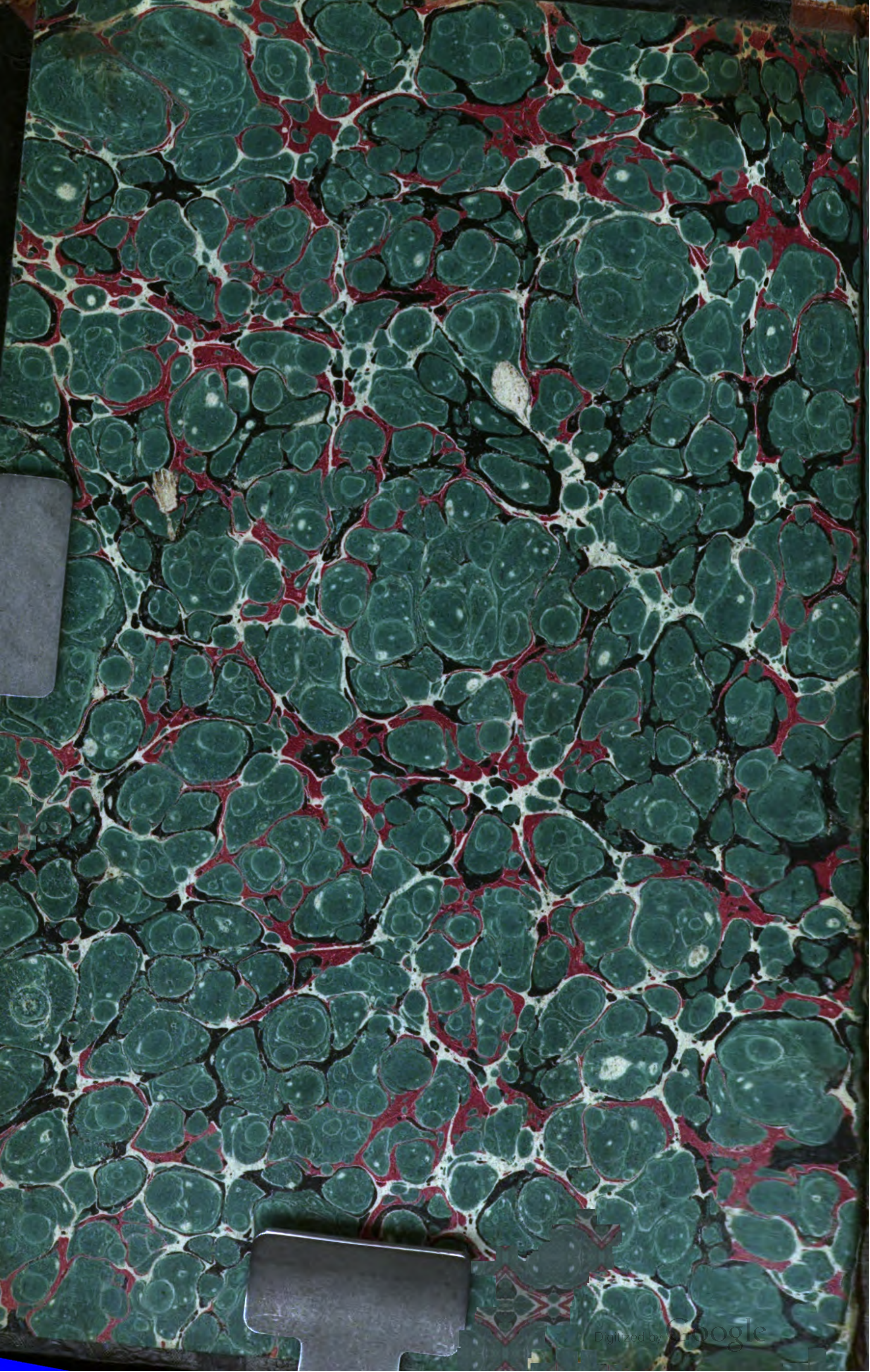
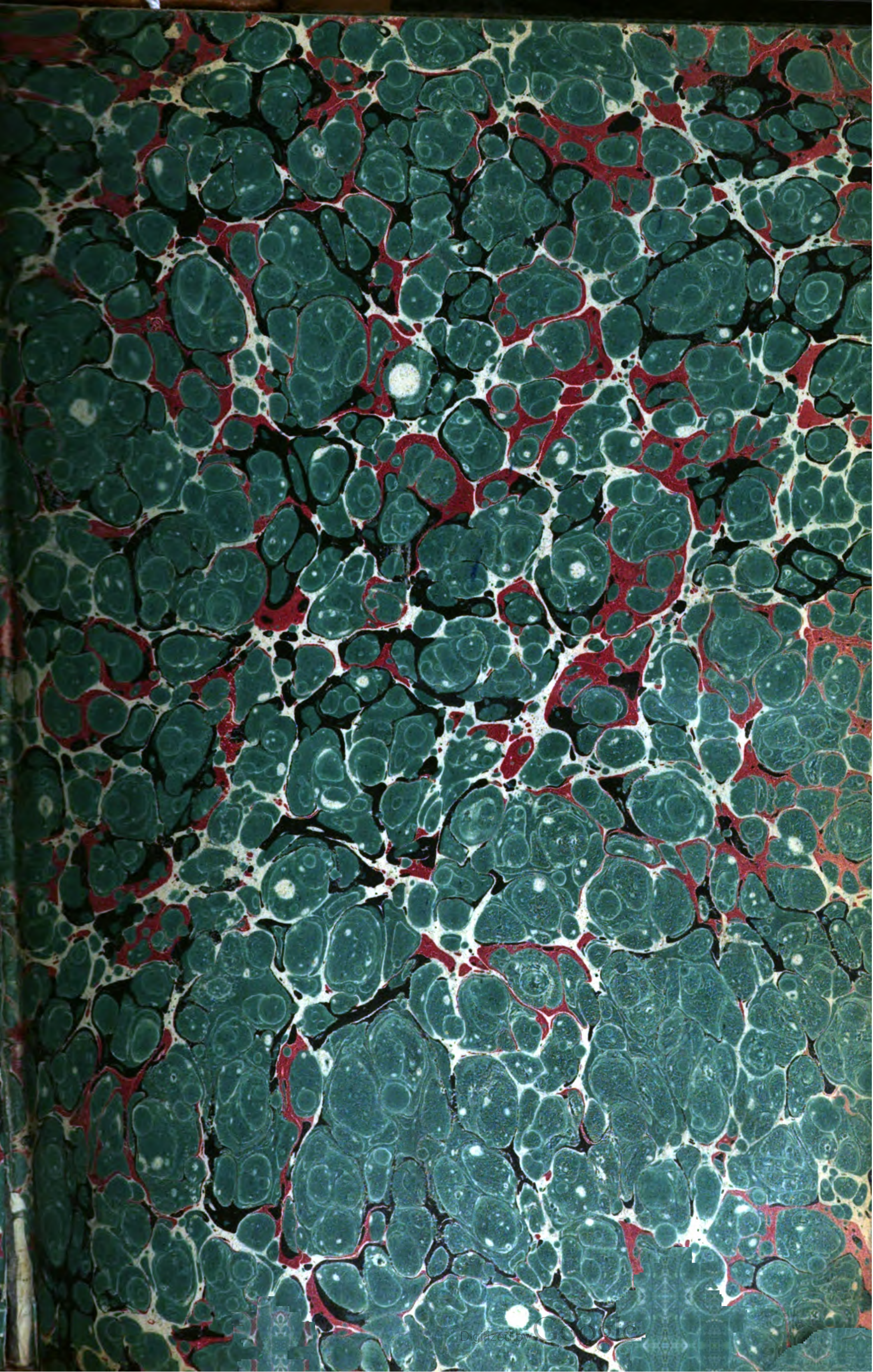






100 – 2 v

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.



AVIS

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu des griffes de l'auteur et de l'éditeur sera réputé contrefait.

L. Hachette Bouillet

PARIS. — Imprimerie de J. BELIN-LEPRIEUR fils, rue de la Monnaie, 11.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

CONTENANT :

1° L'HISTOIRE PROPREMENT DITE :

Résumés de l'histoire de tous les peuples, anciens et modernes,
avec la série chronologique des souverains de chaque état ;
Notices sur les institutions publiques, sur les assemblées délibérantes,
sur les ordres monastiques, militaires, chevaleresques,
sur les sectes religieuses, politiques, philosophiques ;
sur les grands événements historiques, tels que : guerres, batailles, siéges, journées mémorables,
conspirations, traités de paix, conciles, etc. (avec leur date précise) ;
Explication des titres de dignités, de fonctions, et de tous les termes spéciaux
consacrés dans l'histoire ;

2° LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE :

Vie des hommes célèbres en tout genre ;
Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps,
avec la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles ;
Saints ou martyrs, avec la date de leur fete ;
Savants, artistes, écrivains, avec l'indication de leurs travaux, de leurs découvertes,
de leurs opinions, de leurs systèmes,
de leurs ouvrages, ainsi que des meilleures éditions et traductions qui en ont été faites ;

3° LA MYTHOLOGIE :

Notices sur les divinités, les héros et les personnages fabuleux de tous les peuples,
avec les diverses interprétations données aux principaux mythes et traditions mythologiques ;
Notices sur les religions et les cultes divers,
sur les fêtes, jeux, cérémonies publiques, mystères, ainsi que sur les livres sacrés de chaque nation ;

4° LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE :

Géographie comparée, faisant connaître les noms divers et correspondants de chaque pays, de chaque localité,
dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes ;
Géographie physique et politique, avec les dernières divisions administratives,
et avec la population telle qu'elle résulte des relevés officiels les plus récents ;
Géographie industrielle et commerciale, indiquant les productions de chaque contrée,
Géographie historique, mentionnant les événements principaux
qui se rattachent à chaque lieu ;

PAR M.-N. BOUILLET

PROVISEUR DU COLLÉGE ROYAL DE BOURBON.



PARIS

CHEZ L. HACHETTE, LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ

12, RUE PIERRE-SARRAZIN.

1842

PRÉFACE.

En publiant il y a seize ans le *Dictionnaire classique de l'Antiquité sacrée et profane*, où nous avions rassemblé tout ce qui se rapporte aux temps anciens, où nous donnions l'explication des noms propres de tout genre que l'on trouve dans les auteurs grecs ou latins et dans les écrivains sacrés, nous n'avions satisfait qu'en partie à ce besoin que l'on éprouve à chaque instant de s'expliquer les noms inconnus qui se rencontrent dans la lecture ou dans la conversation. Pour que notre travail fût complet, il fallait y comprendre les temps modernes, qui donnent lieu à des questions bien autrement nombreuses, et dont l'étude acquiert tous les jours plus d'importance dans l'éducation.

L'accueil si bienveillant qu'a obtenu notre premier ouvrage, l'honorable sanction que lui a donnée le Conseil royal de l'Université dès son apparition (*), nous imposaient l'obligation de compléter notre œuvre et de la perfectionner. C'est ce que nous avons tenté de faire dans ce *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, où, supprimant la limite arbitraire qui sépare les temps anciens des temps modernes, les contrées classiques des autres contrées du monde, nous avons embrassé tous les âges ainsi que tous les pays.

Le nouveau *Dictionnaire* que nous publions aujourd'hui offrira une réponse succincte aux diverses questions que l'on peut s'adresser sur les personnages historiques ou fabuleux, sur les lieux, les événements, les institutions, les cultes, les sectes qui ont attiré l'attention des hommes à quelque titre que ce soit. Réunissant une foule de notions utiles qui sont disséminées dans des collections volumineuses ou dans des ouvrages dispendieux, il mettra à la portée de tous ce qui autrement fût resté le partage d'un petit nombre; résumant tous les dictionnaires d'histoire, de mythologie, de biographie, de géographie ancienne et moderne, il pourra remplacer à lui seul un grand nombre de livres divers, dont la multiplicité devient bientôt un embarras : *onerat discentem turba, non instruit* (**).

La réunion en un seul corps d'ouvrage de tant de matières diverses, mais analogues entre elles, et qui ne se trouvent ordinairement traitées que dans des dictionnaires séparés, nous a procuré des avantages importants que ne pouvait offrir aucun de ces dictionnaires. Au lieu de scinder ce qui est naturellement et nécessairement uni, nous avons pu rassembler et coordonner des éléments inséparables, qui sont comme les matériaux d'un même édifice; établir une juste proportion entre toutes les parties, et donner à chaque sujet l'étendue que lui assignait son importance relative; fondre en un seul et même article les renseignements de toute nature qui se rapportent au même sujet. Nous avons pu rapprocher, en les distinguant, tous les personnages, tous les lieux qui ont porté un même nom et que l'on eût été tenté de confondre; faire mieux saisir le passage de la fable à l'histoire, de la géographie ancienne à la géographie moderne; montrer l'origine des noms des grandes familles dans les noms mêmes des lieux qui leur ont servi de berceau, ou réciproquement expliquer les dénominations des lieux en les plaçant auprès des personnages ou des peuples dont ils ont emprunté le nom. Nous avons pu appliquer d'un bout à l'autre les mêmes systèmes de chronologie, de géographie, d'interprétations mythologiques, le même système

(*) Arrêté du 18 mars 1826. (**) Sénèque, *De tranquillitate animæ*, chap. IX.



métrique, la même nomenclature ; faire enfin régner partout un seul et même esprit, et par là échapper à ces contradictions sans nombre qu'offrent les ouvrages sortis de mains différentes. Nous avons pu aussi éviter de fréquentes répétitions : souvent, en effet, les mêmes noms, les mêmes articles se trouvent également, par exemple, dans les dictionnaires consacrés à l'histoire ou à la biographie, et dans ceux qui traitent de la mythologie ; les personnages fabuleux placés sur les confins du monde historique et du monde mythologique ont autant de titres à figurer d'un côté que de l'autre. Il en est de même de l'histoire et de la géographie, qui empiètent à chaque instant l'une sur l'autre : comment, en effet, parler d'un peuple sans faire connaître le théâtre où se sont développés les événements qui composent son histoire ? Comment parler d'un pays sans retracer les vicissitudes qu'il a subies, les révolutions qui se sont accomplies à sa surface ? En évitant toutes ces redites, nous avons gagné un terrain précieux : c'est ce qui explique comment ce *Dictionnaire universel* a pu être aussi complet dans chacune des parties qu'il réunit que la plupart des dictionnaires spéciaux.

Embrassant un si vaste champ, nous avons dû avant tout bien déterminer les limites dans lesquelles il fallait nous renfermer. Au milieu de cette multitude infinie de noms et de détails qui remplissent d'innombrables volumes, ce n'était pas une médiocre difficulté que de faire le triage des noms qui méritaient d'être admis dans cette espèce de Panthéon historique, que de choisir les traits caractéristiques et vraiment essentiels qui devaient entrer dans chaque article. Il y avait un milieu à garder entre le trop et le trop peu, entre une abondance qui, en donnant à ce livre une étendue démesurée, l'eût empêché de devenir usuel, et une pénurie, une sécheresse qui, en le réduisant à une aride nomenclature, lui eussent enlevé tout intérêt, toute utilité.

Dans l'histoire et la biographie, nous avons donné place à tous les événements qui ont laissé quelque trace dans la mémoire des hommes ou amené des résultats de quelque importance, à tous les personnages dont le nom rappelle quelque grande action, quelque découverte, quelque production remarquable. Dans la géographie, nous nous sommes fait une loi d'admettre tout ce qui figure parmi les divisions soit naturelles, soit politiques et administratives de chaque contrée ou de chaque état, tous les lieux auxquels se rattachent des souvenirs historiques ou qui se recommandent à l'attention par quelque monument, par quelque industrie. Pour la France, nous avons dû entrer dans des détails plus amples encore : nous avons fait connaître non seulement les grandes divisions anciennes et nouvelles, les grands centres de population et d'industrie, mais tous les chefs-lieux de canton, quelque peu importants qu'ils pussent être par eux-mêmes, parce que toute division administrative est un point de repère auquel on a fréquemment besoin de recourir.

Dans le choix des articles, nous avons eu sans cesse en vue les besoins du public auquel nous nous adressions, et de l'époque pour laquelle nous écrivions. Il en est des noms propres comme des mots de la langue ; ils sont emportés par un mouvement qui précipite les uns dans l'oubli, qui fait revivre les autres :

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque,
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus, etc.

Ainsi tel dictionnaire qui eut un grand succès dans le siècle dernier est rempli de longues généalogies, de minutieuses descriptions d'armoiries, de notices détaillées sur une foule de casuistes et de controversistes, qui de nos jours intéresseraient bien peu de lecteurs, tandis qu'on y chercherait vainement des articles sur certains personnages du moyen âge, sur certains écrivains étrangers, sur certains philosophes, dont les noms

sont aujourd'hui dans toutes les bouches. C'est que depuis un siècle tout a changé, les manières de voir, les goûts, les jugements, et pour ainsi dire les faits eux-mêmes; tant la critique et les recherches nouvelles ont transformé l'histoire! Sans nous asservir à ces caprices de la mode, nous avons suivi dans une juste mesure le mouvement des esprits, et nous avons réglé le choix, le nombre et l'étendue des articles sur l'importance réelle qu'ils devaient avoir pour notre époque.

Nous avons donné une attention toute particulière aux articles consacrés aux gens de lettres, aux savants, aux philosophes, qui occupent généralement bien peu de place dans les traités d'histoire générale, et qui souvent sont fort négligés ou tout à fait omis dans les dictionnaires abrégés. Bacon a dit ingénieusement : « L'histoire du monde sans l'histoire des savants, c'est la statue de Polyphême à qui on a arraché l'œil, et qui a ainsi perdu ce qui donne au visage la vie et l'expression (*). » Nous n'avons pas voulu qu'on pût nous reprocher d'avoir ainsi défiguré notre œuvre. Nous nous sommes surtout attaché à résumer clairement et à bien caractériser les systèmes des philosophes, qui sont généralement si peu compris et si mal appréciés. On ne s'étonnera pas que cette partie ait été traitée avec quelque prédilection par l'auteur, qui, voué à l'étude de la philosophie, a consacré vingt années de sa vie à cet enseignement.

Est-il nécessaire d'ajouter que, dans la rédaction des articles, nous nous sommes fait une loi d'observer la plus stricte impartialité? Cela ne veut pas dire qu'indifférent au mal comme au bien, nous ayons pu rapporter, sans les flétrir, les actes odieux qui ont mérité la réprobation du genre humain, ou citer, sans les honorer, les traits de générosité, de dévouement, qui ont immortalisé leurs auteurs; que nous ayons parlé des grands maîtres en tout genre, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, sans leur payer un juste tribut de reconnaissance et d'admiration; mais dans ces appréciations, nous n'avons fait que reproduire les jugements prononcés par la postérité et consacrés par l'histoire; supprimer ces jugements, c'eût été être infidèle et incomplet. Du reste, pour tout ce qui est encore en litige et qui peut être un objet de doute aux yeux des hommes de bonne foi, pour tout ce qui est trop récent, et pour ainsi dire *actuel*, nous nous sommes abstenu de prononcer, pensant que ce livre, destiné à être consulté par des personnes de toutes les opinions, n'en devait heurter aucune, et qu'ici notre rôle devait se borner à rappeler les faits, à les exposer fidèlement, et à mettre ainsi devant les yeux de chacun les pièces du procès.

Les matériaux s'offraient en abondance pour remplir le vaste cadre que nous nous étions tracé. Sans entreprendre ici la longue et fastidieuse énumération des ouvrages de toute espèce qu'il nous a fallu consulter, nous indiquerons sommairement ceux qui nous ont servi de base. La réputation dont la plupart de ces ouvrages jouissent à si juste titre nous dispensera de tout éloge. Ce sont :

Pour l'histoire et la chronologie, l'*Art de vérifier les Dates*, dont les supputations sont généralement admises dans l'enseignement; les *Précis* et *Cours d'histoire* publiés par MM. les professeurs des colléges royaux, et revêtus de l'approbation de l'Université; — pour les événements contemporains qui ne sont pas encore entrés dans le domaine de l'histoire, les *Annuaires historiques* de M. Lesur et leurs continuations; — pour l'histoire sainte, le *Dictionnaire historique et géographique* de dom Calmet; — pour l'histoire de la philosophie, le *Manuel de l'histoire de la philo-*

(*) *De Augmentis scientiarum*, livre II, ch. 4, § 1 (vol. I, p. 118 de notre édition).

sophie de Tennemann, traduit de l'allemand par M. V. Cousin, et les *Cours d'histoire de la philosophie* de ce savant professeur ;

Pour la partie biographique, la grande *Biographie universelle,* de M. L.-G. Michaud, dans laquelle nous avons fondu les suppléments publiés jusqu'ici, et que nous avons complétée, pour les articles étrangers à la France, en recourant directement aux dictionnaires biographiques rédigés en Angleterre ou en Allemagne ; — pour la bibliographie, annexe indispensable de la biographie littéraire, le *Manuel du libraire* de J.-Ch. Brunet ;

Pour la mythologie, le *Dictionnaire de la Fable* de Fr. Noël, et la *Biographie mythologique* annexée à la *Biographie universelle*, dont le savant auteur, M. Val. Parisot, a mis à profit les travaux récents des orientalistes et des plus ingénieux interprètes des fables anciennes, notamment ceux de Creuzer et de M. Guigniaut ;

Pour la géographie ancienne (outre les ouvrages que nous avions déjà pu consulter pour notre *Dictionnaire de l'Antiquité*), le *Dictionnaire de Géographie comparée, ancienne, du moyen âge, et moderne,* de MM. Fr.-H.-Th. Bischoff et J.-H. Mœller (*Vergleichendes Wœrterbuch der alten, mittleren und neuen geographie*), et la *Géographie ancienne et comparée des Gaules*, de M. Walckenaër, ouvrages capitaux, qui nous ont permis de faire à notre premier travail d'importantes rectifications ; — pour la géographie moderne, le *Dictionnaire géographique universel*, rédigé par une société de géographes et publié par A.-J. Kilian et Ch. Picquet, que nous avons complété, pour les changements survenus depuis une quinzaine d'années, soit avec le secours d'ouvrages plus récemment publiés, notamment de l'*Abrégé de Géographie* d'Adrien Balbi, soit au moyen des atlas de MM. Brué, Lapie, Meissas et Michelot, etc., et des meilleures cartes spéciales ; — pour la géographie comparée des différents âges, le savant *Précis de Géographie historique universelle* de MM. Barberet et Magin, et l'*Atlas historique des États européens* de Chr. et Fr. Kruse, traduit et amélioré par MM. Le Bas et Ansart.

En outre, nous avons eu sans cesse sous les yeux plusieurs ouvrages généraux dont le plan était plus ou moins analogue au nôtre, notamment la dernière édition du grand *Dictionnaire historique* connu sous le nom de *Moréri* (10 vol. in-fol., Paris, 1759 et ann. suiv.), corrigée et augmentée par le savant abbé Goujet et par Fr. Drouet, d'après les critiques et les travaux de Bayle, de Chauffepié, de Prosper Marchand, mine inépuisable, d'où nous avons tiré d'abondants matériaux ; le *Dictionnaire géographique, historique et critique* de Bruzen de La Martinière (La Haye et Amsterdam, 1726, 10 vol. in-fol.), ouvrage précieux surtout pour la géographie des temps modernes ; enfin les diverses *Encyclopédies* publiées soit au XVIIIe siècle, soit dans celui-ci. Parmi les ouvrages de ce dernier genre, ceux qui nous ont été les plus utiles sont le *Conversations Lexicon*, qui a obtenu en Allemagne une vogue si bien méritée ; la partie historique et géographique de la publication anglaise intitulée *The British Cyclopædia*, par Ch.-F.-Partington, et l'*Encyclopédie des Gens du monde*, publiée par la librairie Treuttel et Würtz, ouvrage consciencieusement fait et rempli de renseignements exacts, mais qui malheureusement était loin de son terme lorsque notre livre a dû paraître.

En puisant à tant de sources diverses, nous avons eu soin de soumettre à un contrôle sévère les renseignements qu'elles nous fournissaient ; nous avons minutieusement vérifié les faits, les dates, les positions, les distances ; nous avons rapproché et discuté les autorités diverses ; nous avons enfin, dans les cas douteux, recouru aux auteurs originaux autant que cela nous était possible.

Il nous reste à donner quelques explications sur la marche que nous avons suivie dans l'exécution des différentes parties que comprend ce dictionnaire.

Pour l'histoire et la biographie, tout a été rapporté à une seule ère, l'ère de Jésus-Christ. Il sera facile de réduire à celle-là les autres ères principales qui ont été suivies par divers auteurs, en se rappelant, pour l'ère de la création du monde, qu'elle est fixée à l'an 4963 avant J.-C. par les Bénédictins, à l'an 4004 par Usserius; pour l'ère des Grecs, que le commencement de la première Olympiade date de l'an 776 avant J.-C.; pour l'ère des Romains, que la fondation de Rome est de l'an 753 avant J.-C.; pour l'ère des Mahométans, que l'hégire coïncide avec l'année 622 de J.-C.; pour l'ère de la République Française, qu'elle commence au 22 septembre 1792. Nous avons aussi dû adopter un système uniforme de chronologie, et nous avons donné la préférence à celui qui a été proposé par les savants Bénédictins, auteurs de l'*Art de vérifier les Dates*. Dans le *Dictionnaire de l'Antiquité*, nous avions suivi Usserius, qui a longtemps été en faveur; si nous l'abandonnons aujourd'hui, ce n'est pas que, pour les temps anciens, le système des Bénédictins offre une certitude tout à fait incontestable; c'est plutôt pour mettre cet ouvrage en harmonie avec la chronologie adoptée aujourd'hui dans l'enseignement. Du reste, la différence des deux systèmes n'affecte guère que les temps les plus éloignés et les plus incertains. Quand cette différence était très sensible, nous avons eu soin de la signaler.

Pour la géographie, nous avons de même tout réduit à une mesure commune. Rien de plus divers, de plus confus que les évaluations des distances que l'on trouve, non pas seulement chez des auteurs d'âges et de pays différents, mais même chez les géographes d'un même pays. Ainsi pour la France, les uns comptent par lieues de poste, les autres par lieues communes de 25 au degré, ou par lieues marines de 20 au degré, d'autres par milles (*); on ne s'accorde pas même sur l'étendue de la lieue la plus usuelle, la lieue de poste, les uns lui donnant 2,000 toises (c'est-à-dire 3,898 mètres), les autres 2,200 (4,287 mètres). Pour sortir de ces contradictions, nous avons adopté pour base de tous nos calculs le mètre et son multiple, le kilomètre (1,000 mètres), seules mesures qui soient bien déterminées. C'était d'ailleurs nous conformer à la loi qui prescrit de n'employer, à partir de 1840, d'autres mesures que celles qui dérivent du système métrique (**). Peut-être notre exemple, en propageant l'usage des nouvelles mesures, contribuera-t-il à hâter le moment où elles seront seules employées. Du reste, pour la commodité des personnes qui sont plus familiarisées avec les mesures anciennes, nous donnons un tableau de réduction des mètres et des kilomètres en pieds, toises et lieues. (*Voyez* à la fin de la préface.)

Les distances ont été partout prises en ligne droite, comme on l'avait fait dans le *Dictionnaire géographique universel*, qui nous a servi de base. La diversité des routes qui conduisent à un même point, les changements fréquents qu'elles peuvent subir par l'adoption d'un nouveau tracé, l'espèce de révolution opérée dans cette partie par les nouvelles lignes de chemin de fer, nous mettaient dans l'impossibilité d'employer une autre manière de calculer; cependant, pour les villes importantes, nous avons indiqué, outre la distance en ligne droite, la distance donnée par les routes les plus fréquentées. La position des lieux a été déterminée le plus souvent par leur rapport avec des lieux plus connus, et surtout avec le chef-lieu de la circonscription ad-

(*) C'est cette dernière mesure qui est adoptée par M. Balbi.

(**) Loi du 4 juillet 1837 : « Art. 3. A partir du 1er janvier 1840, tous poids et mesures autres que les poids et mesures établis par les lois constitutives du système métrique décimal seront interdits. » — « Art. 5. A compter de la même époque, toutes dénominations de poids et mesures autres que celles portées dans le tableau annexé à la présente loi sont interdites. »

ministrative dans laquelle ils étaient compris : cette méthode est à la fois la plus lumineuse et la plus instructive. Quand elle nous a paru insuffisante, nous avons donné en outre la position astronomique. Lorsque les déterminations astronomiques n'étaient pas d'accord entre elles, nous nous sommes décidé pour celle qui était indiquée dans l'excellent ouvrage de M. Ph.-J. Coulier, intitulé : ***Table des principales positions géographiques du globe d'après les autorités les plus modernes.***

La population a été fixée, autant qu'on l'a pu, d'après les tableaux officiels les plus récents. Pour la France, on a suivi les tables de population contenues dans l'ordonnance royale du 30 décembre 1836, la seule qui fasse autorité jusqu'à ce jour (1842); pour l'Angleterre, on a adopté les évaluations contenues dans ***l'Encyclopédie Britannique*** (***The British Cyclopedia***), de F. Partington, qui lui-même a partout suivi le dernier recensement officiel; pour l'Allemagne, on a de même eu recours à des ouvrages spéciaux. Pour quelques pays, comme la Prusse, le royaume de Naples, les États-Unis, etc., on a mis à profit des documents officiels publiés en 1841 et 1842.

Quoique nous ayons consacré bien des années à l'exécution de cet ouvrage, nos seules forces n'eussent pas suffi pour mettre fin à une si vaste et si longue entreprise. De zélés collaborateurs ont bien voulu nous prêter leur concours, et nous sommes heureux de pouvoir leur rendre ici le témoignage public de notre reconnaissance. M. Val. Parisot, professeur d'histoire, l'un des plus actifs et des plus savants rédacteurs de la ***Biographie universelle*** de M. Michaud, auteur d'un ***Dictionnaire de Mythologie*** que nous avons déjà eu occasion d'apprécier, et de plusieurs ouvrages d'histoire et de géographie, a rédigé la plus grande partie des articles de Géographie ancienne et moderne et des articles historiques qui accompagnent le nom de chaque pays, ainsi qu'un bon nombre de notices biographiques et mythologiques; sa coopération, qui nous avait été déjà d'un si grand secours pour notre ***Dictionnaire de l'Antiquité***, nous a été plus utile encore dans ce nouveau travail : car nous avons pu profiter de tout ce que quinze années d'études avaient ajouté à son érudition. M. Alfred Magin, ancien professeur d'histoire au collége Rollin, aujourd'hui inspecteur des études, auteur d'ouvrages de géographie et d'histoire justement estimés, nous a donné d'importants articles sur les matières qui avaient été le plus particulièrement l'objet de ses recherches. M. Le Gouëz, répétiteur au collége Bourbon, nous a, pendant plusieurs années, secondé avec un véritable dévouement dans la pénible tâche de tout réviser, de tout vérifier. Nous avons aussi de grandes obligations à M. Wibratte, qui s'est chargé de faire une lecture à la fois littéraire et typographique de tout l'ouvrage : si ce Dictionnaire se distingue par l'exactitude et la correction du texte, c'est à lui en grande partie que nous en sommes redevable.

Dans l'impossibilité de mentionner toutes les personnes qui ont bien voulu nous fournir d'utiles documents ou nous aider de leurs conseils, nous ne pouvons passer sous silence les noms de M. Langlois, savant orientaliste et membre de l'Institut, qui nous a donné des éclaircissements sur la mythologie indienne, et a mis à notre disposition son ***Théâtre indien***, où nous avons puisé d'excellentes notices; de M. Weiss, professeur d'histoire, à l'obligeance duquel nous devons plusieurs articles sur quelques uns des points les plus obscurs de l'histoire du moyen âge; de M. Spiers, professeur de langue anglaise, auteur d'ouvrages devenus classiques, à qui nous avons soumis les principaux articles relatifs à la littérature ou à l'histoire de l'Angleterre; de M. Adrien Fleury, avocat, et de M. Geffroy, docteur en droit, qui ont rédigé plusieurs notices sur des magistrats, des jurisconsultes, des orateurs, des avocats.

Malgré tant d'efforts, nous ne nous dissimulons pas combien ce livre pourra encore paraître incomplet; nous ne nous flattons pas même d'avoir réussi à éviter toute erreur; mais nous espérons que l'on voudra bien juger avec quelque indulgence un ouvrage comme celui-ci, qui contient plus de 40,000 articles, tous remplis de noms propres et de chiffres, et dont chaque ligne, chaque mot, pour ainsi dire, offrait un écueil.

Tel qu'il est cependant, nous avons la confiance que ce livre sera utile. S'adressant à toutes les classes de lecteurs, il rappellera aux uns des faits qu'ils étaient près d'oublier; il donnera aux autres de premières notions que viendront compléter des études plus approfondies; il fournira à tous les moyens de vérifier un fait, de retrouver une date, de comprendre une allusion. Il sera surtout du plus grand secours aux jeunes gens, et pourra s'adapter avec succès à toutes les formes et à tous les degrés de l'enseignement. Au moyen d'un tel livre, le maître pourra satisfaire immédiatement la curiosité légitime de l'élève qui l'interroge sur un fait nouveau pour lui; il pourra combattre chez quelques uns cette habitude, si funeste aux progrès de l'intelligence, de se contenter de mots auxquels ils n'attachent aucun sens, de sauter par dessus les difficultés sans les résoudre; il pourra exiger de tous qu'ils rendent compte des noms propres qui se rencontreraient dans leurs lectures, et qu'ils fassent pour ainsi dire l'*analyse historique* comme on fait l'*analyse grammaticale*.

Voué à l'éducation de la jeunesse, l'auteur a surtout désiré être utile aux élèves de l'Université. Témoin de l'ardeur qu'ils apportent dans leurs études, il a voulu seconder leurs efforts et les aider pour sa part à surmonter quelques unes des difficultés qui les arrêtent à chaque pas. Il a cru pouvoir y réussir en mettant entre leurs mains un livre qui, suppléant aux grands ouvrages qu'ils n'ont ni le loisir ni les moyens de consulter, leur fournît sur le champ, d'une manière exacte et précise, les renseignements dont ils ont sans cesse besoin; qui fût pour les études historiques ce que sont les vocabulaires pour l'étude des langues; qui offrît à l'écolier encore inexpérimenté la véritable orthographe d'un nom, l'époque précise d'un événement, la position d'un lieu; qui, après la leçon d'histoire, lui donnât les moyens de retrouver les détails que le professeur a dû omettre, de faire plus ample connaissance avec les personnages secondaires qui ont à peine été nommés, et d'achever ainsi le tableau dont on lui a seulement présenté l'esquisse; qui, en mettant l'humaniste en présence des personnages qu'il doit faire parler, des lieux qu'il doit décrire, lui permît de s'inspirer de la réalité, et de donner à ses discours ou à ses vers un corps, une substance sans lesquels tous les efforts d'imagination n'enfanteront jamais que de vains mots. Un tel livre manquait à nos classes; nous avons espéré, en travaillant à combler cette lacune, contribuer pour notre part au progrès des études.

Au collége Bourbon, le 1er juillet 1842.

I. Table de Réduction des Mètres en Pieds, Pouces et Lignes.

Mètres	Pieds.	Pouces.	Lignes.	Mètres	Pieds.	Pouces,	Lignes.	Mètres	Pieds	Pouces,	Lignes.
1	3	0	11(*)	21	64	7	9	200	615	8	3
2	6	1	10	22	67	8	8	300	923	6	4
3	9	2	9	23	70	9	7	400	1231	4	6
4	12	3	9	24	73	10	7	500	1539	2	8
5	15	4	8	25	76	11	6	600	1847	0	9
6	18	5	7	30	92	4	2	700	2154	10	11
7	21	6	7	35	107	8	11	800	2462	9	0
8	24	7	6	40	123	1	7	900	2770	7	2
9	27	8	5	45	138	6	4	1000	3078	5	4
10	30	9	4	50	153	11	0	2000	6156	10	8
11	33	10	4	55	169	3	9	3000	9235	4	0
12	36	11	3	60	184	8	5	4000	12313	9	4
13	40	0	2	65	200	1	2	5000	15392	2	8
14	43	1	2	70	215	5	10	6000	18470	8	0
15	46	2	1	75	230	10	7	7000	21549	1	4
16	49	3	0	80	246	3	3	8000	24627	6	8
17	52	4	0	85	261	8	0	9000	27706	0	0
18	55	4	11	90	277	0	8	10000	30784	5	4
19	58	5	10	95	292	5	5	50000	153922	2	8
20	61	6	9	100	307	10	1	100000	307804	5	4

(*) Rigoureusement, le mètre vaut 3 pieds 11 lignes 296 millièmes.

II. Table de Réduction des Kilomètres en Lieues de 25 au degré (*).

Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kilom.	Lieues	Kilomètres	Lieues
1	0,22	11	2,47	25	5,62	75	16,80	600	135 »	7000	1575
2	0,45	12	2,69	30	6,75	80	18 »	700	157,50	8000	1800
3	0,67	13	2,92	35	7,87	85	19,15	800	180 »	9000	2025
4	0,90	14	3,15	40	9 »	90	20,25	900	202,50	10000	2250
5	1,12	15	3,37	45	10,15	95	21,35	1000	225 »	20000	4500
6	1,35	16	3,60	50	11,25	100	22,50	2000	450 »	30000	6750
7	1,57	17	3,82	55	12,35	200	45 »	3000	675 »	40000	9000
8	1,80	18	4,05	60	13,50	300	67,50	4000	900 »	50000	11250
9	2,02	19	4,27	65	14,55	400	90 »	5000	1125 »	100000	22500
10	2,25	20	4,50	70	15,75	500	112,50	6000	1350 »	1000000	225000

(*) Cette lieue se composait de 2,280 toises, 2 pieds (4,444 mètres). — Le kilomètre vaut exactement 225 millièmes de lieue.

III. Table de Réduction des Kilomètres en Lieues de poste de 2,000 Toises (ou de 3,898 Mètres).

Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kil.	Lieues	Kilom.	Lieues	Kilomètres	Lieues
1	0,25	11	2,82	25	6,41	75	19,20	600	153,92	7000	1795,75
2	0,51	12	3,07	30	7,69	80	20,52	700	179,57	8000	2052,29
3	0,76	13	3,33	35	8,97	85	21,77	800	205,23	9000	2308,83
4	1,02	14	3,59	40	10,26	90	23,08	900	230,88	10000	2565,37
5	1,28	15	3,84	45	11,54	95	24,33	1000	256,53	20000	5130,74
6	1,53	16	4,10	50	12,82	100	25,65	2000	513,07	30000	7696,11
7	1,79	17	4,36	55	14,17	200	51,30	3000	769,61	40000	10261,48
8	2,05	18	4,61	60	15,39	300	76,96	4000	1026,15	50000	12826,85
9	2,30	19	4,87	65	16,64	400	102,61	5000	1282,68	100000	25653,70
10	2,56	20	5,13	70	17,95	500	128,26	6000	1539,22	1000000	256537. »

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

A, dans les abréviations des noms propres, signifiait *Aulus*, et plus souvent *Augustus;* A. U. C. est pour *anno urbis conditæ*, et veut dire, l'an de la fondation de Rome; A. K., *ante kalendas*, avant les calendes; A. D., *anno Domini*, l'année du Seigneur.

AA. Ce nom, qui en celtique veut dire *eau*, est porté par un grand nombre de petites rivières, dont une en France, qui se jette dans la Manche à Gravelines (Pas-de-Calais), et plusieurs en Suisse, en Hollande, en Prusse (où une rivière d'Aa passe à Munster), et dans divers autres états d'Allemagne. Parfois le nom d'Aa est joint à un nom qui le précède et dont on peut le détacher à volonté, comme Boulderaa, Treideraa, Gouldenaa. *Voy.* BOULDER, TREIDER.

AA (VAN DER). *Voy.* VAN DER AA.

AALBORG, ville de Danemarck, ch.-l. du bailliage et du dioc. d'Aalborg, sur le Limfiord, à 71 kil. N. E. de Viborg; 9,000 hab. Evêché, bon port, mais dont l'entrée est difficile; école de navigation, biblioth., collége. Grande pêche de harengs et commerce de grains.

AALBORG (dioc. d'), en Danemarck, se compose de la partie septent. du Jutland et de l'île de Lessoë, et tire son nom d'Aalborg, ville cap. du bailliage et du dioc. de même nom.

AALEN, ville du Wurtemberg (cercle d'Iaxt), sur le Kocher, à 11 kil. S. d'Elwangen; jadis ville imp.: 2,400 hab. Filatures, mines de fer.

AALTEN, ville de Hollande (Gueldre), à 35 kil. S. E. de Zutphen; 3,700 hab.

AAR, *Obrincus* ou *Abrinca*, riv. de Suisse, sort par trois sources des monts Schreckhorn et Grimsel, traverse les lacs de Brienz et de Thun, et tombe dans le Rhin, après avoir baigné les villes de Thun, Berne, Soleure, Aarau. Elle a 265 kil. de cours. Le 7 août 1799, le prince Charles, voulant tenter le passage de cette rivière, en fut repoussé avec perte par les généraux français Ney et Heudelet.

AARAU ou ARAU, ch.-l. du cant. d'Argovie (Suisse), sur l'Aar qu'on y passe sur un pont couvert, à 40 kil. S. E. de Bâle; 3,000 hab. Nombreux établissements littéraires; fonderie de canons.

AARBOURG ou ARBOURG, ville du cant. d'Argovie (Suisse), sur l'Aar, à 13 kil. S. O. d'Aarau. Citadelle qui sert de dépôt d'armes et de munitions de guerre.

AARGAU. *Voy.* ARGOVIE.

AARHUUS, ville de Danemarck, ch.-l. du bailliage et du dioc. d'Aarhuus, à 58 kil. S. O. de Viborg, par 7° 52' long. E., 56° 10' lat. N., sur le Cattégat. Évêché fondé par Othon I, bon port, la plus haute cathédrale du Danemarck, biblioth., musée d'antiquités; 6,000 hab.

AARHUUS (dioc. d'), se compose de la partie E. de la presqu'île du Jutland et des îles d'Anholt, Knoben, Nordvest-Rev, Hielm et Endelave.

AARON, frère aîné de Moïse, de la tribu de Lévi, né en Égypte vers l'an 1574 av. J.-C. selon Usser, en 1728 selon *l'Art de vérifier les Dates*, eut part à tout ce que fit son frère pour délivrer les Hébreux du joug des Pharaons, et fut désigné de Dieu pour exercer le sacerdoce, lui et toute sa postérité. En l'absence de Moïse, qui était alors sur le mont Sinaï pour recevoir les tables de la loi, les Hébreux pressèrent Aaron de leur construire une idole, et il eut la faiblesse de leur faire ériger un veau d'or, qu'ils adorèrent à l'imitation du bœuf qu'ils avaient adoré en Egypte. Il obtint cependant son pardon; il fut même élevé par son frère à la dignité de grand-prêtre, charge qu'il exerça le premier. Il parlait avec éloquence et portait ordinairement la parole à la place de Moïse. Il mourut dans sa 123e année.

AARSCHOOT. *Voy.* AERSCHOOT.

AASI ou ASSI, *Oronte* ou *Axius*, riv. de Syrie, sort du Djebel-el-Chaïk ou Antiliban, et se jette dans la Méditerranée.

ABA ou ABÆ, ville de Phocide, au N. E., sur le Céphise, fondée par Abas, descendant de Pandion, et célèbre par un oracle d'Apollon. Ses habitants la quittèrent lors de l'invasion de Xerxès et allèrent s'établir dans l'Eubée qui reçut d'eux, dit-on, le nom d'*Abantis*.

ABA (Samuel, dit), roi de Hongrie, monta sur le trône en 1041, après avoir défait Pierre, dit l'Allemand, contre lequel les Hongrois s'étaient révoltés à cause de ses exactions. Il abusa lui-même de l'autorité, et ses sujets le chassèrent après trois ans de règne pour replacer Pierre sur le trône.

ABABA, nom moderne du Pénée. *Voy.* PÉNÉE.

ABACUC, prophète d'Israël. *Voy.* HABACUC.

ABAD I, Mohammed-ben-Ismaël-ben-Aboul-Cacim-ben-Abad, premier roi maure de Séville, chef de la dynastie des Abadites, fut élevé au trône à cause de ses richesses et de ses qualités, l'an 1015, et régna 26 ans. Il ajouta à ses états le royaume de Cordoue, dont il avait fait périr le souverain.

ABAD II, Abou-Amrou-ben-Abad, fils du précédent, régna de 1041 à 1068, et recula les bornes des états que lui avait légués son père.

ABAD III, Mohammed-al-Motamed-il-Allah-ben-

Abad, fils d'Abad II, succéda à son père en 1068, et eut d'abord un règne fort heureux ; mais s'étant allié avec un prince chrétien, Alphonse VI, auquel il donna sa fille en mariage, les princes maures se liguèrent contre lui et le détrônèrent vers l'an 1075. Il fut emmené prisonnier en Afrique où il mourut dans la misère.

ABADES ou ABABDÈS, peuple nomade d'Afrique, parcourt le désert entre la vallée du Nil et la mer Rouge, depuis le parallèle de Derr (22° 30' N.) jusqu'à Cosseïr, et se trouve ainsi en Nubie et en Égypte : trois de leurs tribus sont fixées tout près de la Basse-Egypte et vers Suez. C'est à tort qu'on les confond avec les Arabes Bédouins, leurs ennemis. La résidence de leur cheik est Reden. C'est dans leur territoire que sont les fameuses mines d'émeraudes de Djebel-Zabourah et les ruines de Bérénice. Ils peuvent mettre de 1,500 à 2,000 hommes sous les armes.

ABADIOTES. *Voy.* ABDIOTES.

ABADITES, dynastie de rois maures fondée par Abad I. *Voy.* ce nom.

ABAFFI I (Michel), prince de Transylvanie, fut élu en 1661 par l'influence de la Porte qui l'opposa à J. Kemeni que l'Autriche avait fait élire ; son compétiteur étant mort l'année suivante, il fut reconnu sans contestation dans toute la Transylvanie. Après le siége de Vienne, il fit en 1687 un traité avec l'empereur auquel il avait jusque-là fait la guerre. Il mourut à Weissembourg en 1690.

ABAFFI II (Michel), fils du précédent, n'avait que 13 ans à la mort de son père (1690), et eut pour compétiteur Tékéli. L'empereur Léopold Ier le reconnut d'abord pour prince de la Transylvanie et lui nomma un tuteur ; mais l'ayant attiré à Vienne sous un prétexte, il le força à céder ses états à l'Autriche contre une pension. Il mourut à Vienne en 1713, à 36 ans.

ABAILARD. *Voy.* ABÉLARD.

ABAKA, 8e kan ou empereur des Mogols, de la race de Gengis-Kan, succéda en 1265 à Houlagou, son père, et mourut en 1282. Il régna sur les provinces occidentales de l'empire de Gengis-Kan, principalement sur la Perse, et repoussa les invasions des Tartares septentrionaux.

ABAKAN, riv. de Russie d'Asie (Tomsk), sort des monts Altaï et tombe dans l'Iénisséi à Oulianova, après un cours de 350 kil. environ.

ABAKANSK, fort de la Russie d'Asie (Tomsk), sur l'Iénisséi, à 230 kil. S. O. de Krasnoïarsk ; 1,000 hab. Il a été bâti par Pierre-le-Grand en 1707 et réparé en 1725.

ABALLO, ville de la Gaule transalpine, dans la *Lugdunensis prima*, est auj. AVALLON.

ABANCOURT. *Voy.* WILLEMAIN D'ABANCOURT.

ABANO, *Aponus*, ville du royaume Lombard-Vénitien, à 8 kil. S. O. de Padoue ; 2,900 hab. ; eaux thermales. Elle dispute à Padoue la gloire d'avoir donné naissance à Tite-Live.

ABANO (Pierre d'). *Voy.* PIERRE.

ABANTES, peuple grec, originaire de Thrace. Ils se répandirent dans le Péloponèse ; dans la Phocide, où ils fondèrent Aba ; dans l'Eubée, qui leur dut le nom d'Abantis ; enfin dans la Thesprotie.

ABANTIDAS, tyran de Sicyone, s'empara du pouvoir vers l'an 265 av. J.-C., en faisant périr le premier magistrat de la république, Clinias, père du célèbre Aratus ; il fut bientôt après assassiné lui-même.

ABANTIS, nom de l'Eubée. *Voy.* ABA et ABANTES.

ABARBANEL. *Voy.* ABRABANEL.

ABARES. *Voy.* AVARES.

ABARIM, montagnes de la Palestine, dans la tribu de Ruben. Le mont Nébo, d'où Moïse vit la terre promise et sur lequel il mourut, faisait partie des monts Abarim.

ABARIS, personnage fabuleux, sorti de la Scythie ou des régions hyperboréennes, était prêtre d'Apollon. Il parcourut, dit-on, toute la terre sans rien manger, portant avec lui une flèche mystérieuse, ou, selon d'autres, porté sur cette flèche, avec laquelle il traversait rapidement les airs. Il savait prédire l'avenir, était très habile dans la médecine, et délivra plusieurs peuples de la Grèce des fléaux qui les désolaient. On ne sait quand il vivait ; les uns le font contemporain d'Orphée, les autres de Pythagore.

ABAS, roi d'Argos, fils de Lyncée et d'Hypermnestre, monta sur le trône vers 1384 av. J.-C. et régna 23 ans. Il comptait parmi ses descendants Persée, Danaé, etc., qui furent de là nommés Abantides.

ABASCAL (don Jose Fernando), marquis de la Concordia, général espagnol, né en 1743 à Oviédo, mort en 1821, fut successivement gouverneur de Cuba, 1796, commandant-général de la Nouvelle-Grenade et enfin vice-roi du Pérou. Il signala son administration par une foule de mesures utiles.

ABASCIE ou ABAZIE, *Abasci* et *Achæi* chez les anciens, région de la Russie d'Asie, au S. du Caucase, située entre 42° 30'—44° 45' lat. N. et 34° 50'—38° 21' long. E. Environ 150,000 hab. Villes principales : Soouksou, Sokoumkaleh, Pitzounda, Anapa. C'est chez les Abazes qu'était la fameuse Dioscuriade. Ce pays est tout en montagnes et en vallées, sauf le long de la mer Noire. Le sol en est très fertile. Les Russes n'y sont maîtres que de nom. Les Abazes ont une langue à eux, très différente des autres langues caucasiennes. Chrétiens au IVe siècle, ils se convertirent à l'islamisme lorsqu'ils échappèrent au joug des Romains, pour vivre sous les Persans, les Géorgiens et les Turcs. Sous ceux-ci, ils vendaient des esclaves ; les Russes ont mis fin à ce trafic.

ABASSIDES. *Voy.* ABBASSIDES.

ABATUCCI (Jacques-Pierre), général corse, né en 1726, mort en 1812, fut le perpétuel antagoniste de Paoli ; néanmoins il se réunit à lui pour s'opposer aux armes des Français. Après la conquête, il se soumit à la France, fut créé maréchal-de-camp par Louis XVI, et fut chargé, en 1793, de défendre la Corse contre Paoli et les Anglais. N'ayant pu sauver l'île, il se retira en France.

ABATUCCI (Charles), fils du précédent, officier d'artillerie, né en Corse en 1771, fut, en 1794, aide-de-camp de Pichegru, se signala en Hollande, fut nommé en 1796 général de division, et chargé de la défense de Huningue. Il fut tué en défendant cette place, n'étant âgé que de 26 ans.

ABAUJVAR, comitat de la Hongrie (cercle en-deçà de la Theiss), entre ceux de Saroch, Zemplin, Borchod, Torna et Zips, est tout couvert de montagnes qui recèlent du fer, du cuivre, des mines d'opale : il produit des vins exquis, entre autres ceux de Tokay. Il a pour ch.-l. Kachau.

ABAUZIT (Firmin), né à Uzès, en 1679, de parents protestants, mort en 1767 à 88 ans, vécut à Genève où sa famille s'était réfugiée à la révocation de l'édit de Nantes. Abauzit cultiva toutes les sciences, parcourut les principaux pays de l'Europe et se lia avec les savants les plus illustres de son temps, tels que Bayle, Jurieu, Newton, etc. Il ne se fit pas moins estimer par ses vertus que par ses connaissances et passa pour un sage. La ville de Genève le nomma son bibliothécaire et lui conféra spontanément le droit de bourgeoisie. On a publié à Genève, 1770, et à Londres, 1773, 3 vol. in-8, ses œuvres diverses, qui se composent de morceaux d'histoire, de critique et de théologie. On y remarque deux écrits, l'un *Sur la connaissance du Christ*, l'autre *Sur l'honneur qui lui est dû*, qui paraissent avoir inspiré à l'auteur de l'*Emile* la profession du vicaire savoyard. Rousseau compare Abauzit à Socrate.

ABAYTE, riv. du Brésil (Minas Geraes), tombe dans le San-Francisco après un cours de 200 kil. C'est dans l'Abayte qu'a été ramassé le plus gros diamant connu.



ABBACH, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 8 kil. S. O. de Ratisbonne : 540 hab.; eaux thermales. L'empereur Henri II y naquit.

ABBADIE (Jacques), célèbre ministre et théologien protestant, né à Nay, dans le Béarn, en 1654, ou, selon d'autres, en 1658 ; se fixa d'abord à Berlin, où il devint ministre de l'église réformée française; puis en Angleterre, où il fut fort bien traité par le roi Guillaume ; il mourut à Londres en 1727. Il a fait plusieurs ouvrages théologiques, dont les plus connus sont le *Traité de la Religion chrétienne* (2 vol. in-8, Rotterdam, 1684 et 1688), qui eut un très grand succès, et l'*Art de se connaître soi-même*, 1 vol. in-8, Rott., 1692.

ABBAS, oncle de Mahomet, s'opposa d'abord, les armes à la main, aux entreprises de son neveu ; mais ayant été vaincu, il se soumit, reconnut Mahomet pour prophète et lui rendit les plus grands services. Il mourut en 652, très vénéré des musulmans. Un de ses descendants fut chef de la dynastie des Abbassides.

ABBAS I, dit Abbas-le-Grand, 7e schâh ou souverain de la Perse, monta sur le trône en 1590, après en avoir renversé son père et avoir tué ses deux frères. Il agrandit son empire, dont il transporta la capitale à Ispahan, et mourut en 1628, couvert de gloire. Il avait souillé sa vie par d'horribles cruautés.

ABBAS II, petit-fils du précédent, succéda en 1642 à son père Séfy, n'étant encore âgé que de 13 ans, et mourut en 1666, à 36 ans. Il conquit le Candahar et eut un règne heureux. Il aimait les arts et accueillait les étrangers. Chardin et Tavernier se louent de son affabilité.

ABBAS III, fils du malheureux Thamas, n'avait que 8 mois quand Thamas Kouli-Kan déposa son père et le mit sur le trône pour régner lui-même en son nom, 1731. Il ne vécut que 4 ans.

ABBAS (ABOUL). *Voy.* ABOUL-ABBAS.

ABBASSIDES, dynastie de califes musulmans qui remplaça la dynastie des Ommiades, descendait de la famille du prophète par Abbas, oncle de Mahomet, et eut pour chef un arrière-petit-fils de cet Abbas, nommé Aboul-Abbas-al-Saffah, qui monta sur le trône l'an 750 de J.-C., l'an 128 de l'hégire. On compte 37 califes de cette famille, qui régnèrent depuis l'an 750 jusqu'à l'an 1258, époque à laquelle Houlagou, petit-fils de Gengis-Kan, s'empara de Bagdad. (*Voy.* CALIFES.) Les Abbassides ne furent plus califes que de nom depuis qu'un d'eux, Al-Rhadi Billah, eut créé, vers 940, la dignité d'*émir-al-omrah* (chef des chefs), ceux qui en furent investis s'étant bientôt emparés de tout le pouvoir.

ABBAYE, monastère. *Voy.* ABBÉ.

ABBAYE (prison de l'), prison militaire, située près de l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Pendant la révolution, on y renferma une foule de personnes de toute condition, accusées d'opposition au régime républicain. Le 2 et le 3 septembre 1792, des forcenés, conduits par Maillard dit *Tappe-dur*, y massacrèrent 164 prisonniers, dont 18 prêtres. Parmi les victimes se trouvaient le comte Montmorin de Saint-Hérem, l'abbé Lenfant, Cazotte et Sombreuil. L'Abbaye est encore aujourd'hui une prison militaire.

ABBE, du syrien *abbas*, qui vient lui-même de l'hébreu *ab*, père, nom que porte le supérieur d'un monastère ou le chef d'un ordre monastique. On distinguait des *abbés réguliers* et des *abbés commendataires* : les premiers exerçaient à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; les autres n'étaient que des laïques qui jouissaient d'une partie des revenus et qui abandonnaient la puissance spirituelle aux mains d'un délégué appelé *prieur claustral*. Ces abbés commendataires apparaissent dès la seconde race, où ils sont désignés sous le nom latin d'*abbacomites*. Les moines, en donnant ce titre d'abbé à un seigneur puissant, se mettaient par-là sous sa protection ; c'est à ce titre que plusieurs rois de France et des princes du sang, Hugues Capet, Philippe I, Louis VI, les ducs d'Anjou, etc., portèrent le titre d'abbé. Ces sortes d'abbés ont aussi donné naissance aux *abbés de cour* du dernier siècle : c'étaient des cadets de familles nobles qui prenaient le titre d'abbés, en expectative d'une abbaye qu'ils ne possédaient pas encore. Le titre d'abbé a fini par s'appliquer indifféremment à tout homme revêtu d'un caractère ecclésiastique.

ABBEVILLE, *Abbatis villa*, jadis capit. du comté de Ponthieu, en Picardie, auj. ch.-l. d'arrond. (Somme), sur la Somme, à 43 kil. N. O. d'Amiens, à 158 kil. de Paris (172 par la route d'Amiens); 19,000 hab. Place forte ; port où peuvent entrer les navires de 100 à 150 tonneaux. Trib. de 1re inst. et de comm. ; collége communal; belle église gothique dite de Saint-Wulfran ; hosp. d'enfants trouvés ; casernes ; haras royal. Industrie variée : filatures ; fabr. de tapis, de savons ; 2 manufact. royales, l'une de draps fins, fondée en 1665, l'autre de velours d'Utrecht ; 12 marchés francs établis par Louis XIII, et foire de 20 jours (22 juillet). Patrie des géographes Briet, Duval, Nic. Sanson; de J. Alegrin, de Hecquet. — L'arr. d'Abbeville a 11 cantons : Abbeville, qui compte pour 2, Ailly-Haut-Clocher, Ault, Crécy, Gamaches, Hallencourt, Moyenneville, Nouvion, Rue, Saint-Valery; 178 communes, et 133,300 hab.

ABBON, en latin *Abbo Cernuus*, moine de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, mort vers 923, a laissé plusieurs écrits dont le principal est un poëme latin en 3 livres, sur le siége de Paris par les Normands en 886, siége auquel il avait assisté. Ce poëme a été publié pour la première fois en 1588, par P. Pithou, dans son recueil des chroniqueurs. Il a été traduit dans la collection des *Mémoires sur l'histoire de France* de M. Guizot, et plus récemment par M. Taranne, 1835, in-8.

ABBON, *Abbo Floriacensis*, abbé de Fleury, mort en 1004, joua un rôle assez important sous le roi Robert. Il a laissé quelques écrits, entre autres un *Abrégé de la vie de 91 papes* (Mayence, 1602, in-4).

ABBOT (George), archevêque de Cantorbéry, né en 1562 à Guildford, mort en 1633. Il était fils d'un tisserand et s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'église. Jacques I avait en lui la plus grande confiance ; il l'employa à traduire en anglais le Nouveau Testament et à unir les églises d'Angleterre et d'Ecosse. Il fut disgracié à la fin de sa vie pour avoir courageusement résisté à des ordres injustes du roi. C'était un zélé puritain. Il a laissé plusieurs écrits, dont le plus intéressant aujourd'hui est une *Histoire des massacres de la Valteline*.

ABBOTSFORD, château d'Écosse, résidence favorite de Walter Scott, sur la rive droite de la Tweed, à 1 kil. de son confluent avec l'Estrick. Site pittoresque. Le château est remarquable par la bizarrerie de son architecture qui offre plusieurs genres confondus.

ABBOTS-LANGLEY, vill. d'Angleterre (Hertford), à 30 kil. N. de Londres; 1,700 hab. Il avait été donné par le roi Jean à l'abbaye de Saint-Alban, et fut la patrie du pape Adrien IV (Nic. Brakespeare).

ABBT (Thomas), écrivain allemand, né à Ulm en 1738, mort en 1766, à l'âge de 28 ans, occupa d'abord une chaire de philosophie à Francfort-sur-l'Oder, puis une chaire de mathématiques à Rinteln en Westphalie. Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont : *De la Mort pour la patrie ; Du Mérite* (souvent réimprimé). Il traduisit en allemand la *Conspiration de Catilina* de Salluste, et en français, les *Recherches sur les sentiments moraux* de Moses Mendelsohn. Ses œuvres complètes ont été imprimées à Berlin, en 1790, 6 vol. in-8°. Le traité *Du Mérite* a été traduit en français par J.-B. Dubois, Berlin, 1780, in-8.

ABDALLAH, père de Mahomet, né à la Mecque,

était esclave et conducteur de chameaux. Il acquit de grandes richesses qui préparèrent la puissance de son fils.

ABDALLAH, oncle d'Aboul-Abbas, le premier calife abbasside, contribua puissamment à renverser la dynastie des Ommiades. Il assassina plusieurs princes de cette famille, qu'il avait invités à un festin. Il fut tué en 755, après avoir vainement tenté de succéder sur le trône à son neveu Aboul-Abbas.

ABDALLAH, général arabe, fils d'Abdel-Mélek-ben-Omar, réduisit les habitants de l'Andalousie révoltée contre Abdérame, roi de Cordoue, 785; prit Girone, Narbonne, et pénétra jusqu'à Carcassonne.

ABDALLAH, le dernier chef des Wahabites, et l'aîné des fils de Sehoud, fut choisi par lui, en 1805, pour commander ses armées, et le remplaça, en 1814, dans le gouvernement des Wahabites; mais attaqué par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, il se vit, malgré ses efforts, obligé de se rendre à la discrétion du vainqueur, 1818; conduit à Constantinople, il fut mis à mort par ordre du sultan. La victoire de Méhémet-Ali mit fin à l'existence des Wahabites.

ABDALLAH-BEN-ZOBAIR, se fit proclamer dans la Mecque calife indépendant en 680, et ne fut réduit qu'au bout de 9 ans, par les armes d'Abdel-Mélek, calife de Damas.

ABDALLAH-BEN-YASIM, fondateur de la puissance des Almoravides, vers 1050, était d'abord un simple fakir ou docteur de Fez. Il s'attacha par la persuasion plusieurs peuplades berbères, puis étendit sa domination par les armes et régna sur toute la Mauritanie. Il mourut vers 1058.

ABDALLATIF, médecin et historien arabe, né à Bagdad en 1161, mort en 1231, est auteur d'une *Description de l'Égypte*, qui est fort estimée pour son exactitude, et qui a été traduite par M. de Sacy en 1810, 1 vol. in-4. Il fut protégé et pensionné par le sultan Saladin.

ABDEL-ASYZ, fils de Mouça, lieutenant du calife Walid I, s'empara en 713 des provinces méridionales de l'Espagne, vainquit en 714 le prince royal des Goths, fut proclamé roi en 717, mais périt aussitôt massacré.

ABDEL-MÉLEK ou **ABDEL-MALEK**, 5e calife ommiade, régna à Damas (685-705), étendit ses conquêtes dans l'Inde et l'Arabie, et reprit la Mecque qui s'était déclarée indépendante.

ABDEL-MÉLEK-BEN-OMAR, le *Marsille* des chroniques et des romans de chevalerie, général musulman au VIIIe siècle, visir d'Abdérame I, calife de Cordoue, contribua puissamment à établir ce prince sur le trône en battant ses ennemis; fut gouverneur de Séville, 759, puis de Saragosse et de toute l'Espagne orientale, 772. Voyant un de ses fils faiblir au moment d'une bataille, il lui perça le cœur de sa lance.

ABDEL-MÉLEK (MULEY), roi de Fez et de Maroc. *Voy.* MULEY-ABDEL-MÉLEK.

ABDEL-MOUMEN, un des auteurs de la puissance des Almohades, avait été le disciple et le compagnon du Mahdi ou Messie Ben-Toumert, fondateur de cette secte, auquel il succéda en 1130. Il enleva d'abord aux Almoravides leurs états d'Afrique, s'empara de Maroc, puis pénétra en Espagne, combattit avec succès Alphonse de Léon, et mourut en 1163. Il prit le premier le titre de calife des Almohades.

ABDEL-RAHMAN. *Voy.* ABDÉRAME.

ABDERAME, ou plutôt ABD-EL-RAHMAN, vice-roi d'Espagne sous le califat d'Hescham, en 728, pénétra en France à la tête d'une puissante armée, s'empara de toute l'Aquitaine, et ne fut arrêté dans ses conquêtes que par Charles-Martel, qui tailla son armée en pièces à la célèbre bataille de Poitiers, l'an 733. On croit qu'il mourut dans le combat.

ABDÉRAME I, fils de Mohavia, né à Damas en 731, fut le premier calife ommiade en Espagne (756-787). Échappé comme par miracle au massacre de sa famille, qui fut exterminée presque tout entière par les Abbassides, il se réfugia en Espagne, réduisit sous son pouvoir presque toute cette contrée, et y régna paisiblement pendant 31 ans, faisant fleurir les lettres et les arts. On lui donna le surnom de *Juste*.

ABDÉRAME II, fils d'Al-Hakem, et 4e calife ommiade d'Espagne (821-852), défit en plusieurs rencontres les princes chrétiens d'Espagne et les pirates normands qui étaient venus insulter ses états. Sa cour fut la plus brillante de toutes celles de l'Europe; il y attira les savants et les poëtes de l'Orient. On le nomma le *Victorieux*.

ABDÉRAME III, 8e calife ommiade d'Espagne (912-961), eut à soutenir des guerres sanglantes contre les princes chrétiens de Castille et de Léon. Malgré les troubles qui agitèrent son règne, il fit briller à sa cour le luxe et l'élégance. Il fonda une école de médecine, la seule qui existât alors en Europe. On le nomma le *Protecteur du culte*.

ABDÉRAME IV, dernier prince de la race des Ommiades en Espagne, monta sur le trône l'an 1008, mais il s'en fit chasser au bout de quelques mois, à cause de ses excès.

ABDÈRE, *Abdera*, ville de Thrace, sur le Nestus, à 50 kil. E. de Neapolis, n'existe plus. C'est là que la fable a placé l'aventure de Diomède mangé par ses chevaux. Les Abdéritains aimaient beaucoup la musique et la poésie; cependant ils passaient chez les Grecs pour stupides. Démocrite était d'Abdère.

ABDIAS, le 4e des douze petits prophètes, a laissé un seul chapitre, dans lequel il prédit la ruine des Iduméens. On croit qu'il vivait du temps de Jérémie, vers 626 av. J.-C.

ABDICATION. Les plus célèbres abdications sont celles de Sylla (79 av. J.-C.); de Dioclétien et de Maximien, en 305; de Charles-Quint, en 1556; de Christine de Suède, en 1654; de Gustave IV, en 1809; de Napoléon, en 1814 et en 1815, et de Charles X, en 1830.

ABDIOTES ou **ABADIOTES**, peuplade candiote, issue des Sarrasins qui s'emparèrent de Candie en 825, habite au S. de l'Ida vingt villages, et se livre à la piraterie.

ABDOLONYME, fut placé par Alexandre sur le trône de Sidon, en considération de ses vertus. Il descendait des rois de Sidon, mais il vivait dans la plus grande pauvreté et était réduit à cultiver son jardin de ses propres mains lorsqu'il fut élevé au trône.

ABDON, 10e juge d'Israël, gouverna pendant 8 ans (1165-1157, selon Usser, ou, selon *l'Art de vérifier les Dates*, 1220-1212 av. J.-C.).

ABDOUL-HAMED ou **ABDOUL-ACHMET**, sultan, régna à Constantinople de 1774 à 1789, après Mustapha III, son frère aîné. Prince faible, il ne put lutter contre la Russie qui s'empara de plusieurs de ses provinces et notamment de la Crimée. Il eut pour successeur Sélim III.

ABEILLE (l'abbé), littérateur, né à Riez en Provence, l'an 1648, mort en 1718, vint de bonne heure à Paris, où il se fit remarquer comme bel-esprit, et fut secrétaire du maréchal de Luxembourg; il composa plusieurs pièces de théâtre oubliées aujourd'hui, entre autres un *Coriolan* et un *Hercule*, et fut reçu à l'Académie en 1704.

ABEL, nom commun à plusieurs villes de Palestine et de Syrie, entre autres:

ABEL DE LYSANIAS, *Abila Lysaniæ*, en Cœlésyrie, au N. O. de Damas, près des sources du Chrysorrhoas. Elle tirait son nom d'un de ses tétrarques.

ABEL-MECHOLA, dans la demi-tribu de Manassé en-deçà du Jourdain, patrie du prophète Elisée.

ABEL, 2e fils d'Adam, fut tué par son frère Caïn, jaloux de ses vertus. On place cet événement l'an 130 du monde.

ABEL, roi de Danemark, en 1250, monta sur le trône en assassinant dans un repas Éric VI, son frère aîné. Les Frisons se révoltèrent contre lui, et l'ayant vaincu, ils le mirent à mort en 1252.

ABÉLARD (Pierre), *Abælardus*, né au bourg de Palais, près de Nantes, en 1079, d'une famille noble, reçut les leçons du nominaliste Roscelin, puis du célèbre Guillaume de Champeaux, et devint bientôt le rival de ses maîtres. Dès l'âge de 22 ans il ouvrit une école. Il enseigna avec le plus grand succès la rhétorique et la philosophie scolastique, à Melun, à Corbeil et enfin à Paris, où il attira plus de 3,000 auditeurs; il attaqua dans ses leçons avec une grande force de logique la doctrine du *réalisme* qu'enseignait Guillaume de Champeaux, ainsi que le *nominalisme* qu'avait professé Roscelin, et y substitua un système de *conceptualisme* qui gardait le milieu entre les deux doctrines opposées. Il commença assez tard à étudier la théologie; mais il obtint bientôt dans l'enseignement de cette science le même succès que dans ses leçons sur la philosophie. Déterminé par la réputation dont jouissait Abélard, le chanoine Fulbert le choisit pour donner des leçons à sa nièce Héloïse, jeune fille de qualité, pleine d'esprit et de charmes; mais le maître ne tarda pas à concevoir pour son écolière une vive passion; au bout de quelques mois il l'enleva et la conduisit en Bretagne, où elle lui donna un fils : il le nomma Astrolabius. Pour réparer ses torts il l'épousa secrètement; mais Fulbert, peu satisfait de cette réparation, se vengea d'une manière atroce. Il fit surprendre Abélard dans son lit au milieu de la nuit et le fit mutiler. Abélard alla se cacher dans l'abbaye de Saint-Denis et y prit l'habit de religieux, pendant qu'Héloïse prenait le voile au couvent d'Argenteuil. Néanmoins au bout de quelque temps il sortit de sa retraite à la sollicitation de ses disciples et rouvrit une école. Mais la hardiesse avec laquelle il appliquait la philosophie à la théologie, et plus encore les succès extraordinaires qu'obtenait son enseignement, lui suscitèrent des ennemis : un traité de la *Trinité* qu'il venait de composer fut dénoncé comme entaché d'hérésie et fut condamné par le concile de Soissons en 1122. Il se retira à Nogent-sur-Seine et fit bâtir près de cette ville, sous le nom de *Paraclet*, un oratoire où plus tard il établit Héloïse ainsi que les religieuses qui étaient sous sa conduite. Ayant été nommé peu après abbé de Saint-Gildas de Ruys, près de Vannes, il chercha à réformer les moines de son abbaye, mais il ne réussit qu'à se faire de nouveaux ennemis. Accusé une seconde fois d'hérésie, il fut condamné en 1140 par le concile de Sens : il eut à ce concile pour adversaire le célèbre saint Bernard. Abélard voulait aller se justifier à Rome, mais en passant par Cluny, il se lia étroitement avec l'abbé de ce monastère, Pierre le Vénérable, qui le détermina à prendre l'habit de son ordre et le réconcilia avec tous ses ennemis. Il consacra le reste de sa vie à des exercices de piété, et mourut en 1142. Abélard avait cultivé tous les genres de littérature et de science qui étaient en honneur de son temps. Des nombreux écrits qu'il avait composés, plusieurs se sont perdus, et ceux qui subsistent n'ont pas tous été publiés. Le conseiller François d'Amboise a fait imprimer en 1616, sous le titre de *P. Abælardi et Heloisæ Opera*, en 1 vol. in-4, l'*Introductio ad Theologiam* et plusieurs lettres d'Héloïse et d'Abélard. On trouve sa *Theologia christiana* dans le *Thesaurus* de Martenne, et un traité de morale intitulé *Scito te ipsum* dans le *Thesaurus* de B. Pez. Enfin, M. Cousin a publié en 1836 un vol. in-4 d'œuvres inédites d'Abélard; on y trouve sa *Dialectica* et le traité intitulé *Sic et Non*, où il exposait le pour et le contre sur les principaux points de théologie; cette publication est accompagnée d'une savante introduction qui a été publiée à part, 1 vol. in-8, 1840. On a souvent publié séparément les lettres d'Abélard et d'Héloïse; la meilleure édition est celle de Rawlinson, Londres, 1718. On en a plusieurs traductions françaises, une entre autres de dom Gervaise, latin-français, Paris, 1723 et 1796. Il en a paru une nouvelle en 1837, faite par M. E. Oddoul, sur les manuscrits, 2 vol. in-8. Ces lettres ont aussi été souvent imitées et paraphrasées; on connaît la belle imitation de Pope, traduite en vers français par Colardeau. La vie d'Abélard a été écrite par dom Gervaise, 1720; il a laissé lui-même dans ses lettres un morceau fort intéressant sur sa vie, intitulé *Historia calamitatum*.

ABÉLIENS, appelés aussi Abéliotes ou Abéloniens, hérétiques qui vivaient au IVe siècle dans un bourg près d'Hippone. Ils se mariaient et cependant faisaient vœu de conserver leur chasteté. On les appelait, dit-on, Abéliens parce que, comme Abel, ils ne laissaient après eux aucune génération.

ABELIN (J.-Ph.), savant, né à Strasbourg, mort en 1646, est auteur du *Theatrum Europæum*, rédigé en allemand (21 vol. in-fol. Francfort, 1662), de la *Description de la Suède* (1632), d'une *Chronique historique*, d'une *Histoire des Antipodes*. Il a aussi coopéré au *Mercurius Gallo-Belgicus*, à l'*Histoire des Indes orientales*, etc. Il a publié la plupart de ses écrits sous le pseudonyme de J.-L. Gottfried.

ABELLÆ, auj. AVELLA-VECCHIA.

ABELLI (L.), théologien français, né en 1603, mort en 1691, fut curé de Saint-Josse à Paris, puis évêque de Rhodez et de Bayonne. Il avait été le confesseur de Mazarin. Il est auteur de plusieurs écrits théologiques, dont un a pour titre *Medulla theologica, la Moelle théologique*. Il n'est guère connu aujourd'hui que par un vers de Boileau qui le nomme, dans le 4e chant du *Lutrin*, le *moelleux Abelli*, par une allusion plaisante au titre de son ouvrage.

ABELLINUM, auj. AVELLINO.

ABELLINUM MARSICUM, auj. MARSICO VETERE.

ABEN, mot qui dans les langues sémitiques (hébreu, arabe, etc.) veut dire *fils* et sert à mieux désigner les personnages : il fait partie d'un grand nombre de noms propres, comme Aben-Esra, Aben-Zoar, etc. *Aven*, *Ben*, *Ebn*, *Ibn* n'en sont que des corruptions et ont le même sens. Cherchez par *Aven* ou *Ben*, ou à leur nom propre, les personnages dont le nom commence par Aben et qui ne seraient pas ici.

ABENAQUI, peuple de la famille lennape (Amérique N.), est avec les Mohicans la principale branche d'une nation jadis nombreuse et répandue sur divers points de la Nouvelle-Angleterre et de New-York, mais dont presque tous les individus se sont réunis à la confédération Mohawak : quelques-uns vivent à l'extrémité E. de l'île Longue.

ABENCÉRAGES, puissante tribu maure de Grenade, était opposée à celle des Zégris; les querelles de ces deux factions ensanglantèrent Grenade de 1480 à 1492 et hâtèrent la chute de ce royaume. Les Abencérages furent exterminés par Abou-Abdoullah ou Boabdil, dernier roi de Grenade, qui fut lui-même détrôné en 1492 par Ferdinand-le-Catholique et Isabelle.

ABEN-ESRA, savant rabbin espagnol, né à Tolède vers 1119, mort en 1174, fut à la fois astronome, philosophe, médecin, poëte et grammairien, et fut surnommé le *Sage*, l'*Admirable*. Il passait auprès des juifs pour un des chefs de la cabale, et pour un habile interprète des livres saints. Il a laissé, outre des commentaires sur différents livres de la Bible, un traité de la *Sphère*.

ABENPACE. *Voy.* AVENPACE.

ABENSBERG, *Aventinum* ou *Abusina*, ville de Bavière (cercle de la Regen), sur l'Abens, à 23 kil. S.O. de Ratisbonne; 1,050 hab. Château fort. Patrie de l'historien Thurnmaïer ou Aventinus. Napoléon y défit le prince Charles (1809).

ABENZOAR. *Voy.* AVENZOAR.

ABERCOMBIE (Jean), savant écossais, mort à Londres en 1606, a laissé un *Dictionnaire de jardinage et de botanique,* 1779, in-4, et plusieurs ouvrages de botanique estimés.

ABERCONWAY ou CONWAY, ville marit. d'Angleterre (dans le pays de Galles), à 35 kil. N. E. de Carnarvon, à l'embouchure du Conway; 1,100 hab.; ville très forte jadis, avec un château bâti par Edouard I (1284). Elle avait été d'abord fortifiée par Guillaume-le-Conquérant, et fut prise par Cromwel (1645).

ABERCROMBY (sir Ralph), général anglais, originaire d'Ecosse, né vers 1740, fit les campagnes de Flandres et de Hollande contre les Français en 1793-1796, commanda en Irlande en 1798, puis fut mis à la tête de l'armée envoyée en Egypte. Il y remporta un avantage sur les Français à Canope, mais il fut blessé mortellement dans la bataille (21 mars 1801).

ABERDALGIE, paroisse d'Écosse (Perth), à 4 kil. S. O. de Perth, sur l'Earn; 500 hab. On y fait la pêche du saumon. En 1332, il s'y livra la bataille sanglante de Dupplin, où Edouard Baliol et les Anglais défirent le comte de Marr, régent d'Écosse.

ABERDEEN, *Devana* ou *Denana*, ville d'Ecosse, à l'embouchure de la Dee, à 170 kil. N. E. d'Edimbourg; ch.-l. du comté d'Aberdeen, situé entre ceux de Kincardine, Forfar, Perth, Inverness, Banff, et la mer. Aberdeen se divise en Vieil-Aberdeen (Old Aberdeen), au N., à l'embouchure du Don, et en Nouvel-Aberdeen (New Aberdeen), au S., sur la Dee; 28,000 hab. On y remarque une digue formée de blocs de granit énormes; le nouveau palais de justice; le nouveau collége de médecine; un superbe pont en pierres sur le Don (cinq arches, chacune de 23 mètres d'ouverture); un port grand et sûr; une université qui possède deux colléges, celui du Roi dans Vieil-Ab., fondé en 1494, et celui de Marischal ou Maréchal, dans Nouvel-Ab., fondé en 1598; un observatoire; deux biblioth.; beaucoup de fabriques, surtout pour ce qui concerne la construction des navires.

ABERGAVENNY, *Gobanium*, ville d'Angleterre (comté de Monmouth), à 18 kil. O. de Monmouth, sur la Gavenny et l'Usk. Beau pont de quinze arches. Église vieille et restes d'un très vieux château. Houille, mines, forges aux environs; 3,700 hab. Patrie de Thaliassin, barde gallois. On y a célébré en 1837 une fête galloise, à laquelle assistaient des Bretons français.

ABERNETHY, paroisse d'Écosse (Elgin et Inverness), à 40 kil. S. O. d'Inverness, sur le Tay et le golfe de Forth, près du mont Cairngorum, où l'on trouve des pierres précieuses, fut, à ce qu'on croit, le séjour d'anciens rois pictes.

ABERYSTWITH, ville d'Angleterre (Cardigan, dans le pays de Galles), port de mer, au confluent du Rheidiol et de l'Ystwith. Commerce, pêche, chantiers; bains de mer très fréquentés; 3,550 hab. On y voit les ruines d'un château-fort bâti par Edouard II.

ABEZAN, huitième juge d'Israël, gouverna pendant sept ans, de 1182 à 1175, selon Usser, ou, selon *l'Art de vérifier les Dates,* de 1237 à 1230.

ABGAR, nom de plusieurs princes qui régnèrent à Edesse en Mésopotamie, depuis le IIe siècle av. J.-C. jusqu'au IIIe siècle après. Eusèbe cite une correspondance de l'un d'eux avec Jésus; mais on la regarde comme apocryphe.

ABIA ou ABIAM, roi de Juda, remporta une grande victoire sur Jéroboam, roi d'Israël. Il régna 3 ans, de 958 à 955 selon Usser, de 946 à 944 selon *l'Art de vérifier les Dates.*

ABIATHAR, grand-prêtre des Juifs, fils et successeur d'Achimélech, s'attacha à David et fut pour cette raison persécuté par Saül. Salomon le priva du sacerdoce, parce qu'il avait favorisé le parti d'Adonias, son adversaire.

ABIGAIL, femme juive d'une grande beauté, épouse de Nabal, inspira une vive passion à David, qui l'épousa après la mort de son mari.

ABILÈNE, petite contrée de la Syrie, qui avait pour ch.-l. *Abila Lysaniæ. Voy.* ABEL.

ABIMÉLECH, roi de Gérare, en Arabie, contemporain d'Abraham, enleva Sara, la croyant sœur de ce patriarche; mais il la lui rendit dès qu'il connut son erreur. Son fils Abimélech se trouva dans le même cas à l'égard de Rébecca, femme d'Isaac.

ABIMÉLECH, juge d'Israël, fils naturel de Gédéon, massacra 70 de ses frères et se fit nommer chef ou juge des Hébreux. Il résidait à Sichem; mais, chassé par les Sichémites à cause de ses cruautés, il reprit leur ville et la détruisit. Il fut blessé mortellement au siége de Thèbes (en Palestine). Abimélech avait gouverné comme juge pendant 3 ans, de 1236 à 1233, ou selon *l'Art de vérifier les Dates* de 1309 à 1306.

ABINGDON, ville d'Angleterre (Berks), à 80 kil. N. O. de Londres, sur la Tamise; 5,300 hab. Son marché pour les grains est un des plus considérables de l'Angleterre.— Il y a aussi plusieurs villes de ce nom aux Etats-Unis en Amérique.

ABIPONS, peuplade indienne de l'Amérique du sud, habitait la province de Chaca et les bords du Rio de la Plata, entre 28° et 30° de lat. mérid.; leurs guerres atroces les ont réduits à 5,000.

ABIRON, lévite séditieux, se révolta avec Coré et Dathan contre Moïse et Aaron, et fut, ainsi que ses complices, englouti par la terre qui s'ouvrit sous leurs pas.

ABISAG, jeune Sunamite, d'une grande beauté, fut choisie pour être la compagne de David dans sa vieillesse.

ABLANCOURT (Perrot d'), traducteur infatigable, né en 1606 à Châlons-sur-Marne, d'une famille de robe, embrassa le protestantisme, visita la Hollande, l'Angleterre, se fixa enfin à Paris, où il se fit connaître par de nombreuses traductions, fut reçu à l'Académie française, et mourut en 1664. Il a traduit Minutius Félix, 1637; les *Annales* et l'*Histoire* de Tacite, 1640 et 1651; les *Guerres d'Alexandre* d'Arrien, 1646; la *Retraite des Dix-Mille* de Xénophon, 1648; Lucien, 1654; Thucydide, 1662, etc. Ces traductions eurent dans le temps un très grand succès: on en estimait surtout le style, mais elles étaient peu exactes, si bien que ses contemporains les appelaient les *Belles infidèles.*

ABLON, vill. du dép. de Seine-et-Oise, sur la rive gauche de la Seine, à 15 kil. S. de Paris, a de grandes caves pour les vins de Bourgogne qui viennent à Paris.

ABNER, général de Saül. Après la mort de ce prince, il fit donner la couronne à Isboseth, fils de Saül; mais ensuite il se rangea du parti de David, et contribua puissamment à lui soumettre tout Israël. Il fut assassiné par Joab, jaloux de son crédit.

ABNOBA, auj. le BRENNER OU MONTAGNE-NOIRE.

ABO, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de Finlande, sur les golfes de Bothnie et de Finlande, et à l'embouchure de l'Auraioki, à 450 kil. N. O. de St-Pétersbourg, par 19° 57' long. E., 60° 27' lat. N; 11,500 hab. Archevêché luthérien; université fondée en 1640, qui possède une biblioth. de 20,000 vol., et publie une feuille périodique, la seule de toute la Finlande. Fabriques de draps, savon, verrerie; deux chantiers de construction; commerce très actif. La fondation d'Abo est postérieure à 1157. Elle a beaucoup souffert des incendies, surtout de celui de 1775. On y signa en 1743 la paix dite d'Abo, entre la Suède et la Russie: elle cédait à cette dernière Kimmenegord, Friedrichshamn, Vilmanstrand.

ABO (l'archipel d'), situé devant la ville d'Abo et le

long de la côte S. E. de Finlande, est un labyrinthe d'innombrables rochers pointus, à pic, et très redoutables aux navigateurs.

ABOMEY, ville d'Afrique, capit. du Dahomey, par 7° 12' lat. N., est quelquefois la résidence du roi. 24,000 hab. Foires considérables.

ABORIGÈNES, nom latin par lequel on désigne les habitants originaires (*ab origine*) ou primitifs d'une région. Les Romains donnaient spécialement le nom d'Aborigènes aux anciens habitants du centre de l'Italie, établis au milieu de l'Apennin. Ils pourraient n'être qu'un rameau de la race pélasgique.

ABORRAS ou CHABORAS. *Voy.* ce mot.

ABOU, c.-à-d. *père*, forme le commencement d'un grand nombre de noms propres chez les Arabes.

ABOU-BEKR, le premier des califes, successeur immédiat de Mahomet, était père de la belle Aïcha qu'épousa le prophète. Il fut un des premiers à embrasser l'islamisme, fut élu calife à la mort de Mahomet (632), de préférence à Ali et à Omar, et mourut en 634. Il est le premier qui ait réuni en un corps d'ouvrage les feuilles du Coran éparses jusque-là; il assura le triomphe de la nouvelle religion par sa conduite sage et ferme, et par les victoires de ses généraux, surtout d'Omar. C'est sous son règne que la Syrie fut soumise.

ABOU-HANIFEH ou HANIFAH, chef des Hanéfites, l'une des 4 sectes orthodoxes musulmanes, né à Koufah en 699, se distingua par sa piété et ses efforts pour assurer la pureté de la foi. S'étant opposé à la colère d'Abdallah II, qui voulait détruire Mossoul, celui-ci le fit empoisonner en 767; ses partisans le regardent comme un martyr. Abou-Hanifah est auteur d'un commentaire célèbre sur le Coran, intitulé *Sened* ou l'*Appui*, qui fait loi pour les musulmans.

ABOU-MOSLEM, gouverneur du Korasan, contribua puissamment à renverser les Ommiades et à établir les Abbassides (746). Il fut néanmoins mis à mort par Aboul-Abbas, premier calife abbasside.

ABOU-SAID, dernier prince de la race de Gengis-Kan, monta sur le trône des Mogols en 1317, et mourut en 1335.

ABOU-ARICH, ville de l'Arabie (Yémen), près de la mer Rouge, à 89 kil. N. de Loheia, a donné son nom à un petit état situé entre le grand chérifat de la Mecque et l'imamat de Sanaa.

ABOUCHEHR ou BENDER-BOUCHEHR, ville d'Iran (Fars), sur le golfe Persique, par 48° 20' long. E., 28° 58' lat. N.: 10,000 hab. Ville commerçante. Les Anglais y ont une factorerie. Bon port, mais d'entrée difficile. Chaleur excessive.

ABOU-DJIRDJEH, ville de Moyenne-Égypte (Beni-Soueyf), à 70 kil. S. O. de Beni-Soueyf. Bataille entre les Français et les Égyptiens (1799).

ABOUKIR, petite ville de Basse-Égypte, à 17 kil. N. E. d'Alexandrie, par 17° 47' long. E., 31° 20' lat. N.; citadelle. Rade peu abritée, fermée à l'E. par la pointe de l'embouchure occid. du Nil. On y voit beaucoup d'antiquités, des ruines, des salles taillées dans le roc. On est incertain sur son nom ancien : les uns veulent que ce soit Canope, les autres nomment Caposiris ou Thonis. Il s'y livra en 1798 une bataille navale où Nelson détruisit la flotte française; en 1799, un combat sur terre où 5,000 Français battirent 15,000 Turcs; en 1801 Abercromby y fit une descente et prit Aboukir aux Français.

ABOUL-ABBAS, surnommé *Al-Saffah* (le Sanguinaire), 1er calife de la race des Abbassides, fut placé sur le trône par les efforts d'Abdallah, son oncle, et d'Abou-Moslem, gouverneur du Korasan. Il régna 4 ans (749-753), sans rien faire de bien remarquable. Il se montra fort ingrat envers ceux auxquels il devait son élévation.

ABOUL-CACEM, en latin *Albucasis*, *Albucasa*, médecin arabe, natif d'Alzarah, en Espagne, florissait à la fin du XIe siècle, et mourut à Cordoue en 1107. Il a laissé, sous le titre d'*Al-Tacrif* ou *Méthode pratique*, une compilation médicale qui a joui longtemps d'une très grande autorité; l'ouvrage se compose de 32 traités différents, roulant principalement sur la chirurgie. Il a été plusieurs fois publié et a été traduit en latin. La meilleure édition est due à Channing, Oxford, 1778, 2 vol. in-4, arabe-latin.

ABOUL-FARADJ, *Abulfaragius*, historien arabe, né en 1226, à Malatia, dans l'Asie-Mineure, mort en 1286, était Chrétien de la secte des Jacobites, et devint évêque d'Alep. Il a composé en syriaque et traduit lui-même en arabe une *Histoire universelle*, qui a été traduite en latin et publiée par Edm. Pockocke, sous le titre de *Historia compendiosa dynastiarum historiam universalem complectens*, 2 vol. in-4, Oxford, 1665.

ABOUL-FAZEL, écrivain persan du XVIe siècle, qui vivait sous l'empereur mogol Akbar, a écrit une *Histoire du règne et des institutions* de ce prince, ouvrage qui a été traduit et publié par Gladwin, Calcutta, 1783, 3 vol. in-4. Il fut premier visir de l'empereur Akbar, et mourut assassiné en 1604.

ABOUL-FÉDA, né à Damas en 1273, mort en 1331, se distingua à la fois comme écrivain et comme guerrier pendant les croisades. Il fut nommé gouverneur, puis prince d'Hamath en Syrie. On a de lui une *Histoire abrégée du genre humain*, en arabe, traduite partiellement en latin par J.-J. Reiske (Hafniæ, 1789, 5 vol. in-4), sous le titre d'*Annales moslemici*, et une géographie intitulée *Vraie Situation des pays*, dont une partie a été traduite en latin par J.-J. Reiske, Leipsick, 1766, in-4.

ABOULIOUN ou ABOULLONIA, ville de Turquie d'Asie (Kodavenkhiar, dans l'Anatolie), sur un ilot du lac qui porte son nom, à 44 kil. S. O. de Brousse: 2,000 hab. On croit que c'est l'ancienne *Apollonia*.

ABOUSYR ou BOUSYR, *Busiris*, ville de la Basse-Égypte (Mehallet-el-Kébyr), sur l'ancienne branche athribitique du Nil, à 93 kil. N. du Caire. *Voy.* BUSIRIS.

ABOUSYR OU TOUR DES ARABES, endroit fortifié sur la côte de la Basse-Égypte (Alexandrie), à 40 kil. O. d'Alexandrie, est le premier point de la côte que l'on aperçoive en venant de la haute mer.

ABOUSYR, bourg de la Moyenne-Égypte, sur la rive gauche du Nil, à quelques kil. S. O. du Caire. On y voit des ruines de pyramides et de célèbres catacombes d'oiseaux.

ABOUTIG, *Abotis*, ville de la H.-Égypte (Syout), sur le Nil, à 350 kil. S. du Caire. Evêché copte. On y fait le meilleur opium du Levant.

ABOUZABEL, bourg de la Basse-Égypte, à 17 kil. N. du Caire. Mehemet-Ali y a formé un grand hôpital avec une école de médecine et de chirurgie, sous la direction d'un médecin français, M. Clot.

ABRABANEL, célèbre rabbin, né à Lisbonne en 1437, mort en 1508, jouit de la faveur d'Alphonse V, roi de Portugal, et de Ferdinand, roi de Castille. Les Juifs ayant été bannis de l'Espagne, il se réfugia à Naples, puis à Venise où il mourut. On a de lui un *Commentaire sur l'Ancien Testament* et un *Traité des prophéties qui regardent le Messie*.

ABRAHAM, le plus connu des patriarches, fils de Tharé, est considéré comme le père de la nation juive. Il naquit à Ur en Chaldée, vers l'an 2366 av. J.-C.; renonça à l'idolâtrie et quitta Ur pour s'établir, avec Sara, son épouse, à Haran, 2296 av. J.C. Là, Dieu lui ordonna d'aller dans la terre de Chanaan, lui promit de lui donner tout ce pays et de le rendre père d'une grande nation. Il sortit de Haran avec toute sa famille, et vint, à l'âge de 75 ans, s'établir à Sichem. La famine l'obligea à aller en Égypte. A son retour, il se fixa à Béthel; puis fut obligé de se séparer de Loth, son neveu, et se retira dans la vallée de Mambré. Dieu lui apparut de

nouveau, fit alliance avec lui et tous ses descendants, et lui ordonna de se circoncire avec toute sa famille en signe de cette alliance. Abraham arrivé à l'âge de 100 ans, et craignant de n'avoir point d'enfants de Sara, qui était restée stérile, eut commerce avec Agar, une des esclaves de sa femme, et en eut un fils nommé Ismaël. Bientôt cependant des anges envoyés de Dieu lui promirent que Sara lui donnerait un fils dans l'année même : et en effet, malgré son grand âge, elle mit bientôt au monde Isaac. Lorsque celui-ci eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de le lui sacrifier. Abraham allait obéir, quand un ange substitua un bélier à sa victime. Après la mort de Sara, il épousa Céthura et quelques autres femmes, dont il eut plusieurs enfants. Il mourut à l'âge de 175 ans, l'an 2191 av. J.-C. Selon Usser Abraham serait né en 1996 avant J.-C. et serait mort en 1821.

ABRAHAM ECCHELLENSIS, savant maronite, natif d'Eckel, professa les langues syriaque et arabe, d'abord à Rome, puis au collége de France, où le célèbre Le Jay l'avait appelé (vers 1630) pour présider à l'impression de sa Bible polyglotte. Il retourna ensuite à Rome, et y mourut en 1664. Il a traduit d'arabe en latin les ve, vi^e et viie livres des *Coniques* d'Apollonius, avec un traité d'Archimède, Florence, 1661. On lui doit en outre : *Institutio linguæ Syriacæ*, Rome, 1628, in-12 ; *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4 ; *Chronicon Orientale*, Paris, typ reg., 1651, in-fol., etc.

ABRANTÈS, ville de Portugal, dans l'Estramadure, sur le Tage, à 124 kil. N. E. de Lisbonne ; 6,000 hab. Vue délicieuse ; superbe église de Saint-Vincent ; très grand commerce. Elle est un des boulevards de Lisbonne, à cause des montagnes dont elle est environnée.

ABRANTÈS (Junot, duc d'). *Voy.* JUNOT.

ABRANTÈS (la duchesse d'), née à Montpellier en 1784, morte en 1838, descendait par sa mère de la famille impériale des Comnène. Elle épousa en 1799 le général Junot, le suivit dans toutes ses campagnes, et, après sa mort, en 1813, se voua à l'éducation de ses enfants. Madame d'Abrantès a cultivé les lettres avec succès ; elle a écrit des *Mémoires* où l'on trouve les détails les plus intéressants sur la cour impériale ; dans les dernières années de sa vie, elle a publié plusieurs romans, dont le plus connu est *l'Amirante de Castille* (1827).

ABRETTÈNE, petite contrée de la Mysie, au S. E., sur les confins de la Bithynie.

ABRINCA, auj. l'AAR.

ABRINCATUI, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 2e, à l'extrémité O. C'est auj. le dép. de la Manche. On nommait encore ainsi le ch.-l., dit aussi *Ingena*, auj. AVRANCHES.

ABRUZZES, *Prætutii*, etc., province du royaume de Naples, bornée à l'E. par la mer Adriatique, au N. et à l'O. par les États de l'Église, au S. par le Sannio et la Terre de Labour. Elle se divise en Abr. citérieure et Abr. ultérieure, et celle-ci se subdivise en 1re et 2e : total, 3 prov., Abr. ultérieure 1re (ch.-l., Téramo) ; Abr. ultérieure 2e (ch.-l., Aquila) ; Abr. citérieure (ch.-l., Chiéti). Monts, forêts, où l'on trouve des loups et des ours. Pierres aurifères dans le mont Mujella ; huile, riz, vins, soie, safran. Climat âpre ; industrie nulle.

ABSALON, fils de David, assassina dans un festin son frère aîné Amnon, et se révolta contre son père. Ayant été défait dans la forêt d'Ephraïm, il fut arrêté dans sa fuite par les branches d'un arbre dans lesquelles s'embarrassèrent ses longs cheveux. Joab, général de David, l'ayant rencontré dans cet état, le perça d'un coup mortel (1030 av. J.-C.).

ABSIMARE-TIBÈRE. *Voy.* TIBÈRE.

ABSTEMIUS (Laurent), en italien *Astemio*, fabuliste, né à Macerata (Ancône), florissait au commencement du xve siècle ; il fut professeur de belles-lettres à Urbin et bibliothécaire du duc de cette ville. On a de lui, sous le titre d'*Hecatomythium*, un recueil de 100 fables, en partie traduites du grec, en partie de son invention, qui parut pour la première fois avec une traduction des fables d'Esope, Venise, 1495 ; il y ajouta plus tard 100 autres fables, sous le titre d'*Hecatomythium secundum*, Venise, 1499. Ces deux recueils ont été réunis dans l'édition de Francfort, 1520, in-16. La Fontaine lui a emprunté quelques-unes de ses fables.

ABSYRTE, frère de Médée. Sa sœur, fuyant avec Jason de la maison de son père, le mit en pièces et dispersa ses membres sur la route pour retarder ceux qui la poursuivaient. Ce meurtre eut lieu sur les bords d'un fleuve de Colchide qui prit de là le nom d'Absyrte.

ABSYRTIDES INSULÆ, îles de la mer Adriatique, adjacentes à la côte d'Illyrie. Les principales sont : Crepsa (Cherso), Apsorus (Ossero), Asla (Arbé), Curicta (Veglia), Cissa (Pago).

ABU-BEKR. *Voy.* ABOU-BEKR.

ABUL-FARAGE, ABUL-FEDA. *Voy.* ABOUL-FARADJ, ABOUL-FÉDA.

ABUS, riv., auj. l'HUMBER.

ABYDOS, auj. *Nagara-Bouroun*, ville d'Asie-Mineure, sur l'Hellespont, à l'endroit le plus resserré du détroit, vis-à-vis de Sestos en Europe, est fameuse par l'aventure de Héro et de Léandre et par le pont de bateaux qu'y fit jeter Xerxès. Aujourd'hui Nagara-Bouroun est, comme toute la côte, hérissée de batteries qui, jointes à celles de la côte européenne, dominent les Dardanelles et garantissent Constantinople d'une invasion par le sud.

ABYDOS, *Madfouneh* (c.-à-d. *la ville enterrée*), ville d'Égypte sur la gauche du Nil, au S. de Ptolémaïs, fut jadis la première de l'Égypte après Thèbes ; mais dès le temps de Strabon, ce n'était qu'un village. Il ne faut pas croire que ce soit le *Memnonium* des anciens. On y admire des hiéroglyphes et des peintures remarquables. C'est là que fut trouvée en 1818 la table chronologique des anciens Pharaons désignés par leurs noms royaux, dite *Table des prénoms d'Abydos*.

ABYLA, auj. *Ceuta*, mont. et cap de l'Afrique septent., en face du mont Calpé en Espagne. Ces deux montagnes ne sont séparées que par quelques milles et forment les Colonnes d'Hercule.

ABYLA, ville de Judée. *Voy.* ABEL et ABILÈNE.

ABYSSINIE, *Æthiopia sub Ægypto*, grande contrée de l'Afrique orientale, bornée au N. par la Nubie, à l'E. par la mer Rouge, à l'O. par le Kordofan et au S. par une haute chaîne de montagnes, est arrosée par plusieurs affluents du Nil, dont les principaux sont le Bahr-el-Azrek ou fleuve Bleu, le Maleg, le Tacazzé. On évalue approximativement l'étendue du pays à 788,000 kil. carrés et la population à 2,000,000 selon les uns, à 4,000,000 selon les autres. Autrefois toute cette contrée formait un vaste empire soumis à un seul prince, qui portait le nom de Grand Négus ; il a été depuis peu divisé en plusieurs états indépendants. On y reconnaît 7 divisions principales : les royaumes de Tigré, de Gondar, d'Ankober, d'Amhara, d'Angot, de Naréa, de Samara. Gondar était autrefois la capitale de l'Abyssinie ; auj. Ankober joue le principal rôle. Les Gallas font de fréquentes incursions dans ce pays et en ont conquis une partie. Les Abyssins professent le christianisme et appartiennent à la secte monophysite ou eutychéenne ; toutefois ils pratiquent la polygamie. Les principales langues qu'ils parlent sont l'amhara, le galami et le tigrin, qui, toutes trois, dérivent de l'arabe. On trouve en Abyssinie les végétaux et les animaux des zones tropicales, et aussi, à cause des nombreuses montagnes, ceux des zones tempérées ; le zèbre, la girafe, l'hippopotame y sont communs ;

les arbres propres au pays sont le colqual, le girgir, le ouansé, le cédera, le ginous, le gaguédi. Le seul commerce de l'Abyssinie consiste dans l'exportation de l'ivoire et de la poudre d'or et dans la vente des esclaves.

ACACIUS, surnommé *le Borgne*, chef de la secte des Acaciens, branche des ariens, remplaça Eusèbe comme évêque de Césarée, en 340. Protégé par l'empereur Constance, il fit déposer saint Cyrille et exiler le pape Libère.

ACACIUS, patriarche de Constantinople, 471-488, porta l'empereur Zénon à favoriser les Eutychéens, et fut condamné par le pape Félix comme hérétique. — Plusieurs autres prélats moins célèbres ont porté le nom d'Acacius.

ACADÉMIE, école philosophique, fondée dans Athènes par Platon vers 388 av. J.-C., tirait son nom d'un jardin qui avait appartenu primitivement à un certain Académus, et dans lequel Platon donnait ses leçons. On compte trois *Académies* : la 1re ou ancienne, *Academia vetus*, qui se compose des disciples purs de Platon, savoir : Speusippe, Xénocrate, Polémon, Crantor ; la 2e ou moyenne, *media*, fondée vers 244 av. J.-C. par Arcésilas, qui prétendait que l'on ne peut rien savoir ; la 3e ou nouvelle, *nova*, fondée par Carnéade, vers 160 av. J.-C., qui, sans tomber dans un scepticisme absolu, enseignait que l'on ne peut atteindre que le probable. Quelques-uns admettent une 4e et même une 5e Académie, dont les chefs seraient Philon et Antiochus; ceux-ci se rapprochèrent de la véritable doctrine de Platon, et tâchèrent de la concilier avec le stoïcisme.

ACADÉMIES, sociétés littéraires ou scientifiques de gens de lettres, de savants ou d'artistes. Ces sociétés fleurirent à la renaissance des lettres en Italie, où chaque ville avait son académie : elles se répandirent ensuite en France, en Angleterre et dans les principaux pays de l'Europe. Les principales académies sont :

I. En Italie l'*Académie*, dite *della Crusca*, fondée à Florence en 1582, qui s'occupe de littérature et à laquelle on doit un vocabulaire célèbre qui fait loi pour la langue italienne ;

L'*Académie del Cimento*, fondée à Florence en 1657, par le cardinal Léopold de Médicis, qui s'occupait de sciences, surtout d'expériences de physique;

L'*Académie des Arcades*, ou plutôt *Arcadiens*, société littéraire fondée à Rome en 1690, et dans laquelle chaque membre prenait le nom d'un berger d'Arcadie ;

L'Institut de Bologne, fondé en 1690, sous le titre d'*Institutum scientiarum et artium* ;

II. En France, l'*Académie Française*, fondée en 1635, par Richelieu, pour fixer et polir la langue ; elle se compose de quarante membres et publie un dictionnaire ; la première édition de cet important ouvrage a paru en 1694 ; la 6e et dernière en 1835 ;

L'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, fondée en 1663 par Colbert ; elle publie depuis 1717 de précieux mémoires ;

L'*Académie des Sciences*, fondée en 1666 par Colbert ; elle publie depuis 1699 des mémoires de la plus grande importance ;

L'*Académie de Peinture et de Sculpture*, 1648; celle d'*Architecture*, 1671 ; celle de *Musique*, 1666.

Ces diverses académies avaient été supprimées en 1793 ; elles ont été réorganisées l'an IV (25 octobre 1795), et réunies en un seul corps sous le nom d'*Institut de France*. L'Institut comprend auj. 5 classes : académie Française, académie des Inscriptions et Belles-Lettres, académie des Sciences, académie des Beaux-Arts, académie des Sciences morales et politiques.

III. Dans la Grande-Bretagne, la *Société royale de Londres*, fondée à Oxford en 1645, transférée à Londres en 1658 ; elle publie de savants mémoires sous le titre de *Philosophical Transactions* ;

La *Société royale d'Édimbourg*, fondée en 1731 ; elle publie aussi des mémoires.

IV. En Allemagne, l'*Académie des Curieux de la Nature, Naturæ Curiosorum*, fondée vers 1652, par le médecin Bausch, à Schweinfurt en Bavière, et qui s'est réunie successivement à Breslau, à Nuremberg et à Bonn ; en 1677 l'empereur Léopold la prit sous sa protection, et depuis elle a pris le nom d'*Académie Léopoldine*.

L'*Académie royale des Sciences de Berlin*, fondée en 1700 par Frédéric I, et dont Leibnitz fut le premier directeur ; elle publie des mémoires qui, après avoir été rédigés en latin et en français, le sont auj. en allemand ;

La *Société de Gœttingue*, fondée en 1750 ; celle de Munich, 1759 ;

V. En Suède, l'*Académie d'Upsal*, fondée en 1710 pour l'étude des langues du Nord ;

L'*Académie des Sciences de Stockholm*, qui publie des mémoires depuis 1739 ;

VI. En Espagne, l'*Académie royale Espagnole*, fondée en 1713 par le duc d'Escalona pour la culture de la langue ; elle siége à Madrid.

VII. En Russie, l'*Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, dont les bases furent posées par Pierre-le-Grand, en 1724, mais qui ne fut réalisée que sous Catherine I, 1725 ; elle publie depuis 1728 des mémoires qui sont rédigés pour la plupart en latin ou en français.

ACADIE. *Voy.* ÉCOSSE (NOUVELLE-).

ACANTHE, ville de Macédoine, en Chalcidice, au N. du mont Athos, sur la mer. — Ville d'Égypte sur le Nil, au S. de Memphis. — Ville de Carie, dans la presqu'île de Cnide.

ACAPULCO, ville du Mexique, prov. de Mexico, sur la mer Pacifique, à 290 kil. S. O. de Mexico, par 102° 6' long. O., 16° 50' lat. N. ; 4,000 hab. Port superbe où tiennent 500 vaisseaux ; au S. E., est une petite baie non moins sûre. Climat funeste et pestilentiel. Commerce actif avec Manille.

ACARNANIE, *Acarnania*, état de la Grèce ancienne, sur la mer, à l'extrémité occid. de la Grèce propre, à l'O. de l'Étolie, au S. de l'Épire, dont le séparait le golfe Ambracique ; est baignée par l'Achéloüs (Aspropotamo). Habitants farouches, guerriers, et dont le caractère grossier donna lieu au proverbe *porcus Acarnas*. Sous les Romains, on y comptait 200,000 hab. Villes principales : Stratos, Métropolis, Limnée, Actium. Les Acarnaniens étaient souvent en guerre avec les Étoliens ; sous Antigone-Doson, ils devinrent sujets de la Macédoine (vers 225 av. J.-C.) ; ils reçurent la liberté des Romains après la bataille de Cynocéphales (197), puis furent compris dans la province romaine d'Achaïe (146). Après la prise de Constantinople par les Turcs, l'Acarnanie fut annexée au gouvernement de Roumélie. Dans ces derniers temps, l'Acarnanie a été rendue à l'indépendance ; elle forme une partie de la Grèce occidentale.

ACASTE, roi d'Iolchos en Thessalie, époux d'Astydamie. *Voy.* PÉLÉE et ASTYDAMIE.

ACCIAJUOLI (Donat), philosophe et politique, né à Florence en 1428, mort en 1478, remplit les emplois les plus importants dans sa patrie. On a de lui *Expositio super libros Ethicorum Aristotelis*, Flor. 1478, in-fol. ; *in Aristotelis libros VIII Politicorum commentarii*, Venise 1566, in-8, et plusieurs ouvrages historiques.

ACCIAJUOLI (Nicolas), grand-sénéchal sous Jeanne I, reine de Naples, né en 1310, mort en 1366. Jeanne ayant été chassée de ses états, il parvint à l'y rétablir. Il laissa de grandes richesses, qui préparèrent la fortune extraordinaire de son neveu Renier Acciajuoli.

ACCIAJUOLI (Renier), duc d'Athènes, était Florentin et neveu du précédent. Il fut appelé à Naples et adopté par son oncle, qui lui laissa de grandes richesses. En 1364, il acquit de Marie de Bourbon, impératrice latine de Constantinople, une grande partie de la Grèce, les seigneuries de Vostitza, de Corin-

the, Thèbes, Athènes, etc., et prit le titre de duc d'Athènes. Il maria sa fille à Théodore Paléologue, fils de l'empereur Jean Paléologue, auquel il laissa une partie de ses vastes possessions. Après sa mort, sa famille conserva le duché d'Athènes jusqu'en 1456, que Mahomet II s'en empara.

ACCION LACUS, peut être le lac de Genève.

ACCIUS. *Voy.* ACTIUS.

ACCOLTI, famille de Toscane qui a produit plusieurs hommes célèbres; les principaux sont:

ACCOLTI (Benoît), jurisconsulte et historien, né à Arezzo en 1415, mort en 1466. Il professa d'abord le droit à Florence, puis se livra exclusivement à l'histoire. Il publia sous le titre suivant, *De bello a Christianis contra barbaros gesto pro Christi sepulchro*, une histoire de la 1re croisade dans laquelle on dit que le Tasse puisa la première idée de son poëme.

ACCOLTI (Bernard), poëte, fils de Benoît, né à Arezzo, vers l'an 1440. Il vécut à la cour des papes Urbain et Léon X, et jouit de son vivant d'une telle réputation, que ses contemporains le nommèrent l'*Unico Aretino*. La postérité n'a pas confirmé ce jugement, et ses poésies sont peu lues aujourd'hui. Ses œuvres ont été publiées partie à Florence en 1513, partie à Venise en 1519.

ACCOLTI (François), frère de Benoît Accolti, né à Arezzo en 1418, mort en 1483. Il fut le premier jurisconsulte de son siècle. Il a laissé, outre plusieurs recueils de jurisprudence, une traduction latine de saint Jean Chrysostôme, une édition avec traduction latine des *Lettres de Phalaris*, etc.

ACCORSO. *Voy.* ACCURSE.

ACCOUS, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. d'Oloron, à 23 kil. S. d'Oloron. 1,600 hab.

ACCUM, chimiste allemand, né en Westphalie, vint à Londres en 1803, y enseigna la physique et la chimie, et eut la première idée d'appliquer en grand le gaz hydrogène à l'éclairage. Il s'associa pour cette exploitation à un marchand de gravures allemand, nommé Ackerman.

ACCURSE ou ACCORSO (François), célèbre jurisconsulte, surnommé par ses contemporains l'*Idole des jurisconsultes*, né à Florence en 1151, mort en 1229, enseigna le droit à Bologne, et composa, sous le titre de *Grande Glose* ou *Glose Continue*, une vaste compilation dans laquelle il réunit les meilleures décisions des jurisconsultes ses prédécesseurs sur le droit romain. La meilleure édition de la *Grande Glose* est celle de Godefroy, Lyon, 1589, 6 vol. in-fol. Accurse laissa plusieurs enfants qui se distinguèrent aussi dans l'enseignement du droit.

ACCURSE (Marie-Ange), un des plus savants critiques du XVIe siècle, né à Aquila, vécut à la cour de Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions importantes. Dans ses *Diatribæ in Auson.*, etc. (Rome, 1524, in-fol.), il a corrigé une foule de passages corrompus d'auteurs anciens. On lui doit aussi de bonnes éditions d'Ammien-Marcellin, des *Lettres* et du *Traité de l'Ame* de Cassiodore.

ACERENZA, *Acherontia*, ville du roy. de Naples (Basilicate), non loin du Brandano, à 20 kil. N. E. de Potenza; 3,600 hab. Archevêché.

ACERNO, *Acernum*, ville du roy. de Naples (Principauté citérieure), à 26 kil. N. E. de Salerne; bâtie sur les ruines de Picenza. Évêché.

ACERRA, *Acerræ*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 15 kil. N. E. de Naples, sur l'Agno: 6,300 hab. Évêché. Fondée, à ce qu'on croit, par les Étrusques; saccagée par Annibal, elle fut rebâtie aux frais de la république romaine.

ACERRÆ, ville de Campanie, auj. ACERRA.

ACERRÆ, auj. *Gera*, ville de la Gaule cispadane, sur l'Addua, à 40 kil. O. de *Ticinum* (Pavie).

ACESINES, nom ancien du Chennab, une des rivières du Pendjab, dans l'Inde.

ACESTA, ville de Sicile. *Voy.* SEGESTA.

ACESTES, roi d'Acesta ou Segesta, en Sicile, secourut Priam pendant la guerre de Troie, et donna l'hospitalité à Énée quand ce prince vint en Sicile. Virgile l'a célébré dans le 5e chant de l'*Énéide*.

ACEYR-GHOR, ville de l'Hindoustan, à 18 kil. N. de Bourhampour, ch.-l. de la prov. de Kandeych. Jadis très forte; elle fut prise par Akbar, puis enlevée par les Anglais aux Mahrattes en 1803 et 1819.

ACHAB, roi d'Israël, fils d'Amri, est célèbre par son impiété. Il monta sur le trône l'an 918 av. J.-C., (ou 907, selon *l'Art de vérifier les Dates*), et régna 22 ans. A l'instigation de sa femme Jézabel, il éleva un temple à Baal, persécuta cruellement les prophètes, et n'eut recours au vrai Dieu que lorsqu'il se vit assiégé dans Samarie par Adad, roi de Syrie. Il tailla plusieurs fois en pièces les armées de ce prince et le fit prisonnier lui-même; mais il le rétablit dans ses états. Peu de temps après, la guerre s'étant rallumée entre ces deux rois, Achab périt dans un combat, percé d'une flèche.

ACHÆUS, petit-fils d'Hellen, ayant commis un meurtre, se retira de Thessalie en Argolide avec une peuplade d'Hellènes, qui prit de lui le nom d'Achéens.

ACHÆUS, parent et lieutenant d'Antiochus-le-Grand, contribua puissamment à placer ce prince sur le trône. Il se révolta ensuite contre lui et se fit proclamer roi dans l'Asie-Mineure, 219 av. J.-C. Il fut la même année pris et mis à mort.

ACHAIE, *Achaia*, région du Peloponèse, avait pour bornes l'Elide, l'Arcadie, la Sicyonie, le golfe de Corinthe et la mer Ionienne. On l'appelait d'abord Egiale (*Maritime*): conquise par les Ioniens vers 1430 av. J.-C., elle prit le nom d'Ionie; elle reçut celui d'Achaïe vers 1184, après que les Achéens Phthiotes eurent expulsé les Ioniens. L'Achaïe avait 12 villes principales qui étaient chacune la capitale d'un petit état: Dyme, Olenos, Egine, Hélice, Bura, Egium, Cérinée, Leontium, Patres, Phares, Tritée, Pellène; ces 12 villes formaient une fédération qui fut le noyau de la célèbre ligue achéenne (*Voy.* ce nom). — On nomme encore Achaïe:

1° Une portion de la Phthiotide en Thessalie (ch.-l., Alos), où régna Achæus, petit-fils d'Hellen, et d'où sortirent les Achéens conquérants de l'Egiale;

2° La prov. romaine formée après la destruction de la ligue achéenne et la prise de Corinthe (146 av. J.-C.), par la réunion du Péloponèse, de la Grèce propre, de la Thessalie et de l'Epire; elle fut ensuite comprise dans le dioc. de Macédoine;

3° Une principauté formée en 1205 par Guillaume de Champlitte au milieu de la dissolution de l'empire grec conquis par les armes des croisés latins. Elle embrassait le Peloponèse entier avec la suzeraineté d'Athènes et de Thèbes. Elle fut bientôt usurpée par Geoffroi de Villehardouin. Isabelle de Villehardouin porta la souveraineté d'Achaïe à diverses maisons, tandis que d'un autre côté Baudoin II, empereur détrôné de Constantinople, la cédait à Charles I d'Anjou, roi de Naples. Marie de Bourbon, veuve de Philippe de Tarente, la légua en 1387 à son neveu Louis, duc de Bourbon, qui ne put s'en mettre en possession. La principauté se scinda en état de Corinthe, duché de Sparte, Messénie, Elide, etc. L'Élide, possédée par les Génois, conserva seule le nom de principauté d'Achaïe.

4° Une prov. de la Grèce actuelle, qui occupe à peu près la place de l'ancienne Achaïe: son ch.-l. est Patras; viennent ensuite Château-de-Morée, Vostitza, Mégaspiléon;

5° Un petit état de l'Asie ancienne, au N. de la Colchide, sur les bords du Pont-Euxin, à peu près l'Abascie actuelle.

ACHANTI ou ASHANTEE, état important de l'Afrique, dans la Nigritie marit., situé entre les riv. de St-André et de Volta, vers 3° long. O., et 6° lat. N. Il a environ 444 kil. du N. au S., et 311

de l'E. à l'O. Il se compose de l'Achanti propre, situé à l'intérieur des terres, en arrière de la côte d'Or, et de plusieurs états tributaires qui entourent l'Achanti propre, tels que les roy. de Moisan, Takima, Coranza, au N; Tufel au S; Dankara et Saoui, à l'O; Amiena, Akim, Assim, à l'E, etc. On porte à 22 le nombre des états soumis aux Achantis. Leur population a été évaluée à environ 1,000,000 d'Achantis proprement dits, et à 3,000,000 d'hab. en tout. Ils peuvent mettre 80,000 hommes sous les armes. Les principales riv. du pays des Achantis sont le Dah, l'Ofim et le Tando. Coumassie est la capit. de tout l'empire; mais elle est moins importante que Dagoumba. Ce peuple, qui n'est guère connu que depuis le XVIIIe siècle, habite un pays très fertile; on y trouve aussi les mines les plus riches, mais les naturels n'en tirent qu'un très faible parti. Cependant les Achantis sont assez industrieux; ils tissent et teignent le coton et construisent leurs maisons avec beaucoup d'art. La religion dominante est le fétichisme. Les Achantis sont braves, mais féroces; ils obéissent à un roi qui exerce un pouvoir despotique.

ACHARD (Frédéric-Charles), chimiste, né à Berlin en 1754, mort en 1821, est l'auteur de la découverte du sucre de betterave, qu'il fit connaître en 1800. Il fut admis à l'académie de Berlin, y devint directeur de la classe de physique, et reçut du roi de Prusse un vaste domaine où il exploita en grand sa découverte.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joathan, est fameux par son impiété. Il avait d'abord vaincu Razin, roi de Syrie; mais ayant élevé des autels aux faux dieux, et leur ayant même sacrifié son fils, Dieu permit qu'il fût vaincu à son tour par Razin et par Phacée, roi d'Israël. Il eut recours à Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, auquel il donna tout l'or du temple de Jérusalem. Il mourut après un règne de 16 ans, et fut privé de la sépulture des rois. C'est sous son règne que l'on trouve mentionné pour la 1re fois le cadran solaire. On place son règne de l'an 737 à l'an 723.

ACHÉENNE (Ligue). Après avoir été, comme tout le reste de la Grèce, subjugués par les rois de Macédoine, les Achéens secouèrent le joug vers l'an 284 av. J.-C., et formèrent une confédération devenue célèbre sous le nom de *ligue achéenne*, dans laquelle entrèrent les principales villes du Péloponèse, et qui, pendant 135 ans, se rendit redoutable et conserva son indépendance; elle dut principalement ses succès aux vertus et aux talents d'Aratus et de Philopémen : elle combattit longtemps contre les Romains pour la liberté de la Grèce; mais elle fut anéantie par le consul Mummius après la prise de Corinthe, l'an 146.

ACHÉENS, *Achæi*, habitants de l'Achaïe. *Voy.* ACHAÏE et ACHÉENNE (Ligue).

ACHELOÜS, nom commun à beaucoup de riv. de l'ancienne Grèce; la plus fameuse est l'*Aspropotamo* actuel, qui séparait l'Acarnanie de l'Étolie et se jetait dans la mer Ionienne. C'est sur ses bords que la fable place la mort du centaure Nessus.

ACHELOÜS, dieu du fleuve de ce nom et père des Sirènes. Épris des charmes de Déjanire, il osa la disputer à Hercule : vaincu dans une première lutte, il revint au combat sous la forme d'un serpent, et ensuite sous celle d'un taureau; mais il ne fut pas plus heureux cette fois, et céda le champ à son redoutable adversaire. Selon quelques mythologues, c'est d'une des cornes qu'Hercule arracha à Achéloüs que fut formée la corne d'abondance.

ACHEM ou ACHIN, état formé dans la partie N. de Sumatra, occupait au XVIe siècle la moitié de l'île, mais est à peu près réduit auj. à la capit. et à ses environs immédiats. Les Achémois sont Mahométans.

ACHEM ou ACHIN, capit. du roy., à la pointe N.O. de Sumatra : 8,000 maisons sur pilotis; fonderie de canons. Grand commerce; mines d'or et d'argent.

ACHÉMÈNES, est considéré comme le chef d'une famille puissante de la tribu des Pasargades qui régna en Perse, et dont descendaient Darius et Cyrus. Ses descendants furent appelés de lui Achéménides. On le croit le même que le Dchemchid du Zend-Avesta, dont le nom aurait été défiguré par les Grecs. Chez les poëtes *Achéménie* et *Perse* sont souvent synonymes.

ACHÉMÉNIDES, descendants d'Achémènes. *Voy.* ce nom.

ACHEN, petite riv. allemande, passe du Tyrol en Bavière et se jette dans le lac de Chiem, après un cours de 55 kil.—Il y a beaucoup d'autres riv. de ce nom en Allemagne, entre autres celle qui jointe au ruisseau d'Ober-Salz donne naissance à la Salza, et qui se précipite dans le gouffre de Tauern de plus de 660 mètres de haut.

ACHENWALL (Godefroy), créateur de la statistique, né à Elbing en Prusse en 1719, mort à Gœttingue en 1772, professa d'abord à Marbourg, puis à Gœttingue, l'histoire et le droit de la nature et des gens. Il a publié la *Constitution des royaumes et des États de l'Europe*. C'est lui qui créa le nom de *statistique* aussi bien que la chose.

ACHÉRON, nom commun à 2 riv. : l'une, en Épire, passe à Pandosie, reçoit le Cocyte et tombe dans la mer Ionienne au Glykys Limen; l'autre dans l'Italie mérid., baigne une autre Pandosie et tombe dans le golfe Térinéen (golfe de Sainte-Euphémie) : c'est auj. le Crisaora.—Un bras du Nil au S. de Memphis se nommait aussi Achéron. — Les poëtes ont fait de l'Achéron un fleuve des enfers. *Voy.* ACHERUSIA PALUS.

ACHERUSIA PALUS, c.-à-d. *lac achérontique*, nom donné : 1° à des mares formées sur le bord de l'Achéron d'Épire, vers son embouchure; 2° à un lac d'Égypte au S. de Memphis. Dans une île de ce lac était une nécropole. Les morts n'y étaient admis qu'après des formalités qui simulaient une épreuve judiciaire. De là les fables sur le jugement aux enfers, sur les fleuves infernaux, sur le nautonnier Charon, qui n'est que l'Achéron personnifié : ces fables sont toutes d'origine égyptienne. — On donnait aussi le nom d'*Acherusia palus* au lac Fusaro actuel, dans la Campanie, entre Misène et Cumes.

ACHÉRY (dom J.-Luc d'), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à St-Quentin en 1609, mort à Paris en 1685, rechercha avec le plus grand soin les pièces inédites qui pouvaient intéresser l'histoire ecclésiastique, et en publia un grand nombre. La plus importante de ses publications est *Veterum aliquot scriptorum qui in Galliæ bibliothecis, maximè Benedictorum, latuerant, Spicilegium*, 13 vol. in-4, 1653-1677; réimprimés en 1723, 3 vol. in-fol.

ACHILLAS, général de Ptolémée-Denys, roi d'Égypte, conseilla à ce prince le meurtre de Pompée, et se chargea de l'exécuter. Il fut mis à mort par César (48 av. J.-C.).

ACHILLE, fils de Thétis et de Pélée, roi de la Phthiotide, le plus grand des héros qui se signalèrent au siége de Troie. A sa naissance, Thétis le plongea dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au talon par où elle le tenait. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui lui donna l'éducation la plus mâle; il montra de bonne heure son ardeur belliqueuse. Cependant, lorsque les Grecs se préparaient au siége de Troie, Thétis, craignant qu'il n'y pérît, l'envoya, déguisé en femme, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros; mais Ulysse découvrit le lieu de sa retraite, et l'ayant forcé par une ruse habile à se trahir, il l'entraîna au siége de Troie. Achille ne tarda pas à s'y distinguer par les plus grands exploits; mais Agamemnon lui ayant ravi Briséis, jeune captive qu'il chérissait, le héros, irrité de cet affront, se

retira dans sa tente, et ne voulut plus combattre. Cependant, à la nouvelle de la mort de Patrocle, il reprit les armes pour venger son ami. Il tua Hector, et, dans sa fureur, le traîna trois fois autour des murs de Troie, attaché par les pieds à son char. Dans la 10ᵉ année de la guerre, Achille allait épouser Polyxène, fille de Priam, quand Pâris le blessa mortellement d'un coup de flèche au talon. On raconte sa mort de plusieurs autres manières. Homère le fait expirer sur le champ de bataille (*Odyssée*, ch. 24, v. 36). La colère d'Achille après l'enlèvement de Briséis est le sujet de l'*Iliade*. Pendant son séjour à la cour de Lycomède, Achille épousa secrètement Déidamie, fille du roi, et en eut un fils, Pyrrhus ou Néoptolème. On racontait des merveilles des armes d'Achille : on disait que sa lance avait le pouvoir de guérir les blessures qu'elle avait faites (*Voy.* TÉLÈPHE); ce qui pourrait signifier que le héros savait guérir les blessures aussi bien qu'il savait les faire : il avait en effet appris l'art de guérir du centaure Chiron.

ACHILLE (cours d'), *Achilleos dromos* en grec, langue de terre que forme le Borysthène (Dniepr) avec le continent en tombant dans le Pont-Euxin (mer Noire).

ACHILLE (île d'), *Achillis insula*. *Voy.* LEUCÉ.

ACHILLÉE, se révolta sous Dioclétien, en 291, usurpa la pourpre en Égypte, fut pris et mis à mort l'an 296.

ACHILLES STATIUS, savant portugais, dont le vrai nom est Estaço, né en 1524, mort en 1581 à Rome, où il était secrétaire de Pie V, a écrit des commentaires sur Cicéron, Horace, Catulle, Tibulle, etc.

ACHILLES TATIUS, écrivain grec d'Alexandrie, qui vivait entre le IIIᵉ et le IVᵉ siècle de notre ère, a composé, outre divers traités scientifiques, le roman intitulé *les Amours de Clitophon et de Leucippe*, publié avec traduction latine par Fr. Jacobs, Leipsick, 1821; traduit en français plusieurs fois, et en dernier lieu par Clément de Dijon, 1800, in-12.

ACHILLINI (Alexandre), philosophe et anatomiste, né à Bologne en 1463, mort en 1512, fut surnommé de son temps le *second Aristote*. Il adopta les opinions d'Averroès. On a de lui un traité *De universalibus*, Bologne, 1501, in-fol., et beaucoup d'ouvrages estimés de médecine et d'anatomie. Il est un des premiers qui aient disséqué des corps humains. — Son frère, Jean-Philothée Achillini (1466-1538), et un de ses descendants, Claude Achillini (1574-1640), se distinguèrent comme poëtes.

ACHMET I, empereur ottoman, fils de Mahomet III, monta sur le trône en 1603, à l'âge de 15 ans, et mourut en 1617, à 29 ans. Il combattit sans succès Abbas, sophi de Perse, mais il obtint quelques avantages sur l'empereur Rodolphe II. Il régna avec modération.

ACHMET II, fils du sultan Ibrahim, fut tiré du sérail à l'âge de 46 ans, par le visir Kiuperli, pour être placé sur le trône, et régna 4 ans (1691-1695). Son règne fut très malheureux; il perdit la bataille de Salankemen contre les Impériaux.

ACHMET III, fils de Mahomet IV, succéda, en 1703, à Mustapha II, son frère, qui venait d'être déposé par les janissaires. Il donna un asile à Charles XII, après la défaite de Pultawa, obtint quelques succès contre les Russes et conquit la Morée sur les Vénitiens; mais il fut vaincu par les Impériaux à Péterwaradin (1716). En 1730, il fut déposé par les janissaires et mourut dans sa prison, à l'âge de 74 ans, en 1736. C'était un prince doux et humain.

ACHMET-GIÉDICK, nommé par corruption *Acomat*, grand-visir de Mahomet II, et l'un des plus grands guerriers de l'empire ottoman, enleva la Crimée aux Génois, fit une descente dans la Pouille, et repoussa les Persans. Il fut lâchement étranglé (1482) par le fils de Mahomet, Bajazet II, auquel il avait rendu les plus grands services.

ACHMOUNEIM, *Hermopolis magna*, ville de la H.-Égypte, à 23 kil. de Minyeh; 5,000 hab. Ruines magnifiques.

ACHNAGAR, ville du Kaboul, dans l'Afghanistan, à 72 kil. N. O. d'Attock. Commerce autrefois florissant, mais bien déchu aujourd'hui.

ACHOUR ou ASSOUR, vill. de Nubie, sur le Nil, rive droite, au-dessous de Chendy. C'est près de là qu'était la fameuse Méroé.

ACHRAF ou ECHREF, ville d'Iran (Mazenderan), près de Farhâbâd, à 2 kil. de la mer Caspienne et à 200 kil. N. E. de Téhéran; 12 à 15,000 hab. Très déchue. Restes d'un magnifique palais d'Abbas-le-Grand qui voulut y établir sa résidence et les chantiers de sa marine militaire.

ACHRIDA. *Voy.* OCHRIDA.

ACIDALIE, fontaine de Béotie au N., près d'Orchomène, était consacrée à Vénus et aux Grâces.

ACIDALIUS (Valens), commentateur, né en 1567, à Wistoch (Brandebourg), mort en 1595, à 28 ans, donna une édition de Vell. Paterculus, 1590; des *Commentaires sur Quinte-Curce*, 1594, et préparait d'autres travaux lorsqu'il fut enlevé aux lettres. On imprima après sa mort ses *Notes sur Plaute*, 1595, sur les *Panégyriques anciens*, 1607, etc.

ACILIUS GLABRIO, consul l'an 191 av. J.-C., avec P. Scipion Nasica, remporta sur Antiochus, roi de Syrie, la bataille des Thermopyles.

ACIMINCUM, auj. SALANKÉMEN.

ACINCUM ou AQUINCUM, auj. BUDE.

ACI-REALE, *Acis*, ville de Sicile, à 17 kil. N. E. de Catane, sur des masses de basalte et à l'embouchure de l'Aci. Port, prison d'état. Air malsain. Source minérale.

ACIRIS, auj. l'*Agri*, petite riv. d'Italie, coule sur les limites de l'Apulie et du Brutium et tombe dans le golfe de Tarente.

ACIS. *Voy.* ACI REALE.

ACKERMAN. *Voy.* AKKERMAN.

ACOLHUACANS ou ACOLHUES, peuple qui, avant les Aztèques, domina dans la région mexicaine, notamment à Tezcuco.

ACOMAT. *Voy.* ACHMET-GIÉDICH.

ACONCAGUA, prov. du Chili, entre les Andes, la prov. de Quillota et la vallée de Collina, eut longtemps pour capit. Aconcagua, qui a été depuis remplacée par San-Felipe el Réal. On y trouve des mines de cuivre et d'argent. — Riv. de cette prov., sort des Andes et tombe dans l'Océan à 30 kil. O. de Quillota. —Ville du Chili, ancienne capit. de la prov. d'Aconcagua, à 145 kil. N. E. de Santiago.

AÇORES, groupe d'îles de l'océan Atlantique, à 1,300 kil. des côtes du Portugal, par 38° 38' lat. N., 29° 32' long. O., appartiennent au Portugal. Elles sont au nombre de 9 : Santa-Maria, San-Miguel, Terceira, Graciosa, San-Jorge, Pico, Faïal, Flores, Corvo.; 180,000 hab. Très fertiles en céréales, fruits, vins fameux. Phénomènes volcaniques fréquents (tremblement de terre horrible en 1591; volcan sous-marin de San-Miguel; fontaines bouillantes). Inconnues aux anciens, elles furent découvertes, la 1ʳᵉ en 1432, la dernière vers 1457.

ACOSTA (Joseph), jésuite espagnol, né vers 1539, à Medina del Campo, devint provincial de son ordre au Pérou. Il mourut en Espagne l'an 1600, étant recteur de Salamanque. On a de lui une *Histoire naturelle et morale des Indes*, en espagnol (Séville, 1509, in-4), et divers ouvrages théologiques.

ACOSTA (Uriel), Portugais, né à la fin du XVIᵉ siècle, à Oporto, d'une famille juive convertie au catholicisme, fut d'abord Catholique zélé, puis se fit Juif, quitta son pays pour échapper aux persécutions et se réfugia en Hollande, tomba enfin dans le scepticisme et l'incrédulité, eut de violents démêlés avec les Juifs et les Catholiques d'Amsterdam, et mit fin aux tourments qui l'agitaient en se donnant la mort.

1640, ou, selon d'autres, 1647. Peu avant de mourir, il avait composé une histoire de sa vie, sous le titre d'*Exemplar vitæ humanæ*, publiée par Limborch, Amsterdam, 1687.

ACQS, pour *Aquæ*. *Voy.* AX et DAX.

ACQUAPENDENTE, *Acula*, ville de l'État romain, à 22 kil. O. d'Orviette; 2,400 hab. Évêché. Tout entière bâtie en lave. C'est la patrie du célèbre anatomiste Jérôme Fabrice. *Voy.* ce nom.

ACQUAVIVA, 2 villes du roy. de Naples: la 1re à 28 kil. S. de Bari; 5,300 hab.; la 2e à 35 kil. N. E. de Campobasso, fondée par des Esclavons, au XVIe siècle.

ACQUAVIVA, famille illustre du roy. de Naples, a produit un grand nombre d'hommes distingués, dont les plus connus sont André-Matthieu d'Acquaviva, duc d'Atri, prince de Téramo, né vers 1456, mort à Naples en 1528, qui protégea les savants et cultiva lui-même les lettres avec succès;—Bélisaire d'Acquaviva son frère, auteur d'un traité *De Venatione et Aucupio*, Bâle, 1518; —Claude d'Acquaviva, général des jésuites, né en 1542, mort en 1615, qui fit dresser l'ordonnance dite *Ratio studiorum*, Rome, 1586, dans laquelle était condamnée la doctrine qui permettait d'attenter à la vie des rois.

ACQUI, *Aquæ Statiellæ*, ville des États sardes, ch.-l. de l'intendance d'Acqui, à 31 kil. S. O. d'Alexandrie, sur la Bormida. Évêché; eaux thermales; 6,600 hab. Les Français y battirent les Autrichiens et les Piémontais, en 1794.

ACRAGAS, nom grec d'Agrigente ou Girgenti, et d'une petite riv. de Sicile, auj. *Fiume di Girgenti*, qui se jette dans la Méditerranée, près d'Agrigente.

ACRE ou SAINT-JEAN D'ACRE, *Akka* des Turcs, *Acco* très anciennement, puis *Ptolémaïs*, ville d'Asie, chef-lieu du pachalik d'Acre, en Syrie, sur la mer, à 122 kil. N. O. de Jérusalem, par 32° 46' long. E., 32° 55' lat. N.; 20,000 hab. Port célèbre jadis, auj. comblé (les navires mouillent à Caïffa). Fortifications anciennes, auxquelles l'on a ajouté des ouvrages modernes qui rendent la place très forte. Ruines et quelques beaux édifices, surtout le bain public. Elle soutint plusieurs siéges mémorables pendant les croisades. Les Chrétiens l'ont possédée un siècle; les Sarrasins la prirent en 1291. Elle appartient aux Turcs depuis le XVe siècle. Elle fut inutilement assiégée par Bonaparte en 1799.

ACRE (pachalik d'), prov. de la Syrie, dans la Turquie asiatique, entre ceux de Tripoli au N., de Damas au S. Monts peu hauts: grande fertilité, fruits, canne à sucre, olives, coton, tabac, soie; épaisses forêts.

ACRISIUS, roi d'Argos, père de Danaé. *Voy.* DANAÉ et PERSÉE.

ACROCERAUNII MONTES, auj. monts *della Chimera* ou *Khimiaroli*, chaîne de mont. de l'Épire, au N. O., près des côtes, ainsi nommée parce que ses sommets fort élevés étaient souvent frappés de la foudre (des mots grecs *acron*, cime, et *ceraunios*, exposé à la foudre).

ACROCORINTHE (du grec *acros*, haut), citadelle de Corinthe, était placée sur la partie la plus élevée de la ville.

ACRON (Hélénius), scoliaste latin, vivait au plus tard vers la fin du IVe siècle. On a sous son nom un *Commentaire sur Horace*, publié à Milan en 1474, in-4, et reproduit dans plusieurs éditions d'Horace. On lui attribue aussi plusieurs fragments d'un *Commentaire sur les Adelphes de Térence*, conservé par Sosipater Charisius, et un *Commentaire sur les satires de Perse*, publié sous le nom de Cornutus le grammairien.

ACROPOLIS (du grec *acros*, haut, et *polis*, ville), partie la plus élevée d'Athènes. C'est là que se trouvaient la citadelle, les Propylées et le Parthénon.

ACROPOLITE (George), né à Constantinople en 1220, est auteur d'une *Chronique de l'empire grec*, qui va depuis la prise de Constantinople par les Latins, jusqu'à la reprise de cette ville par Michel Paléologue, et qui fait partie de la Byzantine. Il fut grand logothète, c.-à-d. 1er ministre, sous l'empereur Théodore Lascaris.

ACTÉON, grand chasseur, fils d'Aristée et d'Autonoé, ayant jeté les yeux sur Diane au moment où elle se baignait, fut changé par elle en cerf et périt dévoré par ses chiens.

ACTES DES APOTRES, livre du Nouveau Testament, écrit en grec par l'évangéliste saint Luc et qui contient l'histoire du christianisme depuis l'ascension de J.-C., l'an 33, jusqu'à l'arrivée de saint Paul à Rome, vers l'an 65.

ACTIUM, ville et cap d'Acarnanie, à l'O. d'Anactorium et à l'entrée du golfe d'Ambracie, est célèbre par la victoire navale qu'Octave y remporta sur Antoine, le 2 septembre de l'an 31 av. J.-C., et qui mit fin à la république romaine. En mémoire de cette bataille, Octave bâtit la ville de Nicopolis en face d'Actium, releva le temple d'Apollon Actiaque et renouvela les jeux actiaques, en les transférant à Rome. La ville d'Actium est auj. *Azio*, et le promontoire est nommé *cabo di Figolo* ou *punta de la Civola*.

ACTIUS ou ATTIUS (Lucius), un des plus anciens poëtes tragiques de Rome, fils d'un affranchi, était né vers l'an 170 av. J.-C., et mourut dans un âge avancé. Il eut pour protecteur le consul Décimus Brutus. On a perdu ses tragédies, qui étaient presque toutes empruntées aux Grecs. Il n'en reste que quelques fragments qui ont été recueillis par Robert Étienne.

ACTIUS NÆVIUS. *Voy.* NÆVIUS.

ACTIUS TULLUS. *Voy.* TULLUS.

ACTON (Joseph), premier ministre du royaume de Naples, était né en 1737 à Besançon, où son père, médecin irlandais, était venu s'établir. Après avoir servi quelque temps dans la marine française, il quitta la France et prit successivement du service en Toscane et à Naples. Dans ce dernier royaume, il sut se concilier la faveur de la reine Caroline qui le fit nommer ministre de la marine, puis des finances. Il chercha en toute occasion à nuire aux Français. Après plusieurs vicissitudes, il fut définitivement renvoyé du ministère en 1803, sur la demande de la France, et se retira en Sicile, où il mourut en 1808.

ACTOPAN, ville du Mexique (prov. de Mexico), à 102 kil. N. E. de Mexico, par 101° 9' long. O., 20° 17' lat. N.; 14,000 hab.

ACTUARIUS (Jean), médecin grec, qui vivait vers le XIIIe ou le XIVe siècle après J.-C., est auteur d'un traité *De actionibus et affectibus spiritus animalis*, publié et traduit en latin, avec quelques autres opuscules, en 1556, Paris. Il est le premier qui ait fait usage de la manne, de la casse et du séné comme purgatifs. — Le nom d'*actuarius* désignait l'office du médecin attaché à la cour de Constantinople.

ACUNHA (don Ant. Osorio d'), évêque de Zamora sous Ferdinand-le-Catholique et Charles-Quint, entra dans la sainte-ligue qui disputait le trône à Charles-Quint et soutenait les droits de Jeanne-la-Folle, forma un régiment de prêtres et combattit à leur tête avec acharnement. Après la défaite du chef de la ligue, Jean de Padilla (1521), il fut pris et mis à mort par ordre de Charles-Quint.

ACUNHA (Christophe d'), missionnaire espagnol, parcourut le Pérou et le Chili, et publia, à son retour, en 1641, une *Relation de la découverte de la rivière des Amazones*.

ACUNHA (Fernand d'), né à Madrid, mort en 1580, se distingua également à la cour de Charles-Quint comme militaire et comme poëte. Il traduisit avec succès l'ouvrage intitulé *le Chevalier délibéré*, d'Olivier de la Marche.

ACUNHA (don Rodrigue), archevêque de Lisbonne,

fut un des chefs de la conspiration qui arracha le Portugal à l'Espagne et plaça le duc de Bragance sur le trône (1640). Il prêta au nouveau roi serment de fidélité au nom du clergé.

ACUNHA (Tristan), capitaine portugais, fut envoyé, en 1506, par le roi Emmanuel dans l'Inde, au secours de François d'Almeyda; conduisit, en 1508, dans ce pays le vice-roi Albuquerque, et se signala par son courage. Il fut, en 1514, ambassadeur à Rome. Il découvrit, en 1506, les îles qui portent son nom. (*Voy.* ci-après.)

ACUNHA (îles de TRISTAN-D'), groupe de l'océan Atlantique, par 13° 4' long. O., 37° 5' lat. S. La principale, Tristan-d'Acunha proprement dite, a 40 kil. de tour, 100 hectares en culture, offre de bonne eau, et est remarquable par son pic élevé (environ 2,400 mètres); elle est habitée depuis 1816 par quelques Anglais. Ces îles furent découvertes, en 1506, par le capitaine portugais Tristan d'Acunha.

ACUNUM, ville de Pannonie, auj. PETERWARADIN.

ACUSILAUS, ancien historien grec, qui vivait avant la guerre médique, a écrit sur la chronologie des rois d'Argos; il ne reste que quelques fragments de l'ouvrage d'Acusilaüs, recueillis par Guill. Sturz, Géra, 1798, in-8°.

AD, suivi d'autres mots à l'accusatif, comme *ad vicesimum, ad horrea*, pour dire *auprès de*. *Voy.* le mot qui suit *ad*, par exemple VICESIMUM, HORREA, etc.

ADAD, roi de Syrie. *Voy.* BEN-ADAD.

ADAD-REMMON, ville de Judée, dans la tribu de Manassé, au N. O. de Samarie. Néchao, roi d'Égypte, y vainquit Josias, roi de Judée, vers 608 av. J.-C. Sous l'empire romain, elle prit le nom de *Maximianopolis*, en l'honneur de l'empereur Maximien.

ADALART. *Voy.* ADÉLARD.

ADALBÉRON, archevêque de Reims, et grand-chancelier de France sous les rois Lothaire, Louis V, Hugues Capet, fut l'un des plus savants prélats de son siècle. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles de Gerbert, son successeur. C'est lui qui sacra Hugues Capet.

ADALBÉRON (Ascelin), évêque de Laon, né en Lorraine au milieu du Xe siècle, mort l'an 1030, remit entre les mains de Hugues Capet Charles, duc de Lorraine, son compétiteur au trône, et l'archevêque de Reims Arnould. On a de lui un poëme satirique sur l'état du royaume (dans le 10e vol. des *Historiens de France*).

ADALBERT I et II, princes qui régnèrent en Toscane sous le titre de ducs, le 1er de 845 à 890, le 2e de 890 à 917.

ADALBERT, fut associé au trône d'Italie par son père Bérenger, en 950. Il fut chassé de ses états par l'empereur Othon I et se réfugia à Constantinople.

ADALBERT (saint), évêque de Prague, l'apôtre des Prussiens, prêcha la religion en Bohême, en Hongrie et en Prusse, et périt martyr en 997.

ADALBERT, archevêque de Brême et de Hambourg au XIe siècle, exerça un grand pouvoir sur les souverains de son temps, et fut un instant régent de l'empire pendant la minorité de Henri IV. Il mourut à Goslar en 1072.

ADALGISE. *Voy.* ADELGISE.

ADALIA et ESKI-ADALIA. *Voy.* SATALIEH.

ADAM, nom du premier homme; il reçut la vie le dernier jour de la création, et fut placé dans le jardin d'Éden, d'où sa désobéissance le fit chasser. Il vécut 930 ans et fut père d'Abel, Caïn, Seth, etc.

ADAM (Alexandre), savant écossais, né dans le comté de Murray, en 1741, mort en 1809, fut longtemps recteur de la principale école d'Édimbourg. Il est auteur des *Principes de grammaire anglaise et latine*, souvent réimprimés; des *Antiquités romaines*, 1791, in-8, ouvrage estimé, traduit en français par Laubépin, Paris, 1818, 2 vol. in-8; d'une petite *Biographie classique*, 1802, in-8, etc.

ADAM (Lambert-Sigisbert), né à Nancy, en 1700, mort en 1759, est, ainsi que son frère, Nicolas-Sébastien (né en 1705, mort en 1778), célèbre comme sculpteur. Tous deux ont exécuté plusieurs des plus beaux sujets qui ornent les parcs de Saint-Cloud et de Versailles. Lambert Adam publia, en 1754, un *Recueil de sculptures antiques*.

ADAM (Melchior), recteur d'un collége à Heidelberg, mort en 1622, est auteur de deux ouvrages historiques, *Vitæ germanorum philosophorum*, Heidelberg, 1615, et *Decades duæ continentes vitas theologorum*, Francfort, 1618.

ADAM BILLAUT, connu sous le nom de *maître Adam*, menuisier de Nevers, mort dans cette ville en 1662, est célèbre par des poésies qui brillent peu par l'élégance, mais qui sont pleines de verve et d'originalité. Il partagea ses poésies en trois recueils qu'il appela, par allusion à son métier, *les Chevilles, le Vilbrequin* et *le Rabot*. M. Tissot a donné, en 1806, un choix de ses œuvres, 1 vol. in-12. Maître Adam jouit d'une grande vogue de son vivant, et fut surnommé le *Virgile au rabot*. Il excellait surtout dans la chanson bachique. Il fut pensionné par le cardinal de Richelieu et par le duc d'Orléans.

ADAM DE BRÊME, chanoine de Brême du temps de l'archevêque Adalbert, a écrit, vers 1067, une *Histoire des églises de Hambourg, de Brême*, etc., Helmstaedt, 1670, et une *Géographie de la Scandinavie*, Leyde, 1629.

ADAM (pic d'). *Voy.* HAMALEL.

ADAMS (John), président des États-Unis, né en 1735 dans le Massachusset. Il exerçait avec distinction la profession de jurisconsulte quand éclata la révolution américaine. Il fut envoyé au congrès par l'état de Massachusset en 1774 et 1775, prit une grande part à la résolution de 1776 qui déclarait l'indépendance des États-Unis, et vint à Paris avec Franklin pour demander des secours. De retour en Amérique, il contribua puissamment à faire adopter la constitution de 1787. Après avoir rempli les fonctions de vice-président pendant toute la présidence de Washington, il fut lui-même nommé président en 1797. A l'expiration de ses fonctions, il se retira des affaires. Il mourut en 1826, ayant eu le bonheur de voir la présidence décernée à son fils, John Quincy Adams. John Adams professa toujours des opinions fort modérées et eut pour adversaires les démocrates ardents.

ADAMS. Beaucoup de villes, comtés, etc., aux États-Unis, ont reçu le nom d'*Adams*, en l'honneur des deux présidents John Adams et John Quincy Adams. —On donne aussi ce nom à un fort sur le Mississipi, qui commande le fleuve; il est à 66 kil. S. O. de Washington.

ADANA, *Batnæ*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. de l'eyalet de même nom, sur la riv. d'Adana ou Seyhoun, à 25 kil. de la mer, par 32° 56' long. E., et 36° 59' lat. N.; 25,000 hab. Aqueduc, ruines, commerce actif. Climat malsain en été: aussi les riches la quittent-ils dans cette saison pour la campagne montueuse et boisée des environs.

ADANA (eyalet ou gouvernement d'), dans la Turquie d'Asie, est borné au S. par la Méditerranée, au N. par l'eyalet de Caramanie, à l'O. par celui de Selefkeh, et à l'E. par la Syrie. La possession de ce pays a récemment donné lieu à de longs démêlés entre la Porte et le pacha d'Égypte.

ADANSON (Michel), célèbre naturaliste français, né en 1727, à Aix en Provence, d'une famille d'origine écossaise, mort en 1806, étudia à Paris, et montra de bonne heure une vive passion pour l'histoire naturelle. Dans le désir de faire des découvertes, il entreprit dès l'âge de 21 ans de visiter le Sénégal, pays qui n'avait pas encore été exploré. Il resta 5 ans sous ce climat brûlant et malsain, et en rapporta des richesses immenses en observations

de toute espèce. Il se proposait de publier une description complète du pays qu'il avait étudié, mais il n'a exécuté qu'une partie de ce grand travail ; elle a paru en 1757, sous ce titre : *Histoire naturelle du Sénégal (Coquillages), avec la relation abrégée d'un voyage fait en ce pays pendant les années* 1749-1753, 1 vol. in-4. Il entra en 1749 à l'académie des Sciences, et fut dans la même année nommé censeur royal. Il publia en 1763 ses *Familles des Plantes*, 2 vol. in-8, ouvrage par lequel il voulait faire une révolution dans la botanique, mais qui n'eut pas tout le succès qu'il méritait. En 1775 il soumit à l'académie le plan d'une vaste encyclopédie, dans laquelle tous les êtres et tous les faits devaient être classés d'après des principes nouveaux ; il voulait exécuter à lui seul cet immense travail, et déjà il en avait fait une bonne partie ; mais son projet ne reçut pas de grands encouragements, et il n'acheva pas l'ouvrage. Ruiné par la révolution, Adanson obtint à la fin de sa vie une pension du Directoire. Outre les ouvrages que nous venons de citer, il a fourni un grand nombre de savants *Mémoires* à l'Académie, et a fait pour le *Supplément de l'Encyclopédie* des articles sur les plantes exotiques, 1773 et ann. suiv. Adanson combattit en histoire naturelle les idées de Linnée : il voulait que l'on fondât les classifications, non sur un seul caractère ou sur un petit nombre, mais sur l'ensemble des parties et de leurs rapports, méthode qui depuis a prévalu. M. Cuvier a prononcé son *Éloge* à l'Institut en 1807.

ADDA, *Addua*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, affluent du Pô, sort du mont Umbrail, coule dans la Valteline, traverse les lacs de Côme et de Lecco, reçoit le Serio, arrose Bormio, Sondrio, Lecco, Lodi, et a 240 kil. de cours. Le consul Flaminius défit les Gaulois sur les bords de l'Adda, 223 av. J.-C. Sous Napoléon, il y eut, au roy. d'Italie, un dép. de l'Adda (ch.-l. Sondrio), au N. de celui du Serio.

ADDISON (Joseph), célèbre écrivain anglais, né à Milston dans le Wiltshire, en 1672, mort en 1719. Il commença sa réputation, étant encore à l'université d'Oxford, par des poésies latines, et composa à l'âge de 22 ans un poëme latin sur la paix de Ryswick, qui lui fit obtenir du roi Guillaume, auquel il était dédié, une pension de 300 livres sterling. Il voyagea en France et en Italie, et à son retour, 1702, il publia son voyage ainsi que ses *Dialogues sur les Médailles*. En 1704, il célébra la bataille de Blenheim, dans un poëme (*The Campaign*) qui eut beaucoup de succès, et fut nommé en récompense commissaire des appels. L'année suivante, il fut fait sous-secrétaire d'état, et bientôt après accompagna en Irlande, comme secrétaire, le duc de Wharton qui venait d'en être créé vice-roi. En 1709, et dans les années suivantes, il travailla, avec Steele, à la rédaction du *Babillard* (*Tattler*), du *Spectateur*, du *Gardien* ou *Tuteur* (*Guardian*), publications d'un genre tout nouveau, où la littérature, la morale et la politique étaient traitées d'une manière supérieure. En 1713, il fit représenter *Caton*, tragédie dans le genre classique, qui eut un grand succès, et qu'il fit suivre d'une comédie qui est peu connue, le *Tambour* (1715). Il rédigeait en même temps des journaux et des pamphlets politiques, tels que le *Whig Examiner*, le *Free-Holder* (le Franc-Tenancier). Après la mort de la reine Anne, il revint aux affaires et fut élevé en 1717 au poste de secrétaire d'état ; mais il était peu propre à de telles fonctions, et il ne tarda pas à les résigner : on lui donna en dédommagement une pension de 1.500 liv. sterl. Dans sa retraite, il écrivit une *Défense de la religion chrétienne*, mais il ne put achever cet ouvrage, non plus que quelques autres travaux qu'il avait entrepris. Addison s'est surtout fait un nom par son élégance et son goût ; c'est lui qui contribua le plus à faire apprécier le génie de Milton, que l'Angleterre avait longtemps méconnu. En politique, il s'attacha au parti whig et eut de puissants protecteurs dans Montague et Halifax. Il était lié avec les plus grands écrivains de son temps, particulièrement avec Steele et Congreve. En 1716, il épousa la comtesse de Warwick, mais cette femme orgueilleuse ne le rendit pas heureux. Les œuvres d'Addison ont été publiées en 1761, 4 vol. in-4, Birmingham, et en 1830, 4 vol. in-8, Oxford. Presque tous ses écrits ont été traduits en français, savoir : le *Babillard*, par A. de La Chapelle, 1734, 2 vol. in-12 ; le *Spectateur*, par J.-B. Moët, 1754, 9 vol. in-12 ; le *Guardian*, sous le titre de *Mentor moderne*, par Van-Effen, 1725, 3 vol. in-12 ; le *Free-Holder*, sous le titre de *l'Anglais jaloux de sa liberté*, 1727, 1 vol. in-12 ; le *Caton* a été traduit successivement par Dubos, Guillemard, Deschamps et Dampmartin. On a imprimé à Yverdon, 1777, en 3 vol., *l'Esprit d'Addison* ou *les Beautés du* Spectateur, *du* Babillard *et du* Gardien.

ADDUA, riv. de la Gaule cisalpine, auj. l'ADDA.

ADEL ou **ADAIEL**, état de l'Afrique orient., au S. E. de l'Abyssinie, s'étend depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au cap Guardafui. Au XVIIe siècle, Zeilah, sa capit., fut remplacée par Auça-Guriel. Puissant aux XVIe et XVIIe siècles, l'Adel a bien déchu. Il a eu beaucoup de débats avec les Portugais.

ADELAIDE, impératrice, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, qui disputait le trône d'Italie à Hugues, comte de Provence, épousa Lothaire, fils de Hugues (947), et fut ainsi le gage de la paix. Après la mort de Lothaire, Bérenger II, qui avait usurpé le trône d'Italie, voulut la contraindre à épouser son fils Adalbert, et l'enferma dans une tour. Elle fut délivrée par Alberto Azzo, prince de Canossa, puis épousée par Othon de Saxe, 951, à qui elle procura la couronne impériale. Elle fut régente pendant la minorité d'Othon III, son petit-fils, et gouverna avec une grande sagesse. Elle mourut en 999. Quelques-uns la regardent comme sainte.

ADÉLAÏDE (sainte), fille de Mengendose, comte de Gueldre, abbesse de Notre-Dame, à Cologne, mourut en 1015. La Ste-Adélaïde est célébrée le 16 décembre.

ADÉLAÏDE. Ce nom a encore été porté par plusieurs princesses françaises, dont une épousa Louis-le-Bègue, et fut mère de Charles-le-Simple; une 2e épousa Hugues Capet, et fut mère du roi Robert; une 3e, qu'on nomme aussi *Alix de Savoie*, épousa Louis-le-Gros, et se remaria après la mort de ce prince au connétable Matthieu de Montmorency.—La princesse de ce nom la plus connue est *Madame Adélaïde*, fille de Louis XV, et tante de Louis XVI, née en 1732 ; elle quitta la France le 21 février 1791, pour se soustraire aux événements de la Révolution, et se retira d'abord à Rome, puis à Naples, enfin à Trieste, où elle mourut en 1800.

ADELARD ou **ADALARD**, petit-fils de Charles Martel, par le comte Bernard, et cousin de Charlemagne, né en 753, mort en 826, reçut les ordres, fut abbé de Corbie, devint le principal ministre de Pépin, roi d'Italie (796), ainsi que de Bernard son fils, administra sagement, n'en fut pas moins disgracié et exilé par Louis-le-Débonnaire, et ne rentra en grâce qu'au bout de 7 ans. Il faisait partie de l'académie palatine fondée par Charlemagne, et a laissé quelques écrits.

ADÉLARD OU ADHÉLARD DE BATH, savant anglais, de l'ordre de St-Benoît, qui vivait au commencement du XIIe siècle, voyagea pour s'instruire, en France, en Espagne, en Égypte, en Arabie et en Grèce, et traduisit de l'arabe plusieurs ouvrages importants, entre autres les *Éléments* d'Euclide, dont on ne connaissait pas encore l'original grec. Il est aussi auteur de *Questions naturelles* et d'un traité *De Eodem et Diverso* resté manuscrit.

ADELBERT. *Voy.* ADALBERT.

ADELE ou **ADELAIDE**. *Voy.* ADELAÏDE.

ADELGISE fut associé au trône par Didier son

père, roi des Lombards, et épousa une sœur de Charlemagne; ce qui n'empêcha pas ce prince de le dépouiller de ses états, 775.

ADELGISE, prince de Bénévent, 853-878, lutta avec succès contre les invasions des Maures d'Afrique, et périt assassiné par ses gendres et ses neveux.

ADELSBERG, *Poistoina* en esclavon, ville des États autrichiens, ch.-l. d'un cercle de même nom, à 42 kil. S. O. de Laybach. Aux environs est la vaste et magnifique grotte d'Adelsberg (3 voûtes l'une sur l'autre, stalactites, etc.).

ADELSTAN, roi d'Angleterre. *Voy.* ATHELSTAN.

ADELUNG (Jean-Christophe), savant allemand, né en 1734 à Spantekow en Poméranie, mort en 1806, fut d'abord professeur au gymnase d'Erfurt (1759), se fixa ensuite à Leipsick (1761), et devint enfin (1787) bibliothécaire de l'électeur de Dresde, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Dictionnaire grammatical et critique de la langue allemande* (5 vol. in-4, Leips., 1774-86; réimprimé avec des corrections et des additions en 4 vol., Leips., 1793-1801), ouvrage qui fut pour la langue allemande ce que sont les dictionnaires de l'Académie et de la Crusca pour le français et l'italien; 2° *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis* (6 vol. in-8, Halle, 1772), abrégé du grand dictionnaire de Ducange; 3° *Histoire des folies humaines*, 7 part., Leips., 1785; 4° *Tableau de toutes les sciences, des arts et métiers, etc.* (4 part., Leips., 1778-88), sorte d'encyclopédie très substantielle; 5° *Essai d'une histoire de la civilisation*, Leips., 1782-88; 6° *Histoire de la philosophie*, 3 vol. in-8, Leips., 1786; 7° *La plus ancienne histoire des Teutons*, in-8, Leips., 1806; 8° *Mithridates*, ou *Tableau universel des langues, avec le* Pater *en* 500 *langues*, Berlin, 1806, in-8°. Adelung n'a pu achever ce dernier ouvrage, celui de tous ses travaux qui l'a le plus fait connaître hors de son pays; il n'en a publié que le 1er vol.; il en a paru depuis deux autres par les soins de J.-Sev. Vater, 1809 et 1812. Adelung a encore fait imprimer plusieurs *Grammaires*, un *Traité de l'orthographe allemande*, et un *Traité du style*.

ADEMAR ou AYMAR, moine chroniqueur, né en 988, mort dans un voyage à la Terre-Sainte en 1030, a écrit une *Chronique de France*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029, publiée par le père Labbe dans la *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*.

ADÉMAR, évêque du Puy. *Voy.* ADHÉMAR.

ADEN, *Adane*, état de l'Yémen en Arabie, à l'extrémité S. O. de la Péninsule et au S. de l'imamat de l'Yémen propre. Aden, sa capit., à 40 kil. S. de Moka, sur la mer, bien qu'en partie ruinée, est encore la ville la plus opulente de cette partie de l'Arabie. Port commerçant. Les Anglais s'en sont emparés tout récemment et y ont formé un établissement (1839).

ADEN (golfe d'), golfe ouvert qui va de la mer des Indes au détroit de Bab-el-Mandeb (de 49 à 41° long. E.), entre l'Arabie et la côte africaine; la mer Rouge n'en est que le prolongement.

ADENARA ou SABRAO, petites îles de l'archipel de Sambava-Timor en Océanie, appartiennent aux Portugais.

ADENAU, bourg des États prussiens (Bas-Rhin), ch.-l. de cercle, à 45 kil. O. de Coblentz.

ADENEZ, ménestrel du XIIIe siècle, fut attaché à la cour de Henri III, duc de Flandre et de Brabant, puis à celle de Philippe-le-Hardi, roi de France. Il est auteur d'un grand nombre de *romans* conservés manuscrits dans quelques bibliothèques, et qui ont pour titre : *Guillaume d'Orange au court nez*; l'*Enfance d'Ogier le Danois*; *Cléonadès*; *Pepin et Berthe*. Plusieurs ont été mis en rimes.

ADEODAT, *a Deo datus*, c.-à-d. *donné par Dieu*. *Voy.* DIEUDONNÉ.

ADER ou TADELA, prov. de l'empire fellatah, dans la Nigritie centrale, faisait jadis partie du Gouber. C'est dans l'Ader qu'est Sackatou.

ADERBIJAN, ou mieux ADZERBAIDJAN, à peu près l'*Atropatène* des anciens, région de l'Iran, entre le Ghilan, l'Irak-Adjemi et le Kourdistan, a pour ch.-l. Tauris, et compte 1,500,000 hab. Fer, cuivre, sel en abondance; eaux thermales et naphte (d'où son nom, qui veut dire *terre de feu*).

ADERNO, *Adranum*, ville de Sicile (Catane), au pied de l'Etna, à 26 kil. N. O. de Catane.

ADHÉMAR DE MONTEIL, évêque du Puy-en-Velay, prélat guerrier et éloquent, d'une famille illustre de Provence, fut le premier qui se présenta au concile de Clermont, en 1095, pour demander la croix au pape Urbain II, et partit pour la Terre-Sainte avec Raymond, comte de Toulouse. Le pontife le nomma son légat auprès des croisés. Il contribua puissamment par son courage et ses pieuses exhortations aux victoires des chrétiens. C'est lui que le Tasse fait figurer si honorablement dans *la Jérusalem délivrée*.—Chroniqueur. *Voy.* ADÉMAR.

ADHERBAL, général carthaginois, remporta sur le consul romain Claudius Pulcher une grande victoire navale près des côtes de Sicile, 249 av. J.-C.

ADHERBAL, fils de Micipsa et petit-fils de Massinissa, roi de Numidie, fut assiégé dans Cirta, pris et tué par Jugurtha, après avoir vainement imploré le secours des Romains, l'an 112 av. J.-C.

ADIAB ou ZAB, fleuve d'Asie. *Voy.* ZAB.

ADIABÈNE, auj. partie du Kourdistan, ancienne contrée de l'Asie, à l'E. du Tigre, arrosée par l'Adiab (*Zab*). Elle fut tantôt province des grands empires perse, séleucide, parthe, sassanide, tantôt état indépendant.

ADI-BOUDDHA, le Dieu primitif d'après une secte de Bouddhistes, sentit le besoin de sortir de l'unité en multipliant son être, et devint ainsi le père de toutes choses.

ADIGE, *Athesis*, *Etsch* en allemand., riv. d'Italie, sort des Alpes helvétiques, traverse le Tyrol et le royaume Lombard-Vénitien, arrose Trente, Roveredo, Rivoli, Vérone, Legnago; reçoit l'Eisach, le Lavis, l'Alpon, et se jette dans la mer Adriatique à Porto-Fossone. Bien qu'il ne faille pas le croire un affluent du Pô, il est uni à ce fleuve par diverses branches. — Le royaume d'Italie, après 1805, eut un département de l'Adige, ch.-l. Vérone, et un département du H.-Adige, ch.-l. Trente.

ADIGETTO, un des bras principaux de l'Adige, avoisine la mer, passe à Badia, Lendinara, Rovigo.

ADIS, *Rhades*, petite ville de l'Afrique carthaginoise, dans le territoire de Carthage, non loin du Bagradas, est célèbre par la victoire décisive que Régulus y remporta sur les Carthaginois l'an 256 av. J.-C.

ADJÉMI. *Voy.* IRAK-ADJÉMI.

ADJMIR, ADJIMIR ou RADJEPOUTANAH, contrée de l'Inde anglaise, dans la présidence de Calcutta, comprend 9 principautés, sujettes médiates de la Compagnie anglaise des Indes, savoir : Djeypour, Kotah, Odeypour ou Mewar, Djoudpour ou Marwar, Tonk, Boundi, Djessalmire, Bhikanir et le pays des Bhatties. Bien qu'incorporé nominalement aux empires gauride et mogol de Delhi, l'Adjmir n'était que tributaire. Il se rendit indépendant en 1748; il s'est placé depuis sous le protectorat anglais.

ADJMIR, *Daralkhier* des Mahométans, capit. de l'ancien Adjmir et du présent district anglais d'Adjmir, à 5 kil. S. O. de Djeypour, par 26° 27' lat. N., 72° 26' long. E., au pied de collines, a près de 12 kil. de tour; résidence de la belle Hafiza Djemmal. A 2 kil. de là, on voit l'étang de Fokor, où se font de nombreux pèlerinages.

ADLERSPARRE (George, comte d'), général suédois, né en 1760, jouit de la confiance de Gustave III, entra dans la conspiration contre Gustave IV, fut un

des principaux auteurs de la révolution qui le renversa du trône (1809). Il eut d'abord un grand crédit à la cour de Charles XIII, mais il fut ensuite disgracié et vécut depuis dans la retraite.

ADMÈTE, roi de Phères, en Thessalie, et parent de Jason, fut un des Argonautes et un des chasseurs du sanglier de Calydon. Apollon, chassé du ciel, se mit au service de ce prince et garda ses troupeaux. Reconnaissant de ses bons procédés, il devint la divinité tutélaire de sa maison. Admète étant attaqué d'une maladie mortelle, Apollon trompa les Parques, et le déroba à leurs coups; mais ce fut à la condition qu'une autre victime prendrait sa place. Alceste, son épouse, eut la générosité de se dévouer pour lui.

ADOLPHE DE NASSAU, fut élu roi des Romains en 1292, et couronné empereur à Aix-la-Chapelle. Il disputa l'empire à Albert d'Autriche, et fut tué par lui à la bataille de Gelheim (1298).

ADOLPHE-FRÉDÉRIC, roi de Suède, de la maison de Holstein-Euten, né en 1710, mort en 1771. Il était évêque de Lubeck et administrateur du duché de Holstein-Gottorp, lorsque les états de Suède le désignèrent pour le trône (1743). Il reçut la couronne en 1751, rétablit la paix avec la Russie, et fit fleurir les sciences, les arts et le commerce. Malheureusement, il était faible et ne sut pas maintenir l'autorité royale. C'est sous son règne que se formèrent les factions des *Chapeaux* et des *Bonnets*, dont les premiers favorisaient la royauté, et les seconds penchaient pour le peuple.

ADOM, ville de Judée, sur le Jourdain, près du lac Asphaltite. C'est là que le fleuve s'ouvrit pour laisser passer à pied sec les Israélites, conduits par Josué.

ADOM, petit état de la Nigritie maritime, sur la côte d'Or, entre les riv. Sama et Ankobar.

ADONAI, c.-à-d. *Seigneur, souverain maître*, un des noms de Dieu chez les Juifs, était souvent substitué au nom sacré de *Jéhovah*, qu'ils n'osaient prononcer.

ADONI ou **ADOUANI**, ville de l'Hindoustan anglais, dans la présidence de Madras, à 60 kil. N. E. de Belarey. Jadis splendide, forte; siége d'une principauté de Patans; indépendante au XVIII[e] siècle; prise par Tippou en 1787; vendue aux Anglais en 1800.

ADONIAS, 4[e] fils de David. Soutenu par Joab, il aspira à la royauté après la mort de son père; mais Salomon le fit mettre à mort (1014 av. J.-C.).

ADONIS, petite riv. de Phénicie, prend sa source au mont Liban et se jette dans la mer entre Byblos et Béryte. Ses eaux prenaient à certaines époques une teinte rougeâtre produite par les sables qu'elles entraînaient. On croyait que c'était le sang d'Adonis qui les colorait. *Voy.* l'article suivant.

ADONIS, jeune homme d'une beauté remarquable, était, suivant les Grecs, le fruit de l'inceste de Cinyras avec sa fille Myrrha. Il fut aimé de Vénus. Un jour qu'il chassait dans les forêts du Liban malgré l'expresse défense de la déesse, il fut mortellement blessé par un sanglier, qui n'était autre que le dieu Mars, jaloux de voir en lui un rival préféré. Mais Jupiter, cédant aux larmes de Vénus, permit qu'Adonis revît la lumière pendant une moitié de l'année, à condition qu'il passerait l'autre moitié auprès de Proserpine. Adonis paraît n'être qu'une figure du soleil, et le temps qu'il passe successivement sur la terre ou dans les enfers représente les six mois d'été et les six mois d'hiver. Adonis était l'objet d'un culte en Syrie, en Phénicie, en Égypte. On célébrait ses fêtes avec grande pompe à Byblos, à Alexandrie, etc. Elles duraient deux jours: le 1[er] jour était consacré au deuil, le 2[e] à la joie.

ADONISÉDEC, roi de Syrie, fut vaincu par Josué avec quatre autres rois voisins dans cette journée mémorable où Dieu arrêta le soleil.

ADORNO, nom d'une famille plébéienne de Gênes, du parti gibelin, qui a fourni plusieurs doges et qui a lutté pendant près de 200 ans avec la famille Fregoso. Les doges de ce nom sont: 1° Gabriel, qui fut élu par le peuple en 1363, et qui succéda à Simon Boccanegra, 1[er] doge; il fut exilé en 1371, et remplacé par Dominique Fregoso; 2° Antoine, qui fut élu en 1384 et qui fut quatre fois déposé et rétabli; 3° Georges, élu en 1413, qui abdiqua deux ans après; 4° Thomas, qui gouverna de 1415 à 1421; 5° Raphaël, élu en 1443, qui se démit en 1447; 6° Barnabé, qui s'empara du pouvoir à la retraite de Raphaël en 1447, et qui eut à combattre Jean Fregoso; 7° Prosper, élu en 1461, qui chassa les Français de Gênes et fut deux fois forcé par la faction Fregoso de quitter sa patrie; 8° Antoine II, élu en 1513, qui fut dépossédé la même année par Octavien Fregoso, puis rétabli en 1522 par le secours de Charles-Quint, et définitivement expulsé en 1528, par André Doria, à la tête d'une flotte française. André Doria mit fin aux querelles des Adorno et des Fregoso, en anéantissant le crédit des deux familles et en les forçant à quitter leur nom.

ADOUR, *Aturus*, riv. de France, au S. O., sort des Pyrénées, traverse la vallée de Campan, arrose Bagnères de Bigorre, Tarbes, Aire, St-Sever, Dax, et tombe dans le golfe de Gascogne, en même temps que la Nive, à Bayonne, après 220 kil. de cours. Elle reçoit les eaux de la Douze, du Luy, du Gave de Pau, grossi par le Gave d'Oloron, etc.

ADOUSE, *Audus*, riv. d'Afrique (Algérie), sort du mont Atlas, court au N. E. pendant 185 kil., et se jette dans la Méditerranée près de Bougie. On la nomme aussi Nazabath et Summan.

ADOVA, ville du Tigré, jadis capit. de tout l'empire, est la plus commerçante de l'Abyssinie. La toile de coton qu'on y fabrique circule comme monnaie dans tout le Tigré.

ADRAMÉLECH, divinité des Assyriens et des habitants de Samarie. On faisait brûler des enfants sur ses autels.

ADRAMITI, *Adramyttium*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), près de la côte orient. de l'Archipel, sur le golfe d'Adramiti et presque vis-à-vis de l'île Mételin (l'ancienne Lesbos).

ADRAMYTTIUM, ville de Mysie, auj. ADRAMITI.

ADRANA, auj. l'*Eder*, riv. de Germanie, affluent de la Fulda. Germanicus défit les Germains sur les bords de cette riv., l'an 15 de J.-C.

ADRANUM, ville de Sicile, auj. ADERNO.

ADRASTE, roi d'Argos, reçut à sa cour Polynice, fils d'OEdipe, banni de Thèbes par Etéocle, son frère; lui fit épouser Argie, sa fille, et marcha contre Thèbes, afin de le rétablir sur le trône. Cette guerre, dite des *sept chefs*, n'ayant pas réussi, Adraste arma plus tard les fils des guerriers morts devant Thèbes: ceux-ci prirent le nom d'*Epigones*, c.-à-d. *survivants*. Adraste perdit dans cette 2[e] guerre son fils Egialée et mourut de la douleur que lui causa cette perte.

ADRASTÉE, la même que Némésis. *Voy.* NÉMÉSIS.

ADRETS (les), vill. du dép. de l'Isère, à 10 kil. E. de Grenoble. Pays du baron des Adrets.

ADRETS (François de Beaumont, baron des), fameux chef de Huguenots, né en 1513, dans le Dauphiné, embrassa le parti de la réforme à la suite d'une querelle avec le duc de Guise, prit plusieurs villes sur les Catholiques, et se signala par sa bravoure; mais il déshonora ses succès par sa cruauté envers les vaincus. Il abandonna plus tard le parti des Protestants, et passa du côté des Catholiques, par dépit de ce qu'on lui avait refusé le gouvernement du Lyonnais. Il mourut en 1586, également en horreur aux deux partis.

ADRIA, *Hadria* ou *Adria* chez les anciens, ville de Vénétie, auj. dans le roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. E. de Rovigo, sur le canal Bianco, fut fondée vers 1376 av. J.-C., par une colonie de Pélasges (Etrusques). Les Gaulois s'en emparèrent ensuite et les Romains la détruisirent en partie vers 213 av. J.-C. Cette ville,

dans l'origine, était située sur le bord de la mer; mais, par suite des atterrissements successifs du Pô, elle se trouve auj. au milieu des terres (à 15 kil. de la mer). Elle a donné son nom au *golfe Adriatique*. En 1382, Clément VII, pape d'Avignon, imagina de créer en faveur de Louis d'Anjou un roy. d'Adria, formé aux dépens de l'État ecclésiastique, et composé de la Romagne, de la Marche et du duché de Spolète; mais ce projet n'eut point d'exécution. — Une ville de Picenum, auj. *Atri*, portait aussi le nom d'Adria.

ADRIANI VALLUM, grande muraille qui fut élevée sur la frontière de la Bretagne romaine par l'empereur Adrien, pour la mettre à l'abri des incursions des Pictes ou Calédoniens.

ADRIANOPOLIS, ville de Thrace, auj. ANDRINOPLE.

ADRIATIQUE (GOLFE OU MER), *Adriaticum*, *Hadriaticum* ou *Adrianum mare*, grand golfe de la Méditerranée, entre l'Italie, la Dalmatie et la Grèce. Il doit son nom à la ville d'Adria, et ne s'entendait primitivement que d'un petit golfe situé devant cette ville, et auj. comblé par les atterrissements du Pô. Les sinuosités de la mer Adriatique ont donné naissance aux golfes de Venise, Manfredonia, Trieste et Quarnerolo. Elle reçoit le Pô, l'Adige et une foule de petites riv. qui l'ensablent perpétuellement.

ADRIEN, *P. Ælius Adrianus* ou *Hadrianus*, empereur romain, né l'an 76 de J.-C., cousin et fils adoptif de Trajan, parvint à l'empire en 117. Il fit la paix avec les Parthes, vainquit les Alains, les Sarmates et les Daces, et employa la plus grande partie de son règne à visiter les provinces de son empire. Il fit bâtir un mur de 80 milles entre l'Écosse et l'Angleterre, pour prévenir les incursions des Barbares. Sur les remontrances de Quadratus et d'Aristide, philosophes chrétiens, il fit cesser les persécutions dont les Chrétiens étaient l'objet. Les Juifs s'étant deux fois révoltés sous son règne, il les soumit; la 1re fois, il ruina leur ville, et la 2e, il les chassa pour jamais de leur pays (136). Il mourut à Baies (138), à l'âge de 62 ans, laissant l'empire à Vérus et à Antonin qu'il avait adoptés. Adrien fit des lois sages, et donna à l'empire le code connu sous le titre d'*Édit perpétuel*. Il aimait et protégeait les arts et les sciences; il cultiva lui-même avec succès la poésie; mais il se déshonora par son attachement aux superstitions du paganisme et par son infâme passion pour Antinoüs.

ADRIEN, sophiste et rhéteur du IIIe siècle, né à Tyr en Phénicie, étudia l'éloquence à Athènes, sous Hérode Atticus, et fut amené à Rome par Marc-Aurèle pour y professer cet art. Il mourut sous le règne de Commode. On trouve quelques extraits de ses *Déclamations*, publiés en grec et en latin par Léon Allatius, dans le recueil intitulé *Excerpta varia Græcorum Sophistarum ac Rhetorum*, Rome, 1641, in-8.

ADRIEN (saint). On trouve dans la légende trois saints de ce nom : le 1er, officier dans l'armée de Galère et qui combattait les chrétiens, se convertit à la vue de l'héroïsme de ses ennemis, et souffrit le martyre à Nicomédie, vers 306; le 2e, né en Afrique, fut envoyé par le pape Vitalien dans la Grande-Bretagne pour la propagation de la foi, et y mourut en 720; le 3e fut évêque de Saint-André en Écosse, et souffrit le martyre en 874. La fête de saint Adrien se célèbre le 3 mars.

ADRIEN I, pape, né à Rome, élu en 772, mort en 795, se vit inquiété par Didier, roi des Lombards, et fut vengé par Charlemagne. C'est sous son pontificat que se tint le 2e concile de Nicée, 787.

ADRIEN II, pape, natif de Rome, élu en 867, après avoir refusé deux fois le pontificat, leva l'excommunication lancée contre Lothaire, roi de Lorraine, qui avait répudié sa femme; tint un concile à Rome contre Photius, patriarche de Constantinople, qu'il fit déposer; eut des démêlés avec l'empereur et le nouveau patriarche grec au sujet de la Bulgarie, qu'il revendiquait, et quelques différends avec Charles-le-Chauve, au sujet d'un évêque qui avait été condamné en France. Il mourut en 872.

ADRIEN III, pape, natif de Rome, élu en 884, mort en 885, maintint avec fermeté ce qui avait été fait contre Photius, patriarche de Constantinople.

ADRIEN IV, Nic. Brakespeare, le seul pape anglais, né à Abbots-Langley, dans le Hertfordshire, était fils d'un mendiant et fut pendant quelque temps réduit lui-même à mendier. Étant venu en France, il se fit recevoir domestique des chanoines de Saint-Ruf, près d'Avignon, se fit ensuite religieux dans ce couvent, et en devint bientôt supérieur. Le pape Eugène III le fit cardinal d'Albano, et l'envoya comme légat en Danemarck et en Norwège, où il convertit les peuples barbares. Élu pape à son retour, en 1154, il eut des démêlés avec les Romains, au sujet de l'hérétique Arnauld de Brescia; avec Guillaume, roi de Sicile, et avec l'empereur Frédéric. Il mourut en 1159.

ADRIEN V, pape, né à Gênes, neveu d'Innocent IV, fut élu en 1276 et mourut un mois après.

ADRIEN VI, Adrien Florent, pape, fils d'un tisserand et né à Utrecht en 1459, enseigna d'abord la théologie à Louvain, devint vice-chancelier de l'université de cette ville, fut précepteur de Charles-Quint, puis évêque de Tortose, vice-roi en Espagne, et fut enfin élevé à la papauté en 1522, par la protection de Charles-Quint. Il s'attira des ennemis en voulant réformer les abus de la cour de Rome. Il mourut en 1523.

ADRUMETUM, puis JUSTINIANA, ville marit. d'Afrique, auj. ruinée, à 130 kil. S. de Carthage, dans la Byzacène (État de Tunis), fondée par les Phéniciens. César y débarqua (47 av. J.-C.), lorsqu'il porta la guerre en Afrique.

ADUATICI, peuple gaulois, dans la Germanique 2e, occupait le territoire de la province actuelle de Namur.

ADUATICORUM OPPIDUM, *Falais sur la Méhaigne*, à 30 kil. S. O. d'Atuatuca. César la prit en 53 av. J.-C.

ADULE, *Adulas mons*, auj. MONT SAINT-GOTHARD.

ADULIS, ville d'Éthiopie, sur le golfe Arabique (mer Rouge), à 228 kil. N. E. d'Axum, était le port le plus fréquenté de cette côte. Ptolémée-Evergète fit élever à Adulis un célèbre monument avec une inscription en son honneur; ce monument est connu sous le nom de *monument Adulitain*.

Æ. Cherchez par E les articles qui ne seraient pas ici.

ÆA, ville et île de Colchide, à l'embouchure du Phase, fut la demeure de Circé. — Ancienne île de la mer de Toscane, sur la côte d'Italie, fut réunie depuis à la terre ferme, et forma le *Circeium promontorium*. La fable y place aussi la résidence de Circé.

ÆDESIUS, philosophe néoplatonicien du IVe siècle, né en Cappadoce, étudia sous Jamblique et forma à Pergame une école célèbre, d'où sortirent Chrysanthe, Maxime d'Éphèse et Julien. Il prétendait avoir commerce avec les dieux. Il fut persécuté sous Constantin, et mourut dans un âge avancé. On trouve dans Eunape de curieux détails sur Ædesius.

ÆDUI. *Voy.* ÉDUENS.

ÆGADES, *Ægates*, *Ægusæ insulæ*. *Voy.* EGADES.

ÆGÆ ou **EGES**, nom de plusieurs villes grecques. Les plus connues sont : une ville de Macédoine, sur l'Érigon, à 35 kil. N. O. de Pella; et une ville d'Achaïe, l'une des 12 de la confédération primitive, sur le golfe de Corinthe, à l'embouchure du Crathis.

ÆGIDIUS, dit le *comte Gilles*, était grand-maître de la milice romaine dans les Gaules, vers le milieu du Ve siècle, et s'était formé, dans une partie de la 2e Belgique et de la 4e Lyonnaise, un petit état indépendant qui comprenait Beauvais, Soissons, Amiens, Troyes, Reims et leurs territoires. Childéric ayant été chassé du trône en 457, Ægidius fut choisi pour chef par les Francs, et sut maintenir son autorité pendant huit années; mais les guerres continuelles

qu'il avait à soutenir et la dureté de son gouvernement lui aliénèrent les esprits. Aussitôt que Childéric reparut, tous les Francs se rallièrent à lui. Ægidius, abandonné, se retira à Soissons, où il mourut de mort violente, en 464, laissant ses états à son fils Syagrius.

ÆGIDIUS COLUMNA. *Voy.* COLONNE.

ÆGILA, ville de Laconie, fameuse par un temple de Cérès. On y célébrait des mystères où les femmes seules étaient admises.

ÆGIRTIUS, riv. d'Aquitaine, auj. le GERS.

ÆGISSUS, auj. *Tulzia*, ville de la Mésie inf., sur l'Ister (Danube), près de l'île de Peucé. C'est à 13 kil. E. de cette ville que Darius construisit un pont de bateaux pour passer en Scythie.

ÆGIUM, ville d'Achaïe, sur le golfe de Corinthe, une des 12 de la confédération et celle où se tenaient les assemblées générales de la ligue. C'est là que mourut Aratus. On en voit les ruines près de Vostitza.

ÆGOS-POTAMOS (c.-à-d. *fleuve de la chèvre*), auj. *Indjé-limen*, petite riv. de la Chersonèse de Thrace, tombait dans l'Hellespont à quelques kil. au N. de Sestos. Là eut lieu la bataille navale gagnée par le Spartiate Lysandre sur les Athéniens et qui mit fin à la guerre du Péloponèse, 404 ans av. J.-C.

ÆLANA ou AILATH, auj. *Akaba-el-Mesrim*, anc. ville de l'Arabie Pétrée, sur la mer Rouge, au fond d'un petit golfe que cette mer forme au N. et qui recevait de là le nom d'*Ælanites sinus*. C'est de cette ville que les navires de Salomon partaient pour Ophir.

ÆLIA CAPITOLINA, nom donné à Jérusalem, après qu'elle eut été rebâtie avec un temple à Jupiter par Adrien (*Ælius Adrianus*).

ÆLIUS SEXTUS PÆTUS CATUS, jurisconsulte romain, fut successivement édile, consul et censeur. Etant édile, 200 ans av. J.-C., il divulgua les formules du droit, dont les patriciens se réservaient la connaissance ; la partie du droit qu'il fit connaître prit de lui le nom de *droit élien*.

ÆMILIA, prov. de la Gaule cisalpine. *Voy.* ÉMILIE.

ÆMILIUS. *Voy.* ÉMILE.

ÆMODÆ INSULÆ, auj. les îles SHETLAND.

ÆMONA, ville de l'anc. Germanie, auj. LAYBACH.

ÆMONIA. *Voy.* HÉMONIE.

ÆNARIA, auj. *Ischia*, île de la Méditerranée, à 30 kil. N. O. de Pandatarie. Elle s'appelait primitivement *Pithécuse* et *Inarime*. C'est sous cette île volcanique que la fable nous montre Typhée enseveli après avoir été foudroyé.

ÆNEAS. *Voy.* ÉNÉE.

ÆNEAS SYLVIUS, pape. *Voy.* PIE II.

ÆNÉSIDÈME, philosophe sceptique, de Cnosse en Crète, vivait à Alexandrie à la fin du Ier siècle av. J.-C. Il restaura le pyrrhonisme, reproduisit sous des formes plus rigoureuses les *tropes* ou motifs de doute des sceptiques, et attaqua l'idée de cause. Il avait écrit 8 livres de *Discours sceptiques*, dont il ne reste que des extraits, conservés par Sextus et par Photius. — Gottl.-Ern. Schulze, philosophe allemand, a pris le nom d'Ænésidème dans plusieurs de ses écrits, par allusion au scepticisme qu'il professait.

ÆNOS, ville de Thrace. *Voy.* ENO.

ÆOLIÆ INSULÆ, auj. îles LIPARI.

ÆPINUS (Fr.-Marie-Ulrich-Théod.), célèbre physicien, né en 1724, à Rostock, mort en 1802 à Derpt en Livonie, s'est surtout occupé d'électricité, et a beaucoup avancé cette partie de la physique en y appliquant le calcul avec un grand succès. On a de lui *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, 1759 (Pétersbourg, 1 vol. in-4), dont Haüy a donné un *Abrégé* en 1787, in-8 ; *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, traduites du latin en français, par Raoult de Rouen ; *Recherches sur la tourmaline*, Pétersbourg, 1762, in-8, et plusieurs *Mémoires* intéressants fournis à l'académie de Saint-Pétersbourg.

ÆRODIUS (Petrus). *Voy.* AYRAUT.

AERSCHOOT, ville de Belgique (Brabant septent.), à 14 kil. N. E. de Louvain, sur la Demer, était d'abord un comté, qui fut érigé en duché (1533) après avoir passé par mariage dans la maison de Croï.

AERSCHOOT (duc d'), seigneur brabançon, refusa d'entrer dans la confédération des nobles de son pays contre Philippe II, roi d'Espagne, et prit les armes contre eux. Il fut nommé en 1577 burgrave d'Anvers, et bientôt après stathouder de Flandres. Ayant échoué dans ses efforts contre la maison d'Orange, il se retira à Venise, où il mourut en 1595.

ÆSIS, auj. l'*Esi* ou *Esino*, petite riv. d'Italie, séparait le Picenum de l'Ombrie et tombait dans l'Adriatique.

ÆSTYI. *Voy.* ESTYES.

ÆTHALIA ou ILVA, auj. l'île d'ELBE.

AETIUS, hérésiarque du IVe siècle, né à Antioche, enseignait que le fils de Dieu n'est pas semblable à son père et renouvelait les erreurs d'Arius. Condamné dans plusieurs conciles, il fut exilé par Constance. Julien le rappela. Il mourut à Constantinople en 366. Ses partisans prirent le nom d'*Aétiens*.

AÉTIUS, l'un des plus grands généraux des derniers temps de l'empire romain, vivait sous Valentinien III, empereur d'Occident. Il défendit les Gaules contre les invasions des Francs et des Bourguignons, et tailla en pièces l'armée d'Attila dans les champs *Catalauniques* (près de Châlons), 451. Il fut assassiné par Valentinien lui-même, jaloux de sa gloire et de son crédit. Aétius avait eu avec le comte Boniface des démêlés sanglants; il tua ce général de sa propre main dans un combat qu'il lui livra en Italie.

AÉTIUS, d'Amida, sur le Tigre, médecin grec, vers la fin du Ve siècle, est auteur du *Tetrabiblos*, en 16 livres, vaste compilation où il avait mis à contribution les plus grands médecins des âges antérieurs. On n'en a imprimé que les 8 premiers livres, Venise, 1534, in-fol. L'ouvrage tout entier a été traduit en latin par J.-B. Montanus et J. Cornarius, sous ce titre : *Contractæ ex veteribus medicinæ tetrabiblos*, Venise, 1543, in-8.

AFER (DOMITIUS), orateur romain. *Voy.* DOMITIUS.

AFGHANISTAN, région d'Asie qui, jointe au Sistan, forme actuellement le roy. de Kaboul (*Voy.* KABOUL), est située entre les prov. ou roy. d'Hérat, Balkh, Kachemir, Beloutchistan, Moultan, Pendjab, Iran ; se compose de 7 parties : Kaboul, Loghman, Djelal-abad, Gasnah, Sivi, Kandahar, Farrah. Les habitants se nomment *Afghans*. Les Afghans formaient la majeure partie des armées des Gaznévides, auxquels l'Afghan Mahmoud Gory ou Gaury succéda en 1159. Des chefs indigènes gouvernèrent le pays depuis la mort de Timour-Leng jusqu'à 1506. Les Afghans conquirent la Perse et prirent Ispahan (1720), mais bientôt ils furent assujettis eux-mêmes par Nadir (1737). En 1747, Ahmed-Schah fonde l'empire des Afghans qui comprend, outre l'Afghanistan propre, le Sistan, le Kachemir, le Pichaver, le Tchotch, l'Hazareh, le Chikarpour, le Leïa, etc. L'empire afghan, dans le temps de sa prospérité, a pu avoir une popul. de 10,000,000 d'âmes. D'horribles discordes ont ensanglanté le trône depuis 1793 et préparé la ruine de l'empire, ruine consommée en 1818 par les invasions et les conquêtes de Runjet-Sing, roi de Lahore.

AFGHANS. *Voy.* AFGHANISTAN.

AFIOUM-KARAHISSAR, *Apamea Cibotos*, ville de la Turquie asiatique, ch.-l. d'un livah de l'Anatolie, sur l'Akharsou. 30,000 hab. Jolie mosquée. Tapis et feutres, yatagans et armes à feu. Grand commerce d'opium. Fondée par Antiochus Soter, ou, suivant les Turcs, par le Seldjoucide Aladin ; patrimoine d'Othman, le 1er des sultans ottomans.

AFRANCESADOS, c.-à-d. partisans de la France, nom donné en Espagne à ceux qui en 1808 prêtè-

rent serment de fidélité à la constitution établie par les Français et au roi Joseph Napoléon. On les appelait aussi *Josephinos*.

AFRANIUS, poëte comique latin, vivait 100 ans environ av. J.-C. Au lieu de s'en tenir, comme Plaute et Térence, à la simple imitation de la comédie grecque, il s'attacha à la peinture des mœurs de son pays et des ridicules de son siècle. Il ne reste de ce poëte que quelques fragments réunis dans le *Corpus poetarum latinorum*.

AFRICA, ville de Barbarie. *Voy.* AL-MAHDYA.

AFRICANUS (Sextus Julius), historien grec, d'abord païen, se convertit au christianisme vers 231, et rédigea une *Chronographie* qui embrassait toute l'histoire depuis Adam jusqu'au règne d'Héliogabale, et où il discutait avec critique plusieurs points de chronologie. Il n'en reste que des fragments cités par Eusèbe et par quelques Pères. On lui attribue les *Cestes*, espèce d'encyclopédie, que l'on trouve dans les *Mathematici veteres*, Paris, 1693, in-fol.

AFRICANUS. *Voy.* SCIPION.

AFRIQUE, *Africa*, *Libya*, une des 5 parties du monde, est une grande presqu'île triangulaire de 7,550 kil. de long sur 7,000 de large, liée à l'Asie par l'isthme de Suez. La Méditerranée au N., l'océan Atlantique à l'O., la mer des Indes, la mer d'Oman et la mer Rouge à l'E. forment ses limites. Elle se divise en 5 grandes régions naturelles: 1° le Maghreb ou Barbarie au N. O., 2° la région du Nil au N. E., 3° la Nigritie entre le Maghreb et l'Afrique australe, 4° l'Afrique australe au S. O., 5° l'Afrique orientale au S. E. Chaque région comprend beaucoup d'états ou de régions secondaires, parmi lesquels 18 principaux, savoir : 1° dans le Maghreb, Maroc, l'Algérie, Tunis, Tripoli; 2° dans la région du Nil, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, le Kordofan, le Darfour; 3° en Nigritie, la Nigritie centrale ou Nigritie proprement dite, le Sénégal, la Guinée, le Congo; 4° dans l'Afrique australe, la colonie du Cap, le pays des Hottentots, la Cimbébasie; 5° en Afrique orientale, la Cafrerie et le Monomotapa. (Pour les possessions européennes en Afrique, *voy.* les articles AFRIQUE ANGLAISE, etc.). Madagascar est la seule grande île de l'Afrique ; ensuite viennent les Canaries, les îles du Cap-Vert, Ste-Hélène, les Mascarègnes, les Séchelles, l'île Bourbon, Socotora, Kerguelen. Les principaux détroits de l'Afrique sont ceux de Gibraltar, au N. O.; de Bab-el-Mandeb, au N. E.; le canal de Mozambique, à l'E. Les caps sont: le cap Bon, au N. de l'état de Tunis; Bojador et cap Blanc, à l'O. du Sahara; ceux des Palmes, des Trois-Pointes, dans la Guinée; de Bonne-Espérance et des Aiguilles, au S.; de Gardafui, sur la côte d'Ajan. Les grandes chaînes de montagnes sont : le mont Atlas au S. de la Barbarie, les montagnes de Kong entre la Guinée et la Nigritie, les monts Alkumr ou de la Lune dans l'Abyssinie. Les principaux fleuves de ce continent sont : le Nil, le Sénégal et la Gambie, le Niger ou Djoliba, le Zaïre, le Coënza et le Zambèze. L'Afrique est presque tout entière sous la zone torride : aussi la chaleur y est-elle dévorante. Une grande partie du continent se compose de plaines brûlantes, remplies d'un sable fin et mouvant, et parsemées de loin en loin de quelques vertes oasis. Une foule d'animaux féroces (lions, tigres, panthères, rhinocéros) habitent ces contrées, avec les éléphants, les girafes, les antilopes et les gazelles. Il faut y joindre les crocodiles, les serpents et d'innombrables insectes. Une végétation puissante se développe sous l'influence du soleil des tropiques : on y trouve d'immenses végétaux, tels que le baobab, le bambou, le palmier, etc. La race nègre prédomine en Afrique et occupe tout le centre et une grande partie du S.: viennent ensuite au N. les familles égyptienne, abyssinienne, nubienne, kabyle et maghrebine. L'Afrique possède une très grande variété d'idiomes, mais l'arabe est généralement entendu dans tout le N. Le fétichisme règne chez la plupart des Africains de race nègre ; le mahométisme est professé dans tout le N.; on trouve aussi des peuples chrétiens (surtout en Abyssinie). La civilisation est en général peu avancée : le commerce intérieur, qui est peu actif, se fait par caravanes; les Européens seuls font le commerce extérieur, qui a surtout pour objet la poudre d'or, le cuivre, le natron, le sel, l'ivoire, le corail, la gomme, le maroquin, les plumes d'autruche, le riz, le froment, le poivre, l'indigo, les dattes, le séné, l'aloès, etc. — L'Afrique est encore la moins connue des 5 parties du monde. Les Romains et les Grecs n'avaient pénétré que dans le N.; on prétend que les Phéniciens firent le tour de l'Afrique, mais rien n'est moins prouvé. Les conquêtes des Arabes, à partir du VIIe siècle, perfectionnèrent la connaissance du N. et de l'E. Au XVe siècle, les Portugais firent connaître toutes les côtes de l'Afrique et ouvrirent le chemin des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Enfin au XVIIIe siècle on essaya d'explorer l'intérieur de ce continent. Les voyages de Bruce en Abyssinie, ceux de Houghton, de Mungo Park, Burkhardt, Caillaud, ceux de Caillié (qui le premier a vu Tombouctou et en est revenu), de MM. Combes et Tamisier en Nubie et en Abyssinie, ont jeté quelques lumières sur ces vastes contrées inaccessibles jusqu'alors.

AFRIQUE ANGLAISE. Les possessions de la Grande-Bretagne en Afrique comprennent : 1° l'importante colonie du cap de Bonne-Espérance; 2° des établissements en Sénégambie, à Sierra-Leone, en Guinée, sur la côte d'Or et la côte des Esclaves; 3° les îles de Fernando-Po, de l'Ascension, de Ste-Hélène, de Tristan-d'Acunha, dans l'océan Atlantique; 4° les Séchelles, les Amirantes, l'île Maurice ou île de France, et quelques points de l'île de Madagascar, dans la mer des Indes.

AFRIQUE ANGLO-AMÉRICAINE, petit établissement formé par la société américaine de colonisation, à l'E. du cap Mesurado en Guinée, comprend les 2 petites villes de Libéria et de Caldwell.

AFRIQUE ARABE, îles possédées par l'iman de Mascate, sur la côte E. de l'Afrique : ce sont Quiloa, Zinzibar, Socotora et un tiers de Pemba.

AFRIQUE DANOISE. Elle ne comprend que quelques forts de minime importance, situés près du territoire des Achantis.

AFRIQUE ESPAGNOLE. Elle consiste en 2 parties : 1° les Présides, sav., Ceuta, Melilla, Alhucemas, Penon de Velez, sur les côtes N. de l'État de Maroc; 2° l'archipel des Canaries.

AFRIQUE FRANÇAISE. Elle se compose de 3 parties : 1° l'Algérie; 2° divers établissements au Sénégal (St-Louis, Gorée, le roy. de Oualo ou Howal); 3° l'île de Bourbon, celle de Ste-Marie et quelques points de Madagascar, Maurice ou l'île de France et les Séchelles étaient jadis à la France.

AFRIQUE HOLLANDAISE. Elle comprenait avant 1815 la colonie du Cap, mais ne se compose plus auj. que de quelques forts insignifiants en Guinée (chez les Achantis), et de la ville d'Elmina.

AFRIQUE PORTUGAISE. Elle forme 5 gouvernements, dits : 1° gouv. de Madère (l'île de ce nom); 2° gouv. du cap Vert (l'archipel du cap Vert, plus quelques districts du continent vis-à-vis); 3° gouv. de San-Tomé et do Principe (les 2 îles ainsi nommées) ; 4° gouv. d'Angola (une grande partie du Congo) ; 5° gouv. de Mozambique.

AFRIQUE TURQUE. C'était jadis l'Égypte, Tripoli, Tunis, Alger. Auj l'Égypte est indépendante de fait ; l'Algérie appartient à la France; depuis longtemps Tunis, Tripoli, ne reconnaissent que nominalement la suzeraineté du sultan.

AFRIQUE ANCIENNE, *Africa*, *Libya* des Grecs. Ce mot avait trois sens et désignait : 1° ce que les anciens connaissaient de cette partie du monde ; 2° un

diocèse qui comprenait les Mauritanies Sitifine et Césarienne, la Numidie, l'Afrique propre, la Tripolitaine; 3° l'Afrique propre ou proconsulaire, prov. du diocèse d'Afrique, allant du fond de la petite Syrte au cap Hermæum (auj. état de Tunis et partie de celui de Tripoli), ch.-l. Utique, et plus tard Carthage.

AGA, c.-à-d. *seigneur*, nom donné par les Turcs au commandant d'une troupe, et spécialement au chef des janissaires.

AGA MOHAMMED. *Voy.* MOHAMMED.

AGADIR ou SAINTE-CROIX, ville de l'empire de Maroc, à 244 kil. S. O. de Maroc, sur la mer, possédait le meilleur port de l'empire; s'étant révoltée contre Sidy-Mahomet, elle a été prise, ruinée, et ses habitants ont été transférés à Mogador.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grâce contre l'ordre de Dieu. Samuel le coupa en morceaux à Galgala devant l'autel du Seigneur.

AGAMÈDE, frère de Trophonius. *Voy.* TROPHONIUS.

AGAMEMNON, roi d'Argos et de Mycènes, fils d'Atrée, fut nommé généralissime des Grecs dans la guerre de Troie; ce qui le fait appeler quelquefois le *roi des rois*. Retenu à Aulis par les vents contraires, il sacrifia sa fille Iphigénie pour obtenir des dieux un vent favorable. Ses démêlés avec Achille furent longtemps funestes à la cause des Grecs; ils ne cessèrent que quand il eut rendu à ce prince l'esclave Briséis qu'il lui avait enlevée. A son retour, il fut assassiné par sa femme Clytemnestre, qu'Egisthe avait séduite. Il fut père d'Oreste et d'Electre. On place son règne de 1280 à 1270 av. J.-C.

AGANIPPE, source au pied de l'Hélicon en Phocide, allait grossir le Permesse. Comme l'Hippocrène, Aganippe était consacrée aux Muses, qu'on nomme souvent pour cette raison *Aganippides*.

AGAPES (du grec *agapê*, amitié), repas que les premiers Chrétiens célébraient en commun dans l'église en mémoire du dernier festin que Jésus fit avec les apôtres, lorsqu'il institua l'Eucharistie. Ces repas furent abolis au IVe siècle, à cause du nombre toujours croissant des fidèles, et des abus qui commençaient à se glisser dans ces réunions.

AGAPET I, pape, 535-536, résista à Justinien qui voulait le soumettre aux patriarches de Constantinople.

AGAPET II, pape, 946-956, appela à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II qui voulait se faire roi d'Italie, et apaisa les discordes par sa modération.

AGAPET, diacre de Constantinople, adressa à Justinien, lorsqu'il monta sur le trône, un ouvrage intitulé *Scheda regia, sive de officio regis*, qui contenait des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Cet ouvrage a été imprimé en 1509 à Venise, grec-latin, in-8. Il a été plusieurs fois traduit, et entre autres par Louis XIII dans sa jeunesse, Paris, 1612, in-8.

AGAR, femme égyptienne, était servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle devint mère d'Ismaël. Sara, jalouse, la chassa avec son fils. *Voy.* ISMAEL.

AGARENIENS ou AGAREENS, peuple de l'Arabie Heureuse ou de la Sabée, qu'on dit être descendus d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. On étend quelquefois leur nom à tous les Arabes.

AGASICLÈS, roi de Sparte, 645-597. *Voy.* SPARTE.

AGATHA, auj. *Agde*, ville de la Gaule Narbonnaise, chez les *Atacini*, près de l'embouchure de l'*Arauris* (Hérault), et fondée par les Massiliens qui lui donnèrent le nom grec d'*Agathé Tyché*, c.-à-d. bonne fortune.

AGATHARCHIDE, géographe grec, né à Cnide, vers l'an 150 av. J.-C., écrivit un *Périple de la mer Rouge*, et des *Traités de l'Asie et de l'Europe* en 10 livres. Il ne reste de ces ouvrages que des fragments du *Périple*, qui ont été recueillis par Hudson dans ses *Geographi minores*, et commentés par Gosselin dans ses *Recherches sur la géographie*. On le croit aussi auteur d'une *Histoire de Perse*, dont on trouve quelques fragments dans les *Excerpta historica* Francfort, 1559.

AGATHE (sainte), vierge de Palerme, martyre mourut des suites des tortures que lui fit souffrir Quintianus, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J.-C. Les Siciliens l'ont en grande vénération. Sa fête tombe le 5 du mois de février.

AGATHÉMÈRE, écrivain grec du IIIe siècle après J.-C., est auteur d'un abrégé de la Géographie de Ptolémée intitulé *Hypotyposes geographicæ* (grec-latin, Amsterd., 1697).

AGATHIAS, dit le Scolastique, historien grec du VIe siècle après J.-C., a écrit une *Histoire du règne de Justinien* en 5 livres, qui fait suite à celle de Procope et fait partie de la *Collection byzantine*. Il composa aussi une *Anthologie* en 7 livres, publiée à Paris, grec-latin, 1660, in-fol.

AGATHOCLE, tyran de Sicile, né vers 361 av. J.-C. Fils d'un potier, il s'éleva du rang de simple soldat à celui de général, et se rendit maître de Syracuse et de toute la Sicile. Il fit avec succès la guerre aux Carthaginois, et alla les attaquer jusqu'en Afrique. Il mourut empoisonné par son fils Archagathe, à l'âge de 72 ans, et après 28 ans de règne, l'an 289 av. J.-C.

AGATHOCLÉE, courtisane égyptienne que Ptolémée Philopator épousa après s'être défait d'Arsinoé, sa première femme; elle gouverna longtemps le royaume et tenta d'assassiner le fils du roi; mais le peuple d'Alexandrie, révolté par ses crimes, la fit périr, l'an 204 av. J.-C.

AGATHO-DÆMON, une des branches de l'ancien Nil. *Voy.* NIL.

AGATHON (saint), élu pape en 679, mort en 682, condamna les Monothélites dans un concile et cessa le premier d'acquitter le tribut que chaque pape payait aux empereurs à son élection. L'église latine célèbre sa fête le 10 janvier, et les Grecs le 20 du même mois.

AGAVÉ, mère de Penthée. *Voy.* PENTHÉE.

AGDE, *Agatha*, ch.-l. de cant. (Hérault), dans l'arr. de Béziers, sur l'Hérault, à 44 kil. S. O. de Montpellier, à 805 kil. S. E. de Paris; 8,230 hab. Trib. de comm.; cabotage très actif; école de navigation. Il s'y tint un concile en 506. *Voy.* AGATHA.

AGE D'OR, d'ARGENT, etc. *Voy.* AGES.

AGEDINCUM, capit. des *Senones*, auj. SENS.

AGEN, *Aginnum*, ch.-l. du dép. de Lot-et-Garonne, sur la rive droite de la Garonne, à 540 kil. S. O. de Paris et 598 par la route de Limoges; 13,399 hab. Evêché, cour royale. Commerce très actif. Serges renommées, teintureries pour écarlate et cramoisi. Jadis capit. des *Nitiobriges*; ville prétorienne sous l'empire; prise et reprise par les Goths, les Huns, les Alains, les Burgundes, les Sarrasins; appartint successivement aux rois de France, aux ducs d'Aquitaine, aux rois d'Angleterre, aux comtes de Toulouse; fut victime des guerres de la réforme, 1561-92. Réunie à la France en 1592.—L'arr. d'Agen a 9 cant. (Astafort, Beauville, La Plume, Port-Ste-Marie, Praissas, Puymirol, La Roque, plus Agen, qui compte pour 2), 127 comm. et 84,338 hab.

AGENAIS ou AGENOIS, ancienne prov. de Guienne, entre le Périgord, le Quercy, le Condomois, la Lomagne et le Bazadais; 80 kil. de long sur 40 de large. Pâturages, grains, beaucoup de vin. On y trouvait Agen, qui était ch.-l.; Villeneuve-d'Agen, Marmande, Aiguillon, Tonneins, Clérac, Duras, Lauzun. Elle fait auj. partie du dép. de Lot-et-Garonne.

AGENDICUM, auj. PROVINS.

AGÉNOR, roi de Phénicie, père de Cadmus et d'Europe qui fut enlevée par Jupiter. On place son règne vers 1560 av. J.-C.

AGES. Les poëtes de l'antiquité distinguaient 4 âges, dans lesquels les hommes allèrent sans cesse en empirant: 1° l'*âge d'or*, qui s'écoula immédiate-

ment après la création de l'homme et lorsque Saturne régnait dans le ciel ; c'est un temps d'innocence, de justice, d'abondance et de bonheur ; il régnait sur la terre un printemps perpétuel, et les champs produisaient sans culture ; 2° l'*âge d'argent*, qui commença lorsque Saturne, chassé du ciel, vint chercher un refuge sur la terre, et que Jupiter lui eut succédé dans le ciel ; on éprouva les premières vicissitudes des saisons ; il devint nécessaire de cultiver la terre et de pratiquer les arts pour satisfaire aux besoins naissants ; les hommes commencèrent à déchoir de leur première innocence et à perdre une partie de leur bonheur ; 3° l'*âge d'airain*, qui commença lorsque Saturne eut quitté la terre ; cet âge est encore un mélange de bien et de mal, mais le mal commence à dominer, la propriété s'établit et avec elle naissent la rapine et la guerre ; 4° l'*âge de fer*, qui est signalé par le débordement de tous les excès et de tous les crimes ; la terre ferme son sein ; la déesse de la justice, Astrée, fuit épouvantée et retourne dans les cieux. On connaît les belles descriptions qu'Hésiode et Ovide ont données des quatre âges.

AGÉSANDRE, habile sculpteur de Rhodes, est auteur du beau groupe de *Laocoon* qui fut retrouvé sous Jules II, par Félix de Fredis, et que l'on admire encore aujourd'hui comme un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique. On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle vécut Agésandre ; les uns le rapportent à l'époque la plus brillante de la Grèce (vers le IVe siècle av. J.-C.) ; les autres le placent sous les premiers empereurs romains ou même sous Vespasien, peu avant Pline-l'Ancien, qui cite et décrit le *Laocoon*.

AGÉSILAS, roi de Sparte, de la race des Proclides, fils d'Archidamus, monta sur le trône l'an 400 av. J.-C., à l'exclusion de son neveu Léotychide, qu'il fit déclarer bâtard. Il vainquit successivement les Perses, qu'il alla attaquer en Asie (395), et sur lesquels il conquit une partie de l'Asie-Mineure, les Béotiens, les Argiens et les Athéniens, ligués contre lui, à Coronée (393). Il défendit la Laconie contre Épaminondas (369), mais fut battu par lui à Mantinée (363). A l'âge de 80 ans, il alla au secours de Tachos, roi d'Égypte, qui était en guerre contre Artaxerce, et mourut en revenant de cette expédition, l'an 361. Agésilas était petit, boiteux et laid ; mais son courage et sa grandeur d'âme effaçaient ses imperfections physiques. Cornélius Népos et Plutarque ont écrit sa vie.

AGESINATES CAMBOLECTRI, peuple de la Gaule transalpine, dans le territoire des *Pictones* (Poitou), faisait partie de l'Aquitaine seconde et s'étendait le long de la mer jusqu'au pays des *Santones* (Saintonge).

AGÉSIPOLIS. Il y eut à Sparte trois rois de ce nom de la race des Agides. Le 1er, fils de Pausanias, lui succéda l'an 394 av. J.-C. Il remporta une grande victoire sur les Mantinéens, et mourut l'an 380. Le 2e, fils de Cléombrote, ne régna qu'un an, 371 av. J.-C. Le 3e, étant encore très jeune au moment de son avénement, l'an 219 av. J.-C., fut mis sous la tutelle de Cléomène et de Lycurgue ; ce dernier lui ravit la couronne.

AGGÉE, un des 12 petits prophètes, prophétisa à Jérusalem vers l'an 520 av. J.-C. Il encouragea les Juifs à rebâtir le temple, en prédisant que le second serait plus illustre que le premier.

AGGERHUUS, un des 4 grands gouvernements de la Norwége, a pour bornes la Suède, le Drontheim et le Cattegat ; il est arrosé par la Drimmen, et compte environ 380,000 hab. Il renferme de riches mines d'argent, de cuivre et de fer. Il a pour ch.-l. Christiania, capit. de toute la Norwége, et tire son nom d'Aggerhuus, ville avec château, située au fond de la baie de Christiania, à 20 kil. N. de cette ville, et qui a longtemps été le ch.-l. de la prov.

AGHADÈS, ville d'Afrique, dans le Sahara, par 18° 40' lat. N. et 11° 2' long. E., capit. d'une oasis de même nom et du roy. d'Asben, au S. de l'Etat de Tripoli ; plus grande, plus peuplée que Tripoli même ; elle sert d'entrepôt pour le commerce de la partie orient. du désert. Elle appartient aux Touaries.

AGIDES ou EURYSTHÉNIDES, nom d'une des deux branches royales qui régnaient conjointement à Sparte, tire son nom d'Agis I. Elle était opposée à celle des Proclides ou Eurypontides.

AGILA, roi des Visigoths d'Espagne, 549-554, fut après 5 ans de règne massacré par ses sujets, qu'il avait révoltés par sa tyrannie et sa lâcheté.

AGILOLFINGES, nom de la 1re dynastie des ducs de Bavière, ainsi nommés d'un guerrier bavarois, nommé Agilolf ou Agilulphe, qui secoua vers 533 le joug des Ostrogoths, et rendit la Bavière indépendante. Tassillon fut le dernier des successeurs d'Agilolf. Après lui, la Bavière fut réunie à l'empire de Charlemagne, 788.

AGILULPHE, duc de Turin, devint roi de Lombardie en 590, par son mariage avec Théodelinde, veuve du dernier roi, Autharis. Il fit la guerre avec succès contre plusieurs princes révoltés, contre le pape et l'empereur d'Allemagne. Il mourut en 615. — Héros bavarois. *Voy.* AGILOLFINGES.

AGINCOURT (Seroux d'), antiquaire, archéologue et numismate, né en 1730, à Beauvais, mort en 1814, à Rome, fut fermier-général sous Louis XV, et amassa une brillante fortune qu'il consacra tout entière à l'étude et à la culture des beaux-arts. Après avoir visité l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, il se fixa à Rome vers 1778, et s'y lia avec le cardinal Bernis et le chevalier d'Azara. Il y rédigea l'*Histoire de l'Art par les Monuments depuis le* IVe *siècle jusqu'au* XVIe, publiée à Paris, en 6 vol. in-fol., 1809-1823 : c'est le plus riche répertoire que l'on ait en ce genre.

AGINNUM, auj. *Agen*, ville cap. des *Nitiobriges*, peuple de la Celtique, au S. des *Petrocorii*.

AGIOS. *Voy.* HAGIOS.

AGIS, nom de quatre rois de Sparte, dont un de la race des Agides, et trois de celle des Proclides :

AGIS, chef de la race des Agides, fils d'Eurysthènes, succéda à son père vers l'an 1060 av. J.-C., et eut pour successeur Echestrate. On ne sait rien de son règne. C'est de lui que vient le nom d'*Agides* donné à une des deux races qui régnaient conjointement à Sparte.

AGIS I, de la race des Proclides, fils d'Archidamus, régna de 427 à 400 av. J.-C., battit les Argiens à Mantinée, obtint plusieurs avantages sur les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse.

AGIS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus II, régna de 355 à 330 av. J.-C. Il tenta de délivrer la Grèce du joug des Macédoniens, et périt dans une bataille contre Antipater, lieutenant d'Alexandre, après avoir fait des prodiges de valeur.

AGIS III, roi de Sparte, le plus célèbre des rois qui ont porté ce nom, monta sur le trône l'an 244 av. J.-C. Il tenta de remettre en vigueur les lois de Lycurgue, proposa d'abolir les dettes, de faire un nouveau partage des terres ; mais il échoua dans ses desseins par la perfidie de ceux à qui il avait donné sa confiance. Arraché d'un temple où il s'était réfugié, il fut étranglé dans sa prison par l'ordre des éphores, l'an 240 av. J.-C.

AGLABITES, dynastie musulmane qui régna environ 129 ans en Afrique, sur le pays qui s'étend de l'Égypte jusqu'à Tunis, avait pour chef Ibrahim-Ben-Aglab, qui fut nommé, vers l'an 780 de J.-C., gouverneur de l'Afrique par Haroun-al-Raschid. Ils siégeaient à Kairouan, près de Tunis. Leur dernier chef, Ziadat-Allah, fut dépouillé de ses états en 909 par les califes fatimites, qui gouvernaient l'Égypte.

AGLAÉ, l'une des trois Grâces. *Voy.* GRACES.

AGLIÉ, ville du Piémont (Ivrée), à 15 kil.

S. O. d'Ivrée, avec un superbe palais ; 3,300 hab.

AGMONDESHAM ou AMERSHAM, ville d'Angleterre (Buckingham), à 39 kil. N. O. de Londres. Elle fut pendant 4 siècles suspendue du droit d'envoyer des députés au parlement, et ne recouvra ce droit qu'en 1623. Eglise gothique.

AGNADEL, vill. du roy. Lombard-Vénitien (Lodi), à 13 kil. N. E. de Lodi, est célèbre par les victoires qu'y remportèrent Louis XII sur les Vénitiens (1509), et le duc de Vendôme sur le prince Eugène (1705).

AGNANO, vill. de Toscane, à 8 kil. N. E. de Pise. Eaux minérales.

AGNANO (lac d'), *Anianus lacus*, à 6 kil. de Naples, dans le roy. des Deux-Siciles: air malsain. Près de là se trouve la fameuse *grotte du Chien*. (*Voy.* ce nom.) Le lac est un ancien cratère de volcan.

AGNÈS (sainte), jeune vierge romaine, souffrit le martyre à Rome à l'âge de 13 ans, lors de la persécution de Dioclétien. Prudence a chanté son martyre dans sa 14e hymne. On célèbre sa fête le 21 janvier.

AGNÈS, reine de France, fille de Berthold, duc de Méranie, épousa en 1196 Philippe-Auguste, qui venait de répudier Ingelburge; mais les censures de l'église obligèrent ce prince à reprendre sa première femme. Agnès en mourut de douleur, l'an 1201.

AGNÈS D'AUTRICHE, fille de l'empereur Albert I, vengea cruellement la mort de son père qui avait été assassiné (1308), en immolant près de 1,000 victimes. Elle avait épousé, en 1296, André, roi de Hongrie; mais étant devenue veuve après un an de mariage, elle entra dans un monastère, où elle passa le reste de sa vie. Morte en 1334.

AGNÈS DE FRANCE, impératrice de Constantinople, fille du roi de France Louis-le-Jeune, épousa en 1180, à l'âge de 9 ans, Alexis Comnène-le-Jeune, empereur de Constantinople; 2 ans après, elle fut forcée d'épouser Andronic Comnène, qui avait fait mourir Alexis et qui avait usurpé le trône.

AGNÈS SOREL, dame célèbre par sa beauté et par les qualités de son esprit, fille de Sorel de St-Gérard, gentilhomme attaché à la maison du comte de Clermont, naquit vers 1410 au village de Fromenteau en Touraine. Elle était fille d'honneur d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, lorsque cette dame eut occasion de venir à la cour de Charles VII pour solliciter une grâce (1431). Charles devint bientôt éperdument amoureux d'Agnès, la fixa à sa cour en la nommant dame d'honneur de la reine, et en fit bientôt sa maîtresse. Agnès n'usa de l'ascendant qu'elle avait sur le roi que pour le déterminer à sortir du honteux repos dans lequel il languissait pendant que les Anglais s'emparaient de ses états (*Voy.* CHARLES VII), et contribua ainsi puissamment au salut de la France. Le roi la combla de faveurs et lui donna entre autres présents le château de Beauté, situé sur les bords de la Marne (près de St-Maur), d'où elle prit le nom de *dame de Beauté*. La reine elle-même lui montra toujours un sincère attachement. En 1445, Agnès, se voyant insultée par le dauphin (depuis Louis XI), quitta la cour et alla vivre à Loches, où Charles VII lui avait fait bâtir un château. Elle mourut en 1450, à Jumièges, où elle était venue pour rencontrer le roi. On la crut empoisonnée par le dauphin.

AGNESI (Marie-Gaétane), femme célèbre par ses profondes connaissances, née à Milan en 1718, était fille d'un professeur de mathématiques à Bologne, qui l'initia de bonne heure à l'étude des hautes sciences. Elle réussit si bien, qu'en 1750 le pape Benoît XIV l'autorisa à remplacer son père dans son cours public. Elle a publié en italien un traité de mathématiques qui a été traduit par d'Antelmy, avec des notes de Bossut, sous ce titre : *Traités élémentaires du calcul différentiel et du calcul intégral*, Paris, 1775, in-8.

AGNOLO (Baccio), sculpteur et architecte florentin, né en 1460, mort en 1543, fut le contemporain et l'ami des Raphaël et des Michel-Ange. Il commença par sculpter et ciseler en bois, et s'adonna ensuite à l'architecture. Florence lui doit quelques édifices remarquables par leur élégance et leur solidité. Plusieurs sont ornés de ses sculptures en bois. Il laissa trois fils, auxquels il transmit une partie de ses talents.

AGNONE, ville du roy. de Naples (Molise), à 27 kil. d'Isernia. On y trouve les meilleures manuf. de cuivre du roy., 17 églises, 5 monts-de-piété.

AGOBARD, archevêque de Lyon en 813, mort en 840, prit part à la révolte de Lothaire contre Louis-le-Débonnaire, et fut en conséquence déposé par le concile de Thionville en 835. Il fut cependant rétabli peu après. C'était un homme éclairé pour ces temps : il fit abroger la loi Gombette, qui autorisait les duels juridiques; il écrivit contre les épreuves de l'eau et du feu, et contre la croyance aux sorciers. Il a laissé plusieurs écrits qui ont été publiés par Baluze, 1666, 2 vol. in-8°.

AGOGNA ou GOGNA, riv. d'Italie, dans les États sardes, se jette dans le Pô entre la Sesia et le Terdoppio, après avoir baigné Borgomanero, Novare, Mortara. Sous Napoléon, l'Agogna donna son nom à un dép. du roy. d'Italie, limitrophe de l'empire français, et qui avait pour ch.-l. Novare.

AGON, petit port de France (Manche), à 8 kil. S. O. de Coutances. Armements pour Terre-Neuve.

AGOSTA, *Augusta*, ville de Sicile, sur la côte E., à 17 kil. N. de Syracuse ; 15,000 hab.; place forte de 2e classe; port très sûr, situation délicieuse. Aux environs est la Timpa ou Vallée, lieu remarquable par ses grottes. Agosta fut fondée par l'empereur Frédéric II ; elle fut bouleversée en 1693 par un tremblement de terre qui l'a séparée de la terre-ferme.

AGOSTINI (Nicolo degli), poëte vénitien du XVIe siècle, a composé quelques poëmes oubliés aujourd'hui, et n'est connu que pour avoir tenté de continuer le célèbre poëme de *Roland amoureux*, que Boïardo avait laissé inachevé; mais les trois livres qu'il a ajoutés à ce poëme sont loin d'égaler l'original.

AGOSTINI (Leonardo), antiquaire du XVIIe siècle, né à Sienne, a donné une nouvelle édition de *la Sicile* de Philippe Paruta, Rome, 1649, et a publié un recueil estimé, intitulé *Gemme antiche figurate*, Rome, 1636-57. *Voy.* AUGUSTIN.

AGOTY (Gautier d'). *Voy.* GAUTIER.

AGRAH ou AGRA, ancienne capit. de la gr. prov. d'Agrah, auj. ch.-l. du district du même nom, par 75° 33' long. E., 27° 11' lat. N.; 10,000 hab. Elle était autrefois une des plus belles, des plus riches villes de l'univers, et fut la résidence d'Akbar; c'est maintenant un amas de ruines; cependant le fort d'Agrah ou Akbar-Abad et le magnifique mausolée en marbre blanc de la belle Nour-Djehan existent encore. A 8 kil. au N. est le mausolée d'Akbar. Agrah, désolée par tant de désastres, commence à refleurir depuis qu'elle appartient aux Anglais.

AGRAH, ancienne prov. de l'Hindoustan, entre celles de Delhi, d'Aoude, d'Allah-Abad, de Malwah, d'Adjmir, s'étend de 73° 24' à 77° 40' de long. E., et de 25° 35' à 28° 18' lat. N.; de 5 à 6,000,000 d'hab.; les Brahmanistes y sont en majorité. Contrée plate, inondée au temps des pluies, très productive : sucre, indigo, coton, céréales, dont on fait deux récoltes par an. L'Agrah a presque toujours suivi le sort du Delhi depuis l'invasion musulmane, et a été sous Akbar la deuxième vice-royauté de l'empire. En proie, après la mort d'Aureng-Zeyb (1707), aux Djats, aux Mahrattes, etc., elle fut depuis 1777 régie souverainement par Nedjed-Kan. Enfin elle a été démembrée. Le roy. de Sindhia en possède une partie, capit. Goualior; quatre autres parties, Karoli, Bhartpour, Dolpour, Matcherri ou Mewat (capit. Alvar), forment des principautés vassales de la Com-

pagnie anglaise des Indes; une sixième partie appartient en propre aux Anglais et est englobée dans la présidence de Calcutta, à laquelle elle fournit 5 districts, Agrah, Alighar, Kalpi, Farrakhabad, Etaweh. — Le district d'Agrah fait partie de la présidence de Calcutta (Inde anglaise, possessions immédiates). Ses villes principales sont Brindràbrand, Mathura, Fattihpour, etc.

AGRAIRES (lois), lois romaines proposées à diverses époques, et qui toutes avaient pour objet un partage de terres entre les citoyens pauvres. Il ne s'agissait que de distribuer les terres conquises et non de diviser également entre tous les citoyens le territoire entier, comme l'ont voulu quelques modernes. Néanmoins elles excitèrent les plus grands troubles, et furent presque toutes repoussées. Tib. Gracchus (134 av. J.-C.) et Jules César (59) sont les seuls qui aient réussi à faire adopter des lois agraires. Dans les temps modernes, Babeuf et ses adhérents proposèrent en France quelque chose de semblable. *Voy.* BABEUF.

AGRAM, ville des États autrichiens, ch.-l. du comitat d'Agram (Croatie), près de la Save, à 55 kil. N. E. de Carlstadt, par 13° 28' long. E., 45° 50' lat. N.; 17,000 hab. (avec sa banlieue). On y distingue 2 parties, la ville royale et libre, la ville épiscopale ou *Bischofstadt*. Résidence du ban de Croatie; petite université; haut trib. pour la Croatie et la Slavonie. Commerce avec Fiume et la Dalmatie.

AGRAM, un des trois comitats de la Croatie (États autrichiens), entre ceux de Warasdin au N. et de Kreutz à l'E., est traversé par la Save et a pour capit. Agram.

AGREDA, ville d'Espagne (Soria), non loin de l'Èbre, au pied du mont Cayo, célébré par Martial, à 42 kil. N. E. de Soria; patrie de Marie d'Agreda, visionnaire. *Voy.* MARIE.

AGRI, nom moderne de l'Aciris. *Voy.* ACIRIS.

AGRIA, nom hongrois de la ville d'Eger. *Voy.* EGER.

AGRIANES, auj. l'*Ergène*, un des affluents de l'Hèbre (Maritsa), se jette dans ce fl. à Didymotichos, après avoir reçu le Contadesdus.

AGRICOLA (Cn. Jul.), général romain, beau-père de l'historien Tacite, né vers l'an 40 de J.-C., fut envoyé par Vespasien dans la Grande-Bretagne pour la soumettre et la gouverner (77). Il réduisit ce pays en province romaine, et reconnut le premier que c'était une île. Il civilisa les peuples qu'il avait conquis et s'en fit chérir par sa douceur et sa justice. A la mort de Titus, le nouvel empereur, Domitien, jaloux de ses succès, le rappela de son gouvernement (85); Agricola passa le reste de ses jours dans la retraite et l'obscurité. Il mourut à 56 ans; on crut qu'il avait été empoisonné par Domitien. Tacite a écrit sa vie.

AGRICOLA (George), le plus ancien minéralogiste, né en 1494 à Gleuchen en Misnie, mort en 1555, exerça d'abord la médecine, mais abandonna ensuite cette profession et vint se fixer à Chemnitz pour s'y livrer tout entier à l'étude des minéraux. On a de lui *De re metallica*, Bâle, 1546, in-fol., souvent réimprimé; *De mensuris et ponderibus Romanorum et Græcorum*, Bâle, 1550, in-fol. Quoiqu'il fût fort savant, il n'était pas exempt des préjugés du temps: il croyait aux esprits, et il a écrit un traité *De lapide philosophico*, Cologne, 1531.

AGRICOLA (Jean), d'Eisleben dans le comté de Mansfeld, né en 1492, mort en 1566, fut un des principaux coopérateurs de Luther. Il soutenait que la loi de Moïse est inutile pour être sauvé, et par là il donna naissance à la secte des *antinomiens*, c.-à-d. adversaires de la loi. A la suite de démêlés qu'il eut avec Mélanchthon au sujet de cette doctrine, il se retira à Berlin où il devint prédicateur de la cour. Il prit part à l'*Interim* d'Augsbourg, au colloque de Leipsick (1519), et signa la paix de Smalkald (1537). Il a laissé, outre ses ouvrages de controverse, un *Recueil de proverbes allemands*, accompagné d'un *Commentaire* estimé.

AGRICOLA (Rodolphe), professeur de philosophie à Heidelberg, né à Baflen près de Groningue, en 1443, mort en 1485, fut un des restaurateurs des sciences et des lettres en Europe, et combattit la scolastique. Il s'était formé en France et en Italie. Parmi ses écrits, qui ont été réunis sous le titre *Lucubrationes*, Cologne, 1539, les plus importants sont le discours *In laudem philosophiæ* et le traité *De inventione dialectica libri III*, d'abord publié à part, Cologne, 1527, in-4.

AGRIGAN ou GRIGAN, une des îles Mariannes, par 19° lat. N, 143° long. E., a 200 kil. de tour. Une colonie d'Anglo-Américains vient de s'y établir, en reconnaissant la domination espagnole. Volcan qui fume encore.

AGRIGENTE, *Acragas* en grec, *Agrigentum* en latin, auj. *Girgenti Vecchio*, grande et riche ville de Sicile, sur la côte S. E., près de la riv. d'Acragas (*fiume di Girgenti*), par 11° 14' long. E, 37° 19' lat. N. On y élevait des chevaux qui disputaient les prix aux jeux olympiques. Ses ruines attestent encore sa magnificence et sa grandeur. On y voit des temples de la Concorde, de Castor et Pollux, d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Junon, de Cérès, de Proserpine et de Jupiter Olympien, le plus grand connu. Phalaris y fut tyran, 666 ans av. J.-C. Les Syracusains ensuite s'en rendirent maîtres. Les Carthaginois la prirent (408), et Agrigente passa depuis, comme la Sicile, aux Romains, aux Arabes, aux Normands, aux Français, aux Aragonais, etc.

AGRIPPA (M. Vipsanius), général romain, favori d'Auguste, né l'an 64 av. J.-C., s'éleva par ses vertus civiles et militaires aux plus hautes dignités. C'est à lui que fut dû le succès des batailles de Nauloque et d'Actium. Consulté par Auguste, il lui conseilla d'abdiquer l'empire et de rétablir la république; mais son avis ne fut pas suivi. Il épousa Julie, fille d'Auguste, et fut désigné pour succéder à l'empire; mais il mourut avant l'empereur, l'an 12 av. J.-C., en revenant d'une expédition contre les Pannoniens. C'est lui qui fit construire à Rome le célèbre Panthéon, aujourd'hui Notre-Dame-de-la-Rotonde. Il laissa trois fils qui furent adoptés par l'empereur; mais tous périrent d'une mort tragique. Il eut pour fille Agrippine, qui épousa Germanicus.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (Henri-Corneille), philosophe et médecin, né à Cologne, en 1486, cultiva avec succès toutes les sciences connues de son temps. Il mena une vie fort agitée, fut sans cesse, à cause de son caractère difficile, forcé à changer de résidence. Après avoir enseigné à Dôle, à Londres, à Cologne, à Paris, à Turin, à Metz, à Fribourg, il vint, en 1524, se fixer à Lyon pour y exercer la médecine, et fut nommé peu après médecin de Louise de Savoie, mère de François I. Chassé de France par cette princesse qu'il avait insultée, il fut accueilli par Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. Etant ensuite rentré en France, il fut mis en prison et mourut, peu de temps après avoir recouvré la liberté, dans un hôpital de Grenoble, l'an 1534 ou 1535. Agrippa combattit la philosophie de son temps, mais ce fut pour y substituer des erreurs plus dangereuses: il donna dans le mysticisme et la magie, et s'attacha surtout aux doctrines de Reuchlin et de Raymond Lulle. Ses principaux écrits sont: *De incertitudine et vanitate scientiarum*, Anvers, 1530, in-4, traduit en français par Louis Turquet, 1682, et par Gueudeville, 1726; *De occulta philosophia*, Anvers et Paris, 1531, traduit par A. Levasseur, La Haye, 1727 (cet ouvrage le fit accuser de magie et lui valut un long emprisonnement à Bruxelles); *Declamatio de nobilitate et præcellentia feminei sexus*, Anvers, 1529, ouvrage écrit pour flatter Marguerite, traduit par Gueudeville avec le traité de l'*Incertitude des scien-*

ces. On a donné une édition complète de ses œuvres, Leyde, 1560 et 1600.

AGRIPPA (Hérode). *Voy.* HÉRODE.

AGRIPPA (Menenius). *Voy.* MENENIUS.

AGRIPPINE, fille de Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus qu'elle accompagna en Syrie. Son époux ayant été empoisonné par Pison, elle rapporta ses cendres en Italie, et accusa son meurtrier qui se vit forcé de se donner la mort. Tibère, jaloux de sa popularité, l'exila dans une île où elle mourut de faim, l'an 33 de J.-C. Elle donna le jour à Caligula et à une autre Agrippine, mère de Néron.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et de la précédente, épousa en premières noces Domitius Ænobarbus, dont elle eut Néron ; et en secondes noces l'empereur Claude, son oncle, dont elle avança la mort pour assurer à son fils le trône qui appartenait de droit à Britannicus. Néron, parvenu à l'empire, voulut se défaire de sa mère, qui l'importunait par ses reproches, en la faisant monter sur un vaisseau que l'on devait submerger en pleine mer : elle échappa à ce danger; mais son fils la fit aussitôt assassiner par un affranchi, l'an 59 de J.-C. Cette princesse joignait à une grande beauté l'esprit le plus artificieux, les mœurs les plus dissolues et une froide cruauté.

AGUAQUENTE (*eau chaude*), ville du Brésil (Goyaz), à 86 kil. N. E. de Pilar, fondée en 1732. Il existe beaucoup d'or dans ses environs : on y trouva un morceau de 22 kil. d'or natif, qui fut conservé au musée de Lisbonne jusqu'à l'occupation de cette ville par les Français.

AGUARICO ou RIO DEL ORO, riv. de Colombie, tributaire du Napo, où elle se perd, par 1° 40' lat. S., après un cours d'environ 450 kil. Elle charrie beaucoup d'or.

AGUEDA, riv. d'Espagne (Salamanque), sort des monts de Gata, passe près de Ciudad-Rodrigo, et forme, pendant plusieurs kil., la limite du côté du Portugal, puis va tomber dans le Duero à sa gauche.

AGUESSEAU (Henri-François d'), célèbre magistrat et orateur, fils de Henri d'Aguesseau, intendant du Limousin, né à Limoges en 1668. Dès l'âge de 22 ans, il fut nommé avocat-général au parlement de Paris; six ans après, il devint procureur-général, et il s'acquit dans ces fonctions une grande réputation, tant par les sages réformes qu'il fit adopter que par les plaidoyers et les discours éloquents qu'il prononça. Toutefois il encourut un moment la disgrâce de Louis XIV pour s'être opposé à la bulle *Unigenitus*. En 1717, il fut nommé chancelier par le Régent; mais, l'année suivante, il fut destitué et exilé de Paris pour s'être opposé au système de Law. Il se retira dans sa terre de Fresnes, qui devint célèbre par son séjour. On le rappela en 1720, quand on eut reconnu tout ce qu'avait de désastreux le système qu'il avait combattu. En 1722, le cardinal Dubois le fit destituer et exiler de nouveau, et les sceaux ne lui furent rendus qu'en 1737, sous le ministère du cardinal Fleury. Il les conserva jusqu'en 1750 et les résigna de lui-même à l'âge de 82 ans. Il mourut l'année suivante. D'Aguesseau est principalement célèbre comme magistrat intègre et comme orateur éloquent : mais il n'était pas moins remarquable par ses qualités sociales, par sa piété éclairée, et par son instruction immense. Il s'était beaucoup occupé de philosophie; il a laissé des *Méditations métaphysiques*, où il suit les pas de Descartes. Ses œuvres ont été imprimées en 13 vol. in-4, 1759-1789, et en 16 vol. in-8, 1819. M. Rives a publié en outre, en 1824, des *Lettres inédites*, 1 vol. in-4, et 2 vol. in-8. Thomas a écrit l'*Éloge de d'Aguesseau*.

AGUILAR DEL CAMPO, *Juliobriga*, ville d'Espagne (Palencia), à 84 kil. N. E. de Palencia, sur la Pisuerga.—AGUILAR DE LA FRONTERA, ville d'Espagne (Cordoue), à 32 kil. S. E. de Cordoue.

AGYLÉE (Henri), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc vers 1535, a publié, entre autres ouvrages, *Justiniani edicta, Justini, Tiberii, Leonis Philosophi constitutiones et Zenonis una*, Paris, 1560, in-8, et une traduction latine du *Nomocanon* de Photius, 1561, in-fol.

AGYLLA ou CÆRE, auj. *Cer veteri*, ville de l'Etrurie ancienne. *Voy.* CÆRE.

AHANTA, prov. de l'Achanti, dans la Nigritie marit., entre les États de Ouarsa au N., Fantyn à l'E., Goura à l'O. et l'océan au S. ; capit., Boussoua. C'est la plus riche en mines d'or et la mieux cultivée de toute la côte.

AHAUS, ville de Prusse, prov. Rhénane, à 43 kil. O. de Munster ; 1,100 hab. Appartient au prince de Salm-Kybourg.

AHIR, oasis du Sahara, sur la route de Mourzouk à Cachena. Ch.-l., Assoudi.

AHMED, est le même nom qu'Achmet. *Voy.* ce nom.

AHMED-ABAD, ville de l'Inde anglaise (Bombay), par 70° 22' long. E., 23° 1' lat. N., sur le Sabermati: jadis très grande et commerçante, auj. bien déchue; cependant on lui donne encore 100,000 hab. Elle appartenait aux Mahrattes en 1783 ; elle est auj. le ch.-l. d'un district anglais qui prend d'elle le nom d'Ahmed-abad.

AHMED-NAGAR, ville de l'Inde anglaise (Bombay), à 60 kil. N. E. de Pounah, au pied des monts Balaghat, remarquable par sa citadelle et par la mort d'Aureng-Zeb (1707). Elle est le ch.-lieu d'un district de même nom.

AHRIMAN. *Voy.* ARIMANE.

AHRWEILER, ville de Prusse, prov. Rhénane, à 40 kil. N. E. de Coblentz ; 2,080 hab. Elle est le ch.-l. d'un cercle de même nom.

AHUN, *Agedunum*, ch.-l. de cant. (Creuse), à 17 kil. S. E. de Guéret ; 1,900 hab. Célèbre abbaye bâtie au xe siècle par Boson, comte de la Marche.

AI ou AY, bourg de l'anc. Champagne (Marne), ch.-l. de cant., à 20 kil. S. de Reims, est renommé pour ses excellents vins mousseux. 600 hab.

AIA SOLOUK, *Ephèse*, ville de Turquie asiatique. Ruines fort belles. *Voy.* ÉPHÈSE.

AIAS, port de Turquie asiatique, au coude N. E. de la Méditerranée, à 80 kil. E. d'Adana.

AICHAH, 2e femme de Mahomet, et fille d'Abou-Bekr, morte à la Mecque en 677, combattit avec violence le parti d'Ali. Les Musulmans lui donnent le titre de prophétesse.

AICHSTÆDT. *Voy.* EICHSTÆDT.

AIDIN, district de Turquie asiatique (Anatolie), a pour ch.-l. Tirek, et est arrosé par le Méandre. Il est régi sous la suzeraineté turque par les descendants de Kara-Osman-Oglou.

AIGLE (l'), en latin mod. *Aquila* ou *Aquilina*, jolie petite ville de l'ancienne Normandie, dép. de l'Orne, ch.-l. de cant., à 35 kil. N. E. de Mortagne; 5,454 hab., ville industrieuse et surtout célèbre par ses fabr. d'épingles et d'aiguilles.

AIGLE. Cet oiseau, emblème de la force et de la majesté, a figuré de tout temps comme symbole des peuples, des rois et des armées. Il se voyait sur les étendards des Perses et des Ptolémées d'Égypte. Sous la république romaine et sous l'empire, l'aigle surmontait les enseignes des légions. Charlemagne adopta le même signe, et après lui les empereurs d'Allemagne. Napoléon l'arbora pendant 10 ans au-dessus du drapeau français, et il figure encore aujourd'hui dans les armes d'Autriche, de Russie, de Prusse, de Pologne, de Sicile, d'Espagne, de Sardaigne, etc.— Il y a en Prusse deux ordres de ce nom, l'un de *l'Aigle-Noir*, l'autre de *l'Aigle-Rouge*. Le 1er, fondé en 1701, est porté par les membres de la famille royale et les grands du royaume. On ne peut l'obtenir qu'après avoir été en possession du second. L'origine de celui-ci date de 1705. — L'ordre de *l'Aigle-Blanc*, en Pologne, fut institué en 1705 par Auguste II. Il a été

récemment réuni aux ordres impériaux de Russie. — Le Wurtemberg possède depuis 1702 un ordre dit de *l'Aigle-d'Or*.

AIGNADEL. *Voy.* AGNADEL.

AIGNAN, ch.-l. de cant. (Gers), à 11 kil. S. E. de Nogaro; 1,500 hab.

AIGNAN (Etienne), homme de lettres, né en 1773, à Beaugency-sur-Loire, mort en 1824, embrassa avec chaleur la cause de la révolution et n'en fut pas moins, sous l'empire, un des plus assidus courtisans de Napoléon, qui le nomma aide des cérémonies et secrétaire du cabinet de l'introduction des ambassadeurs. Il fut reçu à l'Académie en 1814. Il est surtout connu par une traduction en vers de l'*Iliade*, 3 vol., 1809; on a aussi de lui une traduction en vers de l'*Essai sur la critique* de Pope; une traduction du *Vicaire de Wakefield*, 1803, et de quelques autres romans anglais. Il a composé plusieurs tragédies qui ont eu peu de succès. Il fut un des collaborateurs de *la Minerve*, journal politique libéral.

AIGNAY-LE-DUC, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 40 kil. N. O. de Dijon; 850 hab. Quelques antiquités (médailles, tombeaux).

AIGRE, ch.-l. de cant. (Charente), à 17 kil. S. O. de Ruffec; 1,380 hab.

AIGREFEUILLE, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 15 kil. N. de Rochefort; 1,400 hab.

AIGREFEUILLE, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 17 kil. S. E. de Nantes; 750 hab.

AIGUEBELLE, *Carbonaria*, ville des États sardes (Maurienne), sur l'Arc et sur la route d'Italie par le mont Cenis, à 27 kil. N. O. de St-Jean-de-Maurienne. Commerce. Cuivre et fer aux environs. Détruite par les Burgundes (ve siècle) et les Sarrasins (855), rebâtie par Bérold de Saxe (998). Bataille où le duc de Savoie fut vaincu par les Franco-Espagnols (1742).

AIGUEPERSE, *Aqua sparsa*, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 13 kil. N. de Riom: 4,542 hab. Patrie de Delille. Tout près de là, eau minérale gazeuse, et château de la Roche, où naquit le chancelier de L'Hospital. — Il y a une autre Aigueperse dans le dép. du Rhône, à 46 kil. N. O. de Villefranche.

AIGUES-MORTES, *Aquæ mortuæ*, petite ville de France, ch.-l. de canton (Gard), à 31 kil. S. de Nismes, à l'embranchement de plusieurs canaux; 2,550 hab. Aux environs sont les immenses salines du Peccais et des marais qui rendent l'air malsain et qui ont valu à la ville son nom. Aigues-Mortes était jadis sur la mer; elle en est éloignée aujourd'hui de près de 5 kil. Saint Louis l'acheta en 1248, et s'y embarqua deux fois pour la croisade (1248, 1270). Entrevue de Charles-Quint et François I en 1538.

AIGUILLE (l'), mont. du dép. de l'Isère, à 5 kil. de Corps, s'élève à pic à une hauteur de 4,000 mètres.

AIGUILLES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), à 22 kil. S. E. de Briançon; 600 hab.

AIGUILLES (cap des), le cap le plus méridional de l'Afrique, par 17° 58' long. E., 34° 59' lat. S., à 15 myr. S. E. du cap de Bonne-Espérance.

AIGUILLON, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 25 kil. d'Agen, sur le confluent du Lot et de la Garonne; 1,967 hab. Cette ville fut assiégée en 1346 par Jean-le-Bon, duc de Normandie (depuis roi de France). Aiguillon fut érigé en duché-pairie en 1600 pour la maison de Lorraine-Mayenne; Louis XIII donna ce duché en 1638 à Marie de Wignerod, nièce du cardinal de Richelieu.

AIGUILLON (Marie-Madeleine de Wignerod, duchesse d'), nièce du cardinal de Richelieu, était fille de René de Wignerod, seigneur de Pont-Courlay, et de Françoise Duplessis, sœur de Richelieu. Elle entra de bonne heure comme dame d'honneur à la cour de Louis XIII et jouit d'une grande faveur. Elle épousa en 1620 Antoine du Roure de Combalet, qui la laissa veuve au bout de peu d'années; elle devint duchesse d'Aiguillon en 1638, son oncle ayant acheté pour elle la terre qui porte ce nom. Elle employa des sommes immenses en actes de charité et en œuvres pieuses, et mourut en 1675.

AIGUILLON (Armand-Louis de Wignerod, duc d'), petit-neveu de la précédente, né en 1683, mort en 1750, fut d'abord connu sous le titre de marquis de Richelieu, et prit le titre de duc d'Aiguillon quand cette duché-pairie eut été rétablie en sa faveur. Il n'est connu que par quelques livres obscènes composés en société avec l'abbé Grécourt, le P. Vinot et la princesse de Conti.

AIGUILLON (Armand de Wignerod, duc d'), fils du précédent et ministre de Louis XV, né en 1720, mort en 1780, obtint vers 1756 le gouvernement de la Bretagne et se fit universellement détester dans cette province; il eut de vifs démêlés avec La Chalotais, fut accusé devant le parlement, et n'échappa à une condamnation infamante que par la protection de la Dubarry; il n'en fut pas moins appelé au ministère en 1771 avec le chancelier Maupeou et l'abbé Terray, et eut le portefeuille des affaires étrangères. Il laissa consommer le partage de la Pologne et s'appliqua en tout à contrecarrer les utiles projets de Choiseul qu'il avait supplanté. Il fut destitué et exilé à l'avénement de Louis XVI. — Il a laissé un fils, nommé aussi Armand, officier distingué et député à l'assemblée nationale; il fut un des premiers à consentir à l'abolition des priviléges. Il commanda après Custines (1792), et mourut en émigration à Hambourg (1800).

AIGURANDE, ch.-l. de cant. (Indre), à 19 kil. S. O. de la Châtre; 1,690 hab.

AIJ, une des 3 îles du groupe propre de Banda, où le muscadier se cultive.

AIKIN (John), littérateur anglais, 1747-1822, était frère de mistriss Barbauld. Après avoir exercé la médecine avec peu de succès, il se mit à écrire. On a de lui entre autres ouvrages des *Mémoires sur les médecins de la Grande-Bretagne*, 1780; une *Description de l'Angleterre;* une *Vie d'Howard*; une *Biographie générale*, 10 vol. in-4, 1799-1815, et les *Annales du règne de George III*.

AILA, AILAH ou AILATH. *Voy.* ÆLANA et AKABA.

AILHAUD (J.), charlatan du dernier siècle, mort en 1756, se disait chirurgien et chimiste. Il est connu par une poudre qui porte son nom et à laquelle il attribuait la vertu de guérir toutes les maladies; ce n'était qu'un mélange de résine, de scammonée et de suie. Il fit une fortune immense.

AILLAN-SUR-THOLON, ch.-l. de cant. (Yonne), à 17 kil. N. O. d'Auxerre; 800 hab. Draps communs.

AILLY-LE-HAUT, ch.-l. de cant. (Somme), à 11 kil. E. d'Abbeville; 800 hab.

AILLY-SUR-NOYE, ch.-l. de cant. (Somme), à 18 kil. de Montdidier; 1,000 hab.

AILLY (d'), nom d'une famille noble de la Picardie, dont plusieurs membres adoptèrent la réforme. Charles d'Ailly de Péquigny, vidame d'Amiens, périt, ainsi que son fils, à la bataille de Saint-Denis, en 1567, en combattant dans les rangs des protestants. C'est par une fiction toute poétique que Voltaire, dans l'un des plus beaux épisodes de *la Henriade*, arme le fils contre le père et les fait périr tous deux à la bataille d'Ivry, qui ne fut livrée qu'en 1590, 23 ans après la mort de Charles d'Ailly.

AILLY (Pierre d'), *Petrus de Aliaco*, célèbre docteur, surnommé *l'Aigle de la France* et *le Marteau des Hérétiques*, né à Compiègne en 1330, d'une famille obscure, mort en 1420, parvint par son mérite à être successivement grand-maître du collége de Navarre (1384), chancelier de l'université de Paris, aumônier et confesseur du roi Charles VI, évêque de Cambray, et enfin cardinal (1411). Il se distingua aux conciles de Pise et de Constance, et démontra

la nécessité d'une réforme dans l'église. Il fut légat du pape, d'abord en Allemagne, puis à Avignon. Il joua un grand rôle dans les disputes philosophiques de son temps, et fut un des plus ardents défenseurs du nominalisme. Ses traités philosophiques et théologiques ont été imprimés à Strasbourg, 1490, in-fol. On a donné une édition soignée de ses *Opuscules*, Douai, 1634, in-12.

AIME, *Axima*, bourg des États sardes (Tarentaise), près de l'Isère, sur 3 torrents, situé à près de 760 mètres de hauteur. Antiquités curieuses.

AIMOIN, chroniqueur français, né à Villefranche en Périgord, vers 950, mort en 1008, entra chez les Bénédictins de Fleury-sur-Loire, et y fut disciple de l'abbé Abbon. Il est l'auteur d'une *Histoire des Français*, divisée en 5 livres, dont les 3 premiers vont jusqu'à la 16e année du règne de Clovis II ; les 2 derniers paraissent être d'une main étrangère. Cette chronique a été publiée par Nicot.

AIMON. *Voy.* AYMON.

AIN, *Danus*, *Idanus*, *Ens*, petite riv. de France, a sa source dans le Jura, près de Nozeroi, passe à Nozeroi, Pont-d'Ain, reçoit la Bienne qui vient des environs de Saint-Claude, traverse le dép. de l'Ain, auquel elle donne son nom, et se jette dans le Rhône, à 35 kil. au-dessus de Lyon, après un cours de 168 kil. du N. E. au S. O.

AIN (dép. de l'), dép.-frontière, entre les États sardes et la Suisse à l'E., les dép. du Jura au N., de Saône-et-Loire à l'O., de l'Isère au S. ; ch.-l. Bourg. Il est formé de la Bresse, du Bugey, de la principauté de Dombes et du pays de Gex, et a 5,392 kil. carrés ; popul. 346,188 hab., dont une grande partie se compose de montagnards qui émigrent chaque année au nombre de 7,000 environ. Le Rhône et la Saône bornent ce dép. de 3 côtés ; l'Ain le traverse. L'ancienne principauté de Dombes y forme un vaste plateau semé d'étangs et malsain ; on y pêche beaucoup de poissons, que l'on envoie à Lyon. — Le dép. de l'Ain a 5 arr. (Bourg, Belley, Gex, Nantua, Trévoux) ; 35 cant., 443 comm. ; il fait partie de la 6e div. milit. et est dans le ressort de la cour royale de Lyon.

AIN-MAHDI ou AIN-MAITHIE, ville d'Afrique, au S. de l'Algérie, de l'autre côté de l'Atlas, à 27 myr. S. d'Alger, est le siége d'un chef arabe indépendant. Ce chef était en 1839 Tedgeni.

AINOS, peuple aborigène des îles Kouriles et Thoka, dans l'Asie orientale, et soumis au Japon. Ils parlent une langue particulière.

AINSA, ville d'Espagne (Saragosse), sur la Cinca, à 40 kil. N. de Barbastro; autrefois capitale du royaume de Ribagorce (vers l'an 1035, etc.), puis résidence des rois d'Aragon.

AINSWORTH (Robert), grammairien anglais, né à Woodyale, près de Manchester, en 1660, mort en 1743, dirigea avec succès plusieurs écoles de Londres, et composa plusieurs ouvrages classiques qui eurent une grande vogue. Le plus connu est son *Dictionnaire latin-anglais*, publié pour la première fois en 1736, in-4, souvent réimprimé avec des additions et stéréotypé en 1830. Il se livra aussi avec ardeur à l'étude des antiquités. — Il y a eu sous Élisabeth un théologien non-conformiste du nom d'Ainsworth qui a mené une vie assez agitée et qui a laissé des commentaires sur l'Ancien Testament. Mort en 1629.

AINTAB, *Antiochia ad Taurum*, ville de la Turquie asiatique, à 77 kil. N. d'Alep, par 35° 13' long. E., 37° 5' lat. N. On lui donne 20,000 hab. Quelques fortifications ; air très sain, mais tremblements de terre fréquents. *Antiochia ad Taurum* était la capitale d'un petit royaume établi par les Romains lors de la réduction de la Syrie en prov. romaine. Prise par Timour-Leng en 1400.

AIRDREE, ville d'Écosse (Lanark), à 18 kil. E. de Glascow ; 4,860 hab. Filature de coton, forges, distillerie.

AIRE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 15 kil. S. E. de St-Omer, sur la Lys : place forte de 4e classe ; 9,000 hab. Patrie de Malebranche. Fondée vers 630, prise par les Normands (881), par la Meilleraie (1641), par les Espagnols, puis par le maréchal d'Humières (1676), et enfin cédée à la France (1713).

AIRE, *Atures*, *Vicus Julii*, ch.-l. de canton (Landes) et évêché, à 24 kil. S. de St-Sever ; 4,028 hab. Résidence du roi goth Alaric, mais bien déchue.

AIRE, riv. de France, se jette dans l'Aisne, après avoir baigné Beauzée, Clermont-en-Argonne, Grand-Pré.

AIROLA, ville du roy. de Naples. *Voy.* CAUDIUM.

AIROLO, ville de Suisse (Tessin), près du Tessin, à 47 kil. N. O. de Bellinzone, sur le St-Gothard, à 1200 mètres de hauteur. Gros grenats aux environs. Victoire des Russes sur les Français, 1799.

AIRVAULT, *Aurea Vallis*, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), sur la Thoue, à 19 kil. de Parthenay ; 1,830 hab.

AISNE, *Axona*, riv. de France, naît dans le dép. de la Meuse, baigne Ste-Ménehould, Vouziers, Attigny, Rhétel, Château-Porcien, Neufchâtel, Vailly, Soissons ; reçoit l'Aire, la Retourne, la Suippe, la Vesle, et se jette à Compiègne dans la Seine après un cours de 180 kil.

AISNE (dép. de l'), situé entre ceux du Nord, de la Somme, de l'Oise, de Seine-et-Marne, de la Marne, des Ardennes ; ch.-l., Laon. Il est formé d'une partie de la Picardie et de l'Ile-de-France. Superficie, 7,285 kil. carrés ; popul., 527,095 hab. On rencontre des collines et des vallons au N. E. et au S. ; partout ailleurs des plaines ondulées. L'Ourcq, la Somme, la Sambre, l'Escaut, ont leur source dans ce dép. ; l'Oise, l'Aisne, la Marne le traversent, ainsi que les canaux de Crozat, de St-Quentin. Beaucoup de blés et de bestiaux ; de grands bois, entre autres la forêt de Villers-Cotterets. Commerce étendu et actif. — Ce dép. a 5 arrond. (Laon, St-Quentin, Château-Thierry, Soissons, Vervins) ; 37 cant., et 840 comm. ; il fait partie de la 1re div. milit., et est dans le ressort de la cour royale d'Amiens.

AISSÉ (mademoiselle), née en Circassie, fut achetée à l'âge de 4 ans et demi d'un marchand d'esclaves par le comte de Ferréol, ambassadeur de France à Constantinople, homme corrompu, qui l'éleva avec soin et la consacra à ses plaisirs. Sa position dans la société et une réunion de circonstances bizarres et romanesques lui ont donné de la célébrité dans le dernier siècle. Elle mourut en 1733, à 38 ans. Elle a laissé des *Lettres* qui ont été publiées en 1787, 1 vol. in-18, avec des notes de Voltaire.

AIX, *Aquæ Sextiæ*, ville de France, ancienne capit. de la Provence, auj. ch.-l. d'un des arr. du dép. des Bouches-du-Rhône, sur la riv. d'Arc, à 30 kil. N. de Marseille ; 24,660 hab. Belles rues, plusieurs monuments (entre autres, hôtel-de-ville, cathédrale, grenier d'abondance, tour de l'Horloge) ; plusieurs promenades, l'Orbitelle, etc. Archev., académie universitaire, cour royale, école de droit, école spéciale de dessin, sociétés savantes, musée de tableaux et d'antiquités, cabinet d'histoire naturelle, riche biblioth. ; industrie assez active ; grand commerce d'huile (la meilleure de France, etc.). Il existe aux environs des eaux thermales autrefois fort célèbres. Aix fut fondée auprès de ces eaux vers 120 av. J.-C. par Sextius Calvinus, dont elle prit le nom. Florissante sous l'empire, ruinée par les Arabes (au temps de Charles Martel), elle fut restaurée par les comtes de Provence, qui en firent leur capitale. C'est là que naquirent la langue d'Oc et la littérature provençale. Tournefort, Adanson, Vanloo, Vauvenargues, d'Entrecasteaux, étaient nés à Aix. — L'arr. d'Aix a dix cant. (Berre, Gardane, Istres, Lambesc, Martigues, Peyrolles, Salon, Trets, plus Aix qui en forme 2), et compte 104,510 hab.

AIX, *Aquæ Gratianæ*, ville des États sardes (Savoie), près du lac du Bourget, à 13 kil. N. de Chambéry,

Eaux thermales en renom. Antiquités. C'est là qu'eut lieu la cession de la Savoie et de la Maurienne à Berold par Rodolphe, l'an 1000.

AIX (île d'), dans l'Océan, à 7 kil. de l'embouchure de la Charente (Charente-Inf.); place forte; 430 hab. Pêche; phare sur la pointe N. O.

AIX-D'ANGILLON, ch.-l. de cant. (Cher), à 8 kil. S. O. de Bourges; 1,200 hab. Antiquités romaines et restes d'un vieux château.

AIX-EN-OTHE, ch.-l. de cant. (Aube), à 26 kil. O. de Troyes; 1,670 hab. Filature de coton renommée.

AIX-LA-CHAPELLE, *Aachen* en allemand, *Aquis Granum* ou *Aquæ Grani* en latin, ville importante des États prussiens, dans la province Rhénane, ch.-l. du gouvernement d'Aix-la-Chapelle, jadis ville impériale, à 708 kil. N. E. de Paris, à 57 kil. S. O. de Cologne, par 3° 55' long. E., 50° 55' lat. N.; environ 40,000 hab. Evêché, cour d'appel, hôtel-de-ville magnifique, cathédrale célèbre bâtie par Charlemagne, plusieurs monuments modernes; gymnase, école de métiers; belle galerie de tableaux; nombreuses fabriques de draps et étoffes légères, d'aiguilles, épingles, etc. On voit à Aix-la-Chapelle le tombeau de Charlemagne et celui de l'empereur Othon III. On y conserve les reliques de Charlemagne, dites les *Grandes-Reliques*, qu'on ne montre au peuple que tous les sept ans et qui attirent depuis des siècles un grand nombre de pèlerins. Auprès de la ville sont des eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses fort en vogue. Cette ville fut fondée, selon la tradition, par le Romain Granus, sous Adrien, vers 124 de J.-C.; mais plus probablement vers 773, par Charlemagne, qui en découvrit les eaux dans une partie de chasse et y fit construire une chapelle: d'où son nom d'Aix (pour *Aquæ*) la Chapelle. Cet empereur en fit sa résidence habituelle et la capitale de tout son empire. Après lui, 36 empereurs s'y firent couronner. Elle resta ville libre et impériale juqu'en 1792 que Dumouriez s'en empara; prise et reprise depuis, elle resta aux Français de 1794 à 1814 et devint sous l'empire le ch.-lieu du département de la Roër. En 1814, elle fut donnée à la Prusse. On y signa deux traités célèbres: la paix de 1668 entre l'Espagne et Louis XIV, qui assura à la France la possession de la Flandre; la paix de 1748, qui termina la guerre de la succession d'Autriche. C'est aussi là qu'eut lieu en 1818 le congrès où la Sainte-Alliance abrégea le temps de l'occupation de la France. Il se tint à Aix-la-Chapelle plusieurs conciles. — Le gouvernement d'Aix-la-Chapelle est un des cinq gouvernements de la province Rhénane (Prusse); il a pour ch.-l. la ville de son nom et pour villes principales Burtscheid ou Borcette, Stolberg, Juliers, Duren, Eupen, Montjoie, Malmédy.

AIXE, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), à 10 kil. de Limoges; 2,645 hab.

AJACCIO, ch.-l. du dép. de la Corse, sur la côte O., à 873 kil. S. E. de Paris; 9,000 hab.; évêché, résidence du général commandant le dép.; place forte de troisième classe. Port grand, commode, mais trop large d'entrée et mal à l'abri des vents d'O. Cathédrale, ancien couvent des jésuites, casernes: commerce en vin, huile, corail. Elle était jadis à 2 kil. plus au N., mais elle n'a jamais été, comme on l'a cru, l'antique *Urcinium*: elle est au lieu actuel depuis 1435. Patrie de Napoléon. — L'arr. d'Ajaccio a 12 cantons (Bastelica, Bocognano, Evisa, Sainte-Marie, Piana, Salice, Sarri, Sarrola, Soccia, Vico, Zicavo, plus Ajaccio), 75 comm. et 46,383 hab.

AJAN, *Azania*, contrée de l'Afrique orientale, va le long des côtes de la mer des Indes, du fleuve Magadoxo au cap Gardafui, entre 2° et 30° de lat. N., et s'étend indéfiniment dans les terres. Ce pays est fort peu connu. La côte d'Ajan est en général stérile; on y trouve un peu de myrrhe et d'aromates.

AJAX, fils de Télamon et roi de Salamine, était, après Achille, le plus vaillant des princes grecs. Il combattit contre Hector pendant un jour entier, sans pouvoir décider la victoire. Il disputa à Ulysse les armes d'Achille; furieux de n'avoir pu l'emporter, il tomba dans un délire violent pendant lequel il égorgea un troupeau de moutons, croyant immoler les Grecs à sa vengeance. Ayant bientôt reconnu son erreur, il en fut si honteux qu'il se perça de son épée. La démence d'Ajax est le sujet d'une tragédie de Sophocle.

AJAX, fils d'Oïlée et roi des Locriens, est célèbre par son impiété. Il alla au siége de Troie, et après le sac de la ville, il fit violence à Cassandre dans le temple de Minerve. Lorsqu'il retournait en Grèce, la déesse irritée fit périr sa flotte par une tempête; il échappa cependant à la mort et se sauva sur un rocher, d'où il insultait encore les dieux, quand Neptune fendit le roc et l'engloutit dans les flots.

AKABA (Kalaat-el), *Asiongaber*, *Aïla* ou *Elath* des Orientaux, ville d'Arabie (Hedjaz), au fond d'un petit golfe que la mer Rouge forme au N. E., est dépendante de l'Égypte. Petit port, rendez-vous d'une partie des Musulmans égyptiens ou barbaresques qui entreprennent le pèlerinage de la Mecque. Akaba donne son nom à l'un des deux golfes terminaux de la mer Rouge, celui qui est le plus à l'E. — Il y a une autre Akaba dans l'intérieur de l'Arabie.

AKAKIA (Martin), professeur de médecine à l'université de Paris, médecin de François I, mort en 1551, a traduit Galien et a laissé quelques ouvrages de médecine. Il se nommait *Sans-Malice* et il changea son nom en celui d'*Akakia* qui en est la traduction grecque. — Voltaire, dans un de ses pamphlets les plus comiques (*Diatribe du docteur Akakia*), a désigné sous ce nom burlesque le président de l'académie de Berlin, Maupertuis.

AKALTSIKÉ ou AKISKA, ville de Russie asiatique (Géorgie), sur un affluent du Kour, à 183 kil. N. E. d'Erzeroum, par 40° 45' long. E., 41° 55' lat. N. est un des principaux entrepôts du commerce avec la Turquie; 4,500 maisons; célèbre mosquée d'Achmet. Cette ville a été cédée aux Russes en 1829, et était jadis chef-lieu d'un pachalik turc de même nom.—Le pachalik d'Akaltsiké ou Tcheldir comprenait une partie de l'Arménie et de la Géorgie turque; pays fertile, salubre, montueux; habité par des races diverses (Lazes, Kourdes, Géorgiens, ainsi que Turcs). Il appartient auj. en partie à la Russie.

AK-BACHI-LIMAN, ville de Turquie d'Europe (Roumélie), sur le détroit des Dardanelles, près de l'ancienne Sestos, pour laquelle on l'a prise à tort. et en face de l'anc. Abydos.

AKBAR (Mohammed), empereur mogol de l'Inde, né à Amerkat en 1542, descendait de Babour, issu lui-même de Tamerlan. Il monta sur le trône à 14 ans (1556), et eut à combattre, dans le cours d'un règne de 50 ans, des insurrections continuelles. Les soins de la guerre ne lui firent point perdre de vue les sciences et les arts, dont il fut le protecteur: il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province, et il fit rédiger sous ses yeux, par son grand-visir, Aboul-Fazel, un ouvrage qui renferme une description exacte et détaillée de l'Hindoustan. Akbar mourut en 1605, âgé de 63 ans. On le crut empoisonné. L'empire d'Akbar était compris entre l'Indus, le mont Himalaya, le golfe de Bengale et le Décan: sa capitale était Agrah.

AKBARABAD. *Voy.* AGRAH.

AKCHEHER, *Antiochia ad Pisidiam*, ville de Turquie d'Asie (Caramanie), par 29° 15' long. E., 38° 13' lat. N. Nombreux ruisseaux à l'intérieur. Superbe mosquée et collége de Bajazet. Ce sultan y mourut, dit-on, après y avoir été relégué par Tamerlan.

A-KEMPIS (Thomas), religieux, né vers 1380 au bourg de Kempen (diocèse de Cologne), d'où il tire

son nom, mort en 1471, entra en 1399 au monastère du mont Sainte-Agnès, près de Zwoll (Pays-Bas), prit l'habit religieux, devint sous-prieur de son ordre et donna l'exemple de la piété. Il s'occupait surtout de l'instruction des novices, et composa pour eux plusieurs ouvrages. On a de lui divers écrits ascétiques : *Soliloquium animæ, Vallis liliorum, Gemitus et suspiria animæ pœnitentis*, etc. On lui attribue communément le célèbre traité *De Imitatione Christi*, que d'autres donnent à F. Gerson. A-Kempis avait un talent calligraphique remarquable qui procurait à son couvent un assez bon revenu. On cite de lui une Bible en 4 vol. in-f. qui lui demanda quinze ans de travail. Quelques-uns prétendent qu'il ne fit que transcrire le livre de l'*Imitation*, et que c'est par une erreur grossière qu'on a pris pour le nom de l'auteur ce qui n'était que la signature du copiste. Les œuvres d'A-Kempis furent réunies pour la première fois vers 1475 (on ne trouve pas dans cette première édition l'*Imitation*), et depuis, en 1600, 1607, etc., à Anvers (avec l'*Imitation*). L'*Imitation de J.-C.* a eu plus de mille éditions diverses ; elle a été traduite dans toutes les langues, notamment en français, par P. Corneille (1656), Lemaistre de Sacy (1663), Gonnelieu (1727).

AKENSIDE (Mark), célèbre poëte anglais, né en 1721, à Newcastle, sur la Tyne, était fils d'un boucher. Il fut envoyé à l'université d'Edimbourg, où il étudia d'abord la théologie qu'il abandonna bientôt pour la médecine. Il exerça successivement comme médecin à Northampton, à Hampstead et à Londres, et devint membre de la Société royale et du collége des médecins. Il mourut en 1770. Tout en exerçant la médecine, il cultiva la poésie avec succès. L'ouvrage qui a fait sa réputation est le poëme didactique intitulé les *Plaisirs de l'Imagination*, écrit en vers blancs ; il l'avait composé dès l'âge de 23 ans ; il l'a depuis plusieurs fois retouché. Akenside a aussi laissé quelques dissertations de médecine qui sont estimées. Ses œuvres poétiques ont été réunies à Londres (1772), 1 vol. in-4°. Les *Plaisirs de l'Imagination* ont été traduits en français par d'Holbach, Amsterdam, 1769, et Paris, 1805.

AKERBLAD, archéologue suédois, fut attaché à l'ambassade suédoise à Constantinople, visita Jérusalem et la Troade (1792-97), fut chargé d'affaires à Paris (1800), et mourut à Rome en 1819. Il s'est surtout occupé d'antiquités égyptiennes ; on remarque parmi ses écrits deux lettres à M. de Sacy : la première *Sur l'écriture cursive copte* (1801), la deuxième *Sur l'inscription égyptienne de Rosette* (1802).

AKERMAN, ville de Russie. *Voy.* AKKERMAN.

AKH..... *Voy.* AK ou AC.

AKHALTSIKÉ. *Voy.* AKALTSIKÉ.

AK-HISSAR, c.-à-d. *Château-Blanc*, *Thyatira* chez les anciens, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), prov. de Saroukan, à 102 kil. N. E. de Smyrne. Importante chez les anciens, mais déchue. Une des premières églises chrétiennes. Bons vins. Son territoire produit le meilleur coton de l'Anatolie.

AKIBA, savant rabbin, né en Palestine, dans le Ier siècle de J.-C., se jeta dans le parti de Barcochébas, qui avait fait révolter les Juifs contre les Romains, fut pris et écorché vif, l'an 135 de J.-C. On prétend qu'il avait alors 120 ans. On lui attribue un livre sur la *Création*, ainsi qu'une grande partie de la *Mischna*, recueil de traditions antiques. On le regarde comme le père de la cabale.

AKKAR ou **AKKIAR**, *Demetrias*, ville de la Turquie d'Asie, en Syrie, à 35 kil. E. de Tripoli. Evêché maronite.

AKKERMAN ou **BIELGORODOK**, *Alba Julia*, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), à 48 kil. S. O. d'Odessa, par 28° 4' long. E., 46° 12' lat. N., sur un rocher, dans une baie du Dniestr, à 17 kil. de la mer Noire ; 15,000 hab. Port peu profond, fortifications ; immenses salines ; commerce. Traité de 1826 entre la Russie et la Turquie, pour confirmer la paix de Bucharest, et dont la violation par les Turcs a causé la guerre de 1828.

AKLAT, petite ville de la Turquie asiatique (Van), sur la côte N. O. du lac de Van ; 1,000 maisons. Noyers, pommiers ; climat froid. Prise par Djelal Eddin (1228) ; par Azzeddin, sultan de Roum (1 48) ; par les Turcs ottomans, un siècle après.

AKMYM, *Chemmis* ou *Panopolis*, ville de la Haute-Égypte, sur la rive droite du Nil, à 26 kil. N. O. de Djirdjeh. Catacombes aux environs ; ruines qui couvrent un espace immense et qui peut-être viennent de son beau temple d'Osiris, encore debout en partie ; grande manuf. de coton.

AKOUCHA, ville et petite contrée de la Russie asiatique, dans le Caucase, habitée par les Lesghis.

AKSAI, riv. de la Russie asiatique, sort du Caucase, traverse le lac Tchouval, et se jette par quatre bouches dans la mer Caspienne. Elle formait jadis la limite de la Russie et de l'Iran.

AK-SERAI, *Garsaura*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), sur l'Eusdent, à 133 kil. O. de Kaisarieh, ch.-l. d'un livah. Château fort, jardins. — Le livah d'Ak-Séraï est dominé au S. par les monts Foudhal Baba, et baigné par l'Eusdent. Il a un grand lac salé, dit lac d'Ak-Séraï, qui approvisionne de sel presque toute l'Asie-Mineure.

AKSOU, c.-à-d. *Eau blanche*, ville principale de la petite Boukarie, par 41° 9' lat. N., 76° 52' long. E. ; résidence du commandant de toutes les troupes de cette division, et d'un chef indigène, vassal de la Chine. Le fertile canton environnant et la riv. qui le traverse se nomment aussi Aksou.

AKTAMAR, île et fort de la Turquie asiatique (Van), sur la côte E. du lac de Van. Près de là est un monastère bâti en 653, résidence d'un des quatre patriarches d'Arménie (le patriarcat date de 1113).

AKTOUBA, bras de la rive gauche du Volga, s'en sépare à 20 kil. N. de Tsaritsin, et se perd dans la mer Caspienne à Krasnoï-Iar.

AL, c.-à-d. *le*, est le commencement de beaucoup de noms arabes tirés de la qualité par laquelle se signalaient certains personnages, comme Al-Mansor, Al-Mamoun, etc. *Voy.*, pour les noms qui ne seraient pas ici, le mot qui suit *al*.

ALABAMA, riv. des États-Unis, sort des monts Alleghany, court du N. au S., parcourt l'état auquel elle donne son nom, se réunit au Tombeckbi pour former la riv. Mobile, et se jette dans le golfe du Mexique par la baie Mobile.

ALABAMA, un des états de l'Union, situé au S., entre ceux de Tenessée au N., de Géorgie à l'E., de Mississipi à l'O., et le golfe du Mexique au S., par 87-91° de long. O., 30-35° de lat. N., a pour capit. Tuscaloosa, et pour villes principales Mobile, Cahawba, Montgommery, Saint-Étienne. Il est partagé en 36 comtés. On y comptait 143,000 hab. en 1820 ; il y en avait en 1830 près de 310,000. Le climat très varié permet d'y cultiver à la fois la canne à sucre et les céréales ainsi que les autres plantes de nos contrées. On y trouve plusieurs peuplades indigènes : Alabamas, Cherokis, Criks, Chactas, etc. L'Alabama n'a été admis qu'en 1819 au nombre des états.

ALACHAN (monts), chaîne secondaire de l'Altaï, longe le côté O. de la grande courbure du Hoang-Ho.

ALACHEHR, *Philadelphia*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 124 kil. E. de Smyrne ; résidence d'un évêque grec ; 6,000 hab. Belle cathédrale grecque, mosquées. Quelque industrie, étoffes en coton, teintures ; eau minérale aux environs. — Fondée par Attale II, roi de Pergame.

ALACOQUE (Marie), née en 1647 à Lauthecour, près d'Autun, se voua de très bonne heure à la vie religieuse, et devint célèbre par ses extases, ses visions et ses prédictions. Ayant été guérie d'une

paralysie, elle attribua sa guérison à la Vierge, et substitua désormais le nom de Marie à celui de Marguerite qui était son vrai nom. Elle a composé un petit ouvrage mystique intitulé *La dévotion au Cœur de Jésus* (publié par le P. Croiset en 1698), qui fit instituer la fête du Cœur de Jésus. Elle mourut en 1690 ; elle avait prédit avec précision le jour de sa mort. J.-Jos. Languet a publié sa vie, Paris, 1729, in-4.

ALA-DAGH, mont. de la Turquie d'Asie (Anatolie), répond à l'*Olympe* de Galatie des anciens et donne naissance à la riv. d'Ala-Dagh. *Voy.* TAURUS.

ALADIN ou **ALOADIN**, dont le vrai nom est Ala-Eddyn, l'un des princes connus sous le nom de *Vieux de la Montagne*, régnait sur une secte d'Ismaéliens appelés *Assassins*, et monta sur le trône vers 1221. Les assassinats qu'il faisait commettre par ses disciples rendirent son nom si terrible, que les rois ses voisins et plusieurs princes chrétiens lui envoyèrent de grands présents pour se soustraire à ses poignards. Saint Louis, loin de s'effrayer des menaces de ce despote, l'obligea, lorsqu'il se rendit en Palestine, à lui envoyer des ambassadeurs avec des présents.

ALADIN OU ALA-EDDYN-KAIKOBAD, sultan de Konieh ou Iconium, 1219-1237, de la dynastie des Seldjoucides, se rendit célèbre par ses guerres contre le soudan d'Égypte et par la conquête de l'Anatolie. Il fut vaincu par les Tartares vers la fin de son règne.

ALAGOAS ou **VILLA DA MAGDALENA**, petite ville du Brésil, prov. de Pernambouc, sur le lac Manguaba. Commerce en canne à sucre, tabac, bois de construction ; 14,000 hab.

ALAGON, riv. d'Espagne et de Portugal, baigne Plasencia, Coria, et se jette dans le Tage, à 6 kil. d'Alcantara.

ALAIA ou **ALANIEH**, ville de la Turquie asiatique (Adana), délabrée, peu forte, presque sans commerce ; rade vaste, mais peu sûre ; ch.-l. de livah.

ALAÏA OU ALANIEH (livah d'), dans le pachalik d'Adana, entre la Caramanie, l'Anatolie, le livah de Selefkeh, et la mer, est limité au N. par le Taurus.

ALAIGNE, ch.-l. de cant. (Aude), à 10 kil. de Limoux : 6,666 hab.

ALAIN, nom de plusieurs ducs et comtes de Bretagne, dont on trouvera la chronologie à l'article BRETAGNE.

ALAIN DE L'ISLE, *Alanus de Insulis*, surnommé *le Docteur universel*, né vers le milieu du XIIe siècle, à l'Isle (soit dans le Comtat Venaissin, soit dans le Bordelais, ou, selon d'autres, à Lille en Flandre), mort en 1203, enseigna la théologie à l'université de Paris avec un grand succès, et essaya de prêter à la philosophie le langage et les agréments de la poésie. Il se retira à la fin de sa vie dans la maison de Cîteaux. Alain a laissé un assez grand nombre d'écrits en prose et en vers, qui ont été recueillis par le P. Charles de Visch, Anvers, 1654, in-f. Les plus connus sont l'*Anti-Claudien*, poëme philosophique ; le *Livre des Paraboles*, en latin, traduit en français par Antoine Vérard, Paris, 1492. — On croit qu'il exista vers le même temps un autre Alain de l'Isle, mais qui n'écrivit que sur la théologie.

ALAIN CHARTIER. *Voy.* CHARTIER.

ALAIN (Guillaume), cardinal anglais. *Voy.* ALLEN.

ALAINS, *Alani*, peuple scythe, errait avec ses troupeaux dans les vastes steppes au N. du Caucase (les gouvernements russes actuels du Caucase et d'Astrakan), lorsque les Huns fondirent sur eux, en soumirent la plus grande partie et les entraînèrent à leur suite dans leurs expéditions, tandis que le reste s'enfuit dans les gorges du Caucase (où il vit encore sous le nom d'Ossètes), ou bien alla se joindre aux Vandales. Unis ensuite aux Suèves, les Alano-Vandales opérèrent la grande invasion des Gaules (408-410) ; puis ils passèrent en Espagne, où bientôt ils disparurent après avoir été battus par Vallia, roi des Visigoths (418).

ALAIS, *Alesia*, ch.-l. d'arr. (Gard), sur le Gardon, à 38 kil. N. O. de Nismes ; 13,566 hab. Industrie assez active, commerce de rubans. Aux environs, source minérale, houille, grandes mines de fer. Ville très ancienne, protestante ; elle fut soumise par Louis XIII, en 1629 ; Louis XIV en fit un évêché et y bâtit un fort après la révocation de l'édit de Nantes. — L'arr. d'Alais a 9 cantons (Anduze, Barjac, Genolhac, Ledignan, St-Amboix, St-Jean-du-Gard, St-Martin-de-Valgagne, Vezenobre, plus Alais), et 83,091 hab.

ALAKANANDA, riv. de l'Inde, s'unit au Bagirathi à Devaprayaga pour former le Gange.

ALALCOMÈNE, bourg de Béotie, sur le lac Copaïs : on y plaçait la naissance de Minerve.

ALAMANNI, peuple germain. *Voy.* ALEMANNI.

ALAMANNI (Luigi), célèbre poëte italien, né à Florence en 1495, mort en 1556, fut obligé de quitter sa patrie pour être entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Jules II) qui gouvernait alors à Florence, et se retira en France auprès de François I, qui l'accueillit fort bien et le chargea même d'une ambassade auprès de Charles-Quint. Il a composé plusieurs grands poëmes : *la Coltivazione*, en 6 chants, Paris, 1546 ; *Girone il Cortese* (Giron le Courtois), en 24 chants, Paris, 1548 ; *l'Avarchide* ou le *Siége de Bourges* (*Avaricum*), en 24 chants, Florence, 1570 ; quelques pièces de théâtre, et un grand nombre d'épigrammes et de poésies diverses, réunies sous le titre d'*Opere Toscane*, 2 vol. in-8, Lyon, 1532. Le principal fondement de sa réputation est *la Coltivazione* (l'*Agriculture*), poëme imité des *Géorgiques*.

ALAMBRA. *Voy.* ALHAMBRA.

ALAMOS, ville du Mexique (Sonora et Cinaloa), à 175 kil. N. O. de Cinaloa ; 8,000 hab. Riches mines d'argent.

ALAMOUT, fort de Perse, à l'O. de Kazbin, entre Sinn et Soultanieh, dans une position rendue inexpugnable par d'immenses travaux, fut fondé vers 868 de J.-C., et devint le ch.-l. des Assassins. Il fut pris et détruit par Houlagou.

ALAND (archipel d'), dans la mer Baltique, à l'entrée du golfe de Bothnie. Jadis à la Suède, appartient à la Russie depuis 1808. Il a une haute importance politique et militaire. — L'île d'Aland proprement dite est située par 17° 36' long. E., 60° 15' lat. N., et a 39 kil. sur 31 ; 13,000 hab.

ALARCON, bourg d'Espagne, à 62 kil. S. E. de Cuença, sur un rocher. Jadis forteresse importante.

ALARCOS, lieu d'Espagne, dans la N.-Castille, près de Calatrava, est célèbre par une bataille où Alphonse IX, roi de Castille, fut défait par Yakoub l'Almohade (1195).

ALARIC I, roi des Visigoths (382-412), s'unit d'abord aux Romains pour repousser une invasion des Huns (394) ; puis vint, à l'instigation de Rufin, fondre sur l'empire après la mort de Théodose-le-Grand (395), dévasta les provinces situées au S. du Danube, et menaça Constantinople. Repoussé par Stilicon, il se jeta sur l'empire d'Occident, se fit céder par le faible Honorius l'Espagne et une partie des Gaules, entra en Italie (409), et assiégea trois fois Rome ; il se contenta les deux premières fois de lever d'énormes contributions ; la troisième, il prit la ville d'assaut et la mit au pillage (410). Il se disposait à faire la conquête de la Sicile, lorsque la mort le surprit à Cosenza (412).

ALARIC II, roi des Visigoths (484-507), fils d'Euric, régnait sur l'Espagne et sur la partie de la Gaule comprise entre le Rhône et les Pyrénées. Clovis lui déclara la guerre, le battit à Vouillé et le tua de sa propre main (507). Alaric avait donné à ses sujets un code connu sous le nom de *Code d'Alaric*, qui est en grande partie extrait du *Code Théodosien*.

ALASKA, presqu'île de l'Amérique russe ; très

longue ; se lie aux îles Aleutiennes. Comptoir russe pour les pelleteries.

ALATAMAHA, riv. des Etats-Unis (Géorgie), se forme de deux branches, l'Oakmulgee qui baigne Hartford, l'Oconee qui vient de Milledgeville. Elle arrose la Géorgie, passe par le fort James et Darien, et tombe près de là dans l'océan Atlantique.

ALATRI, *Alatrium*, ville de l'État ecclésiastique, à 23 kil. N. O. de Frosinone, sur une colline; 9,000 hab. Evêché.

ALATYR, riv. de Russie, sort du gouvernement de Nijnei-Novgorod, et se jette après 220 kil. de cours dans la Soura près de la v. d'Alatyr.—Ville de Russie d'Europe, à 180 kil. N. O. de Simbirsk; 3,000 hab. Elle est en bois. Grand commerce de grains.

ALAVA, petite province d'Espagne, une des trois provinces basques, entre la Biscaye, la Navarre et la Vieille-Castille, fait partie de l'intendance de Vittoria, et a Vittoria pour ch.-l. Longtemps indépendante, l'Alava se réunit en 1200 à la couronne de Castille, sous Alphonse VIII, mais à la condition de conserver ses priviléges.

ALAZEIA (monts), chaîne de Russie asiatique (Irkoutsk), branche principale des Stanovoï Krebet, s'étend du S. au N. sur un espace de 900 kil. jusqu'à la mer Glaciale, et donne naissance à une riv. du même nom, qui se jette dans la mer glaciale.

ALBA, ville du Latium. *Voy.* ALBE-LA-LONGUE.

ALBA, ville de Lusitanie. *Voy.* ELVAZ.

ALBA, riv. de Gaule, auj. l'*Aube*. *Voy.* AUBE.

ALBA, *Alba Pompeia*, ville des Etats sardes, à 40 kil. S. E. de Turin, 7,000 hab. Patrie de Pertinax.

ALBA AUGUSTA OU ALBA HELVIORUM. *Voy.* APS.

ALBA GRÆCA, ville de la Dacie. *Voy.* BELGRADE.

ALBA INGAUNORUM, ville de la Gaule Cisalpine. *Voy.* ALBENGA.

ALBA JULIA. *Voy.* AKKERMAN et CARLSBOURG.

ALBA DE TORMÈS, ville d'Espagne (Salamanque), à 20 kil. S. E. de Salamanque, sur le Tormès. Là était le château du duc d'Albe. Bataille entre les Espagnols et les Français (1809).

ALBACÈTE, ville d'Espagne (Murcie), à 12 kil. N. O. de Chinchilla ; 7,000 hab. Vin, safran.

ALBAGH, ville de la Turquie d'Asie (Van), sur un affluent du Grand-Zab; là eut lieu le martyre de saint Barthélemy, selon les Arméniens.

ALBAIN (mont), *Albanus mons*, petite mont. du Latium, à 23 kil. N. E. de Rome. Albe était bâtie le long de ce mont. Les consuls allaient chaque année y offrir un sacrifice à Jupiter Latiaris au nom des 30 villes de la confédération latine.

ALBAN ou **ALBAING**, ch.-l. de cant. (Tarn), à 12 kil. S. E. d'Alby ; 3,000 hab. ; place forte au XVe siècle. Mine de fer.

ALBAN (saint), le plus ancien martyr de l'Angleterre, né à Vérulam. Il avait servi dans les armées de Dioclétien ; ayant embrassé le christianisme à son retour en Angleterre, il fut mis à mort l'an 286, ou, selon d'autres, 296. On éleva en son honneur un monastère d'où la ville moderne de Saint-Alban a tiré son nom.

ALBANE (l'), François Albani, célèbre peintre italien, qu'on a surnommé *le Peintre des Grâces*, *l'Anacréon de la peinture*, né à Bologne en 1578, d'un marchand de soie, mort en 1660, à 83 ans, se forma d'abord dans sa ville natale, puis alla à Rome et devint le rival du Dominiquin et du Guide. Il excellait surtout dans les peintures gracieuses, comme celles de femmes, d'anges ou d'enfants. On dit que, marié à une fort belle femme qui lui donna douze enfants également remarquables par leur beauté, il eut le bonheur de trouver dans sa propre famille ses plus beaux modèles. Ayant vécu fort longtemps, son talent déclina dans la seconde moitié de sa vie, et il eut le chagrin de se voir surpasser par ses rivaux, surtout par Annibal Carrache. On lui reproche un peu de mollesse et de monotonie. Ses chefs-d'œuvre sont les *Amours de Vénus et d'Adonis*, gravés par Audran ; la *Toilette et le triomphe de Vénus* ; les *Quatre Éléments*, etc. Il a traité aussi un grand nombre de sujets de piété.

ALBANI, illustre famille de Rome, originaire de l'Albanie, d'où elle fut chassée par les Turcs, a fourni à l'église un grand nombre de prélats distingués, dont le plus célèbre est Jean-François Albani, devenu pape en 1700, sous le nom de Clément XI (*Voy.* ce nom). — Clément XI laissa plusieurs neveux qui devinrent cardinaux et qui jouèrent un rôle assez important : Annibal Albani, né en 1682, mort en 1751, évêque d'Urbin ; — Alexandre Albani, frère d'Annibal, né à Urbin en 1692, mort en 1779, connu par son goût pour les arts et par sa célèbre villa, dite *villa d'Albani*, où il avait rassemblé des chefs-d'œuvre de toute espèce ; — Jean-François Albani, né en 1720, mort en 1809, évêque d'Ostie. Il prit parti contre les Français à leur entrée en Italie ; il fut en conséquence forcé de quitter Rome, et son palais fut pillé. — Un autre cardinal de cette famille, Joseph Albani, neveu de Jean-Franç., né en 1750, fit partie du sacré collége depuis 1801, fut chargé d'affaires à Vienne (1796), puis secrétaire des brefs et légat du pape à Bologne (1824), et enfin commissaire apostolique des quatre légations : on l'accuse de quelques violences. Il mourut dans un âge très avancé, vers 1840.

ALBANI (Franç.), peintre. *Voy.* l'ALBANE.

ALBANIE, *Albania*, auj. *Chirvan* et *Daghestan*, nom donné par les anciens à une contrée de l'Asie supérieure, entre la mer Caspienne et l'Ibérie. Région montueuse et presque sauvage. Ce pays fit nominalement partie de l'empire perse, de celui des Parthes, puis du roy. d'Arménie.—Il y avait une ville d'Albanie (auj. *Holna*) sur les confins de l'Assyrie et de la Médie.

ALBANIE, nom donné jadis à toute l'Ecosse, et plus tard à une prov. de ce pays. *Voy.* ALBANY.

ALBANIE, l'ancienne *Épire* et partie mérid. de l'*Illyrie*, région de la Turquie d'Europe, bornée au N. par la Bosnie et le Montenegro, à l'O. par la mer Adriatique, à l'E. par la Roumélie, au S. par la Livadie, dépend de l'eyalet ou pachalik de Roumélie, et a pour villes principales Scutari, Janina, Tricala, Avlone, Ochrida, Croïa. C'est un pays montagneux (d'où son nom d'*Alb* ou *Alp*, c.-à-d. montagne, en celtique). Les Albanais sont nommés par les Turcs *Arnauts*, et se donnent à eux-mêmes le nom de *Skipetars*. C'est un peuple belliqueux, mais indocile. Ils forment le noyau des armées ottomanes et vendent leur sang à l'étranger. — L'Albanie, sous le nom d'Épire, obéit successivement aux rois d'Épire, de Macédoine, aux Romains, aux empereurs d'Orient. A partir du XIe siècle, les Normands de Naples, les Vénitiens, les Hongrois envahirent ce pays et y formèrent de petits états ; les Turcs y entrèrent en 1435 ; ils en furent chassés par le vaillant Scanderberg (1444), mais ils ne tardèrent pas à y rentrer et à s'en rendre maîtres ; toutefois les Albanais n'ont jamais été complétement soumis. Plusieurs des beys chargés de les gouverner ont profité de leurs dispositions belliqueuses et indépendantes pour se révolter contre la Porte. Le plus célèbre est le fameux Ali, pacha de Janina.

ALBANIE VÉNITIENNE, c.-à-d. possessions vénitiennes en Albanie. C'étaient vers 1448 les villes et territoires de Duras, Scutari, Larta. En outre, à la mort de Scanderberg, presque toute la principauté de Croïa échut aux Vénitiens. Ils cédèrent aux Turcs Scutari et Croïa en 1479, Duras en 1502 ; mais ils gardèrent Larta, conquirent Prevesa en 1684, et, par la paix de Passarovitz (1718), acquirent Voinizza et Butrinto.

ALBANIENNES (portes), *Albanicæ portæ* ou *pylæ*, passage qui conduisait du Caucase dans l'Albanie asiatique. C'est aujourd'hui le défilé de Derbend.

ALBANO, ville de l'Etat ecclésiastique, à 20 kil. S. E. de Rome, près d'un lac de même nom. Evêché.

Bons vins; tombeaux prétendus d'Ascagne, des Horaces. Cette ville s'est formée autour d'une maison de campagne du grand Pompée, dite *Albanum*.

ALBANO (lac d'), petit lac de l'État ecclésiastique, à 20 kil. environ au S. E. de Rome, a 1 kil. de tour et 331 mètres de profondeur. Il paraît n'être qu'un cratère de volcan éteint. Sur ses bords, on remarque plusieurs monuments, et un magnifique canal creusé à travers une mont. pour l'écoulement des eaux du lac.

ALBANUS MONS. *Voy.* mont ALBAIN et MONTAUBAN.

ALBANY ou ALBAIN, nom donné primitivement à toute l'Ecosse, puis à un duché formé dans la partie septentrionale de ce pays. Les fils des rois d'Ecosse portaient souvent le titre de ducs d'Albany. (*Voy.* ci-après l'article historique).

ALBANY, ville des Etats-Unis, ch.-l. de l'état de New-York, sur la rive droite de l'Hudson, à 142 kil. N. de New-York, donne son nom à un comté; 16,000 hab. Ville bien bâtie, beaux monuments; capitole ou palais de l'état, banque, musée, hôpital, nouvelle prison, quais, théâtre, arsenal. Quelques établissements littéraires (société des arts, société d'agriculture, *Albany institute*). Commerce actif: Albany est sous ce rapport la première ville de l'état après New-York. Les goëlettes remontent l'Hudson jusqu'à Albany. C'était d'abord un simple fort, bâti par les Hollandais en 1614.—Plusieurs comtés et districts des Etats-Unis portent aussi le nom d'Albany.

ALBANY, district de la colonie anglaise du Cap, au S. E., et sur la mer, a pour villes principales Graham et Bathurst.

ALBANY (ducs d'). Ce nom a été porté par plusieurs princes de la famille royale d'Ecosse. Robert Stuart-le-Jeune, premier duc d'Albany, 1402, et fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut régent du royaume après la mort de Robert III, 1406, et mourut en l'année 1420. Cette première branche des ducs d'Albany s'éteignit en la personne de Henri Stuart, mort vers 1460. — Une seconde eut pour chef Alexandre Stuart, duc d'Albany, second fils de Jacques II, roi d'Ecosse. Il fut exilé par son frère Jacques III, et mourut en France, 1485. — Jean Stuart, fils du précédent et dernier duc d'Albany, s'attacha à Louis XII qu'il accompagna à Gênes. Rappelé en Ecosse, il devint gouverneur de ce royaume en 1516, mais il le quitta pour suivre François I en Italie. Après la bataille de Pavie, il revint en France, où il mourut en 1536.

ALBANY (le comte d'), nom que prit le prétendant au trône d'Angleterre. *Voy.* STUART (Charles-Edouard).

ALBANY (comtesse d'), de la famille noble des Stolberg, de Mons en Hainaut, épousa en 1772 Charles Stuart, dit le *Prétendant*; mais cette union fut malheureuse, et elle quitta le prince en 1788. Elle vécut depuis avec Alfieri, à qui sa beauté et son esprit avaient inspiré la plus vive passion, et qu'elle épousa, dit-on, secrètement après la mort du comte d'Albany. Alfieri étant mort en 1803, la comtesse d'Albany se retira à Florence où elle mourut en 1824. *Voy.* ALFIERI.

AL-BARETOUN. *Voy.* BARETOUN.

ALBAY, ville de l'île Luçon, dans la partie espagnole, par 12° 28' lat. N., 121° 27' long. E., donne son nom à une province de l'île. Elle a été rebâtie depuis peu, après avoir été détruite en 1814 par une éruption de l'Albay, volcan très actif situé dans son voisinage.

ALBE ou ALBE-LA-LONGUE, *Alba Longa*, ville du Latium, à quelques kil. au S. E. de Rome, s'étendait le long du mont Albain. On en rapporte la fondation à Ascagne, fils d'Enée, qui y régna 8 ans (vers 1144-1136 av. J.-C.). On donnait à ce prince treize successeurs qui auraient régné 296 ans et dont l'existence est fort problématique. On ajoute que la population surabondante d'Albe donna naissance à beaucoup de villes latines, et qu'Albe est la mère de Rome. L'an 89 après la fondation de Rome, Albe fut prise et détruite par les Romains. *Voy.* TULLUS HOSTILIUS). — Le vin d'Albe, c.-à-d. des campagnes voisines, était fort estimé à Rome. On vantait aussi les pierres d'Albe. C'est en pierres d'Albe que sont construits les fondements du Capitole. — Pour le lac d'Albe, auj. lac d'Albano, *voy.* ALBANO.

ALBE, ville d'Espagne, *Voy.* ALBA DE TORMÈS.

ALBE JULIE. *Voy.* AKKERMAN.

ALBE JULIE OU INFÉRIEURE. *Voy.* CARLSBOURG OU UNTERWEISSEMBOURG.

ALBE ROYALE. *Voy.* STUHLWEISSEMBOURG.

ALBE SUPÉRIEURE. *Voy.* OBERWEISSEMBOURG.

ALBE (Fern. Alvarez de Tolède, duc d'), général et homme d'état sous Charles-Quint et Philippe II, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Parvenu après de longs services au commandement en chef des armées impériales, il déploya des talents supérieurs qu'on n'avait pas soupçonnés jusque-là, gagna en 1547 sur l'électeur de Saxe la bataille de Mühlberg, et remporta plusieurs avantages en Lorraine sur les Français, et en Italie sur le pape. Il fut nommé vers 1566 gouverneur des Pays-Bas pour Philippe II, avec le titre de vice-roi, et investi d'un pouvoir absolu afin de réprimer les troubles qu'avaient excités les persécutions religieuses dont ces peuples avaient à gémir; il établit, sous le titre de *conseil des troubles*, un tribunal qui déploya tant de cruauté qu'on ne l'appela que le *conseil de sang*, et qu'il fit soulever tout le pays. Il remporta de grands avantages sur les Flamands insurgés, à la tête desquels s'était mis le prince d'Orange: mais il ne put les réduire entièrement; et dégoûté d'une lutte perpétuelle, il finit par demander lui-même son rappel (1573). Il quitta ce malheureux pays au bout de sept ans, après l'avoir hérissé de forteresses et inondé de sang: il se vantait d'avoir livré au bourreau plus de 18,000 victimes. A son retour en Espagne il resta pendant quelque temps en disgrâce; il fut même exilé par suite d'une intrigue de cour; mais en 1581, Philippe le rappela pour le mettre à la tête d'une armée qu'il envoyait en Portugal. Le duc d'Albe réussit à soumettre le pays et s'empara de Lisbonne, mais il y commit de nouvelles cruautés qui souillèrent sa victoire. Il mourut peu après cette expédition, en 1582, à 74 ans. Sa vie a été publiée à Paris, 2 vol. in-12, 1698. Le nom sous lequel il est connu lui vient d'un château qu'il possédait à Albe ou Alba de Tormès, en Espagne.

ALBECK, vill. de Wurtemberg, à 10 kil. N. E. d'Ulm. Combat où Mack et 25,000 Autrichiens furent défaits par 6,000 Français en 1805.

ALBEMARLE, *Albamarla*, ville et duché de Normandie, auj. AUMALE (*Voy.* ce nom). Le titre de duc d'Albemarle s'est conservé en Angleterre; mais il n'est plus que nominal, depuis que la ville d'Aumale a été enlevée à Richard d'Angleterre par Philippe-Auguste, en 1194.

ALBEMARLE, comté des États-Unis (Virginie), près des monts Blue-Ridge, a pour ch.-l. Charlottesville. —On donne aussi le nom d'Albemarle à une petite baie voisine du comté, formée sur la côte E. de la Nouvelle-Caroline par l'embouchure du Roanoker.

ALBEMARLE (Arn. J. Van KEPPEL, comte d'), né dans la Gueldre en 1669, mort en 1718, fut le favori de Guillaume III, qui le combla d'honneurs. Après la mort de ce roi il devint général des troupes hollandaises, et combattit dans les dernières guerres du règne de Louis XIV. Il fut fait prisonnier à Denain, où il se laissa forcer dans ses lignes, en 1712.

ALBEMARLE (MONK, duc d'). *Voy.* MONK.

ALBENGA, *Albium Ingaunum* ou *Albingaunum*, ville des États sardes, à 64 kil. S. O. de Gênes, sur la Centa. 4,000 hab. Evêché. Patrie du tyran Proculus. Albium Ing. était la capit. des *Ingauni*.

ALBERGATI CAPACELLI (le marquis François),

littérateur italien, né à Bologne vers 1740, mort en 1806, fut sénateur dans sa patrie. D'une imagination fougueuse, il se laissa entraîner aux plus blâmables excès, et fit le malheur de sa famille. On a de lui des *Nouvelles morales*, 1783, et des *Comédies*, 1784, qui figurent au nombre des ouvrages licencieux de l'Italie. La plus estimée est *le Préjugé du faux honneur*.

ALBÉRIC I, gentilhomme lombard, fut fait marquis de Camerino par Bérenger I. Il épousa Marozia, dame romaine, qui s'était emparée du château Saint-Ange et qui dominait sur Rome. Il fit la guerre aux Sarrasins, et fut massacré par les Romains en 925, pour avoir appelé les Hongrois en Italie.

ALBÉRIC II, de Camerino, fils d'Albéric I et de Marozia, porta le titre de premier baron de Rome, fut reconnu en 932 seigneur de cette ville, après en avoir chassé Hugues de Provence, roi d'Italie; il gouverna vingt-trois ans cette capitale. — Son fils Octavien Albéric lui succéda, et devint pape sous le nom de Jean XII. *Voy.* ce nom.

ALBÉRIC, religieux de l'ordre de Cîteaux, et moine de l'abbaye des Trois-Fontaines, vivait au milieu du XIII[e] siècle. Il a laissé une Chronique qui va depuis la création jusqu'à l'année 1241. Leibnitz l'a fait imprimer dans ses *Accessiones historicæ*.

ALBÉRIC DE ROMANO, podestat de Trévise au XIII[e] siècle, s'attacha, comme son frère Eccelin III le Féroce, podestat de Vérone, au parti gibelin, et le fit triompher un moment dans l'Italie septentrionale, même après la mort de Frédéric II. Mais en 1255 le pape Alexandre IV, chef du parti guelfe, prêcha une croisade contre la puissante famille des Romano. Eccelin fut vaincu et tué à la bataille de Cassano en 1259; Albéric, enveloppé dans la ruine de son frère, fut massacré avec tous ses enfants l'année suivante.

ALBÉRIC, chroniqueur. *Voy.* ALBERT D'AIX.

ALBÉRONI (Jules), premier ministre du roi d'Espagne Philippe V, né en 1664, était fils d'un jardinier des environs de Parme. Il dut sa fortune au duc de Vendôme qu'il connut pendant les guerres d'Italie, et auquel il sut plaire par son esprit vif et enjoué. Il suivit ce seigneur en France, puis en Espagne, où il se fit connaître avantageusement du roi Philippe V. Le duc de Parme l'ayant nommé son agent politique à Madrid, il réussit à marier une princesse de la famille du duc, Élisabeth Farnèse, au roi d'Espagne, et à faire éloigner la princesse des Ursins, qui avait été jusque-là toute puissante. La jeune reine le fit nommer cardinal, grand d'Espagne, et premier ministre, 1715. Albéroni forma dès lors de vastes desseins en faveur de l'Espagne, voulut mettre Philippe V sur le trône de France, et mit toute l'Europe en mouvement. Mais le duc d'Orléans, alors régent, s'étant ligué contre lui avec le roi d'Angleterre, déjoua tous ses projets: il porta la guerre en Espagne, remporta plusieurs avantages sur terre et sur mer, et n'accorda la paix à Philippe V qu'à la condition qu'Albéroni serait renvoyé. En conséquence, le premier ministre reçut du roi qu'il avait servi avec tant de zèle l'ordre de quitter l'Espagne (1[er] décembre 1720). Après avoir quelque temps erré de ville en ville, réduit à se cacher pour conserver sa vie, il se rendit à Rome, où le pape Innocent XII fit examiner sa conduite, et il se vit condamné à quatre ans de réclusion. En 1723, il fut rétabli dans tous ses droits de cardinal, et jouit d'une assez grande faveur à la cour de Rome jusqu'à sa mort, arrivée en 1752; il était dans sa 87[e] année.

ALBERSTROFF, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 20 kil. N. E. de Château-Salins; 600 hab.

ALBERT ou ANCRE, ville du dép. de la Somme. *Voy.* ANCRE.

ALBERT. Ce nom a été porté par plusieurs personnages des maisons les plus importantes, telles que celles d'Autriche, de Bavière, de Saxe et de Brandebourg. Nous ne citerons que ceux qui ont joué un rôle historique.

ALBERT I, duc d'Autriche, et empereur d'Allemagne, né en 1248, était fils de Rodolphe de Habsbourg. Il eut pour concurrent à l'empire Adolphe de Nassau, qu'il vainquit et tua à la bataille de Gelheim en 1298. Il eut de violents démêlés avec le pape Boniface VIII, au sujet de son élection; mais il sut forcer ce pontife à le reconnaître. Ce fut sous son règne que la Suisse, révoltée par la tyrannie de Gessler, son lieutenant, se rendit indépendante. (*Voy.* TELL.) Il périt en 1308, assassiné par des conjurés, à la tête desquels était le prince Jean, son neveu, qu'il avait dépouillé de son patrimoine. L'histoire a classé cet empereur parmi les oppresseurs des peuples.

ALBERT II, duc d'Autriche, surnommé *le Sage*, 4[e] fils du précédent, succéda à son père dans ses états héréditaires d'Autriche, mais n'aspira point à l'empire d'Allemagne. Il fut battu par les Suisses à la bataille de Morgarten. Il mourut en 1358. — Pour l'empereur Albert II, *voy.* ci-après ALBERT V.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils du précédent, cultiva les sciences et les arts, protégea les lettres, et fonda des chaires de mathématiques et de théologie dans l'université de Vienne. Mort en 1395.

ALBERT IV, dit *le Pieux*, duc d'Autriche, fils du précédent, fit le pèlerinage de la Terre-Sainte, et mena, à son retour, la vie d'un anachorète. Retiré dans un couvent de chartreux, il s'y faisait appeler le *frère Albert*, et remplissait rigoureusement tous les devoirs monastiques. Mort en 1404.

ALBERT V, duc d'Autriche et empereur d'Allemagne, connu comme empereur sous le nom d'Albert II, surnommé *le Magnanime*, était fils d'Albert IV. Il succéda d'abord à son père dans ses états héréditaires d'Autriche; puis il devint successivement, et par élection, roi de Bohême, de Hongrie, et enfin empereur en 1438. Il fit adopter par la diète de Mayence les résolutions du concile de Bâle, qui tendaient à réprimer les empiètements de l'autorité pontificale, et établit l'ordre et la paix dans ses états. Il mourut en 1439, à la suite d'une expédition malheureuse contre Amurath II, qui avait envahi la Hongrie.

ALBERT VI, archiduc d'Autriche, 6[e] fils de l'empereur Maximilien II, fut nommé par Philippe II, son b.-frère, gouvern. des Pays-Bas, et tenta vainement de reconquérir la Hollande, qui avait secoué le joug de l'Espagne. Il mourut en 1621, après avoir réparé, autant qu'il le put, les maux que le Brabant et la Flandre avaient soufferts sous le gouvernement du duc d'Albe.

ALBERT, dit *l'Ours*, margrave et électeur de Brandebourg, fut élevé à cette dignité en 1150, par l'empereur Conrad III, et fut la tige des électeurs de Brandebourg, parmi lesquels on compte plusieurs autres princes du nom d'Albert. En 1140 il s'était emparé de la principauté d'Anhalt, qu'il transmit à son fils Bernhard. Il fit défricher une grande partie de ses états, en augmenta la population, et y bâtit des villes, des églises et des colléges. Il mourut en 1170.

ALBERT DE BRANDEBOURG, margrave de Brandebourg, puis duc de Prusse et grand-maître de l'ordre Teutonique, né en 1490, mort en 1568, renonça, en 1525, à son titre de grand-maître et embrassa le luthéranisme. En échange de la dignité qu'il avait abandonnée, il reçut de Sigismond, roi de Pologne, avec lequel il avait été longtemps en contestation, la Prusse inférieure et le titre de duc qu'il porta le premier, au lieu de celui de margrave qu'il avait porté jusque-là ainsi que ses prédécesseurs. C'est de ce moment que date la sécularisation de la Prusse.

ALBERT, cardinal, fils de Jean, électeur de Brandebourg, réunit en sa personne deux archevêchés, ceux de Magdebourg et de Mayence, chose alors sans exemple. Le pape Léon X l'autorisa à vendre des indulgences, ce qui l'engagea dans des luttes violentes avec Luther, qui prêcha la réforme dans ses états.

Après une résistance inutile, Albert se vit obligé d'accorder aux habitants de Magdebourg le libre exercice de leur culte. Albert mourut en 1545. Il avait fondé en 1506 l'université de Francfort-sur-l'Oder.

ALBERT DE MECKLEMBOURG, roi de Suède, élu en 1363, fut détrôné en 1389, par Marguerite de Waldemar, reine de Danemarck, soutenue par la noblesse suédoise, qu'il avait exaspérée par sa conduite. Après avoir été retenu prisonnier pendant 5 ans, il fut renvoyé à Mecklembourg, où il mourut en 1412.

ALBERT D'AIX, chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence, ou plus probablement d'Aix-la-Chapelle, vivait au XIIe siècle. Il a écrit une relation de la première croisade (1095-1120), rédigée d'après les récits de témoins oculaires, et qui fut publiée pour la première fois en 1584, à Helmstaedt, par Reiner-Reineck, in-4, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*. Elle se trouve, traduite en français, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot, 1824.

ALBERT-LE-GRAND, célèbre philosophe scolastique, surnommé *le Grand* à cause de l'étendue de ses connaissances, était issu de la famille des comtes de Bollstaedt. Il naquit à Lavingen en Souabe l'an 1193 ou 1205, étudia à Paris, entra en 1221 dans l'ordre de St-Dominique, dont il devint par la suite provincial, et enseigna la philosophie avec un grand succès d'abord à Paris, puis à Cologne. Il fut nommé en 1260 évêque de Ratisbonne ; mais il se démit au bout de trois ans de son évêché pour se retirer à Cologne, et s'y livra tout entier à l'étude. Il mourut dans cette ville en 1280. Albert-le-Grand posséda toutes les sciences cultivées de son temps ; sa réputation de savoir était si grande qu'il passait pour magicien, quoique cette opinion n'eût aucun fondement. Son principal mérite est d'avoir fait connaître et commenté les ouvrages d'Aristote, dont la plupart étaient restés inconnus depuis des siècles ; il les étudia dans des traductions faites sur l'arabe. Ses œuvres ont été recueillies par Jammy, Lyon, 1651, 21 vol. in-fol. Albert eut des disciples fort distingués, entre autres le célèbre saint Thomas d'Aquin.

ALBERT, anti-pape. *Voy.* PASCAL II.

ALBERT DE LUYNES. *Voy.* LUYNES.

ALBERT DURER, peintre. *Voy.* DURER.

ALBERTI, nom d'une des plus anciennes familles de Florence, qui disputa longtemps le pouvoir aux Médicis et aux Albizzi, et se fit remarquer par son zèle pour l'égalité républicaine. Le plus célèbre personnage de cette famille est Benoît Alberti, qui en 1378 renversa la faction des Albizzi. Renversé à son tour, en 1382, par les Albizzi, il mourut en exil.

ALBERTI (Léon-Baptiste), célèbre architecte de Florence, issu de l'antique famille des Alberti, né en 1398, se distingua aussi dans la peinture, la sculpture, la littérature et les sciences. Il a laissé sur l'architecture des ouvrages qui lui ont mérité le titre de *Vitruve moderne*. Il a composé en outre des traités de morale, des poëmes et des fables. Presque tous ses écrits sont en latin. Son principal ouvrage est le traité *De re ædificatoriâ*, publié pour la première fois à Florence, 1485, in-fol., traduit en italien par Copino Bartoli, 1550, et en français par Jean Martin, 1553, in-fol.

ALBERTI (Léandre), provincial des Dominicains, né à Bologne en 1479, mort en 1552, a laissé, entre autres écrits, une histoire de son ordre, *De viris illustribus ordinis Prædicatorum*, Bologne, 1517 ; une *Histoire de Bologne*, en italien, dont une partie seulement a été publiée, Bologne, 1541 ; et une *Description de l'Italie*, en italien, Bologne, 1550.

ALBERTI DE VILLANOVA (François d'), auteur d'un *Dictionnaire Italien-Français* très estimé, né à Nice en 1737, mort à Lucques en 1800, a donné lui-même 4 éditions de son *Dictionnaire*. La 1re est de 1796, Marseille, 2 vol. in-4. Il a publié en outre *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua italiana*, Lucques, 1797 ; réimprimé en 1805, *ibid.*, 6 vol. in-4.

ALBERTINE (ligne), branche cadette de la maison de Wettin, règne depuis trois siècles sur la Saxe. Elle tire son nom d'Albert, qui était fils de l'électeur de Saxe, Frédéric II, et qui hérita d'une partie des états de ce prince en 1485. *Voy.* SAXE.

ALBI et ALBIGA. *Voy.* ALBY.

ALBIGEOIS (l'), partie du grand gouvernement de Languedoc, à l'O. des Cévennes, entre cette chaîne, le Rouergue, le Quercy, l'Armagnac et le H.-Languedoc. Alby en était le ch.-l. Il forme l'arr. d'Alby et partie de celui de Gaillac (Tarn).

ALBIGEOIS (les). On réunit sous ce nom, au XIIe siècle, tous les hérétiques du midi de la France, qui étaient contraires aux prétentions de la cour de Rome : ils étaient répandus en Languedoc et en Provence, et occupaient principalement les villes d'Alby (d'où ils prirent leur nom), de Béziers, Carcassonne, Toulouse, Montauban, Avignon. Ils étaient soutenus par Raymond, comte de Toulouse, et Roger, vicomte de Béziers. Le pape Alexandre III les excommunia au 3e concile de Latran, 1179 ; Innocent III prêcha contre eux une croisade à la tête de laquelle il plaça Pierre de Castelnau, 1208, puis les légats Milon et Arnaud, abbé de Citeaux, Simon de Monfort ; les croisés s'emparèrent en 1209 de Béziers et y massacrèrent 60,000 hab. (C'est à ce siége qu'un des légats criait, dit-on, aux soldats vainqueurs : *Tuez toujours, Dieu connaît ses élus.*) Le comte de Toulouse fut dépouillé de ses états qui furent donnés à Simon de Montfort. En 1319 commença une nouvelle croisade qui fut commandée par Louis, fils de Philippe-Auguste (Louis VIII) : ce prince s'empara d'Avignon en 1326. Les Albigeois furent presque entièrement exterminés dans ces guerres ; ce qui en resta se confondit avec les Vaudois.

ALBINGAUNUM. *Voy.* ALBENGA.

ALBINO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. N. E. de Bergame ; 2,200 hab. Aux environs, bel albâtre, marbre noir.

ALBINOVANUS (C. Pedo), poëte latin du siècle d'Auguste, ami d'Ovide. Il reste de lui deux *Élégies*, la 1re sur la mort de Drusus, la 2e sur celle de Mécène, et quelques fragments d'un *Voyage de Germanicus* dans l'Océan septentrional. Les fragments d'Albinovanus ont été publiés par Th. Gorale (J. Leclerc), *cum notis varior.*, Amsterdam, 1703, in-12.

ALBINTEMELIUM. *Voy.* VINTIMILLE.

ALBINUS (Dec. Clodius Septimius), général des armées romaines sous les empereurs Marc-Aurèle et Commode. A la mort de Pertinax, l'an 193, il se fit proclamer empereur en même temps que Septime-Sévère. Les deux rivaux parurent d'abord se concilier, et partager l'empire ; mais ils se firent bientôt la guerre. Albinus, après quelques avantages, fut défait complétement auprès de Lyon, l'an 197, et Sévère, devant lequel il fut amené prisonnier, lui fit trancher la tête.

ALBINUS, nom d'une famille allemande qui a fourni plusieurs médecins distingués. Son vrai nom était *Weiss*, qui veut dire *blanc*, et qu'on latinisa par celui d'*Albinus*. — Le 1er de ce nom, Bernard Albinus, né en 1653, à Dessau, principauté d'Anhalt, mort en 1721, enseigna la médecine avec distinction à Francfort-sur-l'Oder et à Leyde. On a de lui, entre autres mémoires, *De corpusculis in sanguine contentis; De tarentulæ mira*, etc.—Son fils, Bernard-Sigefroy Albinus, né à Francfort-sur-l'Oder en 1697, mort en 1770, étudia sous Boerhaave et Rau, enseigna pendant 59 ans à Leyde l'anatomie et la chirurgie avec le plus grand succès, et publia plusieurs traités d'anatomie, remarquables par leur exactitude ; ce sont : *De ossibus corporis humani*,

Lugduni Batav., 1726 et 1762, in-8; *Historia musculorum*, Lugd. B., 1734, in-4. — Christophe-Bernard Albinus, frère du précédent, professa à Utrecht, et publia *De anatome errores detegente in medicina*, Utrecht, 1723, in-4; *Specimen anatomicum intestinorum*, etc., Lugd. B., 1722, in-4.

ALBIOECI ou ALBICI, peuple de la Gaule, faisait partie des Ligures transalpins et habitait chez les *Salluvii* (dans la 2e Narbonnaise). Au temps de César, on les appelait *Reii*, et ils devaient avoir pour capitale Albiose, lieu voisin de Riez (B.-Alpes).

ALBION, était le nom de la Grande-Bretagne, ou plutôt de la côte S. et S. E. de la Grande-Bretagne, dans le langage des indigènes au temps de César. Ce nom s'est conservé longtemps, même après la domination romaine, et il est encore d'usage en poésie.

ALBION (NOUVELLE-), nom donné par Drake à la Californie et à la côte N. O. de l'Amérique N. ou Nouvelle-Californie, etc.; il est aujourd'hui restreint à la côte qui s'étend entre les 43 et 48° lat. N.

ALBIS, petite chaîne de mont. en Suisse (Zug), le long de la Sihl et de la Limmat.

ALBIS, auj. l'ELBE. *Voy.* ELBE.

ALBIUS MONS, chaîne qui unissait les Alpes Carniques au Scardus (Tchar-dagh): auj. les monts *Dinariques* et *Glioubotin*.

ALBIZZI, famille puissante de Florence, qui pendant les XIVe et XVe siècles rivalisa avec celles des Médicis et des Alberti. Pierre Albizzi, chef de cette famille, eut la principale part à l'administration de 1372 à 1378, et périt victime de la faction opposée au moment où il se croyait sûr de l'exclure à jamais du pouvoir. Son neveu, Thomas ou Maso Albizzi, ramena sa famille au pouvoir, gouverna avec gloire de 1382 à 1417, et vengea la mort de son oncle. Renaud Albizzi, fils de Maso, parvenu au gouvernement en 1429, entraîna Florence dans de folles entreprises et fut exilé en 1434. Avec lui finit l'importance de cette famille.

ALBIZZI (Barthélemy), Franciscain, né à Rivano en Toscane, mort en 1401, publia en 1399, sous le titre de *Conformités de saint François avec Jésus-Christ*, un livre fort singulier, dans lequel il égale le chef de son ordre au fils de Dieu, et qui excita de grands scandales.

ALBOIN, roi des Lombards, 561-573, régnait d'abord dans la Norique et la Pannonie (Autriche et Hongrie); en 568, il s'empara du nord de l'Italie et y fonda le royaume lombard. Rosemonde, sa femme, fille de Cunimond, roi des Gépides, qu'Alboin avait vaincu et mis à mort, le fit poignarder parce qu'il avait voulu l'obliger à boire dans le crâne de son père.

ALBON, *Castrum Albonis*, vill. de France (Drôme), à 8 kil. N. E. de Saint-Vallier. Jadis ch.-l. d'un vicomté dont les titulaires finirent par devenir les seigneurs du Dauphiné.

ALBON, maréchal de Saint-André. *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

ALBORDJ ou ALBOURZ, ch. de mont. de l'Iran, est parallèle à la côte sud de la mer Caspienne: pics très hauts, dont le principal, l'Abordj proprement dit, a 5,400 mètres. L'Albordj était la mont. sainte des Persans: ce fut, suivant les traditions, la retraite de Zoroastre, et elle joue un grand rôle dans les mythologies locales. Il semble que la position de l'Albordj varia avec le pays occupé par ces peuples et qu'il y eut plusieurs montagnes saintes. Tout semble annoncer qu'il faut chercher l'Albordj primitif sur les sommets de l'Himalaya. Dans la marche des peuples iraniens vers l'Occident, l'Albordj, comme toutes les dénominations locales de leur première patrie, marche pour ainsi dire avec eux.

ALBORG, ville du Danemarck. *Voy.* AALBORG.

ALBORNOS (Gilles-Alvarez Carillo), archevêque de Tolède, né à Cuença vers 1300, fut à la fois homme d'état et homme de guerre, et jouit d'un grand crédit à la cour d'Alphonse XI, roi de Castille, auquel il avait sauvé la vie à la bataille de Tarifa. Ayant été disgracié par Pierre-le-Cruel, successeur d'Alphonse, il se réfugia auprès du pape Clément VI, qui régnait à Avignon. Ce pape le fit cardinal et le chargea de faire rentrer sous son obéissance Rome et tout le patrimoine de saint Pierre. Albornos réussit parfaitement dans cette difficile entreprise, et fit entrer dans Rome Urbain V, successeur de Clément. Il mourut en 1367, à Viterbe, où il s'était retiré.

ALBREDA, comptoir français au Sénégal, sur la rive droite de la Gambie, près de son embouchure.

ALBRET ou LEBRET, *Leporetum*, petite ville de France (Landes), à 24 kil. N. de Mont-de-Marsan; 1,018 hab. Jadis ch.-l. du vicomté d'Albret.

ALBRET (vicomté d'), en Gascogne, un des 4 vicomtés des Landes, le plus au N. de tous, entre le Gabaret, le Marsan, etc. Chef-l., Albret. Terroir sablonneux; forêts remplies de lièvres, d'où les noms de *Leporetum*, *Lebret*, et par corruption *Albret*.

ALBRET (duché d'), érigé par Henri II, en 1558, pour Antoine de Bourbon: réuni à la couronne par Henri IV, et donné en 1651 par Louis XIV au duc de Bouillon, en échange de Sedan et Raucourt. Il comprenait l'ancien vicomté d'Albret, plus celui de Tartas et quelques terres du Condomois et du Bazadois. Ch.-l., Nérac; autres places: Casteljaloux, Castelmoron, Albret, Tartas.

ALBRET (maison d'), une des plus nobles maisons du midi de la France, dont le chef est Amanjeu, sire d'Albret, qui vivait dans le XIe siècle, et dont les membres les plus connus sont: Arnaud Amanjeu, sire d'Albret, et vicomte de Tartas, qui épousa Marguerite de Bourbon, belle-sœur du roi Charles V; — Charles, fils du précédent, sire d'Albret, comte de Dreux et vicomte de Tartas, cousin de Charles VI par sa mère, qui fut fait connétable de France en 1402, et destitué en 1411 par la faction des Bourguignons; rétabli dans sa charge trois ans après, il commanda l'armée française à la fatale journée d'Azincourt (1415) et y perdit la vie; — Jean d'Albret, qui devint roi de Navarre en 1494, par son mariage avec l'héritière de ce royaume (*Voy.* JEAN); — Jeanne d'Albret, fille de Henri II, roi de Navarre, petite-fille de Jean et mère de Henri-le-Grand (*Voy.* JEANNE); — César-Phœbus d'Albret, comte de Miossens, qui fit ses premières armes en Hollande sous Maurice d'Orange, et qui devint ensuite maréchal de France en 1653. Il mourut en 1676, ne laissant qu'une fille; avec lui s'éteignit le nom d'Albret.

ALBUCASIS. *Voy.* ABOUL-CACEM.

ALBUERA ou ALBUHERA, vill. d'Espagne (Estramadure), à 22 kil. S. E. de Badajoz. Victoire remportée en 1811 par le maréchal Soult sur le général Beresford, commandant les Anglo-Espagnols.

ALBUFEIRA, ville de Portugal (Algarve), à 35 kil. O. de Faro; 3,000 hab. Port où entrent les plus grands navires; citadelle, batteries.

ALBUFERA, lac d'Espagne, au N. de Valence, et tout près de la Méditerranée, avec laquelle il communique. Il a 44 kil. de tour. Il est très poissonneux. Suchet a reçu le titre de duc d'Albuféra pour avoir battu près de ce lac et sous les murs de Valence le général anglais Blake.

ALBUFÉRA (le duc d'). *Voy.* SUCHET.

ALBULA, nom primitif du Tibre (*Voy.* TIBRE), est commun du reste à beaucoup d'autres riv. de la région des Alpes et des Apennins.

ALBULA (mont), en Suisse (Grisons), fait partie des Alpes rhétiennes, et donne naissance à la riv. d'Albula, qui se jette dans le Rhin à Tusis.

ALBULÆ ou ALBUNEÆ AQUÆ, auj. *Bains de Tivoli*, à 4 kil. de Tibur (Tivoli).

ALBUQUERQUE (Alph. d'), surnommé *le Mars portugais*, vice-roi des Indes orient., né à Lisbonne en 1452, d'une famille qui tirait son origine des

rois de Portugal. C'est lui qui créa la domination des Portugais dans l'Inde. Son premier exploit fut la conquête de Goa (1503), place très importante, dont il fit le centre de la puissance et du commerce des Portugais en Orient. Bientôt après il soumit le reste du Malabar, Ceylan, les îles de la Sonde et la presqu'île de Malaca; en 1507, il s'empara d'Ormuz, à l'entrée du golfe Persique. Il devint si puissant que les peuples et les monarques de l'Orient lui faisaient demander l'alliance et la protection du Portugal. Albuquerque était actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé; ses contemporains lui ont donné le glorieux surnom de *Grand*. Il mourut à Goa en 1515, au moment où il allait revenir en Europe. Il fut calomnié près de son souverain, et eut la douleur de se voir remplacé dans la vice-royauté des Indes par Lopès-Soarez, son ennemi personnel. Son fils Blaise-Alphonse d'Albuquerque a publié les *Mémoires* de ce grand homme, Lisb., 1576, in-f. — Il y a eu quelques personnages moins célèbres de la même famille. Nous citerons don Juan-Alphonse d'Albuquerque, qui fut d'abord le ministre et le favori de Pierre-le-Cruel, roi de Castille (1350), et qui fut ensuite disgracié et prit les armes contre son souverain; — Mathias d'Albuquerque, général portugais qui fut envoyé au Brésil en 1628 pour défendre cette colonie contre les Hollandais, et qui, à son retour en Portugal, prit une grande part à la révolution qui plaça sur le trône la maison de Bragance.

ALBURNUS MONS, en Lucanie, est auj. *Monte di Postiglione*, dans le roy. de Naples (Principauté citérieure).

ALBY, *Albiga*, ch.-l. du dép. du Tarn, sur le Tarn, à 598 kil. S. de Paris; 9,367 hab. Belle cathédrale, hôpital Saint-Jacques, hôtel de la préf.; archev.; collége communal; industrie et commerce (surtout en blé et en vin). Aux environs, laminerie, papeteries, fonderie de boulets, etc. Jadis ch.-l. des *Ruteni provinciales* (dans l'Aquitaine 1re), puis du comté d'Alby et enfin de l'Albigeois. Détruite deux fois, par les Sarrasins et lors de la croisade contre les Albigeois. Il s'y tint un concile en 1176, où fut condamnée l'hérésie albigeoise. — L'arr. d'Alby a 8 cantons (Alban, Monestiers, Pampelonne, Réalmont, Valderiès, Valence, Villefranche, plus Alby); 105 comm., et 84,929 hab.

ALC... ou ALCK.... *Voy.* ALK. (Exemple: ALCMAER, *Voy.* ALKMAER.)

ALCAÇAR DO SAL, *Salacia*, ville de Portugal (Estramadure), à 48 kil. S. E. de Setuval. Immenses salines aux environs. *Voy.* ALPHONSE II, roi de Portugal.

ALCAÇAR-QUIVIR, c.-à-d. *Grand-Palais*, ville de l'empire de Maroc (Fez), à 23 kil. E. de Larache; par 12° long. O., 35° 5' latit. N. On y voyait un beau palais construit par Almanzor, roi de Maroc. Bataille livrée en 1578 aux Maures par le roi de Portugal Sébastien, qui y périt.

ALCADE, nom tiré de l'arabe *al cadi*, *le juge*, et que portent en Espagne certains magistrats dont les attributions tiennent à la fois de la police civile et de la police militaire, et répondent en partie à celles de nos maires. Ils portent comme marque de leurs fonctions une longue baguette blanche.

ALCALA, nom d'une douzaine de villes d'Espagne, parmi lesquelles il faut remarquer:

ALCALA DE HÉNARÈS, *Complutum*, sur le Hénarès, à 23 kil. N. E. de Madrid: 5,700 hab. Patrie de Cervantes et de Solis. Université fondée en 1499 par Ximénès, et la première après Salamanque; archevêché, cathédrale.

ALCALA LA REAL, à 32 kil. S. O. de Jaen; 9,000 hab. Riche abbaye. Bataille en 1810 où les Espagnols furent défaits par les Français.

ALCAMO, ville de Sicile, à 37 kil. E. de Trapani, 13,000 hab. Aux environs, ruines de Ségeste.

ALCANTARA, c.-à-d. en arabe *le pont*, *Norba Cæsarea* des anciens, ville d'Espagne, à 115 kil. N. O. de Mérida, par 39° 44' lat. N., sur la rive gauche du Tage; 3,000 hab. Beau pont en pierres (construit sous Trajan). Draps communs; commerce de laines. Alphonse IX, roi de Castille, la prit sur les Maures en 1218. Ch.-l. de l'ordre militaire d'Alcantara.

ALCANTARA (ordre d'), ordre militaire institué en 1218 par Alphonse IX, roi de Castille, en mémoire de la prise d'Alcantara sur les Maures. Les membres de cet ordre sont soumis à la règle de Saint-Benoît, et portent un *poirier* sur leur écusson, parce que les premiers chevaliers choisis par Alphonse IX faisaient partie de l'*ordre du Poirier*, institué en 1176 par Fernand Gomez. La grande-maîtrise de cet ordre a été réunie à la couronne sous Ferdinand et Isabelle. Il avait pour ch.-l. Alcantara.

ALCAZAR. *Voy.* ALCAÇAR.

ALCÉE, *Alcæus*, père d'Amphitryon, l'époux d'Alcmène, est le grand-père d'Hercule, qui prit de lui le nom d'Alcide. Il régnait à Tirynthe dans le XIVe siècle av. J.-C.

ALCÉE, fils d'Hercule, que ce héros eut en Lydie de la reine Omphale, ou, selon d'autres, de Malis ou de Jardane, suivantes de la reine, fut la tige de la deuxième race des rois Héraclides de Lydie, et commença à régner vers 1292 av. J. C.

ALCÉE, poëte lyrique grec, de Mitylène, dans l'île de Lesbos, florissait vers l'an 604 av. J.-C., et était contemporain de Sapho pour laquelle il éprouva, dit-on, un amour malheureux. Il se rendit redoutable par ses vers satiriques et s'attira le courroux du tyran de Mitylène, Pittacus, qui l'exila. Il se rangea dès lors parmi les ennemis de sa patrie, et s'arma contre elle; mais il abandonna lâchement ses armes dans le combat et prit la fuite. Alcée composa, outre ses invectives contre les tyrans, des hymnes, des odes des épigrammes. Les meilleurs juges, Horace, Quintilien, font le plus grand éloge de ses poésies. Il ne nous en reste que quelques fragments épars dans Athénée et dans Suidas, et recueillis depuis par H. Etienne à la suite de son *Pindare*. Ces fragments ont été publiés à Halle en 1810, par Th. Fr. Stange, in-8. Ils ont été traduits en français par Coupé, dans ses *Soirées littéraires*.

ALCESTE, fille de Pélias, et femme d'Admète, roi de Thessalie. Ce prince étant tombé malade, Alceste consulta l'oracle, et le dieu répondit qu'il mourrait si quelqu'un ne se dévouait à la mort à sa place. Personne ne s'offrant, Alceste se dévoua elle-même. Hercule, pour reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue d'Admète, entreprit de sauver Alceste: il descendit aux enfers, d'où il l'arracha malgré Pluton, et la rendit à son époux. Le dévouement d'Alceste fait le sujet d'une des plus belles tragédies d'Euripide.

ALCHINDIUS. *Voy.* AL-KENDI.

ALCHIPICHI, riv. du Pérou. *Voy.* AMAGNANA.

ALCIAT (îles), ou ILES DE CLARKE, groupe d'îles situées vers 64° lat. N., à l'entrée du détroit de Behring, entre l'Asie et l'Afrique.

ALCIAT (André), célèbre jurisconsulte italien, né à Milan en 1492, fut nommé professeur de droit à Avignon en 1521, et retourna après quelques années d'exercice à Milan. Son talent l'exposa à la jalousie et aux persécutions des autres professeurs. Pour se soustraire à leurs persécutions, il se réfugia en France, où François I lui confia la chaire de Bourges avec 600 écus d'appointements; mais sur les instances du duc de Milan, François Sforce, il retourna se fixer en Italie. Il y professa successivement à Pavie, à Bologne et à Ferrare, et mourut en 1550. Alciat fut un des premiers jurisconsultes qui s'occupèrent de concilier l'étude de l'histoire avec celle des lois, et d'éclaircir l'une par l'autre. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol.; à Bâle,

1571, 6 vol. in-f.; à Strasbourg, 1616, 4 vol. in-f. etc. Ils se composent principalement de traités de jurisprudence; mais on y trouve aussi des travaux de critique et de philosophie estimés, et des ouvrages purement littéraires. Le plus connu de ce dernier genre est le poëme des *Emblèmes*, *Emblematum libellus*, souvent imprimé à part, et traduit en vers français par J. Lefebvre (1536); par Aneau (Lyon, 1549), et par Claude Mignaut (1584).

ALCIBIADE, célèbre général et homme d'état athénien, fils de Clinias, né l'an 450 av. J.-C., était neveu de Périclès. Il conçut de bonne heure le projet de succéder à son oncle dans le gouvernement de la république. Pendant la guerre du Péloponèse, il conseilla aux Athéniens d'entreprendre la conquête de la Sicile, et se fit charger en 416 de cette expédition, qui fut si funeste à sa patrie. On l'accusa d'impiété pendant son absence; on confisqua ses biens, et il se vit contraint de s'éloigner de sa patrie. Il se retira d'abord à Sparte, puis en Perse, auprès de Tissapherne, suscitant partout des ennemis aux Athéniens. Rappelé par eux en 407, il leur fit reprendre l'avantage sur les Spartiates; mais ayant de nouveau encouru la disgrâce de ses concitoyens, il se retira auprès de Pharnabaze, satrape persan, qui, à l'instigation de Lysandre, général lacédémonien, le fit périr par trahison, l'an 404 av. J.-C. Alcibiade montra alternativement toutes les vertus et tous les vices; il suivit d'abord les leçons de Socrate, puis il se livra à tous les excès. La souplesse de son caractère ne le rendit pas moins célèbre que sa beauté: à Sparte, il vivait en Spartiate; en Perse, il étalait tout le luxe d'un satrape. La vie d'Alcibiade a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos.

ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur grec, disciple de Gorgias, vivait vers 424 av. J.-C. Il reste de lui deux harangues: l'une d'Ulysse contre Palamède; l'autre contre les rhéteurs du temps. On les trouve dans le recueil de Reiske, t. VIII, p. 64. L'abbé Auger en a donné une traduction à la suite de celle d'Isocrate.

ALCIDAMIDAS, général des Messéniens, qui, après la prise d'Ithome par les Spartiates, conduisit une colonie à Rhégium vers l'an 723 av. J.-C.

ALCIDE, nom fréquemment donné à Hercule, parce qu'il était petit-fils d'Alcée, roi de Tirynthe. Ce nom pourrait aussi être dérivé du grec *alkê*, force.

ALCIME, grand-prêtre des Juifs, 163 av. J.-C., usurpa cette dignité avec le secours d'Antiochus Eupator, roi de Syrie, au préjudice de Judas Macchabée, et attira les plus grands maux sur la Judée. Il mourut d'une paralysie, après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCINOUS, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre, accueillit Ulysse à son retour de Troie. Il avait des jardins magnifiques, qu'Homère a célébrés dans l'*Odyssée*.

ALCINOUS, philosophe platonicien du IIe siècle, n'est guère connu que par une *Introduction à la doctrine de Platon*, qui a été traduite en latin par Marsile Ficin, Venise, 1497, et Paris, 1532; et par D. Lambin, Paris, 1567. Combes Dounous en a donné une traduction française, 1800, in-12.

ALCIPHRON, écrivain grec, qu'on croit du IIIe ou du IVe siècle après J.-C., a laissé des lettres supposées écrites par des pêcheurs, des parasites, des courtisanes, etc., où l'on trouve des détails curieux sur les mœurs et les usages de la Grèce. Elles ont été publiées par Bergler, grec et latin, avec des notes, Leipsick, 1709 et 1715, in-8, et par J.-A. Wagner, Leips., 1798, 2 vol. in-8. L'abbé Richard a traduit ces lettres en français, 1785, 3 vol. in-12.

ALCIRA, *Sucro* sous les Carthaginois, *Sætabicula* des Romains, *Algézirah* des Arabes, ville d'Espagne (Valence), à 35 kil. S. O. de Valence, dans une île du Xucar; 9,000 hab. Territoire fertile, mûriers.

ALCMAN, poëte grec, né à Sardes en Lydie, vers 670 av. J.-C. Il mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire, par suite des excès auxquels il s'était abandonné. Il avait composé dans le dialecte dorique six livres de chants lyriques que les anciens admiraient et qu'Horace a quelquefois imités; il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragments, conservés par H. Etienne, dans son *Recueil des lyriques grecs*, et publiés à part par Fr.-Th. Welcher, Giessen, 1815, in-4. Ils ont été traduits par l'abbé Coupé, dans ses *Soirées littéraires*, tome VII.

ALCMÈNE, fille d'Electryon, roi d'Argos, et femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe. Jupiter prit pour la séduire les traits de son époux, et la rendit mère d'Hercule.

ALCMÉON, fils du devin Amphiaraüs et d'Ériphyle, vengea son père tué au siége de Thèbes, en faisant périr sa mère qui avait été cause de cette mort. (*Voy.* AMPHIARAUS.) Agité par les Furies après ce meurtre, il se fit purifier par le roi Phégée, dont il épousa la fille Alphésibée; mais ayant quitté cette princesse pour Callirhoé, fille d'Achéloüs, il fut tué par les frères de la première.

ALCMÉON, 13e et dernier archonte perpétuel d'Athènes, de l'illustre famille des Alcméonides, gouverna pendant les années 756 et 755 av. J.-C. Après lui les archontes ne furent nommés que pour 10 ans.

ALCMÉON, philosophe pythagoricien, disciple d'Archytas, né à Crotone vers 500 av. J.-C., écrivit sur la nature de l'âme et sur la médecine. On lui attribue une décade célèbre chez les philosophes anciens; elle se compose de dix attributs fondamentaux dont chacun a son contraire, comme le pair et l'impair, le fini et l'infini, l'un et le multiple, etc.

ALCMÉONIDES, illustre famille sacerdotale d'Athènes, descendait d'un Alcméon, petit-fils de Nestor, qui, chassé de Messène avec toute sa famille par les Héraclides, lors de la conquête qu'ils firent du Péloponèse, vint se réfugier à Athènes. Les Alcméonides furent en possession des plus hautes charges de la république jusqu'à l'usurpation de Pisistrate; mais à cette époque ils furent bannis.

ALCOBAÇA, ville de Portugal (Estramadure), à 85 kil. N. de Lisbonne, sur l'Alcoa et la Baça. Fameuse abbaye de Bénédictins, fondée en 1170. Tombeau d'Inès de Castro et de Pierre-le-Justicier.

ALCORAN. *Voy.* CORAN.

ALCOY, ville d'Espagne (Valence), sur l'Alcoy, non loin de sa source, à 35 kil. N. d'Alicante: 18,000 hab. Environs fertiles; grande industrie, draps fins, savonnerie, papeteries. Commerce en blé, soie, huile.

ALCUDIA, ville d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 53 kil. N. E. de Palma, sur la baie d'Alcudia. Port, avec phare; deux forts la défendent. Pêche de corail. On élève aux environs des moutons à laine superfine. — Plusieurs autres villes d'Espagne portent le nom d'Alcudia, une entre autres, Alcudia de Carlet, dans la prov. de Valence, à 27 kil. S. O. de Valence; elle a été érigée en duché pour Manuel Godoy, prince de la Paix. — Il y a en outre une vallée d'Alcudia, dans la Sierra Morena (Manche), où l'on trouve plusieurs mines d'antimoine et du cristal de roche.

ALCUIN, *Flaccus Albinus Alcuinus*, savant du VIIIe siècle, né dans le Yorkshire en 726, mort en 804, fut élevé par Bède-le-Vénérable. Il était simple diacre de l'église d'York, lorsque Charlemagne, sur la réputation de son immense instruction, l'appela en France, pour l'aider à faire renaître les sciences et les arts dans son vaste empire. Alcuin fonda, sous les auspices de ce monarque, plusieurs écoles à Paris, à Tours, à Aix-la-Chapelle, et dirigea lui-même l'école dite *Palatine*, qui se tenait dans le palais du prince et à laquelle étaient jointes une bibliothèque, et une sorte d'académie dont Charlemagne faisait partie. Charlemagne l'employa dans diverses

négociations et lui donna plusieurs riches abbayes. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, et réunissait toutes les connaissances de son temps; aussi l'appelait-on le sanctuaire des arts libéraux, *liberalium artium sacrarium*. Ses ouvrages ont été réunis par A. Duchesne, avec une vie de l'auteur, Paris, 1617, in-fol., et par l'abbé Froben, Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol. On y remarque un *Dialogue sur la rhétorique*. Les noms de *Flaccus Albinus*, que prit Alcuin, sont des noms qu'il avait, comme tous ses confrères de l'académie palatine, empruntés à l'antiquité.

ALCYONIUS (Pierre), philologue du XVe siècle, né à Venise vers l'an 1487, mort en 1527, fut d'abord correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. En 1521, il obtint à Florence, par la faveur du cardinal Jules de Médicis, la chaire de langue grecque. Il a traduit plusieurs harangues de Démosthène et d'Isocrate, ainsi que plusieurs ouvrages d'Aristote. Le plus célèbre de ses écrits est un dialogue intitulé: *Medices legatus sive de Exilio*, Venise, 1522, in-4, publié de nouveau à Leipsick, par Menck, 1707, in-12. Cet ouvrage était écrit si purement en latin que l'on prétendit qu'ayant entre les mains le seul manuscrit qui existât du traité de Cicéron *De Gloriâ*, Alcyonius en prit ce qui lui convint pour composer son dialogue, puis jeta au feu le manuscrit pour qu'il ne restât aucune trace de son plagiat. Mais cette accusation n'est pas suffisamment fondée.

ALDAN, riv. de la Russie asiatique (Irkoutsk), coule au S. O., puis au N., baigne le village d'Aldan à l'E. d'Irkoutsk, et se perd dans la Lena, après un cours de 533 kil.

ALDE MANUCE. *Voy.* MANUCE.

ALDENARDUM, ville de Belgique. *Voy.* OUDENARDE.

ALDENBURGUM, ville d'Allemagne. *Voy.* ALTENBOURG.

ALDENHOVEN, village des États prussiens (prov. Rhénane), entre Juliers et Aix-la-Chapelle, à 4 kil. S. O. de Juliers; 1,200 hab. Le 1er mars 1793, les Français y furent vaincus par les Autrichiens commandés par l'archiduc Charles, à qui cette victoire permit d'occuper Aix-la-Chapelle et Liége, ainsi que de dégager Maëstricht. Mais le 18 du même mois, une seconde bataille fut livrée dans le même endroit, et les Autrichiens y furent battus. *Voy.* NERWINDE (bataille de).

ALDERETE (Diégo Gracian de), écrivain espagnol, né à la fin du XVe siècle, mort à l'âge de 90 ans, fut secrétaire particulier de Charles-Quint. Il a beaucoup contribué aux progrès de la littérature espagnole en traduisant un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes, entre autres *Xénophon*, Salamanque, 1552, in-fol.; *Thucydide*, 1554, in-fol., et la plupart des ouvrages de Plutarque, d'Isocrate, de Dion Chrysostôme, etc.

ALDERMAN, c.-à-d. *senior*, *major*, était le nom que donnaient les Anglo-Saxons aux gouverneurs des *shires* ou comtés, qui furent remplacés, après la conquête des Danois, par les *iarls* ou *earls*, comtes. Auj. les *aldermen* ne sont plus que des magistrats municipaux et des chefs de corps de métiers. Il y en a 26 à Londres. Le maire, *mayor*, est choisi parmi eux.

ALDERNEY, nom anglais de l'île d'Aurigny (*Riduna*). *Voy.* AURIGNY.

AL-DJEZAIR. *Voy.* ALGER.

AL-DJEZYREH. *Voy.* ALGÉZIREH et ALGÉSIRAS.

ALDOBRANDINI (Sylvestre), savant jurisconsulte, né à Florence en 1500, mort en 1558, fut obligé de s'exiler de sa patrie par suite des discordes qui la déchiraient, et enseigna le droit à Pise. Il fut père d'Hippolyte Aldobrandini, depuis pape sous le nom de Clément VIII, et de Thomas Aldobrandini, auquel on doit une traduction estimée de Diogène Laërce, Rome, 1594, in-fol.

ALDROVANDE (Ulysse), célèbre naturaliste, professeur à Bologne, né en 1527, mort en 1605, voyagea par toute l'Europe et consuma presque toute sa vie et sa fortune à recueillir les matériaux de sa grande *Histoire naturelle*, ouvrage immense (publié à Bologne en 13 vol. in-fol., de 1599 à 1668), dont il n'a pu donner lui-même que 4 vol. Il y traite successivement des cristaux, des insectes, des poissons, des quadrupèdes, des serpents, des monstres, des métaux et des arbres. Il est à regretter qu'Aldrovande n'ait pas mis autant de jugement que de patience dans ce travail, qui, au jugement de Buffon et de Cuvier, n'est trop souvent qu'une compilation indigeste. Le sénat de Bologne consacra des sommes considérables pour terminer cette publication dont le soin fut confié aux professeurs qui avaient remplacé Aldrovande dans sa chaire. Le recueil des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de l'ouvrage a été transporté pendant la révolution au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

ALDSTONE-MOOR, ville d'Angleterre (Cumberland), à 30 kil. S. E. de Carlisle; 5,800 hab. Mines de plomb, forges.

ALDUIDES (monts), mont. d'Espagne, se détachent des Pyrénées, à 4 kil. S. O. de Saint-Jean-Pied-de-Port. Passage difficile, forcé par les Français en 1794.

ALEA, ville d'Arcadie, au S. O. de Stymphale et à l'E. d'Orchomène. Temples fameux de Minerve, de Bacchus et de la Diane d'Éphèse.

ALEANDRE (Jérôme), cardinal, né dans la Marche Trévisane, en 1480, enseignait les humanités à 17 ans. Sur le bruit de sa vaste érudition, Louis XII l'appela en France en 1508, pour y enseigner les belles-lettres, et peu après il le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya comme nonce en Allemagne, où il déploya son éloquence contre Luther. Il fut ensuite archevêque de Brindes, nonce en France, et suivit François I en Italie. Ayant été fait prisonnier à Pavie avec ce prince, il ne recouvra sa liberté qu'en payant une somme de 500 ducats. Il mourut cardinal à Rome, en 1542. Il a laissé un *Lexicon græco-latinum*, Paris, 1512, in-f., et quelques autres écrits.

ALÉANDRE (Jérôme), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, né en 1574, mort à Rome en 1629, antiquaire, poëte, littérateur et jurisconsulte. Il a publié beaucoup d'ouvrages, entre autres un *Commentaire sur les fragments de Caïus*, Venise, 1600, in-4.

ALECTON, c.-à-d., en grec, *qui ne laisse aucun repos*, la première des Furies, fille de l'Achéron et de la Nuit, était représentée armée de vipères, de torches et de fouets, et la tête ceinte de serpents.

ALEGAMBE (Phil.), jésuite, né à Bruxelles en 1592, mort à Rome en 1651, enseigna la philosophie à Gratz, puis fut nommé préfet de la maison professe des Jésuites à Rome. On a de lui une *Bibliothèque des écrivains jésuites*, Anvers, 1643; Rome, 1676, in-fol., en latin; ouvrage estimé, et un Catalogue des martyrs de la Société.

ALEMAN (Matth.), écrivain espagnol, né à Séville vers le milieu du XVIe siècle, mort vers 1620, fut longtemps employé par Philippe II comme surintendant et contrôleur des finances, voyagea au Mexique, puis se retira des affaires pour se livrer tout entier à son goût pour les lettres. Il est auteur, entre autres ouvrages, du célèbre roman de *Guzman d'Alfarache*, qui parut pour la première fois à Ambères (1583), et qui obtint un très grand succès. Ce roman a été quatre fois traduit en français, par G. Chappuis (Paris, 1600); par Chapelain (1632); par Gabr. Brémond (1696); par Lesage, qui en a donné une imitation plutôt qu'une traduction (Paris, 1732, 2 vol. in-12).

ALEMANI, Allemands (d'*all*, tout; *mann*, homme), confédération de nations germaniques qui parait avoir été formée vers le temps de Marc-Aurèle, se composait des peuples qui habitaient les deux rives du Rhin, principalement depuis sa source jusqu'au Mein. Ils eurent à soutenir plusieurs guerres contre les Romains. Caracalla ne put les vaincre,

et n'en prit pas moins le titre d'*Alemanicus*; ils furent battus par Claude-le-Gothique (269), et par Julien (355 et 360). Ils tentèrent à plusieurs reprises de s'établir dans la Gaule et furent définitivement repoussés par Clovis, qui gagna sur eux, en 496, la bataille de Tolbiac. Après avoir plusieurs fois changé de demeure, les *Alemani* unis aux *Suevi*, avec lesquels on les confond le plus souvent, se fixèrent enfin dans les pays nommés depuis Souabe, Suisse et Alsace, et formèrent le noyau de l'empire qui prit d'eux le nom d'Allemagne.

ALEMBERT (J. Lerond d'). *Voy.* D'ALEMBERT.

ALENÇON, *Alentio* ou *Alenconium* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Orne, sur la Sarthe et la Briante, à 192 kil. O. de Paris; 13,277 hab. Belle église gothique de Notre-Dame; halle au blé; ruines de l'ancien château des ducs, dont 2 tours sont parfaitement conservées; collége communal, bibliothèque, cabinet de physique et d'histoire naturelle, observatoire, etc. Aux environs, fer, pierres à meules. Industrie variée, basins piqués, calicots, cotonnades, mousselines, point d'Alençon; pierres taillées dites diamants d'Alençon. Au Xe siècle, Alençon n'était encore qu'un château entouré de quelques maisons; au XIe siècle, c'était une place importante. Elle fut érigée en un comté, qui fut donné par saint Louis à son 5e fils Pierre. Le comté change plusieurs fois de main, est fait duché, puis réuni à la couronne en 1525, après la mort de Charles de Valois; séparé encore pour être donné au 4e fils de Henri II, et enfin, après la mort de ce prince, 1585, il est réuni définitivement à la couronne. Alençon est la patrie de Valazé et d'Hébert (le *Père Duchesne*). — L'arr. d'Alençon a 6 cant. (Carouge, Courtomer, Lemêle-sur-Sarthe, Séez, plus Alençon qui compte pour 2); 108 comm., et 72,443 hab.

ALENÇON (comtes et ducs d'), branche de la maison de Valois, dont le chef fut Charles de Valois, 3e fils du roi Philippe III, dit le Hardi. Les princes de cette branche sont: Charles I, qui fut créé comte d'Alençon en 1285 et qui mourut en 1325; Charles II, 1325-1346, frère de Philippe de Valois, et qui fut tué à la bataille de Crécy; Pierre, 1346-1404; Jean I, 1404-1446, en faveur duquel le comté d'Alençon fut érigé en duché-pairie en 1414; Jean II, 1446-1474, qui ayant trahi Charles VII et ayant traité avec les Anglais, fut condamné par la cour des pairs, 1458, et obtint grâce de la vie; René, 1474-1492, qui fut dépouillé de ses biens, et enfermé dans une cage de fer par Louis XI; Charles III, 1492-1525, qui, par sa lâche conduite, fut une des principales causes de la perte de la bataille de Pavie, et en qui s'éteignit la race des ducs d'Alençon. — Le duché d'Alençon fut donné dans la suite à un fils de Henri II et de Catherine de Médicis, qui prit plus tard le titre de duc d'Anjou. (*Voy.* ANJOU.)

ALENTEJO, c.-à-d., en portugais, *en deçà du Tage*, la plus grande des 6 prov. du Portugal, entre les Estramadures espagnole et portugaise, l'Algarve et le Beira. Le Tage l'effleure au N. On y trouve quelques lacs et des lagunes qui seules servent de ports. Climat chaud et sec. Air en général malsain. Riz, fruits exquis, excellents oliviers, vin médiocre. — L'Alentejo est divisé en 8 comarcas: Beja, Evora, Elvas, Portalegre, Ourique, Villaviciosa, Crato, Avis.

ALÉOUTES (îles), ou ALEUTIENNES, archipel du grand océan Boréal, s'étend de 160° 49' O. à 169° 10' E. pour la long., de 51° 40' à 55° N. pour la lat. Ces îles font partie de l'Amérique du N., et appartiennent à l'empire russe. Placées au bout de la presqu'île d'Alaska, dont elles sont comme une prolongation, elles forment une courbe, et ferment presque la mer de Behring. On a donné des noms à 51, et on les distingue en 3 groupes: Aléoutes propres, Andréanov, Lisii ou des *Renards*. Les plus grandes sont: Oumanak, Ounalaska, Atchen, Tanagaï, Ati. Côtes dangereuses par les bas-fonds et les rochers; sol hérissé de mont. volcaniques. Les hab. sont au nombre de 5 à 6,000; ils vivent sous terre, chassent et pêchent, et font quelque commerce de pelleteries. L'archipel des Aléoutes a été découvert de 1728 à 1795 par Behring, Tchirikov, Billings, Saritchev.

ALEP ou HALEB, *Berœa*, ville de Syrie, sur le Koïk, ch.-l. du pachalik d'Alep, par 34° 50' long. E., 36° 11' lat. N., était avant 1822 la troisième ville de l'empire ottoman pour la grandeur et l'importance. Elle avait plus de 200,000 hab. On y comptait 100 mosquées, 200 fontaines, 2 caravansérais, des bazars, des cafés nombreux, une foule de fabr. et de manuf. Un château-fort, une vieille muraille flanquée de tours la mettaient à l'abri d'un coup de main; 4 grandes caravanes en partaient à 4 époques de l'année, et la mettaient en rapport avec la Perse et l'Inde, avec Constantinople, avec le Diarbékir et l'Arménie. Aussi l'a-t-on nommée la *Palmyre moderne*. Toutes les puissances y avaient des consuls. Cette ville était de plus la résidence d'un mollah de 1re classe, d'un patriarche grec, de 3 évêques (arménien, maronite, jacobite). — Alep remonte aux temps des Romains; son bel aqueduc est leur ouvrage. Sous Héraclius, elle fut conquise par les Sarrasins, 636; les Mongols la prirent d'assaut, 1260; Tamerlan la ravagea en 1402; les Turcs en devinrent maîtres en 1517. La peste décime cruellement les hab. d'Alep; elle y paraît au moins tous les 40 ans. Cette ville a été presque entièrement détruite par deux tremblements de terre en 1822 et 1823. Sa population est réduite à moins de 120,000 hab. La crainte de nouvelles secousses empêche les Aleppois de songer sérieusement à relever leur ville.

ALEP (eyalet ou pachalik d'), un des 4 de la Syrie, entre ceux d'Adana, de Marach, de Racca, de Damas, de Tripoli, et la mer. On trouve dans ce pays de hautes mont., l'Alma-Dagh, le Liban, etc., et plusieurs riv. célèbres, l'Euphrate, l'Oronte, le Koïk. Fertilité remarquable en nombre d'endroits. Abondance de marbre, chaux, pierres à bâtir. Les sauterelles y causent des dégâts inouïs.

ALERIA, et par corruption *Alalia*, ville de Corse, sur la côte E., à 40 kil. S. E. de Corte.

ALES, ALESIUS. *Voy.* ALEXANDRE DE HALES.

ALESIA, auj. *Alise* ou *Bourg-Sainte-Reine* dans l'Auxois, était la capit. des *Mandubii*, chez les *Ædui*. Elle soutint un siége célèbre contre César.

ALESIA, ville de la Narbonnaise, auj. ALAIS.

ALESSANO, *Alexanum*, ville du roy. de Naples, à 36 kil. S. O. d'Otrante; 7,000 hab. Évêché. Bâtie sur les ruines de *Leuca*.

ALESSIO, *Lissus*, ville de la Turquie d'Europe, à 36 kil. S. de Scutari, sur le Drin; par 42° 10' latit. N., 17° 25' long. E.

ALET ou ALETH, *Electa*, ville de France (Aude), à 6 kil. S. O. de Limoux, sur l'Aude; autrefois évêché; 1,000 hab. Quatre sources minérales, dont une chaude. Fer, cuivre, forges et clouteries.

ALETUM, *Guich-Alet*, ville de la 3e Lyonnaise, chez les *Redones*, sur la mer. Ses ruines se voient près de Saint-Malo.

ALEXANDER AB ALEXANDRO, savant italien, dont le véritable nom est *Alessandro Alessandri*, né à Naples vers l'an 1461, mort vers 1525, s'est rendu célèbre par le livre intitulé: *Genialium dierum libri VI* (Rome, 1522, in-f., et Leyde, 1673, 2 vol. in-8, avec des commentaires), ouvrage d'érudition fait sur le modèle des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Il était ecclésiastique et s'était rendu profond dans la science du droit.

ALEXANDRA, fille de Priam, plus connue sous le nom de *Cassandre*. *Voy.* ce nom.

ALEXANDRA, reine des Juifs, femme d'Alexandre-Jannée, régna seule après la mort de son mari (79-70 av. J.-C.), et fut remplacée par Hyrcan II, son fils. Les Pharisiens commirent de grandes cruautés sous son règne. — Le nom d'Alexandra, étant

synonyme du nom juif *Salomé*, a été donné à d'autres princesses juives qu'on trouvera à l'article SALOMÉ.

ALEXANDRE, nom d'un grand nombre de personnages célèbres anciens et modernes, que l'on trouvera dans l'ordre suivant : 1° rois et princes; 2° papes et saints; 3° savants et écrivains.

I. Rois et Princes.

Il y eut en Macédoine cinq princes de ce nom :

ALEXANDRE I, fils d'Amyntas I, 497-454.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, 371-370.

ALEXANDRE III, dit *le Grand*, fils de Philippe et d'Olympias, naquit à Pella l'an 356 av. J.-C., fut élevé par le philosophe Aristote, et montra dès sa jeunesse ce qu'il devait être un jour. Pendant que son père assiégeait Byzance, il gouverna l'état, quoiqu'il n'eût que 16 ans, et soumit quelques peuples voisins. Il monta sur le trône à 20 ans (336), conquit la Thrace et l'Illyrie, soumit la Grèce, qui, se fiant sur sa jeunesse, avait cru pouvoir secouer le joug auquel Philippe l'avait soumise; il détruisit Thèbes, où il n'épargna que la maison de Pindare; il déclara ensuite la guerre aux Perses, et, s'étant fait nommer généralissime de toute la Grèce, il prit, avec 30,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux (334), la route de la Perse. Après avoir passé l'Hellespont, il défit, sur les bords du Granique, l'armée de Darius, roi des Perses, et soumit avec rapidité toute l'Asie-Mineure. Une maladie dangereuse l'arrêta quelque temps à Tarse; mais s'étant bientôt rétabli, il vainquit de nouveau Darius à Issus, en Cilicie (333). Dans cette bataille, il fit prisonnière toute la famille du grand roi, et la traita avec la plus noble générosité. Cette victoire fut bientôt suivie de la réduction de Tyr, de Gaza, de la Judée et de l'Egypte, où il fit bâtir Alexandrie; il pénétra jusque dans la Libye, où il se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon. A son retour d'Égypte, il remporta sur Darius une nouvelle victoire près d'Arbelles en Assyrie (331); cette victoire, qui fut bientôt suivie de la mort de Darius, le rendit maître de toute la Perse. Ne bornant point là ses conquêtes, il attaqua les Scythes et les Indiens, défit le roi Porus qu'il traita avec magnanimité, et s'avança jusqu'à l'Indus. Ses soldats ayant refusé de le suivre plus loin, il revint à Babylone, où il déploya tout le faste et toute la mollesse des rois d'Asie. Les débauches et les excès auxquels il se livra abrégèrent sa vie, et il mourut à la fleur de l'âge, en 323. On crut qu'il avait été empoisonné par Antipater. Il avait eu de Roxane un fils qui porta son nom, et que Cassandre fit périr en bas âge. Alexandre n'avait pas désigné son successeur : il s'était contenté de léguer la couronne au plus digne. Son empire fut partagé entre ses généraux, et ce partage devint la source de guerres longues et sanglantes. La vie d'Alexandre a été écrite par Quinte-Curce, Plutarque et Arrien. M. de Sainte-Croix a savamment discuté les témoignages des historiens de ce grand homme dans son *Examen critique des historiens d'Alexandre*.

ALEXANDRE IV, fils posthume d'Alexandre-le-Grand, avait pour mère Roxane; il porta un instant le nom de roi après la mort de son père; Cassandre le fit tuer dans sa première enfance.

ALEXANDRE V, fils de Cassandre. Il régna d'abord avec son frère Antipater (297-294).

ALEXANDRE, tyran de Phères en Thessalie, l'an 369 av. J.-C., fameux par ses cruautés, fut vaincu par Pélopidas, général thébain, qu'il avait fait prisonnier par trahison, et fut tué par Thébé sa femme, l'an 357 av. J.-C.

ALEXANDRE BALA, Rhodien, usurpateur du trône de Syrie, se fit passer pour fils d'Antiochus-Epiphane, et réussit, avec le secours de Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, à détrôner Démétrius-Soter, l'an 149 av. J.-C. Il fut peu après abandonné par ce prince qu'il avait trahi, et fut lui-même détrôné par Démétrius-Nicator, 144 ans av. J.-C.

ALEXANDRE ZÉBINA, fils d'un fripier d'Alexandrie, se fit passer pour le fils d'Alexandre Bala, et soutenu par Ptolémée-Physcon, roi d'Égypte, usurpa le trône sur Démétrius-Nicator, l'an 125 av. J.-C. Quatre ans après, il fut mis à mort par Antonius Grypus, fils de Nicator.

ALEXANDRE JANNÉE, roi de Judée, succéda à Aristobule, son frère, l'an 106 av. J.-C., et fit avec quelque succès la guerre aux rois de Syrie; il se fit détester par ses crimes, et fut chassé de son royaume. Rentré dans Jérusalem après six ans d'une guerre opiniâtre, il se vengea par les plus atroces exécutions. Il mourut l'an 79 av. J.-C., laissant le gouvernement à sa veuve Alexandra.

ALEXANDRE (Ptolémée), roi d'Égypte. *Voy.* PTOLÉMÉE-ALEXANDRE.

ALEXANDRE SÉVÈRE, *M. Aurelius Alexander Severus*, empereur romain, né à Acco, en Phénicie, vers l'an 209, avait pour mère Julie Mammée, et était cousin d'Héliogabale. Il fut adopté par ce prince et fut proclamé empereur en 222, quoiqu'il eût à peine 14 ans. Il réforma les abus, rétablit la discipline, encouragea les lettres et se montra favorable aux Chrétiens. Il obtint de grands avantages sur Artaxerce, roi des Perses (233); il était occupé à soumettre les Germains, lorsqu'il fut assassiné par ses soldats, à l'instigation de Maximin qui s'empara du trône après lui, l'an 235. Il était d'une sévérité extrême, et c'est de là qu'il a pris son surnom.

ALEXANDRE, empereur d'Orient en 911, était fils de l'empereur Basile-le-Macédonien et frère de Léon-le-Philosophe, qui le précéda sur le trône. Il termina, au bout d'un an de règne, une vie qui avait été funeste à l'état, et dégradée par des vices honteux.

ALEXANDRE I, roi d'Écosse, de 1107 à 1124, fut sévère jusqu'à la cruauté. Le nord du royaume s'étant insurgé, il vainquit les rebelles, fit périr les chefs, et régna ensuite paisiblement.

ALEXANDRE II, roi d'Ecosse, de 1214 à 1249, fils de Guillaume-le-Lion, porta la guerre en Angleterre, ce qui fit mettre son royaume en interdit par le pape. Mais il épousa ensuite Jeanne, sœur du roi d'Angleterre Henri III, et la paix fut rétablie.

ALEXANDRE III, fils du précédent, roi d'Ecosse, de 1249 à 1286, monta sur le trône à l'âge de 8 ans. Il défit les Norwégiens, qui avaient envahi son royaume, et donna ensuite sa fille en mariage au prince Eric, depuis roi de Norwège.

ALEXANDRE JAGELLON, grand-duc de Lithuanie, élu roi de Pologne en 1501, réunit les deux états en un seul. Il abandonna les rênes du gouvernement à un favori nommé Gliuski, et mourut en 1507. C'était un prince indolent et faible.

ALEXANDRE PAULOWITZ, empereur de Russie, fils de Paul I et petit-fils de Catherine II, né en 1777, eut pour précepteur le colonel Laharpe, qui l'éleva dans des idées fort libérales, et monta sur le trône en 1801; on l'a accusé, mais sans preuves, d'avoir trempé dans le meurtre de son père. Dès les premiers jours de son règne, il rappela une foule de bannis, abolit la censure, la confiscation, la torture, et réduisit les impôts; il s'occupa ensuite de faire fleurir les lettres et les arts, fonda plusieurs universités et plusieurs hospices, réforma le code criminel, et donna une nouvelle organisation au sénat, qu'il constitua en haute cour de justice. Il forma, en 1805, avec la Grande-Bretagne, une coalition contre la France, dans laquelle entrèrent ensuite l'Autriche, la Prusse et la Suède. Après avoir perdu les batailles d'Austerlitz (2 décembre 1805), d'Eylau (8 février 1807), et de Friedland (14 juin 1807), il se vit contraint à demander la paix. Il eut alors avec Napoléon, sur le Niémen, une entrevue devenue célèbre, et quelques jours après fut signé le traité de Tilsitt (7 juillet 1807), par lequel Alexandre reconnut toutes

les conquêtes de l'empereur français, et accéda au système de blocus continental. En paix avec la France, Alexandre s'occupa d'étendre ses états : il enleva la Finlande à la Suède, 1808, et fit la conquête de plusieurs provinces sur la Perse et sur la Turquie, 1809, 1810. Ayant refusé de remplir certaines conditions de son traité avec la France qui lui semblaient trop onéreuses, il s'attira de nouveau la guerre avec Napoléon, 1812. Il éprouva d'abord plusieurs revers, perdit les batailles de Smolensk et de la Moskowa; mais la disette de vivres et surtout la rigueur du climat forcèrent bientôt les Français à se retirer en désordre, après avoir éprouvé des pertes immenses. Alors Alexandre adressa de Varsovie à tous les souverains de l'Europe une proclamation par laquelle il les appelait aux armes (février 1813), et ayant réussi à les détacher presque tous de l'alliance de Napoléon, il forma une nouvelle coalition, dans laquelle entrèrent successivement l'Angleterre, la Suède, la Prusse et l'Autriche. Après avoir subi plusieurs échecs dans les journées de Bautzen, de Lutzen, de Wurtschen et de Dresde, les alliés gagnèrent enfin la bataille décisive de Leipsick (octobre 1813), qui leur ouvrit les portes de la France; et malgré les prodiges de valeur de Napoléon et de ses généraux, ils purent pénétrer jusqu'à Paris. Alexandre, qui jouait le principal rôle, entra dans cette capitale avec les troupes confédérées, 31 mars 1814 : il s'y conduisit en pacificateur plutôt qu'en conquérant, replaça sur le trône la famille des Bourbons, et signa avec Louis XVIII un traité qui assurait la paix générale (30 mai), et garantissait à la France l'intégrité de son territoire primitif. Il se rendit, en novembre 1814, au congrès de Vienne, et s'y fit céder la Pologne. A la nouvelle du retour de Napoléon en France, Alexandre reprit les armes; mais la bataille de Waterloo avait décidé la question avant que ses troupes fussent arrivées. Il n'en continua pas moins sa marche jusqu'à Paris, où il entra en juillet 1815. Moins bien disposé cette fois que la première, il prit part aux mesures rigoureuses qui imposèrent à la France d'immenses sacrifices; toutefois il s'opposa au démembrement du pays et préserva plusieurs monuments qu'on voulait détruire. Trois ans après, au congrès d'Aix-la-Chapelle, 1818, il fit réduire l'énorme contribution qui avait été imposée à la France, et hâta la libération de son territoire. Avant de quitter Paris, Alexandre avait signé avec les souverains de l'Autriche et de la Prusse le singulier traité de la *Sainte-Alliance*, sorte de coalition des rois contre l'indépendance des peuples. De retour dans ses états, il ne s'occupa que de réparer les maux de la guerre, et d'assurer le bonheur de ses sujets; il donna une constitution à la Pologne, affranchit un grand nombre de serfs, établit de nombreuses colonies militaires, 1819, et bannit les Jésuites, qui agitaient l'empire par leurs intrigues, 1820. Devenu à la fin de sa vie l'adversaire des idées libérales qu'il avait d'abord professées, il restreignit les priviléges qu'il avait accordés à la Pologne, et prit des mesures sévères contre la liberté de la presse et contre les associations secrètes. Aux congrès de Laybach, 1820, et de Vérone, 1822, il travailla, de concert avec les autres princes signataires du traité de la Sainte-Alliance, à réprimer les mouvements qui se manifestèrent en Piémont, à Naples et en Espagne. Alexandre était occupé à visiter les diverses parties de son vaste empire, lorsqu'il mourut, en décembre 1825, à Taganrock, après une courte maladie, que les uns attribuèrent à l'insalubrité du climat, et les autres, mais sans preuve, à un empoisonnement. Il avait été marié, dès l'âge de 16 ans, à une princesse de Bade-Baden, dont il n'a pas eu d'enfants. La vie d'Alexandre a été écrite par A. E. (Adrien Egron), Paris, 1826, 1 vol. in-8, et par Alphonse Rabbe, 1826, 2 vol. in-8.

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voy.* FARNÈSE.

ALEXANDRE MÉDICIS. *Voy.* MÉDICIS.

II. Papes et saints.

ALEXANDRE I, élu en 109, mort en 119. On ne sait aucune particularité sur sa vie.

ALEXANDRE II, auparavant Anselme de Bagio, né à Milan, fut tiré du siége de Lucques pour être placé sur celui de Rome en 1061. Il eut à lutter contre l'anti-pape Honoré II. Il se fit rendre les terres que les Normands avaient enlevées au saint-siége, et s'opposa aux persécutions que les Chrétiens exerçaient contre les Juifs. Mort en 1073.

ALEXANDRE III, Roland Rainuce, né à Sienne, élu en 1159. L'empereur Frédéric Barberousse lui suscita quatre compétiteurs, Victor IV, Pascal III, Calixte III et Innocent III, et finit, après bien des troubles, par se réconcilier avec lui dans une entrevue à Venise. Ce pape tint le 3e concile de Latran, 1179, gouverna saintement l'Église, et mourut à Rome en 1181, chéri des Romains et respecté de l'Europe. Il abolit la servitude, réserva aux papes la canonisation des saints, et introduisit l'usage des monitoires.

ALEXANDRE IV, Rinaldi, d'abord évêque d'Ostie, fut élu en 1254. Il se laissa gouverner par ses flatteurs, prodigua les dispenses, les bulles et les priviléges; établit en 1255 des inquisiteurs en France, à la prière du roi S. Louis. Mort à Viterbe en 1261.

ALEXANDRE V, Philarge, né à Candie; de pauvre mendiant il devint Cordelier et docteur de Sorbonne, puis évêque de Novare, archevêque de Milan, et fut élu pape au concile de Pise en 1409. Mort en 1410.

ALEXANDRE VI, Alex. Borgia, le plus connu des papes de ce nom, né en 1431, à Valence en Espagne, se fit nommer pape en 1492, après avoir acheté les suffrages des cardinaux les plus influents. Etant cardinal, il avait eu d'une dame romaine nommée Vanozza 4 fils, dont le plus connu est César Borgia, depuis cardinal et duc de Valentinois, et une fille, la trop célèbre Lucrèce Borgia. Ce pape joue un rôle très important dans l'histoire politique du temps. Après avoir fait une guerre malheureuse à Charles VIII, roi de France, il s'allia étroitement avec Louis XII; il réussit, à la faveur de cette alliance, à dépouiller les princes ses voisins, et à augmenter la puissance temporelle du saint-siége. Pour satisfaire son ambition et sa cupidité et pour élever les princes de sa famille, il foula aux pieds toutes les lois divines et humaines, et ne craignit point de recourir à la perfidie, au meurtre et à l'empoisonnement. Il mourut en 1503; on prétendit qu'il s'était empoisonné en buvant un breuvage préparé pour une de ses victimes, mais ce fait est contesté. La vie de ce pape a été écrite par J. Burchard en latin, Hanovre, 1697, et par Al. Gordon en anglais, Londres, 1729; traduite en français, 1732, 2 vol. in-12.

ALEXANDRE VII, Fabio Chigi, né à Sienne en 1599, mort en 1667, élu en 1655, avait toujours été regardé comme un homme savant et vertueux. Il réforma beaucoup d'abus, embellit Rome, approuva la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre Jansénius, et prescrivit le fameux formulaire de 1656. Le duc de Créqui, ambassadeur de France, ayant été insulté à Rome par la garde corse, le pape fut contraint par Louis XIV de la casser, et d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction.

ALEXANDRE VIII, Pierre Ottoboni, né à Venise en 1610, élu en 1689, publia une bulle contre les 4 articles de l'assemblée du clergé de France de 1682, relatifs aux libertés de l'église gallicane, et disgracia les prélats qui avaient fait partie de cette assemblée. Il donna de grands secours d'argent à Léopold I et aux Vénitiens pour faire la guerre aux Turcs. Mort en 1691.

ALEXANDRE (saint), évêque de Jérusalem, mourut en prison à Césarée, sous l'empereur Dèce, en 251 ou 253. On célèbre sa fête le 18 mars.

ALEXANDRE (saint), patriarche d'Alexandrie en 313, combattit l'hérésie d'Arius, assista aux conciles d'Alexandrie et de Nicée, et mourut en 326.

ALEXANDRE NEWSKI, saint et héros moscovite, fils du grand-duc Jaroslaw, né en 1218. Il gagna sur les Suédois, les Danois et les chevaliers de l'ordre Teutonique réunis, la bataille de la Néva; il vainquit aussi les Tartares, et affranchit la Moscovie du tribut que lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Khan. La reconnaissance nationale l'a placé au rang des saints. Pierre-le-Grand institua sous son nom un ordre de chevalerie qui subsiste encore.

III. Savants et écrivains.

ALEXANDRE POLYHISTOR (c.-à-d. qui sait beaucoup), écrivain grec, ainsi surnommé à cause de sa vaste érudition, né à Milet, ou selon d'autres en Phrygie, fut fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate (vers 85 av. J.-C.), devint esclave de Cornelius Lentulus, qui l'affranchit et lui confia l'éducation de ses enfants, et mourut vers 75 av. J.-C. Il avait écrit sur la philosophie, sur l'histoire et sur la géographie des traités fort précieux. On n'a plus que quelques fragments d'une *Histoire des peuples de l'Orient* et d'un *Traité sur les Juifs*, conservés par Plutarque, Athénée, Pline, Eusèbe et Suidas.

ALEXANDRE d'Eges, philosophe péripatéticien, qui fut l'un des précepteurs de Néron. On lui attribue des commentaires sur la *Métaphysique* d'Aristote, que d'autres attribuent à Alexandre d'Aphrodisie.

ALEXANDRE d'Aphrodisie, philosophe péripatéticien, né à Aphrodisie en Carie vers la fin du IIe siècle après J.-C., enseigna à Alexandrie vers le temps de Septime-Sévère. Il a laissé sur presque toutes les parties des écrits d'Aristote des commentaires très précieux, dont plusieurs ont été traduits en latin et publiés séparément à Venise, 1489 et années suivantes, et dont quelques-uns sont restés manuscrits. Ses doctrines étaient opposées à celles d'Averroès, ce qui partagea l'école en deux sectes, les *Alexandristes* et les *Averroïstes*.

ALEXANDRE de Tralles, médecin grec, né à Tralles en Lydie, florissait dans le VIe siècle, sous le règne de Justinien ; il a laissé un excellent ouvrage qui a été traduit et imprimé sous ce titre: *Alexandri Tralliani libri XII, gr. et lat., ex interpret. Jo. Guinterii Andernaci, necnon Jac. Goupyli castigationibus*, Basileæ, 1566, in-8°.

ALEXANDRE de Bernay, natif de Bernay en Normandie, dit aussi Alex. de Paris, parce qu'il vécut à Paris, est un des continuateurs du roman d'*Alexandre* commencé par Lambert-li-Cors, et dans lequel on employa pour la première fois le grand vers, qui fut de là nommé alexandrin. Il a aussi composé quelques autres romans qui sont restés manuscrits. Il vivait vers le milieu du XIIe siècle.

ALEXANDRE de Hales ou Ales (ainsi appelé du nom d'un monastère du comté de Glocester où il fut élevé), philosophe et théologien anglais, surnommé le *Docteur irréfragable*, entra chez les frères Mineurs en 1222 et mourut en 1245. Il enseigna avec un grand succès la philosophie scolastique, et fut un des premiers à mettre à profit les traductions d'Aristote faites par les Arabes. Il est auteur d'une *Summa theologiæ*, Nuremb., 1484, et d'un *Commentaire sur les sentences de P. Lombard*, Venise, 1475.

ALEXANDRE (Noël), savant dominicain, né à Rouen en 1639, mort à Paris en 1724. Son principal ouvrage est une grande *Histoire ecclésiastique*, rédigée en latin, publiée d'abord à Paris en 24 vol. in-8, depuis 1676 jusqu'en 1686, réimprimée à Paris, 1699, et à Venise, 1749 en 8 vol. in-fol. Cette histoire fut condamnée à Rome comme opposée à l'ultramontanisme.

ALEXANDRE (île d'), île du Grand Océan austral, sous le 70e parallèle sud, au S. O. de la Terre de la Trinité, est, avec l'île de Saint-Pierre, le lieu le plus austral que l'on connaisse.

ALEXANDRESCHT, *Alexandreschata, Alexandria eschate*, ou *Alexandria ultima*. Voy. KHODJEND.

ALEXANDRETTE, *Alexandria minor* ou *Alexandria ad Issum* des anciens, *Iskanderoun* des Turcs, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), par 33° 55' long. E., 36° 35' lat. N., à 124 kil. O. d'Alep, sur l'angle N. E. de la Méditerranée, à l'embouchure d'une petite riv., sert de port à la ville d'Alep.

ALEXANDRIA, nom commun à une foule de villes anciennes fondées ou agrandies par Alexandre. Les anciens en ont compté plus de 70, entre autres :

ALEXANDRIA, en Cypre, côte N., au S. du cap Callinuse.

ALEXANDRIA, jadis CHARAX, à l'embouchure du Tigre. *Voy.* CHARAX.

ALEXANDRIA, depuis HIRA et MESCHED-ALI. *Voy.* ces noms.

ALEXANDRIA OU ALEXANDROPOLIS ARACHOSIÆ, en Arachosie, sur l'Arachote, auj. SKANDER.

ALEXANDRIA AD ISSUM OU MINOR, auj. ALEXANDRETTE.

ALEXANDRIA AD OXUM, en Bactriane, auj. SALISÉRAÏ.

ALEXANDRIA ÆGYPTI, auj. ALEXANDRIE.

ALEXANDRIA ESCHATE, auj. KHODJEND.

ALEXANDRIA INDICA, au confluent de l'Accsines et de l'Indus, auj. VEH.

ALEXANDRIA TROAS, dans l'Asie-Mineure, auj. ESKI-STAMBOUL.

ALEXANDRIE, *Alexandria* sous les Grecs, *Iskanderieh* chez les Arabes, ville d'Egypte, capit. de la B.-Égypte, sur une langue de terre qui s'étend entre la Méditerranée et l'ancien lac Maréotis, à 182 kil. N. O. du Caire, par 27° 35' long. E., 31° 11' lat. N. Elle a 2 ports : le port vieux et le port neuf, et communique avec le Caire par un canal qui débouche dans la branche la plus occid. du Nil. La ville, jadis très peuplée, ne comptait guère au commencement de ce siècle que 16,000 hab. ; on en porte auj. le nombre à 40,000. Elle est l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Égypte : toutes les puissances européennes y ont des consuls. Outre une foule de restes curieux de l'antiquité, on y remarque de belles constructions modernes, le nouveau palais, la mosquée des mille colonnes, les fortifications et l'arsenal de marine. — Alexandrie, qui sous les Pharaons n'était qu'un village, nommé *Racoudah* ou *Rakotis*, fut fondée par Alexandre-le-Grand en 332 av. J.-C., et fut la capit. de l'Égypte sous les Ptolémées et les Romains. Elle se composait de 2 quartiers : Rakotis ou quartier du peuple, et le Bruchium ou quartier des palais. On y remarquait un phare magnifique placé dans une petite île qui était jointe à la ville par un môle de près de 1,300 mètres; des palais somptueux; le temple de Sérapis, tout en marbre; une biblioth. immense, la plus riche qu'il y eût au monde (on y comptait 700,000 rouleaux ou volumes); le Musée, sorte d'académie où les savants de toute espèce étaient entretenus aux dépens de l'état; un vaste hippodrome; plusieurs obélisques et colonnes, parmi lesquelles la *colonne de Pompée*, les deux *aiguilles de Cléopâtre*, etc. Au temps de sa splendeur, elle eut jusqu'à 900,000 hab. C'était la première ville du monde après Rome. Elle comptait parmi ses habitants un grand nombre de Juifs et fut un des berceaux du christianisme : elle avait un archevêque qui prenait le titre de patriarche. Plusieurs hérésies y prirent naissance, et elle devint le théâtre de querelles théologiques qui l'ensanglantèrent souvent. Les Alexandrins étaient turbulents ; ils se révoltèrent plusieurs fois sous les Ptolémées et les Romains : César eut à y réprimer, l'an 47 av. J.-C., une insurrection terrible ; la bibliothèque fut entièrement consumée dans cette circonstance. La ville eut à subir sous les empereurs plusieurs massacres, qui la dépeuplèrent peu à peu. En 611, Chosroès II, roi de Perse, s'en empara, mais son fils la rendit aux empereurs. En 641, les Arabes conduits par Omar s'en rendirent maîtres ; ils achevèrent la destruction des monuments et de la célèbre biblioth. Depuis, Alexandrie resta au pouvoir des Musulmans sous lesquels elle n'a fait que dépérir : son enceinte a diminué graduellement avec sa popul. Les Fran-

çais la prirent sans peine en 1798 et la gardèrent jusqu'en 1802. Cette ville s'est relevée de ses ruines sous Méhémet-Ali, qui y fait sa résidence la plus ordinaire.

ALEXANDRIE, *Alexandria Statiellorum* en latin moderne, ville des États sardes, sur le Tanaro, à 71 kil. S. E. de Turin, par 44° 57' lat. N., 6° 12' long. E.; 31,000 hab. Fortifications; cathédrale, églises de Saint-Laurent et Saint-Alexandre; casernes, théâtre; biblioth. Évêché, académie dite des *Immobili*. Fabriques de toiles, draps, soieries, bougies. Elle fut fondée en 1168 par la ligue lombarde pour s'opposer à Frédéric-Barberousse, et reçut le nom d'Alexandrie en l'honneur du pape Alexandre III, qui régnait alors. L'empereur Frédéric l'appelait par dérision Alexandrie *de la Paille*, parce que ses murs n'étaient, dit-on, que de paille et de bois enduits de terre. Elle fut cédée en 1707 par Joseph I à la Savoie; elle appartint aux Français de 1796 à 1814. *V.* MARENGO (dép).

ALEXANDRIE. On compte encore plusieurs villes de ce nom, soit chez les anciens (*Voy.* ci-dessus ALEXANDRIA), soit chez les modernes, principalement en Russie, où elles ont été ainsi nommées en l'honneur d'Alexandre I, et aux États-Unis, dans le New-Hampshire, l'Ohio, la Pensylvanie, la Virginie: celle de Virginie se nomme aussi Belhaven.

ALEXANDRIE (école d'). On désigne généralement sous ce nom l'école des nouveaux Platoniciens, fondée à Alexandrie, en Egypte, à la fin du IIe siècle de notre ère, par Ammonius Saccas, et dont les philosophes les plus éminents sont: Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus (*Voy.* ces noms). Le caractère de cette école est un éclectisme dans lequel dominent la philosophie platonicienne et le mysticisme. Il est à remarquer que plusieurs des philosophes que l'on désigne sous le nom d'Alexandrins n'ont pas enseigné ou même n'ont pas vécu à Alexandrie.

ALEXANDRINS (philosophes). *Voy.* ALEXANDRIE (école d').

ALEXANDRISTES, nom donné pendant les XVe et XVIe siècles aux partisans de l'interprétation d'Aristote adoptée par Alexandre d'Aphrodisie; on les opposait aux *Averroïstes*.

ALEXIS, poëte comique grec, natif de Thurium, était oncle de Ménandre et florissait vers 360 av. J.-C. Il ne reste de lui que peu de fragments qu'on trouve dans les *Excerpta* de Grotius.

ALEXIS (saint), né à Rome vers l'an 350 de J.-C., était, selon Métaphraste, fils d'un sénateur romain, nommé Euphémien, et quitta sa femme et sa famille le jour même de ses noces pour se vouer à la vie monastique. On célèbre sa fête le 17 juillet. On prétend que son nom d'Alexis, qui veut dire en grec *guérisseur*, vient des nombreuses guérisons qui furent dues à son intercession.

ALEXIS I, COMNÈNE, empereur d'Orient, né à Constantinople en 1048, était fils de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac Comnène. Il usurpa l'empire sur Nicéphore Botoniate en 1081, battit les Turcs, les Scythes et les Normands commandés par Robert Guiscard. Lorsque les croisés traversèrent son empire, il observa mal le traité fait avec eux, et ramena ses troupes qui les avaient accompagnés pour assiéger Antioche. Cependant il racheta les prisonniers faits sur les croisés et reçut les Français avec magnificence lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Il mourut en 1118. Sa fille Anne a écrit son histoire.

ALEXIS II, COMNÈNE, fils de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, auquel il succéda à l'âge de 12 ans, en 1180. Il fut mis sous la tutelle de Marie, sa mère, et d'Alexis Comnène, son oncle, qui irrita le peuple par ses exactions. On se révolta, et l'on mit sur le trône Andronic Comnène, son cousin, qui fit étrangler Alexis en 1183.

ALEXIS III, L'ANGE, frère d'Isaac-l'Ange, empereur de Constantinople, se révolta contre ce prince, le détrôna en 1195, et lui fit crever les yeux. Il fut obligé de faire une paix honteuse avec les Turcs et les Bulgares, et fut bientôt chassé lui-même du trône par Alexis-le-Jeune, son neveu, qui appela les croisés à son secours. Ceux-ci s'emparèrent de Constantinople, l'an 1203. Alexis-l'Ange prit la fuite; il erra pendant plusieurs années de ville en ville, et fut enfin arrêté en Asie l'an 1210, par Théodore Lascaris, qui lui fit crever les yeux, et l'enferma dans un monastère, où il termina ses jours.

ALEXIS IV, dit *le Jeune*, fils d'Isaac-l'Ange, fut placé sur le trône par les croisés en 1203 (*Voy.* l'article précédent), tira son père de la prison où l'avait jeté Isaac-l'Ange, et en fit son collègue. La nécessité de donner de grosses sommes aux croisés, pour reconnaître leurs services, fit révolter les peuples. Alexis IV fut, au bout de 6 mois de règne, détrôné et étranglé par Ducas Murzuphle (Alexis V).

ALEXIS V, DUCAS, surnommé *Murzuphle* (sourcils épais), s'empara du trône en 1204, après en avoir précipité Alexis IV. Il ne régna que quelques mois et fut détrôné à son tour par les croisés auxquels il avait témérairement déclaré la guerre. Baudoin, comte de Flandres, qui commandait les croisés, se fit élire à sa place, et s'étant emparé de sa personne, le fit précipiter d'une haute colonne à Constantinople, comme coupable du meurtre de son souverain.

ALEXIS MICHAELOWITZ, czar de Moscovie, succéda en 1646 à son père Michel. Son règne fut troublé par des guerres intestines et étrangères. Il dompta des partis de Cosaques révoltés, combattit les Polonais avec avantage, fut battu par les Suédois, et secourut Jean Sobieski à la journée de Chokzim en 1674. Il se mit inutilement sur les rangs pour être élu roi de Pologne à la mort de Sobieski. Il mourut en 1677. Il est le père du célèbre Pierre I.

ALEXIS PETROWITZ, fils du czar Pierre-le-Grand, né à Moscou en 1695. Son père, irrité de ce qu'il se montrait contraire à ses projets de civilisation, l'éloigna de sa cour; puis, l'ayant rappelé, il l'accusa du crime de lèse-majesté et le fit condamner à mort, 1719. Alexis fut gràcié, mais il mourut peu après dans sa prison; on crut qu'il avait été empoisonné.

ALEXIS (Guillaume), surnommé *le Bon Moine*, Bénédictin, abbé de Lire près d'Evreux, a publié, entre autres ouvrages curieux, *le Blason des fausses amours*, Paris, 1493, in-4, recueil de contes en vers, dont La Fontaine faisait grand cas.

ALFAQUES ou SAN-CARLO, ville et port d'Espagne, à 31 kil. S. E. de Tortose, sur une des embouchures de l'Ebre, et sur un canal du même nom qui se rend à Amposta. Port, salines.

ALFARABI, philosophe arabe du Xe siècle, né à Farab, ville de la Transoxane, d'où il prit son nom, mort en 950, avait approfondi toutes les sciences et tous les arts, et fut appelé le *Second instituteur de l'intelligence*. Son éloquence, ses talents dans la musique et la poésie lui concilièrent l'estime du sultan de Syrie Seïf-ed-Daulah, qui voulut l'attacher à sa cour; mais Alfarabi s'en excusa, partit et fut tué par des voleurs dans un bois de Syrie. Selon une autre version, il passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Syrie, pensionné par le prince. Il fut un des premiers à étudier et à répandre parmi les Arabes la connaissance d'Aristote. Ses deux principaux ouvrages sont: une *Encyclopédie* qui se trouve manuscrite à l'Escurial, et un *Traité de musique*. On a publié à Paris, en 1638, ses *Opuscula varia* dans lesquels on trouve un *Traité sur les sciences* et un *Traité sur l'entendement* où il commente la doctrine d'Aristote sur ce point.

ALFARO, ville d'Espagne, à 62 kil. S. O. de Logrono, sur l'Ebre et l'Alama; 4,800 hab. Sol très fertile.

ALFELD, ville du Hanovre, au confluent de la Leine et de la Warne, à 20 kil. O. d'Hildesheim; 2,000 hab.

ALFEO, *Alpheus*, riv. d'Elide. *Voy.* ROUFIA.

ALFERGANI (Ahmed Kotsaïr), astronome arabe, natif de Ferganah dans la Sogdiane, vivait au IXe siè-

cle, sous le règne d'Al-Mamoun. Il est auteur d'une *Introduction à l'astronomie* qui a été traduite en latin par Golius, 1669, et de deux autres ouvrages sur les cadrans solaires et la construction de l'astrolabe.

ALFIDENA, *Aufidena*, ville du roy. de Naples (Abruzze ultérieure 2e), à 38 kil. S. E. de Sulmona; 1,426 hab.

ALFIERI (Victor), célèbre poëte tragique italien, né à Asti en Piémont, en 1749, d'une famille noble et ancienne. Ayant perdu son père de très bonne heure, son éducation fut négligée, et il eut une jeunesse fort dérangée. Il passa plusieurs années à courir le monde et à chercher des aventures; mais à l'âge de 25 ans il se fit en lui une heureuse révolution. Le désir de plaire à une femme aussi distinguée par son esprit que par son rang, la comtesse d'Albany, femme du dernier des Stuarts, qu'il avait connue à Florence, et pour laquelle il avait conçu la plus vive passion, lui inspira du goût pour les lettres et pour la poésie qu'il avait dédaignées jusque-là. Il s'exerça dans la tragédie, et créa un système de composition tout nouveau pour l'Italie: il substitua un dialogue serré, un style mâle et concis, à la manière lâche et efféminée de ses devanciers; il retrancha impitoyablement de ses pièces les personnages inutiles d'amoureux ou de confidents. Travaillant avec une ardeur incroyable, il composa en moins de 7 ans (1775-1782) quatorze tragédies, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. En même temps il écrivait en prose des ouvrages qui devaient le placer à côté de Machiavel, son *Traité de la tyrannie*, et celui qui a pour titre *le Prince et les Lettres*, dans lesquels il se montre ardent républicain; il composait aussi à la même époque son poëme de *l'Etrurie vengée*. La comtesse d'Albany étant devenue veuve en 1788, il s'unit à elle par un mariage secret, et vint en France dans le désir d'y faire imprimer plusieurs de ses ouvrages, et même de se fixer dans ce pays, qu'il appelait *la patrie de la liberté*; mais effrayé par les excès du 10 août 1792, il s'empressa de fuir et se retira à Florence. Le gouvernement révolutionnaire le traita en émigré; on lui enleva ses livres, et on le dépouilla de la plus grande partie de sa fortune qu'il avait placée sur les fonds français. Toutes ces causes réunies lui inspirèrent pour la France et pour la révolution une haine implacable qu'il n'a cessé depuis d'exhaler dans tous ses écrits. Dans les dernières années de sa vie, Alfieri apprit le grec, afin d'étudier dans l'original les grands tragiques qu'il avait pris pour modèles. Il traduisit et imita plusieurs des plus belles tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Epuisé par ses travaux, il mourut à l'âge de 54 ans, en 1803, laissant un grand nombre d'œuvres posthumes, parmi lesquelles on remarque une excellente *Traduction de Salluste* et une *Histoire de sa propre vie*. Aussitôt après sa mort, la comtesse d'Albany fit faire une édition complète de ses œuvres. Elles se composent de 35 volumes in-4, Pise, 1805-15, dont 22 renferment les ouvrages publiés de son vivant, et 13 les œuvres posthumes. On a fait une édition compacte qui réunit toutes ses œuvres en 4 vol. in-8, Pise, 1818-19. Le théâtre d'Alfieri, qui se compose des tragédies suivantes, *Philippe II, Polynice, Antigone, Agamemnon, Virginie, Oreste, la Conjuration des Pazzi, Don Garcia, Rosmonde, Marie Stuart, Timoléon, Octavie, Mérope, Saül, Agis, Sophonisbe, Myrrha, Brutus I* et *Brutus II*, a été traduit par M. Petitot, 4 vol. in-8, Paris, 1802 (réimpr. en 1 vol. compacte, 1840); son *Traité de la tyrannie* a été traduit par un anonyme, Paris, 1802; et sa *Vie* par M***, 2 vol. in-8; Paris, 1809.

ALFONSE. *Voy.* ALPHONSE.

ALFORD, vill. d'Ecosse, à 40 kil. N. O. d'Aberdeen. Victoire de Montrose sur les Covenantaires, vers 1649.

ALFORT, hameau du dép. de la Seine, à 9 kil. S. E. de Paris et près de Charenton dont la riv. de la Marne le sépare. Célèbre école royale vétérinaire, fondée en 1766. Beau troupeau de mérinos pour le croisement des races et l'amélioration des laines.

ALFOUROUS, nom de deux peuples océaniens, l'un nègre, à l'est et au centre de la Papouasie; l'autre moins noir, plus intelligent, plus vif, plus fort que le premier, répandu dans la Papouasie, à Bornéo, à Célèbes, dans les Philippines, etc. Merkus soupçonne ces derniers d'être la souche des Polynésiens (insulaires de Nouvelle-Zélande, Zonga, Otaïti, Sandwich, etc.).

ALFRED, surnommé *le Grand*, 6e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, né en 849, monta sur le trône en 872, à 23 ans. Il vainquit d'abord les Danois; mais ayant ensuite été défait par eux, il se cacha sous l'habit d'un ménestrel, et s'introduisit dans leur camp pour apprendre à les connaître et à les vaincre. Cette démarche hardie lui réussit; à la faveur des renseignements qu'il obtint ainsi, il parvint à vaincre complétement ces redoutables ennemis; il prit la ville de Londres qui était encore en leur pouvoir, et assura par son habileté la tranquillité de l'Angleterre. Il poliça son royaume, lui donna des lois, établit le jury, et divisa le pays en comtés; il ressuscita dans ses états les arts, les sciences et les lettres, composa lui-même plusieurs ouvrages, fit fleurir le commerce et la navigation, et jeta les fondements de la puissance maritime de son pays. Ce prince, vraiment grand, mourut en 900. On a conservé de lui, outre un *Code* qu'il rédigea lui-même (imprimé à Londres, 1658, in-4), une traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, Cambridge, 1644, in-fol.; une traduction de l'*Histoire* d'Orose; une traduction de *la Consolation* de Boèce, et son *Testament*, imprimé dans sa *Vie* par Asserius. On lit dans ce testament que *les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées*.

ALGAJOLA, ch.-l. de cant. (Corse), à 9 kil. de Calvi; 250 hab.

ALGARDE (Alexandre Algardi, dit l'), sculpteur et architecte, né à Bologne en 1583, mort en 1654, vécut dans une grande intimité avec l'Albane, et réussit, ainsi que son ami, dans le genre gracieux. On voit de lui, à Saint-Pierre du Vatican, un bas-relief très estimé, représentant *saint Léon allant au-devant d'Attila*. On estime beaucoup aussi son groupe de la *Décollation de saint Paul*, à Bologne, et sa statue de *saint Philippe de Néri*, à Rome.

ALGARIA (l'), ancien district de la Nouvelle-Castille en Espagne, avait pour ch.-l. Guadalaxara.

ALGAROTTI (François), écrivain italien, né à Venise en 1712, mort à Pise en 1764, cultiva avec un égal succès les sciences et les lettres, et fut un des plus grands connaisseurs de son temps en peinture, en sculpture et en architecture. Il fut en relation et entretint correspondance avec les personnages les plus célèbres de son temps; le roi de Prusse l'attira à sa cour, lui donna le titre de comte et en fit son chambellan; l'électeur de Saxe, roi de Pologne sous le nom d'Auguste III, l'accueillit aussi avec faveur et le nomma conseiller; Voltaire faisait grand cas de lui et il le célébra dans plusieurs de ses écrits. Ses œuvres ont été réunies en 17 vol. in-8, Venise, 1791-1794; elles se composent des écrits suivants: *Poesies; Exposition du système de Newton* ou *Newtonianisme des dames; Ecrits sur l'architecture, la peinture et la musique; Essais sur les langues et sur divers points d'histoire et de philologie; Ecrits sur l'art militaire; Voyages en Russie; le Congrès de Cythère; Vie de Pallavicini; Pensées diverses; Poésies; Correspondance*. Le *Newtonianisme des dames* a été traduit en français par Duperron de Castéra, 2 vol. in-12, 1752; *le Congrès de Cythère*, par Duport-Dutertre, 1749, in-12; l'*Essai sur l'opéra*, par Chastellux, 1773, in-8; l'*Essai sur la peinture*, par Pingeron, 1769, in-12.

ALGARVE ou **ALGARVES**, *Cuneus*, prov. du Portugal, la plus mérid., bornée au S. et à l'O. par

l'Océan Atlantique, au N. par l'Alentejo, à l'E. par l'Espagne, dont la sépare la Guadiana ; ch.-l. Tavira. 130,000 hab. Vins, soude, kermès, citrons, oranges, figues, grenades, dattes. Jadis l'Algarve s'étendait sur les deux rives de la Guadiana. Du VIIIe au XIIIe siècle, ce pays appartint aux Arabes (en leur langue le mot *Garb* ou *Gherb*, d'où vient *Al Garve*, veut dire couchant). Alphonse III de Portugal la prit en 1245, et céda en 1254 la portion orient. à l'E. de la Guadiana, au roi Alphonse X de Castille, d'où les noms d'Algarve espagnole (depuis absorbée dans l'Andalousie) et d'Algarve portugaise.

ALGAU ou ALPES d'ALGAU, partie de la chaîne orientale du Vorarlberg, entre les Alpes tyroliennes, le Lech et le lac de Constance. — Le pays aussi portait jadis le nom d'Algau et faisait partie de la Souabe : Memmingen, Kempten, Kaufbeuern en étaient les villes principales.

AL-GAZEL ou plutôt AL-GAZALI, philosophe arabe, né vers 1068 à Thous ou Tus dans le Korasan, mort en 1111 à Bagdad, enseigna avec éclat à Bagdad et à Alexandrie, puis se retira du monde et vécut en ermite. Il étudia profondément les écrits d'Aristote et des philosophes arabes qui l'avaient précédé, mais ce fut pour les combattre, et il s'annonça comme le *Destructeur* des philosophes ; il attaqua surtout avec force la connexion que le vulgaire établit entre la cause et l'effet ; mais l'espèce de scepticisme qu'il professa n'eut d'autre but que d'établir une sorte de mysticisme et une croyance aveugle aux miracles de sa religion. Il a laissé un *Traité des sciences religieuses*, dont les Orientaux font grand cas ; un traité intitulé : *Destruction de la philosophie*, qu'Averroës réfuta dans sa *Destruction de la destruction de la philosophie d'Al-Gazel*. On a publié de lui quelques opuscules sous ce titre : *Algazelis Philosophia et Logica*, Colon., 1506, in-4.

ALGER, en arabe *Al-Gézaïr* (c.-à-d. les Iles), ville célèbre de l'Afrique septentrionale, capit. de l'Algérie, sur la Méditerranée, par 0° 44' de long. E., 36° 47' de lat. N., à 750 kil. S. de Toulon, à 600 kil. O. de Tunis. Sa population, qui avant la conquête pouvait s'élever à 50,000 hab., n'est guère aujourd'hui que de 27,000, dont 12,332 Maures, 6,065 Juifs, 7,375 Européens (en 1839). Elle tire son nom d'une île placée en face de la côte et jointe au continent par un môle. Elle est de forme à peu près carrée et bâtie en amphithéâtre ; les rues sont étroites et sales ; les maisons ont de belles terrasses. On remarque l'ancien palais du dey, un grand nombre de mosquées, dont une fut construite par les esclaves chrétiens (1790), le fort l'Empereur, dit Sultan-Kalassi, la Kassaba ou Casaubah, citadelle située à l'extrémité S. de la ville. Elle a un port artificiel formé d'un côté par l'île jointe au continent et de l'autre par une jetée. La ville s'est beaucoup embellie et assainie depuis qu'elle appartient aux Français ; on y a ouvert plusieurs rues et de belles places, entre autres la rue de Babazoun et la place du Gouvernement. On y fabrique divers objets, tels que : armes à feu, soieries, orfèvrerie, calottes tunisiennes, cuirs, etc. — Alger paraît être situé sur l'emplacement de l'*Icosium* des anciens, entre *Julia Cæsarea* (Cherchell) à l'O. et *Rusucurium* (Dellys) à l'E. Elle ne commence à figurer sous son nom arabe qu'assez tard : elle était en 935 la capit. d'une petite principauté formée par Zeïri qui avait secoué le joug des califes fatimites ; depuis elle subit toutes les révolutions qui bouleversèrent cette partie de l'Afrique. Les Espagnols en furent un instant maîtres au commencement du XVIe siècle (1510), mais ils en furent chassés par le célèbre Barberousse en 1516. Alger n'a cessé depuis les temps les plus anciens de se livrer à la piraterie ; elle était devenue le fléau de l'Europe. Plusieurs tentatives avaient été faites sans succès pour faire cesser les brigandages des Algériens (par Charles-Quint, qui y perdit une flotte et une armée en 1540 ; par Louis XIV, qui bombarda la ville en 1682, 1683 et 1688 ; par les Anglais, qui la bombardèrent en 1816), lorsqu'à la suite d'une insulte faite au consul de France, le roi Charles X arma contre Alger une expédition qui s'empara de la ville au commencement de juillet 1830. On trouva dans la Casaubah le trésor du dey qui montait à 47,639,010 fr. *Voy.* ALGER (régence d')

ALGER (état ou régence d'), un des quatre grands états des côtes barbaresques, entre Tunis à l'E. et Maroc à l'O. ; borné au N. par la Méditerranée et au S. par le désert de Sahara, offre une étendue d'environ 900 kil. sur les côtes (de 4° 30' long. O. à 6° 30' long. E.), et s'avance de 200 à 250 kil. dans l'intérieur des terres. Il a pour capitale Alger qui lui donne son nom. Il est peuplé de Maures, de Berbers ou Kabayles, d'Arabes, de Juifs, de Nègres et d'Européens de diverses nations ; le tout peut monter à 2,000,000 d'hab. parmi lesquels environ 20,000 Européens. La régence d'Alger était naguère une province de l'empire ottoman et était régie sous son autorité par un dey ; elle se divisait en 4 provinces : les prov. d'Alger et de Titterie au centre, celle de Tlemsen à l'O., de Constantine à l'E. ; ces trois dernières étaient gouvernées par des beys soumis au dey ; le reste se partageait entre des tribus presque indépendantes qui ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leurs cheiks. Les principales villes, après Alger, sont Oran, Tlemsen, Bone, Constantine, Bougie. Le pays offre une température élevée, mais il est rafraîchi par les vents : l'hiver y est fort doux et ne se fait guère sentir que par des pluies abondantes qui durent jusqu'en avril. Il est sillonné par les montagnes de l'Atlas qui s'élèvent en étages successifs parallèlement aux côtes. On y trouve de nombreuses vallées et plusieurs cours d'eau dont le principal est le Chelif dans la partie occid. ; viennent ensuite le Mazafran, l'Adouse, la Tafna, l'Aratch, l'Hamise, l'Isser, l'Oued-el-Kebir. Le territoire est d'une fertilité extrême, mais mal cultivé. On pêche le long des côtes, surtout vers l'extrémité orientale, de très beau corail. Les Français possédaient depuis plusieurs siècles des établissements sur la côte pour cette pêche (Bone, le bastion de France, la Calle, etc.). — L'état d'Alger est formé de la Numidie et des Mauritanies Césarienne et Sitifensis des anciens. Après avoir obéi longtemps à des rois indigènes (Micipsa, Jugurtha, Masinissa, Juba, Syphax, etc.), ce pays fut conquis par les Romains, sous lesquels il fut très florissant, puis par les Vandales, 429-534, et enfin par les Arabes, 690. Il fut successivement asservi par les Ommiades, les Abbassides, les Aglabites, les Zéirites, les Almoravides, les Almohades, les Mérinites, les Espagnols et les chérifs de Haschem. A la faveur de ces révolutions perpétuelles, il s'y forma plusieurs petits états indépendants dont les principaux sont : Alger, Tennis, Tlemsen et Constantine. Les deux frères Barberousse, appelés au secours des Algériens contre les Espagnols, s'emparèrent de la ville d'Alger en 1516, conquirent la plus grande partie du territoire qui l'environne, et, pour se mieux maintenir contre leurs ennemis, se reconnurent vassaux de la Porte (1520). Le sultan Sélim y envoya aussitôt un pacha avec un corps de janissaires ; mais dans la suite les janissaires, sous le prétexte de se mettre à l'abri des vexations du pacha, obtinrent de la Porte (1600) l'autorisation de choisir dans leur sein un chef chargé de défendre leurs intérêts. On le nomma *dey*, ce qui veut dire oncle ou tuteur. L'état fut ainsi pendant quelque temps régi concurremment par un pacha et un dey ; mais ces deux chefs étaient sans cesse en querelle, et en 1710 le dey Baba-Aly expulsa le pacha, et réunit en sa personne tous les pouvoirs. A dater de ce moment

l'autorité de la Porte ne fut plus que nominale. La milice turque devint maîtresse absolue; elle fit et défit les deys selon son caprice et alla jusqu'à en nommer six en un jour. (*Voy.* DEY.) Néanmoins ce gouvernement subsista jusqu'à l'invasion des Français et la prise d'Alger en 1830. Depuis cette époque, l'Algérie est sous l'autorité de la France qui l'a fait régir d'abord par des généraux en chef, puis par des gouverneurs. Ceux qui ont commandé en chef sont les généraux Bourmont, Clauzel, Berthezène, Savary, Voirol (1830-34); les gouverneurs sont les gén. d'Erlon, Clauzel, Damrémont, Valée (1834-40). Les principaux événements depuis la conquête sont : l'occupation de Bone, 1830; d'Oran, 1831; d'Arzew, de Mostaganem et de Bougie, 1833; la malheureuse expédition de la Macta, 1835; la prise de Mascara, de Tlemsen, 1835; la victoire de la Sikkah remportée par le général Bugeaud, 1835; le traité de la Tafna conclu en 1837 avec Abd-el-Kader, par lequel on obtenait la paix dans l'O., en abandonnant aux Arabes une grande partie de la régence; la prise de Constantine par le général Damrémont qui y périt (13 octobre 1837); la reprise des hostilités avec Abd-el-Kader à la fin de 1839; la défense héroïque de Mazagran, 6 février 1840; l'occupation de Cherchell, mars 1840.

ALGÉRIE. *Voy.* ALGER (régence d').

ALGERNON. *Voy.* SIDNEY.

ALGÉZIRAH, ville d'Espagne. *Voy.* ALCIRA.

ALGÉZIRAS, *Carteia* (et non *Barbesula*), ville d'Espagne à 8 kil. O. de Gibraltar, et sur le détroit; 4,800 hab. Enlevée aux Maures par Alphonse XI de Castille, après un siége de deux ans, où, pour la première fois, on fit usage de canons, 1342. Combat naval où l'amiral Linois battit une division anglaise, 1801.

ALGÉZIREH, (c.-à-d. en arabe *l'île*), *Mesopotamia* (c.-à-d. en grec au milieu des fleuves), région de l'Asie ottomane, entre l'Euphrate et le Tigre, forme les pachaliks de Rakka, de Mossoul, de Diarbekir et de Bagdad, qui ont pour capitales le svilles du même nom. Mont. au N., cours d'eau nombreux, célèbres mines d'or, forêts, sol fertile, aspect riant ou pittoresque. Ce pays est si beau qu'on y a placé le paradis terrestre. Mais l'imperfection du gouvernement turc et les dévastations des Kourdes et d'autres hordes rendent ces beaux lieux misérables.—L'Algézireh (Mésopotamie) figure parmi les contrées les plus célèbres de l'antiquité; là fleurirent les deux empires d'Assyrie. Il fit ensuite partie des empires d'Alexandre, des Séleucides, des Arsacides. Un instant Trajan en joignit la plus grande partie à l'empire romain; mais presque toute la contrée revint bientôt aux Parthes: les Sassanides la gardèrent jusqu'à la conquête arabe. Les califes s'étant fixés à Bagdad, l'Algézireh fut la principale province de leur empire; elle est aussi la dernière qu'ils aient conservée. Après la mort de Motassem, ce pays fut compris dans la monarchie mongole d'Iran, fondée par Houlagou, puis il forma le noyau du royaume des Ilkaniens, et enfin fut absorbé dans la monarchie de Tamerlan, vers 1400. Au siècle suivant, les Turcs Ottomans s'en emparèrent, et depuis ce temps ils l'ont conservé malgré de fréquentes rébellions.

ALGÉZIREH OU ALGÉZIRAH, *Voy.* ALCIRA.

ALGHERO, ville de Sardaigne, à 27 kil. S. O. du cap Sassari; 7,000 hab. Evêché, belle cathédrale, port étroit où n'entrent que de petits bâtiments; pêche de corail; culture de l'indigo.

ALGIDUM, *Rocca del Papa*, mont. et ville du Latium, à 31 kil. S. E. de Rome, est célébrée par Horace (*Odes*, I, 21). La forêt de l'Algide, sur cette mont., s'appelle auj. *Silva del Aillio*.

ALGONQUINS, peuple de la famille lennape, dans l'Amérique N., se trouve dans le Michigan, le Canada et les districts des Hurons et des Mandanes aux Etats-Unis. Il est souvent en guerre avec les Sioux.

ALGUAZIL (de l'arabe *al ghazil*, l'archer), nom que portent en Espagne certains employés de la police, dont les fonctions sont les mêmes que celles de la gendarmerie en France.

AL-HAKEM I, roi de Cordoue, 796-822, ne se signala que par sa cruauté. Il reprit aux Chrétiens Girone et Narbonne, remplit de sang les villes conquises, n'épargna pas davantage Tolède où deux de ses oncles s'étaient révoltés, et Cordoue où avait éclaté une conspiration. Il eut pour successeur son fils Abdérame II.

AL-HAKEM II, calife ommiade d'Espagne, 961-976 succéda à son père Abdérame III et régna à Grenade. Il favorisa les lettres et rassembla à Cordoue une immense bibliothèque. Il enleva Zamora au roi de Léon, Sanche-le-Gros.

AL-HAKEM-BIAMRILLAH, 5e calife fatimite d'Egypte, succéda en 996 à Aziz, son père, à l'âge de 11 ans, et régna 25 ans. Il se livra à toutes sortes de cruautés et d'extravagances, persécuta violemment les Juifs et les Chrétiens, et périt assassiné par un jeune Musulman, en 1021. Al-Hakem se disait descendant d'Ali; il prit le titre de prince des croyants, de lieutenant de Dieu, ébranla l'autorité de Mahomet et eut la prétention de fonder une nouvelle secte religieuse : c'est celle des Druses, que l'on retrouve encore aujourd'hui en Egypte et en Syrie. Après son assassinat, ses partisans crurent qu'il avait été enlevé au ciel.

ALHAMA, ville d'Espagne, à 35 kil. S. O. de Grenade, est célèbre par ses eaux minérales et ses bains; 4,700 hab.

ALHAMBRA, édifice de Grenade, servait de palais et de forteresse aux rois maures. C'est un des monuments les plus remarquables et les plus élégants de l'architecture mauresque.

ALHUCEMAS, ville d'Afrique, à 80 kil. S. O. du cap Tres-Forcas, sur un îlot, appartient à l'Espagne et sert de lieu de déportation.

ALI, Ali-ben-Abou-Taleb, cousin de Mahomet, fut un des disciples les plus zélés du prophète, et obtint la main de Fatime, sa fille chérie. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à établir l'islamisme et à étendre au loin les conquêtes des Musulmans. Il fut proclamé calife l'an 656 de J.-C., et eut à combattre la faction de Mohawiah, chef des Ommiades, que soutenait Amrou. Pendant que les prétendants se disputaient la couronne, Ali périt assassiné à Koufa par un fanatique, après 4 ans de règne. Ses partisans le regardent comme un martyr et vont en pèlerinage à son tombeau. Les descendants d'Ali, les Alides, après avoir été longtemps exclus du pouvoir, régnèrent en Egypte (sous le nom de Fatimites), et sur plusieurs autres contrées. Ali était un prince doux et vertueux; il aimait et cultivait les lettres. On a encore de lui un *Recueil de Sentences et de Poésies*, dont une partie a été traduite en français par Vattier, Paris, 1660. Il se relâcha dans sa doctrine religieuse de la rigueur des premiers califes, et fut le chef d'une secte connue sous le nom de *Chyites*, opposée à celle d'Aboubekr, dont les partisans sont nommés *Sunnites* (*Voy.* ces mots). Le nom d'Ali veut dire *sublime*.

ALI, prince musulman de la dynastie des Almoravides, 1106-1143, possédait en Afrique tout l'empire de Maroc, et en Europe presque toute la péninsule. Il fonda la ville de Maroc. A la fin de son règne, sa puissance fut ébranlée par les Almohades qui lui enlevèrent plusieurs provinces d'Afrique.

ALI, capitan-pacha sous Sélim II, commandait la flotte des Ottomans à la fameuse bataille de Lépante, en 1571. Il perdit la bataille et périt dans l'action.

ALI-BEY, chef des Mamelouks, né en 1728, chez les Abasses, peuples du Caucase, fut amené au Caire à l'âge de 12 ou 14 ans, et y fut vendu comme esclave. S'étant élevé de grade en grade par son courage, il parvint en 1766 à s'emparer du rang suprême, se rendit indépendant de la Porte, fit de grandes conquêtes en Arabie et en Syrie, et conçut les plus vastes

desseins pour l'agrandissement de l'Égypte. Mais il périt au milieu de ses projets, par la perfidie de Mohammed-Bey, son fils adoptif.

ALI-BEY (Badia, dit), voyageur espagnol. *Voy.* BADIA.

ALI-COUMOURGI, favori et grand-visir d'Achmet III, commandait à la bataille de Peterwaradin où les Ottomans furent complétement battus, 1716. Il fut blessé mortellement dans l'action.

ALI-PACHA, pacha de Janina, né à Tébélen en Albanie, l'an 1741, d'une famille de Klephtes qui depuis plusieurs générations était en possession de la ville et du territoire de Tébélen. Impatient de parvenir et peu scrupuleux sur les moyens, il se chargea lui-même de mettre à mort le pacha de Delvino, son beau-père, contre lequel le sultan avait rendu une sentence capitale. Il fut en récompense nommé lieutenant du pacha de Roumélie, puis pacha de Tricala en Thessalie, avec charge de veiller à la sûreté des routes. Il enleva de vive force le pachalik de Janina, et le sultan eut la faiblesse de le confirmer dans cette possession, 1788. Maître de ce poste important, il s'empara soit par la force, soit par la ruse, de toute l'Albanie ou ancienne Épire, puis de toute la Grèce proprement dite. Étant alors entré en relation avec les Français, par suite de leurs conquêtes en Illyrie, il fut d'abord leur allié : mais il les trahit ensuite pour s'unir à leurs ennemis, et s'étant fait un mérite de sa trahison auprès de la Porte, il fut nommé en 1804 vice-roi de toute la Roumélie. Il songea alors à se rendre indépendant, étendit et affermit ses conquêtes, amassa des trésors immenses, pourvut ses fils de gouvernements importants, et fit trembler la Porte. On supporta longtemps ses empiètements : ce ne fut guère qu'en 1819 que l'on songea à y mettre un terme. Ali voulut prévenir le coup en tentant de faire assassiner dans Constantinople Pacho-Bey, son ennemi mortel, qui avait tramé sa perte; mais ayant échoué dans cet attentat, il fut condamné à mort par le sultan. Résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, il appela tous les Grecs aux armes, leur promettant l'indépendance ; il fallut plusieurs années pour le réduire. Enfermé dans la forteresse de Janina, il aurait pu prolonger encore sa défense, lorsqu'il fut lâchement assassiné dans une conférence que lui avait proposée Kourschid-Pacha, qui l'assiégeait, 5 février 1822. On peut consulter sur cet homme extraordinaire l'*Histoire de la Régénération de la Grèce* de Pouqueville, 4 vol. in-8, 1824, et la *Vie d'Ali-Pacha* de M. de Beauchamp, 1 vol. in-8, 1822.

ALIAMET (Jacques), graveur, né en 1728 à Abbeville, mort en 1788, s'est distingué dans l'art de graver à la pointe sèche; on a de lui plusieurs gravures assez estimées, d'après Berghem, Jos. Vernet, etc. — François-Germain, son frère, s'établit à Londres où il grava d'après le Carrache, le Guide, etc. Il avait moins de talent.

ALIBERT (Jean-Louis), médecin, né à Villefranche (Aveyron) en 1766, mort en 1837. Étant encore élève il jeta les premiers fondements de la société médicale d'émulation. Placé bientôt au rang des premiers médecins par ses travaux sur la matière médicale et les maladies de la peau, Alibert fut nommé médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, et reçut le titre de baron de l'empire. Après la restauration il fut premier médecin ordinaire du roi. Les principaux ouvrages du docteur Alibert sont : *Traité de thérapeutique; Traité des maladies de la peau*, 1810 ; *Physiologie des passions*, ouvrage purement littéraire, 1818 ; *Monographie des Dermatoses*, etc.

ALICANTE, *Lucentum*, ville et port d'Espagne (Valence), à 106 kil. S. O. de Valence, par 2° 49' long. E., 38° 19' lat. N., à l'entrée de la baie d'Alicante ; 18,000 hab. Rade vaste et sûre. Château fort sur une mont. à plus de 325 mètres de haut. Aux environs, sont 2 lagunes qui fournissent beaucoup de sel. Vins célèbres. Après Cadix et Barcelone, Alicante est la place la plus commerçante de l'Espagne. Les Arabes s'emparèrent de cette ville en 715 ; Ferdinand II, roi de Castille, la reprit au XIIe siècle. — Alicante donne auj. son nom à une province d'Espagne formée de la partie mérid. de l'ancien royaume de Valence et d'une portion de celui de Murcie, entre les provinces de Jativa au N., de Chinchilla à l'O., et la Méditerranée au S. E.

ALICATA, *Phintias*, ville de Sicile, sur la mer, à 40 kil. S. E. de Girgenti ; 12,000 hab.

ALICURI, *Ericusa* ou *Ericodes*, une des îles Lipari, entre la Sicile et l'Italie. *Voy.* LIPARI.

ALIDES ou ALEVIS, nom donné aux descendants d'Ali, et plus spécialement aux Imams. *Voy.* IMAM.

ALIEN-BILL, c.-à-d. *loi des étrangers*, loi proposée en Angleterre par lord Granville (1793), et qui met les réfugiés étrangers sous la surveillance spéciale de la police et permet, au besoin, de les expulser du territoire.

ALIFE, *Allifæ*, ville du royaume de Naples, à 20 kil. N. de Capoue ; 1,800 hab. Air pestilentiel qui l'a presque fait déserter. L'évêque habite Piedimonte. Bâtie par les Osques ; prise sur les Samnites par Fabius, puis érigée en colonie romaine. Brûlée par le comte Celano sous l'empereur Frédéric II.

ALIGHIERI (Dante). *Voy.* DANTE.

ALIGHOR, ville de l'Inde anglaise (Bengale), par 27° 56' lat. N., 75° 38' long. E. Fort, citadelle prise par l'Anglais Lake, 1803.

ALIGRE (Étienne d'), chancelier de France, né à Chartres en 1560, mort en 1635. Son mérite lui ouvrit l'entrée du conseil d'état sous Louis XIII, qui lui confia les sceaux en 1624 ; il fut nommé chancelier bientôt après ; mais, au bout de deux ans Richelieu le sacrifia à Gaston, frère de Louis XIII ; il fut renvoyé et exilé dans sa terre de la Rivière au Perche, où il finit ses jours, laissant la réputation d'un des magistrats les plus probes de son siècle.

ALIGRE (Étienne d'), fils du précédent, né à Chartres en 1592, mort en 1677, fut successivement sous Louis XIV conseiller, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen du conseil d'état, garde des sceaux (1672) et chancelier (1674).

ALINGO, ville de l'Aquitaine, auj. LANGON.

ALINGSOES, ville de Suède sur le lac Mjœrn, à 50 kil. S. O. de Venersborg ; 2,800 hab. Patrie de Jonas Allstrœmer, le père de l'industrie suédoise.

ALIPHÈRES, *Aliphera*, ville d'Arcadie, au S. O., près des frontières de la Triphylie; célèbre par un temple de Minerve.

ALISE ou SAINTE-REINE, *Alesia*, dite aussi *Urbium Mater*, bourg de la Côte-d'Or, à 12 kil. N. E. de Semur. Sainte Reine y fut, dit-on, martyrisée. Mines de fer, eaux minérales. *Voy.* ALESIA.

ALISTAR ou ALLESTAR, ville du roy de Quedah, dans la presqu'île de Malacca (Inde transgangétique), à 12 kil. de l'embouchure du Qualla-Bartrang : est la résidence du roi.

ALIX DE CHAMPAGNE, reine de France, fille de Thibaud IV, dit *le Grand*, comte de Champagne, épousa, en 1160, Louis VII, dit *le Jeune*, et fut mère du roi Philippe-Auguste. Lorsque ce prince partit pour la Terre-Sainte, 1190, il lui remit les rênes du gouvernement ; elle sut les manier avec sagesse et fermeté. Elle mourut en 1216.

ALIX DE SAVOIE. *Voy.* ADELAÏDE.

ALIXAN ou ALISSAN, *Alexianum*, vill. de la Drôme, à 10 kil. N. O. de Valence. Brûlée en 1345 dans la guerre des Episcopaux.

ALJUBAROTTA, bourg du Portugal (Estramadure), à 22 kil. S. O. de Leiria. Célèbre bataille où Jean I

de Castille fut battu par Jean I de Portugal, fondateur de la dynastie d'Avis, en 1385.

ALKENDI, *Alchindius*, médecin et philosophe arabe du IXe siècle, mort vers 860, vécut à la cour d'Al-Mamoun ; cependant quelques biographes le placent dans le XIe siècle. Il fut un des premiers à étudier et à commenter Aristote, et il allia la philosophie à la magie. Il traduisit en arabe une foule d'ouvrages grecs. Il écrivit en outre une *Exhortation à l'étude de la philosophie*; un traité de la *Philosophie intérieure*; des *Questions logiques et métaphysiques*; un traité sur la *Composition des médicaments*, et une *Théorie des arts magiques*, qui est le plus curieux de ses ouvrages.

ALKMAAR ou ALKMAER, ville de Hollande, à 30 kil. N. O. d'Amsterdam, sur un canal qui joint le Zuyderzée à la mer du Nord et qui y forme un port; 8,700 hab. Hôtel-de-ville, arsenal, chantier; bibliothèque, jardin botanique et autres établissements scientifiques; draps, brasseries, salines. Patrie de Drebbel.

ALKMAAR (H. d'), poëte allemand, qui vivait vers 1470, a mis en vers la *Fable du Renard* (*Reineke de voss* ou Rainier le Renard), espèce de satire qui paraît avoir été composée originairement en vieux français au XIIIe siècle, par Pierre de Saint-Cloud, et qui eut une grande vogue. Le poëme d'Alkmaar parut à Lubeck en 1498.

ALLAHABAD, ville de l'Hindoustan, ch.-l. du district du même nom, et jadis de tout l'Allahabad, sur le Bénarès et la Djemna, par 79° 30' long. E., 25° 27' lat. N.; 20,000 hab. A 3 kil. de la ville est une citadelle fondée par Akbar, 1583, et fortifiée depuis par les Anglais qui en ont fait la première place d'armes de l'Inde. Les Hindous voient dans Allahabad la reine des cités saintes et y vont en pèlerinage.

ALLAHABAD, ancienne contrée de l'Hindoustan, entre 76° 40' et 80° 40' long. E., 22° et 26° lat. N; bornée par les provinces d'Aoude, Agrah, Gandouana, Maloua; a pour ch.-l. Allahabad; 7,000,000 d'hab. Pays plat, sol productif (opium, indigo, sucre, etc.); beaucoup de riv. (Gange, Djemna, Goumti, Caramnassa); on y trouve les célèbres mines de diamant de Pannah. L'Allahabad est tombé au pouvoir des Anglais de 1775 à 1803, et forme auj. 4 états vassaux de la Grande-Bretagne, Rewah, Pannah, Ihansi, Tehri, et 6 districts des possessions immédiates, Allahabad, Djouanpour, Bénarès, Mirzapour, Kàpour, Bundelkand.

ALLAINVAL (l'abbé Soulas d'), né à Chartres vers 1700, a donné différentes pièces de théâtre, dont les principales sont : *la Fausse Comtesse*, *l'Embarras des richesses (1726)*, et *l'École des Bourgeois (1728)*; *Ana ou Bigarrures calotines*; *Anecdotes de Russie sous Pierre I*; *Lettres du cardinal Mazarin*, *Éloge de Car*, etc. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris, 1753.

ALLANCHE, ch.-l. de cant. (Cantal), à 15 kil. N. E. de Murat; 2,500 hab.

ALLARD (Jean-François), général français, né à Saint-Tropez (Var), en 1785, mort en 1839, servit d'abord comme aide-de-camp sous les ordres du maréchal Brune. A la restauration, il alla chercher fortune en Egypte, puis en Perse, et se fixa enfin dans le Caboul, où il devint le général en chef et le conseiller de Runjet-Sing, roi de Lahore. Il établit une discipline sévère dans les troupes de ce prince, et l'aida à fonder un empire vaste et puissant. En 1838, il vint faire un voyage en France et y établit sa famille; il mourut en 1839, peu après son retour à Lahore. Runjet-Sing le suivit de près au tombeau.

ALLATIUS (Leo), en italien Allacci, savant du XVIIe siècle, né à Scio en 1586, d'une famille grecque, mort en 1669. Il vint de bonne heure à Rome, où il enseigna au collége des Grecs, et devint en 1661 bibliothécaire du Vatican. Il a composé de nombreux ouvrages de théologie et de philologie, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Les plus importants sont : *De Ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetua consensione*, Col., 1648; *De patria Homeri*, Lugd., 1640, in-8. Il a publié plusieurs ouvrages grecs, entre autres une dissertation d'Eustathe d'Antioche sur l'*Engastrimythe*, à laquelle il a ajouté des recherches curieuses. Lyon, 1629.

ALLECTUS, aventurier breton, dans le IIIe siècle, s'attacha à Carausius, général romain, qui avait usurpé la pourpre dans la Grande-Bretagne; il devint son lieutenant, puis son meurtrier : il prit la pourpre à son tour, 294, mais il fut vaincu et tué 3 ans après dans une bataille que lui livra Asclépiodote, général de Constance-Chlore.

ALLEGANY ou ALLEGHANY (monts) ou APALACHES, grande chaîne de mont. de l'Amérique N., dans les États-Unis, s'étend dans une longueur de 180 myriamètres depuis les confins de l'Alabama et de la Géorgie jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent. Elle est remarquable par ses ramifications en un grand nombre de chaînes parallèles (jusqu'à 6 en Virginie), et se divise en 2 groupes : l'oriental (montagnes Bleues, montagnes Vertes, montagnes Blanches), et l'occidental, qui porte les noms de monts de Samberland au S., et d'Allegany proprement dits au N.

ALLEGANY, riv. des États-Unis, sort du N. de la Pensylvanie, coule au N. O., puis au S. O., se joint au Monongahéla à Pittsburg et forme avec lui l'Ohio. — Plusieurs comtés et districts des États-Unis se nomment de même Allegany.

ALLEGEANCE (serment d'). On appelle ainsi le serment de fidélité que les Anglais prêtent à leur roi, et par lequel ils se lient à son égard en échange de la protection que le roi leur accorde. Ce nom d'allégeance vient d'*ad legem*, suivant les conditions. Ce serment fut introduit en Angleterre en 1606, par Jacques I.

ALLEGRAIN (Christophe-Gabriel), sculpteur, né en 1710, fils d'Étienne Allegrain, paysagiste, fut sculpteur du roi et membre de l'académie. On admire ses statues de Vénus, de Diane et de Narcisse qui sont placées au musée du Luxembourg.

ALLEGRE, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 22 kil. N. O. du Puy, près d'une montagne.

ALLEGRI (Grégoire), compositeur de musique sacrée, né à Rome, mort en 1640, est auteur d'un *Miserere* qu'on ne chantait qu'à Rome dans la chapelle Sixtine le vendredi saint, et dont il était défendu, sous peine d'excommunication, de donner copie; mais la défense fut éludée par Mozart, qui, après l'avoir entendu deux fois, le nota sans rien omettre. Il se trouve dans la Collection classique de M. Choron, Paris, 1810.

ALLEGRI, dit le Corrège. *Voy.* CORRÉGE.

ALLEMAGNE, *Deutschland* en allemand, *Germania* chez les anciens. On désigne sous ce nom assez vague une vaste contrée située au centre de l'Europe et qui est bornée au N. par la mer Baltique, le Danemarck et la mer du Nord; à l'O. par la Hollande, la Belgique, la France et la Suisse; au S. par l'Italie et la Méditerranée; à l'E. par la Turquie, la Hongrie et la Pologne, et qui se trouve entre 3° 3'-6° long. E., et 46°-54° lat. N. Elle comprend à peu près tous les peuples qui parlent allemand et qui faisaient partie du ci-devant empire germanique. Dans un sens plus précis, le nom d'Allemagne ne s'applique qu'aux pays qui entrent dans la Confédération germanique actuelle. Ainsi déterminée, l'Allemagne se compose de 40 états de fort inégale grandeur, qui comptent 34,000,000 d'hab. Voici le tableau de ces états avec leur popul. d'après les relevés les plus récents :

1° Pays autrichiens : archiduché d'Autriche, duchés

de Salzbourg, Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul, Trieste, Tyrol, royaume de Bohême, margraviat de Moravie, Silésie autrichienne ; 10,600,000 h.

2°	Pays prussiens : Brandebourg, Poméranie, Silésie prussienne, Saxe, Westphalie, prov. rhénane;		9,300,000
3°	Pays hollandais : gr.-duché de Luxembourg ;		295,000
4°	Pays danois : duchés de Holstein et Lauenbourg ;		440,000
5°	Royaumes de	Bavière,	4,070,000
6°	—	Wurtemberg,	1,520,000
7°	—	Hanovre,	1,550,000
8°	—	Saxe ;	1,400,000
9°	Gr.-duchés de	Bade,	1,130,000
10°	—	Hesse,	700,000
11°	—	Hesse électorale	592,000
12°	—	Saxe-Weimar,	222,000
13°	—	Mecklembourg-Schwérin,	431,000
14°	—	Mecklembourg-Strelitz,	77,000
15°	—	Holstein-Oldenbourg ;	241,000
16°	Duchés de	Nassau,	337,000
17°	—	Brunswick,	242,000
18°	—	Saxe-Cobourg-Gotha,	125,000
19°	—	Saxe - Meiningen - Hildburghausen,	130,000
20°	—	Saxe-Altenbourg,	107,000
21°	—	Anhalt-Dessau,	56,000
22°	—	Anhalt-Bernbourg,	38,000
23°	—	Anhalt-Kœthen ;	34,000
24°	Princip. de	Reuss-Greitz,	24,000
25°	—	Reuss-Schleitz,	30,000
26°	—	Reuss-Lobenstein-Ebersdorf,	27,500
27°	—	Schwartzbourg-Rudolstadt,	57,000
28°	—	Schwartzbourg-Sondershausen,	48,000
29°	—	Lippe-Detmold,	76,000
30°	—	Lippe-Schauenbourg,	26,000
31°	—	Waldeck,	54,000
32°	—	Hohenzollern-Sigmaringen,	38,000
33°	—	Hohenzollern-Hechingen,	15,000
34°	—	Lichtenstein,	6,000
35°	—	Hesse-Hombourg ;	21,000
36°	Villes libr. :	Francfort,	54,000
37°	—	Brême,	50,000
38°	—	Hambourg,	148,000
39°	—	Lubeck :	46,000
40°	Seigneur. de	Kniphausen,	2,859

Ces états sont disposés géographiquement de la manière suivante :

Au N., en allant de l'O. à l'E.: Oldenbourg, Kniphausen, Hanovre, Brunswick, Brême, Hambourg, Lubeck, Holstein (au Danemarck), Mecklembourg, Saxe prussienne, Brandebourg et Poméranie (ces trois derniers à la Prusse).

Au milieu : Luxembourg (à la Hollande), grand-duché du Bas-Rhin (à la Prusse), Nassau, Francfort-sur-le-Mein, Lippe, Waldeck, Hesse, Schwartzbourg, Reuss, Anhalt, duchés et roy. de Saxe.

Au S.: Bade, Wurtemberg, Hohenzollern, Bavière, Lichtenstein, Bohême, États autrichiens.

Quelques-uns de ces états ont leurs possessions coupées en plusieurs morceaux et disséminées dans diverses parties de l'Allemagne.

L'empire d'Allemagne se divisait autrefois en 9 cercles : H.-Saxe, B.-Saxe, Westphalie, Souabe, Bavière, Autriche, H.-Rhin, B.-Rhin, Franconie ; cette division fut instituée par l'empereur Maximilien, 1500. Charles-Q. en créa un 10ᵉ (Bourgogne).

L'Allemagne offre un grand nombre de montagnes : les principales sont les ramifications des Alpes, connues sous les noms d'Alpes Rhétiennes, Noriques ; viennent ensuite les monts Erzgebirge et Krapacks. Tout le pays se trouve partagé en deux grandes régions naturelles : la Haute et la Basse-Allemagne, la 1ʳᵉ au S. et à l'O., la 2ᵉ au N. et à l'E. ; ces deux régions sont séparées par les mont. de l'Erzgebirge et du Thuringerwald. L'Allemagne est arrosée par un grand nombre de cours d'eau dont les principaux sont le Rhin, l'Ems, le Weser, l'Elbe, l'Oder, le Danube, et elle renferme un grand nombre de mines, où se trouvent beaucoup de richesses métalliques, fer, cuivre, étain, plomb, bismuth, cobalt, argent, mercure, etc. Le pays est fertile ; on en tire des chevaux estimés pour leur force, surtout dans le Mecklembourg, le Holstein, la Frise. Tous les genres d'industrie et de commerce y sont très florissants, principalement l'ébénisterie, l'orfévrerie, l'horlogerie, la librairie (foire de Leipsick), la fabrication des jouets, etc. La littérature, qui pendant longtemps n'avait été qu'imitative, a pris un grand essor au XVIIIᵉ siècle. Klopstock, Lessing, Wieland, Kotzebue, Schlégel, Schiller, Gœthe, sont les grands écrivains dont se glorifie l'Allemagne ; elle compte également d'éminents philosophes, tels que Leibnitz, Kant, Schelling ; enfin, pour la philologie, la critique, les langues, les antiquités, les Allemands sont sans rivaux. Le *catholicisme*, le *luthéranisme* et le *calvinisme* se partagent les diverses contrées de l'Allemagne. L'Autriche, le roy. de Bavière, le grand-duché de Bade, les principautés de Hohenzollern et de Lichtenstein professent la religion *catholique ;* les églises *luthérienne* et *calviniste* dominent dans le reste ; depuis quelque temps, ces deux églises se sont réunies sous la dénomination commune d'*église évangélique.* Les Calvinistes purs ne comptent plus qu'un petit nombre de partisans. Le nombre de ceux qui professent le judaïsme peut s'élever à 300,000 ; il faut y ajouter quelques *Mennonites,* des *frères Moraves* et plusieurs autres sectes peu importantes.

Histoire. Longtemps connue sous le nom de Germanie, cette vaste contrée fut, après l'invasion des Barbares et la destruction de l'empire romain, partagée entre une foule de peuples indépendants (Alemani, Francs, Saxons, Slaves, Avares, etc.), jusqu'au moment où Charlemagne les soumit et les incorpora à son empire. Mais après la mort du conquérant (814), tous ces éléments divers, forcément réunis, tendirent bientôt à se séparer, et le traité de Verdun, signé en 843 par les fils de Louis-le-Débonnaire, donna naissance au royaume de Germanie (qui reconnut pour roi Louis, dit *le Germanique,* troisième fils de Louis-le-Débonnaire), ainsi qu'à ceux d'Alémanie et de Bavière qui peu après se fondirent avec le précédent sous le nom commun d'Allemagne. Définitivement séparée de la France et de l'Italie après la déposition de Charles-le-Gros, en 887, l'Allemagne fut encore quelque temps gouvernée par des princes carlovingiens, Arnoul de Carinthie et Louis IV, dit l'Enfant, 887-911. Mais à l'extinction de cette famille, la monarchie devint élective (*Voy.* ÉLECTEURS), et la couronne fut conférée à Conrad I, duc de Franconie. Henri I l'Oiseleur succéda à celui-ci en 919, et fut le chef de la maison de Saxe, qui donna cinq souverains à l'Allemagne, et renouvela, en la personne d'Othon-le-Grand, l'empire de Charlemagne, 962-973. A partir de ce règne, la couronne impériale, qui avait été alternativement portée par des rois de France, d'Allemagne et d'Italie, appartint exclusivement à l'Allemagne, qui prit dès lors le titre de *saint-empire romain de la nation allemande.* La maison de Saxe réunit à l'empire la Lotharingie, la Bohême et l'Italie. A la maison de Saxe succéda celle de Franconie, 1024-1125, qui ajouta le

royaume d'Arles aux possessions de l'empire, et se signala surtout par ses démêlés avec le saint-siége. La maison de Souabe ou de Hohenstaufen monta ensuite sur le trône; elle vit d'abord Conrad III et Frédéric-Barberousse porter la puissance impériale à son plus haut degré, 1138-1190; mais les successeurs de ces princes, attaqués à la fois par leurs vassaux et par les papes, et fréquemment déposés, tombèrent dans l'affaiblissement le plus honteux. Leur règne fut troublé par les guerres continuelles des Guelfes et des Gibelins. A la mort de Conrad IV, commença le grand interrègne, 1254-1273, qui livra l'Allemagne à l'anarchie. Rodolphe de Habsbourg, 1273-1291, rétablit un peu par sa vaillance l'autorité de la couronne impériale; mais sous ses successeurs immédiats et sous les princes de Bavière et de Luxembourg, on vit s'accroître de jour en jour le pouvoir des grands feudataires et des électeurs de l'empire. Leurs droits furent publiquement sanctionnés par la fameuse bulle d'Or (*Voy.* BULLE), donnée par Charles IV en 1357. En 1438, Albert de Habsbourg fut élu empereur et devint le chef de la célèbre maison d'Autriche, qui a conservé l'empire jusqu'à nos jours. Charles-Quint, quatrième souverain de cette maison, fut élu en 1519 et releva glorieusement la puissance des empereurs; il combattit avec succès contre François I, et donna pendant quelque temps la prépondérance à l'Allemagne. Ferdinand, son frère, régna avec sagesse, et après lui il ne survint aucun changement important en Allemagne, jusqu'au règne de Ferdinand II, sous lequel commença la guerre de trente ans, 1618-1648, qui eut pour résultat l'abaissement de l'Allemagne, la suprématie de la France et la confirmation de la religion luthérienne. Les règnes de Léopold I, de Joseph I et de Charles VI furent remplis par de longues guerres contre Louis XIV et Louis XV. La mort de Charles VI, 1740, donna lieu à la guerre de la succession d'Autriche, qui assura la couronne à l'époux de Marie-Thérèse, fille de Charles VI, et plaça ainsi sur le trône la maison de Lorraine en la personne de François I. Enfin, en 1806, l'empire d'Allemagne cessa d'exister par l'abdication de l'empereur François II, qui ne conserva que ses états héréditaires et prit le titre d'empereur d'Autriche. La plus grande partie des petits états qui composaient auparavant l'empire d'Allemagne se réunirent alors sous le titre de *Confédération du Rhin*, sous la protection de l'empereur Napoléon. C'étaient :

Les royaumes de :
- Bavière,
- Wurtemberg,
- Saxe,
- Westphalie ;

Les grands-duchés de :
- Francfort,
- Bade,
- Berg et Clèves,
- Hesse-Darmstadt,
- Wurtzbourg,
- Saxe-Weimar ;

Les duchés de :
- Saxe-Gotha,
- Saxe-Meiningen,
- Saxe-Hildburghausen,
- Saxe-Cobourg-Saalfeld,
- Mecklembourg-Schwérin,
- Mecklembourg-Strelitz;

Les principautés de :
- Nassau-Usingen,
- Nassau-Weilburg,
- Hohenzollern-Hechingen,
- Hohenzollern-Sigmaringen,
- Isenbourg-Birstein,
- Lichtenstein,
- La Layen,
- Anhalt-Bernbourg,
- Anhalt-Kœthen,
- Anhalt-Dessau,
- Lippe-Detmold,
- Lippe-Schauenbourg,
- Reuss-Ebersdorf,
- Reuss-Greitz,
- Reuss-Lobenstein,
- Reuss-Schleitz,
- Schwartzbourg-Rudolstadt,
- Schwartzbourg-Sondershausen,
- Waldeck,
- Lubeck, avec le duché de Holstein-Oldenbourg,

Les événements de 1815 modifièrent cet état de choses : à la Confédération du Rhin on substitua la *Confédération germanique*, modelée sur la première et dont le protectorat fut rendu à l'empereur d'Autriche, qui ne reprit pas néanmoins le titre d'empereur d'Allemagne. (Pour les états qui font partie de la Confédération germanique, *Voy.* ci-dessus.)

Constitution de l'Empire. L'empire d'Allemagne avait été, sous les Carlovingiens, une monarchie héréditaire. Lorsqu'après eux le pouvoir devint électif, l'élection se fit d'abord par l'universalité des 6 nations composant le corps germanique (Francs, Souabes, Bavarois, Saxons, Lotharingiens, Frisons). Plus tard elle appartint aux princes ou grands feudataires seulement (1156); ensuite elle se concentra, d'abord par l'usage (1254), puis par une loi formelle (bulle d'Or, 1357), entre les mains de sept électeurs (*Voy.* ÉLECTEURS). Dans l'origine le pape sacrait et couronnait l'empereur; mais Louis de Bavière décida, en 1338, que cette cérémonie n'était point nécessaire et que l'empereur élu à la majorité des voix était empereur légitime en vertu même de cette élection. Pour assurer l'hérédité de la couronne dans leur maison, les empereurs firent couronner leurs successeurs de leur vivant; l'héritier présomptif prenait alors le titre de *roi des Romains*. Le premier roi de cette sorte fut Henri, fils de l'empereur Frédéric II, et qui reçut ce titre en 1228. Le couronnement dans les derniers temps avait toujours lieu à Francfort-sur-le-Mein; l'empereur y signait une capitulation qui fixait et limitait ses droits. Ces droits consistaient : 1° dans le pouvoir législatif que l'empereur exerçait conjointement avec les états; 2° dans le pouvoir suprême judiciaire; 3° dans le pouvoir suprême en matière de fiefs; 4° enfin dans celui de conférer des priviléges. Il devait convoquer les états généraux ou la diète, non seulement pour faire des lois, mais pour toutes les affaires générales de l'Empire, pour déclarer la guerre ou pour faire la paix, pour envoyer ou recevoir des ambassadeurs. Il devait même demander son consentement lorsqu'il s'agissait de la collation de bénéfices ou de fiefs importants, et spécialement pour les impôts, qui se composaient habituellement : 1° des *precaria* (boden) indemnité allouée pour le service de l'Empire, l'entretien de la chambre impériale, la solde de l'armée et la défense du territoire; 2° des domaines; 3° des droits régaliens; 4° des corvées. Ces impôts ordinaires étaient inscrits au registre de l'Empire et portaient le nom de *matricule*. Les impôts extraordinaires étaient désignés sous le nom de *mois romains*. Quant aux états, ils se composaient : 1° de membres ecclésiastiques, savoir, les princes ecclésiastiques électeurs, les archevêques et évêques, les prieurs, les abbés, le grand-maître de l'ordre Teutonique et celui de l'ordre de St-Jean; 2° de membres séculiers, savoir, les princes électeurs séculiers, les ducs, les princes, les landgraves, les margraves, les burgraves, les comtes et les villes impériales. Les affaires se traitaient dans trois colléges : le collége des princes électeurs, celui des princes, celui des villes impériales. Chacun d'eux délibérait à part, et l'unanimité de leurs votes était nécessaire pour donner force légale à leurs dispositions, qui prenaient alors le nom de recès de l'Empire. Toutefois, quand les villes impériales n'accédaient pas aux propositions des deux autres colléges, on se bornait à en dresser procès-verbal, mais sans que cela eût d'autres conséquences. — Les lois fondamentales de l'Empire se composaient : 1° de ces recès de la diète; 2° de l'*édit de paix perpétuelle* (1495), qui défendait toute espèce de défi sous peine du ban impérial; 3° de la *bulle d'Or*; 4° des capitulations des empereurs; 5° du traité de Passaw ou paix de religion (1552); 6° enfin de la paix de Westphalie (1648). — L'établissement de la confédération du Rhin (1806), en mettant fin à l'empire d'Allemagne, détruisit en même temps la constitution. Chacune des principautés de l'Allemagne devint entièrement indépendante pour son gouvernement intérieur, et l'unité de l'Allemagne n'exista plus que dans ses rapports avec l'étranger. Le même esprit présida à la formation

de la Confédération germanique (1815), dans laquelle les fonctions de la diète sont réduites à ces trois points capitaux : 1° maintien de l'indépendance des états fédéraux ou sécurité extérieure ; 2° maintien de la paix entre les états fédéraux ou sécurité intérieure ; 3° intervention pour rétablir la tranquillité et la paix quand des troubles graves s'élèvent dans l'un des états fédéraux entre les sujets et le souverain. (*Voy.* DIÈTE.)

SOUVERAINS D'ALLEMAGNE.

Carlovingiens.	
Charlemagne, empereur,	800 - 814
Louis-le-Débonnaire, emp.,	814 - 840
Lothaire I, associé à l'empire, 817 ; emp.,	840 - 855
Louis II, roi de Germanie, 843; emp.,	855 - 876
Charles-le-Chauve, emp.,	876 - 877
Carloman, roi de Bavière,	876 - 880
Louis III, le Saxon, roi de Germanie,	876 - 881
Charles-le-Gros, roi d'Alémanie ou Allemagne, 876 ; emp. et roi de Germanie,	881 - 887
Arnoul, bâtard de Carloman, roi d'Allemagne, 887; emp.,	896 - 899
Louis IV, l'Enfant, roi d'Allemagne,	899 - 911
Conrad I, de Franconie, roi,	911 - 918
Maison de Saxe.	
Henri I, l'Oiseleur, roi,	918 - 936
Othon I, le Grand, roi, 936 ; emp.,	962 - 973
Othon II, roi, 962; emp.,	976 - 983
Othon III, roi, 983; emp.,	996 - 1002
Henri II, le Saint, emp.,	1002 - 1024
Maison de Franconie.	
Conrad II, le Salique, emp.,	1024 - 1039
Henri III, emp.,	1039 - 1056
Henri IV, emp.,	1056 - 1106
Rodolphe de Rheinfelden, anti-emp.,	1077 - 1080
Hermann de Luxembourg, anti-emp.,	1081 - 1088
Conrad, roi de Germanie,	1087 - 1099
Henri V, roi de Germanie, 1099; emp.,	1106 - 1125
Lothaire II, de Supplinbourg, roi, 1125; emp.,	1133 - 1137
Maison de Souabe ou de Hohenstaufen.	
Conrad III, emp.,	1138 - 1152
Frédéric I, Barberousse, emp.,	1152 - 1190
Henri VI, emp.,	1190 - 1197
Philippe, emp.,	1198 - 1208
Othon de Brunswick, emp.,	1208 - 1218
Frédéric II, emp.,	1220 - 1250
Henri le Raspon, de Thuringe, anti-emp.,	1246
Conrad IV, emp.,	1250 - 1254
Grand interrègne.	
Guillaume de Hollande,	1247 - 1256
Richard de Cornouailles,	1257 - 1272
Alphonse de Castille,	1257 - 1273
Maison de Habsbourg ou d'Autriche.	
Rodolphe I, emp.,	1273 - 1291
Adolphe de Nassau, emp.,	1291 - 1298
Albert I, d'Autriche, emp.,	1298 - 1308
Maisons de Luxembourg et de Bavière.	
Henri VII, de Luxembourg, emp.,	1308 - 1313
Louis V, de Bavière, emp.,	1313 - 1347
Frédéric III, le Bel, anti-emp.,	1313 - 1330
Charles IV, de Luxembourg, emp.,	1347 - 1378
Wenceslas de Luxembourg, emp.,	1378 - 1400
Robert de Bavière, emp.,	1400 - 1410
Josse de Moravie, emp.,	1410 - 1411
Sigismond de Luxembourg, emp.,	1411 - 1438
Maison d'Autriche.	
Albert II, emp.,	1438 - 1439
Frédéric III, emp.,	1439 - 1493
Maximilien I, emp.,	1493 - 1519
Charles V, dit Quint, emp.,	1519 - 1556
Ferdinand I, emp.,	1556 - 1564
Maximilien II, emp.,	1564 - 1576
Rodolphe II, emp.,	1576 - 1612
Mathias, emp.,	1612 - 1619
Ferdinand II, emp.,	1619 - 1637
Ferdinand III, emp.,	1637 - 1657
Léopold I, emp.,	1657 - 1705
Joseph I, emp.,	1705 - 1711
Charles VI, emp.,	1711 - 1740
Charles VII, après un interrègne, emp.,	1742 - 1745
Maison d'Autriche-Lorraine.	
François I, époux de Marie-Thérèse, emp.,	1745 - 1765
Joseph II, emp.,	1765 - 1790
Léopold II, emp.,	1790 - 1792
François II, emp.,	1792 - 1806

(En 1806 François II abdiqua le titre d'empereur d'Allemagne et se borna au titre d'empereur d'Autriche. *Voy.* AUTRICHE.)

ALLEMAGNE (mer d'), ou mer du Nord. *Voy.* NORD.

ALLEMONT-EN-OYSANS, ville de France (Isère), à 22 kil. S. E. de Grenoble. Mines d'argent et de plomb, haut-fourneau, fonderie.

ALLEN ou **ALLAN** (Guillaume), dit le *Cardinal d'Angleterre*, prêtre catholique anglais, né en 1532, mort à Rome en 1594. Ayant refusé de reconnaître la reine Elisabeth pour chef de l'église, il fut forcé de quitter l'Angleterre et se retira d'abord à Louvain, puis à Rome, où il se concilia la faveur du pape Sixte V, qui le nomma archevêque de Malines, puis cardinal, et qui le chargea de réviser la traduction de la Bible, avec Bellarmin et le cardinal Colonne. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse, et a été toute sa vie occupé à combattre la religion anglicane et à susciter des ennemis à Elisabeth. On lui attribue un traité où l'auteur se propose de prouver que tuer un tyran n'est pas un meurtre ; ce traité a été traduit en français, Lyon, 1658.

ALLER, riv. d'Allemagne, naît près de Siersleben, à 31 kil. O. de Magdebourg, devient navigable à Celle, et se perd dans le Weser au-dessous de Verden, après un cours de 222 kil.

ALLETZ (Pons-Augustin), avocat, compilateur laborieux, né à Montpellier en 1703, mort à Paris en 1785, a laissé, entre autres ouvrages, *le Dictionnaire des conciles ; le Manuel de l'Homme du monde; Tableau de l'Histoire de France; Victoires mémorables des Français; les Princes célèbres qui ont régné dans le monde; l'Histoire des Papes; les Ornements de la mémoire; Connaissance des poëtes français; l'Albert moderne; l'Esprit des Journalistes de Trévoux; l'Esprit des Journalistes de Hollande; Selectæ e Novo Testamento historiæ; Selecta e Cicerone præcepta; Excerpta e Tacito; Selectæ fabulæ ex libris Metamorphos. Ovidii; Abrégé de l'Histoire grecque; Nouvelles vies des Saints; l'Esprit des femmes célèbres du siècle de Louis XIV; l'Histoire des Singes, etc., etc.*

ALLEU, *allodium*, du saxon *alod*, c.-à-d. *sort, lot.* Ce mot désignait, dans les premiers temps du moyen âge, après l'établissement des Barbares, les terres, fruit de la conquête, que les vainqueurs s'étaient partagées par la voie du sort. Les alleux étaient libres de toute obligation ou redevance, excepté le service militaire ; aussi leurs propriétaires étaient-ils appelés *hommes libres*, par opposition aux *vassaux*, possesseurs de *fiefs* ou de *bénéfices* (*Voy.* ces mots). Dès le xe siècle on ne trouve plus d'alleux, ni en France, ni en Allemagne ; d'un côté l'usurpation et de l'autre le besoin de protection avaient, de gré ou de force, transformé la plupart des alleux en fiefs et en bénéfices.

ALLEVARD, ch.-l. de canton (Isère), à 10 kil. N. E. de Goncelin ; 1,500 hab. Cuivre aurifère, fer, plomb, houille sèche, carrières de plâtre. A 6 kil. de là on voit les ruines du château où naquit Bayard.

ALLIANCE. Les alliances les plus célèbres dans l'histoire sont connues sous le nom de *Triple Alliance, Quadruple Alliance, Sainte Alliance.*

TRIPLE ALLIANCE, nom donné spécialement : 1° à l'alliance formée en 1668 pour la défense des Pays-

Bas contre Louis XIV, entre la Grande-Bretagne, les États-Généraux et la Suède ; — 2° à la *grande alliance du Nord*, entre Frédéric IV de Danemarck, Pierre-le-Grand de Russie, Auguste II de Pologne, contre le roi de Suède Charles XII ; alliance signée à Copenhague en 1697, rompue par la victoire de Charles XII sur le Danemarck, 1700, et sur la Pologne, 1706 ; mais renouvelée en 1709, après la défaite du roi de Suède à Pultawa :— 3° à l'alliance signée à La Haye en 1717, entre les États-Généraux, Georges I, roi d'Angleterre, et le régent Philippe d'Orléans, contre les projets ambitieux du ministre d'Espagne Albéroni, qui voulait revenir sur les traités d'Utrecht, de Bade et de Rastadt et rendre à l'Espagne la totalité de ses anciennes possessions.

QUADRUPLE ALLIANCE, nom donné au traité d'alliance signé à Londres en 1718 entre l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Empire pour le maintien des traités d'Utrecht et de Bade, et pour la pacification de l'Italie. L'empereur y consentit à reconnaître le roi d'Espagne, à condition qu'on lui remettrait la Sicile, et que la Sardaigne serait donnée au roi de Savoie. On y convint aussi d'assurer à don Carlos la succession des duchés de Parme et de Plaisance et du grand-duché de Toscane. — On connaît encore, sous le nom de *quadruple alliance*, l'alliance offensive et défensive formée en 1834 entre l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Espagne, et qui a eu principalement pour but d'assurer l'indépendance de la Belgique et de maintenir les droits de la reine Isabelle au trône d'Espagne.

SAINTE-ALLIANCE, nom sous lequel se forma l'alliance entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, signée à Paris le 26 septembre 1815, après la deuxième abdication de l'empereur Napoléon, et à laquelle accédèrent presque tous les souverains de l'Europe. Elle avait pour but de maintenir le pouvoir des rois et le respect de la religion. Elle tire son nom des sentiments de piété qui animaient les princes qui la contractèrent, surtout l'empereur Alexandre.

ALLIANCE (BELLE), vill. de Belgique. *Voy.* WATERLOO.

ALLIER, *Elaver*, riv. de France, sort des Cévennes, passe à Langogne, Langeau, Brioude, Issoire, Vichy, Moulins ; reçoit la Sioule, l'Alagnon et le Lachau, et tombe, après un cours de 360 kil., dans la Loire au Bec-d'Allier. Elle a donné son nom à un département.

ALLIER (dép. de l'), un des dép. centraux de la France, entre ceux de Creuse, Cher, Nièvre, Saône-et-Loire, Loire, Puy-de-Dôme, formé à peu près de l'ancien Bourbonnais ; ch.-l., Moulins ; surface, 9,420 kil. carr. ; 309,270 hab. Beaucoup de rivières, de sources, dont quelques-unes minérales et thermales (Vichy, Néris, Bourbon-l'Archambaut) ; quelques mont. à l'E. et au S. ; forêts au N., étangs au S. et au centre. Vins, grains, fourrages, etc. Houille, fer, granit, marbre, etc. Usines à fer, verreries à bouteille, faïenceries, coutellerie, bonneterie, etc. Commerce en vins, grains, bestiaux. — Le dép. de l'Allier renferme 4 arrond. (Moulins, Montluçon, Gannat, La Palisse), 16 cant. et 322 comm. Il appartient à la 6e div. milit. et à la cour roy. de Riom.

ALLIES (guerre des). *Voy.* GUERRE SOCIALE.

ALLIÉS (les). On désigne spécialement sous ce nom les princes confédérés (Russes, Autrichiens, Prussiens, Anglais, etc.) qui pénétrèrent en France en 1814 et 1815 et replacèrent les Bourbons sur le trône.

ALLIGATOR (c.-à-d. riv. des *Crocodiles*), riv. des Etats-Unis, dans l'O. de la Caroline, se perd dans le grand marais nommé Alligator-Swamp (70 kil. sur 58) qui sépare le Pamlico-Sound de l'Albemarle-Sound.

ALLIX. *Voy.* ALIX et ADÉLAÏDE.

ALLMANNS (monts), traversent le cant. de Zurich et longent ceux de St-Gall et Thurgovie ; ils sont habités par des Anabaptistes.

ALLOA, ville d'Ecosse (Clackmannan), à 9 kil. E. de Stirling, sur le Forth ; 5,500 hab. Port passable. Bière renommée ; très riches mines de houille ; fonderies et manuf. diverses. On y voit une tour de près de 30 mètres de haut, antérieure à 1315.

ALLOBROGES ou ALLOBRYGES, peuple de la Gaule Transalpine, habitait au temps de César dans la Province romaine, entre les *Segalauni* et les *Vocontii* au S., les Alpes grecques et les Alpes maritimes à l'E., les *Ambarri* au N., les *Segusiani* et les *Vellavi* à l'O. Ce territoire, qui fut ensuite la province de la Viennaise, correspondait d'abord aux diocèses de Vienne et de Grenoble (moins le district de Die, qui était aux *Vocontii*, celui de Valence qui appartenait aux *Segalauni*, et le val d'Oysan, occupé par les *Uceni*) ; puis au diocèse de Genève, augmenté des districts de Châtillon, de Michaille et de Belley. Villes principales : *Cularo* (Grenoble), *Vienna* (Vienne), *Geneva* (Genève). Les Allobroges furent soumis par les Romains de 125 à 121 av. J.-C. ; mais le joug de Rome leur pesa longtemps. Ecrasés de dettes publiques, ils députèrent à Rome (63 av. J.-C.) pour demander un allégement et fournirent à Cicéron un moyen de prouver le complot de Catilina. Vers 360, les Allobroges perdirent leur antique nom, qui fut remplacé par celui de *Sapaudia* (Savoie). En 1792, lorsque l'armée française eut conquis la Savoie sur le roi de Sardaigne, les Savoisiens reprirent le nom d'Allobroges, et, réunis à la France, formèrent un 84e dép. Ils n'en furent séparés qu'en 1814. Le contingent fourni à la France par les Savoisiens prit aussi le nom de *légion des Allobroges*.

ALLORI (Alexandre), dit le *Bronzino*, peintre florentin, né en 1535, mort en 1607, prit Michel-Ange pour modèle. On estime surtout son *Sacrifice d'Abraham* qui se trouve dans le musée de Florence, et *la Femme adultère* qui se trouve dans l'église du Saint-Esprit. — Christophe Allori, fils du précédent, surnommé aussi Bronzino, né à Florence en 1577, mort en 1621, surpassa son père ; il est surtout célèbre par ses tableaux de *Judith* et de *Saint Julien*.

ALLOS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), sur le Verdon, à 17 kil. S. de Barcelonnette ; 1,484 hab. Lac abondant en truites renommées.

ALLSTETT ou ALLSTAEDT, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 45 kil. N. de Weimar ; 2,000 hab. Othon I y résidait ; Othon II y tint une diète, 974.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens, était d'abord attaché aux Carthaginois ; mais touché de la générosité de Scipion, qui lui rendit sans rançon une jeune captive d'une rare beauté à laquelle il était fiancé, il prit le parti des Romains ainsi que les peuples qui dépendaient de lui.

ALMA ou ALMASERAI, *Calamita*, village de la Russie d'Europe (Tauride), à 45 kil. S. O. de Simféropol. Comptoir génois du XIIIe au XVe siècle.

ALMADA, *Alsena*, ville de Portugal (Estramadure), à 6 kil. et vis-à-vis de Lisbonne, sur la gauche du Tage. Tout près est la tour St-Sébastien, qui défend l'entrée du Tage.

ALMA-DAGH, *Amanus mons*, petite chaîne qui se détache du Taurus et sépare le pachalik d'Alep de ceux d'Itchil et de Marach (la Syrie de la Cilicie), et ne laisse que deux passages étroits, l'un vers l'Euphrate (*portes Amaniques*), l'autre vers la mer (*portes Syriennes*).

ALMADEN, c.-à-d. *la mine*, *Cetobriga*, ville d'Espagne, à 80 kil. S. O. de Ciudad Réal. Riches mines de mercure.

ALMADEN DE LA PLATA, *Sisapo*, à 40 kil. N. O. de Séville. Mine de mercure.

ALMAGESTE, nom sous lequel on connaît un écrit astronomique de Claude Ptolémée, qui portait dans l'origine le titre de *Syntaxis mégisté*, la *Grande Construction*, *la Grande Composition*. Dans le IXe siècle les

Arabes désignèrent ce livre par sa seule épithète grecque (*mégisté*) qu'ils firent précéder de leur article *al;* d'où résulta la dénomination bizarre d'*Almageste*, qui s'est conservée. Cet ouvrage, divisé en XIII livres, contient toutes les notions astronomiques des anciens et un catalogue de 1,022 étoiles. Le texte grec ne fut découvert qu'au XVe siècle. La première édition fut imprimée à Bâle, 1538, in-f. L'abbé Halma a publié l'*Almageste* avec une traduction française, Paris, 1813, 2 vol. in-4.

ALMAGRO, ville d'Espagne, à 16 kil. de Ciudad-Réal; 8,000 hab. Manufacture de blondes. Foire aux mulets. Patrie d'Almagro.

ALMAGRO (Diégo d'), l'un des conquérants de l'Amérique, d'une famille obscure, né vers 1463 dans la ville d'Almagro, dont il prit le nom, seconda puissamment Pizarre dans la conquête du Pérou (1520); on l'accuse du meurtre de l'Inca Atahualipa. Le premier il pénétra dans le Chili, et fut nommé, par Charles-Quint, gouverneur de ce pays, quoiqu'il ne l'eût point encore conquis (1534). La discorde s'étant mise entre Pizarre et Almagro, ils en vinrent aux mains sous les murs de Cusco. Almagro fut vaincu, jugé et mis à mort (1538). C'était un homme brave, mais fourbe et cruel. Son fils, nommé aussi Diégo d'Almagro, fut proclamé par ses partisans gouverneur du Chili, et vengea sa mort par le meurtre de Pizarre (1541); mais il fut bientôt puni lui-même, et mis à mort au même lieu que son père.

ALMAGUER, ville de l'Amérique du S. (Colombie), par 79° 15' long. O., 1° 54' lat. N., possède plusieurs mines d'or dans son territoire. Fondée en 1543.

AL-MAHDYA, auj. AFRICA, ville et port d'Afrique, sur la côte orient. de la région de Tunis, à 125 kil. S. E. de Tunis, fut fondée sur les ruines d'Aphrodisium en 915 par Obéid-Allah-el-Mahdy, et fut la capitale des premiers Fatimites.

ALMA-KARANA, *Carana*, ville d'Arabie (Yémen), à 66 kil. au S. de Damas. Fortifiée.

AL-MAMOUN (Aboul-Abbas-Abdallah), 7e calife abbasside, fils d'Haroun, succéda, en 813, à son frère Amyn sur le trône de Bagdad. Formé par le sage Giafar-ben-Yahia, il s'illustra par sa clémence et son goût pour les lettres et les sciences, établit des académies, et fit traduire en arabe un grand nombre d'ouvrages grecs. Heureux à la guerre, il défit plusieurs fois les Grecs et conquit une grande partie de l'île de Candie. Il mourut en 833. On a comparé son règne à celui de Louis XIV.

AL-MANSOUR. *Voy.* AL-MANZOR.

ALMANZA, ville d'Espagne, à 93 kil. N. E. de Murcie; 5,000 hab. Grande victoire de Berwick sur l'archiduc Charles, 1707.

AL-MANZOR, en arabe *Al-Mansour*, c.-à-d. l'*invincible*. Ce nom a été porté par plusieurs personnages musulmans dont les plus célèbres sont:

ABOU-GIAFAR-ABDALLAH-AL-MANSOUR, 2e calife abbasside. Il succéda à son frère Aboul-Abbas, l'an 754 de J.-C., se défit de son oncle Abdallah qui lui disputait le trône, et du général Abou-Moslem qui lui faisait ombrage. Il entreprit plusieurs expéditions contre les Grecs, contre la faction des Ommiades et contre les Alides, fonda la ville de Bagdad, qui devint le siége de l'empire musulman, et fit quelques conquêtes au N. de la Perse et dans l'Asie-Mineure; mais il perdit l'Espagne, qui fut enlevée pour jamais aux Abbassides par les Ommiades, et persécuta les Chrétiens de Syrie et de Mésopotamie. Il mourut près de la Mecque en 775. Il est le premier calife qui ait protégé les sciences et les lettres; ainsi il prépara les règnes glorieux d'Haroun-al-Raschid et d'Al-Mamoun.

ABOU-AMER-MOHAMMED-AL-MANSOUR, un des plus fameux capitaines des Maures établis en Espagne, né près d'Algésiras en Andalousie en 939, parvint, par son courage, aux premiers grades de l'armée, et mérita par ses exploits le surnom d'*al-Mansour* (l'invincible). Appelé à la régence du royaume de Cordoue après la mort d'Al-Hakem II, il gouverna avec autant de fermeté que de sagesse et porta la terreur des armes musulmanes dans les parties de l'Espagne occupées par des princes chrétiens. Il mourut à Medina-Cœli en 998, du chagrin que lui causa la perte de la bataille de Calatanazor (dans la Vieille-Castille), gagnée par les Chrétiens, et où, dit-on, 50,000 Maures restèrent sur le champ de bataille.

YACOUB-AL-MODJAHED-AL-MANSOUR, de la dynastie des Almohades, régna sur l'Afrique septentrionale et l'Espagne mahométane de 1184 à 1199, repoussa les Almoravides qui lui disputaient le trône, et se rendit redoutable aux princes chrétiens d'Espagne: il remporta en 1195, sur le roi de Castille Alphonse IX, à Alarcos, une victoire dans laquelle périrent plus de 30,000 Chrétiens.

ALMARAZ, bourg d'Espagne, à 60 kil. S. E. de Plasencia, à 13 kil. du Tage. Beau pont, église remarquable. Bataille où les Français défirent les Anglo-Espagnols (1810).

ALMAZAN, ville d'Espagne, à 27 kil. S. O. de Soria, sur le Duero; 2,000 hab. Pont magnifique.

ALMEES, c.-à-d. *savantes*, femmes indiennes qui font profession d'improviser des vers, de chanter et de danser dans les fêtes. Elles reçoivent une éducation soignée et sont choisies parmi les filles les plus belles et les plus spirituelles. Elles sont souvent appelées chez les grands pour servir à l'ornement de leurs festins. Leur costume léger les couvre à peine. Elles s'accompagnent du son de la flûte, des castagnettes ou des cymbales.

ALMEIDA, ville de Portugal (Beïra), à 15 kil. S. E. de Pinhel, près du Coa; 6,000 hab. Place forte, prise par les Espagnols, 1762; par les Français, 1810. Source sulfureuse aux environs.

ALMEIDA (don Franç. d'), amiral portugais, fut nommé en 1505 gouverneur vice-roi des Indes orientales par le roi Emmanuel, fit de grandes conquêtes et battit la flotte de Kansou, soudan d'Égypte, qui voulait disputer aux Portugais le commerce de l'Inde (1508). Malgré ses services, il fut rappelé et remplacé par Albuquerque, avec lequel il eut de vifs démêlés. Il périt en revenant en Europe, dans un combat contre les Cafres du Cap, avec lesquels ses gens s'étaient pris de querelle (1509). — Son fils, don Laurent d'Almeida, eut une grande part à ses succès; il reconnut et soumit les îles Maldives et Ceylan. Il périt dans un combat naval contre les Turcs, après avoir fait des prodiges de valeur.

ALMELOO, ville de Hollande (Over-Yssel), sur le Vecht, à 36 kil. N. E. de Deventer; 4,000 hab. Fabrique et grand commerce de toiles fines.

ALMELOVEEN (Théod. Janssen Van), savant hollandais, né en 1657 près d'Utrecht, mort en 1712, professa successivement l'histoire, le grec et la médecine à Hardewick. Il a donné des éditions estimées d'Hippocrate, de Celse, d'Apic. Cœlius, de Strabon, de Juvénal, des *Fastes consulaires*, de Quintilien, une *Vie des Etienne*, et plusieurs autres ouv. remplis d'érudition.

ALMENARA, 2 bourgs d'Espagne, l'un à 22 kil. S. O. de Castellon (Valence), l'autre dans la prov. de Murcie, à 14 kil. N. O. de Lérida. Les troupes de Philippe V y vainquirent celles de l'archiduc Charles en 1710.

ALMERIA, *Portus magnus* ou *Murgis*, ville et port d'Espagne, à 410 kil. S. E. de Madrid, 110 kil. S. E. de Grenade, sur la Méditerranée, au fond d'une vaste baie. Bon port, château-fort, fabriques de soude, salpêtre; sparterie. Elle fut la capit. d'un petit roy. après la chute du califat de Cordoue (XIe siècle), puis fut prise sur les Maures (1143). Almeria a donné son nom à une nouvelle province formée de la partie orient. du roy. de Grenade dont elle est le ch.-lieu.

ALMIRANTE, baie d'Amérique. *Voy.* AMIRAL.

ALMISSA, *Onocum*, ville des Etats autrichiens

(Dalmatie), à 32 kil. N. de Macarsca, à l'embouchure de la Cettina, au pied d'une mont.; 1,200 hab.

ALMODOVAR-DEL-CAMPO, ville d'Espagne (Manche), à 35 kil. S. O. de Ciudad-Real ; 1,000 hab. Huile, vin, safran, mine d'argent. — Il y a plusieurs autres villes ou bourgs en Espagne et en Portugal qui portent le même nom.

ALMOGAVARES. *Voy.* CATALANS.

ALMOHADES, de l'arabe *al mouahedyn*, unitaire, nom d'une dynastie de princes arabes, ainsi appelés parce qu'ils prétendaient être les seuls qui reconnussent l'unité de Dieu. Ils régnèrent sur l'Afrique occidentale et l'Espagne aux XIIe et XIIIe siècles. Ils eurent pour chef Abou-Abdallah-Mohammed-al-Mahdi, qui souleva les Kabayles en 1120 contre la puissance des Almoravides, et s'empara d'Aghmat leur capit. (à 50 kil. S. E. de Maroc). Abd-el-Moumen, disciple et successeur de Mohammed, enleva aux Almoravides les royaumes de Fez, de Maroc, toute la régence d'Alger et les côtes mérid. de l'Espagne (1130-1163). Sous ses successeurs Yousouf et Yacoub (1163-1194), le pouvoir des Almoravides fut entièrement détruit en Afrique et en Espagne. La puissance des Almohades ne tarda point non plus à s'affaiblir. Ils furent chassés de l'Espagne par les victoires de Ferdinand III et d'Alphonse X (1228-1269); en Afrique, les tribus des Hafsytes, des Zeïrites et des Mérinites leur enlevèrent la plus grande partie de leur territoire, et enfin en 1270 tout l'empire des Almohades devint la proie des Mérinites. Les Almohades avaient régné 150 ans (1120-1270) et avaient eu 14 rois.

ALMON (Jean), libraire et écrivain politique anglais du parti whig, né en 1738, mort en 1805, a donné : *Examen du roi Georges II d'Angleterre; Examen de l'Administration de Pitt*; un *Journal du Parlement*; des *Anecdotes des hommes célèbres de son siècle*; un pamphlet *Sur les jurés et les libelles*; enfin une édition complète des *Lettres de Junius*, pour laquelle il fut emprisonné; on lui attribue avec quelque vraisemblance ce célèbre ouvrage. Il fut lié avec J. Wilkes et publia ses écrits.

ALMONACID-DE-ZORITA, bourg d'Espagne (Madrid), à 31 kil. S. E. de Guadalaxara. Les Espagnols y furent défaits par les Français, 1809.

ALMONDBURY, ville d'Angleterre (Yorck), à 6 kil. S. E. de Huddersfield ; 5,800 hab. Résidence de quelques rois saxons.

ALMORAH, ville de l'Inde anglaise, ch.-l. de district, à 133 kil. N. E. de Bareily, au pied d'une montagne de 2,000 mètres. Environ 1,000 maisons. Grand commerce avec le Népal. Bâtie sous Akbar par Ram-Tchandra ; prise par les Anglais, 1815.

ALMORAVIDES, des mots arabes *al morabeth* (et par corruption *marabout*), qui veulent dire *religieux*, *ermite*; nom donné à une tribu arabe, originaire de l'Yémen, qui vers 1050, sous la conduite d'un certain Abdallah-ben-Yasym, soumit les royaumes de Fez et de Maroc. Yousef-ben-Tasehfyn, deuxième successeur d'Abdallah, poursuivit ses conquêtes; appelé en Espagne par les Arabes, il s'empara de la partie méridionale de la Péninsule (1086-1108), et prit le nom d'*Emir-al-Moslémyn*, chef des fidèles, auquel il ajouta celui de *Násser-el-Dyn*, défenseur de la foi. Mais l'empire des Almoravides ne tarda pas à s'affaiblir : ils furent renversés par les Almohades qui les chassèrent, d'abord d'Aghmat et de Maroc (1120-29), puis de l'Espagne (1147-70). Ils se réfugièrent dans l'île de Majorque où les accueillit le calife de Cordoue. On attribue à la domination des Almoravides en Espagne l'origine de la monnaie espagnole appelée *maravédi*.

ALN, petite riv. d'Angleterre (Northumberland), tombe dans la mer du Nord, après avoir baigné Alnwich et Alnmouth.

ALNETENSIS TRACTUS, prov. de la Gaule, auj. l'AUNIS.

ALNEY, île de la Saverne, à l'O. de Glocester. Edmond-Côte-de-Fer et Canut II s'y battirent en duel pour le trône d'Angleterre.

ALNMOUTH, petit port d'Angleterre (Northumberland), à l'embouchure de l'Aln. Pris par les Français sous Elisabeth.

ALNWICH, ville de l'Angleterre (Northumberland), sur l'Aln, à 16 kil. N. E. de Rothbury; 4,000 hab. Château-fort.

ALOADIN. *Voy.* ALADIN.

ALOEUS, géant fabuleux, fils de Titan et de la Terre. Sa femme Iphimédie eut de Neptune Otus et Ephialte, appelés Aloïdes, parce qu'Aloéus les éleva comme ses fils ; ils périrent dans la guerre des géants contre les dieux.

ALOIDES, fils d'Aloéus. *Voy.* ce nom.

ALOISIA SIGÆA. *Voy.* SIGÉE.

ALOMPRA, Birman, né dans le royaume d'Ava d'une famille obscure, mais doué d'un esprit pénétrant et audacieux, affranchit son pays du joug des Péguans, traita avec les Anglais, dont il obtint des secours, devint le fondateur d'une dynastie nouvelle, fit de vastes conquêtes, bâtit la ville de Rangoun et réforma les abus. Il mourut en 1760, à 55 ans, et eut pour successeur son fils Namdodji-Prou.

ALONIA, île et ville de la mer de Marmara (Turquie d'Asie), à l'O. de la presqu'île de Cyzique. Port.

ALONZO D'ERCILLA. *Voy.* ERCILLA.

ALOS, ville et port de la Phthiotide, en Thessalie. ch.-l. de l'Achaïe de Phthiotide.

ALOST, *Aalst* en hollandais, ville de Belgique, sur la Dendre, à 23 kil. S. E. de Gand, et 26 de Bruxelles ; 12,000 hab. Hôtel-de-ville, collége, église remarquable. Imprimeries sur toile et coton, etc. Commerce de houblon, huile de colza. Cette ville, jadis ch.-l. de la Flandre autrichienne, fut prise par Turenne (1667), et démantelée ; elle fut laissée aux alliés après la bataille de Ramillies (1706).

ALP-ARSLAN (c.-à-d. *le brave lion*), sultan, de la dynastie des Turcs Seldjoucides, succéda, en 1064, à son oncle Togrul-beg, régna sur toute la Perse, conquit l'Arménie et la Géorgie, battit et fit prisonnier, en 1071, l'empereur grec Romain-Diogène, qui tentait de s'opposer à ses progrès, et mourut en 1072, assassiné par le gouverneur d'une forteresse qu'il venait de prendre d'assaut. Il est le premier de sa race qui ait embrassé l'islamisme. Il eut pour successeur son fils Malek-Schah, qui étendit encore ses conquêtes. — Un autre Alp-Arslan fut sultan d'Alep de 1114 à 1115.

ALPES, grand système de montagnes d'Europe, situé entre la France, l'Italie et l'Allemagne, prend successivement les noms suivants : 1° *Alpes Maritimes*, qui s'étendent du S. au N., depuis les côtes du golfe de Gênes jusqu'au Mont-Viso ; 2° *Alpes Cottiennes*, depuis le Mont-Viso jusqu'au Mont-Cenis ; 3° *Alpes Grecques*, depuis le Mont-Cénis jusqu'au Mont-Blanc et au col du Bonhomme (elles renferment le petit St-Bernard) ; 4° *Alpes Pennines*, qui vont de l'O. à l'E. depuis le col du Bonhomme jusqu'au Mont-Rosa (là se trouve le grand St-Bernard) ; 5° *Alpes Lépontiennes* ou *Helvétiques*, entre les monts Rosa et Bernardin (là se trouve le St-Gothard) ; 6° *Alpes Rhétiques*, du Mont-Bernardin au Drey-Herren-Spitz ; 7° *Alpes Noriques*, qui traversent la Styrie, le Saltzbourg, la H. et B.-Autriche. A droite et à gauche de cette ligne principale se détachent plusieurs chaînes secondaires, dont les plus importantes sont : 1° l'*Apennin*, qui sépare en deux la presqu'île italique ; 2° les *Alpes Bernoises*, le *Jorat*, le *Jura*, qui forment une seule ligne séparant les affluents de l'Aar de ceux du Rhône (elles se détachent du St-Gothard) ; 3° les *Alpes du Vorarlberg*, qui ont leur nœud aux environs du Mont-d'Or et qui isolent les affluents du Rhin de ceux du Danube (on les nomme souvent *Alpes de Souabe*) ; 4° les *Alpes Carniques*, qui se

détachent au S. du Drey-Herren-Spitz, séparant les bassins de l'Adige et de la Drave; 5° les *Alpes Juliennes*, qui se lient aux Alpes Carniques et forment une vallée dans laquelle coule la Save; 6° les *Alpes Dinariques*, qui unissent les Alpes proprement dites avec le Balkan. Les plus hauts sommets des Alpes se trouvent dans les Alpes Pennines : ce sont le Mont-Blanc, 4,795 mètres; le Mont-Rosa, 4,620; le Mont-Cervin, 4,500; le Mont-Combin, 4,208; le Mont-Géant, 4,210. Viennent ensuite : le Mont-Olan, 4,200; le Mont-Pelvoux de Valouise, 4,093; le Mont-Iseran, 4,053; l'Orteler Spitz, 3,917; le Gross Glockner, 3,890; le grand St-Bernard, 3,470; le St-Gothard, 3,020; le Mont-Cenis, 2,825; le Mont-Viso, 2,730. Ces hauteurs dépassent toutes celles de l'Europe, mais elles restent loin de celles de l'Asie et de l'Amérique (*Voy.* HIMALAYA, ANDES). Les Alpes sont couvertes de neiges éternelles; elles offrent d'immenses glaciers, surtout en Suisse et sur la lisière N. de l'Italie. Un grand nombre de fleuves et de riv. descendent des flancs des Alpes; les principaux sont : le Rhin, le Rhône, le Pô, le Danube, etc. On rencontre très peu de passages dans les Alpes; elles forment comme un mur infranchissable : les passes les plus célèbres sont celles du Mont-Genèvre, entre la France et le Piémont; des Echelles, entre la France et la Savoie; du Mont-Cenis et du petit St-Bernard, entre la Savoie et le Piémont; du St-Gothard, entre la Suisse et l'Italie; du Sœmmering, entre l'Autriche et la Styrie. Les Français ont exécuté des routes magnifiques au Simplon et au Mont-Cenis. Annibal, en 217 av. J.-C., et Bonaparte en 1800, ont franchi les Alpes avec de grandes armées; ce qui était généralement regardé comme impossible. — Les anciens donnaient aux différentes parties de l'immense chaîne des Alpes les noms de : *Alpes Maritimæ*, depuis le *Ligusticus sinus* jusqu'au *Mons-Vesulus* (Viso) et aux sources du *Padus* (Pô); *Alpes Cottianæ* (auparavant appelées *Alpes Juliæ*, mais qui reçurent ce nom sous Auguste, en souvenir de la route que le roi Cottius avait ouverte aux Romains dans la vallée de Suze), depuis le *Vesulus mons* jusqu'à l'*Alpis Cottia* (Mont-Cenis); *Alpes Graiæ*, appelées aussi *Cremonis juga* (Mont-Cramon, au N. E. de la vallée de la Thuille), depuis le Mont-Cenis jusqu'aux sources de la *Duria major* (Doire); *Alpes Penninæ*, depuis la *Duria* jusqu'au *Mons Adulas* (St-Gothard), ainsi nommées d'un mot du pays qui signifiait *haute montagne*: on y distinguait le *Penninus mons* (grand St-Bernard); *Alpes Helveticæ* ou *Lepontiæ*, au midi de la Suisse; *Alpes Rheticæ* ou *Tridentinæ*, qui traversaient les deux Rhéties, et enfin *Alpes Carnicæ* ou *Noricæ*, qui séparaient le *Noricum* du pays des *Carni*.

ALPES GRECQUES, *Alpes Graiæ*, une des 17 prov. de la Gaule au IVe siècle, entre les provinces nommées *Alpes Maritimæ*, *Viennensis*, *Maxima Sequanorum* et l'Italie, avait pour capitale *civitas Elvitiorum* ou *Aventicus* (Avenches), et pour villes principales *Darantasia* ou *civitas Centronum* (Moustiers en Tarantaise), *Octodurus* ou *civitas Vallensium* (Martinach). Ce territoire représente à peu près le bassin du Haut-Rhône jusqu'au lac Léman, la vallée de Suze, le Briançonnais et le val de Prégalas.

ALPES MARITIMES, *Alpes Maritimæ*, une des 17 prov. de la Gaule au IVe siècle, au S. des *Alpes Graiæ*, entre le *Ligusticus sinus*, l'Italie et la *Narbonensis* 2e, avait pour capit. *civitas Ebrodunensium* (Embrun), et pour villes principales *civitas Diniensium* (Digne), *Sollinensium* (Castellane), *Cemenelensium* (Cimiers), *Viniensium* (Vence). Elle répond à une partie du Dauphiné, de la Provence, du Piémont et du comté de Nice. — Sous l'Empire, on donna le nom d'Alpes-Maritimes à un dép. de la France situé entre ceux du Var, des B.-Alpes, de la Stura et de Montenotte; il avait pour ch.-l. Nice. Il fut enlevé à la France en 1814.

ALPES (dép. des BASSES-), dép. frontière, entre ceux des H.-Alpes, du Var, de Vaucluse et les États sardes, a pour ch.-l. Digne. Il est formé d'une partie de la Provence. Surface, 7,450 kil. carr.; popul. 159,045 hab. Mont., mines, fer mêlé d'or, argent, jayet, etc.; plomb, houille, albâtre, ardoise, marbres. Oranges, châtaignes, truffes, nombreuses plantes aromatiques, délicieuses prairies naturelles. Industrie presque nulle. — Ce dép. a 5 arr. (Digne, Castellane, Barcelonette, Forcalquier, Sisteron), 30 cant. et 257 communes. Il fait partie de la 8e div. milit. et dépend de la cour royale d'Aix.

ALPES (dép. des HAUTES-), dép. frontière, entre ceux des B.-Alpes, de l'Isère, de la Drôme et les États sardes, a pour ch.-l. Gap. Il est formé d'une partie du Haut-Dauphiné. Surface, 5,453 kil. carr.; popul. 131,162 hab. Mont. très hautes et vallées où la neige séjourne 8 mois; grandes forêts remplies de bêtes fauves; vastes pâturages. Marbres, albâtre, porphyre, syénite, etc. Céréales, châtaignes, vin, chanvre, etc. Mulets, belles bêtes à laine. Commerce peu actif, grains, fruits, gros draps, craie, mine de plomb noir, térébenthine, albâtre, etc. — Ce dép. a 3 arr. (Gap, Embrun, Briançon), 24 cant. et 189 communes. Il fait partie de la 7e div. milit. et dépend de la cour royale de Grenoble.

ALPES SCANDINAVES. *Voy.* DOPHRINES.

ALPHÉE, *Roufia*, rivière d'Élide, prenait sa source en Arcadie, aux environs de Mégalopolis, passait près d'Hérée, arrosait la plaine d'Olympie et de Pise, et tombait dans la mer Ionienne. On croyait qu'il allait s'unir aux eaux de l'Aréthuse, en Sicile.

ALPHÉSIBÉE. *Voy.* ALCMÉON et ERIPHYLE.

ALPHONSE, nom de divers princes d'Espagne, de Portugal, etc. :

I. *Rois des Asturies, de Léon et de Castille.*

ALPHONSE I, le Catholique, né en 693, devint roi des Asturies en 739, deux ans après la mort de Pélage, dont il avait épousé la fille, et succéda à Favilla. Il vainquit en plusieurs occasions les Maures, et leur enleva plus de 30 villes dont il agrandit son royaume. Il mourut en 757.

ALPHONSE II, surnommé *le Chaste*, roi des Asturies en 791, remporta plusieurs victoires sur les Musulmans, s'empara de Lisbonne, et mourut en 842. Sept ans avant sa mort, il avait abdiqué en faveur de Ramire, son fils aîné.

ALPHONSE III, dit *le Grand*, roi des Asturies, succéda à Ordogno, son père, en 866, remporta un grand nombre de victoires sur les Maures, ajouta à ses états le royaume de Léon et quelques autres provinces, et eut à combattre plusieurs révoltes. Vaincu par son propre fils Garcie, il se vit obligé d'abdiquer en faveur de ce prince, en 910. Il mourut deux ans après. On lui attribue une *Chronique des rois d'Espagne, depuis Wamba jusqu'à Ordogno.*

ALPHONSE IV, dit *le Moine*, roi de Léon et des Asturies, petit-fils du précédent, ne régna que trois ans (924-927), et abdiqua en faveur de son frère Ramire, qui le renferma dans un monastère près de Léon, où il mourut en 933.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille (999-1027), profita des dissensions qui régnaient parmi les Maures pour les attaquer. Il fut tué au siége de Viseu en 1027, d'une flèche tirée des remparts de cette place, située en Portugal.

ALPHONSE VI, roi de Galice, de Léon et de Castille (1072-1109), fils de Ferdinand I. Celui-ci ayant à sa mort partagé ses états entre ses trois fils, Alphonse n'eut d'abord en partage que le royaume de Léon et les Asturies; mais à la mort de son frère, Sanche II, qui régnait sur les Castillans, il fut proclamé roi de Castille, après qu'il se fut disculpé de l'assassinat de son frère qu'on lui imputait. Il remporta de grands avantages sur les Maures et leur prit Tolède dont il fit la capitale de ses états; mais s'étant ensuite allié avec eux, il attira sur son royaume

de grands malheurs. C'est sous son règne que vécut le Cid. Il eut pour fille Urraque, à laquelle il laissa le trône.

ALPHONSE VII, devint roi de Castille, par son mariage avec Urraque (1109); il régnait d'abord sur l'Aragon, sous le titre d'Alphonse I. *Voy.* ci-après ALPHONSE I, roi d'Aragon.

ALPHONSE VIII, roi de Castille, de Léon et de Galice (1126-1157), était fils d'Urraque. Il partagea quelque temps la couronne avec sa mère; lorsqu'il régna seul, il répara les maux qu'avait causés la mauvaise administration d'Urraque. Il reprit sur le roi d'Aragon Alphonse I, son beau-père, plusieurs places dont ce prince s'était emparé, vainquit les Maures, et prit le titre fastueux d'empereur des Espagnes. Son dernier exploit fut une victoire remportée sur les Maures d'Afrique à Jaën, en 1157; il mourut la même année. Il avait marié sa fille Constance au roi de France Louis VII.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surnommé *le Noble*, monta sur le trône en 1158, à l'âge de 3 ans, à la mort de son père, Sanche III, fils d'Alphonse VIII. Sa minorité fut troublée par la rivalité des deux maisons de Castro et de Lara qui se disputèrent la régence; mais il reconquit à sa majorité tout ce que ses voisins avaient usurpé sur ses états pendant ces troubles. Après avoir éprouvé plusieurs revers et avoir été défait par les Maures en 1195, près d'Alarcos, il remporta la célèbre bataille de Tolosa, dans la Sierra-Morena, en 1212. Il mourut en 1214. — Un autre Alphonse IX, cousin du précéd., fut roi de Léon (1187-1230) et se signala aussi contre les Maures.

ALPHONSE X, surnommé *l'Astronome*, *le Philosophe* ou *le Sage*, roi de Léon et de Castille, succéda à Ferdinand III, son père, en 1252. Cinq ans après, une faction des princes allemands l'appela à l'empire et l'opposa à Rodolphe de Habsbourg. Tandis qu'il disputait la couronne impériale, les Maures envahissaient ses états, et son fils don Sanche se révoltait contre lui et l'expulsait du trône (1282). Après avoir appelé les Maures d'Afrique à son secours, Alphonse fit de vains efforts pour reprendre son sceptre, et mourut de chagrin à Séville en 1284. C'était le prince le plus instruit de son siècle; mais il ne connut pas l'art de régner. Il donna à ses sujets le recueil de lois connu en Espagne sous le nom de *las Partidas*, et fit dresser des tables astronomiques appelées de son nom *Alphonsines*, imprimées pour la première fois à Venise (1483). Ce prince disait, assure-t-on, que si Dieu l'avait appelé à son conseil au moment de la création, le monde eût été bien mieux ordonné : il ne voulait sans doute par là que critiquer les systèmes d'astronomie adoptés de son temps.

ALPHONSE XI, fils de Ferdinand VI, roi de Léon et de Castille, succéda à son père en 1312. Ligué avec le roi de Portugal, Alphonse IV, il défit les Maures en 1340 à la célèbre bataille de Tarifa, en Andalousie. Il mourut de la peste au siége de Gibraltar en 1350.

II. *Rois d'Aragon.*

ALPHONSE I, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur* (1104-1134), épousa Urraque, fille et héritière d'Alphonse VI, roi de Castille, et voulut à la mort de ce prince (1109) joindre la Castille à ses états; mais Urraque s'y opposa et le força, après sept ans de combats, à renoncer à ses prétentions. Il fit la guerre aux Maures d'Espagne et d'Afrique, et remporta plusieurs victoires signalées; mais il fut vaincu devant Fraga en Catalogne, et mourut du chagrin que lui causa cette défaite, en 1134. Il avait assisté à 29 batailles. Il est connu en Castille sous le nom d'Alphonse VII.

ALPHONSE II, roi d'Aragon (1162-1196), porta la guerre en France, et réunit le Roussillon et le Béarn à ses états. Ce prince cultiva les lettres, ou ce qu'on appelait alors *la gaie science*; on le compte parmi les troubadours.

ALPHONSE III, roi d'Aragon (1285-1291), eut à combattre une ligue formée par les rois de France, de Naples et de Castille, et fut contraint de faire un traité humiliant. Son règne est remarquable par les barrières que les Aragonais élevèrent contre les empiétements du pouvoir royal.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon (1327-1336), surnommé *le Débonnaire*, à cause de sa bonté qui dégénéra souvent en faiblesse. Il enleva aux Génois la Sardaigne.

ALPHONSE V, surnommé *le Magnanime*, roi d'Aragon et de Sicile, succéda à son père Ferdinand-le-Juste en 1416. Déjà roi de la Sicile, que son père lui avait transmise, il fut en outre désigné par Jeanne II, reine de Naples, pour son héritier; il fut forcé de faire la conquête de cet héritage, et se trouva par là engagé dans des guerres perpétuelles. Doué de toutes les qualités qui constituent un grand roi, Alphonse n'eut qu'un défaut, celui de se livrer trop au plaisir. Il fit d'ailleurs la guerre sans cruauté, aima les lettres, et accueillit dans ses états les savants bannis de Constantinople. Il mourut en 1458.

III. *Rois de Naples.*

ALPHONSE I, roi de Naples après la mort de Jeanne II, en 1435, est le même qu'Alphonse V, roi d'Aragon. *Voy.* l'art. précédent.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand I et petit-fils d'Alphonse V, dit le Magnanime, monta sur le trône en 1494; mais cette même année, le roi de France Charles VIII, appelé par le vœu de la plupart des Napolitains, envahit le royaume de Naples. Alphonse, abandonné de ses alliés, et mal secondé par ses sujets, dont il s'était aliéné les cœurs par ses vices, abdiqua la couronne en faveur de son fils Ferdinand II, quitta Naples avant l'arrivée des Français, et se retira en Sicile où il mourut dans la même année.

IV. *Rois de Portugal.*

ALPHONSE I, Henriquez, premier roi de Portugal, fils de Henri de Bourgogne, de la maison royale de France, né en 1094. Ce prince, qui d'abord n'avait, comme son père, que le titre de comte de Portugal, fut proclamé roi par son armée après la bataille de Castro-Verde, où il défit cinq généraux maures, en 1139. Il voulut s'agrandir du côté du royaume de Léon et de l'Estramadure; mais après avoir pris Elvas et mis le siége devant Badajoz, il fut cerné dans son camp, fait prisonnier et conduit à Ferdinand, roi de Léon, qui lui rendit la liberté moyennant le sacrifice de tout ce qu'il avait conquis. Il mourut en 1185, après un règne de 75 ans. On doit le regarder comme le fondateur et le législateur de la monarchie portugaise.

ALPHONSE II, dit *le Gros*, roi de Portugal, succéda à son père Sanche I en 1211, et mourut en 1223, âgé de 39 ans. Il vainquit les Maures d'Espagne en plusieurs rencontres, et notamment à Alcaçar-do-Sal où il eut des croisés pour auxiliaires (1217). Il fit rédiger un code de lois, et ordonna que les sentences de mort ne fussent exécutées que 20 jours après le jugement.

ALPHONSE III, roi de Portugal, deuxième fils d'Alphonse II, succéda à son frère Sanche II en 1248, et mourut en 1279. Il enleva le royaume des Algarves aux Maures. La fin de son règne fut troublée par ses différends avec la cour de Rome.

ALPHONSE IV, surnommé *le Brave*, roi de Portugal, petit-fils du précédent, régna de 1325 à 1357, après Denis, son père. Il fit longtemps la guerre à son gendre, Alphonse XI, roi de Castille, et ne se réconcilia avec lui que pour marcher ensemble contre les Maures d'Andalousie et d'Afrique, qui furent complétement défaits à Tarifa en 1340. Alphonse avait par ses révoltes abrégé la vie du roi Denis, son père; il persécuta l'infant Alphonse-Sanche son frère; enfin il

fit le malheur de son fils don Pèdre en mettant à mort la célèbre Inès de Castro, que ce prince avait épousée en secret. Il fut ainsi fils ingrat, frère injuste et père cruel.

ALPHONSE V, surnommé *l'Africain*, roi de Portugal, monta sur le trône à l'âge de 6 ans, en 1438. Parvenu à sa majorité, il tua dans une rencontre don Pèdre, son oncle et son tuteur, après l'avoir forcé de prendre les armes pour mettre sa vie en sûreté. Il porta la guerre en Afrique, et eut de grands démêlés avec Ferdinand et Isabelle de Castille. Ce fut sous son règne que les Portugais découvrirent la côte de Guinée, et y firent leurs premiers établissements. Il mourut de la peste en 1481.

ALPHONSE VI, roi de Portugal, fils et successeur de Jean IV, de la maison de Bragance, monta sur le trône en 1656. Ses débauches et le dérangement de son esprit le firent déposer (1667), et son frère, don Pèdre, fut déclaré régent. Alphonse fut enfermé pour le reste de ses jours ; il mourut en 1683.

ALPHONSE (saint). *Voy.* ILDEPHONSE.

ALPHONSE D'ESTE. *Voy.* ESTE.

ALPHONSINES (tables), tables astronomiques qui furent composées dans le XIII[e] siècle par des Juifs de Tolède réunis par l'ordre d'Alphonse X, roi de Castille ; ce prince les corrigea lui-même.

ALPINI (Prosper), médecin et botaniste, né en 1553, à Marostica, dans l'État de Venise, passa plusieurs années en Égypte, où il recueillit une foule d'observations précieuses; à son retour, il fut nommé médecin de la flotte d'André Doria (1584), puis professeur de botanique à l'université de Padoue, et mourut dans cette ville en 1617. On a de lui plusieurs traités estimés sur la *Médecine*, les *Plantes* et l'*Histoire naturelle de l'Égypte*, sur les *Plantes exotiques*, sur la *Médecine méthodique*, et sur les *Pronostics* (*De præsagiendu vita et morte ægrotantium*); ce dernier, publié d'abord en 1601, a été réimprimé par Boerhaave, Leyde, 1710 et 1733. Alpini est le premier qui ait décrit la plante du café.

ALPS. *Voy.* APS.

ALPUXARRES, chaîne de mont. d'Espagne, au S., dans le roy. de Grenade, est un rameau de la Sierra-Nevada, situé entre cette chaîne et la Méditerranée. Hauteur: 1,630 mètres. Les Maures bannis par Ferdinand y eurent quelque temps un refuge.

ALS, île de la mer Baltique. *Voy.* ALSEN.

ALSACE, en allemand *Ellsatz*, ainsi nommée de l'Ill ou Ell qui la baigne; ancienne prov. de France, à l'angle N. E., entre la Lorraine, la Franche-Comté et les frontières de Suisse et d'Allemagne (palatinat du Rhin), avait pour ch.-l. Strasbourg. Elle forme aujourd'hui les dép. du H. et du B.-Rhin. L'Alsace fit partie du roy. d'Austrasie et appartint aux rois de France jusqu'au X[e] siècle ; l'emp. Othon I s'en empara ; Othon III l'érigea en landgraviat ; la maison d'Autriche se l'appropria depuis. Elle fut réunie à la France sous Louis XIV, en 1648. Strasbourg, Ferrette et d'autres villes ne furent réunies que plus tard et après la paix de Nimègue ; Mulhouse n'appartient à la France que depuis 1792.

AL-SAFFAH. *Voy.* ABOUL-ABBAS.

AL-SAMAH, général arabe, gouvernait l'Espagne avec le titre d'*émir* (718), lorsqu'il conçut le projet de conquérir les provinces méridionales de la France. Il pénétra jusqu'à Toulouse, mais fut battu et tué devant cette ville dans une grande bataille que lui livra Eudes, duc d'Aquitaine (721).

ALSEN ou ALS, île de l'archipel danois, dans le petit Belt, séparée du Sleswig par un canal étroit nommé Alsensund, a 33 kil. de long et 9 de large; 15,100 hab. Elle forme 2 bailliages, qui ont pour ch.-l. Nordborg et Sunderborg.

ALSFELD, ville de Hesse-Darmstadt, sur le Schwalm, à 48 kil. N. E. de Giessen ; 3,100 hab.

ALSLEBEN, v. des États prussiens (Saxe), à 22 kil. N. E. d'Eisleben, sur la Saale ; 2,170 hab. Château du duc d'Anhalt-Dessau.

ALSTEDIUS (J.-H.), savant allemand, né en 1588, à Herborn, dans le comté de Nassau, mort en 1638, professa la philosophie et la théologie, d'abord dans son pays, ensuite à Weissembourg en Transylvanie. Parmi ses ouvrages on distingue une *Encyclopédie*, en latin, Herborn, 1610, in-4; Lyon, 1649, 2 vol. in-fol.; et l'*Encyclopédie de la Bible*, 1642, in-12, où il prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture-Sainte les principes et les matériaux de toutes les sciences et de tous les arts.

ALSTEN, île de Norwége, sur la côte du Norland, renferme 7 mont. hautes de 1,200 mètres et dites les *Sept-Sœurs*.

ALSTROEMER (Jonas), industriel suédois, né en 1685 à Alingsoës, mort en 1761, introduisit en Suède des manufactures et des fabriques de toute espèce, étendit au loin le commerce de sa patrie et mérita d'être anobli par le roi Frédéric-Adolphe. Son buste fut placé à la bourse de Stockholm. Il laissa quatre fils qui suivirent ses traces ; l'un d'eux, Claude Alstrœmer (1736-94), se distingua en outre comme astronome.

ALT, c.-à-d., en allemand, *vieux*. Les mots composés commençant par ALT, qui ne se trouveraient pas ici, doivent être cherchés au mot qui suit *Alt*.

ALT, riv. de Transylvanie. *Voy.* ALUTA.

ALTÆA, ville d'Espagne, auj. OCANA.

ALTAI, grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale, sépare la Sibérie de la Kalmoukie, et forme l'extrémité septent. du grand plateau central de l'Asie. On la divise en Petit-Altaï, entre les sources de l'Irtich, de l'Obi et de l'Iénisseï, par 50° lat. N. et 80-90° long. E., et Grand-Altaï, au S. du Petit-Altaï et au N. de la Mongolie, par 45° de lat. N. On a proposé d'étendre le nom d'Altaï à cette chaîne immense de montagnes qui se prolonge depuis le cap Oriental sur le détroit de Behring jusqu'à l'Oural, et qui partage toute l'Asie en deux parties, séparant les affluents de la mer Glaciale de ceux de l'océan Pacifique. Le mot *Altaï* veut dire *d'or* ; effectivement, les monts Altaï passent pour avoir eu des mines de ce métal.

ALTAMURA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 19 kil. N. O. de Matera ; 16,000 hab. Magnifique cathédrale, université fondée par Charles de Bourbon. La ville fut bâtie par l'empereur Frédéric II (XIII[e] siècle).

ALTAN-NOR ou ALTON-NOR (c.-à-d. *lac doré*), lac de la Russie asiatique, à 222 kil. S. de Saratov.

ALTAVILLA, 2 villes du roy. de Naples : l'une à 10 kil. N. d'Avellino ; 2,600 hab. ; eaux minérales ; — l'autre à 16 kil. S. de Campagna ; 2,500 hab. ; bâtie par les Normands, et détruite par l'empereur Frédéric II.

ALTDORF, ville de Bavière, à 18 kil. S. E. de Nuremberg, dépendit successivement de Nuremberg, des comtes palatins jusqu'en 1504, de la maison de Brandebourg jusqu'en 1815. Elle est célèbre par son université (1575-1809). — Il y a une ville du même nom dans le duché de Bade et une autre dans le Wurtemberg.

ALTENA, ville des États prussiens (Westphalie), sur la Leine, à 28 kil. S. O. d'Arensberg ; 3,400 hab. Forges, fabriques et entrepôt de fils de fer, etc.

ALTENBOURG, *Aldenburgum* en lat. mod., ville d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Saxe-Altenbourg, à 60 kil. N. E. d'Iéna, à 120 E. de Gotha, compte environ 12,000 hab. Jadis ville libre, puis aux margraves de Misnie (1308), et enfin aux ducs de Saxe-Gotha. — La principauté d'Altenbourg est située entre la Prusse, le roy. de Saxe, le grand-duché de Weimar et les principautés de Reuss,

Schwartzbourg et Cobourg. Depuis l'extinction de la branche de Saxe-Gotha (1825), à laquelle appartenait cette principauté, elle forme un des états de la Confédération germanique. Elle compte 107,000 hab. *Voy.* SAXE. — Il y a en Allemagne plusieurs autres Altenbourg, une, entre autres, dans l'archiduché d'Autriche, à quelques kil. à l'E. de Vienne, sur le Danube; elle se nommait chez les anciens *Carnutum* ou *Carnuntum*.

ALTENDORF, bourg de Bavière, à 15 kil. S. E. de Bamberg. Victoire de Kléber sur les Autrichiens (1796).

ALTENGAARD, bourg de Norwége, au fond de la baie d'Altenfiord, par 69° 45' lat. N.; 2,000 hab. C'est le point le plus septent. où la terre soit cultivée.

ALTENKIRCHEN, bourg de la Prusse rhénane, à 33 kil. N. de Coblentz. Plusieurs combats y furent livrés entre les Prussiens et les Français pendant les guerres de la révolution, entre autres celui où fut tué Marceau (1796).

ALTENSTEIN, château de Saxe-Meiningen, à 30 kil. N. de Meiningen. Saint Boniface y prêcha le christianisme. C'est là que Luther fut pris pour être conduit à Wartbourg.

ALTERSWEILEN, village de Suisse, à 7 kil. S. O. de Constance; 2,000 hab. Victoire des Suisses sur Maximilien I (1499).

ALTHÉE, fille de Thestius, femme d'Œnée, roi de Calydon, et mère de Méléagre, fut la cause de la mort de son fils et en conçut tant de chagrin qu'elle se poignarda. *Voy* MÉLÉAGRE.

ALTIN (lac d'), dans la Russie d'Asie (Tomsk), à 430 kil. S. E. de Tomsk, a 110 kil. sur 40, et est traversé par la Bia, qui prend plus bas le nom d'Obi.

ALTKIRCH, ville de France, ch.-l. d'arr. (H.-Rhin), à 50 kil. S. de Colmar, sur l'Ill; 2,876 hab. — L'arr. d'Altkirch a 7 cant. (Ferrette, Habsheim, Hirsingen, Huningue, Landser, Mulhouse, plus Altkirch); 160 comm., et 127,465 hab.

ALTMUHL, riv. de Bavière, naît près de Windelsbach, court à l'E. et grossit le Danube non loin de Ratisbonne, après un cours de 200 kil.

ALTONA, ville et port du Danemarck, sur l'Elbe, à 2 kil. N. de Hambourg, est la plus grande ville du roy. après Copenhague, et compte près de 30,000 hab. Beaux établissements littéraires, gymnase académique fondé par Christian VI (1803); école de commerce; amphithéâtre d'anatomie; biblioth.; hôtel des monnaies. Grand mouvement industriel et commercial. Construction de vaisseaux marchands. Elle est au Danemarck depuis 1640. Elle fut incendiée par les Suédois (1713).

ALTORF, ville de Suisse, ch.-lieu du canton d'Uri, près de la Reuss, à 31 kil. S. E. de Lucerne, au pied d'un mont escarpé; 4,000 hab. C'est l'entrepôt des marchandises qui vont par le St-Gothard en Suisse ou en Italie. Altorf passe pour être le berceau de la liberté suisse; cette ville est remplie des souvenirs de Guillaume Tell; on y voit une tour ornée de peintures en son honneur.

ALTORF, ville de Bavière. *Voy.* ALTDORF.

ALTRANSTADT, village de la Saxe prussienne, près de Lutzen, entre Leipsick et Mersebourg, célèbre par la paix signée le 24 septembre 1706, entre Charles XII, roi de Suède, et Auguste II, roi de Pologne, et rompue par ce dernier après la défaite de Charles XII à Pultawa (1709).

ALTSTÆTTEN, petite ville de Suisse (St-Gall), à 15 kil. de St-Gall. Elle était plus grande jadis, mais elle fut ruinée par le siége qu'elle eut à soutenir contre les Autrichiens en 1410, et par plusieurs incendies.

ALTURA, ville d'Espagne, à 4 kil. O. de Ségorbe; 2,200 hab. Sources médicinales, beaucoup de vin.

ALUTA ou ALT, *Aluta*, riv. de Transylvanie, sort des monts Nagy-Hagyrnas, court au S., puis au N. O., et tombe dans le Danube après un cours de 355 kil.

ALVA DE TORMÈS. *Voy.* ALBA DE TORMÈS.

ALVARADO (Alph. d'), accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, et devint capitaine-général de cette province. Il prit le parti de Pizarre contre Almagro et poursuivit les meurtriers de son général. Il mourut en 1553 de chagrin d'avoir été battu par des rebelles contre lesquels il était envoyé.

ALVARADO (Pedro d'), accompagna Cortez dans la conquête du Mexique, en 1518, fit des prodiges de valeur, et devint gouverneur de la province de Guatimala. Il mourut en 1541, tué par les Indiens, après plusieurs expéditions aventureuses.

ALVAREZ, ville du Brésil, sur le San-Francisco, à quelques kil. de son embouchure.

ALVAREZ (Franç.), aumônier d'Emmanuel, roi de Portugal, devint secrétaire de l'ambassade que ce prince envoya en 1515 à David, roi d'Éthiopie, et publia à son retour une relation de son voyage sous le titre de *Vraie information des états du prince Jean*, Lisbonne, 1540, in-fol., traduit en français sous le titre d'*Historiale description de l'Éthiopie*, Anvers, 1558, in-8. C'est le premier ouvrage qui ait donné des détails exacts sur cette contrée.

ALVAREZ OU ALVARO DE LUNA. *Voy.* LUNA.

ALVIANO (Barthélemi), général vénitien, s'est distingué à la fois dans les armes, dans la littérature et la poésie. Il obtint plusieurs avantages sur les troupes de l'empereur Maximilien, mais il fut battu à Ghiaradda en 1509. Il commandait un corps d'auxiliaires vénitiens à Marignan et contribua au gain de la bataille qu'y remporta François I (1515). Il mourut peu de jours après. Alviano fonda une académie à Pordenone.

ALVINCZ, *Winzendorf* en allemand, ville de Transylvanie, sur le Maros; 3,400 hab.

ALXINGER (J.-Bapt. d'), poëte allemand, né à Vienne en 1755, mort en 1797, se fit d'abord connaître par un recueil de poésies diverses (Leips., 1784), et assura sa gloire par deux poëmes chevaleresques qui eurent un grand succès, *Doolin de Mayence*, épopée en 10 chants (Vienne et Leips. 1787), et *Bliombéris*, en 12 chants (Leips., 1791). Il a fait aussi plusieurs traductions, entre autres celle du *Numa* de Florian, et a coopéré à divers journaux littéraires. On a publié ses œuvres à Vienne, 10 vol., 1810.

ALY, ALYDES. *Voy.* ALI, ALIDES.

ALYATTE I, roi de Lydie, fils d'Ardysus, de la race des Héraclides, régna de 761 à 747 av. J.-C.

ALYATTE II, roi de Lydie, de la race des Mermnades, succéda à Sadyatte, et régna de 610 à 559 av. J.-C. Il était sur le point de livrer bataille à Cyaxare, lorsqu'une éclipse de soleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées; elles firent la paix. Alyatte fut père de Crésus.

ALZEY, *Altalia*, ville du grand-duché de Hesse, à 26 kil. S. de Mayence; 3,200 hab.

ALZON, ch.-l. de cant. (Gard), à 13 kil. S. O. du Vigan; 900 hab.

ALZONNE, ch.-l. de cant. (Aude), à 14 kil. N. O. de Carcassonne, près du canal du Midi; 1,700 hab. Draps fins, bonnets tunisiens, etc.

AMABLE (saint), curé de Riom dans le ve siècle, et patron de cette ville, mourut en 446 ou en 475. Sa fête est célébrée le 19 octobre.

AMADIAH, ville de l'Asie turque (Kourdistan), à 100 kil. N. O. de Mossoul, sur une haute montagne; place forte; 600 maisons. On voit aux environs le tombeau de Mohammed Bekir, où se font des pèlerinages. Cette ville est la capit. de la principauté d'Amadiah, possédée par un prince kourde très puissant, descendant d'Abbas (premier Abbasside).

AMADIS DE GAULE, dit *le Chevalier du Lion* et *le Beau-Brun*, héros d'un roman chevaleresque autre-

fois très célèbre, était fils de Périon, roi fabuleux de France. Il joua en Espagne un rôle analogue à celui du roi Arthur en Angleterre et de Charlemagne en France. On pense que les aventures de ce prince n'ont rien d'historique. On ne sait même précisément à quelle époque les rapporter. Le poëme d'*Amadis* fut composé vers le XIVe siècle par divers auteurs d'un talent fort inégal; il comprend 24 livres, dont 13 sont écrits en espagnol et les autres en français. Les quatre premiers sont regardés comme un chef-d'œuvre par Cervantès; ils ont été publiés à Séville en 1496, traduits en français par Nicolas d'Herberay, Paris, 1500, in-fol., et mis en vers en 1813 par M. le baron Creuzé de Lesser. — Outre l'Amadis de Gaule, on distinguait un Amadis de Grèce, un Amadis de l'Étoile, un Amadis de Trébizonde, etc., tous issus du premier.

AMADUZZI (J.-Christ.), *Amadutius*, savant abbé, né dans l'État romain vers 1720, était inspecteur de l'imprimerie de la propagande à Rome. On a de lui : *Leges novellæ quinque anecdoctæ imperatorum Theodosii junioris et Valentiniani III*, 1767, in-fol.; *Anecdota litteraria ex manuscriptis codicibus eruta*, 1773 ; *Theophrasti Eresii characterum ethicorum capita duo hactenus anecdota*, Parme, 1786; *Alphabetum Birmanorum seu regni Avensis; Alphabetum brammhanicum; Alphabetum veterum Etruscorum, etc.*, Rome, 1773.

AMAGER, en allemand *Amack*, petite île de l'archipel danois, unie par 2 ponts à Copenhague.

AMAGETOBRIA, ville des *Sequani*, célèbre par la défaite d'Arioviste, est auj. *Moigtebroye*, ou plutôt *Amage*, à l'E. de Luxeuil.

AMAGNANA, riv. du Pérou (Quito), sort des monts d'Elenisa, court au N. et au N. O., et se jette dans le Rio das Esmeraldas : 177 kil. de cours. On la nomme aussi *Alchipichi*.

AMAJURA, riv. des États-Unis (Floride), a sa source au N. de Rostown et se jette dans l'océan Atlantique en y formant la baie de St-Joseph; elle a environ 177 kil. de cours.

AMAKOUSA, île et ville du Japon, par 128° 2' long. E., 32° 9' lat. N., était un des principaux établissements des Jésuites : ils y eurent des presses, et le christianisme y fit des progrès.

AMALARIC, roi des Wisigoths en Espagne (511-531), fils d'Alaric II, fut d'abord placé sous la tutelle de Théodoric III, roi des Ostrogoths. Il épousa Clotilde, fille de Clovis, s'efforça d'établir l'arianisme dans ses états, maltraita son épouse parce qu'elle était Catholique, et fut tué dans une guerre que lui fit Childebert pour venger sa sœur.

AMALASONTE, c.-à-d. la *Vierge des Amales*, fille de Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths, épousa Euthéric qui devait succéder à Théodoric. Ce prince mourut bientôt laissant un fils, Athalaric, que Théodoric fit son héritier. Amalasonte gouverna pendant la minorité d'Athalaric (526) ; mais ce jeune prince étant mort en 534, elle partagea l'autorité avec Théodat, qui l'année suivante la détrôna et la fit étrangler. Amalasonte voulait civiliser son peuple; elle avait pris pour ministre le savant Cassiodore.

AMALÉCITES, peuplade arabe, au S. de la Judée, et près de l'Idumée. Elle descendait d'Esaü, par Amalec son petit-fils, et fut toujours acharnée contre les Israélites, qui à leur tour la regardaient comme une race maudite. Dieu ordonna à Saül de les exterminer. Ce roi leur déclara la guerre et les défit; mais, contre la défense de Dieu, il pardonna à Agag leur roi. Cette désobéissance lui fit perdre sa couronne, que Dieu donna à David.

AMALES, c.-à-d. *Célestes*, célèbre race de héros parmi les Goths, régnait sur les Ostrogoths au Ve siècle. C'est à elle qu'appartenaient Théodoric-le-Grand, la reine Amalasonte, etc.

AMALFI, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 13 kil. S. O. de Salerne, sur la mer; 2,800 hab. Industrieuse. Elle s'érigea en république lors de la décadence de l'exarchat de Ravenne; elle resta dans cet état jusqu'à 1075, et conserva depuis des priviléges et une grande puissance maritime. Les Pisans la saccagèrent en 1135; ils y trouvèrent un manuscrit des Pandectes devenu célèbre et qui, dit-on à tort, donna lieu à la renaissance de la science du droit (le droit romain ne cessa jamais d'être connu en Occident). Flavio Gioja, auquel jadis on attribuait la découverte de la boussole (1302), était d'Amalfi. Un hôpital que fondèrent à Jérusalem des Amalfitains fut l'origine de l'ordre de Malte.

AMALRIC (Arnaud), abbé de Cîteaux, fut un de ceux qui furent choisis en 1204 par Innocent III pour prêcher une croisade contre les Albigeois. Il réussit à rassembler 500,000 croisés sous les ordres de Simon de Montfort, et devint l'âme de cette expédition dans laquelle furent commises des atrocités inouïes. C'est lui qui, consulté, à la prise de Béziers, sur ce que l'on devait faire des habitants, parmi lesquels se trouvaient des Catholiques, répondit : « Tuez-les tous; Dieu connaît ses élus. » En récompense de son zèle, il fut nommé par le pape archevêque de Narbonne en 1212. Quelques années après, il alla en Espagne faire la guerre aux Maures. et à son retour il rédigea une relation de cette expédition. Il mourut en 1225.

AMALRIC DE CHARTRES. *Voy.* AMAURY.

AMALTHÉE, fille de Mélissus, roi de Crète, nourrit Jupiter avec du lait de chèvre, ce qui fit dire que ce dieu avait été nourri par une chèvre; on ajouta qu'une des cornes de cette chèvre avait été placée dans le ciel, sous le nom de *corne d'abondance*.

AMALTHÉE, sibylle de Cumes. *Voy.* SIBYLLE.

AMALTHÉE, nom d'une famille du Frioul qui, dans les XVe et XVIe siècles, a fourni aux sciences et aux lettres plusieurs hommes distingués. Presque tous cultivèrent avec succès la poésie latine. Le plus connu est Jérôme Amalthée, né en 1506, mort en 1574, professeur de philosophie et de médecine à Padoue. Leurs poésies ont été publiées sous ce titre: *Amalthœorum fratrum carmina*, Venetiæ, 1627; Amsterdam, 1689.

AMAN, Amalécite, ministre et favori du roi de Perse Assuérus pendant la captivité de Babylone. Irrité contre les Juifs, parce que Mardochée, l'un d'eux, refusait de se prosterner devant lui, il résolut de les faire périr tous et en fit donner l'ordre par le roi. Esther, Juive d'origine et nièce de Mardochée, apaisa la colère d'Assuérus son époux, et fit condamner Aman au gibet (vers 510 av. J.-C.).

AMANAHEA, ou APOLLONIA, ou BEIN, ville et état d'Afrique, sur la côte d'Or, tributaire de l'Achanti. Bois de construction, riz, igname, millet, cocos, canne à sucre. Or, ivoire, poivre, huile de palmier. Singes, éléphants.

AMANCE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 20 kil. N. O. de Vesoul, sur un mont au pied duquel coule la Superbe; 900 hab.

AMANCEY, ch.-l. de cant. (Doubs), à 6 kil. S. O. d'Ornans; 600 hab.

AMAND (saint), *Amandus*, évêque de Bordeaux, sa patrie, fut sacré en 403. Il était vénéré comme l'un des plus saints prélats de son temps. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On célèbre sa fête le 18 juin. — Usurpateur. *Voy.* AMANDUS.

AMAND (SAINT-), poëte. *Voy.* SAINT-AMAND.

AMANDUS (Cneius Salvius), prit dans les Gaules le titre d'empereur, l'an 285, sous Dioclétien, et se mit à la tête des Bagaudes, paysans révoltés. Il fut défait par Maximien Hercule, et périt en combattant.

AMANTEA, *Nepetum*, ville et port du roy. de Naples, à 25 kil. S. O. de Cosenza, sur la mer;

2,700 hab. Elle soutint un siége opiniâtre en 1806.

AMANUS MONS, auj. *Alma-Dagh*. *Voy.* ce mot.

AMAR, l'un des conventionnels les plus sanguinaires, était d'abord avocat à Grenoble. Nommé membre du comité de salut public, il fit assaut de cruauté avec Robespierre, accusa et fit mettre à mort un grand nombre des membres les plus distingués de la Convention. Il parvint cependant à sauver sa vie au 10 thermidor. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut tranquillement à Paris, en 1816.

AMARANTE, ville de Portugal (Minho), à 58 kil. N. E. de Porto, sur le Tamega; 5,000 hab.

AMARAPOURA, dite aussi OUMERAPOURA, ville de l'empire Birman, sur la rive gauche de l'Iraouaddi. Remparts, citadelle solide et vaste, temple remarquable par une statue colossale et une série de 260 inscriptions anciennes et modernes. Bâtie en 1783, capit. jusqu'en 1824. Un incendie en brûla 20,000 maisons en 1810 (toutes les maisons sont en bois). Cette ville comptait 175,000 hab. en 1800, elle n'en avait plus que 30,000 en 1827.

AMARGOURA ou GARDNER, une des îles des Amis (Océanie), découverte par Maurelle en 1781, puis vue par les Anglais, 1791, est située par 17° 40' lat. S. et 177° 2' long. E.

AMARIBO, riv. de la Guyane française, coule au N., et tombe dans l'océan Atlantique, à 13 kil. N. E. du Marony.

AMARI LACUS, auj. *lac Sheïb*, canal d'Égypte, établissait une communication du canal de Trajan à la mer Rouge.

AMASEA, auj. *Amasieh*, ville du Pont, au confluent de l'Iris et du Scylax, dans l'intérieur, à 133 kil. au S. d'Amisus. Patrie de Mithridate et de Strabon. *Voy.* AMASIEH.

AMASENUS, *Amaseno*, petite riv. du Latium, prenait sa source près de Préneste et se jetait dans le Liris.

AMASIAS, 8e roi de Juda (839-810, ou, selon l'*Art de vérifier les dates*, 831-803), fils de Joas, remporta sur les Iduméens une grande victoire; mais n'étant pas resté fidèle au culte du vrai Dieu, il fut battu et fait prisonnier par le roi d'Israël, et ne recouvra sa liberté qu'en livrant les trésors du temple. Il mourut assassiné par ses sujets.

AMASIEH, *Amasea*, ville de la Turquie asiatique (Siwas), ch.-l. du district qui porte son nom, à 133 kil. au S. de Samsoun, au pied des monts Djanik, sur l'Iékil-Ermak (jadis l'Iris), par 40° 50' lat. N., 33° 4' long. E.; 10,000 maisons; très belle mosquée, dite de Bajazet; collége dit céleste, bâti par ce prince; restes d'une citadelle, d'un beau temple, etc.; nombreuses antiquités, à peine explorées. Archevêché arménien. Aux environs sont des cavernes taillées dans le roc et qui furent probablement les sépultures des rois de Pont. Vins exquis; commerce de soies superbes. Les femmes d'Amasieh sont renommées pour leur beauté. Amasieh est auj. l'apanage d'une sultane. C'est la patrie de Sélim I.

AMASIS, roi d'Égypte de 570 à 526 av. J.-C., n'était d'abord qu'un simple soldat; il s'éleva au poste de premier ministre d'Apriès et devint bientôt assez puissant pour détrôner son maître. Il fit oublier son usurpation et la bassesse de sa naissance par sa justice et ses talents; il ouvrit aux Grecs les ports de l'Égypte et fit fleurir le commerce. Il se soumit à Cyrus; mais, ayant refusé de payer le tribut à Cambyse son fils, il fut attaqué et battu par ce prince; toutefois il mourut avant la conquête de son royaume par les Perses.

AMASTREH, *Sesamus*, puis *Amastris*, ville de la Turquie asiatique, à 120 kil. N. E. de Boli, sur la côte de la mer Noire, par 41° 45' de lat. N., 30° 1' de long. E.; port presque ensablé. L'ancienne Amastris était en Paphlagonie. Son 1er nom fut Sésame. Embellie par Amastris, femme de Cratère, elle prit le nom de cette 2e fondatrice. Au moyen âge, elle appartint successivement à l'empire grec, à Théodore de Lascaris (1210), aux Génois. Mahomet II la prit après 1453.

AMASTRIS, ville de Paphlagonie. *Voy.* AMASTREH.

AMATE, femme du roi Latinus, joue un rôle assez important dans l'*Énéide*. Elle avait fiancé sa fille Lavinie à Turnus avant l'arrivée d'Énée dans le Latium. Elle se pendit de désespoir quand elle la vit épouser le prince troyen.

AMATHONTE, *Amathus*, auj. *Limisso*, ville de l'île de Cypre, sur la côte S.; très célèbre par le culte qu'on y rendait à Vénus; elle avait été bâtie par les Phéniciens.

AMATI, famille de luthiers de Crémone, s'est rendue célèbre au XVIIe siècle par les perfectionnements qu'elle apporta dans la fabrique des instruments à cordes. On y remarque surtout les trois frères Nicolas, Antoine et André. Le premier fut maître de Stradivarius.

AMATRICE, ville du roy. de Naples (Abruzze ultérieure 2e), à 34 kil. N. O. d'Aquila; 3,500 hab. Truffes et salaisons.

AMAURY I, roi de Jérusalem, succéda en 1162, à l'âge de 27 ans, à son frère Baudouin III. Il rompit de la manière la plus injuste une trêve qu'il avait conclue avec le calife d'Égypte et porta la guerre dans ses états; mais après avoir obtenu quelques succès, il fut battu par Noradin et par Saladin, et fut forcé de se retirer honteusement. Il mourut en 1173.

AMAURY II, de Lusignan, d'abord roi de Chypre, 1194, devint en 1197 roi de Jérusalem par son mariage avec Isabelle, veuve du roi Henri. Il ne fut roi de Jérusalem que de nom; et quoiqu'il eût appelé les Croisés à son secours, il ne put jamais pénétrer dans ses états. Il mourut en 1205 à Ptolémaïs.

AMAURY DE CHARTRES, philosophe et théologien du XIIe siècle, né à Bène dans le pays Chartrain, mort en 1209, professa une sorte de panthéisme mystique qu'il avait puisé dans les écrits de J. Scot, et qui le fit condamner en 1204 par le pape Innocent III. Il eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels on remarque David de Dinant.

AMAURY OU AMALRIC, archev. de Narbonne. *Voy.* AMALRIC (Arnaud).

AMAXICHI, ville des îles Ioniennes, ch.-l. de Ste-Maure, sur une baie; 6,000 hab. Évêché grec; 2 ports dont Drapano est le meilleur.

AMAZONES, peuplade fabuleuse de femmes guerrières. Elles habitaient, dit-on, les rives du Thermodon dans le Pont, et avaient pour capitale Thémiscyre; elles étendirent, dit-on, leurs conquêtes jusqu'aux frontières de l'Assyrie et du Tanaïs, et bâtirent Éphèse, Smyrne, Magnésie. Elles eurent plusieurs reines célèbres: Antiope, qui attaqua Thésée; Penthésilée, qui secourut les Troyens; Thomyris, qui fit périr Cyrus; Thalestris, qui visita Alexandre. On a dit qu'elles se perpétuaient par un commerce passager avec les habitants des pays voisins, et qu'elles exposaient leurs enfants mâles. Elles se brûlaient, dit-on, la mamelle droite pour tirer de l'arc avec plus de facilité. — Il a existé en Bohême au VIIIe siècle de notre ère de véritables Amazones qui avaient à leur tête Libussa et Vlasta; pendant plusieurs années elles répandirent la terreur sur les terres du roi Przémislas qui eut grand'peine à les exterminer. *Voy.* VLASTA.

AMAZONES (fleuve des), ou MARAGNON, fleuve de l'Amérique méridionale, la plus grande rivière du monde avec le Nil et le Mississipi: il sort du lac Lauricocha dans les Andes, sous le nom de Tunguragua, vers 11° lat. S., 73° long. O., monte au N. jusque vers 5° lat., puis court à l'E. de 81° à 53° de long. O., traverse la Colombie, séparant la Guyane portugaise du Brésil, reçoit un grand nom-

bre d'affluents et finit par se jeter dans l'océan Atlantique sous l'équateur. Cours, 5,400 kil. environ. Il a de 3 à 5 kil. de large dans sa partie supérieure, s'agrandit progressivement, et a 288 kil. à son embouchure; profondeur moyenne, 325 mètres (en quelques endroits on n'a pu la mesurer). La marée remonte jusqu'à 650 kil. dans les terres. Arrivé à l'océan, il en refoule les eaux et coule encore 135 kil. sans mélange dans la mer. Ses affluents les plus remarquables sont: à droite, l'Ucayale (à tort donné pour bras principal), le Cassiquin, le Javari grossi du Jutay et du Jurua, le Purus, le Madeira qui a plus de 2,000 kil. de cours, le Topayos, le Jingu; à gauche le Pinchès, le Napo, le Putu-Mayo, l'Yupura, le Negro (qui a plus de 1,700 kil.), la Saracuata. Poissons nombreux et variés, caïmans de 7 mètres et plus, jaguars et serpents sur les bords.—Vincent Pinzon découvrit ce fleuve en 1500; Orellana le descendit en 1539, d'où le nom d'Orellane qu'on lui donne parfois. Le nom de fleuve des Amazones vient de ce que les premiers navigateurs crurent voir sur ses bords des peuplades de femmes armées. Le nom de Maragnon est indigène, mais seulement pour une partie du cours. Les Portugais nomment l'Amazone Rio dos Solimoens depuis son entrée dans le Brésil jusqu'à son confluent avec le Negro, et disent que l'Amazone est formé de l'union de ces 2 rivières.

AMBACIA, ville de Gaule, auj. AMBOISE.

AMBARRI, peuple de la Lyonnaise 1re, sur l'une et l'autre rive de la Saône pendant la partie inférieure de son cours; leur territoire répond à la Bresse et au Beaujolais. Leur nom se retrouve dans *Ambérieux*.

AMBATO ou ASIENTO DE AMBATO, ville de la Colombie (Équateur), par 80° 45' long. O., 1° 14' lat. S. On y trouve d'excellente cochenille.

AMBAZAC, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), à 18 kil. N. E. de Limoges; 2,800 hab.

AMBELIAKIA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur le Pénée, à 22 kil. N. E. de Larisse; 6,000 hab. On y teint en rouge le coton.

AMBER ou AMBERGOER, ville de l'Indoustan, dans l'état des Radjpouts, sur le Paliar, à 9 kil. N. E. de Djeypour. Résidence du rajah de Djeypour.

AMBERG, ville de Bavière (cercle de la Regen), sur la Vils, à 64 kil. N. O. de Ratisbonne; 7,000 hab. Ville forte et bien bâtie. Château royal, arsenal, hôtel-de-ville, église de St-Martin, etc. Fabrique d'armes, draps, faïence, etc.; tréfilerie aux environs. Commerce de fer, étain en plaques; sel.

AMBERIEUX, ch.-l. de canton (Ain), sur l'Albarine, à 30 kil. N. O. de Belley; 2,700 hab.

AMBERT, ch.-l. d'arrond. (Puy-de-Dôme), sur la Dore, à 59 kil. S. O. de Clermont; 8,016 hab. Papiers à impression et à gravures. On y fait les meilleurs fromages d'Auvergne. — L'arr. d'Ambert renferme 8 cantons (Arlanc, Cunlhat, Olliergues St-Amand-Roche-Savine, St-Anthème, St-Germain-l'Ermite, Viverols, plus Ambert), 52 communes, et 90,675 hab.

AMBEZ, village de France (Gironde), sur la Dordogne, près de son confluent avec la Garonne, à 22 kil. N. de Bordeaux. — On donne le nom de *bec d'Ambez* au lieu où se trouve le confluent de la Dordogne et de la Garonne.

AMBIALITI, peuple de la Lyonnaise 3e, voisin des *Redones*.

AMBIANI, peuple de la Belgique 2e, à l'O. des *Veromandui* et des *Atrebates* et au S. des *Morini*, répond à la partie occidentale de la Picardie; leur ch.-l. porta d'abord le nom de *Samarobriva*, puis fut appelé aussi *Ambiani;* c'est auj. *Amiens*.

AMBIATINUM, *Kœnigstuhl*, place sur le Rhin, à 8 kil. au-dessous de *Confluentes* (Coblentz). C'est là que naquit Caligula.

AMBIGAT, roi des Gaules, envoya vers 590 av. J.-C. ses neveux Bellovèse et Sigovèse chercher de nouvelles habitations. Le premier, à la tête des Sénonais, vint s'établir en Italie, et le second passa en Germanie.

AMBIORIX, roi des Éburons, dans la Gaule (pays de Liége), battit plusieurs généraux romains, mais il fut lui-même défait par Jules César dans un combat où il perdit 60,000 hommes; il disparut à la suite de cette bataille.

AMBLETEUSE, petit port du Pas-de-Calais, à 8 kil. N. de Boulogne, sur la mer, près de l'embouchure de la Sélaque; 900 hab. C'est dans ce port que débarqua Jacques II, chassé d'Angleterre, 1688.

AMBOINE, une des Moluques, au S. O. de Céram, par 3° 47' lat. S., et 125° 33' long. E., a 71 kil. de long sur de 22 large, et est coupée par une baie en 2 presqu'îles unies par un isthme. Environ 50,000 hab., dont 18,000 Chrétiens. Climat très chaud, mais sain. Moussons en sens inverse de celles des îles de la Sonde. Pluies énormes lors de la mousson du sud. Sol fertile: sagou, superbes ananas, girofliers. Amboine est le centre de la culture du giroflier qui se fait exclusivement dans 5 districts de l'île: Amboine, Harouko, Larique, Saparoua, Hila; la récolte moyenne est de 125 à 150 kilogrammes de clous de girofle.—Cette île fut découverte vers 1515 par les Portugais qui la prirent en 1564; les Hollandais s'en emparèrent en 1607 et les Anglais en 1796; elle a été depuis rendue aux Hollandais qui la possèdent encore. — On réunit sous le nom de groupe d'Amboine un petit archipel composé de 11 des Moluques, dont les principales sont: Amboine, Céram, Bourou, Goram; de ces quatre, la première seule est soumise entièrement aux Hollandais.

AMBOINE, ch.-l. de l'île de ce nom et de toutes les possessions hollandaises dans les Moluques, est au fond de la baie; 7,000 hab. Ville petite, mais marchande. Elle offre quelques beaux édifices, les bazars, les marchés, le campong chinois, l'hôtel-de-ville, etc. Elle est défendue par le fort Vitoria.

AMBOISE, *Ambacia*, ville de France (Indre-et-Loire), sur la Loire, à 20 kil. E. de Tours; 4,695 hab. Ville étroite et tortueuse. Limes et acier parfait, draps, tapis de pieds. Jadis château-fort avec de très larges remparts; on montait en carrosse sur sa terrasse. Charles VIII naquit à Amboise et y mourut (1470-1498).

AMBOISE (Conjuration d'), formée en 1560 par les Huguenots contre François II, Catherine de Médicis et les Guise. Le chef ostensible des conjurés était Georges Barré de la Renaudie; mais le véritable chef était le prince de Condé. Elle fut découverte par la trahison d'Avenelle, avocat de Paris, au moment où les conjurés marchaient sur Amboise. Surpris à l'improviste, la Renaudie fut fait prisonnier et pendu immédiatement. Un grand nombre de conjurés, parmi lesquels se trouvait le comte de Castelnau, subirent le même sort. Le prince de Condé, gardé à vue, fut forcé d'affirmer par serment qu'il était étranger à cette conspiration.

AMBOISE (Georges d'), connu dans l'histoire sous le nom de *cardinal d'Amboise*, ministre sous Louis XII, né en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire, d'une famille ancienne; mort en 1510. Il fut dès l'âge de 14 ans fait évêque de Montauban, et devint un des aumôniers de Louis XI. Il s'attacha à la fortune du duc d'Orléans, qui régna depuis sous le nom de Louis XII, et devint par le crédit de ce prince archevêque de Narbonne, puis de Rouen, et lieutenant-général de la Normandie sous Charles VIII. Lorsque Louis XII monta sur le trône (1498), il le choisit pour son premier ministre. Georges d'Amboise remplit avec le plus grand succès ces hautes et difficiles fonctions, et les conserva jusqu'à sa mort. Dès le début de son administration il se concilia l'amour du peuple en sup-

primant la taxe extraordinaire qu'on avait coutume de lever à l'avénement du roi; et il n'augmenta jamais les impôts, malgré les guerres désastreuses qui remplirent le règne de Louis XII. Il fit des réglements utiles, abrégea la durée des procès, chercha à prévenir la corruption des juges, qui vendaient la justice au plus offrant. Le pape Alexandre VI le créa cardinal et le nomma son légat en France. Le cardinal d'Amboise tenta, mais inutilement, de se faire nommer pape.

AMBOISE (Aimery d'), frère aîné du précédent, devint grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem en 1503, et remporta en 1510 une grande victoire navale sur le soudan d'Egypte près de Montenegro.

AMBOISE (François d'), né à Paris en 1550, mort à Rennes en 1620, fut d'abord professeur au collége de Navarre, puis maître des requêtes et conseiller d'état. Il a donné la comédie plaisante intitulée *les Néapolitaines*, et quelques autres pièces de poésie. On lui doit une édition des Œuvres d'Abailard.

AMBRACIE, auj. *Arta*, ville d'Epire, sur la côte septentr. d'un petit golfe auquel elle donne son nom (auj. *golfe de l'Arta*), fut agrandie par Auguste après la bataille d'Actium.

AMBRIÈRES, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 10 kil. N. de Mayenne; 2,200 hab.

AMBRIM, île de l'Océanie, dans les Nouvelles-Hébrides, a 85 kil. de tour.

AMBRIZ, riv. du Congo, naît au N. E. de Pemba, coule 400 kil. à l'O. et forme une baie à son embouchure dans l'océan Atlantique.

AMBROISE (saint), *Ambrosius*, père de l'église latine, né vers l'an 340, était fils du préfet des Gaules. Il gouvernait lui-même la Ligurie quand le peuple de Milan, charmé de ses vertus, l'élut évêque d'une voix unanime, quoiqu'il fût à peine Chrétien. Il fut en quelques jours ordonné prêtre et sacré évêque (374). Il signala son épiscopat par un zèle ferme et soutenu, fit condamner les Ariens au concile d'Aquilée, et refusa l'entrée de l'église à l'empereur Théodose jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence du massacre de Thessalonique. (*Voy.* THÉODOSE.) Il mourut en 397. On célèbre sa fête le 5 avril. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses traités des *Devoirs* et de la *Virginité*. On lui attribue le *Te Deum*. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1686, 2 vol. in-fol. Le traité des *Devoirs* a été traduit sous le titre de *Morale des Ecclésiastiques* par l'abbé Morvan de Bellegarde, 1691, in-12. Saint Ambroise organisa la liturgie dans le diocèse de Milan et créa un rit particulier, connu sous le nom de *rit ambrosien*, qui fut longtemps en concurrence avec le rit romain, et qui est encore en usage à Milan.

AMBROISIE, nourriture des dieux, donnait l'immortalité à quiconque la goûtait. On ne sait si c'était une liqueur ou un aliment solide.

AMBRONES, peuple de la Gaule Transalpine, formait un des quatre cantons des *Helvetii*, au temps de César. Il avait pour limites au S. les Alpes qui les séparaient du Valais, ensuite le Rhin jusqu'à Sargans; au N. les lacs de Wallenstadt et de Zurich, et la ligne tirée par les villes modernes de Zurich, Lucerne et Thun. Ils s'allièrent aux Cimbres et aux Teutons, envahirent avec eux l'Italie vers 105 av. J.-C. et battirent les généraux Manlius et Cépion; mais ils furent exterminés par Marius à la bataille d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), 101 av. J.-C.

AMBROSIENNE (bibliothèque), riche bibliothèque fondée à Milan au commencement du XVIIe siècle par le cardinal Frédéric Borromée, et ainsi nommée en l'honneur de saint Ambroise, patron de Milan.

AMBROSIUS AURELIANUS, général breton, issu d'une famille romaine, délivra en 457 ses compatriotes de la tyrannie de Vortigern et des Saxons, et fut élu souverain de toute l'Angleterre. Il eut à soutenir plusieurs guerres contre les Saxons, commandés par Hengist, et resta vainqueur. On croit qu'il fut tué en 508, dans une bataille qu'il livrait à Cerdic, autre chef saxon. C'est sous Ambrosius que se forma le fameux Arthur.

AMÉ ou AMÉDÉE, nom de plusieurs princes de la maison de Savoie. *Voy.* SAVOIE.

AMEILHON (Hubert-Pascal), membre de l'académie des Inscriptions, puis de l'Institut, administrateur de la bibliothèque de la Ville (à Paris), puis de celle de l'Arsenal, né à Paris en 1730, mort en 1811, est auteur d'une *Histoire du commerce des Égyptiens sous les Ptolémées*, Paris, 1766, in-8; de la *Continuation de l'Histoire du Bas-Empire* par Le Beau, qu'il commença en 1757 et ne finit qu'en 1811, ainsi que d'un grand nombre de recherches intéressantes sur l'histoire et l'archéologie, insérées dans les *Mémoires* de l'académie. On lui doit entre autres une *Analyse de l'Inscription de Rosette*, Dresde, 1804. Pendant la révolution, il sauva plusieurs bibliothèques.

AMELAND, île de Hollande, dans la mer du Nord, à 9 kil. de la côte de Frise, a 20 kil. de long sur 5 de large; 3,000 hab. On y trouve 3 villes, Hollum, Ballum, Nès.

AMELIA, *Ameria*, ville des États Ecclésiastiques, à 31 kil. S. O. de Spolète; 5,200 hab. Évêché, érigé en 344. On y récolte le meilleur raisin d'Italie.

AMELIA, île des États-Unis, dans l'océan Atlantique, sur la côte E. de la Floride, au S. de l'embouchure du Saint-Jean; elle a 35 kil. de long. Ch.-l., Fernandina.

AMÉLIE, duchesse de Saxe-Weimar. *Voy.* WEIMAR.

AMÉLIE, reine de Prusse. *Voy.* LOUISE-AMÉLIE.

AMELIUS, philosophe néo-platonicien, né en Toscane, devint en 246 disciple de Plotin, et ne quitta pas son maître pendant 24 ans. Il alla dans la suite s'établir à Apamée en Syrie. Il avait composé un grand nombre d'écrits qui ne nous sont pas parvenus.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Nicolas), né à Orléans en 1634, mort à Paris en 1706, fut employé comme secrétaire d'ambassade à Venise en 1669. Il a traduit le *Prince* de Machiavel (1683), l'*Histoire de Venise* de Velserus (1705); les *Annales* de Tacite (1692); il a composé une *Histoire de Guillaume de Nassau*, publiée après sa mort (1754), et a laissé des *Mémoires historiques* fort piquants, etc., La Haye, 1722.

AMENDOLARA, *Peripolio*, ville du roy. de Naples (Calabre citérieure), à 4 kil. O. du cap Spulico; 1,600 hab. Patrie de Pomp. Leto.

AMENOPHIS, nom de plusieurs rois d'Égypte dont on ne connaît guère que le nom; on en compte 5:

AMÉNOPHIS I, 1916-1896 av. J.-C.; il ne régnait d'abord que sur la Basse-Egypte, et il conquit toute l'Egypte.

AMÉNOPHIS II, 1742-1722; il fut père du fameux Sésostris.

AMÉNOPHIS III, 1597-1596.

AMÉNOPHIS IV, 1596-1558.

AMÉNOPHIS V, 1062-1053.—Du reste, on n'est d'accord ni sur le nombre de ces princes, ni sur l'époque à laquelle ils ont vécu.

AMERBACH (Jean), imprimeur du XVe siècle, mort à Bâle en 1515, est surtout connu par une édition des Œuvres de saint Augustin (1506). Le caractère qu'il y employa porte encore le nom de *St-Augustin*.

AMERBACH (J.-Boniface), fils du précédent, mort en 1562, occupa 20 ans la chaire de jurisprudence à Bâle.

AMERBACH (Vitus), professeur de philosophie à Ingolstadt, mort en 1557, a traduit en latin les *Discours* d'Isocrate et de Démosthène, et le traité de saint Chrysostôme sur la Providence.

AMERIA, ville d'Ombrie, patrie de Sextus Roscius, est auj. AMELIA.

AMÉRIC VESPUCE, *Amerigo Vespucci*, navigateur florentin, né en 1441, la même année que Christophe Colomb, fut envoyé en 1492 en Espagne pour y faire le commerce, et fut pendant plusieurs années chargé d'approvisionner les vaisseaux destinés aux expéditions de découvertes. Témoin des succès de Colomb, il brûla de partager sa gloire. Habile pilote et savant cosmographe, il s'embarqua en 1497, ou selon d'autres en 1499, sur un des vaisseaux d'une petite flotte espagnole commandée par un des anciens compagnons de Colomb, Alonzo d'Ojéda; il eut une grande part au succès de cette expédition, dans laquelle furent explorées les côtes septentrionales de l'Amérique du S., et s'attribua le mérite d'avoir découvert la Terre-Ferme, laissant à Colomb celui d'avoir abordé le premier aux îles du Nouveau-Monde. Il se mit ensuite au service du Portugal, et dans un voyage qu'il fit par les ordres du roi Emmanuel il parcourut toutes les côtes du Brésil, qu'Alvarez Cabral venait de découvrir (1501). Rappelé en Espagne après la mort de Colomb, il fit de nouveaux voyages de découvertes (1507), et mourut à Séville en 1512, ou, selon une version moins probable, quoique plus répandue, dans l'île de Terceire, en 1516. Il avait obtenu dans toute l'Europe une si grande célébrité que son nom resta attaché au nouveau continent. Il rédigea un journal de ses premiers voyages, publié à Vicence, 1507, en italien, traduit en français, Paris, 1516; en latin, Paris, 1532. On a aussi de lui des *Lettres*, qui ont été rassemblées et publiées avec sa vie par l'abbé Bandini, Florence (1745). Le P. Canovai a publié en 1817 à Florence ses voyages et ses lettres, avec un *Éloge* qui avait été couronné par l'Académie de Florence. Améric Vespuce a disputé à Colomb l'honneur d'avoir découvert le continent; selon ses mémoires, il aurait fait son premier voyage en 1497, avant celui dans lequel Colomb découvrit la Terre-Ferme, et qui eut lieu en 1498; selon les historiens espagnols, il ne fit ce voyage qu'en 1499, et il n'en fit jamais d'autre. Quoi qu'il en soit, son mérite ne peut être que bien secondaire; s'il a eu l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde, il le doit sans doute à l'avantage qu'il eut de publier le premier ses voyages. M. le vicomte de Santarem a publié tout récemment des *Recherches historiques sur la découverte du Nouveau-Monde, et notamment sur les prétendues découvertes d'Améric Vespuce*, où il démontre la fraude de cet imposteur.

AMÉRIQUE, une des 5 parties du monde, la plus grande après l'Asie, et souvent nommée Nouveau-Monde à cause de sa récente découverte, a pour bornes à l'E. l'Atlantique, à l'O. la mer Pacifique, au N. l'océan Glacial arctique, et s'étend de 36° à 170° O. pour la longitude, de 54° S. à 71° N. pour la latitude. On ignore sa forme et ses vraies limites au N.; au S. elle se termine en pointe. On la divise en 2 grandes régions; 1° l'Amérique septentrionale (qui a 6,700 kil. de long sur 5,200 de large); 2° l'Amérique méridionale (5,200 sur 4,000). Elles sont jointes par l'isthme de Panama. Leur surface, y compris les îles, peut être de 3,800,000 kil. carrés. L'Amérique septentrionale se divise en 6 parties : Amérique russe, Amérique anglaise, Amérique danoise, États-Unis, Mexique, Guatimala; il faut y joindre les Antilles, où se voient un état indépendant (Haïti), et des possessions françaises, anglaises, danoises, espagnoles, hollandaises. L'Amérique méridionale comprend au moins 12 états principaux: Équateur, Venezuela, Nouvelle-Grenade, Pérou, Bolivie, Chili, Rio-de-la-Plata, Paraguay, Uruguay, Brésil, Patagonie, Araucanie; plus la Guyane, partagée en possessions anglaises, françaises, hollandaises, etc. Les principales mers, après les 3 grands océans Atlantique, Pacifique et Glacial arctique, sont: 1° dans l'Atlantique, la Méditerranée arctique, qui forme les mers ou golfes d'Hudson et de Baffin; la Méditerranée Colombienne, divisée en mer ou golfe du Mexique et mer des Antilles; 2° dans l'océan Pacifique, la mer Vermeille ou golfe de Californie, et la Méditerranée de Behring, commune à l'Amérique et à l'Asie; 3° dans l'océan Glacial arctique, les golfes de Mackenzie, de Kotzebue, de Georges IV, à peine connus. On doit encore citer les golfes St-Laurent, Campêche, Honduras, Darien, Maracaïbo, Paria, Panama; les baies Repulse, de James, Fundy, Delaware, Chesapeak, l'entrée de Cook. On remarque parmi les détroits ceux de Lancaster-et-Barrow, de la Furie et de l'Hécla, de Davis, de Bahama, de la Floride, de Yucatan, de Magellan, de Lemaire, de Behring; parmi les caps, les caps Farewell, San-Roque, Froward, qui sont dans l'océan Atlantique; Pilar, Blanco, Corrientes, du Prince-de-Galles, dans l'océan Pacifique; des Glaces, Barrow, Bathurst, dans l'océan Glacial arctique; enfin le cap Horn dans l'archipel de Magellan. L'Amérique, qui forme elle-même 2 grandes presqu'îles, offre 9 péninsules secondaires: Melville, Labrador, Nouvelle-Écosse, Floride, Yucatan, Californie, des Tchougatches, d'Alaska, des Tchouktchis. On y compte une foule d'îles : Terre-Neuve ou St-Laurent, les Antilles (divisées en Grandes et Petites-Antilles, îles Lucayes ou Bahama), les Malouines, Madre-de-Dios, les îles Chiloé, Gallapagos, de Quadra-et-Vancouver, Aleutiennes; les Terres arctiques orientales et danoises, comme l'Islande, le Groënland, la terre de Jean-de-Mayen; les Terres arctiques occid. ou anglaises, où se trouve l'archipel de Baffin-Parry; les archipels de Magellan et de Sandwich, la Géorgie australe, les Orcades australes, le Shetland austral. On trouve dans l'Amérique du N. un grand nombre de lacs, dont quelques-uns ressemblent à des mers: les lacs Supérieur, Michigan, Huron, St-Clair, Érié, Ontario, Ouinnipeg, Atapeskov, de l'Esclave; dans le Guatimala, le lac de Nicaragua; dans l'Amérique du S. sont ceux de Maracaïbo, de Titicaca et des Xarayes. Les principaux fleuves sont: le St-Laurent, le Mississipi ou Meschacebé, le Missouri, le Rio del Norte, le Magdalena, l'Orénoque, l'Amazone, l'Uruguay, le San-Francisco, le Rio de la Plata, qui tous se jettent dans l'océan Atlantique; le Colombia et le Colorado, tributaires de l'océan Pacifique; le Mackenzie, que reçoit l'océan Glacial arctique. Plusieurs chaînes de montagnes traversent l'Amérique du N. au S.; ce sont: 1° dans l'Amérique septentrionale, les montagnes Rocheuses, dans la partie occidentale, qui commencent vers le détroit de Behring et s'étendent jusqu'à l'isthme de Panama en prenant successivement les noms de Sierra Verde, Sierra de los Mimbres, Sierra de la Madre, etc.; les Alleghanys, dans la partie orientale, qui traversent les États-Unis du N. E. au S. O.; 2° dans l'Amérique méridionale, les Andes ou Cordillières, qui s'étendent sans interruption sur toute la côte baignée par l'océan Pacifique, depuis l'isthme de Panama jusqu'au cap Froward; et les montagnes du Brésil, dont les principales chaînes, parallèles à la côte orientale, prennent les noms de Sierra de Mangaveria, de Bomjardin, de Mantiqueira, de Geral et de Tape. Les volcans abondent en Amérique, surtout dans le Guatimala et dans les Andes. Le climat est nécessairement fort varié. Il est très froid au N. et sur les hauts plateaux, brûlant aux Antilles, très chaud encore sur les côtes du Mexique, du Brésil, etc.; il offre des neiges éternelles sur les hautes montagnes situées sous l'équateur. De vastes savanes ou pampas, des forêts énormes entretiennent la fraîcheur. L'air est malsain en quelques endroits et cause des maladies endémiques, mais moins fréquemment qu'en Afrique et en Asie. L'or, l'argent y existent en très grande quantité; on y trouve aussi l'étain, le mercure, le plomb, le cuivre, le fer,

ainsi que des diamants et des pierres précieuses, surtout au Brésil, au Chili et au Pérou. Le sol est presque partout d'une admirable fertilité. Rien n'égale l'abondance et la majesté des productions végétales en Amérique. Les principales plantes indigènes sont le cactus, le nopal à cochenille, le passayer, le campêche, l'acajou, le quinquina, le caoutchouc, le tabac, le maïs, le topinambour et la pomme de terre; l'agave, le cacaoyer, la vanille, l'ipécacuanha, la salsepareille, le manioc. L'on y a importé l'ananas, le bananier, la canne à sucre, le caféier, etc., et toutes les plantes utiles d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Les principaux animaux particuliers à l'Amérique sont le bison, le jaguar et le couguar, le lama et la vigogne, la sarigue, le tapir, le condor, le serpent à sonnettes, le caïman, le gymnote, la morue : les cétacés et les phoques abondent vers le cercle polaire; les insectes y fourmillent, mais les zoophytes sont peu nombreux. — La population de l'Amérique est d'environ 38,000,000 hab. dont 14,600,000 Européens ou descendants d'Européens, 10,000,000 indigènes, 7,400,000 nègres ou Africains, 7,000,000 métis. Les indigènes paraissent appartenir tous à la même race : ils ont pour la plupart la peau couleur de cuivre et sont à peu près sans barbe; ils sont divisés en peuplades nombreuses, nommées Tchouktches, Aléoutes, Esquimaux, Iroquois, Algonquins, Hurons, Tcherokis, Chactas, Criks et Natchez, Osages, Sioux, Aztèques, Caraïbes, Araucans, Guaycurus, Guaranis, Péruviens, Puelches, Patagons. La plupart sont encore indépendantes, et quelques-unes, surtout dans l'Amérique S., se font redouter; d'autres (comme les Aztèques, les Péruviens, les Caraïbes) ont été à peu près détruites. La civilisation est en général peu avancée chez ces Américains indigènes; quelques-uns pourtant ont des formes de gouvernement remarquables (*Voy.* ARAUCANS), exercent quelques arts industriels et n'ont pas la férocité des autres nations. Plusieurs des peuples éteints ou antérieurs à la découverte de l'Amérique avaient des connaissances en astronomie, des lois, une espèce d'écriture, une architecture remarquable. Pour les peuples d'origine européenne, ils furent primitivement soumis aux diverses métropoles dont ils n'étaient que des colonies; ils ont ensuite presque tous conquis l'indépendance : ils ont les arts, les idées de l'Europe; tous ceux qui ont secoué le joug des métropoles sont en république, hormis le Brésil; les républiques sont pour la plupart fédératives. — Christophe Colomb fit le premier connaître à l'Europe l'existence de ce vaste continent. En 1492, il aborda aux îles Lucayes, et en 1497 il découvrit la terre-ferme. Cependant la gloire d'attacher son nom à l'Amérique fut réservée à Amerigo Vespucci, qui eut tout au plus le mérite de découvrir, en 1499, la côte orientale de l'Amérique du S. et qui publia une relation de son voyage. Il est aujourd'hui constant que les pirates scandinaves visitaient déjà le Groënland au VIe siècle et qu'ils y ont laissé des colonies. Au Xe siècle deux Islandais, Bioern Hersuefson et Leif Erikson, abordèrent dans la contrée connue depuis sous le nom de Nouvelle-Ecosse et Nouvelle-Angleterre, et reconnurent les caps Cod et Ste-Marthe. On a même prétendu que des vaisseaux phéniciens et carthaginois égarés par la tempête avaient abordé, dans des temps reculés, sur les côtes du Mexique. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'au XVe siècle que ces vastes contrées furent réellement connues de l'Europe; les plus célèbres explorateurs de l'Amérique après Colomb furent Fernand Cortez, Pizarre, Almagro, Pinçon, Cabral, Magellan, etc. Dès la fin du XVIe siècle, ils avaient déjà reconnu presque toutes les côtes des deux continents : en 1500, la Guyane et le Brésil; en 1512, la Floride; en 1519, le Mexique; en 1520, la Patagonie; en 1529, le Pérou, etc. Quant à l'intérieur des terres, il ne fut que lentement exploré. Lewis et Clarke, Freeman, Pike, de 1797 à 1809, traversèrent les premiers les immenses déserts qui s'étendent à l'O. des États-Unis. Quadra et Vancouver venaient de visiter la côte N. O. De 1817 à 1830, Franklin et Parry ont beaucoup avancé la découverte de la région arctique qui termine l'Amérique au N. Il reste encore à passer de la mer de Baffin au détroit de Behring et à reconnaître les terres arctiques depuis la côte septentrionale de la mer d'Hudson jusqu'au pôle. On a annoncé en 1840 que les Anglais Thomas Simpson et William Dease venaient de découvrir un passage dans l'océan Glacial arctique, pour pénétrer en Asie par le N. O.

AMÉRIQUE ANGLAISE. Elle comprend : 1° la Nouvelle-Bretagne, 2° les Terres arctiques anglaises, 3° les Antilles anglaises, 4° la Guyane anglaise, 5° l'archipel de Magellan. L'Angleterre possédait jadis dans le continent septentrional les 13 prov. primitives des États-Unis, New-Hampshire, New-Yorck, Connecticut, Massachussets, Rhode-Island, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, les deux Carolines, et la Géorgie. Elle les perdit de 1773 à 1789. Elle a par compensation étendu considérablement ses possessions au N.

AMÉRIQUE DANOISE. Elle se compose : 1° des Terres arctiques danoises, Islande, Jean-de-Mayen, (Groënland); 2° des Antilles danoises (Ste-Croix, St-Jean et St-Thomas).

AMÉRIQUE ESPAGNOLE. Elle ne consiste plus aujourd'hui que dans la possession de Cuba et de Porto-Rico. Jadis le Mexique, la Floride, Guatimala, la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Chili, le Paraguay, l'Uruguay, le Buénos-Ayres appartenaient aux Espagnols. Ces états ont tous été perdus de 1808 à 1825.

AMÉRIQUE FRANÇAISE. Elle comprend : 1° la Guyane française; 2° les Antilles françaises, la Guadeloupe, la Martinique, le groupe des Saintes, Marie-Galande, la Désirade, Petite-Terre, St-Martin, et le groupe de St-Pierre et Miquelon. Jadis la France avait de plus en Amérique la Louisiane, le Canada, Terre-Neuve et une partie de St-Domingue. Elle perdit le Canada et Terre-Neuve de 1760 à 1763, la Louisiane par vente aux États-Unis en 1803, et sa part de St-Domingue dans la révolution: le traité de 1824 a sanctionné cette dernière perte.

AMÉRIQUE HOLLANDAISE. Elle consiste : 1° dans la Guyane hollandaise ou gouvernement de Surinam ; 2° dans plusieurs îles divisées en groupe de Curaçao et groupe de St-Eustache, lesquels forment chacun un gouvernement.

AMÉRIQUE RUSSE. Elle comprend : 1° l'Amérique russe continentale (pays des Esquimaux, Kitègnes, Tchoukschi, Konaignes, Kénaïzes, Tchougatches, Ougatachmiouts, Koluches, Nouvelle-Californie) ; 2° l'Amérique russe insulaire (archipels des Aléoutes, des Koluches; groupes de Tchalkha, de Kodiak).

AMÉRIQUE SUÉDOISE : l'île de St-Barthélemy dans les Antilles.

AMERKOTE, ville de l'Hindoustan (Sindy), à 129 kil. E. d'Hayderabad, par 25° 20' lat. N., 67° 29' long. E. Patrie d'Akbar.

AMERSFOORT, ville de Hollande (Utrecht), sur l'Eem, à 16 kil. N. O. d'Utrecht; 9,000 hab. Tabac; grand commerce de transit. Patrie de Barneveldt et de beaucoup de littérateurs.

AMESTRATUS, auj. *Mistretta,* ville ancienne de Sicile, près de l'Alèse, fut prise par les Romains au commencement de la 1re guerre punique.

AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS ou AMFREVILLE-LA-CAMPAGNE, ch.-l. de cant. (Eure), à 16 kil. O. de Louviers; 900 hab.. Près de là est la côte des Amants. Commerce en toiles et fil de coton.

AMGA, riv. de la Russie asiatique, sort des monts Stanovoï Iablonoï (frontière de Chine), court au N. E., et tombe après 800 kil. de cours dans l'Aldan.

AMHARA. On désigne sous ce nom une partie de l'Abyssinie située vers les sources du fleuve Bleu, à l'O. du Tacazzé, où l'on parle une langue particulière connue sous le nom d'*amhara*. On divise cette contrée en 2 états : roy. de Gondar, improprement nommé Amhara (*Voy.* GONDAR), et Amhara propre, au S. E. du précédent; il a pour capit. Watho-Haimanot, et étend sa domination sur plusieurs peuplades voisines.

AMHERST, 2 îles de l'Amérique N., l'une dans le lac Ontario, l'autre dans le golfe Saint-Laurent.

AMHERST-TOWN, ville de l'Inde anglaise transgangétique, près de l'embouchure du Salouen, dans le ci-devant roy. de Martaban, bâtie en 1826. Bon port. Sa popul. croît rapidement; elle n'avait guère que 1,600 hab. en 1827; elle en compte au moins 10,000 auj.

AMHERST (Jeffery, lord), général anglais, d'une ancienne famille, né à Kent en 1727, mort en 1798, fut nommé gouverneur de la Virginie, puis commandant en chef de toutes les forces anglaises en Amérique, et se rendit maître de tout le Canada. Il fut en récompense créé chevalier du Bain, gouverneur de Guernesey, et baron d'Amherst et d'Holmsdale. Il fut rappelé en 1778 au commandement en chef, et élevé en 1791 à la dignité de feld-maréchal. — Son neveu, W. Pitt, comte d'Amherst, suivit la carrière diplomatique et fut chargé en 1816 d'une mission à la Chine qui eut peu de succès. Il n'en fut pas moins nommé, en 1823, gouverneur-général des Indes orientales.

AMID ou AMIDA, ville de Mésopotamie, auj. DIARBEK.

AMIÉNOIS, partie du gouvernement de Picardie, contenait Amiens, Conti, Poix, Doulens, Picquigny, Rubempré. Les comtes d'Amiens étaient vassaux de l'évêque. Philippe-Auguste unit ce comté à la couronne (1190); Charles VII le céda par traité à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, 1435; la mort de Charles-le-Téméraire le rendit à Louis XI, 1477.

AMIENS, *Samarobriva*, puis *Ambiani*, ch.-l. du dép. de la Somme, jadis capit. de la Picardie, sur la Somme, à 126 kil. N. O. de Paris (131 par Beauvais); 45,000 hab. Évêché, académie universitaire, collége royal et cour royale; place forte de 3e classe; belle cathédrale gothique; académie littéraire; musée de peinture, jardin botanique; biblioth. Grandes manuf. (tissus de toutes espèces, filatures, huiles de graines, tanneries, brasseries); grand commerce. Citadelle en ruines. Résidence de Clodion, qui y mourut en 448. Prise par les Espagnols (1597), et reprise la même année par Henri IV. Célèbre traité de 1802 entre l'Angleterre et la France, dit *paix d'Amiens*. Patrie de Pierre-l'Ermite, de Gabrielle d'Estrées, de Voiture, Ducange, Gresset, de Wailly. — L'arr. d'Amiens a 13 cant. (Conti, Corbie, Hornoy, Poix, Moliens-le-Vidame, Oisemont, Picquigny, Villers-Bocage, Sains, plus Amiens qui compte pour 4); 250 comm. et 181,989 hab.

AMIENS (comté d'). *Voy.* AMIÉNOIS.

AMILCAR ou HAMILCAR, nom commun à plusieurs généraux carthaginois qui se distinguèrent dans les guerres puniques. Le plus célèbre est Amilcar Barca ou Barcas, père du grand Annibal. Il désola pendant 5 ans la Sicile, que les Romains disputaient à Carthage; mais enfin il fut vaincu par le consul Lutatius, près des îles Égades, dans un combat naval qui mit fin à la première guerre punique (242). De retour dans sa patrie, il étouffa la révolte des esclaves, qui avaient pris plusieurs villes et assiégé Carthage. Il passa ensuite en Espagne, subjugua les peuples les plus belliqueux de cette contrée, et y bâtit, dit-on, une ville qu'il appela, d'après le nom de sa famille, *Barcino* (Barcelone). Comme il se disposait à porter la guerre en Italie, il fut tué dans une bataille par les *Vettones*, l'an 228 av. J.-C. Il avait fait jurer sur un autel à son fils Annibal, âgé de 9 ans, une haine impiacable aux Romains.

AMIN, calife. *Voy.* AMYN.

AMINA, état d'Afrique sur la côte d'Or, tributaire de l'Achanti, a pour capit. Diabbie.

AMIOT (le P.), Jésuite, missionnaire en Chine, né à Toulon en 1718, arriva à Macao en 1750, et alla l'année suivante à Pékin, où il resta jusqu'à sa mort, en 1794. Il était très versé dans les langues chinoise et tartare, dans les mathématiques, l'histoire et les arts de la Chine. Nous avons de lui : *Art militaire des Chinois*, 1772, in-4, et plusieurs autres ouvrages sur *la typographie et la musique des Chinois*; *Vie de Confucius*, formant le tome 12 des *Mémoires sur les Chinois*, in-4; *Grammaire abrégée de la langue tartare-mantchoue*, Paris, 1789, 3 vol. in-4.

AMIOT, traducteur de Plutarque. *Voy.* AMYOT.

AMIRAL, de l'arabe *emir al ma*, chef de l'eau, est le nom que porte le commandant d'une flotte ou d'une escadre. Il a sous ses ordres un vice-amiral qui commande l'avant-garde, et un contre-amiral qui commande l'arrière-garde.

AMIRAL (baie de l'), baie de la Nouvelle-Grenade, au N. O. du lac de Chiriqui, communiquant avec la mer des Antilles par la Boca del Drago. Colomb faillit y périr à son 4e voyage.

AMIRANTES, groupe de petites îles, fait partie des Seychelles (mer des Indes), et est situé par 51° 21'-52° 50' long. E., et 5°-6° 13' lat. N. Les Amirantes sont au nombre de 12.

AMIRAUTÉ (île de l'), grande île de l'Amérique du N., sur la côte O., entre le continent et l'archipel du Roi-Georges, par 137° 10'-137° 48' long. O., 57° 2'-58° 24' lat. N. Elle a 320 kil. de tour et appartient aux Anglais. Découverte par Vancouver.

AMIRAUTÉ (îles de l'), groupe d'îles de la Polynésie, au N. de la Nouvelle-Bretagne, par 144° 30' long. E., 2° 12' lat. S., se compose de 20 ou 30 îles, la plupart désertes. Habitants noirs, presque nus, assez adroits navigateurs. Découvertes par les Hollandais en 1656; visitées par Carteret, 1767; par Morello, 1781; par d'Entrecasteaux, 1793. La plus grande, dite *Ile de la Grande-Amirauté*, a 100 kil. de long.

AMIS (île des), dans l'Océanie. *Voy.* TONGA.

AMIS (Société des). *Voy.* QUAKERS.

AMISIA ou AMISUS, riv. de Germanie, auj. l'EMS.

AMISUS, *Samsoun*, ville du roy. de Pont, sur le Pont-Euxin, à l'O., fut fortifiée et agrandie par Mithridate. Lucullus s'en empara l'an 71 av. J.-C. Cette ville donnait son nom à un golfe que forme la mer à l'embouchure de l'Halys. — Riv. de Germanie. *Voy.* EMS.

AMITERNUM, auj. *San Vittorino*, ville de l'Italie ancienne, au N. E. de Rome, dans le pays des *Vestini*, au pied de l'Apennin. Patrie de Salluste.

AMMAN, ville de Turquie. *Voy.* AMMON.

AMMEDERA, *Hedra*, ville de l'Afrique propre (sous les Romains), à 110 kil. S. O. de Zama. Bataille où Stilicon défit le rebelle Gildon (398).

AMMIEN-MARCELLIN, *Ammianus Marcellinus*, historien latin du IVe siècle, né à Antioche vers 320, mort en 390 à Rome, fit longtemps la guerre en Germanie, dans les Gaules, et accompagna l'empereur Julien dans son expédition en Perse. Il quitta ensuite le métier des armes et vint s'établir à Rome où il composa une *Histoire des empereurs romains*, depuis Nerva jusqu'à Valentinien, en 31 livres. Les 13 premiers sont perdus. Le style de cette histoire se ressent de la barbarie du temps; mais l'ouvrage jouit d'une grande autorité, parce que l'auteur rapporte, surtout dans ses derniers livres, ce qu'il avait vu lui-même. Il parle avec une telle modération du christianisme et du paganisme que l'on ne peut deviner par ses écrits quelle religion il professait.

Ammien avait aussi publié en grec un ouvrage sur les historiens et les orateurs de la Grèce ; il en reste un fragment où il parle de Thucydide. La meilleure édition d'Ammien est celle dite *Variorum*, avec les notes de Wagner, Leipsick, 1808, 3 vol. in-8. Il a été traduit en français par de Moulines, Berlin, 1775, 3 vol. in-12 ; réimprimé à Lyon en 1778.

AMMIRATO (Scipion), historien italien, né en 1531 à Lecce, dans le royaume de Naples, mort à Florence en 1601. Après avoir quelque temps mené une vie fort aventureuse, il s'attacha au grand-duc Côme I, qui le chargea d'écrire l'histoire de Florence, et, afin qu'il ne fût distrait par aucun soin, le cardinal Ferdinand de Médicis le logea dans son palais et le pourvut d'un bon canonicat. Son principal ouvrage est l'*Histoire de Florence*, qui fut publiée en 2 parties, Florence, 1600 et 1641, in-fol. Il légua, en mourant, sa fortune à un jeune homme nommé Bianchi, qui prit le nom d'Ammirato-le-Jeune et qui publia plusieurs de ses écrits.

AMMON ou AMMAN, *Rabbath-Ammon* dans la Bible, *Philadelphia* chez les Grecs, ville de la Turquie d'Asie (Damas), à 95 kil. N. E. de Jérusalem, jadis capitale des Ammonites. Urie y fut tué. Ptolémée-Philadelphe l'embellit et lui donna son nom.

AMMON, nom de Jupiter chez les peuples de la Libye. On le représentait avec des cornes de bélier. Jupiter Ammon avait au milieu des sables de la Libye un temple dont les oracles étaient célèbres. Alexandre visita ce temple et se fit proclamer par l'oracle fils de Jupiter Ammon.

AMMON, né de l'inceste de Loth avec sa fille, fut père des Ammonites.

AMMONITES, descendants d'Ammon, habitaient à l'est de la demi-tribu de Manassé, et avaient pour capitale Rabbath-Ammon, au-delà du Jourdain. Ils furent presque toujours en guerre avec les Israélites. Jephté les défit. Ils furent encore battus par Saül et par David, dont ils avaient insulté les ambassadeurs. Enfin Joab les détruisit entièrement.

AMMONIUS SACCAS, philosophe d'Alexandrie, vivait vers la fin du IIe siècle après J.-C. ou au commencement du IIIe. Quoiqu'il fût né dans la pauvreté et qu'il eût été d'abord forcé de faire le métier de portefaix pour vivre (d'où le nom de Saccas ou Saccophore), il se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie ; il chercha à concilier les doctrines de Platon et d'Aristote, et fut ainsi le fondateur de l'éclectisme. Il n'a laissé aucun écrit ; mais il forma des disciples distingués, tels que Plotin, Longin et Origène. Il paraît qu'il quitta le christianisme pour retourner au culte des faux dieux.

AMMONIUS, fils d'Herméas, philosophe éclectique, disciple de Proclus, vécut vers le milieu du Ve siècle, et laissa des commentaires estimés sur les livres *De l'Interprétation* d'Aristote (Venise, 1503, 1546), et sur le traité *Des cinq universaux* de Porphyre (Venise, 1500 et 1546). — On a aussi, sous le nom d'Ammonius, une vie d'Aristote et un traité des *Synonymes*, publiés par Walkenaër, Leyde, 1739, et par Ammon, professeur à Gœttingue, Erlang., 1787.

AMNON, fils aîné de David, conçut un amour incestueux pour sa sœur Thamar et lui fit violence. Absalon le tua pour venger cet affront.

AMOL ou AMOU, ville d'Iran (Mazenderan), à 40 kil. O. de Balfrouch, sur l'Herrouz ; 3,000 maisons. On y voit les restes d'un palais de Schah-Abbas et 3 tours dédiées au culte du feu par les Guèbres. — Il y a encore une autre Amol, aussi en Iran, mais dans le Turkestan, à 110 kil. S. O. de Bokhara et sur le Djihoun ; elle fut prise par Tamerlan en 1392.

AMON, roi de Juda (640-638), fils de Manassé, imita les impiétés de son père, et fut assassiné par ses propres serviteurs, après un règne de deux ans, à l'âge de vingt-quatre ans.

AMONTONS (Guillaume), physicien, né à Paris en 1663, mort en 1705. Étant devenu sourd dans sa jeunesse, il chercha une consolation dans l'étude et s'appliqua avec succès aux mathématiques, à la physique et à la mécanique. Il publia en 1695 des *Expériences sur une nouvelle clepsydre, sur les baromètres, les thermomètres et les hygromètres*, perfectionna ces divers instruments et construisit un thermomètre à air. Il est le véritable inventeur du télégraphe, quoiqu'on n'ait utilisé cette importante découverte que beaucoup plus tard (*Voy.* CHAPPE). Il fut reçu en 1699 à l'académie des Sciences.

AMORBACH, ville de Bavière, à 34 kil. S. d'Aschaffenbourg ; 2,500 hab. Grande et riche abbaye de Bénédictins.

AMORGO, *Amorgos*, île de l'Archipel, une des Cyclades mérid., est située entre Naxie et Stampalie, par 36° 50' lat. N., et 23° 35' long. E. Jadis très peuplée, Amorgo comptait plusieurs villes. Auj. l'on n'y remarque qu'Amorgo, qui en est le ch.-l. ; 2,600 h. C'était la patrie de Simonide.

AMORIUM, ville de Galatie, chez les *Tolistoboii*, à l'O. du Sangarius. Patrie prétendue d'Ésope.

AMORRHÉENS, peuple de Palestine, descendant d'Amor, fils de Chanaan, habitaient à l'E. et à l'O. du lac Asphaltite. Ils furent chassés de leur pays par Moïse.

AMOS, le 3e des 12 petits prophètes, était un pasteur de Thécué. Il prophétisa sous le règne d'Osias, et fut mis à mort par un prêtre de Béthel, vers 785 av. J.-C.

AMOS COMENIUS. *Voy.* COMENIUS.

AMOU, ch.-l. de cant. (Landes), à 23 kil. de St-Sever ; 1,700 hab.

AMOU, ville d'Iran. *Voy.* AMOL.

AMOU-DARIA ou DJIHOUN. *Voy.* DJIHOUN.

AMOUR, grand fleuve d'Asie, dans la Mongolie et la Russie d'Asie, prend sa source en Mongolie, aux monts Kinhan, par 48° 30' lat. N. ; court au S. E., puis au N. E., traverse le lac Koulon, arrose la Mantchourie, reçoit le Gan, la Chilka, le Songari, et, après 3,460 kil. de cours, tombe dans la mer d'Okhotsk, vis-à-vis de l'île de Tchoka. L'Amour se nomme encore Saghalien, Helong-Kiang, Kerlon et Argoun.

AMOUR, divinité païenne. *Voy.* CUPIDON.

AMOUR (Guillaume de Saint-). *Voy.* SAINT-AMOUR.

AMPAZA, petit état du Zanguebar (Afrique), entre l'équateur et Mélinde, a pour capit. une ville de même nom, située par 40° 50' long. E., 2° lat. S. Cette ville est sur la côte et a un beau port.

AMPELIUS (Lucius), écrivain latin, est auteur d'un *Liber Memorialis*, qui contient des notions abrégées sur le monde, les éléments et l'histoire. Il est probable qu'il vivait dans le Ve siècle, et qu'il était contemporain de Sidoine ; car cet auteur nomme avec éloge un écrivain du nom d'Ampelius. D'autres le croient le même qu'un Ampelius qui fut préfet de Rome sous Valentinien. Le *Liber Memorialis* a été publié pour la première fois par Saumaise, à la suite de Florus, 1638.

AMPELUSIA PROMONTORIUM, promontoire d'Afrique, auj. cap SPARTEL.

AMPÈRE (André-Marie), savant, né en 1775, à Polémieux, près de Lyon, mort en 1839, enseigna d'abord les mathématiques et la physique à Bourg et à Lyon, devint en 1805 répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, fut admis à l'Institut en 1814, fut nommé vers 1820 professeur de physique au collége de France, et enfin inspecteur-général de l'Université. Il avait commencé à se faire connaître dès 1802 par des *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*, avait publié un excellent *Essai sur la classification des corps simples*, 1816, et avait présenté à l'Institut de beaux travaux d'analyse ; mais

il se rendit surtout célèbre par les développements qu'il donna à la découverte d'Œrsted sur l'électro-magnétisme ; il a publié sur ce sujet : *Théorie des phénomènes électro-dynamiques déduite de l'expérience*, 1826, in-4. M. Ampère avait embrassé dans ses études toutes les branches de la science, aussi bien les sciences psychologiques et morales que les sciences mathématiques et naturelles ; il essaya d'en présenter la classification, et publia dans ce but un *Essai sur la philosophie des sciences*, 1834, dont une seconde partie a été publiée après sa mort par son fils, professeur de littérature au collége de France. On doit encore à M. Ampère de savants mémoires publiés dans les *Mémoires de l'Institut*, les *Annales de chimie*, etc. Son éloge historique a été prononcé à l'Institut par M. Arago, le 30 décembre 1839.

AMPFING, ville de Bavière (Iser), à 8 kil. O. de Muhldorf. Bataille entre Louis V de Bavière et Frédéric d'Autriche (1322).

AMPHIARAUS, fameux devin grec, fils d'Oïclée et d'Hypermnestre, disputa le trône d'Argos à Adraste et ensuite le partagea avec lui. Il épousa Ériphyle, sœur de ce prince, et en eut cinq enfants, dont le plus connu est Alcméon. Lorsque Adraste, à la prière de Polynice, son gendre, eut déclaré la guerre à Thèbes, Amphiaraüs, instruit par les dieux qu'il périrait s'il allait à cette expédition, se cacha pour se soustraire au sort qui le menaçait ; mais Ériphyle, séduite par le don d'un collier de diamants, découvrit à Polynice le lieu de sa retraite. Amphiaraüs, forcé de marcher contre Thèbes, fit, en partant, promettre à son fils Alcméon de le venger en faisant périr Ériphyle. Pour lui, lors de la déroute des Argiens devant les murs de Thèbes, il fut englouti dans la terre en voulant sortir de la mêlée. Après sa mort, il reçut les honneurs divins. On place Amphiaraüs dans le XIVe siècle av. J.-C.

AMPHICTYON, un des fils de Deucalion et de Pyrrha, partagea avec Hellen, son frère, les états de Deucalion, obtint l'orient, et régna aux Thermopyles vers le XVIe siècle av. J.-C. On le regarde comme le fondateur de l'amphictyonie des Thermopyles. On croit que c'est le même qui régna sur l'Attique après la mort de Cranaüs, et dont on place le règne de 1585 à 1573 av. J.-C.

AMPHICTYONIE, nom donné à plusieurs associations politiques et religieuses qui, dans l'origine, étaient établies auprès des temples de la Grèce fréquentés par plusieurs peuplades, afin de veiller à la célébration des fêtes et d'empêcher toute espèce d'hostilités. Chacun des états voisins du temple y envoyait ses députés. Les amphictyonies les plus célèbres étaient celles d'Argos, près du temple de Junon ; des Thermopyles, près du temple de Cérès, et de Delphes, près du célèbre oracle d'Apollon. Dans la suite, ces deux dernières se confondirent et formèrent le conseil des Amphictyons. *Voy.* l'article suiv.

AMPHICTYONS (conseil des), assemblée générale de la Grèce, composée de députés représentant les peuples confédérés de cette contrée. Les Amphictyons se réunissaient deux fois par an : au printemps à Delphes, en automne à Anthéla près des Thermopyles. On fait remonter la fondation de ce conseil à Amphictyon qui régnait aux Thermopyles vers le XVIe siècle. Le but de cette réunion était d'examiner les affaires de la Grèce, de prévenir les guerres, de juger toutes sortes de causes, principalement les attentats contre le droit des gens et la sainteté du temple de Delphes. Si les nations condamnées par un arrêt des Amphictyons n'obéissaient pas, l'assemblée était en droit d'armer contre le peuple rebelle toute la confédération et de l'exclure de la ligue amphictyonique.

AMPHILOCHIUM ARGOS. *Voy.* ARGOS.

AMPHION, célèbre musicien grec, né du commerce adultère d'Antiope, femme de Lycus, roi de Thèbes, avec Jupiter ou plutôt avec Épaphus ou Épopée, roi de Sicyone. Il fut, ainsi que son frère Zéthus, abandonné dans son enfance sur le mont Cithéron et élevé par des bergers. Devenus grands, tous deux vengèrent sur Lycus les tourments qu'il avait fait souffrir à leur mère Antiope ; puis ils s'emparèrent de Thèbes et y régnèrent conjointement. Sous leur règne, le royaume acquit une nouvelle splendeur et les arts y fleurirent. Amphion excellait dans la musique ; il avait, disent les poëtes, reçu d'Apollon une lyre d'or, au son de laquelle il bâtit la ville de Thèbes : les pierres, sensibles à la douceur de ses accents, accouraient d'elles-mêmes et se plaçaient les unes sur les autres. L'histoire explique cette fable en nous apprenant qu'Amphion le premier entoura de murs la ville de Thèbes. Amphion avait épousé Niobé, fille de Tantale ; il en eut 14 enfants qui furent tous tués par Apollon et Diane. Désespéré de cette perte, il se donna la mort ; selon d'autres, il fut tué dans une sédition.

AMPHIPOLIS, *Iamboli*, ville de la Macédoine sept., sur le Strymon, qui l'entourait presque entièrement, était un des boulevards de l'empire macédonien. Elle avait appartenu aux Athéniens depuis Cimon ; Philippe, père d'Alexandre, la leur enleva et l'adjoignit à ses états. Patrie de Zoïle et de Pamphyle.

AMPHISSA, *Salona*, ville de Grèce, capit. des Locriens Ozoles, au N. O. de Delphes.

AMPHITRITE, déesse de la mer, fille de Nérée ou de l'Océan et de Doris, était l'épouse de Neptune, et fut mère de Triton et de plusieurs nymphes.

AMPHITRYON, roi de Tirynthe, en Argolide, était fils d'Alcée et petit-fils de Persée. Il obtint d'Électryon, roi de Mycènes, la main de sa fille Alcmène, après l'avoir méritée en combattant les Téléboens qui avaient massacré les fils du roi. Ayant tué involontairement dans une querelle Électryon, son beau-père, il se retira à Thèbes et commanda les Thébains dans plusieurs expéditions. Pendant une de ses absences, Jupiter trompa Alcmène, sa femme, en prenant la figure du mari ; peu après, la princesse mit au jour deux jumeaux, Hercule, fils de Jupiter, et Iphiclus, fils d'Amphitryon. L'aventure d'Amphitryon a fourni à Plaute et à Molière le sujet d'excellentes comédies.

AMPHRYSUS, petite riv. de Thessalie, en Magnésie. C'est sur ses bords qu'Apollon fit paître les troupeaux d'Admète ; d'où lui vient le surnom d'Amphrysius, que lui donnent les poëtes.

AMPLEPUIS, petite ville de France (Rhône), à 11 kil. N. O. de Tarare ; 3,800 hab. Toiles.

AMPOULE (SAINTE-), d'*amplum vas* ou *ampla olla*, grand vase ; ou plutôt de l'ancien mot saxon *ampel*, qui signifiait lampe, coupe, etc. On donnait ce nom à une fiole sacrée que l'on conservait dans la cathédrale de Reims et que les anges, au rapport d'Hincmar, qui vivait deux siècles après Clovis, apportèrent à saint Remy pour oindre le front de Clovis lors de son sacre. Elle était remplie d'une huile intarissable qui depuis a servi à sacrer tous les rois de France. En 1793 le représentant du peuple Ruhl s'empara de la Sainte-Ampoule et la brisa.

AMPSAGAS, auj. *Oued-el-Kébir*, riv. de la Numidie, passait à *Cirta* (Constantine) et se jetait dans la Méditerranée, au S. O. du *promont. Tretum* (cap Bugaroni).

AMPURIAS (Castello de), *Emporiæ*, c.-à-d. entrepôt, ville d'Espagne, sur le Llobregat, à 40 kil. N. E. de Girone ; 2,000 hab. C'était une des premières places commerçantes de l'Espagne sous les Romains.

AMRETSYR, jadis *Tchak*, puis *Ramdaspour*, ville d'Asie, capitale de la confédération des Seikhs, à 70 kil. E. de Lahore, sur la route du Caboul au Delhi. Grand entrepôt du commerce des châles, safran, sel gemme de la mine de Miâni et autres denrées de l'Hindoustan. Fameux temple de Gourou-Govind. Amretsyr a 13 kil. de tour, et probablement la po-

pulation de 40,000 hab. qu'on lui accorde est beaucoup trop faible. C'est le principal siége de la religion de Nânek, et le livre de ses lois est conservé dans le temple de Govind.

AMRI ou HOMRI, roi d'Israël, était d'abord général du roi Ela. Ayant appris que Zambri venait d'assassiner ce prince et de s'emparer du royaume d'Israël, il se fit proclamer roi lui-même, marcha contre l'usurpateur et l'obligea de se brûler dans son palais. Il eut encore un autre compétiteur, Thebni, qui lui disputa quatre ans la couronne : mais enfin, celui-ci ayant aussi été tué, Amri resta seul possesseur de la souveraineté. Il régna 12 ans, depuis 930 jusqu'à 918 av. J.-C. (ou selon l'*Art de vérifier les dates* de 918 à 907). Il bâtit Samarie, et y transporta le siége de son empire. Amri fut exterminé, avec toute sa race, en punition de son impiété.

AMROM, île de la mer Baltique (Danemarck), sur la côte du Sleswig ; 2,000 hab.

AMROU, Amrou-Ben-el-Ass, un des plus grands généraux des premiers temps de l'islamisme, conquit l'Egypte, la Nubie et une partie de la Libye, et fut nommé gouverneur de l'Égypte par Mohavia, qu'il avait placé sur le trône des califes. Il fit exécuter un canal qui réunissait la mer Rouge à la Méditerranée, et que les Turcs ont laissé détruire. C'est lui qui brûla, dit-on, la bibliothèque d'Alexandrie, d'après les ordres d'Omar ; mais ce fait n'est pas très avéré. Il mourut en 662 (l'an 42 de l'hégire).

AMSANCTI VALLES, vallée du Samnium, au S., chez les *Hirpini* : on y voyait une caverne qu'on regardait comme un des soupiraux des Enfers, et d'où sans doute s'échappaient des exhalaisons sulfureuses.

AMSTEL, petite riv. de Hollande, formée du Drecht et du Mydrecht, baigne Amsterdam, qui lui doit son nom, et se jette dans le golfe de l'Y.

AMSTELODAMUM, nom latinisé d'AMSTERDAM.

AMSTELVEEN, ville de Hollande, près de l'Amstel, et à 8 kil. S. d'Amsterdam ; 5,000 hab. Pays de tourbières.

AMSTERDAM, *Amstelodamum* en latin moderne, la ville la plus importante de la Hollande, ch.-l. de la prov. de Hollande septentr., par 52° 22' lat. N., 2° 33' long. E., à 542 kil. N. E. de Paris, sur l'Amstel qui lui donne son nom, et sur le golfe de l'Y; environ 210,000 hab. La ville est tout entière bâtie sur pilotis ; elle est sillonnée par un grand nombre de canaux qui la partagent en 90 iles qu'unissent 280 ponts ; elle a un vaste port. On y admire un grand nombre de monuments (la Vieille église, l'église Neuve, l'église de l'Ouest, l'hôtel-de-ville ; la bourse, l'arsenal, le Lombard, etc. ; le Heeren-Gracht, le Keisers-Gracht, le Kalverstraat, le Nievedek, la porte d'Harlem, les quais le long de l'Y) ; on y trouve beaucoup d'établissements scientifiques, littéraires, philanthropiques ; l'instruction primaire surtout y est très florissante. Commerce très vaste, quoique ayant perdu de son étendue. Grands magasins et célèbres chantiers de construction pour la marine. Patrie de Spinosa. — Amsterdam n'était encore qu'un village au XIIIe siècle; elle ne fut entourée de murs qu'en 1482. Elle resta soumise à l'Espagne jusqu'en 1578 ; elle prit alors le parti des indépendants ; elle s'éleva à la plus haute prospérité à partir de cette époque jusque vers la fin du XVIIe siècle. Elle fonda une célèbre banque ainsi que les fameuses compagnies des Indes occid. et orient. Elle fut prise par les Prussiens (1787), par les Français (1795) ; devint capit. du nouveau roy. de Hollande (1808-1810), puis fut sous l'Empire ch.-l. du dép. du Zuyderzée, et fut proclamée officiellement 3e ville de l'empire français (1810-1814). Elle fut en 1814 rendue au roi des Pays-Bas. Quoiqu'elle soit toujours la ville principale de la Hollande, Amsterdam n'est plus la capitale du royaume : le gouvernement réside à La Haye.

AMSTERDAM (îles d'). Il y a plusieurs îles de ce nom : 1° près de Java, dans le golfe de Batavia (Malaisie) ; 2° près de Ceylan (aux Anglais) ; 3° entre le Japon et l'île Formose ; 4° dans la mer des Indes, par 75° 4' long. E., 37° 47' lat. N. (inhabitée : baleines, phoques, mollusques) ; 5° la même que Tongatabou.

AMSTERDAM (NOUVEL-), fort de la Guyane hollandaise, à l'embouchure du Surinam, par 59° 35' long. O., et 6° 20' lat. N. Aux Anglais depuis 1814.

AMULIUS, fils de Procas, roi d'Albe, frère puîné de Numitor, enleva la couronne à son frère, et força Rhea Sylvia, sa nièce, à se consacrer au culte de Vesta. Celle-ci cependant eut commerce avec Mars, et donna le jour à Romulus et à Rémus, qui, devenus grands, mirent à mort Amulius, et rétablirent Numitor sur le trône, vers l'an 754 av. J.-C.

AMURAT ou MORAD, troisième sultan turc, et l'un des plus grands princes des Ottomans, naquit en 1319, et succéda à son père Orcan en 1360. Il enleva aux Grecs toute la Thrace, et la ville d'Andrinople, où il établit le siége de son empire en 1362, battit les Serviens, les Bulgares et les Hongrois qui s'étaient ligués contre lui. Il fut tué en 1389 par un soldat servien, à la suite d'une victoire qu'il venait de remporter sur les confédérés. Il avait gagné 37 batailles. C'est Amurat qui institua le corps des janissaires.

AMURAT II, fils et successeur de Mahomet I, monta sur le trône en 1421, battit et mit à mort Mustapha, imposteur qui se disait fils de Bajazet et qui lui disputait la couronne ; assiégea Constantinople, mais sans succès ; prit d'assaut Thessalonique et s'empara de la Morée, rendit tributaires les princes de Bosnie et d'Albanie, et battit successivement Ladislas et Jean Huniade, rois de Hongrie. Ses succès furent arrêtés par Scanderberg, prince d'Epire, qui remporta sur lui plusieurs avantages. Amurat mourut à Andrinople en 1451. Il avait plusieurs fois abdiqué l'empire, mais chaque fois les revers qu'éprouvaient les Ottomans en son absence le forcèrent à se remettre à la tête des affaires.

AMURAT III, succéda à son père Sélim II en 1574. Son premier acte fut de faire étrangler ses cinq frères, tous en bas âge. Il fit avec succès la guerre aux Persans, et leur enleva trois provinces. Son grand-visir, Sians-Pacha, s'empara, en Hongrie, de la place importante de Raab, après avoir battu l'archiduc Mathias. Amurat mourut en 1595.

AMURAT IV, succéda à Mustapha, son oncle, en 1623, et porta au plus haut point la puissance ottomane. Il fit la guerre aux Polonais, aux Persans, et enleva Bagdad à ces derniers, en 1638. Il permit ouvertement l'usage du vin, et en fit lui-même abus. Ses débauches avancèrent le terme de ses jours ; il mourut en 1639, à 31 ans.

AMYCLÆ, auj. *Sclavo Chori*, ville de Laconie, célèbre par le culte d'Apollon. Ce dieu passait pour y avoir séjourné (d'où son surnom d'*Amyclæus*).

AMYCLÆ, ville d'Italie, auj. *Sperlonga*, entre Caïète et Terracine, colonie de l'*Amyclæ* laconienne. Imbue des doctrines pythagoriciennes, elle mérita d'être appelée la *muette Amyclæ* (*tacitis regnavit Amyclis*, Virgile).

AMYN, sixième calife abbasside, fils d'Haroun-al-Raschid, succéda à ce prince en 808. Il ne se fit remarquer que par son incapacité, et fut détrôné par son frère Al-Mamoun en 813.

AMYNTAS, nom de 8 rois de Macédoine, dont le plus connu est Amyntas III, père du grand Philippe. Ce prince régna 24 ans (392-368 av. J.-C.), et commença la puissance des Macédoniens.

AMYOT (Jacques), célèbre écrivain du XVIe siècle, né à Melun d'une famille pauvre, en 1513, mort en 1593, à 80 ans. Après avoir étudié à Paris, et avoir reçu les ordres, il fut nommé professeur de grec à l'université de Bourges et y enseigna pendant 10 ans.

Il commença à se faire connaître par une traduction des *Amours de Théagène et de Chariclée* d'Héliodore (1547), qu'il dédia à François I et qui lui valut l'abbaye de Bellozanne; il publia quelques années après les *Amours de Daphnis et Chloé*, ainsi que quelques autres ouvrages; mais son titre principal est la traduction de Plutarque, à laquelle il travailla toute sa vie. Le cardinal de Tournon, résident de France à Rome, qui avait pu apprécier Amyot dans un voyage que ce savant avait fait en Italie pour collationner des manuscrits de Plutarque, le fit nommer précepteur des enfants du roi Henri II. Lorsque Charles IX et Henri III, qui avaient été ses élèves, furent montés sur le trône, ils le comblèrent de faveurs; il fut nommé grand-aumônier du roi, évêque d'Auxerre, et fut pourvu de riches bénéfices. On doit à Amyot une traduction complète des *Œuvres de Plutarque;* mais la partie que l'on estime le plus dans ce vaste travail, ce sont les *Vies des grands hommes;* on en admire universellement le style simple et naïf; c'est le plus intéressant monument de la langue française au XVI[e] siècle. Les *Vies* parurent en 1559, 2 vol. in-fol., et les *Œuvres morales* en 1574, 6 vol. in-8°. On a depuis réuni et fréquemment réimprimé ces deux ouvrages. On recherche l'édition de Vascosan (1567-75), 13 vol. in-8. Le libraire Cussac en a donné une fort belle en 1783-1787, 22 vol., réimprimée en 1801-1806, avec des notes de Clavier, 25 vol. in-8; et en 1825, 12 vol. in-8, avec des notes de Coray.

ANABAPTISTES, c'est-à-dire *rebaptisants,* hérétiques qui improuvent le baptême donné aux enfants, ne confèrent ce sacrément qu'à ceux qui sont parvenus à l'âge de puberté, ou rebaptisent ceux qui ont été baptisés trop jeunes. On ne sait pas précisément quel est le fondateur de cette secte; les uns croient que c'est Carlostad, d'autres Zuingle, Mélanchthon, ou Thomas Munzer. Quoi qu'il en soit, les Anabaptistes ne commencèrent à se faire remarquer que vers l'an 1520, lorsque Munzer se mit à leur tête et livra des batailles sanglantes. Ils devinrent assez puissants pour s'emparer de plusieurs villes, mais ils furent combattus à outrance et presque entièrement exterminés vers 1535 (*Voy.* JEAN DE LEYDE). Néanmoins, cette secte conserva encore quelques partisans en Hollande et en Angleterre, où ils ont été longtemps connus sous le nom de Mennonites, et où ils se sont confondus avec les Presbytériens.

ANABARA, riv. de la Russie d'Asie, naît vers 68° lat. N., coule au N., sépare les gouvernements de Tomsk et d'Irkoutsk, tombe dans l'océan Glacial par 105° long. E., après un cours de 450 kil. environ. On trouve beaucoup de rennes sur ses bords.

ANACAPRI, bourg de l'île de Capri (roy. de Naples), sur le flanc N. du mont Solaro. Il est si escarpé qu'on n'y monte que par un escalier de 552 marches taillé dans le roc. Restes d'édifices bâtis par Tibère; 1,800 h.

ANACHARSIS, philosophe scythe, de la race royale, vint à Athènes vers l'an 592 av. J.-C., s'y distingua par son mérite et son savoir, et se lia avec les plus grands hommes de cette ville. Étant retourné, après plusieurs années, dans sa patrie, et ayant voulu y introduire les lois de Solon, il fut mis à mort par son propre frère, l'an 548 av. J.-C. On le met quelquefois au nombre des sept sages. On lui attribue un grand nombre de bons mots: il comparait les lois aux toiles d'araignée, qui ne prennent que les mouches et laissent passer les oiseaux.—Quant à l'Anacharsis dont le célèbre abbé Barthélemy a raconté les voyages, c'est un personnage fictif que l'auteur fait vivre deux siècles plus tard, et qu'il suppose descendre du premier.

ANACLET (saint), 3[e] pape, le même que saint Clet, régna de 78 à 91, et souffrit, à ce qu'on croit, le martyre. Il avait été disciple de saint Pierre, et succéda à saint Lin. Sa fête est célébrée le 26 avril.

ANACLET, Pierre de Léon, fut élu pape en 1130 par une partie des cardinaux, tandis qu'Innocent II était élu par les autres. Soutenu par Roger, roi de Sicile, il força Innocent à quitter Rome et l'Italie. Il fut excommunié par le concile de Pise en 1134 et mourut en 1138. Il ne figure dans l'histoire que comme anti-pape.

ANACRÉON, excellent poëte lyrique grec, né à Téos en Ionie, vers 530 av. J.-C. Polycrate, tyran de Samos, l'appela à sa cour et l'associa à ses affaires ainsi qu'à ses plaisirs. Anacréon partagea son temps entre l'amour et le vin, et chanta l'un et l'autre avec grâce et délicatesse. On croit qu'il mourut à 85 ans, étranglé, dit-on, par un pepin de raisin qu'il ne put avaler. Ce qui nous reste de cet aimable poëte a été recueilli par Henri Étienne en 1554, in-4, avec une excellente traduction en vers latins. Ses odes ont été plusieurs fois imprimées et traduites; les meilleures éditions du texte grec sont celles qui ont été données par Fischer, Leipsick, 1776, in-8, et 1793, in-8; par Bodoni, 1785, in-4; par Brunck, Strasb., 1786, et par M. Boissonnade, Paris, 1823, in-32. Les principaux traducteurs français d'Anacréon sont: Remy Belleau, Lafosse, mad. Dacier, Gacon, Anson, Moutonnet de Clairfons, Poinsinet, Coupé, etc. Les traductions les plus récentes sont, en prose, celle de Gail; en vers, celles de M. de Saint-Victor, et de M. Veissier-Descombes, Paris, 1839, avec le texte.

ANACTORIUM, ville de Grèce, en Acarnanie, sur le golfe d'Ambracie. Colonie corinthienne. Elle fut l'occasion de guerres entre Corcyre et Corinthe. Auguste, après la bataille d'Actium, en transféra les habitants à Nicopolis.

ANADOLI ou ANADHOULI. *Voy.* ANATOLIE.

ANADYOMÈNE. *Voy.* VÉNUS.

ANADYR, riv. de Russie, sort du lac Ivachno sous le cercle polaire, et tombe, après un cours de près de 900 kil., et par 175° 30' long. E., 64° lat. N., dans la partie de la mer de Behring qui prend de là le nom de mer d'Anadyr.

ANAFESTE (Paul-Luc), premier doge de Venise, fut élu en 697.

ANAGNI, *Anagnia*, ville des États ecclésiastiques, à 22 kil. N. O. de Frosinone; 5,500 hab. Jadis capit des Herniques. Patrie de Boniface VIII.

ANAGOU, état de la Nigritie maritime, entre ceux de Kerrapay, Bouroum, Dahomey; a été tributaire de ce dernier. *Voy.* DAHOMEY.

ANAGOUNDI, ville de l'Inde anglaise (Bombay), sur la rivière de Toumbaddra, à 40 kil. N. O. de Belary, en face des ruines de Bichnagar, n'est autre chose que la petite portion de Bichnagar qui est encore habitée.

ANAH, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), par 30° 40' long. E., 34° 10' lat. N. Jadis capit. de l'Irak-Arabi. Prise et dévastée par les Wahabites (1807).

ANAHUAC. *Voy.* MEXIQUE.

ANAITIS, ANAHID, déesse orientale adorée par les Lydiens, les Arméniens et les Perses, et que les Grecs ont assimilée tantôt à Diane, tantôt à Vénus. Les fêtes de cette déesse, qui paraît être une personnification de la planète Vénus, se célébraient tous les six mois en Arménie. Les prêtres conduisaient en pompe la statue de la déesse, formaient autour d'elle des danses armées, avec des contorsions de furieux, et, dans les transports de leur joie, les assistants se livraient sans pudeur aux excès les plus honteux. On consacrait à la déesse des jeunes filles qui croyaient lui plaire en se déshonorant.

ANAK-SUNGEI, état de l'île de Sumatra, sur la côte S. O., entre le Manjuta et l'Urei: ch.-l. Mocomoco.

ANAMANI ou ANANI, peuple de la Gaule cisalpine, au S. du *Padus*, au N. et à l'E. de la Ligurie, à l'O. des *Boii* et des *Lingones*, dans le pays qui forme aujourd'hui les duchés de Plaisance et de Parme.

ANANIE et SAPHIRE. Ces deux époux, dont il est fait mention dans les *Actes des Apôtres* (v, 1-10), embrassèrent le christianisme, mais se déshonorèrent par un acte de mauvaise foi, en retenant secrètement une partie de l'argent qu'ils devaient apporter à la masse commune des fidèles. Réprimandés sévèrement par l'apôtre saint Pierre, ils tombèrent soudain frappés de mort.

ANANTPOUR, ville de l'Inde anglaise, présidence de Madras, à 130 kil. N. E. de Tchiteldroug. Prise par les Anglais (1783), par les Mahrattes (1791), et finalement cédée aux Anglais.

ANAPA, ville de Circassie, à l'extrémité nord, sur la mer Noire, à 60 kil. de Taman et du détroit d'Iénikaleh. Bon port; fort construit par les Turcs (1784); pris par les Russes (1791).

ANAPHE, auj. *Nanephi*, une des Cyclades, au N. de la Crète et à l'E. de l'île de Théra.

ANAPO, *Anapus*, riv. de Sicile, naît près de Buscemi, et tombe dans le port de Syracuse, grossi par les eaux de la fontaine Cyanée.

ANAS, riv. d'Hispanie ; auj. la GUADIANA.

ANASTASE I, *le Silentiaire*, empereur d'Orient, né à Dyrrachium vers 430, d'une famille obscure, monta sur le trône en 491. Il avait été l'un des officiers chargés de faire observer le silence dans le palais, ce qui le fit surnommer le Silentiaire. Il dut son élévation à son mariage avec Ariane, veuve de l'empereur Zénon. Estimé au commencement de son règne pour sa piété et sa justice, il se fit ensuite détester par sa violence et son avarice. Il persécuta les Catholiques pour favoriser les Eutychéens; pendant qu'il s'occupait tout entier de querelles religieuses, les Perses et les Bulgares ravageaient ses provinces; il n'obtint la paix qu'à prix d'argent. Il mourut en 518, à 88 ans, frappé de la foudre. Il avait aboli les spectacles où l'on voyait des hommes combattre contre des bêtes féroces.

ANASTASE II, empereur d'Orient en 713, était d'abord secrétaire de l'empereur Philippe-Bardane. Porté au trône par sa piété et ses qualités civiles et militaires, il rétablit la milice et s'opposa aux Musulmans. En 715 il fut forcé par Théodose III d'abdiquer, et de prendre l'habit religieux. Ayant ensuite voulu remonter sur le trône, où siégeait Léon l'Isaurien, il fut livré à ce prince par des traîtres, et eut la tête tranchée en 719.

ANASTASE I, pape de 398 à 401, se distingua par sa piété. Il réconcilia les Orientaux avec l'église romaine, et condamna les Origénistes.

ANASTASE II, pape, 496-498, écrivit à l'empereur grec Anastase I en faveur de la religion catholique, et à Clovis pour le féliciter de sa conversion.

ANASTASE III, pape de 911 à 913.

ANASTASE IV, pape en 1153, se distingua par sa charité dans une grande famine. Mort en 1154.

ANASTASE, anti-pape en 855. *Voy.* BENOIT III.

ANASTASE (saint), Persan du pays de Rasech, s'appelait *Magundat* avant son baptême, et servait dans les troupes de Chosroès. S'étant converti au christianisme, il alla prêcher l'Évangile en Assyrie, où il souffrit le martyre en 628. L'Église célèbre sa fête le 22 janvier.

ANASTASE, dit *le Bibliothécaire*, abbé et bibliothécaire de l'Église romaine, vivait dans le IXe siècle. Il assista en 869 au 8e concile général de Constantinople, dont il traduisit les *actes* en latin. Il est auteur du *Liber pontificalis*, qui contient la vie des papes depuis saint Pierre, imprimé au Vatican, 1718, 4 vol. in-fol., et d'une *Histoire ecclésiastique*, qui se trouve dans la Byzantine, Paris, 1649.

ANASTASIA, ville de Mésopotamie, primitivement *Dara*, au S. O. de Nisibis.

ANASTASIE (sainte), Romaine, veuve de Patricius, ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut exilée, sous Dioclétien, dans l'île de Palmaria; ramenée à Rome, elle y fut brûlée vive. Les Latins célèbrent la Sainte-Anastasie le 23 décembre.

ANATILII, peuplade de la Gaule, dans la Narbonnaise première, habitait le Delta du Rhône, auj. île de *la Camargue*, et avait pour ch.-l. *Maritima Colonia*, auj. détruite.

ANATOLE (saint), évêque de Laodicée, en Syrie, au IIIe siècle, cultiva avec succès les mathématiques, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique, professa d'abord la philosophie dans Alexandrie, où il était né, et fut élu évêque en 269. Il a laissé un *Traité de la Pâque*, imprimé dans le recueil de Bucherius, Anvers, 1634, in-fol., et dix livres d'*Institutiones arithmeticæ*. Sa fête est marquée dans le martyrologe romain au 3 juillet.

ANATOLE, patriarche de Constantinople en 449, assista au concile de Chalcédoine, et y fit insérer trois canons sur la prééminence de son siége, contre lesquels protestèrent les légats du pape saint Léon.

ANATOLICO, ville de la Grèce occidentale, à l'E. de l'embouchure de l'Aspropotamo. Rade vaste et sûre, fermée par les îles Echinades.

ANATOLIE (d'un mot grec qui veut dire *Levant*), eyalet ou pachalik de la Turquie d'Asie, est formée de la portion occidentale de l'ancienne Asie-Mineure, s'étend de 24° 13' à 36° long. E., et a pour cap. Koutaieh. Trois de ses côtés sont maritimes ; sa frontière E. seule est continentale. L'Anatolie est subdivisée en 18 livahs ou sandjakats, dont 7 seulement sont réellement soumis au pacha de Koutaieh, leur chef nominal. Ce sont : 1° Sinope, Kastemouni, Boli, Bartin, Isnikmid, Bourse, sur la mer Noire ; 2° Moudaniah, Haïvali, Pergame, Sart, Smyrne, Guzel-Hissar, Ayasolouk, sur l'Archipel ; 3° Adalia ou Satalieh, sur la Méditerranée ; 4° Karahissar, Angora, Kiankari ou Kanghri, le long de la frontière de l'E. ; 5° Koutaieh à l'intérieur. *Voy.* ASIE-MINEURE.

ANAXAGORE, *Anaxagoras*, philosophe de l'école ionienne, né à Clazomène, vers l'an 500 av. J.-C., étudia sous Anaximènes ou sous Hermotime, voyagea en Égypte pour s'instruire, se fixa vers l'an 475 av. J.-C. à Athènes, où il ouvrit une école célèbre et compta au nombre de ses disciples Périclès, Euripide et peut-être Socrate. Il fut accusé d'impiété pour avoir combattu les superstitions de son temps, et fut condamné à mort par les Athéniens. Périclès put à peine faire commuer cette condamnation en un exil. Il se retira à Lampsaque, où il mourut à 72 ans, l'an 428 av. J.-C. Anaxagore enseignait que dans l'origine il existait une foule d'éléments divers en aussi grand nombre qu'il y a de substances de nature différente, mais que ces éléments étaient tous mêlés et confondus dans le chaos, et qu'il fallut une intelligence suprême pour séparer les éléments hétérogènes et rassembler les éléments homogènes, qu'il nomme *homœoméries*. Il fut ainsi le premier qui s'éleva d'une manière philosophique à l'idée d'un esprit pur, d'un Dieu distinct du monde. En physique, il ne fit, comme tous ses prédécesseurs, que des hypothèses sans fondement. Il cultiva l'astronomie avec succès et sut prédire des éclipses.

ANAXARQUE, philosophe grec, natif d'Abdère, et de l'école de Démocrite, était disciple de Métrodore. Il accompagna Alexandre en Asie, et parla toujours à ce prince avec une grande liberté. Il fut mis à mort par Nicocréon, tyran de Cypre, qui, pour se venger d'une insulte qu'il lui avait faite, le fit broyer vif dans un mortier. Le philosophe supporta ce supplice avec courage. On croit qu'Anaxarque fut le maître de Pyrrhon.

ANAXILAS I, roi de Rhégium, était originaire de Messénie. Il rendit sa capitale florissante, en y attirant, vers 625 av. J.-C., les Messéniens qui n'avaient pas voulu se soumettre aux Lacédémoniens.

ANAXILAS II, roi de Rhégium vers l'an 494 av. J.-C., chassa de Zancle les Samiens qui s'en étaient emparés, y conduisit une colonie, et donna à cette ville le nom de Messine, en mémoire de la patrie de ses ancêtres, qui étaient Messéniens. Il mourut l'an 476 av. J.-C.

ANAXIMANDRE, philosophe ionien, né à Milet vers l'an 610 av. J.-C., mort vers 547. Il établit l'*infini* pour premier principe de tout; il enseigna que la lune reçoit sa lumière du soleil et que la terre est ronde; il construisit une sphère et inventa les cartes géographiques. On lui attribue aussi l'invention du cadran solaire.

ANAXIMÈNES, de Milet, philosophe ionien, disciple et successeur d'Anaximandre, florissait vers l'an 550 av. J.-C. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses, principe divin, éternel, infini, toujours en mouvement. Selon lui, le soleil est plat, la terre est plate et soutenue par l'air; de ce dernier élément sont nés tous les corps. Il mourut vers 500 av. J.-C.

ANAXIMÈNES, de Lampsaque, fut l'un des précepteurs d'Alexandre, et suivit ce prince dans ses conquêtes. Il empêcha, par un trait ingénieux, la destruction de sa patrie. Alexandre, irrité contre Lampsaque qui avait pris parti pour Darius, voulait ruiner cette ville; voyant Anaximènes qui venait lui demander la grâce de sa patrie, il jura de ne pas lui accorder ce qu'il allait lui demander; alors le philosophe le pria de détruire Lampsaque : désarmé par cette ruse, Alexandre pardonna.

ANAZARBE ou CÆSAREA, ville de Cilicie, auj. ANZARBA.

ANAZEHS, Arabes nomades, infestent le désert de Damas à Bagdad et mettent souvent à contribution la caravane de la Mecque.

ANBAR, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 65 kil. O. de Bagdad, sur l'Euphrate, fut prise par Khaled, 632, et rebâtie par Aboul-Abbas-Saffah. On la nomme aussi *Périsabour*. — Ville du Turkestan, dans le khanat de Khiva, sur le Djihoun, à 40 kil. N. E. de Khiva.

ANCENIS, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), sur la Loire, 40 kil. N. E. de Nantes; 3,749 hab. Houille, forges importantes. — L'arr. d'Ancenis a 5 cant. (Ligné, Riaillé, St-Mars-la-Jaille, Varades, plus Ancenis); 28 comm. et 45,765 hab.

ANCERVILLE, ch.-l. de cant. (Meuse), à 5 kil. de St-Dizier: 2,221 hab.

ANCHIALUS, auj. *Akkiali*, ville de Cilicie, sur la Méditerranée, au N. E. de Tarse.

ANCHISE, prince troyen, fils de Capys et arrière-petit-fils de Tros, fut aimé de Vénus et en eut un fils, le célèbre Enée. Anchise échappa au sac de Troie par la piété d'Enée qui l'emporta sur ses épaules; il accompagna son fils dans sa fuite, et mourut près de Drépane en Sicile.

ANCILE, bouclier sacré tombé du ciel, et auquel les oracles avaient attaché les destinées de Rome. Dans la crainte qu'il ne fût enlevé, Numa fit faire onze boucliers semblables, et institua, pour garder les anciles, douze prêtres qu'on appelait Saliens.

ANCILLON (Charles), historien, né à Metz en 1659, d'un ministre protestant, fut obligé de quitter la France avec son père lors de la révocation de l'édit de Nantes, fut accueilli à Berlin, où il devint surintendant de l'école française, historiographe et conseiller du roi, et juge supérieur des tribunaux de réfugiés. Il mourut à Berlin en 1715. On a de lui entre autres écrits une *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans le Brandebourg*, Berlin, 1690, in-8° ; des *Mélanges de littérature*, Bâle, 1698, 3 vol. in-8° ; une *Vie de Soliman*, 1706, in-8.

ANCILLON (Frédéric), écrivain et homme d'état, petit-fils du précédent, né à Berlin en 1766, avait pour père un ministre de l'église française réformée de Berlin et fut lui-même destiné à l'église. Ayant attiré par un de ses sermons l'attention du prince Henri de Prusse, il fut nommé, par la protection de ce prince, professeur d'histoire à l'académie militaire de Berlin (1791); il devint peu après pasteur de l'église française. Il publia en 1803 un *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*, qui lui fit prendre rang parmi les meilleurs historiens de l'époque, et le fit entrer à l'académie de Berlin. Il fut en 1806 chargé par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, de l'éducation du prince royal; vint à Paris, en 1814, avec son élève ; fut nommé à son retour premier conseiller de l'instruction publique, puis premier conseiller des affaires étrangères; devint en 1831 secrétaire d'état des affaires étrangères, et ne tarda pas à exercer la principale influence dans le cabinet. Il ne s'en servit que pour assurer la paix de l'Europe et pour faire régner la modération. Il mourut en 1837. Non moins profond en philosophie qu'en histoire et en politique, M. Ancillon a écrit plusieurs morceaux excellents dans lesquels il agite les plus hautes questions, et juge les écoles philosophiques de l'Allemagne : il sait également se garantir de la prévention et de l'enthousiasme, et pratique partout un éclectisme éclairé. On a de lui, outre les *Révolutions de l'Europe*, des *Mélanges de littérature et de philosophie* fort estimés, publiés à différentes époques (1801, 1817, 1829); ils ont été réunis sous le titre d'*Essais de philosophie, de politique et de littérature*, en 4 vol. in-8, Paris, 1832.

ANCLAM, ville de Prusse, en Poméranie, sur la Peene, à 4 kil. O. du Frische-Haff; 5,600 hab.

ANCONE, *Ancona*, ville des États ecclésiastiques, ch.-l. de la légation d'Ancône, sur la mer Adriatique, à 210 kil. N. O. de Rome; 30,000 hab. Bon port, môle, citadelle, belle cathédrale gothique; 2 arcs de triomphe, l'un en l'honneur de Trajan, et l'autre de Benoît XIV. Port franc, grand commerce. — Ancône est une colonie de Syracuse; en 1532 elle fut érigée en république sous la protection du pape. Elle fut prise par les Français (1797), par les Russes (1799). Elle a été en 1831 occupée par les Français qui ne l'ont rendue au pape qu'en 1837.

ANCONE (légation d'), une des divisions actuelles de l'État ecclésiastique, répond à l'anc. Marche d'Ancône. Elle a formé sous le règne de Napoléon les dép. du Tronto, du Musone, et une partie de celui du Metauro.

ANCONE (Marche d'), ancienne prov. de l'Etat ecclésiastique, le long de l'Adriatique, au S. de la légation d'Urbin, a pour places principales : Ancône, Lorette, Camerino, Fermo, Macerata, Osimo, San-Severino, Tolentino. C'était jadis le *Picenum*. Les Goths, puis les Lombards s'en emparèrent, et ceux-ci en firent une Marche. Pendant les guerres du sacerdoce et de l'empire, les marquis d'Ancône jouirent de l'indépendance ; mais la Marche changea souvent de maître jusqu'à ce que Louis de Gonzague l'annexât définitivement à l'État romain (1532).

ANCRE ou ALBERT, ch.-l. de cant. (Somme), à 23 kil. N. E. d'Amiens ; 2,542 hab. Filature de coton, etc. C'est de ce lieu que Concini prit le titre de maréchal d'Ancre.

ANCRE (le maréchal d'). *Voy.* CONCINI.

ANCRE (la maréchale d'). *Voy.* GALIGAÏ et CONCINI.

ANCUS MARTIUS, 4e roi de Rome (639-614 av. J.-C.), monta sur le trône après Tullus Hostilius. Belliqueux et conquérant, il fit la guerre avec succès aux Latins, aux Véiens, aux Fidénates, aux Volsques et aux Sabins, et recula jusqu'à la mer les bornes de ses états. Il agrandit et embellit Rome, joignit le mont Janicule à la ville, creusa le port d'Ostie, et fit former des salines au bord de la mer.

ANCY-LE-FRANC, ch.-l. de cant. (Yonne), sur l'Armançon, à 18 kil. S. E. de Tonnerre ; 1,350 hab.

ANCYRE, auj. *Angora* ou *Angourieh*, ville de

l'Asie-Mineure, dans la Galatie, au N. E. du lac de Cenascis, d'abord capit. des Tectosages, puis, sous Néron, capit. de toute la Galatie : elle fut appelée *Antonina* sous Caracalla. Il s'y tint en 315 un concile appelé *saint-synode*. Près de cette ville, Bajazet, sultan des Turcs ottomans, fut vaincu et pris, en 1402, par Tamerlan, qui l'enferma dans une cage de fer, et le traîna ainsi à la suite de son armée. On voit encore dans la ville d'Ancyre les ruines d'un temple d'Auguste, où se lit une inscription en l'honneur de ce prince, gravée sur 6 colonnes; elle est connue sous le nom de *Monument d'Ancyre*.

ANDALOUSIE, partie de la *Bétique* et de la *Lusitanie* des anciens, capitainerie-générale d'Espagne, entre le Portugal, l'Estramadure, la Vieille-Castille, et la prov. de Grenade-et-Murcie : 440 kil. sur 260 ; 1,200,000 hab.; capit. Séville. La Guadiana la limite à l'O.; le Guadalquivir (ancien *Bœtis*) la traverse. L'Andalousie forme 5 intendances, Séville, Xérès de la Fontera, Cordoue, Jaen, Colonies de la Sierra Morena. Climat très chaud, fertilité extrême : orangers, palmiers et même cannes à sucre, etc.; beaux chevaux. On y trouve le caméléon. Ce fut la 1re possession des Carthaginois en Espagne : les Vandales y séjournèrent avant de passer en Afrique et le pays prit d'eux le nom de *Vandalitia* ; c'est de ce nom que s'est formé le nom moderne d'Andalousie. Les Arabes commencèrent par cette prov. la conquête de la péninsule et y fixèrent le foyer de leur domination (califat de Cordoue); les Maures ensuite la possédèrent jusqu'à ce que Ferdinand III de Castille la leur enlevât au XIIIe siècle.

ANDALOUSIE (NOUVELLE-). *Voy.* CUMANA.

ANDAMAN (îles), dans la mer des Indes (golfe de Bengale), par 90 et 92° long. E. et 10° 30' lat. S., se composent de 6 îles, dont Andaman est la plus grande.

ANDANIE, ville de Messénie, au S. de Messène. On y célébra pendant un temps les mystères des grandes déesses (Cérès et Proserpine).

ANDARA, ancienne contrée de l'Inde, s'étendait le long de la côte entre le Pénar et Orissa; ch.-l. Varangol, auj. Golconde.

ANDAYA, riv. du Brésil (Minas Geraes), tombe dans le San-Francisco; il roule des pierres précieuses.

ANDAYE, ville de France (B.-Pyrénées), à 10 kil. O. de Saint-Jean-de-Luz. Commerce d'eau-de-vie renommée.

ANDECAVI ou ANDEGAVI, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 3e, à l'E. des *Namnetes* et à l'O. des *Turones*. Leur pays a depuis formé l'Anjou. — On donnait aussi le nom d'*Andecavi* à la cap. de ce peuple, nommée d'abord *Juliomagus*, auj. *Angers*.

ANDELLE, petite riv. de France (Seine-Inférieure), naît à Sergueux, près de Forges, arrose Fleury-sur-Andelle, passe près de la côte des Deux-Amants, et se perd dans la Seine, à 4 kil. E. de Pont-de-l'Arche.

ANDELOT, ch.-l. de cant. (H.-Marne) sur le Rognon, à 19 kil. N. E. de Chaumont; 850 hab. Célèbre congrès de 587 entre les rois francs Gontran, Sigebert II, Clotaire II et leurs leudes. C'est là que fut consentie l'élection des maires du palais par les leudes.

ANDELYS (les), *Andeliacum*, ch.-l. d'arrond. (Eure), à 35 kil. S. de Rouen, est coupé par la route de Rouen en deux villes, Grand-Andelys sur le Cambon, Petit-Andelys sur la Seine; 5,168 hab. Patrie de Turnèbe et de Poussin. — L'arrond. des Andelys a 6 cantons (Ecos, Etrepagny, Fleury-sur-Andelle, Gisors et Lyons-la-Forêt, plus les Andelys), 147 communes et 64,385 hab.

ANDENNE, bourg de Belgique, sur la Meuse, à 14 kil. de Namur; 2,600 hab. Brûlé en 1467 lors de la révolte des Liégeois contre Charles-le-Téméraire.

ANDERAL ville du Turkestan indépendant, dans le khanat de Bokhara, à 280 kil. S. E. de Balkh, sur le Kazan, dit aussi Andérab. Grand commerce de transit avec l'Indoustan; riches carrières de lapis-lazuli.

ANDERITUM, ch.-l. des *Gabali* chez les *Arverni*, est auj., selon M. Walckenaër, Antérieux près de Chaudes-Aigues, dans le diocèse de Saint-Flour.

ANDERLECHT, bourg de Belgique, à 4 kil. de Bruxelles, dont on le regarde comme un faubourg. Beurre renommé.

ANDERMATS ou URSEREN, village de Suisse (Uri), à 6 kil. N. du St-Gothard. Près de là sont le Trou-d'Uri et le pont du Diable, jeté sur un précipice effrayant.

ANDERNACH, *Antunnacum*, ville de Prusse (prov. Rhénane), à 13 kil. N. O. de Coblentz, sur le Rhin, rive gauche; 2,400 hab. Bataille où Charles-le-Chauve fut défait par les fils de Louis-le-Germanique (876). Patrie du célèbre médecin Gonthier, dit d'Andernach.

ANDERSON (Laurent), magistrat suédois, né en 1480, avait d'abord été prêtre. Il devint chancelier de Gustave-Wasa, et usa de son influence pour introduire la réforme en Suède; il fit déclarer le roi chef de l'Eglise, à la diète de Westeras, 1527. Ayant plus tard négligé de révéler au roi une conspiration dont il était instruit, il fut condamné à mort. Toutefois, il échappa au supplice en payant une forte somme. Il mourut dans la retraite en 1554.

ANDERSON, agronome anglais, membre de la Société royale, né en 1739, mort en 1808. On lui doit, entre autres ouvrages utiles, un *Essai sur les plantations*, 1777 ; des *Essais sur l'agriculture*, 1777; des *Recherches sur les troupeaux*; il a aussi coopéré à plusieurs recueils scientifiques.

ANDES (les) ou CORDILLÈRES, *Cordillera de los Andes* des Espagnols, immense chaîne de mont. de l'Amérique mérid., s'étend dans toute la longueur de ce continent du S. au N., en longeant la côte occid., et traverse dans le N. une forte portion de sa largeur. On y distingue 4 parties, dites *Andes patagoniques* (de 54° à 44° lat. S.): *Andes du Chili et du Potose* (de 44° à 20°); *Andes du Pérou* (de 20° à 1° 50'); *Andes de la Nouvelle-Grenade*, au N. des précédentes. C'est dans la portion péruvienne qu'elles atteignent la plus forte élévation. De la chaîne principale sortent plusieurs ramifications importantes, parmi lesquelles il faut nommer la *Cordillère orientale*, qui se détache de la chaîne du Pérou, court à l'E. et au S. E. (c'est dans celle-ci que se trouvent le pic Sorata et le pic Illimani, les cimes les plus élevées de tout le système et de toute l'Amérique); la *Cordillère centrale* ou de *Quindi*, et l'*occidentale* ou du *Choco*, qui partent des Andes de la Nouvelle-Grenade. Une foule de cimes dans les Andes s'élèvent à 4,000 mètres et davantage; quelques-unes passent 6,000 (Chimborazo, 6,650; Illimani, 7,450; Sorata, 7,900). Des neiges éternelles couronnent ces mont. énormes, celles même qui sont sous l'équateur. De là une variété admirable d'aspects, de cultures. Au sommet la roche nue, les glaçons, pas même un lichen; à mesure qu'on s'abaisse, on rencontre les végétations de tous les climats, et au pied du mont la canne à sucre, l'ananas, les magnoliers et les cactus. Les Andes ont beaucoup de volcans, parmi lesquels le Pichincha, le Cotopaxi, l'Antizana, l'Arequipa jouissent d'une grande célébrité.

ANDES, *Pietola*, petit village auprès de Mantoue, fut la patrie de Virgile.

ANDES, peuple de la Gaule, les mêmes que les ANDECAVI.

ANDETRIUM, ville d'Illyrie, auj. CLISSA.

ANDILLY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 4 kil. N. O. de Montmorency; patrie d'Arnaud, dit d'Andilly.

ANDJENGO, ville de l'Inde anglaise, par 74° 30'

long. E., 8° 37' lat. S. Patrie d'Elisa Draper, amie de Sterne.

ANDOCIDES, général et orateur grec, né à Athènes vers 465 av. J.-C., eut part à tous les événements de son temps et fut exilé par les trente tyrans. Il nous reste sous son nom quatre discours publiés par Canterus, Bâle, 1566, in-fol., et qui se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'H. Etienne, 1575, in-fol.; l'abbé Auger les a traduits en français, dans ses *Orateurs athéniens*, Paris, 1792.

ANDOLSHEIM, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 6 kil. E. de Colmar: 1,900 hab.

ANDOMATUNUM, depuis *Lingones*, auj. LANGRES.

ANDORRE, petit état sur les confins de l'Espagne et de la France, n'est qu'une vallée située sur le versant méridional des Pyrénées entre Foix et Urgel. Il a environ 30 kil. de largeur et autant de longueur. On y compte 6 villes et 34 villages; le ch.-l. est Andorre, sur l'Embalire. C'est une petite république sous la protection de l'évêque d'Urgel. L'Andorre fit jadis partie du vicomté de Castelbon; il appartint ensuite par indivis aux comtes de Foix et aux évêques d'Urgel; Henri IV, comme comte de Foix, réunit à la France sa part de souveraineté sur l'Andorre; ce petit état s'est rendu indépendant en 1790.

ANDOVER, ville d'Angleterre (Southampton), à 28 kil. N. O. de Salisbury; 4,200 hab.: canal de cette ville à la mer. — Plusieurs petites villes des États-Unis portent le même nom.

ANDOZERO, c.-à-dire *lac d'Anda*, lac de la Russie d'Europe (Archangel), à 108 kil. S. O. de Kem, est traversé par la riv. d'Anda.

ANDRADA. Ce nom a été porté par plusieurs Portugais dont les plus connus sont: Antoine d'Andrada, missionnaire jésuite, né vers l'an 1580, mort en 1634, qui parcourut l'Asie, et pénétra un des premiers dans le Thibet (1624). Son *Voyage au Thibet* parut à Lisbonne en 1626, et fut traduit en français dès 1628. — Hyacinthe-Freire de Andrada, né à Béja en 1597, mort en 1657, abbé de Sainte-Marie-de-Chans. Il est auteur d'une *Vie de don Juan de Castro*, un des livres les mieux écrits en portugais, et de quelques poésies élégantes.

ANDRAGATHIUS, général romain sous Gratien, trahit cet empereur pour embrasser le parti de l'usurpateur Maxime, et l'assassina dans sa fuite, en 383. Après la défaite de Maxime par Théodose il se donna la mort, 388.

ANDRAPA, premier nom de Claudiopolis, ville de Paphlagonie.

ANDRÉ (saint), l'un des douze apôtres, était frère de saint Pierre et pêcheur comme lui; il se trouva aux noces de Cana et fut témoin du premier miracle de J.-C. Du reste on ne sait rien de positif sur cet apôtre. On croit qu'il souffrit le martyre à Patras. On célèbre sa fête le 30 novembre.

ANDRÉ I, roi de Hongrie, 1047-1061, disputa la couronne à Pierre-l'Allemand et monta sur le trône lorsque ce prince fut renversé. Élevé dans la religion païenne, il embrassa le christianisme. Ayant voulu exclure du trône son frère Béla, qui devait lui succéder, il fut battu et détrôné par ce prince, 1061, et mourut bientôt après.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, 1204-1235, partit pour la Terre-Sainte en 1217, et s'y distingua par sa valeur, ce qui le fit surnommer le *Hiérosolymitain*. A son retour dans ses états (1222), il trouva tout en confusion, mais il sut bientôt rétablir l'ordre par de sages réglements. C'est à lui que la noblesse hongroise doit la charte de ses priviléges.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, 1290-1301, eut un concurrent redoutable dans Charles-Martel, fils de Charles II, roi de Naples, qui lui disputa l'empire jusqu'à sa mort. Il fit avec succès la guerre à l'Autriche.

ANDRÉ (Yves-Marie), dit le *Père André*, écrivain estimé, né en 1675 à Châteaulin en Basse-Bretagne, mort en 1754, entra chez les Jésuites en 1693, et remplit pendant la plus grande partie de sa vie les fonctions de professeur de mathématiques à Caen. Il est surtout connu par un *Essai sur le Beau*, qui parut en 1741, in-12, et qui a été depuis souvent réimprimé. La dern. édit. est de Paris, 1810, in-12. On lui doit aussi un *Traité sur l'homme*, où il cherche à expliquer l'action de l'âme sur le corps. Ses œuvres ont été rassemblées par l'abbé Guyot, Paris, 1766, 5 vol. in-12. Le père André était un disciple et un ami de Malebranche; il eut avec ce philosophe une correspondance suivie, qui malheureusement n'a pas été imprimée. — Il ne faut pas le confondre avec un prédicateur du siècle précédent, qui était connu sous le nom de *Petit-Père André*, et dont le vrai nom était *André Boullanger*.

ANDRÉ DEL SARTO, peintre italien, dont le vrai nom est André Vannucchi, était fils d'un tailleur, d'où son surnom *del Sarto*. Il naquit à Florence en 1488, fut d'abord placé chez un orfèvre, et entra ensuite chez Jean Barille, peintre médiocre, mais bon sculpteur d'ornements, qui exécuta sous la direction de Raphaël tous les ouvrages de menuiserie du Vatican. La réputation d'André s'étant répandue à l'étranger, il fut appelé en France par François I qui le chargea de plusieurs ouvrages importants. Le roi lui avait confié une somme considérable pour aller en Italie faire l'acquisition de statues antiques et de tableaux des meilleurs maîtres; mais il dissipa cet argent, et s'exposa ainsi au ressentiment de François I. Il fit d'inutiles efforts pour rentrer en grâce. Après avoir traîné une pénible existence, il mourut de la peste à Florence en 1530. On remarque parmi ses tableaux la belle *Charité* que l'on voit aujourd'hui au musée du Louvre; *Jules César recevant les tributs des provinces romaines*, fresque qui se voit dans la grande salle de Poggio à Caïano; la *Cène de Jésus-Christ*, autre fresque dans le monastère de San-Salvi, près Florence; le *Sacrifice d'Abraham*; un *Christ mort*, etc. Il a formé d'habiles élèves, tels que Fr. Salviati, G. Vasari, etc.

ANDRÉ (ordre de Saint-), ordre russe fondé en 1698 par Pierre-le-Grand, et qui n'est accordé qu'au plus haut mérite et aux actions les plus éclatantes. La marque distinctive de cet ordre est une croix émaillée en bleu portant l'image du martyre de saint André et surmontée d'une couronne impériale. Sur le revers on lit cette inscription: *Pour la foi et la fidélité*. Le cordon est bleu, comme celui de l'ordre du Saint-Esprit.

ANDREÆ (Jean-Valentin), théologien protestant et mystique célèbre, né à Herremberg en 1586, mort en 1654, fut aumônier ou chapelain d'Eberhard III, duc de Wurtemberg, et abbé d'Adelberg. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns en vers, et a été soupçonné d'être le fondateur ou au moins le restaurateur de l'ordre des Rose-Croix. On distingue parmi ses écrits: *Menippus seu Dialogorum satiricorum centuria*, 1617, in-12; *Civis christianus*, 1619, in-8; *Mythologia christiana*, 1619, in-12; *Judiciorum de Fraternitate Rosaceæ Crucis chaos*, 1619, in-12.

ANDREÆ OU ANDERSON (Laurent), chancelier suédois. *Voy.* ANDERSON.

ANDRÉASBERG, c.-à-d. *montagne St-André*, ville du Hanovre, à 25 kil. S. O. d'Elbingerode; 3,200 hab. Fer, cobalt, argent, cuivre; manuf. de dentelles.

ANDREEVA ou ENDERI, ville de Russie (Caucase), à 58 kil. S. O. de Kizliar, sur l'Aktach; 3,000 maisons. Andreeva est l'asile de tous les malfaiteurs du Caucase: il s'y fait un grand trafic d'esclaves et d'objets volés. Cette ville était jadis sur le Koïstzou et se nommait Balkh. Les débris de l'anc. ville s'appellent Vieux-Enderi.

ANDRELINI (Publio Fausto), poëte latin moderne,

de Forli, né vers 1450, mort en 1518, fut dès l'âge de 22 ans honoré de la couronne poétique à Rome, vint à Paris en 1488, et y enseigna les belles-lettres jusqu'à sa mort. Il jouissait de la protection de Charles VIII, Louis XII et François I, et célébra ces princes dans un grand nombre de poésies. On a de lui des *Élégies*, Paris, 1492; des *Poésies érotiques*, Venise, 1501; des *Distiques moraux*, Paris, 1519.

ANDRÉOSSY (François), mathématicien et ingénieur, né à Paris en 1633, mort en 1688. On lui attribue la première idée du canal du Languedoc ou du Midi. Le général Andréossy, son petit-fils, a publié diverses pièces à ce sujet dans son *Histoire du canal du Midi* (1800). On a de l'ingénieur Andréossy une carte du canal du Languedoc, 3 feuilles in-fol., 1669.

ANDRES, village du Pas-de-Calais, à 10 kil. S. E. de Calais. Près de là est le champ du Drap-d'Or, célèbre par l'entrevue de François I et de Henri VIII, 1520. *Voy.* CHAMP DU DRAP-D'OR.

ANDRIA, ville du royaume de Naples, à 14 kil. de Barletta; 14,000 hab. Air salubre, superbe cathédrale. La ville fut fondée en 1046.

ANDRIEUX (Franç.-Guill.-Jean-Stanislas), homme de lettres, né à Strasbourg en 1759, mort à Paris en 1833, fut d'abord destiné à la profession d'avocat. Détourné de cette carrière par les événements de la révolution, il entra dans les affaires et devint successivement chef du bureau de la liquidation, juge au tribunal de cassation (1796), membre du conseil des Cinq-Cents (1798), puis du tribunat (1800); il porta dans toutes ces fonctions une indépendance qui ne se démentit jamais; aussi fut-il éliminé du tribunat par le premier consul (1802). Il fut nommé en 1804 professeur de grammaire et de belles-lettres à l'école Polytechnique (fonctions que lui enleva la restauration en 1816), et enfin professeur de littérature au collége de France (1814). Il exerça ces dernières fonctions jusqu'à la fin de sa vie avec autant de succès que de zèle; malgré la faiblesse de sa voix, il se faisait entendre, a-t-on dit ingénieusement, à force de se faire écouter. Il avait été admis à l'Institut lors de la création de ce corps (1797), comme membre de la classe de littérature; il devint en 1829 secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Dans les positions si diverses où il se trouva, Andrieux ne cessa de cultiver les lettres. Il s'était fait connaître dès l'âge de 23 ans par la jolie petite comédie d'*Anaximandre* (1782); il donna depuis les *Étourdis* (1788), *Helvétius* (1802), la *Suite du Menteur* (1803), *le Trésor* (1803), la *Soirée d'Auteuil* (1804), *le Vieux Fat* (1810), *la Comédienne* (1816), *le Manteau* (1826), et une tragédie, *Junius Brutus* (1828). Il a aussi composé avec le plus grand succès des contes en vers dont il parut un premier recueil en 1800, in-8, des contes en prose, des fables. On a donné en 4 vol. in-8, et 6 vol. in-18, 1817-1823, une édition de ses œuvres qui est loin d'être complète. Andrieux fut uni d'une étroite amitié avec Collin-d'Harleville et Picard, ses rivaux en talents et en succès.

ANDRINOPLE, *Oresteа* chez les Grecs, dans la suite *Adrianopolis*, *Ederneh* chez les Turcs, ville de Turquie d'Europe (Roumélie), au confluent de la Maritza, de la Tondja et de l'Arde, à 177 kil. N. O. de Constantinople; 100,000 hab. Beaux monuments (mosquées de Selim II, de Bajazet II, de Mourad II; superbe bazar d'Ali-Pacha; Eski-Séraï ou vieux palais; bel aqueduc, pont sur la Tondja, etc.); antiquités romaines. Archevêque grec, grand-mollah turc. Industrie assez active (étoffes de soie, laine, coton; tapis, tanneries, maroquins; distilleries d'eaux odoriférantes). Cette ville fut fort embellie par Adrien, dont elle prit le nom, et devint la métropole de la province *Hæmi Mons* sous l'empire. Il se livra aux environs 2 batailles décisives: dans l'une Constantin défit Licinius, en 323; dans l'autre les Goths vainquirent Valens, en 378, etc. Prise par Amurat I sur les Grecs, en 1360, elle fut la résidence des sultans ottomans de 1366 à 1453; elle est encore aujourd'hui regardée comme la seconde capitale de leur empire. Elle fut occupée temporairement par les Russes en 1829. Les Russes et les Turcs y signèrent en 1829 un traité par lequel les Turcs ont cédé à la Russie les bouches du Danube, la plus grande partie du pachalik d'Akaltsiké avec plusieurs autres provinces; reconnu l'indépendance de la Grèce, et fixé le sort de la Valachie, de la Moldavie et de la Bosnie.

ANDRISCUS, aventurier, natif d'Adramytte, se fit passer pour Philippe, fils de Persée, dernier roi de Macédoine, 152 av. J.-C. Ayant, à la faveur de cette imposture, rassemblé une armée, il disputa quelque temps la Macédoine aux Romains. Il fut pris et emmené en triomphe à Rome par Cæcilius Metellus l'an 148 av. J.-C., après une guerre de 4 ans.

ANDRO. *Voy.* ANDROS.

ANDROCLÈS, esclave. On raconte qu'ayant été livré aux bêtes dans le cirque de Rome, il fut reconnu et épargné par un lion dont il avait guéri une blessure dans les déserts de l'Afrique. Cet événement est placé vers le Ier siècle de J.-C. Il n'a d'autre garant que le récit d'Aulu-Gelle (V, ch. 14).

ANDROGÉE, *Androgeus*, fils de Minos, roi de Crète, fut tué par des jeunes gens d'Athènes et de Mégare, jaloux de ce qu'il leur avait enlevé tous les prix aux Panathénées. Minos, pour venger ce meurtre, s'empara de ces deux villes, et obligea les habitants à lui envoyer tous les ans 7 garçons et 7 filles qu'on livrait au Minotaure. Thésée délivra ses compatriotes de cet odieux tribut.

ANDROMAQUE, *Andromache*, princesse troyenne, femme d'Hector, et fille d'Éétion, roi de Cilicie, est célèbre par son amour conjugal. Après la prise de Troie, elle se vit arracher Astyanax, son fils unique, que Pyrrhus fit précipiter du haut d'une tour. Elle devint elle-même l'esclave de Pyrrhus, qui l'emmena en Épire où il l'épousa. Pyrrhus, l'ayant ensuite répudiée, la donna pour épouse à Hélénus, un des fils de Priam, et leur laissa son royaume.

ANDROMÈDE, fille de Céphée, roi d'Éthiopie, et de Cassiopée. Sa mère ayant eu l'imprudence de se dire plus belle que les Néréides, filles de Neptune, ce dieu suscita pour les venger un monstre marin qui ravagea l'Éthiopie. Il fallut, pour délivrer la contrée de ce fléau, qu'Andromède fût exposée à la fureur du monstre. Elle allait être dévorée, lorsque Persée la délivra. Le héros obtint sa main en récompense; il en eut plusieurs enfants, entre autres Sthélénus et Electryon.

ANDRONIC I, COMNÈNE, empereur grec, né l'an 1110, fut, à la mort de Manuel Comnène, nommé tuteur du fils de ce prince, Alexis II (1180). Il partagea quelque temps la couronne avec lui; mais bientôt, voulant régner seul, il fit étrangler son pupille et s'empara du trône en 1183. Après un règne souillé par des cruautés inouïes, Isaac l'Ange le détrôna; le peuple le pendit en 1185. Il fut le dernier des Comnène, qui régna à Constantinople.

ANDRONIC II, PALÉOLOGUE, né en 1258, monta sur le trône en 1282. Son règne est remarquable par les invasions des Turcs et des autres barbares. Il chargea le peuple d'impôts pour acheter la paix, altéra les monnaies, laissa languir le commerce et la marine. Détrôné par son petit-fils, Andronic III, en 1328, il finit ses jours dans un monastère, en 1332.

ANDRONIC III, PALÉOLOGUE, OU ANDRONIC-LE-JEUNE, né l'an 1295, de Michel Paléologue, était petit-fils du précédent. Il régna d'abord conjointement avec son grand-père (1325); mais à partir de 1328, il relégua le vieil empereur dans son palais et régna seul. Guerrier habile, il fut en même temps le père de son peuple et diminua les impôts. Il mourut en 1341, adoré de ses sujets.

ANDRONIC IV, PALÉOLOGUE, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé au trône par son père, vers l'an 1355. Son père, qu'il avait voulu détrôner, le força de renoncer à l'empire, et de céder ses droits à son frère Manuel (1373). Il finit ses jours dans l'exil.

ANDRONICUS (Livius), poëte comique latin, antérieur à Ennius, florissait vers 240 av. J.-C. Il composa les premières comédies régulières chez les Romains. Il jouait lui-même dans ses pièces. Il ne reste de lui que quelques vers que l'on trouve dans le *Corpus poetarum*.

ANDRONICUS de Rhodes, philosophe péripatéticien, natif de Rhodes, revit et publia, par les ordres de Sylla, les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, dont les originaux étaient, dit-on, restés cachés jusque-là. On lui a longtemps attribué une *Paraphrase de l'Ethique à Nicomaque* (publiée par Daniel Heinsius, Lugd. Batav.), que l'on a reconnue depuis être d'un certain Héliodore de Pruse.

ANDROS, *Andro* ou *Andra* des Turcs, île de l'Archipel, au S. E. de Négrepont, par 22° 40' long. E., 37° 50' lat. N.; 150 kil. de tour; 12,000 hab. Montagneuse, fertile. Commerce de soie, huile, vin, oranges, etc. Enlevée aux Turcs par les Grecs, elle fait auj. partie de la Grèce (prov. des Cyclades septentr.). — Ch.-l. de l'île de même nom, sur la côte S. O.; 5,000 hab. Port vaste.

ANDROSCOGGIN, riv. des États-Unis (New-Hampshire), coule au S., puis à l'E., au S., à l'E., et tombe, avec le Kennebek, dans la baie de Merry-Meeting, après un cours de 220 kil.

ANDROUET DU CERCEAU, architecte du XVIe siècle, enrichit Paris d'un grand nombre de beaux édifices, fut chargé par Henri III (1578) de construire le Pont-Neuf, et par Henri IV de continuer le Louvre (1596); il ne put achever ces travaux, ayant été obligé de quitter la France à cause de son attachement à la religion protestante. On a de lui des *Livres d'architecture,* 1550 et 1561, in-fol., et des *Leçons de perspective,* 1576, in-fol.

ANDROUSSA, ville de la Grèce (Messénie), à 26 kil. N. de Coron; près de là on voit les ruines de l'ancienne Messène.

ANDUJAR, ville d'Espagne, sur le Guadalquivir, dans la capitainerie-générale d'Andalousie, à 35 kil. N. O. de Jaën; 9,000 hab. On y fabrique des alcarazas. A 4 kil. d'Andujar, on voit les ruines de l'ancienne *Illiturgis.* — Andujar est célèbre par l'ordonnance que le duc d'Angoulême, commandant l'armée française envoyée en Espagne pour délivrer Ferdinand VII, rendit en 1823, dans le but de concilier les partis royalistes et libéraux, mais qui resta sans effet par l'opposition de la régence de Madrid.

ANDUZE, *Andusia*, ch.-l. de cant. (Gard), à 11 kil. S. O. d'Alais, sur le Gardon d'Anduze, au pied des Cévennes; 5,500 hab.

ANEAU ou ANNULUS (Barthélemi), poëte latin et français, né à Bourges, fut nommé en 1542 principal du collége de la Trinité à Lyon. On a de lui une traduction en vers français des *Emblèmes* d'Alciat, Lyon, 1549; *Picta poesis*, Lugd., 1552, in-8, qu'il a traduite lui-même en vers français, sous le titre d'*Imagination poétique; Alector* ou *le Coq*, histoire fabuleuse, prétendue traduite du grec, Lyon, 1560. Il fut massacré par le peuple dans son collége, le jour de la Fête-Dieu, en 1565, parce qu'on le soupçonnait d'être Protestant, et qu'on l'accusait d'avoir jeté une pierre sur le prêtre qui portait le St-Sacrement à la procession.

ANEDA, ville d'Écosse. *Voy.* EDIMBOURG.

ANEMOUR (cap), *Anemurium promontorium*, en Turquie d'Asie, sur la côte d'Itchil, par 30° 30' long. E., 36° lat. N. On voit à 12 kil. de là les restes d'une ville qui fut sans doute l'*Anemurium* des Grecs, en Cilicie.

ANET, ch.-l. de cant. (Eure), à 15 kil. N. E. de Dreux; 1,600 hab. C'est là qu'était le charmant château de Diane de Poitiers, détruit en 1792. — Un autre Anet en Suisse (Berne), entre Erlack et Morat, offre dans son voisinage des antiquités romaines. Vue des lacs de Berne et Neufchâtel.

ANGAD, désert situé au S. E. de l'Algérie, sépare cet état de l'empire de Maroc.

ANGARA, nom de 2 riv. de la Russie d'Asie: l'une naît dans les monts de Nertchinsk, se perd dans le lac Baïkal après un cours de 355 kil.; l'autre vient du S., sort du lac Baïkal, après s'y être jetée, et va grossir l'Iénisséi; après un cours de 1,500 kil. On nomme celle-ci Angara supérieure.

ANGE, famille grecque qui a fourni plusieurs empereurs. *Voy.* ANDRONIC L'ANGE, ISAAC L'ANGE, etc.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE (le père), savant généalogiste, dont le nom de famille est François Raffard, né à Blois en 1655, mort à Paris en 1726, était de l'ordre des Augustins déchaussés. Il a rédigé l'*Etat de la France*, 5 vol. in-12, réimprimé et augmenté en 1749, 6 vol. in-12; il revit et augmenta considérablement l'*Histoire généalogique de la maison de France* du P. Anselme, ouvrage précieux où tous nos historiens ont puisé; il allait publier son travail lorsqu'il mourut subitement. Le P. Simplicien, son associé dans ce travail, le publia en 1726, 9 vol. in-fol.

ANGE-POLITIEN. *Voy.* POLITIEN.

ANGELES (Puebla de los). *Voy.* PUEBLA.

ANGELI, *Petrus Angelus Bargæus*, poëte latin, né en 1517 à Barga, en Toscane, mort en 1596, devint, après plusieurs aventures, professeur à Reggio en 1546, et trois ans après fut nommé par Côme I professeur à Pise; il défendit vaillamment cette ville avec ses écoliers, contre Pierre Strozzi qui l'assiégeait, 1554. Il est auteur d'un poëme de *la Chasse* (*Cynægeticon*), en 6 livres, fort estimé. Il a aussi composé un poëme intitulé *Syrias*, en 12 livres, où il traite le même sujet que le Tasse dans sa *Jérusalem délivrée.* Il a donné le recueil de ses poésies, Florence, 1568; Rome, 1585.

ANGELI (Bonaventure), jurisconsulte, né à Ferrare vers 1500, s'établit à Parme où il mourut vers 1576. On a de lui une *Description de la ville de Parme* et une *Histoire* de cette ville, Parme, 1591.

ANGELIQUES, communauté religieuse. *Voy.* BARNABITES.

ANGÉLY (l'), fou de Louis XIII, était d'abord valet d'écurie du prince de Condé; il se fit remarquer du prince par ses saillies, et le roi désira l'avoir à son service. Il n'épargnait personne dans ses bouffonneries, et il amassa des sommes considérables par la crainte que ses railleries inspiraient aux courtisans. Boileau a immortalisé son nom en le citant dans ses écrits (Ire et VIIIe satires).

ANGERBOURG, ville des États prussiens (Prusse orient.), à 50 kil. S. O. de Gumbinnen; 2,700 hab. Étoffes de poil de chèvre, etc.

ANGERMANIE, *Angermanland,* ancienne prov. de Suède, entre celles de Laponie, Bothnie, Iemtie, Medelpad, forme auj. avec cette dernière le dép. du Wester-Nordland: ch.-l. Hernosand.

ANGERMUNDE, ville des États prussiens (Brandebourg), à 88 kil. N. O. de Berlin; 2,600 hab.

ANGERS, *Juliomagus,* puis *Andes* et *Andecavi,* ch.-l. du dép. de Maine-et-Loire, sur la Mayenne, à 270 kil. S. O. de Paris et 302 par la route du Mans; 35,901 hab. Évêché, cour royale, académie universitaire. Belle cathédrale, hôtel-de-ville, musée, jardin botanique, biblioth., etc. Industrie active: toiles et tissus de tout genre, filatures. Commerce en vins, grains, bestiaux, ardoises. L'abondance de ce dernier produit est telle, que toutes les maisons d'Angers sont couvertes d'ardoises: ce qui a fait nommer cette ville la *Ville Noire.* — Angers fut

importante dès le temps des Romains ; elle possédait alors un amphithéâtre, dont on voyait encore les ruines tout récemment. Elle fut plusieurs fois assiégée : par Childéric (464), par les Normands (vers 900), par les Bretons, les Anglais, les Français à diverses époques ; elle fut vainement attaquée par les Vendéens en 1793. Il s'y tint plusieurs conciles provinciaux et des *Conférences* mémorables (1713-1714). Patrie de Ménage, Bodin, Bernier. — L'arr. d'Angers a 9 cant. (Briolay, Pont-de-Cé, Chalonne, Saint-Georges, le Loroux-en-Béconnais, Thouarcé, plus Angers qui compte pour 3), 59 comm. et 138,459 hab.

ANGERVILLE, petite ville de France (Seine-et-Oise), à 17 kil. S. O. d'Étampes ; 1,500 hab. Commerce en grains, laines, etc. — Il y a dans la Seine-Inférieure 2 autres communes de ce nom.

ANGHIARI, ville de Toscane, à 15 kil. N. E. d'Arezzo. Il s'y livra deux batailles : l'une en 1425 (les Florentins commandés par Berardino de la Carda degli Ubaldini y furent défaits par le général milanais Gui Torello) ; l'autre en 1440 (Jean Paul Orsini, général des Florentins, vainquit Piccinino qui commandait les Milanais).

ANGHIERA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 60 kil. N. O. de Milan, sur le bord E. du lac Majeur. Comté fort ancien, renouvelé en 1397 par un diplôme de Venceslas en faveur de Jean Galeas Visconti, 1ᵉʳ duc de Milan, qui en investit son fils aîné.

ANGILBERT (saint), disciple d'Alcuin, d'une famille noble de la Neustrie, obtint la faveur de Charlemagne qui, dit-on, lui fit épouser secrètement sa fille Berthe. Il embrassa ensuite la vie monastique, pour accomplir un vœu qu'il avait fait dans une grande maladie. Il accompagna Charlemagne à Rome, devint ministre de Pepin, roi d'Italie, et mourut en 814. Il cultivait la poésie avec succès : Charlemagne l'appelait son Homère. On a sous son nom une *Histoire des premières expéditions de Charlemagne*, qui n'est qu'un roman dont le véritable auteur est Dufresne de Francheville.

ANGLES, *Angli*, peuple de la Germanie, au N. de l'Elbe-Inférieur, habitait la partie orient. du Holstein actuel, et peut-être aussi le Sleswig. Ils passèrent au VIᵉ siècle dans la Bretagne, où ils établirent trois royaumes : Bernicie et Deirie ou Northumberland (540-547) ; Estanglie (575) ; Mercie ou Westanglie (582). Tout le pays prit d'eux le nom d'*England* ou Angleterre. *Voy.* HEPTARCHIE.

ANGLÈS (Tarn), à 25 kil. S. E. de Castres, ch.-l. de cant. ; 2,000 hab.

ANGLESEY, *Anglesea* en anglais, *Mona* chez les anciens, île d'Angleterre, près de l'angle N. O. du pays de Galles, forme un des 12 comtés de cette contrée : 45 kil. sur 25 ; 46,000 hab. ; ch.-l., Beaumaris. Sol fertile ; mines de cuivre, plomb, houille ; marbres. Beaucoup de ports. Les Druides autrefois y avaient établi une école célèbre. Les Anglais s'emparèrent de cette île sous Édouard I, et lui donnèrent leur nom.

ANGLETERRE, *Britannia* chez les Romains, *Anglia* en latin moderne, *England* en anglais, l'un des 3 roy. unis qui forment la Grande-Bretagne, est bornée au N. par l'Écosse, au S. par la Manche, à l'O. par la mer d'Irlande, à l'E. par la mer du Nord ; elle a 570 kil. du N. au S., 420 de l'E. à l'O. ; sa popul. est de 11,300,000 hab. On étend souvent le nom d'Angleterre à toute la Grande-Bretagne. L'Angleterre proprement dite est divisée en 52 comtés ou *shires*, dont 12 forment la principauté de Galles. Ce sont :

	Comtés.	*Chefs-lieux.*
Au N.	Northumberland,	Newcastle.
	Cumberland,	Carlisle.
	Durham,	Durham.
	Westmoreland,	Appleby.
Au N.	York,	York.
	Lancaster,	Lancaster.
A l'E.	Lincoln,	Lincoln.
	Norfolk,	Norwich.
	Suffolk,	Ipswich.
	Huntingdon,	Huntingdon.
	Cambridge,	Cambridge.
	Hertford,	Hertford.
	Essex,	Colchester.
	Middlesex,	Londres.
Au S.	Kent,	Canterbury.
	Sussex,	Chichester.
	Surrey,	Guilford.
	Berks,	Reading.
	Southampton,	Winchester.
	Wilts,	Salisbury,
	Dorset,	Dorchester.
	Somerset,	Bath.
	Devon,	Exeter.
	Cornwall,	Launceston.
A l'O.	Glocester,	Glocester.
	Monmouth,	Monmouth.
	Hereford,	Hereford.
	Worcester,	Worcester.
	Shrop ou Salop	Shrewsbury.
Ces 12 comtés forment la principauté de Galles.	Chester,	Chester.
	Anglesey,	Beaumaris.
	Flint,	Flint.
	Denbigh,	Denbigh.
	Caernarvon,	Caernarvon.
	Merioneth,	Bala ou Dolgelly.
	Montgomery,	Montgomery.
	Cardigan,	Cardigan.
	Radnor,	Radnor.
	Brecknok,	Brecknok.
	Pembroke,	Pembroke.
	Caermarthen,	Caermarthen.
	Glamorgan ;	Cardiff.
Au centre,	Derby,	Derby,
	Nottingham,	Nottingham.
	Stafford,	Stafford.
	Leicester,	Leicester.
	Rutland,	Oakham.
	Warwick,	Warwick.
	Northampton,	Northampton.
	Bedford,	Bedford,
	Oxford,	Oxford.
	Buckingham,	Buckingham.

Londres est la capitale de l'Angleterre et de tout l'empire britannique. Les autres villes importantes sont : Douvres, Norwich, Hull, Newcastle, Liverpool, Bristol, Falmouth, Plymouth, Portsmouth, Oxford, Birmingham, Manchester, Sheffield, Nottingham, Cambridge, York, etc. Les montagnes sont peu nombreuses, sauf dans la principauté de Galles et dans le nord ; elles sont peu hautes : la plus élevée, le Snowdon, ne dépasse pas 1,100 mètres. Les riv. sont en grand nombre, mais presque toutes petites, et souvent elles forment de larges estuaires à leur embouchure ; les principales sont : la Tamise, la Severn ou Saverne, l'Humber formé du Trent et de l'Ouse, la Medway, la Mersey, les 2 Avon, la Dee, la Tees, la Tyne, l'Air, la Derwent. Il y a peu de lacs et seulement au N. Les communications sont facilitées par une foule de canaux qui forment 4 grands systèmes hydrauliques, dits *systèmes de Liverpool, de Manchester, de Londres, de Birmingham.* Le climat est humide, froid, brumeux. La végétation est assez analogue à celle de la Normandie, de la Flandre ; ce pays fournit en abondance des grains, des fruits, des légumes, du houblon, des plantes farineuses et oléagineuses, mais pas de vin. Les pâturages sont magnifiques ; le bétail, les chevaux excellents ; le gibier abonde sur beaucoup de points ; les loups ont disparu depuis 9 siècles. Il y a encore de vastes fo-

rêts dans l'O. Généralement la culture est bien entendue. Les mines de houille et de fer sont très riches ; ensuite viennent l'étain, le plomb, le cuivre. L'industrie est très développée, surtout pour la fabrication des draps, lainages, étoffes, pour les tissus de soie, de lin, de chanvre, et plus encore de coton ; pour les filatures, l'imprimerie sur coton, la métallurgie en tout genre, l'armurerie, la quincaillerie, l'orfèvrerie, l'horlogerie ; pour les tanneries, blanchisseries, papeteries, savonneries, brasseries. Le commerce, très actif à l'intérieur, embrasse au dehors toutes les parties du monde et tous les produits naturels ou industriels, anglais ou étrangers. (Pour les possessions de l'Angleterre, son gouvernement, ses forces, etc., *Voy.* GRANDE-BRETAGNE. Pour sa géographie ancienne, *Voy.* BRETAGNE.)

Histoire. On ne sait rien d'authentique sur l'histoire de l'Angleterre avant César. Ce conquérant fit deux descentes dans l'île, alors nommée Bretagne (53 et 52 av. J.-C.). Claude reprit ses projets de conquête l'an 43 de J.-C. ; ses successeurs les continuèrent, et de 78 à 85, les armées romaines, commandées par Agricola, pénétrèrent jusqu'aux monts Grampians. Mais jamais l'île ne fut entièrement soumise. En 411 Honorius abandonna la Bretagne ; mais incapables de se défendre contre les Pictes, les Bretons appelèrent à leur secours les Saxons (447) ; ceux-ci accoururent (449), et fondèrent 4 roy. : Estseaxe, Suthseaxe, Westseaxe et Kent (453-527). Les Angles, qui les suivirent (542-584), en élevèrent 3 autres : Estanglie, Mercie, et Deirie ou Bernicie. Tous ces roy. finirent par se réduire à un seul, sous le Saxon Egbert (827). Dès 835, les Danois ou Normands désolèrent l'Angleterre par leurs ravages ; Alfred-le-Grand (871-901) les força à la paix. De retour en 981, les Danois mirent leur roi Suénon sur le trône d'Angleterre (1013), et la dynastie légitime n'y revint qu'en 1041. En 1066, Guillaume I, duc de Normandie, conquit le roy. et fonda une nouvelle race, qui en 1154 fut remplacée par les Plantagenets, comtes d'Anjou, issus par les femmes de la race normande, et dont Henri II fut la tige en Angleterre. Ceux-ci régnèrent jusqu'en 1485. Les plus grands événements pendant cet espace de temps furent l'union de 5 grandes prov. françaises à l'Angleterre, par l'avénement de Henri II ; la lutte de ce prince contre Thomas Becket (1162-1170) ; la conquête de l'Irlande (1171) ; les guerres de Richard-Cœur-de-Lion contre la France (1195-1199) ; la perte de la Normandie par Jean-sans-Terre (1204) ; l'institution de la grande charte, base de la constitution anglaise (1217) ; l'insurrection de Leicester contre Henri III (1263-1268) ; la conquête momentanée de l'Ecosse (1296-1356) ; la guerre de cent ans contre la France (1339-1453) ; enfin la guerre civile entre les maisons d'York et de Lancastre, dite guerre des Deux-Roses, qui finit par la chute de la maison royale (1461-1485). Alors, monta sur le trône la dynastie des Tudor, issue d'une branche collatérale et sous laquelle le pouvoir royal fut à son apogée. Elle substitua la religion anglicane au catholicisme : Henri VIII, Edouard VI, Élisabeth contribuèrent à cette importante révolution (1533-1603). A Élisabeth succéda Jacques I (VI en Écosse), qui commença en Angleterre la dynastie des Stuarts, et qui le premier réunit sous un seul sceptre l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, sous le nom de Grande-Bretagne. Charles I, son fils, périt sur l'échafaud en 1649 ; la république fut alors proclamée, et Cromwell resta maître de l'état jusqu'à sa mort (1658). Les Stuarts furent rétablis en 1660 ; mais les fautes de Jacques II amenèrent la révolution de 1688, qui renversa cette dynastie et donna pour souverain aux Anglais Guillaume III, prince d'Orange ; puis Anne, fille de Jacques II. Après la mort de la reine Anne, la maison de Hanovre fut appelée au trône ; c'est elle qui règne encore aujourd'hui. Elle a fourni 5 rois et la reine régnante, Victoria. Sous ces derniers rois eurent lieu la conquête du Canada (1760-63), la perte des colonies anglo-américaines (1774-1783), la soumission de l'Inde (1757-1816), la lutte contre la révolution française (1793-1815). Sous Georges IV a commencé une ère nouvelle signalée par le rappel des lois contre le catholicisme (1829), et par la réforme électorale (1832). Voici l'ordre dans lequel les rois d'Angleterre se sont succédé :

1° *Race saxonne.*

Egbert. 800
Ethelwolf. 836
Ethelbald. 857
Ethelbert. 860
Ethelred I. 866
Alfred-le-Grand. 871
Édouard I, l'Ancien. 900
Athelstan. 925
Edmond I. 941
Edred. 946
Edwy. 955
Edgard-le-Pacifique. 957
Saint-Édouard-le-Martyr. 975
Ethelred II. 978

2° *Saxons et Danois.*

Suénon, *Danois.* 1013
Ethelred, rétabli. 1014
Edmond II. 1016
Canut ou Knut-le-Grand. 1017
Harald, *Danois.* 1036
Hardi-Canut ou Hardeknut, *Danois.* 1039
Édouard-le-Confesseur. 1041

3° *Race normande.*

Guillaume-le-Conquérant. 1066
Guillaume II, le Roux. 1087
Henri I, Beauclerc. 1100
Étienne de Blois. 1135

4° *Maison d'Anjou* (*Plantagenets*).

Henri II. 1154
Richard-Cœur-de-Lion. 1189
Jean-sans-Terre. 1199
Henri III. 1216
Édouard I. 1272
Édouard II. 1307
Édouard III. 1327
Richard II. 1377
Henri IV. 1399
Henri V. 1413
Henri VI. 1422
Édouard IV. 1461
Édouard V. 1483
Richard III. 1483

5° *Maison de Tudor.*

Henri VII. 1485
Henri VIII. 1509
Édouard VI. 1547
Jeanne Gray. 1553
Marie 1553
Élisabeth. 1558

6° et 7° *Maisons des Stuarts et d'Orange.*

Jacques I. 1603
Charles I. 1625
Interrègne (1649-1652).
O. Cromwell, protect. 1652
R. Cromwell, prot. 1658
Restaurat. des Stuarts.
Charles II. 1660
Jacques II. 1685
Guillaume III (d'Orange) et Marie. 1689
Anne. 1702

8° *Maison de Hanovre.*

Georges I. 1714
Georges II. 1727
Georges III. 1760
Georges IV. 1820
Guillaume IV. 1830
Victoria. 1837

ANGLETERRE (NOUVELLE-). On comprend vulgairement sous ce nom six états de l'Union américaine, situés au N. E. et sur les frontières des possessions anglaises : ce sont les états de Maine, New-Hampshire, Massachussets, Vermont, Rhode-Island et Connecticut. Il ne faut pas confondre la Nouvelle-Angleterre avec la Nouvelle-Bretagne. (*Voy.* ce mot.)

ANGLICANE (église), nom que porte l'église dominante d'Angleterre. Quoique la réforme ait été introduite en Angleterre par Henri VIII, l'église anglicane, qui s'appelle aussi *haute église* et *église épiscopale*, ne date que de l'*acte d'uniformité*, rendu en 1562, sous le règne d'Elisabeth. L'église anglicane adopte presque tous les dogmes de Calvin, mais elle conserve l'institution divine des évêques et la hiérarchie. Le roi est le chef de l'église ; toutefois il reste étranger au dogme et à la discipline ecclésiastique, dont la surveillance est remise aux mains du haut clergé.

ANGLO-AMÉRICAINS. On désigne souvent par ce nom les habitants des Etats-Unis et même tous les habitants des colonies formées dans l'Amérique septentrionale par les Anglais.

ANGLURE, ch.-l. de cant. (Marne), sur l'Aube, à 17 kil. S. de Sézanne ; 700 hab.

ANGO, célèbre armateur de Dieppe, né à la fin du XVe siècle, acquit une immense fortune et put rivaliser avec les rois. Les Portugais ayant enlevé un

de ses vaisseaux en pleine paix (1530), il arma contre eux pour son propre compte, bloqua le port de Lisbonne, et ne cessa ses hostilités que lorsqu'ils eurent envoyé un ambassadeur en France pour demander la paix. Il éprouva à la fin de sa vie des pertes considérables et fut presque ruiné ; il en mourut de chagrin, en 1551. François I, sous le règne duquel il vivait, l'avait nommé gouverneur de Dieppe.

ANGOLA, état d'Afrique, dans la Nigritie mérid., s'étend sur la côte d'Afrique du cap Lopez à St-Philippe de Benguela (de 1 à 12° lat. S.); ch.-l. Loando. Ce roy. appartient aux Portugais. Avec le Benguela et quelques forts du Congo, il forme la capitainerie-générale d'Angola et de Congo. On y faisait jadis un grand commerce d'esclaves. De plus, on en exporte de l'or, de l'ivoire, de la gomme, des drogues médicinales, du fer, du cuivre, de la cire, du miel, du piment, de l'huile de palmier, etc.

ANGORA ou ANGOURI, l'ancienne *Ancyra*, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. d'un district d'Anatolie, près de la Tabana, à 265 kil. N. de Konieh ; 40,000 hab. On y trouve des espèces particulières de chèvres, de chats et de lapins à poils longs et soyeux, connues sous le nom d'*angoras*. *Voy.* ANCYRE.

ANGOSTURA ou SAN THOME DE LA GUYANA, capit. de la Guyane espagnole, sur l'Orénoque, à 270 kil. de Vieja Guyana ; 5,000 hab. Il s'y tint, en 1819, sous la présidence de Bolivar, un congrès qui réunit la Nouvelle-Grenade et le Vénézuela en un seul état, sous le nom de Colombie.

ANGOULÈME, *Inculisma*, ch.-l. du dép. de la Charente, sur une colline au pied de laquelle coule la Charente, à 438 kil. S. O. de Paris, à 90 kil. de la mer ; 16,910 hab. Evêché. Port sur la Charente (au faubourg de l'Houmeau). Enceinte murée, ancien château ; belle cathédrale ; nouveau quartier très beau. On y avait établi sous la Restauration une école royale de marine ; elle a été transportée depuis 1830 à Brest. Cabinet d'histoire naturelle, cabinet de physique et de chimie, biblioth. Papeteries renommées et quelques autres fabriques. Commerce actif ; entrepôt de Bordeaux et des dép. du S.—Ville ancienne, célébrée par Ausone dès le IVe siècle. Elle fut ruinée par les Normands au IXe siècle. Patrie de St-Gelais, de Balzac, de la reine Marguerite de Valois, de Poltrot de Méré, de Ravaillac. — L'arr. d'Angoulême a 9 cant. (Blanzac, Hiersac, Montbron, Larochefoucault, Rouillac, St-Amand de Bouexe, Lavalette, plus Angoulême qui en fait 2), 144 comm. et 130,456 hab.

ANGOULÈME (comté et duché d'), à peu près équivalant à l'Angoumois, fut joint, lors de l'origine du système féodal, au comté de Périgord. Le premier comte de Périgord et d'Angoulême est Vulgrin I (866) ; le plus illustre est Guillaume-Taillefer, sous qui le comté devint arrière-fief de la couronne et fief du duché d'Aquitaine. Le dernier est Vulgrin III, mort en 1181, et dont la fille Mathilde porta le comté à Hugues IX, sire de Lusignan et comte de la Marche. Le comté d'Angoulême fut réuni à la couronne en 1308, donné à Philippe d'Evreux en 1328, confisqué sur Charles-le-Mauvais en 1351, et donné en même temps au connétable Charles d'Espagne ; cédé aux Anglais en souveraineté, 1360, repris en partie en 1372 et années suivantes. Il devint ensuite l'apanage de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V et frère de Charles VI, et passa au fils puîné de ce prince, qui fut la tige des seconds Valois. François I, issu de cette branche, porta d'abord le titre de comte d'Angoulême ; devenu roi, il fit de ce comté un duché qu'il donna à sa mère. Il le réunit à la couronne à la mort de celle-ci. Ce duché fut encore un apanage de 1574 à 1650, en faveur de Diane et de Charles de Valois, enfants naturels, l'une de Henri II, l'autre de Charles IX. Depuis ce temps, le titre de duc d'Angoulême n'a plus été qu'un pur titre.

ANGOULÊME (Charles de Valois, duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né en 1573, mort en 1650, porta d'abord le titre de comte d'Auvergne, qu'il échangea plus tard (1619) contre celui sous lequel il est connu. Il fut un des premiers à reconnaître Henri IV et combattit vaillamment dans les rangs de son armée ; mais ensuite il entra dans une conspiration contre ce prince et fut condamné à une détention perpétuelle (1606). Ayant obtenu de Louis XIII sa liberté, il servit l'état avec dévouement et se distingua dans les guerres de Languedoc, d'Allemagne et de Flandres. Il a laissé quelques écrits, dont le plus intéressant consiste dans des *Mémoires sur les règnes de Henri III et Henri IV*, Paris, 1662.—Il laissa un fils, Louis-Emmanuel de Valois, duc d'Angoulême, né en 1596, mort en 1653, qui embrassa l'état ecclésiastique, et le quitta ensuite pour le métier des armes. Ce prince se distingua au siége de la Rochelle.

ANGOULEVENT (Nic.-Joubert, sieur d'), fou célèbre sous le règne d'Henri IV. On lui donnait le nom de *Prince des sots* ou *Prince de la sottise*. Il eut un procès curieux avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, en 1604, au sujet des droits attachés à sa principauté. En 1615, on publia sous son nom un recueil pseudonyme, intitulé *les Satires bastardes, et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent*, dont le véritable auteur est inconnu.

ANGOUMOIS, *Agesinates*, ancienne prov. de France, partie du grand gouvernement de Saintonge, Angoumois et Aunis, était située entre le Poitou au N. et le Périgord au S. Elle forme auj. le dép. de la Charente, moins quelques cant. de l'arr. de Barbezieux. *Voy.* ANGOULÈME.

ANGOURI ou ANGOURIEH. *Voy.* ANGORA.

ANGOXA, état de l'Afrique orient., côte de Mozambique, fait partie de la capitainerie portugaise de Mozambique. — ANGOXA (îles d'), dans le canal de Mozambique, par 37° 51' long. E., 16° 26' lat. S.

ANGRA, ch.-l. de l'île Terceire et de toutes les Açores, sur la côte S. de Terceire. Evêché, port, fortifications. Commerce en miel, vins, lin, froment.

ANGRA DO ILHEO, ville de la Nigritie mérid., sur la côte, vis-à-vis de l'île de Fernando-Po, appartient aux Portugais.

ANGRA DOS REYS, ville du Brésil, sur une petite baie de même nom. Bon port. Long. O. 46°, lat. S. 23°.

ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), lieutenant civil au Châtelet de Paris, né en 1715, remplit ses fonctions avec autant de lumières que de désintéressement. Il fut membre de l'assemblée des notables en 1787. Quoiqu'il se fût ensuite retiré des affaires, il périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. Son crime était d'avoir envoyé de l'argent à ses enfants émigrés. Un de ses juges lui ayant demandé s'il ignorait la loi qui le défendait : « Non, répondit-il ; mais j'en connais une plus sacrée : c'est celle qui ordonne aux pères de nourrir leurs enfants. »

ANGRIE, *Angrivarii*, ancienne prov. d'Allemagne, partie du duché de Saxe tel que le posséda Henri-le-Lion (avant 1180), contenait les pays de Brême, Verden, Oldenbourg, Ostfrise, Grœningue, Osnabrück, Hoya, Calenberg, Lippe, Munster, Minden, Pyrmont, Corvey, Pederborn, Waldeck. On la regardait aussi comme une partie de la Westphalie.

ANGRIVARII, peuple de la Germanie, habitait le pays nommé depuis Angrie. *Voy.* ce nom.

ANGUILLARA, bourg de l'Etat ecclésiastique, à 30 kil. N. O. de Rome, érigé en duché par Benoît XIV (1758). — Bourg du royaume Lombard-Vénitien, à 30 kil. S. de Padoue, sur l'Adige ; 2,000 hab.

ANGUILLARA (Andrea dell'), poète italien, né en 1517 à Sutri (Toscane), mort vers 1570, était correcteur d'imprimerie. On a de lui une trad. estimée des *Métamorphoses* d'Ovide, en octaves (Pa-

ris, 1554, et Venise, 1584), et diverses autres poésies.

ANGUILLE (île de l'), *Snake's island* en anglais, une des Antilles anglaises, la plus septentrionale des îles du Vent, par 60° 50' long. O., 18° 12' lat. S., a 40 kil. sur 12 ; port commode.

ANGUS ou FORFAR. *Voy.* FORFAR.

ANHALT, principauté d'Allemagne (Confédération germanique), qui doit son nom au vieux château d'Anhalt (*am holtz*, près de la forêt), situé dans la forêt de Harzgerode et dont il ne reste plus que des ruines. Elle est enclavée dans la Prusse et bornée au N. par le Brandebourg, à l'O. par la Saxe prussienne et le Brunswick, au S. par le royaume de Saxe. Elle forme aujourd'hui 3 duchés : 1° *Anhalt-Dessau*. Ce duché a la suprématie et renferme 15 bailliages. Il est baigné par la Mulde. Il compte 52,947 hab., et a pour ch.-l. Dessau. — 2° *Anhalt-Bernbourg*. Ce duché, coupé en plusieurs portions par le territoire prussien, et partagé en haute et basse principauté, renferme 9 bailliages, 37,050 hab., et a pour ch.-l. Bernbourg. — 3° *Anhalt-Coëthen*. Ce duché, situé à l'E. du duché de Dessau, renferme 7 bailliages ; 32,475 hab., et a pour ch.-l. Coëthen. — Il exista pendant longtemps un 4e duché, celui d'*Anhalt-Zerbst*, qui était situé au N. de celui de Dessau ; il cessa d'exister en 1793, par l'extinction de la branche des ducs d'Anhalt-Zerbst, et son territoire fut partagé entre les 3 autres branches.

ANHALT (maison d'), une des plus anciennes familles princières de l'Allemagne, est une branche de la célèbre maison d'Ascanie (*Voy.* ce nom). Les princes d'Anhalt, d'abord comtes, puis ducs au XIIIe siècle, et enfin princes *immédiats* de l'Empire, relevaient primitivement du duché de Saxe. Leur principauté, qui en 1211 se trouvait tout entière entre les mains de Henri, petit-fils d'Albert-l'Ours, électeur de Brandebourg, se démembra après la mort de ce prince, et forma les 4 duchés de Bernbourg, de Coëthen, de Zerbst et de Dessau. Cette dernière branche, à laquelle appartient Catherine II, a donné naissance à un grand nombre de guerriers et de personnages distingués, parmi lesquels on remarque :

ANHALT-DESSAU (Léopold, prince d'), feld-maréchal de Prusse et de l'Empire, né en 1676, mort en 1747. Il assista à toutes les campagnes de la guerre de succession, prit une part glorieuse au gain de la bataille d'Hochstedt, combattit vaillamment à Turin, et accompagna le roi de Prusse, Guillaume I, en Poméranie pour combattre Charles XII. Sous Frédéric II il remporta en 1745 la célèbre victoire de Kesseldorf sur les Saxons et les Autrichiens. Il fut le créateur de cette infanterie prussienne, si célèbre au XVIIIe siècle, et la conduisit 40 ans.

ANHALT-DESSAU (Léopold-Frédéric-François, prince d'), petit-fils du préc., né à Dessau en 1740, mort en 1817. Il suivit d'abord avec distinction la carrière des armes ; mais sa santé l'ayant obligé d'y renoncer, il s'appliqua tout entier à l'administration de son duché. Après plusieurs voyages dans les différentes cours d'Europe, il revint à Dessau, où il forma plusieurs établissements utiles, entre autres le collége appelé *Philanthropinum*. Le Dessau lui doit aussi un grand nombre de routes, des palais magnifiques, un pont sur l'Elbe, etc. Plein d'estime pour ce prince, Napoléon respecta toujours l'indépendance du pays d'Anhalt. Le duc d'Anhalt fit partie de la confédération du Rhin et fournit de nombreux contingents à l'empereur ; mais en 1813, il se sépara de la confédération du Rhin et entra dans la Confédération germanique.

ANHALT-DESSAU (la princesse d'), nièce du roi de Prusse, Frédéric II, femme d'un esprit cultivé, reçut d'Euler dans les années 1760-62 des leçons de physique et de philosophie qui ont été publiées sous le titre de *Lettres à une princesse d'Allemagne*. *Voy.* EULER.

ANHOLT, petite ville des États prussiens (Westphalie), à 20 kil. O. de Borken, sur l'Ussel, résidence du prince de Salm-Salm, à qui elle appartient.

ANI ou ANISI, *Abnicum*, ville de la Turquie asiatique (Erzeroum), à 90 kil. N. O. d'Erivan, capit. de l'Arménie, fut prise par les Grecs en 1045, par Alp-Arslan en 1064, puis appartint successivement aux princes de Géorgie, de Perse, d'Arménie, et aux Mongols ; elle fut à peu près ruinée par un tremblement de terre en 1319.

ANIAN (détroit d'), prétendu passage qui, suivant quelques géographes et navigateurs des XVIe et XVIIe siècles, conduisait de l'Atlantique dans la mer Pacifique, par le nord-ouest de l'Amérique. Ce détroit n'existe pas. Toutefois, il ne paraît pas impossible que l'on puisse découvrir un autre passage à travers l'océan Glacial. *Voy.* AMÉRIQUE.

ANIANE ou SAINT-BENOIT-D'ANIANE, ville de France (Hérault), à 26 kil. N. O. de Montpellier. Tannerie. On y voyait jadis un couvent bâti sous Charlemagne par saint Benoît d'Aniane.

ANIANUS, lac d'Italie. *Voy.* AGNANO.

ANIANUS, jurisconsulte romain, publia en 506, par ordre d'Alaric, roi des Visigoths en Espagne, un *Abrégé du Code Théodosien*, qui est connu sous le nom de *Code d'Alaric*.

ANIANUS, astronome et poëte latin du XVe siècle, a fait un poëme en vers hexamètres léonins, intitulé : *Computus manualis magistri Aniani*, Strasb., 1488. Il est auteur de ce distique si connu sur le zodiaque : *Sunt aries*, etc. (*Voy.* ZODIAQUE.)

ANICET, *Anicetus*, affranchi, dirigea d'abord l'éducation de Néron, et devint dans la suite l'instrument de ses crimes. Il inventa le vaisseau qui devait submerger Agrippine, et conduisit les soldats chargés de donner la mort à cette princesse. Il aida ensuite Néron à faire condamner Octavie comme adultère, en se déclarant complice du prétendu crime de la princesse.

ANICET (saint), pape, 157-168, souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle. Sa fête tombe le 17 avril.

ANICIUM ou PODIUM, auj. LE PUY-EN-VELAY.

ANIELLO. *Voy.* MAZANIELLO.

ANIEN ou ANIENUS. *Voy.* ANIO.

ANIMAS (Rio de las), riv. du Mexique, reçoit la Nabajoa et tombe dans le Rio Colorado, après un cours de 350 kil.

ANIO ou ANIEN, auj. le *Teverone*, petite riv. du Latium, se jette dans le Tibre, à 6 kil. environ au N. E. de Rome.

ANISI, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* ANI.

ANISSON (Laurent), imprimeur à Lyon, vers 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué. D'importantes collections sont sorties de ses presses. — Jean, son fils, fut aussi imprimeur à Lyon ; il eut en 1701 la direction de l'imprimerie royale à Paris, et porta au plus haut point la prospérité de cet établissement qui est resté longtemps dans sa famille. Il mourut en 1721. — Étienne-Alexandre-Jacques, petit-fils du précédent, connu sous le nom d'Anisson-Duperron, fut directeur de l'imprimerie royale en 1783 ; il fut privé de cet emploi à la révolution, et périt sur la guillotine en 1794. — Hippolyte, fils d'Étienne, a depuis été remis en possession de l'établissement que ses ancêtres avaient dirigé avec tant de succès.

ANISUS, nom de l'Ens en latin moderne. *Voy.* ENS.

ANISY-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Aisne), à 13 kil. S. O. de Laon ; 1,100 hab.

ANJOU, *Andecavi*, ancienne prov. de France, entre la Normandie, le Poitou, le Maine, la Bretagne et la Touraine, avait pour capitale Angers, et pour villes principales Château-Gontier, Baugé, Brissac, Craon, Chollet, Beaupréau. Elle forme auj. le dép. de Maine-et-Loire, et une portion des dép. de la Mayenne, de la Sarthe et d'Indre-et-Loire.

ANJOU (comté d'). L'Anjou fut érigé en comté vers

870 par Charles-le-Chauve, en faveur d'un gentilhomme breton nommé Tertule, qui avait rendu de grands services à ce prince. Louis-le-Bègue confirma dans cette possession le fils de Tertule, Ingelger, en augmentant ses domaines. C'est de cette maison que sont issus les Plantagenets qui régnèrent sur l'Angleterre de 1154 à 1485 : Geoffroy V, dit Plantagenest, comte d'Anjou, ayant épousé la reine Mathilde (1127), donna naissance à Henri, qui, le premier de cette maison, porta la couronne d'Angleterre et qui régna sous le nom de Henri II. Les rois d'Angleterre possédèrent jusqu'en 1203 le comté d'Anjou, qui n'en continuait pas moins de relever de la couronne de France. A cette époque, l'Anjou fut confisqué sur Jean-sans-Terre qui, pour s'emparer de cette province, avait fait périr son neveu Arthur, dernier héritier du comté (*Voy.* ARTHUR et JEAN), et Philippe-Auguste le réunit à la couronne. En 1226, Louis VIII laissa par testament l'Anjou ainsi que le Maine à Charles, son 9e fils, qui devint par là chef d'une nouvelle maison d'Anjou, et qui régna, ainsi que sa postérité, sur Naples et la Sicile. En 1290, une petite-fille de ce prince, Marguerite, apporta l'Anjou et le Maine en dot à Charles de France, comte de Valois, dont le fils, devenu roi de France sous le nom de Philippe VI, réunit ces deux provinces à la couronne. En 1360, le roi Jean II érigea l'Anjou en duché, et le donna pour apanage à son second fils, Louis, qui devint le chef d'une seconde branche de rois de Naples de la maison d'Anjou; le dernier rejeton de cette famille, Charles IV, institua Louis XI son héritier, et l'Anjou fut irrévocablement réuni à la couronne en 1482. Le titre de duc d'Anjou fut porté depuis par plusieurs princes du sang, par Henri III, avant qu'il fût roi, par deux fils de Louis XIV, qui moururent jeunes, par un des petits-fils de ce prince, qui devint plus tard roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Le seul prince qui soit connu dans l'histoire sous le nom spécial de duc d'Anjou est François, 4e fils de Henri II, dont l'article suit.

ANJOU (François, duc d'), 4e fils de Henri II et de Catherine de Médicis, et frère de Henri III, né en 1544, mort en 1584, porta d'abord le titre de duc d'Alençon; il se montra favorable aux protestants, se mit à la tête des Flamands révoltés contre l'empereur, fut un instant reconnu souverain des Pays-Bas, et reçut solennellement le titre de duc de Brabant (1582); mais ayant voulu violer les libertés du peuple qui l'avait élu, il fut ignominieusement chassé. Il avait été sur le point d'épouser Elisabeth, reine d'Angleterre; ce mariage échoua, par le refus de la reine, au moment de se conclure.

ANJOUAN, *Hinzouan* ou *Joanna* des Anglais, une des îles Comores, entre la côte orient. de l'Afrique et Madagascar, a 49 kil. sur 33; jadis florissante, aujourd'hui très pauvre et dépeuplée par les invasions des pirates madécasses. Ch.-l., Makhadou.

ANKARSTROEM (J.), l'assassin de Gustave III, gentilhomme suédois, né en 1761, avait été enseigne dans les gardes-du-corps du roi et était retiré du service depuis quelques années lorsqu'il entra, avec plusieurs nobles mécontents, dans une conspiration formée contre le roi de Suède: il se chargea de porter le coup mortel, et, s'étant introduit dans un bal masqué où assistait le roi, il tira sur lui un coup de pistolet à vent au moment où le comte de Horn son complice lui désignait la victime, en lui adressant ces mots : « Bonsoir, beau masque. » Cet attentat eut lieu le 15 mars 1792. Arrêté et mis en jugement, Ankarstrœm fut décapité après avoir eu le poing coupé.

ANKLAM, ville de Prusse. *Voy.* ANCLAM.

ANKOBER, état africain, dans l'Abyssinie, composé des 2 provinces de Choa et d'Efat, est le plus civilisé de l'Abyssinie. Sa capitale, Ankober, est à 450 kil. S. E. de Gondar.

ANNABERG, ville du royaume de Saxe, à 37 kil. S. O. de Freyberg; 4,500 hab. Mines d'étain, fer, argent, cobalt. — Ville de Prusse (Silésie), à 11 kil. S. O. de Strelitz, est un lieu de pèlerinage très fréquenté.

ANNAGOUNDI. *Voy.* ANAGOUNDI.

ANNAM ou VIETNAM, dit aussi Empire Annamitique, grand état de l'Inde transgangétique, baigné à l'E. et au S. par la mer, a pour bornes au N. la Chine, à l'O. l'Inde anglaise, l'Empire birman, l'Empire siamois, et se divise en 6 régions: Tonquin ou Drang-Ngai, Cochinchine ou Drang-Trong, Tsiampa, Cambodje annamite, Laos annamite, royaume de Bao; 1,450 kil. sur 600; Hué, capitale; environ 23,000,000 d'hab. Une chaîne de mont. partage l'empire en 2 moitiés longitudinales; 2 autres chaînes le séparent, l'une de l'empire siamois, l'autre de la Chine. Quelques bons ports. Grande fertilité, sauf vers les montagnes et le S. : végétation des tropiques, riz, sucre, ananas, thé, poivre, bétel, cocotiers, etc. 2 récoltes par an; bancs de corail énormes. Beaucoup de fer; sel, marbre, albâtre; un peu d'or dans les rivières. Les Annamites sont en général de race mongole et semblables aux Chinois, mais plus robustes : leur langue et leur écriture sont dérivées du chinois. Écoles publiques; classe de lettrés et mandarins, comme à la Chine; gouvernement despotique (le roi s'appelle Dova); leur armée est de 150,000 hommes (1815); ils ont de l'artillerie sur le modèle des Européens. Ce pays, civilisé par les Chinois au IIIe siècle av. J.-C., fut tantôt soumis à la Chine, tantôt indépendant. Lé-Loa assura sa liberté en 1363; à cette époque commence la dynastie des Lé, qui règne aussi sur la Cochinchine. En 1774 eut lieu dans le Tonquin la révolte des 3 frères Taïtsoung, qui furent quelque temps maîtres de tout l'empire, 1775, etc.; ils furent cependant expulsés par Ngaï-en-Choung (reste de la dynastie cochinchinoise), 1795-1804. Son petit-fils Miclomé lui succéda en 1820.

ANNAN, riv. d'Écosse, se jette dans le détroit de Solway.—Ville située à l'embouchure de la rivière d'Annan, à 26 kil. S. E. de Dumfries (Dumfries): 2,500 hab. Pêche du saumon.

ANNAPOLIS, ville des États-Unis, sur la baie de Chesapeak, à 40 kil. N. E. de Washington, petite, mais jolie, est le ch.-l. de l'état de Maryland; 2,600 hab. Théâtre et banque; hôtel du gouvernement.—Ville de la Nouvelle-Écosse, par 67° 42' lat. N.; 1,200 hab. Port magnifique. Elle se nommait jadis Port-Royal.

ANNAT (Fr.), Jésuite, né à Rhodez en 1607, mort à Paris en 1670, devint provincial de son ordre et confesseur de Louis XIV (1654-1670). Il fut un des adversaires les plus acharnés des Jansénistes, et écrivit, entre autres ouvrages de polémique, *le Rabat-joie des Jansénistes* (Paris, 1666, 3 vol. in-4). Son nom serait ignoré si Pascal ne lui eût adressé ses deux dernières *Provinciales*.

ANNATES. On entend par ce mot le revenu d'une année, ou plutôt une taxe annuelle que payaient à la chambre apostolique, en recevant leur bulle, ceux qui étaient pourvus d'un bénéfice. Ce droit longtemps perçu par les papes fut la source de querelles sans cesse renaissantes entre la cour de Rome et la plupart des souverains de l'Europe. Henri VIII les supprima en Angleterre; mais en France elles furent payées jusqu'en 1789.

ANNE, *Anna*, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, abandonna sa patrie en même temps que Didon, sa sœur, et vint avec elle fonder Carthage; après la mort de Didon, elle se retira dans l'île de Malte, et de là en Italie.

ANNE (sainte), femme de saint Joachim, et mère de la sainte Vierge, fut canonisée en 1584. On célèbre sa fête le 28 juillet.

ANNE de Russie, fille de Iaroslaw, duc de Russie,

épousa Henri I, roi de France, en 1044, et fut mère de Philippe I.

ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis Comnène, née en 1083, morte en 1148, conspira, après la mort de son père, pour détrôner Jean Comnène son frère, et mettre en sa place son époux Nicéphore Brienne. Ayant échoué par la faiblesse de Nicéphore, elle alla vivre dans la retraite et se livra à l'étude des lettres. Elle composa la *Vie d'Alexis Comnène,* son père. Cet ouvrage se trouve dans la Byzantine et a été traduit par le président Cousin, Paris, 1651, in-fol.

ANNE de France, connue sous le nom de dame de Beaujeu, fille de Louis XI, roi de France, et sœur aînée de Charles VIII, née en 1462, morte en 1522, fut mariée à Pierre II, sire de Beaujeu, duc de Bourbon. Pendant la minorité de Charles VIII, elle gouverna l'état avec autant de prudence que de fermeté. Elle eut pour compétiteur dans la régence le duc d'Orléans, qui régna depuis sous le nom de Louis XII ; mais elle lui livra bataille et le fit prisonnier.

ANNE de Bretagne, fille et héritière du duc de Bretagne François II, née en 1476, morte en 1514, fut d'abord mariée par procuration à Maximilien d'Autriche ; mais cette union ne s'étant pas effectuée, elle épousa Charles VIII, roi de France (1491). Cette princesse, qui joignait les qualités de l'esprit à la beauté, gouverna le royaume pendant l'expédition de Charles VIII en Italie. Après la mort de ce prince, elle épousa Louis XII (1499).

ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux, Ferdinand d'Autriche, en 1527. Zapolski, vayvode de Transylvanie, étant venu assiéger Vienne, Anne montra beaucoup de courage et de fermeté. Elle mourut à Prague en 1547.

ANNE d'Autriche, reine de France, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, naquit en 1602, épousa Louis XIII en 1615, et devint mère de Louis XIV en 1638, après 23 ans de mariage. Du vivant de son époux, cette princesse n'eut aucun crédit et fut entièrement sacrifiée à l'ambition jalouse de Richelieu. A la mort de Louis XIII (1643), Anne d'Autriche eut la régence ; elle donna toute sa confiance à un étranger, au cardinal Mazarin, et excita des mécontentements universels qui donnèrent naissance aux troubles de la Fronde (1648–1652). Elle mourut en 1656.

ANNE, reine d'Angleterre, fille de Jacques II et d'Anne Hyde, sa première femme, née en 1664, fut élevée dans la religion anglicane, et mariée au prince Georges, frère du roi de Danemarck. Après la mort du roi Guillaume III, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Les victoires de Marlborough, son général et son favori, firent rejaillir sur son règne une gloire immortelle. Elle eut une grande part au traité d'Utrecht, et y fut l'arbitre de l'Europe : mais elle essaya en vain d'ouvrir à son frère, Jacques III, le chemin du trône. L'un de ses actes les plus mémorables, c'est d'avoir consommé définitivement l'union de l'Ecosse et de l'Angleterre en formant un seul parlement : on admit 16 pairs écossais à la chambre haute et 45 députés de la même nation à la chambre des communes. Sous son règne, la littérature anglaise brilla du plus vif éclat. Elle mourut en 1714.

ANNE IWANOWNA, impératrice de Russie, fille d'Iwan V, empereur de Russie, née en 1693, morte en 1740, épousa le duc de Courlande, et succéda au czar Pierre II, en 1730. Cette princesse fut subjuguée par Jean de Biren son favori, et quoiqu'elle fût naturellement humaine, elle laissa commettre par ce ministre de grandes cruautés.

ANNEBAUT, bourg de l'ancienne Normandie, dans le dép. de l'Eure, à 13 kil. S. E. de Pont-Audemer : 1,150 hab. Ruines de l'ancien château des seigneurs d'Annebaut.

ANNEBAUT (Claude d'), baron de Retz, d'une ancienne famille de Normandie, fut fait prisonnier en 1525, à la bataille de Pavie, avec François I, reçut le bâton de maréchal en 1538, fut nommé amiral en 1543, et chargé ensuite de l'administration des finances avec le cardinal de Tournon ; il mourut en 1552. — Le cardinal d'Annebaut, son frère, lui survécut 6 ans. — Son fils, Jacques d'Annebaut, fut tué à la bataille de Dreux, en 1562.

ANNECY, *Annesium* en lat. mod., ville des Etats sardes (Savoie), à 29 kil. S. de Genève, sur un lac de même nom (16 kil. sur 4) ; 5,500 hab. Evêché fondé en 1535 (transféré de Genève), réuni à celui de Chambéry en 1801, puis rétabli (1823). Ch.-l. des comtes de Génevois qui habitaient un vieux château voisin (auj. en ruines). Saint François de Sales en fut évêque, et ses reliques sont conservées dans la cathédrale.

ANNESE (Gennaro), remplaça Mazaniello dans le commandement des Napolitains révoltés (1647). Trahissant la confiance de ses compatriotes, il traita avec don Juan d'Autriche, et lui remit les clefs de la ville (1648) : il fut lui-même une des premières victimes du prince auquel il avait donné la couronne.

ANNIBAL, général carthaginois, fils d'Amilcar, né l'an 247 av. J.-C. Son père lui avait fait jurer dès son enfance une haine implacable aux Romains. Il servit 3 ans en Espagne sous les ordres de son oncle Asdrubal, et à la mort de ce général il fut unanimement proclamé général en chef de l'armée carthaginoise, quoiqu'il eût à peine 25 ans. Il ralluma la guerre avec les Romains en prenant et saccageant, au milieu de la paix et contre la foi des traités, la ville de Sagonte, alliée des Romains (219 av. J.-C.). Pensant qu'on ne pouvait vaincre les Romains que dans Rome, il quitta l'Espagne, traversa les Gaules, franchit le Rhône et les Alpes, et envahit l'Italie, où il marcha d'abord de succès en succès. Il remporta sur 3 consuls les 3 grandes victoires de la Trébie, du Tésin et de Trasimène, et, pénétrant enfin jusqu'au fond de la péninsule, battit complétement les Romains à la fameuse bataille de Cannes (216), où il leur tua 40,000 hommes. S'il avait marché droit à Rome après cette victoire, peut-être s'en fût-il rendu maître ; mais ses délais laissèrent aux Romains le temps de reprendre courage, et ses troupes cantonnées en Campanie s'amollirent dans les délices de Capoue. Marcellus le vainquit 2 fois à Nole, et dès lors la fortune sembla changer pour lui. Asdrubal, son frère, qui amenait des troupes fraîches, fut battu et tué près du Métaure avant d'avoir effectué sa jonction. D'ailleurs, Annibal n'obtenait de Carthage qu'avec peine, et en petite quantité, l'argent et les renforts dont il avait besoin. Cependant il se maintint encore 14 ans par ses propres forces en Italie, et ne quitta cette contrée que lorsque Scipion eut transporté la guerre en Afrique ; il se vit alors forcé de repasser la mer pour aller défendre sa patrie. A peine arrivé, il livra bataille aux Romains dans la plaine de Zama (202) : mais il fut vaincu et forcé de s'exiler. Il se réfugia chez Antiochus, roi de Syrie, à qui il persuada de déclarer la guerre aux Romains ; et de là chez Prusias, roi de Bithynie. Celui-ci ayant promis de le livrer à ses ennemis, Annibal s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre leurs mains (183 av. J.-C.). Il avait alors 64 ans. La *Vie d'Annibal* a été écrite par Cornélius Népos.

ANNIBALIEN (Flavius Claudius), neveu de Constantin ; ce prince le fit roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui donna sa fille en mariage. Après la mort de Constantin, ses soldats, excités par l'empereur Constance, son cousin, le massacrèrent (338).

ANNIUS de Viterbe, dont le vrai nom est Jean Nanni, Dominicain et maître du sacré-palais, né en

1432, mort en 1502, est surtout connu pour avoir publié à Rome, en 1498, un recueil intitulé : *Antiquitatum variarum volumina XVII*, dans lequel se trouvent des écrits attribués à des auteurs de la plus haute antiquité, tels que Bérose, Manéthon, Fabius Pictor, Myrsile, Sempronius, Archiloque, Caton, Mégasthène, etc. On a beaucoup disputé sur l'authenticité de ces écrits ; on convient aujourd'hui qu'ils sont fabriqués, mais il paraît qu'Annius en les publiant était de bonne foi, et qu'il fut le premier dupe d'un faussaire.

ANNOBON ou ANABOA, petite île d'Afrique, dans le golfe de Guinée, a environ 30 kil. de tour et renferme une petite ville de même nom sur la côte E.; 900 hab.; long. E. 3° 10', lat. S. 1° 32'.

ANNONAY, ville de France, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur la Dieume et la Canze, à 26 kil. N. O. de Tournon; 5,500 hab. Ses papeteries sont très renommées. Patrie de Montgolfier et de Boissy-d'Anglas.

ANNONCIADES, nom donné à plusieurs ordres religieux et militaires institués en l'honneur du mystère de l'Annonciation. Tels sont 1° l'ordre des *Servites* ou serviteurs de Marie, établi en 1232 par sept marchands florentins (*Voy.* SERVITES) ; — 2° l'ordre de l'*Annonciade de Savoie*, créé en 1434 par Amédée VIII, duc de Savoie (pape sous le nom de Félix) ; — 3° les *Annonciades*, instituées à Bourges (1500) en l'honneur des dix vertus de la Vierge, par Jeanne de Valois, fille de Louis XI ; — 4° les *Annonciades célestes* ou *Filles bleues*, instituées en 1604 à Gênes, par Marie-Victoire Fornaro ; elles portaient un habit blanc et un manteau bleu, d'où leur nom de *Filles bleues*.

ANNOT, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 18 kil. N. E. de Castellane ; 1,250 hab.

ANNULUS, poëte latin moderne. *Voy.* ANEAU.

ANOSSY, pays de l'île de Madagascar, sur la côte S. E., est indépendant. C'est là que se trouvent le port de Sainte-Lucie et les ruines du Fort-Dauphin, qui appartenaient aux Français.

ANOUPCHEHR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, qui y est guéable, à 230 kil. S. O. de Délhi. Grand commerce d'indigo et coton. Cédée aux Anglais en 1801.

ANQUETIL (L.-Pierre), historien, né à Paris en 1723, mort en 1808 ; entra de bonne heure chez les Génovéfains, devint directeur du séminaire de Reims, du collége de Senlis, et enfin curé à Paris. Emprisonné pendant la Terreur, il recouvra bientôt la liberté, fut nommé membre de l'Institut et attaché au ministère des affaires extérieures. Ses principaux ouvrages sont l'*Esprit de la ligue*, 1767, 3 vol. in-12 ; *Précis de l'histoire universelle*, abrégé de la grande *Histoire universelle* des Anglais, 1797, 9 vol., et 1807, 12 vol. in-12 ; *Motifs des guerres et des traités de paix sous Louis XIV, XV et XVI*, 1798, in-8 ; *Histoire de France*, 1805, 14 vol. in-12. Ses deux histoires ont été plusieurs fois réimprimées : la 2e (*Hist. de France*) se ressent de la vieillesse de l'auteur ; c'est cependant celui de ses ouvrages qui est aujourd'hui le plus répandu.

ANQUETIL-DUPERRON (Abraham-Hyacinthe), savant orientaliste, frère de l'historien, né à Paris en 1731, mort en 1805. Voulant étudier les langues de l'Orient sur les lieux mêmes, il s'engagea comme soldat dans un régiment qu'on envoyait dans l'Inde (1754) ; il parvint, en courant les plus grands dangers, à apprendre les différents idiomes du pays, et rassembla 180 manuscrits rédigés dans presque toutes les langues de l'Asie. De retour en France en 1762, il consacra le reste de sa vie à la publication des précieux matériaux qu'il avait amassés. Il fut nommé en 1763 membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres ; il fut compris dans l'organisation de l'Institut, mais il donna peu après sa démission. Anquetil vivait très retiré et de la manière la plus sobre ; c'était un homme d'un caractère ferme et indépendant. Ses principaux ouvrages sont une *Traduction du Zend-Avesta*, précédée d'un *Voyage aux Grandes-Indes*, Paris, 1771, 3 vol. in-4. ; *Législation orientale*, Amsterdam, 1778, 1 vol. in-4 ; *l'Inde en rapport avec l'Europe*, Paris, 1798, 2 vol. in-8 ; *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, avec une lettre sur l'*Antiquité de l'Inde*, Berlin, 1786, 2 vol. in-4, et une grande carte du pays ; *Oupnek'kat, id est, secretum tegendum*, avec des notes et explications, Paris et Strasbourg, 1804, 2 vol. in-4. Anquetil l'historien a rédigé une *Notice sur la vie d'Anquetil-Duperron*, son frère.

ANSASCA (val d'), *Vallis Antuatium*, vallée des États sardes, à 12 kil. S. O. de Domo d'Ossola, bornée au N. O. par le mont Rosa, a 35 kil. de long. Mines d'or exploitées dès le temps des Romains.

ANSE, ch.-l. de cant. (Rhône), à 7 kil. S. de Villefranche, près de la Saône ; 1,700 hab. Il s'y tint 4 conciles. Site délicieux.

ANSE (la GRANDE-), grand bourg de la Martinique, sur la côte N. de l'île, a 17 sucreries importantes ; 4,000 h.

ANSÉATIQUES (villes). *Voy.* HANSE, HANSÉATIQUES.

ANSELME (saint), célèbre théologien et philosophe du XIe siècle, né en 1033 à Aost, mort en 1109, fut d'abord abbé du Bec en Normandie, puis archevêque de Cantorbéry en Angleterre. Zélé défenseur des prérogatives du clergé et du pape, il lutta constamment contre Guillaume-le-Roux qui voulait les restreindre. Ce prince le fit sortir d'Angleterre ; mais Henri I, son frère et son successeur, l'y rappela. Il est le premier qui ait prescrit le célibat ecclésiastique en Angleterre. Saint Anselme joue un rôle important dans la théologie aussi bien que dans la politique de son temps : on l'a considéré comme un second saint Augustin. Il essaya d'appuyer la religion sur la philosophie, et donna même de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu, qu'il voulait prouver, comme le fit plus tard Descartes, par l'idée de l'être parfait. Ses œuvres ont été publiées par D. Gabr. Gerberon, avec une vie de l'auteur, Paris, 1675, 1721 ; Venise, 1744, 2 vol. in-fol. On y remarque surtout les deux traités suivants : *Monologium sive exemplum meditandi de ratione fidei* ; *Proslogium seu fides quærens intellectum*. Anselme fut canonisé ; sa fête tombe le 21 avril. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe scolastique du même temps, saint Anselme de Laon, mort en 1117.

ANSELME (Pierre de Guibours, dit le Père), Augustin déchaussé, est connu par une *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands-officiers de la couronne*, 1694, 2 vol. in-folio. Cet ouvrage, d'abord fort imparfait, est devenu important par le travail des savants qui l'ont continué, Du Fourni et le P. Ange de Sainte-Rosalie.

ANSES-D'ARLET (les), bourg de la Martinique (Antilles), à 15 kil. S. de Fort-Royal ; 1,600 hab. On y récolte le meilleur café de l'île.

ANSLO (baie d'), plus communément baie de Christiania, prend son nom de l'ancienne ville d'Anslo, qui forme auj. un quartier de Christiania.

ANSON (Georges), amiral anglais, né en 1697, mort en 1762. Chargé d'une expédition contre les établissements espagnols dans l'Amérique méridionale (1740-1745), il y réussit complétement, et fut comblé à son retour des faveurs de Georges II. Une victoire qu'il remporta en 1757 sur le chef d'escadre français la Jonquère lui valut la pairie et le grade de contre-amiral ; enfin il fut nommé amiral en 1761. On a publié la *Relation* de son voyage autour du monde dans les années 1740-1745, Londres, 1748, in-4 ; traduit en français, Amsterdam, 1749, 1 vol. in-4.

ANSPACH, *Onoldinum*, ville de Bavière, sur la Rezat, à 40 kil. S. O. de Nuremberg ; 14,000 hab., avec un joli château, un gymnase et diverses fabr. Elle

était autrefois le ch.-l. du margraviat d'Anspach-Bayreuth. Le dernier margrave, Charles-Alexandre (*Voy.* ci-après), vendit son état à la Prusse en 1790: mais Napoléon s'en empara et le donna à la Bavière en 1806. Le margraviat d'Anspach forme auj. le cercle de la Rezat.

ANSPACH-BAYREUTH (Charles-Alexandre, margrave d'), né en 1736, mort en 1806, était neveu du grand Frédéric et de la reine d'Angleterre, Anne Stuart. Marié malgré lui à une princesse de Saxe-Cobourg, il quitta bientôt son épouse et voyagea en Italie, en France et en Hollande; de retour à Anspach, il vécut avec la célèbre comédienne Clairon, qui passa 17 années à sa cour. Il la remplaça dans la suite par lady Craven (*Voy.* l'art. suiv.), qu'il épousa après la mort de sa femme (1790), et avec laquelle il se retira en Angleterre, lorsqu'il eut vendu son margraviat au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, 1790.

ANSPACH (Élisabeth CRAVEN, margravine d'), née à Spring-Garden en 1750, morte en 1828, fille du comte de Berkeley, épousa d'abord lord Craven, dont elle eut 7 enfants; mais abandonnée par son époux après une union de 14 années, elle sollicita le divorce, et quitta l'Angleterre pour voyager. Accueillie avec distinction dans toutes les cours de l'Europe, elle finit par se fixer auprès du margrave d'Anspach, à qui elle avait inspiré la plus vive passion, et qui l'épousa dès qu'elle fut devenue veuve (1790). Elle se retira alors dans la terre de Brandebourg-House avec son époux. Après la mort de ce prince (1806), elle recommença ses voyages. Elle est morte à Naples à l'âge de 78 ans. Lady Craven avait déjà fait un poëme à l'âge de 17 ans. Plus tard, elle composa quelques pièces de théâtre. On a encore d'elle un *Voyage à Constantinople en passant par la Crimée*, Londres, 1789, traduit 3 fois en français; des *Mémoires* fort curieux qui parurent à Londres en 1825, et qui ont été traduits en français par J.-T. Parisot, 1826, 2 vol. in-8.

ANSPRAND, roi des Lombards en 712, ne régna qu'un an. Il fut vaincu par le duc de Turin, Ragimbert, et obligé de fuir en Bavière; mais il remonta bientôt sur son trône. Il eut pour successeur Luitprand.

ANTÆOPOLIS, auj. *Kau-il-Kubara*, ville de la H.-Égypte, sur le Nil, rive droite, par 26° de lat. N., ainsi nommée en mémoire de la victoire que, suivant la fable, Hercule y remporta sur Antée.

ANTAKIEH, nom donné par les Turcs à Antioche. *Voy.* ANTIOCHE.

ANTALCIDAS, général spartiate, conclut avec Artaxerce-Mnémon, roi de Perse, l'an 387 av. J.-C., une paix ignominieuse qui soumettait au grand roi toutes les villes grecques de l'Asie-Mineure. Poursuivi par le mépris et la haine générale, il se réfugia en Perse. Dans la suite, ayant été chassé par Artaxerce, il se laissa mourir de faim.

ANTANDROS, ville de l'Asie-Mineure, en Mysie, au pied de l'Ida et au fond du golfe d'Adramytte. C'est près de là, dit-on, que Pâris prononça son jugement entre les 3 déesses. Antandros avait porté les noms d'Edonis, Cimmeris, Asos et Apollonie.

ANTARADUS, ville de Phénicie, en face d'Aradus, est auj. TORTOSE.

ANTARCTIQUE (océan). *Voy.* GLACIALE (mer).

ANTECHRIST, c'est-à-dire ennemi du Christ, personnage mystérieux que l'Ancien et le Nouveau Testament annoncent comme devant s'opposer au Messie, et comme devant couvrir la terre de crimes et d'impiétés. Son apparition sur la terre doit précéder le deuxième avénement du Christ. (*Voy.* Daniel, chapitre 7 et suivant; saint Jean, *Apocalypse*, chapitres 13 et 16). On a vu l'Antechrist dans les chefs des principales hérésies.

ANTÉE, *Antæus*, géant, fils de Neptune et de la Terre, habitait les sables de la Libye; il arrêtait et massacrait tous les passants, parce qu'il avait fait vœu d'élever un temple à Neptune avec des crânes humains. Hercule le terrassa trois fois, mais en vain: car la Terre, sa mère, ranimait ses forces chaque fois qu'il la touchait. Hercule s'en aperçut, le souleva en l'air, et l'étouffa dans ses bras. *Voy.* ANTÆOPOLIS.

ANTEIS, ville de Gaule, auj. DRAGUIGNAN.

ANTEMNÆ, petite ville du Latium, au N. E. et à 4 kil. de Rome, au confluent de l'Anio et du Tibre. Vaincus dans la guerre qu'ils firent à Romulus, les Antemnates furent transférés à Rome (748 av. J.-C.).

ANTÉNOR, prince troyen, fut accusé d'avoir trahi sa patrie, parce qu'ayant reconnu dans Troie Ulysse déguisé, il ne le dénonça pas. Après la prise de cette ville, il s'embarqua avec ceux de son parti, vint aborder en Italie sur les côtes des Vénètes, et fonda une ville qui porta d'abord son nom, et qui depuis fut appelée *Patavium* (Padoue).

ANTEQUERA, *Anticaria*, ville d'Espagne (Séville), à 97 kil. S. O. de Séville; 20,000 hab. Vieux château moresque. Étoffes de soie, tapis, maroquins. Elle donne son nom à une chaîne de mont. voisines.

ANTHÉLA, bourg de Thessalie, près du golfe Maliaque, était célèbre par un temple de Cérès et par l'assemblée des Amphictyons qui s'y tenait tous les ans.

ANTHÉMIUS (Procopius), empereur d'Occident, petit-fils d'un Anthémius, qui avait été ministre d'Arcadius, régna de 467 à 472, fut détrôné par Ricimer, son gendre, et eut pour successeur Olybrius.

ANTHÉMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, de Tralles, bâtit sous Justinien le temple de Sainte-Sophie à Constantinople. On croit qu'il connut l'usage de la poudre.

ANTHOLOGIE, c.-à-d. *choix de fleurs*, nom donné à divers recueils de poésies détachées, et spécialement à un recueil d'épigrammes grecques qui fut fait dans le XIVe siècle par le moine Planude, et qui a été très souvent imprimé. (*Voy.* PLANUDE et CONSTANTIN-CÉPHALAS). La première édition a été donnée en 1494, in-4, par Joseph Lascaris; Brunck en a donné une édition très estimée, 1772-1776, Strasbourg, 3 vol. in-8; la plus récente et la plus complète est celle de Fr. Jacobs, 1813-17, 3 vol. in-8. Hugo Grotius en avait fait une traduction en vers latins qui a été publiée longtemps après sa mort par Jér. de Bosch, avec le texte grec, Utrecht, 1795-1822, 5 vol. in-4.—Il existe aussi une anthologie latine recueillie par Joseph Scaliger et publiée par P. Burmann jeune, 1759-73, 2 vol. in-4.

ANTHONY'S NOSE, c.-à-d. *nez d'Antoine*, cap des États-Unis, à 78 kil. N. de New-York, sur la rive gauche de l'Hudson. Une chaîne en fer était tendue de ce cap au fort Montgomery sur l'autre rive: elle fut rompue par Clinton, 1777.

ANTIBES, *Antipolis*, ch.-l. de canton (Var), à 23 kil. S. E. de Grasse; 5,300 hab. C'est la dernière ville de France au S. E. Aux environs, fruits exquis. Très bonne huile. Colonie marseillaise, fondée vers 340 av. J.-C. Place d'armes romaine après la prise de Marseille par César. Ruinée par les Arabes. Fortifiée par François I et Henri IV. Assiégée en vain par les Impériaux, 1706.

ANTICARIA, ville de l'Espagne anc., auj. ANTEQUERA.

ANTICLÉE, fille de Dioclès, épousa Laërte, roi d'Ithaque, puis fut enlevée par Sisyphe, fameux brigand, dont elle eut, dit-on, Ulysse.

ANTICOSTI (île) ou **DE L'ASSOMPTION**, île de l'océan Atlantique, à l'embouchure du St-Laurent: 200 kil. sur 50. Découverte par Cartier, 1534; aujourd'hui aux Anglais. On y fait la pêche de la morue. Elle est entièrement stérile. Il n'y a pas d'autres habitants que 2 familles établies aux 2 extrémités de l'île pour le secours des naufragés.

ANTICYRA, primitivement *Cyparisse*, auj. As-

pro-Spitia, ville de Phocide, sur le golfe de Corinthe, fameuse par l'ellébore qu'on recueillait aux environs, et auquel on attribuait la vertu de guérir la folie. — Une ville de Thessalie et une île de la mer Égée portaient aussi le nom d'Anticyre et y joignaient la propriété de récolter beaucoup d'ellébore.

ANTIGOA ou ANTIGUA, une des petites Antilles, par 64° 15' long. O., 17° 4' lat. N. : 80 kil. de tour; 40,000 hab. (dont 34,000 esclaves); ch.-l., St-Jean. On y trouve plusieurs sources. Une portion est très fertile. Elle fut découverte par Christophe Colomb. Elle appartient aux Anglais depuis 1632.

ANTIGONE, *Antigona*, fille d'Œdipe et de Jocaste, célèbre par sa piété filiale, servit de guide à son père aveugle et banni, et l'accompagna dans son exil. Après la mort d'Étéocle et Polynice, frères de cette princesse, Créon défendit expressément d'enterrer le corps de Polynice; malgré cette défense, Antigone revint à Thèbes pour lui rendre les derniers devoirs. Créon la condamna à être enterrée toute vive, mais elle s'étrangla.

ANTIGONE, *Antigonus*, surnommé le Cyclope, un des capitaines d'Alexandre qui se partagèrent le vaste empire de ce conquérant après sa mort. Il obtint la Pamphylie, la Lycie et la Haute-Phrygie; mais peu satisfait de ce lot, il attaqua et fit périr Eumène, à qui étaient échues la Paphlagonie et la Cappadoce, s'empara de toute l'Asie-Mineure et de la Syrie, battit Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre qui voulaient s'opposer à son ambition, et prit le titre de roi d'Asie (307 av. J.-C.). Il triompha plusieurs fois des ligues formées contre lui; mais enfin il fut vaincu et tué à la bataille d'Ipsus, que lui livrèrent Cassandre, Séleucus et Lysimaque, l'an 301 av. J.-C.

ANTIGONE GONATAS, fils de Démétrius Poliorcète et petit-fils du précédent, natif de Gonni en Thessalie, s'empara de la Macédoine, 277 av. J.-C., et s'en fit proclamer roi. Il défit, dans une bataille sanglante, les Gaulois qui étaient venus faire une irruption en Macédoine. Ayant refusé à Pyrrhus, roi d'Épire, des secours contre les Carthaginois, il fut attaqué et chassé de ses états par ce prince, et n'y rentra qu'après sa mort. Il s'empara d'Athènes, mais lui laissa son gouvernement. Il mourut après un règne de 33 ans, 244 av. J.-C.

ANTIGONE DOSON, roi de Macédoine, usurpa le trône, l'an 232 av. J.-C., sur Philippe, son neveu, dont il avait été nommé tuteur. Il fit la guerre à Cléomène, roi de Sparte, et le força à se retirer en Égypte. Il mourut après un règne de près de 11 ans, 222 av. J.-C.

ANTIGONE, roi des Juifs, fils d'Aristobule II, fut fait prisonnier et emmené à Rome lors de la prise de Jérusalem par Pompée. N'ayant pu obtenir des Romains la couronne de son père, il se fit placer sur le trône par Pacorus, roi des Parthes, l'an 40 av. J.-C., Il en fut chassé, après 3 ans de règne, par Hérode que soutenait Marc-Antoine. Il tomba entre les mains de son ennemi, et subit un supplice ignominieux.

ANTIGONIA. Beaucoup de villes anciennes ont porté ce nom : la plus célèbre était en Syrie sur les bords de l'Oronte. Antigone I la fonda; Séleucus la détruisit et en transporta les habitants à Séleucie. — Antigonie fut aussi le nom primitif d'Antioche.

ANTILIBAN (c.-à-d. vis-à-vis du Liban), chaîne orientale du Liban, à l'O. de Damas, entre le pachalik de ce nom et celui de Tripoli.

ANTILLES, archipel de l'Amérique, entre 61° 30' et 87° 20' de long. O., s'étend en ligne courbe de l'entrée du golfe du Mexique au golfe de Maracaïbo, et se divise en *Grandes Antilles* et *Petites Antilles*; celles-ci se subdivisent à leur tour en *Antilles du Vent* et *Antilles sous le Vent*; on y joint quelquefois les Lucayes (*Voy.* ce nom). Les *Grandes Antilles* sont Cuba, Haïti, la Jamaïque et Porto-Rico; plus quelques petites îles sur leurs côtes, entre autres celles de Pinos et de Gonava. Les *Petites Antilles du Vent* sont St-Thomas, St-Jean, Anegada, les Vierges, Ste-Croix, St-Martin, l'Anguille, St-Barthelemy, St-Eustache, St-Christophe, Nevis, la Barboude, Antigoa, Monserrat, la Guadeloupe, les Saintes, Marie-Galande, la Désirade, la Dominique, la Martinique, Ste-Lucie, St-Vincent, la Barbade, Grenade et les Grenadilles. Les *Petites Antilles sous le Vent* sont Tabago, la Trinité, Blanquille, Ste-Marguerite, la Tortue, les Rocs, Bonair, Curaçao, Aruba. On divise aussi cet archipel en Antilles anglaises, françaises, etc., suivant les peuples auxquels elles appartiennent (*Voy.* ci-après). Climat brûlant : 2 saisons, la sèche et la pluvieuse (celle-ci dure 3 mois); ouragans épouvantables, fièvre jaune. Fertilité sans égale. Les habitants sont des Européens et des créoles, des nègres (esclaves ou libres), des métis ou gens de couleur (mulâtres, quarterons, quinterons, etc.). C'est aux Antilles que la distinction des classes d'après la peau est dans toute sa force. Ces îles furent vues immédiatement après les Lucayes par Christophe Colomb, 1492.

ANTILLES ANGLAISES : la Jamaïque, Antigoa, St-Christophe, Monserrat, Nevis, la Barboude, l'Anguille, la Dominique, Ste-Lucie, St-Vincent, Grenade et les Grenadilles, la Barbade, Tabago, la Trinité.

ANTILLES DANOISES : Ste-Croix, St-Thomas, St-Jean.

ANTILLES ESPAGNOLES : Cuba, Porto-Rico, Pinos; et jadis la partie E. de Haïti (environ les deux tiers).

ANTILLES FRANÇAISES : la Guadeloupe, la Martinique, St-Martin, Marie-Galande, la Désirade, la Petite-Terre, les Saintes (et jadis la partie O. de Haïti).

ANTILLES HOLLANDAISES : Curaçao, St-Eustache.

ANTILLES SUÉDOISES : une seule, St-Barthelemy.

ANTILLES (mer des), partie S. de la Méditerranée colombienne, s'étend du canal de Cordova (entre le Honduras et la pointe O. de Cuba) jusqu'au golfe de Paria, et baigne au N. et à l'E. les Antilles grandes et petites, au S. le Vénézuéla et le Caracas.

ANTIN (duc d'). *Voy.* GONDRIN.

ANTINOÉ, primitivement *Besa*, auj. *Ensene*, ville d'Égypte, entre l'Heptanomide et la Thébaïde, sur le Nil, vis-à-vis d'Hermopolis-la-Grande, fut ainsi nommée en mémoire d'Antinoüs qui y périt, et auquel Adrien fit élever un temple.

ANTINOMIENS, sectaires. *Voy.* AGRICOLA (Jean).

ANTINOOPOLIS, auj. BASTAN.

ANTINOUS, un des amants de Pénélope, excita ses compagnons à se défaire de Télémaque, et maltraita Ulysse quand ce prince vint, sous l'habit d'un mendiant, à la porte de son palais. Celui-ci le tua à coups de flèches.

ANTINOUS, jeune Bithynien d'une grande beauté, fut l'esclave et le favori de l'empereur Adrien, qu'il accompagna dans ses voyages. Étant en Égypte avec ce prince, il se noya dans le Nil (132 de J.-C.); son maître, inconsolable de sa perte, fit élever un temple en son honneur, donna son nom à plusieurs villes, et multiplia son image par des médailles et des statues, dont quelques-unes subsistent encore.

ANTIOCHE, *Antiochia* ou *Antiochia ad Daphnen* des anciens, *Antakieh* des Turcs; ville de la Turquie d'Asie, à 27 kil. O. d'Alep, sur l'Oronte; 18,000 hab. dont 3,000 Chrétiens. Elle n'occupe qu'une partie de l'ancienne enceinte et offre de nombreuses ruines. Dans l'antiquité, Antioche comprenait le célèbre village de Daphné, ainsi nommé par les Grecs à cause de ses bosquets de lauriers, et qui devint un des faubourgs de la ville. Fondée par Antigone qui lui donna d'abord le nom d'Antigonie, achevée par Séleucus qui l'appela Antioche en l'honneur de son père Antiochus, Antioche fut la capitale des Séleucides, puis la 3e ville de l'empire romain. Elle tomba succes-

sivement au pouvoir des Perses, qui pourtant la rendirent à l'empire byzantin; des Arabes, après la victoire d'Antioche remportée par Omar (638); des Croisés, qui l'érigèrent en principauté au XIe siècle, et, après avoir subi diverses dominations, fut prise par les Turcs. Saint Jean-Chrysostôme y est né.

ANTIOCHE (principauté d'), un des 4 états chrétiens fondés pendant la 1re croisade (1098), eut pour premier souverain Boëmond de Tarente (1098-1108), puis fut réunie 8 ans au roy. de Jérusalem par Baudoin II, qui la remit en 1126 à Boëmond II; après sa mort en 1131, elle passa par les femmes dans diverses maisons. Bibars, soudan d'Égypte, s'en empara en 1269. (*Voy.* BOEMOND.) Les Turcs la prirent ensuite et ils la possèdent encore aujourd'hui.

ANTIOCHETTE, jadis *Antiochia ad Cragum*, ville ruinée de la Turquie d'Asie, eyalet d'Itchil, à 140 kil. S. de Konieh.

ANTIOCHIA, nom commun à beaucoup de villes anciennes, dont les plus célèbres sont: 1° l'Antioche ou Antakieh actuelle; 2° *Antiochia ad Cragum*, auj. Antiochette; 3° *Antiochia ad Taurum*, auj. Aïn-Tab; 4° *Antiochia ad Pisidiam*, Ak-Cheher (celle-ci se nommait aussi *Cæsarea*); 5° Nisibin (jadis aussi *Nisibis*); 6° la capit. de la Margiane, nommée aussi *Margiana*, Alexandrie ou Séleucie.

ANTIOCHUS I, surnommé *Soter*, c.-à-d. *Sauveur*, roi de Syrie, fils de Séleucus Nicanor, succéda à son père 279 ans av. J.-C. Il gagna plusieurs batailles sur les Bithyniens, les Macédoniens et les Galates. Il attaqua aussi Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, mais ce fut sans succès; il échoua de même dans une expédition contre Philétère, roi de Pergame, et fut vaincu près de Sardes par Eumène, successeur de ce prince. Il mourut peu après, 260 av. J.-C. On le nomma *Sauveur* parce qu'il avait sauvé ses états d'une irruption des Gaulois.

ANTIOCHUS II, surnommé *Théos*, c.-à-d. *Dieu*, roi de Syrie, succéda, l'an 260 av. J.-C., à Antiochus Soter, son père. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de Dieu, parce qu'il les avait délivrés de la tyrannie. Il renouvela la guerre que son père avait faite avec peu de succès contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte: mais il fut forcé de demander la paix et de répudier sa première femme, Laodice, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Égypte. Laodice en conçut un tel ressentiment qu'elle l'empoisonna, 247 av. J.-C.

ANTIOCHUS III, dit *le Grand*, succéda sur le trône de Syrie à son frère Séleucus Céraunus, l'an 222 av. J.-C. Il s'occupa d'abord de faire rentrer dans le devoir plusieurs de ses officiers qui s'étaient déclarés indépendants; puis il ne songea qu'à reconquérir la Syrie qui avait été enlevée à Séleucus Callinicus par le roi d'Égypte; mais il fut battu par Ptolémée Philopator, près de Raphia (218 av. J.-C.), et obligé de rendre ses conquêtes. Ayant bientôt réparé ses pertes, il recommença la guerre et reprit les provinces de Syrie que conservait le roi d'Égypte; il allait conquérir toute l'Asie-Mineure et passer en Grèce, quand les Romains, appelés au secours des vaincus, le battirent aux Thermopyles (191) et à Magnésie (190). Il n'obtint la paix qu'aux conditions les plus onéreuses. Il fut tué peu après dans l'Elymaïde, où il était allé pour piller un temple de Bélus, afin de payer les Romains (186). Il avait reçu Annibal à sa cour.

ANTIOCHUS IV, surnommé *Epiphane* ou *l'Illustre*, fils d'Antiochus-le-Grand, monta sur le trône 174 ans av. J.-C., s'empara d'une partie de l'Égypte et retint prisonnier Ptolémée Épiphane, roi de ce pays; mais les Romains le forcèrent de renoncer à sa conquête. Les Juifs s'étant révoltés contre lui, parce qu'il voulait les forcer de sacrifier aux idoles, il les traita avec la plus excessive sévérité; il en fit mourir un nombre prodigieux, et entre autres les sept frères Machabées, ainsi que le sage vieillard Eléazar. Mathathias et Judas Machabée battirent ses troupes. Antiochus irrité était en route pour aller les combattre en personne, lorsqu'il mourut d'une chute de cheval, 164 av. J.-C.

ANTIOCHUS V, *Eupator*, fils d'Antiochus Epiphane, lui succéda en 164, à peine âgé de 9 ans. Démétrius Soter, son cousin-germain, s'empara de ses états, et le fit mourir après 18 mois de règne.

ANTIOCHUS VI, surnommé *Dionysius*, *Bacchus*, fils de l'usurpateur Alexandre Bala, se disait issu d'Antiochus Théos. Tryphon, qui avait pris soin de son enfance, fit valoir ses prétentions contre Démétrius Nicanor et le plaça sur le trône (143), pour régner à sa place, mais il le fit mourir un an après.

ANTIOCHUS VII, surnommé *Sidétès*, *Chasseur*, fils de Démétrius Soter, monta sur le trône l'an 139 av. J.-C., chassa l'usurpateur Tryphon, réduisit les Juifs et battit les Parthes; mais il fut enfin battu lui-même par Démétrius Nicanor, qui s'empara de ses états l'an 131 av. J.-C.

ANTIOCHUS VIII, dit *Grypus*, c.-à-d. *nez aquilin*, fils de Démétrius Nicanor et de Cléopâtre, monta sur le trône l'an 126 av. J.-C., après avoir chassé l'usurpateur Zébina; il s'allia avec le roi d'Égypte, en épousant sa fille, eut à soutenir une guerre contre son frère Antiochus de Cyzique, et fut forcé de lui céder une partie de ses états (112 av. J.-C.). Ils régnèrent conjointement jusqu'à l'an 97, époque de la mort d'Antiochus Grypus.

ANTIOCHUS IX, surnommé *Philopator*, *qui aime son père*, dit aussi *de Cyzique*, parce qu'il avait été élevé à Cyzique, frère utérin d'Antiochus Grypus, était fils d'Antiochus Sidétès et de Cléopâtre; il contraignit son frère à lui céder la Cœlésyrie. A la mort de celui-ci, 97 av. J.-C., il régna sur toute la Syrie; mais 3 ans après, un fils d'Antiochus Grypus, Séleucus VI, lui livra bataille et le réduisit à se tuer.

ANTIOCHUS X, dit *Eusèbe*, *Pieux*, fils d'Antiochus de Cyzique, reprit, l'an 93 av. J.-C., le trône sur Séleucus, fils d'Antiochus Grypus, qui avait détrôné son père; mais 2 ans après il fut lui-même détrôné par deux autres fils de Grypus. On croit qu'il mourut chez les Parthes, vers l'an 75 av. J.-C.

ANTIOCHUS XI, dit *Philadelphe*, *ami de son frère*, fils d'Antiochus Grypus, prit le titre de roi, ainsi que son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI, leur frère aîné; ils vengèrent la mort de ce prince en passant au fil de l'épée les habitants de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Ils furent peu après vaincus et détrônés par Antiochus X. Antiochus Philadelphe se noya dans sa fuite, 93 av. J.-C.

ANTIOCHUS XII, surnommé *Dionysius*, *Bacchus*, 5e fils d'Antiochus Grypus, prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III son frère était prisonnier des Parthes; il périt dans une expédition contre les Arabes, 85 av. J.-C.

ANTIOCHUS XIII, *l'Asiatique*, fils d'Antiochus X, avait été élevé au fond de l'Asie, d'où lui vint son surnom, et avait longtemps vécu en simple particulier. Il fut, en 69 av. J.-C., rétabli par Lucullus sur le trône d'où son père avait été chassé. Pompée le dépouilla de ses états et réduisit la Syrie en province romaine (64 av. J.-C.).

ANTIOCHUS d'Ascalon, philosophe académicien, disciple de Philon, eut pour auditeurs et pour amis Cicéron, Lucullus, Brutus. Il chercha à concilier les doctrines des Académiciens, des Péripatéticiens et des Stoïciens, n'admettant entre eux de dissidence que dans les mots, et fut considéré comme le chef d'une nouvelle Académie. Il mourut en 69 av. J.-C.

ANTIOPE, fille de Nyctée, roi de Thèbes, fut séduite par Jupiter métamorphosé en satyre, et en eut deux fils, Zéthus et Amphion. Elle inspira aussi de l'amour à Lycus, roi de Thèbes. Dircé, femme de ce prince, l'enferma pour se venger d'elle dans une étroite prison, et lui fit souffrir de cruels tourments. Elle parvint à s'échapper et se réfugia auprès de ses

fils, qui la vengèrent par la mort de Lycus et de Dircé.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut vaincue par Hercule, épousa Thésée et donna le jour à Hippolyte.

ANTIOQUIA, prov. de la Nouvelle-Grenade, a pour ch.-l. Medellin. Santa-Fé d'Antioquia, à 400 kil. N. O. de Bogota, en est une des villes principales.

ANTIPAROS, autrefois *Oliaros*, île de l'Archipel, vis-à-vis de Paros, a 26 kil. de tour. On y voit une célèbre grotte à stalactites.

ANTIPAS (Hérode). *Voy.* HÉRODE.

ANTIPATER, général macédonien, avait été premier ministre de Philippe et fut chargé par Alexandre du gouvernement de la Macédoine et de la Grèce pendant qu'il faisait ses conquêtes en Asie. Quoiqu'il se fût acquitté de ses fonctions avec le plus grand succès, Olympias, mère d'Alexandre, le fit par ses intrigues dépouiller de son gouvernement; mais il en reprit possession à la mort du conquérant. Il eut à soutenir une guerre fort vive contre les Grecs qui voulaient recouvrer leur liberté; il les défit à Cranon (322 av. J.-C.), et les força à se soumettre. Il venait d'être chargé de la régence pendant la minorité des enfants d'Alexandre lorsqu'il mourut, 320 av. J.-C. On l'a accusé, mais sans fondement suffisant, d'avoir fait empoisonner Alexandre pour se venger de ce qu'il l'avait révoqué de ses fonctions. Il était père de Cassandre, qui gouverna la Macédoine après lui. — Un autre Antipater, fils de Cassandre, et gendre de Lysimaque, régna sur la Macédoine, 298-295 av. J.-C., conjointement avec son frère Alexandre, et eut de continuels démêlés avec lui.

ANTIPATRIS, primitivement *Caphar Seba*, auj. *Saranas*, ville de Palestine, au N. O. de Samarie, sur la route de Jérusalem à Césarée. Ainsi nommée par Hérode en l'honneur d'Antipater, son père.

ANTIPHON, sophiste, né à Rhamnus dans l'Attique, s'établit à Athènes vers 430 av. J.-C., et fut le maître de Thucydide. Il contribua à l'établissement du conseil dit des *quatre-cents*, et fut condamné à mort après la chute de ce gouvernement, 411 av. J.-C. Il reste de lui 16 *discours* (on les trouve dans la collection de Reiske); quelques-uns ont été traduits en français par l'abbé Auger, à la suite d'Isocrate.

ANTIPOLIS, auj. *Antibes*, ville de la Gaule, ch.-l. des *Deciates*, faisait partie de la Province Romaine (Viennaise, puis Narbonnaise seconde).

ANTISTHÈNE, philosophe grec, fondateur de l'école des Cyniques, né à Athènes vers l'an 424 av. J.-C., avait d'abord étudié sous le sophiste Gorgias, et avait enseigné la rhétorique avec succès; mais ayant un jour entendu Socrate, il ferma son école et se livra tout entier à l'étude de la philosophie. Il mourut dans un âge avancé. Antisthène professait la morale la plus austère; il prétendait qu'il n'y a de beau que la vertu, de laid que le vice, et s'élevait au-dessus des bienséances sociales, qu'il regardait comme de vains préjugés. On l'a accusé d'être vertueux avec ostentation : Socrate disait de lui qu'il voyait son orgueil percer à travers les trous de son manteau. Il composa plusieurs traités de philosophie, mais il ne nous reste rien de lui que quelques lettres, qui sont peut-être apocryphes. Richter a publié une dissertation *De vita, moribus ac placitis Antisthenis*, Iéna, 1724, in-4°.

ANTI-TAURUS, c.-à-d. *en face du Taurus*, chaîne de mont. de l'Asie-Mineure, joint le Taurus au Caucase, court au N., puis à l'E. en traversant les eyalets de Siwas et de Trébizonde, et porte les noms d'Eutch-Kapolou, de Tchicheghi-Dagh, d'Aghi-Dagh.

ANTIUM, auj. *Anzio* et *Nettuno*, ville du Latium, capit. des Volsques, sur la mer Tyrrhénienne, à 50 kil. S. O. de Rome. Elle fut l'asile de Coriolan exilé. Prise par Camille, 470 av. J.-C. Patrie de Caligula et de Néron. On y voyait 2 temples célèbres, l'un d'Esculape, l'autre de la Fortune. C'est dans les ruines d'Antium qu'on a trouvé l'Apollon du Belvédère, il y a environ 200 ans.

ANTIVARI ou BAR, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 37 kil. O. de Scutari. Port. Château sur un roc très escarpé. Archevêché grec. Entrepôt des marchandises de la vallée du Drin.

ANTOINE (Marc-), orateur romain, grand-père du triumvir, fut consul l'an 99 av. J.-C. et se distingua dans la guerre contre les alliés. S'étant, pendant la guerre civile, prononcé contre Marius, celui-ci donna l'ordre de l'assassiner, et fit exposer sa tête sur la tribune aux harangues.

ANTOINE (Marc-), triumvir, petit-fils du précédent, né l'an 86 av. J.-C., se distingua dès sa jeunesse dans les guerres contre les Juifs, et fut de bonne heure nommé tribun du peuple. Il se lia d'abord avec les tribuns Curion et Clodius, puis s'attacha à César, et lui donna le conseil de marcher droit à Rome après le passage du Rubicon. Il commanda l'aile droite de l'armée à Pharsale. Lorsque César devint dictateur (47), il fut nommé maître de la cavalerie. Il osa un jour de fête présenter un diadème à César, mais il ne fit par cette démarche imprudente que hâter la mort du dictateur. Après le meurtre de César, il prononça son oraison funèbre, ameuta le peuple contre ses assassins, les poursuivit vigoureusement, et vint assiéger Décius Brutus dans Mutina (Modène), l'an 43 av. J.-C. Mais le sénat l'ayant déclaré ennemi de l'état, les consuls Hirtius et Pansa marchèrent contre lui et le défirent. Trop faible pour résister seul, Antoine s'unit avec Lépide et le jeune Octave, et pour cimenter cette union il épousa Octavie, sœur d'Octave. Cette association, nommée 2e triumvirat, débuta par d'horribles proscriptions, et remplit l'Italie d'exécutions sanglantes. L'année suivante, 42, Antoine, suivi d'Octave, défit Brutus et Cassius dans les plaines de Philippes, et anéantit ainsi le parti républicain. Les triumvirs se partagèrent ensuite l'empire romain; dans ce partage, Antoine obtint la Grèce et l'Asie. Épris bientôt des charmes de Cléopâtre, reine d'Egypte, il délaissa pour elle sa femme Octavie, sœur de son collègue. Celui-ci saisit cette occasion pour rompre avec Antoine, et bientôt les deux rivaux se livrèrent près d'Actium une bataille navale qui décida du sort du monde (31). Antoine fut vaincu et forcé de fuir avec Cléopâtre. Il se réfugia à Alexandrie; mais se voyant près de tomber entre les mains d'Octave, il se donna la mort. Cet homme célèbre possédait les qualités d'un grand guerrier, mais il se livra à tous les excès de l'intempérance et de la débauche.

ANTOINE (saint), instituteur de la vie monastique, né en 251, dans un village nommé Coma, que l'on croit être dans la H.-Egypte, d'une famille riche, vendit ses biens et se retira dans une solitude de la Thébaïde : une foule de disciples vint se ranger sous sa discipline, et il fonda plusieurs monastères pour les réunir. Il sortit de sa retraite une fois pour soutenir les Chrétiens persécutés par Maximin, et une autre fois pour défendre la foi contre les Ariens. Respecté des Païens mêmes, honoré des empereurs, il mourut en 356, à l'âge de 105 ans. On prétend que dans sa solitude il fut pendant 20 ans poursuivi par le démon qui chercha par tous les moyens à le séduire; mais il résista à toutes les tentations. Il reste de lui *sept Lettres*, une *Règle* et des *Sermons*, que l'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. La fête de saint Antoine tombe le 17 janvier.

ANTOINE (saint), dit *de Padoue*, né à Lisbonne en 1195, mort à Padoue en 1231, se fit religieux de Saint-François et s'embarqua pour aller en Afrique convertir les infidèles : un coup de vent le jeta en Italie, où il fit briller ses talents pour la théologie et la prédication. Il a laissé des *Sermons* et la *Concorde morale de la Bible*, imprimés à Venise,

1575, in-folio, et plusieurs fois réimprimés. On célèbre sa fête le 13 juin.

ANTOINE DE BOURBON, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, héritière de Navarre. A la mort du roi de France François II, il fut nommé lieutenant-général du royaume, et soumit Blois, Tours et Rouen. Il mourut d'une blessure en 1562. C'était un prince qui avait du courage dans le cœur et de la faiblesse dans le caractère. Né au sein de la réforme, il s'était attiré la haine des Protestants qu'il avait abandonnés, et il fut peu regretté des Catholiques. Il donna le jour à Henri IV.

ANTOINE, prieur de Crato, roi titulaire de Portugal, était fils de l'infant don Louis, duc de Béja, et d'Yolande de Gomez. Fait prisonnier par les Maures à la bataille d'Alcaçar-Quivir, en 1578, il trouva le moyen de s'échapper, revint à Lisbonne, prétendit que don Louis son père avait épousé secrètement Yolande sa mère, et se fit proclamer roi (1580). Mais il fut complétement battu par le général de Philippe II, le duc d'Albe. Forcé de quitter le Portugal, il erra dans les pays étrangers et finit ses jours à Paris en 1595, âgé de 64 ans.

ANTOINE de Lebrixa, *Antonius Nebrissensis*, littérateur espagnol, né en 1444 à Lebrixa, dans l'Andalousie, obtint des succès brillants dans l'enseignement à l'université de Salamanque, puis à celle d'Alcala; devint l'un des plus utiles collaborateurs de la Bible polyglotte, entreprise sous les auspices du cardinal Ximénès, et mourut en 1522. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, tous fort rares, dont les principaux sont : *Introductions latines*, Salamanque, 1481, in-fol.; l'auteur y développe des vues nouvelles sur l'enseignement de la langue latine; *Grammatica sobre la lengua castellana*, 1492, in-4 : c'est la 1re grammaire qui ait paru en espagnol; *Lexicon latino-hispanicum, et hispanico-latinum*, 1492, 2 vol. in-fol.; *Juris civilis Lexicon*, Salamanque, 1506, in-fol., ouvrage qui restaura en Espagne l'étude du droit.

ANTOINE (Clément-Théodore), roi de Saxe, né en 1755, mort en 1836, monta sur le trône, en 1827, après la mort de son frère Frédéric-Auguste. Le règne de ce prince, peu fertile en événements politiques, a été consacré tout entier à l'amélioration de l'administration intérieure, et au bonheur des Saxons.

ANTOINE (religieux de Saint-). En 1070, Gaston, gentilhomme dauphinois, ayant fait un pèlerinage à Montdidier, près de Vienne en Provence, où l'on conservait les reliques du saint, y institua des religieux de l'ordre de Saint-Antoine, pour soigner les malheureux atteints de la maladie appelée *feu sacré* ou *feu de Saint-Antoine*. Cet ordre prit un accroissement assez considérable. Il fut aboli en 1789.

ANTOINETTE d'Autriche. *Voy.* MARIE-ANTOINETTE.

ANTONIN-LE-PIEUX, *Aurelius Fulvius Antoninus Pius*, un des meilleurs empereurs romains, né à Lanuvium l'an 86 de J.-C., fut adopté par Adrien et lui succéda l'an 138. Monté sur le trône, il ne s'occupa que du bien de ses sujets : il rebâtit les villes détruites pendant les dernières guerres, mit un frein à la rapacité des gouverneurs des provinces, et fit cesser les persécutions contre les Chrétiens. Quoiqu'il n'aimât pas la guerre, il combattit avec succès les Maures, les Daces et les Germains (140). Il mourut, universellement regretté, en 161, après avoir nommé Marc-Aurèle pour son successeur. On a sous le nom d'Antonin un ouvrage intitulé *Itinerarium provinciarum omnium* (H. Etienne, 1512; Amsterdam, 1725), qui est précieux pour la géographie ancienne; mais il n'est pas constant qu'il soit de l'empereur : il est plus probable qu'il fut seulement rédigé par ses ordres.

ANTONIN (Marc-Aurèle-). *Voy.* AURÈLE (MARC-).

ANTONINE, femme de Bélisaire, n'est fameuse que par ses débordements. *Voy.* BÉLISAIRE.

ANTONINUS LIBERALIS, écrivain grec, que l'on dit avoir vécu sous les Antonins vers l'an 150, est auteur d'un recueil de métamorphoses, publié sous le titre de *Transformationum congeries*, avec une traduction latine de Xylander, par Th. Munckerus, Amsterdam, 1674, et avec notes, par Verheyk, Leyde, 1774.

ANTONIO (Nicolas), bibliographe espagnol, né à Séville en 1617, mort à Madrid en 1684, fut chanoine à Séville, et fut envoyé à Rome comme agent de Philippe IV. On a de lui : *Bibliotheca hispana vetus*, Rome, 1696, 2 vol. in-fol., réimprimée à Madrid en 1788, 2 vol. in-fol., et *Bibliotheca hispana nova*, Rome, 1692, 2 vol. in-fol.; Madrid, 1788, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont estimés et rares.

ANTONIUS (Marcus). *Voy.* ANTOINE.

ANTONIUS MUSA, médecin d'Auguste, Grec de nation, avait d'abord été affranchi. Ayant guéri l'empereur d'une maladie dangereuse, il fut comblé d'honneurs par le sénat et par le prince. Il reste de lui : *De Herba botanica, De tuenda valetudine*, Venise, 1547.

ANTONIUS PRIMUS, général romain, natif de Toulouse, était lieutenant de Vespasien. Il assura l'empire à ce prince par son activité, et remporta sur les partisans de Vitellius la victoire de Bédriac. Au génie d'un grand général, il joignait les talents de l'orateur et du poëte. Supplanté par Mucien dans la faveur de Vespasien, il se retira à Toulouse et y mourut en 99, âgé de 75 ans, loin des affaires et cultivant les lettres.

ANTONNE, bourg de France (Dordogne), à 13 kil. E. de Périgueux; 470 hab. Patrie de Lagrange-Chancel.

ANTONY, village du dép. de la Seine, à 13 kil. S. de Paris, sur la Bièvre et près de Sceaux; 1,200 hab. Plâtre aux environs.

ANTRAIGUES, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 13 kil. N. d'Aubenas; 1,500 hab. *Voy.* ENTRAIGUES.

ANTRAIN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), sur le Couesnon, à 24 kil. N. O. de Fougères; 1,550 hab.

ANTREMONT, vallée de la Suisse, vers l'E., dans le Valais, est arrosée par la Durance et traversée par la route du grand St-Bernard.

ANTRIM, comté de l'Irlande (Ulster), sur la côte E., entre ceux de Down et de Londonderry, compte 315,000 hab., a pour capit. Antrim, sur le lac Neagh, et pour villes principales Belfast, Lisburn, Carrickfergus, Ballymoney. Sur la côte N., on admire une série de colonnes basaltiques gigantesques, connue sous le nom de *Chaussée des Géants*.

ANTUATIUM VALLIS. *Voy.* ANSASCA.

ANTUERPIA. *Voy.* ANVERS.

ANTUNNACUM. *Voy.* ANDERNACH.

ANUBIS ou ANÉBO, dieu égyptien, était représenté avec le corps d'un homme et la tête d'un chien. Les uns le font frère, les autres fils d'Osiris. Anubis était un dieu des enfers; il présidait au crépuscule, au passage du jour à la nuit, au moment qui sépare la vie de la mort. Comme l'Hermès (Mercure) des Grecs, il conduisait les âmes jusqu'à la porte des enfers.

ANVERS, *Antwerpen* en flamand, *Antuerpia* et *Handoverpia* en latin moderne, ville de Belgique sur l'Escaut, ch.-l. de la prov. d'Anvers, à 44 kil. N. de Bruxelles, par 2° 4' long. E., 51° 13' lat. N.; 60,000 h. Place forte, vaste port, bel arsenal, magnifiques chantiers de construction. On y remarque la bourse, l'hôtel-de-ville, l'église Notre-Dame, dont la tour est le plus haut édifice de l'Europe. Athénée, académie de peinture, académie des sciences; écoles de navigation, de chirurgie, etc. Fabriques de draps, chapeaux, étoffes de soie, de coton; futaines, siamoises, tapis, ouvrages d'or et d'argent; savonneries, raffineries, etc. Très grand commerce (d'en-

trepôt, de commission); armements. — Anvers a été le siége principal de l'école flamande de peinture. Saccagée par les Normands, 836, puis désolée par les pestes, les incendies, les orages, Anvers n'en devint pas moins aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles une des principales places marchandes du globe. Elle fit partie de la Hanse, et eut jusqu'à 200,000 hab. La prospérité croissante d'Amsterdam lui porta des coups funestes. Elle fut assiégée par le duc de Parme, 1576 ; prise par les Français, 1792, 1794 ; défendue contre les alliés par Carnot, 1814 ; prise par les Français pour les Belges en 1832. Elle fut, sous l'empire, le ch.-l. du dép. des Deux-Nèthes. Anvers doit immensément à Napoléon, qui voulait en faire la rivale de Londres. Patrie des peintres Van-Dyck, Rubens, Téniers, du géographe Ortelius et du philologue Gruter. — La prov. d'Anvers, bornée au N. par le Brabant sept., au S. par le Brabant mérid., compte 296,000 h., et a pour ch.-l. Anvers. Elle formait à peu près sous l'empire le dép. des Deux-Nèthes. Autres places : Malines, Turnhout, Lier, Herrenthal, Hoogstrakten.

ANVILLE (J.-B. BOURGUIGNON D'), célèbre géographe, de l'académie des Inscriptions, né à Paris en 1697, mort en 1782, conçut de bonne heure un goût très vif pour les recherches géographiques, obtint avant l'âge de 22 ans le brevet de 1er géographe du roi, entra de bonne heure à l'académie des Inscriptions, et fut nommé adjoint géographe de l'académie des Sciences. Il a fait faire à la géographie de grands pas, par le soin avec lequel il a déterminé la véritable étendue des mesures de longueur dans les différents pays, et par l'exactitude de ses cartes. Il eut la gloire de voir confirmer par des observations directes les conjectures qu'il avait faites, principalement sur la géographie de la Grèce, de l'Italie et de l'Egypte. Il a dressé un très grand nombre de cartes nouvelles, en les accompagnant de mémoires justificatifs. On estime surtout sa *Géographie ancienne abrégée*, 3 vol. in-12, 1768 ; ses cartes pour l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire romaine* de Rollin ; son *Traité des mesures anciennes et modernes* ; son *Traité des états formés en Europe après la chute de l'empire d'Occident*, 1771 ; son *Atlas de la Chine, de la Tartarie et du Thibet*, 1737 ; ses *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne*, 1766. M. Demanne se proposait de donner les œuvres complètes de d'Anville en 6 vol. in-4.; deux seulement avaient paru en 1820.

ANWEILER, ville de Bavière (cercle du Rhin), sur la Queich, à 10 kil. O. de Landau ; 2,600 hab. On y voit les ruines du château où fut enfermé Richard-Cœur-de-Lion (1190).

ANXUR, nom primitif de TERRACINE.

ANYSIS, roi d'Egypte, régnait vers le commencement du VIIIe siècle av. J.-C. Quoiqu'il fût aveugle, les prêtres égyptiens l'avaient élevé sur le trône ; il en fut chassé par Sabacus, roi d'Ethiopie.

ANYTUS, rhéteur d'Athènes, ennemi de Socrate, se joignit à Mélitus pour accuser ce philosophe et le fit condamner à boire la ciguë, 400 ans av. J.-C. L'innocence de Socrate ayant été reconnue, Anytus fut forcé de fuir d'Athènes et se retira à Héraclée dans le Pont, où il fut, dit-on, lapidé.

ANZARBA, ANAZARBA ou CÆSAREA, ville de la Turquie d'Asie (Marach), à 50 kil. N. E. d'Adana. Elle faisait autrefois partie de la Cilicie ; au moyen âge elle devint la capitale d'un prétendu roy. d'Arménie formé par les Grecs (*Voy.* ARMÉNIE), 1095-1182. Rhodoam d'Alep battit Boémond II, prince d'Antioche, devant Anazarbe en 1130.

ANZI, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 18 kil. S. E. de Potenza, sur une montagne ; 3,000 hab.

ANZICO, état de la Nigritie mérid., connu seulement par des relations du XVIe siècle, est probablement identique avec le Sala. Il avait pour capit. Monzol, à 1,300 kil. des côtes.

ANZIN, bourg du dép. du Nord, à 2 kil. de Valenciennes ; 4,000 hab. Mines de houille, qui sont les plus riches de la France ; elles emploient jusqu'à 16,000 ouvriers et produisent 4 millions de quintaux.

ANZIO, *Antium*, ville de l'État ecclésiastique, à 30 kil. S. de Velletri, près d'un cap nommé aussi Anzio. Ruines d'Antium.

AOD ou AHOD, juge d'Israël, de 1385 à 1305 av. J.-C., ou, selon l'*Art de vérifier les dates*, de 1496 à 1416, délivra les Hébreux de la servitude qu'ils subissaient sous Eglon, roi des Moabites, et tua ce prince.

AONES, nom des plus anciens hab. connus de la Béotie. Ils furent dépossédés par les Phéniciens de Cadmus. De ce peuple vient le nom d'Aonie donné anciennement à la Béotie.

AORNE, c.-à-d. *sans oiseaux*, fort d'Asie, sur un roc escarpé, aux limites de l'Inde et de la Bactriane, ou suivant d'autres aux environs du Gange, passait pour inexpugnable, et cependant fut pris par Alexandre. — Un lieu plein de marais infects en Epire (Thesprotide), près des monts Cérauniens, portait aussi le nom d'Aorne : on présume que c'est de ce nom que les Latins ont fait Averne.

AOSTE ou AOUSTE, *Augusta Prætoria* ou *Augusta Salassiorum*, ville des États sardes, dans la vallée dite val d'Aoste, sur la Doire, rive gauche, au pied des Alpes (600 mètres au-dessus du niveau de la mer), à 79 kil. N. O. de Turin et à l'entrée des deux vallées du Grand et du Petit-Saint-Bernard ; 5,600 hab. Evêché. Restes d'antiquités (amphithéâtres, arc de triomphe, etc.). — Elle donne son nom à une prov. des États sardes, qui a titre de duché.

AOUDE, *Oude* des Anglais, ville de l'Inde, dans le roy. d'Aoude, sur la Gograh, par 26° 48' lat. N. et 79° 44' long. E., est célèbre dans les vieilles annales et la mythologie hindoues, sous le nom d'Ayodhyia, comme capitale de Rama.

AOUDE, royaume de l'Inde septentrionale, entre le Népal, le Bahar, l'Allahabad, l'Agrah, le Delhi ; 3,700,000 hab. Capit. Luknow ou Lacknau. Climat chaud, mais tempéré par les vents du midi ; sol fertile en beaucoup d'endroits, mais mal cultivé. Forêts pleines de tigres, d'éléphants et de rhinocéros. On y trouve la fameuse pierre appelée lapis-lazuli. — L'Aoude était une des provinces de l'empire mogol ; c'est maintenant l'état indigène le plus riche et le plus puissant de l'Inde. Il est vassal des Anglais.

AOUS, *Voiussa*, riv. d'Epire, coule du S. au N., et tombe dans l'Adriatique, au S. d'Apollonie. Philippe V, roi de Macédoine, fut défait sur les bords de l'Aoüs par les Romains, 198 av. J.-C.

AOUST-EN-DIOIS, *Augusta Tricastinorum*, bourg du dép. de la Drôme, à 27 kil. de Die et près de Crest ; 1,100 hab. Papeterie, etc. Source minérale. — C'est une des colonies romaines fondées par Auguste.

AOUT (DIX), nom sous lequel on connaît la funeste journée du 10 août 1792, dans laquelle le peuple de Paris s'empara des Tuileries et massacra les Suisses. Louis XVI fut obligé de chercher un asile dans la salle de l'assemblée législative, qui le suspendit de ses fonctions et convoqua une convention nationale.

APACHES, nation indigène du Mexique, habite entre 30° et 34° lat. N., depuis le Rio Colorado de la Californie jusqu'au Rio Colorado du Texas. Elle est sans cesse en guerre avec les Espagnols.

APALACHES (monts). *Voy.* ALLEGHANY.

APAMÉE, *Apamea*, nom commun à beaucoup de villes anciennes, entre autres : 1° l'ancienne *Digba*, en Assyrie, aujourd'hui *Corna* (au confluent du Tigre et de l'Euphrate) ; 2° une ville auj. ruinée sur l'Euphrate, vis-à-vis de Zeugma ; 3° une ville de l'île de Mésène (dans le Tigre), en Mésopotamie ;

4° une ville de Syrie, auj. Famieh; 5° *Apamea Cibotos*, aujourd'hui *Afioum Karahissar*, au confluent du Marsyas et du Méandre (peuplée aux dépens de Célènes par Antiochus Soter, qui lui donna le nom d'Apamée, sa mère); elle fut très commerçante.

APANAGE, d'un mot de la basse latinité, *apanare*, c'est-à-dire *donner le pain*. Dans l'origine, on désignait sous ce nom les possessions territoriales que tous les hauts seigneurs donnaient à leurs puînés pour les dédommager de ce que leurs aînés seuls devaient succéder au fief principal. Plus tard, ce mot a spécialement désigné les fiefs affectés aux princes du sang. Ces apanages royaux ne datent que de la troisième race. Sous les deux premières, les fils du roi mort partageaient également entre eux l'héritage de leur père. Les apanages étaient presque toujours concédés *à charge de retour à la couronne à défaut d'hoirs* (héritiers). En 1790, l'assemblée constituante abolit les apanages *réels* et les remplaça par des rentes *apanagères*. Un sénatus-consulte de 1810 les rétablit, mais ils ne représentèrent plus alors qu'un revenu assis sur des propriétés territoriales.

APCHÉRON, presqu'île de Géorgie, moitié dans la Russie d'Europe, moitié dans la Russie d'Asie, par 47° 30' long. E., 40° 21' lat. N., s'avance dans la mer Caspienne : ch.-l. Bakou. Sol imprégné de gaz sulfureux et inflammable.

APELLES, célèbre peintre grec, né à Cos ou à Colophon, disciple de Pamphyle, florissait vers 332 av. J.-C. Il vécut à la cour d'Alexandre, puis à celle de Ptolémée. Il ne passait pas un seul jour sans travailler, et il exposait ses ouvrages en public pour recueillir les jugements des curieux. On connaît le trait de ce savetier qui, après avoir critiqué une sandale, voulut juger du reste du tableau; Apelles l'arrêta en lui disant : « Que le savetier ne s'élève pas au-dessus de la chaussure, *ne sutor ultra crepidam.* » Alexandre, admirateur des talents d'Apelles, ne permit de faire son portrait qu'à lui seul, et il eut pour lui une telle amitié qu'il lui céda Campaspe, une de ses maîtresses, dont le peintre était devenu éperdument amoureux en faisant son portrait. Les meilleurs tableaux d'Apelles étaient *Alexandre tonnant*, *Vénus endormie* et *Vénus Anadyomène*, c.-à-d. sortant de la mer.

APELLICON, de Téos, Péripatéticien, mort vers 85 av. J.-C., est célèbre pour avoir retrouvé et restauré les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, qui étaient restés longtemps enfouis et oubliés. Il forma à Athènes une très riche bibliothèque, que Sylla fit transporter à Rome.

APENNINS (monts), *Apenninus*, longue chaîne de mont. qui traverse l'Italie dans toute sa longueur, se détache des Alpes à Cassino, trace un demi-cercle autour du golfe de Gênes, court à l'E. jusqu'à la Bocchetta, puis se dirige vers le S. E. et va se terminer en Sicile. Il forme ainsi 4 régions principales : 1° l'*Apennin septentrional*, dans les Etats sardes, qui finit à la Bocchetta et au mont Coronaro; 2° l'*Apennin central*, qui va jusqu'au mont Velino et duquel partent le Sub-Apennin romain et le Sub-Apennin toscan; 3° l'*Apennin méridional*, qui se fourche en deux près d'Acerenza, pour courir d'une part dans les terres de Bari et d'Otrante et finir vers le cap Santa-Maria di Leuca, de l'autre dans les Calabres et jusqu'au cap des Armi sur le détroit de Messine; 4° l'*Apennin insulaire*, en Sicile : c'est dans cette dernière région qu'est situé l'Etna. Le Vésuve et tout le terrain volcanique environnant font partie de la région méridionale. Les principaux sommets sont l'Etna, 3,400 mètres; le Monte Cavallo ou Monte Corno, entre les 2 Abruzzes ultérieures, 2,960; le Monte Amaro, dans l'Apennin méridional, 2,840; le Monte Vetora, 2,340. L'Apennin a longtemps servi de refuge aux vaincus, aux bannis, aux brigands, et ceux-ci y trouvent encore un repaire.

APENRADE, ville de Danemarck (Sleswig), à 30 kil. N. de Flensborg; 3,000 hab. Port peu profond et rade peu sûre.

APER, orateur latin du Ier siècle, Gaulois de naissance, mort vers l'an 85 de J.-C., se fixa à Rome où il fit admirer son éloquence; il devint successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. Il est un des principaux interlocuteurs du *Dialogue des orateurs*, que l'on attribue à Quintilien ou à Tacite, et dont quelques savants croient qu'il est lui-même auteur.

APER (Arrius), préfet du prétoire sous l'empereur Carus, fit périr ce prince ainsi que Numérien, son successeur, et chercha à se faire déclarer empereur; mais il fut mis à mort par Dioclétien, en 284.

APHRODISIA ou APHRODISIUM (c.-à-d. *de Vénus*), nom de plusieurs villes anciennes, dont les principales sont : 1° en Carie, au N. E., près des frontières de la Lydie, patrie du commentateur Alexandre, dit d'Aphrodisie; 2° dans la Cilicie Trachéotide; 3° en Phrygie, non loin d'*Apamea Cibotos*.

APHRODITE, nom grec de VÉNUS.

APHRODITES, ville d'Égypte. *Voy.* ATARBÉCHIS.

APHRODITES HORMOS, c.-à-d. *port de Vénus*, plus communément MYOSHORMOS. *Voy.* ce nom.

APHRODITOPOLIS, c.-à-d. *ville de Vénus*, nom commun à 3 villes d'Égypte : 1° dans l'Heptanomide, sur la rive droite du Nil, au S. de Memphis : c'est auj. *Atfieh*; 2° dans la Thébaïde, sur le Nil, près de *Latopolis*, au N. O. de cette ville : c'est auj. *Itfou*; 3° dans la Thébaïde, à quelques kil. au S. O. d'*Antæopolis*, sur un canal latéral au Nil.

APHTHONIUS, rhéteur grec du IIIe siècle après J.-C., natif d'Antioche, est auteur d'une rhétorique intitulée *Progymnasmata* qui a été longtemps en usage dans les écoles et qui a été publiée et traduite en latin, Amsterdam, 1665, in-12. On a aussi d'Aphthonius des *Fables*, publiées avec celles d'Esope, Francfort, 1610, in-8.

APIA TELLUS, c.-à-d. *terre d'Apis*, nom primitif du Péloponèse, dérivé d'Apis, fils de Phoronée, un des plus anciens rois de cette contrée.

APICIUS, gourmand et gastronome célèbre, vivait à Rome du temps d'Auguste et de Tibère. On dit qu'après avoir dépensé plus de 100 millions de sesterces (environ 20 millions de francs) pour satisfaire sa passion gloutonne, il se donna la mort parce qu'il ne lui restait plus que dix millions de sesterces (environ deux millions de francs), somme qui ne lui suffisait plus pour vivre. — Il a existé deux autres gourmands du même nom, l'un du temps de Sylla, l'autre du temps de Trajan. —On a, sous le nom de Cœlius Apicius, un traité *De re culinaria*, intitulé aussi *De obsoniis*, etc., Londres, 1705; Lubeck, 1791, ouvrage fort ancien, mais qui n'est probablement d'aucun des trois Apicius.

APIDANUS, auj. *Épideno*, fleuve de Thessalie, a sa source au mont Othrys. Il passait près de Pharsale et se jetait dans le Pénée.

APION, grammairien d'Alexandrie, né en Égypte, fut député par les Alexandrins à Caligula pour se plaindre des Juifs. Apion avait composé une *Histoire d'Égypte* et un traité *Sur les Juifs*, que Josèphe a réfuté; il ne nous en reste rien.

APIS, divinité que les Égyptiens adoraient sous la forme d'un bœuf. On reconnaissait le bœuf Apis à divers signes particuliers : par exemple, il devait être noir par tout le corps et avoir sur le côté droit une marque blanche semblable au croissant de la lune. La durée de son existence était limitée à 25 ans. Au bout de ce temps, les prêtres le noyaient solennellement dans le Nil, puis ils l'embaumaient et lui faisaient des funérailles magnifiques. Ils le pleuraient ensuite, et en cherchaient un autre pour le remplacer. Lorsqu'ils l'avaient trouvé, ils se li-

vraient à la joie et lui rendaient leurs hommages. On pense que c'est Osiris, dieu de l'agriculture, que l'on adorait sous cet emblème ; les Égyptiens croyaient qu'Osiris avait pris la forme d'un bœuf et avait traîné la charrue lorsque tous les dieux, battus par Jupiter, se réfugièrent en Égypte, où ils se cachèrent sous mille formes diverses.

APIS, ancienne ville d'Égypte (Libye égyptienne), à l'O. de Paraetonium, célèbre par le culte d'Apis.

APOCALYPSE, c.-à-d. *révélation*, du mot grec *apokaluptô, découvrir*, livre du Nouveau-Testament, écrit par saint Jean l'évangéliste, et qui contient les révélations que Dieu lui fit pendant son exil à Patmos. Cet ouvrage mystérieux, dont l'obscurité est devenue proverbiale, a donné lieu à une foule de commentaires extravagants. Les interprètes y ont vu soit la description des persécutions que l'Église devait souffrir de la part des Juifs et des Gentils : soit l'annonce de la destruction de Rome (désignée sous le nom de Babylone), et le triomphe de l'Église régnant sur le monde entier, etc.

APOLDA, ville du grand-duché de Saxe, à 15 kil. N. E. de Weimar ; 3,100 hab.

APOLLINAIRE, *l'Ancien* et *le Jeune*, père et fils, grammairiens et rhéteurs grecs du IVe siècle après J.-C., enseignèrent à Béryte et à Laodicée. Ils embrassèrent le christianisme, et Apollinaire-le-Jeune devint évêque. Lorsque la lecture des ouvrages païens fut interdite aux Chrétiens, ils composèrent pour les remplacer divers livres élémentaires, en prose et en vers. De leurs nombreux ouvrages, il ne reste que l'*Interprétation des psaumes*, en vers grecs, et une tragédie, *le Christ souffrant*, Paris, 1552, et 1580, avec traduction latine. Apollinaire-le-Jeune fut le chef d'une hérésie qui niait qu'il y eût rien d'humain dans l'âme de Jésus-Christ ; il fut condamné par plusieurs conciles. Il mourut vers 381.

APOLLINAIRE (SIDOINE). *Voy.* SIDOINE APOLLINAIRE.

APOLLINE (sainte), vierge et martyre. Elle vivait à Alexandrie et fut arrêtée en 248, sous le règne de Philippe-l'Arabe, dans une sédition excitée contre les Chrétiens. Elle se jeta d'elle-même dans le bûcher préparé pour son supplice. On célèbre sa fête le 9 février.

APOLLINOPOLIS MAGNA, c.-à-d. la *grande ville d'Apollon*, auj. *Edfou*, ancienne ville d'Égypte (Thébaïde), sur le Nil, rive gauche, par 25° lat. N., à 110 kil. au N. de Syène. Plusieurs beaux temples, dont un surtout le disputait aux plus grands de l'Égypte par les dimensions, mais dont les bas-reliefs, exécutés du temps des Ptolémées, sont de mauvais style. On le voit encore presque en entier.

APOLLINOPOLIS PARVA, auj. *Kous* ou *Sutfah*, ville d'Égypte (Thébaïde), près du Nil, au N. de la précédente et à quelques kil. au S. O. de Coptos.—Ne la confondez pas avec *Apollinopolis Minor*, petite ville située sur la rive gauche du Nil, presque en face d'Antaeopolis.

APOLLO, Juif originaire d'Alexandrie, embrassa le christianisme vers l'an 54 de J.-C., prêcha à Éphèse et à Corinthe, et s'acquit une telle réputation qu'on opposait son autorité à celle de saint Paul et de saint Pierre.

APOLLODORE, grammairien d'Athènes, qui vivait 150 ans av. J.-C., s'acquit une grande renommée pour l'explication des poëtes. Parmi le grand nombre de ses ouvrages, il ne nous est resté que sa *Bibliothèque*, en 3 livres, contenant l'*Histoire des dieux et des héros jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse*, publiée par Ægines Spoletinus, grec-latin, Rome, 1550, trad. en français par M. Clavier, 1805, Paris, 2 vol. in-8. On croit que cette histoire n'est pas l'ouvrage même d'Apollodore, et qu'elle n'est que l'abrégé d'un traité plus considérable composé par ce savant.

APOLLON ou PHOEBUS, dieu du soleil et de la lumière, des arts, des lettres et de la médecine, était fils de Jupiter et de Latone, et frère jumeau de Diane ou la Lune. Il naquit dans l'île de Délos (*Voy.* LATONE). A peine sorti du berceau, il tua de ses flèches le serpent Python, qui, à l'instigation de Junon, avait persécuté sa mère. Dans la suite, irrité de la mort de son fils Esculape, que Jupiter avait foudroyé, il tua les Cyclopes qui forgeaient la foudre. Le maître des dieux, pour le punir, l'exila sur la terre. Il y garda quelque temps les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie ; puis se mit au service de Laomédon, pour lequel il bâtit, avec Neptune, exilé comme lui, les murs de Troie. Après avoir encore quelque temps erré sur la terre, il fut rappelé au ciel, et chargé par Jupiter de conduire le char du soleil. Apollon fut épris d'un grand nombre de nymphes et de mortelles. Les plus connues sont Daphné, qui fut insensible à ses vœux ; Cassandre, à laquelle il donna le don de prophétie ; Coronis, dont il eut Esculape ; Clymène, qu'il rendit mère de Phaéton. On le représentait sous les traits d'un beau jeune homme, tenant à la main tantôt un arc, tantôt une lyre, la tête ornée d'une chevelure longue et flottante, et ceinte d'une auréole lumineuse. Il dirigeait le chœur des Muses et habitait avec elles sur le sommet du Parnasse, du Pinde ou de l'Hélicon. Apollon avait un grand nombre de temples et d'oracles, dont le plus célèbre est celui de Delphes. On célébrait en son honneur les jeux Pythiques.

APOLLONIA, ville d'Afrique. *Voy.* AMANAHEA.

APOLLONIE, *Apollonia*, nom de plusieurs villes grecques où se trouvaient des temples et des oracles d'Apollon. Les principales sont : 1° en Illyrie, au S., chez les *Taulantii*, près de l'embouchure de l'*Aoüs* ; il n'en reste rien ; 2° en Macédoine, au S. O. de Thessalonique : c'est auj. *Paleo-Chori* ; 3° en Thrace, à l'entrée du golfe formé par le Pont-Euxin ; on la nomma plus tard *Sozopolis*, d'où son nom moderne de *Sizéboli* ; 4° dans la Cyrénaïque, auj. *Marza-Souza*, sur la mer, à quelques kil. au N. de Cyrène, à laquelle elle servait de port ; 5° dans l'île de Crète, nommée aussi *Eleuthera*, patrie du philosophe Diogène d'Apollonie ; 6° en Bithynie, à l'O., sur le lac *Apolloniates* ; 7° en Palestine, près de Samarie, sur la mer ; on croit que c'est auj. *Arzouf*.

APOLLONIE (sainte). *Voy.* APOLLINE.

APOLLONIUS de Perge, géomètre grec, natif de Perge en Pamphylie, né vers 244 av. J.-C., florissait à Alexandrie sous Ptolémée Philopator, 205 av. J.-C., et fut, avec Euclide, Archimède et Diophante, un des créateurs des sciences mathématiques. On a de lui plusieurs écrits dont le plus remarquable est un traité en 8 livres des *Sections coniques*, dont la meilleure édition est celle de Halley, Oxford, 1710. Apollonius fut commenté chez les anciens par Pappus.

APOLLONIUS de Rhodes, poëte grec, né à Alexandrie ou à Naucratis, vers 104 av. J.-C., élève de Callimaque, vint se fixer à Rhodes (d'où son surnom), enseigna dans cette ville avec distinction la rhétorique, puis fut rappelé dans Alexandrie et fut chargé de la direction de la fameuse bibliothèque. Il avait composé de nombreux ouvrages ; il ne nous en reste qu'un poëme sur l'expédition des Argonautes, ouvrage estimable et qui offre des beautés, mais qui est généralement froid. L'*Argonautique* a été publiée par H. Étienne, Genève, 1574 ; Shaw, Oxford, 1777 ; Brunck, Strasbourg, 1780 ; par Beck, Leipsick, 1797, avec traduction latine, et par A. Wellauer, Leipsick, 1828, en grec seulement. Ce poëme avait été imité chez les Romains par Valerius Flaccus ; il a été traduit en français par M. Caussin, 1797, in-8°.

APOLLONIUS de Tyanes, philosophe et thaumaturge, né à Tyanes en Cappadoce peu d'années après J.-C., embrassa de bonne heure la doctrine de Pythagore, se soumit à toutes les austérités de cette secte, voyagea beaucoup, visita la Cilicie, la Pamphylie, An-

tioche, Éphèse, Babylone ; pénétra jusque dans l'Inde, accompagné de Damis, son disciple, puis se rendit à travers la Grèce en Italie, excitant partout l'admiration sur son passage et faisant des guérisons miraculeuses. Il fut chassé de Rome par Néron. A son retour en Orient, il se lia avec Vespasien, dont il favorisa l'avénement, puis il établit à Éphèse une école pythagoricienne qui attira de nombreux disciples. On croit qu'il mourut dans cette ville, vers l'an 97 de J.-C., dans un âge très avancé. Ses contemporains le regardaient comme un homme extraordinaire et lui accordaient le don de prédire l'avenir et de faire des miracles. Quelques Païens ne craignirent même pas de le mettre en parallèle avec le Christ. On raconte qu'au moment où Domitien périt à Rome, Apollonius, qui était alors à Éphèse où il faisait une leçon publique, s'arrêta tout à coup, et que s'adressant au meurtrier, il s'écria : « Courage, Stephanus, tue le tyran. » Damis, le compagnon fidèle d'Apollonius, avait écrit sur son maître des mémoires qui furent remis longtemps après à Philostrate : celui-ci a rédigé une *Vie d'Apollonius*, qui est remplie de fables incroyables. Cette vie a été traduite en français par Castilhon, Berlin, 1774, avec une préface de Frédéric II, et par Legrand d'Aussy, Paris, 1808. Ch. Blount en a donné une traduction anglaise, avec des notes remarquables par leur impiété. Apollonius avait composé plusieurs écrits : il ne reste de lui qu'une *Apologie à Domitien*, conservée par Philostrate, et 84 *Lettres*, publiées par Commelin, 1601.

APOLLONIUS DYSCOLE, c.-à-d. *Chagrin*, grammairien d'Alexandrie, ainsi surnommé à cause de son humeur morose, florissait sous Adrien et Antonin, et fut père de l'historien Hérodien. Il est le premier qui ait réduit la grammaire en système. Il nous reste de lui 4 livres *De syntaxi seu constructione*, publiés avec la traduction latine d'Æmil. Portus par F. Sylburge, Francfort, 1590 ; c'est un des meilleurs ouvrages de ce genre que les anciens nous aient transmis. On lui attribue aussi un recueil d'histoires merveilleuses, *Historiæ commentitiæ*, Leyde, 1620 ; Leipsick, 1792.

APONUS, ou AQUÆ APONI, ville de la Gaule Cisalpine, auj. ABANO.

APOTRES, *Apostoli*, c.-à-d. *envoyés*, premiers disciples de Jésus, furent chargés de répandre la religion du Christ sur toute la terre. Ils étaient au nombre de 12, savoir : Pierre, André, frère de Pierre, Jean l'évangéliste, Philippe, Jacques-le-Majeur, Barthélemy, Thomas, Matthieu, Simon, Thadée ou Jude, Jacques-le-Mineur, Judas d'Iscariote, qui après sa trahison fut remplacé par Mathias. On compte aussi quelquefois saint Paul parmi les apôtres, et on le nomme plus spécialement l'*apôtre des Gentils*, parce qu'il répandit la religion parmi les nations païennes (*per gentes*). On y joint aussi Barnabé.

APPENRODE, village du Hanovre, à 4 kil. O. d'Ilefeld. Près de là est une fameuse grotte artificielle dite *Kelle* (la Cave).

APPENZELL, *Abbatis cella*, canton suisse, inclus dans celui de Saint-Gall. Il est divisé en 2 parties indépendantes l'une de l'autre, les Rhodes intérieurs et les Rhodes extérieurs. Ceux-ci ont alternativement pour ch.-l. Trogen et Herissau ; ceux-là ont pour capitale Appenzell. Pop. de tout le canton, 52,000 ames, dont 36,000 réformés. Le canton d'Appenzell est fort montagneux ; ses cimes principales sont le Sentis, le Geyrenspitz, le Kamor. Ce canton est le 13e ; il ne fut admis dans la confédération suisse qu'en 1513. — La ville d'Appenzell est sur la Filler, et n'a guère que 1,500 hab.

APPIEN, *Appianus*, historien grec, né à Alexandrie au commencement du IIe siècle, vint de bonne heure à Rome, vécut sous Trajan, Adrien, Antonin, exerça avec distinction la profession d'avocat, et fut surintendant des affaires domestiques des empereurs. Il avait composé, sous le titre d'*Histoire romaine*, un grand ouvrage en 24 livres, qui s'étendait depuis la ruine de Troie jusqu'au règne de Trajan ; il y racontait séparément l'histoire de chacun des peuples qui ont été en relation avec Rome. Il ne nous en reste qu'un petit nombre de livres entiers (savoir : trois livres sur les guerres d'Espagne, d'Annibal et de Carthage ; un sur celle de Mithridate, cinq livres sur les guerres civiles de Rome), et des extraits de la plupart des autres. Le tout a été publié par Schweighæuser, Leipsick, 1785, 3 vol. in-8., grec-latin, et a été traduit en français par Claude Seyssel, Lyon, 1544, par Odet-Desmares, Paris, 1659. Les cinq livres des guerres civiles (liv. XIII à XVII) ont été traduits à part par Combes-Dounous, Paris, 1808, 3 vol. in-8. L'histoire d'Appien jouit d'une grande autorité ; elle contient d'ailleurs sur plusieurs époques de l'histoire romaine les seuls renseignements que nous possédions.

APPIENNE (voie), *Via Appiana*, une des plus belles routes romaines, passait par Capoue et se terminait à Brindes. Commencée par Appius Claudius Cæcus vers 311 av. J.-C., continuée par César et terminée par Auguste. On la nommait *Regina viarum*, la reine des routes.

APPII FORUM, auj. *Borgo-Longo*, chez les Volsques, à 55 kil. au S. de Rome, sur la voie Appienne.

APPIUS CLAUDIUS. *Voy.* CLAUDIUS.

APRAXINE (Fœdor-Matveléviteh), contre-amiral russe, né en 1671, mort en 1728, remporta plusieurs victoires sur les Suédois en Ingrie et en Esthonie, et fut par là un des principaux instruments de la gloire de Pierre-le-Grand ; ce prince l'éleva à la dignité de sénateur, d'amiral-général de Russie et de conseiller privé.

APRAXINE (Etienne-Fœdorovitch, comte), feld-maréchal, petit-fils du précédent, né en 1700, combattit d'abord contre les Turcs sous les ordres du maréchal Munich, aida le vice-chancelier Bestoujef à supplanter le comte l'Estocq, favori de l'impératrice Élisabeth, et engagea cette princesse dans la guerre de sept ans. Il s'empara de Memel, battit les Prussiens à Gross-Jægerndoff (1757), mais ne sut point mettre à profit sa victoire. Accusé de trahison pour ce fait, il fut rappelé à Saint-Pétersbourg et mourut pendant qu'on lui faisait son procès.

APRIÈS, roi d'Égypte, 595-570 av. J.-C., prit Sidon. Après un règne de 26 ans, il fut détrôné et mis à mort par Amasis, un de ses sujets. On le trouve aussi nommé Ephrée ou Hophra.

APS ou ALPS-EN-VIVARAIS, *Alba Helviorum*, puis *Alba Augusta*, village de l'Ardèche, à 11 kil. N. O. de Viviers. Jadis capitale des Helviens, et siége d'un évêché qui fut transporté à Viviers en 411.

APT, *Apta Julia*, ch.-l. d'arrond. (Vaucluse), sur le Calavon, à 55 kil. E. d'Avignon ; 5,707 hab. Bougies et confitures renommées. Jadis capitale des *Vulgientes*. — L'arr. d'Apt a 5 cantons (Bonnieux, Cadenet, Gordes, Pertuis, plus Apt), 50 communes, et 99,012 hab.

APTA JULIA, cap. des *Vulgientes* dans la Gaule Narbonnaise, auj. APT.

APUA ou APUANI, ville de l'Italie ancienne, auj. PONTREMOLI.

APULÉE, *Lucius Apuleius*, écrivain latin et philosophe platonicien, né à Madaure en Afrique, vint à Rome, où il exerça avec succès la profession d'avocat. De retour dans sa patrie, il rétablit sa fortune, qu'il avait fort diminuée par de fréquents voyages, en épousant une riche veuve. Accusé par les parents de cette femme d'avoir employé la magie pour s'en faire aimer, il se justifia en prononçant une éloquente apologie, qui nous a été conservée. On a d'Apulée la *Métamorphose*, vulgairement appelée l'*Ane d'or*, en 11 livres, roman ingénieux, dans lequel se trouve le fa-

meux épisode de Psyché; son *Apologie*; les *Florides*, fragments de ses discours; un ouvrage en 3 livres *Sur la doctrine et la vie de Platon*, un livre *De Deo Socratis*, un livre *De Mundo*; on lui attribue en outre un grand nombre d'autres ouvrages. Les œuvres d'Apulée ont été réunies, *cum interpr. et not. Juliani Floridi, ad usum Delphini*, Paris, 1688; l'édition la plus récente et la plus estimée est celle d'Oudendorp, Ruhnken et Bosscha, 3 vol. in-4, Leyde, 1786-1823. On a donné un grand nombre d'éditions spéciales et de traductions de l'*Ane d'or*; les traductions françaises les plus récentes sont celle de Bastien, Paris, 1787, et celle de Maury, Paris, 1812. M. Bétolaud a donné, dans la collection Panckoucke, Paris, 1835-38, une traduction complète d'Apulée, 4 vol. in-8°.

APULEIUS SATURNINUS (Lucius), tribun. *Voy.* SATURNINUS.

APULIE, vulgairement la *Pouille*, région de l'Italie, au S. E., le long de l'Adriatique, s'étend à l'E. du Frentanus et au N. du Bradanus, et se divise en 2 parties : l'une grecque, ou Iapygie, comprenant les Salentins, la Messapie avec les Calabres et la Peucétie; l'autre italique, comprenant l'Apulie propre, la Daunie, la péninsule du mont Gargane. Villes principales : Apulum-Asculum, Arpi, Herdonea, Salapia, Venusia, Aquilonia, Canusium. — Iapigie et Apulie ne sont au fond qu'un même nom, l'un grec, l'autre latin. Les Apuliens ou Iapyges étaient de race osque. — L'Apulie forme auj. la *Capitanate* et une partie des *Terres de Bari* et *d'Otrante*.

APULUM ou ALBA JULIA, ville de Dacie, auj. CARLSBOURG.

APULUM ASCULUM. *Voy.* ASCULUM.

APURE, riv. de Colombie, naît à 80 kil. N. O. de Varinas, reçoit le Canaguan, le St-Domingue, le Manporro, et se jette dans l'Orénoque. Il donne son nom à une prov. de la république de Vénézuéla, qui a pour ch.-l. Achagua.

APURIMAC, riv. du Pérou, prend sa source dans les Andes du Pérou, court au N. E., reçoit le Pachachaca, le Pampas, le Mantaro, le Vilcomayo, le Paucar-Tambo, le Beni; prend alors le nom d'Ucayal et se joint au Tunguragua pour former l'Amazone. Il a près de 900 kil. de cours.

AQUA. *Voy.* ACQUA.

AQUÆ, c.-à-d. *Eaux*, nom donné par les Latins à un grand nombre de villes où se trouvaient des sources d'eaux minérales. Les principales sont :

AQUÆ, auj. ACQS ou AX (Ariége).

AQUÆ AUGUSTÆ OU TARBELLICÆ (ou simplement AQUÆ), auj. DAX (Landes).

AQUÆ BORBONIÆ, auj. BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

AQUÆ BORMONIS OU BORVONIS, auj. BOURBONNE-LES-BAINS.

AQUÆ CALENTES, auj. CHAUDES-AIGUES.

AQUÆ CALIDÆ, auj. VICHY. (On nommait encore ainsi la ville de Bath en Angleterre.)

AQUÆ FLAVIÆ, auj. CHAVES.

AQUÆ HELVETICÆ OU VERBIGENÆ, auj. BADE (Suisse).

AQUÆ NERÆ, auj. NÉRIS.

AQUÆ NISINEII, auj. BOURBON-LANCY.

AQUÆ ORIGINES, auj. CALDAS D'ORENSE.

AQUÆ PANNONICÆ, auj. BADE (Autriche).

AQUÆ SEGESTÆ, auj. FERRIÈRES.

AQUÆ SEXTIÆ, auj. AIX.

AQUÆ SICCÆ, auj. SÈCHES.

AQUÆ SOLIS, auj. BATH.

AQUÆ STATIELLÆ, auj. ACQUI.

AQUÆ TACAPINÆ, auj. EL-HAMMA.

AQUÆ TARBELLICÆ (la même que AQUÆ AUGUSTÆ).

AQUAMBOU, état de la Nigritie maritime, sur la côte d'Or, borné au N. par le Bouroum, et à l'O. par la Volta. Capit. Aquambou. Belliqueux et jadis le plus puissant de la côte d'Or.

AQUAPIM, état de la Nigritie maritime, à l'O. du Fanti, et en arrière de celui d'Acra. Cannes à sucre d'une grosseur extraordinaire. Ce pays est tributaire de l'Achanti.

AQUENSIS VICUS, ville d'Aquitaine, auj. BAGNÈRES.

AQUILA, ville d'Italie, ch.-l. de l'Abruzze ultérieure 2ᵉ, dans le roy. de Naples, à 44 kil. S. O. de Téramo: 13,600 hab. Évêché. Place forte de 4ᵉ classe. Fondée par l'empereur Frédéric II : endommagée par des tremblements de terre (1703, 1706); prise par les Français (1798).

AQUILA, natif de Sinope dans le Pont, était architecte et fut chargé par Adrien de rebâtir Jérusalem. Ayant ainsi eu occasion de connaître la religion des Juifs, il l'approfondit sous la direction du rabbin Akiba, et finit par embrasser le judaïsme. Il donna, vers 138, une version grecque de la Bible, qui eut longtemps une grande autorité et qu'on préférait même à celle des Septante. On en trouve des fragments dans les *Hexaples* d'Origène.

AQUILÉE, *Aquileia*, ville des États autrichiens (roy. d'Illyrie), à 6 kil. S. O. des lagunes de Marano, au fond de l'Adriatique. Petit port. Elle était primitivement la capit. des *Carni*, peuple de Vénétie. Elle reçut une colonie romaine l'an 180 av. J.-C.; fut grande et forte sous l'empire romain, et devint la capit. de la Vénétie. Maximin y fut tué par les siens pendant qu'il l'assiégeait. Attila la détruisit en 452. Elle ne s'est pas relevée depuis; elle n'a guère auj. que 1,600 hab. Elle est le siége d'un patriarcat qui était d'abord à Grado et qui en 1751 a été divisé en 2 archevêchés : Udine et Goritz.

AQUILINA, *Voy.* l'AIGLE.

AQUILIUS NEPOS (Manius), général romain, consul avec Marius, l'an 101 av. J.-C., étouffa la révolte des esclaves en Sicile. Dans la suite, il fut envoyé en Asie pour rétablir les rois que Mithridate avait détrônés; mais il fut pris par ce prince et périt au milieu des tortures. Aquilius avait été accusé de concussion; il fut défendu par Antoine l'orateur, qui le sauva en découvrant au milieu de sa plaidoirie les cicatrices des blessures que son client avait reçues au service de la patrie.

AQUILONIA, auj. *la Cedogna*, ville d'Apulie, célèbre par la victoire que Papirius Cursor y remporta sur les Samnites l'an 393 av. J.-C.

AQUIN, *Aquinum* des anciens, *Aquino* en italien, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 4 kil. N. E. de Ponte-Corvo; 700 hab. Évêché. Jadis ville des Herniques. Détruite par les Lombards au VIᵉ siècle. Patrie de Juvénal et de saint Thomas d'Aquin.

AQUIN (île d'), près d'Haïti (Antilles), par 75° 4' long. O., et 18° 14' lat. N. — Dans Haïti, vis-à-vis de l'île, est un bourg d'Aquin, à 115 kil. O. des Cayes.

AQUIN (Louis-Claude D'), célèbre organiste, né à Paris en 1698, mort en 1772, eut un talent tellement précoce, que dès l'âge de 6 ans Louis XIV voulut le faire jouer devant lui, et qu'à 8 ans il composait d'excellents morceaux. On venait tout exprès des pays étrangers pour l'entendre.

AQUIN (saint THOMAS d'), *Aquinas*. *Voy.* THOMAS.

AQUINCUM, ville de Dacie, auj. BUDE.

AQUIS GRANUM, auj. AIX-LA-CHAPELLE.

AQUITAINE, *Aquitania*, une des 4 grandes régions de la Gaule ancienne, comprenait avant César tout le pays situé entre les Pyrénées au S., le golfe de Gascogne (*Tarbellicum æquor*) à l'O., la Garonne (*Garumna*) au N. et à l'E. Peuples principaux : *Tarbelli* (Béarn), *Ausci* (Armagnac), *Arverni* (Auvergne), *Bituriges Vivisci* (Bordelais), *Pictones* (Poitou), *Lemovices* (Limousin), *Cadurci* (Quercy), *Convenæ et Bigerrones* (Comminges et Bigorre). Villes : *Burdigala* (Bordeaux), *Aquæ Tarbellicæ* (Dax), *Cadurci* (Cahors), *Tolosa* (Toulouse), *Gergobia*, détruite par César. — Crassus, lieutenant de César, soumit la plus grande partie de l'Aquitaine (57 av. J.-C.).

César s'en rendit tout à fait maître par la prise de Gergovie (52), et, dans le partage qu'il fit de la Gaule, il étendit les bornes de cette prov. jusqu'à la Loire au N. et à l'E. Auguste y ajouta le territoire des *Bituriges Cubi* (Berry et Bourbonnais). Enfin vers 369 ou 381, l'Aquitaine fut partagée en 3 prov. : Aquitaine 1re, ch.-l. *Avaricum* (Bourges); Aquitaine 2e, ch.-l. *Burdigala;* Novempopulanie, ch.-l. *Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand-de-Comminges). Cette division se maintint jusqu'à l'invasion de la Gaule par les Barbares. Les Wisigoths devinrent maîtres de l'Aquitaine en 419, sous le règne de Wallia, et firent de *Tolosa* la capit. de leur empire. En 507, Clovis enleva l'Aquitaine à Alaric II, roi des Wisigoths, et la réunit au roy. des Francs. Dagobert l'en démembra en 628 et l'érigea en roy. en faveur de son frère Caribert. Après la mort de Hildéric, fils de Caribert (631), le roy. d'Aquitaine fut changé en duché et donné par Dagobert à Boggis, deuxième fils de Caribert. Eudes, Hunald et Waïfre possédèrent successivement l'Aquitaine à titre de ducs jusqu'en 769, époque où Charlemagne s'empara de cette prov. Il en fit un roy. dépendant de la couronne, et le donna en 781 à Louis-le-Débonnaire, son fils. Celui-ci la céda en 814 à son fils Pepin, qui mourut en 838. Pepin II fut proclamé roi après lui, mais Charles-le-Chauve lui enleva son roy. et se fit couronner roi d'Aquitaine en 848. En 855, il en investit son fils Charles, qui mourut en 867, et fut remplacé par Louis-le-Bègue. Lorsque celui-ci monta sur le trône de France (877), l'Aquitaine fut de nouveau érigée en duché héréditaire en faveur de Rainulfe I, fils de Bernard, comte de Poitiers, et perdit bientôt après son nom d'Aquitaine, pour prendre celui de Guyenne, qui paraît n'être qu'une corruption du premier. Elle se composait alors des fiefs de Gascogne, d'Armagnac, de Fezensac, du Périgord, du Poitou, du comté d'Angoulême et de la Marche. En 1137, le mariage d'Éléonore, fille de Guillaume X, dernier duc de Guyenne et comte de Poitiers, avec Louis VII (1137), réunit un instant l'Aquitaine à la couronne de France. Mais après le divorce de ce prince (1151), Éléonore épousa Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, et par là l'Aquitaine ou Guyenne passa entre les mains des rois d'Angleterre. Philippe-Auguste la reprit en 1200, par droit de confiscation, sur Jean-sans-Terre; mais saint Louis crut devoir la restituer, et la remit en 1259, au roi d'Angleterre, Henri IV. Elle fut définitivement réunie à la France sous Charles VII, en 1453.

AR. Pour les noms qui ne seraient pas ici, *Voy.* AAR.

ARA UBIORUM, auj. *Goutsberg*, ville de Gaule, 2e Germanie, au N. de Bonn. D'autres disent que c'est Bonn elle-même.

ARABELLA STUART. *Voy.* STUART.

ARABES. *Voy.* ARABIE.

ARABIE, *Arabia*, contrée de l'Asie occid., bornée au N. par la Syrie et l'Algezireh, à l'E. par le golfe Persique, au S. par la mer d'Oman, à l'O. par la mer Rouge. Son étendue est de 2,500 kil. environ du N. au S. sur 2,000 de l'O. à l'E. L'Arabie est vulgairement divisée en 3 parties: l'Arabie-Pétrée au N. O., l'Arabie-Déserte au centre et à l'E., l'Arabie-Heureuse au S. O.; mais la division réelle et la seule qui soit connue des indigènes est celle qui partage l'Arabie en 5 régions, savoir : l'*Hedjaz*, le long de la côte N. O., qui renferme le grand chérifat de la Mecque; l'*Yémen*, au S. O., dont les principaux états sont, en allant de l'O. à l'E., l'imamat de Sana, le pays d'Aden, l'Hadramaut et le désert du Mahrah; l'*Oman*, au S. E., qui renferme l'imamat de Maskate; le *Lahsa* ou *Hesse* (Bahraïn ou Hadjar) à l'E.; et le *Barria* ou *Bahr-Abad*, qui comprend le Nedjed, et se compose des vastes déserts situés au centre de l'Arabie. Villes principales : la Mecque, Médine, Sana, Aden, Moka, Maskate, etc. L'Arabie n'a que très peu de mont., excepté au N. O., où l'on trouve le mont Sinaï et le mont Horeb, et au S. O., dans l'Yémen. Dans cette dernière région, coulent le Meïdam et le Chabb, les seuls fleuves de l'Arabie qui aient un cours permanent. Le reste de l'Arabie n'offre que d'immenses plaines sablonneuses et désertes, où règne continuellement le souffle ardent du *simoun* ou vent du désert. Dans les parages maritimes la fertilité est très grande; on y cultive beaucoup de plantes aromatiques et d'épices, le café Moka, l'aloès, le baume, le coton, le cocotier, le grenadier, le maïs, etc. On trouve en Arabie la plus belle race de chevaux qui existe, des chameaux, des buffles, des moutons à grosse queue, etc.; mais les déserts sont remplis d'animaux féroces et d'insectes malfaisants. Les Arabes appartiennent à la famille sémitique ; ils sont petits, maigres, basanés. Ils sont d'un caractère grave, spirituels, souvent hospitaliers, mais toujours prêts à piller les caravanes. Ils mènent presque tous, surtout les Arabes Bédaouis ou Bédouins, une vie nomade, réunis en tribus et obéissant au gouvernement patriarcal de leurs *cheiks* ou vieillards. Les Arabes, au temps de leur puissance, ont cultivé avec le plus grand succès la poésie, la philosophie et les sciences mathématiques et naturelles. Leurs savants les plus célèbres sont Al-Kendi, Al-Farabi, Avicenne, Averrhoës, Algazel, etc. On leur attribue l'invention des chiffres, de l'algèbre, les premières notions de la chimie. Seuls, au moyen âge, ils avaient conservé les connaissances de l'antiquité, et c'est en grande partie par eux qu'elles ont été transmises à l'Occident. Ils sont, depuis longtemps, retombés dans leur ignorance première. Méhémet-Ali a depuis quelques années fait d'heureux efforts pour les en tirer. — L'Arabie a presque toujours été indépendante. Sous Trajan, les Romains en conquirent une très faible partie, celle qui fut depuis appelée Arabie-Pétrée, du nom de *Petra*, son ch.-l. Au VIIe siècle, Mahomet, fondateur de l'islamisme, créa l'empire arabe (622), qui grandit rapidement et s'accrut en suivant les progrès de la religion musulmane. Il embrassa successivement l'Arabie entière (624-632), la Syrie (632-638), l'Égypte (638-640), la Perse (636-652), l'Afrique septentrionale (692-708), l'Espagne (710-714). La France même fut un instant menacée par l'invasion arabe (721-739). Mais dès 750 ce vaste empire perdit son unité. Bagdad vit s'élever, sur les ruines du califat des Ommiades, celui des Abbassides. Peu après, les Aglabites à Kairwan (800), les Thoulounides (883), puis les Fatimites en Égypte (909), se rendirent indépendants, tandis que les califes de Cordoue, derniers restes des Ommiades, se séparaient entièrement des califes d'Orient. Ce morcellement continua jusqu'au XIIe siècle environ. A cette époque, les Maures en Espagne et en Afrique, les Turcs et les Mongols en Orient, avaient enlevé aux Arabes toutes leurs conquêtes. L'Arabie elle-même avait déjà cessé depuis longtemps d'appartenir aux califes; elle redevint alors indépendante. Les Arabes, par la nature de leur vie nomade, résistèrent aux invasions mongoles et tartares, et aux attaques des Turcomans. Au XVIIe et au XVIIIe siècle une grande partie de l'Arabie fut soumise à la domination des Wahabites, tribu arabe, qui avait son berceau dans le Nedjed; mais ce nouvel empire eut peu de durée : les Wahabites ont été refoulés dans leurs premières limites par les récentes conquêtes du pacha d'Égypte, Méhémet-Ali. Ce dernier possède aujourd'hui une grande partie de l'Hedjaz. Quant au reste de l'Arabie, elle est tout à fait indépendante. Quoique la domination des Arabes ait depuis longtemps cessé, cependant leur langue se parle encore dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et ils forment dans ces pays une portion notable de la population.

ARABIQUE (mer ou golfe), *Sinus Arabicus*. *Voy.* ROUGE (mer).

ARAB-KIR, *Arabrace*, ville de la Turquie d'Asie (Asie-Mineure), à 180 kil. S. E. de Siwas ; ch.-l. d'un livah de même nom.

ARACAN, ville de l'Inde transgangétique, jadis capit. du roy. d'Aracan, auj. ch.-l. de la prov. de ce nom, par 90° 45' long. E., 20° 40' lat. N. : grande, mais réduite à l'état le plus triste pendant la domination birmane, 1783, etc. C'est dans Aracan que fut prise la fameuse statue colossale de Goutama, placée dans le temple principal d'Amarapoura ; Aracan aussi avait le fameux canon de 10 mètres de long.

ARACAN, prov. de l'Inde anglaise, s'étend le long de la côte E. du golfe de Bengale, des bords du Nauf jusqu'au cap Negrais, et a pour ch.-l. Aracan. Jadis roy. indépendant, souvent ravagé par les Mongols et les Pégouans ; conquis par les Birmans, 1783, et depuis par les Anglais. La popul. s'élevait à 260,000 hab. environ, mais la guerre contre les Birmans et les émigrations ont dû réduire beaucoup ce chiffre. On trouve dans l'Aracan une longue chaîne de mont. et plusieurs riv. Climat brûlant, insalubre. Riz, bois de construction. On y rencontre de l'or et de l'argent.

ARACAN, principale riv. du roy. de ce nom, se jette dans le golfe de Bengale, au S. de la ville d'Aracan.

ARACAN (archipel d'), dans le golfe de Bengale, à l'E., sur les côtes de la prov. d'Aracan. Ses 2 îles les plus remarquables sont Ramri et Tchedaba ; on y trouve des volcans qui vomissent de la vase.

ARACATY, ville du Brésil (prov. de Céara), à l'embouchure du Jaguaribe ; 8,900 hab. C'est la plus peuplée et la plus commerçante de la province.

ARACHNÉ (c.-à-d. *Araignée*), jeune femme de Colophon, qui travaillait avec tant de perfection à la broderie, qu'elle ne craignit point de proposer un défi à Minerve : elle l'emporta ; mais la déesse, irritée de sa défaite, frappa de sa navette la tête d'Arachné ; celle-ci se pendit de désespoir, et fut changée en araignée.

ARACHOSIE, prov. de l'empire perse, au N. E. de la Gédrosie et à l'O. de l'Inde ; avait pour ch.-l. *Arachosia*, appelée primitivement *Cophe*, et dont on attribuait la fondation à Sémiramis. Cette prov. fait auj. partie du roy. de Caboul.

ARAD, nom commun à 2 villes de Hongrie qu'on distingue en Vieil-Arad et Neuf-Arad, et qui donnent leur nom à un des 12 comitats au-delà de la Theiss, situé à l'O. de la Transylvanie ; elles sont sur le Maros, presque en face l'une de l'autre, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche, à 40 kil. N. de Temeswar.

ARADUS, *Arek*, île de la côte de Phénicie, jointe au continent par un pont, avait une ville de même nom (auj. *Ruad*). — Vis-à-vis d'Aradus était l'île d'Antaradus.

ARAFAT, mont. d'Arabie, à 24 kil. S. de la Mecque, objet de haute vénération et de pèlerinage chez les Mahométans.

ARAGON, gr. prov. d'Espagne, une des 12 capitaineries-générales du roy., est située entre celles de Vieille-Castille et de Navarre à l'O., de Catalogne à l'E., de Nouvelle-Castille au S., et touche à la France par la frontière sept. ; Saragosse en est la capit. On la divise en 3 prov. : celles de Saragosse, de Huesca et de Téruel. Étendue, 320 kil. sur 200 ; 665,000 hab. On y trouve des mont. au N. et à l'E., des plaines sablonneuses et arides au centre, et de nombreuses riv. (Ebre, Gallego, Xalon, Guadalaviar, etc.). L'Aragon n'est qu'une partie de l'anc. Tarraconaise, dont il a conservé le nom avec une légère altération, et répond à peu près à la Celtibérie des anciens. Il passa en 470 de la domination des Romains sous celle des Goths, fut conquis par les Maures en 714, leur fut repris par les rois de Navarre, et forma un comté sous leur dépendance jusqu'en 1035. A cette époque, la mort du roi de Navarre, Sanche III (ou Sanche-le-Grand), occasionna un partage entre ses 4 fils ; le comté d'Aragon échut à Ramire, l'un d'eux, et fut érigé en royaume. Le roy. d'Aragon était alors fort resserré ; il ne possédait rien au S. de l'Èbre, et même au N. : Saragosse, Barbastro, Huesca, et bien d'autres villes du N., appartenaient aux Maures. Il s'agrandit par des conquêtes, 1096-1137, s'augmenta du comté de Barcelone par l'avénement de la dynastie barcelonaise, 1137 ; acquit Montpellier, 1204 ; les îles Baléares, 1229-1233, les trois quarts du roy. de Valence, 1238 ; obtint, par échange avec saint Louis, la souveraineté du comté de Barcelone, 1258 ; fit en 1282 l'acquisition de la Sicile, qu'il perdit en 1294 ; acquit la Sardaigne en 1326 ; Majorque, 1343 ; Montpellier, 1349 ; réunit définitivement la Sicile, 1409 ; acquit la couronne de Naples, 1435, et finit par s'unir à la Castille pour former la monarchie d'Espagne. Cette union, préparée par le mariage de Ferdinand, héritier d'Aragon, et d'Isabelle, héritière de Castille, 1469 ; avancée par l'avénement de Ferdinand au trône d'Aragon, 1479 ; remise en question par la mort d'Isabelle, 1504, fut consommée par l'avénement de Charles-Quint, 1516. Depuis ce temps, les couronnes d'Aragon et de Castille sont restées unies. La couronne d'Aragon comprenait en 1516 : 1° en Espagne, l'Aragon, la Catalogne, le Roussillon (ces deux pays formaient l'ancien comté de Barcelone), le roy. de Valence, celui de Murcie ; 2° hors de la péninsule, les Baléares, la Sardaigne et les Deux-Siciles.

Les rois d'Aragon se sont succédé dans l'ordre suivant :

1° *Dynastie de Navarre.*		Alphonse III.	1285
Ramire I.	1035	Jayme II.	1291
Sanche-Ramire I.	1063	Alphonse IV.	1327
Pèdre I.	1094	Pèdre IV.	1336
Alphonse I.	1104	Juan I.	1387
Ramire II.	1134	Martin.	1395
2° *Dynastie de Barcelone.*		3° *Dynastie de Castille.*	
		Ferdinand I.	1412
Raymond.	1137	Alphonse V.	1416
Alphonse II.	1162	Juan II.	1458
Pèdre II.	1196	Ferdinand II.	1479
Jayme I.	1213	Charles-Quint, roi de toute l'Espagne.	1516
Pèdre III.	1276		

ARAGON, riv. d'Espagne sur le versant S. des Pyrénées, coule à l'O., puis au S., arrose Jaca, Sanguesa, et tombe dans l'Èbre près d'Alfaro, après avoir traversé l'Aragon et la Navarre. Cours, 135 kil. ; affluents, la riv. de Tafalla et l'Arga.

ARAGONA, ville de Sicile, à 12 kil. N. de Girgenti, sur une colline ; 6,000 hab.

ARAGUAY, riv. du Brésil, sort de la Serra Seiada, reçoit par la droite le Claro Diamantino, le Vermelho de Goyaz, le Crixas ; par la gauche, le Das Mortes, le Farto, l'Aquiqui, et se jette dans le Tocantin, après avoir formé la grande île Ste-Anne ou Bannanal. Cours total, 1,500 kil.

ARAL (mer d'), grand lac de l'Asie centrale, dans le Turkestan, par 54° 59' long. E., 42°-46° lat. N., a 950 kil. de long, 240 de large, et reçoit le Sir, l'Oudjani, l'Amou. Eau peu salée, côtes basses. — Les anciens ignoraient l'existence de la mer d'Aral, et comme ils faisaient de l'Amou (*Oxus*) un tributaire de la mer Caspienne, on a prétendu que de leur temps les deux mers n'en faisaient qu'une. Suivant plusieurs modernes, la mer d'Aral serait ce qu'ils nommaient le lac *Chorasmias* (lac de Khovaresm).

ARALES, nom donné collectivement aux Uzbeks, aux Turcomans et aux Karakalpaks qui vivent sur la côte S. de la mer d'Aral et sur les bords de l'Amou : ils forment une population de plus d'un million d'âmes ; ils professent le mahométisme, et parlent le turc. Ils habitent un camp immense.

ARAM, nom donné dans la Genèse à la Syrie, s'étendait aussi à la Mésopotamie, à la Chaldée, à l'Assyrie et à l'Elam; il dérivait d'Aram, 5e fils de Sem, dont les descendants peuplèrent la Syrie et la Mésopotamie. On appelait Araméens les habitants de ce pays. On nomme encore auj. *langues araméennes* les langues parlées dans l'ancien pays d'Aram, c.-à-d. le syriaque et le chaldéen.

ARAM (Eugène), savant anglais, né à Ramsgill, au comté d'York, vint en 1734 s'établir à Londres. Il travaillait à la composition d'un Dictionnaire comparé des langues celtique, anglaise, latine, grecque et hébraïque, et jouissait de l'estime générale, lorsqu'il fut arrêté en 1758, et convaincu d'avoir, 14 ans auparavant, assassiné Daniel Clark, cordonnier : il fut condamné et exécuté à York en 1759. La jalousie lui avait fait commettre ce crime.

ARAMÉENS. *Voy.* ARAM.

ARAMITZ, ch.-l. de canton (B.-Pyrénées), à 12 kil. S. O. d'Oloron; 1,250 hab.

ARAMON, ch.-l. de canton (Gard), sur le Rhône, à 27 kil. N. E. de Nîmes; 2,502 hab. Oliviers.

ARAN (val d'), en Espagne, dans les Pyrénées, sur le versant N., par 2° 20'-2° 40' long. E., 42° 25'-42° 40' lat. N. La Noguera et la Garonne y prennent naissance à 50 pas l'une de l'autre. Les habitants sont presque tous pâtres, bûcherons ou contrebandiers. — Le val d'Aran était jadis aux *Convenæ* ou *Garumni*, peuple de la Gaule. Il a ensuite fait partie du comté de Comminges. L'Espagne le possède depuis 1192.

ARANDA DE DUERO, ville forte d'Espagne (Burgos), à 66 kil. de Burgos, sur le Duero; 3,500 hab.

ARANDA (don ABARCA DE BOLEA, comte d'), diplomate espagnol, né en 1719, mort en 1794. Il suivit d'abord le parti des armes, puis devint ambassadeur de Charles III près d'Auguste III, roi de Pologne; il fut ensuite capitaine-général à Valence, peu après président du conseil de Castille, enfin ambassadeur en France, d'où il revint en 1784. En 1792 il fut nommé premier ministre, mais il fut bientôt remplacé dans ce poste par Godoï, prince de la Paix.

ARANJUEZ, ville d'Espagne (Tolède), sur le Tage, rive gauche, à 44 kil. S. de Madrid; 2,000 hab. Superbe maison royale, séjour de la cour depuis Pâques jusqu'à la fin de juin. Beaux palais des Infants et de Médina-Céli. — Là eut lieu l'insurrection dite d'*Aranjuez* contre le prince de la Paix, Manuel Godoï (1808); elle força Charles IV à abdiquer en faveur de son fils Ferdinand.

ARANYOS, riv. de Transylvanie, sort du mont Kalymiasza, passe à Thorda. Aranyos-Cyères, et se jette à St-Marton dans le Maros; cours, 130 kil. Elle roule des paillettes d'or (*arany* en hongrois). L'Aranyos donne son nom à une petite juridiction enclavée entre les comitats de Thorda et d'Albe-Inférieure, et qui a 5,000 hab.

ARAPILES (bataille des). *Voy.* SALAMANQUE (bataille de).

ARAR ou **ARARIS**, riv. de Gaule, auj. la SAÔNE.

ARARAT, auj. *Macis* ou *Agri Dagh*, mont. d'Arménie, à 65 kil. S. O. d'Erivan, par 42° 15' long. E., 39° 30' lat. N., est la plus haute mont. de l'Arménie. Elle dépasse 4,000 mètres, et son sommet est couvert de neiges éternelles. C'est sur cette mont., selon les traditions arméniennes, que s'arrêta l'arche de Noé.

ARAS, *Araxes*, riv. d'Asie, sort du mont Teckdagh, court au N. E., fertilise l'Erivan, le Mogan, le Chirvan, et tombe dans le Kour près de Djabat, après un cours de 670 kil. L'Araxe était jadis un des fleuves les plus importants de l'Asie; il était surtout remarquable par l'impétuosité de son cours ; ce qui a fait dire à Virgile : *Pontem indignatus Araxes* (*Æn.* VIII, 728).

ARATOR, poëte latin chrétien, né en Ligurie vers l'an 490, mort en 556, était secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, roi des Goths. Il a mis les *Actes des Apôtres* en vers. Ses poésies se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères* ; elles ont été publiées à part par Othon Artzenius, Zutphen, 1769, in-8.

ARATUS, général de la ligue Achéenne, né à Sicyone vers l'an 275 av. J.-C., tua le tyran Nicoclès qui opprimait sa patrie, fit entrer Sicyone dans la ligue Achéenne et fut nommé chef de la ligue. Il s'empara de Corinthe, en chassa Antigone, roi de Macédoine, et remporta de grands avantages. Il fut cependant battu par Cléomènes, roi de Sparte. Philippe V, roi de Macédoine, avec lequel il avait fait alliance, le fit empoisonner (213), après avoir séduit sa fille. Aratus avait composé une *Histoire de la ligue Achéenne* qui ne nous est pas parvenue.

ARATUS, poëte et astronome, né à Soles en Cilicie, vers l'an 272 av. J.-C., contemporain de Théocrite, vécut à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Il a composé sur l'astronomie un poëme intitulé *les Phénomènes*, que Cicéron, Germanicus et Avienus ont traduit en vers latins, et qui a été commenté par Hipparque, Eratosthènes et Théon. La meilleure édition de ce poëme est celle de Théodore Buhle, Leipsick, 1793-1801. Hugo Grotius a réuni, sous le titre de *Syntagma Arateorum* (Leyde, 1600), les traductions latines d'Aratus faites par les anciens. Pingré en a donné une traduction française à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8.

ARAU, ville de Suisse. *Voy.* AARAU.

ARAUCANIE, ou pays des **ARAUCANS**, contrée de l'Amérique du S., à l'O. des Andes, au S. du Chili, entre le Biobio, le Valdivia et la mer, de 36° 44' à 39° 50' lat. S. Les Araucans, dont le vrai nom est Aucas ou Molouches, sont la principale nation indigène de la famille chilienne. Deux traits surtout les distinguaient : leur civilisation et leur haine implacable pour les Espagnols. De 1555 à 1773, ils ont fait rude guerre à ce peuple, et souvent ont été les agresseurs. Les Jésuites avaient tenté leur conversion : en 1720, une révolte générale mit ces tentatives au néant. Par un traité avec l'Espagne en 1773, ils obtinrent d'avoir un résident à Santiago. Les Araucans forment une confédération composée de 4 états qui se subdivisent eux-mêmes en 81 prov., et qui ont des chefs héréditaires : ils ont une constitution fort analogue au gouvernement féodal. Les Araucans sont les héros du poëme épique de l'*Araucania*, par Alonzo de Ercilla.

ARAUCO, ville et fort du Chili, à l'embouchure du Tucapel, à 44 kil. S. de la Conception, a été bâtie pour arrêter les incursions des Araucans. — On nomme aussi Arauco la partie mérid. du Chili, entre les Cordillières et la mer.

ARAURIS, riv. de Gaule, auj. l'HÉRAULT.

ARAUSIO, ville de Gaule, auj. ORANGE.

ARAXES, fl. de l'Asie ancienne, dans la Parthiène, est auj. l'ARAS.

ARBACE, gouverneur des Mèdes sous Sardanapale, roi d'Assyrie, conspira contre ce prince efféminé avec Phul et Bélésis, partagea ses états avec les principaux conjurés, et obtint le royaume des Mèdes, vers l'an 759 av. J.-C.

ARBE, *Arba*, île des Etats autrichiens, sur la côte de Dalmatie, par 12° 31' long. E., 44° 47' lat. N. (20 kil. carrés); ch.-l. Arbe, évêché.

ARBELLES, *Arbelæ*, auj. *Erbil*, dans le Kourdistan, ville d'Assyrie, à l'E. de Ninive, près du Lycus, a donné son nom à la victoire qu'Alexandre remporta sur Darius aux environs de cette ville, dans la plaine de Gaugamèle (331 av. J.-C.). Cette bataille porta le dernier coup à la monarchie persane. Darius, vaincu et obligé de fuir, trouva bientôt après la mort par la trahison de Bessus.

ARBERG. *Voy.* AARBERG.

ARBOGA, ville de Suède, à 48 kil. S. O. de Westeras, sur une riv. de même nom. A 2 kil. est le canal d'Arboga qui réunit les lacs Hielmar et Malar.

ARBOGASTE, comte gaulois, général des armées de Valentinien II, défit et tua Victor, fils de l'usurpateur Maxime (388). Nommé préfet du prétoire, il voulut exercer seul toute l'autorité; Valentinien l'ayant alors dépouillé de ses charges, il se vengea en faisant périr ce prince, et proclama empereur un certain Eugène; mais il fut poursuivi et vaincu par Théodose, et se donna la mort, l'an 394.

ARBOIS, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Vieille, à 38 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier: 7,500 hab. Vins blancs et rouges estimés. Patrie de Pichegru.

ARBON, *Arbor Felix*, ville de Suisse (Thurgovie), sur le lac de Constance, à 12 kil. N. E. de Saint-Gall.

ARBON ou AREBO, ville de Nigritie. *Voy.* AREBO.

ARBRESLE (l'), ch.-l. de cant. (Rhône), à 17 kil. N. O. de Lyon ; 900 hab.

ARBRISSEL, plus exactement ALBRESEC, village de Bretagne, près de Rennes, célèbre par la naissance de Robert d'Arbrissel, fondateur de l'abbaye de Fontevrault. *Voy.* ROBERT.

ARBROATH, jadis ABERBROTHWICK, ville d'Écosse (Forfar), près de l'embouchure du Brothwick. Port petit, mais bon ; magnifique phare (dit de Bell-Rock), sur un rocher au milieu de la mer. Ruines d'une abbaye où se tint le parlement de 1320, célèbre par les remontrances énergiques qu'adressèrent les barons d'Ecosse au pape.

ARBUTHNOT (Jean), savant médecin et homme de lettres, né vers 1770 à Arbuthnot, près de Montrose en Écosse, vint de bonne heure à Londres, fut nommé médecin de la reine Anne, se lia avec les beaux - esprits de son temps, particulièrement avec Swift et Pope, et brilla parmi eux au premier rang. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, soit scientifiques, soit d'agrément, qui lui ont fait une grande réputation. Parmi les premiers, on distingue son *Essai sur l'utilité des mathématiques*, 1700 ; ses *Tables des monnaies, poids et mesures des anciens*, 1727, et son *Essai sur les aliments*, 1732 (traduit en français, 1741, 1 vol. in-12); parmi les seconds, on cite les *Mémoires de Martinus Scriblerus*, espèce de satire faite en commun avec Pope contre le mauvais goût de l'époque; le *Procès sans fin*, ou *Histoire de John Bull* (c'est-à-dire du peuple anglais), traduit en français par l'abbé Vély, Londres, 1753; l'*Art de mentir en politique*, etc. On a publié à Glascow, en 1751, *Miscellaneous works of Arbuthnot*, 2 vol. in-8.

ARC, nom commun à 2 riv. de France : l'une prend sa source en Savoie et se jette dans l'Isère à 8 kil. N. O. d'Aiguebelle, après un cours de 115 kil. ; l'autre nait aux environs de Trets (B.-du-Rhône), passe à 1 kil. d'Aix et se jette dans l'étang de Berre, après un cours de 50 kil.

ARC (Jeanne D'). *Voy.* JEANNE.

ARC-EN-BARROIS, ch.-l. de cant. (H.-Marne), sur l'Aujon, à 17 kil. S. O. de Chaumont; 1,700 hab.

ARCACHON (bassin d'), lagune située sur la côte du dép. de la Gironde, reçoit la Leyre.

ARCADES ou ARCADIENS (Académie des). *Voy.* ACADÉMIE et CRESCIMBENI.

ARCADIA, *Cyparissia*, petit port de Morée, à 50 kil. S. O. de Tripolitza, et sur un golfe de même nom, est le siége d'un évêque métropolitain. Jadis 4,000 hab.

ARCADIE, *Arcadia*, une des anciennes divisions du Péloponèse, était au centre de la presqu'île. Elle comprenait une quinzaine de petites communes ou républiques nommées d'après leurs ch.-l. : Phénée, Cynèthe, Psophis, Telphusse, Hérée, Aliphères, Phigalie, Orchomène, Mantinée, Tégée, Clitor, Caphyes. Pendant longtemps l'Arcadie n'eut pas de gouvernement central ; plus tard (au temps de la ligue Achéenne), on comprit l'utilité d'un centre, et c'est alors que fut bâtie Mégalopolis, capit. de toute l'Arcadie. On trouve en Arcadie beaucoup de mont. (Lycée, Ménale, etc.); c'est là qu'est la source de presque tous les cours d'eau du Péloponèse. Climat froid, pâturages ; mœurs antiques et simples ; race pélasgique, presque sans mélange de Doriens. Les nombreuses traditions sur Lycaon, le culte de Pan et de Mercure, la vie pastorale, la bravoure et les dispositions musicales, sont les principaux souvenirs que les Arcadiens ont laissés à l'histoire. L'Arcadie fut d'abord gouvernée par des rois; l'un d'eux, Aristocrate II, ayant trahi les Messéniens, dont il était l'allié, la royauté fut abolie, 671 av. J.-C. L'Arcadie entra dans la ligue Achéenne, à laquelle elle donna l'un de ses plus grands généraux, Philopémen ; elle suivit, après la prise de Corinthe (146), le sort du reste de la Grèce. Elle fut détachée de l'empire grec avec la Morée par les Vénitiens, puis fut conquise par les Turcs, qui l'ont conservée jusqu'à l'insurrection de 1822. Elle est aujourd'hui une des provinces du nouvel état de Grèce; elle a pour ch.-l. Tripolitza.

ARCADIE, nom donné sous les dern. empereurs à l'Heptanomide, en l'honneur d'Arcadius. *V.* ÉGYPTE.

ARCADIOPOLIS ou BERGULÆ, auj. *Bergaz*, ville de Thrace, au S. E. d'Adrianopolis.

ARCADIUS, empereur de Constantinople, fils aîné de Théodose-le-Grand, lui succéda en Orient en 395, tandis que son frère Honorius montait sur le trône d'Occident. Prince faible, il se laissa gouverner par Rufin, préfet du prétoire, par Eutrope, son grand-chambellan, et par Eudoxie, son épouse, qui persécuta et fit exiler saint Jean-Chrysostôme. Il mourut détesté, en 408, à 31 ans.

ARCAS, fils de Jupiter et de Calisto, régna sur l'Arcadie et lui donna son nom. Etant à la chasse, il rencontra sa mère qui avait été changée en ourse: il allait la percer de ses traits, lorsque Jupiter, pour prévenir ce parricide, le changea lui-même en ours, et les transporta tous deux dans le ciel, où ils forment les constellations de la Grande et de la Petite-Ourse.

ARCATE, *Arcot* des Anglais, ville de l'Inde (Madras), à 110 kil. S. O. de Madras, sur le Salar : 40,000 hab., presque tous Musulmans. Ville grande et belle ; citadelle démolie. Elle fut fondée par Aureng-Zeyb, et fut d'abord le ch.-l. du Karnatic. Prise par les Français, 1750; par les Anglais, 1760. Elle appartenait à Haïder-Ali en 1780 ; elle est depuis 1801 possession immédiate des Anglais.

ARCÉSILAS, *Arcesilaus*, philosophe académicien, né à Pitane dans l'Éolie vers l'an 316 av. J.-C., fut disciple de Polémon. Après de longs voyages en Grèce et en Perse, il vint se fixer à Athènes et y fonda la 2e Académie, école qui combattait les Stoïciens, et dont le dogme principal et distinctif est l'*acatalepsie*, espèce de scepticisme qui consiste à nier que l'on puisse rien percevoir de certain par les sens. Il mourut 241 ans av. J.-C., âgé de 75 ans.

ARCHANGEL. *Voy.* ARKHANGEL.

ARCHE D'ALLIANCE, coffre qui renfermait les tables de la loi que Dieu donna à Moïse; on le gardait précieusement dans le temple de Jérusalem.

ARCHE DE NOÉ. *Voy.* NOÉ.

ARCHÉLAIS, *Erekli*, ville de Cappadoce, près de l'Halys. Macrin y fut tué en 218, par l'ordre d'Héliogabale.

ARCHÉLAUS, philosophe grec natif de Milet, disciple d'Anaxagore et maitre de Socrate, florissait vers 460 av. J.-C. Il vint se fixer à Athènes, et y ouvrit une école dans laquelle il enseigna la philosophie des Ioniens: on le surnomma *le Physicien*, parce qu'il s'occupait surtout de la nature (*phusis*). Il niait la différence essentielle du bien et du mal, et disait que rien n'est juste ou injuste, que par l'effet de la coutume ou de la loi.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, usurpa le trône vers

l'an 413 av. J.-C., après avoir fait périr les enfants légitimes de Perdiccas son prédécesseur, dont il n'était que le fils naturel. Malgré ces crimes, Archélaüs fut un grand roi. Il fit fleurir son royaume, protégea les lettres et les arts, et appela les savants à sa cour encore sauvage et barbare; Euripide y passa une partie de sa vie. Il mourut l'an 400 av. J.-C.

ARCHÉLAUS, général de Mithridate, disputa la Grèce aux Romains, et fut battu à Chéronée et à Orchomène par Sylla, 87 ans av. J.-C.

ARCHELAUS, fils du précédent, servit dans les troupes romaines et reçut de Pompée la souveraineté de Comane dans le Pont. Ayant ensuite obtenu la main de Bérénice, fille de Ptolémée-Aulète et reine d'Égypte, il se fit, à la faveur de cette alliance, reconnaître roi d'Égypte, et se révolta contre les Romains, 57 ans av. J.-C.; mais six mois après il fut tué dans un combat contre Gabinius.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, fut nommé roi de Cappadoce par Antoine, se fit maintenir par Auguste; mais ayant déplu à Tibère, il fut jeté dans les prisons de Rome où il mourut.

ARCHÉLAUS, roi de Judée, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda l'an 3 de J.-C. Ayant, à son avénement au trône, fait périr 3,000 de ses sujets, Auguste irrité le dépouilla d'abord de la moitié des états de son père, puis le relégua à Vienne dans la Gaule, où il mourut l'an 6 de J.-C.

ARCHÉMORE, fils de Lycurgue, roi de Némée, et d'Eurydice. Les princes de l'armée d'Adraste, qui traversaient la forêt de Némée, ayant prié sa nourrice Hypsipyle de leur indiquer une source, celle-ci déposa l'enfant sur une touffe d'ache, et les conduisit à une fontaine voisine; mais en son absence, un serpent piqua l'enfant qui mourut aussitôt. En mémoire de cet accident, on institua les jeux Néméens, qui se célébraient tous les trois ans. Les vainqueurs prenaient le deuil, et se couronnaient d'ache.

ARCHENA, *Aquæ Calidæ*, bourg d'Espagne, à 18 kil. N. O. de Murcie. Aux environs, eaux thermales.

ARCHENHOLZ (Jean-Guillaume), capitaine au service de la Prusse et historien estimé, naquit à Dantzick en 1745, et mourut près de Hambourg en 1812. Il servit sous Frédéric II pendant la guerre de sept ans, rentra dans la vie privée après la paix de Hubertsbourg, et se fit bientôt connaître par de nombreux écrits. Il publia successivement: *l'Angleterre et l'Italie*, Leipsick, 1787, 5 vol., traduit dans presque toutes les langues; les *Annales de l'Angleterre depuis* 1788; l'*Histoire de la guerre de sept ans*, Berlin, 1793, 2 vol; l'*Histoire de la reine Elisabeth, de Gustave Wasa*, Tubingue, 1801; *Opuscules historiques*, Tubingue, 1803; *la Minerve*, journal politique, 1792-1812; cette feuille a servi de modèle à la *Minerve française*.

ARCHIAC, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 14 kil. N. E. de Jonzac; 1,700 hab.

ARCHIAS, polémarque ou commandant de Thèbes, l'an 378 av. J.-C.; ayant reçu au milieu d'un festin une lettre qui l'instruisait du complot de Pélopidas, il en différa la lecture, en disant: « A demain les affaires sérieuses. » Mais il fut tué la nuit même.

ARCHIAS, poëte grec, natif d'Antioche, se lia en Asie avec Lucullus qui lui fit conférer le titre de citoyen romain, et vint se fixer à Rome. Son titre de citoyen lui ayant été contesté, Cicéron plaida pour lui et obtint gain de cause: c'est à cette occasion que fut prononcé le *Pro Archia*.

ARCHI-CHANCELIER. *Voy.* CHANCELIER.

ARCHIDAMUS I, roi de Sparte, 469-427 av. J.-C., soumit les Ilotes qui s'étaient révoltés; ravagea l'Attique, et assiégea Athènes pendant la guerre du Péloponèse.

ARCHIDAMUS II, roi de Sparte, 361-355 av. J.-C., fils d'Agésilas, prit une grande part à la guerre sacrée contre les Phocéens. Il périt en Italie en secourant les Tarentins contre leurs voisins.

ARCHIDAMUS III, roi de Sparte, 296-261, fut défait l'an 293 av. J.-C., par Démétrius, fils d'Antigone.

ARCHIDONA, ville d'Espagne (Séville), à 34 kil. N. O. de Malaga; 5,000 hab.

ARCHIDUC, titre particulier à la maison d'Autriche, et qui auj. est porté par tous les princes et princesses qui lui appartiennent. Anciennement il n'était porté que par le chef de cette maison lorsqu'elle ne possédait point encore les couronnes royales de Hongrie et de Bohême et la couronne impériale d'Allemagne. Il date de 1156, mais ne fut héréditaire qu'après la promulgation de la bulle d'Or (1357); il ne fut reconnu par les électeurs qu'en 1453.

ARCHILOQUE, *Archilochus*, poëte grec, né à Paros vers l'an 700 av. J.-C., composa des satires, des odes, des épigrammes, des élégies, des fables, et fut l'inventeur du vers ïambique, dont il fit l'usage le plus terrible. Lycambe, père de Néobulé, qui lui avait promis sa fille en mariage, ayant retiré sa promesse, il déchira tellement le père et la fille dans ses satires, que tous deux se pendirent de désespoir. Bupale, sculpteur célèbre, qui l'avait représenté sous des traits ridicules, eut le même sort. Archiloque mourut assassiné, l'an 635 av. J.-C. Il était dans ses poésies aussi licencieux que méchant; aussi fut-il banni de plusieurs villes de la Grèce; à Sparte on défendit de lire ses écrits. Cependant il était tellement estimé pour son talent poétique, qu'on le regardait presque comme l'égal d'Homère. Il ne reste de lui que quelques fragments, qui se trouvent dans les *Poëtes grecs* de Genève, 1606, dans les *Analecta* de Brunck, et qui ont été publiés à part par M. Huschke, Altenbourg, 1803; et par J. G. Liebel, Vienne, 1818.

ARCHIMANDRITE, du grec *arché*, chef, et *mandra*, troupeau. C'est chez les Grecs le supérieur d'un monastère; il remplit les fonctions de nos abbés. Ce nom a été aussi donné quelquefois dans l'église latine à certains archevêques, tels que saint Sevère, archevêque de Ravenne. On dit encore auj. l'*archimandrite* de Messine.

ARCHIMÈDE, célèbre géomètre, né à Syracuse vers l'an 287 av. J.-C., d'une famille alliée à celle du roi Hiéron. Jeune encore, il se rendit à Alexandrie pour y entendre Euclide, et commença dès lors à se signaler par ses découvertes. Il trouva le moyen de dessécher les marais de l'Égypte et raffermit les terres voisines du Nil par des digues inébranlables. De retour à Syracuse, il consacra ses talents à la défense de sa patrie assiégée par Marcellus, et prolongea 3 ans sa résistance. Tantôt il élevait les vaisseaux ennemis dans les airs à l'aide de ses constructions mécaniques, et les laissait ensuite retomber dans la mer où ils se brisaient; tantôt il les incendiait, dit-on, avec des miroirs ardents. Enfin pourtant, les Romains pénétrèrent par surprise dans la ville. Archimède, tout occupé de la solution d'un problème, tarda trop à suivre un soldat qui venait pour le prendre; celui-ci, sans vouloir attendre, le tua aussitôt, 212 av. J.-C. Archimède a fait avancer également la partie spéculative et la partie pratique de la science. Dans la théorie, on lui doit d'excellents traités: *De la sphère et du cylindre*, *Des sphéroïdes et des conoïdes*, *De la mesure du cercle*, *Des spirales*, *Sur les centres de gravité des lignes et des plans*, *Sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*; dans la pratique, on lui attribue l'invention des *moufles*, de la *vis sans fin* et de la *vis creuse* qui porte encore le nom de *vis d'Archimède*; il avait aussi fabriqué une sphère qui représentait les mouvements célestes. Il avait une telle foi dans la puissance du levier, qu'il disait: « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. » Il était enthousiaste de la science: on raconte qu'ayant trouvé,

pendant qu'il était au bain, la solution d'un problème d'aréométrie, il sortit du bain tout nu et courut par la ville en criant : « Je l'ai trouvé ! » L'édition la plus complète d'Archimède est celle que J. Torelli a donnée à Oxford, 1793, in-fol., avec les commentaires d'Eutocius, et une traduction latine. Ses œuvres ont été traduites en français par Peyrard, 1807, in-4, et 1808, 2 vol. in-8, revues par Delambre.

ARCHINTO (le comte Charles), seigneur milanais, fonda en 1702 à Milan une académie qui embrassait dans ses travaux les sciences et les beaux-arts, et forma quelques années après la *Société palatine*, association de riches seigneurs amis des lettres, qui se réunissaient dans son palais; ils firent imprimer à leurs frais plusieurs ouvrages importants. (*Voy.* ARGELLATI.)

ARCHIPEL (du grec *archipelagos*, mer principale), *mare Ægeum* des anciens, partie orientale de la Méditerranée, communique avec la mer de Marmara par le détroit des Dardanelles, baigne à l'O. les côtes de l'Europe, à l'E. celles de l'Asie : l'île de Candie forme comme sa limite au S. Cette mer est remarquable par le grand nombre d'îles et de presqu'îles qui la remplissent. Parmi les îles il faut distinguer : 1° deux grands groupes, les Cyclades et les Sporades; 2° les îles isolées, qui sont, les unes européennes : Salamine, Eubée (Négrepont), Samothrace (Semendraki); les autres asiatiques : Lemnos (Stalimène), Samos, Lesbos (Métélin), Chios (Scio), Rhodes, etc. Les Cyclades, les Sporades et les îles isolées situées sur les côtes de la Grèce, sont actuellement à l'état de la Grèce.

ARCHIPEL DANGEREUX, DES BISSAGOS, etc. *Voy.* DANGEREUX, BISSAGOS, et ainsi des autres.

ARCHONTES, premiers magistrats de la république d'Athènes, étaient au nombre de 9. Le 1er était nommé *archonte éponyme*; il donnait son nom à l'année et était surtout chargé de l'administration civile. Le 2e s'appelait *archonte-roi*, et présidait aux affaires de la religion. Le 3e se nommait *polémarque*, et commandait les armées. L'archontat fut institué vers l'an 1132 av. J.-C., après la mort de Codrus, dernier roi d'Athènes. Il n'y eut d'abord qu'un seul archonte ; il était perpétuel. L'an 754 av. J.-C., on borna la durée de ses fonctions à 10 ans; l'an 684, l'archontat devint annuel; c'est alors qu'on porta le nombre des archontes à neuf. Cette dignité fut abolie à partir du commencement du IIIe siècle av. J.-C., lorsqu'Athènes tomba au pouvoir de Démétrius Poliorcète, ou du moins elle ne se conserva plus que de nom.

ARCHYTAS, philosophe pythagoricien, né à Tarente vers l'an 440 av. J.-C., mort vers l'an 360, fut à la fois mathématicien, astronome, homme d'état, général; il fut élu six fois chef de la république par les Tarentins, et battit en plusieurs rencontres les ennemis de sa patrie. Platon le connut pendant son voyage en Italie et entretint un commerce de lettres avec lui. Il mourut dans un naufrage sur les côtes de l'Apulie. Horace a célébré sa mort (*Odes*, I, 28). Archytas avait écrit sur les mathématiques, la musique, l'astronomie, la cosmogonie, la morale, la politique; il ne reste de ses ouvrages que de très courts fragments (recueillis par Meiners, *Histoire des sciences chez les Grecs*, III, c. 5). On a sous son nom un traité de la *Nature des universaux*, publié par J. Camerarius, Leips., 1564, et dont l'authenticité est fort douteuse. On attribue à Archytas plusieurs inventions, entre autres celles de la vis, de la poulie; il avait, dit-on, construit une colombe volante.

ARCIS-SUR-AUBE, *Artiaca*, jolie ville de l'ancienne Champagne, auj. ch.-l. d'arrond. du dép. de l'Aube, sur l'Aube, à 28 kil. N. de Troyes; 2,753 hab. Bonneterie, filat. de coton, etc. Arcis a été brûlée lors de l'invasion de 1814. Patrie de Danton. — L'arrond. d'Arcis-sur-Aube a 4 cant. (Chavange, Rameru, Méry-sur-Seine, plus Arcis), 90 communes et 35,744 hab.

ARCO, ville des États autrichiens (Tyrol), sur la Sarca, à 12 kil. de Roveredo; 2,000 hab.

ARCOLE, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Adige, à 28 kil. S. E. de Vérone. Célèbre par une victoire remportée en 1796 sur les Autrichiens par les Français que commandait Augereau.

ARÇON (LEMICHAUD D'), ingénieur, né en 1733 à Pontarlier, mort en 1800, entra en 1754 à l'école de génie de Mézières, perfectionna les méthodes de levé, fut attaché à l'armée du maréchal de Broglie, 1780, et chercha les moyens d'enlever Gibraltar aux Anglais. Il inventa pour cet effet des batteries flottantes, insubmersibles et incombustibles, dont on fit l'essai à l'attaque de cette place en 1782; mais n'ayant pas été bien secondé, il n'obtint pas le succès qu'il avait espéré. On a de lui : *Réflexions d'un ingénieur*, etc., Amst., 1800, in-12 ; *Conseil de guerre privé sur l'événement de Gibraltar en* 1782, 1785, in-8; *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, Paris, 1795, in-8.

ARCOS, *Arcobriga*, nom commun à plusieurs villes de Portugal et d'Espagne. La seule importante est *Arcos de la Frontera*, à 59 kil. S. de Séville, sur le Guadalète : 12,000 hab.

ARCOT. *Voy.* ARCATE.

ARCTIQUE (Océan GLACIAL). *Voy.* GLACIALE (mer).

ARCTIQUES ANGLAISES (Terres), terres voisines du pôle arctique, au N. E. de l'Amérique septentrionale ; elles consistent en 3 parties : le Devon septentrional, la Géorgie septentrionale, et l'archipel de Baffin-Parry. *Voy.* ces noms.

ARCUEIL, village de France (Seine), près de la Bièvre, à 6 kil. S. de Paris ; 1,400 hab. Bel aqueduc construit en 1624 par Marie de Médicis, et restes d'un aqueduc romain.

ARCY, village de France (Yonne), à 6 kil. de Vermanton, près de la Cure; 1,500 hab. Belle grotte à stalactites.

ARDACHÈS, le dernier des Arsacides. *Voy.* ARSACIDES.

ARDAGH, ville d'Irlande, comté de Longford, dans le Leinster, à 11 kil. de Longford, ch.-l. de baronnie, eut un évêché jusqu'en 1741.

ARDATOF, nom de 2 villes de Russie d'Europe : l'une à 165 kil. O. de Simbirsk, sur l'Alatyr; 1,400 h.; l'autre sur le Lémet à 143 kil. S. O. de Nijnéi-Novgorod ; toutes deux ch.-l. des districts de même nom.

ARDEBIL, ville d'Iran (Aderbidjan), sur le Balouc-Tchaï, à 164 kil. E. de Tauris. Citadelle construite par des officiers français. Mausolée du cheik Séfy, fondateur de la dynastie des Sophis.

ARDECH, ville d'Arménie, est l'ancienne ARTAXATE. *Voy.* ce nom.

ARDÈCHE, riv. de France, naît dans les Cévennes, à 15 kil. de Langogne, traverse le dép. qui porte son nom, et tombe dans le Rhône par la rive droite, à 2 kil. au N. du Pont-Saint-Esprit; cours, 110 kil.

ARDÈCHE (dép. de l'), dép. de la France, le long du Rhône, qui le limite à l'E., entre ceux de la Loire au N. et du Gard au S.; 5,500 kil. carr.; 353,752 hab. Ch.-l. Privas. Il est formé du Vivarais et d'une partie du Bas-Languedoc. Ce dép. contient d'assez hautes mont., plusieurs volcans éteints, des riv. affluents du Rhône, entre autres l'Ardèche, qui lui donne son nom. Houille, marbre, grès, etc.: olives, figues, vers à soie, bestiaux, bons vins, papeteries renommées, chamoiseries, bougies, soie, etc. Ce dép. a 3 arr. (Privas, Tournon, l'Argentière), 31 cant. et 330 comm.; il fait partie de la 9e division militaire, dépend du diocèse de Mende et de la cour royale de Nîmes.

ARDECHYR-BABEGAN, roi de Perse, fondateur

de la dynastie des Sassanides, est plus connu sous le nom d'Artaxerce. *Voy.* ARTAXERCE.

ARDÉE, *Ardea*, ville du Latium, cap. des Rutules, à 8 kil. de la mer, et à 30 kil. S. E. de Rome. C'est pendant le siége d'Ardée par Tarquin-le-Superbe qu'arriva l'aventure de Lucrèce. Cette ville reçut une colonie romaine l'an 442 av. J.-C.

ARDÉ-KHOU, ville d'Iran (Aderbidjan), à 65 kil. N. O. d'Yezd ; 5,000 hab., dont moitié sont Guèbres.

ARDEN, riv. de Syrie. *Voy.* CHÉRI'A (EL).

ARDENNES, *Arduenna sylva*, vaste forêt qui couvre en partie le Hainaut, le Luxembourg, le grand-duché du Bas-Rhin et le nord de la Champagne, et qui va ainsi se lier au S. avec l'Argonne, à l'E. avec la forêt Noire. Sous les Romains, elle était beaucoup plus vaste ; elle couvrait une partie de la 2e Germanie, limitait le territoire des *Condrusi*, et avait pour habitants un peuple appelé *Pœmani*.

ARDENNES (départ. des), départ.-frontière de la France, au N., entre ceux de l'Aisne, de la Marne, de la Meuse et la Belgique ; ch.-l. Mézières. 5,069 kil. carrés ; 306,861 hab. Il est formé du nord de la Champagne et des principautés de Sedan, Carignan, Mouzon. Fer, marbre, ardoises, terre à four, argile blanche, sable pour verre blanc. Gibier petit et grand, moutons vantés pour la laine et la chair, chèvres cachemires, bons chevaux ; usines pour fer ; draps, châles, lainages divers ; verreries, faïenceries, marbreries, tanneries, etc. Ce dép. a 5 arrond. (Mézières, Réthel, Rocroy, Sedan, Vouziers), 31 cant., 478 comm. ; il dépend de la 2e division militaire, du diocèse de Reims et de la cour royale de Metz.

ARDENTES. *Voy.* SAINT-VINCENT-D'ARDENTES.

ARDES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur la Couze, à 41 kil. de Clermont-Ferrand ; 1,700 hab. Laves et basalte.

ARDISCUS, ville et riv. de Dacie, auj. ARDJICH.

ARDJICH, *Ardiscus*, riv. de Valachie, sort du mont Vistaman, coule du N. O. au S. E., arrose la ville d'Ardjich, et se jette dans le Danube après un cours de 270 kil.

ARDJICH, *Ardiscus*, ville de Valachie, à 133 kil. N. O. de Bucharest, sur l'Ardjich, était autrefois la résidence des princes valaques.

ARDJICH, *Arsissa*, petite ville de la Turquie d'Asie, pachalik du Van, sur le bord du lac Van et au pied de l'Ararat.

ARDJICH-DAGH, *Argæus mons* des anciens, mont. de l'Asie-Mineure, portion de l'Anti-Taurus. *Voy.* ARGÆUS.

ARDOCH, ville d'Écosse (Perth), à 40 kil. au N. de Perth. On y voit les restes d'un camp d'Agricola au pied du *Grampius mons*.

ARDON, village de Suisse (Valais), à 8 kil. de Sion, chez les anciens *Ardyes* ; 520 hab. Vin excellent qui simule le champagne.

ARDRA, état d'Afrique dans la Nigritie maritime, baigné à l'O. par le Lagos, par 0° 45' long. E., 6° 6' lat. N., a pour ch.-l. Ardra, à 70 kil. N. O. de l'embouchure du Lagos. Comptoir anglais. Commerce d'huile de palmier.

ARDRES, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 16 kil. S. E. de Calais, et à l'extrémité du canal d'Ardres ; 2,000 hab. Place de guerre de 2e classe. Canal de 5 kil. de long qui communique avec celui de Saint-Omer. Ardres fut prise par les Espagnols en 1596, et rendue en 1598, à la paix de Vervins. Aux environs, se tint en 1520 le *Champ du Drap d'Or*. *Voy.* ce mot.

ARDUENNA SYLVA, auj. les ARDENNES.

ARDUIN ou **ARDOIN**, marquis d'Yvrée, fut élu en 1002 roi d'Italie, après la mort d'Othon III ; mais il fut dépouillé de ses états par Henri II, roi de Germanie qui se fit couronner à Pavie en 1004. Arduin essaya de remonter sur son trône lorsque les Allemands se retirèrent ; mais Henri ayant fait une seconde invasion, il déposa la couronne et prit l'habit de religieux. Il mourut en 1015.

ARDYES, *Ardyes*, peuple de la Gaule, dans la province dite *Alpes Penninæ*, vers les sources du Rhône ; leur nom se retrouve dans Ardon, à 10 kil. de Martinach (Valais).

ARDYS ou **ARDYSUS**, roi de Lydie. *Voy.* LYDIE.

AREBO ou **ARBON**, ville de la Nigritie maritime (Benin), sur le Formoso, à 50 kil. de son embouchure. Jadis centre du commerce d'esclaves de Benin.

ARECOMIQUES (Volces), *Volcæ Arecomici*, peuple de la Gaule (Narbonnaise 1re), entre les *Tectosages* au S. O. et les *Helvii* au N., occupait les dép. du Gard, de l'Hérault et de l'Aude ; ch.-l. *Nemausus* (Nîmes).

ARED (EL), chaîne de mont. en Arabie, commence dans l'Hedjaz, à l'E. de la Mecque, et traverse le Nedjed de l'O. à l'E. Le flanc N. O. de ces mont. est escarpé, et la partie S. E. sablonneuse.

AREGENUS, nom primitif de *Baiocasses*, auj. BAYEUX, et de la riv. d'Aure qui arrose cette ville.

AREK. *Voy.* ARADUS.

ARELAS, **ARELATE**, auj. ARLES (Bouches-du-Rhône).

AREMBERG, bourg et château des États prussiens, dans la prov. du Bas-Rhin, sur l'Aar, à 50 kil. N. O. de Coblentz, entre Cologne et Juliers, était jadis la résidence des comtes et ducs d'Aremberg ; il n'y a guère aujourd'hui que 300 hab. — La terre d'Aremberg était d'abord un comté. Elle passa en 1298 dans la maison des comtes de la Mark. En 1547, ce comté échut par mariage à Jean de Barbançon, de la maison de Ligne ; élevé au rang de principauté en 1576, il prit rang parmi les états germaniques. En 1644, il fut érigé en duché, en faveur d'Albert, prince de Ligne et duc d'Aerschoot, et continua jusqu'en 1801 à être fief immédiat de l'Empire. Il fut médiatisé en 1801. En 1815, la plus grande partie du duché d'Aremberg passa sous la souveraineté du roi de Hanovre, et le reste fut, avec le bourg d'Aremberg, enclavé dans le grand-duché du Bas-Rhin, qui appartient à la Prusse. Le duché d'Aremberg compte environ 80,000 hab.

AREMBERG (Léopold-Philippe DE LIGNE, duc d'), d'Aerschoot et de Croï, général au service de l'Autriche, né à Mons en 1690, mort en 1754, obtint fort jeune le gouvernement du Hainaut, fit les campagnes de Hongrie sous le prince Eugène, et combattit à Belgrade en 1717. Nommé feld-maréchal en 1737, il fit la guerre en Flandre et se trouva à la bataille d'Ettinghen, où il fut blessé. Protecteur éclairé des sciences et des lettres, il s'est rendu surtout célèbre par le patronage bienveillant qu'il exerça envers J.-B. Rousseau dans son exil. Il a aussi entretenu fort longtemps une correspondance avec Voltaire.

AREMBERG (Aug.-Marie-Raymond), comte de la Marck, né à Bruxelles en 1753, mort en 1833, fut élevé à Paris. Il fut nommé député de la noblesse du Brabant aux états généraux, se lia étroitement avec Mirabeau et se montra un instant défenseur des idées nouvelles ; puis il se réconcilia avec la cour et servit d'intermédiaire pour attirer Mirabeau dans le parti de la reine. Mirabeau mourut dans ses bras et le fit, avec Frochot, son exécuteur testamentaire. Après 1793, le comte de la Marck se retira en Autriche, où il obtint le grade de général.

ARÉNA (Joseph), né en Corse vers 1772, d'une famille ennemie de celle de Bonaparte, servit avec distinction et devint adjudant-général (1793), puis chef de brigade de gendarmerie, et fut député par la Corse au Corps législatif. Après le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Aréna, qui professait un républicanisme exalté, entra dans une conspiration contre le premier consul Bonaparte. Arrêté à l'Opéra au moment où le complot allait être exécuté, il fut mis à mort le 31 janvier 1801. — Son frère, Barthélemi Aréna, député de la Corse à l'Assemblée lé-

gislati[illegible] au conseil des cinq-cents, se précipita sur Bonaparte au 18 brumaire, au moment où ce général chassait à main armée les représentants de la salle des séances, et fut sur le point, dit-on, de le frapper d'un coup de poignard. Bonaparte le fit comprendre sur une liste de déportés; mais il échappa par la fuite. Depuis ce temps, il a vécu dans l'obscurité la plus profonde.

ARENDAL, ville et port de Norwége, à 60 kil. N. E. de Christiansand.

ARENIS-DE-MAR, ville d'Espagne (Barcelone), à 35 kil. de Barcelone; 3,600 hab. École de pilotage.

ARENSBERG, petite ville des États prussiens (Westphalie), à 68 kil. S. E. de Munster; 3,000 hab. Ch.-l. d'un gouvernement de même nom. — Le gouvernement d'Arensberg se compose du duché de Westphalie, du comté de la Marck avec Dortmund, de la ville de Lippstadt, de la principauté de Siegen et des baronnies de Wittgenstein et Hohenlimbourg. Popul. 380,000 hab.

ARENSBOURG, ville de la Russie d'Europe (Livonie), dans l'île d'Œsel, par 19° 58' long. E., 58° 15' lat. N. Port peu profond. Elle appartenait d'abord au Danemarck; elle est aux Russes depuis 1710.

ARÉOPAGE, tribunal d'Athènes, chargé du jugement des affaires criminelles, et ainsi nommé parce que, primitivement, il tenait ses séances dans un lieu appelé *colline de Mars* (en grec *Aréos pagos*). Il fut, dit-on, institué par Minerve pour le jugement d'Oreste, meurtrier de sa mère. Il était défendu aux défenseurs d'employer devant ce tribunal aucun artifice oratoire pour émouvoir ou attendrir les juges. Aussi l'Aréopage jouit-il longtemps d'une grande réputation d'impartialité; mais il la perdit au temps de Périclès, époque de la corruption générale d'Athènes.

AREQUIPA, ville du Pérou, ch.-l. d'un des 7 dép. actuels du Pérou, à 40 kil. E. du Grand-Océan, à 270 kil. S. O. de Cuzco; ville grande et belle, commerçante, industrieuse; 30,000 hab. Fondée par Pizarre en 1536. Manuf. d'étoffes de laine et de coton, de tissus d'or et d'argent; taille de pierres précieuses. Aux environs, se trouvent le Guagua Putina et l'Uvinas, volcans qui font partie de la chaîne des Andes, et dont les éruptions au XVIᵉ siècle ont presque enseveli Arequipa.

ARÈS, nom grec de MARS.

ARETÉE, célèbre médecin grec, né en Cappadoce, vivait, selon les uns, du temps de Néron, et un peu plus tard, selon d'autres. On a de lui un ouvrage très estimé, intitulé *De morborum diuturnorum et acutorum causis, signis et curatione*, en 8 livres, dans lequel on trouve un talent d'observation digne d'Hippocrate. Ce médecin est le premier qui ait fait usage des cantharides en vésicatoire. Les meilleures éditions de l'ouvrage d'Arétée sont celles de Vigan, Oxford, 1713; de Boerhaave, Leyde, 1731, et de Kühn, Leipsick, 1828.

ARETHON, petite riv. de Grèce, auj. l'ARTA.

ARÉTHUSE, nymphe d'Élide, se baignant un jour dans l'Alphée, inspira de l'amour au dieu de ce fleuve. Pour échapper à sa poursuite, elle implora le secours de Diane, qui la changea en fontaine. L'Alphée mêla aussitôt ses eaux à celles d'Aréthuse, qui disparurent et vinrent jaillir à Ortygie, île voisine de Syracuse, où elles formèrent une claire fontaine. *Voy.* ORTYGIE.

ARÉTIN (Pierre L'), fameux par ses poésies mordantes et licencieuses, né en 1492, à Arezzo, était fils naturel d'un gentilhomme de cette ville. Chassé de son pays pour avoir fait un sonnet contre les indulgences, il se réfugia à Pérouse, puis à Rome, où il fut employé par les papes Léon X et Clément VII; fut encore chassé de Rome pour des sonnets obscènes, et trouva un asile à Milan auprès de Jean de Médicis. A la mort de ce seigneur (1537), il alla se fixer à Venise, où il vécut du produit de sa plume. Il n'épargnait point dans ses écrits satiriques les princes et les grands, ce qui le fit surnommer le *Fléau des Princes;* la plupart, pour éviter les traits de sa satire, lui faisaient des présents considérables; quelques-uns, cependant, ne le payèrent qu'avec le bâton. Impudent et vénal, il se mettait aux gages du plus offrant: c'est ainsi qu'après avoir chanté François I, il négligea ce prince pour Charles-Quint qui le paya plus largement. Indifférent sur les moyens de s'enrichir, il écrivait à la fois des livres obscènes et des ouvrages de piété. On dit que, trompé par sa feinte dévotion, Jules III fut sur le point de le faire cardinal. Plein de vanité, il s'appelait lui-même *le divin Arétin*. Il mourut à Venise, d'un fou rire, en 1557. Il avait été lié avec les hommes les plus distingués de son siècle, entre autres Michel-Ange, le Titien, Jules Romain. Il a laissé un grand nombre d'écrits en vers et en prose, les uns badins, les autres sérieux; ils consistent dans des *Dialogues*, des *Sonnets*, des *Stances*, des *Capitoli*, des *Comédies*, et dans des ouvrages de piété; parmi ces derniers, on estime surtout sa *Paraphrase des sept psaumes de la Pénitence* (Venise, 1534), deux fois traduite en français, et le traité *De l'Humanité du fils de Dieu* (Venise, 1535), traduit en français par Jean de Vauzelles. — Le nom d'Arétin, qui ne veut dire que *natif d'Arezzo*, a été porté par plusieurs autres personnages célèbres, entre autres par Guy, inventeur de la gamme; Bernard Accolti, poëte célèbre; François Accolti, jurisconsulte; Léonard Bruni, historien. *Voy.* ces noms.

ARÉUS, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

AREVALO, *Areva*, petite riv. d'Espagne, arrose la prov. d'Avila et se joint à l'Adaja pour se jeter dans le Duero.

AREVALO, ville d'Espagne, 50 kil. N. E. d'Avila, sur l'Arevalo et l'Adaja, à leur confluent; 4,700 hab.

AREVAQUES, *Arevaci*, peuple de l'ancienne Espagne (Castille), au N. des *Carpetani* et au S. des *Vaccæi*, habitait sur les bords de l'Areva, auj. *Arevalo*.

AREZZO, *Arretium*, ville de Toscane, à 74 kil. S. E. de Florence, dans la riche plaine de la Chiana; 8,000 hab. Citadelle. Magnifique portique sur la place du Marché. Cathédrale gothique. Ruines d'un amphithéâtre. Évêché. Patrie de Mécène, Pétrarque, Vasari, Guy d'Arezzo, de Pierre Arétin, de Léonard Bruni, des Accolti, etc.; Michel-Ange naquit dans le voisinage.

ARGA, riv. d'Espagne, sort des Pyrénées, court au S. O., traverse la prov. de Pampelune, et tombe dans l'Aragon à Villafranca, après un cours de 110 kil.

ARGÆUS MONS, auj. l'*Ardjich-Dagh*, un des points culminants de l'Asie-Mineure, à 13 kil. S. de Césarée de Cappadoce. On lui donne 3,200 mètres.

ARGAMASILLA-DE-ALVA, bourg d'Espagne (Tolède), à 75 kil. N. E. de Ciudad-Réal. On croit que c'est là que Cervantès a placé la résidence de don Quichotte.

ARGÉE, roi de Macédoine. *Voy.* MACÉDOINE.

ARGELÈS, ch.-l. d'arr. (H.-Pyrénées), sur le Gave d'Azun, à 2 kil. de sa jonction au Gave de Pau et à 29 kil. S. O. de Tarbes, dans un vallon qui porte son nom; 1,350 hab. — L'arr. d'Argelès comprend 5 cant. (Aucun, Lourdes, Luz, Saint-Pé, plus Argelès), 102 comm., et 40,582 hab.

ARGELÈS, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), à 19 kil. S. E. de Perpignan; 1,300 hab.

ARGELLATI (Philippe), savant italien, né à Bologne en 1685, mort en 1755, travailla avec Muratori à la publication des *Scriptores rerum italicarum*, qu'il fit imprimer, ainsi que plusieurs autres grands ouvrages, à Milan, aux frais de la Société Palatine (*Voy.* ARCHINTO). On lui doit encore *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*, Milan, 1745; *Biblioteca de Volgarizzatori italiani*, 1767, etc. —

Son fils, François Argellati, a publié des traités de jurisprudence, d'histoire, et des ouvrages d'agrément, entre autres un *Décaméron* (Bologne, 1751), fait à l'imitation de celui de Boccace, mais dans un genre plus sérieux.

ARGENS, *Argenteus*, petite riv. de France (Var), prend sa source à 6 kil. de Saint-Maximin, reçoit plusieurs petits affluents, arrose Barjols, Vidauban, le Muy, Roquebrune, et tombe dans le golfe de Fréjus.

ARGENS (J.-B. BOYER, marquis d'), né en 1704 à Aix en Provence, fils d'un procureur-général, suivit la carrière des armes, et eut une jeunesse fort licencieuse, ce qui le fit déshériter par son père. Blessé devant Philipsbourg (1734), il quitta le service et se retira en Hollande, où il vécut du produit de sa plume. Il attira l'attention du roi de Prusse par la hardiesse de ses idées philosophiques : ce prince l'appela à sa cour, en fit son chambellan avec 6,000 fr. de traitement, et le nomma directeur-général de l'Académie. Après avoir vécu 25 ans dans l'intimité de Frédéric, d'Argens vint passer ses dernières années dans sa famille, à Aix, et y mourut en 1771. Il avait une instruction très vaste et très variée, mais il fut un des ennemis les plus acharnés du christianisme. Ses principaux écrits sont : *Lettres Juives*, La Haye, 1754, 8 vol. in-12 ; *Lettres Chinoises*, 1755, 6 vol. in-12 ; *Lettres Cabalistiques*, 1769, 7 vol.; *Philosophie du bon sens*, 1768, 3 vol.: des traductions d'*Ocellus Lucanus*, du *Timée*, et du discours de l'empereur Julien *contre les Chrétiens* ; des *Mémoires secrets de la république des Lettres*, 1744, 7 vol., et 1765 ; *Mémoires du marquis d'Argens*, 2e édition, 1 vol., 1807, et plusieurs romans.

ARGENSON (VOYER d'). Cette famille, originaire de Touraine, a produit plusieurs hommes d'état, dont nous ne citerons que les plus connus :

ARGENSON (René VOYER, seigneur d'), 1596-1651, d'abord magistrat au parlement de Paris, ensuite intendant d'armée pendant le siége de la Rochelle, 1629, intendant de justice à l'armée du Dauphiné, 1630, surintendant du Poitou, ambassadeur, etc., fut chargé de diverses missions diplomatiques. Il avait reçu la prêtrise peu de jours avant sa mort. Il mourut à Venise, où il dirigeait son fils aîné, ambassadeur près de cette république.

ARGENSON (René VOYER, comte d'), fils du précédent, 1623-1700, seconda son père dans tous ses travaux et dans ses missions sous la régence d'Anne d'Autriche et sous Mazarin ; fut ambassadeur à Venise, 1651-55, et remplit encore diverses missions avec succès ; mais à son retour en France il déplut au roi par la sévérité de ses principes et de ses mœurs, et dès lors il alla vivre dans ses terres, 1670.

ARGENSON (Marc-René VOYER d'), fils du précédent, 1652-1721, né à Venise, fut nommé en 1697 lieutenant-général de police, devint en 1715 président du conseil de l'intérieur, joignit les sceaux à ce dernier titre, mais donna sa démission en 1720. Il s'était très fortement opposé au système de Law. On le regarde comme le vrai créateur du ministère de la police, bien que La Reynie en eût été déjà chargé avant lui. C'est lui qui a introduit l'usage des lettres de cachet. Il était membre de l'Académie Française.

ARGENSON (René-Louis VOYER, marquis d'), 1694-1757, fut successivement magistrat au parlement, conseiller d'état, 1720, intendant du Hainaut et du Cambrésis, ministre des affaires étrangères, 1744-1747. C'est le dernier ministre qui ait persévéré dans le système anti-autrichien. Il avait beaucoup de savoir, de noblesse d'âme, de fermeté et de philanthropie. On l'accusait d'être trop favorable aux philosophes. On a de lui quelques ouvrages, entre autres, des *Essais*, dans le goût de ceux de Montaigne, Amsterdam, 1785, réimprimés sous le titre de *Loisirs d'un ministre d'état*, Liége, 1787, 2 vol. in-8. On a publié les *Mémoires du marquis d'Argenson*, Paris, 1825, in-8. Il avait été élevé, ainsi que son frère (qui suit), au collége Louis-le-Grand, avec Voltaire, dont il resta toujours l'ami. Il eut pour fils le marquis de Paulmy, ambassadeur.

ARGENSON (Marc-Pierre VOYER, comte d'), (1696-1764), frère du précédent, remplaça, en 1720, comme lieutenant-général de police, son père, Marc-René d'Argenson ; mais il perdit bientôt cette place à cause de son opposition au système de Law. Cependant le Régent lui donna un poste élevé dans sa maison privée, et il y resta après la mort de ce prince, jusqu'à la retraite du nouveau duc d'Orléans à Sainte-Geneviève. Il fut le collaborateur de d'Aguesseau pour ses célèbres ordonnances. Il rentra aux affaires en 1737 comme directeur de la librairie, et parvint au ministère de la guerre en 1743, pendant que son frère avait le portefeuille des affaires étrangères. Les succès de 1744 et 1745 furent regardés comme étant en partie son ouvrage. En 1757, madame de Pompadour réussit à le faire disgracier. Le public ne lui reprochait guère que sa sévérité contre les parlements lors des querelles de ces corps avec la cour. Il était membre de l'Académie Française et de celle des Inscriptions. Il s'était toujours montré favorable aux gens de lettres et même aux philosophes. Les premiers volumes de l'*Encyclopédie* (1751) lui furent dédiés.

ARGENSON (Antoine-René VOYER d'), dit le marquis de Paulmy, fils de René-Louis, ministre des affaires étrangères, né en 1722, fut conseiller au parlement dès l'âge de vingt ans, puis commissaire-général des guerres ; jouit d'une grande influence pendant le ministère de son oncle et de son père (*Voy.* René-Louis et Marc-Pierre d'ARGENSON) ; fut ambassadeur en Suisse en 1748, et après avoir été cinq ans (1751-56) secrétaire-général au département de la guerre, obtint ce dernier portefeuille en 1757 ; il le perdit au bout d'un an, mais remplit encore deux ambassades, l'une en Pologne (1762), l'autre à Venise (1766-70) ; il sollicita celle de Rome, mais n'ayant pu l'obtenir, il quitta les affaires et ne s'occupa plus que d'études littéraires. Il mourut en 1787. Il était de l'Académie Française, et membre honoraire de celles des Sciences et des Inscriptions. Sa superbe bibliothèque, achetée en 1781 par le comte d'Artois, porte aujourd'hui le nom de *Bibliothèque de l'Arsenal*.

ARGENT, ch.-l. de cant. (Cher), sur la Saudre, à 40 kil. N. O. de Sancerre ; 1,100 hab.

ARGENTAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 26 kil. S. E. de Tulle ; 2,900 hab.

ARGENTAL (Ch.-Augustin FERRIOL, comte d'), né en 1700, mort en 1788, l'un des plus ardents admirateurs de Voltaire, entretint avec lui une correspondance suivie. Il était neveu de la fameuse madame de Tencin, et est, selon quelques-uns, le véritable auteur du *Comte de Comminges*, qui parut sous le nom de cette dame.

ARGENTAN, ch.-l. d'arr. (Orne), sur l'Orne, à 44 kil. N. O. d'Alençon ; 6,500 hab. Fabrique de point d'Alençon et de point d'Argentan ou de France. Patrie de Mézeray. — L'arr. d'Argentan a 11 cant. (Briouze, Ecouché, Exmes, Gacé, la Ferté-Fresnel, le Merlerault, Mortrée, Putanges, Trun, Vimoutiers, plus Argentan), 248 comm. et 113,233 hab.

ARGENTARO (mont), *Orbelus*, haute mont. qui fait partie de la chaîne du Balkan, entre la Servie orient. et la Macédoine, est située par 19° 56' long. E., 42° 4' lat. N. Elle tire son nom du talc transparent dont elle est composée et qui a l'apparence de l'argent.

ARGENTEA REGIO, c.-à-d. *contrée d'argent*, pays de l'Inde à l'E. du Gange, était peut-être le roy. d'Arakan actuel.

ARGENTEUIL, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à

14 kil. N. O. de Paris, près de la Seine ; 4,600 hab. C'est au prieuré d'Argenteuil que fut élevée Héloïse, et qu'elle se retira en 1120, avant d'être abbesse du Paraclet. On y fait du petit vin.

ARGENTEUS RIVUS, riv. de Gaule ; auj. l'ARGENS.

ARGENTIÈRE (l'), ch.-l. d'arr. (Ardèche), à 33 kil. S. O. de Privas, 2,900 hab. Plomb argentifère aux environs.—L'arr. de l'Argentière a 10 cant. (Burzet, Coucouron, Joyeuse, Monpezat, Saint-Etienne de Lugdarès, Thuoys, Valgarge, Vallon, les Vans, plus l'Argentière), 104 comm. et 106,740 hab.

ARGENTIÈRE (l'), ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 15 kil. S. O. de Briançon ; 950 hab.

ARGENTIÈRE (col de l'), passage des Alpes maritimes : la route de Mont-Dauphin et de Barcelonette à Coni passe par ce col. — Une des aiguilles du Mont-Blanc se nomme aussi l'Argentière (hauteur, 4,090 mètres).

ARGENTIÈRE (île de l') ou KIMOLO, *Cimolos*, dans l'Archipel, près de Milo ; lat. N. 36° 47' ; long. E. 22° 47'. Ile jadis volcanique, stérile, presque inhabitée (200 familles) ; eaux thermales, mines d'argent non exploitées, et terre dite *cimolée*, célèbre chez les anciens pour blanchir le linge.

ARGENTINE (république). *Voy.* RIO-DE-LA-PLATA (provinces unies du).

ARGENTOMAGUS, ville de Gaule (Aquitaine 1re), chez les *Bituriges Cubi*, auj. ARGENTON-SUR-CREUSE.

ARGENTON-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 17 kil. N. E. de Bressuire, près de la riv. de Bressuire ; 450 hab. Ce village a été à peu près détruit pendant les guerres de la Vendée.

ARGENTON-SUR-CREUSE, *Argentomagus*, ch.-l. de cant. (Indre), sur la Creuse, à 34 kil. O. de la Châtre ; 3,700 hab. Antiquités, restes d'un château-fort ; terre à poterie fine.

ARGENTORATUM, ville de Gaule, capit. des *Tribocci*, est auj. STRASBOURG.

ARGENTOVARIA ou ARGENTUARIA, ville de Gaule (Germanique 1re), chez les *Rauraci*, est auj. *Artzheim*. On croit aussi que c'est *Colmar*. Victoire de Gratien sur les Germains (378).

ARGENTRÉ, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 8 kil. E. de Laval ; 1,600 hab. — Autre ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 8 kil. S. E. de Vitré ; 2,000 hab.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), historien, né à Vitré en 1519, mort en 1590, fut sénéchal de Rennes et cultiva la jurisprudence et l'histoire. On a de lui des *Commentaires sur la coutume de Bretagne* et une *Histoire de Bretagne* qui fait autorité.

ARGHANA, ville et livah de la Turquie d'Asie (Diarbekir) ; 4,000 hab.

ARGHANA-MADEN, lieu voisin d'Arghana, à 8 kil. des sources du Tigre. Mines de cuivre immenses.

ARGHOUN, un des noms du fleuve AMOUR.

ARGHOUN, fils d'Houlagou, fut proclamé empereur par les Mogols après la mort de son père (1283) ; mais ce prince faible se laissa toujours gouverner par ses favoris, surtout par le fameux Saad-ed-Daulah ; celui-ci ayant été assassiné par les grands, Arghoun en mourut de douleur (1291).

ARGIE, fille d'Adraste et femme de Polynice, est célèbre par la tendresse qu'elle portait à son époux. Après la défaite des 7 chefs qui périrent devant Thèbes, elle alla avec Antigone, sa belle-sœur, rendre à Polynice les derniers devoirs, au péril de sa vie.

ARGINUSES, iles de la mer Egée, entre Lesbos et l'Asie.

ARGOLIDE, *Argolis*, région de la Grèce anc., dans le Péloponèse, au S. de la Corinthie et de la Sicyonie, à l'E. de l'Arcadie, au N. de la Laconie, et le long de la mer Egée, comprenait, outre l'état d'Argos, la Trézénie, l'Hermionie, l'Epidaurie. Villes principales : Argos, Mycènes, Tyrinthe, Nauplie, Trézène, Hermione, Epidaure. L'Argolide appartint d'abord aux Inachides (1986-1572). Danaüs, fils de Bélus, Egyptien, les en chassa, et leur substitua la dynastie des Bélides. Après la mort d'Abas (1498), l'Argolide fut partagée entre ses fils, et Acrisius, l'un d'eux, régna à Argos ; il eut pour successeurs Persée, Sthénélus et Eurysthée, l'oncle d'Hercule. Les Pélopides y régnèrent ensuite au détriment d'Hercule et de ses descendants ; Agamemnon, petit-fils de Pélops et fils d'Atrée, possédait Argos au temps de la guerre de Troie (1280). Les Héraclides rentrèrent dans le Péloponèse en 1190 et Argos échut à Téménus. En 820, après la mort d'Eratus, la royauté fut abolie dans l'Argolide : elle fut alors remplacée par l'oligarchie. Depuis cette époque cette contrée fut toujours soumise aux Spartiates. L'an 233 av. J.-C., l'Argolide se réunit à la ligue Achéenne ; mais les Romains s'en emparèrent en 146 av. J.-C., et la réduisirent en province romaine. Elle a depuis obéi successivement aux Romains, aux empereurs grecs, aux princes croisés, aux Vénitiens, aux Turcs. Elle est auj. une province du nouveau roy. de Grèce, et a pour villes principales, Nauplie, Argos, Corinthe, Castri, Paros. *Voy.* ARGOS.

ARGONAUTES, héros grecs qui, sous la conduite de Jason, allèrent en Colchide conquérir la toison d'or, vers l'an 1330 av. J.-C. Ils étaient montés sur le navire *Argo*, d'où vint leur nom. On n'est pas d'accord sur leur nombre ; l'opinion la plus commune le porte à cinquante environ. Les plus célèbres après Jason furent Hercule, qui abandonna ses compagnons en route, Orphée, Tiphys, pilote du vaisseau, Esculape, Lyncée, Castor et Pollux, Calaïs et Zéthès, Tydée, Nestor. Après une navigation extrêmement pénible et dangereuse, ils arrivèrent en Colchide, s'emparèrent de la toison, avec le secours de Médée, fille du roi de ce pays, et revinrent en Grèce, selon les uns, par le Danube et la Méditerranée, ou même, selon d'autres, par le Volga, la mer Baltique, l'Océan, le détroit de Gadès et la Méditerranée. On a sur cette expédition trois poëmes anciens : l'un attribué faussement à Orphée, celui d'Apollonius de Rhodes et celui de Valérius Flaccus. Plusieurs mythologues n'ont voulu voir dans le voyage des Argonautes qu'une pure fiction ou bien un emblème de la marche des corps célestes ; cependant il est à présumer qu'il a eu réellement lieu, et qu'il avait pour but l'exploitation des mines d'or que renferme le Caucase, ou la colonisation des riches contrées situées au N. de l'Asie-Mineure.

ARGONNE, partie de la Champagne et de la Lorraine, occupait 75 kil. de long, depuis Sedan (Ardennes) jusqu'à Ste-Menehould (Marne), sur les deux rives de l'Aisne ; ch.-l. Ste-Menehould. On y trouve beaucoup de forêts et des montagnes qui offrent plusieurs passages ou défilés fort difficiles à franchir ; ce qui a fait surnommer l'Argonne les *Thermopyles de la France*. On a donné le nom d'Argonne à la campagne de 1792. Elle fut signalée par la victoire de Valmy, qu'y remporta Dumouriez, et qui sauva la France de l'invasion étrangère.

ARGONNE (dom Bonaventure d'), né à Paris en 1634, fut d'abord avocat, puis se fit Chartreux à Gaillon, près de Rouen, et mourut en 1704. On a de lui : *Traité de la lecture des PP. de l'église ; Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul de Marville ; *Education, maximes et réflexions de Moncade*. Ces ouvrages sont estimés.

ARGOS, *Argos* et *Argi* chez les anc., *Argo* des Vénitiens, ville de la Grèce, ch.-l. de l'Argolide actuelle, à 9 kil. N. O. de Napoli (Nauplie) ; 6,000 hab. Ruines nombreuses ; citadelle dont les assises sont de construction cyclopéenne, amphithéâtre, long passage souterrain taillé dans le roc et communiquant avec la citadelle, vestiges de temples, etc. Argos, la plus ancienne ville de la Grèce avec Sicyone, eut pour fondateur Inachus ; elle fut la capit. du roy. d'Argos de 1986 à 820 av. J.-C., et ensuite d'une

république qui ne joue qu'un rôle secondaire dans l'histoire (*Voy.* ARGOLIDE). Les Romains s'en emparèrent l'an 146 av. J.-C. et en firent la capit. d'une province. Lors du partage de l'empire grec par les Latins au XIIIe siècle, Argos reconnut pour maître Geoffroy II de Villehardoin, qui la donna en fief au duc d'Athènes, vers 1230. Après avoir été possédée par plusieurs maisons, elle fut prise d'assaut, en 1397, par Bajazet, qui réduisit en esclavage 30,000 de ses habitants, et les remplaça par des Tartares. Elle fut reprise par les Vénitiens en 1686, et devint alors le ch.-l. des possessions vénitiennes en Grèce; mais elle leur fut enlevée en 1715 par les Turcs, et resta au pouvoir de ces derniers jusqu'en 1825, époque où la Grèce recouvra son indépendance.

ARGOS AMPHILOCHIUM, ville de l'Acarnanie sept., sur le golfe d'Ambracie, fut fondée par Amphiloque, fils d'Amphiaraüs.

ARGOS HIPPIUM, ville d'Apulie. *Voy.* ARPI.

ARGOSTOLI, ch.-l. de l'île Céphalonie, avec un port: 5,000 hab. Evêché. Bon vin muscat.

ARGOUN. *Voy.* ARGHOUN.

ARGOVIE, *Aargau* des Suisses, cant. suisse, entre Zurich, Zug, Lucerne, Soleure, Berne, Bâle; 53 kil. sur 35 · 143,600 hab.; ch.-l. Aarau. On y trouve beaucoup de montagnes et plusieurs rivières, dont les principales sont: l'Aar, la Reuss, la Limmat. Vins, céréales, soieries et étoffes de coton. L'Argovie n'a le titre de canton que depuis 1798. Jusque-là ce pays était en partie sujet de Berne, en partie sujet de Zurich. L'Aargau bernois, avec le comté de Bade et les comtés de Keller et du Fricktbal, a formé l'Argovie.

ARGUEIL, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 17 kil. N. O. de Gournay; 300 hab.

ARGUIN (île d'), dans l'Océan Atlantique, par 18° 40' long. O., 20° 5' lat. N., au S. E. du cap Blanc; 6 kil. de tour. Ile d'un abord dangereux. Découverte par les Portugais en 1452. On croit que c'est l'ancienne *Cerné*.

ARGUS, descendant d'Inachus, fut le quatrième roi d'Argos, de 1866 à 1846 av. J.-C., et succéda au roi Apis qui avait été massacré par les Telchines de Sicyone et dont il vengea la mort sur les coupables. Il eut pour femme Évadné, et fut père de Criasus et de Phorbas qui régnèrent après lui.

ARGUS, surnommé *Panoptès* (c.-à-d. *qui voit tout*), prince argien, petit-fils du précédent, avait, suivant la fable, cent yeux, dont cinquante étaient ouverts, pendant que le sommeil fermait les cinquante autres. Junon lui confia la garde d'Io, qu'elle venait de changer en vache; mais Mercure l'endormit au son de sa flûte, et lui coupa la tête. Junon prit ses yeux, et les répandit sur la queue du paon, ou le métamorphosa en cet oiseau. La fable d'Argus peut être un symbole de la vigilance. — On cite encore plusieurs autres Argus; mais ils sont peu connus.

ARGYLE, comté d'Ecosse, entre ceux d'Inverness, Perth, Dumbarton, la baie de la Clyde, la mer d'Irlande et l'océan Atlantique; ch.-l. Inverary; 101,400 hab. Ce comté est en grande partie composé d'îles (Islay, Mull, Coll, Jura, Colonsay, Icolmkill, etc.). Plomb, cuivre, fer, beau marbre, houille, ardoises.

ARGYLE (Archibald, comte d'), seigneur écossais, de la secte des Indépendants, fut l'ami de Cromwell, prit part à la condamnation de Charles I et fut décapité après la restauration, en 1661.—Son fils, Archibald II, conspira contre Jacques II, dans les premières années de son règne, tenta sans succès une invasion en Ecosse, fut pris les armes à la main et exécuté, 1685. — Le fils de celui-ci fut fait duc après la révolution de 1688, combattit les Jacobites, se distingua en Flandre sous Marlborough, et fut gouverneur de Minorque et de Gibraltar.

ARGYRIPPE, ville d'Apulie. *Voy.* ARPI.

ARGYROPULO (Jean), savant grec, né à Constantinople, se réfugia en Italie après la prise de cette ville (1454), fut reçu à Florence par Côme de Médicis, enseigna le grec au fils et au neveu de ce seigneur, se rendit à Rome en 1480, et y professa la philosophie d'Aristote. Il a traduit en latin la Physique et la Morale de ce philosophe, Rome, 1652, in-fol.

ARIANE, *Ariana*, province d'Asie. *Voy.* ARIE.

ARIANE, *Ariadne*, fille de Minos et de Pasiphaé, conçut de l'amour pour Thésée qui avait été envoyé en Crète pour être livré au Minotaure, et le tira du labyrinthe, en lui donnant un peloton de fil qui lui permit de retrouver son chemin. Thésée, en sortant de Crète, l'emmena avec lui; mais il l'abandonna bientôt dans l'île de Naxos. Bacchus eut pitié d'elle et l'épousa.

ARIANE, princesse grecque, fille de l'empereur Léon I, épousa Zénon, qui monta sur le trône en 474. Dégoûtée des cruautés de son époux, elle le fit, dit-on, mourir en l'enterrant vif, et épousa Anastase qu'elle plaça sur le trône. Elle mourut en 515.

ARIANISME, hérésie d'Arius. *Voy.* ARIUS.

ARIANO, ville du roy. de Naples (Principauté ultérieure), à 26 kil. N. E. de Montefusco; 12,000 hab. Evêché.

ARIARATHE. Ce nom fut porté par 10 princes qui régnèrent en Cappadoce de l'an 370 à l'an 92 av. J.-C., et dont les règnes n'offrent guère que des crimes et des assassinats. Les derniers s'allièrent avec les Romains, qui finirent par réduire leurs états en province romaine. *Voy.* CAPPADOCE.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, et frère de Dagobert I, eut le roy. d'Aquitaine, et se fit couronner à Toulouse vers 628; il mourut en 630, ne laissant qu'un fils qui le suivit bientôt.

ARIBERT I, roi des Lombards, succéda en 653 à Rodoald et abolit l'arianisme, 660. Il mourut en 661 et partagea son royaume entre Pertharite et Godebert, ses deux fils.

ARIBERT II, roi des Lombards en 701, était fils de Ragimbert, duc de Turin, qui avait usurpé la Lombardie. Il se signala par le meurtre de Luitbert, que son père avait dépouillé, et de Rotharis, son allié; il fut détrôné en 712 par Ansprand.

ARICA, ville maritime du Pérou (Aréquipa), à 295 kil. S. E. d'Aréquipa; 29,000 hab. Petit port; territoire fertile.

ARICH (EL), *Rhinocolura* des anciens, fort de la B.-Egypte, à 280 kil. N. E. du Caire, par 31° 28' long. E., 31° 6' lat. N. Pris par les Français en 1799, et gardé par eux jusqu'à l'évacuation de l'Egypte.

ARICIE, princesse athénienne de la famille des Pallantides, qui avaient été détrônés par Thésée, était aimée d'Hippolyte, qui l'épousa lorsqu'Esculape l'eut ressuscité. Elle donna son nom, selon la fable, à une petite ville et à une forêt du Latium où elle se cacha avec Hippolyte. *Voy.* l'art. suiv.

ARICIE, *Aricia*, auj. *la Riccia*, ville du Latium, à 15 kil. au S. de Rome, la première qu'on trouvait sur la voie Appienne. Aux environs étaient un bois célèbre et un temple de Diane Aricine; le prêtre de ce temple, dit *roi d'Aricie*, était toujours un esclave fugitif; tout esclave fugitif qui le tuait le remplaçait jusqu'à ce qu'il subît à son tour le même sort. La tradition donnait Hippolyte comme fondateur du temple et du culte d'Aricie. C'est dans la forêt d'Aricie qu'Egérie apparaissait à Numa.

ARIDÉE (Philippe). *Voy.* ARRHIDÉE.

ARIE, *Aria*, prov. de l'ancien empire perse, bornée au N. par la Bactriane, au S. par la Drangiane, à l'E. par la Paropamisie, à l'O. par la Parthie. Ch.-l. *Aria*, auj. *Hérat*. Elle correspond au Sedjistan actuel et à la partie orientale du Khorassan. — On étendait quelquefois le nom d'Arie ou d'Ariane à toute la contrée située entre la Perse et l'Inde, et alors elle comprenait, outre l'Arie propre, les 2 Caramanies, la Gédrosie, l'Arachosie, la Drangiane, la Paropamisie, la Choarène, etc.

ARIÉGE, *Aurigera*, riv. de France, prend sa source dans les Pyrénées, coule du S. au N., passe à Cintegabelle, Pamiers, Villefranche, et tombe dans la Garonne à Pinsaguel, après un cours de 140 kil. Elle roule un peu d'or dans ses eaux : d'où son nom d'*Aurigera*, et par corruption Ariége.

ARIÉGE (dép. de l'), dép. de la France, sur la frontière d'Espagne, entre la H.-Garonne à l'O. et les Pyrénées-Orient. à l'E. ; 5,690 kil. carrés ; 260,536 hab. ; ch.-l. Foix. Il est formé du comté de Foix, du Couserans, d'un fragment du Languedoc. Forêts au S. ; lacs poissonneux ; un peu d'or dans l'Ariége et le Salat. Fer, marbres, ardoises, albâtre, plâtre, grès à paver, etc. Forges à la catalane, martinets ; gros draps, bonneterie, étoffe de coton, de laine ; tanneries, faïenceries, verreries. Commerce en liége, résine, jayet ouvré, ouvrages de corne, de buis, etc. — Ce dép. forme 3 arr. (Foix, Pamiers, St-Girons), 20 cant. et 336 comm. Il appartient à la 10e division militaire, est dans le ressort du dioc. de Pamiers, et de la cour royale de Toulouse.

ARIENS, hérétiques. *Voy.* ARIUS.

ARIGISE I, duc de Bénévent, succéda à Zotton en 591, enleva Crotone aux Grecs en 596, et mourut en 641.

ARIGISE II, duc de Bénévent, succéda en 758 à Luitprand, lutta 13 ans contre Charlemagne, qui le soumit enfin en 787 ; il mourut cette même année. Il avait pris en 774 le titre de *prince de Bénévent*.

ARIMANE, *Ahriman*, principe du mal chez les anciens Perses, était opposé à Oromaze (Ormuzd), principe du bien, et était représenté par les ténèbres.

ARIMASPES, *Arimaspi*, peuple imaginaire de l'Asie, dont les Grecs faisaient des Cyclopes qui disputaient l'or d'un fleuve dit *Arimaspius* à des griffons. On les plaçait au N. de l'*Imaüs*.

ARIMINUM, ville d'Italie ; auj. RIMINI.

ARINTHOD, ch.-l. de cant. (Jura), à 35 kil. de Lons-le-Saulnier ; 1,300 hab. Bâti sur les ruines d'un temple gaulois dédié à Mars.

ARIOBARZANE, nom de trois rois de Cappadoce. *Voy.* CAPPADOCE.

ARION, poëte et musicien grec, né à Méthymne, dans l'île de Lesbos, florissait vers l'an 620 av. J.-C. Il vécut longtemps à la cour de Périandre, roi de Corinthe, et fit avec ce prince un voyage en Italie, où il amassa de grandes richesses. A son retour, ses compagnons de voyage résolurent de le tuer, afin de se partager ses dépouilles ; mais Arion, connaissant leurs desseins, leur demanda la permission de toucher une dernière fois de la lyre, puis il s'élança dans les flots ; on raconte qu'alors un dauphin, que sa mélodie avait attiré près du vaisseau, le reçut et le porta au cap de Ténare en Laconie. Le dauphin qui avait sauvé le poëte fut rangé parmi les constellations. On regarde Arion comme l'inventeur du dithyrambe.

ARIOSTE (Ludovico ARIOSTO, dit l'), célèbre poëte italien, né en 1474, à Reggio (duché de Modène), de Nicolo Ariosto, gouverneur de Reggio, annonça dès sa première enfance des talents poétiques, et fut de bonne heure apprécié par les ducs de Ferrare, qui le fixèrent à leur cour et l'admirent dans leur intimité ; il passa sa vie auprès d'eux, partageant son temps entre la poésie et les affaires. En 1512, il fut député par le duc Alphonse auprès du pape Jules II ; en 1521, il fut chargé d'étouffer des troubles qui s'étaient élevés dans une province infestée de brigands. On raconte qu'il tomba entre leurs mains, mais qu'en apprenant son nom, ils le laissèrent partir en le comblant de marques d'honneur. Il employa dix années à composer l'ouvrage qui l'a immortalisé, le *Roland furieux*, *Orlando furioso*, qui forme le pendant du *Roland amoureux* de Boïardo. Il y raconte les exploits des paladins, mêlant avec un art inimitable le plaisant et le sérieux, le gracieux et le terrible, et faisant marcher de front une foule d'actions diverses auxquelles il sait également intéresser. Il publia son poëme pour la première fois en 1516, en 40 chants ; il ne cessa depuis de le retoucher, et il en donna en 1532 une édition fort perfectionnée et augmentée de six chants, ce qui en fit comme un nouvel ouvrage. Il mourut peu après, en 1533, d'une maladie de vessie. Il joignait aux avantages de la figure et de la taille un esprit aimable, un caractère doux et affectueux ; il eut pour sa mère le plus tendre attachement. L'Arioste a laissé, outre son grand poëme, des satires, des *rimes* ou poésies diverses, quelques comédies et des vers latins. Ses œuvres complètes ont été publiées à Venise, 1766, par les soins de J.-A. Barotti, en 6 vol. in-12. Il a été fait un grand nombre d'éditions du *Roland furieux* ; les plus estimées, après les éditions originales de 1516 et 1532 données par l'auteur même à Ferrare, sont celles de Franceschi à Venise, 1584 et 1603, accompagnée d'arguments et de notes ; de Baskerville à Birmingham, 1772 ; de Molini, Paris, 1788 ; de Bodoni à Parme, et de Mussi à Milan, 1812. Le *Roland* a été traduit en français par J.-B. Mirabaud, 1741 ; d'Ussieux, 1775 ; Tressan, 1780 ; par Panckoucke et Framery, avec le texte en regard (traduction fidèle, mais servile), et tout nouvellement, avec un grand succès, par A. Mazuy, avec une vie de l'Arioste, des éclaircissements et des commentaires (1839, 3 vol. in-8). M. Creuzé de Lesser, et plus récemment M. Duvau de Chavagne, l'ont traduit en vers. La vie de l'Arioste a été écrite par J.-B. Pigna et par le Garofalo. Ces vies se trouvent dans l'édition de Venise, 1584.

ARIOVISTE, roi des Suèves en Germanie, feignait d'être attaché aux Romains ; mais lorsque César vint dans les Gaules, il marcha contre lui avec 80,000 hommes ; il fut battu complétement près de *Vesontio* (Besançon), 58 ans av. J.-C., et mourut peu après.

ARIPERT, roi des Lombards. *Voy.* ARIBERT.

ARISPE, ville du Mexique (Sonora), à 570 kil. N. de Sinaloa ; 7,600 hab. Ancienne résidence d'un intendant.

ARISTARQUE, astronome et mathématicien grec, natif de Samos, florissait vers 280 av. J.-C. Il est un des premiers qui aient soupçonné que la terre tourne sur son axe et autour du soleil ; il fut accusé, pour cette opinion, de troubler le repos des dieux. On a de lui un *Traité de la grandeur et de l'éloignement du soleil et de la terre*, publié par Wallis, Oxford, 1788, grec-latin ; traduit en français par M. de Fortia, Paris, 1810.

ARISTARQUE, critique et grammairien célèbre, né dans la Samothrace, vers 160 av. J.-C., disciple d'Aristophane de Byzance, vint de bonne heure à Alexandrie, fut chargé de l'éducation des fils de Ptolémée Philométor, et mourut à Cypre, âgé de 72 ans. Aristarque est surtout célèbre pour ses travaux sur Homère ; il soumit l'*Iliade* et l'*Odyssée* à la critique la plus rigoureuse et en donna une édition nouvelle qui jouit du plus grand crédit chez les anciens ; cependant on l'accuse d'avoir arbitrairement changé ou rejeté un grand nombre de vers. Il avait également travaillé sur Pindare, Aratus et plusieurs autres poëtes. Aristarque était un censeur sévère, mais d'un goût sûr, et son nom est resté comme le type du critique. Villoison a indiqué dans son édition de l'*Iliade* les corrections d'Aristarque.

ARISTÉE, *Aristæus*, berger célèbre, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, fille du fleuve Pénée, était né dans la Libye (Cyrénaïque). Il apprit aux hommes l'art de soigner les troupeaux, de faire cailler le lait et d'élever les abeilles. Il épousa Autonoé, princesse de Thèbes, de laquelle il eut Actéon. Désespéré de la mort de son fils, qui fut déchiré à

la chasse par ses chiens, il quitta la Grèce, passa à Cos, de là en Sardaigne, puis en Thrace, où Bacchus l'initia aux mystères des orgies, et fixa enfin son séjour sur le mont Hémus; mais il en fut enlevé et disparut tout à coup. Virgile en fait, dans ses *Géorgiques* (IVe livre), l'amant d'Eurydice, et le montre faisant sortir des flancs d'un taureau immolé d'innombrables essaims d'abeilles.

ARISTÉE, *Aristeas*, officier de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, fut chargé par ce prince d'aller en Judée pour y chercher les livres saints; il ramena avec lui 70 savants pour les traduire, et fit faire à son retour la version dite des *Septante*. On a sous le nom d'Aristée une *Histoire de la traduction des Septante*, qui paraît apocryphe, mais qui n'en est pas moins fort ancienne. Elle a été imprimée à Oxford, 1692, greco-latin.

ARISTÉNÈTE, écrivain grec et auteur d'un roman en forme de lettres, dans lequel on trouve des détails curieux sur les mœurs de son temps. Il était né à Nicée vers 300, et périt, dit-on, dans le tremblement de terre qui renversa Nicomédie en 358. Il était contemporain et ami de Libanius. Les *Lettres d'Aristénète* ont été publiées à Anvers, 1566; à Utrecht, greco-latin, avec des notes de Pauw, 1737; et à Paris, 1823, par M. Boissonade, édit. préférable à toutes les autres. Elles ont été traduites ou imitées en français, par Cyre-Foucault, 1597; Lesage, 1695; Moreau, 1752; F. Nogaret, 1797.

ARISTIDE, *Aristides*, Athénien célèbre par ses vertus civiles et militaires, eut une grande part à l'administration de la république, et reçut du peuple le surnom de *Juste*. Il est un de ceux qui commandaient à la bataille de Marathon. Thémistocle, son rival, jaloux de son crédit, le fit bannir par l'ostracisme, 483 ans av. J.-C. Rappelé lors de l'invasion de Xerxès, il contribua aux succès de Salamine et de Platée, et fut chargé, après l'expulsion des Perses, d'administrer le trésor commun de toute la Grèce. Il mourut dans un âge avancé, et si pauvre, que l'état fut obligé de pourvoir à ses funérailles et de doter ses filles. Cornélius et Plutarque ont écrit sa vie.

ARISTIDE (saint), philosophe athénien, se convertit au christianisme, et présenta à Adrien, l'an 125, une *Apologie* pour les Chrétiens, que nous n'avons plus. On place sa fête au 31 août.

ARISTIDE (Ælius), orateur grec, né en Bithynie vers l'an 129 de J.-C., se fixa à Smyrne, où il enseigna la rhétorique avec un grand éclat. Smyrne ayant été renversée par un tremblement de terre l'an 178, il détermina par son éloquence l'empereur Marc-Aurèle à la rebâtir. Il reste de lui 54 *Discours* et quelques autres écrits. Samuel Jebb, savant anglais, en a donné une édition gr.-lat., Oxford, 1722, 2 vol. in-4, avec des notes. G. Dindorff a publié en 1829, à Leipsick, une nouvelle édition en 3 vol, qui renferme quelques morceaux récemment découverts.

ARISTIDE (Quintilien), auteur grec qui paraît avoir vécu dans les premiers siècles de notre ère et dont il nous reste un traité important sur la musique ancienne. Meibomius l'a inséré dans la collection des *Auctores septem antiquæ musicæ*, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4.

ARISTION, sophiste d'Athènes, fit déclarer cette ville en faveur de Mithridate, contre les Romains, et y usurpa un instant le souverain pouvoir. Sylla, s'étant rendu maître d'Athènes, le mit à mort, 87 ans av. J.-C.

ARISTIPPE, philosophe grec de la secte dite cyrénaïque, né à Cyrène vers 435 av. J.-C., d'une famille riche, vint à Athènes étudier sous Socrate, et fonda lui-même une école dans laquelle il dénatura la morale de son maître; il proposait pour but unique de la vie la recherche du plaisir; toutefois il proscrivait les excès et voulait que l'homme possédât la volupté sans se laisser posséder par elle. Il mit cette doctrine en pratique, et passa ses plus belles années à la cour de Denys-le-Tyran dans la mollesse et les délices. Aristippe avait la répartie fine et l'esprit brillant; l'on cite de lui beaucoup d'heureuses saillies. Il eut une fille nommée Arété, et un petit-fils nommé aussi Aristippe, qui enseignèrent sa philosophie.

ARISTOBULE I, surnommé *Philhellène*, c.-à-d. *Ami des Grecs*, prince juif, succéda à son père, Jean Hyrcan, comme grand-prêtre, l'an 107 av. J.-C., et prit le titre de roi. Son règne ne dura qu'un an, et fut souillé de crimes.

ARISTOBULE II, fils d'Alexandre Jannée, détrôna son frère Hyrcan II, et devint roi de Judée l'an 70 av. J.-C. Assiégé par Arétas, prince arabe, il fut délivré par les Romains qu'il avait appelés à son secours; puis il se brouilla avec eux, fut assiégé dans Jérusalem, pris par Pompée, et envoyé à Rome, où il mourut en prison, 45 ans av. J.-C.

ARISTOCLÈS, philosophe péripatéticien de Messène, composa une *Histoire des philosophes et de leurs opinions*, dans laquelle il combattait le scepticisme d'Ænésidème. Eusèbe en a conservé des fragments dans sa *Préparation évangélique*.

ARISTOCRATE, nom de deux rois d'Arcadie: le 1er régna l'an 720 av. J.-C.; le 2e vers l'an 680. Celui-ci trahit les Messéniens, ses alliés; le peuple indigné le lapida et abolit la royauté, en 671 ou 668.

ARISTOCRATES (du mot grec *aristocrateia*, gouvernement des meilleurs ou des plus puissants), dénomination sous laquelle on désigna dès le commencement de la révolution française les anciens nobles, et qui s'étendit dans la suite à tous ceux qui se montraient opposés aux doctrines révolutionnaires et partisans de l'ancien régime.

ARISTODÈME, un des Héraclides qui, à la tête des Doriens, vinrent conquérir le Péloponèse, régna à Sparte, de 1190 à 1186, et fut père de Proclès et d'Eurysthène, chefs de deux branches qui après lui régnèrent conjointement à Sparte.

ARISTODÈME, roi de Messénie, 744 av. J.-C., soutint, de 744 à 724, la guerre la plus opiniâtre contre les Spartiates. On dit que, sur la foi d'un oracle, il sacrifia sa fille pour le succès de la guerre, et qu'ensuite, pour obéir à un nouvel oracle, il se perça lui-même de son épée.

ARISTOGITON, Athénien qui, avec son ami Harmodius, projeta de délivrer Athènes de la tyrannie d'Hippias et d'Hipparque. Harmodius fut tué après s'être défait d'Hipparque. On se saisit d'Aristogiton, et on le mit à la question pour lui faire déclarer ses complices. Il nomma tous les amis du tyran, qui furent aussitôt mis à mort. Interrogé s'il n'en restait pas d'autres, il répondit qu'il n'y avait plus qu'Hippias qui méritât de mourir. Après l'expulsion d'Hippias (509), une statue et des fêtes publiques consacrèrent la mémoire de ces deux généreux citoyens.

ARISTOMÈNE, roi et général des Messéniens vers 684 av. J.-C., souleva ses compatriotes contre les Lacédémoniens, et excita la deuxième guerre de Messénie. Deux fois il fut fait prisonnier, et chaque fois il s'échappa de la manière la plus merveilleuse. Il remporta de grands avantages et soutint un siége de 11 ans dans la ville d'Ira (671 av. J.-C.), mais il ne put empêcher l'asservissement de sa patrie. Aristomène vaincu se retira en Arcadie avec les débris des Messéniens.

ARISTONIC, fils naturel d'Eumène II, roi de Pergame, voulut enlever aux Romains le royaume de Pergame qu'Attale III leur avait légué en mourant, 132 av. J.-C. Il fut accueilli avec transport par la nation, et remporta d'abord d'assez grands avantages; mais enfin il fut vaincu et pris par le consul Perpenna; on le fit étrangler en prison (130).

ARISTOPHANE, célèbre poète comique grec, né

vers l'an 450 av. J.-C., à Athènes selon les uns, dans l'île de Rhodes ou dans celle d'Égine selon d'autres, commença à se faire connaître l'an 427, et fit représenter sur le théâtre d'Athènes un grand nombre de comédies dans lesquelles il attaquait sans ménagement les philosophes, les hommes d'état, les poëtes, le peuple d'Athènes et les dieux eux-mêmes. Il porta si loin la licence que l'on fut obligé, vers l'an 388, de rendre une loi qui défendait de représenter et de nommer sur la scène aucun personnage vivant : ce qui mit fin à ce que l'on appelle l'*ancienne comédie*. Ceux qu'il poursuivit avec le plus de violence furent Socrate, contre lequel il fit la comédie des *Nuées* (vers l'an 423); Cléon, qu'il attaqua dans les *Chevaliers*; Euripide, qu'il traduisit sur la scène dans les *Femmes à la fête de Cérès* et les *Grenouilles*. De 54 pièces qu'avait composées Aristophane, il n'en reste que 11: *Plutus*, *Lysistrate*, les *Nuées*, les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Acharniens*, les *Guêpes* (imitées par Racine dans les *Plaideurs*), les *Oiseaux*, la *Paix*, les *Harangueuses*, les *Femmes à la fête de Cérès*. Les allusions, les personnalités, les jeux de mots dont elles sont remplies, les rendent fort difficiles à entendre; en outre, on est souvent choqué de la grossièreté des plaisanteries et de la bizarrerie des idées; mais on ne trouve nulle part plus de sel et de causticité. Les meilleures éditions d'Aristophane sont celles de Kuster, grec-latin, 1710, Amsterdam, in-fol.; de Bergler, 1760, Leyde; de Brunck, Strasbourg, 1781, 3 vol. in-8°; d'Invernitz, avec commentaires de Beck, Leips., 13 vol., 1794-1826 : c'est la plus complète de toutes. Les comédies d'Aristophane ont été traduites en français dans le *Théâtre des Grecs* par A.-Ch. Brottier (vol. x à xiii), et séparément par Poinsinet de Sivry (1784), et par M. Artaud, 6 vol. in-32, 1828-1830 : cette dernière traduction est la plus estimée.

ARISTOPHANE, grammairien grec, natif de Byzance, vint à Alexandrie vers l'an 198 av. J.-C., et y fut nommé chef de la grande bibliothèque. Il eut pour disciple le célèbre critique Aristarque. On lui attribue l'invention des accents, la ponctuation et le *Canon* (ou catalogue raisonné) *des Auteurs classiques grecs*.

ARISTOTE, *Aristoteles*, célèbre philosophe grec, surnommé le *Prince des philosophes*, fondateur de la secte des Péripatéticiens, né à Stagyre en Macédoine, l'an 384 av. J.-C., eut pour père Nicomaque, médecin distingué, ami d'Amyntas III, roi de Macédoine. Il vint vers l'an 368 à Athènes, y suivit pendant 20 ans les leçons de Platon, et commença dès lors à se faire connaître par ses écrits. Après la mort de son maître (348), il quitta Athènes, blessé, dit-on, de n'avoir pas été désigné pour lui succéder, et se retira d'abord en Mysie, auprès d'Hermias, souverain d'Atarné, dont il épousa la sœur Pythias; puis à Mitylène dans l'île de Lesbos. Là, il reçut de Philippe (343) une lettre dans laquelle ce prince le priait de se charger de l'éducation de son fils Alexandre, lui disant qu'il se félicitait moins de ce qu'il lui était né un fils que de ce que ce fils était né du temps d'Aristote. Après avoir passé plusieurs années à la cour de Macédoine, il suivit, à ce que l'on croit, son disciple dans ses premières expéditions en Asie, mettant à profit, pour les progrès de l'histoire naturelle, les trésors et les conquêtes du roi; puis il vint se fixer à Athènes vers l'an 331, et y fonda, dans une promenade voisine de la ville et nommée *Lycée*, une école nouvelle, qui prit le nom de *Lycée*; on la nomme aussi école *péripatéticienne* (du mot grec *péripatos*, promenade). A la mort d'Alexandre (323), Aristote, resté en butte à la calomnie et aux attaques de ses envieux, se vit accusé d'impiété; il sortit d'Athènes sans attendre le jugement, voulant, disait-il, épargner aux Athéniens, déjà coupables de la condamnation de Socrate, un nouvel attentat contre la philosophie. Il alla s'établir à Chalcis en Eubée, où il mourut peu après, en 322, âgé de 62 ans. On a répandu sur le genre de sa mort les versions les plus contradictoires. On a dit même qu'il avait mis fin à ses jours. — Aristote est le génie le plus vaste de l'antiquité; il a embrassé toutes les sciences connues de son temps et en a même créé plusieurs. Ses écrits forment une sorte d'encyclopédie ; pendant un grand nombre de siècles, ils posèrent la borne du savoir humain, et jouirent d'une autorité absolue. La plupart de ses ouvrages nous sont arrivés, mais quelques-uns mutilés ou altérés. Les principaux sont : l'*Organon*, composé de différents traités de logique ; la *Rhétorique*, la *Poétique*, deux traités d'*Ethique* ou de *Morale*, la *Politique*, l'*Économique*, l'*Histoire des Animaux*, les *Parties des Animaux*, la *Physique*, les traités du *Ciel*, de la *Génération* et de la *Corruption*, des *Météores*, du *Monde*, les *Problèmes*, le traité de l'*Ame*, la *Métaphysique* ou *Philosophie première*. Le mérite d'Aristote en philosophie fut de donner à la science une base plus solide que n'avaient fait ses prédécesseurs, et d'accorder davantage à l'expérience, sans méconnaître le rôle de la raison. C'est ainsi qu'il a rejeté la doctrine de l'idéal, qu'avait professée Platon, et a concentré toute réalité dans les objets individuels. Selon lui, les points de vue sous lesquels ces objets peuvent être envisagés se réduisent aux suivants : les éléments dont une chose est composée, sa nature intime ou son essence, sa cause, et le but ou la fin vers laquelle elle tend ; d'où la distinction des quatre principes, la matière, la forme, la cause efficiente et le principe final, principes qui doivent se retrouver partout et que la philosophie a pour mission de déterminer. Aristote poursuit ensuite les applications de cette théorie dans toutes les branches de la science. En psychologie, il essaie de classer les facultés de l'âme, et considère l'âme elle-même comme la puissance cachée qui produit et maintient l'organisation. En logique, il passe en revue les différentes formes du raisonnement déductif ou syllogisme, dont il donne un code complet. En théodicée, il fonde la démonstration de l'existence divine sur la continuité du mouvement, et présente Dieu comme la fin ou le but du monde, comme le centre auquel tout aspire. Dans l'art, il ramène le beau à l'imitation de la nature ; en morale, la vertu à l'équilibre entre les passions, et au milieu entre les excès ; en politique, il assigne pour fin à la société l'utilité. Des travaux aussi vastes, où la richesse des détails le dispute à l'harmonie de l'ensemble, suffiraient pour justifier l'admiration que dans tous les temps le génie d'Aristote a excitée, quand on ne connaîtrait pas son *Histoire naturelle* et ses recherches sur l'anatomie comparée, qui, de l'aveu de Cuvier, n'ont pas été surpassées. Il est juste d'ajouter, cependant, qu'Aristote eut la prétention mal fondée de tout déduire par le raisonnement d'un petit nombre de principes hasardés; qu'une partie de sa logique et de sa métaphysique roule sur de vaines subtilités; que, dans sa physique, il se borne trop souvent à des explications purement verbales, et que par là il a nui quelquefois aux progrès de l'esprit humain. — Les œuvres d'Aristote ne furent rassemblées et publiées dans l'antiquité même que fort tard. Enfouies ou cachées pendant près de deux siècles (*Voy.* NÉLÉE DE SCEPSIS), ce n'est, dit-on, que vers le temps de Sylla qu'elles furent réunies par Apellicon de Téos et revisées par Andronicus de Rhodes. Dans les temps modernes, on ne connut pendant longtemps que l'*Organon*; c'est aux Arabes et aux Grecs émigrés de Constantinople qu'on dut la connaissance et la propagation en Europe de ses autres ouvrages. La première édition complète des écrits d'Aristote fut publiée à Venise par Alde Manuce

(1495-98, in-fol.); parmi les éditions postérieures, les plus estimées sont celles: de François Sylburge, Francfort, 1585-86, toute grecque; de Guillaume Duval, Paris, 1619 et 1654, in-fol., grec-latin; de Buhle, dans la collection de Deux-Ponts, publiée à Strasbourg, 5 vol., 1791-1800 (non achevée); de Bekker, grec-latin, avec un choix de commentaires, publiée par l'académie de Berlin, Berlin, 1830 et ann. suiv. On a en outre donné une foule d'éditions spéciales des ouvrages détachés. Il n'existe encore aucune traduction française complète d'Aristote; les principales traductions d'ouvrages séparés sont: celle de la *Morale* et de la *Politique*, par Thurot, Paris, 1823, 2 vol. in-8; de la *Rhétorique*, par Cassandre, Paris, 1675, et par Ch.-E. Gros, Paris, 1822; de la *Poétique*, par Dacier, Paris, 1692, et par Batteux (dans les *Quatre Poétiques*), 1771; de l'*Histoire des animaux*, par Camus, Paris, 1783, in-4; du *Traité du monde*, par Batteux, dans son *Traité des causes premières*; de la *Logique*, par Ph. Canaye, sieur de Fresnes, Paris, 1589, in-fol.; du 1er et du 12e livre de la *Métaphysique*, par M. Cousin, 1835-38. M. Barthélemy Saint-Hilaire prépare une traduction complète dont il a déjà paru plusieurs volumes (*Politique*, 2 vol. in-8°, 1837; *Organon* ou *Logique*, 2 vol. in-8, 1839-41). Aristote a eu une foule de commentateurs: nous nommerons seulement, chez les anciens, Ammonius, Alexandre d'Aphrodisie, Simplicius, Olympiodore, Boëce; au moyen âge, Alkendi, Averroës, Avicenne, Avenpace, Albert-le-Grand, saint Thomas. La vie d'Aristote a été écrite chez les anciens par Diogène Laërce et par Ammonius. On a publié sur, pour et contre sa doctrine une foule d'écrits. Launoy a fait l'histoire des vicissitudes qu'a éprouvées l'enseignement de sa philosophie chez les modernes, dans son livre *De varia Aristotelis fortuna*. M. Jourdain a donné de savantes *Recherches sur les traductions latines d'Aristote*, 1819, in-8.

ARISTOXÈNE, philosophe et musicien grec, né à Tarente vers 350 av. J.-C., fut un des plus célèbres disciples d'Aristote. Il avait, selon Suidas, composé 453 ouvrages. Il ne reste de lui que des *Éléments harmoniques*, en 3 livres, publiés par Meibomius, Amsterdam, 1652, et un *Fragment sur le Rhythme*, trouvé à Venise par Morelli, 1785. Aristoxène n'admettait pour juge en musique que l'oreille et rejetait les calculs mathématiques des Pythagoriciens.

ARIUS, fameux hérésiarque, né vers l'an 270 dans la Cyrénaïque, ou, selon d'autres, à Alexandrie, fut ordonné prêtre dans un âge avancé, s'établit à Alexandrie et commença, vers l'an 312, à y répandre avec un grand succès une doctrine nouvelle: il combattait l'unité et la consubstantialité des trois personnes de la Trinité, ainsi que la divinité de Jésus-Christ, et soutenait que le Verbe est une simple créature tirée du néant et sujette au péché. Il fut successivement combattu par saint Alexandre et par saint Athanase, évêques d'Alexandrie, condamné par plusieurs conciles, et notamment par le concile de Nicée en 325, anathématisé et exilé pendant plusieurs années. Mais soutenu par Eusèbe, évêque de Nicomédie, il se fit absoudre par d'autres conciles et parvint même à se concilier la faveur de l'empereur Constantin qui le rappela de l'exil et le rétablit dans Alexandrie. Cependant son retour ayant excité des troubles dans cette ville, il se retira à Constantinople; il allait, malgré l'opposition de saint Alexandre, devenu patriarche de cette ville, entrer en triomphe dans l'église, lorsqu'il mourut subitement d'une violente colique, l'an 336. Ses partisans prétendirent qu'il avait été empoisonné; ses adversaires dirent que sa mort était un miracle accordé par Dieu à la prière du saint évêque. Après la mort d'Arius, sa doctrine fit de grands progrès; elle fut ouvertement protégée par l'empereur Constance et par plusieurs de ses successeurs; elle fut approuvée par plusieurs conciles, et l'arianisme balança longtemps la puissance du catholicisme. L'empereur Théodose parvint à étouffer presque entièrement cette hérésie dans le sein de ses états, mais elle fut embrassée par presque tous les peuples barbares qui envahirent l'empire romain, et subsista pendant plusieurs siècles chez les Goths, les Vandales, les Bourguignons et les Lombards. Elle s'éteignit vers l'an 660, par l'abjuration d'Aribert I, dernier roi arien des Lombards. Depuis la réformation, l'arianisme s'est reproduit, mais sous de nouvelles formes, principalement sous celle du socinianisme, et a eu pour principaux défenseurs Servet, Socin, Capiton, Cellarius, etc. (*Voy.* ces noms). L'*Histoire de l'Arianisme* a été écrite par le P. Maimbourg.

ARJONA, *Urgao*, petite ville d'Espagne, à 28 kil. N. O. de Jaen; 3,300 hab.

ARKANSAS, fleuve des États-Unis, sort des monts Rocheux, coule au S. O., et tombe dans le Mississipi, après un cours de 3,200 kil. environ. Il a pour affluents le Canadien à droite, le Vert-de-Gris, le Neocho, l'Illinois à gauche. Il arrose le territoire d'Arkansas et sépare les États-Unis du Mexique.

ARKANSAS, territoire des États-Unis, borné au N. par l'état et le territoire du Missouri, à l'E. par le Mississipi, au S. par la Louisiane et le Mexique, à l'O. par le Mexique seul; 940 kil. sur 390; 14,800 hab. en 1820, 30,383 en 1830: ch.-l. Arkopolis ou Little-Rock. Climat varié. Plusieurs rivières: Mississipi, Arkansas, riv. Rouge, riv. Blanche, Saint-François. Il produit du tabac du coton, du riz, du maïs, du vin, etc.

ARKANSAS (les), peuple indigène de l'Amérique du Nord, qui jadis habitait sur les bords de l'Arkansas et lui a donné son nom.

ARKHANGEL, ville de Russie, ch.-l. du gouvernement de même nom, sur la mer Blanche, à l'embouchure de la Dwina, et à 750 kil. N. E. de Saint-Pétersbourg; 19,000 hab. Beau port, mais qui n'est libre de glaces que trois mois de l'année. Bâtie en bois, sauf quelques monuments. Archevêché, séminaire; chantiers de marine; école de navigation; pêche de la baleine; commerce considérable. Arkhangel était une ville anséatique au moyen âge: elle fut la seule place maritime commerçante de la Russie avant la fondation de St-Pétersbourg. — Le gouvernement d'Arkhangel est situé entre la mer Glaciale et la mer Blanche au N., le gouvernement de Tobolsk à l'E., ceux de Vologda et d'Olonetz au S., et la Laponie à l'O.; 1,550 kil. sur 780. Popul. 263,000 hab., Russes, Samoïèdes et Lapons. Il est en partie situé sous le cercle polaire et comprend la Nouvelle-Zemble et plusieurs autres îles de la mer Glaciale. L'été y est court et pluvieux. Pêche et commerce de pelleteries.

ARKHANGEL (NOUVEL-), fort établi par les Russes, sur la côte N. O. de l'Amérique septentrionale, dans l'île et sur le détroit de Sitka, par 137° 36' long. O., 57° 3' lat. N.

ARKONA, extrémité nord-est de l'île de Rugen; contrée célèbre par le culte du dieu Svantovit. Près de là était un petit lac que l'on soupçonne être celui où les Scandinaves baignaient annuellement l'effigie de la déesse Hertha.

ARKOPOLIS, ville des États-Unis, ch.-l. de l'Arkansas. *Voy.* LITTLE-ROCK.

ARKWRIGHT (Richard), mécanicien anglais, né en 1732 à Preston (Lancaster), d'une famille pauvre, mort en 1792, fut jusqu'à l'âge de 36 ans simple barbier. Doué d'un génie naturel pour la mécanique, il réussit, après des difficultés sans nombre, à exécuter une *machine à filer le coton* d'une perfection admirable, prit en 1771 un brevet d'invention, établit une fabrique à Cromfort (Derby) et fit bientôt une immense fortune. L'invention d'Arkwright

a opéré une révolution dans la fabrication du coton; en réduisant presqu'à rien la main-d'œuvre, elle a permis à l'Angleterre de baisser prodigieusement le prix de ses marchandises.

ARLANC, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 15 kil. S. d'Ambert; 3,500 hab. Eau minérale froide.

ARLBERG ou **VORARLBERG**, chaîne secondaire des Alpes, part du Monte d'Oro, et traverse le Tyrol. *Voy.* ALPES et VORARLBERG.

ARLEQUIN. On désigne spécialement sous le nom de ce personnage de la comédie italienne quelques acteurs qui excellaient dans ce rôle, entre autres Dominique et Carlin. *Voy.* ces noms.

ARLES, *Arelas* et *Arelate*, appelée par les Massiliens *Theline*, ville de France (Bouches-du-Rhône), ch.-l. d'arrond., sur le Rhône, à 75 kil. N. O. de Marseille; 22,324 hab. Petit port, pont de bateaux; beaucoup de monuments antiques (amphithéâtre, obélisque, aqueduc, temples, arc de triomphe); collége, bibliothèque; école de navigation.—L'arrond. d'Arles a 8 cantons (Château-Renard, Eyguières, Saintes-Maries, Orgon, Saint-Remy, Tarascon, et Arles qui compte pour 2), 33 communes et 77,688 hab. — Arles fut fondée au moins 2,000 ans avant notre ère; son nom en langue celtique (*Ar-lait*) veut dire *près des eaux*. Sous l'empire romain elle fut très puissante et servit pendant un temps de résidence à Constantin, d'où lui vinrent les noms de *Constantina* et de *Julia Materna*. En 402, après la prise de Trèves par les Francs, Arles devint la métropole de toutes les Gaules. Sous les Mérovingiens elle était capitale du comté de Provence ou comté d'Arles. En 879, elle devint sous Boson capitale du royaume de la Bourgogne cisjurane, et en 933, Rodolphe Welf, déjà roi de la Bourgogne transjurane, ayant réuni les deux Bourgognes, fit d'Arles la capitale de ses états, qui prirent alors le nom de *Royaume d'Arles*. Ce royaume dura peu et fut légué en 1033 par Rodolphe III à l'empereur Conrad II. Depuis ce temps Arles ne fut plus considérée que comme la capitale de la Provence. Plusieurs conciles ont été tenus à Arles. Le premier et le plus célèbre fut convoqué en 314 par Constantin. On y prononça une sentence d'absolution en faveur de Cécilien.

ARLES, *Arulæ*, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), à 8 kil. S. O. de Ceret; 1,792 hab. Plomb, eaux minérales.

ARLEUX, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. S. de Douay; 1,800 hab. Pris par les Français en 1645.

ARLINGTON (Henri BENNET, comte d'), ministre d'état et pair d'Angleterre, né en 1618, mort en 1685, se distingua d'abord par son dévouement à la cause de Charles I, combattit dans l'armée royale et émigra sous le protectorat. Rentré en Angleterre avec Charles II, il fit en 1670 partie du ministère célèbre connu sous le nom de *Cabal* (*Voy.* ce mot). Il fut ensuite élevé à la dignité de lord chambellan.

ARLON, *Orolaunum*, ville de Belgique, à 25 kil. N. O. de Luxembourg; 3,200 hab. Aux environs, forêts, forges; grand commerce de fer. On y a souvent trouvé des médailles, des statues, etc. — Érigé en marquisat et réuni au comté de Luxembourg en 1214; possédé par la France, 1684-97. Victoires des Français sur les Impériaux (avril 1793 et avril 1794).

ARMADA. Ce nom, qui veut dire en espagnol *flotte de vaisseaux de guerre*, a été spécialement appliqué à la flotte redoutable que Philippe II équipa en 1588 contre Élisabeth, reine d'Angleterre, et qu'il nomma orgueilleusement l'*invincible armada*. Cette flotte fut détruite en peu de jours, ayant été d'abord dispersée par la tempête, puis battue par la flotte anglaise que commandait l'amiral Drake.

ARMAGH, *Regia*, ville d'Irlande (Ulster), ch.-l., du comté d'Armagh, à 110 kil. N. de Dublin; 9,000 hab. Archevêché qui a la primatie de toute l'Irlande. Armagh a été capitale de l'Irlande au moyen âge; elle avait alors une université fréquentée par 7,000 étudiants. Souvent pillée dans les guerres avec les Danois et les Anglais, elle fut incendiée par sir Phelim O'Neil en 1642. Sa décadence date de la réforme. On la dit fondée par S. Patrick, en 490. — Le comté d'Armagh est situé entre ceux de Tyrone, Managhan, Louth, Down: 53 kil. sur 31; 220,000 hab.; ch.-l. Armagh. Sol fertile.

ARMAGNAC, prov. de Gascogne, bornée au N. par le Condomois, l'Agénois, le Quercy, et au S. par le Bigorre, le Comminges, le Couserans; à l'O. par le Languedoc, et à l'E. par le Béarn, la Chalosse, le Marsan, le Gabaret: ch.-l. Auch. Rivières: la Save, la Gimone, le Gers, la Daize et leurs affluents. Il forme auj. le dép. du Gers et une partie de ceux de Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, H.-Garonne. — Compris jadis dans le royaume ou duché d'Aquitaine, puis dans le duché de Gascogne qui appartenait à une maison mérovingienne issue de Caribert, puis en 3e lieu dans le comté de Fezensac, l'Armagnac devint un comté particulier en 960 et eut pour premiers comtes Bernard-le-Louche, Géraud Trancaléon, Bernard II. Le dernier y réunit un instant le duché de Gascogne (1040-1052). Géraud III, son petit-fils, réunit le comté de Fezensac (vers 1140). En 1163 on détacha pour un cadet un apanage dit comté de Fezensaguet. La branche aînée s'étant éteinte dans les mâles (1245), Géraud V, fils du premier comte de Fezensaguet, devint comte d'Armagnac (1256); mais à sa mort (1285), la séparation des 2 comtés continua. Jean I (1319-1373) et ses successeurs joignirent à l'Armagnac les comtés de Rhodez et de Carlat, les vicomtés de Lomagne et d'Auvillars, le Comminges, le Charolais (qu'aliéna Jean III en 1390). Jean III eut pour successeur son frère Bernard VII, chef de la faction des Armagnacs (*Voy.* ci-après). En 1473 périt le célèbre Jean V, adversaire acharné de Louis XI. Ce dernier déclara, en 1481, l'Armagnac réuni à la couronne. Cependant Charles VIII le rendit à Charles I, frère de Jean V. A Charles I succédèrent le duc Charles d'Alençon, Henri d'Albret (tous deux époux de Marguerite, sœur de François I), puis Jeanne d'Albret, et enfin Henri IV, qui le réunit définitivement à la couronne de France par son avénement (1589).

ARMAGNAC (Bernard VII, comte d'), chef de la faction dite des *Armagnacs*, fut mis en possession de son comté en 1391 par la mort de son frère. Dans les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, qui désolèrent la France pendant la démence de Charles VI, il embrassa le parti du duc d'Orléans dont le fils était son gendre, et devint bientôt l'âme de cette faction. Après l'assassinat du duc d'Orléans par le duc de Bourgogne, 1407, il se mit à la tête des partisans de la victime, combattit la faction de Bourgogne, et après des succès divers finit par entrer dans Paris à la tête d'une armée, 1413; se fit nommer par la reine Isabeau connétable, puis premier ministre, et s'empara de toute l'autorité, 1415. Mais il ne tarda pas à se rendre odieux par ses exactions et sa tyrannie, et rompit avec la reine, qui alla chercher un asile à la cour de Bourgogne, 1418. Les mécontents ayant introduit les Bourguignons dans Paris, toute la ville se souleva contre lui et il fut contraint de se cacher. Mais il fut découvert dans sa retraite, et massacré avec un grand nombre des siens par la populace furieuse.

ARMAGNAC (Jean V, comte d'), petit-fils du précédent, fut accusé sous Charles VII d'avoir entretenu des intelligences avec les Anglais, et fut condamné par le parlement au bannissement et à la perte de ses biens, 1455. Louis XI, à son avénement, le rappela et lui rendit ses biens, 1461; mais il ne paya ce prince que d'ingratitude, entra dans la *ligue du Bien public*, et embrassa le parti du duc de Guyenne,

frère du roi et son ennemi acharné. Condamné de nouveau, il résista les armes à la main et s'enferma dans Lectoure, où il soutint un long siége contre le cardinal Jouffroy. Celui-ci lui proposa de traiter; mais pendant qu'on négociait, les troupes royales entrèrent dans la place par trahison, et le comte d'Armagnac fut assassiné, 1473. Ce seigneur s'était acquis une fâcheuse célébrité par son amour incestueux pour sa sœur Isabelle, qu'il épousa publiquement malgré les foudres du Vatican, et dont il eut plusieurs enfants.

ARMAGNAC (Jacques d'), duc de Nemours, petit-fils du connétable Bernard d'Armagnac, mais issu d'un fils cadet, fut dans sa jeunesse comblé de bienfaits par Louis XI, qui lui fit épouser une de ses cousines, l'investit du duché de Nemours et lui confia des commandements importants. Loin de se montrer reconnaissant, Jacques d'Armagnac se rangea parmi les ennemis du roi, et accéda à la *ligue du Bien public*. Il obtint deux fois son pardon; mais ayant pris part à de nouvelles intrigues, il fut assiégé et pris dans Carlat, et amené à la Bastille, où le roi irrité le fit enfermer dans une cage de fer. Condamné par le parlement, il fut mis à mort en 1477, à peine âgé de 40 ans. Ses fils, encore en bas âge, furent forcés d'assister à son supplice, et placés sous l'échafaud pour recevoir sur leur tête le sang de leur père.

ARMAGNAC (Louis d'), duc de Nemours, 3e fils du précédent, n'avait que 5 ans lors du supplice de son père. Il fut détenu à la Bastille jusqu'à la mort de Louis XI. Charles VIII le mit en liberté et lui rendit une partie de ses biens; il accompagna ce prince dans son expédition en Italie et s'y distingua. Louis XII le nomma vice-roi de Naples: mais il éprouva plusieurs échecs, et périt à Cérignoles en combattant contre les Espagnols, 1503. Avec lui s'éteignit la famille d'Armagnac.

ARMAGNAC (Jean, bâtard d'), surnommé de Lescun, fils naturel d'Anne, fille de Bernard d'Armagnac, fut nommé par Louis XI chambellan, puis maréchal de France, 1471, et obtint le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1473.

ARMAGNACS (faction des), opposée à celle des Bourguignons. *Voy.* ARMAGNAC (Bernard VII, comte d').

ARMANÇON. riv. de France, naît au S. de Pouilly (Côte-d'Or), baigne Semur, Nuyts, Ancy-le-Franc, Tonnerre, Saint-Florentin, Brinon-l'Archevêque, et se perd dans l'Yonne à 18 kil. N. d'Auxerre, après un cours de 253 kil. N. O., dont 120 flottables.

ARMAND. Les poëtes du XVIIe siècle désignent souvent sous ce nom le cardinal de Richelieu.

ARMATOLES, milice grecque de la Thessalie, instituée au commencement du XVIe siècle par Sélim I, dans le but de s'opposer aux incursions des montagnards connus sous le nom de *Klephtes* (brigands). Dans ces derniers temps, les Armatoles se sont unis aux Klephtes pour secouer le joug des Turcs.

ARMÉNIE, *Armenia*, contrée de l'Asie occid., située entre l'Imérétie et la Géorgie au N., le Kurdistan et l'Aderbidjan à l'E., l'Aldjezireh au S., l'Anatolie à l'O. Ses limites ont du reste très souvent changé. — Elle peut se partager en Arménie *turque* et en Arménie *russe*: la 1re comprend les pachaliks d'Erzeroum, de Kars et de Van, à l'O. et au S.; la 2e se compose de l'Erivan, à l'E., qui formait autrefois l'Arménie persane, et du pachalik d'Akhaltsiké au N., qui naguère était aux Turcs. Villes principales: Erzeroum, Kars, Van, Ani, Erivan, Nakhchivan, etc. L'Arménie est traversée par des chaînes de montagnes qui unissent le Caucase et le Taurus; la plus connue est le mont Ararat. L'Euphrate, le Tigre, l'Aras (Araxe) et le Kour (Cyrus) prennent leur source dans cette contrée: on y trouve un grand lac, le lac de Van. Le climat de l'Arménie est très varié; les montagnes sont couvertes de neiges éternelles, mais les vallées sont de la plus grande fertilité (on a même voulu y placer le paradis terrestre); on y cultive le blé, le chanvre, le tabac, le coton. Les montagnes renferment de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et de plomb; des carrières de marbre, de jaspe. Les Arméniens sont d'un caractère souple, poli, insinuant, mais perfide; ils sont très adonnés au commerce. On les trouve répandus dans toute l'Asie, surtout dans l'Arabie et la Turquie; et en Europe, dans la Grèce et à Venise. Les Arméniens sont Chrétiens depuis le IVe siècle, mais le plus grand nombre forme une église particulière, l'église arménienne, qui admet en Jésus-Christ une seule nature, et ne reconnaît point la suprématie du pape.

Arménie ancienne. Elle se divisait en Grande-Arménie (*Armenia Major*), et Petite-Arménie (*Armenia Minor*). La Grande-Arménie était située entre l'Euphrate à l'O., le Tigre au S., l'Assyrie et l'Atropatène à l'E., et l'Ibérie au N. Elle comprenait un grand nombre de prov. dont les principales sont nommées: 1° Acilisène, Sacasène, Basilisène, Catarzène, Phasiane, Colthène (entre l'Euphrate et l'Aras); 2° Sophène, Arzanène, Chorzène, Bagraydanène, Cordyène, Cotée, Moxoène, Caranitide (entre l'Euphrate et le Tigre); 3° Orbalisène, Otène, et le pays des *Obareni*, *Taochi*, *Scythini*, *Sanni* (entre l'Araxe et l'Ibérie). *Artaxata*, auj. *Ardech*, était la capit. de toute l'Arménie. La Petite-Arménie était située à l'O. de l'Euphrate, entre la Colchide, la Cappadoce et la Comagène. Lorsqu'elle eut été réduite par les Romains en province romaine, elle fut divisée en 5 préfectures, appelées: Mélitène, Cataonie, Muriane, Laviane et Rhavène. Plus tard on la partagea en Arménie 1re, ch.-l. *Satala*, et en Arménie 2e, ch.-l. *Simbra*. Le nom de Petite-Arménie fut aussi donné au roy. d'Arménie fondé par les Grecs en 1079. (*Voy.* ci-après.)

Histoire. L'Arménie fut d'abord un état indépendant gouverné par des rois, dont le 1er fut Haïg, qui régnait vers 2107 av. J.-C.; mais depuis l'an 2000, ses successeurs, soumis par Sémiramis, reconnurent la suprématie de l'Assyrie, puis celle de la Perse. En 328, sous le règne de Vahé, le dernier des Haïganiens, l'Arménie fut conquise par les Macédoniens; elle passa depuis sous la domination des Séleucides. Elle secoua leur joug l'an 189 av. J.-C., et forma dès lors deux royaumes distincts: la Grande et la Petite-Arménie. Cette dernière, après avoir eu longtemps des rois particuliers, fut réduite en province romaine vers l'an 75 de J.-C. Quant à la Grande-Arménie, elle jouit de quelque éclat sous les règnes d'Artaxias, fondateur d'Artaxate (189-159), et de Tigrane II, l'allié de Mithridate (95-37 av. J.-C.). Pendant les 2 premiers siècles de l'Empire romain, l'Arménie fut régie par une branche de la dynastie des Arsacides, qui régnaient déjà sur les Parthes, et fut un éternel sujet de guerres entre les Parthes et les Romains. De 232 à 286 après J.-C., les Sassanides, rois perses, régnèrent sur l'Arménie privée de ses rois. En 387, Théodose-le-Grand la partagea avec les Perses; mais Bahram III, roi sassanide, réunit toute l'Arménie à son empire (398). Néanmoins la dynastie des Arsacides subsistait encore; elle ne s'éteignit qu'en 428, en la personne d'Ardachès qui fut déposé. L'Arménie retomba alors entièrement sous le joug des Perses. Après la chute des Sassanides (632), l'Arménie fut longtemps en proie à d'horribles convulsions; elle retrouva un peu de repos sous la dynastie des Pagratides (855-1079). Les Grecs s'emparèrent en 1709 de la Petite-Arménie; puis, en y ajoutant la Cilicie, ils en firent un royaume dont Anazarbe, ou Césarée de Cilicie, était la capitale. Ils en furent expulsés par Rupen, prince de la famille des Pagratides (1182). Ce prince fit, ainsi que ses successeurs, de nombreuses allian-

ces avec les croisés établis en Syrie ; mais au XIVᵉ siècle (1373), la dynastie des Rupéniens fut renversée par l'invasion des Mongols, et dès lors l'Arménie cessa d'avoir une existence indépendante. Elle passa successivement sous le joug des Turcs seldjoucides et sous celui des Turcs ottomans. Les Persans enlevèrent ensuite aux Turcs une partie de leurs conquêtes et furent eux-mêmes dans ces derniers temps remplacés par les Russes, qui partagent aujourd'hui avec la Turquie la possession de l'Arménie.

ARMENTIÈRES, ch.-l. de cant. (Nord), sur la Lys, à 13 kil. N. O. de Lille, sur la frontière; 7,700 hab. Fortifications détruites. Industrie active : genièvre, linge de table, construction de bateaux, etc. Commerce de grains, vin, eau-de-vie, tabac, fer, etc.

ARMENTO, *Grumentum*, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 44 kil. S. E. de Potenza; 2,400 hab.

ARMINIENS, secte de la religion réformée. *Voy.* ARMINIUS (Jacques).

ARMINIUS ou **HERMANN**, fameux général des Chérusques, tailla en pièces l'armée de Varus dans les défilés de Teutbourg (*Teutoburgiensis saltus*), l'an 10 de J.-C., se soutint longtemps avec avantage contre les forces romaines, commandées par Germanicus, et les contraignit enfin à abandonner la Germanie. Dans la suite, ayant aspiré au titre de roi, il fut empoisonné par un de ses compatriotes, l'an 19 de J.-C. Il n'avait que 37 ans. Arminius avait été élevé à Rome et avait longtemps joui de la confiance d'Auguste et de Varus lui-même. Après sa mort, les Germains en firent un dieu sous le nom d'Irmensul. (*Voy.* ce nom.)

ARMINIUS (Jacques), ou **HARMENSEN** ou **HERMANNS**, théologien protestant, né à Oude-Water en 1560, mort en 1609, fut ministre à Amsterdam (1588), et professa la théologie à Leyde (1603). Il combattit la doctrine des *Supralapsaires*, nia, comme contraire à la justice divine, la prédestination des élus et des réprouvés, qu'avait enseignée Calvin, et tâcha de réunir toutes les communions chrétiennes. Ses sectateurs, qui sont encore très nombreux en Hollande, sont nommés *Arminiens ;* on les appelle aussi *Remontrants*, parce qu'ils exposèrent leur doctrine dans un mémoire intitulé *Remontrances*, qu'ils adressèrent en 1610 aux états de Hollande. Arminius eut à soutenir à Leyde des contestations fort vives, surtout avec Gomarus, zélé Calviniste, dont les partisans sont appelés *Gomaristes*. Les écrits d'Arminius ont été publiés à Francfort, 1631, 1 vol. in-4.

ARMLEY, ville d'Angleterre (York), sur le canal de Leeds à Liverpool, à 11 kil. E. de Bradford; 4,400 hab. Grandes fabriques.

ARMORIQUE, en latin *Armorica* ou *Armoricanus tractus* (du celte *ar mor*, près de la mer), nom donné aux côtes de la Gaule le long de la Manche, mais plus spécialement aux côtes bretonnes, et peut-être à toute la Bretagne actuelle. — Le nom d'Armorique paraît avoir aussi désigné la partie méridionale de la Gaule située entre le Rhône et l'océan Atlantique, et que les Romains nommèrent plus tard *Aquitaine*.

ARMSTRONG (Jean), médecin et poëte écossais, né en 1709 à Castleton, près d'Edimbourg, mort en 1779, fut nommé en 1746 médecin de l'hôpital militaire de Buckingham, et en 1760 médecin de l'armée d'Allemagne. Il a laissé quelques traités et essais de médecine, mais il est surtout connu comme littérateur. On lui doit un *Essai pour abréger l'étude de la Médecine* (1735), satire ingénieuse dirigée contre les empiriques ; l'*Économie de l'amour* (1737), poëme auquel on reproche quelques peintures licencieuses ; l'*Art de conserver la santé* (1744), poëme didactique très estimé, traduit en 1817 par M. Monne ; *le Jour* (1760), poëme, et des *Essais divers*, publiés sous le nom de Lancelot Temple.

ARNA, ch.-l. d'une oasis du Sahara oriental, entre le roy. de Bournou et le désert de Libye, à 900 kil. S. E. de Mourzouk.

ARNAC-POMPADOUR, village du dép. de la Corrèze, à 30 kil. N. O. de Brives. Beau château, bâti en 1026 et donné par Louis XV à madame d'Étioles, qui prit de là le nom de marquise de Pompadour.

ARNAUD, de Brescia, célèbre hérétique du XIIᵉ siècle, vint dans sa jeunesse en France où il suivit les leçons d'Abélard, puis retourna en Italie et prit l'habit monastique. Il tenta de réformer le clergé, et de faire revivre la primitive église; il soutenait que les ecclésiastiques ne peuvent posséder de biens temporels sans être damnés. Il se fit un grand nombre de partisans et excita des troubles dans plusieurs villes où le peuple prit les armes contre les ecclésiastiques. Condamné par le pape Innocent II et par le concile de Latran en 1139, il se retira quelque temps en Suisse; mais en l'an 1141, voyant croître son parti, il vint à Rome, d'où il chassa le pape Adrien IV et les cardinaux. Alliant la réforme politique à la réforme religieuse, il rétablit la république, et forma un sénat. Il resta maître de Rome pendant 10 ans; mais au bout de ce temps le pape Adrien IV réussit à rentrer dans Rome. Arnaud se réfugia en Toscane; mais ayant été pris par l'empereur Frédéric Barberousse qu'Adrien avait appelé à son secours, il fut livré au préfet de Rome, qui le fit brûler vif à Rome même, en 1155.

ARNAUD de Villeneuve, savant du XIIIᵉ siècle, né en 1238, à Villeneuve en Languedoc, ou, selon d'autres, en Catalogne, se distingua à la fois par ses profondes connaissances en médecine, en chimie, en astrologie et en théologie. Il voyagea en France, en Italie et en Espagne pour s'instruire, et séjourna longtemps à Paris et à Montpellier. Poursuivi à Paris comme hérétique pour avoir dit que les œuvres de charité sont préférables aux œuvres pies, il se réfugia en Sicile auprès de Frédéric d'Aragon. Le pape Clément V, étant tombé malade, l'appela auprès de lui pour le soigner ; mais il périt dans la traversée de Naples à Avignon, en 1314. Arnaud de Villeneuve a surtout fait avancer la chimie : il découvrit les acides nommés aujourd'hui sulfurique, muriatique et nitrique ; il composa le premier l'alcool et l'essence de térébenthine. Malgré ses lumières, il s'adonna à l'astrologie et voulut prédire la fin du monde. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, en 1504 et en 1520, avec une *Vie* de l'auteur.

ARNAUD-BACULARD (Fr.-Thomas-Marie DE BACULARD, connu sous le nom d'), littérateur médiocre, né à Paris en 1718, d'une famille noble du comtat Venaissin, mort dans cette ville en 1805, fit des vers dès l'âge de 9 ans et avait déjà composé trois tragédies à 17 ans. Voltaire remarqua ses essais, le soutint de ses conseils et même de sa bourse ; le roi de Prusse Frédéric le choisit pour son correspondant, puis l'appela à Berlin ; Arnaud n'y resta qu'un an. Il fut nommé, vers 1751, conseiller de la légation française à Dresde, puis il revint se fixer à Paris où il se livra tout entier à la composition de ses écrits. Il adopta un genre lugubre et sombre qui eut faveur pendant quelque temps. Malgré le succès de ses écrits, il ne s'enrichit pas et finit même dans sa vieillesse par tomber dans une profonde misère. Ses principales productions sont : les *Épreuves du sentiment*, 1772-81 ; les *Délassements de l'homme sensible*, 1783-93 ; les *Loisirs utiles*, 1793 ; l'*Histoire de M. et madame Labédoyère* ; plusieurs pièces de théâtre, dont la plus connue est *le Comte de Comminges*, drame fort noir, représenté en 1790, et divers recueils de poésies oubliées aujourd'hui. Presque tous ses écrits sont d'une prolixité fatigante.

ARNAULD (Antoine), avocat du XVIᵉ siècle, issu d'une noble et ancienne famille d'Auvergne, né à Paris en 1560, mort en 1619, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et honora sa profession par

son éloquence et sa probité. Henri IV voulut l'entendre, et Catherine de Médicis le nomma, en 1585, son procureur-général. Il prononça, en 1594, un plaidoyer, devenu fameux, en faveur de l'université contre les Jésuites (imprimé à Paris et à Lyon, 1594-95), et rédigea, en 1602, un *Mémoire au roi* pour empêcher le rappel de cette compagnie (imprimé en 1602 et 1610, in-8). Il a composé aussi un assez grand nombre de pamphlets politiques. Antoine Arnauld eut vingt-deux enfants, dont dix seulement lui survécurent et dont plusieurs ont illustré son nom. Il restaura le monastère de Port-Royal-des-Champs et y plaça plusieurs de ses filles.

ARNAULD d'Andilly (Robert), fils aîné du précédent, né à Paris en 1589, mort en 1674. Il parut de bonne heure à la cour, et n'y fit usage de son crédit que pour rendre service. A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal. Il a composé un grand nombre d'ouvrages de piété et a donné des traductions estimées des *Confessions* de saint Augustin, 1649; des *Vies des PP. du désert, écrites par des PP. de l'église*, 1653; de l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, 1667-68; des *Œuvres de sainte Thérèse*, 1670. Il a laissé des *Mémoires sur sa vie*, publiés en 1734. Il fut père d'Arnauld, marquis de Pomponne, qui fut ministre sous Louis XIV.

ARNAULD (Antoine), célèbre théologien, frère du précédent et le 20ᵉ des enfants d'Antoine Arnauld, né à Paris en 1612. se fit recevoir docteur en théologie en 1641. Il commença à se faire connaître par le traité *De la fréquente communion*, 1643, dans lequel il attaquait l'abus que les Jésuites faisaient de ce sacrement; il s'engagea bientôt après dans les querelles sur la grâce, prit parti pour Jansénius, publia deux *Apologies* de cet évêque, 1644 et 1645, et écrivit à ce sujet plusieurs pamphlets qui le firent censurer par la Sorbonne et exclure de la faculté de théologie, 1656. Alors il alla s'enfermer à Port-Royal; il y resta pendant douze ans; c'est dans cette retraite qu'il composa, soit seul, soit avec ses amis, Nicole, Lancelot, Pascal, ces ouvrages de théologie, de logique, de métaphysique, de grammaire, de géométrie, qui font la gloire de la société dont il était l'âme. De retour à Paris en 1668, lors de la paix de Clément IX, il résolut, afin d'éviter de nouvelles persécutions, de tourner ses armes contre les Calvinistes, et publia, avec Nicole, le célèbre traité de la *Perpétuité de la foi*; mais ses ennemis étant parvenus à le rendre suspect à Louis XIV, ce prince donna l'ordre de l'arrêter. Il fut quelque temps obligé de se cacher à Paris; puis il se réfugia à Bruxelles, où il continua à combattre les Protestants, et où il eut de vifs démêlés avec le ministre Jurieu. En 1683, il s'engagea dans une nouvelle lutte, et attaqua la doctrine du P. Malebranche sur la grâce et sur la vision en Dieu. Il mourut à Bruxelles en 1694, dans les bras du P. Quesnel. Les Jansénistes, dont il était le plus ferme appui, l'ont surnommé *le grand Arnauld*. Il est à regretter qu'une ardeur trop vive pour la dispute ait consumé tous les efforts d'un homme qui aurait pu si bien servir la religion et les sciences. A la fin de sa vie et pendant son exil, Nicole lui exprimait le désir de se reposer de leurs luttes perpétuelles : « Vous reposer! lui dit-il, eh! n'avez-vous pas pour vous reposer l'éternité entière? » Arnauld a prodigieusement écrit; les divers ouvrages qu'il a publiés forment 135 vol. On les a réunis en 48 tomes in-8°, Lausanne, 1775-83, avec une *Vie* de l'auteur. Les principaux de ses ouvrages, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : la *Grammaire générale et raisonnée*, faite avec Lancelot, 1660; *l'Art de penser*, fait avec Nicole, 1662; plusieurs vol. de la *Morale pratique des Jésuites*, 1669-1694, 8 vol. in-12; *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, 1695; *Objections sur les Méditations de Descartes* (dans les œuvres de Descartes); *Des vraies et fausses idées* (contre Malebranche), 1683.

ARNAULD AMALRIC, abbé de Cîteaux. *Voy.* AMALRIC.

ARNAULD DE POMPONNE. *Voy.* POMPONNE.

ARNAULT (Ant.-Vincent), né à Paris en 1766, mort en 1834, se fit connaître au commencement de la révolution par des tragédies républicaines, *Marius à Minturnes*, 1791, *Lucrèce*, 1792, qui eurent un grand succès. Il n'en fut pas moins forcé d'émigrer pendant la Terreur. Il s'attacha de bonne heure à Bonaparte, l'accompagna en Egypte, fut chargé par lui du gouvernement des îles Ioniennes, puis travailla à la réorganisation de l'instruction publique en France, et fut nommé conseiller de l'université. Il fut pendant les cent-jours membre de la chambre des représentants, ce qui le fit exiler par les Bourbons (1816), il ne put revenir en France qu'en 1819. Arnault avait été admis à l'Institut dès 1799; il en fut exclu à la Restauration, y rentra en 1829 et devint secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Ses œuvres ont été publiées en 5 vol. in-8, Paris, 1818. Outre *Marius* et *Lucrèce*, on y remarque *Germanicus*, tragédie (jouée pendant son exil); *le Roi et le Laboureur*, des poésies diverses, et des fables fort estimées où l'on trouve, avec un peu de satire, beaucoup de philosophie. On a encore de lui une *Vie de Napoléon*, 1822, 3 vol. in-fol., et les *Souvenirs d'un sexagénaire*, 4 vol. in-8, 1833.

ARNAUTES, d'un mot qui signifie *vaillant* dans la langue du pays, peuple belliqueux qui habite dans les montagnes de l'Albanie et dans la partie de l'Illyrie située au S. de Drino et de Scutari. Ils servent à recruter la milice des Turcs.

ARNAY-LE-DUC ou ARNAY-SUR-ARROUX, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 54 kil. S. O. de Dijon; 3,200 hab. Coligny y battit les Catholiques commandés par le maréchal de Cossé, en 1570.

ARNE (Thomas-Auguste), compositeur anglais, né à Londres en 1708, mort en 1778, fit la musique de plusieurs opéras célèbres : la *Rosamonde* d'Addison, l'*Alfred* de Thompson et Mallet, etc. Il est l'auteur du fameux chant national *Rule, Britannia* (Triomphe, Angleterre). Il introduisit un nouveau genre de musique, formé d'un mélange des styles anglais, écossais et italien.

ARNHEIM, *Arnoldi villa*, ville de Hollande (Gueldre), sur le Rhin, rive droite, à 75 kil. S. E. d'Amsterdam; 10,000 hab. Pont de bateaux, cathédrale, ancien palais des ducs de Gueldre, hôtel-de-ville. Commerce de transit entre l'Allemagne, Amsterdam et Rotterdam. Ville autrefois anséatique; prise par Louis XIV en 1672, par les Prussiens en 1813.

ARNHEIM ou ARNIM, famille allemande très ancienne et qui remonte au xᵉ siècle. Elle a fourni plusieurs hommes remarquables, entre autres J.-Georges d'Arnheim, né en 1581, mort en 1641, et connu sous le nom de *Capucin luthérien*. Il servit d'abord sous Gustave-Adolphe dans la guerre de 30 ans, abandonna ce général pour passer sous les ordres de Wallenstein en 1626; puis, en 1631, prit le commandement des troupes de l'électeur de Saxe. Il s'était retiré dans ses terres après la paix de Prague, lorsque les Suédois l'enlevèrent en 1637, et le conduisirent à Stockholm comme coupable de trahison envers Gustave-Adolphe; mais il sut se tirer d'affaire et recouvrer la liberté. Il venait de reprendre un commandement dans les troupes impériales lorsqu'il mourut. Quoique Protestant zélé en apparence, Arnheim passa toujours pour un Jésuite déguisé; de là son surnom.

ARNO, *Arnus*, riv. de Toscane, sort du mont Falterona et se jette dans la Méditerranée, après avoir passé à Florence et à Pise, et avoir reçu l'Ombrone et l'Elsa. Navigation difficile vers l'embouchure. — Sous l'empire, l'Arno a donné son

nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Florence.

ARNOBE, *Arnobius*, apologiste de la religion chrétienne, né vers le milieu du IIIe siècle, à Sicca en Numidie, enseignait d'abord les lettres et la philosophie païenne. Il se convertit vers l'an 300, et écrivit, comme gage de sa nouvelle foi, un *Traité contre les Gentils* (*Disputationum adversus gentes libri VII*), publié pour la première fois à Rome, 1542, et depuis avec notes à Leipsick, par J.-C. Orellius, 1816-1817, 2 vol. in-8°. Il eut pour disciple Lactance. — On le nomme quelquefois Arnobe l'ancien, pour le distinguer d'un autre Arnobe qui vivait au Ve siècle dans la Gaule, et dont on a un *Commentaire sur les Psaumes*.

ARNOLD (Benoît), général américain, né vers 1745, dans le Connecticut, servit d'abord avec distinction la cause de l'indépendance, fut nommé commandant de Philadelphie en 1778, puis chargé de la défense de West-Point, poste important, près de New-York. Ne se croyant pas assez récompensé de ses services, il trahit sa patrie, et tenta de livrer la place au général anglais Clinton (1780); mais il fut découvert à temps. Il se sauva auprès des Anglais, et porta les armes contre sa patrie. A la paix, il se retira en Angleterre, où il mourut en 1801.

ARNOLD DE MELCHTAL. *Voy.* MELCHTAL.

ARNOLDO DI LAPO, nom de deux architectes italiens du XIIIe siècle, père et fils, dont les ouvrages marquent le passage du style gothique au retour vers le goût de l'antiquité. Le fils fit construire la cathédrale de Florence, qui fut achevée par Brunelleschi.

ARNON, auj. *Arnoun*, torrent de la Palestine, sort des mont. de Galaad et se perd dans la mer Morte, après un cours de 80 kil.

ARNON, riv. de France, arrose les dép. de l'Allier et du Cher, passe à Cullan, Lignières, Charost, reçoit la Sinaise, la Théols; tombe dans le Cher, un peu au-dessous de Vierzon, après un cours de 30 kil.

ARNOUL ou ARNULF de Carinthie, empereur d'Allemagne, de la race de Charlemagne. Il était fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils de Louis-le-Germanique. Après la déposition de Charles-le-Gros, il fut élu roi de Germanie à la diète de Tribur (888); il se fit ensuite reconnaître à Pavie comme roi d'Italie, puis se rendit à Rome, où le pape Formose le couronna empereur (896). Il combattit les Normands et les Moraves, et mourut en 899; on le crut empoisonné. Il eut pour successeur son fils Louis IV, dit *l'Enfant*, le dernier des Carlovingiens en Germanie.

ARNOUL, dit *le Mauvais*, fils de Luitpold, fut élu duc de Bavière à la mort de l'empereur Louis IV, et régna de 912 à 937. Son fils aîné ne put conserver son héritage. — Le second, Arnoul, comte palatin du Rhin, fut la tige de la maison de Wittelsbach, qui rentra en possession du duché de Bavière en 1180.

ARNOULD (Sophie), célèbre actrice de l'Opéra, née à Paris en 1740, morte en 1803, débuta en 1757, et se retira en 1778. Elle acquit une grande célébrité par ses bons mots. A. Deville a publié *Arnoldiana* ou *Sophie Arnould et ses contemporains*, 1813, in-12.

ARNSTADT, ville de la principauté de Schwartzbourg-Sondershausen, sur la Géra, à 4 kil. S. O. d'Erfurt; 4,400 hab.

ARNSTEIN, ville de Bavière (Bas-Mein), à 26 kil. N. de Würtzbourg. Patrie de l'historien Schmidt.

ARNTZENIUS (Jean), né à Wesel en 1702, mort en 1759, fut professeur d'histoire et d'éloquence à l'athénée de Nimègue (1728), et occupa en 1742 la chaire de Burmann à Franeker. On a de lui des éditions d'*Aurelius Victor* (Amsterdam, 1733), du *Panégyrique de Pline* (1738), de celui de *Pacatus* (1753), et quelques ouvrages originaux. — Son frère Othon Arntzenius fut professeur de belles-lettres à Utrecht, à Gouda, à Amsterdam. Il a publié les *Distiques de Caton* (1735 et 1754), et de savantes dissertations *De Milliario aureo*, *De Mercurio*, etc. — J.-Henri Arntzenius, fils du premier, Jean Arntzenius, a donné les *Panegyrici veteres*, Utrecht, 1790; *Sedulius*, 1761; *Arator*, 1769, etc.

ARNULF ou ARNULPHE. *Voy.* ARNOUL.

ARNUS, riv. d'Italie, auj. l'ARNO.

AROLSEN, ville de la principauté de Waldeck, sur l'Aar, à 17 kil. N. de Waldeck; 1,400 hab. Résidence du prince de Waldeck.

AROMATUM PROMONT., auj. cap GUARDAFUI.

ARONA, ville et port des États sardes, sur le lac Majeur, à 18 kil. S. de Palanza; 4,000 hab. Chantier de construction. Patrie de saint Charles Borromée; on voit, sur une éminence auprès de la ville, la statue colossale du saint, en bronze; elle a 25 mètres de hauteur; elle fut érigée en 1697.

ARONCHES ou ARRONCHES, *Septem Arœ*, ville de Portugal (Alentéjo), au confluent de l'Alegrette et de la Caya, à 26 kil. S. E. de Portalègre.

ARONDEL. *Voy.* ARUNDEL.

AROUDJ, dit *Barberousse*. *Voy.* BARBEROUSSE.

AROUN-AL-RASCHID. *Voy.* HAROUN.

ARPAD, chef ou khan des Hongrois à la fin du IXe siècle, vint avec sa nation, chassée des bords du Volga, s'établir sur les bords de la Theiss, et combattit les Moraves comme allié de l'empereur Arnoul (vers 895). Sous le faible fils de ce prince, Louis-l'Enfant, il s'empara de la Pannonie, que les Hongrois ont depuis gardée. — Arpad a donné son nom à une dynastie hongroise qui arriva au trône en la personne de saint Étienne (997), et qui le conserva jusqu'à la mort d'André III (1301). On nomme ces rois les *Arpades*.

ARPAJON, nommée aussi *Châtres*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 31 kil. S. de Paris; 2,200 hab. Patrie de Duquesne.

ARPHAXAD, fils de Sem, vint au monde deux ans après le déluge et fut père de Salé. On le place de 3306 à 2868.

ARPHAXAD, roi de Médie, cité dans le livre de *Judith*. On le croit le même que Phraorte, fils et successeur de Déjocès.

ARPI, en grec *Argos Hippium* ou *Argyrippe*, ville d'Apulie, près de la Daunie, fut bâtie, dit-on, par Daunus ou par Diomède.

ARPINO, *Arpinum*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 13 kil. S. de Sora; 9,800 hab. Arpinum appartint aux Volsques, puis aux Samnites, enfin aux Romains. Patrie de Marius, de Cicéron, et du peintre Joseph d'Arpino.

ARQUA, *Arquata*, village de Lombardie, à 17 kil. S. O. de Padoue. Pétrarque y avait une maison de plaisance, où il mourut. — Autre village de Lombardie, à 8 kil. S. de Rovigo.

ARQUES, *Archiœ*, ville de France (Seine-Inférieure), sur la riv. d'Arques, à 48 kil. N. O. de Rouen, à 6 kil. S. E. de Dieppe; 800 hab. Célèbre par la victoire qu'Henri IV y remporta sur le duc de Mayenne, en 1589.

ARQUES, petite riv. du dép. de la Seine-Inf., coule du S. au N. O., arrose Grand-Torcy, Arques, et se jette dans la mer à Dieppe; 48 kil. de cours.

ARRABO, riv. de Pannonie, auj. le RAAB.

ARRAN ou ARREN, *Brandinos*, île d'Écosse, à l'embouchure de la Clyde, forme avec l'île de Bute le comté d'Arran; ch.-l. Lamlash; 7,200 hab. Jaspe, agates, cristal de roche, dit diamant d'Arran. Ossian, dit-on, y passa les dernières années de sa vie.

ARRAN (J. HAMILTON, comte d'), régent d'Écosse, était en 1543, à la mort du roi Jacques V, le plus proche héritier de la couronne après Marie Stuart, encore mineure, et reçut la régence du royaume. Il administra avec faiblesse et pusillanimité, se

laissa dominer par tous les partis, abjura la religion luthérienne, fit une guerre impolitique à l'Angleterre, et commit plusieurs fautes qui le forcèrent à se démettre de son titre de régent (1551). Il céda le pouvoir à la reine douairière, Marie de Lorraine, sœur des Guise; ceux-ci, en récompense, lui firent conférer par le roi de France le titre de duc de Châtellerault, avec une pension de 12,000 livres. Il mourut dans l'obscurité en 1576. Il était l'aïeul maternel du spirituel Hamilton.

ARRAN (Jacques STUART, comte d'), capitaine des gardes et favori de Jacques VI, fut chargé de la tutelle du jeune Hamilton, comte d'Arran (fils du précédent), dont il prit les titres dans la suite; fut l'instrument du comte de Lennox, favori du roi; accusa et fit livrer au bourreau le comte de Morton, ci-devant régent d'Écosse (1581), devint lieutenant du royaume, et jouit quelque temps d'un pouvoir sans bornes; mais il se rendit tellement odieux que les nobles s'armèrent pour forcer le roi à l'écarter (1585). Il alla vivre dans la retraite, et fut tué en 1591 par un parent du comte de Morton.

ARRAS, *Atrebates, Nemetacum* et *Nemetocenna*, ch.-l. du dép. du Pas-de-Calais, sur la Scarpe; capit. de l'ancien Artois, à 168 kil. N. de Paris (191 kil. par la route d'Amiens); 23,485 hab. Evêché, place forte de 3e classe. Cathédrale grande, hardie; bel hôtel-de-ville, place magnifique; citadelle construite par Vauban, 1670; biblioth. de 34,000 vol., etc. Industrie et commerce actif. Patrie de Damiens, des deux frères Robespierre, de Joseph Lebon. — Cette ville était autrefois capitale des *Atrebates*. Elle fut ruinée par les Vandales, 407; par les Normands, 880, et abandonnée 30 ans par ses habitants. Prise par Maximilien d'Autriche, 1492; par le prince d'Orange, 1578, par les Français, 1640, et définitivement cédée à la France en 1659. *Voy.* ARTOIS. — L'arr. d'Arras a 10 cant. (Bapaume, Baumetz, Bertincourt, Croisilles, Marquion, Pas, Vimy, Vitry, plus Arras qui compte pour 2), 218 comm. et 163,032 hab.

ARREAU, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), au confluent de la Neste d'Aure et de la Neste de Lauron, à 41 kil. S. E. de Tarbes; 1,300 hab.

ARRETIUM, ville d'Étrurie, auj. AREZZO.

ARRHIDÉE (Philippe), fils naturel de Philippe, et frère d'Alexandre, était dans un état d'imbécillité causée, dit-on, par un poison que lui aurait donné la reine Olympias, dans la crainte qu'il ne fût préféré à son fils Alexandre. Il fut néanmoins nommé roi de Macédoine à la mort du conquérant, conjointement avec un fils de ce prince, l'an 323 av. J.-C.; mais il n'eut que l'ombre de la royauté: Perdiccas avait seul la puissance. Il fut mis à mort par Olympias au bout de 7 ans.

ARRIE, dame romaine célèbre par son courage. Son mari, Cæcina Pœtus, ayant conspiré contre l'empereur Claude, fut condamné à la peine capitale. Arrie, pour décider son mari à se donner la mort, s'enfonça un poignard dans le sein; puis elle le lui présenta en lui disant: «Tiens, cela ne fait point de mal.» Pœtus l'imita aussitôt.—Sa fille, nommée aussi Arrie, ne voulant point survivre à Thraséas Pœtus son mari, condamné à mort par Néron, se fit ouvrir les veines; mais Thraséas la pria instamment de lui survivre pour ses enfants.

ARRIÉGE. *Voy.* ARIÉGE.

ARRIEN, *Flavius Arrianus*, historien grec, né vers l'an 105 de J.-C., à Nicomédie en Bithynie, fut, comme Xénophon qu'il avait pris pour modèle, philosophe et guerrier. Il étudia la philosophie sous Épictète, puis porta les armes avec distinction sous Adrien qui lui conféra le gouvernement de la Cappadoce, 134. Il repoussa les Alains, et fut, en récompense de ses services, nommé consul. Nous avons de lui l'*Expédition d'Alexandre*, ouvrage remarquable par l'impartialité et le discernement de l'auteur; les *Indiques*, un *Périple du Pont-Euxin*, une *Instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains*, un *Traité de tactique*, un *Traité de chasse*, quelques dissertations philosophiques, et le *Manuel d'Épictète*, dans lequel il reproduit fidèlement les doctrines de son maître. Il avait composé plusieurs autres écrits qui sont perdus. Ses œuvres ont été réunies par Borheck, Lemgow, 1792-1811, 3 vol. in-8. L'*Expédition d'Alexandre* a été publiée à part par Bonav. Vulcanius, Paris, 1575; par Schmieder, Leipsick, 1798, et par Ellendt, Kœnigsb., 1832; et trad. en français par Perrot-d'Ablancourt, 1646, et par Chaussard, 1802, 3 vol. in-8, avec commentaires et cartes. (Pour le *Manuel*, *Voy.* ÉPICTÈTE.)

ARRIÈRE-BAN. *Voy.* BAN.

ARROE, petite île du Danemarck, au S. de celle de Fionie.

ARROE, groupe d'îles de la mer Rouge, par 40° 16' long. O., 13° 36' lat. N., dans le voisinage de Moka.

ARROU, groupe d'îles, entre les Moluques et la Papouasie, par 133° long. E. et 6° lat. S. Oiseaux de paradis, kangourous, nacre de perle, écaille de tortue.

ARROUX, riv. de France, naît à 6 kil. N. E. d'Arnay-le-Duc, arrose Gueugnon, Autun, et se perd dans la Loire à Digoin, après un cours de 110 kil.

ARROWSMITH (Aaron), géographe, né à Londres en 1750, mort en 1823, se fit un nom par son habileté à dresser les cartes et fut nommé hydrographe du roi. On estime surtout un *Nouvel Atlas général*, qu'il publia en 1817, in-4, et ses *Mappemondes* d'après la projection de Mercator.

ARS-EN-RÉ, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), dans l'île de Ré; 3,060 hab. Salines.

ARSACE, fondateur de l'empire des Parthes, et chef des Arsacides, était d'abord simple soldat dans l'arm. d'Antiochus II, roi de Syrie. Il profita de l'affaiblissement de ce prince pour délivrer du joug ses compatriotes, l'an 255 av. J.-C., battit Séleucus et le fit prisonnier. Il prit le titre de roi des Parthes et régna paisiblement jusqu'en 243, laissant le trône à son fils Tiridate.

ARSACIDES, dynastie des rois parthes, fondée en 255 av. J.-C. par Arsace I, conserva le trône jusqu'à l'an 226 de notre ère, et fut remplacée par celle des Sassanides. Le dernier Arsacide qui ait régné sur les Parthes est Artaban IV, qui fut vaincu par Artaxerce, fils de Sassan. Cette dynastie se conserva longtemps encore sur le trône d'Arménie: Ardachès, dernier Arsacide d'Arménie, fut déposé en 428 par les Sassanides.

ARSAMOSATE, auj. *Sirmat*, ville de l'ancienne Arménie, ch.-l. de la Sophène, sur l'Arsanias, près de son embouchure dans l'Euphrate.

ARSCHOT. *Voy.* AERSCHOOT.

ARSENARIA, ville de Mauritanie, auj. ARZEW.

ARSENARIUM PROMONTORIUM, auj. le CAP VERT.

ARSÈNE (saint), diacre de l'église romaine, fut choisi par Théodose pour être précepteur de son fils Arcadius. Ne pouvant vaincre le caractère opiniâtre de son élève, et dégoûté de la cour, il se retira dans les déserts de Scété, en Egypte, et y resta jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut en 445, à 95 ans. On célèbre sa fête le 19 juillet.

ARSÈS, le plus jeune des fils d'Ochus, roi de Perse, fut, après la mort de ce prince (338 av. J.-C.), placé sur le trône par les intrigues de l'eunuque Bagoas, qui espérait régner en son nom. Bagoas, frustré dans son espoir, le fit périr, avec toute sa famille, pour placer sur le trône Darius Codoman (336).

ARSILLE ou AZILLAH, *Julia Traducta*, ville de l'empire de Maroc, sur l'océan Atlantique, à

44 kil. S. O. de Tanger; 1,000 hab. Château-fort. Ville importante sous les Romains.

ARSINOÉ, princesse égyptienne, fille de Ptolémée I, épousa vers l'an 300 av. J.-C. Lysimaque, roi de Thrace, puis Ptolémée Céraunus, qui bientôt égorgea les enfants qu'elle avait eus de son premier mariage, et la relégua elle-même dans l'île de Samothrace, afin de régner à sa place, vers 290 av. J.-C.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée Aulète et sœur de la célèbre Cléopâtre. César, nommé tuteur des enfants de Ptolémée, donna l'Égypte à Cléopâtre et l'île de Cypre à Arsinoé. Celle-ci ayant essayé de ravir le trône à sa sœur, les Romains prirent la défense de Cléopâtre, et Arsinoé, faite prisonnière, orna à Rome le triomphe de César. Elle fut ensuite renvoyée en Orient; mais Antoine la fit mourir pour complaire à Cléopâtre.— Plusieurs autres princesses de ce nom ont régné en Égypte, entre autres la sœur de Ptolémée Philadelphe. Ce prince l'épousa et lui rendit après sa mort les honneurs divins, sous le nom de *Vénus Zéphyritide*.

ARSINOÉ, nom commun à plusieurs villes anciennes, ainsi nommées en l'honneur de quelqu'une des princesses d'Égypte. Les plus importantes sont : 1° Arsinoé ou *Cleopatris*, auj. *Suez*, sur l'isthme de ce nom, près de la mer Rouge; 2° Arsinoé ou *Crocodilopolis*, ville de l'Heptanomide près du lac Mœris; 3° Arsinoé ou *Teuchira*, dans la Cyrénaïque, au N. O., sur la côte. — Trois villes de l'île de Chypre, dont une (auj. *Poli*) est à 30 kil. N. de Paphos, ont aussi porté ce nom.

ARSISSA PALUS, auj. *lac de Van*, en Arménie. Il y avait sur ce lac une ville de même nom, auj. ARDJICH.

ARSLAN. Ce mot, qui signifie *lion*, a été porté par plusieurs princes turcs, dont le plus célèbre est le sultan de Perse Alp-Arslan (*Voy.* ce nom). Les autres sont Arslan-Schah, sultan turc de Perse (1161-1177); Kilidje-Arslan I, sultan turc d'Iconium (1092-1107); Kilidje-Arslan II (1155-1192).

ART, bourg de Suisse (Schwitz), sur le lac de Zug, à 13 kil. S. de Zug; 2,300 hab. Bassin immense, creusé dans un bloc de granit. Art donne son nom à une vallée pittoresque.

ARTA, *Ambracie*, ville de la Turquie d'Europe, dans la Basse-Albanie, à 50 kil. S. de Janina, sur le golfe de l'Arta (golfe d'Ambracie), et sur une riv. du même nom (l'ancien *Aréthon*), qui sépare la Turquie de la Grèce actuelle; 8,000 hab. Archevêché grec.

ARTA, ville d'Espagne (Palma), dans l'île Majorque: 8,000 hab. Grotte et labyrinthe curieux.

ARTABAN, fils d'Hystaspe et frère de Darius I, s'opposa à l'expédition de ce prince contre les Scythes, et à celle de Xerxès contre la Grèce. Après la mort de Darius, les deux fils du roi, Xerxès et Artabazane, s'en remirent à lui pour savoir qui des deux occuperait le trône. Il décida en faveur du premier.

ARTABAN, Hyrcanien, capitaine des gardes de Xerxès, assassina ce prince, et imputa ce crime au fils aîné de Xerxès, qu'il fit condamner comme meurtrier. Artaxerce, frère de ce dernier, allait aussi devenir sa victime; mais ayant découvert le piége, il tua lui-même Artaban. Ce scélérat avait occupé le trône quelques mois (472 av. J.-C.).

ARTABAN I, roi des Parthes, de 216 à 196 av. J.-C., repoussa Antiochus III, le força à faire alliance avec lui, et l'aida dans une expédition contre la Bactriane.

ARTABAN II, roi des Parthes, 127-124 av. J.-C., périt dans une bataille contre les Scythes.

ARTABAN III, monta sur le trône vers l'an 4 de J.-C, en détrônant Vonones avec l'appui de Germanicus. Artaban ayant indisposé les Romains contre lui, Tibère mit à sa place Tiridate, qu'il sut bientôt renverser du trône. Il mourut l'an 44.

ARTABAN IV, monta sur le trône l'an 216 de J.-C., soutint la guerre contre Caracalla et Macrin, et força ce dernier à acheter la paix. Il fut lui-même battu et détrôné par Artaxerce, l'an 226 de J.-C. En lui finit la dynastie des Arsacides chez les Parthes.

ARTABAZE ou ARTAVASDE, général perse, se révolta contre Artaxerce Ochus, 356 av. J.-C., puis rentra en grâce, et fut un des principaux généraux de Darius Codoman. Il resta fidèle à ce malheureux prince jusqu'à la mort. Alexandre le nomma satrape de la Bactriane.

ARTABAZE, roi d'Arménie, causa par ses perfides conseils le désastre de Crassus à Carrhes (53 av. J.-C.). Quelques années après, Antoine le fit prisonnier et l'emmena en Égypte, où il fut mis à mort, 30 av. J.-C.

ARTABRUM PROMONTORIUM, auj. *cap Finistère*, en Espagne, chez les *Callaïci*. On nommait *Artabri* les peuples qui habitaient cette côte.

ARTAGICERTA, auj. *Ardis*, ville d'Arménie, au S., sur le Tigre, près de sa source.

ARTAJONA, ville d'Espagne (Barcelone), à 17 kil. N. O. d'Olite; 2,000 hab. Mines de cuivre.

ARTAVASDE. *Voy.* ARTABAZE.

ARTAXATE, *Artaxata*, auj. *Ardech*, capit. de l'Arménie entière, dans l'Otène, fut bâtie par le roi d'Arménie Artaxias, d'après le conseil d'Annibal, l'an 197 av. J.-C., et reçut de là le nom de *Carthage d'Arménie*; elle fut détruite par Corbulon, rebâtie par Tiridate qui lui donna le nom de *Neronia* en l'honneur de Néron; abandonnée au IIIe siècle, et relevée à diverses reprises. Elle n'est plus, depuis 798, qu'un bourg peu considérable.

ARTAXERCE I, dit *Longue-Main*, roi de Perse, 471-424 av. J.-C., était fils de Xerxès, et commença son règne par l'exécution d'Artaban, qui avait assassiné Xerxès. Il fit la guerre aux Bactriens, gouverna avec justice et modération, et reconquit l'Égypte que les Athéniens avaient excitée à la révolte. On le surnomma *Longue-Main* parce qu'il avait la main droite plus longue que l'autre.

ARTAXERCE II, dit *Mnémon*, à cause de sa mémoire extraordinaire, fils de Darius II et petit-fils du précédent, monta sur le trône 404 ans av. J.-C. Son règne est célèbre par la révolte du jeune Cyrus, son frère, qu'il battit dans les plaines de Cunaxa (401), et par la retraite des 10,000 Grecs qui suivaient Cyrus et que ramena Xénophon. Artaxerce mourut à l'âge de 94 ans, l'an 362 av. J.-C.

ARTAXERCE III, ou OCHUS, c.-à-d. *bâtard*, fils du précédent se fraya le chemin du trône en faisant assassiner ses frères aînés (362 ans av. J.-C.), et signala son règne par la mort de 80 de ses proches. Il soumit (en 349) l'Égypte qui s'était déclarée indépendante, détruisit Sidon et ravagea la Syrie. Il se fit détester par sa cruauté, et mourut empoisonné par l'eunuque Bagoas, 338 av. J.-C.

ARTAXERCE OU ARDÉCHYR-BABEGAN, fils de Sassan, fut le fondateur du deuxième empire des Perses et de la dynastie des Sassanides. Il avait d'abord servi comme simple soldat dans les troupes d'Artaban IV, dernier roi des Parthes. A la tête de quelques hommes déterminés, il souleva la Perside, marcha contre Artaban, mit son armée en déroute, et le tua lui-même, 226 après J.-C. Il éleva, sur les débris de l'empire des Parthes, ce second empire perse qui fut si fatal aux Romains. Maître de la Médie, de la Perse et de la Parthiène, il envahit l'empire; mais il fut battu par Alexandre-Sévère; il allait recommencer la guerre quand il mourut, l'an 238 de J.-C.

ARTAXIAS, général d'Antiochus-le-Grand, se rendit maître de l'Arménie, l'an 189 av. J.-C., et en forma un état indépendant. Il donna un asile à Annibal, et bâtit par ses conseils Artaxate, dont il fit la capitale de son empire. Il régna jusqu'en 159. — Trois autres rois d'Arménie moins connus ont aussi porté ce nom.

ARTÉDI (P.), médecin et naturaliste suédois,

contemporain et ami de Linnée, né en 1705, a laissé une *Ichthyologie* estimée, imprimée en latin à Leyde, 1738, et à Grypswald, 1788-1792. Il mourut à 30 ans, en se noyant dans un des canaux d'Amsterdam.

ARTÉMIDORE, écrivain grec, natif d'Éphèse et contemporain d'Antonin ou de Marc-Aurèle, est auteur d'un *Traité des songes* (*Oneirocriticon*), publié avec trad. latine, Paris, 1603; Leipsick, 1792, et trad. en français par Ch. Fontaine, Rouen, 1664, sous le titre de *Jugements astronomiques des Songes*. — Un autre Artémidore est auteur d'un *Périple* dont il ne reste que des fragments (dans la *Géographie* d'Hudson), Oxford, 1698. Il vivait 100 av. J.-C.

ARTÉMISE I, reine d'Halicarnasse, accompagna Xerxès dans son expédition contre les Grecs, 480 av. J.-C., et se signala à Salamine par sa valeur; ce qui fit dire que dans cette affaire les hommes s'étaient conduits comme des femmes, et les femmes comme des hommes.

ARTÉMISE II, reine d'Halicarnasse, épousa Mausole, son frère, et se rendit célèbre par son amour pour ce prince; l'ayant perdu de bonne heure, elle lui fit élever, l'an 355 av. J.-C., un magnifique tombeau; d'où cette espèce de monument a pris le nom de mausolée.

ARTEMISIUM PROMONTORIUM, cap de l'île d'Eubée, vers le N., au-dessus d'Orée, célèbre par la destruction de la flotte de Xerxès, l'an 480 av. J.-C.

ARTENAY. ch.-l. de cant. (Loiret), à 20 kil. N. d'Orléans; 1,200 hab. Coutellerie renommée.

ARTEPHIUS, philosophe hermétique, vivait vers 1130, et prétendait avoir vécu plus de 1,000 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'alchimie, entre autres, d'un *Traité sur la pierre philosophale*, trad. en français par P. Arnauld, et imprimé avec ceux de Synesius et de Flamel, 1682, in-4. On y trouve des contes absurdes.

ARTEVELD ou ARTEVELLE (Jacques), brasseur de Gand, fit révolter ses concitoyens contre le comte de Flandre (1336), força ce seigneur à quitter ses états, et se rendit pendant quelque temps maître absolu en Flandre. Se voyant près d'être réduit, il voulut donner la souveraineté de la Flandre au prince de Galles, fils d'Édouard III, au préjudice du comte de Flandre; mais il échoua dans ce projet et fut massacré à Gand par le peuple, en 1345. — Philippe Arteveld, fils du précédent, fut choisi pour chef par les Gantois révoltés, en 1382; chassa Louis, comte de Flandre, et vengea la mort de son père. Mais le comte appela les Français à son secours, et Philippe fut taillé en pièces avec les siens par Charles VI, à la bataille de Rosebecque (1382).

ARTHEZ, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 11 kil. S. E. d'Orthez; 2,000 hab.

ARTHUR ou ARTUS, roi de la Grande-Bretagne au VIe siècle, fameux dans les romans de la Table-Ronde. La vie de ce personnage est tellement mêlée de fables, que son existence même est problématique. Selon les traditions, il était fils naturel d'Uther, pendragon ou chef des Bretons; il succéda à ce prince vers 516, avec l'aide de l'enchanteur Merlin qui lui donna une épée magique; vainquit les Saxons, les Pictes, les Écossais, soumit l'Irlande, se signala par mille exploits sur le continent même; épousa la belle Geneviève, sa parente; établit le christianisme dans ses états; institua l'ordre de chevalerie si connu sous le nom de la Table-Ronde, et mourut sur un champ de bataille vers 542, après un règne glorieux. L'histoire d'Arthur est racontée dans la chronique intitulée : *Brut d'Angleterre*. Ce roi a en outre fourni le sujet de plusieurs romans fort anciens, dont les principaux sont: *Le Roman fait à la perpétuation des vertueux faits et gestes de plusieurs nobles et vaillants chevaliers qui furent au temps du roi Artus*, Rouen, 1488; *Le petit Artus, ou le preux et vaillant chevalier Artus de Bretagne*, Paris, 1493.

ARTHUR, duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroy, qui lui-même était le 3e fils du roi d'Angleterre Henri II, et de Constance, héritière du duché de Bretagne, naquit en 1187, et fut reconnu en naissant duc de Bretagne; il devait monter sur le trône d'Angleterre à la mort de Richard I son oncle (1199); mais Jean-sans-Terre, frère de Richard, le dépouilla de ses états, l'enferma dans une tour à Rouen et le fit tuer, ou même, selon quelques-uns, le tua de sa propre main, en 1200 (*Voy.* JEAN-SANS-TERRE.)

ARTIACA, ville de Gaule, auj. ARCIS-SUR-AUBE.

ARTIBONITE, riv. d'Haïti, passe à Banica, Mirebalais, et tombe dans la mer par la côte O., à 13 kil. N. de Saint-Marc; 200 kil. de cours.

ARTOIS, à peu près le pays des *Atrebates*, ancienne prov. et grand-gouvernement de France, borné au N. par la Flandre française, à l'E. par le Hainaut et le Cambrésis, à l'O. par le Boulonnais, au S. par la Picardie, avait pour capit. Arras, et pour villes principales Bapaume, Avesnes, Hesdin, Saint-Pol, Aubigny, Lens, Béthune, Lilliers, Aire, Saint-Omer. L'Artois forme auj. la plus grande partie du dép. du Pas-de-Calais.—Le comté d'Artois, après avoir été longtemps possédé par les comtes de Flandre, sous la suzeraineté de la France, fut réuni à la couronne par Philippe-Auguste en 1180; donné en 1237 par Louis VIII à son 3e fils, Robert, frère de saint Louis. A Robert I, succéda Robert II (1250-1302). Trois femmes, Mahaud, Jeanne I, Jeanne II, portèrent le comté dans 3 maisons différentes, dont la dernière était celle des ducs capétiens de Bourgogne. A l'extinction de ceux-ci, Marguerite I, sœur de Jeanne II et fille de Jeanne I, le transmit à Louis de Mâle (1382), et la fille de Louis de Mâle le fit entrer, en même temps que les comtés de Flandre et de Nevers, dans la maison des ducs capétiens-Valois de Bourgogne (1384); enfin, après la mort de Charles-le-Téméraire (1477), Marie de Bourgogne le fit passer à la maison d'Autriche par son mariage avec Maximilien. Les conquêtes de Louis XIV et le traité de Nimègue (1679) le restituèrent à la France, et le titre de comte d'Artois fut alors porté par plusieurs princes du sang, entre autres par le 3e frère de Louis XVI, depuis roi sous le nom de Charles X.

ARTUS, ARTUR. *Voy.* ARTHUR.

ARUDY, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 22 kil. S. O. de Pau; 900 hab.

ARULA, riv. d'Helvétie, auj. l'AAR.

ARULÆ, bourg des Pyrénées-Orient., auj. ARLES.

ARUNDEL, *Aruntina*, ville d'Angleterre (Sussex), à 13 kil. O. de Chichester, sur la petite riv. d'Arun; 2,600 hab. Commerce de bois et de tan. Jadis très forte; prise par le roi Henri I sur Montgomery, comte d'Arundel.

ARUNDEL (Th. HOWARD, comte d'), maréchal d'Angleterre sous les règnes de Jacques I et de Charles I, né vers 1580, mort en 1646, fut un ami zélé des arts et s'appliqua un des premiers à former des collections de monuments antiques. Il envoya dans le Levant à la recherche des antiquités Guillaume Petty qui découvrit dans l'île de Paros les célèbres marbres connus sous le nom de *Chronique de Paros* ou *Marbres d'Arundel*, et les apporta en Angleterre en 1627. Ces monuments précieux renferment les principaux événements de l'histoire de la Grèce depuis 1582 jusqu'en 264 av. J.-C. Jean Selden les a publiés en 1629, in-4, avec traduction latine et commentaire; Prideaux, en 1676, in-folio; Maittaire, en 1732, in-fol., et Chandler, en 1763, in-folio. On appelle encore ces précieux débris *Marbres d'Oxford*, parce que le petit-fils du comte d'Arundel en fit don à l'université d'Oxford en 1667. Les Marbres d'Arundel ont été traduits en français par

Lenglet-Dufresnoy dans ses *Tablettes chronologiques*.

ARUNS, frère de Tarquin-le-Superbe, épousa Tullie, fille du roi Servius Tullius. Sa femme, impatiente de régner, le fit mourir (536 av. J.-C.), parce qu'il ne voulait pas s'associer à ses coupables projets, et épousa Tarquin. (*Voy.* TARQUIN-LE-SUPERBE.)

ARUNS, fils de Tarquin-le-Superbe, fut chassé de Rome avec toute sa famille. S'étant rencontré avec Brutus dans un combat, ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec tant de fureur qu'ils se tuèrent mutuellement (509 av. J.-C.).

ARUPIUM, ville d'Istrie, détruite en 451 par Attila, est auj. AUERSBERG.

ARUSPICES (de *ara*, autel, et *inspicio*, j'examine). C'étaient, chez les Romains, des ministres de la religion, chargés de chercher des présages dans les mouvements de la victime avant le sacrifice, et dans l'inspection de ses entrailles après qu'elle avait été immolée. Ce genre de divination avait été enseigné aux Romains par les Etrusques. Dès le temps de Cicéron, la science des aruspices était tombée dans le plus grand discrédit, ainsi que celle des augures.

ARVA, comitat de Hongrie, entre ceux de Liptau, de Thurocz et de Trencsen; 50 kil. sur 44; 8,500 hab. Il est arrosé par l'Arva.

ARVE, riv. des États sardes, naît au col de Balme, et tombe dans le Rhône près de Genève, après un cours très rapide de 88 kil.

ARVERNI, un des peuples les plus puissants de la Gaule Transalpine, occupait à peu près l'Auvergne moderne et possédait le diocèse de Clermont, les districts du Puy-en-Vélay, du Vivarais, de Saint-Flour et de Cahors. Ils faisaient partie de l'Aquitaine, et eurent pour capitale d'abord *Gergobia*, qui fut détruite par César, puis *Nemosus* ou *Augustonemetum* (Clermont-Ferrand). *Voy.* AUVERGNE.

ARVERT, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 4 kil. de la Tremblade, dans une petite presqu'île nommée aussi Arvert; 2,700 hab. Commerce considérable de sardines.

ARVIEUX (Laurent d'), né à Marseille en 1635, mort en 1705, voyagea en Syrie, en Palestine, en Arabie, étudia les langues et l'histoire des peuples du Levant. Nommé envoyé extraordinaire à Constantinople, à Tunis, consul à Alger, à Alep, il fit partout respecter la France, procura la liberté à 320 esclaves français, et propagea la religion catholique. Le père Labat a publié en 1735 les *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, 6 vol. in-12; et Laroque a donné la *Relation d'un voyage* (fait par d'Arvieux) *vers le grand-émyr, chef des Arabes du désert*, et son *Traité des mœurs et coutumes des Arabes*, 1717, in-12.

ARVII, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e), chez les *Aulerci*; ils occupaient la partie orient. du Maine (dép. de la Sarthe), et avaient pour ch.-l. *Vagoritum*.

ARZAC, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 28 kil. S. E. d'Orthez; 1,100 hab.

ARZAMAS, ville de la Russie d'Europe (Nijnéi-Novgorod), à 102 kil. S. de Nijnéi-Novgorod; 8,000 hab. Grand commerce de toiles à voiles.

ARZANO, ch.-l. de cant. (Finistère), à 4 kil. N. E. de Quimperlé; 2,000 hab.

ARZEW, *Arsenaria*, port de l'état d'Alger, à 35 kil. N. E. d'Oran. Grand commerce de grains; salines. Ruines de monuments anciens.

ARZIGNANO, ville de Lombardie, à 17 kil. S. O. de Vicence; 3,400 hab. Houille, pouzzolane; vins renommés. Aux environs, vieux château-fort bâti par les della Scala.

ARZOUF, l'*Asor* de Salomon, l'*Apollonia* des Romains, bourg de Syrie (Damas), sur la Méditerranée, à 13 kil. N. de Jaffa. Elle fut prise par Baudoin I en 1205, puis tomba au pouvoir des Turcs en 1265.

ASA, roi de Juda, 944-904 av. J.-C., fils et successeur d'Ablam, proscrivit le culte des idoles, repoussa les Madianites et les Éthiopiens qui avaient envahi la Judée et battit Baasa, roi d'Israël, avec le secours de Ben-Adab, roi de Syrie.

ASAN, Bulgare, se mit, avec son frère Pierre, à la tête de ses compatriotes et secoua le joug des empereurs grecs, vers 1186: il régna conjointement avec Pierre, et périt assassiné vers 1189. — Il laissa un fils, Jean Asan, qui régna de 1215 à 1242 — Un autre Asan, son arrière-petit-fils, régna quelque temps, et fit avec succès la guerre à Baudoin II, empereur latin de Constantinople; mais dégoûté du trône, il abdiqua et se retira vers 1280 à Constantinople, où il vécut en simple particulier. Cette famille est connue dans l'histoire sous le nom de dynastie des Asanides. Elle régnait à Viddin.

ASANGARO, ville du gouvernement de Buénos-Ayres, sur la rive N. du lac de Titicaca, au lieu où il reçoit l'Asangaro, donne son nom à une province; 3,000 hab.

ASAPH, Lévite et chantre inspiré, du temps de David, est l'auteur de plusieurs psaumes attribués à ce saint roi (notamment les psaumes contenus dans les chapitres 50, 73 et 75 à 83).

ASAPH (saint), moine breton, vivait vers l'an 500, dans le pays de Galles. Il fut abbé du couvent de Llan-Elvy, qui prit de lui le nom de Saint-Asaph. (*Voy.* SAINT-ASAPH.)

ASBEN, roy. du Sahara, entre le roy. de Fezzan et celui de Cachena. Ch.-l. Aghadès. L'intérieur de ce pays est peu connu.

ASBERG, *Asciburgium*, village des États prussiens (prov. Rhénane), à 2 kil. de Mœrs. Jadis ville forte; réduite par Attila, en 451.

ASCAGNE, *Ascanius*, nommé aussi Jules, *Iulus*, fils d'Énée et de Créuse, fut, après la prise de Troie, emmené par son père en Italie, et lui succéda sur le trône de Lavinium, vers 1175 av. J.-C. Il bâtit Albe-la-Longue vers l'an 1152 av. J.-C., et régna 38 ans en tout.

ASCALON, *Djanlah* des Arabes, ville de Syrie (Damas), à 50 kil. S. O. de Jaffa. C'était jadis une des villes principales des Philistins; elle appartint ensuite aux Juifs; embellie par Hérode, elle devint la 2e ville du pays pour la grandeur; on y remarquait alors le temple de Dercéto. Les croisés la gardèrent 5 ans. Saladin la prit et la rasa. C'est de cette ville que vient le nom d'échalotte *(cœpe ascalonicum)*.

ASCANIA, petite contrée de l'Asie-Mineure, comprise depuis dans la Bithynie, vers l'O., près de la pointe du *Cianus sinus* (auj. golfe de MOUDANIA).

ASCANIENNE (maison), une des plus anciennes familles allemandes, tire son nom du château d'Ascanie, dans le comté d'Aschersleben: elle est la souche de la famille d'Anhalt. Elle régna dans la principauté d'Anhalt au XIe siècle, et donna ensuite des souverains au Brandebourg (1157-1411), et à la Saxe. Les ducs ascaniens de Saxe formèrent deux branches: celle de Saxe-Wittemberg qui s'éteignit en 1422, et celle de Saxe-Lauenbourg qui finit en 1689.

ASCENSION (île de l'), petite île de l'océan Atlantique, à 1,550 kil. S. O. du cap des Palmes en Afrique, par 16° 19' long. O., 7° 57' lat. S.: elle a 8 kil. sur 13. Aspect affreux, sol stérile et volcanique. Les Anglais y ont un établissement. Découverte par l'Espagnol Jean de Nova en 1501, puis vue en 1508 par Tristan d'Acunha, le jour de l'Ascension; d'où son nom.

ASCHAFFENBOURG, ville de Bavière (B.-Mein), à 18 kil. N. O. de Würtzbourg; 6,500 hab. Château des électeurs de Mayence.

ASCHAM, pays de l'Inde Transgangétique. *Voy.* ASSAM.

ASCHAM (Roger), savant anglais, né vers 1515, dans le Yorkshire, mort en 1568, fut d'abord professeur de grec à Cambridge, puis instituteur d'Éli

sabeth, fille de Henri VIII; secrétaire latin d'Édouard, de la reine Marie, et d'Élisabeth. Il était renommé pour l'élégance de son style latin. Son principal ouvrage est *le Maître d'école* (*the Schoolmaster*). On a aussi de lui des *Épîtres* et des *Poésies latines*. On a recueilli ses œuvres en 1769, in-4, avec des notes de J. Bennet et la *Vie de l'Auteur* par Johnson. On a réimprimé ses œuvres anglaises à Londres en 1815, 1 vol. in-8.

ASCHERSLEBEN, ville murée des États prussiens (Saxe), à 19 kil. S. E. de Quedlinbourg; 8,850 hab. Jadis ch.-l. d'un comté. *Voy.* BALLENSTADT.

ASCIBURGIUM, auj. *Asberg*, ville de la Germanique 2ᵉ, chez les *Ubii*. On a voulu aussi que ce fût Aschaffenbourg. Les traditions en attribuent la fondation à Ulysse.

ASCIBURGIUS MONS, chaîne de mont. de la Germanie, chez les Suèves, répond, du moins en partie, à ce qu'on nomme auj. *Riesengebirge*.

ASCLÉPIADE, philosophe grec du IVᵉ siècle av. J.-C., disciple de Stilpon et ami de Ménédème, fonda avec ce dernier l'école d'Érétrie.

ASCLÉPIADE, médecin grec, natif de Pruse en Bithynie, vint s'établir à Rome au commencement du Iᵉʳ siècle avant notre ère, y obtint de très grands succès, et y mourut vers 60 ans av. J.-C. Il fonda un système nouveau de médecine, et eut pour disciple Thémison, chef des Méthodistes. Il reste quelques fragments de ses écrits dans Aétius; ils ont été publiés à part à Weimar, 1798, par Grumpert. — Ce nom a aussi été porté par un poëte grec fort ancien, mais peu connu, inventeur d'un vers qui porte encore son nom. Ce vers se compose d'un spondée, de deux choriambes et d'un ïambe. Ex.: *Crescentem sequitur cura pecuniam.*

ASCLÉPIADES, nom donné en Grèce à diverses familles vouées à l'exercice de la médecine et qui prétendaient descendre du dieu Esculape (*Asclepius*). Il y en avait à Épidaure, à Rhodes, à Cnide, à Cos. Hippocrate appartenait à une de ces familles. Le médecin de Pruse connu sous le nom d'Asclépiade n'était sans doute aussi qu'un de ces prétendus descendants d'Esculape.

ASCLEPIUS, nom grec d'ESCULAPE.

ASCLEPIUS de Tralles, philosophe éclectique du VIᵉ siècle après J.-C., disciple d'Ammonius Herméas, chercha à concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote. Il a composé des *Commentaires sur la métaphysique d'Aristote* qui sont restés manuscrits.

ASCOLI, *Asculum Picenum*, ville de l'État ecclésiastique (Marche de Fermo), à 135 kil. au N. E. de Rome, sur le Tronto, avec un petit port; 12,500 hab.

ASCOLI DI SATRIANO, *Asculum Apulum*, ville du roy. de Naples (Capitanate), au centre, à quelques kil. au N. E. de Conza; 5,300 hab. Renversée par un tremblement de terre en 1400.

ASCONIUS PEDIANUS (Q.), grammairien latin, né à Padoue, vécut dans le Iᵉʳ siècle, enseigna l'éloquence à Rome, fut ami de Virgile et maître de Tite-Live et de Quintilien, et mourut sous Néron à 85 ans. Il reste de lui des commentaires sur les Verrines et sur quelques autres discours de Cicéron, qui se trouvent dans les principales éditions de Cicéron, et ont été imprimés à part, Venise, 1477; Leyde, 1644.

ASCRA, village de la Béotie, au S., près de l'Hélicon. Patrie d'Hésiode.

ASCULUM, ville du *Picenum*. *Voy.* ASCOLI.

ASCULUM APULUM, ville d'Apulie, où les Romains livrèrent à Pyrrhus une bataille qui resta indécise, 279 av. J.-C. *Voy.* ASCOLI DI SATRIANO.

ASDRUBAL, général carthaginois, gendre d'Amilcar, commanda, après la mort de ce général, les troupes carthaginoises en Espagne, 228 av. J.-C., y fit de grandes conquêtes et bâtit *Carthago Nova* (Carthagène). Il fut tué par un esclave dont il avait fait mourir le maître (220)

ASDRUBAL, dit *Barca*, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, commanda en Espagne (218), y vainquit les deux Scipions (212), puis vint rejoindre son frère en Italie avec de puissants renforts; mais il fut arrêté dans sa marche, battu complétement et tué près du Métaure par les consuls Claudius Nero et Livius Salinator (207). Les vainqueurs coupèrent sa tête et la jetèrent dans le camp d'Annibal. On lui donne le surnom de Barca, pour le distinguer des autres personnages qui ont porté le nom d'Asdrubal.

ASDRUBAL, fils de Giscon, remplaça Asdrubal Barca en Espagne, puis se retira en Afrique, où il attira dans son parti Syphax, roi de Numidie, auquel il fit épouser sa fille, Sophonisbe. Il fut battu par Scipion.

ASDRUBAL, se distingua pendant le siége de Carthage par le dernier Scipion, et, s'étant retranché dans un temple d'Esculape, s'y défendit longtemps; mais quand il se vit sans espoir, il s'évada et alla se rendre à Scipion. Sa femme, ayant horreur de sa trahison, égorgea ses enfants à ses yeux, puis elle se précipita dans les flammes (146 av. J.-C.). — Il y eut encore plusieurs autres personnages de ce nom; mais ils sont beaucoup moins importants.

ASELLI ou ASELLIO (Gaspard), anatomiste, né à Crémone en 1581, fut professeur d'anatomie à l'université de Pavie, et mourut en 1626. On lui doit l'importante découverte des vaisseaux lymphatiques: il la fit en 1622, en disséquant un chien tué pendant le travail de la digestion; les vaisseaux lactés, remplis de chyle en ce moment, appelèrent son attention. On a imprimé après sa mort: *Dissertatio de venis lacteis*, Milan, 1627, in-4° (souvent réimprimée).

ASER, l'un des 12 fils de Jacob, donna son nom à une tribu dont le territoire était borné à l'O. par la Méditerranée, au N. par la Phénicie, à l'E. par la tribu de Nephtali, et au S. par celle d'Issachar.

ASER, ville de Palestine, entre Scythopolis et Sichem; elle ne fit jamais partie de la tribu d'Aser.

ASES, race divine dans la mythologie scandinave, née du mariage d'Odin et de Frigga; ils habitent Asgard (ville bâtie au centre du monde), pour se garantir de l'attaque des géants, et forment la cour d'Odin. Les Ases paraissent n'être qu'une nation conquérante qui, sortie d'Asie, se serait répandue dans le nord de l'Europe.

ASFELD-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Ardennes), sur l'Aisne, à 20 kil. S. O. de Réthel; 1,000 hab.

ASGARD. *Voy.* ASES.

ASHANTÉES ou ASCHANTIS. *Voy.* ACHANTIS.

ASHBURTON, ville d'Angleterre (Devon), à 30 kil. N. O. de Plymouth: 3,500 hab. Étain, cuivre; filatures de laine.

ASHBY-DE-LA-ZOUCH, ville d'Angleterre (Leicester), à 21 kil. S. de Derby; 4,800 hab. Aux environs, source minérale de Greffydam. Ashby est traversée par un canal qui joint le canal de Coventry à celui de Leicester.

ASHFORD, ville d'Angleterre (Kent), à 21 kil. N. O. de Canterbury; 2,850 hab. Laines.

ASHLEY COOPER. *Voy.* SHAFTESBURY.

ASHMOLE (Élie), antiquaire anglais, né à Lichfield en 1617, mort en 1692, servit quelque temps dans l'armée de Charles I, puis quitta le service pour se livrer à l'étude. Il s'occupa d'abord d'alchimie, et publia en 1650 et 1652 quelques traités sur cette science chimérique, sous le nom de *Mercuriophile anglais*; puis il s'occupa de recherches historiques, et publia en 1672 une *Histoire de l'ordre de la Jarretière* qui est estimée, et qui lui fit donner par Charles II la place de hérant à Windsor. Il avait réuni un grand nombre de curiosités et d'antiquités qu'il légua à l'université d'Oxford; on les déposa dans le cabinet qui prit de lui le nom de *Muséum Ashmoléen*.

ASHTON-UNDER-LYNE ou ASHTON-CROSS,

ville d'Angleterre (Lancastre), à 4 kil. O. de Newton, sur un canal qui va à Manchester. Grandes manufactures.

ASIAGO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Vicence), à 42 kil. N. de Vicence, sur une mont.: 4,750 hab. Fabrication et grand commerce de chapeaux de paille d'Italie. Jadis ch.-l. de la petite république des Sept-Communes *(Sette Communi)*.

ASIE, *Asia*, la plus grande des cinq parties du monde, située à l'E. de l'Europe et de l'Afrique, s'étend de 5° à 75° lat. N., et de 25° à 185° long. E. Elle a 9,700 kil. du N. au S., 12,800 de l'E. à l'O., et compte environ 390,000,000 d'hab. On la divise en neuf régions naturelles, savoir: au N., Russie d'Asie ou Sibérie: à l'O., Turquie d'Asie, Arabie; au S., région persique (Iran ou Perse, Caboul, Hérat, Beloutchistan), Inde en-deçà et au-delà du Gange; à l'E., empire chinois, Japon; au centre, Turkestan et Tartarie. Mers principales: au N., l'Océan Glacial arctique; à l'E., l'Océan Pacifique; au S. la mer des Indes; à l'O., la mer Rouge, la Méditerranée, la mer Noire. Dans l'Océan Pacifique sont comprises les mers de Behring, d'Okhotsk, du Japon, de Chine, et la mer Jaune; dans la mer des Indes, la mer ou golfe de Bengale, la mer d'Oman, avec les golfes Persique et d'Adel. On compte aussi plusieurs mers intérieures, les mers Caspienne et d'Aral, et de grands lacs, le Baïkal, le Palkati, le Saisan, etc. Détroits: les principaux sont, du N. E. au S. O., ceux de Behring, de Corée, de Malacca, d'Ormuz et de Bab-el-Mandeb. Caps: ceux de Severovostochnoï, le plus au N.; de Tamdjong-Bourou, à la pointe S. de la presqu'île de Malacca; de Comorin, au S. de l'Inde; de Rasalgate, au S. E. de l'Arabie, etc. Iles principales: la Nouvelle-Zemble au N.; les Aleutiennes au N. E.; les Kouriles, les iles du Japon, Formose, Haïnan, à l'E.; Nicobar, Ceylan, les Maldives et les Laquedives, au S.; Chypre, Rhodes, Samos, Chio, Metelin, dans la Méditerranée. (Les iles de la Sonde, Philippines, etc., sont auj. comprises dans l'Océanie.) Grandes presqu'iles: Asie-Mineure ou Anatolie, à l'O.; Arabie, Inde à l'O. du Gange, Guzzerat, Inde à l'E. du Gange, et Malacca, au S.; Kamtschatka et Corée à l'E. On distingue en Asie huit grandes chaînes de montagnes, savoir: les Altaï, le Kouen-Lun, le Thian-Chan, les mont. du Japon, l'Himalaya, les Gates, le Taurus, le Caucase et l'Oural; on trouve aussi en Arménie des montagnes, mais en général peu élevées. C'est dans l'Himalaya que sont les plus hautes cimes connues (près de 9,000 mètres): il y a des plateaux très élevés, surtout en Mongolie et au Thibet; le centre offre une grande dépression dont les mers Caspienne et d'Aral occupent le fond. L'Asie est arrosée par un grand nombre de grands fleuves; quelques-uns ont jusqu'à 3,500 kil. de cours. Les principaux sont: au S., l'Euphrate, le Tigre, le Sindh ou Indus, le Gange, le Brahmapoutra, l'Iraouaddi, qui se jettent dans la mer des Indes; à l'E., le Kiang, l'Hoang-ho, l'Amour, dans le Grand-Océan; au N., le Iénisseï, le Léna, l'Obi, dans la mer Glaciale; au centre, l'Oural, le Kour, dans la mer Caspienne; le Sirr, dans la mer d'Aral, etc. L'Asie centrale renferme beaucoup de steppes et de déserts, tels sont les steppes des Kirghiz, d'Ichim, de Barabra, le désert de Kobi, le désert central, ceux de Kharism, de Mekran, d'Adjmir et d'Arabie. Le climat et le sol varient comme les latitudes et les hauteurs. La partie méridionale est d'une richesse extraordinaire. L'Asie fournit les plus beaux diamants connus, des pierres précieuses, de l'or et de l'argent; les autres métaux s'y trouvent également en abondance. Les plantes indigènes les plus remarquables sont: l'arbre à thé, le cotonnier, le caféier, l'indigotier, le manguier, le camphrier, le cannellier, le mûrier, le poivrier, le muscadier, le girotlier, le sandal, la canne à sucre, le cerisier, qui est originaire du Pont; le pêcher et l'oranger, qui viennent de la Chine. Presque toutes les plantes aromatiques et les épices sont asiatiques. C'est aussi à l'Asie que semblent avoir appartenu primitivement le cheval (en Arabie), le chameau, le dromadaire, le chevreuil à musc, la chèvre du Thibet, l'hermine, le rhinocéros unicorne, l'éléphant, le tigre, etc. On compte en Asie trois races humaines principales: la caucasienne, la mongole et la malaise, auxquelles il faut joindre la sibérique. On y parle une infinité de langues: l'arabe moderne, le turc, l'hindoustan, le chinois, le mandchou, le japonais, etc.; on y cultive aussi plusieurs langues mortes, le zend, le sanscrit et l'arabe ancien. Cinq grandes religions, le christianisme, le mahométisme, le sabéisme, le brahmisme et le bouddhisme, y dominent.—On regarde l'Asie comme le berceau du genre humain; la Chine, l'Inde, la Bactriane se disputent l'honneur d'avoir été la première contrée civilisée. On trouve en effet la plupart des arts en Asie de temps immémorial: l'acier, la pourpre, la porcelaine, l'art de faire des tapis, l'imprimerie, la boussole, y sont connus depuis des siècles. C'est là aussi que se sont formés les plus grands empires connus, ceux d'Assyrie, de Babylone, de Perse, l'empire d'Alexandre, ceux des Arabes, des Ottomans, des Mongols; mais la plupart de ces puissances colossales se sont écroulées aussi vite qu'elles s'étaient élevées. L'Asie n'a été connue des Européens que par degrés. Longtemps les Grecs ne connurent que l'Asie-Mineure, la Colchide, la Syrie; les relations des Grecs avec les Perses et les conquêtes d'Alexandre étendirent ces connaissances. Au IXe siècle commencèrent les pèlerinages au tombeau du Christ; à la fin du XIe, les croisades; aux XIIIe et XIVe siècles eurent lieu les voyages scientifiques de Marco Paolo, Rubruquis, Duplan de Carpin, etc. Au XVe siècle, Vasco de Gama arriva à l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance (1497), et bientôt après on connut la Chine, le Japon, etc. Mais ce n'est qu'au XVIIIe siècle, et dans ces derniers temps, que toutes ces contrées, et surtout l'Asie centrale, ont commencé à être vraiment explorées.

ASIE ANCIENNE. Les bornes de l'Asie connue des anciens étaient à l'O. le *Tanaïs* (Don), le *Palus Mæotide* (mer d'Azof), le *Pont-Euxin* (mer Noire), la mer *Égée* (Archipel); au S. le golfe Arabique, et la mer *Erythrée* (mer d'Oman). Ils connaissaient la mer Caspienne et le lac *Chorasmias* (mer d'Aral); à l'E. et au N., ils n'avaient guère pénétré plus loin que l'Inde et la Scythie (Tartarie). Le pays des Sères ou *Sinæ* (Chine) n'était connu que de nom. L'Asie, ainsi restreinte, avait pour principales montagnes: le Caucase, le Taurus, les chaînes du Liban, l'Ararat, le Paropamisus, le Zagros et l'Imaüs. Les principaux fleuves étaient: l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain, l'Hydaspe, l'Indus, le Gange, l'Oxus et l'Araxe. On distinguait dans l'Asie environ 12 grandes régions, savoir: l'Asie-Mineure (*Voy.* ci-dessous), l'Arménie, la Parthie, la Mésopotamie, la Babylonie ou Chaldée, l'Assyrie, la Syrie, la Colchide, l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Scythie ou Sarmatie.—L'Asie romaine ne s'étendait guère au-delà de l'Asie-Mineure; elle forma d'abord 11 prov. et porta le nom d'Asie proconsulaire. Plus tard elle s'accrut de la Syrie et de quelques portions de l'Arménie et de l'Arabie. Sous Constantin et ses successeurs, l'Asie romaine fut partagée en trois diocèses: le diocèse d'Asie, subdivisé en Hellespont (Mysie), Lydie, Carie, deux Phrygies, Lycaonie, Pisidie, Pamphylie; diocèse de Pont, subdivisé en Bithynie, Honorie, Paphlagonie, 2 Ponts, 2 Cappadoces, 2 Arménies, 2 Galaties; et diocèse d'Orient, subdivisé en 2 Cilicies, Osroène, 3 Syries, 2 Phénicies, 3 Palestines, 2 Arabies. L'Asie

indépendante comprenait tout le reste de l'Asie.

ASIE-MINEURE, *Asia Minor*, auj. *Anatolie*, nom donné par les Romains à la presqu'île la plus occid. de l'Asie, pour la distinguer du continent, qui s'appelait Asie-Majeure, *Asia Major*. Elle était bornée à l'E. par l'Arménie et la Syrie; au N. par la mer Noire; à l'O. par la mer Egée, et au S. par la Méditerranée. L'Asie-Mineure est traversée par plusieurs chaînes de mont. détachées du Taurus et du Caucase; elle est arrosée par le Méandre, l'Hermus, le Sangaris, l'Halys et l'Iris. On y distinguait 11 contrées principales, savoir : à l'O., la Mysie, la Lydie, la Carie, la Lycie; au N., la Bithynie, la Paphlagonie, le Pont; au S., la Pamphylie, la Pisidie et la Cilicie; au centre, la Phrygie et la Cappadoce. Tout le rivage occid. était occupé par les colonies grecques : les Eoliens au N., les Ioniens dans la Lydie, les Doriens au S., y avaient fondé des villes qui le disputaient, pour la richesse, la civilisation et la puissance, à celles de la Grèce : telles étaient Éphèse, Phocée, Milet, Halicarnasse, Lampsaque et Cnide. Les autres villes importantes de l'Asie-Mineure étaient : l'antique Troie, capit. de la Troade, dans la Mysie; Amisus, Pergame, Pruse, Cyzique, Amasie, Sinope, Nicée, Nicomédie, Chalcédoine, au N.; dans la Phrygie, Ancyre, Apamée et Laodicée; dans la Cappadoce, Césarée, Sébaste, Mélitène; au S., Stratonice, Telmesse, Tarse et Séleucie. Les îles principales qui dépendaient de l'Asie-Mineure sont celles de Lesbos, Chios, Cos, Samos, Rhodes, sur la côte occid., Cypre au S. Toutes ces îles furent occupées et colonisées par les Grecs. — L'Asie-Mineure a été connue de toute antiquité. Elle a vu fleurir les empires de Troie (du XVe au XIIe siècle av. J.-C.) et de Lydie (du Xe au VIe), les colonies grecques d'Ionie, d'Éolie et de Doride, puis les roy. de Bithynie, de Paphlagonie, de Pont et de Cappadoce, qui, après avoir été longtemps indépendants, furent tous réunis à l'empire du roi de Perse. Sous la domination persane, l'Asie-Mineure forma quelquefois une seule satrapie et comme une espèce d'apanage, notamment sous Artaxerce-Mnémon (404-401), qui la donna à son frère Cyrus-le-Jeune. Conquise par Alexandre, elle échut après sa mort à Antigone; et après la mort de ce dernier, elle passa sous le joug des Séleucides; néanmoins il s'y forma bientôt plusieurs royaumes indépendants : Pont, Cappadoce, Bithynie, Pergame, Galatie, Paphlagonie, etc. Ces royaumes subsistèrent jusqu'à la conquête de l'Asie-Mineure par les Romains, qui y pénétrèrent pour la première fois l'an 189 av. J.-C., et qui la soumirent tout entière au Ier siècle de notre ère. Au IVe siècle, lors du partage de l'empire, l'Asie-Mineure fut comprise dans l'empire d'Orient, où elle composait le diocèse d'Asie et la plus grande partie des diocèses de Pont et d'Orient (*Voy.* ASIE ANCIENNE). Les califes en conquirent une partie au VIIe siècle, et les Turcs Seldjoucides s'y établirent au XIe. Ils y fondèrent l'empire de Roum ou d'Iconium (Konieh), ne laissant aux empereurs grecs qu'un tiers de l'Asie-Mineure. Après 1204, l'Asie grecque forma les deux empires de Nicée et de Trébizonde. A la chute des Seldjoucides (1317), dix principautés s'établirent sur leurs débris dans la partie turque. Enfin de 1381 à 1387, Amurat I, fils d'Othman, soumit l'Asie-Mineure, qui depuis ce temps appartient aux Turcs. Elle forme aujourd'hui six pachaliks : Anatolie, Roum ou Siwas, Trébizonde, Caramanie, Selefkeh et Adana, Marach. *Voy.* ANATOLIE, etc.

ASINARA, *Herculis insula*, petite île près de la côte N. O. de la Sardaigne, a 28 kil. de long sur 8 de large. Déserte auj., mais peuplée au temps des Romains et jusqu'aux guerres de Pise et de Gênes.

ASINARUS, auj. le *Noto*, petite riv. de Sicile, au S., tombait dans la mer Ionienne près d'Hélore. Les Athéniens y perdirent, l'an 413 av. J.-C., une bataille navale qui fit échouer leur expédition de Sicile.

ASINIUS POLLIO (C.). *Voy.* POLLIO.

ASIONGABER, *Bérénice*, ancienne ville de l'Arabie (Hedjaz), dans l'Idumée, sur le golfe d'Ælana. C'est de là que partaient les flottes de Salomon qui se rendaient à Ophir. *Voy.* AKABA.

ASMODÉE, démon dont parle l'Écriture dans l'histoire de Tobie (V, 3 et 6), obsédait Sara, fille de Raguel, et fit périr ses sept premiers maris. Les rabbins le nomment le prince des démons et en racontent des choses merveilleuses. Ils le regardent comme le feu de l'amour impur.

ASMON ou ASAMON, petite ville de la Palestine, dans la tribu de Siméon, donna son nom à l'illustre famille des Asmonéens (les Machabées).

ASMONÉENS, nom donné à la famille des Machabées, soit à cause du bourg d'Asmon d'où l'on suppose qu'ils étaient originaires, soit à cause d'Asmonée ou Assamonée, un de leurs ancêtres.

ASNIÈRES, village du dép. de la Seine, arr. de Saint-Denis, à 6 kil. N. O. de Paris, sur la Seine; 800 hab. Il est traversé par le chemin de fer de Paris à Saint-Germain. On y élevait jadis des ânes : c'est de là qu'il a pris son nom, ainsi que beaucoup d'autres villages en France qui sont nommés de même.

ASOLA, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, à 31 kil. N. O. de Mantoue; 3,500 hab. Elle fut, dit-on, fondée par le Gaulois Adula, 1728 ans av. J.-C.; puis détruite par Brennus, et rebâtie par Asolus, son neveu, qui lui donna son nom.

ASOLO, petite ville du roy. Lombard-Vénitien, à 28 kil. N. O. de Trévise; 1,050 hab. Très ancienne, et d'origine gauloise.

ASOPUS, nom commun à plusieurs cours d'eau et lieux de la Grèce ou pays voisins. Les principaux sont : 1° une riv. de Béotie, auj. *Asopo*, qui sortait du Cithéron, traversait le territoire de Platée, et tombait dans la mer vis-à-vis d'Érétrie; — 2° une ville de Laconie, sur le golfe Laconique, près de Cyparisse.

ASOR, ville de Syrie. *Voy.* ARZOUF.

ASOS ou ASSOS, ville de l'Asie-Mineure, dans l'Eolie, sur la mer, à l'entrée du golfe d'Adramytte.

ASPADANA, auj. *Ispahan*, ville de Perse, dans la Parétacène, était fort petite au temps d'Alexandre.

ASPALATHOS, ville d'Illyrie, auj. SPALATRO.

ASPAR, patrice et général romain, fut envoyé en Italie par l'empereur Valentinien contre le rebelle Jean, qu'il réduisit (425). Six ans après il fut battu en Afrique par Genséric, roi des Vandales. Après la mort de l'empereur Marcien (457), Aspar mit la couronne sur la tête de Léon, et obligea ce prince à donner à un de ses fils le titre de césar; n'étant pas encore satisfait, il conspira contre sa vie; mais l'empereur en fut instruit, et le fit mettre à mort avec son fils Ardaburius (471).

ASPASIE, femme célèbre par sa beauté et son esprit, naquit à Milet et vint se fixer à Athènes où sa maison fut bientôt le rendez-vous des hommes les plus distingués de la Grèce : il se tenait chez elle des conférences où se traitaient les plus hautes questions de philosophie, de politique et de littérature. Socrate, Périclès, Alcibiade, y étaient des plus assidus. Périclès conçut pour elle une si vive passion, qu'il répudia sa femme pour l'épouser; Aspasie prit sur lui la plus grande influence, et eut ainsi beaucoup de part aux affaires de la Grèce : on prétend même que c'est elle qui suscita les guerres de Samos, de Mégare et du Péloponèse. Les ennemis de Périclès accusèrent Aspasie d'impiété; son époux la défendit avec chaleur devant l'Aréopage, et fut réduit pour la sauver à répandre des larmes devant ses juges. Après la mort de Périclès, elle s'attacha à un jeune homme inconnu, Lysiclès, et elle eut encore

assez de crédit pour le faire élever aux premières dignités. Amie de tout ce qui était noble et beau, Aspasie contribua de tout son pouvoir à inspirer aux Athéniens le goût des arts; on lui attribue en grande partie l'éloquence de Périclès. C'est à tort que quelques hommes rangent au nombre des courtisanes cette femme supérieure. — Cyrus-le-Jeune donna le surnom d'Aspasie à sa maîtresse Milto ou Myrto, femme d'une grande beauté, qui après Cyrus, fut encore aimée d'Artaxerce.

ASPE, ville d'Espagne, à 26 kil. O. d'Alicante ; 5,000 hab.

ASPE, ville et vallée de France, dép. des B.-Pyrénées; la vallée s'étend du mont Aspe jusque près d'Oloron, sur une longueur de 40 kil. du S. au N.

ASPENDUS, ville de Carie, près de l'Eurymédon, auj. MINOUGAT.

ASPERN (GROSS-), bourg d'Autriche. *Voy.* GROSS-ASPERN.

ASPET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 11 kil. S. de Saint-Gaudens; 3,850 hab. Emigration annuelle de chaudronniers et rémouleurs qui vont exercer leurs métiers en Espagne.

ASPHALTITES LACUS, auj. MORTE (mer).

ASPIS ou CLYPEA, auj. *Aklib*, ville d'Afrique sur une colline, près de la côte N. E. de la péninsule formée par le golfe de Carthage, était ainsi nommée des mots *aspis* et *clypeus*, qui signifient tous deux *bouclier*, parce que la colline sur laquelle elle était située avait la forme d'un bouclier.

ASPRES-LES-VEYNES, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 26 kil. S. O. de Gap ; 950 hab.

ASPRIÈRES, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 24 kil. N. E. de Villefranche ; 740 hab. Zinc sulfuré.

ASPROPOTAMO, *Acheloüs*, riv. de la Turquie d'Europe et de la Grèce, sort du mont Codjaca, coule au S., et tombe dans la mer Ionienne à Trigardon, après un cours de 220 kil.

ASSAM, *Asangæ*, contrée de l'Inde transgangétique, dans l'intérieur des terres, entre le Boutan au N., le Bengale à l'O., l'empire Birman au S. et la Chine à l'E., s'étend de 88° 20' à 93° 27' long. E., et de 27° à 29° lat. N. ; elle a 750 kil. sur 160, et environ 1,000,000 d'hab. Capit., Djorhât ou Jorhaut. Autres villes importantes : Rangpour, la plus peuplée du roy. ; Ghergong, anc. capit., aujourd'hui en ruines. L'Assam est une grande vallée entourée de hautes montagnes boisées, et traversée de l'E. à l'O. par le Brahmapoutra. Climat peu salubre, grandes pluies, inondations ; sol fertile, poivre, gingembre, riz, noix d'arec, vin, soie, coton, musc, argent, cuivre, plomb, or dans les riv.; éléphants. Les habitants sont d'origine hindoue ; leur religion est le brahmisme (jadis le bouddhisme). Longtemps indépendant, ce pays fut envahi, mais sans résultat, par Aureng-Zeyb; plus tard il devint tributaire des Birmans : il appartient aujourd'hui aux Anglais, et fait partie de leurs possessions immédiates.

ASSARACUS, 2e fils de Tros, roi de Troie, fut aïeul d'Anchise, père d'Énée.

ASSAR-HADDON, roi de Ninive (707-667 av. J.-C.), succéda à son père Sennachérib. Il s'empara de Babylone et d'une grande partie de la Syrie, fit Manassès prisonnier, et envoya une colonie à Samarie.

ASSAS (Nicolas, chevalier d'), capitaine français dans le régiment d'Auvergne, né au Vigan, dans le Languedoc, périt victime d'un dévouement sublime, dans la nuit du 15 octobre 1760, à Clostercamp, en Westphalie. En faisant une reconnaissance, il rencontre une colonne ennemie qui s'avançait en silence pour surprendre les Français. On le menace de l'égorger s'il dit un mot ; d'Assas n'hésite pas, il s'écrie : « A moi, Auvergne ! ce sont les ennemis ; » et il meurt percé de coups.

ASSASSINS, sectaires ismaéliens qui s'établirent dans les montagnes de la Perse septentr., en 1090, sous la conduite d'Haçan-Ben-Sabath-Homaïri, formaient une espèce d'ordre religieux et militaire. Leur nom, dont la forme véritable est *Haschischins*, vient de l'arabe *haschich*, boisson enivrante, à l'aide de laquelle leur chef, qu'on appelait le *Vieux de la Montagne* (*Voy.* ce nom), les jetait dans une sorte de délire, pendant lequel ils s'imaginaient trouver un avant-goût des félicités éternelles. Ce chef élevait des jeunes gens dans un dévouement si absolu à ses volontés, qu'ils allaient sans crainte exécuter ses arrêts de mort contre les rois et les princes ses ennemis. Les Assassins prirent un accroissement rapide ; ils s'emparèrent d'un grand nombre de forteresses et formèrent plusieurs établissements, dont deux principaux : l'un au N. de la Perse, où leur chef-lieu était la forteresse d'Alamout ; l'autre en Syrie, dans les montagnes de l'Anti-Liban, où ils possédaient la forteresse de Masyat ou Maysut, entre Antioche et Damas. Les meurtres que commirent ces fanatiques rendirent quelque temps redoutable la puissance de leur chef; mais vers 1260, la grande invasion mongole, conduite par Houlagou, mit fin à leur existence en Perse. Ceux de Syrie furent exterminés quelques années après, par Bibars, soudan d'Égypte. La puissance des Assassins avait duré environ 180 ans. Leurs chefs les plus célèbres, après Haçan, sont Kia-Buzurgomid, Ala-Eddyn ou Aladin, et Rockneddyn. C'est d'eux qu'est venu le nom d'*assassin* donné depuis à de lâches meurtriers. Parmi leurs victimes les plus remarquables on cite un calife de Bagdad, un calife du Caire, et Conrad, marquis de Montferrat.

ASSAWAMPSIT-POND, petit lac des États-Unis (Massachussets), à 53 kil. S. de Boston. On a découvert (1747) et l'on exploite des mines de fer au fond de ce lac.

ASSAZIE, riv. de la Guinée, naît dans le roy. d'Orkandi, et tombe dans l'Atlantique près du cap Lopez (1° 20' lat. S.). On l'a remontée l'espace de 900 kil.

ASSCHE, ville de Belgique (Brabant mérid.), à 12 kil. N. O. de Bruxelles; 3,900 hab. Lin, houblon.

ASSEM-KALASSI, *Iassos*, ville de l'Anatolie, sur la côte O., au fond d'un petit golfe de même nom.

ASSEMANI (Joseph-Siméon), savant orientaliste, né en 1687, mort en 1768, était un Syrien maronite. Il fut préfet de la bibliothèque du Vatican, et publia entre autres collections précieuses : *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana*, Rome, 1719-1728, 4 vol. in-fol.—Son neveu et successeur, Evode Assemani, a donné le *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque Médicéo-Laurentine*, Florence, 1742, 2 vol. in-fol. — Un autre membre de la même famille, Simon Assemani, né en Syrie en 1752, mort à Pavie en 1821, a donné un *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque du comte de Nani*, Padoue, 1787, 2 vol. in-4, et un *Essai sur les Arabes avant Mahomet*.

ASSEMBLÉE CONSTITUANTE. *Voy.* ci-après ASSEMBLÉE NATIONALE.

ASSEMBLÉE DES NOTABLES, nom jadis donné en France à des réunions où figuraient, avec les princes du sang, les principaux de la noblesse, de la magistrature et du clergé. C'est le roi qui les convoquait. Elles n'étaient que consultatives, et donnaient moins d'ombrage à la royauté que les états-généraux. Les notables furent assemblés à Tours en 1470, à Cognac en 1526, à Fontainebleau en 1560, à Saint-Germain en 1561, à Moulins en 1566, à Rouen en 1596, à Paris en 1626, à Versailles en 1787 et 1789. Ces deux dernières assemblées sont les plus connues; elles eurent lieu, la 1re, du 22 février 1787 au 25 mai de la même année ; l'autre, du 6 novembre 1789

au 12 décembre suivant. Louis XVI convoqua la première pour obtenir des subsides de la partie de la nation qu'elle représentait, et qui avait été jusque-là exempte de tout impôt. Les principaux points auxquels consentirent les notables furent l'impôt territorial, l'impôt du timbre et la suppression des corvées; mais le parlement refusa d'enregistrer ces impôts, prétextant qu'aux états-généraux seuls appartenait le droit de les établir. La cour, après avoir tenté quelques actes de violence contre le parlement, et en avoir reconnu l'inefficacité, se résolut à convoquer des états-généraux. Ce fut pour traiter quelques questions préliminaires sur l'organisation de ces états-généraux que le roi convoqua la seconde assemblée des notables. Il s'agissait de savoir quel y serait le rôle du tiers-état, s'il obtiendrait une représentation égale en nombre à celle des deux premiers ordres, la noblesse et le clergé; si on délibérerait par tête ou par ordre, et si le tiers-état n'aurait qu'une seule voix contre les deux voix de la noblesse et du clergé. L'assemblée des notables se déclara contre le doublement du tiers; mais la cour, cédant avec sagesse à l'opinion publique, décida le contraire.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE. D'après la constitution donnée par l'Assemblée nationale, le pouvoir législatif devait être délégué à une assemblée de députés temporaires et librement élus par le peuple, composée de 745 membres; cette assemblée prit le nom d'*Assemblée législative*. Elle se réunit le 1er octobre 1791, le lendemain même du jour où se sépara l'Assemblée nationale, et siégea jusqu'au 21 septembre 1792. Cette assemblée décida, entre autres choses : 8 novembre, que les émigrés seraient déclarés coupables de conspiration, poursuivis comme tels, et punis de mort, s'ils ne rentraient avant le 1er janvier 1792; 20 avril 1792, que la guerre était déclarée à l'empereur François II; 26 mai, que les ecclésiastiques qui refuseraient de se soumettre à la constitution civile du clergé seraient déportés; 11 juillet, que la patrie était en danger, et que dès lors les séances seraient permanentes, que toutes les municipalités et tous les conseils de district et de département siégeraient sans interruption, que toutes les gardes nationales seraient mises en mouvement; 10 août, que le roi était suspendu de ses fonctions, et qu'une nouvelle assemblée serait convoquée, sous le nom de Convention. Cette nouvelle assemblée commença en effet à siéger immédiatement après la clôture de la législative, le 21 septembre 1792. Les partis de la Montagne et de la Gironde se formèrent dans l'Assemblée législative.

ASSEMBLÉE NATIONALE OU CONSTITUANTE. La noblesse et le clergé ayant refusé, lors de la convocation des états-généraux en 1789, de siéger avec le tiers-état, les députés de cet ordre se constituèrent d'eux-mêmes en assemblée délibérante, et prirent le nom d'*Assemblée nationale* (17 juin). Louis XVI tenta d'abord de la dissoudre et fit fermer la salle où elle se réunissait à Versailles; mais les députés, s'étant rendus au jeu de paume, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France, et le roi, désespérant de vaincre leur résistance, invita les deux autres ordres à se joindre à eux (27 juin). Voici l'indication des principaux actes de cette célèbre assemblée : 4 août 1789, abolition de tous les privilèges féodaux; 23 et 24, décret pour la liberté des opinions religieuses et la liberté de la presse; 12 octobre, décret pour la translation de l'assemblée nationale à Paris; 2 novembre, déclaration que les biens du clergé sont mis à la disposition de l'état comme biens nationaux; 17 décembre, création du papier-monnaie, nommé *assignats*; 15 janvier 1790, division du royaume en 83 départements; 17 mars, décret pour la vente des biens nationaux jusqu'à concurrence de 400 millions; 19 juin, suppression de tous les titres de noblesse; 27 novembre, décret relatif à la prestation de serment de tout ecclésiastique fonctionnaire public; 5 juin 1791, décret qui ôte au roi le droit de faire grâce; 15 juillet, déclaration que le roi sera suspendu de ses fonctions jusqu'à ce qu'on lui ait présenté l'acte constitutionnel; 30, abolition des ordres de chevalerie. Le 3 sept. 1791, la constitution est terminée, et, le 13, le roi l'accepte. Cette constitution, élaborée et discutée pendant les années 1789, 1790 et 1791, déterminait le pouvoir du roi et le pouvoir de la nation. Elle créait une assemblée législative, qui seule faisait les lois, et elle accordait au roi, sous le nom de *veto*, le droit de suspendre l'exécution des volontés nationales. L'Assemblée constituante se sépara le 30 septembre 1791, et fut immédiatement remplacée par l'Assemblée législative. Les personnages qui eurent le plus d'influence dans cette assemblée sont : Mirabeau, Barnave, Cazalès, Maury, Duport, Lafayette, Lameth, etc.

ASSEN, ville de Hollande (Drenthe), ch.-l. de la prov., sur le Horn-Diep, qu'un canal met en communication avec le Zuyderzée, à 110 kil. N. E. d'Amsterdam; 1,100 hab.

ASSENÈDE, ville de Belgique (Flandre orient.), à 19 kil. N. E. de Gand; 3,150 hab.

ASSENHEIM, ville du gr.-duché de Hesse-Darmstadt, à 8 kil. S. E. de Friedberg; 4,000 hab.

ASSENS, petit port du Danemarck, dans l'île de Fionie, à 33 kil. S. O. d'Odensée, sur le Belt; 1,450 hab.

ASSER, célèbre rabbin, né à Babylone l'an 353 de J.-C., mort en 427, fut dès l'âge de 14 ans président de l'académie de Sora sur l'Euphrate et compta un grand nombre de disciples. Il est l'auteur du *Talmud de Babylone*, que l'on doit distinguer du *Talmud de Jérusalem*. C'est une compilation qui contient les traditions sur la loi et la religion juive. Le Talmud d'Asser a été imprimé à Amsterdam en 1744, avec ses commentaires, 12 vol. in-folio.

ASSI, riv. de Syrie. *Voy.* AASI.

ASSINIBOIL ou ASSINIBOINE, riv. de l'Amérique du Nord, a sa source par 105° long. O., 52° 15' lat. S.; court au S. E., reçoit le Calling, le Mouse, la Rivière-Rouge, et tombe dans le lac Ouinipeg, après un cours très sinueux de 700 kil.

ASSINIBOILS ou ASSINIBOINS, nation américaine de la famille des Sioux-Osages, a donné son nom à la riv. d'Assiniboil; ils habitent à l'O. du lac Ouinipeg, et au N. des Dakotas, dont ils sont les ennemis acharnés. Ils font le commerce de fourrures avec la compagnie anglaise de la baie d'Hudson.

ASSISE, *Assisi* en italien, *Asisium* chez les Latins, ville des Etats ecclésiastiques, à 19 kil. S. E. de Pérouse, sur une mont.; 4,000 hab. Evêché. Patrie de saint François d'Assise. On y conserve son corps.

ASSISES de Jérusalem, recueil de lois rédigées en 1099 par Godefroi de Bouillon, roi de Jérusalem, de concert avec les principaux seigneurs croisés, réunis en *assises*. Ces lois, destinées à régir l'état chrétien de Palestine, furent anéanties en même temps que la domination des Croisés. Cependant, plusieurs de leurs dispositions furent introduites dans le royaume de Chypre par Guy de Lusignan (1192), dans l'empire latin de Constantinople (1204), et dans plusieurs autres parties de la Grèce. La bibliothèque de Vienne en possède un exemplaire manuscrit. M. Pardessus a recueilli un grand nombre d'extraits de ces règlements dans ses *Lois maritimes*. M. Victor Foucher publie maintenant une édition des *Assises* (1840).

ASSOMPTION (fête de l'), nom donné par l'Église à la fête célébrée en l'honneur de la translation de la Sainte-Vierge au ciel. Elle tombe le 15 août. Cette fête ne paraît pas remonter au-delà du VIe siècle.

ASSOMPTION, *Asuncion* des Espagnols, *Assumpçaõ* des Portugais, capit. du Paraguay, sur la rive gauche du Paraguay, par 25° 17' lat. S., et 60° long. O., à 1,050 kil. N. E. de Buénos-Ay re 12,000 hab. Résidence du dictateur; évêché.

ASSOMPTION (NOTRE-DAME DE L'), *Villaforte* ou *Céara*, ville du Brésil, par 40° 48' long. O., et 3° 31' lat. S.; ancien ch.-l. de la prov. de Céara.

ASSOMPTION, ch.-l. de l'île de Ste-Marguerite, par 66° long. O. et 11° lat. S.

ASSOMPTION (île de l'), une des îles Mariannes, par 143° 34' long. E., 19° 45' lat. N.; à 17 kil. de tour. Volcan au centre. Mauvais mouillage. Riz, arbre à pain, cocotier, melons d'eau.

ASSOS, ville de Troade. *Voy.* ASOS.

ASSOUAN ou AÇOUAN, *Syène*, ville de la H.-Égypte, à 97 kil. S. d'Edfou, par 30° 35' long. E., 24° 5' lat. N., est très voisine du tropique du Cancer; aussi, le jour du solstice, l'ombre y est-elle presque nulle.

ASSOUCY (Ch. COYPEAU D'), poëte burlesque, surnommé *le Singe de Scarron*, né à Paris en 1604, mort en 1679, mena une vie fort désordonnée, s'échappa dès son enfance de la maison paternelle, se fit empirique, puis joueur de luth, fut en cette dernière qualité attaché pendant quelque temps à la cour de Savoie et à celle de Louis XIII, et amusa par ses facéties l'enfance de Louis XIV; se remit à voyager comme chanteur ambulant, et se fit emprisonner en Italie, dans les cachots de l'inquisition, pour une satire contre un prélat romain. De retour en France, il fut encore mis en prison pour mauvaises mœurs. Il a traduit en vers burlesques les *Métamorphoses* d'Ovide, sous le titre d'*Ovide en belle humeur*, ainsi que le *Ravissement de Proserpine* de Claudien, et a composé un grand nombre d'autres poésies. Il eut quelque vogue en son temps, comme le prouve ce vers de Boileau :

Et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.

ASSOUR, ruines magnifiques en Nubie (Dongola), à 17 kil N. E. de Chendi : découvertes en 1821.

ASSUAY. *Voy.* ASUAY.

ASSUÉRUS, roi de Perse, qui, selon la Bible, épousa la Juive Esther. On croit que c'est le même que Darius, fils d'Hystaspe, ou qu'Artaxerce-Longuemain.

ASSUR, fils de Sem et contemporain de Nemrod, fut, selon la Bible, le fondateur du roy. d'Assyrie, et bâtit Ninive. On place son règne vers 2680.

ASSYRIE, *Assyria*, vaste contrée de l'Asie ancienne, située à l'E. du Tigre, et qui répond au Kourdistan actuel. Elle était bornée au N. par l'Arménie, à l'O. par la Mésopotamie, à l'E. par la Médie, au S. par la Babylonie. Villes principales : Ninive (capit.), Gaugamèle, Arbèles, Larisse, Opis, Artémite. Le Tigre, l'Arbis, le Gorgus et le Zabus arrosent l'Assyrie. — On donne quelquefois le nom d'Assyrie à la réunion de l'Assyrie proprement dite, de la Babylonie et de la Mésopotamie. — Assur, fils de Sem, fonda Ninive vers 2680 avant J.-C., la même année que Nemrod jetait les fondements de Babylone, et donna son nom à l'Assyrie. On ne sait rien de certain sur l'histoire de cette contrée jusqu'à Bélus, qui, en 1993 av. J.-C., chassa les Arabes, alors maîtres du pays, et créa le premier empire d'Assyrie, en réunissant le royaume de Babylone à celui de Ninive. Ninus, fils de Bélus (1968-1916), vainqueur de l'Arménie et de la Médie, soumit tous les peuples de l'Asie sept. jusqu'à la Bactriane et au pays des Saces. Sémiramis, sa veuve, étendit l'empire des Assyriens jusqu'à l'Indus, et remplit Babylone des monuments les plus magnifiques (1916-1874). Elle eut pour fils et pour successeur Ninyas, après lequel on ne trouve sur l'histoire d'Assyrie que des traditions vagues et incertaines, d'immenses lacunes et de longues séries de rois inconnus. Le dernier prince de cette dynastie, Sardanapale, n'est célèbre que par sa mollesse; il fut détrôné par ses sujets vers l'an 759 av. J.-C. Des débris du premier empire d'Assyrie se formèrent les roy. particuliers de Médie, de Babylone et de Ninive. Ce dernier, fondé par Phul, appelé aussi Sardanapale II, est connu sous le nom de *second empire d'Assyrie*. Téglath-Phalasar, fils de Phul (742), et Salmanasar (724), soumirent les rois de Juda et d'Israël; Sennachérib (712) ravagea l'Égypte, assiégea Jérusalem et triompha des Babyloniens, mais il mourut assassiné (707). Assarhaddon, fils de Sennachérib, s'empara de Babylone (680); mais sous ses successeurs Saosduchéus (Nabuchodonosor) et Chinaladan (Sarac), l'empire d'Assyrie s'affaiblit considérablement. Enfin, en 625, Nabopolassar, roi de Babylone, renversa Sarac et détruisit le second empire d'Assyrie, en le réunissant à celui de Babylone. Depuis lors, l'Assyrie passa avec la Babylonie sous la domination de Cyrus (538); considérée désormais comme une province de la Perse, elle subit toutes les vicissitudes de cet empire.

ASSYZ-RAS, pointe de terre dans la mer Rouge, par 36° long. E., 18° 24' lat. N., qu'on croit être le *Ptolémaïs Therôn* de Ptolémée.

ASTA, ville de la Gaule Cisalpine, auj. ASTI.

ASTA REGIA, auj. *Xérès de la Frontera*, ville d'Hispanie, dans l'île Tartesse, sur un bras (auj. desséché) du *Bætis*.

ASTABÈNE, portion de l'ancien empire perse, correspond à peu près au Daghestan, et avait pour habitants les *Dahæ*.

ASTABORAS, riv. de l'Éthiopie, auj. l'*Atbarah* ou *Tacazzé*. *Voy.* ATBARAH.

ASTACUS, auj. *Korfa*, ville de Bithynie, sur la Propontide (mer de Marmara), donnait son nom à l'*Astacenus sinus* (auj. golfe d'*Isnikmid* ou de *Nicomédie*).

ASTAPA, *Estepa la Vieja*, ville de la Bétique, sur les confins des *Bastuli Pœni*.

ASTAPUS, fleuve d'Éthiopie, auj. le BAHR-EL-AZREK.

ASTARAC (comté d'), partie de l'ancien comté d'Armagnac (Bas-Armagnac), comprenait Mirande, Simorre, Roquelaure et Pavie.

ASTARAH, ville de la Russie d'Asie (Chirvan), sur une rivière de même nom, à 4 kil. de la mer Caspienne, et à 57 kil. N. E. d'Ardebyl. Petit port. Résidence du khan des Talichahs.

ASTAROTH. On connaît sous ce nom deux villes de Palestine, situées toutes deux dans la demi-tribu de Manassé à l'E. du Jourdain; l'une était la capit. d'Og, roi de Basan, et l'autre la patrie de Job.

ASTAROTH, divinité phénicienne. *Voy.* ASTARTÉ.

ASTARTÉ, divinité des Phéniciens et des Syriens, paraît être la personnification du ciel et de l'immense armée des étoiles; les Grecs l'ont identifiée avec leur Vénus céleste ou Uranie. Elle est nommée dans la Bible *Astaroth*.

ASTER, habile tireur d'arc, perça l'œil droit de Philippe, roi de Macédoine, au siége d'Amphipolis, avec une flèche sur laquelle étaient, dit-on, ces mots : « A l'œil droit de Philippe. » En réponse, le roi fit jeter dans la place une flèche avec ces mots : « Si Amphipolis est prise, Aster sera pendu. » Il le fut en effet.

ASTÉRABAD, *Thambraces*, ville d'Iran (Mazenderan), sur le Gourgan, par 36° 50' lat. N. et 52° 5' long. E., près de la mer Caspienne; jadis capit. de l'Hyrcanie. Elle fut ravagée par Tamerlan, et n'est plus qu'un grand village qui sert de résidence au khan des Kadjars. Garance excellente, qui donne aux étoffes de Perse leur célèbre couleur rouge. Manuf. d'étoffes de soie et de coton.

ASTERIUS (saint), évêque métropolitain d'Amasie, dans le Pont, fut élevé à ce siége à la fin du

IVe siècle. Il se montra fort zélé pour la pureté de la foi, et fut vénéré dans tout l'Orient. On a de lui des *Sermons* qui ont été traduits par l'abbé de Bellegarde et M. de Maucroix.

ASTI, *Asta Colonia* et *Asta Pompeia*, ville des États sardes, sur le Tanaro et le Belbo, à 40 kil. S. E. de Turin; 21,000 hab. Evêché. Vins muscats renommés. Manufactures d'étoffes de soie. Ville très forte sous les Romains; république au moyen âge; elle forma ensuite un duché. C'est la patrie d'Alfieri.

ASTICA, petit canton de Thrace, au S. E., près du Pont-Euxin, ainsi nommé des Astes, ses habitants. Villes principales, Byzie, Salmydesse.

ASTOLPHE, roi des Lombards (749-756), conquit en 751 l'exarchat de Ravenne; il allait s'emparer des terres de l'Eglise, lorsque le pape Etienne II implora le secours de Pepin, roi de France, qui passa en Italie, défit Astolphe, reprit Ravenne et en fit don au pape. Il eut pour successeur Didier.

ASTORGA, *Asturica Augusta*, ville d'Espagne (Léon), à 2 kil. du Tuerto, et à 40 kil. S. O. de Léon. Près de là se trouve le lac de Sanabria, au milieu duquel s'élève le vieux château des comtes de Benavente. Prise par les Français en 1806.

ASTORIA, v. des États-Unis, ch.-l. de l'Orégon.

ASTRACAN ou ASTRAKHAN, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement d'Astrakhan, dans une île de la mer Caspienne, à l'embouchure du Volga, à 188 myriamètres S. E. de Pétersbourg; 40,000 hab. Archev. grec et arménien; nombreuses églises; beaux vergers, vignobles; mais la ville est irrégulière et mal bâtie. C'est le port le plus fréquenté de la mer Caspienne; il sert d'entrepôt au commerce de la Russie avec la Boukharie, la Perse et l'Inde. Ses 3 bazars, destinés à trois classes de marchands, les Russes, les Hindous, les Asiatiques non Hindous, lui donnent un aspect curieux. Astracan était jadis la capitale du khanat d'Astracan; elle appartient aux Russes depuis 1554, époque où Ivan V s'en empara; elle fut en vain assiégée par les Turcs (1569). —Le gouvernement d'Astracan, l'un de ceux de la Russie d'Europe, est situé entre les gouv. de Saratov, d'Orenbourg, du Caucase, la mer Caspienne et le steppe des Kirghiz, et s'étend de 40° 40' à 49° 42' long. E., et de 45° à 52° lat. N.; 223,000 hab., en grande partie nomades. Plusieurs grandes riv. (Volga, Oural, Gachoumi, les trois Ouzens). Tabac, maïs, riz, vin, etc.; pêche. On y élève beaucoup de bétail.

ASTRÉE, *Astræa*, déesse de la justice, habita la terre dans l'âge d'or; mais les crimes des hommes dans les âges d'airain et de fer la firent remonter au ciel; elle forme le signe de la Vierge dans le zodiaque. On la confond avec Thémis.

ASTRONOME (L'), nom sous lequel on désigne un écrivain inconnu, du IXe siècle, auteur d'une *Vie de Louis-le-Débonnaire*, en latin, traduite par le président Cousin (*Histoire de l'empire d'Occident*), et qui jouit d'une grande autorité. Son nom lui vient des connaissances qu'il possédait en astronomie.

ASTRUC (J.), célèbre médecin français, né en 1684 à Sauves près d'Alais, mort à Paris en 1766, étudia à Montpellier, et devint successivement professeur de médecine à Toulouse (1710), à Montpellier, au collége de France et à la faculté de médecine de Paris. Le roi de Pologne l'attira auprès de lui, en le nommant son premier médecin (1729); mais il ne resta qu'un an à cette cour, et revint en 1730 à Paris, où Louis XV le choisit pour médecin consultant. Astruc avait adopté le système mécanique de Boerhaave. Ses principales œuvres sont *De morbis venereis libri VI*, Paris, 1736 et 1740, traduit en français par Jault, 1743; *Traité des tumeurs*, 1759; *des Maladies des femmes*, 1761-1765. Il s'occupait avec goût de métaphysique: il a publié en ce genre des dissertations *De Sensatione*, Montpellier, 1720; *De Imaginatione*, Montpellier, 1723; *Sur l'immortalité, l'immatérialité et la liberté de l'âme*, Paris, 1755.

ASTURA, *Astura*, ville de l'État ecclésiastique, à 60 kil. S. de Rome. Cicéron y fut tué; Conradin, empereur d'Allemagne y fut fait prisonnier. Frédéric II, roi de Sicile, la détruisit en 1327.

ASTURES, peuple de l'Hispanie, entre les *Callaici* et les *Cantabri*, habitait les Asturies actuelles et la partie septentrionale du royaume de Léon. Soumis le dernier de l'Hispanie par les Romains, il fut divisé par eux en *Transmontani* au N., et *Augustani* au midi. Ils avaient pour chef-lieu *Asturica Augusta*.

ASTURICA AUGUSTA, ville d'Hispanie, ch.-l. des Astures, est auj. ASTORGA.

ASTURIES, contrée d'Espagne, dont on a formé l'intendance d'Oviédo, avait pour bornes au N. la mer, au S. le roy. de Léon, à l'E. la Vieille-Castille, à l'O. la Galice; 355,000 hab. Ch.-l., Oviédo. Beaucoup de mont. et de vallées. Céréales, maïs, grande quantité de cidre; fer, cuivre, houille, etc.; sur les côtes, ambre et corail. On y élève beaucoup de mulets. On distinguait jadis deux Asturies, l'Asturie d'Oviédo et l'Asturie de Santillane, ainsi nommées de leurs chefs-lieux. — Les Asturies sont le berceau de la monarchie espagnole chrétienne; c'est dans les montagnes des Asturies que se réfugièrent les Goths en 712 et 713, et que Pélage, proclamé roi à Cavadonga (718), remporta la victoire de la Deba en 719. Le fils aîné des rois d'Espagne porte le titre de prince des Asturies.

ASTYAGE, dernier roi des Mèdes, fils de Cyaxare, régna de 595 à 560 av. J.-C., et fut, selon Hérodote, détrôné par Cyrus, son petit-fils. Xénophon ne confirme pas cette version.

ASTYANAX, fils d'Hector et d'Andromaque, fut, après la prise de Troie, précipité du haut des murs de la ville, parce que Calchas avait prédit aux Grecs qu'il leur serait plus funeste que son père. Selon une autre tradition, il fut sauvé et suivit sa mère en Épire.

ASTYDAMIE, épouse d'Acaste, roi d'Iolcos, conçut un amour coupable pour Pélée; se voyant dédaignée, elle l'accusa d'avoir voulu lui faire violence, afin de le faire périr. Mais Pélée échappa à la mort, et se vengea par le supplice d'Acaste et d'Astydamie.

ASTYPALÉE, auj. *Stampalia*, une des Cyclades, au S. E.

ASUAY, dép. de la Colombie, dans l'Amérique du Sud (Équateur), au S. O. et à l'E. des Andes, se divise en trois provinces: Cuença, Loja, Jaen, et a pour ch.-l. Cuença.

ASYLUM, ville des États-Unis (Pensylvanie), à 22 kil. N. de Towanda, et à 132 kil. N. E. de Philadelphie.

ATABALIBA ou ATAHUALPA, dernier roi du Pérou, de la famille des Incas, fut chargé de chaînes, contre la foi du serment, par Pizarre, dans une conférence à laquelle ce général l'avait attiré, puis fut étranglé par ses ordres, l'an 1533.

ATABEK, c.-à-d. *père du prince*, nom que prirent chez les Turcs, dans les XIe et XIIe siècles, plusieurs émirs qui, chargés du gouvernement des provinces de l'Iran par les sultans seldjoucides, avaient usurpé le pouvoir suprême, mais n'osaient prendre le titre de sultan. Ils formèrent quatre dynasties principales: 1° les *atabeks de l'Irak*, qui eurent pour fondateur Omad'Eddin-Zenghi, le plus célèbre des atabeks, et que les Croisés appelaient *Sanguin*; ses successeurs régnèrent de 1127 à 1218; 2° les *atabeks du Farsistan*, qui possédèrent la Perse de 1148 à 1264 et en furent chassés par Houlagou; 3° les *atabeks de l'Aderbidjan*, de 1169 à 1225; 4° les *atabeks du Laristan*, dont le dernier, nommé Rokneddin, mourut en 1339.

ATACAMA, ville de Bolivie, ch.-l. d'une contrée du même nom, par 72° 6' long. O. et 21° 52' lat. S.

ATACINI, peuple de la Gaule (Narbonnaise 1re), entre les *Sardones* et les *Volci Arecomicœ*, ainsi nommés de l'*Atax* qui baignait leur territoire. Ils avaient pour capit. *Atacinus vicus* (Aussière), village situé près du ruisseau d'Ausson, à 12 kil. de Narbonne. Patrie de Térentius Varron. Les *Atacini* occupaient une portion du dép. de l'Aude, aux environs d'Aleth.

ATAHUALPA, le dernier des Incas. *Voy.* ATABALIBA.

ATALANTE, fille de Schœnée, roi de Scyros, est célèbre dans la fable par son agilité. Pour éluder les instances des jeunes princes qui demandaient sa main, elle leur promit d'épouser celui qui la vaincrait à la course, mais à condition que tous ceux qu'elle dépasserait recevraient la mort. Plusieurs avaient déjà péri lorsqu'Hippomène entra dans la lice, et obtint par ruse le prix proposé, en jetant devant Atalante des pommes d'or qu'elle ramassa dans sa course, et qui la retardèrent. — Une autre Atalante, célèbre chasseresse, prit part à la chasse du sanglier Calydon, porta le premier coup au terrible animal, et reçut la hure du sanglier des mains de Méléagre, son amant.

ATARBÉCHIS ou APHRODITES, ville de la Basse-Égypte, à 9 kil. S. de Byblos, sur un bras du Nil qui tombait dans le *lacus Buticus*, et qui recevait le nom de *branche Atarbéchique*.

ATAULPHE, beau-frère d'Alaric, roi des Visigoths, lui succéda en 410. Il avait sous le règne précédent puissamment contribué à la prise de Rome, et avait emmené captive Placidie, fille de l'empereur Théodose, et sœur de l'empereur Honorius. Il se fit céder par Honorius la Gaule et l'Espagne, et épousa Placidie. Il fut assassiné en 415 à Barcelone par un de ses officiers, à l'instant où il allait faire la conquête de l'Espagne.

ATAX, riv. de la Gaule, auj. l'AUDE.

ATBARAH ou TACAZZÉ, l'*Astaboras* des anciens, riv. d'Abyssinie, un des principaux affluents du Nil ; traverse le Tigré, le pays des Changallas, la Haute-Nubie ; reçoit à droite l'Aregua et le Mareb, et tombe dans le Nil par la droite, après avoir formé avec le Bahr-el-Azrek la fameuse île de Méroé.

ATCHAFALAYA, bras occidental du Mississipi (Amérique du Nord), traverse beaucoup de lacs, entre autres celui de Chetimache, et communique avec le Mississipi par plusieurs bras. Il a 190 kil. de cours.

ATÉ, c.-à-d. en grec *malheur*, divinité malfaisante, fille de Jupiter. Son occupation est de troubler l'esprit des hommes et de les exposer au malheur. Chassée du ciel par son père, elle parcourt sans cesse la terre, suivie des Prières, filles boiteuses de Jupiter, qui s'efforcent de réparer les maux qu'elle a faits (Homère, *Il.*, XIX, 91).

ATEK, ville de l'Inde. *Voy.* ATTOK.

ATEL, ancien nom du VOLGA.

ATELLA, auj. *San-Arpino*, ville de l'Italie ancienne (Campanie), au S. O. et près de Capoue, est célèbre pour avoir donné son nom aux drames osques, dits *atellanes*. Ces pièces avaient quelque rapport avec les pièces satyriques des Grecs, mais on n'y voyait point figurer de satyres. Les *atellanes* disparurent, dit-on, lors de l'introduction des tragédies régulières ; cependant on les revit encore longtemps comme intermèdes.

ATÉNOLPHE, duc de Bénévent, était d'abord prince de Capoue ; il conquit en 900 le duché de Bénévent sur Radelgise II qu'il chassa de ses états. A sa mort (910), ses deux fils, Landolphe et Aténolphe II, régnèrent conjointement et reconnurent la suzeraineté des empereurs d'Orient. Aténolphe II mourut en 940.

ATERGATA ou ATERGATIS, déesse des Ascalonites, avait le visage et la tête d'une femme et le reste du corps d'un poisson.

ATERNUM, auj. *Pescara*, ville de l'Italie anc., chez les *Prætutii*, sur la riv. de même nom.

ATESSA, ville du roy. de Naples (Abruzze Citér.), à 17 kil. S. de Lanzano ; 6,000 hab. Patrie du poëte Cardone.

ATESTE, *Ateste*, ville de Vénétie, auj. ESTE.

ATFIEH, *Aphroditopolis*, ville de la Moyenne-Égypte, chef-l. de province, à 2 kil. de la rive droite du Nil, à 71 kil. S. E. du Caire.

ATH, ville de Belgique (Hainaut), sur la Dender, à 24 kil. N. O. de Mons ; 7,800 hab. Nombreuses manufactures. — Ath faisait partie du Hainaut autrichien. Elle fut prise en 1665 et en 1699 par les armées de Louis XIV ; elle fut rendue aux Impériaux par le traité de Ryswick. Les Hollandais s'en emparèrent en 1716, et Louis XV en 1745.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, petit-fils de Théodoric, fut, quoique mineur, reconnu pour roi à la mort de ce prince, et porta la couronne huit ans (526-534) ; sa mère Amalasonte régna sous son nom.

ATHALIE, reine célèbre par ses crimes, fille d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda, et en eut Ochosias. Après avoir perdu son époux et son fils, qui périt assassiné par Jéhu, elle fit elle-même massacrer tout ce qui restait de la race de David, et se plaça ainsi sur le trône, 876 av. J.-C. ; mais Joas, le plus jeune des fils d'Ochosias, ayant échappé au massacre, le grand-prêtre le conserva dans le temple, le proclama roi six ans après, et excita une sédition dans laquelle Athalie fut tuée, l'an 870. Athalie avait établi à Jérusalem le culte de Baal.

ATHAMANIE, petite contrée de l'Épire mérid., sur les confins de l'Acarnanie.

ATHAMAS, roi de Thèbes en Béotie, épousa en premières noces Néphélé ou Thémisto, qui le rendit père de Phryxus et de Hellé ; puis en secondes noces Ino, fille de Cadmus, dont il eut Léarque et Mélicerte. Sa seconde épouse, jalouse des enfants du premier lit, décida Athamas à les faire périr. Ce père barbare allait en effet les massacrer, quand Jupiter leur envoya un bélier à toison d'or, sur lequel ils s'échappèrent. Athamas fut puni de sa cruauté par la perte de la raison ; prenant alors les enfants d'Ino (Léarque et Mélicerte) pour des lionceaux, il les écrasa contre une muraille. Revenu de son égarement, et honteux de ce nouveau crime, il s'exila dans un canton de l'Épire, qui prit de lui le nom d'Athamanie.

ATHANAGILDE, roi des Visigoths d'Espagne, 554-567, fit de Tolède la capitale de ses états. Il maria sa première fille, Galsuinde, à Chilpéric, roi de Soissons ; et Brunehaut, la deuxième, à Sigebert, roi d'Austrasie.

ATHANASE (saint), l'un des premiers pères de l'église grecque, né à Alexandrie vers l'an 296, devint patriarche de cette ville après saint Alexandre, et s'opposa avec force aux innovations d'Arius, ce qui l'exposa aux persécutions des nombreux sectateurs de cet hérésiarque : il fut alternativement déposé et rappelé par plusieurs conciles, ainsi que par plusieurs empereurs, tels que Constantin-le-Grand, Constance, Julien, Jovien ; mais enfin il triompha et finit glorieusement ses jours à Alexandrie en 373. Il reste de lui des *Commentaires sur la Bible*, et un grand nombre d'autres ouvrages, écrits la plupart contre les Ariens, parmi lesquels on remarque son *Apologie à l'empereur Constance*. Ses *Œuvres* ont été publiées par Montfaucon, grec-latin, Paris, 1698, 3 vol. in-fol.

ATHELARD. *Voy.* ADELARD.

ATHELSTAN, roi d'Angleterre, 925-941, se distingua par son courage, par ses vertus et par sa clémence ; vainquit les Danois, ainsi que Constan-

tin, roi d'Écosse, les princes de Galles et de Cornouailles, qui s'étaient ligués contre lui avec les Danois. Délivré de ses ennemis, il fit régner la justice et ne s'occupa que du bonheur de ses peuples. Il avait marié ses trois sœurs, l'une à l'empereur Othon I, l'autre à Charles-le-Simple, roi de France, et la troisième à Hugues-le-Grand.

ATHÉNAGORAS, philosophe platonicien, ou plutôt éclectique, né dans le IIe siècle à Athènes, se fit Chrétien, et alla s'établir à Alexandrie. Il adressa une *Apologie de la religion chrétienne* à Marc-Aurèle et à son fils Commode. On a aussi de lui un *Traité sur la Résurrection*. Les meilleures éditions de ces deux traités sont celles d'Oxford, 1706, in-8, et de Leipsick, 1774, in-8. Ils se trouvent aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Ils ont été traduits par Arnaud Duferrier, 1577; le *Traité de la Résurrection* a été traduit par P.-L. Renier, Breslau, 1753.

ATHÉNAÏS ou EUDOXIE, *Voy.* EUDOXIE.

ATHÉNÉE, *Athenæus*, célèbre grammairien grec, né à Naucratis en Égypte, vécut sous Marc-Aurèle et ses successeurs jusqu'à Alexandre-Sévère. On a de lui un ouvrage rempli de renseignements curieux, intitulé *Deipnosophistæ*, ou les *Sophistes* (c.-à-d. les *Savants*) *à table*, en 15 livres. Malheureusement il nous manque les deux premiers livres, une partie du troisième, et la plus grande partie du dernier. Casaubon a donné une édition estimée de cet ouvrage, avec traduction latine et commentaires, 1597-1600, in-fol. Schweighæuser en a donné une édition collationnée sur de nouveaux manuscrits, en 14 vol. in-8, Strasbourg, 1801-1807. Dindorf a publié le texte grec en 1827, à Leipsick, 3 vol. in-8. Athénée a été traduit en français par l'abbé de Marolles, Paris, 1680, et par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1789-1791, 5 vol. in-8. M. Ad. Hubert a donné des *Morceaux choisis du Banquet des Savants*, Paris, 1828, 1 vol. in-8°, gr.-franç., avec notes.

ATHÈNES, *Athenæ*, auj. *Athina* ou *Sétines*, jadis capit. de l'Attique et auj. ch.-l. de la Grèce orientale, par 21° 25' long. E., 37° 58' lat. N., à 8 kil. de la mer. Elle n'a guère que 15,000 hab. Athènes était beaucoup plus grande autrefois : elle a pu compter jusqu'à 80,000 hab. Elle avait 3 ports : Phalère, Munychie, le Pirée, auj. *Porto-Leone*, 13 portes et 7 quartiers principaux : l'Acropole ou quartier de la citadelle, l'Aréopage, l'Académie, le Céramique, le Prytanée, le Lycée, le Théâtre. On y admirait une foule de monuments, parmi lesquels il faut remarquer l'Aréopage, le Prytanée, l'Odéon, le Pécile, l'Académie, le Lycée, tous détruits, et le Parthénon, la tour octogone ou temple des Vents, le temple de Jupiter Olympien, le temple de Thésée, le temple de la Victoire, la porte d'Adrien, le théâtre de Bacchus, celui d'Hérode Atticus, l'Erechtheum, etc., dont les ruines sont encore debout. Des fouilles récentes ont fait découvrir le Pnyx, ou place des assemblées populaires. Presque tous ces monuments étaient ornés, les uns des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, les autres d'inscriptions; aussi les ruines dont le sol est couvert ont-elles fourni beaucoup d'antiquités aux curieux. Aux environs d'Athènes coulaient 2 ruisseaux, l'Ilissus et l'Eridan; dans l'enceinte de l'Acropole était la fontaine de Pan, récemment retrouvée; 2 longs murs joignaient le Pirée à la ville. — Athènes fut fondée, dit-on, vers 1643 av. J.-C. par une colonie égyptienne que conduisait Cécrops; elle devint bientôt le centre de l'Attique, qui jusque-là était divisée en bourgades indépendantes : son nom vint de celui d'*Athéna*, Minerve, à laquelle elle était consacrée. On lui donne pour rois, après Cécrops I, Cranaüs, Amphictyon, Erichthonius, Pandion I, Erechthée, Cécrops II, Pandion II, Egée, Thésée, Menesthée, Démophoon, Oxyntès, Aphidas, Thymète, Mélanthe, Codrus, qui périt l'an 1132 av. J.-C. A cette période monarchique succède la période aristocratique, qui se subdivise en 3 époques : 1° les archontes perpétuels, de 1132 à 754, 2° les archontes décennaux, jusqu'en 684; 3° enfin les archontes annuels, interrompus par l'usurpation des Pisistratides (560-510). Après la chute d'Hippias et avec les lois de Clisthène commence la période de la démocratie pure, qui va jusqu'à la réduction de la Grèce en prov. romaine, 146 av. J.-C. La puissance exécutive était partagée entre les 9 archontes : la nomination de ces magistrats et de tous les fonctionnaires importants, le droit de paix et de guerre, les mesures financières, les lois, appartenaient aux assemblées populaires; le droit de suffrage était universel; tout citoyen pouvait siéger à son tour comme juge. Les habitants étaient divisés en trois classes : citoyens; habitants non citoyens, mais libres; esclaves. L'amour des Athéniens pour les beaux-arts et la littérature est connu. — Les faits principaux de l'histoire d'Athènes et de l'Attique sont, après la fondation de la ville, l'abolition de la royauté et l'établissement de l'archontat, 1132; la législation de Dracon, 623; celle de Solon, 594; la tyrannie de Pisistrate, 560; l'expulsion d'Hippias, 510; la première guerre médique, 480-463 (Athènes devient à cette époque la première puissance de la Grèce; elle domine principalement sur mer; elle a des colonies, des comptoirs et des villes sujettes hors de l'Attique); l'administration de Périclès, 461-421; la guerre du Péloponèse, 431-404; à la suite de cette guerre Athènes est prise par les Lacédémoniens; la suprématie passe alors à Sparte. L'insurrection de Thrasybule, 401, mit fin à la domination lacédémonienne; mais depuis lors Athènes fit de vains efforts pour reconquérir le premier rang; elle résista quelque temps à Philippe; toutefois elle finit par être assujettie à la Macédoine malgré l'éloquence de Démosthène, 338. Son histoire offre encore quelques alternatives d'indépendance et d'asservissement pendant le partage de l'empire d'Alexandre et sous les rois de Macédoine, 323-164. Elle fut soumise aux Romains, avec le reste de la Grèce, dès 146; ayant voulu secouer le joug lors de la guerre de Mithridate, elle fut assiégée, prise et ruinée par Sylla, 87 av. J.-C. Athènes, anéantie dès lors comme puissance, demeura longtemps encore l'asile des sciences et des lettres. La philosophie et l'éloquence surtout y eurent de dignes représentants et de célèbres écoles : Alexandrie seule lui disputa ce mérite. L'histoire d'Athènes disparaît dans celle des empires romain et grec jusqu'en 1205. A cette époque, par suite de la conquête de Constantinople par les Latins, elle forma avec Thèbes une seigneurie, puis un duché vassal de la principauté d'Achaïe, et qui appartint successivement aux de La Roche et aux Brienne. En 1312, Roger de Flor, chef des Catalans ou Almogavares, prit ce duché à Gautier de Brienne; en 1326, il le remit au roi de Sicile, Frédéric II. Vers 1370, Renier Acciajuoli de Florence le conquit à l'aide des Vénitiens et d'Amurat I. Enfin Mahomet II dépouilla François Acciajuoli d'Athènes en 1456, de Thèbes en 1460. Athènes est depuis ce temps restée aux Turcs jusqu'à l'insurrection de 1821 : elle était assez florissante à cette époque. La guerre l'a horriblement dévastée, mais elle se relève de ses ruines. Elle est auj. la capitale du nouvel état de Grèce et la résidence du roi Othon.

ATHÈNES ou ATHENS. Plusieurs villes des États-Unis, dans les prov. de Géorgie, Ohio, Alabama, New-York, Maine, Pensylvanie, portent ce nom.

ATHÉNION, esclave de Cilicie, se mit à la tête des esclaves révoltés en Sicile, soutint quatre ans la guerre contre les Romains, et fut tué par le consul Aquilius, 101 av. J.-C.

ATHÉNOPOLIS, colonie de Marseille, devait être située aux environs de Saint-Tropez.

ATHERSTONE, ville d'Angleterre (Warwick), à 18 kil. N. de Coventry, sur le canal de Coventry; 3,000 hab.

ATHERTON ou CHOWBENT, ville d'Angleterre (Lancastre), à 18 kil. N. O de Manchester; 4,200 hab.

ATHESIS, fleuve de la Gaule Cisalpine, auj. l'ADIGE.

ATHIS, ch.-l. de cant. (Orne), à 25 kil. S. O. de Falaise; 3,850 hab. Fabriques de draps.

ATHLONE, ville et port d'Irlande, dans le comté de Westmeath (Leinster), à 40 kil. S. O. de Mullingar.

ATHOR, déesse égyptienne, femme ou sœur de Fta (dieu du feu et de la lumière), fait partie de la trinité de l'Égypte et préside à l'eau et à la mer. — On la confond quelquefois aussi avec la Vénus des Grecs et avec la planète Vénus.

ATHOS, auj. *Hagion oros* ou *Monte Santo*, (c.-à-d. *montagne sainte*), montagne de la Roumélie, par 22° long. E., 40° 9' lat. N., s'avance en forme de presqu'île entre les golfes de Contessa et de Monte-Santo; elle a 115 kil. de circonférence à la base; 1,940 mètres d'élévation. On y trouve de nombreux couvents, qui ont valu à cette montagne son nom actuel. — L'Athos était célèbre chez les anciens, qui le croyaient une des mont. les plus élevées de la terre. Xerxès y fit percer un canal. L'architecte Dinocrate proposa de le tailler de manière à lui donner la figure d'Alexandre. Du temps de Strabon il renfermait 5 villes : Dion, Olophyscus, Acroathon, Zyssus et Cleonæ.

ATHRIBIS, *Atrib*, ville d'Égypte, dans le petit Delta, sur la rive droite du bras du Nil nommé Athribitique. Ce bras séparait le grand Delta d'avec le petit, et tombait dans la Méditerranée sous Tamiathis par la bouche Phatmétique.

ATINA, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 17 kil. S. E. de Sora; 4,200 hab. Evêché supprimé par Eugène III. Cette ville est très ancienne; elle appartenait aux Volsques et fut une des premières à s'armer contre les Troyens à leur arrivée en Italie.

ATLANTES, grand peuple que les anciens plaçaient en Afrique, dans la partie orient. de l'Atlas, et supposaient s'étendre indéfiniment vers l'O. et le S. Ils nous les montrent comme étant toujours en guerre avec des Troglodytes.

ATLANTES, habitants de l'île imaginaire de l'Atlantide. *Voy.* ATLANTIDE.

ATLANTIDE, île ou vaste continent, qui, selon des traditions antiques conservées par Platon (dans le *Timée* et le *Critias*), était situé dans l'Océan Atlantique, en face des Colonnes-d'Hercule. Les habitants de l'Atlantide avaient conquis une grande partie de l'Afrique et de l'Europe occid., lorsque leur pays fut anéanti par des tremblements de terre suivis d'un déluge. Du reste, l'Atlantide n'est peut-être qu'une île imaginaire. On a voulu voir dans l'Atlantide le continent américain.

ATLANTIDES, filles d'Atlas. *Voy.* HESPÉRIDES.

ATLANTIQUE (Océan), portion de l'Océan qui s'étend entre l'Europe et l'Afrique à l'E., l'Amérique à l'O. Ce nom ne fut d'abord donné par les anciens qu'à la partie de l'Océan qui baigne l'extrémité occidentale des monts Atlas. Dans sa longueur cette mer va d'un pôle à l'autre; sa largeur varie de 3,500 à 6,700 kil. Elle forme à l'E. les golfes de Guinée, de Gascogne, la Manche, la mer du Nord, la mer d'Irlande; à l'O., la mer du Mexique, la mer des Antilles et la mer d'Hudson. Division naturelle, 3 régions : 1° Océan Atlantique boréal, 2° Océan Atlantique austral, 3° Océan Atlantique équinoxial (ce dernier entre les tropiques). On y distingue deux grands courants : le courant équinoxial, qui se dirige de l'E. à l'O., depuis le Sénégal jusqu'à l'Yucatan; le courant dit Gulf-Stream, qui se dirige vers le N. O. (*Voy.* GULF-STREAM.)

ATLAS, roi de Mauritanie, fils de Japet et de Clymène, fut, selon la fable, transformé en montagne pour avoir pris parti pour les Titans contre Jupiter, ou pour avoir refusé l'hospitalité à Persée, et fut obligé de porter le ciel sur ses épaules. Cette fable vient, selon les uns, de ce que le roi Atlas était savant en astronomie; selon les autres, de ce que les anciens regardaient le mont Atlas, qui se trouvait dans les états de ce prince, comme la plus haute montagne du globe, et croyaient qu'il touchait au ciel. Atlas avait sept filles dites *Atlantides* ou *Hespérides*.

ATLAS, célèbre chaîne de montagnes d'Afrique, comprend toutes les hauteurs de la région du Maghreb ou états barbaresques. La ligne principale court du cap Noun, sur l'Atlantique, jusqu'à la grande Syrte, traversant ainsi l'état de Sydy-Hescham, celui de Maroc, l'Algérie, les états de Tunis et de Tripoli. Les sommets les plus hauts semblent se trouver à l'E. de Maroc et au S. E. de Fez. Diverses chaînes secondaires se détachent et vont du S. au N. (entre autres celle qui se termine à Ceuta, vis-à-vis de Gibraltar). On divise l'Atlas en deux grandes branches : le grand Atlas, le plus méridional et le plus voisin du désert (il s'étend du cap Noun à la grande Syrte); le petit Atlas, plus au N. et plus rapproché de la Méditerranée. Ces deux chaînes sont presque parallèles, et sont unies entre elles par plusieurs chaînons transversaux dont les plus connus sont le Jurjura à l'E. d'Alger, et les monts Errifs entre Fez et Maroc. L'Atlas offre plusieurs passages ou portes, dont les plus célèbres sont à l'O. le Bebaouan qui conduit à Tarodant dans l'état de Maroc, et à l'E. Biban ou Porte-de-Fer, défilé étroit et dangereux, qui conduit d'Alger à Constantine à travers le Jurjura. Les sommets les plus élevés de l'Atlas sont dans l'empire de Maroc; ils ne dépassent pas 4,000 mètres. Viennent ensuite les montagnes de l'Algérie, savoir, l'Ouanaseris, 2,800 mètres; le Jurjura et le Felizia, environ 2,400. — L'Atlas était fort connu des anciens; ils le regardaient comme la montagne la plus élevée de la terre, ce qui leur fit imaginer qu'Atlas portait le ciel sur ses épaules. Il est probable qu'ils appliquaient spécialement le nom d'Atlas au Jurjura actuel.

ATOSSA, fille de Cyrus, épousa successivement son frère Cambyse, le mage Smerdis, et enfin Darius, fils d'Hystaspe, dont elle eut Xerxès et Artabazane. On la croit la même que la Wasthi de la Bible.—Une autre Atossa, fille d'Artaxerce-Mnémon, inspira à son propre père une passion incestueuse.

ATOUNIS, Arabes qui habitent entre la vallée de Cosséir et l'isthme de Suez.

ATRATO, CHOCO ou DARIEN, riv. de Colombie, sort des monts de Choco, coule au N. O. et tombe dans la mer des Antilles; cours, 350 kil. Elle roule un sable aurifère. Il était défendu sous peine de mort de naviguer sur cette rivière.

ATREBATES, peuple de Belgique 2e, vers le N., entre les *Morini*, les *Nervii*, les *Ambiani*, les *Veromandui*, occupaient une partie du dép. actuel du Pas-de-Calais. — On nommait encore *Atrebates* le ch.-l. de ce pays, dit aussi *Nemetacum*, auj. ARRAS.

ATRÉE, fils de Pélops et d'Hippodamie, père d'Agamemnon et de Ménélas, régna sur Argos et Mycènes (de 1307 à 1280 av. J.-C.). Thyeste, son frère, avait séduit Erope son épouse; Atrée la chassa de sa cour, et pour se venger de son frère, il tua les deux enfants qui étaient nés de ce commerce criminel et les lui fit servir dans un festin. Il succomba lui-même sous les coups d'Egysthe, fils de Thyeste.

ATRI, *Hadria*, ville du roy. de Naples (Abruzze ultérieure 2e), à 28 kil. N. E. de Teramo, sur un mont escarpé; 4,500 hab. Fondée par Adrien au IIe siècle, possédée successivement par les Goths et par les Normands, enfin par les rois de Naples.

ATRIDES, nom donné aux descendants d'Atrée, et spécialement à ses deux fils, Agamemnon et Ménélas.

ATROPATÈNE, auj. l'*Aderbidjan*, province de l'ancien empire perse, dans la Médie sept., appartint ensuite à Alexandre, aux Séleucides et aux Parthes; ville principale, *Gaza* ou *Gazuca* (Tauris). *Voy.* ADERBIDJAN.

ATROPOS, une des Parques, tenait le ciseau fatal. *Voy.* PARQUES.

ATTAKAPAS, ou *Mangeurs d'hommes*, peuple de l'Amérique du Nord, habitait jadis en Louisiane, le long du golfe de Mexique. Aujourd'hui, ce peuple ne compte plus qu'une centaine d'individus. Ils ont donné leur nom à un comté de la Louisiane, à l'O. de l'Atchafalaya.

ATTALE I, roi de Pergame, 241-198 av. J.-C., succéda à Eumène, et agrandit son royaume aux dépens des rois de Syrie. Lors de la guerre de Philippe, roi de Macédoine, contre les Romains, il embrassa le parti de ceux-ci, et resta toujours leur fidèle allié. Attale aimait les lettres : il fonda la célèbre bibliothèque de Pergame.

ATTALE II, *Philadelphe*, fils du précédent, monta sur le trône après Eumène son frère aîné, 157 av. J.-C., repoussa Prusias, qui menaçait ses états, rétablit Ariarathe sur le trône de Cappadoce, et bâtit Attalie, Philadelphie, et quelques autres villes. Dans sa vieillesse, il se livra entièrement aux plaisirs de la table, et abandonna les affaires à Philopœmen, un de ses favoris. Il mourut à 82 ans, l'an 137 av. J.-C., empoisonné par Attale Philométor, son neveu.

ATTALE III, *Philométor*, neveu du précédent, monta sur le trône par un crime, 137 av. J.-C., et se souilla de meurtres et de cruautés. Il eut cependant des succès, et repoussa Nicomède, roi de Bithynie. Mais il renonça bientôt aux affaires pour se livrer à son goût pour l'agriculture et le jardinage. Poursuivi au milieu de ses occupations paisibles par le remords de ses crimes, il perdit la raison, s'enferma dans son palais, ne se revêtant jamais que d'habits de deuil, et mourut misérablement après 5 ans de règne. N'ayant pas d'enfants, il légua son royaume au peuple romain. — Les Attales passaient pour être fort riches, et les richesses *attaliques* étaient devenues proverbiales.

ATTALE (FLAVIUS), sénateur romain, préfet de Rome sous Honorius. Alaric, maître de Rome, le fit élire empereur pour l'opposer à Honorius, 409 ; mais il ne tarda pas à le dépouiller de la pourpre. Il tomba en 414 entre les mains d'Honorius, qui lui fit couper les doigts et l'envoya mourir à Lipari.

ATTALIE, auj. *Satalieh*, ville considérable de l'Asie-Mineure, bâtie par Attale II sur un promontoire de la côte de Pamphylie.

ATTAMAN, chef des Cosaques. *Voy.* HETMAN.

ATTANCOURT, village de France (H.-Marne), sur la Blaise, à 11 kil. de Vassy; 400 hab. Eaux minérales très fréquentées.

ATTER (lac d'), le plus grand lac de l'archiduché d'Autriche, au S. O. de Vocklabruck. Il donne naissance à l'Ager.

ATTERBURY (François), évêque de Rochester, né à Middleton en 1662. En 1687, il écrivit une savante apologie pour Luther contre les Catholiques romains. Il fut chapelain du roi Guillaume, puis de la reine Anne, et devint évêque de Rochester en 1713 ; mais s'étant déclaré pour le prétendant, il fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, et condamné par la cour des pairs à l'exil. Il se retira en France, et mourut à Paris en 1732. Il a laissé des *Sermons* en anglais et d'autres ouvrages estimés. Atterbury fut lié avec les hommes les plus distingués de l'Angleterre, particulièrement avec Pope, avec lequel il correspondit après son exil.

ATTICHY, *Attipiacum*, ch.-l. de cant. (Oise), à 40 kil. N. E. de Senlis ; 850 hab.

ATTICUS (T. POMPONIUS), chevalier romain, célèbre par sa liaison avec Cicéron, né à Rome 110 ans av. J.-C., mort l'an 33 av. J.-C. Il fut élevé avec Cicéron et resta son ami pendant toute sa vie. Témoin, dès sa jeunesse, des guerres civiles de Marius et de Sylla, il s'éloigna de Rome afin de ne prendre aucune part aux troubles publics, et alla se fixer à Athènes, où il se livra tout entier à l'étude. Il parvint à parler si purement le grec, qu'on lui donna le surnom d'*Atticus*, sous lequel il est principalement connu. Il ne revint à Rome que quand le calme y fut rétabli. Il refusa toujours les emplois publics et resta constamment lié avec les hommes les plus éminents, quoiqu'ils fussent divisés entre eux, tels que Sylla et Cinna, Pompée et César, Antoine et Cicéron, Brutus et Octave. Il eut pour gendre Agrippa. Il jouissait d'une grande fortune et d'un grand crédit, et il n'en usa que pour faire réparer les injustices, et pour secourir les victimes des guerres civiles. Il se laissa mourir de faim pour se soustraire aux douleurs d'une maladie aiguë. Atticus avait composé des *Annales* qui ne nous sont pas parvenues ; on trouve des lettres de lui dans le recueil des lettres de Cicéron. Cornélius Népos a écrit sa vie.

ATTICUS (HÉRODE), célèbre rhéteur grec, né à Marathon, vers l'an 110 après J.-C., était fils de Jules Atticus, Athénien qui s'était enrichi tout d'un coup par la découverte d'un immense trésor. Il enseigna avec éclat dans Athènes, et obtint une telle réputation qu'Antonin le choisit pour être précepteur de Marc-Aurèle et de L. Vérus, ses deux fils adoptifs. Il fut fait consul l'an 143, et fut chargé du gouvernement d'une partie de l'Asie et de la Grèce. Il embellit Athènes de monuments magnifiques. Il mourut à 76 ans. Hérode Atticus excellait surtout dans l'improvisation. Il avait composé un grand nombre de discours qui ne nous sont pas parvenus; on trouve une déclamation sous son nom dans le recueil publié à Hanau par Gruter, 1609.

ATTIGNY, *Attiniacum*, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 11 kil. N. de Vouziers; 1,000 hab. Une des résidences des Mérovingiens de Neustrie. Il s'y tint plusieurs conciles, entre autres celui dans lequel Louis-le-Débonnaire fit pénitence publique (822).

ATTILA, chef ou roi des Huns, surnommé *le Fléau de Dieu*, commença à régner en 434, conjointement avec son frère Bléda, dont il se défit au bout de dix ans; se mit en 441 à la tête des Huns qui étaient venus s'établir dans la Pannonie, commença par ravager l'empire d'Orient, rendit Théodose-le-Jeune tributaire, puis traversa la Germanie, entra dans les Gaules en 451, à la tête d'une armée de 500,000 hommes, et pénétra jusqu'à Orléans; mais il fut repoussé par les troupes réunies d'Aétius, général romain; de Mérovée, roi des Francs, et de Théodoric, roi des Goths ; peu de temps après, ces mêmes chefs lui livrèrent, dans les *champs catalauniens* (près de Châlons en Champagne), une bataille sanglante, où il perdit plus du quart de son armée. Il passa avec le reste en Italie, 452, ruina Aquilée et plusieurs villes, et marcha sur Rome. Mais le pape saint Léon étant venu au-devant de lui, et lui ayant promis un tribut au nom de l'empereur Valentinien III, il consentit à ne pas pousser plus loin ses conquêtes, et retourna en Pannonie. Il y mourut en 453, la nuit même de ses noces. La vie d'Attila a été écrite par Olaus, archevêque d'Upsal.

ATTIQUE, *Attica* (du grec *acté*, rivage), contrée de la Grèce, la plus orientale de toutes, entre la mer Égée, la Mégaride et la Béotie, est terminée au S. E. par une pointe qu'on nomme cap Sunium. Athènes en était la capitale. L'Attique avait beaucoup de montagnes, des mines d'or (au

mont Laurium), de beau marbre (au mont Pentélique). La côte S. O. offrait de beaux ports (*Voy.* ATHÈNES). Climat chaud, sec ; peu de grains, quantité d'oliviers, figues excellentes. L'Attique prit les noms d'Ionie lorsque les Ioniens, expulsés de l'Egialée par les Doriens, vinrent s'y fixer. Avant Cécrops, on ne la distinguait guère de la Béotie, et ces deux pays ensemble formaient l'Ogygie ou domaine d'Ogygès.

ATTOK ou ATEK, *Taxila*, ville de la confédération des Sikhs (Afghanistan), sur le Sindh, qui a dans cet endroit 260 mètres de large, à 310 kil. de Kaboul. Château-fort bâti par Akbar, 1581. C'est là qu'Alexandre, Timour et Nadir ont passé le Sindh (*Indus*).

ATTUARII. *Voy.* CHASSUARII.

ATUATUCA, ville de Germanie, nommée depuis *Tungri*, auj. TONGRES.

ATURES, ville d'Aquitaine, nommée depuis *Vicus Julii*, auj. AIRE (Landes).

ATURUS, riv. de Gaule, auj. l'ADOUR.

ATWOOD (Georges), physicien anglais, né vers 1745, mort en 1807, professa la physique à l'université de Cambridge. Il a laissé un *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps*, 1784 ; un *Cours sur les principes de la physique*, 1784, et des *Recherches sur la théorie du mouvement des balanciers des horloges*, etc, dans les *Transactions philosophiques*. Il est l'auteur de l'ingénieuse machine qui porte son nom, et dont on se sert pour rendre sensibles aux yeux les lois de la chute des corps.

ATYADES, rois de Lydie. *Voy.* ATYS.

ATYS, jeune et beau Phrygien, fut aimé de Cybèle, qui lui confia le soin de son culte, et lui fit jurer de garder la chasteté. Ayant violé son vœu, la déesse, pour le punir, lui inspira une telle fureur, qu'il se mutila lui-même. Il mourut peu après, mais Cybèle lui rendit la vie.

ATYS, roi de Lydie, vécut dans le XVIe siècle av. J.-C., et fut le chef de la dynastie des Atyades, qui régna de 1579 à 1292, et qui fut remplacée par celle des Héraclides.

AUBAGNE, *Albania*, ch.-l. de cant. (B.-du-Rhône), à 13 kil. E. de Marseille ; 6,900 hab. Excellents vins. Patrie de l'abbé Barthélemy.

AUBAINE (droit d'), droit en vertu duquel le souverain recueillait la succession de tout étranger (*aubain*, *alibi natus*) qui venait à mourir dans ses états sans avoir été naturalisé. Ce droit barbare, qui existait dès les premiers temps de la monarchie française, a été aboli par l'assemblée constituante (6 août 1790, et 13 août 1791).

AUBE, *Alba*, riv. de France, naît près de Praslay (H.-Marne), arrose la Ferté-sur-Aube, Clairvaux, Bar-sur-Aube, Brienne, Lesmont, Arcis-sur-Aube, et grossit la Seine à Conflans-sur-Aube ; cours, 182 kil.

AUBE (dép. de l'), entre ceux de la Marne au N., de la Côte-d'Or et de l'Yonne au S., de Seine-et-Marne à l'O., de la H.-Marne à l'E. : 6,050 kil. carrés ; 253,870 hab. Ch.-l., Troyes. Il est formé de la Champagne propre, et d'une petite partie de la Bourgogne. Sol plat, sauf au N. et à l'O. ; presque stérile dans la partie N. qui ne se compose guère que de craie, et qui formait l'ancienne *Champagne Pouilleuse* ; très fertile au S. Vins, chanvre, navette. Forêts assez vastes. Bétail, moutons, volailles. Pierres de taille, grès à paver, marbre lumachelle, etc. Industrie : tissus divers, draps communs, tricots, cordes de boyau, papeteries, chamoiseries. Commerce en vins, bois de chauffage. — Ce dép. se divise en 5 arr. (Troyes, Bar-sur-Aube, Arcis-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Nogent-sur-Seine) ; il a 26 cant. et 447 comm. ; il appartient à la 18e division militaire, et à la cour royale de Paris ; il a un évêché, à Troyes.

AUBENAS, *Albinatium*, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur l'Ardèche, à 20 kil. N. E. de Privas ; 3,607 hab. Commerce de marrons et de vins.

AUBENTON, ch.-l. de cant. (Aisne), à 20 kil. E. de Vervins ; 1,200 hab.

AUBERIVE, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 20 kil. S. O. de Langres ; 500 hab. Forges.

AUBERT (l'abbé), fabuliste et critique, né à Paris en 1731, mort en 1814, se fit connaître dès 1756 par un recueil de fables qui eut un grand succès. Voltaire disait des fables intitulées *le Merle*, *le Patriarche* et *les Fourmis* : « C'est du sublime écrit avec naïveté. » Non moins bon critique que poète ingénieux, il rédigea, depuis 1752 jusqu'en 1772, la partie critique et littéraire des *Petites Affiches*, et fit longtemps la fortune de ce journal ; il travailla ensuite au *Journal des Beaux-Arts* et dirigea depuis 1774 la *Gazette de France*. En 1773, on créa pour lui, au collége de France, une chaire de littérature française qu'il occupa jusqu'en 1784. L'abbé Aubert publia en 1774, en 2 vol. in-8, une édition de ses *Fables*, fort augmentée, et accompagnée de ses *Œuvres diverses* ; on y remarque des *Contes moraux* en vers.

AUBERVILLIERS ou NOTRE-DAME-DES-VERTUS, village du dép. de la Seine, à 7 kil. N. de Paris ; 1,900 hab. Raffinerie de sucre. Bataille sanglante en 1814. On y voyait une image de la Vierge à laquelle on attribuait des miracles, d'où le nom de *Notre-Dame-des-Vertus*.

AUBERY (Antoine), écrivain savant et laborieux, né en 1616, à Paris, mort en 1695, a composé : *Histoire des Cardinaux*, 1642 ; *Histoire de Richelieu*, 1660, qu'il fit suivre de *Mémoires* sur le cardinal de Richelieu, 1660 ; *Histoire de Mazarin*, 1695. Il avait publié en 1667 un traité *Des justes prétentions du roi de France sur l'Empire*, qui excita des réclamations de la part des princes d'Allemagne ; pour les apaiser, on mit un instant l'auteur à la Bastille.

AUBESPINE (Claude DE L'), baron de Châteauneuf, d'une famille noble de Bourgogne, habile diplomate, fut chargé de plusieurs négociations sous François I et ses successeurs, fut un des plénipotentiaires de France au traité de Cateau-Cambrésis, et attacha son nom à l'assemblée de Fontainebleau où fut rendu un édit de tolérance pour les Réformés (1560), ainsi qu'à la reddition de Bourges (1562). Il mourut en 1567.

AUBESPINE (Ch. DE L'), marquis de Châteauneuf, entra dans les ordres, remplit diverses ambassades, et fut fait garde des sceaux par Richelieu en 1630 ; il servit la vengeance du cardinal en votant la mort des maréchaux de Marillac et de Montmorency. Néanmoins, Richelieu lui ôta les sceaux en 1633, et le tint en prison jusqu'à la mort de Louis XIII. Anne d'Autriche le tira de captivité, et lui rendit les sceaux ; mais elle l'exila deux ans après, ce qui le fit entrer dans le parti de la Fronde. Il se réconcilia ensuite avec la cour et fut obligé de céder à Mazarin. Mort en 1653.

AUBETERRE, ch.-l. de cant. (Charente), non loin de la Dronne, à 41 kil. d'Angoulême ; 750 hab.

AUBETTE, petite riv. du dép. de la Seine-Inf., se jette dans la Seine à Rouen, après un cours de 13 kil. Ses eaux sont excellentes pour la teinture.

AUBIGNAC (François HÉDELIN, abbé d'), né à Paris en 1604, mort à Nemours en 1676, fut choisi par le cardinal de Richelieu pour être précepteur du duc de Fronsac, son neveu, et fut peu après pourvu de l'abbaye d'Aubignac, dont il conserva le nom. Il se livra à la littérature, et fut en relation avec les plus beaux esprits de son temps. On a de lui la *Pratique du Théâtre*, 1657, souvent réimprimée, sorte de commentaire de la *Poétique* d'Aristote, où sont soutenues les trois unités ; des romans, et quelques pièces de théâtre, entre autres une tragédie en prose, *Zénobie*, qui fut représentée sans succès. Il est surtout connu par ses querelles avec Corneille, dont il critiqua avec passion les tragédies, et avec

Ménage, contre lequel il publia *Térence justifié*. D'Aubignac est un des premiers qui aient soutenu qu'Homère est un personnage chimérique, et que les poëmes qu'on lui attribue ne sont qu'un recueil de pièces détachées.

AUBIGNE (Théodore-Agrippa D'), un des favoris de Henri IV, né en 1550, à Saint-Maurice près de Pons en Saintonge, était zélé calviniste, et se lia de bonne heure avec le jeune roi de Navarre, qui le prit d'abord pour écuyer ou aide-de-camp et le nomma dans la suite maréchal-de-camp, gouverneur d'Oloron et de Maillezais, et vice-amiral de Guyenne et de Bretagne. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus par leur valeur à placer Henri IV sur le trône; mais il n'en fut pas fort généreusement récompensé. Il avait une franchise et une causticité qui convenaient peu à un courtisan, et il conserva pour le calvinisme un attachement qui semblait condamner la conversion de son maître. Après la mort de Henri IV, il vécut dans la retraite et composa plusieurs écrits dont le principal est une *Histoire depuis* 1550 *jusqu'en* 1601, Maillé, 1616-20 et 1626, 3 vol. in-fol., ouvrage où il parle avec beaucoup de hardiesse. Cette histoire ayant été condamnée par le parlement, d'Aubigné se retira à Genève (1620). Il y mourut en 1630. On a de lui des mémoires sur sa vie sous le titre d'*Histoire de Théodore-Agrippa d'Aubigné, écrite par lui-même*. On lui attribue les *Aventures du baron de Fœneste*, 1617, et la *Confession catholique du sieur de Sancy* (dans le journal de l'Étoile), satires mordantes contre plusieurs personnages de son temps. Il avait aussi fait des vers dans sa jeunesse, entre autres un long poëme satirique intitulé *Tragiques*, dans lequel on trouve une singulière vigueur. On cite de d'Aubigné un trait semblable à celui de Régulus. Fait prisonnier par Saint-Luc pendant la guerre civile (1585), il obtint sur parole d'aller passer quelques jours à la Rochelle; dans l'intervalle, il apprit que Catherine de Médicis avait donné l'ordre de sa mort; il n'en revint pas moins au jour dit. — D'Aubigné fut grand-père de la célèbre Maintenon; elle était fille de Constant d'Aubigné, son second fils. Ce Constant d'Aubigné empoisonna les derniers jours de son père en abjurant le calvinisme et en trahissant les secrets du parti.

AUBIGNY, ch.-l. de cant. (Cher), à 44 kil. N. de Bourges, sur la Nère; 2,600 hab. Truites renommées. Draps communs, etc. Commerce de laine, toile, fils, cire, cuir. Cette ville fut brûlée sous le roi Jean par les Anglais; c'était le ch.-l. d'un ancien comté, qui fut érigé en duché-pairie par Louis XIV en faveur d'un fils naturel de Charles II d'Angleterre et de la comtesse de Portsmouth.

AUBIGNY, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 13 kil. E. de St-Pol; 660 hab. Fabriques de calicots.

AUBONNE, jolie petite ville de Suisse (Vaud), sur une rivière de même nom, 17 kil. S. O. de Lausanne: 1,600 hab. Tombeau de Duquesne (fils).

AUBRIET, peintre d'histoire naturelle, né en 1651 à Châlons, mort à Paris en 1743, accompagna Tournefort dans le Levant, fit les dessins de ses *Éléments de botanique* et les figures de son *Voyage*. A son retour, il succéda à J. Joubert comme peintre au Jardin-du-Roi, et continua la collection de dessins de plantes sur vélin commencée par Nic. Robert.

AUBRIOT (Hugues), intendant des finances et prévôt de Paris sous Charles V, né à Dijon, décora Paris de plusieurs monuments, fit construire le pont au Change, le pont St-Michel, et fit bâtir, entre autres édifices, la Bastille (1369). Il fut lui-même enfermé un des premiers dans cette prison comme suspect d'hérésie. Il en fut tiré en 1381 par les Maillotins, qui voulurent le mettre à leur tête; mais il refusa ce dangereux honneur. Il mourut en 1382.

AUBRY (François), conventionnel, né à Paris en 1750, servit d'abord dans l'artillerie, fut député à la Convention par le département du Gard, en 1792; devint, après la chute de Robespierre, membre du comité de salut public, et dirigea en cette qualité les opérations militaires. Le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), il fut déporté à Cayenne par le Directoire; il parvint à s'échapper, mais il mourut en route, à Démérary (1799).

AUBRY de Montdidier, chevalier français, fut assassiné en 1371, près de Montargis, par un de ses compagnons d'armes, Richard de Macaire. Le crime, resté quelque temps inconnu, ne fut découvert que par les poursuites opiniâtres du chien de la victime qui s'était attaché aux pas du meurtrier. Le roi Charles V ordonna un combat en champ-clos entre Macaire et le chien; ce combat eut lieu dans l'île Louviers, à Paris; l'assassin y succomba.

AUBRY DE GOUGES. *Voy.* GOUGES.

AUBUSSON, *Albutio*, ch.-l. d'arr. (Creuse), à 40 kil. E. de Bourganeuf, sur la Creuse; 4,465 hab. Jadis château remarquable, où fut enfermé Zizim. Manufact. royale de tapis, fabrique de gros draps, etc. — L'arr. d'Aubusson a 10 cantons (Evaux, Auzance, Cracq, la Courtine, Pallier, Felletin, St-Sulpice, Cheneraillles, Bellegarde, plus Aubusson), 115 comm. et 105,106 hab.

AUBUSSON (Pierre D'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né dans la Marche en 1423, mort en 1505, se mit d'abord au service de l'empereur Sigismond et se signala en Hongrie contre les Turcs; il accompagna ensuite Charles VII au siége de Montereau. Reçu chevalier à Rhodes, il fut élu grand-maître en 1476; il fit aussitôt bâtir plusieurs forts pour la sûreté de l'île, menacée par les Turcs, et soutint en 1480 ce fameux siége auquel Mahomet II employa 100,000 hommes, et que les Ottomans furent obligés de lever après une perte considérable. En récompense de ses services, il fut fait cardinal par Innocent VIII. A la fin de sa vie, il devait commander une nouvelle croisade contre les Turcs; mais l'entreprise ne s'exécuta pas. D'Aubusson a été surnommé le *Bouclier de l'Église*.

AUBUSSON (François), duc de la Feuillade. *Voy.* FEUILLADE.

AUCH, *Elimberris*, *Ausci* ou *Auscii*, *Augusta Ausciorum*, ch.-l. du dép. du Gers, près du Gers, à 17 kil. de Toulouse, à 669 kil. S. O. de Paris (679 par Toulouse); 10,461 hab. Archevêché, cathédrale à beaux vitraux. Commerce en vins, eaux-de-vie d'Armagnac, etc. Jadis ch.-l. des *Ausci* et de toute la Novempopulanie ou Aquitaine 3ᵉ, puis de l'Armagnac. Patrie du duc de Roquelaure et de l'amiral Villaret-Joyeuse. — L'arr. d'Auch a 6 cant. (Gimont, Jegun, Saramont, Vic-Fezensac, plus Auch qui compte pour 2), 136 comm. et 61,214 hab.

AUCHY-EN-BRAIE, village du dép. de l'Oise, à 4 kil. E. de Gournay, à 9 kil. S. O. de Songeons. Bataille entre Guillaume-le-Conquérant et Robert son fils, en 1077.

AUCUN, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 8 kil. S. O. d'Argelès; 800 hab. Plomb, cuivre, zinc.

AUDE, *Atax*, riv. de France, naît près de Mont-Louis (Pyrénées-Orientales), court au N., puis à l'E., baigne Quillan, Aleth, Limoux, Carcassonne, forme la limite des dép. de l'Hérault et de l'Aude, et se jette dans la Méditerranée après un cours de 217 kil.

AUDE (dép. de l'), sur la Méditerranée, borné au N. par celui de l'Hérault, au S. par celui des Pyrénées-Orient., à l'O. par celui de l'Ariége; 6,317 kil. carrés; 281,088 hab. Ch.-l. Carcassonne. Il est formé du diocèse de Narbonne, du Rasès, du Carcassez, du Lauraguais, toutes portions de l'ancien grand-gouvernement de Languedoc. Montagnes au S.; fer, houille, marbre, plâtre, manganèse, jayet, cobalt, ardoises; grains, fruits, miel, vins excellents; mou-

tons à laine fine; forges à la catalane; eaux-de-vie, esprits, etc. Le canal du Midi traverse le dép. — Il a 4 arrond. (Carcassonne, Castelnaudary, Limoux, Narbonne), 26 cant., 447 communes. Il dépend de la 10ᵉ division militaire, de la cour royale de Montpellier, et du diocèse de Carcassonne.

AUDEBERT (J.-B.), naturaliste, né à Rochefort en 1759, mort à Paris en 1800. On lui doit deux grands ouvrages : l'*Histoire naturelle des singes, des makis*, etc., Paris, 1800, in-fol.; l'*Histoire des colibris, des oiseaux-mouches*, etc., 1802, in-fol. Il a eu le singulier mérite d'être à la fois l'auteur du texte, des dessins et des gravures. Il a porté une perfection inconnue jusqu'à lui dans la gravure des figures coloriées.

AUDENARDE. *Voy.* OUDENARDE.

AUDENGE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 35 kil. S. O. de Bordeaux, près du bassin d'Arcachon; 800 hab.

AUDEUX, ch.-l. de cant. (Doubs), à 10 kil. N. O. de Besançon; 300 hab.

AUDGELAH, *Augila*, oasis sur la route de l'oasis de Syouah au Fezzan, gouvernée par un bey qui dépend de celui de Tripoli, a pour ch.-l. Audgelah, par 20° 10' long. E., 29° 28' lat. N.

AUDIERNE, ville du dép. du Finistère, à 26 kil. O. de Quimper, sur la baie d'Audierne; 1,000 hab. Petit port, école de navigation.

AUDIGUIER (Vital D'), né vers 1565 à Villefranche, ou à la Ménor, dans le Rouergue; mort vers 1630, assassiné, suivit successivement les carrières de la magistrature, des armes et des lettres. Il a traduit de l'espagnol les *Nouvelles* de Cervantès, les *Travaux de Persilès et de Sigismonde*, du même; les *Aventures de Lazarille*, et a composé *Le vrai et ancien usage des duels*, 1617, ouvrage cité avec éloge par Bayle.

AUDINCOURT, ch.-l. de cant. (Doubs), sur le Doubs, à 4 kil. S. E. de Montbéliard; 950 hab. Haut-fourneau, forges, etc.

AUDINOT (Nic.-Médard), acteur et auteur dramatique, né à Nancy vers 1740, mort à Paris en 1801, joua d'abord au Théâtre-Italien; il éleva en 1769, à la foire Saint-Germain, un petit théâtre de marionnettes, dont chaque figure imitait un acteur de la Comédie-Italienne. Les comédiens de bois attirèrent la foule, et bientôt Audinot put fonder la salle de l'*Ambigu-Comique*, où il substitua des enfants à ses marionnettes. En 1772, il fit représenter de grandes pantomimes, qui firent sa fortune. Il a composé *le Tonnelier*, opéra-comique représenté avec succès sur le Théâtre-Italien.

AUDIN-ROUVIÈRE (Joseph-Marie), médecin, né en 1764 à Carpentras, mort en 1832 du choléra à Paris, est surtout connu par un ouvrage intitulé *La Médecine sans médecin*, publié pour la première fois en 1794, refondu en 1820, et qui a eu treize éditions. Il amassa une grande fortune en vendant des *grains de vie* ou *grains de santé*, remède secret qu'il donnait comme un remède universel; ce n'est que le toni-purgatif de Frank.

AUDITEUR DE LA ROTE. *Voy.* ROTE.

AUDOENUS. *Voy.* OUEN (saint).

AUDRAN, nom d'une famille de Lyon qui, dans le XVIIᵉ siècle, a produit plusieurs artistes très estimés. Le plus célèbre est Girard Audran, né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1703, que l'on regarde encore aujourd'hui comme le premier graveur d'histoire. Il employa plusieurs années à se former dans l'art du dessin, étudia à Paris sous Lebrun dont il resta l'ami, puis alla se perfectionner à Rome; Colbert le fixa à Paris en lui donnant une pension, et utilisa ses talents. Il grava, entre autres tableaux: les *Batailles d'Alexandre* de Lebrun, l'*Enlèvement de la Vérité* et plusieurs autres tableaux de Poussin, le *Martyre de saint Laurent* de Lesueur. On a aussi de lui un *Recueil des proportions du corps humain*. — Les autres artistes du même nom sont : Claude, père de Girard ; Charles, son oncle, tous deux graveurs; Claude, son frère, peintre et élève de Lebrun ; Benoit et Jean, ses neveux, graveurs.

AUDRUICK, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 8 kil. N. E. d'Ardres; 2,373 hab.

AUDUN-LE-ROMAN, ch.-l. de cant. (Moselle), à 19 kil. de Thionville; 300 hab. Manufact. d'armes.

AUDUS, riv. de l'Afrique septentrionale, dans la Numidie, auj. l'ADOUSE.

AUERBACH, ville d'Allemagne, en Saxe (Voigtland), à 10 kil. E. de Plauen; 2,000 hab.

AUERSBERG, *Arupium*, château seigneurial des États autrichiens (Laybach, en Illyrie), à 35 kil. N. O. de Neustadt.

AUERSTÆDT, ville des États prussiens (Saxe), à 10 kil. O. de Naumbourg. Victoire de Davoust sur les Prussiens, 14 octobre 1806, le même jour que celle d'Iéna.

AUFIDENA, ville du Samnium, auj. ALFIDENA.

AUFIDUS, riv. de Daunie, auj. l'OFANTO.

AUGE, ou VALLÉE-D'AUGE, petit pays de l'ancienne B.-Normandie, arrosé par la Touque, est remarquable par sa fertilité. Villes principales : Pont-l'Évêque, Touques, Dives, Exmes, Beaumont-en-Auge. L'Auge fait partie des dép. actuels du Calvados et de l'Orne. Jadis ce n'était qu'une forêt dite *saltus Algiæ*, d'où le nom de Saut-d'Auge que porte encore un village de ce pays.

AUGER (Edmond), jésuite, né en 1515 à Alleman, près de Troyes, alla à Rome n'ayant d'autres ressources que de mendier, entra chez les Jésuites de Rome comme garçon de cuisine, et fut admis dans l'ordre par saint Ignace lui-même. De retour en France, il se distingua par son zèle pour la prédication et convertit un grand nombre de protestants. Tombé entre les mains du baron des Adrets, chef des Protestants, il allait être mis à mort quand son éloquence le sauva. Henri III le choisit pour son confesseur; il est le premier jésuite qui ait rempli cette fonction délicate. Les Ligueurs l'éloignèrent de la personne du roi ; il se retira en Italie et mourut à Côme en 1591. Il a laissé quelques ouvrages de piété, entre autres un *Catéchisme* estimé.

AUGER (l'abbé Athanase), savant helléniste, né à Paris en 1734, mort en 1792, fut professeur d'éloquence au collége de Rouen, grand-vicaire de l'évêque de Lescar et membre de l'Académie des Inscriptions. Il a traduit *Démosthène* et *Eschine*, 1777-78, 6 vol. in-8; *Isocrate*, 1781, 3 vol. in-8; *Lysias*, 1783, 1 vol. in-8; *saint Jean-Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8; *saint Basile*, 1788, in-8, et quelques autres ouvrages moins importants. On a publié en 1794 ses œuvres posthumes; elles contiennent la trad. des *Discours* de Cicéron, et la *Constitution des Romains sous les rois et sous la république*.

AUGER (Louis-Simon), littérateur, né à Paris en 1772, se fit d'abord connaître par des *Éloges* qui furent couronnés ; il travailla successivement à la rédaction de la *Décade philosophique* (1804), du *Journal de l'Empire* (1808), du *Journal général de France* (1814) et du *Mercure*, donna un grand nombre d'éditions de nos classiques, avec notices et commentaires; fut nommé censeur à la Restauration ; fut reçu en 1816 à l'Académie Française, dont il devint secrétaire perpétuel, et termina sa vie de la manière la plus inattendue, par un déplorable suicide, en 1829. Son travail le plus estimé est son *Commentaire sur Molière*, 1819-27, 9 vol. in-8.

AUGEREAU (P.-F.-Ch.), duc de Castiglione, maréchal de France, né à Paris en 1757, était fils d'un maçon et d'une fruitière. Il s'engagea de bonne heure, se distingua en Vendée et aux Pyrénées, et fut dès 1794 nommé général de division. Envoyé en Italie (1796), il fit des prodiges de valeur au pont de Lodi, à Castiglione, où, avec un faible corps

de troupes, il arrêta pendant deux jours une armée nombreuse; à Arcole, où, voyant plier les colonnes françaises, il se jeta, dit-on, au milieu des ennemis, un drapeau à la main, et rappela ainsi la victoire. En 1797, il fut investi du commandement de Paris, et, à la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), fut chargé par le Directoire d'envahir le corps législatif et d'arrêter les députés proscrits. En 1799, il fut député au Conseil des cinq-cents et devint secrétaire de cette assemblée. Néanmoins il ne s'opposa pas au coup d'état du 18 brumaire; il fut en récompense chargé par le premier consul du commandement de l'armée de Hollande. En 1804, il accepta de l'empereur le titre de maréchal, et fut fait duc de Castiglione, en souvenir d'un de ses principaux exploits. Il commanda encore avec distinction sur le Rhin et en Prusse, et eut une grande part aux victoires d'Iéna (1806) et d'Eylau (1807). Il fut moins heureux en Catalogne, et ne fut chargé que d'un rôle secondaire pendant l'expédition de Russie; cependant il se signala par son courage à la bataille de Leipsick. Il fut mis à la tête de l'armée de l'Est, réunie à Lyon, mais il ne fit rien pour s'opposer à l'entrée des alliés. Il fut un des premiers à se détacher de l'empereur et à reconnaître les Bourbons. Il mourut en 1816, dans sa terre de la Houssaye. Augereau était un soldat intrépide, mais il n'avait pas les qualités du général en chef. On l'accuse d'avoir souvent souillé ses victoires par ses déprédations. En politique, il servit alternativement tous les partis.

AUGIAS, roi d'Elis, avait de vastes étables qui contenaient trois mille bœufs, et qui n'avaient point été nettoyées depuis trente ans. Il proposa à Hercule de les nettoyer, sous la promesse du dixième de son troupeau. Le héros y réussit en détournant le fleuve Alphée, qu'il fit passer à travers les étables. Mais le perfide roi ayant refusé à Hercule le prix convenu, le héros indigné pilla Elis, tua Augias, et donna ses états à Philée, fils de ce prince.

AUGILA (oasis d'). *Voy.* AUDGELAH.

AUGSBOURG, *Augusta Vindelicorum*, ville de Bavière (H.-Danube), au confluent du Lech et de la Wertach, à 57 kil. N. O. de Munich; 34,000 hab. Elle est divisée en 3 parties, haute, moyenne et basse ville. Evêché. Cathédrale, hôtel-de-ville, Ludwigsplatz, grande place; marché aux vins, etc. Grande manufacture de coton (qui occupe près de 7,000 ouvriers); futaines, toiles, glaces, papiers, etc. Grand commerce de librairie, d'expédition et de transit avec l'Italie, la Suisse, Vienne, Lyon, Francfort. Elle est aussi une des premières places de l'Europe pour les affaires de banque. En terme de banque, on la nomme *Auguste*. — Augsbourg a été ville impériale jusqu'en 1806. L'évêché était aussi état d'empire: tous deux faisaient partie du cercle de Souabe. Augsbourg est célèbre dans l'histoire par la *diète d'Augsbourg* de 1530, où fut présentée la *Confession d'Augsbourg* (formule de foi luthérienne rédigée par Mélanchthon); par l'*alliance d'Augsbourg* (entre François I et les princes allemands luthériens, contre Charles-Quint et les Catholiques, en 1534); par l'*intérim d'Augsbourg* (formulaire provisoire imaginé pour contenir les deux partis religieux, et présenté par Charles-Quint à la diète de 1548); par la *paix d'Augsbourg* ou 2ᵉ *paix de religion* (entre les Catholiques et les Luthériens, signée par Charles-Quint à la diète de 1555); par la *ligue catholique d'Augsbourg* (formée en opposition à l'union évangélique d'Auhausen, 1608, et qui présageait la guerre de 30 ans); enfin par une autre *ligue d'Augsbourg*, formée en 1686, entre les deux lignes de la maison d'Autriche, la Suède, la Saxe, la Bavière, les cercles de Souabe et de Franconie, etc., dans le but d'arrêter les empiétements de Louis XIV; elle fut le début de la guerre que termina la paix de Ryswick.

AUGSBOURG (évêché d'), état d'empire (cercle de Souabe), comprenait entre autres villes Dillingen, Wittislingen, Füssen.

AUGST, ville de Suisse (Bâle), à 11 kil. S. E. de Bâle, au confluent de l'Ergoltz et du Rhin; elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Augusta Rauracorum*, détruite par Attila, 450.

AUGURES, ministres de la religion chez les Romains, prédisaient l'avenir, d'après le vol, le chant et l'appétit des oiseaux. Ils formaient un collége qui jouit longtemps d'une très grande considération, et dans lequel on n'admettait que les premiers personnages de l'état. Il ne faut pas les confondre avec les aruspices, qui étaient des officiers d'un ordre bien inférieur. *Voy.* ARUSPICES.

AUGUSTA. Nom commun à beaucoup de villes anciennes, ainsi nommées en l'honneur de l'empereur Auguste ou de quelqu'un de ses successeurs. Souvent elles ont un autre nom qu'elles joignent à celui d'*Augusta*. Les principales sont:

AUGUSTA, ville de Sicile, auj. AGOSTA.

AUGUSTA OU BASILIA, ville des Helvétiens, auj. BALE (Suisse).

AUGUSTA OU NEOMAGUS, ville de la Gaule Transalpine, auj. NYONS (Drôme).

AUGUSTA ASTURICA, ville d'Hispanie, auj. ASTORGA.

AUGUSTA AUSCORUM, ville d'Aquitaine, auj. AUCH.

AUGUSTA FIRMA OU ASTIGIS, ville d'Hispanie, auj. ECIJA.

AUGUSTA NEMETUM, ville de Germanie, auj. SPIRE.

AUGUSTA PRÆTORIA, ville de la Gaule Cisalpine, auj. AOSTE.

AUGUSTA RAURACORUM, ville des Helvétiens, auj. AUGST.

AUGUSTA SUESSIONUM, ville de l'ancienne Belgique, auj. SOISSONS.

AUGUSTA TAURINORUM, ville de la Gaule Cisalpine, auj. TURIN.

AUGUSTA TREVIRORUM, ville de Germanie, auj. TRÈVES.

AUGUSTA TRICASTINORUM, ville de la Viennaise, auj. AOUST-EN-DIOIS (Drôme).

AUGUSTA TRINOBANTUM, ville de la Bretagne anc., auj. LONDRES.

AUGUSTA VAGIENNORUM, ville de la Gaule Cisalpine, auj. CITTA DI BENE (selon d'autres, ce serait *Saluces*).

AUGUSTA VANGIONUM, ville de Germanie, auj. WORMS.

AUGUSTA VEROMANDUORUM, ville de la Belgique 2ᵉ, auj. SAINT-QUENTIN.

AUGUSTA VINDELICORUM, ville de Germanie, auj. AUGSBOURG.

(Pour les villes qui ne seraient pas ici, cherchez le mot qui suit *Augusta*.)

AUGUSTA. Ce nom est aussi porté par beaucoup de villes des États-Unis: la principale est dans la Géorgie, à 155 kil. N. O. de Savannah, sur la Savannah qui a en cet endroit 500 mètres de large; elle compte 6,000 hab. Grand commerce de coton et tabac. Augusta n'avait que 10 maisons en 1785.

AUGUSTAMNICA, partie orientale de l'Égypte inférieure, entre le petit Delta à l'O. et l'Arabie proprement dite à l'E., ainsi nommée au IVᵉ siècle.

AUGUSTE, en grec *Sébaste*, titre honorifique qui fut décerné pour la première fois à Octave par le sénat l'an 28 av. J.-C., et que prirent depuis tous les empereurs romains. Sous Dioclétien, on établit une distinction entre le titre d'*Auguste* et celui de *César*. Le 1ᵉʳ distinguait l'empereur régnant, le 2ᵉ l'héritier présomptif de la couronne. Le titre d'*Auguste* a été conservé par les empereurs d'Allemagne depuis Othon II; ils l'ont même amplifié en prenant les titres de *semper Augustus*, *perpetuus Augustus*.

AUGUSTE, *C. Julius Cæsar Octavianus Augustus*, connu jusqu'à son avénement au trône sous le nom

d'Octave, premier empereur romain, était fils du sénateur C. Octavius et neveu de César. Il naquit à Rome l'an 63 av. J.-C., perdit son père de bonne heure, et fut adopté par son oncle. Il n'avait que 18 ans quand César fut assassiné; il étudiait alors en Grèce. Il accourut aussitôt à Rome pour recueillir l'héritage de son père adoptif; força, malgré sa jeunesse, Antoine à lui restituer une partie de ses biens qu'il avait détournés, et marcha contre lui à Modène avec les consuls Hirtius et Pansa. Bientôt, cependant, s'apercevant qu'on voulait les perdre l'un par l'autre, il se réconcilia avec Antoine, lui donna sa sœur Octavie en mariage, et tous deux formèrent avec Lépidus un célèbre triumvirat (43 av. J.-C.). Ils commencèrent par proscrire impitoyablement tous leurs ennemis; puis ils marchèrent contre les restes du parti républicain, et défirent à Philippes Brutus et Cassius qui étaient à la tête de ce parti (42). Maîtres de l'empire après cette victoire, Octave et Antoine éloignèrent le faible Lépidus, et se partagèrent les provinces. Octave se réserva tout l'Occident. Après plusieurs ruptures et plusieurs raccommodements passagers, les deux rivaux se firent enfin la guerre ouvertement, et Octave remporta sur Antoine une victoire décisive près d'Actium (31). Il fit ensuite voile vers l'Égypte, où Antoine s'était réfugié avec Cléopâtre, prit Alexandrie, força son ennemi à se donner la mort, et réduisit le pays en province romaine. De retour à Rome (28 av. J.-C.), il reçut les titres d'*empereur* (*imperator*) et d'*auguste*, et rétablit sous un autre nom le gouvernement monarchique. Du reste, il ne se servit de son pouvoir que pour faire des lois sages et pacifier tout l'empire. On dit que, dégoûté de la puissance, il eut un instant le projet d'abdiquer, mais qu'il en fut détourné par les conseils de Mécène. Il mourut à Nole, l'an 14 de J.-C., âgé de 77 ans. Ce prince fut cruel tant qu'il eut besoin de l'être, et il donna l'exemple de la douceur et de la clémence dès qu'il fut sur le trône. Il favorisa les lettres, attira à sa cour Virgile, Horace, et même admit dans son intimité Ovide, Tite-Live, etc. Outre sa cruauté, on lui reproche aussi d'avoir été peu brave de sa personne; il ne dut ses succès qu'aux talents de ses généraux, et surtout d'Agrippa.

AUGUSTE I, dit *le Pieux*, duc et électeur de Saxe, frère de Maurice, régna de 1539 à 1586, fit dresser la *formule de concorde*, pour réunir les Luthériens qui commençaient à se diviser, et s'opposa, dans la diète d'Augsbourg, à la réception du calendrier grégorien. Ce prince croyait à l'alchimie.

AUGUSTE II (Frédéric), électeur de Saxe et ensuite roi de Pologne, né à Dresde en 1670, devint électeur en 1695 par la mort de son frère aîné. Il se distingua dans les guerres de l'Empire contre les Français et contre les Turcs. A la mort de J. Sobiesky, il se fit élire roi de Pologne (1697). Il s'allia avec Pierre-le-Grand contre Charles XII, fut battu par ce prince, et déposé en 1704 par la diète de Varsovie, qui élut à sa place Stanislas Leczinsky; il réussit au bout de peu de temps à chasser son rival, mais de nouveaux succès du roi de Suède le forcèrent à résigner la couronne (1706). Après la défaite de Charles XII à Pultawa (1709), il fut de nouveau rappelé en Pologne, et cette fois il resta définitivement en possession du trône. Il mourut en 1733.

AUGUSTE III (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précédent, né en 1696, fut à la mort de son père, en 1733, élu roi de Pologne par une partie de la nation, et ne fut universellement reconnu qu'en 1736. Il fut en guerre avec Frédéric II, roi de Prusse, qui deux fois lui enleva la Saxe (1746 et 1756); son duché ne lui fut rendu qu'à la paix d'Hubertsbourg (1763). Il mourut peu après, méprisé des Polonais et des Saxons.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. *Voy.* **BRUNSWICK.**

AUGUSTE (HISTOIRE). On donne ce nom à un recueil des vies des empereurs romains qui régnèrent depuis Adrien jusqu'à Dioclétien (117-284). Ce recueil est attribué aux six auteurs suivants: *Ælianus Spartianus*, *Julius Capitolinus*, *Vulcatius Gallicanus*, *Ælius Lampridius*, *Trebellius Pollio* et *Flavius Vopiscus*. Les meilleures éditions de l'*Histoire Auguste* sont celles de Saumaise avec les notes de Casaubon, Paris, 1620, in-fol.; et l'édit. *Variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8. L'*Histoire Auguste* a été traduite par Moulines, Paris, 1806, 3 vol. in-12. M. Egger a donné en 1839 un mémoire sur l'*Examen des écrivains de l'Histoire Auguste*, qui a été couronné par l'Académie des Inscriptions.

AUGUSTENBOURG (Christiern-Auguste DE SLESWIG-HOLSTEIN-SUNDERBOURG, prince d'), né en 1768. Après avoir servi avec distinction dans les armées du roi de Danemarck, il fut nommé en 1809 prince royal de Suède, par Charles XIII, et par les états; mais à peine venait-il d'arriver en Suède, qu'il mourut presque subitement. On l'a dit empoisonné.

AUGUSTIN (saint), *Aurelius Augustinus*, le premier des pères de l'église latine, né en 354 à Tagaste en Numidie, avait un père païen et une mère chrétienne, sainte Monique. Il mena d'abord une jeunesse fort dissipée, et partagea longtemps les erreurs des Manichéens. Il professa la rhétorique à Tagaste, à Carthage, et enfin à Milan. Dans cette dernière ville il eut occasion de connaître saint Ambroise qui, réunissant ses efforts à ceux de la mère d'Augustin, réussit à le convertir. Il se fit baptiser à l'âge de 32 ans, quitta son école, et retourna à Tagaste, où il distribua ses biens aux pauvres, et se consacra au jeûne et à la prière. Quelque temps après, en 391, il fut ordonné prêtre, malgré sa résistance, par Valère, évêque d'Hippone, et il devint lui-même, en 395, évêque de cette ville. Il vécut en commun avec les clercs de son église qu'il préparait au saint ministère, et forma ainsi les premiers séminaires. Il combattit, soit par ses discours, soit par ses écrits, les Donatistes, les Manichéens et les Pélagiens; instruisit son peuple par ses prédications, soulagea les pauvres et maintint la discipline dans plusieurs conciles. Il mourut à Hippone durant le siége de cette ville par les Vandales, en 430. On célèbre sa fête le 28 août. Ses principaux ouvrages sont: *la Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre; les *Traités sur la grâce et le libre arbitre*, qui l'ont fait surnommer le *Docteur de la grâce*; ses *Rétractations*, où il juge les écrits et les opinions de sa jeunesse; ses *Confessions*, où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion miraculeuse; des *Traités sur l'Écriture*; un *Commentaire sur les psaumes*, des *Sermons*, des *Lettres*, etc. On a aussi de lui un grand nombre d'écrits contre les hérétiques de son temps. La meilleure édition de ses œuvres est celle des Bénédictins, 11 vol. in-fol., Paris, 1679 et suiv.; réimprimée à Anvers, 1700-1703, avec un *Appendix*, et à Paris, 11 vol. grand in-8, par les frères Gaume, 1835-40. La plupart de ses ouvrages ont été traduits; nous citerons seulement *la Cité de Dieu*, par Lambert, 1675 et 1736 (avec notes de l'abbé Goujet); les *Confessions*, par Arnaud d'Andilly, 1649; par Ph. Dubois, 1686; par Dom Martin, 1741, et récemment par M. de Saint-Victor, dans la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, et par M. Moreau, avec notes, Paris, 1840, in-8; cette dernière traduction est augmentée d'une analyse du *Traité du Maître* (non traduit jusqu'ici). Ses lettres et ses sermons ont été également traduits par Ph. Dubois (*Voy.* ce nom). Tillemont a donné une vie très détaillée de saint Augustin. On trouve une analyse de ses œuvres dans l'*Histoire générale des écrivains sacrés*.

AUGUSTIN (saint), apôtre de l'Angleterre, pre-

mier archevêque de Cantorbéry, était un moine bénédictin. Il fut envoyé de Rome en Angleterre par le pape Grégoire-le-Grand pour y prêcher le christianisme (596); convertit le roi Ethelbert, consacra plusieurs évêques, et mourut en 610.

AUGUSTIN (Ant.), savant philologue et jurisconsulte espagnol, né à Saragosse en 1516, mort en 1586, fut successivement évêque de Lérida, puis archevêque de Tarragone (1574), et fut nommé auditeur de la Rote par Paul III. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur le droit romain et ecclésiastique, dont le principal est *Dialogi de emendatione Gratiani*, 1581, réimprimé à Paris par Baluze, 1672; des corrections et des notes sur Varron, Festus (Venise, 1559); des *Dialogues sur les médailles*, et divers autres ouvrages d'histoire et d'antiquité. Ses œuvres de droit ont été recueillies en 10 vol. in-fol. à Lucques, 1765-74.

AUGUSTIN (Léonard), antiquaire. *Voy.* AGOSTINI.

AUGUSTINES, religieuses qui suivent la règle que donna saint Augustin à un monastère fondé par sa sœur à Hippone. Elles se vouent à la garde des malades et au service des hôpitaux. L'Hôtel-Dieu de Paris est desservi par des Augustines. Les principaux couvents d'Augustines sont: les sœurs de la Vierge, à Venise; de Sainte-Marthe à Rome; les Augustines déchaussées d'Espagne et de Portugal; les sœurs de la Récollection et de Saint-Thomas de Villeneuve, etc.

AUGUSTINS, religieux mendiants qui font remonter leur origine à une société d'ermites ou de clercs réguliers qui aurait été fondée par saint Augustin. Ils parurent pour la première fois dans le XIIe siècle, et furent réunis en un seul corps en 1256, par Alexandre IV, qui leur donna Lanfranc pour général. C'est de cet ordre que sortit Martin Luther. En 1574, la réforme de Thomas de Jésus, Portugais, donna naissance aux *Augustins déchaussés*, qui se répandirent bientôt en France et en Italie. Avant 1789, il y avait à Paris trois célèbres couvents d'Augustins: les *Grands-Augustins* ou *Vieux-Augustins*, établis dès 1259, et qui ne relevaient que de Rome (leur couvent, situé près du Pont-Neuf, sur l'emplacement de la rue Dauphine et du marché de la Vallée, servit souvent aux assemblées du clergé et du parlement); les *Petits-Augustins*, dont le couvent, bâti en 1606 par Marguerite de Valois, est devenu l'hôpital de la Charité; les *Augustins déchaussés*, appelés aussi *Augustins de la place des Victoires*, ou *Petits-Pères*, à cause de la petite taille des pères Fr. Hamet et Matthieu de Saint-François, qui bâtirent ce couvent, en 1629.

AUGUSTOBONA, dite aussi *Tricasses*, ville de la Lyonnaise 4e, auj. TROYES (Aube).

AUGUSTODUNUM ou BIBRACTE, ville de la Lyonnaise 1re, auj. AUTUN (Saône-et-Loire).

AUGUSTODURUS, ville de la Lyonnaise 2e, auj. BAYEUX (Calvados).

AUGUSTOMAGUS, autrement dit SILVANECTES, ville de la Belgique 2e, auj. SENLIS (Oise).

AUGUSTONEMETUM, ville de l'Aquitaine 1re, auj. CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme).

AUGUSTORITUM, dit aussi LEMOVICES, ville de l'Aquitaine 1re, auj. LIMOGES (H.-Vienne).

AUGUSTOWO, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 217 kil. N. E. de Varsovie, sur la Netta; 1,000 hab.: fondée par le roi de Pologne Sigismond-Auguste en 1560. Elle est le ch.-l. de l'obvodie ou district d'Augustowo, et donne son nom à une des huit vayvodies de la Pologne, qui a pour ch.-l. Suwalki.

AUGUSTULE, *Romulus Momyllus Augustus*, nommé par dérision *Augustulus*, dernier empereur romain, était fils d'Oreste, général des armées romaines dans les Gaules, et fut placé sur le trône par son père, l'an 475; mais il fut renversé l'année suivante par Odoacre, roi des Hérules, qui l'exila en Campanie, en lui laissant un revenu de 6,000 livres d'or, et mit ainsi fin à l'empire romain en Occident.

AUHAUSEN, village de Bavière (cercle de la Rezat), sur la Wœrnitz, à 4 kil. S. E. de Wassertrudingen. On y conclut en 1608 l'*Union* dite *évangélique*.

AULERQUES, *Aulerci*, peuple de la Gaule, se subdivisait en quatre peuplades: 1° *Aulerci Brannovices*, dans la Lyonnaise 1re, le long de la Loire (l'ancien Briennais); 2° *Aulerci Cenomani*, dans la Lyonnaise 3e, à l'E. (à peu près le Maine orient.); 3° *Aulerci Diablintes*, entre les *Redones* à l'O. et les *Aulerci Cenomani* à l'E. (à peu près le Maine occid.); 4° *Aulerci Eburovices*, dans la Lyonnaise 2e, entre les *Veliocasses* à l'E. et les *Lexovii* à l'O. (le ci-devant dioc. d'Evreux). Ils avaient pour chefs-lieux: *Ariolica* (Aurilly), *Suindinum* ou *Cenomani* (le Mans), *Nœodunum* ou *Diablintes* (Jubleins), *Mediolanum* ou *Eburovices* (Evreux).

AULIDE, nom donné au petit pays qui environnait Aulis. *Voy.* AULIS.

AULIS, auj. *Microvathi*, ville de l'ancienne Béotie, sur la côte, vis-à-vis de Chalcis en Eubée, fut le rendez-vous général de la flotte des Grecs lors de l'expédition de Troie; c'est là que la fable place le sacrifice d'Iphigénie immolée pour obtenir des dieux un vent favorable.

AULNAY, AULNE. *Voy.* AUNAY, AUNE.

AULNOY (JUMELLE DE BERNEVILLE, comtesse d'), femme de lettres, née vers 1650, morte en 1705, a écrit dans un style facile et léger des *Mémoires historiques* (de 1672 à 1679), des *Romans* et des *Contes*. On lit encore aujourd'hui ses *Contes des fées*, Paris, 1782, 6 vol. in-18, et ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Douglas*, in-12. Dans ses grands ouvrages, madame d'Aulnoy a imité madame de Lafayette, mais elle n'a pas égalé son modèle.

AULPS, ch.-l. de cant. (Var), à 20 kil. N. O. de Draguignan; 3,000 hab.

AULT, ch.-l. de cant. (Somme), à 6 kil. N. E. d'Eu; 1,600 hab. Pêche abondante.

AULU-GELLE, *Aulus Gellius*, ou, selon d'autres, *Agellius*, célèbre grammairien latin, vivait à Rome vers l'an 130 de J.-C., sous le règne d'Adrien et de ses successeurs. On a de lui un ouvrage en 20 livres, qu'il a intitulé *Nuits attiques*, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les soirées d'hiver. C'est un recueil où l'on trouve, avec de précieux renseignements sur l'antiquité, beaucoup de fragments d'auteurs anciens perdus, et des discussions critiques et grammaticales. Malheureusement cet ouvrage ne nous est pas parvenu dans son intégrité; le 8e livre manque tout entier. Parmi les nombreuses éditions d'Aulu-Gelle, il faut distinguer celles publiées à Leyde par J. de Vogel, 1644; à Paris, en 1681, *ad usum Delphini*; celle de Deux-Ponts, 1784, 2 vol. in-8, et celle donnée à Gœttingue, 1824, par A. Lion. Il en a paru une traduction par l'abbé de Verteuil, Paris, 1776, 3 vol. in-12, réimprimée avec des corrections par Verger, 1820, 3 vol. in-8.

AUMALE, auparavant *Albemarle*, ville de France (Seine-Inf.), à 22 kil. E. de Neufchâtel, ch.-l. de cant.; 2,000 hab. La terre d'Albemarle fut érigée en comté vers 1070 par Guillaume-le-Conquérant en faveur d'Eudes de Champagne; mais en 1194, Philippe-Auguste s'empara de ce comté sur les Anglais et le donna à Simon de Dammartin. Le titre de comte d'Albemarle ne fut plus dès lors que nominal en Angleterre; en France, le comté subsista, et son nom d'Albemarle se changea par corruption en celui d'Aumale. Jeanne, fille de Simon de Dammartin, porta ce comté dans la maison de Castille, qui le conserva jusqu'en 1342. Il passa par mariage dans celle d'Harcourt, d'où il fut transmis, en 1486, à René II de Lorraine, par son mariage avec Marie



d'Harcourt. Sous Claude II, 4e successeur de René II, ce comté fut érigé en duché-pairie, 1547. (*Voy.* ci-après l'art. historiq.) Anne de Lorraine, fille de Charles de Lorraine, épousa, en 1618, Henri de Savoie, duc de Nemours, et transporta le duché d'Aumale dans la maison de Savoie, où il resta jusqu'en 1675. Il fut alors acheté par Louis XIV, et donné à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, prince légitimé de France. Enfin, par le mariage d'une petite-fille de ce prince avec le duc d'Orléans (1769), il entra dans la maison d'Orléans qui possède encore la terre d'Aumale. Auj. le titre de duc d'Aumale est porté par le 4e fils de S. M. Louis-Philippe.

AUMALE (Claude I DE LORRAINE, comte d'), 5e fils de René II, duc de Lorraine, qui avait acquis le comté d'Aumale par son mariage avec l'héritière de cette maison, Marie d'Harcourt, fut fait duc de Guise par François I, et devint ainsi le chef de la célèbre maison de Guise. (*Voy.* ce nom.)

AUMALE (Claude II DE LORRAINE, duc d'), 3e fils du précédent, jouit de la faveur de Henri II, qui, à son avénement (1547), érigea en duché son comté d'Aumale et le nomma gouverneur de la Bourgogne. Il s'illustra à la défense de Metz, assiégé par Charles-Quint, et aux batailles de Dreux, Saint-Denis et Moncontour; il fut l'un des ardents promoteurs de la Saint-Barthélemy. Il périt au siége de la Rochelle (1573).

AUMALE (Charles DE LORRAINE, duc d'), fils du précédent, un des héros de la Ligue, né en 1556, fut nommé par les Seize gouverneur de Paris (1589), fut défait près de Senlis, et perdit les batailles d'Arques et d'Ivry contre Henri IV. Cependant, au siége de Paris, il força le roi de lever le siége. Ayant, après l'avénement de ce prince, livré quelques places de la Picardie aux Espagnols, il fut condamné à mort par le parlement (1595); il se réfugia en pays étranger, et mourut à Bruxelles en 1631. — Il eut un frère, Claude, dit le chevalier d'Aumale, qui périt en combattant contre Henri IV, à Saint-Denis, en 1591. C'est par une fiction toute poétique que Voltaire, dans le 10e chant de *la Henriade*, le fait périr au siége de Paris.

AUMONT, ch.-l. de cant. (Lozère), à 10 kil. S. de Chely; 900 hab.

AUMONT (sires, puis ducs d'), famille noble et ancienne qui, pendant un grand nombre d'années, a été en possession de la charge de premier gentilhomme de la chambre du roi. Les personnages les plus connus de cette famille sont : Jean d'Aumont, maréchal de France, né en 1522, qui se distingua sous Henri III et Henri IV, et périt d'un coup de mousqueton (1595), à Camper près de Rennes, où il combattait le duc de Mercœur, l'un des chefs des Ligueurs; — Antoine d'Aumont, petit-fils du précédent, maréchal de France, né en 1601, mort en 1669, qui se distingua à Réthel; — Louis-Marie de Rochebaron, duc d'Aumont, né en 1632, mort en 1704, un des plus zélés serviteurs de Louis XIV; il se distingua dans la campagne de Flandres. Il contribua beaucoup aux progrès de la science des médailles et fut membre de l'Académie des Inscriptions.

AUNAY, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 35 kil. de Saintes; 1,700 hab.

AUNAY-SUR-ODON, ch.-l. de canton (Calvados), à 26 kil. N. E. de Vire; 2,000 hab. On y nourrit beaucoup de moutons.

AUNAY (Philippe et Pierre GAUTIER D'), noms de deux frères, gentilshommes normands, qui furent tous deux au nombre des amants de Marguerite de Bourgogne et que Philippe-le-Bel fit mettre à mort (1315).

AUNE ou EAULNE, riv. de France, dite aussi riv. de Châteaulin, passe à Châteauneuf et à Châteaulin, et tombe dans la rade de Brest à Landevenec. Cours, 135 kil., d'abord au N., puis à l'O.

AUNEAU, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 10 kil. S. O. de Gallardon; 1,600 hab. Fontaine de St-Maur, réputée miraculeuse dans le pays.

AUNEUIL, ch.-l. de cant. (Oise), à 10 kil. S. O. de Beauvais; 1,300 hab. Patrie du peintre Lebrun.

AUNIS, *Alnitium* en latin moderne, petite prov. de France, au S. du Poitou, sur l'Atlantique, forme auj. les arr. de Rochefort et la Rochelle, et une partie de celui de Marennes dans le dép. de la Charente-Inf. Ch.-l., la Rochelle. Réuni à la Saintonge et à l'Angoumois, l'Aunis formait autrefois un des grands-gouvernements de France.

AUNOY. *Voy.* AULNOY.

AURAIOKI, riv. de la Russie d'Europe (Finlande), reçoit la Lappoïoki, baigne Abo et se jette dans le golfe de Botnie. On l'appelle aussi rivière d'Abo, parce qu'elle a son embouchure aux environs de cette ville.

AURAS, chaîne de l'Atlas. *Voy.* AURÈS et AURASIUS.

AURASIUS MONS, auj. *Djebel-Aurès*, mont. d'Afrique, au S. de la Numidie, s'étendait des monts *Audus* à l'O. au lac Libyque (*Libyca palus*) à l'E. Cette mont. fait partie de l'Atlas actuel.

AURAY, ch.-l. de cant. (Morbihan), sur l'Auray et la mer, à 17 kil. O. de Vannes; 3,895 hab. Cabotage, commerce. Pour le bas peuple breton, Auray est une ville sainte; sa Notre-Dame est fameuse. En 1364 y fut livrée la célèbre bataille d'Auray, entre Jean de Montfort et Charles de Blois; Duguesclin y fut fait prisonnier, et Charles de Blois y perdit la vie; elle mit fin à la guerre de la succession de Bretagne.

AURE (sainte), religieuse de Séville, d'une famille maure, se convertit au christianisme, et fut martyrisée par les Maures, en 856. Sa fête tombe le 5 octobre.

AURE, riv. du dép. du Calvados. *Voy.* AREGENUS.

AURÈLE-ANTONIN (MARC-), *Marcus Ælius Aurelius Verus Antoninus*, dit *le Philosophe*, naquit à Rome l'an 121 de J.-C., d'une famille illustre, et fut élevé sous les yeux de son aïeul Annius Verus, personnage consulaire. L'empereur Adrien l'avait nommé préfet de Rome, quoique fort jeune, en imposant à son successeur désigné, Antonin, la condition de l'adopter. Marc-Aurèle succéda en effet à Antonin (161). Les commencements de son règne furent marqués par de grands malheurs : un débordement du Tibre et du Pô, une famine, une peste, une révolte en Bretagne, une invasion des Cattes et des Quades en Germanie, des Parthes en Asie. Il fit soumettre les Bretons par ses lieutenants; envoya son frère adoptif, Lucius Verus, contre les Parthes, prévint le retour des disettes par l'établissement de greniers publics, et au retour de Vérus marcha avec lui contre les Quades et les Marcomans (169). Vérus périt dans l'expédition; mais Marc-Aurèle remporta sur les Barbares une suite de victoires qui ne furent interrompues que par la nouvelle de la révolte d'Avidius Cassius, gouverneur de Syrie. Marc-Aurèle était en marche pour combattre les rebelles, lorsqu'on lui apporta la tête de leur chef. Il visita les provinces d'Orient, et les pacifia par sa clémence. De retour à Rome, il y reçut les honneurs du triomphe (177). L'année suivante, il repartit pour la Germanie et remporta une victoire signalée sur les Barbares; mais affaibli par l'âge, les fatigues de la guerre et la maladie, il mourut peu de temps après à Sirmium (180), laissant l'empire à son fils Commode. On reproche à Marc-Aurèle d'avoir persécuté les Chrétiens, et toléré les désordres de l'impératrice Faustine. Du reste, par sa modération, son équité, sa valeur, il a représenté en quelque sorte la philosophie assise sur le trône, et a justifié ce mot de Platon, que les peuples ne seraient heureux que quand les philosophes seraient rois. Il avait montré de bonne heure une vive prédilection pour le stoïcisme, et on possède de lui 12 livres de réflexions morales

(en grec), sous ce titre : *A moi-même*, où il résume pour son propre usage les nobles doctrines de cette grande école. Ce recueil précieux a été souvent réimprimé : Oxford, 1704 ; Londres, 1707 ; Sleswig, 1802 ; et deux fois traduit en français, d'abord par Dacier, Paris, 1691, 2 vol. in-12, ensuite par J.-P. Joly, Paris, 1770, in-8. En 1819, M. Angelo Maï a publié une partie considérable de la correspondance de Marc-Aurèle et de Frontin, découverte dans la bibliothèque du Vatican. Thomas a écrit un *Éloge de Marc-Aurèle*.

AURELIA CIVITAS AQUENSIS, auj. BADE-BADEN.

AURELIANI, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4ᵉ), entre les *Carnutes* et les *Senones* ; leur territoire répond à peu près au ci-devant *Orléanais* (moins le pays Chartrain et une partie de la Sologne). Ils avaient pour capit. *Aureliani*, auj. *Orléans*. Elle se nommait primitivement *Genabum*.

AURÉLIEN, *Lucius Domitius Aurelianus*, empereur romain, né en 212, dans le territoire de Sirmium en Illyrie, était fils d'un paysan. Après avoir passé par tous les grades de la milice, il fut élevé au consulat en 258, et parvint à l'empire en 270, après la mort de Claude II. Il défit les Goths, les Sarmates, les Marcomans et les Vandales. Il vainquit Tétricus, gouverneur des Gaules, qui voulait lui disputer le trône ; ainsi que Zénobie, reine de Palmyre (274). Aurélien, resté tranquille possesseur de l'empire, embellit Rome, la réforma, réduisit les impôts, et fit de sages lois somptuaires. Il marchait contre les Perses lorsque Mnesthée, l'un de ses affranchis, le fit assassiner, en 275. On a reproché à ce prince trop de sévérité. Sur la fin de son règne, il persécuta cruellement les Chrétiens.

AURELIUS VICTOR (Sextus), historien latin, né en Afrique, vivait dans le IVᵉ siècle, sous Julien et ses successeurs ; il fut préfet de Rome et consul en 369. On a de lui *De viris illustribus urbis Romæ*, attribué aussi à Pline-le-Jeune, à Suétone, à Cornélius Népos ; *De Cæsaribus historia* (depuis Auguste jusqu'à Julien) ; *De vita et moribus imperatorum*. Ces ouvrages ont été publiés à Paris, 1681, *cum notis varior.*; à Amsterdam, 1733, par Arntzenius ; le *De viris* a été traduit par Savin, 1776.

AURENG-ZEYB, un des plus grands empereurs du Mogol, né en 1619, descendait d'Akbar. Il usurpa le trône en emprisonnant son père et faisant périr ses frères, et se fit couronner à Delhy en 1659. Il gouverna avec une grande sagesse, et agrandit beaucoup ses états par les conquêtes qu'il fit du Thibet, du Decan et des riches royaumes de Golconde et de Visapour (ou Bedjapour). Il eut de longues guerres avec les Mahrattes. Il mourut en 1707, dans une grande vieillesse. Ce prince unissait à de grands talents politiques et militaires une profonde hypocrisie et un caractère sanguinaire. Il mit à mort plusieurs de ses enfants qui s'étaient révoltés contre lui.

AURENGABAD, ville du roy. de Decan, à 35 kil. N. du Godavéry, par 73° 13' long. E., 19° 54' lat. N.; 60,000 hab. en 1825. Grande, mais à moitié ruinée et déserte. Beau bazar de plus de 2 kil. de long. C'était jadis un simple village, dit Gourkah ou Kerki : la ville fut créée en quelque sorte par Aureng-Zeyb, qui l'orna de plusieurs monuments et qui y mourut (1701). Cette ville est la capitale de la province d'Aurengabad ; elle a même été la capitale de tout le royaume de Decan, mais ce rang appartient aujourd'hui à Haïder-Abad.

AURENGABAD, prov. d'Hindoustan, entre 70° 10' et 74° 50' long. E., 18° et 21° lat. N., bornée par les prov. de Kandeyeh, Goudjerate, Berar, Bedjapour, Beyder, Haïder-Abad : 440 kil. sur 242 ; traversée par les monts Gates, par la riv. Godavéry ; port et baies sur les côtes ; climat malsain en été ; sol fertile. Les ch.-l. de cette prov. ont été successivement Ahmed-Nagar, Daoulet-Abad et Aurengabad.— L'Aurengabad appartient entièrement aujourd'hui aux Anglais.

AURÉOLUS (Manius Acilius), général romain sous les empereurs Valérien et Gallien, né dans la Dacie, prit la pourpre impériale en 267, fut battu par Gallien, ensuite par Claude II, et périt dans une bataille qu'il perdit sous les murs de Milan (268).

AURÈS (mont), *Aurasius mons*, chaîne de mont. en Afrique (Constantine), se détache du grand Atlas, à 150 kil. S. de Constantine, dans le pays de Zab, et se prolonge à l'E. dans l'état de Tunis.

AURICH, ville de Hanovre, ch.-l. de l'Ostfrise, à 20 kil. N. E. d'Embden ; 2,560 hab.

AURIGERA, riv. de la Gaule, auj. l'ARIÉGE.

AURIGNAC, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 17 kil. N. E. de St-Gaudens ; 1,200 hab.

AURIGNY, *Riduna*, l'*Alderney* des Anglais, ilot de la Manche, par 4° 28' long. O., 49° 45' lat. N., vis-à-vis du cap de la Hogue, à 40 kil. des côtes de France (Manche), a 15 kil. de tour ; il appartient aux Anglais, et relève du petit gouvernement de Jersey ; Ste-Anne en est l'unique ville.

AURILLAC, *Auriliacum*, ch.-l. du dép. du Cantal, sur la Jordanne, à 546 kil. S. de Paris ; 10,889 hab. Industrie assez active, tapisseries, etc., et quelque commerce. Rues nettoyées par des eaux courantes. Elle fut fondée par saint Géraud, au IXᵉ siècle. Patrie du poëte Maynard et de Piganiol de la Force. —L'arr. d'Aurillac a 8 cant. (la Roquebrou, Maurs, Montsalvy, St-Cernin, St-Mamers, Vic-sur-Cer, plus Aurillac, qui en forme 2), 94 comm. et 98,092 hab.

AURON, 2 riv. de France (Cher) : l'une passe à Bannegon, Dun-sur-Auron, Bourges, où elle tombe dans l'Evre, affluent de droite du Cher ; l'autre joint la rive gauche du Cher, après avoir passé à Cullan, Lignières, Mareuil et Charot.

AURORE, divinité païenne, chargée d'ouvrir au char du Soleil les portes du ciel, était fille de Titan et de la Terre. Elle devint éprise d'un jeune mortel, le beau Titon, l'enleva au ciel et l'épousa. (*Voy.* TITON.) Elle aima aussi Céphale et Orion. On la représente couverte d'un voile et assise dans un char de vermeil que traînent quatre chevaux blancs. Les poëtes lui donnent des doigts de rose, et disent que ses larmes forment la rosée.

AUROS, ch.-l. de cant. (Gironde), à 8 kil. N. E. de Bazas ; 500 hab.

AURUNCI, ancien peuple d'Italie, plus connu sous le nom d'*Ausones*.

AUSA, auj. *Vic d'Osona*, capit. des *Ausetani* (Hispanie).

AUSCI ou **AUSCII**, peuple de la Gaule (Novempopulanie), habitait au S. des *Elusates*, dans ce qui fut depuis le comté d'Armagnac, et avait pour ch.-l. *Ausci* ou *Elimberris*, auj. *Auch*.

AUSETANI, peuple de la Tarragonaise, au N., à l'E. des Ilergètes, avait pour capitale *Ausa* (auj. *Vic d'Osona*).

AUSONE, *Decius Magnus Ausonius*, poëte latin, né vers l'an 309 à *Burdigala* (Bordeaux), mort vers 394, était fils d'un sénateur. Il professa la rhétorique dans sa ville natale ; fut chargé de l'éducation du jeune Gratien, depuis empereur, et fut élevé aux plus hautes dignités. Après avoir été questeur, gouverneur de l'Italie, de l'Afrique et des Gaules, consul (379), et enfin proconsul d'Asie, il se retira dans une terre près de sa patrie. C'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. On a de lui des épigrammes, des idylles et des églogues. Les morceaux les plus estimés sont les *Parentales*, l'*Éloge de la Moselle* et le *Crucifiement de l'Amour*. On trouve dans ses poésies assez d'élégance et d'esprit, mais de l'affectation, de la monotonie, quelques obscénités, et surtout bien des puérilités. Les œuvres d'Ausone ont été publiées à Bordeaux, 1580, in-4, avec les notes de Vinet ; à Paris, *cum notis variorum*, 1730, par l'abbé Souchay ; et dans les *Poetæ latini*

minores de Wernsdorff. Elles ont été traduites en français par l'abbé Jaubert, Paris, 1769, 4 vol. in-12.

AUSONES ou AURUNCI, peuple d'Italie, de la famille opique ou osque (à laquelle appartenaient aussi les Èques et les Volsques), habitait le long de la mer Tyrrhénienne, entre la côte et l'Apennin, depuis les Volsques jusqu'à Nole. Ce pays se nommait Ausonie, et formait une partie de l'*Opica;* souvent même Opica et Ausonie sont synonymes. La principale place des Ausones était *Suessa Pometia.*

AUSONIE, pays des Ausones. Chez les poëtes, Ausonie et Italie sont synonymes.

AUSTERLITZ, en morave *Slawkow*, ville des États autrichiens (Moravie), à 17 kil. S. E. de Brünn; 2,000 hab. Château et jardins superbes. Cette ville est devenue célèbre par l'éclatante victoire qu'y remporta, le 2 décembre 1805, l'empereur Napoléon sur les armées réunies de l'Autriche et de la Russie, commandées par les empereurs François et Alexandre en personne; c'est pour cette raison que cette bataille a reçu le nom de bataille des Trois-Empereurs. Le résultat de cette victoire fut la paix de Presbourg, signée le 26 décembre suivant.

AUSTIN, ville du Texas. *V.* SAN-FELIPE et TEXAS.

AUSTRALASIE. *Voy.* AUSTRALIE.

AUSTRALIE ou OCÉANIE CENTRALE, une des trois grandes divisions de l'Océanie, dans l'Océan Austral, entre la Malaisie à l'O. et la Polynésie à l'E., s'étend de 1° lat. N. à 55° lat. S., de 76° E. à 179° O. pour la long. La Nouvelle-Hollande, que quelques géographes nomment Australie propre ou continent austral, en forme la plus grande portion. Le reste se range en dix groupes : 1° Papouasie; 2° archipel de la Louisiade; 3° archipel de la Nouvelle-Grenade; 4° archipel de Salomon; 5° archipel de la Pérouse; 6° archipel de Quiros; 7° groupe de la Nouvelle-Calédonie; 8° groupe de Norfolk; 9° groupe de la Nouvelle-Zélande ou Tasmanie; 10° groupe de la Diéménie.

AUSTRASIE (roy. d'), *Osterrych* ou roy. de l'Est, royaume franc qui subsista du VIe au VIIIe siècle; on l'oppose à la Neustrie, qui formait la partie occid. et septentr. des états francs. Il se composa d'abord de l'ancien royaume de Metz ou France rhénane occidentale (Champagne), de l'ancien royaume de Thuringe ou France rhénane orientale (Franconie), du duché d'Alémannie (Bade, Alsace, Wurtemberg), du duché de Bavière et de la Frise. Accru dans la suite par de nouvelles conquêtes, il embrassa pendant quelque temps, outre l'Austrasie proprement dite, la plus grande partie de l'Aquitaine (Auvergne, Marche, Bourbonnais, Limousin, Bordelais, Béarn), une partie de la Provence, etc.— Le royaume d'Austrasie naquit du partage des possessions de Clovis entre ses quatre fils (511), et échut à Thierry; Metz devint la capitale et la résidence de ce prince (511-534), ainsi que de sept rois, ses successeurs : Théodebert I (534-548), Théodebald (548-555), Sigebert I, l'époux de Brunehaut (561-575), Childebert II (575-596), Théodebert II (596-612), Sigebert II (638-656) et Childéric (656-673). Pendant cet espace de temps l'Austrasie fut deux fois réunie à la couronne; sous Clotaire I, de 555 à 561; et sous Clotaire II et Dagobert, de 612 à 638. Après la mort de Chilpéric (573), l'Austrasie, un instant réunie à la couronne de Thierry III par le maire du palais Ébroïn, se révolta et prit pour gouverneur Pepin d'Héristal. Charles Martel lui succéda (714): il défendit l'Austrasie contre Rainfroi, maire de Dagobert III, roi de Neustrie, et devint même en 721, sous Thierry IV, qui n'était roi que de nom, maître de tout l'empire des Francs. A la mort de Charles Martel, l'Austrasie fut le partage de Carloman, frère de Pepin-le-Bref. Mais ce prince, s'étant fait moine, céda son royaume à son frère, élu roi des Francs en 751. A dater de ce moment le nom d'Austrasie disparaît de l'histoire.

AUTARIATES, peuple de la Dalmatie, vers le N., avait pour place principale Salone; il fut détruit par les Scordisques.

AUTERIVE, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), sur l'Ariége, à 26 kil. de Toulouse; 2,800 hab.

AUTEROCHE (CHAPPE D'). *Voy.* CHAPPE.

AUTEUIL, petit village du dép. de la Seine, à 2 kil. O. de Paris, 3,236 hab., est remarquable par un grand nombre de *villas;* Molière, Boileau, La Fontaine, Helvétius, Condorcet, etc., y ont eu leurs maisons de campagne.

AUTHARIS, roi des Lombards, 584-591, soumit l'Istrie, fit des courses jusqu'aux portes de Rome et de Ravenne, défit Childebert II, roi d'Austrasie, qui était venu en Italie au secours de l'empereur Maurice, et s'empara de plusieurs provinces au-delà du Pô. On lui reproche quelques actions de cruauté. C'était un arien zélé.

AUTHIE, riv. de France, sépare les dép. de la Somme et du Pas-de-Calais, baigne Doulens, Auxy, Roye, Boiste, Dourier, Nampont, et tombe dans la Manche après un cours de 88 kil.

AUTHION ou RIVIÈRE DU DOIL, arrose Bourgueil (Indre-et-Loire), puis coule parallèlement à la Loire, où elle tombe après 97 kil. de cours.

AUTHON, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 16 kil. S. E. de Nogent-le-Rotrou; 1,300 hab. Étamines.

AUTHON ou AUTUN (Jehan D'), vieil historien, né vers 1466, mort en 1527, entra dans l'ordre des Augustins. Louis XII le nomma son *chroniqueur*, le pourvut de bons bénéfices et l'emmena avec lui dans tous ses voyages. On a de lui les *Annales du roi Louis XII*, 1499-1508, dont une partie a été publiée en 1620, in-4, et quelques poésies. Le Bibliophile Jacob a publié sa *Chronique* entière, Par. 1835, 4 v. in-8.

AUTISSIODURUM, auj. AUXERRE.

AUTO-DA-FE, c.-à-d. *acte de foi.* C'est ainsi que les Espagnols appelaient l'exécution solennelle des sentences de l'inquisition contre les hérétiques condamnés au bûcher ou à la torture. La cour assistait à ces affreux spectacles, et une foule de moines couvraient les cris des victimes par des chants sacrés.

AUTOLOLI, Gétules des côtes occidentales de l'Afrique, habitaient depuis le cap Soloé ou *Atlas major* (Bojador) jusqu'au fleuve *Nunius* (Noun).

AUTOLYCUS, aïeul maternel d'Ulysse, était un habile voleur; ce qui fit dire qu'il était fils de Mercure. Sa fille Anticlée eut, dit-on, commerce avec Sisyphe, qui la rendit mère d'Ulysse.

AUTOLYCUS, savant grec, né à Pitane en Éolie, vers 360 av. J.-C., a laissé deux traités : *De sphæra quæ movetur; De ortu et occasu siderum*, publié en grec par Conrad Dasypodius, Strasbourg, 1572; traduit en latin par J. Auria, Rome, 1587, et en français par Forcadel, Paris, 1572.

AUTOMÉDON, habile écuyer, conduisait le char d'Achille. Son nom a depuis servi à désigner les bons écuyers.

AUTREAU (Jacques D'), peintre et poëte, né à Paris en 1656, mort dans la misère à l'hôpital des Incurables, en 1745. Il commença à travailler pour le théâtre à 60 ans. Il a donné des comédies qui ont eu assez de succès. Ses œuvres ont été publiées en 1749, 4 vol. in-12. Comme peintre, il n'a joui que d'une réputation médiocre.

AUTREY, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 10 kil. N. O. de Gray; 200 hab. Forges, hauts-fourneaux.

AUTRICHE. Ce nom désigne : 1° l'empire d'Autriche, 2° l'Autriche propre ou archiduché d'Autriche.

1° EMPIRE D'AUTRICHE OU ÉTATS AUTRICHIENS (*Œsterreich* en allemand), un des grands états de l'Europe actuelle, borné au N. par la Prusse et le roy. de Saxe, à l'E. par la Russie et la Moldavie, au S. par la Turquie et l'Italie, à l'O. par la Bavière, la Suisse, et les États sardes, a 1,350 kil. de l'O. à l'E. et 510

du N. au S., et compte 32,000,000 d'hab. Capitale, Vienne. L'empire d'Autriche comprend un grand nombre de peuples et de pays très divers que l'on peut partager en quatre groupes : pays allemands, pays hongrois, pays polonais et pays italiens. Les *pays allemands* sont : l'Autriche propre, les duchés de Saltzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, le Frioul, le littoral allemand dans le territoire de Trieste, le comté du Tyrol avec le Vorarlberg, le roy. de Bohême, le margraviat de Moravie, la Silésie autrichienne. Les *pays hongrois* sont : le roy. de Hongrie, la Transylvanie, la Slavonie, la Croatie, plusieurs districts militaires. Les *pays italiens* sont les provinces milanaises et vénitiennes qui forment le roy. Lombard-Vénitien. Les *pays polonais* se composent de la Gallicie, de la Lodomirie et de la Bukowine. Les pays allemands font seuls partie de la Confédération germanique. Ces divers pays forment 15 gouvernements, savoir :

Gouvernements.	*Chefs-lieux.*
1° B.-Autriche (*Nieder-Œsterreich*),	Vienne.
2° H.-Autriche (*Ober-Œsterreich*),	Linz.
(Ces deux gouvernements forment l'archiduché d'Autriche actuel.)	
3° Tyrol,	Innsbruck.
4° Styrie (*Steyermarck*),	Grætz.
5° Laybach,	Laybach.
6° Trieste,	Trieste.
(Ces deux derniers gouvernements sont réunis sous le nom de *roy. d'Illyrie.*)	
7° Roy. de Bohême (*Bœhmen*),	Prague.
8° Moravie et Silésie (*Mæhren und Schlesien*),	Brünn.
9° Roy. de Gallicie (*Galizien*),	Lemberg.
10° Provinces lombardes,	Milan.
11° Provinces vénitiennes,	Venise.
(Les prov. lombardes et vénitiennes forment le *roy. Lombard-Vénitien.*)	
12° Roy. de Hongrie (*Ungarn* et *Madjar Orszag*),	Bude.
(Ce gouvernement comprend en outre le roy. de Slavonie et celui de Croatie.)	
13° Principauté de Transylvanie (*Siebenbürgen* et *Erdely Orszag*),	Klausenbourg.
14° Confins militaires,	Agram.
15° Roy. de Dalmatie et Albanie,	Zara.

Presque toute l'Autriche est hérissée de montagnes. Les principales chaînes sont au N. les monts Erz et Sudètes, à l'E. les monts Krapaks, au S. O. plusieurs branches des Alpes, au centre les monts de Bohême et de Moravie. L'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Dniester, naissent dans les États autrichiens ; le Danube y a la plus grande partie de son cours, et y reçoit divers affluents ; le Pô, l'Adige et divers tributaires de l'Adriatique baignent les possessions autrichiennes en Italie et en Dalmatie. L'Autriche est presque tout entière continentale ; elle n'a d'autres côtes que celles de l'Adriatique. Le long du rivage oriental s'offrent une multitude d'îles, Veglia, Cherso, Osero, etc. On trouve dans les États autrichiens plusieurs lacs, savoir : en Italie, les lacs Majeur, de Lugano, de Côme, d'Idro, d'Isco, de Garda ; celui d'Atter dans l'archiduché d'Autriche ; en Hongrie, ceux de Balaton et de Nieusedel. L'industrie est très développée ; elle consiste surtout en draps, tissus de coton, soieries, fer, acier, ébénisterie ; on estime les glaces de Neuhauss et de Venise, les verreries de Bohême, les violons de Crémone, les pianos, pendules et porcelaines de Vienne, le rosolio de Zara et de Trieste, etc. Venise, Trieste, Fiume, Raguse, Spalatro, Rovigo, sont les principales places maritimes. Dans l'intérieur se distinguent comme villes commerçantes : Vienne, Prague, Perth, Grætz, Lemberg, Milan, Bergame, Carlstadt, Œdenbourg, etc. L'Autriche a beaucoup de belles routes, quelques chemins de fer et plus de 300 canaux. Les revenus de cet empire s'élèvent à 440 millions de fr. Son armée en temps de paix est de 280,000 hommes. En temps de guerre, elle peut s'élever à 700,000 hommes. Elle est le premier état de la Confédération germanique ; elle a une voix dans les *diètes ordinaires* et quatre dans les *assemblées générales* ; elle fournit à la Confédération un contingent de 94,822 hommes.

L'Autriche est gouvernée par un empereur qui exerce un pouvoir absolu ; mais il n'en use généralement qu'avec une extrême douceur. Plusieurs états, tels que la Hongrie et la Transylvanie, ont des diètes et des représentants. Le pouvoir impérial est héréditaire ; il se transmet de mâle en mâle ; en cas d'extinction des mâles, les femmes peuvent succéder au trône ; témoin Marie-Thérèse, qui a fondé la maison aujourd'hui régnante. — La religion dominante en Autriche est la *catholique*, c'est celle de l'empereur. Après elle vient la religion *grecque*, dont les nombreux prosélytes habitent la Transylvanie, la Slavonie, la Croatie et la Hongrie mérid. On trouve beaucoup de *Calvinistes* en Hongrie, et de *Luthériens* dans les provinces allemandes et la Gallicie. Les Juifs sont surtout répandus dans la Bohême, la Moravie et la Hongrie. On trouve encore en divers endroits des *Sociniens* ou *Unitaires* et des *Mennonites*, mais ils sont peu nombreux.— L'instruction a fait depuis quelque temps d'assez grands progrès en Autriche. On y compte 9 universités, dont les principales sont établies à Vienne, à Prague, à Pavie et à Padoue. Elle possède un grand nombre d'académies, de lycées et d'établissements pour les hautes sciences ; l'Académie noble de Marie-Thérèse, l'Institut polytechnique, l'Académie Joséphine médico-chirurgicale, l'Académie orientale de Vienne, l'Académie des mineurs à Schemnitz, le Johannæum à Grætz, 23 lycées catholiques, 230 gymnases, et beaucoup d'écoles populaires.

2° AUTRICHE PROPRE, ou archiduché d'Autriche actuel, portion des États autrichiens, bornée auj. au N. par la Moravie et la Bohême, à l'O. par le Tyrol et la Bavière, au S. par la Styrie et la Carinthie, à l'E. par la Hongrie ; 3,900 kil. car. ; 2,008,940 hab. Ch.-l., Vienne. Le Danube la traverse. Elle est coupée par l'Ens en 2 parties, dites auj. *Haute-Autriche* ou *pays au-dessus de l'Ens*, et *Basse-Autriche* ou *pays au-dessous de l'Ens*, qui forment deux des quinze gouvernements de l'empire d'Autriche. Ces deux gouvernements comprennent neuf cercles, savoir :

Gouvernement de H.-Autriche.	*Chefs-lieux.*
1° Mühl,	Linz.
2° Inn,	Ried.
3° Haussruck,	Wels.
4° Traun,	Steyer.
5° Saltzbourg.	Saltzbourg.
Gouvernement de B.-Autriche.	
6° Manhartsberg sup.	Krems.
7° Manhartsberg inf.	Korneuburg.
8° Wienerwald sup.	St-Polten.
9° Wienerwald inf.	Traiskirchen.

Il faut y joindre le capitanat de Vienne, ch.-l., Vienne.

L'archiduché d'Autriche se composait, avant 1801, de 4 portions : 1° la *B.-Autriche* (subdivisée en pays au-dessus de l'Ens et pays au-dessous de l'Ens) ; 2° la *H.-Autriche* (Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul autrichien, littoral allemand) ; 3° l'*Autriche intérieure* (comté de Tyrol) ; 4° l'*Autriche antérieure* (Brisgau autrichien, Souabe autrichienne et divers petits pays).

Histoire. L'Autriche propre faisait originairement partie des provinces romaines appelées Norique et

Pannonie supérieure. Elle fut réunie à l'empire romain sous Tibère, vers l'an 33 de J.-C. A partir du ve siècle, elle fut tour à tour envahie par les Huns, les Ostrogoths, les Boiens, les Vandales, les Longobards, et enfin partagée entre les Bavarois et les Avares, jusqu'à l'époque où Charlemagne s'en empara (791). En 928, Henri-l'Oiseleur, voulant opposer une barrière aux incursions des Hongrois, érigea l'Autriche en margraviat et en investit Léopold, de la maison de Bamberg ou Babenberg, dont les descendants possédèrent cette province, d'abord sous le titre de margraves, puis sous celui de marquis (980), et prirent enfin le titre de ducs à partir de l'an 1156. Après l'extinction de cette famille (1246), l'Autriche passa entre les mains de l'empereur Frédéric II; d'Ottocar, roi de Bohême; puis dans celles de Rodolphe de Habsbourg, empereur d'Allemagne. Ce dernier donna l'Autriche à son fils Albert (1282), dont les descendants l'ont conservée depuis, d'abord sous le titre de ducs, et, à partir de 1453, sous celui d'archiducs. La maison de Habsbourg ou d'Autriche qui, depuis Rodolphe, avait déjà fourni plusieurs empereurs à l'Allemagne, vit cette dignité devenir héréditaire chez elle à partir de l'avénement d'Albert II, en 1438. (*Voy.* ALLEMAGNE.) A cette époque, l'Autriche s'était déjà agrandie de la Styrie (1186), de la Carniole et des domaines héréditaires de Rodolphe de Habsbourg, savoir : l'Alsace, la Souabe et la Suisse (1282); mais, en 1307, la Suisse s'était rendue indépendante. Le mariage de Maximilien avec Marie de Bourgogne (1477) donna à la maison d'Autriche les Pays-Bas et une grande partie de la Bourgogne, et l'avénement de Charles-Quint y joignit l'Espagne avec ses immenses possessions dans les deux mondes. Mais, par le partage de 1521 entre Charles-Quint et l'archiduc Ferdinand, son frère, les Pays-Bas et le cercle de Bourgogne échurent à la branche espagnole d'Autriche; Ferdinand conserva l'archiduché d'Autriche et toutes ses dépendances, auxquelles il joignit la Bohême et la Hongrie, puis la Lorraine, la Moravie, la Silésie et la Lusace. Le traité de Westphalie (1648) enleva cette dernière province, ainsi que l'Alsace, à l'Autriche, qui répara cette perte par l'acquisition de la Transylvanie et de la Croatie. A la paix d'Utrecht (1713), l'Autriche reçut, comme héritage de Charles II, roi d'Espagne, le cercle de Bourgogne, le duché de Mantoue, les royaumes de Naples et de Sardaigne; en 1714, elle échangea ce dernier royaume contre la Sicile. Après 1735, elle rendit les Deux-Siciles à l'infant don Carlos et reçut en échange Parme, Plaisance et Guastalla. En 1740, la branche masculine de la maison d'Autriche s'étant éteinte, ses états héréditaires échurent à Marie-Thérèse, dont le mari, François de Lorraine, fut, après de longs démêlés, reconnu empereur en 1745, sous le nom de François I, et devint le chef de la nouvelle maison d'*Autriche-Lorraine*, aujourd'hui régnante. En 1806, lors de la dissolution de l'empire germanique, l'empereur François II abdiqua le titre d'empereur d'Allemagne, et, se bornant à ses états héréditaires, il prit le titre d'*empereur d'Autriche*. Les guerres de la révolution et les campagnes de 1805 et 1809 avaient enlevé à l'Autriche une grande partie de ses possessions en Allemagne et en Italie; mais les événements de 1815 lui rendirent ses anciennes provinces, à l'exception du cercle de Bourgogne, dont la perte fut compensée par l'acquisition des provinces lombardes et vénitiennes en Italie. Les duchés de Toscane, Modène, etc., sont possédés par des lignes issues de la maison d'Autriche, et, en cas d'extinction, ils sont reversibles à l'empire. (Pour la série des empereurs, *Voy.* l'art. ALLEMAGNE.)

AUTRICUM, capit. des *Carnutes*, auj. *Chartres*, tire sans doute son nom de l'*Autura* (Eure), qui la traverse.

AUTUN, *Bibracte*, puis *Augustodunum*, ville de France (Saône-et-Loire), près de l'Arroux, à 82 kil. N. O. de Mâcon; ch.-l. d'arr.: 10,435 hab. Évêché, cathédrale, champ-de-Mars. Ruines nombreuses, arc de triomphe, etc. Fondée par les Phocéens; cap. des Éduens, et l'une des villes les plus importantes de la Gaule (chef électif, dit *vergobret*; sénat des Druides; école druidique où l'on venait de très loin); elle fut très importante sous l'empire romain; elle contenait une fameuse école de rhétorique. *Augustodunum* fut le foyer de la révolte de Sacrovir (qui se tua aux environs) en 70 ; elle fut assiégée 7 mois, prise et détruite par Tétricus au IIIe siècle, rebâtie par Constantin au IVe ; saccagée par les Sarrasins, 731; par les Normands, 888.— L'arr. d'Autun a 8 cantons (Issy-l'Évêque, Lucenay-l'Évêque, Conches, Mesvres, Epinac, Montcenis, St-Léger-sous-Beuvray, plus Autun), 87 communes et 87,356 hab.

AUTUN (Jehan d'). *Voy.* AUTHON.

AUTUNOIS, partie du duché de Bourgogne, comprenait les bailliages d'Autun, de Montcenis, de Semur en Brionnais et de Bourbon-Lancy.

AUTURA, riv. de Gaule, auj. l'EURE.

AUVERGNE, *Arverni*, ancienne prov. de France, entre le Bourbonnais, le Forez, le Vélay, le Limousin, le Quercy, la Marche et le Rouergue, avait pour capit. Clermont-Ferrand. L'Auvergne forme auj. les dép. du Puy-de-Dôme et du Cantal et l'arr. de Brioude dans celui de la H.-Loire. Elle se divisait en H.-Auvergne, au S., ch.-l. St-Flour; villes principales : Riom, Aigueperse, Volvic, Brioude, Évaux, Chambon, Billom, Cusset, Issoire, la Chaise-Dieu, Langeac; et B.-Auvergne, au N., ch.-l. Clermont; autres villes : Chaudes-Aigues, Murat, Mauriac, Aurillac, Montsalvy. La B.-Auvergne, qu'on appelait aussi *Limagne*, est célèbre par sa fertilité. Le sol de l'Auvergne offre partout des traces volcaniques. Les nombreuses montagnes qui la couvrent sont presque toutes des volcans éteints et dont les éruptions ont cessé à une époque inconnue. Les monts d'Auvergne se rattachent aux Cévennes par le mont Margeride; ils peuvent se partager en quatre groupes principaux : le Plomb du Cantal, le Cézallier, le mont d'Or, et le Puy-de-Dôme. — Les *Arverni*, qui ont donné leur nom à l'Auvergne, furent un des peuples les plus puissants de la Gaule Transalpine et les rivaux redoutables des Éduens avant la conquête des Romains. C'est de l'Arvernie que sortit Vercingétorix, le plus opiniâtre adversaire de César, et dont la soumission entraîna celle de la Gaule entière. Sous les Romains, l'Arvernie fut longtemps florissante, et les lettres y furent cultivées avec succès. En 475, les Wisigoths s'en emparèrent; Clovis l'enleva à ces derniers en 507. Sous les rois de la première race, l'Auvergne devint un comté dépendant de l'Aquitaine. Au VIIIe siècle, l'histoire fait mention d'un comte d'Auvergne, nommé Blandin, qui soutint le duc Waïfre contre Pepin-le-Bref. Après lui diverses maisons occupèrent successivement ce comté. En 979, il devint héréditaire dans celle des vicomtes d'Auvergne, vassaux des ducs d'Aquitaine. En 1155 il fut divisé en 2 parties: comté d'Auvergne (appartenant à la branche cadette de la maison), et Dauphiné d'Auvergne (à la branche aînée). Le comté fut confisqué par Philippe-Auguste; le Dauphiné (qui comprenait une partie de la Limagne et la moitié de la ville de Clermont) passa par mariage, en 1428, à la maison de Montpensier, branche de la maison de Bourbon. Un 2e comté d'Auvergne fut érigé en faveur de Guillaume XI, dont le fils obtint en outre le comté de Boulogne; puis ces deux comtés arrivèrent par mariage à l'ancienne famille de la Tour, dite dès lors de la Tour-d'Auvergne. En 1524, la comtesse Anne légua le comté d'Auvergne à Catherine de Médicis, et celle-ci le transporta en 1589 à Charles d'Angoulême, fils naturel de Charles IX.

qui se le vit enlever en 1606 par Marguerite de Valois, fille de Catherine; il fut enfin cédé par cette dernière à Louis XIII encore dauphin, qui le réunit à la couronne en montant sur le trône (1610).

AUVIGNY (J. DU CASTRE D'), écrivain et militaire, né dans le Hainaut en 1712, servit avec distinction dans les chevau-légers et fut tué au combat d'Ettingen en 1743. On a de lui : *Mémoires de madame de Barnevelt*, 2 vol. in-12; *Amusements historiques*, 2 vol. in-12; les 3 premiers vol. d'une *Histoire de Paris*, et les 8 premiers vol. des *Vies des hommes illustres de la France* (continuées par l'abbé Perrau et par Turpin). D'Auvigny travaillait en commun avec l'abbé Desfontaines.

AUVILLARS, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), à 16 kil. S. O. de Moissac; 2,275 hab.

AUXERRE, *Altisiodurum, Autissiodurum*, ch.-l. du dép. de l'Yonne, sur l'Yonne, à 166 kil. S. E. de Paris; 11,535 hab. Cathédrale gothique, église St-Germain, bibliothèque, grand hospice, etc. Grand commerce de vins. Cette ville formait jadis un district indépendant chez les *Senones*. Elle fut ravagée par Attila au IVe siècle, et prise par Clovis au Ve. Sous les rois de la première race, elle fut gouvernée par des comtes. Ceux-ci s'étant rendus héréditaires au Xe siècle, Auxerre devint leur capitale. (*Voy.* AUXERRE, comté d'). Auxerre avait un évêché avant 1789. C'est la patrie de Sedaine, Lebœuf, Ste-Palaye, et du président Jeannin. — L'arr. d'Auxerre a 12 cantons (Vermanton, Courçon, Seignelay, Toucy, Chablis, Ligny-le-Chatel, St-Sauveur-en-Puisaye, St-Florentin, les deux Coulanges, plus Auxerre qui compte pour deux), 129 communes et 112,109 hab.

AUXERRE (comté d'). Ce comté, dont l'origine remonte au Xe siècle, appartenait en 1036 à Renaud, comte de Nevers. A la mort de ce dernier (1040), Robert, duc de Bourgogne, s'empara des comtés d'Auxerre et de Nevers; mais il en fut dépouillé par Guillaume, fils de Renaud, qui le transmit à ses descendants. Au XIIe siècle Gui, frère de Guillaume IV, devint le chef d'une branche collatérale; il acquit le comté de Tonnerre, et eut de fréquents démêlés avec l'évêque et la commune d'Auxerre. Il mourut en 1176, laissant un jeune fils, dont la mort prématurée (1181) mit fin à la ligne masculine des comtes d'Auxerre. Après avoir été portés par divers mariages dans quatre maisons différentes, les trois comtés d'Auxerre, Tonnerre et Nevers furent de nouveau réunis en 1338 par Guillaume-le-Grand; mais en 1370, Jean IV de Challon, son petit-fils, vendit le comté d'Auxerre au roi de France Charles V, qui le réunit à la couronne. Il en fut encore détaché en 1435 par le traité d'Arras, qui en assurait la possession au duc de Bourgogne; mais en 1477, après la mort de Charles-le-Téméraire, Louis XI le réunit définitivement à la couronne de France.

AUXERROIS, un des quatre comtés qui étaient annexés au grand duché de Bourgogne. Il comprenait le territoire d'Auxerre, et avait pour villes principales : Auxerre, Arcy, Seignelay, les deux Coulanges, etc.

AUXOIS, *Alesiensis pagus*, partie du duché de Bourgogne, divisée en bailliage principal de Sémur et bailliages particuliers d'Avallon, Arnay-le-Duc, Saulieu. Autres places : Ste-Reine, Montbard, Flavigny, Noyers, Quarré-lez-Tombes, Pouilly, Sombernon. L'Auxois doit son nom à l'ancienne *Alesia*, par abréviation *Alsia*. Il forme les arrond. d'Avallon (Yonne) et de Sémur (Côte-d'Or).

AUXONNE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Saône, à 28 kil. S. E. de Dijon; 5,400 hab. Place forte de 4e classe : direction d'artillerie, arsenal de construction, fonderie et magasins à poudre. Pont remarquable.

AUXUMUM, ville de l'Éthiopie, auj. AXUM.

AUXY-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 45 kil. S. O. d'Arras; 2,500 habitants.

AUZANCE, ch.-l. de cant. (Creuse), à 26 kil. N. E. d'Aubusson; 1,200 hab.

AUZON, riv. de France (Vaucluse), baigne Mourmoiron, Carpentras, et tombe dans la Sorgue; cours, 195 kil.

AUZON, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 13 kil. N. de Brioude, sur l'Allier : 1,200 hab. Houille; source minérale froide.

AUZOUT (Adrien), mathématicien, né à Rouen vers 1630, mort en 1691, était membre de l'Académie des Sciences. Il inventa le micromètre à fil mobile, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer le diamètre apparent des petits objets, et publia un traité sur cet instrument, Paris, 1667, in-4. On a encore de lui des *Lettres sur les grandes lunettes*.

AVA ou BIRMAN PROPRE, contrée de l'Asie, jadis roy. indépendant, est auj. une des prov. de l'empire Birman. *Voy.* BIRMAN.

AVA OU RATNA-POURA, capit. de la prov. d'Ava et jadis de tout l'empire Birman, sur l'Iraouaddy, à 26 kil. S. O. d'Amarapoura, par 93° 32' long. E., 21° 51' lat. N.; 50,000 hab. Mal bâtie; cependant elle offre de loin un aspect imposant. On y voit plusieurs beaux édifices, entre autres le palais du monarque, terminé en 1824. — Deux villes du Japon portent le nom d'Ava : l'une dans Niphon, sur la côte S., à 100 kil. S. E. de Iédo; l'autre dans Sikoko, sur la côte S., au fond d'une baie, avec le meilleur port de l'île.

AVAILLES, ch.-l. de cant. (Vienne), sur la Vienne, rive gauche, à 14 kil. S. de l'Ile-en-Jourdain; 800 hab. Eaux minérales.

AVALITES, peuple éthiopien de l'Afrique orientale, dans la *Myrrhifera regio* au N. O. de l'Azanie.

AVALITES EMPORIUM, auj. ZEÏLA.

AVALITES SINUS. Les anciens nommaient ainsi la portion de la mer d'Oman qui communique à la mer Rouge par le détroit de Bab-el-Mandeb.

AVALLON, *Aballo*, ch.-l. d'arr. (Yonne), sur le Voisin, à 44 kil. S. E. d'Auxerre; 5,309 hab. Ville très jolie, industrieuse, commerçante : bois de chauffage, merrains, vins, cuirs, etc. — L'arr. d'Avallon a 5 cant. (Guillon, l'Isle-sur-Serain, Quarré-lez-Tombes, Vézelay, plus Avallon), 70 comm. et 46,149 hab.

AVALON, presqu'île de la partie S. E. de Terre-Neuve. Lieu principal, St-Jean.

AVALOS (Ferdinand-François D'), marquis de Pescaire, l'un des plus grands capitaines de Charles-Quint, d'une illustre maison du royaume de Naples et d'origine castillane, épousa fort jeune Vittoria Colonna, célèbre par sa beauté, sa vertu et son esprit. D'Avalos fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne, et composa dans sa prison un *Dialogue de l'amour*, qu'il dédia à son épouse. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il prit les armes contre la France, et eut beaucoup de part au recouvrement du Milanais par l'Espagne, ainsi qu'à la victoire de Pavie (1525). Il mourut à Milan la même année.

AVALOS (Alphonse D'), neveu du précédent, lui succéda après sa mort dans le commandement des armées de Charles-Quint; secourut l'Autriche, en 1532, contre Soliman; suivit l'empereur dans toutes ses expéditions. Nommé gouverneur du Milanais, il fit lever, en 1543, le siége de Nice à Barberousse, et au duc d'Enghien, qui le défit à son tour à Cérisoles. Il mourut en 1546.

AVARAY, village du dép. de Loir-et-Cher, à 22 kil. N. E. de Blois, sur la Loire; 800 hab.

AVARAY (Antoine-Louis-Frédéric BÉSIADE, comte, puis duc d'), favori de Louis XVIII pendant l'émigration; il procura à ce prince (alors comte de Provence) les moyens de sortir de France en 1791, fut son compagnon fidèle dans l'exil, et devint son principal agent. Il mourut en 1810, à 53 ans, dans l'île

de Madère, où il était allé pour rétablir sa santé.

AVARES ou ABARES, peuple barbare, originaire de la Tartarie, de la famille des Huns, parut vers 557 à l'O. du Don, et vint bientôt après s'établir sur les bords du Danube. Ils firent la guerre aux empereurs grecs, leur enlevèrent la Dacie et la Pannonie (582), et de là se répandirent dans la Germanie, au N. du Danube, et jusque dans l'Italie. Leur puissance reçut un premier échec sous les murs de Constantinople, en 626 : leur chef Baïan, allié de Chosroès, fut vaincu par l'empereur Héraclius. Ils furent entièrement subjugués par Charlemagne (796-799). Les Avares étaient de haute taille; ils étaient belliqueux en même temps que rusés et perfides. Ils campaient sous des tentes mobiles, et n'eurent jamais d'autres villes que leurs camps immenses qui, disposés en forme de cercles concentriques, prenaient de là le nom de *rings* ou anneaux. Leur chef s'appelait *kan* ou *kagan*. — Les limites de l'empire des Avares ont beaucoup varié. Au temps de sa plus grande extension (590-630), il embrassait les immenses solitudes au N. du Danube depuis la Lusace jusqu'au-delà du Don ; à la fin du VIIe siècle, il est resserré au N. et à l'O. par les Lèches, les Vendes, les Tchèques (aujourd'hui Pologne, Silésie et Brandebourg, Bohême); à l'E. par les Khazars qui habitaient entre le Boug et le Dnieper. Après sa destruction, en 799, Charlemagne ne conserva que la partie occidentale, située entre la Theiss et l'Inn, et en fit sous le nom d'Avarie une marche de l'empire des Francs. Le reste fut occupé par les Madgyars ou Hongrois. Les Avares occupent encore aujourd'hui une partie de la Circassie, sur le versant septentrional du Caucase, et ont pour bornes à l'O. l'Aksaï, à l'E. le Koïsou, au S. le mont Cherdagh. Ils forment environ 12,000 familles, obéissant à un kan particulier, et vivent de chasse et de rapine.

AVARICUM ou BITURIGES, ville de l'Aquitaine 1re, auj. BOURGES.

AVARIE. *Voy.* AVARES.

AVATAR, nom que les Hindoux donnent aux incarnations de Vichnou. *Voy.* VICHNOU.

AVATCHA ou PETROPAVLOVSK, bourg fortifié et port de la Russie d'Asie (Irkoutsk), sur la côte E. du Kamtchatka et sur la baie d'Avatcha, par 156° 28' long. E., 53° 11' lat. N. Cette baie est le seul endroit de tout le Kamtchatka où puissent aborder les vaisseaux. A 40 kil. de là se trouve un volcan, dont on cite une grande éruption en 1737.

AVAUX (Claude DE MESMES, comte d'). *Voy.* MESMES.

AVEBURY, village d'Angleterre (Wilts), à 8 kil. O. de Malborough; 600 hab. Monument fort ancien, très remarquable, mais à peu près détruit.

AVEIN, village du Luxembourg, à 8 kil. de Rochefort, remarquable par une victoire des Français sur les Espagnols (1635).

AVEIRO ou NOUVELLE-BRAGANCE, ville de Portugal (Beira), à l'embouchure de la Vouga dans l'Atlantique, à 55 kil. N. O. de Coïmbre; 4,200 hab. Évêché.

AVEIRO (D. Jos. MASCARENHAS, duc d'), seigneur portugais, fut tout-puissant pendant le règne de Jean V. Ayant perdu sa faveur à l'avénement de Joseph I, il ourdit contre ce prince une conspiration (1758); mais le complot fut découvert, et le duc d'Aveiro fut brûlé vif (1759).

AVÉIS I, prince tartare, sultan de Bagdad, fils de Hassan Buzurk, et second prince de la dynastie des Ilkhaniens, une des branches des Gengiskanides, succéda à son père en 1356, conquit plusieurs provinces, prit Mossoul, Mardyn, etc. Il mourut en 1375.

AVÉIS II, OU AHMED-GÉSAÏR, fils du précédent, se fit proclamer sultan en 1381, après avoir fait périr son frère Hussein, et se rendit tellement odieux par ses cruautés que le peuple appela Tamerlan à son secours. Ce conquérant détrôna Avéis vers 1390, mais celui-ci parvint à remonter sur le trône et s'y maintint jusqu'en 1410. En lui finit la race des Ilkhaniens, qui fut remplacée par celle des Turcs du Mouton-Noir.

AVELGHEM, ville de Belgique (Flandre occid.), à 12 kil. S. E. de Courtray : 3,400 hab.

AVELLA VECCHIA, *Abellæ*, ville du royaume de Naples, à 8 kil. N. E. de Nola; 5,000 hab. — C'est de cette ville qu'ont pris leur nom les avelines (*nuces avellanæ* pour *abellanæ*).

AVELLINO, *Abellinum*, ville du royaume de Naples, ch.-l. de la Principauté ultérieure, au pied du mont Vergine, à 40 kil. E. de Naples; 10,000 hab. Belle place avec un obélisque. Un peu d'industrie et de commerce. — Entre cette ville et Bénévent est le Val di Gargano, emplacement des Fourches-Caudines.

AVENCHES, *Aventicum*, ville de Suisse (Vaud), à 13 kil. N. de Fribourg; 1,600 hab. Ancienne capitale des *Tigurini*. Beaucoup de ruines antiques.

AVENIO, ville de la Viennaise, chez les Cavares, auj. AVIGNON.

AVENPACE, dont le vrai nom est IBN-BADJIH, philosophe arabe, né à Cordoue vers 1100, eut pour maître Avenzoar, et mourut vers 1138 à Fez, en Afrique. Il composa des ouvrages de mathématiques, de métaphysique et de morale fort estimés des Arabes et souvent cités avec éloge par Averrhoès et par Tophaïl. Il professa une philosophie mystique qui le fit accuser d'hérésie.

AVENT, du latin *adventus*, arrivée. On appelle ainsi le temps qui précède la fête de Noël, ou la naissance de J.-C. Il commence aujourd'hui au premier dimanche après la Saint-André (30 novembre). Autrefois l'Avent commençait à la St-Martin d'hiver (14 novembre).

AVENTICUM, auj. *Avenches*, ville d'Helvétie, cap. des *Tigurini*, fut ravagée par les Germains et Attila, et rebâtie par les Bourguignons.

AVENTIN (mont), auj. *Monte di Santa-Sabina*, une des sept collines sur lesquelles Rome était bâtie, et de toutes la plus méridionale, était située entre le Tibre, le mont Cœlius et le mont Palatin. Sur l'Aventin se voyaient, entre autres beaux monuments, le temple et l'*atrium* de la Liberté et un temple de Diane (*templum Dianæ commune*). Plus tard l'Aventin forma le treizième quartier de Rome.

AVENTIN (Jean THURNMAIER, plus connu sous le nom d'), écrivain bavarois, né à Abensberg (*Aventinum*) vers 1476, mort en 1534, fut chargé en 1512 d'élever les fils du duc de Bavière, et composa par ordre de ce prince, sous le titre d'*Annalium Boiorum libri septem* (Munich, 1554, et Leipsick, 1710, in-fol.), une histoire de la Bavière, qui est un ouvrage classique pour ce pays.

AVENTURIERS, nom donné à ces milices étrangères qui, au moyen âge, vendaient leurs services au plus offrant, et se composaient d'un ramas de gens sans aveu, dont le plus grand nombre sortait d'Italie. Suivant les temps et les lieux, ils servaient à pied, en cavalerie légère, en lances garnies, en troupes régulières. On les voit figurer en France, depuis Louis-le-Jeune, en 1140 environ, jusqu'à Charles V, vers 1370, époque de la création des premiers régiments français.

AVENZOAR, médecin arabe, Juif de religion, né à Pénaflor, près de Séville, mort en 1261, à 92 ans, obtint de grands succès par son habileté en médecine, se vit chassé de son pays par les intrigues des envieux, trouva un protecteur zélé dans Yousef-ben-Tachfin, prince de Maroc, et eut pour disciple le célèbre Averrhoès. Il a laissé un traité de médecine, qui a été traduit en latin sous ce titre : *Rectificatio medicationis et regiminis*, Venise, 1490, in-fol., Lyon,

1531, in-8, et dans lequel on trouve encore à profiter aujourd'hui.

AVERNE, *Averno* ou *Tripergola*, lac de la Campanie, à 17 kil. O. de Naples. Il a la forme d'un puits fort profond. Il s'en exhalait des vapeurs méphitiques, ce qui le fit regarder chez les anciens comme l'entrée des enfers. Il se trouve aujourd'hui dans le roy. de Naples (prov. de Naples); les marais insalubres qui l'environnaient ont été convertis en jolis vignobles.

AVERRHOES, dont le vrai nom est *Ibn-Rochd*, philosophe arabe, né à Cordoue vers le milieu du XIIe siècle, mort à Maroc en 1198, ou selon d'autres en 1206, est le premier qui ait traduit en arabe et commenté en entier les œuvres d'Aristote : aussi le nommait-on *le Commentateur*. Il cultiva la médecine, qu'il avait étudiée sous Avenzoar; mais il s'attacha plutôt à la théorie qu'à la pratique de cet art. Il fut en grande faveur à la cour de Maroc, et remplit d'importantes fonctions. Il eut en religion des sentiments très hardis, et fut quelque temps inquiété pour ce motif. Dans sa philosophie, il allia aux doctrines d'Aristote celles des Alexandrins sur l'émanation, et enseigna qu'il existe une intelligence universelle à laquelle tous les hommes participent. On a d'Averrhoès des *Commentaires sur Aristote*, publiés en latin, Venise, 1595, in-fol.: un recueil d'écrits sur la médecine, connu sous le titre de *Colligat*, Venise, 1482; des *Commentaires sur les canons d'Avicenne*, Venise, 1484; la *Destruction de la Destruction des philosophes d'Algazel*, etc. Longtemps on ne connut Aristote en Europe que par des traductions latines faites sur la traduction arabe d'Averrhoès; ses commentaires jouissaient d'une autorité presque égale à celle du maître. Il ne s'accordait pas toujours dans ses commentaires avec Alexandre d'Aphrodisie, ce qui divisa toute l'école en deux sectes, celle des *Averrhoïstes* et celle des *Alexandristes*.

AVERSE, *Aversæ*, en Italie, ville du royaume de Naples (Terre de Labour), à 15 kil. N. de Naples; 13,900 hab. Évêché. Ce fut la première possession des aventuriers normands en Italie : Rainolf fut comte d'Averse dès 1029. Le comté d'Averse (fief d'empire) devint en 1061 principauté de Capoue et fief du saint-siége. C'est dans Averse que fut étranglé le roi de Hongrie André, 1345.

AVÈS (îles), font partie des Antilles, et sont ainsi nommées de la multitude d'oiseaux qu'on y trouve (en latin *aves*, oiseaux), par 65° 58' long. O., 15° 30' lat. S. Elles sont petites (la principale a 6 kil. de long) et ne sont habitées que par quelques pêcheurs hollandais.

AVESNES, *Avenæ*, ch.-l. d'arrond. (Nord), sur l'Helpe-Majeure, à 84 kil. S. E. de Lille; 3,166 hab. Jadis évêché. Cathédrale dont la tour a 100 mètres de haut. Bâtie au XIe siècle, elle appartint successivement aux comtes de Hainaut, de Hollande, de Zélande. Prise par Louis XI, puis par les Espagnols, 1559; cédée à la France, 1659, et fortifiée par Vauban. Prise par les Russes, 1814; par les Prussiens, 1815 (l'explosion d'une poudrière venait de la détruire entièrement). Elle a été rebâtie depuis. — L'arr. d'Avesnes a 10 cant. (Bavay, Berlaimont, Landrecies, le Quesnoy qui en forme deux, Maubeuge, Solre-le-Château, Trelon, plus Avesnes qui en forme aussi deux), 167 communes et 132,335 hab.

AVESNES-LE-COMTE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur l'Hèpre, à 12 kil. O. d'Arras; 1,200 hab.

AVEYRON, *Veronius*, riv. de France, naît près de Sévérac, baigne Rhodez, Villefranche, Najac, St-Antonin, Bruniquet, Réalville, et se perd dans le Tarn, à 8 kil. au-dessus de Montauban. Cours, 226 kil. Il se dirige généralement vers le S. O.

AVEYRON (dép. de l'), borné au N. par le dép. du Cantal; au S. par ceux du Gard, de l'Hérault, du Tarn; à l'E. par ceux du Gard et de la Lozère; à l'O. par ceux du Tarn, de Tarn-et-Garonne et du Lot: 8,821 kil. carr.; 370,951 hab.; ch.-l. Rhodez. Il est formé de l'ancien Rouergue. Hautes montagnes. Fer, plomb, soufre, alun, antimoine, houille, marbre, grès, plâtre, etc. Grains, truffes, pâturages, moutons, vers à soie. Commerce de laine, bestiaux, sulfate de fer, alumine, etc. Eaux minérales. — Ce dép. contient cinq arrond. (Rhodez, Villefranche, Milhau, Ste-Affrique, Espalion), 42 cant., 241 communes; il dépend de la 9e division militaire, de la cour royale de Montpellier et du diocèse de Rhodez.

AVEZZANO, *Alba*, ville du roy. de Naples (Abruzze ultérieure 2e), à 34 kil. S. d'Aquila; 2,750 hab. Belle place, beau palais ducal.

AVIANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 27 kil. E. de Bellune; 6,000 hab.

AVICEBRON, philosophe arabe, auteur de deux traités mystiques, intitulés : *Source de la vie* et *Source de la sagesse*, souvent cités par les scolastiques. On croit que c'est le même qu'Aben-Ezra. *Voy.* ce nom.

AVICENNE, dont le vrai nom est *Abou-Ibn-Sina*, célèbre philosophe et médecin arabe, né près de Chiraz en Perse vers l'an 980, étudia à Bokhara, embrassa toutes les sciences, et s'adonna surtout à la médecine. Il jouit d'une telle réputation, que plusieurs princes de l'Asie l'appelèrent à leur cour, et l'employèrent à la fois comme visir et comme médecin. Il cultiva aussi avec succès la philosophie, et fut un des premiers à étudier et à faire connaître Aristote. Il composa d'après ce philosophe des traités de logique et de métaphysique, où il se montre souvent penseur original. Après avoir mené une vie fort agitée et pleine de vicissitudes, il mourut à Hamadan, en 1037, épuisé à la fois par l'excès du travail et de la débauche. Les œuvres d'Avicenne ont été publiées en arabe à Rome, en 1593, in-fol. On a traduit en latin et publié ses *Canons* ou *Préceptes de médecine*, Venise, 1483, 1564 et 1608; ses *Œuvres philosophiques*, Venise, 1495; sa *Métaphysique* ou *Philosophie première*, Venise, 1495. Vattier avait traduit en français tous ses ouvrages; on n'a imprimé que la traduction de sa *Logique*, Paris, 1658, in-8. Avicenne est à la fois l'Hippocrate et l'Aristote des Arabes. Pendant plusieurs siècles, ses *Canons* ont été la base de l'enseignement en Europe aussi bien qu'en Asie.

AVIDIUS CASSIUS. *Voy.* CASSIUS.

AVIENUS (Rufus Festus), versificateur latin, qui vivait à la fin du IVe siècle, sous Théodose, a traduit en vers les *Phénomènes* d'Aratus, le *Periegesis* ou *Description de la terre* de Denys, et 42 fables d'Ésope. Nous avons encore de lui un fragment d'un poëme géographique intitulé *Ora maritima*. Ses œuvres ont été publiées à Madrid, 1634, in-4, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf.

AVIGLIANA, vulg. *Veillane* en français, ville des États sardes, à 24 kil. O. de Turin; 2,280 hab. Les Français y vainquirent les Piémontais en 1600.

AVIGLIANO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 20 kil. N. O. de Potenza; 9,000 hab.

AVIGNON, *Avenio*, ch.-l. du dép. de Vaucluse, sur la rive gauche du Rhône, à 676 kil. S. E. de Paris (686 par la route de Lyon); 31,786 hab. Archevêché. Les monuments les plus remarquables d'Avignon sont la cathédrale, l'ancien palais des papes, la succursale des Invalides, l'hôtel de Crillon, le tombeau de Laure, le nouveau théâtre, le long-pont de bois sur le Rhône, etc. Collége royal, athénée, bibliothèque, musée. Grand commerce en soie, vins, huiles, eaux-de-vie, etc. — La ville d'Avignon, fondée par les Phocéens de Marseille, vers 539 av. J.-C., fut longtemps la capitale des Cavares. Sous les Romains elle fit d'abord partie de la Gaule Narbonnaise, puis de la 2e Viennaise. Gondebaud, roi des Bourguignons, s'en empara au Ve siècle, et

s'y défendit contre Clovis. Depuis elle devint la proie des Goths, et enfin des Francs sous Thierry, roi d'Austrasie, 612. En 730 et 737, les Sarrasins s'en emparèrent, mais ils en furent deux fois chassés par Charles Martel. Après le partage de l'empire de Charlemagne, Avignon fut comprise dans le royaume d'Arles ou de Bourgogne et fut possédée en commun par les comtes de Provence et de Forcalquier, puis par ceux de Toulouse et de Provence. Toutefois, sous la domination de ces comtes, Avignon s'érigea en une espèce de république; mais au commencement du XIIIe siècle, cette ville ayant pris parti pour Raymond, comte de Toulouse, protecteur des Albigeois, fut assiégée et prise par le roi Louis VIII. En 1251, elle fut forcée de se soumettre aux deux frères de saint Louis, Alphonse de Poitiers et Charles d'Anjou, héritiers par les femmes des comtés de Toulouse et de Provence, et qui la possédèrent par moitié. Après la mort d'Alphonse, 1271, Philippe-le-Hardi hérita de sa part d'Avignon, et il la transmit en 1285 à son fils Philippe-le-Bel. Celui-ci la céda en 1290 à Charles d'Anjou, qui dès lors resta seul propriétaire de toute la ville d'Avignon. En 1329, sous le pape Clément V, Avignon devint la résidence des papes, déjà possesseurs du comtat Venaissin; elle fut achetée en 1348 par Clément VI à la comtesse de Provence Jeanne de Sicile. Lorsque Grégoire XI transporta de nouveau le siége de la papauté à Rome, Avignon fut administrée par un légat; elle resta soumise au saint-siége jusqu'à l'an 1791, où elle fut réunie à la France en même temps que le comtat Venaissin. Cette réunion fut confirmée en 1797 par le traité de Tolentino. Avignon a dans ces derniers temps acquis une triste célébrité par les crimes et les excès dont elle fut le théâtre pendant la révolution et en 1815. Cette ville est la patrie de Crillon et de Folard. — L'arr. d'Avignon a cinq cant. (Bedarrides, Cavaillon, l'Isle, plus Avignon qui compte pour 2), 21 communes et 69,820 hab.

AVIGNON (comtat d'). *Voy.* VENAISSIN (comtat).

AVIGNONET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 8 kil. S. E. de Villefranche; 2,000 hab. C'est là que furent tués Pierre de Castelnau et quatre autres inquisiteurs, dont le meurtre causa la croisade contre les Albigeois (1242).

AVILA, *Abula*, ville d'Espagne sur l'Adaja, à 88 kil. N. O. de Madrid, ch.-l. d'une intendance de même nom; 4,000 hab.; évêché. Jadis grandes manufactures de draps. Patrie de sainte Thérèse.

AVILA (intendance d'), une des cinq intendances de la capitainerie-générale de la Vieille-Castille, entre les intendances de Ségovie, Valladolid, Salamanque, Tolède. Chef-lieu, Avila.

AVILA (don Louis D'), Espagnol, né à Placentia vers 1500, fut ambassadeur de Charles V auprès des papes Paul IV et Pie IV, et fut chargé de presser les opérations du concile de Trente. Il accompagna l'empereur en Allemagne dans la guerre de 1546 contre les Protestants, et écrivit la relation de cette guerre pendant les années 1546 et 1547. Cette histoire, qui est fort estimée, a été traduite en latin et dans plusieurs autres langues, notamment en français, Paris, 1672.

AVILA (Jean D'), né près de Tolède, vers 1502, mort en 1569, professa d'abord la philosophie; puis, ayant été ordonné prêtre, se livra à la prédication, et professa la théologie avec tant de succès, qu'il fut surnommé *l'Apôtre de l'Andalousie* et *le Professeur par excellence*. Ses *Œuvres morales et spirituelles* ont été publiées à Madrid en 1757, 9 vol. in-4.

AVILA (Sanche D'), né à Avila en Espagne, en 1546, se distingua par sa science et ses prédications. Il mourut évêque de Placentia, en 1625. On a de lui divers ouvrages de piété et les *Vies de saint Augustin et saint Thomas*.

AVILA (Gill.-Gonzalès D'), historiographe d'Espagne pour la Castille, né en 1559 à Avila, mort en 1658 à 99 ans, a publié: *Théâtre des choses grandes de Madrid*, et *Histoire des antiquités de Salamanque*, etc.

AVILA (H.-Catherine d'), historien italien. *Voy.* DAVILA.

AVILÈS, *Flavionavia*, ville d'Espagne (Oviédo), à 19 kil. N. d'Oviédo, à l'embouchure de l'Avilès dans le golfe de Gascogne; 3,000 hab. Mines de cuivre aux environs.

AVIS ou AVIZ, ville du Portugal (Alentéjo), à 53 kil. S. O. de Portalègre, sur l'Avis. Jadis ch.-l. des chevaliers de l'ordre d'Avis.

AVIS (ordre d') ordre militaire fondé en 1146 par des particuliers à Coïmbre, puis organisé en 1162 par Alphonse II, qui, après la prise d'Evora (1166), chargea les chevaliers de cet ordre de la défense de cette place, et en 1181 leur céda la ville d'Avis. De là les noms de *Nouvelle-Milice*, *ordre d'Evora*, *ordre d'Avis*, successivement portés par ces chevaliers. Cet ordre remporta de grands avantages sur les Maures d'Espagne, et contribua puissamment à leur expulsion. Il fut réuni en 1213 à celui de Calatrava. — La 2e dynastie des rois de Portugal (1385–1580) porte le nom de dynastie ou race d'Avis, à cause de Jean I, chef de cette dynastie, qui était grand-maître de l'ordre d'Avis avant son avénement au trône.

AVIT (saint). *Voy.* AVITUS (Sextus Alcimus).

AVITUS (Flavius), empereur romain, était né dans la Gaule, chez les *Arverni*, au commencement du Ve siècle, et jouissait parmi les Gaulois d'une grande réputation pour avoir aidé à repousser les Huns. Après la mort de Maxime, il fut proclamé empereur à Toulouse (455); mais il fut au bout de quatre mois déposé par le patrice Ricimer; fut battu près de Plaisance, et ne conserva la vie qu'en recevant les ordres. On le fit évêque de Plaisance. Ne se croyant pas encore en sûreté, il voulut retourner dans l'Auvergne, mais il mourut dans le voyage (456). Sidoine Apollinaire était son gendre.

AVITUS (Sextus Alcimus Ecditius), dit *saint Avit*, archevêque de Vienne en Dauphiné, neveu du précédent, fut sacré en 490, eut part à la conversion de Clovis et de Sigismond, roi des Bourguignons, et rendit de grands services à la religion et aux lettres. Il était lui-même poëte; on a de lui cinq petits poëmes sacrés: *la Création*, *la Chute* et *la Punition d'Adam*, *le Déluge universel*, *le Passage de la mer Rouge*, et une *Epître sur la chasteté*. Il mourut en 523 ou 527. Les œuvres de ce saint ont été publiées par le P. Sirmond, Paris, 1643, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Avit, abbé de Micy près d'Orléans, qui vivait aussi sous Clovis. On célèbre la fête de saint Avit le 17 juin.

AVIZE, ch.-l. de cant. (Marne), à 8 kil. S. O. d'Epernay; 1,500 hab. Commerce de vins de Champagne.

AVLONE, *Aulon* chez les Grecs, ville de Turquie, ch.-l. d'un livah de même nom (Roumélie), sur le golfe d'Avlone (dans la mer Adriatique), à 142 kil. N. O. de Janina; 6,000 hab. Marécages, rivières, air très malsain.

AVOGADOR, magistrature vénitienne, consistait en une sorte de tribunal composé de trois membres, nommés par le grand-conseil sur la présentation du sénat, et chargés de maintenir l'exacte observation des lois. Ils pouvaient opposer leur *veto* pendant un mois et un jour aux résolutions du grand-conseil et du sénat quand elles leur paraissaient illégales, et étaient souvent en lutte avec le conseil des Dix. On fait remonter leur institution au XIIe ou même au IXe siècle.

AVOGARDO ou AVOGRADO (le comte Louis), gentilhomme de Brescia, souleva en 1512 ses compatriotes contre les Français qui s'étaient rendus

maîtres de la ville, et conspira pour livrer la place aux Vénitiens. Gaston de Foix, averti à temps, réduisit les insurgés; Avogrado fut pris et écartelé.

AVOLA ou AULA, ville de Sicile, à 6 kil. N. E. de Noto, sur la Méditerranée; 7,000 hab. Culture en grand de la canne à sucre. Route souterraine formée par le Cassibili.

AVON, riv. d'Angleterre, tombe dans la Manche à Christ-Church. — Deux autres rivières de ce nom, le B.-Avon, et le H.-Avon, coulent, l'une entre les comtés de Glocester et de Wilts, passant par Chippenham, Melksham, Bradford, Bath, Bristol, pour se jeter à 10 kil. N. O. de là dans la Saverne; l'autre à Warwick, Stratford, Evesham, Tewksbury, où elle grossit la Saverne.

AVOUÉ, du latin *advocatus*, appelé au secours. On appelait ainsi dans l'origine ceux qui défendaient en justice les droits des églises. Ils ne furent d'abord que de simples officiers de justice; mais dans la suite les seigneurs les plus puissants se glorifièrent de ce titre; Robert, duc de Béthune, était *avoué de l'évêché d'Arras*. Pepin et Charlemagne portèrent le nom d'*avoués de l'église de Rome*. Ces avoués étaient dépositaires du *gonfalon* (ou étendard) de l'église et commandaient les hommes qu'elle envoyait à l'armée.

AVOYER, nom que porte le premier magistrat de quelques cantons ou de quelques villes en Suisse. Lorsque la Suisse devint province de l'Empire, les empereurs envoyèrent dans les cantons des officiers appelés *avoyers*, qui exerçaient en leur nom le droit de glaive. Les vexations de ces officiers ayant causé le soulèvement de la Suisse, les avoyers impériaux furent chassés, mais le nom resta. L'origine de ce mot paraît être la même que celle d'*avoué* (*advocatus*). *Voy.* ce mot.

AVRANCHES, *Ingena*, puis *Abrincatui*, ch.-l. d'arrond. (Manche), non loin de la mer, à 50 kil. S. O. de St-Lô; 7,690 hab. Jadis évêché. Ancienne cathédrale. Dentelles, blondes, fil blanc; commerce de cidre, grains. Place forte au moyen âge. Prise à Jean-sans-Terre et rasée, 1203; elle fut fortifiée de nouveau par saint Louis; reprise par les Anglais et gardée par eux jusqu'en 1450.— L'arr. d'Avranches a 9 cantons (Brecey, Ducey, Granville, La Haye-Pesnel, Pontorson, St-James, Sartilly, Villedieu, plus Avranches), 127 communes et 110,825 hab.

AVRANCHIN, partie de la B.-Normandie, forme auj. les arrond. d'Avranches et de Mortain (Manche).

AVRENGABAD. *Voy.* AURENGABAD.

AVRIGNY (Hyacinthe ROBILLARD D'), jésuite, historien du siècle de Louis XIV, né à Caen en 1675, mort en 1719, a rédigé des *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, Paris 1720, 4 vol. in-12, et des *Mémoires sur l'histoire universelle de l'Europe au* XVIIe *siècle*, Paris, 1757, 5 vol. in-12: ces ouvrages sont estimés; ils n'en furent pas moins mis à l'index à Rome.

AVRILLON (J.-B.-Elie), prédicateur, né à Paris en 1652, mort en 1729, était minime. Il se distingua par ses sermons et par un grand nombre d'ouvrages de piété d'un style attachant et qui se rapproche souvent de celui de Massillon. On estime surtout son *Traité de l'amour de Dieu*.

AX, ACS, ou ACQS, *Aquæ Tarbellicæ*, *Aquæ Augustæ*, ch.-l. de canton (Ariége), sur l'Ariége, à 25 kil. S. E. de Tarascon; 1,500 hab.; 32 sources thermales réparties sur 3 points, Teix, l'Hôpital, Couloubret. Les eaux y sont constamment bouillantes.

AXEL, ville forte de Hollande (Zélande), à 31 kil. N. O. d'Anvers, dans une île de l'Escaut.

AXIACÈS, nom anc. du *Téligol*, riv. de Sarmatie, tributaire du Pont-Euxin. — Ville de Sarmatie, auj. OTCHAKOV.

AXIEROS, AXIOCERSE. *Voy.* CABIRES.

AXIM, comptoir hollandais (précédemment aux Portugais), dans la Guinée, sur la côte d'Or, dans le pays des Achantis, à 44 kil. E. d'Apollonia.

AXIUS, riv. de Macédoine, auj. le VARDARI. — Riv. de Syrie, la même que l'Oronte, est auj. l'AASI.

AXONA, riv. de Gaule, auj. l'AISNE.

AXOUM, *Auxumum* et *Axum*, ancienne cap. du roy. de Tigré en Abyssinie, à 187 kil. de la mer Rouge et 620 kil. E. de Sennaar, n'a plus auj. que 600 maisons. Belle église, bâtie en 1657, et où se conserve l'histoire authentique d'Abyssinie, dite *Chronique d'Axoum*, dont Bruce a rapporté un exemplaire en Europe. Ville très ancienne, centre du commerce de l'ivoire au temps de Strabon. Très florissante dans les IVe, V^e^, VIe siècles, et capitale d'un roy. qui étendit sa domination sur une partie de l'Arabie et même reçut un tribut des empereurs byzantins. Superbes ruines.

AXUM REGIA. *Voy.* AXOUM.

AXYLIS, *Aziris* dans Hérodote, petit pays de la Cyrénaïque sur les limites de la Pentapole, à 35 kil. S. E. de Derne.—Ville principale de ce pays, sur la côte.

AY, bourg du dép. de la Marne. *Voy.* AI.

AYACUCHO (la PAZ D'), ville de l'Amérique du Sud (Bolivie), ch.-l. du dép. de même nom, au S. E. du lac Titicaca, par 17° 30' lat. S., 70° 45' long. O., 20,000 hab. Évêché. Cette ville est célèbre par la victoire qu'y remporta le général colombien Sucre sur le vice-roi espagnol La Serna, victoire qui assura l'indépendance de la Bolivie (1825). — Le dép. d'Ayacucho, un des six de la Bolivie, renferme le célèbre lac Titicaca et les hauts pics nommés *Nevada de Illimani* et *Nevada de Sorata*; ce dernier s'élève de 7,990 m.

AYALA (P. LOPEZ D'), ministre et général espagnol, né en 1332, dans le roy. de Murcie, mort en 1407, servit sous 4 rois de Castille, Pierre-le-Cruel, Henri de Transtamare, Jean I et Henri III, se distingua dans les conseils comme à l'armée, fut ambassadeur d'Henri de Transtamare près de Charles V, roi de France, puis grand-chambellan et chancelier sous Jean I. Il cultiva les lettres, traduisit en espagnol plusieurs auteurs latins, entre autres *Tite-Live* (Salamanque, 1497), et rédigea une *Chronique des rois de Castille* (Madrid, 1779); on a encore de lui un recueil de vers intitulé : *El Rimado de Polacio*.

AYAMONTE, ville d'Espagne (Séville), à 35 kil. N. O. de Huelva, près de l'embouchure de la Guadiana; 5,500 hab. Petit port.

AYAT, village du Puy-de-Dôme, à 30 kil. N. O. de Riom; 590 hab. Patrie de Desaix.

AYBAR, ville d'Espagne, à 26 kil. S. E. de Pampelune, sur l'Aragon. Victoire de Jean, roi de Castille, sur le prince de Viane, don Carlos, son fils, 1451.

AYDER...... *Voy.* HAÏDER......

AYEN-BAS, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 18 kil. N. O. de Brives; 950 hab. Cuivre, argent mêlé d'antimoine et de plomb.

AYERBE, ville d'Espagne, à 29 kil. N. O. de Huesca; 2,000 hab.

AYLESBURY, ville d'Angleterre (Buckingham), sur la Tamise, à 16 kil. S. E. de Buckingham; 4,900 hab.

AYMAR-VERNAY (Jacques), paysan de St-Véran en Dauphiné, qui vivait à la fin du XVIIe siècle, prétendait posséder la singulière faculté de découvrir, à l'aide d'une baguette de coudrier, dite *baguette divinatoire*, qui tournait entre ses doigts, non seulement les eaux souterraines et les métaux, mais même les malfaiteurs; il eut quelques succès étonnants, et déjà les savants disputaient sur les vertus de sa baguette; mais le prince Henri de Bourbon, fils du grand Condé, ayant soumis Aymar à des épreuves régulières, on découvrit qu'il n'était qu'un imposteur.

AYMAR DE MONTEIL. *Voy.* ADHÉMAR.

AYMON (le duc), prince des Ardennes, Saxon d'origine, obtint de Charlemagne le gouvernement du pays dont Alby était la capitale, avec le titre de duc de Dordogne, et fut père des quatre preux que nos romanciers ont célébrés sous le nom des *quatre fils Aymon*. Ils avaient pour nom Renaud, Guichard, Alard et Richardet; ils possédaient en commun, selon la légende, un seul cheval, qui est devenu célèbre sous le nom de Bayard. C'est sous Charlemagne que l'on place leur existence. On dit que l'aîné, Renaud de Montauban, qui a été immortalisé par l'Arioste, après s'être illustré par ses exploits guerriers, se fit moine. Froissard raconte leur histoire dans sa *Chronique* (tom. III, ch. 18). Il existe un ancien roman de Huon de Villeneuve, intitulé *Histoire des quatre fils Aymon*, dont M. Brès a publié une nouvelle édition, Paris, 1829, in-32.

AYMON (Jean), curé du Dauphiné, abjura le catholicisme et se réfugia en Suisse, puis en Hollande où il se maria. Il a publié à La Haye plusieurs écrits hostiles à la cour de Rome : *Métamorphoses de l'Église romaine*, 1700; *Tableau de la cour de Rome*, 1707; *Des synodes des Églises réformées de France*, 1710. Il a aussi publié à La Haye, en 1718, les *Actes du concile de Jérusalem* (tenu en 1672), dont il avait soustrait les originaux à la bibliothèque du Roi.

AYOS ou **EYOS**, peuple de la Nigritie maritime, au N., près des monts Kong. On dit que leur roi peut mettre 100,000 hommes sur pied.

AYOUBITES, dynastie turque qui régna sur l'Égypte et la Syrie, fut fondée en 1171 par Saladin, fils d'Ayoub, qui renversa les califes fatimites; elle fut renversée à son tour par les Mamelouks-Baharites en 1357. Plusieurs princes de cette dynastie fondèrent de petits états à Alep, à Damas, en Arménie et dans l'Yémen.

AYR, *Erigena*, ville d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 108 kil. S. O. d'Édimbourg; 7,500 hab.

AYR (comté d'), en Écosse, entre ceux de Renfrew, Lanark, Dunfries, Galloway, la mer d'Irlande et le golfe de la Clyde; 90 kil. sur 42; 136,000 hab. Ch.-l., Ayr. Agriculture florissante; beaucoup de bestiaux. Industrie métallurgique et autres.

AYRAUT (Pierre), *Petrus Ærodius*, savant jurisconsulte, né à Angers en 1536, mort en 1601, fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis lieutenant-criminel d'Angers. Il a laissé des *Plaidoyers*, Paris, 1598, et des ouvrages de jurisprudence, dont le plus estimé est *De l'ordre et instruction judiciaire chez les Grecs et les Romains*, Paris, 1598. Il eut la douleur de se voir enlever un fils par les Jésuites, et il ne put jamais réussir à se le faire rendre.

AYRER, ancien poëte dramatique allemand, vivait à la fin du XVIe siècle à Nuremberg, où il était notaire et procureur. On a réuni ses œuvres à Nuremberg, 1618, in-folio. Ses pièces offrent une gaieté vive, mais souvent grossière.

AZAMOR, ville de l'empire de Maroc, sur la Morbéja, à son embouchure dans l'Atlantique, est située par 10° 38' long. O., 33° 16' lat. N.: 1,000 hab. Port dangereux et peu propre au commerce.

AZANIA, auj. *côte d'Ajan*. On l'appelait parfois *Barbaria*, d'où le nom de *Barbaricus sinus* donné à l'espèce de golfe qui commence au sud du cap *Noti Cornu* (auj. *das Baxas*), et qui s'étend au-delà de la ligne.

AZARA (don Joseph-Nicolas, chevalier d'), diplomate espagnol, né en 1731, dans l'Aragon, fut longtemps ambassadeur à Rome, où il exerça une grande influence, et où il protégea de tout son pouvoir les savants et les artistes; il était particulièrement lié avec le cardinal de Bernis et le peintre Mengs. Dans ses dernières années, il fut chargé de l'ambassade de France, et mourut à Paris en 1804. Il a traduit en espagnol la *Vie de Cicéron* de Middleton, Madrid, 1790, 5 vol. in-4; la *Géographie de l'Europe* de Bowles, et a publié les écrits de Mengs avec une vie de ce peintre. — On doit à un de ses frères, don Félix, d'intéressants *Voyages dans l'Amérique méridionale*, publiés par Walkenaër, Paris, 4 vol. in-8.

AZARIAS, roi de Juda (803-752 av. J.-C.), défit les Philistins, vainquit les Arabes et les Ammonites, fit abattre les murs de Geth, de Jamnie et d'Azoth. Ayant voulu s'attribuer les fonctions du sacerdoce, il fut frappé de la lèpre.

AZAY-LE-RIDEAU, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indre, à 22 kil. S. O. de Tours, à 24 kil. N. E. de Chinon ; 1,750 hab.

AZCOYTIA, ville d'Espagne. *Voy.* AZPEYTIA.

AZERBAIDJAN ou **AZERBIDJAN**, province de Perse. *Voy.* ADERBIDJAN.

AZILLAH, ville d'Afrique (Maroc). *Voy.* ARSILLE.

AZINCOURT, *Azincurtum* en latin moderne, village de France (Pas-de-Calais), à 10 kil. N. de Vieil-Hesdin ; 500 hab. Les Français y furent taillés en pièces par Henri V, roi d'Angleterre, en 1415, sous Charles VI.

AZIO, nom moderne d'*Actium*. *Voy.* ACTIUM.

AZNAR, comte de Vasconie (Gascogne), fut chargé en 824 par Pepin, roi d'Aquitaine, de réduire la Navarre; il réussit dans cette entreprise, mais il garda pour lui sa conquête (831). Il prit le titre de comte de Navarre que ses descendants changèrent en celui de roi, et fut ainsi la tige des rois de Navarre. Aznar mourut en 873.

AZON, savant jurisconsulte du XIIe siècle, mort en 1200 ou 1225, enseigna le droit à Montpellier et à Bologne, peu après Irnérius; composa plusieurs savants ouvrages réunis sous le titre de *Summa Azonis*, et une *Glose sur le Digeste et le Code* (Spire, 1482), qui jouit longtemps d'une grande autorité.

AZOTH, ville de la Pentapole de Palestine, aux Philistins, sur la côte de la Méditerranée, au N. d'Ascalon et à l'O. de Jérusalem. C'était là qu'on adorait l'idole de Dagon.

AZOV, ville de Russie d'Europe dans le gouvernement de Ekatérinoslav, sur le Don, à 32 kil. de l'embouchure de cette riv. dans la mer d'Azov, et à 1,750 kil. S. E. de Pétersbourg. Mauvaises fortifications; à peine 50 maisons ; environ 900 hab. — Azov n'est pas, comme on l'a dit, la célèbre *Tanaïs* des Grecs. Elle fut fondée au XIIe siècle, fut prise par Pierre-le-Grand en 1711; détruite en 1739, par une clause d'un traité; rebâtie en 1769, et définitivement cédée à la Russie en 1774.

AZOV (mer d'), en latin *Palus Mæotis*, golfe de la mer Noire, à laquelle elle est unie par le détroit d'Iénikaleh, et dont elle forme l'extrémité septentrionale; elle prend son nom de la ville d'Azov.

AZPEYTIA ou **AZCOYTIA**, ville d'Espagne, à 13 kil. N. O. de Tolosa. Aux environs, hautes mont. dont une, l'Izaraiz, contient des carrières de jaspe.

AZREK, riv. d'Egypte. *Voy.* BAHR-EL-AZREK.

AZTÈQUES, peuple indigène de l'ancien Mexique. *Voy.* MEXIQUE.

AZUELA, riv. de Colombie, naît sous l'équateur, court à l'E., puis au S. E., et tombe dans le Coca : cours, 480 kil.

AZUN (val d'), dans les H.-Pyrénées, débouche à l'O. du val d'Argelès, à 4 kil. S. O. d'Argelès. On l'a nommé l'Eden des Pyrénées.

AZYMES (c.-à-d. *sans levain*), pains que les Israélites faisaient cuire la veille du jour de Pâques, en mémoire de ce que leurs ancêtres, au moment de quitter l'Égypte, avaient fait un repas avec du pain sans levain. On appelait ce jour la *fête des Azymes*. On donne aussi le nom d'azymes aux pains dont les Catholiques occidentaux se servent pour la célébration des mystères eucharistiques.

AZYMGOR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 59 kil. N. E. de Djouanpour, fut achetée par les Anglais en 1801.

B

B, dans les abréviations des noms propres, signifie : *Balbus, Brutus, Burrhus;* devant les noms de saints ou de saintes, *Beatus, Beata*; devant les noms modernes, *Baptiste.*

BAADER (François-Xavier DE), mystique allemand, né en 1765, mort en 1836, fut professeur de philosophie à Munich et conseiller supérieur des mines. Il avait d'abord cultivé avec soin les sciences naturelles; il se livra ensuite tout entier à la philosophie et chercha à la concilier avec les dogmes du catholicisme, au moyen d'un mysticisme qui approche de la folie. Parmi ses ouvrages, on remarque les *Leçons de la dogmatique spéculative*, 1830 : l'*École préparatoire de la théologie spéculative*, 1828; il a aussi laissé un traité sur l'*Extase*, 1817.

BAAL, c.-à-d. *seigneur*, divinité des Chaldéens, des Babyloniens et des Phéniciens, paraît n'être autre chose que le soleil. Cependant l'historien Josèphe la confond avec Mars, d'autres avec Jupiter et avec l'Hercule Phénicien. Les Israélites abandonnèrent souvent le culte du vrai Dieu pour adorer cette idole. Il y avait plusieurs idoles d'un rang secondaire qui portaient le nom de Baal ; les principales sont : *Baal-Berith*, le seigneur de l'alliance ; *Baal-Gad*, le dieu du bonheur ou de la fortune ; *Baal-Péor* ou *Belphégor*, le dieu Priape des Moabites ; *Baal-Scaen* ou *Baal-Samen*, le seigneur du ciel ; *Baal-Tsephon*, le dieu sentinelle ; *Baal-zebuth* ou *Belzébuth*, le dieu chasse-mouche, etc. Le nom de Baal a fini par être un nom commun que les Chaldéens donnaient, non seulement aux dieux et aux astres, mais à leurs rois. (*Voy.* BÉLUS.)

BAALBEK. *Voy.* BALBEK.

BAASA, roi d'Israël, fut d'abord général du roi Nadab, fils de Jéroboam. Il conspira contre ce prince, le tua au siége de Gebbethon, et usurpa le trône (943-919 av. J.-C.). Il extermina toute la famille de Jéroboam, se souilla de crimes, et se livra à l'idolâtrie.

BABA, nom commun à 2 villes de Turquie : l'une en Europe, à 23 kil. N. E. de Larisse ; 2,000 hab. ; l'autre en Asie, à 120 kil. S. O. de Gallipoli. On fabrique dans celle-ci des lames renommées pour couteaux et sabres.

BABA, sectaire turc, tenta, vers l'an 1240, de renverser la doctrine de Mahomet, et prétendit être lui-même l'envoyé de Dieu. Il commença à prêcher sa doctrine à Amasie, la répandit dans toute l'Anatolie, et se fit un grand nombre de partisans qu'il arma, et à la tête desquels il se rendit redoutable. Les Mahométans furent obligés, pour le réduire, de s'aider du secours des Francs.

BABA-DAGH, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 62 kil. S. E. de Brahilow ; 10,000 hab. Importante et assez forte : elle commerce par le port de Kara-Kerman qui en est voisin. — On nomme aussi Baba-Dagh une chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie, qui est une ramification du Taurus. Elle traverse l'Anatolie de l'E. à l'O.

BABA-KAN. *Voy.* FETH-ALI-SCHAH.

BABEK, surnommé *le Libertin* et *l'Impie*, fameux imposteur persan du IIe siècle de l'hégire (IXe siècle de notre ère), enseigna une doctrine abominable qui permettait le meurtre et le libertinage, et la répandit les armes à la main. Il résista pendant vingt ans aux généraux des califes et fit trembler leur empire. Il fut enfin vaincu et pris par le calife Motassem, qui lui fit couper les bras et les jambes, et fit traîner son corps dans Bagdad.

BABEL, c.-à-d. *confusion*, nom donné dans l'Écriture à une tour immense que les fils de Noé construisirent à Babylone pour atteindre les cieux. Déjà elle s'était élevée à une hauteur prodigieuse, lorsque Dieu, pour punir leur audace, mit la confusion dans leur langage. Ce serait donc, d'après le récit de Moïse, à dater de ce moment qu'aurait commencé la diversité des langues. Hérodote raconte qu'il existait de son temps à Babylone, dans le temple consacré à Bélus, une tour très haute et dont la plate-forme servait d'observatoire aux Chaldéens. Il est à supposer que cette tour fut construite sur les ruines de l'antique tour de Babel, si ce n'est point cette tour elle-même. — Le mot Babel, dans les livres saints, désigne la ville de Babylone.

BAB-EL-MANDEB, c.-à-d. *porte des larmes*, détroit fort dangereux, par lequel la mer Rouge communique avec la mer d'Oman. Il a 52 kil. de long, et est situé par 40° 40' long. E., 12° 38' lat. N.

BABENBERG (comtes de), famille allemande très ancienne, qui faisait remonter son origine aux anciens rois francs. Vers 870, Henri, comte de Babenberg, avait le titre de duc des Francs orientaux. Il défendit les frontières de l'Empire contre les Bohêmes et les Serbes. En 982, Léopold, comte de Babenberg, devint margrave d'Autriche ; sa maison conserva cette dignité jusqu'en 1246, qu'elle s'éteignit.

BABEUF (Fr.-Noël), fameux démagogue connu sous le nom de *Gracchus* qu'il se donnait lui-même, né à St-Quentin en 1764, fut d'abord arpenteur et commissaire à terrier. Ayant été poursuivi pour crime de faux, il réussit à se soustraire à cette accusation. Il professa les principes les plus démagogiques, et obtint plusieurs places éminentes dans l'administration. Après la chute de Robespierre il publia un écrit politique qu'il intitula : *le Tribun du peuple, par Gracchus Babeuf;* il proposait une nouvelle loi agraire, c.-à-d. le partage de toutes les terres et de toutes les richesses entre les citoyens pauvres, et attaquait avec violence le Directoire et les conseils ; il dirigeait en même temps le club des Égaux, dits *Babouvistes*, et formait un plan d'insurrection pour détruire la constitution de l'an III. Traduit pour ces faits devant une haute cour de justice à Vendôme, il fut condamné à mort. Il subit le supplice le 5 prairial an V (24 mai 1797) ; il avait cherché à se frapper d'un poignard, mais il n'avait pu y réussir.

BABIN (François), professeur de théologie à Angers, né dans cette ville en 1651, mort en 1734, est auteur des 18 premiers vol. des *Conférences du diocèse d'Angers*, ainsi que du *Journal* ou *Relation de tout ce qui s'est passé dans l'université au sujet de la philosophie de Descartes*, 1679, in-4.

BABINGTON (conjuration de). *Voy.* MARIE STUART.

BABOLEIN (saint), premier abbé de l'abbaye de St-Maur-des-Fossés près de Paris, avait été disciple de saint Colomban et moine de l'abbaye de Luxeuil : il mourut vers 660 ou 670. On célèbre sa fête le 26 juin.

BABOUR (Mohammed), descendant de Tamerlan, né en 1483, fut proclamé en 1494 souverain de l'empire mogol dans la Tartarie occidentale et dans le Korassan. Il reprit Samarcande sur ses sujets révoltés, et s'empara du Candahar, du Caboul et de l'Inde. Il mourut en 1530. Sa dynastie a régné dans l'Inde plus de 2 siècles et demi après lui, et n'a fini qu'au XIXe siècle. Babour a rédigé lui-même en langue mogole la *Relation de ses conquêtes* et l'*Histoire de sa vie*. Ce curieux ouvrage a été traduit en anglais par J. Leyden et W. Erskine, Lond., 1826.

BABOUVISTES. *Voy.* BABEUF.

BABRIAS, ou par corruption GABRYAS, poëte grec qui mit en vers choriambiques les fables d'Ésope. L'élégance de sa diction a fait croire qu'il vivait du temps de Bion et de Moschus. D'autres le placent

vers le temps d'Auguste. Il nous reste de lui quelques fragments conservés par Suidas, publiés par Berger, Munich, 1816, et par M. Coray dans son édition d'Ésope. Les fables de Babrias, mises en prose sous le Bas-Empire, sont devenues le fond des fables que nous avons aujourd'hui sous le nom d'Ésope.

BABYLAS (saint), martyr, fut évêque d'Antioche vers 237; il fut persécuté sous l'empire de Dèce, et mourut dans les fers en 251. On le fête le 24 janvier.

BABYLONE, *Babylon*, capit. de la Chaldée et de toute la Babylonie, sur l'Euphrate, par 42° long. E., 30° 19' lat. N., dans le voisinage de la ville actuelle d'Hilleh. Elle avait plus de 40 kil. de tour, on y admirait de superbes quais, 100 portes de bronze, des jardins suspendus qu'on comptait parmi les merveilles du monde, un temple de Bélus (*Voy.* BABEL); des murailles très hautes, d'une largeur extraordinaire, et flanquées de 250 tours; beaucoup de palais, etc. Il ne reste de cette immense ville que des ruines à peine connues. — Babylone fut bâtie par Bélus, plus de 2,000 ans av. J.-C., et fut la capit. de la Babylonie, puis du vaste empire d'Assyrie; elle s'éleva rapidement à la plus grande prospérité et se maintint à un très haut rang, non seulement après la chute de Sardanapale (759), mais après celle de Nabonid ou Balthazar, lorsqu'elle fut prise par Cyrus, en 538 av. J.-C. Au temps d'Hérodote elle était encore la 1re ville du monde. Elle déclina ensuite jusqu'au temps d'Alexandre (330). Ce conquérant l'avait choisie pour être la capitale de son empire, et il l'aurait rendue plus magnifique qu'elle n'avait jamais été; mais sa prompte mort et la fondation de Séleucie en précipitèrent la décadence. Bâtie de briques, elle fournissait à ses dépens des matériaux à Séleucie, et c'est ainsi que presque tous ses édifices disparurent. Babylone existait encore, mais petite et presque vide, lors de la conquête du 2e empire perse par les Arabes. —L'Égypte avait aussi une Babylone, sur le canal de Trajan, au point où il se rend dans le Nil. On l'appelle auj. *Baboul*. C'était une colonie babylonienne.

BABYLONE (empire de), fondé par Nemrod, vers 2640 av. J.-C. Il eut 8 rois de la dynastie de Nemrod, puis il tomba aux mains des Arabes (2218) et fut alors démembré en petits royaumes, entre autres Élam, Sennaar, Babylone; 6 rois arabes régnèrent dans ce dernier état (de Mardocentès à Nabonad). Vers 1993 parut Bélus, qui sortit de Ninive, mais qui fit de Babylone la capitale de son empire, dit *premier empire d'Assyrie*, et qui eut pour successeurs Ninus, Sémiramis, Ninias, et une foule d'autres rois inconnus jusqu'à Sardanapale, qui périt en 759 (*Voy.* ASSYRIE). A la chute de ce dernier prince, le royaume de Babylone, ou 2e *empire d'Assyrie*, fut comme détaché de celui de Ninive, sans en être complétement indépendant; il eut pour rois pendant ce temps Bélésis, 759; Nabonassar, 747; Nadius, Chinzir, Porus, Ilulée, de 733 à 721; Mardokempad et 5 princes encore plus obscurs jusqu'en 688; puis vint une anarchie complète, suivie bientôt d'une entière soumission au royaume de Ninive. Mais en 625 Ninive fut soumise à son tour, et l'Assyrie devint province du royaume de Babylone sous les rois Nabopolassar, 625: Nabuchodonosor II, 605; Evilmérodac, 562; Nériglissor, 560; Laborosoarchod, 555; Nabonid ou Labinet (le Balthazar de l'Écriture) de 554 à 538, jusqu'au moment où le roy. de Babylone devint la proie de Cyrus.

BABYLONIE, *Babylonia*, contrée d'Asie, au S. de la Mésopotamie et au N. du golfe Persique, se divisait en Babylonie proprement dite, entre l'Euphrate et le Tigre; Chaldée, depuis le confluent des deux fleuves jusqu'au golfe Persique; et Sitacène à l'E. Villes principales: Babylone, Is ou Æiopolis, Orchoé, Sitace, Ctésiphon, Séleucie.

BAÇAIM, ville de l'Inde anglaise (Bombay), par 70° 34' long. E., 19° 20' lat. N., près de l'île de Salsette. Prise aux Portugais par les Mahrattes, 1552; puis enlevée à ceux-ci par les Anglais, 1780.

BACCALAR Y SANNA (Vincent), marquis de St-Philippe, né en Sardaigne de parents espagnols, se distingua comme général et homme d'état sous Charles II et Philippe V, rois d'Espagne, et mourut en 1726. Il a laissé une *Histoire de la monarchie des Hébreux*, écrite en latin, La Haye, 1727, 2 vol. in-4, traduite en français; et des *Mémoires sur Philippe V*, en espagnol, traduits par Demauve, Paris, 1756.

BACCARACH, ville de Prusse. *Voy.* BACHARACH.

BACCARAT, ch.-l. de canton (Meurthe), à 24 kil. S. E. de Lunéville; 1,950 hab. Grande fabrique de verres et cristaux.

BACCHANALES, *Bacchanalia*, fêtes de Bacchus, prirent naissance en Égypte, d'où elles s'introduisirent successivement en Phénicie, en Grèce et en Italie. Les femmes seules y furent d'abord admises; mais ensuite les hommes y parurent, et leur présence occasionna de tels désordres que le sénat romain fut obligé d'en défendre la célébration (184 av. J.-C.): mais la loi ne fut que peu de temps en vigueur, et, sous l'empire, les Bacchanales furent célébrées de nouveau avec plus de licence que jamais.

BACCHANTES, femmes qui célébraient les mystères de Bacchus. Les premières qui portèrent ce nom furent les nymphes nourrices de Bacchus, qui le suivirent à la conquête des Indes. Les Bacchantes couraient çà et là échevelées, demi-nues ou couvertes de peaux de tigres, la tête couronnée de lierre et le thyrse à la main. Elles répétaient fréquemment le cri *évoé* (courage, mon fils), comme pour rappeler les triomphes de Bacchus sur les Géants.

BACCHIADES ou BACCHIDES, famille puissante de Corinthe, descendait d'Hercule par Bacchis, fils de Prumnis, qui régnait sur Corinthe vers 996 av. J.-C. Cette famille gouverna la ville pendant neuf générations. Elle fut dépouillée de l'autorité par Cypsélus, 657 av. J.-C. (*Voy.* ce nom). Selon quelques auteurs, les Bacchiades descendaient de Bacchus par une fille de ce dieu nommée Bacchie.

BACCHIDÈS, général de Démétrius Soter, roi de Syrie et gouverneur de la Mésopotamie, vint en Judée pour y rétablir le grand-pontife Alcime. Il combattit Judas Machabée, qui osa l'attaquer avec des forces très inférieures, et qui périt dans le combat. Bacchidès fut ensuite contraint par Jonathas d'abandonner la Judée.

BACCHIGLIONE, *Medoacus minor*, riv. du roy. Lombard-Vénitien, passe à Vicence, à Padoue, et là se divise en 2 bras, dont l'un se jette dans la Brenta, et l'autre dans le golfe Adriatique. Sous Napoléon (1806-1814), cette riv. donna son nom à un dép. du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Vicence.

BACCHUS, dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé, princesse thébaine. Sa mère ayant péri pendant qu'elle le portait dans son sein, Jupiter fit retirer de son corps Bacchus par Vulcain, le mit dans sa cuisse, et l'y garda le reste des neuf mois. Dès qu'il fut né, on le mit entre les mains d'Ino, sa tante, qui l'éleva avec le secours des Nymphes, jusqu'à ce qu'il fût en âge d'être instruit par les Muses et par Silène. Dès son enfance, il triompha de tous les dangers auxquels Junon, jalouse de sa mère, l'exposait continuellement. Devenu grand, il fit la conquête des Indes avec une armée d'hommes et de femmes portant, au lieu d'armes, des thyrses chargés de raisins et des tambours; puis il alla en Égypte, où il enseigna l'agriculture aux mortels, planta la vigne, et fut adoré comme le dieu du vin. D'Égypte il vint en Phrygie, où il fut initié aux mystères de la mère des dieux. Dans la guerre des Géants, il se transforma en lion, et fit des merveilles, animé par Jupiter, qui lui criait sans cesse: « *Évoé* », c.-à-d. courage, mon fils! Bacchus punit sévèrement tous ceux qui voulurent s'opposer à l'établissement de son culte (*Voy.* PENTHÉE, MINÉIDES

et LYCURGUE de Thrace). Bacchus se livra peu aux plaisirs de l'amour ; cependant il épousa Ariane, que Thésée avait abandonnée dans l'île de Naxos. — On le représente avec des cornes, symbole de force et de puissance, couronné de pampre, de lierre ou de figuier, sous les traits d'un jeune homme riant et sans barbe, tenant d'une main des grappes de raisin, ou une corne dont il se sert comme d'une coupe, et de l'autre un thyrse avec lequel il fait jaillir des sources de vin. Il est assis tantôt sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lions ou des panthères. Les anciens donnaient à ce dieu un grand nombre de noms divers : *Dionysus*, *Iacchus*, *Liber*, *Lyæus*, etc. — Cicéron compte 5 Bacchus.—Quelques-uns pensent que Bacchus est le même que le Brahma des Indiens.

BACCHYLIDES, poëte lyrique grec, de l'île de Céos, florissait vers 450 av. J.-C., sous Hiéron, roi de Syracuse. Des odes, des hymnes et des épigrammes qu'il avait composés, il ne subsiste que quelques fragments recueillis par Brunck, dans ses *Analecta græca* ; on les trouve aussi à la suite des œuvres de Pindare, Anvers, 1567, in-12. Ils ont été publiés à part avec traduction latine à Berlin par E.-F. Neue, 1823. Ils ont été trad. en franç. par Ern. Falconet, dans les *Poëtes grecs* du *Panthéon littéraire*, Paris, 1838.

BACCI (André), médecin du pape Sixte-Quint et professeur de botanique à Rome, né à St-Elpidio dans la marche d'Ancône vers 1530, mort vers 1600, a donné, entre autres ouvrages de médecine et d'histoire naturelle : *De thermis*, Venise, 1571, réimprimé plusieurs fois ; *De naturali vinorum historiâ*, in-fol., etc., Rome, 1596.

BACCIO DELLA PORTA, connu aussi sous le nom de Fra Bartolomeo di San Marco, peintre toscan, né en 1469 à Savignano près de Prato, mort en 1517. Il avait déjà obtenu de grands succès, lorsqu'entraîné par les prédications de Savonarole, il quitta son art pour se faire religieux. Il prit, en 1500, l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Marc à Florence, et depuis ce moment il ne consacra son pinceau qu'à des sujets religieux. On estime surtout son *Saint-Marc* et son *Saint-Sébastien*. Baccio fut le précurseur de Raphaël : il excella surtout dans le coloris et dans l'art de draper, et fut le premier qui connut l'usage du mannequin à ressorts.

BACCIO DA MONTE LUPO, sculpteur distingué, mort vers l'an 1533. Il fit à Lucques et à Florence un grand nombre d'ouvrages de sculpture et d'architecture. — Raphaël Baccio, son fils, travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut occupé pour la Santa Casa de Lorette, à St-Pierre de Rome, et pour la bibliothèque de Saint-Laurent à Florence.

BACCIOCCHI (Marie-Anne-Élisa BONAPARTE, princesse), sœur de Napoléon, née à Ajaccio en 1777, épousa en 1797 le prince Bacciocchi, vint à Paris deux ans et s'y entoura de l'élite des hommes de lettres dont elle faisait sa société habituelle. En 1805, son mari fut couronné prince de Piombino et de Lucques, mais le pouvoir souverain fut exercé réellement par la princesse Elisa. En 1809, elle fut nommée par Napoléon grande-duchesse de Toscane. Renversée du trône en 1814, elle se retira d'abord à Bologne, puis en Allemagne, et m. à Trieste en 1820. — Le prince Bacciocchi est mort à Rome en 1841.

BACELLARA (Ant.-Barbosa), jurisconsulte, historien et poëte portugais, né à Lisbonne en 1610, mort en 1663, a publié la *Défense du droit de la maison de Bragance au trône de Portugal* ; en 1641, l'*Histoire de la guerre du Brésil*, et celle de la *Campagne de Marialva contre les Espagnols*, en 1659. Il a aussi composé des poésies qui ont été recueillies par Pereira.

BACH (J.-Sébastien), célèbre musicien, né à Eisenach en 1685, d'une famille qui remonte au XVIe siècle et qui, dans l'espace de 200 ans, a produit plus de 50 musiciens distingués ; mort à Leipsick en 1754. Il fut musicien du duc de Weimar, organiste à Mulhausen, maître de chapelle du prince d'Anhalt-Cœthen et compositeur de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. — Il a laissé plusieurs morceaux de musique estimés. Il eut onze fils, tous distingués dans leur art. L'histoire de cette famille semble prouver l'hérédité de certains talents.

BACH (Aug.), professeur de jurisprudence ancienne à l'université de Leipsick, né en 1721 à Hohendorp en Misnie, mort en 1759, est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence et de philologie, dont les plus importants sont l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, en latin, 1756, 6 fois réimprimée, et un *Commentaire sur les lois de Trajan*, Leipsick, 1747. Il a aussi donné des éditions estimées de Xénophon.

BACHARACH, ville des États prussiens (Bas-Rhin), à 40 kil. S. E. de Coblentz ; 1,500 hab. Carrières d'ardoise. Bon vin. Elle doit son nom à une pierre chargée d'inscriptions qu'on voit aux environs et qui est connue sous le nom de *Bacchi Ara*.

BACHAUMONT (Fr. LE COIGNEUX DE), poëte français, né à Paris en 1624, mort en 1702, était fils d'un président à mortier, et fut lui-même conseiller-clerc au parlement de Paris. Il figura dans le parti de la Fronde et fut même, dit-on, l'auteur du nom par lequel on a depuis désigné cette faction. Après les troubles, il se retira des affaires, et se livra tout entier au plaisir et aux lettres. Ami intime de Chapelle, il fit avec lui ce gai voyage dont la relation les a immortalisés tous deux. Bachaumont avait composé un assez grand nombre de chansons et de poésies, mais il ne prit pas le soin de les recueillir. Son *Voyage* et celles de ses poésies qu'on a conservées ont été publiés avec les œuvres de Chapelle, par Lefebvre de Saint-Marc, 1 vol. in-12, 1765, et Constant Letellier, 1826, in-8.

BACHAUMONT (LE PETIT DE), un des principaux membres de la société de madame Doublet, né vers 1700, mort en 1771, rédigea pour la société dont il faisait partie une espèce de journal historique et littéraire assez intéressant qui allait de 1762 à 1771. Après sa mort, on rassembla ses notes et on les publia en 1777, sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, 6 vol. in-12. On a continué ce journal après lui, et on l'a porté à 36 vol. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses.

BACHELIER (J.-J.), peintre et directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, né en 1724, mort en 1805, est célèbre pour avoir fondé à ses frais à Paris, en 1763, une école de dessin pour les artisans dans l'ancien collége d'Autun. On lui doit aussi d'avoir réformé le mauvais goût des peintures de la manufacture de Sèvres, et d'avoir retrouvé la peinture encaustique des anciens.

BACHET DE MEZIRIAC, né à Bourg en Bresse en 1581, écrivit dans presque toutes les langues et se recommanda aussi par ses connaissances scientifiques. On a de lui une édition estimée de l'*Arithmétique* de Diophante, et une traduction en vers français de quelques *Épîtres* d'Ovide, avec commentaires.

BACHKIRS, peuple turcoman. *Voy.* BASKIRS.

BACKHUYSEN (Ludolph), peintre de l'école flamande, né à Embden en 1631, mort en 1709, excella dans les marines. Il était d'abord employé dans les bureaux de son père qui était secrétaire des états-généraux de Hollande, mais il quitta son état pour se livrer à son goût et se forma sans maître.

BACLER D'ALBE (le baron Aubert-Louis), peintre et ingénieur géographe, né à Saint-Pol (Pas-de-Calais) en 1761, mort en 1824, fut d'abord attaché comme chef des géographes au département de la guerre, puis nommé directeur du cabinet topographique, maréchal de camp en 1803, et chef de division au ministère de la guerre en 1814. Il a publié, en 1802, la *Carte du théâtre des campagnes de Bo-*

naparte en Italie (54 feuilles), ouvrage fort recherché: des *Vues*, des *Souvenirs pittoresques des Alpes*, etc. Il est auteur du tableau de la *Bataille d'Arcole*, et d'un grand nombre de paysages estimés.

BACMEISTER (Hartman-L.-Christ.), directeur du collége allemand de Saint-Pétersbourg, et membre de l'académie des Sciences de cette ville, né à Hernbourg, en 1736, mort en 1806, a publié la *Bibliothèque russe, pour la connaissance de l'état actuel de la littérature en Russie*, Pétersbourg, 11 vol., de 1777 à 1788; *Géographie abrégée de l'empire russe*, Pétersbourg, 1772; *Recueil de mémoires et de pièces authentiques sur l'histoire de Pierre I*, Riga, 1785.

BACON (Roger), célèbre moine anglais, surnommé *le Docteur admirable*, à cause de sa science prodigieuse, né en 1214 à Ilchester dans le Somerset, mort vers 1294, entra dans l'ordre des Franciscains, après avoir étudié à Oxford et à Paris; se fixa à Oxford, et se livra avec ardeur à l'étude de toutes les sciences connues de son temps, surtout de la physique, et acquit bientôt une instruction fort supérieure à son siècle. Ses ignorants confrères, jaloux de son mérite, et irrités d'ailleurs contre lui, parce qu'il avait censuré les mœurs dissolues du clergé, l'accusèrent de sorcellerie, quoiqu'il eût écrit lui-même contre la magie; il fut condamné à la prison et passa dans les cachots la plus grande partie de sa longue vie. A l'avénement du pape Clément IV, qui l'avait en grande estime, il recouvra la liberté; mais après la mort de ce pape éclairé, il fut en butte à de nouvelles persécutions, et fut enfermé à Paris, pendant dix ans, dans le couvent des Franciscains. Il ne sortit de prison que peu d'années avant sa mort. On lui attribue l'invention de la poudre à canon, celle des verres grossissants, du télescope, de la pompe à air, et d'une substance combustible analogue au phosphore; on trouve du moins dans ses écrits des passages où ces diverses inventions sont assez exactement décrites. Il proposa dès 1267 la réforme du calendrier. Son plus grand mérite est d'avoir renoncé à la méthode purement spéculative et d'avoir conseillé et pratiqué lui-même l'expérience. Cependant, il ne fut pas exempt des erreurs de son temps, et crut à l'alchimie et à l'astrologie. Roger Bacon a laissé des écrits sur presque toutes les parties de la science. Ses principaux ouvrages sont: l'*Opus majus* (publié par Samuel Jebb, Londres, 1732, in-fol.), qu'il adressa au pape Clément IV, et où il s'était proposé de rassembler toute sa doctrine: il en fit deux refontes successives sous les noms d'*Opus minus* et *Opus tertium* (ces deux ouvrages sont restés manuscrits); *Epistola de secretis operibus naturæ et artis et de nullitate magiæ*, Paris, 1542, in-4; *De retardandis senectutis accidentibus*, Oxford, 1590, et plusieurs traités d'alchimie dont le principal est *Speculum alchimicum*. Girard de Tournus a traduit en français l'*Epistola de secretis*, sous ce titre: *De l'admirable pouvoir de l'art et de la nature, où est traité de la pierre philosophale*, Paris, 1557, et *le Miroir d'Alchimie*, Lyon, 1557.

BACON (François), illustre philosophe anglais, né à Londres en 1561, était fils de Nicolas Bacon, garde des sceaux sous Elisabeth. Il se fit remarquer dès son enfance par la précocité de son génie, et conçut de bonne heure le dessein de réformer les sciences: mais il fut longtemps détourné de ce projet par le soin de sa fortune. Dans sa jeunesse, il accompagna l'ambassadeur d'Angleterre en France à la cour de Henri III. Rappelé dans son pays par la mort de son père, il se fit recevoir avocat, et se livra avec succès à l'étude de la jurisprudence. Préférant néanmoins la carrière des affaires publiques, il fit tous ses efforts pour obtenir quelque emploi important, et s'attacha dans ce but au comte d'Essex; il se fit aussi nommer membre de la chambre des communes (1592). Cependant, il ne put réussir à s'avancer sous Élisabeth, quoiqu'il eût, pour se concilier la faveur de cette princesse, consenti à justifier la condamnation du malheureux Essex, qui avait été son protecteur; il ne reçut d'elle que le titre honorifique de conseil ou avocat extraordinaire de la reine. Il se consola de cet oubli par la culture des sciences et commença dès lors les travaux qui l'ont immortalisé. Après la mort d'Elisabeth, Jacques I, qui aimait les savants, éleva rapidement Bacon aux honneurs; il fut successivement nommé solliciteur général (1607), puis *attorney* général (1613), membre du conseil privé (1616), garde des sceaux (1617), et enfin grand-chancelier (1618); il fut en outre nommé baron de Vérulam et vicomte de Saint-Alban. Pendant son administration, il seconda puissamment les efforts du roi pour unir les royaumes d'Angleterre et d'Ecosse, et fit d'utiles réformes. Mais il avait à peine exercé pendant deux ans les fonctions de grand-chancelier, qu'il fut accusé par les communes de s'être laissé corrompre, en acceptant de l'argent pour des concessions de places et de priviléges; il fut en conséquence condamné par la cour des pairs à être emprisonné dans la tour de Londres, à payer une amende de 40,000 liv. sterling; il fut en outre privé de toutes ses dignités, et exclu des fonctions publiques (1621). Par cette sentence sévère, le parlement ne voulait pas tant frapper Bacon, dont le crime était loin d'être aussi grand qu'on l'a fait, qu'atteindre le favori de Jacques, Buckingham, dont le faible chancelier était la créature, et dont il avait trop facilement approuvé les malversations (*Voy.* BUCKINGHAM). Au bout de peu de jours, le roi lui rendit la liberté, et lui fit remise de l'amende; quelques années après, il le releva de toutes les incapacités prononcées contre lui (1624). Cependant, Bacon resta depuis sa disgrâce éloigné des affaires, et consacra les dernières années de sa vie à ses travaux philosophiques. Il mourut en 1626, à la suite d'expériences de physique qu'il avait faites avec trop d'ardeur. Bacon a laissé des écrits sur la jurisprudence, la politique, l'histoire, la morale, et sur la philosophie. Ce sont surtout ces derniers qui l'ont rendu célèbre. Ils sont tous compris dans un vaste ouvrage que l'auteur nomme *Instauratio magna*, et qui se compose de six parties: la revue des sciences, la méthode nouvelle, le recueil des faits et des observations, l'art d'appliquer la méthode aux faits recueillis, les résultats provisoires de la méthode, les résultats définitifs ou philosophie seconde. De ces six parties, trois seulement ont été exécutées: la 1re, dans le traité *De dignitate et augmentis scientiarum* (qui parut d'abord en anglais, 1605, puis en latin, 1623); la 2e, dans le *Novum Organum* (1620, lat.), où l'auteur oppose une logique nouvelle à l'antique logique d'Aristote; la 3e, dans divers traités qui portent le titre d'*Histoire naturelle*, tels que le *Sylva Sylvarum* (1627, en anglais, posthume), l'*Historia vitæ et mortis* (1622), l'*Historia ventorum* (1622), l'*Historia densi et rari* (1658, posthume). Il ne reste sur les autres parties que des ébauches incomplètes. L'idée fondamentale de tous les travaux philosophiques de Bacon est de faire, comme il le dit, une restauration des sciences, particulièrement des sciences naturelles, et de substituer aux vaines hypothèses et aux subtiles argumentations qui étaient alors en usage dans l'école, l'observation, les expériences, qui découvrent les faits, et une induction légitime, qui découvre les lois de la nature, en se fondant sur le plus grand nombre possible de comparaisons et d'exclusions: il est le père de la philosophie expérimentale. Outre l'*Instauratio*, Bacon a écrit des *Essais de morale et de politique* qui jouissent d'une grande réputation pour le style et pour les pensées (publiés d'abord en anglais, 1597-1623, puis en latin sous le titre de *Sermones fideles*, 1638, posthume); un petit traité *De sapientia veterum*

(1609); l'*Histoire de Henri VII* (1622, en anglais; 1638, en latin). Il a aussi laissé quelques opuscules philosophiques, qui ont été publiés en 1653 par Isidore Gruter, sous le titre de *Scripta in naturali et universali philosophia*, 1 vol. in-18, Amsterdam; des *Discours*, qu'il avait prononcés, soit comme solliciteur et attorney général, soit comme membre du parlement, et enfin un grand nombre de *Lettres* qui jettent beaucoup de jour sur sa vie et son caractère. Dans les écrits de Bacon on admire autant le style que les pensées. Ils sont remplis d'images neuves, sublimes, et de comparaisons heureuses. Les meilleures éditions de ses *Œuvres complètes* sont celle de Londres, 1740, 4 vol. in-fol.; celle de 1765, 5 vol. in-4, et celle que vient d'achever M. Basil Montaigu, 16 vol. in-8, Londres, 1825-1835, la plus belle de toutes. M. Bouillet a récemment publié toutes les œuvres philosophiques, en les accompagnant d'introductions et de notes en français, 3 vol. in-8, Paris 1834-1835, chez Hachette. Les œuvres de Bacon ont été traduites en français par A. Lasalle, 15 vol. in-8, Paris, 1800-1803; malheureusement, cette traduction n'est ni complète, ni fidèle. M. Lorquet a donné une traduction nouvelle du *Novum Organum*, Paris, 1840, in-12. La vie de Bacon a été écrite en latin par W. Rawley, son secrétaire (1638), en anglais par Mallet (1740), et en français par P. de Vauzelles (1833, 2 vol. in-8). Deleyre a publié en 1755 une *Analyse de la philosophie de Bacon*, ouvrage souvent réimprimé, et cependant peu propre à faire bien connaître l'auteur anglais. Le savant Deluc a donné un *Précis de la philosophie de Bacon*, et M. Joseph de Maistre un *Examen de la philosophie de Bacon*, ouvrage posthume (Paris, 1837, 2 vol. in-8), où le philosophe anglais est fort maltraité.

BACS, comitat de Hongrie, dans le cercle au-delà du Danube, entre ceux de Pesth, Csongrad, Torontal, Szevem, Barana; 113 kil. sur 97; 297,000 hab. —Ch.-l. du comitat de même nom, à 44 kil. S. de Zombor; 7,000 hab. Évêché.

BACTRES, *Bactra*, primitivement *Zariaspa*, auj. *Balk*, capit. de la Bactriane, prov. de Perse, et des deux empires de Bactriane; sur le Bactrus, petite riv. qui se jette dans l'Oxus. Elle fut prise par Ninus, qui, dit-on, dut cette conquête à l'habileté de Sémiramis.

BACTRIANE, contrée d'Asie, qui répond auj. au kanat de Balk, dans le Turkestan indépendant, était beaucoup plus grande autrefois. Elle avait pour bornes au S. les monts Paropamisus et l'Inde; au N., la Sogdiane; à l'E., la Scythie, et contenait, entre autres contrées principales, la Margiane, la Gurie, la Bubacène, le pays des Tochares et des Marucéens. Montagnes très hautes; climat varié, froid en général plutôt que chaud; habitants belliqueux, de races mêlées, mais où sans doute prédominait l'élément scythe. La Bactriane formait une des grandes satrapies de la monarchie persane. Au temps d'Alexandre, Bessus, satrape de Bactriane, assassina Darius son maître, afin de se saisir de la souveraineté dans sa satrapie, et d'en faire un état indépendant; mais il n'y réussit pas; Alexandre joignit ce pays à ses conquêtes. Les Séleucides le gardèrent jusqu'au règne d'Antiochus Théos, en 256 av. J.-C. A cette époque, la Bactriane reprit son indépendance et eut successivement six rois grecs: Théodote I (256); Théodote II (243); Euthydème (221); Ménandre (195); Eucratide I (181); Eucratide II (147-141): c'est ce qu'on nomme l'empire grec de la Bactriane. Pendant ce laps de temps de plus d'un siècle, les rois gréco-bactriens avaient beaucoup étendu les limites de leur empire aux dépens de l'Inde d'une part, de la Sogdiane et des Scythes de l'autre, mais surtout aux dépens des Séleucides. A leur chute, les Arsacides de la Parthiène s'emparèrent de toutes leurs conquêtes à l'O.; les Scythes en 121 prirent possession du reste, et ils fondèrent un nouveau royaume de Bactres, dont les dimensions varièrent souvent.

BACULARD (Arnaud). *Voy.* ARNAUD.

BADAJOZ, *Pax Augusta*, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Badajoz, sur la Guadiana, à 293 kil. S. O. de Madrid; 14,500 hab. Evêché. C'est un des boulevards de l'Espagne du côté du Portugal. Citadelle, 2 forts, arsenal; pont de 620 mètres, construit, dit-on, par les Romains. Commerce assez actif avec le Portugal. Le roi d'Espagne et le régent de Portugal y signèrent en 1801 un traité qui fut le préliminaire de la paix de Madrid et par lequel l'Espagne et le Portugal abandonnèrent l'alliance de l'Angleterre pour celle de la France. En 1811-12, Badajoz soutint trois siéges successifs; prise sur les Espagnols par le maréchal Soult (8 mars 1811), elle ne fut reprise par les Anglais (6 avril 1812) qu'après deux siéges meurtriers. — L'intendance de Badajoz a les mêmes limites que la capitainerie-générale de l'Estramadure.

BADAKCHAN, contrée d'Asie dans le sud de la Grande-Boukharie, séparée du Turkestan chinois par le mont Bolou et arrosée par le Djihoun.—Capitale de cette contrée, sur le Djihoun, par 66° 25' long. E., 37° 18' lat. N., au N.-E. de Balk. Ville forte et peuplée.

BADE (grand-duché de), un des états de la Confédération germanique, entre 5° 11' et 7° 32' long. E., 47° 32' et 49° 49' lat. N., est borné à l'O. par la France, dont le Rhin le sépare, au N. par la Hesse, à l'E. par le Wurtemberg, au S. par la Suisse et le lac de Constance; il a 280 kil. de long sur une largeur qui varie de 20 à 130 kil., et compte environ 2,000,000 d'hab.; capitale, Carlsruhe. Le grand-duché avait été divisé en 1819 en 6 cercles: Murg-et-Pfinz, Lac, Treysam, Kinzig, Necker, Mein-et-Tauber. Depuis 1832 le nombre des cercles est réduit à 4: cercle du Lac, ch.-l. Constance; du Haut-Rhin, ch.-l. Freyburg (Fribourg en Brisgau); du Rhin-Moyen, ch.-l. Carlsruhe; du Bas-Rhin, ch.-l. Manheim. Les villes principales, après les précédentes, sont Bade, Dourlach, Kehl, Rastadt, Reichnau, Zæhringen et surtout Heidelberg, célèbre par son université. Au N. sont des plaines vastes et fertiles; au S., de hautes montagnes; une grande partie du pays est couverte par la forêt Noire. Climat tempéré; vignobles estimés; mines assez riches en argent, cuivre, plomb, fer, cobalt, houille. Le culte catholique et les cultes réformés se partagent la population. Le grand-duché de Bade jouit du gouvernement constitutionnel en vertu d'une charte concédée en 1818; il a deux chambres législatives. — Il ne faut pas confondre le grand-duché avec le margraviat de Bade dont les limites étaient assez différentes. Le margraviat, noyau du grand-duché actuel de Bade, faisait partie du cercle de Souabe, et était renfermé entre les riv. de Pfinz et de Schwazbach. Il eut longtemps pour ch.-l. Bade, qui lui donna son nom. On le divisait en 7 parties: 1° H.-margraviat de Bade, ou margraviat de Bade-Baden (villes principales, Rastadt, Bade, Ettlingen, Kehl, Mahlberg); 2° B.-margraviat de Bade, ou margraviat de Bade-Dourlach (villes principales, Carlsruhe Dourlach, Pforzheim, Stein, Munzesheim); 3° margraviat de Hochberg (ch.-l., Hochberg); 4° bailliage de Saltzbourg (ch.-l., Saltzbourg); 5° landgraviat de Sausenberg (ch.-l., Sausenberg); 6° seigneurie de Rœteln (ch.-l., Schopfheim); 7° seigneurie de Badenweiler (ch.-l., Badenweiler). Le margraviat diffère du duché en ce qu'il avait beaucoup de possessions en Alsace. Il contenait des villes impériales (Uberlingen, Gegenbach, Offenbourg, Zell, Pfullendorf), des principautés et seigneuries immédiates (Bruchsal, etc.).

Histoire. La maison de Bade est une ligne cadette

de l'antique maison de Zæhringen. Le premier margrave de Bade est Hermann, petit-fils de Berthold I, duc de Zæhringen et de Carinthie; il régna de 1074à 1130 et prit le titre de margrave à la diète de Bâle, 1130. Ses états furent plusieurs fois partagés entre ses descendants, ce qui donna naissance à diverses branches de la maison de Bade. Hermann IV et Henri, fils de Hermann III, par suite d'un partage qui eut lieu en 1190, devinrent la tige des deux lignes nouvelles, celles de Bade-Baden et Bade-Hochberg. Christophe I, qui régna de 1503à1527, réunit la plus grande partie des possessions de la maison de Bade; mais après lui se forment encore deux nouvelles lignes: celle de Bade-Baden, dont le chef fut Bernard, fils aîné de Christophe; et celle de Bade-Dourlach, qui eut pour chef Ernest, son 2ᵉ fils. Enfin la ligne de Bade-Baden s'éteignit en 1770, et tous les états de Bade furent réunis de nouveau sous un seul chef, (*Voy.* ci-après CHARLES-FRÉDÉRIC de Bade). Après la paix de Lunéville, le margrave (Charles-Frédéric) prit le titre d'électeur, 1803. En 1806, il adhéra à la Confédération du Rhin et reçut en récompense de l'empereur Napoléon le titre de grand-duc avec augmentation de territoire. Après la bataille de Leipsick (1813), le grand-duché de Bade entra dans la Confédération germanique; il en fait encore partie.

BADE, *Civitas Aurelia aquensis* ou *Thermæ inferiores*, en allemand *Baden* (c.-à-d. *bains*), jolie ville du grand-duché de Bade, sur l'OElbach, dans le cercle du Rhin-Moyen, à 32 kil. N. E. de Strasbourg, à 30 kil. S. O. de Carlsruhe, est célèbre par ses eaux thermales qui ont valu à la ville son nom et qui y attirent un grand nombre d'étrangers. C'est le rendez-vous de la haute société de France, d'Allemagne et d'Angleterre. La population fixe est d'environ 4,000 hab. Château ducal fort curieux, ancien collége des Jésuites, cabinet d'antiquités. Bade était déjà connue au IIIᵉ siècle; elle reçut le nom d'*Aurelia* en l'honneur de l'empereur Aurelius Alexander (Alexandre Sévère). Elle fut longtemps la résidence des margraves de Bade et la capit. de tout le margraviat.

BADE, *Aquæ Helveticæ* ou *Verbigenæ*, *Baden* en allemand, ville de Suisse (Argovie), sur la Limmat, à 21 kil. N. O. de Zurich; 1,500 hab. Eaux thermales renommées. Elle fut jusqu'en 1712 le siége de la diète fédérale. Eugène de Savoie y signa, en 1714, la paix dite *paix de Bade*, entre l'Empire et la France.

BADE, *Aquæ Pannonicæ*, *Baaden* en allemand, ville des Etats autrichiens (Autriche), à 24 kil. S. O. de Vienne; 2,400 hab. On y trouve 16 établissements d'eaux thermales.

BADE (princes de). Les princes les plus connus de la maison de Bade sont:

Louis-Guillaume, margrave de Bade-Baden, connu sous le nom de Prince de Bade, général de l'Empire, né en 1655, mort en 1707. Il servit d'abord sous Montécuculli, contre la France; puis il fit la guerre aux Turcs, 1683, aida Sobieski à délivrer Vienne, et après leur avoir fait éprouver plusieurs échecs, gagna sur eux la victoire décisive de Salankenem, en 1691. Il fit avec moins de succès la guerre contre la France, où il eut affaire à Villars et à Catinat, et perdit la bataille de Fridlingen en 1702.

Charles-Guillaume ou Charles III, margrave de Bade-Dourlach, né en 1679, mort en 1746. Il servit d'abord sous le prince de Bade, son parent (*Voy.* l'article précédent); puis, à la paix de Rastadt, se retira dans ses états. Il y jeta les fondements de la ville de Carlsruhe (1715), et créa à cette occasion l'ordre de la *Fidélité*.

Charles-Frédéric, margrave, puis grand-duc de Bade-Dourlach, né en 1728, hérita en 1746 des états de Charles-Guillaume, son grand-père, et y joignit les domaines de Bade-Baden, qui lui échurent par succession en 1771. Ce prince se trouva mêlé aux événements de la révolution française, qui lui fit perdre ses possessions sur la rive gauche du Rhin; mais il en fut amplement dédommagé par Napoléon, qui agrandit ses états, et qui, en 1806, lui donna le titre de grand-duc et accorda à son petit-fils, le prince Charles-Louis-Frédéric, la main de sa fille adoptive, Stéphanie (fille de Claude Beauharnais, et petite-fille de la comtesse Fanny de Beauharnais). Il mourut en 1811, après un long règne. Il eut pour successeurs: 1° Charles-Louis-Frédéric, son petit-fils, qui donna une constitution à ses états, et qui mourut en 1818, sans enfants; — 2° Louis-Guillaume-Auguste, son 2ᵉ fils, et oncle de Charles-Louis-Frédéric, qui monta sur le trône en 1818 et mourut en 1830, sans enfants; — 3° Léopold de Hochberg, un autre de ses enfants, mais né d'un mariage de la main gauche; il fut élevé au trône en 1830; c'est celui qui règne aujourd'hui.

BADENWEILER, village du grand-duché de Bade (Treysam), à 25 kil. S. O. de Freyburg; bains chauds.

BADIA, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur l'Adige, à 23 kil. O. de Rovigo; 3,450 hab. Faïence, terre vernissée, etc.

BADIA Y LEBLICH (Domingo), connu aussi sous le nom d'Aly-Bey, officier espagnol, né en 1766, mort en 1818, voyagea en Afrique et en Arabie, se faisant passer partout pour musulman, et publia, à son retour, ses *Voyages en Afrique et en Asie pendant les années* 1803-1807, Paris, 1814, 3 vol. in-8. On y trouve d'intéressants détails qu'aucun chrétien n'avait pu connaître jusque-là. A son retour il fut employé par le roi d'Espagne, Joseph Napoléon. Il mourut à Damas en 1818, pendant un second voyage.

BADIUS (Josse et Conrad), célèbres imprimeurs du XVIᵉ siècle. Josse Badius, né en 1462, au village d'Assche près de Bruxelles, d'où il prit le nom d'*Ascensius*, mort en 1535, professa d'abord les belles-lettres à Lyon et fonda à Paris, vers l'an 1512, une imprimerie d'où sont sorties un grand nombre d'éditions estimées; il publia lui-même quelques écrits, entre autres *Navicula stultarum virginum*, vers 1500, traduit en français en 1502 par J. Droyn. Il eut pour gendres Robert Etienne et Michel Vascosan. — Conrad Badius, né à Paris vers 1500, mort vers 1568, s'associa à Robert Etienne, son beau-frère, et fit avec lui un grand nombre de publications importantes. Il a traduit en français l'*Alcoran des Cordeliers* d'Erasme Alber, Genève, 1556.

BADOERO (Pierre), doge de Venise, mort en 942, fut le 7ᵉ de sa famille élevé à cette dignité. La république lui dut de sages réformes, la confirmation de ses libertés par Bérenger II, roi d'Italie, et le droit de battre monnaie.

BADONVILLER, ville du dép. de la Meurthe, à 10 kil. S. E. de Blamont, sur la Blette; 2,000 hab. Tissus de coton, faïenceries, etc. Fabr. considérable d'alênes.

BADUHENNE, *Baduhenna Sylva, Sevenwald* ou *Pade Koltz*, grande forêt qui couvrait le pays des Frisons (presque tout le roy. de Hollande actuel). Elle était ainsi nommée d'une divinité du pays appelée *Pada*, qui n'était peut-être que la forêt personnifiée. 900 Romains y furent taillés en pièces par les Germains l'an 28 de J.-C. Cette forêt n'existe plus aujourd'hui.

BAENA, ville d'Espagne (Cordoue), à 40 kil. S. E. de Cordoue; 4,800 hab.; sel aux environs.

BÆTICA, *Bætis*. *Voy.* BÉTIQUE et BÉTIS.

BAEZA, *Beatia*, ville d'Espagne (Jaen), à 6 kil. O. d'Ubeda, 15,000 hab. Cathédrale gothique; colléges des Jésuites et de l'Oratoire; belle fontaine. Très importante jadis, résidence de plusieurs rois maures; évêché, transporté depuis à Jaen; université sup-

primée.—Une autre Baeza, dans la Nouvelle-Grenade, à 106 kil. S. E. de Quito, fut fondée en 1559 par Gil Ramirez d'Avalos et presque détruite par les Indiens.

BAFA, *Paphos*, *Augusta*, ville de l'île de Chypre, sur la côte S. O., par 30° 6' long. E., 34° 46' lat. E., appartient à la Turquie, et fut longtemps le ch.-l. du livah de l'île de Chypre. Port ensablé, fort situé sur un rocher. Il y avait jadis un évêché qui depuis a été transféré à Nicosie. Aux environs, beau cristal de roche, connu sous le nom de diamants de Bafa; amiante. Grottes artificielles remarquables.

BAFFIN (William), habile pilote anglais, né en 1584, accompagna de 1612 à 1616 Hudson et les autres navigateurs anglais qui explorèrent le nord de l'Amérique, et pénétra jusque dans la baie à laquelle les géographes ont donné son nom. Il mourut dans l'Inde, en 1622, au siége de la ville d'Ormuz. Il avait dressé des cartes qui se sont perdues, et rédigé un journal dont quelques fragments se trouvent dans le recueil de voyages de Purchas.

BAFFIN (baie, ou plutôt mer de), vaste golfe ouvert de l'Atlantique; ainsi nommée de Baffin qui la visita le premier, sur la côte de l'Amérique du Nord, par 55° 82' long. O., 67°-78° lat. N., communique à l'Atlantique par le détroit de Davis, à la mer d'Hudson par ceux de Cumberland et d'Hudson, et à l'Océan Glacial arctique par celui de Lancastre-et-Barrow.

BAFFIN-PARRY (archipel de), dénomination générale de toutes les îles qui s'étendent entre la mer de Baffin et celle d'Hudson, au S. du détroit de Lancastre-et-Barrow, et qui furent découvertes par Parry, 1822-29. Les îles principales de cet archipel sont celles de Cockburn, Southampton, Winter, Mansfield, James, le Nouveau-Galloway, le Somerset septentrional.

BAFFO (la sultane), jeune chrétienne d'une rare beauté, de la famille des Baffo de Venise, et fille d'un gouverneur de Corfou, fut prise en mer par les Turcs et emmenée à Constantinople. Elle plut à Amurat III, qui la fit sultane favorite et en eut Mahomet III. Elle exerça un long empire sur ce prince, qui l'aima jusqu'à sa mort, et elle conserva sous Mahomet III la même autorité; elle ne la perdit que sous Achmet, qui la relégua dans le vieux sérail.

BAGACUM, ville de la Gaule Belgique, auj. BAVAY.

BAGAUDARUM CASTRUM, auj. SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS.

BAGAUDES. Ce nom, dont l'étymologie est inconnue, fut donné à des paysans de la Gaule, des environs de Lutèce (Paris), qui, commandés par un certain Amandus, se révoltèrent sous Dioclétien et furent réduits par le collègue de cet empereur, Maximien. Une porte de Paris du côté de St-Maur-des-Fossés reçut, en mémoire de cet événement, le nom de *porta Bagaudarum*, et depuis, par abréviation, *porta Bauda*. Elle était située sur le terrain appelé auj. place *Baudoyer*. — On donna aussi le nom de Bagaudes aux paysans armés qui se soulevèrent plus tard sous les noms de Jacquiers et de Pastoureaux. (*Voy.* ces mots.)

BAGDAD, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Algézireh, sur le Tigre, par 42° 4' long. E., 33° 20' lat. N.; 80,000 hab. Cap. du pachalik de Bagdad. Hautes murailles en briques, fossés, et divers ouvrages de fortifications. Très beaux bazars, quelques belles maisons, pont de bateaux sur le Tigre. On y remarque plusieurs monuments, les tombeaux de Zobéide, du cheikh Abdoul-Kadir-Ghilani, le palais du pacha, la douane. En été, chaleur extrême et vent brûlant dit *samiel*. Il y règne une maladie cutanée analogue au bouton d'Alep. Industrie active (maroquins, sellerie, harnacherie, teintureries, étoffes de soie, coton, laine). Fonderie de canons. Commerce avec la Perse, le Turkestan, l'Arabie et l'Inde. — Bagdad fut fondée en 762, aux environs de l'ancienne Séleucie, par le calife Abou-Giafar-Almansour, et fut pendant 5 siècles la capitale de l'empire arabe (après Damas, Koufah, Hachémiah). Elle fut prise par Houlagou, 1258; par les Turcs ottomans, 1534; se révolta vers 1623, soutint un long siége, et ne fut prise qu'en 1638, par Amurat IV.

BAGDAD (pachalik de), pachalik de la Turquie d'Asie (Algézireh), entre ceux d'Erzeroum, de Diarbékir, l'Iran, le golfe Persique; répond à l'ancienne Babylonie et à une partie de l'Assyrie et de la Mésopotamie; 890 kil. de long sur 550; 1,000,000 d'hab. Capitale, Bagdad. Climat très chaud en été. Au N., sont les monts du Kourdistan et diverses ramifications du Taurus. Le pays est arrosé par plusieurs riv. fort célèbres : le Tigre, l'Euphrate, le Khabour, etc. Sol fertile le long des rivières, stérile en d'autres endroits. A l'O., se trouvent des déserts d'où sortent des nuées de Bédouins pillards.—Division : 8 livahs : Mechhed-Ali, Hilla, Mechhed-Hossein, Ana, Nisibin, Mardyn, Bassora, Corna; plus, la partie directement régie par le pacha même. Le pacha de Bagdad est presque indépendant de la Porte. — C'est dans le pachalik de Bagdad que se sont trouvées toutes ces célèbres capitales de l'antiquité, Babylone, Ninive, Séleucie, Ctésiphon.

BAGÉ-LE-CHATEL. *Voy.* BAUGÉ.

BAGGESEN (Emmanuel), poëte danois, né en 1764 à Korsoër, dans l'île de Zélande, parcourut la France, l'Italie, la Suisse, où il épousa la petite-fille du célèbre Haller, et l'Allemagne, où il mourut en 1826. Ses poésies, écrites en allemand, sont : *Haidenblumen* (les Fleurs de bruyère), Amsterdam, 1808, 2 vol.; *Parthenaïs ou le voyage dans les Alpes*, traduit en français par M. Fauriel, Paris, 1810, in-12; *Adam et Ève*, Leipsick, 1826. Il a écrit en prose et en langue danoise *le Labyrinthe, ou courses poétiques en Europe*, etc.

BAGHERME, ou MESNA, ville d'Afrique, cap. d'un état de même nom, situé dans la Nigritie centrale, entre le Darfour, le Darkoulla, le Bournou, l'Ouadi-el-Ghazel, le Berghou; 660 kil. sur 140.

BAGIRATHI, riv. qui naît par 76° 40' long. E., 31° 4' lat. N., dans les monts Himalaya, et qui, réunie à l'Alakananda, forme le Gange.

BAGLIONI (J.-Paul), d'une famille illustre de Pérouse, s'empara de la souveraine autorité dans sa patrie vers 1500 et se rendit indépendant du saint-siége. Il eut à combattre les papes Alexandre VI, Jules II et Léon X, fut plusieurs fois chassé et autant de fois rétabli. Pour mettre un terme à sa tyrannie, Léon X l'attira à Rome sous un prétexte, et lui fit trancher la tête (1520). Baglioni avait d'abord fait partie de ces bandes d'aventuriers que les Italiens nomment *condottieri*. — Quelques années après sa mort, son cousin Rodolphe Baglioni recouvra la souveraine autorité dans Pérouse (1534 et 1540).

BAGLIVI (George), célèbre médecin italien, né en 1668 à Raguse ou à Lecca, reçut les leçons de Valsalva et de Malpighi, et fut nommé, par Clément XI, professeur de chirurgie et d'anatomie dans le collége de la Sapience à Rome. Il contribua puissamment à ramener les médecins à l'observation de la nature et à l'étude des écrits d'Hippocrate. Il combattit les doctrines chimiques par lesquelles on prétendait tout expliquer depuis Paracelse et Van-Helmont, et dans lesquelles on attachait une importance exclusive aux liquides du corps humain : il leur substitua une doctrine qui attribuait le principal rôle aux parties solides et aux forces vitales dont elles sont animées : aussi le regarde-t-on comme le chef des *Solidistes*. Il mourut à 38 ans, en 1706. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Opera medico-practica*, 1 vol. in-4, Lyon, 1704, 1710, et

réimprimés à Paris en 1788 par les soins de Pinel, 2 vol. in-8. On estime surtout son *Essai sur la fibre motrice*.

BAGNACAVALLO, ville de l'État ecclésiastique, à 17 kil. O. de Ravenne; 10,700 hab.

BAGNALOUKA, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. d'un livah de même nom, à 44 kil. S. E. de Gradiska; 7,000 hab. 40 mosquées; bazars; eaux thermales. — Le livah de Bagnalouka forme ce qu'on appelle vulgairement *Croatie turque*. *Voy.* CROATIE.

BAGNARA, ville du roy. de Naples (Calabre ultérieure 1re), sur la mer, à 4 kil. O. de Scilla; 2,440 hab. Vins muscats. — Ville de l'État ecclésiastique, à 14 kil. N. O. de Faenza; 5,000 hab.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE, *Vicus Aquensis*, ch.-l. d'arrond. (H.-Pyrénées), sur l'Adour, à 21 kil. S. E. de Tarbes, à 760 kil. S. de Paris; 8,108 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Sources thermales fort nombreuses et très renommées. Inscriptions romaines. C'était une des villes principales de l'ancien pays de Bigorre. — L'arrond. de Bagnères a 10 cant. (Arreau, Bordères, Campan, Castelnau-de-Magnoac, Labarthe, Lannemezan, Mauléon-en-Barousse, Nestier, Vieille-Aure et Bagnères), 202 communes et 93,046 hab.

BAGNÈRES-DE-LUCHON, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), dans la vallée de Luchon, à 48 kil. S. O. de Saint-Gaudens, à 6 kil. de la frontière d'Espagne; 1,500 hab. Eaux thermales.

BAGNEUX, village du dép. de la Seine, au S. de Paris et à 2 kil. de Sceaux; 700 hab. Jolies maisons de campagne.

BAGNEUX (Côte-d'Or). *Voy.* BAIGNEUX.

BAGNOLET, village du dép. de la Seine, à 7 kil. N. E. de Paris. Jolies maisons de campagne; carrières de plâtre; culture de pêches.

BAGNOLO, ville d'Italie, dans le roy. de Naples, à 17 kil. O. de Santo-Angelo dei Lombardi.

BAGNOLS, ch.-l. de cant. (Gard), près de la Cèze, à 60 kil. N. E. de Nîmes; 5,150 hab. Patrie de Rivarol.

BAGNOLS-LES-BAINS, *Balneolum*, village de la Lozère, à 20 kil. E. de Mende, sur le Lot. Eaux thermales.

BAGOAS, eunuque égyptien et général du roi de Perse Artaxerce Ochus; empoisonna ce prince, et plaça sur le trône son fils Arsès. Ne trouvant pas en celui-ci une créature assez docile, il le fit encore périr et donna la couronne à Darius Codoman, dont il voulut aussi peu après se défaire; mais celui-ci le prévint, 336 ans av. J.-C.

BAGOULET, petite riv. de la Turquie d'Asie, était autrefois le PACTOLE.

BAGRADAS, auj. le *Mezdjerda*, riv. d'Afrique, sortait de l'Atlas, traversait la Zeugitane, et se jetait dans la Méditerranée entre Utique et Carthage. C'est sur les bords de ce fleuve que l'armée de Régulus tua un énorme serpent dont on envoya la dépouille à Rome (255 av. J.-C.).

BAGRATION (le prince DE), l'un des généraux les plus distingués de la Russie, né en 1765 dans la Géorgie, et issu de la famille des Pagratides qui régna longtemps sur ce pays, servit d'abord sous les ordres de Souvarow en Pologne (1794), et en Italie (1799), et fut disgracié avec ce général par Paul I à la suite de quelques revers. Rappelé en 1805 par l'empereur Alexandre, il commanda un corps de l'armée envoyée au secours de l'Autriche sous les ordres de Koutousof, et se couvrit de gloire par sa retraite sur la Moravie. Il se distingua encore aux batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland; fut chargé de commander en chef la seconde armée de l'Est lors de l'invasion des Français en Russie, prit une part honorable aux batailles de Smolensk et de Borodino (Moskowa), et fut blessé mortellement dans cette dernière affaire. Il mourut peu après, à Sima, en 1812.

BAHAMA ou GRANDE BAHAMA, île de la mer des Antilles, une des Lucayes, par 82° 30'-82° 44' long. O., et 26° 40'-27° 5' lat. N. Fertile, bien arrosée, mais peu habitée encore. — On a donné le nom d'*îles Bahama* ou *archipel de Bahama* à tout le groupe des Lucayes (*Voy.* LUCAYES).—Le gouvernement des Lucayes, dans l'Amérique anglaise, se nomme aussi gouvernement de Bahama.— Le vaste banc de sable situé au N. de Cuba et au S. des Florides, se divise en *Grand banc de Bahama* (de 77° à 81° 51' O. pour la long., de 21° 40' à 26° N. pour la lat.), et *Petit banc de Bahama* (de 79° 55' à 81° 40' O. pour la long., de 25° 55' à 27° 50' N. pour la lat.); ils sont séparés par le canal de la Providence. Le 1er a 640 kil. de long sur 220 de large; le 2e en a 265 sur 90. Le 1er de ces 2 bancs de sable embrasse l'île de la Providence, l'île Longue, l'île Verte, les Roquillos, les Mimbres, etc.; sur le 2e sont la Grande-Bahama, Abacou, Guana, les Galapagos.—Entre Cuba et le Grand banc de Bahama s'étend un vaste canal dit *Vieux canal de Bahama* (78°-83° long. O.; 21°-23° 40' lat. N.); entre les Grand et Petit bancs de Bahama et la côte E. de la Floride, est le *Nouveau canal de Bahama*, nommé aussi golfe de Floride (par 82° long. O. et 24°-28° lat. N.); tous deux communiquent ensemble par le canal de Santarem. Le *Nouveau canal* est traversé par le grand courant dit *Gulf-Stream*.

BAHAMAN, divinité favorable des anciens Perses, venait immédiatement après Ormuzd. Ce dieu inspire la bonté, apaise la colère, répand l'abondance sur la terre, préside à tous les animaux domestiques, et reçoit les âmes des justes à leur entrée dans le séjour céleste.

BAHAOUALPOUR, état tributaire du roy. de Kaboul, fait partie de la grande région du Moustan, et a été fondé par Bahaoual-Kan en 1769. Il a pour ch.-l. Bahaoualpour sur le Gharra, à 98 kil. S. E. de Moultan.

BAHAR ou BÉHAR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 56 kil. S. E. de Patna; 5,000 maisons: jadis ch.-l. de tout le Bahar, et auj. du Katch-Bahar.

BAHAR (prov. ou roy. de), anc. prov. de l'Hindoustan, par 84°-88° long. E., 22°-27° lat. N., entre le Népal au N., le Bérar au S., le Bengale à l'E. et l'Aoude à l'O.; 460 kil. sur 330; 500,000 hab. Anc. ch.-l., Bahar; plus tard, Patna. Sol plat, fertile, arrosé par le Gange. Le Bahar a été jadis indépendant; il était connu sous le nom de roy. de Magada. Il appartient aux Anglais depuis 1765 et est compris dans la présidence de Calcutta dont il forme 6 districts: Bahar, Ramghar, Boglipour, Tirhout, Sarun, Chah-abad.

BAHARITES, nom de la 1re dynastie des Mamelouks qui régnèrent en Égypte. Ces Mamelouks étaient dans le principe de jeunes Turcs que les Tartares avaient vendus à des marchands égyptiens. Le soudan Malek-Saleh, de la dynastie des Ayoubites, les racheta de ces marchands au nombre de mille, et les fit instruire au métier des armes dans une forteresse bâtie au bord de la mer (en arabe *Bahr* ou *Bahar*): de là leur nom de *Baharites*, c.-à-d. marins. Ils finirent par s'emparer de l'autorité souveraine, et nommèrent pour chef un d'entre eux, Ezzeddin-bey, qui prit le titre de soudan d'Égypte (1250). Les Mamelouks Baharites ont conservé le pouvoir jusqu'en 1382, qu'ils furent remplacés par les Mamelouks-Bordjites. (*Voy.* MAMELOUKS.)

BAHIA (c.-à-d. *baie*), ou SAN-SALVADOR, *Soteropolis* en latin moderne, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Bahia, à 1,350 kil. N. E. de Rio-Janeiro, par 40° 52' long. O., 12° 59' lat. N., sur la baie de Tous-les-Saints; 120,000 hab. Port superbe. On y remarque plusieurs beaux édifices: église des

Jésuites, palais du gouverneur, hôtel-de-ville, tribunal d'appel, palais archiépiscopal, hôpital militaire, école de chirurgie, couvents et églises des Franciscains, des Bénédictins, des Carmes; église de la Conception, nouvelle bourse, arsenal maritime. Archev. duquel relèvent tous les évêchés du Brésil. Place forte, la 1re de l'empire. Divers établissements littéraires. École de chirurgie, gymnase, séminaire, biblioth. publique; très grand commerce; beaucoup de négociants étrangers. Elle fut fondée au XVIe siècle, et fut la capitale du Brésil jusqu'en 1763; elle est encore la 1re ville du Brésil après Rio-Janeiro.

BAHIA (prov. de), prov. du Brésil, le long de l'Océan Atlantique, entre celles de Sergipe do Rey, Pernambouc, Minas-Geraes, par 39° 55' - 46° 10' long. O., et 10° 15°-30' lat. N., a 670 kil. sur 400; ch.-l., Bahia. Climat très chaud, mais que rafraichissent les brises de mer. Sol le meilleur du Brésil pour la canne à sucre, le tabac, le coton. Elle est divisée en quatre comarcas, Bahia, os Ilheos, la Jacobina, Porto Seguro.

BAHR-ABAD, contrée d'Arabie. *Voy.* BARRIA.

BAHR-EL-ABIAD, c.-à-d. *rivière blanche*, nom que porte le Nil dans la partie supérieure de son cours, jusqu'à sa jonction avec le Bahr-el-Azrek.

BAHR-EL-AZREK, c.-à-d. *rivière bleue*, *Astapus*, riv. de la région Niliaque, naît dans l'Abyssinie, traverse le lac Dembea, baigne les prov. de Gojam, Damot et autres contrées abyssiniennes, puis entre dans le Sennaar, et se joint au Nil à 8 kil. S. d'Halfay, après avoir reçu les riv. Dender, Rahad, Roma, Yabouos, Toumas. Cours très rapide; cascades dont une a 93 mètres de hauteur. On lui donne près de 1,600 kil. de cours. On a pris longtemps le Bahr-el-Azrek pour le vrai Nil; dans le pays, les uns donnent au Barh-el-Azrek le nom de Nil (ou Nil bleu); les autres donnent au Nil même, après la jonction des deux riv., le nom de Bahr-el-Azrek.

BAHRAIN ou HADJAR, contrée d'Arabie, dans le Lahsa, le long du golfe Persique, s'étend du 25e au 29e degré de lat. N. Les habitants vivent de pêche et plus encore de piraterie. On donne quelquefois le nom de Bahraïn à tout le Lahsa.—Sur la côte de ce pays est un groupe d'îles, dites aussi de Bahraïn ou d'Aoual, sous 48° 20' long. E. et 26° 20' lat. N., renommé par la pêche de perles. Ces îles ont jadis appartenu aux Portugais; elles sont aujourd'hui aux Anglais. Les principales îles du groupe sont: Arad, Tarout, Samahe, Bahraïn. Dans la dernière se trouve la capitale, Bahraïn ou Manaïna.

BAHRDT (Charles-Frédéric), théologien protestant, né en 1741, dans une petite ville de la Misnie, mort en 1792, professa des opinions religieuses qui paraissent se confondre avec le socinianisme ou même avec le pur déisme, et fut toute sa vie persécuté. Il professa successivement la théologie et la philosophie à Leipsick, à Erfurdt et à Giessen; forcé de quitter chacune de ces villes comme hérétique, il alla à Maschlins en Suisse, où il dirigea une maison d'éducation; puis à Halle en Prusse, où il s'attira de nouvelles persécutions par ses pamphlets politiques, et finit par tenir taverne dans une campagne près de Halle. Ceux de ses nombreux ouvrages qui ont le plus attiré l'attention sont: *Essai d'un système de dogmatique biblique*, 1769; *Nouvelles révélations de Dieu*, 1773, qui furent condamnées par la cour impériale: *Profession de foi*, 1779; l'*Almanach des Hérétiques*, 1781; l'*Édit de religion*, 1788, pamphlet où il raille un édit rendu par le roi de Prusse; et une *Histoire de sa vie et de ses opinions*, 1791.

BAIADÈRES. *Voy.* BAYADÈRES.

BAIÆ, ville de l'Italie ancienne. *Voy.* BAIES.

BAIAN, chef ou khagan des Avares, vers 626. *Voy.* AVARES.

BAIER (J.-J.), médecin et naturaliste allemand, membre de l'académie des Curieux de la nature, né en 1677 à Iéna, mort en 1735, pratiqua son art à Halle, Nuremberg, Ratisbonne, Iéna, et fut professeur de médecine à Altorf. On estime surtout son *Oryctographia norica*, publiée en 1708 à Nuremberg, in-4, et réimprimée en 1758, avec des suppléments, in-fol. Il y donne une description exacte et détaillée des fossiles et des minéraux de toute espèce observés dans le territoire de Nuremberg.

BAIES, *Baiæ* des anciens, *Baja* des Italiens, ville du roy. de Naples, à 17 kil. S. O. de Naples. Port passable et plus sûr que celui de Naples; fort bâti par Charles-Quint. La ville ne se compose que de chaumières, éparses parmi des ruines magnifiques. Bains fort célèbres chez les anciens. — Baies, sous l'empire romain, fut une ville superbe. Elle s'élevait en amphithéâtre sur la colline demi-circulaire qui domine la mer. La mode voulait que tout riche Romain y eût sa maison de campagne, et y vînt passer l'arrière-saison. Il y reste des ruines de toute beauté, mais dont la majeure partie est sous la mer. On voit pourtant encore les débris des bains de Néron, d'un palais de Jules-César, des temples de Vénus, de Diane, de Mercure, etc.

BAIF (Jean-Antoine DE), poëte français du XVIe siècle, né à Venise en 1532, mort en 1589, était fils de Lazare de Baïf, qui fut ambassadeur à Venise et en Allemagne sous François I. Il renonça aux avantages que lui offrait sa naissance pour se livrer à la poésie, se lia avec Ronsard, et donna comme lui dans le bizarre. Il eut la prétention d'écrire des vers français mesurés comme ceux des Grecs et des Romains, et de créer un alphabet nouveau. Il obtint en 1570 l'autorisation de fonder une académie de poésie et de musique; cette académie, la première qui ait été établie à Paris, ne put durer. On a sous le titre d'*Œuvres de J.-A. de Baïf*, Paris, 1572, 9 livres de poëmes, 7 d'amours, 5 de jeux, 5 de passe-temps; il a aussi publié des *Étrennes de poésies françaises en vers mesurés*, 1574, et quelques pièces de théâtre.

BAIGNES, ch.-l. de cant., à 15 kil. S. O. de Barbezieux (Charente); 400 hab. Ancienne abbaye, fondée, dit-on, par Charlemagne.

BAIGNEUX-LES-JUIFS, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 30 kil. S. de Châtillon-sur-Seine; 470 hab. C'est le dernier endroit de France que quittèrent les Juifs chassés en 1431; d'où son nom.

BAIGORRY, vallée de France, dans le départ. des H.-Pyrénées, arrosée par la Nive, doit son nom au mont Baigoura, situé lui-même à 31 kil. O. de Mauléon. Elle a 17 kil. sur 13; place principale, St-Étienne-de-Baigorry. Mines de cuivre qui ne sont plus exploitées.

BAIKAL (lac), grand lac, ou plutôt mer de la Russie d'Asie (Irkoutsk), par 107° 16'-101° 18' long. E., et 51° 21' - 55° 48' lat. N., a 660 kil. de long, sur une largeur qui varie de 40 à 100 kil. et est traversé par l'Angara inférieur, qui porte ses eaux à l'Océan Glacial. Malgré son immense étendue, ses eaux sont douces, ses bords sont hauts, escarpés en général; il renferme une île assez grande, nommée Olkhon. Ce lac est très profond et offre en beaucoup d'endroits une navigation fort dangereuse. On y pêche des phoques, des sterlets, des omouls, des golomenkas: ces deux dernières espèces sont particulières à ce lac.

BAÏKAL (monts du), mont. qui bordent des deux côtés le lac Baïkal, sont une branche des Tougnou, et un chaînon secondaire du grand système des Altaï.

BAILLET (Adrien), laborieux écrivain du XVIIe siècle, né en 1649, près de Beauvais, mort en 1706, fut d'abord curé de campagne, puis devint bibliothécaire de Lamoignon. Ses principaux ouvrages sont: *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, 1685-86, 9 vol. in-12; *Les enfants devenus célèbres par leurs études et par leurs écrits*, 1688,

in-12; *Histoire de Hollande*, sous le nom de *La Neuville*, 4 vol. in-12, 1690; *Vie de Descartes*, 1691, 2 vol. in-4, dont il publia lui-même un abrégé, 1693, 1 vol. in-12; *Vies des saints*, 1701, 3 vol. in-fol., souvent réimprimées; c'est son meilleur ouvrage; *Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe-le-Bel, roi de France*, 1717, in-12 (posthume).

BAILLEUL, ch.-l. de cant. (Nord), à 28 kil. N. O. de Lille; 9,911 hab. Fromages estimés.

BAILLEUL, roi d'Ecosse. *Voy.* BALIOL.

BAILLI, titre porté dans l'origine par des commissaires royaux qui recevaient, au nom de la couronne, les plaintes du peuple contre les seigneurs. Leur juridiction, régularisée au commencement de la 3e race, fut d'abord très étendue; mais l'abus qu'ils firent de leur puissance obligea les rois à la réduire, et, vers le XVIe siècle, ils n'étaient plus que des officiers de justice. Enfin, Charles IX, en 1560, les déclara officiers de robe courte; cependant ils continuèrent d'assister aux procédures.—On appelait aussi *baillis* de simples officiers de justice seigneuriale, dits *de robe longue* ou *petits-baillis*, pour les distinguer des premiers. — Certains gardiens de châteaux servant de prison portaient aussi ce titre. — Enfin les principaux chefs ou commandeurs de l'ordre de Malte prenaient le nom de baillis; tel fut le bailli de Suffren.

BAILLOU (Guillaume DE), médecin français, né en 1538, mort en 1616, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ramener la médecine à l'étude immédiate des faits. On retrouve dans ses ouvrages, qui se distinguaient par d'exactes descriptions, des notions intéressantes sur les maladies épidémiques. Il paraît même avoir connu cette affection du larynx qu'on appelle *croup*. En 1580, il fut élu doyen de la Faculté de Paris, et, en 1601, Henri IV le nomma premier médecin du dauphin. Ses œuvres complètes, réunies par les soins de J. Thévart, ont été plusieurs fois imprimées, sous le titre de: *Opera medica omnia Ballonii*, Paris, 1635, 4 vol. in-4; Venise, 1734; Genève, 1762.

BAILLY (J.-Sylvain), né à Paris en 1736. Son père, qui était peintre et garde des tableaux de Versailles, le destinait à la peinture; Bailly préféra les lettres et les sciences. Il travailla d'abord pour le théâtre, mais s'étant lié avec le savant Lacaille, il se livra tout entier à l'étude de l'astronomie, et mérita bientôt d'être admis à l'Académie des Sciences (1763). Il cultivait cependant avec succès la littérature, composait des *Éloges*, parmi lesquels on remarqua ceux de Leibnitz et de Lacaille (1770), et rédigeait le grand ouvrage auquel il doit surtout sa réputation; l'*Histoire de l'astronomie*, qui forme trois ouvrages distincts; *Histoire de l'astronomie ancienne*, 1775; *Histoire de l'astronomie moderne*, 1778-83; *Histoire de l'astronomie indienne et orientale*, 1787. Il avait supposé, dans cet ouvrage, l'existence d'un peuple primitif qui aurait disparu du globe, et auquel il faudrait rapporter la plupart des grandes découvertes; cette assertion l'engagea dans de vives disputes et donna naissance aux *Lettres sur l'origine des sciences* et sur l'*Atlantide* de Platon, qu'il publia en 1777. Le succès de l'*Histoire de l'astronomie*, qui était une œuvre littéraire autant que scientifique, lui ouvrit les portes de l'Académie Française (1784) et de celle des Inscriptions (1785). A la même époque, il fut chargé par l'Académie des Sciences de rédiger deux *Rapports* importants, l'un sur le *Magnétisme animal* (*Voy.* MESMER), l'autre sur le *Projet d'un nouvel Hôtel-Dieu*. Lorsque la révolution éclata, Bailly fut arraché aux lettres, qui avaient jusque-là fait son bonheur, pour être jeté dans la carrière politique qui devait lui être si funeste. Il jouit pendant quelque temps d'une immense faveur; en 1789, il fut nommé député aux états-généraux par les électeurs de Paris; puis il fut élevé à la présidence de cette assemblée; il présida cette fameuse séance du Jeu-de-Paume, où les députés jurèrent de ne pas se séparer sans avoir donné une constitution à la France (20 juin 1789). On le nomma maire de Paris le 16 juillet 1789. S'étant vu obligé, après la fuite et l'arrestation de Louis XVI, de dissiper par la force les rassemblements menaçants qui se formaient au Champ-de-Mars pour demander la déchéance du roi (17 juillet 1791), Bailly perdit tout d'un coup sa popularité; il se démit des fonctions de maire, et quitta la capitale; mais, en 1793, il fut reconnu à Melun, amené à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort pour sa conduite au Champ-de-Mars. Il fut exécuté le 10 novembre. Ses bourreaux prolongèrent son agonie en changeant plusieurs fois le lieu de son supplice, et l'accablèrent d'outrages. Comme ses membres glacés par la pluie et le froid étaient agités d'un tremblement involontaire, un d'eux lui dit: « Tu trembles, Bailly? — Oui, répondit le vieillard avec calme, mais c'est de froid. » Outre les ouvrages de Bailly que nous avons cités, on a publié de lui après sa mort un *Essai sur les fables*, 1798, 2 vol. in-8; des *Mémoires d'un témoin de la révolution*, Paris, 1804, 3 vol. in-8, et un *Recueil de pièces intéressantes sur les sciences, les lettres et les arts*, 1810, in-8.

BAIN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 31 kil. S. de Rennes; 3,000 hab.

BAIN (ordre du), fut institué en 1399 par Henri IV, roi d'Angleterre, et conféré à 36 écuyers qui avaient pris le bain de compagnie avec lui, après avoir veillé toute la nuit qui précéda son sacre. Renouvelé par Georges I en 1725, il fut, en 1815, converti en un ordre pour le mérite militaire. Il comprend 72 grand'croix, 130 commandeurs et un nombre illimité de chevaliers. Les grand'croix portent un ruban rouge avec une médaille en or émaillée où l'on voit un sceptre entre une rose et un chardon au milieu de trois couronnes impériales; la devise est: *Tria juncta in uno*.

BAINS, ch.-l. de cant. (Vosges), à 23 kil. S. O. d'Epinal; 2,000 hab. Eaux minérales et thermales.

BAINS, village du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 7 kil. de Redon; 3,515 hab. Sources thermales.

BAINS (les), village de France (Pyrénées-Orient.), à 31 kil. S. O. de Perpignan; 1,800 hab. Fort au pied duquel se trouvent deux sources thermales.

BAIRAM, fête des Turcs. *Voy.* BEÏRAM.

BAIRAM-KALASSI, bourg de la Turquie d'Asie (Biga), sur le golfe d'Adramyto. On y voit les ruines d'Assos.

BAIREUTH. *Voy.* BAYREUTH.

BAIROUT, *Berytus*, ville de Syrie, à 111 kil. N. E. d'Acre, par 33° 8' long. E., 33° 50' lat. N.; 12,000 hab. Port comblé par les sables (une petite baie voisine, très sûre, sert de mouillage). Evêché grec, évêché maronite, plusieurs consuls européens. Fontaines établies par Djezzar; hautes tours. Bombardée et prise par les Anglais sur Méhémet-Ali, 1840.

BAISE (la), riv. de France, naît dans les landes de Lannemezan (H.-Pyrénées), passe à Trie, Mirande, Valence, Condom, Nérac; reçoit la Baisolle, la Baise-Devant, la Gelize, et se perd dans la Garonne près de St-Léger, après un cours de 260 kil.

BAIUS ou DE BAY (Michel), né à Melin, près d'Ath, dans le Hainaut, en 1513, mort en 1589, professa l'Écriture sainte à Louvain; il fut ensuite chancelier de l'université et inquisiteur-général. On l'accusa de s'être montré peu favorable à la liberté de l'homme et d'avoir fait revivre plusieurs points de la doctrine de Calvin. L'inquisition de Louvain lui défendit d'enseigner; la Sorbonne le censura en 1560, et Pie V, par sa bulle du 1er octobre 1567, condamna comme hérétiques 76 propositions tirées de ses ouvrages. Baïus eut cependant de nombreux partisans. Ses œuvres ont été imprimées à Cologne,

1696, in-4. Duchesne a écrit l'*Histoire du Balanisme*.

BAIX, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 16 kil. E. de Privas ; 1,150 hab.

BAJAZET I, surnommé *l'Éclair*, sultan turc, fils et successeur d'Amurat, se fit proclamer à la mort de son père en 1389, et fit aussitôt étrangler son frère aîné, qui voulait lui disputer le trône. Il fit de grandes conquêtes, enleva aux empereurs chrétiens la Bulgarie, la Macédoine et la Thessalie (1391-93), subjugua la plupart des princes de l'Asie; puis, de retour en Europe, tailla en pièces, près de Nicopolis sur le Danube, une armée de Croisés hongrois, polonais et français (1395). Enhardi par ces succès, il assiégea Constantinople, et força l'empereur Manuel à lui payer un tribut. Mais il fut arrêté dans ses succès par Tamerlan, qui envahit ses états, le défit à la bataille d'Ancyre (1402), et le fit prisonnier. On dit que Tamerlan lui fit subir toutes sortes d'humiliations : il se servait de son corps comme de marche-pied pour monter à cheval, le forçait à se tenir sous sa table pendant les repas et à ne se nourrir que des morceaux qui tombaient à terre; enfin il l'enferma dans une cage de fer, où le malheureux prince se tua en se frappant contre les barreaux. Suivant des récits plus vraisemblables, le conquérant tartare le traita au contraire avec égard, et Bajazet mourut dans son camp, frappé d'apoplexie, après huit mois de captivité.

BAJAZET II, sultan, fils de Mahomet II, succéda à son père en 1481, chassa de ses états son frère Zizim qui lui disputait la couronne, et le poursuivit jusqu'à la cour des princes européens. (*Voy.* ZIZIM.) Il attaqua les Mamelouks d'Égypte, mais sans pouvoir les détruire; plus heureux en Europe, il battit les Moldaves et soumit la Bosnie et la Croatie. Après 30 ans de règne, il abdiqua et voulut placer sur le trône Achmet, son fils aîné; mais Sélim, son 2e fils, s'empara de la couronne, et peu de jours après l'empoisonna (1512).

BAJAZET, prince ottoman, fils de Soliman I et de Roxelane, voulut disputer le trône à son frère Sélim II, que Soliman avait désigné pour lui succéder. Il fut vaincu et se réfugia auprès du roi de Perse; mais ce prince le livra à ses bourreaux, et il fut étranglé (1559).

BAJAZET, fils d'Achmet I, et frère d'Amurat IV. Le défiant Amurat, jaloux de ce jeune prince, qui annonçait de belles qualités, le fit mettre à mort (1635), malgré les supplications de la sultane Kiosem, leur mère commune. Bajazet vendit chèrement sa vie et tua quatre de ses assassins. La mort de ce prince a fourni à Racine l'idée d'une de ses plus belles tragédies.

BAJOCASSES ou BADIOCASSES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), le long de la Manche (*Armoricanus tractus*), à l'O. des *Lexovii*, à l'E. des *Unelli*, avait pour ch.-l. *Bajocasses*, dite aussi *Aregenus*, auj. *Bayeux*.

BAK-BOULAN, riv. d'Asie, arrose les steppes des Kirghiz, coule à l'O., puis au S. O., et se perd, après 480 kil. de cours, dans un lac salé. —L'Atchi Bak-Boulan (ou Bak-Boulan amer) est un affluent du Tsoui.

BAKER (Richard), historien anglais, né en 1568 dans le comté de Kent, mort en 1645, fut, sous Jacques I, grand-shériff du comté d'Oxford. Il passa ses dernières années en prison, comme débiteur insolvable. Il publia en 1641 une *Chronique des rois d'Angleterre, depuis l'époque du gouvernement des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*, qui eut un succès prodigieux.

BAKER (Thomas), antiquaire anglais, né en 1656, mort en 1740, publia en 1699 des *Réflexions sur la science et sur la nécessité de la Révélation*, traduites en français par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, Paris, 1714, in-12.

BAKER (Henri), naturaliste anglais, né au commencement du XVIIIe siècle, mort en 1774, membre de la Société royale et de celle des antiquaires, s'est occupé avec succès de recherches microscopiques, et a publié *le Microscope mis à la portée de tout le monde*, traduit en français par le P. Pezenas, 1754, in-8.

BAKHTCHÉSÉRAI, ville de la Russie d'Europe (Tauride), à 26 kil. S. O. de Simféropol ; 6,000 hab. Bains, mosquées, palais des anciens kans de Crimée.

BAKOU, ville de la Russie d'Asie (Chirvan), sur la mer Caspienne, dans la presqu'île d'Apchéron, à 44 kil. E. de Chamakié, par 50° long. E., 39° 30' lat. N. Place forte de 1re classe; port, le meilleur de la mer Caspienne. Quelques monuments; palais du schah, bâti par Abbas II ; grand bazar, caravansérail, église arménienne. Commerce considérable avec Astracan; huile de naphte, etc. Bakou est pour les Guèbres un lieu saint. — Bakou fut jadis un petit kanat indépendant, puis devint vassal de la Perse. Celle-ci le céda aux Russes (1723), se le fit rendre (1735), et se le vit définitivement ravir (1801).

BALA, ville d'Angleterre (principauté de Galles), ch.-l. du comté de Merioneth, à 220 kil. O. de Londres ; 2,000 hab.

BALA (Alexandre). *Voy.* ALEXANDRE.

BALAAM, faux prophète de Péthor en Mésopotamie, fut mandé par Balac, roi des Moabites, pour maudire les Israélites, qui, après avoir erré 40 ans dans le désert depuis leur sortie d'Égypte, venaient envahir ses états. Il se rendit à cette invitation malgré la défense de Dieu. Au milieu du chemin, un ange armé d'une épée nue s'offrit aux yeux de l'ânesse qui portait Balaam ; celle-ci l'arrêta tout à coup, et comme Balaam la frappait, elle fut miraculeusement douée du don de la parole et lui reprocha sa cruauté. Le devin étonné leva alors les yeux et aperçut l'ange, qui le reprit de sa désobéissance, et lui permit cependant de continuer sa route, mais avec défense de maudire les Juifs. Balaam, en effet, n'osa proférer des imprécations. Cependant il conseilla à Balac d'envoyer au camp des Hébreux des filles madianites pour les corrompre. Ce conseil réussit : les Israélites, devenus infidèles au vrai Dieu, furent un instant battus ; mais ensuite ayant fait pénitence, ils devinrent vainqueurs à leur tour, et firent de leurs ennemis un grand carnage. Balaam périt avec les Moabites. On place cet événement vers l'an 1489 av. J.-C.

BALAGHAT, ancienne prov. de l'Inde, entre celles d'Haïderabad, des Circars septentrionaux, de Salem, de Maïssour, de Kanara, de Bedjapour; par 72° 30' - 77° 15' long. E., 13° 11' - 16° 20' lat. N.; 440 kil. sur 355, fait partie du haut-plateau du Décan. Capit. Bellary. Rivières : la Kistnah, le Toumbedra, le Pennar, le Tchiouravati. Sol très fertile, vastes forêts; diamants, cuivre, salpêtre. Le Balaghat appartient aux Anglais, et fait partie de la présidence de Bombay.

BALAGUER, *Bergusium*, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Sègre, à 22 kil. N. E. de Lérida ; 3,700 hab.

BALANEA, auj. *Banias*, ville et port de Phénicie, au N. d'Aradus.

BALANGIAR, ville du Turkestan (Russie d'Europe), capitale des Khazars au VIe siècle ; bâtie par Chosroès, sur une des bouches de l'Atel (Volga).

BALARUC, village de France (Hérault), sur l'étang de Thau, à 22 kil. S. O. de Montpellier ; 600 hab. Eaux thermales renommées pour les maladies chroniques et les obstructions.

BALASORE ou BALASSOR, ville maritime de l'Inde (Orissa), ch.-l. du district de même nom, sur le Bouri-Bellane, par 84° 53' long. E., 21° 31' lat. N.; 10,000 hab. Elle appartient aux Anglais depuis 1803.

BALATON, en allemand *Platten*, en latin *Volcece*

paludes, lac de la Hongrie, par 46° et 47° lat. N., a 45 kil. Il communique au Danube par le Sio et reçoit les eaux de 9 rivières.

BALBEK, *Heliopolis* (*ville du soleil*), ville de Syrie (Acre), près de l'Anti-Liban, à 75 kil. N. O. de Damas, par 34° 2' long. E., 33° 58' lat. N. Sa population, qui était encore de 5,000 hab. en 1751, n'est plus aujourd'hui que de 1,200. On y voit de superbes ruines, notamment celles du temple du Soleil auquel la ville devait son nom. Ce temple immense avait été construit sous Antonin-le-Pieux; Constantin en fit une église. Balbek fut prise par Abou-Obéidah, lieutenant d'Omar; puis par Tamerlan (1401); elle fut presque détruite par un tremblement de terre (1759). Elle est aujourd'hui comme la capitale des Moutoualis, montagnards farouches et pillards qui rôdent aux environs.

BALBES, famille puissante de Chieri. *Voy.* CHIERI.

BALBI (Jérôme), littérateur vénitien, enseigna les lettres et le droit d'abord à Paris (1485), puis à Vienne et à Prague, et eut de fréquents démêlés avec ses confrères. Il prit ensuite l'habit ecclésiastique en Hongrie, fut chargé par le roi Ladislas de l'éducation de ses enfants, et devint enfin évêque de Gurck en Carinthie. Il mourut en 1535. On a de lui : *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, et des opuscules poétiques et oratoires qui ont été publiés à Vienne en 1791 par J. Retzer, 2 vol. in-8.

BALBI (Gaspard), voyageur et négociant vénitien, séjourna 9 ans dans l'Inde (1579-1588), et publia à son retour la relation de son *Voyage* dans cette contrée, Venise, 1590.

BALBIN, *Decimus Claudius Balbinus*, empereur romain. Il était d'abord sénateur, et fut choisi par ses collègues, conjointement avec Maxime Pupien, pour combattre le féroce Maximin, l'an 238. Ils gouvernèrent avec assez de sagesse, mais ils furent massacrés après un règne de quelques mois par les prétoriens qui ne voulaient pas reconnaître des empereurs qu'ils n'avaient pas faits eux-mêmes. Ils furent remplacés par le jeune Gordien.

BALBOA (Vasco NUNEZ DE), officier espagnol, fit quelques conquêtes en Amérique dans les environs de l'isthme de Panama et eut le premier connaissance du Pérou; il se mit en marche en 1513 pour aller découvrir cette riche contrée; mais n'ayant pas avec lui de troupes suffisantes, il revint sur ses pas. A son retour, il fut accusé d'insubordination par Pedrarias, jaloux de ses succès, et eut la tête tranchée (1517).

BALBUS (L. Cornelius), natif de Gadès en Espagne, fut consul l'an 40 av. J.-C. C'est le premier étranger qui ait obtenu cette dignité. Il avait mérité par ses services militaires le titre de citoyen romain; ce titre lui ayant été contesté, Cicéron prononça en sa faveur un discours que nous possédons encore.

BALCLUTHA, vieux nom gaélique de la ville de Dumbarton (il est question dans Ossian d'une Balclutha, grande ville, dont il pleure la ruine).

BALDE ou BALDI (Bernardin), abbé de Guastalla, savant italien, né à Urbin en 1553, mort en 1617, cultiva avec succès les sciences et les lettres. On a de lui, entre autres ouvrages, un poëme italien sur la *Navigation* (1590), ainsi que des *Commentaires sur Vitruve* (Augsbourg, 1612), et sur les *Problèmes de mécanique* d'Aristote (Mayence, 1621).

BALDE (Jacques), jésuite allemand et poëte latin, né en 1603 à Ensisheim dans la Haute-Alsace, mort en 1668, vécut à la cour de Bavière. On l'appela l'Horace de son pays. Un de ses poëmes, en vers élégiaques, intitulé *Urania victrix*, plut tellement à Alexandre VII, que ce pape lui fit présent d'une médaille d'or. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Munich, 1729, en 8 vol. in-8. On en a donné un choix en un vol., Zurich, 1805.

BALDE DE UBALDIS (Pierre), jurisconsulte, né à Pérouse en 1340, mort en 1400, professa le droit à Pérouse, à Padoue et à Pavie, et devint le rival de Barthole dont il avait été l'élève. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-fol. Elles ne répondent pas à sa réputation.

BALDER, héros scandinave, fils d'Odin, est l'Apollon du Nord. Il préside à l'éloquence, et est en même temps le génie de la paix, de la piété et de la modération. Il mourut percé d'un javelot lancé dans un tournoi par Hoder, dieu du hasard.

BALDERIC, chroniqueur, né à Meun-sur-Loire vers 1060, fut abbé de Bourgueil, puis évêque de Dol en 1107. Il a donné, sous le titre de *Historiæ Hierosolymitanæ libri IV*, l'histoire de la première croisade (1095-99), publiée dans le recueil de Bongars. — Un autre Balderic a composé une *Chronique de Cambrai*, depuis Clovis jusqu'à l'an 1070.

BALDINUCCI (Philippe), écrivain italien, né à Florence en 1624, mort en 1696, a composé sur l'histoire de l'art un ouvrage fort estimé, intitulé *Notizie de' professori del disegno*, etc., depuis 1260 jusqu'en 1670, Florence, 1681-1728, et une *Histoire de la gravure*, Florence, 1686.

BALDO (mont), dans le roy. Lombard-Vénitien, s'étend pendant 35 kil. entre le lac de Garda et l'Adige.

BALE, *Basel* en allemand, *Basilea* en latin moderne, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Bâle intérieur, sur le Rhin (qui la coupe en Grand et Petit-Bâle); 20,000 hab. Belle église du Munster, hôtel-de-ville, arsenal, remparts. Université (la seule de la Suisse) : bibliothèque, collection de médailles, etc. Soieries, imprimeries d'indiennes, papier, etc. Cette ville est le grand entrepôt du commerce entre l'Allemagne, la Suisse, la France. — Jadis ville impériale, Bâle fut réunie à la Suisse en 1501. Il s'y tint de 1431 à 1443 un célèbre concile œcuménique, dans lequel furent réglés un grand nombre de points de discipline ecclésiastique; on y déposa le pape Eugène IV qui avait voulu méconnaître l'autorité du concile et lui avait opposé en 1438 le concile de Ferrare. Amédée, duc de Savoie (Félix V), fut élu pape à la place d'Eugène IV. Deux traités célèbres furent signés à Bâle : l'un en 1498, entre Maximilien I et les Suisses, mit fin à la guerre des Suisses avec la confédération souabe; l'autre en 1795, entre la république française et la Prusse, détacha ce pays de la coalition contre la France. Sont nés à Bâle : les Bernouilli, Euler, Iselin, Holbein, etc.

BALE (canton de), 11ᵉ canton suisse, entre les cantons de Berne à l'O., d'Argovie à l'E., de Soleure au S. et le grand-duché de Bade au N.; 54,000 hab. (dont 4,000 catholiques) : capit., Bâle. On y parle surtout français. Gouvernement démocratique : grand conseil composé de 150 membres; petit conseil, de 25 membres; 2 bourguemestres. — Le canton de Bâle fut admis dans la ligue suisse en 1501. Il se divise en *B. intér.* ou *B.-Ville*, et *B. ext.* ou *B.-Campagne.*

BALE (évêché de), état de l'Europe avant 1801, se composait de pays vassaux de l'empire germanique et d'une portion indépendante alliée des 7 cantons catholiques suisses. Celle-ci se composait des villes de Bienne et Neuveville, des seigneuries d'Erguel et d'Illfingen et du Thesenberg. L'autre partie, incorporée au cercle du H.-Rhin, avait pour places principales Porentruy, Bellelay, Delemont, Sauffen. Cet évêché a été sécularisé par la paix de Lunéville (1801).

BALE (J.), *Joannes Baleus*, théologien anglais, né en 1495, mort en 1563, quitta la religion catholique, dans laquelle il avait été élevé, pour embrasser la réforme, ce qui lui attira des persécutions sous les règnes d'Edouard VI et de Marie, et le força à s'exiler. Il revint en Angleterre à l'avénement d'Élisabeth et fut pourvu d'un canonicat. On a de lui un

Sommaire des écrivains de la Grande-Bretagne, en latin, Wesel, 1549, réimprimé avec des additions à Bâle en 1557, et des pièces de théâtre tirées de sujets sacrés, en anglais, Londres, 1538.

BALÉARES (îles), dans la Méditerranée, sur les côtes d'Espagne, à 100 kil. E. de Valence, par 39°-40° lat. N., et 0°-2° long. E., appartiennent à l'Espagne; elles forment la capitainerie-générale des Baléares et l'intendance générale de Palma. On en compte deux grandes, Majorque et Minorque (*Gymnesiæ insulæ* sous les Romains), et trois petites, Iviça, Formentera, Cabrera (*Pityusæ insulæ*); 186,000 hab. Sol très fertile : blé, huile, fruits et vins exquis, lin, chanvre, etc.; climat sain et tempéré. Pêche et navigation actives. Les habitants des îles Baléares passaient dans l'antiquité pour les meilleurs archers qui fussent connus : de là le nom de Baléares (du mot grec *ballô*, lancer). Les Carthaginois, puis les Romains (123 av. J.-C.) soumirent les îles Baléares. Vers le vᵉ siècle, elles furent la proie des Vandales; elles passèrent successivement sous la domination des Goths, des Arabes, de Charlemagne, des Zéirites, des Almoravides, et enfin sous celle de Jayme I, roi d'Aragon (1259). Sous les successeurs de ce dernier, elles appartinrent tantôt aux monarques aragonais, tantôt à des princes de leur sang. Charles-Quint les réunit définitivement à la couronne d'Espagne.

BALECHOU (J.-J.), graveur français, né à Arles en 1715, mort à Avignon en 1765, avait été reçu à l'Académie de Peinture; mais ayant soustrait et vendu à son profit plusieurs épreuves de la gravure du portrait d'Auguste de Saxe, il se vit rayer de la liste des membres de l'Académie. Ses principales gravures sont, outre le portrait d'Auguste, *les Baigneuses*, *le Calme*, *la Tempête*, d'après Vernet, et une *Sainte Geneviève*, d'après Carle Vanloo.

BALFROUCH, ville d'Iran (Mazenderan), sur le Babal, à 137 kil. N. E. de Téhéran, par 52° 40' long. E., 35° 36' lat. N.; au moins 100,000 hab. Elle est le ch.-l. du Mazenderan et la 3ᵉ ville de l'empire (aussi grande qu'Ispahan). Bazar, collége. Grand commerce. Mauvaise rade sur la mer Caspienne.

BALGUY (Jean), savant théologien, né à Sheffield, dans le comté d'York, en 1686, mort en 1748, a publié : *Lettres à un déiste sur la beauté et l'excellence des vertus morales*, 1726, in-8 ; *Fondement de la bonté morale* ou *Recherche approfondie de l'origine de nos idées sur la vertu*, 1728, in-8 ; *Recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement en ce qui est relatif à la création et à la Providence*, 1730, in-4, et des *Sermons*.

BALI, dite aussi *Petite-Java*, une des îles de la Sonde, séparée de Java par le détroit de Bali ; 120 kil. sur 70 ; compte environ 300,000 hab.

BALIOL ou BAILLEUL (Jean DE), roi d'Écosse. Après la mort d'Alexandre III, un grand nombre de compétiteurs, au nombre desquels était R. Bruce, se disputant la couronne, on s'en remit au choix d'Édouard I, roi d'Angleterre, qui décida en faveur de Baliol, comme étant le plus proche parent par les femmes du dernier roi d'Écosse (1291). J. Baliol fut d'abord l'instrument docile des volontés d'Édouard; mais s'étant ensuite brouillé avec ce prince et ayant fait contre lui un traité avec la France, il vit envahir ses états, fut battu, pris à Dunbar, et forcé d'abdiquer (1296). Édouard, ne craignant rien d'un prince si faible, lui rendit la liberté et l'envoya passer le reste de ses jours en Normandie. Il mourut en 1314. — Trente-cinq ans plus tard, son fils, Édouard Baliol, revint en Écosse à l'instigation et avec les secours d'Édouard III, battit D. Bruce qui s'était emparé du pouvoir, et livra son malheureux pays au monarque anglais (1332). Après dix ans d'un règne ignominieux, pendant lequel il n'avait été roi que de nom, il abdiqua en faveur d'Édouard III (1342), et mourut en 1363.

BALKAN (monts) ou EMINEH-DAGH, *Hæmus*, chaîne de montagnes de la Turquie d'Europe, se lie vers l'O. aux Alpes par les monts Dinariques, s'étend jusqu'à la mer Noire et sépare la Bulgarie de l'ancienne Thrace. Ces montagnes sont le boulevard de Constantinople du côté de la Russie.

BALKH ou BALK, *Bactra* ou *Zariaspa*, ville du Turkestan indépendant, par 63° 42' long. E., 36° 28' lat. N., sur le Hast ; 7,000 hab. Il s'y fait assez de commerce, surtout en soieries. Les Orientaux la croient la première ville qui ait existé, et la nomment *Omoul-Beland*, ou *mère des villes*. Elle est le ch.-l. d'un kanat auquel elle donne son nom. — Le kanat de Balkh est situé au N. de l'Hérat, au S. E. de celui d'Ankhoï. Il était jadis grand et puissant. Les villes principales, après Balkh, qui en est la capitale, sont : Khoundez, Khouloum, Goréi, Talikhan.

BALKH, ville de Russie. *Voy.* ANDREEVA.

BALL (Jean), prêtre anglais, disciple de Wiclef, se fit beaucoup de sectateurs en prêchant contre les riches et les grands. Mis en prison, il fut délivré par ses partisans, vint avec eux assiéger le roi Richard II dans la tour de Londres et le força à livrer à la multitude l'archevêque de Cantorbéry et plusieurs grands-officiers qui furent aussitôt massacrés. Il fut repris et exécuté en 1381.

BALLENSTADT, ville du duché d'Anhalt-Bernbourg, sur le Getel ; 2,500 hab. Les comtes d'Aschersleben se nommaient plus communément comtes de Ballenstadt. Un d'eux, Albert-l'Ours, est le 1ᵉʳ margrave de Brandebourg qui ait été vassal immédiat de l'Empire (1134-1142) ; il fit faire les plus grands pas à la puissance de la maison ascanienne, qui règne encore en Saxe et dans l'Anhalt.

BALLEROY, ch.-l. de cant. (Calvados), à 33 kil. O. de Caen ; 1,200 hab. Dentelles.

BALLESTEROS (don Francisco), général espagnol, né à Saragosse en 1770. Pendant l'invasion française, sa bravoure et ses succès le firent parvenir rapidement au grade de lieutenant-colonel ; mais lorsque le commandement-général des armées espagnoles fut confié en 1812 au duc de Wellington, il refusa d'obéir à un étranger, et fut exilé à Ceuta. Lorsque Ferdinand rentra en Espagne (1815), Ballesteros fut chargé du ministère de la guerre, mais il ne le conserva qu'un an. En 1823, après l'entrée des Français en Espagne, Ballesteros prit le commandement des troupes de l'armée constitutionnelle destinées à défendre la Navarre et l'Aragon ; mais il signa bientôt avec le duc d'Angoulême une capitulation qui le condamnait à une complète inaction. Accusé par tous les partis, Ballesteros se retira en France, où il mourut en 1833.

BALLISTE, l'un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, avait rendu de grands services sous Valérien comme général et avait battu le roi des Perses, Sapor. A la mort de l'usurpateur Macrin, il se fit proclamer empereur à Emèse en Orient; mais il périt assassiné par un soldat, l'an 264.

BALLON, ch.-l. de cant. (Sarthe), sur l'Orne, à 9 kil. S. E. de Beaumont-le-Vicomte ; 3,500 hab. Étamines, toiles communes.

BALLONIUS, médecin. *Voy.* BAILLOU.

BALLU (BELIN DE). *Voy.* BELIN.

BALME (col de), passage de la branche des Alpes qui forme la limite de la Savoie et du H.-Valais. L'Arve y prend sa source. Superbe vue qui embrasse la vallée de Chamouny, une partie de la Valorsine et les Alpes Bernoises.

BALME (la), village de France (Isère), à 17 kil. N. E. de Crémieu, près du Rhône. Grotte jadis comptée parmi les sept merveilles du Dauphiné. Ruines du château des dauphins du Viennois.

BALSA, ville de Lusitanie, auj. TAVIRA.

BALTCHIK, *Cruni*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 24 kil. N. E. de Varna. Près de là était *Tomi*, célèbre par l'exil d'Ovide.

BALTES, famille illustre chez les Wisigoths, était rivale des Amales. Selon quelques auteurs, les Baltes se sont perpétués en Septimanie ou Languedoc sous le nom corrompu de *Baux*. Les seigneurs de Baux, qui depuis ont formé un établissement dans le royaume de Naples, possédaient de vastes terres près d'Arles et étaient indépendants des comtes de Provence.

BALTHAZAR, dernier roi de Babylone (554-538 av. J.-C.), se livra à la mollesse et laissa le gouvernement à sa mère Nitocris. Ayant profané dans un festin les vases sacrés enlevés au temple de Jérusalem, il vit aussitôt tracer sur la muraille, par une main inconnue, ces trois mots mystérieux : *Mané, Thécel, Pharès*. Daniel, appelé pour les expliquer, lui apprit qu'ils annonçaient sa punition et sa mort. En effet, dans la nuit même du festin, Cyrus s'introduisit dans Babylone, et Balthazar fut massacré. Hérodote donne à ce prince le nom de Labynetus, et Bérose celui de Nabonid ou Nabonadius.

BALTIA, nom ancien de la Scandinavie, lui fut donné, soit à cause des Baltes, la plus noble des tribus gothiques, soit à cause des Belts ou détroits qui sont fort nombreux entre la péninsule scandinave et le Danemarck. Ce monosyllabe *balt* ou *belt* se retrouve encore aujourd'hui dans Baltique.

BALTIMORE, ville des États-Unis, dans le Maryland, sur le Patapsco, à 58 kil. N. O. de Washington, avec un port vaste et commode; sa population, qui en 1792 était à peine de 13,000 hab., s'élève auj. à plus de 62,000. C'est la 3e ville des États-Unis et l'un des ports les plus commerçants du monde. On y fait surtout un grand commerce de farine et de tabac. Université (1812); collége de Sainte-Marie; riche bibliothèque, nombreux établissements d'instruction. Baltimore fut fondée en 1729; elle joua un grand rôle dans la guerre de l'indépendance; elle fut attaquée en 1814 par les Anglais, qui furent repoussés et perdirent leur général (Ross). On voit dans la ville un beau monument en l'honneur de Washington, et un autre monument dit *Battle-monument*, érigé en mémoire du succès de 1814.

BALTIMORE, petite ville d'Irlande (Cork), à 71 kil. S. O. de Cork; 3,000 hab. C'est un seigneur irlandais originaire de cette ville, lord Calvert, comte de Baltimore, qui a peuplé le Maryland. On a par reconnaissance donné son nom à la Baltimore des États-Unis.

BALTIMORE (le comte de). *Voy.* CALVERT.

BALTIQUE (mer), *Codanus sinus*, vaste golfe de la mer du Nord, auquel l'unissent le Cattégat et les 3 détroits dits Sund, Grand-Belt et Petit-Belt, a pour limites au N. la Bothnie, au S. le Mecklembourg et les Etats prussiens, à l'O. la Suède, à l'E. la Russie. On la distingue en mer Baltique proprement dite au S., golfe de Bothnie au N., golfe de Finlande à l'E. Dans la Baltique propre est le golfe de Livonie. Marées à peu près nulles. Grande pêche du hareng. Ambre sur les côtes de Prusse et de Courlande. L'Oder, la Vistule, le Niémen, la Dwina méridionale se jettent dans la mer Baltique proprement dite. La partie de cette mer comprise entre la Suède et le Danemarck gela tout entière en 1623 et 1670.

BALTUS (J.-François), savant jésuite, né à Metz en 1667, professa les belles-lettres à Dijon et la théologie à Strasbourg, dirigea plusieurs colléges, et mourut à Reims en 1743, bibliothécaire du collége de cette ville. Il est principalement connu par une *Réponse à l'Histoire des oracles* de Fontenelle, Strasb., 1708, 2 vol. in-8 ; il soutenait dans cet ouvrage que les oracles sont l'ouvrage du démon et non de la fraude des prêtres païens. On a aussi de lui : *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4 ; *La religion prouvée par l'accomplissement des prophéties*, Paris, 1728, in-4, etc.

BALUE (Jean LA), cardinal et ministre d'état sous Louis XI, né en 1421 dans le Poitou, sut, par son caractère actif et intrigant, capter les bonnes grâces de Louis XI. Il fut fait évêque, aumônier du roi, intendant des finances, et eut pendant plusieurs années toute l'autorité d'un premier ministre. Il fit abolir la *Pragmatique-Sanction*, sacrifiant en cela les intérêts de la France, et obtint de la cour de Rome en récompense le chapeau de cardinal. Il entretint en outre avec les ducs de Berri et de Bourgogne, ennemis du roi, une correspondance secrète, dans laquelle il leur livrait les secrets de l'État. Ses lettres ayant été interceptées, Louis XI voulut lui faire son procès; mais le pape s'y opposa, prétendant qu'un cardinal ne pouvait être jugé par l'autorité séculière. Louis XI le fit alors emprisonner à la Bastille (1469), et le tint pendant 11 ans enfermé dans une cage de fer. En 1480 il obtint sa liberté à la sollicitation du pape, et se retira à Rome, où il fut comblé d'honneurs; on osa même l'envoyer en France comme légat *à latere* (1484); mais il fut si mal accueilli, qu'il se vit obligé de retourner en Italie; il y mourut en 1491.

BALUZE (Étienne), savant historiographe, né à Tulle en 1630, mort à Paris en 1718, fut bibliothécaire de Colbert, professeur de droit-canon au collége de France (1670), puis inspecteur de cet établissement. Ayant inséré dans son *Histoire de la maison d'Auvergne* quelques passages qui favorisaient les prétentions du duc de Bouillon sur ce comté, Louis XIV le priva de sa chaire et l'exila de Paris (1708); il ne put y revenir qu'en 1713. Ses principaux ouvrages sont : *Regum francorum capitularia*, 1677, 2 vol. in-fol., réimprimés en 1780 avec des additions par Chiniac; *Conciliorum nova collectio*, 1683, 1 vol. in-fol. ; *Vies des papes d'Avignon*, 1693, 2 vol. in-4; *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, 1708, 2 vol. in-fol.; *Miscellanea*, 1678-1715, 7 vol. in-8, réimprimés avec additions à Lucques, 1761, 4 vol. in-fol., par J.-D. Mansi. Il a fait en outre une foule d'éditions d'ouvrages rares et précieux pour l'histoire ecclésiastique.

BALZAC, bourg de France (Charente), à 6 kil. d'Angoulême. On y récolte du safran en abondance. C'est là qu'était le château de Balzac, d'où le célèbre Balzac a pris son nom.

BALZAC (Jean-Louis DE), l'un des écrivains qui ont le plus contribué à former la langue française, naquit à Angoulême en 1594. Après avoir passé deux années à Rome comme agent du cardinal Lavalette, il vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître par ses écrits, obtint les bonnes grâces de Richelieu, qui lui fit donner une pension de 2,000 fr. avec le titre de conseiller d'état, et fut reçu un des premiers à l'Académie Française. Dégoûté du séjour de Paris à cause des critiques amères que quelques prêtres avaient faites de ses ouvrages (*Voy.* GOULU), il se retira dans sa terre de Balzac sur les bords de la Charente, et se livra presque entièrement à des exercices de piété. Il mourut en 1655. Il avait fondé par son testament un prix d'éloquence de la valeur de 200 fr. Les œuvres de Balzac se composent de *Lettres* adressées à Conrart, à Chapelain et autres; de petits traités, dont les principaux sont : *Aristippe ou la Cour*, *le Prince* (apologie de Richelieu), *le Socrate chrétien*; d'*Entretiens*, de poésies françaises et de vers latins. Ces œuvres, qui pour la plupart avaient été publiées séparément par les Elzevir, ont été réunies par l'abbé Cassaigne en 2 vol. in-fol., Paris, 1665. Le principal fondement de la réputation de Balzac, ce sont ses *Lettres*, dont les premières parurent en 1624, et dans lesquelles il

donna à la langue française une élégance et une harmonie qu'on n'avait rencontrées jusque-là dans aucun ouvrage en prose. Voltaire et La Harpe reprochent à cet auteur de s'être plus occupé des mots que des pensées. M. Campenon a publié en 1806 un choix des Lettres de Balzac, Voiture et Boursault, 2 vol. in-12; M. Mersan a donné les *Pensées de Balzac*, 1 vol. in-12, Paris, 1807, et M. Malitourne ses *Œuvres choisies*, 2 vol. in-18.

BAMBA ou PAMBA, état de la Nigritie méridionale, dans la partie S. O. du Congo, tributaire du roi de Congo, a pour chef-l. Bamba, ville située par 7° 16' long. E. et 7° 2' lat. S.

BAMBARA, état de la Nigritie centrale, entre ceux de Birou, Massina, Baédou, Garou, Douara, Kong, par 2°-8° long. O. et 12°-16° lat. N.; 660 kil. sur 440; villes principales, Ségo et Djenné. Il est traversé par le Djoliba. Déserts en quelques endroits. Les esclaves de Bambara étaient les plus estimés.

BAMBERG, ville de Bavière (Haut-Mein), sur la Regnitz, à 40 kil. O. de Bayreuth, ch.-l. du cercle du Mein-Supérieur; 20,000 hab. Archevêché, lycée, gymnase, muséum d'histoire naturelle, etc. Industrie variée; fonderies de canons et de cloches. — Bamberg était jadis le ch.-l. d'un évêché souverain, qui comptait 200,000 hab. Ce petit état a été depuis incorporé à la Bavière, et l'évêché a été en même temps érigé en archevêché.

BAMBOCHE (VAN-LAAR, dit LE), peintre hollandais, ainsi surnommé parce qu'il était contrefait, né en 1613 à Laaren, près de Naarden, passa 16 ans à Rome dans la société des meilleurs maîtres, et vint en 1639 se fixer à Harlem, où il mourut en 1673. Ce maître excella surtout à représenter des chasses, des pêches, des fêtes de village; et ce dernier genre de composition a conservé chez les Italiens le nom de *bambochades*. Le musée du Louvre possède deux de ses tableaux: *le Départ de l'hôtellerie*; une *Femme qui trait une chèvre à côté d'un pâtre jouant du chalumeau*.

BAMBOUK, état de la Nigritie occidentale, entre le Ba-Fyn ou H.-Sénégal et le Falémé, par 11° et 12° long. E., 14° et 15° lat. N., a 160 kil. sur 124; 60,000 hab. (Mandings). Jadis il faisait partie de l'état de Saloun. Places principales: Farbana, Natako. On y trouve beaucoup d'or.

BAMPTON, bourg d'Angleterre (Devon), à 7 kil. S. E. de Dulverton; 1,700 hab. Serges. Eaux thermales. Les Saxons et les Bretons s'y livrèrent vers 614 une bataille sanglante, dans laquelle les Saxons perdirent 20,000 hommes.

BAN. Ce mot signifia d'abord, dans son acception la plus générale, la proclamation d'un édit, d'un statut, d'un jugement, toute espèce de *cri public*; dans la suite il s'étendit à la chose même qui était proclamée, et c'est dans ce sens qu'on appelait *ban de l'Empire* toute proscription sanctionnée par un édit de l'empereur, et, en France, *ban du roi*, les règlements ou les ordonnances de la couronne et même l'amende prononcée contre celui qui les violait. Le mot *ban* se disait aussi de l'appel fait par le seigneur à ses vassaux pour les convoquer sous son étendard. Du mot *ban* pris dans cette acception sont dérivés les mots *bannière* et seigneur *banneret*. Enfin, comme la noblesse faisait seule le service militaire, on fit une distinction entre les vassaux immédiats ou *ban*, qui étaient convoqués par le roi lui-même, et les vavassaux ou *arrière-ban*, qui étaient convoqués par leurs suzerains.

BAN. On appelait ainsi en Hongrie et dans les marches orientales de l'empire germanique, un commandant militaire, gouverneur d'un banat, et qui peut être assimilé aux margraves. Il prenait rang immédiatement après le roi, et était l'égal du comte palatin. Les conquêtes des Turcs ont enlevé à l'Autriche les banats de Valachie, de Bulgarie, de Bosnie et de Servie. Il n'y a plus aujourd'hui de véritable ban qu'en Croatie. Le banat de Temeswar doit son nom à sa position limitrophe, mais nulle part il n'est fait mention d'un ban de Temeswar. Le ban de Croatie est le troisième des barons hongrois; il commande en outre dans les districts militaires de Gradiska et de Brodt. *Voy.* BANAT.

BANASS, nom commun à 2 riv. de l'Inde: l'une qui tombe dans le Tchemboul après avoir baigné le Meouar, l'Adjmir, le Bedjapour (cours, 530 kil.); l'autre qui passe dans l'Adjmir et le Guzzerat et qui se perd dans le marais de Rin (cours, 200 kil.).

BANAT DE CROATIE (le). *Voy.* BAN et CARLSTADT-VARASDIN.

BANAT DE TEMESWAR, ancienne contrée de la Hongrie, entre le Maros, la Theiss, le Danube, la Transylvanie et la Valachie. Capit., Temeswar. Cette contrée est aujourd'hui comprise dans les comitats de Temeswar, Torontal, Kraslova et le généralat du Banat.

BANAT (généralat du), en allemand *Banal-Grænze*, une des 4 divisions des confins militaires, a pour places principales Temeswar (ch.-l.), Pancsova, Karansebes, Weisskirchen, Mehadia.

BANBURY, ville d'Angleterre (Oxford), à 33 kil. N. d'Oxford; 3,400 hab. Il s'y livra en 1469 une bataille sanglante entre les partisans des maisons d'York et de Lancastre.

BANC DE BAHAMA, DE TERRE-NEUVE. *Voy.* BAHAMA, TERRE-NEUVE, etc.

BANCA, île de la mer des Indes, à l'E. et près de Sumatra, par 103°-104° 26' long. E., 1° 43'-2° 55' lat. N.; 230 kil. sur 40; 25,000 hab. (Malais, Chinois et indigènes dits Orang-Gounoungs). Sol fertile; riches mines d'étain. Elle était jadis au sultan de Palembang, qui la céda aux Anglais (1812). Ceux-ci à leur tour l'ont cédée aux Hollandais.

BANCAL DES ISSARTS (J.-Henri), conventionnel, né en Auvergne en 1750, était notaire à Paris lorsqu'éclata la révolution. Il en embrassa les principes, et fut nommé en 1792 député à la Convention par le Puy-de-Dôme; il s'y montra fort modéré. Il fut un des commissaires envoyés à l'armée du Nord pour arrêter Dumouriez (*Voy.* ce nom). Arrêté lui-même par ce général et livré aux Autrichiens, il resta captif pendant près de 3 ans. A son retour il fut membre du Conseil des cinq-cents, puis il se retira à Clermont (1797), où il mourut en 1826.

BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence; ayant été chargé par Ferdinand I, grand-duc de Toscane, d'observer en France les troubles du temps de la Ligue, il eut l'occasion de se trouver à Lyon avec Barrière, qui lui fit part de son projet d'assassiner Henri IV. Il se hâta d'en instruire ce prince, et prévint ainsi le crime (*Voy.* BARRIÈRE). On lui offrit en récompense l'évêché d'Angoulême; mais il se contenta d'une modique pension avec laquelle il se retira dans un couvent de son ordre à Paris, où il mourut en 1622.

BANCK (Laur.), professeur de droit à Franeker, né à Norkoping en 1647, mort en 1662, a publié entre autres écrits *De tyrannide papæ in reges christianos*, Franeker, 1649, et *De duellis*, *ibid.*, 1658.

BANCOK, ville du royaume de Siam. *Voy.* BANKOK.

BANCOULEN. *Voy.* BENCOULEN.

BANDA (îles), groupe d'îles dans l'archipel des Moluques, par 126°-127° long. E., 3°-4° lat. S. Les principales sont Banda-Neira et Key. Nassau, situé dans l'île Banda, est le ch.-l. de tout le groupe. On y cultive spécialement la muscade. Elles furent découvertes en 1512, par le Portugais Albreu ou Abreus. Les Portugais s'y fixèrent en 1524. Ils en furent chassés en 1599 par les Hollandais, qui en détruisirent tous les insulaires, et qui les possèdent

encore aujourd'hui. Les Anglais ont occupé les îles Banda de 1810 à 1814.

BANDA-ORIENTAL. *Voy.* URUGUAY.

BANDE NOIRE, nom donné en France à ces sociétés de spéculateurs qui depuis la Révolution se sont réunis pour acheter les châteaux, les antiques abbayes, les monuments d'art les plus précieux, dans le but de les démolir ou de les exploiter.

BANDELLO (Matthieu), romancier italien, né en 1480 à Castelnuovo dans le Milanais, se fit dominicain, enseigna les belles-lettres à Mantoue et à Milan, et donna des leçons à la célèbre Lucrèce Gonzague. Les Espagnols s'étant rendus maîtres de Milan, en 1525, il fut obligé de s'exiler. Il se réfugia en France avec le général César Frégoso, et fut nommé par Henri II, en 1550, évêque d'Agen; il se démit de ses fonctions au bout de 5 ans, et mourut vers 1561. On a de lui un recueil estimé de *Nouvelles*, écrites dans le genre de Boccace, et où il règne une fort grande liberté. Il se compose de 4 parties, dont les 3 premières parurent à Lucques en 1554, 3 vol. in-4, et la 4e à Lyon en 1573; les 4 parties ont été réunies à Londres, 1740, 3 vol. in-4, et depuis fréquemment réimprimées. Les *Nouvelles* ont été traduites en français par P. Boaistuau et Belleforêt, Paris, 1580. On a encore de Bandello onze *Chants à la louange de Lucrèce Gonzague* (Agen, 1545), *les Trois Parques* (ibid.), et des poésies diverses (Turin, 1816).

BANDES MILITAIRES. *Voy.* AVENTURIERS, COMPAGNIES (GRANDES).

BANDINELLI (BACCIO), sculpteur et peintre italien, né à Florence en 1487, mort en 1559, a fait une copie très estimée du fameux *Laocoon*. Elle a été détruite en 1762 dans l'incendie de la galerie de Florence. On a de plus de sa composition un beau bas-relief représentant une *Descente de croix; Hercule vainqueur de Cacus*, groupe colossal, et les statues de *Léon X* et de *Clément VII;* on lui doit aussi quelques tableaux d'un dessin pur, mais qui manquent de grâce et de coloris. Vasari a écrit sa *Vie*.

BANDINI (Ange-Marie), savant italien, né à Florence en 1726, mort en 1800, fut chanoine dans sa patrie et conservateur de la bibliothèque Laurentine. On lui doit une *Vie d'Améric Vespuce*, Florence, 1745; un *Specimen de la littérature florentine au* XVe *siècle*, Florence, 1747; une *Description de l'obélisque d'Auguste retrouvé au Champ-de-Mars*, Rome, 1750; un *Catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens de la bibliothèque Laurentine*, Florence, 1764-1768; un grand nombre de notices sur des personnages importants dans l'histoire de l'Italie, et plusieurs éditions savantes.

BANDURI (D. Anselme), bénédictin, né à Raguse en 1670, mort à Paris en 1743, professa l'histoire ecclésiastique à Pise, et fut envoyé à Paris par le grand-duc de Toscane pour s'y former à l'étude des antiquités. L'Académie des Inscriptions l'admit dans son sein en 1715, et le duc d'Orléans le choisit en 1724 pour son bibliothécaire. On a de lui: *Imperium orientale*, sive *Antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711, 2 vol. in-fol.; *Numismata imperatorum Romæ à Trajano Decio ad Paleologos Augustos: accessit Bibliotheca nummaria*, etc., Paris, 1718, 2 vol. in-fol.

BANER (Jean-Gustavson), vulgairement appelé *Banier*, feld-maréchal suédois, né en 1596, fut l'élève de Gustave-Adolphe dans l'art de la guerre, accompagna ce monarque en Pologne et en Allemagne, se signala dans plusieurs campagnes, et notamment à la bataille de Leipsick (1630), prit Magdebourg, et fut blessé dangereusement à Nuremberg. Après la mort de Gustave-Adolphe, Baner eut le commandement de l'armée suédoise, défit les Impériaux à Wittstock en Brandebourg (1636), et les repoussa jusqu'en Bohême. Il mourut au milieu de ses succès en 1641. C'était un des généraux les plus expérimentés de la Suède.

BANFF, ville d'Écosse, à 62 kil. N. E. d'Aberdeen, ch.-l. du comté de Banff; 4,000 hab.

BANFF (comté de), en Écosse, entre ceux d'Aberdeen, d'Elgin, d'Inverness, et le détroit de Forth; 102 kil. sur 48; ch.-l., Banff. Quelque industrie, pêche, carrières de pierres calcaires. Sources minérales.

BANGALORE, ville de l'Inde, dans l'état de Maïssour, à 110 kil. N. E. de Seringapatnam; 60,000 hab. C'est la plus grande ville du Maïssour. Étoffes de coton et soie.

BANGOR, ville d'Angleterre (Galles), à 17 kil. N. E. de Caernarvon, au fond d'une baie; 2,450 hab. Importante jadis; brûlée par le roi Jean en 1210.

BANIANS, dits aussi *Waïshyas*. On nomme ainsi la caste commerçante parmi les Hindous. Ils ont quelques superstitions particulières et forment une secte qui est fort répandue, surtout dans le Nord et le royaume de Cambaye. Ils reconnaissent un Dieu créateur, mais adorent en même temps le diable, croient à la métempsycose et ne mangent jamais la chair des animaux; ils se lavent tous les jours jusqu'aux reins, tenant à la main un brin de paille pour chasser le malin esprit, regardent tous les hommes d'une religion différente de la leur comme impurs, et évitent toute communication avec eux.

BANIAS, *Paneas*, *Cæsarea Philippi*, ville de Syrie (Damas), à 57 kil. S. O. de Damas. Ruines d'un temple d'Auguste érigé par Hérode. — Une autre Banias, aussi en Syrie, à 97 kil. N. E. de Tripoli, est l'ancienne *Balanea*.

BANIER (l'abbé Antoine), savant mythologue, né en 1673 à Dallet en Auvergne, mort en 1741, reçut les ordres et vint de bonne heure à Paris, où il fut précepteur des enfants du président Dumetz, et consacra tous ses loisirs à l'étude et à l'interprétation de la mythologie. Il publia en 1611 l'*Explication historique des Fables;* il retoucha toute sa vie cet ouvrage important, et en donna en 1738 une 3e édition entièrement refondue sous le titre de *la Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, 3 vol. in-4. Il fut reçu en 1713 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a encore de lui une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, Amsterdam, 1732, Paris, 1738, et quelques éditions, entre autres celle qu'il donna avec Lemascrier, des *Cérémonies et coutumes religieuses des différents peuples*, de J.-F. Bernard, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.

BANIER ou BANNIER, général suédois. *Voy.* BANER.

BANKOK, ville d'Asie, capit. actuelle du roy. de Siam, à 80 kil. S. de Siam, à l'embouchure du Meïnam dans le golfe de Siam; 90,000 hab., en grande partie Chinois. Toutes les maisons sont en bois, à l'exception de la résidence royale et d'un temple fort curieux, consacré à Bouddha. Très grand commerce maritime.

BANKS (sir Joseph), savant naturaliste, né à Londres en 1743, mort en 1820, se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle, et employa une grande fortune à hâter les progrès de cette science. Il visita en 1763 le Labrador et Terre-Neuve, accompagna Cook dans son voyage autour du monde (1768-1771), et rapporta de cette expédition d'abondants matériaux. Il fit ensuite à ses frais un voyage aux îles Hébrides et en Islande (1772). Il fut nommé en 1778 président de la Société royale de Londres, en 1797 conseiller du roi, et obtint auprès de Georges III une influence dont il ne se servit jamais que pour protéger les savants. Banks a peu écrit, mais il forma de précieuses collections qu'il ouvrait à tous ceux qui voulaient les consulter, et une bibliothèque, la plus riche qui existât alors en ouvrages sur les sciences naturelles.

Il a légué cette bibliothèque au Musée Britannique. Dryander en a publié un catalogue en 5 vol. in-8, 1796-1800.

BANNALEC, ch.-l. de cant. (Finistère), à 13 kil. N. de Quimperlé; 4,377 hab.

BANNER. *Voy.* BANER.

BANNOKBURN, v. d'Écosse (Stirling), à 7 kil. S. E. de Stirling. R. Bruce y défit Edouard II en 1314; Jacques III y fut battu et tué par son fils révolté (1488).

BANON, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 15 kil. N. O. de Forcalquier: 950 hab.

BANQUO, thane ou chef royal d'une province d'Écosse, sous le règne du roi Duncan. Il rendit d'abord de grands services à son pays et détruisit une armée de Danois qui l'avaient envahi; mais ensuite il servit l'ambition de Macbeth, qui assassina son roi et s'empara du trône. Il périt lui-même au bout de peu d'années, victime des défiances de Macbeth (vers 1050).

BANTAM, ville de l'île de Java, capit. de l'ancien roy. de Bantam, à 88 kil. O. de Batavia. Jadis florissante. Port et rade ensablés et envahis par les bancs de corail. Poivre, camphre, etc.

BANTAM, roy. de l'île de Java, à l'extrémité O., borné à l'E. par la prov. de Jacatra ou Batavia; 155 kil. de long; 230,000 hab. Ch.-l., Bantam. Il appartient aux Hollandais.

BANTRY, ville d'Irlande (Cork), à 24 kil. N. de Baltimore, sur une baie de même nom, par 11° 12' long. E., 51° 52' lat. N. Deux fois (1689 et 1796) une flotte française essaya d'y opérer un débarquement.

BAO, roy. qui fait partie de l'empire d'Annam, est tributaire du Tonquin.

BAOL, petit état de la Nigritie occid., entre l'Océan à l'O., et les états de Sin, Saloum, Kayor. Ch.-l., Lambay.

BAOUSK, village de la Russie d'Europe (Courlande), à 39 kil. S. E. de Mittau, sur la Micha et le Memel; 950 hab. Victoire de Pierre-le-Grand sur les Suédois (1705).

BAPAUME, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 22 kil. S. E. d'Arras; 3,122 hab. Place forte de 3e classe. Nombreuses fabriques de batistes et linons. N'appartient à la France que depuis 1659.

BAPAUME, bourg de la Seine-Inférieure, à 4 kil. N. de Rouen, commune de Canteleu. Filatures; fabriques d'indiennes, etc.

BAPTES, prêtres de la déesse Cotytto; ils célébraient les fêtes de la déesse la nuit par des danses et par toutes sortes de débauches.

BAPTISTE (Saint JEAN). *Voy.* JEAN (saint).

BAPTISTE de Mantoue, poëte. *Voy.* BATTISTA.

BAPTISTE LULLI, compositeur. *Voy.* LULLI.

BAPTISTES, hérétiques. *Voy.* ANABAPTISTES.

BAR, ville de la Russie d'Europe (Podolie), sur la Ros, à 37 kil. S. O. de Litin; 2,400 hab. Citadelle bâtie sur un roc. C'est dans cette ville que Pulawski, Krasinski et plusieurs autres patriotes polonais, protestant contre l'intervention moscovite dans le gouvernement de la Pologne, proclamèrent, le 21 février 1768, la fameuse *confédération* dite *de Bar*, qui fut le signal des guerres de la Pologne pour l'indépendance.

BAR, ville de la Turquie d'Europe. *Voy.* ANTIVARI.

BAR (comté, puis duché de). *Voy.* BARROIS.

BAR (LE), ch.-l. de canton (Var), à 8 kil. N. de Grasse; 1,200 hab.

BAR-LE-DUC ou BAR-SUR-ORNAIN, ville de France, jadis capitale du Barrois, auj. ch.-lieu du dép. de la Meuse, à 234 kil. de Paris; 12,383 hab. Ville industrieuse et commerçante: cotonnades de Bar, teintureries en rouge d'Andrinople; vins de Bar, confitures de groseilles renommées, etc. — L'arr. de Bar-le-Duc a 8 cant. (Ancerville, Ligny, Montier-sur-Saulx, Revigny, Triaucourt, Vaubecourt, Vavincourt, plus Bar-le-Duc), 128 comm. et 80,952 hab. *Voy.* BARROIS.

BAR-SUR-AUBE, ch.-l. d'arr. (Aube), sur l'Aube, à 53 kil. S. E. de Troyes; 3,940 hab. Eaux-de-vie et liqueurs; toiles de coton, tanneries, mégisseries, etc. Aux environs, bons vins blancs. — L'arr. de Bar-sur-Aube a 4 cant. (Brienne, Soulaine, Vendeuvre, plus Bar-sur-Aube), 92 comm. et 41,230 hab.

BAR-SUR-ORNAIN. *Voy.* BAR-LE-DUC.

BAR-SUR-SEINE, ch.-l. d'arr. (Aube), sur la Seine, à 32 kil. S. E. de Troyes; 2,350 hab. Beau pont, jolies promenades. Eaux-de-vie, papier, etc.; commerce. — L'arr. de Bar-sur-Seine a cinq cant. (Chaource, Essoye, Mussy, les Riceys, plus Bar-sur-Seine), 26 comm. et 52,117 hab.

BARANYA, comitat de Hongrie, entre ceux de Tolna et de Bacs, entre la Drave et le Danube; 88 kil. sur 66; 290,000 hab. Ch.-l., Cinq-Églises.

BARATIER (J.-Ph.), enfant célèbre par sa précocité, né en 1721 à Schwabach dans le margraviat d'Anspach, fils d'un pasteur français réfugié, parlait à quatre ans le français, le latin et l'allemand, et savait à sept ans le grec et l'hébreu; il étudia les livres rabbiniques et l'histoire ecclésiastique, et composa dès l'âge de dix ans plusieurs savants ouvrages sur ces matières. Il se livra ensuite à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, inventa de nouveaux calculs, ou du moins trouva par lui seul plusieurs de ceux qui étaient déjà connus; créa une méthode pour déterminer la longitude en mer, et fut à quatorze ans membre de l'Académie de Berlin. Il embrassait en même temps l'étude du droit public, de la littérature et des antiquités de toute espèce. Il avait déjà publié des ouvrages pleins d'érudition (entre autres *Disquisitio chronologica de successione antiquissima Romanorum pontificum*, Utrecht, 1740), lorsqu'une mort prématurée l'enleva à l'âge de 19 ans, en 1740. Il n'avait eu d'autre maître que son père. Formey a écrit sa vie, Utrecht, 1741.

BARBACOAS, ville de la Nouvelle-Grenade, à 204 kil. S. O. de Popayan, au confluent du Telembi et du Guanxi. Riches mines d'or aux environs.

BARBADE (la), une des Antilles anglaises, par 62° long. O., 13° lat. N.; 31 kil. sur 15; 116,000 hab. Fertile, surtout en sucre. Chaleur excessive. Elle fut découverte et possédée d'abord par les Portugais; elle appartient aux Anglais depuis 1624. — Il ne faut pas confondre la Barbade avec la Barboude.

BARBANÇON, ville de Belgique, à 33 kil. N. E. d'Avesnes. Marbre, forges, fabrique de dentelles. Elle appartenait précédemment à la France et faisait partie du Hainaut; elle a été cédée aux Pays-Bas en 1815.

BARBANTANE, bourg de France (Bouches-du-Rhône), à 7 kil. S. O. d'Avignon; 2,420 hab. Commerce en vins, fruits, melons. Mine de fer.

BARBARIA. *Voy.* AZANIA (AJAN).

BARBARIE ou ÉTATS BARBARESQUES, région de l'Afrique septentrionale, comprend les états de Tripoli, de Tunis, d'Alger, de Maroc, et l'état de Sidy-Hescham, et forme par conséquent la partie la plus importante du Maghreb. Elle est ainsi nommée des Berbers, ses habitants indigènes. La Barbarie n'avait pas de nom général chez les anciens: elle comprend la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, la Byzacène, la Gétulie, la Zeugitane, et une portion de la Cyrénaïque.

BARBARO, noble famille vénitienne qui a produit plusieurs hommes remarquables, entre autres: Josaphat Barbaro, qui de 1436 à 1475 fit plusieurs voyages dans la Perse, l'Inde et la Turquie, dont la relation a été publiée en 1543 à Venise.—Hermolao Barbaro, né en 1464, mort en 1493; il fut chargé par le sénat de Venise de plusieurs négociations importantes auprès des empereurs Frédéric III et Maximilien, et fut nommé par le pape Innocent VIII patriarche d'Aquilée. Il cultiva les lettres avec succès: on lui doit des travaux importants sur Dioscoride, sur Aristote et sur Pline (Rome, 1472). — Daniel

Barbaro, né en 1513, mort en 1570; il fut ambassadeur en Angleterre et cultiva aussi les lettres. On estime surtout sa traduction de Vitruve avec commentaires, Venise, 1556, in-fol., en italien.

BARBAROUX (Charles), né en 1767 à Marseille, était en 1789 avocat dans cette ville. D'un caractère exalté et impétueux, il embrassa avec feu les idées révolutionnaires, rédigea à Marseille un journal démocratique qui exerça une grande influence, et fut nommé en 1789 secrétaire de la commune dans sa ville natale. Envoyé à Paris en 1791 comme mandataire particulier de la ville de Marseille, il y devint l'âme des Marseillais. Il eut avec ses compatriotes une grande part au 10 août, fut nommé député à la Convention, se fit remarquer à la tribune par la beauté de sa personne non moins que par son éloquence, entra dans le parti des Girondins, se prononça ouvertement contre Marat et Robespierre. Dans le procès de Louis XVI il demanda l'appel au peuple. Il fut proscrit au 31 mai comme royaliste et ennemi de la république: il chercha un asile dans le Calvados, et s'embarqua à Quimper pour Bordeaux; mais à peine arrivé dans cette ville, il fut arrêté et décapité, le 25 juin 1793. Il n'avait que 26 ans. Barbaroux a laissé des mémoires qui ont été publiés par son fils dans la collection des *Mémoires relatifs à la révolution*, de Baudouin.

BARBASTRO, ville d'Espagne (Saragosse), sur la Cinça, à 48 kil. S. O. de Huesca; 5,000 hab. Evêché.

BARBAULD (mistriss), née Anna-Lætitia AIKIN, 1743-1825, de Kilworth dans le comté de Leicester, fille d'un pasteur, se fit connaître de bonne heure par des poésies religieuses dont le recueil parut en 1770. Elle dirigea ensuite une institution, et rédigea pour l'enfance, sous les titres de : *Premières Leçons* (*Early Lessons*), *Simples Contes*, *Historiettes du premier âge*, *Soirées au logis*, divers ouvrages qui eurent un grand succès et qui ont été pour la plupart traduits en français. Elle a aussi publié des lettres inédites de Richardson, avec une notice fort estimée sur la vie et les écrits de l'auteur (traduite en 1808 par Leuliette); une *Collection des Romanciers anglais*, 50 vol. in-12, avec des notices biographiques et critiques, et plusieurs pamphlets politiques. Son mari, M. Barbauld, était un pasteur, issu d'une famille de réfugiés français.

BARBAULT (J.), architecte du XVIIIe siècle, a publié : *Les plus beaux Monuments de Rome ancienne et de Rome moderne*, Rome, 1763 et 1778, in-fol., avec l'explication des planches; *Recueil de divers monuments de l'Italie*, en 166 planches, avec l'explication, Rome, 1770, in-fol.; *Monuments antiques, égyptiens, grecs, romains et étrusques*, Rome, 1783, 94 planches in-fol.

BARBAZAN, village de l'ancien pays de Bigorre (H.-Garonne), à 4 kil. E. de Saint-Bertrand; 425 hab. C'est de là qu'étaient originaires les sires de Barbazan.

BARBAZAN (Arnauld-Guilhem DE), général français sous Charles VI et Charles VII, surnommé le *Chevalier sans reproche*, d'une famille distinguée du pays de Bigorre, se signala jeune encore dans un combat où six chevaliers français combattaient contre six chevaliers anglais (1404). Dans les guerres civiles que fit naître la démence de Charles VI, il resta fidèle au parti royaliste, et obtint plusieurs avantages sur le duc de Bourgogne. En 1420, il défendit Melun contre les Anglais, et fut retenu prisonnier malgré la capitulation qui lui laissait la liberté. Délivré par Lahire, il remporta en 1430 une victoire signalée sur les Anglais et les Bourguignons à la Croisette en Champagne. Il périt l'année suivante, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Bulegneville (près Nancy), que René d'Anjou avait livrée malgré ses conseils.

BARBAZAN (Etienne), écrivain, né à Saint-Fargeau, près d'Auxerre, en 1696, mort en 1770, vint de bonne heure à Paris où il se livra à l'étude des anciens auteurs français depuis le XIIe jusqu'au XVIe siècle, et continua, en société avec l'abbé de la Porte et Graville, le *Recueil alphabétique de pièces historiques*, commencé par l'abbé Pérau, 24 vol. in-12, Paris, 1745 et années suivantes. Il rédigea ensuite un *Glossaire du nouveau Borel*; mais Ste-Palaye ayant annoncé un ouvrage du même genre, il renonça à publier le sien. Il a donné : *Fabliaux et Contes français des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles*, Paris, 1756, 3 vol. in-12; l'*Ordène de chevalerie* ou *Instruction d'un père à son fils*, in-8, etc. Il s'est surtout attaché dans tous ses ouvrages aux étymologies et à l'origine de la langue française. Il a laissé de précieux manuscrits qui sont à l'Arsenal.

BARBE (sainte), vierge et martyre, était, selon la légende, fille d'un riche païen de Nicomédie, et subit le martyre, soit à Nicomédie, soit à Héliopolis, vers 306, sous le règne de Galère, ou, d'après Baronius, en 235, sous Maximin. On prétend que son père, n'ayant pu lui faire renier sa foi, lui trancha lui-même la tête. Sainte Barbe est la patronne des canonniers, on ne sait trop pourquoi. Sa fête tombe le 4 décembre.

BARBÉ-MARBOIS (François, marquis de), né à Metz en 1745, mort en 1837, fut successivement secrétaire de légation et chargé d'affaires en Allemagne, consul aux États-Unis, intendant à St-Domingue (1785), ministre de France auprès de la diète de l'Empire à Vienne et à Ratisbonne; quitta les affaires pendant la Convention, devint maire de la ville de Metz en 1795, puis fut membre et président du Conseil des anciens. Après le 18 fructidor an V, il fut déporté à Sinnamary. Rappelé de l'exil en 1800, il entra au conseil d'état, fut directeur du trésor public, puis ministre des finances. En 1807, il fut chargé de la présidence de la cour des comptes, et fut appelé au sénat en 1813. Sous Louis XVIII, les sceaux lui furent confiés; mais ennemi de toute réaction, il ne put les conserver longtemps. Il reprit les fonctions de président de la cour des comptes qu'il conserva jusqu'en 1834. Il se retira des affaires en laissant la plus honorable réputation. Il était membre de l'Institut. Barbé-Marbois a laissé plusieurs écrits économiques et politiques, entre autres une *Histoire de la Louisiane*, etc., Paris, 1829, in-8.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris en 1710, mort en 1781, publia en 1750 une *Mappemonde historique* qui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil le tableau des révolutions des peuples; ce genre de tableau a depuis été imité par Priestley, Chantreau, Goffaux, etc. On lui doit encore des éditions perfectionnées des *Tablettes chronologiques* de Lenglet-Dufresnoy, 1763; de la *Géographie* de La Croix, etc.

BARBENÇON, ville de Belgique. *Voy.* BARBANÇON.

BARBERINI, famille florentine, originaire de Barberino en Toscane, dont plusieurs membres ont joué un rôle important au XVIIe siècle. L'un d'eux, Matteo Barberini, devint cardinal, et fut élu pape en 1623 sous le nom d'Urbain VIII. Il combla ses neveux de faveurs et de richesses. Trois d'entre eux (François et deux Antoine) furent faits cardinaux, et un quatrième, Taddeo, fut nommé général des troupes papales. Abusant de leur crédit, les Barberini voulurent enlever au duc de Parme, Edouard Farnèse, les duchés de Castro et Ronciglione, et firent déclarer la guerre à ce prince par le pape; mais après d'inutiles efforts, ils furent obligés de renoncer à cet injuste projet. Ils se rendirent si odieux par leurs exactions qu'à la mort d'Urbain VIII, 1644, ils furent forcés de quitter Rome et vinrent se réfugier en France. Toutefois ils conservèrent la propriété de Palestrine.

BARBERINO DI VAL D'ELSA, bourg du grand-duché de Toscane, à 25 kil. de Florence, a donné son nom à la famille des Barberini qui en est sortie.

BARBEROUSSE, nom sous lequel on désigne vulgairement deux frères qui régnèrent sur Alger dans le XVIe siècle; ce nom vient de la couleur de leur barbe. Ils étaient fils, dit-on, d'un renégat grec. Le 1er, Aroudj, ou plutôt Oroush Barberousse, après avoir longtemps exercé le métier de corsaire, et s'être fait une grande réputation d'audace et d'habileté, s'empara de la ville d'Alger (1516), en détrônant le cheikh arabe Sélim ou Salem-ebn-Temi, choisi par les Maures pour défendre la ville contre les Espagnols, et qui l'avait appelé à son secours. Il avait déjà fait de grandes conquêtes lorsque Charles-Quint, voyant ses possessions d'Afrique menacées, envoya contre lui une armée considérable : Barberousse fut battu et tué à Tlemcen par les Espagnols, l'an 1518. — Le 2e, Khaïr-Eddyn, dit Hariadan ou Chérédin, fut, avec Doria, le plus grand marin de son époque. Il succéda à son frère dans le gouvernement d'Alger; mais craignant pour sa puissance, il se mit sous la protection de Sélim, sultan de Constantinople, et le reconnut pour souverain d'Alger, tout en se réservant le gouvernement de la ville. Soliman II le nomma amiral de toutes ses flottes. Il fortifia Alger, soumit à la Porte Tunis, Biserte, et ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les armes de Charles-Quint (1535). Il vint alors par représailles ravager l'Italie, remporta un avantage sur Doria à Ambracie, prit d'assaut Castel-Nuovo (1539), battit les Chrétiens devant l'île de Candie, et vint dans Marseille prêter le secours de sa flotte à François I contre Charles-Quint. Il mourut à Constantinople en 1546, des excès auxquels il se livrait. On a publié en 1781 une *Vie* de ce corsaire, où l'on cherche à prouver qu'il était d'origine française, gentilhomme de Saintonge et de la famille d'Authon. Il a paru à Paris en 1839 une vieille traduction française d'une chronique arabe du XVIe siècle, renfermant une histoire des Barberousse, publiée sur un manuscrit de la Bibliothèque royale, par MM. Sander Rang et Ferdinand Denis.

BARBEROUSSE (Frédéric), empereur d'Allemagne. *Voy.* FRÉDÉRIC I.

BARBESIEUX. *Voy.* BARBEZIEUX.

BARBEU DUBOURG (Jacques), médecin et botaniste, né à Mayenne en 1709, mort à Paris en 1779, exerça la médecine à Paris et publia plusieurs ouvrages, dont les plus estimés sont: *le Botaniste français*, 1767, 2 vol. in-12, où il expose une méthode de classification qui lui est particulière, et un traité *Des usages des plantes*, 2 vol. in-12. Il fut lié avec Bolingbroke et Franklin, et traduisit les *Lettres sur l'histoire* du premier.

BARBEYRAC (Jean), moraliste et publiciste, né en 1674 à Béziers, de parents calvinistes, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et professa successivement les belles-lettres à Berlin, le droit et l'histoire à Lausanne, et le droit public à Groningue; il fut nommé membre de l'Académie de Berlin, et mourut vers 1747. Il a traduit en français: 1° *Le Droit de la nature et des gens*, de Puffendorf, 2 vol. in-4, Amsterdam, 1712, 1720, 1734; 2° *Les Devoirs de l'homme et du citoyen*, du même, 1 vol. in-8, Amsterdam, 1734; 3° le *Traité du droit de la guerre et de la paix* de Grotius, Amsterdam, 1724; 4° *Les Lois de la nature expliquées*, de Cumberland, 1744, in-4; 5° *Du pouvoir des souverains et la liberté de conscience*, de Noodt, Amsterdam, 1714, 1731; il a accompagné tous ces ouvrages de notes qui sont presque aussi estimées que le texte. Il est en outre auteur d'un *Traité du jeu*, 2 vol. in-8, 1737; d'un *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4; d'une *Histoire des anciens traités*, 1739, in-fol.; d'une traduction des *Sermons* de Tillotson, 6 vol. in-8, Amsterdam, 1722, et de quelques autres ouvrages moins importants.

BARBEZIEUX, ch.-l. d'arrond. (Charente), à 34 kil. S. O. d'Angoulême; 3,013 hab. Ruines d'un vieux château-fort qui sert auj. de prison. Toiles, tanneries. Commerce de truffes, chapons truffés, etc. Source minérale. C'était jadis une seigneurie de la Saintonge, avec titre de marquisat; elle fut longtemps possédée par la maison de la Rochefoucauld, d'où elle passa dans celle de Louvois, qui donna à un de ses fils le titre de marquis de Barbezieux. — L'arrond. de Barbezieux a 6 cant. (Aubeterre, Baignes, Brossac, Chalais, Montmoreau, Barbezieux), 88 communes et 55,532 hab.

BARBEZIEUX (Louis-François-Marie LETELLIER, marquis de), fils du marquis de Louvois, né en 1668. Après la mort de son père, Louis XIV lui confia le ministère de la guerre, quoiqu'il n'eût encore que 23 ans; il se montra d'abord digne de ce choix, mais il négligea bientôt les affaires pour les plaisirs, et mourut à 33 ans, épuisé par les excès, l'an 1701.

BARBIÉ DU BOCAGE, savant géographe, né à Paris en 1760, mort en 1825, fut l'élève de d'Anville et l'ami de Barthélemy. Il fut d'abord attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale (1785), puis nommé géographe du ministère des relations extérieures (1803), membre de l'Institut (1806), et enfin professeur de géographie à la faculté des lettres de Paris (1809). Il a coopéré à presque toutes les entreprises géographiques de quelque importance faites de son temps; il est surtout connu par son bel *Atlas du Voyage d'Anacharsis*, Paris, 1789 et 1799, et par ses cartes du *Voyage pittoresque en Grèce* de Choiseul-Gouffier.

BARBIER (Antoine-Alexandre), savant bibliographe, né à Coulommiers en 1765, mort en 1825, fut bibliothécaire particulier de Napoléon et de Louis XVIII; il est surtout connu par un *Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes*, Paris, 1806-1808, 4 vol. in-8, réimprimé en 1822-27 avec de nombreuses additions. Il a aussi publié la *Nouvelle Bibliothèque de l'homme de goût*, 1808, 5 vol. in-8, et des *Catalogues* très estimés.

BARBIER D'AUCOURT (Jean), avocat au parlement de Paris, né à Langres en 1641, mort en 1694, est surtout connu comme critique. Il a composé, entre autres écrits, les *Sentiments de Cléanthe*, 2 vol. in-12, Paris, 1671, où il réfute avec beaucoup d'esprit les *Entretiens d'Ariste* du P. Bouhours: il n'épargna pas même Racine dans ses critiques. Il fut reçu en 1683 à l'Académie Française. Barbier d'Aucourt était ardent janséniste, et il écrivit plusieurs pamphlets en prose et en vers contre les Jésuites.

BARBO, famille puissante de Venise qui a fourni à la république vénitienne et à l'église plusieurs hommes distingués, entre autres Pierre Barbo, qui devint pape sous le nom de Paul II.

BARBORA, ville de l'Afrique orient., sur la côte d'Adel, au fond d'une baie de la mer d'Oman, par 10° lat. N., 42° long. E.

BARBOSA. Ce nom a été porté par plusieurs savants portugais qui se sont distingués dans la jurisprudence ou dans les lettres. Le plus connu est Diégo Barbosa Machado, abbé de Sever, né à Lisbonne en 1682, mort en 1770, auquel on doit une *Bibliothèque portugaise*, avec des notices sur les auteurs, Lisbonne, 1741-59, 4 vol. in-fol.

BARBOU, célèbre famille de libraires et imprimeurs, originaire de Lyon. Joseph Gérard Barbou, le plus connu, libraire et imprimeur à Paris depuis 1746, publia, de 1755 à 1775, un grand nombre de classiques latins, qui forment la jolie collection dite *Barbou*, et à laquelle coopérèrent Lallemand, Brottier, Capperonnier, Beauzée, etc. Cette collection avait été commencée dès 1743, d'après les conseils

de Lenglet-Dufresnoy, par le libraire Coustelier. La collection complète se compose de 76 vol. in-12.

BARBOUDE (la), une des Antilles anglaises, par 64° 10' long. O., 17° 40' lat. N.; 30 kil. sur 16; 1,500 hab. Très basse et sans ports; côtes très dangereuses: coton, indigo, tabac, gingembre, canne à sucre. Elle appartient aux Anglais depuis 1728.

BARBY, ville des États prussiens (Saxe), à 25 kil. S. E. de Magdebourg, sur l'Elbe, près de l'embouchure de la Saale; 2,820 hab.

BARCA ou BARQUAH, *Cyrénaïque* ou *Lybie Pentapole* des anciens, vaste contrée des États barbaresques, le long de la Méditerranée et dans l'état de Tripoli. Elle s'étend du golfe de la Sidre à l'O. jusqu'à l'Égypte à l'E.; au S. elle est bornée par les monts Gerbodah; 800 kil. de l'E. à l'O., 400 du N. au S. Capit., Benghazy. Autres villes: Barca (*Ptolemaïs*), Grennah (*Cyrène*), Lebdah (*Leptis Magna*), Derne, Massakhit, etc. Les côtes et la partie occidentale sont assez fertiles: on y cultive du millet et du maïs. L'intérieur est un vaste désert, habité par des Bédouins nomades et qui n'a point de villes. Le désert de Barca se confond vers le S. avec le grand désert de Sahara. On trouve cependant dans la partie mérid. les oasis d'Audgélah et de Syouah, dont les habitants ont des demeures fixes et font quelque commerce avec le Fezzan et le Mourzouk. Le bey de Barca réside à Benghazy et dépend du bey de Tripoli.

BARCA, famille de Carthage. *Voy.* BARCINE.

BARCELONA, ville de l'état de Vénézuéla, à 70 kil. S. O. de Cumana, sur le Neveri; 5,000 hab. Jadis ch.-l. de la prov. de Barcelona, une des trois divisions du dép. de Maturin dans l'ancienne Colombie; 45,000 hab.

BARCELONE, *Barcino*, ville d'Espagne, capit. de la capitainerie-générale de Catalogne et de l'intendance de Barcelone, sur la mer, à 500 kil. N. E. de Madrid, par 0° 12' long. E., 41° 23' lat. N.; 120,000 hab. (y compris ceux de Barcelonette, son faubourg principal). Citadelle à l'E., fort Juich à l'O. Port grand, mais barré. Évêché; université; nombreuses écoles; académies, musées et biblioth. Monuments remarquables: palais de l'*Audiencia*, bourse, hôtel-de-ville, hôtel de la douane, cathédrale, théâtre. Antiquités nombreuses. Industrie active; commerce grand encore, mais moindre qu'autrefois.—Barcelone appartint successivement aux Goths, aux Arabes, aux Français sous Charlemagne; puis elle fut le ch.-l. d'un comté qui fut vassal de la France jusqu'en 1258, et qui devint ensuite indépendant. Elle fut prise en 1808 par les Français, qui la gardèrent jusqu'en 1814. Elle fut ravagée par la fièvre jaune en 1821.

BARCELONE (comté de). Il fut créé par Charlemagne après la conquête de l'Espagne sept., et fut joint au roy. d'Aquitaine. En 843, le traité de Verdun le laissa à la France. En 888, il devint héréditaire en faveur du comte Geoffroi-le-Velu. Les descendants de Geoffroi conquirent le reste de la Catalogne, acquirent la Provence, et enfin montèrent sur le trône d'Aragon en 1137, en la personne de Raymond-Bérenger, mais tout en continuant à relever, pour le comté de Barcelone, de la couronne de France. Alphonse II, fils de Raymond, se rendit, en 1182, indépendant de la France; mais cette usurpation ne fut sanctionnée qu'en 1258, par la paix de Corbeil. L'histoire du comté de Barcelone se confond désormais avec celle de l'Aragon. La dynastie de Barcelone régna sur l'Aragon jusqu'en 1412. (*Voy.* ARAGON.) — L'étendue du comté de Barcelone varia beaucoup: il allait d'abord des Pyrénées à l'Èbre et de la Noguera à la mer; il se grossit sensiblement par la réunion de divers fiefs et par quelques conquêtes sur les Arabes. On donne le nom de comté de Barcelone, tantôt au comté seul, tantôt à toutes les possessions de la maison de Barcelone au S. des Pyrénées; quelquefois même on y comprend le comté de Roussillon.

BARCELONE (intendance de). *Voy.* CATALOGNE.

BARCELONE, village de France (Gers), sur l'Adour, à 50 kil. N. O. de Mirande; 840 hab.

BARCELONETTE, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), à 53 kil. N. E. de Digne; 2,154 hab. Fabr. de cadis; commerce de blé et de moutons. Fondée vers 1225, par Raymond-Bérenger, comte de Provence, qui lui donna ce nom parce qu'il était lui-même issu des comtes de Barcelone. Elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Français et les ducs de Savoie, et resta définitivement à la France en 1713. — L'arr. de Barcelonette a 4 cantons (Alloz, le Lauzet, St-Paul, Barcelonette), 20 comm. et 18,709 hab.— Un grand faubourg de Barcelone porte aussi le nom de Barcelonette.

BARCELOR, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 44 kil. S. O. de Bedenore, par 72° long. E., 13° lat. N. Riz, poivre, dattes, chevaux. Barcelor avait précédemment appartenu aux Portugais et aux Hollandais.

BARCELOS, ville du Portugal (Entre-Douro-e-Minho), sur le Cavado, à 13 kil. O. de Braga; 3,900 hab.

BARCHOCHEBAS, fameux imposteur juif qui parut sous le règne d'Adrien. De concert avec le rabbin Akiba, il se fit passer pour le Messie et excita parmi les Juifs une révolte contre les Romains. Il fut vaincu et tué après une longue résistance, avec un nombre immense de Juifs, l'an 135. Depuis cette époque, les Juifs furent à jamais chassés de Jérusalem.

BARCILONNETTE, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 17 kil. S. O. de Gap; 500 hab.

BARCINE, nom d'une famille puissante de Carthage dont le chef était Amilcar Barca. Elle formait une faction opposée à celle de la famille Hannon, et ennemie jurée du nom romain. Asdrubal et le fameux Annibal appartenaient à cette famille.

BARCINO, ville d'Hispanie, auj. BARCELONE.

BARCLAY (Alex.), traducteur anglais du XVI[e] siècle, né vers 1470, mort en 1552 à Croydon, fut d'abord bénédictin, puis franciscain, et voyagea beaucoup. Il contribua par ses écrits à former la langue anglaise. Il traduisit du latin *la Nef des fous* (*Navis stultifera*) de Brandt, ainsi que les *Églogues* d'Æneas Sylvius, et du français *le Château du Travail*.

BARCLAY (Jean), écrivain anglais du XVII[e] siècle, naquit en 1582 à Pont-à-Mousson en Lorraine, où son père, savant jurisconsulte écossais, s'était retiré pour se soustraire aux persécutions dont les Catholiques étaient alors l'objet dans sa patrie. Après la mort de son père (1605), il passa en Angleterre; il fut fort bien accueilli de Jacques I, qui lui donna même une place lucrative; mais ayant été accusé par le parti catholique d'avoir trahi sa religion, il quitta son pays et se retira à Rome, où il publia plusieurs écrits dans le but d'établir son orthodoxie. Il eut pour principaux adversaires Bellarmin et un Jésuite nommé Jean Eudémon. Il mourut en 1621. J. Barclay est surtout connu par une allégorie satirique écrite en latin avec beaucoup d'élégance et d'originalité, l'*Argénis*, roman mêlé de prose et de vers, où il trace le tableau des vices et des révolutions des cours, et qui faisait les délices de Richelieu. L'*Argénis* parut d'abord à Paris en 1521; elle a été depuis fréquemment réimprimée, notamment à Leyde, Elzevir, 1630 et 1664, avec une clef des personnages. Elle a été traduite en français par de Longue, Paris, 1728, et par l'abbé Josse, Chartres, 1732, et dans presque toutes les langues de l'Europe. On a encore de Barclay: 1° *Euphormio*, autre satire allégorique, dirigée surtout contre les Jésuites, et qu'il écrivit dans sa jeunesse, Leyde, Elzevir, 1637, avec clef, traduite en français par Drouet de Maupertuis, Anvers, 1711; 2° *Icon animorum* ou *Portrait des âmes*, Londres, 1614, traduit en français, Paris, 1625; 3° *Histoire de la conspiration des*

poudres, Oxford, 1634, in-4 ; deux livres de poésies latines, 1615, in-4.

BARCLAY (Robert), célèbre quaker, né en 1648 en Écosse, d'une famille riche et ancienne, mort en 1690. Il embrassa avec son père, en 1666, la doctrine des Quakers ; se lia étroitement avec Guillaume Penn; voyagea en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, pour faire des conversions, et écrivit plusieurs ouvrages pour exposer les dogmes de sa secte. Le plus connu de ces ouvrages est l'*Apologie de la véritable théologie chrétienne, telle que la professent ceux que par dérision on appelle Quakers ;* il la publia à Amsterdam, en latin, 1676, et la dédia au roi Charles II ; elle a été traduite en français, Londres, 1702, in-8.

BARCLAY DE TOLLY (le prince Michel), général russe, né en 1755 en Livonie. Il se fit remarquer assez tard, et commença sa réputation par une entreprise des plus hardies : en 1809 il pénétra en Suède en traversant sur la glace le golfe de Bothnie dans une étendue de 80 kil. Nommé ministre de la guerre en 1810, il fut chargé de diriger la guerre contre Napoléon, et adopta ce fameux plan de défense qui consistait à attirer les Français au cœur de la Russie pour les faire périr par le froid de ces contrées. Il commença lui-même l'exécution de ce plan comme général en chef; mais poursuivi par l'envie, il fut au bout de peu de mois supplanté par Koutousof, et se vit forcé de servir sous les ordres de ceux auxquels il avait d'abord commandé ; il n'en rendit pas moins de grands services pendant la campagne, surtout à la bataille de la Moskowa. Replacé à la tête des troupes russes en 1813, après la bataille de Bautzen, il battit Vandamme à Kulm, contribua puissamment au gain de la désastreuse bataille de Leipsick, pénétra en France où il livra plusieurs combats meurtriers, et fit capituler Paris (30 mars 1814). En récompense de ses services il fut nommé feld-maréchal et prince. Il mourut en 1818, après 39 ans de service.

BARD, village des États sardes, à 17 kil. N. O. d'Ivrée, sur la Doire, à l'entrée de la vallée d'Aoste. On y avait élevé un fort qui était regardé comme imprenable ; il fut pris et rasé par les Français en 1800.

BARDANE, roi des Parthes. *Voy.* VARDANE.

BARDANE, empereur d'Orient. *Voy.* PHILIPPICUS.

BARDAS, patrice de l'empire d'Orient, était frère de l'impératrice Théodora, femme de Théophile. Nommé par Théophile tuteur de son fils, le jeune empereur Michel (842), il s'empara de l'autorité, chassa du palais Théodora elle-même, à laquelle il devait tout, et garda le pouvoir pendant 24 ans. Enfin Michel, fatigué de son joug, s'en délivra en le faisant assassiner par Basile (866). Bardas favorisait les sciences et les lettres ; il nomma patriarche de Constantinople le célèbre Photius, qui était son neveu.

BARDAS PHOCAS et BARDAS SCLÉRUS, deux généraux de l'empire grec qui se disputèrent le pouvoir sous le règne de Basile II et de Constantin IX. Tous deux prirent et déposèrent plusieurs fois la pourpre. Après de nombreuses vicissitudes, ils se réunirent contre l'ennemi commun ; mais Bardas Phocas mourut empoisonné au moment où il allait livrer bataille ; Sclérus fit la paix avec l'empereur, obtint de hautes dignités, et mourut à la cour en 990.

BARDES, poëtes nationaux et ministres du culte chez les Celtes. Ils étaient chargés de composer des hymnes en l'honneur des dieux, de chanter sur la harpe les exploits des héros, d'accompagner les guerriers pendant qu'ils marchaient au combat, pour animer leur courage ou recueillir leurs hauts faits et les transmettre à la postérité. C'est en Écosse et dans la principauté de Galles que les chants des bardes se sont le plus longtemps conservés ; les noms de Fingal et d'Ossian, bardes calédoniens, sont devenus à jamais célèbres. M. Owen Jones a fait un recueil des poëmes des bardes gallois ; on peut encore consulter les *Recherches sur les Bardes* de David Williams (ar Bardoniath cimracy), Dolgelly, 1828.

BARDESANE, hérésiarque du IIe siècle, né en Syrie, avait été longtemps une des gloires du christianisme; mais il se laissa entraîner dans les erreurs des Valentiniens ; puis, ayant abandonné cette hérésie, il se fit une doctrine particulière qui se rapproche de celle des Manichéens. Il voulait comme ces derniers expliquer l'origine du mal. On trouve dans Eusèbe (*Præp.* VI, 10) un beau fragment de Bardesane sur le destin.

BARDILI (Christophe-Godefroy), professeur de philosophie à Stuttgard, né en 1761, mort en 1808, a publié plusieurs écrits dans lesquels il a prétendu réformer la logique et déterminer la nature de l'absolu, que Kant avait posé comme condition de toute science, mais qu'il avait déclaré introuvable pour l'homme.

BARÉGES-LES-BAINS, village de France (H.-Pyrénées), à 44 kil. S. de Tarbes, entre deux chaînes de mont., et sur le gave de Bastan, n'a qu'une seule rue et ne compte que 400 hab. permanents. Eaux thermales sulfureuses, célèbres surtout pour la guérison des plaies d'armes à feu. Hôpital militaire. A 4 kil. de là est la belle cascade de Gavarnie.

BAREILY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. d'un district de même nom, à 220 kil. N. E. d'Agrah, près du confluent de la Dhara et de la Goula ; 67,000 hab.

BARENTIN, joli bourg du dép. de la Seine-Inf., à 20 kil. N. O. de Rouen ; 1,500 hab. Étoffes de coton, siamoises, papier.

BARENTON, ch.-l. de cant. (Manche), à 9 kil. S. E. de Mortain ; 3,000 hab.

BARETOUN (AL-), *Parætonium*, ville de B.-Égypte, sur la Méditerranée, à 244 kil. O. d'Alexandrie, par 25° long. E., 31° 10' lat. N.

BARETTI (Joseph), né à Turin en 1716, mort à Londres en 1789, écrivit avec succès en prose et en vers, et vint en 1751 se fixer à Londres, où il enseigna la langue et la littérature italienne. Il a donné, entre autres ouvrages, une traduction des tragédies de Corneille, Venise, 1748; un *Dictionnaire anglais et italien*, Londres, 1760, et une *Grammaire italienne et anglaise;* ces deux derniers ouvrages sont fort répandus en Angleterre.

BAREUTH. *Voy.* BAYREUTH.

BARFLEUR, *Vallis Cereris*, *Baraflетum*, petit port de France (Manche), à 26 kil. E. de Cherbourg, à 25 kil. N. E. de Valognes ; 850 hab. C'est de ce port que partit Guillaume III pour la conquête de l'Angleterre. C'était jadis une ville importante ; mais elle fut prise et ruinée par Édouard III, en 1346.

BARGE, ville des États sardes (Coni), à 16 kil. N. O. de Saluces ; 7,000 hab. Ardoisières aux environs.

BARGEMON, village de France (Var), à 11 kil. N. E. de Draguignan ; 1,900 hab. Patrie de Moréri.

BARHEBRÆUS, nom donné quelquefois à Aboul-Faradj. *Voy.* ABOUL-FARADJ.

BARI, *Barium*, ville du roy. de Naples, à 230 kil. N. E. de Naples, sur l'Adriatique ; 19,000 hab. Ch.-l. de la Terre de Bari. Archev., citadelle, grand arsenal, collége pour les nobles, lycée royal. Industrie, un peu de commerce. — Quoique soumise aux Romains, Barium conserva ses magistrats. Après la chute de l'empire, elle tomba entre les mains des Sarrasins, puis des empereurs grecs; fut prise par les Normands, qui en firent la capitale de leur principauté, et appartint ensuite aux rois de Naples. Elle a été trois fois détruite. Patrie de Piccini.

BARI (Terre de), une des 15 prov. continentales du roy. de Naples, entre la Basilicate, la Capitanate, la Terre d'Otrante et l'Adriatique, a 155 kil. sur 48 ; 280,000 hab., dont beaucoup d'Arnautes. Elle est arrosée par l'Ofanto. Le sol est très fertile ; le climat

très chaud. Buffles, moutons à laine très fine ; côtes très poissonneuses ; salines.

BARILE, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 6 kil. S. E. de Melfi ; 3,000 hab. Colonie des Grecs du Bas-Empire. Le rit grec y fut professé jusqu'au XVIIe siècle.

BARIUM, ville d'Apulie, auj. BARI.

BARJAC, ch.-l. de cant. (Gard), à 29 kil. E. d'Alais ; 1,800 hab.

BARJÉSU, faux prophète juif, que saint Paul priva de la vue à Paphos, parce qu'il s'opposait à la prédication de l'Évangile.

BARJOLS, ch.-l. de cant. (Var), à 17 kil. N. E. de Brignolles : 3,450 hab. Chapelle souterraine à stalactites curieuses. Huile estimée, distillerie, etc.

BARJONE (Simon), c.-à-d. Simon, fils de Jone ou Jonas, vrai nom de saint Pierre. *Voy.* PIERRE.

BARKANI ou PARKANI, ville de Hongrie (comitat de Gran), au confluent du Danube et du Gran, appartenait jadis aux Turcs, qui y soutinrent un siége en 1594, et qui la rendirent aux Impériaux après avoir été défaits sous ses murs (1684).

BARKIAROC, schah de Perse de la dynastie des Seldjoucides, fils de Malek-Schah, monta sur le trône en 1093, et fut contraint de partager ses états avec ses deux frères Mohammed et Sandjar. Il mourut en 1105.

BARKOK, soudan d'Égypte, chef de la dynastie des Mamelouks circassiens en Égypte, était d'abord esclave. Il s'éleva aux premières dignités de la milice des Mamelouks, et chassa du trône le soudan Hadji (1382), de la dynastie des Baharites. Il eut à combattre plusieurs insurrections, mais il en triompha. Il rétablit l'ordre dans l'état, et laissa 400,000 pièces d'or dans son épargne. Il mourut en 1399, et eut pour successeur son fils Faradj.

BARLAAM, savant moine de l'ordre de Saint-Basile, né dans la Calabre ultérieure vers l'an 1300, mort vers 1348. Étant allé en Grèce pour y étudier la langue de ce pays, qui était alors entièrement inconnue en Italie, il embrassa la religion grecque et jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Andronic-le-Jeune, qui l'envoya vers 1339 en Occident pour demander des secours contre les Turcs et les Bulgares, et pour travailler à la réunion des deux églises. Il s'attira dans la suite une disgrâce pour avoir attaqué les moines du mont Athos, qui soutenaient que la lumière du mont Thabor était la gloire incréée de Dieu, et se vit forcé de quitter Constantinople. Il revint alors en Italie, rétracta les opinions qu'il avait professées en Grèce, et rentra dans le sein de l'église catholique. Clément VI le nomma évêque de Gerace. Barlaam a laissé un grand nombre d'écrits parmi lesquels on distingue : *Contra primatum Papæ*, en grec, Hanovre, 1608 ; six livres d'*Arithmétique algébrique*, Paris, 1606 ; deux livres d'une *Éthique selon les Stoïciens* dans la *Bibliothèque des Pères*. Il est des premiers qui firent renaître en Italie l'étude de la langue et de la philosophie grecque.

BARLÆUS (Gaspard VAN BAERLE, en latin), né en 1584 à Anvers, mort en 1648, fut ministre d'une église réformée, puis professeur de logique à Leyde, 1617 ; perdit son emploi pour s'être déclaré pour la secte des Arminiens ; fut nommé en 1631 professeur de philosophie à Amsterdam. On a de lui des poésies latines fort estimées, sous le titre de *Poemata*, Amsterdam, 1645 ; des discours latins, *Orationes*, 1632, et quelques écrits historiques.

BARLETTA, *Barolum*, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 53 kil. O. de Bari, sur l'Adriatique ; 16,000 hab. Port ; grande citadelle, mais presque ruinée ; belle cathédrale ; collége fondé par Ferdinand IV ; statue colossale de l'empereur Héraclius (elle a 6 mètres). La ville est belle et bien bâtie. Riche saline, pêche active. Fondée au XIe siècle ; agrandie, embellie par Frédéric II, 1251 ; elle fut considérée au XVe siècle comme un des boulevards de l'Italie. Néanmoins elle fut prise par Gonsalve de Cordoue (1503).

BARLETTA, prédicateur dominicain du XVe siècle, jouit à Naples d'une grande réputation ; il attirait la foule en mêlant dans ses prédications le burlesque au sérieux. Ses sermons, publiés à Lyon, 1536, ont eu plus de 20 éditions.

BARLOW (Joël), poëte et diplomate américain, né en 1755 dans le Connecticut, prit part dans sa première jeunesse à la guerre de l'indépendance, fut à la fois ministre presbytérien et avocat, et se fit un nom littéraire par un poëme en 10 chants, intitulé *la Vision de Colomb* ou *la Colombiade*, qu'il publia en 1787 (réimprimé en 1807 avec luxe à Philadelphie). Il fut chargé de plusieurs missions en Angleterre et en France, et mourut en 1812 à Wilna, où il s'était rendu pour négocier avec l'empereur Napoléon. Outre son poëme, Barlow a publié plusieurs opuscules politiques. Il était républicain exalté, et écrivit en faveur de la révolution française.

BARMÉCIDES, c'est-à-dire *fils de Barmek*, famille célèbre en Orient par son élévation et par ses malheurs, joua un rôle important sous les premiers califes abbassides. Le premier qui soit connu dans l'histoire est Khaled, fils de Barmek : il fut promu vers 750 à la dignité de grand-visir par Aboul-Abbas, qu'il avait contribué à placer sur le trône, et conserva quelque temps cette charge sous Almanzor, dont le règne glorieux fut en grande partie son ouvrage. Il devint ensuite gouverneur de Mossoul (765), et fut chargé d'élever l'héritier du trône, Haroun-al-Raschid (778) ; il mourut peu après avec une grande réputation de sagesse. — Son fils, Yahia, porta au plus haut point la fortune et la gloire des Barmécides. Il contribua beaucoup à assurer la couronne à Haroun, qui en reconnaissance lui donna la charge de visir dès qu'il fut sur le trône (786) : c'est à lui qu'est dû l'éclat du règne d'Haroun-al-Raschid. — Yahia eut plusieurs fils, dont les plus connus sont : Fadhl et Djafar (le Giafar des *Mille et une Nuits*), qui tous deux partagèrent la fortune et la faveur de leur père ; on les nommait les *Petits-Visirs*. Fadhl eut l'administration de la justice, et Djafar, la surintendance du palais du calife : il était le compagnon et le confident du prince. Haroun lui confia en outre l'éducation de son fils Al-Mamoun. Au bout de 17 ans d'une prospérité sans égale, cette famille se vit tout d'un coup renversée du faîte des grandeurs et frappée de la manière la plus cruelle, par ce même Haroun-al-Raschid qui lui devait tout (803). Djafar fut mis à mort, à peine âgé de 37 ans ; Yahia fut ainsi que son fils Fadhl envoyé dans une prison lointaine ; tous les parents ou amis des Barmécides, enveloppés dans la même disgrâce, furent massacrés ou emprisonnés, et dépouillés de leurs biens. On ne connaît pas bien la cause de cette étrange révolution : selon les uns, Haroun était jaloux des Barmécides qui avaient usurpé tout le pouvoir, et ne lui laissaient que le vain nom de calife ; selon d'autres, Djafar avait désobéi au calife en mettant en liberté un descendant d'Ali qu'il lui avait ordonné de mettre à mort ; selon d'autres enfin, Djafar avait séduit une sœur du prince, la belle Abbassa, pour laquelle Haroun avait lui-même une vive passion. Les malheurs des Barmécides ont été chantés par les poëtes orientaux ; ils ont aussi fourni le sujet de plusieurs tragédies, entre autres celle des *Barmécides*, que La Harpe fit représenter en 1778.

BARNABÉ (saint), un des premiers disciples des apôtres, était Juif et établi en Chypre. Il se convertit peu après saint Paul, qui était son condisciple, et alla avec lui prêcher la foi aux Gentils ; parcourut l'Asie-Mineure, la Syrie, la Grèce, et souffrit, à ce qu'on croit, le martyre à Salamine en Chypre, vers

l'an 63. Il était cousin de saint Marc. On a sous son nom un *Évangile* et des *Actes* qui sont apocryphes, et une *Épître* qui paraît avoir plus d'authenticité. On célèbre sa fête le 11 juin. L'église de Milan le reconnaît pour son apôtre ; elle lui a consacré une église qui est desservie par des clercs réguliers, nommés *Barnabites*.

BARNABITES, ordre religieux institué à Milan, en 1530, par Antoine-Marie Zaccaria, et qui tire son nom d'une église dédiée à saint Barnabé, dans laquelle cet ordre s'établit d'abord. Ces religieux se vouaient aux missions, aux prédications et à l'instruction de la jeunesse. Ils fondèrent en Italie, en Espagne, en France, en Autriche et en Bohême, des colléges qui ont fourni un grand nombre d'hommes célèbres, tels que : J. Morigia, Auguste Torniel, Côme d'Ossène, le Père Niceron, etc. Les Barnabites n'existent plus qu'en Italie et en Espagne. Les *Guastallines*, instituées par Louise Torrelli, comtesse de Guastalla, et qu'on appelle aussi *Angéliques*, sont des religieuses de l'ordre de St-Barnabé.

BARNAOUL, ville de la Russie d'Asie (Tomsk), sur le Barnaoul, par 53° 20' lat. N. et 81° 6' long. E. Fonderie; manuf. de glaces; fours à chaux. Siége de la direction supérieure des mines de l'Altaï.

BARNAVE (Pierre-Joseph-Marie), député à l'Assemblée nationale, né en 1761 à Grenoble, était déjà célèbre dans cette ville comme avocat lorsqu'éclata la révolution française. Partisan des idées nouvelles, il fut nommé député du tiers-état par le Dauphiné, et bientôt il s'acquit, par son éloquence et son ardent amour pour la liberté, une très haute influence et une grande popularité. Il parla dans toutes les discussions importantes, et souvent il osa lutter contre Mirabeau. Barnave, qui avait combattu avec énergie la royauté tant qu'il s'agissait de reconquérir les droits du peuple, voulut combattre pour la royauté lorsqu'il fut question de lui enlever à elle-même ses droits légitimes. Dès ce moment, sa popularité chancela, et il la perdit bientôt entièrement. Ayant été envoyé comme commissaire à Varennes, après l'arrestation de Louis XVI dans cette ville, pour assurer le retour du prince, il revint dans la voiture du roi, et lui témoigna les plus grands égards, ainsi qu'à la reine. Cette noble conduite le fit regarder comme un déserteur de la cause du peuple. Après la session, il se retira à Grenoble ; il y exerçait les fonctions de maire, lorsque l'ouverture de l'armoire de fer vint, après la journée du 10 août, découvrir une correspondance qu'il avait entretenue avec la cour dans les derniers temps ; il fut arrêté le 19 août 1792, resta 15 mois dans les prisons de Grenoble, et fut ensuite conduit à Paris, où il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il n'avait que 32 ans. Un de ses plus éloquents discours est celui qu'il prononça devant ses juges.

BARNE, auj. *Warna*, ville de la Mœsie Inférieure, sur le Pont-Euxin. *Voy.* CRUNI.

BARNES ou BARNSS (Josué), savant helléniste, né à Londres en 1655, mort en 1712, fut professeur de grec à Oxford. Il a laissé, outre plusieurs ouvrages originaux, des éditions estimées d'*Euripide*, Cambridge, 1694 ; d'*Anacréon*, Cambridge, 1705 ; et d'*Homère*, Cambridge, 1710. Il avait beaucoup d'érudition, mais peu de goût : ce qui fit dire au savant et spirituel Bentley que Barnes savait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes.

BARNESLEY ou BLACK - BARNSLEY, ville d'Angleterre (York), à 15 kil. S. E. d'Huddersfield ; 8,300 hab. Toiles, bouteilles, quincaillerie, fil de fer, forges. Aux environs est le superbe château de Wentworth.

BARNEVELDT, village de Hollande, à 33 kil. N. O. d'Arnheim ; 4,800 hab.

BARNEVELDT (île), dans le détroit de Magellan, (Amérique méridionale), au N. de la Terre de Feu, par 71° long. O., 56° 24' lat. N. Découverte par les Hollandais en 1616.

BARNEVELDT (Jean OLDEN-), grand-pensionnaire de Hollande, magistrat intègre, négociateur habile, et ardent ami de la liberté de son pays, naquit en 1549. Il remplit des missions importantes auprès d'Élisabeth et de Henri IV, et eut la gloire de conclure avec l'Espagne en 1609 le traité qui assurait l'indépendance des Provinces-Unies. A la tête du parti républicain, il s'opposa de tout son pouvoir à l'ambition du stathouder Maurice de Nassau, qui menaçait la liberté de la Hollande ; il se vit par là exposé aux attaques les plus violentes. Deux fois il voulut se retirer des affaires ; il ne fut retenu que par les instances des députés des états. Maurice, ayant enfin pris le dessus, le fit d'abord condamner comme hérétique en 1618 par le synode calviniste de Dordrecht, parce qu'il avait embrassé la doctrine des Arminiens, et l'année suivante il le fit juger par une commission et condamner à mourir sur l'échafaud. On l'accusait d'avoir livré son pays aux Espagnols ! Il subit le supplice avec la plus grande fermeté. Barneveldt était âgé de 70 ans. — Il laissa deux fils, René et Guillaume. Le deuxième avait conçu le projet d'assassiner Maurice pour venger son père, et avait communiqué son dessein à René qui, sans l'approuver, n'avait cependant pas voulu le dénoncer. Le complot ayant été découvert, Guillaume échappa par la fuite ; René fut pris, et quoiqu'innocent, il fut mis à mort (1623).

BARNEVILLE, ch.-l. de canton (Manche), à 25 kil. S. O. de Valognes ; 800 hab.

BARNSTABLE, ville d'Angleterre (Devon), sur la Taw, à 55 kil. N. O. d'Exeter, dans une baie de la Manche de Bristol ; 5,800 hab. Port qui ne peut servir aujourd'hui. Lainages, toile, poterie commune. — Ville des Etats-Unis (Massachussets), à 110 kil. S. E. de Boston. Pêche de la morue.

BAROCHE, ville de l'Inde. *Voy.* BAROUTCH.

BAROCHE (Frédérico BAROCCI, dit LE), célèbre peintre italien, né à Urbin en 1528 d'une famille qui avait déjà produit plusieurs artistes distingués, se forma d'abord par l'étude des tableaux de Raphaël et du Titien ; puis, quittant le sublime pour le gracieux, prit le Corrége pour modèle. Appelé à Rome par Pie IV, il exécuta pour ce pape plusieurs grands ouvrages de peinture au palais du Belvédère. Pendant son séjour à Rome, quelques peintres, jaloux de ses succès, tentèrent de l'empoisonner à l'âge de 32 ans ; les soins qu'il reçut aussitôt l'arrachèrent à la mort, mais sa santé en fut profondément altérée pour le reste de ses jours. Il vécut cependant encore fort longtemps et put produire de nouveaux chefs-d'œuvre. Il mourut à Urbin en 1512, âgé de 84 ans. Ceux de ses tableaux qu'on estime le plus sont une *Déposition de croix*, le *Pardon*, l'*Annonciation*, le *Martyre de saint Vital*.

BARODE ou BARODA, ville de l'Inde anglaise, dans le Guzzerat, à 133 kil. N. de Surate ; 100,000 hab. Beau port, vastes citernes, pagodes, hôpitaux, quelques beaux monuments. Tissus de coton, etc. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1819. — Barode est la cap. de l'état de Barode, qui embrasse à peu près tout le Guzzerat.

BAROLUM, ville d'Italie, auj. BARLETTA.

BARON, *faron* ou *varon* (dérivé, selon la plupart des auteurs, du mot latin *vir*, homme). Ce titre n'était guère employé avant le VIe siècle. A cette époque on nomma communément *hauts barons* tous les grands du royaume, soit qu'ils fussent ducs, comtes ou évêques. Le titre de baron eut beaucoup d'éclat aux XIe, XIIe et XIIIe siècles. Les princes du sang et les fils du roi le préférèrent souvent à celui de comte ou de duc. Les Montmorency se faisaient qualifier des titres de *premiers barons de France* et de *premiers barons chrétiens*. — Aujourd'hui le titre de *baron* n'est plus

qu'un titre de noblesse conféré par le roi, et inférieur à celui de comte.

BARON (Michel BOYRON, dit), célèbre acteur, né à Paris en 1653, fut l'élève et l'ami de Molière. Doué par la nature des plus heureux dons, il sut encore les perfectionner par l'art, et mérita d'être appelé le Roscius de son siècle. Après avoir parcouru quelque temps la province, il vint à Paris et s'engagea dans la troupe de Molière. A la mort de son ami, il passa à l'hôtel de Bourgogne. Il quitta le théâtre dans la force de l'âge et du talent, à 39 ans (1691). Cependant, il reparut sur la scène après une absence de près de trente ans, à l'âge de 67 ans (1720); il semblait n'avoir rien perdu. Il mourut en 1729. Il avait eu le bonheur d'avoir à créer les plus beaux rôles des pièces de Molière, de Corneille et de Racine. Baron a composé quelques comédies, dont la plus connue est *l'Homme à bonnes fortunes*. On a dit qu'il était non seulement l'auteur et l'acteur principal, mais aussi le héros de cette pièce. Son théâtre a été imprimé à Paris, 1759, 3 vol. in-12.

BARONET, titre de noblesse créé en Angleterre, en 1611, par Jacques I. Il vient après celui de baron et est héréditaire.

BARONIES (les), petit pays du H.-Dauphiné, au S., répond auj. à une partie du dép. de la Drôme; 40 kil. sur 20; pays hérissé de montagnes. On y distinguait les 2 baronies de Mévoillon et de Montauban, d'où le pays tira son nom. Toutes deux furent réunies au Dauphiné par Humbert I et ses fils vers la fin du XIIIe siècle. Lieux principaux : 1° Mévoillon (en ruines) et les Ruys; 2° Montauban (village), Nyons, Mérindol, Condorcet.

BARONIES (les), partie du B.-Armagnac, avait pour ch.-l. Castelmayran.

BARONIUS (César), cardinal, né en 1538 à Sora, dans le roy. de Naples, mort en 1607, devint, en 1593, général de la congrégation de l'Oratoire en Italie. Le pape Clément VIII le choisit pour son confesseur et le nomma en 1596 cardinal et bibliothécaire du Vatican. Il fut deux fois sur le point d'être nommé pape. Il a composé des *Annales ecclésiastiques*, 12 vol. in-fol., Rome, 1588-1593: elles embrassent toute l'histoire de l'église depuis les premiers temps jusqu'en 1198. Malgré quelques erreurs de détail, surtout dans la partie chronologique, ce grand ouvrage est resté classique en son genre. Il a été continué par Rainaldi et Laderchi. L'ouvrage entier a été réimprimé à Lucques, en 42 vol. in-fol., 1738-57.

BARONS (conjuration des), formée après la mort d'Alphonse-le-Magnanime, roi de Naples et d'Aragon, contre Ferdinand, son fils, par les barons napolitains, qui lui opposèrent Jean I, duc de Calabre, fils de René d'Anjou (1461). Celui-ci, d'abord vainqueur, fut bientôt abandonné de ses alliés, et Ferdinand reçut, en 1464, la soumission de tous les barons napolitains. Vingt ans après, impatients du joug, les barons se soulevèrent de nouveau; mais leur conjuration fut découverte, et Ferdinand, les ayant attirés dans son palais, les fit tous mettre à mort. San Severino, prince de Salerne, échappa seul à ce piége et s'enfuit en France à la cour de Charles VIII, où il fut un des plus ardents promoteurs de la guerre qui, quelques années plus tard, détrôna Ferdinand.

BAROUS, ville de l'île de Sumatra, sur la côte O., par 96° 7' long. E., 2° lat. N. Capit. des Battas. Marché pour le camphre, le benjoin et l'or.

BAROUTCH, *Baryyaza*, ville de l'Inde anglaise (Bombay), à 110 kil. N. de Surate; 14,800 hab. Maisons en pierre; pagodes; citadelle. Mousselines. Grand commerce en riz, huile, grains, coton.

BAROZZIO, architecte. *Voy.* VIGNOLE.

BARR, ville de France (Bas-Rhin), ch.-l. de cant., à 16 kil. N. de Schelestadt; 4,100 hab. Industrieuse et commerçante. Aux environs est une grande forêt, dite *forêt de Barr*, et une source minérale tiède, dite de *St-Ulrich*.

BARRA ou BARRAH, état de la Nigritie occid., entre ceux de Sir, de Badibou et la Gambie; 88 kil. sur 66; 200,000 hab. Capit., Barra-Inding.

BARRA ou BARRAY, une des Hébrides, au S. de South-Wist; 13 kil. de long; plusieurs ports; on y pêche la morue.

BARRA, ville du roy. de Naples (Naples), à 6 kil. E. de Naples; 4,600 hab.

BARRA-INDING, capit. de l'état de Barra, au N. de la Gambie, à 288 kil. S. de St-Louis.

BARRABAS, Juif qui avait été condamné à mort pour meurtre et qui se trouvait en prison au moment de la Passion de J.-C. Comme la coutume des Juifs était, à la fête de Pâques, de donner la liberté à un criminel, Pilate leur demanda qui de Barrabas ou de Jésus ils voulaient délivrer; dans leur aveugle haine, ils choisirent Barrabas.

BARRAL (l'abbé), né à Grenoble vers 1700, mort en 1772, vint à Paris, où il se voua à l'éducation de la jeunesse et où il se fit estimer par ses vertus. Il était zélé janséniste. Il est surtout connu par un *Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres*, 6 vol. in-8, Paris, 1758, où il donne une grande place aux hommes de son parti; on a dit que c'était le martyrologe des Jansénistes fait par un convulsionnaire. On a aussi de lui un *Dictionnaire portatif, historique, géographique et moral de la Bible*, 1756, in-8; *Dictionnaire des antiquités romaines*, extrait de Pitiscus, 1766, 2 vol. in-8; *Maximes sur les devoirs des rois*, 1754, in-12, et quelques ouvrages de controverse.

BARRAS (Paul-Fr.-J.-Nic., comte de), l'un des directeurs de la république française, né en 1755 à Fos-Emphoux, village de Provence, d'une famille ancienne, entra de bonne heure au service, fut envoyé à l'île de France et dans l'Inde, où il concourut à la défense de Pondichéry; se retira avec le grade de capitaine; vint à Paris, où il mena quelque temps une vie fort dissipée, et prit part aux premiers événements de la révolution. Élu député à la Convention par le département du Var en 1792, il siégea avec les Montagnards; l'année suivante il fut envoyé dans le Midi pour réprimer les mouvements des fédéralistes et des royalistes, et reprit Toulon sur les Anglais : au siége de cette ville, il distingua Bonaparte, qui n'était encore que capitaine. Nommé au 9 thermidor (27 juillet 1794) commandant de la force armée de Paris, il s'empara de la personne de Robespierre et délivra la France du règne de la Terreur. Chargé quelque temps après de défendre la Convention contre les insurgés, il dirigea la journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), et, secondé par le général Bonaparte, dispersa le peuple par la mitraille. Lors de la création du Directoire (4 novembre 1795), il en fut nommé membre; il fut longtemps un des directeurs les plus influents, et forma avec Rewbell et La Réveillère une espèce de triumvirat. Pour assurer leur puissance, ces trois directeurs firent le fameux coup d'état du 18 fructidor (4 septembre 1797), et proscrivirent un grand nombre de membres des deux Conseils. Mais bientôt après, le gouvernement du Directoire tomba dans le discrédit, et il fut renversé au 18 brumaire (9 novembre 1799) par le général Bonaparte. On assure qu'au moment où éclata cette révolution, Barras négociait pour replacer les Bourbons sur le trône, et qu'il devait recevoir 12 millions pour prix de ses intrigues. Exclu à jamais du pouvoir, il se retira à Bruxelles, puis à Rome, et ne put revenir en France qu'à la Restauration (1814). Il vécut encore quelques années à Paris, dans une complète obscurité, et mourut en 1829, accablé d'infirmités. Barras était un homme de mœurs dissolues; il était en outre avide d'argent.

On l'accuse d'avoir introduit dans l'administration la corruption et la vénalité.

BARRAUX, village de France (Isère), à 34 kil. N. E. de Grenoble, et à 2 kil. des frontières de Savoie; 1,300 hab. Place forte construite par Charles-Emmanuel, duc de Savoie (1596); prise par les Français (1597), qui l'ont gardée par le traité de Vervins (1598).

BARRE, ch.-l. de canton (Lozère), à 10 kil. S. E. de Florac; 500 hab.

BARRE (Yves), vaudevilliste, né à Paris en 1750, mort en 1832, fut d'abord avocat au parlement, puis greffier à Pau. De concert avec Piis, Radet, Desfontaines et d'autres, il fonda en 1792 le théâtre du Vaudeville de la rue de Chartres. Il en eut la direction jusqu'en 1815, et enrichit d'un grand nombre de charmants vaudevilles le répertoire de ce théâtre.

BARREA, ville du royaume de Naples (Abruzze Ultérieure 2[e]), à 31 kil. de Sulmone; 1,100 hab. Patrie du poëte Benedetto di Virgilio.

BARREAUX (DES), poëte. *Voy.* DESBARREAUX.

BARRÊME, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 17 kil. S. E. de Digne; 800 hab.

BARRÊME (Fr.), calculateur célèbre dont le nom est devenu proverbial, naquit à Lyon vers 1640, et mourut à Paris en 1703. Il a publié le *Livre des Comptes faits*, plus communément nommé le *Barrême*, très souvent réimprimé; le *Livre nécessaire*, contenant le calcul des intérêts; le *Livre du grand commerce*, contenant les changes, etc.

BARRERE DE VIEUZAC. *Voy.* VIEUZAC.

BARRETT (J.-J. DE), laborieux traducteur, né à Condom en 1717, mort à Paris en 1792, était fils d'un Anglais qui avait suivi le roi Jacques II en France. Il fut nommé en 1762 professeur de langue latine à l'école militaire, et trois ans après inspecteur des études dans cet établissement. Il a traduit les *Offices* de Cicéron, 1759, in-12; les traités *de l'Amitié, de la Vieillesse*, le *Songe de Scipion*, 1760, in-12; les *Métamorphoses* d'Ovide, 1778, 2 vol. in-12; l'*Histoire* de Tacite, ouvrage posthume publié en 1811 par Delalain, 3 vol. in-12; l'*Histoire de Florence*, de Machiavel, 1784, 2 vol. in-12; l'*Éloge de la Folie*, d'Érasme, 1789, in-12; le *Selectæ e profanis* sous le titre d'*Histoires et Maximes morales*, etc., 1781, in-12; etc.

BARRIA ou BAHR-ABAD, partie centrale de l'Arabie, comprend le Nedjed, habité par les Wahabites, et les vastes déserts compris entre l'Euphrate à l'E., la Syrie au N. O. et le Nedjed au S. Ces déserts sont parcourus sans cesse et en tous sens par un grand nombre de tribus nomades.

BARRICADES (journée des). Le 12 mai 1588, le duc de Guise, chef des Ligueurs, étant venu à Paris malgré la défense du roi Henri III, ce prince fit entrer des Suisses dans la ville, afin d'expulser le rebelle; mais le peuple animé par les Seize barricada les rues avec des chaînes et des tonneaux, afin de s'opposer à la marche des troupes, et les força par ses attaques à reculer. Henri III effrayé quitta sa capitale le lendemain.

BARRIÈRE (P.), fanatique, né à Orléans, conçut le projet d'assassiner Henri IV. Dénoncé par le P. Banchi, auquel il s'était ouvert, il fut arrêté à Melun au moment où il allait exécuter le crime. Il fut rompu vif (1593). Ce misérable, qui avait été d'abord batelier, puis soldat, déclara qu'il avait été poussé au crime par le P. Varade, recteur des Jésuites de Paris.

BARRIÈRE (J. DE LA), instituteur de la congrégation des Feuillants, né en 1544 à St-Céré en Quercy, mort à Rome en 1600, fut nommé en 1562 abbé de Feuillant, au diocèse de Rieux; il réforma cette abbaye et imposa à ses moines des austérités excessives; sa nouvelle règle fut approuvée par Sixte-Quint en 1586. Pendant la guerre de la Ligue, il resta fidèle à Henri III, ce qui lui attira des persécutions. Sixte-Quint, trompé par les ennemis de ce saint homme, le dépouilla de son abbaye et l'appela à Rome; mais il fut rétabli peu après par le pape Clément VIII, et mourut à Rome en odeur de sainteté.

BARRIÈRES (traité des), nom donné au traité particulier signé entre la France et la Hollande, le 29 janvier 1713, quelques mois avant le traité d'Utrecht, et par lequel cette dernière se réservait, sous la garantie de l'Angleterre, le droit de conserver des garnisons dans plusieurs villes des Pays-Bas espagnols. Mais forcés ensuite de rendre les plus fortes places parmi celles qu'ils avaient conquises, les Hollandais s'aperçurent trop tard de l'inutilité de ce traité.

BARROIS, ancienne province de France, faisait partie du grand-gouvernement de Lorraine et avait pour bornes au N. la Lorraine proprement dite et une partie du duché de Verdun, au S. la Champagne et les Vosges. Capit., Bar-le-Duc. Il dépendait pour le spirituel en partie de l'évêché de Verdun, en partie de l'évêché de Toul. On le divisait en *Barrois royal* ou *mouvant*, et *Barrois ducal* ou *non mouvant*. Le premier était situé sur la rive gauche de la Meuse et dépendait du parlement de Paris; le deuxième était situé sur la rive droite et dépendait du parlement de Nancy. Le dép. de la Meuse représente auj. l'étendue du Barrois tout entier.— Ce pays, jadis habité par les *Leuci*, prit sous l'empire romain, au IV[e] siècle, le nom de *pagus Barrensis*. Il fut ensuite enclavé dans le roy d'Austrasie, puis, au IX[e] siècle, compris dans le duché de H.-Lorraine ou de Mosellane. Il eut alors une suite de comtes peu connus. L'affaiblissement des Carlovingiens permit aux comtes de Bar de se rendre indépendants; ils le furent en effet depuis 958 jusqu'en 1302. A cette époque, Henri III, comte de Bar, s'étant allié aux Anglais contre la France, fut battu, pris et conduit à Bruges. Pour obtenir sa liberté, il fut obligé de faire hommage au roi de France, Philippe-le-Bel, de tout ce qu'il possédait sur la rive gauche de la Meuse. C'est de ce moment que date la distinction du *Barrois mouvant* (c.-à-d. relevant de la couronne) et du *Barrois non mouvant*. En 1354, le comté de Bar fut érigé en duché en faveur de Robert, qui épousa Marie de France, fille du roi Jean. Le cardinal de Bar, étant resté seul des quatre enfants de ce prince, hérita du duché; mais il en céda la propriété, en 1419, à son neveu René, duc de Guise, qui fut plus tard duc de Lorraine. Depuis lors, le Barrois, tout en conservant ses droits, ses coutumes et sa juridiction particulière, suivit les destinées de la Lorraine.

BARROS (J. DE), célèbre historien portugais, né vers 1496, mort en 1571, fut, sous le règne de Jean III, gouverneur-général des établissements portugais sur la côte de Guinée, puis trésorier et enfin agent général des colonies. Profitant des lumières que lui fournissait sa position, il rédigea, sous le titre d'*Asie portugaise*, Lisbonne, 1552 et années suivantes, une histoire des Portugais dans l'Inde, divisée en 40 livres, ouvrage classique pour le style autant que pour l'exactitude des faits, et qui a beaucoup contribué à fixer la langue. Cette histoire a été augmentée de 8 décades nouvelles par D. de Couto. Les deux ouvrages réunis ont été imprimés à Lisbonne, 1778-88, 24 vol. in-8.

BARROW (Isaac), savant anglais, se distingua à la fois comme philologue, mathématicien et théologien. Il obtint en 1660 une chaire de grec à Cambridge; en 1662, il fut chargé d'une chaire de mathématiques et eut la gloire de compter Newton au nombre de ses élèves; il fut reçu en 1662 à la Société royale. En 1669, il résigna sa chaire de mathématiques en faveur de Newton, se livra tout entier à la

théologie et devint chapelain de Charles II. Il fut nommé, en 1675, chancelier de l'université de Cambridge et mourut deux ans après. Barrow a rendu de grands services aux mathématiques, soit parce qu'il a traduit et éclairci les traités des géomètres grecs, soit parce qu'il a fait un assez grand nombre de découvertes en géométrie et qu'il a mis sur la voie de la découverte du calcul différentiel. Ses ouvrages mathématiques sont : *Leçons d'optique et de géométrie*, Londres, 1674, in-4, en latin, où il expose les découvertes qui lui sont propres ; une traduction latine d'*Archimède*, d'*Apollonius*, de *Théodose*, Londres, 1675, in-4 ; une *Exposition des éléments d'Euclide*, Londres, 1659 et 1698. On a aussi de lui des *Œuvres théologiques, morales et poétiques*, que Tillotson a recueillies en 3 vol. in-fol., 1682.

BARRUEL (l'abbé Augustin), jésuite, né en 1741, à Villeneuve de Berg (Ardèche), mort en 1820, rédigea le *Journal ecclésiastique* depuis 1787, émigra en août 1792, rentra en France après le 18 brumaire, et publia l'apologie du concordat de 1801 dans le livre *Du Pape et de ses droits*. Ses ouvrages principaux sont : *les Helviennes, lettres provinciales philosophiques*, 4 vol. in-12 ; *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 5 vol. in-8, écrits avec toute l'exagération de l'esprit de parti.

BARRUEL-BEAUVERT (Ant.-Jos., comte de), écrivain royaliste, né en 1756, au château de Beauvert près de Versailles, mort en 1817, servit jusqu'à la révolution dans les troupes royales, s'offrit pour otage de Louis XVI après le voyage de Varennes, rédigea en 1795 *les Actes des apôtres*, feuille monarchique, fut condamné à la déportation, mais échappa à la peine. Il finit par se rallier à l'empereur. On a de lui quelques écrits historiques et politiques.

BARRY (Girald), *Giraldus Cambrensis*, vieil écrivain anglais, né vers 1146 à Mainarpir près de Pembroke, dans le pays de Galles, obtint de riches bénéfices sous Henri II et Richard I ; administra l'évêché de Saint-David ; qu'il tenta vainement d'obtenir pour lui-même ; fut chargé par Richard I (Cœur-de-Lion), qui partait pour la croisade, de gouverner le roy. en son absence, et mourut vers 1220. On a de lui *Topographia Hiberniæ, Itinerarium Cambriæ, De rebus a se gestis* (journal de sa vie, remarquable surtout par la vanité de l'auteur) ; *Ecclesiæ speculum*, où il censure sévèrement les vices des moines.

BARRY (la comtesse du). *Voy.* DUBARRY.

BARS, ville de Hongrie, capit. d'un comitat de même nom, dans le cercle en deçà du Danube, sur le Gran, qui la divise en 2 parties dites Vieille et Nouvelle-Ville, à 6 kil. N. O. de Lewenz. Jadis forteresse importante. On l'appelle aussi Barsenberg ou Bremsenburg.

BARSAC, bourg de France (Gironde), à 45 kil. S. E. de Bordeaux, à 13 kil. N. O. de Langon ; 2,000 hab. Vins blancs renommés.

BARSINE, une des femmes de Darius, d'une illustre naissance, fut prise à Damas, avec les autres femmes de la suite du roi de Perse. Alexandre en fit sa concubine, et en eut un fils nommé Hercule. Cassandre les fit mourir tous deux.

BART (Jean), célèbre marin français, né à Dunkerque en 1651, fils d'un pêcheur, s'est immortalisé par une intrépidité sans pareille. Après avoir servi quelque temps dans la marine hollandaise, il revint en France quand la guerre éclata avec la Hollande, et équipa un corsaire avec lequel il fit beaucoup de mal à l'ennemi. Instruit de ses exploits, Louis XIV l'appela dans la marine militaire, quoiqu'on n'y admît d'ordinaire que des nobles. Nommé en 1691 chef d'escadre, Jean Bart rendit les plus grands services ; étant parvenu à sortir avec sept frégates du port de Dunkerque que bloquaient étroitement les Anglais, il brûla plus de 80 bâtiments ennemis, fit une descente à Newcastle, et revint avec un immense butin. En 1694, il préserva son pays de la disette en faisant entrer à Dunkerque, malgré le blocus, une flotte considérable chargée de grains, et en reprenant un convoi important dont les Anglais s'étaient emparés : dans ce dernier combat, il attaqua à l'abordage une flotte beaucoup plus considérable que la sienne, et tua de sa propre main le contre-amiral. Il ne se reposa qu'à la paix de Ryswick (1697), et mourut peu d'années après, en 1702, d'une pleurésie. Louis XIV lui donna des titres de noblesse et voulut le voir ; comme sa brusque franchise, ses manières grossières et maladroites apprêtaient à rire aux courtisans, le roi prit plus d'une fois la peine de le défendre lui-même contre leurs sarcasmes. Jean Bart ne savait ni lire ni écrire. On a publié la vie de ce grand marin, Paris, 1780, in-12.

BARTENSTEIN, ville de la Prusse orientale, à 25 kil. S. O. de Friedland ; 3,700 hab. — Ville du roy. de Wurtemberg, à 12 kil. N. O. de Gerabronn ; résidence du prince de Hohenlohe-Bartenstein.

BARTFELD, ville libre royale de Hongrie (Sarosch), 33 kil. N. d'Épéries, près de la Topla ; 4,600 hab. Eaux minérales acidules.

BARTHE (LA), ch.-l. de canton (H.-Pyrénées), à 31 kil. S. E. de Tarbes ; 800 hab.

BARTHE (Nicolas-Thomas), auteur dramatique, né à Marseille en 1734, mort à Paris en 1785, a composé plusieurs comédies en vers : *l'Amateur*, 1764 ; *les Fausses Infidélités*, 1769 ; *la Mère jalouse*, 1772 ; *l'Homme personnel*, en 5 actes, 1778, et plusieurs petites poésies. La meilleure de ses pièces est la comédie des *Fausses Infidélités*, qui est restée au répertoire. M. Fayolle a donné les *Œuvres choisies* de Barthe, 1 vol. in-12.

BARTHE (Paul DE LA), maréchal. *Voy.* THERMES (DE).

BARTHÉLEMITES, clercs séculiers vivant en commun, ainsi nommés de Barthélemy Holzhauser, qui fonda cet ordre à Saltzbourg en 1640 pour l'éducation des jeunes gens et des ecclésiastiques ; les services qu'ils rendirent en Autriche leur valurent la protection de l'empereur Léopold et du pape Innocent XI ; mais dès 1795 cet ordre avait cessé d'exister.

BARTHÉLEMY ou BARTHÉLEMI (saint), l'un des douze apôtres. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans les Indes, l'Éthiopie, la Lycaonie, et souffrit le martyre en Arménie vers l'an 71. Sa fête tombe le 24 août.

BARTHÉLEMY DES MARTYRS (saint), évêque portugais, né en 1514 à Lisbonne, fut baptisé dans l'église de Saint-Barthélemy-des-Martyrs, dont il prit le nom. Il fut précepteur de don Antonio, neveu du roi Jean III, fut nommé en 1559 archevêque de Braga ; se démit de son évêché à la fin de sa vie pour s'enfermer dans un couvent, et mourut en 1590, en odeur de sainteté. Il a laissé des écrits parmi lesquels on remarque : *Abrégé des Maximes de la vie spirituelle ; les Devoirs et les Vertus des évêques*, traduit en français par Mello, Paris, 1672.

BARTHÉLEMY (l'abbé J.-J.), savant archéologue, né en 1716 à Cassis près d'Aubagne en Provence, vint à Paris en 1744, après avoir étudié, outre les langues classiques, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe. Gros de Boze, garde du cabinet des médailles, l'attacha à ce musée, et à la mort de son protecteur il le remplaça dans ses fonctions (1753). Il enrichit de nombreuses acquisitions le cabinet qui lui était confié, et dans ce but il parcourut l'Italie et visita les ruines de Pompéia, de Pæstum et d'Herculanum. Pendant son séjour à Rome il connut le duc de Choiseul. L'abbé Barthélemy, qui ne s'était d'abord fait connaître que par des travaux pleins d'érudition, publia en 1788 un ouvrage qui lui fit prendre rang dans les lettres, le *Voyage d'Anacharsis*. Au moyen d'un cadre simple et ingénieux, il y présentait dans un style élégant le tableau fidèle de la Grèce au siècle de Périclès ; il avait employé 30

années à élever ce beau monument. La révolution dépouilla Barthélemy de la plupart de ses places; il fut même un instant emprisonné, en 93; cependant on lui rendit bientôt la liberté et on le rétablit dans ses fonctions de garde du cabinet des médailles. Il les conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1795. Il avait été reçu en 1747 à l'Académie des Inscriptions, et en 1789 à l'Académie Française. Outre le *Voyage d'Anacharsis* (dont la 1re édition parut en 1788 chez Debure, 4 vol. in-4, avec un Atlas de Barbié du Bocage, et qui a été tant de fois réimprimé depuis), Barthélemy a donné un très grand nombre de dissertations savantes qui ont été insérées dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions ou publiées à part. On remarque surtout l'*Explication de la mosaïque de Palestrine*, 1760, in-4; les *Réflexions sur l'alphabet et la langue de Palmyre*, 1754; les *Réflexions sur quelques monuments phéniciens*, 1758. On a aussi de lui des œuvres diverses qui ont été publiées en 1798 par Sainte-Croix. Barthélemy a rédigé lui-même en 1792 et 93 des *Mémoires sur sa vie* qui se trouvent en tête de plusieurs éditions du *Voyage d'Anacharsis*.

BARTHÉLEMY (le marquis François), l'un des directeurs de la république française, né en 1750, à Aubagne en Provence, mort à Paris en 1830, était neveu du précédent. Protégé par le duc de Choiseul, l'ami de son oncle, il suivit avec succès la carrière de la diplomatie. Nommé ministre de France en Suisse pendant la révolution, il conclut à Bâle, en 1795, deux traités, l'un avec la Prusse, l'autre avec l'Espagne, qui commencèrent à mettre un terme à la guerre européenne. Sa réputation de modération le fit porter au Directoire (20 mai 1797); mais cette modération même, et les dispositions royalistes qu'on lui supposait, l'en firent bientôt exclure. Frappé par le coup d'état du 18 fructidor (4 septembre 1797), il fut déporté à Cayenne, et bientôt après transféré avec ses compagnons d'infortune dans les déserts pestilentiels de Sinnamary. Étant parvenu après mille périls à s'échapper, il fut accueilli dans la Guyane hollandaise, où on lui fournit les moyens de se rendre en Angleterre. Il rentra en France au 18 brumaire (9 novembre 1799), et devint membre du sénat conservateur, puis pair de France (1815). Il proposa en 1819 de restreindre les droits électoraux.

BARTHÉLEMY (la SAINT-). On nomme ainsi le massacre des Protestants ordonné dans toute la France par Catherine de Médicis et Charles IX, et qui commença le 24 août 1572, jour de la fête de saint Barthélemy. Il périt dans ce massacre plus de 70 mille Protestants de tout âge et de tout sexe; on compta à Paris seulement plus de 4,000 Huguenots massacrés. Coligny, le jeune La Rochefoucauld, Caumont de la Force, de Guerchy, Antoine de Clermont, le marquis de Renel, Pardaillan, le capitaine de Piles, furent les principales victimes de cette horrible boucherie. Beaucoup de Catholiques périrent eux-mêmes assassinés par leurs ennemis personnels. Dans plusieurs provinces cependant, les gouverneurs refusèrent d'obéir aux ordres sanguinaires de Charles IX. On connaît la belle réponse du comte d'Orthe, gouverneur de Bayonne: « Sire, je n'ai trouvé parmi les gens de guerre de la garnison que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. »

BARTHEZ (Paul-Jos.), célèbre médecin français, né à Montpellier en 1734, fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, étudia à Montpellier, puis vint à Paris, fut deux fois couronné par l'Acad. des Inscriptions, et se lia avec les savants les plus distingués, entre autres d'Alembert, qui le fit travailler à l'*Encyclopédie*. Il fut en 1756 nommé médecin d'un hôpital militaire, puis envoyé comme officier de santé à l'armée de Westphalie. En 1759, il obtint à la suite d'un brillant concours une chaire de médecine à Montpellier, et se voua désormais tout entier à l'enseignement, où il obtint pendant plus de 20 ans les plus éclatants succès. Appelé à Paris en 1780, il fut nommé médecin consultant du roi, médecin du duc d'Orléans et conseiller d'état. A la révolution il se retira à Carcassonne, et lors du rétablissement des facultés, il reçut le titre de professeur honoraire à Montpellier. En 1801 il devint médecin du premier consul et correspondant de l'Institut. Il mourut à Paris en 1806. Ses principaux ouvrages sont: *Oratio de principio vitali hominis*, Montpellier, 1773; *Nova Doctrina de functionibus corporis humani*, ibid., 1774; *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, Montpellier, 1778, et Paris, 1806, 2 vol. in-8: c'est le plus important de tous ses écrits; *Nouvelle Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, Carcassonne, 1802; *Histoire des maladies goutteuses*, Paris, 1802; *Traité du Beau*, ouvrage posthume, Paris, 1807. Il a en outre fourni beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie*, au *Journal des Savants*, et des mémoires à plusieurs sociétés savantes. A une étude profonde du corps humain, à un grand talent dans l'art de généraliser, Barthez joignait une érudition prodigieuse: il possédait presque toutes les langues de l'Europe. Ce qui le caractérise dans l'histoire de la médecine, c'est d'avoir renoncé aux explications chimiques ou mécaniques, et d'avoir reconnu la nécessité d'admettre, pour expliquer les phénomènes physiologiques, une force spéciale, distincte des propriétés générales de la matière, et qui même peut quelquefois les combattre: c'est ce qu'il appelle *principe vital*. Mais il a laissé trop de vague sur la nature de ce principe; il en fait un être qui n'est ni le corps ni l'âme, et qui se réduit ainsi à une pure abstraction. — Un frère de Barthez, Antoine Barthez de Marmorières, mort en 1811, s'est signalé par son ardent royalisme: il fut un des agents les plus actifs du comte d'Artois. Il a laissé quelques écrits, entre autres une tragédie de *la Mort de Louis XVI*.

BARTHIUS (Gaspard DE BARTH, en latin), savant critique allemand, né en 1587 à Custrin, mort en 1658, était fils d'un professeur de droit. Il a laissé des commentaires estimés sur Claudien, Francfort, 1650; sur Stace, 1664, et des *Adversaria*, Francfort 1624. — Plusieurs autres savants allemands ont porté le même nom, entre autres Frédéric-Gottlieb Barth, auteur d'une édition estimée de Properce, Leipsick, 1777.

BARTHOLE, célèbre jurisconsulte, né en 1313 à Sasso-Ferrato en Ombrie, enseigna le droit à Pise et à Pérouse, et fut député par cette dernière ville auprès de l'empereur Charles IV, dont il se concilia la bienveillance, et qui le nomma conseiller. Il abrégea sa vie par sa trop grande assiduité à l'étude, et mourut en 1356 à 44 ans. On s'était contenté jusque-là de faire, sous le titre de *Gloses*, des notes fort courtes sur les passages obscurs du *Corpus juris*; Barthole est le premier qui ait fait des commentaires suivis sur toutes les parties du texte, et il y réussit si bien, que les jurisconsultes qui l'ont suivi l'ont d'un commun accord regardé comme leur maître. Dumoulin l'appelle *le coryphée des interprètes du droit*. Le principal ouvrage de Barthole est intitulé: *Leçons sur le Code* (*Lecturæ in tres libros Codicis*), Naples, 1471, in-fol. Toutes ses œuvres ont été imprimées en 10 vol. in-fol., Venise, 1590. On y remarque un ouvrage bizarre, intitulé: *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu*. On doit aussi à Barthole la rédaction de la fameuse bulle d'Or, donnée par l'empereur Charles IV.

BARTHOLIN, nom d'une savante famille danoise, qui a produit plusieurs médecins distingués. Le plus connu est Thomas Bartholin, né à Copenhague en 1616, mort en 1689. Il étudia à Leyde, à Padoue et à Bâle, et fut professeur de médecine à Copen-

hague. Ses principaux ouvrages sont : *Anatomia*, 1641, in-8 ; *De monstris in natura et medicina*, in-4 ; *Acta medica et philosophica Hafniensia*, année 1672, in-4, fig. ; *Antiquitatum veteris puerperii synopsis*, 1676, in-12 ; *De luce animalium*, 1647, in-8. Bartholin a fait plusieurs découvertes anatomiques, particulièrement sur les vaisseaux lactés, thoraciques, et sur les vaisseaux lymphatiques.

BARTIN, *Parthenius*, riv. de la Turquie d'Asie (Anatolie), naît près de Karadjor, et tombe dans la mer Noire. — Ville de l'Anatolie, à 93 kil. N. E. de Boli ; port sur le Bartin, à 9 kil. de son embouchure ; 10,000 hab.

BARTOLI (Daniel), jésuite, né à Ferrare en 1608, et mort à Rome en 1685, remplit d'abord avec succès le ministère de la prédication dans les principales villes d'Italie, et se livra ensuite au travail de cabinet. On lui doit une *Histoire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 1667, en ital., traduite en partie en latin par L. Jannin, Lyon, 1666-71, in-4, rare ; l'*Uomo di lettere*, traduit en latin et en français ; l'*Ortografia italiana*, Rome, 1672. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise, 1718, 3 vol. in-4, et à Turin, 1825, 12 vol. in-8.

BARTOLI (Pietro Santi), peintre et graveur à l'eau-forte, élève du Poussin, né à Pérouse en 1635, mort en 1700, a gravé un grand nombre de monuments antiques sur ses propres dessins. Ses principaux ouvrages sont : *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol. ; *Colonna Trajana*, en italien, in-fol. ; *Colonna Antonina*, ibid. *Gli antichi sepolcri*, Rome, 1697, in-fol., Leyde, 1728 ; *Musæum Odescalcum*, Rome, 1747 et 1751, in-fol., etc. On a publié à Paris, 1757 et 1783, un *Recueil de peintures antiques*, d'après P.-S. Bartoli, avec la description par Mariette et Caylus.

BARTOLOMEO DI SAN MARCO. *Voy.* BACCIO.

BARTON ou HUMBER, ville d'Angleterre (Lincoln), à 50 kil. N. de Lincoln, sur l'Humber ; 2,200 hab. Grande corderie. Fontaine d'eau salée.

BARTON (Elisabeth), dite *la Sainte de Kent*, femme fanatique, née vers 1500, dans le comté de Kent en Angleterre, entra comme religieuse au couvent du Saint-Sépulcre à Cantorbéry, se donna pour prophétesse et fit un grand nombre de dupes, entre autres le célèbre Thomas Morus. S'étant avisée de prédire à Henri VIII que s'il divorçait pour épouser Anne de Boulen, il perdrait sa couronne et qu'il périrait un mois après, le roi la fit juger comme criminelle d'état, et lui fit trancher la tête, l'an 1534, ainsi qu'à quelques fanatiques dont elle n'était que l'instrument. Ses révélations ont été recueillies en un volume par un moine nommé Deering.

BARUCH, un des douze petits prophètes, vivait vers 600 av. J.-C. Il fut disciple et compagnon de Jérémie, qu'il suivit en Égypte lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Après la mort du prophète, il rejoignit les Juifs captifs à Babylone. C'est là qu'il publia ses prophéties, dans lesquelles on trouve une éloquence qui excitait l'enthousiasme de La Fontaine. Les Juifs et les Protestants ne reconnaissent point comme canonique le livre de Baruch.

BARUFFALDI (Jérôme), littérateur ferrarais, né en 1675, mort en 1755, fut professeur de belles-lettres et grand-vicaire à Ferrare. Il a composé un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers. Les principaux sont une *Dissertation sur les poëtes de Ferrare*, en latin, 1698 ; l'*Histoire de Ferrare*, de 1655 à 1700 ; *Il Grillo*, poëme en 10 chants, 1738 ; *Il Canapaio* (le Chanvre), en 8 chants, et plusieurs tragédies.

BARYGAZA, auj. *Baroutch* ou *Baroche*, grande ville de l'Inde occid. ancienne, sur le Lamnée, près de son embouchure dans le golfe de Barygaza (*Barygazenus sinus*), aujourd'hui *golfe de Cambaye*.

BAS, petite île sur les côtes de France (Finistère), au N. de St-Pol-de-Léon ; 5,100 hab.

BAS, ville de France. *Voy.* BATZ.

BAS-DANUBE, BAS-RHIN, etc. *Voy.* DANUBE (BAS-), RHIN (BAS-).

BAS-EMPIRE. On désigne sous ce nom l'empire romain à son temps de décadence, époque que les uns font commencer au règne de Valérien, les autres à celui de Constantin. L'*Histoire du Bas-Empire* a été écrite par Le Beau et Ameilhon, Paris, 1757, 29 vol. in-12. Pour l'esquisse de cette histoire, *Voy.* ORIENT (empire d').

BAS-EN-BASSET, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 18 kil. N. d'Yssengeaux ; 4,500 hab. Dentelles et rubans.

BASAN, contrée de la Judée. *Voy.* BATANÉE.

BASAN (Fr.), graveur et marchand d'estampes, né à Paris en 1723, mort en 1797, a fait plusieurs collections de gravures très estimées. Son *Œuvre* se compose de 650 estampes et forme 6 vol. in-fol., Paris, 1762-79. On a aussi de lui un *Dictionnaire des graveurs*, 1767, 3 vol. in-12.

BASEDOW (J.-Bernard), né à Hambourg en 1723, mort à Magdebourg en 1790, enseigna la morale et les belles-lettres à Soroë et à Altona en Danemarck, et se livra en même temps avec ardeur à la théologie ; mais s'étant attiré des persécutions à cause de la hardiesse de ses opinions, il renonça à l'enseignement et à la théologie pour s'occuper de pédagogie. Il tenta de réformer l'éducation et proposa dans divers écrits un système nouveau dont il avait puisé l'idée dans l'*Émile* de Rousseau, et par lequel il voulait exercer les forces physiques autant que les facultés de l'âme. Il trouva de nombreux approbateurs, et, aidé par le prince d'Anhalt-Dessau, qui goûtait ses idées, il fonda, en 1774, à Dessau, une école-modèle où il devait appliquer ses principes. Il la nomma *Philanthropinon*, pour exprimer les vues philanthropiques qui l'animaient ; cet établissement néanmoins eut peu de succès. Basedow était un homme plein de zèle pour le bien, mais grossier dans ses manières et livré à l'intempérance. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophie pratique pour toutes les conditions*, 1758 ; *De l'éducation des princes*, traduit en français par Bourgoing, Yverdun, 1777 ; *Philaléthie ou Considérations sur les vérités de la religion et de la raison*, 1764, ouvrage où il prêchait une religion purement naturelle, et qui fut la source des persécutions qu'il éprouva ; *Traité élémentaire ou Recueil méthodique des connaissances nécessaires à l'instruction de la jeunesse*, 4 vol., Dessau, 1774, ouvrage où se trouve résumé tout ce qu'il a écrit sur l'éducation.

BASEILHAC. *Voy.* COSME (frère).

BASELICE, ville du roy. de Naples (Molise), à 30 kil. S. E. de Campobasso ; 3,300 hab.

BASIENTO ou VASSENTO, *Casuentus*, riv. du roy. de Naples, naît près de Potenza, passe à Bernalda et tombe dans le golfe de Tarente. Métaponte (auj. détruite) était à son embouchure.

BASIL... *Voy.* VASIL...

BASILE (saint), surnommé *le Grand*, père de l'église grecque, né en 329 à Césarée en Cappadoce, de parents chrétiens, étudia les lettres à Constantinople et à Athènes, où il se lia avec Grégoire de Nazianze et avec le prince Julien (plus tard empereur) ; de retour dans sa patrie, il professa la rhétorique, et y exerça quelque temps avec distinction la profession d'avocat ; mais en 357, il renonça au monde, se retira dans une solitude du Pont, et y fonda sur les bords de l'Iris un monastère qui fut le modèle de presque tous ceux qui s'établirent en Orient. En 370, il fut nommé, malgré sa résistance, évêque de Césarée en Cappadoce ; il s'occupa avec zèle d'instruire son peuple par la prédication, chercha à rétablir la paix dans l'église, et combattit plusieurs hérésies, entre autres celles d'Arius, d'Apolli-

naire et d'Eustathe. Il résista à l'empereur Valens, qui voulait le forcer à embrasser l'arianisme; ce prince ne put cependant se décider à signer l'arrêt de son exil. Il mourut en 379. On célèbre sa fête le 2 janvier. Saint Basile a laissé des *Homélies*, des *Discours*, des traités de *Morale* et d'*Ascétisme*, des *Commentaires sur diverses parties de l'Écriture*, et un grand nombre de *Lettres*. Partout on y admire une éloquence gracieuse et fleurie, unie à une dialectique rigoureuse et à des connaissances profondes. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Hexameron* ou *Recueil de discours sur les six jours de la création*. Toutes les œuvres de saint Basile ont été réunies en 3 vol. in-fol., grec-latin, par les soins de dom Garnier et dom Prud. Marant, 1721-1730. Il en a été fait une nouvelle édition chez les frères Gaume, Paris, 1835-1840, 3 vol. grand in-8. L'*Hexameron* a été traduit en français, ainsi que les *Homélies* et les *Lettres*, par l'abbé Auger, 1788. Hermant a traduit ses *Ascétiques*, 1661; l'abbé Leroy, un de ses traités de *Morale*, 1663. M. Frémion a édité et traduit le *Discours sur l'utilité à retirer de la lecture des livres païens*, Paris, 1819. *Voy.* ci-après BASILE (ordre de SAINT-).

BASILE I, dit *le Macédonien*, empereur grec (866-886), né en Macédoine de parents pauvres, était d'abord simple écuyer, et obtint la faveur de l'empereur Michel III, auquel il plut par son adresse à dresser les chevaux. Michel l'associa à l'empire en 866, en reconnaissance de ce qu'il l'avait délivré du patrice Bardas (*Voy.* ce nom); peu de mois après, Basile se plaça seul sur le trône en donnant la mort à Michel qui méditait sa perte. Il se montra digne de la couronne, fit avec succès la guerre en Orient, repoussa les Sarrasins de la Sicile, fit fleurir la justice et réforma les abus. On a de lui un traité de l'*Art de régner*, adressé à son fils Léon (publié à Paris, 1584, grec-latin, et traduit en français par Porcheron, 1590). Il avait commencé un recueil de lois en 60 livres, que son fils termina et qui est connu sous le titre de *Basiliques*. Il a été publié en 1647 à Paris par Fabrot, 7 vol. in-fol., et plus récemment par Heimbach, Leipsick, 1831. Ce n'est qu'une traduction grecque et une continuation du Digeste.

BASILE II, dit *le Jeune*, empereur (976-1025), fils de Romain II, régna conjointement avec son frère Constantin, après la mort de Zimiscès. Il étouffa les révoltes de Bardas Sclérus et de Bardas Phocas, battit les Bulgares (1013-1017) et réunit la Bulgarie à l'empire d'Orient. Ayant fait 15,000 prisonniers bulgares, il eut la cruauté de leur faire crever les yeux, n'en épargnant qu'un par centaine, pour qu'ils pussent reconduire les autres dans leur pays.

BASILE, grand-duc de Russie. *Voy.* VASSILI.

BASILE (ordre de SAINT-), le plus ancien des ordres religieux, a tiré son nom de saint Basile, évêque de Césarée, qui l'institua vers l'an 357, en fondant un monastère dans une solitude du Pont, sur les bords de l'Iris, et qui lui donna une règle. Cet ordre, auquel appartiennent presque tous les monastères de l'Orient, ne passa en Occident que vers l'an 1057, et eut en Italie plusieurs établissements importants, dans lesquels se conserva la culture des lettres grecques. Barlaam et Bessarion appartenaient à cet ordre. Le pape Grégoire XIII le réforma en 1579.

BASILIA, auj. *Bâle*, ville de la Grande-Séquanaise, dans la Gaule Transalpine, chez les *Helvetii*.

BASILICATE, partie de l'ancienne Lucanie, une des 15 prov. continentales du roy. de Naples, entre la Capitanate, la Calabre Ultérieure, la Terre de Bari, les Principautés Ultérieure et Citérieure, est baignée par le golfe de Tarente et la Méditerranée; 360,000 hab. Ch.-l., Matera. L'Apennin l'environne; l'Agri, le Basiento, le Bradano l'arrosent. Climat tempéré; fréquents tremblements de terre. Le sol est fertile, mais l'agriculture est très arriérée.

BASILIDE, hérésiarque et mystique, né à Alexandrie dans le I[er] siècle de notre ère, mort vers l'an 130. Pour expliquer le mal, il imaginait 365 cieux habités par des intelligences de différents degrés, et prétendait que notre monde avait été créé par des intelligences du dernier ordre. Il admettait deux âmes dans le même homme pour expliquer les combats de la raison et des passions, et croyait à la métempsycose. Il créa le fameux *Abraxas*, symbole ou talisman formé des lettres qui exprimaient le nombre 365, qu'il prétendait être le nombre le plus agréable à la Divinité. Il avait rédigé un Evangile qui s'est perdu. Il eut un grand nombre de disciples qu'on nomma *Basilidiens*. Le plus célèbre est Marcion.

BASILISQUE, *Basiliscus*, usurpateur en Orient, était frère de Vérine, femme de l'empereur Léon I. Après la mort de Léon II (474), il disputa le trône à Zénon l'Isaurien qui avait été reconnu empereur. Il resta quelque temps maître de Constantinople; mais il se rendit si odieux que tous ses partisans l'abandonnèrent, et que Zénon put se replacer sur le trône sans coup férir (476). Basilisque fut pris et enfermé dans une tour en Cappadoce, où il mourut de faim. Pendant son règne, la bibliothèque de Constantinople fut en partie détruite par un incendie.

BASILOWITZ (IWAN). *Voy.* IWAN.

BASINE, femme de Childéric, roi des Francs, et mère de Clovis. Elle avait d'abord été mariée à Basin, roi de Thuringe, qui avait donné asile à Childéric; mais elle quitta ce prince pour suivre Childéric quand il revint dans ses états.

BASINGSTOKE, ville d'Angleterre (Southampton), à 25 kil. N. E. de Winchester; 2,660 hab. Fabrique de lainages.

BASKERVILLE, célèbre imprimeur anglais, né en 1706, à Wolverley, comté de Worcester, mort en 1775, avait d'abord été maître d'écriture. Il consuma beaucoup de temps et de dépenses pour améliorer les caractères d'imprimerie, et il fut lui-même le dessinateur, le graveur et le fondeur de ceux qu'il employa. Il donna de 1756 à 1775 un grand nombre de belles éditions, parmi lesquelles on remarque celles de Virgile et de plusieurs autres classiques latins, celles du *Paradis perdu*, de la *Bible*, de l'*Arioste*. Après sa mort, Beaumarchais fit l'acquisition de ses caractères, et les employa à sa belle édition de Voltaire (1785), connue sous le nom d'édition de Kehl, du lieu où elle fut imprimée. Baskerville avait une haine profonde pour le christianisme: il ne voulut pas être inhumé en terre consacrée.

BASKIRS, peuple de Russie, appartenant à la famille turque, habite entre les fleuves Kama, Belaïa, Oural et Volga, dans les gouvernements de Perm et d'Orenbourg, au nombre de 25,000 familles environ. Les Baskirs vivent sous des tentes, sont braves, agiles, et prennent souvent du service dans les armées russes.

BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), ministre protestant, né à Rouen en 1653, mort en 1723, se réfugia en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes; il se concilia la faveur du grand-pensionnaire Heinsius, et en profita pour rendre des services à son pays; il contribua puissamment à faire conclure le traité d'alliance avec la Hollande, que signa en 1717 l'abbé Dubois. On lui doit, entre autres ouvrages, *Histoire de l'Église*, Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol.; *Histoire des Juifs depuis J.-C.*, 1706, 5 vol. in-12, et 1716, 15 vol. in-12; *Dissertations sur les duels et les ordres de chevalerie*, 1720.

BASNAGE DE BEAUVAL (Henri), frère du précédent, né en 1656, mort en 1710, se réfugia aussi en Hollande, et y rédigea, de 1687 à 1709, l'*Histoire des ouvrages des Savants*, recueil périodique qui fait suite aux *Nouvelles de la république des lettres* de Bayle.

BASOCHE, bourg de France. *Voy.* BAZOCHE.

BASOCHE, du mot latin *basilica*, palais royal. Lorsque les rois de France habitaient le Palais-de-

Justice, les juges, les avocats, les procureurs et tous les gens de justice furent désignés sous le nom de *clercs de la basoche* ou *basochiens*, comme on dit encore aujourd'hui *gens du palais*. Les basochiens élisaient un chef qui prenait le titre pompeux de *roi de la basoche*, avait une cour, des grands-officiers, une monnaie, des armoiries (trois écritoires d'or sur champ d'azur); il faisait la revue de ses sujets tous les ans au *pré aux Clercs*, et il leur rendait la justice deux fois par semaine. Les basochiens jouèrent longtemps des soties, des farces et des moralités; mais leur licence obligea François I à défendre ces représentations. Henri III supprima le titre de roi de la basoche, et transmit au chancelier tous ses droits et priviléges.

BASQUES ou VASCONGADOS, en leur propre langue *Escualvanac*, peuple de l'Europe occidentale, de la famille ibérienne, forme presque toute la population des provinces vascongades en Espagne. une grande partie de celle de la Navarre tant espagnole que française, ainsi que du Labourd et de la Soule. Les Vascones ou Gascons, qui vinrent se fixer en France au VIe siècle, étaient des Basques. Les Basques parlent une langue particulière, dont on ne connaît pas l'origine.

BASQUES (les provinces), contrée d'Espagne qui comprend les trois provinces de Guipuscoa, Biscaye et Alava. Elles jouissent de priviléges particuliers.

BASQUEVILLE ou BACQUEVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inf.), sur la Vienne, à 16 kil. S. O. de Dieppe; 1,150 hab. Serges, coutils, toile à matelas.

BASS, île d'Écosse (Haddington), à l'entrée du détroit de Forth.

BASS (détroit de), dans l'Australie, par 141-147° long. E., 38° 40'-41° lat. N., entre la Nouvelle-Hollande et la Diéménie. Découvert par le chirurgien Bass en 1798.

BASSAN (Jacques DA PONTE, dit LE VIEUX), célèbre peintre italien, né en 1510 à Bassano (d'où son nom), mort en 1592, eut pour maître son père, François da Ponte, dit aussi *le Bassan*, peintre distingué. Il peignit successivement dans le style du Titien et du Corrège, et excella surtout à faire les intérieurs. Il imitait la nature avec une telle perfection qu'un jour Annibal Carrache, étant allé le voir, s'avança pour prendre un livre qui était peint chez lui sur une toile. Il fut choisi, concurremment avec le Tintoret et Paul Véronèse, pour peindre le palais de St-Marc à Venise. Ceux de ses tableaux qu'on estime le plus sont *Joseph d'Arimathie* et la *Naissance de J.-C.* On lui reproche peu de vigueur et peu de variété dans ses sujets.—Il laissa 4 fils, qui se distinguèrent tous dans la peinture: c'est par opposition à ses fils qu'on le nomma le Vieux.

BASSANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la Brenta, à 28 kil. N. E. de Vicence: 11,760 hab. Bien bâtie; trottoirs en marbre; beau pont. Draps, soieries, etc. Aux environs, on récolte des vins estimés. Patrie d'Alde Manuce et du Bassan.

BASSANO (marquis de), amiral espagnol. *Voy.* SAINTE-CROIX.

BASSANO (duc de). *Voy.* MARET (Hugues).

BASSARABA (Constantin-Brancovan), prince de Valachie, prétendait descendre de la famille impériale des Cantacuzène. Il joua un rôle important dans la guerre qui éclata entre les Turcs et les Russes en 1710. Accusé par Mazeppa, l'hetman des Cosaques, et par Démétrius Cantemir, prince de Moldavie, de favoriser les Russes, il ne put, malgré la défaite de Pierre-le-Grand, qui fut en partie son ouvrage, et la révolte de Cantemir, son accusateur, se justifier aux yeux du sultan, qui le fit étrangler avec ses quatre fils, 1714.

BASSE-TERRE (LA), ch-l. de l'île de la Guadeloupe, à 33 kil. S. O. de la Pointe-à-Pitre, sur la côte S. O. de l'île: 4 800 hab. Arsenal, fort Richepanse qui le défend du côté de la campagne, palais de justice, vaste hôpital. — Une autre Basse-Terre est le ch.-l. de l'île St-Christophe, une des petites Antilles, sur la côte S. O.; 6,000 hab.

BASSÉE (LA), ch.-l. de canton (Nord), à 22 kil. O. de Lille; 2,485 hab. Industrie très variée (amidon, savon noir, huileries, distilleries, teintureries, etc.). Commerce très actif. Canal de 9 kil. entre la Bassée et Beauvin.

BASSEIN ou BASSIEN. *Voy.* PERSAÏM.

BASSELIN (Olivier), poëte populaire, était propriétaire d'un moulin à foulon dans le Val-de-Vire en Normandie et vivait à la fin du XVe siècle. Il composait pour ses amis et ses voisins des chansons bachiques et des rondes, que l'on nomma des *vaux-de-vire* ou *vaudevires*; ces poésies ont été publiées longtemps après sa mort, en 1610, par Lehoux, un de ses compatriotes, et réimprimées d'une manière plus complète à Avranches, par J. Travers, 1 vol. in-18, 1833. On a prétendu, mais sans fondement suffisant, que c'était là l'origine du nom de *vaudeville*; d'autres font dériver ce mot de *voix de ville*, vieux mot par lequel on désignait des chansons plus analogues à nos vaudevilles.

BASSEVILLE (Nicolas-Jean HUGON DE), secrétaire de légation à Naples pour la Convention, se trouvant à Rome le 13 janvier 1793, fut assailli à coups de pierres par un attroupement populaire, et fut frappé d'un coup de rasoir dont il mourut peu d'heures après. La Convention ordonna qu'on tirât une vengeance éclatante de cet attentat et adopta son fils au nom de la république. Basseville avait écrit une *Mythologie*, 1784; une *Vie de François Lefort*, 1786; des mémoires sur la Révolution, 1790, et avait coopéré à divers journaux politiques.

BASSIEN. *Voy.* CARACALLA et HÉLIOGABALE.

BASSIGNANO, ville des États sardes, sur la rive droite du Pô, à 13 kil. N. E. d'Alexandrie; 3,100 hab.

BASSIGNY, petit pays de France, compris auj. dans le dép. de la H.-Marne, appartenait, partie à la Champagne, partie à la Lorraine. Il a environ 80 kil. du N. au S. et 70 de l'E. à l'O. Chaumont était le ch.-l. du Bassigny champenois, et Vaucouleurs, celui du Bassigny lorrain.

BASSOMPIERRE (François DE), maréchal de France, né au château d'Harouel, en Lorraine, en 1579. Après avoir voyagé en Italie et dans le roy. de Naples, il se fixa à la cour de Henri IV, où les avantages de sa personne et de son esprit, ainsi que son goût pour le faste, le jeu et la galanterie, le firent rechercher. Il figura avec distinction dans la plupart des guerres que Henri IV et Louis XIII eurent à soutenir. Ses services militaires lui valurent en 1614 le poste de colonel-général des Suisses et Grisons. Louis XIII le créa maréchal de France en 1622, et l'employa dans diverses ambassades. Malgré ses services, le cardinal de Richelieu, irrité de ce qu'il avait pris part à quelques intrigues contre lui, le fit arrêter et conduire à la Bastille (1631); il y resta 12 ans, et n'en sortit qu'après la mort du cardinal, en 1643; il mourut en 1646. On a de lui: *Mémoires du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie*, Cologne, 1665, 2 vol. in-12; *Ambassades du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre*, Cologne, 1668, 4 vol. in-12; *Nouveaux Mémoires*, etc., recueillis par le président Hénault, et publiés par M. Serieys, Paris, 1802, 1 vol. in-8, dont l'authenticité est douteuse. Il avait, dit-on, composé ces derniers ouvrages dans sa prison.

BASSORA, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur le Chat-el-Arab, à 88 kil. N. du golfe Persique, à 410 kil. S. E. de Bagdad, par 45° 20' long. E., 30° 16' lat. N.; 60,000 hab.: bazars immenses; rues irrégulières, étroites et sales. Les inondations du Chat-el-Arab rendent la ville très malsaine. Bassora est une des villes les plus commerçantes de l'Asie:

toutes les nations de l'Europe y ont des comptoirs. Elle était encore plus grande et plus florissante autrefois. Elle fut fondée en 636 par Omar, qui en fit la capitale d'un pachalik particulier. Les Perses, puis les Turcs (1638) s'en emparèrent successivement. Reprise et occupée par les Perses (1773-1779), elle est retombée auj. entre les mains de la Turquie, qui l'a mise sous la dépendance du pacha de Bagdad.

BASSUS (Cassianus). *Voy.* CASSIANUS.

BAST (Fréd.-Jacques), savant helléniste, secrétaire de la légation de Hesse-Darmstadt au congrès de Rastadt, correspondant de l'Institut, né vers 1772, dans la Hesse, mort en 1811, à Paris, a donné un *Commentaire critique sur le Banquet de Platon*, et une *Lettre critique à M. Boissonade sur Antoninus Liberalis, Parthenius et Aristénète*, 1805, in-8.

BASTAN, successivement nommée *Bithynium*, *Claudiopolis*, *Antinoopolis* chez les anciens; ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 44 kil. S. O. d'Amasieh.

BASTAN, vallée d'Espagne, dans la Navarre (Pampelune), sur le versant mérid. des Pyrénées, au S. du départ. français des B.-Pyrénées; 40 kil. sur 20; 8,000 hab.; ch.-l., Élizondo. Elle est traversée par un torrent qui prend le nom de Gave de Bastan. Cette vallée est régie par un alcalde élu pour trois ans. Tous les habitants se disent nobles. Cette contrée montagneuse a toujours joué un rôle important dans les guerres de l'Espagne.

BASTARNES, peuples de l'Europe barbare chez les anciens, occupaient la Podolie et une partie de la Moldavie. Ils vivaient de pillage et servaient comme mercenaires. Persée, roi de Macédoine, les appela pour combattre les Romains (168 av. J.-C.). —On appelle *Alpes bastarniques* la moitié orient. des monts Krapacks, qui traverse le pays des anciens Bastarnes.

BASTELICA, ch.-l. de cant. (Corse), à 23 kil. N. E. d'Ajaccio; 2,000 hab.

BASTI, auj. *Bara*, ville de l'Hispanie (Bétique), ch.-l. des *Bastitani*.

BASTIA, ch.-l. d'arr. (Corse), sur la côte E., à 110 kil. N. E. d'Ajaccio; 12,846 hab. Place de guerre de 1re classe, ch.-l. de la 17e division militaire. Bâtie en amphithéâtre, et d'un aspect imposant. Distilleries; commerce en vins, huiles, cuirs, corail. — Bastia était jadis la capit. de la Corse; et lorsque la Corse formait deux départ., elle était le ch.-l. de celui du Golo. Elle a été prise par les Anglais en 1748 et 1794; les Autrichiens et les Piémontais l'assiégèrent vainement en 1748. — L'arr. de Bastia a 20 cant. (Borgo, Brando, Campile, Campitello, Cervione, Lama, Luri, Murato, Nonza, Oletta, Pero e Casevecchie, Porta, Rogliano, St-Florent, San Martino, San Nicolao, San Pietro, Vescovato, et Bastia qui compte pour deux), 113 communes et 63,764 hab.

BASTIDE, nom qui en provençal veut dire *maison de campagne*, est donné dans le Midi à un grand nombre de lieux, notamment à 2 ch.-l. de cant.:

BASTIDE DE CLARENCE (LA), ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 18 kil. de Bayonne; 2,100 hab. Mine de cuivre et de fer.

BASTIDE DE SÉRON (LA), ch.-l. de cant. (Ariége), sur l'Ariége, à 14 kil. de Foix; 2,800 hab. Forge, ruisseaux aurifères.

BASTIDE (CHINIAC DE LA), littérateur. *Voy.* CHINIAC.

BASTIE-MONT-SALÉON (LA), dite aussi *la Bastie-Neuve*, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 9 kil. E. de Gap; 200 hab. Bâtie sur l'emplacement du *Mons Seleucus* des Romains. Inscriptions, statues, colonnes, nombreux *ex voto*, etc.

BASTIEN (J.-Fr.), libraire et éditeur, né à Paris en 1747, mort en 1824, a donné une traduct. nouvelle, ou plutôt revue, des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard*, 1782, 2 vol. in-8 et in-12; *la Nouvelle Maison rustique*, 1798, 3 vol. in-4; *Nouveau Manuel du Jardinier*, 1827, 2 vol. in-12, et un assez grand nombre d'éditions, dont les plus estimées sont celles d'Apulée, Montaigne, Charron, Boileau, Rollin, Rabelais, La Bruyère, Buffon, Sterne, Scarron, d'Alembert, Plutarque (traduction d'Amyot), Lucien (traduction de Belin de Ballu), etc.

BASTILLE, nom que portaient autrefois tous les châteaux fortifiés, mais que dans la suite on donna spécialement à un célèbre château-fort situé à Paris sur la place qui sépare la rue Saint-Antoine du faubourg; il servait à la fois de forteresse pour défendre la ville et de prison d'état. La Bastille, commencée en 1369 par Aubriot, prévôt de Paris, qui y fut enfermé le premier, ne fut achevée qu'en 1383. Elle fut prise et détruite par le peuple de Paris les 14 et 15 juillet 1789. Son *Histoire* a été écrite par Delort (1827).

BASTIMENTOS, îlots de la mer des Antilles, près de l'isthme de Panama, par 82° long. O., 9° 30' lat. N. Ils sont stériles et inhabités.

BASTION-DE-FRANCE (LE), un des forts que la France avait dans l'état d'Alger avant le XIXe siècle, sur la côte, au N. E. de Bone; il existait depuis 1561, mais il est détruit aujourd'hui.

BASTITANI, peuple de l'Hispanie (Bétique), vers l'E., entre le Tuder et le mont Grospéda, avait pour ch.-l. *Basti*.

BASTOGNE, ville du duché de Luxembourg, à 28 kil. N. E. de Neufchâteau; 2,300 hab. Commerce de grains et bestiaux.

BASTULI POENI, peuple de l'Hispanie (Bétique), au S., le long de la Méditerranée, avait pour capitale *Malaca*.

BATANÉE, *Batanæa*, auparavant *Basan*, petite région de la Judée, entre le Jourdain à l'O., le torrent de Jabok au S., les monts de Galaad à l'E. et au N.

BATAVA CASTRA, ville de Vindélicie, auj. PASSAU.

BATAVES, *Batavi*, peuple d'origine germaine, habitait le pays qu'on nomma l'île des Bataves (*Batavorum insula*), entre le Rhin et le Wahal. Leur nom s'étend vulgairement à toute la Hollande actuelle. Ils furent d'abord mêlés aux Cattes; mais, chassés par ce peuple, ils vinrent dans le pays qui a conservé leur nom. Ils furent tantôt alliés, auxiliaires ou même tributaires des Romains, tantôt en guerre avec eux. Ils étaient très braves. La révolte de Civilis, sous Vitellius et Vespasien, est le fait le plus remarquable de l'histoire des Bataves. Aux VIe et VIIe siècles, le nom de Bataves s'efface et fait place à celui de Frisons. Il reste une trace de cet ancien peuple dans le nom de Betuwe que garde un district de l'ancienne île des Bataves.

BATAVES (île des), *Batavorum insula*, auj. BOMMELER-WAARD.

BATAVIA, capit. de l'île de Java et de tous les établissements hollandais dans l'Inde, sur la côte N., par 104° 34' long. E., 6° 12' lat. S.; 50,000 hab. Port grand et commode, mais peu profond; superbe rade; beaux canaux; monuments nombreux; hôtel-de-ville, magasins de la marine, hôtel du gouverneur-général, palais, hôpital militaire, théâtre, etc. Société des arts et des sciences, écoles diverses. — Batavia est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne et célèbre ville de Djaccatra. Elle a longtemps été le séjour le plus malsain du monde. Au commencement de ce siècle, le général Dændels voulut l'abandonner pour Sourabaya, et sa destruction fut presque complète. Mais Vander Capellen l'a fait renaître en y replaçant le siége du gouvernement, et en prenant des mesures efficaces pour y diminuer la mortalité.

BATAVODURUM, auj. WICK-DURSTEDE (Hollande).

BATAVORUM OPPIDUM, auj. BATENBOURG.

BATAVORUM INSULA. *Voy.* BATAVES (île des).

BATCHIAN, une des îles Moluques, au N. E. de Gilolo; ch.-l., Sabongo. Elle est tributaire des Hollandais.

BATENBOURG, *oppidum Batavorum*, ville de Hollande (Gueldre), sur la Meuse, à 16 kil. S. O.

de Nimègue; 500 hab. Elle est bien déchue de ce qu'elle était chez les anciens.

BATH (c.-à-d. *bain*), *Aquæ Solis* ou *Aquæ Calidæ*, ville d'Angleterre (Somerset), sur l'Avon, qui y devient navigable, à 17 kil. S. E. de Bristol : 38,800 hab. Évêché. Belle cathédrale gothique ; magnifique salle de spectacle et beau bazar. Les maisons sont bien bâties, et Bath est une des plus jolies villes de l'Europe. Établissements littéraires, gymnase, société d'agriculture, société des lettres et des sciences, société philosophique, société musicale de Bath. Bains chauds très fréquentés : le beau monde s'y rend de toutes les parties de l'Angleterre. Vestiges d'antiquités et ruines d'un temple de Minerve élevé par Agricola.— On compte aux États-Unis quatre villes et plusieurs comtés du nom de Bath. Les villes sont dans la Caroline du N., dans la Virginie, dans le Maine, dans l'état de New-York. Celle du Maine est la plus importante : elle est sur le Kennebeck ; elle a des chantiers de construction et compte 4,000 hab.

BATHILDE (sainte), épouse de Clovis II, avait d'abord été esclave. Après la mort de son mari, qui lui fut enlevé à 23 ans (655), elle gouverna sagement pendant la minorité de Clotaire III son fils. En 665, elle se retira dans le monastère de Chelles, qu'elle avait fondé, et y vécut saintement jusqu'à sa mort, en 685. On célèbre sa fête le 30 janvier.

BATHORI, village de Hongrie, dans le comitat de Szaboltsch, appartenait à la célèbre famille hongroise qui prit de là le nom de Bathori. — Cette famille, une des plus anciennes de l'Allemagne, se divisa au xvᵉ siècle en deux branches, celle d'Etsed et celle de Somlio. Cette dernière a donné à la Transylvanie cinq princes, et à la Pologne un de ses plus grands rois, Étienne Bathori.

BATHORI (Étienne), roi de Pologne, né en 1532, d'une des familles les plus nobles et les plus anciennes de la Hongrie, fut élu prince de Transylvanie en 1571, et succéda en 1575 à Henri de Valois sur le trône de Pologne, par l'influence d'Amurat III, qui le soutint contre son compétiteur Maximilien d'Autriche. Il reprit Dantzick sur ce dernier, força les Russes à lui céder la Courlande et une partie de la Livonie, et apporta de sages réformes dans le gouvernement civil. Il pensait à faire de la Pologne un royaume héréditaire, lorsqu'il mourut en 1586, d'un accès de colère.—Il fut remplacé en Transylvanie par son frère aîné, Christophe Bathori, qui régna de 1576 à 1581 et s'allia avec les Turcs.—Sigismond Bathori, fils de Christophe, lui succéda en Transylvanie en 1581. Ce prince belliqueux, mais bizarre et capricieux, s'allia successivement avec les Turcs et avec l'Autriche ; il quitta et reprit trois fois la couronne ; il la céda définitivement à l'empereur Rodolphe en 1602, et se retira à Prague, où il mourut dans l'obscurité en 1603. — Gabriel Bathori, frère de Sigismond, fut élu prince de Transylvanie en 1608. Il se rendit tellement odieux que ses sujets le déposèrent (1613) ; il mourut peu après assassiné. Après Gabriel, la principauté sortit de cette famille.

BATHURST. On a donné ce nom à plusieurs établissements anglais, en l'honneur de la noble famille des Bathurst : les principaux lieux de ce nom sont dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, district d'Albany; dans la Sénégambie, à l'embouchure de la Gambie.

BATHURST (comtes de). Cette famille anglaise rattache son origine à la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant. Un de ses membres, Ralph Bathurst, né en 1620, mort en 1704, se distingua à la fois comme médecin, poëte, théologien et physicien. — Allen, comte de Bathurst, né en 1684, mort en 1775, fut, sous la reine Anne, un des membres les plus distingués du parti tory au parlement, et l'adversaire du ministre Horace Walpole. Il fut nommé pair et baron de Bettlesden en 1711, et comte en 1772. Il était l'aïeul de lord Henri Bathurst, ministre sous Georges IV, et l'un des tories les plus exaltés.

BATHYLLE, jeune homme de Samos, remarquable par sa beauté, fut aimé de Polycrate et d'Anacréon, qui l'a chanté dans ses vers.

BATHYLLE, célèbre pantomime, né à Alexandrie environ 50 ans av. J.-C., vint à Rome sous le règne d'Auguste et fut le rival de Pylade. Il excellait surtout dans le genre comique et dans les sujets voluptueux. Il avait été l'esclave de Mécène, qui l'affranchit.

BATIGNOLLES-MONCEAUX (LES), commune du départ. de la Seine, au N. des murs de Paris, près de la barrière Clichy, cant. de Neuilly ; 11,566 hab. Le chemin de fer de Paris à Saint-Germain traverse ce village par un vaste souterrain.

BATNES, *Batnæ*, ville de l'ancienne Syrie Euphratésienne, au S. O. d'Hiérapolis ; un des plus grands entrepôts de l'Orient.

BATOU-KHAN. *Voy.* BATU-KHAN.

BATOUM ou BATOUMI, ville de la Russie d'Asie, ch.-l. de la prov. de Gourie, à l'emb. du Batoumi dans la mer Noire, et à 110 kil. d'Akhaltsiké. Bon port, très fréquenté.

BATOURINE, ville de la Russie d'Europe (Tchernigov), à 30 kil. N. O. de Konotop; 9,250 hab. mâles. Anc. résidence de l'hetman des Cosaques. Prise et saccagée par les Russes en 1708. Donnée par l'impératrice Élisabeth à l'hetman Razoumovski, qui la rebâtit.

BATROUN, *Botrus*, ville de Syrie (Tripoli), à 26 kil. S. de Tripoli, sur la mer. Rade sûre et très fréquentée.

BATTAS, peuple malais, qui habite sur la côte O. et dans l'intérieur de Sumatra, confine au roy. d'Achem, au ci-devant empire de Menangkabou et au gouv. hollandais de Padang. C'est une espèce de confédération formée d'un grand nombre de chefs de district. Places principales : Barous ou Varus, Tapparouli. Ce peuple est anthropophage.

BATTERSEA, ville d'Angleterre (Surrey), à 4 kil. S. O. de Londres, sur la Tamise ; 5,000 hab. On voit dans l'église le mausolée de lord Bolingbroke.

BATTIKALA, île de la mer des Indes, sur la côte E. de Ceylan, par 79° 52' long. E., 7° 41' lat. N. Dernier asile des rois de Candi.

BATTISTA SPAGNUOLI, dit *le Mantouan*, poëte latin du xvᵉ siècle, né à Mantoue vers 1436, mort en 1516, entra dans l'ordre des Carmes, devint général de son ordre et entreprit de le réformer; n'ayant pu y réussir, il abdiqua et consacra aux lettres le reste de sa vie. Ses poésies, qui se composent d'églogues, d'élégies, de sylves ou mélanges, etc., ont été réunies en 3 vol. in-fol., Paris, 1513. Ce poëte, trop fécond, jouit de son temps d'une telle réputation que quelques-uns l'ont égalé à son compatriote Virgile. — Un autre Battista, Napolitain, né vers 1620, mort en 1675, a laissé des épigrammes latines (Venise, 1653), des poésies italiennes dans le genre lyrique et une poétique estimée (Venise, 1676).

BATTLE, c.-à-d. *bataille*, ville d'Angleterre (Sussex), à 9 kil. N. O. d'Hastings. C'est là qu'eut lieu la bataille dite d'Hastings, où Harold II fut vaincu par Guillaume-le-Conquérant (1066). On y voit les ruines de la célèbre abbaye de St-Martin, bâtie par Guillaume en mémoire de sa victoire.

BATTORI. *Voy.* BATHORI.

BATTUS, berger de Pylos, fut changé par Mercure en pierre de touche, pour avoir révélé l'endroit où ce dieu avait caché les troupeaux qu'il venait de dérober à Apollon. Le nom de *Battus* veut dire en grec *bavard*.

BATTUS, né à Théra, l'une des Cyclades, conduisit une colonie en Afrique par l'ordre de l'oracle de Delphes, et bâtit Cyrène vers 631 av. J.-C. Il régna 40 ans. Plusieurs de ses successeurs portèrent aussi le nom de Battus ; mais on ne sait d'eux rien de remarquable.

BATUECAS (LAS), vallée d'Espagne, à 62 kil. S. O. de Salamanque, et à 37 kil. E. de Ciudad-Rodrigo. Petite et entourée de mont. hautes et escarpées. On a prétendu à tort que cette vallée était restée inconnue au reste de l'Espagne jusqu'au siècle dernier; il a été prouvé au contraire qu'elle fut connue dès le temps des Romains.

BATU-KHAN, un des petits-fils de Gengis-Khan, reçut en partage, après la mort de ce dernier (1227), le Kaptchak, la Russie mérid. et la Bulgarie; il envahit la Pologne et la Silésie (1241), conquit la Moldavie et la Hongrie sur Béla IV (1242), et ravagea la Dalmatie. Il aida ensuite son parent Mangou à s'emparer de la Perse et à faire la conquête de la Chine. Il mourut en 1276.

BATZ, petit port du dép. de la Loire-Inf., à 8 kil. S. de Guérande, à 40 kil. O. de Paimbœuf; 2,000 hab.

BAUCIS, femme pauvre de Phrygie, épouse de Philémon. Jupiter et Mercure, pour récompenser ces époux du bon accueil qu'ils en avaient reçu, quoiqu'ils n'eussent pas fait connaître leur divinité, les préservèrent d'un déluge qui inonda la contrée, et changèrent leur cabane en un temple dont ils les firent ministres. Philémon et Baucis vécurent jusqu'à la dernière vieillesse. Ils moururent en même temps, et furent changés en arbres.

BAUCO, *Bovillæ*, ville de l'État ecclésiastique, à 10 kil. E. de Frosinone; 3,000 hab.

BAUD, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 20 kil. S. de Pontivy; 5,310 hab.

BAUDELOCQUE (Jean-Louis), célèbre accoucheur, né à Heilly en Picardie en 1746, mort en 1810, vint de bonne heure à Paris, où il s'appliqua à la chirurgie, à l'anatomie, et surtout à l'art des accouchements. Il fut bientôt nommé chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité, et professeur d'accouchements à l'école de médecine. Ses écrits principaux sont: *Principes des accouchements*, Paris, 1775, 1787 et 1806, in-8; *l'Art des accouchements*, 1781 et 1807 (4e édit.).

BAUDELOT DE DAIRVAL (Charles-César), antiquaire et écrivain, né à Paris en 1648, mort en 1722, membre de l'Académie des Inscriptions, garde du cabinet des médailles de Madame, quitta le barreau, où il avait du succès, pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, et fit de précieuses découvertes. Son ouvrage le plus connu est: *De l'utilité des voyages*, 1686. On a aussi de lui des dissertations, *Sur des pierres gravées*; *Sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide*, etc.

BAUDIER (Michel), historiographe de France sous Louis XIII, né en Languedoc au commencement du XVIIe siècle, a écrit: *Histoire générale de la religion des Turcs, avec la vie de Mahomet et des quatre premiers califes*, 1632; *Histoire du cardinal d'Amboise*, 1651; *Histoire du maréchal de Thoiras*, 1644; *Histoire de Suger, de Ximenès*, 1645, etc.

BAUDIUS (Dominique), poëte latin moderne, et professeur d'éloquence, né en 1561 à Lille, mort en 1613, exerça quelque temps la profession d'avocat à La Haye; fut chargé par les états-généraux de Hollande de plusieurs missions diplomatiques à Londres et à Paris; fut nommé en 1606 professeur d'éloquence à Leyde, puis enseigna l'histoire et le droit. Il était lié avec Sully, Mornay, de Thou, Achille de Harlay, Phil. Sidney, et leur adressa des *Lettres* et *Discours* qu'on a recueillis, Amsterdam, 1654 et 1662, ainsi que des *Poésies* estimées, Amsterdam, 1638.

BAUDOIN. *Voy.* BAUDOUIN.

BAUDOT DE JUILLY (Nicolas), né à Paris en 1678, était fils d'un receveur des tailles de Vendôme, et fut lui-même délégué de l'intendant à Sarlat. Mort en 1759. Il a publié fort jeune une foule d'ouvrages, écrits pour la plupart avec art et méthode: *Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre*, 1696, in-12; *Histoire secrète du connétable de Bourbon*, 1696, in-12; *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures*, 1699, 4 vol. in-8; 1722, 4 vol. in-12; *Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; *Histoire de Philippe-Auguste*, 1702, 2 vol. in-12; etc.

BAUDOUIN. Ce nom a été porté par plusieurs comtes de Flandre, dont les plus connus sont: Baudouin I, fils d'un gouverneur de la Flandre, qui épousa en 863 une fille de Charles-le-Chauve, roi de France, et obtint la Flandre avec le titre de comte. — Baudouin V, qui épousa Alix ou Adèle de France, fille du roi Robert. Il ajouta le Hainaut à ses états. Après la mort du roi de France Henri I, il fut chargé de la régence pendant la minorité de Philippe I (1060), et se montra très digne de la confiance qu'avait eue en lui la nation. Il mourut en 1067. Une de ses filles avait épousé, en 1050, Guillaume-le-Conquérant. — Baudouin IX, qui devint empereur de Constantinople. *Voy.* l'art. suivant.

BAUDOUIN I, premier empereur latin de Constantinople, était d'abord comte de Hainaut et de Flandre et se croisa en 1200. Il établit sur le trône de Constantinople Alexis IV, fils d'Isaac-l'Ange; puis ces deux princes étant morts, il se fit proclamer lui-même empereur en 1204. Il indisposa les Grecs par le mépris qu'il affectait pour eux; les mécontents appelèrent à leur secours Joannice, roi des Bulgares, et celui-ci, étant venu attaquer Baudouin pendant qu'il assiégeait Andrinople révoltée, le battit, le fit prisonnier et le fit mourir cruellement (1206). Il n'avait que 35 ans.

BAUDOUIN II, dernier empereur latin de Constantinople (1228-1261), était fils de Pierre de Courtenay, et n'avait que 11 ans quand il monta sur le trône. Le gouvernement fut confié pendant sa minorité à Jean de Brienne. Pressé par deux puissants ennemis, Asan, roi des Bulgares, et J. Ducas Vatace, empereur grec de Nicée, ce prince faible, au lieu de résister par lui-même, vint plusieurs fois en Europe pour réclamer des secours, mais sans succès. En 1261, Michel Paléologue s'empara de Constantinople, et Baudouin se retira en Italie, où il mourut en 1273, âgé de 56 ans.

BAUDOUIN I, roi de Jérusalem (1100-1118), était frère de Godefroy de Bouillon, et fils d'Eustache, comte de Boulogne. Il avait pris la croix en 1095, et s'était emparé pour son propre compte de la principauté d'Édesse. Pendant son règne, il fit perpétuellement la guerre aux Sarrasins, et s'empara de Tripoli, Ptolémaïs, Sidon, Béryte, etc.

BAUDOUIN II, cousin du précédent, lui succéda d'abord dans sa principauté d'Édesse, puis sur le trône de Jérusalem (1118-1131). Après avoir remporté quelques succès sur les Turcs, il fut fait prisonnier par eux, et ne fut délivré que plusieurs années après, par Josselin de Courtenay, comte d'Édesse. Il eut pour successeur Foulques, comte d'Anjou, son gendre.

BAUDOUIN III, fils de Foulques, régna de 1142 à 1162, perdit Édesse, et sollicita une nouvelle croisade, qui fut dirigée par Louis VII et Conrad III, mais qui n'eut aucun résultat. Il eut Amaury pour successeur.

BAUDOUIN IV, fils et successeur d'Amaury (1173-1185), était mineur à la mort de son père. Accablé d'infirmités et affligé de la lèpre, ce jeune prince fut battu par Saladin; incapable de gouverner par lui-même, il confia le gouvernement de ses états d'abord à Guy de Lusignan, son beau-frère, puis à Raymond III, comte de Tripoli.

BAUDOUIN V, neveu de Baudouin IV, fut désigné par ce prince pour lui succéder, quoiqu'il fût en bas âge. Il ne régna que de nom (1185), et mourut au bout de 7 mois. Un an après, Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin.

BAUDOUIN (François), jurisconsulte, né à Arras en 1520, mort à Paris en 1573, enseigna le droit à Bourges, à Strasbourg, à Angers, à Heidelberg et à

Paris. Il chercha à rapprocher les Catholiques et les Réformés, mais sans y réussir. Il refusa d'écrire une justification de la St-Barthélemy. Ses opuscules de droit ont été publiés par Heineccius dans sa *Jurisprudentia attica et romana*, Leyde, 1778.

BAUDOUIN (J.), fécond traducteur, membre de l'Académie Française, né en 1590 dans le Vivarais, mort en 1650, était lecteur de la reine Marguerite. Il a traduit Tacite, Suétone, Xiphilin, le Tasse et les œuvres morales de Bacon, et a publié une *Iconologie*, 1636, et des *Emblèmes*, 1638.

BAUDRICOURT (le chevalier de). *Voy.* JEANNE D'ARC.

BAUDRY, chroniqueur. *Voy.* BALDERIC.

BAUGÉ, *Balgium*, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), à 40 kil. N. E. d'Angers; 3,400 hab. Étoffes de laine, toiles communes, ouvrages en corne. Commerce en bestiaux, bois de charpente, etc.—L'arr. de Baugé a 6 cant. (Beaufort, Durtal, Longué, Noyant, Seiches), 67 comm. et 81,025 hab.—Près de Baugé se voit Baugé-le-Vieil, village où sont les restes du château bâti par le comte d'Anjou, Foulques Nerra. Les Français, commandés par le maréchal de La Fayette, y battirent les Anglais en 1421.

BAUGÉ OU BAGÉ-LE-CHATEL, village du dép. de l'Ain, à 4 kil. E. de Mâcon; 800 hab. Ancienne seigneurie, qui en 1272 fut portée par l'héritière au comte Amédée IV de Savoie, mais qui plus tard fut donnée à la maison d'Urfé, puis érigée en marquisat (1576).

BAUGY, ch.-l. de cant. (Cher), à 25 kil. E. de Bourges; 550 hab.

BAUHIN (Jean), célèbre botaniste français, né à Bâle en 1541, mort en 1613, était fils d'un médecin distingué, qui fut obligé de quitter la France pour avoir embrassé la religion réformée. Il enseigna d'abord la rhétorique à Bâle, puis fut nommé médecin d'Ulrich, duc de Wurtemberg-Montbéliard (1570), et vint séjourner auprès de ce prince à Montbéliard. Son principal ouvrage est l'*Historia universalis plantarum*, publiée après sa mort, à Yverdun, en 1650, 3 vol. in-fol. Elle a fait longtemps autorité. On a encore de lui : *Histoire de la rage des loups advenue en* 1590 : *Traité des animaux ayant ailes qui nuisent par leurs piqûres*, etc., 1593, et plusieurs opuscules de botanique, extraits de son grand ouvrage. Il était lié avec les principaux botanistes de son temps, Conrad Gesner, Fuchs, Dalechamp, etc.

BAUHIN (Gaspard), frère du précédent, né à Bâle en 1550, mort en 1624, fut professeur de langue grecque, puis de botanique et d'anatomie à Bâle. Son principal ouvrage de botanique est le *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1671, in-4. C'est un index des ouvrages de Théophraste, Dioscoride, Pline, etc., avec la synonymie des plantes, rangées dans un ordre méthodique; il mit 40 ans à le composer. On lui doit encore *Theatrum anatomicum*, Francfort, 1605, réimprimé avec de grandes additions en 1621, et plusieurs autres ouvrages d'anatomie. Il a fait dans cette dernière science quelques découvertes, entre autres celle de la valvule placée entre l'iléon et le colon, et qui porte le nom de *valvule de Bauhin*.

BAULES, *Bauli*, lieu voisin de Baies, entre cette ville et le cap Misène. Hortensius y avait une belle *villa*.

BAUMAN (îles), groupe au N. O. des îles de la Société, dans le Grand-Océan, par 157° 50' long. O., 13° lat. N. : la plus grande a 30 kil. O. de tour. Découvertes par Roggeweyn.

BAUMANN (grotte de), en allemand *Baumannshœhle*, dans le duché de Brunswick, à 8 kil. S. O. de Blankenbourg, se compose de 6 ou 7 voûtes qui communiquent par de petites ouvertures et où l'on trouve des stalactites et des ossements fossiles.

BAUME, du mot provençal *baoumo*, caverne, est le nom de plusieurs lieux dans le Midi, dont le plus connu est la montagne de Sainte-Baume. *Voy.* SAINTE-BAUME.

BAUME-LES-DAMES, ch.-l. d'arrond. (Doubs), sur le Doubs, à 28 kil. N. E. de Besançon; 2,519 hab. Forges, taillanderies, tanneries, papeteries. Aux environs, fer, houille, marbre, ardoise, et carrières de gypse très abondantes. — L'arrond. de Baume-les-Dames a 7 cantons (Clerval, Rougemont, l'Isle-sur-le-Doubs, Vercel, Pierre-Fontaine, Roulans-l'Eglise, plus Baume), 189 communes, et 67,888 hab. Baume-les-Dames a dû son nom à une abbaye de chanoinesses célèbre au XIIe siècle.

BAUMÉ (Antoine), pharmacien et chimiste, né à Senlis en 1728, mort en 1804, s'établit à Paris, où il consacra aux progrès de la science une fortune acquise par son travail, et devint membre de l'Académie des Sciences. Il a fait en commun avec Macquer plusieurs ouvrages de chimie qui ne sont plus au courant de la science, des *Éléments de pharmacie*, 1773, un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire des arts et métiers*, et de *Mémoires* sur divers points importants de chimie. On lui doit un grand nombre d'inventions utiles aux arts, plusieurs procédés de teinture et de dorure; il parvint à rendre les thermomètres comparables, et inventa l'aréomètre qui porte son nom.

BAUMEISTER (Fréd.-Christ.), recteur du gymnase de Gœrlitz, né en 1709 dans la Saxe-Gotha, mort en 1785, embrassa le wolfianisme et publia plusieurs ouvrages dans l'esprit de cette philosophie, tels que : *Philosophia definitiva*, Wittemberg, 1735; *Institutiones philosophiæ methodo wolfiana conscriptæ*, etc., 1738; *Historia doctrinæ de optimo mundo*, 1741, etc.

BAUMELLE (LA). *Voy.* LA BAUMELLE.

BAUMGARTEN (Alex.-Gottlieb), philosophe allemand, né à Berlin en 1714, mort en 1762, enseigna la philosophie et les belles-lettres à Halle et à Francfort-sur-l'Oder; adopta les doctrines de Leibnitz et de Wolf. Il s'occupa surtout des beaux-arts, et il est un des premiers qui en aient présenté une théorie générale. Son principal ouvrage est intitulé : *Æsthetica* (Francfort-sur-l'Oder, 1750, 1758); sous ce nom, dont il fut le créateur, et qui a fait depuis fortune, il exposa sa théorie du beau. On a aussi de lui des manuels de métaphysique et de morale remarquables par la netteté de l'exposition, mais qui renferment peu d'idées originales. — Il eut un frère aîné, Jacques-Sigismond, né en 1706, mort en 1757, qui se distingua comme théologien, et qui a publié un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, Halle, 1742, et plusieurs traductions d'ouvrages historiques.

BAURES, riv. du gouvernement de Buénos-Ayres, naît par 16° lat. N., dans les monts des Guarayos; coule au N. O.; reçoit le Rio-Branco, et tombe dans le Guapare près du fort de Principe-do-Beira. Cours, 590 kil.

BAUSCH (J.-Laurent), *Bauschius*, médecin allemand, né en 1605 à Schweinfurt, mort en 1665, fonda en 1652, à Leipsick, l'académie des Curieux de la nature (*Naturæ curiosorum*), dont il fut le premier président. Cette académie a publié depuis 1670 des mémoires qui ont contribué beaucoup au progrès des sciences en Allemagne.

BAUSSET (L.-Fr. DE), cardinal, né à Pondichéry en 1748, mort à Paris en 1824, fut d'abord grand-vicaire de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix; il devint évêque d'Alais en 1784, et fut député à l'assemblée des notables en 1787. L'Assemblée constituante supprima son évêché en 1790, et il réclama inutilement. Incarcéré pendant la Terreur, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor; il publia en 1808 une *Histoire de Fénelon*, qui eut beaucoup de succès (3 vol. in-8, portés à 4 dans l'édition de 1817). Il la fit suivre bientôt après d'une *Histoire de Bossuet* (4 vol. in-8, 1814), qui ne fut pas aussi bien ac-

cueillie. Lors de la formation de l'université, Napoléon le créa conseiller titulaire (1810), et en février 1815 il fut nommé par Louis XVIII président du conseil de l'instruction publique; mais les événements des Cent-Jours l'empêchèrent d'exercer ses fonctions. Au retour des Bourbons il fut fait pair et reçut le chapeau de cardinal (1817). Il avait été admis à l'Académie Française en 1816. M. Tabaraud a publié en 1822 un *Supplément aux deux histoires de M. de Bausset.*

BAUTRU (Guill.), bel esprit, né à Angers en 1588, mort en 1655, se fit une grande réputation par ses bons mots, et se concilia la faveur de Richelieu et de Mazarin. Il fut nommé comte de Saint-Séran et ambassadeur en Flandre, en Espagne et en Angleterre. Il fut un des premiers membres de l'Académie Française, quoiqu'il n'eût rien écrit.

BAUTZEN ou BUDISSIN, ville du roy. de Saxe (H.-Lusace), sur la Sprée, à 52 kil. N. E. de Dresde. Église Saint-Pierre, hôtel-de-ville, salle de spectacle, château d'Ortenburg, gymnase, 2 bibliothèques publiques. Draps, toiles, futaines, cotonnades, bonneteries, etc. Jadis ville impériale. Patrie du poëte Meissner. Napoléon y vainquit les Russes et les Prussiens (mai 1813).

BAUX (LES), ville de France (Bouches-du-Rhône), à 7 kil. S. de Saint-Remy; 3,500 hab.—Elle a donné son nom à la maison de Baux, une des plus anciennes familles de la Provence, et qui prétendait descendre des anciens *Baltes*, famille royale chez les Wisigoths. *Voy.* BALTES. Les barons de Baux ont été seigneurs de Marseille, princes d'Orange; ont prétendu aux titres de rois d'Arles et de comtes de Provence, et ont soutenu leurs prétentions à main armée. Le plus ancien baron de Baux dont l'histoire fasse mention est Guillaume-Hugues, qui vivait au milieu du XIe siècle. En 1393, Marie de Baux porta dans la maison de Châlon la principauté d'Orange, qui passa depuis dans celle de Nassau. Depuis la fin du XIVe siècle jusqu'en 1641, la baronnie de Baux fut réunie au comté de Provence. A cette époque Louis XIV en fit don au prince de Monaco, Honoré de Grimaldi, qui avait secoué le joug de l'Espagne et s'était mis sous la protection de la France.

BAUZILLE-DU-PUTOIS, bourg de France (Hérault), à 8 kil. S. de Ganges. Près de là est la célèbre grotte ou *baoumo de las Doumaiselas*, dite aussi grotte de Ganges.

BAVAY, *Bagacum*, ch.-l. de cant. (Nord), à 22 kil. N. O. d'Avesnes; 1,650 hab. Fonderies de fer et cuivre, instruments aratoires, etc. Ruines d'un cirque, d'un aqueduc; pyramide à 7 faces d'où partaient 7 routes dites chaussées de Brunehaut, parce qu'on les attribuait à cette reine d'Austrasie.

BAVIÈRE, *Noricum*, puis *Boiaria* ou *Bajuvaria* en latin, *Baiern* en allemand; roy. de la Confédération germanique, est composé de deux parties séparées par le roy. de Wurtemberg et le grand-duché de Bade, et situées, l'une à l'E., sur le Danube, l'autre à l'O., sur la rive gauche du Rhin. La première, qui forme la presque totalité du roy., est comprise entre 47° 15'-50° 42' lat. N., et 6° 35'-11° 32' long. E.; elle a pour bornes, au N. les principautés de Reuss, les duchés et le roy. de Saxe; à l'O. la Hesse électorale, les grands-duchés de Hesse-Darmstadt et de Bade et le roy. de Wurtemberg; au S. et à l'E. le Vorarlberg, la Bohême et l'Inn. La seconde, qui est beaucoup plus petite, s'étend de 48° 55' à 49° 50' lat. N. et de 4° 45' à 6° 10' long. E.; elle est comprise entre le grand-duché de Bade à l'E., le grand-duché de Darmstadt au N. E., celui du B.-Rhin à l'O., et le Rhin au S., qui la sépare de la France. Superficie totale, 79,800 kil. carrés; population, 4,070,000 hab. Capitale, Munich. Le roy. actuel de Bavière est formé de l'ancien cercle de Bavière (moins l'archevêché de Saltzbourg et le pays de Berchtesgaden, cédés à l'Autriche en 1802), de presque tout le cercle de Franconie, de la partie orientale du cercle de Souabe; des évêchés de Fulde, Spire, Worms, et du duché de Deux-Ponts, dans le cercle du H.-Rhin; d'une partie de l'électorat de Mayence, et du B.-Palatinat, avec Aschaffembourg dans celui du B.-Rhin; enfin d'une fraction de l'Alsace, et de la forteresse de Landau en France. Depuis 1817 il se divise en huit cercles principaux, savoir :

Cercles.	*Chefs-lieux.*
Iser.	Munich (*Muenchen*).
B.-Danube (*Unter-Donau*).	Passau.
Regen.	Ratisbonne (*Regensburg*).
H.-Mein (*Ober-Mayn*).	Bayreuth.
B.-Mein (*Unter-Mayn*).	Wurtzbourg.
Rezat.	Anspach.
H.-Danube (*Ober-Donau*)	Augsbourg.
Rhin.	Spire (*Speier*).

Les villes principales de la Bavière, outre les chefs-lieux de chacun des cercles, sont : Aschaffembourg, Bamberg, Deux-Ponts (*Zweibrücken*), Ingolstadt, Landau, Landshut, Memmingen, Nordlingen et Nuremberg. La Bavière du Danube est très montagneuse; sa partie méridionale est hérissée des ramifications de l'Arlberg et des Alpes Noriques; à l'E. le Bœhmerwald, au N. E. l'Erzgebirge et le Fichtelberg dessinent ses frontières: elle est enfin traversée du S. O. jusqu'à la riv. de l'Altmühl par une branche des Alpes de Souabe. La Bavière rhénane est coupée en deux parties égales par la chaîne des Vosges; au centre est le mont Tonnerre. Les fleuves sont : le Danube, qui la traverse de l'O. à l'E. et qui y reçoit l'Iller, le Lech, l'Iser, l'Inn, l'Altmühl, la Naab et la Regen; le Mein, qui prend sa source au pied du Fichtelberg, et coule à l'O.; il reçoit la Regnitz et la Saale de Franconie. Les principaux affluents du Rhin sont la Lauter, la Queich, l'Issenach et la Nahe. On trouve aussi en Bavière plusieurs lacs; les principaux sont: l'Ammer, le Wurm et le Chiem. Le climat est doux et tempéré; le sol renferme beaucoup de mines et de carrières; il produit en abondance des grains, des légumes, des fruits, du vin, du lin, du chanvre. On trouve au N. de vastes plaines et de belles forêts, beaucoup de bêtes fauves et de gibier, une grande quantité de bestiaux, d'abeilles et de volailles. Industrie active, et grand commerce. L'instruction est très avancée, surtout depuis les derniers temps : on y compte trois universités: celles de Munich, d'Erlangen et de Wurtzbourg; il y en avait une précédemment à Landshut, elle a été transportée à Munich depuis peu. La Bavière occupe le troisième rang dans la Confédération germanique; elle a quatre voix à l'assemblée générale, et une dans les assemblées ordinaires. Ses revenus s'élèvent à 69,700,000 fr.; sa dette à 265,000,000 fr.; son armée est de 50,000 hommes; elle fournit un contingent fédéral de 35,600 hommes.

Histoire. Au temps de César, la contrée appelée auj. Bavière paraît avoir été encore déserte; mais sous Auguste on la voit déjà figurer au nombre des provinces romaines, sous les noms de Vindélicie et de Norique. Au Ve siècle, les *Boii* ou *Boioarii*, venus de Bohême, étendirent leurs possessions dans la Norique occidentale; ces nouveaux conquérants furent eux-mêmes soumis du temps de Dagobert par les Francs Austrasiens (630-660). A cette époque la Bavière était gouvernée par des ducs de la race des Agilolfinges, dont le fondateur, Agilulf, régnait vers 530. Les ducs agilolfinges continuèrent à régir la Bavière au nom des rois francs jusqu'à Odilon, qui en 743 prit le titre de roi. Il essaya, mais en vain, de se soustraire à la suzeraineté de Charles Martel, son beau-père. Tassillon, son successeur (748-788), imitant son exemple, viola le serment de fidélité

qu'il avait prêté à Pepin et fit alliance contre Charlemagne, d'abord avec Didier, roi des Lombards, et avec le duc d'Aquitaine, puis avec les Avares; mais vaincu et pris par le roi des Francs, il alla finir ses jours dans un couvent (788). Charlemagne laissa à la Bavière le titre de duché, et en confia le gouvernement à Gérold, comte de Souabe. Louis-le-Débonnaire l'érigea en royaume, 814, et la donna à son fils aîné, Lothaire, qui en 817 la céda à Louis-le-Germanique. Le royaume de Bavière comprenait alors, outre la Bavière, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie, le Frioul, l'ancienne Pannonie, la Moravie et la Bohême. En 912, la race des Carlovingiens s'étant éteinte en la personne de Louis-l'Enfant, les Bavarois se choisirent pour chef le comte Arnoul, fils de Luitpold, qui prit le titre de duc. Après sa mort (937), le duché passa successivement dans diverses maisons: il fut possédé par des ducs de la maison de Saxe (947-1004), de celle de Franconie (1004-1070), par les Guelfes ou Welfs de la maison d'Este (1070-1139), par des ducs autrichiens, jusqu'à ce qu'il tombât (1180) entre les mains d'Othon, comte palatin de Bavière, descendant d'Arnoul, fils de Luitpold, et chef de la maison de Wittelsbach qui régna jusqu'à la fin du dernier siècle. Sous les successeurs de ce prince, le duché de Bavière, qui avait été considérablement réduit, reprit de nouveaux accroissements. Après la mort d'Othon-l'Illustre (1253), ses deux fils, Louis II et Henri XIII, se partagèrent ses états: Louis régna sur la Haute-Bavière, et Henri sur la Basse. Louis III, dit *le Bavarois*, fils de Louis II, réunit en 1312 la Haute et Basse-Bavière et fut couronné empereur en 1314. Louis III agrandit considérablement ses domaines, et lorsqu'il mourut (1340), il possédait, outre la Bavière, le Brandebourg, la Hollande, la Zélande, le Tyrol, etc. Les fils de Louis se partagèrent ces diverses provinces, et formèrent un grand nombre de branches qui s'éteignirent rapidement, de sorte qu'en 1507, Albert II, de la branche de Munich, réunit de nouveau toute la Bavière. Les successeurs d'Albert s'opposèrent de toutes leurs forces à la réforme. Pendant la guerre de trente ans, l'empereur Ferdinand II éleva le duc Maximilien à la dignité d'électeur (1623), et il rendit ce titre héréditaire dans sa famille. Cette dignité lui fut confirmée en 1648 par le traité de Westphalie. Son petit-fils, Maximilien-Emmanuel (1679-1736), s'étant déclaré pour la France dans la guerre de la succession d'Espagne, fut, après la bataille d'Hochstedt (1704), mis au ban de l'Empire et ne rentra dans ses droits qu'après la paix de Bade (1714). Charles-Albert, qui lui succéda, prétendit, d'après d'anciens traités, à la succession de l'empereur Charles VI, conquit l'Autriche entière et se fit même couronner empereur à Francfort en 1742, sous le nom de Charles VII; mais vaincu par les troupes autrichiennes, il se vit forcé non seulement de renoncer à l'empire, mais d'abandonner la Bavière elle-même à François de Lorraine, et mourut avant la fin de la guerre (1745). Maximilien-Joseph fit la paix avec François et recouvra ses états par la paix de Fussen. La Bavière jouissait d'un peu de repos lorsque la mort de Maximilien-Joseph, dernier rejeton des Wittelsbach, souleva de nouvelles discordes (1777). Charles-Théodore, électeur palatin, allié à cette famille, parvint cependant à régner en Bavière, malgré l'Autriche; et après sa mort (1799), son neveu, Maximilien-Joseph, lui succéda. La Bavière souffrit beaucoup pendant les guerres de la révolution. Longtemps fidèle alliée de la France, elle fut obligée de lui fournir de nombreux contingents. Elle signa l'acte de la confédération du Rhin, et sous la protection de Napoléon, qui avait considérablement agrandi son territoire, elle fut érigée en royaume dès 1806; néanmoins, après les désastres de 1813, Maximilien tourna ses armes contre la France; pour prix de cette trahison, il reçut au congrès de Vienne la confirmation de la royauté et de son indépendance. Il donna en 1818 une charte constitutionnelle à la Bavière. D'après cette charte, le gouvernement est représentatif: il se compose d'un roi et de deux chambres, le sénat et les députés; les chambres partagent le pouvoir législatif et votent l'impôt; la couronne se transmet de mâle en mâle par droit de primogéniture. Le fils de Maximilien-Joseph, Louis I, lui succéda en 1825; ce prince règne encore aujourd'hui (1840).

Souverains de la Bavière.

1° *Ducs agilolfinges.*
Agilulf, mort en 530
Caribald I, 595
Tassillon I, 609
Caribald II, 640
Théodore I, 680
Théodore II, 717
Théodobert et Grimoald, 724
Hubert, 737
Odilon, 748
Tassillon II, 788

2° *Rois francs.*
Charlemagne, 788-814
Louis I et Lothaire, 817
Louis II, *le Germanique*, 876
Carloman, 880
Louis III, 882
Charles-le-Gros, 887
Arnoul de Carinth. 899
Louis IV, *l'Enfant*, 912

3° *Ducs bavarois.*
Arnoul, *le Mauvais*, 912-937
Eberhard, 938
Berthold, 947

4° *Ducs de Saxe et de Franconie.*
Henri I, 947-956
Henri II, *le Querelleur*, 956-967 et 985-995
Othon I, de Souabe, 982
Henri III, 985
Henri IV, 1004
Henri V, 1026
Henri VI, 1039
Henri VII, 1047
Conrad I, de Zutphen, 1053
Henri VIII, 1056
Conrad II, 1056
Agnès, 1061
Othon II, 1070

5° *Ducs guelfes* ou *welfs.*
Welf I, 1070-1101
Welf II, 1120
Henri IX, 1126
Henri X, 1139

6° *Ducs autrichiens.*
Léopold, 1139-1141
Henri XI, 1156
Henri XII, 1180

7° *Maison de Wittelsbach (ducs).*
Othon I, 1180-1183
Louis I, 1231
Othon II, *l'Illustre*, 1253
Henri XIII et Louis II, 1294
Louis III, 1347
Étienne I, 1378
Jean de Munich, 1397
Ernest et Guillaume, 1438
Albert, 1460
Jean et Sigismond, 1467
Albert II, 1508
Guillaume et Louis, 1550
Albert III, 1579
Guillaume III, 1598

(*Électeurs.*)
Maximilien I, duc, 1598-1623
électeur, 1623-1651
Ferdinand-Marie, 1679
Maximilien II (Emmanuel), 1726
Charles-Albert, 1745
Maximilien III (Joseph), 1777

8° *Maison palatine.*
Ch.-Théodore, 1777-1799

(*Rois.*)
Maximilien-Joseph (IV), élect., 1799-1806
(I) roi, 1806-1825
Louis I (Charles-Auguste), 1825

BAVIÈRE (cercle de), une des divisions de l'ancien empire d'Allemagne. Il comprenait tous les territoires qui forment auj. la partie orientale de la Bavière.

BAVILLE (LAMOIGNON DE). *Voy.* LAMOIGNON.

BAXAS (cap DAS), *Noti cornu*, sur la côte d'Ajan, dans la partie orientale de l'Afrique, par 5° lat. N., et 46° long. E.

BAXTER (Guill.), savant philologue anglais, né en 1650, dans le comté de Shrop, mort en 1723, était neveu de Richard Baxter, non-conformiste, qui fut persécuté sous Cromwell et Charles II pour ses opinions religieuses. On a de lui une *Grammaire latine*, 1679; une édition d'*Anacréon*, Londres, 1695, in-8; une édition d'*Horace*, 1701, in-8; *Glossaire des Antiquités britanniques*, en latin, Londres, 1719 et 1733, in-8.

BAXTER (André), écrivain écossais, né en 1687, à Old-Aberdeen, mort à Wittingham en 1750, est sur-

tout connu par ses *Recherches sur la nature de l'âme, où son immortalité est démontrée par les lumières de la raison et de la philosophie*, 1737, 2 vol.

BAYADÈRES, femmes indiennes qui cultivent le chant et la danse. Elles se partagent en quatre classes : les *dévédachis*, qui habitent les temples et animent les fêtes religieuses de leurs chants et de leurs danses ; les *natchés*, qui remplissent les mêmes fonctions, mais sans être attachées à un temple particulier ; enfin les *vestiatris* et les *cancenis*, qui se consacrent aux divertissements des grands seigneurs de l'Orient. Elles sont choisies parmi les plus jolies filles ; leur costume est riche et voluptueux ; leur danse, souple et gracieuse, peint le plus souvent la passion de l'amour. Leur état est regardé d'ailleurs comme n'ayant rien de déshonorant.

BAYAN-KARA, chaîne de mont. de l'empire chinois, fait partie du grand massif de Kuen-Lun ; elle commence sous 94° 30' long. E., 35° lat. N., et court au S. E., sépare les sources du Hoang-ho de celles du Mouroui-Oussou, se joint vers l'E. aux mont. Neigeuses, et se lie aux monts du Thibet oriental. Pics très élevés.

BAYAN-OULA, montagnes du Turkestan, dans les terres de la horde des Kirghiz-Caïsaks, se rattachent à l'Oulou-Dagh.

BAYARD (CHATEAU-), village du départ. de l'Isère, à 6 kil. N. O. d'Allevard. C'est de là que le célèbre Bayard prit son nom.

BAYARD (Pierre DU TERRAIL, seigneur de), surnommé *le Chevalier sans peur et sans reproche*, né en 1476 au château de Bayard, près de Grenoble, réunit en lui les vertus qu'on admire séparément dans plusieurs des héros de l'antiquité. Il commença à se signaler sous Charles VIII, à la bataille de Fornoue (1495). Sous Louis XII il contribua puissamment à la conquête d'une partie de l'Italie. Comme Horatius Coclès, il défendit seul contre les Espagnols le pont du Garigliano, ce qui lui fit donner cette devise : *Vires agminis unus habet*. Il prit la part la plus glorieuse à la victoire d'Agnadel (1509), puis il fit avec succès la guerre au pape Jules II ; mais, non moins loyal que Fabricius, il repoussa avec indignation les propositions d'un traître qui lui offrait d'empoisonner son ennemi. A la prise de Brescia, il sauva l'honneur d'une famille qui allait être livrée à la brutalité du soldat, et n'accepta un don de 2,500 ducats que pour les partager entre deux jeunes filles dont il venait de protéger la vertu. Sous François I, il fit de nouveau la guerre en Italie et prit un des généraux ennemis, Prosper Colonna. A Marignan, placé à côté du roi, il fit des prodiges de valeur et décida la victoire (1515). Pour lui témoigner sa haute estime, François I voulut être armé chevalier de ses mains. Chargé, quelques années après, de ramener une armée qu'avait compromise l'impéritie de Bonnivet, il la sauva en lui faisant passer la Sésia à Romagnano, en présence des Espagnols, quoique ceux-ci fussent bien supérieurs en force ; mais étant resté le dernier pour couvrir la retraite, il reçut une blessure dont il mourut peu d'instants après, le 30 avril 1524. Quoique expirant, il exigea qu'on le plaçât en face de l'ennemi, ne voulant pas, disait-il, lui tourner le dos pour la première fois. Le connétable de Bourbon, qui servait dans les rangs des Espagnols, voyant Bayard à ses derniers moments, déplorait son sort. « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui dit le héros, mais vous qui combattez contre votre roi et votre patrie. » La vie de Bayard a été écrite par son secrétaire, connu sous le nom de *Loyal Serviteur*, Paris, 1527 ; et depuis par Guyard de Berville, 1760, in-12, et par plusieurs autres.

BAYAZID, ville de la Turquie d'Asie, dans le gouvernement d'Erzeroum, à 240 kil. E. d'Erzeroum, par 42° 6' long. E., 39° 20' lat. N. ; 10,000 hab. Citadelle. Beau monastère. Commerce assez actif avec la Géorgie et la Perse.

BAYEN (Pierre), pharmacien et chimiste, né à Châlons-sur-Marne en 1725, mort en 1798, suivit en 1755, comme pharmacien en chef, l'expédition de Minorque, puis passa à l'armée d'Allemagne pendant la guerre de sept ans, et y rendit les plus grands services ; fut chargé d'analyser les eaux minérales de la France, découvrit la propriété fulminante du mercure, reconnut que les minéraux enlèvent à l'air un de ses principes dans la combustion, et fit plusieurs autres observations importantes.

BAYER (Théoph.-Sigefroy), savant antiquaire et orientaliste, né à Kœnigsberg en 1694, mort en 1738, occupa une chaire d'antiquités grecques et romaines à Pétersbourg. On a de lui : *Musæum sinicum*, Pétersbourg, 1730 ; *Historia osrhoena et edessana nummis illustrata*, 1734, et un grand nombre de savants mémoires dans les actes de l'académie de Pétersbourg.

BAYEUX, *Aregenus*, *Bajocasses*, *Civitas Bajocassum*, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur l'Aure, à 28 kil. N. O. de Caen ; 14,919 hab. Évêché ; collége communal, cathédrale, place St-Patrice, hôtel-de-ville, bibliothèque. Industrie active : dentelles, tulles, blondes, toiles, etc. Les druides y avaient une école célèbre, au mont Phaunus. Les ducs de Normandie y résidaient quelquefois. On y conserve la célèbre tapisserie dite *de Bayeux*, sur laquelle la reine Mathilde retraça la conquête de l'Angleterre par son mari Guillaume. Bayeux a produit les deux Chartier, Olivier Basselin, etc. — L'arr. de Bayeux a 6 cant. (Balleroy, Caumont, Isigny, Ryes, Trevières, plus Bayeux), 159 comm. et 81,244 hab.

BAYLE (Pierre), célèbre écrivain français, né en 1647, au Carlat, dans le comté de Foix, fut élevé dans le protestantisme, que des Jésuites lui firent abjurer dans sa jeunesse, mais auquel il retourna bientôt. En 1675, il obtint au concours une chaire de philosophie à Sedan, et l'occupa avec distinction jusqu'à la suppression des universités protestantes, en 1681 ; il fut alors appelé à Rotterdam pour y remplir une chaire semblable. Il publia cette même année ses *Pensées sur la comète*, 1681, dans lesquelles, à l'occasion d'une comète qui venait de paraître, il attaqua le préjugé vulgaire qui voyait dans ce météore un présage effrayant. Il fonda en 1684 le journal littéraire connu sous le titre de *Nouvelles de la république des lettres*. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il combattit dans ses écrits l'intolérance de Louis XIV, et il porta si loin la hardiesse de ses opinions philosophiques que ses ennemis, à la tête desquels était le ministre Jurieu, y trouvèrent un prétexte pour le faire priver de sa chaire. Il se mit alors à rédiger l'ouvrage qui a fait sa réputation, le *Dictionnaire historique et critique*, dont la 1re édition parut en 1697, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage lui suscita de nouvelles attaques. Jurieu le dénonça au consistoire comme impie, et au prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre, comme ennemi de l'état et partisan secret de la France ; mais, grâce à la protection de lord Shaftesbury, il échappa cette fois aux coups de ses persécuteurs. Bayle employa le reste de sa vie à étendre son *Dictionnaire*, dont il donna une nouvelle édition en 1702, 3 vol. in-fol., et à composer plusieurs ouvrages de critique ou de controverse, parmi lesquels on remarque les *Réponses aux questions d'un provincial*, 6 vol. in-8, Rotterdam, 1704-6. Il mourut en 1706, à 59 ans. Bayle est surtout connu comme sceptique. Dans son *Dictionnaire*, il se plaît à exhumer les opinions les plus paradoxales et à les fortifier d'arguments nouveaux, sans toutefois les avouer pour son propre compte. Par ses attaques contre les abus de la religion, il a frayé la voie à Voltaire. L'édition la plus récente et la plus complète de son *Dictionnaire* est celle de Beuchot,

16 vol. in-8, 1820-24. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées à La Haye, 4 vol. in-fol., 1727. Sa vie a été écrite par Desmaizeaux, 2 vol. in-12, 1772, et par Du Revest sous le nom de La Monnoye, 1716, in-12.

BAYLE (Gasp.-Laur.), médecin, né en 1774 au Vernet en Provence, mort à Paris en 1816, a puissamment contribué aux progrès de l'anatomie pathologique. Il a publié des *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, Paris, 1810, qui sont fort estimées. — Un autre médecin du même nom, François Bayle, né à Toulouse en 1622, mort en 1709, fut professeur de médecine à Toulouse, et composa de savants ouvrages, entre autres un *Traité de l'apoplexie*.

BAYLEN, ville d'Espagne (Jaen), à 33 kil. de Jaen, au pied de la Sierra Morena: 2,550 hab. — Baylen est célèbre par la capitulation que le général Dupont, surpris entre ce bourg et Andujar, y signa le 20 juin 1808. Ce fut le premier de nos revers en Espagne.

BAYON, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 25 kil. S. de Nancy, à 17 kil. S. O. de Lunéville; 800 hab.

BAYONA, petite ville d'Espagne (Santiago), à 15 kil. S. O. de Vigo, sur une petite baie de l'Océan. Port profond, commode. *Baia ona* en langue basque veut dire *bonne baie*.

BAYONNE, *Lapurdum*, ch.-l. d'arr. (B.-Pyrénées), à 786 kil. S. O. de Paris, à 4 kil. de l'Océan Atlantique, sur la Nive et l'Adour; 15,912 hab. Evêché. Bayonne est comme divisée en trois villes: le Grand-Bayonne, le Petit-Bayonne, et le faubourg du St-Esprit, de l'autre côté de l'Adour, dans le dép. des Landes. Ville généralement jolie et bien bâtie; charmantes promenades le long de l'Adour; place Grammont, place d'Armes, cathédrale. Port, école de navigation, bibliothèque publique, etc. Industrie active: distillerie, chocolat et jambons renommés, etc. Chantiers de construction pour la marine royale et le commerce. Commerce considérable avec l'Espagne. Armements pour la pêche de la morue et pour l'Amérique. C'est dans cette ville qu'a été inventée la *baïonnette*. — Bayonne dépendit longtemps du duché d'Aquitaine; puis elle fut possédée par les Anglais, auxquels Charles VII l'enleva. Depuis elle a été quatorze fois assiégée, mais inutilement; aussi se glorifie-t-elle d'être une *ville vierge*. C'est à Bayonne que Napoléon reçut la renonciation de Charles IV à la couronne d'Espagne, qu'il plaça peu après sur la tête de Joseph. — L'arr. de Bayonne a 8 cant. (Espelette, Bidache, la Bastide-de-Clarence, Hasparren, Ustaritz, St-Jean de Luz, plus Bayonne qui compte pour 2), 54 comm. et 84,519 hab.

BAYREUTH, ville de Bavière, ch.-l. du cercle du H.-Mein, sur le Mein-Rouge, à 42 kil. E. de Bamberg, par 9° 20' long. E., 49° 57' lat. N.: 11,000 hab. Belle rue de Frédéric, marché, deux châteaux, opéra, hôtel-de-ville, etc. Etoffes de coton, draps, chapeaux, etc.—Jadis ch.-l. du margraviat de Bayreuth.

BAYREUTH (margraviat ou principauté de), ancien état de l'Allemagne, dans le cercle de Franconie, avait pour places principales: Bayreuth (capit.), Culmbach, Pegnitz, Erlang, Neustadt-sur-Aisch, Bayersdorf, Neuhaussen. — La principauté de Bayreuth s'est formée lentement à partir de 1248, époque à laquelle Bayreuth entra dans la maison de Hohenzollern. On l'a nommée souvent principauté de Culmbach. Elle fut supprimée en 1806; elle était alors réunie au margraviat d'Anspach.

BAZA, *Basti*, ville d'Espagne (Grenade), à 33 kil. N. E. de Cadix: 6,900 hab. Commerce de chanvre.

BAZADAIS, *Vasates*, province de Guyenne, entre le Bordelais à l'O., le Périgord et l'Agénois à l'E., la Gascogne au S. et la Saintonge au N. Ch.-l., Bazas. Autres places: Langon, La Réole, Sauveterre, Captieux, Casteljaloux et Castelmoron. Il fait auj. partie du dép. de la Gironde.

BAZARD (Aman), disciple de Saint-Simon, né vers 1792, mort en 1832, prêcha avec ardeur la nouvelle doctrine de 1825 à 1830, rédigea *le Producteur* et *l'Organisateur*, journaux où étaient exposées ses opinions, et fut un instant reconnu pour chef par les Saint-Simoniens; mais il se sépara d'eux à la fin de 1831, lorsqu'abandonnant leur première direction, qui était toute philosophique, ils prétendirent créer une religion nouvelle.

BAZAS, *Cossio, Vasates, oppidum Vasatum*, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 60 kil. S. E. de Bordeaux: 4,446 hab. Salpêtrière royale, verrerie, etc. Commerce de grains, bétail, bois de chauffage. Autrefois capitale des *Vasates*, un des principaux peuples de la Novempopulanie. Elle eut longtemps un évêché. Patrie de Jules Ausone, médecin et préfet d'Illyrie, père du poëte Ausone. — L'arrond. de Bazas a 7 cant. (Auros, Captieux, Grinol, Langon, Saint-Symphorien, Villandraut, plus Bazas), 68 communes et 53,721 hab.

BAZOCHE (clercs de la). *Voy.* BASOCHE.

BAZOCHE-SUR-HOESNE (la), ch.-l. de cant. (Orne), à 6 kil. N. O. de Mortagne; 1,500 hab. — Il y a encore beaucoup de bourgs du nom de Bazoche, Bazoge et Bazouge en France. Le plus important est Bazouge-la-Pérouse, bourg du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 31 kil. de Fougères; 4,000 hab.

BEARN (du nom de l'ancienne ville de *Beneharnum*), province de France sur les confins de l'Espagne, avait pour bornes à l'O. la Navarre française et la Soule, à l'E. le Bigorre, au N. la Chalosse; 60 kil. sur 65. Elle faisait partie du gouvernement de Navarre, et se divisait en 5 sénéchaussées; ch.-l., Pau, et primitivement Morlai. Cette contrée était jadis habitée par les *Beneharni*; sous les Romains elle fut comprise dans la Novempopulanie; elle appartint ensuite aux Goths, puis aux Francs, aux Vascones ou Gascons (600, etc.), qui reconnaissaient toutefois la suprématie des ducs ou rois mérovingiens. Le Béarn fit ensuite partie de l'empire des Carlovingiens comme toute l'Aquitaine: il devint vicomté héréditaire (819) en la personne de Centule I, 2[e] fils de Loup, duc de Gascogne. Après l'extinction de cette 1[re] maison en 1134, il passa dans la maison des vicomtes de Gavaret, puis dans celle des Moncade (1170), et dans celle de Foix (1290). Les vicomtés de Béarn et de Gavaret, suivant alors les destins du comté de Foix, finirent par entrer dans les maisons d'Albret, puis de Bourbon, et furent réunis à la couronne de France par Henri IV, 1594. L'édit de réunion ne fut publié néanmoins qu'en 1630, sous Louis XIII. En 1790, le Béarn fut enclavé dans le dép. des Basses-Pyrénées, où il forme les districts d'Oloron, d'Orthez et de Pau.

BEATIA, auj. *Baëza*, ville de la Bétique, sur le *Bætis* (Guadalquivir).

BEATOUN (David), archevêque de Saint-Andrews en Écosse, né en 1494, de la famille des comtes de Fife, assassiné en 1547, fut un des plus cruels antagonistes de la réforme en Écosse. Jacques V l'éleva à la dignité de garde des sceaux, et c'est lui qui négocia le mariage de ce prince, d'abord avec Marguerite de France (1533), puis avec Marie de Lorraine (1538). Il fut nommé cardinal la même année. Après la mort du roi (1542), il devint chancelier de la jeune reine Marie Stuart, et exerça sous son nom l'autorité avec beaucoup de violence.

BEATRIX (sainte), subit le martyre sous Dioclétien, l'an 303, ainsi que saint Simplice et saint Faustin, ses frères. Sa fête tombe le 29 juillet.

BÉATRIX, nom de plusieurs princesses du moyen âge, dont les plus connues sont Béatrix de Bourgogne, fille de Renaud, comte de Bourgogne, qui épousa en 1156 l'empereur Frédéric I et lui apporta en dot la Bourgogne Cisjurane et la Provence: — Béatrix de Savoie, qui épousa en 1220 Raymond-

Bérenger, comte de Provence, et qui favorisa les poëtes; — Béatrix de Provence, fille de la précédente, qui épousa en 1245 Charles d'Anjou, frère de Louis IX, depuis roi de Naples.

BÉATRIX, de la famille florentine des Portinari, femme illustrée par le Dante, qui l'aima dès son enfance, et lui consacra une place dans tous ses ouvrages, surtout dans sa *Divine Comédie*.

BEATTIE (James), écrivain écossais, docteur en théologie, né en 1735 à Laurencekirk, dans le comté de Kincardine, mort en 1803, fut d'abord maître d'école, et devint en 1760 professeur de philosophie au collége Maréchal à Aberdeen. Cultivant à la fois la poésie et la philosophie, il publia *le Jugement de Pâris* (1765), *le Ménestrel* (1774-77), *l'Ermite*, ainsi que plusieurs autres poésies qui eurent beaucoup de succès, et composa des essais sur *la Poésie et la Musique* (1762), sur le *Rire et les ouvrages de plaisanterie* (1764), sur la *Nature et l'immutabilité de la Vérité* (1770 et 1776); dans ce dernier ouvrage, le plus connu de tous, il combat, comme avait déjà fait son compatriote Reid, les sophismes de Berkeley et de Hume. On lui doit encore des essais sur les *Songes*, sur le *Langage*, sur l'*Utilité des études classiques*, et des *Éléments de morale* (1790-93), trad. en franç. par M. C. Mallet, Paris, 1840, 2 vol. in-8. W. Forbes a donné en 1806 une notice sur sa vie et ses écrits, Londres, 2 vol. in-4.

BEAUCAIRE, *Ugernum*, ch.-l. de cant. (Gard), près de la rive droite du Rhône, vis-à-vis de Tarascon, auquel l'unit un beau pont en chaînes de fer; 9,600 hab. permanents. Commerce en grains, farine, vins. Il s'y tient tous les ans une foire célèbre. Jadis il y venait des marchands, non seulement d'Espagne et d'Italie, mais de la Grèce, du Levant, de l'Égypte. La foire a lieu dans la ville et dans une longue prairie au bord du Rhône; elle commence le 22 juillet et dure 8 jours.

BEAUCAIRE DE PEGUILLON (Franç.), évêque de Metz, né dans le Bourbonnais en 1514, mort en 1591, fut protégé du cardinal de Lorraine, et l'accompagna au concile de Trente, où il combattit les prétentions ultramontaines. Il a composé: *Rerum gallicarum commentaria ab anno 1461 ad annum 1567*, Lyon, 1625, in-fol.

BEAUCE (la), partie du gouvernement de l'Orléanais, comprenait le pays Chartrain, le Dunois et le Vendomois. Souvent aussi on restreignait le nom de Beauce au pays Chartrain seulement. Villes principales: Chartres, ch.-l., puis Bretigny, Nogent-le-Roi, Gallardon, Épernon, Maintenon. La Beauce propre est toute en plaines qui produisent des blés, et qui sont renommées pour leur fertilité. Ce pays forme auj. la moitié environ du dép. d'Eure-et-Loir.

BEAUCHAMP (Joseph), astronome et voyageur, né à Vesoul en 1752, mort en 1801; voyagea en Perse et en Turquie pour y faire des observations astronomiques, et fut appelé en Égypte lors de la conquête de ce pays par Bonaparte. Il a donné dans le *Journal des Savants* une intéressante relation de son voyage en Perse.

BEAUCHAMP (Alphonse DE), homme de lettres, né à Monaco en 1767, d'un père français, mort en 1832: servit d'abord dans les troupes du roi de Sardaigne. A l'époque de la révolution il revint en France, où il occupa quelques emplois secondaires et se livra presque tout entier aux lettres. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de la Vendée*, qui parut d'abord en 1806, 3 vol. in-8, et qui eut plusieurs éditions. Il était un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle* de M. Michaud.

BEAUCHAMPS (Pierre-François GODARD DE), littérateur, né à Paris en 1689, mort en 1761, a donné *les Amours d'Ismène et d'Isménias*, traduit du grec, La Haye, Paris, 1742, in-8; *les Amours de Rhodanthe et de Dosiclès*, traduit du grec, Paris, 1746, in-8; *Recherches sur les théâtres de France*, 1735, in-4; des romans et des pièces de théâtre.

BEAUFORT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Couesnon, à 16 kil. S. E. de Baugé, 5,993 hab. Toiles à voile, etc.

BEAUFORT (Henri), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut évêque de Lincoln, puis de Winchester, chancelier d'Angleterre, cardinal et ambassadeur en France; couronna en 1430, à Notre-Dame de Paris, le jeune Henri VI, amené en France par le duc de Bedford, et fut membre du tribunal qui condamna au feu Jeanne d'Arc: on l'accuse aussi d'avoir fait assassiner un de ses neveux, le duc de Glocester. Il mourut en 1447.

BEAUFORT (François DE VENDOME, duc de), né à Paris (1616), de César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Après avoir joui de la faveur de la régente Anne d'Autriche, il fut disgracié et emprisonné. Étant parvenu à s'échapper, il se jeta parmi les ennemis de la cour, et joua un rôle important dans la guerre de la Fronde: il acquit une si grande influence sur la populace qu'il fut surnommé le *Roi des halles*. En 1665, il battit deux fois sur mer les Algériens; en 1669, il conduisit des secours aux Vénitiens contre les Turcs, et se distingua au siége de Candie; mais il fut tué dans une sortie (1669).

BEAUFORT (Louis DE), historien judicieux du XVIIIe siècle, mort à Maëstricht en 1795, a composé *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de Rome*, Utrecht, 1738; *Histoire de la République romaine*, 1766, ouvrage très estimé.

BEAUFREMONT, village de France (Vosges), à 11 kil. de Neufchâteau; 450 hab. Il a donné son nom à la maison des barons de Beaufremont, famille française très ancienne, qui longtemps releva de l'empire d'Allemagne, et des ducs de Bourgogne, auxquels elle s'allia par mariages. Au XIIIe siècle, cette maison se divisa en deux branches; l'aînée ne tarda pas à s'éteindre; la branche cadette acquit successivement la principauté de Listenais, le duché de Pont-de-Vaux, le marquisat de Marnay-la-Ville; hérita des possessions des Gorrevod et des Courtenay. En 1757, l'empereur François I conféra à Louis, fils de L.-Bénigne de Beaufremont et d'Hélène de Courtenay, le titre de prince du Saint-Empire, ainsi qu'à tous les membres de sa famille. Alexandre-Emmanuel, son petit-fils, accepta de Napoléon le titre de comte de l'empire; il fut nommé pair en 1815 par Louis XVIII.

BEAUGENCY, ch.-l. de cant. (Loiret), sur la Loire, à 26 kil. S. O. d'Orléans; 4,849 hab. Beau pont. Tanneries, distilleries. Vins estimés. Château des seigneurs de Beaugency, dont la seigneurie fut réunie à la couronne vers la fin du XIIIe siècle.

BEAUHARNAIS (Alexandre, vicomte de), général français, d'une noble famille de l'Orléanais qui remonte au XIVe siècle, naquit en 1760 à la Martinique. Il fut député de la noblesse aux états-généraux en 1789; en 1792, il fut nommé général en chef de l'armée du Rhin, mais son titre de noble le força bientôt à donner sa démission. Arrêté comme suspect à la Ferté-Beauharnais (Loir-et-Cher), où il s'était retiré, il fut condamné à mort en 1794. Il avait épousé Joséphine Tascher de la Pagerie, qui fut depuis l'épouse de Napoléon, et il en avait eu un fils, Eugène de Beauharnais (dont l'article suit), et une fille, Hortense, qui devint reine de Hollande par son mariage avec Louis Bonaparte. Voy. HORTENSE.

BEAUHARNAIS (Eugène DE), fils du précédent et de Joséphine Tascher de la Pagerie, né en 1781, fut appelé à jouer un rôle fort important lorsque Bonaparte eut épousé sa mère. Il accompagna ce général en qualité d'aide-de-camp dans les campagnes d'Italie et d'Égypte, se distingua à Marengo, et devint en peu de temps colonel, puis général de bri-

gade (1804). Lors de la création de l'empire, il fut élevé à la dignité de prince (1804), et bientôt après fut nommé vice-roi d'Italie (1805). En 1806, Napoléon lui fit épouser la princesse Amélie, fille du roi de Bavière, l'adopta solennellement et le désigna pour son successeur. Chargé en 1809 du commandement de l'armée d'Italie, il repoussa l'ennemi, opéra sa jonction avec la grande armée aux environs de Vienne, gagna la bataille de Raab, et fut une des principales causes du succès de celle de Wagram. Enfin il commanda un des corps de la grande armée dans la guerre de Russie ; se signala aux combats d'Ostewno, de Mohilow, à la Moskowa, à Viazma et à Krasnoï, et, après le départ de Napoléon, il ramena l'armée jusqu'à Magdebourg; on admire universellement cette retraite. A la restauration, il se retira, avec le titre de duc de Leuchtenberg, auprès du roi de Bavière, son beau-père, et mourut à Munich d'une attaque d'apoplexie en 1824. Entre les nombreux ouvrages publiés sur ce personnage, on doit citer l'*Histoire politique et militaire du prince Eugène,* par le général Vaudoncourt, Paris, 1828, 2 vol. in-8. Le prince Eugène a laissé : le duc de Leuchtenberg, qui épousa la reine de Portugal dona Maria, et mourut en 1832 ; Joséphine, mariée à Oscar Bernadotte, prince héréditaire de Suède; Eugénie, mariée au prince de Hohenzollern-Hechingen ; Amélie, mariée à don Pédro, empereur du Brésil ; Théodolinda, et le prince Maximilien qui a pris le titre de duc de Leuchtenberg depuis la mort de son frère aîné, et qui a épousé en 1839 une fille de l'empereur de Russie, Nicolas.

BEAUHARNAIS (Fanny, comtesse de), née à Paris en 1738, morte en 1813, avait épousé un oncle d'Alexandre de Beauharnais. Elle cultiva la littérature et admit dans sa familiarité plusieurs gens de lettres, entre autres Dorat et Cubières. Elle a composé des poésies (Paris, 1772, 2 vol.) et un assez grand nombre de romans. — Elle a laissé un fils, Claude, comte de Beauharnais, mort en 1819; il fut sénateur sous l'empire, et pair de France sous la restauration.

BEAUJEU, ch.-l. de cant. (Rhône), à 21 kil. N. O. de Villefranche ; 3,112 hab. Papeteries, etc. Commerce de vins. Aux environs, étoffes de coton, toiles. Jadis capitale du Beaujolais. *Voy.* BEAUJOLAIS.

BEAUJEU (la dame de). *Voy.* ANNE de France.

BEAUJOLAIS, ancienne contrée de France, faisait jadis partie du gouvernement du Lyonnais, et était située au N. du Lyonnais proprement dit et du Forez. Ch.-l., Beaujeu, puis Villefranche. Elle répond aujourd'hui au dép. du Rhône. Excellents vignobles. — Le Beaujolais fut d'abord une baronnie, qui était possédée au IXe siècle par Guillaume, comte du Lyonnais et du Forez. Après sa mort (900), elle échut à son fils Bérard I et à ses descendants. Cette première maison s'éteignit en 1265, en la personne de Guichard V. Isabeau, son héritière, épousa Renaud, comte du Forez, qui devint chef d'une nouvelle maison de sires de Beaujeu, parmi lesquels on remarque Edouard I, maréchal de France sous Philippe de Valois, qui vainquit les Anglais à Ardres, mais périt dans la bataille. La baronnie de Beaujeu passa, vers 1400, dans la maison de Bourbon, par la cession qu'en fit Édouard II à Louis de Bourbon, son oncle. Un des descendants de celui-ci, Pierre II de Bourbon, sire de Beaujeu, épousa Anne de France, fille de Louis XI, connue sous le nom de dame de Beaujeu. En 1522, le Beaujolais, confisqué sur le connétable de Bourbon, fut donné à Louise de Savoie, mère de François I. Réuni à la couronne en 1531, il fut rendu en 1560, par François II, à Louis de Bourbon, duc de Montpensier. Marie de Montpensier le porta en dot, en 1626, à Gaston d'Orléans, dont la fille, la célèbre *Mademoiselle*, le légua à Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Le Beaujolais, érigé dès lors en comté, resta depuis dans cette maison. Le dernier prince qui ait porté le titre de comte de Beaujolais fut le troisième frère du roi Louis-Philippe I, né à Paris en 1779; il fut longtemps captif pendant la révolution, et mourut en 1808, en Sicile.

BEAUJON (Nicolas), riche banquier de la cour, sous Louis XV, né à Bordeaux en 1718, fonda et dota en 1784, dans le faubourg du Roule, à Paris, l'hôpital qui porte son nom, et créa plusieurs autres établissements utiles.

BEAULIEU, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 32 kil. S. de Tulle ; 2,547 hab.

BEAULIEU (Séb. PONTAUT DE), ingénieur et maréchal-de-camp sous Louis XIV, ministre en 1674, a publié, sous ce titre : *les Glorieuses conquêtes de Louis-le-Grand*, un recueil de cartes et de plans des siéges, batailles et expéditions militaires depuis 1630, 2 vol. in-fol. Ce recueil a été continué après sa mort, et va jusqu'en 1694.

BEAULIEU (J.-P., baron de), général des armées autrichiennes, né dans le Brabant en 1725, commença avec distinction sa carrière militaire dans la guerre de sept ans (1756-63), réduisit en 1789 le Brabant insurgé, obtint en 1792 et 1794 quelques succès dans les Pays-Bas sur les Français eux-mêmes ; mais ayant été nommé en 1796 général en chef des armées autrichiennes en Italie, il fut perpétuellement battu par Bonaparte, surtout à Montenotte et à Lodi, et fut obligé de se démettre de son commandement. Il se retira dans ses propriétés, et mourut à Lintz en 1819.

BEAUMANOIR (Jean DE), d'une famille noble de Bretagne, embrassa avec chaleur la cause du duc Charles de Blois contre Jean de Bretagne, comte de Montfort, qui lui disputait la possession de la Bretagne, et fut un des héros qui se distinguèrent le plus au combat dit *des Trente*, livré en 1351 par trente Bretons contre trente Anglais près de Ploërmel. Il obtint le titre de maréchal de Bretagne.

BEAUMANOIR (J. DE), dit le maréchal de Lavardin. *Voy.* LAVARDIN.

BEAUMARCHAIS (P.-Aug. CARON DE), né à Paris en 1732, était fils d'un habile horloger, et se distingua d'abord dans l'état de son père en inventant une nouvelle espèce d'échappement. Il avait beaucoup de goût pour la musique, et excellait sur la harpe et la guitare; ce qui le fit admettre à la cour, où il donna des leçons à *Mesdames*, filles de Louis XV. Profitant de la faveur que lui procurait son talent, il se lia avec le financier de la cour, Pâris Duverney, se jeta tout entier dans les affaires, et déploya un tel génie en ce genre qu'en peu d'années il eut acquis une grande fortune. Ce fut surtout lors de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis qu'il s'enrichit, en approvisionnant les Américains d'armes et de munitions. Il se fit en même temps une grande réputation dans le monde par des *factums* ou mémoires judiciaires pleins de verve, de malice et d'intérêt, qui eurent un succès prodigieux, et par des pièces de théâtre pleines d'originalité, mais d'une hardiesse inouïe, qui obtinrent une vogue extraordinaire. Il dépensa des sommes considérables pour donner l'édition de Voltaire connue sous le nom d'édition de Kehl. A l'époque de la révolution, il fut nommé membre provisoire de la commune de Paris; mais il quitta bientôt les affaires publiques pour se livrer à de nouvelles spéculations; il réussit moins bien cette fois : il se ruina presque en voulant fournir d'armes les troupes de la république. Emprisonné à l'Abbaye sous la Terreur, il échappa cependant à l'échafaud et se tint quelque temps caché. Il mourut de mort naturelle plusieurs années après (1799). On a de Beaumarchais : *Mémoires contre les sieurs de Goëzman, La Blache, Marin d'Arnaud*, 1774 et 1775; *Mémoire en réponse à celui de Guill. Kornmann*, Paris, 1787; *les Deux Amis*, drame en 5 actes, 1770; *le Barbier de Séville*, comédie en

4 actes, 1775; *la Folle Journée*, ou *le Mariage de Figaro,* comédie en 5 actes, 1784; *Tarare*, opéra en 5 actes, 1787; *la Mère coupable*, drame en 5 actes, 1792; *Mémoire en réponse au manifeste du roi d'Angleterre; Mémoires à Lecointre de Versailles*, ou *Mes six Époques*, Paris, 1795. On a publié ses *Œuvres complètes*, Paris, 1809, 7 vol. in-8, avec grav.; 1821 et 1826, 6 vol. in-8. *Le Barbier de Séville* et *Figaro* sont ses chefs-d'œuvre.

BEAUMARIS, ville d'Angleterre, dans l'île d'Anglesey, ch.-l. du comté d'Anglesey, sur le détroit de Menai, à 20 kil. N. E. en Caernarvon; 2,500 hab. Jolie église paroissiale.

BEAUMÉNIL, ch.-l. de canton (Eure), à 8 kil. S. O. de Beaumont-le-Roger; 450 hab.

BEAUMES, ch.-l. de canton (Vaucluse), à 17 kil. E. d'Orange, à 26 N. E. d'Avignon; 1,400 hab.

BEAUMETZ-LES-LOGES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 10 kil. S. O. d'Arras; 900 hab.

BEAUMONT, ch.-l. de canton (Dordogne), sur la Couse, à 24 kil. E. de Bergerac; 1,600 hab.

BEAUMONT-DE-LOMAGNE, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), sur la Gimone, à 19 kil. S. E. de Castel-Sarrasin; 4,211 hab. Commerce de grains.

BEAUMONT-LE-ROGER, ch.-l. de canton (Eure), sur la Rille, à 13 kil. E. de Bernay; 1,450 hab. Toiles, molletons, verrerie.

BEAUMONT-LE-VICOMTE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 30 kil. N. du Mans; 2,378 hab.

BEAUMONT-SUR-OISE, petite ville du dép. de Seine-et-Oise, sur l'Oise, à 33 kil. N. de Paris; 1,874 hab. Salpêtrière, verrerie, etc. Commerce de grains et de volailles.

BEAUMONT (Franç.), auteur dramatique anglais, né à Grâce-Dieu, dans le comté de Leicester, en 1586, mort en 1615, travailla toujours en commun avec Fletcher. *Voy.* ce nom.

BEAUMONT (Christophe DE), archevêque de Paris, né près de Sarlat en 1703, fut successivement évêque de Bayonne, puis de Vienne en Dauphiné, et fut élevé en 1746, malgré sa résistance, au siége de Paris, qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1781. Il fit bénir son épiscopat par son inépuisable charité, mais il troubla sa vie par l'ardeur avec laquelle il soutint la bulle *Unigenitus* et combattit les Jansénistes ainsi que les philosophes. Il publia contre ces derniers plusieurs mandements, dont un provoqua de la part de Rousseau la célèbre *Lettre à M. de Beaumont*. Son zèle, peut-être excessif, et ses contestations avec le parlement, le firent plusieurs fois exiler. Il a laissé 4 vol. d'*Instructions pastorales*.

BEAUMONT (Mad. LEPRINCE DE). *Voy.* LEPRINCE.

BEAUMONT (Eon DE). *Voy.* ÉON. (Elie DE). *Voy.* ELIE.

BEAUNE, ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), sur la Bouzoise, à 38 kil. S. O. de Dijon; 10,678 hab. Ville bien percée et bien bâtie. Bibliothèque publique; célèbre hôpital fondé par Nicolas Rollin, 1443. Gros draps, coutellerie, etc. Les environs produisent des vins excellents, dits vins de Beaune: on en exporte annuellement de 30 à 40,000 pièces. Presque tous les hauts crus de Bourgogne sont de l'arrondissement de Beaune. Patrie de Monge. — L'arr. de Beaune a 10 cantons (Arnay-sur-Arroux, Bligny-sur-Ouche, Liernais, Nolay, Nuits, Pouilly-en-Auxois, Saint-Jean-de-Losne, Seurre, plus Beaune qui compte pour 2), 202 communes et 123,030 hab.

BEAUNE, *Vellaunodunum*, ch.-l. de canton (Loiret), à 17 kil. N. E. de Pithiviers; 2,000 hab.

BEAUNOIR (Alex. ROBINEAU, dit DE), auteur dramatique, né à Paris en 1746, mort en 1823, a fait pour les petits théâtres de Paris une foule de pièces qui eurent pendant longtemps une très grande vogue. A la révolution, il quitta la France et se réfugia d'abord en Belgique, puis en Russie, où il dirigea les théâtres de la cour. Il revint à Paris sous l'Empire et obtint une sinécure sous la Restauration. Ses principales pièces sont: l'*Amour quêteur*, 1777; *Vénus pèlerine*, 1777; *Jérôme Pointu*, 1784; *Fanfan et Colas*, 1784. Il a écrit en outre un grand nombre de pamphlets.

BEAUPRÉAU, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), à 44 kil. S. O. d'Angers, sur l'Erve; 3,288 hab. Etoffes de laine, toiles, etc. Cette ville a joué un rôle dans les guerres de la Vendée. — L'arr. de Beaupréau a 7 cantons (Chantoceaux, Chemillé, Chollet, Montfaucon, Montrevault, St-Florent, plus Beaupréau), 73 communes et 108,518 hab.

BEAURAIN (Jean DE), géographe du roi, né en 1696 à Aix-en-Issart (ancien Artois), mort en 1771, se forma sous P. Moulart Sanson. On a de lui: *Histoire militaire de Flandre, ou Campagnes du maréchal de Luxembourg* (1690-94), Paris, 1756, 3 vol. in-fol., et Potsdam, 1783-87, 5 vol. in-4; un *Atlas de géographie ancienne et moderne*, en 14 vol. in-fol. — Son fils, nommé aussi Jean de Beaurain, a donné des cartes pour l'*Histoire des campagnes de Condé en* 1674, et pour celles *de Turenne en* 1672-75, Paris, 1782, 2 vol. in-fol.

BEAUREGARD, village du dép. de l'Ain, sur la Saône, à 4 kil. E. de Villefranche; 350 hab.; jadis cap. de la principauté de Dombes et résidence de son parlement.—Il y a beaucoup d'autres bourgs de ce nom, dont un près de Clermont-Ferrand; 1,500 hab.

BEAUREGARD (Claude DE), scolastique. *Voy.* BÉRIGARD.

BEAUREGARD, prédicateur jésuite, né en 1731 à Pont-à-Mousson, mort en 1804, en Souabe, se fit une grande réputation à Paris par son éloquence impétueuse. Dans plusieurs de ses discours, et notamment dans un sermon qu'il prononça en 1777 à Notre-Dame, il prédit avec une vérité effrayante les malheurs de la révolution.

BEAUREPAIRE, ch.-l. de canton (Isère), à 23 kil. S. E. de Vienne; 1,800 hab.

BEAUREPAIRE, chef du 1er bataillon de Maine-et-Loire, fut chargé en 1792 du commandement de la place de Verdun. Sommé par le conseil municipal de livrer cette ville aux Prussiens qui l'assiégeaient, il se fit sauter la cervelle plutôt que de se rendre à l'ennemi. La Convention lui décerna les honneurs du Panthéon, et donna son nom à une des rues de Paris (quartier Montorgueil).

BEAUSOBRE (Isaac), savant ministre protestant, né à Niort en 1659, mort en 1738. Il exerça d'abord son ministère à Châtillon-sur-Indre. Forcé de quitter la France lorsque Louis XIV défendit de professer publiquement la religion réformée, il se réfugia en Hollande, puis à Berlin (1694), où il devint pasteur des réfugiés et fut comblé de faveurs par le roi. On a de lui une *Histoire du manichéisme* (2 vol. in-4, Amsterdam, 1734-39), ouvrage très estimé; une *Histoire de la réformation depuis* 1517 *jusqu'à* 1530, ouvrage posthume, publié en 1785, 4 vol. in-8, Berlin; ce n'est qu'un fragment d'une grande histoire du protestantisme à laquelle il travailla pendant la plus grande partie de sa vie. L'*Histoire du manichéisme* a été vivement attaquée par le jésuite Alticozzi. — Beausobre laissa deux fils qui se sont aussi distingués par leurs écrits.

BEAUSSET (LE), ch.-l. de canton (Var), à 13 kil. N. O. de Toulon; 3,050 hab. Huile d'olives, savon, draps, verreries. — *Voy.* BAUSSET.

BEAUTÉ (dame de). *Voy.* AGNÈS SOREL.

BEAUVAIS, *Bellovaci*, *Cæsaromagus*, ch.-l. du dép. de l'Oise, sur le Thérain, à 72 kil. N. de Paris; 13,082 hab. Évêché; belle cathédrale; hôtel-de-ville; boulevards; jolie promenade sur les remparts. Industrie active: manufacture royale de tapis; draps, toiles peintes, etc. — Ancienne capitale des *Bellovaci*, dans la Belgique 1re. Elle se rendit à César sans coup férir (57 av. J.-C.), fut ravagée par les Normands en 850 et à d'autres époques; elle fut assiégée inu-

tilement par les Anglais en 1443, et par Charles-le-Téméraire, 1472; elle fut sauvée la première fois par l'héroïque dévouement de Jean Lignière, et la seconde par le courage de Jeanne Hachette. Presque entièrement consumée par un incendie, 1810. Patrie de Vaillant, Lenglet-Dufresnoy, Restaut, Préville. — L arr. de Beauvais a 12 cantons (Formery, Nivillers, Songeons, Marseille, Coudray, Auneuil, Noailles, Chaumont, Meru, Grandvilliers, plus Beauvais qui compte pour 2), 244 comm. et 132,369 hab.

BEAUVAIS (J.-B.-Ch.-Marie DE), bon prédicateur, né en 1731 à Cherbourg, mort en 1790, prêcha longtemps avec un grand succès à la ville et devant la cour; fut nommé vers 1775 évêque de Senez, se démit de son siége en 1783, et revint vivre à Paris, où il fut député aux états-généraux. On a de lui des sermons ainsi que des oraisons funèbres estimées, et qui occupent un rang honorable après les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Ses sermons ont été imprimés à Paris en 1806, 4 vol. in-12, par l'abbé Galard.

BEAUVAIS (Vincent DE). *Voy.* VINCENT.

BEAUVAISIS ou BEAUVOISIS, *Bellovaci*, partie N. O. de l'ancien gouvernement de l'Ile-de-France, au S. de la Picardie et au N. du Vexin français, avait pour ch.-l. Beauvais, et pour villes principales Clermont, Liancourt, Fitzjames, Gerberoy, Boufflers, Beaumont. Il fait auj. partie du dép. de l'Oise.

BEAUVAL (BASNAGE DE). *Voy.* BASNAGE.

BEAUVARLET (Jacques-Firmin), graveur, né à Abbeville en 1731, reçu à l'Académie en 1765, mort en 1797; eut une grande vogue de son vivant; on recherche encore ses gravures d'après Vanloo.

BEAUVEAU, village du dép. de Maine-et-Loire, à 26 kil. S. E. d'Angers, 370 hab.; a donné son nom aux princes de Beauveau.

BEAUVEAU (maison de), ancienne et noble famille de l'Anjou, naturalisée depuis en Lorraine, et dont l'illustration remonte au Xe siècle. Elle compte parmi ses membres des lieutenants-généraux, des maréchaux, des dignitaires de l'ordre de Malte, des ambassadeurs, des ministres, des prélats, des écrivains, etc. Nous citerons : Henri, baron de Beauveau, qui, à la fin du XVIe siècle, combattit en Allemagne pour l'électeur de Bavière, puis contre les Turcs, et fut ambassadeur du duc de Lorraine à la cour de Rome; il a écrit une relation de ses campagnes, Nancy, 1619, in-4. — Marc de Beauveau, prince de Craon et du Saint-Empire, grand d'Espagne, né en 1679, mort en 1754. Il fut gouverneur du duc François de Lorraine, depuis empereur, et administra pour ce prince, avec titre de vice-roi, le grand-duché de Toscane. — Charles-Juste, duc de Beauveau et maréchal de France, né à Lunéville en 1720. Il entra comme volontaire au service de la France, se distingua sous les ordres du maréchal de Belle-Isle au siége de Prague en 1741, commanda en chef les troupes envoyées en Espagne en 1762, et fut bientôt après nommé gouverneur du Languedoc, puis de la Provence. Il fut élevé au rang de maréchal en 1783, et entra au ministère en 1789; il mourut en 1793. Il était de l'académie della Crusca. — René-François de Beauveau, d'une branche cadette, né en 1664, mort en 1739. Il fut évêque de Bayonne, de Tournay, et archevêque de Toulouse. Il présida pendant vingt ans les états de Languedoc. On doit à ses encouragements la *Description du Languedoc* par les Bénédictins de St-Maur, 5 vol. in-fol.

BEAUVILLE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 22 kil. N. E. d'Agen; 1,800 hab.

BEAUVILLIER (Franç. DE), duc de St-Aignan, né en 1610, suivit la carrière militaire, se signala aux siéges de Dôle, de Landrecies (1637); fut employé contre les Frondeurs (1653), et nommé ensuite gouverneur de la Touraine. Il jouit d'une grande faveur auprès de Louis XIV et ne s'en servit que pour protéger les gens de lettres.

BEAUVILLIER (Paul, duc de), fils du précédent, né en 1648 au château de St-Aignan, servit quelque temps dans les armées et se concilia l'estime et l'affection de Louis XIV par ses vertus austères. Le roi le nomma en 1685 président du conseil des finances, et lui confia l'éducation du jeune dauphin, duc de Bourgogne; plus tard, il remit également à ses soins le duc d'Anjou (Philippe V) et le duc de Berri. Beauvillier s'adjoignit Fénelon, dont il devint l'ami; et lorsque, par suite de querelles théologiques, l'archevêque de Cambray eut été disgracié, il ne craignit point de lui rester fidèle. Beauvillier, nommé en 1691 ministre d'état, donna au roi les conseils les plus sages, et fut d'avis de ne point accepter pour son élève le trône d'Espagne. Il eut la douleur de voir expirer le duc de Bourgogne à la fleur de l'âge (1712), et survécut peu à un coup si cruel. Il mourut en 1714.

BEAUVOIR, ch.-l. de cant. (Vendée), à 50 kil. N. O. des Sables-d'Olonne, à 4 kil. de la mer; 2,000 hab. Jadis la ville était sur la côte même.

BEAUVOIR-SUR-NIORT, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 15 kil. S. de Niort; 300 hab.

BEAUZÉE (Nic.), grammairien, né à Verdun en 1717, mort à Paris en 1789, fut professeur de grammaire à l'École militaire, et devint membre de l'Académie Française. Il fut chargé, après la mort de Dumarsais, de rédiger les articles de grammaire dans l'*Encyclopédie*. Ses principaux ouvrages sont : une *Grammaire générale*, 1767, 2 vol. in-8, et 1819, 1 vol. in-8, ouvrage profond, qui est le fondement principal de sa réputation, mais dans lequel on trouve une métaphysique quelquefois obscure et trop subtile; une nouvelle édition des *Synonymes* de l'abbé Girard, augmentée, 2 vol. in-12; une traduction de *Salluste*, 1770, et une de *Quinte-Curce*, 1789, estimées pour l'exactitude, *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*, in-12; une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc.

BEBÉ, célèbre nain, dont le vrai nom était *Nicolas Ferry*, naquit dans les Vosges en 1741, et fut élevé à la cour du roi de Lorraine, Stanislas, dont il faisait l'amusement. Quand il naquit, il n'avait que 24 centimètres; et lorsqu'il eut atteint toute sa croissance, à 15 ans, il ne dépassa pas 70 centimètres. Il mourut à 25 ans avec tous les signes de la vieillesse. Son intelligence était fort peu développée.

BEBEL ou BEBELIUS (H.), poète et érudit, professeur de belles-lettres à Tubingue, né en Souabe vers 1480, cultiva dans sa jeunesse la poésie latine avec un tel succès que l'empereur Maximilien I lui décerna la couronne de poëte lauréat; il s'occupa ensuite de recherches savantes sur les antiquités et l'histoire de l'Allemagne. On a de lui : *Facetiarum lib. III*, 1806; *Triumphus Veneris*, Tubingue, 1508, petit poëme souvent réimprimé : *Opuscula*, 1516.

BEBIR, ou *Gradiska ottomane*, ville forte de Croatie, sur la Save, vis-à-vis du Vieux-Gradiska.

BÈBRE, petite riv. de France, naît à St-Priest-la-Prugne, baigne La Palisse, Jalligny, Dampierre, et se perd dans la Loire; cours, 75 kil.

BEBRYCES, peuple très ancien de la Bithynie. Ils sont ainsi nommés, dit-on, de Bébryx, un de leurs premiers rois. — D'autres *Bébryces* habitaient fort anciennement les côtes méridionales de la Gaule depuis le Rhône. Ils furent resserrés dans la partie des côtes qui forme auj. le dép. de l'Aude. Ils sont les mêmes que les *Helysices*. *Voy.* ce nom.

BEC (LE), bourg du dép. de l'Eure, sur la Rille, à 17 kil. de Bernay, à 38 kil. N. O. d'Evreux: 700 hab. Jadis célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 1077 par Hirtluin, qui en fut le premier abbé et qui y eut pour disciples Lanfranc et Anselme de Cantorbéry. Le cloître du Bec sert auj. de haras royal.

BEC-D'AMBEZ. *Voy.* AMBEZ.

BECCARIA, famille de Pavie, était à la tête du parti gibelin dans cette ville aux XIIIe et XIVe siècles, et avait pour antagonistes les comtes de Langusco, chefs du parti guelfe. Après de longues luttes, ils furent exterminés (1418) par le duc de Milan.

BECCARIA (César BONESANA, marquis de), célèbre publiciste, né à Milan en 1735, mort en 1793, publia, en 1764, un petit ouvrage qui a changé la face du droit criminel en Europe, le *Traité des délits et des peines;* il y établissait les bases et les limites du droit de punir, et recommandait de proportionner la peine au délit, de supprimer les supplices barbares et de prévenir le crime plutôt que de le réprimer. En 1768, on créa pour lui à Milan une chaire d'économie politique où il professa avec distinction jusqu'à la fin de sa vie. Beccaria s'était proposé de rédiger un grand ouvrage sur la législation en général; mais, dégoûté par les attaques injustes dont son premier écrit avait été l'objet, il renonça à rien publier désormais. Ses leçons n'ont été imprimées qu'après sa mort, en 1804. Beccaria avait commencé à se faire connaître par une publication périodique analogue au *Spectateur*, intitulée *le Café* (1764-65), où il traitait, en société avec plusieurs amis, divers sujets de littérature et de philosophie. Les œuvres de Beccaria ont été publiées en 1821 à Milan, 2 vol. in-8. Le *Traité des délits et des peines* a obtenu un très grand nombre d'éditions; il a été plusieurs fois traduit en français, d'abord par Morellet, 1766; puis par Chaillou de Lisy, 1773; Dufey, 1810; Collin de Plancy, 1823. Ce petit ouvrage a eu l'honneur d'être commenté par Voltaire, Diderot, etc.; ces commentaires se trouvent dans l'édition de 1823.

BECCARIA (le père J.-B.), savant physicien italien, né à Mondovi en 1716, mort en 1781, professa à Turin depuis 1748, et fit faire de grands pas à la science de l'électricité. Son principal ouvrage est un *Traité de l'électricité artificielle,* 1772, que Franklin lui-même fit traduire en anglais.

BECCLES ou BECKLES, ville d'Angleterre (Suffolk), sur le Waveney, à 19 kil. S. O. d'Yarmouth; 3,550 hab.

BECHER (J.-Joseph), médecin et chimiste allemand, né à Spire en 1628, mort à Londres en 1685, est le premier qui ait tenté de créer une théorie chimique; il chercha un acide primitif dont tous les autres ne fussent que des modifications, s'occupa beaucoup d'expliquer les transformations que subissent les métaux quand on les chauffe, et préluda ainsi à la doctrine du phlogistique de Stahl. Son principal ouvrage est *Physica subterranea*, Francfort, 1669, réimprimé avec un supplément de Stahl, Leipsick, 1735. Il s'était aussi occupé de l'étude des langues, et avait publié en 1661 *Character pro notitia linguarum universali*, espèce de pasigraphie.

BECHEREL, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 20 kil. N. O. de Rennes; 680 hab. Place forte. Près de Bécherel commencent les landes d'Évran.

BECHIN, v. de Bohême. *Voy.* TABOR.

BECH-TAMAK (c.-à-dire *les cinq embouchures*), contrée de la Grande-Kabardah, dans la Russie d'Europe, est arrosée par le Térek qui y reçoit la Malkha, le Bakzan, le Tchéghem, le Tchérek. Là était le gué principal par lequel les Tcherkesses passaient jadis le Térek.

BECH-TAU (c.-à-dire *les cinq montagnes*), les *monts Hippiques* de Ptolémée, portion la plus septent. du Caucase, se rattache par une chaîne de collines à la base de l'Elbourz qui est à 110 kil. au S. On en tire les meilleurs chevaux tcherkesses et abazes (d'où le nom de monts Hippiques, du grec *hippos*, cheval). Eaux thermales sulfureuses, les plus célèbres de la Russie.

BECK (Chrét.-Daniels), philologue, né à Leipsick en 1757, mort en 1822, professa les langues grecque et latine, puis l'histoire, à l'université de Leipsick, et devint chancelier, doyen et recteur de cet établissement. On a de lui des éditions estimées de *Pindare*, d'*Apollonius*, d'*Aristophane*, d'*Euripide*; une *Histoire générale du monde*, 4 vol. in-4, Leipsick, 1787-1810, et un *Répertoire général de bibliographie*, 1819-1832 : c'est un des plus étendus qui existent.

BECKET (Thomas), archevêque de Cantorbéry, né à Londres en 1119 d'une famille anglo-saxonne, sut gagner les bonnes grâces du roi Henri II, qui le nomma d'abord grand-chancelier et précepteur de son fils, et l'éleva ensuite (1162) au siége de Cantorbéry, auquel était joint le titre de primat d'Angleterre. Mais Becket eut bientôt de violents démêlés avec Henri II au sujet de quelques prérogatives que ce prince voulait enlever au clergé : il fut condamné comme rebelle par le parlement (1165), et se réfugia en France auprès de Louis-le-Jeune. Rappelé quelque temps après, il commença de nouveau à agiter l'état, et périt (1172) tué par plusieurs gentilshommes qui croyaient en cela se rendre agréables à leur roi, mais qui néanmoins furent formellement désavoués par ce prince. Le pape Alexandre III, qui l'avait encouragé dans sa résistance, le canonisa. Lorsque Henri VIII se sépara de l'Eglise, il raya son nom du calendrier.

BECKMANN (J.), professeur à l'université de Gœttingue, né dans le Hanovre en 1739, mort en 1811, a donné des manuels estimés sur l'*Économie rurale,* 1769; sur la *Technologie*, 1777; des fragments d'une histoire des découvertes dans les arts et métiers, 5 vol., 1780-1805, et diverses éditions et collections.

BECLARD (P.-Aug.), professeur d'anatomie à la faculté de Paris, né à Angers en 1785, mort en 1825, appliqua avec succès l'anatomie à la chirurgie, et se distingua par l'éclat de son enseignement. Il a donné une édition de l'*Anatomie* de Bichat avec notes et additions, 1821; des *Éléments d'Anatomie*, 1823, et des mémoires et articles dans divers recueils.

BÉDARRIDES, *Bituristæ*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), sur l'Ouvèze, à 13 kil. N. E. d'Avignon; 1,975 hab.

BÉDARRIEUX, ch.-l. de cant. (Hérault), sur l'Orbe, à 31 kil. N. de Béziers; 760 hab. Industrie variée: draps, étoffes de filoselle et laine, etc.

BÈDE, dit *le Vénérable*, né en 672 dans le comté de Durham, embrassa toutes les sciences connues de son temps, et fut l'homme le plus distingué de son siècle. Il passa sa vie dans le monastère de Jarrow, près de Durham, et refusa les propositions du pape Sergius qui l'appelait à Rome. Il a laissé une foule d'écrits sur l'histoire, la rhétorique, la théologie et la philosophie. Ses principaux ouvrages sont une *Histoire ecclésiastique de l'Angleterre*, en 5 livres, et un *Manuel de dialectique*, qui fut une des bases de la scolastique. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1544, 3 vol. in-fol. Le surnom de *Vénérable* lui fut donné après sa mort en raison de la vénération qu'excitaient sa science et sa sainteté.

BEDÉE, petite ville du départ. d'Ille-et-Vilaine, à 23 kil. O. de Rennes; 2,000 hab.

BEDER, contrée de l'Inde. *Voy.* BIDER.

BEDFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Bedford, sur l'Ouse, à 31 kil. S. O. de Northampton; 7,000 hab. Belle église gothique; grande manufacture de flanelle, dentelles. Commerce de blé, houille, fer. — Il y a en Angleterre et aux États-Unis plusieurs autres villes de ce nom.

BEDFORD (comté de), un des comtés du centre de l'Angleterre, entre ceux d'Huntingdon, Cambridge, Hertford, Buckingham, Northampton; 57 kil. sur 35; 96,000 hab.; ch.-l., Bedford. Collines. Céréales et légumes; grande quantité de beurre pour Londres; dentelles, ouvrages en paille. — Les pro-

miers ducs de Bedford ont appartenu à la famille royale des Plantagenet ; l'un d'eux, Jean, duc de Bedford, fut régent de France pour Henri VI (*Voy.* l'art. suiv.). Dans la suite le titre de duc de Bedford passa dans la maison de Russell. *Voy.* RUSSELL.

BEDFORD (J. PLANTAGENET, duc de), frère du roi Henri V, aida puissamment ce prince à conquérir la France, fut nommé régent de ce royaume à la mort de son frère (1422), poursuivit les succès obtenus par ce prince, et fit sacrer Henri VI roi de France, dans la cathédrale de Paris. Mais ayant ensuite mis le siége devant Orléans, que défendaient Charles VII en personne et Jeanne d'Arc (1429), il éprouva un premier échec devant cette ville, et se vit bientôt enlever la plus grande partie de ses conquêtes. Il mourut en 1435. C'était un des princes les plus accomplis de son temps ; mais il ternit sa gloire par le supplice de Jeanne d'Arc.

BEDJAPOUR, vulgair. VISAPOUR, ville de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. du district de Bedjapour, à 370 kil. S. O. de Bombay, par 16° 46' lat. N., 73° 22' long. E. Jadis très grande et très riche ; elle comptait près d'un million de maisons (on l'a surnommée *la Palmyre* de l'Inde) ; auj. ce n'est qu'un immense amas de ruines, parmi lesquelles on remarque quelques beaux monuments : le makbara ou mausolée du sultan Mohammed-schah ; la Djema'mesdjid, superbe mosquée ; le mausolée du sultan Ibrahim II. Prise en 1689 par Aureng-Zeyb.

BEDJAPOUR, vulg. VISAPOUR, région de l'Inde, bornée au N. par l'Aurengabad, au S. par le Balaghat, le Maïssour, le Kanara ; à l'E. par le Bider et l'Haïderabad, et à l'O. par l'Océan Indien ; 570 kil. sur 300 ; 7,000,000 hab. Ch.-l., Bedjapour. Côtes montagneuses ; riv. import. (Krichna, Behma, Toumbaddra). Le Bedjapour est célèbre par ses richesses ; il formait jadis un royaume mahométan important ; il a été au dernier siècle conquis par les Européens, et se divise aujourd'hui en Bedjapour anglais, B. portugais, B. tributaire des Anglais. Le B. portugais ne consiste que dans Goa, Villanova-de-Goa ou Pandjim, San-Pedro, les petites provinces de Bardes et Salsette. Le B. anglais fait partie de la présidence de Bombay, et forme 5 districts, dits Konkan sept., Konkan mérid., Bedjapour, Anagoundi, Darouar. Le B. tributaire des Anglais se compose de 3 parties : 1° la principauté de Kolapour ; 2° le roy. de Satarah ; 3° une province du roy. du Decan.

BEDLAM, célèbre hospice d'aliénés en Angleterre, hors des murs de Londres, au S. de la ville ; comme notre *Bicêtre*, il sert aussi de prison. La population de Bedlam ne consiste guère qu'en 400 aliénés et 60 criminels.

BEDMAR (Alphonse DE LA CUEVA, marquis de), cardinal, évêque d'Oviedo. Ambassadeur de Philippe III à Venise, il conspira contre cette république avec le gouverneur de Milan et le vice-roi de Naples. La conspiration fut déjouée, et Bedmar chassé de la ville. Il fut depuis gouverneur de Flandre et évêque de Malaga. Il mourut en 1655. L'histoire de la *Conspiration de Venise* a été écrite par St-Réal. Le fait de la conspiration est aujourd'hui regardé comme problématique.

BEDNOR, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 230 kil. N. O. de Seringapatnam, par 13° 50' lat. N, 22° 46' long. E. Jadis grande et ch.-l. de tout le Kanara. Prise et reprise plusieurs fois.

BÉDOUIN, ville de France (Vaucluse), à 13 kil. E. de Carpentras. Brûlée par Maignet (1794).

BEDOUINS ou BEDAOUIS, Arabes répandus dans les déserts de l'Arabie, de la Syrie, de l'Égypte, du Maghreb, vivent en familles gouvernées par des cheikhs, ou en grandes tribus que régissent des émirs ; élèvent des troupeaux, pillent les caravanes et les voyageurs, professent l'islamisme ou le wahabisme. Beaucoup d'entre eux sont nomades. Ils sont aussi hospitaliers que voleurs. Les Bédouins ont été de temps immémorial le fléau des régions voisines du Bas-Euphrate.

BÉDOYÈRE (LA). *Voy.* LABÉDOYÈRE.

BEDRECHEYN, village de la Moyenne-Égypte (Ghyzeh), à 16 kil. S. de Ghyzeh, sur la rive gauche du Nil, près de l'emplacement de l'ancienne Memphis.

BÉDRIAC, *Bedriacum*, auj. *Cividale*, ville de la Gaule Cisalpine, chez les Cénomans, entre Mantoue et Crémone. Les troupes d'Othon y furent vaincues l'an 69 de J.-C. par celles de Vitellius, à qui cette victoire assura l'empire.

BEELPHÉGOR. *Voy.* BELPHÉGOR et BAAL.

BEELZEBUTH. *Voy.* BELZEBUTH et BAAL.

BEER (Michel), poëte dramatique, frère du célèbre compositeur Meyer-Beer, né à Berlin en 1800, mort à Munich en 1833, était fils d'un riche banquier israélite. Il passa une grande partie de sa vie à Paris et y mourut. Il est auteur de plusieurs tragédies, entre autres *Clytemnestre*, *le Paria* et *Struensée*, *l'Épée et la Main*, 1832.

BEER (MEYER), compositeur. *Voy.* MEYER-BEER.

BEESKOW, ville des États prussiens (Brandebourg), sur la Sprée, à 29 kil. O. de Francfort-sur-l'Oder ; 3,100 hab.

BEETHOVEN (Louis), célèbre compositeur, né en 1772 à Bonn, dans l'électorat de Cologne, mort en 1827, alla à Vienne se former sous Haydn, et devint l'égal de son maître. Il fut retenu à Vienne par les libéralités de trois princes qui lui assurèrent une pension de 4,000 florins. On lui doit la musique de *Fidelio*, l'ouverture de *Coriolan ;* mais il est surtout estimé pour ses sonates et ses symphonies. Il excellait aussi dans la musique instrumentale. Beethoven fut de bonne heure affligé d'une surdité qui le rendit morose.

BEFFROY DE REIGNY (Louis-Abel), dit *le Cousin Jacques*, né à Laon en 1757, mort à Paris en 1811, est connu par un grand nombre de conceptions bizarres et originales, qui eurent un grand succès, entre autres *les Lunes du Cousin Jacques*, 1785-1791 ; *le Testament du Cousin Jacques*, 1795 ; *Dictionnaire des hommes et des choses*, 1800, dont la police empêcha la continuation. Il n'eut pas moins de vogue comme écrivain dramatique : il fit représenter *Nicodème dans la Lune ; la Révolution pacifique*, 1790 ; *le Club des bonnes gens*, 1791 ; *la petite Nanette*, 1797, pièces de circonstance qui durent leur succès aux applications qu'on en fit aux événements politiques du temps. Il composait lui-même la musique de ses opéras.

BEFORT, ville d'Alsace. *Voy.* BELFORT.

BEG ou BEY, mot turc qui signifie *prince* ou *seigneur*. Ce titre avait jadis la plus haute importance : c'était le seul titre d'un grand nombre de souverains turcomans et de khans tartares, et entre autres de Tamerlan : il n'est guère usité aujourd'hui qu'après les noms propres pour indiquer un homme au-dessus du vulgaire. Il n'y a plus de beys souverains que dans les États barbaresques : tels sont les beys de Tunis, de Tripoli. Dans la province d'Alger, il y avait avant l'occupation française un bey de Titterie et un bey de Constantine qui étaient soumis au dey.

BEG-BAZAR, ch.-l. du livah de Sultaneugni dans la Turquie d'Asie, à 80 kil. O. d'Angora, sur l'Idou-Sou, près de son confluent avec le Sakaria ; 1,000 maisons. Chèvres et moutons à long poil, connus sous le nom d'angoras.

BEG-CHEHER, ch.-l. d'un livah de même nom (Turquie d'Asie), à 93 kil. S. O. de Konieh, par 29° 20' long. E., 37° 38' lat. N. ; sur le bord O. d'un lac dit aussi Beg-Cheher, qui a 48 kil. de tour.

BEGA, riv. de Hongrie, tombe dans le Témes, à 42 kil. E. de Témeswar, après un cours de 80 kil. — Le canal de la Bega commence à Krasso et tombe

près de Klek dans l'OE-Bega, après avoir traversé 170 kil. de pays.

BEGA (œ-), riv. de Hongrie, naît à 20 kil. S. O. de Lippa, parcourt les comitats de Témes, de Torontal, et se partage à Perlaszvaros en deux branches qui se perdent, l'une dans la Theiss, l'autre dans le Danube à Semlin. Cours, 170 kil.

BEGARD, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. N. O. de Guingamp; 3,503 hab.

BEGARDS ou BEGGHARDS, hérétiques du XIIIe siècle. *Voy.* TURLUPINS.

BÉGARDS, religieux. *Voy.* BÉGUINS.

BEGEMBER ou BEGEMDER, contrée d'Abyssinie, à l'E. du lac de Dembea et à l'O. de l'Amhara, a 130 kil. de large.

BEGER (Laurent), archéologue, né en 1653 à Heidelberg, mort à Berlin en 1705, bibliothécaire de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, a publié : *Spicilegium antiquitatis*, Heidelberg, 1692; *Thesaurus ex thesauro Palatino selectus, seu Gemmæ*, 1685; *Thesaurus, sive Gemmæ, Numismata*, etc., 1696 et 1701; *Regum et imperatorum romanorum Numismata, à Rubenio edita*, 1710; *Numismata pontificum romanorum*, 1703, etc.

BEGLERBEG, c'est-à-dire *beg des begs*, est le titre sous lequel on désigne en Turquie les gouverneurs-généraux des provinces. Ils ont sous leur dépendance les gouverneurs des *eialets* et des *livahs* ou *sandjaks*, qui ne sont que pachas à deux queues ou à une queue, tandis que le beglerbeg est pacha à trois queues.

BÉGUELIN (Nicolas DE), savant physicien, né en 1714 à Courtelari près de Bienne en Suisse, mort à Berlin en 1789, fut professeur au collége de Joachimstahl, puis sous-précepteur de Frédéric-Guillaume, depuis roi de Prusse. Il fut membre de l'académie de Berlin et en devint le directeur. Outre de savants mémoires lus à l'académie de Berlin sur des questions de physique et de philosophie, on a de lui le poëme de *Wilhelmine ou la Révolution de Hollande*, Berlin, 1787.

BÉGUELIN (Jacques). *Voy.* WEGELIN.

BEGUILLET (Edme), avocat et notaire à Dijon, mort en 1786, s'est surtout occupé d'agriculture. On a de lui : *Des Principes de la végétation et de l'agriculture*, 1769, in-8; *Mémoire sur la mouture économique*, etc., in-8; *Œnologie* ou *Traité de la vigne et des vins*, 1770, in-12; *Traité de la connaissance générale des grains*, 1775, 3 vol. in-8. Il a aussi écrit sur l'histoire de la Bourgogne.

BEGUINS, BÉGUINES. On a donné quelquefois ce nom aux religieux des deux sexes du *tiers-ordre de Saint-François*. On les appelait aussi *Bégards* et *Bégardes*. — On donnait encore le nom de Béguines à des filles ou veuves qui, sans faire de vœux, se réunissaient pour vivre dans la dévotion. Ces communautés, qui remontent au XIIe siècle, ont été ainsi nommées, suivant Moréri, de Lambert Begg ou le Bègue, prêtre liégeois, leur fondateur (1170); suivant d'autres, de sainte Bègue, sœur de sainte Gertrude. On fait enfin dériver ce nom du mot allemand *beggen*, demander, prier. Il y a encore en Allemagne et dans les Pays-Bas des maisons appelées *béguinages*, où vivent ces religieuses.

BEGYG, ville de la Moyenne-Égypte, à 4 kil. E. de Medynet-el-Fayoum. On y voit un bel obélisque en granit venant des ruines d'Arsinoé, ce qui a fait penser que cette ancienne ville s'était étendue jusque-là.

BEHADER-KHAN, sultan de la dynastie mogole, descendant de Gengis-Khan, né en 1292, monta sur le trône de Perse en 1317; il se laissa gouverner par ses femmes et ses favoris, combattit les Usbecks, et mourut en 1335. En lui finit la dynastie mogole en Perse. — (HUSSEIN). *Voy.* HUSSEIN.

BEHAIM (Martin), cosmographe et navigateur, né à Nuremberg en 1430, se mit au service du Portugal, et accompagna, en 1484, Diego Cano, qui faisait un voyage de découvertes autour de l'Afrique. De retour à Nuremberg (1492), il fit un globe terrestre qui représente l'état des connaissances géographiques à cette époque. On a prétendu, mais à tort, qu'il avait eu connaissance du Nouveau-Monde avant Colomb. M. de Murr a donné la description du globe de Behaim; elle a été traduite en français par Jansen, à la suite du voyage de Pigafetta, Paris, 1802.

BEHAR, province de l'Inde. *Voy.* BAHAR.

BÉHÉMOTH, animal mystérieux dont parle Job (XL, 10). Les rabbins rapportent sur lui des choses merveilleuses, et prétendent que le Béhémoth est réservé pour le festin des élus, qui aura lieu à la fin du monde. *Voy.* LÉVIATHAN.

BEHN (Aphara), poétesse anglaise, née à Cantorbéry vers 1640, morte en 1689, suivit son père à Surinam, où il allait en qualité de gouverneur, et inspira une vive passion à un prince indigène nommé Oronoko, dont elle raconta depuis les aventures dans un roman qui porte ce nom. De retour en Angleterre, elle épousa un négociant hollandais nommé Behn; séjourna quelque temps à Anvers, où elle découvrit le projet formé par les Hollandais de brûler la flotte anglaise dans la Tamise; puis se fixa à Londres, où elle cultiva la poésie avec un médiocre succès, et travailla pour le théâtre. Elle prenait le nom d'Astrée dans ses compositions poétiques. On lui reproche une grande licence dans ses écrits comme dans sa conduite.

BEHRING ou BERING (Vital), navigateur danois, entra au service de la Russie, et fut chargé par Pierre-le-Grand en 1725 d'un voyage de découvertes sur les côtes du Kamtchatka. Il s'assura que l'Asie et l'Amérique forment deux continents séparés en découvrant le détroit qui porte son nom (1728). Il entreprit en 1741 une nouvelle expédition, et mourut de maladie près des côtes du Kamtchatka, dans la petite île qu'on a nommée de là île de Behring.

BEHRING (détroit de), à l'extrémité N. E. de l'Asie, sépare ce continent de l'Amérique, et l'Océan Glacial arctique de l'Océan Pacifique; il a 88 kil. de large. Il fut découvert et franchi pour la première fois par Behring et Tchirikov en 1728.

BEHRING (île de), dans l'Océan Glacial arctique, par 162° 30'-164° long. O., 54° 4'-55° 38' lat. N. Environ 120 kil. de long et 40 de large. Stérile et déserte. Découverte en 1741 par Behring, qui y mourut.

BEHRING (mer de), partie de l'Océan Pacifique qui s'étend de 160° E. à 160° O. pour la long., et de 52° à 66° N. pour la lat., entre le Kamtchatka à l'O., l'Amérique à l'E. et les îles Aléoutes au S.; 2,600 kil. de long.

BEILAN, ville de Syrie, à 13 kil. S. de Skanderoun, par 33° 57' long. E., 36° 30' lat. N., presque sur la cime d'une haute mont.; 5,000 maisons. Sources nombreuses.

BEIN, ville d'Afrique. *Voy.* AMANAHEA.

BEINAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 15 kil. E. de Brives; 1,500 hab.

BEIRA, prov. du Portugal, bornée à l'O. par l'Atlantique, et à l'E. par l'Espagne et les provinces Tra-Douro-e-Minho, Tras-os-Montes, Estramadure portugaise, Alentejo; 240 kil. sur 135; 925,400 hab.; capitale, Coïmbre. Riv., le Tage, le Douro, la Vouga, le Mondego. Salines importantes. Sol fertile : céréales, maïs, bons fruits, etc.; peu d'agriculture. Le Beira se divise en 11 comarques, qui portent les noms de leurs ch.-l. : Coïmbre, Arganil, Aveiro, Feira, Viseu, Lamego, Pinhel, Trancoso, Guarda, Linhares, Castello-Branco.

BEIRAKTAR (Mustapha), grand-visir de Turquie

en 1809, voulut introduire dans l'armée turque l'organisation et la discipline européenne. Il excita par là de vifs mécontentements, qui éclatèrent par une insurrection terrible. Se voyant au moment de tomber entre les mains des insurgés, il se fit sauter avec la partie du palais qu'il habitait.

BEIRAM. On nomme ainsi deux fêtes des Musulmans. On distingue le *Grand-Beïram*, qui se célèbre le 10e jour du dernier mois de l'année, en commémoration du pèlerinage de la Mecque que tout Musulman doit faire dans ce mois, et le *Petit-Beïram* qui tombe le 1er de la lune de Chaval et met fin au jeûne du Ramazan. L'année mahométane étant lunaire et beaucoup plus courte que la nôtre, il est impossible d'assigner d'une manière fixe l'époque de notre calendrier à laquelle se célèbrent ces deux fêtes. Pendant le *Petit-Beïram*, le grand-seigneur distribue des faveurs et fait des largesses.

BEIT-EL-FAKAH, ville de l'état de Sana (Yémen), à 133 kil. N. de Moka, par 40° 30' long. E., 14° 31' lat. N.; 4,000 habitants. Entrepôt du café des environs. Plusieurs puissances européennes y ont des résidents. — Il ne faut pas la confondre avec Beit-el-Toba, qui est aussi dans l'Yémen, mais à 160 kil. N. O. de Sana.

BEIT-EL-MA, village de Syrie (Alep), sur l'Aasi, à 8 kil. S. d'Antioche, occupe en partie l'emplacement du célèbre faubourg Daphné d'Antioche.

BEJA, *Pax Julia*, puis *Pax Augusta*, ville de Portugal (Alentejo), à 133 kil. S. E. de Lisbonne, 5,500 hab. Evêché. Fort, bâti par le roi Denis; cathédrale, antiquités, etc. Les environs offrent un pays délicieux et de riches plantations d'oliviers.

BEJAR, ville d'Espagne (Salamanque), à 70 kil. S. de Salamanque, sur le versant E. de montagnes du même nom. Eaux minérales.

BÉJAR (SAN-ANTONIO DE). *Voy.* SAN-ANTONIO.

BEKES, ville de Hongrie, ch.-l. d'un comitat de même nom, à 16 kil. N. O. de Gyula, par 18° 47' long. E., 47° 47' lat. N.; 11,500 hab. Ville grande, commerçante, et jadis forte. — Le comitat est situé entre ceux de Bihar, Arad, Csanad, Csongrad, Hevesch et la Grande-Cumanie.

BEKKER (Balthazar), né à Warthuisen, province de Groningue, en 1634, mort à Amsterdam en 1698, fut pasteur dans différentes églises de Hollande, et se vit persécuter pour ses opinions philosophiques et religieuses. Ses principaux ouvrages sont: *le Monde ensorcelé*, 1691, traduit en français, 1694, dans lequel il réfute l'opinion vulgaire sur l'influence du démon; *Recherches sur les comètes*, 1683, où il combattit, comme Bayle, le préjugé relatif à l'influence maligne des comètes; il écrivit aussi en faveur de la philosophie de Descartes, 1668.

BEL. *Voy.* BAAL et BÉLUS.

BELA, ville du Béloutchistan, dans le Lous, dont elle est le ch.-l., à 200 kil. N. O. d'Haïder-Abad, par 64° 10' long. E., 26° 11' lat. N., sur un rocher qu'arrose le Pourali. Le tiers des habitants sont Hindous.

BELA I, roi de Hongrie, 1061-63. Ce fut sous son règne que la religion chrétienne s'introduisit en Hongrie.

BELA II, surnommé *l'Aveugle*, parce que le roi Coloman, son oncle, lui avait fait crever les yeux dans sa jeunesse, fut appelé à la couronne en 1131, après la mort d'Étienne II, son cousin germain; s'abandonna aux excès du vin, et mourut d'hydropisie, en 1141.

BELA III, succéda à son père, Étienne III, 1174, et se signala par son intégrité et sa justice. Il mourut en 1196. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste, roi de France.

BELA IV, fils d'André II, lui succéda en 1235. Les Tartares ayant ravagé ses états, il se réfugia en Dalmatie; il fut rétabli sur le trône en 1244, par les chevaliers de Rhodes. Il employa le reste de son règne à rebâtir les villes et les églises ruinées par les Tartares, et mourut en 1270.

BELABRE, ch.-l. de canton (Indre), à 11 kil. S. O. du Blanc; 900 hab. Aux environs sont 2 forges considérables.

BELAD-EL-DJÉRID. *Voy.* BILÉDULGÉRID.

BELAIA ou BIELAIA, c.-à-d. *blanche*, riv. de la Russie d'Europe (Orembourg), naît dans les monts Ourals, coule au S., puis au N.; reçoit l'Oufa, puis après de nombreux détours tombe dans la Kama; cours, 930 kil.

BELASORE, ville de l'Inde. *Voy.* BALASORE.

BELASPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* GHEROUAL.

BELBEYS, ville de la Basse-Égypte, à 48 kil. N. E. du Caire, sur la rive droite de l'ancienne branche pélusiaque du Nil, par 29° 13' long. E., 30° 24' lat. N.; 5,000 hab. Jadis fortifiée. Bonaparte fit réparer ses fortifications. Ch. l. de la prov. de Charqyeh.

BELBO, riv. des États sardes, naît entre Ceva et Millesimo, coule au N. E., passe à Nizza, et tombe dans le Tanaro; cours, 80 kil.

BELCAIRE, ch.-l. de canton (Aude), à 33 kil. S. O. de Limoux; 1,000 hab.

BELCHITES, ville forte d'Espagne, à 32 kil. S. E. de Saragosse. Prise par Suchet qui y fit 4,000 prisonniers.

BELEM, faubourg de Lisbonne, sur la droite du Tage. On y remarque la tour de Belem et un beau palais des rois de Portugal; 5,000 hab.

BELEM OU PARA, ville de Brésil, sur le Tocantins, par 50° 53' long. O., 1° 50' lat. S. Ch.-l. de la vaste province de Para; évêché. Citadelle, château-fort, quelques beaux bâtiments. Exportation de riz, cacao, drogueries, etc., pour l'Europe. Cette ville, qui possédait près de 20,000 hab. avant 1834, a été réduite par les malheurs de la guerre à moins de 6,000 hab.

BÉLÉNUS, divinité principale de quelques cantons gaulois et germains, et surtout de l'Illyrie, de la Pannonie et du *Noricum*; on croit que c'est Apollon ou le Soleil.

BELENYÈS, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Bihar, à 44 kil. S. E. de Gross-Vardein; 5,000 hab.

BELESIS, Chaldéen, se révolta, ainsi qu'Arbace, contre Sardanapale, roi d'Assyrie, vers 759 av. J.-C. et détrôna ce prince. Il fut nommé roi de Babylone et régna jusqu'en 747. Il eut pour successeur Nabonassar.

BELESTAT, bourg du dép. de l'Ariége, sur le Lers, à 21 kil. S. de Mirepoix; 1,200 hab. Près de là est la source intermittente de Frontestorbe.

BELEV, ville de la Russie d'Europe (Toula), à 130 kil. S. O. de Toula, sur l'Oka; 5,000 habitants. Commerce considérable.

BELFAST, ville d'Irlande (Antrim), à 22 kil. S. E. d'Antrim, à 135 kil. N. de Dublin, à l'embouchure du Lagan; 50,000 hab. Évêché; ville belle et bien bâtie. Deux belles églises; bibliothèque publique; établissements d'instruction et de bienfaisance. Grandes manufactures de toiles de lin et étoffes de coton, verreries, vitriol, etc. Chantiers de construction. — Il y a deux villes de ce nom en Amérique: l'une dans les États-Unis (état du Maine); 4,000 habitants; l'autre dans la Nouvelle-Bretagne (île du Prince-Édouard); 3,000 habitants.

BELFORT ou BÉFORT, ch.-l. d'arr. (H.-Rhin), sur la Savoureuse, à 71 kil. S. O. de Colmar; 5,687 hab. Belfort est à la base d'un roc fortifié par Vauban et que couronne un château plus ancien que la ville. A quelque distance est la tour de la Miotte. Industrie active: papeterie, chapellerie, brasseries, tanneries, forges, etc. Commerce de grains, vins, eaux-de-vie, horlogerie, métaux, etc. Cédée à la France par l'Autriche en 1648.—Une des conspirations qui eurent lieu sous la Restauration est connue

sous le nom de conspiration de Belfort : elle eut pour chef le colonel Caron et fut bientôt réprimée (1821). —L'arr. de Belfort a 9 cantons (Thann, St-Amarin, Cernay, Giromagny, Dannemarie, Delle, Massevaux, Fontaine, plus Belfort), 191 comm. et 121,150 hab.

BELGES, *Belgæ* en latin, peuple ancien, qui a donné son nom aux deux Belgiques de la Gaule romaine; on le trouve en outre répandu dans la Bretagne ancienne aux environs de Winchester, nommée par les Romains *Venta Belgarum*, et au midi de la Gaule. Les Belges différaient des Celtes par le caractère et par la langue. Ils semblent avoir été de race germanique. On a remarqué que *Belgæ* ou *Bolgæ* est le même mot que l'allemand *Volk*, qui se retrouve aussi dans les *Volces* Arécomiques et Tectosages, qu'on donne pour Belges.

BELGIOJOSO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 12 kil. E. de Pavie; 2,700 hab.

BELGIQUE, roy. d'Europe, situé entre 49° et 52° lat. N., entre 0° 15' et 3° 46' long. E., est borné au N. E. par la Hollande, au S. par la France, à l'E. par le grand-duché de Luxembourg et la province Rhénane de Prusse, à l'O. par l'Océan ; 255 kil. sur 235; 3,560,000 hab. Capitale, Bruxelles. La Belgique est aujourd'hui divisée en 8 provinces, savoir :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Anvers,	Anvers.
Brabant mérid.,	Bruxelles.
Flandre occid.,	Bruges.
Flandre orient.,	Gand.
Hainaut,	Mons.
Liége,	Liége.
Namur,	Namur.
Limbourg belge.	Hasselt.

Avant 1839, le Luxembourg formait une neuvième province; aujourd'hui, il est partagé. La Belgique est un pays généralement plat, excepté dans le Hainaut et la province de Namur, où les Ardennes étendent leurs ramifications; on y trouve beaucoup de marais; les côtes sont au-dessous du niveau de la mer. Un grand nombre de rivières arrosent cette contrée : l'Escaut, dont les principaux affluents sont la Scarpe et la Lys ; la Meuse, qui reçoit la Sambre et l'Ourte; la Dyle, la Senne, la Dendre, etc. Nombreux canaux, parmi lesquels on distingue ceux de Bruges, d'Anvers, de Louvain, de Malines, de Bruxelles et de Charleroi. Le sol, très maigre dans les provinces de Liége et de Limbourg, est très fertile dans les Flandres et le Hainaut. L'agriculture est florissante et l'industrie développée: superbes toiles, sucres, eaux-de-vie, genièvre, tabac, bière, colle forte, produits chimiques, teintureries, impressions sur tissus, fonderies, machines à vapeur, nombreuses imprimeries (elles nuisent beaucoup au commerce de la France par leurs innombrables contrefaçons). L'instruction est moins avancée en Belgique qu'en Hollande : on y compte néanmoins trois grandes universités, celles de Louvain, de Bruxelles et de Gand. Les habitants vivent en général dans l'aisance, malgré la forte population. Le Belge ressemble beaucoup au Français du Nord. La seule langue de la bonne société est le français ; le flamand, dialecte teutonique, est abandonné au bas peuple.

Histoire. Les Belges paraissent être originaires de la Germanie. Lors de la conquête des Gaules, ce furent les Belges, et parmi eux les Nerviens, qui opposèrent à César la plus vive résistance. Drusus, Germanicus, Caligula, conduisirent souvent leurs armées en Belgique pour maintenir dans la soumission ce peuple indocile et remuant. Ce fut par la Belgique que les Francs commencèrent la conquête des Gaules ; leur première capitale fut Tournay. Au VIe siècle, la Belgique faisait partie du royaume d'Austrasie ; au VIIIe siècle, la famille des Héristal, sortie des pays belges de Liége et de Namur, fonda l'empire carlovingien. Après la mort de Louis-le-Débonnaire, la Belgique fut comprise dans le royaume de Lotharingie; et quand celui-ci devint duché de l'empire germanique et se partagea en Haute et Basse-Lorraine, la Belgique entra presque tout entière dans cette dernière, dont elle forma la partie principale (la Flandre seule jusqu'à l'Escaut était au royaume de France). Le duché de Basse-Lorraine se morcela ensuite en Brabant, Hainaut, Luxembourg, Limbourg, Artois, Flandre, Malines, Anvers, évêché de Liége, etc., tous fiefs de l'Empire. Au XVe siècle, la plus grande partie de ces fiefs fut réunie dans la main du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, et, au XVIe, Charles-Quint, son héritier, en y joignant de nouvelles acquisitions, en composa les 17 provinces-unies qui furent nommées *Cercle de Bourgogne*, et qui relevèrent de l'Empire, tout en appartenant à la ligne espagnole de la maison d'Autriche. Lors de l'insurrection qui enleva sept de ces provinces à l'Espagne et à l'Empire, et qui donna naissance à la *république des Provinces-Unies* (1579-1595), les provinces qui répondaient à la Belgique actuelle restèrent à la maison austro-espagnole ; elles passèrent à la maison d'Autriche de 1700 à 1714 par le traité de Rastadt. En 1792 la France, ayant déclaré la guerre à l'empereur François II, envahit la Belgique. En 1795, cette contrée était totalement conquise, et elle fut déclarée possession française en 1801. Elle forma alors 9 départements (Dyle, Escaut, Forêts, Jemmapes, Lys, Meuse-Inférieure, Deux-Nèthes, Ourte et Sambre-et-Meuse). Mais après la chute de Napoléon, en 1814, la Belgique, conjointement avec les provinces hollandaises, fut érigée en royaume particulier sous le nom de *royaume des Pays-Bas*, et donnée à Guillaume III, prince d'Orange-Nassau. Enfin, en 1830, les provinces hollandaises et belges se séparèrent d'une manière violente, et se battirent avec acharnement. Après de longues conférences tenues à Londres en 1831, et grâce à l'intervention de la France, la Belgique a été reconnue comme royaume indépendant. En 1832 les deux chambres, par un vote libre, ont décerné à Léopold I, prince de Saxe-Cobourg, la couronne qu'elles avaient d'abord offerte au duc de Nemours. Ce n'est néanmoins que depuis 1839, après le traité de paix conclu entre la Hollande et la Belgique et le partage du Luxembourg et du Limbourg que ce royaume a été définitivement reconnu par toutes les puissances de l'Europe.

BELGIQUE ANCIENNE, *Belgica*. Les limites de la Belgique sous les Romains ne coïncidaient point avec celles de la Belgique actuelle. Cette contrée, la plus septentrionale des quatre grandes divisions de la Gaule Transalpine, comprenait au temps de César toutes les contrées qui se trouvent entre le Rhin, l'Océan, la Seine et la Marne. Sous Adrien on y adjoignit les *Sequani*, les *Helvetii* et les *Lingones*. On la divisa alors en 4 provinces : *Belgique* 1re au N. O. et *Belgique* 2e au centre, *Germanie* 1re au N. et *Germanie* 2e à l'E. (*Voy.* ces noms.)

BELGIQUE 1re, prov. de la Gaule, une des divisions de la Belgique ancienne, entre la Germanie 2e au N., la Germanie 1re à l'E., la Belgique 2e à l'O., la Lyonnaise et la Séquanaise au S., était divisée en 4 territoires : *Leuci, Veroduni, Mediomatrici, Treviri*, lesquels répondent aux départements de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse, et à une partie de la Prusse rhénane. Ch.-l., *civitas Trevirorum* (Trèves).

BELGIQUE 2e, une des divisions de la Belgique ancienne, entre la mer (Manche et mer du Nord) et la Belgique 1re; elle comprenait onze peuples principaux : *Nervii, Morini, Atrebates, Ambiani, Bellovaci, Veromandui, Silvanectes, Viducasses, Suessiones, Remi, Catalauni*; ce sont aujourd'hui: la Flandre orientale et occidentale, le Hainaut et les départe-

ments français du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne et de l'Aube. Chef-lieu, *civitas Remorum* (Reims).

BELGIUM, district particulier de la Belgique ancienne, compris dans la Belgique 2e, se composait du territoire des *Ambiani*, des *Atrebates* et des *Bellovaci*. C'est dans ce pays que s'établit primitivement le peuple belge, qui étendit ensuite son nom à une grande partie de la Gaule septentrionale.

BELGIUS, général gaulois, fit une expédition en Macédoine vers l'an 279 av. J.-C., battit les troupes de Ptolémée Céraunus, fit ce prince prisonnier et le mit à mort. On croit qu'il retourna dans la Gaule après cette victoire. Brennus était au nombre de ses lieutenants.

BELGODÈRE, ch.-l. de cant. (Corse), à 19 kil. E. de Calvi ; 500 hab.

BELGOROD, ville de la Russie d'Europe (Koursk), à 80 kil. N. E. de Charkow ; 10,000 habitants. Foires très fréquentées.

BELGRADE (c.-à-d., dans la langue du pays, *ville blanche*), *Singidunum* chez les Latins, *Alba Græca* en latin moderne; ville de la Servie, jadis ch.-l. de cette principauté, à 800 kil. N. O. de Constantinople, par 18° 30' long. E., 44° 43' lat. N., sur le Danube, près du confluent de la Save ; 30,000 hab., 6,000 h. de garnison. Port ; deux citadelles, et autres ouvrages qui en font une des places les plus fortes de l'Europe. Evêché grec. Jadis résidence d'un pacha. Quelques monuments (14 mosquées, arsenal, etc.). Tapis, armes, étoffes de soie, de coton, tanneries : commerce. — Belgrade est célèbre dans l'histoire militaire des Turcs. Elle a été plusieurs fois prise et reprise, notamment en 1522 par Soliman II ; en 1688 par le duc de Bavière pour l'Autriche ; en 1690 par les Turcs ; en 1717 par le prince Eugène (le traité de Passarovitz la donna à l'Autriche, qui la perdit en 1739) ; en 1789 par Laudon (elle fut rendue à la Turquie en 1791) ; en 1806 par Czerni Georges, qui commandait les Serviens insurgés ; enfin elle fut reprise en 1812 par les Turcs. Ses fortifications étaient alors peu de chose : mais en 1820 elles devinrent plus formidables que jamais par les soins du pacha turc. Aujourd'hui, cette ville est, comme toute la Servie, presque indépendante, sous le protectorat de la Turquie.

BELHAVEN ou ALEXANDRIE, ville des États-Unis (Virginie), sur le Potomak, à 9 kil. S. de Washington.

BÉLIAL, idole des Sidoniens, mentionnée dans la Bible (*Juges*, 19, 22 ; *Rois*, I, 2, 12), est sans doute le même dieu que Baal ou Moloch.

BÉLIDOR (Bernard FOREST DE), célèbre ingénieur français, né en 1697 en Catalogne pendant la guerre d'Espagne, mort en 1761, servit avec distinction dans plusieurs campagnes, et fut ensuite nommé professeur à l'école d'artillerie de La Fère, et inspecteur-général des mineurs de France. On a de lui un *Nouveau Cours de mathématiques, à l'usage de l'artillerie*, 1747 ; *la Science des ingénieurs*, 1749 ; des traités de fortifications, d'architecture militaire et d'hydraulique, et un *Dictionnaire de l'ingénieur*, 1768. Il fut membre des académies des Sciences de Paris et de Berlin. Ses ouvrages furent longtemps classiques.

BELIN, ch.-l. de cant. (Gironde), à 42 kil. S. E. de Bordeaux ; 1,200 hab.

BELIN DE BALLU (Jacq.-Nic.), savant helléniste, né à Paris en 1753, cultiva les lettres en même temps qu'il occupait une charge de conseiller à la cour des monnaies, et fut admis en 1787 à l'Académie des Inscriptions. Il fut nommé vers 1800 directeur du prytanée de Saint-Cyr, mais il quitta ces fonctions pour aller occuper une chaire de littérature grecque à Charkov en Russie. Il mourut à Pétersbourg en 1815. Ses principaux ouvrages sont : *Oppiani poemata de Venatione et Piscatione, cum interpretatione latina et scholiis*, Strasb., 1785 (il n'en a paru que le *De Venatione*) ; *la Chasse*, poëme d'Oppien, traduit en français, 1788, in-8 ; *Œuvres de Lucien*, traduites en français avec des notes historiques, littéraires et critiques, 1788, 6 vol. in-8 ; *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs et les Romains*, 1803, 2 vol. in-8.

BÉLISAIRE, général de Justinien, né en Thrace vers 490. Il fit ses premiers exploits contre les Perses qu'il força à faire la paix (532). L'année suivante il passa en Afrique pour combattre les Vandales, vainquit Gelimer leur roi, leur enleva Carthage et les chassa pour jamais de l'Afrique. Il se rendit ensuite en Sicile, reprit sur les Goths Catane, Palerme, Syracuse ; pénétra en Italie, où il enleva aux Goths Naples et Rome après un long siége ; poursuivit Vitigès, roi des Goths, jusqu'à Ravenne où il s'était réfugié, le fit prisonnier et l'emmena à Constantinople (540). De là retournant en Perse, il s'opposa aux progrès de Chosroès (543). Rappelé de nouveau en Italie par les succès de Totila, il reprit Rome, dont ce conquérant s'était emparé (547) ; mais le manque de troupes le força bientôt à abandonner ses conquêtes. Malgré ses services, Bélisaire fut, à la fin de sa vie, accusé de conspiration et disgracié ; toutefois l'empereur reconnut son innocence et lui rendit sa faveur. Il mourut en 565. Selon une tradition fort répandue, et que Marmontel a suivie dans son roman de *Bélisaire*, ce grand général aurait eu les yeux crevés et aurait été réduit à mendier sa vie ; mais il paraît que ces infortunes sont une fable inventée par le poëte Tzetzès. Bélisaire eut le malheur d'avoir pour femme Antonine, amie de l'impératrice Théodora et aussi dissolue qu'elle. Procope, qui a écrit l'histoire de ses campagnes, avait servi sous lui.

BELL (André), fondateur de l'enseignement mutuel en Europe, né à Saint-André en Écosse en 1753, mort en 1832, puisa, dit-on, l'idée de sa méthode dans l'Inde, où elle existe de temps immémorial, et en fit la première application à Madras où il avait été envoyé en qualité de chapelain. De retour en Europe, Bell fit connaître sa méthode dans un ouvrage intitulé : *Expériences sur l'éducation faite à l'école des garçons à Madras*, Londres, 1798. J. Lancaster, maître d'école à Londres, se hâta d'adopter le nouvel enseignement, et disputa à Bell la priorité de sa découverte.

BELL (John), chirurgien écossais, né à Édimbourg en 1762, mort à Rome en 1830, fut un des plus habiles praticiens de son temps. Il a donné, avec son frère Charles Bell, plusieurs traités d'anatomie qui ont fait avancer la science ; ses principaux ouvrages sont : *Anatomie du corps humain*, Édimbourg, 1793-1802, et *Principes de chirurgie*, 1801-3.

BELL (H.), habile mécanicien, né en Écosse en 1767, mort en 1830, est le premier en Europe qui ait appliqué la vapeur à la navigation. Il fit ses premiers essais en 1812 à Helengsbourg, où il demeurait. Fulton, ingénieur américain, avait déjà fait en 1807 des expériences du même genre.

BELLA, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 22 kil. S. de Melfi ; 5,700 hab.

BELLAC, ch.-l. d'arrond. (H.-Vienne), à 37 kil. N. O. de Limoges ; 3,851 hab. Chapeaux, tanneries. — L'arr. de Bellac a 9 cantons (Bessines, le Dorat, Châteauponsat, Lauriac, Magnac-Laval, Mézières, Nantiat, Saint-Sulpice-les-Feuilles, plus Bellac), 78 communes et 81,457 hab.

BELLAGGIO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 37 kil. N. E. de Côme.

BELLAI ou BELLAY. *Voy.* DUBELLAY.

BELLAMY (miss Anne-Georgette), actrice anglaise, née à Londres en 1735, morte vers 1800, était fille naturelle de lord Tirawley. Elle obtint les plus grands succès sur la scène, en même temps que

Garrick et Kean. Forcée par un accident funeste de quitter le théâtre, elle publia ses *Mémoires* (Londres, 1784). Ils eurent une grande vogue et furent traduits en français par Benoist, 1799. On les trouve dans la collection des *Mémoires dramatiques* (Paris, 1822), avec une notice de M. Thiers.

BELLANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 35 kil. N. E. de Côme. Très commerçante. Filature de soie. Belle cascade aux environs.

BELLARMIN (Robert), savant théologien et controversiste, de l'ordre des Jésuites, né en 1542 à Montepulciano en Toscane, mort en 1621, était neveu du pape Marcel II. Il enseigna la théologie avec un grand succès à Louvain et à Rome, fut fait cardinal par Clément VIII (1598), puis archevêque de Capoue (1601). Nommé en 1605 bibliothécaire du Vatican, il se démit de son archevêché. Il fut plusieurs fois sur le point d'être nommé pape. Bellarmin employa toute sa vie à défendre les doctrines de l'Eglise contre les hérétiques; mais il tomba dans l'excès de l'ultramontanisme, et présenta le saint-père comme le maître absolu de toutes les couronnes, comme la seule autorité infaillible, comme supérieur même aux conciles généraux : aussi plusieurs de ses écrits ont été condamnés en France et dans d'autres pays. On a de lui un corps de controverses, *Disputationes de controversiis fidei, adversus hujus temporis hæreticos*, 4 vol. in-fol., Paris, 1688, et Prag., 1721, et des *Œuvres diverses*, 3 vol. in-fol., Cologne, 1619. Le plus connu de ses écrits est un *Catéchisme* ou *Doctrine chrétienne*. Il a laissé lui-même l'*Histoire de sa vie*, adressée au jésuite Eudémon-Jean.

BELLART (Nicolas-Fr.), procureur-général à la cour royale de Paris, né à Paris en 1761, mort en 1826, se distingua d'abord comme avocat et défendit pendant la révolution un grand nombre de victimes. Devenu membre du conseil-général du dép. de la Seine, il fut un des premiers à provoquer la déchéance de Napoléon. Nommé procureur-général à la Restauration, il débuta par poursuivre le maréchal Ney, et se fit remarquer par ses rigueurs contre la presse. On a de lui des plaidoyers, un *Essai sur la légitimité*, etc. Ses œuvres ont été publiées en 1828, 6 vol. in-8.

BELLARY, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Balaghat, à 44 kil. N. de Gorràh, par 23° 46' lat. N. et 78° 8' long. E., est le ch.-l. d'un district de même nom.

BELLAS, ville du Portugal (Estramadure), à 15 kil. N. O. de Lisbonne; 3,400 hab. Eaux ferrugineuses renommées.

BELLE-ALLIANCE. *Voy.* WATERLOO.

BELLEAU (Remi), poëte français, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort en 1577, fut un des poëtes de la *Pléiade française*. Il a traduit en vers les *Odes* d'Anacréon, les *Phénomènes* d'Aratus, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des cantiques*. Il était acteur dans les pièces de son ami Jodelle, et il a fait lui-même une comédie, intitulée : *la Reconnue*. On a de lui un poëme macaronique : *De bello huguenotico*. Ses œuvres ont été réunies à Rouen, 1604, 2 vol. in-12. Ronsard faisait grand cas de ses poésies.

BELLEFOREST (François DE), écrivain fécond, mais peu exact, né à Sazan (Comminges) en 1530, mort en 1583, fut nommé historiographe de France sous Henri III; mais l'infidélité de ses récits lui ayant fait perdre cette place, il se mit aux gages des libraires, et inonda Paris de ses écrits. Les moins mauvais sont : *Histoire des neuf rois qui ont eu le nom de Charles*, Paris, 1568; *Annales* ou *Histoire générale de France*, Paris, 1600; *Histoires tragiques extraites des œuvres de Bandello*, 1580.

BELLEGARDE, ch.-l. de canton (Loiret), à 15 kil. O. de Montargis; 830 hab.

BELLEGARDE, ch.-l. de canton (Creuse), à 11 kil. N. E. d'Aubusson; 1,000 hab. Grains et bestiaux

BELLEGARDE, place forte de France (Pyrénées-Orientales), à 10 kil. S. E. de Céret, au haut d'une montagne, sur la frontière d'Espagne.

BELLEGARDE (Roger DE ST-LARY DE), un des favoris de Henri III, accompagna en Pologne ce prince, alors duc d'Anjou, et fut nommé par lui, à son avénement, maréchal de France (1574). Ayant perdu la faveur du roi, il se lia avec le duc de Savoie et agit contre les intérêts de son pays. Il mourut en 1579, empoisonné, à ce qu'on croit, par Catherine de Médicis.

BELLEGARDE (Roger DE), de la famille du précédent, duc et pair, grand-écuyer de France, fut comblé de faveurs par Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1646, à l'âge de 83 ans, sans postérité. Sa liaison avec la belle Gabrielle d'Estrées, qu'Henri IV lui enleva, lui a donné quelque célébrité.

BELLEGARDE (J.-B. MORVAN, abbé de), né en 1648, mort en 1734, a traduit plusieurs ouvrages des pères de l'Église, les œuvres de Thomas A-Kempis, le *Manuel* d'Epictète, l'ouvrage de Las-Casas sur la *Destruction des Indes*, 1697, etc. On a encore de lui : *Histoire d'Espagne*, 1716, 9 vol.; *Histoire universelle des voyages*, 1707.

BELLEGARDE (H., comte de), général des armées autrichiennes, d'une famille ancienne de Savoie, né à Chambéry en 1760, mort à Vérone en 1831, servit sous l'archiduc Charles contre la France, dans la guerre d'Italie, et fut chargé en 1800 d'un commandement en chef en remplacement de Mélas. Malgré quelques faits d'armes assez glorieux, il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur; il se vit enlever Mantoue, Ferrare, etc., et fut forcé de conclure à Trévise un armistice (16 janvier 1801) qui fut bientôt suivi de la paix de Lunéville. Il fut nommé président du conseil de guerre aulique en 1805, puis feld-maréchal et gouverneur de la Gallicie, et enfin gouverneur-général des provinces conquises en Italie, où il sut se faire aimer.

BELLE-ILE ou BELLE-ISLE, petite île de l'Amérique du N., entre Terre-Neuve et le Labrador, long. O., dans un détroit nommé aussi Belle-Ile, par 51° 55' 57° 45' lat. N.

BELLE-ILE-EN-MER, île de la France (Morbihan), par 5° 20' long. O., 47° 17' lat. N., à 12 kil. S. O. de la presqu'île de Quiberon; 16 kil. sur 8; 8,553 hab. Place principale, le Palais. Pêche de la sardine.

BELLE-ILE-EN-TERRE, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 19 kil. O. de Guingamp; 800 hab. Forges; haut-fourneau.

BELLE-ISLE (Ch.-L.-A. FOUQUET DE), maréchal de France, né en 1684, à Villefranche en Rouergue, mort en 1761, était petit-fils du surintendant Fouquet. Après s'être distingué sous Louis XIV et sous la régence dans les guerres de Flandre et d'Espagne, il fut nommé en 1732 lieutenant-général, et servit en 1734 sous le maréchal de Berwick. Habile négociateur, il contribua puissamment à assurer la Lorraine à la France (1736), et à faire élire empereur d'Allemagne l'électeur de Bavière sous le nom de Charles VII. Nommé maréchal en 1740, il prit une grande part à la guerre de la succession d'Autriche, commanda en Bohême et s'empara de Prague; mais entouré par des forces supérieures, il fut forcé de quitter cette place, et fit alors une retraite qui fut universellement admirée (1742). Il alla ensuite défendre le Dauphiné et la Provence que menaçaient les Autrichiens. Appelé en 1757 au ministère de la guerre, il fit d'utiles réformes. — Son frère, connu sous le nom de chevalier de Belle-Isle, se fit tuer en 1746, en essayant de pénétrer en Piémont, et de forcer le col de l'Assiette.

BELLENCOMBRE, ch.-l. de canton (Seine-Inf.), à 26 kil. S. E. de Dieppe; 250 hab.

BELLENGER (Fr.), docteur de Sorbonne, né en

1688, mort en 1749, a traduit les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, 1723, 2 vol. in-4.

BELLÉROPHON, héros grec, fils de Glaucus, roi d'Éphyre (Corinthe), ayant tué involontairement son frère à la chasse, se retira à la cour de Prœtus, roi d'Argos. Sthénobée, femme de ce prince, conçut pour le jeune héros une violente passion, et, n'ayant pu le faire condescendre à ses vœux, l'accusa près de son mari. Prœtus, pour se venger, envoya Bellérophon chez Iobate, roi de Lycie, son beau-père, en priant celui-ci de le faire périr. Iobate ne voulant pas souiller ses mains du sang de son hôte, le chargea successivement de combattre la Chimère, les Solymes, les Amazones, espérant qu'il périrait dans une de ces entreprises; mais Bellérophon, avec le secours du cheval Pégase que lui avait donné Minerve, triompha toujours, et même à son retour il tua des soldats apostés pour l'assassiner. Alors Iobate, persuadé de son innocence par un bonheur qui prouvait la protection spéciale des dieux, lui donna une de ses filles, et le nomma son successeur. On dit que Bellérophon mourut foudroyé par Jupiter, tandis qu'à l'aide de Pégase il voulait escalader le ciel.

BELLESME, ch.-l. de cant. (Orne), à 17 kil. S. de Mortagne; 3,263 hab. Toiles jaunes, étoffes de coton. Commerce (graines de trèfle, etc.) Aux environs, forêt de Bellesme. — Bellesme était très forte sous saint Louis; ce prince la prit en 1228. Cette ville était jadis capit. de tout le Perche et en particulier du vicomté de Bellesme, qui faisait partie du H.-Perche. — Le vicomté de Bellesme appartenait à des seigneurs de la maison de Montgomery, dont le dernier fut dépouillé par Henri I, roi d'Angleterre.

BELLEVILLE, ch.-l. de cant. (Rhône), sur la Saône, à 13 kil. N. de Villefranche; 2,800 hab. Mousselines, toile de coton.

BELLEVILLE, commune importante du dép. de la Seine, à 2 kil. N. E. de Paris, cant. de Pantin, sur une éminence; 10,668 hab. On y opposa une vigoureuse résistance aux alliés en 1814.

BELLEVUE, village du dép. de la Seine, au-dessus de Sèvres, à 9 kil. N. O. de Paris; 500 hab. Très beau château construit par mad. de Pompadour, en 1748, auj. détruit; vue magnifique.

BELLEY, ch.-l. d'arr. (Ain), à 75 kil. S. E. de Bourg, entre deux coteaux; 3,970 hab. Evêché. Biblioth. publique; musée d'antiquités. Vers à soie; pierres lithographiques, les meilleures de France; mousselines et garats pour indiennes. Jadis ch.-l. du Bugey. — L'arr. de Belley a 9 cant. (Ambérieux, Seyssel, Champagne, Hauteville, St-Rambert de Joux, Lagnieux, l'Huis, Virieu-le-Grand, plus Belley), 112 comm. et 77,366 hab.

BELLIARD (Aug.-Daniel), général de cavalerie, né en 1773 à Fontenay-le-Comte en Vendée, occupait déjà un grade supérieur dans l'armée de Dumouriez lors de la défection de ce général. Devenu suspect par suite de cet événement, il fut destitué; mais impatient de servir sa patrie, il s'enrôla aussitôt comme simple volontaire, et mérita bientôt d'être replacé à son rang. Il suivit le général Hoche en Vendée, puis fut envoyé en Italie, combattit héroïquement sous Bonaparte à Castiglione, à Vérone, à Caldiero, et fut après la bataille d'Arcole fait général sur le champ de bataille. Il prit une grande part aux exploits d'Egypte; fit comme chef d'état-major-général les guerres d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, ainsi que la campagne de France, et fut couvert de blessures. Il fut nommé en 1831 ambassadeur en Belgique, et mourut d'apoplexie à Bruxelles en 1832.

BELLINI ou BELLIN, nom de deux frères qui sont regardés comme les chefs de l'école des peintres vénitiens. L'aîné, Gentile Bellini, naquit en 1421 et mourut en 1501; le second, né en 1426, mourut en 1516; tous deux furent chargés de la décoration de la grande salle du conseil à Venise. Jean fut le plus habile. On cite de lui un *Saint Zacharie* et une *Bacchante*. Il eut la gloire de former le Titien.

BELLINI (Laurent), célèbre anatomiste, né à Florence en 1643, mort en 1704, professa pendant trente ans la médecine et l'anatomie à Pise. Il voulut, ainsi que Borelli, appliquer la mécanique et le calcul à la physiologie. On lui doit la découverte de la structure et de l'usage des reins. Ses ouvrages ont été recueillis en 1708 à Venise, 2 vol. in-4.

BELLINI (Vincent), compositeur italien, né à Catane en 1808, mort en 1835, a fait plusieurs opéras italiens, *la Straniera*, *la Sonnambula*, *Norma*, *i Puritani*, etc.; il promettait de nouveaux chefs-d'œuvre, quand il fut enlevé par une mort prématurée.

BELLINZONA, en lat. *Baltiona*, *Bilitio*; en allem. *Bellenz*, ville de Suisse, dans le cant. du Tessin, sur le Tessin, à 88 kil. S. O. de Coire, est un des trois ch.-l. du cant.; 1,600 hab. Trois châteaux-forts, cathédrale riche en marbres; digue de 804 mètres pour préserver la ville des inondations du Tessin. Entrepôt des marchandises qui passent le St-Gothard et qui vont soit en Italie, soit en Suisse. — Cette ville faisait jadis partie du duché de Milan; elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Allemands, les Suisses et les Français. En 1499, elle se soumit volontairement au canton d'Uri, et depuis les Suisses l'ont gardée.

BELLOCASSES, peuple de la Gaule. *Voy.* VELIOCASSES.

BELLONE, déesse de la guerre, sœur ou femme de Mars, était fille de Phorcys. Elle attelait les chevaux du dieu Mars lorsqu'il partait pour la guerre. Les poëtes la dépeignent courant parmi les combattants, les cheveux épars, le feu dans les yeux, et faisant retentir dans les airs son fouet ensanglanté; on lui donne aussi pour arme un fléau, ou une verge teinte de sang.

BELLORI (J.-P.), antiquaire, né à Rome en 1615, mort en 1696. Ses principaux ouvrages sont: *Vies des peintres, architectes et sculpteurs modernes*, Rome, 1672, in-4°, en italien; *Antiche lucerne sepolcrali*, figures, 1694, in-fol.; *Gli antichi sepolcri*, 1699, in-fol., Leyde, 1728, in-fol.; *Veteres arcus Augustorum*, Leyde, 1690, in-fol.; *Admiranda Romæ antiquæ vestigia*, Rome, 1693, 2 vol. in-fol.; *la Colonna Antoniniana*, in-fol.; *Pitture antiche delle grotti di Roma e del sepolcro de Nasoni*, Rome, 1706, in-fol.; *Imagines veterum philosophorum*, Rome, 1685, in-fol., etc.

BELLOVACI, peuple de la Belgique 2e, entre les *Ambiani*, les *Silvanectes*, les *Viducasses*, etc., occupaient à peu près le Beauvaisis. — On donnait encore ce nom au chef-lieu des *Bellovaci*, nommé aussi *Cæsaromagus*, auj. *Beauvais*.

BELLOVESE, chef gaulois, neveu du roi Ambigat, franchit les Alpes vers 590 av. J.-C., s'empara de la contrée qui prit depuis le nom de Gaule Cisalpine, et jeta les fondements de Milan (*Mediolanum*).

BELLOY (P.-Laur. BUIRETTE DE), auteur tragique, né à Saint-Flour en 1727, mort à Paris en 1775. Destiné par sa famille au barreau, il le quitta pour se livrer à sa passion pour le théâtre, se fit acteur, et joua avec succès dans les cours du Nord, surtout à Pétersbourg. Il travaillait en même temps pour la scène, et fit représenter, à son retour en France, plusieurs tragédies, dont la principale, *le Siége de Calais* (1765), eut un succès prodigieux. Ses autres pièces sont *Titus*, *Zelmire*, imitée de Métastase, *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy*, *Pierre-le-Cruel*. On a publié ses *Œuvres* en 1779, 6 vol. in-8. De Belloy est loin d'égaler nos grands maîtres, mais ses pièces offrent du mouvement et de l'intérêt; en outre, il a le mérite d'avoir le premier traité des sujets nationaux.

BELLOY (J.-B. DE), cardinal, né en 1709, mort en 1808, fut d'abord évêque de Marseille; devint, à

l'époque du concordat, archevêque de Paris, et fut nommé cardinal l'année suivante.

BELLUNE, *Belunum*, ville du roy. Lombard-Vénitien (gouvernement de Venise), ch.-l. d'une délégation de même nom, sur la Piave, à 51 kil. N. de Trévise; 7,650 hab. Aqueduc, bibliothèque publique. Industrie : soieries et ouvrages en paille, tanneries, etc. Commerce de bois, vin, fruits.

BELLUNE (duc de). *Voy.* VICTOR (le maréchal).

BELMONT, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 19 kil. S. O. de Sainte-Affrique; 1,500 hab.

BELMONT, ch.-l. de cant. (Loire), à 25 kil. N. E. de Roanne; 2,400 hab.

BELMONTE, ville du roy. de Naples (Calabre Citér.), à 24 kil. S. de Paola; 3,040 hab.

BELON (P.), naturaliste français du XVIe siècle, né dans le Maine vers 1518, obtint la protection du cardinal de Tournon qui lui fournit les moyens de voyager; visita, outre les principaux états européens, la Grèce, la Palestine, l'Égypte et l'Arabie, et donna à son retour une relation de ses *Observations en Grèce, en Asie*, etc., Paris, 1553. Il a aussi laissé des ouvrages fort estimés sur l'*Histoire naturelle des Poissons*, 1551; sur celle des *Oiseaux*, 1555, avec des gravures fidèles. Il périt en 1564, assassiné par des voleurs dans le bois de Boulogne, près de Paris.

BELOPOLIÉ, ville de la Russie d'Europe (Charkow), à 42 kil. N. O. de Soumy; 11,000 hab.

BELOT (mad. Octavie), née GUICHARD, et femme en secondes noces du président Durey de Meynières, naquit en 1719, et mourut en 1805. Elle se fit connaître par la traduction de plusieurs romans anglais et par les *Réflexions d'une Provinciale*, au sujet du discours de J.-J. Rousseau *Sur l'inégalité des conditions*, 1756, in-8. Elle publia ensuite des *Observations sur la noblesse et le tiers-état*, Amsterdam, 1758, in-12, et l'*Histoire de la dynastie des Plantagenets*, traduite de Hume.

BELOUR ou BOLOR, chaîne de mont. de l'Asie centrale, par 67° long. E. et 45° 10' lat. N., court au N. E., puis au N. O., et joint les monts Ala-Tau après avoir séparé le Turkestan indépendant de l'empire chinois. Son versant occid. donne naissance au Djihoun. Son point principal ou nœud est par 68° 28' long. E., 27° 10' lat. N.— On nomme aussi Belour la région environnante.

BELOUTCHISTAN, contrée de l'Asie, dans la région persique, s'étend de 56° à 66° long. O. et de 25° à 30° lat. N., est bornée à l'O. par l'Iran, à l'E. par la principauté de Sindhy et le roy. de Lahore, au N. par le roy. de Kaboul, au S. par la mer d'Oman; 1,200 kil. sur 760. On la divise en six parties : Saraouan, Djalaouan, Katch-Gandava, Lous, Mekran et Kouhistan; on peut y joindre le désert de Beloutchistan. Sol varié; peu d'eau; au N., fruits, garance, coton, indigo. Les habitants sont nommés Béloutchis. — Le Béloutchistan, après avoir successivement fait partie de l'empire de Perse, de l'Inde, puis enfin du roy. de Kaboul, se rendit indépendant au XVIIIe siècle et forma un seul état fédéral divisé en une foule de khanats qui reconnaissaient la souveraineté de celui de Kélat. Ce lien de vassalité s'est relâché depuis 1795, et le khan de Kélat ne possède plus que le district de Kélat dans le N. du Saraouan, et le pays d'Harrand-Daïel dans la partie basse du Katch-Gandava (ce dernier est enclavé dans l'Inde). Kelat, dans le Saraouan, était autrefois la capit. de tout le Beloutchistan; auj. il n'y a pas de capitale.

BELPECH, ch.-l. de cant. (Aude), à 22 kil. S. O. de Castelnaudary; 2,200 hab.

BELPER, ville d'Angleterre (Derby), sur le Derwent, à 11 kil. N. de Derby; 7,300 hab.

BELPHÉGOR, divinité des Moabites, qui présidait aux plaisirs licencieux et était représentée sous une figure obscène.

BELSUNCE DE CASTEL MORON (H.-Fr.-Xavier DE), célèbre évêque, né en 1671 dans le Périgord, mort en 1755, entra dans l'ordre des Jésuites, et fut élevé en 1709 à l'évêché de Marseille qu'il conserva jusqu'à sa mort. Pendant la peste qui désola Marseille en 1720 et 1721, il se signala par son zèle à secourir les malades et par son courage héroïque. Il est à regretter que le même homme ait montré peu de tolérance dans les querelles que suscita la bulle *Unigenitus*, et qu'il ait poursuivi le jansénisme avec une sorte d'acharnement. On a de lui des *Instructions pastorales*, dirigées principalement contre les Jansénistes. — Dans un poëme intitulé : *Belsunce ou la Peste de Marseille*, Millevoye a chanté le dévouement de ce prélat.

BELT, nom commun à deux détroits de l'archipel Danois : le *Grand-Belt*, qui sépare les îles de Fionie et de Seeland ; le *Petit-Belt*, entre l'île de Fionie et la côte du Jutland ; tous deux unissent le Cattégat et la mer Baltique. Ils gèlent quelquefois ; en 1658, le roi de Suède Charles-Gustave traversa le Grand-Belt sur la glace avec son armée pour aller assiéger Copenhague.

BÉLUS, le plus ancien roi d'Assyrie dont le nom soit connu. On place son règne de 1993 à 1966 av J.-C. Il eut pour fils Ninus, qui le fit mettre au rang des dieux. — Un autre Bélus, père d'Egyptus, de Danaüs et de Céphée, régnait en Phénicie vers l'an 1500 av. J.-C.—*Voy.* BAAL.

BELVÉDÈRE, ville du roy. de Naples (Calabre), à 32 kil. N. O. de Paola; 4,600 hab. Riches mines de sel aux environs. — L'ancienne Elis se nomme auj. *Belvédère*. *Voy.* ELIS.

BELVEZ, ch.-l. de canton (Dordogne), à 21 kil. S. O. de Sarlat; 2,513 hab. Commerce d'huile de noix.

BELZ, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 16 kil. S. E. de Lorient; 1,320 hab.

BELZÉBUTH, divinité ou idole des Accaronites, peuple philistin, est qualifié dans la Bible de prince des démons. Son nom veut dire *Dieu chasse-mouche*, mais on ne connaît pas ses véritables attributions.

BELZONI (J.-B.), voyageur italien, né à Padoue en 1778, avait d'abord été élevé pour l'état religieux. Il vint en Angleterre en 1803, et s'engagea comme acteur au théâtre d'Astley. Après un séjour de neuf années, il quitta Londres pour se rendre en Égypte, et exerça d'abord à Alexandrie la profession de danseur; ayant gagné la bienveillance du pacha, il parvint à faire ouvrir les pyramides de *Ghizeh*, celle du roi *Chéphrem* et plusieurs tombeaux à Thèbes. Il fit transporter de cette dernière ville à Alexandrie le fameux buste de Jupiter Ammon, aujourd'hui conservé au musée britannique. Il parcourut ensuite les côtes de la mer Rouge, visita Bérénice, découvrit les mines d'émeraudes de Zoubara (ou Zabara), et pénétra jusqu'à l'oasis d'Ammon. Il écrivit en anglais la *Relation* de ce voyage et le résultat de ses découvertes, Londres, 1821, avec atlas. En 1823, il entreprit un second voyage pour visiter le royaume de Benin et l'Abyssinie; mais la mort le surprit à Gata, sur la route de Benin.

BELZUNCE. *Voy.* BELSUNCE.

BEMBO (Pierre), cardinal et célèbre écrivain, d'une famille patricienne de Venise, né en 1470, mort en 1547, se distingua dès sa jeunesse par son esprit, et jouit de la faveur des princes de Ferrare et d'Urbin, ainsi que de celle du pape Léon X et de ses successeurs. Léon X le prit pour secrétaire et lui donna de riches bénéfices. Clément VII le nomma cardinal (1539). Il fut aussi bibliothécaire de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Bembo n'est pas moins célèbre par sa galanterie que par son esprit : il fut l'amant de Lucrèce Borgia, et, avant d'être cardinal, il eut plusieurs enfants d'une

femme nommée Morosina, qu'il a célébrée dans ses vers. Ses œuvres ont été publiées à Venise en 1729, 4 vol. in-folio. Elles comprennent des poésies diverses en italien et en latin (sonnets, canzone, etc.), dans lesquelles il a imité Pétrarque ; des *Dialogues sur l'amour* (*Gli Asolani*); une *Histoire de Venise* en latin, et un grand nombre de lettres. Dans ses ouvrages latins, Bembo s'est surtout attaché à reproduire le style de Cicéron. Les *Asolani* ont été traduits en français par J. Martin, Paris, 1545.

BÈME, assassin de Coligny. *Voy.* BESME.

BEN, mot arabe qui veut dire *fils*, et qui précède beaucoup de noms propres. Pour les noms qui ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit *Ben*.

BENACUS LACUS, dans la Gaule Cisalpine, auj. lac de GARDA.

BENADAD, roi de Syrie, fit la guerre aux rois d'Israël Achab et Joram, dans le Xe siècle av. J.-C. Achab le battit et le força à une paix avantageuse pour les Israélites. Quant à Joram, il fut d'abord vaincu, et Benadad, campé devant Samarie, se croyait déjà sûr de s'emparer de cette ville, quand son armée fut dispersée par une terreur panique. Il mourut l'année suivante à Damas, assassiné par Hazaël, un de ses officiers, vers l'an 900 av. J.-C. — Il y eut deux autres princes du même nom, l'un contemporain d'Asa, roi de Juda; l'autre, de Joas, roi d'Israël.

BENALCAZAR (Sébast.), capitaine espagnol, seconda Pizarre dans la conquête du Pérou, s'empara de Quito vers 1535, en fut nommé gouverneur, et passa ensuite au gouvernement du Popayan, dans lequel il eut à soutenir une longue guerre contre Almagro et Gonzalez Pizarre. Il mourut vers 1550.

BENARÈS, grande ville de l'Inde anglaise, ch.-l. du district de Bénarès, par 80° 42' long. E., 25° 30' lat. N., sur le Gange; 630,000 hab. selon les uns, 200,000 seulement selon d'autres. Les Hindous la regardent comme une ville sainte et y font de fréquents pèlerinages. Elle a une université brahmanique dont les Anglais paient les professeurs. Monuments divers, entre autres superbe mosquée, bâtie par Aureng-Zeyb; temples fort nombreux ; observatoire; quais et débarcadères le long du Gange. Industrie variée : étoffes de soie, coton, laine. Commerce étendu ; marché pour les châles du N., les diamants du S., les mousselines anglaises, qu'on y reçoit de Calcutta. Pour le commerce des diamants et pierreries, elle est sans rivale dans toute l'Asie. — Le district de Bénarès faisait d'abord partie de l'Allahabad et était indépendant au XIe siècle. Les rois d'Aoude le possédèrent ensuite. Les Anglais s'en sont emparés depuis 1775.

BÉNAUGES (comté de), partie du Bordelais, avait pour villes principales Cadillac, Cantois, Castelvielh.

BENAVENTE, ville d'Espagne (Zamora), à 51 kil. N. de Zamora ; 3,000 hab. Elle avait titre de duché. Célèbre monastère d'Hiéronymites. — Bourg de Portugal (Alentéjo), sur le Zatas, près de son confluent avec le Tage ; 1,950 hab.

BENCOULEN, ville de l'île de Sumatra, dans le gouvernement de Padang, sur la côte O. : 10,000 hab. Séjour malsain. Aux environs, muscades, girofles, houille. Commerce d'opium, etc. — Fondée par les Anglais en 1685, incendiée en 1719, elle fut la capit. des possessions anglaises dans Sumatra jusqu'à ce qu'on les cédât au roy. des Pays-Bas en 1815.

BENDER, en moldave *Tigino*, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Dniestr, à 57 kil. S. E. de Kischnau ; 12,000 hab. Mosquée, église arménienne ; citadelle. Salpêtrières, forges, tanneries, papeteries. — Bender est fameuse par le séjour qu'y fit Charles XII après la bataille de Pultawa (1709-12), et par l'espèce de siége qu'il y soutint. Attaqué par les Turcs dans une maison où il s'était retranché avec quelques domestiques, il ne se rendit que lorsque la maison fut réduite en cendres. Les Russes prirent trois fois Bender, en 1770, en 1789 et en 1812 : cette dernière fois elle leur fut définitivement cédée.

BENDER-ABASSI ou GOMROUN, ville d'Iran (Laristan), à 40 kil. N. d'Ormus, sur le golfe Persique. Grand commerce : 20,000 hab.

BENDER-BOUCHEHR. *Voy.* ABOUCHEHR.

BENE, *Augusta Vagiennorum*, puis par corruption *Baienna*, ville des États sardes, à 20 kil. N. de Mondovi ; 5,000 hab. Orgeat estimé.

BENEDETTE (J.-Bénédette CASTIGLIONE, dit LE), peintre italien, né à Gênes en 1616, mort à Mantoue en 1670, prit des leçons de Van Dyck, Titien, Paul Véronèse, et peignit d'une manière distinguée l'histoire, le paysage, les marchés ; mais surtout les vendanges, les campagnes remplies d'ouvriers, de troupeaux, etc. ; il excellait également dans la gravure à l'eau-forte. — Son frère Salvatore et son fils François marchèrent sur ses traces.

BÉNÉDICTINS, ordre religieux fondé par saint Benoît, au VIe siècle, mêlait sagement aux exercices de piété la culture des terres, les travaux littéraires et l'enseignement ; d'où il est résulté que cet ordre est devenu à la fois le plus riche et le plus savant de tous. Ils étaient vêtus de noir, ce qui les fait quelquefois nommer *Moines Noirs*. Le premier couvent des Bénédictins fut établi au mont Cassin par saint Benoît lui-même, vers 529. Ils se répandirent bientôt dans toute l'Europe et donnèrent naissance à plusieurs ordres ou congrégations devenus célèbres. Les principales branches sont : la congrégation de Cluny, formée vers 910; l'ordre de Cîteaux, fondé au XIe siècle ; la congrégation du Mont-Cassin, 1408 ; celle de Saint-Vannes, formée à Verdun en Lorraine en 1600, par les PP. Daniel, Picart, etc.; enfin, celle de Saint-Maur, constituée en 1627, et à laquelle toutes les autres congrégations de Bénédictins en France furent subordonnées. Les Bénédictins de Saint-Maur avaient pour chef-lieu l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, et possédaient une fort belle résidence au bourg de Saint-Maur, près de Vincennes. Cette congrégation, qui comptait parmi ses membres Mabillon, Montfaucon, Sainte-Marthe, d'Achery et une foule d'autres savants laborieux et modestes, a exécuté les travaux les plus précieux pour l'histoire civile et ecclésiastique, entre autres la *Gallia Christiana*, les *Acta Sanctorum*, la *Collection des Historiens de France*, le *Spicilegium*, l'*Art de vérifier les dates*, la *Diplomatique*, l'*Histoire littéraire de la France*. Elle a été supprimée comme toutes les autres par l'Assemblée constituante. Les plus célèbres abbayes de Bénédictins, hors de France, sont celles de Prum, Ratisbonne, Fulde, Ellwang, Saltzbourg, en Allemagne; de Cantorbéry, d'York, de Westminster, de Saint-Alban, en Angleterre. Les Bénédictins portaient le titre de *dom* (*dominus*) devant leur nom, en signe de la noblesse de leur ordre. — Quelques religieux réunis à Solesmes depuis plusieurs années ont essayé de continuer les travaux des Bénédictins.

BÉNÉFICE, du latin *beneficium*, bienfait, avantage, profit. Ce mot fut mis en usage, après l'établissement des Barbares dans l'empire romain, par les rois goths et lombards. Il s'appliquait aux terres que ces princes donnaient en récompense à ceux de leurs guerriers qui s'étaient distingués, qui avaient *bien fait* à la guerre. Les possesseurs des bénéfices devaient en échange, soit le service militaire, soit une redevance en argent ou en nature. Les bénéfices, d'abord amovibles, devinrent ensuite pour la plupart viagers, et enfin héréditaires. Au IXe siècle, le nom de *bénéfice* avait fait place à celui de *fief*. Quand les bénéfices militaires eurent cessé d'exister, le nom de *bénéfice* s'appliqua encore aux fonds de terre ou aux revenus affectés à certaines charges ou dignités

ecclésiastiques, et ces sortes de bénéfices se sont conservés jusqu'à la révolution de 1789. Aujourd'hui il n'y a plus de bénéfices : les ecclésiastiques n'ont que des traitements.

BENEHARNUM, ville de la Novempopulanie, chez les *Tarbelli*. Elle devait être située près de Castelnon sur la rivière de Lageu, où se trouve le village de Benejacq. Son nom s'est conservé dans celui de *Béarn*.

BENEVENT, *Beneventum*, ville de l'État ecclésiastique, à 222 kil. S. E. de Rome, sur le Calore; environ 14,000 hab. Archevêché. Cathédrale, hôtel-de-ville; antiquités, parmi lesquelles on remarque un arc de triomphe en marbre de Paros. Il se livra près de Bénévent, en 1266, une bataille importante, dans laquelle Mainfroi perdit la couronne et la vie, et par suite de laquelle Charles d'Anjou resta maître de Naples et de la Sicile. — La ville de Bénévent, qui est, dit-on, plus ancienne que Rome même, appartint d'abord aux Samnites. Elle portait alors le nom de *Maloeis* ou *Maleventum*; mais les Romains, s'en étant emparés, changèrent ce nom, qui leur semblait de mauvais augure, en celui de *Beneventum*, nom qui a un sens opposé. Annibal l'assiégea en vain. Le Goth Totila la prit et la ruina; bientôt après, elle fut relevée par le roi lombard Autharis (589), qui l'érigea en duché. Après la chute de l'empire lombard, renversé par Charlemagne, le duché de Bénévent fut longtemps gouverné par des ducs et des princes particuliers. En 1047, les Normands s'en emparèrent; mais ils en furent chassés par l'empereur Henri III, qui en 1053 céda le duché au pape Léon IX, son parent. Depuis ce temps, il est considéré comme domaine de l'Eglise. Le roi de Naples Ferdinand I posséda un instant cette ville (1769-1774), et en 1806, Napoléon l'érigea en principauté en faveur de Talleyrand; mais celui-ci l'a rendue à l'Église en 1815.

BÉNÉVENT, bourg de France, ch.-l. de cant. (Creuse), à 20 kil. N. O. de Bourganeuf; 1,100 hab.

BÉNÉZET (Antoine), philanthrope américain, issu d'un bourgeois de Saint-Quentin, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes ; il se fixa avec sa famille à Philadelphie, adopta la doctrine des Quakers et fut un des premiers et des plus ardents défenseurs de la cause des nègres. Il publia en leur faveur : *Relation historique de la Guinée*, 1762, où il fait connaître l'origine et les déplorables effets de la traite; *Tableau abrégé de l'état misérable des nègres esclaves*, etc., 1767. Il créa à Philadelphie une école pour l'instruction des noirs, et la dirigea lui-même jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut en 1784.

BENFELD, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), sur l'Ill, à 17 kil. N. E. de Schelestadt; 1,800 hab. Filature de coton : commerce en grains, chanvre, tabac.

BENGALE, ancienne province de l'Hindoustan; bornée au N. par le Népal et le Boutan, à l'O. par l'Orissa, le Gandouana, le Bahar, est située par 84°-90° long. E., 21°-27° lat. N. ; 580 kil. sur 530; 25,000,000 d'hab. Capitale, Calcutta (c'était autrefois Moksoudabad). Le Bengale est arrosé par plusieurs rivières : le Gange, le Brahmapoutra et leurs affluents. Le sol est très fertile, mais fort humide. On y trouve en grand nombre des buffles, des tigres, des éléphants.— Le Bengale forma longtemps un royaume indépendant; il fut conquis par les Afghans en 1203, puis devint tributaire des Mongols jusqu'en 1340, époque à laquelle Fakher-Addin s'en empara et en fit un état particulier. Conquis en 1538 par Cher-Schah, il fut bientôt réuni au Delhi : Akbar le soumit et en fit une province de l'empire du Grand-Mogol; enfin, les Anglais s'en rendirent maîtres en 1757. Le Bengale est aujourd'hui compris dans la présidence de Calcutta, et se divise en 18 districts : Calcutta, Naddia, Hougli, Djessore, Bakergandj, Tchittagong, Tipera, Dakka-Djelalpour, Moymansingh, Silhet, Rangpour, Dinadjpour, Pourniah, Radjchahi, Birboum, Mourched-Abad, Bardouan, Midnapour, auxquels il faut joindre la principauté de Katch-Bahar, que gouverne un radjah tributaire.

BENGALE (golfe du), grand golfe de l'Océan Indien, par 78°-96° long. E., 8°-22° lat. N. ; sépare les deux presqu'îles de l'Inde. Il est borné au N. par le Bengale, à l'O. par les côtes d'Orissa et de Coromandel, à l'E. par l'empire Birman, où il forme le golfe de Martaban. Il reçoit à l'E. le Tchalion et l'Iraouaddy; au N. le Brahmapoutra et le Gange ; à l'O. le Salondy, le Godavery, la Krichna, etc. Les îles principales de ce golfe sont : l'île Ceylan à la pointe S. O., les îles Andaman et Nicobar sur la côte orientale.

BENGAZI ou BERNIK, autrefois *Bérénice*, ville de l'état de Tripoli (Barca), sur le golfe de la Sidre, à 255 kil. S. O. de Derne; 5,000 hab. Antiquités.

BENGUÉLA ou SAN-FELIPE, ville d'Afrique, capit. du roy. de Benguéla, par 11° 10' long. E., 12° 28' lat. S., dans la baie das Vaccas. Mouillage commode. Air très malsain. Lieu d'exil pour les criminels portugais. A 20 kil. de la ville est une mine de salpêtre qui passe pour être la plus riche du monde.

BENGUÉLA (roy. de), contrée de l'Afrique, dans le Congo portugais, sur la côte occid., s'étend de 10° 30' à 16° 15' lat. S., et a pour ville principale Benguéla. Manioc, maïs, coton, indigo, palmiers, piment, ébéniers, etc. Beaucoup d'animaux domestiques (gros bétail, chevaux, moutons, volaille). Or, ambre, ivoire; jadis fer, cuivre. — Ce pays n'est soumis que de nom aux Portugais.

BENI, mot dérivé de *Ben*, fils, et par lequel commence le nom de beaucoup de tribus arabes. Pour les noms qui ne seraient pas ici, *Voy.* BENY.....

BENI-ALY ou AOULAD-ALY, tribu d'Arabes Bédouins, habite en Egypte au S. O. d'Alexandrie, et erre dans les déserts de Barca; elle compte de 1,000 à 1,200 cavaliers pillards et voleurs.

BENI-AMER ou BENI-HÉMIR, tribu arabe du Bilédulgérid, erre sur la côte occidentale de l'Afrique, aux environs du cap Bojador.

BENI-HASSEN, prov. de l'empire de Maroc, le long des côtes de l'Océan Atlantique ; environ 300,000 hab. Ch.-l., Salé.

BENICARLO, ville d'Espagne (Valence), à 8 kil. N. de Peniscola, sur la mer; 3,200 hab. Place forte. Vins renommés.

BENIDARME, ville d'Espagne (Valence), à 50 kil. N. E. d'Alicante ; 2,400 hab.

BENIGANIM, ville d'Espagne (Valence), à 7 kil. S. E. de San-Felipe; 3,600 hab. Bons vins.

BENIN, ville d'Afrique, capit. du roy. de Benin, par 3° 25' long. E., 6° 10' lat. N.; 15,000 hab. Fossé d'enceinte; palais du roi, qui ne consiste qu'en une longue suite de huttes en planches.

BENIN (roy. de), en Afrique, un des plus puissants états de la Nigritie maritime, s'étend depuis Lagos jusqu'à Bonny et comprend une grande partie du bassin du lac Tchad. Les roy. d'Avissie, de Kosie, la république de Bonny, sont ses principaux tributaires. Farouches, belliqueux, les habitants immolent des victimes humaines, vendent ce qu'ils ne tuent pas, et regardent leur roi comme un dieu qui subsiste sans se nourrir. Un puits profond sert de sépulture à ce chef, qui doit, disent-ils, revenir régner sur eux au bout de dix ans : ils précipitent sur son corps une foule de personnes, surtout ses favoris.

BENIOWSKI (Maur.-Aug., comte de), intrépide aventurier, né en 1741 en Hongrie, d'une famille noble et riche, devint un des chefs de la confédération de Bar formée en 1768 en Pologne pour résister à la Russie, et obtint quelques avantages sur les Russes, mais il fut fait prisonnier et enfermé dans une forteresse du Kamtchatka. Ayant réussi à s'évader,

il gagna les établissements français dans l'Inde, et se fit amener en France ; puis il s'embarqua pour Madagascar où il voulait former un établissement. Il y fut tué en 1786.

BENJAMIN, le dernier et le plus aimé des fils de Jacob, né en 2096 av. J.-C. Lorsque les fils de Jacob allèrent chercher du blé en Egypte, il resta près de son père ; mais Joseph, s'apercevant de son absence, exigea qu'on le lui amenât ; à son arrivée il le reçut avec de grandes démonstrations de joie. —Benjamin a donné son nom à une tribu de la Palestine, située entre celles de Juda au S., d'Ephraïm au N., de Dan à l'O., et le Jourdain à l'E.

BENJAMIN de Tudèle, rabbin, né à Tudéla, dans la Navarre, au commencement du XIIe siècle, mort en 1173, parcourut toutes les synagogues du monde pour connaître les mœurs et les cérémonies de chacune. On a de lui une *Relation de ses voyages*, en hébreu, imprimée à Constantinople, 1543, in-8 ; traduite en latin, Leyde, 1633, et en français par J.-B. Baratier, Amsterdam, 1734.

BENJAMIN CONSTANT. *Voy.* CONSTANT DE REBECQUE.

BEN-JOHNSON. *Voy.* JOHNSON.

BENKENDORF (Ernest-Louis DE), général de cavalerie, né à Anspach en 1711, mort en 1801, servit avec distinction dans l'armée de l'électeur de Saxe, allié de Marie-Thérèse, pendant la guerre de sept ans ; décida le gain de la bataille de Kollin contre Frédéric II (1757), eut part à la prise de Schweidnitz, à l'affaire de Breslau, et se distingua partout par sa bravoure.

BENNET (Agnès-Marie), romancière anglaise, née vers 1760, morte en 1805, à Brighton, est l'auteur de *Rosa ou la Fille mendiante*, *Anna ou l'Héritière galloise, Agnès de Courcy*, etc., romans qui ont eu un grand succès, et ont été pour la plupart traduits en français. Elle excellait à tracer les caricatures et à peindre les passions.

BENNET (Henri), comte d'Arlington. *Voy.* ARLINGTON.

BENNINGSEN (le comte de), général, né en 1745 à Brunswick dans le Hanovre, mort en 1826, se mit au service de la Russie, obtint de grands avantages sur les Polonais et les Perses (1788-96), et fut comblé de faveurs par Catherine. Disgracié par Paul I, il entra dans la conspiration formée contre ce prince, et lui porta, dit-on, les premiers coups. Rentré en faveur sous Alexandre I, il se distingua dans la guerre contre la France ; perdit la bataille d'Eylau (1806), et n'en prétendit pas moins l'avoir gagnée ; battit Murat à Voronova (1812), et prit une grande part à la bataille de Leipsick (1813).

BENNINGTON, ville des États-Unis (Vermont), à 160 kil. S. O. de Montpellier ; 2,550 hab. Forges, papeterie, étoffes de coton. Victoire du général américain Stark sur les Anglais (16 août 1777).

BENOIT (saint), *Benedictus*, chef de l'ordre qui porte son nom, et l'un des premiers instituteurs de la vie monastique en Occident, né en 480 près de Nursie (*Norcia*), chez les Sabins, mort en 543, se retira jeune encore dans les déserts de *Sublaqueum* (Subiaco), à 40 milles de Rome, et y mena une vie si sainte qu'un grand nombre de personnes, attirées par sa réputation, voulurent y vivre près de lui. Persécuté dans cette retraite, il se transporta avec ses disciples au mont Cassin et y fonda un monastère devenu célèbre. Il donna à ses moines une règle qui est regardée comme un modèle de sagesse ; cette règle a été imprimée à Paris, 1734, 2 vol. in-4, avec un commentaire de Calmet. Sa fête se célèbre le 21 mars.

BENOIT d'Aniane (saint), réformateur de la discipline monastique en France, né en Languedoc, l'an 750, mort en 821, était fils d'Aigulfe, comte de Maguelone, et occupait un rang distingué à la cour de Pepin et de Charlemagne. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fonda en 780, sur les bords de l'Aniane, en Languedoc, un monastère où il appliqua une nouvelle règle dans laquelle étaient combinées celles de saint Benoît, de saint Pacôme et de saint Basile. Louis-le-Débonnaire l'établit chef de tous les monastères de son empire, et il réforma un grand nombre d'abus. On a de lui : *Codex regularum*, Paris, 1663, et *Concordantia regularum*, Paris, 1638. La fête de ce saint a été fixée au 11 juillet.

BENOIT I, pape, surnommé *Bonose*, fut élu en 574, et mourut en 578. On ne sait rien de son règne.

BENOIT II, Romain, pape de 684 à 685.

BENOIT III, Romain, pape de 855 à 858, succéda à Léon IV. Il fut élu malgré l'opposition des empereurs Lothaire et Louis. C'est entre les règnes de Léon IV et de Benoît III que l'on place l'histoire fabuleuse de la papesse Jeanne (*Voy.* ce nom).

BENOIT IV, Romain, pape de 900 à 904, gouverna avec beaucoup de sagesse.

BENOIT V, Romain, fut élu en 964, après la mort de Jean XII, par le parti opposé au pape Léon VIII, qu'avait fait nommer l'empereur Othon-le-Grand. L'empereur, irrité de l'élection de Benoît, le fit détenir à Hambourg, où il mourut en 965.

BENOIT VI, Romain, élu en 972, fut renversé et mis en prison par Francon, antipape sous le nom de Boniface VII ; il mourut en 974, empoisonné ou étranglé dans sa prison.

BENOIT VII, parent d'Albéric, seigneur de Rome, régna de 975 à 984. Il eut, comme Benoît VI, à lutter contre l'antipape Boniface VII.

BENOIT VIII, pape de 1012 à 1024, eut pour concurrent un certain Grégoire, qui le força à sortir de Rome ; mais il se fit réintégrer par l'empereur Henri II. Les Sarrasins étant venus en 1016 envahir ses états, il se mit lui-même à la tête des troupes chrétiennes, et extermina l'ennemi.

BENOIT IX, neveu du pape Jean XIX et fils d'Albéric, comte de Tusculum, fut placé sur le saint-siége à l'âge de 12 ans, en 1033, et se livra à toutes sortes d'infamies. On le déposa en 1045, mais il parvint deux fois à se faire réintégrer. Touché enfin de repentir, il résigna lui-même ses fonctions en 1048.

BENOIT X, antipape, fut placé en 1058 sur le siége de Rome par une troupe de factieux, et se fit chasser quelques mois après par les Romains, qui élurent Nicolas II ; il mourut en 1059.

BENOIT XI, pape de 1303 à 1304, était fils d'un berger de Trévise et fut d'abord maître d'école. Il devint général des Frères Prêcheurs, fut élu pape à la mort de Boniface VIII, et répara une partie des maux causés par ce pontife ambitieux. On a prétendu, mais sans fondement, qu'il avait été empoisonné dans des figues.

BENOIT XII, pape de 1334 à 1342, était fils d'un boulanger de Saverdun. Il s'attacha à réformer les mœurs des religieux, à récompenser le mérite, et se porta comme arbitre pour terminer les contestations de plusieurs princes. Il siégeait à Avignon.

BENOIT XIII, antipape, appelé d'abord *Pierre de Lune*, né en Aragon d'une famille distinguée. Il s'adonna d'abord à la jurisprudence civile et canonique, quitta cette étude pour porter les armes, la reprit ensuite et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire XI le fit cardinal en 1375. Après la mort de Clément VII (1394), qui siégeait à Avignon, les cardinaux avignonnais élurent Pierre de Lune, en même temps que les cardinaux de Rome élisaient Boniface IX. Pierre prit le nom de Benoît XIII. Avant son élection, il avait promis de se démettre, si on l'exigeait, pour mettre fin au schisme ; mais devenu pape, il oublia sa promesse. Il amusa pendant quelque temps par des paroles trompeuses Charles VI, roi de France, ainsi que divers princes de l'Europe, et finit par déclarer qu'il gar-

dait la tiare. Il ne fut plus regardé partout que comme un schismatique, et on résolut de s'emparer de sa personne et de le déposer de la papauté. Charles VI le fit assiéger dans Avignon. Benoit trouva le moyen de s'échapper, et se retira d'abord à Château-Renard, près d'Avignon, ensuite dans une petite ville du royaume de Valence, nommée *Peniscola*, où il conserva son titre jusqu'à la fin de sa vie, et d'où il lançait des foudres sur toute la terre. Il y mourut en 1424. On ne le compte pas dans la suite des papes.

BENOIT XIII, pape de 1724 à 1730, né à Rome, était de la famille des Ursins. Il était entré dans l'ordre de Saint-Dominique, et avait occupé successivement les siéges de Manfredonia, de Césène, de Bénévent. Il approuva par un bref la doctrine de saint Thomas sur la grâce et la prédestination, et confirma par une bulle la constitution *Unigenitus*.

BENOIT XIV, pape de 1740 à 1758, nommé d'abord *Lambertini*, né à Bologne en 1675, avait été évêque d'Ancône, puis archevêque de Bologne. Eclairé et tolérant, il tâcha de calmer les querelles religieuses, et d'adoucir les persécutions que l'on exerçait à l'occasion de la bulle *Unigenitus*. Il réforma les Jésuites de Portugal. Ce pape protégea et cultiva lui-même les lettres et les sciences. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui ont été publiés à Bassano en 1788, 15 vol. in-fol. Les principaux sont les traités *De la Béatification, Du Sacrifice de la Messe, des Synodes*.

BENOIT (René), curé de St-Eustache à Paris, né à Savenières, près d'Angers, en 1521, fut nommé à sa cure en 1569. On l'appela le *pape des Halles*, parce qu'il avait la plus grande influence sur les marchands des halles, au milieu desquels était située son église. En 1588 il fit imprimer une traduction française de la Bible; on lui reprocha d'y avoir suivi de trop près la version calviniste de Genève; il fut, en conséquence, exclu de la faculté de théologie; la censure fut ratifiée par Grégoire XIII. Lorsque la faction des Seize se fut rendue maitresse de Paris, il se retira dans le camp de Henri IV, qui le choisit ensuite pour son confesseur. Ce prince le nomma à l'évêché de Troyes; mais les Ligueurs lui firent refuser ses bulles.

BENSERADE (Isaac DE), poëte et bel-esprit du siècle de Louis XIV, né en 1612 à Lyons-la-Forêt en Normandie, mort en 1691, fut fort en faveur à la cour à cause des agréments de sa personne et de sa conversation, et pour la finesse de ses reparties. Il fit avec succès des vers pour les ballets de la cour, composa des rondeaux, des sonnets et des chansons. On a aussi de lui des pièces de théâtre (*Cléopâtre, la Mort d'Achille, Iphis et Iante, Gustave, Méléagre*). Vers la fin de sa vie il eut la malheureuse idée de mettre en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide (Paris, 1676, in-4). Il fut un des premiers membres de l'Académie Française (1674), et obtint de Richelieu, de Mazarin et de plusieurs princes de fortes pensions. Ses œuvres ont été réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1697.

BENTHAM (Jérémie), célèbre jurisconsulte et publiciste anglais, né à Londres en 1748. Il étudia pour être avocat; mais révolté des vices des lois et des abus de toute espèce qui régnaient dans les tribunaux, il aima mieux consacrer sa vie à les réformer, et il s'efforça de constituer sur de nouvelles bases la législation et la politique. Son principe fondamental est qu'en législation et en morale, on ne doit admettre d'autre règle que l'utilité: ce qui a fait donner à son école le nom d'*utilitaire*; il avait puisé dès sa jeunesse ces doctrines dans le livre *De l'Esprit* d'Helvétius. Il fut fort lié avec le conventionnel Brissot, visita plusieurs fois la France, et jouit dans ce pays d'une telle estime que la Convention lui conféra le titre de citoyen français. Bentham mourut en 1832, à 84 ans. Il ordonna par son testament que son corps fût porté aux amphithéâtres d'anatomie pour être disséqué, afin de combattre le préjugé qui règne en Angleterre à cet égard. Bentham a composé une foule d'écrits; mais tous n'ont pas été publiés de son vivant. Quelques-uns n'ont paru qu'en français, et ont été rédigés d'après ses manuscrits et de concert avec lui par M. Étienne Dumont, ministre de la religion réformée à Genève. Les principaux sont: *Introduction aux principes de morale et de jurisprudence*, Londres, 1789 et 1823; *Traités de législation civile et pénale*, publiés en français, Paris, 1802 et 1820; *Théorie des peines et des récompenses* (en français), Paris, 1812, 1826; *Tactique des assemblées délibérantes et des sophismes politiques* (français), Genève, 1816; Paris, 1822; *Panoptique* ou *Maison d'inspection*, Londres, 1791, ouvrage dans lequel fut proposé pour la première fois le système pénitentiaire; *Défense de l'usure*, en forme de lettres, Londres, 1787; *Code constitutionnel*, Londres, 1830-32; *Déontologie* ou *Théorie des Devoirs*, posthume, Londres, 1833, traduit en français par Benjamin Laroche, 1833; *Chrestomathie*, Londres, 1817, où il est traité de l'éducation et de la division des sciences. M. George Bentham, neveu du jurisconsulte, a publié en français l'*Essai sur la nomenclature et la classification d'art et science*, 1823. Bentham a en outre publié une foule de brochures et d'écrits de circonstance, tous dirigés contre les vices de la législation ou de la politique anglaise.

BENTHEIM, bourg du Hanovre, à 60 kil. O. d'Osnabrück; 1,400 hab.; était jadis le ch.-l. du comté de Bentheim, situé entre l'Over-Yssel et l'évêché de Münster, le long de la Vecht. Les comtes de Bentheim étaient jadis feudataires immédiats de l'Empire. En 1421, cette maison se divisa en trois branches, Bentheim, Tecklembourg et Steinfurt. Les domaines de cette dernière branche, qui est éteinte aujourd'hui, appartiennent aux comtes de Bentheim; le comté de Tecklembourg a été acquis par la Prusse en 1706. En 1753, le comte de Bentheim fut obligé d'engager ses domaines au Hanovre pour 30 ans. Ce contrat, renouvelé en 1783, fut rompu par les conquêtes de Napoléon qui comprit le comté de Bentheim dans le grand-duché de Berg (1807), puis le réunit à la France (1810). En 1815, le comté de Bentheim rentra dans le territoire du Hanovre, mais le Steinfurt fut donné à la Prusse.

BENTINCK (William), premier comte de Portland, né en Hollande en 1648, fut d'abord page de Guillaume, stathouder de Hollande; devint son ami dévoué, l'accompagna dans son expédition en Angleterre, et contribua à le mettre sur le trône. Devenu roi d'Angleterre, Guillaume le combla de faveurs: il le créa comte de Portland (1689), pair d'Angleterre, l'envoya en ambassade en France (1698), et l'employa dans plusieurs négociations importantes. Il mourut en 1709.

BENTINCK (William-Henry CAVENDISH), duc de Portland, arrière petit-fils du précédent, né en 1738 à Oxford, avait pour mère l'héritière des Cavendish. Nommé pair en 1762, il fut d'abord dans l'opposition, puis il accepta diverses charges importantes, et devint en 1783 premier lord de la trésorerie et chef du ministère dit de la *coalition*; mais il fut renversé la même année et rentra dans le parti de l'opposition. Il se rapprocha du ministère en 1792, reçut alors les titres de chancelier de l'université d'Oxford, de secrétaire d'état de l'intérieur, et de lord-lieutenant du comté de Nottingham; il devint en 1801 président du conseil, après la retraite de Pitt. Il donna sa démission en 1805, et mourut trois ans après. Il est un de ceux auxquels on a fait honneur des *Lettres de Junius*.

BENTINCK (William-Henry CAVENDISH, lord), frère

du précédent, né en 1774, mort en 1839, fut nommé, dès l'âge de 29 ans, gouverneur de Madras. De retour en Europe, il commanda en Sicile les troupes auxiliaires anglaises qui protégeaient cette île contre les armes de Napoléon; en 1812, il y introduisit, malgré la reine Caroline, une constitution libérale. En 1814, ayant reçu la mission de soulever l'Italie contre l'empereur, il adressa plusieurs proclamations aux Italiens, et entraîna Gènes par la promesse du rétablissement de l'ancienne république; cependant le congrès de Vienne livra les Génois au roi de Sardaigne, et lord Castlereagh désavoua lord Bentinck. Malgré cet affront, Bentinck accepta encore le poste de ministre près du saint-siége; mais il revint bientôt en Angleterre, et fut élu membre de la chambre des communes. Sous le ministère de Canning, il fut nommé gouverneur-général des Indes orientales, et montra dans ces hautes fonctions, qu'il remplit jusqu'à sa mort, le talent le plus remarquable et le désintéressement le plus rare.

BENTIVOGLIO, illustre famille de Bologne, qui occupa le souverain pouvoir dans cette ville au XVe siècle, prétendait descendre d'un fils naturel de l'empereur Frédéric II. Les Bentivoglio disputèrent longtemps le pouvoir aux papes; ils finirent par être dépouillés en 1512. Plusieurs de leurs descendants se sont distingués dans les lettres et la diplomatie. Les plus connus sont:

BENTIVOGLIO (Hercule), né vers 1506 à Bologne, mort en 1573, fils d'Annibal Bentivoglio, qui régna le dernier sur Bologne. Il vécut à la cour de Ferrare et fut plusieurs fois employé dans des négociations délicates; mais il est surtout estimé comme poëte. On a de lui des comédies, des sonnets, des églogues et des satires; dans ce dernier genre, il se plaça près de l'Arioste. Ses œuvres ont été publiées à Venise, 1633, et à Paris, 1719.

BENTIVOGLIO (Gui), cardinal, historien et politique habile, né à Ferrare en 1579, mort en 1644. Il jouit de la faveur des papes Clément VIII, Paul V et Urbain VIII; fut envoyé comme nonce en Flandre (1607), et en France (1617); il plut tellement à Louis XIII, que ce prince le choisit pour protecteur de la France à Rome. Il mourut au moment où il allait être nommé pape. On a de lui une *Histoire de la guerre de Flandres*, en italien, Cologne, 1632-1639, traduite en français par l'abbé Loiseau, Paris, 1769; un *Recueil de lettres*, Cologne, 1631, traduit en français par Biagioli, Paris, 1807; des *Mémoires sur sa vie*, publiés après sa mort, Amsterdam, 1648, trad. en français par Vayrac, 1713. Ses œuvres ont été réunies à Milan, 1806-1807, 5 vol. in-8.

BENTLEY (Richard), savant critique anglais, né en 1660 à Oulton dans le comté d'York, mort en 1742, fut d'abord maître d'école et devint ensuite chapelain de l'évêque de Worcester, bibliothécaire de Saint-James (1693), maître du collége de la Trinité à Cambridge (1700), et archidiacre d'Ely (1701). Il était d'un caractère difficile et s'attira partout de vifs démêlés. On a de lui des *Sermons* prononcés en 1692 pour la fondation de Robert Boyle (*Voy.* BOYLE); une *Dissertation sur les épîtres de Thémistocle, Socrate, Euripide, Phalaris, et sur les fables d'Ésope*, en anglais (1697): il y prouve que ces ouvrages sont apocryphes; des *Observations sur Aristophane, Ménandre et Philémon* (1710); des éditions très estimées d'Horace (1711 et 1728), de Térence et de Phèdre (1726), de Manilius (1739); une édition de Milton (1732); des *Remarques sur le discours de la liberté de penser* de Collins (1713), qu'il publia sous le nom de *Phileleutherus lipsiensis*, et qui ont été traduites en français sous le titre de *Friponnerie des esprits-forts*, par Armand La Chapelle, 1738; enfin des *Lettres* fort instructives. On reproche à ce savant une trop grande hardiesse dans ses corrections.

BENVENUTO CELLINI. *Voy.* CELLINI.

BENY-BOCAGE, ch.-l. de cant. (Calvados), à 11 kil. N. de Vire; 850 hab.

BENY-EL-HASSAN, tribu arabe du Sahara oriental, erre au S. de la régence de Tripoli et des déserts de Barca.

BENYSOUEYF, *Hermopolis* ou *Cœne*, ville de la Moyenne-Égypte, à 98 kil. S. du Caire, sur la rive gauche du Nil, ch.-l. d'une province. Elle est en ruines et fort triste: aussi sert-elle de lieu d'exil aux officiers et soldats albanais dont Méhémet-Ali est mécontent.

BÉOTIE, *Bœotia* (partie de la *Livadie* des Turcs), contrée de l'ancienne Grèce, avait pour bornes au S. E. l'Attique, à l'O. la Phocide, et au N. E. l'Eubée, dont elle n'était séparée que par un canal étroit. Thèbes en était la ville principale. La partie septent. de la Béotie est froide, âpre, montueuse et peu fertile; la partie mérid., au contraire, est riche en fruits et en vins, mais l'atmosphère y est plus lourde et plus malsaine. C'est en Béotie qu'on trouvait l'Hélicon, le Cithéron, le Parnasse, montagnes si célèbres dans la fable; les deux lacs Haliée et Copaïs: le débordement de ce dernier, l'an 1862 av. J.-C., est connu sous le nom de déluge d'Ogygès. Les Béotiens furent d'abord presque tous pasteurs (de là peut-être leur nom: *Boôtai*, bouviers). Ils avaient dans la Grèce une réputation de stupidité que démentent les grands hommes qui sont nés parmi eux, tels qu'Hésiode, Corinne, Pindare, Épaminondas, Pélopidas, Plutarque, etc. — La Béotie eut pour premiers habitants les Aones et les Hyantes, et forma d'abord avec l'Attique une seule et même contrée; toutes deux étaient réunies sous le nom commun d'Ogygie ou domaine d'Ogygès. Plus tard, elle eut une existence à part, lorsque vinrent s'y établir d'abord Cadmus (1580) avec des Phéniciens, puis les Minyens: il y eut alors deux villes principales en Béotie: Thèbes et Orchomène, ch.-l. de deux états différents. Orchomène déchut de bonne heure; Thèbes, au contraire, fut longtemps florissante. Elle était régie par des rois, dont les plus célèbres, après Ogygès et Cadmus, furent Labdacus, Amphion, Laïus, Œdipe, Créon, Étéocle, Thersandre, etc. La monarchie fut abolie vers 1189, et les villes de Béotie formèrent ensemble une ligue dite *Pambéotique*. Platée, Haliarte, Orchomène, Thespies, Tanagre, Anthédon, Coronée, Chéronée, sont les villes les plus importantes de cette confédération. Les guerres médiques fournirent aux Béotiens quelques occasions de se signaler; mais bientôt après, les Lacédémoniens, déjà vainqueurs d'Athènes (404), soumirent la Béotie, à la suite de la bataille de Coronée (393). Thèbes secoua cependant leur joug (378), et devint un instant, par les victoires d'Épaminondas (à Leuctres et à Mantinée), la puissance prépondérante de la Grèce; mais son despotisme envers ses alliés souleva une haine générale et amena la ruine de Thèbes, qui fut prise et rasée par Alexandre (329). Depuis ce temps la Béotie ne joue plus aucun rôle dans l'histoire. (*Voy.* THÈBES.)

BER ou BERÉE, *Berea*, ville de la Palestine, dans la tribu d'Ephraïm.

BÉRAR, province du roy. de Decan, dans l'Inde anglaise, au centre de la presqu'île; bornée par le Kandeich, le Malouah, au N.; l'Aurengabad et le Bider au S., le désert de Gandouana à l'E.; 420 kil. sur 220; ch.-l., Ellitchpour. Sol très fertile. Moutons d'espèce particulière, etc. Beau bois de tek. Armes, étoffes de coton, outils aratoires.

BERARDIER DE BATAUT (Fr.-Jos.), abbé, né à Paris en 1720, mort en 1794, fut professeur d'éloquence, puis grand-maître du collége de Louis-le-Grand; il fut nommé en 1789 député du clergé aux états-généraux, et siégea au côté droit. Incarcéré en 1792, il échappa au massacre de septembre par la protection de Camille Desmoulins qui avait été son

élève. On a de lui un *Précis de l'Histoire universelle*, 1776: une traduction en vers français de *l'Anti-Lucrèce*, 1786; *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Église* (il y combat la constitution civile du clergé).

BÉRAT, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 50 kil. N. E. d'Avlone; 6,000 hab.

BERAUD (Laurent), jésuite, né à Lyon en 1703, mort en 1777, fut nommé en 1740 directeur de l'observatoire de sa ville natale et fit quelques observations astronomiques. Il a donné la *Physique des corps animés*, 1755, in-12; divers *Mémoires* couronnés par les sociétés savantes: 1° sur la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquièrent dans la calcination; 2° sur les rapports qui se trouvent entre la cause et les effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité, etc. Il forma Montucla, Lalande, Bossut, etc.

BÉRAULT-BERCASTEL (Ant.-Henri), jésuite, né au commencement du XVIII[e] siècle dans le Pays Messin, mort vers 1795, fut curé d'Omerville, au diocèse de Rouen, et chanoine de Noyon. On a de lui une *Histoire de l'Église* (24 vol. in-12, 1778 et années suivantes), qui est fort inférieure à celle de Fleury, mais qui est bien écrite et qui eut du succès; on lui reproche des opinions ultramontaines. Il a aussi composé *le Serin des Canaries*, poëme, 1754; *la Terre promise*, poëme, 2 vol. in-12, et a traduit de l'espagnol les *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo*, 1756.

BERAUN, ville de Bohême, à 26 kil. S. O. de Prague, est le ch.-l. d'un cercle de même nom, situé entre ceux de Pilsen, Rakonitz, Kaurzim. Le cercle a 70 kil. sur 50, et 140,000 hab.

BERBERS, dits aussi *Amazigs*, *Chilas*, *Kabaïls*, peuple de la famille atlantique; occupent les hautes vallées de l'Atlas et une partie des plaines dans l'empire de Maroc, l'Algérie et l'état de Tunis, et sont partagés en une foule de tribus dont beaucoup vivent indépendantes. Peuple très belliqueux. Ce sont les vrais indigènes de la région atlantique. Le nom de Barbarie n'est qu'une altération de celui de Berbérie.

BERBICE, riv. de la Guyane anglaise, naît dans les mont. des Guacanayas, reçoit le Cauje et tombe dans l'Océan Atlantique par 59° 50' long. O., 6° 35' lat. N., après un cours de 186 kil.

BERBICE (gouvernement de), un des deux gouvernements de la Guyane anglaise: 25,000 hab. (dont 800 blancs seulement); ch.-l., Nouvel-Amsterdam. Ce pays faisait jadis partie de la Guyane hollandaise; il a été pris par les Anglais en 1796.

BERCH (Charles-Reinhold), conseiller de la chancellerie en Suède, né au commencement du XVIII[e] siècle, mort en 1777; savant historien, numismate et économiste. Il a publié en suédois: *Description des médailles et des monnaies de la Suède*, et l'*Histoire des rois de Suède et des personnages remarquables dans ce pays, d'après les médailles*.

BERCHOUX (Joseph), poëte français, né à Lay (Loire) en 1761, mort en 1838, fut quelque temps juge de paix, puis militaire, et quitta le service après les orages de la révolution pour se livrer aux lettres. Il débuta par une *Épître* fort spirituelle sur les Grecs et sur les Romains; publia en 1800 le joli poëme de *la Gastronomie;* en 1806, *la Danse;* en 1815, *Voltaire ou le triomphe de la philosophie moderne*, espèce d'invective contre le XVIII[e] siècle; ces deux poëmes eurent très peu de succès. D'un caractère doux et aimable, Berchoux eut partout des amis.

BERCHTESGADEN ou BERCHTOLSGADEN, ville des États autrichiens (Haute-Autriche), à 17 kil. S. O. de Saltzbourg; 2,000 hab. Cette ville appartenait jadis à la Bavière, mais elle a été cédée à l'Autriche en 1802.

BERCY, bourg important du dép. de la Seine, sur la rive droite de la Seine, à l'E. de Paris, auquel il tient immédiatement; 6,428 hab. Immense entrepôt de vins, vinaigres, huiles, eaux-de-vie.

BERDITCHEV, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), à 44 kil. S. de Jitomir; 20,000 hab. On y révère une image de la Vierge, à laquelle le peuple attribue le don de faire des miracles.

BERDOAN, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. d'un district de même nom, à 95 kil. N. O. de Calcutta; 54,000 hab. Citadelle; quelques monuments, entre autres le tombeau de Sukka, saint mahométan.

BÉRÉCYNTHE, montagne de Phrygie, où Cybèle était née et où elle avait un temple: la déesse prit de ce lieu le surnom de *Bérécynthie*. — La Crète avait aussi un mont Bérécynthe, séjour des Dactyles idéens.

BERÉE ou BEROÉ, *Berœa*, auj. *Eski-Zagra*, ville de Thrace, vers le Pont-Euxin, sur les frontières de la Mésie et au N. O. d'Adrianopolis.

BÉRÉE ou BEROÉ, *Berœa*, *Berrhœa*, puis *Irenopolis*, auj. *Veria*, ville de Macédoine, dans l'Emathie, au S. O. de Pella.

BÉRÉE ou BÉROÉ, *Berœa*, dite aussi *Chalybon*, auj. *Alep*, ville de Syrie. *Voy.* CHALYBON.

BÉRÉE, *Berea*, ville de Palestine. *Voy.* BER.

BEREGHZASZ, ville de Hongrie, située par 20° 30' long. E., 48° 15' lat. N.; ch.-l. du comitat de Beregh, situé dans le cercle en deçà de la Theiss, entre ceux de Marmarosch, Ugotsch, Szathmar, Zemplin, Hunghvar; 85,000 hab.

BÉRENGER I, roi d'Italie, fils d'Éberhard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis-le-Débonnaire, se fit déclarer roi par les états du royaume vers 888, lors de la déposition de Charles-le-Gros. Il eut pour compétiteurs Guy, duc de Spolète; Arnoul, roi de Germanie; Louis, roi d'Arles et de Provence, qui se firent tour à tour reconnaître rois; mais il se délivra de tous ces rivaux, et fut, en 916, couronné emper. Cependant, après trente-six ans de règne, les grands, jaloux de son autorité croissante, lui suscitèrent un nouveau compétiteur, Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane. Celui-ci le vainquit avec le secours du comte Boniface, et l'enferma dans Vérone, où il fut assassiné, l'an 924.

BÉRENGER II, roi d'Italie, petit-fils du précédent, était marquis d'Yvrée, lorsque la tyrannie de Hugues, roi d'Italie et d'Arles, le força de se réfugier en Allemagne. Il implora la protection d'Othon-le-Grand, s'empara avec le secours de ce prince d'une partie de l'Italie, et se fit déclarer roi en 950. Mais Othon ayant voulu faire de l'Italie un fief relevant de l'Allemagne, Bérenger se révolta contre lui. Il ne put résister longtemps à l'empereur, et tomba, dès 962, en son pouvoir. Othon l'envoya dans les prisons de Bamberg, où il mourut en 966.

BÉRENGER de Tours, théologien, né à Tours en 998, mort en 1088, fut nommé en 1030 *scolastique* ou maître d'une école dans sa patrie, et devint, en 1039, archidiacre d'Angers. Il eut pendant quelque temps beaucoup de succès dans son enseignement; mais ensuite, voyant son école abandonnée pour celle de Lanfranc, il imagina, pour rappeler la foule, de se distinguer par des opinions singulières, et attaqua les mystères de l'eucharistie et de la transsubstantiation. Il fut condamné et excommunié par plusieurs conciles, et fut réfuté par Abbon et Lanfranc. Il se vit forcé d'abjurer ses erreurs et de brûler ses livres; mais il ne tarda pas à dogmatiser de nouveau. Il condamna enfin de bonne foi ses erreurs dans le concile de Rome (1078), et se retira dans l'île de St-Côme près de Tours, où il mourut à 90 ans. La plupart de ses ouvrages sont perdus; ce qui nous reste se trouve dans les œuvres de Lanfranc, dans les *Collections* des PP. d'Achery et Martenne. Lessing a retrouvé dans

la bibliothèque de Wolfenbuttel sa *Défense contre Lanfranc*, ainsi que quelques autres écrits, qu'il se proposait de publier.

BÉRENGER (Laur.-Pierre), oratorien, né à Riez en Provence en 1749, professa la rhétorique au collége d'Orléans avant la révolution, fut nommé professeur à l'école centrale, au lycée de Lyon, puis inspecteur d'académie en 1816, et mourut en 1822. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *le Mentor vertueux*, etc., Lyon, 1788; Paris, 1808, in-12; *Recueil amusant de voyages*, en vers et en prose, 9 vol. in-12; *la Morale en action*, 1785; *la Morale en exemples*, 1801; *le Fablier de la jeunesse*, etc.

BÉRENGÈRE, reine de Léon et de Castille, était fille de Raimond IV et femme d'Alphonse VIII, roi de Castille. S'étant renfermée dans Tolède en 1139, pour défendre cette ville contre les Maures, elle parut sur les remparts et traita de lâches des hommes qui venaient ainsi assiéger une femme, tandis que la gloire les appelait sous les murs d'Oréja, dont le roi de Castille en personne faisait le siége. Les chevaliers maures, par un esprit de galanterie qui donne une idée des mœurs de ce temps-là, ordonnèrent la retraite, et l'armée musulmane défila devant la reine en célébrant sa vertu et sa beauté. Elle mourut le 3 février 1149.

BÉRENGÈRE, fille aînée d'Alphonse IX, roi de Castille, épousa Alphonse IX, roi de Léon, qui la répudia en 1209 sous prétexte de parenté. Les états de Castille l'ayant déclarée régente pendant la minorité de son frère Henri I, elle abdiqua en faveur du comte de Lara, qui la bannit ensuite du royaume. Elle y rentra après la mort de son frère, auquel elle succéda en 1217, et remit la couronne à son fils aîné Ferdinand. Morte en 1244.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, épousa son frère Ptolémée Évergète, et occupa le trône avec lui. En exécution d'un vœu qu'elle avait fait, elle consacra sa chevelure à Vénus. Cette chevelure ayant disparu du temple où elle avait été placée, l'astronome Conon publia par flatterie qu'elle avait été changée en astre, et donna le nom de *Chevelure de Bérénice* à une constellation qui a depuis conservé ce nom. Cette princesse fut mise à mort par son propre fils, Ptolémée Philopator.

BÉRÉNICE, princesse juive, née l'an 28 de J.-C., fille d'Agrippa I, épousa d'abord un Hérode, roi de Chalcis ; puis Polémon, roi de Cilicie, et quitta ce prince pour vivre auprès d'Agrippa II, son frère. Titus, l'ayant vue lors de la guerre de Judée, conçut pour elle une vive passion, l'emmena à Rome, et voulut même l'épouser ; mais l'opposition des Romains l'obligea de renoncer à ce projet et d'éloigner Bérénice. Cette pénible situation est, comme on sait, le sujet d'une des tragédies de Racine.— On a supposé que la Bérénice dont Titus avait été l'amant était une autre princesse que la fille d'Agrippa, et qu'elle était nièce de la précédente.

BÉRÉNICE, nom commun à diverses villes de l'Égypte ancienne, ainsi appelées du nom de plusieurs princesses de la dynastie des Lagides. Les principales étaient : 1° Bérénice de Cyrénaïque, auj. *Bernik* ou *Bengazy*, une des cinq villes de la Pentapole d'Afrique : — 2° Bérénice de Thébaïde, sur la mer Rouge, à 36 kil. N. du Ras-el-Enf, sous le parallèle de Syène ; elle servait d'entrepôt aux marchandises de l'Inde ; elle est auj. détruite : — 3° Bérénice d'Éthiopie, auj. *Ollaki*, chez les Troglodytes et sur la mer Rouge : elle était fameuse par ses mines d'or qu'exploitaient les Ptolémées (d'où son surnom *Panchrysos*, c.-à-d. *toute d'or*). — 4° Bérénice *Épidirès*, c.-à-d. sur le col, en Éthiopie, sur le détroit de Bab-el-Mandeb : on l'appelait quelquefois *Arsinoé*. — La ville d'Asiongaber, auj. *Akaba*, portait aussi le nom de Bérénice. *Voy.* ASIONGABER.

BERESFORD (îles), sur la côte N. O. de l'Amérique N., au N. O. de l'île Quadra-et-Vancouver, par 132° 17' long. O., 50° 52' lat. N.

BÉRÉSINA, riv. de la Russie d'Europe (Minsk), prend sa source aux environs de Viléika ; passe à Stoudianka, Borisov, Bobrouisk, Gorval, Rechitza, et tombe dans le Dniepr, après un cours de 370 kil. Charles XII passa la Bérésina en 1708 au gué de Stoudianka. Mais cette rivière est devenue surtout célèbre par le passage désastreux des Français en 1812, pendant la retraite de Russie.

BÉRESOV, ville de la Russie d'Asie (Tobolsk), sur la Sosva et la Vogoulka, à 570 kil. N. de Tobolsk, par 65° long. E., 63° 40' lat. N. Grand commerce de pelleteries. Mine d'or.

BERETIN ou BERRETINI, peintre. *Voy.* CORTONE.

BERG, c.-à-d. *mont*, nom commun à plusieurs lieux d'Allemagne, entre autres une ville du Wurtemberg, à 2 kil. de Stuttgard.

BERG (comté, puis duché de), état de l'ancienne Allemagne, avait pour bornes, avant la révolution française, à l'O. le Rhin ; à l'E. Nassau-Siegen, le duché de Westphalie, le comté de la Mark ; au N. le duché de Clèves. Capitale, Dusseldorf. Il appartint d'abord, sous le titre de comté, à la maison des comtes d'Altena ; en 1248, il fut porté à la maison de Juliers par Marguerite, fille du 11e comte, Adolphe VII. Erigé en duché en 1389 par l'emp. Wenceslas. En 1423, Adolphe, duc de Berg, devint duc de Juliers, et depuis, Berg suivit les destinées de Juliers ; il passa à la maison de Neubourg, qui le garda lors du traité de Lunéville (1801). En 1806, Napoléon se le fit céder pour une partie de l'électorat de Hanovre, y ajouta diverses parties du duché de Clèves et d'autres pays, et l'érigea en grand-duché de Berg : ce grand-duché appartint d'abord à Murat, 1806 ; puis à Louis, fils aîné du roi de Hollande, 1808. En 1815 Berg fut cédé à la Prusse et fit partie des possessions prussiennes à l'O. du Weser. Quand ces possessions se nommaient grand-duché du Bas-Rhin, une des trois provinces dont se composait le grand-duché se nommait province de Clèves-et-Berg, et se subdivisait en quatre gouvernements : Clèves, Berg, Cologne, Coblentz. Auj. les quatre n'en forment qu'un, dit gouvernement de Dusseldorf, et font partie de la province Rhénane (équivalente aux ci-devant prov. du Bas-Rhin et de Clèves-et-Berg).

BERGA, petite ville d'Espagne (Barcelone), à 80 kil. N. O. de Barcelone. Prise et reprise pendant la guerre civile d'Espagne (1840).

BERGAMASC, ancienne division de l'Italie, avait pour villes principales Bergame (ch.-l.), Romano, Martinengo, Somasca ; lors de la révolution française, il faisait partie des États de Venise.

BERGAME, *Bergomum* des anciens, *Bergamo* des Italiens, ville du royaume Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Bergame, à 44 kil. N. E. de Milan, sur une colline, entre le Brembo et le Serio ; 32,000 hab. Évêché ; place forte. Cathédrale, théâtre, palais neuf, statue du Tasse. Trois sociétés savantes. Draps estimés. Grande foire de 14 jours. Commerce de soie, laine, toile, vin, huile, fruits, ustensiles de fer, etc. Patrie de Bernardo Tasso (père de l'auteur de *la Jérusalem délivrée*), de Maffei, de Tiraboschi. Prise par les Français en 1798 ; ch.-l. du dép. du Serio sous Napoléon.—La délégation de Bergame est une des subdivisions du gouvernement de Milan ; elle a 130 kil. sur 75, et 300,000 hab.

BERGAMO, *Pergamus*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 80 kil. N. de Smyrne. *Voy.* PERGAME.

BERGARA, ville d'Espagne (Vittoria), sur la Deva, à 65 kil. S. E. de Bilbao. Acier excellent. Un traité y fut conclu en 1839 entre les généraux Espartero et Maroto : par ce traité l'Espagne fut délivrée en

partie de la guerre civile, et don Carlos se vit obligé de se réfugier en France.

BERGAS, *Bergula*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 40 kil. S. E. d'Andrinople. — Ville de l'Anatolie, à 9 kil. S. de Lampsaki.

BERGASSE (Nic.), célèbre avocat, né à Lyon en 1750, mort à Paris en 1832, commença à se faire connaître en 1787 par ses plaidoyers contre Beaumarchais, dans l'affaire de Kornmann, qui poursuivait sa femme en adultère. Il fut nommé en 1789 député de Lyon aux états-généraux, et se montra très favorable à la royauté; mais n'ayant pu faire prévaloir ses plans, il donna sa démission. Emprisonné pendant la Terreur, il échappa à la mort par le dévouement de quelques amis. Il vécut depuis dans la retraite, s'occupant d'écrire sur les matières politiques. On a de lui des *Discours* et *Rapports* prononcés à l'Assemblée constituante, un *Essai sur la loi*, *la souveraineté et la liberté de la presse* (1817 et 1822), et un grand nombre de brochures de circonstance. Au commencement de la révolution on a plusieurs fois publié sous son nom des pamphlets odieux auxquels il n'eut aucune part. Bergasse fut un chaud partisan de Mesmer, et publia en 1784 des *Considérations sur le magnétisme animal*.

BERGDORF, ville de la république de Hambourg, à 14 kil. S. E. de Hambourg, sur la Bille; 2,000 hab. Repaire de pirates au XIVe siècle. Prise par Hambourg et Lubeck au duc de Saxe-Lauenbourg Eric II en 1376; perdue en 1412; reprise en 1420 par ces 2 villes, et gardée par elles jusqu'à la formation du dép. des Bouches-de-l'Elbe par Napoléon.

BERGEN ou BERGHEN, ville de la Norwége, par 3° long. E., 60° 20' lat. N., à 310 kil. N. O. de Christiania, au milieu d'une longue baie nommée Waag; 21,000 hab. Ch.-l. de la province de Nordenfiels. Evêché, place forte; port sûr, mais d'un accès dangereux. Chantiers de construction; école de navigation. Bergen est l'entrepôt de tout ce qui se pêche dans les mers environnantes. C'était jadis une ville hanséatique. — Ville de la Hesse électorale, à 4 kil. N. E. de Francfort. Les Français, commandés par le duc de Broglie, y remportèrent une victoire sur les Impériaux, en 1759.

BERGERAC, ch.-l. d'arrond. (Dordogne), sur la Dordogne, à 49 kil. S. O. de Périgueux; 9,285 hab. Commerce en vins, eaux-de-vie, pierres meulières, etc. Patrie de Cyrano et du duc de Biron, décapité par ordre de Henri IV. Jadis fortifiée, mais démantelée par Louis XIII, 1621. — L'arr. de Bergerac a 13 cantons (Beaumont, Cadouin, Villefranche-de-Longchapt, Villamblart, Vélines, Montpazier, Lalinde, Saint-Alvère, Issigeac, Laforce, Sigoulès, Eymet, plus Bergerac), 187 communes et 117,302 hab.

BERGERAC (Savinien CYRANO DE), auteur comique, né vers 1620, au château de Bergerac en Périgord, mort en 1655, eut une jeunesse fort dissolue, entra comme cadet dans le régiment des gardes, et s'y distingua par sa bravoure. Il était grand duelliste. Ayant reçu deux blessures graves à la guerre, il quitta le service et se livra aux lettres. On a de lui: *Agrippine*, tragédie; *le Pédant joué*, comédie; *Voyage dans la lune*, et *Histoire comique des états et empires du soleil*. Molière, Fontenelle dans les *Mondes*, Voltaire dans *Micromégas*, et Swift dans *Gulliver*, n'ont pas dédaigné de faire plusieurs emprunts à cet auteur. Ses œuvres ont été plusieurs fois imprimées; la dernière édition est de Paris, 1741, 3 vol. in-12.

BERGÈRE DE CREST (Isabeau VINCENT, dite la). On nomma ainsi une fanatique du Dauphiné, née vers 1670 de parents pauvres, de la religion réformée. Elle gardait les troupeaux au bourg de Crest, lorsqu'elle se sentit, dit-elle, inspirée, et se mit à faire la prophétesse. Elle eut du succès auprès des gens superstitieux de son parti, jusqu'au moment où l'intendant du Dauphiné la fit arrêter (1688), elle avoua, dit-on, sa supercherie et retomba depuis dans l'oubli.

BERGERON (Pierre), géographe, a donné un traité estimé *De la Navigation et des voyages*, Paris, 1629, in-8; un *Traité des Tartares* et un *Abrégé de l'histoire des Sarrasins*; une traduction française des *Voyages en Tartarie* de Guillaume de Rubruquis et autres, in-8. On retrouve ces ouvrages dans la collection de Van-der-Aa, intitulée: *Recueil de voyages curieux en Tartarie*, Leyde, 1729, 2 vol. in-4.

BERGHEIM ou OBER-BERGHEIM, ville de France (H.-Rhin), près de Ribeauviller. C'était jadis un asile très célèbre. — Un autre Bergheim, jadis *Tiberiacum*, se trouve dans les États prussiens (prov. Rhénane), à 19 kil. O. de Cologne; il a des mines de houille, et compte 550 hab.

BERGHEM (Nicolas), célèbre paysagiste flamand, né à Harlem en 1624, mort en 1683, fut d'abord élève de son père, artiste médiocre, et ensuite de Van Goyen. Il reproduisait également bien la feuillée, les animaux et les figures, et il en formait un ensemble parfait. Le Musée royal possède neuf tableaux de lui, parmi lesquels une *Vue des côtes de Nice* et une *Vente d'animaux dans les ruines du Colysée*.

BERGHEN, ville de Norwége. *Voy.* BERGEN.

BERGIER (Nic.), savant antiquaire, né à Reims en 1557, mort en 1623, a publié, en 1622, une *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, ouvrage estimé, que l'on joint à la *Carte itinéraire* de Peutinger. L'édition la plus complète de l'ouvrage de Bergier est celle de Bruxelles, 1736, 2 vol. in-4.

BERGIER (Nic.-Silv.), théologien, né en 1718 à Darnay en Lorraine, mort à Paris en 1790, professa la théologie à Besançon, puis fut nommé principal du collége de cette ville, et devint enfin chanoine de Notre-Dame de Paris. Il fut un des adversaires les plus redoutables des philosophes du XVIIIe siècle, et écrivit contre eux de nombreux ouvrages, entre autres: *Réfutation du Système de la nature*, ou *Examen du matérialisme*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; *le Déisme réfuté par lui-même*, Paris, 1768, in-12; *Certitude des preuves du christianisme* (contre l'*Examen des apologistes de la religion chrétienne*), Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Apologie de la religion chrétienne* (contre *le Christianisme dévoilé*), Paris, 1769, 2 vol. in-12; *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, 1780, 12 vol. in-12. On a aussi de lui un *Dictionnaire théologique*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, Paris, 3 vol. in-4; Liége, 1789, 8 vol. in-8.

BERGMANN (Torbern), célèbre chimiste suédois, né en 1735, dans la Westrogothie, mort en 1784, cultiva avec une égale ardeur toutes les branches des sciences naturelles et mathématiques, et devint, en 1766, professeur de chimie à Upsal. On lui doit une foule de découvertes importantes, entre autres celle de l'*air fixe* (acide carbonique), de l'acide oxalique, du gaz hépatique (hydrogène sulfuré); il réforma la minéralogie en la fondant sur la composition chimique des corps, et observa le premier le rapport constant des formes géométriques des cristaux avec la nature de chaque substance. Exempt de toute jalousie, il s'empressa de proclamer le mérite de Scheele et le fit connaître au monde. On a de lui: *Description physique de la terre*, 1770; *Analyse du fer*, traduit en français par Grignon, 1783; *Manuel du minéralogiste*, traduit par Mongez, 1784; *Traité des affinités*, 1788; *Opuscula physica et chimica*, 1779-1790, traduit en partie par Guyton-Morveau, 1780.

BERGOMUM, auj. BERGAME (de *berg*, montagne, et *home*, demeure), ville de la Gaule Cisalpine, cap. des *Orobii*, peuple ligure ou montagnard.

BERG-OP-ZOOM, ville de Hollande (Brabant septent.), sur le Zoom, à 31 kil. N. O. d'Anvers: 6,000 hab. Place forte. Pêche et salaison des anchois.

Prise par les Français sous les ordres du maréchal de Lowendal, 1747, après un siége célèbre. Assiégée par les Anglais en 1814 ; les assiégés firent les assiégeants prisonniers.

BERGUES, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. S. E. de Dunkerque ; 5,968 hab. Place forte. Petit port. Construction de bateaux ; dentelles ; entrepôt de fromages estimés. — Fondée au VIIe siècle. Prise et reprise plusieurs fois ; donnée à la France par la paix des Pyrénées (1659). Assiégée en vain par les Anglais (1793).

BERGUSIUM, ville d'Hispanie, auj. BALAGUER.

BERIGARD ou BEAUREGARD (Cl. GUILLERMET DE), philosophe du XVIe siècle, né à Moulins vers 1578, mort vers 1663, professa la philosophie à Pise, à Padoue. Il proposa une philosophie éclectique empruntée à la fois aux Ioniens et aux Épicuriens, et combattit avec liberté l'enseignement scolastique. Son principal ouvrage a pour titre *Circuli Pisani, seu de veterum et peripatetica philosophia dialogi*, Udine, 1643.

BERING. *Voy.* BEHRING.

BERINGTON (Joseph), historien anglais, né vers 1760, mort en 1820, était catholique et fut longtemps curé en France. Il est auteur d'une *Histoire littéraire au moyen âge*, 1814-1816, ouvrage estimé, traduit en français par Boulard.

BERKELEY, célèbre métaphysicien, né en Irlande en 1684, fit ses études au collége de la Trinité à Dublin, et devint associé de ce collége. Le comte de Péterborough l'emmena en qualité de secrétaire dans son ambassade en Sicile et en Italie. Il obtint à son retour le doyenné de Derry, et résigna bientôt ce riche bénéfice pour se rendre aux îles Bermudes, où il voulait établir un collége pour l'instruction et la conversion des sauvages ; mais le gouvernement ne lui envoyant point les fonds nécessaires, il revint en Irlande et fut nommé à l'évêché de Cloyne, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée à Oxford en 1753. On a de lui : *Théorie de la vision*, 1709 ; *Principes de la connaissance humaine*, 1710 ; *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, 1713, traduits en français par l'abbé du Gua de Malves, 1750, in-12 ; *Alciphron*, ou *Apologie de la religion chrétienne*, traduit par de Joncourt, La Haye, 1734, 2 vol. in-12. *Siris ou Réflexions sur l'eau de goudron*, 1744 ; quelques écrits politiques ou théologiques, et des poésies estimées. Ses *Œuvres* ont été réunies en 2 vol. in-4, avec une *Vie* de l'auteur, par Arbuthnot, Londres, 1784. Berkeley est surtout célèbre pour avoir soutenu que les corps extérieurs n'existent pas, et que c'est par une illusion mensongère que nous leur accordons de la réalité. C'est dans les *Principes de la connaissance* et dans les *Dialogues d'Hylas* (le matérialiste) *et Philonoüs* (le spiritualiste) qu'il a exposé ce système d'idéalisme.

BERKEN ou BERQUEN (Louis DE), né à Bruges au XVe siècle, découvrit en 1476 l'art de tailler et de polir le diamant, au moyen d'une roue et de la poudre de diamant.

BERKS, comté d'Angleterre, entre ceux de Buckingham, Oxford, Surrey, Hamp, Wilt ; 75 kil. sur 44 ; 150,000 hab. ; ch.-l., Reading. Autres villes : Abingdon, Newbury, Wantage, Great-Farringdon, East-Ilsley. Climat très sain. Forêt de Windsor dans l'E. ; beaucoup de grains dans l'O.

BERLAIMONT, ch.-l. de cant. (Nord), à 13 kil. N. O. d'Avesnes ; 1,600 hab.

BERLICHINGEN (Gœtz ou Godefroi DE), surnommé *Main-de-Fer*, brave chevalier allemand, né à Jaxthausen, dans le Wurtemberg, vers 1480, mort en 1562, prit une part glorieuse aux guerres que se livrèrent les électeurs de Brandebourg et de Bavière au commencement du XVIe siècle. Ayant perdu une main dans un combat, il s'en fit faire une en fer, d'où le surnom sous lequel il est connu. Il a écrit lui-même l'histoire de ses aventures. Goethe l'a pris pour héros d'un de ses drames.

BERLIN, *Berolinum*, capit. des États prussiens, dans la prov. de Brandebourg (gouvernement de Potsdam), sur la Sprée, à 890 kil. N. E. de Paris ; 354,000 hab. ; on n'en comptait que 6,500 en 1651, 103,000 en 1803, 220,000 en 1826. Cinq grands faubourgs hors des murs, et à l'intérieur cinq quartiers : Berlin proprement dit, Cologne (Kœln), Friedrichswerder, Neustadt ou Dorotheenstadt, Friederichstadt. On y compte près de 250 rues, 34 ponts, 19 hôpitaux, 21 églises, dont une seule catholique. On remarque surtout les rues Frédéric-Guillaume et des Tilleuls, les places Guillaume, de Leipsick et de la Belle-Alliance ; le parc ou Thiergarten, la cathédrale, la porte de Brandebourg, le château royal, le palais de Monbijou, les 4 jardins d'hiver. Université célèbre, qui compte parmi ses professeurs Fichte, Hegel, Wolf, Ritter, Schleiermacher, Ganz, de Savigny, etc. ; école militaire, institut de sourds-muets ; académie royale des Sciences (fondée en 1700 par Leibnitz) ; académie des Beaux-Arts ; académie des Sciences mécaniques et d'Architecture ; sociétés savantes et littéraires ; cabinets d'histoire naturelle, de médailles ; galerie de tableaux, statues ; musée égyptien, observatoire, bibliothèque royale. Industrie active : draps, porcelaines, dentelles, galons d'or et d'argent, étoffes de soie, velours de coton, laine, toile, tapisseries, horlogerie, ouvrages d'acier et bronze, bougies, cartes à jouer, produits chimiques (notamment bleu de Prusse), berlines et autres voitures, etc. Patrie du grand Frédéric, de Frédéric-Guillaume, du philosophe Baumgarten et du poëte Canitz. — Berlin est une ville toute moderne et qui ne remonte pas au-delà du XIIIe siècle : on croit qu'elle a été fondée de 1206 à 1220, par Albert II, margrave de Brandebourg ; mais elle ne commença à être importante que sous Frédéric-Guillaume, le grand-électeur (1650). Berlin fut occupée par les Autrichiens et les Russes en 1760, et par les Français en 1806, après la bataille d'Iéna.

BERLINGUES, groupes d'îles de l'Océan Atlantique, sur la côte du Portugal (Estramadure), à 9 kil. du cap Carvoeiro, à 80 kil. N. de Lisbonne, par 39° 25' lat. N., 11° 51' long. O.

BERMUDE I, roi de Léon et des Asturies (788-791), fut élevé sur le trône au préjudice d'Alphonse II, fils de Froïla ; mais il restitua la couronne à ce jeune prince au bout de trois ans.

BERMUDE II, roi de Léon et des Asturies (982-999). Il ne put d'abord résister aux Arabes qui étaient venus envahir ses états sous la conduite d'Almanzor ; mais ayant ensuite réuni ses armes à celles des rois de Navarre et de Castille, il repoussa le conquérant et contribua puissamment à la victoire d'Osma (999).

BERMUDE III, régna de 1027 à 1037. Il eut à combattre Sanche-le-Grand, roi de Navarre, qui le dépouilla d'une partie de ses états. Ayant voulu les reprendre à la mort de ce prince, il périt dans une bataille. En lui finit la dynastie des rois de Léon ; leurs états furent réunis à ceux de Castille.

BERMUDES, groupe d'îles de l'Océan Atlantique, au N. E. des Antilles, par 64° 19'-64° 43' long. O. 31° 53'-32° 18' lat. N. Elles sont au nombre d'environ 400, dont les principales sont Bermude, Saint-George (où est la ville de Saint-George, ch.-l.), St-David, Cooper, Somerset, Long-Island, etc. ; environ 20,000 hab., dont 5,000 Nègres. Ce ne sont généralement que des rocs ou des bancs de sable, mais quelques-unes offrent la plus brillante végétation. Climat sain et agréable, mais d'une chaleur accablante. Fréquents et violents ouragans. — Découvertes par l'Espagnol don Juan Bermudas, 1522 ; l'Anglais George Somers y fit naufrage, 1609, et s'y établit. Elles forment un gouvernement de l'Amérique anglaise et sont une station maritime et

commerciale très importante pour la Grande-Bretagne. Une division des pontons avec un grand nombre de condamnés y est établie.

BERMUDEZ (Jean), médecin portugais, suivit en 1520 l'ambassadeur du roi Emmanuel en Abyssinie, et s'insinua tellement dans l'esprit du roi de ce pays, alors catholique, que ce prince lui donna le titre d'ambassadeur et de patriarche d'Abyssinie. Il résida dans cette contrée pendant trente ans, et revint mourir à Lisbonne vers 1575. Il a laissé une relation de son voyage, dédiée au roi Sébastien.

BERMUDEZ (Jérôme), poëte espagnol du XVIe siècle, fut professeur de théologie à Salamanque. On a de lui deux tragédies espagnoles : *Nise* (Inès) *malheureuse*, et *Nise couronnée*, qu'il publia sous le nom d'Antonio Silva (1577), et un poëme intitulé l'*Hesperodia* (1589), dont le duc d'Albe est le héros.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pepin et petit-fils de Charlemagne, fut placé en 812 sur le trône qu'avait occupé son père. Après la mort de Charlemagne, il eut des démêlés avec Louis-le-Débonnaire, son oncle, et voulut disputer l'empire à Lothaire, son cousin, que Louis s'était associé ; mais il fut battu et pris en 818. Louis eut la barbarie de lui faire arracher les yeux ; il mourut de ce supplice.

BERNARD, duc de Septimanie, fut investi de ce duché en 820 par Louis-le-Débonnaire, et jouit d'une telle faveur à la cour de ce prince qu'on l'accusa d'adultère avec l'impératrice Judith. Louis le dépouilla de son duché en 832, mais il le lui rendit l'année suivante, parce qu'il l'avait secouru contre ses fils révoltés. Ayant plus tard favorisé la rébellion de Pepin d'Aquitaine, il fut mis à mort par Charles-le-Chauve, comme coupable de lèse-majesté (844).

BERNARD (saint) de Menthon, fondateur de l'hospice du mont Saint-Bernard, né en 923, au château de Menthon, près d'Annecy, en Savoie, mort en 1008, fut archidiacre d'Aoste, et employa sa longue vie à réformer la religion et à secourir l'humanité. Témoin des dangers qu'offrait le passage des Alpes, il fit construire, en 982, sur le sommet des deux montagnes qui ont depuis conservé les noms de Grand et de Petit-Saint-Bernard, deux hospices consacrés à recueillir les voyageurs et à rechercher les malheureux qui auraient perdu leur route ou qui seraient engloutis par les neiges. Ces hospices sont desservis par des religieux de l'ordre de Saint-Augustin ; ces généreux hospitaliers se font aider dans leurs recherches par des chiens intelligents dressés à ce service. Sa fête se célèbre le 20 mars.

BERNARD (saint), fondateur de l'ordre des Bernardins, né en 1091, à Fontaine en Bourgogne, d'une famille noble, mort en 1153, entra dans l'ordre de Cîteaux, réforma cette communauté dont les religieux prirent de lui le nom de *Bernardins*, et fut le premier abbé de Clairvaux (1115). Il se fit bientôt une telle réputation par sa piété et son éloquence, qu'il attira auprès de lui une foule de novices, dont plusieurs devinrent par la suite des hommes éminents, et que les évêques, les rois et les papes le prenaient pour arbitre de leurs différends. Lorsque Innocent II et Anaclet se disputèrent la tiare, on s'en remit à sa décision. En 1147, il fut chargé de prêcher une croisade, et il le fit avec un tel succès que le roi Louis-le-Jeune et l'empereur Conrad III prirent eux-mêmes la croix. Plein de zèle pour l'orthodoxie, il combattit les erreurs d'Abélard, de Pierre de Bruys, d'Arnaud de Brescia,de Gilbert de la Porée et du moine Raoul, qui voulait que l'on massacrât tous les Juifs. Saint Bernard fonda jusqu'à soixante-douze monastères. Ses œuvres, écrites en latin, ont été plusieurs fois imprimées; l'édition la plus estimée est celle de Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol., réimprimée par les frères Gaume, Paris, 1835-40, 4 vol. in-8°. Elles renferment des traités théologiques, des lettres et des sermons dont quelques-uns ont été, à ce qu'on croit, prononcés en langue romane. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français. Sa fête tombe le 20 août.

BERNARD, duc de Saxe-Weimar, général célèbre, né à Weimar en 1600, fut un des principaux soutiens du parti protestant pendant la guerre de trente ans. Il fit ses premières armes sous le roi de Bohême et se signala au combat de Wimpfen, 1621; puis servit sous Christian de Brunswick, et enfin sous Gustave-Adolphe ; il chassa les Impériaux du landgraviat de Hesse-Cassel, aida à la prise de Würtzbourg, 1631, passa le Rhin à Oppenheim, surprit Manheim, et remporta plusieurs avantages sur Wallenstein. Il prit le commandement de l'armée après la mort de Gustave à la bataille de Lutzen, et acheva la victoire, 1632. Privé par Oxenstiern d'une moitié de l'armée et mis sous les ordres de Horn, il n'en fit pas moins capituler Ratisbonne; mais il perdit la bataille décisive de Nordlingen, remportée par les Impériaux, 1634. Il se lia dès lors intimement à la France, qui était entrée dans la ligue protestante ; délivra ou reprit diverses villes, entre autres Mayence, et opéra une admirable retraite en Lorraine, 1635; seconda les manœuvres de Condé en Bourgogne, 1636 ; prit Rheinfeld, Fribourg, Brisach, 1638. Il périt au milieu de ses succès, enlevé par la fièvre, ou, selon d'autres, par le poison, à Huningue, en 1639.

BERNARD (Claude), dit *le Pauvre Prêtre*, et *le P. Bernard*, fils d'Étienne Bernard, magistrat distingué du temps de Henri IV, naquit à Dijon en 1588, et mourut à Paris en 1641. Après une jeunesse dissipée, il prit les ordres et se consacra tout entier au service des pauvres, des malades et des condamnés. Il exerça ces fonctions pénibles pendant vingt ans à l'Hôtel-Dieu de Paris, puis à la Charité, et employa en aumônes un héritage de 400,000 fr. Il fut l'émule et l'ami de saint Vincent de Paule.

BERNARD (Catherine), née à Rouen, morte en 1712, se distingua par son talent pour la poésie dramatique, obtint plusieurs couronnes à l'Académie Française et à celle des Jeux-Floraux, et fut nommée membre de l'académie des Ricovrati de Padoue. Elle a donné au théâtre *Laodamie*, 1689, *Brutus*, 1690, et *Inès de Cordoue*, 1696.

BERNARD (Samuel), riche banquier, né en 1651 à Paris, mort en 1739, âgé de 88 ans, était fils d'un peintre distingué. Il s'enrichit dans le métier de traitant sous le ministère Chamillard, et amassa une fortune de 33 millions dont il fit le plus noble usage. Deux fois il vint au secours de l'état et prêta des sommes considérables à Louis XIV et à Louis XV, qui ne dédaignèrent point de les lui demander en personne ; il fit aussi beaucoup de bien. On le créa chevalier, et il allia ses enfants aux plus nobles familles du royaume.

BERNARD (J.-Fréd.), libraire et savant compilateur d'Amsterdam, s'établit dans cette ville en 1711 et y mourut en 1752. On a de lui un grand nombre de publications dont les plus importantes sont : un *Recueil de Voyages au Nord*, 1715-38, 10 vol. in-12; *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples, représentées par des figures dessinées par Bern. Picart*, 1723-43, 9 vol. in-fol., suivies des *Superstitions anciennes et modernes*, 1733-36. Ce grand ouvrage a été reproduit avec quelques modifications par Banier, Paris, 1741, et réimprimé avec des additions, par Prudhomme, en 13 vol. in-fol, Paris, 1807-1810.

BERNARD (P.-Jos.), poëte connu sous le nom de *Gentil Bernard*, que lui donna Voltaire; né à Grenoble en 1710, montra de bonne heure pour la poésie un goût que les circonstances ne lui permirent pas toujours de satisfaire. Il fut d'abord clerc de procureur, puis s'enrôla, et devint secrétaire du maréchal de Coigny qui commandait l'armée d'Italie. Il obtint après la mort du maréchal une place lucrative

et put alors suivre son goût pour la poésie et pour les plaisirs; mais ayant commis un excès dans un âge déjà avancé, il perdit tout d'un coup la mémoire (1771), et resta jusqu'à la fin de sa vie dans un état d'enfance. Il mourut en 1775. On a de lui: *Castor et Pollux*, opéra qui eut un grand succès; *l'Art d'aimer*, poëme en quatre chants, qui jouit d'une grande réputation tant qu'il ne fut pas publié: *Phrosine et Mélidore*, des épîtres, des odes, des chansons. Ses œuvres ont été recueillies en 1776, 1 vol. in-8, et réimprimées avec additions en 1803, 2 vol. in-8.

BERNARD (GRAND et PETIT-SAINT-). *Voy.* SAINT-BERNARD.

BERNARD-CASTLE, ville d'Angleterre (Durham), sur la Tees, à 23 kil. S. de Durham; 3,600 hab. Manufactures.

BERNARDÈS (Diego), poëte portugais, né vers 1540, mort en 1596, a surtout réussi dans l'idylle, et est regardé comme le Théocrite du Portugal. Il a intitulé le recueil de ses églogues *le Lyma*, du nom d'un ruisseau sur les bords duquel il composa ses vers.

BERNARDI (Jos.-Dominique), écrivain, né en 1751, mort en 1824. Il est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence, mais est surtout connu pour avoir publié, avant la découverte des nouveaux fragments de la *République* de Cicéron, un ouvrage portant ce titre et composé des fragments conservés de la *République* et de centons pris dans les divers ouvrages de Cicéron, Paris, 1800, in-8, et 1807, 2 vol. in-12.

BERNARDIN (saint), d'une des plus illustres familles de Sienne, né en 1380, mort en 1444, se consacra au service des malades et montra un dévouement admirable pendant la peste qui désola Sienne en 1400. Il entra chez les Franciscains de l'Etroite-Observance, devint vicaire général de cet ordre et y porta la réforme. Plein d'humilité, il refusa plusieurs évêchés. Il a laissé des œuvres spirituelles qui ont été imprimées à Venise, en 1591, et à Paris en 1636, 5 vol. in-fol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Voy.* SAINT-PIERRE.

BERNARDINS, nom que prirent les religieux de Cîteaux lorsque saint Bernard, qui était entré dans leur ordre, l'eut réformé et étendu. *Voy.* CITEAUX (ordre de).

BERNAVILLE, ch.-l. de cant. (Somme), à 13 kil. S. O. de Doulens: 1,000 hab.

BERNAY, *Bernacum*, ch.-l. d'arrond. (Eure), à 40 kil. O. d'Evreux; 7,244 hab. Toiles, draps, etc. Commerce de papier, fer, graines, cuirs, bougies, etc. — L'arrond. de Bernay a six cantons (Thiberville, Brionne, Broglie, Beaumont-le-Roger, Beauménil, plus Bernay), 144 communes et 83,106 hab.

BERNBOURG, ch.-l. du duché d'Anhalt-Bernbourg, sur la Saale, à 37 kil. O. de Dessau; 4,900 hab. Château-fort bâti sur un rocher élevé. Faïence, poterie de grès, amidon, verrerie, haut-fourneau, etc. *Voy.* ANHALT.

BERNCASTEL, *Tabernarum castellum*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Moselle, à 35 kil. N. O. de Trèves; 1,600 hab.

BERNE, *Berna*, dite aussi *Arctopolis* (c.-à-d. *ville de l'Ours*) parce que l'étendard des Bernois portait un ours; grande ville de Suisse, ch.-l. du canton de Berne, et au moyen âge un des trois ch.-l. de la Suisse, sur l'Aar, à 425 kil. S. E. de Paris, à 125 kil. N. E. de Genève; 20,500 hab. Académie, belle cathédrale, hôtel-de-ville, monnaie, arsenal, porte de Morat, etc. Riche bibliothèque, cabinet de médailles, musées. Industrie: beaux chapeaux de paille, soieries, tissus de lin, etc. Fondée ou rebâtie par le duc Berthold V de Zæhringen en 1191; ville impériale en 1218; inutilement assiégée par l'empereur Rodolphe de Habsbourg, 1288; membre de la Confédération helvétique depuis 1353. Berne a été la capitale unique de toute la Suisse de 1799 à 1803.

BERNE, un des cant. de la Suisse, et de tous le plus grand, entre ceux de Bâle, Soleure, Argovie, Lucerne, Underwald, Uri, Valais, Vaud, Fribourg, Neufchâtel; 120 kil. sur 84; 350,000 hab., dont 40,000 catholiques. Mont. au S.; sol varié, fertile en beaucoup d'endroits; fruits, grains, prairies. Le gouvernement est exercé par 2 avoyers et 2 conseils, l'un de 29 membres, l'autre de 299; un conseil secret veille à la police et à la sûreté extérieure de l'état. Le canton de Berne alterne avec ceux de Zurich et de Lucerne pour la présidence de la Confédération suisse. Avant 1798, il n'avait pas les mêmes limites qu'aujourd'hui: il possédait en plus les cantons actuels d'Argovie et de Vaud presque en entier; en moins, tout ce qu'il a auj. de l'ancien évêché de Bâle. C'est en 1415 qu'avait eu lieu la conquête de l'Argovie; en 1536 fut soumis le pays de Vaud. Le canton de Berne entra en 1353 dans la ligue helvétique, qui jusqu'alors n'avait été que de 8 cantons; il adopta en 1528 la religion réformée.

BERNI (François), poëte burlesque italien, né à Lamporecchio en Toscane, à la fin du XVe siècle, prit l'habit ecclésiastique, fut longtemps secrétaire de Ghiberti, évêque de Vérone; devint chanoine de la cathédrale de Florence, et mourut en 1536. On croit qu'il fut empoisonné par Alexandre de Médicis, duc de Florence, pour avoir refusé d'empoisonner lui-même le jeune cardinal Hippolyte de Médicis. Berni excella dans le genre burlesque, ou plutôt dans un genre plaisant et badin dont il est le créateur et que l'on a depuis nommé en Italie genre *bernesque*. Il est à regretter qu'il règne dans ses vers une licence extrême. On a de lui: *Rime burlesche*, poésies badines recueillies après sa mort avec celles de quelques autres poëtes, Venise, 1538, Florence, 1548, etc.; *Orlando inamorato*, Venise, 1541, poëme héroï-comique, dans lequel il a refait avec un grand succès le *Roland amoureux* de Boiardo; et des *Poésies latines*, imprimées avec celles de quelques autres poëtes toscans, Florence, 1562.

BERNICIE, ancienne division de la Grande-Bretagne, était située au N. du mur de Sévère, dans la partie appelée depuis Northumberland, et s'étendait jusqu'à l'embouchure de la Tweed. Elle formait, avec la Déirie, un des 7 roy. de l'Heptarchie saxonne. *Voy.* HEPTARCHIE.

BERNIER (François), célèbre voyageur et philosophe épicurien, né à Angers vers 1625, vint de bonne heure à Paris où il embrassa la philosophie de Gassendi, puis alla se faire recevoir docteur en médecine à Montpellier. En 1654, il partit pour voyager en Orient, visita la Syrie, l'Égypte, l'Inde, et séjourna douze ans dans les états du Grand Mogol Aureng-Zeyb, dont il devint le médecin. A son retour en France (1668), il publia ses écrits; puis il alla visiter l'Angleterre (1685), et mourut à Paris en 1688. Ses principaux ouvrages sont ses *Voyages*, qui parurent pour la première fois en 1670-1671, et qui sont regardés comme un modèle d'exactitude; un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 1678, 8 vol. in-12, auquel il joignit en 1682 ses *Doutes sur quelques chapitres de son Abrégé*. Bernier, d'un caractère enjoué et aimable, fut lié avec Gassendi, Molière, Chapelle, Ninon de Lenclos. St-Evremond l'appelait *le Joli Philosophe*.

BERNIK, ville d'Afrique (Barca). *Voy.* BENGAZY.

BERNINA (mont), en Suisse (Grisons), à 44 kil. S. E. de Coire, dans les Alpes Rhétiques. Passage très fréquenté entre la Haute-Engaddine et la Valteline. Glacier magnifique.

BERNINI (J.-Laurent), dit *le Cavalier Bernin*, artiste célèbre, né à Naples en 1598, mort en 1680 à 82 ans, se distingua à la fois comme peintre,

comme statuaire et comme architecte, et mérita d'être surnommé *le second Michel-Ange*. Amené de bonne heure à Rome, il se concilia par son talent précoce la faveur du pape Paul V, et fut employé sans interruption par les pontifes qui suivirent. Grégoire XV le créa chevalier, et Urbain VIII le combla de richesses. Charles I, roi d'Angleterre, fit faire sa statue par lui ; Louis XIV l'appela en France (1665) pour prendre ses conseils sur la restauration du Louvre, et le chargea de faire son buste. Chargé des embellissements de la basilique de Saint-Pierre à Rome, le Bernin exécuta le baldaquin et la chaire que l'on admire dans ce monument, ainsi que la place circulaire qui précède le temple. On reproche au Bernin un style maniéré que ses contemporains exagérèrent, et qui influa d'une manière fâcheuse sur l'art dans son siècle.

BERNIS, village du dép. du Gard, à 9 kil. S. O. de Nîmes ; 1,200 hab.

BERNIS (François-Joachim DE PIERRES DE), cardinal et poëte, né à St-Marcel (Ardèche), en 1715, d'une famille noble, mais pauvre, entra dans les ordres, prit le titre d'abbé, et vint de bonne heure à Paris, où il se fit avantageusement connaître par des vers galants, ainsi que par les grâces de son esprit et de sa personne. Il plut à madame de Pompadour, qui lui fit obtenir une pension du roi, et il fut reçu à l'Académie Française dès l'âge de 29 ans. Après la mort du cardinal de Fleury, qui n'avait pas voulu l'employer, Bernis fit une fortune rapide: il fut nommé ambassadeur à Venise et devint cardinal. En 1756, il fut chargé du ministère des affaires étrangères, et signa en cette qualité le traité d'alliance avec l'Autriche ; mais après la désastreuse guerre de sept ans, il donna sa démission et fut disgracié (1763). Cependant Louis XV le nomma l'année suivante archevêque d'Alby, et cinq ans après ambassadeur à Rome. Il conserva ces fonctions jusqu'à la révolution française. Révoqué à cette époque et dépouillé de toute sa fortune, il ne subsista que des libéralités que lui fit obtenir de la cour d'Espagne le chevalier d'Azara, son ami. Il mourut à Rome en 1794. Les poésies qui firent la réputation de Bernis consistent en épîtres, madrigaux, odes anacréontiques, etc. On y trouve de l'afféterie et une grande profusion de figures et de fleurs de rhétorique : aussi Voltaire avait-il surnommé l'auteur *Babet la Bouquetière*. On a eu outre de Bernis un poëme sérieux, *la Religion vengée*, qui n'a été publié qu'après sa mort ; une correspondance avec Voltaire, et une autre avec Pâris-Duverney. On a publié ses poésies en 1 vol. in-8, Paris, 1797 et 1825.

BERNON, noble bourguignon, mort en 927, fut le premier abbé de Cluny et le réformateur de plusieurs autres monastères. Il prit l'habit religieux dans l'abbaye de la Baume, dont il devint prieur, donna sa démission en 926, et partagea les abbayes qu'il gouvernait entre Vidon, son parent, et Odon, son disciple.

BERNOUILLI, famille suisse, originaire d'Anvers, a produit dans les XVIIe et XVIIIe siècles une nombreuse suite de savants distingués, dont les plus connus sont Jacques Bernouilli, Jean son frère, et Daniel, fils de Jean.

BERNOUILLI (Jacques), savant mathématicien, né à Bâle en 1654, mort en 1705, professa les mathématiques à l'université de Bâle, et mérita par ses travaux et ses découvertes d'être nommé associé de l'Académie des Sciences de Paris (1699) et de celle de Berlin (1701). Il fut un des premiers à comprendre et à appliquer le calcul différentiel et intégral, proposé par Leibnitz, et donna la solution d'un grand nombre de problèmes regardés jusque là comme insolubles. On a de lui *Ars conjectandi*, publié après sa mort par son neveu Nicolas Bernouilli, Bâle, 1713, traduit en français par Vastel, Paris, 1801, et une foule de mémoires recueillis sous le titre de *Jac. Bernouilli Opera*, Genève, 1744, 2 vol. in-4.

BERNOUILLI (Jean), frère du précédent, et comme lui profond géomètre, né à Bâle en 1667, mort en 1748, professa les mathématiques à Groningue (1695), puis à Bâle après la mort de Jacques (1705), et devint associé des académies de Paris et de Londres, de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Il avait été formé par son frère et avait longtemps travaillé de concert avec lui à développer les conséquences du nouveau calcul inventé par Leibnitz; mais il s'établit ensuite entre eux, à l'occasion de la solution de quelques problèmes, une rivalité qui dégénéra en inimitié. Il eut aussi des démêlés assez vifs avec Hartzoeker sur la physique, et avec quelques savants anglais au sujet de l'accusation de plagiat intentée à Leibnitz (*Voy.* ce nom). Jean Bernouilli vint à Paris en 1690, et se lia avec les savants les plus distingués de l'époque, particulièrement avec le marquis de L'Hôpital. Il a fourni un grand nombre de mémoires aux académies dont il était membre; on les a réunis sous le titre d'*Opera omnia*, Lausanne, 1742, 4 vol. in-4°. Il faut y joindre son *Commercium philosophicum et mathematicum* avec Leibnitz, 2 vol. in-4, Lausanne, 1745.

BERNOUILLI (Daniel), second fils de Jean, né à Groningue en 1700, mort à Bâle en 1782, cultiva à la fois les sciences mathématiques et les sciences naturelles; se fit recevoir médecin, puis alla enseigner les mathématiques à Pétersbourg, et revint en 1733 dans sa patrie où il remplit d'abord une chaire d'anatomie et de botanique, et ensuite une chaire de physique. Il fut le rival d'Euler, et remporta un si grand nombre de prix à l'Académie des Sciences de Paris, qu'il s'en fit une sorte de revenu. Il fut comme son père membre des académies de Paris, de Berlin, de Londres et de Saint-Pétersbourg. Il a laissé plusieurs écrits dont le plus important est son *Hydrodynamica* (Argentorati, 1738, in-4), le premier ouvrage qui ait été publié sur cette matière.

BERNSTORF (Jean-Ernest HARTWIG, comte de), l'un des plus grands hommes d'état du XVIIIe siècle, né à Hanovre en 1712, se fixa de bonne heure en Danemarck. Ses talents attirèrent bientôt l'attention du gouvernement ; après avoir été employé dans diverses ambassades, il fut placé par Frédéric V à la tête des affaires étrangères. Il assura la paix au Danemarck, négocia le traité de commerce de 1756 avec la Porte, attira dans le pays des artistes étrangers, favorisa le commerce maritime, et protégea les arts et les sciences. A la mort du roi, Struensée ayant été mis à la tête du conseil, Bernstorf se retira à Hambourg. Après la chute de Struensée, il fut rappelé, et il allait se rendre à Copenhague, lorsqu'il mourut, en 1772. — Son neveu, André-Pierre de Bernstorf, fut comme lui ministre en Danemarck; il fit d'utiles réformes et affranchit les laboureurs.

BEROALDO (Phil.), littérateur italien, né à Bologne en 1453, mort en 1505, professa les belles-lettres à Paris, puis à Bologne. Il a donné des éditions de plusieurs auteurs latins, de Pline, Apulée, Aulu-Gelle, Suétone, etc. ; mais il est surtout connu par un ouvrage curieux intitulé : *Declamatio ebriosi, scortatoris et aleatoris*, Bologne, 1499, fiction spirituelle dans laquelle trois mauvais sujets débattent lequel sera privé de la succession de leur père. — Cet auteur est quelquefois nommé *l'Ancien*, pour le distinguer d'un autre écrivain bolonais du même nom, né en 1472, mort en 1518, auquel on doit une édition de Tacite et des *Odes* et *Epigrammes* latines (Rome, 1530), qui eurent un grand succès.

BEROÉ, nom commun à plusieurs villes anciennes de Thrace, de Macédoine et de Syrie. *Voy.* BÉRÉE.

BEROLINUM, nom de Berlin en latin moderne.

BÉROSE, historien chaldéen, né à Babylone, était prêtre de Bélus et vivait, à ce qu'on croit, vers le temps d'Alexandre ou de Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit une *Histoire de Chaldée*, dont Josèphe a cité quelques fragments, et dans laquelle il remontait jusqu'à la naissance du monde, et parlait d'un déluge universel. Il se distingua aussi dans l'astronomie et fit connaître une nouvelle espèce de cadran solaire. Il quitta sa patrie pour visiter la Grèce, et se fit tellement admirer des Athéniens qu'ils lui élevèrent une statue. Quelques savants font de l'astronome et de l'historien deux personnages différents. Fabricius a réuni, dans le XIVe vol. de la *Bibliothèque grecque*, les fragments de Bérose. M. Richter a publié à part, à Leipsick, en 1825, ce qui reste de Bérose, avec une *Notice* sur sa vie, 1 vol. in-8. Annius de Viterbe avait en 1545 publié une histoire en cinq livres sous le nom de Bérose; mais on ne tarda point à reconnaître la fausseté de cet écrit.

BERQUIN (VIEUX-), bourg du dép. du Nord, à 6 kil. N. E. de Merville; 3,552 hab.

BERQUIN (Arnaud), l'ami de l'enfance, né à Bordeaux vers 1749, mort en 1791 à Paris, commença à se faire connaître par des idylles et des romances, puis consacra tous ses travaux à instruire et à distraire les enfants. Il publia depuis successivement *l'Ami des enfants*, ouvrage imité en partie de Weiss et qui fut couronné par l'Académie en 1784; *Lectures pour les enfants; l'Ami de l'adolescence; Introduction familière à la connaissance de la nature*, traduit de miss Trimmer; *Sandfort et Merton; le Petit Grandisson; Bibliothèque des villages, le Livre de famille*. Il travailla en outre au *Moniteur* et à la *Feuille villageoise*. Ses œuvres complètes ont été publiées par Renouard, 1803, 20 vol. in-18. Tous ses écrits respirent une saine morale et sont écrits dans un style simple et facile, à la portée de l'enfance.

BERRE, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 24 kil. S. O. d'Aix, sur l'étang de Berre; 1,928 hab. Air malsain; marais, salines; belles amandes, excellente huile.

BERRE (étang de), lagune de la Méditerranée (Bouches-du-Rhône), forme plusieurs baies, savoir: les étangs de St-Chamas au N.; de Vaine, de Marcignane, de Bolmon, à l'E.; de Charente à l'O. L'Arc et le canal de Craponne se rendent dans cet étang.

BERRI. *Voy.* BERRY.

BERRUYER (Jos.-Isaac), jésuite, né à Rouen en 1681, mort en 1758, a publié en 1728 et années suivantes une *Histoire du peuple de Dieu* (en 8 parties formant ensemble 14 vol. in-4), qui causa de grands scandales dans l'Église à cause de la manière légère et profane dont les événements sacrés y sont racontés ou travestis. Son ouvrage fut condamné par plusieurs évêques et même par le pape; mais il eut aussi de puissants partisans et obtint un très grand succès.

BERRUYER (J.-Franç.), général français (1737-1804), commanda en 1793, comme lieutenant-général, les troupes rassemblées par la Convention près de Paris, puis fut envoyé dans la Vendée où il éprouva quelques échecs. Après avoir servi en Suisse et en Italie, il fut nommé gouverneur des Invalides.

BERRY ou BERRI, une des anciennes provinces de France, presque au centre, répondait à la plus grande partie du pays des *Bituriges Cubi*, et avait pour bornes au N. l'Orléanais, au S. la Manche, à l'O. la Touraine, à l'E. le Nivernais; ch.-l., Bourges. Il se divisait en H. et B.-Berry. On remarquait dans le H.-Berry: Dun-le-Roi, Châteauneuf, Vierzon, Sancerre; dans le B.-Berry: Issoudun, Charost, la Châtre, Châteauroux, Argenton, Aigurande, Valençay, St-Aignan. Le petit état de Bois-Belle ou Henrichemont était une enclave du H.-Berry. Auj. le Berry forme les dép. de l'Indre et du Cher, et quelques fractions de ceux de Loir-et-Cher et de la Creuse. Fertilité assez grande: vins, céréales, lin, chanvre. Moutons renommés. Fer, ocre, etc. — Le Berry fut possédé par les Romains depuis la conquête de César jusque vers l'an 475, époque où cette province fut envahie par Euric, roi des Wisigoths. Clovis s'en empara en 507 et la réunit à l'empire des Francs. Le Berry fut alors gouverné par des chefs militaires ou comtes, qui finirent par se rendre indépendants, et qui sous Charles-le-Chauve érigèrent cette prov. en comté héréditaire. En 1061, Hirpin, comte du Berry, le vendit à Philippe-Auguste pour prendre la croix, et depuis ce moment il ne fut détaché de la couronne que pour servir d'apanage aux princes ou princesses du sang. Érigé en duché-pairie par le roi Jean (1360), il fut d'abord possédé par son 3e fils, Jean de France (dont l'art. suit), et ensuite par Charles (Charles VII), fils de Charles VI; par Charles, frère de Louis XI (1461); par Jeanne de France, qui épousa Louis XII (1499); par Marguerite de Navarre, sœur de François I; par Marguerite de Savoie, sœur de Henri II; par le duc d'Anjou (Henri III) en 1570, et par la veuve de ce prince, la reine Louise. Après la mort de cette princesse (1601), le Berry fut définitivement réuni à la couronne. Depuis ce temps, le titre de duc de Berry fut purement nominal. Le dernier qui le porta fut Ferdinand, fils de Charles X.

BERRY (Jean DE FRANCE, duc de), troisième fils de Jean-le-Bon, né en 1340 à Vincennes, mort en 1416, assista à la désastreuse bataille de Poitiers, où son père fut fait prisonnier (1356), et fut donné en otage aux Anglais lorsque le roi Jean revint en France (1360). A la mort de son frère Charles V (1380), il fut nommé un des tuteurs du jeune roi Charles VI, conjointement avec les ducs d'Anjou et de Bourgogne, et ne se signala que par son avarice et sa rapacité. Les dissensions de ces princes firent le malheur de la France pendant la démence de Charles VI. Le duc de Berry fut toutefois celui qui eut le moins de part au pouvoir; il se contenta du gouvernement du Languedoc, où il exerça toutes sortes de vexations et d'exactions.

BERRY (Charles, duc de), petit-fils de Louis XIV, et 3e fils de Louis, grand dauphin, né en 1686, ne joua aucun rôle politique et n'est guère connu que pour avoir épousé la fille du duc d'Orléans, si célèbre par ses déportements (*Voy.* l'art. suivant). Il mourut en 1714, à 28 ans.

BERRY (Marie-Louise-Élisabeth D'ORLÉANS, duchesse de), fille de Philippe d'Orléans, depuis régent, née en 1695, épousa en 1710 le duc de Berry, petit-fils de Louis XIV. Cette jeune princesse, qui avait reçu une très mauvaise éducation et pour laquelle son père avait toujours eu une faiblesse extrême, se livra avec une telle fureur à son goût pour le plaisir qu'elle ne tarda pas à altérer son tempérament; elle succomba en 1719, à l'âge de 24 ans. Elle était restée veuve dès 1714. La malveillance l'a accusée de crimes qui ne sont nullement prouvés.

BERRY (Ch.-Ferdinand, duc de), 2e fils du comte d'Artois (Charles X), né à Versailles en 1778, suivit sa famille dans l'émigration, fit partie de l'armée de Condé, revint en France en 1814 avec son père, et épousa, en 1816, la princesse Caroline, de la maison de Naples. Ce prince fut assassiné le 13 février 1820, en sortant de l'Opéra, par le fanatique Louvel, qui voulait éteindre en lui la race des Bourbons: il eut en mourant la générosité de demander la grâce de son assassin. Il eut de la duchesse de Berry une fille connue sous le nom de *Mademoiselle*, et un fils posthume, le duc de Bordeaux, né le 29 septembre 1820.

BERSELLO ou BRESELLO, *Brixellum*, petite

ville du duché de Modène, à 26 kil. N. de Reggio.

BERTAT, état d'Afrique, limitrophe du Sennaar, dans la contrée du Bahr-el-Abiad, est une vaste région montagneuse et boisée qu'habitent des Nègres emmêlés à quelques tribus d'Arabes, et contient, entre autres petits pays tributaires, le Fazoql, le Darfoq qui est commerçant, et le Damamil, riche en or.

BERTAUT (l'abbé Jean), poëte, né à Caen en 1552, mort en 1611, fut secrétaire et lecteur du roi, évêque de Séez, premier aumônier de Marie de Médicis, et dut à son talent ces postes éminents. Il imita Ronsard, mais fut moins ampoulé et plus élégant. Il a écrit des vers pleins de sentiment. On a recueilli ses *Œuvres poétiques* en 1 vol. in-8, Paris, 1620 et 1623. Boileau a dit dans *l'Art poétique* :

Ce poëte orgueilleux (Ronsard), trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

BERTHAULD (Pierre), oratorien, professeur au collége de Marseille, mort en 1681, est auteur du *Florus Gallicus* et du *Florus Francicus*, abrégés de notre histoire fort estimés ; d'un traité *de Ara*, ouvrage plein d'érudition, imprimé à Nantes en 1633. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Berthauld, auteur du *Quadrille des enfants* ou *Système nouveau de lecture*, 1743, in-8, souvent réimprimé. Dans cet ingénieux système de lecture, on apprend à l'enfant le son des lettres et des syllabes en lui mettant sous les yeux la figure d'objets dont le nom finit par ces lettres ou ces syllabes.

BERTHE. Ce nom a été porté par plusieurs princesses dont les plus connues sont : *Berthe au Grand-Pied*, ainsi surnommée parce qu'elle avait un pied plus grand que l'autre, fille d'un comte de Laon, qui épousa Pepin-le-Bref, roi de France, et fut mère de Charlemagne. Elle mourut à Choisy en 783, et fut enterrée à Saint-Denis. Cette princesse conserva une grande influence sur les rois de Neustrie et d'Austrasie, et maintint quelque temps la paix entre eux. — Berthe, fille de Lothaire, qui réunissait aux charmes de la figure l'esprit et le courage ; elle épousa d'abord Thibaut, comte d'Arles, et ensuite Adalbert, marquis de Toscane. Par son ambition et ses intrigues, elle entraîna son mari dans un grand nombre de guerres. Sa beauté la mit plus d'une fois à l'abri du courroux des princes qu'elle avait offensés. Elle mourut à Lucques en 925.

BERTHELIER (Philibert), citoyen de Genève, fut martyr de la liberté de sa patrie. Lorsque Charles III, duc de Savoie, entreprit de soumettre Genève à son pouvoir (1517), Berthelier, qui était membre du conseil de cette ville, lui résista courageusement, et fit conclure à ses concitoyens un traité d'alliance avec Fribourg. Le duc s'étant emparé de Genève, Berthelier fut pris et décapité (1519).

BERTHELOT (N.), poëte du XVII[e] siècle, ami de Régnier, suivit comme lui la carrière satirique. On a de lui : *les Soupirs amoureux*, Paris, 1646, et des *Épîtres*, *Satires*, *Stances*, *Chansons* et *Épigrammes* licencieuses, insérées dans *le Cabinet satirique* ou *Recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps*, Paris, 1697.

BERTHEREAU (Georges-François), savant bénédictin, né à Bellesme en 1732, fut professeur de grec et d'hébreu à l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais et à celle de Saint-Denis. Il quitta l'enseignement pour s'associer aux travaux des religieux de sa congrégation chargés de la collection des historiens de France, et fit d'amples extraits des manuscrits arabes : ces extraits n'avaient plus besoin que d'être revus et mis en ordre, lorsqu'il mourut, en 1794. Ce savant a laissé en manuscrit : *Histoire générale des croisades*, trad. de l'arabe ; *Histoire de la première croisade* ; *Bibliographie des croisades*.

BERTHIER (Guillaume-François), jésuite, né à Issoudun en 1704, professa les humanités à Blois la philosophie à Rennes et à Rouen, puis la théologie à Paris, et rédigea depuis 1745 le *Journal de Trévoux*. Il eut de vifs démêlés avec Voltaire et avec les encyclopédistes, dont il avait hardiment censuré les écrits. À la fin de 1762, le dauphin le fit nommer garde de la Bibliothèque royale, et adjoint à l'éducation de Louis XVI et de Monsieur. Après la dissolution de la Société des Jésuites, il alla se fixer à Offenbourg, et après 10 ans de séjour dans cette ville, il revint à Bourges, où il mourut en 1782. Il a continué l'*Histoire de l'Église gallicane*, qui avait été commencée par le père Brumoy ; a composé une *Réfutation du Contrat social* (publiée par Querbeuf en 1789), ainsi que des œuvres théologiques et spirituelles.

BERTHIER (Louis-Bénigne-François), intendant de Paris en 1789, fut une des premières victimes de la révolution. Après la prise de la Bastille, il se vit arraché de l'Hôtel-de-Ville par des forcenés qui le pendirent à une lanterne, après lui avoir fait baiser la tête de Foulon, son beau-père, qui venait d'éprouver le même sort.

BERTHIER (Alexandre), maréchal de l'empire, né à Versailles en 1753, était fils d'un officier de génie distingué. Il fit ses premières armes en Amérique et en revint colonel (1778). En 1789, il commanda la garde nationale de Versailles et protégea la cour. Après avoir servi dans les principaux corps d'armée de la république, il fut fait en 1796 général de division et envoyé en Italie ; il rendit les plus grands services au général en chef, Bonaparte, et se lia avec lui d'une étroite amitié. Chargé lui-même du commandement de l'armée à la fin de 1797, il s'empara de Rome (10 février 1798), où il renversa le gouvernement du pape et fit proclamer la république. Il accompagna Bonaparte en Égypte. Celui-ci, devenu premier consul, choisit Berthier pour son ministre de la guerre. Pendant les campagnes de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna, Berthier remplit les importantes fonctions de chef d'état-major, et Napoléon fut si satisfait de ses services qu'il le combla de faveurs : il le nomma maréchal (1804), lui donna la principauté de Neufchâtel (1806), le créa vice-connétable (1807), et lui fit épouser la fille du duc de Birkenfeld. En 1809, Berthier contribua puissamment à la victoire de Wagram, et reçut en récompense le titre de prince de Wagram. Il prit encore part à l'expédition de Russie ; mais il désapprouvait cette entreprise et soupirait après le repos. Aussi fut-il un des premiers à se soumettre aux Bourbons. Lors du retour de l'empereur il se retira à Bamberg auprès de son beau-père, et périt peu après son arrivée, s'étant, dit-on, précipité du haut d'un balcon pendant un accès de fièvre chaude (1[er] juin 1815). Berthier était plus propre à exécuter les ordres d'un autre qu'à commander en chef. Son ingratitude envers Napoléon a terni sa gloire.

BERTHOLLET (Claude-Louis), célèbre chimiste, né en 1748, près d'Annecy en Savoie, d'une famille originaire de France, étudia d'abord en médecine et vint de bonne heure à Paris où il fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il abandonna bientôt sa profession pour se livrer tout entier à l'étude de la chimie, qui lui offrait une vaste carrière de découvertes ; se fit connaître par d'excellents mémoires, et fut successivement nommé membre de l'Académie des Sciences, puis de l'Institut, commissaire pour la direction des teintures (1784), membre de la commission des monnaies (1792), professeur aux écoles normales (1794). Il accompagna Bonaparte en Égypte, et fit dans ce pays d'importantes recherches sur le natron. Il fut nommé par l'empereur membre du sénat (1805), devint pair sous la restauration, et mourut en 1822, dans sa maison d'Arcueil. Cuvier et Pariset ont écrit son éloge. Les principaux ouvrages de Berthollet sont, outre une foule de mémoires lus à l'Institut ou dans d'autres sociétés sa-

vantes, ses *Eléments de l'art de la teinture*, 2 vol. in-8, 1791 et 1804; ses *Recherches sur les lois de l'affinité* et sa *Statique chimique* (1803 et 1804). On lui doit la découverte des propriétés décolorantes du chlore et l'application de ces propriétés au blanchiment des toiles, l'emploi du charbon pour purifier l'eau, la fabrication de plusieurs poudres fulminantes. Il fut, avec Lavoisier et Guyton, un de ceux qui contribuèrent le plus à opérer en chimie une révolution salutaire, et à constituer la nouvelle langue de cette science. Il fut aussi, avec Monge, un de ceux qui furent chargés pendant les guerres de la révolution de diriger la fabrication de la poudre et de multiplier les moyens de défense.

BERTHOUD, ville de Suisse. *Voy.* BURGDORF.

BERTHOUD (Ferdinand), habile horloger, né en 1727 dans le comté de Neufchâtel, mort en 1807, vint se fixer à Paris en 1745, fit les premières horloges marines, et mérita d'être nommé horloger-mécanicien de la marine pour la construction et l'inspection des horloges à longitudes, et membre de l'Institut. Ses horloges marines ont obtenu la préférence sur toutes les autres, et elles ont beaucoup servi au perfectionnement de la géographie. On a de lui : *Essai sur l'horlogerie*, 1763 et 1786; *Éclaircissements sur l'invention d'une nouvelle machine pour déterminer les longitudes en mer; Traité des horloges marines*. — Son neveu Louis Berthoud s'est aussi distingué dans la même carrière.

BERTIN (saint), moine de St-Colomban, né vers 637 à Constance en Suisse, mort en 709, fut abbé de St-Omer. Sa fête tombe le 5 septembre.

BERTIN (Antoine), poëte, né à l'île Bourbon en 1752, vint étudier à Paris et publia dès l'âge de 21 ans un recueil de poésies diverses (1773); il donna en 1782 un volume d'élégies intitulé *les Amours*, qui eut un grand succès. Ses vers étaient pleins de grâce et de sentiment. Il mourut en 1790 à St-Domingue, au moment où il se rendait à l'autel pour épouser une jeune créole. Il avait embrassé la carrière des armes et était capitaine de cavalerie. Ses œuvres ont été réunies, Paris, 1802, 2 vol. in-18.

BERTIN (Théod.-Pierre), traducteur, né en Brie vers 1760, mort à Paris en 1819, introduisit en France, en 1792, l'art de la sténographie, inventé par Taylor en Angleterre. Il est auteur de nombreux écrits, presque tous traduits de l'anglais : la *Vie de Bacon* de Mallet, Paris, 1788, in-12; les *Satires d'Young*, 1798, in-12; *Système complet de sténographie*, 4e édition en 1803, in-8.

BERTINAZZI (Charles), acteur célèbre, connu au théâtre sous le nom de *Carlin*, né à Turin en 1713, mort à Paris en 1783, a rempli au Théâtre-Italien, depuis 1742 jusqu'à sa retraite, le rôle d'Arlequin avec un succès continu. Il fit les délices des spectateurs par son jeu vrai, naturel, comique, et par ses saillies heureuses. On a de lui *les Métamorphoses d'Arlequin*, comédie en 5 actes, 1763.

BERTINCOURT, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 10 kil. E. de Bapaume; 1,300 hab.

BERTINORO, ville de l'Etat ecclésiastique, à 11 kil. S. E. de Forli; 3,000 hab. Evêché. Vins renommés.

BERTIUS (Pierre), cosmographe, né en Flandre en 1565, mort à Paris en 1629, avait d'abord professé la philosophie à Leyde. Il fut obligé de quitter cette ville à cause de son attachement à la secte d'Arminius; passa en France, embrassa le catholicisme, et fut nommé par Louis XIII cosmographe du roi et professeur royal de mathématiques. Le meilleur de ses ouvrages géographiques est : *Theatrum geographiæ veteris*, 2 vol. in-fol., 1619, Elzevir. On estime aussi son *Introductio in universam geographiam*, in-12.

BERTON (Pierre MONTAN), habile musicien et compositeur, surintendant de la musique du roi et directeur de l'Opéra, né à Paris en 1727, mort en 1780. Sous son administration il s'opéra en France une véritable révolution musicale, due aux chefs-d'œuvre des Gluck et des Piccini. On lui doit la musique de l'opéra d'*Erosine*, représenté en 1764, et le divertissement de *Cythère assiégée*. — Son fils et son petit-fils se sont également distingués comme compositeurs.

BERTON (J.-B.), général, né en 1769 près de Sedan, fit avec distinction les campagnes de la république et de l'empire, prit Malaga, dont il fut nommé gouverneur, fut promu en 1813 au grade de général de brigade et eut un commandement à la bataille de Toulouse ainsi qu'à Waterloo. Ses opinions politiques le firent rayer des contrôles sous la restauration. Il entra en 1822 dans un complot contre les Bourbons, marcha sur Saumur à la tête de quelques insurgés, fut pris et condamné à mort. On a de lui un *Précis historique de la bataille de Waterloo*, Paris, 1818.

BERTRADE, femme d'une grande beauté, fille d'un comte de Montfort et épouse de Foulques, comte d'Anjou, inspira une passion violente à Philippe I, roi de France, qui la fit divorcer pour l'épouser, malgré l'opposition d'Yves, évêque de Chartres, et l'excommunication prononcée contre lui par le pape dans le concile d'Autun de 1094. Il promit bien d'y renoncer, mais ne put jamais s'en séparer.

BERTRAND (saint), archidiacre de Paris et évêque du Mans, était issu de la maison des comtes d'Aquitaine et vivait sous le règne du roi Clotaire. Il mourut en 623, à l'âge de 70 ans. Sa fête est célébrée le 14 novembre.

BERTRAND-MOLEVILLE (Antoine-Fr., marquis de), ministre d'état, né à Toulouse en 1744, fut nommé par le chancelier Maupeou intendant de Bretagne, reçut la mission de dissoudre le parlement de Rennes, et fut appelé en 1791 par Louis XVI au ministère de la marine. Dans ce poste difficile il eut de vifs démêlés avec l'Assemblée constituante, surtout à l'occasion des désastres de St-Domingue, et se vit bientôt obligé de se retirer. Il se réfugia en Angleterre, où il publia plusieurs écrits politiques et historiques. Il mourut à Paris en 1818, sans avoir rien obtenu de la Restauration. Ses principaux écrits sont une *Histoire de la révolution de France*, 14 vol. in-8, Paris, 1800-3, qui passe pour être fort partiale, et des *Mémoires particuliers sur le règne de Louis XVI*, 2 vol. in-8, 1816.

BERTRAND DUGUESCLIN. *Voy.* DUGUESCLIN.

BERULLE (Pierre DE), cardinal, né en 1575 au château de Sérilly près de Troyes, établit en France l'ordre des Carmélites et la congrégation de l'Oratoire, malgré les obstacles de toute espèce qui lui furent opposés; jouit de toute la confiance de Louis XIII et de la reine-mère, fut chargé de plusieurs négociations importantes, alla solliciter à Rome une dispense pour le mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles, et mourut subitement en 1629, en célébrant la messe. On soupçonna Richelieu, qui était fort jaloux de lui, de l'avoir fait empoisonner. Il a laissé des œuvres spirituelles qui ont été imprimées en 2 vol. in-fol. par le P. Bourgoing, 1644.

BERVIC (Charles-Clément), célèbre graveur en taille-douce, né à Paris en 1756, mort en 1822, a relevé la gravure, qui depuis un siècle était tombée en décadence. On estime surtout de lui *Saint Jean dans le désert*, d'après Raphaël; l'*Éducation d'Achille*, de Regnault; l'*Enlèvement de Déjanire*, du Guide, et le *Laocoon*.

BERWICK, comté d'Écosse, entre ceux d'Haddington, Roxburgh, Edimbourg, Selkirk; 53 kil. sur 31; 34,780 hab.; ch.-l. Greenlaw. R., la Tweed, le Leader, l'Eye. Ce comté répond en partie à l'ancienne province romaine nommée *Valentia*.

BERWICK, autrefois *Tuesis*, ville d'Angleterre, à 80 kil. S. E. d'Edimbourg, à l'embouchure de la Tweed, ce qui l'a fait nommer Berwick-sur-Tweed (Berwick-upon-Tweed); 9,000 hab. Grande et bien bâtie. Beau pont de six arches, hôtel-de-ville, casernes. Grande pêcherie de saumons, importation de bois de construction de la Norwége. Après plusieurs siéges, elle fut cédée à l'Angleterre en 1502.

BERWICK (NORD-), ville d'Écosse (Haddington), à 12 kil. N. E. d'Haddington, à 50 kil. N. O. de Berwick-sur-Tweed; 1,800 hab.

BERWICK (Jacques FITZ-JAMES, duc de), maréchal de France, fils naturel du duc d'York (depuis Jacques II), né en 1671, fit ses premières armes en Hongrie, et assista au siége de Bude en 1686. Après la révolution de 1688, il prit une part très active à toutes les tentatives qui furent faites pour replacer son père sur le trône; quand sa cause fut désespérée, il se fit naturaliser Français, et servit successivement sous le maréchal de Luxembourg, le duc de Bourgogne et le maréchal de Villeroi, et développa dans ces diverses campagnes de grands talents militaires. Louis XIV lui confia en 1704 le commandement des troupes françaises en Espagne, et l'année suivante il l'envoya contre les Protestants insurgés ou *Camisards* du Languedoc. Créé maréchal de France en 1706, Berwick retourna en Espagne, gagna la bataille d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V, et prit Barcelone. En 1733, il reçut le commandement de l'armée du Rhin, et fit le siége de Philipsbourg; il y fut tué d'un boulet de canon (1734). Berwick est placé comme général à côté de Villars et de Catinat. Margon a publié en 1737, sous le titre de *Mémoires du maréchal de Berwick*, un ouvrage informe; mais le duc de Fitz-James, petit-fils du maréchal, a publié les véritables *Mémoires* de Berwick, revus par l'abbé Hook, 1778, 2 vol. in-12.

BÉRYTE, *Berytus*, auj. *Baïrout*, ville de Phénicie, sur la côte, au N. de Sidon. Colonisée sous Auguste, elle prit de là le nom de *Julia Felix*; à partir du IIIe siècle elle eut une école de droit fameuse dans tout l'empire et qui ne fut détruite que par l'invasion arabe, en 634. — Béryte fut la patrie de l'historien Sanchoniathon.

BESA ou ANTINOÉ, ville d'Égypte. *Voy.* ANTINOÉ.

BESALU, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Flavia, à 6 kil. N. O. de Girone, fut au XIe siècle le ch.-l. d'un petit comté, réuni plus tard à celui de Barcelone.

BESANÇON, *Vesontio*, ch.-l. du dép. du Doubs, sur le Doubs, à 350 kil. S. E. de Paris (399 par Dijon); 29,718 hab. Archevêché; cour royale; tribunal de 1re instance et de commerce; académie universitaire, collége royal. Ch.-l. de la 6e division militaire et place forte de 1re classe. Citadelle. Beau pont, belle cathédrale gothique, églises diverses; riche bibliothèque, musée *Pâris* et musée d'antiquités, sociétés savantes, nombreuses écoles. Fabriques de bas, tapis de pied, bleu de Prusse et bleu céleste; horlogerie, chapellerie, distillerie, raffinerie royale de poudre et salpêtres, etc. Commerce actif, surtout avec la Suisse, l'Alsace et le midi de la France. — Cette ville fut la métropole de la Grande-Séquanaise sous l'empire romain : elle fut dévastée en 456 par les Burgundes, en 937 par les Hongrois. Ville impériale de 1184 à 1664; capit. de la Franche-Comté depuis ce temps. Elle appartient à la France depuis 1674, ainsi que toute la province. Patrie du cardinal Granvelle, du poëte Mairet, du jésuite Nonotte, de Suard et de Moncey. — L'arr. de Besançon a 8 cantons (Amancey, Audeux, Boussières, Marchaux, Ornans, Quingey, plus Besançon qui compte pour deux), 209 communes et 99,025 habitants.

BESENSTADT, ville des États prussiens, sur l'Elster, entre Halle et Wettin. Les fils de Henri-l'Illustre y vainquirent le duc Albert de Brunswick en 1263, et assurèrent ainsi à leur maison le margraviat de Misnie, qui lui avait été conféré en 1247.

BESENVAL (Pierre-Victor, baron de), officier suisse, au service de France, né à Soleure en 1722, entra dès l'âge de 9 ans dans le régiment des gardes suisses, dont son père était colonel, et parvint assez rapidement aux premiers emplois militaires. Il était en 1789 lieutenant-général, inspecteur-général des Suisses et Grisons. Il fut chargé de commander des troupes réunies autour de Paris; mais il ne prit que des mesures timides, et finit par s'éloigner avec des passe-ports qu'il s'était ménagés. Arrêté dans sa fuite et traduit au tribunal du Châtelet, il fut déclaré innocent. Il resta depuis oublié, et mourut tranquillement à Paris en 1794. On a publié des *Mémoires de Besenval*, 1805-1807, 4 vol. in-8; mais cette publication a été désavouée par la famille du baron.

BESIDIÆ, ville du Brutium, auj. BISIGNANO.

BESME ou BÈME, ainsi appelé parce qu'il était né en Bohême, mais dont le vrai nom était *Charles Dianowitz*, fut élevé par les Guise, et eut la principale part au meurtre de Coligny : c'est lui qui jeta le corps de la victime par les fenêtres. Il fut dans la suite pris par les Protestants de la Saintonge; il était parvenu à s'évader de leurs mains; mais Bertauville, gouverneur de la place où il avait été détenu, l'atteignit, et le perça de son épée.

BESSAPARA, auj. *Tzapar-Bazardjik*, ville de Thrace, chez les Besses, dont elle était la principale place.

BESSARABIE, pays-frontière de la Russie d'Europe, borné au N. par celui de Podolie, à l'O. par l'Autriche, au S. par la Turquie, à l'E. par la Moldavie, dont le Pruth la sépare; 400 kil. sur 164; 600,000 hab.; ch.-l., Kichinev ou Kischenau (évêché grec). Autres villes, Bender, Ismaïl, Chotim ou Chotzim, Kilia, Akkermann (villes fortifiées). Riv., Danube, Pruth, Dniestr, Kagalnik. Pays de plaines, fertile en grains, fruits, raisins; excellents pâturages. — La Bessarabie faisait jadis partie de la Dacie Trajane; elle fut successivement comprise dans les empires des Goths, des Huns, des Avares, des Petchenègues; elle fit enfin partie de la Moldavie. Elle fut conquise par les Ottomans en 1484, et fut cédée à la Russie par le traité de Boukarest, 1812.

BESSARION (Jean), cardinal, né à Trébizonde en 1395, mort à Ravenne en 1472, fut d'abord religieux de l'ordre de St-Basile, dans un monastère du Péloponèse. En 1438, lorsque l'empereur Jean Paléologue eut formé le projet de réunir l'église grecque à l'église latine, il tira Bessarion de sa retraite, le fit évêque de Nicée, et l'amena en Italie avec plusieurs autres savants. L'union fut prononcée, et le pape Eugène IV, pour récompenser le zèle de Bessarion, le fit cardinal. Les Grecs schismatiques conçurent une telle aversion pour lui, qu'il ne voulut plus retourner au milieu d'eux. Il fixa son séjour à Rome, et sa maison fut le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient les lettres. Pie II lui conféra le titre de patriarche de Constantinople. A la mort de Nicolas V et de Paul II, il eut un grand nombre de voix pour obtenir la tiare. La cour de Rome lui confia plusieurs légations importantes. Les écrits de ce cardinal sont nombreux, et tiennent un rang distingué parmi ceux qui marquèrent la renaissance des lettres; ils contribuèrent surtout à faire revivre en Italie le goût de la philosophie platonicienne. On a imprimé de lui quatre livres en latin : *Contre les calomniateurs de Platon*, Rome, 1469 (*circa*), in-fol., rare; Venise, 1503 et 1516, in-fol.; *Orationes de bello Turcis inferendo*, Paris, 1471, in-4; une traduction latine des 4 livres de Xénophon *sur Socrate*, Louvain, 1533, in-4; une traduction latine de la *Métaphysique* d'Aristote, Paris, 1516. Il avait aussi composé beaucoup

d'ouvrages de théologie qui sont restés manuscrits.

BESSE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 24 kil. O. d'Issoire; 1,900 hab. Eau minérale aux environs.

BESSE, ch.-l. de cant. (Var), à 11 kil. S. E. de Brignolles; 1,550 hab.

BESSE, bourg de France (Sarthe), à 9 kil. S. de St-Calais; 2,000 hab.

BESSES, *Bessi*, peuple de la Thrace, au S. O., habitait les monts Rhodopes, à l'O. du Strymon. Ils étaient féroces, sauvages et voleurs. On nommait leur pays *Bessique* ou pays des Besses; ch.-l., Bessapara.

BESSIÈRES (J.-B.), duc d'Istrie, maréchal de l'empire, et colonel-général de la garde impériale, était né à Preissac en Poitou, en 1768, d'une famille pauvre. Il entra d'abord dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, comme simple soldat; fit les guerres de la république; se distingua surtout à Rovérédo et à Rivoli; après ce dernier combat, le général Bonaparte, témoin de sa bravoure, l'attacha à sa personne en le nommant commandant des guides qui formaient sa garde, et, peu après, il l'emmena en Égypte avec le titre de général de brigade. Bessières devint général de division sous le consulat, et maréchal de l'empire lors de l'établissement du gouvernement impérial. Les batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Wagram lui assignèrent un rang distingué parmi les chefs de l'armée française. Il passa en Espagne en 1810, et commanda un des corps d'armée; en Russie, il commandait la cavalerie de la garde impériale. Il servait en la même qualité dans la campagne de 1813, en Saxe, lorsqu'il y fut tué, le 1er mai, au combat qui précéda la bataille de Lutzen.

BESSIN, *Bajocasses*, petit pays de l'ancienne Normandie, partie de la B.-Normandie, entre la mer, la campagne de Caen, le Bocage, le Cotentin. Places principales : Bayeux, Saint-Lô, Isigny, Port-en-Bessin. Aujourd'hui partie des dép. du Calvados et de la Manche.

BESSINES, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 24 kil. E. de Bellac; 2,000 hab.

BESSUS, gouverneur de la Bactriane pour Darius III, trahit ce prince, l'assassina après la bataille d'Arbèles, et prit le titre de roi de la Bactriane. Alexandre le poursuivit, le fit prisonnier, et le livra à un frère de Darius, qui le fit périr dans les plus cruels tourments.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Alexis, comte de), chancelier et sénateur, né à Moscou en 1693, mort en 1766, fut chargé de plusieurs ambassades en Angleterre, en Suède, en Danemarck, par Pierre-le-Grand et l'impératrice Anne; fut ensuite disgracié comme partisan du régent Biren, et rentra en faveur sous Catherine II. — Un de ses descendants entra dans une conspiration contre les empereurs Alexandre et Nicolas, et fut mis à mort, en 1826, à l'âge de 30 ans.

BESYNGA, ville de l'Inde ancienne, auj. PÉGOU.

BETANÇOS, *Flavium Brigantium*, ville d'Espagne (Santiago), à 17 kil. S. E. de la Corogne; 1,600 hab.

BETAU ou BETUWE, pays du roy. de Hollande (Gueldre), dans le S. O. de l'île que forment le Wahal et le Rhin. Il n'a que des villages. On retrouve dans son nom celui des anciens Bataves.

BETHANIE, bourg de la tribu de Benjamin, en Palestine, situé près de Jérusalem, au pied du mont des Oliviers. C'est à Béthanie que se fit le miracle de la résurrection de Lazare.

BÉTHEL, ville de la tribu de Benjamin, où Dieu apparut à Abraham et à Jacob, et leur promit la terre de Chanaan. Rachel et Débora moururent dans cette même ville. — Il y avait un autre Béthel, dans la tribu d'Ephraïm.

BÉTHENCOURT (Jean DE), gentilhomme normand, alla former, vers 1402, sous le règne de Charles VI, un établissement dans une des îles Canaries; puis réussit, avec le secours qu'il obtint du roi d'Aragon et du roi de France, à soumettre toutes ces îles. Au bout de quelques années il laissa le gouvernement de ces îles à son neveu Maciot de Béthencourt, et revint dans son pays pour y passer le reste de ses jours. Il mourut à Granville en 1425.

BETHISAC (J.), conseiller et favori du duc de Berry, frère de Charles V, opprimait cruellement les habitants du Languedoc, dont le duc était gouverneur. Charles VI le fit arrêter, et il fut condamné à être brûlé vif, 1389.

BETHLÉEM, *Beith-el-Lham* en arabe, bourg de la Judée, auj. en Syrie (Damas), à 10 kil. S. de Jérusalem; 500 familles. Ce lieu est célèbre par la naissance du Sauveur. On y voit un vaste couvent enclos de hautes murailles, et une église qui comprend le lieu même où naquit Jésus. On y vend des chapelets, des croix de bois incrustées de nacre. — Il y avait en Judée une autre Bethléem, à 40 kil. N. O. de Génésareth. — Plusieurs villes aux États-Unis ont le même nom, une entre autres dans la Pensylvanie, à 80 kil. N. O. de Philadelphie.

BETHLEM-GABOR, fils d'un gentilhomme pauvre de Transylvanie, chassa avec l'aide des Turcs le prince Gabriel Bathori, son bienfaiteur, et se fit proclamer à sa place prince de Transylvanie, en 1613. Ayant fait ensuite plusieurs conquêtes en Hongrie, il prit le titre de roi de ce pays, en 1618. L'empereur Ferdinand II envoya contre lui le comte de Tilly, qui le força à demander la paix et à renoncer au titre de roi de Hongrie. Il mourut en 1629 au moment où il allait reprendre les armes.

BETHSABEE, femme d'Urie, lui fut enlevée par David, et devint mère de Salomon. *Voy.* URIE.

BETHULIE, *Bathuel* en hébreu, ville de Judée dans la tribu de Siméon, est célèbre par le siége qu'elle soutint contre Holoferne, et que fit lever Judith, l'an 658 av. J.-C.

BETHUNE, ch.-l. d'arrond. (Pas-de-Calais), sur la Brette, à 28 kil. N. d'Arras: 6,805 hab. Jolie église. Huile, savon, genièvre, raffinerie de sel. Commerce en draps, toiles, salaisons, etc. Béthune avait des seigneurs particuliers au XIe siècle. Elle fut réunie définitivement à la France par le traité d'Utrecht. — L'arr. de Béthune a 8 cantons (Cambrin, Carvin-Épinoy, Lens, Houdin, Lillers, Norem, La Ventie, plus Béthune), 144 communes et 131,973 hab.

BETHUNE (maison de), noble maison de l'Artois, dont l'existence remonte au XIe siècle et qui s'est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont celles de *Charost* et de *Selles*. Les membres les plus célèbres de cette famille sont :

BÉTHUNE (Maximilien DE). *Voy.* SULLY.

BÉTHUNE (Philippe DE), comte de Selles et de Charost, frère puîné du célèbre Sully. Il fut ambassadeur en Écosse, à Rome, en Savoie et en Allemagne sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et gouverneur de Gaston, duc d'Orléans. Il mourut en 1649, à 88 ans. On a de lui *Observations et maximes politiques pouvant utilement servir au maniement des affaires publiques*. Cet écrit se trouve à la suite de l'*Ambassade de Mgr le duc d'Angoulême*, publiée par Henri, comte de Béthune, en 1677, in-fol.

BÉTHUNE (Hippolyte DE), fils du précéd. Il suivit Louis XIII dans ses plus importantes expéditions, servit avec distinction, et mourut en 1665, âgé de 62 ans. Il légua à Louis XIV deux mille cinq cents manuscrits, dont douze cents regardent l'histoire de France. Ils furent tous déposés à la Bibliothèque royale, où ils forment ce qu'on appelle le *Fonds de Béthune*.

BÉTHUNE (Armand-Joseph DE), duc de Charost, né à Versailles en 1728, mort en 1800. Il s'est fait un nom par sa philanthropie et par son zèle pour les progrès de l'agriculture.

BÉTIQUE, *Bætica* en latin, auj. à peu près l'*Andalousie* et le *royaume de Grenade*, prov. de l'Hispanie, la plus méridionale de toutes, bornée au S. par la Méditerranée, au N. et à l'O. par l'*Anas* (Guadiana), était ainsi nommée du *Bætis* (Guadalquivir) qui la traversait. On y remarquait au N. les *Turduli*, au S. les *Bastuli Pœni*, à l'E. les *Bastitani*, au N. O. les *Bœturiani*, au S. O. les *Turdetani*. Places principales : *Corduba*, *Italica*, *Hispalis*, *Gades*, *Astigis*, *Barbesula*, *Carteia*, etc. Plusieurs villes de la Bétique étaient des colonies phéniciennes et carthaginoises. C'était un des pays les plus fertiles et les plus beaux de l'Hispanie.

BÉTIS ou **BÆTIS**, fleuve d'Hispanie, auj. le GUADALQUIVIR.

BÉTIS, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit avec courage cette ville contre Alexandre : il finit par être vaincu et pris. Le conquérant, irrité de sa résistance, le fit attacher à un char et traîner autour de la ville.

BETJOUANAS, dits aussi *Moulitjouanas* et *Sitjouanas*, peuple de la famille cafre, habite les déserts de l'Afrique méridionale, entre 19° et 27° lat. S., dans la Cafrerie intérieure. Leur pays a été vu pour la première fois en 1801 par les Anglais Trutter et Somerville.

BETLIS. *Voy.* BIDLIS.

BETTEMBOURG, ville du duché de Luxembourg, sur l'Alzette, à 11 kil. S. O. de Luxembourg ; 6,600 hab.

BETTINELLI (Xavier), littérateur italien, né à Mantoue en 1718, mort en 1808, entra chez les Jésuites, et enseigna les belles-lettres à Brescia, puis à Venise, où il se lia avec les hommes les plus illustres. Il eut la direction du collége des nobles à Parme; voyagea en Italie, en Allemagne, en France; alla en Lorraine à la cour du roi Stanislas, et visita Voltaire aux Délices. A la fin de sa vie il donna une édition complète de ses *Œuvres*, Venise, 1801, 24 vol. in-12 ; elles contiennent des *Discours philosophiques*, qui forment un cours de morale religieuse; un *Discours sur l'enthousiasme pour les beaux-arts*, des *Dialogues sur l'Amour*, des morceaux d'histoire littéraire, des *Lettres de Virgile aux Arcades*, ouvrage qui fit du bruit et lui attira beaucoup d'ennemis, à cause de la liberté avec laquelle il parlait du Dante; des *Poésies diverses*, des tragédies; des *Lettres à Lesbie*. Les *Lettres de Virgile* ont été traduites en français par M. de Pommereul.

BÉTULE ou **BECULE**, *Bætula* ou *Bæcula*, ville de l'Hispanie, dans la Tarraconaise, au N., chez les *Ausetani*. Scipion y battit Magon et Masinissa, l'an 206 av. J.-C., et cette victoire soumit l'Espagne aux Romains.

BETURIE, *Bœturia*, partie N. O. de la Bétique. *Voy.* BÉTIQUE.

BETZ, ch.-l. de cant. (Oise), à 26 kil. S. E. de Senlis ; 350 hab.

BEURNONVILLE (P. RIEL DE), maréchal de France, né en 1752 à Champignoles en Bourgogne, fit ses premières armes dans l'Inde, puis servit avec distinction sous Luckner et Dumouriez dans les armées de la république : devint général en 1792, et prit une part glorieuse aux batailles de Valmy et de Jemmapes. Il fut nommé à la fin de 1792 ministre de la guerre et envoyé avec quatre commissaires à l'armée du Nord pour arrêter Dumouriez ; mais celui-ci le fit arrêter lui-même avec ses collègues et les livra tous aux Autrichiens. Beurnonville, après avoir passé près de trois ans dans les cachots d'Olmutz, fut échangé en 1795 contre la fille de Louis XVI (depuis duchesse d'Angoulême). A son retour, il fut pendant quelques mois chargé du commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse ; sous le consulat et sous l'empire il alla comme ambassadeur à Berlin et à Madrid. Il accueillit avec empressement la Restauration, fut créé pair, et peu après (1816) maréchal de France par Louis XVIII. Il mourut en 1821.

BEUTHEN, ville des États prussiens (Silésie), à 80 kil. S. E. d'Oppeln ; 2,450 hab. Mines de fer, zinc.

BEUTHEN, ville des États prussiens (Silésie), à 19 kil. N. O. de Glogau ; 2,650 hab. Draps, toiles, chapeaux de paille.

BEUVRON, riv. de France, naît dans le dép. du Loiret, et s'unit à la Loire dans celui de Loir-et-Cher, après avoir arrosé Lamotte-Beuvron, Neung, Bracieux.

BEUZEVILLE, ch.-l. de canton (Eure), à 8 kil. O. de Pont-Audemer ; 2,400 hab.

BEVAGNA, *Mevania*, ville de l'État ecclésiastique, à 26 kil. S. E. de Pérouse ; 3,000 hab.

BEVELAND (NORD-), île de Hollande (Zélande), à l'embouchure de l'Escaut, à l'île de Walcheren à l'O., au N. celle de Schouwen, au S. celle de Wolfertsdyk ; 13 kil. sur 6. En 1532, elle fut entièrement submergée.

BEVELAND (ZUYD-), île de Hollande (Zélande), à l'embouchure de l'Escaut ; 40 kil. sur 13.

BEVERLEY, ville d'Angleterre (York), à 44 kil. S. E. d'York, sur l'Hull ; 8,000 hab. Ancien monastère. Commerce en blés, charbons, cuirs.

BEVERLEY (Jean DE), savant prêtre, natif d'Harpham (Northumberland), fut abbé de Saint-Hilda, évêque d'Hexham, archevêque d'York, et forma le vénérable Bède. Il mourut en 721. Il avait fondé le monastère de Beverley.

BEVERLY, ville des États-Unis (Massachussets), sur l'Atlantique, à 1 kil. de Salem, avec laquelle elle communique par un pont de 500 mètres de long ; 4,300 hab. Grand commerce.

BEVERN ou **BEVEREN**, bourg du duché de Brunswick, à 60 kil. S. O. de Hanovre ; 1,050 hab. — Une branche de la maison de Brunswick s'est nommée Brunswick-Bevern.

BEVERNINCK (Jérôme VAN), surnommé *le Pacificateur*, naquit à Gouda en 1614 et mourut en 1690. Il fut un des négociateurs les plus habiles de son temps ; représenta les États-Généraux aux célèbres traités de Breda, 1667 ; d'Aix-la-Chapelle, 1668 ; de Nimègue, 1675. Il se retira ensuite dans une de ses terres près de Leyde, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de la botanique, dont il aida puissamment les progrès.

BEWDLEY, ville d'Angleterre (Worcester), à 19 kil. N. de Worcester ; 7,000 hab. Pont sur la Saverne. Jolie église, bâtie par Henri VII. Grand commerce en sel, drèche, cuirs, ustensiles de fer.

BEX, bourg de Suisse (Vaud), à 8 kil. S. E. d'Aigle, sur l'Avençon ; 3,700 hab. Sites pittoresques ; plusieurs glaciers aux environs ; immenses salines, découvertes en 1554 ; neuf sources d'eau sulfureuse ; marbre et soufre.

BEY. *Voy.* BEG.

BEYAH, *Hydraotes*, riv. de l'Hindoustan occidental, descend des monts Himalaya, passe à Nadone, à Rayghat, et tombe dans le Setledje après un cours de 220 kil. du S. à l'O.

BEYDER, BEYDJAPOUR. *Voy.* BIDER, BEDJAPOUR.

BEYROUT. *Voy.* BAÏROUT et BÉRYTE.

BÈZE (Théodore DE), l'un des principaux chefs des Réformés, né à Vézelay dans le Nivernais en 1519, mort en 1605, à 86 ans, se fit d'abord connaître par des poésies latines élégantes, mais licencieuses, et eut une jeunesse assez dissipée. En 1548, il renonça à ce genre de vie et se rendit à Genève où il abjura le catholicisme et se lia étroitement avec Calvin. Il alla professer pendant quelques années les lettres grecques à Lausanne, puis revint se fixer à Genève, où il reçut le titre de citoyen et fut nommé recteur d'une académie que l'on venait de fonder en cette ville (1559). Il convertit au protestantisme

le roi de Navarre, prêcha avec succès les nouvelles doctrines en France, assista au colloque de Poissy (1561) et à la bataille de Dreux. A la mort de Calvin (1564), il fut universellement regardé comme le chef de la réforme; présida le synode de La Rochelle, auquel assistaient toutes les églises réformées de France, et ne cessa jusqu'à la mort de travailler avec le plus grand zèle à la propagation de ses doctrines. Ses nombreux ennemis ont répandu sur lui toutes sortes de calomnies; ils l'ont accusé d'avoir excité la guerre civile en France, et même d'avoir été l'instigateur du meurtre du duc de Guise. Il eut le tort d'être intolérant tout en réclamant la tolérance, et écrivit pour justifier le supplice de Servet. Les principaux écrits de Théodore de Bèze, outre ses *Poemata juvenilia*, Paris, 1548, et plusieurs pamphlets de circonstance, sont une traduction en vers français des *Psaumes de David* qui complète celle de Marot, 1563; une *Histoire des églises réformées de France* (de 1521 à 1563), Anvers (Genève), 1580, 3 vol. in-8, et une nouvelle traduction du *Nouveau Testament*, dont la principale édition est celle de Cambridge, 1642, in-fol. On a aussi de lui une tragédie d'*Abraham sacrifiant*.

BÉZIERS, *Biterræ* et primitivement *Besara*, ch.-l. d'arr. (Hérault), à 56 kil. S. O. de Montpellier, sur l'Orbe, à l'endroit où elle reçoit le canal de Languedoc; 16,233 hab. Murailles flanquées de tours antiques. Aqueduc, casernes, restes d'un amphithéâtre romain. Aux environs, houille. Vin estimé, eau-de-vie et esprit de vin, confitures recherchées. Situation délicieuse. — Cette ville fut trois fois prise et à peu près réduite en cendres, 1° par les Goths au ve siècle, 2° par Charles Martel qui l'enleva aux Arabes d'Espagne, 3° dans la guerre des Albigeois, par Simon de Montfort, qui passa 10,000 de ses habitants au fil de l'épée. Plusieurs conciles s'y sont tenus. — L'arr. de Béziers a 12 cantons (Bédarrieux, Agde, Capertang, Florensac, Montagnac, Murviel, Pézenas, Roujan, St-Gervais, Servian, plus Béziers qui en fait deux), 97 communes et 128,149 hab.

BEZOUT (Étienne), célèbre mathématicien, né à Nemours en 1730, mourut dans le Gâtinais en 1783. Il fut placé par M. de Choiseul en 1763 à la tête de l'instruction de la marine royale et fut chargé en 1768 de l'enseignement des élèves du corps de l'artillerie. Il rédigea pour ses élèves des cours qui eurent un grand succès et qui ont été souvent réimprimés. Les principaux sont : *Cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie*, 4 vol. in-8; *Cours de mathématiques à l'usage de la marine*, 6 vol. in-8; *Théorie des équations algébriques*, 1779, in-4.

BHADRY-NATH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 100 kil. N. E. de Sirinagor, n'a que trente maisons, mais est célèbre par son temple où affluent par an plus de 50,000 pèlerins.

BHAGAVAD-GITA. *Voy.* MAHABARATTA.

BHATGONG ou DHARMAPATAN, ville de l'Inde sept., dans le Népal, à 13 kil. E. de Katmandou; 25,000 hab. Étoffes de coton; ouvrages de bronze, fer, cuivre. Séjour favori des brahmes du Népal.

BHAVANI, *qui donne l'existence*, ou PARVATI, *déesse des monts*, femme de Siva ou Mahadeva, dans la mythologie indienne. Elle est la déesse de la vengeance, qui punit le mal et détruit les méchants. On la représente avec huit ou seize bras armés. Dans les fêtes de la déesse, les dévots se font écraser sous les roues du char sur lequel est porté le colosse qui la représente. La vache qui lui est consacrée est souvent aussi son image symbolique.

BHAVANI-KODAL, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 93 kil. N. E. de Coïmbetour, au confluent du Kaveri et d'un fleuve nommé aussi Bhavani. Deux temples fameux, l'un de Vichnou, l'autre de Siva.

BHEGVOR, riv. du Béloutchistan, naît dans le Saraouan, baigne le Mekran et tombe dans la mer d'Oman après un cours de 620 kil. S.; il porte successivement les trois noms de Bale, Bourdou ou Badou, Bhegvor.

BHERTPOUR, ville de l'Inde, capit. de l'état de Bhertpour, à 48 kil. O. d'Agrah. Elle fut en vain assiégée par les Anglais dans la guerre contre les Mahrattes.

BHERTPOUR (état de), dans l'Inde sept. (ancienne province d'Agrah); sol plat qu'inonde souvent le Ramganga; grande fertilité. Le radjah de Bhertpour est indépendant.

BIAFRA, roy. de la Nigritie maritime, sur le golfe de Guinée, à l'E. de l'embouchure du Cross, et au N. de celle du Malimba; limitrophe de la côte de Gabon et de l'état d'Ouari. — On nomme golfe de Biafra le fond du grand golfe de Guinée, entre les caps Formose et Lopez.

BIAGIOLI (Nic.-Jos.), grammairien, né en 1768 à Vezzano près de Gênes, mort à Paris en 1830, vint de bonne heure enseigner la langue et la littérature italienne à Paris, où il obtint un grand succès. On a de lui une *Grammaire italienne*, Paris, 1805, souvent réimprimée; un *Traité de la poésie italienne*, 1808, et un grand nombre d'éditions estimées d'ouvrages italiens avec notes.

BIAGRASSO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la Ticinella, à 16 kil. S. O. de Milan. Bataille entre les Impériaux et les Français qui y furent vaincus et perdirent peu après le chevalier Bayard, 1524.

BIALA, ville des États autrichiens (Galicie), à 60 kil. O. de Myslema, sur la Biala, affluent de la Vistule; 2,800 hab. Fabrique de toiles et de draps. Ville libre depuis 1789. — Biala, qui veut dire *blanche*, est un nom commun à beaucoup de villes et de riv. en Pologne, en Hongrie et en Russie.

BIALOVICTZ, grande forêt de la Lithuanie, gouvernement de Grodno, entre 52° 29' et 52° 51' de lat. N., à l'E. de la province de Bialystok, renferme un très grand nombre de bêtes fauves.

BIALYSTOK, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. de la prov. de Bialystok, sur le Bialy, à 70 kil. S. O. de Grodno; 6,000 hab. Superbe château des comtes Potocki. — La prov. de Bialystok est bornée au N., à l'O. et au S. par la Pologne, à l'E. par le gouvernement de Grodno; 155 kil. sur 88; 219,000 hab. Cette province a été réunie à la Russie en 1807 par le traité de Tilsitt; avant cette époque elle appartenait à la Pologne.

BIANA, ville de l'Hindoustan, dans l'état des Radjepouts, sur le Ramganga, à 80 kil. S. O. d'Agrah, par 74° 48' long. E., 26° 57' lat. N., était capitale des Radjepouts quand Agrah n'était encore qu'un village.

BIANCHI. Ce nom, qui veut dire *blanc*, est fort commun en Italie. Il a été porté par un grand nombre de savants dont les plus connus sont :

BIANCHI (Jean), anatomiste, né à Turin en 1681, mort en 1761. Il fut reçu docteur à 17 ans, et devint professeur d'anatomie dans sa ville natale. Ses ouvrages sont : *Ductus lacrymales novi; De Lacteorum vasorum positionibus et fabrica; Storia del monstro di due corpi; Lettera sull' insensibilità; De naturali in humano corpore, vitiosa, morbosaque generatione historia*, Turin, 1761, in-8.

BIANCHI (Jean), naturaliste italien, né à Rimini en 1693, mort en 1775, plus connu par le nom latin de *Janus Plancus*, sous lequel il a publié plusieurs ouvrages, se fit recevoir docteur en médecine, se dévoua au service des pauvres, et publia d'utiles écrits sur la médecine et l'anatomie. Il fit revivre l'académie des *Lincei* à Rimini, et publia une notice historique sur cette société.

BIANCHINI (François), astronome et antiquaire, né à Vérone en 1662, vint de bonne heure à Rome où il jouit de la faveur d'Alexandre VIII et de ses successeurs, qui lui conférèrent plusieurs missions

scientifiques importantes. Il fut bibliothécaire d'Alexandre VIII, secrétaire d'une commission chargée de la réforme du calendrier; dressa un gnomon sur une grande échelle dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, tira une ligne méridienne à travers l'Italie, perfectionna des instruments d'astronomie, et découvrit les taches de Vénus. On a de lui : *Palazzo de' Cesari*, Vérone, 1738, in-fol., fig. ; *Iscrizioni sepolcrali della casa d'Augusto*, Rome, 1727, in-fol.: *Istoria universale provata con monumenti e figurata con simboli degli antichi*, Roma, 1697, in-4 ; des *Observations sur la planète de Vénus*, etc.

BIARMIE, royaume finnois. *Voy.* PERMIE.

BIAS, philosophe grec, l'un des sept sages, naquit à Priène vers l'an 570 av. J.-C. Il avait fait une étude particulière des lois de sa patrie et consacra ses connaissances en ce genre à rendre service à ses amis, soit en plaidant pour eux devant les tribunaux, soit en se faisant leur arbitre. Il mourut dans un âge avancé et en plaidant. Priène, sa patrie, ayant été prise par Cyrus, tous les habitants emportèrent dans leur fuite ce qu'ils avaient de plus précieux ; Bias seul n'emportait rien. On lui en demanda la raison : « C'est, dit-il, que je porte tout avec moi. *Omnia mea mecum porto.* »

BIBAN ou BIBEN, les *Portes de Fer*, défilé dangereux de l'Atlas, entre Alger et Constantine, par 1° 32' long. E. et 36° lat. N. Il est traversé par plusieurs torrents, et entre autres par l'Oued-Mailah, tributaire de l'Adouse. Les Français, conduits par le duc d'Orléans, l'ont franchi en 1839.

BIBARS, sultan de la dynastie des Mamelouks-Baharites en Égypte, fut proclamé, suivant l'usage, par la milice, après avoir assassiné son prédécesseur, l'an 1260. Il donna une forme stable à l'empire des Mamelouks, enleva aux califes toute autorité politique, repoussa les Tartares, rétablit la puissance des Musulmans, combattit avec un grand succès les Francs établis en Syrie, leur enleva un grand nombre de places et de postes importants, et détruisit leurs églises; mais il échoua à deux reprises devant St-Jean-d'Acre. Il mourut de poison en 1277. — Un autre Bibars régna un instant en 1309, mais il fut au bout de quelques mois renversé et mis à mort.

BIBBIENA, ville de l'Italie (Toscane), à 57 kil. E. de Florence.

BIBBIENA (Bernard DOVIZI, connu sous le nom de), cardinal et littérateur, né de parents obscurs à Bibbiena, en 1470, fut attaché à Jean de Médicis, l'un des fils de Laurent. L'élève, devenu pape sous le nom de Léon X, fit son maître cardinal (1513), et le chargea de plusieurs missions importantes. Au retour d'une ambassade en France, il fut enlevé par une mort imprévue, en 1520. On prétendit qu'il avait été empoisonné et on accusa, mais sans aucun fondement, le pape même qui était son protecteur. Bibbiena avait composé plusieurs poésies et une comédie écrite en prose, *la Calandria*, qui contribua à restaurer le théâtre en Italie. — Le nom de Bibbiena a été aussi porté par plusieurs artistes du XVIIe siècle, issus du peintre J.-Marie Galli.

BIBEN, ville d'Illyrie. *Voy.* PEDENA.

BIBEN, défilé de l'Atlas. *Voy.* BIBAN.

BIBERACH, ville du roy. de Wurtemberg, prov. du Danube, sur le Riess, à 37 kil. S. O. d'Ulm ; 4,450 hab. Murailles flanquées de tours. Aux environs, bains de Iordansbad, très fréquentés. Moreau battit les Autrichiens près de Biberach en 1796. — Biberach faisait partie jadis de l'Argovie. En 1802, cette ville fut donnée à l'état de Bade, et en 1806 elle passa au Wurtemberg. Biberach est la patrie de Wieland.

BIBERICH ou BIEBERICH, ville du duché de Nassau, à 3 kil. de Wiesbaden ; 2,500 hab. Résidence des ducs de Nassau.

BIBIANE (sainte) ou SAINTE VIVIENNE, vierge et martyre, souffrit la mort sous Justinien.

BIBLE (*biblos, biblion*, livre), nom donné par excellence au livre qui contient les Saintes Écritures. On le divise en deux parties, l'Ancien et le Nouveau Testament. La première partie comprend l'histoire du peuple juif depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C., et se compose d'écrits historiques, de prophéties, d'ouvrages lyriques ou moraux. Voici, d'après le concile de Trente, l'ordre et la division des livres de l'Ancien Testament: les 5 livres de la loi ou le Pentateuque, écrits par Moïse; Josué; les Juges, et Ruth ; les quatre livres des Rois ; les Paralipomènes ; Esdras et Néhémie ; Tobie; Judith; Esther; Job ; les Psaumes; les Proverbes ; l'Ecclésiaste ; le Cantique des Cantiques ; la Sagesse; l'Ecclésiastique ; les Prophéties d'Isaïe, de Jérémie et de Baruch, d'Ézéchiel, de Daniel ; le livre des 12 petits Prophètes, et les 2 premiers livres des Macchabées. Les Juifs et les Protestants ne reconnaissent que 22 de ces livres comme canoniques, et rejettent comme apocryphes les livres de Tobie et de Judith, la Sagesse, l'Ecclésiastique, plusieurs parties du livre d'Esther, le livre de Baruch, le cantique des trois jeunes Hébreux, l'histoire de Suzanne, celles des idoles de Bel et du Dragon, les 2 premiers livres des Macchabées. On joint quelquefois à l'Ancien Testament le livre d'Hénoch, les 3e et 4e livres d'Esdras, les 3e et 4e livres des Macchabées, l'oraison de Manassé, etc. ; mais les Catholiques et les Protestants s'accordent à rejeter ces écrits. — Le Nouveau Testament, déclaré canonique par les conciles dès les premiers siècles de l'Église, se compose : des 4 Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean ; des Actes des Apôtres ; des 14 Épîtres de saint Paul, et de 7 autres Épîtres; enfin de l'Apocalypse. On y a joint quelquefois l'Épître de saint Barnabé, les Épîtres de saint Paul aux Laodicéens et à Sénèque, plusieurs faux Évangiles, le Pasteur, la lettre de J.-C. à Abgar, etc. Aucun de ces livres n'est admis comme canonique. L'Ancien Testament a été écrit en hébreu, et le Nouveau presque tout entier en grec. Les Septante (*Voy.* ce mot) traduisirent en grec tout l'Ancien Testament, sous le règne de Ptolémée Philadelphe; et saint Jérôme, au IVe siècle, traduisit en latin la Bible tout entière ; sa traduction, connue sous le nom de *Vulgate* (*Voy.* ce mot), est la seule qui soit reconnue par l'Église. Après les Septante, le Juif Aquila (*Voy.* ce nom) donna de la Bible une nouvelle traduction grecque, littéralement calquée sur l'hébreu. Les modernes ont traduit la Bible dans toutes les langues. *Voy.* SACY, LUTHER, etc.

BIBLIANDER (Théod.), dont le vrai nom est BUCHMANN, théologien suisse, né vers 1504, mort en 1564, embrassa la réforme et succéda à Zwingle dans la chaire de théologie de Zurich. Il a laissé un grand nombre de savants écrits sur l'histoire ecclésiastique, a donné une édition d'une traduction de l'Alcoran, avec la vie de Mahomet (Bâle, 1543), et a composé un traité fort curieux *De ratione communi omnium linguarum et litterarum*, Zurich, 1548.

BIBRACTE ou AUGUSTODUNUM, cap. des *Ædui*, est auj. AUTUN.

BIBULUS (M. Calpurnius), consul l'an 59 av. J.-C. en même temps que César. Il s'opposa d'abord de tout son pouvoir aux mesures démocratiques proposées par son collègue; mais voyant que sa résistance était inutile, il s'enferma dans sa maison et y passa les huit derniers mois de son consulat sans prendre aucune part aux affaires. Ainsi son consulat fut de fait entièrement nul. Les plaisants de Rome désignèrent cette année sous le nom des consuls Caïus et Julius César, faisant ainsi allusion aux deux prénoms de César.

BICÊTRE, grand hospice situé dans le dép. de

la Seine, sur la route de Fontainebleau, à 2 kil. S. de Paris. Il est ainsi nommé d'un château situé autrefois sur le même emplacement et qui, au XIVe siècle, appartenait à Jean, évêque de Winchester, dont le nom corrompu a fait *Bicêtre*. Sous Charles V, Jean, duc de Berry, y fit construire un hôpital qui fut détruit pendant les guerres qui désolèrent le règne de Charles-VI. Rétabli sous Louis XIII, il servit d'asile aux soldats infirmes jusqu'à l'établissement de l'hôtel des Invalides; aujourd'hui il contient des vieillards, des infirmes et des aliénés. Il servait aussi de prison pour les vagabonds et les condamnés aux galères ou à la peine capitale. On y voit un très beau puits et un grand réservoir. Sa population s'élève à 6,500 individus.

BICHAT (Marie-Franç.-Xav.), célèbre physiologiste, né en 1771 à Thoirette en Bresse, commença ses études médicales à Lyon, et, lors du siége de cette ville (1793), vint les terminer à Paris. Desault, dont il suivait assidûment les leçons, ne tarda pas à le distinguer; Bichat devint son ami, l'aida dans ses travaux; après sa mort (1795), il publia les œuvres de son maître et acheva ce qu'il avait laissé imparfait. Il entra en 1797 dans la carrière du professorat et fut bientôt entouré d'auditeurs auxquels il exposait une doctrine aussi neuve que solide. En 1800, il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, quoiqu'à peine âgé de 28 ans. En même temps qu'il remplissait ces doubles fonctions, il faisait d'immenses recherches anatomiques et publiait de grands ouvrages. Tous ces travaux avaient déjà fortement altéré sa santé lorsqu'il fit, sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu, une chute violente qui détermina sa mort (1802). Il n'avait que 32 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, 1800; *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, 4 vol. in-8, 1801; *Anatomie descriptive*, 5 vol. in-8, dont les trois derniers furent publiés après sa mort par MM. Buisson et Roux. Il a en outre laissé des manuscrits dont l'Académie de médecine a fait l'acquisition en 1833. Bichat adopta les idées de Bordeu et de Barthez sur la force vitale, mais il eut le mérite de sortir des abstractions dans lesquelles ses prédécesseurs s'étaient renfermés. Il distingua la vie animale et la vie organique, plaça spécialement cette dernière dans les tissus qui enveloppent les viscères, et rechercha le mode de vitalité propre à chaque espèce de tissus.

BICHNAGAR, ville de l'Inde anglaise (Bombay), sur la Toumbaddrah, par 74° 14' long. E., 15° 14' lat. N. Elle était jadis fort grande et était la capit. d'une souveraineté importante; il n'en reste plus qu'un quartier qui forme la ville auj. nommée Anagoundi.

BICOQUE (LA), *Bicocca*, village du roy. Lombard-Vénitien, à 7 kil. de Milan. Lautrec, général français, y fut battu par les Impériaux en 1522.

BIDACHE, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 26 kil. E. de Bayonne, sur la Bidouze; 2,250 hab.

BIDASSOA, *Magrada*, riv. qui sépare la France de l'Espagne, est française à son origine, puis espagnole, et vers son embouchure devient commune entre ces deux pays. Elle se jette dans la baie de Biscaye après avoir formé l'île des Faisans : cours, 44 kil. — C'est dans l'île des Faisans que fut conclu le traité des Pyrénées en 1659.

BIDEFORD, ville d'Angleterre (Devon), à 57 kil. N. O. d'Exeter, sur le Towridge et le Taw, près de la mer; 4,850 hab. Port. Pont gothique de vingt-quatre arches sur le Taw. Chantier de construction.

BIDER ou BAYDER, région de l'Inde en deçà du Gange, bornée au N. par le Bérar, au S. par le Bedjapour et l'Haïderabad, à l'E. par le Gandouana : 440 kil. sur 170. Le Godaveri la traverse. Ch.-l., Bider. Vallées fertiles. Il se divise en 2 parties : 1° partie anglaise immédiate, qui forme le district d'Akalkotta, dans la présidence de Bombay (Aurengabad); 2° partie anglaise médiate, qui fait partie du roy. de Decan et est beaucoup plus considérable. Villes principales : Bider, Kalberga et Nandere.

BIDER, ville de l'Inde en deçà du Gange, ch.-l. jadis de tout le Bider, et aujourd'hui de la partie du Bider appartenant au Decan, par 75° 20' long. E., 17° 49' lat. N. Grande ville, renommée pour les armes et le placage en argent.

BIDLIS ou BETLIS, ville de la Turquie d'Asie (Van), à 57 kil. S. E. de Mouch; 12,000 hab., moitié kourdes, moitié arméniens. Place très forte. Commerce considérable de tabac. — Suivant les Arméniens, elle a été fondée par Alexandre-le-Grand. Elle a été longtemps le siége d'un khan ou prince kourde indépendant; aujourd'hui elle est régie par un beg.

BIDOUZE, riv. de France, sort des Pyrénées à 20 kil. S. O. de Mauléon, passe à Ostabat, St-Palais, Bidache, et se perd dans l'Adour.

BIDPAY. *Voy.* PILPAY.

BIDUCESII, peuple de l'Armorique, occupait le diocèse de Bidué ou Saint-Brieuc.

BIEBERICH. *Voy.* BIBERICH.

BIECZ, ville des États autrichiens (Galicie), à 13 kil. O. d'Iaslo; 1,600 hab. Soufre et vitriol.

BIEDENKOPF, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, près de la Lahn, à 19 kil. N. O. de Marbourg; 2,500 hab. Fonderies, etc.

BIEL, ville et lac de Suisse. *Voy.* BIENNE.

BIEL (Gabriel), professeur de théologie et de philosophie à l'université de Tubingue, né à Spire vers 1420, mort en 1495, prit part aux querelles des Réalistes et des Nominalistes, et se déclara pour ces derniers. On a de lui, outre des écrits théologiques, une exposition de la doctrine d'Occam : *Collectorium super libros Sententiarum G. Occami*, 1501, in-fol.

BIÉLAIA, riv. de Russie. *Voy.* BÉLAIA.

BIELFELD, ville de Prusse (Westphalie), régence de Mulden, sur le Lutterbach, à 62 kil. E. de Munster; 6,700 hab. Célèbre par ses fabriques de toiles et ses blanchisseries. Jadis ville hanséatique.

BIELGOROD, ville de Russie. *Voy.* BELGOROD.

BIELGORODOK, ville de Russie. *Voy.* AKKERMAN.

BIELITZ, ville des États autrichiens (Moravie et Silésie), sur la Biala, à 24 kil. N. E. de Teschen.

BIELLA, ville des États sardes, sur le Cervo, à 64 kil. N. E. de Turin : 7,850 hab.

BIELO, c.-à-d. *Blanc*, lac de Russie, dans le gouvernement de Novogorod, par 60° lat. N., et 35° long. E., reçoit la Kovja et Kéma. La Cheksna en sort.

BIELOPOL, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 106 kil. N. de Scutari.

BIELSK, ville de la Russie d'Europe (province de Bialystok), à 13 kil. N. E. de Plock ; 2,000 hab.

BIEN PUBLIC (ligue du), *Voy.* LIGUE.

BIENNE, en allemand *Biel*, en lat. *Petinesca*, ville de Suisse (Berne), à 27 kil. N. O. de Berne, au pied du Jura et près du lac de Bienne. Industrie. Cette ville s'allia à Berne en 1279, fut incendiée par l'évêque de Bâle en 1367, rebâtie en 1388. Elle embrassa la réforme en 1528 ; fit partie de la Confédération helvétique jusqu'en 1797 ; de 1797 à 1814 elle fut un canton du départ. du H.-Rhin.

BIENNE (lac de), au S. O. de la ville de Bienne, reçoit les eaux du lac de Neufchâtel par la Thiele, qui après l'avoir traversé grossit l'Aar ; 14 kil. sur 5. Au milieu est la jolie île Saint-Pierre, célèbre par le séjour de J.-J. Rousseau en 1765.

BIENVENIDA, ville d'Espagne (Badajoz), à 15 kil. N. O. de Llerena : 3,400 hab.

BIERLEY, ville d'Angleterre (York), à 48 kil. S. O. d'York ; 6,000 hab. Nombreuses fabriques.

BIERLING (Fréd.-Guill.), théologien, né en 1676

à Magdebourg, mort en 1728, professa la théologie à Rinteln, et se distingua par son talent pour la prédication, ainsi que par l'étendue de ses connaissances. Il fut en correspondance avec plusieurs savants, notamment avec Leibnitz. Il est auteur de beaucoup de dissertations, entre autres : *De Pyrrhonismo historico*, Leipsick, 1724, in-8.

BIERNES, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 12 kil. E. de Château-Gontier ; 950 hab.

BIERVLIET, village de Hollande (Zélande), à 4 kil. E. d'Ysenek ; 1,000 hab. Patrie de Beuklelzoon, inventeur de l'art d'encaquer le hareng. Elle a été fort souvent submergée.

BIESBOSCH, golfe de la mer du Nord en Hollande, entre Dordrecht et Gertruydenberg, formé en 1421 par une inondation qui engloutit 72 villages.

BIETIGHEIM, ville du royaume de Wurtemberg (Neckar), à 9 kil. N. O. de Ludwigsburg ; 2,560 hab. Draps, teintureries. Vins.

BIÈVRE ou BIÈVRES, riv. de France, naît à 1 kil. S. O. de Versailles, passe à Bièvres et à la manufacture de tapisseries des Gobelins dans Paris (d'où elle prend aussi le nom de rivière des Gobelins), et tombe dans la Seine à Paris même, près du pont d'Austerlitz. Jadis elle se jetait beaucoup plus bas dans la Seine; mais on a détourné son cours toutes les fois qu'on a reculé l'enceinte de Paris dont elle baignait les murs. Eau d'excellente qualité pour la teinturerie. Il y a sur ses rives beaucoup d'établissements de teinturiers, ainsi que de tanneurs. On se propose de la canaliser prochainement. Cours, 31 kil. — Le village de Bièvres (Seine-et-Oise) est à 24 kil. S. O. de Paris, sur la Bièvre ; 1,000 habitants.

BIÈVRE (N. MARÉCHAL, marquis de), né en 1747, petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, servit d'abord dans les mousquetaires, et acquit bientôt de la célébrité par ses reparties et ses calembours, qui devinrent à la mode. Outre plusieurs facéties, qui ne sont en quelque sorte que des recueils de calembours, telles que *Lettre à la comtesse Tation* (contestation) *par le sieur* (scieur) *de Bois (flotté), étudiant en droit (fil)*, 1770 ; l'*Almanach des calembours*, 1771 ; les *Amours de l'ange Lure* (engelure), 1772, on a de lui une comédie en 5 actes et en vers qui eut du succès, *le Séducteur*, 1783. Il mourut en 1789 aux eaux de Spa. Il avait inutilement tenté de se faire admettre à l'Académie. L'abbé Maury l'ayant emporté sur lui, il se consola de cet échec en citant ce vers connu :

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori (a Maury).

On a publié en 1800, sous le titre de *Bievriana*, un recueil de ses calembours.

BIG-HORN, c.-à-d. *grosse corne* ou *grand pic*, riv. des États-Unis (territ. de Missouri), naît par 112° 3' long. O., et coule à l'E., puis au N., tombe dans la Pierre-Jaune (Yellow-Stone), au fort Manuel. Cours, 575 kil.

BIGA, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 99 kil. S. E. de Gallipoli, ch.-l. d'un livah de même nom, situé entre ceux de Kodavenkiar et de Karassi, la mer de Marmara et l'Archipel ; répond à une portion de l'ancienne Mysie. On y trouve les ruines de Troie, d'Abydos, de Lampsaque, etc.

BIGERRI ou BIGERRONES, peuple de la Novempopulanie, entre les *Osquidates* à l'O. et les *Convenæ* à l'E. Ch.-l., *Turba* (Tarbes). Leur pays a depuis formé le Bigorre.

BIGNON (Jérôme), célèbre magistrat, né à Paris en 1589, mort en 1656, se fit remarquer par sa précocité et par sa vaste érudition. Après avoir exercé avec distinction la profession d'avocat, il fut nommé en 1620 avocat-général au grand-conseil, puis conseiller d'état et avocat-général au parlement de Paris (1626). Ayant résigné sa charge, il devint en 1642 bibliothécaire du roi. On a de lui une *Chorographie de la Terre-Sainte*, qu'il publia ayant à peine dix ans ; un traité *De l'Excellence des rois de France*, 1610 ; *Marculfi monachi formulæ*, 1613. — Son petit-fils, J.-P. Bignon, fut aussi bibliothécaire du roi, et se distingua également par une grande instruction.

BIGORRE, *Bigerrones*, province de la Gascogne, au S. O., entre le Béarn et le Nébouzan. Ch.-l., Tarbes. Il se divisait en 3 parties : 1° la plaine ; 2° les montagnes, divisées en 3 vallées (de Lavedan, de Campan, de Barèges); 3° le Rustan. Villes principales : Tarbes, Ibos, Antin, Lourdes, Luz, Campan, Bagnères, Barèges, Saint-Sever. Il forme auj. la majeure partie du dép. des H.-Pyrénées. — Le Bigorre était jadis un comté dépendant du duché d'Aquitaine ; il fut réuni à la couronne en 1298 par le mariage de Philippe-le-Bel avec Jeanne, héritière du comté de Bigorre ; le Prince Noir s'en empara en 1369, mais il fut reconquis par Charles V, et cédé en 1425 par Charles VII au comte de Foix, d'où il passa à la maison d'Albret et à Henri IV, qui le réunit définitivement à la couronne.

BIGOT DE PRÉAMENEU, ministre des cultes sous l'empire, né à Redon en 1750, mort en 1825, était avocat au parlement de Paris avant la révolution, et fut député en 1791 à l'Assemblée législative, où il professa des opinions très modérées. Après le 10 août, il s'éloigna des affaires et ne reparut que sous le consulat. Nommé président de la section de législation au conseil d'État, il concourut de la manière la plus active, avec Portalis et Tronchet, à la rédaction du nouveau Code. En 1808, il fut nommé ministre des cultes, fonctions qu'il conserva jusqu'à la restauration.

BIGOT DE MOROGUES (P.-M.-Sébastien), agronome, né à Orléans en 1777, mort en 1840, a publié un grand nombre d'ouvrages utiles sur les sciences naturelles et agricoles ; tels sont : *Mémoire historique et physique sur les aérolithes*, in-8, 1812 ; *Essai sur le moyen d'améliorer l'agriculture*, 2 vol. in-8, 1822, etc. Il a fourni plusieurs articles au *Journal des mines* et à la *Biographie universelle*. Il était pair.

BIHACZ, ville de Bosnie, dans une île de l'Unna, à 100 kil. S. E. de Carlstadt. Place forte.

BIHAR, ville de Hongrie, à 20 kil. N. O. de Gross-Vardein, ch.-l. d'un comitat de même nom. — Le comitat de Bihar est situé dans le cercle au-delà de la Theiss, entre ceux de Szabolcsh, de Szathmar, d'Arad, de Bekes et la Transylvanie ; 446,000 hab. Lacs de natron. Grains, vins, etc.

BIKANIR, ville de l'Inde anglaise médiate, à 23 kil. N. O. d'Adjmir, dans le désert. Capit. du roy. de Bikanir. Murs flanqués de tours, citadelle.

BIKEND, bourg de la Grande-Boukharie, à 44 kil. S. O. de Boukhara, fut avant Boukhara la capit. de ce pays.

BILBAO, *Amanes portus* et *Flaviobriga*, ville d'Espagne, dans la capitainerie-générale de Guipuscoa, sur l'Ansa, près de la mer, à 324 kil. N. E. de Madrid ; 15,000 hab. Ch.-l. de la Biscaye proprement dite ou intendance de Bilbao. Olaveaga et Portugalete sont les ports de Bilbao. Air très sain. Rues très propres, belles maisons, quelques fresques au dehors. Belle place, superbe quai, hôtel-de-ville, pont en bois d'une seule arche. Commerce considérable, entrepôt de toutes les laines d'Espagne qui s'expédient à l'étranger, etc. Agrandie et presque recréée en 1300 par Diégo Lopez de Haro. Prise et reprise dans la guerre de la France et de l'Espagne, en 1808 et 1809, et dans la guerre de don Carlos en 1837.

BILBILIS, auj. *Calatayud*, ou, selon d'autres, *Baubola*, près de Calatayud, ville de l'Hispanie (Tarraconaise), sur le Salo (Xalon). Patrie de Martial. Aux environs, eaux thermales. — Le fleuve Xalon portait aussi le nom de *Bilbilis*.

BILDERDYCK (Guillaume), poëte hollandais, que

ses compatriotes placent à côté de Gœthe et de Byron, né à Amsterdam en 1756, mort à Harlem en 1831, s'est essayé dans un grand nombre de genres différents. On a de lui une traduction des poésies d'Ossian, 1802 et 1806; une imitation de *l'Homme des Champs* de Delille, 1804; des tragédies, un poëme épique inachevé, *la Destruction du premier monde;* divers recueils de poésies, une *Grammaire hollandaise* estimée, 1824, etc. Il resta toujours attaché à la maison d'Orange, ce qui lui attira pendant longtemps des persécutions.

BILEDULGÉRID, ou mieux, BELAD-EL-DJÉRID, c.-à-d. *pays des dattes,* contrée du Maghreb, au S. de l'Atlas et au N. du Sahara, se compose de portions appartenant à des états divers, savoir: 1° à l'O. les 3 pays de Sous, Tafilet, Sedjelmesse, dans le Maroc; 2° au N. ceux de Tegorarin et de Zab, situés au S. de l'Algérie; 3° le Bilédulgérid proprement dit, dans l'état de Tunis; 4° le Fezzan, l'Audjélah et le Siouâh, à l'E. des précédents. Au S. de l'état de Tripoli s'étendent de vastes déserts coupés par des oasis; au N. et à l'O., les lieux habités et fertiles sont plus nombreux. Habitants: des Maures et des Kabaïls, des Touariks, des Tibbous.

BILEFELD, ville de Prusse. *Voy.* BIELFELD.

BILFINGER (Georges-Bernard), savant allemand, né en 1693 dans le Wurtemberg, embrassa avec ardeur dès sa jeunesse les doctrines de Leibnitz et de Wolf; enseigna à Tubingue, puis à Pétersbourg; fut rappelé en 1731 à Tubingue, où il jouit d'un grand crédit; devint conseiller privé et président du consistoire: fut chargé d'une branche importante de l'administration et fit prospérer le Wurtemberg. Il mourut à Stuttgard en 1750. Il a laissé plusieurs écrits sur la philosophie, la théologie et la physique; les principaux sont: *De Harmonia præstabilita,* Tub., 1721; *De Origine et permissione mali,* 1724; *De Deo, anima et mundo,* 1725. On lui doit aussi un nouveau genre de fortifications qui porte encore son nom. Il remporta le prix proposé par l'Académie des Sciences de Paris sur *la Cause de la pesanteur.*

BILITIO, auj. BELLINZONA.

BILLAUD-VARENNE (J.-Nicolas), fameux conventionnel, né à La Rochelle en 1762, entra d'abord chez les Oratoriens et fut préfet des études à Juilly, puis se fit recevoir avocat, en 1785. Il embrassa avec ardeur les idées révolutionnaires, publia contre les ministres de Louis XVI des écrits virulents, se lia avec Danton, Marat et Robespierre; fut après le 10 août substitut du procureur de la commune, et dirigea de concert avec Danton les sanglantes journées de septembre (1792). Envoyé à la Convention par les électeurs de Paris, il poursuivit avec acharnement Louis XVI, puis les Girondins. Nommé membre du comité de salut public, il organisa avec Robespierre le système de la terreur; cependant il se sépara bientôt de son collègue qu'il accusait de tyrannie, et il contribua puissamment à la journée du 9 thermidor. Il n'en fut pas moins, peu après cette journée, déporté à Cayenne avec Collot-d'Herbois (1795). Il parvint à s'évader au bout de 20 ans, et se réfugia à St-Domingue où il mourut en 1819. Ses ouvrages, tous de circonstance, sont oubliés. Il avait dans sa jeunesse cultivé la poésie.

BILLAUT (Adam), poëte. *Voy.* ADAM (Maître).

BILLITON ou BILLINGTON, île de la Sonde, au S. O. de Bornéo; 100 kil. sur 80. Cédée aux Anglais avec Banca par le sultan de Palembang; elle appartient aux Hollandais depuis 1822.

BILLOM, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), à 20 kil. S. E. de Clermont; 4,467 hab. Basalte. Célèbre collége de Jésuites avant 1830. Billom a joué un rôle dans la Réforme. Il s'y tint en 1589 des états que présidèrent La Rochefoucauld-Randan et l'évêque de Clermont.

BILMA, ville du Sahara, à 650 kil. S. E. de Mourzouk, et à 800 kil. N. E. de Bournou, par 12° long. E. et 21° 20' lat. N. Habitée par des Tibbous. Beaucoup de sel. Vue par les Anglais Oudney, Denham et Clapperton. — Cette ville donne son nom à un désert voisin.

BILSEN, ville de Belgique (Limbourg), à 11 kil. O. de Maëstricht; 2,600 hab. Eau minérale ferrugineuse.

BILSTON, ville d'Angleterre (Stafford), à 4 kil. S. E. de Wolverhampton, à 15 kil. de Birmingham; 15,000 hab. Houille, fer aux environs. Hauts-fourneaux, fonderies, etc.

BIMA, ville et petit état de l'île de Sombavia, à l'extrémité N. E., par 116° 31' long. E., 8° 24' lat. N. Soumis aux Hollandais.

BINCH, ville de Belgique (Hainaut), à 14 kil. S. E. de Mons; 4,450 hab.

BINDA ou LAMNEE, auj. la *Nerbedda,* riv. de l'Inde Cisgangétique, se jetait dans le *Barygazenus sinus,* auj. *golfe de Cambaye.*

BINET (René), né en 1732, près de Beauvais, mort à Paris en 1812, fut professeur de rhétorique au Plessis, puis recteur de l'université de Paris (1792); il devint sous l'empire proviseur du lycée Bonaparte (collége Bourbon), et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. On a de lui des traductions d'*Horace,* 1783; de *Valère-Maxime,* 1796; de *Virgile,* 1805 (souvent réimprimées), et de quelques *Discours* de Cicéron.

BINGEN, *Bingium,* ville du gr.-duché de Hesse-Darmstadt sur le Rhin, au confluent du Rhin et de la Nahe, à 25 kil. O. de Mayence; 4,100 hab. Sur une hauteur voisine, on voit les ruines du château de Klopp. Cataracte du Rhin, dite Bingerloch.

BINGLEY, ville d'Angleterre (York), sur l'Aire et près du canal de Liverpool, Leeds et Bradford, à 19 kil. N. O. de Leeds; 6,000 hab.

BINTANG, île de la mer des Indes, au S. de la presqu'île de Malacca, par 102° 10' long. E., 1° 2' lat. N.; cultivée et peuplée. Poudre d'or.

BION, poëte bucolique grec, natif de Smyrne, contemporain de Théocrite, vivait vers l'an 290 av. J.-C. Il nous reste de lui plusieurs idylles d'un goût exquis, parmi lesquelles on distingue l'*Amour fugitif* et le *Chant funéraire d'Adonis.* Il eut pour disciple et pour ami Moschus. Ses poésies se trouvent généralement réunies à celles de Théocrite et de Moschus. Elles ont été traduite en français par Gail, 1795.

BION le *Borysthénite,* philosophe scythe, ainsi nommé parce qu'il était d'Olbie sur le Borysthène, était de la secte des Cyniques; il se distingua en même temps comme poëte et comme musicien. Il excella surtout dans la satire, et n'épargna point les superstitions de son temps: ce qui fut cause qu'on l'accusa, sans doute à tort, d'être athée. Il mourut très vieux, 241 ans av. J.-C.

BIORNBOURG, ville et port de la Russie d'Europe (Finlande), sur le golfe de Botnie, à 120 kil. N. d'Abo; 2,500 hab.

BIPONTIUM, nom de la ville des DEUX-PONTS (Zweybrücken) en latin moderne.

BIR ou BIRIDJEK, *Birtha,* ville de la Turquie d'Asie, à 55 kil. S. O. d'Orfa, sur l'Euphrate; jadis très commerçante, auj. bien déchue. Elle n'a que 3,000 hab.

BIRAGUE (René DE), né à Milan en 1507, d'une maison noble et ancienne, attachée à la France, se retira en France pour échapper à la vengeance de Louis Sforce, duc de Milan. François I le fit conseiller au parlement de Paris, puis surintendant de la justice. Charles IX lui donna la charge de garde des sceaux en 1570; admis au conseil secret, il fut avec les Gondi, les Guise, les Catherine de Médicis, un de ceux qui formèrent et dirigèrent le complot de la St-Barthélemy. La dignité de chancelier lui fut donnée en récompense. Grégoire XIII le fit cardinal, à la prière de Henri III, quoiqu'il ne fût pas même

prêtre. Il mourut en 1583. On l'a accusé de plusieurs empoisonnements.

BIRAN (MAINE DE). *Voy.* MAINE DE BIRAN.

BIRCH (Thomas), théologien et historien anglais, né en 1705, mort en 1766, membre de la Société royale de Londres, et ministre de deux paroisses de cette ville, publia le *Dictionnaire général, historique et critique*, traduit de Bayle, considérablement augmenté, 10 vol. in-fol., 1741. Ses autres ouvrages les plus importants sont : *Esquisses biographiques des personnages distingués*, 2 vol. 1752 ; *Mémoires du règne d'Élisabeth*, 1754, 2 vol. in-4 ; *Histoire de la Société royale de Londres*, 1756-1757 ; la *Vie de l'archevêque Tillotson*, 1753 ; *du prince de Galles, fils de Jacques I*, 1760, etc.

BIREN (J. Ernest), duc de Courlande, né en 1687, mort en 1772, était fils d'un paysan courlandais. Ayant su se faire aimer d'Anne, duchesse de Courlande, il devint tout-puissant lorsque cette princesse monta sur le trône de Russie (1730). Il exila ou fit périr dans les supplices tous ceux qui lui faisaient ombrage, et se fit élire duc de Courlande, malgré l'opposition de la noblesse de cette province. A la mort de l'impératrice, il fut reconnu régent de l'empire (1740) ; mais un complot tramé par le maréchal Munich lui fit perdre le pouvoir ; il fut envoyé en Sibérie. Élisabeth le rappela l'année suivante, et Catherine II lui rendit son duché de Courlande, qu'il conserva depuis, et qu'il résigna à son fils en 1766. Pendant sa faveur, il gouverna avec cruauté, mais aussi avec force et avec gloire. Par une vanité ridicule, il se faisait appeler Biron, et portait les armes de cette illustre famille de France.

BIRGER DE BIELBO, comte du palais et régent de Suède, né vers 1210, mort en 1266, épousa Ingeborg, sœur du roi Éric-le-Bègue; sauva la ville de Lubeck, assiégée par les Danois (1236); obtint en 1248 la dignité de comte du palais, et soumit peu après au christianisme les habitants de la Finlande, dont les pirateries étaient un fléau pour la Suède. A la mort d'Éric-le-Bègue, il fut nommé régent, et tint jusqu'à sa mort les rênes du gouvernement. — Son petit-fils, reconnu roi de Suède en 1284, fut chassé du trône par ses frères, et se réfugia en Danemarck, où il mourut en 1321.

BIRKENFELD, ville du gr.-duché d'Oldenbourg, sur la Nahe, à 35 kil. de Trèves ; 1,000 hab. Ch.-l. d'une principauté qui, avant la révolution française, appartenait à la maison de Wittelsbach. Elle fut incorporée au dép. de la Sarre de 1796 à 1814, donnée à la Prusse en 1814, puis cédée au grand-duc d'Oldenbourg (1815).

BIRKET-EL-HADGI, c.-à-d. *lac des Pèlerins*, dans la B.-Égypte, à 15 kil. N. E. du Caire ; 45 kil. sur 10. C'est le rendez-vous des pèlerins qui de l'Afrique veulent aller en Arabie.

BIRKET-EL-KÉROUN, jadis *lac Mœris*. *Voy.* MŒRIS.

BIRMAN (empire), état de l'Inde Transgangétique, entre les 91°-99° long. E. et 8° 15'-27° 7' lat. N., a pour bornes au N. l'Assam et l'Yun-Nan (prov. de Chine), à l'E. l'Yun-Nan et la riv. Salouen; à l'O. l'Aracan, le Kassaï, etc.; au S. le golfe de Bengale ; 2,000 kil. sur 500 ; 8,000,000 d'hab. L'empire Birman se compose auj. de 5 parties : le Birman propre ou Ava, le Pégou, le Laos, le Martaban et divers pays tributaires. Cap., jadis Ava, dite aussi Ratna-Poura (c.-à-d. *ville des joyaux*), puis Amarapoura et auj. Rangoun. Sol montueux, longues vallées. Riv. principales : l'Iraouaddy, le Zittang, le Salouen. Climat d'une chaleur excessive ; fertilité extraordinaire : canne à sucre, riz, indigo, thé, etc. Bois de tek et autres bois de construction. Or, étain, fer, plomb, antimoine, soufre, jaspe, marbres admirables, pierres précieuses. Éléphants superbes et autres animaux de l'Inde Transgangétique. — Les Birmans furent longtemps assujettis au Pégou; ils se révoltèrent à l'instigation des Portugais, mais les Pégouans les vainquirent en 1751. Quelques années plus tard, Alompra, sorti d'un rang obscur, expulsa l'étranger, soumit les contrées voisines et même le Pégou, et fonda ainsi l'empire Birman, dont il fut le premier monarque. Cet empire peut mettre 60,000 hommes sous les armes ; sa force consiste surtout dans les embarcations de guerre. Les Anglais se sont fait céder par les Birmans l'Assam, le Tenasserim, le Jonkselon, etc.

BIRMINGHAM, ville d'Angleterre (Warwick), à 28 kil. N. O. de Coventry, à 173 kil. N. O. de Londres ; 147,000 hab. On y distingue la *ville haute* qui offre de beaux monuments, la *ville basse* qui est laide et vieille, et le faubourg de Soho, où sont les vastes fabriques de Bolton et de Watt. Collége, deux bibliothèques, etc. Immense industrie : fonderies, machines à vapeur, armes blanches et à feu, ouvrages de toute espèce en fer et en acier, coutellerie, harnacherie, instruments de physique et autres, peinture sur verre ; hôtel des monnaies. Commerce très actif favorisé par plusieurs canaux, dont les principaux sont le canal de Fazeley et le Vieux-Canal.— Il y a aux États-Unis, dans la Pensylvanie, une ville du nom de Birmingham.

BIRNBAUM, en polonais *Miedzychow*, ville des États prussiens (Posen), à 70 kil. N. O. de Posen ; 2,000 hab. Ch.-l. d'un cercle de même nom.

BIRNIE, contrée d'Afrique. *Voy.* BOURNOU.

BIRON, bourg de France (Dordogne), à 40 kil. S. E. de Bergerac ; 700 hab. Il a donné son nom à l'illustre famille française des Gontaut de Biron.

BIRON (Armand DE GONTAUT, baron de), maréchal de France, né en 1524, d'une famille ancienne du Périgord, servit d'abord en Piémont sous le maréchal de Brissac ; assista dans l'armée catholique aux batailles de Dreux, de St-Denis et de Moncontour, quoiqu'il fût secrètement porté pour les Huguenots ; fut nommé en 1569 grand-maître de l'artillerie, et fut chargé, ainsi que de Mesme, seigneur de Malassise, de conclure avec les Huguenots la paix dite de St-Germain. Créé maréchal de France en 1577, il commanda successivement en Guyenne, dans les Pays-Bas et en Saintonge. Après la mort de Henri III, Biron fut un des premiers qui reconnurent Henri IV. Il rendit les plus grands services à ce prince à la bataille d'Arques et à l'attaque de Paris. Il fut tué au siége d'Epernay en Champagne le 26 juillet 1592, à 68 ans. C'était un des plus grands capitaines de son temps.

BIRON (Charles DE GONTAUT, duc de), fils du précédent, célèbre par l'amitié de Henri IV, et par sa trahison, né en 1561. Il fit ses premières armes sous le maréchal, son père, et servit pendant longtemps Henri IV avec autant de dévouement que d'intrépidité. Il se couvrit de gloire aux batailles d'Arques et d'Ivry, aux siéges de Paris, de Rouen, et au combat d'Aumale. En récompense, le roi le combla d'honneurs ; il le nomma amiral de France (1592), puis maréchal (1594), et gouverneur de la Bourgogne ; le fit duc et pair (1598), et lui confia les ambassades les plus importantes. En 1595, Henri lui avait sauvé la vie au combat de Fontaine-Française. Malgré tant de bienfaits, Biron, égaré par l'orgueil, l'ambition et la cupidité, conspira contre son roi ; il traita avec l'Espagne et la Savoie et s'engagea à prendre les armes contre son pays. Le complot fut révélé par Lafin qui en avait été l'instigateur ; Biron voulut tout nier, mais il fut convaincu par ses écrits. Henri IV essaya plus d'une fois, mais inutilement, d'obtenir l'aveu de son crime, afin de lui pardonner. Biron eut la tête tranchée en 1602 ; il n'avait que 40 ans. — Un petit-neveu de ce dernier, Charles-Armand, né en 1663, mort en 1756, fut maréchal de France, ainsi que le fils de celui-ci, Louis-Antoine, né en 1701, mort en 1788. — Ar-

mand-Louis de Gontaut, duc de Biron, né en 1747, fils de Louis-Antoine, porta le titre de duc de Lauzun jusqu'à la mort de son père.

BIRR, ville d'Irlande, ch.-l. du comté du Roi (King's county), à 110 kil. S. O. de Dublin : 5,600 hab.

BIRSK, ville de la Russie d'Europe (Orenbourg), sur la Bélaïa, à 80 kil. N. O. d'Oufa; 2,500 hab.

BIRTHA, anc. ville d'Asie. *Voy.* BIR.

BISACCIA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 18 kil. N. E. de Santo-Angelo dei Lombardi; 5,000 hab.

BISAN, *Bethsan, Scythopolis*, ville de Syrie (Damas), à 66 kil. N. E. de Jérusalem.

BISANTHE, ville de Thrace, sur la Propontide, auj. RODOSTO.

BISCARA, ville de l'Algérie (prov. de Constantine), à 240 kil. S. O. de Constantine; château fort.

BISCAYE, en espagnol *Vizcaya*, prov. d'Espagne, bornée au N. par la baie de Biscaye, à l'E. par le Guipuscoa, au S. par l'Alava, à l'O. par l'intendance de Burgos; 60 kil. sur 100; 200,000 hab., Basques pour la plupart. Ch.-l., Bilbao. Montagnes, forêts; riv. nombreuses, et sans importance; climat humide, mais salubre. Peu de céréales, vin médiocre, bons fruits, châtaignes. Côtes très poissonneuses. Assez d'industrie et de commerce. — Du temps des Romains, les *Cantabri*, les *Autrigones*, les *Caristi* occupaient cette partie de l'Espagne; elle ne fut appelée Biscaye que depuis Alphonse-le-Grand (866). Vers le XIe siècle, Inigo Lopez, nommé gouverneur de cette province, s'y rendit presque indépendant, et 19 de ses successeurs la gouvernèrent après lui comme seigneurs, jusqu'à la réunion de la Biscaye à la couronne de Castille, 1479. Après cette réunion les Biscayens conservèrent leurs coutumes et priviléges dits *fueros*. Ce n'est que dans ces derniers temps que des modifications y furent apportées, après une longue guerre civile.

BISCAYE (NOUVELLE-), ancienne prov. du Mexique, auj. partie de l'état de Durango, bornée par ceux du Nouv.-Mexique au N., du Nouv.-Léon à l'E., du Zacaticas au S.

BISCEGLIA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 22 kil. E. de Barletta; 10,000 hab. Evêché. Beau palais épiscopal. Célèbre combat de 13 Français, au nombre desquels était le chevalier Bayard, contre 13 Espagnols.

BISCHOFFS....., c.-à-d. *de l'évêque*. Ce mot fait partie d'un grand nombre de noms propres dont les principaux sont :

BISCHOFFSBURG, ville des États prussiens (Prusse propre), à 34 kil. S. O. de Rœssel.

BISCHOFFSHEIM, ville de France (B.-Rhin), à 2 kil. N. d'Oberenheim; 1,470 hab. — On compte plusieurs autres Bischoffsheim dans le grand-duché de Bade, en Bavière, etc.

BISCHOFFSTEIN, ville des États prussiens (Prusse propre), à 15 kil. N. O. de Rœssel. Distilleries, brasseries, tanneries; draps, bonneterie.

BISCHWEILER, *Episcopi villa*, ville de France, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), sur la Moder, à 22 kil. N. de Strasbourg; 5,845 hab. Ville très industrieuse; commerce de chanvre. Fabriq. de drap, filature de laine.

BISERTE. *Voy.* BIZERTE.

BISHOP'S WEARMOUTH, ville d'Angleterre (Durham), à 19 kil. N. E. de Durham, sur le Wear; 9,600 hab. Pont en fer d'une seule arche.

BISIGNANO, *Besidiæ*, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 24 kil. N. de Cosenza; 9,000 hab. Evêché.

BISNAGAR, ville de l'Inde. *Voy.* BICHNAGAR.

BISNI (principauté de), dans l'Asie centrale, fait partie de la région du Boutan et reconnaît la suzeraineté du Deb-radjah (ou roi de Boutan) pour une partie de ses possessions, et celle des Anglais pour l'autre. Elle a pour ch.-l. la ville de Bisni.

BISSAGOS (archipel des), sur la côte occidentale de l'Afrique, entre la Gambie et la Sierra Leone, près de l'embouchure du Rio Grande, par 16° 50'-19° 30' long. O., 10°-12° lat. N. Elles sont d'un abord dangereux. Les plus grandes de ces îles sont Bulama, Bissao ou Bussi, Yate, Mauterre.

BISSAYES (îles). *Voy.* PHILIPPINES.

BISSENZ, ville des États autrichiens (Moravie), à 13 kil. de Hradisch. On y récolte le meilleur vin du pays.

BISSON (Hipp.), lieutenant de marine, né en 1796, à Guéméné en Bretagne. Ayant été chargé, dans l'expédition de Grèce, de commander un brick qui avait été pris sur les Turcs par la flotte de l'amiral de Rigny, il se fit sauter avec l'équipage plutôt que de se rendre (6 nov. 1827). Une pension fut décernée à sa sœur, à titre de récompense nationale.

BISTONII, peuple de Thrace, au S. du mont Rhodope.

BISTONIS LACUS, dans la Thrace, près d'Abdère, auj. lac LAGOS.

BISZTRITZ, ville des États autrichiens (Transylvanie), sur le Bisztritz, à 48 kil. N. E. de Szamos-Ujvar; 4,600 hab. Potasse.

BISZTRITZ, riv. des États autrichiens (Galicie), sort des monts Krapacks et tombe dans le Dniestr, près de Bakou. Paillettes d'or. — Un autre affluent du Dniestr, qui arrose la Bukovine et passe à Bisztritza en Moldavie, porte le même nom.

BITAUBÉ (P.-Jérémie), écrivain, né à Kœnigsberg en 1732, d'une famille de réfugiés français, se livra au ministère évangélique et cultiva la littérature. Il se fixa à Paris vers 1770, et y mourut en 1808. Il avait été nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. On a de lui deux poëmes en prose, *Joseph* (1767) et *les Bataves* (1796), des traductions de l'*Iliade* (1780) et de l'*Odyssée* (1785), qui obtinrent du succès. Ses œuvres ont été publiées en 9 vol. in-8, Paris, 1804.

BITCHE, *Bidiscum* ou *Bicina*, ch.-l. de cant. (Moselle), à 24 kil. S. E. de Sarreguemines : 3,077 hab. Aux environs, grandes forges et verreries.

BITERRÆ, ville des *Volcæ Tectosages*, auj. BÉZIERS.

BITETTO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 16 kil. S. O. de Bari; 3,350 hab. Evêché.

BITHYNIE, *Bithynia*, contrée de l'Asie-Mineure, bornée au N. par le Pont-Euxin, au S. par la Galatie et la Phrygie, à l'O. par la Propontide, à l'E. par la Paphlagonie. Habitants primitifs : *Bebryces*, puis *Thyni*, *Mariandyni*, *Mygdones*, *Caucones*. On suppose qu'elle fut peuplée originairement par des Thraces. Villes principales : Pruse, Nicée, Nicomédie, Héraclée, Claudiopolis. — L'histoire de la Bithynie avant Alexandre est peu connue; elle formait alors un petit royaume indépendant de la Perse, dont le roi était Zypétès (328). Ce dernier reconnut la suprématie macédonienne. Mais après sa mort (281), Nicomède I secoua ce joug, et la Bithynie redevint tout à fait libre. L'an 183 av. J.-C., elle subit l'influence romaine. Elle eut pour rois, depuis Nicomède, Zélas (250), Prusias I (237), Prusias II (192), qui livra Annibal aux Romains, Nicomède II (148), Nicomède III (90). Ce dernier mourut en 45, léguant son roy. aux Romains. Au IIIe siècle de l'empire, la Bithynie fut une prov. du diocèse de Pont. Au Ve, on en fit deux provinces, séparées par le Sangarius : 1° la Bithynie propre (Bithynie occident.), 2° l'Honorie (Bithynie orient.). Au XIe siècle, les Seldjoucides s'emparèrent de cette contrée, et en 1327 les Ottomans firent de Brousse (*Prusa*) la capitale de leur empire.

BITHYNIUM ou CLAUDIOPOLIS, ville de Bithynie, auj. BASTAN.

BITONTO, *Butuntum* ou *Bidruntum*, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 15 kil. S. O. de Bari;

13,500 hab. Évêché. Aux environs, vin de Zagarello, fort renommé. Célèbre victoire des Espagnols sur les Impériaux en 1736.

BITTERFELD, ville des États prussiens (Saxe), sur la Mulde, à 37 kil. N. E. de Merseburg ; 2,300 hab. Draps, bonneterie, etc. Fondée par une colonie flamande dont les membres font valoir leurs terres en commun.

BITURIGES, peuple de la Gaule Transalpine, se divisait en deux grandes branches : 1° les *Bituriges Cubi*, compris d'abord dans la Celtique, puis réunis plus tard à l'Aquitaine 1re. Ils étaient au N. des *Lemovices*, au S. des *Aureliani*. Ch.-l., *Avaricum* (Bourges), qu'on nomme aussi *Bituriges*. Leur territoire forma depuis le Berry et une partie du Bourbonnais.— 2° Les *Bituriges Vivisci* ou *Iosci*, dans l'Aquitaine 1re, à l'O. des *Petrocorii*, et au S. des *Santones*; ch.-l., *Burdigala* (Bordeaux). Leur territoire représente auj. les arrond. de Bordeaux, Blaye, Libourne, dans le départ. de la Gironde. Les *B. Vivisci* étaient une colonie des *B. Cubi*.

BITURISTÆ, auj. *Bedarrides*, ville des Allobroges, aux environs de laquelle ce peuple fut complétement défait par Domitius Ænobarbus (123 av. J.-C.).

BIVAR. *Voy.* CID (LE).

BIVONA, ville de Sicile, à 42 kil. N. O. de Girgenti ; 5,000 hab. — Autre ville de Sicile, plus connue sous le nom de MONTELEONE.

BIZERTE, *Hippo Zarytos*, ville de l'état de Tunis, au N. O. de Tunis, par 7° 30' long. E., 37° 10' lat. N. Port, qui fut jadis un des meilleurs de l'Afrique. Cette ville était célèbre autrefois par la piraterie de ses habitants.

BIZIA, auj. *Visa*, ville de Thrace, vers l'embouchure du Salmydesse ou Orosine dans le Pont-Euxin, fut dans les temps anciens la capitale des états de Térée.

BLACAS D'AULPS, maison française très ancienne, ainsi nommée du château d'Aulps en Provence. Dès le XIIe siècle, un Blacas d'Aulps, dit *le Grand-Guerrier*, se distingua parmi les plus vaillants chevaliers de la cour de Raimond Bérenger ; il mourut en 1235. — A cette famille appartient P.-L. Casimir, duc de Blacas d'Aulps, pair de France et ambassadeur, né en 1770 à Aulps (Var). Il émigra en 1790, combattit dans la Vendée parmi les royalistes, puis s'attacha à la personne de Louis XVIII qui le chargea de diverses missions pendant son exil, et le nomma en 1814 secrétaire d'état et ministre de la maison du roi. Il accompagna Louis XVIII à Gand, fut nommé pair par ce prince à son retour, puis ambassadeur à Naples, où il négocia le mariage du duc de Berry avec la fille du prince royal ; et à Rome, où il fit signer le concordat de 1815. Nommé une deuxième fois à l'ambassade de Naples (1823), il y resta jusqu'en 1830. A cette époque il suivit les Bourbons dans leur exil, et mourut à Prague en 1839. M. de Blacas avait formé un riche cabinet d'antiquités que M. Reinaud a décrit en partie sous le titre de *Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, Paris, 1828, 2 vol. in-8.

BLACK (Joseph), chimiste écossais, né en 1728 à Bordeaux, de parents écossais, mort en 1799, enseigna avec distinction la médecine et la chimie à Glasgow, et enrichit la science d'importantes découvertes. Il soupçonna le premier l'existence de l'acide carbonique, qu'il appelait *air fixe*, et montra sa présence dans les alcalis, dans la chaux et la magnésie. On lui doit aussi la connaissance de la chaleur latente. On a publié en 1803 ses *Leçons de chimie*, 2 vol. in-8.

BLACKBURN, ville d'Angleterre (Lancastre), sur le Derwent, à 37 kil. S. E. de Lancastre. Grandes fabriques de calicot et tissus de coton ; 27,000 hab. On n'en comptait que 11,000 en 1800.

BLACKBURNE (François), théologien anglais, né en 1705 à Richmond (Yorkshire), mort en 1787, archidiacre de Cleveland (1750), fut un chaud défenseur de la liberté de discussion en matière de religion, discuta lui-même avec hardiesse plusieurs points de théologie, notamment la question d'un état intermédiaire entre la mort et la résurrection, et fut accusé de socinianisme.

BLACKLOCK, aveugle célèbre, né en 1721 dans le comté de Dumfries (Écosse), mort en 1791, perdit la vue à six mois ; il ne s'en livra pas moins avec profits à l'étude, se fit recevoir docteur en théologie, et devint un écrivain distingué. Ses poésies, publiées en 1754, eurent un grand succès. Blacklock était ministre à Dumfries.

BLACKMORE (sir Richard), médecin et littérateur, né vers 1658, mort en 1729, fut médecin de Guillaume III et de la reine Anne. Il composa plusieurs grands poëmes : *le Prince Arthur*, en 10 chants ; *le Roi Arthur*, en 12 chants ; *la Création*, en 7 chants ; mais ces poëmes sont fort médiocres. On compare Blackmore à notre Chapelain. Il était whig ardent et encourut comme tel les sarcasmes des tories Swift, Pope et Arbuthnot.

BLACK-RIVER ou RIVIÈRE-NOIRE, nom commun à beaucoup de rivières de l'Amérique septentrionale. La principale est la Big-Black-River, qui sort des monts Ozark dans l'état de Massachussets (États-Unis), et qui, après 380 kil. de cours, tombe dans la White-River ou Rivière-Blanche.

BLACKSTONE (Guillaume), jurisconsulte, né à Londres en 1723, mort en 1780, exerça d'abord avec peu de succès la profession d'avocat à Londres ; puis se retira à Oxford, où il ouvrit un cours de droit (1753). Ce cours, qui manquait à l'université et dont le premier il avait eu l'idée, eut un grand succès. Blackstone fut quelques années après nommé juge au tribunal des *plaids-communs* et député à la chambre des communes (1761). Il a publié, sous le titre de *Commentaires sur les lois d'Angleterre* (4 vol., 1765 et ann. suiv.), les leçons qu'il avait faites à Oxford. Cet ouvrage, dans lequel il avait pris Montesquieu pour modèle, l'a placé auprès de ce grand homme. Ses *Commentaires* ont été souvent réimprimés ; les dernières éditions sont celles de 1809 avec notes de Christian, et de 1829 avec notes de Lee, etc. Ils ont été traduits en français par Gomicourt, Bruxelles, 1774, 6 vol., et par Chompré, Paris, 1823, 6 vol.

BLACKWATER, riv. d'Angleterre (Essex), se réunit à la Chelmer, et tombe dans la baie de Blackwater. Cette baie est renommée par la qualité de ses huîtres. Cours, 66 kil. — Riv. d'Irlande, coule pendant 155 kil., passe à Blackwater (Armagh) et tombe dans la baie d'Youghal (Waterford).

BLACKWELL (Thomas), écrivain écossais, né à Aberdeen en 1701, y fut professeur de langue grecque, et mourut en 1757. On a de lui : *Mémoires de la cour d'Auguste*, Edimbourg, 1752-1755-1757, 3 vol. in-4 ; traduits en français par Feutry, 1781, 3 vol. in-12 ; *Recherches sur Homère*, Edimbourg, 1757, in-8, traduites en français par Quatremère de Roissy, Paris, 1799, in-8 ; *Lettres sur la mythologie*, Edimbourg, 1748, traduites en français, Leyde, 1779, 2 vol. in-12.

BLÆSUS (Junius), général romain, parent de Séjan, commandait les trois légions qui se révoltèrent dans la Pannonie au commencement du règne de Tibère, et fit d'inutiles efforts pour arrêter le désordre. Nommé gouverneur d'Afrique, il battit Tacfarinas, reçut de ses soldats le titre d'*Imperator*, et obtint à Rome les honneurs du triomphe, honneurs qui, depuis, ne furent accordés à aucun particulier. La disgrace de Séjan le mit en grand danger.

BLAEU ou BLAEUW (Guill.), savant géographe, disciple et ami de Tycho-Brahé, né en 1571, à

Amsterdam, mort en 1638, a publié un *Grand Atlas* ou *Theatrum mundi*, Amsterdam, 1663-67, 14 vol. in-fol. ; *Instruction astronomique de l'usage des globes et sphères célestes et terrestres*, ibid., 1642, in-4°, et *Theatrum urbium et munimentorum*. Il était à la fois auteur, imprimeur et éditeur de ses cartes.

BLAEU (Jean), fils du préc., suivit la même carrière, fut son collaborateur et donna un très grand nombre de belles éditions des auteurs classiques, de cartes géographiques et de sphères, dont les catalogues parurent à Amsterdam en 1655-59-60, in-8. On a de lui les *Théâtres de Belgique*, 1649, 2 vol. in-fol. : *d'Italie*, La Haye, 1724, 4 vol. in-fol.; *du Piémont*, ibid., 1735, 2 vol. in-fol.

BLAIN, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 30 kil. N. de Nantes ; 4,533 hab. Jadis forte. Assiégée par le duc de Mercœur, 1589 et 1591, et prise au second siége.

BLAIR, ville d'Écosse (Perth), à 50 kil. N. O. de Perth ; 2,500 hab.

BLAIR (John), savant chronologiste, né en Écosse au commencement du XVIII[e] siècle, mort vers 1783, entra dans les ordres et fut professeur dans une école de Londres. Il publia en 1754 des *Tables chronologiques* qui obtinrent un grand succès et qui le firent admettre à la Société royale de Londres et à la Société des Antiquaires. Il fut en outre nommé chapelain de la princesse de Galles, et maître de mathématiques du duc d'York. Les *Tables chronologiques* ont été traduites en français et continuées par Chantreau, Paris, 1795, in-4°.

BLAIR (Hugues), célèbre écrivain écossais, né en 1718 à Édimbourg, mort en 1800, se distingua comme orateur sacré et comme critique. Après avoir exercé pendant plusieurs années le ministère évangélique et s'être distingué par ses prédications, il fut nommé professeur de belles-lettres à l'université de Saint-André, puis à celle d'Édimbourg, et exerça ces fonctions jusqu'en 1783. Il a publié 4 vol. de *Sermons*, et un ouvrage intitulé *Leçons de littérature* ou *Cours de belles-lettres*. Ses sermons, dirigés vers l'instruction morale plutôt que vers les discussions métaphysiques ou théologiques, firent révolution dans l'éloquence de la chaire. Dans son *Cours de littérature*, qui eut aussi un grand succès, il traita en philosophe des principes du beau et des règles de la composition. Ses *Sermons* ont été traduits en français par Frossard, Lyon, 1784, et par l'abbé de Tressan, Paris, 1807, 5 vol. in-8 ; le *Cours de littérature* par Cantwell, 1797, par Prévôt, Genève, 1808, 4 vol. in-8, et par Quénot, 1830, 3 vol. in-8.

BLAISE (saint), évêque de Sébaste, en Arménie, sous Dioclétien, fut martyrisé sous Licinius, en 316, par l'ordre d'Agricola, gouverneur de Cappadoce. Les bourreaux lui déchirèrent les côtes avec des peignes de fer ; c'est en mémoire de cet événement que les cardeurs l'ont pris pour patron. Ce saint était très vénéré dans l'église grecque pour son pouvoir sur les maladies des enfants et celles des bestiaux ; sa fête se célèbre le 3 février. Il est d'usage dans beaucoup de pays, et surtout en Allemagne, de bénir le pain et le sel le jour de la fête de ce saint : c'est ce que l'on appelait *la bénédiction de saint Blaise*. — Il y eut en Palestine un ordre de chevalerie dit *de Saint-Blaise*, analogue à celui des Templiers.

BLAISOIS, contrée de France, dans l'Orléanais, entre le Vendomois, la Beauce, l'Orléanais propre, la Sologne, et les prov. de Berry et de Touraine; ch.-l., Blois. Auj. compris dans le départ. de Loir-et-Cher.

BLAKE (Robert), amiral anglais, né à Bridgewater en 1599. Il embrassa avec ardeur le parti des Indépendants, et servit d'abord avec succès pour le *long-parlement* contre le parti royaliste; fut chargé avec les colonels Deane et Popham du commandement de l'escadre armée contre la flotte royale que les princes Rupert et Maurice dirigeaient sur Lisbonne; fit des prises importantes; brûla presque tous les vaisseaux du prince Rupert à Carthagène et Malaga ; réduisit les îles de Scilly et de Guernesey; résista en 1652 aux forces supérieures de Tromp et de Ruyter, dans la rade de Douvres et près des sables de Godwin, et les chassa de Portland en 1653. Envoyé par Cromwell, en 1654, dans la Méditerranée, pour protéger le commerce anglais, il força les états de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Malte à demander la paix; bloqua ensuite Cadix; s'empara, avec l'amiral Montague, de deux flottes espagnoles chargées de trésors, et les conduisit triomphant en Angleterre : mais il mourut en arrivant à Plymouth, 1657.

BLAMONT, ch.-l. de cant. (Doubs), sur le Glou, à 14 kil. S. E. de Montbéliard ; 400 hab. Château-fort.

BLAMONT, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 25 kil. E. de Lunéville ; 2,638 hab. Filature et tanneries.

BLANC (cap). On nomme ainsi trois caps célèbres de l'Afrique : le premier sur la côte N., dans l'état de Tunis, par 7° 28' long. E., 37° 20' lat. N. ; les deuxième et troisième sur la côte O., l'un par 11° long. O., 33° 10' lat. N., dans l'empire de Maroc ; l'autre par 15° 21' long. O., 27° 51' lat. N., sur la côte du Sahara. Le premier seul était connu des Romains, sous le nom de *Candidum promontorium*. Le troisième fut découvert par les Portugais en 1441.

BLANC (LE), *Oblincum*, ch.-l. d'arr. (Indre), sur la Creuse, à 48 kil. S. O. de Châteauroux ; 5,095 hab. Beaucoup de forges aux environs. La route du Blanc à Saint-Savin s'appelle *levée de César*. — L'arr. du Blanc a 6 cant. (Mézières, Belabre, Saint-Benoît-du-Sault, Saint-Gautier, Tournon, plus Le Blanc), 64 comm. et 57,789 hab.

BLANC (mont). *Voy.* ALPES et MONT-BLANC.

BLANCHARD (Nic.), aéronaute, né en 1753 aux Andelys, mort en 1809, essaya de diriger les ballons et réussit à traverser la Manche de Douvres à Calais (1785). On lui doit l'invention des parachutes.— Sa femme suivit la même carrière ; elle périt malheureusement en 1819, à Tivoli, son ballon, d'où elle lançait des artifices, ayant pris feu dans les airs.

BLANCHE (mer), en russe *Beloe more*, vaste golfe de l'Océan Glacial arctique, sur la côte septent. de la Russie d'Europe, s'étend de 32° à 40° long. E., entre les parallèles 64 et 69. Elle reçoit la Dwina et l'Oneg au S., la Kandela à l'O., la Mezen à l'E. Elle est gelée de septembre à juillet. Son principal port est Arkhangel.

BLANCHE (rivière), *White-River*, nom commun à deux riv. de l'Amérique sept. L'une tombe dans le Missouri, par 43° lat. N., entre la Chayenne et la Rapide. L'autre est beaucoup plus au S. ; elle forme deux bras : le bras orient. se joint au Mississipi, le bras occid. à l'Arkansas. Toutes deux se dirigent de l'O. à l'E.

BLANCHE. Ce nom a été porté par plusieurs princesses des maisons de Castille et de Navarre. La plus célèbre est Blanche de Castille, reine de France, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, femme de Louis VIII, et mère de saint Louis. Elle fut régente du royaume en 1226 pendant la minorité de son fils, et, plus tard, pendant les expéditions de ce monarque dans la Terre-Sainte et en Afrique. Secondée par le cardinal Romain, qu'elle investit de sa confiance, elle sut triompher des ligues formées contre elle et contre l'état, et gouverna avec la plus grande sagesse. Retirée à Melun vers la fin de sa carrière, elle y mourut en 1252, à l'âge de 65 ans. Blanche était aussi célèbre par sa beauté que par sa sagesse. Elle avait inspiré la plus vive passion à Thibaut, comte de Champagne, qui la chanta dans ses vers. — On connaît encore Blanche, reine de Navarre (1425-1441), fille du roi de Nav. Charles III.



elle hérita de la couronne, épousa Jean d'Aragon, fils de Ferdinand I, qu'elle associa au trône, et nomma pour héritier en mourant son fils don Carlos, de préférence à Jean son époux : ce qui occasionna entre le père et le fils de violents démêlés.

BLANCHES (montagnes), *Leuci montes*, dans l'île de Candie, traversent l'île longitudinalement de l'O. à l'E. Une de leurs hautes cimes s'appelait *Ida*. — Montagnes des Etats-Unis. *Voy.* WHITE MOUNTAINS.

BLANCHET (Pierre), vieil écrivain français, né à Poitiers en 1452, suivit d'abord le barreau, puis embrassa l'état ecclésiastique à quarante ans. Il est l'auteur de la farce de *l'Avocat Patelin*, 1490, in-4, rajeunie par Brueys, 1715.

BLANCHET (l'abbé), né en 1707, mort en 1784, se livra d'abord avec succès à l'éducation et à la prédication, puis fut attaché à la Bibliothèque du Roi à Versailles. On a de lui : *Variétés morales et amusantes*, 1784 ; *Apologues et Contes moraux*, 1785 (publiés de nouveau en 1840, avec ceux de Caylus, par MM. Pourrat). Il avait à un degré supérieur l'art de raconter.

BLANCS-BATTUS. *Voy.* FLAGELLANTS.

BLANCS et NOIRS, factions rivales qui ensanglantèrent Florence pendant les cinq premières années du XIV[e] siècle. Ce n'était, sous d'autres noms, que la querelle toujours vivante des Guelfes et des Gibelins, des nobles et des bourgeois.

BLANCS-MANTEAUX, nom donné aux Guillemites, à cause du manteau blanc que portaient ces religieux. *Voy.* MALAVAL (Guillaume DE).

BLANDFORD, dit aussi BLANDFORD-FORUM, ville d'Angleterre (Dorset), sur le Stour, à 27 kil. N. E. de Dorchester ; 2,700 hab. Grande manufacture de boutons de chemise.

BLANDRATA (George), socinien, né dans le marquisat de Saluces vers 1520, se fit poursuivre par l'inquisition de Pavie pour avoir embrassé les doctrines d'Arius et de Socin ; il chercha un asile à Genève, y fut persécuté par Calvin ; se sauva en Pologne, où il fut médecin du roi Étienne Bathori, 1558, et cinq ans après en Transylvanie, où il réussit à établir ses doctrines. Son avarice causa sa perte ; il fut étouffé dans son lit par son neveu qui convoitait son héritage, vers 1590.

BLANGIS, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), sur la Bresle, à 25 kil. N. E. de Neufchâtel ; 1,830 hab. Toiles à voiles, etc.

BLANGY, ch.-l. de canton (Calvados), à 8 kil. S. E. de Pont-l'Évêque ; 900 hab.

BLANKENBOURG, ville du duché de Brunswick, au pied du mont Blankenstein, à 62 kil. S. E. de Brunswick ; 2,300 hab. Elle est le ch.-l. d'une principauté médiate qui dépend du duc de Brunswick et qui compte 11,000 hab.

BLANKENHEIM, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 13 kil. S. de Weimar ; 1,990 hab.

BLANNOVICES. *Voy.* BRANNOVICES.

BLANQUEFORT, ch.-l. de cant. (Gironde), à 9 kil. N. O. de Bordeaux ; 2,000 hab. Vins excellents.

BLANZAC, ch.-l. de cant. (Charente), à 19 kil. S. O. d'Angoulême ; 900 hab.

BLAQUIE-ET-BOUGRIE (roy. de), nom que donne Geoffroi de Villehardouin au roy. valaque-bulgare. *Voy.* BULGARIE.

BLATTA, ville des États autrichiens (Dalmatie), dans l'île Curzola ; 2,600 hab. Port.

BLAUBEUREN, *Aræ Flaviæ*, ville du roy. de Wurtemberg, sur le Blau, à 15 kil. O. d'Ulm ; 1,700 hab. Jadis château fort (rasé en 1806). Victoire des Français sur les Autrichiens en 1800.

BLAVET, *Blabia*, riv. de France, naît dans le dép. des Côtes-du-Nord, passe à Hennebon et y devient navigable, tombe dans la rade de Lorient (Morbihan).

BLAYE, *Blavia*, ch.-l. d'arrond. (Gironde), sur la Gironde, à 33 kil. N. de Bordeaux, 3,800 hab. Place forte ; citadelle placée au milieu de la Gironde. On y distingue 3 parties : le fort du Pâté, le fort Médoc, la tour de Cordouan. Petit port, chantier de constructions. Grand commerce en vins, esprits, huiles, etc. Blaye est célèbre par la détention de la duchesse de Berry en 1833. — L'arr. de Blaye a 4 cantons (Bourg, Saint-Ciers-la-Lande, Saint-Savin, plus Blaye), 61 communes et 55,460 hab.

BLEKINGE, division de la Gothie, en Suède, entre les préfectures de Christiansad, Kronoberg, Calmar, et la mer Baltique. Ch.-l., Carlscrona. Ce pays a longtemps appartenu au Danemarck.

BLEMMYES, peuplade qui au III[e] siècle de J.-C. habitait au S. de l'Égypte, et qui soutint le tyran Firmus, puis s'empara de Ptolémaïs et de Coptos au temps de Probus. On finit par les battre. Suivant les récits populaires, ils étaient sans tête, sans cou, et avaient les yeux sur la poitrine.

BLÉNEAU, ch.-l. de cant. (Yonne), à 47 kil. S. O. d'Auxerre ; 1,100 hab. En 1652, Condé y fut défait par Turenne.

BLENHEIM, ville de Bavière (H.-Danube), à 40 kil. N. O. d'Augsbourg ; 2,200 hab. Fameuse bataille où les Français et les Bavarois furent défaits par les Impériaux et les Anglais en 1704 ; elle est plus connue sous le nom de bataille d'Hochstædt. Le général anglais Marlborough, qui la remporta, reçut en récompense, par un vote du parlement anglais, un superbe château qu'on nomma Blenheim (aux environs de Woodstock). Dans une cour du château s'élève une colonne de 40 mètres que surmonte la statue de Marlborough. *Voy.* HOCHSTÆDT.

BLERANCOURT, bourg du dép. de l'Aisne, à 13 kil. S. E. de Noyon ; 900 hab. Patrie de Le Cat, chirurgien, et de Saint-Just.

BLÉRÉ, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 10 kil. S. d'Amboise, sur le Cher ; 2,500 hab.

BLESÆ, nom de BLOIS en latin moderne.

BLESLE, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 17 kil. O. de Brioude ; 1,400 hab.

BLESUS. *Voy.* BLÆSUS.

BLETTERANS, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Seille, à 11 kil. N. O. de Lons-le-Saunier ; 1,100 hab.

BLETTERIE (LA). *Voy.* LABLETTERIE.

BLEUES (mont.), chaîne orient. des monts Alleghanys, s'étend de la Géorgie à la pointe S. E. de l'état de New-York, puis forme au N. le petit groupe dit Catts-Hill, et les montagnes Vertes.

BLEUES (mont.), chaîne qui s'étend dans toute l'île de la Jamaïque de l'E. à l'O. Flancs très escarpés. La plus haute cime a 2,218 mètres.

BLEUS (les) et les VERTS, en latin *Veneti* et *Prasini*. A Byzance, les compagnies de cochers qui se disputaient le prix dans le cirque, et qui se distinguaient par leurs couleurs, avaient partagé la ville en deux factions contraires : les *Bleus* et les *Verts*. Justinien s'étant déclaré pour les Bleus, ces divisions prirent bientôt un caractère politique. En 532, les *Verts* profitant du mécontentement du peuple, qu'avaient irrité les exactions de Jean, préfet du prétoire, et du questeur Tribonius, se révoltèrent, proclamèrent empereur dans le cirque le prince Hypatius, et assiégèrent Justinien dans son palais. Justinien eût péri sans le courage de Bélisaire et de Mundus, gouverneur d'Illyrie, qui repoussèrent les rebelles. Plus de 30,000 personnes trouvèrent la mort dans cette sédition ; Hypatius fut pris et décapité, et son corps jeté dans le Bosphore.

BLEUS (les). Dans les guerres de la Vendée, pendant la révolution française, le nom de Bleus fut donné aux soldats de l'armée républicaine par les royalistes, à cause de la couleur de leur uniforme.

BLEYMARD, ch.-l. de cant. (Lozère), à 18 kil. E. de Mende ; 500 hab.

BLIDAH, ville de l'Algérie, à 50 kil. au S. O. d'Alger; occupée et fortifiée par les Français, 1836.

BLIGNY, ch.-l de cant. (Côte-d'Or), sur l'Ouche, à 15 kil. N. O. de Beaune; 1,170 hab.

BLITILDE, reine de France, femme de Childéric II, fut massacrée ainsi que son époux et l'aîné de ses fils par un parti de mécontents, en 673.

BLOCH (Marc-Eliézer), naturaliste, né à Anspach en 1723, mort en 1799 à Carlsbad (Bohême), exerça la médecine à Berlin et fut membre de la Société des *Curieux de la Nature*. On a de lui une *Histoire naturelle des poissons* avec 432 planches, en allemand, Berlin, 1781-82, traduite par M. Lavaux, Berlin, 1785-88, 12 vol. in-fol., avec 216 planches: c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

BLŒMAERT, famille de peintres et de graveurs flamands qui produisit plusieurs artistes distingués dans le XVIe et le XVIIe siècle. Le plus connu est Corneille Blœmaert, né à Utrecht en 1603, mort à Rome en 1680. Il vint à Paris en 1630, y fit les gravures du *Temple des Muses*, de Marolle, puis alla à Rome. Il est le chef de l'école qui a produit les Natalis, les Rousselet, etc. Ses meilleurs morceaux sont une *Sainte Famille*, d'après A. Carrache; une *Adoration des bergers*, d'après Cortone; *Méléagre*, d'après Rubens, etc.

BLOIS, *Blesæ*, ch.-l. du dép. de Loir-et-Cher, sur la Loire, à 160 kil. S. O. de Paris (173 par Orléans); 13,628 hab. Évêché. Ancien château, converti auj. en caserne et en magasin militaire; beau pont, hôtel de la préfecture, aqueduc romain; nombreuses fontaines. Société d'agriculture, biblioth. publique, etc. Gants, faïence, vinaigre, jus de réglisse de Blois. Commerce en vins et eaux-de-vie, etc.—L'arr. de Blois a 10 cantons (Bracieux, Contres, Herbault, Marchenoir, Mer, Montrichard, Ouzouer, St-Aignan, plus Blois qui compte pour deux), 140 comm., et 118,561 hab. — Avant Grégoire de Tours, Blois était déjà un lieu considérable. Thibaut, comte de Chartres, s'en empara sous le règne de Charles-le-Simple, et ses successeurs la conservèrent jusqu'à Guy II, qui, en 1391, vendit ses domaines au duc d'Orléans. Blois devint alors le séjour favori des Valois. Louis XII y naquit. François I, Charles IX, Henri III, y résidèrent. Durant les guerres religieuses du XVIe siècle, Blois fut deux fois le siége des états-généraux, en 1577 et en 1588. Aux états de 1577, Jean Bodin, député du tiers, défendit les prérogatives royales contre les prétentions de la Ligue naissante; néanmoins Henri III fut forcé de se mettre lui-même à la tête de la Ligue, qu'il ne pouvait combattre. Convoqués de nouveau après la journée des Barricades (1588), les états firent de l'*édit de l'union* une loi d'état (*Voy.* UNION) et appelèrent le duc de Guise au pouvoir suprême; mais Henri III le fit assassiner. En 1814, l'impératrice Marie-Louise se retira un instant à Blois. Les derniers actes de la régence et du gouvernement impérial sont datés de cette ville.

BLONDEL (François), architecte français, né en 1617 à Ribemont en Picardie, mort en 1686, a donné les dessins de la porte St-Denis et a rédigé un *Cours d'architecture* estimé, 1698, 2 vol. in-fol. Louis XIV encouragea ses talents et le nomma directeur et professeur de l'école d'architecture. — Son neveu, J.-Fr. Blondel (1703-1774), a aussi écrit sur l'architecture.

BLONDEL DE NEESLES, troubadour du XIIe siècle, attaché à Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et son confident, est célèbre par sa fidélité. Après de longues recherches, il découvrit, dit-on, la prison où Léopold I, duc d'Autriche, avait renfermé le roi anglais. Ce fut en chantant une romance qu'il avait composée avec ce prince qu'il s'en fit reconnaître. On a encore de lui 30 chansons.

BLOOMFIELD (Robert), poëte anglais, né dans le comté de Suffolk en 1766, mort en 1823, était fils d'un tailleur et exerça longtemps lui-même à Londres la profession de cordonnier. Au milieu des travaux de son état, il trouvait le temps de se livrer à la poésie, et il composa vers 1798 un poëme qui eut beaucoup de succès, *le Garçon de ferme*, dans lequel il décrit les travaux de la campagne. On a en outre de lui des contes, ballades et chants de campagne, 1802.

BLOUNT (Charles), célèbre déiste anglais, né en 1654, mort en 1693, excita de grands scandales par la hardiesse de ses écrits; les principaux sont: *Anima mundi* ou *Exposé des opinions des anciens sur l'âme humaine après la mort*, 1679; *la Vie d'Apollonius de Tyanes*, traduite de Philostrate, avec des notes qu'on accusa d'impiété, 1680; *Origine de l'idolâtrie*, 1680; *Religio laïci*, 1683; les *Oracles de la Raison*, 1693, posthume; *Manuel des Déistes*, 1705. Étant devenu veuf, il rechercha la sœur de sa femme, et se tua de désespoir parce qu'il ne pouvait obtenir sa main. — Son père, sir Henri Blount, 1602-1682, avait publié un *Voyage en Turquie* et composé des comédies.— Son frère, Thomas Pope Blount, commissaire des comptes à la chambre des communes, est auteur d'un ouvrage curieux, *Censura celebriorum auctorum*.

BLÜCHER, prince de Wahlstaedt, général des armées prussiennes, né à Rostock en 1742, fit ses premières armes sous Frédéric-le-Grand, et fut nommé lieutenant-général en 1801 par Frédéric III. Il prit part aux guerres de la révolution et des premiers temps de l'empire, éprouva plusieurs échecs, et fut même fait prisonnier à Lubeck (1806). Chargé en 1813 du commandement des armées prussiennes, il se battit courageusement à Lutzen et à Bautzen, et remporta sur les généraux français Macdonald et Sébastiani la victoire de la Katzbach (26 août 1813). Il contribua beaucoup à la victoire de Leipsick, entra un des premiers en France, et gagna à Laon une bataille qui influa puissamment sur le sort de la campagne. Lors du retour de Napoléon, il reprit les armes et décida le gain de la bataille de Waterloo par son arrivée inopinée. Il se retira ensuite du service, et mourut en 1819. Blücher se montra toujours ennemi implacable des Français; il leur fit tout le mal qu'il put: pendant son séjour à Paris, il avait donné l'ordre de faire sauter le pont d'Iéna.

BLUMENBACH (Jean-Frédéric), célèbre naturaliste, né à Gotha le 11 mai 1752, mort en 1840, fut reçu médecin à 21 ans, enseigna de bonne heure les sciences naturelles à Gœttingue et devint bientôt un des savants les plus distingués de l'Allemagne. Il s'est spécialement occupé de l'histoire physique de l'homme, et a publié sur ce sujet: *De generis humani varietate nativa*, Gœttingue, 1775 et 1794, in-4; *Decades VIII craniorum diversarum gentium*, Gœtt., 1790-1808, in-4, comprenant 80 figures. Il partage le genre humain, d'après les conformations diverses du crâne, en cinq races distinctes: la caucasienne, la mongole, la nègre, l'américaine et la malaise. Il a laissé aussi de nombreux travaux, soit sur l'anatomie comparée: *Specimen physiologiæ comparatæ inter animantia calidi ac frigidi sanguinis, vivipara et ovipara*, Gœtt., 1787 et 1789, in-4; *Manuel d'anatomie comparée*, Gœtt., 1805 et 1815, in-8, soit sur la médecine: *Introductio ad historiam medicinæ litterariam*, Gœtt., 1786, in-8; *Institutiones physiologicæ et pathologicæ*, Gœtt., 1787 et 1798, 2 vol. in-8; *Bibliothèque médicale*, 1793-1795, 3 vol. in-8; et un *Manuel d'histoire naturelle*, très estimé, qui a été traduit en français par S. Artaud, Metz, 1803, 2 vol in-8.

BLYTHE, ville d'Angleterre (Northumberland), sur la mer du Nord, à 11 kil. S. E. de Morpeth; 1,800 hab. Sel, houille. Port pour les petits navires.

BOABDIL ou **ABOU-ABDALLAH**, dernier roi maure de Grenade, fils de Mulei-Hassem, se révolta

contre son père en 1481, le chassa de sa capitale et prit le titre de roi; ce malheureux père en mourut de douleur. Boabdil fut vaincu et fait prisonnier par les troupes réunies de Ferdinand d'Aragon et de la reine Isabelle de Castille; il n'obtint la liberté qu'en se reconnaissant vassal du vainqueur. La division s'étant mise entre ses sujets par suite de ce traité honteux, Ferdinand profita de cet état de troubles pour assiéger Grenade, et s'en empara bientôt (1491). Boabdil, détrôné, passa en Afrique, et se fit tuer en combattant pour le roi de Fez contre celui de Maroc.

BOADICÉE, reine des Icènes, peuple puissant de la Bretagne (Angleterre), se révolta contre les Romains qui avaient envahi ses états, et leur tua près de 80,000 hommes. Vaincue par le gouverneur Suétonius, elle s'empoisonna, l'an 61 de J.-C.

BOAISTUAU (Pierre), dit LAUNAY, compilateur, né à Nantes vers 1500, mort à Paris en 1566, a publié: *Histoire des amours fortunés*, Paris, 1558; *Histoires tragiques*, traduites de l'italien de Bandello; *Histoires prodigieuses*, extraites de divers auteurs, 1561, in-8, etc. Ces deux derniers ouvrages ont été continués et augmentés par Belleforest.

BOANIPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 42 kil. S. O. de Pornch. Grande foire à la fête de Nekmorden, saint mahométan; il y vient 100,000 personnes, et il s'y fait pour 3 ou 400,000 roupies d'affaires.

BOATES, petit peuple de l'Aquitaine, habitait les environs de la Teste-de-Buch (dép. des Landes).

BOAVISTA (île), c.-à-dire *Bonne Vue*, la plus occidentale des îles du Cap-Vert, et la plus grande après Santiago, a 80 kil. de tour; 8,000 hab.; 25° 6', long. O. 16° 31' lat. N. Coton, indigo.

BOBBIO, ville des États sardes, sur la Trebbia, à 59 kil. N. E. de Gênes; 3,600 hab. Ch.-l. d'une intendance de la prov. de Gênes. Cédée par l'Autriche au roi de Sardaigne en 1743.—Bobbio doit son origine à un célèbre monastère qui y fut fondé en 612 par St-Colomban, abbé de Luxeuil.

BOBROV, ville de la Russie d'Europe (Voronèje), à 93 kil. S. E. de Voronèje; 4,900 hab. — Ce nom vient de la grande quantité de castors (*bobry*), que l'on y trouvait autrefois.

BOCAGE (le), nom commun à deux anciennes contrées de la France: l'une en Normandie, et qui fait partie auj. des dép. de la Manche, de l'Orne, du Calvados (villes principales: Tinchebray, Torigni, Condé-sur-Noireau); l'autre en Poitou (villes principales: Clisson, Maulevrier, Les Herbiers, Tiffanges). Cette dernière, qui est sur les limites des dép. de la Vendée, de la Loire-Inférieure, de Maine-et-Loire, est célèbre surtout par la part que ses habitants ont prise aux guerres de la Vendée. Toutes deux doivent leur nom aux bois qui les couvrent dans leur plus grande étendue.

BOCAGE (BARBIÉ DU). *Voy.* BARBIÉ.

BOCAGE (Madame DU). *Voy.* BOCCAGE.

BOCAIRENTE, bourg d'Espagne (Valence), à 18 kil. S. E. de San Felipe; 4,000 hab. Grandes manufactures de draps.

BOCCA-DI-LUPO, c.-à-d. *gueule de loup*, nom moderne du défilé des Thermopyles.

BOCCACE (Jean), célèbre auteur italien, fils d'un marchand de Florence, naquit à Paris en 1313, et mourut à Florence en 1375. Son père le destinait au commerce et le plaça pour l'y former dans différentes maisons de Florence, de Paris et de Naples; mais il n'avait de goût que pour les lettres, et dès qu'il fut libre, il s'y livra exclusivement. Pendant son séjour à Naples, il devint l'amant d'une fille naturelle du roi Robert, nommée Marie, qu'il désigne dans ses écrits sous le nom de *Fiammetta*, et fut admis auprès de la reine Jeanne; c'est, dit-on, pour complaire à ces deux princesses qu'il composa le *Décaméron*, recueil de cent nouvelles, ouvrage qui l'a placé à la tête des prosateurs italiens et qui a immortalisé son nom. Ces nouvelles offrent un vif intérêt et sont pleines de gaîté; malheureusement la décence n'y est pas toujours respectée. Après la mort de son père, il se fixa à Florence, où il se lia étroitement avec Pétrarque, et il obtint auprès de ses concitoyens une telle considération qu'il fut chargé de plusieurs missions importantes. Boccace, qui n'est aujourd'hui connu que comme un conteur admirable, était en même temps un érudit. On lui doit de savants traités: *De genealogia Deorum*; *De montium, sylvarum, etc. nominibus*; *De casibus virorum et mulierum illustrium*; *De claris mulieribus*, etc. Il s'exerça aussi dans la poésie; mais quand il eut lu Pétrarque, il jeta au feu la plus grande partie de ce qu'il avait fait. Boccace avait une grande admiration pour Homère; il fut, dit-on, le premier qui fit venir de Grèce en Italie des copies de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il était aussi très passionné pour le Dante: il écrivit la vie de ce poëte et il avait entrepris un commentaire de la *Divine Comédie* que la mort l'empêcha d'achever. On a donné des principaux ouvrages de Boccace et surtout du *Décaméron* une foule d'éditions. La seule édition complète des œuvres de cet auteur est celle de Florence, 18 vol. in-8, 1827 et années suivantes. Le *Décaméron* a été aussi fréquemment traduit en français. Une des traductions les plus estimées est celle d'Antoine Le Maçon, dédiée à la reine de Navarre, Marguerite de France, Paris, 1543. Les traductions les plus récentes sont de Sabatier de Castres, 1779, et de Mirabeau, 1802. La Fontaine a imité quelques contes de Boccace; il est à regretter qu'il ait choisi les plus licencieux et qu'il ait encore ajouté à la hardiesse de l'original.

BOCCAGE (mademoiselle LEPAGE, dame DU), femme poëte, née à Rouen en 1710, morte à Paris en 1802, à 92 ans, avait épousé un receveur de Dieppe qui la laissa veuve encore jeune; elle vint alors se fixer à Paris, où elle se fit remarquer à la fois par ses talents et par les agréments de sa personne. Elle a composé plusieurs poëmes: *le Paradis perdu*, en 6 chants, faible imitation de Milton; *la Mort d'Abel*, imitée de Gessner; *la Colombiade*, en 10 chants; c'est le meilleur de ses ouvrages. Madame du Boccage excita de son temps un grand enthousiasme; Fontenelle et Voltaire furent au nombre de ses prôneurs.

BOCCAGE (Manoel-Barbosa DU), poëte portugais, originaire de France, né à Sétuval en 1771, mort en 1806, eut un talent extraordinaire pour l'improvisation. Il avait aussi un grand penchant pour la satire et s'attira par là plusieurs mésaventures. On a recueilli quelques-uns de ses ouvrages en 6 vol., 1798-1805.

BOCCALINI (Trajan), auteur satirique italien, né en 1556 à Lorette, mort en 1613, fut pendant quelque temps chargé d'un gouvernement dans les États de l'Église: mais il se fit tant d'ennemis qu'il fut obligé de se démettre de ses fonctions; il se retira à Rome, puis à Venise, où il mourut. Son principal ouvrage est *Ragguagli di Parnasso* (Nouvelles du Parnasse), 1612; il y attaque les princes, les guerriers et les auteurs contemporains; cet ouvrage a été traduit par Fougasse, Paris, 1615, in-8. On a encore de lui *la Pierre de touche politique*, 1615, où il attaque l'Espagne, et des commentaires sur Tacite.

BOCCANERA (Guillaume), né d'une famille illustre de Gênes. Lorsque le peuple de cette ville secoua le joug de la noblesse, en 1257, et s'empara du gouvernement, il prit pour chef Boccanera, qui, bien que patricien, s'était mis à la tête du parti démocratique. Son orgueil l'ayant ensuite rendu odieux aux Génois, il fut déposé, en 1262.

BOCCANERA (Simon), petit-fils du précédent, fut le premier doge de Gênes, et fut élu en 1339. Il com-

battit les Doria, les Spinola, les Grimaldi et les Fieschi, chefs du parti guelfe; ceux-ci, ayant formé une ligue formidable, vinrent mettre le siége devant Gênes en 1347. Le doge, forcé de céder, se démit de sa dignité, et se retira à Pise, d'où il revint bientôt pour armer son parti et rétablir sa puissance. Il mourut empoisonné en 1362. Sous son administration, les Génois firent la conquête de l'île de Chio, et défirent les Tartares qui avaient mis le siége devant Caffa.

BOCCANERA (Gilles), frère du précédent, fut envoyé par lui, en 1340, au secours d'Alphonse XI, roi de Castille; il rendit de si grands services à ce prince contre les Maures, que celui-ci le fit son amiral et lui donna le comté de Palma.

BOCCANERA (Baptiste), fils de Simon, chercha à soulever les Génois, ses compatriotes, contre les Français, et fut décapité par ordre du maréchal de Boucicaut, en 1401.

BOCCHERINI (Louis), célèbre compositeur, né à Lucques en 1740, mort à Paris en 1806, excella surtout dans les symphonies, et fut le précurseur de Haydn. Le roi d'Espagne l'attira auprès de lui et le fixa à Madrid. Ses compositions ont un caractère tellement religieux que l'on a dit que si Dieu voulait entendre de la musique, il choisirait celle de Boccherini.

BOCCHETTA (la), célèbre défilé des Apennins, est la clé de la route qui conduit de Novi à Gênes. C'est la limite de l'Apennin septent. La cime la plus élevée de cette partie de l'Apennin est à 22 kil. de chacune de ces deux villes. Vue magnifique. Redoutes élevées par les Impériaux en 1746. Les Français passèrent ce défilé en 1796.

BOCCHORIS, roi d'Égypte, fut le législateur de son pays, et favorisa le commerce; mais le peuple superstitieux l'accusa d'avoir insulté le taureau sacré, et engagea Sabacus, roi d'Éthiopie, à venger cette impiété; celui-ci vint combattre Bocchoris, qui fut fait prisonnier et livré aussitôt aux flammes. (771-765). On l'a confondu avec le Pharaon qui permit aux Israélites de quitter l'Égypte sous la conduite de Moïse; il aurait vécu par conséquent vers le XVIIe siècle av. J.-C. D'autres prétendent que ce roi est le même qu'*Anysis*, et le font alors régner dans le VIIIe siècle, tandis qu'ils placent sous Aménophis, père de Sésostris, le départ des Hébreux.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, prit les armes avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains. Vaincu deux fois par Marius, il rechercha leur alliance et consentit à livrer son gendre à Sylla (103 av. J.-C.). Il reçut en récompense le pays des Massésyliens, qu'il réunit à son royaume.

BOCHART (Samuel), célèbre orientaliste, né à Rouen en 1609, d'un ministre protestant, fut lui-même ministre à Caen. Il possédait la plupart des langues orientales, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, l'éthiopien, etc. Christine, reine de Suède, souhaitant de le voir, l'engagea, en 1652, à faire le voyage de Stockholm, et le reçut avec les plus grands honneurs. De retour à Caen, il y mourut subitement en disputant contre Huet dans l'académie de cette ville, en 1667. Ses principaux ouvrages sont une *Géographie sacrée*, en latin, qu'il publia en deux parties sous les titres de *Phaleg* et *Chanaan*; *Hierozoicon, ou Histoire des animaux de l'Écriture*, réimprimée de 1793 à 1796, Leipsick, 3 vol. in-4; *Traité des minéraux, des plantes, des pierreries, dont la Bible fait mention*; *Traité du paradis terrestre*. Les ouvrages de Bochart ont été réimprimés à Leyde en 1712, 3 vol. in-fol. Ce savant, comme tous les érudits qui s'enthousiasment pour l'objet de leurs études, ne voyait qu'hébreu partout et donnait à la plupart des mots des autres langues les étymologies les plus chimériques.

BOCHNIA, ville des États autrichiens (Galicie occident.), à 38 kil. S. E. de Cracovie; 3,500 hab. Ch.-l. d'un cercle de même nom. Immenses mines de sel. Albâtre.

BOCHOLT, ville des États prussiens (Westphalie), à 33 kil. N. E. de Clèves: 3,600 hab.

BOCHTOR (Ellious), orientaliste, de la race des Coptes, né à Syout dans la H.-Égypte, en 1784, mort à Paris en 1821, fut attaché jeune encore à l'armée d'Égypte, vint en France après l'expédition, et fut nommé en 1819 professeur d'arabe vulgaire à l'école des langues orientales. Il a laissé en manuscrit un excellent *Dictionnaire arabe et français*, qui a été imprimé en 1828 par les soins d'A. Caussin de Perceval, 2 vol. in-4.

BOCK (Jérôme), que l'on nomme aussi *Le Bouc*, et *Tragos* en traduisant son nom en grec; l'un des pères de la botanique, né en 1498 à Heidelbach, mort à Hornbach en 1554, fut à la fois médecin et ministre protestant. Il tenta le premier une classification naturelle des végétaux et chercha à retrouver sous leurs noms modernes les plantes mentionnées par les anciens. Il publia en allemand un *Nouvel Herbier des plantes qui croissent en Allemagne*, 1539, in-fol., traduit en latin par David Kyber, 1552.

BOCOGNANO, ch.-l. de canton (Corse), à 28 kil. d'Ajaccio; 2,155 hab.

BODE ou BUDE, riv. d'Allemagne, tombe dans la Saale à Nienburg (duché d'Anhalt-Dessau).

BODENSEE, *Voy.* CONSTANCE (lac de).

BODILLON. *Voy.* CHILDÉRIC II.

BODIN (J.), publiciste, né à Angers vers 1530, exerça d'abord la profession d'avocat à Paris; n'ayant point réussi, il quitta le barreau et se mit à écrire. Il obtint bientôt une réputation qui lui valut la faveur de Henri III et le fit choisir pour député aux états de Blois (1576) par le tiers-état du Vermandois. Il ne craignit point de s'opposer aux projets du roi qui voulait révoquer les édits de pacification, et fut disgracié. Il s'attacha alors au duc d'Alençon, depuis duc d'Anjou, qui le combla de faveurs. A la mort de ce prince (1584), il se retira à Laon, et fit déclarer cette ville pour les Ligueurs (1589); mais bientôt après il détermina les habitants à reconnaître Henri IV. Il y mourut de la peste, en 1596. Bodin est surtout connu par un traité de politique intitulé *De la République*, en 6 livres, Paris, 1577; il y traite son sujet assez complétement, mais d'une manière confuse et peu originale. On a voulu, mais à tort, comparer cet ouvrage à *l'Esprit des lois* de Montesquieu. Il traduisit lui-même sa *République* en latin, 1586. On a encore de lui *la Démonomanie* (1581), livre singulier où il paraît croire aux sorciers; des *Commentaires sur Oppien*, une *Méthode pour étudier l'histoire*, et un ouvrage resté manuscrit: *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*; il y discute avec assez de hardiesse le mérite des diverses religions.

BODINCOMAGUS, auj. *Casal*, ville de la Gaule Cisalpine. *Voy.* INDUSTRIA.

BODINCUS ou PADUS, riv. d'Italie. *Voy.* PÔ.

BODLEY (Thomas), gentilhomme anglais, né en 1544 à Exeter, mort à Oxford en 1612, fut chargé par la reine Elisabeth de plusieurs négociations diplomatiques; mais ayant éprouvé une disgrâce, il quitta la cour et se retira à Oxford où il s'occupa du rétablissement de la bibliothèque publique; il l'enrichit d'une immense quantité de livres et lui légua aussi ses biens. Elle est aujourd'hui connue sous le nom de *Bibliothèque Bodléienne*. Hearne a recueilli quelques écrits de Bodley sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*, Londres, 1703, in-8.

BODMER (J.-J.), écrivain suisse, né à Zurich en 1698, mort en 1783, fut nommé en 1725 professeur de l'histoire suisse au collége de Zurich, et devint membre du grand-conseil de cette ville. Il contribua puissamment, avec Gottsched et Breitinger, à réfor-

mer le goût littéraire de l'Allemagne par ses critiques et par ses exemples. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *la Noachide*, poëme en 12 chants, Zurich, 1752; des traductions d'Homère et de Milton; *Bibliothèque helvétique*, 1735; *Lettres critiques*, 1746; *Fables du temps des Minnesinger* (chantres d'amour), 1758; *Collection des Minnesinger*, 1759, in-4.

BODMIN, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 16 kil. S. de Camelford; 3,300 hab. Grand commerce de laines.

BODONI (J.-B.), célèbre typographe, né en 1740 à Saluces, mort à Padoue en 1813, fut chargé par le duc de Parme de créer et de diriger l'imprimerie ducale de Parme et obtint en même temps l'autorisation de former pour son compte un établissement particulier. Il porta l'art au plus haut degré de perfection, et publia des éditions des classiques latins, grecs, italiens et français que l'on regarde comme des chefs-d'œuvre de typographie. On estime surtout son *Anacréon*, son *Aminte*, son *Horace*, son *Homère* et son *Télémaque*. On lui doit aussi un excellent *Manuel typographique*, 1788, réimprimé en 1818 avec des améliorations.

BODONITSA, *Thronium?* bourg de l'état de Grèce, à 28 kil. N. de Livadie, dans un défilé qui conduit aux Thermopyles.

BODROG, riv. de Hongrie, passe à Zemplin et à Bodrog-Keresztur, puis se perd dans la Theiss à Tokai. Elle donnait son nom à un comitat qui auj. est compris dans celui de Bacs.

BODROG-KERESZTUR, ville de Hongrie (Zemplin), sur le Bodrog, à 5 kil. N. O. de Tokai; 4,000 hab. Vins exquis, vendus sous le nom de Tokai.

BODROUN, *Halicarnasse*, ville de la Turquie d'Asie, sur la côte E. de l'Archipel, par 25° long. E., 37° lat. N. Petit port, château élevé sur un rocher. Ruines antiques.

BOECE, *Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius*, homme d'état et philosophe, né à Rome en 470, issu d'une des plus illustres familles de l'empire; alla, à ce qu'on croit, étudier à Athènes, et cultiva avec le plus grand succès les lettres et la philosophie grecques. Pendant longtemps il jouit de toute la confiance de Théodoric, qui régnait sur Rome; il fut nommé maître du palais et des offices, et fut plusieurs fois élevé au consulat. Il ne se servit jamais de son pouvoir que pour faire le bien. Néanmoins, ses ennemis ayant réussi à le rendre suspect au roi goth, il fut, sur la fin de sa vie, jeté dans une prison à Pavie, et bientôt après fut mis à mort au milieu des plus cruels supplices, 526. Dans sa prison, Boèce composa un petit livre qui l'a immortalisé, le traité *De Consolatione philosophica*, dialogue mêlé de prose et de vers, où il traite de la providence. Il avait aussi beaucoup écrit sur la philosophie; on a de lui des traductions de plusieurs des *Traités de dialectique* d'Aristote avec des commentaires. Ces ouvrages ont longtemps servi de base à l'enseignement de la scolastique du moyen âge. Les œuvres de Boèce ont été réunies à Venise, 1491; à Bâle, 1570, in-fol. La *Consolation* a été souvent publiée à part; elle a eu l'honneur d'être commentée par S. Thomas, et traduite par Alfred-le-Grand. Elle a plusieurs fois été traduite en français: par Jean de Meun, 1483; par Colesse, Paris, 1770, etc.

BOEHM ou BOEHME (Jacob), théosophe ou illuminé, né en 1575 près de Gœrlitz, dans la Haute-Lusace, mort vers 1625, était fils d'un paysan, et exerçait le métier de cordonnier. Il eut dès son enfance des visions, ou, comme il le croyait, des révélations, et il écrivit sous la dictée de l'inspiration divine un grand nombre d'ouvrages mystiques et inintelligibles; les opinions hétérodoxes qu'il y professait lui attirèrent quelques persécutions de la part des théologiens. Ses principaux écrits sont: *Aurora*, *les Principes de l'essence divine*, *la Triple Vie*, qui tous trois ont été trad. de l'allem. en franç. par Saint-Martin; le *Miroir de l'éternité*, qui fut trad. dès 1669. Tous les ouvrages de Boehm ont été publiés en 10 vol. à Amsterdam, 1682, par Abraham de Frankenberg son disciple.

BOEHMER (George-Rodolphe), professeur de botanique et d'anatomie à Wittemberg, né en 1723, mort en 1803, fut disciple de Ludwig. On lui doit: *Bibliotheca scriptorum historiæ naturalis, œconomiæ, aliarumque artium ac scientiarum ad illam pertinentium, realis systematica*, Leipsick, 1785 et ann. suiv., 9 vol. in-8; *Histoire technique des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées* (en allemand), Leipsick, 1794. — La famille des Boehmer a fourni en outre un grand nombre de médecins et de jurisconsultes distingués.

BOEHMERWALD, c.-à-d. *forêt de Bohême*, chaîne de montagnes qui s'étend entre la Bavière et la Bohême, et sépare le bassin de l'Elbe de celui du Danube: sa direction générale est du N. O. au S. E. De ce dernier côté elle se réunit aux monts Morans par 45° lat. N., 12° 55' long. E.; de l'autre elle se rattache à l'extrémité de l'Erzgebirge, près des sources de l'Eger, par 50° lat. N., 9° 35' long. E. Elle est couverte de vastes forêts d'où elle tire son nom. On y trouve des ours et des lynx. L'Eger, la Moldau, la Nab, la Regen, l'Ilz en descendent. Ses principales cimes sont: l'*Haydelberg*, 1,407 mètres; l'*Arber*, 1,403 mètres; le *Rachel*, 1,390 mètres, etc.

BOÉMOND (Marc), prince d'Antioche, fils du célèbre aventurier normand Robert Guiscard. Après la mort de son père (1085), il obtint en partage la principauté de Tarente; mais voulant augmenter ses domaines, il se joignit aux Croisés (1096), et alla mettre le siége devant Antioche. Il s'empara de cette ville par ruse, s'en fit reconnaître prince (1098), et y établit un petit empire qui subsista environ 190 ans. Étant tombé dans un combat au pouvoir des Turcs, il se racheta en payant une forte rançon. A peine fut-il libre, qu'il tenta de nouvelles aventures: il agrandit ses états, et alla faire la guerre à l'empereur Alexis. Voulant traverser la flotte des Grecs pour venir en Europe chercher de nouvelles troupes, il se fit passer pour mort, et revint bientôt à la tête d'une armée formidable. Mais la peste et la famine le forcèrent à faire la paix. Il mourut dans la Pouille en 1111, tandis qu'il préparait une nouvelle expédition contre Alexis. — Plusieurs autres princes du nom de Boémond possédèrent après lui la principauté d'Antioche; le dernier, Boémond VII, fut dépouillé en 1288. *Voy.* ANTIOCHE.

BOEN, ch.-l. de cant. (Loire), sur le Lignon, à 17 kil. N. O. de Montbrison; 1,500 hab. Patrie de l'abbé Terray.

BOERHAAVE (Hermann), célèbre médecin, né en 1668 à Woorhout près de Leyde, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique par son père, qui était ministre; mais se sentant plus de goût pour les sciences naturelles, il se fit recevoir médecin (1693). L'université de Leyde lui confia successivement quatre chaires différentes, celles de médecine théorique, de médecine pratique, de botanique et de chimie, et pendant longtemps il les remplit toutes à la fois avec une même supériorité. Il fut nommé en outre recteur en 1714 et en 1730. Il mourut de la goutte en 1738. Boerhaave a exercé par son enseignement et ses écrits une influence toute puissante sur son siècle. Après avoir préconisé à son début la méthode d'Hippocrate, il s'en écarta peu à peu et joignit à la philosophie toute vitaliste du médecin grec des explications chimiques et mécaniques qui, selon de graves autorités, n'ont fait qu'entraver la marche de la médecine. Les services qu'il a rendus à la chimie ont été moins contestés: il a fait une foule d'observations exactes, et a réussi à décomposer le

sang, le lait et tous les fluides animaux. Il a aussi puissamment contribué à l'avancement de la botanique, soit par ses propres travaux, soit par les encouragements qu'il donna au célèbre Linné. Boerhaave a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Institutiones medicæ*, Leyde, 1708; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, 1709 (ces deux traités, qui renferment la médecine tout entière, ont été traduits par Lamettrie); *Elementa chimiæ*, Leyde, 1732, traduit aussi par Lamettrie, 1741. Ses élèves ont en outre publié sous son nom plusieurs ouvrages, entre autres : *Methodus discendi medicinam*, revu par Haller, 1751. Enfin on lui doit un grand nombre d'éditions d'ouvrages anciens ou nouveaux, telles que celle d'*Arétée*, Leyde, 1731, et de l'*Historia insectorum* de Swammerdam, 1737. Tous ses ouvrages ont été réunis à Venise, 1766, in-4. Boerhaave avait acquis une réputation universelle; on raconte qu'un savant de la Chine lui écrivit : *A M. Boerhaave, médecin en Europe*, et que la lettre lui arriva exactement. Il fut comblé d'honneurs par la ville de Leyde et fut agrégé à l'Académie des Sciences de Paris, à la Société royale de Londres, etc.

BOETIE (Étienne DE LA). *Voy.* LA BOÉTIE.

BOG ou BOUG, *Hypanis*, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans la Volhynie, arrose les gouvernements de Podolie et de Kherson, tombe dans le Dniepr vis-à-vis de Fédorovka, après avoir reçu la Siniouka, la Kolima, l'Ingoul, etc., dans un cours de 530 kil.

BOG ou BUG, riv. qui prend sa source dans la partie orient. de la Galicie, coule au N. O. jusqu'à Christianpol, et de là au N.; sépare la Pologne de la Russie, et finit par se joindre à la Vistule à 26 kil. N. O. de Varsovie, après un cours de 550 kil.

BOGARMITES. *Voy.* BOGOMILES.

BOGLIPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* MONGHIR.

BOGODOUKOV, ville de la Russie d'Europe (Charkow), à 102 kil. N. E. de Pultawa; 6,000 hab.

BOGOMILES ou BOGARMITES, hérétiques de Bulgarie, appartenant à l'église grecque, sont ainsi nommés de deux mots esclavons : *Bog*, Dieu, et *milotii*, ayez pitié de nous. Ils parurent pour la première fois dans le XII[e] siècle à Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène fit brûler (vers 1118) le médecin Basile, qui était leur chef. Ils niaient la Trinité, l'institution des sacrements et celle des prêtres, et ne voulaient point d'autre prière que le *Pater*. On trouve encore de ces hérétiques en Russie où ils ont été introduits, vers 1150, par le moine Martin. Ils se dispensent de tout travail et se livrent à toutes sortes d'excès.

BOGORIS, roi des Bulgares, voulut faire la guerre à l'impératrice Théodora, régente à Constantinople pour son fils Michel; mais cette princesse réussit à le détourner de ce projet par la persuasion, et lui envoya un évêque qui le convertit au christianisme, vers 841.

BOGOTA ou SANTA-FÉ DE BOGOTA, ch.-l. de la Nouvelle-Grenade, par 71° 40' long. O., 5° 24' lat. N., à 2,732 mètres au-dessus de la mer; 40,000 hab. Archevêché, université. Beaucoup de belles rues et quelques monuments, entre autres la cathédrale. Bibliothèque, observatoire. Un tremblement de terre l'a fortement endommagée en 1826. Bogota a été la capitale de toute la Colombie.

BOHAIN, ch.-l. de cant. (Aisne), à 19 kil. N. E. de Saint-Quentin; 2,560 hab. Châles façon cachemire; horloges d'Allemagne, etc.

BOHÊME (roy. de), *Boiohemum* en latin, *Bœhm* en allem., grande contrée de l'Europe, située par 9° 59' - 14° 26' long. E. et 48° 34' - 51° 2' lat. N., a pour bornes au N. O. la Saxe, au N. E. les États prussiens, à l'E. la Moravie, au S. l'Autriche propre et au S. O. la Bavière. Capitale, Prague. Elle forme aujourd'hui un des quinze grands gouvernements des États autrichiens et se divise en 16 cercles, savoir :

Cercles.	*Chefs-lieux.*
Beraun,	Beraun.
Bidschow,	Gitschin.
Budweis,	Budweis (*Cesky-Budiegowiecze*)
Bunzlau,	Jung-Bunzlau (*Mlada-Boleslau*).
Chrudim,	Chrudim.
Czaslau,	Czaslau.
Ellenbogen,	Ellenbogen.
Kaurzim,	Kaurzim.
Klattau,	Klattau.
Kœnigingrætz,	Kœnigingrætz (*Kralowy-Hradecz*).
Leitmeritz,	Leitmeritz (*Litomierczicze*).
Pilsen,	Pilsen.
Prachin,	Pisek.
Rakonitz,	Schlan.
Saatz,	Saatz (*Zatecz*).
Tabor,	Tabor (*Hradisztie, Chomow*).

Elle comprend en outre le capitanat de Prague; ch.-l., Prague (*Prag*). L'ancien royaume de Bohême formait 4 provinces : Bohême proprement dite, Moravie, Lusace et Silésie. De hautes montagnes enferment la Bohême de tous côtés, l'Erzgebirge au N., le Bœhmerwald à l'O., les monts de la Moravie au S. E. et au S., les Sudètes et le Riesengebirge à l'E. Climat froid, âpre dans les montagnes, plus doux ailleurs. Mines nombreuses; argent, étain, mercure, fer, cobalt, antimoine, pierres précieuses, marbres, albâtre, porphyre, terre à porcelaine, sable à verre, etc. Sol fertile, agriculture arriérée. Industrie active : lainages, cuirs, glaces, verreries très estimées, grenats, alun, poudre à tirer. Commerce important. Beaucoup de gibier, surtout de faisans; beaucoup de poissons. Les Bohêmes sont de race slave : ils se nomment en leur langue *Czech* (prononcez *Tcheque*), et ont un idiome particulier. Le christianisme ne s'introduisit en Bohême qu'au VIII[e] siècle. Aujourd'hui le catholicisme est le culte dominant; cependant on y compte un grand nombre de Frères moraves que l'on connaît même sous le nom de *Frères bohêmes*. — La Bohême doit son nom aux *Boii*, nation gauloise qui vint s'y fixer sous Sigovèse, en 589 av. J.-C., mais qui en fut chassée sous Auguste, par les Marcomans, lesquels eux-mêmes furent expulsés ou subjugués au VII[e] siècle par les Tchèques, peuple slave, conduits par Samo. Ceux-ci fondèrent divers états ou républiques dont la principale fut celle de Prague. Tous ces états furent réunis au commencement du VIII[e] siècle, sous un chef nommé Croc ou Crac. Przémysl, qui avait épousé Libussa, fille de ce prince, régna après lui et commença en 722 une dynastie qui ne s'éteignit qu'en 1306, et qui, après avoir porté la couronne ducale jusqu'à Wratislas II (1092), devint royale à partir de ce temps, par un décret de l'empereur d'Allemagne Henri IV. Spitignew I avait, dès le X[e] siècle, reconnu la suzeraineté de l'empire germanique. A la mort de Wenceslas II en 1306, le royaume passa d'abord à Rodolphe d'Autriche, puis à Henri de Carinthie, et enfin à la maison de Luxembourg qui lui donna quatre rois, de 1309 à 1437. Ce fut sous le règne de Wenceslas IV, un des princes de cette maison, que Jean Huss et ses disciples répandirent en Bohême ces nouvelles doctrines religieuses qui embrasèrent l'Allemagne et suscitèrent, même après le supplice de Jean Huss, condamné au bûcher par le concile de Constance (1415), une guerre civile qui désola ce pays pendant plus de 16 ans. La Bohême fut ensuite dévolue par mariage à Albert d'Autriche (1437-1439), dont le fils Ladislas I mourut en 1457, sans postérité. Georges Podiebrad, simple gentilhomme bohémien, fut alors élu : il se maintint jusqu'en 1471, malgré les foudres du Vatican, la trahison de son gendre Mathias roi de Hongrie, et la rébellion des

plus puissants vassaux. Ladislas II et Louis, de la race des Jagellons de Pologne, occupèrent le trône après lui. En 1526, Ferdinand I, frère de Charles-Quint, fut élu roi, et avec lui commença définitivement la maison autrichienne de Bohême, élective jusqu'en 1627, héréditaire depuis ce temps. La Bohême ne cessa plus dès lors d'appartenir à l'Autriche que pendant quelques instants, en 1619 et 1629. Le roi de Bohême était un des sept électeurs.

Souverains de la Bohême.

Premiers ducs.

Samo, vers 650
Croc, vers 700

Maison de Przémysl.
(*Ducs.*)

Przémysl, mari de Libussa, fille de Croc, 722
Nézamysl, mort en 746
Mnata, 783
Wogen, 805
Krzésomysl, Neklan et Hostiwit, 874
Borsiwog I, 905
Spitignew I, 915
Wratislas I, 925
Wenceslas I, 936
Boleslas I, 967
Boleslas II, 1000
Boleslas III, 1005
Jaromir, 1013
Udalrich, 1037
Brzétislas I, 1055
Spitignew II, 1061

(*Rois electifs.*)

Wratislas II, 1092
Conrad I, 1092
Brzétislas II, 1100
Borsiwog II, 1107
Swatopulck, 1109
Wladislas I, 1125
Sobieslas I, 1140
Wladislas II, 1173
Frédéric (1e fois), 1174
Sobieslas II, 1178
Frédéric (2e fois), 1189
Conrad II, 1191
Wenceslas II, 1194
Henri (évêque), 1198
Wladislas III (abd.) 1198

(*Rois héréditaires.*)

Ottokar I, 1230
Wenceslas I, 1253
Ottokar II, 1278
Interrègne (1278-1283).
Wenceslas II, 1305
Wenceslas III, 1306
Rodolphe *d'Autriche*, 1307
Henri *de Carinthie*, 1308

Maison de Luxembourg.

Jean, 1310
Charles IV, *emp.* 1346
Wenceslas IV, *emp.* 1378
Sigismond, 1419
Albert *d'Autriche*, 1437
Ladislas I, *fils d'Albert*, 1440
Georges Podiebrad, 1458
Ladislas II, *de Pologne*, 1471
Louis, *fils de Ladislas*, 1516
Ferdinand I, *d'Autriche*, 1526
Les empereurs d'Allemagne, de la maison d'Autriche, sont en même temps rois de Bohême depuis 1558

BOHÊME (monts de). *Voy.* BOEHMERWALD.

BOHÊMES (frères), secte religieuse. *Voy.* MORAVES (frères).

BOHÉMIENS, nom que l'on donne vulgairement en France à ces bandes nomades d'aventuriers qui parcourent les villes et les villages, en faisant des tours d'adresse, ou en disant la bonne aventure. Les Anglais les appellent *Égyptiens*, les Suédois et les Danois *Tartares*, les Espagnols *Gitanos*, les Allemands *Zigeunes*, les Italiens et les Turcs *Zingani* ou *Zingari*, etc. Eux-mêmes se nomment *Pharaons*. Les premières bandes qui parurent en France étaient sorties de la Bohême; de là, le nom qu'on leur a donné parmi nous. On ne connait point du reste la véritable origine de cette population exceptionnelle qui se trouve dans tous les pays, et n'a point de patrie. Les uns la font originaire de l'Inde et voient en elle les descendants des anciens Tchinganes, qui habitaient sur les bords de l'Indus et qui furent expulsés par l'invasion de Tamerlan. D'autres prétendent que dans l'origine ce furent des Chrétiens revenus de la Terre-Sainte, ou pensent que ce sont des pénitents qui erraient ainsi en expiation de leurs péchés : le pape les aurait, dit-on, condamnés à courir pendant 7 ans sans jamais se reposer. Les Bohémiens modernes prétendent eux-mêmes être sortis de l'Egypte. Quoi qu'il en soit, on évalue le nombre des Bohémiens existant actuellement en Europe à 700,000; sur ce nombre, il y en a 18,000 en Angleterre ; la France en est aujourd'hui presque tout à fait délivrée; mais c'est en Hongrie, en Turquie et dans les contrées méridionales de la Russie qu'ils se trouvent en plus grand nombre. La laideur est générale chez les Bohémiens ; mais ils sont de haute taille, et se font remarquer par la blancheur de leurs dents. Ils ont une sorte d'argot qu'ils parlent entre eux. On ne sait pas trop quelle religion ils professent ; leur morale est fort relâchée et le vol très commun parmi ces vagabonds. En France, les états-généraux de 1560 ont prononcé contre eux un bannissement perpétuel.

BOHEMOND. *Voy.* BOÉMOND.

BOHOL, une des îles Philippines, par 121° 55 long. E., 10° lat. N. ; à 70 kil. sur 45. Mines d'or Elle a été découverte par Magellan, en 1621.

BOIANO. *Voy.* BOJANO.

BOIARD, titre que portent les grands ou nobles de Russie et que l'on fait dériver de *boï*, bataille, parce que ce titre fut donné dans l'origine aux chefs qui entouraient le prince dans les combats. Il fut ensuite étendu à tous les premiers dignitaires de l'état. Jadis le corps des boïards était toujours consulté par le czar dans les affaires importantes.

BOIARDO (le comte Matthieu-Marie), célèbre poète italien, d'une famille noble de Ferrare, né à Scandiano, près de Reggio, dans le duché de Modène, vers 1434, mort en 1494, s'attacha aux ducs de Ferrare qui lui conférèrent le gouvernement de Reggio. Il composa pour le duc Hercule plusieurs poèmes dont le plus célèbre est *le Roland amoureux*, *Orlando inamorato*, épopée romanesque en 3 livres, où l'on voit pour la première fois figurer les Agramant, les Astolphe, les Gradasse, et dont l'Arioste a fait avec tant de succès la contre-partie dans son *Roland furieux*. Ce poëme n'était pas achevé quand l'auteur mourut ; il fut imprimé en 1495 dans l'état où il l'avait laissé ; en 1526, un poète médiocre, Agostini, y ajouta trois livres ; quelques années après, Domenichi le retoucha et en réforma le style ; enfin Berni le refondit entièrement (1541), et depuis on n'a plus guère lu que l'ouvrage ainsi refondu. L'*Orlando inamorato* a été plusieurs fois traduit en français ; la traduction la plus répandue est celle de Lesage, 1717, 2 vol. in-12. On a en outre de Boïardo des *Sonetti e Canzoni*, des poésies latines, des morceaux traduits de l'*Ane d'or*, etc.

BOIELDIEU (Fr.-Adrien), célèbre compositeur français, né à Rouen en 1775, fut nommé vers 1799 professeur de piano au Conservatoire, quitta Paris en 1803 par suite de chagrins domestiques, et alla en Russie où l'empereur Alexandre le nomma son maître de chapelle. Il revint en France en 1812 et mourut à Jarcy dans la Brie en 1834. Ses principaux opéras sont *le Calife de Bagdad*, *Ma Tante Aurore*, et *la Dame blanche*. Sa musique est ornée et gracieuse plutôt qu'énergique.

BOIENS. *Voy.* BOII.

BOII, nation gauloise qu'on trouve disséminée en Gaule, en Italie et en Germanie. 1° En Gaule, il faut distinguer les *Boii* de la Lyonnaise 1re, entre l'*Elaver* (Allier) et le *Liger* (Loire), et les *Boii* de la Novempopulanie. Le territoire de ceux-ci est le ci-devant pays de Buch, en Guyenne ; celui des premiers répond à une petite partie du Bourbonnais. Ces *Boii* de la Lyonnaise 1re y furent placés par César. Ils descendaient d'une section des soldats de Sigovèse qui s'étaient établis sur le Danube et qui étaient revenus en Gaule avec les *Helvetii*. 2° En Italie, les *Boii* avaient au N. les *Lingones*, au S. l'Apennin qui les séparait de l'Etrurie ; *Bononia* était leur capitale. 3° En Germanie, les *Boii* habitèrent la Bohême (*Boiohemum*), d'où ils furent chassés par les *Marcomans* ; puis la Bavière (*Boioaria*). Ces deux faits pourtant, et surtout le dernier, sont contestés. — Les *Tolistoboii* de Galatie étaient sans doute aussi des *Boii*.

BOILEAU (Nic.), surnommé *Despréaux*, l'un des plus célèbres poètes français, né en 1636 à Crosne près de Paris, ou selon d'autres à Paris même, était fils de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre

du parlement de Paris, et fut destiné au barreau. Il étudia d'abord en droit, puis en théologie : mais ces sortes d'études ne lui plaisant pas, il résolut enfin de suivre son goût et se consacra à la poésie. Il débuta par des *Satires*, 1666, et obtint un succès prodigieux qu'il dut à la perfection de ses vers, tout autant qu'à la malignité de ses critiques ; il fit suivre les satires d'*Epîtres*, dans lesquelles il s'éleva encore au-dessus de ses premiers écrits ; il publia enfin *l'Art poétique* et *le Lutrin*, qui mirent le sceau à sa réputation et le placèrent au premier rang des poëtes modernes. Il s'essaya aussi, mais avec moins de bonheur, dans l'ode et l'épigramme. Louis XIV, appréciant son mérite, l'admettait souvent auprès de lui ; il le nomma son historiographe avec Racine et lui assura une pension. L'Académie Française le reçut dans son sein en 1684. Dans ses dernières années, Boileau quitta la cour et se retira à sa campagne d'Auteuil, où il mourut en 1711, d'une hydropisie de poitrine. Quoique mordant dans ses écrits, Boileau était indulgent dans sa conversation et avait le cœur excellent. On cite de lui plusieurs traits de générosité. Il fut l'ami des plus grands hommes de son siècle, particulièrement de Molière et de Racine. C'est lui qui apprit à ce dernier à faire laborieusement des vers faciles. Boileau a été surnommé le poëte de la raison, ce qui a fait croire bien à tort qu'il manquait de sentiment et d'imagination. Quoique riche de son propre fonds, il a fréquemment imité Horace et Juvénal. Il a rendu d'immenses services à notre littérature, en dégoûtant son siècle des mauvais ouvrages qui étaient en vogue, en lui apprenant à goûter Corneille, Molière et Racine, et en offrant lui-même les plus beaux modèles d'une poésie pure et parfaite. On lui reproche d'avoir gardé le silence à l'égard de La Fontaine, dans la crainte de déplaire à Louis XIV, et d'avoir été injuste envers Quinault. On a donné une foule d'éditions de ses œuvres. Les principales sont celles de Brossette, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-fol ; de Souchay, 1740 ; de St-Marc, 1747 ; du Dauphin, 1789 ; de Daunou, 1809, réimprimée avec améliorations en 1825 ; d'Auger, 1815 ; de St-Surin, 1821 ; de Berriat-St-Prix, 1830, 4 vol. in-8, avec notes, variantes, etc.

BOILEAU (Gilles), frère aîné du précédent, né à Paris en 1631, mort en 1669, traduisit du grec le *Tableau de Cébès*, 1653 ; le *Manuel d'Epictète*, 1655, et *Diogène de Laërce*, 1668, et fit quelques poésies qui eurent peu de succès. Il fut de l'Académie. Gilles était jaloux de son frère et ne vécut jamais en bonne intelligence avec lui. Il avait obtenu la place lucrative de contrôleur de l'argenterie.

BOILEAU (Jacques), frère des précédents, né à Paris en 1635, mort en 1716, fut docteur en Sorbonne et composa plusieurs écrits fort curieux sur la discipline de l'Eglise. Les plus connus sont : *Historia flagellantium*, 1700, où il démontre l'abus de la flagellation ; *Historia confessionis auricularis*, 1683, où il prouve la nécessité de la confession.

BOILEAU (Etienne), prévôt des marchands. *Voy.* BOYLEAUX.

BOINDIN (Nic.), né à Paris en 1675, mort en 1751, était fils d'un procureur du roi au bureau des finances. Il entra d'abord dans les mousquetaires : mais il en sortit bientôt pour se livrer tout entier à la littérature. Il se lia étroitement avec Saurin et Lamotte et composa plusieurs comédies en société avec ce dernier. Il fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1706, mais l'athéisme dont il faisait profession lui ferma les portes de l'Académie Française. Maltraité dans les fameux couplets de 1710, attribués à J.-B. Rousseau, il accusa de cette infamie Saurin et Lamotte, ses anciens amis, et rompit dès lors avec eux. Boindin est célèbre par sa manie de disputer et de contredire : le café Procope était son champ de bataille habituel. Ses œuvres, publiées à Paris en 1753, 2 vol. in-12, contiennent des pièces de théâtre : *les Trois Garçons* ; *le Bal d'Auteuil*, etc., des *Dissertations académiques*, parmi lesquelles on remarque la dissertation *Sur les sons de la langue française*, et un *Mémoire* sur sa vie et sur ses ouvrages, écrit par lui-même.

BOINEBOURG (J.-Christian DE), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né à Eisenach en 1622, acquit par sa haute capacité diplomatique une grande influence en Allemagne. Il fut le premier protecteur de Leibnitz. On a de lui un grand nombre de lettres dans le *Commercium epistolicum Leibnitianum* de Gruber, 1745, qui prouvent sa vaste instruction. — Son fils, Phil.-Guill. Boinebourg, gouverneur d'Erfurdt, fonda dans cette ville une chaire d'histoire et de politique.

BOINVILLIERS (J.-Etienne), grammairien, né à Versailles en 1764, mort en 1830, fut professeur à Beauvais, censeur à Rouen et inspecteur de l'académie de Douai. Il a publié un grand nombre de livres classiques, tels que *Dictionnaires*, *Grammaire française*, *Grammaire latine*, *Cacographie*, et des traductions d'auteurs latins.

BOIOARII, nom latin des Bavarois, qu'on prétend avoir été originairement les *Boii* du *Boïohemum*, forcés de fuir ce pays devant les Marcomans. *Voy.* BOII et BAVIÈRE.

BOIODURUM, ville de la Germanie (Norique), auj. INNSTADT.

BOIS-BELLE. *Voy.* HENRICHEMONT.

BOIS-D'AMONT, bourg du départ. du Jura, à 6 kil. N. E. de Morey ; 1,000 hab.

BOIS-D'OINGT, ch.-l. de cant. (Rhône), à 13 kil. S. O. de Tarare ; 900 hab.

BOISGÉLIN DE CICÉ (Jean-de-Dieu-Raimond DE), archevêque, né à Rennes en 1732, mort en 1804, fut membre des Notables en 1787 ; il se signala par son zèle et sa générosité lors d'une disette à Aix, dont il était archevêque ; fut député du clergé aux états-généraux ; émigra en Angleterre ; revint en France quelques années après, fut nommé archevêque de Tours en 1802, puis cardinal. On a de lui : *Exposition des principes sur la constitution du clergé par les évêques députés à l'Assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8 ; *Héroïdes d'Ovide*, traduction en vers français, avec le texte, Philadelphie (Paris), 1786, in-8 ; *Mémoires pour le clergé de France, au sujet de la prestation de foi et hommage*, Paris, 1785, in-8. — Plusieurs membres de cette famille périrent sur l'échafaud révolutionnaire.

BOIS-GUILLEBERT (P. LE PESANT, sieur de), magistrat et écrivain du XVIIe siècle, mort en 1714, était lieutenant-général au bailliage de Rouen. Il a traduit du grec en français l'*Histoire de Dion Cassius, abrégée par Xiphilin*, Paris, 1674 ; l'*Histoire d'Hérodien*, 1675 ; et a publié *Marie Stuart*, nouvelle historique, *ibid*, 1675 ; *Détail de la France sous Louis XIV*, Rouen (Hollande), 1707, réimprimé sous le titre de *Testament politique de M. de Vauban*, Bruxelles, 1712.

BOIS-LE-DUC, *Sylva ducis*, *S'Hertogen Bosch* en hollandais, ville forte de Hollande, ch.-l. du Brabant septent., à 80 kil. S. E. d'Amsterdam, sur le Dommel et l'Aa ; 13,000 hab. Bien bâtie, entrecoupée de canaux que l'on peut passer sur vingt ponts ; belle église de Saint-Jean, hôtel-de-ville, hôtel du gouverneur, etc. Plusieurs établissements philanthropiques. Industrie : commerce de transit très actif. Patrie du philosophe 'S Gravesande.

BOISMONT (Nicolas THYREL DE), prédicateur du roi, né en 1715, se fit connaître par des sermons et des panégyriques où l'on trouve des passages éloquents, et fut admis à l'Académie Française en 1755. Le sermon qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il prononça en 1782, dans une assemblée de charité pour favoriser l'établissement d'un hospice

pour les militaires et les ecclésiastiques délaissés dans leurs maladies : la quête faite à la suite de ce discours rapporta 150,000 liv., et l'hospice fut fondé à Montrouge. Il a prononcé les *Oraisons funèbres du dauphin, de la reine Marie Leczinska, de Louis XV, de Marie-Thérèse*. Il mourut à Paris en 1786. On a publié ses *Œuvres*, Paris, 1805, in-8.

BOISMORAND (l'abbé Claude-Joseph CHÉRON DE), fils d'un avocat de Quimper, né en 1680, mort en 1740 à Paris, a redigé des *factum* pour les Jésuites dans l'affaire de la Cadière et du P. Girard, etc.; et a publié les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733, 6 vol. in-12 ; *Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, La Haye, 1720, in-12; *Vie de Crillon*, surnommé *le Brave*, 1757, 2 vol. in-12, qu'on attribue à mademoiselle de Lussan. Cet abbé était connu dans le monde par son habitude de jurer, et aimait fort le jeu.

BOISROBERT (Franç. LE METEL, sieur de), abbé, poëte et favori du cardinal de Richelieu, né à Caen en 1592, mort en 1662, est célèbre par ses bons mots et par le talent avec lequel il savait conter. Il obtint du cardinal un grand nombre de bénéfices, mais il les perdit presque tous au jeu. Il fut un des fondateurs de l'Académie Française, dont les séances se sont tenues longtemps chez lui. Il a travaillé au *Dictionnaire* de l'Académie.

BOISSARD (J.-J.), antiquaire et poëte, né à Besançon en 1528, mort en 1602. Il fit plusieurs voyages en Italie, en Grèce, en Allemagne, dans le but de faire des recherches sur les anciens monuments, puis alla se fixer à Metz ; il déposa beaucoup d'antiquités à Montbéliard ; mais le fruit de ses longs travaux fut perdu lors de l'invasion des Lorrains en Franche-Comté. Il a publié : *Theatrum vitæ humanæ*, Metz, 1596, in-4, avec fig. de Th. de Bry; *De divinatione et magicis præstigiis*, Oppenheim, 1615, in-fol., fig., ouvrage posthume ; *Emblemata latina*, Francfort, 1593, in-4, avec fig. ; *Topographia urbis Romæ*, Francfort, 1597 à 1602, 6 tomes en 3 vol. in-fol., fig.; des *Poésies latines*, in-8 ; *Parnassus biceps*, Francfort, 1627, in-fol., fig. ; *Habitus variarum gentium*, Metz, 1581, in-fol. oblong, avec 70 figures.

BOISSY (Louis DE), auteur comique fécond, mais médiocre, né en 1694 au Vic en Auvergne, mort en 1758, a composé entre autres pièces *le Babillard, le Français à Londres, le Sage étourdi, l'Homme du jour, les Dehors trompeurs*. Il fut reçu à l'Académie en 1754. Il eut longtemps le privilége du *Mercure de France*. Ses œuvres forment 9 vol. in-8, Paris, 1766. — Son fils, L.-Michel de Boissy, né vers 1725, mort en 1788, a écrit une *Vie de Simonide*, 1755, et un *Supplément à l'Histoire des Juifs*, de Basnage, 1784, 2 vol. in-12.

BOISSY D'ANGLAS (Fr.-Ant., comte de), homme d'état, né en 1756 à Saint-Jean-Chambre, dans l'Ardèche, d'une famille protestante, se fit recevoir avocat, fut élu député du tiers-état pour la sénéchaussée d'Annonay (1789); devint, après la séparation de l'Assemblée constituante, procureur-syndic du département de l'Ardèche, et fut en 1792 envoyé par ce département à la Convention. Il se signala dans cette assemblée par la modération de ses opinions, par la multiplicité de ses travaux, et surtout par sa fermeté héroïque. Il avait la présidence dans la fameuse journée du 12 prairial an III (20 mai 1795). Le peuple des faubourgs insurgés, ayant envahi la salle des séances, voulait forcer la Convention à rétablir le régime de la Terreur. On insulte, on menace le président, et, pour l'effrayer, on place devant lui la tête du représentant Féraud, qui venait d'être assassiné sous ses yeux. A la vue de cette tête, Boissy-d'Anglas se découvre et salue son infortuné collègue ; puis il se rassied, reste impassible au milieu de cette scène de désordre et d'effroi, et force par son courage la populace à s'éloigner sans avoir pu accomplir ses criminels projets. Il fut un des principaux auteurs de la constitution de l'an III, et fut élu par 76 départements député au Conseil des cinq-cents, qu'avait établi cette constitution ; il devint bientôt secrétaire, puis président de cette assemblée. Il n'en fut pas moins proscrit par le Directoire au 18 fructidor, et n'échappa à la déportation que par la fuite. Après le 18 brumaire, il fut élu membre du tribunat, puis il devint sous l'Empire sénateur, comte, et à la Restauration pair de France. Il défendit jusqu'au dernier moment les principes de libéralisme qu'il avait adoptés, et mourut en 1826, à 70 ans, universellement estimé. On a de lui, outre une foule d'*Opinions* et de *Rapports*, un *Essai sur la vie de Malesherbes*, 1819, et les *Études littéraires et poétiques d'un vieillard*, 6 vol., 1825, qui renferment plusieurs notices intéressantes.

BOISSY-SAINT-LÉGER, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 17 kil. N. de Corbeil ; 600 hab. Aux environs est le château de Grosbois.

BOISTE (Pierre-Claude-Victor), lexicographe, ancien avocat, né à Paris en 1765, mort en 1824, est surtout connu par un *Dictionnaire de la langue française*, qu'il publia en 1800 avec Bastien, son beau-père, et qui eut un grand nombre d'éditions. On a aussi de lui un *Dictionnaire de géographie universelle*, 1806, ouvrage très médiocre ; et un *Dictionnaire de belles-lettres*, 1821-24.

BOISTUAU. *Voy.* BOAISTUAU.

BOIVIN (Jean), dit *de Villeneuve*, né en 1665, mort en 1726, fut membre de l'Académie Française, de celle des Inscriptions, et professeur de grec au collége royal. Il était attaché à la Bibliothèque du Roi, et y découvrit, sous les homélies de saint Ephrem, un manuscrit palimpseste de la Bible de douze à treize siècles d'antiquité. Il a publié : *Mathematici veteres*, 1693 ; l'*Histoire byzantine* de Nicéphore Grégoras, 1702 ; une *Vie de Pierre Pithou* ; des traductions du grec (*Œdipe, les Oiseaux*), et quelques poésies médiocres. — Il eut un frère aîné, Louis Boivin, qui fut aussi de l'Académie des Inscriptions, et qui fit de savants mémoires sur la chronologie.

BOJADOR (cap), *Atlas major*, sur la côte occid. de l'Afrique (Sahara), par 16° 47' long. O., 26° 12' lat. N. Les anciens le regardaient comme l'extrémité du monde. Il fut doublé pour la première fois vers 1433, par le Portugais Gillianès.

BOJAKA. *Voy.* BOYACA.

BOJANO, *Bovianum*, ville du roy. de Naples (Sannio), à 50 kil. N. O. de Bénévent ; 3,000 hab.

BOJARDO. *Voy.* BOÏARDO.

BOKHARA, BOKHARIE. *Voy.* BOUKHARA, BOUKHARIE.

BOLBEC, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), près de la Bolbec, à 27 kil. N. E. du Havre ; 9,802 hab. Calicots, indiennes, mouchoirs, teintureries.

BOLERIUM, PROM., auj. cap LAND'S-END.

BOLESLAS I, dit *le Grand*, roi de Pologne, fils de Miécislas, monta sur le trône en 999. Jusqu'à lui les souverains de ce pays n'avaient porté que le titre de duc. L'empereur Othon III donna à Boleslas celui de roi, en affranchissant la Pologne de la dépendance de l'Empire. Boleslas vainquit les Moscovites, conquit la Moravie et agrandit ses états. Il mourut en 1025.

BOLESLAS II, *le Hardi*, roi de Pologne, monta sur le trône en 1058, à l'âge de 16 ans, se rendit odieux à la nation polonaise par ses vices et ses cruautés; fut excommunié par le pape Grégoire VII, en 1081, puis déposé. Il s'enfuit alors en Hongrie, et de là en Carinthie, et se cacha dans le couvent de Villach, où il fut réduit à faire la cuisine. Il y mourut en 1090. Ce ne fut qu'à sa mort qu'il révéla

le secret de sa naissance et de ses malheurs. Quelques historiens disent qu'il se tua.

BOLESLAS III, fils d'Uladislas Herman, devint souverain de la Pologne en 1103 ; mais il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire au pape, qui, depuis l'excommunication de Boleslas II, avait interdit le titre de roi en Pologne. Il mourut en 1139, après avoir vu son armée complétement défaite par les Moscovites.

BOLESLAS IV, duc de Pologne, 2e fils du précédent, parvint au trône en 1147, après la déposition de son frère Uladislas, et mourut en 1173 à Cracovie.

BOLESLAS V, *le Chaste*, duc de Pologne, fils de Lech ou Leszko V, fut reconnu en 1227, n'ayant encore que 7 ans, mais ne monta sur le trône qu'à sa majorité, en 1237, à l'âge de 17 ans. Il mourut en 1279, méprisé de la noblesse, et détesté du peuple pour n'avoir pas su défendre la Pologne contre l'invasion des Tartares.

BOLEYN. *Voy.* BOULEN (Anne).

BOLGARY, ville de la Russie d'Europe (Kazan), à 88 kil. de Kazan ; 100 maisons. C'était la capitale des Bulgares avant qu'ils eussent été se fixer au S. du Danube.

BOLGES. *Voy.* BELGES.

BOLI, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 135 kil. N. O. d'Angora ; 6,000 hab. Ch.-l. d'un livah. Près de là, on voit les ruines d'*Hadrianopolis* (Eski-Hissar). Eaux thermales.

BOLINGBROKE (Henri SAINT-JEAN, vicomte de), politique et philosophe, né en 1672 à Battersea dans le Surrey. Après avoir mené une jeunesse dissipée, il entra dans les affaires, et y montra bientôt une supériorité qu'on n'avait pas soupçonnée. Nommé en 1700 membre de la chambre des communes, il se déclara pour les *tories*, quoique toute sa famille fût dans le parti des *whigs*; attira l'attention du roi Guillaume, puis de la reine Anne, et fut nommé secrétaire d'état en 1704. Renversé en 1708, il revint au pouvoir deux ans après, fut chargé du ministère des affaires étrangères et conclut la paix d'Utrecht (1713), qui fut aux yeux des uns un sujet de gloire, aux yeux des autres un motif de condamnation. Pendant ce temps de faveur, Saint-Jean fut créé pair avec le titre de vicomte de Bolingbroke. A la mort de la reine Anne (1714), Bolingbroke perdit tout son crédit ; il fut même proscrit par le parlement et dépouillé de tous ses biens ; il se réfugia alors en France, et offrit ses services au prétendant Jacques III ; mais bientôt, mécontent de ce prince, il s'en détacha et sollicita auprès du nouveau roi, Georges I, son retour en Angleterre ; il ne put l'obtenir qu'en 1723. Il vécut d'abord à la campagne, étranger aux affaires ; mais en 1725 il reparut sur la scène, et pendant dix ans il fut par ses écrits le plus redoutable antagoniste du ministère Walpole. Désespérant enfin du succès de ses efforts, il se retira de nouveau en France (1735), pour y passer le reste de ses jours ; mais incapable de se fixer, il retourna dès 1738 en Angleterre, et mourut en 1751 sans avoir pu revenir au pouvoir. Il avait été deux fois marié ; la seconde fois il épousa une Française, la marquise de Villette, nièce de madame de Maintenon. Bolingbroke a écrit pendant sa retraite un grand nombre d'ouvrages : les uns politiques, tels que *Lettre au chevalier Wyndham*, *Sur le Prétendant*, *Sur le patriotisme*, *Idée d'un roi patriote*, *Des partis*, *le Craftsman*, journal politique ; les autres, littéraires ou philosophiques, tels que *Réflexions sur l'exil*, *Lettres sur l'étude de l'histoire*, *Lettres à M. de Pouilly* (qu'il écrivit en français). Dans ces derniers écrits, il se montre déiste et attaque hardiment la révélation ; il fut en cela le précurseur de Voltaire, qui plus d'une fois emprunta son nom. Tous les écrits de Bolingbroke ont été réunis par Mallet, 1754, 5 vol. in-4 ; ils ont été réimprimés en 1809, 8 vol. in-8. Plusieurs ont été traduits en français. Bolingbroke fut lié avec les plus grands écrivains de son temps, Prior, Swift et Pope. C'est lui qui donna à ce dernier le sujet et le fond de son *Essai sur l'homme*, qui est son chef-d'œuvre.

BOLIVAR (Simon), libérateur de l'Amérique espagnole, né en 1780 à Caracas. Après avoir étudié en Espagne et avoir visité la France, l'Italie, puis les États-Unis, il retourna dans son pays pour prendre part à la guerre de l'indépendance ; servit d'abord sous Miranda (1811), battit les généraux espagnols Monteverde et Morillo, et affranchit le Venezuela et la Nouvelle-Grenade qu'il réunit en une seule république sous le nom de Colombie (1819), après avoir remporté la victoire décisive de Boyaca ; proclama peu après l'indépendance du Pérou (1822), et fonda au sud de ce pays un nouvel état qui prit le nom de Bolivie. Nommé à différentes reprises président des états qu'il avait affranchis, Bolivar fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie ; pour détruire ces soupçons injustes, il abdiqua plusieurs fois le pouvoir. Il mourut en 1830, peu de mois après une dernière abdication, et lorsqu'il se disposait à venir en Europe. On a une *Histoire de Bolivar* du général Ducoudray-Holstein, continuée par Viollet, Paris, 1831.

BOLIVIE, état de l'Amérique du S., entre le Pérou à l'O. et au N., le Brésil à l'E., les Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata et le Paraguay au S., par 59° 30'-73° 28' long. O., 11°-23° 30' lat. S., se confond avec ce qu'on appelait précédemment Haut-Pérou ; 1,500 kil. sur 1,600 ; 1,090,000 hab. dont beaucoup d'Indiens (les autres créoles, nègres ou de sang mixte). Capitale, Chuquisaca, nommée aussi Charcas et La Plata. Division actuelle : 6 départements, Chuquisaca, la Paz-d'Ayacucho, Oruro, Potosi, Cochabamba, Santa-Cruz-de-la-Sierra ; et les provinces de Tarija et de Lamar. Dans le dép. de Santa-Cruz sont les vastes territoires des Mokos et des Chiquitos, qui forment 2 provinces et 23 missions. Montagnes très hautes (5,000 mètres et plus), vallées, pampas immenses, déserts. Climat varié, tempéré en général. Métaux précieux en abondance ; plantes et animaux des parties froides du Pérou. Gouvernement républicain. — La Bolivie ou Pérou fit partie d'abord de la vice-royauté du Pérou, puis de celle de Rio-de-la-Plata. Elle existe comme état particulier depuis le 6 août 1825, et a été ainsi nommée en l'honneur de Bolivar qu'on regarde comme son créateur. La victoire d'Ayacucho, remportée le 10 décembre 1824 par le général Sucre, avait assuré son indépendance. Du reste la guerre est encore permanente entre le Pérou et la Bolivie.

BOLKHOV, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 50 kil. N. d'Orel ; 10,000 hab. Tanneries, bas de laine ; chanvre, huile de chanvre.

BOLLAND (J.), *Bollandus*, jésuite d'Anvers, né en 1596, mort en 1665, a commencé le célèbre recueil des vies des saints distribuées selon le jour de l'année connu, sous le nom d'*Acta sanctorum*. Il fit paraître en 1643 les saints de janvier, en 1658 ceux de février, et mourut avant d'avoir terminé ceux de mars. Ce travail a été depuis continué par Papebroch et par plusieurs autres pères que l'on désigne collectivement sous le nom de *Bollandistes*. Cependant il n'a pas été achevé et ne va que jusqu'au 14 octobre. On avait cessé d'y travailler depuis 1794 ; mais il s'est formé en 1836 à Paris une société qui se propose de l'achever. Les *Acta sanctorum*, publiés à Anvers jusqu'en 1794, forment 53 vol. in-fol. On en a réimprimé une partie à Venise, 1734 et années suivantes.

BOLLANDISTES. *Voy.* BOLLAND.

BOLLÈNE, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 8 kil. E. de Pont-Saint-Esprit ; 4,744 hab. Filat. de soie et teintureries

BOLLENZERTHAL, en italien *Val di Blegno*, vallée de Suisse (Tessin), entre la vallée Levantine et les Grisons.

BOLLWILLER, ville du dép. du Haut-Rhin, entre Soulz et Ensisheim, à 7 kil. de celle-ci; 900 hab. Belle pépinière d'arbres, arbustes, fleurs, tant exotiques qu'étrangères.

BOLOGNE, *Bononia* des anciens, *Bologna* en italien, ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. de la légation de Bologne, à 302 kil. N. de Rome, entre le Reno et la Savena; 71,000 hab. Archevêché, université célèbre. Monuments nombreux, cathédrale, églises de St-Pétrone et des Célestins, hôtel des monnaies, théâtre, riches palais, tours des Asinelli, de Garisendi, fontaine de Neptune, etc. Plusieurs académies, institut, jardin botanique, lycée philharmonique. Manufactures de soieries, gazes, fleurs artificielles, papier, liqueurs, confitures. Aux environs, chartreuse, cloîtres. — Bologne au moyen âge forma longtemps une république sous la protection des empereurs d'Allemagne. Elle reconnut depuis 1278 l'autorité du pape Nicolas II; mais elle ne fut annexée aux états du pape que par Jules II, en 1513.— Patrie de Benoît XIV, de Manfredi, du Guide, du Dominiquin, de l'Albane, des trois Carraches, d'Aldrovandi, Beccari, Monti, Galvani, Marsigli, etc. *Voy.* BONONIA. — La légation de Bologne ou ancien *Bolonais*, une des 14 divisions de l'Etat ecclésiastique, est située au S. de la légation de Ferrare, au N. de la Toscane, à l'E. du duché de Modène. Elle a formé sous Napoléon le département du Reno, et une partie de celui du Panaro. Cette légation, très peuplée et très florissante, compte 308,000 hab.

BOLOGNÈSE (LE). *Voy.* GRIMALDI (J.-Fr.).

BOLONAIS, région d'Italie, réunie à l'État ecclésiastique par Jules II en 1513, a formé depuis la légation de Bologne.

BOLSENA, *Vulsinii*, ville de l'État ecclésiastique, à 26 kil. N. O. de Viterbe, sur le bord du lac de Viterbe; 1,800 hab. Ruines antiques du temple de la déesse Nursia, etc. Patrie de Séjan. — Le lac Bolsena (*Vulsiniensis lacus*) a 15 kil. de long sur 10 de large. Il renferme deux îles: Bisentina et Martana, et se décharge dans la Méditerranée par la rivière Marta.

BOLSWERD ou **BOLSWARD**, ville de Hollande (Frise), à 13 kil. N. O. de Sloten; 2,850 hab.

BOLTON-LE-MOOR, ville d'Angleterre (Lancastre), à 15 kil. N. O. de Manchester, près d'un canal qui conduit à Manchester et à Bury; 44,000 hab. Elle est divisée en Grand et Petit-Bolton. Bibliothèque; industrie active, futaines, mousselines, calicots, etc.

BOLZANO. *Voy.* BOTZEN.

BOMARE (VALMONT DE). *Voy.* VALMONT.

BOMBAST. *Voy.* PARACELSE.

BOMBAY, ville de l'Inde anglaise, ch.-l. de la présidence de Bombay, dans une petite île de même nom, par 69° 47' long. E., 18° 56' lat. N.; 162,000 hab. Les marais qui l'environnent en rendent le séjour très malsain. Port, le meilleur de toute la côte occid. de l'Inde; vaste citadelle; grands établissements de marine militaire; beaux monuments; superbe temple guèbre, tout récent; église anglicane, palais du gouverneur, bazar, casernes, bassins, docks, arsenal. Immense commerce avec la Chine, la mer Rouge, le golfe Persique, etc. — L'île de Bombay fut donnée aux Portugais par le radjah de Sourah en 1530; ceux-ci la cédèrent en 1661 au roi d'Angleterre Charles II, comme partie de la dot que l'infante Catherine apportait à ce prince. La compagnie des Indes l'acheta en 1666. Bombay a fait de très rapides progrès depuis ce temps.

BOMBAY (présidence de), une des trois grandes divisions de l'Inde anglaise immédiate, en forme la partie S. O.; 2,500,000 habitants. Capitale, Bombay. Elle comprend le Kandeich et de fortes portions de l'Aurengabad, du Bedjapour, du Guzerat, l'Adjmyr anglais, le territoire de Victoria, l'île de Bombay et l'Aracan; sa juridiction s'étend en outre sur les agents anglais de la Perse et de l'Arabie. Elle est partagée en 20 districts, savoir:

Districts.	*Chefs-lieux.*
Bombay (île),	Bombay.
Djounir ou Sounur,	Pouna.
Kalliani,	Kalliani.
Djowar,	Djowar.
Baglana,	Sallier.
Sanganmir,	Sanganmir.
Ahmednagar,	Ahmednagar.
Perraïnda	Perraïnda.
Solapour,	Solapour.
Akalkotta,	Akalkotta.
Konkan sept.,	Tanna.
Konkan mérid.,	Raïpour.
Bedjapour,	Bedjapour.
Anagoundi	Anagoundi (Bichnagar).
Darouar,	Darouar (Nassirabad).
Gaulna,	Gaulna.
Kandeich,	Nandode,
Meiwar,	Sultanpour
Surate,	Surate.
Baroutch,	Baroutch.
Kaïra,	Kaïra.
Ahmedabad,	Ahmedabad.

BOMILCAR, général carthaginois, et premier magistrat de la république, s'empara de la souveraineté dans sa patrie lors de l'invasion d'Agathocle (308 av. J.-C.); mais il fut bientôt renversé, puis condamné et mis en croix.

BOMIUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. COWBRIDGE.

BOMMEL ou **ZALT-BOMMEL**, ville de Hollande (Gueldre), dans le Bommeler-Waard, à 13 kil. N. de Bois-le-Duc; 2,950 hab. Grande église protestante. Ville jadis importante par le commerce, mais déchue aujourd'hui.

BOMMELER-WAARD, *Insula Batavorum*, île que forment le Wahal et la Meuse. Elle a 22 kil. sur 9, et renferme beaucoup de beaux villages et la ville de Bommel. L'île est défendue par le fort St-André et le château de Lœvenstein. On croit que ce fut la demeure primitive des Bataves.

BONA (J.), écrivain ascétique, né à Mondovi en 1609, mort en 1674, entra chez les Feuillants, et devint général de cet ordre en 1651; Clément IX le fit cardinal en 1669. Ses ouvrages ont été recueillis à Turin, 1747, 4 vol. in-fol. Les principaux sont: *Manuductio ad cœlum*, traduit en français par Lambert; *Horologium asceticum*; *De principiis vitæ christianæ*, traduit en français par le président Cousin et par l'abbé Goujet. Les *Principes de la vie chrétienne* et le *Chemin du ciel* ont été reproduits en français dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1835.

BONACOSSI (Pinamonte), d'une famille puissante de Mantoue, parvint à la souveraineté en 1272, quitta les Guelfes pour les Gibelins, s'allia avec les maisons de Vérone et della Scala, vainquit les Padouans, les Vicentins, et se maintint au pouvoir jusqu'en 1293, malgré plusieurs séditions.

BONACOSSI (Bardellone), fils du précéd., se déclara pour les Guelfes, s'empara du palais, emprisonna son père ainsi que Taino, son frère, et se fit proclamer par le peuple 1293; il fut renversé en 1299 par Bottesilla, son neveu.

BONACOSSI (Bottesilla), neveu du précédent, s'empara de Mantoue (1299), s'associa ses frères Passerino et Bectirone, et dirigea le parti gibelin jusqu'à l'entrée de Henri VII en Italie. — Son frère, Passerino, le remplaça au pouvoir (1310). Après avoir joui paisiblement de l'autorité pendant 18 ans, il fut tué dans une sédition.

BONAIR, une des Petites-Antilles hollandaises, sur la côte de la Colombie, au S. E. de Curaçao.

BONALD (le vicomte de), célèbre écrivain, né dans le Rouergue en 1753, mort en 1840, quitta la France en 1790, et ne revint qu'après un long exil. Il concourut à partir de 1806 à la rédaction du *Mercure*, accepta en 1810 la place de conseiller de l'Université, accueillit la Restauration avec joie, fut élu député en 1815, puis nommé pair, en 1823; après 1830 il vécut dans la retraite. On a de lui : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, 1796; *Législation primitive*, 1802; *Recherches philosophiques*, etc., 1818. Attaché aux doctrines monarchiques et théocratiques, il attribuait à une révélation primitive l'origine de nos connaissances, du langage, des arts, etc., et assimilait le pouvoir social à l'autorité du père de famille.

BONAPARTE (les), famille noble, originaire d'Italie, et qui remonte au XIIIe siècle. A cette époque, on en trouve deux branches, résidant l'une à Trévise, l'autre à Florence. La première, qui a fourni des podestats à Padoue, s'éteignit en 1397 dans la personne de Servadius Bonaparte, prieur des chevaliers *Gaudens;* la seconde qui donna naissance à une autre branche moins connue, les Bonaparte de San-Miniato, eut, vers 1570, pour dernier représentant Jean Bonaparte, gentilhomme attaché aux Orsini. Une troisième branche, la seule existant aujourd'hui et la plus illustre de toutes, résidait primitivement à Sarzana, dans le territoire de Gênes; Charles Bonaparte, de cette branche, vint se fixer à Ajaccio en Corse l'an 1612; ses descendants y vécurent dans l'obscurité jusqu'à la naissance de celui qui devait jeter tant d'éclat sur son pays et sur sa maison. Voici les membres les plus connus de cette famille :

BONAPARTE (Charles), juge à Ajaccio, député de la noblesse de Corse en 1779, et mort en 1785. Il avait épousé en 1767 Lætitia Ramolino (morte à Rome en 1839), dont il eut : 1° Joseph, né en 1768, marié en 1794 à Julie Clary, fille d'un négociant de Marseille. Il fut roi de Naples, 1806-8, d'Espagne, 1808-13; se retira depuis aux Etats-Unis sous le nom de comte de Survilliers, et vit maintenant (1840) à Londres; il a deux filles, Zénaïde et Charlotte. — 2° Napoléon, né en 1769, mort en 1821, empereur des Français (*Voy.* NAPOLEON). Il épousa: Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais; puis Marie-Louise d'Autriche, dont il eut en 1811 Napoléon (François-Charles-Joseph), roi de Rome, puis duc de Reischtadt, mort en Autriche en 1832. — 3° Lucien, né en 1775, président du Conseil des cinq-cents au 19 brumaire, fait prince de Canino en 1804, prisonnier en Angleterre de 1810-14, et depuis retiré en Italie; mort en 1840 à Viterbe. Il épousa Christine Boyer, puis mad. veuve Jouberthon, dont il eut cinq filles et un fils, Charles-Lucien, prince de Musignano. — 4° Elisa, née en 1777, grande-duchesse de Toscane, princesse de Lucques, mariée à Félix Bacciochi, morte à Trieste en 1820. — 5° Louis, né en 1778, roi de Hollande de 1806 à 1810, aujourd'hui retiré en Italie sous le nom de comte de Saint-Leu. Il épousa Hortense Beauharnais, dont il eut deux fils, Napoléon-Louis, mort en 1831, et Charles-Louis, dit *le Prince Louis*, auteur d'une conspiration militaire qui éclata à Strasbourg (1838), et d'une autre à Boulogne (1840). — 6° Marie-Pauline, née en 1780; mariée 1° au général Emmanuel Leclerc; 2° au prince Camille Borghèse, duc de Guastalla; morte en 1825. — 7° Caroline, née en 1782, mariée en 1800 à Joachim Murat, grand-duc de Berg, puis roi de Naples en 1808; devenue veuve en 1815, elle se retira en Italie où elle vécut sous le nom de comtesse de Lipona; elle mourut en 1839. — 8° Jérôme, né en 1784, roi de Westphalie de 1807 à 1813. Il épousa : 1° mademoiselle Paterson; 2° Frédérique-Charlotte de Wurtemberg; il vit aujourd'hui en Italie sous le nom de prince de Montfort. Il a un fils du premier lit et plusieurs enfants du second. *Voy.* LUCIEN, ÉLISA, etc.

BONARELLI DELLA ROVERE. *Voy.* ROVERE.

BONAROTTI ou **BUONAROTTI.** *Voy.* MICHEL-ANGE.

BONAVENTURE (Jean FIDANZA, dit saint), célèbre docteur de l'Église, né en 1221 à Bagnaréa en Toscane, fut reçu dans l'ordre de St-François en 1243, devint général de l'ordre en 1255; il gouverna avec prudence et se concilia tellement la confiance générale, qu'après la mort de Clément IV les cardinaux s'engagèrent à élire pape celui qu'il désignerait. Sa voix fut pour Thibaut, depuis Grégoire X, qui, en reconnaissance, le nomma cardinal en 1272. Il mourut en 1274 à Lyon, où il assistait à un concile. On a de saint Bonaventure des commentaires sur le *Maître des sentences*, ainsi que des ouvrages de piété remarquables par le mysticisme et qui lui ont valu le surnom de *Docteur séraphique*. Toutes ses œuvres ont été publiées à Rome, 1586-96, 6 vol. in-fol. La fête de ce saint a été placée au 14 juillet.

BONAVENTURE DES PERRIERS. *Voy.* PERRIERS (DES).

BONCHAMP (Artus DE), général vendéen, né en 1759 dans l'Anjou, servit d'abord en Amérique, et fut choisi en 1793 avec d'Elbée pour commander les Vendéens insurgés. Il obtint quelques succès dans l'Anjou, et contribua à la prise de Bressuire et de Thouars; mais il fut tué dès les premiers mois, en combattant devant Cholet. On a de lui des *Mémoires*.

BONCONICA, ville de la Belgique ancienne (Germanie 1re, auj. OPPENHEIM.

BOND (Jean), philologue anglais, né en 1550, dans le Somerset, mort en 1612, fut 20 ans recteur d'une école à Taunton, puis exerça la médecine. On lui doit une édition des *Œuvres d'Horace*, accompagnée de notes brèves, et qui a obtenu une multitude de réimpressions. Il a fait sur Perse le même travail, mais avec moins de succès.

BONDENO, *Padinum*, ville de l'Etat ecclésiastique, à 16 kil. N. O. de Ferrare; 2,500 hab.

BONDOU (roy. de), dans la Nigritie centrale, au S. du Bambouk et du Kadjaga, au S. E. du Foutatoro; 160 kil. sur 110; capit., jadis Fattéconda, auj. Boulébané. La France y a un comptoir à Saysandin. Ce pays fut vu pour la première fois par Mongo-Park.

BONDY, village du dép. de la Seine, à 11 kil. E. de Paris, sur les bords du canal de l'Ourcq : 600 hab. Château.— Près de là est la forêt de Bondy, qui fut longtemps un repaire de voleurs.

BONE, *Hippo regius*, l'ancienne *Hippone*, en arabe *Beled-el-Aneb* (la ville des jujubes), ville de l'état d'Alger, sur la côte, par 5° 25' long. E., 36° 52' lat. N.; 8,000 hab. Deux ports, fréquentés pour la pêche du corail. Château-fort; commerce; étoffes de laine, dites *constantines*, bournous, tapis, selles, peaux, cire, grains, etc. La compagnie française d'Afrique y eut un établissement très actif depuis Louis XIV jusqu'à la révolution. Bone est occupée par les Français depuis 1832. *Voy.* HIPPONE.

BONFINIUS (Antoine), historien, né à Ascoli en 1427, mort en 1502, fut quelque temps professeur de belles-lettres à Ricanati. Matthias Corvin, roi de Hongrie, l'appela à sa cour pour écrire l'*Histoire de Hongrie* jusqu'à son règne. Il rédigea cet ouvrage en latin et conduisit son récit jusqu'en 1495. Sambuc, son continuateur, donna une édition exacte de cette histoire en 1568; elle a été reproduite à Leipsick, 1771.

BONGARS (Jacq.), savant critique, né en 1546, mort en 1612, était calviniste. Il fut conseiller et maître d'hôtel de Henri IV et fut très utile à ce prince par ses négociations dans les cours d'Allemagne. On lui doit le recueil des croisades, intitulé : *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611; *Collectio Hungaricarum rerum scriptorum*, Francfort, 1600 in-fol.; des *Lettres*, en latin, des *Notes* sur Justin Pétrone, etc.

BONGO, riv. d'Afrique. *Voy.* CALABAR.

BONHOMME (col du), défilé des Alpes Grecques, au S. O. du Mont-Blanc, est élevé de 4,510 mètres au-dessus du niveau de la mer, et met la partie supérieure de la vallée de l'Arve en communication avec celle de l'Isère.

BONI, ville de l'île de Célèbes, est le ch.-l. d'un petit état qui s'étend depuis la rivière Tjerani jusqu'à 650 kil. au S.

BONIFACE (détroit de). *Voy.* BONIFACIO.

BONIFACE, général de l'empire d'Occident, comte de l'empire, gouverna l'Afrique sous Honorius et sous Placidie, et jouit longtemps de toute la faveur de cette princesse; mais ayant été injustement disgracié, il se vengea en appelant en Afrique Genseric et les Vandales ; il voulut ensuite s'opposer à leur établissement, mais ce fut sans succès. Rappelé à la cour, il fut opposé par l'impératrice à l'ambitieux Aétius et périt de la main de son rival dans un combat acharné (432).

BONIFACE (saint), nommé d'abord *Wilfrid*, né dans le Devonshire en Angleterre, vers 680, alla prêcher l'Évangile aux nations barbares; parcourut, vers 716, la Thuringe, la Hesse, la Frise, la Saxe; y fit un grand nombre de conversions; vint à Rome, où il fut sacré évêque par Grégoire II, en 723; retourna en Allemagne, convertit les Bavarois, et fut massacré en 755, près d'Utrecht, par les barbares. Ses os furent portés à Fulde, dans une abbaye qu'il avait fondée. On a de ce saint des *Sermons* et des *Lettres*, recueillis par Serrarius, 1605, in-4. Sa fête est célébrée le 5 juin.

BONIFACE I (saint), pape, élu en 418, mort en 422, succéda à Zozime et eut pour compétiteur Eulalius. Saint Augustin lui dédia ses quatre livres contre les erreurs des Pélagiens.

BONIFACE II, Romain, élu en 530, mort en 532, succéda à Félix IV. Il a écrit une *Lettre à saint Césaire d'Arles*, dans les *Epistolæ roman. pontificum* de D. Constant.

BONIFACE III, Romain, élu en 606, mort peu de mois après, obtint, dit-on, de l'empereur Phocas que le patriarche de Constantinople n'aurait plus le titre d'évêque universel, et que ce titre appartiendrait seulement à l'évêque de Rome.

BONIFACE IV, succéda au précédent en 607 et mourut en 614. L'empereur Phocas lui ayant fait don du Panthéon, il le consacra à la Vierge, sous le nom de Sainte-Marie-de-la-Rotonde.

BONIFACE V, Napolitain, succéda à Dieudonné en 617 et mourut en 625. Il défendit aux juges de poursuivre ceux qui se mettraient sous la protection des églises.

BONIFACE VI, Romain, élu en 896, mourut au bout de quinze jours.

BONIFACE VII, nommé d'ab. *Francon*, antipape, se fit nommer en 974, et fut accusé de la mort de Benoît VI et de Jean XIV, ses compétiteurs. Après sa mort, son corps fut traîné par les pieds et abandonné sur une place, 985.

BONIFACE VIII (Benoît CAÏÉTAN), né à Anagni, fut d'abord avocat et notaire du pape à Rome. Il obtint le chapeau de cardinal en 1281, et fut élu pape en 1294, à la suite de l'abdication de Célestin V, qu'il avait su amener lui-même. D'un caractère impérieux et violent, il eut de vifs démêlés avec les Colonne, avec l'empereur Frédéric, et surtout avec Philippe-le-Bel, parce qu'il voulait élever la puissance spirituelle au-dessus de la temporelle. Boniface fut arrêté à Anagni par Sciarra Colonne et Nogaret, d'après les ordres du roi de France, qui voulait le faire juger par un concile; il fut délivré quatre jours après par le peuple, mais il tomba malade par suite des mauvais traitements qu'il avait subis, et mourut en 1303. C'est Boniface VIII qui fulmina les fameuses bulles *Clericis laïcos* et *Ausculta, fili*. Philippe-le-Bel fit brûler cette dernière. C'est sous le pontificat de Boniface VIII que saint Louis fut canonisé.

BONIFACE IX, noble napolitain, nommé cardinal en 1381, pape en 1389, mort en 1404, établit des annates perpétuelles. On lui reproche son avarice et sa complaisance pour les déréglements de sa famille.

BONIFACE I, duc de Toscane vers 813, mort vers 823, est le premier duc de Toscane connu.

BONIFACE II, fils du précédent, lui succéda, défendit la Corse contre les invasions des Sarrasins, et fit une descente sur les côtes d'Afrique. Ayant irrité Lothaire, en faisant rendre la liberté à Judith, femme de Louis-le-Débonnaire, il fut obligé de se retirer en France auprès de ce prince.

BONIFACE III, fils du marquis Théodald, soumit la Toscane en 1027, après la mort de Renier. La comtesse Mathilde, sa fille, recueillit son immense héritage.

BONIFACIO, *Marianum*, ville de Corse, ch.-l. de cant., au S. de l'île, sur le détroit dit *Bocca di Bonifacio*, à 78 kil. S. E. d'Ajaccio; 3,031 hab. Forte citadelle. Port bon et commode. Pêche du corail.

BONIFACIO (BOCCA DI), détroit qui sépare l'île de Corse de celle de Sardaigne et qui tire son nom de la ville de Bonifacio, située sur la côte septentrionale. Dans la partie la plus étroite, il n'a guère que 12 kil.

BONN, *Bona* ou *Bonna*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), dans la régence de Cologne, sur la rive gauche du Rhin, à 25 kil. S. E. de Cologne, 12,000 hab. Archevêché; université florissante, fondée en 1785, changée en lycée sous l'empire, rétablie par le roi de Prusse en 1818. Ancien palais de l'électeur de Cologne; cathédrale, hôtel-de-ville; biblioth. Marché; soieries, faïence, huile de vitriol. C'était jadis une des places fortes du Rhin. — Bonn appartint longtemps au grand-électeur (électeur de Cologne); elle fut prise par les Français dans les guerres de la révolution et cédée en 1814 à la Prusse.

BONN, ville de Suisse (Fribourg), à 7 kil. N. de Fribourg. Eaux thermales en renom.

BONNARD (Bernard, chevalier de), poëte, né à Semur-en-Auxois en 1744, mort à Paris en 1784. fut d'abord officier d'artillerie, puis colonel de dragons, et enfin sous-gouverneur des enfants du duc d'Orléans. On a de lui des *Poésies diverses*, 1791, in-8, et un grand nombre de pièces insérées dans l'*Almanach des Muses*.

BONNAT, ch.-l. de cant. (Creuse), à 22 kil. N. de Guéret; 2,000 hab.

BONNECORSE (Balthasar DE), poëte médiocre du temps de Boileau, fut consul de France en Asie. On a de lui *la Montre d'amour*, Paris, 1666, et *le Lutrigot*, mauvaise parodie du *Lutrin*, Marseille, 1686.

BONNE DÉESSE, déesse adorée à Rome et que l'on croit être la même que Cybèle. On appliquait aussi ce nom à Ops, à Vesta et à Rhéa. On célébrait en son honneur des fêtes secrètes, dont les hommes étaient exclus; cependant Clodius osa s'y introduire. Dans les derniers siècles du paganisme, il s'y commit des désordres affreux.

BONNE-ESPÉRANCE (cap de), *cape of Good Hope*, cap d'Afrique, à la pointe S., par 16° 10' long. E., 34° 23' lat. S. Il fut vu pour la première fois par Barthélemy Diaz en 1486, et doublé par Vasco de Gama en 1497. On l'avait d'abord nommé *cap des Tempêtes*; Juan II, duc de Bragance, changea ce nom en celui de *Bonne-Espérance*.

BONNE-ESPÉRANCE (colonie du Cap de). *Voy.* CAP (LE).

BONNET (Charles), philosophe et naturaliste, né à Genève en 1720, d'une famille riche et distinguée, mort en 1793. Dès sa première jeunesse, la lecture du *Spectacle de la nature* de Pluche lui inspira un goût très vif pour l'histoire naturelle et décida de sa carrière. A vingt ans il avait fait d'im-

portantes découvertes sur le mode de reproduction des pucerons ; il fit aussi de bonne heure un grand nombre d'observations neuves sur les insectes et sur les plantes; mais sa vue s'étant affaiblie par l'usage du microscope, il renonça à ce genre de recherches pour se livrer aux travaux de pure méditation, et composa plusieurs écrits philosophiques qui ont immortalisé son nom. Ses œuvres sont: *Traité d'insectologie*, 1745; *Recherches sur l'usage des feuilles*, 1754 ; *Essai de psychologie*, 1754 ; *Essai analytique sur les facultés de l'âme*, 1760 ; *Considérations sur les corps organisés*, 1762; *Contemplation de la nature*, 1764; *Palingénésie philosophique*, 1769; *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme*, 1770. Dans ses traités sur la nature, il s'attache à montrer que tous les êtres font partie d'un même système et forment une échelle non interrompue; que tous proviennent de germes préexistants, etc. Dans ses traités de métaphysique, il accorde une grande part au cerveau et à l'organisation ; mais il se défend avec force d'être, comme on l'en a accusé, matérialiste et fataliste. Bonnet était au contraire un philosophe profondément religieux ; il a tâché d'établir dans sa *Palingénésie* la nécessité d'une autre vie, non seulement pour l'homme, mais aussi pour les animaux. Il a cherché, dans son *Essai analytique*, à faire l'histoire de nos premières idées, et s'est rencontré avec Condillac pour faire l'hypothèse d'une statue qui recevrait successivement les différents sens. Les œuvres de Bonnet ont été réunies à Neufchâtel, 1779, 8 vol. in-4, ou 18 vol. in-8.

BONNET ROUGE, sorte de bonnet dont on coiffait l'image de la Liberté, et que prirent comme signe de ralliement, pendant la révolution de 1789, les partisans les plus exaltés de la république. En voici, dit-on, l'origine. Des soldats suisses s'étant révoltés contre leurs officiers avaient été envoyés aux galères; mais leur grâce leur ayant été accordée par l'Assemblée nationale, ils revinrent à Paris coiffés du *bonnet rouge* des galériens et furent reçus en triomphe par la populace qui se couvrit du même bonnet. Le 20 juin 1792, le peuple, qui s'était emparé des Tuileries, força le roi Louis XVI à se couvrir de ce bonnet. Dans la suite on étendit la dénomination de *bonnet rouge* aux gens qui portaient cet insigne

BONNÉTABLE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 18 kil. S. de Mamers; 5,746 hab.

BONNETS (les), faction populaire de la Suède sous les rois Frédéric I et Adolphe-Frédéric (1720-1771), était opposée à la faction aristocratique des *Chapeaux*. La France favorisait la 2e, tandis que l'Angleterre et la Russie protégeaient la 1re. Pendant les dissensions des deux partis, qui étaient oppresseurs et opprimés tour à tour, on vit les rois de Suède, réduits à une dépendance absolue, essuyer les affronts les plus humiliants.

BONNEVAL, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 13 kil. N. E. de Châteaudun ; 1,750 hab.

BONNEVAL (Claude-Alexandre DE), aventurier, né en 1675 d'une famille noble du Limousin, servit avec distinction dans la marine française sous Tourville, et dans l'armée de terre sous Catinat et Vendôme; mais ayant été disgracié par le ministre Chamillard, il passa au service de l'Autriche et combattit contre sa patrie à Turin, en Provence et en Dauphiné. Il eut une grande part à la victoire de Peterwaradin gagnée sur les Turcs (1716). S'étant encore fait disgracier en Autriche pour avoir insulté le prince Eugène, il se réfugia en Turquie, prit le turban, fut fait pacha sous le nom d'Achmet et combattit les Autrichiens. Il mourut en 1747. On a publié sous son nom des *Mémoires* qui ne sont pas authentiques.

BONNEVILLE, petite ville des États sardes, ch.-l. de la prov. de Faucigny en Savoie, sur l'Arve, à 20 kil. S. E. de Genève; 1,200 hab.

BONNIÈRES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 12 kil. N. O. de Mantes, sur la rive gauche de la Seine; 800 hab.

BONNIEUX, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 13 kil. S. O. d'Apt.

BONNIVET (Guillaume GOUFFIER DE), général français, favori de François I, se concilia la faveur de ce prince par le courage qu'il déploya au siége de Gênes (1507) et à la journée des Eperons (1513). Il fut envoyé en ambassade en Angleterre, puis en Allemagne, où il travailla sans succès à faire élire François I empereur; il n'en fut pas moins créé amiral de France, puis placé à la tête de l'armée de Guyenne qui envahit l'Espagne. Il prit Fontarabie, et, enflé de ce succès, refusa une paix avantageuse. Chargé en 1523 du commandement de l'armée dans le Milanais, il ne fit que des fautes, se vit contraint de fuir précipitamment, et confia le soin de la retraite à Bayard qui y périt. L'année suivante il conseilla la désastreuse bataille de Pavie. Voyant tout perdu, il se jeta au milieu de la mêlée et se fit tuer, 1525. Bonnivet était l'esclave de la reine-mère et l'ennemi du connétable de Bourbon; cette inimitié contribua beaucoup à la défection de ce prince.

BONONIA. On nommait ainsi 4 villes anciennes, qui sont auj. 1° *Bologne* dans l'État ecclésiastique (elle fut d'abord appelée *Felsina*, par les Étrusques, et prit le nom de *Bononia*, des Boïens, vainqueurs des Étrusques. Colonie romaine l'an 193 av. J.-C.); — 2° *Boulogne-sur-Mer*, en France (Pas-de-Calais); — 3° *Widdin*, dans la Turquie d'Europe; — 4° *Illok*, dans les États autrichiens.

BONORVA, ville des États sardes (Sardaigne), à 26 kil. N. E. de Bosa; 3,600 hab.

BONOSUS (Quintus), fils d'un rhéteur, né en Espagne, devint lieutenant de l'empereur Probus dans les Gaules. Il se fit proclamer césar en 280, mais il fut défait et puni de mort, 281.

BONS-HOMMES, religieux. *Voy.* MINIMES.

BONSTETTEN (Charles-Victor DE), littérateur et philosophe suisse, né à Berne en 1745, mort à Genève en 1832, fut l'ami et le disciple de Bonnet. Chargé de quelques fonctions politiques dans sa patrie, il fut obligé de s'exiler pendant trois ans, lors des troubles qui agitèrent Berne (1798). Parmi ses nombreux écrits, on remarque *l'Hermite, histoire alpine*, 1792; *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*, 1804: *Recherches sur l'Imagination*, 1807; *Études de l'homme*, 1821. Il a aussi écrit en allemand. Ses ouvrages philosophiques sont en général fort médiocres.

BONZES, nom que donnent les Européens aux moines ou prêtres de la Chine. Ils sont divisés en plusieurs sectes. Ceux de Foë recommandent les œuvres de miséricorde, surtout envers les monastères, et pratiquent en public les plus rudes austérités. Ils se perpétuent en achetant de jeunes enfants qu'ils élèvent, et qu'ils initient à leurs mystères après de rigoureuses épreuves. Les Bonzes de Lao font vœu de chasteté, et sont punis par un rigoureux supplice quand ils sont convaincus d'avoir violé ce vœu. Les Bonzes de Foë président aux cérémonies funèbres; ceux de Lao prédisent l'avenir et exorcisent les démons. Le nom de *bonze* s'applique aussi aux prêtres bouddhistes.

BOOS ou BOOZ, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 10 kil. S. E. de Rouen; 800 hab.

BOOZ, riche habitant de Bethléem, épousa Ruth sa parente; il fut le bisaïeul de David. Son histoire est racontée dans le livre biblique de *Ruth et Booz*.

BOPPARD, *Baudobriga*, ville des États prussiens (province Rhénane), à 11 kil. S. de Coblentz, sur la rive gauche du Rhin; 3,700 hab. Fabrique de coton, teintureries, etc. Jadis ville impériale.

BORBETOMAGUS, ville de Germanie, auj. WORMS.

BORBONIÆ AQUÆ, auj. BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

BORCETTE, en allemand *Burtscheid*, ville des États prussiens (province Rhénane), est un faubourg d'Aix-la-Chapelle; 4,650 hab. Manuf. d'aiguilles en tout genre; draps; teintureries. Eaux thermales.

BORDA (J.-Ch.), savant français, de l'Académie des Sciences, né à Dax en 1733, mort à Paris en 1799, fut employé d'abord dans l'administration de la marine, fit un grand nombre de recherches relatives à l'art nautique, et fut chargé de diverses missions scientifiques; il commanda ensuite plusieurs bâtiments comme capitaine, et se distingua autant par sa bravoure que par sa science. Borda sut appliquer avec le plus grand succès les mathématiques à la physique et à l'astronomie. On lui doit de savants mémoires sur la résistance des fluides; il inventa le *Cercle à réflexion*, et dressa une *Carte des Canaries*, remarquable par son exactitude. On a de lui un *Voyage fait en* 1771; une *Description du cercle à réflexion*, etc.

BORDEAUX, *Burdigala*, ch.-l. du dép. de la Gironde, sur la Gironde, à 500 kil. S. O. de Paris (558 par Orléans); 98,705 hab. Archevêché, cour royale, tribunaux de 1re instance et de commerce; académie univ.; facultés des sciences et des lettres; collége royal. Superbe pont, beau port, magnifiques quartiers du Chapeau-Rouge, des Chartrons, cathédrale, palais archiépiscopal, trois théâtres, bourse; places Dauphine, Royale, d'Armes et autres; on y remarquait aussi jadis le château Trompette, auj. détruit et le fort du Hâ, qui n'existe plus qu'en partie. Promenades remarquables. Écoles d'architecture, d'hydrographie et de navigation, de botanique, de dessin et de peinture, de sourds-muets, etc.; académies et sociétés savantes; observatoire, bibliothèque, galerie de tableaux, etc. Banque. Industrie active: tabac, savon, raffinerie de sucre, chocolat, chapeaux, eaux-de-vie, anisette et autres liqueurs; vins renommés (tous les vins du département de la Gironde, et même d'autres encore, sont dits vins de Bordeaux). Commerce immense avec l'étranger, les îles, les Indes; ligne de bateaux à vapeur communiquant avec l'Amérique; entrepôt de denrées coloniales et d'articles du Nord; armements pour la baleine et la morue. Bordeaux était le chef-lieu de la Guyenne et de tout le gouvernement de Guyenne et Gascogne. Ses écoles étaient fameuses dès le temps des Romains. Elle fut capitale des possessions des anglais en France depuis 1204, et ne fut reprise sur eux qu'en 1451. C'est la première ville qui se déclara pour les Bourbons en 1814. Patrie d'Ausone, Montesquieu, Berquin, Desèze, etc. — L'arr. de Bordeaux a 18 cant. (Audenge, Belin, Blanquefort, La Brède, Cadillac, Carbonblanc, Castelnau-de-Médoc, Créon, Pessac, Podensac, St-André-de-Cubzac, la Teste-de-Buch, plus Bordeaux qui compte pour 6), 153 communes et 247,748 hab.

BORDELAIS, subdivision de la prov. de Guyenne, avait à l'O. l'Océan Atlantique, à l'E. le Bazadais, au S. la Gascogne, au N. la Saintonge, et se divisait en 13 parties: le Bordelais propre, le Médoc, le Buch-Captalat, les Landes de Bordeaux, le pays de Born, le comté de Benauges; le pays d'Entre-deux-Mers, le pays de Libourne, le Fronsadais, le Bourgès, le Blayès, le Cubzaguès, le Vitrezay. Ch.-l., Bordeaux. — Le Bordelais propre avait pour places: Bordeaux, St-Macaire, Rions, Ambarez.

BORDÈRES, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 29 kil. S. E. de Bagnères; 900 hab.

BORDES (Charles), poëte et philosophe, né à Lyon vers 1720, mort en 1781, fit une réfutation du discours de J.-J. Rousseau contre les sciences, composa de petites *Épîtres* en vers dont quelques-unes eurent l'honneur d'être attribuées à Voltaire. On a encore de lui une *Tragédie*, des *Comédies* et des *Proverbes*. Ses œuvres ont été recueillies en 4 vol. in-8, Lyon, 1783.

BORDEU (Théophile), célèbre médecin, né en 1722 à Iseste (Béarn), mort à Paris en 1776, exerça d'abord à Montpellier, où il se signala dès le début par son opposition aux doctrines de Boerhaave qui dominaient alors; puis se fit recevoir docteur à la faculté de Paris, et se fixa dans cette ville. Propagateur zélé d'idées nouvelles, il eut de vifs démêlés avec plusieurs de ses confrères, et fut quelque temps interdit. Bordeu s'est surtout attaché à prouver que tout ne s'explique pas dans les fonctions vitales par les simples lois de la mécanique ou de la chimie, et qu'il faut admettre une force spéciale pour en rendre compte; il la nomme *sensibilité*, et il attribue à chaque organe une sensibilité qui lui est propre. On lui doit en anatomie d'importantes découvertes sur l'usage des glandes, sur la structure du tissu muqueux. Dans la médecine pratique, il insista sur l'utilité des eaux minérales, pour la guérison des écrouelles, sur la nécessité de consulter le pouls et d'en distinguer les espèces, sur les avantages de l'inoculation. On lui doit de savants mémoires sur ces diverses questions, ainsi que d'excellents articles dans l'*Encyclopédie*. Il avait commencé à publier des *Recherches sur les maladies chroniques* qu'il n'a pu achever.

BORDOUAN, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 100 kil. N. O. de Calcutta, par 85° 37' long. E., 23° 15' lat. N.

BORE (Catherine DE), femme de Luther. Elle était religieuse dans un couvent près de Wittemberg; mais, dès qu'elle eut lu les écrits du réformateur, elle quitta le voile avec plusieurs de ses compagnes. Luther l'épousa en 1526.

BORÉAL. *Voy.* ARCTIQUE.

BORÉE, *Boreas*, dieu du vent du Nord, était fils d'Astræus et de l'Aurore, ou, selon d'autres, du Strymon. Il enleva Chloris, fille d'Arcture, et Orithyie, fille d'Érechthée, roi d'Athènes.

BOREL (Pierre), savant médecin français, membre de l'Académie des Sciences, né à Castres en 1620, mort en 1689. On a de lui: *Les Antiquités de Castres*, 1649, in-8; *Historiarum et observationum medico-physicarum centuriæ II; De vero Telescopii inventore; Auctarium ad vitam Peirescii; Discours prouvant la pluralité des mondes; Vita Renati Cartesii*, etc.

BORELLI (J.-Alphonse), médecin et physiologiste, né à Pise en 1608, mort en 1679, enseigna la médecine à Pise et à Florence, et essaya d'appliquer aux phénomènes de la vie les mathématiques et la mécanique; il y réussit fort bien pour le système musculaire et le mouvement des os, mais il échoua pour tout le reste. Son principal ouvrage est *De motu animalium, opus posthumum*, 1680. Il a aussi écrit sur la mécanique et la physique, et a publié des éditions d'*Euclide*, 1628, et d'*Apollonius de Perge*, 1661, avec traduction latine.

BORGHÈSE, riche et puissante famille romaine, originaire de Sienne, s'est surtout signalée par son goût pour les arts, et a rassemblé dans le palais qu'elle habitait à Rome, dit la *villa Borghese*, une des plus belles collections qui existent. — Cette famille a fourni à l'Église un pape, Paul V, et plusieurs cardinaux. — Son dernier héritier, Camille Borghèse, prince de Sulmone, né à Rome en 1775, mort à Florence en 1832, avait épousé une sœur de Napoléon, Marie-Pauline Bonaparte; sous l'empire, il fut chargé du gouvernement du Piémont. *Voy.* PAULINE.

BORGHETTO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Mincio, à 23 kil. S. O. de Vérone; 2,000 hab. Victoire des Français sur les Autrichiens (1796). — Il y a 2 autres Borghetto: l'un, situé aussi dans le roy. Lombard-Vénitien, à 10 kil. S. de Lodi; 2,500 hab.; l'autre, dans les États sardes (Gênes), sur la Vara, à 10 kil. N. E. de Levanto.

BORGHOLM, ville de Suède, sur la côte occi-

dentale de l'île d'Œland, dans la mer Baltique. Bon port.

BORGIA, ville du royaume de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 11 kil. N. O. de Catanzaro ; 3,000 hab. Presque détruite par le tremblement de terre de 1783. —Ville d'Espagne.—Ville d'Amérique. *Voy.* BORJA.

BORGIA, célèbre famille romaine, originaire de Borja en Espagne, a fourni deux papes, Calixte III (Alphonse Borgia), et Alexandre VI (Roderic-Lenzuoli Borgia), neveu de Calixte, ainsi que plusieurs autres personnages célèbres, qui presque tous se sont fait une fâcheuse renommée. *Voy.* CALIXTE III, ALEXANDRE VI, et les articles ci-après :

BORGIA (César), fils naturel du pape Alexandre VI et de Vanozza, s'est rendu fameux par ses crimes et ses perfidies. Son père le créa cardinal en 1493, puis il lui fit déposer la pourpre pour prendre l'épée. Envoyé en France pour négocier une alliance avec Louis XII, César Borgia gagna la faveur de ce prince, fut nommé par lui duc de Valentinois, et obtint la main d'une fille de Jean d'Albret, roi de Navarre. A son retour en Italie, il entreprit, de concert avec son père, et sans qu'aucune agression y eût donné prétexte, la conquête de la Romagne, fit périr par le fer ou le poison la plupart des petits princes qui régnaient dans ce pays, et se fit investir en 1501 du titre de duc de la Romagne. Mais Alexandre VI étant mort peu après (1503), César Borgia vit renverser toute sa puissance : le pape Jules II le fit arrêter, et le força à livrer toutes ses forteresses ; à peine sorti de prison, il fut arrêté de nouveau par Gonsalve de Cordoue, et envoyé au roi d'Espagne qui avait des griefs contre lui. Étant parvenu à s'échapper, il se réfugia auprès du roi de Navarre, son beau-frère, et l'accompagna dans une expédition contre l'Espagne ; il fut tué au siége de Viana, en 1507. Machiavel présente Borgia comme le modèle du tyran. Outre ses crimes politiques, dont il se faisait un jeu, on l'accuse d'avoir fait assassiner son frère aîné, le duc de Gandie, dont il était jaloux, et d'avoir entretenu un commerce incestueux avec Lucrèce Borgia, sa sœur.

BORGIA (Lucrèce), fille de Roderic Borgia (depuis, le pape Alexandre VI), célèbre par sa beauté et par ses déréglements, passa pour être la maîtresse de son propre père et de deux de ses frères. Elle fut mariée trois fois : à J. Sforze, seigneur de Pesaro ; à Alphonse, fils d'un roi d'Aragon, et enfin à Alphonse d'Este, fils du duc de Ferrare.

BORGIA (François), en espagnol BORJA, prince de Squillace, écrivain espagnol, descendait du pape Alexandre VI. Sa famille s'étant établie en Espagne, il devint un des plus puissants seigneurs de ce pays, et fut nommé en 1614 vice-roi du Pérou. Il mourut en 1658. On a de lui des *Poésies* qui furent trop vantées par ses contemporains, et un poëme de *Naples reconquise*, assez médiocre. Il a donné son nom à la ville de *Borja* en Amérique, sur le Maragnon.

BORGIA (François), duc de Gandie, grand d'Espagne, et 3e général des Jésuites, né à Gandie (Valence) en 1510, mort en 1572, était issu d'une branche de la famille Borgia qui était restée en Espagne. Il vécut d'abord dans le monde, et jouit de toute la faveur de Charles-Quint, qui le nomma vice-roi de la Catalogne. Ayant perdu sa femme, dont il avait eu 8 enfants, il renonça au monde et entra dans l'ordre des Jésuites ; il en fut nommé général, malgré sa résistance, en 1565, et donna l'exemple des vertus monastiques. Il fut canonisé par Clément IX. Le célèbre duc de Lerme, ministre de Philippe III, était son petit-fils.

BORGO, bourg de Corse, ch.-l. de cant., à 25 kil. S. de Bastia.

BORGO, ville et port de la Russie d'Europe (Finlande), sur le golfe de Finlande, à 44 kil. N. E. de Helsingfors. Évêché.

BORGO-DI-VAL-SUGANA, ville du Tyrol, à 26 kil. E. de Trente ; 2,200 hab.

BORGO-MANERO, ville des États sardes, à 29 kil. N. O. de Novare, sur l'Agogna ; 5,000 hab.

BORGO-SAN-DALMAZZO, ville des États sardes, à 9 kil. S. O. de Coni ; 2,750 hab.

BORGO-SAN-DONINO, *Julia Chrysopolis* ou *Fidentia*, ville du duché de Parme, à 33 kil. S. E. de Plaisance ; 5,000 hab. Évêché, cathédrale, ancien collége des Jésuites. Étoffes de soie et lin.

BORGO-SANTO-SEPOLCRO, ville de Toscane, près du Tibre, à 19 kil. N. E. d'Arezzo ; 3,300 hab. Évêché.

BORGOU ou DAR-SZALEH, contrée de la Nigritie centrale, bornée par la Nubie et le Dar-Four à l'E., le Bagghermé à l'O., le Dar-Koulla au S. (quinze journées de marche de l'E. à l'O., vingt du N. au S.). Villes principales : Boussa, Kiama, Niki. C'est dans ce pays que Mongo-Park perdit la vie.

BORIES, sergent-major au 45e de ligne, entra, avec trois autres sergents du même régiment, dans un complot dirigé contre les Bourbons, et connu sous le nom de conspiration de La Rochelle. Arrêtés à La Rochelle où le régiment était en garnison, les quatre sergents furent amenés à Paris, jugés par la cour des pairs, et condamnés à mort, quoiqu'il n'y eût eu aucun commencement d'exécution (1822).

BORIQUEM, une des îles Vierges, à 9 kil. de Porto-Rico (Antilles), par 67° 55' long. O., 18° 1' lat. N. D'abord aux Anglais, puis aux Espagnols ; elle est auj. abandonnée.

BORIS GODUNOW. *Voy.* GODUNOW.

BORISOGLELSK, ville de Russie (Iaroslav), sur le Volga, vis-à-vis de Romanov, à 35 kil. N. O. d'Iaroslav ; 4,000 hab. Grand commerce de blé.

BORJA, *Belsinum*, ville d'Espagne (Saragosse), à 18 kil. S. O. de Tarazona ; 3,000 hab. Cette ville a donné son nom à la célèbre famille des Borja ou Borgia, qui en était originaire.

BORJA (SAN-FRANCISCO-DE-), ville de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), par 4° 28' lat. S., 78° 44' long. O. sur la rive gauche du Pastaza, était primitivement sur le Maragnon. Elle doit son nom à François Borgia, vice-roi du Pérou (*Voy.* ci-dessus).

BORKEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 26 kil. N. E. de Wesel ; 2,250 hab.

BORKUM, *Byrchanis* ou *Fabaria*, île de la mer du Nord, sur la côte du Hanovre (Frise orientale), a 17 kil. de tour ; 500 hab. Phare fort élevé.

BORMIDA, riv. des États sardes, se forme à Bistagno de la réunion de 2 branches (la Bormida orient. et la Bormida occident.), baigne Acqui, reçoit l'Orba et tombe dans le Tanaro, après 50 kil. de cours. Il se livra plusieurs combats sur ses bords à la fin du XVIIIe siècle, pendant les guerres des Français en Italie.

BORMIO, en allemand *Worms*, ville du roy. Lombard-Vénitien (Valteline), à 46 kil. N. E. de Sondrio, sur l'Adda ; 5,000 hab. Eaux thermales.

BORMONIS AQUÆ, auj. BOURBONNE-LES-BAINS.

BORN (pays de), subdivision du Bordelais en Guyenne ; ch.-l., Saint-Paul-en-Born. Ce pays produit beaucoup de pins qui fournissent de la résine.

BORN (Bertrand DE), comte de Hautefort (en Périgord), troubadour et guerrier du XIIe siècle, fut sans cesse en guerre avec ses voisins, résista même au roi d'Angleterre Henri II, qui possédait alors la Guyenne. Ce prince, après lui avoir pris deux fois son château, eut la générosité de le lui rendre. On a de Bertrand de Born et de son fils quelques sirventes qui peignent leur caractère et les mœurs du temps.

BORN (Ignace, baron DE), minéralogiste, né en 1742 à Carlsbourg en Transylvanie, mort en 1791, parcourut l'Allemagne, la France, la Hollande et la Hongrie, acquit de grandes connaissances en histoire naturelle, fut nommé assesseur à la direc-

tion des mines et des monnaies à Prague, et fut appelé à Vienne par Marie-Thérèse pour classer et décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont : *Lithophylacium bornianum, index fossilium*, etc., parties I, II, Prague, 1772, in-8; *Sur les amalgames des minéraux qui contiennent de l'or et de l'argent*, etc., Vienne, 1786, in-4; *Voyage minéralogique de Hongrie et de Transylvanie*, Leipsick, 1774, in-8.

BORNA, ville du roy. de Saxe, à 25 kil. S. E. de Leipsick ; 2,400 hab.

BORNÉO, grande île de la mer des Indes, par 106° 25'-116° 5' long. E., 7° 7' lat. N.-4° 12' lat. S.; 1,280 kil. sur 1,200 ; c'est la plus grande île du globe après la Nouvelle-Hollande ; 3,000,000 d'hab. Ville principale, Bornéo. On y trouve plusieurs riv. assez fortes le Banjermassing, la Pontiana, etc. Climat varié, grandes pluies dans l'Ouest, brises de mer sur les côtes, beaucoup d'endroits malsains. Riches mines d'or, de cuivre, de fer, d'étain et de plomb ; diamants, perles. Bois immenses, épices, sandal, plantes tropicales, etc. Bornéo est habitée par des Javanais, des Malais (féroces et presque tous pirates), des Biadjous, des Chinois, des Hollandais, des Anglais. L'intérieur est peu connu ; les côtes seules sont bien peuplées et offrent des villes. L'île Bornéo se divise en partie dépendante des Européens et partie indépendante. La première est aux Hollandais et forme 2 provinces ou résidences, dites *résidence de la côte occident. de Bornéo*, et *résidence de la côte orient. de Bornéo*. Dans la première sont compris les états ou territoires de Sombas, de Mumpawa, de Pontianak, de Landak, de Sangou, de Simpang, de Matan (ci-devant empire de Succadana), de Kandaouagan ; dans la seconde, les pays de Komaay, Pambouan, Mandaouax, Grand-Dayak, Petit-Dayak, Banjer, la presqu'île de Tanah-Laout, les districts intérieurs de Tatas, Martapoura, Karang-Intang, etc. La partie indépendante contient plusieurs roy. particuliers, dont les principaux sont ceux de Bornéo, Passir, Cotti, Soulou, et le territoire des Biadjous. — Les Portugais découvrirent Bornéo en 1521, et tentèrent en vain d'y fonder des établissements. Les Hollandais y ont pris pied depuis 1604. Les Anglais n'y ont jamais rien eu de permanent.

BORNÉO, capit. du roy. de Bornéo, sur la côte N. O. de l'île, à l'embouchure du fleuve Bornéo dans la mer, par 122° long. E., 5° lat. N. : 10,000 hab. Beaucoup de maisons bâties sur pilotis; petits canaux au lieu de rues ; commerce actif, surtout avec Sincapour.

BORNESGA, riv. d'Espagne, naît sur le revers S. des monts d'Asturies, passe près de Léon et tombe dans l'Esla.

BORNHOLM, *Boringia*, île du Danemarck, dans la mer Baltique, par 12° 20' long. E., 50° 10' lat. N. ; 31 kil. sur 17 ; 20,000 hab. Ch.-l., Rœnne. Houille, marbre, chaux, etc. Pêche de saumons et autres poissons.

BORNOS, ville d'Espagne (Séville), à 11 kil. E. d'Arcos de la Frontera ; 3,000 hab.

BORNOU, pays d'Afrique. *Voy.* BOURNOU.

BORODINO, ville de Russie (Moscou), à 115 kil. S. O. de Moscou, sur la Kologa. Célèbre bataille dite de Borodino ou de la Moskowa, où Napoléon battit les Russes, commandés par Koutousov. 7 septembre 1812.

BOROVITCHI, ville de la Russie d'Europe (Novgorod), sur la Msta, par 31° 30' long. E., 58° 16' lat. N.: 3,000 hab.

BOROVSK, ville de la Russie d'Europe (Kalouga), sur la Protra, à 82 kil. N. de Kalouga; 5,000 hab. Grand commerce avec l'intérieur.

BORRI (Christophe), jésuite milanais, fut un des premiers missionnaires qui pénétrèrent en Cochinchine. Revenu en Europe, il publia en italien une *Relation* de son voyage, Rome, 1631, in-8, qui fut traduite en plusieurs langues. Il alla ensuite enseigner les mathématiques à Lisbonne et fut accueilli à la cour d'Espagne. Les Jésuites le soupçonnèrent de trahir son ordre, le rappelèrent à Rome, puis l'exclurent de l'ordre. Il mourut peu après presque subitement (1632).

BORRI (Joseph-François), autrement dit *Burrhus*, chimiste et sectaire, né à Milan en 1627, mort en 1685, voulut se faire passer pour inspiré, dogmatisa sur la religion, et réunit quelques disciples. Poursuivi comme hérétique, et condamné au feu par l'inquisition de Milan, il s'enfuit en Suède, où la reine Christine l'employa à chercher la pierre philosophale, puis en Danemarck et en Hongrie. Le nonce du pape ayant obtenu de l'empereur son extradition, il fut enfermé au château St-Ange, où il mourut. Son ouvrage le plus important est : *La Chiave del gabinetto del cavagliere G. F. Borri* (*la Clef du cabinet de Borri*), Cologne, 1681, in-12.

BORROMÉE (saint Charles). *Voy.* CHARLES.

BORROMÉES (îles), îlots situés dans le lac Majeur (États sardes), sont au nombre de trois : Isola Bella, Isola de' Piscatori, Isola Madre. Ce n'était que des rochers arides, lorsqu'au XVII[e] siècle le prince Vitaliano Borromée entreprit de les embellir. Ces îles offrent des points de vue délicieux.

BORROMINI (François), architecte italien, né à Bissone dans le Milanais en 1599, fut élève de Maderno, et lui succéda dans la place d'architecte de St-Pierre de Rome. Il renchérit sur le mauvais goût introduit par ce maître, donna dans les formes bizarres et entortillées, et créa un genre vicieux qui de son nom a été appelé *borrominesco*. Cependant on estime encore sa façade de l'église de Ste-Agnès, sur la place Navone, à Rome, et le collége de la Propagande. Jaloux du Bernin et des autres architectes en réputation, il se livra, pour les surpasser, à des travaux excessifs, ce qui le fit tomber dans des accès d'hypocondrie au milieu desquels il se tua lui-même, 1677. Son *Œuvre* a été publiée en 1727 à Rome, in-fol.

BORROWSTONESS, et par abréviation BO'NESS, ville d'Écosse (Linlithgow), sur le Forth, à 6 kil. O. d'Edimbourg ; 3,000 hab. Houille ; fabrication de produits chimiques. Commerce.

BORSOD, comitat de Hongrie en deçà de la Theiss, entre ceux de Gomor, Torna, Zemplin, Abaujvar, Szabolisch, Hevesch ; 136,000 hab. Ch.-l., Miskolez. Il est arrosé par le Sajo. Mines de cuivre.

BORT, ch.-l. de canton (Corrèze), à 22 kil. S. E. d'Ussel ; 1,700 hab. Patrie de Marmontel.

BORUSSI, peuple de la Sarmatie, au N. des *Sudini*, dans les environs du golfe *Codanus*, habitaient la Prusse actuelle, qui a pris leur nom.

BORVONIS AQUÆ, auj. BOURBONNE-LES-BAINS.

BORYSTHÈNE, fleuve de la Sarmatie, auj. le DNIEPR.

BOS (Lambert), savant critique, né à Workum en 1670, mort en 1717, fut professeur de grec à l'université de Franeker. On lui doit : *Ellipses græcæ*, Franeker, 1702, in-12, ouvrage devenu classique; une édition de la *Version grecque des Septante*, Franeker, 1709, 2 vol. in-4, avec des variantes et des prolégomènes; *Animadversiones in quosdam auctores græcos*, 1715, in-8; une édition de la *Grammaire grecque* de Veller; les *Antiquités de la Grèce*, Franeker, 1714, et Leips., 1749, traduit en français, avec les commentaires de Frédéric Leisner, par Lagrange, Paris, 1769, in-12.

BOSA, ville des États sardes, dans la Sardaigne, à 7 kil. S. de Cagliari, près de l'embouchure du Terno ; 6,000 hab. Évêché. Un des lieux les plus malsains de l'île. Pêche de corail.

BOSC d'Antic, né en 1726 en Languedoc, mort en 1784, a perfectionné la fabrication des glaces et

du verre. Il avait d'abord exercé la médecine avec succès, et avait été nommé médecin du roi : mais il quitta cette profession en 1755 pour se livrer à l'industrie. Il releva la manufacture de Saint-Gobin, et fonda lui-même plusieurs établissements nouveaux. Il a laissé de précieux écrits sur l'art de la verrerie, Paris, 1780, 2 vol. in-12.

BOSC (L.-Aug.-Guill.), fils du précédent, naturaliste, né en 1759 à Paris, mort en 1828. Tout en occupant des places importantes dans l'administration, il se livrait à son goût pour les sciences naturelles. Lié avec le ministre Roland et avec sa femme, il fut obligé, après leur condamnation, de se cacher. Sous le Directoire, il fut envoyé comme consul aux États-Unis ; à son retour, il fut nommé inspecteur des pépinières (1803) ; il devint ensuite membre de l'Institut (1806) et professeur de culture au Jardin des Plantes (1825). On lui doit, outre une foule de mémoires, un *Cours d'agriculture*, 1809 ; il a été un des principaux collaborateurs du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié par Déterville, Paris, 1803, et du *Dictionnaire d'agriculture* dans l'*Encyclopédie méthodique*.

BOSCAN-ALMOGAVER (Juan), poëte espagnol, né vers 1500, introduisit dans la poésie espagnole, ainsi que dans la prose, une harmonie inconnue avant lui, et employa le premier le vers endécasyllabique. Il était en grande faveur auprès de Charles-Quint, et fut étroitement lié avec Garcilasso. Ses poésies réunies à celles de Garcilasso ont été publiées à Venise, 1553, in-12.

BOSCAWEN, île de l'Océan Équinoxial. *Voy.* COCOS (île aux).

BOSCHIMENS, peuple hottentot. *Voy.* BOSJEMANS.

BOSCO, ville des États sardes, à 13 kil. S. O. d'Alexandrie ; 2,600 hab. Patrie de Pie V.

BOSCOVICH (Roger-Jos.), savant jésuite, né à Raguse en 1741, fut élevé à Rome, enseigna la philosophie et les mathématiques au Collége romain, et fut chargé par le pape de plusieurs missions scientifiques et diplomatiques. Il voyagea en Angleterre et en France, se mit en relation avec les savants de ces deux pays, fut admis dans leurs académies, et revint propager en Italie la philosophie de Newton. Après la suppression de l'ordre des Jésuites, il alla professer à Pavie, puis fut appelé à Paris comme directeur des travaux d'optique pour la marine : il mourut en 1787 à Milan, où il dirigeait la mesure d'un degré du méridien. On lui doit plusieurs découvertes en astronomie et en optique ; elles forment l'objet d'un grand nombre de publications, dont la principale est intitulée : *Opera ad opticam et astronomiam pertinentia*, 5 vol. in-4, 1785. Il est en outre auteur d'une théorie de la nature, *Philosophiæ naturalis theoria ad unicam legem redacta*, Vienne, 1759, dans laquelle il explique tous les phénomènes par des points simples doués de forces attractives et répulsives, essayant de concilier ainsi Leibnitz et Newton. Boscovich fut aussi bon poëte latin. On a de lui un poëme estimé : *De solis ac lunæ defectibus*, Rome, 1767.

BOSJEMANS ou **BOSCHIMENS**, peuple de la famille hottentote, le plus sauvage et le plus abruti que l'on connaisse. Il erre sur les frontières de la colonie du Cap.

BOSKOWITZ, ville des États autrichiens (Moravie), à 31 kil. N. de Brünn ; 3,300 hab.

BOSNA, riv. qui donne son nom à la Bosnie, passe près de Bosna-Séraï et tombe dans la Save, à 35 kil. E. de Brod.

BOSNA-SÉRAÏ, ville de la Bosnie, près du confluent de la Bosna et de la Magliaska, à 904 kil. N. O. de Constantinople, est la ville la plus importante de la Bosnie, quoique le pacha n'y réside pas ; 70,000 hab. 80 mosquées, médressées ou colléges, bains publics, etc. Armes à feu et autres ; tanneries importantes. Elle fut brûlée en 1697 par les Impériaux.

BOSNIE, gouvernement ou eyalet de la Turquie d'Europe, a pour bornes au N. l'Esclavonie, à l'E. la Servie, à l'O. la Croatie, au S. l'Albanie ; 333 kil. sur 200 ; 850,000 hab. Ch.-l., Bosna-Séraï ; le pacha réside à Travnik. Division : 5 livahs, Kiliss-Bosna, Viddin, Szvornik, Ada-i-Kébir, Trébigne. Il faut y ajouter l'Herzegovine ou Bosnie-Haute. Riv. : Danube, Save, Verbas, Bosna, Drina. Pays montagneux au S. ; sol fertile ; bétail, chevaux, porcs, buffles, abeilles ; argent et fer. Après avoir fait partie du roy. d'Esclavonie, la Bosnie devint prov. hongroise en 1127, puis forma un état indépendant sous le ban Twartko, 1370 ; elle devint tributaire des Turcs en 1401, et n'est plus, depuis 1463, qu'une des provinces de leur empire.

BOSON, roi d'Arles et de Provence, était beau-frère de l'empereur Charles-le-Chauve, qui le créa duc de Milan lorsqu'il eut été proclamé lui-même roi d'Italie ; peu satisfait de ce titre, l'ambitieux Boson enleva Hermengarde, fille de l'empereur Louis II, la plus riche héritière de l'Europe, et se fit proclamer roi de Provence en 879, dans un concile tenu à Mentale. Il se maintint dans l'indépendance, par son habileté et son courage, jusqu'à sa mort, arrivée en 888. — Deux autres princes du nom de Boson portèrent le titre de comtes de Provence, savoir : Boson I, neveu du précédent, de 926 à 948, et Boson II, de 948 à 968.

BOSOULS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 17 kil. N. E. de Rhodez ; 2,000 hab. Mines de fer.

BOSPHORE ou **BOSPORE**, mot grec qui signifie littéralement *passage de bœuf*, et par suite *détroit*, se donne surtout à deux détroits : le Bosphore Cimmérien, auj. *détroit de Zabache* ou *d'Iénikaleh*, et le Bosphore de Thrace, auj. *détroit de Constantinople*. *Voy.* ces noms.

BOSPHORE (roy. de), petit état qui s'étendait sur l'une et l'autre rive du Bosphore Cimmérien, répond en partie aux gouvernements russes de Tauride, Kerson, Iékaterinoslav, Cosaques du Don et Cosaques de la mer Noire. Il avait pour ch.-l. Panticapée, et pour autres villes principales Tanaïs, Phanagorie, Théodosie, colonies de Milet. Il eut depuis le Ve siècle av. J.-C. des rois particuliers. Mithridate s'en empara en 108 av. J.-C., mais il échappa à ses descendants. Les rois du Bosphore devinrent ensuite tributaires des Romains. Au IIIe siècle, les Goths le saccagèrent et l'occupèrent, et son nom disparut pour jamais.

BOSPHORE OU BOSPORE, ville de la Chersonèse Taurique, sur le Bosphore, est plus communément nommée *Panticapée*. *Voy.* ce mot.

BOSQUET (François DU), savant distingué, évêque de Lodève, puis de Montpellier, né à Narbonne en 1605, mort en 1676, avait été, avant d'entrer dans les ordres, procureur-général auprès de plusieurs parlements. Il fut un des principaux soutiens des libertés de l'église gallicane. Il a écrit en latin les *Vies des papes d'Avignon*, in-8, 1632, etc.

BOSRA, ville de l'Idumée. *Voy.* IDUMÉE.

BOSSUET (Jacq.-Bénigne), né à Dijon en 1627, d'une famille de magistrats, fut élevé au collége de Navarre, où il eut pour maître Cornet, qui devina son génie : il entra dans les ordres en 1652, après avoir subi des épreuves publiques qui attirèrent sur lui l'attention générale et lui concilièrent l'amitié du grand Condé. Il quitta néanmoins Paris pour aller se fixer à Metz, où son père était conseiller au parlement, et où il avait obtenu un canonicat. Appelé souvent à Paris pour les affaires de son diocèse, il commença à s'y faire une grande réputation par ses sermons et ses panégyriques des saints, prêcha devant le roi et la reine-mère, et opéra parmi les Protestants un grand nombre de conversions, entre lesquelles on cite celles de Turenne et de Dangeau ; il rédigea dans ce but son *Exposition de la doctrine*

de l'Église. En 1669, il fut fait évêque de Condom. Cette même année et les suivantes il prononça ces *Oraisons funèbres* dans lesquelles il fait sentir avec tant d'éloquence le néant des grandeurs humaines, et qui sont, auprès du plus grand nombre, son principal titre de gloire. En 1670, il fut nommé précepteur du dauphin ; il composa pour son royal élève, entre autres ouvrages, le *Discours sur l'histoire universelle*, dans lequel, après avoir présenté un résumé rapide des événements, il en cherche la raison dans les desseins de Dieu sur son église; et le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, dans lequel il suit en général la doctrine de Descartes, et se montre aussi profond philosophe que grand écrivain. L'Académie s'empressa de l'admettre dans son sein (1671) ; et quand l'éducation du dauphin fut terminée (1681), le roi le nomma à l'évêché de Meaux. Il se livra tout entier aux soins de l'épiscopat, fit de fréquentes prédications, rédigea le célèbre catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Meaux* (1687), et composa pour des religieuses de son diocèse deux de ses plus beaux ouvrages, les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les Mystères*. Dans l'assemblée du clergé qui eut lieu en 1682, à l'occasion des démêlés entre le roi et le pape, Bossuet se montra un des plus zélés défenseurs des libertés gallicanes, et rédigea les quatre propositions qui depuis sont restées lois de l'État. Il s'occupait en même temps avec une nouvelle ardeur du soin de convertir les Protestants, et rédigeait pour les éclairer l'*Histoire des variations des églises protestantes* (1688). En 1690, il travailla de concert avec Leibnitz à la réunion des églises catholique et luthérienne, et entretint avec lui à ce sujet une correspondance suivie ; mais leurs efforts n'eurent aucun succès. Dans les dernières années de sa vie, Bossuet eut à combattre les doctrines mystiques de Mme Guyon, et il se trouva par là engagé dans une lutte fâcheuse avec Fénelon, qui partageait ces doctrines ; il poursuivit son adversaire, et auprès du roi qui disgracia et exila l'évêque de Cambray, et auprès du pape, qui condamna ses *Maximes des saints* ; on lui reproche d'avoir porté trop d'aigreur dans cette affaire. Bossuet conserva jusqu'à la fin toute la vigueur de son esprit, et mourut en 1704, de la pierre. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a composé une foule d'autres écrits soit dogmatiques, soit polémiques, dont quelques-uns, tels que la *Logique*, n'ont été publiés que depuis peu. On a donné plusieurs éditions complètes de ses œuvres : la première est de 1743-53, Paris, 20 vol. in-4. Les plus récentes sont de 1815-19, Versailles, 43 vol. in-8 ; de 1825, Paris, 60 vol. in-12, chez Rusand, et de 1828-30, 62 vol. in-8. On en a fait plusieurs choix, Nîmes, 1785, 10 vol. in-8 ; Paris, 1821, 21 vol. in-8. On a en outre donné une foule d'éditions de ses principaux ouvrages. La *Vie* de Bossuet a été écrite par M. de Bausset, 4 vol. in-8, Paris, 1814. On a aussi plusieurs *Éloges* de ce grand homme, parmi lesquels on remarque ceux de MM. Saint-Marc-Girardin et Patin. — Bossuet a laissé un neveu, nommé aussi J.-Bénigne Bossuet, qui fut évêque de Troyes et auquel on doit la publication de plusieurs manuscrits de l'évêque de Meaux.

BOSSUT (l'abbé Charles), savant géomètre, membre de l'Académie des Sciences, né en 1730, à Tartaras près de Saint-Etienne, mort en 1814, obtint de bonne heure par ses travaux la protection de Clairaut, de d'Alembert et de Camus, fut, par l'influence de ce dernier, nommé professeur à l'école de génie de Mézières, puis examinateur des élèves du génie (1786), ce qui le fixa à Paris ; il perdit cette place à la révolution, mais fut employé sous l'Empire. Outre un grand nombre de mémoires qui furent couronnés, on lui doit un *Cours de mathématiques* qui eut beaucoup de vogue (1781), une édition de Pascal, et une *Histoire générale des mathématiques*, 1810, 2 vol. in-8, qui est son principal titre.

BOST, *Abeste*, ville du Kaboul (Afghanistan), sur l'Helmend, à 244 kil. S. E. de Kandahar.

BOSTAN (EL-), *Comana de Cappadoce*, ville de la Turquie d'Asie (Marach), à 88 kil. N. E. de Marach ; 9,000 hab. ; 4 mosquées, dont l'une est peut-être l'ancien temple de Bellone.

BOSTANDJI, c.-à-d. *jardinier*, du mot turc *bostan*, melon. On désigne sous ce nom les gardes du sérail qui ont pour fonctions particulières de surveiller les jardins et de servir de rameurs au grand-seigneur quand il se promène sur le détroit. Leur chef, appelé *bostandji-bachi*, tient le gouvernail. Les bostandjis sont au nombre de 600 ; 30 d'entre eux, appelés *khasséfis*, remplissent les fonctions d'exécuteurs des hautes-œuvres.

BOSTON, ville d'Angleterre (Lincoln), à 44 kil. S. E. de Lincoln ; 13,000 hab. Canaux. Belle église gothique de Saint-Botolph, qui a donné son nom à la ville (*Botolph's town*). La tour de Saint-Botolph a 95 mètres et sert de phare. Etablissements d'instruction et de bienfaisance. Commerce actif : goudron, chanvre, bois de construction.

BOSTON, ville et port des Etats-Unis, ch.-l. de l'état de Massachussets, par 73° 19' long. O., 42° 23' lat. N., sur la baie de Massachussets ; 61,000 hab. en 1830. Evêché catholique ; port excellent qui peut contenir 500 navires ; 2 ponts en bois, l'un de 500 mètres, l'autre de 1125. Ils font communiquer Boston avec les villes de Cambridge et de Charlestown. Place de Franklin et autres, palais, théâtre, hôtel-de-ville, salle de concerts, douane, nouveau marché, athénée, etc. ; 80 quais. Académie des Sciences et Arts, société historique de Massachussets, société de médecine, société linnéenne ; bibliothèques, musées et riches collections ; écoles élémentaires et supérieures. Industrie et commerce considérables. — Boston fut fondée en 1630 par une colonie anglaise, composée principalement d'habitants de la Boston d'Angleterre ; d'où son nom. C'est à Boston qu'éclatèrent les premiers troubles qui amenèrent l'indépendance des États-Unis, 1765-1767, et surtout 1775. Patrie de Franklin.

BOSWORTH, ville d'Angleterre (Leicester), à 17 kil. O. de Leicester ; 1,100 hab. En 1485, Richard III, meurtrier des enfants d'Édouard IV, y fut battu et tué par Henri Tudor de Richmond. Cette bataille mit fin à la guerre des Deux-Roses et à la dynastie des Plantagenets. Henri de Richmond fut couronné sous le nom de Henri VII.

BOTAL (Léonard), médecin de Charles IX et de Henri III, natif d'Asti en Piémont, mit la saignée à la mode en France, et écrivit sur les avantages de cette pratique. On a appelé de son nom *trou de Botal* l'ouverture qui sépare les deux oreillettes du cœur dans le fœtus, non qu'il l'ait découverte (car elle était connue de Galien), mais parce que sans doute il a rappelé l'attention sur ce point d'anatomie.

BOTANY-BAY, baie de la Nouvelle-Hollande, sur la côte S. E., dans la Nouvelle-Galles mérid. Les Anglais y fondèrent en 1787 une colonie pour la déportation des malfaiteurs, colonie que bientôt ils transportèrent au port Jackson (à 26 kil. au N.). La colonie de Botany-Bay forma d'abord 4 districts : Sydney, Paramatta, Newcastle, Hawkesbury ; mais auj. des accroissements considérables ont introduit une division nouvelle : elle forme 10 comtés. *Voy.* GALLES DU SUD (NOUVELLE-).

BOTHNIE. *Voy.* BOTNIE.

BOTHWELL, village d'Écosse (Glasgow), à 9 kil. S. E. de Glasgow ; 4,000 hab., est célèbre par la bataille qu'y gagna Monmouth, général du roi

Charles II, sur les Covenantaires révoltés, en 1682, au passage du pont de la Clyde, dit *pont de Bothwell*, bataille qui étouffa sur-le-champ l'insurrection et fut suivie de mesures violentes contre les Puritains.

BOTHWELL (J. HEPBURN, comte de), seigneur écossais. Après le meurtre de l'époux de Marie Stuart, Henri Darnley, meurtre dont on l'accuse d'être l'auteur, il enleva la reine et la força à l'épouser (1567). Ce mariage ayant excité un soulèvement, Bothwell fut obligé de prendre la fuite. Il se réfugia dans les Orcades, puis en Norwége, et y mourut misérablement en 1577.

BOTNIE, région de la péninsule scandinave, à droite et à gauche d'un golfe de la Baltique dit golfe de Botnie, au N. de la Suède propre et de la Finlande, et au S. de la Laponie suédoise, appartenait tout entière à la Suède avant 1809. Depuis cette époque elle est divisée : 1° en *Botnie russe*, à l'E. de la riv. de Tornéa et du golfe de Botnie, comprise dans le grand-duché de Finlande : 2° en *Botnie suédoise*, à l'O. de la Tornéa et du golfe de Botnie : celle-ci, réunie à l'ancienne Laponie suédoise, forme deux gouvernements du Norrland, nommés : *Botnie occidentale* ou *Westerbotten*, dont les villes principales sont Umea, Asele, Sorsell ; et *Botnie orientale* ou *Norrbotten*, où l'on voit Pitea, Lulea, Arjeplog, Gellivara, Jukkasjarvi.

BOTOCUDOS, indigènes de l'Amérique méridionale (Brésil). *Voy.* GUARANIS.

BOTOCZANY, ville de la Turquie d'Europe (Moldavie), à 80 kil. N. O. de Iassy ; 4,000 hab., Grecs, Arméniens, Zigeunes ou Bohémiens. Commerce : vin, tabac, laine, etc.

BOTTA (Ch.-Joseph-Guill.), historien, né à Saint-Georges dans le Piémont, en 1766, mort à Paris en 1837, étudia d'abord la médecine et fut employé comme médecin à l'armée d'Italie. Envoyé à Paris en 1806 à la tête d'une députation piémontaise, il se fixa en France et fut élu membre du corps législatif. Pendant les cent-jours, Botta fut nommé recteur de l'académie de Nancy. Il remplit les mêmes fonctions à Rouen jusqu'en 1822. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis* ; *Histoire de l'Italie depuis* 1789 *jusqu'en* 1814 ; *Histoire de l'Italie continuée depuis la fin de l'histoire de Guichardin jusqu'en* 1789 ; ces ouvrages, écrits en italien, ont tous été traduits en français. M. Botta est un des premiers écrivains de l'Italie moderne : il est le digne émule de Guichardin, dont il a complété l'œuvre.

BOTZARIS (Marcos), l'un des héros de la Grèce moderne, né en Albanie, dans les montagnes de Souli. Il fut un des principaux acteurs de l'insurrection de 1820, et fut nommé stratarque ou général de la Grèce occidentale. Après s'être signalé dans un grand nombre de combats, il s'enferma dans les murs de Missolonghi ; voyant cette place près de succomber, il tenta de la sauver par un acte de dévouement semblable à celui de Léonidas : il pénétra de nuit avec trois cents hommes seulement dans le camp des Turcs et en fit un grand carnage. Malheureusement il fut atteint d'une balle à la tête et mourut le lendemain (1823).

BOTZEN ou BOLZANO, *Pons Drusi*, ville des États autrichiens (Tyrol), sur l'Adige, à 83 kil. S. d'Innspruck ; 6,860 hab. Château-fort ; maisons très hautes avec balcons et arcades ; cathédrale ; théâtre etc. Soieries, bas, filatures ; commerce de transit. Prise d'assaut par les Français en 1809.

BOUAYE, ch.-l. de canton (Loire-Inf.), à 13 kil. S. O. de Nantes ; 800 hab.

BOUC, île située dans le départ. des Bouches-du-Rhône, au point où l'étang de Caronte communique avec la Méditerranée.

BOUC (LE), naturaliste. *Voy.* BOCK.

BOUCANIERS, aventuriers français, qui vers la fin du XVIe siècle, allèrent s'établir dans l'île de St-Domingue dont les Espagnols étaient déjà en possession, et y vécurent pendant longtemps en exerçant la piraterie et en chassant des bœufs sauvages dont ils préparaient la peau pour la vendre en Europe. Les Espagnols ayant tué les animaux qui faisaient le principal objet de leur commerce, ils n'en restèrent pas moins dans l'île et y formèrent des établissements. La France les reconnut et leur envoya un gouverneur en 1665. On les nommait ainsi du mot *boucan*, gril de bois, dont les sauvages de l'Amérique se servaient pour sécher et fumer leurs viandes et qu'ils employaient eux-mêmes. *Voy.* FLIBUSTIERS.

BOUCHAIN, ch.-l. de cant. (Nord), sur l'Escaut, à 18 kil. S. O. de Valenciennes ; 1,200 hab. Ville forte et qui peut inonder ses approches. Elle fut bâtie dans le VIIIe siècle par Pepin, et devint capitale du comté d'Ostrevand, qui appartenait aux comtes de Hainaut.

BOUCHARDON (Edme), sculpteur du roi, né en 1698, à Chaumont en Bassigny, mort en 1762, travailla à Paris sous Coustou le jeune, remporta le grand prix, fut nommé pensionnaire du roi à Rome, et revint à Paris en 1732. Il fut nommé membre de l'Académie, 1744, et professeur, 1745. Ses principaux ouvrages sont les bustes de Clément XII, des cardinaux de Rohan et de Polignac, à Rome ; les figures du Christ, de la Vierge et de six apôtres, à Saint-Sulpice ; la fontaine de la rue de Grenelle. Il avait été chargé d'exécuter la statue équestre de Louis XV, mais il mourut avant d'avoir terminé ce travail. Il a aussi exécuté plusieurs sujets pour les bassins de Versailles.

BOUCHER (Jean), un des plus fougueux Ligueurs, né à Paris en 1548, mort en 1644, était curé de Saint-Benoît, et fut successivement recteur de l'université de Paris et prieur de Sorbonne. Il fut un des premiers à faire sonner le tocsin de son église en septembre 1587, répandit des libelles séditieux pour exciter le peuple à la révolte, applaudit publiquement à l'assassinat de Henri III, et redoubla de fanatisme à l'avénement de Henri IV. Ses sermons furent brûlés par le bourreau après la reddition de Paris. Il obtint cependant sa liberté de la clémence de Henri IV, se retira à Tournay en Flandre, où il continua à se signaler par sa violence. Son *Apologie de Jean Châtel* a été imprimée en 1595 et 1620 avec quelques autres de ses libelles.

BOUCHER (François), peintre français, né en 1704 et mort en 1770, fut envoyé à Rome, obtint, à son retour d'Italie, des succès de société, devint le peintre à la mode, et succéda à Carle Vanloo dans la place de premier peintre du roi. Il travaillait avec une extrême facilité et se vantait d'avoir gagné jusqu'à 50,000 fr. par an. On l'accuse justement d'avoir corrompu l'art. Ses tableaux, qui ne représentent que des amours et des bergers ou des scènes de plaisirs, trahissent le mauvais goût et les mœurs dépravées de l'époque. Ils sont peu estimés aujourd'hui.

BOUCHER D'ARGIS (Antoine-Gaspard), avocat, né en 1708, mort en 1780, fut conseiller au conseil souverain de Dombes en 1753, puis conseiller au Châtelet de Paris. Il a laissé un grand nombre de traités de jurisprudence. Il publia les *Règles pour former un avocat*, de Biarnoy de Merville, en les retouchant et y joignant une *Histoire abrégée de l'ordre des avocats*. — Son fils, A.-J. Boucher d'Argis, né à Paris en 1750, mort sur l'échafaud en 1794, fut conseiller au Châtelet. Il a laissé aussi plusieurs ouvrages, entre autres des *Observations sur les lois criminelles*, 1781, et un *Recueil d'ordonnances* en 18 vol. in-32.

BOUCHES-DU-RHONE (dép. des), dép. maritime de la France, entre ceux du Gard à l'O. et du Var à l'E., celui de Vaucluse au N., et la Méditerranée au S. : 6,020 kil. carrés ; 362,325 hab. ; ch.-l., Mar-

seille. Il est formé d'une partie de la Provence; il comprend le Delta du Rhône ou île de la Camargue. Sol varié, stérile dans certaines portions, mais en général fertile : forêts, pâturages, beau riz, tabac, garance, fruits en abondance, vins exquis. Houille, albâtre, marbre, plâtre, grès, terre à creusets, à poterie. Mérinos, chèvres, abeilles. Industrie active : huiles fines renommées, soude, soie, eaux-de-vie, parfums, essences, préparation de comestibles, saucissons recherchés, etc. Forges, martinets, usines diverses. Grand commerce. Le dép. des Bouches-du-Rhône comprend 3 arr. (Marseille, Aix, Arles), 27 cantons, 106 communes; il dépend de la 8e division militaire, de la cour royale et de l'archevêché d'Aix.

BOUCHES-DE-L'ELBE (dép. des). On nommait ainsi sous l'empire (1811-14) un dép. formé de la ville et du territoire de Hambourg, et de petites parties du Hanovre, du Brunswick et du Lauenbourg; il s'étendait jusqu'à l'embouchure de la Trave dans la Baltique, et avait pour ch.-l. Hambourg.

BOUCHES-DE-L'ESCAUT (dép. des), anc. dép. de l'empire français (1810-14), était formé de la Zélande, et avait pour ch.-l. Middelbourg.

BOUCHES-DE-LA-MEUSE (dép. des), anc. dép. de l'empire français (1810-14), comprenant à peu près le N. de la Zélande et le S. de la Hollande, avait pour chef-l. La Haye.

BOUCHES-DU-RHIN (dép. des), anc. dép. de l'empire français (1810-14), formé du Brabant oriental, avait pour ch.-l. Bois-le-Duc.

BOUCHES-DU-WESER (dép. des), anc. dép. de l'empire franç. (1811-14), était formé de la ville de Brême et de parties du duché de Brême, de l'Oldenbourg et du Hanovre; il avait pour ch.-l. Brême.

BOUCHES-DE-L'YSSEL (dép. des), anc. dép. de l'empire français (1810-14), formé de l'Over-Yssel, avait pour ch.-l. Zwoll.

BOUCHET (Jean), écrivain du XVe siècle, né à Poitiers en 1476, mort vers 1555, exerça la profession de procureur, et composa un grand nombre d'ouvrages singuliers en vers et en prose, qui sont encore recherchés des bibliographes. Tels sont : *les Regnards traversant les voies périlleuses de ce monde; l'Amoureux transi sans espoir; le Labyrinthe de fortunes*. On a aussi de lui des ouvrages historiques; le plus estimé est intitulé *Annales d'Aquitaine et antiquités du Poitou*, 1524.

BOUCHOTTE (J.-B.-Noël), né à Metz en 1754, mort en 1840, ministre de la guerre sous la république, était simple colonel lorsque la Convention l'éleva à ce poste éminent (1793). Il signala son administration par une probité exemplaire; il ne s'en vit pas moins plusieurs fois accusé, il fut même arrêté en 1794, peu avant le 9 thermidor; mais il fut bientôt relâché faute de charges suffisantes. Il se retira à Metz où il a vécu depuis étranger aux affaires.

BOUCHOUX (LES), ch.-l. de cant. (Jura), à 11 kil. S. O. de Saint-Claude; 2,000 hab.

BOUCICAUT (Jean LE MAINGRE, sire de), maréchal de France, né à Tours en 1364, fit ses premières armes sous Duguesclin, combattit à côté de Charles VI à Rosebecque (1382), fit des prodiges de valeur, et fut fait maréchal à l'âge de 25 ans. Il suivit Jean-sans-Peur, duc de Nevers, dans sa croisade contre Bajazet; resté presque seul sur le champ de bataille à Nicopolis (1396), il fut fait prisonnier, mais il ne tomba au pouvoir des Turcs qu'après une résistance héroïque. Délivré de sa captivité, il servit encore contre Bajazet sous l'empereur grec Manuel, 1409. Gênes, qui s'était donnée aux Français, l'eut pour gouverneur; il s'y conduisit avec une rare fermeté; mais en son absence la garnison fut surprise et massacrée. Revenu en France, il s'opposa vivement au projet qu'avait le roi de livrer la bataille d'Azincourt. Il y fut fait prisonnier, et fut conduit en Angleterre, où il mourut en 1421. On a les *Mémoires du sire de Boucicaut*, écrits sous ses yeux.

BOUDDHA, divinité de l'Asie orientale: c'est le nom que l'on donne à la raison parfaite, à l'intelligence absolue dans la religion bouddhique. On entend aussi par là les âmes parvenues à l'état de béatitude, se dégageant des liens de la matière, et qui habitent le monde immatériel. Ce nom s'applique enfin aux diverses incarnations de la raison suprême, dont la principale est Chakyamouni, le Dieu actuel du Bouddhisme. (*Voy.* BOUDDHA-GAOUTAMA et BOUDDHISME.

BOUDDHA-GAOUTAMA OU CHAKYAMOUNI, sage de l'Inde, né l'an 607 av. J.-C., mort en 542, était fils d'un ancien souverain du Bahar. Les Bouddhistes le regardent comme la quatrième incarnation de Bouddha ou la raison suprême. A 29 ans il alla visiter les lieux saints dans le désert; prêcha sa doctrine dans le Cachemire, et après avoir fait un grand nombre de disciples, il monta sur un arbre, resta deux mois et demi en méditation et mourut. Ses préceptes ont été recueillis par ses disciples dans le K'haghiour ou *Traduction des commandements*. *Voy.* BOUDDHISME.

BOUDDHISME, une des religions les plus répandues dans le monde, issue du brahmanisme, ou peut-être antérieure à cette religion même; elle paraît s'être formée dans l'Inde 1,000 ans environ avant notre ère; déjà longtemps av. J.-C. elle régnait parmi les hordes nombreuses de l'Asie centrale. Introduite en Chine dans le Ier siècle, la Corée, le Japon, le Thibet, la reçurent successivement; les Mongols enfin l'embrassèrent sous les premiers successeurs de Gengis-Khan, et aujourd'hui elle couvre la plus grande partie de l'Asie, où elle compte plus de 200 millions de sectateurs. Le bouddhisme suppose que notre existence actuelle est imparfaite et sans réalité; que le monde de la matière (*sansara*) est une illusion de nos sens, et il enseigne la nécessité de dégager notre âme de ce monde périssable, pour lui donner entrée dans le monde immatériel et vrai, où réside Bouddha, l'intelligence suprême et la raison parfaite, et qui est situé au-dessus de l'espace lumineux, dans une région éternelle et indestructible. C'est là qu'habitent les âmes déjà parvenues à l'état de Bouddhas, assistant à la création et à la destruction des mondes. Les plus parfaites d'entre elles, les Bouddhas accomplis (*Tathâgatas*), peuvent s'incarner et descendre sur la terre afin de dégager les âmes enchaînées dans le monde matériel, sur lequel elles ont un empire souverain. Chakyamouni, le 4e des Bouddhas déjà parus, est mort l'an 542 avant notre ère, et Maïtreya, le 5e Bouddha, doit paraître 5,000 ans après lui. Après la mort d'un Bouddha incarné, sa représentation reste sur la terre jusqu'à la venue d'un autre Bouddha, et est animée par les incarnations successives des *Bodhisattvas* ou Bouddhas moins parfaits : ainsi les Bouddhistes adorent aujourd'hui Padmapani ou la représentation de Chakyamouni, qu'ils croient toujours visible dans la personne du Dalaï-Lama du Thibet, leur grand pontife. Cette religion, pacifique et toute spirituelle, eut à souffrir une persécution cruelle de la part des Brahmines et des sectateurs de Shiva, dieu sensuel et sanguinaire, emblème de la destruction des êtres; et, vers le Ve siècle, le bouddhisme fut expulsé de tout l'Hindoustan. La collection des livres théologiques de cette religion s'appelle *K'haghiour*, c'est-à-dire *Traduction des commandements*; elle comprend 108 volumes. *Voy.* FÒ.

BOUDOT (J.), imprimeur du roi, est connu par un *Dictionnaire latin-français* qu'il publia en 1704, et qui eut une grande vogue dans les classes.—Il laissa deux fils : Jean Boudot, libraire, qui se distingua par ses connaissances bibliographiques : et l'abbé P.-J. Boudot, auteur de plusieurs ouvrages estimés, et collaborateur du président Hénaut.

BOUDROUN, l'ancienne *Halicarnasse*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur une baie de l'Archipel, à 140 kil. S. de Smyrne. Château-fort. Ruines nombreuses. *Voy.* HALICARNASSE.

BOUFFLERS, bourg de l'anc. Picardie (dép. de la Somme), à 13 kil. S. O. d'Abbeville; 300 hab.

BOUFFLERS (Louis-François DE), maréchal de France, issu d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de Picardie, dont l'origine remonte au XIIe siècle, naquit en 1644, et mourut en 1711. Il fut l'élève des Condé et des Turenne, contribua en 1690 à la victoire de Fleurus, prit Furnes en 1693, et fut fait maréchal cette même année. Il défendit Namur (1695), commanda l'armée de Flandres en 1702, et se couvrit de gloire par sa défense de Lille (1708), ce qui lui valut le titre de duc et pair. Après la défaite de Malplaquet, il fut chargé de la retraite, et sauva l'armée. — Son fils, Joseph-Marie de Boufflers, né en 1706, se distingua aussi dans la carrière des armes. Envoyé en 1717 au secours des Génois qu'assiégeaient les Impériaux et le roi de Sardaigne, il délivra la ville. Il mourut à Gênes, cette même année, de la petite-vérole.

BOUFFLERS (Stanislas, chevalier de), célèbre par son esprit, né à Lunéville en 1737, avait pour mère la marquise de Boufflers (née Beauvais-Craon), femme belle et spirituelle, qui faisait les honneurs de la cour du roi Stanislas. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça bientôt afin de se livrer à son goût pour le plaisir, et obtint dans le monde les plus grands succès par les agréments de son esprit et de sa personne. Il entra au service, fut nommé colonel de hussards en 1772, et maréchal-de-camp en 1784. Ayant épuisé son patrimoine, il se fit nommer gouverneur du Sénégal (1785) et déploya dans l'administration des talents qu'on ne lui soupçonnait pas. Il fut à son retour reçu à l'Académie (1788), puis nommé en 1789 député aux états-généraux où il brilla peu. Il émigra, et ne revint en France qu'en 1800. Il écrivit depuis quelques ouvrages sérieux qui eurent peu de succès, et mourut à Paris en 1815. Boufflers est surtout connu par ses poésies légères et par ses contes; on regrette d'y trouver quelquefois trop de licence. Ses principaux ouvrages sont : *Aline, reine de Golconde*, conte, 1761 ; divers poëmes érotiques, 1763 ; *Lettres* à sa mère *sur son voyage en Suisse*, 1770 ; *Poésies fugitives*, 1782 ; *le Libre Arbitre*, 1808. Il a donné lui-même ses *Œuvres complètes*, 1813, 2 vol. in-8. On les a recueillies de nouveau en 1828, 4 vol. in-18.

BOUG, riv. de Russie. *Voy.* BOG.

BOUGAINVILLE (L.-Antoine DE), navigateur célèbre, né à Paris en 1729, mort en 1811, quitta l'étude du droit, à laquelle sa famille le destinait, pour la carrière militaire; devint aide-de-camp de Chevert, puis accompagna le marquis de Montcalm au Canada, se couvrit de gloire dans cette expédition, et obtint le grade de colonel (1759). A la paix, il se tourna vers la marine et s'y rendit bientôt célèbre par un voyage qu'il fit autour du monde et qui est le premier de ce genre qu'eût entrepris un Français (1766-69). Il commanda plusieurs vaisseaux dans la guerre d'Amérique, devint chef d'escadre en 1779, fut chargé en 1790 de commander l'armée navale de Brest; mais n'ayant pu rétablir l'ordre dans cette troupe indisciplinée, il se retira du service. Il fut appelé en 1796 à l'Institut et devint sous l'empire comte et sénateur. Bougainville a publié, entre autres ouvrages, la *Relation de son voyage autour du monde*, Paris, 1771 et 1772; cet ouvrage a eu un succès prodigieux. Il a fait un grand nombre de découvertes géographiques et a laissé son nom à plusieurs des lieux qu'il avait découverts.

BOUGAINVILLE (Jean-Pierre DE), frère aîné du précédent, né à Paris en 1722, mort à Loches en 1763, fut secrétaire de l'Académie des Inscriptions et membre de l'Académie Française. On a de lui une traduction de *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, 2 vol. in-8 ; *Parallèle de l'expédition d'Alexandre-le-Grand dans les Indes avec celle de Thamas Kouli-Khan*, 1752, in-8, et de savants mémoires sur l'antiquité.

BOUGAINVILLE (île), île de l'archipel Salomon, dans la Polynésie, par 152° 30' long. E., 5° 32' lat. S. Elle fut découverte en 1768 par Bougainville.

BOUGEANT (Guillaume-Hyac.), jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743, professa les humanités à Caen, à Nevers, puis à Paris, au collége Louis-le-Grand. Il se fit d'abord connaître par un élégant badinage, *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1739, qui lui attira des persécutions de la part de ses supérieurs; puis, se livrant à des travaux plus sérieux, il rédigea une *Histoire du traité de Westphalie*, 1744 et 1751, ouvrage estimé. Il s'exerça aussi dans la comédie et fit quelques pièces assez spirituelles dirigées contre les adversaires de la bulle *Unigenitus*.

BOUGIE, en arabe *Boudjeiah*, en latin *Saldæ*, ville de l'état d'Alger, sur la Méditerranée, à 177 kil. E. d'Alger. Baie, grand port; trois châteaux-forts. Instruments aratoires; commerce en huile et surtout en cire : c'est du nom de cette ville que vient le mot *bougie*. Prise par les Français en 1833.

BOUGIVAL, joli village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Seine, à 7 kil. N. de Versailles; 1,000 hab.

BOUGLON, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 10 kil. N. de Castel-Jaloux ; 700 hab.

BOUGUER (Pierre), professeur d'hydrographie, membre de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres; né au Croisic en 1698, mort à Paris en 1758. Après avoir remporté plusieurs prix sur des questions scientifiques, il fut choisi avec Godin et La Condamine pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre, et ce choix lui valut une place de pensionnaire à l'Académie. On a de lui : *De la Mâture des vaisseaux*, Paris, 1727, in-4 ; *De la Gradation de la lumière*, 1729 et 1760, in-4 ; *Méthode d'observer sur mer la hauteur des astres*, Paris, 1729, in-4 ; *Manière d'observer en mer la déclinaison de la boussole*, Paris, 1731, in-4 ; *la Construction du navire*, Paris, 1746, in-4; *Traité de la navigation*, Paris, 1753, in-4. L'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur est son *Traité de la figure de la terre* qu'il publia en commun avec La Condamine à son retour du Pérou, Paris, 1749, in-4.

BOUHIER (Jean), président à mortier au parlement de Dijon, membre de l'Académie Française, né à Dijon en 1673, mort en 1746, s'est exercé avec succès dans la philologie, la jurisprudence, l'histoire et la poésie. On a de lui la traduction en vers du poëme de Pétrone *Sur la guerre civile* entre César et Pompée, avec les deux épîtres d'Ovide; des remarques et des conjectures sur le poëme intitulé : *Pervigilium Veneris*, Amsterd., 1737, in-4 ; *Remarques sur les Tusculanes* de Cicéron, sur le *De natura Deorum*, et des *Lettres sur les Thérapeutes*, 1712, in-12 ; des *Dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4 ; *Sur le grand-pontificat des empereurs romains*, 1742, in-4 ; *Explications de quelques marbres antiques*, Aix, 1733 ; des traités sur la *Dissolution du mariage*, sur les *Successions*, etc. Ses œuvres de jurisprudence ont été recueillies à Dijon, 2 vol. in-fol., 1787.

BOUHOURS (le P.), jésuite, habile critique, né à Paris en 1628, mort en 1702, professa les humanités à Paris, puis fut chargé de l'éducation des princes de Longueville, et ensuite de celle du marquis de Seignelay, fils de Colbert. Ses principaux ouvrages sont : *Entretiens d'Ariste et Eugène*, 1671, traité de critique qui eut un grand succès et qui fut attaqué vivement par Barbier-d'Aucourt dans ses *Sentiments de Cléanthe* ; *Doutes sur la langue française*, 1674 ; *Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, 1687, que l'on regarde comme supérieur aux *Entretiens*; *Pensées ingénieuses des an-*

ciens et des modernes, 1689. On lui doit aussi une version du *Nouveau Testament*, 1697-1703. On reproche au P. Bouhours de trop courir après le bel esprit et de s'attacher à des critiques trop minutieuses.

BOUIDES, dynastie musulmane qui régna en Perse et dans l'Irak aux xe et xie siècles, était issue de Bouyah, pêcheur de la province de Dilem qui vivait vers l'an 900. Bouyah eut trois fils, Amad ou Imad-Eddaulat, Rockn-Eddaulat, Moez-Eddaulat, qui du rang de simples soldats s'élevèrent au souverain pouvoir et qui régnèrent à Bagdad, ainsi que sur la Perse, depuis l'an 932 jusque vers 1055. Ils furent chassés de leurs diverses possessions par les Gaznévides, puis par les Seldjoucides.

BOUILLÉ (Fr.-Claude-Amour, marquis de), général, né au château de Cluzel, en Auvergne, en 1739, connu par son attachement à Louis XVI. Nommé, lors de la guerre d'Amérique, gouverneur des îles du Vent, il protégea efficacement nos possessions aux Antilles et enleva plusieurs îles aux Anglais (1778). Il fut depuis chargé de divers commandements importants: fut nommé, en 1790, général en chef de l'armée de Meuse, Sarre-et-Moselle, et fit respecter la discipline par des actes de vigueur. Louis XVI le choisit en 1791 pour seconder son départ secret de Paris. Ce projet ayant échoué, Bouillé se réfugia à Coblentz, puis fit des démarches auprès de différentes cours pour obtenir la délivrance du roi. Voyant ses efforts inutiles, il se retira en Angleterre. Il y publia des *Mémoires sur la révolution*, qui eurent un grand succès (Londres, 1797, et Paris, 1801). Il mourut à Londres en 1800.

BOUILLON, ville du duché de Luxembourg, à 80 kil. N.O. de Luxembourg; 2,600 hab. Chateau-fort dominé par des hauteurs environnantes.

BOUILLON (seigneurie, ensuite duché de), petit état, entre le Luxembourg, la Champagne et le gouvernement de Metz, formé de la ville de Bouillon et de son territoire, était un démembrement du comté de Boulogne. Godefroy de Bouillon, fils d'Eustache de Boulogne, et héritier de Godefroy-le-Bossu, duc de Bouillon, son oncle, vendit son domaine en 1095 à l'évêque de Liége, afin de se procurer les moyens de partir pour la croisade. Les évêques de Liége le gardèrent jusqu'en 1482, sauf une interruption de 7 ans (1135-1142). A cette époque, Guillaume de la Marck, prince de Sedan, s'en empara; mais en 1521, Charles-Quint le rendit à l'évêché de Liége. Cependant en 1548, Robert de la Marck reprit le château de Bouillon et ses descendants s'intitulèrent ducs de Bouillon; les seigneurs de la Tour-d'Auvergne, vicomtes de Turenne, subrogés par mariage à leurs droits, émirent les mêmes prétentions. Bouillon avait déjà été occupé par les Français de 1552 à 1559: ils le reprirent en 1676, et l'ont gardé depuis ce temps jusqu'en 1814. Louis XIV en 1678 l'avait donné comme fief au vicomte de Turenne, qui déjà portait le titre de duc de Bouillon. Il est aujourd'hui compris dans le duché du Luxembourg.

BOUILLON (GODEFROY, duc de), premier roi chrétien de Jérusalem, né à la fin du xie siècle à Bézy, près de Nivelle en Flandres, était fils d'Eustache de Boulogne et neveu de Godefroy-le-Bossu, duc de Bouillon, qui lui laissa ses états. Il combattit dans sa jeunesse pour l'empereur Henri IV contre le pape, et entra dans Rome les armes à la main; mais ayant été gravement malade peu après cette expédition, il fit vœu, pour réparer ses torts, d'aller défendre les Chrétiens en Orient. En effet, il fut un des premiers à prendre la croix lors de la prédication de Pierre-l'Ermite. Il vendit son duché de Bouillon, partit pour la Terre-Sainte en 1096, et fut bientôt reconnu pour chef de la croisade. Après avoir triomphé des obstacles qu'opposait aux Croisés l'empereur de Constantinople, Alexis, il pénétra en Asie, s'empara de Nicée, d'Antioche et enfin de Jérusalem. Il fut proclamé roi de la ville sainte (1099); mais il se contenta du titre de baron. Il donna à ses nouveaux états un code de lois sages, connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*. Il mourut en 1100, en revenant d'une expédition contre le sultan de Damas; on soupçonna qu'il avait été empoisonné. On raconte de lui des exploits extraordinaires, et probablement fabuleux. Le Tasse l'a choisi pour le héros de son poëme.

BOUILLON (Henri DE LA TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de Turenne, duc de), né en 1555, mort en 1623, embrassa le calvinisme, s'attacha au roi de Navarre, contribua au gain de la bataille de Coutras (1587), fut créé maréchal par Henri IV (1592), et chargé de missions importantes en Angleterre. Il fut compromis dans la conspiration de Biron, mais il obtint son pardon. Il avait acquis le duché de Bouillon et la principauté de Sedan par son mariage avec Charlotte de la Marck, héritière de ce duché (1591). Il épousa en secondes noces une fille de Guillaume, prince d'Orange, et en eut Frédéric-Maurice, duc de Bouillon (*Voy.* l'article suivant) et le fameux Turenne (*Voy.* TURENNE). Il fonda à Sedan une université devenue célèbre. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1666.

BOUILLON (Frédéric-Maurice DE LA TOUR-D'AUVERGNE, duc de), fils du précédent, frère aîné de Turenne, né à Sedan en 1605, mort en 1652. Après avoir commencé à porter les armes en Hollande, il entra en 1635 au service de la France, prit une grande part aux guerres civiles, et remporta, avec le comte de Soissons, le combat de la Marfée contre les troupes de Richelieu (1641). Il fut compromis dans la conspiration de Cinq-Mars (1642), et fut longtemps l'âme de la Fronde. Il ne fit la paix avec la cour qu'en cédant sa principauté de Sedan. Il a laissé des *Mémoires*, Amsterdam, 1731. — Il eut un fils qui fut nommé cardinal à 27 ans, et qui fut l'ami de Fénelon.

BOUILLON (Robert DE LA MARCK, duc de), maréchal de France. *Voy.* MARCK (LA).

BOUILLON (la duchesse de). *Voy.* MANCINI.

BOUILLON (Pierre), peintre d'histoire et graveur habile, né à Thiviers en 1777, mort en 1831, remporta le grand prix de peinture en 1797; abandonna ensuite la peinture pour un grand ouvrage de chalcographie, le *Musée des Antiques*, qui lui coûta 17 ans de travail.

BOUILLY, ch.-l. de cant. (Aube), à 14 kil. de Troyes; 770 hab.

BOUILLY (Jean-Nicolas), littérateur, né à Tours en 1763, d'une famille de robe, était avocat à Paris en 1789. En 1790, il fit représenter l'opéra de *Pierre-le-Grand*, qui dut son succès à quelques allusions aux événements récents. Il remplit à la même époque plusieurs fonctions administratives et judiciaires; il fit partie, après le 9 thermidor, de la commission de l'instruction publique qui organisa les écoles primaires. En 1800, Bouilly quitta son emploi pour se livrer tout entier à la littérature; on lui doit un grand nombre de pièces de théâtre dont le succès a été constant et mérité. Telles sont entre autres: *l'Abbé de L'Épée*, *les Deux Journées* et *Fanchon la Vielleuse*. Il a aussi beaucoup écrit pour l'enfance. Tout le monde connaît ses *Contes à ma fille*, 1809; ses *Conseils à ma fille*, 1811; les *Contes offerts aux enfants de France*, etc. On trouve dans tous ses écrits une morale pure et une sensibilité exquise.

BOUIN (île), sur la côte du dép. de la Vendée, au fond de la baie de Bourgneuf, à 54 kil. N. O de Bourbon-Vendée; elle n'a que 26 kil. de circuit. Les Normands y firent la première de toutes leurs descentes en France (820).

BOUKHARA ou BOKHARA, l'une des villes les plus importantes de l'Asie, capit. du khanat de Boukhara, par 60° 25' long. E., 39° 30' lat. N; plus de

80,000 hab. Bel aspect : mur d'enceinte élevé, flanqué de tours ; quelques monuments ; palais du khan ; joli minaret de Mirgharab ; 360 mosquées, 60 medressées ou colléges ; célèbres écoles de théologie et de médecine qui comptent 10,000 élèves. Nombreuses fabriques : étoffes de coton, bonneterie, papier de soie, armes, imprimerie sur toiles, etc. Grand commerce avec la Russie, l'Iran, le Kaboul, etc.

BOUKHARA (khanat de). *Voy.* BOUKHARIE (GRANDE-).

BOUKHAREST, ville de la Turquie d'Europe, capit. de la Valachie, à 444 kil. N. O. de Constantinople ; 80,000 hab. Ville sale et mal bâtie ; 366 églises, 20 couvents, 30 caravanseraïs ; palais archiépiscopal, beaux hôtels des envoyés autrichien et russe. Bibliothèque publique, lycée, société scientifique. Toiles, tapis, etc., distilleries d'eau-de-vie. Commerce très actif en grains, vin, tabac, miel, cire, etc. — Prise sur les Turcs en 1769 par les Russes, en 1789 par les Autrichiens, et toujours rendue. Un traité fut conclu en 1812 à Boukharest entre la Russie et la Porte ottomane, par lequel cette dernière cédait aux Russes la Bessarabie et acceptait le Pruth pour limite. Cette ville est auj. presque indépendante.

BOUKHARIE (GRANDE-), autrement dite *khanat de Boukhara*, l'ancienne *Sogdiane*, état de l'Asie centrale, le plus riche, le plus peuplé, le plus puissant du Turkestan indépendant, entre le steppe des Kirghiz au N., le Kokhand et l'Aderkhand au N. O., le Khiva à l'O., le Balk au S., etc., s'étend de 37° à 41° lat. N. et de 61° à 67° long. E. ; 2,500,000 hab. (Boukhares, Usbeks, Turkomans, etc.). Cap., jadis Samarcand, puis Bikend ; auj. Boukhara. On divise la Boukharie en 9 prov. : Boukhara, Karakoul, Kermina, Minkal, Samarcand, Juzzek, Karchi, Labiak et Balk. La Boukharie est sur le grand plateau central de l'Asie et est traversée par quelques chaînes de montagnes : elle est arrosée par le Kouandaria. Climat tempéré, fort chaud l'été. Sol varié : grains en abondance, surtout du millet ; raisins, fruits, chanvre, safran, tabac, etc. ; excellents chevaux. Religion mahométane ; gouvernement despotique ; milice de 300,000 hommes de cavalerie, peu d'infanterie et d'artillerie. — Ce pays fit successivement partie de l'empire perse, de celui d'Alexandre, de celui de la Bactriane ; fut conquis par les Turcs au VIe siècle, par les Chinois au VIIe, par les Arabes en 705, fut alors régi par des princes vassaux des califes, tomba ensuite aux mains des Samanides (IXe siècle), des Ilkhaniens (1000), des Seldjoucides (1037), de Mohammed, sultan de Kharism (1207), des Mongols (1219), de Tamerlan (1383), des Uzbeks en 1505, des Astrakanides (descendants de Batou-Khan) en 1600, et d'une nouvelle dynastie d'Uzbeks en 1786.

BOUKHARIE (PETITE-), prov. de l'Empire chinois. *Voy.* THIAN-CHAN-NAN-LOU.

BOULAINVILLIERS (Henri, comte de), historien, né à St-Saire en Normandie en 1658, mort en 1722, s'occupa principalement de l'histoire de France, et porta dans cette étude un esprit systématique et paradoxal : il voyait dans la féodalité le chef-d'œuvre de l'esprit humain et le gouvernement le plus libre. On a publié un grand nombre d'ouvrages de lui, mais il n'en a lui-même fait imprimer aucun. Les principaux sont : *Histoire de l'ancien gouvernement de France*, La Haye, 1727 ; *État de la France*, Londres, 1727 ; *Abrégé chronologique de l'histoire de France* jusqu'à Henri IV, La Haye, 1733 ; *Histoire de la pairie et du parlement de Paris*, Londres, 1733. On a encore de lui une *Histoire des Arabes*, une *Vie de Mahomet*, un *Traité des trois imposteurs*, une *Analyse de Spinosa* et une *Réfutation* de cet auteur. Il a en outre laissé beaucoup de manuscrits qui sont restés inédits.

BOULAK, ville de la B.-Égypte, sur la rive droite du Nil, à 2 kil. N. O. du Caire dont elle est regardée comme le faubourg et le port. École de dessin, de mathématiques, de langues française et italienne établie par Méhémet-Ali. Boulak fut brûlée en 1799 par les Français lors du siége du Caire ; elle a été relevée depuis.

BOULANGER (Nicolas-Antoine), écrivain du XVIIIe siècle, né à Paris en 1722, mort en 1759, à 37 ans, était fils d'un marchand de papier. Il s'appliqua d'abord aux mathématiques et devint ingénieur des ponts et chaussées ; puis il se tourna vers la spéculation, étudia les langues anciennes et orientales, et composa plusieurs écrits philosophiques dans lesquels il chercha à expliquer par des symboles astronomiques, mais surtout par le déluge et par la terreur qu'inspira aux hommes cette grande catastrophe, les superstitions et les pratiques religieuses établies sur toute la terre. Il n'a publié lui-même aucun de ses écrits ; on les a imprimés après sa mort en les remaniant et en leur donnant peut-être le caractère anti-religieux qu'ils portent aujourd'hui. Les principaux sont : *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, publié et refondu par d'Holbach, Amsterdam, 1766 ; *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, Genève, 1761 et 1766. On lui a aussi attribué *le Christianisme dévoilé*, ouvrage impie qui est de Damilaville ou du baron d'Holbach. Tous ses écrits ont été réunis en 1792, 8 vol. in-8 ou 10 vol. in-12.

BOULARD (Antoine-Marc-Henri), célèbre bibliophile, né à Paris en 1754, mort en 1825. Après avoir fait de brillantes études et obtenu le prix d'honneur à l'université de Paris (1770), il exerça la profession de notaire en remplacement de son père ; il quitta son étude en 1808 pour se livrer tout entier à son goût pour les lettres et pour les livres. Il avait formé une bibliothèque qui s'élevait à près de 500,000 vol. On lui doit un grand nombre de traductions, entre autres : *Histoire littéraire du moyen âge*, de Harris, 1786 ; *Histoire littéraire des 14 premiers siècles de l'ère chrétienne*, de Berington, 1814-1826. Il fut l'ami de La Harpe et publia sa *Philosophie du XVIIIe siècle*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Boulard, imprimeur-libraire, né vers 1750, mort vers 1809, qui a publié un *Traité de Bibliographie* estimé, Paris, 1804.

BOULAY ou BOLSHEIN, ch.-l. de canton (Moselle), à 24 kil. N. E. de Metz ; 2,684 hab.

BOULAY. *Voy.* DUBOULAY.

BOULDER-AA, riv. de la Russie d'Europe, naît à 80 kil. S. de Dorpat, coule au S. O., baigne Volmar et Venden et tombe dans le golfe de Livonie. Cours, 200 kil.

BOULE (André-Charles), ébéniste célèbre, né à Paris en 1642 et mort en 1732, a attaché son nom à une sorte de meubles fort recherchés aujourd'hui, dont les ornements consistent en incrustations de divers genres. Il obtint de Louis XIV le titre de graveur du sceau et un logement au Louvre.

BOULÉBANE, capit. du Bondou. *Voy.* BONDOU.

BOULEN (Anne), ou plutôt BOLEYN, femme de Henri VIII. Elle passa sa première jeunesse en France, où elle avait accompagné Marie d'Angleterre, qui épousa Louis XII, et mena à la cour de ce prince et à celle de François I une vie assez licencieuse. Elle retourna vers 1525 en Angleterre, se fit attacher à la personne de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, parvint à faire répudier cette princesse, et se fit épouser par le roi (1532). C'est afin d'accomplir ce mariage, que le pape ne voulait pas sanctionner, que Henri VIII abandonna la religion catholique. Anne Boulen devint bientôt mère et donna le jour à la célèbre Elisabeth. Son règne fut de courte durée. Supplantée bientôt elle-même par une de ses dames d'honneur, Jane Seymour, elle fut accusée d'adultère et même d'inceste, et fut décapitée en 1536. — Son frère, George Boleyn, qui avait

été créé lord Rochefort, fut accusé d'un commerce incestueux avec elle, et partagea son supplice.

BOULLIER (David-Renaud), ministre à Amsterdam, ensuite à Londres, né à Utrecht en 1699, mort à Londres en 1759, signala son zèle contre les doctrines nouvelles et les combattit. Ses principaux ouvrages sont: *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, 1728, in-12, et 1737, 2 vol. in-8; *Exposition de la doctrine orthodoxe de la Trinité*, 1734, in-12; *Lettres sur les vrais principes de la religion*, 1741, 2 vol. in-12; *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques de Voltaire*, 1754, in-12.

BOULOGNE, dite aussi *Boulogne-sur-Mer*, *Gesoriacum* chez les anciens, *Bolonia* et *Bononia* en latin moderne, port de mer, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), à 106 kil. N. O. d'Arras, à l'emb. de la Lianne dans la Manche; 25,732 hab. Port d'accès difficile, formé de 2 bassins; muraille flanquée de tours rondes et renfermant un château-fort. Jolie ville, divisée en haute et basse. Trib. de 1re instance et de commerce. Sociétés d'agriculture, commerce, sciences et arts; école de navigation; bibliothèque publique. Commerce actif; armements pour voyages au long-cours, cabotages, pêcheries. Bel établissement de bains de mer. Passage fréquent de France en Angleterre. Boulogne était une station navale sous l'empire romain; elle fut détruite par les Normands, 888, et prise par Charles-Quint, 1553, après un siége de six semaines. En 1802 Bonaparte y forma un camp célèbre, et y équipa une flottille destinée à opérer une descente en Angleterre. Une colonne a été érigée sur les lieux en mémoire de cet événement. — L'arr. de Boulogne a 6 cant. (Calais, Marquise, Guines, Desvres, Samer, plus Boulogne), 100 communes, et 105,465 hab.

BOULOGNE (comté de), à peu près le Boulonnais, appartint d'abord à une branche de la maison de Flandre, qui possédait en même temps Bouillon, Sedan, et de laquelle sortit, entre autres personnages célèbres, Godefroy de Bouillon. A la mort d'Eustache III, frère aîné de Godefroy de Bouillon (1125), il passa à Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre, et à sa descendance; puis, après avoir été porté par quatre héritières successives dans autant de maisons différentes, il devint la propriété du comte d'Auvergne, Robert V (1267), dont l'arrière-petite-fille, Jeanne, mariée en secondes noces à Jean-le-Bon, roi de France, le laissa à Philippe de Rouvres, fils de Philippe de Bourgogne, comte d'Artois, son premier mari (1360). Jeanne, petite-fille de ce dernier, légua les 2 comtés (Auvergne et Boulogne) à Marie de Morgascon; mais à sa mort (1422), Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, s'empara du comté de Boulogne, et le garda par le traité d'Arras (1435). Louis XI le réunit à la couronne vers 1477.

BOULOGNE, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 28 kil. N. O. de Saint-Gaudens; 1,700 hab.

BOULOGNE, bourg du dép. de la Seine, à 3 kil. O. de Paris; 5,993 hab.—Entre Boulogne et Paris est le bois de Boulogne, célèbre comme promenade du monde élégant de Paris. C'était jadis un lieu de chasse royale. Il renfermait le château de Madrid, bâti en 1528, et démoli sous Louis XVIII. En 1260 le monastère de Longchamp y fut fondé par sainte Isabelle, sœur de saint Louis. Ce couvent devint dans la suite le rendez-vous des dames de la cour, qui allaient y écouter les chants des religieuses. Bientôt on y admit les hommes de la cour; et lorsque le couvent fut fermé, en 1789, la promenade annuelle de Longchamp lui survécut.

BOULOGNE (EUSTACHE DE). *Voy.* EUSTACHE.

BOULOGNE (Étienne-Antoine), évêque de Troyes, né à Avignon en 1747, mort en 1825, remporta en 1772 le prix d'éloquence proposé par l'académie de Montauban. Il vint à Paris en 1779, se fit connaître par un éloge du dauphin, père de Louis XVI, et fut nommé vicaire-général et prédicateur du roi. A la révolution il combattit les décrets de l'Assemblée constituante sur le clergé. En 1801 il adhéra au concordat et se fit d'abord remarquer par son adulation envers Napoléon; mais après l'arrestation de Pie VII, il donna sa démission et adressa à l'empereur des remontrances qui le firent arrêter et détenir à Vincennes jusqu'en 1814. Il recouvra la liberté sous la restauration et fut élevé à la pairie.

BOULOIRE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 13 kil. N. O. de St-Calais; 1,500 hab.

BOULONNAIS, petite prov. de France, habitée du temps des Romains par les *Morini*, faisait partie du gouvernement de Picardie, et avait pour ch.-l. Boulogne. Elle forme auj. l'arr. de Boulogne.

BOULTON. *Voy.* WATT.

BOUNAR-BACHI, village de la Turquie d'Asie, dans le livah de Biga, à 40 kil. N. O. d'Adramiti. Eaux thermales nombreuses dites par les Turcs *les Quarante-Yeux*. La ville est située presque sur l'emplacement de l'antique Troie.

BOUQUENON ou **BOCKENHEIM**, ville du dép. du Bas-Rhin, sur la Sarre; 2,950 hab. Elle communique par un pont avec Neu-Saarwerden, et forme avec cette dernière un ch.-l. de cant. sous le nom de Saar-Union.

BOUQUET (dom Martin), bénédictin de Saint-Maur, né en 1685 à Amiens, mort en 1754 à Paris, fit paraître les 8 premiers vol. de la grande collection intitulée *Rerum gallicarum et francicarum Scriptores*, 1738 et années suivantes, dont la suite fut publiée par d'Antine, Haudiguier, Brial, etc. Il avait eu part aux travaux de Montfaucon, et avait commencé sous ce grand maître à se former aux savantes recherches.

BOURBON (île), île voisine de l'Afrique, dans la mer des Indes, entre Madagascar et l'île Maurice, par 52° 56'-53° 34' long. E., 20° 50'-21° 23' lat. S.: 77 kil. sur 53; 90,000 hab., dont 60,000 esclaves; ch.-l., Saint-Denis. Un volcan éteint, le Gros-Morne; un qui brûle encore, dit le piton de Fournaise; pas de port, mais quelques rades. Chaleur forte, mais supportable; ouragans terribles; belles forêts à l'intérieur. Sol fertile: café, sucre, muscade, girofle, cannelle et autres épices; tabac, riz, blé, coton. On la divise en 2 districts, l'un du Vent, l'autre sous le Vent. — Découverte par le Portugais don Mascarenhas, 1545; occupée depuis 1642 par les Français qui la possèdent encore; elle appartint un instant aux Anglais, 1810-14. Elle a porté successivement les noms de Mascareigne, du nom de celui qui la découvrit; de Bourbon, en l'honneur de Louis XIV; puis sous la république, ceux d'île de la Réunion, et de Bonaparte; elle a repris le nom de Bourbon en 1815.

BOURBON-LANCY, *Aquæ Nisincii*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 43 kil. N. O. de Charolles; 2,350 hab. 7 sources thermales. Aux environs, monuments antiques. Le nom de cette ville, qui s'écrivait autrefois *Bourbon l'Ansi*, vient d'Anselme, fils d'un comte de Bourbon, frère d'Archambault.

BOURBON-L'ARCHAMBAULT, *Castrum Borboniense* et *Aquæ Borboniæ*, ch.-l. de cant. (Allier), à 19 kil. O. de Moulins; 3,000 hab. Sources minérales et thermales. Grand hospice. Cette ville est le berceau et la résidence primitive des sires de Bourbon. On y voit encore 3 tours, vestiges de leur ancien château.

BOURBON-VENDÉE, ch.-l. du dép. de la Vendée, sur l'Yon, à 431 kil. S. O. de Paris; 5,257 hab. Trib. de 1re instance et de commerce; collége royal. Rues larges et tirées au cordeau: plusieurs édifices publics, mais peu de maisons terminées. Société d'agriculture, bibliothèque. Commerce en grains, bestiaux, etc. — C'était autrefois un simple village dit *la Roche-sur-Yon*; il échut au XVe siècle à Jean II de la 2e branche de la maison de Bourbon, d'où son

nom de Bourbon. Napoléon l'embellit et lui donna le nom de *Napoléonville*; on l'appelait aussi *Napoléon-Vendée* ou *Napoléon-sur-Yon*. On la nomma *Bourbon-Vendée* au retour des Bourbons.—L'arr. de Bourbon-Vendée a 10 cant. (Chantonnay, les Essarts, les Herbiers, Saint-Fulgent, la Roche-Servière, le Poiré-sous-Roche, Montaigu, Mareuil, Mortagne, plus Bourbon-Vendée), 73 comm. et 120,777 hab.

BOURBON (maison de). On distingue trois maisons des Bourbon, qui tirèrent leur nom de Bourbon-l'Archambault, leur résidence, et du Bourbonnais qui formait leur domaine; elles sont unies entre elles par les femmes. La première maison remonte à Aimar ou Adhémar, sire de Bourbon, qui vivait vers 913, et dont les généalogistes font remonter l'origine jusqu'à Childebrand, frère puîné de Charles-Martel. Cette maison s'éteignit en 1218, dans la personne d'Archambault VIII, qui ne laissa qu'une fille, Mahaut de Bourbon.—La deuxième maison a pour chef Guy, sire de Dampierre, qui épousa en 1197 Mahaut, héritière de Bourbon, et fut père d'Archambault IX. — La troisième a pour chef un prince capétien, Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis, qui, en 1272, épousa Béatrix, héritière de la deuxième maison; c'est de cette dernière maison que descend la famille qui depuis Henri IV a régné sur la France. Ces seigneurs ne portèrent d'abord d'autre titre que celui de *sires de Bourbon*; Louis I, fils de Robert, échangea ce titre en 1327 contre celui de duc et pair. Voici la généalogie de cette famille : Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis et frère de Philippe-le-Hardi, né vers 1256, marié en 1272 à Béatrix, héritière de Bourbon, reconnu sire de Bourbon en 1283, mort en 1318. — Louis I, fils de Robert et de Béatrix, né en 1279, sire de Bourbon en 1310, fait duc et pair par Charles IV en 1327, mort en 1341. Il passa pour l'homme le plus sage du royaume.—Il eut deux fils : Pierre, sire de Bourbon, et Jacques, comte de la Marche, qui furent la tige de deux branches dont voici la suite :

Branche aînée. Pierre I, fils aîné de Louis I, né en 1311, tué en 1356 à la bataille de Poitiers. — Louis II, né en 1337, mort en 1410 ; il joua un rôle important sous Charles VI (*Voy*. son art. ci-après). — Jean I, né en 1381, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, mort à Londres en 1434, après 18 ans de captivité. — Charles I, né en 1401, mort en 1456. Il conspira plusieurs fois contre Charles VII. — Jean II, né en 1426, mort en 1488, sans postérité. Il fut l'âme de la ligue du Bien-Public sous Louis XI, et prétendit à la régence après la mort du roi. — Pierre II, frère du précédent, né vers 1435, mort en 1503, connu sous le nom de sire de Beaujeu ; il épousa Anne, fille de Louis XI, et fut chargé de la régence avec sa femme après la mort du roi. Il ne laissa qu'une fille, Susanne de Bourbon, qui épousa son cousin Charles. — Charles II, neveu du précédent, si connu sous le nom de *connétable de Bourbon*, né en 1489, mort en 1527. En lui finit la branche aînée (*Voy*. son art. ci-après).

Branche cadette. Jacques, comte de la Marche, troisième fils de Louis I, connétable, né vers 1314, fait prisonnier à la bataille de Poitiers ; tué en 1361.—Pierre, tué avec son père en 1361.—Jean I, né vers 1337, mort en 1393. Il devint comte de Vendôme par mariage. — Louis II, né vers 1376, pris à la bataille d'Azincourt, en 1415, mort en 1446. — Jean II, né en 1429, mort en 1478. Il devint seigneur de la Roche-sur-Yon par mariage.—François, né en 1470, mort en 1495. — Charles, né en 1489, mort en 1537. Le comté de Vendôme fut érigé pour lui en duché par François I, en récompense de ses services. Il devint chef de toute la maison de Bourbon par la mort du connétable de Bourbon, en 1527. — Antoine de Bourbon, né en 1518, mort en 1562. Il devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, et fut père de Henri. —Henri de Bourbon, connu sous le nom de Henri IV. Henri IV est la tige des Bourbons qui ont depuis régné en France, en Espagne, à Naples, et à Parme.

Bourbons de France. Henri IV eut pour fils Louis XIII. Celui-ci laissa deux enfants : Louis XIV, chef de la branche aînée qui régna en France jusqu'en 1830, et Philippe d'Orléans, père de la branche cadette aujourd'hui régnante (*Voy*. ORLÉANS). La branche aînée se continua : 1° par Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV; 2° par Louis XVI, petit-fils de Louis XV, et par ses frères Louis XVIII et Charles X ; ce dernier fut père du duc de Berry, qui a laissé un fils posthume, le duc de Bordeaux.

Bourbons d'Espagne. Cette branche est issue de Philippe duc d'Anjou, deuxième fils du grand-dauphin, et petit-fils de Louis XIV, qui fut placé en 1701 sur le trône d'Espagne, sous le nom de Philippe V; elle se continue par Ferdinand VI, Charles III, Charles IV, Ferdinand VII, et la jeune reine Isabelle, fille de ce dernier et de Marie-Christine.

Bourbons de Parme. Cette maison ducale fut formée en 1748 par Philippe, fils de Philippe V, roi d'Espagne, et se compose de Philippe, Ferdinand et Louis, qui fut dépouillé par les Français en 1801.

Bourbons des Deux-Siciles. Charles III, roi d'Espagne, issu de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, plaça en 1759 sur le trône de Naples Ferdinand, son fils, dont les descendants règnent encore auj.

A la famille des Bourbons se rattachent en outre les branches de Condé et de Conti. La tige des Condé est Louis de Bourbon, prince de Condé, frère cadet d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et oncle de Henri IV, né en 1530, tué en 1569 (*Voy*. CONDÉ). Plusieurs princes de cette branche sont plus connus sous le nom de ducs de Bourbon (*Voy*. ci-après, Louis-Henri DE BOURBON et Louis-Henri Joseph DE BOURBON). — La tige des Conti est un frère puîné du grand Condé, Armand de Bourbon, prince de Conti, né en 1629, mort en 1666 (*Voy*. CONTI). Ces deux branches se sont éteintes, la première en 1830, la seconde en 1814.

BOURBON (Louis II, duc de), dit *le Bon* et *le Grand*, né vers 1337, mort en 1410, fut l'ami et l'émule de Duguesclin, et combattit vaillamment les Anglais qui avaient envahi la France. Charles V en mourant lui confia la régence ainsi qu'aux ducs de Berry et de Bourgogne. Il essaya, mais en vain, de prévenir les maux qui accablèrent la France pendant la minorité et la démence de Charles VI. Il délivra les Génois qui étaient menacés par les Sarrasins, et fit avec succès une expédition en Afrique (1391).

BOURBON (Charles, duc de), connu sous le nom de *connétable de Bourbon*, né en 1489, était fils de Gilbert, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzagues. Il porta d'abord le titre de comte de Montpensier et devint chef de la maison de Bourbon par la mort de son oncle Pierre, sire de Beaujeu, dont il épousa la fille. Après s'être distingué en plusieurs occasions par un courage indomptable, surtout à la bataille de Marignan, il reçut de François I l'épée de connétable, n'ayant encore que 26 ans, et fut nommé vice-roi du Milanais. Mais ayant été injustement dépouillé de ses biens par la reine-mère, Louise de Savoie, dont il avait, dit-on, méprisé l'amour, il quitta la France, alla offrir ses services à Charles-Quint, et contribua beaucoup au gain de la funeste bataille de Pavie. Mal récompensé par Charles-Quint, qui lui avait fait les plus brillantes promesses, il se fit chef de partisans et conduisit ses troupes au siége de Rome en leur promettant le pillage de cette capitale. Il fut tué en montant à l'assaut, l'an 1527 ; il n'avait que 38 ans, et ne laissa pas d'enfants.

BOURBON (Antoine DE), roi de Béarn et père de Henri IV. *Voy*. ANTOINE.

BOURBON (Charles DE), cardinal, 4e fils de Charles

de Bourbon, duc de Vendôme, était frère puîné d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et reçut des Ligueurs le titre de roi du vivant même de Henri III. Mais ce dernier, après avoir fait assassiner le duc de Guise, s'assura de la personne du cardinal et le fit retenir en prison. A la mort de Henri III, les ligueurs le proclamèrent roi sous le nom de Charles X ; mais il finit par renoncer lui-même à cette ridicule royauté, reconnut la légitimité de Henri IV, son neveu, et mourut peu après, à 67 ans, l'an 1590. On ne le compte pas au nombre de nos rois.

BOURBON (Louis-Henri, duc de), né à Versailles en 1692, mort en 1740, fut nommé chef du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV et devint premier ministre à la mort du duc d'Orléans (1723). Trop ami des plaisirs, il prit peu de soin des affaires et abandonna le gouvernement à sa maîtresse, la marquise de Prié, et au financier Pâris-Duverney. Le cardinal Fleury, profitant du mécontentement général, lui fit retirer le ministère et le fit exiler par le jeune roi à Chantilly, en 1726. On le connaissait sous le nom de *M. le Duc.*

BOURBON (Louis-Henri-Joseph, duc de), prince de Condé, né en 1756, père du malheureux duc d'Enghien, que Bonaparte fit périr, est le dernier qui ait porté le titre de duc de Bourbon. Il émigra, et commanda en plusieurs occasions l'armée royaliste, mais sans obtenir aucun succès, et revint en France en 1814. Peu de jours après la révolution de 1830, on le trouva pendu dans son appartement ; on a prétendu sans preuve qu'il avait été étranglé. Il laissa par testament la plus grande partie de sa fortune au jeune duc d'Aumale, 4e fils de Louis-Philippe.

BOURBON-CONDÉ, BOURBON-CONTI. *Voy.* CONDÉ, ENGHIEN et CONTI.

BOURBON (Nicolas), nom de deux poëtes latins modernes. Le premier, surnommé *l'Ancien*, né en 1503, mort en 1550, a publié des poésies diverses sous le titre de *Nugæ*, Paris, 1533. Le second, surnommé *le Jeune*, neveu du précédent, né en 1574, mort en 1644, professeur de rhétorique et oratorien, est surtout connu par ses imprécations contre l'assassin de Henri IV, *Diræ in parricidam*. Ses poésies ont été publiées en 1630, sous le titre de *Poemata*. Il est fort supérieur à son oncle.

BOURBONNAIS (pays des *Ædui* et partie de celui des *Bituriges Cubi*), ancienne province de France, bornée au N. par le Nivernais, au S. par l'Auvergne et la Marche, à l'E. par la Bourgogne, à l'O. par le Berry; est située au centre de la France. Ch.-l., Moulins. Autres villes remarquables : Bourbon-l'Archambault, St-Amand, Néris, Vichy, Gannat, La Palisse, Effiat. Cette province faisait autrefois partie du gouvernement du Lyonnais; elle répond auj. au dép. de l'Allier. Elle est surtout remarquable par ses eaux minérales.— Le Bourbonnais formait autrefois le domaine des sires de Bourbon. *Voy.* BOURBON.

BOURBONNE-LES-BAINS, *Aquæ Borvonis*, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 48 kil. S. E. de Chaumont; 3,550 hab. Albâtre, plâtre. Sources thermales. Hôpital militaire. Antiquités.

BOURBOURG, ch.-l. de cant. (Nord), à 15 kil. S. O. de Dunkerque ; 2,527 hab. Fabrique de tabac.

BOURBRIAC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 11 kil. S. O. de Guingamp : 3,825 hab.

BOURDALOUE (L.), célèbre prédicateur, né à Bourges en 1632, mort en 1704, entra de bonne heure dans la société des Jésuites, et en devint un des plus beaux ornements. Après avoir prêché pendant quelque temps en province, il fut appelé par ses supérieurs à Paris en 1669 et eut un succès prodigieux. Il fut dix fois chargé de prêcher l'Avent ou le Carême devant Louis XIV et toute sa cour. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut envoyé dans le Languedoc pour éclairer les Protestants (1686), et obtint de nouveaux succès dans cette mission délicate. On a recueilli ses sermons et ses œuvres diverses, en 14 vol. in-8, Paris, 1707, et 17 vol. in-8, 1822-26. On a donné en 1823 des *Sermons* inédits de Bourdaloue qui sont apocryphes. Bourdaloue est regardé comme le fondateur de l'éloquence chrétienne parmi nous ; ce qui le distingue surtout, c'est la force du raisonnement et la solidité des preuves. Si Massillon est plus brillant, Bourdaloue offre une instruction plus réelle. On estime surtout son sermon sur la Passion.

BOURDEAUX, ch.-l. de cant. (Drôme), à 17 kil. de Crest ; 1,350 hab. — BOURDEAUX, plus communément BORDEAUX. *Voy.* ce mot.

BOURDEILLES, ville de France (Dordogne), sur la Dronne, à 17 kil. N. E. de Périgueux ; 1,500 hab. Patrie de Brantôme (Pierre Bourdeilles).

BOURDIN (Maurice), antipape, né dans le Limousin, passa vers 1095 en Portugal, et devint archevêque de Braga. L'empereur Henri V, mécontent du pape Gélase, lui opposa Bourdin qu'il fit élire pape sous le nom de Grégoire VIII en 1118 ; mais ce prince l'ayant bientôt abandonné, il se vit assiégé dans Sutri par Calixte II, successeur de Gélase, fut pris et jeté dans une prison, où il mourut en 1122.

BOURDON (François-Louis), connu sous le nom de Bourdon de l'Oise, procureur au parlement de Paris, embrassa d'abord la révolution avec ardeur et fut député du dép. de l'Oise à la Convention ; mais les excès dont il fut témoin dans la Vendée, où il avait été envoyé en mission, diminuèrent son exaltation révolutionnaire. De retour à l'assemblée, il contribua à renverser successivement les partis de Danton et de Robespierre. Nommé membre du Conseil des cinq-cents, il se déclara contre le Directoire, et fit rapporter la loi qui bannissait tous les nobles. Il fut déporté au 18 fructidor, et mourut à Sinnamary peu après son arrivée. — Il ne faut pas le confondre avec Léonard Bourdon, dit *de la Crosnière*, autre conventionnel qui, après avoir été un des séides de Robespierre, devint son ennemi le plus acharné, et contribua beaucoup à le renverser. Celui-ci n'est mort que dans la première année de la Restauration. Il avait été longtemps instituteur à Paris.

BOURG, ou BOURG-EN-BRESSE, ch.-l. du dép. de l'Ain, sur la Reyssouse, à 382 kil. S. E. de Paris (457 par Dijon) ; 9,528 hab. Hôtel-de-ville, halle au blé, fontaine à la mémoire du général Joubert. Biblioth., cabinet de physique, société d'émulation et d'agriculture ; chevaux, bestiaux. Volailles renommées. Bourg était la capit. de la Bresse. Patrie de Coligny, d'Urfé, Vaugelas, Lalande, Commerson, Brillat-Savarin. — L'arr. de Bourg a 10 cant. (Montrevel, Treffort, Bagé-le-Chatel, Pont-d'Ain, Pont-de-Vesle, Pont-de-Vaux, St-Trivier de Courtoux, Ceyzeriat, Coligny, plus Bourg), 119 communes et 117,753 hab.

BOURG, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Dordogne, à 13 kil. S. E. de Blaye ; 2,700 hab. Petit port. Capitale de l'ancien Bourgès.

BOURG-ARGENTAL, ch.-l. de cant. (Loire), à 10 kil. d'Annonay ; 1,100 hab.

BOURG-DE-VISSAC, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 15 kil. O. de Lauzerte ; 900 hab.

BOURG-D'OYSANS, ch.-l. de cant. (Isère), à 27 kil. S. E. de Grenoble. Cristal de roche.

BOURG-L'ABBÉ, depuis SAINT-LÔ. *Voy.* SAINT-LÔ.

BOURG-LA-REINE, bourg du dép. de la Seine, à 9 kil. S. de Paris ; 800 hab. Grand marché de bestiaux.

BOURG-L'ASTIC, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 44 kil. S. O. de Clermont ; 2,150 hab.

BOURG-LÈS-VALENCE ou BOURG-DE-PÉAGE, ch.-l. de cant. (Drôme), communique avec Valence par une longue rue ; 3,602 hab. Indiennes ; commerce en planches, tuiles, chaux, etc.

BOURG-SAINT-ANDÉOL, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur le Rhône, à 41 kil. S. de Privas ; 4,290 hab. Soie et organsin. Ruines d'un temple gaulois et eaux minérales aux environs.

BOURG-THÉROUDE, ch.-l. de cant. (Eure), à 26 kil. S. E. de Pont-Audemer; 900 hab.

BOURG (Anne DU). *Voy.* DUBOURG.

BOURGANEUF, ch.-l. d'arr. (Creuse), à 26 kil. S. O. de Guéret; 2,940 hab. Porcelaine, papeterie. — On y voit une grosse tour, où Pierre d'Aubusson cacha Zizim, fils de Mahomet II, pour le dérober à la vengeance de son frère Bajazet. — L'arr. de Bourganeuf a 4 cantons (Bénévent, Bourganeuf, Pontarion, Royerre), 49 comm. et 39,796 hab.

BOURGAZ, *Apollonia*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer Noire, au fond du golfe de Bourgaz, par 42° 29' lat. N. Commerce en grains.

BOURGELAT (Claude), habile vétérinaire, né à Lyon en 1712, mort en 1779, fonda à Lyon en 1762 la 1re école vétérinaire que nous ayons eue en France. Il en établit peu après une autre à Alfort près de Paris. On peut le regarder comme le fondateur de l'hippiatrique. Il a écrit des *Éléments de l'art vétérinaire*, et plusieurs autres ouvrages estimés.

BOURGES, *Avaricum*, *Bituriges*, ancienne capit. du Berry, ch.-l. du dép. du Cher, sur l'Auron, à 207 kil. S. de Paris (220 par Nogent); 25,324 hab. Archevêché; cour royale, académie universitaire; collége royal. Belle cathédrale gothique, hôtel-de-ville, salle du Palais-de-Justice, salpêtrière, etc. Société d'agriculture, etc.; bibliothèque, cabinet de physique. Sources minérales, mine de zinc; draps, chapellerie, coutellerie; laines, rouenneries, verres à vitres.—Jadis capitale des *Bituriges Cubi*; brûlée par César (52 av. J.-C.), et par Chilpéric I (583 après J.-C.); relevée par Charlemagne et agrandie par Philippe-Auguste. Son archevêché fut fondé au IIIe siècle. On y tint divers conciles; c'est là que fut ratifiée la Pragmatique-Sanction, en 1438. Charles VII y tint sa cour pendant l'invasion des Anglais: ce qui le fit appeler dérisoirement le *roi de Bourges*. C'est là que naquirent Louis XI, Jacques Cœur, Bourdaloue. — L'arr. de Bourges a 10 cantons (les Aix-d'Angillon, Baugy, Charost, Graçay, Levet, Lury, Mehun-sur-Evre, St-Martin-d'Auxigny, Vierzon, plus Bourges), 102 communes, et 108,476 hab.

BOURGÈS, portion du Bordelais, avait pour villes Bourg, Ambez.

BOURGET (LE), ville des États sardes (Savoie), à 9 kil. de Chambéry, sur le lac du Bourget; 1,500 hab. Patrie d'Amédée V, dit *le Grand*.

BOURGET (LE), bourg du dép. de la Seine, à 9 kil. N. E. de Paris; 500 hab. Relais de poste.

BOURGMESTRE, de deux mots allemands, *burger*, bourgeois, et *meister*, maître, nom que porte le premier magistrat civil dans un grand nombre de villes en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les attributions de ces magistrats n'ont rien de précis, et varient selon les temps et les localités. Le plus souvent on les voit remplir les fonctions de nos maires et de nos commissaires de police.

BOURGNEUF, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 35 kil. S. O. de Nantes, au fond d'une baie dite aussi de Bourgneuf; 2,500 hab. Elle était jadis sur l'Océan, mais la mer se retire tous les jours.

BOURGOGNE, ancienne prov. de France, avant 1789, était bornée à l'E. par la Bresse et la Franche-Comté, à l'O. par le Bourbonnais et le Nivernais, au N. par la Champagne. Elle se divisait en duché de Bourgogne, comprenant 5 parties: le Dijonnais, le Châlonnais, l'Autunois, l'Auxois et le pays de la Montagne; et en 4 comtés: Charolais, Mâcon, Auxerre et Bar-sur-Seine. Ch.-l. général, Dijon. Sol fertile: grains, fruits, et surtout vins renommés (Beaune, Nuits, Mâcon, Tonnerre). Cette contrée faisait jadis partie du pays des *Ædui*, *Mandubii*, *Lingones* et *Sequani*. Auj. elle correspond à la plus grande partie des départ. de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire, et à de petites fractions de ceux de l'Yonne, de l'Aube et de la Nièvre. — La Bourgogne doit son nom aux Burgundes ou Bourguignons (*Voy.* BURGUNDES), peuple teutonique qui envahit la Gaule en 406, et y fonda, sous la conduite de Gondicaire (411), un état connu sous le nom de *Premier royaume de Bourgogne*. Ce royaume eut pour noyau le S. de la Germanie 1re et la Grande-Séquanaise, c.-à-d. une partie de l'Alsace et de la Suisse; puis il descendit au S., atteignit la Loire à l'O., et s'étendit dans tout le bassin du Rhône, moins la portion comprise entre la Durance et la mer. Il eut huit rois; Gondicaire, 411-435; Gundioc, 463; Gondemar I, 476; Chilpéric, 491; Godégisile, 500; Gondebaud, 516; Sigismond, 524; Gondemar II, 534. Déjà Clovis avait soumis les Bourguignons à un tribut; ses fils expulsèrent Gondemar et réunirent la Bourgogne à l'empire des Francs. Sous les Mérovingiens, elle fut tour à tour soumise aux rois de Neustrie ou d'Austrasie, ou au roi unique des Francs; ou bien elle fut presque indépendante sous un maire particulier. Charlemagne érigea la Bourgogne en duché et en donna le gouvernement, d'abord à un seigneur nommé Sanson qui fut tué à la bataille de Roncevaux, puis à Hugues, son fils naturel. Lors du démembrement de l'empire de Charlemagne, la Bourgogne ne tarda point à se scinder en diverses parties; elle forma: 1° au N. un *duché de Bourgogne*, composé de presque toute la Bourgogne propre, et compris entre le Rhône, le Jura et le Rhin; 2° au S. un *second royaume de Bourgogne*, qui d'abord se partagea en deux royaumes distincts, nommés *Bourgogne cisjurane* et *Bourgogne transjurane*, parce qu'ils étaient séparés par la chaîne du Jura.—Boson, comte d'Autun, se fit élire roi du premier en 879: son royaume comprenait la Provence, le Comtat, le Dauphiné, le Bugey et la Bresse, la partie du Languedoc entre la Loire et le Rhône, et de petites parties de la Bourgogne propre. Boson eut pour successeurs Louis-*l'Aveugle* (889-923), et Hugues de Provence (923-30). — Rodolphe, comte d'Auxerre, s'empara du second en 888: ce roy. répondait à la Franche-Comté, à la Suisse jusqu'au Rhin et à la Savoie. Rodolphe II, son fils, après avoir hérité de la Bourgogne transjurane, se fit céder par Hugues (930) la Bourgogne cisjurane, et des deux roy. n'en fit plus qu'un seul, appelé *roy. d'Arles*. Après la mort de Rodolphe III (1033), Conrad-le-Salique réunit le roy. d'Arles à l'empire germanique. Toutefois un grand nombre de fiefs puissants s'en détachèrent et se déclarèrent indépendants. Tels furent le comté et le marquisat de Provence, le Dauphiné, la Savoie, le comté palatin de Bourgogne ou Franche-Comté, le Comtat Venaissin, etc. — Quant au *duché de Bourgogne*, il ne releva jamais de l'empire germanique, bien que le comté palatin de Bourgogne, possédé par les ducs, fit partie du roy. d'Arles. De 884 à 1001, le duché de Bourgogne appartint à des princes issus de Robert-le-Fort, savoir: Thierry, Richard-le-Justicier, Raoul, roi de France, Hugues-le-Blanc, Henri, frère de Hugues-Capet. Après ce dernier, le duché de Bourgogne fut pendant 30 ans réuni à la couronne (1002-1032). — Robert-le-Vieux, fils du roi Robert, commença une seconde maison de ducs de Bourgogne, qui finit en 1361 à Philippe de Rouvres, fils de Jeanne de Bourgogne, qui avait épousé en secondes noces le roi de France Jean II.—Philippe-le-Hardi, 2e fils du roi Jean, fut alors investi du duché de Bourgogne (1363). Cette troisième maison, dite *maison de Valois*, ne compte que quatre ducs: Philippe-le-Hardi, 1363; Jean-sans-Peur, 1404; Philippe-le-Bon, 1419, et Charles-le-Téméraire, 1467-77; mais elle fut de toutes la plus brillante; elle réunit un nombre immense de fiefs, et balança longtemps le pouvoir des rois de France. Charles-le-Téméraire ne laissa qu'une fille, Marguerite. Le duché de Bourgogne revint alors à la couronne comme fief mâle; mais Marguerite, en épousant Maximilien d'Autriche, lui apporta tous les

autres états de son père, les duchés de Brabant, Limbourg et Luxembourg, la Franche-Comté, le comté palatin, les comtés de Flandre, Hainaut, Namur, Artois, Hollande, Zélande, le marquisat d'Anvers et la seigneurie de Malines. Toutes ces provinces, avec quelques autres qu'y joignit Charles-Quint, composèrent le *cercle de Bourgogne*, qui fut incorporé à l'Empire en 1548. L'union d'Utrecht diminua ce cercle de sept provinces qui formèrent les sept Provinces-Unies, reconnues par la paix de Westphalie (1648). La paix de Nimègue (1694) donna la Franche-Comté à la France, qui l'avait déjà conquise, et qui l'avait rendue ensuite par le traité d'Aix-la-Chapelle. Le cercle de Bourgogne appartenait à la ligne espagnole de la maison d'Autriche : après la guerre de la succession d'Espagne il passa à la ligne autrichienne, qui ne l'a perdu que par les traités de paix de Campo-Formio et de Lunéville (1804). L'*Histoire des ducs de Bourgogne* de la maison de Valois (1364-1477) a été écrite par M. de Barante. (Pour les princes de cette maison, *Voy.* CHARLES, PHILIPPE, JEAN, etc.)

BOURGOGNE, ch.-l. de cant. (Marne), à 12 kil. N. de Reims; 650 hab.

BOURGOGNE (Louis, duc de), petit-fils de Louis XIV, né à Versailles en 1682, fut dauphin à la mort de son père (1711). Il fut l'élève de Fénelon, qui composa pour lui ses *Fables* et son *Télémaque*, et il répondit fort bien par ses vertus aux soins d'un tel maître; mais il montra peu d'habileté à la guerre et n'éprouva que des revers dans la campagne de 1708, qu'il fit en Flandre avec l'assistance du duc de Vendôme, et dans laquelle il eut à combattre Eugène et Marlborough. Il mourut en 1712 de la petite-vérole, peu de mois après son père; on soupçonna injustement qu'il avait été empoisonné. Ce prince, ami du peuple, promettait à la France un règne paisible et heureux.

BOURGOIN, ch.-l. de cant. (Isère), à 57 kil. N. O. de Grenoble; 4,235 hab.

BOURGOING (Franç.), général des Oratoriens, né à Paris en 1585, mort en 1662, fut un des premiers disciples et des plus ardents coopérateurs du cardinal de Bérulle (*Voy.* ce nom). Il composa des ouvrages de piété qui eurent un grand succès, entre autres : les *Vérités et excellences de Jésus-Christ disposées par méditations*, 1636, et des *Homélies chrétiennes*. Il publia les *Œuvres de Bérulle*, 1644. Bossuet a prononcé son oraison funèbre.

BOURGS POURRIS, en anglais *rotten-boroughs*, nom sous lequel on a flétri en Angleterre certains bourgs en possession d'envoyer des membres au parlement, et où l'on faisait trafic du droit d'élection. Ces localités, jadis importantes, mais qui s'étaient dépeuplées avec le temps, étaient devenues la propriété d'un très petit nombre d'électeurs, tout en conservant leurs privilèges. De là un trafic scandaleux de la part de ces propriétaires qui mettaient leurs voix à l'enchère et les vendaient au plus offrant. La réforme électorale de 1832 mit un terme à cet abus.

BOURGUEBUS, ch.-l. de cant. (Calvados), à 9 kil. S. E. de Caen; 400 hab.

BOURGUEIL, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur le Doit, à 14 kil. N. O. de Chinon; 3,600 hab.

BOURGUIGNON (LE), peintre. *Voy.* COURTOIS.

BOURGUIGNONS. *Voy.* BURGUNDES.

BOURGUIGNONS (faction des), parti contraire à celui des Armagnacs et qui avait pour chef Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Cette guerre civile, qui désola la France pendant la démence de Charles VI, eut pour cause l'ambition des princes du sang qui se disputaient le pouvoir. Jean-sans-Peur ayant fait assassiner le duc d'Orléans, frère du roi, en 1407, Bernard d'Armagnac, beau-frère de la victime, prit les armes pour le venger, et entraîna dans son parti le dauphin, depuis Charles VII. Les Armagnacs devinrent bientôt maîtres de Paris, mais ils s'y firent détester par leurs exactions et leurs violences; aussi, en 1418, les Bourguignons, aidés des Cabochiens et des Chaperons-Blancs, se saisirent de Paris et se vengèrent des Armagnacs par d'affreuses représailles. L'année suivante, le dauphin ayant favorisé l'assassinat de Jean-sans-Peur, Philippe-le-Bon, fils du duc de Bourgogne, appela pour se venger les Anglais dans le royaume et rendit bientôt le parti bourguignon aussi odieux que l'avait été celui des Armagnacs. Enfin, en 1435, Philippe s'étant détaché des Anglais, fit la paix avec la cour à Arras, ce qui dissipa la faction des Bourguignons.

BOURHANPOUR, ville de l'Inde indépendante, dans le roy. de Sindhia, prov. de Kandeich, sur le Tapti, par 73° 58' long. E., 21° 19' lat. N., était jadis le ch.-l. de tout le Kandeich. On y fait un grand commerce et elle est le siége principal d'une secte mahométane dite *Bohrahs* ou *Ismaélites* : ces Bohrahs sont très adonnés au commerce.

BOURIATES, peuple de la Turquie d'Asie. *Voy.* BURIATES.

BOURIGNON (Antoinette), femme visionnaire, née à Lille en 1616, se crut appelée par une révélation spéciale à rétablir l'esprit évangélique, et renonça au mariage afin de se consacrer tout entière à sa mission divine. Persécutée pour ses opinions extravagantes, elle quitta sa famille et sa patrie, parcourut la Flandre, le Brabant, la Hollande, le Holstein, l'Alsace; se fit chasser de tous ces pays, et mourut en 1680 à Franeker, après avoir fait de nombreux prosélytes. Elle écrivit un grand nombre de traités mystiques qui ne forment pas moins de 21 vol. Les principaux sont : *Traité de l'aveuglement des hommes; Du nouveau Ciel et du règne de l'Antéchrist*. Elle était d'une laideur extrême, ce qui n'empêcha pas qu'elle n'inspirât plusieurs passions.

BOURLOS, *Buticus lacus*, lagune que forme la Méditerranée sur la côte de la B.-Égypte, reçoit beaucoup de bras du Nil. Le canal par lequel la lagune communique avec la mer est le reste de l'ancienne branche Sébennytique. Le lac a 66 kil. sur 85. Son nom ancien venait de la ville de Buto, située sur la côte mérid.; le nom actuel vient de la ville de Paralos, auj. *Beltym*, située sur sa rive septentrionale.

BOURMONT, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 34 kil. N. E. de Chaumont; 1,300 hab. Coutellerie vendue comme étant de Langres.

BOURNOU ou BIRNIE, nom commun à deux villes de l'Afrique centrale, dans le roy. de Bournou: l'une, le *Vieux-Bournou*, sur le Yeou, jadis capit., a eu, dit-on, 200,000 hab.; ses ruines couvrent un vaste espace; l'autre, le *Nouveau-Bournou*, auj. capit. titulaire (car la vraie capitale est Engornou), est près du lac Tchad, et a 10,000 hab.; elle sert de résidence au roi et est murée.

BOURNOU (roy. de), dans la Nigritie centrale, s'étend de 8° à 15° lat. N., et de 1° à 18° long. S.; il a été longtemps la puissance prépondérante du Soudan dont il possédait presque toute la portion E. Ses limites ont beaucoup varié; 2,000,000 d'hab., tous mahométans. Climat brûlant; sol fertile, mais imparfaitement cultivé; buffles, chameaux, volaille exquise, abeilles innombrables, etc.

BOURO, la plus grande des Moluques après Céram, par 3° 34' lat. S., 124° 9' long. E.: 120 kil. sur 80; 20,000 hab.; ch.-l., Bouro. Climat sain mais humide. Grand lac, d'où sortent plusieurs riv. Cette île appartient à la Hollande.

BOUROUTS. *Voy.* KIRGHIZ.

BOURRIENNE (FAUVELET DE), secrétaire de Napoléon et ministre d'état sous Louis XVIII, né à Sens (Yonne) en 1769, mort à Caen en 1824, fut élevé à l'école de Brienne en même temps que Bonaparte, et se lia avec lui d'une étroite amitié (1785). Lorsque

celui-ci fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, il appela Bourrienne auprès de lui et en fit son secrétaire intime. Bourrienne conserva ces fonctions jusqu'en 1804. A cette époque, Napoléon le nomma ministre plénipotentiaire à Hambourg. En 1813, il revint en France. Il fut nommé directeur des postes par le gouvernement provisoire, puis accepta de Louis XVIII les fonctions de préfet de police en 1814. Il refusa de se rallier à Napoléon aux cent-jours; il suivit Louis XVIII à Gand et à son retour fut nommé ministre d'état. Élu député la même année, il siégea au côté droit. La révolution de juillet 1830, et la perte de sa fortune qui en fut la suite, égarèrent sa raison; il mourut dans une maison de santé. Les *Mémoires de M. de Bourrienne*, écrits par lui-même et rédigés par M. de Villemarest, 10 vol. in-8, 1829-31, offrent une foule de détails intéressants. On a publié en 1830 *Bourrienne et ses erreurs*, 2 vol. in-12.

BOURSAULT (Edme), poëte et financier, né à Mucy-l'Évêque en Bourgogne en 1638, mort en 1701, ne reçut aucune éducation et se forma lui-même. Il composa en 1671 un livre intitulé *la Véritable Étude du souverain*, qui plut tellement à Louis XIV qu'il le nomma sous-précepteur de son fils; mais Boursault refusa parce qu'il ne savait pas le latin. La même raison l'empêcha plus tard de se présenter à l'Académie. Il rédigea pendant quelque temps une gazette en vers qui eut beaucoup de succès et qui lui valut une pension de 2,000 fr.; mais sa gazette fut supprimée parce qu'il avait plaisanté un capucin. Il travailla surtout pour le théâtre, et composa plusieurs comédies qui sont restées au répertoire: les meilleures sont: *le Mercure galant, Ésope à la ville, Ésope à la cour*. Il a aussi composé des tragédies, des romans, des lettres, des épigrammes et des bons mots. On a publié son théâtre en 3 vol. in-12, 1725. Tout en cultivant les lettres, Boursault occupait une place de receveur des tailles qui lui assurait une existence aisée.

BOURSE, jadis *Prusa*. *Voy.* BROUSSE.

BOURSIER (Laur.-Fr.), docteur de Sorbonne, né en 1679 à Écouen, mort en 1749, publia vers 1713 l'*Action de Dieu sur ses créatures*, où il traite de la grâce et défend les Thomistes sur la prémotion physique. Cet ouvrage fit grand bruit et fut réfuté par le jésuite Dutertre et par le père Malebranche. Boursier prit une grande part aux querelles qu'excita la bulle *Unigenitus*, se mit à la tête des appelants, et fut exilé en 1735.

BOUSSA, ville de la Nigritie centrale, capit. du roy. de ce nom et de tout le Borgou, sur la gauche du Kouarra, au S. E. de Tombouctou; 10 ou 12,000 hab. C'est près de cette ville que périt le voyageur anglais Mongo-Park.

BOUSSAC, ch.-l. d'arrond. (Creuse), à 33 kil. N. E. de Guéret; 800 hab. Château, vieilles murailles. — L'arr. de Boussac a 4 cant. (Chambon, Chatelas, Jarnage, plus Boussac), 57 communes et 37,918 hab.

BOUSSAC (Jean DE BROSSE DE), chambellan et maréchal de France sous Charles VII, se chargea de tuer Lecamus de Beaulieu, favori du roi, qui déplaisait aux nobles de la cour; le roi, trop faible, laissa ce crime impuni. Il rendit ensuite de grands services, se signala au siége d'Orléans, et assista au couronnement de Charles VII.

BOUSYR, ville d'Égypte. *Voy.* ABOUSYR.

BOUTAN, région de l'Asie centrale, tributaire de l'empire chinois, et située entre le Thibet au N., le Bengale au S., le pays des Kirâts à l'O., par 26°-29° lat. N., et 86°-92° long. E. Le Boutan se divise en Deb-radjah (villes, Tassisudon, Pounakha, Ouandpour, Gassa, Bouxedaouar, Mouritcham), et principauté de Bisni (ch.-l. Bisni). Montagnes énormes, très hauts plateaux, vallées, neiges éternelles et soleil perpendiculaire; climat, sol et végétation très variés, superbes pâturages et forêts. Singes, dont une espèce est réputée sacrée, très bons chevaux. La religion est le bouddhisme. Les habitants ont le teint blanc, les traits tartares, souvent des goitres. Le souverain du Boutan se nomme Deb-radjah.

BOUTERWECK (Frédéric), né à Oker près de Goslar en 1766, mort en 1828, fut professeur de philosophie à Gœttingue. Il fut d'abord partisan zélé des doctrines de Kant, puis se rangea à celles de Jacobi. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: *Lettres écrites en Allemagne du temps de la guerre de sept ans*; *Histoire de la philosophie et de l'éloquence*, 12 vol. in-8., 1801-1819, traduit par M. Strock (c'est son ouvrage capital); *Aphorismes d'après les doctrines de Kant*, 1793; *Philosophie du Droit*, 1798; *Éléments de philosophie spéculative*; *Esthétique ou théorie du beau*, 1808; *Idées sur la métaphysique*; *Manuel des sciences philosophiques*, 1813, ouvrage classique. Il s'essaya aussi dans la poésie, mais avec peu de succès. Son mérite, comme philosophe, n'est pas dans la création d'un système, mais dans le talent d'exposer avec ordre et netteté les doctrines de ses maîtres.

BOUTEVILLE (François DE MONTMORENCY-), s'est rendu célèbre comme duelliste. Forcé de se réfugier à Bruxelles par suite d'un duel où il avait tué son adversaire, il osa, malgré les défenses les plus sévères du roi (Louis XIII), revenir à Paris et se battre en plein jour au milieu de la place Royale. Il fut arrêté dans sa fuite, condamné à mort et exécuté, 1627. Bouteville eut pour fils le célèbre maréchal de Luxembourg.

BOUTHILLIER DE RANCÉ. *Voy.* RANCÉ.

BOUTO, une des divinités suprêmes de l'Égypte, existait avant les trois Khaméfis, Knef, Fta, Fté; elle est le signe du principe générateur féminin et passif. Les Grecs voyaient dans Bouto la Nuit ou les Ténèbres, le Chaos, principe du monde, l'Humidité génératrice. Dans la légende égyptienne, Bouto habite les eaux stagnantes et bourbeuses de Bourlos (*Buticus lacus*). La musaraigne aveugle et l'ichneumon lui sont consacrés: elle est coiffée de la partie inférieure du *pchent*, emblème des puissances infernales. On la confond avec Neith, Athor, Isis ou même Bubastis. Les Grecs voyaient encore en elle Latone (en grec *Létô*), et appelaient Létopolis plusieurs villes qui portaient chez les Égyptiens le nom de Bouto, entre autres celles qui s'appellent auj. Esneh et Errahoué.

BOUTON (archipel de), groupe d'îles de la Malaisie, près de la côte S. E. de Célèbes, par 120° long. E., 5° lat. S. Coton, sagou, épices, etc. Étoffes de coton recherchées. Tributaire des Hollandais depuis 1667. — L'île principale de l'archipel, ainsi que le ch.-l. de cette île, s'appellent aussi *Bouton*.

BOUTONNE, riv. de France, naît au lieu nommé Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), passe à Chizé, St-Jean-d'Angely, Tonnay-Boutonne, et tombe dans la Charente à Candé.

BOUVET (Joachim), jésuite français, né au Mans vers 1660, mort à Pékin en 1732, fut l'un des six premiers missionnaires mathématiciens que Louis XIV fit partir pour la Chine en 1685. Il obtint l'estime et la confiance de l'empereur Kang-hi, fut autorisé à bâtir une église et une résidence dans l'enceinte du palais, et fut ainsi un des fondateurs de la mission française à Pékin. On a de lui quatre *Relations* de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions; l'*État présent de la Chine*, en figures gravées, et divers morceaux dans les recueils du temps.

BOUVINES, *Boviniacum*, bourg du dép. du Nord, sur la Marque, à 11 kil. S. E. de Lille; 500 hab. Célèbre victoire de Philippe-Auguste sur l'empereur Othon IV et ses alliés, en 1214.

BOUXWILLER, ch.-l. de canton (B.-Rhin), à 13 kil. N. E. de Saverne; 4,076 hab. Collége communal. Toiles, draps; alun, vitriol, etc.

BOUYOUKDEREH, ville de Turquie. *Voy.* BUIUK-DEREH.

BOUZONVILLE, ch.-l. de canton (Moselle), sur la Nied, à 28 kil. S. E. de Thionville; 2,172 hab. Brasseries; ébénisterie.

BOVA, ville du roy. de Naples (Calabre Ult. 1re), près de la mer, à 28 kil. S. E. de Reggio: 2,500 hab. Évêché. — Fondée par des Albanais ou Arnautes après la mort de leur prince Scanderbeg; détruite par le tremblement de terre de 1783 et rebâtie par Ferdinand IV.

BOVADILLA (don François DE), fut envoyé à St-Domingue en 1500 par Ferdinand et Isabelle pour examiner la conduite de Christophe Colomb et le remplacer dans son gouvernement. Sans égard pour les services de ce grand homme, il lui fit mettre les fers aux pieds et le renvoya dans cet état en Espagne; il prit ensuite à tâche de détruire tout ce qu'avait fait son prédécesseur. Le roi, indigné de sa conduite, le rappela aussitôt; il fit naufrage en quittant l'île et périt avec toute la flotte (1502).

BOVES, ville des Etats sardes, à 7 kil. S. de Coni; 6,700 hab. Marbres, antiquités.

BOVIANUM, ville du Samnium. *Voy.* BOJANO.

BOVILLÆ, auj. *Marino*, ville d'Italie (Latium), sur la voie Appienne, à 24 kil. S. E. de Rome.

BOVINES. *Voy.* BOUVINES.

BOVINO, *Vibinum*, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 28 kil. S. O. de Foggia; 4,000 hab. Évêché.

BOWYER (Guill.), imprimeur anglais, né à Londres en 1699, mort en 1777, a écrit : *Histoire de l'origine de l'imprimerie*. Ses éditions les plus recherchées sont : un *Nouveau Testament* grec, 1763, et les *Œuvres de Selden*, 3 vol. in-fol., 1769.

BOYACA, ville de la Nouvelle-Grenade, à 80 kil. N. E. de Bogota, a donné son nom au départ. de Boyaca. Ce dép., qui se divise en 4 prov., Tunja, Pamplona, Socorro, Casanare, a pour ch.-l. général Tunja, et compte 440,000 hab. Bolivar remporta en 1819 à Boyaca, sur le parti royaliste, une victoire décisive, qui assura l'indépendance de la Nouvelle-Grenade.

BOYER (Abel), lexicographe français, né à Castres en 1664, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, et alla à Genève, puis en Angleterre, où il mourut en 1729, après un séjour de 40 ans. On a de lui un *Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, 2 vol. in-4, La Haye, 1702, très souvent réimprimé; une *Grammaire anglaise et française*, une traduction anglaise du *Télémaque*, et divers ouvrages historiques peu connus.

BOYER (Alexis, le baron), chirurgien, né à Uzerche en 1760, mort à Paris en 1833, fut l'élève de Desault, et devint par son mérite chirurgien en chef de la Charité, professeur de clinique à la Faculté de Paris, membre de l'Académie des Sciences. On a de lui un *Traité d'anatomie*, 4 vol. in-8, et un *Traité des maladies chirurgicales*, 11 vol. in-8, fort estimés.

BOYER-FONFRÈDE. *Voy.* FONFRÈDE.

BOYLE, ville d'Irlande (Roscommon), à 33 kil. S. de Sligo; ch.-l. de baronnie. Toiles.

BOYLE. Ce nom, devenu illustre, fut d'abord porté par Richard Boyle, né à Cantorbéry en 1566, dans une condition fort médiocre, mort en 1643. Il s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'état sous Elisabeth et ses successeurs, fut fait comte de Cork en Irlande, et amassa par son industrie et son économie une fortune considérable. Il eut quinze enfants, dont sept fils, qui furent presque tous des personnages distingués. Voici les plus connus :

BOYLE (Roger), comte d'Orréry et baron de Broghill, né en 1621, mort en 1679. Il servit avec la plus grande distinction sous Charles I, Cromwell et Charles II, et contribua puissamment à réduire les Irlandais révoltés.

BOYLE (Robert), savant anglais, né à Lismore en Irlande en 1626, mort en 1691, était le 7e fils de Richard, comte de Cork. Maître d'une fortune considérable, il la consacra tout entière à l'étude des sciences naturelles; il fut, en 1645, l'un des fondateurs du *Collége philosophe* qui devint depuis la *Société royale* de Londres. Comme Bacon, qu'il avait choisi pour guide, il s'éleva contre la philosophie scolastique, préconisa la méthode expérimentale et en donna lui-même les plus beaux exemples. On lui doit l'invention, ou du moins le perfectionnement de la machine pneumatique, la connaissance de l'absorption de l'air dans la combustion, et de l'augmentation de poids des chaux métalliques; il a en outre rassemblé une foule d'observations qui ont contribué plus tard à établir des théories solides. Aussi ardent ami de la religion que de la science, il a écrit un grand nombre d'ouvrages pour la défendre, et a fondé par son testament (1691) une lecture annuelle sur les principales vérités de la religion naturelle et révélée : c'est à cette fondation que l'on doit les traités de Clarke, de Bentley, de Derham, etc. Les principaux ouvrages de Boyle sont, dans la philosophie naturelle : *Expériences physico-mécaniques sur le ressort de l'air; Considérations sur l'utilité de la physique expérimentale; Traité des causes finales; le Chimiste sceptique*, et un grand nombre de petits traités sur le froid, les couleurs, les cristaux, etc.; en religion: *le Chrétien naturaliste*, *le Virtuose chrétien*, sur la *Conciliation de la raison et de la religion*, etc. Ses œuvres forment 5 vol. in-fol., Londres, 1744. Elles ont été traduites en latin, 5 vol. in-4, Genève, 1714.

BOYLE (Charles), comte d'Orréry et fils de Roger Boyle, né en 1676, mort en 1731, se distingua à la fois dans les armes et dans les lettres, et donna une savante édition des *Lettres de Phalaris*, Oxford, 1718, in-8. C'est de son nom qu'on a nommé *Orréry* une machine astronomique représentant notre système planétaire, qui lui avait été dédiée par l'inventeur, l'horloger Graham.

BOYLEAUX (Étienne), prévôt de Paris sous Louis IX, né à Angers, mort vers 1269. On lui doit l'établissement de la police de Paris. Il modéra et fixa les impôts qui, sous les prévôts-fermiers, se levaient arbitrairement sur le commerce et les marchandises; rangea les marchands et les artisans en différents corps et communautés, sous le titre de *confréries;* leur donna des statuts et des règlements, connus sous le nom de *Livre des métiers* (imprimé pour la première fois par Depping, 1 vol. in-4, Paris, 1837). Sa statue est une de celles qui décorent la façade de l'hôtel-de-ville de Paris.

BOYNE, *Boandus*, riv. d'Irlande, naît dans le comté de la Reine, et tombe dans la mer d'Irlande à 7 kil. de Drogheda, après un cours de 90 kil. Les Jacobites furent défaits sur ses bords par les troupes de Guillaume III en 1690. Cette défaite enleva définitivement la couronne d'Angleterre à Jacques II, et le contraignit à retourner en France.

BOZE (Claude GROS DE), savant antiquaire, né à Lyon en 1680, mort à Paris en 1753, fut reçu fort jeune à l'Académie des Inscriptions, en devint secrétaire perpétuel en 1706, n'ayant que 26 ans, et fut nommé en 1719 garde des médailles. Il publia les 15 premiers vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1717-1740, et rédigea lui-même pour cette académie un grand nombre de savants mémoires. Il fut le protecteur et l'ami de l'abbé Barthélemy.

BOZZOLO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. S. O. de Mantoue; 3,600 hab.

BRA, ville des États sardes, à 18 kil. O. d'Alba; 7,000 hab.

BRABANÇONS, nom donné dans le moyen âge à des bandes de brigands qui parcouraient la France en y commettant les plus affreux désordres, et dont le plus grand nombre provenait du Brabant. On les appelait encore *Routiers*, *Écorcheurs* et enfin *Cotte-*

reaux, sans doute parce qu'ils étaient armés de couteaux.

BRABANT, ancien duché de l'empire germanique, dans le cercle de Bourgogne, avait au N. la Hollande, à l'E. Liége et la Gueldre, au S. le Hainaut et Namur, à l'O. la Hollande et la Flandre. Après la trêve de 1609, le Brabant se trouva partagé en 2 parties : 1° *Brabant espagnol* (dit *Brabant autrichien*, depuis 1714), au S., subdivisé en quatre régions : la ville et le quartier de Louvain, la ville et le quartier de Bruxelles, la ville et presque tout le quartier d'Anvers, plus la seigneurie de Malines ; ch.-l., Louvain ; autres villes : Bruxelles, Anvers, Malines ; 2° *Brabant non espagnol* ou *non autrichien*, partie la plus importante des pays de la généralité, et subdivisé en trois régions, le quartier de Bois-le-Duc, la baronnie de Kuick avec la ville de Grave, la seigneurie de Ravenstein ; ch.-l., Bois-le-Duc. — Le Brabant fit successivement partie du roy. d'Austrasie, du roy. d'Italie de Lothaire I, du roy. (ensuite duché) de Lotharingie, du duché de Lothier ou B.-Lorraine, dont Godefroy-le-Barbu, comte de Louvain et de Bruxelles, fut investi en 1106. Henri I le Guerroyeur changea ces titres en celui de duc de Lothier et de Brabant (1190-95). Jean I le Victorieux, en 1288, conquit le duché de Limbourg, qui fut toujours depuis ce temps uni au Brabant. Après Jean III, dernier mâle de cette dynastie (1355), Anvers et une partie de Malines passèrent à sa fille cadette, Marguerite, duchesse de Bourgogne ; l'aînée, Jeanne, eut le reste du Brabant et du Limbourg ; elle l'abandonna en 1404 à son neveu, Antoine, 2e fils de Marguerite et de Philippe-le-Hardi, tige des ducs de Bourgogne de la maison de Valois ; mais cette branche cadette s'éteignit en 1430, et Philippe-le-Bon, héritant des deux duchés, réunit ainsi le Brabant propre, le Limbourg, Anvers, Malines. Le tout passa avec la main de Marie de Bourgogne à Maximilien d'Autriche (1477), puis à la branche austro-espagnole (1553) : mais les 7 Provinces-Unies, en s'insurgeant, conquirent presque tout le Brabant (1581-85). La trêve de 1609 leur en laissa la partie N. qu'elles gardèrent jusqu'à l'incorporation de la Hollande à la France (1810). En 1815, les 2 parties du Brabant se trouvèrent réunies dans le roy. des Pays-Bas ; mais la dissolution de ce nouvel état (1830-1832) les sépara de nouveau. Auj. les 2 Brabants existent à part, avec les noms de Brabant sept. et Brabant mérid., et chacun forme une province. Le Brabant sept. appartient à la Hollande, le Brabant mérid. à la Belgique. Anvers et Malines forment une 3e province, distincte de l'un et l'autre Brabant et appartenant au roy. de Belgique.

BRABANT MÉRIDIONAL, prov. du roy. des Pays-Bas avant 1832, du roy. de Belgique auj., entre celles d'Anvers au N., de Namur et de Hainaut au S. ; 93 kil. sur 53 ; 430,000 hab. Ch.-l., Bruxelles, qui est aussi la capitale de toute la monarchie belge. Sol fertile, bétail, chevaux. Industrie renommée.

BRABANT SEPTENTRIONAL, prov. du roy. des Pays-Bas avant 1832, auj. prov. de Hollande, entre celles de Gueldre au N., d'Anvers et de Limbourg au S. ; 129 kil. sur 66 ; 294,000 hab. Ch.-l., Bois-le-Duc. Climat sain. Sol maigre, landes et marais, sauf au N. et à l'E.

BRACARA-AUGUSTA, auj. BRAGA.

BRACCATA (GALLIA). *Voy.* GAULE.

BRACCIANO, *Arcenum*, ville de l'État ecclésiastique, à 34 kil. S. de Rome ; 1,200 hab. Eaux thermales. Les ruines de Veïes sont aux environs.

BRACCIO DE MONTONE (André), condottiere italien, né à Pérouse en 1368, se forma sous Barbiano et servit successivement différents princes d'Italie. Il eut pour rivaux Charles Malateste et Sforze, qu'il vainquit en plusieurs occasions ; il s'empara en 1416 de Pérouse, dont il se fit déclarer seigneur, et fut un instant maître de Rome (1417). Il périt en 1424, devant Aquila, qu'il assiégeait pour Ladislas, roi de Naples.

BRACHMANES. *Voy.* BRAHMANES.

BRACIEUX, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), sur le Beuvron, à 15 kil. S. E. de Blois ; 800 hab.

BRADFORD ou BRADFORTH, ville d'Angleterre (York), à 47 kil. S. O. d'York ; 6,400 hab. en 1801 ; auj. 43,000 hab. Ardoise en quantité. Forges et fonderies considérables.

BRADFORD, ville d'Angleterre (Wilt), sur l'Avon, à 11 kil. S. E. de Bath ; 10,250 hab. Église grande et riche en monuments. Fabrique de draps.

BRADLEY (Jacq.), savant astronome anglais, né à Shireborn (Glocester) en 1692, mort en 1762, fut nommé en 1730 professeur d'astronomie à Oxford, et en 1741 astronome royal et directeur de l'observatoire de Greenwich. On lui doit, outre une série d'observations innombrables et d'une admirable précision, les deux grandes découvertes de l'aberration de la lumière (1727) et de la nutation de la terre (1747). Il fut membre de la Société royale de Londres et des académies de Paris, Berlin, Bologne, etc. On a publié en 1798 à Oxford ses *Observations faites à Greenwich*.

BRADSHAW (Jean), né au comté de Derby en 1586, était président de la haute cour de justice qui fit le procès à Charles I. Nommé ensuite président du parlement, on lui accorda une garde pour la sûreté de sa personne, un logement à Westminster, une somme de 5,000 livres sterling, avec des domaines considérables. Il ne jouit pas longtemps de ces récompenses, se retira du parlement et mourut dans l'obscurité.

BRADWARDIN (Thom.), surnommé *le Docteur profond*, né en 1290 à Hartfield (Sussex), se distingua à la fois par son savoir dans la théologie, la philosophie et les mathématiques. Il fut nommé confesseur d'Édouard III, qu'il accompagna en France, et devint archevêque de Cantorbéry ; mais il mourut peu de semaines après sa promotion. On lui doit des traités d'arithmétique, de géométrie et de théologie ; le plus célèbre est *De causa Dei, adversus Pelagium*, Londres, 1618, in-fol. ; il s'y montre thomiste rigide.

BRAGA, *Bracara Augusta*, ville de Portugal, ch.-l. de la prov. d'Entre-Douro-e-Minho, à 322 kil. N. E. de Lisbonne ; 14,430 hab. Archevêché. Ruines romaines, amphithéâtre, aqueduc, etc. ; cathédrale, palais archiépiscopal, séminaire. Toiles, armurerie, chapellerie, clouterie. Commerce avec l'intérieur. Elle fut, dit-on, fondée par Himilcon, et fut la capit. du roy. des Suèves aux Ve et VIe siècles.

BRAGANCE, *Brigantia*, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 55 kil. N. O. de Miranda ; 3,672 hab. Évêché. Soieries, etc. — *Voy.* AVEIRO.

BRAGANCE (maison de). Le chef de cette maison est Alphonse, fils naturel du roi Jean I, qui fut fait duc de Bragance en 1442. Elle monta sur le trône de Portugal en la personne de Jean IV, huitième duc de Bragance, qui en 1640 secoua le joug des Espagnols. Elle a donné au Portugal les princes suivants : Jean IV, 1640-1656, Alphonse VI, 1656-1683, Pierre II, 1683-1706, Jean V, 1706-1750, Joseph, 1750-1777, Marie I, 1777-1790, Jean VI, 1790-1826, Pierre III (don Pedro), 1826-1834, Marie II (dona Maria), aujourd'hui régnante. — Le fils de don Pédro (Pierre II) règne sur le Brésil.

BRAGERNAES, ville de Norwége, à 35 kil. S. O. de Christiania, par 7° 55' long. E., 59° 44' lat. N., séparée de Stromsoé par le Drammensfiord.

BRAGUE. *Voy.* BRAGA.

BRAHÉ, noble et ancienne famille du Danemarck et de la Suède. La branche danoise a produit le célèbre astronome Tycho-Brahé (*Voy.* ce nom). De la branche suédoise sortirent deux rois, Waldemar et Magnus Ladulos, ainsi qu'un grand nombre d'hommes d'état. Elle compte aussi sainte Brigitte parmi ses membres.

BRAHILOV, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Bulgarie, sur le Danube, à 133 kil. N. E. de Silistri. Pêche d'esturgeons. Grand commerce de blé avec Constantinople. Prise par les Russes en 1770.

BRAHIM. *Voy.* IBRAHIM.

BRAHMA, nom de l'Être suprême chez les Indiens. Dans les Védas, il porte le nom de *Para-Brahma* ou Brahma supérieur. Les autres noms qu'il porte encore sont : *Avyaka*, l'invisible ; *Nirrikalpa*, l'incréé ; *Svayambhou*, ce qui est par soi-même, l'absolu. On le représente par un cercle dans un triangle; les mythologues le font sortir d'un œuf d'or, et lui donnent cinq têtes. — On appelle aussi *Brahma* celui des trois dieux qui avec Vischnou et Shiva forme la Trinité indienne ; c'est alors la première incarnation de Para-Brahma. *Voy.* BRAHMANISME.

BRAHMANES, dits aussi *Brachmanes*, *Brahmes*, *Bramins*, *Brahmines*, prêtres et docteurs de la religion de Brahma. Ils composent la première caste parmi les Hindous, et leur origine remonte à la plus haute antiquité. Il paraît que les Brahmanes formaient autrefois un peuple agriculteur et pasteur ; aujourd'hui, loin de cultiver la terre, ils regardent ces occupations comme serviles et les abandonnent aux castes inférieures, ne s'occupant que de l'étude des *védas* ou livres sacrés, et de l'exercice du culte. Ils sont seuls dépositaires et interprètes des *védas*. Les Brahmanes se distinguent par un costume spécial. Ils s'abstiennent de tout ce qui a eu vie, et ne se nourrissent que de légumes, de riz et de lait. Pour mériter les récompenses de la vie future, la plupart d'entre eux se livrent aux plus dures austérités, se condamnent à rester toute leur vie immobiles dans la position la plus gênante, ou bien vont nus au milieu de l'hiver ; c'est de là que les Grecs leur avaient donné le nom de *Gymnosophistes* (de *gumnos*, nu).

BRAHMANISME, religion de la plus haute antiquité, qui règne dans tout l'Hindoustan. Elle reconnaît un Être souverain, Para-Brahma, qui reste éternellement immobile, n'agissant que par l'intermédiaire de Brahma, Vischnou et Shiva, triple manifestation de l'Être suprême, Trinité divine (*trimourti*), qui ne forme elle-même qu'un seul Dieu. Quant aux attributs particuliers de ces divinités, Brahma est la puissance, le créateur, la matière; il représente le passé et a pour emblème le soleil ; Vischnou est la sagesse, le conservateur, l'espace ; c'est le présent : l'eau est son emblème ; Siva ou le feu est le destructeur; il représente également le temps ou l'avenir; il est le dieu de la justice. Ces trois dieux exercent leur pouvoir sur le monde par le secours d'une infinité de dieux subalternes. Les sectateurs de Brahma croient à la métempsycose, à l'immortalité de l'âme ; ils doivent se purifier par des abstinences et une foule de pratiques religieuses. Ils sont partagés en quatre castes principales : 1° les *Brahmanes* qui sont les savants et les prêtres et d'où sont tirés tous les fonctionnaires publics ; 2° les *Chattryas* ou guerriers, d'où sont issus les radjahs et les naïres du Décan ; 3° les *Waïshias*, commerçants, agriculteurs, qui sont aussi connus sous le nom de *Banians* ; 4° enfin les *Soudras*, qui sont les artisans ou ouvriers. Les traditions indiennes expliquent ainsi l'origine de ces castes : Para-Brahma, disent-elles, eut quatre fils : *Brahma*, qui fut créé de sa bouche ; *Chattrya*, *Waïshia* et *Soudra*, qui sortirent de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds; chacun de ces fils donna naissance à l'une des castes indiennes. Au-dessous d'elles sont les *Parias*, infortunés dont les Hindous fuient le contact comme celui d'un animal immonde ; cette dernière classe se compose de tous ceux qui par un motif quelconque ont mérité d'être exclus de leur caste ; ils habitent les lieux solitaires et sont forcés de se livrer aux fonctions les plus dégoûtantes. Le culte brahmanique est rempli de superstitions, les unes ridicules, les autres révoltantes. A la fête de Djaggernâth, tandis que le char du dieu écrase sous ses roues pesantes une foule de victimes qui se précipitent au-devant de cette mort dont ils attendent une éternelle félicité, d'autres fanatiques se réunissent dans les pagodes pour se soumettre à des tortures volontaires. Une coutume barbare oblige les femmes indiennes à se brûler sur le cadavre de leurs époux. Les ablutions et les lustrations dans des fleuves sacrés, tels que le Gange, font encore une partie principale du culte brahmanique. Bénarès est un des lieux sacrés où se font le plus de pèlerinages.

BRAHMAPOUTRA, c.-à-d. *fils de Brahma*, grand fleuve d'Asie, naît dans le pays de Borkhamti au pied des monts Langsan, traverse le pays de Mismi, le roy. d'Assam, le Bengale oriental, et après avoir reçu une branche du Gange et quelques-unes des branches du Tistah, prend le nom de Megna, baigne Lakipour, joint ses eaux à celles du bras oriental du Gange, et se jette avec lui dans le golfe du Bengale, après un cours d'environ 2,700 kil. On croyait avant 1827 que le Brahmapoutra était identique au Zantsiou du Thibet.

BRAINE, ch.-l. de canton (Aisne), à 16 kil. S. E. de Soissons ; 1,450 hab. Dépôt royal d'étalons.

BRAINE-LA-LEUD, ville de Belgique (Brabant mérid., à 10 kil. de Nivelle ; 2,770 hab. Lainages, cuirs, etc.

BRAINE-LE-COMTE, ville de Belgique (Hainaut), à 13 kil. O. de Nivelle ; 3,060 hab. Très beau lin et beau fil pour les dentelles de Bruxelles.

BRAMA. *Voy.* BRAHMA.

BRAMANTE (LE), célèbre architecte italien, né en 1444 à Castel-Durante dans l'état d'Urbin, mort en 1514, étudia avec beaucoup de soin tous les restes de l'architecture antique, et vint ensuite se fixer à Rome, où le pape Jules II lui confia un grand nombre d'ouvrages importants. Celui de ses travaux qui l'a immortalisé est la basilique de Saint-Pierre de Rome ; il en traça le plan, en jeta les fondements (1513) et l'éleva jusqu'à l'entablement ; mais il ne put l'achever. L'édifice fut continué après sa mort et perfectionné par Michel-Ange. Le Bramante fut le maître et le protecteur de Raphaël.

BRAMES. *Voy.* BRAHMANES.

BRAMHALL (Jean), théologien anglican, évêque de Derry, né à Pontefract (York) vers 1593, mort en 1662, fut persécuté sous le règne de Cromwell, à cause de son attachement pour les Stuarts, et obligé de s'expatrier ; mais après la restauration il revint en Angleterre, fut nommé par Charles II, en 1661, archevêque d'Armagh, primat et métropolitain d'Irlande. Ses ouvrages, destinés presque tous à défendre la réformation contre les Catholiques romains, ont été rassemblés avec sa vie à Dublin en 1677, en un vol. in-fol. Le plus important est une controverse avec Hobbes sur la liberté, qui fut publiée à Londres en 1656.

BRAMINES. *Voy.* BRAHMANES.

BRAMPTON, ville d'Angleterre (Cumberland), à 13 kil. N. E. de Carlisle ; 2,500 hab. Près de cette ville on trouve les vestiges d'un camp romain.

BRAMPTON, ville d'Angleterre (Derby), à 5 kil. O. de Chesterfield ; 2,400 hab. Forges.

BRANCAS (famille des), famille issue de l'illustre maison des *Brancaccio* de Naples, et qui s'est établie en France au XVe siècle. Les Brancas de France ont formé deux lignes, dont l'aînée portait les noms de Forcalquier-Brancas et de Céreste, avec les titres de duc et de grand d'Espagne; la cadette portait ceux de Forcalquier et de Villars. Les membres les plus distingués de cette famille furent : André, connu sous le nom d'*amiral de Villars*, qui se jeta dans le parti de la Ligue et des Espagnols, voulut se faire de la Normandie une sei-

gneurie indépendante, et se maintint dans Rouen même après l'abjuration de Henri IV. Il se soumit enfin, et, quelques années après, il fut pris et massacré par les Espagnols au siége de Doulens. — Georges, son frère puîné, obtint en 1626 l'érection du marquisat de Villars en duché-pairie. — Louis de Brancas, marquis de Céreste, né en 1711, servit Louis XV sur terre et sur mer, et fut nommé maréchal de France en 1740; il mourut 10 ans après. — La branche aînée de cette maison s'est éteinte, mais la branche cadette subsiste encore : Louis-Léon, duc de Brancas-Lauraguais, pair de France, auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers, mort en 1824, a eu pour successeur dans la pairie son neveu, aujourd'hui duc de Brancas.

BRANCHIDES, peuplade de l'Asie-Mineure, dans la Carie, au S. et près de Milet; on voyait chez eux un temple dédié à Apollon Didyméen, et qui avait un oracle célèbre. Les Branchides étaient comme une tribu ou une peuplade de prêtres, et prétendaient descendre de Branchus, jeune homme de Milet à qui Apollon accorda le don de prophétie. Xerxès saccagea le temple et déporta les Branchides dans la Sogdiane, où ils élevèrent une ville dite aussi ville *des Branchides*.

BRANDEBOURG (Marche de), ancien état de l'empire germanique, dans le cercle de H.-Saxe, entre la Poméranie et le Mecklembourg au N., la Saxe et la Lusace au S., la Silésie à l'E. Ses limites varièrent, mais elles sont restées à peu près les mêmes depuis 1455. On divisa dès lors le pays en deux grandes parties : *Marche électorale de Brandebourg* et *Nouvelle-Marche de Brandebourg*.

La *Marche électorale* à son tour se subdivisait en Vieille-Marche, Marche de Priegnitz, Moyenne-Marche, Marche de l'Uker. Leurs villes principales étaient, pour la 1re, Stendal, Tangermünde; pour la 2e, Perleberg, Pritzwald, Kyritz, Wilsnack; pour la 3e, Brandebourg, Potsdam, Vieux-Ruppin, Nouveau-Ruppin, Brietzen, Berlin, Charlottenbourg, Francfort-sur-l'Oder; pour la 4e, Prenzlow, Templin, Nouvel-Angermünde, etc. A la Marche électorale appartenaient encore : le cercle de Beeskow-et-Storkow, composé des deux seigneuries de ce nom; le comté de Wernigerode, etc.

La *Nouvelle-Marche*, située entre la Réga et la Warta, était divisée en 3 masses : 1° Custrin; 2° cercles primitifs, au nombre de sept : Soldin, Kœnigsberg, Landsberg, etc.; 3° cercles incorporés, au nombre de trois : Sternberg, Zullichau, Cottbus.

Ce pays, occupé d'abord par les *Varini*, puis par les *Wilzes* ou *Welatabs* (peuple slave-venède), depuis le ve siècle, ne fut soumis par Charlemagne que temporairement. En 926, Henri-l'Oiseleur fonda la *Marche du Nord* ou *Marche de Saxe septentrionale*, dite aussi *Marche de Soltwedel*, de la ville où résidaient les premiers margraves, puis *Marche de Stade* (1056-1130), lorsque Udon, premier comte de Stade, commença la 2e dynastie margraviale. Celle-ci fut remplacée par la maison ascanienne, dont Albert-l'Ours fut le premier margrave, 1157, et qui finit en 1320 dans la personne de Henri-le-Jeune. Dès le temps d'Albert-l'Ours, le margraviat était devenu indépendant du duché de Saxe et fief immédiat de l'Empire. En 1247, le margrave se trouvait du nombre des princes restés électeurs. En 1259 la maison se divisa en 2 lignes, et le pays en 2 parts; mais la réunion eut lieu en 1304. De 1320 à 1415, le Brandebourg passa dans deux nouvelles maisons, celle de Bavière et celle de Luxembourg. Cette dernière le vendit enfin au burgrave de Nuremberg, Frédéric, de la ligne cadette de la maison de Hohenzollern (1415), dont les descendants l'ont conservée jusqu'à ce jour. L'électorat ne contenait alors que la Vieille-Marche, la Moyenne-Marche, Priegnitz et une partie de la Marche de l'Uker. Frédéric II, la Dent-de-Fer, acquit la Nouvelle-Marche en 1455. Ensuite vinrent Albert-l'Achille, 1471; Jean-le-Cicéron, 1486; Joachim I, 1499; Joachim II, 1534; Jean-Georges, 1571; Joachim-Frédéric, 1598; Jean-Sigismond, 1608 (celui-ci réunit en 1618 la Prusse orientale, par son mariage avec la fille d'Albert, duc de Prusse, et prit lui-même ce dernier titre); Georges-Guillaume, 1619; Frédéric-Guillaume, dit le Grand-Electeur, 1640; Frédéric III, 1688. Sous ces princes, la maison de Hohenzollern avait acquis Ruppin, Clèves, Berg, Ravenstein, le duché de Prusse, etc. En 1700, Frédéric III se déclara roi de Prusse, sous le nom de Frédéric I. Depuis ce temps l'histoire du Brandebourg se confond avec celle de la Prusse (*Voy.* PRUSSE).

BRANDEBOURG (prov. de), une des 8 grandes div. actuelles des Etats prussiens, répond à l'ancienne Marche de Brandebourg, moins la Vieille-Marche qui forme une partie de la prov. de Saxe, et se partage en 2 gouvernements : 1° Potsdam à l'O.; 2° Francfort à l'E. Le gouvernement de Potsdam répond aux Marches dites de Priegnitz, de l'Uker et Moyenne; Francfort, à la Nouvelle-Marche. Les places principales sont : dans le 1er gouvernement, Berlin, capitale de toute la Prusse; Potsdam, Spandau, Brandebourg, Charlottenbourg, Prenzlow, Nouveau-Ruppin; dans le 2e, Francfort, Guben, Küstrin, Landsberg, Cottbus, Zullichau, Lubben. Le Brandebourg a 333 kil. sur 160, et compte 1,335,160 hab. Sol plat, sablonneux, mais très amélioré par la culture. Beaucoup de fabriques provenant des Français expulsés par la révocation de l'édit de Nantes. Belles routes, canaux; grand commerce.

BRANDEBOURG, *Brandenburg* en allemand, ville de Prusse, prov. de Brandebourg, sur le Havel, à 33 kil. O. de Potsdam; 13,800 hab. Établissements de bienfaisance, d'instruction; collége dit *des Chevaliers*, espèce d'école militaire noble. Lainages, toiles, cuirs, gants, chapeaux, bonneterie, etc. Commerce.

BRANDEBOURG (NOUVEAU-), *Neu-Brandenburg* en allemand, ville du grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, à 26 kil. N. E. de Strelitz; 5,000 hab. Draps, cartes à jouer, imprimerie sur toiles, eau-de-vie, verrerie, tabac, houblon.

BRANDENBURG. *Voy.* BRANDEBOURG.

BRANDO, ch.-l. de cant. (Corse), à 11 kil. de Bastia; 690 hab.

BRANDT (Sébastien), jurisconsulte et poëte satirique, né à Strasbourg vers 1454, mort en 1520, fut professeur de droit à Bâle, et jouit de la faveur de l'empereur Maximilien I. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont le plus célèbre est *le Vaisseau des Fous* (Narrenschiff), poëme burlesque, écrit en allemand, où il tourne en ridicule les travers de son temps. Cet ouvrage, qui eut un très grand succès, fut traduit en latin en 1496, par Badius Ascensius, et en rimes françaises par P. Rivière, 1497.

BRANDT, chimiste de Hambourg, trouva par hasard le phosphore, vers 1669, en faisant des expériences sur l'urine, pour en extraire de l'or. Il communiqua son secret à Kunkel qui s'en attribua le mérite. Brandt reçut une pension de J.-Frédéric, électeur de Hanovre. Il mourut vers 1692.

BRANDT. Il y eut à Amsterdam plusieurs pasteurs arminiens de ce nom, auxquels on doit divers ouvrages de théologie et d'histoire. On a une *Vie de Ruyter* par Gérard Brandt (1690), une *Vie de Grotius* et une *Vie d'Arminius*, 1724, par Gaspard Brandt.

BRANDT (le comte de). *Voy.* STRUENSÉE.

BRANDYWINE, petite riv. des États-Unis, traverse la Pensylvanie, le Delaware et se jette dans la Christiana à 4 kil. au-dessous de Wilmington. Les Américains furent battus sur ses bords par les Anglais en 1777.

BRANICKI (Jean-Clément), castellan de Cracovie, général polonais, né en 1688, mort en 1771, célè-

bre par son patriotisme, se déclara chef des diverses confédérations formées contre les rois Auguste II et Auguste III, fut porté au trône par le parti national qu'appuyait la France après la mort d'Auguste III; mais le parti russe ayant eu le dessus, il fut banni et dépouillé de ses biens (1764). Il rentra lors de l'avénement de Poniatowsky, et combattit encore, mais sans succès, l'influence étrangère.

BRANICKI (François-Xavier), général polonais, d'une famille obscure, se nommait d'abord Branecki et changea une lettre de son nom pour laisser croire qu'il était issu de la noble famille des castellans de Cracovie. Il se vendit à la Russie, poursuivit les confédérés de Bar, s'opposa à la constitution de 1791, et prépara par sa trahison le démembrement de la Pologne. Cité à la barre de la nation en 1794, il refusa de comparaître, et se réfugia en Russie où il fut comblé de faveurs. Il mourut en 1819.

BRANNES, ch.-l. de cant. (Gironde), à 13 kil. S. E. de Libourne; 565 hab.

BRANNOVICES AULERCI. *Voy.* AULERCI.

BRANTOME, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 8 kil. N. E. de Bourdeilles; 2,650 hab. Lainages, filature de laine. Ancienne abbaye de Bénédictins; elle fut possédée en commende par Pierre de Bourdeilles, qui prit de là le nom de Brantôme.

BRANTOME (P. DE BOURDEILLES, seigneur de), écrivain français du XVIe siècle, né en Périgord en 1527, mort en 1614, suivit d'abord la carrière des armes sous François de Guise, puis s'attacha à la cour, devint gentilhomme de la chambre sous Charles IX, auprès duquel il jouit de quelque faveur. Peu après la mort de ce prince, il se retira dans ses terres et écrivit comme en se jouant les mémoires qui l'ont immortalisé. Ils plaisent surtout par la naïveté avec laquelle ils sont écrits, et par la vanité gasconne qu'y laisse percer l'auteur. On a de lui: *Vie des hommes illustres et grands capitaines français; Vie des grands capitaines étrangers; Vie des dames illustres; Vie des dames galantes; Anecdotes touchant les duels; Rodomontades et jurements des Espagnols.* Tous ces écrits n'ont été publiés que longtemps après sa mort, Leyde, 1666, 10 vol. in-12. Il en a paru une édition plus complète en 1822, 8 vol. in-8, par les soins de M. de Montmerqué.

BRASIDAS, général spartiate, se distingua dans la guerre du Péloponèse, et s'empara d'Amphipolis en 426 av. J.-C. Il mourut en 422 des suites d'une blessure qu'il avait reçue en combattant Cléon, général athénien, qui s'efforçait de reprendre Amphipolis.

BRASOS-DE-DIOS, riv. du Mexique, naît par 102° 12' long. O., 32° 30' lat. N., se jette dans la mer du Mexique par 29° 22' lat. N., après un cours de 1,000 kil.

BRASPARS, ville du départ. du Finistère, à 16 kil. N. E. de Châteaulin; 2,340 hab.

BRASSAC, bourg du départ. du Puy-de-Dôme, à 16 kil. S. E. d'Issoire; 1,800 hab. Houille, schistes, ardoise.

BRASSAC-DE-BELFOURTES, ch.-l. de cant. (Tarn), sur l'Agout, à 21 kil. E. de Castres; 1,100 hab. Manufactures de coton.

BRASSOW. *Voy.* CRONSTADT.

BRATUSPANTIUM, dite aussi *Cæsaromagus* et *Bellovaci*, auj. BEAUVAIS.

BRAUBACH, ville du duché de Nassau, à 8 kil. O. de Nassau; 1,150 hab. Eaux thermales.

BRAULE ou BRAULION (saint), évêque de Saragosse au VIIe siècle, fut l'ami d'Isidore de Séville, et acheva le *Traité des Étymologies ou Origines* de ce savant évêque. On lui doit en outre un *Éloge de saint Isidore* et les *Vies* de plusieurs autres saints.

BRAUNAU, ville des Etats autrichiens (Bohême), à 51 kil. N. E. de Kœniggrætz; 2,700 hab.

BRAUNSBERG, ville des États prussiens (Prusse), sur la Passarge, à 55 kil. S. O. de Kœnigsberg, 6,200 hab. Vieux château, résidence de l'évêque d'Emeland. Gymnase catholique. Rubans.

BRAUWER (Adrien), peintre flamand, né en 1608 à Harlem, était doué d'un heureux talent, et excita l'admiration de Rubens lui-même; mais il se livra à la vie la plus désordonnée, et mourut dans la misère à l'hôpital d'Anvers, âgé de 32 ans.

BRAVO (RIO), fleuve d'Amérique. *Voy.* RIO BRAVO.

BRAY (le), petit pays de la Haute-Normandie, avait pour places principales Neufchâtel et Gournay, et fait auj. partie de l'arr. de Neufchâtel (Seine-Inf.).

BRAY, ch.-l. de cant. (Somme), à 16 kil. O. de Péronne: 1,150 hab. Tanneries.

BRAY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 16 kil. S. O. de Provins; 1,875 hab.

BRAZZA, île des États autrichiens (Dalmatie), dans la mer Adriatique, séparée du continent par un canal large de 10 kil., vis-à-vis de Spalatro: 45 kil. sur 9; 15,000 hab. Vin excellent.

BRÉBEUF (Guillaume DE), poëte français, né en 1618, à Thorigny dans la B.-Normandie, mort en 1661, préférait Lucain à Virgile, et traduisit la *Pharsale* en vers (1654). On a aussi de lui une parodie du 7e livre de l'*Énéide* (1650), *Lucain travesti* (1656), des poésies diverses (1658). Ce poëte exagéra encore les défauts de Lucain: cependant, au milieu de son enflure, on trouve des vers heureux, de l'énergie, de l'élévation. Il était zélé catholique et écrivit un traité intitulé: *Défense de l'Église romaine.* Il vécut toujours dans la gêne malgré les belles promesses que lui faisait Mazarin.

BRECEY, ch.-l. de cant. (Manche), à 15 kil. N. E. d'Avranches; 1,400 hab.

BRECHIN, ville d'Écosse (Forfar), à 20 kil. N. E. de Forfar; 6,500 hab. Tour crénelée, que surmonte un clocher hexagone; château-fort. Manufactures de toiles.

BRECKNOCK, ville de la principauté de Galles, à 50 kil. S. O. d'Hereford; 5,000 hab.; ch.-l. d'un comté du même nom. — Le comté est situé dans la partie S. du pays de Galles, entre ceux de Radnor, Cardigan, Caermarthen, Monmouth et Hereford. L'étendue du comté est de 53 kil. sur 48; il compte 48,000 hab. Productions: fer, cuivre, plomb, houille, bois de charpente, bétail, etc.

BRÉCOURT (Guillaume MARCOUREAU DE), acteur et poëte dramatique, joua dans la troupe de Molière et composa des comédies en vers qui eurent quelque succès. Il fit de si grands efforts en jouant sa pièce de *Timon*, qu'il se rompit une veine et en mourut (1685). On a imprimé de lui six pièces détachées, Paris, 1660-1674.

BRÉDA, ville forte de Hollande (Brabant septentrional), à 50 kil. S. O. de Bois-le-Duc: 10,000 hab. Cathédrale avec une tour de 120 mèt.; arsenal, hôtel-de-ville, etc. Athénée, école militaire, école de dessin. Draps, tapis, etc. Commerce de transit. Bréda est célèbre par plusieurs congrès (1575, 1667, 1746); celui de 1667 amena la paix dite de Bréda, entre l'Angleterre et la Hollande. Par l'acte appelé *Uti possidetis* on convint que des deux côtés on rendrait toutes les conquêtes: mais les Provinces-Unies, en cédant la Nouvelle-Belgique (New-York et New-Jersey), obtinrent de pouvoir importer en Angleterre toutes les marchandises qui descendraient le Rhin: et la France, leur alliée, en échange de quelques îles qu'elle céda à l'Angleterre, reçut l'Acadie.

BREDE (LA), ch.-l. de cant. (Gironde), à 17 kil. S. de Bordeaux. Patrie de Montesquieu.

BREDENBOURG (J.), de Rotterdam, publia en 1665 une réfutation de Spinosa. On prétend que, mécontent de sa réfutation, il la réfuta lui-même, et qu'il finit par adopter les idées du philosophe qu'il combattait.

BRÉDERODE (François DE), né en 1466, mort

17

en 1490, se mit à la tête du parti des Hoeksen et s'empara de Rotterdam par surprise. Assiégé peu après par le comte d'Egmont et obligé de se rendre, il échappa aux mains de ses ennemis; mais bientôt il fut blessé et pris dans un combat; conduit à Dordrecht, il y mourut âgé de 24 ans.

BREDERODE (Henri, comte de), patriote hollandais, se joignit aux comtes d'Egmont et de Horn pour s'opposer à la tyrannie du cardinal Granvelle. Il présenta à Isabelle la fameuse requête qui donna naissance à l'insurrection des *Gueux* (*Voy.* ce mot). Banni par le duc d'Albe en 1567, il se retira en Allemagne, où il mourut en 1588.

BREDOW (Gabriel-Godefroy), écrivain et érudit allemand, né en 1773, mort en 1814; fut en 1794 membre de l'école normale de Berlin dirigée par Gedike, et en 1799 professeur au collége d'Eutin (Oldenbourg). En 1804 il devint professeur d'histoire à l'université d'Helmstædt, et remplit ces fonctions jusqu'en 1809. A cette époque il quitta Helmstædt, pour professer d'abord à Francfort-sur-l'Oder, puis à Breslau (1811), où il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages importants sur l'histoire ancienne : *Manuel d'histoire ancienne*, 1799 : 5e édit., Altona, 1825; *Recherches sur divers points de l'histoire, de la géographie et de la chronologie ancienne*; *Biographie de Charlemagne*, Altona, 1814, in-8. On lui doit aussi une bonne édition d'Eginhard, 1806. Il a publié quelques écrits périodiques et politiques, tels que la *Chronique du XIXe siècle* et ses *Epistolæ parisienses*, etc.

BREGENZ, *Brigantia*, ville des États autrichiens, (Tyrol), sur le lac de Constance; 2,000 hab. Filature de coton, etc. Commerce de bois de charpente. Cette ville fut très forte et très importante au moyen âge. Elle appartenait à la maison de Montfort, qui en 1450 la vendit à l'Autriche.

BREGUET (Abraham-Louis), célèbre horloger-mécanicien, né en Suisse en 1747, d'une famille de protestants français réfugiés, et mort à Paris en 1823, vint se fixer en France vers 1762. Il perfectionna d'abord les montres perpétuelles qui se remontent toutes seules. Bientôt après il inventa des *ressorts-timbres*, des *cadratures* de répétition, des *échappements* de toutes sortes, d'une délicatesse et d'une précision inouïe jusqu'alors. Cet habile mécanicien a enrichi la science d'un grand nombre de chronomètres, de pendules astronomiques, d'horloges marines et de thermomètres métalliques. Il était membre de l'Institut, du bureau des longitudes, et horloger de la marine.

BREHAL, ch.-l. de cant. (Manche), à 16 kil. S. O. de Coutances; 1,300 hab.

BREITENFELD, village de Saxe, à 7 kil. N. de Leipsick. 2 batailles y furent gagnées par les Suédois sur les Impériaux, 1631, 1642; elles sont aussi connues toutes deux sous le nom de batailles de Leipsick.

BREITKOPF (Jean-Gottlob-Emmanuel), imprimeur de Leipsick, né en 1719, mort en 1794, fit d'utiles recherches sur les moyens d'imprimer en caractères mobiles la musique, les figures mathématiques, les cartes géographiques et les portraits même, et réussit à imprimer avec des caractères de ce genre les livres chinois, qu'auparavant on était obligé de graver sur des tables de bois. Il a donné un *Traité de l'origine de l'imprimerie*; une *Histoire des jeux de cartes*; un *Traité de l'invention du papier*, et de l'*invention de la gravure sur bois*.

BRÊME, une des 4 villes libres de la Confédération germanique, sur le Weser, par 60° 27' long. E., 53° 4' lat. N.; 41,000 hab. Cathédrale, bourse, hôtel-de-ville, musée, arsenal, etc. Société de physique, société biblique. Lainages, cotonnades, tabac, cuirs maroquinés, chapeaux, etc. Commerce de vins du Rhin et autres, denrées coloniales, etc. — Brême a été successivement capitale de l'archevêché de Brême, puis ville libre et ville impériale, ensuite ch.-l. du dép. français des Bouches-du-Weser, et enfin de la petite république de Brême. C'était une des principales villes hanséatiques. Patrie de W. Olbers et de Heeren. — La république de Brême est enclavée dans le roy. de Hanovre; elle a 53,000 hab. Villes principales : Brême, capitale, Bremerwher, Wegesack. La majorité des habitants sont de la confession d'Augsbourg. Le gouvernement est démocratique; le pouvoir législatif appartient à l'assemblée des bourgeois, et le pouvoir exécutif au sénat.

BRÊME (duché de), situé dans le cercle de Basse-Saxe, était d'abord un évêché, et devint ensuite un archevêché pourvu de la supériorité territoriale. Pris par les Suédois en 1644, il leur fut cédé par la paix de Westphalie, qui le sécularisa en 1648; il fut repris en 1675, rendu par la paix de Nimègue en 1679, repris de nouveau en 1712 (par les Danois) et cédé aux ducs de Brunswick contre 1,000,000 de rixdales en 1719. On l'appelle duché de Brême et de Verden. Ce duché comprenait le territoire, mais non pas la ville de Brême, qui, dès le temps d'Othon I, était ville impériale. Les principales places étaient Verden, Stade, Buxtehude. Tous ces pays appartiennent auj. au roy. de Hanovre.

BRENCHLEY, ville d'Angleterre (Kent), à 10 kil. S. E. du Tunbridge; 2,260 hab. Eaux minérales.

BRENDOLA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 11 kil. S. O. de Vicence; 3,320 hab.

BRENETS (LES), vallée de Suisse (Neufchâtel), sur les bords du Doubs : il s'y trouve 2 villes : les Brenets et les Flanchettes. Horlogerie, dentelles.

BRENNE, petit pays de la Touraine, entre l'Indre et la Vienne, s'étend aussi sur les bords de la Loire et du Cher. Ch.-l., Châtillon-sur-Indre. Vignobles estimés.

BRENNER (mont), *Abnoba mons*, en Tyrol, entre l'Inn, l'Aicha et l'Adige, est traversé par la route d'Innspruck en Italie, et s'élève à 2,022 mètres.

BRENNUS, général des Gaulois Sénonais, vainquit les Romains près de la rivière d'Allia, marcha sur Rome, s'en rendit maître, livra la ville au pillage et aux flammes, l'an 390 av. J.-C., et assiégea le Capitole. N'ayant pu se rendre maître de cette forteresse, il consentit à s'éloigner si on lui payait mille livres d'or; mais quand on eut apporté l'or pour le peser, Brennus se servit de faux poids; et comme les Romains s'en plaignaient, il jeta son épée dans le bassin de la balance où se trouvaient les poids, en s'écriant : « Malheur aux vaincus! » Camille, survenu dans l'instant, annula le traité en qualité de dictateur, livra bataille aux ennemis sur les ruines de sa patrie, et les contraignit de s'enfuir. Quelques historiens rapportent l'événement d'une manière moins favorable aux Romains.

BRENNUS, autre général gaulois, ayant pénétré dans la Macédoine avec une armée considérable, tua Sosthène, général de cette nation, saccagea la Thessalie et la Grèce; il s'avançait vers le temple de Delphes pour en enlever les trésors, lorsqu'il fut repoussé; ses soldats, saisis d'une terreur panique, prirent la fuite, dit-on, et s'entre-tuèrent. Désespéré de ce désastre, il se donna la mort, vers l'an 278 av. J.-C. — Le mot Brennus, ou *Brenn*, paraît avoir signifié chez les Gaulois général ou chef d'armée.

BRENOD, ch.-l. de cant. (Ain), à 10 kil. S. de Nantua; 1,000 hab.

BRENTA, *Medoacus Major*, riv. d'Italie, naît à 13 kil. S. E. de Trente, passe à Cismone et à Bassano, et tombe dans l'Adriatique au port de Brandolo, après 176 kil. de cours. Ses eaux alimentent 2 canaux, la *Brenta-Morta* et la *Brentella*. — Elle donnait son nom au dép. de la Brenta, dans le roy.

d'Italie, sous Napoléon. Ce dép. était formé du Padouan, de la Polésine de Rovigo, et avait pour ch.-l. Padoue.

BRENTZEN (Jean), en latin *Brentius*, célèbre coopérateur de Luther, né en 1499 à Weil en Souabe, mort en 1570, fut le chef des *Ubiquistes* ou *Ubiquitaires*, ainsi nommés parce qu'ils soutenaient que le corps de J.-C. est partout depuis son ascension. Il fut un des principaux acteurs dans les affaires de religion qui à cette époque agitèrent toute l'Europe, et rédigea la *Confessio Wurtembergica*. Il a écrit 8 vol. in-fol. sur la théologie.

BRÉQUIGNY (OUDARD-FEUDRIX DE), né à Granville en 1716, mort en 1795, a donné, entre autres publications utiles : *Diplomata, chartæ, ad res francicas spectantia*, 1791, 3 vol. in-fol.; *Ordonnances des rois de la troisième race*. Il alla en Angleterre recueillir ce que le dépôt de la Tour de Londres offrait d'intéressant pour notre histoire.

BRESCIA, *Brixia*, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de ce nom, à 80 kil. E. de Milan, entre la Mella et le Naviglio; 35,000 hab. Citadelle, hôtel-de-ville, cathédrale, église Notre-Dame-des-Miracles, couvent, théâtre, palais épiscopal, bibliothèque publique. Armes à feu; draps, toiles de lin, dentelles communes. Commerce très actif : soie, lin, vin, laine, etc. — Brescia fut une république au temps de la ligue lombarde. Elle fut ensuite possédée par les Brusciati, les della Scala, les Visconti; ceux-ci la cédèrent aux Vénitiens en 1426. Sous leur domination, Brescia avait soutenu divers siéges remarquables (1238, 1311, 1426). Sforce et les Milanais remportèrent à Brescia, en 1439, une victoire sur Piccinino et les Vénitiens. Bayard s'y défendit héroïquement en 1520. Les Français s'en emparèrent en 1796 et en firent le ch.-l. du dép. de la Mella. En 1815 elle fut donnée à l'Autriche. Patrie d'Arnaud de Brescia, de Gambara, etc.

BRESELLO, ville d'Italie. *Voy.* BERSELLO.

BRÉSIL, *Brasilia* en latin, *Brazil* en espagnol, immense contrée de l'Amérique du S., entre le Venezuela et les Guyanes anglaise, hollandaise et portugaise au N., les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, l'Uruguay, le Paraguay, la Bolivie au S., le Pérou et la Nouvelle-Grenade à l'O., l'Océan Atlantique à l'E.; s'étend de 37° 45' à 73° 4' long. O. et de 4° 33' lat. N. à 33° 54' lat. S.; 4,300 kil. sur 4,000 ; 5,000,000 d'hab. dont beaucoup sont Nègres, Indiens et métis. Capitale, Rio-de-Janeiro. Avant 1829, le Brésil formait 11 capitaineries-générales; auj. il est divisé en 18 provinces, dont quelques-unes se subdivisent en comarques. En voici les noms :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Rio-de-Janeiro,	Rio-de-Janeiro.
San-Paulo,	San-Paulo.
Santa-Catarina,	Nossa-Senhora-do-Desterro.
San-Pedro,	Portalègre.
Matto-Grosso,	Matto-Grosso (ou *Villa-Bella*)
Goyaz,	Goyaz (ou *Villa-Boa*).
Minas-Geraes,	Ouro-Preto (ou *Villa-Rica*).
Espirito-santo,	Victoria.
Bahia,	Bahia (où *San-Salvador*).
Sergipe,	Sergipe.
Alagoas,	Alagoas.
Pernambuco,	Pernambuco.
Parahiba,	Parahiba.
Rio-Grande,	Natal.
Ceara,	Ceara (ou *Fortalezza*).
Piauhy,	Oeyras.
Maranhao,	Maranhao (ou *San-Luiz*).
Para,	Para (ou *Belem*).

On trouve dans l'intérieur du Brésil plusieurs chaînes de montagnes qui ne sont que des ramifications des Andes. Les principales sont : la Serra-do-Mar, dont les plus hauts sommets atteignent 1,320 m., la Serra-do-Espinhaço et la Serra-dos-Vertentes. Cette vaste région est arrosée par un nombre infini de fleuves de toutes dimensions, l'Amazone et presque tous ses affluents de gauche, le Tocantins, le Parahiba, le San-Francisco, le Parana, etc. Le climat varie suivant les latitudes, les hauteurs et le voisinage de l'Océan; dans les plaines, brûlantes chaleurs et pluies abondantes; sur le sommet des montagnes, froid glacial, neiges presque continuelles. Le sol du Brésil est éminemment fertile, les richesses minérales y sont immenses; on y trouve des diamants en quantité, de l'or, de l'argent, etc. La végétation est magnifique et originale; d'énormes forêts vierges couvrent encore une grande partie du pays. On rencontre dans le Brésil beaucoup de chevaux, des bêtes à cornes, des singes, des perroquets, des aras et d'autres oiseaux en grand nombre; les insectes y fourmillent. Les Guaranis et Brésiliens sont les principales familles indigènes du Brésil. — Découvert par le Portugais Cabral en 1500, le Brésil ne fut d'abord pour le Portugal qu'un lieu de déportation. La colonisation commença en 1531. Peu à peu les Hollandais conquirent presque tout le Brésil (1624-40), mais les indigènes les en chassèrent en 1654, et les Portugais prirent leur place. Les rois de la maison de Bragance s'intitulaient rois de Portugal et de Brésil. Chassés d'Europe en 1807 par Napoléon, ils vinrent se fixer à Rio, mais ils n'y restèrent que jusqu'en 1821. Leur retour à Lisbonne fit perdre le Brésil au Portugal. Le Brésil se déclara indépendant sous l'empereur don Pedro I, fils de Jean VI; et quand la mort de ce dernier (1826) laissa les deux trônes à don Pedro, roi de Portugal, ce prince céda la couronne de Portugal à sa fille, dona Maria. Néanmoins des troubles s'étant élevés dans le Brésil, don Pédro fut forcé d'abdiquer en 1831. Il céda la couronne du Brésil à son fils, don Pedro II, né en 1814, qui règne encore aujourd'hui. Depuis, les affaires se sont compliquées de plus en plus; les républicains ont levé l'étendard du fédéralisme, et les deux partis sont toujours aux prises dans le Brésil.

BRESLAU, *Vratislavia*, ville importante des États prussiens (Silésie), à 311 kil. S. E. de Berlin, sur l'Oder et l'Ohlau ; 90,000 hab. Ch.-l. de gouvernement et capit. de la Silésie. Université, évêché (le seul de la Silésie). Elle est divisée en ville vieille et ville neuve : 5 faubourgs, hôtel-de-ville, hôtel de la régence, arsenal, bourse, caserne, théâtre, église cathédrale de St-Jean, bibliothèque, etc. Soieries, lainages, draps, toiles, etc. Commerce considérable en toiles, draps, vins de Hongrie, etc.—Au XIIe siècle, la ville de Breslau était la capitale d'un duché indépendant; mais en 1335, le dernier duc étant mort sans enfants, le roi de Bohême en prit possession. Cédée en 1527 à l'Autriche, elle eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de trente ans. Elle fut prise d'assaut en 1741 par Frédéric II, roi de Prusse, et en 1742 on y conclut le traité de paix qui termina la guerre de Silésie. Dans la guerre de sept ans Breslau fut prise et reprise par les Autrichiens et les Prussiens (1757-1760). En 1807 elle fut prise par les Français.

BRESLE (la), riv. de France, prend sa source à Formery et se perd dans la Manche à Tréport, après avoir séparé les dép. de la Seine-Inf. et de la Somme.

BRESSE, anc. prov. de France, faisait partie des pays savoisiens qui appartenaient au gouvern. de Bourgogne. — Ch.-l., Bourg. La Bresse fut quelque temps un gouvernement particulier, dit Bresse-et-Bugey; elle comprenait alors, outre les 3 parties du Bugey, le pays de Gex, le pays de Chezery et la principauté de Dombes. La Bresse proprement dite avait pour bornes, à l'O. la Saône, à l'E. l'Ain; la fraction comprise dans le Châlonnais portait le nom de Bresse Châlonnaise. La Bresse répond à peu près au département de l'Ain. Sous les Romains, elle

était partagée entre la Viennaise et la Lyonnaise 1re et répondait en grande partie au pays des *Ambarri*. Elle fut ensuite comprise dans le roy. des Burgundes, dans le roy. d'Italie de Lothaire, dans le roy. de Provence de Charles son fils, dans le roy. de Bourgogne Cisjurane, dans le roy. d'Arles; puis se divisa en petites seigneuries, dont la principale fut celle de Baugé, portée en 1285 par l'héritière dans la maison de Savoie, qui à la longue réunit le Bugey, la Bresse, etc. Le tout ensuite fut cédé par Charles-Emmanuel I à Henri IV, par le traité de Lyon en 1601.

BRESSUIRE, ch.-l. d'arr. du dép. des Deux-Sèvres, à 57 kil. N. de Niort; 1,894 hab. Lainages, toiles, mouchoirs, etc. Cette ville, jadis plus importante, a beaucoup souffert pendant les guerres de la Vendée. — L'arr. de Bressuire a 6 cantons (Argenton-Château, Cerisay, Châtillon-sur-Serre, Thouars, Saint-Varent, plus Bressuire), 91 communes et 63,010 habitants.

BREST, *Brivates Portus* ou *Gesobrivate*, grand port de France, ch.-l. d'arr. (Finistère), à 564 kil. O. de Paris (594 par Alençon); 29,773 hab. Premier département de la marine militaire, préfecture maritime. Son port est un des plus sûrs de l'Europe; la rade a 35 kil. de circuit; mais elle est dangereuse en dehors de la passe qui l'unit à la mer, et qu'on nomme *le Goulet*; fortes batteries pour la défendre. Brest se compose de deux parties: Brest proprement dit et le quartier de la Recouvrance. On remarque le cours d'Ajot (belle promenade), les places d'Armes, de Rome, de Bourbon, les superbes établissements relatifs à la marine. Quais, bassins, dont un taillé dans le roc; bagne, magasins, arsenal, chantiers de construction, corderie, etc. École spéciale de marine et de génie; bibliothèque, jardin botanique, etc. Commerce en eaux-de-vie, sardines, etc. Armements pour la pêche de la morue. Patrie de Lamothe-Piquet. — C'était un simple bourg à la fin du XVIe siècle; Richelieu fit creuser le port et commencer de grands travaux que continuèrent Louis XIV et ses successeurs. — L'arr. de Brest a 12 cant. (Daoulas, Lannilis, Landerneau, l'île d'Ouessant, Lesreven, Plabennec, Plondalonezeau, Plondiry et St-Renan, plus Brest qui en forme trois), 85 communes, et 161,297 hab.

BRESTS, ou *Brzesc-Litevski*, ville de la Russie d'Europe (Grodno), sur le Bog, à 182 kil. S. de Grodno; 4,000 habitants, presque tous Juifs. Château bâti sur un rocher. Synagogue très fameuse. Aux environs est un palais impérial avec jardins. Sanglante bataille entre les Russes et les Polonais (1794).

BRET (Antoine), écrivain fécond, né à Dijon en 1717, mort à Paris en 1792, a composé des poésies légères, des comédies, des romans, des mémoires, etc. Ses comédies sont écrites avec pureté, le dialogue en est facile; mais elles manquent de verve. On ne les joue plus. Le meilleur de ses ouvrages est son *Commentaire sur les œuvres de Molière*, Paris, 1773, 6 vol. in-8.

BRETAGNE, ancienne prov. et grand-gouvernement de la France occid., avait pour bornes à l'O. l'Océan, au N. la Manche et la Normandie, au S. le Poitou, à l'E. l'Anjou et la Touraine. Capit., Rennes. Elle se divisait en Haute et Basse; la Haute formait 5 diocèses, Rennes, Nantes, St-Malo, St-Brieuc; dans la Basse étaient ceux de Tréguier, Vannes, Quimper, St-Pol-de-Léon. Auj. la Bretagne forme 5 dép., Loire-Inf., Ille-et-Vilaine, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère. Montagnes peu hautes. Rivières côtières nombreuses; au S. est l'embouchure de la Loire. Beaucoup de baies, anses et ports excellents. Sol inégal, climat humide; céréales en grande quantité, cidre, lin, chanvre; forêts, marais, jachères, landes en quelques endroits. Plomb, houille, fer, antimoine, argent, etc. Eaux minérales. Voies de communication encore imparfaites, surtout dans l'extrémité O., mais beaucoup améliorées depuis 1830. Mœurs, usages, caractère, civilisation, marqués d'un cachet particulier: en général, le Breton est laborieux, patient; on l'accuse d'être entêté. Dans l'O. on parle encore auj. une langue celtique, dite breyzad. — La Bretagne, sous les Romains, faisait partie de la Lyonnaise 3e et comprenait en outre le territoire des *Pictavi* dans l'Aquitaine 2e. Lors de la décadence de l'empire romain, la Bretagne se mit à la tête de la fédération armoricaine; ses chefs se disaient rois de l'Armorique. Le plus ancien prince connu qui ait porté ce titre est Conan Mériadec, qui vivait vers 384 de J.-C. Aux Ve et VIe siècles vinrent de la Grande-Bretagne des Bretons fuyant les armes des Angles et des Saxons: l'Armorique occidentale prit d'eux le nom de Bretagne. En 510, le roi breton Bodic se soumit à Clovis; ses descendants, tout en continuant à régner, ne prirent que le titre de comtes; cependant les Bretons n'étaient soumis que de nom aux Francs, ou bien ils étaient sans cesse en insurrection. En 799 toute la Bretagne appartint à Charlemagne. En 822 commença avec Noménoé une 2e dynastie de comtes: sous celle-ci, la Bretagne se scinde souvent en trois comtés, Vannes, Nantes, Rennes. Tout le comté de Bretagne est déclaré vassal du duché de Normandie en 912. Geoffroi I, qui régnait sur la Bretagne en 992, veut prendre le titre de duc, mais ce titre n'est pas reconnu par ses suzerains. En 1171, après la mort de Conan IV, Constance, sa fille, porta la Bretagne en dot à un fils du roi d'Angleterre Henri II, nommé Geoffroy II, puis régna avec son propre fils Arthur, qui périt en 1203, assassiné par son oncle Jean-sans-Terre. La Bretagne ne tarda point à passer dans de nouvelles mains par le mariage d'Alix, fille de Constance, avec le comte de Dreux, Pierre Mauclerc (1213), arrière-petit-fils de Louis-le-Gros: Pierre commença une 4e dynastie, dite dynastie capétienne de Bretagne, et prit le titre de duc. Les descendants de Pierre régnèrent jusqu'en 1458. L'événement capital de cette période fut la guerre de la succession de Bretagne entre les maisons de Blois et de Montfort (*Voy.* CHARLES DE BLOIS et SIMON DE MONTFORT): ceux-ci étaient appuyés par l'Angleterre, ceux-là par la France. La question fut vidée en 1364 par la bataille d'Auray, en faveur des Montfort; leur triomphe rendit longtemps la Bretagne hostile à la France, surtout pendant la guerre de 100 ans et sous Louis XI. La mort du duc François II, en 1488, laissa le duché de Bretagne à une fille, Anne, qui épousa successivement deux rois de France, Charles VIII (1491) et Louis XII (1498), et dont la fille, Claude de France, après avoir épousé le roi François I (1514), assura à la couronne l'héritage de la Bretagne (1515). La réunion solennelle eut lieu en 1532.

Comtes et ducs de Bretagne.

Nomenoé,	822	Eudes et Hoël III,	1148
Erisopoé,	851	Conan IV,	1156
Salomon,	857	Geoffroy II,	1171
Pasquiten et Gurvand,	874	Constance et Arthur I,	1196
Alain I et Judicaël,	877	Pierre Mauclerc et Alix,	1213
Gurmhaillon,	907	Jean I,	1237
Juhel Bérenger,	930	Jean II,	1286
Alain II, *Barbetorte*,	937	Arthur II,	1305
Drogon,	952	Jean III,	1312
Hoël I,	953	Charles,	1341
Guerech,	980	Jean IV,	1364
Conan I,	987	Jean V,	1399
Geoffroy I,	1002	François I,	1422
Alain III,	1008	Pierre II,	1450
Conan II,	1040	Arthur III,	1457
Hoël II,	1066	François II,	1458
Alain-Fergent,	1084	Anne.	1488
Conan III,	1112		

BRETAGNE (**GRANDE-**), *Great Britain* en anglais, *Britannia Major*, la plus grande des îles britanniques, comprend l'Angleterre et l'Écosse, et est ainsi nommée depuis la réunion des deux royaumes sous le règne de Jacques I en 1603. Cette île a 880 kil. du N. O. au S. E.; sa largeur au N. est de 275 kil., de 124 au centre, de 488 au S. Elle est bornée au N. et à l'E par la mer du Nord, au S. par la Manche, à l'O. par le canal St-George et la mer d'Irlande, les Orcades et les Hébrides. Communément on désigne sous le nom de Grande-Bretagne toute l'étendue des possessions qui composent la monarchie anglaise. En ce sens, outre les îles britanniques, c.-à-d. la Grande-Bretagne proprement dite et l'Irlande, avec les îles qui avoisinent les côtes, telles que les îles de Wight, de Man, d'Anglesey, les archipels des Hébrides, des Orcades, des Shetland, etc., dont l'ensemble forme le *Royaume uni de Grande-Bretagne et d'Irlande* (*United Kingdom*); la Grande-Bretagne comprend : 1° en Europe, Heligoland, dans la mer du Nord : Jersey, Guernesey, dans la Manche; Malte et les îles Ioniennes dans la Méditerranée, et la ville de Gibraltar, en Espagne; 2° en Asie, la plus grande partie de l'Inde en-deçà du Gange; les roy. d'Assam, d'Arakan et autres grands territoires dans l'Inde au-delà du Gange (*Voy.* INDE ANGLAISE); l'île de Ceylan, la ville d'Aden dans l'Arabie mérid.; 3° en Afrique, des établissements en Guinée et dans le Sénégal, les îles Maurice, Ste-Hélène, l'Ascension, quelques points à Madagascar et la colonie du Cap de Bonne-Espérance; 4° en Amérique, la Nouvelle-Bretagne, comprenant le Canada, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, le Labrador, la Terre-Neuve et la région de l'O; les terres et îles Arctiques anglaises; presque toutes les Petites-Antilles et la Jamaïque; la Guyane anglaise; l'archipel de Magellan; 5° en Océanie, la moitié orientale de l'Australie et divers territoires sur la côte occid., la Diéménie et le groupe de Norfolk. Londres est la capit. de l'Angleterre et de tout le Royaume-Uni. La population réunie de tous ces territoires, en y comprenant les pays vassaux, ne peut aller à moins de 172 millions d'hab., savoir 23,500,000 pour l'Europe, 146,500,000 pour l'Asie, et au moins 2,000,000 pour le reste du monde. De ces possessions, celles qui en elles-mêmes ont peu de valeur forment comme une chaîne de points militaires et de lieux de relâche qui permettent aux flottes et aux troupes anglaises d'aller d'un bout du globe à l'autre avec facilité. — La Grande-Bretagne, ainsi appelée pour la distinguer de la Bretagne française, doit son nom au mot *Prydain*, nom que portait cette île avant la conquête des Romains et que ces derniers traduisirent par celui de *Britannia*. Ce nom du reste ne s'étendait guère qu'à la partie mérid. de l'île, jusqu'à la Clyde, et ne comprenait que la partie appelée auj. Angleterre; le reste de l'île jusqu'au N., auj. l'Écosse, était désigné sous le nom de *Calédonie*. (*Voy.* pour l'histoire de la Grande-Bretagne les articles ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE, etc.)

BRETAGNE ANCIENNE, *Britannia*, et quelquefois *Britannia Major*. C'est la Grande-Bretagne actuelle, possédée en grande partie par les Romains qui la divisaient en cinq prov. : Bretagne 1re au S., Bretagne 2e à l'O., Flavie Césarienne à l'E., Grande-Césarienne au N. de l'Angleterre, Valentie au S. de l'Écosse. Elle était défendue au S. par le mur d'Adrien (qui allait du golfe de Solway à Shields), et au N. par le mur de Sévère (du golfe de la Clyde au Frith de Forth). Le S. O. de la Bretagne fut d'abord aperçu par les Marseillais qui allaient se fournir d'étain aux îles Cassitérides, auj. *Sorlingues*. César y parut l'an 55 av. J.-C. et n'y fit que de faibles conquêtes. Claude poussa plus avant. Sous Domitien, les légions romaines, conduites par Agricola, pénétrèrent jusqu'au mont Grampians. Constance Chlore ajouta la Valentie aux possessions romaines. En 411, les Romains évacuèrent la Bretagne après avoir réparé le mur d'Adrien. Elle fut bientôt après envahie par les Saxons et les Angles. *Voy.* ANGLETERRE.

BRETAGNE (**NOUVELLE-**). On comprend sous ce nom toute l'Amérique anglaise du N., moins les Terres Arctiques anglaises. Elle est située entre 54°-136° long. O., 43° 20'-77° 50' lat. N. On la divise vulgairement en 5 parties : 1° les 2 Canadas avec la Nouv.-Écosse et le Nouv.-Brunswick, plus la Terre-Neuve; 2° le Labrador avec le Maine orient.; 3° la Nouv.-Galles mérid. et septentr.; 4° le Nouv.-Hanovre et le Nouv.-Cornouailles; 5° les immenses solitudes comprises entre ces deux derniers pays; la division réelle forme 6 gouvernements : Quebec, York ou Haut-Canada, Nouv.-Brunswick, Nouv.-Écosse, Prince-Édouard, Terre-Neuve. Le ch.-l. général est Québec. Régions très variées, mais en général humides et froides; les montagnes Rocheuses traversent ces contrées du S. E. au N. O.; le fleuve St-Laurent les arrose; lacs immenses. Des tribus indigènes barbares, dont les principales sont les Knistinos et les Atapeskovs, errent dans ces déserts. On en tire beaucoup de fourrures, et la compagnie des pelleteries de la baie d'Hudson s'est formée pour exploiter cette branche d'industrie.

BRETAGNE (archipel de la **NOUVELLE-**), en Australie, au N. de l'archipel de la Louisiade, à l'E. de la Papouasie, par 146°-150° long. E., 4°-6° 25' lat. N. Les deux îles principales sont celles de la Nouv.-Bretagne et de la Nouv.-Irlande. Ensuite viennent l'île du Duc-d'York, le Nouv.-Hanovre, Gérar de Nys, etc. Volcans, forêts. On dit ces îles assez peuplées. Elles ont été découvertes par Dampierre (1699).

BRETENOUX, ch.-l. de cant. (Lot), à 9 kil. de St-Céré; 700 hab.

BRETEUIL, ch.-l. de cant. (Eure), à 33 kil. S. O. d'Evreux; 2,500 hab. Hauts-fourneaux; forges; fonderie de canons.

BRETEUIL, ch.-l. de cant. (Oise), près de la source de la Noye, à 28 kil. N. E. de Beauvais; 2,700 hab. Papeterie, lainages, cordonnerie.

BRETEUIL (L.-Aug. LE TONNELIER, baron de), ministre d'état, né en 1733 à Preuilly en Touraine, mort à Paris en 1807, fut employé par Louis XV comme ambassadeur en Russie, en Suède, en Hollande, à Vienne; fut chargé en 1783 par Louis XVI du département de la maison du roi et du gouvernement de Paris, et fut placé en 1789 à la tête du ministère qui remplaça Necker et qui ne dura qu'un moment. Il émigra bientôt après et revint en France en 1802. Pendant son ministère, Breteuil voulut le bien, mais il déploya peu de capacité.

BRETIGNY, village de France (Eure-et-Loir), à 9 kil. S. E. de Chartres. Il est fameux par le traité de 1360 entre les Anglais et le roi Jean. Ce dernier, prisonnier des Anglais, devait payer pour sa rançon 3,000,000 d'écus d'or, céder la Normandie, etc.; le traité ne fut point accompli et le roi Jean mourut à Londres en captivité.

BRETON (le PERTUIS-), canal du golfe de Gascogne entre la côte du dép. de la Charente-Inférieure et l'île de Ré.

BRETON (île du CAP-), dans le golfe Saint-Laurent, entre 45° 30' et 47° 15' lat. N., 62° 15' et 63° 47' long. O.: 130 kil. sur 75; fait partie des possessions anglaises de l'Amérique du Nord.

BRETONS. *Voy.* BRETAGNE ANCIENNE.

BRETTEN ou BRETTHEIM, ville du grand-duché de Bade, à 42 kil. S. de Heidelberg : 2,600 hab. Patrie de Mélanchthon.

BRETTEVILLE-SUR-LAIZE, ch.-l. de cant. (Calvados), à 19 kil. N. O. de Falaise; 800 hab.

BREUGHEL, nom d'une famille de peintres flamands, originaire du village de Breughel près de Bréda. Les plus connus sont : Pierre, né à Breughel

en 1510, mort à Bruxelles en 1570, qui traita surtout des sujets gais, des noces, des fêtes, et fut surnommé *Pierre-le-Drôle;* et Jean son fils, né à Bruxelles en 1568, mort vers 1642, qui réussit dans le paysage. On le surnomma *Breughel-de-Velours*, parce qu'il portait habituellement des habits de cette étoffe.

BREVANNES, village du dép. de la Haute-Marne, à 40 kil. de Chaumont; 1,200 hab. Mine de fer.

BRÈVES (Fr. SAVARY DE), ambassadeur de la France auprès de la Porte, né en 1560, mort en 1628, fit conclure en 1604 entre la France et la Porte un important traité d'alliance et de commerce. Il avait étudié les langues orientales et il rapporta plus de 100 volumes turcs et persans. On a publié la *Relation de ses voyages*, 1628.

BRÉVINE (LA), vallée de Suisse (Neufchâtel), à 20 kil. O. de Neufchâtel; 9 kil. de long. Eaux minérales. Elle renferme le lac d'Étalières.

BREVIODURUM, auj. PONT-AUDEMER.

BREYDENBACH (Bernard DE), doyen de l'église de Mayence dans le XVe siècle, fit un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï dont il fit imprimer la *Relation* en latin à Mayence, 1486, in-fol. C'est le plus ancien livre où se trouve l'alphabet arabe.

BRÉZÉ (maison de), famille française noble et ancienne, illustrée au XVe siècle par le grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, Pierre de Brézé, mort en 1465 (*Voy.* l'art. suiv.); par le grand-sénéchal de Normandie Jacques de Brézé, mort en 1494; et au XVIIe siècle par le maréchal de Brézé (Urbain Maillé), mort en 1650, etc. *Voy.* aussi DREUX-BRÉZÉ et MAILLÉ.

BRÉZÉ (Pierre DE), grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, aida puissamment Charles VII à chasser les Anglais; fut chargé par Louis XI de conduire des secours à Marguerite d'Anjou, et fut tué en 1465 à la bataille de Montlhéry, dans la guerre dite du *Bien-Public*.

BREZOLLES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 22 kil. S. O. de Dreux: 800 hab.

BRIAL (dom), laborieux bénédictin de Saint-Maur, né à Perpignan en 1743, mort à Paris en 1828, travailla d'abord à l'*Histoire littéraire de France*. Chargé ensuite de continuer le *Recueil des historiens des Gaules et de France*, il en publia de 1785 à 1822 les vol. 14 à 18, et laissa manuscrit le 19e, qui a été publié en 1835 par MM. Daunou et Naudet. Il a aussi composé un grand nombre de mémoires sur des points d'histoire. Il fut de l'Académie des Inscriptions.

BRIANÇON, *Brigantia* ou *Brigantium*, ch.-l. d'arrond. (Hautes-Alpes), à 57 kil. N. E. de Gap, sur la rive droite de la Durance; 3,515 hab. Briançon est élevée de 1,306 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle est défendue par 7 forts, dont 5 communiquent ensemble par des chemins creusés dans le roc. Pont hardi. Fabrique de chapeaux, clous, faux; filature de coton. — L'arr. de Briançon a 5 cantons (Le Monestier, L'Argentière, Aiguilles-en-Queyras, Lagrave-en-Oysans, plus Briançon), 27 communes et 30,839 hab.

BRIANÇONNAIS, partie du Haut-Dauphiné, qui avait pour ch.-l. Briançon; autres villes: Queyras, Le Monestier, Mont-Genèvre. Il faisait jadis partie du territoire des *Brigantini* (Narbonnaise 2e); plus tard il appartint aux dauphins de Vienne qui se qualifièrent de princes de Briançon et comtes de Cézanne. Il fait auj. partie du dép. des H.-Alpes.

BRIANSK, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 110 kil. O. d'Orel, sur la Dena; 3,000 hab.

BRIARE, *Brivodurum*, ch.-l. de cant. (Loiret), sur le canal du même nom, à 40 kil. S. de Montargis; 2,977 hab. — Le canal de Briare, commencé par Henri IV, achevé par Louis XIII, unit la Loire et la Seine; il commence à Briare et se jette dans le canal du Loing à Montargis; il a 55 kil. de long.

BRIARÉE, un des géants qui attaquèrent le ciel, avait cent bras et cinquante têtes. Il fut vaincu par Neptune, qui l'emprisonna sous l'Etna.

BRICE (saint), évêque de Tours, succéda vers l'an 400 à saint Martin. Des ennemis jaloux de son mérite dirigèrent contre lui des calomnies qui trompèrent le peuple de Tours; il fut chassé de son siége, et obligé de se retirer à Rome; mais il fut rappelé quelques années après, et mourut en 444. Sa fête se célèbre le 13 novembre.

BRIÇONNET (Guillaume), cardinal, joua un rôle important sous les règnes de Louis XI, Charles VIII et Louis XII. C'est d'après ses conseils que Charles VIII entreprit la conquête de l'Italie. Ce prince le nomma évêque de St-Malo, puis archevêque de Reims et premier ministre. Il eut de violents démêlés avec Jules II, qui l'excommunia. Il mourut en 1514 dans un âge avancé. — Avant d'entrer dans les ordres, il avait été marié et avait eu deux fils, dont l'un, Guillaume, fut évêque de Meaux, ambassadeur à Rome, et favorisa les savants. Il mourut en 1533.

BRIDAINE (Jacques), célèbre missionnaire, né dans un village près d'Uzès en 1701, mort en 1767, se fit remarquer par la ferveur de son zèle et par une éloquence mâle, hardie, qui commandait l'attention par des traits sublimes, ou la réveillait par des saillies inattendues. Il parcourut presque tous les villages du midi de la France, et fit jusqu'à 265 missions. On voulut l'entendre à Paris, et il prononça à St-Sulpice un sermon sur l'éternité qui fit la plus terrible impression sur son auditoire, et dont le début est regardé comme un chef-d'œuvre. Ses sermons étaient improvisés: il n'en reste que quelques fragments insérés dans sa vie qu'a publiée l'abbé Caron sous ce titre: *Le Modèle des Prêtres*, Paris, 1804, ou cités par Maury et La Harpe.

BRIDGEND, petite ville d'Angleterre (Glamorgan, dans le pays de Galles), à 10 kil. N. O. de Cowbridge; 1,800 hab. Lainages; fabrique d'armes.

BRIDGENORTH, ville d'Angleterre (Shrop), sur la Saverne, à 32 kil. S. E. de Shrewsbury; 6,300 hab. Beau pont qui réunit la haute et la basse ville.

BRIDGETOWN (c.-à-dire *ville à pont*), port de mer, capit. de la Barbade, une des Antilles, au fond de la baie de Carlisle; jolie ville, belle cathédrale; 20,000 hab. Elle a beaucoup souffert de l'ouragan de 1780. — Il y a plusieurs petites villes du nom de Bridgetown aux États-Unis.

BRIDGEWATER, ville d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S. O. de Wells; 8,000 hab. Beau pont sur la Parret; canal fameux. Industrie et commerce assez actifs. Patrie de l'amiral Blake. — Le canal de Bridgewater va: 1° des mines de houille de Worseley à Manchester, 2° de Manchester à Runcorn, 3° de Worseley aux marais de Chatmoss: il communique avec le canal du Grand-Tronc, et a 88 kil. de longueur.

BRIDGEWATER, ville des États-Unis (Massachussets), à 33 kil. S. de Boston; 6,000 hab. — Autre ville des États-Unis (New-Jersey), à 4 kil. de Boundbrook; 3,500 hab.

BRIDGEWATER (Thomas EGERTON, comte de), chancelier d'Angleterre sous Jacques I, fut chargé, entre autres affaires importantes, de suivre le procès du comte de Somerset, ancien favori de Jacques, accusé d'empoisonnement, et eut la force de s'opposer au roi qui voulait pardonner au coupable. Il résigna les sceaux en 1617 et désigna Bacon pour lui succéder. Il mourut peu de jours après. Jacques I l'avait créé baron d'Ellesmere, vicomte de Brackley, comte de Bridgewater. C'est sous ce dernier titre que ses descendants sont connus.

BRIDGEWATER (François EGERTON, duc de), descendant du précédent, né en 1736, mort en 1803,

s'est rendu célèbre par un canal qu'il fit creuser à ses frais de Worseley à Manchester; ce canal, construit par l'ingénieur Brindley, est regardé comme un des ouvrages les plus beaux et les plus hardis en ce genre. Il a produit au duc de Bridgewater une fortune immense, en même temps qu'il a enrichi tout le pays. — Un autre membre de cette famille, le révérend François-Henri Egerton, comte de Bridgewater, né en 1756, mort en 1829, s'est fait un nom en léguant par son testament à la Société royale de Londres une somme de 8,000 liv. sterling (environ 192,000 francs), pour être distribuée entre plusieurs auteurs qui se chargeraient de rédiger des ouvrages ayant pour but de démontrer la puissance et la sagesse de Dieu. Cette belle fondation a déjà fait naître plusieurs excellents ouvrages, composés par Herschell, Buckland, Bell, etc. C'était du reste un homme fort bizarre.

BRIDPORT, ville d'Angleterre (Dorset), à 24 kil. O. de Dorchester, près de la Manche; 4,500 hab. Port. Armements pour Terre-Neuve.

BRIE, ancienne prov. de France, comprise dans les deux grands-gouvernements d'Ile-de-France et de Champagne-et-Brie; d'où elle se divisait en *Brie champenoise* et *Brie française*. La première était située à l'O. de la Champagne, au N. du Senonais, au N. E. et à l'E. de la Brie française. Villes principales: Meaux, ch.-l. de toute la Brie; Dammartin, Château-Thierry, Germigny-l'Évêque, Provins, Coulommiers, Montmirail, Sézanne. Les environs de Château-Thierry se nommaient *Brie pouilleuse*; quelquefois on en faisait une troisième portion de la Brie. Aujourd'hui la Brie champenoise fait partie des départements de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de l'Aisne. La *Brie française* était comprise dans la partie S. E. de l'Ile-de-France, à l'E. et au S. O. de la Brie champenoise: elle est beaucoup moins vaste que la première. Places: Brie-Comte-Robert, Lagny, Corbeil, Nangis, Rosoy, Gèvres, Villeroi. Elle fait auj. partie du dép. de Seine-et-Oise. On recueille beaucoup de grains dans la Brie et on y fait des fromages renommés. — Au temps de César les *Meldi* occupaient cette contrée, qui n'était qu'une vaste forêt nommée *Brigensis saltus*; elle fut, sous l'empire romain, comprise dans la 4ᵉ Lyonnaise, et sous les Francs dans le royaume de Neustrie. Sous les derniers Carlovingiens, la Brie eut des comtes particuliers, qui portèrent le plus souvent le titre de comtes de Meaux, siége de leur seigneurie. En 988, Hubert de Vermandois, comte de Meaux, devint comte de Troyes, et depuis ce moment la Brie suivit les destinées de la Champagne.

BRIE-COMTE-ROBERT, *Bria-Comitis-Roberti*, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 17 kil. N. de Melun, sur l'Yères, ce qui parfois la fait nommer Brie-sur-Yères. Grand commerce de grains et de fromage dits de Brie. Elle fut ainsi nommée à cause du séjour qu'y fit Robert de France, comte de Brie.

BRIEC, ch.-l. de canton (Finistère), à 14 kil. N. E. de Quimper; 4,592 hab.

BRIEG, *Brega*, ville des États prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 42 kil. S. E. de Breslau; 10,559 hab. Grand pont de bois. Gymnase, institutions charitables, etc. Cotonnades, draps, chapeaux, etc.

BRIEN, souverain de l'Irlande, né en 926, régna 56 ans sur l'Irlande méridionale, battit les Danois dans 49 combats et les expulsa définitivement de l'île après la victoire de Cloutar, 1014. Il fut assassiné par un Danois. Il favorisa l'établissement de la religion chrétienne dans ses états. — Ses descendants, qui portaient le nom d'O'Brien (c.-à-d. fils de Brien), continuèrent à régner pendant 500 ans sur l'Irlande. Le dernier des O' Brien, Donogh O' Brien, surnommé *le Gras*, fut détrôné par Henri VIII, roi d'Angleterre, en 1543. Depuis cette époque la famille des O'Brien se partagea en deux branches: la première s'éteignit dans le XVIIIᵉ siècle en la personne d'Antonie-Th.-Septimanie O'Brien, fille de lord J.-Ch. O'Brien, vicomte de Clara, puis comte de Thomond, qui servit en France et y reçut le titre de maréchal; la seconde subsiste encore auj.

BRIENNE ou **BRIENNE-LE-CHATEAU**, ch.-l. de cant. (Aube), sur l'Aube, à 23 kil. N. O. de Bar-sur-Aube; 2,000 hab. Bonneterie, etc. Commerce en blé, chanvre et laine. Brienne formait un comté possédé par l'illustre maison de Brienne. Elle était célèbre par une école militaire où fut élevé Bonaparte; cette école n'existe plus. Combat opiniâtre entre les Français et les alliés, 29 janvier 1814.

BRIENNE (maison de). Les comtes de Brienne font remonter leurs ancêtres jusqu'à Engilbert, qui vivait sous Hugues Capet, au Xᵉ siècle. Ils étaient vassaux des comtes de Champagne. L'un d'eux, Jean, monta sur les trônes de Jérusalem et de Constantinople; un autre, Gautier III, devint roi titulaire de Sicile par son mariage avec la sœur et l'héritière de Guillaume III (1198); mais il mourut sans avoir pu se faire reconnaître, 1205. Le dernier seigneur de ce nom, Gautier VI, mort en 1356, fut connétable de France. (*Voy.* les art. suivants).

BRIENNE (Jean DE), épousa l'héritière du royaume de Jérusalem, Marie, fille d'Isabelle et de Conrad de Montferrat (1209), et essaya inutilement de se mettre en possession de son royaume. En 1229, il devint empereur de Constantinople après la mort de Pierre de Courtenay, et résista aux attaques des Grecs et des Bulgares. Il n'était d'abord que tuteur du jeune Baudouin II: mais il fut reconnu empereur dès 1231. Il mourut sur le trône en 1237 dans un âge très avancé.

BRIENNE (GAUTIER DE), général du XIVᵉ siècle, servit d'abord le roi de Naples, s'empara en 1342 du souverain pouvoir à Florence, y commit toutes sortes d'exactions et s'en fit chasser au bout d'un an. Il se réfugia en France où le roi Jean le nomma connétable. Il fut tué peu de mois après à la bataille de Poitiers, 1356. Il posséda quelque temps le duché d'Athènes; mais il le perdit bientôt et ne put jamais le reprendre.

BRIENNE (LOMÉNIE DE), ministre. *Voy.* LOMÉNIE.

BRIENNE (NICÉPHORE). *Voy.* BRYENNE.

BRIENON. *Voy.* BRINON.

BRIENTZ ou **BRIENZ**, ville et lac de Suisse (Berne), à 50 kil. S. E. de Berne. Fromages célèbres. Le lac est très poissonneux.

BRIENZA, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 34 kil. S. O. de Potenza; 4,350 hab.

BRIES, ville de Hongrie (Sohl), à 48 kil. N. E. d'Alt-Sohl; 6,300 hab.

BRIET (Ph.), jésuite, bibliothécaire du collége de Paris, né à Abbeville en 1601, mort en 1668. On a de lui des ouvrages de géographie et de chronologie distingués: *Parallela geographiæ veteris et novæ*, Paris, 1649, 3 vol. in-4; *Chronicon, ab orbe condito ad annum Christi*, Paris, 1663, 7 vol. in-12; *ibid.*, in-fol., 1682; *Philippi Labbe et Philippi Brietii Concordia chronologica*, Paris, 1770, 5 vol. in-fol.; *Theatrum geographicum Europæ veteris*, 1653, in-fol.

BRIEUC (saint), *Briochus*, né dans la Grande-Bretagne vers 409, fut un des principaux disciples de saint Germain d'Auxerre, qui était allé faire une mission dans la Bretagne, et qui l'emmena en France. Quelque temps après, Brieuc retourna dans sa patrie, et y fit de nombreuses conversions. A 70 ans il passa dans l'Armorique (Bretagne), y bâtit un monastère sur un terrain que lui donna le comte de Liwil, son parent: ce monastère, où il mourut en 582, a été l'origine de la ville de Saint-Brieuc. — Pour la ville, *Voy.* SAINT-BRIEUC.

BRIEY, ch.-l. d'arr. (Moselle), à 22 kil. N. O. de Metz; 1,730 hab. — L'arr. de Briey a 5 cant.

(Audun-le-Roman, Conflans, Longwy, Longuion, plus Briey), 120 communes et 62,946 hab.

BRIGANTES, peuple de la Bretagne ancienne, dans la Grande-Césarienne, au N. des *Parisi*. Leur territoire répond à une partie du Northumberland. Sous Vespasien, ils furent soumis par Cerealis.

BRIGANTIA. *Voy.* BRAGANCE, BREGENZ et BRIANÇON.

BRIGANTINUS LACUS, auj. *lac de Constance*, ainsi nommé de la ville de *Brigantia* (Bregenz), qui est sur ses bords.

BRIGANTIUM, ville de Gaule, auj. BRIANÇON.

BRIGANTIUM, ville d'Hispanie, auj. COROGNE (LA).

BRIGG, bourg de Suisse (Valais), à 40 kil. N. O. de Domo-d'Ossola, sur le Rhône; 600 hab. Commerce de transit pour les marchandises qui traversent le Simplon. Bains longtemps fréquentés.

BRIGGS (H.), célèbre mathématicien anglais, né vers 1556 à Warley-Wood (York), mort en 1630, fut professeur de géométrie au collége de Gresham à Londres, puis occupa la chaire fondée par Saville à Oxford. Il perfectionna l'invention des logarithmes qui venait d'être faite par J. Neper, et fit un grand nombre de travaux utiles à l'astronomie et à la géographie. On lui doit *Arithmetica logarithmica*, Londres, 1624, ouvrage d'un travail immense, qui est la base des tables de logarithmes publiées depuis.

BRIGHTON, ville d'Angleterre (Sussex), à 80 kil. S. de Londres, au fond d'une baie de la Manche; 25,000 hab. Très jolie ville; magasins opulents, bains chauds et froids très fréquentés. Promenades, théâtre, et surtout joli palais nommé Pavillon de la Marine. — Brighton était un hameau il y a 30 ans: un caprice du régent, depuis George IV, qui y établit sa résidence d'été, en a fait une ville charmante; c'est le rendez-vous du monde élégant pendant l'été.

BRIGIDE (sainte), vierge, abbesse et patronne de l'Irlande, née à Fochard, dans le comté d'Armagh, au VI[e] siècle. Elle se construisit sous un gros chêne une cellule autour de laquelle vinrent se ranger plusieurs personnes de son sexe qui la prirent pour mère et elle fonda ainsi un couvent. Sa règle fut suivie par un grand nombre de monastères d'Irlande.

BRIGITTE (sainte), fille de Birger, prince suédois, et issue de la famille des Brahé, née en 1302, épousa Ulf-Gudmarson, prince de Néricie, dont elle eut huit enfants. Après la mort de son mari, Brigitte fonda vers 1363 l'abbaye de Wadstena, diocèse de Lincoping. Elle partit ensuite pour Jérusalem, sur une vision qu'elle eut à l'âge de 69 ans; elle visita les lieux saints. Elle mourut à Rome en 1373 peu après son retour. On a de cette sainte des *Révélations* qui furent écrites par le moine Pierre, prieur d'Alvastre; elles ont été imprimées à Rome en 1455, et traduites en français sous le titre de *Prophétie merveilleuse de sainte Brigitte*, Lyon, 1536. Sa fête se célèbre le 8 décembre. — L'ordre de *Sainte-Brigitte* était composé de religieux et de religieuses, comme celui de Fontevrault; l'abbesse avait l'autorité suprême.

BRIGNAIS, *Prisciniacum*, village du dép. du Rhône, à 9 kil. S. O. de Lyon; 1,500 hab. Bestiaux, vins. Maisons de plaisance.

BRIGNOLES, *Brinonia*, ch.-l. d'arr. (Var), sur le Calami, à 43 kil. S. O. de Draguignan; 5,652 hab. Belle fontaine. Société d'agriculture, bibliothèque. Bougies, savons, etc. Commerce d'huile, vins, prunes dites de Brignoles, etc. — L'arr. de Brignoles a 8 cantons (Roque-Brussanne, Cotignac, Rians, Tavernes, Bessé, Barjols, Saint-Maximin, plus Brignoles), 62 communes et 71,136 hab.

BRIHUEGA, ville d'Espagne (Guadalaxara), sur la Tajuna, à 28 kil. N. E. de Guadalaxara. Le duc de Vendôme y fit prisonnière l'arrière-garde des alliés commandée par lord Stanhope, 1710.

BRIL (Paul), peintre flamand, né en 1550 à Anvers, mort à Rome en 1625, quitta la maison paternelle à l'âge de quatorze ans pour aller rejoindre à Rome son frère Matthieu, peintre de Grégoire XIII. Après la mort de ce frère qui lui avait servi de maître et qu'il surpassa bientôt, Sixte V l'employa à décorer ses palais et les couvents d'Italie. Le Musée possède de lui deux tableaux; *les Pèlerins d'Emmaüs*, et *Syrinx métamorphosée en roseau*.

BRILLE (LA) ou BRIELLE, ville et port de Hollande (Hollande mérid.), dans l'île de Wœrn, à 13 kil. S. O. de Rotterdam; 3,000 hab. La tour carrée de l'église Ste-Catherine sert de phare. Ce fut la première place prise par les insurgés, dits les *Gueux de mer* (1572). Patrie de Tromp et de Guill. de Witt.

BRILLON, ville des États prussiens (Westphalie), à 32 kil. E. d'Arensberg; 2,766 hab. Argent, plomb, calamine aux environs.

BRINDES, *Brundisium* en latin, *Brindisi* en italien, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 100 kil. N. O. d'Otrante, sur l'Adriatique; de 5 à 6,000 hab. Excellent port, mais dont la passe est comblée. Archevêché. Elle fut très importante chez les anciens. Elle avait encore 60,000 hab. au XIII[e] siècle. *Voy.* BRUNDISIUM.

BRINIATES, petite nation de la Ligurie, à l'O. de la *Macra* et des *Apuani*.

BRINON-L'ARCHEVÊQUE ou BRIENON, ch.-l. de cant. (Yonne), à 15 kil. E. de Joigny; 2,678 hab.

BRINON-LES-ALLEMENS, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 19 kil. S. de Clamecy; 1,000 hab.

BRINVILLIERS (Marie-Marguerite DE), célèbre empoisonneuse, fille de Dreux d'Aubray, lieutenant civil, épousa en 1651 le marquis de Brinvilliers, mestre-de-camp. Corrompue dès son enfance, elle eut un commerce adultère avec un officier de cavalerie, Gaudin de Sainte-Croix, que le lieutenant civil fit enfermer à la Bastille (1663). Celui-ci, ayant connu dans sa prison l'Italien Exili, qui faisait métier de composer des poisons, et ayant appris de lui son art criminel, l'enseigna à sa maîtresse, et tous deux s'en servirent pour se défaire de ceux dont ils convoitaient la fortune. Ils empoisonnèrent successivement le père de la marquise, ses deux frères et sa sœur. Le crime fut découvert à la mort de Sainte-Croix, chez lequel on trouva des pièces accusatrices (1670); la Brinvilliers prit aussitôt la fuite: mais elle fut arrêtée à Liége, ramenée à Paris, jugée et exécutée en 1676.

BRIOLAY, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 11 kil. N. E. d'Angers; 800 hab.

BRIONI (îles), îles des États autrichiens, dans la mer Adriatique, sur la côte d'Illyrie, au N. O. de Pola, par 11° 22' long. E., 44° 53' lat. N. Marbres.

BRIONNAIS, petit pays de France, partie du bailliage de Semur en Bourgogne, sur les confins du Bourbonnais. Une ville de Semur y était située et prenait de là le nom de Semur-en-Brionnais pour la distinguer de Semur-en-Auxois.

BRIONNE, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Rille, à 15 kil. N. E. de Bernay; 1,700 hab. Draps, filatures de coton, tanneries. Il s'y tint en 1050 un concile où fut condamnée l'hérésie de Bérenger.

BRIORD, village du dép. de l'Ain, à 16 kil. S. E. de Belley. C'est là que mourut Charles-le-Chauve.

BRIOUDE, *Brivas*, ch.-l. d'arr. (H.-Loire), sur l'Allier, à 47 kil. N. O. du Puy; 5,247 hab. Société d'agriculture, biblioth. Église gothique de St-Julien, etc.—L'arr. de Brioude a 8 cant. (Auzon, Blesle, La Chaise-Dieu, Langeac, La Voulte, Paulhaguet, Pinols, plus Brioude), 118 comm. et 82,755 hab.

BRIOUDE (VIEILLE-), à 4 kil. S. E. de Brioude. Beau pont qui s'est écroulé en 1822.

BRIOUX, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 11 kil. S. O. de Melle; 740 hab.

BRIOUZE, ch.-l. de cant. (Orne), à 26 kil. O. d'Argentan; 950 hab. Toiles.

BRIOVERA, ville de Gaule, auj. SAINT-LÔ.

BRIQUEBEC, ch.-l. de cant. (Manche), à 13 kil. S. O. de Valogne; 4,414 hab. Mine de cuivre. Eaux ferrugineuses.

BRISACH (NEUF-), ville forte de France, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 13 kil. S. E. de Colmar, près de la rive gauche du Rhin: 1,800 hab. Fortifications importantes construites par Vauban en 1690.

BRISACH (VIEUX-), ville du grand-duché de Bade, près de Neuf-Brisach, sur la rive droite du Rhin, à 21 kil. S. E. de Colmar, a beaucoup souffert des dernières guerres. Forts rasés en 1741. Cette ville était jadis capitale du Brisgau et ville impériale.

BRISÉIS ou **HIPPODAMIE**, fille de Brisès, prêtre de Lyrnesse en Cilicie, devint, après la prise de sa patrie, captive d'Achille, à qui elle fut ensuite enlevée par Agamemnon. Irrité de cet affront, le héros se retira dans sa tente et refusa de combattre pour les Grecs jusqu'à ce qu'elle lui fût rendue. La colère d'Achille après l'enlèvement de Briséis fait le sujet de l'*Iliade*.

BRISGAU, *Decumates agri*, contrée d'Allemagne, au N. de la Suisse, eut longtemps des comtes particuliers. Plus tard il fut réuni aux domaines de la maison d'Autriche et compris dans l'Autriche antérieure. Il se divisait en *Bas-Quartier* ou *Brisgau* proprement dit, et *Haut-Quartier du Rhin*. Dans le Bas-Quartier on remarquait Freyburg, Vieux-Brisach, Willingen, Neuenbourg, Waldkirch, Zæhringen. Dans le Haut-Quartier étaient les 4 villes de Laufenburg, Rheinfelden, Seckingen, Waldshut (dans la Forêt-Noire); le Rheinthal en faisait partie. Depuis la paix de Presbourg, 1805, le Brisgau appartient au grand-duché de Bade. Il renferme auj. 140,000 hab., abonde en blé, en bois, en vin; possède des mines assez riches. L'industrie y est fort active.

BRISIGHELLA, ville des états ecclésiastiques, à 9 kil. de Faenza: 3,000 hab. Commerce de soie.

BRISSAC, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 15 kil. S. O. d'Angers; 1,000 hab., a donné son nom à la célèbre famille de Brissac. Cette ville fut érigée en comté pour le premier maréchal de Brissac (1550), et en duché pour son fils (1612). Bataille entre Geoffroy-*le-Barbu*, duc de Bretagne, et Foulques-*le-Réchin*, comte d'Anjou, livrée en 1067.

BRISSAC (Charles DE COSSÉ-), maréchal de France, comte de Brissac en Anjou, né en 1505, mort en 1563, commanda avec de grands succès en Flandre et en Piémont sous les règnes de François I, Henri II et Charles IX. Ce fut un des plus braves généraux de son temps. Il maintint une discipline sévère et fit condamner à mort le jeune de Roissy qui avait combattu sans son ordre au siége de Vignale; mais il lui fit grâce au moment de l'exécution. En 1559 il succéda à Coligny dans le gouvernement de Picardie, et fut nommé en 1562 gouverneur de Normandie.—Plusieurs membres de la même famille devinrent après lui maréchaux de France. Ce sont: Artus de Cossé-Brissac son frère, qui, sous Charles IX, se distingua contre les Calvinistes et fut fait maréchal en 1567; — Charles, comte de Cossé-Brissac, fils de Charles, qui, sous Henri III, prit une grande part aux opérations de l'armée royale contre les Calvinistes, se rangea du parti des Ligueurs, et fut nommé, en 1594, gouverneur de Paris par le duc de Mayenne. Il remit cette place à Henri IV peu de mois après et fut nommé maréchal; Louis XIII lui donna le titre de duc en 1612. — J.-P.-Timoléon de Cossé-Brissac, qui servit d'abord sur mer et combattit contre les Turcs au siége de Corfou (1716), revint en France et fut fait maréchal par Louis XV en 1768. Il mourut en 1784.

BRISSAC (L.-Hercule-Timoléon DE COSSÉ, duc de), fils du précédent, né en 1734, fut, sous Louis XVI, gouverneur de Paris, colonel des Cent-Suisses, et enfin commandant-général de la garde constitutionnelle du roi (1791). Arrêté en 1792, à cause de son attachement à Louis XVI, il devint une des victimes des massacres de septembre.

BRISSON (Barnabé), magistrat français, né en 1531, mort en 1591, fut nommé par Henri III avocat-général au parlement de Paris (1575), puis président à mortier, et fut employé par ce prince dans plusieurs négociations importantes. Il tint une conduite fort équivoque dans la guerre civile. Lorsque Henri III eut quitté Paris (1589), les Seize, restés maîtres de la ville, donnèrent à Brisson la charge de premier président, en remplacement d'Achille de Harlay qu'ils avaient mis à la Bastille; mais peu après, mécontents du nouveau président qui conservait encore de l'attachement pour l'autorité royale, ils le pendirent (1591). Brisson était un savant jurisconsulte. Il composa le recueil connu sous le nom de *Code Henri*, 1587, un grand nombre de traités de jurisprudence en latin, et le livre *De regio Persarum principatu*.

BRISSON (Mathurin-Jacques), naturaliste et physicien, né en 1723 à Fontenay-le-Comte, mort en 1806, entra à l'Académie des Sciences en 1759, et enseigna la physique aux enfants de France. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire de physique*, 1780, 2 vol. in-4, et un *Traité élémentaire de physique*, 1789, qui eurent beaucoup de vogue.

BRISSOT (J.-Pierre), dit *de Warville*, du nom d'un village près de Chartres où il naquit, était fils d'un traiteur. Il entra d'abord chez un procureur, puis quitta l'étude du droit pour se faire auteur. Nourri des écrits de J.-J. Rousseau, il se fit de bonne heure remarquer par ses opinions exaltées contre l'inégalité des rangs et fut mis à la Bastille. Sorti de prison, il se rendit en Angleterre avec une mission du lieutenant de police; puis alla visiter l'Amérique, et revint en France en 1789. Il publia un journal républicain, *le Patriote français*, et fut nommé membre de la commune. Après la fuite de Louis XVI, il rédigea au Champ-de-Mars la fameuse pétition pour la déchéance du roi. Nommé à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il y fit déclarer la guerre à l'Autriche (1792), à l'Angleterre et à la Hollande (1793); obtint dans les assemblées une grande influence, et devint le chef d'un parti qu'on appelait les *Brissotins*; mais il s'attira la haine de Robespierre qui l'accusa d'être partisan du *fédéralisme* et de vouloir porter atteinte à l'unité et à l'indivisibilité de la république. Proscrit avec les Girondins à la journée du 31 mai, il prit la fuite; mais il fut arrêté, et monta sur l'échafaud le 31 octobre 1793. Brissot a composé plusieurs écrits de politique et de jurisprudence, un *Voyage aux États-Unis* (1791), etc. On a publié en 1828 ses *Mémoires* et son *Testament politique*, 4 vol. in-8.

BRISSOTINS. *Voy.* BRISSOT.

BRISTOL, grande ville et port d'Angleterre (Glocester), à 180 kil. O. de Londres, au confluent de l'Avon et de la Saverne; 105,000 hab. Elle est composée de deux parties: la vieille ville, antérieure de quatre siècles à l'ère chrétienne; la neuve, belle et bien ornée. Évêché. Belles places, beau faubourg Clifton. Pont suspendu sur l'Avon, belle cathédrale; superbe bazar couvert; hôtel-de-ville, hôtel des négociants, bourse, douane; *Institut* dit *philosophique*, bibliothèque. Ouvrages en métaux; manufactures d'objets en cuivre (épingles, etc., qui sont les premières de l'Angleterre); savon, faïence, produits chimiques. Grand commerce. Bristol est un des 4 grands ports marchands de l'Angleterre. Aux environs, eaux thermales à Hot-Wells. Bristol et sa banlieue forment un petit comté que l'usage confond dans celui de Glocester. — Plusieurs villes des États-Unis portent le nom de Bristol. La principale est dans le Rhode-Island, à 26 kil. N. de Newport; 3,200 hab. en 1820. On en exporte beaucoup d'oignons et autres légumes.

BRISTOL (canal de), golfe de la mer d'Irlande, sur la côte O. de la Grande-Bretagne, entre le pays de Galles au N., et la région S. O. de l'Angleterre: 175 kil. sur 200; il reçoit la Saverne. Il prend son nom de la ville de Bristol qui est sur la côte S. E.

BRISTOL (baie de), dans la mer de Kamtchatka, par 159° 20' long. E., 58° 20' lat. N.

BRISTOL (comte de). *Voy.* DIGBY.

BRITANNIA. *Voy.* BRETAGNE ANCIENNE.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude et de Messaline, devait succéder à Claude; mais il fut privé de l'empire par les artifices d'Agrippine, seconde femme de Claude, qui mit sur le trône son fils Néron. Celui-ci, craignant que Britannicus ne fit valoir ses droits, l'empoisonna dans un repas après une feinte réconciliation, l'an 55 de J.-C. Britannicus n'avait que 15 ans. Cet événement tragique a inspiré à Racine une de ses plus belles pièces.

BRITANNIQUE (empire), *British empire*, et BRITANNIQUES (îles). *Voy.* BRETAGNE (GRANDE-).

BRIVA CURETIA, auj. BRIVES-LA-GAILLARDE.

BRIVA ISARÆ, auj. PONTOISE.

BRIVAS, ville de l'Aquitaine, auj. BRIOUDE.

BRIVATES PORTUS ou GESOBRIVATE, auj. *Brest*, ville de la Lyonnaise 3e, chez les *Osismii*, sur la mer. — Il y avait encore un lieu de ce nom chez les *Namnetes*, près de l'embouchure du *Liger*.

BRIVES, dite aussi *Brives-la-Gaillarde*, *Briva Curetia* en latin, ch.-l. d'arr. (Corrèze), à 22 kil. S. O. de Tulle, sur la Corrèze; 8,843 hab. Trib. de première instance et de commerce; biblioth. Filature de coton, distillerie d'eau-de-vie; commerce de truffes, volailles truffées, moutarde verte, etc. Patrie du cardinal Dubois et du maréchal Brune. — L'arr. de Brives a 10 cantons (Virgeois, Meyssac, Lubersac, Larche, Juillac, Donzenac, Beynac, Beaulieu, Ayen-Bas, plus Brives), 101 communes, et 113,094 hab.

BRIVIESCA, *Virovesca*, ville d'Espagne (Burgos), sur l'Oca, à 28 kil. N. E. de Burgos. Eaux minérales. Jean I de Castille y tint en 1388 des états-généraux où le titre de prince des Asturies fut confirmé à l'héritier présomptif de la couronne.

BRIVODURUM ou BRIARIA, auj. BRIARE.

BRIXEN, ville des États autrichiens (Tyrol), à 70 kil. S. E. d'Innspruck; 3,800 hab. Évêché, cathédrale, palais épiscopal. Bon vin.

BRIXENTES, peuple de la région des Alpes, habitait: 1° dans le N. E. de la Gaule Cisalpine, à l'O. du lac *Benacus* (lac de Garda); 2° dans la Rhétie au N. des *Isarci* et des *Medoaci*. Les *Brixentes* de la Cisalpine avaient pour chef-lieu *Brixia* (Brescia); les autres ont laissé des traces de leur nom dans le territoire de Brixen.

BRIXHAM, ville d'Angleterre (Devon), sur la baie dite Torbay, à 7 kil. N. E. de Dartmouth; 4,500 hab. Evêché. Célèbre source intermittente. C'est dans cet endroit que débarqua Guillaume d'Orange en 1688.

BRIXIA, ville de la Gaule cisalpine, auj. BRESCIA.

BROAD-ALBIN, ville des États-Unis (New-York), à 62 kil. O. d'Albany; 2,500 hab.

BROCARIO (Arnaud-Guillaume DE), célèbre imprimeur espagnol, imprima de 1514 à 1516 les 6 vol. in-fol. de la fameuse *Bible polyglotte*, dite de Ximenez, ou de Complute, ou d'Alcala, parce qu'elle fut imprimée à l'université d'Alcala (*Complutum* en latin); elle renferme les textes hébreu, chaldéen, grec et latin.

BROCKAUS (Frédéric-Antoine), fondateur d'une célèbre maison de librairie à Leipsick, né à Dortmund (Westphalie) en 1772, mort à Leipsick en 1823, fut successivement libraire à Dortmund, à Amsterdam, à Altenbourg et à Leipsick. Pendant son séjour à Altenbourg il entreprit la publication du célèbre dictionnaire connu sous le nom de *Conversation's Lexicon*, auquel il a attaché son nom. Il a fait encore imprimer un grand nombre d'écrits périodiques et d'ouvrages importants, tels que l'*Histoire des Hohenstaufen* de M. Raumer, le *Lexique bibliographique* de M. Ebert et la *Bibliographie allemande* d'Ersch, non terminée.

BROD, ville des États autrichiens (Esclavonie), sur la rive gauche de la Save, à 31 kil. S. E. de Poséga. — Il y a plusieurs autres Brod en Turquie, en Illyrie, et deux en Bohême.

BRODEAU, famille originaire de Tours, a produit plusieurs savants et gens de lettres estimés, entre autres, Julien Brodeau, avocat au parlement, mort en 1653, auteur de *Notes sur les arrêts de Louet*, et d'une *Vie de Dumoulin*. Il est mentionné dans les satires de Boileau.

BRODERSON (Abraham), gentilhomme suédois, fut aimé de la princesse Marguerite, fille de Waldemar, et contribua puissamment à faire placer sur la tête de cette princesse les trois couronnes du Nord. Marguerite le combla d'honneurs. Éric de Poméranie, neveu de cette reine, qui avait été désigné pour lui succéder, jaloux de la faveur dont jouissait Broderson, le fit arrêter et décapiter en 1410.

BRODY, ville des États autrichiens (Galicie), à 58 kil. N. E. de Lemberg; 22,000 hab. dont 16,000 Juifs. Presque toute en bois. Toiles, teintureries; commerce avec la Turquie et la Russie, surtout en cire, miel, suif, cuirs, fruits, etc.

BROECK, village de Hollande (Nord-Hollande), à 11 kil. N. d'Amsterdam; 750 hab., est célèbre par sa minutieuse propreté. Les rues y sont pavées en briques; les trottoirs sont en faïence, soigneusement lavés et frottés. C'est la demeure des plus riches négociants et des gros capitalistes hollandais.

BROGHILL (Roger BOYLE, baron de). *Voy.* BOYLE.

BROGLIE ou CHAMBROIS, ch.-l. de canton (Eure), à 11 kil. S. O. de Bernay; 950 hab. Commerce de papiers et étoffes de laine.

BROGLIE ou BROGLIA, famille originaire de Quiers en Piémont, qui a fourni à la France plusieurs maréchaux et autres personnages distingués.

BROGLIE (Victor-Maurice, comte de), né en 1639, mort en 1727, fit la guerre sous Louis XIV, se distingua à Seneff, à Mulhausen, et fut fait maréchal en 1724.

BROGLIE (François-Marie, duc de), troisième fils du précédent, né en 1671, mort en 1745, servit avec la plus grande distinction sous Boufflers, Vendôme, Villars, et se signala surtout à Denain et à Fribourg. Fait maréchal en 1734, il commanda en Italie, remporta avec le maréchal de Coigny les batailles de Parme et de Guastalla; fut ensuite envoyé en Bohême, 1741, et ramena de Prague avec Belle-Isle une armée compromise. Jusqu'à lui sa famille n'avait porté que le titre de comte; il fut fait duc en 1742. Il mourut dans l'exil, victime d'intrigues de cour.

BROGLIE (Victor-François, duc de), fils aîné du précédent, né en 1718, battit les Prussiens à Sundershausen (1758) et à Berghen (1759). Nommé commandant de l'armée d'Allemagne, et créé maréchal à 42 ans, il remporta une nouvelle victoire à Corbach (1760); mais n'ayant pu s'accorder avec le maréchal de Soubise qui était venu se joindre à lui, il fut disgracié. En 1789, Louis XVI lui confia le ministère de la guerre; mais il fut bientôt forcé de se démettre et d'émigrer. Il mourut à Munster en 1804. L'empereur d'Allemagne l'avait nommé en 1759 prince du St-Empire, en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus dans la guerre contre la Prusse.

BROGLIE (Victor-Claude, prince de), fils du précédent, fut député aux états-généraux en 1789. En 1791, il fut employé à l'armée du Rhin comme maréchal-de-camp; mais ayant refusé de reconnaître l'acte qui suspendait le roi de ses fonctions, il fut

destitué. Accusé devant le tribunal révolutionnaire, il périt sur l'échafaud, le 27 juin 1794, à l'âge de 37 ans.

BROGNI (J. ALLARMET DE), cardinal, fils d'un paysan de Brogni, près d'Annecy, né en 1342, mort en 1426, fut d'abord gardeur de troupeaux. Étant entré dans les ordres, il obtint la faveur des papes Clément VII, Benoît XIII et Alexandre V; fut fait cardinal (1385), et évêque de Viviers, puis archevêque d'Arles. Il présida le concile de Constance (1415), et y fit déposer Benoît XIII (Pierre de Lune), quoiqu'il fût personnellement attaché à cet antipape.

BROMBERG, en polonais *Bydgosz*, ville des États prussiens (Posen), sur la Braa, à 113 kil. N. O. de Posen; 8,000 hab. Ch.-l. de régence. Greniers d'abondance, haras. Draps, chapeaux, etc. Commerce en grains, bois, cuirs, laines, fer, etc. — La régence de Bromberg se divise en 9 cercles; elle a 177 kil. sur 124, et 275,000 hab. Elle est traversée par le canal de Bromberg ou de la Netze qui fait communiquer ensemble la Braa, la Netze, la Vistule, l'Oder, la Sprée, la Havel et l'Elbe.

BROMLEY, ville d'Angleterre (Kent), à 13 kil. S. E. de Londres; 4,000 hab. Marché. On voit près de là le palais des évêques de Rochester.

BROMPTON, village d'Angleterre (York), à 20 kil. E. de Richmond; 1,250 hab. Renommé pour la salubrité de l'air.

BROMSGROVE, ville d'Angleterre (Worcester), à 18 kil. N. E. de Worcester; 7,500 hab. Toiles, clous, aiguilles.

BRONGNIART (Alex.-Théod.), architecte français, né à Paris en 1739, mort en 1813, se fit d'abord connaître par la construction d'un grand nombre d'hôtels particuliers, tels que ceux d'Osmond, de Frascati, de Montesson, etc. Il a donné les plans du couvent des Capucins-d'Antin (auj. collége Bourbon); du Père-Lachaise (cimetière de l'Est), et de la Bourse (1808). — Il a laissé des fils qui se sont fait un nom dans l'étude des sciences naturelles, surtout de la minéralogie.

BRONTE, ville de Sicile (Catane), près du mont Etna, à 40 kil. N. O. de Catane; 9,300 hab.

BRONZINO (LE), peintre. *Voy.* ALLORI.

BROOKE (Henry), écrivain irlandais, né en 1706, mort à Dublin en 1783, étudia d'abord le droit; mais s'étant lié avec Pope et Swift, il se livra tout entier à la littérature. Il a donné un poëme estimé, *la Beauté universelle*, en 6 chants: plusieurs tragédies, dont la plus connue est *Gustave Wasa*, qu'on défendit de jouer à cause de la hardiesse des sentiments qui y sont exprimés, et plusieurs romans, *le Fou de qualité*, *Juliette Grenville*, etc. Ses œuvres diverses (non compris ses romans) ont été publiées à Londres, 4 vol. in-8, 1780.

BROOKE (mistriss), née Françoise MOORE, morte en 1789, a composé plusieurs romans, dont les plus connus sont *Rosina*, *Histoire de Julie Mandeville*, *Lettres de Juliette Catesby*, et des poésies légères.

BROOKFIELD, nom commun à plusieurs villes des États-Unis, dont la plus importante est située dans l'état de New-York, à 33 kil. S. d'Utica; 4,500 hab.

BROOKLYN, ville des États-Unis (New-York), dans l'O. de Long-Island, près de New-York; 4,400 hab.

BROOME (Will.), poëte anglais, né de parents obscurs dans le comté de Chester, mort en 1745, suivit la carrière ecclésiastique. Il fut le collaborateur de Pope dans sa traduction en vers de l'*Odyssée*; mais ne se trouvant pas assez bien payé, il se brouilla avec ce poëte. Il a donné une traduction en prose de l'*Iliade*.

BROONS, petite ville de France (Côtes-du-Nord), à 22 kil. O. de Dinan; 2,400 hab.

BROSELEY, ville d'Angleterre (Shrop), à 19 kil. S. E. de Shrewsbury; 4,850 hab. Fer, houille, etc.

BROSSAC, ch.-l. de cant. (Charente), à 39 kil. S. O. d'Angoulême; 900 hab.

BROSSARD (Sébastien DE), maître de musique de la cathédrale de Strasbourg, puis de celle de Meaux, né vers 1660, mort en 1730, a composé un *Dictionnaire de musique*, où J.-J. Rousseau a puisé la plupart des articles insérés dans le sien. Il avait formé une belle collection de musique, qu'il légua après sa mort au roi Louis XV, et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque royale.

BROSSE DE BOUSSAC (Jean DE), maréchal. *Voy.* BOUSSAC.

BROSSE (LA). *Voy.* LABROSSE.

BROSSES (Charles DE), président. *Voy.* DEBROSSES.

BROSSETTE (Claude), né à Lyon en 1671, mort en 1743, fut avocat-général, puis échevin de la ville de Lyon. Il fut le fondateur de l'académie de cette ville. On a de lui, outre des ouvrages de droit, des éditions estimées de Boileau et de Régnier, avec des éclaircissements historiques. Il avait été particulièrement lié avec Boileau, et avait entretenu avec lui, de 1699 à 1710, une correspondance suivie, qui a été publiée par Cizeron-Rival, 1770. Il avait aussi fait un commentaire sur Molière, qui s'est perdu.

BROTIER (Gabriel), érudit français, né en 1723 à Tannay dans le Nivernais, mort à Paris en 1789, entra chez les Jésuites et fut, jusqu'à la suppression de l'ordre, bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand. On a de lui, outre des ouvrages de théologie et d'érudition, une édition fort estimée de *Tacite*, Paris, 1771, 4 vol. in-4, et 1776, 7 vol. in-12, avec des commentaires et des suppléments dans lesquels il a tâché de combler les lacunes qui restent dans l'ouvrage de l'historien latin. On lui doit aussi une édition de *Pline* le naturaliste, 1779, 6 vol. in-12, et une belle édition du *Plutarque* d'Amyot, qu'il publia avec Vauvilliers, 1783 et années suiv., 22 vol. in-8. — Son neveu, André-Charles Brotier, a publié de lui quelques ouvrages posthumes, et a dirigé l'édition du *Théâtre des Grecs* de 1785.

BROU, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), sur l'Ozanne, à 35 kil. O. de Chartres; 2,100 hab.

BROUAGE (LE), bourg du dép. de la Charente-Inf., à 6 kil. N. de Marennes; 800 hab. Place forte et petit port. Aux environs, sont des marais salants, objet d'une exploitation très vaste.

BROUGHTON (archipel), groupe d'îles situé sur la côte occid. de l'Amérique sept., au N. de l'île Quadra-et-Vancouver, par 50° 47' lat. N., et 128° 56' long. O. — On donne le même nom à un groupe d'îles de l'Océanie à l'E., de la Nouv.-Zélande par 44° lat. S. et 178° long. O.; l'île Chatam en est la principale. Ils ont été tous deux découverts par G.-R. Broughton.

BROUGHTON (Guillaume-Robert), navigateur anglais, né dans le comté de Glocester, mort à Florence en 1821. Il commandait le brick *le Chatam* dans la célèbre expédition du capitaine Vancouver. Il découvrit en 1790 plusieurs îles à l'embouchure de la Colombia, sur la côte, et leur donna son nom (*Voy.* l'art. précédent). Il reconnut en outre les états du Japon, la côte orientale de l'Asie et une partie de l'Océanie. En 1797, il eut part à la prise de Java; il remplissait alors les fonctions de commodore.

BROUSSAIS (François-Joseph-Victor), célèbre médecin français, né à St-Malo en 1772, mort à Paris en 1838, fut élève de Bichat et de Pinel. Il commença sa carrière par être médecin aux armées et fit en cette qualité toutes les campagnes de la république et de l'empire. Rentré en France en 1814, il fut nommé médecin ordinaire du Val-de-Grâce, et c'est à partir de ce moment qu'il commença sa célèbre réforme. Déjà en 1808 il avait publié une *Histoire des phlegmasies chroniques*, dans laquelle il combattait le système médical alors universellement

adopté. En 1817, il fit paraître son *Examen des doctrines médicales* : cet ouvrage fit révolution dans l'école. Une nouvelle édition refondue du même ouvrage fut publiée en 1821 et fut bientôt suivie du journal intitulé : *Annales de la médecine physiologique*, du *Traité de Physiologie pathologique*, 1825, et du célèbre *Traité sur l'irritation et la folie*, 1828. Après 1830, il fut nommé professeur de pathologie à la faculté de médecine, et il devint membre de l'Acad. des Sciences morales et politiques lors de son rétablissement. Il avait été aussi nommé médecin en chef du Val-de-Grâce. Broussais appela toute l'attention des médecins sur l'irritation ; il voulait expliquer tous les phénomènes pathologiques par l'inflammation des tissus, produite par un excès d'irritation dans les propriétés vitales ; mais on l'accuse d'avoir bâti sur ce fait, d'ailleurs très important, un système exclusif : aussi rencontra-t-il beaucoup d'adversaires. Dans les dernières années de sa vie, Broussais adopta les opinions du docteur Gall et les défendit avec la même chaleur qu'il avait mise à défendre son propre système. Il fut en outre un des partisans les plus déclarés des désolantes doctrines du matérialisme. M. Mignet a lu une intéressante notice sur Broussais à la séance de l'Académie des Sciences morales du 27 juin 1840.

BROUSSE, quelquefois BOURSE ou BURSA, *Prusa* chez les anciens, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 97 kil. S. de Constantinople, sur le flanc de l'ancien mont Olympe ; 50,000 hab., Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens ; 3 faubourgs ; murailles, château-fort ; rues étroites ; terrain inégal ; mosquées nombreuses, mais presque toutes en ruines ; bains d'eau thermale aux environs. Étoffes de soie. Commerce actif avec Alep et Smyrne. — Cette ville était jadis la capitale du royaume de Bithynie ; elle appartint ensuite aux Romains, puis aux empereurs grecs jusqu'en 1325, époque à laquelle Orkhan s'en empara et en fit la capitale de ses états. Elle fut brûlée par Timour (1377), rasée par Isa son fils, rebâtie par Mahomet II, reprise et brûlée pour la seconde fois par Soliman dans sa guerre contre Mouça. *Voy.* PRUSA.

BROUSSEL (Pierre), conseiller au parlement, joua un rôle important dans la guerre de la Fronde. S'étant signalé par une vive opposition aux mesures du gouvernement, la régente Anne d'Autriche le fit arrêter (1648) ; le peuple soulevé exigea son élargissement pendant la journée des Barricades, mais sans succès. L'année suivante, il fut nommé gouverneur de la Bastille, dont le peuple venait de s'emparer ; en 1651, les Frondeurs le nommèrent prévôt des marchands.

BROUSSON (Clément), ministre protestant, né à Nîmes en 1647, exerça pendant longtemps avec distinction la profession d'avocat à Toulouse. Lors des persécutions exercées contre les Protestants, il fut forcé de quitter la France ; il se réfugia en Suisse, puis en Hollande ; mais plusieurs fois il rentra secrètement en France, et prêcha dans plusieurs provinces, surtout dans les Cévennes. Ayant été pris à Oléron, il fut rompu vif en 1698, comme coupable d'avoir prêché l'insurrection et d'avoir entretenu des intelligences avec les ennemis de l'état. Des écrits qu'il avait composés en faveur de son parti, le plus curieux est une *Relation des merveilles que Dieu fait dans les Cévennes*, 1694.

BROUSSONNET (P.-Marie-Aug.), naturaliste et médecin, né en 1761 à Montpellier, mort dans cette ville en 1807, fut suppléant de Daubenton au collége de France et son adjoint à l'école vétérinaire (1784), membre de l'Académie des Sciences, secrétaire de la Société d'agriculture. Il fut revêtu en 1789 de quelques fonctions civiles ; il devint ensuite membre de l'Assemblée législative, entra dans le parti des Girondins et fut proscrit ; il erra quelque temps en Espagne, en Portugal, et visita Maroc, utilisant ses courses pour l'histoire naturelle. Rentré en France, il fut nommé consul à Mogador, puis aux Canaries, et enfin professeur de botanique à Montpellier. Broussonnet est le premier qui ait appliqué à la zoologie le système de nomenclature et de description de Linnée. Il a aussi rendu de grands services à l'agriculture. Ses principaux ouvrages sont *Ichthyologiæ decas prima*, Londres, 1782 ; *l'Année rurale*, calendrier à l'usage des cultivateurs, Paris, 1787 ; *la Feuille du Cultivateur*, avec Parmentier, Dubois, etc. ; et une foule de mémoires. On lui doit l'introduction en France des premiers troupeaux de mérinos et de chèvres d'Angora.

BROUVELIEURES, ch.-l. de cant. (Vosges), à 3 kil. de Bruyères ; 500 hab.

BROUWERSHAVEN, ville de Hollande (Zélande), dans l'île de Schouwen, à 10 kil. N. de Zirkzée ; 700 hab. Pêche d'huîtres. Patrie de Jacques Cats.

BROWN (Robert), sectaire anglais, né vers 1550 à Northampton, mort en 1630, s'éleva contre la hiérarchie ecclésiastique et contre la forme des sacrements ; enseigna une doctrine fort analogue à celle des Puritains, en y joignant une forte teinte de républicanisme, et fut persécuté et emprisonné pour ses opinions ; s'échappa et se réfugia dans la Zélande, où il continua à prêcher sa doctrine ; revint en Angleterre en 1585, fit quelques concessions et obtint une paroisse dans le comté de Northampton. On a de lui un traité de la *Réformation sans concessions*, Middelbourg, 1582.

BROWN (Ulysse-Maximil.), feld-maréchal au service de l'Autriche, issu d'une famille irlandaise, né à Bâle en 1705, rendit de grands services à Marie-Thérèse, gagna en 1746 la bataille de Plaisance et s'empara de Gênes. Il repoussa en 1756 le roi de Prusse qui avait envahi la Bohême, et remporta sur lui la bataille de Lowositz. Il fut blessé mortellement à la bataille de Prague en 1757.

BROWN (Jacq.), ministre anglican et fécond écrivain, né en 1715 à Rothbury (Northumberland), a composé un *Essai sur la satire*, en vers, 1750 ; des *Essais sur les Caractères de Shaftesbury*, 1751 ; un ouvrage intitulé ; *Appréciation des mœurs du temps*, 1757, qui avait pour but de ranimer l'esprit public en Angleterre, et qui eut, dit Voltaire, une grande influence sur les événements qui suivirent ; une *Histoire de la poésie*, 1764 ; des tragédies, des sermons. On lui doit aussi des écrits sur l'éducation, qui lui firent une telle réputation que l'impératrice de Russie lui proposa de venir à Pétersbourg pour y organiser les écoles ; mais au moment de partir il se coupa la gorge dans un accès de mélancolie, 1764.

BROWN (Jean), célèbre médecin écossais, né en 1736 dans le comté de Berwick, était fils d'un pauvre journalier. Ayant montré de bonne heure une grande aptitude à l'étude, on l'envoya à Edimbourg, où il étudia la médecine, tout en donnant des leçons pour vivre. Il s'acquit une grande réputation par ses cours et sa pratique, devint en 1780 président de la Société médicale d'Edimbourg, publia des *Elementa medicinæ*, où il exposait un nouveau système de médecine, et eut bientôt un grand nombre de sectateurs qui prirent le nom de Brownistes. Ayant dissipé par son inconduite la fortune qu'il avait acquise par ses talents, il se rendit en 1786 à Londres où sa misère ne fit qu'augmenter, et il fut emprisonné pour dettes. Il y mourut en 1788, au moment où l'ambassadeur de Prusse lui proposait un établissement avantageux à Berlin. Brown expliquait tout par une propriété vitale qu'il nommait *excitabilité*, et réduisait la médecine à l'art de modifier l'excitabilité par le sage emploi des stimulants, de manière à augmenter ou à diminuer l'excitation. Ses *Éléments de médecine* ont été traduits en français par Bertin et par Fouquier, 1805.

BROWN (Thomas), professeur de philosophie à Edimbourg, né en 1778 à Kirkmabreck près d'E-

dimbourg, mort en 1820, exerça d'abord la médecine, puis suppléa le professeur Dugald-Stewart à partir de 1810. Il a composé un *Essai sur la relation de cause et effet*, et des *Leçons sur la philosophie de l'esprit humain*, ouvrage posthume qui est devenu classique dans la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis : il s'y éloigne souvent de Reid et Stewart, ses maîtres. Il a laissé des poésies assez estimées.

BROWNE (Thom.), médecin et savant, né à Londres en 1605, mort en 1682, s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *la Religion du médecin*, 1642, qui fut traduit en français, en latin et en allemand ; et par un essai sur les erreurs vulgaires, *Pseudodoxia epidemica*, 1646, traduit en franç. par Souchay, 1733.— Il laissa un fils, Édouard Browne, médecin distingué, né en 1642, mort en 1708, qui s'est surtout fait connaître par ses voyages, publiés à Londres, 1673, et traduits en français, 1674.

BROWNE (Simon), ecclésiastique dissident, né en 1680, mort en 1732, écrivit plusieurs ouvrages pour la défense du christianisme contre Woolston et Tindal. Il tomba à la fin de sa vie dans une espèce de démence qui ne l'empêcha cependant pas de composer d'excellents ouvrages.

BROWNE (Guill.-George), voyageur anglais, né à Londres en 1768, est le premier Européen qui ait pénétré dans le Darfour, pays situé à l'O. de l'Abyssinie (1793). Il fut assassiné en 1813 en allant de Tauris à Téhéran.

BROWNISTES. *Voy.* BROWN (Jean).

BROZZI, bourg de Toscane, à 6 kil. N. O. de Florence. Beaux chapeaux de paille, dits d'Italie.

BRUCE (Robert), comte d'Annandale, seigneur écossais, issu de la maison royale, fils de Robert Bruce-le-Noble et d'Isabelle d'Ecosse, disputa le trône à Bailleul après la mort d'Alexandre III (1285), et s'unit au roi d'Angleterre, Édouard I, pour triompher de son rival ; mais il fut trompé par le monarque anglais qui, après la victoire, refusa de lui donner le trône. Il s'unit ensuite à Wallace pour délivrer l'Écosse. Son fils devint roi. (*Voy.* l'art. suiv.)

BRUCE (Robert), d'abord comte de Carrick, puis roi d'Ecosse sous le nom de Robert I, était fils du précédent. Il vécut d'abord à la cour d'Edouard I, puis s'esquiva de Londres, souleva l'Écosse et se fit couronner à Scône, après avoir gagné la sanglante bataille de Bannockburn (1314). Après de nombreux combats, il fit reconnaître son indépendance par Edouard III en 1329. Il mourut dans la même année. — Il eut un frère, Edouard Bruce, qui fut proclamé en 1315 roi d'Irlande, et qui périt à la bataille de Dundalk, dans un combat singulier contre un Anglais.

BRUCE (David), roi d'Ecosse sous le nom de David II, fils de Robert Bruce, succéda à ses droits en 1329. Privé pendant quelque temps de ses états par Edouard III, qui avait placé Bailleul sur le trône, il y rentra en 1342 avec le secours de Philippe de Valois, roi de France, et fit la guerre à Edouard III. Après avoir obtenu quelques succès, il fut vaincu et pris à Newcastle (1347), et resta pendant dix ans captif à la Tour de Londres. Edouard lui rendit enfin la liberté, à la sollicitation de sa sœur Jeanne, que Bruce avait épousée. Il mourut en 1370, laissant la couronne à Robert Stuart, son neveu.

BRUCE (Jacq.), célèbre voyageur écossais, né à Kinnaird en 1730, mort en 1794. Après s'être enrichi dans le commerce, il se mit à voyager pour se distraire du chagrin que lui causait la perte de sa femme. Il visita toute l'Afrique septentrionale, puis pénétra dans l'Abyssinie, et se mit à la recherche des sources du Nil (1768-72). Après une longue absence, il revint en Angleterre où on le croyait mort, et y publia la relation de son *Voyage à la recherche des sources du Nil* (1773). Cette relation a été traduite en français par Castéra, 1790, 5 vol. in-4. Bruce a beaucoup ajouté aux connaissances que l'on avait sur la géographie et l'histoire naturelle de l'Abyssinie ; mais il paraît qu'il n'a pas découvert les sources du vrai Nil : il a seulement remonté jusqu'à la source du Bahr-el-Azrek, un des affluents du fleuve.

BRUCHIUM, quartier de la ville d'Alexandrie en Égypte. *Voy.* ALEXANDRIE.

BRUCHSAL, ville du grand-duché de Bade, à 19 kil. N. E. de Carlsruhe ; 6,000 hab. Hôtel-de-ville et château qui était jadis la résidence de l'évêque de Spire. Mine de sel, commerce de sel.

BRUCK, ville des États autrichiens (Styrie), à 40 kil. N. O. de Grætz ; 1,320 hab. Fonderie. Commerce de transit.

BRUCK-SUR-LEITHA, ville des États autrichiens (Autriche), à 30 kil. S. O. de Presbourg ; 2,360 hab.

BRUCKER (J.-J.), savant allemand, né à Augsbourg en 1696, mort dans la même ville en 1770, fut pasteur de l'église de St-Ulric. Il est auteur de l'*Historia critica philosophiæ a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipsick, 1741-44, 5 vol. in-4, réimprimée avec augmentation d'un 6e vol. en 1767, *ibid*. C'est une vaste compilation, fruit d'une érudition exacte et étendue, où la vie et les opinions des philosophes sont exposées avec détail et fidélité. L'auteur en publia lui-même un *Abrégé* sous le titre d'*Institutiones historiæ philosophicæ*, 1747 et 1756. Il avait préludé à son grand ouvrage par plusieurs dissertations dont la plus importante est *Historia philosophica de ideis*, Augsbourg, 1723. Il publia en 1748 : *Miscellanea historiæ philosophicæ, litterariæ, criticæ*, etc. On lui doit en outre plusieurs écrits sur la littérature allemande.

BRUCTERES, *Bructeri*, peuple germanique qui habitait sur les bords de l'Ems, entre les *Frisii* au N., les *Batavi* à l'O., les *Usipii* au S., les *Dulgibini* à l'E., et s'étendait jusqu'à la Lippe, le Weser et le Weept. Ils occupaient l'emplacement d'une partie de la Prusse Rhénane (Westphalie) et du royaume de Hanovre, territoire marécageux d'où ils avaient tiré leur nom (*brüch*, marais). Ils combattirent Drusus sur l'Ems, soutinrent les Chérusques et les Marses dans leurs guerres contre les Romains, et favorisèrent Civilis. Ils furent subjugués plus tard par les Saxons. Beaucoup d'entre eux entrèrent alors dans la milice romaine ; le reste se mêla aux Francs.

BRUEYS (David-Augustin DE), poëte et théologien, né à Aix en 1640, mort à Montpellier en 1723, fut élevé dans la religion protestante et fut converti (1681) par Bossuet qu'il avait d'abord combattu. Devenu zélé défenseur du catholicisme, il écrivit plusieurs ouvrages en faveur de cette religion et finit par entrer dans l'état ecclésiastique. S'étant alors fixé à Paris, il prit du goût pour le théâtre et composa, soit seul, soit en société avec Palaprat, son compatriote et son ami, plusieurs comédies qui eurent du succès. Ses pièces les plus connues sont : *le Grondeur*, 1691 ; *le Muet*, 1691 ; *l'Important de cour*, 1693 ; *le Sot toujours sot*, 1693 ; *les Empiriques*, 1698 ; *l'Avocat patelin*, 1706 ; cette dernière pièce est tirée d'une ancienne farce de P. Blanchet, qui vivait au temps de Charles VI. Il s'est aussi essayé, mais avec moins de succès, dans la tragédie. Les œuvres littéraires de Brueys ont été publiées en 1735, 3 vol. in-12, et en 1812, par M. Auger, 2 vol. in-18.

BRUEYS (Fr.-Paul DE), contre-amiral, né en 1760 à Uzès, commandait la flotte qui conduisit en Egypte l'armée aux ordres de Bonaparte (1798). Ayant trop tardé, après avoir débarqué ses troupes, à quitter les côtes de l'Egypte, il fut attaqué par l'amiral Nelson près d'Aboukir ; son escadre fut presque entièrement détruite, et il périt lui-même après avoir fait des prodiges de valeur (1er août 1798).

BRUGES, ville de Belgique, ch.-l. de la Flandre occid., à 88 kil. N. O. de Bruxelles, sur le canal de Gand à Ostende ; 45,000 hab. Eglise Notre-Dame, hôtel-de-ville, palais épiscopal, palais de justice,

halle, etc. Université, sociétés savantes, musée, biblioth. Commerce de toiles, serges, étoffes de laine, draps, savon, eau-de-vie, bière ; fonderie de cloches. Patrie de Van-Eyck (dit *Jean de Bruges*), de Van-Bercken, du peintre Strada. Ville municipale au XII[e] siècle, très riche au XIII[e]. Fréquentes révoltes contre les ducs de Bourgogne qui la possédaient. Elle appartint à la France en 1745 et en 1794; fut comprise dans le roy. des Pays-Bays en 1815, et dans celui de Belgique en 1832.

BRUGUIÈRES, ch.-l. de cant. (Tarn), à 9 kil. S. de Castres ; 3,724 hab.

BRUHL, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 13 kil. S. de Cologne; 1,550 habit. Aux environs. superbe château, dit *des Électeurs*, construit en 1725 par Clément-Auguste de Bavière, auj. détruit. Cette ville servit de refuge à Mazarin lorsqu'il fut banni de France en 1651.

BRUHL (Henri, comte de), premier ministre et favori d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, né en 1700 dans la Thuringe, s'est rendu tristement célèbre par les malheurs que la Saxe et la Pologne essuyèrent sous son administration, ainsi que par son faste et ses extravagances financières.

BRUIX (Eustache), amiral français, né en 1759 à St-Domingue, mort en 1805, fit avec distinction la campagne d'Amérique, et n'en fut pas moins exclu du service en 1793 ; mais fut rappelé dès 1794, devint peu après major-général de la marine à Brest, puis contre-amiral et enfin ministre de la guerre. Il réussit presque miraculeusement à sortir de Brest qui était bloqué par les Anglais et gagna la Méditerranée où il rendit de grands services; il venait d'être nommé amiral de la flottille impériale rassemblée à Boulogne pour faire une descente en Angleterre, lorsqu'il mourut.

BRULON, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 32 kil. N. O. de La Flèche ; 1,350 hab.

BRUMAIRE (le 18), an VIII, journée mémorable dans laquelle le général Bonaparte renversa le Directoire. Il fit évacuer par une compagnie de grenadiers la salle où délibérait le Conseil des Cinq-Cents, et forma, avec Sieyès et Roger-Ducos, un nouveau gouvernement sous le nom de *Consulat provisoire*. Cette journée répond au 9 nov. 1799.

BRUMATH, *Brucomagus*, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 17 kil. N. O. de Strasbourg ; 4,131 hab.

BRUMOY (Pierre, dit *le Père*), savant jésuite, né à Rouen en 1688, mort en 1742, vint de bonne heure à Paris, fit l'éducation du prince de Talmont, travailla au *Journal de Trévoux*, fut chargé de continuer l'*Histoire de l'église gallicane*, commencée par Longueval et Fontenay (il en rédigea les vol. 11 et 12), et se fit connaître avantageusement par plusieurs publications historiques et littéraires. La plus importante est le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions et des analyses des tragiques grecs avec de savantes remarques, 1730, 3 vol. in-4, et 1747, 6 vol. in-8. Cet ouvrage a été publié de nouveau avec de grandes améliorations par MM. Rochefort, Laporte-Dutheil, etc., 1785-89, 13 vol. in-8, et par M. Raoul Rochette, 1825, 16 vol. On a encore de Brumoy un *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, dans lequel on remarque deux poëmes latins, l'un sur les *Passions*, l'autre sur la *Verrerie*.

BRUNCK (Richard-Fr.-Phil.), helléniste français, né à Strasbourg en 1729, mort en 1803, fut commissaire des guerres, puis receveur des finances, et ne commença que vers l'âge de 30 ans à cultiver la littérature grecque à laquelle il a rendu de si éminents services. On lui doit un grand nombre d'éditions estimées. Les principales sont : *Analecta veterum poetarum græcorum*, 3 vol. in-8, Strasbourg, 1776, c'est une édition de l'*Anthologie* beaucoup plus complète et plus soignée que les précédentes ; *Anacréon*, 1778 et 1786 ; *Apollonius de Rhodes*, 1780 ; *Aristophane*, 1783 ; les *Gnomiques*, 1784 ; *Sophocle*, 1786 et 1789 : cette dernière édition est regardée comme son chef-d'œuvre. On reproche à Brunck une grande hardiesse dans ses corrections.

BRUNDISIUM ou BRUNDUSIUM, auj. *Brindisi*, vulgairement *Brindes* en français, ville maritime d'Italie, sur l'Adriatique, dans le territoire des *Calabri*. Port célèbre, d'où les Romains avaient coutume de s'embarquer pour la Grèce. Elle fut la patrie de Pacuvius, et vit mourir Virgile. Elle fournissait d'huîtres la ville de Rome.

BRUNE (G.-M.-A.), maréchal de l'empire, né en 1763 à Brives-la-Gaillarde, était fils d'un avocat au présidial de cette ville. Il adopta avec ardeur les principes de la révolution, se lia avec Danton et se fit d'abord connaître par quelques écrits politiques. Ayant pris du service en 1793, il devint bientôt général de brigade et se distingua à la bataille d'Arcole : puis il commanda en chef en Hollande (où il battit les Anglais à Alkmaër), en Vendée et en Italie, et fut nommé maréchal à l'avénement de l'empereur. Chargé du gouvernement des villes hanséatiques (1807), il se fit disgracier pour quelques malversations. Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, il fut chargé d'un commandement dans le Midi. Peu de temps après la bataille de Waterloo, il fut assassiné à Avignon par la populace royaliste ameutée contre lui.

BRUNEHAUT, reine d'Austrasie (568), femme du roi Sigebert et fille d'Athanagilde, roi goth d'Espagne, est célèbre par ses démêlés avec Frédegonde. Voulant venger sa sœur Galsuinte, femme de Chilpéric, roi de Neustrie, qui était devenue victime de la jalousie de Frédegonde, elle fit déclarer la guerre par Sigebert au roi de Neustrie ; elle allait s'emparer de la personne du roi, quand Frédegonde fit assassiner Sigebert au siége de Tournay (575). Devenue elle-même prisonnière de son ennemie, elle ne s'échappa qu'à la faveur de l'amour qu'elle sut, dit-on, inspirer à Mérovée, fils de Chilpéric. Brunehaut gouverna l'Austrasie sous la minorité de Childebert son fils, et de Théodebert son petit-fils. Chassée d'Austrasie par une sédition, elle se réfugia en Bourgogne, auprès d'un autre de ses petits-fils, et exerça dans ce pays une grande influence. Clotaire II, fils de Chilpéric et de Frédegonde, étant devenu roi de toute la monarchie en 613, se fit livrer Brunehaut, et la mit à mort en la faisant attacher par les cheveux à la queue d'un cheval indompté. Les historiens portent sur cette reine les jugements les plus contradictoires, mais tous s'accordent à louer la supériorité de son esprit et la beauté de sa personne. On voit en Belgique, en Flandre et en Bourgogne différents ouvrages, notamment de belles chaussées, qui portent encore le nom de Brunehaut ; mais la plupart sont plutôt l'œuvre des Romains que de la reine d'Austrasie.

BRUNELLESCHI (Phil.), architecte célèbre, né à Florence en 1377, mort en 1444, fut d'abord apprenti orfèvre. Un voyage qu'il fit à Rome lui inspira le goût de l'architecture ; il se forma par l'étude des monuments antiques. Ses dessins furent préférés à ceux de tous les autres artistes que les Florentins avaient appelés à concourir au plan de la célèbre coupole de l'église de Santa-Maria-del-Fiore ; il fournit aussi les dessins d'une foule d'autres ouvrages de différents genres, parmi lesquels on cite la citadelle de Milan, les digues du Pô à Mantoue, et l'église du Saint-Esprit à Florence. On lui doit encore les plans de l'église de Saint-Laurent, et le palais Pitti à Florence.

BRUNETTE (LA), fort des États sardes, défendait le Pas de Suze; il fut démoli en 1798.

BRUNETTO LATINI, écrivain italien du XIII[e] siècle, né à Florence vers 1220, joua un rôle important parmi les Guelfes ; fut député par son parti vers Al-

phonse, roi de Castille, pour lui demander du secours, et fut forcé de s'exiler lorsque les Gibelins eurent triomphé (1260). Il se réfugia à Paris et séjourna 24 ans dans cette ville, cultivant et enseignant les lettres et la philosophie : il y compta le Dante au nombre de ses élèves. Il ne retourna dans son pays qu'en 1284 et y mourut en 1294. Brunetto Latini composa à Paris *le Trésor de toutes choses*, écrit en français, espèce d'encyclopédie où il traite de l'histoire sacrée et civile, de la géographie, de la morale, de la politique, etc. Cet ouvrage, resté manuscrit, se trouve à la Bibliothèque royale (n. 7066-69); il a été traduit et publié en italien par Buono-Giamboni, Trévise, 1474, et réimprimé à Venise, 1533, et à Florence, 1824. On a encore de lui une grammaire, *le Livre de la bonne parleure*, et plusieurs ouvrages de rhétorique et de morale en italien.

BRUNFELS (Othon), botaniste et médecin, né à la fin du xve siècle, mort en 1534, était d'abord religieux. Il quitta le cloître lors de la prédication de Luther, devint maître d'école à Strasbourg, puis se fit recevoir médecin à Bâle (1530), et exerça la médecine à Strasbourg et à Berne. Il publia un assez grand nombre d'ouvrages sur la médecine, la matière médicale et la botanique. Le plus important est *Herbarum vivæ icones*, Strasbourg, 1530-36, 3 vol. in-fol., qui renferme des gravures d'une fidélité remarquable.

BRUNI (Léonard), connu sous le nom de *l'Arétin*, écrivain italien, né en 1369 à Arezzo, mort en 1444 à Florence, fut secrétaire apostolique auprès d'Innocent VI et de trois de ses successeurs ; se retira ensuite à Florence où il fut nommé chancelier en 1415. Il a surtout cultivé l'histoire ; le plus important de ses ouvrages est une *Histoire de Florence*, en 12 livres, écrite en latin, et publiée en 1610. On a de lui les *Vies de Dante et de Pétrarque* et des *Lettres* qui sont précieuses pour l'histoire de son temps. Il étudia un des premiers la langue grecque et traduisit plusieurs ouvrages d'Aristote, de Plutarque, etc.

BRUNN, ville des États autrichiens (Moravie), sur la Zwittau et la Schwartza, à 107 kil. N. E. de Vienne ; 81,000 hab. Église St-Jacques, hôtel-de-ville, palais du prince de Lichtenstein. Institutions de bienfaisance et d'instruction publique ; théâtres : fabriques de draps, flanelles, lainages, soieries, mousselines, toiles, etc. Commerce de transit important. C'était jadis une place forte ; mais les Français l'ont démantelée en 1809. Brünn a été la capit. de toute la Moravie ; elle est auj. ch.-l. du cercle de Brünn et de tout le gouvernement de Moravie et Silésie. — Le cercle de Brünn est entre ceux de Hradisch, d'Olmütz, de Znaym, l'Autriche et la Bohême ; il a 88 kil. sur 62, et 300,000 hab.

BRUNN, bourg d'Autriche, à 13 kil. S. O. de Vienne ; 1,550 hab. Bons vins.

BRUNNEN, bourg de Suisse (Schwitz), sur le lac de Lucerne, à 4 kil. S. O. de Schwitz. Célèbre par l'alliance perpétuelle qu'y firent en 1315 les cant. de Schwitz, d'Uri et d'Underwald ; cette alliance fut l'origine de l'indépendance de la Suisse. Le canton de Lucerne entra dans la ligue en 1332 ; Zurich y fut reçu en 1351, Glaris et Zug en 1353, Berne en 1355 ; ce qui forma les 8 anciens cantons.

BRUNO ou BRUNON, dit *le Grand*, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, 3e fils de l'empereur Henri-l'Oiseleur, et frère d'Othon I, succéda en 953 à Wiefred, archevêque de Cologne, et mourut en 965. Il eut une part active aux affaires de son temps. Il n'était point étranger aux lettres.

BRUNO, fils d'Adolphe, duc de Saxe, neveu de l'empereur Othon I et du précédent, a donné son nom à la ville de Brunswick (*Brunonis vicus*).

BRUNO (saint), fondateur de l'ordre des Chartreux, né à Cologne vers l'an 1030. Après avoir été revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques et avoir refusé l'archevêché de Reims (1080), il se retira avec six de ses compagnons dans un désert voisin de Grenoble, appelé *la Chartreuse* (1084), et y fonda un monastère où il mena la vie la plus austère (*Voy.* CHARTREUX). Appelé à Rome en 1089 par le pape Urbain II, dont il avait été le maître, il l'aida de ses conseils dans le gouvernement de l'Église ; mais il refusa les dignités que le pape lui offrait, et se retira en 1094 pour aller fonder en Calabre, auprès de Squillace, une nouvelle Chartreuse. Il y mourut saintement en 1101. Il a laissé quelques écrits théologiques, Paris, 1524, et Cologne, 1611 et 1640. Sa vie a été écrite par le P. de Tracy, 1786. Son histoire, représentée en 26 tableaux par Lesueur, ornait le cloître des Chartreux de Paris ; ces tableaux se trouvent aujourd'hui au Luxembourg. Sa fête est célébrée le 6 octobre. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Bruno, connu sous le nom de saint Bruno d'Asti, né à Soleria, près d'Asti, en Piémont, évêque de Segni, mort en 1125, et qui est aussi auteur de quelques écrits théologiques.

BRUNO (Jordano), philosophe italien, né vers 1550 à Nole en Campanie, fut d'abord dominicain. Ayant conçu des doutes sur la vérité de la religion, il sortit de son couvent, se rendit à Genève (1580), conféra avec Calvin et Théodore de Bèze, et embrassa le calvinisme. Il vint ensuite à Paris, où il enseigna la philosophie et attaqua Aristote ; passa de là en Angleterre (1585), puis séjourna à Wittemberg, à Prague, à Francfort. Ayant eu l'imprudence de rentrer en Italie, il fut arrêté à Venise par l'inquisition, conduit à Rome et brûlé vif, comme hérétique et violateur de ses vœux, en 1600. Jordano Bruno s'était fait un système de philosophie fort analogue à celui qu'a depuis enseigné Spinosa : il admettait que Dieu est la substance et la vie de toutes choses ; l'univers est un animal immense dont Dieu est l'âme. Il mêlait à ce système des idées pythagoriciennes ; il accordait en outre une grande importance à l'art de Lulle. Il a composé un très grand nombre d'ouvrages ; les plus importants sont : *De umbris idearum*, Paris, 1582 ; *Spaccio della Bestia trionfanti* (*Expulsion de la bête triomphante*), Londres, 1584, allégorie dans laquelle il combat la superstition ; *Della causa, principio e uno*, 1584 ; *Dell' infinito universo e mondi*, 1584 ; *De monade, numero et figura*, Francfort, 1591. L'Allemagne depuis quelques années a remis en honneur les doctrines de Bruno. On a donné une édition complète de ses œuvres à Leipsick, 1829-1830, 2 vol. in-8.

BRUNONIS VICUS, nom latinisé de BRUNSWICK.

BRUNOY, village du dép. de Seine-et-Oise, à 15 kil. N. de Corbeil ; 1,000 hab.

BRUNSWICK, *Braunschweig* en allemand, *Brunonis vicus* ou *Brunopolis* en latin moderne, ville d'Allemagne, capit. du duché de Brunswick, sur l'Ocker, à 50 kil. S. O. d'Hanovre ; 36,000 hab. Jolies promenades, château dit *Graue hof*, résidence du duc ; prévôté, maison provinciale, bâtiments de la chambre des comtes, arsenal, monnaie, opéra, bel hôtel-de-ville ; muséum d'antiquités, de peinture, etc. Célèbre *Collegium Carolinum*, collége de chirurgie et d'anatomie ; deux gymnases, deux bibliothèques. Industrie : soieries, lainages, toiles, couleurs, tabac, amidon, sel de Glauber, produits chimiques, porcelaines, ouvrages de carton, etc. Grand commerce ; deux foires qui ont fait la prospérité du pays. Brunswick doit son nom à Bruno, neveu d'Othon I. C'était alors un simple village. Henke et Aug. Lafontaine y sont nés.

BRUNSWICK (duché de), état de la Confédération germanique, est situé entre les États de Prusse, de Hanovre, d'Anhalt et de Hesse. Il se divise en six districts : Brunswick, Wolfenbuttel, Helmstædt, Gandersheim, Holzminden, Blankenburg ; il faut y joindre la principauté d'OEls en Silésie ; 251,000 hab.

Capit., Brunswick. Sol fertile, quoique sablonneux; mines assez nombreuses; industrie. La majorité des habitants professe la religion luthérienne. Le gouvernement est monarchique et constitutionnel ; deux chambres: la succession passe aux femmes en cas d'extinction des mâles. — Une première maison de Brunswick, qu'on nomme aussi Brunswick-Hanovre, commença sous Othon I avec Bruno, son neveu, et s'éteignit dès 1090, avec Ekbert II. Ses possessions passèrent par une suite de mariages aux Nordheim, aux Supplenbourg, enfin aux célèbres Welfs ou Guelfes (issus de la maison d'Est), en la personne d'Henri-le-Superbe, duc de Saxe et de Bavière. Quand les Guelfes eurent définitivement été vaincus, Othon-l'Enfant, leur héritier, recueillit ce qu'il put des riches débris allodiaux de sa maison, en fit hommage à l'empereur Frédéric II, et les reçut de lui en fief immédiat avec le titre de duché de Brunswick (1235). A partir de 1267, la maison de Brunswick se divise en deux lignes : maison de Brunswick et maison de Lunebourg. La première forme elle-même, en 1279, les branches de Grubenhagen, éteinte en 1596, et de Gœttingue, scindée à son tour dès 1347 en rameau de Gœttingue et rameau de Brunswick. En 1368, l'ancienne ligne de Lunebourg s'éteignit, mais le rameau de Brunswick se subdivisant encore fournit, en 1431, la moyenne maison de Lunebourg et la moyenne maison de Brunswick. Celle-ci s'éteignit en 1634 après s'être divisée (1416) en branche de Wolfenbüttel et branche de Kalenberg, subdivisée à son tour (1491) en deux rameaux, Brunswick-Wolfenbüttel et Kalenberg. La moyenne maison de Lunebourg se divisa, en 1521, en ligne de Harbourg (éteinte en 1642), et ligne de Zelle, partagée dès 1569 en deux branches : Danneberg ou nouvelle maison de Brunswick, Lunebourg ou nouvelle maison de Lunebourg, dite aussi maison (royale) de Hanovre. Cette dernière obtint la dignité électorale en 1692, en la personne d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg (*Voy.* ci-dessous). Après s'être divisée encore en deux rameaux, Lunebourg ou Zelle, Kalenberg ou Hanovre, elle est réduite aujourd'hui à une seule branche : c'est elle qui est montée sur le trône d'Angleterre en la personne de George I. La nouvelle maison de Brunswick s'était de même partagée en deux branches : 1° Brunswick-Wolfenbüttel, 2° Brunswick-Bevern; mais celle-ci a cessé en 1809, et il n'y a plus aujourd'hui qu'un duc de Brunswick souverain. Le duché de Brunswick fut annexé par Napoléon en 1806 au roy. de Westphalie ; mais il a recouvré son indépendance en 1814. Le duc régnant est Guillaume-Auguste, couronné en 1831.

BRUNSWICK (NOUVEAU-), contrée de l'Amérique anglaise du N., un des 6 gouvernements de la Nouvelle-Bretagne, dans la partie N. O. de la Nouvelle-Ecosse, par 45°-49° lat. N., 66°-70° long. O. On y comptait 35 à 40,000 individus en 1806; auj. la population s'élève à 160,000 âmes. Ch.-l.; Frederiktown. Autres villes : St-Jean, St-André, Newcastle. Pays extrêmement froid.

BRUNSWICK (Othon, duc de), dit *l'Enfant*, chef de la maison ducale de Brunswick, issu des Guelfes, et petit-fils de Henri-le-Lion, succéda à son père Guillaume à 10 ans. Il s'empara de la ville de Brunswick en 1227 et, du consentement des citoyens, prit le titre de duc avant d'avoir reçu de l'empereur l'investiture de ce duché. Il fit sa paix avec l'empereur en 1235, à la diète de Mayence, et en reçut l'investiture de ses états, comme fiefs de l'Empire, avec le titre de duc de Brunswick et de Lunebourg. Il mourut en 1252, laissant plusieurs enfants. Ses deux fils aînés, Henri et Jean, se partagèrent ses états, et furent la tige, l'un de la maison des ducs de Brunswick, et l'autre des ducs de Brunswick-Lunebourg.

BRUNSWICK (Othon DE), prince cadet de la maison de Brunswick, quitta son pays où il n'avait pas d'héritage à espérer, alla faire le métier de *condottiere* en Italie, et s'y fit bientôt une telle réputation que Jeanne I, reine de Naples, veuve pour la troisième fois, le choisit pour époux, afin d'avoir en lui un appui contre les ennemis qui la menaçaient (1376). Il ne put cependant empêcher Charles de Durazzo de s'emparer de Naples et d'en chasser Jeanne (1381). Fait lui-même prisonnier, il ne sortit de captivité qu'au bout de trois ans. Il passa ensuite au service de Louis II d'Anjou, prit Naples (1387) et punit ceux qui s'étaient déclarés contre Jeanne.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Ernest-Auguste, duc de), électeur de Hanovre, né en 1620, mort en 1698, s'unit en 1675 à l'empereur et à l'Espagne contre la France, et remporta quelques avantages sur le maréchal de Créqui. L'empereur, en récompense de ses services, lui conféra la dignité d'électeur (1692), et créa en sa faveur un 9e électorat. Il avait épousé Sophie, fille de l'électeur palatin Frédéric et petite-fille, par Elisabeth sa mère, de Jacques I, roi d'Angleterre : ce qui donnait à sa famille des droits au trône d'Angleterre, sur lequel monta en effet son fils George-Louis, sous le titre de George I.

BRUNSWICK (George-Louis, duc de), fils du précédent. (*Voy.* GEORGE I, roi d'Angleterre.)

BRUNSWICK (Ferdinand, duc de), habile général, né en 1721, mort en 1792, servit d'abord sous Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, puis commanda pour George II les troupes anglaises et hanovriennes dans la guerre de sept ans; s'empara de Minden, et chassa les Français de la Hesse (1762). Il quitta le service à la paix (1763), et consacra le reste de sa vie à la franc-maçonnerie et à des pratiques théosophiques.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Charl.-Guill.-Ferd., duc de), général au service de la Prusse, longtemps nommé *le Prince héréditaire*, né en 1735, fit ses premières armes sous Ferdinand de Brunswick, son oncle, se distingua dans la guerre de sept ans (1756-63), puis dans une campagne des Prussiens contre la Hollande (1787), et se fit une telle réputation qu'en 1792, lorsque la Prusse et l'Autriche se coalisèrent contre la France, on crut ne pouvoir remettre le commandement en de meilleures mains. Nommé général en chef des armées coalisées, il commença par publier un manifeste menaçant et entra en Champagne avec une armée considérable ; mais il n'osa pas livrer une bataille décisive, et traita avec Dumouriez après quelques démonstrations insignifiantes. Ayant repris un commandement en 1806, il fut blessé d'un coup de feu dans les yeux près d'Auerstadt, et mourut peu de jours après.

BRUSQUET, fou du roi, remplaça Triboulet et vécut à la cour de François I et de ses successeurs. Il avait d'abord exercé la médecine et avait été employé au camp d'Avignon ; mais il fit tant de victimes par son ignorance qu'on allait le pendre, quand le dauphin, depuis Henri II, eut pitié de lui et le prit à son service. Il obtint la place de maître de poste à Paris, et il y fit fort bien ses affaires; mais ayant été soupçonné d'huguenotisme, il fut pillé et forcé de fuir (1562). Il mourut l'année suivante. Brantôme raconte de lui une foule de tours des plus comiques.

BRUTIUM, auj. *Calabre*, prov. de l'Italie mérid., avait au N. la Lucanie, et partout ailleurs était baignée par la mer. Elle se divisait en Brutium cismontain ou occidental, et Brutium transmontain ou oriental. Elle faisait partie de la Grande-Grèce et avait pour villes principales Thurium (l'ancienne Sybaris), Locres, Rhegium, Crotone, Pandosie, Scylacium, Hipponium. Le mot *Brutii* voulait dire *esclaves fugitifs*; il avait été donné à ce pays, dit-on, parce qu'il servait de refuge aux esclaves qui se révoltaient contre leurs maîtres et venaient chercher un asile dans les montagnes de cette contrée, ou bien à cause de la lâcheté avec laquelle les habitants s'étaient soumis à Annibal sans combat.

BRUTUS (L. Junius), Romain célèbre par son amour pour la liberté, était fils de Tarquinie, 2e fille de Tarquin-l'Ancien. Ayant vu de bonne heure son père et son frère assassinés par Tarquin-le-Superbe, et craignant le même sort, il contrefit l'insensé pendant plusieurs années (d'où son surnom de *Brutus*), jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable pour se venger. Après l'outrage fait à Lucrèce par Sextus Tarquin, Brutus leva le masque, harangua le peuple, fit chasser les rois (509 av. J.-C.) et établit la république. Il fut nommé aussitôt consul avec Collatin, mari de Lucrèce. Dans son amour pour la liberté, il ne balança point à condamner et à faire exécuter ses propres fils qui avaient conspiré pour rétablir les Tarquins. Il périt quelques mois après dans un combat singulier avec Aruns, fils de Tarquin, en perçant aussi mortellement son adversaire.

BRUTUS (M. Junius), rigide républicain, fils de Servilie, sœur de Caton, suivit le parti de Pompée dans la guerre civile, et combattit à Pharsale. Après le combat, César, qui l'aimait, et qui, dit-on, était son père, l'appela auprès de lui et le combla de faveurs. Les caresses du dictateur ne l'empêchèrent point d'entrer dans la conspiration formée contre lui. César, au moment de mourir, le voyant au nombre des conjurés, s'écria : «Et toi aussi, mon fils? » Après ce meurtre, Brutus, poursuivi par Antoine, se réunit à Cassius, et livra bataille à Antoine et à Octave dans les plaines de Philippes en Macédoine. Il fut vaincu, et se tua de désespoir, l'an 42 av. J.-C. On dit qu'il s'écria en mourant : «Vertu, tu n'es qu'un nom ; » mais cette parole désespérante n'a rien d'authentique. Brutus cultivait les lettres et la philosophie : il embrassa le stoïcisme. Il avait composé un éloge de Caton d'Utique et d'autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus; il ne reste de lui que quelques lettres à Cicéron et à Atticus.

BRUTUS (Decimus Junius), parent du précédent, fut au nombre de ceux qui s'engagèrent dans la conspiration contre César. Après la mort du dictateur, il s'enferma dans Modène, força Antoine à lever le siége de cette ville, le chassa de l'Italie, et fut honoré du triomphe; mais il fut vaincu à son tour par ce triumvir, et périt assassiné en se retirant dans les Gaules.

BRUX, ville des États autrichiens (Bohême), à 75 kil. N. O. de Prague ; 3,000 hab.

BRUXELLES, *Brüssel* en allemand, *Bruxellæ* en latin moderne, capit. du roy. de Belgique, sur la Senne, à 266 kil. N. de Paris ; 100,000 hab. Magnifiques promenades (le Parc, l'Allée-Verte, les nouveaux boulevards), 8 portes, 27 ponts, belles églises (entre autres celles de Sainte-Gudule, des Sablons, de Notre-Dame, etc.) ; nombreuses fontaines ; places Royale et Saint-Michel ; palais du Roi, du Prince-Royal, des États, de justice ; hôtel-de-ville gothique, salles de spectacle, monnaie, etc. Académie royale des sciences et belles-lettres ; sociétés royales des beaux-arts, de Concordia, de Flore; athénée, jardin botanique, bibliothèques, observatoire superbe, serres du jardin d'horticulture, nombreuses collections en tout genre. Industrie et commerce très développés : dentelles renommées, tissus et étoffes de laine, de fil, etc. ; bonneterie, chapeaux, bougies, amidon, tabac, vitriol, produits chimiques ; calandres, filatures ; imprimeries de toute espèce, employées surtout à la réimpression et à la contrefaçon d'ouvrages français ; brasseries, tanneries, raffineries de sel et de sucre ; carrosserie et sellerie. Aux environs, château royal de Lacken, villages riches, belles maisons de campagne. — Bruxelles fut fondée au VIIe siècle ; elle était importante dès le Xe (Othon II y tint sa cour en 976) ; elle fut la capitale des Provinces-Unies depuis 1507, du roy. de Belgique depuis 1832. De 1815 à 1832 elle a été une des deux capit. du roy. des Pays-Bas. Elle a appartenu à la France de 1795 à 1814 ; elle était alors le ch.-l. du dép. de la Dyle. Bombardée en 1695 par les Français. Patrie des deux Champagne, peintres, de Van-Helmont l'alchimiste, de Vésal, médecin de Charles-Quint, etc.

BRUYÈRE (LA), écrivain. *Voy.* LABRUYÈRE.

BRUYÈRES, ch.-l. de cant. (Vosges), à 19 kil. N. E. d'Épinal ; 2,359 hab.

BRUYS (Pierre DE), hérésiarque du XIIe siècle, parcourut le Dauphiné, la Provence et le Languedoc, attaquant partout les abus du clergé, abattant et brûlant les croix, rebaptisant les enfants, enseignant que les églises sont inutiles, que l'on ne doit pas prier pour les morts, que Dieu n'est pas dans l'eucharistie, etc. Il fut brûlé vif par les habitants de Saint-Gilles (Gard), en 1147.— Ses disciples, dont le plus célèbre est Henri, dit aussi *de Bruys*, furent appelés *Pétrobusiens*. Ils furent les prédécesseurs des Vaudois.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE. *Voy.* LAMARTINIÈRE.

BRY (Théodore DE). *Voy.* DEBRY.

BRYENNE (Nicéphore), général de l'empereur Michel Parapinace. Craignant l'effet des injustes défiances de son maître, il se révolta et se fit proclamer empereur à Dyrrachium ; mais il fut vaincu et eut les yeux crevés (1079).

BRYENNE (Nicéph.), fils du précédent, fut en faveur auprès d'Alexis Comnène, qui lui donna sa fille Anne en mariage, et le décora du titre de césar. Cependant Bryenne ne put se faire nommer son successeur. Ayant tenté de prendre Antioche sur les Latins, il échoua et revint mourir à Constantinople en 1137. Il a écrit l'*Histoire des empereurs Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain Diogène* et *Michel Parapinace* (1057-1071), Paris, 1661 (dans la collection des *Byzantins*). Cette histoire a été traduite par le président Cousin.

BRZESC, ville de Russie. *Voy.* BRESTS.

BRZEZANY, ville des États autrichiens (Galicie), à 35 kil. S. de Zloczow ; 4,500 hab.

BUA, dite aussi *île des Perdrix*, île des États autrichiens, dans la mer Adriatique, sur la côte de Dalmatie, à 32 kil. N. O. de Spalatro ; 3,500 hab. Elle communique à Trau par un môle. Ch.-l., Bua ou Santa-Croce.

BUACHE (Phil.), géographe, né à Paris en 1700, mort en 1773, se forma sous le géographe Delisle, dont il épousa la fille; fut nommé en 1729 premier géographe du roi, et devint l'année suivante membre de l'Académie des Sciences. Il établit la division du globe par bassins de rivières et de mers, subordonnés les uns aux autres. Il croyait à l'existence d'un continent austral, opinion que les découvertes postérieures n'ont pas encore confirmée. Il a publié en 1754 un *Atlas physique* estimé, et a donné plusieurs mémoires à l'Académie.

BUBACÈNE, prov. de l'Asie ancienne, la même que la PARŒTACÈNE.

BUBASTE, en latin *Bubastis* ou *Bubastus*, auj. *Basta?* ancienne ville de la B.-Égypte, au S. E. de Léontopolis, sur une branche du Nil dite *bras bubastique*, par 30° 40' lat. N., 29° 11' long. E., avait été ainsi nommée en l'honneur de la déesse Bubastis, et était le ch.-l. d'un nome dit *Bubastite*. Elle est auj. ruinée.

BUBASTIS ou **POUBASTI**, divinité égyptienne, fille d'Osiris et d'Isis, est la Diane des Grecs ou la Lune.

BUBNA (le comte de), général autrichien, né en Bohême vers 1770, fut chargé de missions diplomatiques en 1812 et 1813 auprès de Napoléon; commanda le corps d'armée qui pénétra en France par Genève en 1813; commanda en 1815 un autre corps d'armée en Savoie, et fut repoussé par Suchet. Il mourut gouverneur de la Lombardie en 1825.

BUC, village du dép. de Seine-et-Oise, sur la Bièvre, à 3 kil. S. de Versailles ; 700 hab. Aqueduc

remarquable qui fournit de l'eau à Versailles.

BUCARI, ville des États autrichiens (Illyrie), sur la mer Adriatique, à 11 kil. E. de Fiume; 3,300 hab. Bonne rade et château-fort.

BUCCINO, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), sur la Botta, à 22 kil. E. de Campagna; 4,780 hab.

BUCÉPHALE, cheval d'Alexandre. Ce prince était le seul qui pût le monter. Plusieurs fois Bucéphale lui sauva la vie en le dégageant du fort de la mêlée. Il fut tué dans l'Inde au lieu où fut fondée la ville de *Bucéphalie*.

BUCÉPHALIE, *Bucephalia*, ville de l'Inde ancienne, sur l'Hydaspe, vis-à-vis de Nicée, au N. du roy. de Taxile, fut fondée par Alexandre au lieu où périt son cheval Bucéphale.

BUCER (Martin), un des plus ardents propagateurs du luthéranisme, né à Strasbourg en 1491, était d'abord dominicain. Il quitta son couvent en 1521, prêcha la réforme, et exerça pendant vingt ans, à Strasbourg, le double emploi de ministre et de professeur de théologie. On remarque dans ses écrits une grande subtilité. Il contribua à la trêve qui fut conclue entre les partisans de Luther et ceux de Zwingle à la suite des conférences de Marbourg en 1529, ainsi qu'à l'accord de Wittemberg en 1536. Il alla ensuite professer la théologie en Angleterre, et mourut à Cambridge en 1551. Il flotta toute sa vie entre la doctrine de Luther et celle de Zwingle. Les Strasbourgeois le regardent comme leur apôtre.

BUCH (le captalat de), subdivision du Bordelais, avait pour ville principale Teste de Buch. Ses anciens seigneurs se qualifiaient captals ou capoudals. Ils sont célèbres dans l'histoire de la Guyenne. *Voy.* CAPTAL et ÉPERNON.

BUCH (LA TESTE DE), ancien ch.-l. du captalat de Buch, auj. ch.-l. de cant. dans le dép. de la Gironde, à 48 kil. S. O. de Bordeaux, sur le bassin d'Arcachon; 2,986 hab. Petit port. Pêche d'huîtres.

BUCHAN, petit comté d'Écosse enclavé dans la partie E. du comté d'Aberdeen, se termine par le Buchanness, la pointe la plus orient. de toute l'Écosse. Laines fines; ambre jaune sur les côtes.

BUCHAN (Guillaume), médecin écossais, né en 1729, mort en 1805, dirigea l'hôpital des enfants trouvés à Ackworth (Yorkshire), puis s'établit à Edimbourg en 1770 et y publia la *Médecine domestique*, qui a eu de nombreuses éditions; elle a été traduite en français par Duplanil, Paris, 1789, 5 vol. in-8. Il pratiqua depuis à Londres.

BUCHANAN (George), poëte latin moderne et historien, né en 1506 en Écosse, fit ses études à Paris, fut professeur à la communauté de Sainte-Barbe; puis retourna en Écosse, et devint précepteur d'un fils naturel de Jacques V, le fameux comte de Murray. Ayant écrit une satire contre les Franciscains, il fut emprisonné (1539), puis se sauva en France et enseigna pendant plusieurs années au collége de Bordeaux et dans un collége de Paris. Ayant été appelé en Portugal pour enseigner à Coïmbre (1547), il éprouva dans ce pays de nouvelles persécutions à cause de la hardiesse de ses opinions; il revint en France, puis repassa en Écosse (1560) où il embrassa le protestantisme. La reine Marie Stuart le chargea de la direction d'un collége, et voulut lui confier l'éducation de son fils; il ne s'en déclara pas moins contre cette princesse dans les troubles qui suivirent, et fut nommé par les états précepteur du jeune roi Jacques VI. Il consacra les dernières années de sa vie à des compositions historiques, et mourut en 1582. Ses ouvrages, tous écrits en latin, se composent: 1° de poésies, parmi lesquelles on distingue la *Paraphrase des Psaumes*, des épigrammes, deux satires contre les moines : *Fratres fraterrimi* et *Franciscanus* (satire contre les Franciscains), le poëme de la *Sphère*, les tragédies de *Jephté* et *Saint Jean-Baptiste*; 2° d'ouvrages en prose, dont les principaux sont *De Maria regina ejusque conspiratione*, libelle qui en déshonorant Marie Stuart a flétri la réputation de l'auteur lui-même; *De jure regni apud Scotos*, remarquable par le libéralisme des idées, et l'*Histoire d'Écosse*, en 12 livres, le plus estimé de tous. On a donné des éditions complètes de ses Œuvres, 2 vol. in-fol., Edimbourg, 1714, et 2 vol. in-4, et Leyde, 1725.

BUCHAREST, ville de la Turquie d'Europe. *Voy.* BOUKHAREST.

BUCHARIE, contrée de l'Asie centrale. *Voy.* BOUKHARIE.

BUCHAU, ville du Wurtemberg, à 15 kil. de Riedlingen; 1,200 hab. Jadis ville impériale du cercle de Souabe, avec une abbaye princière.

BUCHEN, ville du grand-duché de Bade, à 47 kil. N. E. de Heidelberg; 2,100 hab. Draps, toiles, etc.

BUCHMAN. *Voy.* BIBLIANDER.

BUCHOVINE. *Voy.* BUKOWINE.

BUCHY, ch.-l. de canton (Seine-Inf.), à 24 kil. N. E. de Rouen; 560 hab.

BUCKHOL (J.), boucher de Leyde, fanatique séditieux, chef des Anabaptistes de Munster, périt sur un échafaud après la prise de cette ville en 1536.

BUCKINGHAM, *Neomagus*, ville d'Angleterre, à 80 kil. N. O. de Londres; 3,600 hab. Ch.-l. du comté de Buckingham. Fab. de dentelles blanches. — Le comté est situé entre ceux de Northampton, Bedford, Hereford, Middlesex, Berk, Oxford; il a 75 kil. sur 31, et 147,000 hab. Il est traversé par le grand canal dit de *Great-Junction*. Marbre, ocre, terre à foulon; pâturages, belles laines; quelques manufactures d'étoffes de coton, papeteries, beaucoup de dentelles et ouvrages en paille.

BUCKINGHAM (George VILLIERS, duc de), favori de Jacques I et de Charles I, né en 1592 dans le comté de Leicester, d'une famille normande qui avait accompagné Guillaume. Doué de toutes les grâces du corps et de l'esprit, il plut à Jacques, qui éloigna pour lui son favori Somerset; il fut élevé en moins de deux ans aux plus hautes dignités et aux plus importantes fonctions. Créé marquis, puis duc de Buckingham, il devint premier ministre et fut le dispensateur de toutes les faveurs. Il n'usa de son pouvoir que pour satisfaire sa cupidité et celle du roi; s'enrichit, grâce à la faiblesse et à la connivence du chancelier Bacon, en établissant des taxes injustes et en vendant des priviléges; fit casser plusieurs parlements, et entraîna son pays dans des guerres désastreuses. Envoyé en Espagne (1623) pour négocier le mariage du prince de Galles (Charles I) avec l'infante, il fit échouer ce projet par son insolence et fit déclarer à l'Espagne une guerre injuste. Envoyé plus tard en France pour demander la main de la princesse Henriette, fille de Henri IV, il osa parler d'amour à la reine Anne d'Autriche, et s'attira la haine de Louis XIII et de Richelieu. Pour se venger il alla porter des secours aux Protestants insurgés, mais il échoua honteusement dans ses tentatives sur La Rochelle et sur l'île de Ré (1627). Il préparait une nouvelle expédition lorsqu'il périt en 1628, assassiné par le fanatique Felton, qui croyait par ce meurtre délivrer sa patrie d'un fléau. Plusieurs fois les communes avaient demandé son éloignement, mais sans succès. — Il laissa un fils, nommé aussi George, né en 1627, mort en 1688, qui accompagna Charles II en exil, le suivit en Écosse où il combattit vaillamment, et qui jouit d'une grande faveur auprès de ce prince après la restauration. Il fut membre du ministère dit de la *Cabal*. En 1666 il entra dans une conspiration contre le roi, mais il obtint sa grâce. On a de lui des écrits qui prouvent qu'il était homme de goût, entre autres une comédie : *The Rehearsal*.

BUCKINGHAMSHIRE (SHEFFIELD, duc de). *Voy.* SHEFFIELD.

BUCQUOY (J.-A. D'ARCHAMBAUD, comte de), dit l'abbé Bucquoy, né en Champagne vers 1650, mort en 1740. Il fut successivement militaire, religieux trappiste, maître d'école à Rouen, fondateur d'ordre à Paris, et finit par se faire enfermer à la Bastille pour avoir prêché contre le despotisme du pouvoir. Il s'éch pa de prison et se retira en Hanovre. Il a écrit: *Histoire de mon évasion*, 1719; *De la vraie et fausse Religion*, Hanovre, 1732; *Essai de Méditation sur la mort et sur la gloire*, 1736, etc.

BUDDÉE (J.-Fr.), *Buddœus*, savant théologien luthérien, né en Poméranie en 1667, mort en 1729, professa la philosophie avec succès à Halle et à Iéna, et publia un grand nombre d'ouvrages utiles pour la philosophie et l'histoire: les principaux sont: *Historia juris naturæ*, etc., Iéna, 1695; *Dissertationes de stoica philosophia*, Iéna, 1696; *Elementa philosophiæ practicæ*, Halle, 1697; *Elementa philosophiæ instrumentalis*, très estimés, 1703 et 1727; *Selecta juris naturæ et gentium*, 1704; *Theses theologicæ de atheismo et superstitione*, 1716, traduit en français, Amsterdam, 1740, in-8; *Compendium hist. philos.*, Halle, 1731; *Miscellanea sacra*, Iéna, 1727 —(Guillaume). *Voy.* BUDÉE.

BUDE ou **OFEN**, *Aquincum*, grande ville des États autrichiens, capit. de la Hongrie et du comté de Pesth, sur le Danube, à 205 kil. S. E. de Vienne et vis-à-vis de Pesth, à laquelle la réunit un pont de bateaux; 33,000 hab. (95,000 en comprenant la ville de Pesth et le petit village d'Alt-Ofen). Bude se compose de 4 parties: la Haute-Ville (où sont le château, l'arsenal, le théâtre), la Wasserstadt, la Raizenstadt et la Neustift. Bude est la résidence des autorités supérieures. Nombreuses institutions de bienfaisance et d'instruction, observatoire; fonderie de canons, soieries, ustensiles en cuivre, etc. Bains d'eaux thermales célèbres. Vin rouge renommé. Bude était jadis la capitale des rois de Hongrie; elle fut occupée par les Turcs de 1530 à 1686; reprise en 1686 par le duc de Lorraine, elle resta depuis ce temps sous la dépendance de l'Autriche.

BUDÉE (Guillaume), savant français, né à Paris en 1467, mort en 1540, ne commença que vers l'âge de 24 ans à faire des études sérieuses et acquit bientôt une si vaste science qu'Érasme l'appelait *le Prodige de la France*. Louis XII et François I apprécièrent son mérite et lui confièrent des charges importantes; il profita de son crédit pour déterminer François I à fonder le collége royal, dit aujourd'hui Collége de France. Ce savant avait embrassé toutes les sciences, théologie, jurisprudence, mathématiques, philologie; mais c'est surtout comme helléniste qu'il est connu: c'est lui qui a le plus contribué à propager l'étude de la langue grecque en France. On a de lui, entre autres ouvrages, des *Annotations sur les Pandectes*, un traité *De Asse*, 1514, où il traite des monnaies anciennes, et qui passe pour ce qu'il a fait de mieux; de savants *Commentaires sur la langue grecque*, en latin, 1529; un traité *De l'institution du prince*, 1547; un recueil de *Lettres* écrites en grec avec une pureté remarquable. Ses *Œuvres* ont été réunies en 4 vol. in-4, Bâle, 1557.

BUDGELL (Eustache), né en 1685 à Saint-Thomas près d'Exeter, fit de concert avec Addison et Steele le *Tattler*, le *Spectator* et le *Guardian*; ses articles dans le *Spectateur* sont signés X. Addison lui obtint la place de contrôleur des revenus d'Irlande. Après la mort de son protecteur il perdit sa place, et alla de désespoir se noyer dans la Tamise, 1736.

BUDINGEN, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 21 kil. N. E. de Hanau; ch.-l. du comté d'Isenburg-Budingen.

BUDISSIN. *Voy.* BAUTZEN.

BUDWEIS, ville des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, sur la Moldau, à 123 kil. S. de Prague; 7,000 hab. Evêché, gymnase; salpêtrière aux environs. — Le cercle de Budweis est situé entre ceux de Tabor et de Prachin et l'Autriche: 102 kil. sur 93; 169,000 hab. Forêts, mines.

BUECH (GRAND-), riv. de France, naît au col de la Croix-Haute (Isère), et tombe dans la Durance, un peu au-dessus de Sisteron.

BUECH (PETIT-), riv. qui tombe dans le Grand-Buech à Serres (H.-Alpes).

BUEIL (Jean DE), comte de Sancerre, dit *le Fléau des Anglais*, contribua avec Jeanne d'Arc à la délivrance d'Orléans, accompagna Charles VII à Reims, et assista à plusieurs siéges importants. Ses services lui valurent la charge d'amiral. Ayant été disgracié par Louis XI, de Bueil prit parti contre lui dans la guerre du Bien-Public, mais il rentra en grâce en 1469. Il mourut vers 1480.

BUÉNOS-AYRES, grande ville de l'Amérique méridionale, capit. de l'état de Buénos-Ayres et de toutes les Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata, par 60° 15' long. O., 34° 35' lat. S., sur la rive droite de la Plata, vis-à-vis de l'emb. de l'Uruguay; 80,000 hab. Évêché, université. Rade dangereuse, fort, rues tirées au cordeau; quelques édifices remarquables: *Calvido* ou hôtel-de-ville; *Recora*, espèce de bazar avec arcades; cathédrale, églises de San-Francesco, de la Merci, etc.; hôtel des monnaies, chambre des députés; observatoire et nombreux établissements d'instruction. Beaucoup de commerce. Tout le monde y va à cheval. Climat très sain (de là son nom, *bon air*). — Buénos-Ayres fut fondée en 1535 par don Mendoza; on y établit un évêché en 1620; en 1776, elle devint la capit. de la vice-roy. de Buénos-Ayres. En 1806, elle fut prise par l'Anglais Béresford.

BUÉNOS-AYRES (état de), une des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata, sur l'Océan Atlantique qui la baigne au S. et S. E., bornée au N. E. par les prov. Entre-Rios et Rio-de-la-Plata, au N. O. par la prov. Cordova, au S. O. par le Rio-Negro; 1,100 kil. sur 880; 470,000 hab. Ch.-l., Buénos-Ayres. Peu de montagnes, sauf à l'extérieur. Fortes chaleurs, grandes pluies en hiver. Sol très fertile, mais culture presque nulle. Immenses pampas où errent quelques tribus indigènes et une multitude de chevaux. L'état de Buénos-Ayres est une partie de l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres; il a proclamé son indépendance en 1807. C'est celle des Prov.-Unies du Rio-de-la-Plata qui a joué le plus grand rôle dans les événements qui ont signalé l'ère de l'indépendance. Aussi désigne-t-on souvent sous le nom de république de Buénos-Ayres toute la confédération de la Plata.

BUEN-RETIRO (c.-à-d. *bonne retraite*), beau palais construit à Madrid sous Philippe IV par Olivarès avec de superbes jardins; il est auj. dans l'enceinte de Madrid. Il fut converti en citadelle par les Français en 1810.

BUET (mont), dans les États sardes, à 17 kil. N. E. de Sallenches, à 19 kil. N. O. du Mont-Blanc. Il a env. 3,220 mètres de hauteur. Beaux glaciers.

BUFENTIS, ville d'Aquitaine, auj. CAUNES.

BUFFALO, ville des États-Unis (New-York); à l'extrémité E. du lac Érié, près de la chute du Niagara; 7,000 hab. en 1830. Bon port.

BUFFIER (Claude, dit *le Père*), savant jésuite, né en Pologne d'une famille française en 1661, mort en 1737, entra chez les Jésuites à Paris en 1679, passa la plus grande partie de sa vie dans leur principal collége (Louis-le-Grand), et y partagea son temps entre les travaux de l'enseignement et la rédaction de ses écrits. Il a composé un très grand nombre d'ouvrages de littérature, de science, d'histoire et de piété. Il en a réuni les principaux dans son *Cours de sciences sur des principes nouveaux et simples* (1732, in-fol.): on y remarque une *Grammaire française*, des *Traités d'éloquence* et *de poésie*, un *Traité des premières vérités*, les *Principes*

du raisonnement, des *Éléments de métaphysique*, un *Discours sur l'étude et la méthode des sciences*. On lui doit aussi la *Pratique de la mémoire artificielle*, 1701, et une *Géographie avec le secours de vers artificiels*, 1715. Le plus estimé de ses ouvrages est le *Traité des premières vérités*; il y établit les caractères des vérités qu'on doit regarder comme incontestables, et énumère celles qui servent de base à chaque espèce de connaissances. En cela il a devancé l'école écossaise.

BUFFON, village du dép. de la Côte-d'Or, à 7 kil. de Montbard, sur l'Armançon; 340 hab.—Anc. seigneurie possédée par la famille des Buffon, et qui fut érigée en comté en faveur du naturaliste.

BUFFON (G.-L. LECLERC, comte de), célèbre naturaliste, né en 1707, à Montbard en Bourgogne, d'un conseiller au parlement de Dijon, se livra avec zèle dès sa jeunesse à l'étude des sciences, puis voyagea en Italie et en Angleterre; se fit connaître de bonne heure par des expériences de physique et d'économie rurale et par de savants mémoires; fut admis en 1739 à l'Académie des Sciences, et fut nommé la même année intendant du Jardin du Roi. Dès ce moment il se consacra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Profitant des ressources que lui offrait le bel établissement qu'il dirigeait, il entreprit de tracer le tableau de la nature entière. Son *Histoire naturelle*, dont les premiers volumes parurent en 1749, l'occupa tout le reste de sa vie. Placé par cet ouvrage au premier rang des écrivains aussi bien que des savants, Buffon obtint tous les genres de récompenses et d'honneurs : l'Académie Française le reçut dans son sein en 1753; Louis XV le créa comte, et avant de mourir il put voir sa statue placée à l'entrée du musée d'histoire naturelle avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium*. Il profita de son crédit pour agrandir le bel établissement dont la direction lui était confiée. Il mourut en 1788, à 81 ans. L'*Histoire naturelle* de Buffon, qui devait embrasser tous les règnes de la nature, ne comprend que les minéraux et une partie des animaux (quadrupèdes et oiseaux). Elle est accompagnée d'une *Théorie de la terre*, de *Discours* en forme d'introduction, et de suppléments parmi lesquels se trouvent les *Époques de la nature*, un des plus beaux ouvrages de l'auteur. Buffon eut pour collaborateurs dans cet immense travail, pour les quadrupèdes, Daubenton qui se chargea de la partie anatomique; pour les oiseaux, Gueneau de Montbeillard et l'abbé Bexon. On s'accorde universellement à regarder les écrits de Buffon comme le plus beau modèle de la noblesse et de l'harmonie du style; on reconnaît aussi qu'il a décrit avec une admirable fidélité les mœurs et les traits caractéristiques des animaux; qu'il a fait faire à l'histoire naturelle de grands progrès, soit par la nouveauté de ses vues, soit par la multitude de ses recherches, et qu'il a rendu à la science d'immenses services en rassemblant une foule de matériaux épars et en propageant en France le goût pour l'étude de la nature: mais on lui reproche d'avoir dédaigné ou même proscrit les classifications scientifiques, sans lesquelles il n'y a pourtant ni ordre ni clarté, et surtout d'avoir avancé des hypothèses hasardées (notamment dans ses *Époques de la nature*) : c'est ainsi qu'il suppose que la terre a été détachée du soleil par le choc d'une comète, qu'il explique la génération des êtres vivants par la supposition de molécules organiques et de moules intérieurs; qu'il attribue aux animaux un *sens intérieur matériel*, hypothèse plus inintelligible encore que le mécanisme auquel Descartes avait recouru. — L'*Histoire naturelle* fut imprimée d'abord à l'Imprimerie royale en 36 vol. in-4, 1749-1788. Elle a été continuée dans le même format par M. Lacépède, qui a décrit les ovipares, les serpents, les poissons, les cétacés, 1788-1804. L'ouvrage entier forme 44 vol. in-4. On a depuis réimprimé bien des fois Buffon et ses *Suites*. Les meilleures éditions, après l'édition *princeps*, sont celles qui ont été publiées par MM. Lamouroux et Desmarest, 1824-1832, 42 vol. in-8, et par M. Fr. Cuvier, 1829-1831, 42 vol. — Outre l'*Histoire naturelle*, Buffon a donné une traduction de la *Statique des végétaux* de Hales, de la *Théorie des fluxions* de Newton, et a composé des mémoires et divers morceaux détachés, parmi lesquels on remarque son *Discours sur le style*, qu'il prononça pour sa réception à l'Académie; il y démontre que le style est tout l'homme.

BUG. *Voy.* BOG.

BUGEAT, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 26 kil. d'Ussel; 736 hab.

BUGEY, petite prov. de France, partie des pays savoyards compris dans le grand-gouvernement de Bourgogne, à l'E. de l'Ain et à l'O. du Rhône; se divise en Bugey propre, Valromey, Michaille, et avait pour ch.-l. Belley. — Cédé à la France avec la Bresse en 1601. Auj. partie du département de l'Ain.

BUGUE (LE), ch-l. de cant. (Dordogne), sur la Nezère, à 23 kil. N. O. de Sarlat; 2,500 hab. Serges, étamines, bonneterie; vins, etc.

BUHAWULPOUR, ville du Kaboul. *Voy.* BAHAOUALPOUR.

BUHLE (J.-Théophile), savant allemand, né à Brunswick en 1763, professa la philosophie à Gœttingue dès 1787, puis à Moscou, 1804, et enfin à Brunswick, et mourut dans cette dernière ville en 1821. On lui doit, entre autres ouvrages, *Traité de l'histoire de la philosophie et d'une bibliothèque critique de cette science*, en allemand, Gœttingue, 1796-1804, 8 vol. in-8; *Histoire de la philosophie moderne jusqu'à Kant*, Gœttingue, 1800-1805, 6 vol. in-8; une traduction allemande de *Sextus Empiricus*. Il avait entrepris une édition complète d'Aristote; mais il n'en a paru que l'*Organon*, la *Poétique* et la *Rhétorique*, Deux-Ponts, 5 vol. in-8, 1792, et années suivantes. Son *Histoire de la philosophie moderne* est précieuse pour les renseignements, mais elle manque de clarté, de proportion et d'intérêt; elle a été traduite en français par A.-J.-L. Jourdan, Paris, 1816, 7 vol. in-8.

BUIDES. *Voy.* BOUÏDES.

BUIS (LE), *Buxum*, ch.-l. de cant. (Drôme), sur l'Ouvèze, à 14 kil. S. E. de Nyons; 2,300 hab. Chapeaux, tanneries, filatures de soie. Jadis ch.-l. du pays des Baronnies.

BUISSON (Matthieu-François-Régis), médecin, né à Lyon en 1776, mort à Paris en 1805, élève, parent et collaborateur du célèbre Bichat, rédigea seul une partie du tome 3ᵉ de l'*Anatomie descriptive*, et le tome 4ᵉ en entier : on estime sa *Dissertation sur la division des phénomènes physiologiques dans l'homme*, Paris, 1802, in-8.

BUITENZORG, ville de l'île de Java, ch.-l. d'une prov. de même nom, à 46 kil. S. de Batavia. Beau château; jardin botanique.

BUIUK ou KUTCHUK-TCHEKMEDJEH, *Melantias*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer de Marmara, à 26 kil. O. de Constantinople. 200 maisons.

BUIUKDEREH, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur le canal de Constantinople, à 19 kil. N. E. de Constantinople. Maisons de campagne qu'habitent surtout les ambassadeurs pendant l'été.

BUJALANCE, *Calpurniana*, ville d'Espagne (Cordoue), à 28 kil. E. de Cordoue; 9,000 hab.

BUKEBURG, ch.-l. de la principauté de Lippe-Schaumburg, à 13 kil. N. de Rinteln; 2,600 hab. Château, résidence du prince.

BUKOWINE, c.-à-d. *forêt rouge*, ancienne partie de la Moldavie autrichienne, a été réunie depuis 1777 à la Galicie, et depuis 1786 forme le cercle de Czernowitz. Elle est bornée au N. et à l'O. par la

Galicie proprement dite, au S. O. par la Hongrie et la Transylvanie, au S. et à l'E. par la Moldavie, au N. E. par la Russie; 230,000 hab. Villes principales : Czernowitz (ch.-l.), Soutchava et Sereth. *Voy.* CZERNOWITZ.

BULAC, ville d'Égypte. *Voy.* BOULAK.

BULACH, ville de Suisse (Zurich), à 16 kil. N. de Zurich ; 3,000 hab. Patrie du capitaine Hans Keller.

BULAMA, une des îles Bissagos, près de l'embouchure du Rio-Grande (Sénégambie), par 11° lat. N., et 17° 20' long. O.; 35 kil. sur 17.

BULGARES, peuple de la famille scythique, habita d'abord les rives du Volga, où une ville de Bolgari témoigne encore de leur séjour. Féroces, sans lois, ils abandonnaient l'agriculture aux femmes, et ne s'occupaient que de chasse, de guerre, de l'éducation des bestiaux et du commerce de pelleteries. Chassés des bords du Volga par les Sabires (ve siècle), ils s'établirent sur la mer Noire et la mer d'Azov, d'où ils dirigeaient des incursions sur l'empire grec. De 560 à 634, ils furent soumis aux Avares. En 667 les 5 fils de Kouvrat, un de leurs chefs, se partagèrent ses états, et Asparuch, l'un d'eux, passa le Dniepr, le Dniestr, et se fixa sur les bords du Pruth. En 679, ils occupèrent la Mésie et y fondèrent un royaume qui dura près de trois siècles, mais qui devint tributaire des Russes en 968, puis fut réuni à l'empire grec par Jean Zimiscès. En 980, Sisman fonda un 2e royaume bulgare en Macédoine, et Jean Wladislaw, un de ses successeurs, y joignit la Servie; mais l'empereur Basile II, après une guerre de 37 ans, renversa ce nouvel état en 1018; 15,000 Bulgares, faits prisonniers dans cette guerre, eurent les yeux crevés. En 1186 commença le royaume valaque-cuman, dit aussi valaque-bulgare, ou 3e royaume bulgare, parce qu'il se composait de la partie de la Bulgarie au S. du Danube : il eut cinq rois, Calopierre, Asan I, Joannice, Jean Asan II, Sisman. Ce royaume finit en 1396 par la mort du roi Sisman, que fit tuer le sultan Bajazet I.

BULGARIE, prov. tributaire de la Turquie d'Europe, ainsi nommée parce qu'elle a été longtemps le siége des Bulgares. Sous les Romains, elle s'appelait *Mœsia inferior*. Elle a pour bornes au N. le Danube, qui la sépare de la Valachie; au S. le Balkhan, qui la sépare de l'ancienne Thrace; à l'O. le Timok, qui la sépare de la Servie; à l'E. la mer Noire. Elle a 530 kil. sur 120. Sa capit. au temps des Bulgares était Perevaslavl. Auj. les principales villes sont Sophia, qu'on regarde comme la capit., Choumla, Warna, Nicopolis, Viddin, Routchouk, Silistri, Tchirmen, Kirkalassia. *Voy.* BULGARES.

BULGNEVILLE, ch.-l. de cant. (Vosges), à 19 kil. S. E. de Neufchâteau ; 1,100 hab. Tanneries.

BULL, *Bulla Regia*, ville de l'état de Tunis, à l'E. près de l'Algérie, par 6° 28' long. E., 35° 25' lat. N.

BULLANT (Jean), sculpteur et architecte de Paris, mort en 1578, apprit son art en Italie. Le château d'Ecouen, qu'il bâtit sous François I, celui des Tuileries, et l'hôtel de Soissons, qu'il éleva avec Philibert de Lorme sous Catherine de Médicis, ont établi sa réputation. On lui doit une *Règle générale d'architecture*, Paris, 1568.

BULLE, *Boll*, ville de Suisse (Fribourg), à 23 kil. S. de Fribourg; 1,300 hab. Commerce considérable de fromages, dits de Gruyère. Elle fut presque détruite en 1805 par les Français.

BULLES des papes, rescrits des souverains pontifes, ainsi nommées de la *bulle* ou boule de plomb qu'on y attache pour leur servir de sceau. On les désigne souvent d'après les mots par lesquels elles commencent. On en distingue de plusieurs sortes, selon leur destination; les principales sont : les *bulles d'excommunication* et les *bulles doctrinales* ou qui prononcent sur des points de doctrine. Parmi les premières on remarque la bulle *In Cœnâ Domini*, ainsi nommée parce qu'on la lit publiquement à Rome tous les ans le jour de la Cène (Jeudi-Saint); elle prononce une excommunication générale contre tous les hérétiques, les contumaces et les ennemis du saint-siége ou du clergé (elle fut rendue par Paul IV); les bulles rendues contre les rois de France Robert-le-Pieux, 998, Philippe I, 1095, Philippe-Auguste, 1200, Philippe le-Bel, 1300 et 1301 (ces deux dernières sont dites : *Clericis laicos* et *Ausculta, fili*); celle par laquelle Grégoire VII défendit aux prélats de recevoir l'investiture des princes séculiers, et qui devint le principe de la fameuse querelle des investitures (1880); celles qui frappèrent les empereurs Frédéric I, 1167, Frédéric II, 1227, le roi de Naples, Mainfroi, 1263; Louis de Bavière, 1323 et 1346; la bulle dite *Execrabilis*, par laquelle Pie II défend les appels au futur concile, 1460; celle par laquelle Clément VII condamne le divorce de Henri VIII, 1530, et qui fut la cause du schisme d'Angleterre; le bref par lequel Paul IV défend aux Catholiques d'Angleterre de prêter le serment d'allégeance, 1606; celui par lequel Clément XIV supprima les Jésuites, 1773; enfin la bulle par laquelle Pie VII excommunia Napoléon, 1809, et qui lui valut la perte de ses états et une longue captivité.— Parmi les bulles doctrinales, on remarque la bulle de Grégoire XI contre les erreurs de Wiclef, 1377; celle de Léon X contre Luther, 1520, dite *Exsurge, Domine*; la bulle dite *Cum occasione*, par laquelle Innocent X condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius, 1653; celle de 1665, pour prescrire un formulaire qui contenait une adhésion à la condamnation de Jansénius, et que tous les ecclésiastiques étaient forcés de signer; enfin la bulle ou constitution dite *Unigenitus*, rendue en 1713 par Clément XI à l'instigation du jésuite Letellier et qui condamnait 101 propositions extraites d'un livre du P. Quesnel, prêtre de l'Oratoire et janséniste : cette dernière bulle fut la source de longs troubles en France.

BULLES D'OR. On nomme ainsi plusieurs chartes ou constitutions rendues par les empereurs d'Allemagne, et scellées en or. La plus célèbre est celle que rendit en 1356 Charles IV, pour régler le droit politique de l'Allemagne et qui a en effet régi l'Empire depuis cette époque jusqu'en 1806. Cette bulle, divisée en 30 chapitres, fixe les droits et le rang des électeurs, le mode de l'élection, etc. Elle fut rédigée par Barthole.

BULLET (P.), architecte, né vers 1640, élève de Blondel, éleva la Porte Saint-Denis d'après les plans de son maître, construisit d'après ses propres plans la Porte Saint-Martin (1674), l'église Saint-Thomas-d'Aquin, etc. Bullet a écrit une *Architecture pratique* souvent réimprimée.

BULLET (J.-B.), professeur de théologie à l'université de Besançon, né dans cette ville en 1699, mort en 1775, a laissé : *Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, etc., ouvrage écrit avec méthode et plein de force; *l'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris 1768, 2 vol. in-12; *Mémoires sur la langue celtique*, Besançon, 1754-70, 3 vol. in-fol.

BULLIARD (Pierre), botaniste, né dans le Barrois vers 1742, mort à Paris en 1793, réunit les talents de l'artiste à ceux du savant, et put faire lui-même le dessin et la gravure de ses ouvrages. On a de lui : *Flora parisiensis*, Paris, 1774, 6 vol. in-8, rare; *Aviceptologie*, 1796, in-12; *Herbier de la France*, 1793; *Dictionnaire élémentaire de botanique*, 1799 et 1802; *Histoire des plantes vénéneuses de la France*, 1778; *Histoire des champignons de la France*, 1791-1812, in-fol.

BULOW (Fréd.-Guill.), général prussien, né en 1755, mort en 1816, se distingua dans la campagne de 1813, sauva Berlin par les victoires qu'il remporta à Grossbeeren et à Dennewitz, ce qui lui valut

le titre de comte de Dennewitz, et eut une grande part à la bataille de Leipsick et surtout à celle de Waterloo. — Henri Bulow, son frère, né en 1760, mort en 1807, a écrit des ouvrages de tactique et d'histoire militaire qui firent beaucoup de bruit et lui attirèrent des persécutions en Prusse. Il fut aussi un grand partisan de Swedenborg.

BULTEAU (Louis), savant écrivain, né à Rouen en 1625, mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1693. Il publia en 1678 l'*Histoire des moines de l'Orient*, in-8; il n'y date l'origine de la vie monacale que de saint Antoine: cette histoire va seulement jusqu'au VIIe siecle. Il donna en 1684-1694 l'*Abrégé de l'Histoire de saint Benoît et des moines d'Occident*, 2 vol. in-4, d'après les actes, chroniques et chartres.

BUNAU (Henri, comte de), historien allemand, né en 1697 à Weissenfels, mort en 1762, fut conseiller intime de l'électeur de Saxe, roi de Pologne (Auguste III); fut aussi employé par l'empereur Charles VII, et s'acquitta avec succès de plusieurs missions diplomatiques. On lui doit une *Histoire de l'empire d'Allemagne* (jusqu'en 918), 4 parties, Leipsick, 1728-43, ouvrage plein d'érudition et de critique. Le comte de Bunau possédait une riche bibliothèque et se plaisait à aider les jeunes gens studieux sans fortune. On lui doit Winckelmann.

BUNDELKAND, région de l'Inde en-deçà du Gange, située entre l'Agrah et le Malwa, formait jadis une prov. de l'Allahabad indépendant; auj. elle est soumise aux Anglais et comprise presque tout entière dans la présidence de Calcutta; ch.-l., Banda, petite ville située sur la Kiane. Le Bundelkand est célèbre par ses mines de diamants.

BUNKERSHILL, éminence qui domine Boston (Massachussetts). C'est là qu'eut lieu le premier combat entre les Anglais et les insurgés américains, 1775; les insurgés y eurent l'avantage.

BUNYAN (J.), anabaptiste anglais, né en 1628, mort en 1688, était fils d'un chaudronnier. Il fut mis en prison comme séditieux et y resta douze ans; il composa pendant sa captivité plusieurs ouvrages mystiques, dont le plus célèbre est le *Voyage du pèlerin* (*Pilgrim's progress*), traduit en français, Paris, 1831.

BUNZLAU, ville des États prussiens (Silésie), à 37 kil. N. O. de Liegnitz; 5,000 hab.

BUNZLAU, *Boleslavia*, ville des États autrichiens (Bohême), à 43 kil. N. E. de Prague; 3,500 hab.; ch.-l. d'un cercle. On la nomme quelquefois Iung-Bunzlau (Nouv.-Bunzlau), par opposition à Alt-Bunzlau (Vieille-Bunzlau), qui est sur l'Elbe, à 11 kil. N. E. de Prague. — Le cercle de Bunzlau est situé entre la Saxe au N., la Prusse au N. E. et les cercles de Bidschow, Kaurzim, Leitmeritz; 93 kil. sur 53; 332,000 hab.

BUONACCORSI (Philippe), historien, né en Toscane dans le XVe siècle, mort en 1496 à Cracovie, fonda à Rome avec Pomponius Lætus et d'autres savants une académie dont les membres prirent des noms grecs et latins; il y prit celui de *Callimachus*, auquel sa grande expérience fit ajouter le surnom d'*Experiens*. Cette assemblée, dont les membres travestissaient ainsi leurs noms, parut suspecte à Paul II; elle fut persécutée avec violence. Buonaccorsi se réfugia en Pologne vers 1473, auprès du roi Casimir III, qui le chargea de l'éducation de ses enfants, en fit son secrétaire, et lui confia plusieurs négociations importantes à Constantinople. Ses ouvrages historiques sont: *Attila* ou *De gestis Attilæ*, Haguenau, 1531; *Historia de rege Uladislao*, Augsbourg, 1519.

BUONACCORSI (P.), peintre. *Voy.* PERINO.

BUONACOSSI. *Voy.* BONACOSSI.

BUONAFEDE (P. Appiano), philosophe et publiciste, né à Commachio (Ferrarais) en 1716, mort en 1793, entra chez les Célestins, et professa la théologie à Naples depuis 1740. On a de lui une *Histoire philosophique du suicide*, en italien, Lucq., 1761; une *Histoire des écoles philosophiques*, 7 vol. in-8, Lucq., 1763; un *Traité de la Restauration de la philosophie aux* XVIe, XVIIe et XVIIIe *siècles*, 3 vol. in-8, Venise, 1789, et des écrits poétiques et littéraires publiés sous le pseudonyme de Cromaziano.

BUONAPARTE. *Voy.* BONAPARTE.

BUONAROTTI (Michel-Ange). *Voy.* MICHEL-ANGE.

BUONCOMPAGNONI. *Voy.* GRÉGOIRE XIII.

BUPALUS, sculpteur, né à Chio, vivait vers 540 av. J.-C.; il avait représenté Hipponax sous une figure ridicule; ce poëte lança contre lui une satire pleine de méchanceté; Bupalus, dit-on, se pendit alors de désespoir; mais Pline dément ce fait.

BURA, ancienne ville du Péloponèse, en Achaïe, près de la mer, fut submergée par un tremblement de terre en même temps qu'Hélice.

BURANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. N. E. de Venise, dans les lagunes; 6,000 hab.

BURCKHARD (Jacques), savant distingué, bibliothécaire et conseiller du duc de Brunswick, né à Sulzbach en 1681, mort à Brunswick, 1753. On a de lui: *De linguæ latinæ in Germania per XVII sæcula et amplius fatis*, 1713, in-8; *Historia bibliothecæ Augustæ quæ Wolfenbutteli est*, 1744-1745, 5 parties, in-4; *Historia musæi Burckhardiani*, 1750, 3 vol. in-4; *De Ulrichi de Hutten fatis ac meritis*, Wolfenbuttel, 1717-1723, 3 part. in-4.

BURCKHARDT (J.-L.), voyageur, né à Lausanne en 1784, fut chargé en 1806 par la Société Africaine de Londres de visiter l'intérieur de l'Afrique. Ayant fait une étude profonde de la langue et de la religion des Musulmans, il se fit passer pour un marchand arabe, et put ainsi visiter l'Arabie, la Nubie, pénétrer jusqu'à Dongola (1812); il se disposait à partir pour le Fezzan, quand il mourut au Caire en 1816. Les notes qu'il avait rédigées sur ses voyages ont été publiées en Angleterre en 1819, 1822 et 1829. Elles sont remarquables par leur exactitude.

BURCKHART (J.-Charles), astronome et mathématicien, né à Leipsick en 1773, mort à Paris en 1825, prit part aux travaux de Zach et de Lalande, et fut adjoint au bureau des longitudes à Paris. Il publia en 1812 des *Tables de la Lune* qui sont les plus exactes que l'on possède.

BURDIGALA, auj. *Bordeaux*, ville florissante de l'Aquitaine, capit. des *Bituriges Vivisci*, donna naissance à l'historien Eutrope, à saint Paulin, et au poëte Ausone.

BURETTE (P.), savant, né à Paris en 1665, mort à Paris en 1747, se distingua dès sa première enfance comme musicien, puis renonça à la musique pour étudier la médecine, et devint professeur de chirurgie. Il embrassa en outre l'étude de l'antiquité et celle des langues orientales; fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1705, et y donna un grand nombre de savants mémoires. Il rédigea aussi le *Journal des Savants*.

BURG, ville des États prussiens (Saxe), à 22 kil. N. E. de Magdebourg; 12,000 hab. Distillerie d'eau-de-vie. Fabriques de drap.

BURG, ville du royaume de Danemarck, ch.-l. du bailliage et de l'île de Femern, dans l'île de ce nom, au N. E. de la côte du Holstein; 2,000 hab.

BURGAU, ville de Bavière (Danube supérieur), à 37 kil. N. O. d'Augsbourg; 2,300 hab. — Il y a un autre Burgau en Styrie.

BURGDORF ou BERTHOUD, ville de Suisse (Berne), sur l'Emme, à 17 kil. N. E. de Berne; 1,800 hab. Eaux sulfureuses. Entrepôt de fromages des environs. Au XIIe siècle, Berthoud fut la capit. de la Petite-Bourgogne et la résidence des ducs de Zæhringen.

BURGDORF, ville de Hanovre (Lunebourg), à 20 kil. N. E. de Hanovre; 1,500 hab. Distilleries de grains.

BURGER (Geoffroy-Aug.), poëte allemand, né en 1748 près de Halberstadt, mort en 1794, devint professeur à Gœttingue, après avoir mené une vie romanesque et désordonnée. Il excella surtout dans la ballade et exploita avec talent les légendes et les superstitions populaires. On estime surtout *Léonore*, *le Chasseur sauvage*, *la Fille du pasteur*. Ses œuvres ont été réunies en 4 vol., Gœttingue, 1796-98.

BURGHAUSEN, *Bidaium*, ville de Bavière (Danube-Inférieur), à 75 kil. S. O. de Passau; 3,000 hab. Commerce de sel et de cuirs.

BURGLEN, ville de Suisse (Uri), à 2 kil. S. E. d'Altorf; 900 hab. Patrie de Guillaume Tell.

BURGOS, *Bravum Burgi*, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Burgos en Vieille-Castille, sur l'Alanzon, à 213 kil. N. de Madrid; 12,000 hab. Murailles, vieux château-fort, belle cathédrale gothique; quelques fabriques de draperie, flanelle, toile, etc. Commerce en laines. Ville jadis importante, très commerçante et riche, capitale de la monarchie castillane avant Tolède et Madrid. Les Français y battirent les Espagnols en 1808, et y furent ensuite vainement assiégés par lord Wellington en 1812. Cependant elle tomba entre les mains des Anglais en 1813. — L'intendance de Burgos est située entre les intendances de Santander et de Vittoria au N., celles de Soria à l'E., de Valladolid, de Palencia à l'O., de Ségovie au S.; 160 kil. sur 88; 206,000 hab.

BURGOYNE (J.), général anglais, fut battu par les Américains et se vit réduit en 1777 à signer la capitulation de Saratoga, qui décida la France à reconnaître l'indépendance des États-Unis.

BURGRAVE (de l'allemand *burggraf*, c.-à-d. comte du château ou de la place), nom donné pendant le moyen âge au commandant militaire d'une ville ou place forte lorsqu'il exerçait en même temps sur les bourgeois le droit de juridiction; ce titre était quelquefois héréditaire. Il n'y avait de burgraves héréditaires qu'à Anvers, à Magdebourg, à Friedberg et à Nuremberg. Ce dernier titre appartenait à la maison de Hohenzollern.

BURGUETE, bourg d'Espagne, à 30 kil. N. E. de Pampelune (Navarre), dans la vallée de Roncevaux. C'est là que les Arabes défirent l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne en 778, et que périt Roland, neveu de ce prince.

BURGUILLOS, ville d'Espagne (Badajoz), à 22 kil. E. de Xerez-de-los-Caballeros; 4,000 hab.

BURGUNDES, *Burgundi* et *Burgundiones* en latin, plus tard *Bourguignons*, peuple de la famille teutonique, habitait d'abord la Germanie septentrionale, entre l'Oder et la Vistule, sur les deux rives de la Warta. Chassés par les Gépides, ils se divisèrent en deux bandes, dont l'une occupa l'île de Bornholm dans la mer Baltique, tandis que l'autre envahit la Gaule (280); elle en fut expulsée par Probus, et s'établit près des sources du Mein; ils exerçaient presque tous le métier de charpentiers ou de forgerons. Jovien (363) les laissa s'établir sur les confins de la Séquanaise et de la 2e Germanie. Sous Théodose (378-395), ce peuple, le plus civilisé et le plus doux de tous les peuples barbares, se convertit au christianisme, mais il embrassa l'hérésie d'Arius. Au temps d'Honorius (406), Gondicaire poussa plus avant et fonda le royaume de Burgundie ou premier royaume de Bourgogne, qui, au VIe siècle, comprenait tout le bassin du Rhône. *Voy.* BOURGOGNE.

BURHANPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* BOURHANPOUR.

BURIATES, peuple nomade de la Sibérie (Irkoutsk), habite les monts situés au nord du lac Baïkal; on évalue leur nombre à 35,000 individus mâles. Les Buriates paraissent être de la même famille que les Kalmouks, mais ils diffèrent de ces derniers par leur religion qui est le chamanisme. Leurs troupeaux sont leur seule richesse. Ils reconnaissent la domination russe.

BURIDAN (Jean), docteur scolastique, né à Béthune vers 1300, mort vers 1360, était disciple d'Occam, et ardent nominaliste. Il enseigna la philosophie à Paris et fut plusieurs fois recteur de l'université de cette ville. Persécuté par les Réalistes, il se retira en Allemagne où il fonda l'université de Vienne. Il a laissé des commentaires sur la *Physique*, la *Métaphysique*, la *Morale* et la *Politique* d'Aristote, Paris, 1516, 1518, etc.; mais il est surtout connu par un singulier argument dont il se servait, dit-on, pour prouver la liberté d'indifférence: supposant un âne pressé également par la faim et la soif et placé entre une mesure d'avoine et un seau d'eau qui font sur lui une égale impression, il demandait si l'animal resterait immobile entre les deux, au risque de mourir de faim; et si on lui répondait qu'il prendrait un parti, il en concluait qu'il se décidait par sa seule volonté. Suivant l'historien Gaguin, ce même Buridan aurait dans sa jeunesse été introduit dans la tour de Nesle, où la reine, Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe-le-Long, recevait les écoliers qu'elle employait à ses plaisirs et qu'ensuite, pour ne laisser aucune trace de ses débauches, elle faisait jeter dans la Seine; Buridan eut le bonheur d'échapper. Villon confirme cette tradition.

BURIE, ch.-l. de canton (Charente-Inf.), à 16 kil. E. de Saintes; 1,400 hab.

BURIGNY (LÉVESQUE DE). *Voy.* LÉVESQUE DE BURIGNY.

BURKE (Edmond), célèbre orateur, né à Dublin en 1730, mort en 1797, vint de bonne heure à Londres, où il exerça la profession d'avocat et où il se fit connaître par divers écrits. Il publia en 1756 un *Coup-d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation*, et l'année suivante un *Essai sur le beau et le sublime*, qui lui fit prendre rang parmi les philosophes; puis il se dirigea vers la politique, travailla à l'*Annual Register*, et devint le secrétaire particulier et l'ami du marquis de Rockingham, premier lord de la trésorerie (1765). Nommé membre de la chambre des communes, il se rangea du parti de l'opposition, malgré ses liaisons personnelles avec le ministre Rockingham; se montra très favorable aux réclamations de l'Amérique anglaise, et attaqua avec une éloquence admirable le gouverneur des Indes orientales, Hastings, qui avait abusé de son pouvoir. Il fut un instant appelé au pouvoir en 1782, mais il n'y resta que peu de mois. Lorsqu'éclata la révolution française, Burke s'en déclara l'adversaire; il prononça à cette occasion plusieurs discours et publia un assez grand nombre d'écrits; le principal, intitulé: *Réflexions sur la révolution française* (1790), eut en Angleterre et sur le continent un immense succès, et fut réfuté par Thomas Payne. La plupart des écrits de Burke ont été traduits en français dès leur apparition. Ses œuvres ont été réunies en 16 vol. in-8, Londres, 1830. On lui attribue les *Lettres de Junius*. Burke est un des orateurs les plus véhéments et les plus pathétiques dont se glorifie la tribune anglaise.

BURLAMAQUI (J.-J.), moraliste, né à Genève en 1694 d'une famille d'origine italienne, mort en 1748, professa le droit naturel à Genève, et entra à la fin de sa vie dans le conseil souverain de cette ville. On a de lui des *Principes de droit naturel*, des *Éléments de droit naturel*, et des *Principes de droit politique*, qui sont très estimés, et qui servent de base à l'enseignement dans un grand nombre d'écoles. Il y fonde la morale et la politique sur l'étude de la constitution de l'homme. Ces ouvrages, publiés pour la première fois en 1747 et dont une partie n'a paru qu'après la mort de l'auteur par les soins de Félice, ont été réimprimés à Paris en 1820 par M. Dupin,

en 5 vol. in-8, et par Cotelle en un seul vol. compacte, 1828. On en prépare une édit. plus complète (1840).

BURLEIGH (Cécil). *Voy.* CÉCIL.

BURLINGTON, ville et port d'Angleterre, dans le Yorkshire, sur la mer d'Allemagne; 5,000 hab.

BURLINGTON, ville des États-Unis (New-Jersey), sur la Delaware, à 24 kil. N. E. de Philadelphie; 2,760 hab. — Autre ville des États-Unis (Vermont), sur la côte E. du lac Champlain; 2,100 hab. Université florissante, académie. Grand commerce.

BURMANN (Pierre), savant philologue, né à Utrecht en 1668, mort en 1741, professeur d'histoire et d'éloquence dans les universités d'Utrecht et de Leyde, a rendu d'importants services aux lettres latines par ses belles et nombreuses éditions, ornées de préfaces et de notes. On lui doit des éditions fort estimées d'*Ovide*, 4 vol. in-4, 1756; de *Virgile*, 4 vol. in-4, 1746; de *Quintilien*, 1720; de *Pétrone*, 1743; de *Phèdre*, 1745; des *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731; d'*Horace*, 1699; de *Claudien*, 1760; de *Lucain*, 1740; on a encore de lui de savantes dissertations et de bons vers latins.— Deux neveux de Pierre Burmann ont aussi été des hommes distingués : Jean Burmann, qui enseigna la botanique à Amsterdam et écrivit de savants ouvrages sur cette science; et Pierre Burmann, dit *Burmann Second*, qui professa les lettres à Francker et à Amsterdam; celui-ci publia plusieurs travaux de son oncle et donna lui-même des éditions estimées, entre autres celle d'*Aristophane*, Leyde, 1760.

BURNET (Thomas), écrivain anglais, né à Croft dans le comté d'York vers 1635, mort en 1715, fut maître de l'hôpital de Sutton à Londres, chapelain du roi Guillaume III, et secrétaire de son cabinet; mais il perdit sa faveur et ses places pour avoir émis dans ses ouvrages quelques opinions trop hardies sur la religion. Il est auteur d'une *Théorie sacrée de la Terre*, en latin, 1680-1689, où il fait l'histoire des temps antédiluviens, en consultant son imagination plutôt que les faits; et d'un ouvrage intitulé *Archæologiæ philosophicæ*, 1692, où il cherche à expliquer plusieurs des récits de la Genèse par des allégories.

BURNET (Gilbert), évêque de Salisbury, né à Édimbourg en 1643, mort en 1715, fut d'abord curé de Salton en Écosse, puis enseigna la théologie à Glasgow. Il se fit tellement remarquer par son zèle contre le catholicisme qu'il encourut la disgrâce de Charles II et Jacques II, et se vit obligé de quitter l'Angleterre. Après avoir voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, il se fixa en Hollande, s'attacha au prince d'Orange (depuis Guillaume III), et travailla de tout son pouvoir à le faire monter sur le trône d'Angleterre. Ce prince, à son avénement, l'éleva à l'évêché de Salisbury. On doit à Gilbert Burnet, entre autres écrits, une *Histoire de la Réformation en Angleterre*, 1679-1715, traduite en français par Rosemond, 1683 et années suivantes; une *Histoire de mon temps* (depuis Charles II), publiée après sa mort par son fils, 1724, traduite par Lapillonnière, 1725.

BURNETT (Jacq.), plus connu comme lord Monboddo. *Voy.* MONBODDO.

BURNS (Robert), poëte écossais, né en 1759, était fils d'un jardinier du comté d'Ayr, et fut lui-même fermier. Emporté par un goût naturel vers la poésie, il négligea ses affaires, se livra à la débauche, et tomba dans une misère qui abrégea sa vie. Il mourut en 1796, à 37 ans. Ses poésies sont écrites presque toutes dans le dialecte écossais. Le docteur Currie en a donné en 1800 un recueil complet en 4 vol. in-8. Les morceaux de Burns les plus estimés sont : *The Cotter's Saturday-Night; Bruce's Address to his Troops; The Lilac; John Barleycorn.*

BURNT-ISLAND, ville d'Écosse (Fife), à 8 kil. N. O. d'Édimbourg, sur le bord N. du Frith-de-Forth; 2,140 hab. Pêche du hareng. Port. Chantiers de construction.

BURRHUS (Afranius), gouverneur de Néron et préfet du prétoire. Néron fut le meilleur des princes tant qu'il suivit ses conseils ainsi que ceux de Sénèque; mais il ne tarda pas à le faire mourir, l'an 62 de J.-C., pour se défaire d'un censeur importun.

BURRHUS, empirique italien. *Voy.* BORRI.

BURRIANA, ville d'Espagne (Valence), à 7 kil. S. de Castellon-de-la-Plana; 4,600 hab.

BURSLEM, ville d'Angleterre (Stafford), sur le Trent, à 4 kil. N. E. de Newcastle-Under-Line; 9,700 hab.

BURTON (Robert), écrivain anglais, né à Lindley en 1576, mort en 1639, curé dans sa ville natale, est connu par un ouvrage fort original, l'*Anatomie de la Mélancolie, par Démocrite le Jeune*, 1622, ouvrage auquel Sterne a fait de fréquents emprunts. Ce livre a eu un très grand nombre d'éditions; la meilleure est de 1806.

BURTON-UPON-TRENT, ville d'Angleterre (Stafford), sur le Trent, à 18 kil. N. E. de Lichtfield; 7,000 hab. Chapeaux, filatures de coton hydrauliques; ouvrages en fer. — Il y a plusieurs autres Burton en Angleterre et aux États-Unis.

BURTSCHEID. *Voy.* BORCETTE.

BURY, ville manufacturière de l'Angleterre (Lancaster), sur l'Irwell, à 12 kil. N. O. de Manchester; 15,000 hab. en 1831. Etoffes de coton, lainages.

BURY-SAINT-EDMUNDS, jadis *Boedrik-Worth*, ville d'Angleterre (Suffolk), à 90 kil. S. de Londres; 4,500 hab. Jolie ville; églises St-Jacques et Ste-Marie. Grand commerce de laines et de grains. Elle fut ainsi nommée parce que le roi saint Edmond, tué par les Danois en 870, y fut enterré. C'est là que se rassemblèrent les barons anglais, mécontents de Jean-sans-Terre, pour lui arracher la Grande-Charte.

BURZET, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 22 kil. N. de L'Argentière; 3,180 hab.

BURZOUYEH, mage et médecin de la cour de Khosrou-Nouchirvan, roi de Perse, qui le choisit pour faire un voyage scientifique et littéraire dans l'Inde. Il parvint à se procurer un exemplaire des fables attribuées à Pidpay, et en fit une traduction du sanscrit en persan, qu'il intitula : *Djavidan kird* (sagesse éternelle).

BUS (César DE), instituteur de la congrégation de la Doctrine chrétienne, né en 1544 à Cavaillon, mort en 1607, mena d'abord dans les camps et à la cour une vie très dissipée, puis embrassa à 30 ans l'état ecclésiastique, se voua à l'instruction des enfants et du peuple, et s'étant associé à plusieurs prêtres animés du même zèle, créa, en 1592, la congrégation de la Doctrine chrétienne, qui fut approuvée par Clément VIII en 1597. *Voy.* DOCTRINE CHRÉTIENNE (Frères de la).

BUSBECQ (Augier GHISLEN DE), diplomate, né en 1522 à Commines en Flandre, mort en 1592, fut employé par les empereurs Ferdinand I, Maximilien II et Rodolphe II comme ambassadeur en Turquie, puis en France, et fut gouverneur des fils de Maximilien II. On a de lui une relation de son ambassade en Turquie, en latin et sous forme de lettres, 1582-1589, traduite en français par Gaudon, Paris, 1649, et par l'abbé de Foy, 1748. On lui doit la découverte du *Monumentum ancyranum*, marbre précieux relatif à Auguste, et trouvé à Ancyre.

BUSCHING (Ant.-Fréd.), géographe, né dans la Westphalie en 1724, mort en 1793, accompagna d'abord en Russie le comte de Lynar comme gouverneur de son fils; fut nommé en 1754 professeur de philosophie à Gœttingue; quitta cette ville en 1761 par suite de persécutions qu'il éprouva, et se rendit à St-Pétersbourg, où il devint pasteur d'une église luthérienne; puis à Berlin (1766), où il dirigea

avec le plus grand succès le gymnase ou collége dit du *Cloître-Gris*. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages sur la religion, la géographie, l'histoire, et sur l'éducation de la jeunesse ; mais il est surtout connu par ses ouvrages géographiques. Les plus importants sont : la *Nouvelle Description du globe* ou *Géographie universelle*, 1754 et ann. suiv., traduite plusieurs fois en français ; c'est le traité le plus complet et le plus exact qui ait paru jusqu'à lui ; *Introduction à la géographie, la politique, le commerce et les finances des états de l'Europe*, 1758, traduit aussi en français.

BUSIRIS ou POUSIRI, auj. *Abousyr*, ancienne ville de la B.-Égypte, sur le bras *Athribitique* du Nil, au S. E. de Saïs, ch.-l. du nome Busirite, célèbre par le culte d'Osiris. On y voyait la sépulture de ce prince. On y admirait aussi un temple d'Isis, qui fut détruit par Dioclétien.

BUSIRIS, tyran d'Espagne, fameux par sa cruauté, tuait tous les étrangers qui passaient dans ses états. Ayant osé enlever les Atlantides, Hercule, ami d'Atlas, le vainquit et le tua.

BUSIRIS, roi d'Égypte, fils de Jupiter ou de Neptune et de Libye ou d'Anippe, fut mis après sa mort au rang des dieux. On croit généralement que ce dieu n'est autre qu'Osiris. Busiris régnait à Thèbes ; il agrandit cette ville et l'entoura de murailles pour la préserver des attaques des Éthiopiens. On place son règne vers le XXIIe siècle avant J.-C.

BUSSANG, bourg du dép. des Vosges, à 26 kil. S. E. de Remiremont ; 1,500 hab. Eaux minérales dont il s'expédie par an plus de 20,000 bouteilles.

BUSSETO, *Buxetum*, ville du duché de Parme, à 29 kil. S. E. de Plaisance ; 1,600 hab. Sylla y défit l'armée de Carbon.

BUSSIÈRE-BADIL, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 14 kil. N. de Nontron ; 1,230 hab.

BUSSIÈRE-LA-GRUE, village du dép. de l'Allier, à 15 kil. S. O. de Bourbon-l'Archambault ; 1,560 hab. Mine de fer.

BUSSIÈRE-POITEVINE, village du dép. de la H.-Vienne, à 17 kil. N. O. de Bellac ; 1,700 hab.

BUSSIÈRES (J. DE), jésuite, né à Villefranche en 1607, mort en 1678, composa en vers latins un poëme sur l'île de Ré délivrée des Anglais, *de Rhea liberata*, Lyon, 1655, et un autre sur Scanderbeg, en 8 livres, Lyon, 1662. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, en vers français.

BUSSOLENGO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. N. O. de Vérone ; 3,000 hab. Fabrique de toiles ; foires et commerce de transit.

BUSSY, nom d'un grand nombre de villages de France dans les départements du Cher, de l'Oise, de la Loire, de la Marne, de la Somme, etc.

BUSSY-LE-GRAND, village du dép. de la Côte-d'Or, à 7 kil. N. O. de Flavigny ; 975 hab. Château de Bussy-Rabutin ; c'est là qu'il se retira durant son exil. Patrie de Junot, duc d'Abrantès.

BUSSY-D'AMBOISE (Louis DE CLERMONT DE), fanatique, eut une grande part aux massacres de la Saint-Barthélemy (1572), assassina Antoine de Clermont son parent, et s'empara de son château. Nommé commandant du château d'Angers, il devint en exécration à la province, et fut assassiné par le comte de Montsoreau dont il avait voulu séduire la femme.

BUSSY-LECLERC (Jean), un des chefs de la faction des Seize pendant la Ligue, commandait la Bastille (1589). Il s'est rendu fameux par son fanatisme, sa rage contre le parlement et ses listes de proscription. Il échappa au supplice en ne rendant la Bastille qu'à condition qu'on lui sauverait la vie, et se réfugia à Bruxelles.

BUSSY-RABUTIN (ROGER, comte de), célèbre par son esprit et sa causticité, né à Epiry dans le Nivernais en 1618, mort en 1693 ; se distingua d'abord dans la carrière militaire. Pendant les troubles de la Fronde il prit pendant quelque temps parti contre le roi, puis fit sa paix et obtint le commandement du Nivernais et la charge de mestre-de-camp de la cavalerie. Il se fit disgracier par Louis XIV pour avoir chansonné les amours du roi avec La Vallière, et fut 16 ans exilé. Il a composé une *Histoire amoureuse des Gaules*, 1665, espèce de chronique scandaleuse où il décrit les mœurs galantes de la cour pendant la jeunesse du roi ; on a en outre de lui des *Lettres* qu'il croyait bien supérieures à celles de madame de Sévigné, sa cousine ; des *Mémoires*, et une *Histoire de Louis XIV*, pleine de basses flatteries. On l'a surnommé *le Pétrone français*. L'*Histoire amoureuse des Gaules* a été souvent réimprimée ; la dernière édition est de Paris, 1829, 3 vol. in-8. Il laissa un fils qui devint évêque de Luçon, et qui eut si bien le talent de plaire, qu'on l'appela *le Dieu de la bonne compagnie*.

BUSSY-CASTELNAU (Ch.-J. PATISSIER, marquis de), général français, servit avec distinction sous Dupleix dans les Indes ; contribua à faire lever aux Anglais le siége de Pondichéry en 1748, et fut nommé commandant des armées de terre et de mer audelà du cap de Bonne-Espérance. Il concerta ses opérations avec le bailli de Suffren et lutta avec avantage contre un ennemi fort supérieur en nombre. Il mourut en 1785 à Pondichéry.

BUSTA GALLORUM, auj. *Bastia*, lieu de l'Italie ancienne, dans l'Ombrie, à 15 kil. E. de Pérouse. Narsès y défit en 552 le roi des Goths Totila, qui y perdit la vie.

BUSTO-ARSISIO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 31 kil. N. O. de Milan ; 6,600 hab. Grande filat. de coton. Ville très ancienne, jadis importante.

BUTE (île), en Écosse, à l'entrée du détroit de la Clyde ; 24 kil. sur 8 ; 5,824 hab. Houille, ardoise, pierres à chaux. Pêche. Quelque industrie sur les côtes. Ruines du château de Rothsay. Une seule ville, Rothsay. — L'île de Bute donne son nom à un comté d'Écosse, composé de plusieurs îles : Bute, Arran, Largs, Little-Cumbray, Inchmarnock, situées près de l'entrée du détroit de la Clyde ; 13,800 hab.

BUTE (J. STUART, comte de), ministre d'état. Ayant plu au prince et à la princesse de Galles par l'élégance de ses manières, il fut placé auprès de leur fils, héritier présomptif de la couronne (depuis George III), et acquit sur ce prince le plus grand ascendant. À son avénement (1760), le comte de Bute devint premier ministre et se déclara chef du parti tory. Il se rendit odieux par plusieurs mesures anti-populaires ; cependant il termina la guerre que l'Angleterre faisait depuis plusieurs années à la France, et conclut, en 1763, à Fontainebleau, une paix avantageuse à son pays. Peu après il abandonna spontanément les affaires, lorsqu'il était au faîte du pouvoir, et se retira dans sa terre où il cultiva la botanique. Il composa pour la reine d'Angleterre des *Tables de botanique contenant les familles de plantes de la Grande-Bretagne*, ouvrage remarquable par le luxe de l'exécution, et qui n'a été tiré qu'à 12 exemplaires. Buffon, qui en reçut un, le déposa à la Bibliothèque du Roi. Il mourut en 1792. Sa famille tire son nom de l'île de Bute, dont elle était propriétaire.

BUTHROTE, *Buthrotum* en latin, auj. *Butrinto*, ville de la Thesprotie en Épire. Enée s'y arrêta lorsqu'il fuyait Troie, et y rencontra Andromaque, veuve d'Hector, que Pyrrhus avait cédée à Hélénus, roi de Thesprotie.

BUTICUS LACUS, c.-à-d. *le lac de Bouto*, auj. le lac de BOURLOS.

BUTLER (Samuel), poëte anglais célèbre par son esprit, né à Strensham (Worcester) en 1612, fut d'abord commis chez un juge de paix. Ayant de bonne heure fait connaître son talent pour la poésie, il fut attaché à la maison de la duchesse de

Kent, qui lui laissa la liberté de se livrer aux études de son goût ; puis à celle de Samuel Luke, zélé puritain et partisan de Cromwell. A la restauration il devint intendant du château de Ludlow (1660), et publia peu après le poëme burlesque d'*Hudibras*. Témoin des excès auxquels le fanatisme religieux et politique portait ses contemporains, il les attaqua par le ridicule dans ce poëme qui eut le plus grand succès, et il rendit ainsi un service immense à la cause royaliste. Néanmoins Butler ne fut pas généreusement traité par Charles II, et il mourut dans la misère (1680). Le poëme d'*Hudibras* se compose de trois parties qui ont été publiées séparément (1663, 64, 78); il n'est pas achevé. Il est rempli d'allusions qui le rendent aujourd'hui presque inintelligible, surtout pour les étrangers. Il a été traduit en vers français par l'Anglais Townlay, 3 vol., Lond., 1757. Butler a aussi laissé quelques autres écrits. Les éditions les plus estimées de ses œuvres sont celles qui ont paru à Londres, 1744, 2 vol. in-8 ; 1793, 3 vol. in-4, et 1819, 3 vol. in-8.

BUTLER (Joseph), théologien, né en 1692 à Wantage, mort en 1752. Après avoir possédé différents bénéfices, il devint secrétaire du cabinet de la reine Caroline et évêque de Bristol (1738), puis de Durham. Butler publia en 1736 l'*Analogie de la religion naturelle et révélée avec le cours de la nature*, ouvrage où l'on trouve les réponses les plus solides à plusieurs objections spécieuses. Il a été traduit en français, Paris, 1812. On a aussi de lui des sermons estimés. Il avait commencé à se faire connaître dès l'âge de 21 ans par des objections adressées à Clarke, et qui se trouvent à la suite du *Traité de l'existence de Dieu*.

BUTLER (Alban), prêtre catholique anglais, né en 1710, dans le comté de Northampton, mort en 1773, étudia au collége anglais de Douay, y enseigna ensuite la philosophie et la théologie, et devint enfin principal du collége anglais de Saint-Omer. Il est auteur de la *Vie des Saints*, en anglais ; cet ouvrage, très estimé, parut pour la première fois en 1745, 5 vol. in-8 ; il a depuis reçu de grandes augmentations et a été souvent réimprimé, notamment en 1812, en 12 vol. in-8. La *Vie des Saints* a été traduite en français par les abbés Godescard et Marie, 1784, 12 vol. L'édition la plus complète est celle de Paris, 1836, 14 vol. in-8.

BUTRINTO, *Buthrotum*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, sur le détroit et vis-à-vis de Corfou ; 2,000 hab. Butrinto appartenait aux Vénitiens en 1797, lorsque les Français s'en emparèrent. Les Russes réunis aux Turcs la reprirent en 1799, et ces derniers l'ont conservée depuis.

BUTTMANN (Philippe Ch.), philologue, né en 1764 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1829, se fixa dès 1789 à Berlin, y devint bibliothécaire, professeur de philologie, membre et secrétaire de l'Académie ; il fut chargé, en 1812, d'enseigner les langues anciennes au prince royal. Il a laissé un grand nombre de travaux d'érudition ; le plus important est sa *Grammaire grecque*, qu'il a donnée sous trois formes différentes : 1° *Grammaire classique abrégée*, 1792 ; 2° *Grammaire à l'usage des hautes classes*, 1 vol. in-8 ; 3° *Grammaire développée*, 2 vol. in-8 ; cette dernière est restée incomplète. La *Grammaire* de Buttmann est, avec celle de Matthiæ, l'ouvrage de ce genre le plus estimé en Allemagne.

BUTTON (Thomas), navigateur anglais, fut chargé par Jacques I, en 1611, de continuer les découvertes faites au N. O. par Hudson; découvrit les terres qu'il nomma Nouvelle-Galles, terre de Carey's-Swans-Nest, les caps de Southampton, de Pembroke, les îles Mansfield, l'île et la baie de Button. Parvenu jusque vers le 65° de lat., il se convainquit de la possibilité d'un passage au N. Il revint en Angleterre en 1612.

BUTUNTE, *Butuntum*, auj. BITONTO.

BUTUS ou **BUTOPOLIS**, c.-à-d. *la ville de Bouto*, ville de la B.-Égypte, sur le *Buticus lacus*, était consacrée à la déesse Bouto.

BUTZBACH, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 16 kil. S. de Giessen ; 3,000 hab.

BUTZOW, ville du grand-duché de Mecklenbourg-Schwérin, à 35 kil. N. E. de Schwérin ; 3,368 hab. Château. Fabriq. de toiles, cartes à jouer, fonderie de cuivre, etc.

BUXENTUM ou **PYXUS**, ville de la Lucanie, auj. POLICASTRO.

BUXETUM, ville d'Italie, auj. BUSSETO.

BUXTON, ville d'Angleterre (Derby), à 17 kil. E. de Macclesfield ; 1,040 hab. Eaux minérales. Bains.

BUXTORF (Jean), fameux hébraïsant, né en 1564 à Camen en Westphalie, mort en 1629, se fixa à Bâle et y obtint une chaire de langue hébraïque qu'il occupa pendant 38 ans. Il avait une connaissance fort étendue des livres des rabbins. Ses principaux ouvrages sont : *Epitome grammaticæ hebrææ; Thesaurus grammaticus linguæ hebrææ ; Grammatica chaldaica et syriaca ; Lexicon hebraicum et chaldaicum ; Lexicon thalmudicum et rabbinicum*. — Le fils et les descendants de Buxtorf cultivèrent avec succès pendant plus de deux siècles la littérature hébraïque. Buxtorf et son fils eurent de vives discussions avec le savant Cappel au sujet des points voyelles, dont ils attribuaient l'invention à Esdras, mais qui paraissent être d'une date moins ancienne.

BUXY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 14 kil. S. O. de Châlons-sur-Saône ; 1,600 hab.

BUYTRAGO, *Litabrum*, ville d'Espagne (Guadalaxara), à 76 kil. N. de Madrid. Château-fort. Jadis évêché. Moutons mérinos.

BUZANÇAIS, ch.-l. de cant. (Indre), à 22 kil. N. O. de Châteauroux ; 4,587 hab. 5 ponts sur l'Indre. Forges et fonderies ; lainages.

BUZANCY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 18 kil. E. de Vouziers ; 800 hab. C'est là qu'était la terre du marquis de Puységur, qui y observa pour la 1re fois le somnambulisme magnétique.

BUZOT (François-Léonard-Nicolas), conventionnel, né à Évreux en 1760, était d'abord avocat à Paris. Il fut député aux états-généraux, puis à la Convention ; devint un des chefs du parti de la *Gironde*, et dénonça Robespierre, qu'il accusait d'aspirer à la dictature. Proscrit au 31 mai 1793, il erra de département en département, et fut trouvé mort avec Péthion dans un champ près de Bordeaux.

BUZRUKOMID ou **KYA-BUZURGOMID**, fils adoptif et successeur de Haçan-Sabah, l'an 518 de l'hégire (1140), mort l'an 532 (1154), fut le second prince de la secte des Ismaéliens ou *Assassins*. Il résidait dans la forteresse de Roudbar.

BYBLOS, nom commun à 2 villes anciennes : la 1re, auj. *Djébel*, en Phénicie, sur la mer, entre Tripolis et Béryte, était célèbre par les fêtes de Thammuz, nommé *Adonis* par les Grecs ; la 2e, dans la B.-Égypte, était à égale distance des bras Atarbéchide et Thermutiaque.

BYDGOSZ. *Voy.* BROMBERG.

BYNG (George), vicomte de Torrington, amiral anglais, né en 1663 au comté de Kent, mort en 1733, porta des secours à Barcelone assiégée par le duc d'Anjou, s'opposa avec succès aux invasions tentées à diverses reprises par la France et la Suède en faveur du prétendant, et battit la flotte des Espagnols sur les côtes de Sicile. Il fut, en récompense, créé chevalier du Bain et vicomte de Torrington. Appelé au ministère comme trésorier et lord de l'amirauté, il y soutint sa réputation d'habileté et de prudence.

BYNG (Jean), amiral anglais, fils du précédent. Ayant échoué en 1756 devant Minorque, contre l'escadre de France, commandée par La Galissonnière, il fut accusé de trahison, jugé à Londres et

condamné à perdre la tête ; la sentence fut exécutée en 1757.

BYRCHANIS, île de la mer du Nord, auj. BORKUM.

BYRON (île), une des Mulgraves, par 175° long. E., 1° 18' lat. N.; 19 kil. de long Bois de cocotiers. Découverte par le commodore anglais Byron (1765).

BYRON (le commodore Jean), navigateur anglais, né en 1723, mort en 1786, fit un premier voyage vers 1742 avec l'amiral Anson à la terre de Magellan; fit naufrage près de Chiloé et fut quelque temps prisonnier des Espagnols. Il entreprit en 1764 un nouveau voyage autour du monde, explora la partie de la mer du Sud à l'O. de la Terre de Magellan, et découvrit plusieurs îles, entre autres celle des Mulgraves qui porte son nom. Il publia en 1748 son premier voyage (traduit par Cantwell, Paris, 1800); en 1766 un de ses officiers donna la relation du second (traduite par Suard, 1767).

BYRON (George GORDON, connu sous le nom de *lord*), célèbre poëte anglais, petit-fils du précédent, né à Douvres en 1788, perdit son père, le capitaine Byron, dès l'âge de trois ans, et passa sa première enfance en Écosse auprès de sa mère; étudia à l'école d'Harrow près de Londres, puis à Cambridge, où il mena la vie la plus dissipée. Il publia à vingt ans un premier recueil de vers, *les Heures de loisir;* ce recueil fut vivement critiqué; Byron se vengea en écrivant contre ses détracteurs une violente satire où se révéla pour la première fois son genre de talent, *les Poëtes anglais et les Critiques écossais* (1809). Il entra jeune à la chambre haute, ayant hérité du titre de lord qu'avait porté un de ses oncles. Aussitôt après il se mit à voyager, visita le Portugal, l'Espagne, l'Albanie, la Grèce, la Turquie, et publia à son retour (1811) un poëme qui le plaça dès lors à la tête des poëtes anglais, *le Pèlerinage de Child-Harold;* il y décrivait, sous un nom emprunté, ses propres aventures et les impressions qu'il avait recueillies de son voyage. Il donna successivement plusieurs petits poëmes qui n'eurent pas moins de succès: *le Corsaire*, *Lara*, *la Fiancée d'Abydos*, *le Giaour* (1812-1814). En 1815 il épousa une femme que son génie avait séduite, et qui lui donna une fille; mais ce mariage ne fut point heureux; au bout d'une année les deux époux se séparèrent pour toujours. Byron, qui paraît avoir eu tous les torts, prit en dégoût le séjour de l'Angleterre et partit pour de nouveaux voyages (1816). Il parcourut la Belgique, où Waterloo lui inspira un de ses plus beaux chants; la Suisse, où il se lia avec le spinosiste Shelley; s'arrêta longtemps à Venise et en Toscane, où il fut retenu par une vive passion. Il s'associa en 1819 aux projets d'émancipation de l'Italie, et ces projets ayant échoué, il se dévoua tout entier à la cause des Grecs. Il se rendit au milieu d'eux en 1823, leur prodigua sa fortune, et fit tous ses efforts pour rallier les partis et discipliner les troupes; mais il mourut dans les murs de Missolonghi avant d'avoir pu voir le succès de ses sacrifices (19 avril 1824). Pendant son séjour en Suisse et en Italie, Byron avait ajouté un troisième chant à *Child-Harold*: il avait composé plusieurs drames : *Manfred*, *Caïn*, *le Ciel et la Terre*, *Marino Faliero*, *Foscari*, *la Prophétie du Dante*, et le poëme de *Don Juan*, espèce d'épopée que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. On accorde universellement à Byron un génie sublime et énergique; mais on regrette qu'il se soit plu trop souvent à ennoblir et à faire admirer le crime. Byron était d'une haute taille et d'une belle figure; mais il était né boiteux. Cette infirmité, en froissant son amour-propre, paraît avoir contribué à cette humeur morose et misanthropique qui perce dans tous ses écrits. — On a publié un grand nombre d'éditions des *Œuvres* de Byron : les plus estimées sont celles de Londres, 1833, 17 vol in-18, avec une *Vie* par Thomas Moore; et de Paris, publiée par Baudry, 1832, 4 vol. in-8. Elles ont été traduites par Amédée Pichot, 1822-25, 8 vol. in-8; par Paulin-Paris, 1830-32, 13 vol. in-8, et par Benjamin Laroche, 1837, in-8. Byron avait laissé des *Mémoires* qui ont été supprimés sur la demande de sa famille. M. Villemain lui a consacré, dans le supplément de la *Biographie universelle*, une *Notice* qui est un chef-d'œuvre en son genre.

BYRSA, citadelle de Carthage, ainsi nommée, dit-on, de ce qu'elle occupait l'emplacement enfermé par une peau de bœuf (*byrsa*) découpée en lanières étroites.

BYTTE, île du Danemarck, dans la mer Baltique, près de l'île de Falster.

BYZACÈNE, contrée de l'Afrique propre, s'étend du fond de la Petite-Syrte au fond du golfe d'Adrumète.

BYZACINA ou BYZACIUM, ville de la Byzacène méridionale, au S. E. de *Septimuncia*.

BYZANCE, *Byzantium*, auj. *Constantinople*, grande ville de Thrace, sur le Bosphore de Thrace, dans une admirable position, fut fondée à une époque fort ancienne; appartint à Darius, puis aux Ioniens, à Xerxès, à Sparte, à Athènes; ces deux villes grecques s'en disputèrent longtemps la possession, mais elle se rendit indépendante et prit rang parmi les puissances maritimes. Philippe de Macédoine l'assiégea inutilement. Plus tard elle s'allia aux Romains, leur rendit des services pendant la guerre de Mithridate, et en récompense jouit d'une indépendance complète à l'ombre de leur protectorat. Au Ier siècle elle fut comme la Thrace absorbée dans l'empire. En 193, elle se déclara pour Pescennius Niger et soutint trois ans de siége contre Septime-Sévère qui la fit piller et raser. Relevée à la prière de Caracalla, elle ne reprit pourtant sa splendeur qu'au temps de Constantin qui la choisit pour capitale de ses états et lui donna le nom de Constantinople. *Voy.* CONSTANTINOPLE.

BYZANTIN (empire). *Voy.* ORIENT (empire d').

BYZANTINE, *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*. On nomme ainsi la collection des historiens grecs dont les ouvrages nous ont transmis l'histoire de l'empire d'Orient depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople (1453). Leurs écrits ne sont le plus souvent que des compilations sans art et sans choix ; ils renferment néanmoins les seuls matériaux que nous possédions sur cette partie de l'histoire. La collection des auteurs byzantins a été formée sous Louis XIV et imprimée au Louvre en 36 vol. in-fol., 1644-1711. Elle a été réimprimée à Venise, 1722 et années suivantes. Niebuhr en a commencé en 1827 à Bonn une nouvelle édition in-8, beaucoup plus complète, qui n'est pas encore achevée (1840), mais qui se poursuit. Les principaux auteurs compris dans la collection de l'*Histoire byzantine*, sont : Zonaras, Nicétas Acominatus Choniates, Nicéphore Grégoras, Laonicus (ou Nicolas) Chalcondylas (ces quatre auteurs forment un corps complet d'histoire, qui se continue sans interruption depuis Constantin jusqu'à la fin du XVe siècle); puis viennent de nombreux écrivains qui n'ont traité que des parties détachées, et dont les plus remarquables, en suivant l'ordre chronologique, sont: Procope, Agathias, Théophylacte, saint Nicéphore, l'empereur Constantin Porphyrogénète, Jean Malalas, Jean Scylitzès, Nicéphore Bryenne, Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis Comnène, Georges Acropolita, Georges Pachymère, l'emp. Jean Cantacuzène, Georges Codinus, Michel Ducas, de la famille impériale des Ducas. Le président Cousin a traduit en franç. les principaux auteurs byzantins sous le nom d'*Histoire de Constantinople*, 1672-74, 8 vol. in-4. On joint à cette collection l'*Imperium orientale* de Banduri.

C

C. Cherchez par K les articles qui ne seraient pas au C, surtout les noms allemands, arabes, turcs indiens, etc.

C, dans les abréviations des noms propres, signifie *Cæsar*, *Caius*, *Caia*, *Cœlius*, etc. — CN. est pour *Cneus*. — COSS., pour *consules*. — C. P. s'emploie souvent pour *Constantinople*.

CABADÈS ou COBAD, roi du 2e empire persan, monta sur le trône en 491, fut détrôné en 497, parce qu'il voulait, dit-on, rendre les femmes communes dans ses états; il remonta quatre ans après sur le trône, et fit avec quelque succès la guerre à l'empereur Anastase; mais il fut ensuite battu par Bélisaire et forcé à demander la paix. Il mourut en 531.

CABAILS, indigènes de l'Afrique septentrionale (Barbarie). *Voy.* KABAÏLS.

CABAL (ministère de la), conseil privé qu'avait formé Charles II, et qui pendant quatre ans (1666-1670) exerça la plus fâcheuse influence sur les affaires de l'Angleterre. On le nomma ainsi parce qu'il était composé de cinq personnes dont les initiales réunies formaient le mot anglais *Cabal* (c.-à-d. *Cabale*), savoir, Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington, Lauderdale.

CABALE, doctrine secrète des Juifs, dans laquelle on enseignait : 1° une théologie mystique dont le fond était le dogme de l'émanation divine et une explication allégorique des Ecritures; 2° une théurgie absurde par laquelle on prétendait soumettre à la volonté humaine les puissances surnaturelles en prononçant certains mots, et opérer avec leur secours toutes sortes de miracles. Cette doctrine, que l'on fait remonter à l'époque de la captivité des Juifs à Babylone, se trouve principalement exposée dans l'*Yetzira*, attribué au rabbin Akiba, et le *Zohar*, attribué à son disciple Ben-Yokaï. Ses partisans sont appelés Cabalistes.

CABALLINUS FONS. *Voy.* HIPPOCRÈNE.

CABANES (LES), ch.-l. de canton (Ariége), à 9 kil. S. E. de Tarascon; 1,700 hab.

CABANIS (P.-J.-Georges), célèbre médecin et physiologiste, fils d'un habile astronome, naquit en 1757, à Cosnac, bourg de Saintonge, et mourut en 1808. Envoyé à Paris pour achever ses études, il cultiva d'abord la poésie, se lia avec Boucher et entreprit une traduction d'Homère; puis, pressé par son père de prendre un état, il choisit la médecine, et s'y distingua bientôt. Il fut admis dans la société de madame Helvétius à Auteuil, où il connut Turgot, d'Holbach, Condorcet et tous les hommes marquants de l'époque. Il embrassa chaudement les principes de la révolution, se lia étroitement avec Mirabeau et lui donna ses soins comme médecin dans la maladie qui l'emporta. Il fut élu membre du Conseil des cinq-cents, puis entra au Sénat. Lors de la réorganisation des écoles, il fut nommé professeur d'hygiène, puis de clinique à l'école de médecine, et il devint membre de l'Institut lors de sa création. Outre quelques écrits littéraires ou politiques, on a de lui : *Traité du degré de la certitude de la médecine* (1797); *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine* (1804); *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802): *Lettre posthume sur les causes premières*, adressée à M. Fauriel, publiée en 1824 par M. Bérard. Le plus important de ces ouvrages est le traité des *Rapports du physique et du moral;* Cabanis y traite de la part des organes dans la formation des idées, de l'influence des âges, des sexes, des tempéraments, des maladies, du régime, ainsi que de la réaction du moral sur le physique. On l'a accusé de tout expliquer par des causes purement physiques et d'enseigner le matérialisme; cependant la *Lettre sur les causes premières* est très favorable aux idées spiritualistes. Les ouvrages de Cabanis ont été réunis et publiés par M. Thurot, en 5 vol. in-8, 1823-25.

CABARDIE. *Voy.* KABARDAH.

CABARRUS (François, comte de), habile financier, né à Bayonne en 1752, mort en 1810, s'établit de bonne heure en Espagne, et s'y fit bientôt une grande réputation de capacité en matière de finances. Lors de la guerre de l'indépendance en Amérique, Cabarrus créa des billets royaux qui rétablirent les finances de l'Espagne. Il fonda la banque de Saint-Charles, fut conseiller des finances, ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt en 1797, remplit des missions particulières en France et en Hollande, et fut enfin ministre des finances. On a de lui plusieurs *Mémoires* sur les finances et le commerce, des *Lettres au Prince de la Paix*, etc.

CABARRUS (mademoiselle). *Voy.* TALLIEN (madame).

CABEÇO ou CABEZO-DE-VIDE, *Segobriga*, ville de Portugal (Alentéjo), à 20 kil. N. de Portalègre; 2,400 hab. Eaux minérales, sulfureuses, froides.

CABELLIO, ville des Cavares dans la Viennaise, auj. CAVAILLON.

CABELLO. *Voy.* PUERTO-CABELLO.

CABÈS ou KABS, *Tacapa*, ville de l'état de Tunis, à 320 kil. S. de Tunis, sur le golfe de Cabès (Petite-Syrte des anciens). On y cultive le *henné*, plante que les Orientaux emploient pour teindre en jaune. — Pour le golfe de Cabès, *Voy.* SYRTE.

CABESTAING (Guillaume DE), troubadour du Roussillon. On raconte qu'ayant séduit la femme d'un seigneur, celui-ci le poignarda, lui arracha le cœur, le fit manger à sa femme à laquelle il ne révéla cette vengeance qu'après que l'horrible repas eut été consommé. Au reste, on ne s'accorde pas sur le nom de la femme ni de l'époux. On sait que l'on attribue la même aventure à Gabrielle de Vergy. Quelques poésies de Cabestaing, ainsi que sa vie, ont été publiées par M. Raynouard (*Choix de poésies des troubadours*, 1er vol.).

CABEZA-DE-VACCA. *Voy.* VACCA.

CABI, petit roy. du Soudan, le plus occidental des états compris sous le nom général d'Haoussa.

CABILES. *Voy.* KABAÏLS.

CABILLAUDS (le parti des), parti politique né en Hollande vers le milieu du XIVe siècle, au sujet des divisions qui s'élevèrent entre la veuve de Louis de Bavière, Marguerite, et son fils Guillaume qui avait pris le titre de comte de Hollande (1349). Les nobles, mécontents de ce dernier, avaient rappelé Marguerite malgré l'opposition des villes, et, espérant une facile victoire, ils avaient pris le nom de *Cabillauds*, par allusion aux gros poissons de ce nom qui se nourrissent de fretin. Les bourgeois, de leur côté, sous le nom de *Hakscke* (Hameçons), prirent les armes et ravagèrent les châteaux des nobles. Cette guerre civile dura plus d'un siècle, et ne s'éteignit qu'au moment où la Réforme donna une nouvelle direction aux esprits.

CABILLONUM, ville de la Gaule Lyonnaise, auj. CHALONS-SUR-SAÔNE.

CABINDA, capit. du roy. d'Engoya (Nigritie mérid.), à l'embouchure du Zaïre. Climat malsain. Traite des Noirs; commerce d'ivoire.

CABIRES (*Cabirim*, les dieux puissants, ou *Khaberim*, les dieux associés; *dii potentes*, *dii socii*), divinités mystérieuses adorées dans plusieurs endroits de la Grèce, et surtout dans les îles de Samothrace et d'Imbros. Elles furent importées en Grèce par les Phéniciens et y reçurent de nombreuses modifications en se confondant avec les divinités du culte pélasgique. Primitivement les dieux

Cabires formaient une tétrade dont les noms étaient : Axiéros, Axiocersus, Axiocersa et Cadmillus ou Casmillus ; mais plus tard ces noms furent traduits, tantôt en ceux de Vulcain, Mars, Vénus, Amour ou Harmonie; tantôt en ceux de Cérès, Pluton, Proserpine, Hermès ou Mercure. On a confondu souvent les Cabires avec les Curètes, les Corybantes, les Dactyles et les Dioscures. On ne peut, du reste, rien affirmer de certain sur un culte qui avait des mystères même pour la plupart de ses initiés. Enée, dit-on, fit connaître les Cabires à l'Italie, et de nombreuses fêtes furent instituées dans ce pays en leur honneur. Le grand-prêtre du culte cabirique portait le nom de *coës* (d'*acouô*, entendre), parce qu'il recevait la confession de ceux qui se faisaient initier. La dernière cérémonie de l'initiation, qui ouvrait à l'initié l'accès des mystères, s'appelait *thronisme*. L'initié, après avoir subi les plus terribles épreuves, était assis sur un trône éclatant de lumière, le front couvert d'un voile, couronné d'un rameau d'olivier et ceint d'une écharpe, tandis que tous les prêtres et les mystes, se tenant par la main, exécutaient autour de lui des danses symboliques.

CABO, c.-à-d. *cap*. Pour les noms qui ne sont pas ici, cherchez le mot qui suit CABO.

CABO-DELGADO, gouvernement de la capitainerie générale de Mozambique (Afrique portugaise), composé des îles Quérimbes, et ainsi nommé du cap Delgado, par 38° 45' long. E., 10° lat. S.

CABO-FRIO, ville du Brésil, sur la baie de Cabo-Frio, près du cap Frio qui sépare la côte E. de la côte S. (44° 24' long. O., 22° 54' lat. S.)

CABOCHE (Simonet), scélérat qui, excité et soudoyé par le duc de Bourgogne, se mit à la tête de la populace, sous le règne de Charles VI, commit une foule d'assassinats, s'empara de la Bastille, pénétra jusqu'au palais du roi, et fut pendant quelque temps le maître de Paris. Les sicaires de Caboche s'appelaient les *Cabochiens* ou les *Écorcheurs*, parce qu'il avait été d'abord lui-même écorcheur de bêtes.

CABOCHIENS, nom donné sous le règne de Charles VI (1380-1422) à une faction du parti bourguignon dirigée par Simonet Caboche, écorcheur de bêtes, et dont la principale force consistait dans une compagnie de 500 bouchers. Les Cabochiens remplirent Paris de leurs violences, forcèrent les théologiens de la Sorbonne à recevoir leur alliance, contraignirent le dauphin à arborer comme eux les *chaperons blancs*, symbole de la faction populaire en Flandre, et exigèrent de lui une ordonnance (qui fut appelée *cabochienne*) pour la réforme de l'état. Pierre Desessarts, prévôt de Paris, fut mis à mort à l'instigation de ces furieux. Les Parisiens, lassés enfin de leurs cruautés, appelèrent à leur secours le dauphin qui s'était enfui, et les Cabochiens furent exterminés.

CABOT (Jean et Sébastien), navigateurs vénitiens, père et fils, qui s'établirent à Bristol sous Henri VII. Ayant persuadé à ce prince qu'il était possible d'aller aux Indes orientales par le N. O. de l'Amérique, ils furent chargés d'une expédition dans ce but (1496), mais ils furent bientôt arrêtés par les glaces. Néanmoins leur expédition ne fut pas inutile : ils découvrirent le Labrador (Terre-Neuve) et quelques autres contrées. On a publié à Venise, 1585, une relation des voyages des Cabot. Les Anglais ont quelquefois voulu opposer les découvertes des Cabot à celles de Colomb. On ignore la date de leur naissance et celle de leur mort.

CABOUL, état de l'Asie centrale. *Voy.* KABOUL.

CABRAL (P.-Alvarez), célèbre navigateur portugais, commanda la seconde flotte envoyée par Emmanuel aux Indes orientales en 1500, et découvrit le Brésil, alors inconnu, qu'il nomma *terre de Sainte-Croix*. Il se dirigea ensuite vers les Indes, fit alliance avec le roi de Cochin et de Cananor, et revint en 1501 chargé de richesses.

CABRERA, *Capraria*, une des Baléares, au S. de Majorque: 13 kil. sur 4 : bon port, défendu par un château-fort. Elle a peu d'habitants. Cette île doit son nom aux chèvres qui y étaient très nombreuses.

CABRERA (J.-Thomas-Henriquez DE), homme d'état espagnol, jouit d'une grande faveur à la cour de Charles II, roi d'Espagne, et fut successivement duc de Medina-del-Rio-Seco, amiral de Castille et ministre d'état. A l'époque où le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, fut appelé au trône d'Espagne, Cabrera, refusant de servir ce nouveau monarque, se retira à Lisbonne et se déclara pour le parti de l'archiduc Charles d'Autriche ; mais il eut le chagrin de voir ses avis négligés par les conseillers de ce prince. Cabrera est souvent désigné par les historiens sous son titre de *l'Amirante*.

CABRIEL, riv. d'Espagne, sort des monts d'Albaracin et tombe dans le Xucar : cours, 200 kil.

CABRIÈRES, village du dép. de Vaucluse, à 26 kil. S. E. d'Avignon, et à 4 kil. S. E. de la fontaine de Vaucluse ; 620 hab. Ses habitants furent tous massacrés sous François I, comme suspects d'hérésie. *Voy.* OPPÈDE (D').

CABYLA, ancienne ville de la Mésie, à 100 kil. O. de *Mesembrya*. C'est là que Philippe, père d'Alexandre, reléguait les criminels.

CACAMO ou CACOVA, *Andriace*, ville de la Turquie d'Asie, sur la côte mérid. de l'Anatolie, avec un grand port, par 27° 28' long. E., 37° 15' lat. N.

CACCAMO, ville de Sicile, à 35 kil. O. de Palerme ; 5,000 hab.

CACÉRES, *Castra Cæcilia*, ville d'Espagne (Badajoz), à 45 kil. S. E. d'Alcantara; 10,000 hab. Siége de l'*audiencia*, ou tribunal d'appel de l'Estramadure. Plusieurs hôtels de construction moresque ; place ornée d'une statue colossale, etc. Quelque industrie. — Fondée par Q. Cæcilius Metellus.

CACHAN, ville de l'Iran. *Voy.* KACHAN.

CACHEMIRE, auparavant *Sirinagor*, c.-à-d. *ville du bonheur*, grande ville de l'Asie, capit. de la prov. de Cachemire, sur le Djalem, par 71° 24' long. E., 34° 20' lat. N., près du lac Dall ; 150,000 hab. Citadelle dite Cher-Gor : toits en bois, couverts de terre végétale et de fleurs; bains nombreux ; les rues, du reste, sont étroites et malpropres. Peu de monuments. Industrie florissante avant la domination des Afghans.

CACHEMIRE (roy., puis prov. de), prov. d'Asie, dans le roy. de Lahore, par 34°-35° lat. N. et 72°-76° long. E.: 170 kil. sur 100. Vallée délicieuse qu'arrose le Djalem ; hautes mont. couvertes de neige : climat très doux et sol très fertile. L'industrie consiste en fabriques d'armes, de coutellerie, de papeterie, et surtout de châles superbes, faits avec la laine des chèvres du Thibet. La religion des Cachemiriens est le brahmanisme ; ils parlent une langue particulière, mais entendent le persan. Leurs mœurs sont très vicieuses. — Le Cachemire fut jusqu'en 1586 un état indépendant sous les princes tartares de la tribu de Chog, puis il fut réuni à l'empire mongol (1586-1754) ; il devint ensuite prov. du Kaboul jusqu'en 1809 ; les Seikhs s'en sont depuis emparés.

CACHENA, ville de la Nigritie. *Voy.* KACHENAH.

CACHOEIRA, ville du Brésil (Bahia), à 120 kil. N. O. de San-Salvador ; 16,000 hab. Entrepôt du coton et du tabac de toute la province.

CACIQUE, nom sous lequel plusieurs peuples de l'Amérique, et surtout les Péruviens, désignaient leurs chefs civils et militaires. Tous les Incas portaient ce titre. Aujourd'hui plusieurs peuplades encore indépendantes ont conservé cette dénomination pour désigner leurs chefs.

CACONDA, établissement portugais dans le roy.

de Benguela (Nigritie mérid.). Il est abandonné depuis longtemps.

CACONGO ou MALEMBA, état d'Afrique, tributaire du roy. de Loango, entre ceux de Loango proprement dit au N., Congo à l'E., Engoyo au S., et l'Océan à l'O. Capit., Kingelé. Quelques mont.; sol fertile, climat tolérable pour les Européens. Le Cacongo est très peu connu.

CACUS, géant monstrueux, demi-homme et demi-satyre, fils de Vulcain, vomissait des tourbillons de flammes et de fumée. Il habitait un antre du mont Aventin, près de l'endroit où plus tard fut bâtie Rome. Ayant un jour volé quelques génisses à Hercule, ce héros força l'entrée de sa caverne, quoiqu'il l'eût barricadée avec des roches énormes, et l'étouffa. Ce combat a fourni à Virgile un des plus beaux morceaux du VIIe liv. de l'*Énéide*.

CADALEN, ch.-l. de cant. (Tarn), à 9 kil. S. E. de Gaillac; 1,600 hab. Commerce de bétail.

CADALOUS, évêque de Parme, fut élu pape par la faction impériale en 1061, et prit le nom d'Honoré II. Il fut déposé l'année suivante par le concile de Mantoue, et mourut peu de temps après.

CA-DA-MOSTO (L.), navigateur vénitien, né vers 1432, et engagé au service du roi de Portugal, fit voile vers le Cathay en 1455, et à son retour côtoya l'Afrique. L'année suivante, il porta ses découvertes jusqu'à la rivière de Saint-Dominique, et retourna en Portugal. Il mourut à Venise en 1463. Il a laissé une *Relation* de ses voyages.

CADAVAL (ducs de), branche cadette de la maison de Bragance, remonte au XIVe siècle et a pour tige don Alvarez de Portugal, 4e frère du duc de Bragance, don Ferdinand II. Ce prince était petit-fils, par Ferdinand I, d'Alphonse, premier duc de Bragance, et avait épousé l'unique héritière du grand-connétable de Portugal, don Nuno Alvarez Pereira de Mello. Ses descendants portèrent d'abord les titres de marquis de Ferreira et de comtes de Tentugal. Don Nuno Alvarez Pereira de Mello, marquis de Ferreira, reçut du roi Jean IV le titre de duc de Cadaval en récompense des services qu'il avait rendus à sa cause dans la célèbre révolution de 1640. Les successeurs de ce dernier se sont alliés aux maisons françaises de Lorraine et de Luxembourg.

CADDENABIA (LA), petite ville du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. N. de Côme, sur le lac de Côme. Sites délicieux, orangers, citronniers, etc. Nombreuses villas.

CADÉE (ligue), ou LIGUE DE LA MAISON-DIEU, *Pagi a casa Dei* en latin, était avant 1801 la 2e ligue de la république des Grisons et avait pour ch.-l. Coire. *Voy.* GRISONS.

CADENAC. *Voy.* CAPDENAC.

CADENET, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 13 kil. S. d'Apt; 2,598 hab.

CADENET. *Voy.* CHAULNES (duc de).

CADER BILLAH, calife. *Voy.* KADER.

CADEREITA, ville d'Amérique (Confédération mexicaine), dans l'état de Queretaro, par 20° 24' lat. N., 101° 42' long. O., importante par les riches mines d'argent d'*El-Doctor Maconi* et *San-Christobal*.

CADEROUSSE, ville du dép. de Vaucluse, à 4 kil. S. O. d'Orange; 3,262 hab. Vers à soie; filatures de soie.

CADES-BARNÉ, ville de l'Idumée, dans le désert de Sin, à l'extrémité orientale. Les Israélites y séjournèrent quelque temps.

CADET DE GASSICOURT (L.-Claude), pharmacien, né à Paris en 1731, mort en 1799, fut, pendant la guerre, pharmacien en chef des armées en Allemagne et en Portugal, puis exerça sa profession à Paris, et se fit remarquer par sa bienfaisance autant que par sa science. Il fut reçu, en 1766, à l'Académie des Sciences. On lui doit plusieurs mémoires sur la chimie. A la révolution, il fut employé avec Lavoisier à la fonte des cloches. — Son fils, Charles-Louis Cadet de Gassicourt, né en 1769, mort en 1821, s'est distingué à la fois comme pharmacien et comme littérateur. Ses principaux ouvrages sont un *Dictionnaire de chimie*, 1803, 4 vol. in-8, et une *Histoire secrète des Templiers*.

CADET DE VAUX (Antoine), frère de L.-Claude, né à Paris en 1743, mort en 1828, tint d'abord une pharmacie, puis quitta cet établissement pour se livrer à des recherches scientifiques et philanthropiques. Il s'occupa surtout d'expériences et de publications relatives à la salubrité publique, à la culture des vins, aux aliments économiques, et travailla longtemps avec Parmentier. Cadet de Vaux fonda, en 1777, le *Journal de Paris*, qui prospéra longtemps entre ses mains.

CADI, mot arabe, qui signifie *juge*; c'est le nom que portent les juges musulmans; ils réunissent les diverses attributions que remplissent chez nous les commissaires de police, les juges de paix, les notaires et les juges des tribunaux civils et criminels. Ils prononcent sans appel, en prenant le Coran pour base de leurs décisions, et imposent à leur gré les punitions et les amendes. Le *cadi-el-asker* est le premier des cadis; il assiste au divan ou conseil d'état, et remplit les fonctions de garde des sceaux.

CADIÈRE (LA). *Voy.* GIRARD (J.-B.).

CADILLAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 29 kil. S. E. de Bordeaux, sur la Garonne; 1,370 hab. Taillanderie et fabrique de creusets.

CADIX, *Gades*, ville et port d'Espagne (Xerez), à 490 kil. S. O. de Madrid; 53,000 hab. Elle est située au milieu de la mer, à l'extrémité d'une péninsule de l'île de Léon. Rade immense. Évêché, douane, bourse, théâtre, arsenal, hôpital militaire, collége de chirurgie, académie de dessin, observatoire de la marine, etc. On y trouve difficilement de l'eau potable. Cette ville, une des plus commerçantes de l'Espagne, avait été ruinée par l'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique, mais dans ces derniers temps la franchise de son port l'a relevée. — Cadix fut fondée par les Carthaginois. Les Romains s'en emparèrent l'an 206 av. J.-C. Les Anglais la prirent et la pillèrent en 1576, mais ils l'attaquèrent en vain en 1626 et 1702; ils la bombardèrent en 1800, et les Français la tinrent bloquée jusqu'en 1812. En 1823, les cortès s'y étaient retirées emmenant avec elles le roi d'Espagne: mais la ville fut obligée de se rendre au duc d'Angoulême.

CADMÉE (la). *Voy.* THÈBES.

CADMILLUS ou CASMILLUS. *Voy.* CABIRES.

CADMUS, fils d'Agénor, roi de Phénicie, fut envoyé par son père à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. N'ayant pu la trouver et n'osant retourner dans sa patrie, il se fixa en Béotie, où il fonda la ville de Thèbes, vers l'an 1580 av. J.-C. On croit que c'est lui qui apporta l'écriture de Phénicie en Grèce.

CADMUS de Milet, historien grec, florissait du temps d'Alyatte, roi de Lydie, vers le commencement du VIe siècle av. J.-C. Il est le premier qui ait écrit l'histoire en prose. Son *Histoire de la fondation de Milet et des villes ioniennes* n'existait déjà plus du temps de Denys d'Halicarnasse.

CADOMUS, ville de Gaule, auj. CAEN.

CADORE, *Pieve di Cadore*, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la Piave, à 35 kil. N. E. de Bellune; 2,000 hab. Patrie du Titien. Bonaparte donna le titre de duc de Cadore à Champagny.

CADOUDAL (Georges). *Voy.* GEORGES.

CADOUIN, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 33 kil. E. de Bergerac; 600 hab.

CADOURS, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 34 kil. N. O. de Toulouse; 800 hab.

CADSANT. *Voy.* CASSANDRIA et KADSAND.

CADUCÉE, baguette surmontée de deux ailes et entourée de deux serpents entrelacés. C'était un des attributs de Mercure et le symbole de la paix.

CADURCI, peuple de la Gaule Transalpine, faisait partie de l'Aquitaine 1re et habitait au S. O., entre les *Lemovices* au N., les *Volcæ Tectosages* au S., dans le pays qui répond au Quercy ou à peu près au dép. de Lot-et-Garonne. Ils avaient pour ch.-l. *Divona* ou *Cadurci*, auj. CAHORS.

CADUSII ou **GELÆ**, peuple d'Asie sur la côte S. O. de la mer Caspienne, entre le Cyrus et le Mardus; leur pays s'appelle auj. GHILAN.

CÆCILIUS STATIUS, poëte comique latin, affranchi, né dans la Gaule, ami d'Ennius et de Térence, composa plus de trente comédies, dont il ne reste que des fragments (dans le *Corpus poetarum*, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.). Il mourut un an après Ennius, 174 av. J.-C. Quintilien le place pour le talent entre Plaute et Térence.

CÆCINA ALIENUS, général romain, se déclara d'abord pour Vitellius et lui donna la couronne par la victoire de Bédriac qu'il remporta sur Othon, 69; mais bientôt il prit parti pour Vespasien. Irrité de se voir sans récompense, il conspira contre ce prince, et fut tué par Titus au milieu d'un festin.

CÆCINA PÆTUS. *Voy.* PÆTUS.

CÆLIUS AURELIANUS, médecin grec, né à Sicca en Numidie, et que l'on croit contemporain de Galien, est considéré comme le chef de la secte des Méthodistes. On a de lui deux ouvrages : *Tardarum passionum libri V*, Bâle, 1529, in-fol., et *Acutarum passionum libri III*, Paris, 1533, in-8, qui ont été réunis par Amman, Amsterd., 1709, et par Haller, Lausanne, 1773.

CAEN, *Cadomus*, ch.-l. du dép. du Calvados, sur l'Orne et l'Odon, à 223 kil. O. de Paris; 41,876 hab. Cour royale, tribunal de 1re instance et de comm.; académie universitaire, collége royal; facultés de droit, des lettres et des sciences; sociétés savantes; école de navigation; musées, biblioth. de 40,000 vol., etc. Hôtel-de-ville, belles églises et jolies promenades. Industrie très active : dentelle, coutellerie, filatures de coton, calicot, percale; chapeaux de paille, châles, gants, etc. Grand commerce de plâtre, sel, bois du Nord, pavés, etc. — Caen est assez moderne. Il a été pris par les Anglais en 1346 et en 1417; repris par les Français en 1448. Henri V d'Angleterre y avait fondé une université que Charles VII confirma en 1450. C'est la patrie de Malherbe, Segrais, Huet. — L'arr. de Caen a 9 cant. (Bourguebus, Creuilly, Douvres, Etrecy, Tilly-sur-Seule, Troarn, Villers-Bocage, plus Caen qui compte pour 2); 205 comm. et 140,435 hab.

CAEN (île de), l'*Oraison* de Bougainville, le *Refugio* de Maurelle, île de l'Océanie, dans l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, à l'E. de la Papouasie (Nouvelle-Guinée), et au N. de l'archipel de la Louisiade, par 5° lat. S. et 146° long. E. Population nombreuse.

CÆNE ou **CÆNOPOLIS** (c.-à-d. *la nouvelle ville*), ville de Laconie, primitivement *Tænarum*, sur la côte, près du cap Ténare. Temple de Jupiter Cænéen.

CÆNE, auj. *El-Senn*, ville de Mésopotamie, à l'E., près de l'embouchure du *Zabus minor*.

CÆNE, auj. *Benysoueif*, ville de la Moyenne-Égypte. *Voy.* HERMOPOLIS.

CÆNINA, ville de l'Italie ancienne (Latium), à 35 kil. N. E. de Rome. Les Céninates furent les premiers qui firent la guerre aux Romains, 748 av. J.-C.

CÆNOPHRURIUM, c.-à-d. *fort neuf*, ville de Thrace, à 9 kil. N. O. de Sélymbrie. Aurélien y périt assassiné en 275.

CAERCARADOK, mont. d'Angleterre (Shrop), au N. et près de Knighton. Restes de fortifications attribuées à Caractacus.

CAERDIFF, CAERDIGAN, etc. *Voy.* CARDIFF, etc.

CÆRE, d'abord *Agylla*, auj. *Cer veteri*, ville de l'Etrurie, à 22 kil. O. de Véies, avait été la ville principale du roy. de Mézence, et passait pour une ville sainte. On y porta les objets sacrés de Rome après la défaite d'Allia. C'est de *Cœre* que l'on fait dériver le mot *cœremonia*, cérémonie.

CAERLEON, *Isca Silurum*, ville d'Angleterre (Monmouth), à 24 kil. S. O. de Monmouth, sur l'Uske; 1,100 hab. Beau pont, église gothique. On y voit les restes d'un amphithéâtre appelé dans le pays *Table ronde* ou *Table d'Arthur*; c'est là, dit-on, que ce roi institua l'ordre de chevalerie de la Table-Ronde. Caerléon fait partie du pays de Galles; elle en était jadis la capit. et la métropole.

CAERMARTHEN, *Maridunum*, ville du pays de Galles, ch.-l. du comté de Caermarthen, à 300 kil. O. de Londres; 9,000 hab. Usines à fer, corderies.

CAERMARTHEN, un des douze comtés du pays de Galles, sur la mer, entre ceux de Glamorgan à l'E., et de Pembroke à l'O.; 70 kil. sur 32; 90,300 hab. Grande fertilité en orge et avoine; plomb, houille; peu de bois; chevaux.

CAERNARVON, ch.-l. du comté de Caernarvon, sur le détroit de Menai, à 12 kil. S. O. de Bangor; 4,000 hab. Ville bien bâtie, bon port, vieilles murailles. Industrie ; eaux minérales et thermales. Caernarvon a été fondée en 1283, par Edouard I, non loin de l'ancienne *Seguntium*.

CAERNARVON (comté de), un des douze comtés du pays de Galles, à l'angle N. O.; 73 kil. sur 20; 60,000 hab. Pays montagneux. Plomb, cuivre, ardoises; pêche, bétail; perles assez grosses dans le Conway.

CAERPHILLY, ville d'Angleterre dans le pays de Galles (Glamorgan), à 50 kil. S. O. de Monmouth; 1,100 hab. Vieux château; fer, houille. Fabriques de couvertures et de châles gallois.

CAERWYS ou **CAER-AR-WYS**, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Flint), à 9 kil. O. de Flint; 1,000 hab. Cette ville était jadis le rendez-vous des bardes pour une espèce de tournoi musical et poétique.

CÆSARAUGUSTA, auj. SARAGOSSE.

CÆSAREA. *Voy.* CÉSARÉE.

CÆSAREA INSULA, auj. l'île de JERSEY.

CÆSARODUNUM ou **TURONES**, auj. TOURS.

CÆSAROMAGUS, auj. CHELMSFORD et BEAUVAIS.

CAFARTOUT, *Castra Mororum*, village de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 50 kil. S. O. de Nisibin. Ruines nombreuses.

CAFFA, *Theodosia*, auj. *Fœodosie*, ville de la Russie d'Europe (Tauride), sur le détroit qui joint les mers Noire et d'Azov, et qu'on nomme détroit de Caffa ou de Iénikaleh.—Caffa fut occupée par les Génois au XIIIe siècle. Elle servait de marché pour les pelleteries du Nord, les étoffes de soie et de coton fabriquées dans la Perse, et les denrées de l'Inde apportées par les caravanes d'Astracan. Mahomet II enleva Caffa aux Génois en 1475, et en 1770 les Turcs l'abandonnèrent aux Russes.

CAFFARELLI DU FALGA (Louis-Marie-Jos.-Max.), général de division du génie, né au château du Falga en Languedoc, 1756, fut nommé en 1792 officier d'artillerie à l'armée du Rhin, et refusa seul, après la journée du 10 août, de reconnaître l'autorité de l'Assemblée nationale. Il fut suspendu de ses fonctions, et subit une détention de 14 mois. Réintégré en 1795, il servit à l'armée de Sambre-et-Meuse et se distingua au passage du Rhin où il perdit une jambe. Néanmoins, lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, il partit en qualité de général du génie. Il rendit les plus grands services lors de la prise de Malte et d'Alexandrie, et mourut d'une balle reçue devant Saint-Jean-d'Acre, 1799. M. de Gérando a fait imprimer sa *Vie*, Paris, 1801.

CAFFARELLI (Charles-Ambroise baron de), né en

1758, mort en 1826, dans les environs de Toulouse, au château du Falga, fut chanoine de Toul avant la révolution, trois fois préfet sous l'Empire, puis membre du conseil-général de la Haute-Garonne. Il a écrit : *Abrégé des Géoponiques, extrait d'un ouvrage grec*, etc., Paris, 1812, in-8.

CAFFARELLI, chanteur. *Voy.* GAFFARELLI.

CAFRERIE, vaste région de l'Afrique australe, s'étend le long de l'Océan Indien du cap Negro à la pointe de Luabo, de 23° à 35° lat. S.: 1,300 kil. sur 2,500. Elle se divise en *Cafrerie maritime* ou *Cafrerie* proprement dite, autrement *côte de Natal* (ville principale, Zoula), et *Cafrerie intérieure* ou *Cafrerie des Betjouanas*, habitée par une foule de peuplades indépendantes. Places: Nouv.-Litakou, Meribowhey. Melita, Kouritchane, Makov. Le climat de la Cafrerie est chaud sur les côtes, le sol varié; montagnes très âpres à l'intérieur, très vastes déserts de sable ; manque d'eau en beaucoup d'endroits ; riches mines d'or, argent, fer. cuivre, Flore analogue à celle du Cap; grande quantité de bêtes féroces. La famille cafre est noire, mais belle, grande et bien faite. Elle se divise en Koossas, Tambouki, Mambouki dans la Cafrerie maritime; en Gokas, Morolongs, Betjouanas dans la Cafrerie intérieure; ceux-ci se subdivisent à leur tour en tribus. Toutes ces tribus sont belliqueuses, la plupart nomades; elles élèvent de grands troupeaux de bœufs, connaissent peu l'agriculture et moins encore l'industrie. Leur religion est grossière ou nulle, et les efforts des missionnaires pour les convertir ont été vains. Les Cafres sont polygames; ils n'obéissent point à une forme particulière de gouvernement. Auj. les Tambouki dominent dans la Cafrerie maritime, et leur chef, qui a 15,000 hommes sous ses ordres, réside à Zouli. Levaillant est un des premiers qui aient voyagé dans ce pays.

CAFRES. *Voy.* GAFRERIE et KAFERISTAN.

CAFZA, *Capsa*, ville de l'état de Tunis, à 240 kil. S. O. de Tunis. Cette ville, qui faisait d'abord partie de la Numidie, puis de la Byzacène, était jadis très forte : c'est une de celles où Jugurtha tenait ses trésors. Marius la prit (127), et César la détruisit en 46 av. J.-C.

CAGAYAN, alcaldie de l'île Luçon (îles Philippines), dans la partie soumise aux Espagnols. Villes principales ; Lablo, Cabagan, Tugu-Egarao. — Une petite île du groupe de Bornéo, soumise au sultan de Soulou, porte le même nom.

CAGLI, *Callis*, ville de l'Etat ecclésiastique, à 22 kil. S. d'Urbin; 2,000 hab. Evêché.

CAGLIARI, *Calaris* ou *Caralis*, capit. de l'île de Sardaigne, au S., sur le golfe de Cagliari, par 6° 48' long. E., 39° 12' lat. N.; 30,000 hab. Résidence du vice-roi, archevêché. Port, rade vaste et sûre. Fortifications. Théâtre, bibliothèque, université. Industrie assez active, commerce. — On croit que Cagliari est l'ancienne ville d'*Iolas*, fondée par les Carthaginois.

CAGLIARI (Paul). *Voy.* VÉRONÈSE.

CAGLIOSTRO, personnage mystérieux qui s'est rendu fameux dans le dernier siècle, naquit à Palerme en 1743, d'une famille obscure. Son véritable nom était Joseph Balsamo; il le changea plus tard en celui de Cagliostro que portait sa marraine, et prit la qualité de comte. Accusé d'escroquerie, il fut obligé de bonne heure de quitter sa patrie et parcourut sous des noms différents la Grèce, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, l'île de Malte, Naples, Rome, et presque toutes les villes de l'Europe; il acquit dans ses premiers voyages la connaissance de quelques secrets alchimiques et médicinaux, et se fit une grande réputation par des cures merveilleuses. En 1780, il arriva en France, se fixa pendant quelque temps à Strasbourg, où il fut reçu avec enthousiasme, puis vint à Paris où il n'excita pas moins d'admiration, et fut quelque temps à la mode dans la haute société. Il vendait des élixirs, des pilules, et faisait des tours de magie et de sorcellerie. Impliqué avec le cardinal de Rohan dans l'affaire du Collier (*Voy.* ROHAN), il fut mis à la Bastille, et ensuite exilé (1786). Il se retira en Angleterre, puis alla en Suisse et en Italie. Arrêté à Rome en 1789, il y fut condamné à mort comme *pratiquant la franc-maçonnerie*; mais sa peine fut commuée en une prison perpétuelle; il mourut vers 1795, au château de St-Léon, près de Rome. La plupart ne voient dans Cagliostro qu'un adroit charlatan; quelques-uns le regardent comme un homme vraiment extraordinaire, un véritable thaumaturge, et ils prétendent qu'il avait le pouvoir de faire apparaître les morts. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il produisait des effets surprenants, qu'il vivait toujours dans une grande opulence et qu'il faisait beaucoup de bien. On a supposé qu'il était l'agent d'une société secrète de Francs-Maçons qui fournissait à ses dépenses. On lui attribue plusieurs prédictions. On a publié à Rome, en 1790, une *Vie* de Cagliostro, extraite de ses pièces; elle a été traduite en français.

CAGNANO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 31 kil. N. O. de San-Severo; 3,600 hab.

CAGOTS, espèce de parias répandus au moyen âge dans le voisinage des Pyrénées, et que la superstition faisait regarder comme un objet de mépris et d'horreur. On supposait qu'ils étaient les restes des anciens Goths, qui possédèrent longtemps l'Aquitaine : de là leur serait venu le nom injurieux de Cagots (*caas goths*, chiens goths), qui leur aurait été donné par les vaincus. Les chroniques les désignent souvent encore par les dénominations de *Caqueux*, *Cacous*, *Capos*, *Gaffos*, *Gezitas*, *Gahetas*, *Cahets*, termes de mépris qui signifiaient lépreux, et dont quelques-uns s'appliquaient également aux Juifs. On les appelait aussi *Colliberts* (de *libertus*, esclave affranchi), et aussi *Canards*, parce qu'ils devaient porter sur leurs habits une patte de canard pour se faire reconnaître. On trouve aujourd'hui même des débris de cette race opprimée dans l'ouest et le midi de la France; et malgré les progrès de la civilisation, la haine que ces malheureux inspiraient n'est pas encore complétement éteinte. Plusieurs auteurs ont cru voir dans les Cagots des Pyrénées des êtres analogues aux crétins et aux goîtreux des Alpes.

CAHAWBAH, ville de l'Amérique sept. (États-Unis), à 375 kil. N. E. de la Nouvelle-Orléans, au confluent de la Cahawbah et de l'Alabama; 2,000 hab. Jadis ch.-l. de tout l'état d'Alabama, avant Tuscaloosa; elle est auj. ch.-l. d'un comté.

CAHER, calife. *Voy.* KAHER.

CAHORS, *Divona*, puis *Cadurci*, ch.-l. du dép. du Lot, sur le Lot, à 568 kil. S. de Paris; 12,417 hab. Évêché, tribunal de 1re instance, académie universitaire, collége royal, deux bibliothèques. Cathédrale fort ancienne, ruines romaines. Commerce de draps, de vins et d'eau-de-vie. Jadis ch.-l. des *Cadurci*, puis du H.-Quercy. Prise par Henri IV en 1580. Patrie du pape Jean XXII, de Clément Marot et de Joachim Murat, roi de Naples. — L'arr. de Cahors a 12 cant. (Catus, L'Albenque, Castelnau, Lauzès, Limougues, Luzech, Cazals, Puy-l'Evêque, Moncuq, St-Géry, plus Cahors qui compte pour 2), 120 comm. et 117,229 hab.

CAHUSAC, petite ville de France (Tarn), à 19 kil. N. O. d'Alby, sur la Verre; 1,450 hab.

CAHUSAC (Louis DE), auteur dramatique, né à Montauban vers 1700, mort à Paris en 1759, fut nommé écuyer et secrétaire des commandements du comte de Clermont; fit la campagne de 1743 avec ce prince, et le quitta ensuite pour se livrer à la littérature. On a de lui : *le Comte de Warwick*, tragédie, 1742; *Zénéide* et *l'Algérien*, comédies, 1744; *Grigri*, 1749, in-12; *Histoire de la danse ancienne*

et moderne, La Haye, 1754, 3 vol. in-12 ; plusieurs opéras qui eurent du succès, entre autres *Anacréon* et les *Amours de Tempé*, mis en musique par Rameau et Dauvergne.

CAIEM. *Voy.* KAIEM.

CAIENNE. *Voy.* CAYENNE.

CAIETA ou CAIÈTE, auj. GAËTE.

CAIETAN (Thomas DE VIO, dit), cardinal, né à Gaëte ou Caïète (d'où son nom), en 1469, mort en 1534, entra dans l'ordre des Dominicains, dont il devint général, fut chargé de plusieurs missions par Jules II et Léon X, et obtint en 1519 l'évêché de Gaëte. Envoyé en Allemagne comme légat, il tenta, mais inutilement, de ramener Luther à la foi catholique. Il a laissé un *Commentaire sur la Bible*, des *Commentaires sur Aristote*, et des écrits ecclésiastiques. Il était grand partisan des doctrines ultramontaines.

CAIETAN (Henri), cardinal, de la maison de Sermoneto, fut envoyé en France par Sixte-Quint, avec la qualité de légat, en 1589, pour faire élire un roi catholique après la mort de Henri III. Il anima la guerre civile, se jeta dans le parti de la Ligue, se réunit aux Seize, et soutint avec chaleur le parti du roi d'Espagne. Sixte-Quint, mécontent de sa conduite, le rappela ; mais ce pape était mort quand Caiétan arriva.

CAIETAN (Benoit). *Voy.* BONIFACE VIII.

CAIFA, ville de Syrie, à 9 kil. S. d'Acre, à 12 kil. au-dessus des ruines de l'ancienne Hépha, sur la baie d'Acre. Murailles : fort ; port passable et très fréquenté. Elle fut prise par Kléber en 1799.

CAILHAVA (J.-Fr.), auteur dramatique, né au village de L'Estendoux près de Toulouse en 1731, mort à Paris en 1813, a donné aux Français et au Théâtre-Italien un grand nombre de comédies, presque toutes imitées de l'italien ; la plus estimée est *le Tuteur dupé* ou *la Maison à deux portes*, 1765. Il a publié son *Théâtre* en 1781, 2 vol. in-8. On lui doit aussi un traité didactique, *l'Art de la Comédie*, 1772, 4 vol., refondu en 2 vol., 1786. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits.

CAILLÉ (René), voyageur, né en 1799 à Maugé en Poitou, fils d'un boulanger et orphelin dès l'enfance, s'embarqua à quinze ans pour le Sénégal, sans fortune, sans amis, sans secours. Après dix ans d'obstacles et de traverses de tout genre, il réussit à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Malgré des fatigues et des souffrances inouïes, il parvint à Tombouctou, l'unique but de ses recherches. Plus heureux que ses prédécesseurs, il revint en France après seize ans d'absence. Il reçut de la Société de géographie un prix de 10,000 fr., et publia en 1830 la relation de son voyage. Il mourut le 17 mai 1838, âgé de trente-neuf ans, des suites d'une maladie qu'il avait rapportée d'Afrique.

CAILLEAU (André-Charles), libraire, né à Paris en 1731, mort en 1798, a donné une foule d'almanachs chantants, d'étrennes badines et plaisantes ; une collection des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard* ; *les Soirées de la campagne*, 1766, in-12, et un *Dictionnaire bibliographique*, *historique et critique des livres rares*, composé en grande partie par un abbé Duclos, Paris, 1790, 3 vol. in-8. Un 4e vol. a été publié par M. Brunet fils en 1802.

CAILLET (Guillaume), né au village de Mello, dans le Beauvaisis, était le chef de la faction de la Jacquerie (1358), et fut surnommé *Jacques Bonhomme* ; il fut pris par Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui lui fit trancher la tête. (*Voy.* JACQUERIE.)

CAILLOMA, ville du Pérou (dép. de Rino), à 200 kil. O. de Cuzco ; jadis ch.-l. de la prov. de Collahuas. Riches mines d'argent aux environs.

CAIM ou CAIEM, calife. *Voy.* KAIEM.

CAIMAN (îles), dans la mer des Antilles, au S. de Cuba, par 19° 19' lat. N., et 83° 6' long. O., habitées par des descendants de flibustiers.

CAIN, premier fils d'Adam et d'Ève, se livra à la culture de la terre. Jaloux de voir que les offrandes d'Abel, son frère, étaient plus agréables à Dieu que les siennes, il le tua. Dieu le maudit, ainsi que toute sa postérité, le condamna à errer sur toute la terre, et le marqua au front d'un signe de réprobation. Après avoir longtemps erré, il se fixa dans la terre de Nod et bâtit une ville qu'il nomma Énoch, du nom d'un de ses fils.

CAIPHE, grand-prêtre des Juifs, de la secte des Saducéens, fit condamner Jésus à mort, et fit arrêter les apôtres qui prêchaient la résurrection de leur maître. Quelques années après, il fut privé de sa charge par l'empereur Vitellius, et se tua de désespoir.

CAÏQUE, *Caïcus*, auj. *Grimakli*, riv. de l'Asie-Mineure, en Mysie, coule à l'O., passe près de Pergame, et se jette dans la mer Égée vis-à-vis de Lesbos.

CAÏQUES, groupe d'îles dans l'archipel des Lucayes, par 73°-74° 47' long. O., 20°-21° lat. N. ; 1,200 hab., presque tous nègres. Coton et sucre. L'île principale, appelée Grande-Caïque, a 53 kil. de long sur 6 de large.

CAIRE (LE), *Misr-el-Kahira* chez les Arabes, capit. de l'Égypte, dans la Basse-Égypte, près de la rive droite du Nil, au pied du mont Mogattam ; 260,000 hab. Belles places, dont quatre très vastes ; citadelle ; plusieurs palais et grandes maisons ; jolies mosquées ; 31 bains principaux ; aqueducs, canaux, citernes, bazars, caravansérails, jardins, cimetières remarquables. Elle a été fort embellie par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte. — La ville du Caire fut fondée par le général arabe Gihauer en 795, et devint la résidence des califes fatimites. Elle a été prise par les Français en 1798, par les Anglais en 1802, et rendue à la Porte en 1803.

CAIRO, *Canalicum*, v. des États sardes, à 17 kil. N. O. de Savone, sur la Bormida ; 4,000 hab. Très commerçante. Défaite des Austro-Sardes par les Français en 1794.

CAISTOR, ville d'Angleterre (Lincoln), à 35 kil. N. E. de Lincoln ; 1,300 hab. 4 sources jaillissent à l'intérieur de la ville ; église gothique. Le roi saxon Hengist fonda cette ville après avoir vaincu les Scots et les Pictes.

CAITHNESS, comté d'Écosse, le plus septentr. de tous, borné au S. par celui de Southerland, 66 kil. sur 48 ; 30,000 hab. Villes principales : Wick et Thurso. Lacs, riv. nombreuses, mais non navigables. On y voit encore les ruines des habitations construites par les Duns ou Pictes. Ce comté fut possédé jadis par les Danois et les Norwégiens.

CAIUS, prénom fort commun chez les Romains. On désigne quelquefois par ce simple prénom un des Gracques, un des fils d'Agrippa, l'empereur Caligula, etc. (*Voy.* ces noms.)

CAIUS ou GAIUS (Tatius), jurisconsulte romain, vivait probablement sous Adrien et Marc-Aurèle. Il avait composé des *Institutes* qui ont beaucoup servi à la rédaction de celles qui portent le nom de Justinien. Longtemps on n'en a possédé qu'un abrégé qui se trouve dans le *Breviarium alaricianum*, et que l'on croit avoir été fait par Anien, chancelier d'Alaric ; mais en 1816, M. Niebuhr a découvert l'ouvrage même dans un palimpseste de Vérone. Il se trouve imprimé dans les *Egloga juris civilis*, Paris, 1822. Les *Institutes* de Caïus ont été traduites en français par J.-B.-C. Boulet, 1827, in-8.

CAJARC, ch.-l. de cant. (Lot), à 19 kil. S. O. de Figeac ; 2,000 hab.

CAJAZZO, *Calatia*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 17 kil. S. de Piedimonte ; 3,000 hab.

CAJETAN. *Voy.* CAIETAN.

CALABAR ou BONGO, riv. d'Afrique, paraît descendre du plateau élevé des Calbongos, et dé-

bouche dans le golfe de Guinée. On présume que c'est une des bouches du Djoliba.

CALABAR (VIEUX-), capit. du roy. de Kua, sur le Bongo ou Calabar.

CALABAR (NOUVEAU-), ville du roy. de Benin, sur le Djoliba.

CALABER (Quintus). *Voy.* QUINTUS.

CALABOZO, ville de Colombie, par 70° 11' long. O., 8° 56' lat. N.; 4,800 hab. Cette ville est inondée dans la saison des pluies. Climat très chaud.

CALABRE, *Brutium* et partie de la *Lucanie*, région du roy. de Naples, la plus mérid. des prov. continentales de cet état, forme comme une presqu'île que borne au N. la Basilicate; 260 kil. sur 80; 760,000 hab. Beaucoup de monts, riv. côtières; climat très chaud dans les plaines et lieux bas; air malsain; grande fertilité; effroyables tremblements de terre, notamment en 1783. Civilisation arriérée, campagnards demi-sauvages. La Calabre forme auj. trois provinces: 1° *Calabre citérieure* au N., ch.-l., Cosenza; 2° *Calabre ultérieure* 1re au S., ch.-l., Reggio; 3° *Calabre ultérieure* 2e, entre les deux précédentes, ch.-l., Catanzaro. — Dans l'antiquité on nomma *Calabri* les peuples qui habitaient la partie de l'Iapygie située entre les *Salentini* à l'E. et les *Peucetini* à l'O. (ch.-l., *Brundusium*); puis, quand l'Italie fut divisée en onze régions (au premier siècle de l'empire), on appela Calabrie l'Iapygie entière (*Salentini, Calabri, Peucetini, Messapii*), moins quelques cant. à l'O. La Calabre reçut d'abord des colonies grecques. Elle fut soumise par les Romains l'an 260 av. J.-C. Dans la suite elle tomba au pouvoir des Wisigoths, puis des Sarrasins, et enfin (vers 1130) des Normands qui en firent une prov. du roy. de Naples.

CALABRÈSE (LE), peintre. *Voy.* PRETI.

CALACUCCIA, ch.-l. de cant. (Corse), à 28 kil. de Corte; 560 hab.

CALAGORRIS, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. CAZÈRES.

CALAGURRIS, nom de deux villes de la Tarraconaise, auj. CALAHORRA et LOARE.

CALAHORRA, *Calagurris*, ville d'Espagne (Soria), sur le Cidacos, à 42 kil. de Logrono; 4,300 hab. Évêché. Calagurris fut la patrie de Quintilien.

CALAIS, *Itius Portus* et *Caletum*, ville et port de France, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur la Manche, à 30 kil. N. E. de Boulogne, à 280 kil. N. de Paris; 10,865 hab. Calais n'est séparé de Douvres (en Angleterre) que par un canal étroit nommé *Pas-de-Calais*, et qui a 31 kil. seulement de largeur; la traversée peut se faire en deux heures. La ville est défendue par une citadelle très forte; elle se partage en haute et basse ville; au N. E. est le faubourg de Courgain. Hôtel-de-ville, place d'Armes, etc. Calais est en général bien bâtie. Industrie et commerce actifs: grains, vins, huile; armements pour la pêche de la morue, etc. — Elle fut prise par Édouard III en 1347, après un siége que le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons a rendu à jamais mémorable; elle resta plus de deux siècles entre les mains des Anglais; François de Guise la leur enleva en 1558.

CALAIS et ZÉTHÈS, fils de Borée. *Voy.* ZÉTHÈS.

CALAMARI, anc. ville du Pérou, au lieu où est auj. Turbaco, a, dit-on, renfermé, du temps des Incas, jusqu'à 200,000 hab.

CALAMATA, *Therapnæ* ou *Theramnæ*, ville de la Grèce (Laconie), sur l'Eurotas, au S. E. de Sparte, importante au moyen âge. C'était le titre d'une seigneurie, quelquefois dite principauté.

CALAMATA, île de l'Adriatique, à 2 kil. O. de Raguse; 300 hab.

CALAMI, petite riv. du dép. du Var, passe à Brignoles et tombe dans l'Argens.

CALAMIANES (îles), dans l'archipel des Philippines, au N. E. de Paragoa, par 118° long. E., 12° lat. N.; 16,000 hab. Calamiana et Buswagan sont les 2 principales. Les Espagnols y ont quelques établissements pour la pêche des perles.

CALAMINE, *Calymna*, île de l'archipel grec, au N. O. de Cos, par 24° 22' long. E., 36° 55' lat. N.; 300 hab.

CALAMITA, ville de la Chersonèse Taurique, auj. ALMA.

CALANUS, philosophe indien de la secte des Gymnosophistes, suivit Alexandre dans la conquête de l'Inde. Étant tombé malade dans la ville de Pasargade à l'âge de 83 ans, il se donna la mort en montant sur un bûcher enflammé, en présence de toute l'armée macédonienne. Un officier lui ayant demandé s'il n'avait rien à dire à Alexandre: « Non, répondit Calanus, je le verrai dans trois mois à Babylone. » Alexandre mourut en effet trois mois après.

CALARIS ou CARALIS, ville de l'île de Sardaigne, auj. CAGLIARI.

CALAS (J.), négociant de Toulouse, né en 1698, était protestant, et devint la victime du fanatisme religieux. Un de ses fils ayant été trouvé chez lui étranglé, les Catholiques répandirent le bruit qu'il l'avait lui-même assassiné, parce que ce jeune homme avait abjuré; quelque peu fondée que fût cette accusation, elle fut accueillie par le parlement de Toulouse; le malheureux Calas fut condamné au supplice de la roue, à une majorité de 5 voix contre 3, et sa famille exilée. L'arrêt fut exécuté le 9 mars 1762. Voltaire, ayant eu occasion de voir la veuve de Calas et de prendre connaissance des faits, réussit à faire réviser le procès et à faire rendre un arrêt qui déclarait Calas innocent et réhabilitait sa mémoire. Cet événement a fourni à Chénier, à Laya et à Lemierre le sujet de drames qui ont eu un succès populaire.

CALATA.... Beaucoup de noms de lieux en Sicile commencent par ce mot, qui vient du grec *calê actê*, belle rive.

CALATABELLOTA, *Crimisus*, riv. de Sicile qui passe près de Calatabellota et de Ribera, puis tombe dans la Méditerranée, à 13 kil. S. E. de Sciacca: cours, 75 kil. Sur ses bords Timoléon tailla en pièces 70,000 Carthaginois (340 av. J.-C.).

CALATABELLOTA, *Triocala*, ville de Sicile, à 15 kil. N. O. de Sciacca. Elle fut célèbre comme résidence de Tryphon, chef des esclaves révoltés (106 av. J.-C.). Roger I y défit les Sarrasins.

CALATAFIMI, *Longarium*, ville de Sicile, à 35 kil. S. E. de Trapani; 10,000 hab.

CALATAGIRONE, *Hybla minor*, ville de Sicile, à 60 kil. S. O. de Catane; 20,000 hab. Évêché. Industrie et grand commerce. — Fortifiée au moyen âge par les Sarrasins, et prise sur eux par les Génois.

CALATANAZOR, bourg d'Espagne (Vieille-Castille), à 23 kil. S. O. de Soria; 1,300 hab. Mohammed Al-Mansour y fut battu par les Chrétiens dans une bataille où plus de 50,000 Maures périrent, l'an 1002.

CALATANISETTA, ville de Sicile, ch.-l. de la province de même nom, sur le Saldo, à 106 kil. S. E. de Palerme; 15,700 hab. Bien bâtie. Belle place. Commerce. Cette ville repose sur un terrain volcanique.

CALATASCIBETTA, ville de Sicile, à 24 kil. N. O. de Piazza; 5,000 hab.

CALATAVUTURO, ville de Sicile, à 62 kil. N. O. de Palerme; 4,000 hab. Jaspe aux environs.

CALATAYUD, ville d'Espagne (Saragosse), à 24 kil. S. O. de Saragosse, au confluent du Xalon et du Xiloca; 9,000 hab. Aux environs était *Bilbilis* (auj. *Baubola*?), patrie de Martial. Le général maure Ayoub la bâtit au VIIIe siècle, d'où lui vint son nom *Cala 't Ayoub*, le château d'Ayoub. Alphonse d'Aragon la prit aux Maures en 1118; enfin le roi de Castille l'enleva en 1362 aux descendants d'Alphonse.

CALATIA, auj. *Cajazzo*, ville de Campanie, au S. E. de Sora, sur le Vulturne. Soumise par les Romains, 314 avant J.-C.

CALATRAVA, *Oretum*, ville d'Espagne (Manche), près de la Guadiana, à 22 kil. N. E. de Ciudad Réal. Aux environs, riches mines de mercure. — Cette ville est le ch.-l. de l'ordre de Calatrava.

CALATRAVA (ordre de), ordre religieux et militaire d'Espagne, doit son origine à des chevaliers de l'ordre de Cîteaux à qui fut confiée en 1158, par Sanche II, roi de Castille, la défense de la ville de Calatrava contre les Maures. Les chevaliers de Calatrava ont rendu de grands services jusqu'à l'expulsion des Maures. Ils eurent des grands-maîtres jusqu'en 1489; à cette époque la grande-maîtrise fut réunie à la couronne. Aujourd'hui le titre de chevalier de Calatrava n'est plus qu'honorifique.

CALAURIE, île de la Grèce ancienne, près de la côte du Péloponèse, jointe à celle de Poros par un banc de sable. C'est dans le temple de Neptune situé dans l'île de Calaurie que s'empoisonna Démosthène pour échapper aux satellites d'Antipater. On voit encore les ruines de ce temple.

CALAVIUS PACUVIUS. *Voy.* PACUVIUS.

CALB, ville du roy. de Wurtemberg. *Voy.* CALW.

CALBE, ville des États prussiens (Saxe), à 27 kil. S. E. de Magdebourg; 4,200 hab.

CALBONGOS, peuple de la Guinée, sup., sur la côte de Gabon, depuis le Camarones jusqu'à la riv. de St-Jean. Leur pays forme un plateau élevé, d'où sortent un grand nombre de rivières.

CALCAR, ville des États prussiens (Prov. Rhénane), à 11 kil. S. E. de Clèves; 1,600 hab. Patrie du peintre Jean de Calcar.

CALCAR (Jean de), peintre. *Voy.* JEAN.

CALCEDOINE. *Voy.* CHALCÉDOINE.

CALCHAS, sacrificateur et devin grec, fils de Thestor, prit part à l'expédition des Grecs contre Troie, prédit que ce siége durerait dix ans, et que la flotte grecque ne sortirait du port d'Aulide qu'après que le roi Agamemnon aurait sacrifié sa fille Iphigénie sur les autels de Diane. Homère dit que Calchas mourut de dépit de se voir surpassé dans son art par Mopsus.

CALCINATO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. S. E. de Brescia; 4,000 hab. Vendôme y défit les Impériaux en 1706.

CALCKEN, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 13 kil. E. de Gand; 4,000 hab.

CALCUTTA, grande ville de l'Inde, capitale de la présidence de Calcutta et de toute l'Inde anglaise, sur un bras du Gange, non loin de son embouchure, par 86° 8' long. E., 22° 34' lat. N.; 600,000 hab., et même 1,000,000 si on y comprend les faubourgs. Port; sol bas et marécageux; grande citadelle, dite *Fort-William*. Colléges, société asiatique célèbre par de savants mémoires, etc. La ville est divisée en 2 quartiers, la ville blanche (ou faubourg de Tchaouringhé), et la ville noire: celle-ci est sale, affreuse; l'autre est belle et bâtie à la grecque. Commerce immense, industrie active, richesses colossales; nombreuses imprimeries. — Calcutta n'était encore qu'un village en 1717. Elle appartient aux Anglais depuis 1757; ils y avaient un comptoir depuis 1690.

CALCUTTA (présidence de), la plus grande des trois grandes divisions de l'Inde anglaise, au N., est formée aux dépens des anciennes provinces de Bengale, Bahar, Allahabad Aoude, Agrah, Delhi, Gheroual, Adjmir, Orissa; elle se divise en 54 districts:

Districts,	*Chefs-lieux.*
Calcutta,	Calcutta.
Naddia,	Naddia.
Hougly,	Hougly.
Djessore,	Morlay.
Bakergandj,	Barisal.
Tchittagong,	Islamabad.
Tipera,	Kamilla.
Dakka-Djelalpour,	Dakka.
Moymansingh,	Nassirabad.
Silhet,	Silhet.
Rangpour,	Rangpour.
Dinadjpour,	Dinadjpour.
Pourniah,	Pourniah.
Radjchahi,	Nattore.
Birboum,	Soury.
Mourchedabad,	Mourchedabad.
Bardouan,	Bardouan.
Midnapour,	Midnapour.
Katch-Bahar,	Bahar.
Bahar,	Patna.
Ramghar,	Tchittra.
Boglipour,	Boglipour.
Tirhout,	Hayipour.
Sarun,	Tchapra.
Chahabad,	Arrah.
Allahabad,	Allahabad.
Djouanpour,	Djouanpour,
Bénarès,	Bénarès.
Mirzapour,	Mirzapour.
Bundelkand,	Banda.
Kapour,	Kapour.
Garakpour,	Garakpour.
Agrah,	Agrah.
Etaweh,	Minpour.
Farrakhabad,	Farrakhabad.
Kalpi,	Kalpi.
Alighar,	Alighar.
Delhi,	Delhi.
Bareily,	Bareily.
Morabad,	Morabad.
Saharanpour.	Saharanpour.
Merout,	Merout.
Harriana,	Hansi.
Sirinagur,	Sirinagur.
Kemaon,	Almora.
Sirmore,	Raïnghar.
Adjmir,	Adjmir.
Singboum,	Singboum.
Kandjiar,	Kandjiar.
Moharbandj,	Hariorpour.
Belasore,	Belasore.
Kattak ou Cuttak,	Kattak.
Khourdah,	Khourdahgar.
Gandwana,	Djabbalpour.

Il faut y joindre les possessions anglaises dans l'Inde Transgangétique, c.-à-d. les pays d'Assam, Djintiah, Katchar, Garraous, Kouki, Arakan, Martaban, Tenasserim, etc.

CALDARA (Polydore), dit *le Caravage*, peintre italien. *Voy.* CARAVAGE.

CALDAS DE MOMBUY, *Aquæ Calidæ*, ville d'Espagne, à 22 kil. N. de Barcelone. Eaux thermales.

CALDAS DE REY, *Aquæ Cilenorum*, ville d'Espagne (Santiago), à 46 kil. N. O. de Vigo. Eaux thermales.

CALDAS D'ORENSE, *Aquæ Origines*, ville d'Espagne (Santiago); 4,000 hab. Évêché. Eaux thermales.

CALDERON DE LA BARCA (don Pédro), célèbre poëte dramatique espagnol, né à Madrid en 1600 ou 1601, mort en 1687; composa sa première pièce à 14 ans. Il s'attacha d'abord à quelques seigneurs, puis s'engagea comme simple soldat à 25 ans, et n'en cultiva pas moins la poésie au milieu des camps. Philippe IV, ayant remarqué son talent, l'appela à la cour en 1636, le combla de faveurs et de distinctions, et fournit aux dépenses nécessaires pour la représentation de ses pièces. En 1652, Caldéron embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de Tolède. Depuis cette époque, il renonça au théâtre, ou du moins ne fit que des pièces religieuses. Ses productions sont extrêmement multipliées; on en porte le nombre à 1,500; on n'en a conservé que

la plus petite partie. Elles se composent de tragédies, de comédies et de pièces sacrées analogues à nos anciens *mystères*, et que l'on nomme *autos sacramentales* (actes sacramentaux). Dans toutes on trouve un génie extraordinaire, une imagination féconde, mais aussi un oubli complet de toutes les règles de l'art et les anachronismes les plus choquants. Les plus connues sont: *Héraclius*, sujet traité aussi par Corneille, qui lui en disputa la priorité; *l'Alcade de Zalamea*, imitée par Collot-d'Herbois dans *le Paysan magistrat; le Prince constant, La Vie est un songe, les Armes de la beauté, le Médecin de son Honneur, le Purgatoire de saint Patrice, la Dévotion de la croix*, etc. Caldéron s'est aussi exercé dans plusieurs autres genres de poésie. J. de Verra-Cassis donna en 1685 une édit. de ses œuvres en 15 vol. in-8. Elles ont été réimprimées à Madrid en 1760, 10 vol. in-4; on a aussi publié en 1759 un recueil de ses *Autos*, 6 vol. in-4. Il a paru en 1827-30 une édition compacte de son théâtre, à Leipsick, 4 vol. in-8. Linguet a traduit plusieurs de ses pièces dans son *Théâtre espagnol*, 1771; on en trouve huit dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, traduites par Esménard et Labaumelle.

CALDIERO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. E. de Vérone; 1,600 hab. Sources sulfureuses. Les Français y battirent les Autrichiens en 1796 et en 1805.

CALE ou PORTUS CALE, auj. *Porto*. C'est de ce nom que vient, dit-on, celui de Portugal.

CALEB, fut envoyé par Josué pour reconnaître le pays de Chanaan; il fut le seul avec Josué, de tous ceux qui étaient sortis d'Égypte, qui entra dans la terre promise. Il eut en partage la montagne et la ville d'Hébron, et s'empara de Dabir avec le secours d'Othoniel, son neveu.

CALED, général arabe. *Voy.* KHALED.

CALÉDONIE, nom ancien de l'Écosse, ou plutôt de toute la partie de la Grande-Bretagne au N. du mur de Sévère: 2 races ou peuples, les Scots et les Pictes l'habitaient et étaient presque toujours en guerre. Ils ne suspendaient leurs querelles que pour se jeter sur leurs voisins du midi.

CALÉDONIE (NOUVELLE-), contrée de l'Amérique septentrionale, dans la Nouvelle-Bretagne, à l'O. des monts Rocheux; 880 kil. sur 700. Beaucoup de lacs, climat froid.

CALÉDONIE (NOUVELLE-), île de l'Océan Pacifique, par 21° lat. S. et 63° long. E., à l'E. de la Nouvelle-Hollande; 370 kil. sur 50. Elle est habitée par des anthropophages. On porte le nombre des hab. à 15,000. Pays stérile, qui n'a aucun grand quadrupède et ne produit qu'un petit nombre de végétaux comestibles. On trouve au N. O. le port Balade, le seul que fréquentent les Européens. Cette île a été découverte par Cook en 1774.

CALENBERG. *Voy.* KALENBERG.

CALENDERS, religieux mahométans, ainsi appelés d'un surnom que reçut leur fondateur, Youssouf, et qui signifie *or pur*. Les Calenders font vœu d'austérité, de pauvreté, d'abstinence complète. Ils s'engagent à voyager continuellement et vouent une haine éternelle aux autres ordres religieux. Mais aujourd'hui ce ne sont plus que des moines vagabonds, impudents et corrompus, qui prétendent se *purifier* moralement aussi bien que physiquement par une ablution, et emploient les expédients les plus ridicules pour obtenir les aumônes des fidèles. Ces dangereux sectaires ont toujours pris une part active dans toutes les révolutions politiques de l'Orient.

CALENTES AQUÆ, auj. CALVI.

CALENTIUS (Elisius), en ital. Calenzio, poëte latin du XVe siècle, né dans la Pouille vers 1450, mort en 1503, fut précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand II, roi de Naples. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Rome, 1503, in-fol. Son poëme du *Combat des rats contre les grenouilles*, traduit et imité d'Homère, a été réimprimé en 1738 à Rouen dans une édition des *Fables choisies de La Fontaine* mises en vers latins, et publiées par l'abbé Saas.

CALENZANA, ch.-l. de cant. (Corse), à 10 kil. S. de Calvi; 2,100 hab.

CALEPIN ou CALEPINO (Ambroise), savant italien, de l'ordre des Augustins, issu de la famille des comtes de Calepio, né à Bergame en 1435, mort en 1511, consacra toute sa vie à la composition d'un *Dictionnaire des langues latine, italienne*, etc., qui a eu une vogue immense et qui est vulgairement connu sous le nom de *Calepin*. Ce dictionnaire parut pour la première fois en 1502, in-fol. L'auteur le compléta en 1509. Depuis on en a fait de nombreuses édit. et on y a ajouté la traduction des mots latins en huit, et même en onze langues. (*Voy.* PASSERAT, LA CERDA, CHIFFLET, FACCIOLATI.) On a étendu le nom de *calepin* à tous les registres de notes et de renseignements.

CALES, auj. *Calvi*, ville de la Campanie, à 17 kil. S. E. de *Teanum Sidicinum*. Vins excellents.

CALETI, peuple de la Lyonnaise seconde, situé à l'E. de l'*Armoricanus tractus*, au N. des *Lexovii*, à l'O. des *Veliocasses*, au S. O. de la Belgique 2e; ch.-l., *Juliobona* (Lillebonne). Ils occupaient le pays de Caux (Seine-Inférieure).

CALETUM ou ITIUS PORTUS, auj. CALAIS.

CALI, ville de la république de Nouvelle-Grenade, dans le département de Cauca, à 100 kil. N. de Popayan; 8,000 hab. Collége. Commerce actif.

CALIAN ou CALLIAN, bourg du dép. du Var, à 24 kil. N. E. de Draguignan; 1,800 hab. Marbre, houille, verrerie.

CALIARI, famille italienne qui a produit plusieurs peintres. Le plus habile est Paul Caliari, connu sous le nom de Paul Véronèse. *Voy.* VÉRONÈSE.

CALICUT, ville et port de l'Inde anglaise (Madras), par 11° 15' lat. N., 73° 45' long. E., ch.-l. de l'ancienne prov. de Malabar et auj. du district de Calicut; 5,000 maisons; 24,000 hab. Ville commerçante, industrieuse; elle a donné son nom aux toiles de coton dites *calicots*. Elle était beaucoup plus belle et plus grande jadis, mais la mer l'a submergée. Vasco de Gama y aborda en 1498 et ne put la prendre. Haïder-Ali la prit en 1760, et Tippoo-Saeb après lui la détruisit et en transféra les hab. à Nellore; les Anglais l'ont rebâtie.

CALIDASA, poëte indien. *Voy.* KALIDASA.

CALIFES, c.-à-d. *vicaires*, nom des premiers successeurs de Mahomet; ils réunissaient le pouvoir temporel au pouvoir spirituel. On distingue trois grands califats: 1° celui d'Orient, dont le siége fut à La Mecque jusqu'à la mort d'Ali, puis à Damas sous la famille des Ommiades, et à Bagdad sous celle des Abbassides; il dura 626 ans (632-1258); 2° celui de Cordoue, fondé en 756 par Abdérame, de la famille des Ommiades, et démembré en 1031; 3° celui d'Égypte ou des Fatimites, qui fut fondé en 909 par un descendant de Fatime, fille du prophète, et fut renversé en 1171 par Nourreddin. Les califes d'Orient perdirent toute puissance temporelle depuis 940, époque à laquelle le calife Rhadi créa la dignité d'*émir-al-omrah*; les émirs ne tardèrent pas à s'emparer de toute l'autorité.

Califes d'Orient.

Aboubekr, élu en	632,	Soliman,	717
mort en	634	Omar II,	720
Omar,	644	Yésid II,	724
Othman,	656	Hescham,	743
Ali,	661	Walid II,	744
Moaviah I, *Ommiade*,	680	Yésid III,	744
Yésid I,	683	Ibrahim,	744
Moaviah II,	684	Merwan II,	750
Merwan I,	685	Aboul-Abbas, tige des *Abbassides*,	754
Abdel-Malek,	705		
Walid I,	715	Abou-Giafar Almanzor,	775

Suite des califes d'Orient.

Mohammed-Mahdi, 785
Hadi, 786
Haroun-al-Raschid, 806
Amyn, 813
Al-Mamoun, 833
Motassem, 842
Vatek-Billah, 847
Mothavakel, 861
Mostanser, 862
Mostaïn-Billah, 866
Motaz, 869
Mothadi-Billah, 870
Motammed-Billah, 892
Mothaded-Billah, 902
Moctafi-Billah, 908
Moctader-Billah, 932
Kaher, 934
Rhadi, 940
Motaki, 944
Mostakfi, 946
Mothi, 974
Thaï, 991
Kader-Billah, 1031
Kaiem-Biamrillah, 1075
Moctadi-Biamrillah, 1094
Mostadher, 1118
Mostarched, 1135
Rasched, 1136
Moctafi, 1160
Mostandyed, 1170
Mosthadi, 1180
Nasser, 1225
Daher, 1226
Mostander, 1243
Mostazem, 1258

Califes de Cordoue.

Abdérame I, 756–788
Hescham I, 796
Al-Hakkam I, 822
Abdérame II, 852
Mohammed I, 885
Almoundhir, 889
Abdallah, 912
Abdérame III, 961
Al-Hakkam II, 976
Hescham II, *déposé*, 1006
Mohammed-al-Mahadi, *déposé*, 1009
Suleiman, 1010
Mohammed *de nouveau*, 1012
Hescham *de nouveau*, 1015
Hamond, 1017
Kasim, 1018
Yayah, 1027
Hescham III, 1031

Califes fatimites.

Obeidollah, 909–936
Kaiem-Aboul-Casem, 945
Almanzor, 953
Moëz-Ledinillah, 975
Azis, 996
Hakem-Biamrillah, 1021
Daher, 1036
Abou Jamin Mostanser, 1094
Aboul Casem Mostalli, 1101
Aboul-Mansor-Amer, 1130
Haphed-Ledinillah, 1149
Dafer-Biamrillah, 1155
Fayez-ben-Nasrillah, 1160
Adhed, 1171

CALIFORNIE, contrée de l'Amérique septentrionale, au N. O., forme une grande prov. de la Confédération mexicaine, et se divise en *Basse-Californie* ou *Vieille-Californie* et *Haute-Californie* ou *Nouvelle-Californie*. — Basse-Californie, vaste péninsule de 1,300 kil. sur 130, entre la mer Vermeille et le Grand-Océan, par 111°-119' long. O., 23°-30° lat. N.; 10,000 hab. Ch.-l., Loreto. Sol varié, mais généralement sablonneux; on y cultive le blé, le maïs, l'indigo et la canne à sucre, et on y entretient beaucoup de bestiaux. Les montagnes de la B.-Californie recèlent des volcans, et servent de refuge aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie et aux reptiles.— Haute-Californie, sur la côte occidentale du Grand-Océan, par 115°-126° long. O., 32°-42° lat. N., 1,100 kil. sur 250 environ; 15,000 hab. Ch.-l., Monterey. Pays montagneux, climat tempéré; vastes savanes et solitudes immenses.—Les Californiens sont cuivrés, petits, indolents, mauvais chasseurs; avant l'arrivée des Européens, ils n'avaient point d'autre abri que le creux des rochers ou des arbres. La Haute-Californie est gouvernée par des missionnaires franciscains. Les travaux et les récoltes, auxquelles ils président, se font en commun. — Cette contrée fut découverte par l'Espagnol Cabrillo en 1542; explorée par Viscamo en 1602; elle ne fut occupée par les Espagnols qu'en 1769.

CALIFORNIE (golfe de). *Voy.* VERMEILLE (mer).

CALIGULA (*Caius Cæsar Augustus Germanicus*, surnommé), troisième empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine, et petit-neveu de Tibère, fut adopté par son oncle, et lui succéda l'an 37 de J.-C., à l'âge de 25 ans. Les premiers mois de son règne furent heureux; mais à la suite d'une maladie provoquée par ses débauches et qui paraît avoir altéré sa raison, il se livra à tous les excès de la folie, de l'orgueil et de la cruauté. Il voulut être adoré comme un dieu, se fit décerner des triomphes pour des victoires imaginaires, donna le titre de consul à un cheval qu'il aimait, entretint un commerce incestueux avec ses sœurs, établit des lieux de prostitution jusque dans son palais, fit périr les citoyens les plus recommandables et les plus riches afin de s'emparer de leurs richesses, et n'épargna pas même ses plus proches parents. Dans sa fureur, il souhaitait, dit-on, que le peuple romain n'eût qu'une tête afin de la trancher d'un seul coup. Sa haine s'étendait même sur les morts : il aurait voulu pouvoir anéantir les écrits d'Homère, de Virgile et de Tite-Live. Il se forma enfin une conspiration contre ce monstre, et Chéréas, tribun des gardes prétoriennes, en délivra la terre, l'an 41 de J.-C. Ce règne n'offre d'ailleurs aucun événement remarquable. Le surnom de *Caligula* lui vient d'une petite bottine, *caliga*, qui servait de chaussure aux soldats et qu'il portait habituellement dans son enfance. Sa vie a été écrite par Suétone.

CALINGÆ, peuple de l'Inde Cisgangétique, habitait le long de la côte de Coromandel.

CALIPPE, astronome grec, natif de Cyzique, inventa, vers 331 avant J.-C., un cycle de 76 ans qu'il substitua au cycle de 19 ans ou nombre d'or, imaginé par Méton, afin de ramener avec plus d'exactitude les mêmes positions du soleil et de la lune. Ce cycle porte le nom de *période calippique*.

CALISTE. *Voy.* CALIXTE.

CALISTO, fille de Lycaon, était une des nymphes de Diane. Elle se laissa séduire par Jupiter qui avait pris la forme de cette déesse, et en eut un fils nommé Arcas. Diane la chassa de sa suite, et Junon la changea en ourse. Jupiter la plaça, avec son fils Arcas, dans le ciel, où ils formèrent la constellation de la grande et de la petite Ourse. *Voy.* ARCAS.

CALITRI, ville du roy. de Naples, à 23 kil. S. de Santo-Angelo-de'-Lombardi; 4,600 hab.

CALIXTE I (saint), pape, élu en 217, souffrit le martyre en 222. On pense que la catacombe qui existe à Rome sous la dénomination de Saint-Sébastien a été construite par lui. On le fête le 14 oct.

CALIXTE II, pape, fils de Guillaume, comte de Bourgogne, fut d'abord archevêque de Vienne, puis devint pape, 1119. L'antipape Grégoire (Maurice Bourdin) fut enfermé d'après ses ordres. Il tint le 1[er] concile général de Latran, 1123, et mourut en 1124.

CALIXTE III, élu en 1455, se nommait d'abord Alphonse de Borgia. Il était né à Xativa, près de Valence en Espagne, et mourut en 1458. Il révisa le procès de Jeanne d'Arc (1456), et la déclara martyre.

CALIXTE III, antipape, fut élu en 1159, concurremment avec Alexandre III; mais celui-ci fut seul reconnu par l'église romaine. Il se nommait Jean de Strume.

CALIXTE (George), théologien luthérien, né à Médelby dans le Holstein, en 1586, fut professeur de théologie à Helmstædt. Le duc Frédéric-Ulrich l'attira auprès de lui, et peu après le duc Auguste le nomma abbé de Kœnigslutter. A la demande de l'électeur de Brandebourg, il se rendit au colloque de Thorn, convoqué en 1645 pour opérer la réunion des Luthériens et des autres réformés. L'éloquence de Calixte y fut sans succès. Ce théologien a donné son nom à une secte de Luthériens qui croyaient pouvoir réunir les autres sectes de cette croyance, et qu'on nommait pour cette raison *Syncrétistes*.

CALIXTINS, nom donné à une secte de Hussites bohémiens qui, dans la communion, réclamaient l'usage du calice (*calix*) pour les laïques. On les appelait aussi *Utraquistes*, parce qu'ils communiaient sous les deux espèces (*sub utraque*). Le concile de Bâle (1433) satisfit à leur demande. Vers la fin du XVI[e] siècle, cette secte se confondit dans celle des Frères moraves ou bohémiens. —On donne encore le nom de Calixtins aux Syncrétistes. (*Voy.* G. CALIXTE).

CALLAC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 26 kil. S. O. de Guingamp ; 1,500 hab.

CALLAH (EL), ville de l'Algérie (Tlemsen), à 25 kil. N. O. de Mascara. Vestiges romains ; tapis, bournous.

CALLAICI, peuple de l'Hispanie, qui donna son nom à la *Gallæcia*, occupait les prov. de Galice, Minho, Tras-Os-Montes, Ponferrada.

CALLAO, ville du Pérou, dans le dép. de Lima, sur l'Océan Pacifique, à 8 kil. de Lima, à laquelle elle sert de port ; 5,000 hab. Château-fort. Bains de mer. Détruite par un tremblement de terre en 1746, prise par les Colombiens en 1826. C'est la dernière place forte qu'aient conservée les Espagnols dans l'Amérique du Sud.

CALLAS, ch.-l. de cant. (Var), à 17 kil. N. O. de Draguignan ; 2,322 hab. Moulins à huile.

CALLE (LA), ville et port de l'état d'Alger, à 465 kil. E. d'Alger, sur un roc qu'entoure presque complétement la mer, appartenait jadis à une compagnie française qui y faisait pêcher le corail. La France en perdit la possession durant les guerres de la révolution.

CALLET (J.-F.), mathématicien, né à Versailles en 1744, mort à Paris en 1798, professa les mathématiques avec distinction. Il publia en 1783 une édition des *Tables* de Gardiner, aussi commode qu'utile, et en 1795 une nouvelle édition des *Tables des logarithmes*, considérablement augmentée, avec des tables de logarithmes des *sinus* pour la nouvelle division décimale du cercle. Cet ouvrage, le plus exact et le plus étendu que l'on possède en ce genre, a été stéréotypé par Firmin Didot, et porté au plus haut point de correction par ce célèbre typographe.

CALLICRATIDAS, général spartiate, remplaça Lysandre dans le commandement de la flotte lacédémonienne, prit Méthymne et battit Conon ; mais ensuite il fut battu par ce même général auprès des îles Arginuses, l'an 406 av. J.-C.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, célèbre poëte et littérateur grec, né à Cyrène dans le IVe siècle, mort vers 270 av. J.-C., enseigna d'abord les belles-lettres à Eleusis près d'Athènes ; puis fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe, et donna des leçons de poésie dans le Musée ; Apollonius de Rhodes se forma à son école. Il avait composé des poëmes dans presque tous les genres, des ouvrages d'histoire, de grammaire et de littérature ; il excellait surtout dans l'élégie. De tous ses écrits il ne nous est parvenu que quelques *Hymnes* composés pour les fêtes des dieux, des épigrammes et quelques fragments. On trouve dans ses poésies de l'élégance et de l'érudition plutôt que du génie ; elles sont fort difficiles à entendre. On connaît en outre de lui l'*Ibis*, poëme qu'il composa contre Apollonius, son ancien disciple, qui s'était montré ingrat envers lui (ce poëme a été imité par Ovide) ; la *Chevelure de Bérénice*, traduit en vers latins par Catulle. La meilleure édition de Callimaque est celle de J.-Aug. Ernesti, Leyde, 1761, 2 vol. in-8, à laquelle il faut joindre les *Fragments des Élégies* publiés par Valkenaër, Leyde, 1799. Il a été trad. en franç. par Laporte-Dutheil, Paris, 1775, en vers latins par Petit-Radel, 1808, en vers franç. par M. A. de Wailly, 1841.

CALLIMAQUE OU CALLIMACHUS EXPERIENS. *Voy.* BUONACCORSI.

CALLINICUS, architecte, natif d'Héliopolis en Egypte, inventa le feu grégeois et livra son secret à l'empereur Constantin Pogonat, qui, avec ce secours, brûla dans Cyzique la flotte des Sarrasins. Le secret de Callinicus s'est perdu ; depuis il a été retrouvé par un Français, mais Louis XV, à qui il fut offert, l'acheta pour l'ensevelir dans l'oubli (1756).

CALLINICUS (SELEUCUS). *Voy.* SELEUCUS.

CALLIOPE, muse de l'éloquence et de la poésie héroïque. Les poëtes la disent mère d'Orphée, des Corybantes et des Sirènes. On la représente sous la figure d'une jeune fille d'un air majestueux, le front ceint d'une couronne d'or ; d'une main elle tient une trompette, et de l'autre un poëme épique.

CALLIPOLIS, villes de Thrace, d'Italie, de Sicile ; toutes trois auj. *Gallipoli*. *Voy.* ce mot.

CALLIRHOÉ, ville de l'Arabie Pétrée. *Voy.* LASA.

CALLIRHOÉ, nom fort commun dans la fable. On connaît surtout sous ce nom une fille du fleuve Achéloüs, qui avait épousé Alcméon, et qui devint la cause involontaire de sa mort en lui demandant le fatal collier d'Eriphile. *Voy.* ÉRIPHILE.

CALLISTHÈNE, philosophe grec, disciple et petit-neveu d'Aristote, né à Olynthe l'an 365 av. J.-C., suivit Alexandre dans ses expéditions. Il refusa de reconnaître la divinité du héros, et même eut le malheur de lui déplaire par quelques railleries. Il se vit bientôt après accusé d'avoir conspiré, fut enfermé, dit-on, dans une cage de fer, et mis à mort à Cariate en Bactriane, 328 av. J.-C. Il avait commencé une *Histoire d'Alexandre* qui ne nous est pas parvenue. Il existe sous son nom une espèce de roman de la vie d'Alexandre qui n'est pas de lui.

CALLIUM, ville d'Etolie, à l'E., près des frontières de la Thessalie. Les Gaulois sous Brennus y commirent d'affreuses cruautés.

CALLOT (Jacques), peintre, dessinateur et graveur en taille douce, né à Nancy en 1593, mort en 1635, était fils d'un gentilhomme, héraut d'armes du duché de Lorraine. Entraîné vers les arts par une passion que sa famille contrariait, il fut obligé pour la satisfaire de s'échapper de la maison paternelle, et alla se former à Rome, sous Jules Parigi et Philippe Thomassin. Il se fixa ensuite à Florence, et revint finir ses jours en Lorraine, où le duc Henri lui fit une pension. Après la prise de Nancy, sa patrie, par Louis XIII (1633), il refusa de consacrer par son burin le souvenir de cette conquête. Son œuvre contient près de 1,600 pièces : les plus remarquables sont les *Foires*, les *Supplices*, les *Misères de la guerre*, les deux *Tentations de saint Antoine*, les *Gueux contrefaits;* on lui doit aussi plusieurs batailles, le *Siége de Bréda*, le *Siége de La Rochelle*. Callot s'est acquis une réputation populaire par le talent avec lequel il a traité les sujets grotesques, et a caricaturé les vices et les ridicules de l'humanité.

CALMAR, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du gouvernement de Calmar, par 56° 40' lat. N., 14° long. E. ; 4,540 hab. Evêché. C'est à Calmar que fut proclamée la réunion des 3 couronnes de Suède, de Norwége et de Danemarck sur la tête de Marguerite de Waldemar, en 1397 ; réunion qui est connue sous le nom d'*Union de Calmar*.

CALMET (dom Augustin), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1672, à Mesnil-la-Horgne, près de Commercy, en Lorraine ; mort en 1757, fut chargé d'expliquer les Saintes-Écritures dans l'abbaye de Moyen-Moutier et à Munster (1704) ; publia les fruits de ses savantes recherches, et fut, en récompense de ses travaux, nommé abbé de St-Léopold de Nancy (1718), puis de Sénones. Ses principaux ouvrages sont : *La Bible en latin et en français avec un commentaire littéral et critique*, Paris, 1707-1716, 23 vol. in-4 ; *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, Paris, 1722-28, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages capitaux ont été plusieurs fois réimprimés, et ont reçu des augmentations considérables. On a encore de lui : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament ; Histoire universelle ; Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine ; Traité sur l'apparition des esprits, vampires*, etc. ; mais ces ouvrages sont moins estimés. On ne peut refuser à Calmet une érudition immense : mais son style est lourd, diffus, incorrect, et l'auteur manque souvent de critique.

CALMINA, ville de la Nigritie maritime (Daho-

mey), à 30 kil. S. E. de Dahomey; 15,000 hab. : résidence du souverain.

CALMOUKS. *Voy.* KALMOUKS.

CALNE, ville d'Angleterre (Wilt), à 26 kil. E. de Bath; 4,600 hab.

CALONNE (Charles-Alexandre DE), ministre, né à Douay en 1734, était fils du premier président au parlement de cette ville. Après avoir rempli diverses fonctions dans l'administration, il fut nommé en 1783 contrôleur général des finances par Louis XVI. Il se concilia la faveur de la cour, surtout de la reine, par ses complaisances, et augmenta ainsi le déficit qu'avait laissé Louis XV. Pour réparer le mal, il proposa de convoquer une *assemblée des notables* (1787). Forcé alors de révéler le déficit qu'il s'était efforcé jusque-là de dissimuler, Calonne fut disgracié, et exilé en Lorraine. Il se retira en Angleterre, où il fut fort bien accueilli et où il écrivit des mémoires justificatifs. Il rentra en France sous le consulat, et mourut à Paris en 1802. On a de lui un assez grand nombre d'écrits relatifs aux affaires du temps. Ce ministre paraît avoir été coupable de légèreté et de faiblesse plutôt que d'avidité, car il se retira pauvre des affaires.

CALORE, *Calor*, riv. du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), naît à 3 kil. S. O. de Montella, traversée le territoire de Bénévent, et tombe dans le Volturno, à 9 kil. E. de Cajazzo. Les Romains y remportèrent une victoire sur le Carthaginois Hannon en 215 av. J.-C.

CALPÉ, ville et mont. d'Hispanie, dans la Bétique, en face d'Abyla en Afrique : le mont Calpé semble être la *Pointe d'Europe*, près de Gibraltar ; la ville de Calpé était sans doute aux environs. On a prétendu la retrouver dans *Carteia* (*Gibraltar* selon les uns, *Algeziras* suivant les autres). Abyla et Calpé formaient les *Colonnes d'Hercule*. *Voy.* ABYLA.

CALPRENÈDE. *Voy.* LA CALPRENÈDE.

CALPURNIA, famille romaine fort nombreuse, dont la principale branche était celle des Pisons. *Voy.* CALPURNIUS et PISON.

CALPURNIANA, ville d'Hispanie, auj. BUJALANCE.

CALPURNIUS FLAMMA, tribun militaire. Le consul Attilius Calatinus ayant engagé l'armée dans un défilé dangereux en Sicile, Calpurnius se dévoua avec 300 hommes pour la sauver (258 av. J.-C.). Il échappa par miracle à une mort qui paraissait inévitable.

CALPURNIUS BESTIA (L.), consul l'an 110 av. J.-C. Chargé de la guerre contre Jugurtha, il se laissa corrompre et fit un traité honteux. Il fut condamné à un exil perpétuel.

CALPURNIUS (Titus Julius), poëte latin du IIIe siècle, natif de Sicile, eut pour protecteur le poëte Némésien; on a de lui 7 églogues dans lesquelles il a tenté assez heureusement d'imiter Virgile; on les trouve généralement avec les poésies de Némésien, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff, Altenbourg, 1780-99. Elles ont été traduites avec celles de Némésien par M. Mairault, Bruxelles, 1744.

CALTA..... *Voy.* CALATA.....

CALUSO. *Voy.* VALPERGA DI CALUSO.

CALVADOS, chaîne de rochers, dans la Manche, à l'E. et à l'O. de l'embouchure de l'Orne, s'élève très peu au-dessus des flots, ou reste un peu au-dessous de leur niveau : elle a donné son nom à un département.

CALVADOS (dép. du), sur la Manche, entre ceux de l'Eure à l'E., de la Manche à l'O., de l'Orne au S.; 5,704 kil. carr.; 501,775 hab. Ch.-l., Caen. Il était compris jadis dans la B.-Normandie. Sol plat, un peu plus élevé vers le sud. Rivières nombreuses : Touques, Dives, Drome, Aure, Odon, etc. Houille, marbre, granit, argile, marnes, tourbières, sources minérales. Quelques forêts à l'E., au N. et à l'O. Excellents pâturages; grains, chanvre, lin, colza, pastel ; culture en grand des fruits à cidre, des pruniers, etc. Beaux chevaux, bétail de belle race. Beurre, miel, moutons et huîtres renommées. Industrie : toiles, bonneterie, tissus de laine et autres, coutellerie, chapellerie, etc. Commerce avec l'extérieur. Ce dép. fournit à Paris un grand nombre de maçons et de tailleurs de pierre. — Le dép. du Calvados est divisé en 6 arr. (Caen, Bayeux, Falaise, Lisieux, Pont-l'Évêque, Vire), 37 cant. et 803 comm. Il appartient à la 14e division militaire; il a un évêché à Bayeux, et une cour royale à Caen.

CALVAIRE, ou GOLGOLTHA en hébreu, c.-à-d. *crâne*, mont voisin de Jérusalem, faisait partie de la chaîne qui limite à l'O. le bassin du Jourdain et de la mer Morte : on y crucifiait les criminels, et c'est là que mourut le Sauveur. Adrien enferma le Calvaire dans Jérusalem. Sainte Hélène y fit bâtir une belle église. — On a donné le nom de Calvaire au mont Valérien, à 6 kil. O. de Paris, près de Nanterre. On avait cherché à y reproduire les principaux événements de la Passion.

CALVAIRE (les Filles du), ordre de religieuses fondé par Antoinette d'Orléans, sous la direction du célèbre P. Joseph du Tremblai. *Voy.* TREMBLAI.

CALVART (Denis), peintre, connu aussi sous le nom de *Denis-le-Flamand*, né à Anvers en 1565, alla en Italie, ouvrit à Bologne une école, d'où sortirent le Guide, l'Albane et le Dominiquin, et mourut dans cette ville en 1619. Ses ouvrages les plus remarquables se voient à Bologne, à Rome, à Reggio: on admire surtout son *Saint Michel* (à Bologne). Ses tableaux sont moins estimés pour le caractère et la disposition des figures que pour le coloris ; ils ont été gravés par Gil. Sadeler et Auguste Carrache.

CALVERT (George), comte de Baltimore, né en 1578 dans le comté d'York, mort en 1632, occupa de hauts emplois sous Jacques I; devint membre du conseil privé, ministre d'état (1619), et fut créé, en récompense de ses services, comte de Baltimore. Mais ayant embrassé le catholicisme, il se démit de ses charges (1624), et alla former un établissement à Terre-Neuve sous Jacques I. Obligé de l'abandonner à cause des excursions des Français, il obtint de Charles I la concession des terres situées au N. de la Virginie qui forment aujourd'hui le Maryland. — Son fils Léonard Calvert alla en 1634 prendre possession de ces terres, à la tête d'une troupe de catholiques, et y fonda une colonie qui bientôt devint florissante. Les colons donnèrent en reconnaissance le nom de Baltimore à une ville qui est auj. une des plus importantes de l'Amérique anglaise.

CALVI, ch.-l. d'arr. (Corse), à 75 kil. N. d'Ajaccio, dans une presqu'île du golfe de Calvi ; 1,200 hab. Place forte. Commerce en vins, huile. — L'arr. de Calvi a 6 cant. (Algajola, Belgodere, Calenzala, Ile-Rousse, Olmi-e-Capella, plus Calvi), 39 comm. et 21,469 hab.

CALVIN (Jean), *Calvinus*, célèbre réformateur, né en 1509 à Noyon en Picardie, était fils d'un tonnelier nommé Cauvin. Il fut élevé dans la religion catholique et fut d'abord destiné à l'église ; mais il quitta cette carrière pour la jurisprudence, et alla étudier à Orléans, puis à Bourges sous Alciat. S'étant lié avec plusieurs partisans de Luther, il embrassa bientôt les principes de la réforme et commença, dès 1532, à les propager dans Paris. Menacé de la prison, il se réfugia d'abord à Angoulême, puis à Nérac auprès de Marguerite de Navarre, qui favorisait la réforme, et enfin à Bâle. Il publia dans cette dernière ville, en 1535, sous le titre d'*Institutio religionis christianæ*, un exposé de la doctrine des réformateurs qu'il traduisit bientôt en français et qui devint comme le catéchisme des Réformés de France. En 1536, il fut nommé professeur de théologie à Genève, où la réforme venait d'être adoptée. Deux ans après, il fut banni de cette ville pour

avoir voulu innover dans le culte ; il se retira à Strasbourg, où il enseigna la théologie. Il fut rappelé peu d'années après à Genève (1541). Depuis cette époque, il devint tout puissant dans cette ville, aussi l'appelait-on *le pape de Genève*. Il fit adopter par le conseil ses articles de foi, ses ordonnances sur la discipline ecclésiastique ; s'attacha à réformer les mœurs aussi bien que les croyances, et poussant le zèle jusqu'à l'intolérance, il fit brûler le malheureux Servet pour avoir attaqué le mystère de la Trinité (1553). Calvin mourut à Genève en 1564. Il s'était marié en 1539 à Strasbourg. Calvin devint le chef d'une secte nouvelle de réformés qui prit de lui le nom de Calvinistes. (*Voy.* l'art. suiv.) Il se distinguait de Luther par une réforme plus radicale, proscrivant tout culte extérieur et toute hiérarchie, ne reconnaissant pas plus le caractère d'évêque et de prêtre que celui de pape ; rejetant la messe, le dogme de la présence réelle, l'invocation des saints, etc. ; il enseignait la prédestination des élus et portait ainsi atteinte au libre arbitre. Calvin a laissé un grand nombre d'ouvrages ; on trouve dans tous une profonde érudition, un style sévère et souvent entraînant. Les principaux sont : l'*Institution chrétienne*, 1535, dont il a donné plusieurs éditions (la meilleure est celle de Genève, 1559) ; un *Traité de la Cène*, 1540 ; des *Commentaires sur l'Écriture sainte*, qui parurent par parties séparées, en latin et en français. On a donné plusieurs éditions de ses œuvres ; la meilleure est celle d'Amsterdam, 1667. Sa vie a été écrite par Théodore de Bèze, son coopérateur et son ami.

CALVINISTES, partisans des doctrines de Calvin. (Pour ces doctrines, *Voy.* CALVIN.) Le calvinisme prit naissance vers 1536 à Genève, où depuis il n'a pas cessé de dominer. Il se répandit bientôt dans plusieurs cantons de la Suisse, en France, en Hollande, en Angleterre, en Écosse, aux Etats-Unis, etc. En France, les Calvinistes reçurent le nom injurieux de Huguenots ; ils eurent longtemps à subir de cruelles persécutions. Opprimés sous François I, Henri II et François II, ils formèrent sous ce dernier la conjuration d'Amboise qui échoua. Le colloque de Poissy, en 1561, leur faisait espérer un édit de tolérance, lorsque le massacre des Huguenots à Vassy devint le signal des guerres civiles. Les batailles de Dreux (1562), Saint-Denis (1567), Jarnac et Moncontour (1569) épuisèrent le parti huguenot. Charles IX et Catherine de Médicis cherchèrent à les exterminer dans la funeste nuit de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) ; mais ce massacre, qui devait leur porter le dernier coup, souleva une nouvelle guerre qui dura jusqu'à l'avénement de Henri IV au trône. Ce prince rendit en 1598 un édit connu sous le titre d'*édit de Nantes*, qui assurait la liberté de conscience aux Calvinistes et leur abandonnait plusieurs villes comme garanties (*Voy.* ÉDIT DE NANTES). Ils se soulevèrent encore sous Louis XIII, mais Richelieu les dompta par la prise de La Rochelle. Louis XIV prononça en 1685 la révocation de l'édit de Nantes ; cette mesure impolitique autant qu'inique suscita plusieurs révoltes, notamment celle des *Camisards* dans les Cévennes, détermina l'émigration d'un grand nombre de Calvinistes, et fit par là le plus grand tort au commerce et à l'industrie française. Enfin, sous Louis XVI, en 1785, les Calvinistes obtinrent un nouvel édit de tolérance, et la révolution de 1789 leur assura une liberté complète. — Le calvinisme se modifia et reçut des noms différents selon les pays : on le nomme souvent en France religion réformée ; en Écosse, presbytérianisme ; en Hollande, gomarisme. En Prusse et dans plusieurs états de l'Allemagne les cultes calviniste et luthérien se sont depuis peu réunis sous le titre d'*Église évangélique* (*Voy.* ÉVANGÉLIQUE).

CALW ou KALB, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 33 kil. S. O. de Stuttgard ; 4,000 hab. Draps, tanneries.

CALYDON, capitale de l'Étolie, sur l'Évènus, à 8 kil. de la mer. Célèbre par le sanglier que Diane envoya dans ses campagnes et que tua Méléagre.

CALYMNA. *Voy.* CALAMINE.

CALYPSO, fille d'Atlas ou de l'Océan, habitait, suivant Homère, l'île d'Ogygie, où elle reçut Ulysse, que la tempête y avait jeté. Elle aima le héros et le retint longtemps dans son île ; cependant, après sept ans, Ulysse la quitta pour rejoindre Pénélope.

CAMALDOLI, village de Toscane, à 40 kil. E. de Florence. Fameux monastère, chef d'ordre des Camaldules.

CAMALDULES, ordre religieux ainsi appelé du monastère de Camaldoli, situé près de Florence, fut fondé par saint Romuald en 1012, et se consacra à la vie purement contemplative. Cet ordre a presque entièrement disparu dans le dernier siècle. — Il y avait encore avant 1789 une abbaye de cet ordre à Grosbois, près de Paris (Seine-et-Oise).

CAMALODUNUM COLONIA, ville de la Bretagne ancienne, que l'on croit être auj. COLCHESTER ou MALDEN.

CAMAMU, petite ville du Brésil, dans la prov. de Bahia, sur une vaste baie du même nom, qui reçoit le Marahu et l'Acarahy. Commerce actif.

CAMANA, ville du Pérou (Arequipa), à 142 kil. O. d'Arequipa ; 1,500 hab., donne son nom à une province.

CAMARANA, île de la mer Rouge, par 40° 9' long. E., 15° 20' lat. N. Corail, quelques perles.

CAMARET, petit port de France (Finistère), dans une presqu'île située entre la rade de Brest et la baie de Douarnenez ; 700 hab. Pêche de la baleine.

CAMAREZ (PONT DE), ch.-l. de cant. (Aveyron), à 19 kil. S. de Sainte-Affrique ; 2,000 hab. Eaux minérales.

CAMARGO (M.-A. CUPPI, dite), célèbre danseuse, née à Bruxelles en 1710, d'une famille noble originaire d'Espagne, parut avec le plus grand succès sur le théâtre de l'Opéra depuis 1734 jusqu'en 1751, année de sa retraite. Voltaire l'a célébrée dans une pièce de vers qu'il lui adressa.

CAMARGUE, nom donné au delta ou triangle formé par les deux principales branches du Rhône près de son embouchure, un peu au-dessous d'Arles ; chacun des côtés a près de 30 kil. de longueur. Les deux dixièmes de cette île sont cultivés ; le reste consiste en terres vagues, marais ou étangs, dont le plus considérable est celui de Valcorès. On y nourrit beaucoup de bestiaux. La branche occid. du Rhône se nomme Petit-Rhône. Dans l'intérieur de l'île est une troisième branche, mais très petite, dite Vieux-Rhône ; c'est l'ancien lit qui s'est ensablé presque entièrement. La Camargue se trouve dans le dép. des Bouches-du-Rhône ; elle est comprise moitié dans le cant. des Saintes-Maries, moitié dans celui d'Arles.

CAMARINE, ville de la Sicile anc., auj. TORRE DI CAMARINA.

CAMARS. *Voy.* CLUSIUM.

CAMBACÉRÈS (J.-J. RÉGIS DE), profond jurisconsulte, né en 1753 à Montpellier, succéda en 1771 à son père dans la charge de conseiller à la cour des comptes ; fut député en 1792 à la Convention ; vota pour le sursis dans le procès de Louis XVI ; fut chargé en 1793 avec Merlin d'un grand travail sur la classification des lois et leur réunion en un seul Code ; devint en 1794 président de l'assemblée, puis présida le Comité de salut public ; eut en cette qualité une grande part au gouvernement ; se signala par sa sagesse et sa modération ; et fut nommé ministre de la justice sous le Directoire. Bonaparte, élevé au Consulat, le choisit pour second consul (1799) ; devenu empereur, il le nomma archi-chan-

celier, le créa prince de l'empire et duc de Parme. Cambacérès eut la plus grande part à la rédaction du *Code civil* et à l'organisation judiciaire. Exilé par les Bourbons, il se retira en Belgique; il fut rappelé en 1818 et mourut dans la vie privée en 1824. Il a laissé des *Mémoires*.

CAMBALU, auj. CAMELSFORD.

CAMBAYE, ville de l'Inde anglaise (Bombay), par 22° 21' lat. N., 70° 28' long. E., sur le golfe de Cambaye; 8 kil. de tour; 30,000 hab.; on en comptait jadis 160,000. Quelques monuments; commerce.

CAMBAYE (golfe de), *Barygazenus sinus*, partie de la mer d'Oman, sur la côte de l'Hindoustan, à l'E. du Guzzerat.

CAMBODJE (roy. de), contrée d'Asie, dans le roy. d'Annam, par 101° 14'-105° 45' long. E., 8° 47'-15° lat. N., entre le Lao au N., la Cochinchine proprement dite et le Tsiampa à l'E., le roy. de Siam à l'O., et la mer au S. O.; 700 kil. sur 400; environ 1,000,000 d'hab. Capit., jadis Cambodje, auj. Saïgong et Panomping. Pierres fines, or pur, étain, sandal, bois de fer, cambogia à gomme gutte, riz en quantité. Buffles et animaux féroces, panthères, tigres, rhinocéros. Le bouddhisme est la religion dominante. Le Cambodje, indépendant jadis, est devenu, vers le milieu du XVIIIe siècle, prov. de l'empire d'Annam. On le comprend vulgairement dans la Cochinchine.

CAMBODJE, ville de l'empire d'Annam, par 102° 20' long. E., 11° 40' lat. N., dans une île du fleuve Cambodje. Maisons en bois; grand palais, pagodes. Jadis capit. d'un roy. indépendant. Les Hollandais y ont eu un comptoir jusqu'en 1643.

CAMBODJE, riv. d'Asie. *Voy.* MÉ-KIANG.

CAMBODUNUM, auj. *Kempten*, ville de la Vindélicie, au S.; — v. de Bretagne, auj. Hudersfield.

CAMBOLECTRI, peuple de la Gaule. *Voy.* AGESINATES.

CAMBON (Joseph), conventionnel, né à Montpellier en 1734, mort à Bruxelles en 1820, fut membre de l'Assemblée législative, puis de la Convention, et vota la mort de Louis XVI. Il présida plusieurs fois la Convention, fit partie du Comité de salut public et de celui des finances; fit en 1794 sur l'administration des finances un rapport remarquable qui contribua puissamment à rétablir l'ordre et la régularité dans le maniement des deniers de l'état. Il participa à la chute de Robespierre; mais, lors de la réaction qui suivit, il fut décrété d'arrestation. Il échappa par la fuite et vécut caché à Montpellier. En 1815, il fut envoyé à la chambre des représentants, mais il ne prit de part active qu'aux discussions sur les réquisitions de guerre et sur le budget. Il fut exilé en 1816.

CAMBORITUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. CAMBRIDGE.

CAMBRAY, *Cameracum*, ville du dép. du Nord, ch.-l. d'arr., sur l'Escaut, à 24 kil. S. E. de Douai; 17,846 hab. Évêché; tribunal de 1re instance. Forte citadelle. Cathédrale, hôtel-de-ville. Bibliothèque. Toiles renommées; filatures, mégisserie. Cambray eut, de 1559 à 1789, des archevêques, parmi lesquels il faut citer Fénelon; auj. ce n'est plus qu'un évêché. Cette ville fut réunie à la France par le traité de Nimègue. Cambray est célèbre par la ligue dite *Ligue de Cambrai*, formée en 1508 par l'empereur Maximilien I, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand-le-Catholique, et le pape Jules II, contre la république de Venise; et par la *paix de Cambray*, connue aussi sous le nom de *paix des Dames* (1529), parce qu'elle fut négociée par deux princesses, Marguerite de Savoie, tante de Charles-Quint, et Louise, mère de François I. Cette paix, peu avantageuse pour la France, fut rompue en 1536. — L'arr. de Cambray a 7 cant. (Carnières, Le Cateau, Clary, Marcoing, Solesmes et Cambray, qui compte pour 2), 113 communes et 157,362 hab.

CAMBREMER, ch.-l. de cant. (Calvados), à 17 kil. S. O. de Pont-l'Évêque; 1,200 hab.

CAMBRESIS, petite prov. de France, qui faisait partie du pays occupé jadis par les *Nervii*, était bornée au N. et à l'E. par la Flandre et le Hainaut, au S. par la Picardie, à l'O. par l'Artois. Villes principales: Cambray, Cateau-Cambrésis, Crèvecœur, Vaucelles. — Après avoir été soumis par les Francs au Ve siècle, le Cambrésis fut gouverné, dès le Xe siècle, par des comtes, et fit partie du roy. de Lorraine jusqu'à l'avénement de Henri II, empereur d'Allemagne, qui, en 1007, donna ce comté à l'évêque de Cambray. Philippe de Valois acquit le Cambrésis en 1340, et ses successeurs le conservèrent jusqu'en 1435, époque où Charles VII l'engagea à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Louis XI le reprit en 1477; mais en 1543, Charles-Quint le confisqua et rendit à l'évêque tous ses droits. Le Cambrésis fut définitivement acquis à la France en 1677, par le traité de Nimègue.

CAMBRIA, auj. le pays de GALLES.

CAMBRIDGE, *Camboritum*, *Cantabrigia*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cambridge, sur la Cam (d'où le nom de la ville, *Pont sur la Cam*), à 90 kil. N. de Londres; 21,000 hab. Université célèbre, qui remonte à l'an 1229. Elle possède 17 colléges, dont les principaux sont ceux de Peterhouse, fondé en 1257; King's college, 1441; Christ's college, 1505, etc. Biblioth. de 140,000 vol.; musée d'antiquités; jardin botanique; observatoire, etc.

CAMBRIDGE (comté de), comté d'Angleterre, situé entre ceux de Lincoln, Norfolk, Suffolk, Essex, Hertford, Bedford, Huntingdon, et la mer; il a 80 kil. sur 40. Grande fertilité, inondations au S. et S. O.; bonnes terres coupées de pâturages et de bruyères. Ch.-l., Cambridge; 143,500 hab.

CAMBRIDGE, nom commun à plusieurs villes des États-Unis, dont la principale est dans l'état de Massachussets, à 4 kil. de Boston avec lequel elle communique par un pont jeté sur le Charles-River; 3,300 hab. Université, fondée en 1638; c'est la première qui ait été fondée aux États-Unis.

CAMBRIDGE (Richard OWEN), poëte. *Voy.* OWEN.

CAMBRIENS, nom donné par les Romains aux Galls, issus de la race belgo-kymrique, qui habitaient la Bretagne.

CAMBRIN, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 7 kil. E. de Béthune; 450 hab.

CAMBUNIENS (monts), *Cambunii montes*, se détachaient de l'Olympe, et courant à l'E., séparaient la Thessalie de la Macédoine.

CAMBYSE, prince perse, de la famille royale des Achéménides, épousa Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, et fut père du célèbre Cyrus. Ce prince était tributaire du roi des Mèdes. Il vivait vers 595 av. J.-C.

CAMBYSE, roi de Perse, 530-522 av. J.-C., fils et successeur du grand Cyrus, porta la guerre en Égypte. Ne pouvant se rendre maître de Péluse, il plaça, dans un dernier assaut, au premier rang de son armée, des chiens, des brebis et d'autres animaux que les Égyptiens regardaient comme sacrés: les assiégés rendirent la place plutôt que de s'exposer à blesser ces animaux. Vainqueur de l'Égypte, il tourna ses armes contre la Libye, et détacha 50,000 hommes de son armée pour détruire le fameux temple de Jupiter Ammon; mais tous furent ensevelis dans les sables de la Libye. En Éthiopie, il ne fut pas plus heureux: une horrible famine réduisit ses soldats à se dévorer mutuellement. A son retour en Égypte, il tua le bœuf Apis; il allait retourner en Perse, où un faux Smerdis s'était fait proclamer roi, lorsqu'il mourut d'une blessure qu'il se fit à la cuisse en montant à cheval. Ce prince est représenté par tous les historiens comme un tyran fu-

rieux : il fit périr son frère Smerdis, ainsi que Méroé, sa sœur et son épouse.

CAMDEN (William), célèbre antiquaire, surnommé *le Pausanias anglais*, né à Londres en 1551, mort en 1623, fut pendant longtemps maître ou directeur de l'école de Westminster, et devint en 1597 roi d'armes de Clarence, fonction qui était parfaitement en rapport avec ses goûts. On lui doit un grand ouvrage sur les antiquités de son pays : *Britanniæ descriptio*, qui parut pour la 1re fois en 1586, et qu'il ne cessa depuis de perfectionner (la meilleure édition est celle de Londres, 1607, in-fol.) ; une histoire du règne d'Élisabeth intitulée : *Annales rerum anglicarum regnante Elizabetha*, dont la première partie parut en 1615, et la seconde en 1625, après sa mort (le tout a été réuni en 3 vol. in-8, Oxford, 1717) ; une *Collection des anciens historiens anglais, écossais, danois*, etc., Francfort, 1602 ; une *Description des monuments de l'abbaye de Westminster*; une *Grammaire grecque*, etc.

CAMELSFORD, dite autrefois *Cambalu*, ville d'Angleterre (Cornouailles), sur le Camel, à 35 kil. N. O. de Callington ; 1,000 habitants. Patrie du roi Arthur.

CAMEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 15 kil. S. O. de Hamm ; 2,000 hab. Patrie de Buxtorf.

CAMENTZ ou CAMENZ, *Camentia*, ville du roy. de Saxe, sur l'Elster Noir, à 27 kil. N. O. de Bautzen ; 5,000 hab. Draps, lainages, etc. Patrie de Lessing. — Ville de Prusse, en Silésie, sur la Neiss. Célèbre abbaye de Cîteaux, fondée en 1094, supprimée en 1811.

CAMERACUM, ville de la Gaule, auj. CAMBRAY.

CAMERARIUS (Joachim), savant, né à Bamberg en 1500, mort en 1574, était issu d'une famille dont le premier nom était Liebhard, et qui avait reçu le surnom de *Camerarius*, parce que plusieurs de ses membres avaient été chambellans. Il se fit de bonne heure connaître par des ouvrages pleins d'érudition, enseigna le grec et le latin à Nuremberg (1526), réorganisa les universités de Tubingue (1550) et de Leipsick (1552). Il joua aussi un grand rôle dans les affaires politiques et religieuses, embrassa un des premiers la réforme, se lia étroitement avec Mélanchthon, l'aida à rédiger la *Confession d'Augsbourg*, fut chargé par le sénat de Nuremberg de plusieurs missions importantes, et jouit d'un grand crédit auprès des empereurs Charles-Quint et Maximilien, et des ducs de Saxe Henri et Maurice. On doit à Camerarius des traductions latines estimées d'un grand nombre d'auteurs grecs, tels qu'Homère, Hérodote, Xénophon, Aristote, Sophocle, Thucydide, Démosthène, etc. ; des éditions avec commentaires de Plaute, Térence, Quintilien, Cicéron, Virgile ; des *Éléments de Rhétorique*, une *Vie de Mélanchthon*, des *Lettres*. — Plusieurs autres membres de la même famille se sont fait connaître avantageusement dans les sciences et dans les lettres, entre autres :

CAMERARIUS (Joachim), fils du précédent, dit *Camerarius junior*, savant médecin, auteur de : *Hortus medicus*, 1654 ; *Symbola et emblemata ex herbis et animalibus*, 1605.

CAMERARIUS (Rodolphe-Jacques), botaniste, né à Tubingue en 1665 ; il publia en 1694 une lettre *De Sexu plantarum* ; il y établit dans les plantes la distinction des sexes, sur laquelle Linnée a plus tard établi sa classification.

CAMERINO, *Camerinum*, ville de l'État ecclésiastique, à 145 kil. N. E. de Rome ; 7,000 hab. Archev., université fondée en 1727. Cathédrale et palais archiépiscopal. Soieries. Elle était jadis dans l'Ombrie.

CAMERLINGUE, *camerlengo* en italien, en allemand *kæmmerling*, c'est-à-dire *chambrier* ; nom que porte à la cour de Rome le cardinal qui administre la justice et les finances. Lorsque le saint-siége est vacant, c'est le cardinal *camerlingue* qui gouverne. — Dans l'ancien empire d'Allemagne, le trésorier de l'empereur portait le même nom.

CAMICUS, auj. *Platanella*, ville de la Sicile ancienne, non loin de *Triocala* (auj. *Calata Bellota*), à l'embouchure de la rivière du même nom, auj. *Fiume di Platani*).

CAMILLE, *Camilla*, femme guerrière, fille de Métabus, roi des Volsques, joue un rôle dans l'*Énéide*. Occupée, dès son enfance, des exercices de la chasse et de la guerre, elle se distingua surtout par sa légèreté à la course et son habileté à tirer de l'arc. Venue au secours de Turnus contre Énée, elle fut tuée en trahison par Aruns. Virg. *Æn.*, VII et XI.

CAMILLE, *M. Furius Camillus*, célèbre général romain. Créé dictateur l'an 396 av. J.-C., il s'empara de Véïes, dont le siége durait depuis 10 ans, triompha des Volsques et fit la guerre contre les Falisques. Dans cette dernière guerre, un maître d'école des Falisques étant venu pour lui livrer la jeunesse qui lui était confiée, Camille fit dépouiller le traître de ses vêtements, en ordonnant à ses élèves de le ramener à coups de verges. Les Falisques, touchés de cette noble action, se soumirent à la république. Camille, de retour à Rome, fut accusé d'avoir détourné une partie du butin de Véïes, et, pour ne pas être jugé, il s'exila volontairement. Peu après, les Gaulois s'étant emparés de Rome, le sénat le rappela et le nomma dictateur (389). Camille, survenant à l'improviste avec les Romains échappés au fer des barbares, rompit le traité par lequel Rome achetait la paix (*Voy.* BRENNUS), chassa les Gaulois de l'Italie, et rentra en triomphe dans sa patrie. Il détourna le peuple de s'établir à Véïes, et le détermina à relever la ville détruite par les Gaulois, ce qui lui valut le surnom de Romulus et de second fondateur de Rome. Il fut encore deux fois nommé dictateur : la première, il battit les Volsques, les Herniques, les Toscans et les Latins ; la seconde, il extermina les Gaulois qui avaient de nouveau envahi l'Italie, et débarrassa pour jamais les Romains de ces formidables ennemis. Il mourut, dit-on, de la peste, 365 av. J.-C.

CAMINHA, ville du Portugal (Entre-Douro-e-Minho), à 29 kil. S. O. de Valença ; 2,500 hab. Place forte ; salines.

CAMIRE, *Camirus*, une des cinq villes principales de l'île de Rhodes, à l'O.

CAMISANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. N. E. de Crema ; 2,050 hab. Château gothique et grosse tour très ancienne. — Autre ville du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. S. E. de Vicence ; 3,700 hab.

CAMISARDS. Ce nom fut donné aux Protestants des Cévennes et de la Lozère qui prirent les armes après la révocation de l'édit de Nantes (1685). Il paraît dérivé du mot *camisade*, attaque nocturne, ainsi nommée parce que l'ennemi pouvait être surpris en chemise, ou plutôt parce que les soldats se revêtaient d'une chemise par-dessus leurs armes, dans la crainte que l'éclat de l'acier ne vînt à les trahir. On envoya contre les Camisards, en 1702, le maréchal de Montrevel qui ne put les réduire, et le maréchal de Villars en 1704, qui ne les soumit qu'en détachant de leur parti un de leurs principaux chefs, Jean Cavalier. La plupart périrent dans les supplices. L'*Histoire des Camisards* a été rédigée par le P. de Court de Gébelin, 1760.

CAMMIN, ville des États prussiens (Prusse), à 64 kil. N. de Stettin ; 2,100 hab. Lainages, distilleries. Jadis évêché.

CAMŒNÆ. *Voy.* MUSES.

CAMOENS (Luis DE), dit *le Camoëns*, célèbre poëte portugais, né à Lisbonne en 1517 ou 1524, d'une famille noble, mais pauvre, conçut dans sa première jeunesse une vive passion pour une dame de la cour, ce qui le fit exiler à Santarem ; dans son



désespoir, il se fit soldat et alla combattre en Afrique ; il perdit un œil d'un coup de feu devant Ceuta. Ne recevant aucune récompense et aucun encouragement dans sa patrie, il partit en 1553 pour les Indes, resta quelque temps à Goa, puis fut exilé à Macao pour avoir censuré le vice-roi dans une satire. Dans cet exil, il composa le poëme qui l'a immortalisé, la *Lusiade* (*os Lusiadas*), où il chante la gloire des Portugais (en latin *Lusitani*), les exploits et les découvertes de Vasco de Gama. Au bout de cinq ans, il fut rappelé de son exil : assailli par une tempête, il fit naufrage sur les côtes de la Cochinchine en retournant à Goa. On dit qu'il se sauva à la nage, tenant dans sa main hors de l'eau le manuscrit de son poëme. Se voyant en butte à de nouvelles persécutions, il quitta l'Asie et revint à Lisbonne en 1569. Il publia son poëme; mais il n'obtint aucune des faveurs qu'il devait espérer, et languit dans la misère : on croit même qu'il mourut à l'hôpital, à l'âge de 62 ans. Outre la *Lusiade*, le Camoëns a composé des odes, des élégies, des sonnets, des satires et quelques tragédies. L'édition la plus estimée de la *Lusiade* est celle qu'a publiée José-Maria de Souza Bothello, Paris, 1807, chez Didot. Ce poëme a été plusieurs fois traduit. La traduction la plus récente est celle de M. Millié, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

CAMP DE CYRUS, lieu remarquable de la Cappadoce, sur les confins de la Cilicie, au S. E. de Dana. Cyrus-le-Jeune y campa en 401 av. J.-C. Alexandre y passa aussi.

CAMP DE JALLEZ, confédération armée de nobles, qui se forma dans la Vendée en 1790 pour exciter les departements de l'Ouest de la France à la révolte contre le gouvernement constitutionnel du roi et les décrets de l'Assemblée constituante ; cette levée de boucliers ne dura qu'un instant, et les confédérés se séparèrent sans avoir agi. *Voy.* JALLEZ.

CAMP DU DRAP-D'OR. *Voy.* CHAMP DU DRAP-D'OR.

CAMPAGNA, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 31 kil. E. de Salerne; 6,750 hab. Évêché.

CAMPAGNAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 42 kil. E. de Rhodez ; 1,500 hab.

CAMPAGNE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 10 kil. S. E. de Montreuil ; 1,150 hab.

CAMPAGNE DE ROME, contrée de l'Italie qui correspond à l'ancien *Latium* et à une partie de l'Etrurie, est située presque tout entière au S. du Tibre, entre la mer et les Apennins. Elle fait aujourd'hui partie des États du pape et forme la délégation de Frosinone et la comarque de Rome. Sous l'empire français elle formait une grande partie du dép. de Rome. Cette contrée, jadis si peuplée et si florissante, est auj. mal cultivée et presque déserte, à cause du mauvais air qui y règne et qui engendre des fièvres mortelles et des maladies endémiques. Elle n'est guère habitée que par des pâtres misérables qui y font paître des troupeaux de buffles. Le long de la mer s'étendent les Marais Pontins.

CAMPAN, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 7 kil. S. E. de Bagnères, sur l'Adour; 4,248 hab. Vallée très belle. Marbres. Cristal de roche.

CAMPAN (madame), demoiselle Henriette GENET, née à Paris en 1752, morte en 1822, fut d'abord lectrice des tantes de Louis XVI, puis fut attachée à la personne de la reine Marie-Antoinette, et lui donna dans son malheur des preuves de dévouement. Après la révolution elle se livra avec beaucoup de succès à l'éducation des demoiselles, et se fit remarquer du premier consul. Bonaparte, qui, parvenu à l'empire, la plaça à la tête de la maison d'Écouen, où étaient élevées les filles des officiers de la Légion-d'Honneur. Elle perdit cette place à la Restauration. On a d'elle des *Mémoires* sur Marie-Antoinette, 1822, un traité de l'*Éducation des femmes*, 1823, et quelques autres petits ouvrages.

CAMPANELLA (Thomas), philosophe, né à Stillo en Calabre, en 1568, entra de bonne heure dans l'ordre des Dominicains, se fit remarquer par sa science précoce et attaqua la scolastique. La hardiesse de ses opinions lui fit beaucoup d'ennemis : il fut accusé d'avoir conspiré contre les Espagnols qui étaient alors maîtres de sa patrie, se vit condamné à une détention perpétuelle (1599), et ne put sortir de prison qu'au bout de 27 ans, après avoir subi plusieurs fois la torture. Il se réfugia en France, où Richelieu lui accorda une pension. Il mourut à Paris en 1639. Campanella avait conçu, vers le même temps que Bacon, le projet de réformer la philosophie ; mais, trop faible pour une si vaste entreprise, il ne fit que substituer un nouveau système aux systèmes déjà connus. Il fondait tout sur la connaissance, sur la sensation, et regardait toutes les parties du monde comme douées de sentiment. Ses principaux ouvrages sont *Philosophia sensibus demonstrata*, Naples, 1591 ; il y défend les dogmes de Télésio ; *Prodromus philosophiæ instaurandæ*, 1617; *Realis Philosophia* (comprenant la physique, la morale, l'économie et la politique) ; *Philosophia rationalis* (comprenant la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la poésie, l'histoire) ; *Universalis Philosophia*, traité de métaphysique ; *Atheismus triumphatus*, où il combat assez faiblement l'athéisme ; *Civitas solis*, sorte d'utopie dans le genre de la *République* de Platon, qui forme l'appendice de sa *Realis Philosophia*. Il a aussi écrit sur la magie, l'astrologie ; il accordait beaucoup de crédit à ces fausses sciences.

CAMPANHA ou **PRINCEZA-DA-BEIRA**, petite ville du Brésil (Minas-Geraës), sur le Palmello, à 240 kil. S. O. de Villa-Rica ; 2,000 hab. Importante par ses fabriques de tissus de laine et ses riches lavages d'or.

CAMPANIE, *Campania*, auj. *Terre de Labour*, prov. de l'ancienne Italie, sur la mer Inférieure, s'étendait du Liris au Silare, entre le Latium et la Lucanie, et confinait du côté de l'E. au Samnium. Villes principales : Capoue, Baies, Nole, Sora, Calatie, Neapolis, Veseris, Picentie, Saticule. Pays de plaines (*campi*) ; sol fertile : beaucoup de jardins et lieux de plaisance au temps des Romains. — La Campanie appartint d'abord aux Opiques, peuple de race sicule ou pélasgique ; les Etrusques les chassèrent vers 600 avant J.-C., et fondèrent une confédération de 12 cités dont Vulturne (depuis Capoue) fut la plus remarquable ; ceux-ci furent conquis à leur tour par des Samnites qui prirent le nom de Campaniens (420), et qui formèrent un état ou une ligue indépendante du Samnium ; enfin les Romains se rendirent maîtres du pays de 343 à 314 av. J.-C.

CAMPASPE, maîtresse d'Alexandre. *Voy.* APELLES.

CAMPBELL (Jean), écrivain écossais, né à Edimbourg en 1708, mort en 1775, s'établit de bonne heure à Londres et y publia un grand nombre d'écrits historiques qui eurent du succès. Les principaux sont : *Histoire militaire du prince Eugène et de Marlborough*, 1736 ; *Vies des amiraux anglais*, 1742-44 ; *Tableau politique de la Grande-Bretagne*, 1744. Il eut aussi une grande part à l'*Histoire universelle*, publiée à Londres en 60 vol.; à la *Biographia Britannica*, 1745 et années suivantes, et édita plusieurs voyages, entre autres ceux d'Ed. Browne, 1739. Son dernier ouvrage est : *Hermippus redivivus*, où il traite de l'art de prolonger la vie. Il occupa depuis 1765 la place d'agent du roi pour la Géorgie (Amérique).

CAMPBELL (le docteur George), né à Aberdeen en 1719, mort en 1796, fut professeur de théologie à Aberdeen, puis principal du collége Mareschal dans la même ville. On a de lui la *Philosophie de la rhé-*

torique, 1776, ouvrage estimé, et plusieurs écrits théologiques, entre autres une *Dissertation sur les miracles* (1763), contre Hume, et une traduction des *Évangiles*.

CAMPBELTOWN, ville d'Écosse (Argyle), à 160 kil. S. O. d'Édimbourg, sur la côte S. E. de la presqu'île de Cantyre; 6,450 hab. Pêche du hareng. Fabriques de toiles.

CAMPE (J.-Henri), surnommé *le Berquin allemand*, né en 1746 à Deensen (Brunswick), mort en 1818, étudia en théologie, et fut quelque temps aumônier d'un régiment; mais ne pouvant supporter le spectacle des horreurs de la guerre, il quitta cette carrière et se voua à l'éducation. Il dirigea un institut à Dessau, puis à Hambourg; devint ensuite chanoine à Brunswick, fonda dans cette ville une librairie d'éducation qui eut beaucoup de succès, et obtint ainsi une grande aisance. Il a écrit pour l'enfance et la jeunesse une foule de petits ouvrages pleins d'intérêt et qui renferment les plus utiles leçons : les principaux sont : *Robinson Crusoé*, en dialogues, la *Découverte de l'Amérique*, la *Petite Bibliothèque des enfants*, *Théophron* ou le *Guide des jeunes gens:* on les a réunis en une seule collection formant 37 petits vol., 1829-32. La plupart ont été traduits en français. On lui doit aussi d'utiles travaux sur la langue allemande.

CAMPÊCHE, ville du Mexique (Yucatan), sur le St-François, près de son embouchure dans la baie de Campêche, par 93° long. O., 19° 50' lat. N.; 6,000 hab. Fortifications, bon port. Commerce de cire. Cette ville était jadis l'unique entrepôt du bois de teinture dit *bois de Campêche*, avant l'établissement des Anglais au golfe Triste. — Elle a été souvent assiégée et prise par les Anglais et les flibustiers, entre autres en 1659, 1678 et 1685.

CAMPER (Pierre), médecin et naturaliste hollandais, né à Leyde en 1722, mort en 1789; fit ses études sous le célèbre Boerhaave; fut nommé professeur de philosophie, de médecine et de chirurgie à Franeker; de là se rendit à Amsterdam, et ensuite à Groningue, où il professa la médecine, l'anatomie et la botanique. Il parcourut presque toute l'Europe et partout se lia avec les savants les plus distingués. Il joua aussi un rôle politique et fut membre du conseil d'état des Provinces-Unies. Il a composé un grand nombre de traités et de mémoires sur la médecine, la chirurgie, la physiologie, etc. Les principaux sont : *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri II*, Amsterdam, 1760-62, 2 vol. in-fol.; *Dissertation physique sur les différences des traits du visage; Discours sur l'art de juger les passions de l'homme par les traits de son visage*, traduit en français par Quatremère d'Isjonval, 1791-1792, in-4; *Dissertation sur les variétés naturelles de l'espèce humaine.* Jansen a publié une traduction de ses *Œuvres*, 1803, 3 vol. in-8. Camper découvrit le premier la présence de l'air dans les cavités intérieures du squelette des oiseaux. Il est surtout connu pour avoir essayé de mesurer le degré d'intelligence par le plus ou moins d'ouverture de l'*angle facial*.

CAMPI, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 14 kil. N. O. de Lecce; 3,440 hab. Fabriques de chapeaux de paille.

CAMPI LAPIDEI, auj. LA CRAU.

CAMPI PHLEGRÆI. *Voy.* PHLEGRÆI.

CAMPI RAUDII, plaine située près de Verceil, où Marius défit les Cimbres et les Teutons, 102 av. J.-C.

CAMPIAN (Edmond), catholique anglais, se fit jésuite à Rome en 1573 et fut envoyé par le pape en Angleterre, sous Elisabeth, pour ramener ses compatriotes au culte catholique. Il fut accusé de conspiration contre l'état et mis à mort en 1581.

CAMPILE, ch.-l. de canton (Corse), à 25 kil. de Bastia; 600 hab.

CAMPISTRON (J. GALBERT DE), poëte dramatique, né à Toulouse en 1656, mort en 1723, vint fort jeune à Paris, et eut le bonheur d'y faire la connaissance de Racine qui lui donna des conseils. Il obtint par sa protection la place de secrétaire du duc de Vendôme. Campistron a fait un assez grand nombre de tragédies, dont les plus connues sont *Virginie*, *Arminius*, *Andronic*, *Alcibiade;* des opéras, dont le meilleur est *Acis et Galatée* (musique de Lulli); une assez bonne comédie, *le Jaloux désabusé.* Cet auteur voulut imiter Racine; mais quoique sage dans ses compositions, il n'eut ni le talent de concevoir un plan ou une situation, ni la force poétique, et n'approcha jamais de son modèle. Ses œuvres ont été souvent imprimées; la meilleure édition est celle Paris, 1750, 3 vol. in-12. Il avait été reçu à l'Académie en 1701.

CAMPITELLO, ch.-l. de canton (Corse), à 22 kil. S. O. de Bastia; 350 hab.

CAMPLI, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 9 kil. N. de Téramo; 6,000 hab.

CAMPOBASSO, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la province de Sannio, à 84 kil. N. E. de Naples; 7,600 hab. Armes et coutellerie.

CAMPOFORMIO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Frioul), à 7 kil. S. O. d'Udine; 1,800 hab. Célèbre par le traité de paix qu'y signa Bonaparte entre la France et l'Autriche, le 16 octobre 1797 : l'Autriche cédait les Pays-Bas autrichiens et les *pays d'Empire* jusqu'au Rhin; elle reconnaissait la République cisalpine, et la France lui accordait en échange les possessions vénitiennes. Ce traité ne fut jamais exécuté.

CAMPOFRIO, bourg d'Espagne (Séville), à 8 kil. S. d'Aracena. Beau jaspe sanguin veiné de blanc.

CAMPOMAIOR, ville de Portugal (Alentéjo), à 17 kil. N. E. d'Elvas; 4,500 hab.

CAMPOMANES (D. Pedro-Rodriguez DE), ministre espagnol, né dans les Asturies en 1710, mort vers 1800, fut nommé en 1765 par Charles III fiscal du conseil de Castille; devint en 1788, sous Charles IV, président de ce conseil et ministre, et s'efforça, pendant son administration, de relever le commerce et l'industrie; mais les intrigues de Florida Blanca, favori de Charles IV, le firent disgracier en 1788. Campomanès a publié plusieurs excellents ouvrages sur l'économie politique et l'administration de l'Espagne, ainsi que des *Recherches sur Carthage*, avec une traduction du *Périple* d'Hannon, Madrid, 1756.

CAMPOS, ville de l'île Majorque, à 34 kil. S. E. de Palma; 4,509 hab. Eaux minérales.

CAMPOSANTO, bourg du duché de Modène, sur le Panaro, à 22 kil. N. O. de Modène; 2,000 hab. Bataille entre les Espagnols et les Autrichiens en 1743.

CAMULOGÈNE, général gaulois, chef des Parisiens (*Parisii*), défendit Lutèce contre les troupes de Labienus, lieutenant de César, et périt dans une bataille livrée près de cette ville, sur le terrain qui forme auj. la plaine de Vaugirard (*Commentaires de César*, liv. VIII).

CAMUS (Ch.-Et.-L.), mathématicien, né à Cressy en Brie en 1699, mort en 1768, membre de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres, examinateur des ingénieurs et du corps royal de l'artillerie de France, professeur et secrétaire perpétuel de l'Académie d'Architecture, est auteur d'un *Cours de mathématiques*, Paris, 1766, en 4 vol. in-8, qui a eu longtemps la vogue. Il fut envoyé dans le Nord vers 1736 pour y déterminer la mesure de la terre.

CAMUS (Armand-Gaston), jurisconsulte, né à Paris en 1740, mort en 1804, fut d'abord avocat du clergé au parlement, puis fut député par les électeurs de Paris à l'Assemblée constituante et à la Convention. Fervent janséniste, il se distingua par son caractère stoïque, par son intrépidité et par ses projets d'é-

conomie dans toutes les parties de l'administration. Il fut un des commissaires envoyés en Belgique par la Convention pour arrêter le général Dumouriez; mais celui-ci les prévint et les livra aux Autrichiens. Camus fut échangé en décembre 1795 contre la fille de Louis XVI. En 1796, il entra au Conseil des cinq-cents, et en sortit en 1797. Il avait été nommé en 1792 archiviste national et bibliothécaire du Corps législatif; il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Il a publié : *Lettres sur la profession d'avocat*, Paris, 1772, in-12, souvent réimprimées, et reproduites par M. Dupin sous le titre de *Manuel de l'avocat*, et beaucoup d'écrits sur les *Matières ecclésiastiques*. Camus cultivait en outre avec succès la littérature grecque. On lui doit une traduction de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Paris, 1783, la première qui ait été publiée en français; une traduction du *Manuel d'Épictète* et du *Tableau de Cébès*, Paris, 1796; cette dernière traduction fut faite pendant qu'il était dans les prisons de l'Autriche. Ces travaux le firent admettre de bonne heure à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

CAMUS (LE). *Voy.* LE CAMUS.

CANA, ville de Galilée, à 44 kil. S. E. d'Acre. Jésus, invité à une noce dans cette ville, y changea l'eau en vin.

CANAAN (terre de). *Voy.* CHANAAN.

CANADA, vaste contrée de l'Amérique du Nord (possessions anglaises), située entre 42° 12'-52° 16' lat. N. et entre 66° 30'-97° long. O., a pour bornes au N. le Labrador, la mer d'Hudson et la Nouvelle-Galles mérid., à l'O. de vastes solitudes, au S. les États-Unis, à l'E. le Nouveau-Brunswick, le golfe de St-Laurent et le Labrador; 2,200 kil. sur 900; environ 1,200,000 hab. Depuis 1791, le Canada a été divisé par les Anglais en deux parties : le Haut-Canada (*Upper-C.*) au S. O., et le Bas-Canada (*Lower-C.*) au N. E. — Le *Haut-Canada* est borné au N. et à l'O. par la Nouvelle-Galles mérid., au S. par les États-Unis dont il est séparé par le golfe de St-Laurent et la chaîne des grands lacs, au S. E. et à l'E. par le Bas-Canada. Sa population, qui, en 1783, n'était que de 10,000 individus, s'élevait à 232,000 en 1826; auj. elle peut être évaluée à 300,000 hab. Le pays est divisé en 11 districts : Eastern, Johnstown, Midland, Newcastle, Home, Niagara, London, Western, Gore, Bathurst et Ottawa. Ch.-l., York ou Toronto; villes principales : Kingston, Niagara, Brockville, Chippeway. Le Haut-Canada renferme une moitié des grands lacs Ontario, Erié, St-Clair, Huron, Supérieur, lac des Bois; il est arrosé par le St-Laurent, l'Ottawa, la Niagara, etc. On y compte un grand nombre de canaux dont le principal est le canal du Rideau.—Le *Bas-Canada* est borné au N. et au N. E. par le Maine oriental, à l'E. par le golfe de St-Laurent, au S. E. et au S. par le Nouveau-Brunswick et plusieurs états de l'Union (Maine, New-Hampshire, Vermont et New-York); au S. O. et à l'O. par le Haut-Canada; population, 70,000 en 1763, 335,000 en 1814, dont 275,000 Français; auj. 8 à 900,000 environ. Le Bas-Canada se divise en cinq districts : Montréal, Trois-Rivières, Québec, Gaspé et St-François. Ch.-l., Québec; villes principales : Montréal, Trois-Rivières, William-Henry, New-Carlisle, St-John's, etc. Les rivières et les lacs du Bas-Canada sont peu remarquables. Le Canada est encore couvert dans sa plus grande partie de vastes forêts vierges. Le sol est très fertile en grains et en fruits; il renferme de riches mines de fer, de plomb et de mercure. Le climat est assez froid; le commerce y prend tous les jours des accroissements de plus en plus considérables. — Le Vénitien Cabot découvrit le Canada en 1497; après lui, le Français Denys et le Vénitien Verazani visitèrent le golfe St-Laurent au commencement du XVIe siècle; ils furent suivis par des Espagnols qui, n'ayant trouvé sur les côtes aucune trace de mines d'or ou d'argent, se retirèrent en répétant, dit-on, le mot *acanada* (ici rien); ce mot, répété plus tard par les indigènes aux Français, aurait été pris par ceux-ci pour le nom de la contrée. On fait aussi dériver Canada d'un mot iroquois qui signifie réunion de cabanes. Quoi qu'il en soit, Jacques Cartier remonta le St-Laurent en 1537, prit possession de tout le pays au nom de François I et l'appela *Nouvelle-France*. La Roque de Roberval, en 1540, fonda non loin de l'endroit où fut bâti Québec le fort de Charlebourg. En 1608, Samuel Champlain jeta les fondements de Québec. Une compagnie française se forma en 1617 pour exploiter la colonie. Les Anglais avaient déjà tenté plusieurs fois (1689, 1711), mais inutilement, de s'en emparer, lorsque la guerre éclata avec la France en 1756. Après de nombreux combats, dans l'un desquels succomba le brave Montcalm, les Anglais finirent par conquérir tout le Canada en 1759 et 1760; il leur fut définitivement cédé en 1763 par le traité de Paris. Au commencement de la guerre de l'indépendance, les Américains envahirent le Canada (1775), mais sans succès. Le Bas-Canada fut, en 1812 le théâtre de longues hostilités entre les Anglais et les Américains. — Dès 1791, un arrêt du parlement anglais proclama la séparation du Haut et du Bas-Canada. Ce dernier est régi en grande partie par l'ancienne coutume de Paris, et les habitants ont encore conservé les mœurs françaises. Le catholicisme y domine. Les habitants du Haut-Canada sont plus Anglais, et professent en grande partie la religion de la métropole. Les deux Canadas étaient régis chacun à part par des gouverneurs envoyés d'Angleterre et par des chambres locales. Depuis plusieurs années, des restrictions apportées au commerce et à la liberté ont excité de grands mécontentements, surtout dans la population française; en 1838 et 1839 éclatèrent des insurrections que l'Angleterre est parvenue à comprimer, mais après des combats sanglants. Les deux Canadas ont été réunis en 1840.

CANADIENNE (riv.), en anglais *Canadian river*, dans l'Amérique septentrionale, sort des monts Rocheux, traverse le désert qui occupe le N. E. du Mexique, arrose l'O. de l'état d'Arkansas, puis tombe dans l'Arkansas par 97° 20' long. O., 35° lat. N.: cours, 1,200 kil.

CANALE, ville des États sardes, à 14 kil. N. O. d'Alba; 3,200 hab. Eaux minérales.

CANANOR, ville de l'Inde anglaise (Madras), par 11° 52' lat. N. et 73° 20' long. E., au fond de la petite baie de Cananor; 10,500 hab. Commerce assez actif avec l'Arabie, Sumatra et tout l'Hindoustan. Petit fort bâti par les Portugais en 1501; pris en 1664 par les Hollandais, qui en furent chassés par Tippoo-Saëb; les Anglais le prirent en 1790.

CANAR, petite ville d'Amérique dans la Nouvelle-Grenade, à 250 kil. S. de Quito, est célèbre par ses ruines nombreuses et par un palais des Incas merveilleusement conservé.

CANARA. *Voy.* KANARA.

CANARIE ou GRANDE-CANARIE, île de l'archipel des Canaries, la plus grande après Ténériffe, par 17° 43'-18° 11' long. O., et 25° 45'-28° 14' de lat. N.; 45 kil. de diamètre; 50,000 hab. Ch.-l., Palmas. Côtes inaccessibles, si ce n'est du côté d'Isleta, presqu'île située au N. E. La baie de Palmas est une rade excellente.

CANARIES (îles), *Insulæ Fortunatæ*, groupe d'îles de l'Océan Atlantique, à 200 kil. de la côte N. O. de l'Afrique, entre 15° 40' et 20° 30' long. O., 27° 39' et 29° 30' lat. N. On en compte 7 principales: Ténériffe, Fortaventura, Canarie, Palma, Lancerote, Gomera, Hierro ou île de Fer; toutes appartiennent à l'Espagne; 193,000 hab. environ. Ces îles, qui sont de formation volcanique, offrent partout des côtes

escarpées, des montagnes très hautes, entre autres le pic de Ténériffe, qu'on voit à près de 200 kil. en mer. Le climat des Canaries, supportable au N. et à l'O., est d'une chaleur accablante et mortelle au S. et au S. E. Le sol y est d'une fertilité extrême; on élève dans toutes ces îles une grande quantité de bétail; les serins des Canaries sont renommés. — Les Phéniciens et les Carthaginois ont eu jadis des comptoirs aux îles Canaries; mais après la ruine de Carthage, les Canaries demeurèrent ignorées, et le nom seul d'*îles Fortunées* resta dans le souvenir des navigateurs. Au XIVe siècle, les Portugais essayèrent vainement de s'en emparer; mais en 1402, les îles de Fortaventura, Gomera et de Fer furent soumises par Jean de Béthencourt, gentilhomme cauchois, pour le roi de Castille; la soumission des Canaries par les Espagnols ne fut complète qu'en 1512, après l'extermination des indigènes, dits Guanches. Les Africains de la côte N. O. firent jusqu'en 1749 de fréquentes, mais vaines tentatives pour s'emparer des Canaries. — Le premier méridien passait jadis par l'île de Fer, une des Canaries.

CANAYE (Philippe), sieur de Fresne, né à Paris en 1551, mort en 1610, fut conseiller d'état sous Henri III, puis ambassadeur en Angleterre, en Allemagne et à Venise sous Henri IV. Il avait été élevé dans le calvinisme, et s'était converti au catholicisme. Il a laissé une relation de ses ambassades et des *Mémoires*, 3 vol. in-fol., 1635; on lui doit aussi une traduction française de l'*Organon* d'Aristote, un vol. in-fol., 1589.

CANCALE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 13 kil. E. de Saint-Malo, sur la côte O. de la baie de Cancale; 5,151 hab. Les rochers de Cancale fournissent d'excellentes huîtres.

CANCELLARA, ville du roy. de Naples, à 13 kil. N. E. de Potenza; 3,140 hab.

CANCHE, riv. de France (Pas-de-Calais), naît près d'Estrées, baigne Hesdin, Montreuil, Étaples, et se jette dans la Manche. Cours, 80 kil.

CANCLAUX (J.-B. Camille, comte de), lieutenant-général des armées françaises, né à Paris en 1740, mort à Paris en 1817, eut deux fois le commandement en chef de l'armée de l'Ouest, servit la cause républicaine et sauva Nantes attaqué par 60,000 Vendéens. Il fut envoyé à Naples en 1799 en qualité d'ambassadeur.

CANCOBELLA, ville de la Nigritie méridionale, ch.-l. du roy. de même nom, sur la Bancora, affluent du Boango; 2,000 hab.

CANCON, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 15 kil. N. O. de Villeneuve-d'Agen; 1,500 hab.

CANDACE, reine d'Éthiopie au temps d'Auguste, fit une irruption en Égypte l'an 20 av. J.-C., et pilla toutes les villes sur son passage jusqu'à Éléphantine. Battue enfin par les troupes romaines, elle demanda la paix, et rentra dans ses états. — Il y eut plusieurs autres reines du même nom en Éthiopie. Les *Actes des Apôtres*, VIII, 27, mentionnent une d'entre elles, dont un des eunuques fut baptisé par saint Philippe. — On a pensé que le mot *Candace* était chez les Éthiopiens un mot générique qui pouvait signifier reine, comme le mot *Pharaon* signifiait roi chez les Égyptiens.

CANDAHAR. *Voy.* KANDAHAR.

CANDAULE, roi de Lydie, 735-708 av. J.-C. On raconte que ce prince était si vain de la beauté de sa femme, qu'il voulut la faire voir nue à son favori Gygès, et que celle-ci, indignée de cet affront, força Gygès à assassiner Candaule et à monter sur le trône en l'épousant. En lui finit la dynastie des rois héraclides.

CANDAVES (monts), *Candavii montes*, dans l'Illyrie méridionale ancienne, à l'O. du fleuve Génuse (Scombi), donnaient leur nom à cette partie de l'Illyrie qui se nommait Candavie.

CANDÉ, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur l'Erdre, à 38 kil. N. O. d'Angers; 1,000 hab. Mines de fer aux environs.

CANDEICH. *Voy.* KANDEICH.

CANDELARA, riv. de l'Italie mérid. (Capitanate), coule au S. E., reçoit le Triolo, la Salzola, le Celone, et tombe dans le golfe de Manfredonia.

CANDELARIA, capitale de l'empire du Paraguay des Jésuites, par 27° 27' lat. S., et 58° 8' long. O.; elle a cessé d'exister depuis quelques années.

CANDIAC (MONTCALM DE). *Voy.* MONTCALM.

CANDIANO, famille vénitienne qui a donné cinq doges à la république de Venise dans les IXe et Xe siècles. Le premier, Pierre Candiano, fut élu doge en 887, et périt cinq mois après dans un combat naval livré contre les Narentins (en Dalmatie) et les Esclavons. — Son fils, Pierre II, devint doge en 932; il fit la guerre avec succès aux Narentins, et mourut en 939. — Pierre III, 3e fils du précédent, fut élu en 942. Pendant son gouvernement, des pirates de Trieste ayant enlevé, au milieu de l'église de Castello, douze jeunes Vénitiennes qu'on allait marier, il les poursuivit avec toutes les galères de Venise, et leur enleva leur proie après un combat acharné. Une fête annuelle fut instituée en commémoration de cet événement. — Pierre IV, fils de Pierre III, succéda à son père en 959, et déploya des talents pour la guerre et l'administration; mais son faste et son orgueil lui suscitèrent de puissants ennemis. Une révolte, dirigée par Pierre Urséolo, éclata en 976, et Pierre Candiano fut massacré avec son fils. — Son frère, Vital Candiano, succéda en 978 à Pierre Urséolo qui s'était fait moine. Après 14 mois de règne il revêtit lui-même l'habit de moine, dans le couvent de Saint-Hilaire, où il mourut 4 jours après.

CANDIDUM PROMONTORIUM, cap d'Afrique, auj. le cap BLANC.

CANDIE (île de), *Crète*, grande île de la Méditerranée, par 34° 52'-35° 41' lat. N., 21° 24' long. E.; 265 kil. de l'O. à l'E., sur 57 du N. au S.; env. 300,000 hab. Ch.-l. Candie. Division ordinaire, 3 livahs, Candie, la Canée et Retimo. Sol fertile en grains, coton, fruits, miel, etc. Cette île changea son nom primitif de Crète en celui de Candie après la fondation de la ville de Candie (*Chandah*, retranchement), bâtie en 822 par les Arabes, qui s'étaient emparés de tout le pays. Nicéphore Phocas la reprit sur les Arabes en 961. Venise l'obtint en partage (1204), après la prise de Constantinople par les Croisés. Les Turcs la lui enlevèrent de 1653 à 1669. Elle appartint un instant au pacha d'Égypte, qui la rendit au sultan en 1840. Elle est auj. insurgée.

CANDIE, *Heraclœa*, cap. de l'île de Candie, sur la côte N., par 22° 45' long. E., 35° 21' lat. N.; 15,000 hab. Château et port pour les barques; les gros bâtiments mouillent à l'île Dia, qui est vis-à-vis. Commerçante sous les Vénitiens, mais bien déchue aujourd'hui. Les Turcs la prirent après un célèbre siége qui dura de 1645 à 1669.

CANDY, ville de l'île de Ceylan, par 78° 15' long. E., 7° 23' lat. N.: se compose d'une rue unique de 3 kil. de long. Candy a été plusieurs fois brûlée par les Européens. C'était jadis la cap. du petit état de Candy, situé au centre de l'île. Les Anglais, après avoir en vain tenté de s'en emparer en 1802, en sont restés maîtres en 1815.

CANÉE (LA), *Cydonia*, ville de l'île de Candie, sur la côte N., par 21° 51' long. E., 35° 28' lat. N.; 7,300 hab. Citadelle, port avec un phare. C'est la ville la plus commerçante de l'île; elle appartient aux Turcs depuis 1645.

CANETE, ville du Pérou, par 78° 50' long. O., 13° lat. S., dans la vallée de Guarco. Environs fertiles en blé, maïs, canne à sucre.

CANETTA (don André HURTADO DE MENDOZA,

marquis de), fut envoyé au Pérou en 1555, en qualité de vice-roi, par Philippe II, pour y rétablir le calme, troublé par les factions de Pizarre et d'Almagro. La sévérité qu'il déploya pour arriver à ce but le fit disgracier ; il en mourut, dit-on, de chagrin, à Lima, en 1560.

CANFRANC, ville d'Espagne (Saragosse), à 16 kil. N. de Jaca. Près de là est un passage très fréquenté, qui conduit d'Espagne en France.

CANIGOU, une des mont. les plus hautes des Pyrénées, s'élève à 2,850 mètres au-dessus de la mer.

CANINEFATES, tribu batave, occupait l'O. de l'île des Bataves, sur les bords de la mer de Germanie.

CANINO, ville de l'État ecclésiastique, à 26 kil. N. O. de Viterbe. Beau palais donné à Lucien Bonaparte, qui prit de là le titre de prince de Canino.

CANISY, ch.-l. de cant. (Manche), à 8 kil. S. O. de St-Lô ; 900 hab. Draps, coutils.

CANITZ (Frédéric-Rodolphe-Louis, baron de), poëte allemand, né à Berlin en 1654, mort en 1699, fut conseiller du roi de Prusse Frédéric I et de l'emp. Léopold. On a de lui un *Recueil d'odes, de satires, d'élégies et de chants religieux*, publié après sa mort sous le titre de *Délassements poétiques*, Berlin, 1700, in-8. Ce recueil a eu 12 éditions. La vie du baron de Canitz se trouve en tête de la 10e édition, publiée à Berlin en 1727, par J.-N. Kœnig. — *Voy.* KAUNITZ.

CANNAY, une des Hébrides, à 17 kil. S. O. de Sky. On y remarque le mont de la Boussole, où l'aiguille aimantée varie d'un quart du cerle à l'O.

CANNES, *Cannæ*, village d'Italie, dans l'ancienne Apulie (Capitanate), sur l'Aufide, à 11 kil. S. O. de la ville actuelle de Barletta. Il se nomme encore aujourd'hui *Cannes*. Annibal y tailla en pièces, l'an 216 av. J.-C., 80,000 Romains, commandés par Varron et par Paulus Æmilius qui y périt. Les habitants appellent encore *il campo di Sangue* le lieu où se livra le combat.

CANNES, *ad Horrea*, ville de France, ch.-l. de cant. (Var), à 13 kil. S. E. de Grasse, sur le golfe de Napoule ; 3,997 hab. Napoléon y débarqua à son retour de l'île d'Elbe, le 1er mars 1815.

CANNETO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 31 kil. O. de Mantoue, sur l'Oglio ; 2,600 hab. On croit que cette ville est l'ancienne *Bedriacum*.

CANNIBALES, nom donné vulgairement aux Caraïbes (*Voy.* CARAÏBES), est devenu synonyme d'anthropophages, à cause de l'usage où étaient les Caraïbes des Petites-Antilles de dévorer leurs prisonniers. *Voy.* CARAÏBES.

CANNING (George), ministre anglais, né à Londres en 1770, entra dès 1793 à la chambre des communes où il se fit bientôt remarquer par son éloquence; prit parti pour Pitt, et fut fait par ce ministre sous-secrétaire d'état en 1796. Il devint ministre des affaires étrangères en 1807, et souilla son administration par le bombardement de Copenhague. A la mort de Pitt, il resta quelque temps éloigné du gouvernement; mais il y fut rappelé en 1822, pour remplacer Castelreagh ; il devint de nouveau à cette époque ministre des affaires étrangères, et occupa le poste de premier ministre en 1826. Depuis 1822, il se montra plus favorable qu'auparavant aux idées libérales, s'unit aux whigs, appuya l'émancipation des Catholiques d'Irlande, détacha son pays de la sainte-alliance, et prépara l'indépendance de la Grèce. Il mourut en 1827, au milieu de ses travaux. Il avait cultivé la poésie avec succès dans sa jeunesse.

CANO (Jacques), navigateur portugais, découvrit le Congo en 1484 et explora les rives du Zayre.

CANO (Sébastien DEL), navigateur espagnol, fit partie de l'escadre de Magellan, reçut le commandement du vaisseau *la Victoire* après les désastres arrivés à ce célèbre navigateur; reconnut les îles d'Amboine, de Solor et de Timor; doubla avec beaucoup de peine le cap de Bonne-Espérance, et revint dans sa patrie le 8 septembre 1522, après une navigation de plus de 3 ans. Cano a la gloire d'avoir fait le premier le tour du monde.

CANO (Alonzo), sculpteur, peintre et architecte, naquit à Grenade en 1600, et mérita par ses talents la faveur du duc d'Olivarez, qui le fit nommer en 1638 maître des œuvres royales et peintre de la chambre. Comme sculpteur, il se fit connaître par trois statues de grandeur naturelle, représentant *la Vierge avec l'enfant Jésus*, *Saint Pierre* et *Saint Paul*; comme architecte, il érigea un arc de triomphe à Madrid, lors de l'entrée solennelle de Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV ; comme peintre, il fit plusieurs tableaux estimés, notamment une *Conception de la Vierge* et une *Madeleine en pleurs*. Mais des chagrins domestiques et des malheurs le déterminèrent à entrer dans les ordres ; il finit ses jours à Grenade dans un couvent, en 1676.

CANOBBIO, ville des Etats sardes, à 18 kil. N. E. de Pallanza, sur le lac Majeur ; 1,800 hab.

CANONICA, village du roy. Lombard-Vénitien, à 16 kil. S. O. de Bergame, sur l'Adda. Claude II y défit Auréolus en 247.

CANOPE, dieu des eaux chez les Égyptiens. Il est représenté sous la forme d'un vase surmonté d'une tête d'homme ou d'animal. Ce ne fut probablement dans l'origine qu'un vase gradué, contenant différentes mesures d'eau et faisant connaître la crue plus ou moins abondante du Nil, et les figures dont il était surmonté indiquaient les signes du zodiaque auxquels cette crue correspondait. — On donnait aussi le nom de *canope* à des vases où l'on gardait l'eau du Nil pour la boire.

CANOPE, *Canopus*, ancienne ville de la Basse-Égypte, entre Bouto et Alexandrie, à l'embouchure d'une branche du Nil dite *Canopique*. Célèbres temples de Sérapis et du dieu Canope. Les Grecs disaient que cette ville devait son nom au Grec Canope, pilote de Ménélas.

CANOSA, *Canusium*, ville du roy. de Naples, à 68 kil. O. de Bari ; 4,000 hab. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1694.

CANOSSA, bourg du duché de Modène, à 18 kil. S. O. de Reggio, sur une montagne ; 900 hab. Ancien château qui appartint à la grande-comtesse Mathilde. L'empereur Henri IV y fit pénitence par ordre du pape Grégoire VII.

CANOUGE. *Voy.* KANODJE.

CANOURGUE (LA), ch.-l. de cant. (Lozère), à 15 kil. S. O. de Marvejols ; 2,000 hab. Filatures de coton ; tricots, calicots, etc.

CANOVA (Antoine), sculpteur italien, né à Possagno, village de l'État vénitien, en 1747, mort à Venise en 1822, fut appelé à Rome en 1779, après s'être fait connaître par plusieurs prix remportés à l'Académie des Beaux-Arts de Venise. Canova donna successivement plusieurs ouvrages qui le mirent bientôt au premier rang des sculpteurs modernes, et dans lesquels il sut allier l'imitation de la nature avec les beautés idéales de l'antique. Voici ses principaux ouvrages : *Thésée assis sur le Minotaure vaincu*; le mausolée de *Clément XIII*, placé dans la basilique de Saint-Pierre ; le mausolée de *Clément XIV*, en marbre, à Rome, dans l'église des Saints-Apôtres : *Psyché enfant*, debout, tenant par les ailes un papillon posé dans sa main ; le mausolée d'*Alfieri*, dans l'église de Santa-Croce à Florence ; *Washington*, pour le sénat de la Caroline. Canova fut appelé à Paris par Bonaparte, et l'Institut le mit au rang de ses associés étrangers. Il revint à Paris en 1815, en qualité d'ambassadeur du pape, pour présider à la reconnaissance et à la translation des monuments italiens qui décoraient le Louvre, et que réclamait le gouvernement pontifical. Son *Œuvre* a été publiée en 1824 par Reveil et Delatouche.

CANPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 26° 30' lat. N., et 77° 52' long. E., sur le Gange; ville ancienne, grande, commerçante et importante comme poste militaire. Chaleur intolérable en été.

CANSTADT, ville du roy. de Wurtemberg, à 4 kil. N. E. de Stuttgard; 2,800 hab.

CANTABRES, *Cantabri*, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), vers les sources de l'Èbre, à l'E. des Astures, entre les Pyrénées asturiques et la mer : leur pays répond à la partie orientale des Asturies, au Guipuscoa et à la Biscaye proprement dite. Ils furent soumis par Auguste, l'an 25 av. J.-C., et succombèrent les derniers des Espagnols.— On nomme souvent *monts Cantabres* la chaîne asturique, qui n'est que le prolongement occidental des Pyrénées.

CANTABRIGIA ou CAMBORITUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. CAMBRIDGE.

CANTACUZÈNE, noble famille grecque, a fourni deux empereurs à Constantinople, Jean Cantacuzène (1347-55), et Mathieu, son fils (1355-56) ; elle s'est conservée jusqu'à ces derniers temps, et a donné plusieurs princes à la Moldavie et à la Valachie aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Voy.* JEAN et DÉMÉTRIUS.

CANTAL (monts), petite chaîne de mont. en France, se lie par le S. E. aux monts de la Margeride, par le N. aux monts Dore, et sépare le bassin de l'Allier de celui du Lot. Le mont Cantal proprement dit, ou Plomb du Cantal, a 130 kil. de circuit à sa base, et 1870 mètres de hauteur. Il donne son nom à un département.

CANTAL (dép. du), borné par ceux du Puy-de-Dôme au N., de l'Aveyron au S., de la Lozère et de la H.-Loire à l'E., de la Corrèze et du Lot à l'O. ; 8,100 kil. carrés; 262,117 hab.; ch.-l., Aurillac. Il est formé d'une partie de l'Auvergne et du Vélay. Montagnes, rivières nombreuses, houille, grès, gypse, marne ; beaucoup d'eaux thermales ; peu de froment, mais quantité d'orge, de seigle, de pommes de terre, de lin, de chanvre, etc. Beaux pâturages. Industrie et commerce bornés. Les habitants pauvres émigrent annuellement en grande partie. — Le dép. se divise en 4 arr. (Aurillac, Mauriac, Murat, Saint-Flour), 23 cant., 261 comm. Il appartient à la 19e division militaire, dépend de la cour royale de Riom et de l'évêché de Saint-Flour.

CANTA-VIEJA, *Carthago Vetus*, ville d'Espagne, à 50 kil. N. E. de Téruel ; 1,200 hab.

CANTELEU, bourg et côte du dép. de la Seine-Inf., à 4 kil. O. de Rouen, sur la Seine : 3,591 hab. Belle vue. Château, maisons de campagne.

CANTEMIR (Constantin), né en Moldavie vers 1630, servit dans l'armée turque lors de l'expédition de Mahomet IV contre la Pologne; se distingua à la bataille de Choczim, et fut chargé de la défense des frontières entre le Dniestr et le Pruth. Cantemir occupait ce poste, lorsque le prince Démétrius Cantacuzène, gouverneur de la Moldavie, le dénonça par jalousie au séraskier Soliman-Pacha. Constantin se justifia et obtint la principauté de son accusateur. Il gouverna la Moldavie pendant huit ans, jusqu'à l'année 1693, époque de sa mort.

CANTEMIR (Démétrius), fils du précédent, né en 1673 dans la Moldavie, mort en 1723, fut nommé gouverneur de la Moldavie, en souvenir des services rendus par son père. Cependant Démétrius, mécontent de la cour ottomane, accepta en 1710 les offres que lui faisait le czar Pierre-le-Grand, alors en guerre avec la Turquie, et joignit ses troupes aux siennes ; d'après le traité conclu entre les deux parties, la Moldavie devait être érigée en principauté héréditaire pour la famille Cantemir, sous la protection de la Russie. Les événements de guerre empêchèrent l'exécution de ce traité ; mais en dédommagement, le czar donna à Démétrius le titre de prince de l'empire russe, avec des domaines considérables en Ukraine. Ce prince a laissé une *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman*, écrite en latin, traduite en anglais sur le manuscrit original, par Nic. Tyndal, Londres, 1734, 2 vol. in-fol., et en français sur la version anglaise, par de Fouquières, Paris, 1743, in-4 ; *Système de la religion mahométane*, Saint-Pétersbourg, 1722, in-fol., en allemand. Cantemir possédait onze langues, tant anciennes que modernes. — Son fils, Antiochus Cantemir, né en 1709, mort en 1744, cultiva aussi les lettres : on a de lui un poème sur le czar Pierre, des satires, etc.

CANTER (Guillaume), habile critique, né à Utrecht en 1542, était fils d'un sénateur de cette ville, mort en 1573. On a de lui : *Novæ Lectiones* (l'édition la plus complète est celle d'Anvers, 1571, in-8) ; *Aristidis orationes*, avec traduction latine, Bâle, 1566, in-fol. en trois parties; *Syntagma de ratione emendandi græcos auctores*, Anvers, 1751, in-8 ; *Euripides*, ibid., 1571, in-12; *Sophocles*, ibid., 1579, in-12 ; *Æschylus*, ibid., 1580, in-12, etc.

CANTERBURY. *Voy.* CANTORBÉRY.

CANTIN (cap), *Atlas minor*, sur la côte O. de l'empire de Maroc, par 11° 35' long. O., 32° 34' lat. N.

CANTIUM, région de la Bretagne romaine (Bretagne 1re), à l'angle E. Le comté de Kent et les pays voisins y sont compris.

CANTON, *Kouang-tcheou-fou*, ville forte et port de la Chine au S., sur le Pé-Kiang, à quelques kil. de son embouchure, par 110° 53' long. E., 23° 7' lat. N.; 500,000 hab. Elle se divise en ville chinoise et ville tartare, qui est la plus belle. Le quartier des Européens est dit *Chy-san-hang* ou *Treize-Comptoirs*. Assez beaux temples. Quantité de barques qui forment comme une ville sur le Tchu-Kiang. Industrie et surtout commerce immense. Le port de Canton est auj. le seul ouvert en Chine aux Européens. La gestion de tout le commerce est confiée à un conseil de quatorze personnes environ, dit *hong*. — Un terrible incendie y détruisit plus de 10,000 maisons, 1823. Occupée par les Anglais en 1841.

CANTORBERY, *Durovernum* et *Cantuaria* en latin, *Canterbury* en anglais, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Kent, jadis capit. du roy. de Kent, sur le Stour, à 71 kil. S. E. de Londres: 15,500 hab. Archevêché dont le titulaire est le primat de toute l'Angleterre et le premier pair du roy. Parmi les monuments, on remarque la cathédrale, qui renferme le tombeau de Thomas Becket, assassiné en 1170 ; l'hôtel-de-ville, le théâtre, les casernes, quatre rues principales disposées en croix. Houblon, charcuterie renommée. Étoffes de soie et mousselines dites de Cantorbéry. Eaux thermales.

CANTUARIA, auj. CANTORBÉRY.

CANTWELL (André-Sam.-Michel), traducteur, né en 1744, mort en 1802, fils d'André Cantwell, médecin irlandais établi en France, auteur lui-même de quelques écrits, a traduit un grand nombre d'ouvrages anglais, entre autres l'*Histoire* de Gibbon, 1777-95 ; la *Rhétorique* de Blair ; le *Voyage de Byron à la mer du Sud*. Ses traductions sont peu estimées. Il était bibliothécaire des Invalides.

CANTYRE, presqu'île de la côte occid. d'Écosse, forme la partie mérid. du comté d'Argyle.

CANUBIN ou CANNOBIN, *Cœnobium*, fameux couvent de religieux hospitaliers dans la Turquie d'Asie (Tripoli), à 44 kil. E. de Tripoli.

CANULEIUS, tribun du peuple, fit décréter, l'an 444 av. J.-C., une loi qui permettait les mariages entre patriciens et plébéiens ; mais ne put obtenir qu'un des deux consuls serait plébéien.

CANUSIUM, *Canosa*, ville de l'Apulie, voisine de Cannes, servit de refuge aux Romains après le désastre de Cannes.

CANUT ou KNUT, nom de plusieurs rois de Danemark et d'Angleterre.

CANUT I, roi de Danemark, régna de 863 à 873. On ne sait rien de son règne.

CANUT II (CANUT I en Angleterre), dit *le Grand*, monta sur le trône de Danemark en 1014, et, la même année, vint revendiquer, les armes à la main, le roy. d'Angleterre, que son père Suénon avait conquis. Edmond, fils d'Ethelred, le lui disputa avec tant de courage, que Canut dut consentir pour le moment à un partage : un traité assura à Edmond le midi de l'Angleterre; mais Edmond ayant été assassiné par Edric, son beau-frère, Canut resta seul maître du pays (1016). Pour se concilier les Anglais, il épousa la veuve d'Ethelred. Les deux nations danoise et anglaise, suivant cet exemple, s'unirent par de nombreux mariages, et, en 1028, Canut put, sans craindre une insurrection de ses nouveaux sujets, sortir de l'Angleterre pour aller vaincre les Suédois et conquérir la Norwége. Ce prince pieux couvrit le sol anglais d'églises et de monastères, fit un pèlerinage à Rome, et revint mourir en Angleterre en 1036.

CANUT III (CANUT II en Angleterre), surnommé *le Hardi* ou *Hardi-Canut*, et par corruption *Hardeknut*, fils du précédent, n'eut, par le testament de son père, que le trône de Danemark; celui d'Angleterre était donné à Harold, son frère consanguin. Mais les Anglais, craignant une guerre civile entre les deux frères, réglèrent que Harold serait maître du pays au N. de la Tamise, et Canut de la partie méridionale. Harold, mécontent de ce partage, ne tarda pas à s'emparer du tout: Canut venait, les armes à la main, revendiquer sa part, lorsque Harold mourut: il resta par cet événement seul roi d'Angleterre (1040). Ce barbare insulta aux mânes de son rival, et fit jeter son corps dans la Tamise. Il devint bientôt aussi avide que cruel, et accabla le peuple d'impôts. Il mourut en 1041, d'une apoplexie foudroyante. C'est le dernier prince de la dynastie danoise en Angleterre.

CANUT IV, dit *le Saint*, roi de Danemark, fils de Suénon II, succéda, en 1080, à son frère Harold, et mécontenta bientôt ses sujets par sa déférence sans bornes pour le clergé. En 1086, une révolte éclata à l'occasion d'un tribut qu'il avait imposé au profit du clergé, et il fut tué dans une église où il s'était réfugié.

CANUT V, roi de Danemark, fils d'Éric-le-Bon, frère de Canut IV, succéda à son père en 1147. La couronne lui fut longtemps disputée par Suénon, prince du sang royal, et celui-ci l'assassina dans un festin donné à l'occasion de la paix qui venait d'être conclue entre eux (1156).

CANUT VI, roi de Danemark, fils de Waldemar I, lui succéda en 1182. Peu de temps après son avénement, il soumit les Scaniens révoltés sous la conduite d'Harald, fils de Canut V; conquit le Mecklembourg, s'empara de la Livonie (1196), et, bientôt après, de tout le Holstein, et mourut en 1202. Son règne fut pour le Danemark une époque de puissance et de prospérité. A la suite de ses conquêtes, il prit le titre de *roi des Vandales*, que les rois de Danemark ont conservé depuis.

CANUT, dit *Ericson*, roi de Suède, fils d'Éric IX, monta sur le trône de Suède en 1168, en tuant celui qui l'occupait, Charles, de la race de Swerker (*Voy.* SWERKER). Après avoir vaincu quelques prétendants de cette maison, Canut régna paisiblement, encourageant l'agriculture et fondant des monastères. Il abdiqua en 1192, entra dans l'ordre de Cîteaux, et y mourut en 1199. Repentant du meurtre de Charles, il nomma pour son successeur le fils de ce prince.

CANY, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur le Durdan, à 20 kil. N. O. d'Yvetot; 1,500 hab. Commerce de grains, lin, huile de navette.

CANZ (Israël-Gottlieb), né à Heinsheim en 1690, mort en 1753, professa successivement l'éloquence, la poésie, la philosophie et la théologie dans sa ville natale : adopta les principes de Leibnitz et de Wolf, et tâcha de les introduire dans la théologie. On a de lui : *Philosophiæ leibnitzianæ et wolfianæ usus in theologia*, Francfort et Leipsick, 1728-1739, in-4; *Grammaticæ universalis tenuia rudimenta*, ibid., 1737, in-4; *Disciplinæ morales omnes perpetuo nexu traditæ*, Leipsick, 1739, in-8; *Ontologia polemica*, Leips., 1741; *Meditationes philosophicæ*, 1750, in-4.

CAP (le). On désigne spécialement sous ce nom le cap de Bonne-Espérance. *Voy.* BONNE-ESPÉRANCE.

CAP (LE), ou la VILLE DU CAP, *Cape-Town*, ville de l'Afrique mérid., ch.-l. de la colonie du Cap, à 40 kil. du cap de Bonne-Espérance, d'où elle tire son nom, par 16° 3' long. E., 34° lat. S., au fond de la baie de la Table; 18,000 hab. en 1818, auj. 20,000. Vaste château-fort, batteries; rues droites, canaux, allées, maisons en briques ou granit rougeâtre; beau jardin de la Compagnie des Indes, superbe hôtel-de-ville, etc. Entrepôt de tout le commerce du pays et de la métropole. Aux environs est Constance, célèbre par ses vins. La ville du Cap a été fondée par Van Riebeck, 1652: elle appartint longtemps aux Hollandais; auj. elle est aux Anglais.

CAP (colonie du), contrée de l'Afrique mérid., bornée par le pays des Hottentots au N., la Cafrerie à l'E. et l'Océan à l'O. et au S., comprend toute la pointe que termine le cap de Bonne-Espérance; 880 kil. sur 330; environ 120,000 hab. Ch.-l., Le Cap. Divisée en 2 gouvernements: Le Cap et Huitenhagen. Aspect varié, montagnes, plaines cultivées et déserts immenses; beaucoup de rivières; eaux minérales et thermales; végétation originale, plantes tropicales et du S. de l'Europe, vins exquis, café, dattes, arbre à pain, etc. Climat agréable, mais inondations et sécheresses extrêmes. Habitants : des Hottentots, des Boschimens, des Cafres, des Européens (surtout Anglais et Hollandais). La colonie du Cap fut fondée en 1650 par les Hollandais (164 ans après la découverte du cap de Bonne-Espérance). Elle fut occupée par les Anglais en 1795 et 1806, et leur a été laissée en 1815.

CAP (LE), autrement LE CAP HAITIEN, jadis LE CAP FRANÇAIS, ville de l'île d'Haïti, sur la côte N., à 130 kil. N. de Port-au-Prince, par 74° 38' long. O., 19° 46' lat. N.; 6,000 hab. Bon port; archevêché, université; académies de peinture, de musique. Grand commerce. Fondée en 1693, brûlée en 1793 lors de la révolte des Noirs; relevée depuis.

CAP BLANC, CAP BOJADOR, etc. Cherchez le mot qui suit CAP.

CAPACIO ou CAPACE, *Caput Aqueum*, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 35 kil. S. E. de Salerne; 1,860 hab. Évêché.

CAPANÉE, un des sept chefs argiens qui vinrent avec Polynice mettre le siége devant Thèbes, fut tué devant cette ville d'un coup de foudre par Jupiter, irrité de son mépris pour les dieux.

CAPDENAC, *Uxellodunum*, ville du dép. du Lot, sur un roc, à 5 kil. S. O. de Figeac; 1,300 hab.

CAPÈCE (Scipion), poète latin du XVIe siècle, mort vers 1562, fils d'un savant jurisconsulte napolitain, fut lui-même professeur de droit dans l'université de Naples. Il livra le premier à l'impression les *Commentaires* de Donat sur Virgile, Naples, 1535, in-fol. Ses ouvrages sont : *De divo Joanne Baptista vate maximo libri III*, poëme didactique; *De principiis rerum libri II*, poëme dans lequel il imite Lucrèce, mais en employant une autre physique; et diverses *Poésies* latines consistant en élégies et épigrammes. Ces écrits ont été recueillis en un seul vol. in-8, Naples, 1594; Venise, 1754. On a aussi de lui quelques ouvrages de droit.

CAPEL (Arthur), seigneur anglais, fit partie du *long-parlement* en 1640, et embrassa la cause de Charles Ier, après lui avoir été un instant opposé.

Il forma dans la principauté de Galles et dans les provinces voisines une petite armée qui donna quelque embarras aux troupes du parlement, et défendit contre elles la ville de Colchester. Contraint de se rendre, il eut la tête tranchée en 1649. — Son fils, nommé aussi Arthur, fut créé comte d'Essex par Charles II en 1661, et vice-roi d'Irlande en 1672. Rappelé en 1677, il devint un des membres les plus influents de la chambre des lords, et se montra opposé à la cour dans plusieurs discussions. Accusé de complicité dans la conspiration de Rye-House, dit le complot protestant, il fut enfermé à la Tour, et on l'y trouva égorgé quelques jours après. Le magistrat déclara qu'il s'était donné la mort; mais on crut généralement qu'il avait été assassiné.

CAPEL (Louis), hébraïsant. *Voy.* CAPPEL.

CAPELL (Edward), critique anglais, né en 1713, mort en 1781, a consumé toute sa vie à épurer le texte de Shakespeare et a donné, après 23 ans de recherches, une édition fort estimée de cet auteur, Londres, 1783, 3 vol. in-4.

CAPELLA (Marcien), *Marcianus Mineus Felix Capella*, écrivain latin, qui vivait, à ce qu'on croit, dans le ve siècle, vers 470, était né à Madaure près de Carthage. Il est auteur d'une petite encyclopédie intitulée *Satiricon* : cet ouvrage se compose de 9 livres dont les deux premiers, intitulés *Des noces de la Philologie et de Mercure*, sont une espèce de roman philosophique, et dont les sept autres traitent des sept arts libéraux, grammaire, dialectique, rhétorique, géométrie, arithmétique, astronomie, musique. Il fut imprimé pour la première fois à Vicence, 1499; l'édition la plus estimée est celle qu'en donna Grotius, n'étant encore âgé que de 15 ans, 1 vol. in-8, Leyde, 1599.

CAPELLE (LA), ch.-l. de canton (Aisne), à 15 kil. N. de Vervins; 1,080 hab.

CAPELLE-MARIVAL (LA), ch.-l. de canton (Lot), à 16 kil. N. O. de Figeac; 1,000 hab.

CAPELLO (Bianca), dame vénitienne, née vers 1542 d'un patricien de Venise, inspira une vive passion au duc François de Médicis, qui l'attacha à sa cour, et qui devenu veuf finit par l'épouser, après lui avoir fait décerner par les Vénitiens le titre honorifique de *Fille de la république*, 1579. Elle mourut presque en même temps que son époux en 1587, après une courte maladie, chez Ferdinand, frère et héritier du duc; on accusa ce prince de les avoir empoisonnés. Elle avait, dit-on, trompé son amant en feignant une grossesse et en présentant au prince comme un fils né de lui un enfant supposé.

CAPELUCHE, bourreau de Paris, se rendit fameux par ses crimes, sous le règne de Charles VI. Il était le chef de la populace, ordonnait les exécutions, et faisait la loi dans Paris. Il se fit livrer les prisonniers de Vincennes, promit de les conduire au Châtelet, et les fit égorger sous ses yeux. Le duc de Bourgogne le fit arrêter et condamner à mort.

CAPENA, ville d'Etrurie, sur le Tibre, auj. CIVITELLA.

CAPENDU, ch.-l. de canton (Aude), à 12 kil. de Carcassonne; 500 hab.

CAPÈNE (porte), une des portes de Rome, était la plus mérid. de toutes.

CAPESTANG, ch.-l. de canton (Hérault), à 13 kil. O. de Béziers; 1,400 hab.

CAPET, surnom de Hugues, premier roi de la 3e race des rois de France, qui a pris de lui le nom de race capétienne. On donne à ce surnom plusieurs étymologies : selon Ducange, *Capetus* signifiait railleur; d'autres font dériver *Capet* de *capito*, grosse tête, ou de *chappet* (*chappotus*, qui porte une chappe d'abbé), parce que Hugues Capet et ses descendants portaient le titre d'*abbés*, comme propriétaires de plusieurs abbayes, notamment de St-Martin-lès-Tours.

CAPÉTIENS, 3e race des rois de France, a reçu son nom de Hugues Capet, qui en est le chef. Elle a succédé à celle des Carlovingiens. Les Capétiens se subdivisent en trois branches : *Capétiens* proprement dits, depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe V (987-1328); branche des *Valois*, depuis Philippe VI jusqu'à Henri III (1328-1589); branche des *Bourbons*, depuis Henri IV jusqu'au roi régnant. Les Capétiens proprement dits sont Hugues Capet, Robert, Henri I, Philippe I, Louis-le-Gros, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Louis-le-Hutin, Jean I, Philippe-le-Long, Charles-le-Bel. — Pour les branches des Valois et des Bourbons, *Voy.* ces noms.

CAPHARÉE (cap), *Caphareum promontorium*, auj. *cabo dell' Oro*, sur la côte S. E. de l'île d'Eubée. C'est près de ce cap que la tempête dispersa la flotte des Grecs au retour de Troie.

CAPHARNAUM, ville de la Palestine, sur le bord occid. de la mer de Tibériade, dans la tribu de Nephtali et sur les confins de la Galilée; est célèbre par le séjour presque continuel qu'y fit Jésus pendant les trois ans de sa prédication, et par la guérison du centenier.

CAPHARSEBA, ville de Palestine. *Voy.* ANTIPATRIS.

CAPIDJYS, portiers du sérail, d'un mot turc qui signifie *gardien de la porte*. Ils sont 400, commandés par 4 capitaines et un chef qui porte le nom de *capidjyler-kethhoudassy* (maître d'hôtel). Ce dernier porte un bâton garni de lames d'argent. — Les *capidjy-baschis* sont les chambellans du sultan. Ils ont la charge d'introduire les ambassadeurs, d'annoncer aux pachas, aux visirs, etc., les volontés du sultan, de les conduire en exil ou de leur présenter le fatal cordon.

CAPILA. *Voy.* KAPYLA.

CAPILUPI (Lelio), poëte latin moderne, né à Mantoue en 1498, mort en 1560, excella dans l'art frivole de faire des vers avec des centons de Virgile.

CAPISTRAN (Jean DE), franciscain, né dans l'Abruzze en 1385, prêcha avec éclat dans les principales villes d'Italie, d'Allemagne, de Pologne et de Hongrie; fut employé successivement par les papes Martin V, Eugène IV et Nicolas V dans les affaires les plus importantes de l'Église; combattit avec succès les Hussites, et leur enleva plus de 4,000 sectaires. En 1453, il s'enferma avec Huniade dans Belgrade assiégée par les Turcs, et contribua puissamment par ses exhortations à la délivrance de la ville. Capistran mourut trois ans après. Il fut canonisé en 1724 par Benoit XIII. On a de lui un grand nombre d'écrits théologiques.

CAPITAINERIE-GÉNÉRALE, nom donné en Espagne à certaines circonscriptions territoriales, qui correspondent à nos *divisions militaires* ; elles sont gouvernées par un capitaine-général, connu aussi sous le nom de *chef politique*; il ne faut pas confondre ces chefs avec les *intendants* ou gouverneurs civils des provinces. L'Espagne est divisée en 12 capitaineries-générales, savoir : Nouvelle et Vieille-Castille, Galice, Estramadure, Andalousie, Grenade, Valence, Catalogne, Aragon, Navarre, Guipuscoa et Majorque.

CAPITAN-PACHA, grand-amiral de l'empire ottoman. Il est à la fois commandant suprême de la flotte, surintendant-général de la marine, et *beglerbeg* de toutes les côtes et îles de l'empire, tant en Europe qu'en Asie. Sa charge est la seconde de l'état; il n'a au-dessus de lui que le grand-visir, et il ne rend compte qu'au grand-seigneur.

CAPITAN-PACHA (gouvernement du), ou gouvernement des îles, en turc *eyalet al djézaïr*. Ce gouvernement comprend : 1° les îles de l'Archipel qui n'appartiennent pas au nouvel état de la Grèce (Samos, Chio, Rhodes, Metelin, etc.); 2° sur le continent d'Europe, le livah de Gallipoli; 3° sur le continent

d'Asie les livahs de Biga et de Smyrne. Jadis la Morée et la Carélie (Acarnanie) en faisaient partie.

CAPITANATE, ancienne *Apulie*, prov. du roy. de Naples, entre l'Adriatique et les prov. de Sannio, Terre de Bari, Basilicate et Principauté Ultérieure : 88 kil. sur 80 ; 280,000 hab. Ch.-l., Foggia. Vastes plaines que domine le mont Gargano : pâturages, câpres et champignons, résine, goudron, térébenthine, salsepareille, noix de galle, etc. Grandes salines royales. La Capitanate forme l'éperon de la botte à laquelle on compare vulgairement l'Italie.

CAPITO (Ateius), célèbre jurisconsulte romain, vécut sous Auguste et sous Tibère, et fut élevé au consulat par le premier. Il flétrit sa réputation sous Tibère, en soutenant une accusation de lèse-majesté pour flatter l'empereur.—Théologien. *Voy.* CAPITON.

CAPITOLE, temple et citadelle de Rome, élevés sur le mont Tarpéien, et dédiés à Jupiter, étaient ainsi nommés, dit-on, d'une tête sanglante (*à capite*) qu'on y trouva en creusant les fondements. Commencé par Tarquin-l'Ancien, le Capitole fut achevé par Tarquin-le-Superbe, et consacré par le consul Horatius (507 av. J.-C.). Outre le temple de Jupiter, on y voyait ceux de Minerve et de Junon ; des trésors immenses y étaient renfermés. Brûlé trois fois, pendant les troubles de Marius, sous Vitellius et sous Vespasien, il fut reconstruit à grands frais par Domitien. Dans le moyen âge, on couronnait au Capitole les poëtes vainqueurs. Sur l'emplacement de l'ancien Capitole a été construit, d'après les plans de Michel-Ange, ce qu'on nomme aujourd'hui le *Campidoglio* ou Capitole moderne ; ce sont d'immenses bâtiments qui se composent du palais du sénateur de Rome, de celui des magistrats municipaux, et du Musée.

CAPITOLIN (mont), *Capitolinus mons*, colline de Rome, au N. O. du mont Palatin, vis-à-vis de l'île du Tibre, était très abrupte ; c'est là qu'était bâti le Capitole. La roche Tarpéienne en faisait partie ; aussi l'appelait-on souvent mont Tarpéien. Le mont Capitolin n'était pas compris au nombre des 7 collines.

CAPITOLINUS (Julius), l'un des auteurs de la collection dite *Histoire Auguste*, a laissé les vies de Marc-Aurèle et de ses successeurs jusqu'à Balbin ; il était contemporain de Dioclétien et de Constantin et leur a dédié ses écrits. Il paraît avoir pris Hérodien pour guide. On trouve Capitolinus à la suite de Spartien (*Voy.* ce nom).

CAPITOLINUS (Manlius). *Voy.* MANLIUS.

CAPITON, jurisconsulte romain. *Voy.* CAPITO.

CAPITON (Wolfgang-Fabrice), docteur en théologie, né vers 1478 à Haguenau, mort à Strasbourg en 1541, embrassa la réforme luthérienne, devint ministre à Strasbourg, se lia étroitement avec Œcolampade et Bucer, et se trouva à presque toutes les diètes et conférences convoquées pour pacifier les différends de religion. Ses liaisons avec Martin Cellarius le firent soupçonner plus tard d'arianisme. Capiton a laissé, entre autres ouvrages, une *Vie d'Œcolampade*, écrite avec Grynæus, Strasbourg, 1617, in-8.

CAPITOULS, nom que portaient avant 1789 les premiers officiers municipaux de la ville de Toulouse. Ils étaient ainsi appelés, soit du lieu où se tenaient leurs réunions, et qu'on nommait *Capitole* à l'imitation du Capitole de Rome ; soit du *Capitulum*, conseil civil des comtes de Toulouse, dont ils étaient membres. Dans l'origine, les capitouls se qualifiaient du titre de *chefs des nobles et gouverneurs de la ville de Toulouse* ; mais l'établissement du parlement de Toulouse au XIVe siècle réduisit de beaucoup leur autorité.

CAPITULAIRES, recueils de lois et ordonnances rendues par nos anciens rois, surtout par ceux de la 2e race, ainsi nommés parce qu'ils étaient divisés en chapitres (*capitula*). Les plus connus sont ceux de Charlemagne ; mais il existe aussi des capitulaires de Louis-le-Débonnaire et de ses successeurs. A la mort de Charles-le-Simple (929), on cessa de donner ce nom aux actes de l'autorité royale. Le meilleur recueil des capitulaires est dû à Baluze.

CAPITULATION D'EMPIRE, acte par lequel l'empereur d'Allemagne, à son avénement, s'engageait à respecter les droits et priviléges du corps germanique. Cet usage fut introduit en 1519, lors de l'élection de Charles-Quint ; la dernière capitulation fut jurée par François II en 1792.

CAPO D'ISTRIA, *Ægida*, puis *Justinopolis*, ville des Etats autrichiens (Illyrie), à 14 kil. S. de Trieste ; 5,000 hab. Port, murs, citadelle. Evêché. Riches salines. Commerce. Patrie des deux Vergeri.

CAPO D'ISTRIA ou CAPODISTRIAS (Jean), homme d'état, né en 1776 à Corfou, était fils d'un boucher. Il entra de bonne heure au service de la Russie, fut chargé par l'empereur Alexandre de plusieurs missions diplomatiques auprès de la Porte, de l'Allemagne, de la Suisse, de la France, et se montra chaud partisan de la cause des Grecs lors de leur insurrection contre la Turquie ; il fut élu président par la nation grecque dès qu'elle put se constituer (1827). Il employa tout son pouvoir à rétablir l'ordre et la prospérité ; mais au milieu de ses efforts, il fut assassiné en 1831 par deux fanatiques, Georges et Constantin Mavromichali, qui voulurent ainsi venger Petro Mavromichali, leur père et leur frère, que Capodistrias avait fait emprisonner. Du reste, on accusait le président de n'être que l'instrument de la Russie et de vouloir étouffer la liberté.

CAPOTS. *Voy.* CAGOTS.

CAPOUE, *Vulturnum*, puis *Capua*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), sur le Volturno, à 28 kil. N. de Naples ; 8,000 hab. Archevêché ; citadelle, cathédrale, beau pont. A 4 kil. S. E. de cette ville, sont les ruines de l'ancienne Capoue. Cette ville fut primitivement occupée par les Etrusques, qui la nommaient *Vulturnum* à cause de sa position sur le Vulturne ; vers l'an 400 av. J.-C., des Samnites s'en emparèrent et lui donnèrent le nom de *Capua*. En 343, d'autres Samnites ayant voulu la conquérir, les habitants implorèrent le secours des Romains et ils finirent par se donner à eux. Pyrrhus fit vainement le siége de Capoue ; mais en 215 Annibal la prit après la bataille de Cannes, et il y passa l'hiver : on a longtemps prétendu que les délices de Capoue énervèrent son armée et causèrent sa ruine.

CAPPADOCE, *Cappadocia*, région de l'Asie-Mineure, correspondant auj. à une partie des pachaliks de *Siwas* et de *Caramanie*, était bornée au S. par la Cilicie, au N. par le Pont, à l'E. par l'Euphrate qui la séparait de l'Arménie ; elle avait pour capit. Mazaca ou Césarée. La Cappadoce contenait entre autres prov. la Sargarausène, la Garzauritide, la Tyanitide, la Cataonie ; avant Alexandre, le Pont en faisait partie. Les Cappadociens passaient pour lourds, bornés et superstitieux ; leur religion tenait du sabéisme. C'est chez eux qu'était le temple de Comana, où le feu était adoré. Ils élevaient beaucoup de troupeaux et surtout une grande quantité de chevaux estimés. —La Cappadoce, gouvernée d'abord par des princes à peu près indépendants, fit successivement partie de l'empire perse et de celui d'Alexandre, de la satrapie d'Eumène, du roy. d'Antigone ; mais recouvra son indépendance vers 312. Les premiers rois de la Cappadoce sont peu connus jusque vers 370. Après cette époque viennent 10 rois du nom d'Ariarathe (350-92 av. J.-C.) ; puis 3 Ariobarzane (92-34). Ariarathe VII ayant été vaincu par Mithridate, la chute de ce dernier entraîna la soumission de la Cappadoce aux Romains ; cependant elle continua longtemps d'exister comme royaume, sous le protectorat romain, et ne fut réduite en province romaine que sous Tibère, après la mort du roi Archélaüs (17 de J.-C.). Par la suite, on en fit trois prov. : la Cappadoce 1re, au N. O.

(ch.-l., Sébaste); la Cappadoce 2ᵉ, au S. O. (ch.-l., Mazaca); l'Arménie 2ᵉ, au S. E.; la partie située au N. E. fut comprise dans l'Arménie 1ʳᵉ.

CAPPEL, ville de Suisse (Zurich), entre Zurich et Zug, au pied de l'Albis. Bataille célèbre, où les Réformés furent vaincus par les Catholiques en 1531; Zuingle y périt. On nomme 1ʳᵉ et 2ᵉ *guerres de Cappel* les guerres civiles et religieuses auxquelles la réforme de Zuingle donna lieu en 1529 et en 1531 entre les cantons catholiques et les cantons d'opinion contraire. Cappel est la patrie de Léonard Meister.

CAPPEL, famille protestante qui a fourni des ministres distingués et surtout de savants hébraïsants. Le plus connu est Louis Cappel, né à Sedan en 1585, mort en 1658, qui fut professeur d'hébreu et de théologie à l'université protestante de Saumur. Il établit un nouveau système de critique sacrée et soutint contre Buxtorf que les points voyelles, qui, selon ce savant, seraient aussi anciens que la langue hébraïque, ne remontent pas au-delà du VIᵉ siècle de notre ère. Ses principaux ouvrages sont *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624; *Critica sacra*, 1650.— Il laissa un fils, Jacques-Louis Cappel, qui lui succéda dans sa chaire, qui continua sa dispute avec les Buxtorf, et publia quelques-uns des ouvrages de son père.

CAPPELN, ville du Danemark (Jutland mérid.), à 28 kil. N. E. de Sleswig, sur le Schley; 1,500 hab. Grand commerce de harengs.

CAPPERONNIER (Claude), savant philologue français, né à Montdidier en 1671, mort à Paris en 1744, était fils d'un tanneur. Il entra dans les ordres, enseigna le grec à Abbeville, vint à Paris, où il vécut du produit de leçons particulières, et fut nommé en 1722 professeur de grec au collége de France. Son principal ouvrage est une édition de *Quintilien*, Paris, 1725, in-fol.— Son neveu, Jean Capperonnier, né en 1716, mort en 1775, lui succéda dans sa chaire du collége de France, fut nommé en 1742 conservateur de la Bibliothèque du Roi, et publia des éditions estimées de *César*, 1754; *Plaute*, 1759, etc.

CAPPONI, famille illustre de Florence, balança quelque temps le crédit des Médicis. Le chef et le personnage le plus connu de cette famille est Gino Capponi, décemvir de la guerre en 1405, qui contribua puissamment à la prise de Pise, et fut nommé gouverneur de cette ville.

CAPRAIS (saint), ermite, né à Agen dans le IIIᵉ siècle, fut martyrisé sous Dioclétien, vers 287. On célèbre sa fête le 20 octobre.

CAPRAJA, *Ægilium*, île de la Méditerranée, à la pointe N. de l'île de Corse, dont elle dépend, par 7° 28' long. O., 43° lat. N.; a 8 kil. de tour. On y trouve une petite ville de même nom.

CAPRARA (J.-B.), cardinal, né à Bologne en 1733, mort à Paris en 1810, remplit avec succès plusieurs missions importantes sous Benoît XIV et Clément XIII; fut nommé, en 1801 par Pie VII, légat *a latere* près le gouvernement français; conclut en cette qualité avec le premier consul le concordat, qui rétablit en France le culte catholique: fut fait ensuite archevêque de Milan, et sacra Napoléon roi d'Italie, à Milan, en 1805.

CAPRARIA INSULA, sur la côte O. de la Mauritanie Tingitane, est selon les uns l'île de *Gomera*, et, selon d'autres, l'île de *Palma* (Canaries).

CAPRARIA INSULA, une des Baléares, auj. CABRERA.

CAPRÉE, *Capreæ*, auj. *Capri*, île de la Méditerranée, à l'extrémité du golfe de Naples, par 11° 54' long. E., 42° 31' lat. N. Accès difficile, mont. du côté de la mer; intérieur délicieux. Auguste s'y retira souvent. Tibère y passa les onze dernières années de sa vie. On y voit de nombreuses ruines des douze palais qu'il y avait fait élever. Grotte à magnifiques effets de lumière.

CAPRINO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 23 kil. N. O. de Vérone, sur le Ri, affluent de l'Adige, près du lac Garda; 3,800 hab.

CAPSA, ville de la Numidie, auj. CAFZA.

CAPSALI, ch.-l. de l'île de Cérigo, l'ancienne Cythère (îles Ioniennes); 1,200 hab. Ruines nombreuses, entre autres celles d'un magnifique temple de Vénus.

CAPSIR, petit pays du Roussillon propre, primitivement dans la Cerdagne française. Lieu principal, Puy-Val-d'Or.

CAPTAL, mot gascon que l'on fait dériver de *caput* ou de *capitalis* et qui signifie chef ou seigneur. Ce mot n'est en usage que pour le captal de Buch et le captal de Traine. On connaît sous le premier de ces deux titres Jean de Grailly (*Voy.* ci-après), et le duc d'Epernon.

CAPTAL DE BUCH (Jean DE GRAILLY, dit le), l'un des principaux seigneurs (*capitalis*) de l'Aquitaine, général au service de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, fut deux fois vaincu et pris par du Guesclin: la première fois à Cocherel en Normandie, l'an 1363; la deuxième en 1372, près du château de Soubise. Il mourut à la prison du Temple à Paris. Charles V avait inutilement tenté de l'attacher à son service.

CAPTALAT DE BUCH. *Voy.* BUCH.

CAPTIEUX, ch.-l. de cant. (Gironde), à 16 kil. S. de Bazas: 1,240 hab.

CAPUCINS, religieux franciscains, ainsi nommés du capuchon ou capuce dont ils couvraient leur tête. Ils furent établis en 1525 par Matthieu de Baschi, moine de Montefiascone, qui voulut réformer son ordre; ils furent introduits en France en 1572 par Catherine de Médicis et Charles IX, et s'y multiplièrent rapidement. Ils étaient vêtus d'une robe grossière d'étoffe brune, portaient un manteau, un capuchon très pointu, et une longue barbe. Ils faisaient vœu de pauvreté et vivaient d'aumônes.

CAPUCINES, religieuses, dites aussi *Filles de la Passion*, suivaient la même règle et portaient à peu près le même costume que les Capucins. Elles furent établies en 1538 à Naples, et introduites en France en 1602.

CAPUT AQUEUM, ville d'Italie, auj. CAPACIO.

CAQUEUX. *Voy.* CAGOTS.

CARA ou **KARA**, mot turc, qui signifie *noir*, est le commencement de beaucoup de noms géographiques et historiques. *Voy.* KARA.

CARABAYA, pays du Pérou, borné à l'E. et au S. par la Bolivie: 220 kil. sur 175. Ch.-l., Sandia. Sol montueux, climat froid. Or et argent.

CARACA (la), île située sur la côte S. d'Espagne, à 9 kil. S. E. de Cadix, au fond d'une baie de même nom; 5,000 hab. Elle renferme le 1ᵉʳ établissement de la marine royale d'Espagne.

CARACALLA, *Marcus Aurelius Antoninus Bassianus*, empereur romain, né à Lyon l'an 188 de J.-C., fils de Septime-Sévère, fut proclamé empereur en 211, conjointement avec son frère Géta. A peine monté sur le trône, il se couvrit de crimes. On le soupçonne d'avoir avancé la mort de son père. Il poignarda son frère Géta dans les bras de sa propre mère; il fit périr tous ceux qui avaient été attachés à ce frère; parmi ses victimes on remarque le célèbre jurisconsulte Papinien. Quelque temps après la ville d'Alexandrie fut mise au pillage par ses ordres, pour quelques plaisanteries que des habitants s'étaient permises contre lui. Admirateur d'Alexandre, il voulait l'imiter en tout; il lui fallut un Ephestion; il fit empoisonner Festus, un de ses favoris, afin de pouvoir le pleurer comme le vainqueur de Darius avait pleuré son ami. Aussi vain que cruel, il prit les surnoms de *Germanique* et de *Parthique* pour avoir fait la guerre aux Germains et aux Parthes, quoique cette guerre n'eût tourné qu'à sa honte. Ce monstre périt enfin en 217 sous les

coups de Macrin, préfet du prétoire. Sous ce règne désastreux furent cependant construits des monuments remarquables, entre autres des bains magnifiques portant le nom de thermes de Caracalla.

CARACAS, nommée aussi SANTIAGO-DE-LÉON-DE-CARACAS, ville de l'Amérique mérid., capit. du Vénézuéla, par 69° 25' long. O., 10° 30' lat. N.; 40,000 hab. Archevêché, université. Grand commerce par le port de la Guaira. Détruite par un tremblement de terre (26 mars 1812); elle se relève de ses ruines. C'est la patrie de Bolivar.

CARACAS (prov. de), partie du Vénézuéla, le long de la côte septentrionale de l'Amérique du S., s'étend de l'embouchure de l'Unare à celle du Tocuyo; 350,000 hab. Ch.-l., Caracas. Elle formait avec le Vénézuéla propre le noyau de la capitainerie-générale de Vénézuéla-et-Caracas, qui comprenait de plus Cumana, etc. Cacao et café renommés.

CARACATES, peuple de la Germanique 1re, au N. des *Vangiones*; ch.-l., *Mogontiacum* (Mayence).

CARACCIOLI, famille illustre du royaume de Naples, d'origine grecque, a fourni un grand nombre d'hommes qui se sont distingués dans la politique ou dans les lettres. Les plus connus sont :

CARACCIOLI (Jean), gentilhomme napolitain. Il fut le favori de la reine Jeanne II pendant 18 ans. Il força en 1416 Jacques de la Marche, mari de la reine, à s'enfuir; lutta avec avantage contre un rival dangereux, Sforza de Cotignola; se fit nommer grand-sénéchal, duc de Vénuze et comte d'Avellino. Caraccioli demandait encore de nouvelles faveurs, lorsque Jeanne, lasse de tant d'exigences, donna l'ordre de l'arrêter. Les émissaires, sous prétexte de résistance, le tuèrent dans sa chambre (1432).

CARACCIOLI (Antoine), né à Melfi dans le roy. de Naples, était fils d'un Jean Caraccioli qui avait été maréchal de France (1544). Après avoir été abbé de Saint-Victor à Paris (1543) et évêque de Troyes, il embrassa ouvertement le luthéranisme; mais il fut bientôt forcé à une abjuration publique. En 1557, ayant sollicité en vain le chapeau de cardinal, il se jeta de nouveau dans la réforme; il perdit son évêché, et se retira à Châteauneuf-sur-Loire, où il mourut en 1569. On a de lui quelques ouvrages, entre autres: *Miroir de la vraie religion*, Paris, 1544, in-16.

CARACCIOLI (Dominique, marquis de), né à Naples en 1715, mort en 1789; fut ambassadeur du roi de Naples en Angleterre (1763), et en France (1770), puis ministre des affaires étrangères à Naples, et enfin vice-roi de la Sicile. Il se fit une grande réputation par son esprit, se lia en France avec les littérateurs les plus distingués, tels que d'Alembert, Helvétius, etc., et fit partie de la secte des Encyclopédistes. On a publié, sous le titre d'*Esprit de Caraccioli*, un ouvrage qui ne peut faire connaître qu'imparfaitement cet homme remarquable.

CARACCIOLI (Louis-Antoine), né à Paris en 1721, mort en 1803, était issu d'une branche cadette de la maison napolitaine. Il séjourna quelque temps en Pologne, où il fit l'éducation du prince de Rewsky, et où il reçut le titre de colonel, quoiqu'il n'eût jamais servi; puis revint à Paris, où il se livra tout entier aux lettres et vécut du produit de sa plume. Ses principaux écrits sont : *Caractère de l'amitié*, Francfort, 1766, in-12; *Conversation avec soi-même*, *Jouissance de soi-même*; *De la Grandeur d'âme*, in-12; *Tableau de la mort*; *De la gaîté*; *Langage de la raison*; *Langage de la religion*; *Religion de l'honnête homme*; *Diogène à Paris*; *De la vraie manière d'élever les princes*, 1788, 2 vol. in-12; *Lettres intéressantes du pape Clément XIV* (Ganganelli), prétendues trad. de l'italien et du latin, 4 vol. in-12, Paris, 1777. Ces *Lettres*, qui étaient fabriquées, furent lues avec avidité, et toute l'Europe crut qu'elles étaient véritablement l'ouvrage du pape.

CARACCIOLI (le prince François), amiral napolitain, né à Naples en 1748, servit d'abord la cour, puis prit parti pour la république parthénopéenne. Il fut pris et pendu par l'ordre de l'amiral anglais Nelson, au mépris d'une capitulation, 1799.

CARACENES, *Caraceni*, peuple du Samnium, avait pour ch.-l. *Alfidena*.

CARACTACUS, roi des Silures (dans la Grande-Bretagne), résista 9 ans aux troupes romaines, fut enfin vaincu et pris par le propréteur P. Ostorius, et conduit à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Sa noble fierté devant l'empereur Claude le sauva, et il fut rendu à ses sujets, qu'il gouverna encore pendant deux ans (54-56 de J.-C.).

CARAFFA, nom d'une famille napolitaine très illustre, que les uns font descendre de la famille des Sismondi de Pise, et les autres de celle des Caraccioli. Les plus célèbres de ses membres sont : Jean-Pierre Caraffa, qui devint pape sous le nom de Paul IV; — Charles-Jean et Antoine Caraffa, neveux du pape Paul IV, et fils de Jean-Alphonse Caraffa, comte de Montorio. Leur oncle les combla d'honneurs et de biens en dépouillant pour eux les familles Colonne et Guidi; il soutint même à cause d'eux une guerre contre Naples et l'Espagne; mais quelques mois avant sa mort, les plaintes que soulevaient de tous côtés leur rapacité et leurs injustices forcèrent le pape à les exiler de Rome et à les dépouiller de leurs dignités. Son successeur, Pie IV, ennemi personnel des Caraffa, voulut pousser plus loin le châtiment. En 1560, le cardinal Charles Caraffa fut condamné à mort et étranglé dans sa prison; son père, soupçonné d'avoir fait assassiner sa femme, eut la tête tranchée; et le cardinal Alphonse Caraffa, fils d'Antoine, fut soumis à une amende de 100,000 écus; enfin le sénat romain abolit par un décret la mémoire des Caraffa; mais en 1566 Pie V fit revoir leur procès et les réintégra dans leurs titres et honneurs. — Un autre Antoine Caraffa entra en 1665 au service de l'Autriche, devint feld-maréchal, combattit les Turcs en Hongrie, prit sur eux Munkacz et Belgrade en 1687. — Hector Caraffa, né à Naples en 1767, adopta avec ardeur les idées libérales; seconda les efforts des Français pour établir la république parthénopéenne, et prit plusieurs villes sur le parti royaliste; mais il tomba entre les mains de ses ennemis, et ceux-ci, au mépris d'une capitulation, le firent monter sur l'échafaud, 1795.

CARAIBES, peuple de l'Amérique, habitait, lors de la découverte de l'Amérique, dans les Petites-Antilles et sur la côte de la Terre-Ferme, depuis le cap la Véla jusqu'à l'embouchure du Surinam. Ils étaient grands, braves, actifs, assez adroits. Ils dévoraient leurs prisonniers et pratiquaient la polygamie. Il paraît qu'ils venaient d'un pays situé au N. de la Floride. Il n'en reste aujourd'hui que quelques débris dans l'E. de la province de Caracas où ils vivent soumis à des chefs électifs. Les Caraïbes ont le teint cuivré comme tous les indigènes de l'Amérique; quelques-uns se sont mêlés aux Nègres et se nomment *Caraïbes noirs*. — On appelle quelquefois *îles Caraïbes* les Petites-Antilles ou îles du Vent, et *mer des Caraïbes*, la mer des Antilles.

CARAITES, secte de Juifs, opposée à celle des Talmudistes, s'attache exclusivement à la lettre de la Bible et rejette les interprétations arbitraires et ridicules des rabbins. Cette secte est surtout répandue en Égypte, en Syrie, à Constantinople, en Russie, en Pologne, en Galicie. Elle paraît s'être formée vers le VIIIe siècle de J.-C. et avoir eu pour chef un certain Allan-ben-David.

CARAMAN, ch.-l. de cant. (Lot), à 15 kil. N. de Villefranche; 2,000 hab.

CARAMAN, ville de la Turquie d'Asie (Konieh), dans la Caramanie, à 75 kil. S. E. de Konieh; 3,000 familles, turques, arméniennes et grecques. Commerce de laine, de peaux de chèvre et de cire.

CARAMAN (Pierre-Paul RIQUET, comte de), lieutenant-général français, né en 1644, mort en 1730, était le 2e fils de P.-P. de Riquet, créateur du canal de Languedoc (*Voy.* RIQUET). Il est célèbre pour avoir sauvé l'armée française au combat de Wange en 1705, trait de courage qui lui valut la grand'croix de Saint-Louis avant d'avoir passé par les grades intermédiaires. — Un de ses descendants, marié à mademoiselle de Cabarrus (mad. Tallien), est devenu prince de Chimay. *Voy.* CHIMAY. M. en 1840.

CARAMAN-OGLO-ALY-BEY, prince de Caramanie, fit, en 1386, une première invasion dans les états d'Amurath I, sultan des Ottomans, son beau-père; fut battu par lui et obtint son pardon. A la mort d'Amurath, il fit une seconde invasion, fut aussi vaincu par Bajazet, fils de ce prince, fait prisonnier et dépouillé de ses états.

CARAMANICO, ville du roy. de Naples (Abruzze Citér.), à 26 kil. S. O. de Chieti; 4,500 hab.

CARAMANIE, partie de la *Phrygie*, de la *Galatie* et de la *Cappadoce* des anciens, grande prov. de la Turquie d'Asie, au centre de l'Asie-Mineure, à l'E. de l'Anatolie propre, a pour ch.-l. Konieh, et se divise en 7 prov. secondaires: Begcheher, Akcheher, Akseraï, Kircheher, Nigdeh, Kaisarieh. Ce pays est très montueux, fertile pourtant en vin, fruits, opium; il a des salines considérables. La Caramanie était une des 10 principautés seldjoucides qui se formèrent des débris de l'empire de Roum, de 1294 à 1302. C'est elle qui périt la dernière: elle succomba en 1467, sous les coups des Turcs. Mahomet II, qui la conquit, lui laissa le titre de principauté et la donna à un de ses fils.

CARAMUEL (Jean), évêque de Vigevano, dans le Milanais, né à Madrid en 1606, mort en 1682, fut envoyé par le roi d'Espagne en qualité d'agent auprès de l'empereur Ferdinand III; celui-ci fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui donna deux abbayes, l'une à Vienne, l'autre à Prague. Se trouvant dans cette dernière ville en 1648, lorsque les Suédois l'assiégeaient, Caramuel se mit à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, et se porta partout où sa présence pouvait contribuer à repousser l'ennemi. Il fut en récompense fait évêque de Kœniggrætz, puis de Vigevano. Le reste de sa vie se passa dans les devoirs religieux et dans l'étude. Il a composé une foule d'ouvrages; mais tous sont médiocres.

CARANA, ville de l'Arabie. *Voy.* ALMA-KARANA.

CARANITIDE, prov. de l'Arménie, bornée au N. par les monts *Moschici*, et traversée par l'Euphrate près de sa source.

CARANTONUS, riv. de Gaule, auj. la CHARENTE.

CARANUS, de la race des Héraclides, fonda le royaume de Macédoine vers l'an 796 av. J.-C. et régna 28 ans.

CARAPELLA, *Cerbalus*, riv. du roy. de Naples, entre la Terre de Bari et la Basilicate; sort des monts Formicoso, et tombe à 16 kil. S. de Manfredonia.

CARAQUE (la). *Voy.* CARACA (la).

CARAUSIUS (Marcus Aurelius Valerius), capitaine romain, né dans la Gaule Belgique, fut chargé par l'empereur Maximien de défendre les côtes de la Belgique et de l'Aquitaine contre les Saxons et les Francs. Mais prévoyant une disgrâce, il débarqua dans la Grande-Bretagne, où il était appelé, et s'y fit reconnaître empereur par les légions (287). Il sut se maintenir quatre ans dans cette province, jusqu'en 291; mais, au bout de ce temps, il fut assassiné par Allectus, un de ses principaux officiers.

CARAVACA, ou SANTA-CRUZ-DE-CARAVACA, ville d'Espagne (Murcie), à 65 kil. N. O. de Murcie; 8,720 hab.

CARAVAGE, nom de deux peintres célèbres, ainsi surnommés du bourg de Caravaggio dans le Milanais où ils étaient nés. Le plus ancien, Polidoro Caldara, né en 1495, mort en 1543, servit d'abord comme manœuvre dans l'atelier de Raphaël; il conçut du goût pour la peinture en voyant travailler ce grand maître, et fut admis au nombre de ses élèves. Son domestique l'assassina, afin de lui voler une somme d'argent qu'il venait de recevoir. Il excellait dans la pratique du clair-obscur, et avait beaucoup de goût, de noblesse et d'élégance. Il a travaillé principalement à fresque et a imité avec beaucoup de succès les bas-reliefs antiques. — Le second et le plus célèbre, Michel-Ange Amerighi ou Morighi, né en 1569, commença, de même que le précédent, par préparer la chaux et le mortier pour les peintres à fresque, et se forma sans maître. Il était d'un caractère difficile et querelleur: s'étant un jour pris de querelle avec Josépin, il voulut se battre en duel avec lui; celui-ci ayant refusé son cartel parce qu'il n'était pas chevalier, il alla se faire recevoir chevalier servant à Malte, et revint en toute hâte pour satisfaire sa vengeance: mais il fut attaqué en route d'une fièvre violente et en mourut (1609). Ce peintre réussissait parfaitement à imiter la nature et à faire illusion à l'œil en donnant à ses peintures la saillie qu'ont les objets réels; mais il ne savait pas unir l'idéal au réel. Le *Christ au tombeau* est son chef-d'œuvre.

CARAVAGGIO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, dans le Milanais, à 22 kil. S. de Bergame; 4,600 hab. Patrie des deux Caravage.

CARAVELLAS, riv. et ville du Brésil: la ville est située par 41° 47' long. O., 17° 49' lat. N. Bon port à 4 kil. de la mer.

CARBON (cap), sur la côte septent. d'Afrique (Algérie), par 36° 49' lat. N. et 2° 49' long. E., à 30 kil. N. de Bougie.

CARBON-BLANC (LE), ch.-l. de cant. (Gironde), à 77 kil. N. E. de Bordeaux; 1,800 hab.

CARBON, *C. Papirius Carbo*, orateur romain, ami des Gracques, fut tribun du peuple. On l'accusa d'avoir pris part à l'assassinat de Scipion Emilien (120 av. J.-C.), et, désespérant de se justifier, il se donna la mort. — Un autre personnage de la même famille, Cnéius Papirius Carbo, fut un des plus chauds partisans de Marius, et assiégea Rome. Il fut vaincu et mis à mort par Pompée, l'an 82 av. J.-C. Il avait été trois fois consul. Étant préteur, il rendit l'*Édit Carbonien*, qui, sous l'empire, devint loi de l'état. Cet édit était relatif aux mineurs à qui l'on contestait la qualité de fils légitime et le droit d'hériter; il assurait la possession à ces mineurs sous caution et ajournait la décision après l'âge de majorité.

CARBONARA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 57 kil. E. d'Avellino; 2,750 hab.

CARBONARA (cap), à l'extrémité S. E. de l'île de Sardaigne, par 7° 7' long. E., 39° 7' lat. N.

CARBONARI, c.-à-d. *charbonniers*, société politique et secrète qui paraît s'être formée en Italie au commencement du XIXe siècle, et après la chute des nouvelles républiques italiennes, avait pour but l'expulsion de l'étranger et l'établissement d'un gouvernement démocratique; elle provoqua dans le royaume de Naples, en 1821, une insurrection qui fut bientôt réprimée. Cette société se répandit en France vers 1818; elle compta bientôt un grand nombre d'affiliés et devint redoutable au gouvernement de la restauration dont elle prépara la chute. Les *Carbonari* se divisaient en petites compagnies de vingt membres, nommées *ventes*, qui envoyaient des députés à une assemblée centrale, nommée *vente suprême*. On les a confondus quelquefois, mais à tort, avec les Francs-Maçons.

CARBONARIA, ville de la Gaule Cisalpine, auj. AIGUEBELLE ou PORTO DI GORO.

CARBONARIA SYLVA, auj. *Kohlenwald*, vaste forêt de la Gaule (Germanique 2e), entre le *Scaldis* et la *Mosa*, se liait à celle d'*Arduenna*.

CARBONNE, ch.-l. de canton (H.-Garonne), à 20 kil. S. O. de Muret; 1,650 hab. Commerce d'huile et laines.

CARCAGENTE, ville d'Espagne (Valence), à 15 kil. N. de San-Felipe, non loin du Xucar; 5,900 hab. Commerce de soie, oranges, etc.

CARCARA, village des États sardes, à 14 kil. N. O. de Savone. C'est à 8 kil. de là que fut livrée la bataille dite de Montenotte, 1796.

CARCASO, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. CARCASSONNE.

CARCASSEZ, partie du Languedoc, entre la chaîne Cévenno-Pyrénéenne à l'O. et les diocèses de Narbonne, de Béziers, d'Agde, à l'E., avait pour ch.-l. Carcassonne : autres places: Alzonne, Mas-Cabardès. Auj. partie du dép. de l'Aude.

CARCASSONNE, *Carcaso*, ch.-l. du dép. de l'Aude, sur l'Aude, à 690 kil. S. de Paris (774 par Toulouse): 18,907 hab. Évêché. Murs délabrés, vieux châteaux-forts. Quelques monuments, cathédrale, hôtel-de-ville, préfecture, quais, places. Bibliothèque publique. — Prise par Louis VIII, 1226, puis par Raimond de Traincavel, qui céda ses droits sur elle à Louis IX, 1247. Patrie de Fabre-d'Églantine. — L'arr. de Carcassonne a 12 cantons (Alzonne, Capendu, Conques, La Grasse, Mas-Cabardès, Monthoumet, Montréal, Peyriac, Saissac, Tuchan, plus Carcassonne qui en forme deux), 141 communes et 94,329 hab.

CARCATHIOCERTA. *Voy.* DIARBEK.

CARCHEDON, nom grec de Carthage.

CARCHEMIS, premier nom de Circesium, en Mésopotamie.

CARCINITE (golfe), *Carcinites sinus*, auj. le *golfe de Negropoli*, dans le Pont-Euxin, à l'O. de la presqu'île Taurique (Crimée).

CARDAILLAC (Jean DE), d'une ancienne famille du Quercy, professa le droit à Toulouse, fut nommé en 1351 évêque de Caldas d'Orense en Galice; en 1360, évêque de Braga en Portugal, et enfin administrateur perpétuel de l'archevêché de Toulouse, 1376. Il donna des preuves éclatantes de son dévouement dans les guerres de Charles V contre les Anglais, 1368, et alla en Guyenne pour encourager les habitants à secouer le joug de l'étranger.

CARDAN (Jérôme), savant du XVIe siècle, né en 1501 à Paris, mort en 1576, professa les mathématiques, puis la médecine à Milan et à Bologne; voyagea en Écosse, en Angleterre, en France, opérant des cures merveilleuses, et termina sa vie à Rome où le pape lui fit une pension. On lui attribue quelques découvertes en mathématiques, entre autres une méthode pour résoudre les équations algébriques qui porte encore le nom de *formule de Cardan*. Avec de profondes connaissances, il avait l'imagination la plus déréglée : il croyait à l'astrologie, prétendait avoir un démon ou génie familier, se disait doué d'une clairvoyance surnaturelle, et débitait de telles extravagances qu'on croit qu'il avait des accès de folie. On l'a aussi accusé d'athéisme. On prétend qu'ayant prédit l'époque de sa mort, il se laissa mourir de faim pour justifier sa prédiction. Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *Ars magna, seu de regulis algebræ*, Nuremberg, 1550; *De subtilitate*, 1550; *De rerum varietate*, 1557; *De sanitate tuenda*, 1580; *De vita propria*, 1643 : ce dernier ouvrage renferme la confession la plus franche, ou plutôt la plus impudente de ses vices. Ses ouvrages ont été réunis par Ch. Spon, 10 vol. in-fol., Lyon, 1663.

CARDIE, *Cardia*, auj. *Caridia*, ville maritime de Thrace, sur le golfe Mélane, à l'embouchure du Mélas et à l'entrée de la Chersonèse. Bâtie avant l'arrivée des colonies athéniennes qui l'agrandirent. Près de là, on construisit un mur pour joindre les deux extrémités de l'isthme. Philippe de Macédoine battit à Cardie l'Athénien Diopithe. Peu après, Cardie fut détruite. — Il y avait une autre Cardie en Bithynie, près de Dascylium.

CARDIFF, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Glamorgan), sur la mer; 6,187 hab. Port pour bâtiments de 300 tonneaux. Église, belle tour; canal qui met la ville en communication avec les usines de Merthyr-Tydril. Cardiff a été fondée en 1079. Robert, duc de Normandie, fut enfermé dans le château de cette ville après sa défaite à Tinchebray. Cromwell prit ce château et le détruisit.

CARDIGAN, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cardigan, à 3 kil. du canal St-Georges, à 35 kil. N. O. de Caermarthen; 3,000 hab. Église gothique, hôtel-de-ville, château en ruines. Bataille où les Anglais furent défaits par les Gallois, 1136.

CARDIGAN (comté de), dans le pays de Galles, entre ceux de Merioneth, Montgomery, Radnor, Brecknock, Caermarthen et la mer; 71 kil. sur 35; 64,780 hab. Plomb, cuivre, argent, mais mal exploités; culture arriérée.

CARDINAUX, grands dignitaires de l'église romaine, conseillers et assesseurs du pape, furent ainsi nommés du mot latin *cardinalis*, c'est-à-dire principal. Déjà, dans l'empire romain depuis Théodose, le titre de *cardinalis* était donné à des officiers de la couronne, à des généraux d'armée, au préfet du prétoire en Asie et en Afrique, parce qu'ils remplissaient les principales charges de l'empire. Dans le clergé, on appelait ainsi dans l'origine les curés des principales paroisses, spécialement à Rome. Ils étaient alors inférieurs aux évêques, et ils restèrent dans cet état jusqu'au XIe siècle. Mais en 1181 les cardinaux prêtres de Rome s'étant arrogé le droit d'élire seuls le pape Lucius III, à l'exclusion du clergé et du peuple de Rome, ils obtinrent par là la prééminence sur les évêques. Aujourd'hui ils sont au nombre de 70 et forment le *sacré collége*, qui, réuni sous le nom de *conclave*, procède à l'élection des papes. Ils prennent souvent le nom d'une des églises de Rome. Ils portent un chapeau rouge, un vêtement de pourpre, une barette et un rochet. Ils sont choisis par le pape dans tous les royaumes de la chrétienté.

CARDONA, *Athanagia*, ville d'Espagne (Barcelone), à 22 kil. N. O. de Manresa, au pied d'une mont. de sel gemme qui a env. 160 mètres de haut.

CARDONE (Raymond I DE), général aragonais, fut mis, en 1322, par le pape Jean XXII, à la tête des armées guelfes. Il prit Tortone et Alexandrie en 1323, mais depuis il n'éprouva à peu près que des revers; en 1325, il fut battu à la tête d'une armée florentine, et tomba entre les mains de Castruccio, général ennemi.

CARDONE (Raymond II DE), fut nommé vice-roi de Naples par Ferdinand-le-Catholique en 1509; commanda les armées du pape et des Vénitiens contre celles de l'empereur Maximilien et des Français, commandées par Gaston de Foix, et perdit la fameuse bataille de Ravenne, où Gaston fut tué (1512). Profitant de cette mort, Cardone porta ses armes contre les Florentins et contre les Vénitiens que Ferdinand avait trahis. Il ternit ses succès par des actes de barbarie qui firent abhorrer les Espagnols en Italie. A la paix de 1515 il rentra dans sa vice-royauté de Naples, où il mourut vers 1525.

CARDONNE (Denis-Dominique), savant orientaliste, né à Paris en 1720, mort en 1783, se rendit fort jeune en Orient, où il apprit les langues orientales; à son retour, il fut nommé successivement professeur des langues turque et persane, secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales, censeur royal, etc. Cardonne a laissé entre autres écrits: une *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, 1765, 3 vol. in-12; des *Mélanges de littérature orientale, traduits de manuscrits turcs, arabes et persans*, 1770, 2 vol. in-12; des *Contes et Fables indiennes*, 1778, 3 vol. in-12

CARDUQUES, *Carduchi*, les Kourdes actuels. *Voy.* GORDYÈNE.

CAREL DE SAINTE-GARDE (Jacques), mauvais poëte du XVII[e] siècle, né à Rouen, était aumônier et conseiller du roi. Il publia en 1666 un poëme intitulé : *les Sarrasins chassés de France*, dont le héros était Childebrand. C'est de lui que Boileau a dit :

O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

CARÉLIE, partie mérid. du grand-duché de Finlande, avait pour places principales : Kexholm, Viborg, Kuopio. Elle était autrefois beaucoup plus grande que maintenant. Auj. on n'appelle plus Carélie que les environs de Kexholm, dans le gouvernement de Viborg. La Carélie appartint d'abord aux Russes ; elle fut presque toute conquise par les Suédois au XVII[e] siècle ; mais le traité de Nystadt, 1718, l'a rendue à la Russie.

CARÉLIE, contrée de la Turquie d'Europe, faisait jadis partie du gouvernement du capitan-pacha, et répondait à peu près à l'anc. Acarnanie ; auj. elle est comprise dans l'état de Grèce.

CARÊME (du latin *quadragesimus*, quarantième), temps d'abstinence et de jeûne observé chez les Chrétiens, et qui dure 40 jours, en souvenir des 40 jours que J.-C. passa dans le désert sans boire ni manger, lorsqu'il fut tenté par le démon. Le carême commence le mercredi des Cendres et se termine le jour de Pâques. — Un grand nombre d'autres religions ont un carême (le *ramazan* des Turcs n'est rien autre chose), et presque toutes le placent au renouvellement du printemps, époque où la chair des animaux contient des principes dangereux pour la santé.

CARÊME (Marie-Antoine), célèbre cuisinier, né à Paris en 1784, mort en 1833. Abandonné de ses parents encore enfant, il remplit d'abord les fonctions les plus intimes dans les cuisines du plus bas étage ; mais à force d'étude et de travail il parvint à élever l'art culinaire presque au rang d'une science et se fit un nom célèbre dans toutes les cours de l'Europe. Il a laissé plusieurs ouvrages où il a rédigé les préceptes de son art ; les plus connus sont : *Le Pâtissier royal parisien*, 1810 ; *Le Cuisinier parisien* et *l'Art de la cuisine au XIX[e] siècle*.

CARENTAN, *Carento*, ch.-l. de cant. (Manche), à 24 kil. N. O. de Saint-Lô ; 2,801 hab. Dentelles, étoffes de coton. Commerce.

CARENTOIR, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 20 kil. N. de Redon ; 575 hab. Cristaux blancs.

CAREY (Jean), philologue, né en Irlande en 1756, mort en 1829, a donné un grand nombre d'ouvrages d'éducation, et a publié 50 vol. de la collection des *Classiques du Régent* de Valpy.

CAREY (William), orientaliste anglais, né en 1762, mort à Sérampour en 1834, fut envoyé en 1793 dans le Bengale pour y répandre l'Évangile ; apprit plusieurs des dialectes de l'Inde, surtout le sanscrit et le bengali ; fut professeur de sanscrit à Calcutta, 1801 ; publia plusieurs grammaires et dictionnaires qui ont beaucoup avancé l'étude des langues orientales. — Son fils Félix Carey a surtout étudié le dialecte birman.

CAREZ (Joseph), imprimeur à Toul, est considéré comme l'inventeur du clichage. Il donna dès 1785 plusieurs éditions remarquables où il employait ce procédé ; il les appelait *éditions homotypes*, pour exprimer la réunion en un seul corps de plusieurs caractères. Il fut quelque temps sous-préfet à Toul, et mourut dans cette ville en 1801.

CARGHÈSE, village de l'île de Corse, à 19 kil. N. O. d'Ajaccio. Granit de diverses couleurs.

CARHAIX, *Vorganium* et plus tard *Osismii*, ch.-l. de cant. (Finistère), sur l'Hière, à 49 kil. N. E. de Quimper ; 2,000 hab. C'est une des plus anc. villes de l'Armorique. Patrie de Latour-d'Auvergne, dit *le Premier Grenadier de France* ; on y voit sa statue.

CARIATI, *Paternum*, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), sur le golfe de Tarente, à 45 kil. N. de San-Severino ; 2,300 hab. Mûriers, manne excellente.

CARIBERT ou **CHEREBERT**, l'aîné des fils de Clotaire I, eut en partage le roy. de Paris, et régna de 561 à 567. C'est sous ce prince que commença la puissance des maires du palais. Il est aussi le premier roi de France qui ait été exclu par son évêque de la communion des fidèles à cause de son incontinence.

CARIBERT, roi de Hongrie. *Voy.* CHAROBERT.

CARIE, *Caria*, auj. livah de *Mentech*, anc. contrée de l'Asie Mineure, dans l'angle S. O. de la péninsule, était bornée à l'O. par la mer Égée, au S. par la Méditerranée, au N. par la Lydie, à l'O. par la Lycie. Villes principales : Halicarnasse, Milet, Cnide, Caune, Alinde, etc. Cos, Rhodes et plusieurs autres îles dépendaient de la Carie. De bonne heure les Phéniciens y fondèrent des colonies qui bientôt devinrent des puissances maritimes. Ensuite vinrent des colonies grecques, soit ioniennes, soit doriennes. Cyrus conquit toute la Carie, sauf quelques villes maritimes, qui plus tard devinrent sujettes ou protégées des Perses. Alexandre ne soumit que nominalement la Carie ; à sa mort elle appartint successivement à Cassandre, au roy. d'Asie et Syrie d'Antigone, au roy. de Thrace et Asie antérieure de Lysimaque, à la république de Rhodes et enfin aux Romains. Sous Constantin elle fit partie du diocèse d'Asie. Les Cariens n'avaient aucune ressemblance avec les Grecs : ceux-ci les traitaient de barbares dès le temps d'Homère, et employaient comme synonymes les mots de Carien et d'esclave. Mais c'est à tort qu'on a fait dériver *caryatide* du mot *carien*. *Voy.* CARYATIDES.

CARIFE, *Callifæ*, ville du roy. de Naples, à 15 kil. S. E. d'Ariano ; 2,300 hab.

CARIGNAN, *Carignano*, ville des États sardes, à 20 kil. S. de Turin, sur le Pô ; 7,250 hab. Belle place, murailles anciennes. Filature de soie. Confitures d'écorce de citron. Carignan a donné son nom à une branche de la maison de Savoie qui règne aujourd'hui. Cette ville a été prise plusieurs fois, notamment en 1544.

CARIGNAN, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 17 kil. S. E. de Sédan, sur le Chiers ; 1,500 hab. Fer-blanc, commerce de grains. Cette ville se nommait d'abord Yvoy ; on lui donna le nom de Carignan parce qu'elle fut possédée par des princes de la maison de Carignan d'une branche cadette établie en France.

CARIGNAN (Thomas-François DE SAVOIE, prince de), 5[e] fils de Charles-Emmanuel I, duc de Savoie, et chef de la maison de Carignan, naquit en 1596. Il commanda en 1635 les Espagnols contre la France, et perdit la bataille d'Avein contre les maréchaux de Châtillon et de Brézé ; mais en 1638, il battit le maréchal de La Force, et lui fit lever le siége de Saint-Omer. Il passa quelques années après au service de la France (1642), fut nommé généralissime des armées de France et de Savoie en Italie, et y fit la guerre avec succès. Il mourut à Turin en 1656, dans une expédition entreprise pour secourir le duc de Modène, attaqué par les Espagnols. Il avait tenté, mais inutilement, d'enlever à sa belle-sœur Christine la tutelle de ses enfants et le gouvernement de la Savoie. — La maison de Carignan règne aujourd'hui sur la Sardaigne. Elle monta sur le trône en 1831, en la personne de Charles-Albert (auj. régnant), après l'extinction de la branche aînée. C'est aussi à cette famille qu'appartenaient le fameux prince Eugène et la malheureuse princesse de Lamballe.

CARILLO-D'ACUNHA (don Alphonse), archevêque de Tolède, parvint au ministère sous Henri IV, roi

de Castille. Disgracié pour s'être vendu au roi d'Aragon, il s'arma contre son souverain, et lui livra en 1464, sous les murs de Medina-del-Campo, une bataille dont le succès resta incertain. Il contribua puissamment à faire placer sur le trône Isabelle, sœur de Henri, et devint tout-puissant à l'avénement de cette princesse. Mais bientôt, jaloux du crédit du cardinal Mendoza, il se révolta de nouveau. Il fut enfin forcé de se soumettre en 1478. Isabelle lui fit grâce, et il se retira dans un monastère où il mourut en 1482.

CARILLON (fort), au Canada, vers le lac George. Les Français y soutinrent un célèbre assaut contre les Anglais, 1758.

CARIN, *Marcus Aurelius Carinus*, empereur romain, succéda à son père Carus en 283, conjointement avec Numérien, son frère. Sa vie avait été jusque-là une vie de débauches; il montra cependant quelque courage pour défendre l'empire. Il battit près de Vérone l'usurpateur Julien, qui avait pris la pourpre en Pannonie, et repoussa Dioclétien, autre prétendant; mais il fut enfin défait par ce dernier en Mésie, et, après sa défaite, assassiné par un de ses tribuns (284).

CARINI, ville de Sicile (Palerme), à 17 kil. N. O. de Palerme; 2,000 hab. Château. Manne aux environs. Près de là, ruines d'*Hyccara*, patrie de Laïs.

CARINOLA, *Forum Claudii*, ville du roy. de Naples, à 24 kil. N. O. de Capoue; 500 hab. Vins renommés.

CARINTHIE, en allemand *Karnthen*, ancienne province des États autrichiens (Illyrie), avait au S. la Carniole, à l'E. et au N. la Styrie, à l'O. le Tyrol; 88 kil. sur 58; 268,000 hab. Ch.-l., Klagenfurth. La Carinthie est auj. divisée en 2 cercles: celui de Klagenfurth et celui de Villach. Elle est traversée par les Alpes Carniques et Noriques; l'air en est froid, le sol peu fertile, mais d'une grande richesse métallique, surtout en plomb. Industrie: fabrication d'une espèce d'acier dit *brescia*, tôle, blanc de plomb, sel de plomb, armes à feu. Dialecte slave. — La Carinthie, habitée d'abord par les *Carentani*, appartint successivement à l'empire romain, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Avares, à Charlemagne, qui en fit un margraviat dépendant du duché de Frioul. Arnoul fut fait duc de Carinthie en 880, et réunit son duché à la Bavière en 887; Othon II l'en sépara en 977. En 1058 la maison de Zæhringen l'obtint avec la marche de Vérone, d'où les titres de ducs et de margraves que gardèrent ses représentants, même quand ils eurent été dépossédés des deux fiefs. La Carinthie passa ensuite aux maisons de Murzthal (1073), d'Ortenbourg (1127), de Bohême (1269), de Gœrz (1282), et finalement à la maison d'Autriche (1336). La France a possédé de 1809 à 1814 le cercle de Villach.

CARIS, riv. de Gaule, auj. le CHER.

CARISBROOKE, village de l'île de Wight, à 1 kil. S. O. de Newport. Vieux fort construit par les Bretons, ou selon d'autres par les Romains. Charles I y fut gardé trois mois comme prisonnier en 1647, et après sa mort ses enfants y furent détenus.

CARISSIMI (J.-J.), grand compositeur italien, né à Venise vers le commencement du XVII[e] siècle, fut le réformateur de la musique moderne en Italie. Ses talents le firent nommer maître de la chapelle pontificale en 1649. Il introduisit dans les églises l'accompagnement de la musique instrumentale joint aux motets, et fut le premier qui employa la cantate pour des sujets religieux. On a de lui des *Messes*, des *Oratorios*, des *Motets* et des *Cantates*. Les plus remarquables de ses cantates sont: le *Sacrifice de Jephté* et le *Jugement de Salomon*.

CARISTO, *Carystus*, ville de la Grèce, dans l'Eubée ou île de Négrepont, près du cap de l'Oro. Jadis célèbre carrière de marbre. 3,000 hab.

CARITENA, *Gortys*, ville de la Grèce actuelle (Arcadie), à 22 kil. O. de Tripolitza; 2,500 hab.

CARLADÈS, petit pays de la H.-Auvergne, sur les confins du Rouergue, formé du territoire de Carlat et de Vic. — Le Carladès eut dès l'an 1000 des comtes particuliers. En 1531 il fut réuni à la couronne. Louis XIII, en 1642, en fit un duché-pairie qu'il donna comme indemnité au prince de Monaco.

CARLAT, village du dép. du Cantal, à 10 kil. S. E. d'Aurillac; 950 hab. Il possédait un château-fort qu'Henri IV fit démolir en 1604.

CARLAT-LE-COMTE, ville du dép. de l'Ariége, à 8 kil. N. E. de Mas-d'Azil; 1,000 hab.

CARLAT-DE-ROQUEFORT (LE), village du dép. de l'Ariége, à 13 kil. E. de Foix; 430 hab. Patrie de Bayle.

CARLE MARATTE, VANLOO, VERNET. *Voy.* MARATTI, VANLOO, etc. Dans tous ces noms, Carle est pour Charles.

CARLENTINI, ville de Sicile (Syracuse), à 35 kil. N. O. de Syracuse; 1,200 hab. Fondée par Charles-Quint, mais à peu près ruinée auj.

CARLETON (Gui), général anglais dans la guerre d'Amérique, né en 1734, fut, en 1774, gouverneur de Québec, et chassa entièrement l'armée américaine du Canada. En 1777, il donna sa démission et fut remplacé par Burgoyne. En 1782, il eut le commandement en chef des troupes anglaises en Amérique; et après avoir conclu un traité, il retourna en Angleterre, où il mourut en 1808.

CARLIN, acteur célèbre. *Voy.* BERTINAZZI.

CARLINGFORD, ville d'Irlande (Leinster), à 14 kil. E. de Dundalk, sur la baie de Carlingford. Port beau, mais dangereux.

CARLISLE, *Luguvallum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cumberland, sur l'Eden, à 120 kil. S. d'Edimbourg et à 133 kil. N. O. d'York; 20,000 hab. Évêché. Belle cathédrale demi-gothique, demi-saxonne. Etablissements d'instruction. Industrie active: fonderies, brasseries, étoffes de laine, cordages, cuirs, etc. Grand commerce. — Carlisle fut un des principaux postes militaires des Romains. Le mur d'Adrien y aboutissait. Elle appartint à l'Écosse sous David I; elle fut plusieurs fois assiégée, incendiée et prise, notamment en 1644 par les Parlementaires, en 1745 par les Jacobites. Carlisle a été érigée en comté-pairie (1661) par Charles II, en faveur d'une des branches de la famille des Howard. Marie Stuart y fut emprisonnée en 1568. — Il y a plusieurs villes de ce nom aux Etats-Unis, notamment une dans l'état de Pensylvanie, à 150 kil. O. de Philadelphie; 4,000 hab.

CARLISTES, dénomination de parti donnée en France aux partisans de Charles X après la révolution de 1830, et en Espagne aux partisans de don Carlos, prétendant au trône après la mort de Ferdinand VII, son frère, 1833.

CARLOMAN, fils de Charles-Martel, et frère aîné de Pepin-le-Bref, reçut en partage l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, qu'il gouverna en souverain, mais sans prendre le titre de roi. Il eut sans cesse à combattre les Allemands, les peuples d'Aquitaine, les Bavarois et les Saxons qui refusaient de se soumettre, et il les défit partout; mais enfin, las de tant de combats, il renonça aux grandeurs et se retira chez les religieux du Mont-Cassin (747), laissant Pepin maître de ses principautés et même du sort de ses enfants.

CARLOMAN, fils de Pepin-le-Bref, et frère de Charlemagne, régna de 768 à 771 sur la Neustrie, la Bourgogne et une partie de l'Aquitaine. Pendant tout son règne, Carloman, soupçonnant son frère de vouloir se rendre maître de la France entière, se tint avec lui dans un état continuel de défiance. Ces soupçons furent réalisés après sa mort: Charlemagne dépouilla ses neveux de leur héritage.

CARLOMAN, fils de Louis-le-Bègue et frère de

Louis III, fut sacré en 879 roi d'Aquitaine et d'une partie de la Bourgogne, et devint en 882, par la mort de son frère, seul roi de France. Il combattit avec succès Hugues-le-Bâtard, qui revendiquait la Lorraine: Boson, qui s'était fait un royaume dans le midi de la France, et les Normands, qui ravageaient toutes les provinces. Il mourut en 884.

CARLOMAN, fils de Louis-le-Germanique, partagea les états de son père avec ses frères Louis et Charles II en 876, et eut la Bavière. Roi d'Italie un moment, il mourut en 880, sans laisser d'autre enfant qu'un bâtard, Arnoul, qui fut reconnu roi d'Allemagne en 887.

CARLOPAGO, ville des États autrichiens (Croatie militaire), sur l'Adriatique, à 37 kil. N. de Nona; 2,000 hab. Grand et bon port, creusé en 1782 par ordre de Joseph II. Elle trafiquait par des caravanes avec la Bosnie; son commerce est bien déchu.

CARLOS (don), infant de Navarre; prince de Viane, né en 1420 de Jean, prince d'Aragon, et de Blanche, reine de Navarre, devint en 1441, à la mort de sa mère, héritier de la couronne de Navarre; mais cet héritage lui fut enlevé par son père. Don Carlos prit les armes pour défendre ses droits; il fut vaincu (1452), fait prisonnier, et ne sortit de prison qu'après avoir promis de ne prendre le titre de roi de Navarre qu'après la mort de son père. La guerre se ralluma néanmoins en 1455; don Carlos, de nouveau vaincu, fut obligé d'aller chercher un refuge à Naples près de son oncle, Alphonse-le-Magnanime. La mort de ce prince le laissa sans appui, et, en 1460, il fut perfidement arrêté par l'ordre de son père, que Jeanne, sa seconde femme, poussait à ces actes odieux. A la nouvelle de cette arrestation, plusieurs provinces se révoltèrent, et Jean fut contraint de reconnaître don Carlos pour son héritier, et de consentir au mariage de ce prince avec Isabelle de Castille, que la reine Jeanne destinait à son propre fils. La cruelle marâtre prévint cette union par un crime: don Carlos fut empoisonné en 1461. Ce prince joignait à de brillantes qualités le goût des lettres; il a laissé, entre autres écrits, une traduction élégante, en langue castillane, de la *Morale* d'Aristote.

CARLOS (don), fils de Philippe II et de Marie de Portugal, né en 1545, annonça, dès son bas âge, un caractère violent et vindicatif, que les circonstances vinrent encore aigrir. Il devait épouser Élisabeth de France, fille de Henri II; mais son père, alors veuf de Marie d'Angleterre, le supplanta dans ce mariage. Plus tard, en 1565, on lui fit espérer la main de l'archiduchesse Anne, fille de l'empereur Maximilien; mais son père s'opposa encore à cette union. En 1564, Philippe II avait fait venir en Espagne les archiducs Rodolphe et Ernest, ses neveux, afin de leur assurer la succession de ses états, au détriment de son fils qu'il disait incapable de gouverner. Cette conduite de Philippe irrita vivement don Carlos, et, en 1567, il osa traiter avec les Pays-Bas révoltés contre son père, et promettre aux rebelles de se mettre à leur tête. Dans le même temps, Philippe parut croire que don Carlos avait conspiré contre sa vie, et le fit arrêter; quelques mois après, il fut condamné à mort par l'inquisition et exécuté en 1568. La fin tragique de ce prince a fourni le sujet de plusieurs tragédies à Campistron, Chénier, Otway, Schiller, Alfieri, etc. L'abbé de Saint-Réal a fait le récit de sa conspiration.

CARLOSTAD (André BODESTEIN, dit), ami de Luther, ainsi nommé de la ville de Carlstadt en Franconie, où il était né, était professeur de théologie et doyen de l'université à Wittemberg en 1512. Il fut un des premiers à embrasser la réforme; mais il ne tarda pas à se séparer de Luther, et combattit la présence réelle que celui-ci admettait. Il mourut à Bâle en 1541. Il est le premier ecclésiastique en Allemagne qui se soit marié publiquement.

CARLOTTA (LA), ville d'Espagne, une des colonies de la Sierra-Morena établies en 1767 par Olavidès, à 25 kil. S. O. de Cordoue; 3,000 hab., en grande partie Français et Savoyards.

CARLOVINGIENS, illustre famille qui a donné un grand nombre de souverains à la France, à l'Allemagne et à l'Italie pendant les IXe et Xe siècles. Elle doit son nom à Charles Martel, maire du palais, père de Pepin-le-Bref et fils de Pepin d'Héristal. Voici la liste des souverains de cette famille:

Rois de France. Charles Martel, 715-741; Pepin-le-Bref, 752-768; Charlemagne, 768-814; Louis-le-Débonnaire, 814-840; Charles-le-Chauve, 840-877; Louis-le-Bègue, 877-879: Louis III et Carloman, 879-884; Charles-le-Gros, 884-888: Charles-le-Simple, 893-923; Louis-d'Outremer, 936-954; Lothaire, 954-986; Louis V, le Fainéant: 986-987.

Empereurs. Charlemagne, 800-814; Louis-le-Débonnaire, 814-840; Lothaire, 817-855; Louis II, fils de Lothaire, 850-876; Charles-le-Chauve, 876-877; Charles-le-Gros, 880-887; Guy de Spolète, 891-894; Lambert, 894-896; Arnoul de Carinthie, 896-899; Louis, fils de Boson, 901-902; Bérenger, 906-924.

Rois d'Allemagne ou de Germanie. Charlemagne, 800-814; Louis-le-Débonnaire, 814-840; Louis II, le Germanique, 840-876; Louis-le-Jeune ou de Saxe, 876-882; Charles-le-Gros, 882-887; Arnoul de Carinthie, 887-899; Louis-l'Enfant, 899-911.

Rois d'Italie. Charlemagne, 774-781; Pepin, 781-812; Bernard, 812-818; Louis-le-Débonnaire, 818-820; Lothaire, 820-855; Louis II, 855-875; Charles-le-Chauve, 875-876; Charles-le-Gros, 879-881; Guy, 881-888; Bérenger, 888-894, 905-924; Lambert, 894-900; Louis, fils de Boson, 900-905; Hugues de Provence, 926-947: Lothaire, 945-950; Bérenger II et Adalbert, 950-961.

En France, la mort de Louis V, le Fainéant (987), amena sur le trône la dynastie des Capétiens, en la personne de Hugues Capet, qui fut reconnu roi à l'exclusion de Charles de Lorraine, 2e fils de Louis d'Outremer. En Allemagne, les Carlovingiens s'éteignirent en la personne de Louis IV, l'Enfant (911), et furent remplacés par les maisons de Saxe et de Franconie. Enfin en Italie, après la mort d'Adalbert, dernier roi carlovingien (961), Othon-le-Grand réunit ce royaume à l'Empire.

CARLOW, ville d'Irlande (Leinster), ch.-l. d'un comté de même nom, sur le Barrow, à 67 kil. S. O. de Dublin: 9,070 hab. Château-fort aux environs. Un peu de commerce. — Le comté de Carlow est situé entre ceux de Kilkenny, Kildare, la Reine, Wicklow et Wexford.

CARLOWITZ, ville des États autrichiens (Esclavonie militaire), sur le Danube qui souvent l'inonde, à 10 kil. S. E. de Peterwaradin; 5,600 hab. Archevêché grec; école illyrienne, école catholique, etc. — Il y fut signé en 1699 un traité de paix, par lequel la Turquie cédait: à l'Autriche toute la Hongrie turque (moins le banat de Temeswar et ses prétentions à la suzeraineté de la Transylvanie); à la Pologne, Kaminiec, la Podolie et l'Ukraine en deçà du Dniepr; à Venise, la Morée, etc.

CARLSBAD, ville de Bohême (Elnbogen), sur la Toppel, à 11 kil. N. E. d'Elnbogen; 2,900 hab. Couteaux, aiguilles, etc. Eaux thermales que découvrit l'empereur Charles IV dans une partie de chasse, en 1358, d'où le nom de Carlsbad (c.-à-d. *bain de Charles*). — Il s'y tint en 1820 un congrès des souverains de l'Allemagne pour établir une police plus rigoureuse dans les universités et pour prendre des mesures contre l'esprit de libéralisme qui se répandait en Allemagne.

CARLSBOURG, *Apulum* chez les anciens, *Alba Julia*, *Alba Carolina* en latin moderne, *Karoly Fejervar* en hongrois, *Belgrad* en transylvanien, *Weissenbourg* en allemand (*alb*, *weiss*, *bel*, *fejer*, signifient

blanc), ville de Transylvanie, ch.-l. du comitat de Weissenbourg, sur le Maros; 6,500 hab. Ville petite, mais importante comme place forte, comme siége de l'évêché catholique de Transylvanie et comme entourée des mines d'or les plus riches de la Transylvanie (celles d'Abrudbanya, Zalathna, etc.). — Il ne faut pas confondre Carlsbourg avec *Szekes-Fejervar* ou *Stuhlweissenbourg*, dite aussi *Fejervar* et *Weissenbourg*; cette dernière est en Hongrie.

CARLSCRONA, ville de Suède, à 400 kil. S. O. de Stockholm, sur la mer Baltique, est en grande partie construite sur de petites îles qui touchent à la côte; 12,000 hab. Port militaire, le premier du roy.: forts, bassins, chantier et autres établissements pour la marine; chantier pour les navires marchands. Fondée par Charles IX, augmentée par Charles XI. Détruite en partie par un incendie, 1790.

CARLSHAFEN, ville de Hesse-Cassel, à 32 kil. N. de Cassel, sur le Weser et la Dimel; 1,100 hab. Canal, port. Elle est bâtie à l'italienne. Siburg était son 1er nom; le landgrave Charles, qui la rebâtit au XVIIIe siècle, lui donna celui qu'elle porte auj.

CARLSHAMN, ville de Suède, sur la mer Baltique, à 44 kil. N. E. de Christianstad; 3,600 hab. Port, quelques fortifications. Pêche très active.

CARLSRUHE, capit. du grand-duché de Bade, à 7 kil. du Rhin, à 67 kil. N. E. de Strasbourg: 20,000 hab. Très jolie ville: beau château; monuments divers, églises, caserne, théâtre, porte d'Ettlingen, etc. Académie, biblioth., beaucoup d'établissements d'instruction. Industrie: soieries, bijouterie, carrosserie, meubles, amidon, etc. Cette ville fut fondée en 1715 par le grand-duc de Bade, Charles-Guillaume, qui en fit sa résidence et lui donna le nom de *Carlsruhe*, c.-à-d. *repos de Charles*: ce n'était auparavant qu'un simple rendez-vous de chasse.

CARLSTAD, ville de Suède, sur le lac Wener, ch.-l. du gouvernement de Carlstad, à 255 kil. O. de Stocknolm; 2,000 hab. Cathédrale. Commerce assez actif. Dans la prov. de Carlstad sont de riches mines de fer qui donnent 300,000 quintaux par an.

CARLSTADT, ville des États autrichiens (Trieste), à 164 kil. E. de Trieste; 4,200 hab. Évêché grec; château, chantiers de construction.

CARLSTADT, ville de Bavière (Bas-Mein), dans l'anc. Franconie, à 24 kil. N. O. de Wurtzbourg; 2,000 hab. Patrie de Carlostad.

CARLSTADT-VARASDIN (généralat de), gouvernement des États autrichiens qui, réuni au *banat de Croatie*, forme une des quatre divisions du gouvernement des Confins militaires. Le gouverneur habite Agram, dans la Croatie civile, et commande à huit régiments.

CARLUS, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Dordogne, à 11 kil. E. de Sarlat; 700 hab.

CARMAGNOLE, ville des États sardes, dans le Piémont, à 26 kil. S. E. de Turin; 12,000 hab. Belle place. Patrie de François Bussone, dit *Carmagnole*. Prise en 1691 par Catinat, et au commencement de la révolution française. — A l'occasion de cette dernière victoire, on donna le nom de *Carmagnole* à une chanson républicaine injurieuse à la cour, puis au costume qu'adoptèrent les Jacobins en 1793.

CARMAGNOLE (François BUSSONE, dit), général italien, né à Carmagnole en Piémont, en 1390, de parents obscurs, fut d'abord gardeur de pourceaux, puis valet d'armée. Entré comme simple soldat en 1412 dans les troupes de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, il se distingua sous les yeux de ce prince, fut bientôt élevé par lui au commandement de toutes ses armées, et fut le libérateur du Milanais. Mais devenu odieux à Visconti, qui craignait sa puissance, il s'enfuit à Venise en 1424. Les Vénitiens lui confièrent la direction de leurs forces. Il vainquit à Macalo les quatre généraux les plus habiles de l'Italie, François Sforza, Piccinino, Ange de la Pergola et Guido Torello; mais sa générosité envers les prisonniers le rendit suspect au Conseil des dix; quelques revers ayant paru confirmer les soupçons, il fut rappelé à Venise en 1432; il y fit une entrée triomphale, mais le lendemain de son retour il fut jeté dans les fers, et périt bientôt sur l'échafaud.

CARMANIE, *Carmania*, auj. *Laristan*, *Kerman*, et partie S. O. du *Kaboul*; prov. de l'Asie ancienne, entre le golfe Persique au S., la Parthie au N., la Perside à l'O., l'Arie, la Gédrosie, la Drangiane à l'E.; se divisait en *Carmanie maritime* au S.; ch.-l., Carmana; fertile en blé, vins et fruits exquis; et *Carmanie intérieure* ou *déserte*, au N.; immenses plaines de sable, incultes, salées, presque solitaires, mais où l'on élevait des moutons renommés.

CARMARTHEN. *Voy.* CAERMARTHEN.

CARMATH, CARMATHES. *Voy.* KARMATH, KARMATHES.

CARMEL (mont), *Carmelus*, montagne de Syrie (Acre), entre la mer à l'O. et le Cison à l'E., s'étend depuis Césarée au S. jusqu'à la baie d'Acre au N., où il forme un cap, par 32° 51' lat. N., 32° 39' long. E.; il est haut de 1,000 mètres. Ce mont passe pour avoir été la demeure du prophète Élie. On voit encore les ruines de l'ancien couvent des Carmes qui, ainsi que les Carmélites, ont pris leur nom de cette montagne.

CARMEL (religieux du MONT-), ermites institués en 400 sur le mont Carmel, par Jean, patriarche de Jérusalem, en l'honneur du prophète Élie; ce sont eux qui ont donné naissance à l'ordre des Carmes.

CARMEL (chevaliers du MONT-), ordre militaire d'hospitaliers, fondé par Henri IV et réuni depuis à l'ordre des chevaliers de Saint-Lazare.

CARMÉLITES, congrégation de religieuses qui suivaient la règle des Carmes. Cette congrégation fut réformée par sainte Thérèse en 1562. C'est dans un couvent de Carmélites à Paris que se retira mademoiselle de La Vallière.

CARMENTA, prophétesse d'Arcadie, ainsi nommée parce qu'elle rendait ses oracles en vers (*carmen*), fut aimée de Mercure, et en eut Évandre, avec lequel elle passa en Italie. Après sa mort, elle fut mise au nombre des divinités, et les Romains lui élevèrent un autel près d'une des portes de la ville, qui fut nommée d'elle *Carmentale*; elle était située entre le Tibre et le mont Capitolin. Cette porte prit plus tard le nom de *Porte Scélérate*.

CARMENTALE (porte), une des portes de Rome. *Voy.* CARMENTA et SCÉLÉRATE.

CARMES, ordre religieux, originaire du mont Carmel en Syrie, d'où il tire son nom, fut formé au XIIe siècle, reçut une règle d'Albert, patriarche de Jérusalem (1209), et fut confirmé en 1227 par le pape Honorius; il fut introduit en Europe par saint Louis en 1238. Les Carmes portaient un vêtement blanc avec des barres d'une autre couleur, d'où le nom de *Barrés* qu'on leur donnait aussi.

CARMES MITIGÉS OU BILLETTES, religieux institués en 1432, et qui suivaient la règle des Carmes adoucie par Eugène IV.

CARMES DÉCHAUSSÉS, congrégation religieuse établie dans le XVIe siècle, n'était qu'une réforme des Carmes. Cette réforme fut d'abord appliquée à des couvents de femmes par sainte Thérèse, 1562 (*Voy.* CARMÉLITES); puis cette sainte, aidée du P. Jean de la Croix, l'appliqua aux couvents d'hommes. Les Carmes déchaussés marchaient pieds nus (d'où leur nom).

CARMONA, *Carmonia*, ville d'Espagne (Séville), à 28 kil. E. de Séville, sur le Carbonès; 12,700 hab. Château en ruines.

CARMONTELLE (N.), auteur dramatique, né à Paris en 1717, mort en 1806, fut lecteur du duc d'Orléans. Il est le créateur de ces petites comédies connues sous le nom de *Proverbes dramatiques*, et réussit fort bien dans ce genre léger. Il publia un

premier recueil de ces pièces en 1768-81 ; on a publié après sa mort, en 1811 et 1825, plusieurs de ses proverbes qui étaient restés inédits.

CARNAC, ville du dép. du Morbihan, à 10 kil. S. O. d'Auray ; 2,600 hab. On voit aux environs d'immenses ruines de monuments celtiques.

CARNAK. *Voy.* KARNAK et THÈBES.

CARNARVON, ville et comté d'Angleterre. *Voy.* CAERNARVON.

CARNATIC, prov. de l'Inde. *Voy.* KARNATIC.

CARNAVAL, temps de fêtes et de divertissements qui précède le Carême ; il commence le jour de l'Épiphanie et finit le mercredi des Cendres. On fait dériver le mot Carnaval de *carn* (pour *caro*, chair) et *avaler*, parce que l'on mange beaucoup de chair pendant le Carnaval pour se dédommager de l'abstinence imposée pendant le Carême ; d'autres, avec plus de raison, font dériver ce mot de *caro vale*, c'est-à-dire, *adieu la chair*. Les travestissements de tous genres, les bals nocturnes et masqués, les promenades du Dimanche-Gras et du Mardi-Gras sont en France les principaux amusements auxquels on se livre pendant le Carnaval. Le Carnaval de Venise et en général ceux des pays méridionaux sont les plus célèbres et les plus brillants. Cet usage si singulier doit être regardé comme une imitation ou un reste des fêtes populaires des anciens et de celles de nos pères, telles que les *Bacchanales*, les *Lupercales*, les *Saturnales*, la *fête des Fous*, *de l'Ane*, etc.

CARNÉADE, philosophe grec, fondateur de la 3e Académie, était né à Cyrène vers l'an 215 avant J.-C. ; il enseigna dans Athènes, et y vécut 90 ans. Il professait une espèce de scepticisme mitigé ; il ne disait pas, comme Arcésilas, que la vérité n'existe pas, mais que l'homme ne peut la connaître, et qu'il est réduit en tout à la vraisemblance ou à la probabilité. Il combattit les Stoïciens avec acharnement : il disait lui-même que s'il n'y avait pas eu de Chrysippe, il n'y aurait pas eu de Carnéade. Il fut député par les Athéniens, avec deux autres philosophes, auprès du sénat de Rome pour faire une réclamation, et fit briller son éloquence aux yeux des jeunes Romains. Mais à la suite d'une séance où il avait successivement parlé pour et contre la justice, Caton proposa de renvoyer au plus tôt un sophiste si dangereux.

CARNERO, golfe de l'Adriatique. *Voy.* QUARNERO.

CARNI, peuple de l'Italie septent., dans la Vénétie, avaient pour ch.-l. *Julium Carnicum* (auj. *Zuglio*). Leur ancien territoire est auj. représenté par la Carniole proprement dite et le Frioul vénitien.

CARNIE, partie de l'Albanie mérid. ou B.-Albanie, aux environs de l'Arta, n'était peut-être que l'ancienne Acarnanie (auj. à l'état de Grèce).

CARNIÈRES, ch.-l. de cant. (Nord), à 26 kil. S. E. de Douay ; 1,000 hab.

CARNIÈRES, ville de Belgique (Hainaut), à 16 kil. O. de Charleroy ; 1,500 hab. Houille ; fer-blanc. Bataille entre Henri-l'Aveugle, comte de Namur, et Baudoin IV, comte de Hainaut (1170).

CARNIOLE, *Krain*, ancienne province des États autrichiens, roy. d'Illyrie, bornée au N. par la Carinthie, à l'E. par la Croatie, au S. par la Dalmatie et l'Adriatique ; avait pour ch.-l. Laybach. Population actuelle, 525,000 hab. Superficie, 190 kil. sur 95. Elle forme auj. les trois cercles de Laybach, Neustædtl, Adelsberg. Au N. sont les Alpes Carniques et Juliennes ; on y trouve des lacs, des grottes ; elle est arrosée par la Save et ses affluents. Riches mines de fer, d'argent, de plomb et surtout de mercure (à Idria). Salines sur les côtes. Au S. sol fertile en grains, fruits, bois, vins, huile. — La Carniole doit son nom à ses anciens habitants, les *Carni* ; elle appartint successivement aux Romains, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Lombards, aux Venèdes, à Charlemagne ; elle faisait, sous ce dernier, partie du duché de Frioul et du roy. d'Italie. Othon-le-Grand l'annexa à l'Allemagne et en fit une marche du duché de Carinthie. Plus tard les 4 maisons de Gœrz, de Méranie, de Carinthie et d'Autriche se la partagèrent ; mais dès 1336 l'Autriche était devenue maîtresse de la Carniole tout entière. En 1809, elle fut forcée de la céder à la France, mais elle la recouvra en 1814.

CARNIQUES (ALPES). *Voy.* ALPES.

CARNOT (Lazare-Nicolas-Marguerite), né à Nolay en Bourgogne en 1753, était capitaine de génie lorsqu'éclata la révolution. Il en adopta les principes, fut en 1791 député à l'Assemblée législative, et en 1792 à la Convention. Il déploya dans ces fonctions un caractère énergique et une fermeté inébranlable. Membre du comité militaire, il fit décréter l'armement d'une nombreuse garde nationale et le licenciement de la garde du roi. En 1793, envoyé comme inspecteur à l'armée du Nord, il destitua le général Gratien, accusé d'avoir reculé sur le champ de bataille, se mit lui-même à la tête des colonnes françaises, et défit l'ennemi à Watignies. Élu, la même année, membre du Comité de salut public, il s'y occupa exclusivement de diriger les opérations militaires et eut une grande part dans la gloire dont les armées françaises se couvrirent au dehors. En 1795, il fut nommé l'un des Directeurs ; mais il se trouva bientôt en opposition avec Barras, fut proscrit et se retira en Allemagne. Rappelé en France par le premier Consul après le 18 brumaire, il reçut le portefeuille du ministère de la guerre, qu'il conserva jusqu'à la conclusion de la paix, après les batailles de Marengo et de Hohenlinden. En 1802 il fut appelé au tribunat, et y vota avec énergie contre le consulat à vie et contre la création d'un empereur. Il resta sans emploi jusqu'à la désastreuse campagne de Russie, époque où il offrit généreusement son épée à Napoléon. La défense d'Anvers lui fut confiée : il s'y maintint longtemps, et ne consentit à remettre la place aux alliés que lorsque les ordres du comte d'Artois lui en imposèrent l'obligation. Pendant les *Cent-Jours* il fut ministre de l'intérieur ; et après la seconde abdication de Napoléon, il fit partie du gouvernement provisoire. Exilé à la Restauration, il se retira à Varsovie, puis à Magdebourg, où il mena une vie consacrée à l'étude et où il mourut en 1823. On lui doit plusieurs écrits remarquables, entre autres un *Éloge de Vauban*, couronné par l'Académie de Dijon, 1784, in-8 ; *Géométrie de position*, 1803, in-8 ; *De la défense des places fortes*, 1812, in-4, 3e édition ; *Mémoire adressé au roi en juillet* 1814, in-8 ; l'auteur y censure la marche suivie par le ministère du roi.

CARNUNTUM, ville de la Vindélicie, auj. ALTENBOURG.

CARNUTES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e), entre les *Aureliani*, les *Senones*, les *Parisii* et les *Cenomani*, avait pour ch.-l. *Autricum*, dit aussi *Carnutes*, auj. *Chartres*.

CARO (Annibal), l'un des plus célèbres littérateurs italiens du XVIe siècle, né en 1507 à Citta-Nova, dans la marche d'Ancône, mort à Rome en 1566, fut secrétaire de P.-L. Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, puis des cardinaux Ranuccio et Alexandre, frères du duc, qui le comblèrent de bienfaits. On lui doit une traduction en vers de l'*Énéide*, regardée comme un des chefs-d'œuvre de la langue italienne, Venise, 1581 et 1592, in-4 ; un *Recueil* de poésies, *ibid.*, 1569, 1572, in-4 ; des trad. de la *Rhétorique* d'Aristote, *ibid.*, 1570, in-4 ; de la *Pastorale* de Longus, publiée par Bodoni, Parme, 1786, in-4 ; etc.

CARODUNUM, nom latin de CRACOVIE.

CAROLINA (LA), ville d'Espagne, ch.-l. des colonies établies en 1767 par Olavidès dans la Sierra-Morena, à 35 kil. N. E. d'Andujar ; 3,000 hab.

CAROLINA (LEX), loi de l'empire germanique

rendue en 1532, sous Charles-Quint, dont elle reçut le nom, réglait la procédure criminelle dans toute l'Allemagne et mettait un terme à l'arbitraire qui régnait dans cette partie de l'administration.

CAROLINE, contrée des Etats-Unis de l'Amérique sept., entre la Virginie et la Géorgie, se divise auj. en deux parties, dont chacune forme un des états de l'Union. — Caroline septentrionale (*North-Carolina*), sur l'Océan Atlantique, au S. de la Virginie, par 77° 50' - 86° 15' long. O.; 700 kil. sur 220; 90,000 hab. Elle comprend 63 comtés et a pour ch.-l. Raleigh. Sol bas et marécageux sur les côtes; montagnes et plaines sablonneuses à l'O. Riz, maïs et grains divers, chanvre, énormes forêts de pins. Climat malsain. — Caroline méridionale (*South-Carolina*), sur l'Atlantique, entre la Caroline septentrionale et la Géorgie, par 80° 55'-85° 35' long. O., 32° 2'-35° 10' lat. N. : 415 kil. sur 260; 600,000 hab. Elle comprend 30 comtés; Colombia est le siége du gouvernement; mais la ville la plus importante est Charleston. Beaucoup d'îles sur les côtes : marais, forêts de pins à résine; sol très fertile, surtout en coton, en riz, maïs, tabac, indigo, etc. Agriculture florissante. Industrie peu développée. — La Caroline fut découverte en 1512 par l'Espagnol Ponce de Léon. En 1562, le Français Jean de Ribault, envoyé par Charles IX, roi de France, y forma un établissement, et donna au pays le nom de *Caroline*, en l'honneur du roi régnant; mais en 1565 les Espagnols surprirent la colonie française et la massacrèrent. Quelque temps après, Dominique de Gourges, ayant équipé trois vaisseaux, vengea sur les Espagnols le massacre des Français, mais il n'essaya pas de relever la colonie. En 1663, les Anglais s'y établirent, et ils la possédèrent jusqu'en 1765, époque où la Caroline se déclara indépendante.

CAROLINE DE BRUNSWICK (Amélie-Élisabeth), reine d'Angleterre, fille de Ch.-Guill.-Ferdinand, duc de Brunswick, née à Brunswick en 1768. Elle fut mariée en 1796 à George-Fréd.-Auguste, alors prince de Galles (depuis roi sous le nom de George IV), et eut de cette union, l'année suivante, la princesse Charlotte. Peu après la célébration du mariage, les deux époux se séparèrent d'un commun accord. La conduite de Caroline après cette séparation donna lieu à de graves soupçons et par suite à des débats scandaleux. Deux fois son mari lui intenta une accusation publique d'adultère (1806 et 1820); et lorsqu'il monta sur le trône, 1821, il ne permit point qu'elle partageât son titre ni qu'elle assistât au couronnement. Elle mourut peu de mois après ce dernier affront. On a dit qu'elle était morte empoisonnée.

CAROLINE (MARIE-), reine de Naples. *Voy.* MARIE.

CAROLINES (les) ou NOUVELLES-PHILIPPINES, vaste archipel de la Polynésie, entre 135°-169° long. E., et 6°-12° lat. N. Les principaux groupes qui le composent sont ceux de Roug, Seniavine, Oualan, Oulouthy, Ouleaï, Nougouor, Pelelap, Duperrey et Monteverde. Il faut y joindre l'île Eap qui est la plus grande de tout l'archipel. Petites, basses, très fertiles. Le climat est agréable, mais troublé par des ouragans terribles. La langue des indigènes est un dialecte de celle des Philippines.—Vues par Villalobos, 1543, mais oubliées jusqu'en 1689, et négligées encore auj. Les Espagnols en sont les maîtres nominalement.

CAROLINS (livres), ouvrage théologique attribué à l'empereur Charlemagne, et dans lequel sont combattues les conclusions du second concile de Nicée (787), qui ordonnait le culte des images. *Voy.* NICÉE.

CARON, nocher des Enfers. *Voy.* CHARON.

CARON DE BEAUMARCHAIS. *Voy.* BEAUMARCHAIS.

CARON, lieutenant-colonel sous l'empire, fut sous la restauration accusé d'avoir pris part à la conspiration de 1820 (août); défendu par M. Barthe, il fut acquitté, et retourna à Colmar. Une conspiration avait été découverte à Béfort (1821), et les accusés passaient aux assises, lorsque Caron proposa à des sous-officiers de la garnison de Colmar de délivrer les prisonniers. Ceux-ci feignirent d'abord d'entrer dans ses projets, et quand Caron se fut compromis ouvertement, ils le trahirent et le ramenèrent eux-mêmes enchaîné à Colmar. Traduit au conseil de guerre, Caron fut condamné à mort, le 1er octobre 1820. La cour de cassation n'avait pas encore rejeté son pourvoi que déjà il était exécuté.

CARONI, riv. du Vénézuéla, coule du S. au N., et après 750 kil. de cours, tombe dans l'Orénoque, à 65 kil. O. de Villaguyana.

CARORA, ville de la république de Vénézuéla, à 105 kil. E. du lac Maracaïbo; 6,000 hab. Belle, bien bâtie et jadis florissante. Commerce de cordonnerie, cuirs, brides, etc. Aux environs, baumes odoriférants, résines aromatiques; espèce de cochenille sauvage.

CAROTTO, ville du roy. de Naples (Naples), à 8 kil. S. O. de Castel-a-Mare; 3,500 hab. École de marine.

CAROUGE, ville de Suisse (Genève), sur l'Arve, à 2 kil. S. de Genève; 3,200 hab. Horlogerie; maroquins, faïence. — Carouge n'était qu'un village lorsqu'en 1780 le roi de Sardaigne voulut en faire le ch.-lieu d'une prov. et la rivale de Genève. Les traités de 1815 ont donné cette ville au cant. de Genève; néanmoins, il y a encore dans les États sardes une intendance de Carouge (ch.-l. St-Julien).

CAROUGES, ville du dép. de l'Orne. *Voy.* CARROUGES.

CARPATHES (monts). *Voy.* KRAPACS.

CARPATHOS, auj. *Scarpanto*, île de la Méditerranée, entre celles de Rhodes et de Crète, faisait donner le nom de *mer Carpathienne* à la mer qui l'environnait.

CARPENTARIE (golfe de), sur la côte N. de la Nouv.-Hollande, de 133° 20' à 140° long. E., de 10° 40' à 17° 40' lat. S.—On nomme Terre de Carpentarie le pays qui s'étend sur les bords du golfe de même nom, entre la Terre d'Arnheim à l'O. et la Nouv.-Galles mérid. à l'E. Elle a 1,700 kil. de développement. La terre de Carpentarie était connue dès 1616. C'est à tort qu'on en attribue la découverte au capitaine hollandais Carpenter, qui lui a donné son nom. Tasman l'explora en 1644; Flinders a relevé tout le golfe en 1800.

CARPENTIER (P.), bénédictin, prieur de Donchery, né à Charleville en 1697, mort en 1767, a donné un supplément au glossaire de Ducange, sous le titre de *Glossarium novum*, 4 vol. in-fol., Paris, 1766.

CARPENTORACTE, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. CARPENTRAS.

CARPENTRAS, *Carpentoracte*, ch.-l. d'arr. du dép. de Vaucluse, au pied du mont Ventoux, sur l'Auzon, à 22 kil. d'Avignon; 9,224 hab. Cathédrale ornée de colonnes provenant d'un temple de Diane; murailles anciennes, aqueduc; biblioth., etc. Industrie. Commerce d'huile dite d'Aix, essences, fruits, soie, safran, etc. Elle était, avant *Forum Neronis*, la cap. des *Memini*, et était comprise dans la Narbonnaise 2e. Plus tard, elle fut le ch.-l. du Comtat Venaissin. Évêché fondé au IIIe siècle, supprimé au commencement du XIXe. — L'arr. de Carpentras a 5 cant. (Pernes, Sault, Mourmoiron, plus Carpentras qui compte pour 2), 29 comm., et 52,699 hab.

CARPETANI, parfois *Carpesii*, et même *Tartessii*, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), vers le centre de la péninsule, sur les 2 rives du Tage, à l'E. et à l'O. de la Jarama actuelle, entre les *Arevaci* au N., les *Celtiberi* à l'E., les *Vettones* à l'O., les *Oretani* au S. Ch.-l., *Toletum* (Tolède).

CARPI, ville du duché de Modène, à 22 kil. S. O. de la Mirandole; 6,000 hab. Château; filature de soie.

CARPI (Hugo DE), peintre et graveur en bois, né

à Rome vers 1486, fut l'un des premiers inventeurs des gravures en bois à trois planches : la 1re servait pour le portrait, la 2e pour les demi-teintes, et la 3e pour les ombres. Parmi ses divers ouvrages, on distingue : *David coupant la tête de Goliath*, *le Massacre des Innocents*, *Ananie puni de mort*, *Énée sauvant son père Anchise*, etc.

CARPI (Jérôme DE), peintre, né à Ferrare en 1511, mort en 1556, imita le Corrége et orna de ses ouvrages le palais des ducs de Ferrare.

CARPIN (Jean DUPLAN DE), frère mineur de Saint-François, et archevêque d'Antivari, né en Italie vers 1220, fut envoyé par Innocent IV, en 1245, dans le Kaptchak, auprès du khan des Tartares, pour le prier de cesser de ravager les pays chrétiens. De retour de ce périlleux voyage, que personne n'avait fait avant lui, il fut nommé *provincial d'Allemagne*, et prêcha l'évangile en Bohême, en Hongrie, en Norwége et en Danemark. La *Relation de ses voyages* (pendant les années 1245-1247) a été publiée d'abord à La Haye en 1729 avec ceux de Benjamin de Tudèle et de Rubruquis; et d'une manière plus complète, d'après les manuscrits de Leyde, par M. d'Avezac, Paris, 1838, in-4.

CARPOCRATE, hérétique du IIe siècle, natif d'Alexandrie, niait la divinité de J.-C. et professait les doctrines des Gnostiques. Épiphanes, son fils, fut l'héritier de sa doctrine et de ses erreurs.

CARPZOV, *Carpzovius*, famille allemande, qui a fourni un grand nombre de savants jurisconsultes, théologiens et philologues. Le chef de cette famille est Benoît Carpzov, né dans le Brandebourg en 1565, mort en 1624, qui professa le droit à Wittemberg, et laissa 5 enfants, tous connus dans la science. — On doit à Jean-Gottlob Carpzov une *Dissertation sur les opinions des philosophes touchant la nature de Dieu*, Leipsick, 1699; *Critica sacra*, 1708, etc.; à J.-Benoît Carpzov, des *Dissertations* sur Mencius, philosophe chinois, sur Autolycus de Pitane, sur Paléphate, Musée, Ach. Tatius, Leipsick, 1743; sur Saxon-le-Grammairien, 1762, etc.

CARQUEFOU, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 8 kil. N. E. de Nantes; 1,500 hab.

CARR (Robert). *Voy.* SOMERSET.

CARRACHE (Louis), peintre, né à Bologne en 1554, mort en 1619, fut élève du Tintoret et maître d'Augustin et d'Annibal Carrache, ses deux cousins. Il fonda à Bologne, de concert avec ces deux derniers, une académie de peinture, dite des *Incomminati*, qui avait pour principe d'allier l'observation de la nature à l'imitation des meilleurs maîtres; et bientôt il appliqua ce principe dans un magnifique tableau: *la Prédication de saint Jean-Baptiste*. Les plus beaux tableaux de Louis sont à Bologne. Il excella dans le dessin; mais on lui fait quelques reproches relativement à la couleur.

CARRACHE (Augustin), peintre, cousin du précédent, né à Bologne en 1558, mort à Parme en 1601, s'est surtout illustré par un tableau intitulé *la Communion de saint Jérôme*, regardé comme un chef-d'œuvre. Augustin aida son frère Annibal dans une partie des travaux de la galerie Farnèse. Il est également célèbre comme graveur; il a composé pour l'Académie de Bologne un *Traité de perspective et d'architecture*.

CARRACHE (Annibal), peintre, frère du précédent, né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609, est regardé comme le plus grand peintre de sa famille. Ses principaux ouvrages sont : le tableau de *Saint Roch distribuant ses richesses aux pauvres*, les peintures du palais Farnèse, le tableau du *Silence*, et l'*Apparition de la Vierge à saint Luc*. Le style d'Annibal est surtout remarquable par le grandiose, l'élévation et la noblesse.

CARRARA, ville de Toscane, dans le duché de Massa, à 4 kil. de Massa, sur la Lavenza; 6,000 hab. Célèbre par ses magnifiques carrières de marbre blanc. On y voit une grotte à stalactites très curieuse.

CARRARA (principauté de MASSA-ET-). *Voy.* MASSA.

CARRARE, *Carrara* en italien, famille souveraine de Padoue. En 1318, Jacques Carrare fut déclaré chef de la république de Padoue; mais il fut forcé pendant tout son règne de combattre pour maintenir sa souveraineté. Il fut même obligé de la partager avec Frédéric, duc d'Autriche, pour obtenir de lui des secours contre Cane della Scala, seigneur de Vérone.— Son neveu et successeur, Marsilio Carrare, attaqué par un de ses oncles, transféra entièrement à Cane della Scala la seigneurie de Padoue, en ne conservant dans la ville qu'un pouvoir administratif (1328). Il parvint cependant, en 1337, avec l'aide des républiques de Florence et de Venise, à recouvrer sa souveraineté. Il mourut en 1338. — Il eut pour successeur son neveu Ubertino, qui fut confirmé dans sa souveraineté par la famille della Scala, et régna en paix jusqu'à l'an 1345. — Marsilietto Carrare, parent éloigné d'Ubertino, fut désigné par ce prince pour lui succéder; mais à peine avait-il été reconnu seigneur de Padoue, qu'il fut assassiné par Jacques II, neveu de Jacques I.— Jacques II fut reconnu par le peuple, gouverna avec assez de sagesse, mais périt bientôt lui-même assassiné par un bâtard d'un de ses oncles (1350). — Giacomino Carrare, frère du précédent, fut proclamé seigneur de Padoue, conjointement avec son neveu François, fils de Jacques II. Pendant cinq ans ils maintinrent entre eux la meilleure harmonie, et l'état prospéra par leurs soins réunis; mais au bout de ce temps, François, informé que son oncle avait formé le projet de le faire assassiner, le prévint en l'arrêtant lui-même (1355), et en le renfermant dans une forteresse où il mourut en 1372. François fit la guerre aux Vénitiens : il fut d'abord battu et forcé de payer tribut (1372); mais il eut plus de succès en 1378. Il faillit alors causer la ruine de Venise, et se fit relever de toutes les conditions onéreuses qui lui avaient été imposées par le précédent traité. Cependant, en 1388, il fut vaincu par Galéas Visconti, et contraint de lui livrer Padoue et Trévise. Il fut lui-même enfermé dans un château-fort, et y mourut en 1393. — Son fils, François II, parvint en 1390, avec l'aide des Vénitiens et des Florentins, à rentrer dans Padoue; mais attaqué peu après, et vaincu par ces mêmes Vénitiens, il fut conduit à Venise, et étranglé dans sa prison avec deux de ses fils (1406). — Il laissa deux autres enfants, dont le dernier, après avoir servi contre les Vénitiens, fut aussi fait prisonnier et eut la tête tranchée en 1435. En lui finit la maison de Carrare.

CARRÉ DE MONTGERON. *Voy.* MONTGERON.

CARREY (Harry), poëte et musicien anglais du XVIIIe siècle, est auteur de chansons et de ballades qui eurent beaucoup de vogue, et notamment du fameux air national de l'Angleterre *God save the King*. Il vécut toujours dans l'indigence et se tua de désespoir en 1744.

CARRHES, *Carrhæ*, auj. *Harran*, ville de Mésopotamie, au S. O. d'Édesse, fameuse par la défaite et la mort de Crassus, en 53 av. J.-C.

CARRICK, territoire d'Écosse dans le comté d'Ayr, au S., 53 kil. sur 35; 21,500 hab. Villes principales, Maybole et Girvan. Mines de fer et de houille; carrières de *blind-coal*, bois fossile qui peut remplacer le charbon de terre.

CARRICK, ville d'Irlande, dans le comté de Tipperary, sur le Suir, à 22 kil. N. O. de Waterford; 11,000 hab.

CARRICK-FERGUS, ville d'Irlande (Armagh), à 26 kil. E. d'Antrim, sur la baie de Carrick-Fergus; 8,700 hab. C'était jadis la ville maritime la plus considérable de l'Irlande septent. Pêche et industrie assez active. Elle est divisée en deux villes : ville des

Anglais et ville des Écossais.—Elle fut prise en 1315 par Robert Bruce, en 1760 par le Français Thurot.

CARRIER (J.-B.), l'un des hommes les plus sanguinaires de la révolution, né en 1756 près d'Aurillac, était procureur avant 1789. Il fut en 1792 nommé député à la Convention nationale, et fut en 1793 envoyé en mission dans les départements de l'Ouest, où la guerre civile était dans toute sa fureur. Carrier rappela par ses cruautés les temps de Néron : il fit construire des bateaux à soupape qui noyaient cent personnes à la fois. C'est lui qui inventa ces horribles exécutions, qu'il nommait *mariages républicains*, et qui consistaient à garrotter ensemble un homme et une femme qu'on précipitait ensuite dans la Loire. Ce monstre fut traduit en 1794 devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort.

CARRION-DE-CALATRAVA, ville d'Espagne (Manche), à 8 kil. N. E. de Ciudad-Réal. Mine d'argent aux environs.

CARRION-DE-LOS-CONDES, ville d'Espagne (Toro), sur la riv. de Carrion, à 32 kil. N. O. de Palencia; 2,800 hab. Célèbre bataille entre Ferdinand-le-Catholique et Bermude III, en 1037. Ce dernier y périt, et avec lui finit la dynastie d'Oviédo. — Il y a plusieurs autres villes du nom de Carrion en Espagne et au Mexique.

CARRION (Henri DE), marquis de Nisas, lieutenant-général, né vers 1660 dans le Languedoc, mort en 1754, assista au siége de Barcelone en 1697; se distingua à la bataille de Luzzara, à la tête du régiment de *Vieille-Marine* (1702); défendit Toulon, et devint successivement brigadier, maréchal-de-camp et lieutenant-général; fut nommé lieutenant du roi en Languedoc, où il mourut. On lui doit l'établissement des cantonniers sur les grandes routes et plusieurs écrits sur l'*Art de la guerre*.

CARRON, ville d'Écosse (Stirling), à 15 kil. S. E. de Stirling. Forges considérables; immenses fonderies qui emploient 2,000 ouvriers. — C'est de là que sont sorties les premières *caronades*.

CARRON (Guy-Toussaint-Julien), prêtre, né à Rennes en 1760, mort en 1820, fonda dans sa ville natale en 1789 une manufacture de toiles où 2,000 pauvres étaient employés, et ouvrit un asile pour les filles arrachées au vice. Lors de la révolution, l'abbé Carron fut déporté dans l'île de Jersey; puis il se rendit à Londres, où il fonda plusieurs écoles gratuites. Rentré en France au retour des Bourbons, il fut mis à la tête d'une institution dite *Institut de Marie-Thérèse*, fondée pour les jeunes personnes dont les familles avaient perdu leur fortune pendant la révolution. Ce pieux ecclésiastique a laissé un grand nombre d'ouvrages de piété qui ont été réunis à Lille, 1822, in-18.

CARROUGES, ch.-l. de canton (Orne), à 30 kil. d'Alençon; 2,200 hab. Forges, mines de fer. Foire célèbre, connue sous le nom de *Petite-Guibray*.

CARROUSEL, espèce de jeu militaire que l'on confond souvent avec les tournois; il se compose d'abord d'une suite d'exercices à cheval exécutés par des *quadrilles*, et entremêlés de représentations allégoriques tirées de la fable ou de l'histoire. Les carrousels, dont l'origine ne remonte pas en France au-delà d'Henri IV, furent importés d'Italie et remplacèrent les tournois. Louis XIII et Louis XIV en donnèrent de très brillants, notamment en 1662 à Versailles, en l'honneur de mademoiselle de La Vallière, et en 1664, à Paris, dans l'emplacement auj. appelé pour cette raison *place du Carrousel*.

CARRU, ville des États sardes (Coni), à 13 kil. N. de Mondovi; 3,600 hab.

CARS, ville de la Turquie d'Asie (Arménie), ch.-l. d'un pachalik de même nom, par 40° 25' lat. N., 41° 10' long. E. Cette ville, qui est très forte, est une des places de guerre les plus importantes sur la frontière persane; 12,300 hab.

CARSTENS (Asmus-Jacob), peintre danois, né près de Sleswig en 1794, était fils d'un meunier et eut sa mère pour premier maître de dessin. Il se rendit à Berlin vers 1789, et y fut nommé professeur de dessin. En 1792, il alla à Rome et mourut dans cette ville. Parmi ses tableaux, on remarque *la Mort d'Achille*; *la Chute des Anges*; *la Visite des Argonautes au centaure Chiron*, et *le Mégaponte*, dont l'idée est empruntée de Lucien.

CARTAGO, ville de la Nouvelle-Grenade (Cauca), à 130 kil. N. E. de Popayan, sur la Vieja, par 4° 45' lat. N., 78° 26' long. O.; 5,500 hab. Grand commerce de tabac, café et cacao. Cette ville sert d'entrepôt à Santa-Fé. — Il y a aussi une ville de ce nom dans la confédération de l'Amérique centrale (état de Costa-Rica); on lui accorde 20,000 hab.; elle a été beaucoup plus florissante.

CARTE (Thomas), prêtre et historien anglais, né à Clifton, dans le comté de Warwick, en 1686, mort en 1754, se montra attaché aux Stuarts, refusa de prêter serment à George I, prit part à la rébellion de 1715, et fut obligé de se réfugier en France. Ayant obtenu la permission de rentrer en Angleterre, il s'occupa de publications historiques. Ses ouvrages les plus importants sont : *Histoire de la vie de Jacques, duc d'Ormond*, 3 vol. in-fol.; *Histoire générale d'Angleterre*, 1747, et *Abrégé de l'histoire générale de Portugal*, Londres, 1740.

CARTEAUX (Jean-François), général des armées françaises, né dans la Franche-Comté en 1751, mort en 1813, entra au service comme soldat, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de général de brigade. Son principal fait d'armes est le siége et la prise de Toulon en 1793; il y fut fortement secondé par Bonaparte, alors simple capitaine d'artillerie.

CARTEIA, auj. *Algésiras* selon les uns, *Gibraltar* selon d'autres, ville d'Hispanie (Bétique), au S. O., chez les *Bastuli Pæni*, sur la Méditerranée. On croit que c'est l'ancienne *Calpé* (*Voy.* ce mot). Elle fut fondée par les Carthaginois. C'est à Carteia que fut tué Cn. Pompée le fils, après la bataille de Munda, 45 av. J.-C.

CARTELIER (Pierre), sculpteur, né à Paris en 1757 de parents pauvres, mort en 1831, a orné Paris d'un grand nombre d'ouvrages remarquables. Ses principaux ouvrages sont une statue de *la Victoire*, en ronde-bosse, placée au Luxembourg; des statues de *Vergniaud*, du *prince Louis*, d'*Aristide*, de *la Pudeur*; le bas-relief de *la Gloire*, sur la façade du Louvre; la *Capitulation d'Ulm*, sur l'arc de triomphe du Carrousel, etc.

CARTENNA, ville de l'Afrique anc. (Mauritanie Césarienne), auj. TENNEZ OU TENNIS.

CARTERET (Philippe), navigateur anglais, fit, en 1766, partie de l'expédition commandée par le capitaine Wallis pour découvrir de nouvelles terres dans l'hémisphère austral; reconnut plusieurs îles au S. des îles de la Société, l'archipel de Santa-Cruz de Mandona qu'il appela îles de la Reine-Charlotte; découvrit ensuite les îles qu'il nomma Gower et Carteret, et revint en Angleterre en 1769. La relation de son voyage a été publiée avec celle du premier voyage de Cook par Hawkesworth.

CARTERET, île de l'Australie, dans l'archipel de Salomon, par 158° 28' long. E., 8° 50' lat. S. Découverte en 1767 par Carteret.

CARTERET, comté des États-Unis (Caroline sept.); 6,000 hab. Ch.-l., Beaufort.

CARTEROMACO. *Voy.* FORTEGUERRI.

CARTÉSIENS, partisans des doctrines de Descartes. *Voy.* DESCARTES.

CARTHAGE, *Carthago* en latin, *Carchédon* en grec, célèbre ville de l'Afrique ancienne, sur la côte orient. de la Barbarie actuelle, au fond d'un petit golfe dit de Carthage (auj. golfe de Tunis). On y distinguait 3 quartiers : *Megara*, *Byrsa* ou la citadelle, et le

quartier des deux ports (le port marchand et le port militaire). Chantiers, arsenaux, magasins immenses, beaux palais, etc. — Les Carthaginois (en latin *Carthaginienses* et *Pœni*) suivaient les coutumes, les mœurs, la religion des Phéniciens, dont ils tiraient leur origine. Ils sont célèbres surtout par leur activité commerciale, leur puissance maritime et leurs richesses. Leur astuce, qui souvent dégénérait en perfidie, était devenue proverbiale (*foi punique*). Ils ont eu de grands hommes, entre autres le navigateur Hannon, les généraux Amilcar Barca, Asdrubal, et le grand Annibal. Quant à leur gouvernement, c'était une république oligarchique; deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes*, exerçaient le pouvoir exécutif et dirigeaient les affaires de la république, de concert avec un sénat composé de plus de 300 membres, tous de race noble; le concours du peuple n'était employé que dans des circonstances extraordinaires, ou en cas de dissentiment entre les suffètes et le sénat. Carthage, à cause de ses richesses et du petit nombre de ses citoyens, ne composait son armée que de troupes mercenaires. Les lettres et les arts paraissent aussi avoir été cultivés à Carthage; mais quelques médailles, un petit nombre d'inscriptions, et de rares fragments épars dans les auteurs grecs et latins, sont tout ce qui nous en reste. — Carthage fut, à ce qu'on croit, fondée, ou du moins agrandie par la Tyrienne Didon vers l'an 869 av. J.-C.; elle s'enrichit de bonne heure par le commerce; ses hardis navigateurs pénétrèrent dans l'Océan par-delà les Colonnes d'Hercule, et visitèrent au S. les îles Fortunées (Canaries), au N. les îles Cassitérides (Sorlingues) et Thulé (les Orcades ou le Jutland). En Afrique, Carthage conquit un vaste territoire dans les états actuels de Tunis et de Tripoli. Elle y joignit les îles Baléares, une grande partie de l'Espagne, de la Sardaigne et de la Sicile. La possession de la Sicile mit Carthage en contact avec Rome et devint l'occasion d'une longue lutte entre les deux républiques, lutte qui est connue sous le nom de *guerres puniques*. On en compte trois : la 1re de 264 à 242, la 2e de 219 à 201, la 3e de 149 à 146. La première enleva la Sicile à Carthage; la seconde, malgré l'audacieuse expédition d'Annibal en Italie et les succès de ce guerrier, lui fit perdre l'Espagne; la troisième, qui eut lieu dans l'Afrique même, anéantit Carthage. Dans l'intervalle des deux dernières guerres puniques, elle avait eu à soutenir contre ses troupes mercenaires, qui s'étaient révoltées parce qu'on ne pouvait plus payer leur solde, une guerre terrible qui précipita sa ruine. Carthage, prise par Scipion Emilien en 146, fut pillée et livrée aux flammes; son territoire fut divisé entre la Numidie et la province romaine, dite *province d'Afrique*. L'an 121 av. J.-C., C. Gracchus y conduisit une colonie, et plus tard Auguste releva la ville, mais non sur le même emplacement. La nouvelle Carthage s'accrut promptement et devint bientôt la ville la plus importante de l'Afrique romaine. Le christianisme y fit également de rapides progrès. En 439, les Vandales s'en emparèrent; mais Bélisaire la recouvra sous Justinien (534). Les Arabes enfin la prirent d'assaut en 693 et la ruinèrent pour jamais. On n'en voit plus que quelques ruines à 16 kil. N. E. de Tunis.

CARTHAGÈNE, *Carthago Nova*, ville d'Espagne (Murcie), à 44 kil. S. E. de Murcie, sur la Méditerranée; 30,000 hab. Évêché. Port très avantageux; chantiers, arsenaux, écoles maritimes, observatoire, etc. — Carthagène fut fondée par Asdrubal, vers 260 av. J.-C., pour l'exploitation des mines d'argent que renfermait son territoire. Scipion Emilien s'en empara après un siége meurtrier (210). Dans la suite, Carthagène fut presque détruite par les Goths et par les Maures; elle ne se releva que sous Philippe II.

CARTHAGÈNE, ville de l'Amérique du S. (Nouvelle-Grenade), par 80° 10' long. O., 10° 24' lat. N., sur un îlot de la mer des Antilles; 20,000 hab. Évêché. Bonne baie, plusieurs forts, beaux couvents. — Fondée en 1533; prise par les Français en 1544 et 1697. Cette ville était le ch.-l. de tout le dép. de la Magdalena, ainsi que de la prov. de Carthagène, lorsque la Colombie existait; elle est auj. comprise dans la prov. de la Nouvelle-Grenade.

CARTHAGO, ville d'Afrique. *Voy.* CARTHAGE.

CARTHAGO NOVA, ville d'Hispanie. *Voy.* CARTHAGÈNE.

CARTHAGO VETUS, ville d'Hispanie, auj. CANTAVIÉJA.

CARTIER (Jacques), navigateur français, né à Saint-Malo, partit de cette ville en 1534 avec deux navires, pour reconnaître les terres de l'Amérique septentrionale. Il découvrit le groupe des îles de la Madeleine, parcourut la côte occidentale du golfe Saint-Laurent, et visita la baie des Chaleurs. Dans un second voyage entrepris l'année suivante, Cartier compléta la découverte du fleuve et du golfe Saint-Laurent. On lui doit aussi la découverte de la plus grande partie du Canada. Il fit, en 1540, un nouveau voyage dans ces contrées, mais qui n'eut pas de résultats. On trouve le journal des deux premiers voyages dans l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot, Paris, 1612, et le *Précis du troisième voyage*, dans le 3e vol.

CARTIS-MANDUA, reine des Brigantes, dans la Bretagne ancienne, sous Claude, embrassa le parti des Romains et leur livra Caractacus, à qui elle avait promis un asile (43 de J.-C.). Dans la suite, une sédition s'étant élevée parmi ses sujets, les Romains s'emparèrent de ses états sous prétexte de la défendre.

CARTOUCHE (Louis-Dominique), fameux voleur, né à Paris vers la fin du XVIIe siècle, était fils d'un marchand de vins de la Courtille, et avait commencé quelques études à Louis-le-Grand, d'où il se fit chasser. Après avoir servi quelque temps, il se mit à la tête d'une troupe de bandits qui commettaient journellement des vols et des assassinats dans la capitale. Il échappa avec tant d'adresse à toutes les recherches, que l'on proposa une récompense à ceux qui le mettraient entre les mains de la justice. Il fut enfin arrêté en 1721, et rompu vif. On a reproduit son histoire sous mille formes et on l'a plusieurs fois mis sur la scène.

CARTWRIGHT (Thomas), puritain anglais, né dans le comté d'Hertfort en 1535, mort en 1603, enseigna la théologie à Cambridge. Banni plusieurs fois pour l'exaltation de ses doctrines, il revint toujours en Angleterre, et mourut à la Tour de Londres. On a de lui des *Commentaires sur l'Écriture*, parmi lesquels on remarque *Harmonia evangelica commentario analytico illustrata*, Amsterdam, Elzevir, 1447, in-4. — Un autre Cartwright, William, né en 1611, était à la fois théologien et poëte. Il avait composé quelques pièces de théâtre qui donnaient des espérances, lorsqu'il fut emporté par une mort prématurée en 1644.

CARUS (Marcus Aurélius), empereur romain, né à Narbonne, suivant Eutrope, fut préfet du prétoire sous Probus, et fut, après la mort de ce prince, élu par l'armée, l'an 281. Il défit les Sarmates en Illyrie, s'empara de la Mésopotamie, des villes de Séleucie et de Ctésiphon, et mourut frappé, dit-on, de la foudre, dans cette dernière ville, l'an 282 de J.-C., après 16 mois de règne. On soupçonna le préfet du prétoire Aper d'avoir abrégé ses jours. Il laissa deux fils, Carin et Numérien, qu'il avait créés césars, et qui régnèrent un instant après lui.

CARUS (Frédéric-Auguste), théologien réformé allemand, né en 1770, mort en 1807, professa la philosophie à Leipsick. Ses œuvres ont été publiées de 1808 à 1810, 7 vol. in-8, Leipsick. On y remarque une *Psychologie*; une *Histoire de la Psychologie*;

des *Réflexions sur l'histoire de la philosophie*; *Psychologie des Hébreux*; *Considérations sur l'histoire de l'espèce humaine*; des *Essais de morale et de philosophie religieuse*. Ces écrits sont tous en allemand, excepté une *Histoire des sentences de l'église grecque*, en latin, et un *Commentaire* sur l'origine de la cosmothéologie d'Anaxagore, en latin.

CARVAJAL, famille espagnole, a produit plusieurs hommes célèbres, entre autres : Jean de Carvajal, fait cardinal par Paul IV en 1446 ; il fut chargé de plusieurs missions en Allemagne, combattit les erreurs des Hussites, et contribua au gain d'une bataille livrée aux Turcs en 1456, sous les murs de Belgrade. — Bernardin de Carvajal, neveu du précédent, fut créé cardinal en 1493 par Alexandre VI. Nommé ambassadeur d'Espagne à Rome, il prit parti pour Louis XII et l'empereur Maximilien contre le pape Pie III, et fut en conséquence excommunié, dépouillé de la pourpre et jeté dans une prison.

CARVAJAL (François DE), capitaine espagnol, servit en Amérique, contribua au succès qu'obtint le gouverneur du Pérou, Vaca de Castro, sur le jeune Almagro; embrassa le parti de Pizarre, fut fait prisonnier avec lui en 1548, et pendu comme traître, à Cusco.

CARVAJAL (Louis-Firmin), comte de la Union, général espagnol, né en 1752 à Lima, fut placé en 1794 à la tête de l'armée dite du Roussillon, formée contre la France; mais il obtint peu de succès, et périt la même année.

CARVIN-EPINOY, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 26 kil. N. E. d'Arras; 3,200 hab.

CARYANDE, *Caryanda*, ville de la Carie, sur le golfe Iassique, entre Mynde et Bargylie. Patrie de Scylax le géographe.

CARYATIDES. On donne ce nom aux colonnes, piliers ou pilastres qui représentent des figures de femmes vêtues. Ce nom doit son origine à la ville de *Caryes* dans le Péloponèse, soit parce que tous les ans les jeunes filles lacédémoniennes venaient y danser en chœur devant la statue de Diane Caryatide, soit à cause d'une victoire remportée par les Hellènes sur les habitants de Caryes, et à la suite de laquelle toutes les femmes de cette ville furent réduites en esclavage. Quoi qu'il en soit, c'est à tort qu'on fait dériver le mot *caryatides* de *Carien*.

CARYBDE. *Voy.* CHARYBDE.

CARYES, ville de Laconie, au N. de Sparte et de Sellasie, est auj. *Kravada*. *Voy.* CARYATIDES.

CARYSTUS, ville d'Eubée, auj. CARISTO.

CASA (Jean DELLA), prélat et littérateur italien, né à Mugello, près de Florence, fut nommé, en 1544, à l'archevêché de Bénévent et devint secrétaire d'état sous Paul IV. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec élégance, tels que : *Galatée, ou la manière de vivre dans le monde*, traduit en français par Belleforest; un traité intitulé : *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos*, traduit en italien par l'auteur; des *Poésies lyriques* italiennes, sur lesquelles Ménage a fait un commentaire estimé. Les meilleures éditions des œuvres de Casa sont celles de Florence, 1707, 3 vol. in-4; Venise, 1752, 3 vol. in-4. Cette dernière est la plus complète.

CASA-BIANCA (Lucien), capitaine de vaisseau français, né en Corse vers 1755, se distingua dans la marine royale. Il fut député par l'un des deux départements de la Corse à la Convention nationale en 1792, puis devint membre du Conseil des cinq-cents. Il prit le commandement du vaisseau *l'Orient* dans l'expédition d'Égypte, et périt au combat naval d'Aboukir avec son jeune fils qui, voyant le vaisseau prêt à sauter, ne voulut point abandonner son père mortellement blessé.

CASAL, *Casale* en italien, *Bodincomagus* ou *Industria* des anciens, ville des États sardes, ch.-l. d'intendance sur la droite du Pô, à 25 kil. N. O. d'Alexandrie; 17,000 hab. Évêché; vieux château-fort, églises, collége, théâtre, etc. Peu de commerce. Jadis forte. Plusieurs fois prise et reprise par les Autrichiens et les Français. Les Français y vainquirent les Espagnols en 1640.

CASAL-MAGGIORE, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Pô, à 35 kil. S. E. de Crémone; 4,700 hab.

CASAL-NUOVO, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 22 kil. E. de Palmi; 4,250 hab.

CASAL-PUSTERLENGO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. S. E. de Lodi; 4,750 hab.

CASA-MASSIMA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 20 kil. S. de Bari; 3,180 hab. Vins estimés, amandes.

CASA-MICCIOLA, ville de l'île d'Ischia, dans le roy. et la prov. de Naples, à 20 kil. S. O. de Pouzzoles; 3,450 hab. Eaux thermales renommées.

CASAN. *Voy.* KAZAN.

CASANOVA, ville du roy. de Naples, à 3 kil. N. O. de Caserte; 3,000 hab.

CASANOVA (Fr.), peintre de batailles, né à Londres en 1730 de parents vénitiens, vint se former à Paris sous Ch. Parrocel, y devint membre de l'Académie de Peinture; puis séjourna à Dresde, à Vienne, et mourut à Brühl près de Vienne, en 1805. Ses principaux tableaux sont ceux dans lesquels il représenta les batailles gagnées par le prince de Condé, et ceux qu'il exécuta pour l'impératrice Catherine.

CASANOVA DE SEINGALT (J.-J.), aventurier, frère du précédent, naquit à Venise en 1725, parcourut toute l'Europe, faisant toutes sortes de métiers et s'insinuant partout auprès des grands; fut successivement séminariste, militaire, musicien, alchimiste, écrivain, personnage politique; fut emprisonné à Venise en 1765, et mourut à Vienne en 1803. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire de sa captivité*, Prague, 1788, et des *Mémoires* fort curieux rédigés en français et publiés à Leipsick, 1826-32.

CASAUBAH ou CASBA. *Voy.* KASBA.

CASAUBON (Isaac), érudit, né à Genève en 1559, enseigna le grec à Genève (1582), à Montpellier, puis à Paris, où Henri IV le fit venir (1598), et fut nommé peu après bibliothécaire du roi. Après la mort de Henri IV il passa en Angleterre, obtint de Jacques I une pension et de riches bénéfices. Il mourut à Londres en 1614. Casaubon était protestant; il joua un rôle important dans son parti et assista à la conférence de Fontainebleau entre le cardinal Duperron et Duplessis-Mornay. Ce savant a composé un nombre prodigieux d'ouvrages : les principaux sont des *Commentaires sur Diogène Laërce* (1583), sur *Polyen* (1589), sur *Strabon*, *Théocrite*, *Athénée*; des éditions d'*Aristote*, *Théophraste*, *Polybe*, *Perse*, *Suétone*, avec des notes estimées. On a aussi de lui un *Traité de la Satire chez les Grecs et les Romains* (1605); une *Réfutation des erreurs de Baronius*, et des *Lettres*, Rotterdam, 1709. J.-Christ. Wolff a en outre publié un *Casauboniana*, Hambourg, 1710. — Il a laissé un fils, nommé Méric Casaubon, qui avait passé avec lui en Angleterre, et à qui l'on doit aussi plusieurs ouvrages d'érudition et un *Traité de la crédulité*, ouvrage fort singulier où il veut établir la réalité des esprits et des sorciers, Londres, 2 vol. in-8, 1668-70.

CASBIN. *Voy.* KASBIN.

CASCAES, ville du Portugal (Estramadure), à 26 kil. N. O. de Lisbonne; 2,500 hab. Eaux minérales.

CASCANTE, *Cascantum*, ville d'Espagne (Pampelune), à 7 kil. S. de Tudela; 1,800 hab.

CASCAR, v. de Mésopotamie, sur les front. de l'Arabie. Colloque entre Manès et l'évêque Archélaüs.

CASERTA ou CASERTA-NUOVA, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), au pied du mont Caserta, à 24 kil. N. E. de Naples; 4,300 hab.

Beau palais bâti en 1752. Fruits et vins exquis. Caserta doit son nom à un vieux château, appelé, à cause de son élévation, *Casa erta* dans la langue du pays.

CASES NOIRES, *Cellæ Nigræ*, petite ville d'Afrique, sur les confins de la Numidie et de l'Afrique proconsulaire, est célèbre comme ayant eu pour évêque Donat, l'auteur du schisme des Donatistes.

CASHELL, *Iernis*, ville d'Irlande (Tipperary), à 50 kil. N. O. de Waterford; 7,000 hab. Archevêché. On y remarque les ruines de l'ancienne cathédrale, attribuée à saint Patrice, et celles de l'abbaye de Cashell, anc. résidence des rois de Munster.

CASHGAR, pays de l'Asie centrale. *Voy.* KACHGAR.

CASILINUM, ville de Campanie, sur le Vulturne, vis-à-vis de Capoue. C'est aux environs de cette ville qu'Annibal, enfermé par Fabius, se tira de ce mauvais pas en chassant devant lui des bœufs dont la tête était chargée de sarments enflammés (216 ans av. J.-C.). Il prit ensuite Casilinum.

CASIMIR I, dit *le Pacifique*, roi de Pologne, fils de Miécislas II, succéda à son père en 1034, sous la régence de sa mère. En 1036, ses sujets s'étant révoltés, il passa en France et prit le diaconat dans l'ordre de Cluny. En 1041, les Polonais, en proie aux dissensions intestines, obtinrent du pape Benoît IX que leur roi remonterait sur le trône et pourrait se marier. De retour en Pologne, Casimir épousa une fille du grand-duc de Russie, Iaroslaw, et fit goûter au peuple les bienfaits d'une sage administration. Il mourut en 1058.

CASIMIR II, dit *le Juste*, roi de Pologne, fils de Boleslas III, né en 1117, mort en 1194, fut élu roi en 1177, à la place de son frère Miécislas III, qui venait d'être déposé par ses sujets. Il se fit aimer de ses peuples et respecter de ses voisins.

CASIMIR III, dit *le Grand*, roi de Pologne, né en 1309, mort en 1370, succéda en 1333 à son père Wladislas Loketek, défit le roi de Bohême et conquit une partie de la Russie. Ce prince réforma aussi la législation polonaise, fonda des hôpitaux, des colléges, et accorda aux Juifs des priviléges dont ils jouissent encore aujourd'hui: il les accorda à la prière d'une Juive nommée *Esther*, qu'il aimait. En lui finit la dynastie des Piast qui régnait sur la Pologne depuis 528 ans.

CASIMIR IV, roi de Pologne, fils de Wladislas V, était grand-duc de Lithuanie lorsqu'il fut appelé au trône, en 1445. Il enleva aux chevaliers de l'Ordre Teutonique une partie des possessions qu'ils avaient en Pologne, et fit la guerre avec des chances variées au roi de Hongrie et aux Tartares. Mais il ne sut pas se faire aimer de ses sujets, qui plusieurs fois se révoltèrent. Il mourut en 1492. Il eut treize enfants.

CASIMIR V (Jean), roi de Pologne, fils de Sigismond III, né en 1609, avait été jésuite et cardinal. Il obtint après son élection, en 1648, une dispense pour épouser la veuve de son frère Wladislas VII, auquel il succédait. D'abord défait par Charles-Gustave (X), roi de Suède, il le repoussa ensuite et conclut le traité d'Oliva, 1660. Ses armées, commandées par Sobieski, vainquirent peu après les Tartares. Cependant, ayant perdu son épouse en 1667, il sembla dégoûté du gouvernement, abdiqua et se retira en France, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; il en devint abbé, ainsi que de Saint-Martin de Nevers. Il mourut à Nevers en 1672.

CASIMIR (saint), grand-duc de Lithuanie, un des treize enfants de Casimir IV, né en 1458, disputa la couronne de Hongrie à Mathias Corvin: mais ayant échoué, il se retira au château de Dobsky, où il se livra à tous les exercices de la piété la plus austère. Il mourut à Wilna en 1483. On le fête le 4 mars.

CASINUM, ville du Latium, auj. *San-Germano*, près du mont Cassin.

CASIRI (Michel), religieux syro-maronite, savant orientaliste, né en 1710 à Tripoli en Syrie, mort à Madrid en 1791, reçut les ordres à Rome, enseigna les langues orientales dans cette ville, puis passa (1748) en Espagne, où il fut attaché à la bibliothèque royale de Madrid, nommé membre de l'Académie d'Histoire, interprète du roi, et bibliothécaire en chef. On a de cet homme laborieux un ouvrage indispensable pour l'étude de la littérature orientale, intitulé: *Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis*, etc., Madrid, 1760-70, 2 vol. in-fol.; il renferme tous les manuscrits arabes de l'Escurial.

CASIUS MONS, chaîne de mont. de Syrie, commence près de la Méditerranée, un peu au S. de l'embouchure de l'Oronte, par 36° lat. N., et se lie aux monts Bélus, liés eux-mêmes à l'Antiliban. — Une autre montagne du même nom était en Égypte, à l'E. du lac Sirbonis; elle formait dans la Méditerranée le cap dit auj. Ras-Kazaroun, par 31° lat. N.

CASMILLUS. *Voy.* CABIRES.

CASORIA, ville du roy. et de la prov. de Naples, à 10 kil. N. E. de Naples; 5,800 hab.

CASPIENNE (mer), ou mer d'ASTRAKHAN, *Caspium mare* ou *Hyrcanum mare*, immense lac salé, situé sur les confins de l'Europe et de l'Asie; 1,200 kil. du S. au N., 300 de l'E. à l'O.: les côtes O. et N. appartiennent à la Russie, la côte S. à la Perse, la côte E. au Turkestan indépendant. Le niveau de cette mer est de 115 mètres plus bas que celui de la mer Noire. Sa plus grande profondeur est de 140 mètres. La navigation y est dangereuse Elle reçoit de très grands fleuves: le Volga, l'Oural, le Kour, le Térek. Il paraît qu'autrefois cette mer était beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui.

CASPIENNES (PORTES), *Caspiæ Pylæ*, auj. le *Pas de Khaouar*, défilé très difficile qui conduisait de l'Hyrcanie dans la Parthie, et qui mène auj. du Mazendéran dans l'Irak-Adjémi, vers la source du Ziobéris (Mazendéran).

CASPIENS, *Caspii*, peuple d'Asie, sur la côte S. O. de la mer Caspienne, au N. des *Cadusii* ou *Gelæ*, qu'on a voulu identifier avec eux.— On donnait aussi ce nom à une peuplade indo-scythe qui vivait à l'E. de la Sogdiane.

CASPIRE, ville de l'Inde ancienne, au N. O., vers les sources de l'Hydaspe.

CASSABA. *Voy.* KASBA.

CASSAGNE ou CASSAIGNE (Jacques), abbé, né à Nîmes en 1636, mort en 1679, eut quelque réputation comme poëte et comme prédicateur, et fut un des premiers membres de l'Académie Française. Il est surtout connu par les sarcasmes de Boileau. On lui doit une traduction de Salluste, 1675, ainsi que du *Dialogue de l'Orateur* de Cicéron, 1673.

CASSAGNES-BEGONHEZ, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 20 kil. S. de Rhodez; 1,500 hab.

CASSANDRE, *Cassandra*, dite aussi *Alexandra*, fille de Priam et d'Hécube. Apollon, amoureux de cette princesse, lui avait permis de lui demander tout ce qu'elle voudrait pour prix de sa complaisance: elle le pria de lui accorder le don de prophétie; mais lorsqu'Apollon eut rempli sa promesse, elle refusa de tenir sa parole, et le dieu, ne pouvant lui ôter le don de prédire, décrédita ses prédictions, et empêcha qu'elles fussent jamais crues. Elle s'opposa, mais sans succès, à l'entrée du cheval de bois. La nuit de la prise de Troie, elle se réfugia dans le temple de Pallas, où Ajax, fils d'Oïlée, lui fit le plus sanglant des outrages. Agamemnon, à qui elle était échue en partage comme esclave, l'emmena en Grèce. En vain prévint-elle ce prince du sort qui lui était réservé; sa prédiction eut le destin accoutumé. Clytemnestre la fit massacrer ainsi qu'Agamemnon. Le poëte Lycophron a fait un poëme célèbre par son obscurité dont Cassandre est l'héroïne.

CASSANDRE, *Cassander*, fils d'Antipater, s'empara de la souveraine autorité en Macédoine, à la mort de



son père; fit périr la mère d'Alexandre, Olympias, et le jeune Alexandre, fils du roi, et se fit proclamer roi l'an 311 av. J.-C. Il s'unit à Ptolémée et Lysimaque contre Antigone, et tous trois remportèrent sur lui, en 301, la bataille d'Ipsus. Il mourut en 298.

CASSANDRE (François), écrivain du XVII[e] siècle, mort en 1695. On lui doit, entre autres écrits, une traduction française fort estimée de la *Rhétorique* d'Aristote, 1654, souvent réimprimée. Il vécut dans l'indigence, et Boileau, qui l'aimait, vint souvent à son secours.

CASSANDRIA, auparavant POTIDÉE. *Voy.* POTIDÉE.

CASSANDRIA, *Pallène* chez les Grecs, presqu'île de la Turquie d'Europe (Roumélie), entre les golfes de Cassandrie et de Salonique.

CASSANDRIA ou CADSANT, île de la Hollande, à l'emb. de l'Escaut; 15 kil. sur 7; ch.-l., Cassandria. Cette île faisait, pendant l'empire, partie du département de l'Escaut.

CASSANGES ou DJAGAS, peuple de la Nigritie mérid., dans la région du Congo, s'étend très loin vers l'E., en suivant le cours du Coango. Leur pays est arrosé par le fleuve Cassange (affluent du Coango), et a pour ch.-l. une ville de même nom, où se tient un grand marché d'esclaves.

CASSANO, *Cassanum* ou *Cassianum*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 25 kil. N. E. de Milan, sur l'Adda, 1,860 hab. Les Français y remportèrent deux célèbres victoires, l'une en 1705, sur les Impériaux commandés par le prince Eugène; l'autre en 1799, sur les Russes commandés par Souvarow.

CASSANO, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 10 kil. S. E. de Castrovillari ; 6,000 hab. Évêché. Eaux thermales sulfureuses.

CASSANO, ville du roy, de Naples (Terre de Bari), à 28 kil. S. de Bari ; 3,000 hab. Fonderies de cuivre.

CASSAY, *Kathy* en birman, jadis état indépendant, auj. prov. de l'Inde Transgangétique anglaise, par 91°-94° long. E., 23°-26° lat. N., entre l'Arakan, l'Assam, le Bengale. Ch.-l., Monnipour. Le Cassay a été soumis par les Birmans en 1774 ; il fait partie des provinces birmanes cédées récemment aux Anglais.

CASSEL, *Castellum Cattorum*, ville d'Allemagne, capit. de l'électorat de Hesse-Cassel, sur la Fulde, à 575 kil. N. E. de Paris; 24,000 hab. Elle se partage en 3 quartiers : Altstadt, Unterneustadt, Oberneustadt, dit aussi Franzœsische-Neustadt, parce qu'il a été bâti par des Français réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes. Belles places, arsenal, casernes; sociétés savantes, académie des beaux-arts, lycée dit *Collegium Carolinum*, nombreux établissements d'instruction. Industrie active : étoffes de soie, de coton ; passementerie, chapeaux, couleurs, bougies, etc. Cassel fut fortifiée jusqu'en 1762 ; elle a servi de capit. au roy. de Westphalie (1806-1813). — Il ne faut pas la confondre avec CASSEL sur le Rhin, jadis *Castellum Trajani;* celle-ci est dans le duché de Hesse-Darmstadt, vis-à-vis de Mayence ; 1,800 hab.

CASSEL, *Castellum Morinorum*, ville de France, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. N. O. d'Hazebrouk; 4,495 hab. Huiles végétales, dentelles, chapeaux. Grand commerce. C'était jadis la capit. des *Morini*. Robert-le-Frison y battit Philippe I en 1071 ; Philippe de Valois, les Flamands en 1328 ; et Philippe, duc d'Orléans, le prince d'Orange en 1677; ce dernier céda Cassel à la France.

CASSEM. *Voy.* KASSEM.

CASSENEUIL. *Voy.* CHASSENEUIL.

CASSIANUS BASSUS, écrivain grec, né en Numidie dans le III[e] ou IV[e] siècle de notre ère. On a sous son nom un livre grec intitulé *Géoponiques*, publié pour la première fois en 1539, et qui contient d'intéressants détails sur l'agriculture chez les anciens. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Niclas, Leipsick, 1781, avec traduction latine; il a été traduit en français dès 1545 par Antoine-Pierre de Narbonne.

CASSIEN (Jean), écrivain ascétique, né au IV[e] siècle, probablement en Provence, entra jeune dans un monastère de Bethléem en Judée, puis visita les solitaires de la Thébaïde ; il se lia à Constantinople avec saint Jean-Chrysostôme qui l'attacha à son église, et vint vers 415 se fixer à Marseille. Il fonda dans cette ville deux couvents, et y mourut vers 440. Il professa un sémi-pélagianisme qui fut combattu par saint Augustin. On a de lui des *Institutions monastiques*, 420; des *Conférences des Pères du désert*, et un *Traité de l'Incarnation*.

CASSIN (mont), *Monte Cassino* en italien, mont. de la Terre de Labour, dans le roy. de Naples, à 80 kil. N. O. de Naples, est célèbre par une abbaye qui y fut fondée en 529 par saint Benoît, et qui est le berceau de l'ordre des Bénédictins. Ce monastère a servi de retraite à plusieurs souverains, princes et pontifes, notamment à saint Grégoire et à Cassiodore. Il renferme d'immenses richesses, une vaste et précieuse bibliothèque, une galerie de tableaux. On voit près de cette abbaye l'Albanette, retraite de saint Ignace de Loyola, qui y composa en 1538 la règle des Jésuites.

CASSINI (J.-Dominique), célèbre astronome, né dans le comté de Nice en 1625, remplaça, dès 1650, Cavalieri, professeur d'astronomie à Bologne, et obtint bientôt une telle réputation que le sénat de Bologne et le pape le chargèrent à l'envi de plusieurs missions scientifiques et même politiques. Colbert l'attira en France (1669) ; il s'y fit naturaliser, fut reçu membre de l'Académie des Sciences, et mourut à Paris en 1712, à 87 ans. Cassini découvrit plusieurs des satellites de Jupiter et de Saturne ; détermina la rotation de Jupiter, de Mars et de Vénus; publia (1668-1693) des *Éphémérides des satellites de Jupiter*, admirables pour leur exactitude, et travailla à la mesure du méridien de Paris. On a de lui un grand nombre d'observations et de mémoires dont une partie a paru sous le titre d'*Opera astronomica*, Rome, 1666.

CASSINI (Jacques), fils du précédent, né à Paris en 1677, mort en 1756, hérita des talents de son père et prit sa place à l'Académie des Sciences. Il décrivit une perpendiculaire à la méridienne de France, et fournit plusieurs *Mémoires* à l'Académie, entre autres un grand travail sur l'inclinaison des satellites et de l'anneau de Saturne. Il était maître des comptes. On a de lui : *Éléments d'astronomie*, Paris, 1740, in-4 : *De la grandeur et figure de la terre*, Paris, 1720, in-4, etc.

CASSINI DE THURY (César-François), fils du précédent, né à Paris en 1714, mort en 1784, montra dès l'enfance de grandes dispositions pour l'astronomie, et fut reçu à l'Académie des Sciences dès l'âge de 22 ans. Il corrigea la méridienne qui passe par l'Observatoire, et fut chargé de la description géométrique de la France. Le fruit de ses travaux fut cette belle *Carte de la France*, composée de 180 feuilles, qui fut publiée au nom de l'Académie des Sciences (1744-93), et qui offrait la représentation la plus fidèle et la plus complète de notre pays, sur une échelle d'une ligne pour 100 toises. César-Fr. Cassini ne put achever cette vaste entreprise ; son fils, Jacques-Dominique Cassini, la termina et en fit hommage à l'Assemblée nationale en 1789. MM. Capitaine, Alexis Donnet et plus récemment Hyacinthe Langlois ont publié des réductions de la grande carte des Cassini.

CASSINO, ville des États sardes, à 15 kil. S. d'Alexandrie ; 3,400 hab.

CASSIODORE (Aurelius), homme d'état, écrivain latin, né à Squillace en Calabre vers l'an 480, servit d'abord Odoacre, roi des Hérules; puis fut recherché par Théodoric, roi des Goths; devint premier ministre et consul sous ce prince, établit l'ordre et fit fleurir la justice dans ses états. Il resta fidèle, après la

mort du roi, à sa veuve Amalasonte, et se retira à la fin de sa vie dans un monastère de la Calabre, où il s'occupa à composer d'utiles ouvrages, à rassembler et à faire copier par les moines les précieux manuscrits de l'antiquité. Il mourut vers 575, ayant vécu près de 100 ans. On a de lui un *Traité de l'âme*, traduit en français par Amaury Bouchard; quatre livres des *Arts libéraux* (arithmétique, astronomie, géométrie, musique); des traités du *Discours*, de l'*Orthographe*, 12 livres de *Lettres*, des commentaires sur les Psaumes, etc. Il avait composé une *Histoire des Goths*, dont on n'a qu'un extrait par Jornandès; on a sous son nom une *Histoire tripartite* abrégée de Socrate, Sozomène et Théodoret, et dont le véritable auteur est Epiphane-le-Scolastique. L'édition la plus estimée de ses œuvres est celle de D. Garet, 2 vol. in-fol., Rouen, 1719, et Venise, 1729.

CASSIOPE, auj. CASSOPO.

CASSIOPÉE, femme de Céphée et mère d'Andromède, voulut disputer aux Néréides le prix de la beauté. Neptune, irrité de son audace, fit ravager ses états par un monstre marin, et l'obligea à exposer sa fille Andromède à la fureur de ce monstre. Cassiopée fut, après sa mort, placée au nombre des constellations.

CASSIQUIARE, riv. de Colombie, n'est autre chose qu'un bras de l'Orénoque qui va se jeter dans le Rio-Negro; il sort de l'Orénoque par 68° 37' long. O., 3° 10' lat. S., et joint le Rio-Negro par 69° 34' long. O. et 2° 1' lat. S. Il roule au travers de vastes forêts et de lieux humides, et ses bords sont infestés de mosquites.

CASSIS, *Carsici*, ville du dép. des Bouches-du-Rhône, à 17 kil. S. E. de Marseille; 2,000 hab. Port sur la Méditerranée. Pêche de corail. Cabotage. Commerce de fruits et vins muscats. Patrie de l'abbé Barthélemy, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*.

CASSITÉRIDES (îles), groupe d'îles, ainsi nommées par les Grecs, parce qu'elles fournissaient beaucoup d'étain (*cassitéros* en grec). Strabon les place au N. de l'Espagne. On croit que ce sont les îles Sorlingues, sur la côte S. O. de la Grande-Bretagne.

CASSIUS (Spurius) *Viscellinus*. Après avoir été plusieurs fois consul et avoir battu les Herniques, il proposa de partager entre les plébéiens les terres conquises (ce fut la 1re loi agraire); le sénat irrité l'accusa d'aspirer à la tyrannie, et il fut précipité de la roche Tarpéienne l'an 485 av. J.-C.

CASSIUS (C.) *Longinus*, général romain, l'un des meurtriers de César. Pendant les guerres civiles de Pompée et de César, il suivit les drapeaux du premier. Il fut néanmoins épargné par le vainqueur. De retour à Rome, il épousa Junie, sœur de Brutus, et forma, de concert avec celui-ci, la conspiration dont César fut victime, l'an 44 av. J.-C. Cassius se rendit ensuite en Afrique; mais ne pouvant, à cause de l'ascendant des amis de César dans Rome, se maintenir dans cette province, il passa en Orient, y leva des troupes nombreuses, et se joignit à Brutus en Macédoine. Là, Antoine et Octave vinrent leur livrer la bataille dans les plaines de Philippes (42). Cassius, qui commandait l'aile gauche de l'armée, et qui avait Antoine en tête, ne tarda pas à plier, et croyant Brutus battu aussi de son côté, il se perça de son épée. On le surnomma *le Dernier des Romains*.

CASSIUS (Avidius), général romain. Placé par Marc-Aurèle à la tête des légions de Syrie, il battit les Parthes (163). Enflé de ses succès, il crut pouvoir aspirer à l'empire, et se fit proclamer par ses légions (175), mais il périt trois mois après dans une révolte de ses propres soldats.

CASSIUS (André), médecin et chimiste, né à Sleswig vers 1650, exerça son art à Hambourg. On lui doit la découverte du précipité d'or qui porte son nom. On lui attribue aussi celle de l'essence de bézoard.

CASSIUS (DION), historien grec. *Voy.* DION.

CASSO ou CAXO, *Casos*, petite île de l'Archipel, à 30 kil. N. de Candie, par 24° 24' long. E., 35° 34' lat. N. Côte dangereuse. Vin, miel.

CASSOPO, *Cassiope*, village de l'île de Corfou, donne son nom au golfe formé par la mer Ionienne entre cette côte et celle de l'Albanie.

CASSOVIE (champ de), appelé aussi *champ des Merles*, plaine de Servie, arrosée par le Drino, et s'étendant entre Skopia et Kopaniek; elle est devenue célèbre par deux batailles décisives qui y furent livrées: la première en 1389, entre les Serbes et le sultan Amurath I, qui périt au milieu de son triomphe (le résultat de cette bataille fut l'assujettissement des tribus esclavonnes: elle est célèbre dans les chants nationaux de la Servie); la deuxième, en 1449, où les Hongrois, les Bohêmes, les Allemands et les Valaques, conduits par Huniade, furent taillés en pièces par Amurath II.

CASSOVIE, ville de Hongrie. *Voy.* KACHAU.

CASTABALA, ville de Cilicie, sur les frontières de Syrie. — Ville de Cataonie; on y voyait un temple dont les prêtres marchaient, dit-on, sur des charbons ardents.

CASTAGNO (André DEL), peintre, né au village de Castagno, en Toscane, en 1406, mort en 1480. Il obtint, dit-on, de Dominique de Venise le secret de peindre à l'huile, et l'assassina ensuite. Chargé par la république de Florence de faire le tableau où était représentée l'*Exécution des conjurés qui avaient conspiré contre les Médicis*, il le fit avec une si effrayante vérité, que le peuple ne l'appela depuis qu'*André des Pendus*.

CASTALIA. *Voy.* CASTELLON-DE-LA-PLANA.

CASTALIE, fontaine de Phocide, au pied du Parnasse, était consacrée aux Muses qui prenaient de là le nom de *Castalides*.

CASTANÉE, *Castanea*, ville de Thessalie (Magnésie), sur le golfe Thermaïque, a donné son nom aux châtaignes (*castaneæ nuces*).

CASTANET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 11 kil. S. E. de Toulouse; 1,300 hab.

CASTEGGIO, ville des États sardes, à 10 kil. E. de Voghera; 2,000 hab. Il s'y livra en 1800 un combat qui fut le prélude de la bataille de Marengo.

CASTEL, pour *château*, nom commun à un grand nombre de lieux remarquables par des châteaux. (Cherchez à CHATEAU ou à CASSEL les mots qui ne seraient pas ici.)

CASTEL, petite ville de la Bavière (cercle de la Regen); 1,050 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins.

CASTEL-A-MARE, ville maritime du roy. des Deux-Siciles, en Sicile (Trapani), à 48 kil. S. O. de Palerme; 6,000 hab. Froment, huile, lin, etc.

CASTEL-A-MARE-DELLA-BRUCCA, *Elea* ou *Velia*, ville marit. du roy. des Deux-Siciles (Principauté Citér.), à 11 kil. S. O. d'Il-Vallo. Patrie de Zénon d'Élée.

CASTEL-A-MARE-DI-STABIA, *Stabiæ*, ville marit. du roy. des Deux-Siciles (prov. de Naples), à 26 kil. S. E. de Naples; 15,000 hab. Aux environs, coton herbacé très recherché. L'ancienne *Stabiæ*, déjà ravagée par Sylla, fut engloutie l'an 79 de J.-C. par une éruption du Vésuve. Castel-a-Mare fut bâtie avec ses débris. Macdonald y défit les Anglo-Napolitains en 1799.

CASTEL-ARAGONESE. *Voy.* CASTEL-SARDO.

CASTEL-BUONO, ville de Sicile (Palerme), à 73 kil. S. E. de Palerme; 4,000 hab. Eaux minérales.

CASTEL-DI-SANGRO, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), sur le Sangro, à 20 kil. N. d'Isernia; 2,700 hab. Fabrique de tapis de laine.

CASTEL-FRANCO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. O. de Trévise; 4,000 hab. Les Français y battirent les Autrichiens en 1805. — Il y a plusieurs autres Castel-Franco en Italie.

CASTEL-GANDOLFO, village de l'État ecclésiastique, à 17 kil. S. O. de Rome, sur le lac de Castello. Maison de plaisance papale; villa Barberini, dans

les jardins de laquelle on voit les ruines d'un palais de Domitien.

CASTEL-JALOUX, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 28 kil. N. O. de Nérac; 1,800 hab. Verrerie, martinets à cuivre, tanneries. Vieux château des seigneurs d'Albret.

CASTEL-LEONE, auparavant *Castel-Manfredi*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 25 kil. N. O. de Crémone; 4,000 hab. Moutarde sucrée très estimée.

CASTEL-MANFREDI. *Voy.* CASTEL-LEONE.

CASTEL-MORON, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 9 kil. S. E. de Clairac; 2,000 hab.

CASTEL-MORON-D'ALBRET, petite ville du dép. de la Gironde, à 10 kil. N. de La Réole; 2,100 hab.

CASTEL-NOVO, ville de Sicile (Messine), à 17 kil. O. de Castroreale; 3,200 hab.

CASTEL-NOVO, ville des États sardes, à 26 kil. N. O. d'Asti; 2,500 hab.

CASTEL-NOVO, ville des États sardes, à 19 kil. N. E. d'Alexandrie, sur la Scrivia; 5,400 hab.

CASTEL-NUOVO, ville du roy. de Naples (Abruzze Cit.), à 22 kil. S. E. de Chieti; 3,400 hab.

CASTEL-NUOVO, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 24 kil. S. O. de San-Severo; 2,340 hab.

CASTEL-RUSHIN. *Voy.* CASTLETOWN.

CASTEL-SAN-PIETRO, ville de l'État ecclésiastique, à 10 kil. N. O. d'Imola; 3,100 hab.

CASTEL-SARACENO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 20 kil. N. E. de Lagonegro; 3,000 hab.

CASTEL-SARDO, ville des États sardes, en Sardaigne, à 31 kil. N. E. de Sassari, sur un roc escarpé qui s'avance dans la mer; 2,000 hab. Place forte et petit port. Jusqu'en 1767 on la nommait *Castel-Aragonese.*

CASTEL-SARRASIN, ch.-l. d'arr. (Tarn-et-Garonne), à 19 kil. O. de Montauban; 7,408 hab. Commerce d'huile et de safran. Cette ville fut fondée, dit-on, par les Sarrasins lors de leur invasion en France au VIIIe siècle. — L'arr. de Castel-Sarrasin a 7 cantons (Beaumont, Grisolles, Lavit-de-Lomagne, Montech, St-Nicolas-de-la-Grave, Verdun-sur-Garonne, plus Castel-Sarrasin), 85 communes, 72,650 hab.

CASTEL-VETERE, *Caulon* ou *Caulonia*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultér. 2e), à 19 kil. N. E. de Gérace; 3,400 hab. Commerce de vins et de soie. L'ancienne *Caulonia*, bâtie par les Achéens, fut détruite par Denys-le-Tyran.

CASTEL (le P. Louis-Bertrand), savant jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757, vint à Paris vers 1720, et se fit connaître par des vues originales. Il publia en 1724 un *Traité de la pesanteur universelle*, où il expliquait tous les phénomènes de l'univers par deux principes: la gravité des corps, qui faisait tout tendre au repos; l'activité des esprits, qui créait incessamment le mouvement. Il s'occupa toute sa vie de construire un *clavecin oculaire*, au moyen duquel il prétendait affecter l'œil par la succession et la variété des couleurs, comme le clavecin ordinaire affecte l'oreille par la succession des sons; mais, après avoir fait de grandes dépenses, il ne put réussir.

CASTELCICALA (don Fabricio RUFFO, comte de), né à Naples, faisait partie en 1796, sous le ministère d'Acton, du tribunal d'inquisition politique établi à cette époque. Devenu ministre, il suivit en Sicile le roi de Naples lorsque l'armée française s'empara des états continentaux de ce prince, 1799. Deux ans après, il fut ambassadeur du roi de Sicile à Londres, puis en France après la restauration des Bourbons. Il est mort à Paris, du choléra, en 1832.

CASTELLAMONTE, ville murée du roy. Lombard-Vénitien, à 15 kil. N. d'Ivrée; 4,000 hab. Poterie. Commerce de bestiaux.

CASTELLAN (P.), *Castellanus. Voy.* DUCHATEL (P.).

CASTELLAN, nom que l'on donnait aux gouverneurs de place dans l'ancien royaume de Pologne. Le castellan de Cracovie avait la prééminence sur tous les autres.

CASTELLANA, ville du roy. de Naples, à 42 kil. S. E. de Bari; 6,000 hab.

CASTELLANE, *Salina*, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), sur le Verdon, à 34 kil. de Digne; 2,106 hab. Étoffes communes, draps. Commerce de fruits secs et confits, surtout de pruneaux. Source d'eau salée abondante. — L'arr. de Castellane a 6 cantons (Aunot, Entrevaux, Colmars, St-André, Senez, plus Castellane), 54 communes et 22,953 hab.

CASTELLAZZO, ville des États sardes, à 6 kil. S. d'Alexandrie, entre la Bormida et l'Orba; 4,800 hab.

CASTELLI (Benoît), savant mathématicien, né à Brescia en 1577, mort à Rome en 1644, fut disciple de Galilée, professa les mathématiques à Pise, puis à Rome, et forma Torricelli et Cavalieri. Il s'occupa surtout de l'hydraulique, et composa un *Traité de la mesure des eaux courantes*, Rome, 1628.

CASTELLO-BRANCO, *Castrum Album*, ville de Portugal (Beira), sur la Liria, à 65 kil. S. O. de la Guarda; 5,600 hab.

CASTELLO-DI-VIDE, ville de Portugal (Alentéjo), à 15 kil. N. E. de Portalègre; 5,700 hab. Château-fort. Manufacture de draps.

CASTELLON-DE-LA-PLANA, ville d'Espagne (Valence), à 54 kil. N. E. de Valence, à 7 kil. de la Méditerranée; 11,000 hab. Près de là, sur une colline, on voit les ruines de l'ancienne *Castalia.* Jacques I, roi d'Aragon, ayant pris cette dernière ville sur les Maures en 1233, la détruisit, et de ses débris fit construire Castellon, dans la plaine.

CASTELLUCCIO, nom commun à plusieurs villes du roy. de Naples, dont la plus importante est Castelluccio-Inferiore, à 23 kil. S. E. de Lagonegro; 2,400 hab.

CASTELLUM CATTORUM, auj. CASSEL (Hesse).

CASTELLUM DRUSI ET GERMANICI, auj. *Alt-Kœnigstein*, sur le mont Taunus, chez les *Mattiaci.*

CASTELLUM MENAPIORUM, ville de la Germanique, chez les *Menapii*, sur la *Mosa* (Meuse), auj. KESSEL.

CASTELLUM MORINORUM, auj. CASSEL (dép. du Nord).

CASTELLUM MORORUM ou MORIUM, auj. *Cafartout*, ville de l'Asie-Mineure, au S. O. de Dara et de Nisibis.

CASTELLUM NOVUM ARIANORUM, nom latin de CASTELNAUDARY.

CASTELLUM TRAJANI, auj. *Cassel*, ville de Germanie, sur le Rhin, rive droite, vis-à-vis de Mayence.

CASTELNAU, ch.-l. de canton (Lot), à 22 kil. S. O. de Cahors; 4,196 hab.

CASTELNAU-DE-MAGNOAC, ch.-l. de canton (H.-Pyrénées), à 40 kil. E. de Tarbes; 1,200 hab. Étoffes de laines; blanchisseries de cire, bougies.

CASTELNAU-DE-MÉDOC, *Noviomagus*, ch.-l. de canton (Gironde), à 32 kil. S. de Bordeaux, dans l'ancien Médoc; 1,000 hab.

CASTELNAU-MONTMIRAIL, ch.-l. de canton (Tarn), à 9 kil. N. O. de Gaillac; 2,500 hab.

CASTELNAU (Pierre DE), archidiacre de Maguelone, fut envoyé au commencement du XIIIe siècle, par Innocent III, dans le midi de la France, avec la qualité de légat extraordinaire, pour rechercher les hérétiques albigeois et les livrer au bras séculier, et eut pour collègue Rainier, moine de Cîteaux. Ils étaient accompagnés entre autres de Dominique, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. Ces inquisiteurs se firent bientôt exécrer, et Castelnau finit par être massacré sur les terres de Raymond VI, comte de Toulouse (1208); ce meurtre fit excommunier Raymond et amena la guerre des Albigeois.

CASTELNAU (Michel DE), né en Lorraine vers 1520, fut employé à d'importantes négociations sous Charles IX et Henri III, et mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambassadeur en Angleterre. Il a laissé des *Mémoires* qui vont de 1559 à 1570 et qui sont la meilleure source pour cette époque de notre his-

toire. Ils ont été publiés pour la première fois à Paris, 1621, in-4; réimprimés avec des additions de Le Laboureur, en 1659, 2 vol. in-fol., et à Bruxelles en 1731, 3 vol. in-fol., avec de nouvelles additions par J. Godefroy. — Un de ses descendants, Jacques, marquis de Castelnau, se distingua à la bataille des Dunes (1658), où il commandait l'aile gauche, et mourut la même année de ses blessures après avoir reçu le bâton de maréchal.

CASTELNAUDARY, *Sostomagus*, ch.-l. d'arr. (Aude), à 33 kil. N. O. de Carcassonne, sur le canal de Languedoc; 10,186 hab. Draps, toiles peintes. Commerce de grains et de melons cantaloups. — Détruite par les Goths ariens au Ve siècle, elle fut rebâtie sous le nom de *Castrum* ou *Castellum Novum Arianorum*, d'où dérive, par corruption, son nom moderne. Elle devint ensuite capitale du comté de Lauraguais et fut possédée par les comtes de Toulouse. En 1225, saint Louis fit raser ses fortifications; en 1335, elle fut prise et brûlée par le prince de Galles. Le maréchal de Schomberg y battit et y prit Montmorency, qui commandait les troupes de Gaston d'Orléans, 1632. — L'arr. de Castelnaudary a 5 cantons (Belpech, Fanjeaux, Salles, plus Castelnaudary qui compte pour deux), 74 communes et 53,903 hab.

CASTELNOVO, CASTELNUOVO. *Voy.* CASTEL.

CASTELREAGH. *Voy.* CASTLEREAGH.

CASTETS, ch.-l. de cant. (Landes), à 22 kil. N. O. de Dax; 1,100 hab. Usines.

CASTI (l'abbé J.-B.), poëte italien, né à Montefiascone en 1721, fut d'abord professeur dans sa patrie, puis fut appelé à Vienne par son ami, le duc de Rosenberg, gouverneur du grand-duc (depuis l'empereur Joseph II), et y obtint le titre de *poëte de l'empereur*. Il visita les cours de Russie, de Prusse, et vint passer ses derniers jours à Paris (1798). Il mourut dans cette ville en 1803, à 82 ans. Il était doué d'un esprit vif et gai, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Ses deux principales productions sont les *Nouvelles galantes*, Londres (Paris), 1793, contes dans le genre de Boccace, fort gais, mais trop libres, et *les Animaux parlants*, poëme héroï-comique en 26 chants, Paris, 1802, qui l'a placé au rang des premiers poëtes de sa nation. Ces deux ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Opere scelte* (œuvres choisies), Paris, 1829, 1 vol. grand in-8. *Les Animaux parlants* ont été traduits en français par Paganel, Liége, 1813, et en vers par Mareschal, Paris, 1819.

CASTIFAO, ch.-l. de cant. (Corse), à 22 kil. N. de Corte; 600 hab.

CASTIGLIONE, ville du roy. Lombard-Vénitien, près de l'Adda, à 7 kil. N. E. de Pusterlengo; 2,345 hab.

CASTIGLIONE-DELLE-STIVIERE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. S. E. de Brescia; 5,300 hab. Les Autrichiens y furent battus par les Français en 1706 et en 1796. C'est en mémoire de cette dernière bataille (1796) qu'Augereau, qui avait le plus contribué à la victoire, reçut plus tard le titre de duc de Castiglione. Patrie de Castillon.

CASTIGLIONE-FIORENTINO OU ARETINO, *Arretium Fidens*, ville du grand-duché de Toscane, à 15 kil. S. d'Arezzo; 2,000 hab.

CASTIGLIONE (Balthasar), écrivain italien, né dans le duché de Mantoue en 1478, fut successivement ambassadeur du duc d'Urbin auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, et du pape Clément VII auprès de Charles-Quint. Il fut comblé de faveurs par ce dernier prince, fut fait évêque d'Avila, et mourut à Tolède en 1529. Castiglione a laissé plusieurs écrits où l'on trouve du goût et un style élégant; le plus remarquable est intitulé: *Il Cortegiano* (*le Courtisan*). Il publia, en 1528, *l'Art de réussir à la cour*. Il a aussi laissé des poésies italiennes et latines qui sont estimées. *Le Courtisan* a été traduit en français par Jean Chaperon, 1537, in-8.

CASTIGLIONE, peintre italien. *Voy.* BENEDETTE.

CASTIGLIONE (Geoffroy). *Voy.* CÉLESTIN IV.

CASTIGLIONE (duc de). *Voy.* AUGEREAU.

CASTILHON (Jean), né à Toulouse en 1718, fonda le lycée de cette ville, fut l'un des auteurs du *Journal Encyclopédique*, et l'un des collaborateurs du *Journal de Trévoux*. Il a écrit: *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis; Bibliothèque bleue; Anecdotes chinoises*, etc.; *le Spectateur français; Précis historique de la vie de Marie-Thérèse*. — Il eut un frère qui composa aussi quelques ouvrages de littérature.

CASTILHON (J.-Fr.). *Voy.* CASTILLON.

CASTILLE, contrée d'Espagne, située entre les Asturies et la Biscaye au N., les royaumes d'Aragon et de Valence à l'E., les roy. de Murcie et l'Andalousie au S., l'Estramadure et le roy. de Léon à l'O. Elle se divise en deux parties, la Vieille et la Nouv.-Castille:

VIEILLE-CASTILLE (*Castilla-la-Vieja*), au N., entre 39° 48' et 43° 32' lat. N., et entre 4° 5' et 7° 50' long. O. Sa plus grande longueur du N. au S. est de 420 kil.; sa plus grande largeur de l'E. à l'O. est de 200; 1,200,000 hab.; chef-lieu, Burgos. La Vieille-Castille est très montagneuse; elle est traversée dans sa partie septentr. par la chaîne des monts Cantabres. Le Duero, l'Èbre, le Pisuerga, etc., y prennent leur source. En général l'air y est sain et le sol fertile, mais il est mal cultivé. La Vieille-Castille fait partie de la capitainerie-générale de Vieille-Castille-et-Léon, et forme 4 intendances (Burgos, Soria, Ségovie et Avila).

NOUVELLE-CASTILLE (*Castilla-la-Nueva*), au S. de la précédente et au centre de l'Espagne, par 38° 15' et 31° 20' lat. N., et par 3° 20' et 7° 40' long. O.; 370 kil. sur 350; 1,300,000 hab.; ch.-l., Madrid. Parmi les chaînes de montagnes qui la traversent, on distingue la Sierra-de-Guadarrama au N., et la Sierra-Morena au S. O., renfermant toutes deux des mines riches et nombreuses. Le Tage, le Xucar, le Manzanarès, la Guadiana arrosent la Nouvelle-Castille. Son sol fertile pourrait produire du vin, du froment, des fruits, de l'huile en abondance; mais on en tire à peine parti. De vastes et beaux pâturages y nourrissent un grand nombre de moutons mérinos. Aujourd'hui la Nouvelle-Castille forme une capitainerie-générale et se subdivise en 5 intendances civiles (Madrid, Tolède, Guadalaxara, Cuença et Ciudadréal ou la Manche).

La Castille avait jadis pour habitants les *Arevaci*, les *Carpetani*, une partie des *Oretani* et des *Celtiberi*. La célèbre Numance était dans la Vieille-Castille. Le nom de Castille ne date que des premières invasions arabes; il prit naissance au IXe siècle, lorsque toute cette contrée était hérissée d'une foule de châteaux-forts (*castella*), construits par les seigneurs chrétiens pour se défendre contre les courses des Infidèles. Au commencement du XIe siècle, Sanche-le-Grand, roi de Navarre, profitant des dissensions qui s'étaient élevées entre les seigneurs de ces châteaux, soumit tout le nord de la contrée, et l'érigea en royaume, sous le nom de Castille, en faveur de son fils Ferdinand I (1034). Une guerre heureuse (1037) contre Bermude III, roi de Léon-et-Asturies et de Galice, joignit ce nouveau royaume à la Vieille-Castille. En 1085, toute la Nouvelle-Castille était soumise. Le trône de Castille avait été occupé par la maison de Navarre pendant près d'un siècle, lorsque le mariage d'Urraque avec Raymond de Bourgogne donna naissance à une nouvelle dynastie (1126). Après plusieurs partages temporaires qui retardèrent l'accroissement de la puissance castillane, les couronnes de Castille et Léon se trouvèrent de nouveau réunies sur la tête de Ferdinand III (1230). Les brillantes conquêtes de ce prince et de ses successeurs acquirent à la Castille l'Estramadure et l'Andalousie, 1250-1300, et resserrèrent les Maures dans le

roy. de Grenade. Mais les dissensions qui s'élevèrent entre les grands vassaux sous le règne d'Alphonse XI (1312), la tyrannie de Pierre-le-Cruel (1350), plongèrent le royaume dans une funeste anarchie dont il ne sortit qu'à l'avénement de Henri II de Transtamare (1368), chef de la 3e dynastie des rois de Castille. Les règnes de Jean I, Henri III, Jean II, furent orageux ; enfin Henri IV se vit déposer par ses vassaux turbulents qui mirent à sa place Isabelle, sa sœur et son héritière (1465). Le mariage de cette princesse avec Ferdinand, roi d'Aragon (1469), et la conquête du royaume de Grenade, qui fit sortir les Maures de l'Espagne, soumirent toute la Péninsule au même sceptre. Ici finit l'histoire séparée de la Castille qui depuis se confond avec celle du royaume d'Espagne. (*Voy.* ESPAGNE.)

Souverains de la Castille.

Maison de Navarre.		Ferdinand III,	1252
Ferdinand I, fils de Sanche-le-Grand, roi de Navarre,	1034-1065	Alphonse X,	1284
Sanche II,	1072	Sanche IV,	1295
Alph. VI de Léon,	1109	Ferdinand IV,	1312
Urraque et Alph. (VII) d'Aragon,	1126	Alphonse XI,	1350
Maison de Bourgogne.		Pierre-le-Cruel,	1368
Alphonse VIII, fils d'Urraque et de Raymond de Bourgogne,	1126-1157	*Maison de Transtamare.*	
Sanche III,	1158	Henri II,	1368-1379
Alphonse IX,	1214	Jean I,	1390
Henri I,	1217	Henri III,	1406
		Jean II,	1454
		Henri IV,	1465
		Isabelle I,	1504
		Jeanne la Folle,	1506
		Ferdinand V,	1516

CASTILLON, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Dordogne, à 17 kil. S. E. de Libourne, 2,960 hab. Victoire des Français sur les Anglais en 1451.

CASTILLON, ch.-l. de cant. (Ariége), à 12 kil. S. O. de Saint-Girons ; 850 hab.

CASTILLON (J.-Fr. SALVEMINI DE), savant, né en 1709 à Castiglione en Toscane (d'où son nom), mort en 1791, enseigna la philosophie et les mathématiques à Utrecht (1751), puis fut nommé professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Berlin ; devint membre de l'Académie de cette ville, et succéda à Lagrange dans la place de directeur de la classe mathématique de cette compagnie. Parmi ses ouvrages on distingue : *Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes* (contre celui de J.-J. Rousseau), 1756, in-8 ; *Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate*, trad. de l'anglais, Berlin, 1774, 4 vol in-12 ; *les Académiques de Cicéron*, traduites en français avec des notes et les commentaires de Valentia, Berlin, 1779, 2 vol. in-8 ; Paris, 1796, in-12. On lui doit aussi plusieurs traductions de l'anglais et de l'italien. — Il ne faut pas le confondre avec J. Castilhon de Toulouse.

CASTILLONNEZ, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 10 kil. N. E. de Lauzun ; 1,700 hab.

CASTLEBAR, ville d'Irlande, dans le Connaught (Mayo), à 65 kil. N. de Galway ; 5,400 hab. Les Français opérèrent un débarquement sur ce point en 1798 ; mais ils furent bientôt obligés de s'éloigner.

CASTLEREAGH (Robert STEWART, marquis de Londonderry, vicomte), ministre d'état, né en Irlande en 1769, entra de bonne heure au parlement et se rangea du parti du pouvoir. Il fut nommé gouverneur de l'Irlande, sa terre natale, et exerça dans ce pays la plus odieuse dictature. Devenu ministre en 1811, il enleva à l'Irlande toute existence politique. Dans les années 1813 et 1814, il contribua puissamment à soulever l'Europe contre la France, et lorsque Napoléon eut succombé, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès des puissances alliées pour traiter de la paix générale. Après cette époque Castlereagh fut rappelé au ministère ; il y soutint le parti de la cour et se montra l'ennemi déclaré des idées libérales. En 1823 il mit lui-même fin à ses jours par l'effet d'un dérangement au cerveau, ou, selon d'autres, par suite du chagrin que lui causait le fâcheux état des affaires. Il eut pour principal adversaire Canning.

CASTLETON, ville d'Angleterre (Lancastre), à 1 kil. S. de Rochdale ; 8,000 hab. Très commerçante. — Il y a beaucoup d'autres lieux du même nom dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis, entre autres un village situé au pied d'un rocher de plus de 300 mètres de haut, sur la pointe duquel est un château nommé *Peak-Castle*, que l'on croit bâti par W. Peveril, fils naturel de Guillaume-le-Conquérant. On y voit aussi une immense caverne.

CASTLETOWN ou SODER, sur la côte de l'île de Man dont elle est le ch.-l. ; 2,000 hab. Château-fort sur un roc. On l'appelle aussi *Castel-Rushin*.

CASTOR, héros grec, fils de Léda et de Tyndare, et frère jumeau de Pollux. La fable raconte que Jupiter, amoureux de Léda, s'étant transformé en cygne pour la séduire, cette princesse eut deux œufs, dont l'un, de son mari Tyndare, produisit Castor et Clytemnestre, tous deux mortels ; l'autre, de Jupiter, produisit Hélène et Pollux, qui tenaient l'immortalité de leur céleste origine. Les deux frères firent partie de l'expédition des Argonautes et se signalèrent par leurs exploits. Pollux, affligé de la mort de son frère, pria Jupiter de le rendre immortel. Cette prière ne pouvant être entièrement exaucée, l'immortalité fut partagée entre eux, de sorte qu'ils vivaient et mouraient alternativement. Ils furent métamorphosés en astres et transportés au ciel où ils forment la constellation des Gémeaux. On sait que les deux étoiles nommées Castor et Pollux ne se montrent qu'alternativement : c'est sans doute ce qui a donné lieu à la fable. Quoi qu'il en soit, on regardait les deux frères comme des divinités favorables aux navigateurs, et on les invoquait sous le nom de *Dioscures*, c'est-à-dire *enfants de Jupiter*.

CASTRA, c'est-à-dire *camp*, nom commun à un grand nombre de villes anciennes, qui sans doute s'étaient formées autour d'un camp romain.

CASTRA, nom latin de CASTRES.

CASTRA ALATA, ville de Calédonie, auj. ÉDIMBOURG.

CASTRA CÆCILIA, ville d'Hispanie, auj. CACERES.

CASTRA CORNELIA, ville d'Afrique (Zeugitane), à l'embouchure du Bagradas, vis-à-vis d'Utique ; elle doit son nom à un camp de Scipion-l'Africain.

CASTRA EXPLORATORUM, auj. VIEUX-CARLISLE.

CASTRA RAPIDA, auj. COLÉAH.

CASTRA TRAJANI, auj. RIBNIK.

CASTRACANI. *Voy.* CASTRUCCIO.

CASTREMONIUM, ville du Latium, auj. CASTRO.

CASTRES, *Castra*, ch.-l. d'arr. (Tarn), sur l'Agout, à 37 kil. S. d'Alby ; 17,602 hab. Ville mal bâtie. C'est à Castres qu'ont été fabriquées pour la première fois les étoffes dites *castorines* et *cuirs de laine*. — Castres n'était jadis qu'une station romaine. La ville date de l'an 647 après J.-C. Elle embrassa le calvinisme, servit longtemps de résidence à Henri IV, joua un assez grand rôle dans nos guerres religieuses, et finit par être prise et démantelée sous Louis XIII. Rapin de Thoyras, André Dacier, Sabatier y sont nés. — L'arr. de Castres a 14 cant. (Saint-Amans, Anglès, Brassac, La Bruguière, La Caune, Dourgne, Lautrec, Mazamet, Montredon, Murat, Roquecourbe, Vabre, Vielmur, plus Castres), 108 communes et 136,188 hab.

CASTRI, l'ancienne *Delphes*, village de la Grèce actuelle, à 70 kil. O. de Négrepont. On n'y voit que des ruines ; on y compte à peine 60 cabanes. Aux environs est un couvent de St-Luc.

CASTRIES, ch.-l. de cant. (Hérault), à 11 kil. N. E. de Montpellier ; 800 hab. Château gothique ; aqueduc.

CASTRIES (baie de), sur la côte E. du pays des Mantchoux, en Asie, dans le canal de Tartarie, par 51° 29' lat. N., et 140° long. E. Découverte par La Peyrouse.

CASTRIES (Charles-Eugène-Gabriel DE LA CROIX, marquis de), maréchal de France, né en 1727, servit avec gloire pendant la guerre de sept ans en qualité de lieutenant-général, et de mestre-de-camp général de la cavalerie. Peu après la paix de 1763, il fut nommé gouverneur-général de la Flandre et du Hainaut, puis appelé au ministère de la guerre. Il reçut en 1783 le bâton de maréchal de France, et fut député en 1787 à l'Assemblée des notables. Il désapprouva les changements qui se projetaient, et quitta la France en 1790. En 1792, lors de l'invasion des Prussiens en Champagne, il commanda une colonne d'émigrés. Il mourut en 1801 à Wolfenbuttel, dans les états de Brunswick.

CASTRIOT (George). *Voy.* SCANDERBEG.

CASTRO, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), sur l'Adriatique, à 42 kil. S. E. de Gallipoli; 7,850 hab. Souvent pillée par les pirates de la Barbarie.

CASTRO, *Castremonium*, village de l'État ecclésiastique, à 39 kil. O. de Viterbe. Jadis évêché et ch.-l. du duché de Castro. Cette ville, importante autrefois, fut rasée en 1648 par l'ordre du pape Innocent X, pour punir les hab. d'avoir tué leur évêque.

CASTRO OU METELIN, *Mitylène*, ville de la Turquie d'Asie, sur la côte N. O. de l'île de Mételin; 5,500 hab. Ch.-l. du livah de Metelin. Archevêché grec; 2 ports, grand château-fort.

CASTRO, ville du Chili, ch.-l. de l'archipel de Chiloé, à 84 kil. S. E. de San-Carlos; 150 maisons. Le gouverneur réside à San-Carlos.

CASTRO-GIOVANNI, *Enna*, ville de Sicile, à 24 kil. N. E. de Caltanisetta, sur une mont.; 12,000 hab. Environs très fertiles.

CASTRO-REALE, ville de Sicile, à 40 kil. S. O. de Messine; 11,000 hab. Vins, huiles. Source thermale ferrugineuse.

CASTRO-VILLARI, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 57 kil. N. de Cosenza; 5,000 hab. Bon vin, soie, coton, manne.

CASTRO-VIREYNA, ville du Pérou, ch.-l. d'un pays de même nom, 97 kil. sur 111, par 77° 38' long. O., 14° 17' lat. N. Pays montueux, froid, peu peuplé. Beaucoup de bétail et de lamas.

CASTRO (Juan DE), vice-roi des Indes, né à Lisbonne en 1500, mort à Goa en 1548, était allié à la famille royale de Portugal. En 1545, il fut chargé du gouvernement de l'Inde, et remporta sur les indigènes plusieurs victoires signalées. Aussi probe que brave, il mourut pauvre, et fut enterré aux dépens du public. On dit qu'ayant eu besoin de faire un emprunt au commerce de Goa, il offrit ses moustaches en gage; mais les négociants se contentèrent de sa parole.

CASTRO (VACA DE), juge royal de Valladolid, fut envoyé par Charles-Quint au Pérou en 1540, pour y comprimer les factions et régler le régime intérieur de la colonie. A son arrivée il apprit l'assassinat de Pizarre et l'usurpation d'Almagro. Il marcha avec une armée contre ce dernier, le défit et lui fit trancher la tête ainsi qu'à tous ses complices. Il s'occupait à adoucir le sort des Indiens par de sages règlements, lorsqu'il fut disgracié en 1544, à cause de cette modération même. Il mourut en 1558.

CASTRO (Guilhem, Guillen ou Gislen DE), auteur dramatique espagnol, fut contemporain de Lopez de Véga, qui fait son éloge dans son *Laurier d'Apollon*. La plus remarquable des pièces de Castro est *le Cid*, tragédie à laquelle Corneille a fait des emprunts. Les pièces de cet auteur ont été publiées à Valence, en 1621 et 1625, 2 vol. in-4, sous le titre de *Las Comedias*.

CASTRO (Inès DE). *Voy.* INÈS.

CASTRUCCIO - CASTRUCCI ou CASTRACANI, gentilhomme lucquois, d'une famille attachée au parti gibelin, s'exila avec son père vers l'an 1300, lorsque la faction guelfe l'emporta. Après avoir servi successivement en France, en Angleterre et en Lombardie, il rentra dans Lucques, et les Gibelins le prirent pour leur chef. Il eut longtemps à combattre, et fut même arrêté et jeté dans les fers; mais il finit par triompher de tous ses ennemis, et en 1320 l'empereur Louis de Bavière le reconnut pour duc de Lucques. Il mourut en 1328. Machiavel a écrit sa vie.

CASTRUM ALBUM, auj. CASTELLO-BRANCO.

CASTRUM DUNI OU REGIODUNUM, auj. DUN-LE-ROI.

CASTRUM NOVUM ARIANORUM, auj. CASTELNAUDARY.

CASTRUM PASINI. *Voy.* CHARAX.

CASTRUM VETERUM. *Voy.* CAULON.

CASTULO, ville de la Tarraconaise, auj. CAZORLA.

CASUENTUS, riv. de Lucanie, auj. BASIENTO.

CASUISTES. On appelle ainsi les théologiens dont les études ont pour objet de résoudre les *cas de conscience*, c'est-à-dire de décider si telle action est bonne ou mauvaise. Ces fonctions difficiles ont été la source d'une foule d'abus, et les doctrines accommodantes de certains casuistes ont décrié pour jamais cette espèce de théologiens.

CAT, une des Antilles anglaises. *Voy.* LUCAYES.

CATABATHME (GRAND-), *Catabathmus magnus*, (c.-à-d. *grande descente*), auj. *Djebel-Kebir* (c.-à-d. *grande montagne*), chaîne de mont. qui séparait la Libye maritime, la Cyrénaïque et la Marmarique d'avec l'Egypte. Les anciens crurent longtemps qu'elle séparait l'Afrique de l'Asie.

CATABATHME (PETIT-), *Catabathmus minor* en latin, auj. *El-Soughaïer*, chaîne de mont. à l'E. de la précédente, allait au S. O. rejoindre des hauteurs dites *Ogdamus* (auj. *Mogharah*), *Anagombri* (*Gerbodah*), *Bœcolicus* (*Maray*).

CATABEDA, riv. de l'Inde Transgangétique. On croit, mais sans preuve, que c'est auj. le BRAHMAPOUTRE.

CATACOMBES (de *cata*, en bas, et *cumbos*, cavité), excavations souterraines où les anciens plaçaient dans des tombes les corps qu'ils ne brûlaient pas; la plupart de ces catacombes n'étaient dans l'origine que d'anciennes carrières abandonnées. Les plus fameuses sont celles de Rome, dites de *St-Sébastien*; celles de Naples, qui, d'abord employées à la sépulture des Païens, furent au IVe siècle uniquement réservées aux Chrétiens (on y a construit un grand nombre d'églises et de chapelles); celles de Syracuse, qui furent jadis les célèbres Latomies de Denys-le-Tyran. Souvent les Catacombes servirent de refuge aux Chrétiens des premiers siècles, dans les temps de persécution: ils s'y réunissaient pour célébrer en secret les mystères de leur religion. — Les Catacombes qui s'étendent sous presque toute la ville de Paris furent primitivement des carrières comme les précédentes. C'est dans ce vaste ossuaire qu'ont été recueillis les débris d'un grand nombre de cimetières répandus autrefois au sein de la ville, ainsi que les restes que renfermaient les caveaux des églises.

CATALANS, habitants de la Catalogne. *Voy.* CATALOGNE.

CATALANS OU ALMOGAVARES. On nomma ainsi des soldats mercenaires qui, en 1303, sous la conduite de Roger de Flor, entrèrent au service des Grecs et battirent les Turcs (1304-05). S'étant brouillés avec les Grecs, ils formèrent une république militaire dans la Thrace, qu'ils conquirent (1307); dévastèrent de même la Thessalie (1308), où ils se firent la guerre entre eux, et où Cassandria devint leur ville principale; s'emparèrent des états du roi d'Athènes, Gauthier de Brienne (1312), après lui avoir offert leurs services, et se donnèrent pour roi d'abord

Roger-Deslau (ex-ambassadeur de Gauthier), puis un fils du roi de Sicile, Frédéric II, 1326. Les plus célèbres chefs des Almogavares, après de Flor, furent Arenos, Roccafort et Entença.

CATALAUNI, ville de Gaule, dans la Belgique, auj. CHALONS-SUR-MARNE.

CATALAUNIENS (champs), vaste plaine près de Châlons-sur-Marne, où l'immense armée d'Attila fut détruite en 451 par les forces combinées des Francs, des Bourguignons et des Goths réunis.

CATALOGNE, *Tarraconensis* chez les Romains, *Catalaunia* en latin moderne, grande prov. de l'Espagne, au N. E. de la Péninsule, entre 40° 40' et 42° 45' lat. N., entre 1° et 2° long. E. Elle est bornée au N. par la France, à l'E. par la Méditerranée, à l'O. par l'Aragon, et au S. par le roy. de Valence; 300 kil. de long. sur 210 de large: 1,120,000 h. Ch.-l., Barcelone. Elle forme une capitainerie-générale, dite *de Catalogne*, et une intendance dite *de Barcelone*. La partie septent. de cette contrée offre beaucoup de mont. qui sont des ramifications des Pyrénées, entre autres le mont Serrat, dont le couvent célèbre est situé à une hauteur de 1,238 mètres. L'Ebre, la Sègre, la Fluvia, le Ter, le Llobregat, arrosent la Catalogne. Le climat est varié, mais en général chaud et humide; le sol fertile: il produit des céréales, du riz, du vin; on y cultive avec succès l'olivier, l'oranger, le citronnier et surtout l'arbre à liége. Les richesses minéralogiques de la Catalogne sont assez importantes: elles consistent en sel, plomb, antimoine, marbres, jaspes, etc. Industrie florissante. Grand commerce. Ports nombreux. — Les premiers habitants de cette contrée furent les *Ceretani*, les *Indigetes*, les *Ausetani*, etc. Soumis les premiers par les Romains, ils furent compris d'abord dans l'Hispanie Citérieure, ensuite dans la Tarraconaise. Au vᵉ siècle, Barcelone fut le 1ᵉʳ siége de la monarchie des Visigoths. Enlevée à ces derniers par les Maures (712), la Catalogne ne tarda point à être réunie au vaste empire de Charlemagne. Sous les successeurs de ce prince, elle se divisa en fiefs indépendants, parmi lesquels se distinguaient le comté d'Urgel et celui de Barcelone. Le comté de Barcelone finit par absorber les autres. En 1137, Raimond-Bérenger, comte de Barcelone, obtint la couronne d'Aragon; c'est à cette époque que le nom de Catalogne commença à remplacer officiellement celui de comté de Barcelone (ce nom date sans doute de la domination des Goths, et semble être une corruption de *Gothalania*). La Catalogne s'est montrée en tous temps très prompte à se séparer de la cause générale de l'Espagne. En 1641, elle se révolta contre Philippe IV, et se donna à Louis XIII; mais elle fut rendue en 1659 à ses maîtres légitimes. En 1713, elle résista un an à Philippe V. En 1812 elle fut presque organisée en départements français. En 1823 elle s'insurgea et, sous la conduite de Mina, résista longtemps aux troupes de Ferdinand VII. Les Catalans avaient des coutumes et des institutions particulières ou *fueros*, auxquelles ils tenaient beaucoup, et qui étaient fort embarrassantes pour la royauté. Les Catalans ont une langue particulière, qui est très rapprochée de l'ancienne langue d'Oc ou provençale.

CATAMARCA, ville de l'Amérique du Sud. *Voy.* SAN-FERNANDO.

CATANDUANES, une des îles Philippines, à l'E. de Luçon, par 122° 10' long. E., 13° 48' lat. N.: 53 kil. sur 31.

CATANE. *Catana* ou *Catina*, ville de Sicile, ch.-l. de l'intendance de Catane, à 88 kil. S. O. de Palerme, sur la côte E. de l'île, à l'extrémité S. de l'Etna; de 60,000 à 80,000 hab. Évêché, université, etc. Ville bien bâtie et pavée en dalles de lave; belle cathédrale, couvents remarquables, musée; bibliothèque. Manufacture de soieries. Commerce en cuirs, laines, grains, soufre, etc. Port peu fréquenté, quoiqu'un des plus grands de la Sicile. — Fondée vers 746 ou 704 av. J.-C., par une colonie naxienne ou chalcidienne. Elle a été plusieurs fois ruinée par des tremblements de terre et les éruptions de l'Etna (1669, 1693, 1783, 1818); en 1669, il y périt 18,000 hab. L'ancienne Catane est la patrie du législateur Charondas. — L'intendance de Catane est située entre celles de Messine au N. et de Syracuse au S., sur la côte orient. de l'île.

CATANZARO, ville du royaume de Naples, ch.-l. de la Calabre Ultérieure 2ᵉ, à 300 kil. S. E. de Naples; 11,500 hab. Évêché. Draps, soieries. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1783.

CATAONIE, région de l'Asie-Mineure, d'abord comprise dans le roy. de Cappadoce, puis dans la prov. de Cappadoce 2ᵉ, et quelquefois nommée comme une province à part. Capitale, Comana de Cappadoce.

CATARACOUI, fort du Canada, sur le lac Ontario, par 79° 40' long. O., 44° 10' lat. N. Premier établissement français en ce pays.

CATARACTES. Les plus célèbres sont celles du Nil en Afrique; du Niagara, du Mississipi, du Missouri, de la Magdalena, en Amérique; de Schaffouse, de Stambach, de la riv. d'Orco, en Suisse.

CATAS-ALTAS-DE-MATO-DENTRO, ville du Brésil (Minas-Geraes), à 35 kil. N. E. de Villarica; 2,000 hab. Riches lavages d'or.

CATAWBA (GRANDE-), riv. des États-Unis (Caroline septentr.), sort des montagnes Bleues et tombe dans le Congaree, à 26 kil. S. O. de Sumpterville, après un cours de 355 kil. Elle reçoit la Petite-Catawba.

CATAY ou CATHAY, nom donné dans le moyen âge au Nord de la Chine, et qu'on trouve souvent employé dans les romans de chevalerie.

CATCHAR. *Voy.* KATCHAR.

CATEAU-CAMBRÉSIS ou LE CATEAU, ch.-l. de cant. (Nord), à 24 kil. S. E. de Cambray; 6,015 hab. Mérinos, calicots, percales, etc. Il y fut signé en 1559, après la bataille de Saint-Quentin, un traité célèbre entre Henri II, roi de France, et Philippe II, roi d'Espagne, par lequel ce dernier recouvra Thionville, Montmédy, Damvilliers, etc.; la France recouvrait Saint-Quentin et Ham.

CATELET (LE), ch.-l. de cant. (Aisne), à 19 kil. N. de Saint-Quentin; 250 hab.

CATESBY (Marc), naturaliste anglais, né en 1680, mort en 1750, visita la Virginie, la Caroline, la Floride et les îles Bahama. De retour en Angleterre, il publia l'*Histoire naturelle* de ces contrées, en 2 magnifiques vol. in-fol. Il était membre de la Société royale de Londres. — Un autre Catesby (Robert), est connu comme l'instigateur de la conspiration des Poudres (*Voy.* POUDRES).

CATHAY. *Voy.* CATAY.

CATHELINEAU (Jacques), chef de Vendéens, né en 1758, exerçait la profession de tisserand au Pin-en-Mauge (Maine-et-Loire), lorsqu'en 1793 une insurrection éclata parmi les jeunes gens du canton de Saint-Florent appelés à tirer au sort. Cathelineau, quoique exempt de service comme homme marié, se mit à la tête des insurgés, et bientôt attaqua hardiment, et toujours avec succès, plusieurs postes républicains. Quelques mois après il fut nommé général en chef des armées vendéennes; il ne craignit pas d'attaquer Nantes (29 juin 1793), mais il fut repoussé et blessé mortellement.

CATHERINE (sainte), vierge et martyre, vivait, à ce qu'on croit, au commencement du ivᵉ siècle, et subit le martyre sous Maximin Daza, vers 312. Elle avait une instruction au-dessus de son sexe: on prétend qu'elle convertit plusieurs philosophes qui avaient été chargés par l'empereur de la faire

renoncer à sa foi. Elle est la patronne des écoles de filles. Longtemps aussi les élèves de philosophie l'ont prise pour patronne. On croit qu'elle s'appelait *Dorothée*, et que le nom de Catherine lui fut donné (du mot syriaque *céthar*, couronne), parce qu'elle remporta, dit saint Jérôme, la triple couronne du martyre, de la virginité et de la science. On la représente d'ordinaire appuyée sur une roue à demi rompue et teinte de sang. On célèbre sa fête le 25 novembre.

CATHERINE (sainte), dite *de Sienne*, née à Sienne en 1347, était fille d'un teinturier. A l'âge de 20 ans elle entra dans l'institution des sœurs de Saint-Dominique; elle y eut des révélations qui lui donnèrent bientôt une grande célébrité, et y composa des écrits mystiques qui furent très recherchés. Catherine joua un rôle important dans le schisme qui éclata en 1378, à l'occasion de la concurrence d'Urbain VI et de Clément VII : elle s'était déclarée pour le parti d'Urbain. Elle mourut en 1380, exténuée par les austérités. On la fête le 30 avril. On a d'elle des traités de dévotion, des lettres et des poésies remarquables par l'élégance et la pureté du style. L'édition la plus exacte et la plus complète de ses œuvres est celle de Jérôme Gigli, sous ce titre : *Opere della serafica santa Catarina*, Sienne et Lucques, 1707-1713, 4 vol. in-4. On y remarque un *Dialogue entre le Père éternel et sainte Catherine*, qu'elle dicta en 1378 étant ravie en extase. — Il y eut aussi à Bologne et à Gênes deux saintes du même nom, qui se rendirent également célèbres par leur piété et leurs écrits mystiques : la première vécut de 1413 à 1463, la deuxième de 1448 à 1510.

CATHERINE DE FRANCE, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, née en 1401, morte en 1438, épousa Henri V, roi d'Angleterre, après le honteux traité de Troyes, en 1420. Elle devint veuve en 1422, et peu après elle épousa secrètement Owen Tudor, gentilhomme gallois, descendant des anciens souverains du pays. Elle en eut trois fils, dont l'aîné, le comte de Richmond, fut père de Henri Richmond qui devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri VII.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthur, fils aîné de Henri VII, roi d'Angleterre. Étant devenue veuve 5 mois après, elle fut mariée, avec dispense du pape Jules II, au frère de son mari, qui régna sous le nom de Henri VIII, et eut de ce prince une fille qui fut reine sous le nom de Marie. Après 18 ans d'une union parfaite, Henri VIII, épris d'Anne de Boulen, demanda la dissolution de son mariage. Le pape ne voulut point y consentir; Catherine n'en fut pas moins répudiée et confinée dans le château de Kimbalton, où elle mourut en 1536. On sait que c'est ce divorce qui devint l'origine du schisme d'Angleterre.

CATHERINE DE MÉDICIS, reine de France, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, née à Florence en 1519, morte en 1589, épousa en 1533 le dauphin de France, depuis Henri II. Après la mort de son époux et celle de son fils aîné, François II, elle fut nommée régente du royaume pendant la minorité de son second fils, Charles IX. La ruse et la dissimulation furent ses principaux moyens de gouvernement. Elle excita la guerre civile entre les Catholiques et les Réformés, résolut la perte de ces derniers après avoir feint un instant de les favoriser, et fut la principale instigatrice de l'horrible massacre de la St-Barthélemy (1572). Elle se brouilla ensuite avec Charles IX, et fut sans influence sous le règne de Henri III. Catherine avait apporté de l'Italie le goût des arts : c'est par ses ordres qu'ont été construits le palais des Tuileries, les châteaux de Monceaux, de Chenonceaux, etc.

CATHERINE DE BRAGANCE, fille de Jean IV, roi de Portugal, épousa en 1661 Charles II, roi d'Angleterre, qui lui fit éprouver toutes sortes de mépris et de chagrins; elle supporta son sort avec résignation. Après la mort du roi elle retourna en Portugal, et fut en 1704 et 1705 régente de ce royaume pendant la maladie de son frère don Pédro.

CATHERINE I, impératrice de Russie, née en 1689 en Livonie, de parents pauvres. Elle venait d'épouser un simple soldat suédois lorsqu'elle fut réduite en captivité après la prise de Marienbourg (1702). D'une beauté remarquable, elle plut au prince Menzickoff, et bientôt après à Pierre-le-Grand lui-même. En 1711 elle accompagna ce prince dans sa campagne contre les Turcs, et lui rendit le plus important service en traitant avec les ennemis qui le tenaient enfermé sur les bords du Pruth. Le czar, après en avoir eu plusieurs enfants, la déclara son épouse; en 1724 il la fit couronner solennellement impératrice. Après la mort du czar (1725), elle fut reconnue souveraine de toutes les Russies. Elle se montra digne du trône pendant les deux années qu'elle l'occupa, en continuant l'œuvre de civilisation commencée par son époux. Elle mourut en 1727.

CATHERINE II, impératrice de Russie, fille du prince d'Anhalt-Zerbst, née à Stettin en 1729, épousa forcément en 1745 le duc de Holstein-Gottorp, que l'impératrice Élisabeth avait désigné pour son successeur, et qui régna sous le nom de Pierre III. Catherine sut se concilier l'affection des Russes, et après la mort de son époux, à laquelle on croit qu'elle ne fut pas étrangère, elle fut sacrée à Moscou avec la plus grande pompe (1762). En 1763 elle plaça sur le trône de Pologne Stanislas Poniatowski, qui avait été son amant. Bientôt après elle enleva aux Turcs la Crimée et les forteresses d'Azof, de Tangarok, de Kinburn et d'Ismaël. En 1772 elle conclut avec la Prusse et l'Autriche un traité qui démembrait la Pologne et donnait à la Russie les gouvernements de Polotsk et de Mohilow. En même temps qu'elle reculait ainsi les limites de son empire, Catherine imprimait une activité nouvelle à l'agriculture et à l'industrie, encourageait les lettres et les arts, était en correspondance avec Voltaire, et recevait à sa cour le philosophe Diderot. En 1792 elle acheva d'anéantir la Pologne, en joignant à ses états ce qui restait au dernier souverain de ce malheureux pays. Elle projetait de nouvelles conquêtes lorsqu'elle mourut, en 1796, d'une apoplexie foudroyante. On lui doit quelques écrits, et on a d'elle une *Correspondance avec Voltaire*, un drame historique, *Oleg*, etc. La gloire de cette princesse serait complète, si elle ne l'avait ternie par la dissolution de ses mœurs.

CATHERINE (ordre de SAINTE-), ordre russe spécialement affecté au sexe féminin, fut fondé par Pierre-le-Grand en 1714, en mémoire du dévouement que sa femme Catherine avait montré lors de son désastre sur le Pruth (*Voy.* CATHERINE I). La décoration consiste en une plaque qui porte sur la face une croix d'argent avec l'image de la sainte, et sur le revers un nid d'aiglons et deux aigles qui dévorent des serpents, avec cette devise : *Æquat munia comparis*. Le prince Menzickoff est le seul homme qui ait été décoré de cet ordre.

CATHOLIQUES, c.-à-d. *Universels*, nom que prennent les adhérents de l'Église latine (*Voy.* ce mot).

CATILINA (L. Sergius), d'une famille illustre de Rome, se déshonora dès sa jeunesse par ses vices et par ses crimes. N'ayant pu réussir à se faire nommer consul, il entreprit de faire assassiner Cicéron, qui avait été son concurrent. Il forma ensuite une conspiration tendant à détruire Rome par le fer et par le feu (63 avant J.-C.); elle fut découverte par Cicéron, qui le foudroya de son éloquence en plein sénat et le força à se démasquer. Catilina sortit alors de Rome et alla se mettre à la tête d'une armée de ses partisans. Se voyant vaincu, il se fit tuer à Pis-

toria (Étrurie) dans un dernier combat que lui livra Pétréius, lieutenant d'Antonius, collègue de Cicéron. L'histoire de cette conjuration a été écrite par Salluste; ce morceau trop court est un chef-d'œuvre.

CATINAT (Nicolas), maréchal de France, né à Paris en 1637, mort en 1712. Il quitta dans sa jeunesse le barreau pour les armes, fut nommé lieutenant-général en 1688, et vainquit le duc de Savoie à Staffarde et à la Marsaille. Le bâton de maréchal fut le prix de ces exploits. Placé une seconde fois à la tête des troupes françaises en Italie, il eut à combattre le prince Eugène; mais le mauvais état de l'armée, le manque d'argent et de subsistances paralysèrent ses efforts, et il éprouva quelques échecs qui amenèrent une disgrâce. Il subit en philosophe cet injuste traitement, et vécut depuis dans la retraite, fuyant la cour et pratiquant toutes les vertus. Catinat avait écrit des *Mémoires* qui ont été publiés à Paris, 1819, 3 vol. in-8. Son *Éloge* a été composé par La Harpe, 1775, in-8.

CATMANDOU, ville de l'Inde, dans le Népal, par 27° 42' lat. N., 82° 34' long. E.; 5,000 maisons (22,000 jadis). Elle est remarquable par le nombre de ses temples et par ses manufactures de coton. Les Anglais y ont un représentant. On la nomme aussi *Khatypour*.

CATON (M. Porcius), surnommé *l'Ancien* ou *le Censeur*, Romain célèbre par ses vertus, né à Tusculum, l'an 234 avant J.-C., d'une famille obscure; servit d'abord sous Fabius Maximus pendant la seconde guerre punique. Nommé préteur en Sardaigne, il acheva de soumettre ce pays aux Romains. Envoyé avec le titre de consul en Espagne et en Grèce (195), il mérita, par sa valeur et sa prudence, les honneurs du triomphe. Censeur huit ans après, il exerça ses fonctions avec une sévérité qui passa en proverbe, et mérita qu'on lui élevât une statue avec cette inscription : *A Caton, qui a corrigé les mœurs*. Dans ses dernières années, craignant la rivalité de Carthage, il terminait tous ses discours en disant qu'il fallait la détruire: *Delenda Carthago*. Il mourut l'an 149 avant J.-C., à 85 ans. Caton s'appliqua aux sciences et aux lettres; il étudia jusque dans sa vieillesse et apprit, dit-on, le grec à près de 80 ans. Cependant il regardait comme dangereux certains arts de la Grèce, et il en empêcha l'introduction à Rome. (*Voy.* CARNÉADE.) Il laissa en mourant un grand nombre de lettres, des harangues, un ouvrage intitulé : *Origines romaines*, et quelques écrits secondaires. Il ne reste de lui qu'un petit traité, intitulé : *De re rustica*, traduit en français par Saboureux de la Bonneterie, 1771. M. Lion a rassemblé et publié, sous le titre de *Catoniana*, tout ce qui reste de Caton, Gœttingue, 1826. Plutarque a écrit sa vie.

CATON (C. Porcius), surnommé *d'Utique*, petit-neveu du précédent, montra de bonne heure une âme ferme et courageuse. Amené à quatorze ans au palais de Sylla, et apercevant les têtes sanglantes des proscrits, il demanda un poignard, afin, dit-il, d'affranchir Rome de son tyran. Tout en se défiant de Pompée, il s'opposa de tout son pouvoir à l'ambition de César, et vota contre la mesure qui donnait à ce dernier le commandement des Gaules pour cinq ans, disant aux sénateurs qu'ils se décrétaient un tyran pour l'avenir. Pendant la guerre civile, il se prononça pour Pompée, et remporta quelques avantages sur les troupes de César à Dyrrachium. A la nouvelle de la défaite de Pharsale, et peu après l'assassinat de Pompée, il rassembla les débris de l'armée républicaine et se rendit en Afrique, où Q. Métellus Scipion, à la tête de quelques troupes, se préparait à résister à César; mais Métellus ayant été battu, Caton s'enferma dans Utique et s'y perça de son épée, l'an 46 avant J.-C. On dit qu'avant de se frapper il lut et médita le *Phédon*, dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'âme.

CATON (Dionysius), auteur latin, qui vivait vers le IIIe siècle de notre ère, a laissé 4 livres de *Distiques moraux* qui ont eu une grande vogue au moyen âge et qui ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe. L'édition la plus estimée des *Distiques* est celle d'Othon Arntzenius, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1754; ils ont été traduits en français en 1533 sous ce titre: *Les Mots et sentences dorés de maître de sagesse Caton*, etc., et réimprimés en 1798 par M. Boulard, avec une traduction en plusieurs langues.— Il ne faut pas confondre ce Dionysius Caton avec un autre poëte latin nommé Valerius Cato, qui vivait vers le temps de Sylla et dont il reste un poëme intitulé *Diræ*, où il maudit ceux qui l'ont dépouillé de ses biens.

CATORCE, la plus riche mine d'argent du Mexique, dans l'intendance de San-Luis-Potosi; elle produit par an près de 20,000,000 de francs.

CATROU (le Père), jésuite, né à Paris en 1659, mort en 1737, s'est fait un nom comme critique. Il fonda en 1701 le *Journal de Trévoux*, où il rendait compte des ouvrages nouveaux, et il en fut pendant douze ans le principal rédacteur. On lui doit en outre plusieurs ouvrages historiques : *Histoire du Mogol*, 1705; *Histoire du fanatisme protestant*, 1733; *Histoire romaine*, en 21 vol. in-4, 1725-37. Ses histoires ont le tort de n'être guère que des gazettes. Il a aussi traduit Virgile.

CATS, poëte hollandais. *Voy.* CATZ.

CATTARO, ville et port des États autrichiens (Dalmatie), à 62 kil. S. E. de Raguse, par 16° 20' long. E., 42° 26' lat. N.; 3,000 hab. Très beau port sur le golfe de Cattaro : château sur le roc inaccessible de la Pella. Evêché. Commerce actif. Cattaro est entourée de montagnes si hautes qu'en hiver à peine voit-on le soleil dans cette ville. — Fondée au VIe siècle, souvent ruinée par les tremblements de terre, notamment en 1563 et 1667. Longtemps république indépendante, puis prov. vénitienne; elle passa entre les mains de l'Autriche en 1797, appartint à la France de 1807 à 1815; auj. elle est à l'Autriche.

CATTARO (cercle de), *Dalmatie mérid.* des anc., partie de la prov. autrichienne de Dalmatie, entre la Turquie d'Europe et l'Adriatique; 88 kil. sur 22; 30,000 hab. Ch.-l., Cattaro. Ce cercle est coupé en deux par les bouches du Cattaro; il est montueux, boisé, et très fertile; il produit des vins excellents.

CATTARO (golfe et bouches du), petit golfe de l'Adriatique sur la côte de Dalmatie : 130 kil. de tour; deux écueils le divisent en trois parties ou entrées qu'on nomme bouches; le fond du golfe en arrière des bouches est dit canal de Cattaro. — Les bouches du Cattaro formaient au S. E. la limite des possessions directes de Napoléon.

CATTEGAT, bras de mer qui unit la mer du Nord à la Baltique par le détroit du Sund et les deux Belt, entre le Jutland à l'O., et la Suède à l'E.; 220 kil. sur 110. Navigation dangereuse. Pêche du hareng.

CATTENOM, ch.-l. de canton (Moselle), à 9 kil. N. E. de Thionville; 1,000 hab.

CATTES, *Catti*, peuple de la Germanie, au S. des Chérusques, au N. E. des *Mattiaci*, habitait la Hesse électorale actuelle, ainsi qu'une partie du duché de Nassau et de la Westphalie, et avait pour ville principale *Castellum Cattorum* (Cassel). Ils furent battus, mais non soumis par les Romains. Au IIIe siècle ils s'absorbèrent dans la confédération des Francs.

CATTS-HILL. *Voy.* BLEUES (montagnes).

CATULLE, *C. Valerius Catullus*, poëte latin, né l'an 86 avant J.-C. à Vérone ou à Sirmium, dans la Gaule Cisalpine, réussit surtout dans l'épigramme et dans le genre érotique; il est à regretter qu'il n'ait pas toujours respecté la décence. On a aussi de

lui quelques morceaux d'un genre plus sérieux, entre autres, l'épisode des *Noces de Thétis et de Pélée*, qui prouvent qu'il pouvait s'élever à la hauteur de l'épopée. Ce poëte fut lié avec les hommes les plus distingués de son temps; il ne craignit pas d'attaquer César dans ses vers, mais le dictateur, au lieu de s'en irriter, sut gagner son amitié. Il mourut jeune, à 30 ans selon les uns, à 40 selon d'autres. Parmi les nombreuses éditions de ses poésies on remarque celles d'Isaac Vossius, Londres, 1684, in-4, enrichie d'un précieux commentaire; et de Doëring, Leipsick, 2 vol. in-8, 1788-92. Catulle a été traduit par Pezay, 1771; par Noël, 1803, et par L.-Théodore Paulinier, 1840, avec le texte en regard.

CATULUS. *Voy.* LUTATIUS.

CATUMBELA, riv. de la Nigritie maritime, naît à 40 kil. N. E. de Caconda, coule au N., puis à l'O., tombe dans l'Océan à 19 kil. N. de St-Philippe-de-Benguela; cours, 440 kil.

CATURIGES, peuple de la Gaule Cisalpine, dans les *Alpes Graiæ*, faisait, du temps d'Auguste, partie des états du roi Cottius. Leur ch.-l. s'appelait aussi *Caturiges* (auj. *Chorges*). Leur territoire répond aux vallées de Chorges et d'Embrun.

CATUS, ch.-l. de cant. (Lot), à 14 kil. N. O. de Cahors; 1,300 hab.

CATZ (Jacob VAN), poëte hollandais, né à Brouwershaven, en Zélande, en 1577, mort en 1660, fut un des créateurs de la langue et de la poésie hollandaise. Il remplit dans sa patrie les premières fonctions administratives et diplomatiques, fut ambassadeur en Angleterre (1627), et grand-pensionnaire de Hollande (1636-1651); il consacra tous ses loisirs à la culture des lettres. Ses poésies se composent d'emblèmes, d'allégories et de fables; il a mérité d'être appelé le *La Fontaine* de la Hollande. Ses œuvres ont été réunies, Amsterdam, 1712, in-fol., et 1790, in-8.

CAUCA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), à 70 kil. S. O. de Clunia. Patrie de Théodose. Auj. détruite.

CAUCA, riv. de Colombie, sort du Paramo de Guanacas, forme plusieurs bras qui se réunissent, et tombe dans la Magdalena, à 150 kil. S. E. de Carthagène, sous 9° 28' lat. N., après un cours de 320 kil. du S. au N. — Elle a donné son nom au dép. de la Cauca, dans la ci-devant république de Colombie; il était divisé en 4 prov. (Popayan, Pasto, Buenaventura, Choco).

CAUCASE, *Caucasus*, nom général sous lequel on comprend un grand système de mont. qui sépare l'Europe de l'Asie au S. E, et qui s'étend entre la mer Caspienne et la mer Noire, au N. du Kour et du Rioni, par 40°-45° lat. N., et 35°-47° long. E. La chaîne principale, ou Caucase proprement dit, va du S. E. au N. O., depuis la péninsule d'Apchéron jusqu'à la forteresse d'Anapa, sur une longueur d'environ 350 kil. Beaucoup de chaînes se détachent à droite et à gauche de la chaîne principale; ce sont : au N., l'Elvend et l'Elbrouz (*Ceraunii montes*); au N. O., les collines qui bordent la mer Noire (*Caraxici montes*). Les hautes montagnes de la Crimée doivent aussi être considérées comme une dépendance du groupe caucasien; enfin, au S. O., le Caucase se rattache à l'extrémité orientale du Taurus, qui couvre toute l'Asie-Mineure. Les principales cimes du groupe caucasien sont le mont Elbrouz, qui a 5,600 mètres d'élévation; le Mquinwari ou Kasbek, 4,800, et le Chat-Elbrouz, sur les confins du Daghestan, 4,000. Un grand nombre de fleuves prennent leur source dans le Caucase; les plus importants sont : le Kouban au N. O., le Terek au N. E., le Rioni (*Phasis*) au S. O., l'Alazan au S. E. Les diverses chaînes du Caucase offrent plusieurs défilés dont quelques-uns sont célèbres, savoir : les *Portes Caucasiennes* (auj. défilé de *Dariel*), sur la route de Mosdok à Tiflis; les *Portes Albaniennes* ou *Sarmatiques*, le long des côtes du Daghestan, dans le district de Kagmancharie; les *Portes Caspiennes*, près de Téhéran; les *Portes Ibériennes*, auj. *Schaourapé*. — Le Caucase fut connu dès la plus haute antiquité; il joue un rôle important dans la mythologie des Grecs; c'est sur les cimes du Caucase que ces derniers plaçaient le supplice de Prométhée. Les nombreuses peuplades qui habitent ces mont., et qui sont aujourd'hui connues sous les noms de *Tcherkesses*, *Nogaïs*, *Abazes*, *Ossètes*, etc., furent presque toujours indépendantes. Chez les anciens, Mithridate seul sut pendant quelque temps leur faire reconnaître son autorité; chez les modernes, la domination des Turcs sur les montagnards du Caucase était purement nominale; les Russes, pour les soumettre, ont été forcés d'établir des lignes de forteresses sur toutes les cimes du Caucase; encore sont-ils exposés à des révoltes continuelles. — Les savants ont regardé comme sortie du Caucase la race blanche qui couvre toute l'Europe et une grande partie de l'Asie, et lui ont donné le nom de *race caucasienne*.

CAUCASE (gouvernement du), prov. de la Russie d'Europe, entre l'Astrakhan au N., les Cosaques de la mer Noire à l'O., la Circassie et le Daghestan au S., la mer Caspienne à l'E., est situé au N. de la principale chaîne du Caucase; il a 880 kil. sur 360, et 130,000 hab. Ch.-l., Stavropol. Autres villes : Georgievsk, Kisliar, Mosdok. Sol plat; beaucoup de lacs.

CAUCASE INDIEN. *Voy.* HINDOU-KHOUCH.

CAUCASIENNES (PORTES), *Caucasiæ pylæ*, auj. défilé de DARIEL. *Voy.* DARIEL.

CAUCHON (P.), évêque de Beauvais, se vendit aux Anglais qui avaient envahi la France, réclama le droit de juger la malheureuse Jeanne d'Arc qui avait été prise dans son évêché, et fut le plus acharné de ses juges. Il fut chassé de son siége par les habitants de Beauvais, et mourut tourmenté de remords en 1443.

CAUCI, peuple germain. *Voy.* CHAUCI.

CAUCOLIBERUM, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. COLLIOURE.

CAUDEBEC, *Lotomagus*, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), sur la Seine, à 10 kil. S. d'Yvetot; 5,295 hab. Cette ville était autrefois capit. de tout le pays de Caux; son industrie fut jadis très florissante; on y faisait surtout un grand commerce de chapeaux, dits *caudebecs*. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres religieuses du XVIe et du XVIIe siècle.

CAUDINES (FOURCHES), *Furculæ Caudinæ*. *Voy.* CAUDIUM.

CAUDIUM, auj. *Airola*, ville d'Italie (Samnium), à 28 kil. S. E. de Capoue, entre Bénévent et Calatie, sur les frontières de la Campanie. Aux environs se trouve un défilé célèbre par l'échec que les Romains y éprouvèrent sous le consulat de T. Veturius Calvinus et Sp. Posthumius Albinus. Ils s'y laissèrent enfermer par Pontius Hérennius, général des Samnites, et furent obligés de passer sous le joug (322 av. J.-C.). De là le nom de *Fourches Caudines* donné au défilé. Plus tard, les Romains défirent les Samnites aux environs de Caudium.

CAULIAC (Guy DE), médecin du XIVe siècle, fut chapelain et médecin de Clément VI et d'Urbain V, et employa son art à combattre les progrès de la peste de 1348. Il restaura la chirurgie en profitant des découvertes des Arabes, et publia en latin deux ouvrages connus sous les titres de *Grande* et *Petite Chirurgie*, qui furent longtemps la base de l'enseignement en France.

CAULINCOURT, bourg du dép. de l'Aisne, à 10 kil. O. de St-Quentin; 350 hab. Patrie de Caulincourt, duc de Vicence.

CAULINCOURT (Armand-Augustin-Louis DE), duc de Vicence, né en 1773 à Caulincourt en Picardie, mort en 1827, prit part à presque toutes les guerres de la révolution, et se fit remarquer de Bo-

naparte, qui, à son avénement, le nomma grand-écuyer, puis général de division, duc de Vicence (1805), et en 1808 ambassadeur en Russie : il sut se concilier l'estime de l'empereur Alexandre. Il rentra en France en 1811, prit part à la campagne de Moscou, et fut chargé, à la suite de nos revers, de différentes missions auprès des princes alliés, devant lesquels il défendit toujours les intérêts du fils de l'empereur. Il a été publié de 1837 à 1840, sous le titre de *Souvenirs du duc de Vicence*, d'intéressants mémoires sur l'empire.

CAULON ou CAULONIA, plus tard *Castrum Veterum*, auj. *Castel-Vetere*, ville d'Italie (Bruttium), au S. E. de Térine, près de la mer.

CAUMONT, ch.-l. de cant. (Calvados), à 22 kil. S. O. de Bayeux ; 2,150 hab. Commerce de volaille. Mine de fer aux environs.

CAUMONT DE LA FORCE. *Voy.* LA FORCE (DE).

CAUNE, *Caunus*, auj. *Quingi?* ville de Carie, sur la côte S., vis-à-vis de Rhodes ; célèbre par la bonté de ses figues.

CAUNE ou CAULNE, bourg du dép. des Côtes-du-Nord, à 20 kil. S. O. de Dinan ; 1,850 hab.

CAUNE (LA), ch.-l. de cant. (Tarn), à 37 kil. N. E. de Castres ; 4,050 hab. Siamoises, basin, bonneterie. — On nomme aussi *la Caune* une branche occid. des Cévennes, entre les départements de l'Hérault et du Tarn.

CAUNES (LES), *Bufentis*, ville de France (Aude), à 21 kil. N. E. de Carcassonne ; 2,258 hab. Eau-de-vie, etc. Aux environs beaux marbres de couleur variée. Ancienne abbaye de Bénédictins.

CAUNPOOR. *Voy.* KAPOUR.

CAUQUENES, ville du Chili, ch.-l. de la prov. de Maule, à 115 kil. S. E. de Santiago. Eaux minérales. — Il y a aussi dans le Chili une riv. de ce nom.

CAUSSADE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 22 kil. N. E. de Montauban ; 4,540 hab. Fabrique d'étamines, de toiles. Commerce en safran, grains et truffes.

CAUSSIN (Nicolas), jésuite, né à Troyes en 1588, mort en 1651, se fit une réputation comme prédicateur et devint confesseur de Louis XIII ; il se fit exiler pour avoir pris le parti de la reine-mère contre Louis XIII et Richelieu. Il a écrit : *la Cour sainte ; De Eloquentia sacra et humana ; Tragœdiæ sacræ*, etc.

CAUSSIN DE PERCEVAL (J.-J.), orientaliste, né à Montdidier en 1759, mort en 1835, remplaça Deshauterayes, dont il était l'élève, dans la chaire d'arabe au Collége de France, 1783 ; fut nommé en 1787 garde des manuscrits de la Bibliothèque royale, entra en 1809 à l'Institut (Académie des Inscriptions). On a de lui une traduction française de l'*Argonautique* de Valerius Flaccus, 1796 ; la *Suite des Mille et une Nuits*, traduite de l'arabe, 1806 ; l'*Histoire de la Sicile sous les Musulmans*, 1802, traduite de l'arabe.

CAUTERETS, village du dép. des H.-Pyrénées, à 13 kil. S. d'Argelès ; 850 hab. Eaux thermales sulfureuses très recherchées.

CAUX (pays de), *Caleti*, partie de la H.-Normandie, au N. de la Seine ; 70 kil. sur 60. Lieux principaux : Caudebec, Lillebonne, Yvetot, St-Valery-en-Caux, Bolbec, Arques, Dieppe, Eu, le Tréport. Il fait auj. partie du dép. de la Seine-Inf. Les Cauchoises sont célèbres par leur beauté et par la singularité de leur coiffure.

CAVA, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 4 kil. N. O. de Salerne ; 10,000 hab. Évêché. Nombreuses fabriques d'étoffes de soie, de coton et de toiles.

CAVADONGA ou COBADONGA, ville des Asturies, à 48 kilomètres S. E. d'Oviédo. Pélage y fut proclamé roi par les habitants des Asturies et les Goths réfugiés, en 718.

CAVAILLON, *Cabellio*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 22 kil. S. E. d'Avignon, sur la Durance : 7,041 hab. Restes d'un arc de triomphe. Mûriers, melons d'hiver renommés. Industrie. Commerce de fruits, etc. Patrie de César de Bus. — Cavaillon, jadis une des principales villes des Cavares, dans la Viennaise, était le séjour d'un corps d'utriculaires ou bateliers pour le passage de la Durance. Au IVe siècle, elle eut un évêché qui fut supprimé à la révolution.

CAVALCANTI (Guido), compatriote et ami du Dante, se montra comme lui ardent gibelin, et cultiva avec quelque succès la poésie. Il mourut en 1301. On estime surtout sa *Canzone d'Amore*, sur la nature de l'amour. Ses poésies se trouvent dans le *Recueil des anciens poëtes italiens*, Florence, 1527.

CAVALE (LA), *Neapolis*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 128 kil. N. E. de Salonique, sur le golfe de la Cavale ; 3,000 hab. Petit port.

CAVALIER (Jean), chef redoutable des Camisards, né au village de Ribaute, près d'Anduze (Gard), en 1679. De garçon boulanger qu'il était, il se fit prédicant dans les Cévennes, et, à la tête d'une multitude d'enthousiastes, il résista longtemps aux troupes de Louis XIV. Le maréchal de Villars négocia avec lui, et lui fit déposer les armes en lui assurant une pension et un brevet de colonel. Observé en France, il passa en Angleterre, y servit avec distinction, et mourut en 1740, gouverneur de l'île de Jersey.

CAVALIERI (Bonaventure), célèbre géomètre, né à Milan en 1598, mort en 1647, se lia avec Galilée et obtint par sa recommandation une chaire de mathématiques à Bologne. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les souffrances de la goutte. Cavalieri a créé la géométrie des indivisibles : il concevait les lignes comme formées d'un nombre infini de points ; les surfaces, d'une infinité de lignes, et les solides, d'une infinité de surfaces, et réussit, à la faveur de cette méthode, à résoudre un grand nombre de problèmes. Ses principaux ouvrages sont : *Geometria indivisibilium*, Bologne, 1635 ; *Trigonometria plana*, etc., 1636 ; *Exercitationes geometricæ*, 1647.

CAVALIERS, faction aristocratique anglaise, opposée à celle des *Têtes rondes*. (*Voy.* ce mot.)

CAVALLER-MAGGIORE, ville des États sardes, à 17 kil. N. E. de Saluces ; 5,150 hab.

CAVAN, ville d'Irlande, dans l'Ulster, à 102 kil. N. O. de Dublin ; 3,000 hab. Ch.-l. d'un comté de même nom, situé entre ceux de Monaghan et de Leitrim ; 84 kil. sur 40 ; 228,000 hab. Monts, marais, quelques mines ; agriculture arriérée.

CAVARES, peuple de la Gaule Transalpine, dans la Viennaise, au S., le long de la Méditerranée et du Rhône, s'étendait depuis les bouches de ce fleuve jusqu'au-dessus de l'embouchure de l'Ardèche. Villes principales : *Avenio, Cabellio, Arelate, Vasio, Arausio*, etc. Marseille y fut comprise à la fin de l'empire. Leur territoire répond aux dép. de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône (moins quelques cant. orientaux et l'île de la Camargue).

CAVARZERE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 40 kil. S. O. de Venise ; 3,700 hab. Commerce de soie.

CAVAZZI (J.-Antoine), missionnaire de l'ordre des Capucins, né à Montécuculo près de Modène, fut envoyé deux fois au Congo (1654, 1670), y fit plusieurs conversions, et acquit une connaissance profonde de la langue et des mœurs du pays. Il rédigea à son retour une relation qui fut revue et publiée en 1687 par Alamandini, et qui a été traduite en français par le P. Labat, 1732.

CAVENDISH, famille anglaise à laquelle appartiennent les comtes, puis ducs de Devonshire, et les ducs de Newcastle, a pour chef sir William Cavendish, né en 1505, mort en 1557, qui était d'abord simple huissier du cardinal Wolsey ; il obtint la faveur de Henri VIII et de ses successeurs, qui l'élevèrent aux honneurs. — Son petit-fils, William Cavendish, connu sous le nom de *duc de Newcastle*, né en 1592,

mort en 1676, fut en grande faveur auprès de Jacques I et Charles I ; sacrifia toute sa fortune pour défendre la cause royale : prolongea la guerre de 1639 à 1644, fut défait à Marston-Moor, s'exila après cet échec, et ne revint qu'à la restauration ; il fut alors nommé chef de la justice des comtés au nord du Trent. Il avait été créé comte de Newcastle par Charles I ; Charles II l'éleva à la dignité de duc. On a de lui, entre autres ouvrages : *Méthode nouvelle pour dresser les chevaux*, Londres, 1667, in-fol. — Sa femme, Marguerite, duchesse de Newcastle, était une femme distinguée par son esprit ; elle cultiva les lettres et la poésie. — Un autre de ses descendants, William Cavendish, comte, puis duc de Devonshire, né en 1640, mort en 1707, se fit remarquer sous Charles II par une opposition courageuse ; il fut un des plus actifs promoteurs de la révolution qui renversa ce prince, et qui plaça sur le trône Guillaume d'Orange ; il fut en récompense créé duc, et nommé intendant. Il fut sous la reine Anne un des commissaires chargés d'effectuer la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre. Il avait fait d'inutiles tentatives pour sauver lord William Russel, son ami, et il épousa la fille de ce généreux citoyen après son exécution. Will. Cavendish a laissé quelques poésies.

CAVENDISH (Henry), physicien et chimiste, né à Nice en 1731, mort en 1810, était fils d'un cadet de la famille des ducs de Devonshire. Il se livra à l'étude des sciences au lieu de rechercher les honneurs auxquels son nom pouvait le faire prétendre. On lui doit la découverte du gaz hydrogène, qu'il nommait *gaz inflammable* (1766), celle de la composition de l'eau et de l'acide nitrique ; il détermina la densité moyenne du globe, et rendit sensible l'attraction de la terre en faisant attirer un petit disque de cuivre par une grosse boule de plomb. Sans fortune, il était négligé par sa noble famille, comme n'étant qu'un savant, lorsqu'un de ses oncles, revenu d'outre-mer, lui légua en mourant plus de 300,000 livres de rentes ; il consacra cette grande fortune aux progrès de la science et à des actes de bienfaisance.

CAVENDISH (William-Henry), lord Bentinck. *Voy.* BENTINCK.

CAVINO (J.), surnommé *le Padouan*, habile graveur du XVI[e] siècle, s'exerça surtout à contrefaire les médailles anciennes, afin de s'enrichir aux dépens des antiquaires, et s'associa pour cette fraude coupable avec Alexandre Bassiano, autre graveur de Padoue.

CAVITE, ville de l'île de Luçon, à 13 kil. S. de Manille, par 14° 45' lat. N., 118° 34' long. E., dans le golfe de Manille ; 6,000 hab. Petit fort.

CAVOUR, ville murée des Etats sardes, à 15 kil. S. E. de Pignerol ; 5,700 hab. Soieries, toiles, tanneries. Houille, ardoise aux environs.

CAVOYE (Louis D'OGER, marquis de), né en 1640, mort en 1716, fut élevé avec Louis XIV, conserva la faveur de ce prince toute sa vie, et la mérita par son courage. Il passa le Rhin un des premiers. On le surnommait *le Brave Cavoye*. Il fut nommé grand-maréchal-des-logis de la maison du roi.

CAXAMARCA, ville du Pérou, dans l'intendance de Truxillo, par 80° 55' long. O., 7° 8' lat. N. ; 2,000 hab. Belle église. — C'est dans cette ville que fut mis à mort, par les Espagnols, Atahualpa, le dernier des Incas.

CAXATAMBO, ville du Pérou, dans l'intendance de Tarma, à 175 kil. N. E. de Lima.

CAXOEIRA, ville du Brésil. *Voy.* CACHOEIRA.

CAXTON, village d'Angleterre (Cambridge), à 15 kil. O. de Cambridge ; 500 hab. Patrie de l'historien Matthieu Pâris.

CAXTON (Guillaume), imprimeur anglais, né vers 1410 dans le comté de Kent, mort en 1491. Après avoir séjourné quelque temps en Hollande, et y avoir fait le commerce avec succès, il y apprit l'art d'imprimer, et l'introduisit en Angleterre vers 1472 ; il publia en 1474 son premier livre, *le Jeu d'échecs moralisé*. Ce nouvel art rencontra beaucoup d'opposition de la part du clergé. Les éditions de Caxton sont fort recherchées des bibliophiles.

CAYAMBE, riv. du Brésil, affluent de l'Amazone, où elle tombe à 31 kil. S. E. d'Ega, après un cours de 245 kil. — On nomme encore ainsi un des plus hauts sommets des Andes (6,140 mètres) ; il est situé sous la ligne équinoxiale, à 65 kil. N. E. de Quito.

CAYAPONIA, grand district de la prov. de Goyas au Brésil ; 660 kil. sur 220. Bornes, à l'E. le Parana, au S. O. le Pardo. Les Cayapos, habitants de ce district, sont encore barbares. La partie septentrionale de cette province est traversée par un grand nombre de montagnes, qui donnent naissance à une foule de rivières, dont les principales sont : le Cayapo, le Picombas, le Pasmado, l'Appary, le Rio-Verde, etc. Ce pays fournit de beaux bois de construction.

CAYENNE, ville de l'Amérique méridionale, capitale de la Guyane française, dans l'île de Cayenne, à l'embouchure de la rivière de même nom ; 5,220 hab. Port peu profond, château-fort. La chaleur y est très élevée (23° à l'ombre), et le séjour de cette ville est malsain à cause des marais environnants. — Le premier établissement français date de 1604 ; il s'agrandit en 1635, mais fut abandonné en 1654 ; à cette époque les Anglais s'en emparèrent, mais ils ne le gardèrent que dix ans (1654-1664). Un instant Cayenne fut possédée par les Hollandais (1676-77). Les Portugais la prirent en 1805. Le traité de 1814 l'a rendue à la France.

CAYENNE, île comprise entre la riv. Cayenne, la riv. Ouya, un canal qui les réunit, et l'Océan Atlantique : 44 kil. sur 31 ; ville principale : Cayenne. Six mois de pluie, autant de chaleur et de sécheresse extrêmes ; de là un climat très malsain ; le sol est d'une fertilité prodigieuse. C'est dans cette île que l'on recueille le plus beau coton de l'Amérique.

CAYENNE, riv. de la Guyane française, coule pendant 65 kil. du S. O. au N. E., et tombe dans l'Océan Atlantique par 4° 56' lat. N., 54° 35' long. O.

CAYES, ville et port d'Haïti, à 155 kil. S. O. de Port-au-Prince, par 76° 11' long. O., 8° 11' lat. N. On y comptait jadis de 12 à 15,000 hab. ; auj. elle n'en a guère que 3,000. Environs marécageux.

CAYET (P.-Vict.-Palma), historien et controversiste, né en 1525 à Montrichard en Touraine, mort en 1610, étudia sous Ramus, embrassa comme lui le calvinisme, devint ministre protestant, et s'attacha à Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV. Il fut ramené au catholicisme par le cardinal Duperron, abjura en 1595, se fit ordonner prêtre, et fut nommé professeur d'hébreu au collége de Navarre. On a de lui, outre des œuvres de controverse oubliées, une histoire de la Navarre intitulée : *Heptaméron de la Navarride*, traduit de l'espagnol en vers français, Paris, 1602 ; *Chronologie novennaire*, histoire des guerres de Henri IV de 1589 à 1598, 1606 ; *Chronologie septennaire* (1598-1604), 1605 ; *Histoire prodigieuse du docteur Faust*, traduit de l'allemand, 1603. On l'accuse d'avoir été adonné à la magie.

CAYEUX, *Setuci*, ville du dép. de la Somme, à 25 kil. O. d'Abbeville, sur la Manche ; 2,400 hab.

CAYLAR (LE), ch.-l. de cant. (Hérault), à 15 kil. N. de Lodève ; 650 hab.

CAYLUS, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 41 kil. N. E. de Montauban ; 5,424 hab.

CAYLUS (la marquise de), née DE VILLETTE, de la famille de madame de Maintenon, épousa J.-Anne de Tubières, marquis de Caylus, et se fit remarquer à la cour de Louis XIV par ses grâces et son esprit. Elle a laissé, sous le titre de *Souvenirs de madame de Caylus*, des mémoires intéressants sur son temps, qui furent publiés par Voltaire, Genève,

1770, et réimprimés en 1804 par Auger. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort; on n'est pas même d'accord sur son nom de famille. Quelques-uns la font descendre de la maison royale des Valois.

CAYLUS (Anne-Claude-Phil., comte de), célèbre archéologue, fils de la précédente, né à Paris en 1692, mort en 1765, suivit d'abord avec distinction la carrière militaire, puis quitta le service afin de se livrer tout entier à son goût pour les arts; accompagna l'ambassadeur de France à Constantinople; visita la Turquie, l'Asie-Mineure, et revint en 1717 avec de riches matériaux, qu'il légua en mourant au Cabinet du Roi. Il publia depuis cette époque d'importants ouvrages sur les antiquités, fut reçu à l'Académie de Peinture, 1731, et à celle des Inscriptions, 1742. Il aida les artistes de ses conseils et de sa fortune; fit lui-même d'utiles recherches sur les moyens employés par les anciens pour peindre à l'encaustique, sur la manière d'incorporer la peinture dans le marbre, etc. Il s'occupa avec un égal succès, soit comme amateur, soit comme artiste, de peinture et de gravure. Il fut en même temps un écrivain spirituel. On a de lui: *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, gauloises*, 7 vol. in-4, 1752: *Nouveaux Sujets de peinture et de sculpture*, 1755; *Vies de Mignard*, *Lemoine*, *Bouchardon*; des *Œuvres badines* recueillies en 1787, 12 vol. in-8, contenant des contes, féeries, etc. Il eut pour ami l'abbé Barthélemy, qui l'aida dans plusieurs de ses travaux.

CAYOR, état de Nigritie. *Voy.* KAIOR.

CAYRES, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), à 13 kil. S. O. du Puy; 750 hab.

CAYSTRE, *Cayster* ou *Caystros*, auj. *Kitchek-Meinder*, c.-à-d. *Petit-Méandre*, riv. de Lydie, naît près de Sébaste, et se jette dans la mer Égée près d'Éphèse. Il est célèbre par les cygnes qu'on voyait jadis en grand nombre sur ses bords. On y pêche auj. une grande quantité de mulets.

CAZACA, *Metagonium*, ville de l'état de Maroc, près de Mélilla. Château-fort sur un roc.

CAZALÈS (Jacques-Antoine-Marie DE), célèbre orateur, né en 1752 à Grenade (Haute-Garonne), mort en 1805, fut député de la noblesse aux états-généraux en 1789; défenseur ardent de la monarchie, il déploya à la tribune de grands talents oratoires. Il donna sa démission de député après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, et sortit de France. Il fit avec les princes de la maison de Bourbon la campagne de 1792, et rentra en France en 1803. Ses *Discours et opinions* ont été recueillis en 1 vol. in-8, Paris, 1821.

CAZALS, chef.-l. de cant. (Lot), à 27 kil. N. O. de Cahors; 1,000 hab.

CAZAR, v. d'Égypte, ch.-l. de l'oasis de Dakhel.

CAZAUBON, ch.-l. de cant. (Gers), à 25 kil. S. de Roquefort, sur la Douze; 2,300 hab.

CAZBIN. *Voy.* KAZBIN.

CAZEMBES, peuple de l'Afrique intérieure, au S. des Cassanges, à l'O. des Marovis, au N. des Champameras, à l'E. de la Guinée inférieure, par 10°-15° lat. S., 20°-25° long. E. Ce peuple paraît être fort nombreux; mais il est encore peu connu.

CAZÈRES, *Calagorris*, ch.-l. de canton (H.-Garonne), sur la Garonne, 34 kil. S. O. de Muret; 2,000 hab. Chapelleries, tanneries, teintureries.

CAZORLA, *Castulo*, ville d'Espagne, à 55 kil. N. E. de Jaen; 1,200 hab. Elle est entourée d'une chaîne de montagnes qui portent le même nom.

CAZOTTE (J.), écrivain du XVIII[e] siècle, né à Dijon en 1720, fut d'abord employé dans l'administration de la marine, et envoyé en 1747 à la Martinique comme contrôleur des îles du Vent. Il quitta d'assez bonne heure les affaires et se retira dans une campagne qu'il possédait à Pierry près d'Épernay, pour s'y livrer à ses goûts littéraires. A la fin de sa vie, il entra dans une secte d'illuminés, et se fit dès lors remarquer par une piété exaltée. Il prit parti contre la révolution et fut arrêté après le 10 août 1792; il allait être égorgé aux funestes journées de septembre, lorsque sa fille, qui s'était enfermée avec lui dans sa prison, lui sauva les jours en le couvrant de son corps. Il sortit alors de prison: mais, repris quelques jours après, il périt sur l'échafaud (25 septembre); il supporta la mort avec un courage héroïque. La Harpe attribue à Cazotte une prédiction fort singulière sur la révolution. Cazotte a composé, entre autres ouvrages, *Olivier*, poëme en prose, qui obtint un grand succès, 1763; *le Diable amoureux*, 1772; des *Contes arabes* faisant suite aux *Mille et une Nuits*; des fables, des nouvelles, etc. Tous ces ouvrages montrent une imagination riche. Il écrivait en vers avec une étonnante facilité; on attribua même à Voltaire quelques-unes de ses productions. On a donné plusieurs éditions de ses œuvres: la plus complète est celle de Bastien, 4 vol. in-8, Paris, 1816.

CEA, riv. d'Espagne, dans la prov. de Léon, prend sa source à 58 kil. N. E. de Léon, coule au S., et tombe dans l'Esla à 7 kil. N. E. de Benavente, après un cours de 14 kil. — Elle donne son nom à une ville d'Espagne, située sur ses bords, à 13 kil. N. de Sahagun; 1,000 hab.

CEARA, prov. du Brésil, entre celles de Rio-Grande, Parahiba, Piauhy, Pernambouc, et la mer, par 30°-44° long. O., et 2°-7° lat. S.: 440 kil. sur 400. Le ch.-l. est Céara, dite aussi Fortalezza: mais la ville la plus commerçante est Aracaty. On y trouve plusieurs chaînes de montagnes, qui presque toutes se dirigent du S. O. au N. E. et donnent naissance à de nombreuses rivières. Le sol, en général sablonneux, est assez fertile dans les montagnes. On y cultive le maïs, l'ananas, le tabac, etc. Les plaines offrent d'immenses pâturages.

CEBENNA MONS, auj. monts CÉVENNES.

CÉBÈS, philosophe grec, né à Thèbes vers le milieu du IV[e] siècle avant J.-C., fut disciple de Socrate; il est un des interlocuteurs du *Phédon* de Platon. Cébès avait composé plusieurs traités dont un seul nous est parvenu: il est intitulé *Pinax*, ou *Tableau*: l'auteur se suppose placé devant un tableau qui représente toutes les scènes de la vie humaine et il en donne la description. Quelques-uns attribuent cet écrit à un auteur plus récent. Le *Tableau* de Cébès se trouve d'ordinaire à la suite d'Épictète. Il a été publié à part par Gronovius, Amsterdam, 1689; par J. Schweighæuser, Leipsick, 1798, et traduit en français par Gilles Boileau, 1653, et par Camus, 1796.

CEBOLLA, ville d'Espagne (Tolède), près du Tage, à 42 kil. O. de Tolède; 2,500 hab. On y remarque le château du duc d'Albe. Vins blancs.

CECCANO, ville de l'État ecclésiastique, à 8 kil. S. de Frosinone; 3,500 hab.

CECCO D'ASCOLI (Francesco STABILI, dit), auteur d'un poëme didactique italien intitulé l'*Acerbo* (d'*acervus*, tas, recueil), où il traite de la physique et de l'astrologie, naquit à Ascoli vers 1257, enseigna l'astrologie à Bologne (1322-25). Il fut accusé d'avoir mal parlé de la religion, et brûlé par l'inquisition de Florence, en 1327. L'*Acerbo* a été imprimé pour la première fois à Venise en 1476, et a été plusieurs fois réimprimé depuis.

CECIL (William), baron de Burleigh, secrétaire d'état sous Édouard VI et Élisabeth, grand-trésorier d'Angleterre, né en 1520, dans le comté de Lincoln, mort en 1598, fut élu deux fois membre du parlement, et s'y fit remarquer par la fermeté et l'indépendance de ses opinions. Nommé secrétaire d'état par Élisabeth en 1558, il fit assembler un parlement où l'on traita d'un plan de réforme dans la religion, et il eut la plus grande part à l'établissement des 39 articles qui forment la

base de cette réforme. On lui doit aussi un règlement relatif aux monnaies, qui, depuis Henri VIII, avaient été altérées. Elisabeth, pour le récompenser de ses services, le créa baron de Burleigh en 1571. En 1588, il conclut un traité très avantageux pour l'Angleterre, entre Elisabeth et les états de Hollande. — Son fils, Robert Cécil, ministre sous Elisabeth et Jacques I, fut envoyé auprès de Henri IV, roi de France, pour traiter de la paix avec l'Espagne. Il contribua beaucoup à la mort du comte d'Essex. Il fut continué dans le ministère par Jacques I, comblé par lui de faveurs, et fait comte de Salisbury.

CÉCILE (sainte), vierge et martyre, vivait en Sicile, selon Fortunat de Poitiers, et mourut pour la foi vers l'an 176. Les musiciens ont choisi sainte Cécile pour leur patronne, parce qu'en chantant les louanges de Dieu elle s'accompagnait d'un instrument. On célèbre sa fête le 22 novembre.

CECILIUS STATIUS. *Voy.* CÆCILIUS.

CÉCINA. *Voy.* CÆCINA.

CECLAVIN, ville d'Espagne (Badajoz), à 15 kil. N. E. d'Alcantara; 3,000 hab.

CÉCROPS, fondateur d'Athènes, était originaire de Saïs en Egypte. Il aborda avec une colonie dans l'Attique vers l'an 1643 avant J.-C., et fonda une partie des douze bourgades dont Athènes devint plus tard la capitale. Il établit le tribunal de l'aréopage, répandit le culte de Minerve et de Jupiter, enseigna aux habitants de l'Attique l'agriculture, et introduisit parmi eux les mariages et les sépultures. Il mourut vers l'an 1594.

CÉCUBE, *Cæcubus mons*, coteau d'Italie, dans le Latium, entre Terracine et Gaëte; produisait jadis des vins exquis.

CÉDAR, ville de l'Arabie Déserte, dans le voisinage de la Palestine, doit son nom à Cédar, fils d'Ismaël, son fondateur. On nomme quelquefois dans la Bible pays de Cédar toute l'Arabie Déserte.— Plusieurs villes et petites riv. des Etats-Unis portent le même nom, une entre autres dans l'état de Virginie.

CEDRENUS (George), moine grec du XIe siècle, suivant la préface de Xylander, est auteur d'une chronique qui s'étend depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène (1057), et que l'on trouve dans la Byzantine. C'est une compilation sans critique.

CÉDRON, torrent de Judée, à l'E. de Jérusalem, coulait dans une vallée profonde et tombait dans le lac Asphaltite.

CÉÉLATHA, 19e campement des Israélites dans le désert. C'est là que périrent Coré, Dathan et Abiron.

CEFALU, *Cephalœdis*, ville de Sicile, sur la côte N., à 62 kil. S. E. de Palerme; 9,000 hab. Évêché.

CEILLIER (Remi), savant bénédictin, né en 1688 à Bar-le-Duc, et mort en 1761, à l'abbaye de Flavigny, dont il était prieur titulaire, est auteur d'une *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1729-63, en 23 vol. in-4, ouvrage savant et précieux, qui rivalise avec celui de Dupin sur le même sujet, et qui contient des analyses étendues de chaque auteur. On a publié en 1782 un 24e vol. qui se compose de tables.

CELANO, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 2e), à 33 kil. S. E. d'Aquila; 2,200 hab.

CELANO (lac de), *Fucinus lacus*, dans l'Abruzze Ultérieure 2e; 16 kil. sur 22 : très poissonneux, entouré de montagnes. *Voy.* FUCIN.

CÉLÈBES, île de la Malaisie, dans le Grand Océan Equinoxial, entre 117° et 123° long. E. et entre 1° 30' lat. N. et 5° 50' lat. S.; 800 kil. de long sur 240 kil. de large environ; elle est découpée par de fortes échancrures qui la divisent en quatre grandes péninsules. Environ 2,000,000 d'hab. Le sol de cette île est de la plus grande fertilité; il produit en abondance toutes les plantes tropicales et les épices. Une grande partie de l'île est couverte de forêts immenses, riches en bois précieux, mais qui servent de retraite à une foule d'animaux sauvages et féroces et de reptiles dangereux. Célèbes fut découverte et occupée partiellement d'abord par les Portugais (1525); elle fut prise ensuite, de 1660 à 1667, par les Hollandais qui la possèdent aujourd'hui presque tout entière. Leurs possessions se divisent : 1° en *possessions immédiates*, dites *gouvernement de Macassar*, et contenant le district de Macassar et les résidences de Bonthain, de Maros, de Manado (la plus importante de toutes; elle relève immédiatement du gouverneur des Moluques); 2° en *possessions médiates*, comprenant la plus grande partie de l'île, et subdivisées en une foule de petits états protégés ou vassaux, dont les principaux sont: Boni, Ouajou (Waju), Louhou, Macassar, Mandhar, etc. Les naturels de l'île Célèbes, que l'on croit d'origine malaise, ont le teint cuivré; ils pratiquent la polygamie, et ont embrassé le mahométisme depuis le XVIe siècle environ. — Célèbes donne son nom à un groupe d'îles dont les principales sont, après Célèbes, Sangir, Banca, Bouton, Xoulla, Salayer.

CELENDERIS, *Kelendereh*, ville de la Cilicie Trachéotide, sur la mer, entre les promontoires *Anemurium* et *Sarpedonium*, était, à ce qu'on croit, d'origine samienne. — Il y avait une *Celenderis* en Argolide, à 17 kil. S. E. de Trézène.

CÉLÈNES, *Celænæ*, ville de Phrygie, jadis capit. de ce roy., sur le Méandre, près de sa source. Midas régnait à Célènes.

CÉLÉNO, une des Harpies. *Voy.* HARPIES.

CÉLÈRES (du latin *celer*, prompt), corps de cavalerie d'élite, institué par Romulus pour lui servir de garde, se composait de 300 hommes. Ils furent remplacés par les chevaliers.

CÉLESTIN I (saint), pape de 422 à 432, fit condamner la doctrine de Nestorius. Il nous reste des *Lettres* de lui, qui se trouvent dans la *Collection des lettres des papes* de Constant. On le fête le 19 mai.

CÉLESTIN II, pape, était Français et se nommait *Gui du Chastel* avant son exaltation; il succéda à Innocent II en 1143, et mourut l'année suivante.

CÉLESTIN III, connu d'abord sous le nom du *cardinal Hyacinthe*, pape de 1191 à 1198, fut élu à 85 ans. Il sacra l'empereur Henri VI, avec l'impératrice Constance; donna la Sicile à Frédéric, fils de Henri, à condition qu'il payerait un tribut au Saint-Siége: fit prêcher des croisades, et encouragea de tout son pouvoir ces saintes entreprises. Il reste de lui 17 *Lettres* dans le recueil de Constant.

CÉLESTIN IV, *Geoffroy de Castiglione*, pape en 1241, mourut 18 jours après son élection.

CÉLESTIN V (saint), nommé d'abord *Pierre de Moron*, né dans la Pouille, fut élu pape en 1294. Avant son élection, il était entré dans l'ordre des Bénédictins, et avait fondé un nouvel ordre qui porta son nom (*Voy.* CÉLESTINS). Il vivait dans une cellule, livré aux plus dures austérités, lorsqu'on alla lui porter la tiare. Son inexpérience des affaires mondaines lui fit commettre bien des fautes et il fut forcé d'abdiquer cinq mois après son élection. Boniface VIII, son successeur, le fit enfermer au château de Fumone en Campanie, où il mourut deux ans après. Clément V le canonisa. On a de lui divers *Opuscules*.

CÉLESTIN, antipape, élu en 1124, ne garda le Saint-Siége que 24 heures, et le céda à Honorius II.

CÉLESTINS, ordre religieux fondé en 1254 par Pierre de Moron, depuis pape sous le nom de Célestin V, suivait avec de légères différences la règle de saint Benoît. Son premier monastère fut établi par Pierre de Moron au mont Magelle, dans l'Abruzze. Les Célestins furent introduits en France par Philippe-le-Bel en 1300. Cet ordre a été supprimé en 1778, à cause de la corruption qui s'y était introduite.

CÉLESTIUS, hérésiarque, né dans la Campanie

au IVe siècle, partagea les doctrines de Pélage. Leurs partisans sont appelés Célestiens ou Pélagiens.

CÉLÉSYRIE, *Cœlesyria*, c.-à-d. *Syrie creuse*, nom donné primitivement à la profonde vallée comprise entre le Liban et l'Antiliban et que traverse le Léonte; dans la suite, ce nom s'étendit aux parages voisins. En 112 av. J.-C., la Célésyrie forma en faveur d'Antiochus de Cyzique, un état particulier qui avait pour ch.-l., Damas. La Célésyrie fait auj. partie des pachaliks de Tripoli et de Damas.

CELLÆ NIGRÆ. *Voy.* CASES NOIRES.

CELLAMARE (Antoine GIUDICE, duc de Giovenazzo, prince de), né à Naples en 1657, mort à Séville en 1733, fut nommé, en 1715, ambassadeur d'Espagne à la cour de France. Là il devint l'âme d'une conspiration formée contre Philippe d'Orléans, régent du royaume, et dont le but était de transférer la régence de France au roi d'Espagne Philippe V. Mais ce dessein fut découvert, et le prince de Cellamare se vit obligé de quitter la France. On trouve l'histoire de la conspiration dans les *Mémoires de la Régence*, Amst., 1749, 5 vol. in-12.

CELLARIUS. Ce nom, qui n'est que le nom allemand *Keller* latinisé, a été porté par un assez grand nombre de savants allemands. Le plus célèbre est Christophorus Cellarius, philologue et érudit, né en 1638 à Smalcalde en Franconie. Il enseigna la philosophie et les langues orientales à Weissenfels, devint successivement recteur des colléges de Weimar, Zeitz, Mersbourg, et enfin professeur d'éloquence et d'histoire à Halle où il mourut en 1707. Outre un grand nombre d'éditions d'auteurs latins, on lui doit: *Orthographia latina*; *Antibarbarus*, 1695; *Breviarium antiquitatum romanarum*; *Notitia orbis antiqui*, Leipsick, 1701. Ce dernier ouvrage est le plus important de ceux de Christophorus Cellarius, mais il a été surpassé depuis par les travaux de Delille et de d'Anville. Il a été réimprimé en 1773, avec des additions de Schwartz. On en a publié un supplément sous le titre d'*Appendix*, qui contient 18 nouvelles cartes, Leipsick, 1776.

CELLE, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 7 kil. N. O. de Melle; 1,100 hab.

CELLE, ville du Hanovre. *Voy.* ZELL.

CELLINI (Benvenuto), orfèvre et sculpteur florentin, né en 1500, mort dans sa patrie en 1570. Il signala sa bravoure en défendant le château Saint-Ange, assiégé par le connétable de Bourbon, qu'il tua, dit-on, lui-même d'un coup d'arquebuse. François I l'attira en France, le fit travailler pour le château de Fontainebleau et le combla de bienfaits. Cellini exécuta en marbre plusieurs figures et en jeta quelques-unes en fonte. Parmi ces dernières, on remarque un groupe de *Persée qui coupe la tête de Méduse*; et parmi les premières, un *Christ* pour la chapelle du palais Pitti. On a de lui: *Traité sur la sculpture et la manière de travailler l'or*, Florence, 1568; *l'Histoire de sa vie*, Naples, sans date, 1 vol. in-4, et des *Mémoires* curieux, traduits de l'italien par M. Saint-Marcel, Paris, 1822, in-8.

CELSE, *Aurelius Cornelius Celsus*, surnommé *l'Hippocrate latin* et *le Cicéron de la médecine*, né à Rome ou à Vérone, d'une famille distinguée, vécut dans le Ier siècle de notre ère. On ne sait rien sur sa vie; on croit qu'il exerça la médecine. Il avait embrassé toutes les sciences, et avait rédigé une sorte d'encyclopédie dans laquelle, au jugement de Quintilien (XII, c. II), il traitait avec un égal succès de l'agriculture, de l'art militaire et de la médecine. Il ne nous reste de lui qu'un traité de médecine, *De re medica* ou *De medicina*, en huit livres, que l'on regarde comme l'ouvrage le plus précieux en ce genre que nous aient légué les Romains, et qui n'est pas moins remarquable par le style que par le fond des choses. Celse a surtout suivi Hippocrate et Asclépiade; il paraît appartenir à la secte des Eclectiques. Son ouvrage a eu plus de 60 éditions. Les plus estimées sont celle de Léonard Targa, Padoue, 1769, avec de bonnes notes, réimprimée en 1785 à Leyde avec des améliorations; et celle d'Ed. Milligan, Londres, 1826. Celse a été traduit en français par H. Ninnin, 1753, et par MM. Fouquier et Ratier, 1824.

CELSE, *Celsus*, philosophe épicurien, qui vivait au IIe siècle, sous Trajan et ses successeurs, avait composé, sous le titre de *Discours véritable* (*Discursus verus*), un ouvrage où il attaquait le christianisme naissant par les armes du raisonnement et par celles du ridicule, et qu'Origène crut devoir réfuter. L'ouvrage de Celse était écrit en grec; il ne nous est pas parvenu, mais on en trouve des morceaux étendus dans la *Réfutation de Celse* par Origène. Ce philosophe fut lié avec Lucien, qui lui dédia un de ses dialogues, *le Faux Prophète*.

CELSIUS (Olaüs), botaniste, théologien et orientaliste suédois, membre de l'académie de Stockholm, né en 1670, mort en 1756. Charles XI lui fit faire plusieurs voyages dans les principaux états de l'Europe, pour constater et déterminer les diverses plantes citées dans la *Bible*. Ses principaux écrits sont: dix-sept *Dissertations*, réunies sous le titre: *Hierobotanicon*, Upsal, 1745 et 1747; Amsterdam, 1748, in-8; le *Catalogue* des plantes des environs d'Upsal, 1732 et 1740, et plusieurs *Dissertations* sur la théologie, l'histoire et les antiquités. Celsius est le fondateur de l'histoire naturelle dans sa patrie; il fut le premier maître et le protecteur de Linné, qui a donné à un genre de plantes le nom de *Celsia*.

CELSIUS (André), professeur d'astronomie à Upsal, né en 1701, mort en 1744, accompagna Maupertuis, Clairaut, Lemonnier dans leur voyage à Tornéo; il fit élever à ses frais un observatoire à Upsal. On a de lui: *Dissertatio de novo methodo dimetiendi distantiam solis a terra*, 1730; un *Recueil de* 316 *observations d'aurores boréales*, faites de 1716 à 1732; *Disquisitio de observationibus pro figura telluris determinanda in Gallia habitis*, etc.

CELTES, *Celtæ*, grand peuple de la Gaule, issu de la race indo-germanique, qui à une époque fort ancienne semble s'être répandu de l'E. à l'O. dans la partie centrale de l'Europe, et avoir laissé sur sa route diverses tribus, entre autres les Cimmériens dans la Tauride, les Cimbres dans le Jutland, et diverses peuplades de l'Illyrie ancienne, avant de se fixer en masses plus grandes dans la Gaule. Selon les uns, le nom de Gall ou Gael (*Gallus*) est synonyme de Celtes demeurant dans la Gaule; suivant les autres, il désigne la population indigène primitive avec laquelle les Celtes, qui ne seraient alors autre chose que les Kymris (*Voy.* ce mot), partagèrent le pays. De la Gaule, les Gallo-Celtes ou les Celtes et les Galls réunis émigrèrent en Germanie, où ils occupèrent la Bohême, puis la Bavière; en Italie, dont presque toute la partie sept. prit le nom de Gaule Cisalpine, et où ils laissèrent les Lygurs (*Ligurie*), les Isombra (*Insubrie*) et les Ombra (*Ombrie*); en Hispanie, où l'on trouve des Gaels purs, tels que les Callaïques (*Galice* et *Portugal*) et les Celtiques, et des Gaels mêlés aux indigènes, les Celtibères; enfin en Bretagne, dans le pays de Galles et en Hibernie. (*Voy.* CELTIQUE et GAULOIS.)

CELTIBÈRES, *Celtiberi*, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), à l'E. des *Carpetani*, à l'O. des *Edetani*, occupait les sources de l'*Anas* (Guadiana) et du Tage et tous les lieux environnants. Place principale, *Bilbilis*. Ils étaient, comme l'indique leur nom, de race mixte et composés de Celtes et d'Ibères.

CELTICUM PROMONTORIUM. *Voy.* ARTABRUM PROM.

CELTIQUE, *Celtica*. Ce nom, donné d'abord vaguement à toute la Gaule Transalpine, désigna, au temps de César, la Gaule proprement dite, comprise entre le Rhône, la Garonne, l'Océan, la Seine, la Marne et la partie inférieure du Rhin. Au temps d'Auguste, on donna le nom de *Gaule Celtique*

l'ensemble des quatre Lyonnaises. *Voy.* LYONNAISE.

CELTIQUES, *Celtici*, peuple de l'Hispanie (Lusitanie), entre l'embouchure du *Tagus* (Tage) et une partie du cours inférieur de l'*Anas* (Guadiana). Leur pays répond à peu près à l'Alentéjo, plus une portion de l'Estramadure tant portugaise qu'espagnole, et une petite partie de l'Andalousie.

CELY, village du dép. de Seine-et-Marne, à 13 kil. S. O. de Melun; 520 hab. On voit aux environs un château bâti par Jacques Cœur en 1400.

CENCHREES, *Cenchreæ*, auj. *Kenkri*, ville de la Grèce ancienne, sur le golfe Saronique, était un des deux ports de Corinthe.

CENCI, famille romaine célèbre par ses richesses, ses crimes et ses malheurs, prétendait avoir pour tige le consul Crescence, et fournit dès 1106 un cardinal qui se rendit fameux en se révoltant contre le pape Grégoire VII et en le retenant captif. — Le plus célèbre membre de cette famille est François Cenci, qui vivait au XVIe siècle. Ses mœurs étaient fort corrompues; il fut accusé plusieurs fois d'un vice infâme, et acheta ses juges à prix d'or. Il avait quatre fils et une fille, la célèbre Béatrix Cenci; il les maltraitait cruellement ou les faisait servir à ses plaisirs brutaux. On l'accuse même d'avoir fait assassiner les deux aînés. Révoltée de tant d'horreurs, Béatrix, sa fille, de concert avec deux de ses frères et Lucrèce, leur mère, fit assassiner François Cenci. Accusés de parricide, ils périrent tous quatre sur l'échafaud par la sentence de Clément VIII (1605). Ce triste événement fit une impression profonde sur le peuple de Rome, et pendant plusieurs siècles le nom de Béatrix Cenci s'est conservé dans les chants populaires. Le supplice des Cenci a été reproduit dans plusieurs tableaux dont le plus célèbre se voit aujourd'hui dans le palais Colonna, à Rome, et a longtemps été attribué à Guido Reni. MM. Bouilly et Ant. Béraud ont fait entrer les aventures de Béatrix dans un drame intitulé : *Guido Reni ou les Artistes*.

CENDRES (MERCREDI DES), premier jour du carême dans l'église latine, et le lendemain du *Mardi-Gras*. On l'appelait jadis *caput jejunii*, le commencement du jeûne. Chez les premiers Chrétiens, ce jour était celui où se faisaient les pénitences publiques; les pénitents se présentaient en signe d'affliction la tête couverte de cendres. Aujourd'hui, il n'y a plus de semblables pénitences, mais les fidèles se rendent à l'église, où le prêtre leur fait une croix sur le front avec de la cendre, en prononçant ce verset de la Genèse (III, 19) : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* « Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

CÈNE (du latin *cœna*, souper), cérémonie religieuse qui se fait le Jeudi-Saint en commémoration du dernier repas que J.-C. fit avec ses apôtres la veille de la Passion, et pendant lequel il leur lava les pieds. Les archevêques, les abbés, les prieurs de communauté, ont l'usage de faire tous les ans la Cène et de laver, à l'imitation de J.-C., les pieds de douze clercs ou pauvres. Les rois de France ont pratiqué cette cérémonie jusqu'en 1830. Léonard de Vinci et le Poussin ont représenté la Cène dans d'admirables tableaux. Ils ont tous deux choisi le moment où Jésus déclare à ses apôtres qu'un d'entre eux le trahira.

CENEDA, *Ceneta* ou *Cenitense Castrum*, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, à 58 kil. N. de Venise; 4,500 hab. Évêché.

CENEROTH, ville de Judée, dans la tribu de Nephtali, donna son nom au lac de *Céneroth* ou de *Genesareth*, dit aussi lac de *Tibériade*.

CENETA, ville de Vénétie, auj. CENEDA.

CENIS (mont), *mons Cineris* ou *Cinereus*, *mons Cittenius*, *Sibenicum jugum*, montagne des Alpes, dans les États sardes, à 50 kil. E. de St-Jean de Maurienne, à 17 kil. N. O. de Suse, forme le nœud des Alpes Cottiennes et des Alpes Grecques. Ses cimes les plus hautes atteignent 3,600 mètres. Le mont Cenis est un des passages des Alpes les plus fréquentés. Ce passage jusqu'en 1802 ne s'effectuait qu'à dos de mulet. Napoléon y a fait construire une superbe route qui mène de Lans-le-Bourg à Suse. Il a aussi considérablement augmenté l'hospice du mont Cenis, fondé jadis par Louis-le-Débonnaire. — La tradition rapporte qu'anciennement d'immenses forêts couronnaient cette montagne, et qu'ayant été incendiées toutes à la fois, une énorme quantité de cendre couvrit les flancs du mont Cenis: d'où son nom *Cinereus mons* (mont de cendres).

CÉNOBITE (de *cœnos*, commun, et *bios*, vie). On nommait ainsi certains religieux qui vivaient en communauté, par opposition aux anachorètes, qui vivaient séparés les uns des autres. *Voy.* MOINES.

CÉNOMANS, *Cenomani*, peuple de la Gaule Transalpine, dans la Troisième Lyonnaise, faisait partie de la confédération des Aulerques et occupait le pays qui forma plus tard le Maine oriental. Il avait pour capitale *Suindinum* ou *Cenomani* (auj. Le Mans). — Vers le IVe siècle avant J.-C., la plus grande partie des Cénomans fit une invasion en Italie, où ils déplacèrent les *Euganei*, et s'établirent au N. du Pô, entre l'Adige et l'Adda. Le territoire qu'ils occupèrent correspond à peu près aux légations de Mantoue et de Brescia.

CENSEURS. On appelait ainsi à Rome certains magistrats dont les fonctions ne consistèrent d'abord qu'à faire le *cens* ou le dénombrement des citoyens, et à évaluer leur fortune; mais dans la suite leur pouvoir acquit une plus grande importance : ils furent chargés de surveiller les mœurs et d'infliger des notes de flétrissure aux chevaliers et aux sénateurs, et même d'exclure ces derniers des assemblées du sénat. Les premiers censeurs furent créés l'an 442 avant J.-C.; il y en avait deux, et leurs fonctions devaient durer 5 ans; mais bientôt, dans la crainte qu'ils n'abusassent de leur autorité, on en limita la durée à un an et demi. Cette magistrature fut d'abord réservée aux patriciens, elle devint accessible aux plébéiens l'an 339 av. J.-C. La censure fut abolie sous Auguste; toutefois les empereurs en exercèrent eux-mêmes les fonctions jusqu'à Vespasien; mais après la mort de ce prince on voit disparaître toute trace de cette magistrature. L'empereur Dèce voulut la rétablir, mais cette tentative n'eut pas de résultat.

CENSORINUS, grammairien latin du IIIe siècle, vivait sous Alexandre-Sévère et ses successeurs. De ses divers ouvrages, il ne nous reste qu'un traité *De die natali*, qu'il composa à l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'un de ses amis. Ce livre traite de la naissance et de la vie de l'homme, des jours, des mois, des années, des rites religieux, et est fort précieux pour les usages de l'antiquité. Les meilleures éditions sont celles d'Havercamp, Leyde, 1743, avec d'amples commentaires, et de Gruber, Nuremberg, 1805.

CENSORINUS (App. Claud.), prit la pourpre sous Claude II en 269, et fut tué sept jours après par ses propres soldats à cause de sa rigueur extrême.

CENT ANS (guerre de). On donne ce nom à cette longue et sanglante rivalité qui divisa la France et l'Angleterre pendant les XIVe et XVe siècles, de 1337 à 1437, sous les règnes de Philippe VI de Valois, de Jean I, de Charles V, de Charles VI et de Charles VII en France; d'Édouard III, de Richard II, de Henri IV, de Henri V et de Henri VI en Angleterre. *Voy.* FRANCE (article historique), et GALLES (prince de), BEDFORD, DUNOIS, JEANNE D'ARC, etc.

CENTAURES, monstres demi-hommes et demi-chevaux, nés, suivant l'opinion commune, d'Ixion

et d'une Nue que Jupiter avait substituée à Junon. (*Voy.* IXION.) Ils habitaient aux environs des monts Ossa et Pélion en Thessalie. Ayant voulu, aux noces du Lapithe Pirithoüs avec Hippodamie, enlever cette princesse, ils furent repoussés et battus par les Lapithes, qui les forcèrent à quitter le pays et à se disperser. Les Centaures les plus célèbres sont : Nessus, Chiron, Eurytus, Amycus, Pholus. *Voy.* LAPITHES.

CENT-JOURS. On appelle ainsi la dernière période du règne de Napoléon, commençant le 20 mars 1815, date de l'arrivée de l'empereur aux Tuileries, et finissant le 28 juin de la même année, date de la 2e restauration des Bourbons. Cet intervalle fut marqué par l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire (22 avril), la coalition étrangère, le champ de mai (1er juin), et la bataille de Waterloo (18 juin), à la suite de laquelle Napoléon abdiqua pour la deuxième fois.

CENTLIVRE (mistriss), née Suzanne FREEMAN, femme célèbre en Angleterre par ses aventures romanesques et son talent dramatique, naquit en 1667 dans le Lincolnshire, resta orpheline à 12 ans; se vit forcée, par les mauvais traitements, à fuir de la maison où elle était élevée; passa quelque temps à Cambridge, sous des habits d'homme, en compagnie d'un jeune étudiant; se maria, et devint deux fois veuve en 4 ans. Elle se fit alors auteur pour vivre, puis monta sur la scène : elle n'eut pas un grand succès comme actrice, mais sa beauté fut remarquée d'un jeune homme de famille nommé *Centlivre*, qui l'épousa (1706) et la mit à l'abri du besoin. Elle mourut en 1723. On a d'elle plusieurs comédies dont quelques-unes eurent de la vogue : les meilleures sont : *The Busy-Body* (l'Affairé) ; *A bold stroke for a wife* (Un coup hardi pour une femme), et *The Wonder* (la Merveille), jouée en 1714.

CENTO, ville de l'Etat ecclésiastique, sur le canal de Cento, à 27 kil. S. O. de Ferrare, 4,000 hab. Patrie de Jean-François Barbieri, dit le Guerchin.

CENTORBI, *Centuripa*, ville de Sicile (Catane), à 28 kil. N. O. de Catane ; 3,000 hab. Beaucoup de ruines antiques.

CENTRE (canal du), unit la Loire à la Saône en passant par Paray, Palinge, Saint-Léger, Chagny ; le bief de partage est à Montchanain : longueur totale, 125 kil. Il fut creusé sous Louis XVI et porta d'abord le nom de canal du Charolais.

CENTREVILLE, nom commun à plusieurs villes des Etats-Unis, dont la principale est dans l'état de Maryland, ch.-l. du comté de Queen-Ann, à 44 kil. N. E. d'Annapolis ; 50 maisons. Commerce actif.

CENTRONES, peuple de la Gaule Cisalpine (Alpes Grecques), eut pour ch.-l. *Forum Claudii* ou *Centrones* (Centron), puis *Darantasia* (Moutiers). Leur pays répond à la Tarentaise.

CENTULE (abbaye de). *Voy.* SAINT-RICQUIER.

CENTUMCELLÆ, auj. CIVITA-VECCHIA.

CENTUMVIRS, magistrats chargés de rendre la justice dans Rome, étaient originairement au nombre de 105 ; ils furent portés après le règne d'Auguste à 180. On les divisa alors en 4 conseils, que l'on réunissait dans les causes importantes.

CENTURIE, compagnie de 100 hommes d'armes, formant le 6e de la cohorte et le 60e de la légion. Servius Tullius transporta cette division militaire dans l'organisation civile, et distribua le peuple romain en 6 classes, qu'il subdivisa ensuite en centuries. La 1re classe, composée des citoyens qui possédaient plus de 100,000 as, contenait 98 centuries ; les 3 suivantes, dont les membres avaient 75,000, 50,000 ou 25,000 as, formaient chacune 20 centuries ; la 5e, où l'on était admis avec 10,000 as, avait 30 centuries ; la 6e enfin, composée des *prolétaires*, ne formait, malgré leur nombre, qu'une seule centurie. Il y avait donc dans les 6 classes 189 centuries, auxquelles il faut joindre quelques centuries supplémentaires composées d'ouvriers, ce qui portait le nombre total à 191 ou 194. Quand on votait par centuries, l'accord des membres de la 1re classe, c.-à-d. des plus riches, entraînait nécessairement la majorité.

CENTURION, officier romain qui commandait la centurie. Il y en avait 60 dans chaque légion. Celui de la 1re centurie, qui était le premier après les tribuns, s'appelait *primipilaire*. Les centurions avaient pour marque de leur dignité un cep de vigne.

CENTURIPA, ville de Sicile, auj. CENTORBI.

CÉOS, auj. *Zia* ou *Céo*, une des îles Cyclades, au S. E. du cap Sunium en Attique. Ch.-l., Iulis. Céos est la patrie de Simonide et de Bacchylide.

CÉPHALAS (CONSTANTIN). *Voy.* CONSTANTIN.

CÉPHALE, époux de Procris, princesse athénienne, était d'une beauté remarquable. Il inspira une vive passion à l'Aurore ; celle-ci, pour le détacher de Procris, l'engagea à éprouver sa fidélité. Caché sous un déguisement, il réussit en effet à la séduire ; il la chassa alors de sa présence, mais il se réconcilia bientôt avec elle. Dans la suite Céphale, étant à la chasse, perça involontairement d'un javelot sa chère Procris ; désespéré de cette mort, il se tua avec le même javelot.

CÉPHALÉNIE, *Cephalenia*, auj. CÉPHALONIE.

CEPHALOEDIS, ville de Sicile, auj. CEFALU.

CÉPHALONIE, *Cephalenia* des anciens, connue aussi sous les noms d'*Épire Noire*, *Melæna* et de *Teleboa*, la plus grande des îles Ioniennes, à l'entrée du golfe de Lépante, par 18° 15' long. E., 38° 15' lat. N. ; 80 kil. sur 50 ; ch.-l., Argostoli (autrefois la ville principale était Samé). Beau climat et sol fertile, mais mal cultivé. Beaucoup de raisin dit de Corinthe. — Après avoir appartenu aux Thébains, aux Macédoniens, aux Étoliens, cette île fut soumise par les Romains, l'an 189 av. J.-C. Elle appartint longtemps à l'empire d'Orient, puis fut conquise par les Normands (1146) ; fut ensuite comprise dans le duché de Corfou et prise par les Vénitiens (1449). En 1797, elle passa sous la domination de la France ; auj. elle est sous la protection de l'Angleterre. *Voy.* IONIENNES (Iles).

CÉPHÉE, roi d'Éthiopie, fils de Phénix, époux de Cassiopée et père d'Andromède, fut mis après sa mort au rang des constellations.

CÉPHISE, *Cephisus*, nom commun à deux riv. de la Grèce ancienne : l'une arrosait la Phocide et la Béotie, et se jetait dans le lac Copaïs ; l'autre était en Attique, elle descendait du mont Parnès, passait au pied d'Athènes, traversait les murs du Pirée, et tombait dans le golfe Saronique.

CÉPHISODORE, sculpteur grec, fils de Praxitèle, et frère de la 1re femme de Phocion, florissait 360 ans av. J.-C. Il fit les statues des courtisanes *Anyte* et *Myro*, et plusieurs autres beaux morceaux de sculpture, cités par Pline et par Pausanias.

CÉPHISODOTE, orateur athénien, fut un des dix ambassadeurs qu'Athènes envoya à Sparte l'an 368 av. J.-C. Il commanda une flotte de dix vaisseaux pour une expédition dans la Chersonèse : mais ayant conclu un traité qui déplut à ses compatriotes, il fut destitué, mis en jugement, et peu s'en fallut qu'il ne subît la peine capitale.

CÉPION (Q. Servilius), consul l'an 107 av. J.-C., était issu de la famille des *Servilius*. Il pacifia l'Espagne, prit Toulouse, où il enleva de grands trésors déposés dans un temple, et fut ensuite vaincu par les Cimbres. Destitué après sa défaite, il revint à Rome, y fut d'abord incarcéré, puis condamné à l'exil. Il se retira à Smyrne, où il périt misérablement.

CÉPION, historien. *Voy.* CIPPICO (Coriolan).

CÉRAM, une des îles Moluques du groupe d'Amboine, par 125°-127° long. E., 2° 50'-3° 55' lat. N., entre Amboine et l'île de la Sonde ; 330 kil. sur 65.

Montagnes dont les cimes atteignent 2 à 3,000 mètres: bois de construction. L'île de Céram est gouvernée par beaucoup de petits radjahs, parmi lesquels se distingue le sultan de Céram: tous sont vassaux des Hollandais. Les habitants sont très adonnés à la piraterie.

CÉRAMIQUE, terrain en partie enclavé dans Athènes, était primitivement plein d'établissements de potiers (*kerameus* en grec). Il s'y éleva ensuite beaucoup de temples, de portiques, de théâtres: ce qui fit un des plus beaux quartiers d'Athènes. Au dehors étaient les jardins d'Académus.

CÉRAMIQUE (golfe), auj. *golfe de Stanco*, dans la mer Égée, sur la côte de Carie, ainsi nommé d'une ville de Cérame, située sur sa côte S.; Cos est vis-à-vis de l'ouverture de ce golfe.

CÉRASONTE, *Cerasus*, auj. *Keresoun*, ville de l'Asie-Mineure, dans le royaume du Pont, sur le golfe *Cotyoræus*, à l'O. de *Tripolis*. C'est de cette ville que le général romain Lucullus, après la guerre de Mithridate, rapporta à Rome les premières cerises (en latin *cerasi*).

CÉRAUNII MONTES, c.-à-d. *monts frappés de la foudre*, auj. l'*Elvend* et l'*Albordj*, chaînes secondaires qui se détachent du Caucase. *Voy.* CAUCASE.

CERBÈRE, chien à trois têtes, était chargé de la garde des Enfers, et veillait jour et nuit. Orphée l'endormit en allant chercher Eurydice, et Hercule sut le contenir quand il descendit aux Enfers.

CERCEAU (DU). *Voy.* DUCERCEAU.

CERCIDIUS, riv. de la Corse, auj. le LIAMONE.

CERCINA, île de la Méditerranée, au N. E. de la Byzacène, auj. île de KERKENI.

CERCLES D'ALLEMAGNE. On donne ce nom à des divisions de l'empire germanique qui ont plusieurs fois varié. En 1387, l'empereur Wenceslas partagea pour la première fois l'Allemagne en quatre grands cercles, comprenant: le 1er, la Haute et Basse-Saxe; le 2e, la province Rhénane; le 3e, l'Autriche, la Bavière et la Souabe; le 4e, la Thuringe et la Franconie. En 1438, Albert II établit six cercles, qui étaient sous le gouvernement de l'électeur de Brandebourg, de l'archevêque de Saltzbourg, du comte de Wurtemberg, de l'évêque de Mayence, de l'électeur de Cologne et de l'électeur de Saxe. Enfin sous Maximilien I, en 1512, tout l'Empire fut partagé définitivement en *dix cercles*, savoir: ceux d'Autriche, de Bavière, de Souabe, de Franconie, de Haute et Basse-Saxe, de Westphalie, de Haut et Bas-Rhin et de Bourgogne. — Chaque cercle était gouverné par un *directeur*, président d'une *assemblée circulaire*, et par des *princes convoquants*. Cette division a subsisté jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; elle a disparu lors de la formation de la Confédération du Rhin, en 1806.

CERCOPES. Les anciens donnaient ce nom: 1° aux habitants de l'île Pithéeuse, près de la Sicile, que Jupiter métamorphosa, dit-on, en singes, pour les punir de l'avoir insulté; 2° à une peuplade de l'Asie-Mineure qui vivait près d'Éphèse. Hercule les vainquit et les conduisit enchaînés aux pieds d'Omphale. Ces derniers sont également fabuleux.

CERCYON, brigand fameux, dominait à Éleusis, d'où il ravageait l'Attique. Doué d'une force extraordinaire, il courbait les plus gros arbres, en rapprochait la cime, et y attachait ceux qu'il avait terrassés, afin que les arbres, en se relevant, déchirassent ses victimes. Il fut vaincu par Thésée qui le punit du même supplice.

CERDA (LA). *Voy.* LACERDA.

CERDAGNE, ancien pays situé sur l'un et l'autre versant des Pyrénées: la partie française était comprise dans le Roussillon (Pyrénées-Orient.), et avait pour ch.-l. Mont-Louis; la partie espagnole était dans la Catalogne (intendance de Barcelone), et avait pour ch.-l. Puycerda. Ce pays est ainsi appelé des *Ceretani* qui l'habitaient jadis. La Cerdagne française n'appartient à la France que depuis 1659.

CERDIC, roi saxon, envahit la Grande-Bretagne dans la première année du VIe siècle et y fonda vers 519 le royaume de Wessex. A sa mort (534), il possédait l'île de Wight et les provinces actuelles de Hamp, Dorset, Wilts et Berks. Il eut pour successeur son fils Chenrich ou Cynric.

CERDON, gnostique syrien, hérésiarque du IIe siècle, admettait deux principes, rejetait la plus grande partie des Écritures, et soutenait que J.-C. n'avait qu'un corps fantastique. Le pape Hygin l'excommunia. Il eut Marcion pour disciple.

CEREA, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 33 kil. S. E. de Vérone; 2,800 hab. Bataille entre les Français et les Autrichiens, 1798.

CERÉALIS (Petilius), général romain sous le règne de Vespasien, fut chargé de marcher contre Civilis et Classicus, chefs des Gaulois et des Bataves révoltés, les battit (71), et brûla leur camp. Il fut ensuite nommé gouverneur de la Bretagne, et soumit aussi les Bretons qui s'étaient révoltés. Dans cette campagne, il eut Agricola sous ses ordres.

CÉRÈS, déesse des blés et des moissons, fille de Saturne et de Cybèle, enseigna l'agriculture aux hommes. Cette déesse avait eu de Jupiter une fille, Proserpine, qui lui fut enlevée par Pluton; elle parcourut toute la terre pour la chercher, eut dans ses courses maintes aventures merveilleuses, et apprit enfin de la nymphe Aréthuse le sort de sa fille (*Voy.* PROSERPINE). Cérès était surtout honorée en Sicile et dans l'Attique. On institua en son honneur à Éleusis des mystères ou fêtes mystérieuses devenues célèbres (*Voy.* ELEUSIS). On la représente couronnée d'épis et tenant une faucille à la main.

CÉRESTE. *Voy.* CEYRESTE.

CERET, *Ceretum*, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orient.), près du Tech, à 26 kil. S. O. de Perpignan; 3,100 hab. Pont hardi, murailles flanquées de tours. Les Français y battirent les Espagnols en 1794.

CERETANI, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), entre les *Indigetes* et les *Jaccetani*, séparés des *Sardones* (de la Gaule) par les Pyrénées, occupaient le pays appelé depuis la *Cerdagne*.

CERIGNOLE, ville du roy. de Naples (Capitanate), à 37 kil. S. E. de Foggia. Gonzalve de Cordoue y battit le duc de Nemours (1503); cette défaite fit perdre à Louis XII ses possessions dans le roy. de Naples.

CERIGO, *Cythère*, une des îles Ioniennes, dans la Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, par 20° 38' long. E., 36° 16' lat. N.; 28 kil. sur 13; 10,000 hab. très pauvres. Ch.-l., Cérigo, nommé aussi *Capsali* ou *Kupseli*, sur la côte O.; 1,200 hab. L'île est montagneuse, aride, elle nourrit beaucoup de chèvres. Les Vénitiens s'en emparèrent au XVe siècle, et depuis elle a toujours suivi le sort des autres îles Ioniennes. *Voy.* CYTHÈRE.

CERIGOTTO, *Ægilia*, une des îles Ioniennes, par 21° 5' long. E., 36° 2' lat. N. Souvent pillée par les pirates.

CÉRILLY, ch.-l. de cant. (Allier), à 36 kil. N. E. de Montluçon; 2,450 hab. Papeteries, étamines.

CERINTHE, *Cerinthus*, auj. *Zéro*, petite île de la Grèce, près de celle d'Eubée, au N. E. de Chalcis.

CERINTHE, gnostique juif, hérésiarque du Ier siècle, disciple de Simon-le-Magicien, niait la divinité de J.-C. C'est pour le réfuter que saint Jean écrivit son *Évangile*.

CERISAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 13 kil. E. de Bressuire; 1,000 hab.

CERISIERS, ch.-l. de cant. (Yonne), à 13 kil. S. E. de Sens; 1,200 hab.

CERISOLES, *Cercsole*, ville des États sardes, à

7 kil. E. de Carmagnole; 1,650 hab. Victoire éclatante du duc d'Enghien sur le marquis du Guast et les Espagnols (1544) : les Impériaux y perdirent 15,000 hommes. La prise de Carignan fut le résultat de cette victoire.

CERISY, ville de France (Manche), à 14 kil. N. E. de St-Lô; 2,100 hab.

CERISY-LA-SALLE, ch.-l. de cant. (Manche), à 11 kil. E. de Coutances; 2,400 hab. Calicots.

CERNAY, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), sur la Thann, à 28 kil. N. E. de Béfort; 3,500 hab. Filatures, blanchisseries, draps, calicots; fonderies.

CERNE, île que les anciens plaçaient à l'extrémité occidentale du monde et que les savants modernes ont voulu reconnaître, les uns dans l'île d'*Arguin*, sur la côte de la Nigritie, les autres dans celle de *Madère* et même dans *Madagascar*.

CERNETUM, auj. *Cerreto*, ville de Campanie, près de laquelle Pyrrhus fut défait par Curius Dentatus, l'an 277 av. J.-C.

CERRETO, *Cernetum*, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), à 31 kil. N. E. de Caserte: 4,600 hab. Evêché.

CERRO-DO-FRIO, chaîne de montagnes du Brésil (Minas-Geraes), renferme de riches mines de diamants. Elle donne son nom à une comarque de la même prov. qui a pour ch.-l. Villa-do-Principe.

CERS, en anglais *Sarch* ou *Serck*, îlot de la Manche, entre les îles Guernesey et Jersey; il appartient aux Anglais.

CERTALDO, bourg de Toscane, à 25 kil. S. O. de Florence, sur l'Elza, passe à tort pour la patrie de Boccace, qui est né à Paris.

CERUTTI (Jos.-Ant.-Joachim), jésuite, né à Turin en 1738, professa d'abord avec distinction à Lyon. Il avait rédigé en 1762 une *Apologie des Jésuites*; il consentit néanmoins bientôt après à abjurer les principes de la société quand elle fut proscrite par les tribunaux. Il embrassa en 1789 les idées nouvelles, se lia étroitement avec Mirabeau, prononça l'oraison funèbre de ce grand orateur, et fut appelé à l'Assemblée législative en 1791. Il mourut peu après, au commencement de 1792. On a de Cérutti, outre plusieurs écrits de circonstances, des apologues et un recueil de pièces diverses en prose et en vers, parmi lesquelles on remarque un petit poëme sur les *Échecs*. On a réuni et publié ses œuvres en 1793. Il était un des rédacteurs de la *Feuille villageoise*.

CERVANTÈS SAAVEDRA (Michel DE), célèbre écrivain espagnol, né en 1547 à Alcala de Hénarès (Vieille-Castille), d'une famille noble, mais pauvre, servit d'abord en Italie, prit une part glorieuse à la bataille de Lépante (1571), et y reçut une blessure au bras gauche dont il fut estropié pour toute sa vie : il fut pris par les corsaires en retournant en Espagne (1575) et resta six ans esclave à Alger. Racheté par les Pères de la Trinité, il rentra dans sa patrie, s'y maria (1584), et vécut tantôt à Tolède, tantôt à Séville et à Madrid, n'ayant guère d'autre moyen d'existence que sa plume et méconnu de ses compatriotes. Il mourut à Madrid en 1616, accablé d'infirmités et de misère. Cervantès est auj. connu de tout le monde par son roman de *Don Quichotte de la Manche* (publié à Madrid en deux parties, 1605 et 1615); il y raille de la manière la plus plaisante le goût des aventures romanesques et chevaleresques qui dominait de son temps. On a aussi de Cervantès *Galatée*, roman pastoral, 1584; des *Nouvelles*, Madrid, 1613; *Persilès et Sigismonde*, histoire septentrionale, Madrid, 1617; et quelques pièces de théâtre peu estimées. On a donné à Madrid, 1805, une collection de ses œuvres, 16 vol. in-8. Le *Don Quichotte* a été souvent imprimé. Charles III en fit faire une édition magnifique en 1780, Madrid, 4 vol. in-4. *Don Quichotte* a été plusieurs fois traduit en français. Les traductions les plus récentes et les plus fidèles sont celles de de l'Aulnay, Paris, 1821, 4 vol. in-18, de M. Bouchon Dubournial (1808), et celles de M. de Bretonne et de M. Viardot, qui ont été publiées concurremment en 1837, 2 vol. in-8. M. Dubournial a traduit en français les œuvres complètes de Cervantès, 1820-23, 6 vol. in-18. Florian a aussi traduit *Don Quichotte* et *Galatée*, mais en leur faisant subir des changements qui les dénaturent.

CERVARO, riv. du roy. de Naples (Capitanate), naît près de Monteleone et tombe dans le golfe de Manfredonia.

CERVERA, nom de plusieurs villes d'Espagne, dont deux principales : l'une à 35 kil. E. de Lérida (Barcelone); 5,200 hab.; l'autre à 37 kil. S. de Calahorra (Soria); 4,200 hab.

CERVETERI, *Agylla*, puis *Care*, ville de Toscane, à 31 kil. N. O. de Rome. *Voy.* CÆRE.

CERVIA, ville de la Belgique anc., auj. CHIÈVRES.

CERVIA, ville de l'État ecclésiastique, à 19 kil. S. E. de Ravenne; 3,600 hab. Salines.

CERVIN (mont), dans les Alpes Pennines, sur les confins des États sardes et du Valais. Hauteur, 4,450 mètres. Immenses glaciers.

CERVINARA, ville du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 20 kil. N. O. d'Avellino; 5,000 hab.

CERVIONE, ch.-l. de cant. (Corse), à 42 kil. S. de Bastia; 1,000 hab.

CERVOLI, *Columbaria*, îlot de la Méditerranée, entre l'île d'Elbe et la province de Pise, à 8 kil. S. E. de Piombino.

CERVOLLE (Arnaut DE), dit *l'Archiprêtre*, audacieux partisan français, né dans le Périgord vers 1300, mort en 1366, leva, après la bataille de Poitiers (1356), plusieurs compagnies de *Routiers*, ravagea la Provence, rançonna le pape à Avignon et pilla la Bourgogne. En 1359, le dauphin Charles l'attira à son service; après la paix de Brétigny (1360), Cervolle rassembla de nouveau ses Routiers, ravagea la Bourgogne, et força le comte de Nevers à traiter avec lui. Il combattit ensuite pour le roi Charles V, qui lui donna le titre de chambellan; repoussa les *Tard-Venus*, puis ravagea la Lorraine, les Vosges et les bords du Rhin. Repoussé par l'empereur et les ducs de Brabant et de Lorraine, il se retira en Provence, où il mourut tranquillement.

CÉSAIRE (saint), né en 470 près de Châlons-sur-Saône, entra au monastère de Lérins, et fut élevé, malgré lui, sur le siége d'Arles. Il fut honoré du *pallium* par le pape, qui le fit son vicaire dans les Gaules. Il présida plusieurs conciles, et mourut en 542. On célèbre sa fête le 27 août. On a de lui des *Homélies* et des *Sermons* dont plusieurs ont été traduits en français par l'abbé Dujat de Villeneuve, Paris, 1760, 2 vol. in-12.

CÉSALPIN (André), philosophe, médecin et naturaliste, né en 1519 à Arezzo en Toscane, mort à Rome en 1603, enseigna longtemps la médecine et la botanique à Pise, fut appelé à Rome par Clément VIII qui le choisit pour son premier médecin, et le nomma professeur de médecine au collége de la Sapience. Comme philosophe, il se fit remarquer par sa connaissance profonde des écrits d'Aristote, et embrassa la secte des Péripatéticiens averrhoïstes, représentant Dieu, non comme la cause, mais comme le fond même et la substance de toutes choses, ce qui le fit accuser de panthéisme et même d'athéisme. En médecine, il soupçonna un des premiers la circulation du sang; comme naturaliste, il eut la gloire d'inventer la première méthode de botanique, et basa sa classification sur la forme de la fleur, du fruit, et sur le nombre des graines. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstiones peripateticæ*, Florence, 1569; *Dæmonum investigatio*, 1580; *Ars medica*, Rome, 1601; *De plantis*, Florence, 1583, le plus important de tous. Les doctrines philosophiques de Césalpin furent combattues par Sa-

muel Parker, archevêque de Cantorbéry, et par Nicolas Taurel, médecin de Montbéliard.

CÉSAR, *C. Julius Cæsar*, célèbre général romain, dictateur perpétuel, né à Rome l'an 100 av. J.-C., était neveu de Marius. Proscrit dans sa jeunesse par Sylla, il ne dut la vie qu'à de puissantes protections, et se retira à la cour de Nicomède, roi de Bithynie. Il revint à Rome après la mort de Sylla, s'y appliqua à l'éloquence, et sut capter la faveur du peuple en relevant les statues de Marius. Nommé préteur l'an 61 avant J.-C., il fut envoyé en Espagne, et y fit quelques conquêtes; à son retour, il fut fait consul (59). Ne laissant à son collègue Bibulus qu'une ombre d'autorité, il s'associa avec Pompée et Crassus, et forma avec eux ce fameux triumvirat qui leur assurait un pouvoir absolu. Il se fit nommer gouverneur de la Gaule pour cinq ans (58), et après ce temps se fit proroger dans son gouvernement pour cinq nouvelles années. Il employa ces dix années à faire la conquête de la Gaule et pénétra jusque dans la Bretagne. Pompée, jaloux de ses succès, s'opposa à ce qu'il fût de nouveau continué dans son gouvernement et fit rendre un décret qui le forçait à se démettre de son commandement. Irrité de ce traitement, qu'il regardait comme une injustice, César passe les Alpes, franchit le Rubicon, qui formait la limite de sa province: marche sur Rome, d'où Pompée s'enfuit avec le sénat; entre dans la ville sans coup férir (49), et se fait décerner la dictature. Après avoir battu en Italie et en Espagne les lieutenants de Pompée, il l'atteint lui-même en Macédoine, dans les plaines de Pharsale, remporte sur lui une victoire décisive, et le force à s'enfuir en Egypte où il trouve la mort; César arriva en Égypte peu de jours après lui, pleura son sort, et pour le venger détrôna le jeune Ptolémée qui l'avait fait tuer; il donna sa couronne à Cléopâtre. D'Égypte il courut en Asie (47), où il battit et détrôna en trois jours le roi de Pont, Pharnace, qui s'était révolté (c'est à cette occasion qu'il écrivit au sénat ces mots célèbres: *Veni, vidi, vici*); puis il passa en Afrique, où il détruisit l'armée républicaine que commandaient Métellus Scipion et Caton (46); et de là en Espagne, où il battit le jeune Pompée à Munda et acheva d'anéantir le parti pompéien. Revenu à Rome, il y reçut le triomphe et se fit décerner la dictature perpétuelle (45). Maître enfin du pouvoir absolu, César n'en usa que pour le bien; il pardonna à ses plus grands ennemis, embellit Rome, fit creuser un port à l'embouchure du Tibre, réforma les lois, fit adopter un nouveau calendrier, et créa un grand nombre d'établissements utiles. Cependant, les républicains, qui l'accusaient de vouloir se faire roi, formèrent une conspiration contre lui, et ils le tuèrent au milieu du sénat (15 mars de l'an 44 avant J.-C.). Parmi les principaux conjurés étaient Cassius et Brutus qu'il avait comblés de bienfaits. César n'était pas seulement grand guerrier et grand homme d'état; c'était aussi un excellent orateur et un écrivain élégant. Des divers écrits qu'il avait composés, il ne nous reste que ses *Commentaires* (*De Bello gallico libri VIII*, *De Bello civili libri III*), qui sont le modèle du genre des mémoires historiques. Cet ouvrage a été très souvent imprimé : les meilleures éditions sont celles de Grævius, 1697, et d'Oberlin, Leipsick, 1805. Il a été aussi traduit dans toutes les langues, et notamment en français par Ledéist de Botidoux, Paris, 1809, et Berlin, 1825. La vie de Jules César a été écrite par Suétone et par Plutarque: on a en outre une *Vie de César*, attribuée à Julius Celsus, auteur presque contemporain.

CÉSAR, titre que portèrent les empereurs et les princes romains, quoiqu'ils fussent étrangers depuis Néron à la famille des Césars. Il était aussi particulièrement affecté aux héritiers présomptifs de l'empire, et cet usage devint une règle à partir de Dioclétien. Depuis cette époque les empereurs prirent le titre d'*Auguste*, et s'adjoignirent un prince, nommé *César*, qui devait leur succéder.

CÉSARS (les douze). On désigne communément sous ce nom Jules César et les onze empereurs qui régnèrent après lui; ce sont: Auguste, Tibère, Claude, Caligula, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien. Suétone a écrit leur vie. Les six derniers de ces princes étaient entièrement étrangers à la famille de César.

CÉSARÉE, *Cæsarea*, nom commun à diverses villes anciennes, ainsi appelées du nom d'empereurs romains qui les fondèrent ou les embellirent:

CÉSARÉE AUGUSTE, *Cæsarea Augusta*, auj. *Saragosse*. *Voy.* CÆSARAUGUSTA.

CÉSARÉE DE BITHYNIE, dans la Bithynie orientale.

CÉSARÉE DE CAPPADOCE, d'abord *Mazaca*, puis *Eusebia*, auj. *Kaisarieh*, ch.-l. de la Cappadoce, sur l'Halys.

CÉSARÉE DE CILICIE. *Voy.* ANZARBA.

CÉSARÉE DE MAURITANIE, *Julia Cæsarea*, sur la côte d'Afrique, auj. CHERCHELL. *Voy.* ce nom.

CÉSARÉE DE PALESTINE, *Cæsarea Philippi*, d'abord *Paneas*, auj. BANIAS.

CÉSARÉE DE STRATON OU DE DRUSUS, auj. *Kaisarieh*, sur la côte de Phénicie, entre Dora et Apollonie : elle fut le ch.-l. de la Palestine du IIe au IVe siècle.

CÉSARIENNE (GRANDE), *V.* GRANDE-CÉSARIENNE.

CESAROTTI (Melchior), littérateur italien, né à Padoue en 1730, mort en 1808, enseigna d'abord la rhétorique au séminaire de Padoue, fut nommé en 1782 professeur de grec et d'hébreu à l'université de cette ville, et fut comblé dans sa vieillesse des bienfaits de Napoléon. On lui doit des traductions estimées d'*Ossian*, de *Démosthène* et d'*Homère*; il traduisit l'*Iliade* en prose et en vers: dans la traduction en vers, qu'il intitule *la Mort d'Hector*, il s'est permis de refondre entièrement le poëme grec. On a encore de lui un *Cours de littérature grecque*, des *Essais sur la philosophie des langues*, *Sur le goût*, *Sur le plaisir que cause la tragédie*, et quelques poëmes. Ses œuvres ont été réunies en 42 vol. in-8, Pise, 1805-1813. On en a donné un bon choix en 4 vol. in-8, Milan, 1820.

CESENATICO, ville de l'État ecclésiastique, à 27 kil. E. de Forli; 3,500 hab. Port joint par un canal à l'Adriatique.

CÉSÈNE, *Cæsena* en italien, ville de l'État ecclésiastique, à 47 kil. S. E. de Forli. Évêché. Patrie de Pie VI et de Pie VII.

CESPÈDES (Paul DE), peintre espagnol, né à Cordoue en 1538, et mort en 1608. À la peinture et à la sculpture, il joignait la connaissance de plusieurs langues et du talent pour la poésie et l'éloquence. Il enrichit la cathédrale de Cordoue, dont il était chanoine, de plusieurs tableaux, parmi lesquels on cite une *Cène*. Il a écrit un traité sur les antiquités de Cordoue et un poëme sur la peinture. — Le nom de Cespèdes a aussi été porté par plusieurs écrivains espagnols, notamment par un savant géographe du XVIe siècle, auteur d'une *Histoire générale des Iles*.

CÉTHÉGUS (famille des), une des plus illustres et des plus anciennes familles de Rome, était célèbre par l'austérité de ses mœurs et affectait de porter un costume particulier. On compte parmi ses membres plusieurs personnages marquants dans l'histoire de la république. Nous citerons : Marcus Cornelius Céthégus, qui fut successivement grand pontife, préteur en Sicile, et censeur avant même d'avoir été consul. Nommé consul l'an 206 av. J.-C., il eut le commandement de l'Étrurie, où il défit Magon. C'était, au jugement de Cicéron, le meilleur orateur de son temps. — Caïus Céthégus, qui embrassa successivement les partis de Marius, de Sylla, de Pompée et d'Antoine, et finit par prendre part à la

conspiration de Catilina. Il fut arrêté par l'ordre de Cicéron et étranglé dans la prison avec les autres conjurés.

CETHIM, nom sous lequel la Macédoine est désignée dans la Bible.

CETOBRIGA, ville d'Hispanie (Tarraconaise), sur l'Océan, à l'embouchure du Sadao actuel, à 90 kil. O. d'Ebora, aux environs de Sétubal.

CETON, bourg du dép. de l'Orne, à 10 kil. S. O. de Nogent-le-Rotrou; 2,700 hab. Siamoises.

CETTE, *Setius mons*, ville maritime de France, ch.-l. de canton (Hérault), à 27 kil. S. O. de Montpellier, sur le canal de Cette, près de l'étang de Thau et de la mer; 11,648 hab. Port avec phare, citadelle. Pont de 52 arches sur l'étang de Thau. Pêche active. Très grand commerce. Cette est le centre des exportations et des importations du dép. Distilleries, eaux de senteur, cendres gravelées, bouchons, etc. Belles salines. Le port de Cette n'a été commencé qu'en 1666.

CETTIGNA, ville de la Turquie d'Europe, dans le Monténégro, à 31 kil. N. E. de Cattaro. Évêché grec.

CEUTA, jadis *Septa*, ville de la côte septentrionale d'Afrique (Maroc), par 7° 36' long. O., 35° 54' lat. N., vis-à-vis de Gibraltar, appartient à l'Espagne; 9,200 hab. C'est le plus important des *présides*. Place forte. Évêché. Elle fut prise aux Maures par les Portugais en 1415. Les Espagnols s'en emparèrent en 1530 ainsi que de toutes les possessions portugaises, et elle leur est restée en 1640. — Près de là s'élève une montagne nommée aussi *Ceuta*, autrefois *Abyla*, qui, avec Calpé en Espagne, formait les colonnes d'Hercule. *Voy.* ABYLA.

CEVA, *Ceba*, ville des États sardes, à 14 kil. S. E. de Mondovi; 3,600 hab. Fromages estimés dès l'antiquité; draps, usines.

CÉVENNES, *Cebenna mons*, chaîne de montagnes au S. E. de la France, lie les Pyrénées aux Vosges et se rattache aux monts d'Auvergne par les monts Margeride. On les nomme : *monts de la Côte-d'Or* dans le département de la Côte-d'Or; *monts du Mâconnais* et du *Charolais* dans celui de Saône-et-Loire; *monts du Lyonnais*, dans le dép. du Rhône; *monts du Vivarais*, dans l'Ardèche; *monts du Gévaudan* ou *Cévennes*, proprement dites, dans la Lozère; *monts de Garrigues* dans l'Aveyron et le Gard; *monts de l'Espinouse* entre les départements du Tarn, de l'Aveyron, de l'Hérault; *montagnes Noires* dans l'Hérault et l'Aude. Les points culminants de cette chaîne sont le mont Lozère (1,528 mètres) et le mont Mezeuc en Vivarais (1,820).

CÉVENNES (guerre des). Les Cévennes furent à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe le théâtre d'une guerre acharnée entre les Protestants et les Catholiques. Ce pays s'était dès le XIIIe siècle montré hostile à l'église romaine : les Albigeois et les Vaudois y dominèrent long-temps; il embrassa la réforme avec enthousiasme. Après la révocation de l'édit de Nantes, 1685, les habitants des Cévennes, exaspérés par les dragonnades, prirent les armes; guidés par des chefs intrépides, parmi lesquels on remarque J. Cavalier, Roland, ils résistèrent longtemps aux forces de Louis XIV; exaltés par le fanatisme, ils se croyaient inspirés et couraient à la mort comme au martyre : on vit s'élever parmi eux une foule de prophètes et de prophétesses. Ils se portèrent dans leur rage aux plus criminels excès, brûlèrent les églises, tuèrent les prêtres. Le maréchal de Montrevel, envoyé contre eux, en fit périr par la roue ou sur la potence plus de 40,000, sans pouvoir les réduire. Enfin, Louis XIV chargea de cette guerre, en 1704, le célèbre Villars, qui réussit autant par la persuasion et la clémence que par la force des armes à étouffer la rébellion. *Voy.* CAMISARDS.

CEYLAN, *Singhala* en langue indigène, *Taprobane* des anciens, grande île de l'Inde anglaise, par 77° 28'-79° 40' long. E., 5° 56-9° 40' lat. N.; au S. E. et près de la pointe méridionale de l'Inde en deçà du Gange; est séparée de la côte de Coromandel par le détroit de Manaar; 420 kil. sur 265; environ 2,000,000 d'hab.: ch.-l., Colombo. Autres grandes villes: Candy, Negombo, Trinquemali, qui sont les chefs-lieux d'autant de petits états. Côtes plates au N. et au N. O., escarpées ailleurs; montagnes boisées qui divisent l'île en deux parties qui diffèrent de climat et de saison (le point culminant est le Hamalel ou pic d'Adam, qui a 2,000 mètres). Le sol est d'une admirable fertilité au S. O. (cannelle, muscade, cardamome, plantes équinoxiales). Beaucoup d'animaux divers: buffles, éléphants, tigres de petite espèce, hyènes, élans, gazelles, multitude de singes, serpents, oiseaux et insectes en quantité. Fer, manganèse et nombreuses pierreries (diamants, rubis, améthystes, topazes, hyacinthes, tourmalines, saphirs, etc.). Pêcherie de perles au détroit de Manaar. Les habitants sont: 1° des indigènes divisés en Chingalais et Oueddas ou Bedlias; 2° des Malabars; 3° des Musulmans de diverses contrées d'Afrique; 4° des Européens. — Cette île est considérée comme le berceau du bouddhisme. Elle fut découverte en 1505 par le Portugais Almeyda. Les Portugais y formèrent quelques établissements, mais ils furent chassés par les naturels et remplacés en 1656 par les Hollandais. Les Anglais s'emparèrent des établissements hollandais en 1795, et ils leur furent définitivement cédés par la paix d'Amiens, 1802. Depuis 1815, ils ont fait la conquête de toute l'île. Le gouverneur de Ceylan est nommé directement par le souverain de l'Angleterre et ne dépend en aucune façon de la compagnie anglaise des Indes.

CEYRESTE, *Citharista* ou *Cesarista*, village du dép. des Bouches-du-Rhône, à 5 kil. N. E. de La Ciotat; 720 hab. Très ancien.

CEYZERIAT, ch.-l. de canton (Ain), à 9 kil. S. E. de Bourg; 1,100 hab. Aux environs, eau thermale dite *la Fontaine-Rouge*.

CEZIMBRA, ville du Portugal (Estramadure), à 19 kil. S. O. de Setubal; 4,255 hab. Pêcheries.

CHABANNES, ancienne famille du Bourbonnais, a fourni à la France plusieurs grands capitaines, entre autres Antoine de Chabannes (qui suit), et Jacques de Chabannes, plus connu sous le nom de seigneur de La Palice. *Voy.* LA PALICE.

CHABANNES (Ant. DE), comte de Dammartin, se distingua au siége d'Orléans en 1428, et partagea les exploits de Jeanne d'Arc. Il se mit ensuite à la tête des brigands connus sous le nom d'*Écorcheurs*, et ravagea avec eux la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine. Il les quitta en 1430, s'attacha à Charles VII, et lui rendit, quelques années après, un important service en lui révélant une conjuration du dauphin (depuis Louis XI). A l'avénement de ce dernier prince, en 1461, Chabannes fut enfermé à la Bastille; mais il s'échappa de sa prison en 1463; il rentra en grâce en 1468, et même devint l'intime confident du prince qui l'avait fait jeter dans les fers. Il servit toujours depuis ce temps avec courage et fidélité. Il mourut en 1485, étant gouverneur de Paris pour Charles VIII.

CHABANON (A.-D. DE), littérateur, né en 1720 à Saint-Domingue, mort en 1792, de l'Académie des Inscriptions (1760) et de l'Académie Française (1780), a traduit en prose Pindare (1771), Théocrite (1775), Horace (1773); a fait des vers, des éloges, des pièces de théâtre. Il avait cultivé la musique avec succès et a écrit un traité *De la musique* (1785), qui est son meilleur ouvrage. Ses trad. sont médiocres.

CHABEUIL, *Cerebelliaca*, ch.-l. de cant. (Drôme), à 10 kil. S. E. de Valence; 4,295 hab. Papeteries, tannerie, mégisserie.

CHABLAIS, *Caballica provincia*, prov. des États

sardes (Savoie), bornée au N. par le lac Léman, à l'E. par la Suisse, à l'O. et au S. par les prov. de Carouge et de Faucigny; ch.-l., Thonon. Les Romains entretenaient des haras dans ce pays, d'où lui vient le nom de *Caballica provincia*, dont Chablais n'est qu'une corruption. Le Chablais faisait partie du roy. de Bourgogne; il fut donné par l'empereur Conrad au comte Humbert. Au XIVe siècle, les comtes de Savoie prirent le titre de ducs de Chablais. Réuni à la France sous l'empire, ce pays fut à cette époque compris dans le dép. du Léman. Depuis 1814, il a été rendu à la Savoie.

CHABLIS, ch.-l. de cant. (Yonne), à 16 kil. E. d'Auxerre; 2,456 hab. Vins blancs renommés.

CHABORAS ou ABORRAS, riv. de la Mésopotamie, auj. le KHABOUR.

CHABOT (Philippe DE), seigneur de Brion, amiral de France, gouverneur de Bourgogne et de Normandie sous François Ier, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie en 1525 avec le roi, dont il était le favori. Envoyé en Piémont à la tête d'une armée en 1535, il y fit de rapides conquêtes; mais Montmorency et le cardinal de Lorraine, jaloux de son crédit, l'accusèrent de malversation: il fut livré à une commission présidée par le chancelier Poyet, destitué de sa charge en 1541 et condamné à une forte amende qu'il ne put acquitter. Après plus de deux ans de détention, il obtint, par les instantes sollicitations de la duchesse d'Étampes, la révision de son procès, fut élargi, et même rentra en grâce; mais il mourut peu de temps après, en 1543. On a de lui des *Cartes maritimes*, dressées avant l'invention de la gravure. — Un de ses descendants, Éléonore de Chabot, gouverneur de la Bourgogne, s'est rendu célèbre en refusant d'exécuter les ordres sanguinaires de Charles IX lors de la St-Barthélemy.

CHABOT (François), né en 1759 à Saint-Géniez, dans le Rouergue, était dans l'ordre des Capucins à Rhodez, lorsqu'éclata la révolution. Il en adopta les principes, jeta le froc, et fut successivement nommé député à l'Assemblée législative et à la Convention nationale. Il vota toutes les mesures violentes et sanguinaires qui furent prises à cette époque, et devint l'un des membres les plus redoutés du club des Jacobins. Cependant, en 1794, il fut accusé par Robespierre, qui immolait alors tous ses rivaux, et fut décapité le 5 avril. Il avait été un des principaux rédacteurs du *Journal populaire* ou *Catéchisme des Sans-Culottes*.

CHABOUR, *Andropolis*, ville de la B.-Égypte, à 95 kil. N. O. du Caire. Vins renommés.

CHABRIAS, général athénien, excellait surtout dans les combats sur mer. Il défit en plusieurs rencontres les Lacédémoniens commandés par Agésilas, et rétablit sur son trône le roi d'Égypte Nectanébus; il périt dans un combat naval, en attaquant l'île de Chios, 358 av. J.-C. Cornélius Népos a écrit sa vie.

CHABROL, noble et ancienne famille d'Auvergne, comptait déjà avant 1789 plusieurs membres distingués dans la magistrature; elle a eu l'honneur de compter parmi ses membres le grand Arnauld et le célèbre jésuite Sirmond. Aujourd'hui elle est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont celles de Tournoël, de Chaméane, de Crussol, et celle de Volvic, à laquelle appartient M. Chabrol de Volvic, préfet du dép. de la Seine sous la restauration.

CHACAPOYAS, ville du Pérou. *Voy.* SAN-JUAN-DE-LA-FRONTERA.

CHACO (GRAND-), contrée de l'Amérique sept., entre la Bolivie au N., le Paraguay à l'E., les Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata à l'O. et au S.; 840 kil. sur 620. Montagnes hautes et très froides, plaines très chaudes; forêts immenses. Rivières: le Pilcomayo, le Vermejo et autres grands affluents du Paraguay. Sol très fertile. Habitants: Abipons, Lenguas, Tobas, Mocobis. Ces peuples sont indépendants.

CHACON, en latin *Ciacconius*. *Voy.* ce nom.

CHACTAS ou TÊTES-PLATES, peuplade indigène de l'Amérique du Nord, habite de gros villages dans les états du Mississipi et de l'Alabama. Ils sont assez civilisés, se livrent à l'agriculture et ont des lois écrites. Les missionnaires ont obtenu chez ce peuple un grand nombre de conversions.

CHADDERTON, ville d'Angleterre (Lancaster), à 8 kil. O. de Manchester; 4,500 hab. Industrie.

CHAGNY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 16 kil. N. O. de Châlons-sur-Saône; 2,400 hab. Vins excellents.

CHAGOS (îles), groupe d'îlots de la mer des Indes, par 68° 53'-70° 20' long. E., 4° 30'-7° 27' lat. N. La principale, dite aussi *Chagos* ou *Diego Garcia*, a 58 kil. de tour. Les habitants de l'île de France y ont formé quelques établissements.

CHAGRES, ville maritime de l'Amérique du Sud (Nouvelle-Grenade), à 70 kil. N. O. de Panama, sur la mer des Antilles, et à l'embouchure d'un fleuve nommé aussi Chagres.

CHAH ou SHAH, nom qui signifie roi ou empereur, et que prennent les rois de Perse en l'ajoutant à leur nom propre (*Voy.* le nom propre). — Il précède également le nom d'un grand nombre de villes fondées par des rois de Perse qui portaient ce titre.

CHAH-AALEM, dernier souverain de la dynastie de Tamerlan dans l'Inde, né en 1723, monta sur le trône en 1759, et fut tour à tour le jouet des Anglais et des Marattes, dont sa faiblesse et son irrésolution accrurent de plus en plus l'audace. Un de ses vassaux, nommé Gholam, tenta de le détrôner, et, après s'être emparé de sa personne, lui creva les yeux; mais il subit bientôt le châtiment de son crime, et Chah-Aalem fut remis en possession de sa couronne. L'infortuné souverain régna encore 18 ans, et mourut en 1806. Il occupait ses longs ennuis par la culture des muses.

CHAH-DJIHAN, souverain de l'Indostan, fils de Djihan-Ghir (Géangir), monta sur le trône en 1628, après avoir fait périr trois de ses frères qui lui disputaient l'empire; il fut à son tour détrôné par son fils Aureng-Zeyb, qui le renferma en 1656 dans le palais d'Agra, où il mourut au bout de 10 ans de captivité.

CHAH-POUR, roi de Perse. *Voy.* SAPOR.

CHAH-ABAD, ville de l'Inde (Aoude), par 27° 40' lat. N., et 77° 30' long. E.

CHAH-ABAD, district de l'Inde anglaise (Bengale), entouré à l'E. et au S. par la Sone, au N. par le Gange; il a 2,000,000 d'hab. Ch.-l., Arrah.

CHAH-DJIHANPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Douah-Gorah, par 27° 52' lat. N. et 77° 28' long. E.; 50,000 hab. — Il y a une autre ville de ce nom dans le Sindhya, prov. de Malwa.

CHAH-NOUR ou SIVANOR, ville de l'Inde, dans la nababie de Patan, par 14° 59' lat. N., 73° 6' long. E. Nombreuses ruines. Elle fut prise par Tippou en 1784, et depuis restituée au nabab.

CHAH-POUR, ville de l'Iran (Fars), sur le fleuve Chah-pour, affluent de la Zirra, à 100 kil. de Chiraz. Elle devait son nom à Sapor I (Chah-pour), qui en fit la capitale de ses états. Auj. ruinée.

CHAIAT (désert de), à l'O. de la B.-Égypte. On y trouve quelques monastères qu'habitent des Coptes. Au VIIIe siècle on en comptait au moins 160 dont les ruines se voient encore aujourd'hui.

CHAILARD (LE). *Voy.* CHEYLARD (LE).

CHAILLAND, ch.-l. de cant. (Mayenne), sur l'Ernée, à 18 kil. N. O. de Laval; 2,300 hab.

CHAILLOT, ancien village aux portes de Paris, à l'O., est auj. compris dans Paris, à l'extrémité des Champs-Élysées.

CHAISE-DIEU (LA), *Casa Dei*, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 24 kil. E. de Brioude; 1,500 hab.

Dentelles. Jadis fameuse abbaye de Bénédictins, fondée en 1046 par saint Robert.

CHAKYA-MOUNI. *Voy.* BOUDDHA-GAOUTAMA.

CHALABRE, ch.-l. de cant. (Aude), à 18 kil. S. O. de Limoux ; 3,529 hab. Château. Beaux draps, castorines.

CHALAIS, ch.-l. de cant. (Charente), à 27 kil. S. E. de Barbezieux. *Voy.* LA ROCHE-CHALAIS.

CHALAIS (Henri DE TALLEYRAND-). *Voy.* TALLEYRAND.

CHALAMONT, ch.-l. de cant. (Ain), à 32 kil. E. de Trévoux ; 1,470 hab.

CHALANCHES (LES), hameau du dép. de l'Isère, à 19 kil. S. E. de Grenoble. Mines d'argent.

CHALCEDOINE, *Chalcedon*, auj. *Kadi-Keui*, ville de Bithynie, sur le Bosphore de Thrace, vis-à-vis de Byzance. Fondée ou possédée de bonne heure par les Mégariens ; longtemps florissante. Elle resta indépendante sous l'empire romain. Elle fut détruite par les Scythes sous Gallien, au IIIe siècle, et relevée par Justinien au VIe siècle. On y tint le 4e concile œcuménique, qui condamna Eutychès (451).

CHALCIDIQUE, *Chalcidice*, presqu'île de Macédoine, entre les golfes Thermaïque et Strymonique, est découpée au S. E. par 2 golfes secondaires, le Toronaïque et le Singitique, qui la partagent en 3 péninsules, dites *Pallène*, *Sithonie*, et presqu'île du mont Athos. Olynthe en était la ville principale, et Chalcis le ch.-l. — Il y avait aussi en Syrie, à l'E. du Bas-Oronte, une Chalcidique ; ch.-l., Chalcis.

CHALCIDIUS, philosophe éclectique du IIIe siècle, est auteur d'un *Commentaire sur le Timée* de Platon, imprimé avec traduction latine, par Meursius, Leyde, 1617, in-4. On ne sait s'il était chrétien.

CHALCIS, auj. *Egribo*, capit. de l'Eubée, au milieu de la côte O., vis-à-vis d'une autre Chalcis en Béotie, dont la séparait l'Euripe. Aristote y mourut.

CHALCIS, ch.-l. de la Chalcidique en Macédoine, colonie de Chalcis en Eubée.

CHALCIS, ville de Syrie, au S. O. d'Antioche, donna au pays voisin le nom de *Chalcidique*.

CHALCONDYLAS (Démétrius), un des Grecs qui contribuèrent le plus à répandre en Europe la connaissance et le goût des lettres grecques, était né à Athènes vers 1424, et enseigna la rhétorique jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. A cette époque, il se réfugia en Italie, fut appelé à Florence par Laurent de Médicis, et enseigna le grec dans cette ville, puis à Milan. Il mourut en 1511. On lui doit une *Grammaire grecque*, Milan, 1493, et les premières éditions d'Homère, Florence, 1488, et d'Isocrate, Milan, 1493.

CHALCONDYLAS OU CHALCOCONDYLAS (Laonic ou Nicolas), historien grec, d'Athènes, vivait au XVe siècle ; il est auteur d'une *Histoire des Turcs et de la chute de l'empire grec, de* 1298 *à* 1462, qui fait partie de la Byzantine, Paris, 1650. Il a été traduit en français par Blaise de Vigenère, Paris, 1577, in-4, et a été réimprimé avec des continuations, dont une est de Mézeray. M. Hamaker, professeur à l'université de Leyde, s'est chargé de publier Chalcondylas dans la nouvelle édition de la Byzantine qui parait à Bonn.

CHALDEENNE (église), ou EGLISE NESTORIENNE. *Voy.* NESTORIANISME.

CHALDÉENNE (langue). *Voy.* ARAMÉENNE.

CHALDEENS, *Chaldæi*, peuple de l'ancienne Babylonie, entre le confluent de l'Euphrate et du Tigre, et le golfe Persique. Ville principale, Térédon. On les confond souvent avec les Babyloniens eux-mêmes ; néanmoins, les Chaldéens semblent avoir toujours fait un peuple à part ; on a cru les retrouver encore auj. parmi les peuplades kourdes répandues dans les mont. qui séparent l'Asie-Mineure de la H.-Asie. Les Chaldéens sont célèbres de toute antiquité par leurs connaissances mathématiques et astronomiques, auxquelles ils joignirent les études astrologiques ; les astrologues de la Chaldée étaient très recherchés à Rome dans les derniers temps de l'empire. Quant à leur histoire politique, les Chaldéens subirent toutes les révolutions qu'éprouvèrent la Babylonie et l'Assyrie. (*Voy.* ces deux noms.)

CHALEURS (baie des), formée par le golfe St-Laurent, entre le Nouv.-Brunswick et le B.-Canada ; 160 kil. sur 26. Une flotte française y fut détruite par les Anglais en 1760.

CHALIER (Marie-Joseph), né à Beaulard, près de Suse (Piémont), en 1747, était négociant à Lyon, lorsque éclata la révolution française. Il en adopta les principes avec un enthousiasme qui tenait du délire, prit Marat pour modèle, créa un tribunal révolutionnaire à Lyon et s'en fit le chef. Heureusement ses sanguinaires projets furent bientôt arrêtés : la population se souleva ; il fut condamné à mort et exécuté le 29 mai 1793.

CHALLANS, ch.-l. de cant. (Vendée), à 40 kil. N. des Sables-d'Olonne ; 3,640 hab.

CHALLON. *Voy.* CHALONS-SUR-SAONE.

CHALMERS (Georges), publiciste écossais, né en 1742, dans le comté de Moray en Ecosse, mort en 1825, alla exercer la profession d'avocat en Amérique, revint en Angleterre lorsqu'éclata la guerre de l'indépendance ; publia les *Annales politiques des Colonies unies* et quelques autres écrits dont le plus important est *la Calédonie*. Il était agent colonial des îles Bahama, membre de la Société royale, de celle des antiquaires, etc.

CHALMERS (Alexandre), né à Aberdeen en 1759, mort en 1834, membre de la Société royale de Londres, est auteur d'un célèbre dictionnaire biographique, intitulé : *General biographical Dictionary*, publié de 1812 à 1817, 32 vol. in-8 ; il a aussi donné des éditions de Fielding, Samuel Johnson, Bolingbroke ; un *Dictionnaire de la langue anglaise*, etc.

CHALONNAIS. On donnait ce nom : 1° à une portion du grand-gouv. de Champagne-et-Brie, dans la Champagne proprement dite : villes principales, Châlons-sur-Marne et La Croisette ; 2° à une portion du duché de Bourgogne divisée en Châlonnais propre (ch.-l., Châlons-sur-Saône), et Bresse Châlonnaise (ch.-l., St-Laurent-lès-Châlons).

CHALONNE, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 18 kil. S. O. d'Angers ; 4,888 hab. Siamoises, serges ; distilleries, etc.

CHALONS-SUR-MARNE, *Catalauni* ou *Duro-Catalaunum*, ch.-l. du départ. de la Marne, sur la rive gauche de la Marne, à 146 kil. E. de Paris (171 kil. par la route d'Epernay) ; 12,952 hab. Evêché. Cathédrale. Société d'agriculture, sciences et arts ; bibliothèque ; cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique. Ecole royale d'arts et métiers. Bonneterie, filatures de coton, etc. Grand commerce de vins de Champagne. Les environs de cette ville furent le théâtre de deux célèbres batailles : dans l'une, Aurélien battit Tétricus (272) ; dans l'autre, Attila fut battu par Aétius et les Goths, Francs et Burgundes réunis (451). Patrie de Perrot d'Ablancourt, de l'astronome Lacaille, etc. On y tint plusieurs conciles. — L'arrond. de Châlons-sur-Marne a 5 cantons (Ecury-sur-Coole, Marson, Suippes, Vertus, plus Châlons-sur-Marne), 80 communes, et 48,535 hab.

CHALONS-SUR-SAÔNE OU CHALLON, *Cabillonum*, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire), sur la Saône, à l'embouchure du canal du Centre, à 53 kil. N. de Mâcon ; 12,409 hab. Ville jolie : beau quai, 3 promenades, etc. Bibliothèque. Fonderies de fer ; vinaigre, etc. Grand commerce. Patrie de Prestel le mathématicien, de Denon, etc. — Détruite au Ve siècle par Attila, cette ville se releva sous les premiers rois burgundes. Sous les Carlovingiens Châlons devint le chef-lieu d'un comté héréditaire qui depuis 968 releva comme fief du duché de Bourgogne. Ce comté, après avoir passé dans plusieurs maisons, entra

dans celle d'Auxonne en la personne de Jean-le-Sage, tige de la célèbre maison de Challon ou Châlons, d'où sortirent les comtes d'Auxerre et de Tonnerre, les seigneurs de Salins, plusieurs princes d'Orange, etc. Le comté de Châlons fut réuni au duché de Bourgogne en 1267, après la mort de Jean-le-Sage, et tous deux rentrèrent en même temps dans le domaine de la couronne (1477). — L'arr. de Châlons-sur-Saône a 10 cantons (Buxy, Chagny, St-Germain-du-Plain, Givry, St-Martin-en-Bresse, Mont-Vincent, Sennecy-le-Grand, Verdun-sur-le-Doubs, plus Châlons qui compte pour 2), 159 communes, et 124,338 hab.

CHALOSSE, *Calossia* en latin moderne, ancien pays de France, dans la Basse-Guyenne. Ch.-l., St-Sever ; villes principales : Arsac, Hagelmau, Toulousette. Ce pays est auj. dans le départ. des Landes.

CHALOTAIS. *Voy.* LA CHALOTAIS.

CHALUS, ch.-l. de canton (Haute-Vienne), à 23 kil. N. O. de St-Yrieix ; 1,260 hab. Foire très fréquentée pour chevaux et mulets. En 1199, Richard-Cœur-de-Lion reçut une blessure mortelle au siége de cette ville.

CHALYBES, petite peuplade d'Asie, en Paphlagonie, entre les Tibarènes à l'O. et les Mosynèces à l'E. Leur pays produisait beaucoup de fer, et on y fabriquait beaucoup d'acier, d'où le nom de *chalybs* donné par les Grecs à l'acier.

CHALYBON ou BÉRÉE, auj. *Alep*, ville de Syrie, ch.-l. de la Chalybonitide (Chalybs), ainsi nommée de l'acier qui faisait l'objet de son principal commerce.

CHALYBONITIDE, petite contrée de la Syrie Euphratésienne ; ch.-l., Chalybon. Vins excellents.

CHALYS, riv. de la Syrie Euphratésienne, tombait dans un petit lac près de Chalcis après avoir baigné Chalybon.

CHAM, 2e fils de Noé. Ayant rencontré son père dans un état d'ivresse, il l'insulta et mérita d'être maudit de Dieu. Il fut père de Chanaan ; ses descendants peuplèrent la Palestine et l'Afrique.

CHAM ou CHEMI, nom donné à l'Égypte dans les livres saints.

CHAM, ville murée de Bavière (cercle du B.-Danube), à 53 kil. N. E. de Ratisbonne ; 1,850 hab.

CHAM, province de la Chine. *Voy.* QUANG-NAM.

CHAMAKIE (VIEILLE-), ville de la Russie d'Asie (Chirvan), à 130 kil. S. E. de Derbend. Détruite par Nadir-Châh, à la fin du dernier siècle.

CHAMAKIE (NOUVELLE-), ville de la Russie d'Asie (Chirvan), par 45° 20' long. E., 40' 34' lat. N. Climat malsain. Quoique toute moderne, les guerres l'ont à peu près détruite.

CHAMANISME, espèce de fétichisme ou d'idolâtrie répandue chez les Samoyèdes, les Buriates et les peuples de la Sibérie orientale. Leurs prêtres, appelés *chamanes* ou *kams* (seigneurs), portent une queue de cheval et sont armés d'un tambourin pour chasser les mauvais esprits ; ils prédisent l'avenir et se livrent à toutes sortes de jongleries. Leur Dieu est un être suprême qui habite le soleil, et dont les chamanes deviennent les conseillers après leur mort. Il a sous ses ordres une foule de divinités inférieures ou de génies. La femme chez ces peuples est un objet immonde et qui n'a point d'âme. Les sectateurs de ce culte grossier diminuent de jour en jour.

CHAMAVES, *Chamavi*, peuple de la Germanie, habitèrent, avec les Angrivariens, à l'E. de l'Yssel après les Bructères ; ils firent partie de la ligue francique.

CHAMBERS (Ephraïm), auteur, né à Milton, dans le Westmoreland, mort en 1740, publia à Londres en 1728, sous le titre d'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-fol., un ouvrage qui eut un grand succès et qui eut le mérite de donner la première idée de la célèbre *Encyclopédie* française. L'ouvrage de Chambers a eu un grand nombre d'éditions. Une des dernières et des plus estimées est celle de Rees, 1788, Londres, 5 vol. in-fol.

CHAMBERS (Guill.), architecte, né à Stockholm, mort à Londres en 1796, fut envoyé jeune aux Indes orientales, séjourna quelque temps en Chine et y étudia l'architecture chinoise : étant venu ensuite se fixer à Londres, il y répandit le goût de ce genre d'architecture, et fut chargé de construire plusieurs maisons et de distribuer des jardins dans ce goût. Il a écrit sur l'architecture orientale.

CHAMBERTIN, village du dép. de la Côte-d'Or, à 18 kil. N. E. de Beaune, et à 3 kil. N. de Nuits. Vins fort recherchés.

CHAMBERY, *Camberiacum* en latin moderne, ville des États sardes, ch.-l. de l'intendance générale de Savoie, à 145 kil. N. O. de Turin ; 13,000 hab. Archevêché ; société royale académique, société d'agriculture, musée, bibliothèque, nouveau théâtre, hôpitaux, belle rue à portiques, etc. Quelque industrie. A 1 kil. de Chambéry sont les Charmettes, devenues célèbres par les *Confessions* de J.-J. Rousseau. Chambéry est une ville moderne. Elle fut, du Xe au XIIIe siècle, le ch.-l. d'une seigneurie particulière, puis fut cédée à Thomas I, comte de Savoie (1230). De 1792 à 1815, elle appartint à la France et fut le ch.-l. du dép. du Mont-Blanc.

CHAMBON, ch.-l. de cant. (Creuse), à 23 kil. S. E. de Boussac ; 1,550 hab.

CHAMBON (LE), ch.-l. de cant. (Loire), à 9 kil. S. O. de St-Etienne ; 4,013 hab. Forges, clouteries, coutellerie ; fabrique de rubans ; mine de houille.

CHAMBON DE MONTAUX (Nicolas), médecin, né à Brevannes en 1748, mort en 1826. En 1791, il remplaça Péthion comme maire de Paris, lorsque celui-ci fut élu membre de la Convention. Il devint bientôt le jouet de la Commune, et donna sa démission après la mort de Louis XVI. Il écrivit un très grand nombre d'ouvrages dont la plus grande partie est restée inédite.

CHAMBORD, village du dép. de Loir-et-Cher, à 6 kil. S. de St-Dié-sur-Loire, est entouré d'une vaste forêt dite forêt de Chambord : 470 hab. Superbe château construit par François I, sur les dessins du Primatice, possédé par le roi Stanislas, par le maréchal de Saxe, par le maréchal Berthier, et offert par souscription au duc de Bordeaux en 1822.

CHAMBRE ARDENTE. Nom donné à plusieurs cours de justice investies d'un pouvoir extraordinaire pour juger des faits d'exception. Telles furent : la commission érigée dans chaque parlement par François I pour punir les hérétiques ; la commission extraordinaire nommée par Louis XIV, qui condamna la Brinvilliers, la Voisin, la Vigoureux, l'Italien Exili, et qui fut aussi appelée *Cour des poisons* ; la chambre qui, sous la régence du duc d'Orléans, vérifia les comptes des fermiers-généraux et les actions de la banque de Law. Cette dernière fut aussi nommée *Chambre du visa*.

CHAMBRE DE L'ÉCHIQUIER. *Voy.* ÉCHIQUIER (cour de l').

CHAMBRE DES COMMUNES (*House of Commons*), une des deux chambres dont se compose le parlement anglais, répond à ce que nous nommons *Chambre des Députés*. Elle comptait, avant le bill de réforme de 1832, 658 membres, dont 513 pour l'Angleterre, 45 pour l'Écosse et 100 pour l'Irlande. La Chambre des Communes est élective ; la durée d'un parlement ne peut dépasser sept années. Le président de la Chambre porte le nom d'orateur (*speaker*). *Voy.* PARLEMENT.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS, un des trois pouvoirs de l'état en France, fut constituée en 1814 par la charte de Louis XVIII, et remplaça le Corps législatif. Elle est chargée de discuter les lois et plus spécialement de voter l'impôt. D'après la charte de 1814, les députés, élus pour cinq ans, se renouvelaient chaque année par cinquième ; ils devaient être

âgés de 40 ans et payer 1,000 fr. de contributions directes. Depuis 1830, ils sont élus pour cinq ans consécutifs; il suffit d'être âgé de 30 ans et de payer 500 fr. de contributions. Les députés sont au nombre de 459. Le roi convoque chaque année la chambre; il peut la proroger ou la dissoudre; mais dans ce dernier cas, il doit en convoquer une nouvelle dans l'espace de 3 mois.

CHAMBRE DES LORDS (*House of Lords*), la première des deux chambres du parlement anglais, se compose des pairs du royaume, qui sont nommés par le roi. En 1820, le nombre des pairs était de 291 pairs anglais, de 16 pairs écossais et de 32 pairs irlandais; ce qui faisait 339 lords. L'introduction des pairs catholiques en 1829 en a porté le nombre à 400. La Chambre des Lords admet dans son sein des pairs ecclésiastiques. *Voy.* PARLEMENT.

CHAMBRE DES PAIRS. *Voy.* PAIRS.

CHAMBRE ÉTOILÉE, haute cour de justice en Angleterre, qui apparut pour la première fois sous Henri VII (1485). Elle était composée des conseillers du roi, qui se réunissaient dans une salle ornée d'étoiles d'or; d'où lui vint son nom. Ce tribunal jugeait sans le concours d'un jury et sur le témoignage d'un seul témoin : aussi devint-il un instrument terrible entre les mains de Henri VIII et d'Élisabeth. Il fut aboli par le *Long-Parlement*.

CHAMBRE INTROUVABLE, nom donné à la chambre des députés convoquée le 7 octobre 1815. Cette chambre s'est fait remarquer par ses efforts pour établir une réaction royaliste et par son zèle excessif en faveur de l'aristocratie et du clergé. Elle vota l'établissement des cours prévôtales et prononça le bannissement de tous les Conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI. Louis XVIII se vit obligé de la dissoudre (5 septembre 1816).

CHAMBROIS ou CHAMBRAY, *Voy.* BROGLIE.

CHAMFORT (Sébastien-Roch NICOLAS, dit), poëte et littérateur distingué, né en 1741 en Auvergne, d'un père inconnu, fit ses études comme boursier au collége des Grassins à Paris, et remporta en rhétorique les premiers prix de l'université. Il prit en entrant dans le monde le nom de *Chamfort*, à la place du simple nom de Nicolas qu'il avait porté jusque là, se fit de bonne heure connaître par des prix de poésie remportés à l'Académie, donna au Théâtre-Français quelques comédies qui réussirent, et s'attacha pour vivre à diverses entreprises littéraires. Sa réputation le fit rechercher du prince de Condé, qui le nomma vers 1776 secrétaire de ses commandements; il devint ensuite lecteur de madame Élisabeth, sœur du roi. A la révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, quoiqu'il fût personnellement attaché à la famille royale; il se démit de son emploi, et se lia avec Mirabeau. Roland le fit nommer en 1791 conservateur de la Bibliothèque nationale. Ayant osé blâmer les fautes et les violences du parti révolutionnaire, il fut arrêté et jeté en prison; il essaya inutilement de se tuer. On le relâcha bientôt après, mais il mourut au bout de quelques semaines des suites des blessures qu'il s'était faites (avril 1794). Il avait été reçu à l'Académie en 1781. Ses écrits les plus estimés sont: *Éloge de Molière*, couronné (1769); *Éloge de La Fontaine*, 1774; *La jeune Indienne*, le *Marchand de Smyrne*, comédies; *Mustapha et Zéangir*, tragédie. Plusieurs de ses ouvrages se sont perdus, entre autres un *Commentaire sur les Fables de La Fontaine*, qu'il avait fait pour madame Elisabeth. Ses œuvres ont été rassemblées par Ginguené, 1795, 4 vol. in-8, et par M. Auguis, 1824, 5 vol. in-8.

CHAMILLARD (Michel DE), ministre de Louis XIV, fut d'abord conseiller au parlement de Paris. Une grande adresse au billard, jeu qu'aimait Louis XIV, fut, dit-on, la cause principale de son rapide avancement. En 1699, il fut nommé contrôleur-général des finances, et en 1701 il joignit à ce haut emploi le ministère de la guerre. Il se servit de moyens odieux pour remplir le trésor, et les cris du public l'obligèrent à se démettre de ses deux emplois (1709). Il mourut en 1721, détesté du peuple, et pourtant estimé de ceux qui le connaissaient.

CHAMILLY (Noël BOUTON, marquis de), maréchal de France, né à Chamilly en Bourgogne, en 1636, mort en 1715, se signala en 1675 par la défense de Grave, qui dura 93 jours, et coûta 16,000 hommes au prince d'Orange. Il avait servi sous Schomberg en Portugal, en 1663 ; il fut aimé dans ce pays d'une jeune religieuse qui lui adressa douze lettres connues sous le nom de *Lettres Portugaises*, et remarquables par l'énergie de la passion. Il ne craignit pas de les faire publier lui-même. La meilleure édition est celle de Paris, 1806.

CHAMLY ou CHANALY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 26 kil. N. E. de Panipot; 3 kil. de tour. Grand bazar.

CHAMO (désert de), dans l'Asie centrale. *Voy.* KOBI.

CHAMOUNI, ville des États sardes, à 20 kil. E. de Sallanches, dans une belle vallée dite *de Chamouni*; 1,600 hab. La vallée de Chamouni, située au S. E. de Genève et au S. O. du Valais, est célèbre par ses immenses glaciers, parmi lesquels on distingue ceux des Bois, des Bossons, et la fameuse Mer de glace, dont l'étendue est de près de 8 kil.

CHAMOUSSET (Clément-Humbert PIARRON DE), philanthrope, né à Paris en 1717, mort en 1773, était maître des comptes. Il consacra sa fortune au service des pauvres et des malades, améliora le régime des hôpitaux, fit supprimer l'usage de réunir plusieurs malades dans un seul lit. Il fut nommé intendant-général des hôpitaux sédentaires de l'armée. On lui doit, en outre, plusieurs établissements d'utilité publique, entre autres celui de la petite poste.

CHAMP-AUBERT, village de France (Marne), à 22 kil. S. O. d'Epernay; 170 hab. Victoire sanglante remportée par Napoléon sur le général russe Alsuvief, 10 février 1814.

CHAMP-D'ASILE, territoire du Texas, à l'E. du Mexique, et à 40 kil. O. de Galveston. Des Français réfugiés voulurent y fonder une colonie sous la conduite du général Lallemand (1817); mais le vice-roi du Mexique, Apodaca, fit détruire cet établissement.

CHAMP-DE-BORT ou CHAMPS, ch.-l. de cant. (Cantal), à 26 kil. N. E. de Mauriac; 1,725 hab.

CHAMP-DE-CASSOVIE. *Voy.* CASSOVIE.

CHAMP-DENIERS, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 17 kil. N. de Niort; 1,200 hab. Foires pour les bestiaux.

CHAMP-SEGRÉ, ville de France (Orne), à 8 kil. N. E. de Domfront; 3,600 hab. Fonderie, forges, fourneaux.

CHAMP-DE-MAI et CHAMP-DE-MARS, nom que l'on a donné aux grandes assemblées des guerriers francs depuis la conquête des Gaules au ve siècle, parce qu'elles se tenaient d'ordinaire dans les premiers jours du printemps. En latin on les appelait *placita* (plaids); les Francs leur donnaient le nom de *mâls*. Ces assemblées avaient un double caractère : elles étaient tantôt des revues militaires ou des réunions solennelles dans lesquelles tous les hommes libres venaient rendre hommage au chef suprême des Francs, et lui apporter leurs dons annuels; tantôt des réunions plus actives où le souverain convoquait soit les leuds et les guerriers pour les consulter sur quelque expédition militaire, soit les évêques pour régler leurs différends avec la royauté, ou pour prendre leurs conseils sur la direction des affaires de l'état. Ces assemblées, tenues irrégulièrement sous les Mérovingiens, devinrent beaucoup plus fréquentes sous les premiers Carlovingiens; mais après Charles-le-Chauve, toute trace de cette institution disparait.

CHAMP-DE-MAI, nom donné à une fameuse assemblée tenue pendant les cent-jours au Champ-de-Mars.

à l'imitation des anciens *champs-de-mai*, et dans laquelle l'empereur Napoléon proclama, en présence des députations de tous les colléges électoraux et des corps de l'armée, *l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire*. Elle eut lieu le 1er juin 1815.

CHAMP-DU-DRAP-D'OR ou **CAMP-DU-DRAP-D'OR**. On a donné ce nom au lieu où se passa une entrevue célèbre entre François I, roi de France, et Henri VIII, roi d'Angleterre (1520). Il était situé en Flandre, entre les châteaux d'Ardres et de Guines, dont le premier appartenait à la France, et le second à l'Angleterre. Ce nom lui fut donné à cause du faste que les deux cours rivales y déployèrent à l'envi. François I, dont le but était de gagner le roi d'Angleterre et de déjouer les intrigues de Charles-Quint, obtint par un traité la confirmation du mariage du dauphin de France avec Marie d'Angleterre; mais le card. Wolsey, ministre du roi d'Angleterre, acheté par Charles-Quint, prévint les effets de cette entrevue.

CHAMP-DU-MENSONGE. *Voy.* OCHSFELD.

CHAMPAGNAC-DE-BEL-AIR, ch.-l. de canton (Dordogne), à 13 kil. N. E. de Bourdeille; 800 hab.

CHAMPAGNE, *Campania* en latin moderne, ancienne province de France, était bornée au N. par la Flandre française, les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Sedan; à l'E., par la Lorraine; au S. E., par la Franche-Comté; au S., par la Bourgogne et le Nivernais, et à l'O. par l'île de France et la Picardie. Superficie, 280 kil. de long sur 200 de large. Chef-lieu, Troyes. Elle se divisait en 9 parties: Champagne propre, Châlonnais, Rémois, Rethelois, Vallage, Bassigny, Sénonais, Argonne. La Champagne propre se subdivisait en Haute-Champagne (villes principales: Châtillon-sur-Marne, Epernay, Aï, Vertus, Dormans), et Basse-Champagne (villes principales: Troyes, Arcis-sur-Aube, Méry-sur-Seine, Ramerupt). La partie orientale de la Basse-Champagne et le sud du Châlonnais, c.-à-d. le pays compris entre Vitry et Sézanne, porte vulgairement le nom de *Champagne Pouilleuse*, à cause de l'infertilité du sol et de la misère de ses habitants. La Champagne forme auj. les départ. de la Marne, de la H.-Marne, de l'Aube, des Ardennes, et en partie ceux de l'Yonne, de l'Aisne, de Seine-et-Marne et de la Meuse. Cette vaste contrée est toute en plaines, sauf quelques hauteurs boisées au N. et à l'E. (*Voy.* ARGONNE.) La Seine, l'Aube, la Marne, l'Yonne, l'Aisne et leurs affluents arrosent la Champagne. On y trouve en abondance l'ardoise, la craie, la marne, etc. Le sol produit beaucoup de grains, de fruits, de légumes; mais la Champagne est surtout célèbre par ses vins blancs et rouges, et par ses vins mousseux, dits vins de Champagne. — La Champagne faisait sous l'empire romain partie des Lyonnaises 1re et 4e et de la Belgique 2e. Les peuples qui l'habitaient étaient les *Lingones*, les *Senones*, les *Tricasses*, les *Catalauni* et les *Remi*. Après l'invasion des Barbares, elle fut partagée entre le roy. des Burgundes et celui des Francs, puis entre les deux roy. d'Orléans (Bourgogne francique) et de Metz (Austrasie). Au xe siècle, elle échut à des comtes issus de la maison de Vermandois: puis, quand cette dynastie s'éteignit, en 1020, elle fut le partage d'Eudes II ou Odon, petit-fils de Thibaut-le-Tricheur (comte de Blois, Chartres, Tours, Beauvais et Meaux, et mort en 978), neveu du dernier comte de la maison de Vermandois. Deux fils du comte Eudes II, Etienne et Thibaut III, donnèrent naissance à deux branches de la maison de Champagne: l'aînée posséda d'abord la Champagne et s'éteignit en 1125; la cadette, qui fut celle des comtes de Blois, Chartres et Brie, hérita en 1125 du comté de Champagne. Se divisant à son tour en 1152, cette branche produisit deux lignes: la 2e ligne de Blois et la ligne champenoise, qui eut la Champagne et la Brie. Henri I commença cette dernière ligne; Henri II, son fils aîné, devint roi de Chypre, puis de Jérusalem, et mourut en 1197, laissant son comté à Thibaut III, son frère; Thibaut IV le posthume régna après lui et devint roi de Navarre en 1234. Il eut pour successeurs, tant en Champagne qu'en Navarre, Thibaut V (II en Navarre), Henri III (I), Jeanne I. Celle-ci apporta la Champagne et la Navarre en dot au roi de France Philippe-le-Bel, en 1286. Depuis ce temps la Champagne ne fut plus séparée de la couronne de France. Cependant la réunion officielle ne fut prononcée qu'en 1361.

CHAMPAGNE, ch.-l. de canton (Ain), à 15 kil. N. de Belley; 450 hab.

CHAMPAGNE-MOUTON, ch.-l. de canton (Charente), à 19 kil. O. de Confolens; 900 hab.

CHAMPAGNE (THIBAUT, comtes de). *Voy.* THIBAUT.

CHAMPAGNE (Philippe), peintre, né à Bruxelles en 1602, vint à Paris en 1621 pour s'y perfectionner sous le Poussin, et s'y fixa tout à fait. Ses talents lui méritèrent la place de 1er peintre de la reine et une pension de 1,200 liv. En 1648, il fut reçu membre de l'Académie de Peinture, puis nommé professeur, et enfin directeur de cet établissement. Son assiduité au travail lui avait donné une facilité surprenante, et la décence guida toujours son pinceau. Il mourut en 1674. Il a laissé une multitude de morceaux estimés qui ornaient les édifices publics, les églises et les maisons particulières. Les plus connus sont: *le Vœu de Louis XIII*, *la Réception des chevaliers du St-Esprit*, une *Cène*, *la Madeleine aux pieds de J.-C.*, *les Religieuses*. — Son neveu, J.-B. Champagne, s'est aussi distingué dans le même art.

CHAMPAGNE (J.-Fr.), né à Semur en 1751, mort à Paris en 1813, professa les belles-lettres à Louis-le-Grand, et devint en 1791 principal de ce collége. Il sut le conserver au milieu des troubles de la révolution et le dirigea jusqu'en 1810. On lui doit une traduction estimée de la *Politique* d'Aristote, 1797.

CHAMPAGNEY, ch.-l. de canton (H.-Saône), à 40 kil. N. E. de Vesoul; 2,000 hab. Houille.

CHAMPAGNOLES, ch.-l. de canton (Jura), à 27 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier; 3,146 hab. Grande tréfilerie, 4 forges.

CHAMPAGNY (J.-B. NOMPÈRE DE), duc de Cadore, né à Roanne en 1756, mort en 1834, était major de vaisseau à 26 ans. Il fut, en 1789, député de la noblesse aux états-généraux, et se distingua par son éloquence et sa modération. Bonaparte l'appela au conseil d'état en 1800, le nomma en 1801 ambassadeur à Vienne, en 1804 ministre de l'intérieur, en 1807 ministre des affaires étrangères; il conclut en cette qualité le traité de Vienne, 1809. Il rentra dans la vie privée à la restauration, et fut nommé pair en 1819. Il avait été créé duc de Cadore en 1808.

CHAMPAUBERT. *Voy.* CHAMP-AUBERT.

CHAMPCENETZ (le chevalier DE), connu par son esprit, né en 1759 à Paris, neveu du gouverneur des Tuileries, était officier aux gardes-françaises. Il attaqua la révolution avec l'arme du ridicule: il travailla avec Rivarol à plusieurs écrits de circonstance et eut la principale part à la rédaction de l'écrit périodique intitulé: *les Actes des Apôtres*. Il fut arrêté et mis à mort en 1794.

CHAMPEAUX, petit village du dép. de Seine-et-Marne, à 12 kil. N. E. de Melun; 460 hab. Patrie du célèbre Guillaume de Champeaux, maître, puis adversaire d'Abélard. *Voy.* GUILLAUME.

CHAMPEIX, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), sur la Couze, à 10 kil. N. O. d'Issoire; 1,900 hab.

CHAMPFORT. *Voy.* CHAMFORT.

CHAMPIER (Symphorien), né à St-Symphorien-le-Château dans le Lyonnais en 1472, fut 1er méd.

du duc de Lorraine, et mourut à Lyon, où il avait été consul, en 1539. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques, parmi lesquels on remarque les *Chroniques de Savoie*, 1516; *la Vie de Bayard*, 1525; *La Nef des Dames vertueuses*, ouvrage mêlé de prose et de vers, 1503 et 1515; *La Nef des princes et des batailles*, 1502, aussi mêlé de prose et de vers. On lui attribue le livre *De tribus impostoribus*.

CHAMPIONNET (Jean-Etienne), général français, né à Valence en 1762, mort en 1800, était fils naturel d'un avocat nommé Legrand. Il entra fort jeune au service et dut à sa valeur un avancement rapide. Nommé colonel après le combat d'Arlon, général de brigade en 1793, il contribua beaucoup à la victoire de Fleurus. Envoyé en 1798 en Italie à la tête d'une armée, il conquit en peu de temps le royaume de Naples, et y établit la *République parthénopéenne*; mais au milieu de ses succès il fut arrêté par ordre du Directoire, à la suite d'un démêlé qu'il avait eu avec un commissaire du gouvernement, et se vit jeté en prison. Rappelé au commandement de l'armée d'Italie après le 30 prairial an VII, il fut d'abord vainqueur; mais défait à Genola par les Austro-Russes, il ne put supporter cet échec et mourut de chagrin. Sa ville natale vient de lui élever une statue (1840).

CHAMPLAIN (Samuel), armateur de Dieppe, fondateur et gouverneur de Québec au Canada, partit en 1608, avec l'assentiment de Henri IV, pour jeter les bases de cet établissement, et reconnut une partie du Canada. Il établit des relations avec les sauvages, gagna leur affection, et donna bientôt à Québec l'aspect d'une véritable colonie. Il en fut nommé gouverneur en 1620; mais il fut attaqué en 1627 par les Anglais et obligé de capituler. En 1629 le Canada ayant été restitué à la France, Champlain reprit son commandement qu'il conserva jusqu'à sa mort, 1635. Il a laissé son nom à un lac de l'Amérique septentr.

CHAMPLAIN (lac), lac des Etats-Unis, sur les confins du Canada, entre l'état de New-York et celui de Vermont; 170 kil. sur 25. Ce lac reçoit le Missisqui, la Moelle et l'Onion, et se décharge dans le Saint-Laurent par le fleuve Richelieu ou Sorelle. Il fut découvert par Champlain, armateur de Dieppe (1608). Mac-Donough y détruisit une flotte anglaise (1814).

CHAMPLATREUX, village du dép. de Seine-et-Oise, à 4 kil. S. de Luzarches; 130 hab. Château magnifique qui appartient à la maison de Molé.

CHAMPLITTE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 19 kil. N. O. de Gray; 3,083 hab., y compris ceux de Prélot, hameau voisin. Commerce en grains, vins, cuirs, fers, cire.

CHAMPMESLÉ (Marie DESMARES), célèbre actrice, née à Rouen en 1644, morte en 1698, vint à Paris en 1669, débuta d'abord au théâtre du Marais, puis sur celui de l'Hôtel-de-Bourgogne où elle se fit bientôt remarquer dans les rôles tragiques. Elle a créé ceux de Bérénice, d'Iphigénie, de Phèdre et de Monime. Elle reçut des leçons de déclamation du célèbre Racine, et vécut avec lui dans une intimité très étroite. Elle eut encore plusieurs autres amants, parmi lesquels on cite le comte de Clermont-Tonnerre. — Son mari, Charles Cheville, sieur de Champmeslé, était aussi acteur; il a composé plusieurs comédies assez jolies; *les Grisettes*, *Crispin chevalier*, *le Florentin*, *la Coupe enchantée* sont les meilleures: il fit ces deux dernières en société avec La Fontaine. Il mourut en 1701.

CHAMPOLLION (J.-Franç.), né à Figeac (Lot) en 1791, fut nommé en 1809 professeur d'histoire à Grenoble, et conçut dès lors le projet d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens. Il communiqua en 1821 et 1822 à l'Académie des Inscriptions le fruit de ses recherches, qui fut reçu avec un applaudissement universel. Après avoir visité les musées égyptiens de Turin et de Rome, il fut chargé lui-même en 1826 d'en organiser un semblable à Paris, et en fut nommé directeur. En 1828 et 1829 il visita l'Egypte elle-même et y amassa de précieux trésors d'antiquités; mais il en rapporta une maladie dont il mourut peu après son retour, en 1831. Il avait été reçu à l'Académie en 1830. Son ouvrage le plus important est l'ouvrage intitulé: *L'Égypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*, 2 vol. in-8, 1814. Champollion a commencé à expliquer les hiéroglyphes, qui étaient restés jusque-là indéchiffrables. Il a distingué d'abord trois sortes d'écritures: l'écriture *hiéroglyphique* proprement dite ou écriture sacrée; l'*hiératique* ou sacerdotale; la *démotique* ou vulgaire: il a reconnu en outre que ces divers caractères étaient employés, tantôt comme signes de choses, tantôt comme simples lettres; il avait commencé à en dresser un alphabet quand la mort l'a enlevé. M. Champollion-Figeac, son frère aîné, continue ses travaux.

CHAMPS. *Voy.* CHAMP-DE-BORT.

CHAMPSAUR, petit pays du Haut-Dauphiné, au S. du Grésivaudan, fut érigé en duché en 1336. Villes, Saint-Bonnet et Lesdiguières. Il est auj. réparti dans les dép. des Hautes-Alpes et de la Drôme.

CHAMPTERCIER, village du dép. des Basses-Alpes, à 6 kil. O. de Digne; 460 hab. Patrie de Gassendi.

CHAMPTOCEAUX, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur la Loire, à 6 kil. S. O. d'Ancenis; 1,150 hab.

CHAMPVENT, village de Suisse (Vaud), à 6 kil. d'Iverdun. Patrie de Gabrielle de Vergy.

CHAMUSCA, bourg du Portugal (Estramadure), à 17 kil. N. E. de Santarem; 3,200 hab.

CHANAAN, fils de Cham, eut onze fils et vint habiter avec eux le pays qui depuis fut nommé Palestine, et qui pendant longtemps avait porté son nom. Les Chananéens, descendants de Chanaan, étaient des peuples souillés de crimes, et Dieu ordonna aux Juifs de les exterminer en entrant dans leur pays.

CHANAAN (terre de). On comprenait jadis sous ce nom la Phénicie, la Judée et une petite partie de la Syrie mérid., pays habités par onze tribus issues des onze fils de Chanaan: sept occupaient déjà la Judée avant l'arrivée des Hébreux conduits par Josué; c'étaient les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Hévéens, les Phéréséens et les Chananéens proprement dits (ces deux dernières avaient remplacé les Sinéens et les Samariens), Les Hébreux entrèrent dans la terre de Chanaan sous la conduite de Josué, l'an 1605 av. J.-C. C'est cette terre que l'on désigne souvent aussi sous le nom de *Terre promise*.

CHANAC, ch.-l. de cant. (Lozère), à 13 kil. S. O. de Mende; 1,900 hab. Serges.

CHANALY, ville de l'Inde. *Voy.* CHAMLY.

CHANÇAY, ville du Pérou, à 62 kil. N. O. de Lima, par 79° 20' long. O., 4° 30' lat. S.; ch.-l. d'une province de même nom.

CHANCEAUX, bourg du dép. de la Côte-d'Or, à 10 kil. de Saint-Seine, près de la source de la Seine; 600 hab. Confitures d'épine-vinette.

CHANCELIER, en latin *cancellarius*. A Rome on donnait ce nom aux secrétaires de l'empereur, parce que, lorsque celui-ci rendait la justice, ils se plaçaient derrière les barreaux (*cancelli*), dans l'enceinte qui séparait l'empereur du public. En France, le titre de chancelier a toujours été commun à plusieurs dignités et offices; mais le plus éminent était le *chancelier de France*, président du conseil d'état et interprète des volontés du roi près du parlement. A partir de la 2e race il eut la garde des sceaux et contresigna les actes donnés par le roi. Cette charge fut supprimée en 1790. Napoléon créa le titre d'*archi-chancelier* en faveur de Cambacérès, à qui

donna l'administration de l'état civil de sa maison. La Restauration rétablit le *chancelier de France*, mais lui ôta la garde des sceaux qui fut confiée au ministre de la justice, et le créa président de la chambre des pairs. En Angleterre, on appelle lord grand chancelier (*lord high chancellor*) le premier officier public auquel appartient de droit la présidence de la chambre des lords, et qui est en même temps le chef de la justice et le président d'une cour particulière appelée *court of chancery*.

CHANCELIER DE L'ÉCHIQUIER. *Voy.* ÉCHIQUIER (cour de l').

CHANCELLOR (Richard), navigateur anglais, découvrit en 1553 le port d'Archangel, en cherchant un passage en Amérique par le N. O. Son *Voyage* se trouve dans la collection de Pinkerton.

CHANDELEUR, fête religieuse qui se célèbre le 2 février en mémoire de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge. Elle fut instituée à la fin du Ve siècle ou au commencement du VIe. Son nom vient des chandelles ou des cierges qu'on y brûle comme symbole de la lumière que le Christ allait répandre sur les Gentils.

CHANDELEUR (îles de la), groupe d'îles du golfe du Mexique, sur la côte de la Louisiane, par 91° 15' long. O., 29° 32' lat. N., appartiennent au Mexique. Elles furent découvertes le jour de la Chandeleur, d'où leur nom.

CHANDERNAGOR, *Fransdonga* chez les indigènes, ville de l'Inde, dans le Bengale, à 31 kil. N. de Calcutta, sur l'Hougly: par 22° 51' lat. N., 86° 9' long. E.; 11,000 hab. Elle appartient à la France, mais elle a perdu toute importance depuis 1814 et n'a plus de fortifications. On en exporte annuellement 400 caisses d'opium. Les Anglais nous l'ont souvent prise.

CHANDI, ville de Nubie. *Voy.* CHENDI.

CHANDLER (Richard), savant helléniste et archéologue anglais, né en 1738, mort en 1810, publia en 1763 une magnifique édition des *Marbres d'Arundel* ou *d'Oxford* (*Marmora Oxoniensia*), plus exacte et plus complète que celles qu'en avaient précédemment données Selden, Prideaux et Maittaire. Chargé de faire des recherches sur les monuments antiques, il parcourut, pendant les années 1764, 1765 et 1766, l'Ionie, l'Attique, l'Argolide, l'Elide, et y recueillit une ample moisson de matériaux qu'il apporta en Angleterre. On lui doit: *les Antiquités ioniennes*, Londres, 2 vol. in-fol., 1769, 1800; *Inscriptiones antiquæ in Asia Minori et Græcia, præsertim Athenis, collectæ*, Oxford, 1774, in-fol.; *Voyages en Asie Mineure et en Grèce*, publiés en angl., 1775-76 à Oxford, 2 vol. in-4, trad. en franç. par MM. Servois et Barbié du Bocage, Riom, 1806, 3 vol. in-8; *Histoire de Troie*, Londres, 1802, in-4.

CHANDOS (Jean), célèbre capitaine anglais du XIVe siècle, fut nommé par Edouard III lieutenant-général des provinces que l'Angleterre possédait en France. Il fit prisonnier Duguesclin à la bataille d'Auray en Bretagne, en 1364. Lorsqu'Edouard III érigea l'Aquitaine en principauté en faveur de son fils, le prince de Galles, Chandos devint le connétable de ce dernier. Il fut tué au combat de Lussac, près Poitiers, en 1369. Les Anglais le considéraient comme le plus habile de leurs généraux après le Prince-Noir (Edouard); il s'était concilié également l'estime des Français et particulièrement de Duguesclin.

CHANG, province de Chine. *Voy.* CHEN-SI.

CHANG-HAI, district de Chine, dans la prov. de Kiang-sou, et le dép. de Soung-Kiang, a pour ch.-l. une ville de même nom, sur la rive droite du fleuve Han-Kiang.

CHANG-HIA-TOUNG, CHANG-IN, CHANG-SÉ, province de Chine. *Voy.* KOUANG-SI.

CHANG-HAI-QUAN, district de Chine, dans la prov. de Pé-tchy-li, et le départ. de Young-Phing, a pour ch.-l. une ville de même nom située par 117° 29' long. E., 40° 3' lat. N. Elle est fortifiée et passe pour la clef de la prov. de Ching-King.

CHANGALLAS, peuple nègre, habite à l'O. de l'Abyssinie et au N. de la Nubie, sur les bords du Bahr-el-Abiad et de ses affluents, jusqu'au Tacazzé. Il se divise en tribus et est gouverné par des cheikhs. Sa principale occupation est la chasse des éléphants et des autruches; il est souvent en guerre avec les Abyssins. Ptolémée les désigne sous le nom d'Eléphantophages et de Strouthiophages (mangeurs d'éléphants et d'autruches).

CHANGAMERAS, peuple de la famille monomotapa, sur les deux rives du Zambèze, au S. E. des Cazembes, fait partie de la puissante nation des Maravis. Les Changameras sont pillards.

CHANOINES (du latin *canonicus*, soumis à des règles, à des canons), association de prêtres attachés à une église particulière, formant le conseil administratif de cette église et vivant de ses revenus. Ce nom fut donné dès le IVe siècle aux cénobites qui vivaient en commun sous une même règle. Ce n'est cependant que depuis 763, lorsque Chrodegang, évêque de Metz, eut publié sa règle des chanoines, que cette institution eut une existence régulière. Il y eut d'abord des chanoines laïques et séculiers: mais une bulle du pape Alexandre II, en 1063, en créant les *chanoines réguliers*, exclut les séculiers de ces sortes de communautés. Les chanoines réguliers diffèrent en cela des moines, qu'ils sont prêtres et peuvent baptiser, absoudre, et offrir le saint sacrifice. Dans les églises cathédrales, il se trouve souvent un chapitre de chanoines, dont les membres composent le conseil de l'évêque; les fonctions curiales leur appartiennent à tous collectivement, et sont exercées par l'un d'eux au nom du chapitre. Le titre de chanoine est auj. presque toujours conféré, soit à titre de récompense, soit comme retraite.

CHANONAT, ville du dép. de Puy-de-Dôme, à 9 kil. S. de Clermont-Ferrand. Patrie de Delille.

CHAN-SI, prov. de la Chine propre, a pour bornes à l'O. le Chen-si, à l'E. le Pé-tchy-li, au S. le Ho-nan; 750 kil. sur 300; 9,800,000 hab. Elle a pour ch.-l. Thaï-youan, et se divise en 9 départements (Thaï-youan Fen-tcheou, Lou'an, Ning-wou, Phing-yang, Phou-tcheou, Sou-phing, Taï-thoung, Thse-tcheou), plus 19 arrondissements qui relèvent immédiatement du chef de la province. Le Hoang-ho ou Fleuve-Jaune la borne à l'O. et au S., le Fen-ho la traverse. Sécheresses fréquentes; sol assez fertile, gibier. Premier séjour des ancêtres des Chinois, suivant les traditions chinoises.

CHANTAL (Jeanne-Françoise FREMIOT, dame DE), femme célèbre par sa piété, née à Dijon en 1572, d'un président à mortier, morte en 1641. Elle épousa Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Son mari ayant été tué à la chasse, elle fit vœu de ne point se remarier, et consacra tout son temps à des œuvres de charité. Elle travailla avec saint François de Sales à l'établissement de l'ordre de la Visitation, dont elle fonda le premier couvent à Annecy en 1610. Clément XI l'a canonisée en 1767. On a publié ses lettres, 1660. Madame de Chantal fut l'aïeule de madame de Sévigné.

CHANTEL-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Allier), à 15 kil. N. de Gannat; 1,350 hab.

CHANTELOUP, village du dép. d'Indre-et-Loire, à 6 kil. d'Amboise; 1,200 hab. Beau château qui a eu pour maîtres le duc de Choiseul et Chaptal; c'est là qu'a été établie par ce dernier la première grande fabrique de sucre de betteraves.

CHANTILLY, joli bourg du dép. de l'Oise, à 40 kil. N. de Paris, sur les bords de la Nonette, affluent de l'Oise; 2,416 hab. Superbe château et parc magnifique qui appartenaient aux princes de Condé.

Avant la révolution on distinguait deux châteaux, le grand et le petit Chantilly : le premier a été démoli et on a établi dans le parc des manufactures de porcelaine et des filatures de coton, etc. Quant au domaine de Chantilly, il est devenu, par le testament du duc de Bourbon, son dernier possesseur, la propriété du duc d'Aumale (1830).

CHANTONNAY, ch.-l. de canton (Vendée), à 28 kil. E. de Bourbon-Vendée ; 1,770 hab.

CHAN-TOUNG, prov. de la Chine, à l'E., sur la mer, entre le Pé-tchy-li au N. et le Kiang-sou au S., séparée du Chan-si par le Ho-nan ; 660 kil. sur 400 ; 12,000,000 d'hab. Elle a pour ch.-l. Tsi-nan, et se divise en 10 départements (Tsi-nan, Laitcheou, Teng-tcheou, Thai-yan, Thsing-tcheou, Toung-tchang, Tsao-tcheou, Wou-ting, Yantcheou, Yi-tcheou). Elle est traversée par le canal impérial et est très commerçante. On y cultive beaucoup de mûriers, et on y trouve une espèce de chenille (*phalœna serici*) qui donne une excellente soie.

CHANTREAU (Pierre-Nicolas), laborieux écrivain, né à Paris en 1741, mort en 1808, professa la langue française dans une école militaire d'Espagne pendant 20 ans, puis fut nommé professeur d'histoire à l'école centrale du Gers, et enfin à l'école de Fontainebleau. Il a laissé : *Grammaire française* à l'usage des Espagnols, Madrid, 1797 ; *Dictionnaire des mots et usages introduits par la révolution*, in-8 ; *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 3 vol. in-8 ; *Voyage en Espagne*, in-8 ; *Tables chronologiques*, trad. de l'anglais de Blair, continuées jusqu'en 1795, in-4 ; *Table raisonnée des matières contenues dans les Œuvres de Voltaire* ; *Rudiments de l'histoire* ; *la Science de l'Histoire*, 4 vol. in-4 ; *Histoire de France abrégée et chronologique, depuis les Gaulois jusqu'en* 1808, 2 vol. in-8.

CHANUT (Pierre), conseiller d'état, né à Riom vers 1600, fut chargé de plusieurs ambassades et résida longtemps à la cour de Suède. Il entretint un commerce de lettres avec la reine Christine depuis l'abdication de cette princesse, et mourut à Paris en 1662, laissant des *Mémoires* qui furent publiés 3 ans après sa mort. C'est lui qui fit connaître et apprécier Descartes à la reine de Suède et qui engagea cette princesse à l'appeler auprès d'elle.

CHAO-DE-COUCE, ville et fort de Portugal (Estramadure), à 44 kil. S. E. de Coïmbre ; 3,000 hab.

CHAO-HING, district et ville de la Chine, dans la prov. de Tche-kiang, par 118° 12' long. E., et 30° 6' lat. N.

CHAO-KING, dép. de la Chine. *Voy.* TCHAO-KING.

CHAO-TCHEOU, district et ville de la Chine, dans la province de Kouang-Toung, par 11° 48' long. E., 24° 55' lat. N. : 10,000 familles.

CHAO-WOU, district et ville de la Chine, dans la province de Fou-Kian ; par 115° 16' long. E., 27° 22' lat. N.

CHAO-HAO, 4e empereur de la Chine, et l'un des neuf souverains qui régnèrent avant la première dynastie, était fils de Hoang-ti, et lui succéda l'an 2598 avant notre ère. Une extrême faiblesse lui fit tolérer des désordres qui devinrent funestes. Ce fut sous son règne que la pureté du culte primitif commença à s'altérer. Il occupa, dit-on, le trône pendant 84 ans.

CHAO-KANG, 6e empereur chinois de la dynastie *Hia*, commença à régner vers l'an 2118 avant notre ère. Son père Ti-siang ayant péri dans une bataille que lui avait livrée un rebelle, il fut longtemps obligé de se cacher et ne parvint à remonter sur le trône qu'après avoir subi les aventures les plus romanesques. Il mourut après un règne heureux et paisible de 22 ans, dans sa 61e année.

CHAO-YONG, philosophe et littérateur chinois, né vers le commencement du XIe siècle de notre ère, mort vers 1077, a publié sur les *Koua* ou *Trigrammes de Fo-hi*, un commentaire estimé. Cet ouvrage, qui a 60 vol., a pour titre *Hoang-ki-king-ché*.

CHAONIE, *Chaonia*, auj. sandjakat de *Delvino*, contrée d'Épire, au N. de la Thesprotie, s'étendait le long de la mer, des monts Acrocérauniens à Panormus. Ce pays fut peuplé par des Pélasges.

CHAOS, assemblage confus de toutes les matières élémentaires avant la formation du monde. Les poëtes le personnifièrent et en firent un dieu, le plus ancien de tous et père de l'Érèbe et de la Nuit.

CHAOURCE, *Catusiacum*, ch.-l. de canton (Aube), à 18 kil. S. O. de Bar-sur-Seine ; 1,700 hab. Patrie d'Amadis Jamyn, poëte, et d'Edmond Richer, controversiste.

CHAPALA, lac du Mexique, dans la province de Guadalaxara. Il a 40 à 50 kil. de large ; il renferme plusieurs îles et est traversé par le Rio-Grande.

CHAPEAUX (les), faction politique. *Voy.* BONNETS.

CHAPELAIN (J.), poëte français, né à Paris en 1595, mort en 1674, était fils d'un notaire. Il avait, de bonne heure, acquis de la réputation par quelques poésies et par ses profondes connaissances. Il voulut mettre le sceau à sa gloire par un poëme épique et composa *la Pucelle*, à laquelle il travailla, dit-on, trente ans ; cette œuvre parut enfin en 1656 ; elle eut d'abord un assez grand débit et on en fit six éditions en 18 mois ; mais elle fut bientôt jugée, et toute la réputation du poëte s'évanouit. Boileau est un de ceux qui contribuèrent le plus à éclairer le public. Chapelain n'en eut pas moins un grand crédit à la cour : Richelieu le nomma un des premiers membres de l'Académie et lui donna une pension de mille écus ; Colbert le chargea de dresser la liste des savants et gens de lettres qui avaient droit aux libéralités de Louis XIV. Chapelain était d'une avarice extrême : il gagna la maladie dont il mourut pour s'être mouillé les jambes un jour d'orage plutôt que de payer une modique rétribution afin de traverser sur une planche un large ruisseau. On a de lui, outre *la Pucelle*, des *Odes*, dont quelques-unes ont du mérite, une traduction de *Guzman d'Alfarache* et des *Mélanges*. *La Pucelle* était en 24 chants ; il n'en parut du vivant de l'auteur que 12 ; on en a publié 8 depuis dans une édition de 1757 ; les 4 derniers n'ont jamais été imprimés.

CHAPEL-HILL, ville des États-Unis (Caroline septentr.), à 20 kil. S. E. de Hillsborough, sur le Newhopecreek ; siége de l'université de la Caroline septentrionale.

CHAPEL-IN-FRITH, ville d'Angleterre (Derby), à 7 kil. N. de Buxton ; 3,240 hab.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LUILLIER), fils naturel de François Luillier, maître des comptes, naquit en 1626 dans le village de la Chapelle-St-Denis près de Paris. Il reçut les leçons de Gassendi en même temps que Molière et Bernier. Il se distingua par quelques petites *Pièces fugitives* en vers et en prose. La délicatesse et la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang et des gens de lettres les plus célèbres. Son *Voyage*, composé avec Bachaumont, est un des premiers modèles de cette poésie agréable et facile dictée par le plaisir et l'indolence. Cet aimable épicurien mourut à Paris en 1686. Ses poésies ont été publiées par Lefebvre de Saint-Marc, 1765, 1 vol. in-12, et par Constant Letellier, 1826, in-8.

CHAPELLE-BASSE-MER, bourg du dép. de la Loire-Inférieure, à 17 kil. N. E. de Nantes ; 3,300 h.

CHAPELLE-BLANCHE (LA), bourg du dép. d'Indre-et-Loire, sur la Loire, à 14 kil. S. O. de Loches ; 3,500 hab.

CHAPELLE-D'ANGILLON, ch.-l. de canton (Cher), sur la Petite-Sandre, à 31 kil. N. de Bourges ; 700 hab. Forges.

CHAPELLE-DE-GUINCHAY (LA), ch.-l. de canton

(Saône-et-Loire), à 10 kil. S. de Mâcon; 2,400 hab.

CHAPELLE-EN-VERCORS (LA), ch.-l. de canton (Drôme), à 23 kil. de Die; 1,250 hab. Commerce en bois, etc.

CHAPELLE-LA-REINE (LA), ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. O. de Fontainebleau; 900 hab.

CHAPELLE-SAINT-DENIS (LA), village du dép. de la Seine, contigu aux murs de Paris, sur la route de St-Denis; 4,177 hab. Tissus cachemire; entrepôt de vins, eaux-de-vie. Patrie du poëte Chapelle.

CHAPELLE-SUR-ERDRE (LA), ch.-l. de canton (Loire-Inf.), à 9 kil. N. de Nantes; 2,200 hab.

CHAPERONS. On connaît sous ce nom plusieurs factions populaires qui prirent pour signe de ralliement des coiffures ou chaperons de couleur particulière. Pendant la captivité du roi Jean, en 1356, les communes de Paris, soulevées contre le dauphin qui fut plus tard Charles V, portaient des chaperons *mi-partie rouges et bleus*. Cette faction s'éteignit en 1358, à la mort du prévôt Marcel, qui en était le chef.—En 1379, les gens des métiers à Gand, qui s'étaient révoltés contre les ducs de Bourgogne, portaient des *chaperons blancs*. Cette faction se répandit à Paris en 1413, pendant la démence du roi Charles VI; elle était contraire au parti des Armagnacs.

CHAPITRE. *Voy.* CHANOINES.

CHAPMAN, baie de l'Océan Atlantique, sur la côte O. de la colonie du cap de Bonne-Espérance, à 20 kil. S. O. de la ville du Cap. On la nomme aussi *Hout-Baay* ou baie des Bois. C'est un port sûr et commode.

CHAPMAN (George), poëte anglais, né en 1557, mort en 1634, était savant dans les langues latine et grecque. Il traduisit en anglais l'*Iliade* (1600) et l'*Odyssée* (1614). On prétend que Pope a fait de cette traduction un plus grand usage qu'il ne l'a avoué. On a aussi de lui 17 pièces dramatiques qui ne sont pas très estimées. Il fut lié avec Shakespeare et Ben-Johnson.

CHAPOUR, *Shapour*, ville de l'Inde anglaise (Bengale), sur le Rhair, par 23° 38' lat. N., 81° 5' long. E. — Ville d'Iran. *Voy.* CHAHPOUR.

CHAPPE D'AUTEROCHE (Jean), de l'Académie des Sciences, né à Mauriac en Auvergne en 1722, prit l'état ecclésiastique et se consacra à l'astronomie. Il fut envoyé en Sibérie pour observer le passage de Vénus fixé au 6 juin 1761; il donna la *Relation de son voyage*, Paris, 1768, 2 vol. in-4, avec un atlas grand in-fol. Il se rendit ensuite en Californie pour y observer un nouveau passage de Vénus annoncé pour le 3 juin 1769, et mourut à St-Lucar le 1er août suivant. Ses observations furent publiées par Cassini, Paris, 1772, in-4, sous le titre de *Voyage de Californie*.

CHAPPE (Claude), neveu du précédent, né à Brûlon, dans le Maine, en 1763, mort en 1806, inventa en 1790 le télégraphe que l'on emploie aujourd'hui pour les communications officielles et fut nommé administrateur du nouvel établissement. On lui a contesté le mérite de l'invention (*Voy.* AMONTONS); il eut du moins celui de l'exécution.

CHAPTAL (Jean-Antoine), comte de Chanteloup, né en 1756 à Nogaret (Lozère), mort en 1832, se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier; fut appelé en 1781 à une chaire de chimie qui venait d'être fondée dans cette ville, et éleva une fabrique de produits chimiques qui se fit bientôt connaître dans toute l'Europe. En 1793, il fut appelé à Paris pour diriger la fabrique de poudre de guerre de Grenelle, et déploya dans ces fonctions une incroyable activité. Il professa quelque temps la chimie végétale à l'École Polytechnique, fut admis à l'Institut lors de sa fondation (1798), devint en 1800 ministre de l'intérieur, et signala son administration par un grand nombre de mesures utiles aux progrès de l'agriculture et de l'industrie; il fut en sortant de charge (1805) nommé sénateur, et devint pair de France sous la restauration (1819). Chaptal n'a fait aucune découverte du premier ordre, mais il a propagé l'étude de la chimie par ses leçons et ses écrits, et il a fait les plus heureuses applications de la science à l'industrie. Ses principaux ouvrages sont: *Éléments de Chimie*, 1790, 3 vol. in-8., souvent réimprimés; *Chimie appliquée aux arts*, 1806, 4 vol. in-8.; *Chimie appliquée à l'agriculture*, 1823, 2 vol. in-8.

CHARAN. *Voy.* CARRHES.

CHARAX, promontoire de la Chersonèse Taurique, au N. E. du promontoire *Criu-Metopon*. On l'appelle auj. *Caracaja*.

CHARAX PASINI, auj. *Karem*, ville de la Susiane, sur le Chopratès, près du golfe Persique, aux environs du confluent du Tigre et de l'Euphrate. On l'appelait aussi *Alexandria*. — Il y avait plusieurs autres villes du nom de *Charax* chez les anciens: 1° dans l'Afrique Carthaginoise, sur les côtes de la Grande-Syrte; 2° dans la Petite-Arménie, près des Portes Caspiennes; 3° dans la Bithynie, à côté de Nicomédie.

CHARCAS, ville de la Bolivie. *Voy.* CHUQUISACA.

CHARDIN (J.), célèbre voyageur, né à Paris en 1643, mort près de Londres en 1713, était fils d'un bijoutier protestant. Il fut envoyé jeune en Perse pour y faire le commerce des diamants, en revint en 1670, et y retourna en 1671. Il plut au roi de Perse qui le nomma son marchand, et profita de son séjour dans ce pays peu connu pour l'étudier avec soin et le faire connaître à ses compatriotes. Voyant à son retour que les Protestants étaient persécutés en France, il se rendit en Angleterre et y fut fort bien accueilli par Charles II qui le nomma son plénipotentiaire en Hollande. Chardin a publié un *Voyage en Perse*, Londres, 1686 et 1711; cet ouvrage est fort estimé, soit pour l'intérêt des matières, soit pour l'exactitude des faits. On lui doit aussi quelques autres écrits. M. Langlès en a donné une édition complète, Paris, 1811, 10 vol. in-8, qui est bien préférable à toutes les précédentes. Il paraît que Chardin fut aidé dans la rédaction de son *Voyage* par Fr. Charpentier, de l'Académie Française.

CHARDON DE LA ROCHETTE (Simon), philologue et bibliographe, né dans le Gévaudan en 1753, mort en 1814, est un des premiers hellénistes modernes. Il était un des principaux collaborateurs de la *Bibliothèque des romans grecs*. Il a publié: *Mélanges de critique et de philologie*, Paris, 1813; *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1811. On lui doit plusieurs éditions d'opuscules rares, tels que: *Vie de la marquise de Courcelles*, 1808, in-12; le *Sémélion* du marquis de Belle-Isle, 1807; *Histoire secrète du cardinal Richelieu*.

CHARENTE, *Carantonus*, riv. de France, naît à Cheronnac (H.-Vienne), passe à Ruffec, Angoulême, Jarnac, Cognac, Saintes, Taillebourg, Tonnay-Charente, Rochefort, Soubise; reçoit la Bonnieure, le Brouage, la Boutonne, et se perd dans l'Océan Atlantique. Cours très sinueux, de 340 kil. Elle donne son nom aux deux dép. suivants.

CHARENTE (dép. de la), entre ceux de la Charente-Inférieure à l'O., des Deux-Sèvres, de la Vienne, de la H.-Vienne au N., de la Dordogne au S.; 5,882 kil. carr.; 365,126 hab. Ch.-l., Angoulême. Il est formé de l'Angoumois et de petites parties de la Saintonge, du Poitou et de la Marche. Peu de hauteurs, sauf vers Angoulême. Fer en roche et en grains, plomb, bonnes pierres de taille, plâtre; pâturages; céréales de toute espèce, colza, chanvre, fruits, marrons, châtaignes, truffes, oranges; vin, etc. Quelques masses de forêts au centre. Chevaux et gros bétail. Brûleries d'eau-de-vie. Belles papeteries; fonderies de fer, de canons, etc. Commerce d'eaux-de-vie, vin, papier, huiles, cire, miel, etc. — Ce dép.

a 5 arr. (Angoulême, Ruffec, Cognac, Confolens, Barbezieux); 29 cant., 480 comm.; il dépend de la 20e division militaire, ressort de la cour royale de Bordeaux et du diocèse d'Angoulême.

CHARENTE-INFÉRIEURE (dép. de la), dép. maritime, sur l'Océan, entre ceux de la Vendée au N., de la Gironde au S., de la Charente à l'E.; 6,080 kil. carr. (y compris les iles de Ré, Oléron, etc.); 449,649 hab. Ch.-l., La Rochelle. Il est formé de la Saintonge propre, de l'Aunis et d'une partie du Poitou. Belles pierres de taille, plâtre, marne fine, tourbe; nombreux marais salants. Sol plat, sablonneux. Vin, sarrazin, maïs, moutarde, safran, bons légumes, fèves dites de Marennes, etc. Pêche d'huîtres vertes, de sardines; brûleries, distilleries de liqueurs, raffineries de sucre; poterie fine, verreries, mégisserie; grosse draperie, etc. Grand commerce, cabotages, armements pour l'Amérique. — Ce dép. a 6 arr. (La Rochelle, Rochefort, Marennes, Saintes, Jonzac, St-Jean-d'Angely), 39 cantons, 480 comm.; il dépend de la 12e division militaire, ressort de la cour royale de Poitiers et du diocèse de La Rochelle.

CHARENTON, ch.-l. de cant. (Cher), à 9 kil. E. de St-Amand; 1,100 hab. Forges.

CHARENTON-LE-PONT, ch.-l. de cant. (Seine), à 9 kil. E. de Paris, sur la rive droite de la Marne, vis-à-vis d'Alfort. Château de Gabrielle d'Estrées, auj. détruit. — A 1 kil. S. est le village de Charenton-St-Maurice, où se trouve la célèbre maison de santé pour les aliénés. Près de Charenton est l'école vétérinaire d'Alfort.

CHARÈS, général athénien, fut chargé de plusieurs expéditions contre les Argiens (367 av. J.-C.), contre Alexandre, tyran de Phères (359); contre Philippe, roi de Macédoine, et s'allia avec Artabaze, révolté contre le roi de Perse. Il montra partout de la bravoure, mais il se fit détester par sa cupidité.

CHARÈS, statuaire grec, natif de Lindes, éleva vers l'an 300 av. J.-C. le fameux colosse de Rhodes.

CHARETTE DE LA CONTRIE (François-Athanase), chef vendéen, né à Couffé, près d'Ancenis, en Bretagne, en 1763, fut d'abord lieutenant de vaisseau. En 1793, lorsque la Vendée se souleva en faveur de la royauté, il se mit à la tête des paysans du canton de Machecoul dans le Poitou, se joignit à Cathelineau, et prit part aux siéges de Nantes et de Luçon, tous deux fatals à la cause qu'il soutenait. La discorde s'étant mise entre les chefs royalistes, Charette quitta brusquement l'armée avec sa division. Son plus beau fait d'armes, lorsqu'il fut ainsi réduit à combattre seul, est la prise du camp républicain de Saint-Christophe, près de Challans (1794). En 1796, le général Hoche détruisit entièrement sa faible armée; il fut lui-même fait prisonnier et fusillé à Nantes, 1796.

CHARI'A, riv. de Palestine. *Voy.* CHÉRI'A (EL).

CHARILLUS ou CHARILAUS, roi de Sparte, 898-809 avant J.-C., était fils d'Eunome et neveu de Lycurgue. Son oncle gouverna pendant sa minorité et donna ses lois aux Spartiates. Charilaüs eut quelques démêlés avec les Argiens et les Tégéates.

CHARISIUS (Flavius Sosipater), grammairien latin, de l'illustre famille *Flavia*, vivait au IVe siècle, sous l'empire d'Honorius. Il fut préfet de Rome. Il composa un traité complet de grammaire qui ne nous est pas parvenu en entier, et dont les fragments ont été publiés par Fabricius, dans son *Recueil des anciens grammairiens*, Leipsick, 1563, in-8, et par D. Godefroy, dans les *Auctores lat. linguæ*, 1632, in-4.

CHARITÉ (LA), ch.-l. de cant. (Nièvre), à 23 kil. N. O. de Nevers; 4,947 hab. Entrepôt d'ancres; ouvrages en émail, acier, fer-blanc, etc.

CHARITÉ (Frères de la), ordre institué en 1540, par saint Jean-de-Dieu, Portugais, se consacrait au soin des malades. Cet ordre utile, établi d'abord à Grenade en Espagne, se répandit bientôt en Italie ainsi qu'en France; il a été supprimé en France en 1792.

CHARITÉ (Filles ou Sœurs de la), congrégation de religieuses, instituée en 1617 par saint Vincent de Paul et par madame Legras, se consacre au service des malades. Elle subsiste encore auj., et dessert plusieurs hôpitaux. On les nomme aussi *Sœurs grises*, parce qu'elles portaient primitivement un vêtement gris; elles l'ont depuis remplacé par une robe noire.

CHARITON, écrivain grec du Bas-Empire, dont l'époque est inconnue, natif d'Aphrodisée en Carie, est auteur du roman grec intitulé : *les Amours de Chæreas et de Callirhoé*, publié en grec et en latin, avec des notes par Jacques-Philippe Dorville, Amsterdam, 1750, in-4; traduit en français par Larcher, Paris, 1763, 2 vol. in-12.

CHARLEMAGNE. *Voy.* CHARLES I, roi de France.

CHARLEMONT, ville du dép. des Ardennes. *Voy.* GIVET.

CHARLEROY, ville de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 50 kil. S. de Bruxelles; 4,000 hab. Clouteries, brasseries, fonderies, laminoirs pour fer, etc. Fondée par Charles II, roi d'Espagne (1666). Prise et reprise par les Français et leurs ennemis dans les guerres des Pays-Bas, au temps de la révolution.

CHARLES, *Carolus* (de l'allemand *karl*, viril, fort), est un nom commun à un très grand nombre de personnages historiques que l'on trouvera dans l'ordre suivant : 1° saints; 2° rois de France; 3° princes français, ducs de Bourgogne, de Lorraine et rois de Navarre; 4° empereurs d'Allemagne; 5° rois d'Angleterre; 6° rois de Suède; 7° rois d'Espagne; 8° rois de Naples et des Deux-Siciles; 9° ducs de Savoie et rois de Sardaigne; 10° personnages divers.

1° *Saints.*

CHARLES (saint), dit *le Bon*, comte de Flandre, fils de saint Canut, roi de Danemark, succéda en 1119 à Baudouin, comte de Flandre, qui, pour récompenser ses services dans la Palestine, l'institua son héritier. Ce prince s'unit au roi de France pour repousser l'empereur Henri V (1123); réprima dans ses états les meurtres, les violences, et garantit le peuple de l'oppression des grands. Bertolf Van-der-Straat, prévôt de Bruges, et Bouchard, son neveu, se voyant arrêtés dans leurs déprédations, l'assassinèrent dans l'église de Bruges en 1127. On le fête le 4 novembre.

CHARLES (saint), roi de France. *Voy.* CHARLEMAGNE, à la série des rois de France.

CHARLES BORROMÉE (saint), cardinal, archevêque de Milan, issu d'une illustre famille de Lombardie, naquit en 1538 à Arone, dans le Milanais. Adopté en 1560 par le pape Pie IV, son oncle, il fut revêtu de la pourpre dès l'âge de 23 ans, fut comblé de dignités et de richesses, et obtint une grande influence dans les affaires de l'Église. Il fut l'âme du concile de Trente, et s'y attacha à réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'Église; il rédigea le célèbre catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Trente* (1566). Nommé archevêque de Milan, il se démit de toutes ses autres charges pour aller résider dans son diocèse; il y donna l'exemple de toutes les vertus et rétablit partout la discipline. Un des ordres qu'il voulait réformer, l'ordre des *Humiliés*, tenta de le faire assassiner, mais il échappa heureusement aux coups de l'assassin. Lors de la peste qui désola Milan (1576), il accourut dans cette ville du fond de son diocèse, et bravant la contagion, il porta partout des secours et des consolations. Il mourut en 1584, épuisé par les fatigues et les austérités, à l'âge de 46 ans. On dit qu'il se fit des miracles sur son tombeau. Paul V le canonisa en 1610. Saint Charles a laissé des écrits théologiques qui ont été recueillis en 5 vol. in-fol., Milan, 1747. On y remarque surtout ses *Instructions aux Confesseurs*, et les *Actes de l'église de Milan*. Sa vie a été écrite par Giussani, par Godeau et par le P

Touron, 1761. — Le cardinal Frédéric Borromée, son cousin, fonda la biblioth. Ambrosienne, vers 1600.

2° *Rois de France.*

CHARLES-MARTEL, duc d'Austrasie, fils naturel de Pepin d'Héristal, et père de Pepin-le-Bref, né vers l'an 691, mort en 741, régna longtemps sur toute la France avec le simple titre de maire du palais. Après la mort de son père, en 714, il défit en différents combats Chilpéric II, roi de France, et lui substitua en 718 un enfant du sang royal, Clotaire IV, afin de régner sous son nom. Ce dernier étant mort, Charles se fit livrer Chilpéric II, qu'il avait battu complétement en 719; il lui conserva néanmoins la couronne et se contenta du titre de maire du palais, mais il avait de fait toute l'autorité. Charles-Martel vainquit les Saxons, les Frisons, les Allemands, les Bavarois, et remporta à Poitiers, en 732, une victoire complète sur les Sarrasins, qui, sous la conduite d'Abdérame, avaient envahi la France. On prétend même qu'on lui donna le surnom de *Martel*, parce qu'il avait écrasé comme avec un marteau ces formidables ennemis. Charles-Martel en mourant partagea le royaume entre ses trois fils, Carloman, Grifon et Pepin-le-Bref, mais sans leur donner le titre de roi, qu'il n'avait pas pris lui-même.

CHARLES I, dit *Charlemagne* ou *Charles-le-Grand*, roi de France et empereur d'Occident, 2ᵉ fils de Pepin-le-Bref, naquit en 742, au château de Saltzbourg, dans la H.-Bavière. Après la mort de son père, en 768, il fut couronné roi de France, et partagea d'abord le trône avec son jeune frère Carloman, mais il en demeura seul possesseur à la mort de ce dernier en 771. Il avait remporté dès 770 une victoire complète sur les peuples d'Aquitaine qui voulaient se rendre indépendants. Lorsqu'il se trouva seul maître de la France, il étendit partout ses conquêtes. Il fit une guerre acharnée aux Saxons, qui, commandés par Witikind, lui opposèrent une vigoureuse résistance. Il n'acheva de les soumettre qu'en 804 ; il se vit même contraint, pour prévenir leurs révoltes, d'en transplanter les habitants. En 774, il défit Didier, roi des Lombards, et s'empara de ses états. Il passa en Espagne en 778, et y remporta plusieurs victoires sur les Sarrasins ; mais son arrière-garde fut défaite à Roncevaux. En 796, il détruisit l'empire des Avares. Léon III le couronna empereur d'Occident, l'an 800. En 813, il associa son fils Louis à l'empire, et mourut peu après, en 814. Le vaste empire de Charlemagne était borné à l'O. par l'Océan Atlantique, au S. par l'Ebre en Espagne ; par le Vulturne en Italie; à l'E. par la Saxe, la Theiss, les monts Krapacks et l'Oder : au N. par la Baltique, l'Eyder, la mer du Nord et la Manche. Cet empereur mérita le titre de *Grand*, non seulement par ses conquêtes, mais aussi par ses sages institutions. Il fut le restaurateur des lettres ; il attira en France par ses libéralités les savants les plus distingués de l'Europe. Il fonda dans son palais même la première académie qu'on eût vue dans les Gaules ; il s'honorait d'en être membre. Il établit des écoles où l'on enseignait la grammaire, l'arithmétique, la théologie et les humanités. C'est à Charlemagne que la France dut ses premiers progrès dans la marine ; il fit creuser plusieurs ports. Il favorisa aussi l'agriculture et s'immortalisa par la sagesse de ses lois. On lui doit le Code connu sous le nom de *Capitulaires*, qu'il fit promulguer en 805. On a de lui des lettres ; on lui attribue une grammaire et quelques écrits littéraires et théologiques *Voy.* CAROLINS (livres). — Il fut mis au nombre des saints par l'antipape Pascal III, et sa fête se célèbre le 28 janvier. Il est le patron de l'université de Paris. L'histoire de Charlemagne a été écrite en latin par Eginhard, qui avait été son secrétaire ; en français par Gaillard, 2 vol. in-8, 1785.

CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de Louis-le-Débonnaire et de Judith de Bavière, né à Francfort-sur-le-Mein en 823, devint roi de France en 840. Il s'unit à Louis-le-Germanique pour combattre Lothaire, leur frère aîné, qui voulait les exclure du partage de l'empire, et tous deux remportèrent sur lui en 842 la bataille de Fontenay en Bourgogne, dont le résultat fut un partage égal de l'empire entre les trois frères. Charles eut la France. Il y réunit dans la suite plusieurs états, soit par conquête, soit par héritage, et se fit couronner empereur en 875 par le pape Jean VIII. Ce prince vit son royaume désolé par les Normands, auxquels il donna de grosses sommes pour les engager à se retirer. Il eut plusieurs guerres à soutenir pour conserver l'Aquitaine, qu'il possédait au préjudice de son neveu Pepin II. S'étant rendu en Italie pour concerter avec le pape les moyens de repousser les attaques des Sarrasins, il fut forcé de revenir en France par l'apparition de Carloman, roi de Bavière, sur les terres de la Lombardie. Il fut à son retour saisi d'une violente maladie, et mourut en 877 au village de Briord en Bresse. C'est du règne de Charles-le-Chauve que date la puissance féodale et l'affaiblissement de la race carlovingienne. Il a laissé des *capitulaires* qui ont été joints à ceux de Charlemagne.

CHARLES III, dit *le Gras* ou *le Gros*. *Voy.* son article parmi les empereurs.

CHARLES III, dit *le Simple*, fils posthume de Louis-le-Bègue, né en 879. Après la mort de Louis III et de Carloman, ses frères, auxquels il devait succéder, les seigneurs disposèrent de la couronne en faveur de l'empereur Charles-le-Gros. Celui-ci ayant été déposé en 887, Charles-le-Simple ne fut cependant point appelé au trône, et Eudes, comte de Paris, fut élu roi. Néanmoins Charles parvint à se faire sacrer en 893, et partagea quelque temps le trône avec Eudes. A la mort de ce seigneur (898), il resta seul roi. Ce prince faible ne put résister aux Normands : il se vit contraint de leur abandonner la Neustrie (qui depuis a pris le nom de Normandie), et de donner sa fille à Rollon, leur chef. Les seigneurs s'étant révoltés (922-23), Charles les défit et tua Robert, frère du roi Eudes, qui s'était mis à leur tête ; mais il fut vaincu à son tour par Hugues-le-Grand, fils de Robert, et se sauva auprès d'Herbert, comte de Vermandois. Celui-ci le retint prisonnier au château de Péronne. Charles III mourut en 929. Il laissa un fils connu sous le nom de *Louis-d'Outremer.* Sous ce règne, les grands vassaux se rendirent de plus en plus indépendants du pouvoir royal.

CHARLES IV, dit *le Bel*, 3ᵉ fils de Philippe-le-Bel, monta sur le trône en 1322, après la mort de son frère Philippe-le-Long, et ajouta au titre de roi de France celui de roi de Navarre, comme héritier de Jeanne, reine de cet état. A son avénement, il trouva le trésor royal épuisé par les abus du règne précédent. Il punit sévèrement et dépouilla les financiers *lombards* qui avaient commis toutes sortes d'exactions. Il ne traita pas avec moins de rigueur les mauvais juges et les seigneurs qui s'emparaient du bien des particuliers. Charles IV n'eut que des filles de ses différents mariages, et à sa mort (1328), sa couronne passa à une branche collatérale dans la personne de Philippe de Valois. Charles-le-Bel eut avec Édouard II, roi d'Angleterre, de sanglants démêlés au sujet de l'hommage que ce prince lui devait pour la Normandie. Il eut aussi à combattre quelques seigneurs de Gascogne qui, soutenus par les Anglais, avaient fait des incursions sur le domaine de la France (1324). Cette guerre est dite la *guerre des Bâtards*, parce que les Gascons avaient pour chefs des bâtards de la noblesse.

CHARLES V, dit *le Sage*, fils aîné du roi Jean, né en 1337, gouverna d'abord le royaume en qualité de régent pendant la captivité de son père. Il succéda à ce prince en 1364, et mourut en 1380. Il fit la guerre avec succès à Édouard III, roi d'Angle-

terre, qui avait envahi la France ; puis à Pierre-le-Cruel, roi de Castille, et força le roi de Navarre à renoncer à l'alliance d'Édouard. Sa politique sage lui concilia l'amitié de la noblesse bretonne. Il eut pour généraux Olivier de Clisson, Bertrand Duguesclin et Boucicaut. Charles V réunit à la couronne le Poitou, la Saintonge, le Rouergue, une portion du Limousin, le comté de Ponthieu et la Guyenne : mais les Anglais possédaient encore à sa mort Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne et plusieurs forteresses. Il fixa la majorité des rois de France à 14 ans, supprima des impôts onéreux, et fonda la Bibliothèque royale. Il fit construire la Bastille. Charles, témoin des malheurs causés par la captivité de son père, s'était fait une loi de ne point commander ses troupes en personne ; il dirigeait tout du fond de son cabinet.

CHARLES VI, dit *le Bien-Aimé*, et *l'Insensé*, fils de Charles V, né en 1368, reçut le Dauphiné en apanage, et succéda à son père en 1380, âgé de 12 ans; mais il ne régna par lui-même qu'à l'âge de 20 ans. Sa minorité fut troublée par les querelles des ducs d'Anjou, de Bourgogne, de Berry et de Bourbon, ses oncles, qui se disputaient le pouvoir ; la ville de Rouen se révolta ; dans Paris, des assassins connus sous le nom de *Maillotins*, assommaient les financiers avec des maillets de fer. Peu après son avénement, la guerre se ralluma avec l'Angleterre. Charles VI se dirigeait vers la Bretagne à la tête de ses troupes pour combattre l'ennemi, lorsque, frappé par un soleil ardent, il perdit la raison (1392). Pendant sa démence, ses oncles reprirent la régence, et la guerre civile recommença. Le duc d'Orléans, frère du roi, ayant été assassiné par les ordres du duc de Bourgogne (1407), toute la France se partagea entre deux partis, les Armagnacs, partisans du duc d'Orléans, et les Bourguignons, partisans du duc de Bourgogne ; bientôt après, le duc de Bourgogne fut assassiné par représailles. Henri V, roi d'Angleterre, profitant de ces troubles, s'arma contre la France, remporta la célèbre victoire d'Azincourt (1415), et s'empara de la Normandie ; puis s'alliant avec le jeune duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, qui avait à venger le meurtre de son père, et avec la reine Isabelle elle-même, il se fit couronner roi de France (1421). Charles VI conserva néanmoins le titre de roi, et son fils (Charles VII) gouverna en qualité de régent le peu d'états qui lui restaient. Charles VI mourut en 1422.

CHARLES VII, dit *le Victorieux*, fils de Charles VI, né en 1403, gouverna quelque temps pendant la démence de son père ; mais forcé de fuir Paris, où le parti du duc de Bourgogne avait le dessus, il se retira à Bourges (d'où les Anglais le nommèrent par dérision *Roi de Bourges*). Il prit le titre de régent, soumit plusieurs villes et établit un parlement. Lorsque le duc de Bourgogne eut été assassiné (1419), Charles fut accusé de ce meurtre, et se vit déshérité (1420). A la mort de son père (1422), il ne s'en fit pas moins reconnaître roi, et résolut de chasser les Anglais; il parcourut les provinces méridionales, s'empara de plusieurs places, obtint sur la Loire quelques succès contre les Anglais, et, avec le secours de la célèbre Jeanne d'Arc, il les força à lever le siége d'Orléans (1429); puis il alla se faire couronner à Reims (1430). Ce prince enleva aux Anglais toutes leurs possessions en France, à l'exception de Calais. Paris se rendit de lui-même au roi en 1436. Les dernières années de Charles VII furent troublées par l'ambition de son fils (Louis XI); frappé de la crainte d'être empoisonné par ce fils dénaturé, il se laissa mourir de faim (1461). Ce monarque gouverna avec habileté et économie; il assura la solde et la discipline de l'armée, et fit établir (1438) la *Pragmatique-Sanction*, qui avait pour but de fixer les priviléges de l'église de France. On lui reproche quelque faiblesse pour les femmes : la belle Agnès Sorel posséda longtemps son amour.

CHARLES VIII, dit *l'Affable*, fils de Louis XI, né en 1470, monta sur le trône à l'âge de 13 ans (1483). La tutelle fut confiée à sa sœur, Anne de France, dame de Beaujeu, malgré l'opposition de Louis, duc d'Orléans. Il épousa en 1491 Anne, héritière de Bretagne, et joignit ainsi cette importante province à la France. Jeune et ambitieux, il voulut conquérir le royaume de Naples, faisant valoir des droits que les derniers princes de la maison d'Anjou avaient légués à sa famille. Il fit en effet cette conquête avec une étonnante rapidité, et se rendit maître de Naples cinq mois après son départ (1495); mais il perdit ses nouveaux états plus vite encore qu'il ne les avait conquis. Le pape, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille se liguèrent contre lui, et le forcèrent de sortir d'Italie la même année. Attaqué à son retour près de Fornoue par 40,000 confédérés, Charles les battit avec 9,000 hommes (1495), et réussit à rentrer dans ses états. Il mourut en 1498. Comme il ne laissait pas d'enfants, le duc d'Orléans, son cousin, lui succéda sous le nom de Louis XII. M. Ph. de Ségur a écrit l'*Histoire de Charles VIII*, 2 vol. in-8, 1835.

CHARLES IX, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né en 1550, succéda à son frère François II en 1560. La régence fut confiée à Catherine de Médicis, dont les intrigues troublèrent la France. Sous le règne de Charles IX, le royaume fut déchiré par les guerres des Catholiques et des Protestants : le colloque de Poissy, où l'on tenta de concilier les deux partis (1561), n'ayant produit aucun résultat, les Protestants prirent les armes, ayant à leur tête le prince de Condé ; après quelques succès, ils furent battus à Dreux par le duc de Guise (1562), à St-Denis par le connétable de Montmorency (1567), à Jarnac et à Moncontour par le duc d'Anjou, depuis Henri III (1569). Enfin, la paix fut signée à St-Germain (1570), et le mariage de la sœur du roi avec un jeune prince protestant, le roi de Navarre, depuis Henri IV, semblait être le gage d'une réconciliation durable, lorsque dans la nuit de la St-Barthélemy (24 août 1572), et pendant les réjouissances mêmes du mariage, Charles IX, cédant aux instigations de sa mère, ordonna le massacre des Protestants sur tous les points de la France à la fois. Ce roi cruel encourageait lui-même les meurtriers ; on dit même qu'il tira sur ses sujets des fenêtres du Louvre. Charles IX mourut en 1574 victime d'une maladie horrible, fruit de ses infâmes débauches, et déchiré par les remords.

CHARLES X. Ce nom fut donné par les Ligueurs au cardinal de Bourbon. *Voy.* BOURBON (cardinal de).

CHARLES X (Charles-Philippe), roi de France, né en 1757 à Versailles, mort en 1836, à Gœritz, en Illyrie, était le 4e fils du dauphin, fils de Louis XV, et était frère de Louis XVI et de Louis XVIII; il porta avant son avénement le titre de *comte d'Artois*. Il épousa en 1773 Marie-Thérèse de Savoie, dont il eut deux fils, les ducs d'Angoulême et de Berry. Forcé d'émigrer en 1792, il parcourut les diverses cours de l'Europe pour chercher des défenseurs à la cause royaliste. Ayant été nommé par *Monsieur* lieutenant-général du royaume après la mort de Louis XVII, il voulut opérer, avec le secours des Anglais, un débarquement à l'Ile-Dieu sur les côtes de la Vendée (1795), mais il n'eut aucun succès. En 1813, il se rendit à Bâle pour tenter de nouveaux efforts, mais ce ne fut que l'année suivante qu'il parvint à pénétrer en Franche-Comté, à la suite des alliés. Il fit son entrée à Paris le 12 avril 1814, et au premier moment sut se concilier les esprits par l'aménité de ses manières. Après le 2e retour de Louis XVIII (1815), il se tint éloigné des affaires et employa tout son temps soit à la chasse qui était

pour lui une ardente passion, soit à la pratique des devoirs religieux; néanmoins il passait pour être le chef occulte du parti ultra-royaliste. La mort de Louis XVIII l'appela au trône en 1824. Voici les faits marquants qui signalèrent son règne : abolition de la censure (23 septembre 1824); création du ministère Villèle (9 novembre); loi sur le sacrilége (20 avril 1825); vote d'un milliard d'indemnité pour les émigrés (27 avril); sacre du roi dans la cathédrale de Reims (29 mai 1826); licenciement de la garde nationale (29 avril 1827); rétablissement de la censure (24 juin); expédition en Grèce et victoire de Navarin (6 juillet); création d'un ministère modéré, présidé par M. de Martignac (4 janvier 1828) : ce ministère ramena pour quelque temps les esprits, déjà fort mal disposés : création du ministère Polignac (8 août 1829); prise d'Alger (6 juillet 1830). Peu de jours après ce triomphe, le 25 juillet 1830, parurent des ordonnances qui dissolvaient les chambres, convoquaient les colléges électoraux en changeant le mode d'élection, et suspendaient la liberté de la presse. Ces ordonnances inconstitutionnelles excitèrent un soulèvement universel, et en trois jours Charles X fut renversé du trône (27, 28 et 29 juillet 1830). Il abdiqua en faveur de son petit-fils, le duc de Bordeaux, mais cette abdication resta sans effet. Il se retira d'abord au château de Holy-Rood, en Écosse, puis à celui de Hradschin près de Prague, et enfin à Gœritz où il mourut dans sa 80e année.

3° *Princes français et rois de Navarre.*

CHARLES DE FRANCE, dit aussi CHARLES DE LORRAINE, 2e fils de Louis-d'Outremer, et frère de Lothaire, n'obtint, à la mort de son père, aucune part dans ses états; il reçut en 977 de l'empereur Othon II le duché de Basse-Lorraine (Brabant), sur lequel il avait des droits par sa mère, et consentit à en faire hommage à l'empereur. Le trône de France étant venu à vaquer en 987, par la mort de son neveu Louis-le-Fainéant, Hugues-Capet le fit exclure, sous le prétexte qu'il était vassal de l'Empire. Charles tenta vainement de faire valoir son droit par les armes; après avoir obtenu quelques avantages, il fut pris dans la ville de Laon en 991, et renfermé dans la tour d'Orléans, où il mourut en 993.

CHARLES DE FRANCE OU DE VALOIS, fils de Philippe-le-Hardi, né en 1270, eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon (1285), et devint en 1290 comte d'Anjou, du Maine et du Perche par son mariage avec Marguerite, fille aînée de Charles II d'Anjou, roi de Sicile. Il avait été investi en 1283 du vain titre de roi d'Aragon, auquel le pape Boniface VIII ajouta celui de vicaire du saint-siége. Quelques succès qu'il obtint en Italie contre les ennemis du pape lui valurent le surnom de Défenseur de l'Église. Envoyé vers l'an 1320 par le roi de France, Charles-le-Bel, son neveu, pour enlever la Guyenne et la Flandre au roi d'Angleterre Édouard II, il contribua, par la prise de plusieurs villes, à accélérer la paix qui, peu de temps après, fut conclue entre le roi de France et la sœur de ce prince, Isabelle, reine d'Angleterre. Il mourut l'année suivante à Nogent, laissant de la 1re de ses trois femmes (Marguerite de Sicile) un fils qui monta sur le trône de France sous le nom de Philippe VI, et commença la branche dite *de Valois*. On a dit de lui qu'il fut *fils de roi, frère de roi, père de roi, jamais roi.*

CHARLES D'ANJOU, frère de Louis IX, et roi de Naples. *Voy.* ci-après la série des *rois de Naples*.

CHARLES D'ANJOU, comte du Maine, 3e fils de Louis II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, était le beau-frère et le favori de Charles VII. Il sut conserver son crédit jusqu'à la mort de ce prince, qu'il accompagna dans diverses expéditions de 1449 à 1452. Lors de l'avénement de Louis XI, il parut s'attacher à ce monarque, qui le chargea de régler ces différends avec le duc de Bretagne; mais sa négociation n'aboutit qu'à envenimer la haine des deux partis. Après avoir tenu une conduite encore plus équivoque pendant la fameuse *ligue* dite *du Bien-Public*, soit en Normandie, où il négligea de contenir les Bretons, soit à la bataille de Montlhéry, où il abandonna le roi et prit la fuite, Charles, dont la lâcheté ou la perfidie paraissait devoir être punie du dernier supplice par Louis XI, ne subit que la disgrâce de ce monarque, intéressé à ménager le roi de Sicile René, son frère. Charles mourut en 1472.

CHARLES D'ANJOU, comte du Maine et duc de Calabre, fils du précédent, et dernier rejeton de la maison d'Anjou, fut investi du duché de Provence par le testament de son oncle René, mort en 1480; mais il mourut peu après, 1481, par suite de la douleur que lui causa la perte de sa femme. Il avait hérité des prétentions de ses ancêtres sur le trône de Naples, et portait comme roi de Naples le titre de Charles IV. Il légua sa souveraineté de Provence à Louis XI et à ses successeurs; la réunion de cette province à la France fut effectuée en 1486 par Charles VIII.

CHARLES DE BLOIS OU DE CHATILLON, fils de Marguerite, sœur de Philippe de Valois, épousa en 1337 Jeanne de Penthièvre, fille de Gui, et nièce de Jean III, duc de Bretagne. Les conditions du mariage furent que Charles de Blois prendrait le nom et les armes de Bretagne et qu'il succéderait au duc Jean III, qui n'avait point d'enfants. La plupart des seigneurs et des barons lui prêtèrent foi et hommage, comme à l'héritier présomptif de leur souverain; mais Jean, comte de Montfort, frère du duc de Bretagne, prétendait hériter de ses états. A la mort du duc (1340), il s'alluma une guerre sanglante qui dura vingt-trois ans; elle se termina en 1364 par la mort de Charles de Blois qui fut tué à la bataille d'Auray. Pendant cette longue lutte, à laquelle la France et l'Angleterre prirent part, on vit paraître le grand caractère de la comtesse de Montfort, et briller plusieurs guerriers célèbres, Gautier de Mauni, Beaumanoir, Duguesclin et Chandos.

CHARLES DE BOURBON, connétable. *Voy.* BOURBON.

CHARLES D'ORLÉANS, DE GUYENNE. *V.* ORLÉANS, etc.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Bon, né en 1433, porta d'abord le titre de duc de Charolais et se signala de bonne heure par son courage et par sa haine pour Louis XI. Il entra dans la ligue du Bien-Public formée contre ce prince, et lui livra la bataille indécise de Montlhéry (1464). D'un caractère cruel, il punit avec une sévérité excessive les Liégeois et les Gantois qui s'étaient révoltés. Ayant appris que Louis XI, qui négociait avec lui à Péronne, excitait de nouveau les Liégeois à la révolte, il força ce prince à l'accompagner contre eux et à l'aider à les soumettre (1468). Tout son règne fut rempli par ses guerres avec le roi de France (dont il était le plus puissant vassal, et contre lequel il souleva l'empereur, ainsi que le roi d'Angleterre), et par les efforts qu'il fit pour agrandir ses états aux dépens de ses voisins, surtout de la Suisse et de la Lorraine. Il fut battu par les Suisses en plusieurs rencontres, principalement à Morat, où son armée fut exterminée (1476), et trouva peu après la mort sous les murs de la ville de Nancy qu'il disputait au duc de Lorraine (1477). Avec lui s'éteignit en France le règne de la féodalité. Il laissa une fille, Marie, qui hérita de ses états et en porta une partie dans la maison d'Autriche, par son mariage avec Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III.

CHARLES I, duc de Lorraine, fut élevé à la cour de France sous Charles V, régna de 1391 à 1431, soutint les droits à l'empire de son beau-père Robert, contre Wenceslas; combattit dans l'armée française à la journée d'Azincourt, et fut fait connétable de France en 1418.

CHARLES II, dit *le Grand*, duc de Lorraine, fils du duc François I, et de Christine de Danemark, nièce de

Charles-Quint, né à Nancy en 1543, n'avait que 3 ans lorsque son père mourut. Sa mère Christine fut déclarée régente conjointement avec l'évêque de Verdun. Ce prince fut le bienfaiteur de son peuple, et le législateur de son pays : il fonda l'université de Pont-à-Mousson et les villes de Clermont en Argonne, Lunéville, Stenay ; il arrêta le plan de la ville de Nancy. Il avait épousé Claude, fille du roi de France Henri II.

CHARLES III, duc de Lorraine en 1624, se mit imprudemment en hostilité avec la France ; fut dépouillé de ses états par Louis XIII (1631). Il en recouvra une partie par les traités de Saint-Germain (1641) et des Pyrénées (1659) ; mais il en fut chassé de nouveau par Louis XIV pour avoir violé ces traités, et mourut en 1675, après avoir remporté une victoire à Consarbruck sur le maréchal de Créqui. Il n'avait pas d'enfants. Par un testament signé en 1660, il avait institué Louis XIV son héritier.

CHARLES IV, neveu du précédent, succéda à ses droits en 1675, malgré l'opposition de Louis XIV. Ne pouvant se mettre en possession de ses états, il prit du service en Autriche. Il obtint l'amitié de l'empereur Léopold, qui lui donna la main de sa sœur, l'archiduchesse Marie-Éléonore. Il fut un des meilleurs généraux de l'Empire, et gagna entre autres victoires celle de Mohatz sur les Turcs (1687). Il mourut en 1690.

CHARLES Ier, roi de Navarre. *Voy.* CHARLES IV, roi de France.

CHARLES II, dit *le Mauvais*, né en 1332, fut couronné en 1350. Descendant de Philippe-le-Hardi, roi de France, il avait des droits à la couronne en cas d'extinction de la branche de Valois, et il ne cessa de fomenter des troubles en France, dans l'espoir d'arriver au trône. Il s'allia dans ce but avec le roi d'Angleterre, éleva des prétentions sur plusieurs provinces, souleva Paris contre le dauphin (Charles V), tenta même de l'empoisonner, et ne resta tranquille que quand il vit ce prince solidement établi sur le trône. Il se tourna alors vers l'Espagne, et eut de longs démêlés avec Pierre-le-Cruel et Henri de Transtamare, qui se disputaient la Castille. Trahissant tous les partis à la fois, il se fit tant d'ennemis qu'il fut forcé pour se tirer d'affaire d'abandonner une portion de ses états (1379). Instruit enfin par l'adversité, il passa ses dernières années en paix, ne s'occupant que de l'administration de son royaume. Il mourut en 1387. Il avait épousé une fille du roi Jean.

CHARLES III, dit *le Noble*, fils du précédent, lui succéda en 1387, et s'appliqua à vivre en paix avec ses voisins. Il renonça aux prétentions de son père sur plusieurs provinces de France (1404), et reçut en dédommagement des sommes considérables. Il mourut en 1425, après un règne long et paisible.

CHARLES DE NAVARRE, prince de Viane et infant de Navarre. *Voy.* CARLOS (don).

4° *Empereurs d'Allemagne.*

CHARLES I et CHARLES II. *Voy.* CHARLEMAGNE et CHARLES-LE-CHAUVE, à la série des rois de France.

CHARLES III, dit *le Gros* ou *le Gras*, fils de Louis-le-Germanique, et petit-fils de Louis-le-Débonnaire, né en 832, roi d'Alémanie en 876, d'Italie en 879, empereur en 881, réunit en 882 tout le patrimoine de son père par suite de la mort de ses deux frères, Carloman, roi de Bavière, et Louis, roi de Saxe. Des bandes normandes étant venues ravager la Lorraine, il les éloigna en achetant la paix au lieu de les combattre. Nommé régent de la France (884) pendant la minorité de Charles-le-Simple, et lorsque les Normands envahissaient la Neustrie, il traita encore avec ces barbares au lieu de les combattre, et ne les éloigna qu'en leur payant une somme de 700 liv. d'argent. Il s'attira par cette lâche conduite le mépris universel, se vit abandonné par son armée et fut déposé solennellement à la diète de Tribur près du Rhin en 887. Il mourut l'année suivante à l'abbaye de Reichnau dans un abandon universel.

CHARLES IV, empereur, né en 1316, mort en 1379, fils de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et petit-fils de l'empereur Henri VII, fut couronné roi de Bohême en 1346, et empereur l'année suivante. Il publia la fameuse Bulle d'Or (1356), qui jusqu'à nos jours a été la loi fondamentale de l'empire germanique. Charles IV se rendit odieux à ses peuples par sa condescendance envers le pape et le clergé ; il s'efforça d'établir en faveur du saint-siége des impôts onéreux. Il affranchit le clergé de toute autorité temporelle.

CHARLES V, dit *Charles-Quint*, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et des Deux-Siciles, né en 1500, était fils aîné de Philippe, archiduc d'Autriche, et de Jeanne, héritière de Castille et fille de Ferdinand et d'Isabelle. Déclaré roi d'Espagne en 1516, du vivant de sa mère, il fut élu empereur deux ans après, et succéda à l'empereur Maximilien, son aïeul ; il avait eu pour compétiteur François I, roi de France. Ces deux rivaux se firent longtemps la guerre. Après différents succès, Charles V l'emporta, et François I, fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525), fut conduit en Espagne et contraint de signer à Madrid un traité désastreux ; mais il ne fut pas exécuté : de là une nouvelle guerre (1526), que signalèrent la prise de Rome par Bourbon (1527), et l'expédition de Lautrec dans le roy. de Naples (1528). La paix de Cambray mit fin à cette guerre. En 1536, Ch.-Quint recommença la guerre et vint assiéger Marseille ; il fut obligé de se retirer, et conclut à Nice une trêve de 10 ans. En 1539, il obtint de François I la permission de passer par Paris pour aller réprimer la révolte des Gantois, et y fut reçu avec magnificence. Il n'en déclara pas moins trois ans après la guerre à la France ; mais son armée fut défaite à Cérisoles, ce qui amena la paix de Crespy (1544). Charles fit tous ses efforts pour s'opposer à la réforme, et défit à Mühlberg les Protestants confédérés (1547) ; il fut contraint néanmoins de signer en 1552 la paix de Passaw qui assurait aux Réformés la liberté de conscience. Il tourna de nouveau ses armes contre la France, mais il assiégea inutilement Metz, que défendait le duc de Guise (1552). Charles-Quint fit aussi plusieurs expéditions contre l'Afrique ; il défit Barberousse en 1535, mais il échoua contre Alger (1541). Affaibli par la vieillesse et les maladies, aigri par les revers, cet empereur abdiqua le souverain pouvoir et céda l'empire à Ferdinand son frère en 1556. Déjà l'année précédente il avait placé la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe son fils. Il se retira dans le monastère de Saint-Just en Estramadure et y mourut en 1558. On dit qu'il regretta vivement le pouvoir dont il s'était démis. Ce prince était du caractère le plus dissimulé. On a plusieurs fois écrit la vie de Charles V ; l'ouvrage le plus estimé est l'*Histoire de Charles V* de Robertson, traduite en français par Suard.

CHARLES VI, 2e fils de l'empereur Léopold, né en 1685, se fit d'abord couronner roi d'Espagne à Vienne en 1703, après la mort de Charles II, et se rendit dans ce royaume en 1706 ; il trouva un concurrent dans Philippe V, petit-fils de Louis XIV, ce qui donna lieu à la guerre de la succession ; mais il ne put réussir à se mettre en possession de la couronne. A la mort de son frère, l'empereur Joseph I (1711), il fut nommé empereur d'Allemagne. Par le traité de Rastadt (1714), il renonça à ses prétentions sur l'Espagne et les Indes et obtint la cession des duchés de Milan et de Mantoue, de la Sardaigne et des Pays-Bas. Sous son règne, les troupes impériales, conduites par le prince Eugène, remportèrent sur les Turcs les victoires de Peterwaradin (1716) et de Bel-

grade (1717), et les forcèrent à signer la paix de Passarowitz (1718). Charles VI eut ensuite à soutenir une nouvelle guerre contre le roi d'Espagne Philippe V, et entra dans la quadruple alliance formée contre ce prince par la Grande-Bretagne, la France, l'empereur et les États de Hollande (1718); mais ces différends furent arrangés par le traité de Vienne en 1725. La guerre se ralluma encore en 1733 à l'occasion de l'élection du roi de Pologne, Frédéric-Auguste, que l'empereur Charles VI avait favorisée, tandis que la France soutenait Stanislas: cette guerre fut terminée en 1735 par un traité qui donnait la Lorraine à Stanislas en dédommagement de sa couronne. Après cette guerre, Charles VI, attaqué par les Turcs, leur abandonna en 1739 la Valachie, la Servie, les villes de Belgrade et de Zabach. Il mourut en 1740. Il avait pour fille ainée, Marie-Thérèse; il voulut assurer le trône à cette princesse par la *Pragmatique-Sanction* qu'il avait publiée dès 1713, et qu'il avait fait sanctionner par les états d'Autriche et par plusieurs puissances: malgré ces précautions, sa succession fut vivement disputée (*Voy.* l'art. suivant).

CHARLES VII (Charles-Albert), fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, né en 1697, épousa en 1722 une fille de l'empereur Joseph I, et succéda en 1726 à son père dans l'électorat de Bavière. Après la mort de l'empereur Charles VI (1740), il refusa de reconnaître Marie-Thérèse, fille de Charles VI, pour héritière des états d'Autriche, et prétendit avoir droit à la couronne en vertu d'un testament de Ferdinand I. Il fut soutenu par la France, et les troupes de Louis XV le firent couronner duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, et enfin empereur à Francfort en 1742. Mais la fortune ne tarda pas à l'abandonner, et il perdit en peu de temps toutes ses conquêtes. Cependant en 1744, le roi de Prusse ayant fait une diversion dans la Bohême, Charles en profita pour recouvrer ses états héréditaires, et rentra enfin dans Munich. Il y mourut en 1745. Il eut pour successeur à l'électorat son fils Maximilien-Joseph, et à l'empire François I, époux de Marie-Thérèse.

5° *Rois d'Angleterre.*

CHARLES I, roi d'Angleterre, fils de Jacques I, monta sur le trône en 1625, âgé de 25 ans. Il se laissa gouverner par Buckingham, qui avait été aussi le favori de son père; tenta contre l'Espagne et la France des expéditions qui eurent l'issue la plus malheureuse; renvoya successivement quatre parlements qui lui refusaient des subsides ou qui lui adressaient de justes réclamations, entre autres la célèbre *pétition des droits* (1628), et prétendit gouverner seul et sans contrôle. Après avoir mécontenté ses peuples par la violation de leurs priviléges, il les irrita encore en voulant imposer dans tout le royaume une nouvelle liturgie établie par l'archevêque Laud. Les Presbytériens se soulevèrent alors et rédigèrent le fameux *Covenant*, acte par lequel ils s'engageaient à défendre leur religion jusqu'à la mort (1638). Charles, ne pouvant les réduire, se vit forcé de convoquer un nouveau parlement (1641); mais cette assemblée, connue sous le nom de *long-parlement*, loin de lui prêter son secours, s'érigea en juge du roi, et leva une armée à la tête de laquelle elle mit Essex et Cromwell. Les troupes royales furent battues en plusieurs rencontres, notamment à Naseby (1645), et Charles I, qui s'était réfugié en Écosse, fut livré aux révoltés par les Écossais (1647); traduit devant le parlement, il fut condamné à mort comme tyran, et exécuté (1649): il subit le supplice avec dignité. Ce prince avait épousé Henriette de France, sœur de Louis XIII. Il eut pour fils Charles II et Jacques II.

CHARLES II, roi d'Angleterre, fils de Charles I, né en 1630, était réfugié en Hollande quand son père fut mis à mort (1649). Il prit aussitôt le titre de roi, vint en Écosse où il trouva des partisans et se fit couronner à Scone (1651); mais ayant été battu par Cromwell, il fut obligé de se retirer sur le continent, et il ne put monter sur le trône qu'à la mort du Protecteur (1660); il dut son rappel au dévouement du général Monck. Profitant peu de l'exemple de son père, il cassa comme lui plusieurs parlements, voulut gouverner seul et s'entoura de ministres corrompus (*Voy.* CABAL). Avide de plaisirs, il employa toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, vendit à Louis XIV Dunkerque, et reçut pendant longtemps une pension de ce monarque. Le mécontentement excité par sa conduite donna naissance à plusieurs conspirations, qui devinrent à leur tour l'occasion d'exécutions sanglantes: on cite dans le nombre celles de lord Russel et d'Algernon Sidney. Il mourut en 1685. La peste (1665) et l'incendie de Londres (1666) ajoutèrent encore aux malheurs de cette époque. C'est aussi sous Charles II que se formèrent les partis des whigs et des tories (1680). On lui doit la fondation de la Société royale de Londres (1660). Ce règne est remarquable par les progrès de la littérature, mais plus encore par la dissolution des mœurs qui s'étendit de la cour dans toutes les classes de la société. Charles ne laissa pas d'enfants et eut pour successeur son frère Jacques II.

CHARLES-ÉDOUARD STUART, dit *le Prétendant*. *Voy.* STUART.

6° *Rois de Suède.*

La Suède compte treize rois du nom de Charles: les règnes des six premiers n'offrent aucun fait historique, et leur existence elle-même n'étant point authentique, nous les passerons sous silence.

CHARLES VII, fils de Swerker I, succéda à son père comme roi de Gothie en 1151, et devint roi de toute la Suède en 1161. Il déclara la guerre aux habitants de l'Ingrie et de l'Esthonie pour les contraindre à embrasser le christianisme. Il fonda beaucoup d'églises et de monastères qu'il dota richement. Cependant le pouvoir du clergé ayant pris des accroissements considérables, il allait y mettre un terme, lorsqu'il fut assassiné en 1168 par Canut Ericson. Christine, sa femme, s'enfuit en Danemark avec Swerker son fils qui régna par la suite.

CHARLES VIII, roi de Suède, fils de Canut Bonde, ce qui le fait souvent désigner sous le nom de *Canutson*, descendait du roi Éric IX, dit *le Saint*. L'union des royaumes de Danemark, de Suède et de Norwége, proclamée à Calmar en 1397 par Marguerite de Waldemar, n'ayant été pour la Suède qu'une source de calamités, fut rompue en 1448, à la mort de Christophe-le-Bavarois, et Charles Canutson fut élu roi de Suède. La Norwége le reconnut en cette qualité l'année suivante; mais ce royaume ne tarda pas à lui être enlevé par Christian I d'Oldenbourg: ce prince le força même quelque temps après d'abandonner le trône de Suède (1457). Charles le reprit bientôt pour le perdre de nouveau. Remis une troisième fois en possession de sa couronne (1467), Charles VIII la conserva jusqu'à sa mort, en 1470.

CHARLES IX, roi de Suède, 4e fils de Gustave Wasa, né en 1550, porta d'abord le titre de duc de Sudermanie. A la mort de son frère aîné, Jean III (1592), il profita de l'absence de l'héritier légitime, Sigismond, son neveu, qui avait été élu roi de Pologne, pour se faire décerner l'administration de l'état, et bientôt après, il se fit proclamer roi (1604). Il avait fait décréter en 1595 que le luthéranisme serait la seule religion tolérée en Suède. Il eut à combattre les Russes, et les vainquit; mais il éprouva des revers dans les guerres qu'il fit aux Polonais et aux Danois. Il mourut en 1611, et eut pour successeur son fils Gustave-Adolphe, dit *le Grand*.

CHARLES X ou CHARLES-GUSTAVE, roi de Suède, né en 1622, fils de Jean-Casimir, prince palatin du Rhin, et de Catherine, fille de Charles IX, monta sur le trône en 1654, après l'abdication de Christine,

sa cousine. Il tourna d'abord ses armes contre les Polonais (1655), gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours (1656), et s'empara de toute la Pologne en moins de trois mois. Ce prince, ayant à combattre à la fois (1658) le roi de Pologne, soutenu par l'Autriche, et celui de Danemark, conduisit son armée sur les glaces des Belts, traversa à pied la mer d'île en île, et arriva ainsi dans l'île de Seeland. La terreur se répandit aussitôt dans Copenhague, et Charles, par le traité de Rotschild, se fit céder la Scanie et plusieurs autres provinces qui sont restées depuis réunies à la Suède. Cependant, prétextant que ce traité n'avait pas été exécuté, le roi de Suède, qui ambitionnait l'empire du Nord, reparut bientôt après avec son armée devant Copenhague. Il assiégeait cette ville, lorsqu'il mourut subitement, en 1660.

CHARLES XI, roi de Suède, fils de Charles X (Gustave), fut reconnu roi en 1660, n'ayant que cinq ans. Le traité d'Oliva, conclu en 1660 par le conseil de régence, termina la guerre entreprise par Charles X, et assura à la Suède une extension considérable de territoire. Charles commença à gouverner par lui-même en 1672; il battit en plusieurs rencontres Christian V, roi de Danemark, qui lui avait déclaré la guerre, et le força à lui accorder une paix avantageuse (1679). Charles, déclaré souverain absolu par les états assemblés (1680), ne s'occupa plus que du soin d'améliorer l'administration intérieure de son royaume. Il mourut en 1697. Ce monarque laissa à son fils un royaume florissant, une armée et une flotte respectables, et un trésor tel que n'en avait jamais possédé aucun souverain du Nord. Il encouragea le commerce, et protégea les sciences, les lettres et les arts.

CHARLES XII, roi de Suède, fils de Charles XI, né en 1682, monta sur le trône en 1667, n'ayant que quinze ans. Frédéric IV, roi de Danemark, Auguste II, roi de Pologne, Pierre I, czar de Moscovie, se coalisèrent contre ce jeune prince. Charles tourna d'abord ses armes contre le Danemark, alla mettre le siége devant Copenhague, et força Frédéric à signer la paix à Travendahl (août 1700). Il marcha aussitôt contre les Russes qui, au nombre de 80,000 hommes, assiégeaient Narwa, et les battit complétement avec 8,000 Suédois (novembre 1700). Après cette bataille, Charles court attaquer Auguste, roi de Pologne, remporte une victoire signalée sur les bords de la Duna (1701), se rend maître de toute la Pologne, détrône Auguste, à la place duquel il met Stanislas Leczinsky, poursuit son ennemi jusque dans ses états de Saxe, et le force à signer le traité d'Alt-Ranstadt (1707), par lequel il renonçait à la couronne de Pologne. De la Saxe, Charles XII, à la tête d'une armée de 43,000 hommes, se dirige sur Moscou. Mais éprouvant enfin l'inconstance de la fortune, il fut battu par le czar à Pultawa (1709), et se vit réduit à chercher un asile chez les Turcs. Il se retira à Bender où il séjourna plusieurs années. Pendant son absence, Auguste remonta sur le trône de Pologne, Pierre entra en Livonie, et Frédéric, roi de Danemark, envahit la Scanie. Cependant Charles, en quelque sorte prisonnier des Turcs, s'efforçait, mais en vain, d'exciter la Porte ottomane contre le czar. On voulut le forcer à partir; il se retrancha dans sa maison, s'y défendit (1713) avec quelques domestiques contre un corps d'armée, et ne se rendit que quand la maison fut en feu. Il partit enfin, et, prenant le costume d'un simple officier allemand, il traversa à cheval les états de l'empereur, et arriva après seize jours et seize nuits de marche à Stralsund (1714). Assiégé dans cette ville par une armée combinée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes, il y fit des prodiges de valeur; mais la place s'étant rendue au bout d'un mois, il se sauva à Lunden en Scanie. Aidé des conseils du baron de Gœrtz, il était parvenu à rétablir ses affaires; la Norwége était déjà en partie occupée, et la prise de la forteresse de Fredericshall allait le rendre maître du reste du pays, lorsqu'il fut tué devant cette place (1718). On croit que la balle qui le frappa partit d'une main suédoise. La fermeté, la valeur, l'amour de la justice, dominaient dans le caractère de ce prince; mais il outra ces belles qualités et les rendit souvent funestes à lui-même et à ses peuples. A sa mort, son pays disparut du nombre des grandes puissances. Le docteur Norberg a écrit l'histoire de Charles XII en suédois; son ouvrage volumineux a été traduit en français par Warmholtz. L'*Histoire de Charles XII* par Voltaire est celle qui offre le plus d'intérêt; mais elle n'est point complète; il s'y trouve aussi des erreurs de noms ou de dates et des inexactitudes géographiques.

CHARLES XIII, roi de Suède, né en 1758, 2ᵉ fils d'Adolphe-Frédéric. Il avait été nommé régent après l'assassinat de Gustave III son frère (1792); mais, à la majorité de Gustave IV, il s'était retiré dans ses domaines et vivait en simple particulier, lorsqu'en 1809, par suite de la révolution qui renversa le nouveau roi, il fut placé lui-même sur le trône. A son avénement, il fit la paix avec la France, la Russie et le Danemark; cependant, quelques années après, il eut à soutenir une guerre avec le Danemark au sujet de la Norwége; il conquit cette province et l'annexa définitivement à ses états (1814). N'ayant pas d'enfants, il avait adopté pour son successeur au trône le prince de Holstein-Augustenbourg; mais ce jeune prince étant mort (1810), le général français Bernadotte (auj. Charles XIV) fut choisi pour le remplacer. Charles XIII mourut en 1818.

7° *Rois d'Espagne.*

CHARLES I, roi d'Espagne. *Voy.* CHARLES V, à la série des empereurs d'Allemagne.

CHARLES II, roi d'Espagne et de Naples, fils de Philippe IV, né en 1661, fut proclamé roi en 1665, sous la tutelle de sa mère Anne d'Autriche. La destinée de ce prince faible fut d'être sans cesse gouverné: il le fut d'abord par sa mère, puis par don Juan d'Autriche, son frère naturel; par sa femme, Louise d'Orléans, et enfin par ses ministres. Ayant eu l'imprudence d'entrer dans la coalition contre Louis XIV, il se vit enlever la Franche-Comté et plusieurs provinces des Pays-Bas (1678). N'ayant pas d'enfants, quoiqu'il eût été marié deux fois, il fit en 1700 un testament par lequel il déclarait héritier de toute la monarchie espagnole Philippe de France, duc d'Anjou, et petit-fils de Louis XIV: on sait quelle guerre excita ce testament (*Voy.* SUCCESSION). Il mourut en 1701. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait en Espagne depuis deux siècles. Sous ce règne, l'Espagne, plongée dans un désordre extrême, perdit le reste de considération dont elle jouissait en Europe.

CHARLES III, roi d'Espagne, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, né en 1716, porta le nom de don Carlos jusqu'à son avénement au trône d'Espagne (1759). Il régna d'abord sur Parme, dont il hérita par sa mère en 1731; et quelques années après, son père lui céda ses droits sur le royaume des Deux-Siciles. Il sut en peu de temps se mettre en possession de cette nouvelle couronne, battit à Bitonto les Impériaux qui la lui disputaient, et fut reconnu par la France en 1735, sous le nom de Charles VI. Il gouvernait ses états d'Italie avec sagesse depuis 28 années, lorsqu'en 1759 il devint roi d'Espagne par la mort de son frère Ferdinand VI; il laissa les Deux-Siciles à son 3ᵉ fils, Ferdinand, et monta sur le trône d'Espagne sous le nom de Charles III. Il conclut avec Louis XV le *Pacte de famille* (1761), qui assurait les droits de la maison de Bourbon, et se joignit à la France dans les deux guerres

qu'elle eut à soutenir contre l'Angleterre en 1762 et 1778; il n'éprouva que des revers dans la première de ces deux guerres, mais il répara en partie ses pertes dans la deuxième. Il tenta ensuite de punir l'insolence des pirates d'Alger; mais il ne réussit pas dans cette expédition. Il mourut en 1788. Ce prince s'occupa surtout d'améliorer l'état de l'Espagne. On lui doit des canaux, des grands chemins, l'hôtel des douanes et celui des postes à Madrid, le cabinet d'histoire naturelle, le jardin botanique, les académies de peinture et de dessin, etc. Il voulut aussi réformer le costume des Espagnols; ce projet causa un terrible soulèvement à Madrid (1765).

CHARLES IV, roi d'Espagne, fils de Charles III, lui succéda en 1788. Prince faible et incapable, il fut sans cesse dominé par la reine Marie-Louise ainsi que par le favori de cette princesse, Manuel Godoy, prince de la Paix, et fut à la merci de tous les événements. En 1793, il déclara la guerre à la France après l'exécution de Louis XVI; mais il se vit bientôt obligé de faire la paix et même de conclure avec la France un traité d'alliance offensive et défensive (Bâle, 1795). En conséquence de ce traité, il fut forcé de faire la guerre au Portugal et à l'Angleterre; cette dernière puissance lui fit éprouver un terrible échec à Trafalgar (1804) et lui enleva ses plus belles colonies. Il devint ensuite le jouet de Napoléon. Accablé du joug que lui imposait l'empereur et qu'il tenta inutilement de secouer, il abdiqua en faveur de son fils Ferdinand (mars 1808) et voulut se retirer en Amérique; mais peu après, Napoléon le força à rétracter sa première abdication et à en faire une nouvelle en sa faveur (9 mai 1808). Charles IV fut alors envoyé à Compiègne; il alla ensuite vivre à Marseille, et enfin à Rome où il mourut en 1819.

CHARLES, fils de Philippe II. *Voy.* CARLOS (don).

8° *Rois de Naples et des Deux-Siciles.*

CHARLES I, comte d'Anjou et roi de Naples, était fils de Louis VIII et frère de saint Louis. Il suivit d'abord son frère en Égypte et fut fait prisonnier comme lui à Damiette (1250). Rendu à la liberté, il vint gouverner la Provence dont il avait hérité par sa femme. En 1264, le pape Urbain IV l'appela à combattre Mainfroi, roi de Naples et de Sicile, qui avait encouru la disgrâce du saint-siége, et lui donna la couronne de ce prince. Il réussit en effet à s'emparer du royaume de Naples en battant Mainfroi (1266) et son neveu Conradin (1268); mais il souilla sa victoire par sa cruauté. Il rendit son gouvernement tellement odieux aux Siciliens, que ceux-ci, guidés par Jean de Procida, conspirèrent contre lui. L'an 1282, tous les Français qui se trouvaient dans Palerme furent massacrés le jour de Pâques, à l'heure de vêpres, ce qui a fait nommer ce massacre *Vêpres siciliennes.* Charles perdit la Sicile par suite de cet événement, mais il resta maître du royaume de Naples. A partir de cette époque, il n'éprouva que des revers. Il mourut en 1285.

CHARLES II D'ANJOU, dit *le Boiteux*, fils du précéd. Lorsque son père mourut, il était en captivité, ayant été fait prisonnier en 1284 dans un combat qu'il avait livré imprudemment aux Siciliens. Il ne recouvra la liberté qu'en 1289 et se fit couronner roi de Naples. Il s'efforça inutilement de reconquérir la Sicile que son père avait perdue; mais il gouverna ses peuples avec plus de douceur et de sagesse que son prédécesseur. Il mourut en 1309, laissant le trône à son fils Robert. Un autre de ses fils, Charles-Martel, était devenu roi de Hongrie en 1290.

CHARLES III, DE DURAS ou DURAZZO, arrière-petit-fils du précédent, fut appelé en 1381 au trône de Naples par le pape Urbain VI, mécontent de la reine Jeanne. Il se mit en possession de la couronne sans coup férir et fit étouffer Jeanne; mais il eut ensuite à combattre Louis I, duc d'Anjou, à qui cette princesse avait cédé ses droits. Il eut aussi des démêlés avec le pape qui, l'ayant placé sur le trône, prétendait le dominer. En 1385, il fut appelé au trône de Hongrie dont il était le seul héritier mâle; mais au moment où il croyait avoir triomphé de tous les obstacles, il fut assassiné par ordre de la reine de Hongrie, qui avait feint de renoncer à ses droits (1386). Son fils Ladislas lui succéda sur le trône de Naples.

CHARLES IV, comte du Maine, prétendant. *Voy.* CHARLES D'ANJOU (parmi les princes français).

CHARLES IV, roi de Naples, le même que CHARLES I (Espagne) et CHARLES V (Allemagne).

CHARLES V, roi de Naples. *Voy.* CHARLES II (Espagne).

CHARLES VI, roi de Naples. *Voy.* CHARLES VI (Allemagne).

CHARLES VII, dit *don Carlos. Voy.* CHARLES III (Espagne).

CHARLES-MARTEL, roi de Hongrie, 2e fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie, reine de Hongrie, fut reconnu roi en 1290, à la mort de Ladislas III; mais il ne prit jamais possession de son trône et mourut à Naples en 1295, âgé de 23 ans. Il laissa un fils, Charobert, qui régna après lui sur les Hongrois.

9° *Ducs de Savoie et rois de Sardaigne.*

CHARLES I, duc de Savoie, succéda en 1482 à Philibert I, son frère, n'étant âgé que de 14 ans; il mourut à 21 ans, sans avoir rien fait de remarquable. On lui donna cependant le surnom de *Guerrier.* Ce prince avait été élevé à la cour de Louis XI, qui voulut être son parrain.

CHARLES II, fils du précéd., n'avait que neuf mois quand il perdit son père; il mourut à huit ans.

CHARLES III, dit *le Bon*, duc de Savoie, succéda à Philibert II, son frère, en 1504. Son règne fut long et malheureux. Ce prince versatile, flottant sans cesse entre François I, son neveu, et Charles-Quint, son beau-frère, fut maltraité par tous les deux. Il mourut de chagrin à Verceil en 1553.

CHARLES-EMMANUEL I, duc de Savoie, dit *le Grand*, gouverna de 1580 à 1630. Profitant des troubles de la France, il s'empara du marquisat de Saluces, et se fit nommer par les Ligueurs comte de Provence en 1590. Henri IV se vengea de lui en lui enlevant la Savoie et une partie du Piémont. D'une ambition sans bornes, il eut des prétentions sur le trône impérial après la mort de l'empereur Mathias, puis sur le royaume de Chypre et sur la principauté de Macédoine. Il mourut de chagrin parce qu'il ne pouvait accomplir ses projets.

CHARLES-EMMANUEL II, duc de Savoie, fils de Victor-Amédée, né en 1634, succéda à son frère François-Hyacinthe, en 1638, sous la tutelle de sa mère, Christine de France, fille de Henri-le-Grand. Il ne prit le gouvernement de ses états qu'en 1648 et régna jusqu'en 1675. Il se montra reconnaissant envers les Français qui l'avaient protégé pendant sa minorité. Il fit fleurir le commerce et les arts.

CHARLES-EMMANUEL III, second roi de Sardaigne de la maison de Savoie, fils du roi Victor-Amédée II, naquit en 1701, et monta sur le trône en 1730, après l'abdication de son père. Il s'unit en 1733 à la France et à l'Espagne qui avaient projeté d'affaiblir la maison d'Autriche; à la tête des troupes confédérées, il fit la conquête du Milanais, vainquit les Impériaux à Guastalla, et obtint en récompense le Novarais et quelques fiefs de l'Empire. La promesse d'une augmentation de territoire l'ayant déterminé en 1742 à prendre parti pour la reine de Hongrie contre la France et l'Espagne, il s'empara de Modène, puis de la Mirandole, et déploya de grands talents militaires: mais il perdit 5.000 hommes à Coni (1744). Renonçant depuis cette époque à la guerre, Charles consacra tous ses soins à soulager ses peuples. Il mourut en 1773.

CHARLES-EMMANUEL IV, quatrième roi de Sardaigne, fils du roi Victor-Amédée III, succéda en 1796 à son père, auquel la France venait d'enlever la plus grande partie de ses états. Associé aux infortunes de la famille des Bourbons, à laquelle il était allié, Charles-Emmanuel IV fit d'infructueux efforts pour comprimer dans son royaume les ferments de révolution. Il fut forcé de céder à la république française ses états continentaux, et se retira en Sardaigne (1798). Il abdiqua en 1802 en faveur de son frère Victor-Emmanuel, et alla vivre à Rome où il mourut en 1819.

CHARLES-FÉLIX, devint roi de Sardaigne en 1821 par l'abdication de son frère, se livra aux prêtres et ne fit rien de remarquable. Il mourut en 1831, sans enfants, et laissant la couronne au prince de Carignan, auj. Charles-Albert.

10° *Personnages divers.*

CHARLES I-III, ducs de Mantoue. *Voy.* GONZAGUE.

CHARLES, landgraves de Hesse-Cassel. *Voy.* HESSE.

CHARLES-LOUIS, comte palatin du Rhin, né en 1617, fils de Frédéric V, comte palatin, rentra, après le traité de Westphalie (1648), en possession du Bas-Palatinat, qu'avait perdu son père (*Voy.* FRÉDÉRIC V), et obtint, en dédommagement du reste de ses états héréditaires, l'investiture d'un huitième électorat qui fut créé en sa faveur. En 1672, il entra dans la ligue formée contre la France. L'année suivante, Turenne ayant châtié, par l'incendie de trente bourgs du Palatinat, les excès auxquels les habitants de ce pays s'étaient livrés envers les Français, l'électeur lui fit porter, dit-on, un défi en combat singulier. Il mourut en 1680.—Charles, son fils et son successeur, mort en 1685, fut le dernier électeur de la maison de Simmeren.

CHARLES-THÉODORE, prince de Sultzbach, électeur palatin, né en 1724, fut investi des duchés de Juliers et de Berg en 1742, et prit parti pour la Bavière dans la guerre de la succession d'Autriche. Au rétablissement de la paix en 1748, il ne s'occupa que du bien-être de ses sujets. Il fonda en 1757 à Manheim une académie de dessin et de sculpture, puis en 1763 une académie des sciences et un cabinet d'antiquités. Appelé comme chef de la branche cadette de la maison palatine à la souveraineté des états de l'électeur de Bavière Maximilien-Joseph, qui était mort sans enfants, il fut proclamé duc de Bavière à Munich, en 1777. Il céda une partie de la Bavière à l'Autriche par le traité de Teschen (1779), et mit fin par là à une guerre dont cette succession avait été le prétexte entre le roi de Prusse et la maison d'Autriche. Il mourut sans postérité en 1799, et ses états échurent à la maison de Deux-Ponts.

CHARLES (J.-Alex.-César), physicien, né à Nancy en 1746, mort à Paris en 1823, s'est fait un nom par l'habileté avec laquelle il faisait les expériences. Il s'occupa surtout de l'électricité; il perfectionna l'aérostat en y appliquant le gaz hydrogène, et fit avec succès plusieurs ascensions. Il fut membre de l'Académie des Sciences (1785), et professeur au Conservatoire des arts et métiers.

CHARLES-QUINT. *Voy.* CHARLES V, empereur.

CHARLESTOWN ou CHARLESTON, ville des États-Unis (Caroline septentrionale), à 13 kil. de la mer; 78° 19' long. O., 32° 44' lat. N.: 30,000 hab. Beau port, quatre forts, palais de l'état, hôtel-de-ville, douane, théâtre. Évêché catholique, évêché protestant, école de droit, bibliothèque, sociétés diverses. Grand commerce. Fondée en 1671 par les Anglais sous le règne de Charles II. — Il y a d'autres Charlestown : dans les états de Massachussets, New-Hampshire, New-York, etc.

CHARLEVILLE, ch.-l. de cant. (Ardennes), sur la rive gauche de la Meuse, vis-à-vis de Mézières; 8,878 hab. Belle et régulière. Célèbre manufacture royale d'armes à feu; fonderie de cuivre, savons, etc.

CHARLEVOIX (P.-Franç.-Xavier DE), jésuite, né à Saint-Quentin en 1682, mort à La Flèche en 1761, a publié plusieurs ouvrages: *Histoire et description du Japon*, Paris, 1736, 2 vol. in-4; *Histoire de l'île de St-Domingue*, Paris, 1730, 2 vol. in-4; *Histoire du Paraguay*, Paris, 1756, 3 vol. in-4; *Histoire générale de la Nouvelle-France*, Paris, 1744, 3 vol. in-4.

CHARLIER. *Voy.* GERSON.

CHARLIEU, *Carilocus*, ch.-l. de cant. (Loire), à 15 kil. N. E. de Roanne; 3,492 hab. Tanneries, mégisseries, chamoiseries; cotonnades.

CHARLOTTE, reine de Chypre, fille du roi Jean III, épousa Jean de Portugal, duc de Coïmbre, et en secondes noces Louis, duc de Savoie. A la mort de son père, elle fut sacrée à Nicosie reine de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Jacques, bâtard de son père, qui était ecclésiastique, ayant mis dans ses intérêts le soudan d'Egypte, priva Charlotte de ses états. Celle-ci mourut à Rome en 1487, après avoir fait donation du royaume de Chypre au duc de Savoie son neveu.

CHARLOTTE-ÉLISABETH DE BAVIÈRE, fille de Charles-Louis, électeur palatin du Rhin, née en 1652, fut la 2e femme de Monsieur, frère de Louis XIV, et devint mère du duc d'Orléans, qui fut régent de France. Elle mourut en 1722. On a des fragments des *Lettres originales de Madame*, etc., écrites de 1715 à 1720 au duc Ulric de Bavière et à la princesse de Galles, publiés à Paris, 1788, réimprimés en 1823 par M. Schubart, sous le titre de *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la Régence, extraits de la correspondance de madame Elisabeth-Charlotte*, etc.

CHARLOTTE-AUGUSTA D'ANGLETERRE, princesse de Galles, fille de George-Frédéric, prince de Galles (qui fut roi d'Angleterre sous le nom de George IV), et de la princesse Caroline de Brunswick, si célèbre par son divorce, naquit en 1796, et fut mariée en 1816 au prince Léopold de Cobourg. Elle devait hériter de la couronne, mais elle mourut en couches en 1817, après avoir mis au monde un enfant qui ne lui survécut point. Elle fut regrettée par les Anglais. Cette princesse aima toujours sa mère malgré les torts qu'on lui imputait.

CHARLOTTENBOURG, ville de Prusse (Brandebourg), à 7 kil. O. de Berlin, sur la Sprée; 4,900 hab. Château royal et maisons de plaisance. Bâtie en 1706 par Sophie-Charlotte, femme de Frédéric I. Tombeau de la reine Louise-Amélie, femme de Frédéric-Guillaume III.

CHARLOTTESTOWN, ville de la Nouvelle-Bretagne, ch.-l. de l'île de St-Jean, sur la baie d'Hillsborough, par 66° 27' long. O., 46° 15' lat. N. Excellent port.

CHARLOTTESVILLE, ville des États-Unis (Virginie), ch.-l. du comté d'Albemarle, à 110 kil. N. O. de Richmond.

CHARLY, ch.-l. de cant. (Aisne), à 10 kil. S. O. de Château-Thierry; 1,580 hab. Bonneterie, draps, serges croisées; fonderies de cuivre.

CHARMES, ch.-l. de cant. (Vosges), à 24 kil. N. O. d'Epinal; 2,950 hab. Beau pont. Commerce en vins, bois, cuirs.

CHARMETTES, joli village situé à 1 kil. S. O. de Chambéry, a été illustré par Rousseau dans ses *Confessions*.

CHARMEY, village de Suisse (Fribourg), dans la vallée de Bellegarde, à 25 kil. S. de Fribourg, près de la Sane, est le centre de la grande fabrication du fromage dit *de Gruyère*.

CHARNY, ch.-l. de cant. (Yonne), à 25 kil. S. O. de Joigny; 800 hab.

CHAROBERT ou CHARLES-ROBERT, roi de Hongrie, fils de Charles-Martel, roi de Hongrie, et petit-fils de Charles II d'Anjou, roi de Naples, fut choisi pour souverain par les Hongrois en 1312. En 1314, il vainquit Matthieu, comte palatin, qui s'était révolté



contre lui ; mais il fut battu en 1330 par le vayvode de Valachie, et se vit obligé d'aller chercher un refuge à Naples. Il revint pourtant dans ses états, défit ses ennemis, et éleva même la Hongrie à un haut degré de splendeur. Il mourut en 1342, laissant la couronne à son fils Louis.

CHAROLAIS, un des quatre comtés dépendant du duché de Bourgogne, auj. compris dans le dép. de Saône-et-Loire. Villes principales : Charolles (ch.-l.), Paray-le-Monial, Toulon-sur-Arroux. Dans l'origine le Charolais fut une simple châtellenie ; Jean, comte de Châlons, qui le possédait en 1237, le céda à Hugues IV, duc de Bourgogne ; il passa ensuite à Jean, second fils de ce prince ; puis à Béatrix, qui en 1272 épousa Robert de France, fils de saint Louis. Le Charolais fut alors érigé en comté. En 1327 ce comté passa par mariage dans la maison d'Armagnac ; et celle-ci, en 1390, le vendit à Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. Charles-le-Téméraire, du vivant de son père Philippe-le-Bon, porta le titre de comte de Charolais. Ce comté fut réuni à la France par Louis XI, en 1477 ; mais il fut rendu par Charles VIII à Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche ; dans la suite il fut souvent disputé par la France, l'Espagne et l'Autriche. Le traité des Pyrénées l'avait cédé à l'Espagne, 1659 ; mais Louis II, prince de Condé, le fit saisir et se le fit adjuger par arrêt du parlement de Paris ; il devint au XVIIIe siècle l'apanage de Charles de Bourbon, comte de Charolais, prince qui n'est connu que par ses débauches et sa froide cruauté ; il fut réuni à la couronne en 1761, à la mort de ce prince.

CHAROLAIS (canal du). *Voy.* CENTRE (canal du).

CHAROLLES, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire), à 50 kil. N. O. de Mâcon ; 3,226 hab. Société d'agriculture ; forges. Jadis ch.-l. du comté de Charolais. — L'arr. de Charolles a 13 cant. (Saint-Bonnet-de-Joux, Bourbon-Lancy, Chauffailles, La Clayette, Digoin, Gueugnon, La Guiche, Marcigny, Palinges, Paray-le-Monial, Semur-en-Brionnais, Toulon-sur-Arroux, plus Charolles), 144 comm. et 125,654 hab.

CHARON, nocher des Enfers, transportait dans sa barque les âmes des morts au-delà du Styx et de l'Achéron : il ne recevait que ceux qui avaient eu la sépulture. Une obole était le prix du voyage, et l'on avait coutume pour payer le passage de mettre dans la bouche des morts une pièce de monnaie que l'on appelait pour cette raison *le denier de Charon.*

CHARON de Lampsaque, historien grec qui florissait un peu avant Hérodote, avait composé une *Histoire de la Perse* et une *Histoire de l'Éthiopie*, etc., dont il ne reste que peu de fragments réunis par l'abbé Sévin (Academ. des Inscript., XIV, p. 56), et par Creuzer dans ses *Historiæ græcæ fragm.*, 1806.

CHARONDAS, législateur de Catane et de Rhégium, vivait vers 600 av. J.-C. Il se perça, dit-on, de son épée, parce qu'il avait enfreint une loi qu'il avait lui-même portée, et qui défendait de se présenter en armes dans l'assemblée du peuple.

CHARONDAS (Loys LECARON, dit), jurisconsulte français, né en 1536 à Paris, mort en 1617. Il se fit par ses écrits une haute réputation, et fut nommé lieutenant au bailliage de Clermont en Beauvoisis, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il a composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Le grand Coutumier de France*, Paris, 1598 ; *Coutume de Paris avec des commentaires*, 1598, etc.

CHARONNE, bourg du dép. de la Seine, dans l'arr. de Saint-Denis, à l'E. de Paris et contigu à cette ville ; 3,682 hab. Papiers peints, eau de javelle, eau-de-vie de pommes de terre.

CHAROST, ch.-l. de cant. (Indre), à 10 kil. N. E. d'Issoudun ; 1,150 hab. Il a donné son nom à une branche de la maison de Béthune. *Voy.* BÉTHUNE.

CHARPENTIER (Jacques), né en 1524 à Clermont en Beauvoisis, mort en 1574, docteur en philosophie et en médecine, fut nommé en 1556 professeur de mathématiques au collége de France, défendit le péripatétisme, se signala par son intolérance philosophique et religieuse, et eut de vifs démêlés avec son collègue Ramus ; on l'accuse même de sa mort. (*Voy.* RAMUS.) Charles IX le nomma son médecin. Il a publié, entre autres écrits, *Orationes contra Ramum*, 1566, et un ouvrage de théologie mystique en 14 livres, 1571, qu'il attribue à Aristote, et qu'il prétend avoir traduit de l'arabe.

CHARPENTIER (Franç.), littérateur, né à Paris en 1620, mort en 1702, fut placé par Colbert à la tête de l'Académie des Inscriptions lors de sa fondation. Dans la querelle sur le mérite des anciens et des modernes, il prit parti pour les modernes et écrivit à cette occasion des pamphlets oubliés aujourd'hui. On lui doit une traduction de la *Cyropédie*, 1659 ; une *Vie de Socrate*, 1650. Il travailla à la rédaction des *Voyages* de Chardin.

CHARQIEH, prov. d'Égypte, dite aussi prov. de *Belbeys*, entre la Méditerranée, un désert (au S. E.) et les prov. de Damiette, Mansourah, Garbieh, Kelyoub ; ch.-l., Belbeys. Excellent coton.

CHARRA-MONGOLIE, région de l'empire chinois, fait partie de la Mongolie et est située entre la Chine propre, la Mandchourie, les Kalkhas et le désert de Kobi ; par 105°-122° long. E., 37° 30'-48° lat. N. Elle forme 3 prov. : le pays des Ortou (au S. O.), la Charra-Mongolie propre (au milieu), le Kartchin au N.

CHARRON (Pierre), moraliste, né à Paris en 1541, était fils d'un libraire qui eut 25 enfants. Il exerça d'abord la profession d'avocat, puis entra dans les ordres, et se fit bientôt un nom par ses prédications. Plusieurs évêques l'attirèrent auprès d'eux, et il séjourna comme théologal à Bazas, Lectoure, Agen, Cahors, Condom, Bordeaux. Dans cette dernière ville il se lia avec Montaigne et adopta bientôt sa philosophie. En 1595, il fut envoyé à Paris comme député à l'assemblée du clergé et devint secrétaire de cette assemblée. Il mourut à Paris en 1603, d'apoplexie. Charron a composé un *Traité de la Sagesse*, Bordeaux, 1595, qui est encore aujourd'hui le meilleur traité de morale pratique que nous ayons. On y trouve quelques propositions hardies qui firent longtemps défendre l'impression du livre. L'auteur y reproduit les idées et le style de Montaigne, mais il a moins de grâce et de naïveté. Il a aussi laissé un *Traité des trois Vérités* (existence de Dieu, vérité du christianisme, vérité du catholicisme), Cahors, 1594, qui a été fort estimé, et un *Abrégé du Traité de la Sagesse*. La meilleure édition de Charron est celle qu'a donnée M. Amaury Duval, 1820, 3 vol. in-8.

CHARROUX, ch.-l. de cant. (Vienne), à 9 kil. E. de Civray ; 1,600 hab.

CHARRUAS, peuplade indienne de l'Amérique du Sud, qui habite entre le Parana et l'Uraguay elle est très belliqueuse. On en a vu quelques individus à Paris il y a peu d'années.

CHARTE. Deux chartes surtout ont de l'importance dans l'histoire : la *Grande-Charte* d'Angleterre, qui est la base des libertés anglaises ; elle fut signée en 1215 par Jean-sans-Terre et confirmée en 1264 par son fils Henri III ; et la *Charte constitutionnelle* de France, donnée en 1814 par Louis XVIII, et réformée en 1830 après la déchéance de Charles X.

CHARTE NORMANDE, ordonnance rendue en 1315, par Louis X le Hutin, pour établir les droits et priviléges des nobles de Normandie. Cette ordonnance fut confirmée par Philippe de Valois, 1339 ; Louis XI, 1461 ; Henri III, 1579. Elle cessa d'être en vigueur à la fin du XVIe siècle, mais continua de figurer dans les ordonnances et les priviléges du roi jusqu'en 1789.

CHARTIER (Alain), écrivain et poëte, né en Normandie en 1386, se distingua de bonne heure et fut

nommé par Charles VI secrétaire de sa maison. On croit qu'il mourut en 1458. Il fut surnommé *le Père de l'éloquence française* et jouit d'une grande réputation. Pasquier rapporte que Marguerite d'Écosse, épouse du dauphin (depuis Louis XI), le voyant endormi sur une chaise, lui donna un baiser sur la bouche, pour marquer le cas qu'elle faisait de cette bouche d'où étaient sortis tant de beaux discours. Il a beaucoup contribué à former la langue. Parmi ses ouvrages en prose on remarque *le Curial* (Courtisan), *le Quadrilogue invectif*, où il se déchaîne contre les abus; et parmi ses ouvrages en vers, *le Débat du Réveil-Matin*, *la Belle Dame sans mary*, *le Bréviaire des nobles*, *le Livre des Quatre Dames*. On lui attribue aussi une *Histoire de Charles VII*. On trouve dans tous ses écrits une aimable naïveté. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Duchesne, Paris, 1617, in-4. — J. Chartier, frère du précédent, moine de l'abbaye de Saint-Denis, historiographe de Charles VII, a publié *les Grandes Chroniques de France*, avec une *Histoire de Charles VII*, imprimées en 1476 et 1493, 3 vol. in-fol.

CHARTIER (René), médecin, né à Vendôme en 1572, mort en 1654, fut professeur à la faculté de Paris, et publia une édition complète et très estimée des œuvres réunies d'Hippocrate et de Galien, 1639-79, 13 vol. in-fol.

CHARTRAIN (pays). On nomme ainsi le pays dont Chartres est la ville principale; il était compris dans la Beauce.

CHARTRE (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), sur le Loir, à 26 kil. S. O. de Saint-Calais; 1,450 hab.

CHARTRES, *Autricum*, *Carnutes*, ch.-l. du dép. d'Eure-et-Loir, à 83 kil. S. O. de Paris (92 par la route de Rambouillet); 14,750 hab. Belle cathédrale. Société royale d'agriculture, bibliothèque. Entrepôt des grains de la Beauce; pâtés renommés. Chartres fut prise par les Anglais sous Charles VI, et reprise par Dunois en 1432. Les Calvinistes l'assiégèrent vainement en 1568: Henri IV s'en empara en 1591 et y fut sacré en 1593. Patrie du chancelier Étienne d'Aligre, du poëte Régnier, de Brissot dit de Warville et du général Marceau. — Chartres était autrefois la capitale des *Carnutes*; elle fut depuis la ville principale de la Beauce, et eut des comtes particuliers dès le xe siècle; ces comtes possédaient en outre les comtés de Blois et de Champagne. Elle appartint ensuite à la maison de Châtillon qui la vendit à Philippe-le-Bel. Celui-ci la revendit à son frère Philippe de Valois, qui la réunit à la couronne en montant sur le trône. François I l'aliéna de nouveau, et Louis XIII la racheta en 1623. Le comté de Chartres fut ensuite érigé par Louis XIV en duché et donné à la maison d'Orléans. Il devint alors l'apanage du fils aîné de cette maison, ce qui dura jusqu'en 1830. (*Voy.* ORLÉANS.) — L'arr. de Chartres a 8 cant. (Auneau, Courville, Janville, Voves, Illiers, Maintenon, plus Chartres qui compte pour 2), 166 communes, et 105,900 hab.

CHARTREUSE (la GRANDE-), fameux monastère de Chartreux, situé dans le dép. de l'Isère, à 20 kil. N. de Grenoble, au milieu de montagnes arides et de difficile accès. Il fut fondé par saint Bruno vers 1084, et devint le ch.-lieu de l'ordre des Chartreux. Détruit en 1790, il a été rétabli en 1814 et rendu aux Chartreux qui l'occupent encore.

CHARTREUX, religieux ainsi appelés du désert de la Grande-Chartreuse, situé aux environs de Grenoble, où ils ont pris naissance. Cet ordre fut fondé par saint Bruno qui s'établit dans ce désert en 1084 avec six religieux. Cet ordre est un des plus austères. Les Chartreux portent une robe de drap blanc, serrée avec une ceinture de cuir, et un capuce du même drap. Ils sont toujours couverts du cilice, et une corde appelée *lombar* entoure leurs reins. Ils se consacrent à la vie contemplative. En France ils n'ont plus d'autre établissement que la Grande-Chartreuse, mais ils en comptent 92 dans les autres états catholiques, et ont en outre 5 communautés de filles, dont 3 en France. La règle des Chartreux a été imprimée en 1581.

CHARY, fleuve de la Nigritie, dans l'état de Bournou, sépare cet état de celui de Baghermé, et se jette dans le lac Tchad. On ne connaît que la partie inférieure de son cours. On prétend qu'il communique avec le Nil. On a cru voir dans ce fleuve le *Gyr* des anciens et le *Djyr* de Burckhardt.

CHARYBDE, en lat. *Charybdes*, célèbre écueil, situé sur la côte N. E. de la Sicile, au S. E. de celui de Scylla, qui était situé sur la côte méridionale de l'Italie. Tous deux sont dans le *Siculum fretum*, ou détroit de Messine. Le danger qu'offrait jadis le passage entre ces deux écueils a donné lieu au proverbe connu : *tomber de Charybde en Scylla*. Auj. le danger n'est plus le même. — Selon la fable, Charybde était une femme sicilienne qui, ayant volé des bœufs à Hercule, fut foudroyée et changée par Jupiter en un gouffre affreux.

CHARZOW, village des États prussiens (Silésie), à 7 kil. S. E. de Beuthen. Grande usine royale pour fondre le fer et le zinc.

CHASIDIM (les), secte religieuse des Juifs. *Voy* JUIFS SAUTEURS.

CHASSELAS, bourg du dép. de Saône-et-Loire, à 10 kil. S. O. de Mâcon; 370 hab. Il a donné son nom à la variété de raisin dite *chasselas*.

CHASSENEUIL, bourg du dép. de la Charente, à 10 kil. N. E. de La Rochefoucault; 1,600 hab. Maison ou manse royale au temps des Carlovingiens.

CHASSIRON (tour de), phare de l'île d'Oléron, par 3° 45' long. O., 46° 2' lat. N.; il a 2 feux pour le distinguer de la tour de Cordouan.

CHASSUARII ou ATTUARII, peuple de la Germanie, au S. des Chérusques et à l'E. des Sicambres, habitait vers le confluent des riv. actuelles de la Fulde et la Werra, et le long de l'Eder.

CHASTELAIN, CHASTELET. *Voy.* CHATELAIN, CHATELET.

CHASTELARD (Pierre DE BOSCOSEL DE), gentilhomme dauphinois, était petit-fils de Bayard. Ayant conçu une violente passion pour la célèbre Marie Stuart, épouse de François II, il suivit cette princesse en Écosse après la mort de ce monarque. Il fut surpris caché dans la chambre de Marie, et condamné à perdre la tête.

CHASTELLUX (Claude DE BEAUVOIR, seigneur de), né vers la fin du XIVe siècle en Bourgogne, mort en 1453, servit avec le plus grand zèle le fameux duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, pendant les troubles du règne de Charles VI; surprit Paris en 1418, et fut en récompense nommé maréchal par le duc. Il assista aux assemblées tenues à Auxerre en 1451; depuis cette époque, l'aîné de cette famille était de droit premier chanoine d'Auxerre.

CHASTELLUX (François-Jean, marquis de), né à Paris en 1734, mort en 1788, fut colonel d'un régiment qui portait son nom, servit en Allemagne, 1756-63, puis passa comme major-général en Amérique, 1780, et s'y lia avec Washington. On a de lui, entre autres écrits, *De la félicité publique*, 1772; *Éloge d'Helvétius*, 1774; *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, 1780-1782.

CHASTENET DE PUYSÉGUR. *Voy.* PUYSÉGUR.

CHAT (lac du), lac de l'Amérique septentrionale, sur la limite du Haut et du Bas-Canada, au N. O. du lac Chaudière, par 45° 30' lat. N. et 78° 50' long. O.; il a environ 31 kil. de long sur 4 de large. Il est alimenté par l'Ottawa, qui forme une chute après l'avoir traversé.

CHAT-EL-ARAB, fleuve de la Turquie d'Asie (Bas-

sora), formé par la jonction du Tigre et de l'Euphrate à Corna. Il se jette dans le golfe Persique par une embouchure nommée Kossissa-Bouni, après un cours d'environ 200 kil. du N. O. au S. E.

CHAT-ELBROUZ, montagne de la chaîne du Caucase, sur les confins du Daghestan; elle a 4,000 mètres.

CHATAM, ville d'Angleterre (Kent), sur la Medway, à 55 kil. E. de Londres; 10,000 hab. en 1801, 20,000 en 1840. Elle est contiguë à Rochester, dont on la regarde comme un faubourg. Fortifications admirables: magnifique arsenal, chantiers de construction, bassins, forges, fonderies, corderies, etc., et principale station de la marine anglaise. Ruyter en 1667 détruisit en partie les établissements de Chatam. C'est de cette ville que la famille des Pitt a pris le titre de lord Chatam. — Beaucoup de villes des Etats-Unis portent le nom de Chatam; la principale est dans le Connecticut, à 26 kil. S. de Hartford; 3,000 hab. Chantiers de construction; eaux minérales. —Une île de l'Océanie, dans l'archipel de Broughton, et une autre de l'archip. Gallapagos portent ce nom.

CHATAM (lord). *Voy.* PITT.

CHATEAU (LE), ch.-l. de canton (Charente-Inf.), dans l'île d'Oléron; 2,000 hab.

CHATEAUBOURG, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 15 kil. O. de Vitré; 1,300 hab. Ardoisières.

CHATEAUBRIANT, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), sur la Chère, à 60 kil. N. E. de Nantes; 3,634 hab. Cuirs; conserves d'angélique. Cette ville a donné son nom aux comtes de Châteaubriant. — L'arr. de Châteaubriant a 7 cantons (Nort, Derval, St-Julien-de-Vouvantes, Moisdon-la-Rivière, Nozay, Rougé, plus Châteaubriant), 37 communes et 62,275 hab.

CHATEAUBRIANT (Françoise, comtesse de), femme célèbre par sa beauté, née en 1475, morte en 1537, fille de Phébus de Foix, sœur du comte de Lautrec et du maréchal de Foix, fut mariée très jeune à Jean de Laval-Montmorency, seigneur de Châteaubriant, en Bretagne, qui l'amena à la cour. Elle y inspira une vive passion à François I, mais elle fut au bout de peu d'années supplantée par la duchesse d'Etampes et resta en butte à la jalousie de son mari. On raconte sur elle des aventures fort romanesques. Quelques-uns ont contesté même sa liaison avec François I.

CHATEAUBRUN (J.-B. VIVIEN DE), littérateur, de l'Académie Française, né à Angoulême en 1686, mort en 1775, fut sous-précepteur, puis maître-d'hôtel ordinaire du duc d'Orléans, et composa quelques tragédies: *Mahomet II*, jouée en 1714; *les Troyennes*, jouée en 1754, et restée au théâtre; *Philoctète*, 1755; *Astyanax*, 1756.

CHATEAU-CHALON, bourg de France (Jura), à 10 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier; 650 h. Vins excellents.

CHATEAU-CHINON, ch.-l. d'arr. (Nièvre), à 59 kil. N. E. de Nevers; 2,775 hab. Commerce de vins, bois, charbon, bestiaux pour Paris. — L'arr. de Château-Chinon a 5 cantons (Luzy, Chatillon, Moulins-Engilbert, Mont-Sauche, plus Château-Chinon), 58 communes et 61,837 hab.

CHATEAU-D'OEX, ville de Suisse (Vaud), à 39 kil. E. de Lausanne. Brûlé en 1800 et rebâti régulièrement.

CHATEAU-DU-LOIR, ch.-l. de canton (Sarthe), à 35 kil. S. O. de St-Calais; 3,017 hab. Toiles à voiles, filature de coton; tanneries. Commerce.

CHATEAUDUN, *Castellodunum* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Eure-et-Loir), près du Loir, à 44 kil. S. O. de Chartres; 6,776 hab. Ancien château des comtes de Dunois. Couvertures, grandes tanneries, etc. Bâtie au xe siècle. — L'arr. de Châteaudun a 5 cantons (Cloye, Bonneval, Brou, Orgères, plus Châteaudun), 91 communes et 61,975 hab.

CHATEAU-GIRON ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 14 kil. S. O. de Rennes; 2,000 hab. Toiles à voiles.

CHATEAU-GONTHIER, ch.-l. d'arr. (Mayenne), sur la Mayenne, à 27 kil. S. E. de Laval; 6,226 hab. Serges, étamines, toiles; blanchisseries; tanneries. Commerce en bois, vin, fer, graine de trèfle, etc. — L'arr. de Château-Gonthier a 6 cantons (Craon, Cossé-le-Vivien, Biernes, Grez-en-Bouère, St-Aignan-sur-Roé, plus Château-Gonthier), 79 communes et 74,392 hab.

CHATEAU-LANDON, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), à 28 kil. de Fontainebleau; 1,800 hab.

CHATEAU-LAUDREN, *Voy.* CHATELAUDREN.

CHATEAU-LA-VALLIÈRE, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 31 kil. N. O. de Tours; 1,200 hab. Sources minérales, forges.

CHATEAULIN, ch.-l. d'arr. (Finistère), sur l'Aulne, à 22 kil. N. de Quimper; 3,000 hab. Petit port; pêche du saumon. — L'arr. de Châteaulin a 6 cantons (Carhaix, Châteauneuf-du-Faon, Crozon-le-Franc, le Huelgoat, Pleyben, plus Châteaulin), 59 communes et 99,126 hab.

CHATEAU-MEILLANT, *Mediolanum*, ch.-l. de canton (Cher), à 29 kil. S. O. de St-Amand; 3,062 hab. Vieux château et tour bâtie, dit-on, par César.

CHATEAUNEUF, ch.-l. de canton (H.-Vienne), sur la Combade, à 28 kil. S. E. de Limoges; 1,200 hab.

CHATEAUNEUF, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 10 kil. S. E. de St-Malo; 680 hab. Fort hexagone, élevé en 1777.

CHATEAUNEUF-DE-RANDON, ch.-l. de canton (Lozère), à 18 kil. N. E. de Mende; 2,200 hab. Jadis place forte. Duguesclin l'assiégeait lorsqu'il mourut; cependant le gouverneur de la place, qui lui avait promis de se rendre, vint déposer les clefs de la ville sur son tombeau.

CHATEAUNEUF-DU-FAON, ch.-l. de canton (Finistère), sur l'Aulne, à 19 kil. E. de Châteaulin; 2,000 hab.

CHATEAUNEUF-EN-THIMERAIS, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), à 58 kil. S. O. de Dreux; 1,250 hab. Mine de fer.

CHATEAUNEUF-SUR-CHARENTE, ch.-l. de canton (Charente), à 25 kil. S. E. de Cognac; 2,200 hab. Commerce de vin, tabac, etc.

CHATEAUNEUF-SUR-CHER, ch.-l. de canton (Cher), à 25 kil. S. O. de Bourges; 1,840 hab. Commerce de vin, chevaux, etc.

CHATEAUNEUF-SUR-LOIRE, ch.-l. de canton (Loiret), à 23 kil. E. d'Orléans; 3,075 hab. Raffinerie de sucre de betteraves, tuilerie, etc.

CHATEAUNEUF-SUR-SARTHE, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 27 kil. E. de Segré; 1,240 hab. Filatures, tuileries, tanneries.

CHATEAU-PONSAC, ch.-l. de canton (H.-Vienne), à 33 kil. N. de Limoges; 3,829 hab.

CHATEAU-PORCIEN, ch.-l. de canton (Ardennes), dans une île de l'Aisne, à 9 kil. O. de Réthel; 2,197 hab. Château sur un rocher. Serges, étamines, casimirs; filatures de laine, tanneries.

CHATEAU-REGNAUD ou RENAULT, *Caramentum*, puis *Castellum Rainaldi* ou *Reginaldi*; ch.-l. de canton (Indre-et-Loire), à 26 kil. N. E. de Tours: 2,000 hab. Draps communs, tapis, bonneterie, etc.

CHATEAU-REGNAUD (Fr.-L. ROUSSELET, comte de), vice-amiral, maréchal de France, né en 1637, mort en 1716. Chef d'escadre en 1673, il défit Ruyter en 1675, conduisit un convoi en Irlande au secours de Jacques II en 1689, et l'année d'après en ramena les troupes françaises et 18,000 Irlandais. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il conduisit les flottes espagnoles en Europe, et mit en sûreté les îles de l'Amérique.

CHATEAU-RENARD, ch.-l. de canton (Loiret), sur l'Ouanne, à 13 kil. S. E. de Montargis; 2,100 hab. Draps pour les troupes; commerce de safran et laine. Jadis place forte appartenant aux Calvinistes, démolie en 1627 par Louis XIII.

CHATEAU-RENARD, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), à 9 kil. S. E. d'Avignon; 1,250 hab.

CHATEAUROUX, ch.-l. du dép. de l'Indre, sur l'Indre, à 230 kil. S. O. de Paris (253 par la route d'Orléans); 13,847 hab. On y voyait un château fondé en 950 par un certain Raoul de Pedls, et qui a donné son nom à la ville (Château-Raoul, et par corruption Châteauroux); c'est auj. l'hôtel de la préfecture. Commerce en draps, laines, merceries, en grains et en bestiaux. Patrie du cardinal Othon, évêque de Frascati; de David Porcheron, bénédictin; du poëte Guimond Delatouche. La ville de Châteauroux devint sous Louis XIII le ch.-l. d'un duché-pairie érigé en faveur d'Henri de Bourbon. Sous Louis XV ce duché fut donné à Marie-Anne de Mailly, qui prit de là le titre de duchesse de Châteauroux. — L'arr. de Châteauroux a 8 cantons (Ardente, Argenton, Buzançais, Châteauroux, Châtillon, Ecueillé, Levroux, Valençay), 93 communes et 96,203 hab.

CHATEAUROUX (Marie-Anne DE MAILLY, duchesse de), de la maison de Nesle, épousa en 1734 le marquis de la Tournelle. Veuve à 23 ans, elle inspira la passion la plus vive à Louis XV, que ses deux sœurs, mesdames de Vintimille et de Mailly, avaient déjà captivé. Devenue favorite en titre et soutenue par le duc de Richelieu, elle fut quelque temps toute puissante à Versailles; mais animée de nobles sentiments, elle sut arracher Louis XV aux délices de la cour et le conduire à la tête de ses armées en Flandre et en Alsace. Elle se vit renvoyée honteusement à Paris lorsque le roi tomba malade à Metz en 1744; mais elle retrouva tout son crédit après la guérison du roi. La place de surintendante de la maison de la dauphine lui était promise, lorsqu'une mort imprévue arrêta tout à coup sa fortune. On a cru qu'elle avait été empoisonnée; mais ce fait est dénué de preuves. On a publié en 1806 deux vol. de ses lettres, et madame Sophie Gay a publié sous le titre de *Madame la duchesse de Châteauroux*, Paris, 1835, un roman plein d'intérêt.

CHATEAU-SALINS, ch.-l. d'arr. (Meurthe), sur la Petite-Seille, à 27 kil. N. E. de Nancy; 2,621 hab. Deux sources salines très abondantes; soude, bonneterie. — L'arr. de Château-Salins a 5 cantons (Delme, Dieuze, Vic, Alberstroff, plus Château-Salins), 147 communes et 70,287 hab.

CHATEAU-THIERRY, ch.-l. d'arr. (Aisne), sur la Marne, à 58 kil. S. O. de Laon; 4,761 hab. Toiles, filatures de coton: commerce de blé, vin, laines, etc. Patrie de La Fontaine. Ancien château. — L'arr. de Château-Thierry a 5 cantons (Charly, Condé, Neuilly, St-Front, Fère-en-Tardenois, plus Château-Thierry), 126 communes et 61,540 hab.

CHATEAU-VILAIN, ch.-l. de canton (H.-Marne), à 17 kil. S. O. de Chaumont; 1,700 hab. Forges; commerce de chevaux et bestiaux.

CHATEIGNERAIE (LA), ville du dép. de la Vendée, à 19 kil. N. de Fontenay-le-Comte; 1,000 hab.

CHATEIGNERAIE (François DE VIVONNE, seigneur de la), né en 1520, fils d'André de Vivonne, grand-sénéchal du Poitou, se battit en duel avec Guy de Chabot, seigneur de Jarnac (1547). Il succomba par l'effet d'un coup imprévu que son adversaire lui porta traîtreusement au jarret, et qui est depuis passé en proverbe, sous le nom de *coup de Jarnac*. Ce combat avait lieu en présence de Henri II.

CHATEL ou CHATTE, ch.-l. de cant. (Vosges), à 13 kil. S. E. de Charmes; 1,200 hab.

CHATEL-SAINT-DENIS, ville de Suisse (Fribourg), à 35 kil. S. O. de Fribourg.

CHATEL (Jean), fanatique, tenta en 1594 d'assassiner Henri IV; il s'introduisit dans la chambre du roi, et lui porta un coup de couteau à la lèvre, pendant qu'il se baissait pour relever deux officiers qui étaient à ses genoux. Il fut arrêté sur-le-champ et condamné par le parlement à être écartelé. Il était fils d'un marchand de draps et n'avait que 19 ans. Il parut prouvé qu'il était l'instrument des Jésuites.

CHATELAIN (George), *Castellanus*, littérateur flamand, né à Gand en 1404, mort à Valenciennes en 1474, visita l'Espagne, la France, l'Italie et l'Angleterre, où il se fit remarquer par son adresse et sa bravoure. Le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, l'attacha à sa personne en qualité de panetier, puis d'écuyer, et le fit membre de son conseil privé. Il se livra alors plus particulièrement à la culture des lettres. On a de lui: *Recollection des merveilles advenues de mon temps*, en prose et en vers, continuée par Jean Molinet, Paris, 1531, in-fol.; les *Epitaphes d'Hector, fils de Priam, et d'Achille, fils de Peleus*, Paris, 1525, in-8, en prose et en vers; *Histoire du bon chevalier Jacques de Lalain, frère et compagnon de la Toison-d'Or* (publiée par Jules Chifflet), Bruxelles, 1634, in-4, etc.

CHATELAUDREN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 16 kil. O. de Saint-Brieuc; 900 hab.

CHATELDON, ch.-l de cant. (Puy-de-Dôme), à 41 kil. N. E. de Clermont; 1,600 hab.

CHATELET, ville de Belgique (Hainaut), à 7 kil. E. de Charleroy; 1,920 hab. Genièvre; raffinerie de sel.

CHATELET (LE), ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 10 kil. S. E. de Melun, 1,000 hab.

CHATELET (LE), ch.-l. de cant. (Cher), à 49 kil. S. E. de Bourges; 1,100 hab.

CHATELET (GRAND et PETIT-). On nommait ainsi deux forts de Paris, situés, l'un à l'entrée de la rue St-Denis, du côté du Pont-au-Change, l'autre à l'extrémité du Petit-Pont, près de l'Hôtel-Dieu. Le premier bâti, dit-on, par l'empereur Julien, reconstruit par Louis-le-Gros ou Philippe-Auguste, devint plus tard le siége de la justice prévôtale de Paris; il était en même temps une célèbre prison; il fut démoli en 1802; son emplacement est devenu la *place du Châtelet*. Le deuxième, construit d'abord en bois, fut rebâti en pierre par Charles V en 1369 et servit alors de prison. Il fut démoli en 1782.

CHATELET (la marquise du). *Voy.* DU CHATELET.

CHATELLERAUT, ch.-l. d'arrond. (Vienne), à 29 kil. N. E. de Poitiers, sur la Vienne; 9,695 hab. Eglise gothique de Saint-Jean, tour de l'église Notre-Dame. Société d'agriculture; coutellerie renommée, armes blanches, dentelles façon Malines Jadis titre d'un duché possédé par les Hamilton. *Voy.* ARRAN. — L'arr. de Châtelleraut a 6 cant. (Dangé, Plumartin, Lencloître, Verneuil, Leigné-sur-Usseau, plus Châtelleraut), 63 communes et 53,877 hab.

CHATELUS, ch.-l. de cant. (Creuse), à 15 kil. S. O. de Boussac; 1,075 hab. — Il y a un autre Chatelus dans le même dép., à 11 kil. N. O. de Bourganeuf; 1,600 hab.

CHATENOY, ch.-l. de cant. (Vosges), à 11 kil. S. E. de Neufchâteau; 1,150 hab. Fabriques d'orgues.

CHATHAM. *Voy.* CHATAM.

CHATILLON, ch.-l. de cant. (Drôme), à 10 kil. E. de Die; 1,400 hab. Commerce de chanvre.

CHATILLON-DE-MICHAILLE, ch.-l. de cant. (Ain), à 15 kil. E. de Nantua; 1,100 hab. Foires.

CHATILLON-EN-BAZOIS, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 26 kil. de Château-Chinon; 860 hab.

CHATILLON-LÈS-DOMBES, OU CHATILLON-SUR-CHALARONNE, ch.-l. de cant. (Ain), à 24 kil. N. E. de Trévoux; 2,814 hab. Cette ville était près du pays de Dombes, mais elle n'en a jamais fait partie.

CHATILLON-SOUS-BAGNEUX, village du dép. de la Seine, à 8 kil. S. O. de Paris; 800 hab. Patrie du diacre Pâris. Carrières. Belles vues.

CHATILLON-SUR-INDRE, ch.-l. de cant. (Indre), à 14 kil. N. O. de Châteauroux; 3,312 hab. Cette ville fut jadis la capitale d'une seigneurie possédée sous Philippe-Auguste par Dreux de Mile. Saint Louis la reprit à ses descendants en 1251; mais

Louis XI la donna à Tanneguy du Châtel en 1442.

CHATILLON-SUR-LOING, ch.-l. de cant. (Loiret), à 22 kil. S. E. de Montargis ; 2,160 hab. Patrie de Coligny, dont le château existe encore.

CHATILLON-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Loiret), à 14 kil. S. E. de Gien ; 1,800 hab.

CHATILLON-SUR-MARNE, ch.-l. de cant. (Marne), à 26 kil. S. O. de Reims ; 1,000 hab. Patrie du pape Urbain II. Jadis capitale d'un comté particulier. *Voy.* ci-après CHATILLON (maison DE).

CHATILLON-SUR-SEINE, ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), à 68 kil. N. O. de Dijon ; 4,430 hab. Joli château, biblioth. ; draps communs ; chapeaux, clouteries, etc. Haras. Commerce. Il s'y tint en février et mars 1814, entre Napoléon et les alliés qui avaient envahi la France, un congrès célèbre, mais qui n'amena aucun résultat. — L'arr. de Châtillon-sur-Seine a 6 cant. (Aignay, Baigneux-les-Juifs, Laignes, Montigny-sur-Aube, Recey-sur-Ource, plus Châtillon-sur-Seine), 114 comm. et 53,995 hab.

CHATILLON-SUR-SÈVRE, *Mons Leonis*, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 22 kil. N. O. de Bressuire ; 600 hab. Aux environs, superbes carrières. Commerce de moutons ; fabriques de siamoises, etc. Jusqu'en 1737, cette ville a porté le nom de *Mauléon*. Elle a été plusieurs fois détruite.

CHATILLON (maison DE), illustre famille, dont l'origine remonte au IXe siècle, et qui s'éteignit en 1762 ; tirait son nom d'un comté dont Châtillon-sur-Marne était le ch.-lieu. Elle possédait de vastes domaines et était alliée à plusieurs maisons souveraines. Les comtes de Châtillon joignaient à leur titre celui de princes de Porcian ou de Porcéan. Les principaux membres de cette famille sont : Eudes, qui, sous le nom d'Urbain II, fut le second pape français (*Voy.* URBAIN II) ; Gaucher de Châtillon, sénéchal de Bourgogne, mort en 1210, qui accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte, et qui se distingua au siége d'Acre et à la bataille de Bouvines ; Gaucher de Châtillon, arrière-petit-fils du précédent, connétable de France sous Philippe-le-Bel et ministre du roi Louis X, 1249-1329 ; Charles de Châtillon (1300-1364), dit aussi Charles de Blois, issu d'une branche collatérale qui possédait les comtés de Blois et de Champagne (*Voy.* CHARLES DE BLOIS).

CHATRE (LA), ch.-l. d'arr. (Indre), sur l'Indre, non loin de sa source, à 34 kil. S. E. de Châteauroux ; 3,312 hab. Draps, corroieries, tanneries. Assez de commerce. — Raoul-le-Chauve, baron de Châteauroux, donna à son fils Ebbe II la seigneurie de La Châtre vers le milieu du XIe siècle. C'est de ce prince qu'est issue l'antique maison de La Châtre. — L'arr. de La Châtre a 5 cant. (Eguzon, Ste-Sevère, Aigurande, Neuvy-St-Sépulcre, plus La Châtre), 65 communes et 55,086 hab.

CHATRE (Claude, baron de LA), maréchal de France, né en 1526, d'une famille noble du Berry, mort en 1614. Nommé par Charles IX gouverneur du Berry, il assiégea à plusieurs reprises la petite ville de Sancerre, qu'occupaient les Protestants, et ne put la prendre qu'après un blocus de 18 mois. Il embrassa dans la suite le parti de la Ligue, et fut fait maréchal par le duc de Mayenne. Il ne reconnut Henri IV qu'en 1594, et ne fit la paix qu'en stipulant les conditions les plus avantageuses.

CHATRE-NANÇAY (Edme, comte de LA), maître de la garde robe du roi, fut nommé en 1643 colonel-général des Suisses par la faveur de la reine-mère, se distingua à la bataille de Nordlingue où il fut blessé, et mourut à Philipsbourg en 1645, des suites de sa blessure. On a de lui des *Mémoires sur la minorité de Louis XIV*, qui renferment des détails assez curieux sur la fin du règne de Louis XIII, et qui vont jusqu'en 1643.

CHATRES, nom de plusieurs petits bourgs de France ; le plus connu est Arpajon. *Voy.* Ce nom.

CHATTERPOUR, ville de l'Inde (Calcutta), par 24° 57' lat. N., 77° 20' long. E., une des plus commerçantes du Bundelkand ; entrepôt de marchandises entre Bénarès et le Décan. On voit près de là les mines de diamants de Pannah.

CHATTERTON (Thomas), jeune poëte anglais, remarquable par sa précocité et ses malheurs, né à Bristol en 1752, était fils d'un pauvre maître d'école. Il composa des satires dès l'âge de 11 ans ; il fit ensuite paraître à 16 ans plusieurs morceaux, écrits dans un style antique, et qu'il mettait sous le nom d'un vieux poëte nommé *Rowley*. Ayant attiré par là quelque attention, il vint à Londres, croyant y faire fortune, et se mit aux gages des écrivains de l'opposition ; mais n'ayant pas trouvé de moyens suffisants d'existence, il s'empoisonna (1770), après avoir lutté quelques jours contre la faim ; il avait 17 ans et quelques mois. On s'intéressa à lui après sa mort, et l'on recueillit ses œuvres, 1771 et 1803. Les *Œuvres complètes de Chatterton* ont été traduites en français par Javelin-Pagnon (avec la *Vie de Chatterton*, par A. Callet), Paris, 1840, 2 vol. in-8.

CHAUCER (Geoffroy), ancien poëte anglais, né à Londres en 1328, mort en 1400, s'attacha à la cour, fut dans sa jeunesse page d'Édouard III, obtint l'amitié du duc de Lancastre, fils du roi, et fut chargé de plusieurs missions, particulièrement auprès de la république de Gênes, ce qui lui permit de connaître les grands écrivains de l'Italie à cette époque. Ayant embrassé les opinions de Wiclef, il fut persécuté sous Richard II, et forcé pour quelque temps de quitter l'Angleterre ; mais lorsqu'une révolution eut placé sur le trône le fils de son protecteur, Henri de Lancastre (Henri IV), il rentra en faveur (1399). Il avait épousé la sœur de Catherine Swynford, d'abord maîtresse, puis femme de son protecteur, et se trouvait ainsi allié à la famille royale. Chaucer est considéré comme le père de la poésie anglaise. Parmi ses poëmes, on remarque *la Cour d'Amour ; la Maison de la Renommée*, imitée par Pope ; *le Testament de l'Amour*, imité de *la Consolation* de Boëce ; *Troylus and Créside*, imité du fameux *Roman de la Rose* ; les *Contes de Cantorbéry*, imités de Boccace. Ses ouvrages sont aujourd'hui fort difficiles à entendre. On les a réunis, Londres, 1721, in-fol., et 1798, 2 vol. in-4, avec notes par Tyrwhitt.

CHAUCES, *Chauci*, peuple de la Germanie septentrionale, habitait entre l'*Albis* (l'Elbe) et le *Visurgis* (Weser), dans le pays correspondant aux duchés d'Oldenbourg et de Brême.

CHAUDES-AIGUES, *Calentes Aquæ*, ch.-l. de cant. (Cantal), à 21 kil. S. O. de St-Flour ; 2,000 hab. Eaux thermales.

CHAUDET (Antoine-Denis), sculpteur et peintre, né à Paris en 1763, et mort dans la même ville en 1810, remporta à Rome le grand prix en 1784, sur le sujet de *Joseph vendu par ses frères*. Revenu à Paris, il fut nommé professeur aux écoles de peinture et de sculpture. On lui doit le groupe de l'*Émulation de la gloire*, pour le péristyle du Panthéon, en 1801 ; l'*Œdipe*, qui est un de ses meilleurs ouvrages, et un tableau d'*Énée et Anchise*.

CHAUDIÈRE, riv. du Bas-Canada, qui sort du lac Magartik et se jette dans le St-Laurent, au-dessous de Québec ; elle forme à 4 kil. au-dessus de son embouchure une cataracte de 40 mètres. Cours, 130 kil. — Lac situé entre le Haut et le Bas-Canada, est formé par l'Ottawa, au-dessous du lac du Chat, dont le sépare la chute de ce nom ; il a 50 kil. sur 7.

CHAUDON (Dom Louis MAIEUL), biographe, né en Provence en 1737, mort en 1817, entra chez les Bénédictins de la congrégation de Cluny. Il est surtout connu par un *Nouveau Dictionnaire historique*, qu'il publia en 1766, Avignon, 4 vol. in-4 ; il en fit plusieurs éditions, et le porta jusqu'à 13 vol. dans une 8e édition, publiée à Lyon, 1804. Ce *Dictionnaire*

fit oublier ceux de Ladvocat et de Barral; il a été depuis réimprimé avec de grandes augmentations par Prudhomme, Paris, 21 vol. in-8. On a de Chaudon plusieurs autres ouvrages, entre autres un *Dictionnaire anti-philosophique*, où il combat Voltaire. — Son frère, Esprit Chaudon, 1738-1800, a donné la *Bibliothèque de l'homme de goût*, Avignon, 1772, ouvrage utile, qui a été depuis refondu et augmenté par Desessarts et Barbier.

CHAUFFAILLES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 25 kil. S. de Charolles; 3,582 hab. Toiles.

CHAUFFEPIÉ (J.-George DE), né à Leuwarde en 1702, mort en 1782, était ministre calviniste, et résida longtemps à Amsterdam. On lui doit un *Nouveau Dictionnaire historique et critique pour servir de supplément à celui de Bayle*, Amsterdam, 1750-56, 4 vol. in-fol., ouvrage utile et plein de savantes recherches; il a aussi donné une trad. de l'*Histoire univ.* anglaise, 46 vol. in-4, 1770-92.

CHAUFFEURS, nom donné pendant la révolution à des bandes de brigands qui envahissaient les maisons isolées et chauffaient les pieds de leurs victimes jusqu'à ce qu'elles déclarassent l'endroit où elles avaient déposé leur argent. S'étant mêlés aux Chouans, ils prirent un caractère politique, ce qui contribua à leur célébrité. Ils disparurent en 1803.

CHAULIAC (Gui DE), médecin, né vers 1320 à Chauliac dans le Gévaudan, exerça son art à Lyon, puis à Avignon où il fut médecin de trois papes, et composa en 1363 un traité qui fut longtemps regardé comme classique, l'*Inventarium sive collectorium partis chirurgicalis medicinæ*, imprimé pour la première fois à Bergame, 1498, traduit en français par Laurent Joubert, Lyon, 1592.

CHAULIEU (Guill. AMFRYE, abbé de), poëte aimable, né en 1639 à Fontenay dans le Vexin, mort en 1720 à 81 ans, entra dans les ordres et obtint par la protection du duc de Vendôme de riches bénéfices, qui lui permirent de se livrer à son goût pour le repos et pour les plaisirs de l'amour et de la table. Il résidait habituellement au Temple, où se réunissait une société choisie, et mérita par l'élégance de sa poésie épicurienne d'être appelé *l'Anacréon du Temple*. On remarque surtout son *Ode sur l'inconstance* et ses vers sur *la Mort*, sur *la Retraite*, sur *la Solitude de Fontenay*. Il fut particulièrement lié avec le marquis de La Fare, poëte comme lui. Leurs œuvres ont été plusieurs fois publiées, notamment en 1767 par Saint-Marc.

CHAULMES, bourg du dép. de Seine-et-Marne, sur l'Yère, à 19 kil. N. E. de Melun; 1,650 hab.

CHAULNES, ch.-l. de cant. (Somme), à 15 kil. S. O. de Péronne; 1,240 hab. Toiles, batistes; blanchisseries de toile. Patrie de Lhomond. Titre d'un comté qui fut ensuite érigé en duché, et qui appartenait à la maison d'Albert.

CHAULNES (Honoré D'ALBERT, duc de), maréchal de France, né vers la fin du XVIe siècle, mort en 1649, était frère de Charles d'Albert de Luynes. Il parut à la cour sous le nom de Cadenet; devint successivement mestre-de-camp, lieutenant-général de Picardie, maréchal de France; fut créé en 1619 duc de Chaulnes, et pair de France en 1621. Il partagea avec le maréchal de La Force le commandement de l'armée de Picardie, 1625; il en devint gouverneur en 1633; commanda en Artois, et s'empara d'Arras en 1640, avec le maréchal de Châtillon.

CHAULNES (Michel-Ferdinand D'ALBERT D'AILLY, duc de), arrière-neveu du précédent, pair de France, lieutenant-général des armées du roi et gouverneur de Picardie, né en 1714, mort en 1769, cultiva la physique et l'histoire naturelle, et employa son immense fortune au progrès des sciences mathématiques et naturelles. En 1743, il devint membre honoraire de l'Acad. des Sciences. On a de lui: *Nouvelle Méthode pour diviser les instruments mathématiques*, suivie d'une *Description d'un microscope*, Paris, 1768, in-fol.; des *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Sciences.

CHAULNES (Louis D'ALBERT D'AILLY, duc de), fils du précédent, né en 1741, mort vers 1793, eut jusqu'à la mort de son père le titre de duc de Pecquigny. Il cultiva les sciences avec succès, et fut reçu membre de la Société royale de Londres. Il découvrit les moyens d'extraire et de purifier les sels de l'urine, l'art de faire cristalliser les alcalis, et un moyen de secourir les asphyxiés. Il visita l'Égypte et publia un *Mémoire sur l'entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, dans la plaine de Sakara*, Paris, 1785, in-4.

CHAUMERGY, ch.-l. de cant. (Jura), à 27 kil. de Dôle; 400 hab.

CHAUMETTE (Pierre-Gaspard), né à Nevers en 1763, était fils d'un cordonnier qui lui fit faire quelques études. Il vint à Paris en 1789, travailla à un journal intitulé *les Révolutions de Paris*, et en 1792 fut nommé procureur de la Commune. Il professa alors les opinions les plus violentes, se mit avec Hébert, son substitut, à la tête d'une faction dite des *Hébertistes*, et avec elle essaya de détruire tous les cultes religieux. Il inventa les fêtes dites *de la Raison*, qui se célébraient à Notre-Dame, et dont la déesse était représentée par une actrice de l'Opéra. Robespierre, qui craignait en lui un rival, le fit décapiter en 1794. Chaumette avait pris le nom d'*Anaxagoras*.

CHAUMONT ou CHAUMONT-EN-BASSIGNY, ch.-l. du dép. de la Haute-Marne, à 218 kil. S. E. de Paris (249 par la route de Troyes); 6,318 hab. Société d'agriculture, sciences et arts; bibliothèque. Bas drapés, chapeaux, gants, coutellerie, sucre de betteraves, mégisseries, etc. Patrie de Bouchardon. — Chaumont était jadis ch.-l. du Bassigny et du comté de Chaumont. Ce comté eut des seigneurs particuliers jusqu'à sa réunion au comté de Champagne en 1228. En 1814, l'Autriche, la Russie, la Prusse, après la rupture du congrès de Châtillon, y signèrent un acte portant que l'on ne traiterait plus avec Napoléon. — L'arr. de Chaumont a 10 cant. (Vignory, Andelot, Clermont, Nogent-le-Roy, Arc-en-Barrois, Bourmont, St-Blain, Château-Vilain, Juzennecourt, plus Chaumont), 198 communes, et 87,271 hab.

CHAUMONT, ch.-l. de cant. (Oise), à 23 kil. S. O. de Beauvais; 1,000 hab. Dentelles, éventails.

CHAUMONT, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 17 kil. N. E. de Réthel; 1,000 hab. Toiles.

CHAUNY, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oise et sur un embranchement du canal de St-Quentin, à 29 kil. N. O. de Laon; 4,483 hab. Bonneterie, fabrique de soude, usine hydraulique pour polir les glaces de Saint-Gobain, etc. Patrie de l'abbé Racine.

CHAUSSARD (J.-B.-Publicola), littérateur et poëte, né à Paris en 1766, mort en 1823; fut un chaud partisan de la révolution, devint secrétaire de la mairie de Paris, puis du Comité de salut public, professa les belles-lettres au collége de Rouen lors du rétablissement de l'Université, et fut enfin professeur de poésie latine à la faculté de Nîmes. On a de lui: l'*Esprit de Mirabeau*, 1797; une traduction des *Expéditions d'Alexandre*, d'Arrien, 1803; *Les Fêtes et les courtisanes de la Grèce*; des odes, et une *Épître sur les genres dont Boileau n'a pas fait mention dans l'Art poétique*, 1811.

CHAUSSÉE-DES-GÉANTS, cap d'Irlande (Antrim), formé d'une immense quantité de colonnes basaltiques qui se prolongent au loin dans la mer.

CHAUSSEY, île de France (Manche), dans la Manche, à 13 kil. de la côte; 2,500 mètres sur 1,300. Beau granit.

CHAUSSIER (Fr.), médecin, né à Dijon en 1746, mort à Paris en 1828, enseigna d'abord l'anatomie

à Dijon, fut appelé à Paris en 1794 pour organiser l'enseignement de la médecine, occupa une chaire d'anatomie dans la nouvelle école, fut nommé en 1804 médecin de la Maternité et professeur de chimie à l'École Polytechnique. Il créa pour l'anatomie une nomenclature nouvelle qui n'a pas été conservée, et rédigea un grand nombre de mémoires et d'articles, mais pas de grands ouvrages. On estime ses *Tables synoptiques*, 1799 - 1816, et ses travaux sur la médecine légale. Il appliqua dans ses leçons la doctrine du vitalisme organique.

CHAUSSIN, ch.-l. de cant. (Jura), à 14 kil. S. O. de Dôle; 1,100 hab.

CHAUVELIN (Germain-Louis DE), garde des sceaux et secrétaire d'état au département des affaires étrangères, né en 1685, mort en 1762, fut de 1727 à 1737 le second et l'homme de confiance du cardinal Fleury, alors premier ministre. En 1737 il fut soupçonné par celui-ci de vouloir le supplanter, et fut aussitôt exilé.

CHAUVELIN (Henri-Philippe DE), chanoine de Notre-Dame et conseiller au parlement de Paris, né en 1716, mort en 1770, attaqua avec fermeté l'ordre des Jésuites et se fit le défenseur du jansénisme. Il fut enfermé en 1753 au mont Saint-Michel; et lorsqu'il en fut sorti, il attaqua ses ennemis avec une nouvelle force dans deux discours qui sont restés : *Discours sur les constitutions des Jésuites*, 1761; *Compte rendu sur la doctrine des Jésuites*, in-4.

CHAUVELIN (Bernard-François marquis de), né en 1766, mort en 1832, était fils du marquis de Chauvelin, ambassadeur à Gênes sous Louis XV, et neveu du précédent. Il adopta les principes de la révolution de 1789, fut chargé d'une mission diplomatique à Londres en 1792, siégea au tribunat après le 18 brumaire, et fut nommé intendant de la Catalogne en 1812. Après la restauration, il fut élu membre de la Chambre des députés (1816), et prit place parmi les plus ardents champions de la cause nationale. Sa vie parlementaire ne fut qu'un combat continuel contre le ministère jusqu'en 1829. Il donna sa démission à cette époque, désespérant peut-être d'une cause qui allait triompher quelques mois plus tard. Chauvelin brillait surtout à la tribune par son esprit et son originalité.

CHAUVIGNY, ch.-l. de canton (Vienne), à 22 kil. E. de Poitiers; 1,600 hab.

CHAUX-DE-FOND (LA), ville de Suisse (Neufchâtel), à 13 kil. N. O. de Neufchâtel, dans une très haute vallée du Jura; 6,000 hab. Horlogerie; dentelles. Patrie des mécaniciens Droz.

CHAVANGES, ch.-l. de canton (Aube), à 13 kil. N. de Brienne; 1,100 hab. Cotonnades.

CHAVANNES, ville du dép. de l'Ain, à 17 kil. N. de Bourg; 1,950 hab. Elle était jadis, avant la conquête de la Franche-Comté en 1674, sur l'extrême frontière de la France.

CHAVES, *Aquæ Flaviæ*, ville de Portugal (Tras-os-Montes), à 70 kil. O. de Bragance; 5,250 hab. Pont de 18 arches sur la Tamega. — Il y a au Brésil une ville de ce nom dans la prov. de Para.

CHAVES (Silveyra-Pinto DE FONSECA, marquis de), comte d'Amarante, général portugais, né vers 1780, mort en 1830. Défenseur ardent de la cause royale, il se mit en 1823 à la tête d'un petit corps de troupes, afin de soustraire le roi Jean VI au joug des Cortès, s'empara de Chaves, Villaréal, etc., et ramena le roi à Lisbonne après lui avoir rendu l'indépendance; il fut en récompense créé marquis de Chaves.

CHAVONNIÈRE (LA), village de France (Indre-et-Loire), aux environs de Tours, célèbre comme ayant été le séjour de Paul-Louis Courier.

CHAYLARD (LE). *Voy.* CHEYLARD (LE).

CHAZELLES, ch.-l. de canton (Loire), à 25 kil. E. de Montbrison; 1,000 hab. Chapellerie.

CHEADLE, ville d'Angleterre (Suffolk), à 22 kil. N. E. de Stafford; 3,900 hab. Houille, fer, cuivre.

CHEF-BOUTONNE, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 14 kil. S. E. de Melle, près de la source de la Boutonne; 1,550 hab. Commerce de bestiaux.

CHEHERIAN ou CHEHERIVAN, *Apollonia*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 90 kil. N. de Bagdad; 4,000 hab. turcs et kourdes.

CHEHREZOUR, pachalik de la Turquie d'Asie, (Kourdistan), entre les pachaliks de Van au N., de Bagdad au S., de Mossoul et de Diarbekir à l'O., et la Perse à l'E.; 330 kil. sur 220. Il a pour ch.-l. une petite ville de même nom.

CHEIK, c.-à-d. *ancien*, nom que donnent à leurs chefs les tribus nomades d'Arabie et d'Afrique. Ce titre est aussi donné chez les Musulmans aux desservants des mosquées et aux savants.

CHEKI, ville de la Russie méridionale (Chirvan), ch.-l. du khanat de même nom, à 88 kil. de Nouv.-Chamakie; 600 maisons. Résidence du khan.

CHEKSNA, riv. de Russie, sort du lac Bielo, arrose le gouv. de Novgorod, et se jette dans le Volga vis-à-vis de Ribinsk après un cours de 300 kil.

CHELIF, *Chinalaph* chez les anciens, riv. de l'Algérie, sort du versant septentrional de l'Atlas, au lieu dit les 70 Fontaines, et se jette dans la Méditerranée entre Tennis et Arzew, après avoir coulé au N. E., puis au N. O. dans les prov. de Titterie et de Mascara pendant un cours de 450 kil. environ.

CHELLA ou SEBILAH, *Salla* ou *Mansalla* au moyen âge, ville de l'empire de Maroc, à 160 kil. O. de Fez; elle est regardée comme une ville sainte par les Maures.

CHELLES, bourg du dép. de Seine-et-Marne, à 9 kil. O. de Lagny; 1,200 hab. Célèbre abbaye fondée par Bathilde, femme de Clovis II, vers 670, et où furent confinés plusieurs princes mérovingiens. En 1008, il s'y tint un concile. C'est dans un bois des environs que Chilpéric I fut assassiné en 584.

CHELM, ville de la Russie d'Europe (Pologne), à 26 kil. N. E. de Kranistaw; 1,950 hab. Château-fort. Jadis ch.-l. d'un palatinat et florissante. Les Polonais y furent vaincus par les Prussiens en 1794.

CHELMSFORD, *Cæsaromagus*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté d'Essex, à 49 kil. N. E. de Londres; 5,000 hab. Beau pont, théâtre, caserne.

CHELSEA, ville d'Angleterre (Middlesex), à l'O. et près de Londres, sur la Tamise; 32,000 hab. Très bel hôtel des Invalides, fondé par Charles II en 1682. Palais de l'évêque de Winchester; jardin botanique.

CHELTENHAM, ville d'Angleterre (Glocester), à 11 kil. N. E. de Glocester; 3,000 hab. en 1801, 22,000 en 1835. Eglise et théâtre remarquables. Eaux minérales et thermales.

CHELUM, fleuve de l'Inde. *Voy.* DJELEM.

CHEMILLE, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), à 9 kil. E. de Beaupréau; 3,888 hab. Filatures de coton, blanchisserie, etc.

CHEMIN, ch.-l. de canton (Jura), à 18 kil. S. O. de Dôle; 250 hab.

CHEMINON, bourg du dép. de la Marne, à 17 kil. de Vitry-sur-Marne; 1,000 hab. Patrie de Richelet.

CHEMMIS, ville de la H.-Egypte, auj. AKMYM.

CHEMNITZ, ville du roy. de Saxe (cercle de l'Erzgebirge), sur une rivière de même nom, à 62 kil. S. O. de Dresde; 16,000 hab. Fabriques de tissus divers; filatures, teintureries; commerce très actif. Chemnitz est une des plus anciennes villes de Saxe; elle fut fondée par les Serbes et fortifiée par Henri-l'Oiseleur; elle était ville impériale avant le XIVe siècle. Patrie de Puffendorf et de Heyne.

CHEMNITZ ou CHEMNITIUS (Martin), célèbre théologien protestant, né en 1522 à Britzen dans le Brandebourg, mort en 1586, a publié: *Examen concilii Tridentini*, Francfort, 1585, 4 vol. in-fol.: *Traité des indulgences*, traduit du latin en français, Genève,

1599, in-8 ; *Harmonia evangelica*, Francfort-sur-le-Mein, 1600 à 1611 ; *Theologia Jesuitarum*, La Rochelle, 1589, in-8. — Son fils, Martin Chemnitz, qui fut chancelier du duc de Holstein-Gottorp, eut cinq fils, dont l'un, connu sous le nom de *Hippolytus à Lapide*, est l'auteur de l'ouvrage intitulé : *De Ratione status in imperio Romano-Germanico*, 1640, in-4. Il mourut en 1678.

CHEMNIZER (Ivan-Ivanowitch), né à Pétersbourg en 1744, mort à Smyrne en 1784, est regardé comme le La Fontaine des Russes. La meilleure édition de ses fables est celle publiée à Pétersbourg en 1799 en 3 parties.

CHENAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 14 kil. N. O. de Melle ; 1,200 hab.

CHENDI, ville d'Afrique, jadis capit. de l'état de Chendi (Nubie), sur la rive droite du Nil, à 350 kil. N. de Sennaar, avait de 8 à 900 maisons, et comptait 6 à 7,000 hab., avant que Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, ne l'eût détruite en 1820, pour venger le meurtre de son fils Ismaïl. C'était l'entrepôt et le grand marché d'esclaves de la Nubie. Le roi du Chendi, avec celui de l'Halifa, pouvait armer 30,000 cavaliers. L'état de Chendi est auj. tributaire du pacha d'Égypte. C'est *l'île Meroé* des anciens.

CHÊNEDOLLÉ (Charles PIOULT DE), poëte, né à Vire en 1769, mort en 1833, passa le temps de la révolution en Hollande et en Allemagne, revint en France sous l'Empire et fit paraître en 1807 *le Génie de l'Homme*, poëme didactique qui attira sur lui l'attention. Lors de la création de l'Université, il fut nommé professeur à Rouen, puis inspecteur de l'académie de Caen (1812), et enfin inspecteur général de l'Université (1830). Outre *le Génie de l'Homme*, on a de lui *l'Invention*, poëme dédié à Klopstock, Hambourg, 1795 ; *Esprit de Rivarol*, Paris, 1808 ; *Études poétiques*, Paris, 1820.

CHÊNE-POPULEUX. *Voy.* CHESNE-POPULEUX.

CHÉNERAILLES, ch.-l. de cant. (Creuse), à 24 kil. S. E. de Guéret ; 950 hab. Jadis place forte. Antiquités romaines.

CHÉNIER (Marie-Joseph DE), poëte français, né en 1764 à Constantinople, où son père était consul, mort à Paris en 1811. Il entra d'abord dans la carrière militaire, mais il la quitta au bout de deux ans pour se consacrer aux lettres. Il cultiva avec succès plusieurs genres, mais surtout le théâtre. Enthousiaste des idées républicaines, il leur dut le plus souvent ses inspirations. Il fit représenter successivement *Charles IX*, en 1789 ; *Henri VIII* et *la Mort de Calas*, 1791 ; *C. Gracchus*, *Fénelon*, 1792 ; *Timoléon*, 1793. Dans toutes ses pièces, on trouvait exprimés, dans un style pur, noble et énergique, la haine du despotisme et un vif amour de la liberté ; aussi eurent-elles pour la plupart un succès prodigieux. Chénier fut de toutes les assemblées politiques qui se succédèrent depuis 1792 jusqu'en 1802 ; quoique ardent démocrate, il s'efforça d'arrêter les excès révolutionnaires. Il s'était surtout occupé de l'instruction publique ; aussi fut-il, lors du rétablissement des écoles, nommé inspecteur-général des études ; mais il fut destitué sous l'Empire. Il était membre de l'Académie Française, et fut chargé de faire au nom de ce corps un rapport sur les progrès de la littérature de 1788 à 1808, pour les prix décennaux. Outre ses tragédies, Chénier a composé des poésies lyriques (odes, hymnes, chants imités d'Ossian), dont il publia un recueil en 1797 ; des épîtres, des satires pleines de verve et de sel, et parmi lesquelles on remarque l'*Épître à Voltaire* ; quelques ouvrages en prose, dont le plus estimé est son *Tableau de la littérature française depuis* 1789, ouvrage posthume, Paris, 1815. Il a en outre composé une foule de chants patriotiques pour les fêtes républicaines : aussi le considérait-on comme le poëte de la république. La calomnie a accusé Chénier, mais contre toute vérité, de n'avoir rien fait pour soustraire son frère à l'échafaud. Il a repoussé cette accusation avec une éloquence admirable dans son *Épître sur la calomnie*. Ses œuvres ont été réunies par Arnault, 1824-26, 5 vol. in-8. M. Daunou a donné en outre 3 vol. d'*Œuvres posthumes*, 1824.

CHÉNIER (André DE), frère aîné du précédent, né à Constantinople en 1763, se distingua de bonne heure par son talent poétique ; il réussissait surtout dans l'élégie. Révolté par les excès de la révolution, il osa les blâmer hautement dans des lettres qu'il fit insérer au *Journal de Paris* ; il fut traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort, en 1794. Quelques jours avant l'exécution, il composa sur sa fin prématurée les vers les plus touchants. Ses œuvres ont été recueillies par MM. Ch. Robert et H. de La Touche, en 2 vol. in-8, qui font suite aux œuvres de son frère (Paris, 1826). Elles ont été réimprimées chez Charpentier, 1840, 1 vol. petit in-8.

CHENONCEAUX, bourg du dép. d'Indre-et-Loire, à 9 kil. S. E. d'Amboise. Beau château bâti par François I pour la duchesse d'Étampes, et qu'habita ensuite Catherine de Médicis.

CHEN-SI, prov. septentr. de la Chine, entre celles de Chan-si à l'E., de Kaniou à l'O. ; 845 kil. sur 310 ; 14,800,000 hab. Elle se divise en 7 dép. (Foung-tsiang, Han-tchoung, Hing-an, Si-an, Thong-tcheou, In-lin, Yan-an). Ch.-l., Si-an. Beau climat ; montagnes au S. ; céréales, bétail, houille en quantité, mines d'or qu'on n'exploite pas. Industrie agricole et manufacturière très développée. On remarque encore dans cette province une route magnifique qui va de Si-an à Hantchoung.

CHEN-TCHEOU. *Voy.* SIOUEN-TCHEOU.

CHEOPS, roi d'Égypte de 1178 à 1122 av. J.-C., fit élever la grande pyramide pour lui servir de tombeau et accabla ses sujets d'impôts et de corvées afin d'exécuter cet immense travail.

CHEPHREM, roi d'Egypte, successeur de Chéops, monta sur le trône vers 1112 av. J.-C. et régna 56 ans, au rapport d'Hérodote. Il a fait construire une des grandes pyramides.

CHEPSTOW, ville d'Angleterre (Monmouth), à 17 kil. S. de Monmouth, sur la mer, à l'embouchure de la Wye ; 3,000 hab. Vieux château sur un roc presque perpendiculaire. Pont en fer. Rues larges et droites. Construction de bâtiments de 600 tonneaux. Marées très hautes. Aux environs, plantations renommées.

CHER, *Caris*, riv. de France, naît près de Marinchal, dans le dép. de la Creuse, baigne Auzance, Montluçon, Saint-Amand, Châteauneuf, Vierzon, Saint-Aignan, Montrichard, Bléré, Saint-Sauveur ; reçoit l'Evre, l'Auron, la Seuldre, la Tardel, et joint la Loire au Bec-du-Cher (Indre-et-Loire), après un cours de 345 kil., dont 200 de flottage. Elle est peu navigable. Elle donne son nom aux départements du Cher et de Loir-et-Cher.

CHER (dép. du), le plus central de toute la France, entre ceux du Loiret au N., de la Creuse au S., de l'Allier et de la Nièvre à l'E., de Loir-et-Cher, de l'Indre à l'O. ; 7,133 kil. carrés ; 276,853 hab. Ch.-l., Bourges. Il est formé de la partie orient. du Berry et d'une portion du Bourbonnais. Sol plat, sablonneux. Fer, houille, marbre, grès, pierre de taille, argile, cire, etc. Grains, vin, lin, beau chanvre, châtaignes, etc. ; chevaux, bétail, moutons estimés, quelques mérinos. Forges et fonderies ; draps, toiles de chanvre ; porcelaine, faïence, papeteries, etc. Commerce de fer, laines, merrain, huile de noix, salin, potasse, salpêtre, etc. Ce dép. a 3 arr. (Bourges, Saint-Amand, Sancerre), 29 cant., 297 comm. : il appartient à la 21e division militaire, possède une cour royale et un archevêché (à Bourges).

CHERASCO, en français *Quérasque*, ville murée des Etats sardes, au confluent de la Stura et du

Tanaro; à 35 kil. N. de Mondovi; 11,000 hab. Jolie ville. Commerce en vin, grains, soie. Cherasco fut une ville libre jusqu'au XIIIe siècle; elle appartint depuis successivement aux rois de Naples (1260), aux comtes et ducs de Savoie, aux Français (1796), et enfin aux rois de Sardaigne. C'est aujourd'hui un des boulevards des États sardes.

CHERBOURG, peut-être le *Coriallum* des anciens, *Carusbur* au Xe siècle, ville et port de France, dans le dép. de la Manche; ch.-l. d'arr., sur une baie de la Manche, à 340 kil. N. O. de Paris (361 par la route de Saint-Lô): 19,315 hab. Superbe port militaire, le seul que nous ayons dans la Manche. Il peut contenir 50 vaisseaux de ligne; il est défendu par plusieurs forts construits sur des îlots environnants, et dont les principaux sont le fort Royal et le fort de Querqueville. La rade est fermée par une digue immense, de 3,866 mètres. Outre le port militaire, il y a encore un port marchand. Dentelles, bonneterie, raffinerie de la soude de varec; chantiers de construction, etc. Vainement assiégée par Édouard II, roi d'Angleterre, en 1326, elle fut plus tard livrée aux Anglais (1418) par la trahison de Charles-le-Mauvais. Les Français la reprirent en 1450. Les Anglais s'en emparèrent une seconde fois en 1758 et la ravagèrent. La construction de son port actuel date de 1808. — L'arr. de Cherbourg a 5 cant. (Beaumont, Octeville, St-Pierre-Église, Les Pieux, plus Cherbourg), 200 comm., et 76,673 hab.

CHERBRO, riv. de la Guinée Supérieure, sur la côte de Sierra-Leone, baigne des contrées fertiles, arrose la ville de Cherbro, se scinde en trois bras (Boum, Deong, Bagrou), et débouche dans l'Atlantique, vis-à-vis de l'île de Cherbro. Elle prend aussi les noms de *Rio-das-Palmas* et de *Rio-Selboda*.

CHERBURY (lord). *Voy.* HERBERT.

CHERCHELL, *Iol*, puis *Julia Cæsarea*, ville d'Afrique (Algérie), sur la mer Méditerranée, à 95 kil. O. d'Alger, est située dans la prov. de Mascara. Cette ville, qui, sous les Romains, faisait partie de la Mauritanie Césarienne, appartint au roi Juba-le-Jeune, qui la nomma *Cæsarea* en l'honneur d'Auguste, son protecteur. Les Français s'en sont emparés au mois de mars 1840.

CHEREAS (Cassius), tribun d'une cohorte prétorienne, délivra le monde de Caligula. Claude le fit mettre à mort.

CHEREBERT, roi de Paris. *Voy.* CARIBERT.

CHEREDIN, par corruption pour *Kaïr-Eddyn*, plus connu sous le nom de *Barberousse*.

CHERI'A (EL) ou ARDEN, l'ancien *Jourdain*, riv. de Syrie (Damas), prend sa source dans l'Antiliban, et tombe dans la mer Morte. *Voy.* JOURDAIN.

CHERIBON, ville de l'île de Java, ch.-l. de la prov. (jadis roy.) de Cheribon, sur une baie de la côte N., par 106° 16' long. E., 6° 47' lat. S. Palais du sultan et hôtel du résident de la prov. Jadis grand commerce. On voit aux environs un volcan qui fume encore. La prov. compte 100,000 hab.

CHERIF, nom arabe, qui signifie *noble*, est un titre que prennent ceux qui descendent de Mahomet par sa fille Fatime et son gendre Ali. Il est aussi donné spécialement aux chefs de divers états, notamment aux princes qui gouvernent La Mecque, et qu'on nomme *grands-chérifs*, et aux souverains de Fez, de Maroc et de Tafilet. Les chérifs, prétendus descendants de Mahomet, forment des familles assez nombreuses que l'on trouve répandues dans la plupart des états musulmans. Ils se distinguent par un turban vert.

CHEROKEES, tribu indienne des États-Unis, habite le nord des états de Géorgie et d'Alabama, et le S. E. du Tennessee. Leur nombre est évalué à 15,000 individus. C'est le peuple indigène de l'Amérique septentr. le plus civilisé aujourd'hui.

CHERON (Élisabeth-Sophie), fille d'un peintre en émail, née à Paris en 1684, morte en 1711, se distingua dans la peinture, la musique et la poésie, et fut reçue en 1672 à l'Académie de Peinture et de Sculpture. Élevée dans la religion protestante, elle abjura. On estime sa *Descente de Croix*, d'après Zumbo; son *Livre des principes à dessiner*, 1706. Ses écrits sont: *Essai de Psaumes et de Cantiques mis en vers*, Paris, 1694, in-8; *le Cantique d'Habacuc et le Psaume CIII*, trad. en vers français, et publiés en 1717, in-4, par Le Hay, ingénieur du roi, qui l'avait épousée; *les Cerises renversées*. Ce poëme a été mis en vers latins par Raux, 1797, in-18.

CHÉRON (L.-Claude), né à Paris en 1758, mort en 1807, membre de l'Assemblée législative, puis préfet du département de la Vienne, cultiva la littérature avec quelque succès. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, dont les principales sont: *Caton d'Utique*, imité d'Addison, et *le Tartufe de Mœurs*, imité de Sheridan (*School for Scandal*), 1805; on lui doit une bonne traduction de *Tom Jones*, 1804, 6 vol. in-12, et plusieurs *Poésies fugitives*.

CHÉRON (madame), actrice de l'Opéra, femme de Chéron, acteur estimé du même théâtre, avait une fort belle voix. Elle débuta en 1784, et fut quelque temps la rivale de madame Saint-Huberty.

CHÉRONÉE, *Cheronea*, d'abord *Arné*, aujourd'hui *Capranu* ou *Caprena*, ville de Béotie, au N. O., sur les confins de la Phocide, est célèbre par plusieurs victoires: 1° des Béotiens sur les Athéniens, 447 av. J.-C.; 2° de Philippe sur Athènes et Thèbes, 338 av. J.-C.; 3° de Sylla sur Archélaüs, général de Mithridate, 87 av. J.-C. Patrie de Plutarque.

CHEROY, ch.-l. de cant. (Yonne), à 21 kil. O. de Sens; 900 hab.

CHERSO, *Crepsa*, île et ville d'Illyrie (Trieste), dans l'Adriatique. La ville a 3,400 hab. Bon port.

CHERSON, auj. *Kaslov*, ville grecque de la Chersonèse Taurique, à l'O., fondée par une colonie d'Héraclée, fut prise par Mithridate, puis délivrée par les Romains. — Plusieurs autres villes moins importantes portaient aussi ce nom chez les anciens.

CHERSON, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* KHERSON.

CHERSONÈSE, mot grec qui veut dire *presqu'île*, désigne plus particulièrement certaines contrées, dont les plus connues sont:

CHERSONÈSE CIMBRIQUE, auj. le *Jutland*, entre la mer de Germanie et le *Codanus sinus* (mer Baltique), ainsi appelée des Cimbres qui l'habitaient.

CHERSONÈSE DE THRACE, auj. *presqu'île de Gallipoli*, entre le golfe Mélas et l'Hellespont; villes: Sestos, Callipolis, Lysimachie. Miltiade lui fit reconnaître la domination d'Athènes; mais celle-ci la perdit pendant la guerre du Péloponèse.

CHERSONÈSE D'OR, auj. la *presqu'île de Malacca*, ou plutôt l'Inde Transgangétique tout entière.

CHERSONÈSE TAURIQUE, auj. la *Crimée*, entre le Pont-Euxin et le Palus Méotide. Elle doit son nom aux *Tauri*, peuple inhospitalier qui l'habitait et qui massacrait tous les étrangers qui venaient y aborder.

CHERTSEY, ville d'Angleterre (Surrey), sur la Tamise, à 53 kil. O. de Londres; 4,795 hab. Ancienne résidence de rois saxons.

CHERUSQUES, *Cherusci* en latin, peuple de la Germanie, entre le Weser et l'Elbe, dans les duchés de Brunswick et la prov. de Lunebourg. Les Chérusques, sous la conduite d'Hermann ou d'Arminius, taillèrent en pièces les légions de Varus, et résistèrent longtemps aux armes de Germanicus. Affaibli par les attaques continuelles des Lombards, ce peuple disparut vers le IIIe siècle, en se fondant dans la grande confédération des Francs.

CHESAPEAK (baie de), grande baie formée par l'Océan Atlantique sur la côte des États-Unis, dans les états de Virginie et de Maryland, par 78° 2'–79° 4' long. O., 27°–39° 35' lat. N., a 310 kil. de long sur 50 de large; elle renferme beaucoup d'îles et reçoit les

eaux de la Susquehannah, du Potomac, du Rappahannoc, etc. Les villes de Baltimore et d'Annapolis sont sur cette baie.

CHESAPEAK-ET-DELAWARE (canal de). *Voy.* DELAWARE.

CHESELDEN (William), chirurgien anglais, né en 1688 à Burrow, dans le comté de Leicester, mort à Londres en 1752, est auteur de traités estimés sur l'anatomie (1713), sur la *Taille de la pierre* (1723) ; sur l'*Ostéographie* (1732) ; mais il s'est surtout fait un nom pour avoir le premier fait l'opération de la cataracte sur des aveugles-nés. En 1728, il rendit la vue à un jeune homme de 14 ans, et donna, dans un mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques*, les plus intéressants détails sur les progrès du nouveau sens que ce jeune homme venait d'acquérir.

CHESHAM, ville d'Angleterre (Buckingham), à 37 kil. S. E. de Buckingham ; 5,100 hab. Dentelles.

CHESHUNT, ville d'Angleterre (Hertford), à 11 kil. S.E. d'Hertford; 3,200 hab. Ancienne station romaine. Richard Cromwell s'y retira après son abdication.

CHESNE-POPULEUX (LE), ch.-l. de cant. (Ardennes), sur le canal des Ardennes, à 14 kil. N. de Vouziers; 1,201 hab. C'est un des cinq passages de l'Argonne.

CHESTER, *Deva* ou *Cestria*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Chester, sur la Dee, à 270 kil. N. O. de Londres; 21,500 hab.; 4 grandes rues, prison remarquable, château-fort, construit par Guillaume-le-Conquérant; cathédrale, etc. Tabac, plomb à tirer, céruse ; chantiers de construction, etc. Grand commerce : 2 grandes foires.

CHESTER (comté de), dans l'Angleterre septentrionale, sur la mer d'Irlande, au S. du comté de Lancaster, au N. de ceux de Shrop et de Flint ; 82 kil. sur 48 ; 334,000 hab. Ch.-l., Chester. Agriculture florissante. Sel gemme et houille, etc. Fromages renommés. Tissus de soie, de coton, de toile ; rubans, boutons ; tanneries. — Ce pays, habité jadis par les *Cornavii*, fit, sous les Romains, partie de la prov. *Flavia Cæsariensis*. Guillaume-le-Conquérant l'érigea en comté palatin, en faveur de son neveu Hugues, et lui accorda de grands priviléges, que restreignit plus tard Henri VIII. Depuis Édouard III, le fils aîné du roi a toujours porté le titre de comte de Chester.

CHESTERFIELD, ville d'Angleterre (Derby), à 28 kil. N. de Derby ; 5,800 hab. Grande et vieille église, hôtel-de-ville. Forges, tapis, soieries, cotonnades ; souliers. Titre d'un comté nobiliaire. — Plusieurs villes des États-Unis portent le nom de Chesterfield. — On nomme *Chesterfield-Inlet* un grand golfe de la mer d'Hudson, dans la Nouv.-Galles septentrionale, qui a 22 kil. de large et s'avance de 440 kil. dans les terres.

CHESTERFIELD (Philippe DORMER STANHOPE, comte de), connu comme homme d'esprit et comme le modèle du bon ton, né à Londres en 1694, mort en 1779, fut d'abord membre de la chambre des communes, entra dans celle des lords à la mort de son père (1726), et se fit remarquer dans toutes les deux par son éloquence insinuante. Il remplit avec succès les fonctions d'ambassadeur en Hollande, de vice-roi en Irlande, et de secrétaire d'état. Il fut lié avec les hommes les plus distingués de l'Angleterre et de la France, particulièrement avec Voltaire et Montesquieu. On a de lui des discours, des morceaux détachés, insérés dans les recueils littéraires du temps, et des *Lettres à son fils*, dans lesquelles il lui donne des conseils sur sa conduite dans le monde, et sur ses études pendant un voyage qu'il faisait sur le continent; ces lettres sont écrites avec une élégance remarquable, mais elles contiennent une morale trop relâchée. Elles ont été traduites en français, avec quelques suppressions, Amsterdam, 1777 et 1796. Les œuvres de Chesterfield ont été recueillies à Londres, 1774, 4 vol. in-4.

CHEVAGNES, ch.-l. de cant. (Allier), à 15 kil. E. de Moulins ; 900 hab.

CHEVALIERS. Ordre du peuple romain qui tenait le milieu entre les patriciens et les plébéiens. On les fait remonter jusqu'à Romulus, mais ils ne formèrent un ordre constitué qu'au VIe siècle de Rome. Leur nombre était illimité. Pour entrer dans cet ordre il fallait, sous les empereurs, posséder au moins 400,000 sesterces. Les chevaliers avaient le privilége d'avoir un cheval entretenu aux frais de l'état, de porter un anneau d'or, d'occuper dans les jeux publics les 14 premiers siéges. Gracchus leur donna l'administration de la justice (122 av. J.-C.); Sylla la leur ôta (82); Pompée la leur rendit (70), en leur associant les sénateurs et les tribuns du trésor. Ils eurent la ferme des biens et des impôts de la république. — Au moyen âge le titre de chevalier appartenait de droit et exclusivement aux personnes nobles de *nom et d'armes;* mais on n'y parvenait qu'après avoir passé par les rangs de *varlet* ou *damoiseau*, de *page* et d'*écuyer*. La réception d'un chevalier était accompagnée d'une foule de cérémonies destinées à rehausser l'éclat et l'importance de ce titre, qui donnait droit à de nombreux priviléges. Les chevaliers seuls pouvaient porter bannière, paraître dans les tournois, et y disputer les prix, revêtir un collier d'or et une armure dorée, placer une girouette sur le haut de leur manoir; ils portaient dans leurs armoiries un sceau particulier; ils prenaient le titre de *messire* ou de *monseigneur*, et leurs femmes celui de *madame*. En échange de ces prérogatives, ils juraient de combattre partout l'injustice, d'être les défenseurs de la veuve et de l'orphelin, et d'obéir sans réserve aux ordres de leur dame et de leur roi. Le temps des croisades fut l'époque la plus glorieuse de la chevalerie. Elle s'évanouit avec le régime féodal. — Dans les distinctions nobiliaires, le titre de chevalier désignait le plus infime degré de la noblesse, et venait après ceux de comte et de baron. — On a depuis donné par extension le nom de *chevalier* aux personnes décorées d'ordres purement honorifiques, tels que ceux de St-Michel, du St-Esprit et de la Légion-d'Honneur.

CHEVERT (François DE), brave général français, né à Verdun de parents pauvres, en 1695, mort en 1769, entra au service comme simple soldat. Il était lieutenant-colonel lors du siége de Prague par le comte de Saxe en 1741 ; ce fut à lui que l'on dut la prise de cette place. L'année suivante, il défendit cette même place pendant 18 jours, avec 1,800 hommes, contre toute l'armée autrichienne, et ne capitula qu'aux conditions les plus honorables. Nommé lieutenant-général, il contribua puissamment au gain de la bataille d'Hastenbeck en 1757.

CHEVILLON, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 14 kil. N. E. de Vassy ; 860 hab.

CHEVIOT (monts), chaîne de montagnes qui sépare l'Angleterre de l'Ecosse, et s'étend du N. E. au S. O., depuis les rives du Glen jusqu'à celles du Leddel, sur une longueur de 75 kil. Les plus hautes cimes atteignent 812 mètres.

CHEVREAU (Urbain), écrivain, né à Loudun en 1613, mort en 1701, passa presque toute sa vie en voyages à la cour de Suède ou en Allemagne, et se livra néanmoins avec succès à l'étude des lettres. On a de lui des *Œuvres mêlées*, La Haye, 1717, in-12: *Chevræana*, Paris, 1700; *Remarques sur les poésies de Malherbe*, Saumur, 1660, et plusieurs pièces de théâtre parmi lesquelles il faut citer la *Suite et le Mariage du Cid*, tragi-comédie, 1638, in-12.

CHEVREUSE, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 13 kil. S. O. de Versailles, sur l'Yvette : 1,700 hab. Beau château près de là. — Chevreuse fut érigée en duché-pairie pour Claude de Lorraine (1578-1657) et

passa ensuite par héritage dans la maison de Luynes.

CHEVREUSE (Marie DE ROHAN-MONTBAZON, duchesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, née en 1600, d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon, morte en 1679, épousa en 1617 Charles d'Albert, duc de Luynes, connétable de France. Après la mort du connétable, elle se remaria, en 1622, à Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. Son attachement pour la reine Anne d'Autriche lui fit haïr le cardinal de Richelieu, qui l'en punit par l'exil. Anne d'Autriche étant devenue régente, la duchesse de Chevreuse revint à la cour; elle conserva toujours un grand ascendant sur l'esprit de la reine.

CHEYLARD (LE), ch.-l. de canton (Ardèche), sur la Dorne, à 36 kil. S. O. de Tournon; 2,542 hab.

CHÈZE (LA), ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 9 kil. S. E. de Loudéac; 400 hab.

CHÉZY (Ant.-Léon DE), orientaliste, né en 1773 à Neuilly, enlevé par le choléra en 1832, introduisit le premier l'étude du sanscrit en France et publia la traduction de quelques poëmes écrits dans cette langue, tels que *Sacontala*, *Amarou-Satnaka*, etc. Il avait composé plusieurs autres ouvrages sur les langues et les littératures sanscrite et persane qui n'ont pas été publiés. On créa pour lui en 1815 une chaire de langue sanscrite au collége de France. — Sa veuve, Wilhelmine Christine de Chézy, connue dans la littérature allemande sous le nom d'*Helmina von Chezy*, a rédigé les *Mémoires* de son mari, et a donné des romans qui ont été fort goûtés.

CHIABRERA (Gabriel), poëte italien, né en 1552 à Savone, mort en 1637, s'est surtout distingué dans le genre lyrique et a été surnommé *le Pindare de l'Italie*. Il fut lié avec Alde Manuce, et étudia avec ardeur les poëtes grecs et latins. Ses poésies lyriques, publiées d'abord en 3 parties à Gênes, 1586, 1587 et 1588, ont été souvent réimprimées. Il a aussi composé des tragédies, des comédies, des poëmes épiques. On a publié en 1796 à Gênes des poésies inédites de Chiabrera.

CHIANA, *Clanis*, riv. de l'Italie, est formée par divers ruisseaux dont les eaux se partagent sur la limite de la Toscane et de l'État ecclésiastique, et se rendent au N. dans l'Arno, au S. dans le Tibre, par 2 bras dits, l'un *Chiana Toscana*, l'autre *Chiana Pontificia*.

CHIAPA, dit CHIAPA-DE-LOS-INDIOS, ville de la Confédération mexicaine, dans l'état de Chiapa, sur le Tabasco, par 76° 14' long O., 17° 5' lat. N.; 400 familles, presque toutes indiennes. Jadis ch.-l. de la prov. de Chiapa, dans l'anc. vice-roy. du Mexique.

CHIAPA-DE-LOS-ESPANOLES OU CIUDAD-REAL, ville de la Confédération mexicaine, ch.-l. de l'état actuel de Chiapa, à 400 kil. N. O. de Guatimala; 3,800 hab. Évêché dont Las Casas a été titulaire.

CHIAPA (état de), une des 24 divisions de la Confédération mexicaine, entre les états de Tabasco au N., d'Yucatan au N. E., d'Oaxaca à l'O., le Guatimala à l'E., le Grand Océan au S. Ch.-l., Chiapa-de-los-Espanoles ou Ciudadréal. Sol fertile. Climat varié. Volailles, chevaux, porcs, beaucoup de beaux oiseaux. Cet état était jadis une prov. du Guatimala.

CHIARAMONTE, ville de Sicile (Syracuse), à 56 kil. O. de Syracuse; 6,000 hab. Fondée au XVe siècle par un gentilhomme qui lui donna son nom.

CHIARAMONTE (Barnabé). *Voy.* PIE VII.

CHIARENZA ou CLARENCE, *Cyllene*, ville de la Grèce (Arcadie), à 10 kil. N. O. de Gastouni. Ruines antiques.

CHIARI, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 22 kil. O. de Brescia; 6,900 hab. Commerce de soie et bestiaux. Bataille où le maréchal de Villeroi fut défait par le prince Eugène, 1701.

CHIAROMONTE, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 40 kil. E. de Lagonegro; 2,240 hab. Bons vins, soie, etc.

CHIAVARI, ville des États sardes (Gênes), à 31 kil. S. E. de Gênes; 7,700 hab. Ch.-l. du district de même nom. Pêche d'anchois. Toiles, dentelles, linge de table. Commerce. Patrie d'Innocent IV.

CHIAVENNA, *Clavenna* des anciens, *Clæven* en allemand; ville du roy. Lombard-Vénitien, à 28 kil. N. O. de Sondrio, sur la Maira; 3,000 hab. Ch.-l. d'une petite prov. de même nom, située au pied des Alpes Rhétiques. Entrepôt de l'Allemagne et de l'Italie. Grand commerce de vins et de fruits; ustensiles de cuisine, et pierres dites *lavezzi*. — Au XIIe siècle elle était soumise à la république de Côme. En 1512, les Grisons s'en emparèrent et la conservèrent jusqu'en 1797, époque où elle fut enclavée dans la République Cisalpine. En 1815, elle a été donnée à l'Autriche.

CHICHESTER, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Sussex, à 88 kil. S. O. de Londres; 8,400 hab. Évêché. Belle cathédrale, hôtel-de-ville, théâtre, et autres monuments. Entrepôt du sel d'Ichnor. Jadis station romaine, puis résidence de rois saxons.

CHICHIMÈQUES, ancienne nation indigène de l'Amérique, appartenait à la famille mexicaine; à une époque inconnue, elle vint du N. O. de l'Amérique s'établir dans le Mexique actuel dont elle chassa les habitants, appelés Toltèques. Elle fut exterminée par les Espagnols. On croit que les *Mecos*, qui habitent auj. dans le district de Durango, sont les descendants des Chichimèques.

CHICLANA, ville d'Espagne (Séville), à 15 kil. S. E. de Cadix; 7,000 hab. Maisons de campagne. Eaux minérales. Bataille entre les Anglais et les Français, 1811.

CHICOYNEAU (Franç.), médecin, né à Montpellier en 1672, mort en 1752, occupa dès l'âge de 21 ans une chaire à la faculté de Montpellier; alla donner ses soins aux Marseillais lors de la peste de 1720; devint chancelier de l'université de Montpellier, et fut nommé médecin des enfants de France en 1731. Il ne croyait pas à la contagion.

CHIEM (lac de), en allemand *Chiemsee*, lac de Bavière (Isar); il a 15 kil. sur 9, et 160 mètres de profondeur; très poissonneux. Bords charmants. Il renferme trois îlots, reçoit l'Achen, et donne naissance à l'Alz.

CHIEN (grotte du), fameuse grotte située aux environs du lac d'Agnano, près de Naples, à 8 kil. S. O. de cette ville. Elle est remplie de gaz carbonique; ce gaz délétère ne pouvant guère s'élever qu'à un mètre au-dessus du sol, les animaux seuls périssent dans la grotte tandis que l'homme n'y ressent aucun mal.

CHIENS (île des), *Desaventura* de Magellan, île de la Polynésie, dans le Grand Océan, par 137° 2' long. O., 15° 5' lat. S., ainsi nommée parce que ceux qui la découvrirent n'y trouvèrent d'autres habitants que trois chiens.

CHIENS-MARINS (baie des), ou de DAMPIERRE, en Australie, sur la côte O. de la Nouvelle-Hollande, par 110° 35'-112° 6' long. E. Bon mouillage.

CHIERI, en français, *Quiers* ou *Chiers*, *Correa Potentia* des anciens, ville des États sardes, à 10 kil. S. E. de Turin; 10,000 hab. Draps, filatures de coton et de fil. — Cette ville avait, au moyen âge, une certaine importance; elle formait une petite république indépendante, qui avait été, dit-on, fondée au VIe siècle par un Romain nommé Balbus. Elle fut gouvernée jusqu'au XIVe siècle par la famille des Balbes, qui prétendait descendre du Romain Balbus. En 1347, les habitants de Chieri, fatigués de leurs longues dissensions, reconnurent volontairement la domination d'Amédée VI, comte de Savoie.

CHIERS, rivière qui naît près de Chenière (Moselle), baigne Longwy, Longuyon, Montmédy, et se perd dans la Meuse à 7 kil. S. E. de Sedan, après un cours de 88 kil. Elle fait beaucoup de détours.

CHIESE, *Clesius*, ou *Clusius*, rivière du roy. Lombard-Vénitien, prend sa source dans le Tyrol, à 37 kil. O. de Trente, traverse le lac d'Idro, arrose les prov. de Brescia et de Mantoue, et se perd dans l'Oglio après un cours de 130 kil. environ.

CHIETI, *Teate Marrucinorum*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de l'Abruzze Citérieure, sur la Pescara, à 64 kil. E. d'Aquila; 12,700 hab. Archevêché; place de guerre. Société d'agriculture, arts et commerce; draps, étoffes diverses; huile, etc. Cette ville fut une des principales villes des *Marrucini;* possédée longtemps par les Romains, elle devint, après la chute de leur empire, la proie des Goths, puis celle des Lombards. Pepin, roi d'Italie, la prit sur ces derniers et la ravagea. Elle fut plus tard relevée par les Normands. Les Français s'en emparèrent en 1802.

CHIÈVRES, *Cervia*, ville de Belgique (Hainaut), à 17 kil. N. O. de Mons; 2,500 hab. Brasseries, distilleries, corroieries; raffinerie de sel.

CHIÈVRES (Guillaume DE CROY, seigneur de), d'une ancienne maison de Picardie, fit avec distinction les guerres d'Italie sous Charles VIII et sous Louis XII, 1506. Il fut nommé gouverneur et tuteur du jeune Charles d'Autriche; et quand celui-ci devint empereur sous le nom de Charles-Quint, il nomma Chièvres son premier ministre. Son incapacité et ses déprédations excitèrent une révolte à Valladolid, 1520. Il mourut à Worms, empoisonné, en 1521. Sa vie fut publiée par Varillas, 1684, sous ce titre: *La Pratique de l'éducation des Princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croy*, etc.

CHIFFLET, célèbre famille de la Franche-Comté, qui pendant les XVIe et XVIIe siècles a fourni un grand nombre d'érudits distingués; les principaux sont: Claude, né à Besançon en 1541, mort en 1580, professeur de droit à Dôle; il a écrit sur les substitutions, les partages, les fidéicommis, et s'est aussi occupé avec succès de numismatique et d'histoire: on lui doit un ouvrage, *De Ammiani Marcellini vita et libris*, Louvain, 1627. — Jean, frère du précédent, savant médecin. Il laissa 4 fils, tous connus par leurs écrits: — Jean-Jacques, fils aîné de Jean, médecin et antiquaire, né à Besançon en 1588, mort en 1660; il visita Paris, Montpellier; voyagea en Italie, en Allemagne; occupa à son retour les premières places dans sa ville natale, et fut choisi pour médecin par le roi d'Espagne Philippe IV. On a de lui: *Vesuntio*, histoire de Besançon fort estimée, Lyon, 1618; *Portus Iccius Julii Cæsaris* (il place ce port à Mardick), 1627; *le Blason des chevaliers de la Toison-d'Or*, 1632, et des écrits politiques où il soutient les droits de l'Espagne et de l'Autriche contre la France. — Il eut 2 fils: Jules, jurisconsulte et historien, auteur du *Breviarium ordinis Velleris aurei*, Anvers, 1652; et Jean, ecclésiastique, auteur de dissertations historiques fort curieuses, dont une sur la papesse Jeanne, Anvers, 1666. — Pierre-François, 2e fils du premier Jean et frère de Jacques, jésuite, né en 1592, mort en 1682. Il avait enseigné avec distinction dans divers colléges de son ordre, lorsque Colbert l'attira en France, 1675, et lui confia la garde du médailler du roi. On lui doit de savants ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques, entre autres: *Scriptores veteres de fide catholica*, Dijon, 1656; *Paulinus illustratus*, 1622; *Victoris Vitensis et Vigilii opera*, 1664; des *Dissertations* sur Denys-l'Aréopagite, sur saint Martin, etc. — Philippe, 3e fils de Jean, savant ecclésiastique, né à Besançon en 1597, mort vers 1663, chanoine de Besançon, était l'ami du célèbre Henri Dupuis. Il a publié: *Concilii Tridentini canones, cum præfatione et notis*, Anvers, 1640, estimé, et a donné une bonne édition ainsi qu'une traduction de *l'Imitation de J.-C.* — Laurent, 4e fils de Jean, jésuite, né en 1598, mort en 1658. Il a écrit de nombreux ouvrages ascétiques, et a composé une *Parfaite Grammaire de la langue française*, Anvers, 1659, qui eut de la vogue. Il eut part à la révision du *Dictionnaire* de Calepin, en huit langues, 2 vol. in-fol.

CHIGI (Fabio), pape. *Voy.* ALEXANDRE VII.

CHIGNOLO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 25 kil. S. E. de Pavie; 3,000 habitants. Beau palais.

CHIHUAHUA ou **CHIHUAGUA**, ville de la Confédération mexicaine, capitale de l'état de même nom, par 28° 50' lat. N., 106° 50' long. O.; 12,000 habitants.

CHIKANGA, pays situé dans la partie mérid. du Monomotapa, contient la prov. de Manica, célèbre par ses mines d'or.

CHILDEBERT I, 3e fils de Clovis, eut en partage le royaume de Paris, et commença à régner en 511. Il se joignit à ses frères Clodomir et Clotaire I contre Sigismond, roi de Bourgogne, le fit périr avec sa famille et démembra ses états (534). Peu après, il eut part à l'assassinat de ses neveux, fils de Clodomir, qui devaient hériter du roy. d'Orléans, et partagea leur héritage avec Clotaire. Il tourna ensuite ses armes contre l'Espagne et prit Pampelune: mais il fit en vain le siége de Saragosse. Il mourut à Paris en 558, sans enfants mâles, laissant son frère Clotaire seul roi des Francs. C'est lui qui fit bâtir Saint-Germain-des-Prés.

CHILDEBERT II, fils de Sigebert et de Brunehaut, succéda à son père dans le roy. d'Austrasie en 575. A la mort de son oncle Gontran, 593, il réunit à l'Austrasie les royaumes de Bourgogne, d'Orléans, et une partie de celui de Paris. Il mourut en 596, à l'âge de 26 ans, empoisonné, selon les uns, par sa mère Brunehaut; selon d'autres, par Frédegonde.

CHILDEBERT III, dit *le Juste*, fils de Thierri III et frère de Clovis III, succéda en 695 à ce dernier sur le trône de France, à l'âge de 12 ans. Il en régna 16 sous la domination de Pepin-le-Gros, maire du palais, qui ne lui laissa prendre aucune part au gouvernement. Il mourut en 711.

CHILDEBRAND, fils de Pepin-le-Gros et frère de Charles Martel, accompagna celui-ci dans ses expéditions contre les Sarrasins et se signala par son courage. Quelques historiens ont nié l'existence de ce prince, d'autres font de lui la tige des Capétiens. Carel de Sainte-Garde a célébré les exploits imaginaires de Childebrand dans un mauvais poëme intitulé: *les Sarrasins chassés de France.*

CHILDÉRIC I, roi de France, succéda à son père Mérovée en 457. Il fut, dit-on, chassé de ses états à cause de la dissolution de ses mœurs, et se réfugia dans la Thuringe, chez un roi dont il séduisit la femme, nommée Basine. Quelque temps après, il rentra avec celle-ci dans ses états et l'épousa. Il en eut Clovis. Childéric mourut en 481.

CHILDÉRIC II, 2e fils de Clovis II, eut en partage le royaume d'Austrasie, et commença à régner en 656. A la mort de Clotaire III, son frère aîné (670), il réunit à sa couronne les royaumes de Bourgogne et de Neustrie, malgré Ébroin, maire du palais de Neustrie, qui voulait donner pour successeur à Clotaire III Thierri, 3e fils de Clovis II. Childéric eut pour ministre le vertueux Léger, évêque d'Autun, et suivit pendant quelque temps ses sages conseils. Mais bientôt, fatigué de ses remontrances, il le relégua dans le monastère de Luxeuil, et s'abandonna à son caractère violent et cruel. Bodillon, seigneur qu'il avait maltraité, l'assassina en 673.

CHILDÉRIC III, dernier roi de France de la 1re race, fils de Chilpéric II, fut placé sur le trône en 742 par Pepin-le-Bref, alors maire du palais; mais celui-ci l'en fit bientôt descendre pour l'enfermer dans un couvent, et monta sur le trône à sa place (752). Childéric mourut quelques années après.

CHILI, état de l'Amérique méridionale, situé entre 72° et 77° long. O., et entre 25° et 44° lat. S.,

s'étend le long des côtes du Grand-Océan sur une longueur de 2,000 kil. environ et une largeur de 220, et a pour bornes au N. la Bolivie, à l'E. les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, au S. E. et au S. la Patagonie ; 1,400,000 hab. Capitale, Santiago. Le Chili se divise en 7 provinces : Santiago, Aconcagua, Coquimbo, Colchagua, Maule, Concepcion, Valdivia, plus l'archipel de Chiloé. Villes principales : Santiago, Valparaiso, San-Felipe, Coquimbo, San-Fernando, Cauquenes, Concepcion, Valdivia et San-Carlos. On trouve beaucoup de montagnes dans le Chili, et depuis la côte le sol s'élève graduellement jusqu'aux Andes qui séparent le Chili de l'intérieur de l'Amérique méridionale. Ces montagnes renferment un grand nombre de volcans toujours en éruption : aussi le sol est-il fréquemment tourmenté par des tremblements de terre. Elles recèlent les mines les plus riches ; on y recueille de l'or en abondance, de l'argent, du fer, du cuivre, de l'étain, etc. Les principales riv. sont le Guasco, le Maypo, le Maule, la Quillota, la Valdivia, etc. Le climat du Chili est très varié ; la chaleur y est extrême, mais elle est tempérée par les brises qui viennent de la mer et par des pluies abondantes ; la terre est d'une fertilité extrême ; d'immenses forêts de cèdres rouges, de cocotiers, de lauriers, de pehuens ou pins du Chili, couvrent les flancs des Andes ; toutes les plantes tropicales et les productions végétales de l'Europe y croissent avec rapidité. La vigogne, le huègne, le guanaco, le pagi, le guémul, sont les quadrupèdes particuliers au Chili. On y trouve aussi une grande quantité de perroquets, d'oiseaux-mouches, des autruches, des condors, et des milliers d'insectes et de reptiles. Les indigènes descendent de deux races distinctes, celle des *Araucans* ou *Araucaniens*, qui forment encore aujourd'hui un état indépendant (*Voy.* ARAUCANIE) ; et celle des *Puelches*. Toutes deux ont le teint cuivré et peu de barbe. Les Puelches habitent particulièrement les montagnes et se distinguent par leur taille élevée. — Avant la conquête des Espagnols, le Chili avait été soumis par les Incas et faisait partie de l'empire du Pérou. En 1536, Almagro, envoyé par Pizarre, pénétra dans le Chili, mais essaya vainement de s'y maintenir. Valdivia, en 1540, tenta une nouvelle expédition; il fonda les villes de Santiago, de Concepcion et de Valdivia, mais il fut défait et mis à mort par les Araucaniens (1550). L'Espagne avait déjà annexé le Chili à la vice-royauté du Pérou, mais des guerres continuelles avec les indigènes en retardèrent la soumission jusqu'en 1773. A cette époque tout le pays reçut le nom de capitainerie-générale du Chili ; mais l'Araucanie resta libre. En 1810 le Chili secoua le joug de sa métropole et proclama son indépendance. Retombé un instant sous la domination espagnole en 1814, il s'insurgea en 1817 sous la conduite du général Saint-Martin. Après la victoire de Maypo (avril 1818), qui assura son indépendance, le Chili s'érigea en république. Toutefois le nouvel état ne fut définitivement constitué qu'en 1826 par les efforts de Ramon-Freire et d'O'Higgins.

CHILLAN, volcan du Chili, donne son nom à San-Bartolomeo de Chillan, ville située au pied du volcan, par 73° 55' long. O, et 35° 56' lat. N. ; 400 maisons.

CHILLINGWORTH (Guill.), célèbre controversiste, né à Oxford en 1602, fut élevé dans la religion anglicane, se convertit au catholicisme à 17 ans, puis retourna au protestantisme, et devint un des adversaires les plus zélés de l'Eglise romaine. Il l'attaqua avec force dans un traité intitulé : *La Religion protestante, moyen sûr de salut*, Oxford, 1637 ; trad. en français, Amsterdam, 1730 ; cet ouvrage fut considéré par les presbytériens comme entaché de socinianisme. Il prit parti dans la guerre civile pour Charles I ; accompagna ce prince au siége de Glocester, et fut pris par les rebelles ; il mourut entre leurs mains, 1644. Locke cite les écrits de Chillingworth comme les plus propres à former l'esprit à la rigueur du raisonnement. Cet habile controversiste, à force d'examiner le pour et le contre, était tombé dans un état d'incertitude et d'indécision qui le fit changer plusieurs fois de parti, et le mit souvent en contradiction avec lui-même.

CHILLOAS, la même que Luya. *Voy.* LUYA.

CHILOÉ (archipel de), dans l'Océan Pacifique, sur la côte du Chili, dont il dépend comprend 47 îles principales ; la plus grande se nomme Chiloé ou Isla Grande ; ch.-l. général, Castro. Climat chaud et humide, fréquents tremblements de terre ; sol fertile, surtout en céréales et légumes ; assez d'industrie : toiles, lainages, teintures. Commerce actif avec le Chili. Les habitants sont habiles marins. Cet archipel fut découvert par Mendoza en 1558.

CHILON de Lacédémone, un des sept sages, vivait vers l'an 600 av. J.-C. Il mourut de joie, en voyant son fils couronné aux jeux olympiques.

CHILPÉRIC I, le plus jeune des fils de Clotaire I, reçut en partage le royaume de Soissons l'an 561. Son règne n'est qu'une suite de crimes. Il avait épousé une princesse nommée Andouaire ; il la quitta bientôt pour entretenir avec Frédegonde un commerce illégitime ; il éloigna pour quelque temps cette femme criminelle, afin d'épouser Galsuinde, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, et sœur de Brunehaut ; mais il revint bientôt à Frédegonde, après avoir fait assassiner Galsuinde. Cet assassinat fut l'origine de la haine que se vouèrent Brunehaut et Frédegonde, haine qui enfanta de nouveaux crimes. En 575, Chilpéric, qui était en guerre avec son frère Sigebert, époux de Brunehaut, fut enfermé dans Tournai et réduit à la dernière extrémité ; pour sortir de ce mauvais pas, il fit, de concert avec Frédegonde, assassiner son ennemi. Il périt lui-même assassiné en 584 ; on accusa de ce meurtre cette même Frédegonde dont il avait, disent quelques historiens, découvert les intrigues avec un seigneur nommé Landry.

CHILPÉRIC II, roi de France (715-720), fils de Childéric II, fut élevé dans un monastère sous le nom de *Daniel*, et placé sur le trône en 715, par Rainfroi, maire du palais de Neustrie. Ayant eu l'imprudence d'attaquer Charles Martel, il fut vaincu, fait prisonnier, et ne conserva de la royauté que le titre.

CHIMAY, ville de Belgique (Hainaut), à 44 kil. S. de Charleroi ; 2,258 hab. Toiles de coton, chapeaux. Ardoisières aux environs. Fonderies de fer. Ancienne principauté. — La seigneurie de Chimay appartenait au XIIIe siècle à la maison de Nesle-Soissons ; elle passa ensuite entre les mains des sires de Beaumont, des Châtillon, comtes de Blois ; puis fut vendue à la maison de Croy. Les membres de cette famille la firent ériger en comté par Charles-le-Téméraire en 1460, et en principauté par l'empereur d'Allemagne en 1546 ; en 1612, cette principauté échut par héritage à la maison de Ligne-Aremberg, qui la garda jusqu'en 1686. La maison de Hennin la posséda ensuite jusqu'en 1750, époque où elle passa par mariage dans la maison de Caraman qui la possède encore aujourd'hui.

CHIMAY (la princesse de). *Voy.* TALLIEN (madame).

CHIMBORAÇO, fameuse mont. de l'Amérique du Sud, une des plus hautes de la chaîne des Andes, dans la Nouvelle-Grenade, atteint 6,530 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son sommet est couvert de neiges éternelles, quoique situé presque sous l'équateur (1° 47' lat. S.) ; il offre un aspect majestueux lorsqu'on le contemple de la mer. Il donne son nom à une prov. de la république de l'Equateur.

CHIMÈRE (la), *Chimæra*, monstre fabuleux, né en Lycie de Typhon et d'Echidna, avait la tête

d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre, et vomissait des tourbillons de flammes et de feu. Bellérophon combattit ce monstre par l'ordre d'Iobates, et le tua. La Chimère était, à ce qu'on croit, une des cimes du Cragus, montagne de la Lycie, au sommet de laquelle était un volcan. *Voy.* l'article suivant.

CHIMÈRE, mont. de Lycie, une des cimes du Cragus, était sans doute volcanique; ce qui aura donné lieu au mythe de la Chimère, dont les trois têtes vomissaient des flammes.

CHINALADAN ou **SARAC**, dernier roi de Ninive, monta sur le trône en 647 av. J.-C., se rendit méprisable par sa mollesse, et laissa les Scythes ravager ses états. Nabopolassar, gouverneur de Babylone, allié avec Astyage, roi des Mèdes, prit Ninive en 625 av. J.-C., et obligea Chinaladan à se donner la mort. Après lui, le royaume de Ninive fut réuni à celui de Babylone, fondé par Nabopolassar.

CHINALAPH, riv. de l'Afrique anc., auj. le CHELIF.

CHINCHILLA, *Salaria*, ville d'Espagne (Murcie), à 120 kil. N. O. de Murcie; 4,500 hab. Château-fort. Commerce de soieries.

CHINE. On entend sous ce nom : 1° toute l'étendue des contrées que comprend l'Empire chinois; 2° la Chine proprement dite.

EMPIRE CHINOIS. Cet empire, appelé par les indigènes *Tath-ching-koun* (le céleste empire), forme un vaste et puissant état, situé dans l'Asie orientale, entre 69°-141° long. E., 18°-51° lat. N. Il est borné au N. par le Turkestan et l'Asie russe ; à l'E. par les mers d'Okhotsk, du Japon, de la Chine; au S. par cette dernière, l'empire d'An-nam, le roy. de Siam, l'empire Birman, les possessions anglaises et le roy. de Népal ; à l'O. par la confédération des Seikhs et le Turkestan. Cette immense étendue de pays comprend près de 3,500 kil. du N. au S. et 8,000 de l'E. à l'O. Sa population, que l'on a beaucoup exagérée, peut être évaluée à 340,000,000 d'hab. Ch.-l. général, Pékin. Les contrées que comprend l'empire chinois peuvent se partager ainsi : 1° Chine proprement dite ; 2° pays soumis : Mandchourie, Mongolie, Thian-chan-pe-lou (ou *Dzoungarie* et pays des *Kirghiz*), Thian-chan-nan-lou (ou *Petite-Boukharie*), Khoukhounoor ; 3° pays tributaires : Sizzang (ou *Thibet*), Deb-radjah (ou *Boutan*), roy. de Corée et roy. ou îles de Lieou-kieou.

CHINE proprement dite, en chinois *Tien-hia* (c.-à-d. ce qui est sous le ciel), *Tchong-koue* (l'empire du milieu), *Tchong-hoa* (la fleur du milieu), le *Catay* des voyageurs du moyen âge, vaste contrée de l'Asie et partie principale de l'empire chinois, comprise entre 105°-120° long. E. et 21°-41° lat. N., a pour bornes : au N. la Mongolie, dont elle est séparée par une grande muraille de 2,500 kil. ; à l'O., le pays du Khoukhounoor et le Thibet ; au S. O. le roy. de Siam et l'empire d'An-nam ; au S. E. et à l'E. le Grand Océan ; 2,800 kil du N. au S. et 2,900 de l'E. à l'O ; 170,000,000 hab. Ch.-l., Pékin. La Chine se divise en 18 prov. qui se partagent en cinq groupes :

1° *Provinces septentrionales.*

Pé-tchy-li,	ch.-lieu Pékin, dit aussi Chun-thian.
Chan-si,	Thaï-youan.
Chen-si,	Si'an.
Kan-sou,	Lan-tchéou.

2° *Provinces occidentales.*

Szu-tchouan,	Tching-tou.
Yun-nan,	Yun-nan.

3° *Provinces méridionales.*

Kouang-si,	Koueï-lin.
Kouang-toung,	Kouang-tchéou (Canton).

4° *Prov. orientales ou maritimes.*

Fou-kian,	Fou-tchéou.
Tche-kiang,	Hang-théou.
Kiang-sou,	Kiang-ning (Nankin).
Chang-toung,	Tsi-nan.

5° *Provinces intérieures.*

Ho-nan,	ch.-lieu Khaï-fung.
An-hoéi,	An-king.
Hou-pé,	Wou-tchang
Kiang-si,	Nan-tchang.
Hou-nan,	Tchang-cha.
Koueï-tchéou.	Koueï-yang.

Chaque province se subdivise en départements (*fou*) : ceux-ci en arrondissements (*tchéou*) et en districts (*hian*). Il y a en outre un certain nombre de districts qui relèvent immédiatement du gouverneur de la province: on les appelle *tchy-li*.

La Chine a de hautes montagnes, surtout à l'O. et au S. Elle est arrosée par un grand nombre de fleuves dont les principaux sont le Hoang-ho (fleuve Jaune), et le Yang-tsé-kiang (fleuve Bleu), qui tous deux coulent de l'O. à l'E. et se jettent dans le Grand-Océan. Le climat de la Chine varie suivant les latitudes, mais il est chaud en général ; les hivers y sont secs et les étés pluvieux. Le sol, qui est d'une fertilité extraordinaire, produit en abondance toutes les plantes tropicales, principalement le thé, le riz, le bambou, le coton, la canne à sucre, le poivre, le tabac, le bétel, etc.; on cultive dans les prov. mérid. le palmier, le mûrier, le cocotier, le cèdre, l'érable, le cannellier, etc. On trouve dans la Chine l'éléphant, le rhinocéros, la vache de Tartarie, le tapir, le buffle, l'ours, le tigre, le léopard, la panthère et le musc. Parmi les oiseaux, on remarque les faisans et les oiseaux de paradis ; les poissons dorés appelés cyprins sont originaires de la Chine. Cette contrée possède de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, de mercure, de houille et de sel ; des carrières d'ardoise, de marbre, de lapis-lazuli, de cristal, de jaspe, etc. — Les Chinois sont en général de petite taille. Ils ont le teint jaune, la tête de forme conique et la figure triangulaire ; leurs sourcils sont placés très haut et presque sur une ligne droite; la racine du nez est très large et la lèvre supérieure fait saillie sur l'inférieure. Ils sont sujets à une lèpre contagieuse qu'ils ne savent point guérir. Leur naturel est doux et pacifique, mais ils sont rusés et méfiants. L'agriculture est chez eux en honneur; elle reçoit du gouvernement de grands encouragements. Les arts mécaniques sont assez avancés ; néanmoins, bien que les Chinois aient connu longtemps avant les Européens la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, leurs habitudes routinières les ont empêchés de perfectionner ces inventions. Leur architecture est bizarre, mais légère ; le tracé de leurs jardins élégant. Quant à leur dessin, c'est une exacte et servile représentation de la nature, mais sans aucune perspective et dépourvue de toute espèce d'art. Les sciences sont fort arriérées ; les mathématiques, l'astronomie, l'histoire naturelle sont celles qui ont fait le plus de progrès. La littérature des Chinois est riche, variée, surtout en fait d'histoire, de romans, de pièces de théâtre ; nulle part les livres ne sont plus nombreux et à meilleur marché. Les deux langues principales sont le mandchou et le chinois, qui a longtemps passé pour la langue la plus difficile du monde. L'écriture est une langue à part, et, comme nos chiffres, elle exprime : non les sons, mais les idées ; on n'y compte pas moins de 100,000 caractères : très peu de personnes les connaissent tous. — L'industrie est très active chez les Chinois ; ils excellent dans la fabrication de la porcelaine, dans les vernis, les papiers de soie et de tenture, l'encre de Chine, les soieries, les nankins et autres tissus. Ils exécutent avec une perfection inimitable les ouvrages de laque, d'ivoire et de bambou, les figurines, les instruments de musique et les fleurs artificielles. Le commerce extérieur est très restreint ; le port de Canton est presque le seul où soient reçus les vaisseaux étrangers. Quant au commerce intérieur, il se fait au moyen des fleuves et des canaux, et em-

ploie un nombre infini d'habitants qui vivent sur des barques ou jonques, dont la multitude forme en certaines localités des villes flottantes.—Le gouvernement est monarchique et absolu, mais tempéré par le droit de représentation accordé à certaines classes de magistrats et par l'obligation où est l'empereur de ne choisir ses ministres que dans le corps des lettrés et d'après des règles fixées. Les lettrés, qui sont au nombre de 500,000 environ, forment, avec les officiers militaires, la noblesse de l'état. Ils ne reçoivent ce titre de lettré qu'après un examen : eux seuls ont le droit de prétendre aux emplois publics et au titre de mandarins. (*Voy.* MANDARINS.) Après la classe des lettrés vient celle des agriculteurs, puis en troisième et quatrième rangs les industriels et les commerçants. L'empereur est chef de la religion en même temps que de l'état. Il réside d'ordinaire à Pékin, mais dans l'été il habite Dche-hol dans la Mongolie. Les appointements des employés de l'état et la solde de l'armée sont payés moitié en argent, moitié en nature. On évalue les forces militaires à 750,000 hommes, mais ces troupes sont mal armées et mal exercées; leur artillerie est très mauvaise et la tactique peu savante.—Trois cultes différents règnent en Chine : 1° celui de Confucius (*Koung-fou-tsée*) ou des *Lettrés*, qui est la religion de l'état et celle des classes les plus élevées ; ce culte reconnaît un Être suprême ; il a des temples, mais point de prêtres (l'empereur seul remplit les devoirs religieux au nom de tout le peuple) : ce culte recommande surtout la piété filiale, le respect pour la vieillesse et le culte des morts. 2° Celui de *Tao-tsé* ou de la *raison primitive*, culte de la raison, établi 600 ans av. notre ère par le philosophe Lao-Tseu, mais qui a dégénéré en une sorte de polythéisme. Les prêtres de cette religion s'occupent de magie et d'astrologie. 3° Celui de Bouddha, en chinois *Fo-tho*, et par abréviation *Fo* (*Voy.* BOUDDHISME). On trouve aussi dans la Chine des Musulmans, des Juifs et quelques Chrétiens qui sont pour la plupart des Chinois convertis par les Jésuites.

Histoire. Les Chinois donnent à leur histoire une antiquité merveilleuse ; leurs annales ne comprendraient pas moins de 80 à 100,000 ans. Cependant on peut raisonnablement placer vers le XXXe siècle av. J.-C. l'existence de Fo-hi, leur premier législateur, et celle de Yen-ti ou Ching-nong, leur premier agriculteur. C'est à partir de l'an 2637, sous le règne de Houang-ti, 3e souverain de la Chine, que les Chinois font commencer leur ère historique et qu'ils comptent leurs cycles, dont la durée est de 60 ans. L'histoire nomme six successeurs de Houang-ti (parmi lesquels on distingue Yao), jusqu'à l'an 2197, époque de l'avénement de Yu, chef de la dynastie Hia, 1re dynastie impériale. Du Xe au IIIe siècle avant J.-C., sous la dynastie des Tchéou-kue, c.-à-d. des *rois combattants*, la Chine fut morcelée en un nombre infini d'états indépendants, perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Enfin l'an 247 avant J.-C., Chi-hoang-ti, de la dynastie des Tsing, réunit toute la Chine sous son empire, repoussa les invasions des Mongols et construisit la *grande muraille*, qui sépare la Chine de la Mongolie, 214. A la dynastie des Tsing succéda celle des Han (de 202 avant J.-C. à 226 après J.-C.); elle agrandit l'empire par de vastes conquêtes, encouragea les sciences et les lettres, et fit recueillir les ouvrages de Confucius, mort l'an 476 avant J.-C. Au IIe siècle de notre ère, époque des grandes migrations des nations de l'Asie, la Chine eut à subir plusieurs invasions et finit par se diviser en deux empires : celui du nord, où régnèrent simultanément les Goéï, le Pé-tsi, les Héou-tchéou ; et celui du sud, où se succédèrent les dynasties des Song, des Tsi, des Liang, des Tchin et des Soui. Ces deux empires furent enfin réunis sous l'empereur Li-ang (618), fondateur de la dynastie Tang, qui conserva le pouvoir pendant trois siècles. Du IXe au XIIIe siècle, la Chine fut ravagée par les invasions continuelles des Mongols et des Tartares. En 1225, les Tartares avaient conquis toute la partie septentrionale de la Chine jusqu'au fleuve Bleu et avaient soumis à un tribut les rois de la dynastie Song qui occupaient les provinces au S. de ce fleuve. Ceux-ci appelèrent à leur secours les Mongols; Kublaï-Khan, leur chef, repoussa en effet les Tartares (1260), mais il chassa bientôt après les rois Song eux-mêmes, et devint ainsi maître de la Chine entière ; il fonda la dynastie Yen (1268). Les princes de cette dynastie respectèrent les mœurs et les usages du peuple vaincu ; cependant ils ne purent longtemps maintenir leur domination, et, sous le règne de Choun-ti (1360), un Chinois nommé Chou souleva toute la population contre les étrangers, expulsa les Mongols et monta sur le trône sous le nom de Taï-tsou. Ses successeurs, appelés Mings, régnèrent jusqu'en 1644, et furent presque tous des princes distingués. C'est sous le règne de l'un d'eux, Ou-tsoung, que les Portugais abordèrent pour la première fois à Macao, en 1514, et obtinrent le droit de commercer avec la Chine. Enfin, par une dernière révolution, les Tartares Mandchoux, à qui l'empereur Chin-tsong avait permis, depuis l'an 1573, de s'établir dans les provinces septentrionales de la Chine, s'emparèrent de Pékin, et détrônèrent le prince régnant, Tchang-ti : leur chef, Choun-tchi, se fit alors proclamer empereur de toute la Chine (1644). Ses descendants y règnent encore aujourd'hui. C'est surtout sous la dynastie mandchoue que l'empire chinois a atteint l'immense étendue qu'il possède actuellement. Kang-hi (1662-1723) soumit toute la Mongolie et l'île Formose. Kien-long (1735) conquit le Thibet, le Kachgar, la Dzoungarie, et étendit son empire jusqu'à la Boukharie et les frontières de l'Hindoustan ; il essaya, mais en vain, de soumettre l'empire Birman. En 1795, il abdiqua en faveur de son fils Kia-king dont le règne fut troublé par des séditions continuelles. Enfin en 1820, Mian-ning, fils de ce dernier, surnommé Tao-kouang (*splendeur de la raison*), lui succéda. Ce prince vient tout récemment (1840) de déclarer la guerre aux Anglais, qui, malgré ses défenses, avaient importé de l'opium dans ses états : cette guerre est la première qui se soit allumée entre la Chine et une puissance européenne.

Dynasties et souverains de la Chine.

Fo-hi,			env.	3000 av. J.-C.
Yen-ti ou Ching-nong.				2838
Houang-ti,				2698
Chao-hao,				2598
Tchouen-hio,				2514
Ti-ko,				2436
Yao,				2357
Choun,				2255
1re *dynastie*,	Hia,	17	règnes,	2197
2e —	Chang,	28	—	1766
3e —	Tchéou,	36	—	1122
4e —	Tsing,	4	—	248
5e —	Han,	25	—	202
6e —	Tchéou-han,	9	—	226 ap. J.-C.
7e —	Tsin,	14	—	264
8e —	Song,	7	—	419
9e —	Tsi,	6	—	479
10e —	Li-ang,	4	—	502
11e —	Tchin,	4	—	556
12e —	Soui,	3	—	589
13e —	Tang,	21	—	618
14e —	Héou-li-ang,	3	—	907
15e —	Héou-tang,	4	—	923
16e —	Héou-tsin,	2	—	936
17e —	Héou-han,	3	—	947
18e —	Héou-tchéou,	3	—	951
19e —	Song,	18	—	960
20e —	Yen (*Mongols*)	14	—	1260

21e dynastie Mings (*Chin.*) 17 règnes, 1368 ap. J.-C.
22e — Taï-tsing (*Mandchoux*), *dynastie auj. régnante*. 1644

1er	roi	Choun-tchi,	1644
2e	—	Kang-hi,	1662
3e	—	Youn-tching,	1723
4e	—	Kien-long,	1736
5e	—	Kia-king,	1795
6e	—	Tao-kouang,	1820

CHING-KING, une des trois prov. de la Mandchourie, dans l'Empire chinois, bornée au S. par le Pé-tchy-li, à l'E. par la Corée, au S. par la mer; 500 kil. sur 300; 680,000 hab. Capitale, Ching-yang ou Moukden. Cette contrée renferme beaucoup de montagnes, entre autres le Chan-yen-alin, qui passe pour saint. La plupart des habitants sont pasteurs.

CHINIAC DE LA BASTIDE (Pierre), savant, né en 1741 près de Brives, mort vers 1802, occupa diverses places dans la magistrature. Il s'est surtout occupé de recherches sur le droit ecclésiastique et sur les antiquités nationales. On lui doit un *Discours sur la religion gauloise*, 1769; une savante édition de l'*Histoire des lettres* de Pelloutier, 1770. — Matthieu, frère du précédent, né en 1739, mort en 1802, entreprit un *Abrégé de l'Histoire littéraire de la France* (des Bénédictins), 2 vol. in-12, 1772; cet ouvrage n'a pas été achevé.

CHINON, ch.-l. d'arr. (Indre-et-Loire), à 42 kil. S. O. de Tours; 6,911 hab. Tribunal de 1re instance; collége communal. Fabrique de toiles et de lainages. Commerce en grains, vins, fruits, pruneaux de Tours. — Chinon était jadis fortifié, il a soutenu plusieurs siéges. Henri II, roi d'Angleterre, y mourut en 1189. C'est aux environs que naquit Rabelais. — L'arr. de Chinon a 7 cantons (Azay-le-Rideau, Bourgueil, Ile-Bouchard, Langeais, Ste-Maure, Richelieu, plus Chinon), 94 comm. et 90,511 hab.

CHIOGGIA ou CHIOZZA, *Fossa Claudia*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. S. de Venise, à l'extrémité E. des lagunes de Venise, par 9° 56' long. E., 45° 17' lat. N.; 2,400 hab. Évêché. Port, 2 forts. Belle cathédrale. Chioggia fut le théâtre de combats nombreux entre Venise et Gênes (1376-82).

CHION, d'Héraclée, disciple de Platon, délivra sa patrie du tyran Cléarque, mais périt lui-même dans cette entreprise. On a sous son nom un *Recueil de Lettres*, qui ne sont sans doute que l'ouvrage d'un néoplatonicien du IVe siècle; il a été publié à Venise, 1499, à Dresde en 1765.

CHIOS ou CHIO, *Chius*, auj. *Scio*, île de l'Archipel grec, au S. de Lesbos, à 88 kil. de Smyrne, près de la côte occid. de l'Asie-Mineure, dont elle n'est séparée que par un canal étroit. Cette île fut colonisée primitivement par les Pélasges et les Cariens, puis par des habitants des îles de Crète et d'Eubée. Elle changea plusieurs fois de nom, fut appelée *Ophiuse*, *Pityuse*, *Œthale*, *Macris* et enfin *Chios*. Elle est célèbre par ses vins. Elle se vantait d'avoir donné le jour à Homère; elle est la patrie du poëte tragique Ion, de l'historien Théopompe, du philosophe Métrodore et de plusieurs artistes célèbres, Bupale, Antherme, etc. Chios eut de bonne heure une marine imposante. Du temps des guerres médiques, elle fut contrainte de fournir des contingents au grand roi; mais après la défaite de Xerxès, elle s'unit à Cimon. Alliée d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse, elle subit avec cette cité le joug de Lacédémone, puis des rois de Macédoine. Après la mort d'Alexandre, elle échut aux rois de Pergame; elle devint l'alliée de Rome en se déclarant contre Philippe, roi de Macédoine; mais ayant plus tard fourni des secours à Mithridate, elle fut réduite en province romaine et perdit dès lors toute son importance. Chios, au temps des croisades, fut prise et reprise par les Génois, par les empereurs grecs et latins, par les Turcs, ar les Vénitiens; mais en 1694 les Turcs rentrèrent en possession de l'île de Chios, et ils l'ont conservée depuis. En 1821, les Chiotes tentèrent, mais en vain, de proclamer leur indépendance; leurs efforts causèrent la ruine de cette île, qui fut horriblement dévastée par les Turcs.

CHIPPAWAYS, peuplade indigène de l'Amérique septentr., habite dans les États-Unis et la Nouvelle-Bretagne, entre le lac Michigan et le Mississipi et sur les bords du lac Supérieur, du lac des Bois, de l'Ottawa, du Red-River, et de la riv. de l'Esclave. On porte leur nombre à 20,000 indiv. environ. Ils se divisent en plusieurs tribus; les principales sont: les Ottawas, les Crees, les Folles-Avoines, les Sauteurs, etc.

CHIPPENHAM, ville d'Angleterre (Wilts), à 31 kil. E. de Bristol; 5,270 hab. Beau pont sur l'Avon. Jolie église. Fabrique de draps fins.

CHIPPING-NORTON, ville d'Angleterre (Oxford), à 28 kil. N. O. d'Oxford; 2,300 hab. Belle église gothique. Aux environs, ruines druidiques.

CHIQUITOS, peuplade indigène de l'Amérique mérid., dans la Bolivie, par 60° 20'-65° 30' long. O., 16°-20° lat. S. Ils sont chasseurs et pêcheurs, et fabriquent des tissus de coton. Les missionnaires ont vainement tenté de les convertir.

CHIRAC (Pierre), médecin, né à Conques en Rouergue vers 1650, mort en 1732, obtint en 1687 un chaire à Montpellier; fut nommé en 1692 médecin de l'armée de Catalogne, où il guérit une dyssenterie épidémique qui faisait de grands ravages. Il suivit le duc d'Orléans, depuis régent, en Italie et en Espagne (1707), et vint ensuite se fixer à Paris. Il fut nommé en 1718 surintendant du Jardin des Plantes, et en 1731 premier médecin du roi Louis XV. On a de lui: une *Dissertation sur les plaies*; des *Consultations* renfermées dans le recueil intitulé *Dissertations et Consultations médicinales de Chirac et Sylva*, 1744, 13 vol. in-12.

CHIRAZ, ville d'Iran (Fars), par 50° 17' long. E., 29° 36' lat. N.; 20,000 hab. Résidence d'un prince gouverneur. Murailles en briques, citadelle. Cette ville renfermait jadis de très beaux mausolées, des médresschs ou colléges, des bazars, des caravansérais, des bains; mais elle a été presque entièrement détruite par les tremblements de terre de 1813 et 1824. Ses environs produisent des vins délicieux. Les ouvriers de Chiraz passaient pour habiles armuriers et émailleurs. Patrie des poëtes Saadi et Hâfiz.

CHIRON, centaure, né des amours de Saturne métamorphosé en cheval, et de Philyre, excella dans la chasse, l'astronomie et la médecine. Il habitait le mont Pélion en Thessalie. Il fut le gouverneur d'Hercule et plus tard d'Achille. Ayant été atteint par accident d'une flèche trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne, Jupiter hâta sa mort afin d'abréger ses souffrances, et le plaça dans le ciel où il forma la constellation du Sagittaire.

CHIRVAN, c.-à-d. *Marche*, gouvernement méridional de la Russie d'Europe, fait partie du grand-gouvernement général de Téflis; il a pour bornes au N. le Daghestan, au S. l'Erivan et le pays des Talidjs, à l'O. la Géorgie, à l'E. la mer Caspienne; le Kour forme sa limite méridionale; 120,000 hab. On le divise en 4 prov., dont les ch.-l. sont: Vieille-Chamakie, Bakou, Nouchi, Chouchi. Beau climat, sol varié et riche. Le Chirvan répond à l'ancienne Atropatène; réuni au Daghestan, il portait jadis le nom d'Albanie. — Le Chirvan fut longtemps une province de la Perse. Au XVIIIe siècle, Pierre-le-Grand s'en empara; mais il fut depuis rendu à la Perse qui le garda jusqu'en 1813; il appartient à la Russie depuis ce temps.

CHISWICK, village d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 16 kil. O. de Londres; 4,250 hab

Maisons de campagne. C'est là que Fox et Canning sont morts.

CHI-TSOU, empereur mogol. *Voy.* KUBLAÏ-KHAN.

CHITTAGONG. *Voy.* TCHITTAGONG.

CHIUSA, ville de Sicile (Palerme), à 15 kil. S. O. de Corleone; 6,000 hab. On trouve des agates aux env.

CHIUSA (LA), ville des États sardes, à 11 kil. S. E. de Coni; 6,000 hab. Ruines du château de Mirabella. Filatures de soie; manuf. de cristaux et vitres.

CHIUSI, *Clusium*, bourg de Toscane, à 64 kil. S. E. de Sienne; 300 hab. Air malsain. *Voy.* CLUSIUM.

CHIVA (khanat de). *Voy.* KHIVA.

CHIVASSO, en français *Chivas*, ville des États sardes, à 23 kil. N. E. de Turin, sur le Pô; 5,500 hab. Commerce de grains et de bestiaux.

CHIVERNY (Philippe HURAULT, comte de), né en 1528 à Chiverny, petite ville de Bretagne, mort en 1599, fut conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes (1562), et assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour. Henri III le nomma garde des sceaux en 1578, lieutenant-général de l'Orléanais et du pays Chartrain en 1582. Après la journée des Barricades, il fut disgracié, et s'éloigna de la cour. Henri IV le rappela et lui rendit les sceaux. Il montra une grande habileté pour les affaires. On a publié les *Mémoires d'estat de messire Philippe Hurault, comte de Chiverny*, etc., *avec la généalogie de la maison des Huraults*, Paris, 1636, in-4; ces mémoires s'étendent de 1567 à 1599.

CHLADNI (Ernest-Florent-Frédéric), physicien, né en 1756 à Wittemberg, mort en 1827 à Breslau, voyagea toute sa vie. Il s'occupa beaucoup d'acoustique, fit plusieurs découvertes intéressantes et inventa un nouvel instrument de musique, composé de cylindres en verre: il l'appela *euphone*, et plus tard *clavicylindre*, lorsqu'il y eut apporté de nouveaux perfectionnements. En 1802, il publia son *Traité d'acoustique*, traduit de l'allemand en français, 1809, in-8. On lui doit aussi un grand nombre de *Dissertations* sur les météores et les aérolithes.

CHMIELNICKI (Bogdan), hetman des Cosaques au XVIIe siècle, avait d'abord servi avec distinction dans l'armée polonaise, et était devenu le confident du roi Wladislas VII. En 1632 il demanda au nom des Cosaques de l'Ukraine le droit de siéger à la diète d'élection polonaise. Cette demande ayant été rejetée par la diète avec mépris, les Cosaques se révoltèrent (1637); mais ils furent battus à Boworwica. Dix ans après, 1647, Chmielnicki organisa une révolte générale, défit et prit à Korsoum le vainqueur de Boworwica, Nicolas Potocki, et, profitant de la mort du roi Wladislas, envahit la Pologne et contraignit la diète à élire roi Jean-Casimir (1649). Ce prince reconnut Chmielnicki comme hetman des Cosaques; toutefois il se déclara bientôt contre lui: mais il fut défait à Zborow et forcé de recevoir les conditions que lui dicta le vainqueur. Malgré ces victoires Chmielnicki, craignant de ne pouvoir continuer la lutte avec avantage, signa avec les Russes, en 1654, un traité par lequel les Cosaques de l'Ukraine reconnurent la souveraineté de la Russie. Il mourut trois ans après (1657). — Son fils Georges Chmielnicki, élu hetman après sa mort, ne conserva ce titre que pendant 6 ans. Il abdiqua en 1662 et se retira dans un couvent.

CHOA, pays d'Abyssinie. *Voy.* ANKOBER.

CHOASPE ou EULÉE, *Choaspes* ou *Eulæus*, auj. *Kara-Sou* et *Abzal*, riv. formée de 2 branches, venant, l'une du pays des *Uxii* (du N. au S.), l'autre de la Parétacène (de l'O. à l'E.), baignait la Susiane et se joignait à une des bouches de l'Euphrate. Eaux limpides, les seules dont bussent, dit-on, les rois de Perse.

CHOCO, riv. de Colombie. *Voy.* ATRATO.

CHOCZIM ou KHOTIN, ville de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Dniestr, à 60 kil. N. E. de Czernowitz. Bonne citadelle; position importante. Souvent prise et reprise par les Polonais, les Turcs et les Russes. Ces derniers y remportèrent une victoire mémorable sur les Turcs en 1739.

CHODORLAHOMOR, roi de l'Elymaïde du temps d'Abraham, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Morte, et fit prisonnier Loth qui occupait une partie de la Palestine. Abraham accourut au secours de son neveu, battit Chodorlahomor, et délivra Loth.

CHOISEUL, bourg du dép. de la H.-Marne, à 20 kil. N. E. de Langres; 400 hab. C'est de là que prend son nom l'illustre maison de Choiseul.

CHOISEUL, famille illustre de Champagne, issue des comtes de Langres, a pour chef Raynard III, comte de Langres et sire de Choiseul, qui épousa en 1182 Alix de Dreux, petite-fille de Louis-le-Gros. Elle a produit plusieurs maréchaux, savoir: Charles de Choiseul, comte du Plessis-Praslin (1563-1626), qui servit sous Henri IV et Louis XIII; César, duc de Choiseul (1598-1675), qui défit Turenne à Rethel (1650), alors que celui-ci commandait l'armée espagnole; Claude, comte de Choiseul-Francières (1632-1711), qui se distingua au combat de Senef contre les Espagnols et fut fait maréchal en 1693; un ministre célèbre, un ambassadeur (*Voy.* ci-après CHOISEUL (Étienne-François DE) et CHOISEUL-GOUFFIER).

CHOISEUL (Étienne-François DE), duc de Choiseul et d'Amboise, connu d'abord sous le nom de *comte de Stainville*, ministre d'état, né en 1719, mort en 1785, quitta la carrière militaire pour s'adonner à la politique; sut se concilier la faveur de madame de Pompadour, et obtint ainsi d'être nommé ambassadeur à Rome, puis à Vienne, et ministre des relations extérieures (1758). A peu d'intervalle de là, il fut créé duc et pair; il eut le portefeuille de la guerre en 1761, en remettant celui des affaires étrangères à son cousin le duc de Praslin; et en 1763, il reçut en outre le ministère de la marine. Après la mort de madame de Pompadour, le dédain qu'il montra pour la nouvelle favorite, la comtesse du Barry, le fit disgracier (1770). Le duc de Choiseul a été mis au rang de nos plus grands ministres. C'est lui qui prononça la suppression de l'ordre des Jésuites (1764); on lui doit le traité connu sous le nom de *Pacte de Famille*, qui unissait contre l'Angleterre tous les princes de la maison de Bourbon; des réformes utiles dans l'armée, et le rétablissement de la marine française sur un pied respectable. On a publié sous son nom, après sa mort, des *Mémoires*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, qui ne sont nullement authentiques.

CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Auguste-Laurent), né en 1752, mort en 1817, était ambassadeur à Constantinople, lorsqu'éclata la révolution de 1789; il n'en adopta point les principes, et se retira en Russie où il resta jusqu'en 1802, époque de sa rentrée en France. Il occupait une place distinguée parmi les savants; en 1776, il fit un voyage en Grèce et y recueillit des matériaux précieux pour les sciences et les arts. Il les consigna dans un ouvrage intitulé: *Voyage pittoresque en Grèce*, dont 2 volumes parurent de son vivant, l'un en 1782, l'autre en 1809; et un 3e après sa mort, en 1824. Il fut admis en 1776 à l'Académie des Inscriptions, et en 1784 à l'Académie Française. Choiseul fut le protecteur et l'ami de plusieurs savants, entre autres de l'abbé Barthélemy et de Delille. On distingue dans ses Mémoires lus à l'Académie des Inscriptions: une *Dissertation sur Homère*, un *Mémoire sur l'hippodrome d'Olympie*, et des *Recherches sur l'origine du Bosphore de Thrace*.

CHOISY (l'abbé DE), prieur de St-Lô et grand-doyen de la cathédrale de Bayeux, membre de l'Académie Française, né à Paris en 1644, mort en 1724. Son père était chancelier du duc Gaston d'Orléans, et sa mère arrière-petite-fille du chancelier de L'Hospital. Jusqu'à l'âge de 30 ans, bien que pourvu de plu-

sieurs abbayes, il porta l'habit féminin, et, sous le nom de la *comtesse de Barres*, se livra aux excès les plus scandaleux. En 1676, il se rendit à Rome. Atteint dans cette ville d'une grave maladie, il fit un retour sur lui-même et se convertit. En 1685 il partit comme missionnaire pour le royaume de Siam, et se fit ordonner prêtre dans la traversée. De retour en France, 1687, il se mit à écrire et publia nombre d'ouvrages, entre autres : *Journal du voyage de Siam*, Paris, 1687 ; *la Vie de David* et celle de *Salomon*; *Histoire de France sous les règnes de saint Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V et de Charles VI*, 5 vol. in-4; *Histoire de l'Église*, 11 vol. in-4 et in-12 ; *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. L'abbé d'Olivet a publié une *Vie de l'abbé de Choisy*, suivie d'un catalogue de ses ouvrages, Lausanne, 1748, in-8.

CHOISY-LE-ROI ou **CHOISY-SUR-SEINE**, bourg du dép. de la Seine, à 9 kil. S. E. de Paris; 3,010 hab. Ancienne maison royale. Soude, savon, maroquin, etc.

CHOLET ou **CHOLLET**, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 22 kil. S. de Beaupréau ; 8,897 hab. Toiles de coton, lainages, mouchoirs, teintureries, papeteries, etc. Il s'y livra plusieurs combats entre les Républicains et les Chouans pendant les guerres de la Vendée.

CHOLULA, ville du Mexique (Puebla-de-los-Angeles), par 100° 27' long. O., 19° 2' lat. N.; 15,000 hab. On voit dans cette ville un des anciens temples mexicains, nommé *Téocallis* ; il est construit en forme de pyramide : la base a plus de 410 mètres de côté, et la plate-forme plus de 65.

CHOMMERAC, ch.-l. de canton (Ardèche), à 6 kil. S. de Privas ; 1,580 hab. Commerce de soie.

CHOMOW, ville de Bohême. *Voy.* TABOR.

CHOMPRÉ (Pierre), instituteur recommandable, né en 1698 à Narcy (Haute-Marne), mort en 1760, vint de bonne heure à Paris, et y établit une pension qui devint florissante. Il composa plusieurs ouvrages classiques pour l'usage de ses élèves. Les principaux sont : *Dictionnaire abrégé de la Fable*, 1727, petit in-12, souvent réimprimé ; *Dictionnaire abrégé de la Bible*, 1755, in-12. — Son frère, Étienne-Marie, 1701-1784, a donné un *Recueil de Fables*, des *Réflexions sur les attributs de la Fable*. — Son fils, Nic.-Maurice, 1750-1825, consul de France à Malaga, puis conseiller au conseil des prises, a écrit plusieurs ouvrages estimés, dont quelques-uns ont été attribués à tort à son père ou à son oncle. On lui doit : *Éléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, 1776, 2 vol. in-12 ; *Tables de réduction des mesures et poids*; *Méthode la plus naturelle pour enseigner à lire*, Paris, 1813, in-8 (sans nom d'auteur), et une trad. du *Commentaire sur les lois anglaises* de W. Blackstone, Paris, 1823, 6 vol. in-8.

CHONOS (îles), archipel de l'Océan Pacifique, au S. de celui de Chiloé, et, comme celui-ci, dépendant du Chili. Il ne consiste qu'en îles assez petites.

CHORASMII, peuple de la Haute-Asie, de race scythe, nomade et sauvage, au N. E. de la Parthiène, entre l'Ochus et l'Oxus, habitait sur les bords du lac Chorasmique auquel il donna son nom.

CHORASMIQUE (lac), *Chorasmias lacus*. *Voy.* ARAL (mer d').

CHORGES, *Caturiges*, ch.-l. de canton (H.-Alpes), à 16 kil. O. d'Embrun ; 1,600 hab. Carrières d'ardoises et de beau marbre. On y trouve beaucoup de ruines antiques.

CHORIER (Nic.), avocat de Vienne en Dauphiné, né en 1609, mort en 1692, a publié plusieurs bons ouvrages d'histoire et de jurisprudence, notamment l'*Histoire du Dauphiné*, 2 vol. in-fol., 1661-72. Il écrivait en latin avec facilité et élégance ; mais il a déshonoré son talent en composant des dialogues obscènes qu'il publia sous les faux noms d'*Aloisia* ou *Louise, Sigée de Tolède* et de *Meursius*.

CHORLEY, ville d'Angleterre (Lancaster), à 44 kil. S. de Lancaster ; 5,500 hab. Tissus de coton. Aux environs, houille, plomb, pierres meulières.

CHORON (Alex.-Etienne), fondateur du *Conservatoire de musique classique*, né à Caen en 1771, mort à Paris en 1834, apprit la musique sans maîtres. Il avait publié plusieurs ouvrages estimés sur cet art, lorsqu'il fut nommé en 1815 directeur de l'Opéra. Il fonda en 1817 une école de musique qui obtint bientôt les encouragements du gouvernement, et qui reçut en 1824 le titre d'*Institution royale de musique religieuse*. Cet établissement produisit de très heureux résultats ; mais ayant perdu en 1832 sa subvention, il déclina rapidement. On a de Choron : *Principes de composition des écoles d'Italie*, 3 vol. in-8, 1808 ; *Dictionnaire des Musiciens* (avec Fayolle), 1810, 2 vol. in-8 ; *Méthode comparée de musique et de plain-chant*, 1811, in-8 ; *Manuel encyclopédique de musique*, inachevé, etc.

CHOSROES I, dit *le Grand*, en perse *Khosrou*, roi de Perse, de la race des Sassanides, succéda, en 531, à son père Cabadès (Cobad) ; remporta, dès son avénement, plusieurs avantages sur les Romains, commandés par Bélisaire; fit en 533 avec l'empereur Justinien un traité avantageux, qu'il ne tarda pas cependant à rompre lui-même ; ravagea pendant dix ans la Syrie, la Mésopotamie, la Cappadoce ; força, après une longue guerre, Justinien à signer, en 562, un traité honteux par lequel il abandonnait aux Perses plusieurs provinces et consentait à leur payer pendant cinquante ans un tribut de 30,000 pièces d'or. En même temps, il soumit divers princes de l'Inde qui inquiétaient le commerce de la Perse, repoussa les Huns et les Turcs qui ravageaient ses frontières, et agrandit beaucoup ses états du côté de l'orient. Justin, successeur de Justinien, ayant refusé de lui payer le tribut convenu, Chosroës entra de nouveau en campagne, exerça de grands ravages sur le territoire des Romains et les contraignit à demander la paix ; il la rompit encore en 579 ; mais cette fois, il échoua contre l'armée de Tibère II. Le règne de ce prince fut troublé par plusieurs révoltes de son fils. Les Perses le surnomment *le Juste, le Généreux* (*Nouschirvan*) ; les Chrétiens, qu'il persécuta, le présentent comme un prince cruel et qui n'avait de remarquable que sa bravoure. C'est Chosroës qui fit chercher dans l'Inde et traduire le fameux livre de *Kalilah et Dimnah*.

CHOSROES II, dit *le Généreux*, monta sur le trône de Perse l'an 590, à la place de son père Hormisdas III, que le peuple avait jeté en prison. Quelque temps après, il fut lui-même chassé, et alla demander un asile à l'empereur Maurice, qui l'accueillit avec générosité, et parvint à le rétablir dans son royaume. Après l'assassinat de Maurice par Phocas, Chosroës, sous prétexte de venger sa mort, pénétra dans l'empire avec une nombreuse armée (604), ravagea l'Asie-Mineure, et battit les Romains en plusieurs rencontres. Mais enfin il fut lui-même défait par Héraclius en 622, et contraint de regagner ses états. En 628, il fut enfermé par son fils Syroës, et mourut de faim dans sa prison.

CHOUANS, nom donné pendant les guerres de la Vendée aux paysans de la Bretagne et du Bas-Maine qui, sous le prétexte de combattre pour le roi, infestaient les routes, pillaient les bourgs et les villages et commettaient toutes sortes de brigandages ; dans la suite, on étendit le nom de Chouans à tous les Vendéens. Les Chouans furent ainsi appelés du nom de leur premier chef, Jean Cottereau, dit *le Chouan* (c.-à-d. *chat-huant*), et qui avait lui-même reçu ce surnom, ainsi que tous les membres de sa famille, à cause de leur taciturnité et de leur caractère morose. Jean Cottereau était sabotier près de Laval ; il organisa pour la première fois cette guerre de partisans en 1792, à l'occasion

d'une levée de recrues ; il fut tué en 1794 dans une rencontre avec les troupes de la République.

CHOUCHI, ville de la Russie d'Asie (Chirvan), à 130 kil. S. O. de la Nouvelle-Chamakie, ch.-l. du khanat de Karabagh.

CHOUMLA, ville de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 80 kil. O. de Varna, par 24° 26' long. E., 43° 25' lat. N. ; 30,000 hab. Murailles et château-fort. La ville est adossée à une branche septentr. du mont Balkan. Elle est avec Varna le boulevard de l'empire ottoman du côté des Balkans.

CHOUSTER, *Suse*, ville de l'Iran, ch.-l. du Khousistan, sur le Kéroun, au pied des monts Bakhtiary ; 20,000 hab. Célèbre aqueduc bâti par Sapor.

CHOUVALOF. *Voy.* SCHOUVALOV.

CHOUZÉ, ville du dép. d'Indre-et-Loire, à 10 kil. N. O. de Chinon ; 3,847 hab. Commerce de fruits secs et pruneaux dits de Tours.

CHOWBENT, ville d'Angleterre. *Voy.* ATHERTON.

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire I, se révolta contre lui et se ligua avec le comte de Bretagne ; mais Clotaire le vainquit et le brûla, ainsi que toute sa famille, dans une masure où il s'était sauvé, en 560.

CHRESTIENS, de Troyes, poëte et romancier du XIIe siècle, mort en 1191. On a de lui les romans de *Perceval-le-Gallois*, du *Chevalier au Lyon*, de *Guillaume d'Angleterre*, d'*Érec et Énide* ; de *Cliget, chevalier de la Table ronde* ; de *Lancelot du Lac* ou de *la Charrette*, qui font partie des manuscrits de la Bibliothèque royale.

CHRÉTIENS, ceux qui reconnaissent la religion du Christ. Ils se sont subdivisés en un nombre infini de branches. Voici le tableau des principaux cultes chrétiens qui existent aujourd'hui :

I. Chrétiens qui en matière de foi reconnaissent, outre l'autorité de la Bible, une autorité supérieure:

Église latine ou d'Occident.

Catholiques romains ou Papistes.

Église grecque ou d'Orient.

1. Église grecque orthodoxe. Melchistes, Bogomiles, etc. ;

2. Église chaldéenne : Nestoriens, Chrétiens de St-Thomas ou Grecs-Unis ;

3. Église monophysite ou eutychéenne : Coptes, Jacobites, Arméniens ;

4. Église maronite.

II. Chrétiens qui ne reconnaissent point d'autre autorité que celle de la Bible :

Unitaires ou Anti-Trinitaires.

Unitaires proprement dits, Ariens, Sociniens.

Trinitaires.

1° Protestants : Luthériens, Zwingliens, Calvinistes, dits aussi Réformés ou Huguenots, Arminiens ou Remontrants, Presbytériens, Indépendants, Puritains, Évangéliques ;

2° Anglicans ou Épiscopaux, Dissenters ou Non-Conformistes ;

3° Mystiques ou Enthousiastes, Congrégationalistes, Anabaptistes, Mennonites ou Baptistes, Quakers, Moraves ou Hernhutters, Swedenborgiens, Méthodistes. (*Voy.* pour plus de détails chacun de ces mots en particulier, et pour l'histoire générale de la religion chrétienne, l'art. CHRISTIANISME.)

Les sectes diverses de Chrétiens dont les nombreux adhérents sont répandus dans toutes les parties du globe entier, mais surtout en Europe et en Amérique, forment réunies un nombre total de 260,000,000 d'individus environ, dont 139,000,000 pour l'église latine, 62,000,000 pour l'église grecque, et 59,000,000 pour l'église protestante.

CHRÉTIENS DE SAINT-THOMAS, schismatiques nestoriens, qui habitent les Indes orientales, et sont soumis au patriarche de Babylone. Ils sont ainsi nommés parce qu'ils prétendent avoir reçu l'Évangile par l'intermédiaire de saint Thomas. Ils ne reconnaissent que trois sacrements : le baptême, l'eucharistie et l'ordre. Depuis 1599, ils se sont réunis en partie à l'église latine, mais en conservant la communion sous deux espèces et le mariage des prêtres ; on les appelle aussi *Grecs-Unis*.

CHRIST (ordre du), ordre religieux et militaire, institué en 1318, par Denis I, roi de Portugal, pour garantir les frontières des Algarves contre les invasions des Maures. Cet ordre rendit de très grands services dans les guerres des Chrétiens contre les Infidèles ; il finit par s'éteindre après l'expulsion des Maures de l'Espagne.

CHRISTCHURCH, ville d'Angleterre (Southampton), sur l'Avon, à 13 kil. S. de Ringwood ; 6,000 hab. Bas de soie tricotés, chaînes de montres. Pêche de saumons.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN I, roi de Danemark, succéda en 1448 à Christophe de Bavière. En 1449, il se fit élire roi de Norwége, et en 1456 roi de Suède. Mais il n'eut guère dans ce dernier pays qu'un titre sans puissance, et en 1463 il en fut entièrement chassé par Charles Canutson. Rentré dans ses états de Danemark, il se fit bénir par sa douceur et ses libéralités. Il mourut en 1481.

CHRISTIAN II, surnommé *le Cruel*, fils du roi Jean, succéda à son père en 1513 sur le trône de Danemark, et se fit, en 1520, couronner roi de Suède. Les cruautés qu'il exerça dans ce dernier pays lui aliénèrent tous les esprits, et il fut déposé à la suite d'un soulèvement excité par Gustave Wasa. Presque en même temps, et par les mêmes motifs, il perdit la couronne de Danemark (1523). Il mourut en prison en 1559.

CHRISTIAN III, roi de Danemark, fils et successeur de Frédéric I, introduisit le luthéranisme dans ses états, protégea les lettres, et mourut vénéré de ses sujets. Il régna de 1534 à 1559.

CHRISTIAN IV, roi de Danemark, né en 1577, succéda en 1588 à son père Frédéric II, et mourut en 1648. Il fit la guerre avec des succès variés aux Suédois, et fut élu chef de la ligue des princes protestants (1625) ; mais il fut battu par Tilly. Malgré ces revers, il conclut une paix honorable et se retira avec la réputation d'un général habile. A l'égard de ses sujets, il montra toutes les qualités d'un grand roi ; favorisa le commerce, l'industrie ; bâtit de nouvelles villes, et laissa le Danemark paisible et heureux.

CHRISTIAN V, roi de Danemark et de Norwége, né en 1646, mort en 1699, succéda à son père Frédéric III en 1670. En 1673, il s'allia avec les Hollandais contre Louis XIV, et déclara la guerre à la Suède. Il enleva la Poméranie à cette dernière puissance, mais il rendit cette conquête par la paix de 1679. Au milieu des guerres qu'il eut à soutenir, il donna au Danemark le code de lois qui le régit encore aujourd'hui.

CHRISTIAN VI, roi de Danemark, né en 1699, mort en 1746, succéda à son père Frédéric IV en 1730. Pendant son règne, le Danemark jouit d'une tranquillité parfaite ; Copenhague, détruite en partie par un incendie en 1728, fut rebâtie avec une grande magnificence.

CHRISTIAN VII, roi de Danemark, né en 1749, succéda à son père Frédéric V en 1766. Il épousa la même année Caroline-Mathilde, sœur de George III, roi d'Angleterre. Il prit pour ministre, en 1770, son médecin Struensée, qui bientôt le domina ; mais au bout de deux ans, ce ministre, que l'on soupçonnait d'avoir des liaisons criminelles avec la jeune reine Mathilde, fut disgracié et mis à mort, et toute l'autorité passa aux mains de la reine douairière, Julie-Marie de Brunswick. La fin de son règne fut malheureuse : Copenhague fut bombardée et prise par les Anglais (1807). Forcé de fuir, Christian alla mourir à Rendsbourg (Holstein), en 1808. Dans ses dernières années, ce prince était tombé en enfance.

CHRISTIANA, ville des États-Unis (Delaware), à

60 kil. N. de Dover; 8,400 hab. Grand commerce de farines avec Philadelphie. Cette ville fut fondée par des Suédois en 1640.

CHRISTIANIA, capit. de toute la Norwége et en particulier du bailliage d'Aggerhuus, à 425 kil. O. de Stockholm, par 8° 28' long. E., 59° 55' lat. N., au fond de la baie de Christiania; 21,000 hab. Evêché. Plusieurs jolis édifices : hôtel-de-ville, bourse, etc. Université, école militaire, école de commerce, observatoire, bibliothèque. Tanneries, papeteries, etc. Commerce de bois de construction, fer, cuivre, goudron, poisson sec, etc. — Christiania a été bâtie en 1624 par Christian IV, roi de Danemark, sur l'emplacement de la ville d'Opslo qui avait été brûlée.

CHRISTIANISME. Cette religion, issue du judaïsme, reconnaît Jésus-Christ pour fondateur. Après la mort et la résurrection du Sauveur, l'an 33, ses douze apôtres prêchèrent l'évangile aux Juifs et aux Gentils. Saint Pierre établit des communautés de Chrétiens à Jérusalem, à Antioche et dans d'autres villes d'Asie; puis il se rendit à Rome, et y fonda l'évêché connu depuis sous le nom de *Saint-Siége*, et dont la suprématie fut reconnue universellement au IVe siècle. Saint Paul opéra, surtout parmi les Païens, un grand nombre de conversions, et mérita le titre d'*Apôtre des Gentils*. Après avoir parcouru l'Asie-Mineure et la Grèce, il vint à Rome, où il subit le martyre sous Néron (67). D'autres apôtres répandirent peu à peu dans les diverses provinces de l'empire romain les doctrines du christianisme. Les progrès de la nouvelle religion soulevèrent contre elle la haine des Païens, et les fidèles eurent à éprouver de nombreuses persécutions. On en compte 10 : sous Néron (64-68), Domitien (95), Trajan (106), Marc-Aurèle (166-177), Septime-Sévère (199-204), Maximin (235-238), Décius ou Dèce (250-252), Valérien (258-260), Aurélien (275), Dioclétien (303-313); l'avénement de ce dernier persécuteur a été nommé l'*ère des Martyrs*. Des sophistes et des imposteurs (Simon-le-Magicien, Apollonius de Tyanes, etc.) prétendirent égaler les miracles de la nouvelle religion. De nombreux hérétiques (les Gnostiques au IIe siècle, Manès et les Sabelliens au IIIe siècle, Arius, Donat, Pélage, Nestorius, Eutychès et Macron du IVe au VIe siècle), essayèrent de corrompre la pureté de la foi. Mais la religion triompha de tous ces obstacles par la constance de ses martyrs et par l'éloquence de ses apologistes et des Pères de l'Église, tels que Lactance, Tertullien, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Jean Chrysostôme, saint Athanase, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, etc. Enfin, l'empereur Constantin, par le célèbre édit de Milan, 313, fit de la religion chrétienne la religion de l'empire, et la foi catholique fut solennellement formulée dans le symbole du concile de Nicée (325). Depuis cette époque, le christianisme eut trois grands travaux à remplir: combattre les hérésies, convertir à ses doctrines les barbares, conserver et répandre les lumières de la civilisation. Les Goths, les Bourguignons, les Suèves, les Vandales, les Visigoths, les Lombards connurent la religion dès la fin du IVe siècle, mais ils embrassèrent l'arianisme. Plus tard, les Bourguignons (510), les Suèves (551), les Visigoths (587), les Lombards (602), adoptèrent la foi orthodoxe. Les Francs furent convertis sous Clovis (496), les Irlandais et les Anglo-Saxons à la fin du VIe siècle, les Allemands au VIIIe siècle. Les peuples du nord de l'Europe, les Danois, les Suédois, les Russes, ainsi que les Hongrois, les Bulgares, embrassèrent la foi du IXe au XVe siècle. Le christianisme fit moins de conquêtes en Asie : il dominait dans l'Arménie, où il subsiste encore; mais il fut presque anéanti en Perse par la persécution, et les victoires des Mahométans lui ravirent la plus grande partie des contrées de l'Asie et de l'Afrique au VIIe siècle. En outre, l'église fut déchirée au IXe siècle par le schisme de Photius, qui en 858 sépara l'église grecque de l'église latine. Les principales hérésies que le christianisme eut à combattre au moyen âge, furent, avec l'arianisme, celle des Iconoclastes qui troublèrent l'empire d'Orient pendant les VIIIe et IXe siècles; celle des Vaudois et des Albigeois en France au XIIe siècle; celles de l'Anglais Wiclef, de Jérôme de Prague et de Jean Huss au XVe siècle. En outre, un nouveau schisme, connu sous le nom de *schisme d'Occident* ou *grand schisme*, troubla la paix de l'Eglise pendant 40 ans (1378-1417), en opposant pontifes à pontifes. Néanmoins, c'est pendant le moyen âge que la hiérarchie catholique prit tout son développement; la puissance spirituelle soutint à cette époque de longues luttes contre la puissance temporelle, et pendant quelque temps même elle eut le dessus (*Voy.* INVESTITURE, BULLES). Mais il s'établit bientôt des abus que le concile de Constance (1414) et celui de Bâle (1431) essayèrent vainement de réformer. Enfin des ordres monastiques célèbres, les Bénédictins au VIe siècle, les Bernardins (1098), les Trappistes (1140), les Mathurins (1197), les Carmes (1205), les Franciscains ou Cordeliers (1208), les Dominicains ou Jacobites (1215), les Célestins (1270), les Augustins (1276), etc., exercèrent une puissante influence sur la civilisation en s'occupant soit de former des prédicateurs chargés d'aller convertir les Barbares, soit de défricher les terres incultes, ou d'enseigner les connaissances dont ils étaient seuls dépositaires. D'autres ordres, les Hospitaliers ou Johannites (1100), les Templiers (1118), les chevaliers Teutoniques en Judée (1190), les Porte-Glaives en Livonie (1201), les chevaliers d'Alcantara, de Calatrava, de San-Iago, de l'ordre du Christ, d'Avis, en Espagne et en Portugal, furent établis pour combattre les Infidèles. Dans les temps modernes, la découverte de l'Amérique a étendu sur un nouveau monde l'empire du christianisme, et le zèle des missionnaires, surtout des Jésuites, a porté chez tous les peuples barbares les lumières de la foi chrétienne. Mais au XVIe siècle, le catholicisme a vu s'élever des hérésies puissantes, dont il n'a pu triompher. Luther, en 1517, donna le signal d'une réforme qui enleva à l'empire du pape la moitié des nations chrétiennes. Zwingle en 1519, Calvin en 1536, devinrent les chefs de diverses sectes qui, malgré les efforts du concile de Trente (1565), cessèrent de reconnaître, en matière de foi, d'autre autorité que celle de la Bible. Après eux, les sectes réformées se sont multipliées presqu'à l'infini : les principales, avec celles des Luthériens et des Calvinistes, sont les Arminiens, les Anabaptistes, les Anglicans, les Presbytériens, les Indépendants, les Puritains, les Quakers, les Moraves, les Méthodistes, etc. (*Voy.* CHRÉTIENS.) Les puissances catholiques, après avoir essayé longtemps de déraciner l'hérésie, soit par la persuasion, soit par la force (*Voy.* TRENTE ANS (guerre de), INQUISITION, SAINT-BARTHÉLEMY, etc.), finirent par accorder la liberté de conscience, et aujourd'hui toutes les sectes rivales vivent presque partout en paix à l'abri d'une juste tolérance.

CHRISTIANSAND, ville de Norwége (Sondenfields), par 5° 43' long. E., 58° 8' lat. N.; 4,900 hab. Ch.-l. de bailliage. Evêché. Cathédrale remarquable. Toiles à voiles; chantiers de construction.

CHRISTIANSFELD, ville du Danemark (Sleswig), à 9 kil. O. du Petit-Belt; 600 hab. Jolie ville; manufactures. Elle fut fondée en 1773, par une colonie de frères Moraves.

CHRISTIANS-OE, petites îles du Danemark, dans la mer Baltique, près de Bornholm. La plus grande se nomme Christians-OE.

CHRISTIANSTAD, ville et port de Suède (Gothie), ch.-l. d'un gouvernement du même nom, sur l'Helgea, près de son embouchure dans la mer Baltique, par 11° 49' long. E., 56° 1' lat. N.; 3,000

hab. Place forte. Quelque industrie. Commerce. Le gouvernement de Christianstad est formée d'une partie de la Scanie. — La ville de Christianstad fut fondée en 1614 par Christian IV, roi de Danemark. Les Suédois l'assiégèrent inutilement en 1644, mais ils la prirent plus tard. Les Danois s'en emparèrent en 1676 ; mais Charles XI la reprit l'année suivante.

CHRISTIANSTAD, ch.-l. de l'île Sainte-Croix (Antille Danoise), sur la côte S.; 5,000 hab. Commerce.

CHRISTIANSUND, ville de la Norwége (Nordenfields), ch.-l. du bailliage de Romsdal, à 130 kil. S. O. de Drontheim, sur trois petites îles; 1,600 hab. Pêche abondante. Cette ville fut fondée en 1734 par Christian VI, roi de Danemark.

CHRISTIERN, rois de Danemark. *Voy.* CHRISTIAN.

CHRISTINE (sainte), vierge et martyre, était, selon la légende, fille d'un païen, nommé Urbain, gouverneur d'une ville de Toscane, et fut mise à mort sous le règne de Dioclétien. On ne sait rien de sa vie. Sa fête tombe le 24 juin.

CHRISTINE DE PISAN, femme célèbre par ses écrits, née à Venise en 1363, fut amenée en France dans son enfance par son père, que Charles V avait appelé auprès de lui pour être son astrologue, et épousa un Français de distinction. Restée veuve de bonne heure et accablée de malheurs, elle chercha une consolation dans les lettres et composa des poésies et des nouvelles qui lui firent bientôt un nom et lui attirèrent la faveur de plusieurs princes. Elle a laissé des ballades, des lais, virelais, des rondeaux, de petits poëmes, tels que le *Débat des deux amants*, le *Livre des trois jugements*, le *Chemin de longue étude*, les *Dits moraux*, etc.; et des ouvrages en prose, l'*Histoire de Charles V*, la *Vision de Christine de Pisan*, la *Cité des Dames* ou les *Cent Histoires de Troie*. Une partie de ces productions se trouve dans la *Collection des meilleurs ouvrages composés par des dames*. Quelques-uns ont été traduits de la langue romance en français et publiés à part, Paris, 1522, 1536, 1549, etc.

CHRISTINE DE FRANCE, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, morte en 1663, épousa Victor-Amédée, duc de Savoie, en 1619. Restée veuve en 1637, elle fut régente de Savoie pendant la minorité de son fils Emmanuel-Philibert, et gouverna avec beaucoup de prudence et de fermeté; elle fit rentrer dans le devoir le prince Thomas, son beau-frère, qui lui disputait la régence.

CHRISTINE, reine de Suède, née en 1626, succéda à son père Gustave-Adolphe, qui avait péri à la bataille de Lutzen, en 1632. Elle se mit à la tête des affaires en 1644, et jusque vers l'année 1649 elle régna avec sagesse et avec quelque éclat, grâce aux conseils d'un ministre habile, le comte d'Oxenstiern. Mais à cette époque elle éloigna ses plus sages ministres, s'entoura d'hommes corrompus, et bientôt de grands embarras se manifestèrent dans l'administration. Lasse de cet état de choses, elle abdiqua en 1654 en faveur de Charles-Gustave, son cousin; elle n'avait que 33 ans. Elle voyagea ensuite dans diverses parties de l'Europe, abjura le luthéranisme, passa quelque temps en France où elle se souilla du meurtre de Monaldeschi, son écuyer et son amant (1657): puis alla se fixer à Rome, où elle mourut en 1689. Christine avait reçu une éducation brillante, et toute sa vie elle professa pour les sciences, les lettres et les arts une espèce de culte. Pendant son règne, elle avait attiré auprès d'elle des hommes illustres, entre autres Descartes. Elle a laissé quelques écrits qui ont été, pour la plupart, recueillis dans les *Mémoires* d'Archenholz, Amsterdam, 1751-59, 4 vol. in-4. Lacombe a donné la *Vie de Christine*, et d'Alembert des *Réflexions et anecdotes* sur cette reine.

CHRISTINESTAD, ville de la Russie d'Europe (Finlande), à 90 kil. S. de Wasa; 1150 hab. Bon port sur le golfe de Botnie. Fondée en 1649.

CHRISTMAS, île du Grand Océan équinoxial, par 1° 45' lat. N. et 160° 5' long. E.; 85 kil. de tour. Elle fut ainsi nommée par Cook, parce qu'il la vit pour la première fois le jour de Noël (en anglais *Christmas*) de l'année 1777.

CHRISTOPHE (saint), *Christophorus*, c.-à-d. *Porte-Christ*, natif de Syrie ou de Palestine, subit, à ce que l'on croit, le martyre sous Dèce vers 250. La légende raconte sur ce saint mille choses incroyables; on le regarde comme l'Hercule chrétien, et on le représente comme un géant portant le Christ sur ses épaules; c'est de là que vient son nom. Avant 1789, on voyait à l'entrée de Notre-Dame de Paris une statue colossale de ce saint. Les Latins célèbrent sa fête le 25 juillet.

CHRISTOPHE, empereur d'Orient, fils de Romain I, fut associé par son père à l'empire en 920, avec ses deux frères Etienne et Constantin VII. Il mourut en 931, sans avoir rien fait de remarquable.

CHRISTOPHE I, roi de Danemark, fils de Waldemar II, succéda à son frère Abel en 1252. Il fut sans cesse en guerre avec les évêques de son royaume, et il finit par être empoisonné par l'un d'eux dans un festin, en 1259.

CHRISTOPHE II, roi de Danemark, fils d'Eric VI, succéda en 1319 à son frère Eric VII, et fut déposé en 1326, après s'être aliéné l'esprit de tous ses sujets par sa perfidie et ses cruautés. Il parvint cependant à reconquérir une partie de ses états ; mais il fut excommunié et tomba dans un mépris général. Il mourut en 1333.

CHRISTOPHE III, roi de Danemark et de Suède, fils de Jean de Bavière et neveu d'Eric IX, fut élu roi de Danemark en 1440, et de Suède en 1441. Son règne fut paisible ; il donna au Danemark et à la Suède des lois qui ont été en vigueur dans ce dernier pays jusque vers le milieu du XVIIIe siècle. Il mourut en 1448.

CHRISTOPHE (Henri), homme noir, roi d'Haïti (Saint-Domingue) sous le nom de Henri I, né en 1767, se signala dans l'insurrection de Saint-Domingue en 1790, et fut nommé général de brigade par Toussaint Louverture. En 1802 il obtint le commandement du Cap, et en 1811 il se fit couronner roi d'Haïti, après la mort de Dessalines. Il régna neuf ans, malgré l'opposition de Pétion et de Boyer, et gouverna avec fermeté. Mais en 1820 une insurrection éclata parmi ses sujets et il se donna lui-même la mort pour ne pas la recevoir. Voulant copier les rois de l'Europe, il créa une noblesse et des institutions féodales qui le rendirent ridicule.

CHRUDIM, ville de Bohême, ch.-l. d'un cercle de même nom, à 97 kil. O. de Prague ; 4,500 hab. Grand commerce de chevaux. — Le cercle de Chrudim a 95 kil. sur 40, et 250,000 hab.

CHRYSEIS, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon, fut prise par Achille au sac de Lyrnesse et échut en partage à Agamemnon. Ce prince n'ayant pas voulu la rendre à son père qui était venu le supplier dans son camp, Apollon vengea son prêtre en frappant l'armée des Grecs d'une peste terrible ; le fléau ne cessa que quand Agamemnon eut rendu Chryséis à son père. Cet événement est chanté par Homère au début de l'*Iliade*.

CHRYSIPPE, philosophe stoïcien, né en Cilicie, à Soles, ou à Tarse, l'an 280 av. J.-C., mort vers 210, succéda à Cléanthe dans l'enseignement et fut regardé comme la colonne du Portique; il combattit les Epicuriens et les Académiciens, et eut pour principal adversaire Carnéade. Il cultiva la dialectique et poussa quelquefois la subtilité jusqu'à l'excès. On lui attribue l'invention de plusieurs sophismes, entre autres de celui dit le *crocodile*. Il ne reste rien de ses nombreux ouvrages. Cicéron a imité dans ses *Offices* un de ses traités de morale.

CHRYSOLORAS (Emmanuel), savant grec du

XIVe siècle, fut envoyé en Europe par l'empereur de Constantinople, Jean II Paléologue, pour implorer l'assistance des princes chrétiens contre les Turcs. Il enseigna ensuite à Florence, à Venise, à Pavie et à Rome, et fut le principal restaurateur des belles-lettres en Italie. Il mourut à Constance en 1415, à 47 ans. On a de lui une *Grammaire grecque*, sous le titre d'*Erotemata* (Interrogations), Ferrare, 1509, in-8 ; des *Lettres*, des *Discours*, etc.

CHRYSOPOLIS, la même qu'*Amphipolis*, est auj. SCUTARI.

CHRYSOSTOME (DION). *Voy.* DION.

CHRYSOSTÔME (saint JEAN). *Voy.* JEAN.

CHUCUITO, ville du Pérou (Cuzco), ch.-l. d'une province de même nom, sur le bord N. du lac de Chucuito (plus communément lac Titicaca), par 72° 50' long. O., 16° 36' lat. N.

CHUN-KHING, départ. et ville de la Chine, dans la province de Szu-Tchouan, par 30° 49' latit. N., 103° 46' long. E. On y élève des vers à soie; marais salants.

CHUN-NING, départ. et ville de la Chine, dans la prov. de Yun-Nan, par 24° 37' lat. N., 97° 49' long. E.

CHUN-TE, départ. et ville de la Chine, dans la province de Pe-Tchy-li. La ville est à 350 kil. S. O. de Péking. On trouve dans ce département du sable très fin qui sert à polir les pierres précieuses, et des pierres de touche.

CHUQUISACA ou CHARCAS (dite aussi *la Plata*, c.-à-d. *l'Argent*, à cause des mines d'argent qui sont aux environs), ville capit. de la république de Bolivie, dans l'Amérique du Sud, ch.-l. du départ. de Chuquisaca, par 19° 32' lat. S., 67° 30' long. O.; 12,000 hab. environ. Archevêché. Belle cathédrale. Il y a été conclu récemment (vers 1837) un traité de commerce entre la France et la Bolivie. — Le dép. de Chuquisaca, situé entre le Pérou au N., le Brésil à l'E., le Paraguay et le pays des Chiquitos, au S., les dép. de la Paz et de Potosi à l'O., a 880 kil. de long et 100,000 hab. (presque tous Indiens). Très hautes montagnes; mines d'or et d'argent. Pizarre y pénétra en 1538, mais les Espagnols ont toujours eu beaucoup de peine à s'y maintenir.

CHURCHILL (Charles), poëte satirique, né en 1731 à Westminster, était curé d'une paroisse à Londres. Il mena une vie fort dissipée et fort misérable, et mourut jeune, en 1764. Ses principaux poëmes sont : *la Rosciade*, contre les comédiens; *le Revenant*, *la Prophétie de famine*, contre les Écossais; *l'Auteur*. On a publié en 1804 ses œuvres en 2 vol. in-8, avec des notes explicatives.

CHURCHILL (John). *Voy.* MARLBOROUGH.

CHURCHILL, rivière de la Nouv.-Bretagne. *Voy.* MISSISSIPI.

CHUS (terre de), nom donné à l'Éthiopie dans les livres saints. Une tradition de la B.-Éthiopie attribue à Chus, petit-fils de Noé, la fondation de la plus ancienne ville du pays.

CHYITES ou SCHYITES (c.-à-d. *hérétiques*), secte musulmane, opposée à celle des *Sonnites* ou *Sunnites*, ne reconnaît qu'Ali pour véritable successeur de Mahomet, et que les descendants d'Ali pour *imams* ou souverains pontifes. Ils rejettent les explications théologiques d'Aboubekr, d'Omar et d'Osman. Le nom de *Chyites* (hérétiques) leur est donné par les *Sonnites*, qui se disent seuls orthodoxes; mais ils s'appellent eux-mêmes *Adeliés* ou partisans de la justice. Les Chyites se subdivisent en plusieurs sectes ; la plupart admettent après Ali douze *imams* (c.-à-d. chefs par excellence), qui sont les successeurs légitimes du Prophète; les autres n'en reconnaissent que six, et regardent un certain Ismaël comme le dernier de tous ; ils croient que cet Ismaël, qui disparut sans qu'on connût son sort, doit tôt ou tard revenir sur la terre, et ils attendent son retour (*Voy.* ISMAÉLIENS). Les Chyites occupent particulièrement la Perse, les Indes, la Mésopotamie, la Syrie et le N. de l'Arabie, où ils sont connus sous le nom de Druzzes et de Wahabites.

CHYPRE, *Cyprus* des anciens, en turc *Kibris*, île de la Turquie d'Europe, dans la Méditerranée, entre l'Asie-Mineure et la Syrie, par 34° 23'-35° 40' lat. N.; 225 kil. sur 80; 60,000 hab. Ch.-l., Nicosie. Elle est traversée par deux chaînes de montagnes très hautes. Le sol est fertile, il produit du blé, du coton, du tabac, de la garance, de l'huile, des figues et autres fruits du Midi; vins excellents; moutons, abeilles, etc. On exploitait jadis dans cette île de riches mines d'or, d'argent et surtout de cuivre (en latin *cuprum*). — L'île de Chypre fut très célèbre dans l'antiquité. C'est là que florissaient les villes d'Amathonte, de Paphos, d'Idalie, toutes trois consacrées à Vénus, qui prenait de là le nom de *Cypris*. Cette île fut soumise successivement aux Phéniciens (jusqu'en 620 av. J.-C.), aux Égyptiens (550) et aux Perses (depuis Artaxerce Mnémon); cependant elle se gouvernait par ses propres lois; souvent même elle se révolta avec l'appui des Grecs, notamment du temps de Cimon. Elle était indépendante au commencement du IVe siècle avant J.-C. On y comptait 9 roy. dont le plus célèbre est celui de Salamine (*Voy.* EVAGORAS). Elle fut ensuite comprise dans l'empire d'Alexandre; sous les successeurs de ce prince, elle fut souvent disputée par les rois d'Égypte et de Syrie, et parfois elle forma un roy. particulier qui fut possédé par divers princes de la famille des Ptolémées. Les Romains l'occupèrent l'an 65 av. J.-C., sous la conduite de Caton. Sous les empereurs grecs, Chypre fut prise par les Arabes, et après avoir subi diverses dominations elle fut conquise par Richard-Cœur-de-Lion (1191). Celui-ci la donna à Guy de Lusignan, qui y fonda le *royaume de Chypre*, et dont les descendants la possédèrent plusieurs siècles. Enfin Catherine Cornaro, héritière des Lusignans, la vendit aux Vénitiens en 1489. Les Turcs s'en sont emparés en 1571, et sous leur domination elle a été réduite à l'état le plus déplorable.

Rois de Chypre de la maison de Lusignan.

Guy de Lusignan,	1192.	Pierre I,	1361.
Amaury,	1194.	Pierre II,	1372.
Hugues I,	1205.	Jacques I,	1382.
Henri I,	1218.	Jean II,	1398.
Hugues II,	1253.	Jean III,	1432.
Hugues III,	1267.	Charlotte,	1458.
Jean I,	1284.	Jacques II,	1464.
Henri II,	1285.	Jacques III,	1473.
Hugues IV,	1324.	Catherine,	1475-1489.

CHYRAZ, ville de Perse. *Voy.* CHIRAZ.

CIACCONIUS ou CHACON (P.), savant espagnol, né en 1525 à Tolède, fut chanoine à Séville, puis vint à Rome où il mourut en 1581. Il a laissé des notes estimées sur Salluste, César, Arnobe, etc., ainsi que des traités *De Triclinio romano*, Rome, 1588; *De Ponderibus, mensuris et nummis Græcorum et Romanorum*, Rome, 1608, etc.

CIACCONIUS ou CHACON (Alph.), religieux espagnol de l'ordre des Prêcheurs, né en 1540 dans le roy. de Grenade, mort à Rome en 1590, a composé un grand nombre d'ouvrages en latin sur l'histoire romaine et l'histoire ecclésiastique. Nous citerons sa *Biblioth. scriptorum, ad ann.* 1583, Paris, 1731, in-fol., rangée par ordre alphabétique, mais qui se termine à la lettre *E*; *Vitæ et gesta Roman. Pontif. et Cardin.*, Rome, 1601, in-fol.

CIANUS SINUS, auj. *golfe de Mudiana*, sur la côte S. E. de la Propontide, à l'O. de Nicée et au S. O. de Nicomédie, tirait son nom de *Cius* ou *Cionte* qui était sur les côtes. *Voy.* CIONTE.

CIARA, province du Brésil. *Voy.* CEARA.

CIBALIS, auj. *Swilci*, ville d'Illyrie, sur les

confins de la Pannonie, sur la Save. Constantin y battit Licinius en 323.

CIBAO (monts), situés au centre de l'île d'Haïti, sur une étendue de 90 kil. Ils renferment une mine d'or, la première qu'on ait trouvée en Amérique. L'Artibonite, le Grand-Yaque et autres riv. y prennent leur source. — Ils ont donné leur nom à un dép. de l'état actuel d'Haïti ; ch.-l., Santiago.

CIBBER (Colley), auteur et acteur, né à Londres en 1671, fils d'un sculpteur distingué, mort en 1757, excellait dans le genre comique et la caricature. Il devint en 1711 un des directeurs du théâtre de Drury-Lane, et fut nommé en 1730 poëte lauréat. Celles de ses comédies qui eurent le plus de succès sont : *le Mari insouciant*, 1704 ; *le Non-Juror*, 1717, imitée du *Tartufe*. Le recueil de ses œuvres forme 4 vol. in-12, 1760. — Son fils, Théophile Cibber, mort en 1757, fut aussi auteur et acteur ; il arrangea pour le théâtre plusieurs pièces de Shakespeare ; on a publié sous son nom les *Vies des poëtes anglais et irlandais*, 5 vol., 1753.

CIBOTOS (APAMEA). *Voy.* APAMÉE.

CIBYRE, *Cibyrrha*, auj. *Bourouz*, ville de Phrygie, au S. O., sur les confins de la Lycie, de la Carie et de la Pisidie. Très grande et très puissante autrefois ; soumise aux Romains l'an 83 av. J.-C. ; détruite par un tremblement de terre et relevée par Tibère. Évêché dans les premiers siècles du christianisme.

CICACOLE, ville de l'Inde anglaise, dans la présidence de Madras, par 81° 37' long. E., 18° 25' lat. N. Belle mosquée. Tissus de coton. Commerce de grains et de sel. Cette ville était jadis le ch.-lieu des Circars septentrionaux.

CICÉRON, *Marcus Tullius Cicero*, le plus célèbre des orateurs romains, né à Arpinum l'an 106 av. J.-C., d'une famille de chevaliers peu connue, se forma de bonne heure à l'éloquence en étudiant la rhétorique et la philosophie sous les meilleurs maîtres, et débuta au barreau dès l'âge de 26 ans en défendant Roscius d'Amérie contre un affranchi de Sylla, alors tout puissant. Après avoir passé quelques années à Athènes pour se perfectionner dans son art, il entra à 30 ans dans la carrière des honneurs ; fut nommé questeur en Sicile, et se concilia tellement l'amour de ses administrés, que lorsqu'ils poursuivirent le propréteur Verrès qui les avait indignement pillés, c'est lui qu'ils chargèrent de l'accusation. Il gagna cette cause importante, malgré la puissance et les richesses de son adversaire. Nommé consul l'an 63 av. J.-C., il découvrit et fit échouer la conspiration de Catilina et fut proclamé par le sénat *Père de la Patrie* ; mais quelques années après (58), les partisans de Catilina, à la tête desquels était Clodius, ayant repris le dessus, il fut banni de Rome, sous le prétexte qu'il avait fait exécuter les conjurés sans jugement. Il fut rappelé au bout de dix mois ; son retour fut un triomphe. Milon ayant 4 ans après tué le turbulent Clodius (53), Cicéron se chargea de le défendre, mais il ne put réussir à le sauver. Il fut nommé au gouvernement de la Cilicie (52), et obtint dans cette province des succès militaires qui lui valurent de la part de ses soldats le titre d'*imperator*. Pendant la guerre civile il s'attacha au parti de Pompée ; mais après la bataille de Pharsale il abandonna quelque temps les affaires et consacra ses loisirs à la composition de ses plus beaux ouvrages de philosophie. Cependant lorsque César eut rappelé Marcellus, son ami, il rompit le silence pour le remercier de cet acte de générosité ; bientôt après, il arracha au dictateur par un discours éloquent le pardon de Ligarius. Après le meurtre de César, auquel il était resté étranger, Cicéron se déclara contre Antoine, l'attaqua avec violence dans ses *Philippiques* (45), et se rapprocha du jeune Octave, le croyant moins dangereux pour la liberté ; mais lorsque celui-ci eut formé avec Antoine et Lépide cette ligue connue sous le nom de *triumvirat*, il n'eut pas honte d'abandonner Cicéron à la haine d'Antoine, qui envoya des sicaires pour le mettre à mort. Ils le trouvèrent à Formies ; Cicéron leur livra sa tête sans vouloir résister (43) ; il avait 64 ans. On a reproché à ce grand homme quelque faiblesse de caractère et une vanité excessive ; mais on ne peut lui refuser toutes les vertus qui font le bon citoyen. Il eut aussi les plus belles qualités de l'homme privé : père tendre, il ne put jamais se consoler de la perte de sa fille Tullie ; excellent ami, il resta toute sa vie étroitement lié avec Atticus. Comme orateur, il n'a point d'égal chez les Romains ; son éloquence brille surtout par l'abondance et par le nombre. Cicéron fut aussi un philosophe distingué, et il contribua puissamment à introduire à Rome la philosophie des Grecs : il appartenait à la secte des Académiciens. Cicéron avait prodigieusement écrit ; il ne nous est parvenu qu'une partie de ses ouvrages. On les divise en 4 classes : 1° harangues, parmi lesquelles on admire surtout les *Verrines*, les *Catilinaires*, le *Pro Milone*, le *Pro Marcello*, le *Pro Ligario*, les *Philippiques* ; 2° livres de rhétorique, dont le plus beau est *l'Orateur* ; 3° traités philosophiques, dont les plus estimés sont : les Traités *des Devoirs*, *des Biens et des Maux*, *De la Nature des Dieux*, les *Tusculanes*, la *République* (qui ne nous est arrivée que mutilée et dont on a récemment retrouvé des fragments dans des palimpsestes) ; 4° lettres, dont seize livres à Atticus ; elles fournissent les matériaux les plus précieux pour l'histoire du temps. Parmi les ouvrages perdus, on regrette surtout l'*Hortensius* ou *De Philosophia*, et le traité *de la Gloire*. On a donné une foule d'éditions, soit spéciales, soit générales, des œuvres de Cicéron. Les éditions complètes les plus estimées sont celles des Aldes, 1519 ; des Étiennes, 1528, 1543 ; de Lambin, 1566 ; de Gruter, 1618, de Gronovius, 1692 ; de d'Olivet, 9 vol. in-4, 1740 ; d'Ernesti, *cum clave*, 1776, 8 vol. in-8 ; de Schutz, 1814-23, 20 vol. in-12 ; de Lemaire, 1827-32, 19 vol. in-8 ; cette dernière reproduit les meilleurs commentaires. Plusieurs des ouvrages ont été traduits séparément par d'Olivet, Auger, Mongault, Bouhier, Castillon, Barrett, Guéroult, Burnouf, etc. On doit à M. J.-V. Leclerc une excellente traduction des œuvres complètes de Cicéron, avec le texte en regard et de savantes notes, 1821-25, 30 vol. in-8, et 1823-27, 36 vol. in-18. La vie de Cicéron a été écrite par Plutarque, Middleton et Morabin.

CICOGNARA (le comte Léopold), né à Ferrare en 1767, s'est distingué par son amour éclairé pour les arts. Après avoir rempli des fonctions politiques éminentes, il fut nommé en 1812 président de l'Académie des Beaux-Arts de Venise ; il mourut dans cette ville en 1834. Son principal ouvrage est *Storia della Scultura*, Venise, 1813-18, 3 vol. in-fol., pour faire suite à l'*Histoire de l'art* de Winkelmann.

CICONES, peuple de Thrace, sur l'Hèbre, plus connu dans la mythologie que dans l'histoire ; ch.-l., Ismare. C'est chez les *Cicones* que périt Orphée.

CID (Rodrigue ou Ruy Diaz DE BIVAR, surnommé LE), héros castillan, né à Burgos vers l'an 1040, mort à Valence en 1099, se signala par ses exploits sous les règnes de Ferdinand, Sanche II et Alphonse VI, rois de Léon et de Castille. Il s'attacha à Sanche II, roi de Castille, qui était en guerre avec Alphonse, roi de Léon, son frère : Sanche ayant été assassiné et remplacé par Alphonse, le Cid fut disgracié et quitta la cour. Dans sa retraite, il rassembla ses vassaux et ses amis, marcha contre les Maures, les battit en plusieurs rencontres ; s'empara de Tolède, de Valence, et par ses exploits força le roi à le rappeler et à lui donner toute sa confiance. Ayant vaincu cinq rois maures, les députés que ces rois lui envoyèrent le qualifièrent, en le saluant, du titre de

seid ou *cid*, c'est-à-dire *seigneur;* ce surnom lui resta depuis. Les romanciers ont brodé l'histoire du Cid; ils ont feint que dans sa jeunesse il fut forcé de se battre en duel avec don Gormaz, père de la belle Chimène qu'il aimait; cette aventure a fourni à Guilhem de Castro et à Corneille le sujet d'admirables tragédies. Parmi les poëmes et les *romanceros* auxquels les exploits du Cid ont donné sujet, nous citerons: *Poema del Cid Campeador*, composé vers la fin du XIIe siècle et publié par Sanchez, 1775; *Historia del muy noble y valeroso caballero el Cid Ruy Diaz*, Lisbonne, 1615; Séville, 1632, et Francfort-sur-le-Mein, 1828. Robert Southey a recueilli dans son *Chronicle of the Cid, from Spanish* (Londres, 1808, in-4), tout ce que les *romanceros* racontent du héros espagnol. M. Creuzé de Lesser a traduit en français une partie des *Romances du Cid*, Paris, 1814 et 1821.

CIDARITES (HUNS). *Voy.* HUNS.

CIEZA, *Catina* ou *Cartela*, ville d'Espagne (Murcie), à 20 kil. N. O. de Murcie: 5,700 hab.

CIGLIANO, ville des États sardes, à 31 kil. O. de Verceil: 3,100 hab.

CILENORUM AQUÆ, ville d'Hispanie, auj. CALDAS-DE-REY.

CILICIE, *Cilicia*, auj. *pachaliks de Selefkeh et d'Adana*, partie de l'Asie-Mineure, au S. E., bornée au S. par la Méditerranée, au N. par la Cappadoce, à l'E. par la Pamphylie et la Pisidie, à l'O. par la Syrie. On y distinguait: 1° la Cilicie de plaines, *Cilicia campestris*, à l'E., fertile, riante, très boisée dans sa partie septentr. (ch.-l., Tarse; autres villes, Soles, Malle, Issus, Anazarbe); 2° la Cilicie âpre ou Trachéotide, *Cilicia aspera*, *Cilicia Trachea*, qui elle-même se subdivisait en Lalaside, Cétide, etc.; contrée montueuse, plus froide; pauvre, mais couverte de superbes forêts (villes principales: Sélinonte, Séleucie-Trachée, Célendéris). Plus tard ces provinces prirent le nom de Cilicie 1re et Cilicie 2e, et furent comprises dans le diocèse d'Orient. La Cilicie était en partie peuplée de Syriens (d'où les noms de Leuco-Syriens ou Syriens blancs, synonymes de Ciliciens): sur la côte étaient des villes grecques. Le *cilice* adopté par les anachorètes chrétiens était un vêtement des Ciliciens Trachéotes.—La Cilicie, après avoir fait partie de l'empire des Perses et de celui d'Alexandre, fut possédée par les rois de Macédoine, puis entra dans l'empire des Séleucides, et appartint pendant un temps aux rois Lagides de l'Égypte, qui en gardèrent quelques villes. Vers l'an 100 av. J.-C. les côtes de la Cilicie devinrent l'asile principal de pirates puissants et redoutables qui infestaient la Méditerranée; Pompée les extermina. Elle fut réduite en province romaine l'an 65 av. J.-C.

CILLY, *Celeda*, ville des États autrichiens (Styrie), à 53 kil. N. E. de Laybach. Commerce de blé et vin. On attribue la fondation de cette ville à l'empereur Claude (l'an 41 de J.-C.). Elle a été la capit. de la Norique jusqu'à l'an 400. C'était jadis une principauté.

CIMABUÉ (Giovanni GUALTIERE), peintre et architecte de Florence, né en 1240, mort en 1310, est considéré comme le restaurateur de la peinture en Italie. Il fut instruit dans son art par des peintres grecs que le sénat de Florence avait appelés; mais il ne tarda pas à surpasser ses maîtres. Il reste encore de ce peintre quelques morceaux à fresque et en détrempe, où l'on admire son génie. Un de ses titres de gloire est d'avoir découvert la vocation du jeune pâtre Giotto pour la peinture.

CIMAROSA (Dominique), compositeur, né à Naples en 1754, mort à Venise en 1801, travailla pour le théâtre et se fit de bonne heure une telle réputation que plusieurs souverains d'Allemagne et de Russie l'appelèrent à leur cour. Il a composé plus de 120 opéras, soit sérieux, parmi lesquels on admire *le Sacrifice d'Abraham*, *Pénélope*, *les Horaces et les Curiaces;* soit bouffons, dont les meilleurs sont: *l'Italienne à Londres*, *le Directeur dans l'embarras* (*Impresario in angustie*), *le Mariage secret.* Il excellait surtout dans l'*opéra buffa*.

CIMBEBASIE, région de l'Afrique mérid., s'étend sur la côte occident., au S. de la Guinée mérid., sur une longueur de 1,200 kil., par 16°-20° lat. S.—Plage sablonneuse, et sans végétation. Les Cimbébas, qui lui ont donné leur nom, en sont les seuls habitants.

CIMBRES, *Cimbri*, peuple teutonique qui occupait primitivement le Jutland et la partie mérid. du Danemark, et qui semble appartenir à la même famille que les Cimmériens des Grecs et les *Kymris* de la Gaule. Ils émigrèrent vers l'an 120 av. J.-C., se joignirent aux Ambrons, aux Teutons septentr.: entraînèrent avec eux les Tigurins, et entrèrent en Gaule vers 112. Ils battirent plusieurs généraux romains de 112 à 106, se portèrent en Espagne l'an 105, revinrent tous ensemble en 102, mais se séparèrent des Teutons et des Ambrons pour entrer en Italie par le nord, tandis que ceux-ci passant le Rhône devaient l'envahir par l'ouest. Arrivés à Verceil, ils trouvèrent devant eux Catulus et Marius qui, déjà vainqueurs des Ambrons et des Teutons, les exterminèrent à leur tour, l'an 101 av. J.-C.

CIMBRES (cap des), *Cimbrorum promontorium*, auj. le cap SKAGEN.

CIMBRIQUE (CHERSONÈSE). *Voy.* CHERSONÈSE

CIMINUS MONS, en Italie, auj. le mont VITERBE.

CIMMÉRIEN (BOSPHORE), auj. détroit de *Iénikaleh. Voy.* BOSPHORE et IÉNIKALEH.

CIMMÉRIENS, *Cimmerii*, peuple barbare de l'Europe orientale, habitèrent pendant un temps les environs du Palus Méotide (mer d'Azof), où peut-être le nom de Crimée atteste leur séjour. Chassés par les Scythes d'Asie, ils refluèrent le long des côtes orientales de la mer Noire, tournèrent ensuite vers l'O. ou le S. O., et pénétrèrent dans le Pont, la Cappadoce, etc. Ils conquirent même la Lydie et prirent Sardes; Alyatte les en chassa vers 610 av. J.-C. Ils disparaissent ensuite de l'histoire. *Voy.* CIMBRES. — En mythologie, le pays des Cimmériens passait pour être le séjour du Sommeil.

CIMMÉRIENS (monts), en Crimée, dans la partie mérid. Le *Kriou-Métropon* (auj. cap *Karadjé-Bouroun*) en est la pointe méridionale.

CIMOLOS, auj. l'île *Kimoli* ou *l'Argentière. Voy.* ARGENTIÈRE (L').

CIMON, général athénien, fils de Miltiade. Il se distingua d'abord à la bataille de Salamine, et fut bientôt après chargé du commandement de toutes les forces navales de la Grèce contre les Perses. Il se rendit dans l'Asie-Mineure et remporta sur les Perses en un même jour deux victoires, l'une sur mer, l'autre sur terre, à l'embouchure de l'Eurymédon en Pamphylie (470 av. J.-C.). Il fut ensuite mis à la tête des affaires de la république, qu'il administra avec une grande intégrité. Il eut pour rival et pour adversaire Périclès qui en 461 le fit exiler par l'ostracisme. Rappelé en 456, il fit une expédition contre l'île de Chypre. Il mourut dans cette expédition en assiégeant Citium (449). Il venait d'imposer aux Perses une paix ignominieuse qui rendait la liberté aux villes grecques de l'Asie-Mineure et fermait la mer Égée aux flottes du grand roi.

CINALOA, ville du Mexique. *Voy.* SINALOA.

CINCA, *Cinga*, riv. d'Espagne, sort des Pyrénées, baigne Puertolas, Ainsa, Barbastro, Fraga; reçoit entre autres tributaires l'Alcanadre, et se joint à la Sègre à 4 kil. au-dessus du confluent de celle-ci avec l'Èbre: cours, 175 kil.

CINCHON (la comtesse de), dame espagnole, femme d'un vice-roi du Pérou. De retour en Europe en 1632, elle apporta avec elle le *quinquina*, et fit connaître la vertu fébrifuge de cette écorce, à la-

quelle elle devait elle-même sa guérison. — On a donné en son honneur le nom de *cinchonine* à une substance que renferme le quinquina gris.

CINCINNATI, ville des États-Unis (Ohio), sur l'Ohio, à 170 kil. S. O. de Columbus; 24,000 hab. en 1829. Jolie ville. Établissements de bienfaisance et d'instruction publique. Industrie : tissus de laine, coton; verreries, chantiers de construction. Cette ville est l'entrepôt des provinces occid. de l'Union.

CINCINNATUS (L. QUINCTIUS), Romain célèbre par son désintéressement et sa frugalité, fut consul subrogé, 460 av. J.-C. L'an 458, l'armée romaine s'étant trouvée enfermée par les Èques et les Volsques, il fut nommé dictateur. On le trouva à la campagne, conduisant la charrue. Il leva à la hâte quelques troupes, délivra les soldats cernés, tailla en pièces l'ennemi, et obtint le triomphe; puis abdiquant la dictature au bout de seize jours, il reprit ses travaux ordinaires. A l'âge de 80 ans, il fut encore nommé dictateur pour réprimer Sp. Mælius (438 av. J.-C.). L'ayant fait tuer par C. Serv. Ahala, il se dépouilla, au bout de vingt-un jours, de la souveraine puissance et refusa toute récompense.

CINCINNATUS (ordre de), société patriotique aux États-Unis en 1783, avait à sa tête Washington, et était composée de tous ceux qui s'étaient distingués pendant la guerre de l'indépendance. Cette société, admettant l'hérédité, fut considérée comme incompatible avec l'esprit républicain, et tomba bientôt en décadence. Cependant il en reste quelques débris. Les membres de cette société se proposaient pour modèle le vertueux Cincinnatus.

CINÉAS, ministre et favori de Pyrrhus, roi d'Épire, fut envoyé à Rome pour demander la paix de la part du roi et ne put l'obtenir (279 av. J.-C.). A son retour, il dit à Pyrrhus que le sénat lui avait paru une assemblée de rois.

CINNA (L. Cornélius), consul l'an 87 av. J.-C., partisan de Marius, voulut faire rappeler ce général, malgré son collègue Octavius; mais le sénat le dépouilla de son titre et le chassa de la ville. Alors Cinna furieux ramassa une armée, marcha sur Rome accompagné de Marius, de Carbon et de Sertorius; s'empara de la ville, assembla le peuple, et fit prononcer solennellement le rappel de Marius. Il fut tué trois ans av. J.-C., dans une sédition, par ses soldats. Il avait été consul 4 ans de suite (87-84).

CINNA, fils d'une petite-fille de Pompée, conspira contre Auguste, quoiqu'il eût été comblé de ses bienfaits, et obtint son pardon (4 de J.-C.). Cet acte de clémence a été mis en scène par Corneille.

CINNAMOMIFERA REGIO, contrée de l'Éthiopie mérid. (Abyssinie), était ainsi nommée à cause de l'abondance des cinnamomes (lauriers à cannelle) qui y croissaient.

CINNAMUS, historien grec du XIIe siècle, accompagna l'empereur Manuel Comnène dans la plupart de ses voyages. On a de lui : *Histoire des règnes de Jean et Manuel Comnène*, imprimée au Louvre en 1670, en grec-latin, avec des notes de Ducange. Cet ouvrage fait partie de la Byzantine.

CINO-DA-PISTOIA, jurisconsulte et poëte italien, né à Pistoia en 1270, publia un *Commentaire* sur le Code qui le fit connaître si avantageusement que plusieurs universités lui offrirent à la fois des chaires de droit. Il professa avec succès à Trévise, à Pérouse, où il eut Barthole pour élève, puis à Florence, et mourut en 1337. La meilleure édition du *Commentaire* de Cino est celle de Francfort, 1578. On a aussi de lui un recueil de poésies publiées sous ce titre : *Rime di messer Cino da Pistoia*, Rome, 1559. Il est, de tous les poëtes italiens qui précédèrent Pétrarque, celui dont les vers ont le plus d'élégance.

CINQ-ARBRES (Jean), en latin *Quinquarboreus*, professeur royal de langue hébraïque et syriaque au collége de France à Paris, né à Aurillac dans le XVIe siècle, mort en 1587, est auteur d'une *Grammaire hébraïque*, 1546, in-4; d'une traduction latine du *Targum* (ou paraphrase chaldaïque), de Jonathan-ben-Uziel, Paris, 1549 et 1556, in-4.

CINQEGLISES, *Fünfkirchen*, *Serbinum* des anciens, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de Baranya, à 175 kil. S. O. de Bude, par 15° 55' long. E., 46° 3' lat. N.: 8,700 hab. Évêché. Académie, gymnase.

CINQMARS, bourg de France (Indre-et-Loire), à 15 kil. S. O. de Tours; 1,200 hab. Pierres meulières.

CINQ-MARS (Henri COIFFIER DE RUZÉ, marquis de), favori du roi Louis XIII, naquit en 1620. Protégé par le cardinal de Richelieu, qui l'introduisit à la cour dès l'âge de 19 ans, il se concilia bientôt la faveur du roi; mais irrité de l'obstacle que le cardinal voulait opposer à son mariage avec Marie de Gonzague (depuis reine de Pologne), il essaya de renverser, et même, dit-on, de faire assassiner son protecteur. En outre, il excita Gaston, frère du roi, à la révolte, et contribua au traité que ce prince fit avec les Espagnols contre la France. Mais Richelieu découvrit ces projets, et Gaston, Cinq-Mars et de Thou furent aussitôt arrêtés et mis en jugement. Gaston, pour sauver sa tête, fournit des preuves à l'accusation, et Cinq-Mars fut condamné à mort et exécuté avec de Thou (1642). Cinq-Mars était connu à la cour sous le nom de *M. le Grand*, parce qu'il était grand-écuyer de France. M. Alfred de Vigny a publié sous le titre de *Cinq-Mars* un roman rempli de détails intéressants.

CINQ-PORTS, en anglais *Cinqueports*, nom commun à plusieurs ports de la côte méridionale de l'Angleterre, qui jouissaient de certains priviléges, et dont les députés ont le titre de barons. Primitivement, il n'y en avait que 5; mais leur nombre fut dans la suite porté à 8. Ce sont : 1° dans le comté de Kent, Douvres, Hythe, Romney, Sandwich; 2° dans celui de Sussex, Hastings, Rye, Seaford, Winchelsea.

CINTEGABELLE, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), sur l'Ariége, à 13 kil. S. E. de Muret; 3,500 hab.

CINTRA, ville de Portugal (Estramadure), à 26 kil. N. O. de Lisbonne, au pied des monts de Cintra; 2,450 hab. Château royal gothique qui servit de prison à Alphonse VI. Le 22 août 1808, Junot y signa avec les Anglais une convention pour l'évacuation du Portugal.

CINYPHS, auj. l'*Oued-Quaham*, riv. d'Afrique (Afrique propre), arrosait une plaine très fertile, et tombait dans la Méditerranée au cap *Cephalæ* (auj. *Misurata*).

CINYRAS, roi de Chypre ou de Syrie, eut commerce avec Myrrha, sa propre fille, sans la connaître, et la rendit mère d'Adonis.

CIONTE, *Cius*, auj. *Ghio* ou *Kemlik*, ville de la Bithynie, au S. O., sur un golfe de la Propontide, qui prend de là le nom de golfe de Cionte.

CIOTAT (LA), *Citharista*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 23 kil. S. E. de Marseille; 5,300 hab. Bien bâtie. Port sur la Méditerranée; fort avec un phare; école de navigation, chantiers de construction. Commerce de vins muscats, fruits secs, huile.

CIPANGO ou ZIPANGI, probablement le Japon, île dont parle Marco-Paolo et qu'il place en face du Cathay : les merveilles qu'on en racontait furent un des motifs qui inspirèrent à Christophe Colomb l'idée de son entreprise.

CIPPICO (CORIOLAN), connu sous le nom latin de Cépion, historien vénitien, né en 1425 à Trau en Dalmatie, suivit la profession des armes et se distingua dans la défense de Scutari (1470-74). Il écrivit l'hist. de cette guerre sous le titre : *De Bello Asiatico libri III*, Venise, 1594, in-8. On lui doit aussi : *Gesta Petri Mocenici* (Mocenigo), 1474, in-4.

CIRCARS SEPTENTRIONAUX (pays des), anc. prov. de l'Inde, sur la côte occid. du golfe du Bengale

par 15°-20° lat. N., entre les prov. de Bengale, Orissa, Karnate, Gandouana, Haïderabad ; 900 kil. sur 200. Auj. le pays des Circars se divise en 5 districts, dits Gandjam, Vizagagatam, Radjamandry, Mazulipatam, Gontour. La ville principale était Cicacole. — Les Anglais possèdent le pays des Circars depuis 1759; il est compris dans la présidence de Madras.

CIRCASSIE, contrée de la Russie d'Europe, entre la mer Noire à l'O. et la mer Caspienne à l'E., bornée au N. par le gouvernement du Caucase, au S. par l'Iméréthie, l'Abasie, la Mingrélie, la Géorgie ; 880 kil. de l'O. à l'E. sur 130 du N. au S. Ch.-l., Mozdok. Elle se divise en Circassie occid. ou Grande-Kabardah, et Circassie orient. ou Petite-Kabardah. Très hautes mont. au S., vastes plaines, et pâturages au bord du lac Kouban et du fleuve Terek. Les habitants de la Circassie (Circassiens, ou mieux Tcherkesses) sont encore peu civilisés. Ils sont à la fois guerriers, pasteurs, voleurs, sont très attachés à leur indépendance, et vivent sous la loi de princes ou chefs dits, *pchek*. On ne sait à quelle époque les Circassiens ont adopté l'islamisme, que tous professent aujourd'hui; ils étaient encore chrétiens à la fin du XVe siècle. Ils vendaient beaucoup d'esclaves. Les Circassiens passent avec les Géorgiens pour être les plus beaux hommes de la terre. La beauté des femmes circassiennes les fait extrêmement rechercher par les Turcs. La Circassie n'est soumise que de nom à la domination de la Russie : elle est de fait en insurrection permanente.

CIRCÉ, célèbre magicienne, fille du Soleil et de la nymphe Persa, habitait selon les uns Æa en Colchide, à l'embouchure du Phase; ou selon d'autres, l'île d'Æa, au pied du promontoire *Circeii* en Italie. Elle transforma en pourceaux, par ses breuvages enchantés, les compagnons d'Ulysse qui avait abordé dans son île ; mais le héros échappa à ses enchantements. Circé lui inspira une vive passion et le retint près d'elle pendant un an ; elle en eut un fils nommé Télégone.

CIRCEII et CIRCEIUM, auj. *Monte Circello*, mont. et ville du Latium, sur la côte, était, selon les traditions, la demeure de Circé.

CIRCESIUM, auj. *Kerkisia*, *Carcnemis* de l'Écriture, ville de la Mésopotamie, au confluent du Chaboras et de l'Euphrate. Dioclétien en fit un des boulevards de l'empire romain.

CIRENCESTER ou CICESTER, *Durocorinium*, ville d'Angleterre (Glocester), à 26 kil. S. E. de Glocester ; 6,000 hab. Fort belle église: tapis, brasseries, etc. Cette ville est très ancienne ; on y a trouvé beaucoup d'antiquités romaines.

CIREY, village du dép. de la Meurthe, à 6 kil. E. de Blamont. Fer, forges, verrerie où l'on coule des glaces, papeteries. On voit aux environs un château qui appartint à la marquise du Châtelet, et où résida longtemps Voltaire.

CIRIA, *Ciriacum*, ville des États sardes, à 15 kil. N. O. de Turin ; 4,000 hab.

CIRO, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 65 kil. N. E. de Catanzaro ; 4,200 hab. Château-fort, palais des évêques d'Umbriatico. Patrie de l'astronome Gigli.

CIRRHA, *Salona*, ville de la Phocide, près du mont Parnasse, sur le golfe de Corinthe.

CIRTA, auj. *Constantine*, ville d'Afrique (Numidie), sur l'Ampsagas. Jadis capitale du roy. de Numidie (du temps de Masinissa et Jugurtha), puis, sous les Romains, de la Mauritanie Césarienne. Jugurtha vainquit Adherbal aux environs, 114 av. J.-C., puis prit Cirta après un long siége (113); lui-même ensuite fut battu par Marius à une 2e bataille de Cirta, en 107. Cirta fut en partie détruite vers 311, et rebâtie peu après par ordre de Constantin, d'où elle prit le nom de Constantine. *Voy.* CONSTANTINE.

CISALPINE (GAULE). *Voy.* GAULE.

CISALPINE (République), république formée par le général Bonaparte en 1797, naquit de la réunion des républiques Cispadane et Transpadane. Elle comprenait la Lombardie autrichienne avec Mantoue, les provinces vénitiennes de Bergame, de Brescia-et-Crémone, de Vérone et de Rovigo, le duché de Modène, les principautés de Massa et de Carrara, et les trois légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne. On y ajouta une partie du pays des Grisons. La république était divisée en 10 départements et avait pour capit. Milan. Cette république fut reconnue par l'Autriche après la paix de Campo-Formio: elle fut dissoute en 1798, puis rétablie après la victoire de Marengo, et de nouveau reconnue par l'Autriche après la paix de Lunéville, 1802; elle prit alors le nom de *République Italienne;* mais en 1805 une députation de cette république offrit à Napoléon le titre de *roi d'Italie*, et depuis lors jusqu'en 1814 ce pays porta le nom de royaume d'Italie.

CISPADANE (GAULE). *Voy.* GAULE.

CISPADANE (République), république organisée par Bonaparte en 1796, après la bataille de Lodi, comprenait Modène, Reggio, Ferrare, Bologne, et était séparée de la République Transpadane par le Pô (*Padus*) ; d'où son nom. Cette république se confondit l'année suivante dans la République Cisalpine.

CISPLATINE (République), état de l'Amérique du Sud. *Voy.* URUGUAY.

CISSÉ, ville de l'Afrique ancienne, auj. COLÉAH.

CISTERCIENS et CISTERCIENNES, religieux et religieuses de l'ordre de Citeaux. *Voy.* CITEAUX.

CISTERNINO, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 65 kil. S. E. de Bari ; 3,600 hab.

CITEAUX, *Cistercium*, ville du dép. de la Côte-d'Or, sur la Vouge, à 22 kil. N. E. de Beaune ; 350 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, chef d'ordre, fondée en 1093. Près de là est le clos Vougeot, si renommé pour ses vins.

CITEAUX (ordre de), ou CISTERCIENS, ordre religieux émané de celui de Saint-Benoît. En 1098 Robert de Moiême et 20 religieux se retirèrent à Citeaux, lieu voisin de Dijon, pour y observer exactement la règle de Saint-Benoît. Bientôt, grâce aux libéralités du vicomte de Beaune, un monastère y fut élevé : c'est là qu'en 1113, sous saint Étienne, troisième abbé, vint saint Bernard qui donna une nouvelle règle aux moines de Citeaux et leur laissa son nom. Le nombre des *Bernardins* s'accrut prodigieusement en peu de temps, et saint Étienne fut obligé de fonder les quatre abbayes de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux (dont S. Bernard fut le premier abbé), et de Morimond, qui furent appelées les quatre premières *filles de Citeaux*. De ces quatres filles sortit dans la suite un nombre infini d'abbayes et d'ordres religieux, tous soumis à la règle de Saint-Benoît, et qui se sont répandus dans toute l'Europe. Les Bernardins dégénérèrent bientôt de leur sévérité primitive, et leurs désordres nécessitèrent des réformes continuelles. — Il y eut aussi des religieuses de Citeaux; elles furent instituées en 1120, à l'abbaye de Tart, dans le diocèse de Langres, et prirent le nom de *Bernardines* ou *Clairettes*. Les monastères du faubourg St-Antoine à Paris et du *Port-Royal* sont les plus célèbres de ceux qu'elles occupèrent.

CITHARISTA, ville de la Gaule Transalpine, est auj. LA CIOTAT, ou, selon d'autres, CEYRESTE.

CITHERON, *Cithæron*, petite chaîne de mont. en Béotie, s'étendait jusqu'au Parnasse à l'O., et jusqu'à la Mégaride à l'E. L'Hélicon y était compris.

CITIUM ou CITTIUM, auj. *Chiti*, ville de l'île de Cypre, sur la côte S., au N. O. d'Amathonte. Cimon mourut en l'assiégeant, 449 av. J.-C. Zénon le stoïcien y naquit.

CITTA-DELLE-PIEVE, ville de l'État ecclésiastique, à 52 kil. S. O. de Pérouse ; 2,400 hab. Évêché.

CITTA-DI-CASTELLO, *Tifernum*, ville de l'État ecclésiastique, sur le Tibre, à 41 kil. N. O. de Pérouse; 6,000 hab. Prise par les Français en 1798.

CITTA-VECCHIA, c.-à-d. *vieille ville*, ville de l'île de Malte, à 10 kil. O. de La Valette. Évêché. Place forte. Cathédrale vaste et belle avec une tour très haute. Au-dessous de cette église existe une petite grotte où saint Paul se tint, dit-on, caché pendant trois mois. On trouve aux environs beaucoup de catacombes. Citta-Vecchia était jadis la capitale de toute l'île.

CITTADELLA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 22 kil. N. E. de Vicence; 6,750 hab.

CITTENIUS MONS, auj. le mont CENIS.

CIUDAD-REAL (c.-à-d. *ville royale*), ville d'Espagne, chef-lieu de l'intendance civile de la Manche, à 160 kil. S. de Madrid; 9,700 hab. On y voit une très belle place, beaucoup d'églises et le magnique hôpital de la Miséricorde. Manufactures d'étoffes, tanneries, ganteries. Commerce en vins, fruits, huile; mulets estimés.

CIUDAD-RODRIGO, *Lancia Transcudana* des anciens, *Rodericum* en latin moderne, ville d'Espagne (Salamanque,) sur l'Aguéda, à 86 kil. S. O. de Salamanque; 9,680 hab. Évêché. Place forte. Pont, faubourg, bonne citadelle. Ganteries, tanneries. Commerce. — Elle fut fondée au XIIIe siècle sur l'emplacement de l'ancienne *Lancia Transcudana*. Prise et reprise pendant les guerres de 1808 à 1814 par les Anglais, les Français et les Espagnols.

CIUDAD-REAL OU CHIAPA-DE-LOS-ESPANOLES, ville du Mexique, ch.-l. de l'état de Chiapa. *Voy.* CHIAPA.

CIUDADELA, *Jamma*, ville de l'île de Minorque, sur la côte O., à 35 kil. N. O. de Mahon; 7,500 hab. Port, forteresse, deux tours. Vieille cathédrale. Rues étroites et sombres. Ciudadela était jadis la capitale de toute l'île.

CIVEAUX, village du dép. de la Vienne, à 9 kil. N. de Lussac; 740 hab. C'est un des lieux où l'on place la bataille entre Clovis I et Alaric, roi des Visigoths. *Voy.* VOUILLÉ.

CIVIDALE, *Forum Julii*, ou selon d'autres *Bedriacum*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. N. E. d'Udine; 2,550 hab.

CIVILIS, chef des Bataves, souleva ses compatriotes l'an 70 de J.-C., battit plusieurs généraux romains, et ne fut réduit qu'au bout de deux ans. Feignant de prendre parti pour Vespasien, il avait entraîné dans son parti quelques légions romaines.

CIVITA CASTELLANA, *Falisca*, ville de l'État ecclésiastique, à 27 kil. S. O. de Viterbe; 3,000 hab. Citadelle. Pont de 50 mètres de haut, sur le Rio-Maggiore. Macdonald y défit le général autrichien Mack en 1798.

CIVITA-DI-PENNE, *Pinna Vestina*, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 21 kil. N. O. de Chieti; 9,000 hab. Évêché. Cathédrale; séminaire diocésain.—Détruite par Sylla, elle se releva sous les empereurs. Lors de la conquête du roy. de Naples par les Normands, Roger I y prit le titre de roi et en fit sa capitale.

CIVITA ET AMPURIAS, évêché de Sardaigne, près du cap Sassari, a pour ch.-l., Tempio; 27,000 hab.

CIVITA-SANTO-ANGELO, ville du roy. de Naples (Abruzze Ultérieure 1re), à 17 kil. N. E. de Civita-di-Penne, à 4 kil. de l'Adriatique; 4,400 hab. Commerce en grains, huile, vin, etc.

CIVITA-VECCHIA, *Centumcellæ*, ville de l'État ecclésiastique, à 63 kil. N. O. de Rome, sur la Méditerranée; 7,200 hab. Excellent port, arsenal, chantiers de construction. Bagne; commerce de grains, laine, bois, alun, etc. Prise par Totila, puis par Narsès, 635. Souvent détruite, mais toujours rebâtie.

CIVRAY, ch.-l. d'arr. (Vienne), sur la Charente, à 47 kil. S. de Poitiers; 1,500 hab. Ville très ancienne. Jolie église. Société d'agriculture. Châtaignes, truffes. — L'arr. de Civray a 5 cant. (Availles, Charroux, Couhé, Gençais, plus Civray), 48 comm., et 45,675 hab.

CLACKMANNAN, ville d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 40 kil. N. O. d'Edimbourg, sur une colline; 4,000 hab. On y voit un château construit par l'ancien roi d'Écosse Robert Bruce. — Le comté de Clackmannan est situé entre ceux de Perth et de Stirling, et borné au S. par le Forth: il compte 15,000 hab. Il produit une grande quantité de houille, de l'argent, du cuivre, du plomb, de la chaux, etc.

CLAGENFURT. *Voy.* KLAGENFURTH.

CLAIN, riv. de France, naît à 6 kil. S. O. de Confolens (Charente); passe à Vivonne, Poitiers, et se perd dans la Vienne à 4 kil. au S. de Châtellerault, après 115 kil. de cours.

CLAIRAC, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), sur le Lot, à 23 kil. S. E. de Marmande; 4,925 hab. Vins, eaux-de-vie, tabac. Sous Louis XIII, pendant les guerres de religion, cette ville fut prise et brûlée deux fois.

CLAIRAUT (Alexis-Claude), géomètre, né à Paris en 1713, mort en 1765, était fils d'un maître de mathématiques, qui l'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences; dès l'âge de 12 ans, il put présenter d'intéressants mémoires à l'Académie des Sciences, et il fut reçu à 18 ans dans cette compagnie. Il est du nombre des savants qui furent envoyés en Laponie pour mesurer un degré du méridien. Il était lié avec Maupertuis. Il s'établit dans la suite entre lui et d'Alembert une rivalité fâcheuse. Clairaut eut d'illustres disciples, entre autres madame Duchastelet et Bailly. Ses principaux ouvrages sont: *Théorie de la figure de la terre*, 1743; *Théorie de la Lune*, 1752; *Théorie du mouvement des Comètes*, 1760; *Éléments de géométrie*, 1741; *Éléments d'algèbre*, 1746. Dans ces deux derniers ouvrages, il suit la méthode analytique.

CLAIRE (sainte), vierge et abbesse, née en 1293 à Assise, d'une famille riche et distinguée, abandonna sa famille et renonça à sa fortune pour se vouer à la vie religieuse, et fonda dans sa patrie en 1312, avec le concours de saint François d'Assise, l'ordre dit de Sainte-Claire ou des Clarisses, dans lequel les femmes étaient soumises aux plus grandes austérités. Cet ordre se répandit d'Italie en Allemagne et en France; au XVIIIe siècle, il comptait 900 maisons. La Ste-Claire se célèbre le 12 août.

CLAIRETTES ou BERNARDINES. *Voy.* CITEAUX.

CLAIRFAYT. *Voy.* CLERFAYT.

CLAIRON (Claire-Joséphine LEYRIS DE LA TUDE, plus connue sous le nom de Mlle), célèbre actrice, née près de Condé en 1723, morte à Paris en 1803, excella surtout dans la tragédie, et fut la rivale de Mlle Dumesnil. Elle obtint les hommages de tous les poëtes du temps, surtout de Voltaire. Elle débuta à la Comédie-Française en 1743, et quitta le théâtre dès 1765, par suite de querelles de coulisses. Elle se rendit alors en Allemagne et se fixa auprès du margrave d'Anspach: elle vécut avec lui à Anspach environ 17 ans, et ne revint en France que lorsqu'elle eut trouvé une rivale heureuse dans lady Craven. *Voy.* ANSPACH.

CLAIRVAUX, *Clara Vallis*, bourg du dép. de l'Aube, dans une vallée près d'une belle forêt, à 10 kil. S. E. de Bar-sur-Aube; 1,000 hab. On y voyait jadis une célèbre abbaye de Bénédictins dont saint Bernard fut le premier abbé, et qui était chef d'ordre. Aujourd'hui les bâtiments de l'abbaye ont été convertis en une maison centrale de détention.

CLAIRVAUX-LES-VAUX-D'AIN, ch.-l. de canton (Jura), à 18 kil. S. E. de Lons-le-Saulnier; 1,200 hab. Papeterie, clouterie, belle forge.

CLAMART, village du dép. de la Seine, à 8 kil.

S. E. de Paris, près du parc de Meudon; 900 hab. Lieu de sépulture des suppliciés.

CLAMECY, ch.-l. d'arr. (Nièvre), sur l'Yonne, à 59 kil. N. E. de Nevers; 5,539 hab. Société d'agriculture. Grand commerce de bois à brûler et de charbon. Patrie de Marchangy et des Dupin. — L'arr. de Clamecy a 6 cantons (Brinon-les-Allemands, Corbigny, Lormes, Tannay, Varzy, plus Clamecy), 97 communes et 72,334 hab.

CLAN, mot écossais qui signifie *famille*, et sous lequel on désignait autrefois les tribus montagnardes de l'Ecosse, qui vivaient sous la conduite d'un chef particulier appelé *laird* ou *chieftain*. Tous les membres d'un même clan portaient le même nom, précédé du mot *mac* (c.-à-d. fils). Ces associations ont fini par disparaître dans le dernier siècle à mesure que la civilisation a pénétré chez les *Highlanders* ou montagnards de l'Ecosse : le gouvernement anglais a d'ailleurs tout fait pour les détruire après les rébellions de 1715 et 1745.

CLANIS, riv. de l'Italie ancienne, auj. la CHIANA.

CLANRICARD (ULICK, comte, puis marquis de), né à Londres en 1604, siégea aux parlements de 1639 et 1640, et fut chargé en 1641 du gouvernement d'une partie de l'Irlande. Attaché à l'infortuné Charles I, il ne se démentit jamais et combattit jusqu'au dernier moment pour la cause royaliste. Il ne montra pas moins d'énergie pour la cause des Catholiques d'Irlande. Quoique le parlement de Cromwell l'eût mis hors la loi, on le laissa mourir tranquillement dans sa terre de Sommer-Hill, vers 1657 ou 1659. Il a laissé des *Mémoires* sur les affaires d'Irlande de 1740 à 1753.

CLANUM, ville de la Bretagne anc.; auj. GLOCESTER.

CLAPPERTON (Hugh), voyageur anglais, né en 1788 dans le comté de Dumfries, servit d'abord dans la marine. En 1820 il partit avec le major Denham pour faire un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, pénétra dans l'empire des Fellatahs, et visita le premier les villes de Kanoh, Kachena, Sakatou (1823). Il retourna dans ces contrées en 1825, et mourut en 1827 à Sakatou, de la dyssenterie. La relation de ses deux voyages a été imprimée à Londres, 1826 et 1829, et traduite en français par Eyriès et La Renaudière.

CLARE, ville d'Angleterre (Suffolk), à 19 kil. S. O. de Bury-St-Edmunds; 1,500 hab. Belle église. Ruines d'un château et d'un monastère fondé en 1248.

CLARE, comté d'Irlande (prov. de Munster), situé entre ceux de Gallway, Tipperary, Limerick et l'Océan; 100 kil. sur 55; 258,000 hab. Ch.-l., Ennis. Sol très fertile dans les vallées, nombreux troupeaux; mines de houille. — On trouve aussi dans ce même comté une riv. et un bourg de Clare. *Voy.* ENNIS.

CLARENCE ou WILLINCK, ville des États-Unis (New-York), à 350 kil. O. d'Albany; 3,300 hab.

CLARENZA, ville de la Grèce moderne. *Voy.* CHIARENZA.

CLARENCE (George, duc de), frère d'Édouard IV, roi d'Angleterre. Accusé d'avoir sollicité la main de la duchesse Marie de Bourgogne sans le consentement d'Édouard, et dans l'espoir de s'affranchir d'une autorité qu'il supportait avec peine, il fut condamné à mort. Le malheureux prince, laissé libre sur le genre du supplice, se fit noyer dans un tonneau de vin de Malvoisie (1478).

CLARENDON, ville d'Angleterre (Wilts), à 7 kil. E. de Salisbury. On y voit les ruines d'un palais, jadis séjour favori de quelques rois d'Angleterre, et où Henri II fut forcé par ses barons de signer les *Constitutions* dites *de Clarendon*, qui restreignaient le pouvoir du clergé et la juridiction des tribunaux ecclésiastiques, 1164. Ces constitutions furent l'occasion d'une vive résistance de la part du clergé ayant à sa tête Thomas Becket.

CLARENDON (Édouard HYDE, comte de), magistrat et historien, né à Dinton, dans le Wiltshire, en 1608. Lors de la guerre civile, il servit le parti du roi et fut créé par Charles I chancelier de l'échiquier et membre du conseil privé. Après l'exécution de Charles I, il rejoignit le nouveau roi Charles II et fut chargé par lui à Dunkerque de négociations importantes. En 1657, Charles II le nomma grand-chancelier d'Angleterre : à son rétablissement en 1660, il le confirma dans cette dignité et y ajouta le titre de comte de Clarendon. Le crédit dont il jouissait excita la jalousie des courtisans, et ils finirent par le faire disgracier. Quoiqu'il eût toujours administré avec intégrité et n'eût jamais eu en vue que le bien public, le roi, importuné de sa vertu rigide, le dépouilla de toutes ses places, et le parlement le bannit à perpétuité. Il se retira en France et mourut à Rouen en 1674. On a de lui : *Histoire de la rébellion*, depuis 1641 jusqu'au rétablissement de Charles II, publiée en 1702, 3 vol. in-fol., et 1717, 6 vol. in-8; traduite en français, La Haye, 1704, 6 vol. Cet ouvrage est un des morceaux d'histoire les plus estimés. Clarendon se trouvait étroitement allié à la famille royale, une de ses filles ayant épousé le duc d'York, depuis Jacques II, et étant devenue mère des princesses Marie et Anne, qui régnèrent.

CLARENS, hameau de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève, à 4 kil. S. E. de Vevay.

CLARET, ch.-l. de cant. (Hérault), à 28 kil. N. de Montpellier; 800 hab.

CLARISSES, ordre fondé par sainte Claire. *Voy.* CLAIRE.

CLARK (Jean), critique et moraliste, était maître d'école à Hull dans le Yorkshire, où il mourut en 1734. On a de lui : *Essai sur l'éducation des élèves des écoles; Fondement de la morale*, et diverses éditions ou traductions de classiques latins. En morale, il faisait reposer la vertu sur le principe de l'amour de soi.

CLARKE (Samuel), théologien anglais, né à Norwich en 1675, mort en 1729, fut douze ans chapelain de l'évêque de Norwich ; devint en 1706 chapelain de la reine Anne, et en 1709 recteur de Saint-James. Il fut lié avec les savants de son temps, particulièrement avec Newton. Clarke est surtout connu par son *Traité de l'existence de Dieu et de la religion naturelle et révélée* (1704-6), traduit par Ricotier (Amsterdam, 1721, etc.) ; cet ouvrage se compose de sermons prononcés pour la fondation de Boyle (*Voy.* ce nom) ; l'auteur y combat avec force Spinosa et Hobbes : il veut n'employer que des arguments métaphysiques et des démonstrations *a priori*. Il publia en 1712 un traité de la *Trinité*, qui le fit passer pour anti-trinitaire et lui attira quelques difficultés. En 1716, il eut avec Dodwell, Collins et Leibnitz des disputes célèbres sur divers points de métaphysique et de religion, défendant en toute occasion les plus saines doctrines, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, le libre arbitre. On a publié en 1717 sa correspondance avec Leibnitz sur le temps, l'espace, la nécessité et la liberté. Clarke cultiva aussi les sciences et la philologie. On lui doit des traductions latines de la *Physique* de Rohault (1697), de l'*Optique* de Newton (1706), et d'excellentes éditions avec commentaires de *César* (1702), et d'*Homère* (1729); cette dernière a été continuée après sa mort par son fils. Ses œuvres ont été réunies en 4 vol. in-fol., Londres, 1742.

CLARKE (Jean), frère du précédent, se distingua aussi comme théologien ; il fut curé à Norwich, chapelain du roi, doyen de Salisbury, et mourut en 1759. Il a publié avec de nouveaux développements le traité de King, *De l'Origine du mal* (1720).

CLARKE (Édouard-Daniel), voyageur anglais, né en 1767, mort en 1821, visita de 1799 à 1802 le Danemark, la Norwége, la Suède, la Laponie, la

Finlande, la Russie, la Crimée, la Circassie, l'Asie-Mineure, la Grèce et la Turquie. De retour, il donna la relation de ce voyage sous le titre de *Travels in various parts of Europe*, Londres, 1810-1819, 5 vol. in-4. Cet ouvrage a obtenu un succès mérité. Clarke était professeur de minéralogie à Cambridge; on lui doit de savants écrits sur cette science.

CLARKE (Henri-Jacques-Guillaume), duc de Feltre, maréchal de France et ministre d'état, né en 1769, à Landrecies (Nord), était en 1793 général en chef de l'armée du Rhin. Il fut à cette époque suspendu de ses fonctions comme suspect; mais lors de l'élévation de Napoléon au trône, il rentra en faveur, fut admis dans l'intimité de l'empereur, et reçut en 1807 le portefeuille du ministère de la guerre. Lors de la restauration, il se rallia au nouveau monarque Louis XVIII, s'exila avec lui pendant les *cent-jours*, et reçut pour la 2e fois le porte feuille de la guerre (1815). En 1816 il obtint le bâton de maréchal de France, et mourut en 1818.

CLARKE (îles de), ainsi appelées du nom du voyageur Clarke. *Voy.* ALCIAT.

CLARY, ch.-l. de canton (Nord), à 16 kil. S. E. de Cambray; 1,300 hab.

CLASSICUS, général gaulois. *Voy.* CEREALIS.

CLASTIDIUM, auj. *Schiatezzo*, ville d'Italie, dans la partie N. E. de la Ligurie. Marcellus, général romain, y tua de sa main Viridomare, chef des Gaulois (222 av. J.-C.).

CLAUBERG (Jean), *Claubergius*, savant calviniste, né à Solingen en Westphalie l'an 1622, mort en 1665, enseigna la philosophie à Herborn et à Duisbourg et adopta les principes de Descartes. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4, Amsterdam, 1691. Le plus estimé est *Logica vetus et nova*, que l'auteur de la *Logique* de Port-Royal a mis à contribution.

CLAUDE, *Tiberius Drusus Claudius*, surnommé *Germanicus* et *Britannicus*, 4e empereur romain, fils de Drusus, né à *Lugdunum* (Lyon) 10 ans av. J.-C., fut élu par les soldats après la mort de Caligula, son neveu, l'an 41 de J.-C. Son règne commença sous d'heureux auspices; mais il se laissa bientôt gouverner par sa femme Messaline et par ses affranchis, qui commirent sous son nom toutes sortes de crimes et de déprédations. Après avoir longtemps toléré les monstrueuses débauches de Messaline, il la fit mettre à mort (48). Peu après il épousa Agrippine, sa nièce, qui prit sur lui un empire encore plus grand : elle lui fit adopter Néron, qu'elle avait eu de son premier mari, Domitius Ænobarbus, et le détermina à désigner ce jeune prince pour son successeur au préjudice de Britannicus, son propre fils. Claude mourut l'an de J.-C. 54; on croit qu'il fut empoisonné par Agrippine. Sous son règne la Bretagne fut conquise en partie. Il était d'un caractère extrêmement faible, et dans un état voisin de l'imbécillité. Il laissa pourtant des écrits.

CLAUDE II, *Marcus Aurelius Claudius*, surnommé *le Gothique*, à cause de ses victoires sur les Goths, fut proclamé empereur par l'armée, à la mort de Gallien, l'an 268; défit le rebelle Aureolus, abolit plusieurs impôts, rendit aux particuliers les biens que leur avait ravis son prédécesseur, et vainquit les Goths, les Scythes et les Hérules. Il mourut en Pannonie après un règne de deux ans. Ce prince avait été, à juste titre, nommé *le Second Trajan*, tant à cause de sa valeur que de sa justice et de l'excellence de son caractère.

CLAUDE (saint), évêque de Besançon au VIIe siècle, appartenait à une des plus anciennes familles de Bourgogne et se distingua par ses vertus et son amour pour les lettres. Il mourut vers 697. Sa vie a été écrite par Chifflet, dans la Collection des Bollandistes, et par Boquet, Lyon, 1609, in-12. On le fête le 6 juin.

CLAUDE DE FRANCE, fille d'Anne de Bretagne et de Louis XII, roi de France, née en 1499, à Romorantin, morte en 1524, fut fiancée en 1506 au dauphin François de Valois (depuis François I), et l'épousa en 1514. Elle lui apporta en dot le duché de Bretagne, les comtés de Blois, de Coucy, de Montfort, d'Étampes, d'Ast, et des droits sur le duché de Milan. Ses vertus lui méritèrent le surnom de *Bonne Reine*.

CLAUDE (Jean), ministre protestant, né en 1619, à La Sauvetat près d'Agen, fut pasteur à Nîmes, à Montauban, et enfin, depuis 1666, à Charenton. Il eut diverses controverses avec Bossuet, Nicole, Arnauld, et devint l'âme de son parti. Il fut forcé de quitter la France lors de la révocation de l'édit de Nantes (1685), et mourut à La Haye en 1687. On a de lui, entre autres ouvrages, une réfutation du traité *de la Perpétuité de la Foi* d'Arnauld, et une relation d'une conférence qu'il avait eue avec Bossuet en 1678, devant Mlle de Duras; dans cet écrit il réfute la relation donnée par Bossuet : les deux adversaires s'attribuèrent chacun la victoire.

CLAUDE LE LORRAIN, paysagiste. *Voy.* LORRAIN (LE).

CLAUDIEN, *Claudius Claudianus*, poëte latin, né vers l'an 365 à Alexandrie en Égypte, vint de bonne heure en Italie; s'attacha à Stilicon, premier ministre d'Honorius, et fut disgracié avec lui (408). Il jouit auprès de ses contemporains d'une telle réputation qu'ils l'égalèrent à Homère et à Virgile. Ce qui nous reste de lui ne justifie pas ces éloges outrés; on y admire une versification harmonieuse, facile, mais monotone; de grandes images, mais peu d'invention et de génie. Ses poésies se rapportent presque toutes aux événements de l'époque : ce sont des *Éloges de Stilicon*, des *Invectives contre Rufin et Eutrope*, le *Consulat d'Honorius*; on a aussi de lui un poëme épique, *l'Enlèvement de Proserpine*; c'est le plus estimé de ses ouvrages. Parmi les éditions de Claudien, on remarque celles de Barthius, Francfort, 1650; de J.-M. Gesner, Leipsick, 1759. Il a été traduit par Delatour, Paris, 1798, 2 vol. in-8, et plus récemment par MM. Héguin-Deguerle et Trognon, dans la collection de Panckoucke, 1830, 2 vol. in-8.

CLAUDIEN-MAMERT. *Voy.* MAMERT.

CLAUDIOPOLIS ou BITHYNIUM, ville de l'Asie-Mineure, auj. BASTAN.

CLAUDIUS (Appius), décemvir, issu d'une famille illustre du pays des Sabins, se rendit odieux par son orgueil et sa tyrannie. Nommé décemvir l'an 451 av. J.-C. pour rédiger un code de lois, il conserva le pouvoir sans l'autorisation du peuple, commit toutes sortes d'injustices, fit assassiner le brave Sicinius Dentatus, et voulut enlever la jeune Virginie, que son père se vit contraint de poignarder pour la soustraire à ses violences. Après ce dernier coup, l'armée et le peuple se soulevèrent, abolirent le décemvirat, et Appius Claudius fut jeté en prison. Il s'y donna la mort (449 av. J.-C.).

CLAUDIUS CÆCUS (Appius), censeur l'an 311 av. J.-C., fit construire la *voie Appienne*, dont on admire encore aujourd'hui les restes; Rome lui dut aussi un aqueduc. Dans sa vieillesse il devint aveugle, d'où son surnom de *Cæcus*. Quand Pyrrhus envoya Cinéas à Rome pour traiter de la paix, Appius Claudius Cæcus se fit porter au sénat, et par un discours éloquent il fit rejeter les propositions du roi d'Épire.

CLAUDIUS PULCHER (Publius), consul l'an 249 av. J.-C., perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois, devant le port de Drépane. Asdrubal, qui commandait la flotte ennemie, coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, et poursuivit les autres jusqu'auprès de Lilybée. On attribua les défaites de Claudius au mépris qu'il avait montré pour les augures; comme on lui annonçait, au moment de l'action, que les poulets sacrés ne man-

geaient pas : « Qu'on les jette à la mer, dit-il, afin qu'ils boivent, s'ils ne veulent pas manger. »

CLAUDIUS (Mathias), poëte allemand, né à Rheinfeld, près de Lubeck, en 1743, mort à Hambourg en 1815, a publié sous le nom d'*Asmus*, *messager de Wandsbeck*, un grand nombre de poésies et de chansons devenues populaires en Allemagne. Claudius est l'auteur du fameux chant du *Vin du Rhin* (*Rheinweinlied*) que l'on chante dans toutes les fêtes bachiques de l'Allemagne.

CLAUSENBOURG, ville de Transylvanie. *Voy.* KOLOSVAR.

CLAVENNA, auj. CHIAVENNA.

CLAVIER (Étienne), savant helléniste, né à Lyon en 1762, mort à Paris en 1817, occupa plusieurs places dans la magistrature, et se fit remarquer par son indépendance dans le procès de Moreau. Il devint ensuite professeur au Collége de France, et entra en 1809 à l'Académie des Inscriptions. On a de lui une édition des *Œuvres complètes de Plutarque*, traduites par Amyot, avec les notes de MM. Brottier et Vauvilliers, 1802-1806, 25 vol. in-8 ; une traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1805, 2 vol. in-8 ; une *Histoire des premiers temps de la Grèce*, Paris, 1809, 2 vol. in-8, réimprimée avec d'importantes corrections en 1822, 3 vol. in-8 ; *Description de la Grèce*, traduite de Pausanias, avec le texte grec, 1814-1821, 6 vol. in-8, achevée par Coray et Courier.

CLAVIÈRE (Étienne), né à Genève en 1735, fut d'abord banquier. Chassé par les discordes civiles de sa ville natale, il vint à Paris, se lia avec Mirabeau, et fut nommé en 1792 ministre des finances. Après le 10 août, il devint membre du conseil exécutif ; mais il fut bientôt après arrêté sur la dénonciation de Robespierre, et décrété d'accusation. Pour se soustraire à l'échafaud, il se donna lui-même la mort (1793). On admirait son intégrité.

CLAVIGERO (François-Xavier), jésuite, né au Mexique vers l'an 1720, a composé un ouvrage fort curieux sur l'histoire, les coutumes, les arts, les sciences et la langue de cette contrée avant et depuis l'invasion des Espagnols. Lors de la suppression de sa compagnie, il revint en Europe, se retira à Césène (États du Pape), et y publia le fruit de ses travaux sous le titre de *Storia antica del Messico, etc.*, Césène, 1780, 4 vol. in-8.

CLAVIJO (don Joseph), littérateur espagnol, traducteur de Buffon et journaliste, eut à Madrid une liaison avec une sœur de Beaumarchais, et s'attira par-là avec le frère une affaire d'honneur qui fit beaucoup de bruit. Il mourut en 1806. On a plusieurs fois mis en scène l'aventure de Clavijo.

CLAVIUS (Christophe), jésuite, savant mathématicien, surnommé *l'Euclide du* XVI*e siècle*, né à Bamberg en 1537, mort à Rome en 1612, fut envoyé à Rome, où Grégoire XIII l'employa à la correction du calendrier. Son principal ouvrage est l'*Explication du calendrier grégorien*, Rome, 1603.

CLAYE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 14 kil. O. de Meaux, sur le canal de l'Ourcq ; 1,000 hab. Toiles peintes, blanchisseries ; fours à chaux.

CLAYETTE (LA), ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 16 kil. S. de Charolles ; 1,000 hab. Étoffes de coton, tanneries. Patrie de Lamétherie, savant naturaliste.

CLAZOMÈNES, *Clazomenæ*, auj. *Vourla*, ville de Lydie (Ionie), dans une presqu'île dite *Ile de Clazomènes*, sur la côte, entre Smyrne et Téos. Patrie d'Anaxagore et d'Hermotime.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos en Éolie vers l'an 300 av. J.-C., était disciple de Zénon, fondateur du Portique, et lui succéda dans l'enseignement (264 av. J.-C.). Il vivait avec la plus grande sobriété, et travaillait, dit-on, la nuit à tirer de l'eau pour avoir le loisir de suivre pendant le jour les leçons de Zénon. Arrivé à une extrême vieillesse (80 ans selon les uns, 99 selon les autres), il se laissa mourir de faim. Il ne reste de lui que quelques fragments, et un *Hymne à Jupiter*, morceau admirable qui nous a été conservé par Stobée, et qui a été traduit en vers français par Louis Racine.

CLÉARQUE, général lacédémonien. Condamné à mort dans sa patrie pour avoir abusé du pouvoir à Byzance, où il avait été envoyé comme allié, il se retira en Perse, auprès du jeune Cyrus, et leva pour lui un corps auxiliaire de Grecs, avec lequel il remporta plusieurs avantages sur Artaxerce, roi de Perse. Après la bataille de Cunaxa, où Cyrus périt, Tissapherne, général d'Artaxerce, l'attira par trahison dans son camp et le tua (403 av. J.-C.). Il fut remplacé dans son commandement par Xénophon.

CLÉARQUE, tyran d'Héraclée dans le Pont, se souilla de toutes sortes de crimes et fut tué, après 12 années de règne, par Chion, philosophe platonicien, l'an 352 av. J.-C.

CLEGUEREC, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 16 kil. N. O. de Pontivy ; 3,659 hab.

CLÉLIE, jeune Romaine, ayant été livrée en ôtage à Porsenna, roi des Étrusques, qui assiégeait Rome, se sauva en traversant le Tibre à la nage au milieu d'une grêle de javelots, et rentra dans la ville (507 av. J.-C.). Les Romains crurent devoir la renvoyer à Porsenna ; mais ce roi, admirant son courage, lui rendit la liberté et lui fit présent d'un cheval richement harnaché.

CLELLES, ch.-l. de canton (Isère), à 48 kil. S. de Grenoble ; 700 hab.

CLÉMANGES. *Voy.* CLÉMENGES.

CLÉMENCE ISAURE. *Voy.* ISAURE.

CLÉMENCET (dom Charles), savant bénédictin, né en 1703 à Painblanc, près d'Autun, mort à Paris en 1778. On lui doit *l'Art de vérifier les dates* (Paris, 1750, in-4), ouvrage qui depuis a été étendu et continué par Dom Franç. Clément ; une *Histoire de Port-Royal*, 1755, 10 vol. in-12, etc. Il a aussi travaillé à la *Collection des décrétales des papes* et à l'*Histoire littéraire de France* (10e et 11e volumes).

CLÉMENGES (Matth.-Nicolas DE), écrivain du XIVe siècle, en latin *Clemangius*, ou *de Clemangiis*, ainsi nommé du nom d'un village de Clémenges ou Clamenges en Champagne, où il était né, embrassa l'état ecclésiastique ; il remplissait en 1393 la place de recteur de l'Académie de Paris. Clémenges fut pendant quelque temps secrétaire de l'antipape Benoît XIII ; soupçonné d'avoir rédigé la bulle d'excommunication lancée par ce dernier contre Charles VI, roi de France, qui avait refusé de reconnaître ce faux pontife, il fut forcé de s'expatrier et passa plusieurs années en Toscane. Cependant il rentra en France et y recouvra ses bénéfices. Il mourut vers 1435, après le concile de Bâle. Ses œuvres, publiées par Lydius, Leyde, 1613, in-4, renferment différents traités sur des matières ecclésiastiques, entre autres *Sur l'état de corruption de l'Église Sur la simonie*, *Sur les annates* ; des *Lettres* adressées à des prélats, à des cardinaux et à Henri V, roi d'Angleterre.

CLÉMENT (saint), d'Alexandrie, docteur de l'Église au IIe siècle, était né dans le paganisme, et fut d'abord philosophe platonicien. Il fut converti par saint Pantène et le remplaça dans les fonctions de catéchiste ou instituteur de l'école chrétienne d'Alexandrie. Il fut forcé en 202 par la persécution de Septime-Sévère d'abandonner son école ; mais il revint quelques années après à Alexandrie pour y reprendre ses fonctions ; il y mourut en 217. Il unissait la philosophie platonicienne à la religion, et faisait servir la première d'introduction à la seconde. Il reste de lui une *Exhortation aux Gentils*, un livre intitulé *Stromates* (tapisseries), recueil de pensées chrétiennes et de maximes philosophiques (ouvr. rédigé sans méthode et sans suite) ; le *Pédagogue*, traité de morale. La meilleure édition de ses œuvres est celle de J. Potter, grec-latin, Oxford, 1715, 2 vol. in-fol.

Nicolas Fontaine en a traduit en français quelques morceaux, 1696, 1 vol. in-8.

CLÉMENT I (saint), pape, succéda, selon les uns à saint Lin en 67, selon les autres à saint Anaclet, vers 91 ; il avait été disciple de saint Pierre. On croit qu'il subit le martyre. On a de lui une *Épître aux Corinthiens* (dans les *Epistolæ Patrum* de Frey, Bâle, 1742). On le fête le 23 novembre.

CLÉMENT II, Suidger, Saxon, évêque de Bamberg, fut élu pape au concile de Sutri convoqué par Henri-le-Noir en 1046, et mourut en 1047.

CLÉMENT III, Paulin Scolaro, Romain, évêque de Préneste, élu pape après Grégoire VIII en 1187, mourut en 1191, après avoir publié une croisade contre les Sarrasins.

CLÉMENT III, antipape. *Voy.* GUIBERT.

CLÉMENT IV, Guido Fulcodi ou de Foulques, né à Saint-Gilles sur le Rhône, avait été d'abord militaire, ensuite jurisconsulte, puis secrétaire de saint Louis. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, fut archevêque de Narbonne, cardinal-évêque de Sabine et légat en Angleterre ; enfin on l'élut pape à Pérouse (1265). Il mourut à Viterbe en 1268. Le trône pontifical ne changea point ses mœurs : il était modeste, doux et désintéressé. Il signa avec saint Louis la Pragmatique Sanction, qui mit un terme aux différends qui régnaient entre Rome et la France.

CLÉMENT V, Bertrand de Got, né à Villandrand, archevêque de Bordeaux en 1300, fut élu pape à Pérouse en 1305, et mourut en 1314. Il transporta la résidence des papes de Rome à Avignon, se montra très favorable à Philippe-le-Bel qui avait beaucoup contribué à son élection, modifia en faveur de ce prince les bulles lancées contre lui par Boniface VIII, et tint un concile général à Vienne en 1310 pour le jugement des Templiers. On a de Clément V des constitutions, dites *Clémentines*, Mayence, 1460, qui font partie du droit canonique. On accuse ce pape de mœurs licencieuses.

CLÉMENT VI, Pierre Roger, natif du Limousin, docteur de Paris, élu pape en 1342, mort en 1352, avait été bénédictin, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Il défendit les intérêts de l'Église, et s'efforça d'étendre le pouvoir temporel des papes ; il réduisit le retour périodique du jubilé de 100 ans à 50. Il était savant et avait une mémoire prodigieuse. Ce pape résida à Avignon : il se refusa aux sollicitations des habitants de Rome qui, ayant Rienzi à leur tête, vinrent le prier de revenir à Rome.

CLÉMENT VII, Jules de Médicis, cousin de Léon X, fut élu pape après la mort d'Adrien VI, en 1523, et mourut en 1534. Il se ligua avec François I, les princes d'Italie et le roi d'Angleterre, contre l'empereur Charles-Quint. Cette ligue, appelée *Sainte*, parce que le pape en était le chef, ne lui attira que des infortunes. Il fut assiégé dans Rome par l'armée de ce prince que commandait le connétable de Bourbon (1527), fut détenu 7 mois, et ne put se sauver qu'à la faveur d'un déguisement. Clément VII excommunia en 1534 Henri VIII, roi d'Angleterre, qui avait répudié Catherine d'Aragon, et devint par-là cause du schisme qui sépara pour toujours l'Angleterre de l'église romaine.

CLÉMENT VII, antipape. *Voy.* ROBERT DE GENÈVE.

CLÉMENT VIII, Hippolyte Aldobrandini, né à Fano dans l'État ecclésiastique, fut élu en 1591 et mourut en 1605 à 69 ans. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et la science dans l'Église, condamna les duels, donna l'absolution au roi de France Henri IV lors de sa conversion, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Église, et contribua beaucoup à la paix de Vervins (1598). Il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat, Du Perron, et plusieurs autres grands hommes. C'est sous son pontificat que commença la fameuse querelle de la grâce, à propos d'un ouvrage de Molina ; mais il ne voulut rien décider sur les points en litige.

CLÉMENT VIII, antipape. *Voy.* GILLES MUNOZ.

CLÉMENT IX, Jules Rospigliosi, d'une famille de Pistoie en Toscane, né en 1599, élu en 1667, mort en 1669 à 71 ans, gouverna sagement l'Église, et travailla à réunir les princes chrétiens et à procurer des secours aux Vénitiens contre les Turcs, qui assiégeaient Candie ; mais il ne put empêcher la perte de cette importante place. Il termina la fameuse affaire de la signature du *Formulaire* par un accord qui reçut le nom de *paix de l'Église* (1668).

CLÉMENT X, Emile Altieri, fut élu en 1670, à l'âge de 80 ans, après une vacance de plusieurs mois occasionnée par les intrigues des cardinaux, et mourut en 1676. Son grand âge l'empêcha de rien faire par lui-même ; le gouvernement fut abandonné au cardinal Antoine Paluzzi.

CLÉMENT XI, J.-Fr. Albano, né à Pésaro en 1649, élu en 1700, mort en 1721, à 72 ans, excita de nouveaux troubles dans l'église de France en confirmant la condamnation des cinq fameuses propositions de Jansénius par la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, et en donnant la fameuse constitution *Unigenitus* qui condamnait 101 propositions du P. Quesnel.

CLÉMENT XII, Laurent Corsini, élu en 1730, mort en 1740, à 88 ans, diminua les impôts, punit ceux qui avaient prévariqué dans leurs emplois sous le pontificat précédent, et gouverna l'Église avec sagesse.

CLÉMENT XIII, Charles Rezzonico, né à Venise en 1693, fut élu pape en 1758 et mourut en 1769. Les Jésuites ayant été expulsés du Portugal, de France, d'Espagne et de Naples, il fit de vains efforts pour les soutenir. Il perdit en 1768 le comtat d'Avignon et la principauté de Bénévent, pour avoir élevé d'injustes prétentions sur les états de Parme.

CLÉMENT XIV, Laurent Ganganelli, né en 1705 dans le duché d'Urbin, succéda en 1769 à Clément XIII, et fut élu par l'influence de la France. D'un caractère conciliant, il vécut en bonne harmonie avec les cours de l'Europe, renonça aux prétentions qu'avait élevées son prédécesseur sur le duché de Parme, et recouvra Avignon et Bénévent qui avaient été enlevés à Clément XIII. Pressé par plusieurs princes de décider du sort des Jésuites, il rendit en 1773, après plusieurs années d'un mûr examen, le fameux bref qui prononça leur suppression. Il mourut peu de mois après, au commencement de 1774. On soupçonna qu'il avait été empoisonné. Caraccioli a donné une *Vie de Clément XIV* en français, Paris, 1775, avec un recueil de *Lettres* qu'il attribue à ce pape ; mais ces lettres n'ont aucune authenticité.

CLÉMENT (Jacques), religieux dominicain, assassina Henri III en 1589. Il fut massacré sur-le-champ. Ce fanatique, qui n'avait que 25 ans, était l'instrument des Ligueurs ; on le regarda comme un martyr, et le pape Sixte V fut sur le point de le canoniser.

CLÉMENT (dom François), savant bénédictin, né à Bèze près de Dijon en 1714, mort à Paris en 1793, continua l'*Histoire littéraire de la France* (11e et 12e vol.), ainsi que le *Recueil des historiens de France* de dom Bouquet (12e et 13e vol.) ; puis s'occupa de réviser et de compléter l'*Art de vérifier les dates après J.-C.*, qu'avait publié Clémencet en 1750 ; il donna cette nouvelle édition en 1770, 1 seul vol. in-fol. ; mais mécontent de ce travail, il le refondit tout entier et le porta à 3 vol. in-fol. qui parurent en 1783, 84, 87. Cet ouvrage, qui fait autorité en chronologie, est un des plus beaux monuments du XVIIIe siècle. Il a été réimprimé par de Saint-Alais, en 18 vol. in-8, 1818, et continué jusqu'à nos jours par MM. Julien de Courcelles, Fortia d'Urban, etc., 15 vol. in-8, 1821-33. Dom Clément préparait un travail semblable sur *l'Art de vérifier les dates avant*

J.-C., lorsqu'il mourut frappé d'apoplexie. Ce second ouvrage a été publié en 1820, 5 vol. in-8. Il est bien moins estimé que le précédent.

CLÉMENT (J.-Marie-Bernard), critique, connu par son âpreté et surnommé par Voltaire *l'Inclément*, né à Dijon en 1742, mort à Paris en 1812, fut d'abord professeur à Dijon, puis se livra tout entier à la polémique littéraire: il attaqua sans ménagement Voltaire, qui en revanche l'accabla d'injures. Ayant écrit contre Saint-Lambert, celui-ci se vengea en le faisant emprisonner. Ses principaux ouvrages sont: *Observations sur les Géorgiques de Delille, sur les Saisons de Saint-Lambert*, etc., 1 vol. in-8, Genève, 1771; *Lettres à Voltaire*, 1773-76; *De la Tragédie; Essai sur la manière de traduire les poëtes en vers*, 1784; *Satires*, 1786. Il a rédigé le *Journal littéraire*, 1796, et quelques autres écrits périodiques. On lui doit aussi des traductions de quelques fragments de Cicéron, 1786; des *Amours de Leucippe et Clitophon* d'Achilles Tatius, 1800, et une imitation en vers de *la Jérusalem délivrée*, 1800.

CLÉMENT DE RIS (Dominique, comte), né à Paris en 1750, mort en 1837, exerça d'abord la profession d'avocat, fut nommé en 1792 membre du directoire du département d'Indre-et-Loire, fit ensuite partie du comité qui réorganisa l'instruction publique en France, et devint sénateur en 1800. A cette époque il fut enlevé dans ses terres par un parti de Chouans, et ne recouvra la liberté qu'après 19 jours de captivité; les motifs de cet enlèvement sont restés inconnus. Il fut nommé pair en 1814.

CLEMONT ou CLEFMONT, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 27 kil. E. de Chaumont; 400 hab.

CLENART ou KLEINHARTS (Nic.), linguiste, né en 1495 dans le Brabant, enseigna le grec et l'hébreu à Louvain: puis passa en Espagne, fut professeur à Salamanque, et mourut à Grenade en 1542. On a de lui, sous le titre d'*Institutiones linguæ græcæ*, Louvain, 1530, une grammaire grecque qui a longtemps été classique avant celle de Furgault. Clénart savait l'arabe et avait été en Afrique exprès pour l'apprendre. On a aussi de lui un Recueil de *Lettres*, en latin, Anvers, 1566.

CLÉOBIS et BITON, frères argiens. Ils traînèrent un jour au temple de Junon le char de leur mère Cydippe, prêtresse de la déesse, parce que les bœufs tardaient à venir; Cydippe, ravie de leur piété, pria la déesse de leur accorder en récompense ce qui leur serait le plus avantageux: quand elle sortit du temple, elle les trouva endormis pour toujours dans les bras l'un de l'autre.

CLÉOBULE, de Lindos, l'un des sept sages de la Grèce, fils d'Évagoras, roi de Rhodes, succéda à son père dans le gouvernement de l'île de Rhodes, et mourut à 70 ans, vers l'an 560 av. J.-C. Ses maximes étaient: « De la mesure en tout. Faites du bien à vos amis pour vous les attacher davantage, et à vos ennemis pour en faire des amis, etc.»

CLÉOMBROTE. On compte trois rois de Sparte de ce nom: le 1er (480-479) ne régna que comme tuteur de son neveu Plistarque.—Le 2e (380-371) fit la guerre aux Thébains et périt à la bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas. — Le 3e (259-239) prit la place de son beau-père, Léonidas II, qu'il avait fait déposer; il fut lui-même détrôné par ce même Léonidas.

CLÉOMÈDE, savant grec que l'on place au 1er siècle av. J.-C., est auteur d'un traité d'astronomie, intitulé: *Cyclice theoria* ou *Meteora*, publié en grec à Paris, 1539, in-4, et avec une traduction latine, par Rob. Balforeus, Bordeaux, 1605. Il y plaçait le soleil au centre du monde.

CLÉOMÈNE, nom de trois rois de Sparte. Le 1er (519-491 av. J.-C.) et le 2e (370-309) sont peu connus; le 3e a joué un grand rôle. Il monta sur le trône l'an 238 av. J.-C.; ce prince opéra une révolution à Sparte dans le but de rétablir les institutions de Lycurgue. Il égorgea les éphores qui s'y opposaient, détruisit le sénat, fit un nouveau partage des terres, abolit les dettes et bannit le luxe. Il fit la guerre aux Achéens, et remporta d'abord sur eux de grands avantages; mais Aratus, leur chef, ayant appelé Antigone à son secours, Cléomène fut vaincu (222); il se réfugia en Égypte pour y solliciter des secours; le roi Ptolémée Philopator, qui le craignait, le fit jeter en prison, et il se vit forcé de se donner la mort, l'an 219.

CLÉOMÈNE, habile sculpteur, qui vivait vers l'an 180 av. J.-C., a produit la *Vénus* dite *de Médicis*, que l'on admire encore aujourd'hui à Florence.

CLÉON, orateur et général athénien, qui avait d'abord été corroyeur, acquit un grand ascendant sur le peuple en le flattant. Il fit la guerre aux Lacédémoniens, prit Torone et remporta quelques autres avantages; mais il fut vaincu par Brasidas et périt devant Amphipolis (422 av. J.-C.). Aristophane l'a mis en scène dans *les Chevaliers*.

CLÉONES, *Cleonæ*, ville de l'Argolide, au N., entre Argos et Corinthe. C'est aux environs de cette ville qu'Hercule tua le lion de Némée. — Cléones formait un état particulier.

CLÉONYME, fils du roi de Sparte Cléomène II, ayant été exclu du trône, s'empara de Tarente, puis tâcha, avec le secours de Pyrrhus, de s'emparer de Sparte (273 av. J.-C.), mais il échoua.

CLÉOPATRE, sœur d'Alexandre-le-Grand, épousa Alexandre, roi d'Épire. Devenue veuve, elle fut recherchée, après la mort de son frère, par plusieurs généraux macédoniens; elle allait épouser Ptolémée Lagus, roi d'Égypte, quand Antigone la fit mettre à mort (308 av. J.-C.).

CLÉOPATRE, reine de Syrie, fille de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. Elle épousa d'abord l'usurpateur Alexandre Bala (149 av. J.-C.), puis Démétrius Nicanor, qui la répudia pour épouser Rodogune, fille d'un roi des Parthes. Elle offrit alors sa main et sa couronne à Antiochus, frère de Démétrius, et se défit de ce dernier. Elle fit ensuite poignarder Séleucus, l'aîné des fils qu'elle avait eus de Démétrius, parce que ce prince, devenu majeur, voulait monter sur le trône. Ce meurtre ayant soulevé le peuple, Cléopâtre l'apaisa en couronnant Antiochus (VIII), son 2d fils. Bientôt elle chercha aussi à se défaire de celui-ci; mais ce prince, qui était toujours en garde contre ses artifices, l'obligea de boire le poison qu'elle avait préparé pour lui (120 av. J.-C.). C'est cette Cléopâtre qui a fourni à Corneille le sujet de sa tragédie de *Rodogune*.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, célèbre par sa beauté et par ses crimes, était fille de Ptolémée Aulète; elle épousa Ptolémée Denys son frère, et régna d'abord avec lui (52 av. J.-C.). Ayant été chassée du trône peu après, elle se fit rétablir (47) par César, épris de ses charmes. Après la mort du dictateur, Antoine la manda à Tarse pour qu'elle eût à répondre à quelques accusations; mais il en devint éperdument amoureux et répudia pour l'épouser Octavie, sœur d'Octave; il lui donna même (en 33) quelques-unes des provinces romaines d'Orient. Cette conduite fit éclater la guerre entre Octave et Antoine. Après la bataille d'Actium, Antoine vaincu ayant été réduit à s'arracher la vie, Cléopâtre, qui avait essayé vainement de séduire le vainqueur, et qui craignait de tomber vivante en son pouvoir, se donna la mort en se faisant piquer au bras par un aspic, l'an 30 av. J.-C. Elle avait 39 ans. En elle finit la dynastie des Lagides. L'Égypte fut, depuis cette époque, réduite en prov. romaine. Cette princesse n'était pas moins remarquable par son esprit que par sa beauté. Cléopâtre a fourni à La Calprenède et à d'autres écrivains la matière de plusieurs romans.

CLÉOPATRIS, ville d'Égypte, auj. SUEZ.

CLÈRES, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 16 kil. N. de Rouen ; 500 hab.

CLERFAYT (le comte de), feld-maréchal des armées autrichiennes, né dans le Hainaut en 1733, mort en 1798, s'était déjà distingué dans la guerre de sept ans et dans celle contre les Turcs en 1788 et 1789, lorsqu'en 1792 il fut mis à la tête d'un corps de 12,000 Autrichiens pour attaquer la France de concert avec l'armée prussienne. Il entra en Champagne, s'empara de Stenay, et fit une savante retraite après la bataille de Jemmapes. En 1793, il fit lever le siége de Maestricht, et décida le succès de la bataille de Nerwinde. Enfin, en 1795, il mit le sceau à sa gloire en forçant successivement trois armées françaises à se retirer devant lui, et en délivrant Mayence assiégée par l'une d'elles.

CLERMONT, ch.-l. d'arr. (Oise), sur une hauteur, près de la Bresche, à 61 kil. N. de Paris; 3,235 hab. Tribunal de 1re instance. Vieux château qui sert auj. de maison de détention. Fabriques de toiles dites de Hollande et demi-Hollande. Brûlée par les Anglais en 1415 et reprise encore par eux en 1434. — Cette ville était jadis la capitale d'un comté qui date de 1054 et qui a eu quatre dynasties de comtes. La première s'éteignit en 1191, la seconde en 1218, la troisième en 1250 : celle-ci se composa de Philippe de Hurepel, seigneur capétien, et de Jeanne sa fille ; la quatrième commence avec Robert, comte de Clermont, 6e fils de saint Louis, et chef de la maison de Bourbon, qui fut investi de ce comté en 1269. La postérité de Robert a joui de ce fief jusqu'au connétable de Bourbon, sur lequel il fut confisqué par François I pour être réuni à la couronne. Le comté de Clermont fut depuis joint à l'apanage de la branche de Bourbon-Condé. — L'arr. de Clermont a 8 cant. (Breteuil, Crèvecœur, Froissy, Liancourt, Maignelay, Mouy, Saint-Just-en-Chaussée, plus Clermont), 178 comm. et 89,837 hab.

CLERMONT, ville des États-Unis, état de New-York, comté de Columbia, à 7 kil. de la rive gauche de l'Hudson, à 70 kil. d'Albany. Célèbre par une bataille gagnée en 1780 par lord Cornwallis, général anglais, sur les Américains commandés par le baron de Kalb, qui périt dans l'action.

CLERMONT-DE-LODÈVE, ch.-l. de cant. (Hérault), à 14 kil. S. E. de Lodève ; 6,582 hab. Belle église de Saint-Paul (qui date du XIIIe siècle) ; fabriques de draps londrins pour le Levant, vert-de-gris, tanneries ; commerce d'eaux-de-vie, etc.

CLERMONT-EN-ARGONNE, ch.-l. de cant. (Meuse), près de l'Aire, à 24 kil. S. O. de Verdun ; 1,600 hab. Commerce de bois, fers, clouterie. Ancienne place forte, démantelée après 1648. — Cette ville était avant 1789 ch.-l. du Clermontais, petit pays de France qu'on joignait tantôt à l'Argonne, tantôt au Barrois. Il avait pour places principales : Clermont, Vienne et Varenne. Le Clermontais fut donné d'abord à l'église de Verdun par Othon I, puis régi au nom de cette église par des châtelains qui se rendirent bientôt indépendants. Thibaut, comte de Bar, et ses descendants, le possédèrent ensuite, d'abord comme fief de l'église de Verdun (1204-1564), puis comme fief immédiat de l'empire (1564-1641). A cette époque, Clermont-en-Argonne fut cédé à la France en même temps que Dun, Jametz et Stenay.

CLERMONT-EN-DAUPHINÉ, bourg de l'anc. Dauphiné, domaine de la maison de Clermont-Tonnerre (auj. dans le dép. de l'Isère). *Voy.* MONESTIER-DE-CLERMONT.

CLERMONT-FERRAND, *Nemossus*, *Nemetum* et *Augustonemetum* des anciens, *Clarus Mons* au moyen âge, ch.-l. du dép. du Puy-de-Dôme, à 382 kil. S. de Paris ; 32,427 hab. Évêché fondé au IIIe siècle par saint Austremoine ; trib. de 1re instance et de commerce ; académie universitaire ; collége royal ; sociétés savantes et littéraires. Commerce de toiles, filatures de coton et de chanvre, raffineries de salpêtre, tanneries, corroieries ; fromages, confitures sèches, etc. Clermont se compose de deux villes jadis distinctes, Clermont et Mont-Ferrand ; elles n'ont été réunies que sous Louis XII. Belle cathédrale non terminée ; plusieurs belles places ; bibliothèque publique, etc. — Clermont était jadis la capit. des *Arverni* ; elle fut considérablement agrandie par Auguste qui lui donna le nom d'*Augustonemetum*. Détruite plus tard, ses habitants la rebâtirent et lui donnèrent le nom du château qui la défendait (*Clarus Mons*) ; elle devint alors la capitale de l'Auvergne et suivit les destinées de ce pays (*Voy.* AUVERGNE). Elle fut réunie à la couronne par Philippe-Auguste. Cette ville est la patrie de Pascal, Thomas, Chamfort, d'Assas, etc. Il s'y tint un assez grand nombre de conciles (535, 549, 587, 1095, 1110, 1124, 1130) ; dans celui de 1095, le pape Urbain II prêcha la première croisade. Charles V convoqua à Clermont, en 1374, les états-généraux de la langue d'Oc. — L'arr. de Clermont a 14 cant. (Billom, Bourg-Lastic, Herment, Pont-du-Château, Rochefort, St-Amand-Tallende, Saint-Dier, Vertaizon, Veyre-Monton, Vic-le-Comte, plus Clermont qui compte pour quatre), 106 comm. et 175,910 hab.

CLERMONT (Robert, comte de), 6e fils de saint Louis, né en 1256, mort en 1318, épousa, en 1272, Béatrix, héritière de Bourbon, et devint ainsi chef d'une nouvelle maison de Bourbon, celle qui depuis Henri IV régna sur la France.

CLERMONT (Louis DE BOURBON-CONDÉ, comte de), né en 1709, mort en 1770. Tonsuré à l'âge de 9 ans, et doté de plusieurs abbayes, il obtint, en 1733, une dispense du pape qui lui permettait de suivre la carrière des armes sans renoncer à ses bénéfices. Il fut reçu à l'Académie Française en 1754 sans aucun titre littéraire; sa nomination donna lieu à une foule d'épigrammes et de plaisanteries. En 1758, ayant remplacé le maréchal de Richelieu à l'armée de Hanovre, il fit les plus grandes fautes et compromit le succès de toute la campagne. Il se retira dès lors dans ses domaines, et ne reparut plus à la cour.

CLERMONT-TONNERRE (maison DE). Les comtes de cette maison remontent à Sibaud, seigneur de Clermont en Dauphiné, qui vivait au commencement du XIIe siècle et qui défendit le pape Calixte II contre l'antipape Maurice Bourdin (Grégoire VIII). Ils acquirent le comté de Tonnerre par le mariage de Bernardin de Clermont, vicomte de Tallart, avec Anne de Husson, héritière du comté de Tonnerre, en 1496 ; le comté fut érigé en duché par Charles IX en 1571. Cette maison s'est divisée en plusieurs branches : celles qui existent encore aujourd'hui, outre la branche aînée, sont les Clermont-Tonnerre-*Thoury*, les Clermont-*Montoison* et les Clermont-*Mont-Saint-Jean*. Les principaux personnages qui ont illustré la maison de Clermont-Tonnerre sont :

CLERMONT-TONNERRE (François DE), évêque et comte de Noyon, né en 1629, mort en 1701 ; il était conseiller d'état, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et membre de l'Académie (1694). Il est un des fondateurs du prix de poésie que l'Académie Française propose tous les ans ; il a fait imprimer lui-même plusieurs ouvrages.

CLERMONT-TONNERRE (Gaspard, marquis de), doyen des maréchaux de France, né en 1688, mort en 1781, se distingua à l'armée de Bohême en 1741, à la défense de l'Alsace, au siége de Fribourg ; commanda l'aile gauche à la bataille de Fontenoy, et eut sous ses ordres 32 escadrons à celle de Lawfeld.

CLERMONT-TONNERRE (Stanislas, comte de), petit-fils du précédent, né en 1747, fut nommé en 1789 député de la noblesse de Paris aux états-généraux ; il fonda avec Malouet un club sous le nom de *club des Amis de la monarchie* et rédigea avec Fontanes le *Journal des Impartiaux*, qui n'eut pas une longue durée. Il présida deux fois l'assemblée, et y fit adopter

des mesures sages. Il périt victime de ses opinions monarchiques; il fut massacré par la populace dans la journée du 10 août 1792. Ses *Opinions* ont été recueillies et imprimées en 1791, 4 vol. in-8.

CLERMONTAIS. *Voy.* CLERMONT-EN-ARGONNE.

CLERSELLIER (Claude), cartésien, né à Paris en 1614, mort dans cette ville en 1684, a été l'éditeur et le traducteur de plusieurs des ouvrages de Descartes, spécialement de ses *Lettres*, Paris, 1667. Il eut pour gendre Rohault.

CLERVAL, ch.-l. de canton (Doubs), à 10 kil. E. de Baume-les-Dames; 1,200 hab. Fondée par l'empereur Othon de Souabe en 1195.

CLÉRY (NOTRE-DAME-DE-), ch.-l. de canton (Loiret), à 15 kil. S. O. d'Orléans; 2,500 hab.

CLERY, valet de chambre de Louis XVI, montra à son maître au milieu de ses malheurs une inviolable fidélité. Cléry rejoignit la famille royale en 1794, fut employé par elle dans différentes missions, et mourut à Vienne en 1809. On a de lui un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI*, Londres, 1798, in-8; la meilleure édition est celle qui se trouve dans la *Collection des Mémoires sur la Révolution française*.

CLESIUS, riv. de la Gaule Cisalpine, auj. CHIESE.

CLET (saint). *Voy.* ANACLET.

CLEVELAND, ville de l'Ohio aux États-Unis, sur le lac Erié, à l'embouchure de la Cuyahoga; très commerçante.

CLÈVES, *Clivia* en latin moderne, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 19 kil. S. E. de Nimègue; 7,400 hab. On y remarque le palais du gouverneur, le jardin royal, la tour du Cygne. École de médecine, synagogue, etc. — Cette ville est très ancienne; elle fut détruite par les Normands au IXe siècle; rebâtie peu de temps après, elle devint le ch.-l. du comté (depuis duché) de Clèves. Sous l'empire, elle appartint à la France, et fut de 1794 à 1814 ch.-l. de sous-préfect. dans le dép. de la Roër.

CLÈVES (duché de), ancien état immédiat de l'empire d'Allemagne, le long de la Meuse et du Rhin, entre l'évêché de Münster à l'E., le Brabant à l'O., la Gueldre au N. O. et au N., le duché de Berg au S. Il faisait partie du cercle de Westphalie, et se subdivisait en 3 cercles particuliers, Clèves, Wesel, Emmerich. Villes principales: pour le premier, Clèves (ch.-l. général), Calcar, Cranenburg, Gennep; pour le deuxième, Dinslacken, Duisbourg, Wesel, Xanten; pour le troisième, Emmerich, Rees, Sevenaer. — Le pays de Clèves porta d'abord le titre de comté. Jean, dernier comte de la première maison de Clèves, mourut en 1368 et sa nièce Marguerite porta le comté à Adolphe V, comte de la Marck, en qui commence la deuxième dynastie des comtes de Clèves, ou dynastie des Clèves-et-la-Marck. Celle-ci fit ériger Clèves en duché (1417) par l'empereur Sigismond, et y réunit les duchés de Berg et de Juliers, le comté de Ravensberg, les seigneuries de Ravenstein, Winnenthal, Breskesand. Elle posséda même la Gueldre pendant 5 ans (1538-1543). Elle s'éteignit en 1609 dans la personne de Jean-Guillaume III. Sa succession, composée des 8 états nommés ci-dessus, est fameuse dans l'histoire sous le nom de succession de Juliers (*Voy.* JULIERS). Les traités de Dusseldorf, 1624, et de Dorsten, 1666, donnèrent à Sigismond, électeur de Brandebourg, qui avait épousé la princesse Anne, nièce du dernier duc, presque tout le duché de Clèves, la Marck, Ravensberg; le reste échut au comte palatin de Neubourg. Cet état de choses dura jusqu'à 1794, époque à laquelle la France conquit le duché, qui alors entra dans le département de la Roër. Rendu en 1814 à la maison de Brandebourg, il devint la régence de Clèves, dans la province prussienne de Clèves-et-Berg. Auj. aucune grande division des États prussiens ne porte le nom de Clèves.

CLÈVES (régence de), naguère une des 3 parties de la prov. de Clèves-et-Berg, est réunie auj. à la régence de Dusseldorf, une des cinq de la province Rhénane, dans les États prussiens.

CLÈVES-ET-BERG OU CLÈVES-JULIERS-BERG (prov. de), une des trois prov. du grand-duché prussien du Bas-Rhin, comprenait les deux duchés et le comté qu'indique son nom et se divisait en trois régences, Cologne, Dusseldorf, Clèves. Auj. que le grand-duché du Bas-Rhin n'existe plus, la prov. de Clèves-et-Berg et celle du B.-Rhin réunies forment la prov. Rhénane. (*Voy.* ces mots).

CLICHIENS. On appelait ainsi les membres d'un parti qui désirait le retour de la royauté et qui avait formé, après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), une réunion politique qui s'assemblait à Clichy. Ce parti fut renversé par le Directoire dans la journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797).

CLICHY-LA-GARENNE, commune de France (Seine), à 7 kil. N. O. de Paris: 3,605 hab. Ancien château, où se tint un concile en 636, et où le roi Jean institua l'ordre de l'Étoile en 1351; église construite en 1612 par saint Vincent de Paul. Rendez-vous du parti dit *clichien* dans la révolution. Produits chimiques; blanchisseries.

CLIFFORD (George), comte de Cumberland, né dans le Westmoreland en 1558, mort en 1605, fut un des favoris de la reine Elisabeth. Il servit dans la marine anglaise, arma plusieurs bâtiments à ses frais, contribua à la destruction de l'*invincible Armada*, et fit onze expéditions contre les Espagnols et les Portugais. Il fut l'un des pairs qui condamnèrent à mort Marie Stuart. — Un autre Clifford (George), jurisconsulte hollandais, s'est fait un nom comme botaniste: il avait réuni à Hartecamp la plus belle collection de fleurs qui existât de son temps. Il fut le protecteur de Linné.

CLIFFORD, groupe d'îles de l'archipel de Corée. *Voy.* CORÉE.

CLIFTON, beau village d'Angleterre (Glocester), près de l'Avon, à 7 kil. O. de Bristol. Eaux thermales, sites pittoresques, air salubre et chaud, qui ont valu au village le nom de *Montpellier de l'Angleterre*: 6,931 hab. en 1811; 12,400 en 1835.

CLIMAQUE (saint JEAN), docteur de l'Église, né en Palestine vers 525, mort en 605, se consacra à la vie solitaire et passa 59 ans dans les déserts du mont Sinaï. Il a laissé des œuvres mystiques, imprimées en grec et en latin, Paris, 1653. Son principal ouvrage est le *Climax* ou *Échelle du Ciel*, traduit en français par Arnauld d'Andilly, Paris, 1688. C'est de cet ouvrage qu'il a tiré le surnom de *Climaque*.

CLINTON, nom de plusieurs communes des États-Unis, dont la principale est située dans l'état de New-York, à 95 kil. S. d'Albany; 6,700 hab.

CLINTON (sir Henry), général anglais. Après avoir servi dans la guerre d'Amérique (1775), sous Burgoyne et Howe, il commanda en chef. Il entra à New-York et s'empara de Rhode-Island et de Charlestown; mais il éprouva ensuite des revers et fut rappelé (1781). Il mourut en 1795 à Gibraltar, dont il avait été nommé gouverneur. Il a publié en 1784 des *Réflexions sur l'histoire de la guerre d'Amérique*.

CLINTON (George), vice-président des États-Unis d'Amérique, né en 1739, mort en 1812. Élu membre de l'assemblée coloniale de 1773, il s'opposa aux prétentions du gouvernement anglais, et siégea au congrès, 1775; il prit les armes avec le titre de brigadier, fit avec succès contre Henry Clinton une guerre défensive, et l'empêcha de se réunir à Burgoyne. En 1777 il fut nommé gouverneur de l'état de New-York, et pendant 30 ans travailla avec succès au bien-être de cette province. En 1804 il fut élu vice-président des États-Unis et président du sénat.

CLIO, une des neuf Muses, préside à l'histoire. Elle a pour attributs une couronne de lauriers, une

trompette qu'elle porte de la main droite, et un rouleau de papier qu'elle tient de la main gauche.

CLISSA, *Andetrium*, en allemand *Clutz*, c.-à-d. *clef*, forteresse des États autrichiens (Dalmatie), à 9 kil. N. E. de Spalatro; 1,300 hab. Souvent prise et reprise par les Turcs et les Vénitiens.

CLISSON, ch.-l. de canton (Loire-Inf.), sur la Sèvre Nantaise, à 26 kil. S. E. de Nantes; 2,563 hab. Tanneries, papeteries. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres civiles de la Vendée: elle perdit alors la plus grande partie de sa population. Héloïse y séjourna.

CLISSON (Olivier DE), connétable de France, né en Bretagne, était fils d'Olivier III de Clisson, à qui Philippe de Valois fit trancher la tête, le soupçonnant d'entretenir des intelligences avec Montfort, qui disputait alors le duché de Bretagne à Charles de Blois. Clisson servit d'abord le duc de Bretagne et se signala en 1364 à la bataille d'Auray, où se termina en faveur du comte de Montfort la querelle des maisons de Montfort et de Blois. Il passa ensuite au service de la France, 1370, devint le frère d'armes du connétable Du Guesclin, et aida ce héros à détruire les *grandes compagnies* qui ravageaient le royaume. Il fut créé connétable à la mort de Du Guesclin (1380), et en 1383 il contribua puissamment à la victoire de Rosebecq gagnée sur les Flamands. En 1391, pendant la démence de Charles VI, il fut privé de sa charge: il se retira en Bretagne, et mourut en 1407 à son château de Josselin. Clisson ternit sa gloire par sa cruauté. On le surnommait *le Boucher*. Il eut beaucoup d'ennemis, entre autres Pierre de Craon qui tenta de l'assassiner (*Voy.* CRAON).

CLISTHÈNE, Athénien, contemporain de Solon et aïeul de Périclès, était chef du parti démocratique et établit la loi de l'ostracisme. Il fit chasser de la ville par cette loi le tyran Hippias, et rendit à Athènes la liberté, l'an 510 av. J.-C. Il fut lui-même exilé par les intrigues d'Isagoras, chef du parti oligarchique; mais il fut bientôt rappelé.

CLITHEROE, ville d'Angleterre (Lancaster), sur la Ribble, à 15 kil. N. E. de Blackburn; 1,800 hab. en 1811, auj. 9,000. Étoffes de coton. Beau canal.

CLITOMAQUE, philosophe carthaginois, fut disciple de Carnéade, vint à Athènes et y dirigea l'Académie de 140 à 128 av. J.-C. Il se donna la mort.

CLITON, prince normand. *Voy.* GUILLAUME CLITON.

CLITOR, auj. *Calivia-di-Carnese*, ville d'Arcadie, vers le N. O., remarquable par un temple de Castor et Pollux.

CLITUS, général macédonien, frère d'Hellanice, nourrice d'Alexandre-le-Grand, suivit ce prince dans ses expéditions militaires, et lui sauva la vie au passage du Granique. Dans un festin, Alexandre, échauffé par le vin, le tua de sa propre main (328), irrité de ce qu'il mettait les exploits de son père Philippe au-dessus des siens. Revenu à lui, il le pleura et lui fit faire des funérailles magnifiques.

CLIVE (Robert, lord), pair d'Irlande, gouverneur du Bengale, né en 1725 dans le comté de Shrop. Il éleva au plus haut degré de prospérité la Compagnie des Indes, s'empara de Calcutta en 1755, chassa les Français des ports du Gange, et força tous les nababs du Bahar, du Bengale et de l'Orissa à reconnaître la domination de la compagnie anglaise, 1768. De retour en Angleterre, il fut, malgré ses services, accusé de concussion: la chambre des communes le déclara innocent; néanmoins il fut si vivement affecté d'une telle accusation, que dans un accès de désespoir il se donna la mort, 1774.

CLODION, dit *le Chevelu*, passe pour le second roi de France. On le fait succéder à Pharamond vers 430. Il prit, dit-on, Tournay, Cambray; fut défait par Aétius, se rendit maître ensuite de l'Artois et d'Amiens. On ajoute qu'après la prise de cette ville, il envoya son fils Mérovée assiéger Soissons. Ce jeune prince ayant été tué au siége de cette ville, Clodion en mourut de douleur, en 451.

CLODIUS (P.), citoyen turbulent, issu de la famille patricienne des Claudius, dénatura son nom de noble et se fit plébéien afin de briguer le tribunat; promu en 59 à cette dignité, il fit rendre une foule de lois populaires, persécuta les citoyens les plus estimés, et fit exiler Cicéron. Il fut tué par les esclaves de Milon, l'an 51 av. J.-C., à la suite d'une querelle qu'il eut avec celui-ci sur une grande route, et qu'il avait lui-même provoquée. Aussi libertin et impie que séditieux, il fut accusé d'inceste et de sacrilége; il avait pénétré déguisé en femme dans le lieu secret où se célébraient les mystères de la Bonne-Déesse, d'où les hommes étaient exclus.

CLODIUS MACER. *Voy.* MACER.

CLODOALD. *Voy.* CLOUD (saint).

CLODOMIR, fils de Clovis et de Clotilde, hérita du royaume d'Orléans; combattit Sigismond, roi de Bourgogne, le prit et le fit mourir en 523. Il fut tué lui-même en 524, dans une bataille contre Gondemar, successeur de Sigismond. Il laissa trois enfants; les deux premiers, Gontaire et Théobald, furent massacrés, en 533, par Childebert et Clotaire, leurs oncles: le troisième, Clodoald ou saint Cloud, parvint seul à se sauver.

CLONMELL, ville d'Irlande, sur le Suir, à 40 kil. N. O. de Waterford, est le ch.-l. du comté de Tipperary; 12,500 hab., parmi lesquels on compte beaucoup de Quakers. Lainages. Patrie de Sterne.

CLOOTZ (J.-B. DU VAL-DE-GRACE), connu sous le nom d'*Anacharsis Clootz*, baron prussien, d'une famille riche, né à Clèves en 1755, fit ses études à Paris, et adopta avec enthousiasme les principes de la révolution. Il échangea ses prénoms de Jean-Baptiste contre celui de l'ancien philosophe Anacharsis, se mit en tête de réformer les peuples et les états, et prit le titre d'*Orateur du genre humain*. Naturalisé Français, il fut nommé député à la Convention par les électeurs de l'Oise, et se signala par l'exaltation et l'extravagance de ses idées. Cependant Robespierre se méfia d'un *sans-culotte* qui avait 100,000 livres de rente, l'accusa d'être agent de l'étranger, et le fit monter sur l'échafaud (1794). Il a publié quelques écrits où il attaque toutes les puissances, Dieu lui-même; le principal est intitulé: *Certitude des preuves du Mahométisme*, Londres, 1780, in-12.

CLOPINEL. *Voy.* MEUNG (Jehan DE).

CLOSTERCAMP, SEVEN. *Voy.* KLOSTERCAMP, etc.

CLOS VOUGEOT. *Voy.* VOUGEOT.

CLOTAIRE I, roi de France, fils de Clovis et de Clotilde, né en 497, ne fut d'abord que roi de Soissons, 511, et devint en 558 maître de la France entière par la mort de ses frères. Il fit assassiner les fils de son frère Clodomir, héritiers du royaume d'Orléans; fit périr son propre fils Chramne, qui s'était un instant révolté contre lui, et surpassa tous les princes de son temps par ses débauches. Il ne manqua pourtant pas de courage, et entreprit quelques expéditions heureuses. Il mourut en 561.

CLOTAIRE II, roi de France, fils de Chilpéric et de Frédégonde, succéda à son père dans le royaume de Soissons à l'âge de 4 mois, en 584. Il fut défendu par Frédégonde, régente du royaume, contre Childebert, son oncle, roi d'Austrasie. Après la mort de Thierry II, il s'empara de l'Austrasie (613), et régna sur toute la France. Il fit périr Brunehaut et ses fils. Il attaqua ensuite les Saxons et tua de sa main Bertoalde, leur duc. Après cette victoire il ne s'occupa plus qu'à faire régner dans ses états la justice et l'abondance. Il mourut en 628, laissant deux fils, Dagobert et Aribert. C'est du règne de Clotaire II que date la charge de maire du palais.

CLOTAIRE III, fils aîné de Clovis II, eut en partage

la Neustrie et la Bourgogne, l'an 656, et régna sous la tutelle de sa mère Bathilde et d'Ebroïn, maire du palais. Celui-ci finit même par concentrer toute l'autorité entre ses mains. Clotaire mourut, à ce que l'on croit, vers l'année 670, à l'âge de 18 ans.

CLOTAIRE IV, roi d'Austrasie en 717, mort en 720, dut son élévation à Charles-Martel, maire du palais, et ne régna que de nom. Charles-Martel se servit de lui pour couvrir son usurpation.

CLOTHO, la plus jeune des trois Parques: elle tient la quenouille, et file la destinée des hommes.

CLOTILDE (sainte), fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, épousa en 493 Clovis, roi des Francs, et contribua beaucoup à la conversion de son époux. Après la mort de Clovis, en 511, Clotilde vit avec douleur la guerre s'allumer entre ses enfants; n'ayant pu les accorder, elle se retira à Tours auprès du tombeau de saint Martin. Elle y mourut en 543. Clotilde fut canonisée; on célèbre sa fête le 3 juin. Elle fut mère de Clotaire I, de Clodomir et de Childebert.

CLOTILDE DE SURVILLE. *Voy.* SURVILLE.

CLOUD (saint), ou CLODOALD, fils de Clodomir et petit-fils de Clovis. Après la mort de son père et le meurtre de ses deux frères aînés par Childebert et Clotaire (533), il se consacra à la vie monastique, et vécut près de Paris dans une retraite qui a pris de lui le nom de St-Cloud (*Voy.* SAINT-CLOUD). On le fête le 7 septembre.

CLOVIS, fondateur de la monarchie française, né l'an 465, succéda l'an 481 à son père Childéric I. Le royaume qu'il reçut en héritage était resserré à l'orient et au midi par la mer et l'Escaut, à l'ouest par les diocèses de Thérouane et de Boulogne, au sud par le diocèse de Cambray. Il ne tarda pas à l'étendre. Il attaqua d'abord et vainquit Syagrius, qui gouvernait pour les Romains le diocèse de Soissons (486); et s'étant emparé de ce diocèse, il fit de Soissons sa capitale. Quelques années après (493), il s'empara aussi de Paris et y transporta sa résidence. En 496 Clovis tourna ses armes contre les Allemands et les défit à Tolbiac; après cette victoire, il embrassa le christianisme, à la sollicitation de son épouse Clotilde, et reçut à Reims le baptême et l'onction sainte des mains de saint Remy. Il envahit en 497 l'Armorique et battit en 500 Gondebaud, roi de Bourgogne. En 507, il gagna la bataille de Vouillé sur Alaric, roi des Visigoths, qu'il tua de sa main, et lui enleva l'Aquitaine. Ce fut alors que Clovis, au faîte de la puissance, reçut les honneurs du consulat qui lui furent conférés par l'empereur Anastase. Mais il souilla la fin de son règne par le meurtre de plusieurs chefs dont il redoutait l'ambition, de Clodéric, roi de Cologne, de Ragnacaire, roi de Cambray, etc. Il mourut en 511, laissant ses états à ses 4 fils, Thierri, Clodomir, Childebert et Clotaire.

CLOVIS II, dit *le Fainéant*, 2ᵉ fils de Dagobert, régna après lui sur la Neustrie et la Bourgogne (638). Il fut continuellement sous la tutelle de sa mère Nantilde et des maires du palais Ega et Erchinoald, et mourut en 656, à l'âge de 22 ans.

CLOVIS III, dit *le Fainéant*, roi de France, fils de Thierri III, lui succéda en 691, à l'âge de 9 ans, et régna 4 ans sous la tutelle de Pepin-le-Gros, maire du palais.

CLOYE, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), sur le Loir, à 13 kil. S. O. de Châteaudun; 1,500 hab.

CLOYNE, ville d'Irlande (Cork), à 26 kil. E. de Cork. Evêché dont Berkeley fut titulaire. Cathédrale et palais épiscopal remarquables.

CLUNIA, auj. *Coruna-del-Conde*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Arevaci*. Les *Vaccœi* y vainquirent Métellus Népos (98 av. J.-C.).

CLUNY, *Luna*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 19 kil. N. O. de Mâcon, sur la Bouzanne; 4,300 hab. Industrie active et variée: poterie renommée, bougie, cendres gravelées, vinaigre, scierie à eau, etc. Commerce de bois. — Jadis célèbre abbaye de Bénédictins. Patrie du peintre Prudhomme.

CLUNY (moines de), religieux de l'ordre de Saint-Benoît, institués par saint Bernon vers la fin du IXᵉ siècle, et ainsi appelés de l'abbaye de Cluny en Bourgogne. Cette abbaye, bâtie en 910, comptait parmi ses abbés les plus célèbres Pierre-le-Vénérable, mort en 1156, et le card. L. de Guise, mort en 1622. L'abbé de Cluny s'appela longtemps l'*Abbé des Abbés;* mais un concile de Rome, en 1126, ayant adjugé ce titre à l'abbé du Mont-Cassin, l'abbé de Cluny prit le titre d'*archi-abbé*. En 1770 plus de 600 bénéfices et 2,000 maisons en Europe dépendaient de l'abbaye de Cluny. Elle possédait une immense bibliothèque, dont une grande partie existe encore aujourd'hui à la Bibliothèque royale.

CLUSES, ville des Etats sardes, sur l'Arve, à 14 kil. S. E. de Bonneville; 2,000 hab. Horlogerie.

CLUSIUM, primitivement *Camars*, auj. *Chiusi*, ville d'Étrurie, sur le Clanis, fut une des 12 villes de la confédération étrusque. Assiégée par les Gaulois, elle sollicita la médiation romaine (391 av. J.-C.), et attira par là contre Rome les armes des Gaulois.

CLUSIUS, botaniste. *Voy.* LÉCLUSE.

CLUSONE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. N. E. de Bergame; 4,400 hab. Entrepôt des fers et des grains des environs.

CLUVIER, ou plutôt CLUWER (Philippe), *Cluverius*, célèbre géographe, né à Dantzick en 1580, voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie. Il enseigna avec distinction à Leyde, et y mourut en 1623. Ses ouvrages les plus importants sont: *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 1 vol. in-fol.; *Italia antiqua*, Leyde, 1624, 2 vol. in-fol.; *Introductio in universam geographiam, tam veterem quam novam*, Leyde, 1629, et Amsterdam, 1729, traduite en français par le père Labbe, Amsterdam, 1697, in-4, avec les notes de Reiskius, etc.

CLYDE, *Glota*, rivière d'Écosse, naît près d'Elvanfoot; reçoit la Mouse, le Calder, le Douglas, l'Avon; baigne Lanark, Hamilton, Bothwell, Glasgow, Renfrew, et se perd par une large embouchure dans le *Frith-of-Clyde*, après un cours de 128 kil.

CLYDE (FRITH-OF-), golfe sur la côte S. O. de l'Écosse, à l'embouchure de la Clyde, entre les comtés de Bute et d'Argyle à l'O., et ceux de Renfrew et d'Ayr à l'E.; 53 kil. de long; sa largeur varie de 4 à 20 kil.

CLYDESDALE, comté d'Écosse. *Voy.* LANARK.

CLYPEA, auj. *Aklib*, ville d'Afrique. *Voy.* ASPIS.

CLYTEMNESTRE, fille de Tyndare, roi de Sparte, et de Léda, fut mariée à Agamemnon. Pendant que ce prince était au siége de Troie, elle s'abandonna à de criminelles amours avec Égisthe. Agamemnon, de retour de son expédition, fut massacré en sortant du bain par les deux amants: ils furent punis dans la suite par Oreste, fils d'Agamemnon. Lemercier et Soumet, après les poëtes grecs, ont mis sur la scène la fin tragique d'Agamemnon.

CNEMIS, ville des Locriens Epicnémidiens, au S. E. de Scarphe, à l'opposite du promontoire *Cœneum*, en Eubée.

CNEPH ou CNUPHIS. *Voy.* KNEF.

CNIDE, *Cnidus*, ville de Carie (Doride), à l'entrée du golfe Céramique, sur la côte mérid., était particulièrement consacrée à Vénus. C'est là qu'était la fameuse *Vénus* de Praxitèle. Patrie de Ctésias et d'Eudoxe.

CNOSSE, *Cnossus*, auj. *Enadieh* ou *Ginossa*, capit. de la Crète sous Minos, sur la côte septentr. Patrie d'Epiménide. Aux environs était le fameux *Labyrinthe*, construit par Dédale et qui renfermait le Minotaure.

CO, ville d'Égypte, auj. SAMAHHOUT.

CO, île de l'Archipel. *Voy.* COS.

COADJUTEUR (de *co-adjuvare*, aider), prélat ad-

joint à un autre, particulièrement à un évêque, pour l'aider à remplir les fonctions de sa place. — On désigne souvent sous ce nom le cardinal de Retz.

COANGO, fleuve d'Afrique. *Voy.* ZAÏRE.

COANZA, riv. de la Guinée-Inf., sort probablement du pays des Cassanges, sépare les roy. d'Angola et de Benguela, reçoit entre autres cours d'eau la Lucala, et se jette dans l'Océan Atlantique par 12° long. E. et 9° 10' lat. S. Riv. très large; remplie d'îles (notamment celle de Quindonga); fameuse cataracte située à 265 kil. de son embouchure.

COARY, ancienne comarque du Brésil, dans la prov. de Solimoens, entre la riv. de Coary à l'O. et le Puru ou Para à l'E.; 570 kil. sur 140. Elle avait pour ch.-l. Alvellos. Cacao, salsepareille, baume de copahu.

COBAD, roi persan. *Voy.* CABADES.

COBADONGA. *Voy.* CAVADONGA.

COBBÉ, ville d'Afrique, capit. du Dar-Four; par 14° 11' lat. N., 25° 48' long. E.: 7,000 hab.

COBBETT (William), démagogue anglais, né en 1766, fils d'un fermier du comté de Surrey, passa plusieurs années aux États-Unis (1792-1800), où il publia divers pamphlets sous le pseudonyme de *Pierre-le-Porc-Épic*; puis revint en Angleterre, où il rédigea un journal radical qui fut souvent poursuivi. Il parvint à se faire nommer en 1832 membre de la Chambre des communes, et appuya chaudement la réforme parlementaire. Il était bon grammairien; on lui doit une des meilleures grammaires de la langue anglaise, *le Maître d'anglais*, souv. réimprimé.

COBENTZEL (Louis, comte de), diplomate autrichien, né à Bruxelles en 1753, mort en 1808, fut nommé ambassadeur d'Autriche à la cour de Saint-Pétersbourg en 1779; conclut en 1795 un traité d'alliance avec l'Angleterre et la Russie; négocia en 1797 avec la France le traité de Campo-Formio, et signa en 1801 la paix à Lunéville avec Joseph Bonaparte.

COBI, désert du Thibet. *Voy.* KOBI.

COBLENTZ, *Koblenz*, *Confluentes* des anciens, ville des États prussiens (prov. Rhénane), ch.-l. du gouv. de même nom, au confluent du Rhin et de la Moselle, à 118 kil. S. O. de Berlin, par 5° 11' long. E., 50° 21' lat. N.; 14,000 hab. Place forte. Assez jolie ville. Beaux quais, églises remarquables, palais électoral, salle de spectacle, etc. Gymnase, séminaire, école vétérinaire. Industrie active. Commerce et navigation par le Rhin. Les vignes des environs produisent des vins excellents, les meilleurs des bords de la Moselle. — Coblentz a été une des résidences des empereurs carlovingiens; plus tard, il devint celle des électeurs de Trèves. De 1796 à 1814, il a été le ch.-l. du dép. de Rhin-et-Moselle. Pendant les premiers temps de la révolution, Coblentz était le rendez-vous et le quartier-général des émigrés. — Le gouv. de Coblentz est un des 5 de la prov. Rhénane: il est situé sur les deux rives du Rhin, entre ceux d'Aix-la-Chapelle, de Trèves, etc.; il a 125 kil sur 60, et compte 375,000 hab.

COBOURG, *Coburg*, ville d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Saxe-Cobourg-Saalfeld, à 84 kil. S. O. de Weimar; 8,200 hab. Château ducal, dit *Eherenburg*; hôtel-de-ville, arsenal, 2 bibliothèques, etc. Lainages, tissus de coton, orfèvrerie, porcelaines, fonderie de cloches et canons.

COBOURG (principauté de SAXE-). *Voy.* SAXE-COBOURG.

COBOURG (Fréd.-Josie, prince de SAXE-), général au service d'Autriche, fut chargé en 1792 du commandement de l'armée autrichienne dans la 1re coalition contre la France, gagna la bataille de Nerwinde sur Dumouriez, et l'obligea d'évacuer la Belgique; mais en 1793, il fut battu par Moreau à Turcoing, par Jourdan à Wattignies, à Fleurus (1794); il se vit contraint de quitter le commandement. Il se retira dans sa princip. d'Aldenhoven, et y mourut oublié en 1815. Pendant longtemps le nom de Cobourg fut associé à celui de Pitt dans la haine nationale.

COCAGNE, pays imaginaire où le peuple avait tout en abondance, et sans travail. On a beaucoup disputé sur la position de ce pays: ce nom viendrait selon les uns du canton de *Cuccagna* en Italie, sur la route de Rome à Lorette, où l'on vit en effet à très bas prix; selon d'autres, du poëte macaronique Folengo, surnommé *Martin Coccaie*, qui dans ses vers aurait décrit ce pays délicieux; ou d'une fête instituée à Naples, dans laquelle on distribuait au peuple des comestibles et du vin.

COCAJON, auj. *Kaszon?* mont. qui fait partie de la chaîne des Carpathes, en Dacie, et d'où sortait une riv. Cocajon, qu'on croit être le Bistricz, était le séjour du zamolxis ou grand-prêtre des Gètes.

COCCAIE ou COCCAIO. *Voy.* FOLENGO.

COCCEIUS ou Jean COCK, théologien allemand, né à Brême en 1603, mort en 1669, professa l'hébreu et la théologie à Brême, Franeker et Leyde, et imagina un système d'interprétation de la Bible, qui consistait à entendre à la fois les mots et les phrases des Écritures dans tous les sens dont ils sont susceptibles. Ses œuvres forment 8 vol. in-fol., Amsterdam, 1673. Ses partisans furent appelés *Coccéiens*.

COCHABAMBA, ville de la Nouv.-Grenade (Amérique du Sud), à 220 kil. N. de Potosi, par 69° 35' long. O., 18° 20' lat. S.; donne son nom à une prov. fertile qui compte plus de 100,000 hab.

COCHEREL, village de France (Eure), à 13 kil. E. d'Evreux; 350 hab. Célèbre par la victoire que Du Guesclin y remporta sur Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, en 1364.

COCHIN, ville de l'Inde anglaise (Madras), sur la côte de Malabar, par 73° 56' long. E., 9° 56' lat. N.; 30,000 hab. Jadis évêché. Fondée en 1503, à ce qu'on croit, par Albuquerque; prise par les Hollandais (1663); possédée par les Anglais depuis 1795.

COCHIN (Henri), célèbre avocat, né à Paris en 1687, mort en 1747, s'attacha au grand-conseil du parlement. Dès son début, à 22 ans, il se plaça à la tête des avocats de son temps. On le regardait comme le modèle de l'éloquence du barreau français. Ce qui nous reste de lui ne semble pas justifier cette haute réputation, mais c'est qu'on n'a pu conserver les morceaux qu'il improvisait, et qui étaient les plus brillants. Ses œuvres ont été recueillies en 1751, 6 vol. in-8, et publiées de nouveau par un de ses descendants, M. Cochin, avocat à la cour de cassation, 1821-24, 8 vol. in-8. Cochin joignait au talent oratoire beaucoup de piété et de modestie.

COCHIN (Jacques-Denis), fondateur de l'hospice Cochin, né à Paris en 1726, mort en 1783, était curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Chargé d'une paroisse pauvre, il se consacra tout entier au soulagement de ses paroissiens; c'est pour les pauvres du faubourg Saint-Jacques qu'il fonda l'hospice qui porte son nom. Cette fondation eut lieu en 1780, et se fit au moyen de souscriptions volontaires. Cochin a laissé quelques œuvres spirituelles.

COCHIN, famille de dessinateurs et de graveurs, a fourni plusieurs artistes distingués. Le plus connu est Charles-Nicolas Cochin, né à Paris en 1715, mort en 1790, qui fut garde des dessins du Cabinet du Roi, membre et secrétaire de l'Académie de Peinture. Son œuvre contient plus de 1,500 pièces, parmi lesquelles on remarque *Lycurgue blessé dans une sédition*; la *Mort d'Hippolyte*; *David jouant de la harpe devant Saül*; le *Frontispice* de l'*Encyclopédie*; les *Figures* de *la Jérusalem délivrée*, de l'*Arioste*; *Seize Batailles de la Chine*. Il a aussi laissé quelques écrits sur les arts.

COCHINCHINE, dite aussi *Annam méridional*, contrée de l'Asie orientale, dans l'empire d'Annam, par 100° 40'-107° long. E., 8° 46'-18° lat. N.; bornée par le Tonquin au N., le Laos et le Cambodje à l'O. et ailleurs par la mer; 1,300 kil. sur 120;

2,000,000 hab., dont 70,000 environ chrétiens. Chef-lieu, Hué, capitale de tout l'empire d'Annam. La religion dominante est le bouddhisme. Climat brûlant; riz, sucre, cannelle très prisée à la Chine, thé de qualité inférieure, etc.: tigres, éléphants, vers à soie en immense quantité. — Les Portugais ont donné à ce pays le nom de Cochinchine, d'abord parce qu'il est voisin de la Chine, puis à cause de la ressemblance qu'ils lui trouvaient avec le pays de Cochin, situé sur la côte du Malabar.— La Cochinchine, autrefois province du royaume de Tonquin, devint indépendante au moyen âge. Au commencement du XVIIIe siècle, elle s'accrut du Cambodje et du Tsiampa, et devint ainsi le noyau de l'empire d'Annam, que l'on désigne quelquefois sous le nom d'empire de Cochinchine. *Voy.* ANNAM.

COCHON (Charles), comte de Lapparent, né dans la Vendée en 1750, mort en 1825, fut député du tiers-état du Poitou aux états-généraux, 1789: membre de la Convention, et vota la mort du roi sans restriction. Il fut membre du comité de salut public, 1794, membre du Conseil des anciens, 1795, et ministre de la police sous le Directoire. Le 18 fructidor, il fut relégué à l'île d'Oléron. Après le 18 brumaire il fut nommé préfet du département de la Vienne. En mars 1809, il entra au sénat conservateur, et fut exilé en 1816. Il a publié: *Description générale du département de la Vienne*, 1802, in-8.

COCHRANE (sir Alexandre FORESTER-INGLIS), amiral anglais, né en 1748. Il devint capitaine en 1782, soutint un combat glorieux contre une escadre de cinq vaisseaux français dans la baie de Chesapeak, 1795, suivit ensuite lord Abercromby dans la Méditerranée, et fut chargé d'opérer le débarquement des troupes anglaises en Égypte, 1799. De retour en Angleterre, il entra au parlement. En 1804, il fut nommé contre-amiral et contribua à la destruction de la flotte française dans la baie de San-Domingo. Pendant la guerre avec l'Amérique en 1813, il tenta vainement de s'emparer de la ville de Washington, et dans la campagne de 1815, il ravagea la Louisiane et la Nouvelle-Orléans. En 1821, il fut nommé commandant en chef à Plymouth. Il mourut à Paris en 1832. — Il était oncle d'Alexandre-Thomas lord Cochrane, né en 1775, si célèbre comme marin et comme démocrate, et l'un des plus puissants promoteurs de la liberté dans l'Amérique du Sud et la Grèce: — et de John-Dundas Cochrane, dit *le Voyageur pédestre*, qui traversa à pied la France, l'Espagne, le Portugal, puis l'Allemagne, la Russie et l'Asie jusqu'au Kamtchatka, et mourut en 1825 en Colombie, lorsqu'il se disposait à visiter à pied l'Amérique du Sud.

COCKERMOUTH, ville d'Angleterre (Cumberland), à 17 kil. N. O. de Keswick; 6,050 hab. Assez jolie ville. Chapeaux, lainages, grosse toile, etc.

COCLÈS. *Voy.* HORATIUS COCLÈS.

COCOS (île aux) ou BOSCAWEN, une des îles Tonga, par 175° 15' long. O., 15° 40' lat. N. Découverte par Lemaire et Schouten (1616). Beaucoup d'autres îles ou groupes d'îles portent le même nom.

COCOSATES, peuple de la Novempopulanie, enclavé dans le pays des *Tarbelli*. Ch.-l., *Cocosa*. Leur pays répond à peu près à l'arr. de Dax (Landes).

COCYTE, *Cocytus*, ruisseau d'Épire, tombait dans le lac Achérusie; il roulait des eaux noires et bourbeuses, ce qui l'a fait placer par les mythologues au nombre des fleuves des Enfers.

COD, cap des États-Unis (Massachussets), à 70 kil. S. E. de Boston, par 42° 4' lat. N., 72° 27' long. O. Il fut découvert en 1602.

CODANUS SINUS, auj. mer BALTIQUE.

CODJAH, livah de la Turquie d'Asie (Anatolie), le même que celui d'ISNIK-MID.

CODOGNO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 22 kil. S. E. de Lodi; 8,000 hab. Les Espagnols en 1746, et les Français en 1796, y défirent les Autrichiens.

CODOMAN (DARIUS). *Voy.* DARIUS.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, célèbre par son dévouement, était fils de Mélanthe. Ayant appris de l'oracle que, dans la guerre faite par les Ioniens aux Athéniens, l'avantage resterait à celui des deux peuples dont le chef serait tué, il se dévoua volontairement pour les siens, en se jetant au milieu de la mêlée. Les Athéniens, ne trouvant personne digne de régner après lui, abolirent la royauté et confièrent l'autorité à un archonte perpétuel. Codrus avait régné 28 ans, de 1160 à 1132 av. J.-C.

CODRUS, mauvais poëte du temps de Domitien, n'est connu que par ce vers de Juvénal (1re sat.):

Vexatus toties rauci Theseide Codri.

COELESYRIA, contrée d'Asie. *Voy.* CÉLÉSYRIE.

COELIUS MONS, auj. *Saint-Jean-de-Latran*, une des sept collines de Rome, à l'E. et près du mont Palatin, formait avec celui-ci un coteau parallèle à l'Aventin et séparé de ce mont par l'*Aqua Crabra*.

COELLO (Alonzo-Sanchez), peintre portugais, élève de Raphaël et d'Antonio Moro, mort en 1590 à 75 ans. Son talent distingué le fit appeler *le Titien portugais*. Philippe II le nomma son peintre, et le combla de ses bienfaits. Ses principaux ouvrages sont: *le Martyre de saint Sébastien*, le portrait de *saint Ignace*.

COESFELD, COESLIN, villes des États prussiens. *Voy.* KOESFELD, KOESLIN.

COETHEN, ch.-l. du duché d'Anhalt-Coëthen, sur la Ziette, à 20 kil. S. O. de Dessau; 5,500 hab. *Voy.* ANHALT.

COETVERDEN. *Voy.* KOETVORDEN.

COEUR (Jacques), célèbre commerçant franç., né vers 1400 à Bourges, d'un orfèvre de cette ville, envoya ses vaisseaux dans presque toutes les parties du monde alors connu, et acquit en peu de temps la fortune la plus considérable de l'Europe. Charles VII le nomma son argentier ou trésorier de son épargne, lui confia plusieurs missions diplomatiques, et eut plus d'une fois recours à sa bourse: en 1448, Jacques Cœur lui prêta 200,000 écus d'or. Mais ses ennemis et ses envieux parvinrent à le perdre, et Charles, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans, qui partagèrent ses dépouilles. Accusé de différents crimes imaginaires, il fut jeté en prison (1453); mais il parvint à s'échapper et se sauva à Rome. Le pape Calixte III lui donna le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs. Cœur tomba malade pendant la campagne, et mourut à Chio en 1461.

COFFIN (Charles), né à Reims en 1676, mort à Paris en 1749, enseigna les belles-lettres au collége dit de Beauvais, puis remplaça Rollin comme principal de ce collége (1712), et fut élu en 1718 recteur de l'université de Paris. On a publié ses œuvres en 1736, 4 vol. in-4; elles se composent de discours latins et français et de vers latins. On y remarque les *Hymnes* qu'il composa pour le bréviaire de Paris, une *Ode sur le vin de Champagne*.

COGER, professeur d'éloquence au collége de Mazarin, et recteur de l'université, né à Paris, 1723, mort en 1780, a donné un *Examen de l'Éloge du dauphin* par Thomas, 1766, in-8, et *du Bélisaire* de Marmontel, 1767, in-12. Ayant dans ce dernier ouvrage censuré les philosophes, il s'attira la colère de Voltaire, qui l'a fort maltraité dans ses écrits.

COGGESHALL (GREAT-), ville d'Angleterre (Essex), à 19 kil. N. E. de Chelmsford; 3,000 hab. Manufactures d'étoffes de laine.

COGGIA-EFFENDI. *Voy.* SAAD-EDDYN.

COGLIANO, *Coslinum*, ville du roy. de Naples (Princip. Citérieure), à 45 kil. E. de Salerne; 2,600 h.

COGNAC, *Condate*, ch.-l. d'arr. (Charente), sur

la Charente, à 37 kil. O. d'Angoulême; 3,830 hab. Excellentes eaux-de-vie. — Cognac faisait anciennement partie de la Saintonge, et eut des seigneurs particuliers jusqu'au XIIe siècle; elle fut alors réunie à l'Angoumois. François I y naquit et y résida fort souvent. C'est à Cognac que fut signé le traité de la Sainte-Ligue. Le prince de Condé assiégea cette ville inutilement en 1650. — L'arr. de Cognac a 4 cantons (Jarnac, Segonzac, Châteauneuf-sur-Charente, plus Cognac), 70 communes et 51,647 hab.

COHAHUILA, ville du Mexique. *Voy.* MONTELOVEZ.

COHAHUILA-ET-TEXAS, ancien état de la Confédération mexicaine, formé auj. une république indépendante, sous le nom de TEXAS (*Voy.* ce mot).

COHARI. *Voy.* SAXE-COBOURG-COHARI.

COHORN (MENNO, baron de), habile ingénieur, surnommé *le Vauban hollandais*, né dans la Frise en 1641, mort en 1704, s'éleva de grade en grade au rang de lieutenant-général, rendit à la Hollande les plus grands services dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre Louis XIV, et se trouva plus d'une fois opposé à son rival Vauban. Son chef-d'œuvre est la forteresse de Berg-op-Zoom, longtemps regardée comme imprenable. Il a écrit en hollandais, sur l'art de fortifier les places, un ouvrage devenu classique, traduit en français sous le titre de *Nouvelle Fortification*, La Haye, 1706.

COIGNY (François DE FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, né en Normandie en 1670, mort en 1759, gagna avec le maréchal de Broglie sur les Impériaux, en 1734, les batailles de Parme et de Guastalla. Il eut pour secrétaire le poëte Gentil Bernard, qui l'a célébré dans ses vers.

COIMBETOUR, ville de l'Inde. *Voy.* KOIMBATOUR.

COIMBRE, *Conimbriga*, ville de Portugal, ch.-l. du Beïra, sur le Mondego, à 182 kil. N. E. de Lisbonne; 15,000 hab. Evêché. Muséum d'histoire naturelle, bibliothèque, etc. Université célèbre, fondée en 1291, la seule qu'il y ait en Portugal; cathédrale, superbe couvent de Sainte-Claire, colléges divers. Aux environs, belles cultures; oranges exquises. — Cette ville était très forte sous les Romains; elle fut prise par les Goths, puis par les Maures, et enfin par les Chrétiens. Elle devint alors la résidence de plusieurs rois du Portugal; on y voit les tombeaux de ces princes. Coïmbre souffrit beaucoup du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1755.

COIRE, en allemand *Chur*, *Curia Rhætorum* chez les anciens, ville de Suisse, ch.-l. principal du canton des Grisons, à 94 kil. S. E. de Zurich; 4,500 hab. Evêché. On y voit un grand nombre de monuments dans le style gothique: cathédrale, palais épiscopal, collége catholique, etc.—Coire fut fondée au IVe siècle, et bientôt après agrandie par Constance. L'évêché de Coire, institué dès 452, était jadis état d'Empire. Lors de la formation des trois ligues du pays des Grisons, au XVe siècle, Coire fut le ch.-l. de la Ligue Cadée.

COITIER, médecin. *Voy.* COYTHIER.

COKE (Edouard), célèbre jurisconsulte anglais, né en 1549 dans le comté de Norfolk, devint successivement solliciteur de la couronne (1592), procureur-général, président de la cour des plaids communs, premier juge du banc du roi (1613), et rendit dans ces fonctions de grands services à Elisabeth et à Jacques I. Il fut chargé de poursuivre le comte d'Essex, William Raleigh, les auteurs de la conspiration des Poudres, et le duc de Somerset, ancien favori du roi. Il était en même temps un des membres les plus influents du parlement et se faisait remarquer par son indépendance. Ayant irrité Jacques I et son favori Buckingham par sa courageuse opposition, il fut dépouillé de toutes ses dignités à la fin de sa carrière. Il mourut dans la retraite, en 1634, à 85 ans. On a de lui des *Institutes du droit d'Angleterre*, 1628, ouvrage classique, souvent réimprimé, et des *Rapports sur des cas nouveaux*, 1660. Il eut pour rival et pour adversaire le fameux François Bacon.

COLAPOUR, ville de l'Inde. *Voy.* KOLAPOUR.

COLARDEAU (Ch.-P.), poëte français, né en 1732 à Janville (Orléanais), mort en 1776, a composé quelques poésies qui brillent surtout par l'harmonie. Les principales sont : *Épître d'Héloïse à Abélard*, imitée de Pope, 1758 ; *l'Héroïde d'Armide à Renaud ; Épîtres à Minette* (1762) ; *Épître à Duhamel* (1764) ; *les Hommes de Prométhée*, 1775. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, dans la tragédie et la comédie. Il fut reçu à l'Académie peu de jours avant sa mort. Ses œuvres forment 2 vol. in-8, 1779.

COLBERG, ville maritime des Etats prussiens (Prusse), sur la Persante, à 2 kil. de son embouchure dans la mer Baltique, à 106 kil. de Stettin: 5,900 hab. Place forte, petit port. Pêche et navigation très actives. Les navires de Colberg sont exempts des péages du Sund. Cette ville, jadis hanséatique, a soutenu 3 siéges contre les Russes, 1758, 1760, 1761, et un contre les Français en 1807.

COLBERT (Jean-Baptiste), ministre et secrétaire d'état, contrôleur-général des finances sous Louis XIV, né à Reims en 1619, mort en 1683, était fils d'un négociant en draps et en vins, selon les uns, d'un conseiller d'état selon d'autres, et prétendait descendre d'une ancienne famille d'Ecosse. Il fut placé en 1648 dans les bureaux du secrétaire d'état Le Tellier, et passa peu de temps après dans ceux du cardinal Mazarin, dont il devint l'intendant. Il gagna l'estime de ce nouveau maître, qui le recommanda à Louis XIV au lit de mort (1661), et l'année suivante, à la chute du surintendant Fouquet, il fut nommé contrôleur-général des finances. Bientôt, par ses soins, l'ordre et l'abondance remplacèrent le désordre et la disette; il mit un terme aux déprédations, et liquida les dettes de l'état; il rétablit les anciennes manufactures, en introduisit de nouvelles, particulièrement des manufactures de glaces et de tapis; il fit réparer les grandes routes, en ouvrit plusieurs, et joignit les deux mers par le canal du Languedoc. Il encouragea les sciences, les lettres et les arts, fonda l'Académie des Inscriptions (1663), celle des Sciences (1666), celle d'Architecture (1671), établit l'école de Rome, fit élever l'Observatoire, où Huygens et Cassini furent appelés, et embellit Paris de quais, de places publiques, de portes triomphales; on lui doit aussi la colonnade du Louvre et le jardin des Tuileries. En 1669 Louis XIV ajouta aux attributions de Colbert le département de la marine, et bientôt la marine prit un nouvel essor: en 1681 la France, victorieuse sur mer comme sur terre, comptait 198 bâtiments de guerre, tandis que, quelques années auparavant, elle en avait à peine une cinquantaine. En faisant d'une manière si brillante les affaires de l'état, Colbert avait amassé une fortune considérable qui s'élevait à environ dix millions; aussi à sa mort, le peuple, croyant voir dans cette fortune un signe de déprédation, insulta son cercueil; la postérité ne l'en a pas moins proclamé un des plus grands hommes du grand siècle. — Colbert laissa plusieurs enfants qui prirent aussi part aux affaires, entre autres le marquis de Seignelay, et un neveu, le marquis de Torcy, qui fut aussi ministre (*Voy.* ces noms).

COLBERT (Charles-Joachim), neveu du précéd., né en 1667, mort en 1738, fut nommé en 1697 évêque de Montpellier, et fit rédiger par le P. Pouget le célèbre *Catéchisme de Montpellier;* il se montra ardent janséniste. Ses écrits ont été condamnés à Rome.

COLCHAGUA, district du Chili, situé entre ceux de Rancagua et de Maule au N. et au S., les Andes à l'E., et l'Océan à l'O.; 15,000 hab. Ch.-l., San-Fernando. — On y trouve plusieurs mines d'or et de cuivre et d'excellentes eaux thermales.

COLCHESTER, *Camalodunum colonia*, *Colcestria*, ville d'Angleterre (Essex), à 80 kil. N. de Londres; 16,000 hab. Port sur la Colne. Quais, églises assez belles, théâtres. Manufactures d'étoffes de laine; chantiers de construction, pêche d'huîtres pour Londres. C'est dans cette ville que naquit sainte Hélène, mère de l'emp. Constantin. Colchester a soutenu un siége célèbre contre les parlementaires en 1648. — Il y a deux villes de ce nom aux États-Unis, dans les états de Connecticut et de Vermont.

COLCHIDE, *Colchis*, auj. *Iméréthie* et *Mingrélie*, contrée d'Asie, entre le Pont-Euxin à l'O., le roy. du Pont au S. O., le Caucase au N., et l'Ibérie à l'E., est surtout célèbre par la Toison d'or, que la fable place dans ce pays, et par l'expédition des Argonautes. Elle était arrosée par le Phase dont les eaux, dit-on, roulaient des paillettes d'or. Les Colques (*Colchi*), ses habitants, étaient farouches, belliqueux, pillards. Les Grecs avaient fondé sur la côte quelques colonies, entre autres Dioscuriade.

COLDINGHAM, ville d'Écosse (Berwick), à 16 kil. N. O. de Berwick; 2,700 hab. Ruines d'un château et d'un monastère bâti, dit-on, par le roi Edgard.

COLEAH, *Rapida Castra* ou *Cisse*, ville de l'Algérie, à 33 kil. S. O. d'Alger, au fond d'une petite baie.

COLERIDGE (Samuel TAYLOR), poëte anglais, né en 1772 dans le Devonshire, mort en 1834. D'un caractère incertain et mobile, il changea sans cesse de goût et de carrière. Il se lia d'abord avec Southey et composa avec lui un drame intitulé *la Chute de Robespierre*. En 1795 il ouvrit un cours public sur l'histoire de la révolution française; mais peu après il le cessa pour aller, avec Southey et un autre poëte nommé Robert Lowell, établir chez les Illinois, en Amérique, une république qu'il nommait *pantisocratie*; ce projet ridicule avorta bientôt. Il se mit alors à écrire des *Adresses au peuple*, discours qui firent assez de bruit; puis le *Watchman*, recueil périodique qui cessa dès le 10ᵉ numéro. Abandonnant alors la politique pour la poésie, Coleridge fit paraître sa tragédie du *Remords*, et plusieurs recueils de *ballades lyriques* qui eurent un grand succès. En 1799 il alla visiter l'Allemagne avec Woodworth; à son retour, 1800, il donna la traduction du *Wallenstein* de Schiller. En 1816, Coleridge publia une ballade intitulée *Christabel* et le drame de *Zapolya*. En 1828 il donna une édition de ses *Œuvres complètes*, Londres, 3 vol. in-8.

COLETTE (sainte), née à Corbie en 1380, fille d'un charpentier nommé Boilet, entra dans l'ordre de Ste-Claire et y introduisit une réforme qui rétablissait la rigidité primitive. Elle mourut à Gand en 1447. Sa fête se célèbre le 6 mars.

COLIGNI ou **COLIGNY**, ch.-l. de cant. (Ain), à 22 kil. N. E. de Bourg; 1,700 hab.; a donné son nom à l'ancienne famille de Coligny.

COLIGNY (Gaspard DE CHATILLON, sire de), amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France sous François I, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1517. Il fut élevé dans la religion catholique et jouit d'abord d'une grande faveur à la cour. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, il fut élevé en 1552 par Henri II au grade d'amiral. Mais, après la mort de ce prince, las des intrigues de la cour, il résigna tous ses emplois et se retira dans ses terres : dans cette retraite, la lecture des livres de controverse changea ses opinions religieuses, et il embrassa publiquement la réforme. En 1562, lorsque la guerre éclata entre le parti protestant et le parti catholique, Coligny fut nommé par le premier lieutenant-général : il combattit sous les ordres de Condé, et perdit avec ce prince la bataille de Dreux contre le duc de Guise. La mort de ce dernier, assassiné sous les murs d'Orléans, amena quelques années de paix. Les armes ayant été reprises de part et d'autre en 1567, Coligny assista au combat indécis de St-Denis et aux batailles de Jarnac et de Moncontour, qui furent fatales à la cause des Protestants (1569). Cependant, après le traité de paix conclu à Saint-Germain en 1570, Coligny reparut à la cour; il y fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti. Mais le massacre de la St-Barthélemy se préparait, et l'amiral en fut une des premières victimes. Dans la nuit du 23 au 24 août 1572, un Bohémien, nommé Bème, l'assassina dans son appartement, et jeta son corps par la fenêtre dans la cour. Coligny était d'un caractère grave, doux et bienveillant; il a été général habile, mais malheureux.

COLIGNY (ODET DE), frère du précédent, né en 1515, occupa de hautes dignités dans l'église et fut nommé cardinal en 1533; mais il embrassa dans la suite la réforme et même se maria. Il fut excommunié, dépouillé de ses dignités, et contraint de se réfugier en Angleterre, où il mourut en 1570.

COLIGNY DANDELOT (François), frère des précédents. *Voy.* DANDELOT.

COLISÉE. *Voy.* COLOSSÉE.

COLLATIE, *Collatia*, petite ville à l'E. et près de Rome, sur un ruisseau tributaire de l'Anio. C'est là qu'eut lieu l'outrage fait par Sextus Tarquin à Lucrèce, femme de Tarquin Collatin.

COLLATIN (TARQUIN), *Lucius Tarquinius Collatinus*, neveu de Tarquin et mari de Lucrèce, était ainsi nommé parce qu'il possédait de grands biens à Collatie. Après l'insulte faite à sa femme, il se mit avec Brutus à la tête du peuple pour chasser les Tarquins; il fut nommé consul avec lui (509 av. J.-C.). Peu après, ayant excité des soupçons dans le peuple, comme tenant de trop près à la famille exilée, il fut forcé de se démettre de ses fonctions et de sortir de Rome.

COLLE, ville du roy. de Naples (Sannio), à 25 kil. S. E. de Campobasso; 4,000 hab.

COLLÉ (Ch.), homme de lettres, né à Paris en 1709, mort en 1783, était fils d'un procureur et cousin de Régnard. Il se lia avec Gallet, Panard, Piron, Crébillon fils; fit partie de la société du *Caveau*, célèbre par sa gaîté, et fut admis, vers 1730, dans celle du duc d'Orléans, qui le nomma son lecteur et son secrétaire. Il composa pour le théâtre de ce prince une foule de pièces et de parades fort gaies, et donna au Théâtre-Français deux bonnes comédies, *Dupuis et Desronais*, 1763; *la Partie de chasse de Henri IV*, 1774. On lui doit en outre des chansons grivoises, dont la meilleure est *la Vérité dans le vin*. Les pièces qu'il avait composées pour le duc d'Orléans ont été réunies sous le titre de *Théâtre de société*, 1768, 2 vol. in-8; quelques-unes de ses parades se trouvent, mais défigurées, dans le *Théâtre des Boulevards*, 1756. Le recueil de ses chansons forme 2 vol. in-18. On a eu outre de lui un *Journal historique* ou *Mémoires littéraires*, etc., 3 vol. in-8, 1805.

COLLETET (Guill.), mauvais poëte, né à Paris en 1598, mort en 1659, eut de la réputation dans son temps, jouit de la protection de plusieurs grands personnages, entre autres de Richelieu, qui lui donna une fois 600 livres pour 6 mauvais vers. Il fut un des premiers nommé membre de l'Académie Française. Il épousa successivement trois de ses servantes; son inconduite le réduisit à la misère. On a de lui : 1° des poésies aujourd'hui oubliées, parmi lesquelles on remarque *le Banquet des poëtes*, 1646; des épigrammes; 2° des traités assez estimés sur la poésie morale, le sonnet, l'églogue, réunis sous le titre d'*Art poétique*, 1658. — Son fils, François Colletet, né en 1628, mort vers 1680, a aussi fait des vers (*Noëls nouveaux*, 1660; *le Tracas de Paris*, 1665; *la Muse coquette*, 1665); mais il est encore inférieur à son père. Ce second Colletet a été couvert de ridicule par Boileau.

COLLIBERTS. *Voy.* CAGOTS.

COLLIER (Jérémie), écrivain anglais, né en 1650

dans le comté de Cambridge, mort en 1726, était ecclésiastique et non-conformiste zélé; il s'opposa de toutes ses forces à la révolution de 1688. Outre des pamphlets de circonstance, on a de lui des *Essais de morale*, 1697; *Coup-d'œil sur l'immoralité du théâtre anglais*, 1698; une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, 1708; une traduction du Moréri, et un traité paradoxal, *Clavis universalis*, 1713, où il combat l'existence du monde extérieur.

COLLIN, ville de Bohême. *Voy.* KOLLIN.

COLLIN D'HARLEVILLE (J.-Fr.), poëte comique du 2ᵉ ordre, né en 1755 à Mévoisins près de Chartres, mort à Paris en 1806, donna successivement *l'Inconstant*, 1786; *l'Optimiste*, 1788; *les Châteaux en Espagne*, 1789; *le Vieux Célibataire*, 1792, comédies en vers qui eurent un grand succès; la dernière est son chef-d'œuvre. Depuis il ne fit que décliner. Il a aussi laissé des poésies fugitives. On a réuni ses œuvres en 1805 et 1821, 4 vol. in-8. On trouve dans ses pièces une versification facile, mais peu de génie et de force comique. Collin d'Harleville était du caractère le plus aimable: il fut fort lié avec Picard et Andrieux.

COLLINE (Porte), *Collina janua*, porte de Rome au N., près du mont Quirinal.

COLLINÉE, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 22 kil. N. E. de Loudéac; 650 hab.

COLLINS (John), géomètre anglais, de la Société royale de Londres, né en 1624 près d'Oxford, mort en 1683, était premier commis du bureau de l'excise. Il fut en relation avec la plupart des savants de son temps et mérita d'être surnommé *le Mersenne anglais*. Il a laissé quelques ouvrages de mathématiques, mais il est surtout connu par le recueil intitulé: *Commercium epistolicum D. John Collins et aliorum de analysi promota*, que la Société royale fit imprimer (1717 et 1725) à l'occasion de la querelle élevée entre Newton et Leibnitz sur l'invention du calcul différentiel; il attribuait la priorité à Newton.

COLLINS (Antoine), libre-penseur, né en 1676, à Heston près de Londres, mort en 1729, fut l'élève et l'ami de Locke. Il professa sur plusieurs points de la religion et de la métaphysique des opinions hardies, et passa sa vie dans de perpétuelles controverses: il fut même plusieurs fois obligé de se réfugier en Hollande. Il exerça néanmoins des fonctions importantes dans la magistrature, et fut regardé comme un modèle de vertu. Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur l'usage de la raison*, 1707; *Lettre à Dodwell sur l'immortalité de l'âme*, 1708; *Discours sur la liberté de penser*, 1713; *Recherches sur la liberté de l'homme*, 1717 (elle n'est, selon lui, que l'exemption de la contrainte physique); *Discours sur les bases et les preuves de la religion chrétienne*, 1723; *Examen des prophéties*, 1724. Il eut pour adversaires Clarke, Whiston, Sherlock, Hoadley, etc. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français (*la Liberté de penser* par Scheurler, Londres 1714; *Du Principe des actions humaines*, par Lefebvre de Beauvray, 1754); on en trouve en outre d'amples extraits dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Philosophie ancienne et moderne*, art. *Collins*).

COLLINS (Williams), poëte anglais, né en 1720, à Chichester, se fit connaître de bonne heure par des poésies qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient. Il vécut dans un état voisin de la misère, et perdit la raison dans ses dernières années. Il mourut en 1756, dans une maison d'aliénés. On a de lui des *Églogues persanes* ou *orientales*, 1742, et des *Odes descriptives et allégoriques*, qui le placent au rang des premiers poëtes lyriques de l'Angleterre; on estime surtout l'*Ode sur les passions*. L'édition la plus récente de ses œuvres a été donnée par Alex. Dyce, avec notes, Londres, 1827.

COLLIOURES, *Caucoliberis* ou *Caucoliberum*, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), à 27 kil. E. de Céret, sur la Méditerranée; 3,274 hab. Petit port, château-fort au sommet d'un rocher. Fabriques de liége. Commerce de laine, de sardines, de thons. Vins blancs excellents.

COLLO, ville de l'Algérie. *Voy.* CULLU.

COLLOBRIÈRES, ch.-l. de cant. (Var), à 33 kil. E. de Toulon; 1,350 hab.

COLLONGUE ou SIMIANE (Bouches-du-Rhône). *Voy.* SIMIANE.

COLLOQUES, du latin *colloquium*, conférences religieuses tenues dans le but de discuter un point de doctrine ou de concilier des opinions diverses. Parmi les principaux colloques, on cite, dans les premiers temps du christianisme, celui de Cascar en Mésopotamie, entre l'évêque Archélaüs et Manès; celui de Carthage, entre saint Augustin et les Donatistes; puis ceux de Marbourg (1529), de Ratisbonne (1541), de Montbéliard (1586), de Berne (1588), et surtout celui de Poissy en 1561, sous Charles IX: ce dernier avait pour but de réunir à l'église catholique les Calvinistes de Genève. Le cardinal de Lorraine d'un côté et Théodore de Bèze de l'autre y jouèrent le principal rôle; mais ce colloque n'amena aucun résultat et ne fit qu'aigrir les esprits.

COLLOT D'HERBOIS (Jean-Marie), conventionnel, né en 1751, était comédien ambulant lorsqu'éclata la révolution française. Il vint alors à Paris, et se fit bientôt remarquer dans les clubs populaires par sa forte voix, autant que par son audace. Au 10 août 1792, il fut nommé membre de la municipalité de Paris, quelques jours après député à la Convention, et enfin membre du comité de salut public. Envoyé l'année suivante en mission à Lyon, il y exerça les plus horribles cruautés, employant tour à tour contre cette malheureuse ville la main du bourreau, la fusillade et le canon. Au 9 thermidor, il fut un des premiers dénonciateurs de Robespierre, qu'il avait longtemps secondé, mais dont les hauteurs l'avaient éloigné. Toutefois la chute du *tyran* ne lui profita pas; un mois après il fut accusé, et déporté à la Guyane. Il mourut, dans cet exil, d'une fièvre chaude, en 1796.

COLMAN (George), poëte comique anglais, né en 1733 à Florence, était fils du résident de l'Angleterre à la cour du grand-duc de Toscane, et mourut à Londres en 1794. Après avoir donné plusieurs pièces qui eurent beaucoup de succès, il devint un des entrepreneurs du théâtre de Covent-Garden; il vendit peu de temps après sa part d'intérêt et acheta l'entreprise du théâtre de Hay-Market, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il devint fou à la fin de sa vie. Ses meilleures comédies sont: *Polly-Honeycomb*, 1760; *la Femme jalouse* (imitée par Desforges); *le Mariage clandestin*, avec Garrick. Il a traduit en anglais Térence et l'*Art poétique* d'Horace. Il publia pendant quelque temps *le Connaisseur*, recueil périodique.

COLMAR, *Argentuaria* ou *Argentovaria* chez les anciens, *Columbaria*, *Colmaria* au moyen âge, ch.-l. du dép. du Haut-Rhin, sur l'Ill et sur le canal de la Fecht, à 427 kil. E. de Paris (468 par Lunéville); 15,958 hab. Ville mal bâtie; rues étroites; on remarque cependant l'hôtel-de-ville, la préfecture, l'église des Dominicains, la bibliothèque du collége. Fabriques d'indiennes, de châles, de foulards très recherchés. Commerce de grains et de vins du Rhin. — Colmar du temps des Francs n'était encore qu'une manse ou *villa* royale; sous l'empereur Frédéric II, en 1220, elle était devenue une ville; au XIVᵉ siècle, elle figure comme ville impériale, et bientôt après comme capitale de la H.-Alsace. En 1632, pendant la guerre de trente ans, les Suédois s'en emparèrent. Louis XIV la prit et la rasa en 1673. Elle fut enfin réunie à la France par le traité de Ryswick en 1697, et devint la résidence du conseil souverain de l'Alsace. Patrie du graveur Schœnn, des deux Pfeffel, le publiciste et le

poëte; du directeur Rewbell, et du général Rapp. C'est dans le couvent des Dominicains de cette ville que furent rédigées les célèbres *Annales de Colmar*. — L'arr. de Colmar a 13 cant. (Andolsheim, Ensisheim, Guebwiller, Kaysersberg, Sainte-Marie-aux-Mines, Munster, Neuf-Brisach, La Poutroye, Ribeauvillé, Rouffach, Soultz, Wintzenheim, plus Colmar), 142 communes et 198,403 hab.

COLMARS, *Collis Martis*, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 40 kil. N. E. de Digne, sur le Verdon; 960 hab. Fontaine intermittente (qui tarit de 7 en 7 minutes).

COLMENAR-VIEJO, ville d'Espagne (Guadalaxara), à 31 kil. N. de Madrid; 3,600 hab. Eaux minérales et pierres à bâtir.

COLNE, ville d'Angleterre (Lancastre), à 44 kil. S. E. de Lancaster, sur le canal de Leeds-et-Liverpool; 7,550 hab. Fabriques de calicots et de basins.

COLOCZA, ville de Hongrie (Pesth), à 120 kil. S. de Pesth; 4,000 hab.

COLOGNE, *Colonia Agrippina* des anciens, *Kœln* en allemand, ville des États prussiens, ch.-l. d'un des gouvernements de la province Rhénane, sur la rive gauche du Rhin, à 480 kil. S. O. de Berlin; 65,000 hab. Ville très forte; rues étroites et sombres; maisons en général mal bâties. Parmi les monuments on remarque la cathédrale, commencée par l'archevêque Engelbert en 1248, et encore inachevée (on en admire surtout le dôme); un nombre infini d'églises, dont les principales sont celles de Sainte-Ursule, des Apôtres, des Macchabées; l'hôtel-de-ville, le musée, le cabinet d'histoire naturelle, le jardin botanique, la bibliothèque des Jésuites. Au moyen âge, on venait de toutes les parties de l'Europe adorer dans cette ville ses nombreuses reliques, celles des trois Mages et surtout des prétendues onze mille vierges. Les moines et les mendiants y pullulaient. Industrie: lainages, bonneteries, étoffes de coton et de velours, chapelleries, raffineries de sucre, distilleries, etc. Cologne a acquis une renommée européenne par son eau spiritueuse si connue sous le nom d'*eau de Cologne*, et qui y fut inventée par Jean-Marie Farina à la fin du dernier siècle. — Cologne fut fondée par les Ubiens, 37 ans av. J.-C.; agrandie plus tard par l'empereur Claude, à l'instigation de sa femme Agrippine, qui y était née, elle prit de là le nom de *Colonia Agrippina*; elle devint ensuite capitale de la Deuxième Germanie, puis fut comprise dans la monarchie des Francs, 475. Elle eut dès l'an 314 un évêché, et ce siége fut érigé en archevêché au VIIIe siècle. En 957, Cologne fut déclarée par l'empereur Othon-le-Grand ville libre et impériale. Du XIIe au XVe siècle, Cologne tint un rang considérable dans la ligue hanséatique et fit un grand commerce avec le Nord. Prise en 1795 par les Français, Cologne devint de 1801 à 1814 ch.-l. d'arr. dans le départ. de la Roër. Depuis 1814 elle appartient à la Prusse. Patrie de l'impératrice Agrippine, de saint Bruno, de Corneille Agrippa, du poëte Vondel, des peintres Rubens et Rembrandt, etc. — Le gouvernement de Cologne, un des cinq gouvernements de la province Rhénane actuelle, comprend une partie de l'anc. électorat de Cologne, des duchés de Berg et de Juliers, etc., et se divise en 11 cercles; 360,000 hab. Il a pour ch.-l. Cologne. Villes principales: Duitz, Altenberg, Brühl, Bonn, Zülpech, etc.

COLOGNE (électorat de), état de l'empire d'Allemagne et l'un des trois électorats ecclésiastiques, faisait partie du cercle du Bas-Rhin, et se composait de provinces ou terres assez éparses: on peut les réunir en 4 groupes: 1° Haut-Électorat (sur le Rhin, entre les duchés de Juliers et de Berg); 2° Bas-Électorat (entre les états de Juliers et de Trèves); 3° duché de Recklingshausen; 4° duché de Westphalie. Villes principales: 1° Bonn (ch.-l. général), Kœnigswinter, Andernach, Zulpich, Brühl, Duitz; 2° Nuys, Zons, Rheinsberg; 3° Recklingshausen; 4° Gesecke, Arensberg, Werl. — L'électorat de Cologne date de l'an 1357; il fut constitué en faveur des archevêques de Cologne; mais par une singulière bizarrerie la ville de Cologne ne faisait pas partie de l'électorat; elle était ville libre et se trouvait comprise dans le cercle de Westphalie. Au XVIe siècle Gebhard Truchsess de Waldbourg, archevêque-électeur de Cologne, embrassa la réforme et épousa Agnès de Mansfeld tout en conservant l'épiscopat. Il fut chassé par les Bavarois. Louis XIV s'empara un instant de l'électorat que possédait alors l'archevêque Joseph-Clément, duc de Bavière. Le dernier électeur, mort en 1801, Maximilien-François-Xavier, était aussi duc de Bavière et frère de Marie-Antoinette. L'électeur de Cologne portait le titre de *grand-électeur*. L'électorat de Cologne est auj. compris dans les États prussiens.

COLOGNE, bourg de France (Gers), ch.-l. de canton, à 33 kil. N. E. d'Auch; 900 hab.

COLOGNETTO, village de la république de Gênes, passe pour être la patrie de Christophe Colomb.

COLOMB (Christophe), célèbre navigateur, né en 1435 ou 1441 dans l'état de Gênes, à Gênes même selon les uns, à Cuccaro (Montferrat), à Savone ou à Cogoreo selon d'autres, mais plus probablement à Colognetto, était fils d'un ouvrier tisserand. Après avoir étudié profondément la géométrie, l'astronomie, la géographie et la cosmographie, et avoir parcouru sur mer presque toutes les parties du monde connu, il conjectura qu'il devait y avoir des terres à l'O. de l'Europe, ou que du moins on pourrait arriver aux Indes par cette route. Il proposa, d'abord au roi de Portugal, puis aux Génois, de lui donner les moyens de faire cette recherche; mais il fut refusé durement et traité de visionnaire. Il s'adressa alors à l'Espagne, où régnaient Ferdinand et Isabelle, et obtint, après 8 ans de sollicitations, trois vaisseaux avec lesquels il s'embarqua au port de Palos, en Andalousie, le 3 août 1492. Au bout de 65 jours de navigation, il découvrit la terre, le 8 octobre 1492. Il aborda d'abord dans l'île San-Salvador, une des Lucayes; découvrit ensuite Cuba et St-Domingue, et revint en Espagne en mars 1493. Il fut nommé à son retour vice-roi des pays qu'il avait découverts. En septembre 1493, il entreprit un deuxième voyage, dans lequel il découvrit la plupart des Petites-Antilles et forma des établissements à St-Domingue. Dans un troisième, exécuté en 1498, il découvrit le continent et parcourut la côte de l'Amérique méridionale depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à Caracas; enfin dans une quatrième et dernière expédition, 1502, il poussa jusqu'au golfe de Darien. Colomb eut plusieurs fois à réprimer des révoltes parmi ses compagnons; il eut aussi cruellement à souffrir de l'envie. Accusé après son premier voyage par ceux qu'il avait châtiés, il les confondit aisément; mais pendant sa troisième expédition, il devint la victime de la calomnie, fut dépouillé de son commandement, et remplacé par Bovadilla qui le renvoya en Espagne chargé de fers. Il obtint facilement sa liberté, mais il ne put recouvrer son crédit, et après son quatrième voyage, il se vit négligé par le roi Ferdinand: il mourut en 1506, accablé d'infirmités et de chagrins. Il n'eut pas même la gloire de donner son nom au continent qu'il avait découvert: cet honneur lui fut enlevé par Améric Vespuce, pilote, qui avait accompagné un de ses lieutenants en 1499, et qui prétendit avoir le premier découvert la terre ferme. Outre ses découvertes, Colomb a fait faire de grands progrès à la navigation: il se servit le premier de l'astrolabe et sut déterminer exactement avec le secours de cet instrument la position des vaisseaux par la longitude et la latitude. Il ne reste de Colomb qu'une lettre écrite en latin et datée de 1493. Sa vie a été écrite par son fils, Fernand Colomb (traduite en français par Cotolendy, 1681); par Bossi (traduite en français par Urano, 1824), et par plusieurs au-

tres. Washington Irving a donné une histoire abrégée des *Voyages et aventures de Colomb*, traduite en franç. par M. Paul Merruau, Paris, 1838, in-12. Ses travaux ont été chantés par madame Duboccage, par Barlow, etc.— Colomb fut accompagné dans ses expéditions par son frère, D. Barthélemy Colomb, qui lui rendit de grands services, conquit là plus grande partie de l'île Saint-Domingue, et fonda la ville de San-Domingo.

COLOMBAN (saint), moine, né en Irlande vers 540, mort en 615, parcourut la France pour y réformer les mœurs; fonda le monastère de Luxeuil (590), d'où sortirent tant d'hommes célèbres par leur sainteté et leur science. Ayant osé blâmer les désordres de Brunehaut et de Thierri II, roi d'Austrasie, il fut chassé de Luxeuil; il alla en Lombardie et y fonda le couvent de Bobbio où il mourut. Nous avons encore de Colomban une *Règle*, dans le *Codex Regularum*, Paris, 1663, in-4, et plusieurs fragments recueillis par le père Sirmond et par Thomas Sirin, Louvain, 1667, in-fol.

COLOMBANO, ville du roy. Lombard-Vénitien (Lodi), à 4 kil. S. de Borghetto; 4,500 hab.

COLOMBES, village du dép. de la Seine, à 11 kil. N. O. de Paris; 1,663 hab. Ancien château royal où mourut Henriette d'Angleterre en 1669.

COLOMBEY, dit *Aux-Belles-Femmes*, ch.-l. de canton (Meurthe), à 16 kil. S. de Toul; 900 hab. Commerce d'huile de pavots.

COLOMBIE (république de), état fédéral de l'Amérique du Sud, était composé de la ci-devant vice-royauté de la Nouv.-Grenade et de la ci-devant capitainerie-générale de Caracas ou Vénézuela; il fut ainsi nommé en l'honneur de Christophe Colomb. Il s'étendait de 12° 25' à 6° 15' lat. S., et de 85° 15' à 60° 15' long. O., et avait pour bornes : au N. la mer des Antilles et l'Océan Atlantique; à l'E., la Guyane; au S. E. l'empire du Brésil; au S. O., l'empire du Pérou; à l'O., le Grand-Océan et l'état de Costa-Rica dans la Confédération de l'Amérique centrale. Il était partagé en 12 départ. : Cundinamarca, Cauca, l'Isthme ou Panama, Magdalena, Boyaca, l'Equateur, Guayaquil, Assuay; Vénézuela, Zulia, Orenoco et Maturin (ces quatre derniers départements formaient la capitainerie de Caracas; les huit autres, la Nouv.-Grenade). Capitale générale, Bogota, dans le dép. de Cundinamarca.— La Colombie, composée de provinces enlevées à l'Espagne, dut principalement son indépendance aux efforts de Bolivar; la république se constitua au congrès d'Angostura le 17 décembre 1819; mais dès l'année 1831, le nom de Colombie cessa d'exister; les 12 dép. qui la formaient se séparèrent pour former trois républiques qui devinrent indépendantes, quoique réunies sous le nom de *Confédération des États-Unis de l'Amérique du Sud*. Les cinq premiers formèrent la république de la *Nouv.-Grenade*; les trois suivants, celle de l'*Équateur*, les quatre derniers, celle de *Vénézuela*. (*Voy.* ces noms, et pour l'histoire, l'article BOLIVAR.)

COLOMBIE, territoire des États-Unis. *Voy.* COLUMBIA.

COLOMBINO (Jean), fondateur de l'ordre des Jésuates. *Voy.* JÉSUATES.

COLOMBO, capit. de l'île de Ceylan, par 77° 30' long. E., 7° 4' lat. N.; 65,000 hab. Siége du gouverneur anglais qui régit l'île. Port, place forte. Aux environs, on cultive de la cannelle excellente, du bétel, du poivre, etc. Commerce d'ivoire et de perles. Prise par les Portugais en 1517, par les Hollandais (1603), et en dernier lieu par les Anglais (1796).

COLONE, *Colonos*, auj. *Église de Sainte-Euphémie*, bourg près d'Athènes, célèbre par un bois consacré aux Euménides et où Sophocle place la scène d'Œdipe à Colone.

COLONIA AGRIPPINA, auj. COLOGNE.

COLONIA EQUESTRIS ou NOIODUNUM, auj. NYON.

COLONIA TRAJANI, auj. KOELN, près de Trèves.

COLONNA, bourg de l'État ecclésiastique, à 24 kil. de Rome. C'est de ce village que l'illustre famille des Colonna tire son nom.

COLONNA, famille illustre d'Italie, originaire du bourg de Colonna, près de Rome, a fourni plusieurs personnages célèbres, entre autres un pape, Martin V (Othon Colonna). Les plus connus sont :

COLONNA (Egidius), célèbre scolastique, surnommé *doctor fundatissimus* et *theologorum princeps*, né à Rome en 1247, mort en 1316. Il enseigna avec éclat dans l'université de Paris et devint général des Augustins. Il fut chargé de l'éducation de Philippe-le-Bel, et composa pour ce prince le traité *De regimine principum*, Rome, 1492. Il composa aussi plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie. Il était zélé thomiste et réaliste.

COLONNA (Jacques), créé cardinal par Nicolas III, comblé de faveurs par Nicolas IV, et proscrit avec toute sa famille par Boniface VIII, à l'élection duquel il s'était opposé. Il fut réintégré dans ses dignités en 1305 par Clément V, à l'intercession de Philippe-le-Bel, et mourut en 1318. — Son frère, Sciarra Colonna, qui commandait à Palestrina, fut comme lui proscrit par Boniface VIII, et ne dut également son salut qu'à Philippe-le-Bel. Celui-ci l'associa à Guillaume de Nogaret pour aller enlever le pontife, dont il avait lui-même à se plaindre.

COLONNA (Étienne), frère des précédents, créé comte de Romagne par Nicolas IV en 1290, se rattacha au parti des Guelfes, qu'avait combattu sa famille, et en fut le chef à Rome jusqu'en 1347, époque à laquelle il fut chassé de cette ville par Rienzi. — Son fils, Jacques Colonna, évêque de Lombez, fut l'ami et le protecteur de Pétrarque.

COLONNA (Prosper), arrière-neveu du pape Martin V (Othon Colonna), s'acquit une réputation de grand général dans la guerre que Charles VIII, roi de France, entreprit contre le royaume de Naples en 1494. Il seconda avec talent le célèbre Gonzalve de Cordoue, et gagna contre les Français, en 1522, la victoire de la Bicoque.

COLONNA (Marc-Antoine), duc de Palliano, commandait douze galères pontificales à la bataille de Lépante (1571), où l'Espagne, Venise et Rome luttèrent de concert contre les Musulmans pour la défense de l'île de Chypre.

COLONNA (Victoire), marquise de Pescaire, de la famille des précédents, fille de Fabrice Colonna, grand connétable de Naples, naquit en 1490, et épousa F.-F. d'Avalos, marquis de Pescaire, général de Charles-Quint. Elle cultiva la poésie avec succès et se plaça au rang des plus heureux imitateurs de Pétrarque; elle ne se rendit pas moins célèbre par son amour conjugal. Ses œuvres ont été réunies sous le titre de *Rime della diva Vittoria Colonna de Pescara*, etc., Parme, 1538, in-8; Venise, 1544, in-8.

COLONNE (cap), *Sunium promontorium*, à 35 kil. S. E. d'Athènes, par 37° 39' lat. N., 21° 42' long. E. Son nom lui vient de plusieurs colonnes de marbre blanc, restes du temple de Minerve Suniade. — On donna aussi ce nom à un cap de l'Italie, sur la côte orientale, dans la Calabre Ultérieure 2ᵉ, au S. du golfe de Tarente. On y voit les restes d'un temple de Junon Lacinienne.

COLONNES D'HERCULE. *Voy.* HERCULE, CALPÉ et ABYLA.

COLOPHON, ville de Lydie (Ionie), sur l'Halys, près de la mer, au N. O. d'Éphèse. Patrie de Mimnerme, Nicandre, Xénophane; elle prétendait aussi être la patrie d'Homère.

COLORADO (RIO). *Voy.* RIO COLORADO.

COLOSSE DE RHODES. *Voy.* RHODES.

COLOSSÉE ou COLISÉE, immense et magnifique amphithéâtre de Rome, fut commencé par Vespasien et achevé par Titus. Il fut appelé Colossée parce que près de là était la statue colossale de

Néron. C'est dans le Colossée que se livraient les combats des gladiateurs, et que les martyrs chrétiens étaient livrés aux bêtes. Le Colossée fut en partie détruit lors de la prise de Rome par les Barbares; néanmoins ce qui en reste offre encore un aspect imposant.

COLOSSES, *Colossæ*, ville de Phrygie, au S. O., près du Méandre. Une des premières villes converties au christianisme. Saint Paul adressa une épître à l'église des Colossiens.

COLOT, nom d'une famille de chirurgiens célèbres qui se sont distingués pendant plus d'un siècle et demi par l'opération de **la taille**. Ils la pratiquaient suivant une méthode dont ils faisaient un secret. François Colot, mort en 1706, livra le secret de sa famille dans un ouvrage estimé, intitulé : *Traité de l'opération de la taille*, et qui fut publié après sa mort, Paris, 1727.

COLOURI, *Salamine*, île de l'état de Grèce, dans l'Archipel, par 21° 10' long. E., 37° 55' lat. N. Oliviers, pin, blé, coton, amandes. *Voy.* SALAMINE. — Colouri doit à sa forme, qui est celle d'un fer à cheval, le nom qu'elle porte (*colouri* en grec moderne veut dire *fer à cheval*).

COLQUHOUN (Patrick), économiste, né à Dumbarton en Écosse, 1745, mort en 1820, s'embarqua fort jeune pour la Virginie, s'y occupa six ans du commerce et de l'étude des lois et de la politique. De retour dans sa patrie, il s'y enrichit par le commerce, devint magistrat, et fut nommé consul des villes hanséatiques. On a de lui : *Traité de la police de la métropole*, etc., Londres, 1795; *Traité de la population de l'empire britannique*, Londres, 1815, in-4, 2e édition, etc.

COLUMBARIA, nom de COLMAR en latin moderne.

COLUMBARIA, île de la Méditerranée, auj. CERVOLI.

COLUMBIA ou OREGAN, territoire des États-Unis, sur le Grand-Océan, n'est point encore organisé et ne contient que de vastes solitudes habitées par des peuplades indigènes indépendantes, et couvertes d'immenses forêts où se voient les arbres les plus hauts peut-être du globe entier. Un grand fleuve, le Columbia ou Orégan, dont le cours atteint 2,000 kil., traverse ce territoire (*Voy.* ORÉGAN).

COLUMBIA, dit aussi *District fédéral*, territoire des États-Unis, entre la Virginie et le Maryland, sur les deux rives du Potomac, offre une étendue de 256 kil. carrés, et se divise en deux comtés, Alexandria et Washington ; 40,000 hab. Ch.-l., Washington. Il est sous la direction immédiate du gouvernement général de l'Union, dont Washington est le siége.

COLUMBUS, ville des États-Unis, ch.-l. de l'Ohio, par 85° 20' long. O., 39° 57' lat. N. ; 1,500 hab.

COLUMELLE, *Lucius Junius Moderatus Columella*, le plus savant agronome de l'antiquité, né à Cadix dans le Ier siècle de l'ère chrétienne, possédait des terres considérables qu'il fit valoir lui-même. Il voyagea dans diverses parties de l'empire romain, afin d'en connaître toutes les productions et de s'instruire de tout ce qui concerne l'économie rurale. S'étant fixé à Rome vers l'an 42 de J.-C., il y composa le traité *De Re rustica*, en 12 livres (le 10e est en vers); on a aussi de lui un traité *De Arboribus*, que quelques-uns joignent au précédent. Ces deux traités ont été imprimés en 1543 à Strasbourg, et se trouvent dans les recueils d'ouvrages sur l'agriculture. Ils ont été traduits en français par Claude Cotereau, Paris, 1552, et par Saboureux de la Boneterie, 1771.

COLUTHUS, poëte grec, né à Lycopolis, dans la Thébaïde, vers la fin du ve siècle de J.-C. On lui attribue un petit poëme de l'*Enlèvement d'Hélène*, retrouvé au XVe siècle par Bessarion, et imprimé pour la première fois chez les Aldes, vers 1505, avec Quintus Calaber; il a été traduit en français par Dumolard, 1742. M. Stanislas Julien a donné en 1822 une nouvelle édition de ce poëme, avec traductions latine et française. Coluthus est un faible imitateur d'Homère.

COLYSÉE. *Voy.* COLOSSÉE.

COMACCHIO, *Comacula*, ville de l'État ecclésiastique, à 44 kil. S. E. de Ferrare ; 4,500 hab. Cette ville est célèbre par la grande quantité de poissons et surtout d'anguilles que l'on pêche dans les lagunes qui l'avoisinent.

COMAGÈNE, partie des pachaliks de Marach et d'Alep, petite contrée de Syrie, au N. E., entre la Cyrrhestique et l'Euphrate. Ch.-l., Samosate. Elle forma, de 65 av. J.-C. jusqu'à Domitien, un petit roy. vassal de l'empire romain et gouverné par des rois particuliers, dont plusieurs portèrent le nom d'Antiochus ; après cette époque, la Comagène fut convertie en province romaine.

COMANA, auj. *El Bostan*, ville de l'Asie Mineure (Cappadoce), sur un affluent du Mélas. Elle était régie par un prêtre souverain qui demeurait dans un temple desservi par 6,000 prêtres. Ce chef des prêtres était choisi d'ordinaire dans la famille royale de Cappadoce. La divinité de ce temple était celle que les Romains nommaient Bellone (l'*Enyo* des Grecs et probablement l'*Anaïtis* arménienne). — Il y avait dans le Pont mérid., non loin de l'Iris, une autre Comana qui n'était qu'une colonie de la première.

COMARQUE. On appelle ainsi, dans la division territoriale du Brésil et du Portugal, les subdivisions des provinces.

COMAYAGUA ou VALLADOLID, capit. de l'état de Honduras (Amérique centrale), par 90° 34' long. O., 14° 15' lat. N. ; 18,000 hab. Cette ville portait autrefois le nom de *Nostra-Senora-de-la-Concepcion*.

COMBEAU-FONTAINE, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 20 kil. N. O. de Vesoul ; 500 hab.

COMBÉFIS (François), savant dominicain, né à Marmande en 1605, mort à Paris en 1679, a publié des suppléments à la *bibliothèque des Pères*, 1648 et 1672 ; une édition complète de *Saint Basile*, 1679; les *Historiens Byzantins depuis Théophane jusqu'à Nicéphore Phocas*, grec-latin (1685), posthume, et une collection des prédicateurs, *Bibliotheca Patrum concionatoria*, 1682.

COMBES-DOUNOUS (J.-J.), né à Montauban en 1758, mort en 1820, occupa plusieurs places dans la magistrature et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : *Introduction à la philosophie de Platon*, traduit du grec d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-12 ; *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, traduit du grec d'Appien, 1808, 3 vol. in-8 ; *Dissertations de Maxime de Tyr*, trad. du grec, 1802, 1 vol. in-8 ; *Essai historique sur Platon*, 1809, 2 vol. in-12.

COMBLES, ch.-l. de cant. (Somme), à 11 kil. N. O. de Péronne ; 1,600 hab.

COMBOURG, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 31 kil. S. E. de Saint-Malo ; 4,707 hab. Vieux château. Aux environs grand étang.

COMBRAILLES (baronie de), pays de la B.-Auvergne, au N. O., riche en pâturages, bois, grains, etc. Ch.-l., Evaux. Autres places : Lespau, Auzance, Chambon, Sermur, Montaigu. Il est auj. compris dans le dép. de la Creuse.

COMBRONDE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 10 kil. N. de Riom ; 1,800 hab.

COME, *Comum*, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Côme, sur la branche S. O. du lac de Côme, à 40 kil. N. O. de Milan ; 16,000 hab. Évêché, cathédrale, théâtre. Velours, soieries ; instruments de physique. Commerce d'expédition pour la Suisse. Les deux Pline, Paul Jove et Innocent XI y sont nés.

COME (lac de), *Larius lacus*, au pied des Alpes, dans le roy. Lombard-Vénitien; il se partage au S. en 2 bras, séparés par la pointe de Bellaggio, et

dits, l'un lac de Come, et l'autre lac de Lecco. Bords charmants : eaux très poissonneuses, et couvertes d'oiseaux aquatiques, cygnes, pélicans, etc.

COME. *Voy.* COSME.

COMENIUS (Jean AMOS), grammairien, né en 1592 à Comna en Moravie, d'où il prit son nom, de la secte des *Frères Moraves*, s'occupa toute sa vie de perfectionner les méthodes d'instruction. Persécuté pour sa religion et chassé de sa patrie par les guerres qui la désolaient, il fut sans cesse obligé de changer de lieu. Il dirigea avec le plus grand succès des écoles en Moravie, en Bohême, en Pologne, en Transylvanie, et se fit bientôt une telle réputation que d'un bout de l'Europe à l'autre, en Angleterre, en Suède, en Hollande, on l'appelait pour réformer les études. Il finit par se fixer à Amsterdam, et y mourut en 1671. Pendant ses dernières années, il tomba dans l'illuminisme. Coménius est surtout connu par le petit ouvrage intitulé : *Janua linguarum reserata* ou *la Porte des langues* (Lesna, 1631) ; il y a rassemblé en 1,000 phrases tous les mots usuels, de manière à donner à la fois, en un temps très court, la connaissance des mots et des choses. Cet ouvrage eut un succès prodigieux : il a été souvent réimprimé et est traduit dans presque toutes les langues. Coménius a complété cet ouvrage en donnant *Orbis sensualium pictus*, Nuremberg, 1658, sorte d'encyclopédie où les mots sont accompagnés d'images qui les expliquent ; *Grammatica janualis* ; *Lexicon januale*, où tous les radicaux sont réunis et forment des phrases suivies. Il a en outre écrit sur l'histoire, la religion, la philosophie. Quelques-uns de ses ouvrages sont en bohémien. On a réuni ses traités les plus importants pour l'éducation, sous le titre d'*Opera didactica*, Amsterdam, 1657.

COMESTOR (Pierre), en français *le Mangeur*, ainsi appelé parce qu'il avait lu et, pour ainsi dire, dévoré un grand nombre de livres, naquit à Troyes au XIIe siècle, fut doyen de l'église de cette ville, dirigea l'école de théologie de Paris pendant cinq ans, puis se retira à l'abbaye de Saint-Victor, où il mourut en 1178 ou 1185. On a de lui : *Historia scholastica*, Utrecht, 1473, 2 vol. in-fol., et Paris, 1495. C'est un abrégé des Écritures saintes, avec des gloses tirées des auteurs ecclésiastiques et profanes.

COMICES, assemblée du peuple romain pour l'élection des magistrats. On assemblait les comices, tantôt par curies, tantôt par centuries, tantôt par tribus. Dans les premières, on votait par têtes ; dans les deux autres, l'on prenait les suffrages à la pluralité des centuries ou des tribus. Les comices par curies ne s'assemblaient guère que pour l'élection du grand curion et des flamines ; les tribus rendaient les plébiscites et nommaient les magistrats secondaires ; les consuls, censeurs, préteurs, un tiers des tribuns militaires, étaient nommés par les centuries.

COMINES. *Voy.* COMMINES.

COMITAT, du latin *comitatus*, est le nom donné aux divisions civiles et administratives de la Hongrie par la cour de Vienne. Les Hongrois les appellent *varmegye* (de *var*, château, et *megye*, territoire). Un comitat est régi par un *gespan* et un *vice-gespan* ; de là le nom allemand des comitats : *gespannschaften*. Le titre de gespan est héréditaire dans certains comitats ; dans d'autres il est conféré par le roi.

COMITÉ DE SALUT PUBLIC. Ce comité, le plus célèbre de tous ceux que l'on vit s'élever pendant le règne de la Terreur, fut créé le 6 avril 1793 par un décret de la Convention nationale que proposa le parti montagnard, et eut pendant plus d'une année toute l'autorité en France. Il avait sous ses ordres le *tribunal révolutionnaire*, chargé d'exécuter juridiquement les victimes suspectes au parti jacobin ; les *comités révolutionnaires*, établis dans toutes les communes de la France pour recevoir les dénonciations, et le *Comité de sûreté générale*, chargé de la police. Il se composa d'abord de neuf membres, choisis dans le sein de la Convention, et dont les principaux furent Danton, Barrère et Cambon. Le 10 juin 1793 on leur adjoignit trois autres membres, St-Just, Jean-Bon-Saint-André et Couthon. Robespierre et Carnot, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes y entrèrent après eux. Ce comité couvrit la France d'échafauds ; après s'être défait des ennemis du gouvernement révolutionnaire, il s'attaqua à ses propres membres, et l'on vit successivement tomber les têtes d'Hébert, de Chaumette, de Danton, de Camille Desmoulins, etc. Enfin la scission qui s'opéra entre Robespierre, Saint-Just, Couthon, et les autres membres, l'arrestation et le supplice des trois premiers le 27 juillet 1794 (9 thermidor an II) mirent un terme à la formidable influence du comité. Il ne fut pas aboli, mais désorganisé peu à peu par la Convention. Ainsi privé de ses membres les plus redoutables, il perdit tout son pouvoir ; il disparut tout à fait lors de l'établissement du Directoire (1795).

COMMANDERIE. Dans l'ordre de Malte, on appelle ainsi certains domaines bénéficiaires, qui n'étaient qu'une subdivision d'un grand-prieuré. Ils ne portent ce nom que depuis la réforme de l'ordre en 1267 ; auparavant on les nommait *préceptoreries*. Il y avait aussi des commanderies dans les ordres de St-Lazare, de Calatrava, d'Alcantara, de St-Bernard et de St-Antoine. *Voy.* COMMANDEUR.

COMMANDEUR, chevalier de l'ordre de Malte pourvu d'une *commanderie*. On prenait souvent cette qualité sans titre légal. Les cadets de haute noblesse, les ecclésiastiques agrégés à l'ordre de Malte, les supérieurs des Mathurins et les religieux de la Mercy prenaient le titre de *commandeurs*. — *Grand-commandeur*, première dignité de l'ordre de Malte après celle de *grand-maître*. Il était président du *commun trésor* et de la *chambre des comptes*. Il résidait au couvent et ne pouvait en sortir tant qu'il exerçait sa charge. Il était *pilier* (chef) de la langue de Provence et pouvait posséder le grand-prieuré de Hongrie. — Le titre de commandeur désigne aussi, dans plusieurs ordres civils ou militaires, un grade plus ou moins élevé, mais purement honorifique. Dans l'ordre de la *Légion-d'Honneur*, ce grade est le troisième et vient immédiatement au-dessus de celui d'officier.

COMMELIN (Jérôme), imprimeur, né à Douay, mort en 1597, s'établit à Heidelberg, où il publia un grand nombre d'éditions grecques et latines. Les plus estimées sont celles d'*Eunape*, d'*Héliodore* et d'*Apollodore* (avec notes de lui), 1596, in-8.

COMMELIN (Isaac), né à Amsterdam en 1598, mort en 1676, a écrit : *Commencement et progrès de la Compagnie des Indes orientales*, Amsterdam, 2 vol. in-4, 1646 ; *Vie du stathouder Frédéric-Henri*, 1 vol. in-fol., 1651 ; *Vies de Guillaume I et de Maurice*, 1651, etc.

COMMELIN (Jean), botaniste, probablement de la même famille que le précédent, né à Amsterdam en 1629, mort en 1692, dirigea le jardin botanique de cette ville. On a de lui : *Les Hespérides des Pays-Bas*, 1696, in-fol. ; *Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ*, 1683, in-12 ; *Horti medici Amstelodamensis plantarum descriptio et icones*, 1698, in-8.

COMMELIN (Gaspard), neveu du précédent, né en 1667, mort en 1751, docteur en médecine, membre de l'Académie des Curieux, et directeur du jardin botanique d'Amsterdam, a écrit : *Horti medici Amstelodamensis plantæ rariores exoticæ*, Leyde, 1706, in-fol., et *Flora Malabarica*, Leyde, 1696, in-fol.

COMMENDATAIRE (abbé), abbé possédant un bénéfice en *commende*. Ces sortes d'abbés n'étaient le plus souvent que des séculiers qui jouissaient seulement du pouvoir temporel sur l'abbaye qui leur était confiée, et qui abandonnaient le pouvoir spirituel à

un délégué appelé *prieur claustral*. Ils recevaient les deux tiers des revenus de l'abbaye.

COMMENDON (Jean-François), cardinal, né à Venise en 1524, mort en 1584. Dès l'âge de 10 ans, il improvisait des vers latins, et il dut à ce talent la protection de Jules III. Envoyé auprès de la reine Marie à son avénement au trône d'Angleterre (1553), il sut l'engager à se remettre sous l'obéissance de la cour de Rome; il défendit les droits de l'Eglise au sujet de l'élection de l'empereur Ferdinand qui s'était faite sans l'autorisation du pape, et parcourut l'Allemagne pour exhorter tous les princes de l'Empire à continuer le concile de Trente. Ses efforts ayant été vains, il se rendit en Pologne (1564) en qualité de nonce, et réussit à y faire accepter les décrets du concile : il fut élu cardinal à cette occasion. Pie V l'envoya comme légat à la diète d'Augsbourg, où il défendit avec menaces à l'empereur Maximilien de s'occuper des affaires de religion. Le reste de la vie de Commendon fut rempli par des ambassades et des négociations importantes auprès des cours de Vienne et de Varsovie. On a imprimé à Paris, 1573, in-4, son *Oratio ad Polonos*. Sa *Vie*, écrite en latin par Gratiani, a été traduite en français par Fléchier, Paris, 1671, in-12.

COMMENTRY, village du dép. de l'Allier, à 13 kil. S. E. de Montluçon; 600 hab. Riche et excellente mine de houille. Cette mine brûlait lentement depuis 1816, lorsque, en 1840, un incendie général éclata et la consuma en partie.

COMMERCY, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la Meuse, à 32 kil. E. de Bar-le-Duc; 3,716 hab. Beau château, qui sert auj. de quartier de cavalerie; hôtel-de-ville; salle de spectacle. Tanneries, brasseries, toiles de coton; commerce de bétail, de fer, etc.—Cette ville avait le titre de principauté dans les états de Lorraine. Le cardinal de Retz, après en avoir été longtemps titulaire, la vendit à Charles IV, duc de Lorraine, qui l'acquit pour le prince de Vaudemont, son fils naturel; mais celui-ci en revendit la propriété au duc Léopold. Elle a suivi le sort de la Lorraine. — L'arr. de Commercy a 7 cantons (Gondrecourt, Saint-Mihiel, Pierrefitte, Vaucouleurs, Vigneul-les-Hatton-Chatel, Void, plus Commercy), 181 communes et 86,013 hab.

COMMERSON (Philibert), né à Châtillon en 1727, mort à l'île de France en 1773, fit le tour du monde et recueillit dans ses voyages l'herbier le plus riche qu'on eût vu jusqu'alors. Il n'a laissé aucun ouvrage, mais ses dessins et son herbier ont été rapportés en France. On lui doit la belle fleur appelée *hortensia*; elle est originaire de la Chine.

COMMINES, ville du dép. du Nord, à 13 kil. N. de Lille, sur la Lys qui la coupe en 2 parties: celle qui est sur la rive gauche appartient à la Belgique; la rive droite appartient à la France depuis 1667; cette dernière a 5,418 hab. Rubans de fil, toile à matelas, mouchoirs; commerce de passementerie, chapellerie, etc. On y voyait jadis le château de la famille noble des Commines, où naquit l'historien Philippe de Commines.

COMMINES (Philippe DE), politique et historien, né en 1445 au château de Commines près de Lille en Flandres, mort en 1509, servit d'abord le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire; il quitta ce seigneur en 1472 pour s'attacher à Louis XI; ce prince le combla de richesses et d'honneurs, et fit de lui le confident et le ministre de ses desseins. Après la mort de Louis XI, ayant pris parti pour le duc d'Orléans contre la dame de Beaujeu, régente, il fut disgracié et resta même enfermé quelque temps à Loches dans une de ces cages de fer qu'avait inventées Louis XI; mais il rentra en grâce et accompagna en Italie Charles VIII qui le chargea de plusieurs négociations. Il ne fut pas employé sous Louis XII. Il consacra le temps de sa retraite à rédiger ses *Mémoires*. Cet ouvrage est le monument le plus précieux que nous ayons pour les règnes de Louis XI et Charles VIII; on regrette seulement que l'auteur, en racontant les actes les plus iniques, ne trouve pas un mot pour les flétrir; il ne juge des événements que par le résultat. Les *Mémoires de Commines* parurent pour la première fois en 1523. L'édition la plus complète est celle de Lenglet-Dufresnoy, 1747.

COMMINGES, ancienne contrée de la France méridionale, dans la Haute-Gascogne, est représentée auj. par les départements de la Haute-Garonne, de l'Ariége et du Gers. Elle se divisait : 1° en *Comminges Gascon*, au S., entre le Bigorre et le Conserans; ch.-l., Saint-Bertrand-de-Comminges; autres villes: Saint-Martory, Montespan, Muret, Lombez, Aurignac, l'Isle-Dodon; 2° en *Comminges Languedocien* ou *Petit-Comminges*, au N. E., entre le Comminges Gascon, le Conserans, le comté de Foix et le Haut-Languedoc; villes, Saint-Béat et Valentine. — Ce pays était occupé jadis par les *Convenæ*, peuple de l'Aquitaine orientale; il est quelquefois compris dans la Province romaine. Il avait pour ch.-l. *Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand), appelée aussi *Communica* (et par corruption *Comminica*, d'où *Comminges*), parce qu'elle servait de rendez-vous général pour les assemblées ou communes des petits peuples voisins des Pyrénées. Les comtes de Comminges, qui étaient vassaux des ducs d'Aquitaine, s'éteignirent en 1548, et le Comminges fut réuni à la couronne.

COMMINGES (SAINT-BERTRAND DE), ville du dép. de la Haute-Garonne. *Voy.* SAINT-BERTRAND.

COMMIRE (J.), jésuite, né à Amboise en 1625, mort à Paris en 1702, a cultivé avec succès la poésie latine, tout en professant la théologie et en remplissant les devoirs de son état. Ses poésies se composent d'odes, de fables, d'épigrammes, d'imitations des psaumes et des prophéties. Le recueil le plus complet a été publié en 1715, et reproduit par Barbou en 1753.

COMMODE, *Marcus* ou *Lucius Commodus Ælius Aurelius Antoninus*, empereur romain, fils de Marc-Aurèle, lui succéda l'an 180, à l'âge de 20 ans. Il prit pour ministres les hommes les plus corrompus, tels que Pérennis, Cléandre, affranchi phrygien; commit toutes sortes de cruautés et de folies, et se livra à la débauche la plus effrénée. Il se forma contre lui plusieurs conspirations qui lui fournirent l'occasion de se plonger dans le sang: il mit à mort entre autres victimes Lucilla, une de ses sœurs; Crispina, sa femme, et un grand nombre de sénateurs. Il périt l'an 192, empoisonné par Marcia, sa maîtresse, qui avait vu son nom sur une liste de proscription. Commode était d'une taille et d'une force extraordinaires : aussi se faisait-il appeler *Hercule*. Il se livrait en public à tous les exercices des gladiateurs et descendit plus de 700 fois dans l'arène.

COMMODORE, titre que l'on donne en Angleterre, en Hollande et en Amérique à un capitaine de vaisseau chargé du commandement de plusieurs bâtiments réunis.

COMMUNE DE PARIS (la). On entend communément sous ce titre un comité révolutionnaire, né de l'insurrection du 14 juillet 1789, et qui se substitua au conseil de ville que présidaient le prévôt des marchands et les échevins. Elle fut d'abord dirigée par le maire Péthion, et prit l'Hôtel-de-Ville pour lieu de ses séances. Elle ne fut définitivement constituée que le 21 mai 1791. A cette époque, elle se divisa en 48 sections, nomma un maire et 16 administrateurs, créa un conseil municipal composé de 32 membres, et un conseil général de 96 notables, que présidaient un procureur de la Commune et deux substituts. Longtemps conduite par les démagogues les plus fougueux, par le procureur Chaumette et son sub-

stitut Hébert, puis par Robespierre, elle soutint ouvertement la lutte contre la Convention qu'elle trouvait trop modérée, arma contre elle les sections et la populace des faubourgs, et maintint dans les rues de Paris une insurrection permanente. Robespierre en tombant, le 17 juillet 1794 (9 thermidor), entraîna la Commune dans sa chute. On lui substitua 12 municipalités distinctes pour empêcher la centralisation d'un pouvoir aussi formidable.

COMMUNES, nom que prirent en France, pendant le XIe siècle, les associations des habitants d'une même ville unis pour se défendre contre les exactions et les violences des nobles et seigneurs. L'établissement de la commune du Mans, en 1070, fut le premier indice de cette révolution, qui favorisa singulièrement les accroissements du pouvoir royal, et servit à le dégager des entraves de la féodalité, en élevant son pouvoir au-dessus de celui des grands vassaux. Louis-le-Gros, voulant se ménager d'aussi utiles auxiliaires, favorisa l'établissement des communes; il leur permit d'avoir un maire, des échevins, un sceau, une milice bourgeoise. A l'abri de la protection royale, plusieurs communes, celles de Laon, de Soissons, de Reims, par exemple, acquirent la plus haute importance. Mais, dès le XIVe siècle, les rois, devenus assez forts pour se passer d'elles, en abolirent un grand nombre: Charles IX enleva la connaissance des affaires civiles à toutes les justices municipales, et à partir du règne de Henri IV tous les priviléges des communes tombèrent en oubli. C'est à peine si en 1789 quelques villes de France avaient conservé des débris de leurs anciennes franchises.

COMMUNES (Chambre des). *Voy.* CHAMBRE.

COMNÈNE, ancienne et célèbre famille du Bas-Empire, a fourni six empereurs à Constantinople, un à Héraclée et dix à Trébizonde. Elle descendait d'Eutrope, aïeul de Constantin-le-Grand. Les six empereurs de Constantinople sont : Isaac Comnène, 1057-1059; Alexis Comnène I, 1081-1118; Jean Comnène, 1118-1143; Manuel Comnène, 1143-1180; Alexis Comnène II, 1180-1183; Andronic Comnène, 1183-1185. (*Voy.* ISAAC, ALEXIS, JEAN, etc.) Andronic fut détrôné par Isaac l'Ange, et sa famille fut à jamais privée du sceptre impérial de Constantinople. David, son petit-fils, devint roi de la Paphlagonie, d'Héraclée et de Pont, tandis qu'un 3e Alexis fondait à Trébizonde la dynastie des princes qui régnèrent dans cette ville avec le titre d'empereur depuis 1204 jusqu'à la conquête de Mahomet II, 1462. Les restes de cette famille se réfugièrent à Maïna dans la Morée, et de là dans l'île de Corse; il en existait encore quelques rejetons en France et en Italie au commencement de ce siècle. (*Voy.* ABRANTÈS.)

COMORES (îles), sur la côte orientale de l'Afrique, dans le nord du canal de Mozambique, entre 11° 20'-13° 5' lat. S., et 40° 50' long. E. On en compte 4 principales : la Grande-Comore, Anjouan, Mohilla, Mayhotta; 20,000 habitants. Montagnes nombreuses, côtes escarpées; on y trouve plusieurs villes. Gouvernement électif; le chef ou sultan d'Anjouan commande à toutes les Comores. Les habitants de ces îles sont toujours en guerre avec les pirates madécasses. — L'archipel des Comores fut découvert en 1598 par le Hollandais Corneille Houtman.

COMORIN, cap qui forme la pointe mérid. de l'Hindoustan, par 75° 20' long. E., 7° 27' lat. N. Des rochers dangereux l'environnent.

COMORN, ville de Hongrie. *Voy.* KOMORN.

COMPAGNIE (îles de la), groupe d'îles désertes et inhabitables entre la Terre des États et les Kouriles, par 147° long. E., 46°-48° lat. N.

COMPAGNIES DES INDES. *Voy.* INDE.

COMPAGNIES (GRANDES), troupes d'aventuriers qui désolèrent la France au XIVe siècle, sous les règnes de Jean et de Charles V. Elles s'étaient recrutées d'étrangers de toute sorte et surtout des Allemands qu'Édouard, roi d'Angleterre, avait licenciés après le traité de Brétigny, en 1360. Irrités de leurs déprédations, les paysans, réunis sous le nom de *Pacifères*, les battirent en plusieurs rencontres et les dispersèrent pour quelque temps; ils reparurent néanmoins sous le nom de *Tard-Venus* et défirent en 1361 le connétable Jacques de Bourbon, qui les avait imprudemment attaqués. Du Guesclin en délivra la France et les conduisit en Espagne; elles y soutinrent contre Pierre-le-Cruel la cause de Henri de Transtamare son frère.

COMPENDIUM, auj. COMPIÈGNE.

COMPIÈGNE, *Compendium*, *Carlopolis*, chef-l. d'arr. (Oise), sur l'Oise, à 53 kil. E. de Beauvais; 8,895 hab. Superbe château royal et belle forêt qui a 14,500 hectares de superficie. Bibliothèque; collége communal. Filatures de coton, bonneterie, chantiers de bateaux. — Compiègne fut bâti par les Gaulois, agrandi en 876 par Charles-le-Chauve qui lui donna le nom de *Carlopolis*. Jeanne d'Arc y fut prise en 1430 par les Anglais. — L'arr. de Compiègne a 8 cant. (Attichy, Estrée-Saint-Denis, Guiscard, Lassigny, Noyon, Ressons, Ribecourt, plus Compiègne), 165 communes et 97,645 hab.

COMPLUTUM, ville d'Hispanie, auj. ALCALA DE HENARÈS.

COMPOSTELLE (SAINT-JACQUES DE), ville d'Espagne. *Voy.* SANTIAGO.

COMPS, ch.-l. de cant. (Var), à 18 kil. N. de Draguignan; 800 hab.

COMPSA, ville d'Italie, auj. CONZA.

COMTAT D'AVIGNON ou COMTAT VENAISSIN. *Voy.* VENAISSIN (comtat) et AVIGNON.

COMTE. L'origine de ce titre, qui vient du mot latin *comes*, compagnon, remonte aux premiers empereurs romains; sous le règne d'Auguste, on voit des sénateurs choisis pour son conseil porter le nom de *comites Augusti*. C'était jusqu'alors un emploi; Constantin en fit une dignité. Au IVe siècle, les comtes devinrent des officiers militaires, et ce titre fut principalement donné aux gouverneurs de villes et de diocèses. Les premiers rois barbares donnèrent indistinctement le titre de *comte* à tous les officiers de leurs maisons; il y en avait un qu'on appelait comte palatin (*comes palatii*), et qui était chargé de rendre la justice dans le *palais*, et en général de juger les affaires où le prince avait intérêt. Sous les derniers Carlovingiens, la plupart des comtes érigèrent leurs gouvernements en principautés héréditaires qui portèrent le nom de *comtés*. En 1564 une ordonnance de Charles IX établit qu'en l'absence d'héritiers mâles, les comtés retourneraient à la couronne. Aujourd'hui le titre de comte n'est plus qu'une distinction honorifique, et qui ne confère aucun privilége; il vient généralement après celui de duc, et quelquefois après celui de marquis.

COMUM, ville de la Gaule Cisalpine, auj. COME.

COMUS, dieu de la joie, des festins, des danses nocturnes et de la toilette; on le représente jeune, chargé d'embonpoint, et couronné de roses.

COMUS (LEDRU, dit), physicien. *Voy.* LEDRU.

CONAC, ville de France. *Voy.* COSNAC.

CONAN, dit MERIADEC ou CARADOG, naquit dans la Grande-Bretagne à la fin du IVe siècle, et passa dans les Gaules avec le tyran Maxime, dont il servit les intérêts. Il fut créé duc et gouverna pendant 26 ans, sous la dépendance des Romains, la partie de l'Armorique connue depuis sous le nom de *Bretagne*. En 409, les Armoricains se soulevèrent, et déférèrent à Conan l'autorité souveraine. Il conserva le pouvoir jusqu'à sa mort (421), et le légua à ses descendants, qui furent depuis ducs de Bretagne.

CONAN I, dit *le Tors*, fils de Juhel Bérenger, comte de Rennes, prit le titre de comte de Bretagne à la mort de Drogon (952); chassa Hoël et Gue-

rech ses compétiteurs, et périt lui-même en 992 dans une bataille qu'il avait livrée contre Foulques Nerra, duc d'Anjou, dans les plaines de Conquereux.

CONAN II, fils d'Alain III, eut quelques démêlés avec Guillaume, duc de Normandie, et mourut empoisonné en 1066.

CONAN III, dit *le Gros*, succéda à son père Alain Fergent en 1112; il unit ses armes à celles de Louis-le-Gros contre le roi d'Angleterre, Henri I, son beau-père. Il désavoua dans ses derniers moments (1148) Hoël, fils de son épouse Mathilde, qui avait jusque-là passé pour son propre fils. Cette déclaration fut la source de guerres civiles qui désolèrent la Bretagne pendant 50 ans, et qui firent passer successivement ce duché dans les maisons de Penthièvre, d'Angleterre, de Thouars et de France.

CONAN IV, surnommé *le Petit*, fils d'Alain-le-Noir et de Berthe de Bretagne, fut reconnu duc de Bretagne vers 1155, et bientôt après dépouillé de ses états par Henri II, roi d'Angleterre, qui ne lui laissa que le comté de Guinguamp. Il mourut en 1171.

CONAUGHT, province d'Irlande. *Voy.* CONNAUGHT.

CONCANA, ville de l'Hispanie (Tarraconaise), auj. *Santillane* ou *Cangas-de-Oniz*, à 48 kil. N. E. d'Oviédo.

CONCARNEAU, *Vorganium*, ch.-l. de cant. (Finistère), sur une baie qui prend de là le nom de baie de Concarneau, à 19 kil. S. E. de Quimper; 2,000 hab. Pêche, commerce de sardines. Elle fut prise en 1373 par Du Guesclin, et en 1577 par les Ligueurs.

CONCEPCION. *Voy.* CONCEPTION.

CONCEPTION DE LA SAINTE-VIERGE, fête de l'Église qu'on célèbre le 8 décembre, en commémoration du mystère divin par lequel la Vierge conçut le Sauveur du monde. L'institution de cette fête ne remonte pas au-delà du XIIe siècle.

CONCEPTION (LA), dite aussi *La Nouvelle-Conception* ou *La Mocha*, ville du Chili, par 70° 49' long. O., 36° 47' lat. S., à 330 kil. N. de Valdivia, sur une baie à l'embouchure du Biobbio. Souvent détruite par les Araucans, elle s'était relevée plusieurs fois et comptait en 1830 près de 10,000 hab.; mais un tremblement de terre l'a dévastée en 1835. — Il y a plusieurs autres villes du même nom dans l'Amérique mérid., une notamment dans la Nouv.-Grenade, à 70 kil. N. E. de Santiago, à l'embouchure du Rio-de-la-Conception dans la mer des Antilles, et une autre dans la confédération du Rio-de-la-Plata (province de Cordova).

CONCEPTION (NOTRE-DAME-DE-LA). *Voy.* COMAYAGUA.

CONCHES, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Iton, à 15 kil. S. O. d'Évreux; 1,800 hab. Fonderies.

CONCILE. On appelle ainsi une assemblée d'évêques réunis pour régler les affaires ecclésiastiques, concernant la foi, la discipline ou les mœurs. On distingue trois sortes de conciles: 1° les conciles *œcuméniques* ou *généraux*, où sont appelés tous les évêques du monde chrétien; 2° les conciles *nationaux* ou *pléniers*, composés de tous les évêques d'un état; 3° les conciles *provinciaux* ou *diocésains*, convoqués par un évêque métropolitain. Les Catholiques reconnaissent 19 conciles œcuméniques:

1° Le concile de Jérusalem (l'an de J.-C., 50).
2° Le 1er concile de Nicée en Bithynie (325).
3° Le 1er concile de Constantinople (381).
4° Le 1er concile d'Éphèse (431).
5° Le concile de Chalcédoine (451).
6° et 7° Les 2e et 3e conciles de Constantinople (553 et 681).
8° Le 2e concile de Nicée (787).
9° Le 4e concile de Constantinople (869).
10°-13° Les 4 conciles de Latran à Rome (1122, 1139, 1179, et 1215).
14° et 15° Les 2 conciles (œcuméniques) de Lyon (1245 et 1275).
16° Le concile de Vienne (1311).
17° Le concile de Constance (de 1414 à 1418).
18° Le concile de Bâle (de 1431 à 1440).
19° Le concile de Trente (de 1545 à 1563).

Les principales collections des conciles sont celles de Paris, 1644, 37 vol. in-fol.; du P. Labbe, Paris, 18 vol. in-fol.; de J. Hardouin, Paris, 1715, 12 vol. in-fol.; de Mausi, Venise, 1757, 31 vol. in-fol. (*Voy.*, pour les détails historiques sur les principaux conciles, les noms des villes où ils se sont tenus.)

CONCINI (CONCINO), dit *le maréchal d'Ancre*, né à Florence, où son père était notaire, vint en France en 1600 avec Marie de Médicis, femme de Henri IV. Avec l'appui de sa femme, Léonore de Galigaï, qui était femme de chambre et favorite de la reine, il s'éleva en peu de temps à la plus haute faveur. Après la mort de Henri IV il acheta le marquisat d'Ancre, fut nommé gouverneur de la Normandie, et enfin maréchal de France, sans avoir jamais tiré l'épée. Il était en même temps premier ministre du jeune roi Louis XIII et exerçait sur ce prince un empire tyrannique. Mais sa fortune si rapide et ses hauteurs excitèrent la jalousie des grands seigneurs; excité par eux, le jeune roi, qui depuis longtemps supportait impatiemment le joug de cet étranger, ordonna sa mort. Il fut frappé par Vitry dans la cour du Louvre, le 24 avril 1617. Sa femme fut condamnée à mort comme sorcière, et leur fils fut déclaré par le parlement *ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume.*

CONCLAVE (du mot latin *conclave*, chambre); collége des cardinaux réunis pour élire un pape. Pendant toute la durée de l'élection, les conclavistes ne peuvent avoir aucune communication avec le dehors; ils sont placés sous la surveillance du cardinal camerlingue et d'un officier laïque appelé maréchal de l'Église. Tous les jours ils s'assemblent pour voter, jusqu'à ce qu'un même nom réunisse les deux tiers des suffrages. Pour prévenir la durée illimitée des conclaves, les règlements portaient que si le huitième jour le pape n'était point encore élu, les cardinaux seraient réduits au pain et au vin; cet usage est tombé en désuétude. Le conclave fut institué en 1274 par Grégoire X. Dans l'origine, l'élection des papes se faisait par le clergé et le peuple de Rome.

CONCORD, nom de plusieurs communes des États-Unis, dont les principales sont: *Concord*, ch.-l. de l'état de New-Hampshire, sur le Merrimak, à 95 kil. N. O. de Boston; 3,000 hab.; et *Concord*, nommée *Musquetequid* par les Indiens, dans l'état de Massachussets, sur une rivière nommée aussi Concord, à 31 kil. N. O. de Boston; 2,000 hab.

CONCORDAT. On désigne spécialement sous ce nom tout contrat passé entre le pape et un gouvernement chrétien pour fixer les droits respectifs de l'Église et de l'État. Les plus célèbres sont: le *concordat de Worms*, conclu en 1122 entre le pape Calixte II et l'empereur d'Allemagne, Henri V; il mit fin à la longue querelle des *Investitures*; — le *concordat de* 1516, entre le pape Léon X et le roi François I, relativement à la nomination des bénéfices: tout l'avantage fut du côté du pape; — le *concordat de* 1801, conclu entre Bonaparte, premier consul, et le pape Pie VII; il mit fin à l'anarchie qui régnait depuis la révolution dans l'église de France, et rétablit dans ce pays l'autorité pontificale, tout en réservant au chef de l'état la nomination de tous les fonctionnaires ecclésiastiques.

CONCORDE, divinité païenne, fille de Jupiter et de Thémis. Les Romains l'adoraient. Peu après le départ des Gaulois Sénonais, le dictateur Camille, pour apaiser les querelles sans cesse renaissantes du sénat et du peuple, éleva sur le Capitole un temple à la Concorde, qui devint célèbre. Le sénat s'assemblait souvent dans ce temple.

CONCORDIA, *Concordia*, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 53 kil. N. E. de Venise ; 1,300 hab. Evêché. Détruite par Attila en 452 ; elle fut rebâtie dans la suite. — Bourg du duché de Modène, à 28 kil. N. de Modène ; 2,500 hab.

CONDAMINE (LA). *Voy.* LACONDAMINE.

CONDAPILLY, ville de l'Inde. *Voy.* KONDAPILLI.

CONDATCHI, ville de l'Inde. *Voy.* KONDATCHI.

CONDATE. Ce mot, qui en celtique signifiait *confluent*, était commun à plusieurs villes de la Gaule ancienne, telles que celles qui se nomment auj. Montereau-faut-Yonne, Rennes, Cône, Cognac, etc. — Il y avait aussi une ville de *Condate* dans la Bretagne (Flavie Césarienne) ; c'est auj. Northwich.

CONDÉ, ch.-l. de cant. (Nord), sur l'Escaut, à 11 kil. N. E. de Valenciennes ; 5,297 hab. Place forte ; canal qui communique avec Mons. Prise par Louis XI en 1478, par le prince d'Orange en 1580, par Louis XIV en 1676, et cédée à la France par le traité de Nimègue. Les Autrichiens s'en emparèrent en 1793, mais les Français la reprirent la même année. Cette ville a porté le nom de *Nord-Libre* pendant la révolution. — A 2 kil. N. O. de Condé se trouve le village de *Vieux-Condé ;* 3,865 hab. Fabriques de vinaigre, et mines de houille. Ce village eut d'abord des seigneurs peu connus auxquels appartenaient les sires d'Avesnes. Jeanne, héritière de cette maison, épousa en 1335 Jacques de Bourbon, comte de la Marche, père de Jean de Bourbon, tige des comtes de Bourbon-Vendôme, et devint ainsi l'aïeule des princes de Condé, issus eux-mêmes de la maison de Bourbon-Vendôme.

CONDÉ, ch.-l. de cant. (Aisne), à 13 kil. E. de Château-Thierry ; 600 hab.

CONDÉ-SUR-NOIREAU, ch.-l. de cant. (Calvados), à 24 kil. de Vire, 6,449 hab. Fabriques de toiles et de cotonnades.

CONDÉ (princes de), branche de la maison de Bourbon, a pour chef Louis, prince de Condé (7ᵉ fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme), qui descendait à la 4ᵉ génération de Jean de Bourbon, comte de la Marche, et était frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre.

CONDÉ (Louis I, prince de), chef du parti calviniste, né en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fit ses premières armes sous le maréchal de Brissac en Piémont, et se distingua dans plusieurs actions ; mais après la mort de Henri II, les mécontentements que lui firent essuyer les Guises le jetèrent dans le parti des réformés. Il fut, dit-on, le moteur secret de la conspiration d'Amboise, et comme tel il venait d'être condamné au dernier supplice, lorsque la mort de François II le sauva. Charles IX lui rendit la liberté ; il n'en usa que pour se mettre ouvertement à la tête des Protestants. Il s'empara de plusieurs villes, mais il perdit la bataille de Dreux et y fut fait prisonnier (1562). Rendu à la liberté par la paix de 1563, il reprit les armes en 1567, livra la bataille indécise de St-Denis, puis celle de Jarnac en 1569, et périt à cette dernière : il s'était déjà rendu prisonnier lorsqu'il fut lâchement assassiné après le combat par Montesquiou, capitaine aux gardes du duc d'Anjou. — Son fils, Henri I, prince de Condé, né en 1552, n'échappa à la Saint-Barthélemy qu'en abjurant le calvinisme ; mais à peine libre, il reprit sa religion, leva des troupes contre les Catholiques, et s'unit avec le roi de Navarre (Henri IV) pour faire la guerre. Il mourut presque subitement en 1588. On crut qu'il avait été empoisonné par ses domestiques, à l'instigation de sa propre femme. — Henri II, prince de Condé, fils posthume du précédent, né en 1588, mort en 1646, fut aimé de Henri IV, qui le fit élever dans la religion catholique. Pendant la minorité orageuse de Louis XIII, il se mit à la tête d'un parti de mécontents ; il fut arrêté et enfermé pendant trois ans à la Bastille et au château de Vincennes. Il rentra en grâce dans la suite et fut nommé, à la mort de Louis XIII, chef du conseil de régence. Sa plus grande gloire, dit Voltaire, est d'avoir été le père du Grand Condé.

CONDÉ (Louis II, prince de), dit *le Grand Condé*, premier prince du sang, connu d'abord sous le nom de *duc d'Enghien*, né à Paris en 1621, de Henri II, prince de Condé, montra dans la carrière militaire un génie précoce. Nommé général en chef à l'âge de 22 ans (1643), il défit entièrement à Rocroy les Espagnols bien supérieurs en nombre et redoutables alors par leur infanterie. L'année suivante, il battit les Allemands à Fribourg, et gagna en 1645 contre Mercy la bataille de Nordlingen. Il fut moins heureux en Catalogne et ne put prendre Lérida, mais il remporta bientôt après sur l'archiduc Léopold la victoire de Lens, qui amena la paix avec l'Allemagne (1648). Pendant les troubles de la Fronde, Condé, qui s'était permis de railler l'administration de Mazarin, fut rappelé de l'armée et subit à la Bastille une détention de treize mois. Aussitôt qu'il fut remis en liberté, il ne songea qu'à la vengeance ; il leva des troupes, marcha sur Paris, et défit le maréchal d'Hocquincourt près de Gien ; mais il fut battu lui-même par Turenne dans le faubourg St-Antoine (1652). Après cette défaite, il passa dans les rangs des Espagnols ; mais, heureusement pour la France, il n'y ramena point la victoire. La paix des Pyrénées (1659) rendit ce prince à sa patrie. La guerre s'étant allumée entre la France et l'Espagne, Condé conquit la Franche-Comté en trois semaines (1667) ; il prit aussi la part la plus glorieuse à la guerre de 1672 contre la Hollande. La victoire de Senef (1674) fut son dernier fait d'armes. Il passa ses derniers jours dans une charmante retraite à Chantilly, cultivant les lettres et conversant avec Racine, Boileau et Molière. Il mourut en 1686. Bossuet, parmi plusieurs autres orateurs chrétiens, prononça sur son cercueil une *oraison funèbre* qui est restée un chef-d'œuvre du genre. De tous les ouvrages écrits sur la vie de ce prince, le plus intéressant est l'*Histoire de Louis de Bourbon*, par Desormeaux, Paris, 1766-68, 4 vol. in-12.

CONDÉ (Louis-Joseph, prince de), fils de Louis-Henri, duc de Bourbon, qui fut chargé du gouvernement après la mort du régent, et 4ᵉ descendant du Grand Condé, né en 1736, servit avec distinction dans la guerre de Sept-Ans et contribua au gain de la bataille de Johannisberg. Lors de la Révolution, il fut un des premiers à quitter la France, et forma dès 1789, sur les bords du Rhin, cette armée d'émigrés connue sous le nom d'*armée de Condé*. Après avoir fait en pure perte des prodiges de valeur à Wissembourg, Haguenau, Bertheim, le prince fut obligé de congédier son armée et se retira en 1800 en Angleterre. Il rentra en France à la restauration et reçut de Louis XVIII les titres de grand-maître de la maison du roi et de colonel-général de l'infanterie. Il mourut à Chantilly en 1818, à 82 ans. — Il eut pour fils Louis-Henri-Joseph de Bourbon, prince de Condé, qui est plus connu sous le nom de duc de Bourbon (*Voy.* BOURBON), et pour petit-fils l'infortuné duc d'Enghien (*Voy.* ENGHIEN). La maison de Condé s'est éteinte avec ces deux derniers princes.

CONDES, village du dép. du Jura, sur l'Ain, au pied d'une montagne, à 54 kil. de Lons-le-Saulnier ; 300 hab. Aux environs, ruines du château d'Oliferne, qui est dans le pays l'objet de traditions singulières.

CONDILLAC (Étienne BONNOT DE), abbé de Mureaux, célèbre philosophe, né en 1715 à Grenoble d'une famille noble, était neveu du grand-prévôt de Lyon et frère de Mably. Il reçut les ordres, mais sans se vouer à l'état ecclésiastique. Il préféra la carrière littéraire, se lia de bonne heure avec plusieurs des philosophes les plus éminents de l'époque, notam-

ment avec Diderot, J.-J. Rousseau et Duclos; étudia profondément les grands métaphysiciens modernes, surtout Locke; commença à écrire lui-même en 1746; publia plusieurs ouvrages de métaphysique aussi remarquables par la nouveauté des idées que par la clarté du style, et qui attirèrent sur lui l'attention; fut choisi en 1757 pour être le précepteur de l'infant, duc de Parme; revint se fixer en France après avoir consciencieusement rempli sa tâche; fut admis à l'Académie Française en 1768; reçut du gouvernement de Pologne en 1777 l'honorable mission de rédiger une *Logique* classique pour la jeunesse du pays, et mourut en 1780 dans la terre de Flux près de Beaugency. Condillac est le chef de l'école sensualiste en France. Ses écrits, qui brillent surtout par la méthode et la clarté, tirent une révolution dans la philosophie en France. Il s'était borné d'abord à suivre les pas de Locke, mais bientôt il voulut marcher seul et exposa des doctrines nouvelles dont les unes sont profondes et lumineuses, et dont les autres ne sont que paradoxales. Les principales sont: que toutes les idées viennent des sens; que les facultés de l'âme elles-mêmes ne sont comme les idées que des *sensations transformées*; que la seule bonne méthode est l'analyse, que les langues sont des méthodes analytiques, que le progrès de l'intelligence dépend de la perfection des langues, qu'une science n'est qu'une langue bien faite, que l'art d'écrire se réduit partout à suivre la liaison des idées. On a de lui : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746; *Traité des systèmes*, 1749; *Traité des sensations*, 1754; *Traité des animaux* (contre Buffon), 1755; *Cours d'études*, rédigé pour le prince de Parme, 1775 (ce cours comprend *Grammaire, Art d'écrire, Art de raisonner, Art de penser, Histoire*); *le Commerce et le gouvernement*, 1776; la *Logique*, 1779; la *Langue des calculs*, posthume. Ses œuvres complètes ont été publiées à Paris, 1798, 23 vol. in-8, et 1821-22, 16 vol. in-8 (par les soins de M. Théry, avec une excellente notice sur sa vie et ses ouvrages).

CONDOM, *Candomium*, ch.-l. d'arr. du dép. du Gers, à 40 kil. N. d'Auch; 7,098 hab. Commerce de blé, vins. Patrie de l'historiographe Dupleix, de l'amiral Blaise de Montluc, et de Franç. Sabbathier. Condom avait autrefois un évêché dont Bossuet fut titulaire; il est aujourd'hui supprimé. — L'arr. de Condom a 6 cantons (Casaubon, Eauze, Montréal, Nogaro, Valence, plus Condom), 128 communes et 71,855 hab.

CONDOMAIS, petit pays de la Gascogne, sur les confins de la Guyenne, entre le Gabaret, la Lomagne, le Bazadais, l'Agénais, l'Armagnac. Places : Condom (ch.-l.), Assaffort, Nérac. Il fait auj. partie des départements du Gers et du Lot.

CONDOR, île de la mer de Chine, par 104° 11' long. E., 8° 4' lat. N. (17 kil. sur 4); elle n'est habitée que par des réfugiés de Cambodje ou de la Cochinchine. Le sol en est aride et le climat malsain.

CONDORCET (M.-J.-Ant.-Nic. CARITAT, marquis de), né en 1743, à Ribemont près de Saint-Quentin, d'une famille noble, originaire du Dauphiné, se fit dès sa première jeunesse un nom comme géomètre, fut reçu à l'Académie des Sciences à 26 ans (1769), et devint peu après secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il se lia avec les philosophes, surtout avec d'Alembert, Voltaire, Turgot, et à l'approche de la Révolution travailla par ses écrits à propager les idées nouvelles. Il fut nommé en 1791 à l'Assemblée législative, puis à la Convention; il vota avec les Girondins et fut, au 31 mai, enveloppé dans leur ruine. Mis hors la loi, il fut recueilli pendant huit mois chez une amie; mais, craignant d'exposer sa bienfaitrice, il sortit de sa retraite; il fut bientôt après arrêté et détenu au Bourg-la-Reine. Il se donna la mort dans sa prison en avalant du poison (mars 1794). Comme philosophe, Condorcet s'est surtout distingué par son ardent amour pour l'humanité et par des idées hardies sur la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Ses principaux ouvrages sont : *Essai d'analyse*, 1768, où il fit faire de nouveaux pas au calcul intégral; *Éloge des Académiciens* (1666-99), 1773 : *Application de l'analyse aux décisions rendues à la pluralité*, 1785; *Vie de Turgot*, 1786, *de Voltaire*, 1787; *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, 1795. Ce dernier ouvrage de Condorcet est le plus généralement connu ; il le composa peu avant de mourir, pendant qu'il était caché et sans livres; c'est là surtout qu'il expose ses idées sur le perfectionnement indéfini. On a encore de lui: des articles dans l'*Encyclopédie;* une édition des *Pensées* de Pascal, avec des notes de Voltaire, 1776-78; une édition des *Lettres d'Euler à une princ. d'Allemagne;* il a rédigé la *Feuille villageoise*, journal populaire, et a travaillé à plusieurs autres écrits périodiques. On a réuni ses œuvres en 21 vol. in-8, 1804. — Il avait épousé Sophie de Grouchy, sœur du maréchal de ce nom, morte en 1822; cette dame se fit un nom dans les lettres en traduisant la *Théorie des sentiments moraux* de Smith, 1798. Elle écrivit aussi des *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis, son beau-frère.

CONDOTTIERI (*chefs* ou *conducteurs*), nom dont on se servait en Italie pour désigner les capitaines de ces bandes mercenaires que les différents états de cette contrée prenaient à leurs gages pendant les XIII[e] et XIV[e] siècles. Plusieurs de ces condottieri se sont fait un nom célèbre dans l'histoire; les plus connus sont : Alberic de Barbiano, John Hawkwood, Fra Moriale, Raymond de Cordoue, Braccio de Montone et Sforza Attendolo, paysan de Cotignola, dont les descendants s'assirent sur le trône ducal de Milan. Les condottieri prenaient le plus grand soin de s'épargner mutuellement; et tandis qu'ils rançonnaient sans pitié les indigènes vaincus et réclamaient des sommes énormes pour prix de leurs services, ils se renvoyaient toujours leurs prisonniers sans rançon.

CONDREN (Charles DE), docteur en Sorbonne, né près de Soissons en 1588, mort en 1641, fut le 2[e] général de l'Oratoire et le confesseur de Gaston, duc d'Orléans. Sa modestie lui fit refuser le chapeau de cardinal et les archevêchés de Reims et de Lyon. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, Paris, 1643, 2 vol. in-8, et 1677, in-12.

CONDRIEU, ville du dép. du Rhône, sur le Rhône, à 34 kil. S. de Lyon; 3,591 hab. Etoffes de soie noire, teintureries, tanneries, raffinerie de sel. Commerce de vin blanc renommé. Patrie de Pierre de Villars, père du maréchal de Villars.

CONDRUSES, *Condrusi*, peuple de la Gaule (Germaniq. 2[e]), le long de la forêt nommée *Arduenna*, entre les *Tungri* au N. et les *Treviri* au S.

CONE, ville de France. *Voy.* COSNE.

CONEGLIANO, ville forte du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. N. de Trévise; 4,000 hab. Manuf. de draps et de soieries. — Napoléon donna le titre de duc de Conegliano au général Moncey.

CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. *Voy.* GUATIMALA. — DE L'AMÉRIQUE DU SUD. *Voy.* COLOMBIE.

CONFÉDÉRATION DU RHIN et CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. *Voy.* ALLEMAGNE et RHIN.

CONFÉDÉRATION DU RIO-DE-LA-PLATA. *Voy.* RIO-DE-LA-PLATA (Provinces unies du).

CONFÉDÉRATION MEXICAINE. *Voy.* MEXIQUE.

CONFESSION D'AUGSBOURG, nom que l'on a donné à la profession de foi que firent les Protestants dans la diète d'Augsbourg en 1530. Luther, mis alors au ban de l'Empire, ne se trouvait pas à cette diète; Mélanchthon y fut le principal représentant de la religion nouvelle. Ce sage disciple inséra dans cette déclaration de foi quelques modifications, qui conservaient au reste les principes fondamentaux du

luthéranisme; cependant l'empereur Charles-Quint fit proscrire cette confession par les députés catholiques qui se trouvaient en majorité à la diète, et il s'ensuivit entre les princes luthériens une ligue offensive et défensive, dite *de Smalkald*, qui après de longs combats finit par triompher.

CONFESSION D'EMDEN. *Voy.* EMDEN.

CONFLANS (du mot *confluent*), bourg des États sardes, au confluent de l'Arly et de l'Isère, à 35 kil. N. E. de Chambéry; 1,340 hab.

CONFLANS, bourg du dép. de la Haute-Saône, à 22 kil. N. E. de Vesoul, au confluent du Breuchin et de la Semone; 750 hab. Mine de fer.

CONFLANS, bourg du dép. de la Seine, entre Paris et Charenton, au confluent de la Seine et de la Marne. Château qui appartient aux archevêques de Paris.

CONFLANS-SAINTE-HONORINE, village du dép. de Seine-et-Oise, à 22 kil. N. de Versailles; 2,000 hab. Aux env., grotte où l'on voit de belles congélations.

CONFLUENTES. *Voy.* COBLENTZ et CONFOLENS.

CONFOLENS, *Confluentes*, ch.-l. d'arr. (Charente), sur la Vienne et la Goire, à 57 kil. N. E. d'Angoulême; 2,766 hab. Société d'agriculture, bibliothèque. Commerce de bois, merrain, bœufs gras, etc. Mines de zinc et de plomb. — L'arr. de Confolens a 6 cant. (Chabanais, Champagne-Mouton, Montambœuf, Saint-Claud, plus Confolens qui compte pour 2), 70 communes et 68,583 hab.

CONFUCIUS, dont le vrai nom est *Kong-fou-tseu* ou *Kong-tsée*, célèbre philosophe chinois, né vers l'an 551 av. J.-C., dans une ville de la principauté de Lou, dont son père était gouverneur, descendait, dit-on, de *Hoang-ti*, législateur de la Chine. Il remplit dès sa première jeunesse, et avec le plus grand succès, des fonctions administratives; mais à l'âge de 24 ans il renonça à tout emploi pour se livrer à la méditation, et forma le projet de réformer les mœurs de son pays. Il parcourut dans ce but plusieurs provinces et se vit bientôt entouré d'un grand nombre de disciples qui l'aidèrent dans sa noble entreprise. Frappé de sa réputation de sagesse, le roi de Lou l'appela à sa cour et le nomma son premier ministre. Pendant son administration, Confucius corrigea les mœurs, réforma la justice et fit prospérer l'agriculture et le commerce; mais le roi, trop ami des plaisirs, s'étant bientôt fatigué des sages avis du philosophe, Confucius fut forcé de s'éloigner de la cour. Rentré dans la vie privée, il se remit à parcourir les provinces pour prêcher la morale, et écrivit les ouvrages qui l'ont immortalisé. Il mourut vers 479 av. J.-C., entouré de ses disciples qui lui rendirent une sorte de culte. Ses descendants subsistent encore à la Chine et y jouissent de plusieurs priviléges. Confucius enseigna une philosophie toute pratique. Il s'occupa surtout de faire revivre les règles de conduite et les usages des anciens. Il révisa dans ce but les *Kings*, livres sacrés des Chinois. Il composa aussi quelques ouvrages; ceux qu'on lui attribue sont le *Chou-king*, traité de morale et de politique en exemples, où l'auteur parcourt l'histoire des temps anciens pour en extraire les discours et les règles de conduite qu'avaient laissés les empereurs, les ministres et les sages de l'antiquité; le *Tchun-sieou* (*le Printemps et l'Automne*), histoire du royaume de Lou, de 722 à 480 av. J.-C.; le *Hiao-king* (dialogue sur la piété filiale); le *Ta-hio* (*la grande Science*), et *Tchong-yong* (*le Juste milieu*, *l'Invariable milieu*), traités dogmatiques de morale et de politique; il y fait consister la sagesse dans la modération. On attribue aussi ces deux derniers à deux de ses disciples. Le *Chou-king* a été traduit en français par le père Gaubil, Paris, 1770, in-4. Tous les livres moraux ont été traduits en latin et paraphrasés par les PP. Intorcetta, Herdrich, Rougemont et Couplet, sous le titre de *Confucius Sinarum philosophus*, Paris, 1687, in-fol.; le *Tchong-yong* ou *Invariable milieu* a été publié à part en chinois, avec traduction latine et française, par Abel Rémusat, (qui l'attribue à Tsu-ssée), Paris, 1817, in-4. On trouve aussi plusieurs des ouvrages de Confucius dans la collection intitulée *Sinensis imperii libri classici VI* du P. Fr. Noël, Prague, 1711, trad. en franç. par l'abbé Pluquet, 1784, 7 vol. in-18. La *Vie de Confucius* a été écrite par le P. Amiot (dans les *Mémoires sur les Chinois*, t. XII). On a publié la *Morale de Confucius*, Amsterdam, 1688, 1 vol. in-8.

CONFUCIUS (religion de) religion observée en Chine. *Voy.* CHINE.

CONGLETON, ville d'Angleterre (Chester), à 16 kil. de Newcastle-under-Line; 6,400 hab. Soieries, tanneries, rubans, tissus de coton.

CONGO, région de l'Afrique, bornée à l'O. par l'Océan Atlantique, au N. par le Loango, au S. par l'Angola; ses limites à l'E. sont inconnues. C'est l'assemblage d'une foule d'états indépendants, parmi lesquels on distingue, outre celui de Congo proprement dit, ceux de Bamba, Sundi, Pango, Batta, Pemba, Sogno, et la farouche tribu montagnarde des Giagas. Capitale, Banza-Congo (San-Salvador des Portugais). Ceux-ci regardent le Congo comme pays vassal, mais c'est fort gratuitement. Jadis leurs missionnaires avaient fait quelques progrès dans le pays. Le sol est très fertile; il produit du sucre, du poivre, de la cassave, etc. Le climat est brûlant sur les côtes et dans les plaines; à l'E., s'élèvent des montagnes d'où sortent beaucoup de riv. dont la principale est le Congo ou Zaïre. L'agriculture, la civilisation y sont presque nulles. — Le Congo a été découvert par le Portugais Diégo Cam en 1484; Tuckey l'a visité en 1806 et a donné quelques notions un peu moins vagues sur ce pays.

CONGO, fleuve d'Afrique. *Voy.* ZAÏRE.

CONGRÉGATION. On désigne sous ce nom: 1° une association d'ecclésiastiques qui ne sont ni séculiers ni religieux, mais qui tiennent le milieu entre les uns et les autres: telles sont les congrégations de l'Oratoire, de la Doctrine chrétienne, de St-Lazare, des Eudistes, les Bénédictins de la congrégation de St-Maur, la congrégation de St-Vannes, etc.; 2° une commission de cardinaux chargés par le pape de traiter des matières religieuses et de s'occuper des affaires du gouvernement romain; 3° enfin certaines réunions de fidèles qui se formaient naguère sous les auspices des Jésuites, pour pratiquer sous leur direction des œuvres de piété ou de charité.

CONGRÉGATIONALISTES, nom donné en Angleterre à la secte des INDÉPENDANTS.

CONGRÈS, réunions diplomatiques formées, soit de souverains, soit de leurs plénipotentiaires, et dans lesquelles on s'occupe à concilier les différends qui ont pu s'élever entre deux ou plusieurs nations, ou à prévenir les ruptures. Les congrès les plus connus sont ceux de Munster et d'Osnabrück (1646), des Pyrénées (1659), d'Aix-la-Chapelle (1663, 1748 et 1818), de Nimègue (1676-78), de Ryswick (1697), d'Utrecht (1713), de Rastadt (1797-99), de Châtillon (1814), de Vienne (1814-15), de Carlsbad (1820), de Troppau (1820), de Laybach (1821), de Vérone (1822).

CONGREVE (William), poëte comique, surnommé *le Térence anglais*, né en 1672, dans le Staffordshire, mort en 1729, fit jouer sa première pièce à 20 ans, et quitta le théâtre au bout de peu d'années pour remplir des places lucratives et jouir de sa fortune. Il ne composa plus depuis que des pièces fugitives. On a de lui: *le Vieux Garçon* (*The old Bachelor*), 1693; *le Fourbe* (*The double Dealer*), 1694; *Amour pour Amour* (*Love for Love*), 1695: c'est son chef-d'œuvre; *l'Épouse en deuil* (*The Mourning Bride*), 1695; *le Train du monde*, 1700. On trouve dans ses pièces du comique, de l'intrigue et de l'intérêt, mais en même temps une licence excessive; aussi peut-on à peine en représenter une seule aujourd'hui.

Ses œuvres forment 3 vol. in-8, Birmingham, 1761. Ses comédies se trouvent traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.*

CONGREVE (sir Williams), officier d'artillerie anglais, né en 1772, dans le Middlesex, est célèbre par l'invention des fusées qui portent son nom. On les employa pour la première fois en 1806 au siége de Boulogne: elles furent d'un grand effet à la bataille de Leipsick, à Waterloo et dans le bombardement d'Alger par lord Exmouth (1816). Sir Congreve était entré jeune au service : il le quitta en 1820 avec le grade de lieutenant-colonel. Outre les *fusées à la Congrève*, on lui doit plusieurs inventions dans les arts mécaniques et industriels. Il se ruina dans une entreprise de mines et vint finir ses jours en France. Il mourut à Toulouse en 1828.

CONI, *Cuneo* en italien, ville des États sardes, sur la Stura, à 75 kil. S. de Turin ; ch.-l. d'une intendance générale ; 16,000 hab. Évêché. Jadis cette ville était fortifiée. Filatures de soie; fabriques de draps ; commerce de grains.

CONIEH, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* KONIEH.

CONIL, ville d'Espagne, à 32 kil. S. E. de Cadix ; 3,000 hab. Pêche de thons et d'anchois.

CONIMBRIGA, ville de Lusitanie, auj. COÏMBRE.

CONLIE-LA-CHAPELLE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 19 kil. N. O. du Mans; 1,450 hab.

CONLIÉGE, ch.-l. de cant. (Jura), à 5 kil. S. E. de Lons-le-Saulnier, 1,300 hab.

CONNAUGHT, *Connacia* en latin moderne, une des 4 grandes divisions anc. de l'Irlande, à l'O. Elle forme auj. 5 comtés: Galway, Mayo, Sligo, Leitrim, Roscommon.

CONNECTICUT, riv. des États-Unis, prend sa source au N. de New-Hampshire, traverse les états de Massachussets, de Connecticut, et se jette dans l'Océan Atlantique entre New-Haven et New-London. Elle est remarquable par plusieurs cataractes.

CONNECTICUT, un des états de l'Union (Amérique du Nord), par 72° 20'-78° 18' long. O., 40° 53'-42° 2' lat. N.; il est borné au N. par le Massachussets, à l'E. par le Rhode-Island, à l'O. par le New-York, au S. par le détroit de Rhode-Island; 140 kil. sur 93; 297,000 hab. Ch.-l. Hartford et New-Haven. Le Connecticut se divise en 8 comtés (Fairfield, Hartford, Lichtfield, Middlesex, New-Haven, New-London, Tolland et Windham). Climat tempéré et sain ; sol généralement fertile ; forêts immenses ; riches pâturages. Le Connecticut nourrit une quantité innombrable de pigeons. Mines de fer, de cuivre et de plomb. — Les peuplades indiennes qui habitaient jadis cette contrée portaient le nom de Pequods et de Mohicans. Les Européens s'y établirent en 1633, et leur nombre s'accroissant rapidement, les diverses colonies du Connecticut formèrent une confédération qui en 1662 reçut une charte du roi d'Angleterre Charles II. Le Connecticut prit une part active à la guerre de l'indépendance, et entra dans la confédération générale; toutefois l'ancienne charte y resta en vigueur jusqu'en 1818.

CONNECTICUT (NOUVEAU-), nom donné à la partie N. E. de l'état d'Ohio, comprenant les sept comtés d'Ashtabula, Cuyahoga, Geauga, Huron, Médina, Portage et Trum-Bull, parce qu'ils furent peuplés par des émigrants de l'ancien Connecticut.

CONNETABLE, de *comes stabuli*, comte-surveillant de la maison. Avant la 3e race, le connétable n'était qu'un officier du palais, présidant tantôt au service des tables, tantôt à celui des meubles. Depuis le règne de Henri I, au XIe siècle, jusqu'au règne de Louis XIII, le connétable fut le premier dignitaire de la monarchie française. En temps de guerre il commandait en chef, et avec un pouvoir absolu, toutes les armées ; le roi lui-même, lorsqu'il se trouvait au milieu des troupes, ne pouvait arrêter aucune mesure importante sans avoir pris l'avis du connétable. En temps de paix, le connétable était aussi le premier conseiller du roi pour toutes les matières de guerre ; il avait droit à la table du roi, et était juge suprême de tous les démêlés qui s'élevaient entre les gens de sa maison. Les plus célèbres connétables furent Châtillon, Clisson, Du Guesclin, Bourbon, Montmorency. Le dernier connétable fut le duc de Luynes. Louis XIII supprima cette dignité en 1627.

CONNOR (Roderik o'). *Voy.* O'CONNOR.

CONON, général athénien, fit la guerre aux Lacédémoniens, et, s'étant mis à la tête de la flotte des Perses qui étaient aussi en guerre avec eux, les battit sur mer à Cnide, 394 av. J.-C., et leur enleva par là l'empire de la mer. Pour se venger, les Lacédémoniens le firent accuser auprès d'Artaxerce d'avoir voulu soulever contre lui l'Ionie et l'Éolie, et le firent disgracier. Conon avait amassé de grandes richesses qu'il consacra à la reconstruction des murs d'Athènes qui avaient été ruinés à la fin de la guerre du Péloponèse. Il mourut dans l'île de Cypre, l'an 390 av. J.-C.

CONON, géomètre et astronome d'Alexandrie, qui vivait de 300 à 260 av. J.-C., découvrit, dit-on, la constellation nommée *Chevelure-de-Bérénice*, et lui donna le nom de cette reine par flatterie (*Voy.* BÉRÉNICE).

CONQUES, ch.-l. de cant. (Aude), à 7 kil. N. E. de Carcassonne ; 1,600 hab.

CONQUES, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 32 kil. N. O. de Rhodez ; 1,300 hab. Vins estimés.

CONQUET (LE), ville du dép. du Finistère, sur l'Océan, à 19 kil. O. de Brest ; 1,350 hab. Petit port, bonne rade. Entre cette ville et Brest, s'élève sur un roc le fort Berthaume.

CONRAD I, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie ou d'Allemagne en 911 ; fit la guerre à Othon, duc de Saxe, puis au duc de Bavière, et mourut en 919, d'une blessure qu'il reçut en combattant les Hongrois. Il désigna pour son successeur Henri, fils de ce même Othon de Saxe qui avait été son ennemi.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils de Henri, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie en 1024, après la mort de Henri II, eut une longue guerre à soutenir contre les princes de la maison de Saxe, pacifia la Hongrie et la Pologne, acquit le royaume de Bourgogne en vertu de la donation de Rodolphe III, se fit couronner empereur d'Occident à Rome en 1027, défit en 1037 Eudes, comte de Champagne, et mourut à Utrecht en 1039.

CONRAD III, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, né en 1093, fut élu après la mort de l'emp. Lothaire II (1137), et soutint une longue guerre avec Henri-le-Superbe, duc de Saxe et de Bavière, son compétiteur. Il partit ensuite pour la Terre-Sainte avec Louis VII (1147) et assiégea vainement Damas. De retour en Allemagne, il mourut à Bamberg en 1152.

CONRAD IV, empereur d'Allemagne, élu en 1250, était duc de Souabe et fils de l'empereur Frédéric II. Le pape Innocent IV combattit son élection, lui opposa Guillaume de Hollande, et fit prêcher une croisade contre lui. Conrad passa en Italie pour se faire reconnaître roi des Deux-Siciles; prit Naples, Capoue, Aquino, et mourut en 1254, au milieu de ses conquêtes. On accuse, sans doute à tort, son frère naturel Mainfroi de l'avoir fait empoisonner. Cet empereur fut père de l'infortuné Conradin.

CONRAD V, OU CONRADIN. *Voy.* CONRADIN.

CONRAD, roi d'Arles ou de la Bourgogne Transjurane (937-993), fils du roi Rodolphe II, fit le bonheur de ses peuples et fut surnommé *le Pacifique.* Les Sarrasins et les Hongrois ayant envahi ses états à la fois, il les fit battre les uns contre les autres; puis, se jetant sur eux pendant le combat, il les extermina. Ce fut la seule guerre qu'il eut à soutenir pendant son long règne.

CONRAD, dit *le Marquis de Tyr*, fils d'un marquis du Montferrat, prit la croix en 1186, s'arrêta quelque temps à Constantinople, où il défendit Isaac-l'Ange contre ses sujets révoltés; puis alla au secours de Tyr, qu'assiégeait Saladin; força les Sarrasins à lever le siége, et fut proclamé souverain de Tyr. Il voulait se faire nommer roi de Jérusalem, lorsqu'il fut tué par deux émissaires du Vieux de la Montagne (1190).

CONRAD DE WURTZBOURG, minnesinger ou troubadour allemand, florissait dans la seconde moitié du XIIIe siècle, séjourna longtemps à Wurtzbourg (d'où vient son nom), et mourut à Fribourg en Brisgau. On a de lui un poëme de la *Guerre de Troie*, et d'autres poésies estimées.

CONRADIN, fils de l'empereur Conrad IV, et dernier rejeton de la famille de Hohenstaufen, né en 1252, perdit son père à 3 ans, et hérita de ses droits aux couronnes de Germanie, de Naples et de Sicile; mais il fut dépouillé de tous ses états à cause de son jeune âge. Ayant voulu disputer le royaume de Naples à Charles d'Anjou, que le pape en avait investi, il fut vaincu par ce prince à Tagliacozzo, en 1268, pris et mis à mort après un simulacre de jugement. Il avait à peine 16 ans. *Voy.* MAINFROY.

CONRART (Valentin), né en 1603 à Paris, mort en 1675, conseiller et secrétaire du roi, était ami des lettres et réunissait chez lui, vers 1630, une société de gens d'esprit; cette société fut le berceau de l'Académie Française, qui fut constituée par Richelieu en 1635. Conrart en fut le secrétaire. Cet académicien n'a laissé aucun ouvrage notable.

CONRING (HERMAN), *Conringius*, savant universel, né en 1606 à Narden (Ost-Frise), mort en 1681, professa la philosophie naturelle, puis la médecine à Helmstædt, et jouit d'une grande considération auprès du duc de Brunswick et de plusieurs princes, qui le consultèrent souvent sur le droit politique. Il reçut d'eux le titre de conseiller et des pensions. Conring a écrit sur le droit, la politique, l'histoire, la physique, la médecine et la théologie. Ses principaux ouvrages sont: *De origine juris germanici*, 1643; *De imperio Germanorum Romano*, 1644; *De finibus imperii Germanici*, 1654; *Introductio in universam artem medicam*, 1654; *De hermetica Ægyptiorum et Paracelsicorum medicina*, 1648. Il a en outre laissé une foule de dissertations particulières et de lettres. Ses œuvres, publiées à Brunswick en 1730, forment 7 vol. in-folio.

CONSABURUS, ville d'Hispanie, auj. CONSUEGRA.

CONSALVI (Hercule), cardinal et homme d'état, né à Rome en 1757, mort en 1824, se montra de bonne heure l'ennemi déclaré de la révolution française. Après avoir été auditeur de la Rote, juge au tribunal de la signature, il devint ministre de la guerre sous Pie VI (1789), fut créé cardinal par Pie VII, vint à Paris en 1801 et y signa le fameux concordat. Napoléon, connaissant ses dispositions hostiles, le fit éloigner des affaires pendant quelques années et le retint même en France; mais en 1814, il retourna en Italie, et y devint de nouveau ministre. Il se rendit au congrès de Vienne, comme nonce du pape (1815), et obtint qu'on restituât au saint-siége les marches de Bénévent et de Ponte-Corvo.

CONSARBRUCK, ou CONS, petit village d'Allemagne, à 7 kil. S. O. de Trèves et presque au confluent de la Sarre et de la Moselle. Il s'y livra une bataille où le duc de Lorraine, Charles III, défit le maréchal de Créqui (1675). Consarbruck (nommé d'abord Cons) prend son nom de sa position sur la Sarre et d'un ancien pont (*brücken*) sur cette rivière.

CONSEIL AULIQUE, c'est-à-dire *conseil de la cour*, nom que l'on donnait jadis dans l'empire germanique à un conseil particulier que présidait l'empereur, et qui était chargé d'exercer en son nom les droits impériaux. Il donnait l'investiture aux comtes et aux barons du Saint-Empire; il jugeait en dernier ressort toutes les causes féodales qui avaient pour objet un fief, ainsi que celles qui concernaient les affaires d'Italie. Les états n'avaient droit de recours à la diète que quand l'arrêt du conseil pouvait produire un grief commun à tout l'Empire. Le droit de surveillance sur ce tribunal appartenait à l'électeur de Mayence. Le conseil aulique, établi au commencement du XVIe siècle, sous le règne de Maximilien, empiéta peu à peu sur les droits des états, et à l'époque du traité de Westphalie, il était devenu un pouvoir redoutable entre les mains des empereurs. Le conseil aulique n'a point disparu avec l'empire d'Allemagne; il a été conservé dans l'empire d'Autriche, mais il a beaucoup perdu de son importance première.

CONSEIL DES ANCIENS, assemblée créée en France par la constitution de l'an III (23 septembre 1795), partageait le pouvoir avec le Directoire exécutif, et composait, avec le Conseil des Cinq-Cents, le Corps législatif. Elle avait 250 membres, qui se renouvelaient par tiers tous les ans; ils devaient avoir plus de 40 ans, être mariés ou veufs, et domiciliés depuis 15 ans sur le territoire de la République. Ils approuvaient ou rejetaient les résolutions prises par le Conseil des Cinq-Cents, et élisaient les directeurs du pouvoir exécutif. Ils avaient le droit de changer la résidence du Corps législatif. La révolution du 18 brumaire an VIII (1799) mit fin à l'existence de ce Conseil. Il siégeait aux Tuileries, dans la salle occupée avant lui par la Convention.

CONSEIL DES CINQ-CENTS, assemblée qui, d'après la constitution de l'an III (1795), formait, avec le Conseil des Anciens, le Corps législatif. Elle se composait de 500 membres, élus pour trois ans. Ils devaient être âgés de plus de 30 ans et domiciliés depuis 10 ans sur le territoire de la république. Cette assemblée proposait les lois; elle avait comme le Conseil des Anciens droit de police sur ses membres. Le Conseil des Cinq-Cents siégeait dans la salle du Manége (rue de Rivoli). Dans la journée du 18 fructidor an V, les directeurs expulsèrent 42 de ses membres qui tendaient à la contre-révolution, et, le 18 brumaire an VIII, ce Conseil fut violemment dissous, avec le Conseil des Anciens, par Bonaparte.

CONSEIL DES DIX, tribunal secret de la république de Venise, composé de 10 membres pris dans le grand conseil de la république. Il était chargé de veiller à la sûreté de l'état, de poursuivre et de punir tous les ennemis secrets de la république. Pour cela, il était armé de pouvoirs illimités, avait droit sur toutes les têtes et était affranchi de toute responsabilité. Ce conseil fut créé en 1309, après la conjuration de Boémond Tiépolo; il ne devait exister d'abord qu'un court espace de temps; mais prorogé d'année en année, il finit par être déclaré perpétuel en 1325. Depuis lors, cette terrible magistrature domina la république de Venise; elle ne tomba qu'avec la république.

CONSENTES, nom sous lequel on désignait à Rome les 12 principales divinités qui formaient, avec Jupiter, le conseil suprême de l'Olympe, et présidaient chacune à l'un des mois de l'année. C'étaient Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane et Cérès.

CONSENTIA, ville du Bruttium, auj. COSENZA.

CONSERANS, *Consorrani*, prov. de la Gascogne, au S. E., entre le Comminges et le gouv. de Foix. Ch.-l., St-Girons. Autres places, St-Lizier, Massat. Le Conserans fait auj. partie du dép. de l'Ariége.

CONSORRANI, peuple de la Gaule (Novempopulanie), au pied des Pyrénées, entre les *Convenæ* et les *Volcæ Tectosages* (*Voy.* CONSERANS). Leur ch.-l. était *Consorrani*, dit aussi *Consorranorum oppidum*, auj. SAINT-LIZIER.

CONSTABLES. On nomme ainsi en Angleterre

des officiers municipaux chargés de l'exécution des lois et du maintien de la paix : ils sont placés sous les ordres du juge de paix et ont pour insignes un bâton d'un mètre environ de longueur, surmonté des armes royales, et une petite verge de cuivre de 30 à 40 centimètres. Ce service a été longtemps gratuit, comme chez nous celui de la garde nationale. Depuis 1829, les anciens constables ont été remplacés par des officiers de police (*police constables*), qui sont rétribués. Le mot *constable*, comme celui de *connétable*, dont il était synonyme dans l'origine, vient de *comes stabuli*.

CONSTANCE, *Constantia*, *Costnitz* ou *Constanz* en allemand, ville du grand-duché de Bade, sur le Rhin et sur le lac de Constance, à 146 kil. S. E. de Strasbourg; 5,300 hab. Évêché. Jolie ville, belle cathédrale, anciens couvents des Franciscains et des Jésuites. Établissements d'instruction. Draps, toiles, horlogerie, etc. — Constance était plus grande et plus importante au moyen âge; elle fut longtemps ville impériale, et elle eut un évêché souverain qui fut sécularisé en 1802. Il s'y tint de 1414 à 1418 un célèbre concile œcuménique qui mit fin au grand schisme d'Occident en déposant les papes Jean XXIII et Benoît XIII, et en nommant Martin V. C'est à ce même concile que furent condamnés et mis à mort Jean Huss et Jérôme de Prague. Le clergé français y était représenté par Pierre d'Ailly, archevêque de Cambray, et par Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris.

CONSTANCE (lac de), *Brigantinus lacus* des anciens, *Bodensee* des Allemands, entre l'Allemagne et la Suisse septentr.; 65 kil. sur 13; se partage en deux bras, dits lac supérieur et lac inférieur ou de Zeller. Le Rhin le traverse: la Bregenz, l'Argen, le Stokach, viennent s'y jeter. Ce lac éprouve souvent, sans aucune cause apparente, une hausse subite, qui est suivie d'une baisse pareille. Ce phénomène est appelé *ruhss*. — Le cercle du Lac, dans le grand-duché de Bade, doit son nom au lac de Constance.

CONSTANCE, ville d'Afrique, dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, à 22 kil. E. du cap de ce nom. Elle est célèbre par ses vins délicieux : le rouge est dit *grand-constance*, le blanc *petit-constance*.

CONSTANCE I, surnommé *Chlore*, c.-à-d. *pâle*, empereur romain, fut adopté et nommé césar par Maximien en 292, puis devint auguste en 305. Il eut pour département les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; réduisit les Bretons qui s'étaient révoltés à l'instigation de Carausius et d'Allectus (296), et mourut à *Eboracum* (York) en 306. Il gouverna avec sagesse et avec bonté, et fit cesser les persécutions contre les Chrétiens. Il avait d'abord épousé Hélène; il la répudia ensuite pour épouser Théodora, fille de Maximien. Il avait eu d'Hélène Constantin, dit *le Grand*, qu'il nomma césar en mourant.

CONSTANCE II, 2e fils de Constantin. A la mort de son père (337), il partagea l'empire avec ses frères, Constantin II et Constant, et eut en partage l'Orient et la Grèce. Ses frères ayant péri en Occident, il attaqua et battit Magnence et Vétranion qui avaient usurpé la pourpre, et resta ainsi seul maître de l'empire (350). Il exerça toutes sortes de vengeances, et se rendit tellement odieux que les troupes proclamèrent Julien à sa place; il marchait contre celui-ci lorsqu'il mourut en route, à Mopsucrène, au pied du Taurus, l'an 361. Le règne de ce prince faible et incapable fut rempli par des guerres avec les Perses, peuple qu'il ne put soumettre, et par des querelles religieuses entre les Ariens et les orthodoxes; il favorisa les Ariens et persécuta saint Athanase.

CONSTANCE, général d'Honorius, réduisit en 411 l'usurpateur Constantin qui s'était enfermé dans Arles, et chassa des Gaules Ataulphe, roi des Goths; l'empereur lui donna la main de sa sœur Placidie et lui conféra le titre d'auguste (421). Il mourut peu de mois après. Il fut le père de Valentinien III.

CONSTANCE, reine de France, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, épousa en 998 le roi Robert et fit le malheur de ce prince par son caractère impérieux. Elle fit de vains efforts pour assurer la couronne à son 3e fils, Robert, au préjudice de l'aîné Henri, qui régna sous le nom de Henri I. Elle mourut en 1032.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger I, eut à disputer son héritage à Tancrède, son cousin, et ne fut reconnue qu'en 1194. Elle avait épousé l'empereur Henri VI, qui se rendit odieux aux Siciliens, et contre lequel elle fut forcée de prendre elle-même leur défense. Elle mourut en 1198.

CONSTANCE, reine de Sicile, fille de Mainfroi, épousa Pierre d'Aragon (1261). Avec le secours de son mari, elle enleva la Sicile à Charles d'Anjou après les Vêpres siciliennes, et régna à Palerme de 1283 à 1297 sous le nom de ses fils, Jayme et Frédéric.

CONSTANT I, empereur romain, 3e fils de Constantin-le-Grand, lui succéda en 337 avec ses deux frères, Constantin et Constance, et eut en partage l'Italie, l'Afrique. Peu d'années après, il devint maître de tout l'Occident par la mort de son frère Constantin qui lui avait déclaré la guerre et qui périt devant Aquilée (340). Il se rendit odieux par sa fierté, son faste et ses débauches, et fut détrôné et tué par Magnence (350). Il avait été l'adversaire des Ariens.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Héraclius II, fut placé sur le trône à 12 ans, l'an 641. Il se laissa enlever plusieurs provinces par le calife Moavia, abandonna le séjour de Constantinople et alla se réfugier en Sicile. S'étant rendu odieux dans cette île par ses rapines, il fut tué à Syracuse, dans son bain, par un de ses officiers, après 27 ans de règne (668).

CONSTANT DE REBECQUE (Benjamin), publiciste français, né en 1767, à Lausanne, d'une famille protestante réfugiée, fut un des plus zélés défenseurs des libertés publiques. Il entra au tribunat après le 18 brumaire, mais en fut bientôt éliminé à cause de son opposition, et se vit obligé, sous l'empire, de quitter la France. Il se retira en Allemagne, et ne revint dans son pays qu'en 1814. Pendant les Cent-Jours, il se rallia à Napoléon et prit part à la rédaction de l'*Acte additionnel*. Sous la Restauration, il fit partie de la Chambre des députés, et combattit avec éloquence, soit à la tribune, soit dans les journaux, surtout dans *la Minerve*, les mesures hostiles proposées par le gouvernement. Il fut nommé, à la révolution de 1830, président du Conseil d'état. Il mourut le 8 décembre de la même année. On a de lui un assez grand nombre d'écrits politiques qu'il a réunis sous le titre de *Cours de politique constitutionnelle*, 1817-20; des discours prononcés aux chambres législatives; un roman, *Adolphe;* un savant traité *De la Religion considérée dans sa source et dans ses formes*, etc., 5 vol. in-8, 1824-30; *Du polythéisme romain*, ouvrage posthume, 2 vol., 1833. Il était fort lié avec madame de Staël et partageait son goût pour la littérature allemande

CONSTANTIA, ville de Gaule, auj. COUTANCES.

CONSTANTIA, ville de Suisse. *Voy.* CONSTANCE.

CONSTANTIN I, surnommé *le Grand*, *Caius Flavius Valerius Aurelius Claudius Constantinus*, empereur romain, fils de Constance Chlore et d'Hélène, né en 274 à Naïsse dans la Dardanie, fut proclamé césar par les légions de la Grande-Bretagne à la mort de son père en 306. Après avoir pacifié les Gaules, Constantin marcha contre le tyran Maxence, sous le joug duquel gémissaient l'Italie et l'Afrique. Pendant cette marche, il aperçut, dit-on, dans les airs le signe sacré de la religion chrétienne, une croix, entourée de ces mots tracés en lettres de feu : *Tu vaincras par ce signe*. Frappé de cet avertisse-

ment, il adopta ce signe pour étendard, sous le nom de *labarum*, et s'avança avec confiance contre les troupes de son ennemi. Elles furent successivement défaites dans les plaines de Turin et sous les murs de Rome, et Maxence lui-même périt dans les eaux du Tibre. Maître de l'Italie et de l'Afrique après ces victoires, Constantin rétablit l'ordre et la justice, fit cesser la persécution contre les Chrétiens, embrassa leur religion (312) et la déclara religion de l'empire par un célèbre édit rendu à Milan en 313. En 315 il attaqua Licinius, empereur d'Orient, persécuteur des Chrétiens, et lui enleva l'Illyrie et la Grèce; en 323 il s'empara du reste des états de son rival, après avoir remporté sur lui les victoires d'Andrinople et de Chrysopolis. Seul maître alors de l'empire romain, il s'occupa de rétablir la paix de l'église troublée par des hérésies sans cesse renaissantes, fit frapper d'anathème Arius au concile de Nicée en 325, et exila tous ses sectateurs. Mais il flétrit sa gloire en faisant mourir son fils Crispus, injustement accusé par sa belle-mère Fausta, qui paya bientôt elle-même de sa tête son accusation. Quelques années après (330), Constantin transporta le siége de l'empire à Byzance, qui prit de lui le nom de Constantinople. Dans ses dernières années, il favorisa et persécuta tour à tour les Ariens et les Chrétiens orthodoxes, ainsi qu Arius et saint Athanase, chefs des deux partis. Il mourut en 337, laissant ses vastes états à ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, et à ses deux neveux Delmace et Annibalien.

CONSTANTIN II, dit *le Jeune*, fils aîné du précédent, né à Arles en 316, reçut en partage, à la mort de son père, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; mais ayant voulu s'emparer des états de son frère Constant, et étant entré dans ce but en Italie avec une armée, il fut défait, et périt dans une embuscade près d'Aquilée en 340.

CONSTANTIN III. *Voy.* HÉRACLIUS CONSTANTIN.

CONSTANTIN IV. *Voy.* HÉRACLÉONAS CONSTANTIN.

CONSTANTIN III (ou V, si l'on compte Héraclius, et Héracléonas parmi les Constantins), surnommé *Pogonat* ou *le Barbu*, empereur d'Orient, monta sur le trône en 668 avec ses deux frères Tibère et Héraclius, après la mort de Constant II, leur père. Il fit la guerre avec succès aux Sarrasins, et fit condamner la secte religieuse des Monothélites dans un concile tenu à Constantinople en 681. Il se rendit odieux par le meurtre de ses deux frères, et mourut sans laisser de regrets en 685. C'est sous ce prince, dans les guerres contre les Sarrasins, que fut employé pour la première fois le *feu grégeois*.

CONSTANTIN IV (ou VI), surnommé *Copronyme*, c'est-à-dire *ordurier*, parce qu'il salit les fonts baptismaux lorsqu'on le baptisait, empereur d'Orient, né en 718, succéda en 741 à son père Léon l'Isaurien; embrassa l'hérésie des *Iconoclastes*, qui foulaient aux pieds les images des saints; persécuta les Catholiques, et mourut de la peste dans une expédition contre les Bulgares en 775.

CONSTANTIN V (ou VII), empereur d'Orient, fils de Léon IV et d'Irène, né en 770, succéda à son père en 780, sous la tutelle de sa mère. Celle-ci finit par s'emparer du trône, et poussa la cruauté jusqu'à faire crever les yeux à son fils, qui mourut quelque temps après (797).

CONSTANTIN VI (ou VIII), fils de Basile-le-Macédonien, fut nommé auguste en 868, du vivant de son père, et mourut avant lui, en 878.

CONSTANTIN VII (ou IX), surnommé *Porphyrogénète*, empereur d'Orient, né en 901, fils de Léon-le-Philosophe, monta sur le trône à l'âge de 11 ans, en 912; fut mis sous la tutelle de sa mère Zoé, fut déposé en 919, remonta sur le trône en 945, et mourut en 959, empoisonné, à ce qu'on croit, par son fils Romain. Ce prince cultivait les lettres, et on a de lui quelques ouvrages dont le plus important est un *Traité de l'administration de l'Empire*. Ils se trouvent dans l'*Imperium orientale* de Banduri.

CONSTANTIN VIII (ou X), fils de Romain I, dit Lécapène, régna avec ses trois frères et son père de 928 à 945, pendant le temps que Constantin IX Porphyrogénète était déposé.

CONSTANTIN IX (ou XI), empereur d'Orient, fils de Romain II, le Jeune, succéda à Jean Zimiscès; fut proclamé empereur avec son frère Basile II, qui exerça la principale autorité depuis 976 jusqu'en 1025, époque de sa mort. Constantin, qui ne s'était fait remarquer encore que par sa conduite déréglée régna seul quelque temps, vit le peuple se soulever contre lui à cause de ses excès, et mourut en 1028.

CONSTANTIN X (ou XII), surnommé *Monomaque* ou *le Gladiateur*, empereur d'Orient, mort en 1054, avait obtenu le trône en 1042 avec la main de l'impératrice Zoé, veuve de Romain III (Argyre). Ce prince ne se fit connaître que par ses débauches; il laissa s'élever près de lui la puissance des Turcs Seldjoucides et permit aux Petchenègues de s'établir en Servie (1053).

CONSTANTIN XI (ou XIII), surnommé *Ducas*, empereur d'Orient, était fils d'un certain Andronic. Il succéda en 1059 à Isaac Comnène, qui l'avait adopté, et mourut en 1067, à l'âge de 60 ans. Sous son règne les Scythes ravagèrent l'empire, et quelques villes furent détruites par des tremblements de terre.

CONSTANTIN XII (ou XIV), surnommé *Dracosès*, dernier empereur de Constantinople, né en 1403, fils de Manuel II Paléologue, succéda en 1449 à Jean Paléologue, son frère. En 1453, Mahomet II vint assiéger Constantinople avec une armée formidable; Constantin se défendit vaillamment; mais abandonné des princes de la chrétienté, il ne put résister. Il mourut en héros sur la brèche. Sa mort fut suivie de la prise et du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire ottoman.

CONSTANTIN, usurpateur, fut fait, en 407, de simple soldat, empereur en Occid. par les légions de la Grande-Bretagne, et soutint quelque temps sa dignité par des victoires. Il résidait à Arles. L'empereur Honorius le reconnut un moment pour collègue, mais bientôt il l'assiégea dans la ville d'Arles, le força de se rendre et le fit mettre à mort (411). Il ne compte pas dans la série des empereurs.

CONSTANTIN I-IV, rois d'Écosse. *Voy.* ÉCOSSE.

CONSTANTIN, pape, élu en 708, mort en 715, était Syrien de naissance. Il combattit le monothélisme.

CONSTANTIN, antipape, compétiteur d'Étienne III, monta sur le saint-siége après la mort de Paul I (767); fut chassé de Rome le 6 avril 769, et finit ses jours dans un monastère où il fut renfermé après avoir eu les yeux crevés.

CONSTANTIN, surnommé *l'Africain*, bénédictin, membre du collége de médecine de Salerne, vivait vers 1070. Il est auteur d'une célèbre compilation sur la médecine. Ses ouvrages ont été publiés à Bâle, 1536, in-fol.

CONSTANTIN MANASSÈS, écrivain du XIIe siècle, vivait sous l'empereur Manuel Comnène. On a de lui, en vers grecs, un *Abrégé de l'histoire*, traduit en latin par Leunclavius, Paris, 1655, in-fol., et les *Amours d'Aristandre et de Callithée*. On en trouve des fragments dans les *Anecdota græca* de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4.

CONSTANTIN CÉPHALAS, compilateur du Xe siècle. On lui doit une *Anthologie* qui renferme beaucoup de pièces intéressantes; ce recueil précieux a été retrouvé au commencement de ce siècle à Heidelberg et publié par Fr. Jacobs, Leipsick, 1813-17, 3 vol. in-8. Il fait aussi partie de l'édition de la Byzantine imprimée à Bonn.

CONSTANTIN (Robert), helléniste, né à Caen au commencement du XVIe siècle, mort en 1605, pro-

fessa les belles-lettres à Caen. On lui doit un dictionnaire grec qui est un des plus anciens et des plus estimés, *Lexicon græco-latinum*, 2 vol. in-fol., Genève, 1566, souvent réimprimé.

CONSTANTIN PAULOWITZ, grand-duc de Russie, deuxième fils de Paul I, devait succéder à Alexandre, mais il céda le trône à son frère Nicolas et se contenta du titre de vice-roi de Pologne, qu'il possédait depuis 1816. Il fut chassé de Varsovie lors de l'insurrection de la Pologne, et mourut peu après du choléra, en 1831. Ce prince était d'une rudesse sauvage.

CONSTANTINA, nom commun à plusieurs villes anciennes, ainsi nommées en l'honneur des Constantins; les principales sont : *Arelate* (auj. ARLES), et *Cirta* (auj. CONSTANTINE).

CONSTANTINE, *Cirta*, *Sittianorum Colonia*, *Constantina*, ville importante de l'état d'Alger, ch.-l. de la prov. de Constantine, à 280 kil. E. d'Alger, par 3° 48' long. E., 36° 25' lat. N.; de 30 à 40,000 hab. Place très forte, située sur un roc escarpé dont le Roumel ou Oued-el-Kebir fait une sorte de presqu'île qui n'est abordable que du côté de l'ouest. On y trouve un grand nombre de monuments romains et des ruines antiques très précieuses. — Cette ville, très importante dans l'antiquité, porta le nom de *Cirta* du temps des Numides (*Voy.* CIRTA); elle reçut du temps de Jules César le nom de *Sittianorum civitas*, à cause d'un certain Sittius, qui y conduisit une colonie; elle prit ensuite le nom de *Constantine* en l'honneur de Constantin qui la rebâtit. Constantine fit longtemps partie de l'état de Tunis; les Algériens s'en emparèrent dans le XVIIIe siècle. Elle passa sous la domination des Français en 1830 avec la régence d'Alger; toutefois elle résista longtemps aux armes françaises et ne fut prise qu'en 1837, après un siége meurtrier où périt le général Damrémont.

CONSTANTINE (jadis beylik ou pachalik, auj. prov. de), division orientale de l'état d'Alger, bornée au N. par la Méditerranée, à l'E. par l'état de Tunis, au S. par le pays de Zab, à l'O. par l'Algérie proprement dite et la prov. de Titterie; 480 kil. sur 400. Ch.-l., Constantine; villes principales : Bone, Bougie, La Calle et Philippeville. Riv. principales : le Mafrag, la Mansoura, la Serra, l'Oued-el-Kebir, etc. Elle est formée de l'ancienne Numidie. Ses habitants, qui sont presque tous de la race kabaïle, surtout dans les montagnes, sont très belliqueux; ils se divisent en un grand nombre de tribus presque indépendantes et dont les principales sont celles des Haractas, des Coucos, etc. L'ancien bey de Constantine, Achmet-bey, n'obéissait que nominalement au dey d'Alger. Depuis l'occupation française le commandement en chef de la province appartient à un lieutenant-général placé sous les ordres du gouverneur-général, et qui régit la province par l'intermédiaire de chefs indigènes.

CONSTANTINOPLE, *Constantinopolis*, d'abord *Byzantium*, appelée *Stamboul* par les Turcs, capitale de la Turquie d'Europe et de tout l'empire turc, dans une superbe position, sur le détroit de Constantinople; 600,000 hab. (y compris les faubourgs); 16 kil. de tour. Épaisses murailles, vingt tours; vaste port, un des plus magnifiques du globe; trois grands faubourgs : Galata (quartier des négociants), Péra (quartier des ambassadeurs), Cassim-Pacha. Rues étroites et sales; maisons bâties généralement en bois, ce qui cause de fréquents et terribles incendies. Place de l'*At-meidan* ou Hippodrome; nombreuses fontaines; aqueducs dont quelques-uns sont très beaux; bains en quantité; bazars; divers palais ou *sérais* (parmi lesquels il faut remarquer le *Sérail* proprement dit et le *Vieux-Sérail*); 344 mosquées, dont les plus belles sont la ci-devant église de Sainte-Sophie, construite par Justinien, et les mosquées du sultan Achmet, du sultan Soliman, du sultan Osman et de la sultane Validé. Beaucoup de *mektebs* (espèces d'écoles primaires) et de *medresschs* (colléges); églises grecques, arméniennes, etc.; monuments anciens, ou plutôt du Bas-Empire; arsenal militaire, dit Top-Chana; belles casernes, célèbre château des Sept-Tours qui sert de prison d'état. Les environs de la ville sont charmants; le long des deux rives du détroit, les côtes sont partout bordées de kiosques et de maisons de campagne délicieuses. Constantinople a trois imprimeries, l'une rabbinique et arménienne, l'autre arabe, persane et turque, la troisième française; une école militaire, une de mathématiques, une de navigation, une de médecine, près de 40 bibliothèques; il y paraît depuis quelques années un journal officiel, *le Moniteur turc*. Peu d'industrie et de commerce. Climat variable et peu salubre; on y est exposé à des pestes très fréquentes, mais dont le retour est dû surtout à l'incurie des Turcs. — Cette ville, connue primitivement sous le nom de Byzance, joua, dès les temps les plus anciens, un rôle important. (*Voy.* BYZANCE.) Plusieurs fois ravagée ou détruite (sous Septime Sévère, 198, sous Gallien et ses successeurs), elle ne recouvra sa splendeur que sous Constantin qui, maître de l'empire romain, en fit sa résidence, 330, et lui donna son nom. Lors du partage de l'empire romain, 395, Constantinople devint la capitale de l'empire d'Orient, et bientôt elle surpassa Rome même par la magnificence de ses monuments, par sa population, ses richesses et son commerce. Elle fut renversée sous Justinien par un tremblement de terre (557), mais on la réédifia aussitôt après avec plus de magnificence encore. Elle fut vainement assiégée d'abord par les Avares seuls, 593, puis par les Avares unis aux Perses, 625; par les Arabes, 671-678; par les Bulgares, 755; par les Varègues, 866. Les Croisés s'en emparèrent en 1203 et placèrent sur le trône Alexis-le-Jeune, dont le père, Isaac, avait été chassé par Alexis-l'Ange (1195); ils la reprirent l'année suivante sur Ducas Murtzuphle qui avait chassé Alexis-le-Jeune, et cette fois s'y établirent; ils y fondèrent l'empire latin. En 1261, Michel VIII Paléologue, empereur de Nicée, s'empara de la ville par surprise et remonta sur le trône d'Orient. Enfin, après avoir été plusieurs fois attaquée, par Orkhan (1337), Bajazet, Amurath, Constantinople finit par devenir la proie des Turcs. Mahomet II la prit en 1453 et en fit la capitale définitive de l'empire ottoman. Depuis ce temps, les Turcs l'ont conservée en leur possession; mais ils ont laissé dégrader d'une manière déplorable ses monuments les plus magnifiques. — Constantinople joue un grand rôle dans l'histoire de l'Église : elle fut d'abord un simple évêché et eut la gloire de compter saint Jean Chrysostôme parmi ses évêques. Les conciles d'Éphèse (431), de Chalcédoine (451), l'érigèrent en patriarcat, en lui donnant une autorité égale à celle de Rome, ce qui sema le germe du schisme entre les églises d'Occident et d'Orient (*Voy.* PHOTIUS). En 595, Léon-le-Jeûneur prit le titre de patriarche œcuménique (c.-à-d. de toute la terre), titre qui, malgré l'opposition de la cour de Rome, s'est transmis à ses successeurs jusqu'à ce jour. En 858, le patriarche Photius rendit l'Église grecque entièrement indépendante des papes et consomma le grand schisme d'Orient. De nombreux conciles se sont tenus à Constantinople; on en compte quatre œcuméniques, savoir : 1° en 381; on y dressa un symbole de la foi qui confirmait celui de Nicée et on assigna à l'évêque de Constantinople le premier rang après le pape; 2° en 553; on y condamna les écrits de trois fameux nestoriens, Ibbas d'Edesse, Théodoret de Cyrrha et Théodore de Mopsueste; 3° en 680; on y condamna la mémoire du pape Honorius et de six patriarches,

comme monothélites ; 4° en 869, Photius y fut anathématisé. On doit citer aussi : 1° le *Quini-Sextum* ou *in Trullo*, convoqué au palais impérial par Justinien II en 691 pour compléter les décrets des cinquième et sixième conciles œcuméniques, mais dont les canons ne furent pas reconnus par les papes ; 2° deux conciles des Iconoclastes, l'un en 730, l'autre en 759. (Pour l'histoire de l'empire d'Orient et pour la série des princes qui ont régné à Constantinople de 330 à 1453, *Voy.* ORIENT (empire d').

CONSTITUANTE (Assemblée). *Voy.* ASSEMBLÉE.

CONSTITUTION. En France, depuis 1789, un grand nombre de constitutions ont été successivement proposées et abolies ; on en compte six principales : 1° la *Constitution française*, décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi en 1791 ; elle établissait un gouvernement à la fois monarchique et représentatif ; 2° l'*Acte constitutionnel*, présenté au peuple français par la Convention en 1793, et qui posait en principe la souveraineté du peuple, l'unité et l'indivisibilité de la République ; 3° la *Constitution de l'an* III (1795), créant un Directoire chargé du pouvoir exécutif, et de deux Conseils, celui des Anciens et celui des Cinq-Cents, revêtus du pouvoir législatif ; 4° la *Constitution de l'an* VIII (1799), nommant trois consuls un premier et un second qui étaient décennaux (Bonaparte et Cambacérès), et un troisième (Lebrun) qui était quinquennal ; un sénat conservateur, un corps législatif et un tribunat ; 5° le *sénatus-consulte organique de la constitution* (1802), qui modifia la constitution précédente en proclamant le consulat à vie ; 6° le *sénatus-consulte organique de l'empire français* (1804), qui confère à Napoléon et à sa descendance le titre d'empereur. — On peut ajouter à ces diverses constitutions les *Chartes constitutionnelles* de 1814 et de 1830, et l'*Acte additionnel aux constitutions de l'empire*, donné par Napoléon en 1815.

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ. On nomma ainsi une nouvelle constitution imposée au clergé de France par un décret de l'Assemblée nationale rendu le 12 juillet 1790. Par ce décret, il devait y avoir un évêque par département ; l'élection des évêques et des curés serait faite par le peuple à la pluralité des voix ; tous les fonctionnaires ecclésiastiques devaient être salariés par l'état, et une dotation annuelle qui s'élevait à 77,000,000 de fr. remplaçait les revenus divers et bénéfices que le clergé avait possédés jusque-là. Le roi accepta ce décret le 26 décembre de la même année, et dès le lendemain 58 ecclésiastiques prêtèrent serment à la nouvelle constitution au sein de l'Assemblée nationale ; mais la plus grande partie du clergé refusa le serment. A dater de ce moment, il se fit une scission dans le clergé : on distingua les prêtres *constitutionnels* ou *assermentés*, et les prêtres *non assermentés*. Le concordat de 1801 mit un terme à ces divisions.

CONSTITUTIONS DE CLARENDON. *Voy.* CLARENDON.

CONSTITUTIONS PONTIFICALES, décisions des papes en matière de doctrine ou de discipline, rendues tantôt en forme de bulles, tantôt en forme de brefs. On connaît surtout la constitution *Unigenitus*. *Voy.* BULLES.

CONSUA, ville d'Afrique (Sierra-Leone), capit. d'un petit état de la Nigritie maritime, près du cap Mount ; 15,000 hab.

CONSUEGRA, *Consaburus*, ville d'Espagne (Tolède), à 60 kil. S. E. de Tolède ; 5,400 hab.

CONSULAT. *Voy.* CONSULS.

CONSULS (à Rome), magistrats souverains de la république romaine, institués après l'expulsion des rois (509 av. J.-C.,) pour veiller (*consulere*) aux intérêts de l'état ; ils étaient au nombre de deux et leur magistrature durait un an. Les consuls étaient chargés du pouvoir exécutif, convoquaient, et congédiaient le sénat, présentaient des projets de loi, présidaient à la création des magistrats, levaient les troupes, commandaient les armées ; mais ils ne pouvaient sortir de l'Italie tous deux en même temps. Ils étaient nommés par le peuple assemblé en centuries ; ils entraient en charge au 1er janvier et donnaient leur nom à l'année. Leurs marques distinctives étaient une chaise curule, une baguette d'ivoire et douze licteurs qui portaient devant eux des haches et des faisceaux, symboles du pouvoir exécutif. Quand la république eut été détruite, le consulat fut conservé, mais l'importance de cette charge diminua, et elle ne fut plus qu'honorifique : il y eut une foule de consuls *subrogés*, c.-à-d. de consuls substitués aux premiers pour trois mois, deux mois et quelquefois quinze jours ; alors les deux premiers seuls donnaient leur nom à l'année. Lors de la division de l'empire (365), les empires d'Orient et d'Occident eurent chacun un consul. Enfin le consulat fut aboli par Justinien en 541.

CONSULS (en France), magistrature suprême de la République française, fut établie après la révolution du 18 brumaire par la constitution de l'an VIII (1799) et remplaça le Directoire. On créa d'abord un consulat provisoire, qui fut déféré à Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte ; mais environ un mois après, le pouvoir fut définitivement déféré à trois consuls ; ils étaient distingués en premier, second et troisième consul ; les deux premiers étaient nommés pour dix ans, le troisième pour cinq ans seulement ; au sénat appartenait le droit de les élire ; pour la première fois, ils furent nommés par la constitution qui établit le consulat ; ce furent : Bonaparte comme premier consul, Cambacérès et Lebrun comme second et troisième. Le premier consul promulguait les lois, nommait ou révoquait les ministres, les ambassadeurs, les membres du conseil d'état, les officiers des armées de terre et de mer, les agents administratifs, les juges civils et criminels, à l'exception des juges de paix et des membres de la cour de cassation. Par un acte du 4 août 1802, la base de l'institution du consulat fut complétement changée : les trois consuls furent nommés à vie ; le premier consul acquérait le droit de ratifier les traités, nommait des sénateurs à volonté et exerçait le droit de grâce. Le 18 mai 1804 un sénatus-consulte convertit enfin ce titre de premier consul en celui d'empereur, et remit tout le pouvoir dans les puissantes mains de Bonaparte.

CONSUS, divinité révérée par les Romains comme le dieu du conseil. On le croit le même que Neptune Équestre. Son temple était dans le grand Cirque ; il était enfoncé à moitié en terre, pour montrer que les desseins doivent être tenus secrets.

CONTADES (Louis-Georges ÉRASME, marquis de), maréchal de France, né en 1704 près de Beaufort en Anjou, mort en 1795, prit part à toutes les guerres que la France eut à soutenir de 1737 à 1748. La paix d'Aix-la-Chapelle ayant été rompue, le marquis de Contades fut nommé général en chef, et peu après maréchal de France. Il soumit successivement la Hesse, Paderborn, Minden, Osnabruck, une partie du Hanovre et Münster ; mais le prince Ferdinand le défit à Minden par suite des mauvaises dispositions du duc de Broglie ; Contades fut alors rappelé en France. En 1763 il fut chargé du gouvernement de l'Alsace et le conserva jusqu'en 1788.

CONTARINI, famille illustre de Venise, a fourni sept doges à la république (depuis Dominique Contarini, 1043, jusqu'à Louis Contarini, 1676), et compte parmi ses membres des ambassadeurs, des cardinaux et des gens de lettres. Le plus connu est Gaspard Contarini, né à Venise en 1483, mort en 1542, qui fut cardinal et légat du pape à la diète de Ratisbonne (1540), et qui fit de vains efforts pour rapprocher les Catholiques et les Protestants. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un traité *De immortalitate animæ*, contre Pomponace, qui avait été son maître.

CONTAT (mademoiselle), célèbre actrice, née à Paris en 1760, morte en 1813, jouait la comédie avec perfection et se faisait remarquer par la flexibilité de son talent, réussissant également dans les rôles de grandes coquettes et dans ceux de soubrettes. Elle fit en partie la fortune des pièces de Marivaux, de Beaumarchais, etc. Elle se retira du théâtre à 50 ans; elle avait épousé M. de Parny, neveu du poëte.

CONTÉ (Nic.-Jacq.), homme remarquable par son industrie, né en 1755, près de Séez en Normandie, mort à Paris en 1805 : il apprit dans son enfance la peinture sans maître, puis se livra à l'étude des sciences et surtout de leurs applications. A l'époque où l'on voulait employer les aérostats à la guerre, il fut chargé de la direction d'une école d'aérostiers, formée à Meudon. Envoyé en Egypte comme commandant des aérostiers, il s'y rendit utile par une activité infatigable, et créa des fabriques de tout genre pour l'armée qui manquait de tout. On lui doit les crayons dits de *Conté*.

CONTESSA, ville de Sicile (Palerme), à 15 kil. S. O. de Corleone; 3,000 hab., presque tous Arnautes.

CONTESSA ou ORFANO, ville de la Turquie d'Europe dans la Roumélie mérid., sur un golfe de l'Archipel qui porte le même nom, par 21° 25' lat. N., 41° 10' long. E.; 2,000 maisons.

CONTESTANI, peuple de l'Hispanie, au S. des *Edetani*. Leur pays forme auj. une partie des intendances de Carthagène et de Murcie.

CONTI, bourg du dép. de la Somme, à 22 kil. S. O. d'Amiens : 750 hab. Il faisait partie des domaines de la maison de Condé, et a donné son nom à la branche cadette de cette maison. Ce bourg eut anciennement des seigneurs particuliers : il passa par mariage d'abord dans la maison de Mailly à la fin du XIVe siècle, puis dans celle de Bourbon-Condé en 1551.

CONTI, branche cadette de la maison de Bourbon-Condé, a pour chef Armand, prince de Conti (*Voy.* ci-après). Le titre de prince de Conti avait déjà été porté avant Armand par François de Bourbon, fils de Louis de Bourbon, premier prince de Condé, marié en 1605 à une fille du duc de Guise, et mort en 1614, sans laisser d'enfants.

CONTI (Armand, prince de), né à Paris en 1629, mort en 1666, frère cadet du Grand Condé, prit quelque part aux troubles de la Fronde, fut arrêté avec son frère et enfermé au Havre par ordre de Mazarin; il fit ensuite sa paix, épousa une nièce du cardinal, et fut nommé gouverneur de la Guyenne. Il fit en Italie une campagne qui ne fut pas heureuse. Il a écrit contre les spectacles.

CONTI (Franç.-Louis, prince de), fils du précédent, né en 1664, mort en 1709, se distingua aux journées de Steinkerque, de Fleurus et de Nerwinde. Il fut élu roi de Pologne à la mort de Sobieski (1697): mais lorsqu'il arriva pour prendre possession du trône, il le trouva occupé par Auguste II. Louis XIV ne l'aimait pas, et il ne lui confia aucun commandement important. Massillon a prononcé l'oraison funèbre de ce prince.

CONTI (L.-François, prince de), petit-fils du précédent, né en 1717, mort en 1776, commanda en Piémont (1744), où il gagna la bataille meurtrière de Coni (1744), puis en Flandres où il prit Mons (1745). — Il laissa un fils qui mourut à Barcelone en 1814, et en qui finit la branche des princes de Bourbon-Conti.

CONTI (Louise-Marguerite, princesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, fille de Henri, duc de Guise, fut aimée de Henri IV et fut mariée en 1605 à François de Bourbon, prince de Conti. Etant devenue veuve en 1614, elle épousa secrètement le maréchal de Bassompierre, et fut disgraciée avec lui. Elle mourut en exil (1631). On a d'elle l'*Histoire des amours de Henri IV*, 1664, qui avait d'abord été publiée avec des noms supposés sous le titre d'*Histoire des amours du grand Alcandre*.

CONTI (Noël), *Natalis Comes*, écrivain italien, né à Milan, ou selon d'autres à Venise, au commencement du XVIe siècle, mort vers 1582, est auteur de plusieurs poëmes latins, *De Horis*, *De Anno*, etc.; d'une *Histoire de son temps*, 1572, et d'un ouvrage important intitulé *Mythologie*, Venise, 1551, où il explique par la philosophie les mythes des anciens. Il a traduit en italien *Athénée* et plusieurs autres écrivains grecs.

CONTI (Ant. SCHINELLA, dit l'abbé), littérateur et savant, patricien de Venise, né à Padoue en 1677, mort en 1748, voyagea en France, en Angleterre; se mit en relation avec les principaux savants, et se lia surtout avec Newton. Il contribua beaucoup à faire connaître en Italie les découvertes faites dans les pays étrangers, et à y répandre l'esprit philosophique. Il avait écrit sur une foule de sujets divers, et avait commencé à donner une édition de ses œuvres, quand il mourut. On a de lui deux vol. in-4, publiés à Venise, 1739-56. On y trouve un *Traité du Beau*, dans l'esprit de Platon, des poëmes, des tragédies (*J. Brutus*, *César*, *M. Brutus*, *Drusus*).

CONTI (Ant.-Marie), savant italien. *Voy.* MAJORACIUS.

CONTICH, ville de Belgique (Anvers), à 10 kil. S. E. d'Anvers; 3,000 hab. Huiles de navette et de colza. Chevaux.

CONTRA-ACINCUM, ville de Germanie, auj. PESTH.

CONTRA-LATON, CONTRA-OMBOS, etc., villes d'Egypte, vis-à-vis de Lato ou Latopolis, d'Ombos, etc.

CONTRES, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 19 kil. S. de Blois; 1,500 hab.

CONTREXEVILLE, bourg du dép. des Vosges, à 10 kil. S. E. de Neufchâteau; 1,560 hab. Eaux minérales ferrugineuses.

CONTRIBUTA, ville d'Hispanie, auj. MEDINA-DE-LAS-TORRES.

CONVENÆ, peuple de Gaule (Novempopulanie), entre les *Ausci*, les *Tectosages*, les *Consorrani*, et les *Bigerrones*, au pied des Pyrénées (leur territoire répond au pays de Comminges). Leur ch.-l. était *Convenæ*, dit aussi *Lugdunum Convenarum*, auj. SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES.

CONVENTION NATIONALE, assemblée politique de la France, qui fut convoquée par l'Assemblée législative pour gouverner après la suspension de la royauté, et qui succéda à l'Assemblée législative elle-même, le 21 septembre 1792. Le jour même de son installation, la Convention abolit la royauté, proclama la république et concentra en elle seule tous les pouvoirs de l'état. Nous nous bornerons à énumérer les principaux actes de cette célèbre assemblée : le 19 novembre elle fit un appel à tous les peuples au nom de la liberté, promettant à tous ceux qui combattraient la royauté secours et protection; le 17 janvier 1793, elle prononça contre Louis XVI, à la majorité de cinq voix, la peine de mort sans sursis et sans appel; le 1er février, elle déclara la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne, et ordonna une levée de 300,000 hommes; le 5 septembre, elle établit une armée révolutionnaire ambulante portant partout la *terreur;* le 5 octobre, elle abolit l'ère vulgaire et décréta que l'ère des Français compterait de la fondation de la république, c'est-à-dire du 22 septembre 1792, et que le calendrier serait changé; le 16 octobre (25 vendémiaire an II), elle condamna la reine Marie-Antoinette à périr sur l'échafaud; le 31 octobre 1793 (10 brumaire an II), elle prononça la peine de mort contre 21 de ses membres, du parti girondin, entre autres Brissot, Gensonné et Vergniaud; le 5 avril 1794 (16 germinal), elle fit subir le même sort à Danton, Camille Desmoulins, ainsi qu'à plusieurs autres républicains du club des Cordeliers, qu'on ne trouvait plus assez exaltés; le 7 mai (18 floréal),

Robespierre, devenu tout puissant dans l'assemblée, fit proclamer l'existence d'un Être suprême; le 27 juillet (9 thermidor), la Convention condamna à mort les deux Robespierre et leurs partisans les plus sanguinaires, et par là mit un terme au règne de la Terreur; le 5 avril 1795 (16 germinal an III), elle conclut un traité avec le roi de Prusse; le 31 mai (12 prairial), elle supprima le tribunal révolutionnaire; le 22 juillet (9 thermidor), elle conclut un traité de paix avec l'Espagne; le 26 octobre (4 brumaire an IV), elle rendit un décret d'amnistie pour tous les délits révolutionnaires, et déclara ses séances terminées. Elle avait siégé trois ans et trente-cinq jours. Le siége de ses séances était le château des Tuileries. Avant de se séparer, elle avait rédigé la constitution dite de l'an III. *Voy.* CONSTITUTION. — Deux partis puissants et ennemis ont été sans cesse aux prises dans le sein de la Convention: le parti girondin ou modéré, et le parti jacobin ou de la *Montagne*, parti extrême. Les plus célèbres représentants du parti modéré ont été Brissot, Gensonné, Vergniaud, Condorcet, Péthion, Barbaroux; ceux du parti exalté, Robespierre, Danton, Collot-d'Herbois, Saint-Just, Tallien, Couthon, Marat. L'histoire détaillée de la Convention est dans l'histoire de ces hommes (*Voy.* leurs noms). Si on doit reprocher à la Convention un grand nombre d'actes violents, tyranniques, atroces même, on doit aussi reconnaître qu'elle a déployé dans les circonstances les plus graves une énergie sans égale, qu'elle a su combattre à la fois et avec succès les ennemis du dehors et ceux du dedans, enfin qu'elle a sauvé la France envahie par l'étranger.

CONVERSANO, *Cupersanum*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Bari), à 30 kil. S. E. de Bari; 7,600 hab. Évêché. Cathédrale. Cette ville fut fondée, dit-on, par les Étrusques. Les Normands au moyen âge en firent leur capitale.

CONVULSIONNAIRES, nom que l'on donna au XVIIIe siècle à des fanatiques du parti janséniste, qui, après la mort du diacre Pâris (1724), se rendaient sur le tombeau de ce saint homme, au cimetière de St-Médard, et qui là éprouvaient des convulsions et faisaient mille contorsions que l'on prenait pour des miracles. Quelques-uns d'entre eux, véritables illuminés, se torturaient volontairement et prétendaient trouver au milieu des souffrances les plus cruelles des extases délicieuses. On fut obligé de défendre l'entrée du cimetière pour mettre fin à cette espèce d'épidémie. Un plaisant mit sur la porte à cette occasion ce distique spirituel:

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

CONWAY, ville d'Angleterre. *Voy.* ABERCONWAY.

CONZA, *Compsa*, ville du roy. de Naples (Principauté Ultér.), à 13 kil. S. E. d'Avellino; 1,900 hab. Archevêché. Cathédrale. Cette ville fut fondée vers l'an 275 av. J.-C.; renversée par le tremblement de terre de 1694, elle n'a pu se rétablir complétement.

COOK (Jacq.), célèbre navigateur anglais, né en 1728 à Marton (York), était fils d'un garçon de ferme et commença par être matelot. Il s'éleva au rang de capitaine de vaisseau, et acquit sans aucun maître les notions de mathématiques et d'astronomie nécessaires à la navigation. Le capitaine Cook a exécuté par ordre du gouvernement anglais trois voyages autour du globe. Le premier, qu'il entreprit en 1768 et dans lequel il fut accompagné par les savants Banks et Solander, avait pour but d'aller observer à Otaïti le passage de Vénus sur le disque du soleil: dans ce voyage, il reconnut les côtes de la Nouvelle-Zélande et découvrit le détroit qui la partage en deux îles (détroit de Cook). Dans le deuxième, qu'il fit en 1772 avec les deux vaisseaux *la Résolution* et *l'Aventure*, et qui dura trois ans, il eut pour mission de vérifier l'existence des terres australes; s'étant avancé jusqu'au 71° degré de latitude méridionale, il s'assura qu'il n'existe aucune terre de quelque étendue dans ces régions; il découvrit chemin faisant la Nouvelle-Calédonie. En 1776, il fit un troisième voyage, afin de s'assurer s'il existe une communication entre l'Europe et l'Asie par le N. de l'Amérique. Il fit le tour du Nouveau-Monde, gagna la côte N. O. de l'Amérique, et de là tenta de rejoindre la baie d'Hudson par le détroit de Behring; mais après avoir fait des efforts inutiles pour se frayer un passage à travers les glaces au N. du détroit de Behring, il fut forcé de renoncer à ce projet. Il redescendit vers le S. et s'arrêta pour réparer son vaisseau dans l'île d'Owhihée, une des Sandwich; là une querelle s'étant engagée entre l'équipage et les naturels qui avaient commis plusieurs vols, il périt dans la mêlée (1779). Ce qui distingue Cook, c'est le sang-froid qu'il conserva toujours dans ses périlleuses expéditions; c'est son intrépidité, son esprit inventif et inépuisable; c'est aussi le soin qu'il prenait de la santé de ses marins. Son premier voyage, rédigé par Hawkesworth, a été publié à Londres en 1773 et traduit en français par Suard, 1774; le deuxième, qu'il a rédigé lui-même, a paru en 1777 et a été traduit en 1778 par Suard; le troisième, rédigé d'après ses journaux par le lieutenant King, a été publié à Londres en 1784, et à Paris en 1785, traduit par Demeunier.

COOK (archipel de), dans le Grand-Océan. *Voy.* MANGEEA.

COOK (détroit de), entre les deux îles de la Nouvelle-Zélande. Découvert par Cook, 1770.

COOK (entrée de), golfe sur la côte O. de l'Amérique du Nord, par 151° 20'-155° 5' long. O., 59°-61° 18' lat. S. Vu par Cook, puis exploré par Vancouver.

COOPER (Ant. ASHLEY). *Voy.* SHAFTESBURY.

COPAIS (lac), en Béotie, au S. E. d'Orchomène, reçoit le Céphise et beaucoup de ruisseaux. Il semble avoir jadis été plus grand: il couvrait peut-être une partie de la Béotie et de l'Attique (*Voy.* OGYGÈS). Des travaux très remarquables et très anciens le mirent en communication avec la mer.

COPENHAGUE, *Kiœbenhaven* en danois, *Hafnia* et *Codania* en latin mod., capitale du Danemark, dans l'île de Séeland, par 10° 14' long. E., 55°-41° 4' lat. N.: 115,000 hab. Superbe port, bonne citadelle. Elle se compose de 2 villes différentes: Copenhague proprement dite (qui comprend la Ville-Vieille et la Ville-Neuve ou Ville-Frédéric), et Christians-Haven. C'est une des mieux bâties de l'Europe. On y remarque les places Neuve-Royale, Amalienborg, Gammeltorv; les châteaux de Christiansborg, Amalienborg, Rosenborg, Charlottenborg; le palais du prince Frédéric-Ferdinand (jadis palais de Bernstorf); les églises de Notre-Dame, du Sauveur, de la Trinité; l'hôtel-de-ville, la grande caserne d'infanterie, etc. Elle a un grand nombre d'établissements d'instruction publique très importants: université, école polytechnique, grande école métropolitaine, école pour l'enseignement des hautes sciences militaires académie de chirurgie et plusieurs bibliothèques (entre autres celle du Roi, qui est une des plus riches de l'Europe); galerie de tableaux, musées d'histoire naturelle, et d'antiquités du Nord; académies et sociétés savantes fort nombreuses. Copenhague a des fabriques de toile, draps, dentelles, bonneterie, cartes à jouer, papiers peints, étoffes, chapeaux, porcelaine; des raffineries de sucre, des blanchisseries de cire, de beaux chantiers de construction; son commerce est très actif. — Copenhague n'était d'abord qu'un hameau habité par des pêcheurs; elle fut érigée en ville en 1284, et devint en 1443 la résidence de la cour. Elle a été brûlée en 1728 et 1795. Les Anglais la bombardèrent en 1807; 2,000 habitants périrent dans ce bombardement.

COPERNIC (Nicolas), célèbre astronome, né en 1473 à Thorn en Prusse, mort en 1543; visita l'I-

talie afin de consulter les astronomes les plus renommés; se lia surtout avec Régiomontanus, enseigna quelque temps les mathématiques à Rome, puis vint se fixer dans sa patrie à Frauenbourg, où il fut pourvu d'un canonicat. Copernic soumit à un nouvel examen tous les systèmes proposés jusqu'à lui par les astronomes, et s'arrêta au système qui fait tourner toutes les planètes autour du soleil, d'occident en orient, et qui donne à la terre deux mouvements, l'un de rotation sur elle-même, l'autre de circonvolution autour du soleil. Il en avait trouvé le germe dans quelques anciens, surtout dans Philolaüs; mais il se l'appropria réellement en l'appuyant d'une foule d'observations et de calculs. Craignant les contradictions, il ne publia ses idées qu'à la fin de sa vie; il ne reçut le livre où elles étaient exposées que le jour même de sa mort. Ce livre est intitulé *De Revolutionibus orbium cœlestium*, Nuremberg, 1543; il était dédié au pape Paul III. La vie de Copernic a été écrite par Gassendi.

COPHÈS, rivière d'Asie, naissait en Arachosie et se jetait dans l'Indus, entre Alexandrie au S., et Taxila au N.

COPIAPO, ville du Chili (Coquimbo), sur le Copiapo, à 9 kil. de son embouchure dans l'Océan, par 73° 10' long. O., 27° 10' lat. S. Presque anéantie par les tremblements de terre de 1819 et 1822.

COPPET, bourg de Suisse (Vaud), à 12 kil. N. E. de Genève; 550 hab. Beau château appartenant à la famille de Staël, et célèbre par le séjour qu'y firent Bayle, le ministre Necker, et enfin madame de Staël (de 1808 à 1813).

COPROGLI-PACHA. *Voy.* KOPROLI.

COPTES ou KOPTES, descendants des anciens Égyptiens, habitent l'Egypte, la Nubie, la côte d'Habech. Leur nombre est auj. très réduit. Presque tous sont marchands ou courtiers. La langue copte s'est éteinte au milieu du XVIIᵉ siècle; aujourd'hui ce peuple parle l'arabe. On croit que les Coptes sont de race sémitique comme les Arabes eux-mêmes. — *Kopt* semble être le même mot qu'Egypte, et il est certain que le copte, s'il n'est pas l'ancienne langue égyptienne, en dérive directement. — Les Coptes professent la religion chrétienne, et sont presque tous eutychéens; ils ont conservé la circoncision. Leur patriarche, qui réside au Caire, prend le nom de patriarche d'Alexandrie et de Jérusalem; il nomme pour l'Abyssinie un vicaire général appelé *abuna*.

COPTOS, auj. *Kept*, ville de l'ancienne Égypte (Thébaïde), par 26° 2' lat. N., sur un canal, près du Nil. C'était le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Europe (on portait les marchandises de la mer Rouge à Coptos à dos de chameau). Cette ville, s'étant révoltée sous l'empire, fut prise et ruinée par Dioclétien en 296.

COQUILLE (Guy), sieur de Romenay, jurisconsulte et publiciste, né en 1523 à Decize en Nivernais, mort en 1603. Il eut pour maître le célèbre Marianus Socin-le-Jeune. Député du Nivernais aux états d'Orléans de 1560, puis à ceux de Blois de 1576 et 1588, il y rédigea le cahier du tiers-état. De retour à Nevers, il reçut de Louis de Gonzague la place de procureur fiscal, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Guy Coquille a laissé des *Institutes coutumières* et un *Commentaire sur la coutume de Nivernais*. On a aussi de lui plusieurs ouvrages politiques: un dialogue sur les *Causes des misères de la France*, un traité des *Libertés de l'Église gallicane*, et des *Poésies latines*, 1 vol. in-12, 1590.

COQUIMBO, ville du Chili, ch.-l. de la province de Coquimbo, à l'embouchure du Coquimbo, sur une hauteur, par 73° 39' long. O., 29° 54' lat. S.; 12,000 hab. Port commode; rues tirées au cordeau. — La province de Coquimbo, une des sept du Chili continental, a pour villes principales, outre Coquimbo, Copiapo, San-Francisco de la Selva, Huasco, etc.

CORA, ville de l'île de Samos, sur la côte S.; en a été la capitale.

CORACHIE, ville de l'Afghanistan. *Voy.* KURACHIE.

CORAN, *Alcoran* (c'est-à-dire le livre), livre sacré des Musulmans, a été composé par Mahomet. Il est à la fois pour les Musulmans le recueil des dogmes et des préceptes de leur religion, et un code civil, criminel, politique et militaire. Mahomet déclare dans le Coran que ce livre divin est l'œuvre de Dieu lui-même, et qu'il lui a été transmis par l'ange Gabriel; mais il est facile de reconnaître que ce n'est qu'un mélange des doctrines chrétiennes et juives unies aux traditions orientales. Le Coran fut mis en ordre et publié par Aboubekr, successeur de Mahomet, l'an 13ᵉ de l'hégyre (635 de J.-C.), et 2 ans après la mort du législateur; il est écrit dans le dialecte de l'Hedjaz, c.-à-d. dans l'arabe le plus pur; il renferme néanmoins un grand nombre de passages obscurs, dont l'interprétation a donné naissance à une foule de controverses et d'opinions contradictoires.

CORAS (Jacques), mauvais poëte du temps de Boileau, né à Toulouse en 1630, mort en 1677, était ministre calviniste. Il a composé *Jonas ou Ninive pénitente*, *Josué*, *Samson*, *David*, poëmes, réunis sous le titre d'*Œuvres poétiques*, 1665.

CORATO, ville du roy. de Naples, à 40 kil. O. de Bari; 9,600 hab. Belle église. Corato fut fondée par un comte de Trani, seigneur normand de la suite de Robert Guiscard.

CORAY (Diamant), savant helléniste, né en 1748 à Smyrne, d'une famille de négociants, mort à Paris en 1833. Après avoir consacré sa jeunesse au commerce, il vint en 1782 étudier la médecine à Montpellier, et se fixa à Paris depuis 1788. Il travailla à la régénération de la Grèce et publia dans ce but un grand nombre d'écrits littéraires et politiques. Ses principales publications sont les *Caractères* de Théophraste, grec-franç., 1799; le *Traité des airs, des eaux et des lieux* d'Hippocrate, 1800; les *Éthiopiques* d'Héliodore, 1804; la *Géographie* de Strabon, avec Laporte-Dutheil, 1805 et années suiv.; une *Bibliothèque grecque* en 17 vol. in-8, 1807-1826, qui comprend *Isocrate*, *Plutarque*, *Strabon*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, *Élien*, et quelques petits ouvrages. Il a en outre écrit plusieurs pamphlets politiques adressés à ses compatriotes, et s'est surtout efforcé de réformer la langue vulgaire. Comme philologue, on admire sa sagacité, mais on lui reproche trop de hardiesse dans ses corrections.

CORBACH, capitale de la principauté de Waldeck, sur l'Itter, à 44 kil. O. de Cassel; 1,600 hab. Château d'Eisenberg; monument à la mémoire du prince G.-F. de Waldeck, maréchal au service de Hollande. En 1760 les Français défirent les Hanovriens aux environs de Corbach.

CORBEIL, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), sur la Seine, au confluent de la Seine et de l'Essonne, à 28 kil. S. E. de Paris; 3,690 hab. Tribunal de 1ʳᵉ instance; société d'agriculture, bibliothèque; filatures de coton, moulins à farine, etc. Corbeil est desservi par le chemin de fer de Paris à Orléans. — Aux environs est Champ-Dolent, célèbre par la victoire de Labiénus, lieutenant de César, sur Camulogène, chef des *Parisii*. Corbeil eut des comtes jusqu'à Louis-le-Gros. Le duc de Bourgogne l'assiégea en vain, 1418, ainsi que les Calvinistes, 1562; le duc de Parme s'en empara en 1590. — L'arr. de Corbeil a 4 cant. (Arpajon, Boissy-Saint-Léger, Longjumeau, plus Corbeil), 93 comm. et 56,738 hab.

CORBENY, bourg du dép. de l'Aisne, à 18 kil. S. E. de Laon. Charlemagne y fut reconnu seul roi par les Francs Austrasiens, à l'exclusion des fils de son frère Carloman (741).

CORBIE, ch.-l. de cant. (Somme), à 15 kil. E. d'Amiens; 2,635 hab. Filatures de laine, moulin à tan. Source minérale. Jadis célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 660. Les Espagnols s'emparèrent de Corbie en 1636, mais ne la gardèrent qu'un instant. Louis XIV la fit démanteler en 1673.

CORBIE (NOUVELLE-), en Westphalie. *Voy.* CORVEY.

CORBIÈRE (PIERRE de), antipape, natif de Corberia, dans l'Abruzze, religieux de l'ordre de Saint-François, fut élu pape en 1328, sous le nom de Nicolas V, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains, et fut opposé à Jean XXII. Ayant été chassé de Rome l'année suivante, il se retira à Pise, où il fut contraint d'abdiquer; il fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBIGNY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 25 kil. S. de Clamecy; 1,970 hab. Draps, tanneries. Commerce de bois de chauffage; haras royal.

CORBILO, ville de la Gaule (Lyonnaise 2e), auj. COUERON.

CORBIN (Jacques), écrivain obscur, cité par Boileau dans *l'Art poétique*, fut conseiller du roi sous Louis XIII. Il a composé divers poëmes, entre autres les *Triomphes de Jésus*, la *Vie de sainte Geneviève;* la *Sainte-Franciade*, poëme en 12 chants sur saint François; on lui doit aussi des ouvrages d'histoire et de droit. —Il laissa un fils qui fut un avocat distingué; il est cité aussi par Boileau.

CORBULON, *Domitius Corbulo*, général romain sous Claude et Néron, fit avec succès la guerre aux Parthes qui avaient envahi l'Arménie, leur prit Artaxate, et força Tiridate, qu'ils avaient placé sur le trône d'Arménie, à déposer la couronne pour la recevoir des mains de l'empereur. Il revenait triomphant de cette expédition, lorsque Néron, jaloux de ses succès, donna l'ordre de le mettre à mort. Il se perça lui-même de son épée, à Corinthe, l'an 66 de J.-C.

CORCIEUX, ch.-l. de cant. (Vosges), à 13 kil. S. de St-Dié; 1,100 hab.

CORCYRE, *Corcyra*, auj. *Corfou*, île de la mer Ionienne, vis-à-vis des côtes d'Épire, fut nommée d'abord *Drepane* et *Phéacie*. Elle avait au temps de la guerre de Troie des rois particuliers (*Voy.* ALCINOUS). Vers 700 av. J.-C., les Corinthiens y établirent une colonie. Il y eut des guerres fréquentes entre la colonie et la métropole (439-434 av. J.-C.); une de ces querelles (au sujet de la possession d'Epidamne) fut l'occasion de la guerre du Péloponèse (431).

CORCYRE-LA-NOIRE, *Corcyra nigra*, auj. CURZOLA.

CORDAY (Charlotte), née à St-Saturnin (Orne), en 1768, de la famille noble des Corday d'Armans. Révoltée par les crimes des meneurs de la révolution, elle vint à Paris en 1793, avec le hardi projet de frapper Marat, le plus sanguinaire de tous. Elle se présenta chez lui sous le prétexte d'avoir d'importantes révélations à lui faire, et le poignarda tandis qu'il était dans le bain. Elle fut arrêtée aussitôt et condamnée à mort: elle monta avec le plus grand courage sur l'échafaud.

CORDELIERS, religieux de l'ordre des Frères Mineurs de St-François, portaient un vêtement large de gros drap gris, avec une ceinture de *corde:* d'où leur nom. Ils furent institués par saint François d'Assise vers 1223. Ils ne devaient rien posséder ni en propre ni en commun, et vivaient d'aumônes. Ils se distinguèrent dans la philosophie et la théologie, et défendirent chaudement les opinions de Duns Scot, un des principaux ornements de leur ordre.

CORDELIERS (club des), société populaire, rivale de celle des Jacobins, formée en 1790, se tenait au couvent des Cordeliers (place de l'Ecole-de-Médecine), au centre du quartier nommé district des Cordeliers. Cette société avait pour chefs Danton, Marat, Camille Desmoulins, Hébert, Chaumette; elle surpassa en exaltation le club des Jacobins, et fut la première à demander l'abolition de la royauté et l'institution de la république. Son retour à la modération causa sa ruine. *Voy.* DANTON.

CORDEMOY (GIRAUD), de l'Académie Française, né à Paris vers 1620, mort en 1684, fut placé par Bossuet, en qualité de lecteur, auprès du dauphin, fils de Louis XIV. Il avait adopté les principes de Descartes, et a écrit sur le *Discernement du corps et de l'âme*, 1666, et sur l'*Ame des bêtes*, 1668. On a aussi de lui une *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'en* 987, publiée en 1687-89, ouvrage fait sur les sources originales; et divers traités qui ont été réunis, 1691.

CORDES, ch.-l. de cant. (Tarn), à 16 kil. N. de Gaillac; 2,668 hab. Fabriques de toiles.

CORDILLÈRES. En espagnol, *cordillera* se dit de toute chaîne de montagnes; l'usage applique spécialement ce nom à la cordillère des Andes. *Voy.* ANDES.

CORDOUAN (tour de), phare du dép. de la Gironde, par 3° 30' long. O., 45° 35' lat. N., à l'embouchure de la Gironde, sur un rocher. Hauteur totale, y compris la lanterne: 55 mètres.

CORDOUE, *Corduba* et *Colonia Patricia*, auj. *Cordova*, grande ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Cordoue, sur la rive droite du Guadalquivir, à 295 kil. S. O. de Madrid; 57,000 hab. Évêché. La ville est malpropre et mal bâtie; elle est ceinte de murs flanqués de grosses tours. On y remarque la cathédrale, magnifique monument de l'architecture moresque, construit au VIIIe siècle par Abdérame I; la Plaza-Mayor, un beau haras royal. Industrie célèbre jadis, bien faible aujourd'hui: passementerie, orfévrerie, cordonnerie (on dit que c'est Cordoue qui a donné son nom à cette branche d'industrie). —Cordoue, *Corduba*, fut fondée par les Romains, l'an 252 av. J.-C. Les Goths s'en emparèrent en 572, et les Maures au VIIe siècle. En 757 Abdérame I, vice-roi des califes d'Orient en Espagne, s'étant déclaré indépendant, prit le titre de calife, et fit de Cordoue la capitale de ses états. Sous ce prince et sous ses successeurs (*Voy.* leur série à l'article CALIFE), Cordoue parvint au plus haut degré de splendeur, tant par ses richesses immenses et la magnificence de ses monuments que par l'éclat de ses écoles et la réputation de ses savants. Lorsque le califat de Cordoue se démembra en une foule de petits états (1031), Cordoue devint la capit. du roy. musulman de Tolède-et-Cordoue. Elle fut enfin prise en 1236 par Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, qui la réunit à ses états. La plupart des monuments de Cordoue ont été détruits ou endommagés, surtout par le tremblement de terre de 1589. Cette ville a vu naître les deux Sénèque et Lucain sous les Romains; Averrhoës du temps des Arabes; et dans les temps modernes, le général Gonzalve, les poëtes Louis de Gongora et Jean de Mena, et les peintres Cespèdes et Zembrano. — L'intendance de Cordoue, située entre celles de Jaën et de Grenade à l'E., de Séville à l'O. et au N., de l'Estramadure à l'O., et de la Manche au N., a 170 kil. sur 120, et 338,000 hab.

CORDOUE (maison DE), ancienne et illustre famille espagnole, a pour chef Dominique Munoz-dos-Hermanas qui enleva aux Maures la ville de Cordoue à la fin du XIIe siècle; il reçut en récompense le nom de cette ville, et le transmit à ses descendants. Cette famille s'allia aux plus nobles maisons de l'Espagne, mais elle est surtout célèbre pour avoir donné le jour au célèbre capitaine Gonzalve de Cordoue.

CORDOVA, ville de l'Amérique du Sud, dans les Provinces Unies de Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'état de Cordova, par 84° long. O., 31° 20' lat. S.; 15,000 hab. Evêché, université. Cette ville fut fondée en 1573. —L'état de Cordova, situé entre ceux de Tucuman au N., Entre-Rios-et-Corrientes à l'E., Buenos-Ayres au S., Mendoza à l'O., a 1,000 kil. sur 180. Villes principales: Cordova, Carlota, Concepcion.

Climat doux; sol fertile en fruits et en grains; lacs salins.

CORDOVA, ville du Mexique (Vera-Cruz), par 99° 26' long. O., 18° 50' lat. N.; 5,000 hab. Rues larges et droites. Grand commerce de tabac; moulins à sucre.

CORDOVA, ville d'Espagne. *Voy.* CORDOUE.

CORDUBA, ville d'Hispanie, auj. CORDOUE.

CORDUS (Aulus Cremutius), sénateur et historien romain qui vivait sous Auguste et Tibère, avait écrit l'*Histoire des guerres civiles de Rome*. Séjan l'accusa devant le sénat du crime de lèse-majesté pour avoir loué dans son ouvrage Brutus et Cassius. Il prévint le jugement en se donnant la mort.

CORÉ, lévite israélite, se fit chef d'un parti qui s'éleva contre l'autorité de Moïse et d'Aaron, et s'adjoignit comme principaux complices Dathan, Abiron et One. Au moment où ils s'avançaient vers l'autel pour offrir comme Moïse l'encens au Seigneur, la terre, dit l'Ecriture, s'entr'ouvrit et les engloutit avec tous leurs partisans.

CORÉE (royaume de), appelé *Kaoli* par les Chinois, fait partie de l'Empire chinois, et s'étend de 122° à 128° long. E. et de 30° 9' à 43° lat. N. Il a pour bornes au N. la prov. de Ching-king en Mantchourie, à l'O. la mer Jaune, à l'E. la mer du Japon, au S. le détroit de Corée. Sa plus grande partie forme une longue presqu'île de 880 kil. sur 260. Capit., Han-yang-tching. La partie occidentale de ce royaume se compose d'une infinité d'iles, connues sous le nom d'*archipel de Corée*, qui forment quatre groupes principaux, savoir : de James-Hall, au N.; de Clifford, au centre; de Amherst, au S., et de Broughton au S. E. Climat varié; grande fertilité au S. et vers les côtes; riz et autres céréales; panit (espèce de grain dont on tire une liqueur spiritueuse); soie, etc. Ce pays est encore très peu connu. Le roy. de Corée relève de la Chine depuis 1120; mais le roi est indépendant pour l'administration intérieure de ses états: il a une armée qui le rend respectable. La langue des Coréens diffère du tartare et du chinois, mais s'écrit avec les caractères chinois.

CORELLA, ville d'Espagne (Pampelune), à 41 kil. S. E. de Logrono; 4,700 hab. Eau-de-vie, jus de réglisse; moulins à huile.

CORENTIN. *Voy.* QUIMPER-CORENTIN.

CORFINIUM, auj. *San-Serino*, ville d'Italie (Samnium), jadis capit. des *Peligni*, sur les confins du pays des Marses, et à 32 kil. N. E. de Marrubium, fut la capit. de la Confédération italique pendant la guerre sociale.

CORFOU, *Corcyra*, la plus importante des îles Ioniennes, par 17° 20'-18° 5' long. E., 39° 50' lat. N., près de la côte de l'Albanie; 62 kil. sur 22; 60,000 hab. Climat doux, mais variable; montagnes. Peu de grains, un peu plus de vin; huile en quantité; gibier, poisson. Ch.-l., Corfou. — Corfou a toujours été considérée comme la clef de l'Adriatique. Les Vénitiens s'en emparèrent vers la fin du XIVe siècle, et en firent un duché qu'ils possédèrent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Les Français la possédèrent de 1797 à 1799 et de 1802 à 1814. Elle forme auj., avec 6 autres îles principales, la république des îles Ioniennes, soumise à l'Angleterre. *Voy.* CORCYRE.

CORFOU, ch.-l. de l'île de Corfou, sur la côte E., par 17° 35' long. E., 39° 38' lat. N.; 15,000 hab. Belle rade, port, citadelle. Archevêché, université; quelques monuments, entre autres le palais du lord haut-commissaire anglais. Commerce actif. On y parle surtout italien.

CORI, *Cora*, bourg de l'État ecclésiastique, à 35 kil. O. de Frosinone; 3,000 hab. Ruines des temples d'Hercule et de Pollux.

CORIA, *Caurium*, ville d'Espagne (Badajoz), à 42 kil. S. O. de Plasencia; 1,500 hab. Evêché.

CORIGLIANO, ville du roy. des Deux-Siciles (Calabre Citérieure), à 42 kil. N. E. de Cosenza; 8,000 hab. Beau château. Sucre et pâtes de réglisse. C'est aux environs de cette ville que s'élevait Sybaris. — Une autre Corigliano, aussi au roy. de Naples (Terre d'Otrante), est à 22 kil. S. E. de Lecce; 2,400 hab.

CORINGA, bourg du roy. des Deux-Siciles (Calabre Ultérieure 2e), à 24 kil. S. O. de Catanzaro; 3,000 hab. Mine d'alun et d'ocre rouge.

CORINGA, ville de l'Inde anglaise (Madras), par 16° 40' lat. N., 80° 18' long. E. C'est le meilleur port de la côte de Coromandel. Les Anglais s'en emparèrent en 1759.

CORINNE, femme poëte, née à Tanagre en Béotie, fut surnommée *la Muse lyrique*. Elle avait été disciple de Myrtis, femme savante de la Grèce, et vivait vers 470 av. J.-C. Elle fut la rivale de Pindare, et lui enleva cinq fois la palme dans les jeux de la Grèce. Il ne reste d'elle que quelques fragments, recueillis par Wolf dans le livre intitulé : *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hambourg, in-4, 1734.

CORINTHE, *Corinthus*, primitivement *Ephyre*, *Kordos* des Turcs, ville de l'état de Grèce, dans la Morée (Péloponèse), sur l'isthme de Corinthe, et à 60 kil. N. E. de Tripolitza, est comprise dans la prov. actuelle d'Argolide; 4,000 hab. Archevêché; château-fort; nombreuses sources parmi lesquelles se trouve la fameuse fontaine de Pyrène; ruines nombreuses. — Corinthe formait jadis avec son territoire un petit état particulier. Elle était une des villes les plus importantes de la Grèce par sa population, son commerce, ses richesses, son luxe et ses colonies. Elle avait deux ports : *Cenchrée*, sur le golfe de Corinthe (golfe de Lépante), et *Lechée*, sur la mer Egée (golfe d'Athènes). Elle était défendue par une citadelle très forte appelée *Acrocorinthe*; on y voyait de nombreux monuments, des statues et des objets d'art en abondance. Corinthe est encore fameuse par ses raisins et par son airain, qui passait pour contenir de l'or et de l'argent. Elle a donné son nom à un ordre d'architecture dit *corinthien*. Les mœurs des habitants de cette ville étaient fort dissolues, et ses courtisanes étaient fameuses dans toute la Grèce. Corinthe fut fondée 1900 ans environ av. J.-C. par Ephyre, fille de l'Argien Phoronée; elle forma d'abord un état monarchique; la tradition y fait régner Jason et Médée vers 1350. Sisyphe, Hellène et ses successeurs occupèrent le trône jusqu'en 1160. Des princes héraclides, dont le premier fut Alétès et le dernier Telessus, y régnèrent ensuite (1160-800). Après eux, les Bacchiades, qui étaient de race royale, changèrent le gouvernement en une espèce de république aristocratique; elle fut alors régie par des magistrats annuels appelés *prytanes*. L'an 657 av. J.-C., le tyran Cypsélus rétablit la monarchie et transmit son pouvoir à son fils Périandre (527-584). Psammétique qui lui succéda fut aussitôt renversé, et Corinthe s'érigea de nouveau en république. De nombreuses guerres s'élevèrent entre Corinthe et Corcyre, sa principale colonie; une de ces guerres, en 434, fut l'occasion de la guerre du Péloponèse (431) : Corinthe fut toujours du parti de Sparte dans cette lutte. Elle se déclara contre elle en 395, ce qui donna lieu à la guerre dite *guerre de Corinthe* (395-387). Comme les autres villes de la Grèce, Corinthe se soumit à Philippe; elle reçut garnison macédonienne (335). Ce ne fut qu'en 244 qu'Aratus délivra Corinthe de la domination étrangère et la fit entrer dans la Ligue Achéenne. Elle devint alors le siége des assemblées des députés de cette confédération; mais trop faible pour lutter avec Rome, elle fut prise et saccagée par Mummius (146). Relevée par Auguste, elle redevint florissante sous les empereurs. A la fin du IIIe siècle, elle fut ravagée par les Hérules, au IVe par les Wisigoths, au VIIIe par les Slaves. En 1205, les Français, maîtres du Péloponèse, s'en emparèrent, et peu après ils la cédèrent aux Vénitiens. Ceux-ci la conservèrent jusqu'en 1715, bien que dans cet intervalle ils l'eussent perdue plusieurs fois. Corinthe fut délivrée de

la domination turque en 1821 ; cependant ce n'est que depuis 1830 qu'elle commence à se relever.

CORIO, ville des États sardes, à 31 kil. N. O. de Turin ; 5,300 hab.

CORIOLAN (C. MARCIUS), général romain, battit les Volsques à diverses reprises, leur prit Corioles l'an 493 av. J.-C., et reçut de là le nom de Coriolan. Il brigua ensuite le consulat ; mais comme il s'était rendu odieux au peuple par son caractère hautain, il ne put l'obtenir. Il proposa, pour se venger, des mesures hostiles au peuple et voulut empêcher que le blé envoyé par Gélon, roi de Sicile, dans un temps de disette, fût distribué gratuitement aux plébéiens. Les tribuns l'en punirent en le faisant condamner à l'exil (491). Coriolan irrité alla offrir ses services aux Volsques : il vint bientôt à leur tête ravager le territoire romain et assiéger Rome même. Les Romains effrayés lui envoyèrent plusieurs ambassades; mais il fut sourd à toutes les prières. Il allait emporter la ville d'assaut, lorsque Véturie, sa mère, suivie de sa femme et de toutes les dames romaines, vint lui adresser de nouvelles supplications. Attendri par les pleurs de sa mère, Coriolan consentit à lever le siége. Il périt, dit-on, peu de temps après (488), assassiné par les Volsques. Selon d'autres, il parvint à une grande vieillesse. Shakespeare, La Harpe et plusieurs autres poëtes dramatiques ont mis Coriolan sur la scène.

CORIOLES, *Corioli* en latin, ancienne ville d'Italie (Latium), chez les Volsques, à 36 kil. S. E. de Rome, à 8 kil. N. de Suessa-Pometia, fut prise, en 494 av. J.-C., par Caius Marcius, surnommé pour cette raison *Coriolan*.

CORISANDE. *Voy.* GUICHE (la comtesse de).

CORISOPITES, *Corisopiti*, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e), à l'O., habitait la moitié mérid. du dép. du Finistère. Il a laissé une trace de son nom dans Quimper-Corentin.

CORK, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Cork, sur une île de la Lee, à 22 kil. de la mer, à 220 kil. S. O. de Dublin, par 10° 49' long. O., 51° 53' lat. N. ; 106,000 hab. Évêché. Port sûr et commode, dit *baie de Cork*. Quelques édifices assez remarquables, cathédrale, hôtel-de-ville, douane, bourse, etc. Établissements d'instruction et de bienfaisance. Toiles à voiles, colle forte, draps communs, savons, etc. ; tanneries, verreries. Commerce d'exportation assez important. Cork fut fondée au VIe siècle par les Danois; Henri II s'en empara au XIIe siècle, et Jacques II, chassé d'Angleterre, vint y résider en 1688 ; le comte de Marlborough la prit en 1690. — Le comté de Cork est situé dans le Munster, entre ceux de Tipperary, Kerry, Limerick, Waterford et la mer; il a 165 kil. sur 85 et 764,000 hab.

CORMEILLES, ch.-l. de cant. (Eure), à 15 kil. S. O. de Pont-Audemer; 1,300 hab. Tanneries, mégisseries, etc. ; papeterie, moulin à huile. — Il y a un Cormeilles, *Curmiliaca*, dans le dép. de l'Oise, à 6 kil. N. E. de Crèvecœur, 1,214 hab.; — et un autre, dit *Cormeil* ou *Cormeilles-en-Parisis*, dans le dép. de Seine-et-Oise, canton d'Argenteuil, à 20 kil. N. de Paris; 1,400 hab.

CORMONS, ville du roy. d'Illyrie (Trieste), à 11 kil. O. de Gœritz; 3,600 hab. Filatures de soie.

CORMONTAIGNE, officier du génie, fut le régénérateur de cette arme. Il fit les siéges les plus célèbres pendant les guerres de 1713 à 1745, et devint maréchal-de-camp. On lui doit les grands travaux ajoutés sous Louis XV aux fortifications de Metz et de Thionville. M. Bayard, capitaine du génie, a publié, d'après les mémoires de Cormontaigne : *Mémorial pour l'attaque des places*, etc., Paris, 1805, in-8; *Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8.

CORNA, *Apamea* ou *Digba*, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 58 kil. S. O. de Bassora, sur le Chat-el-Arab, formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate ; 5,000 hab.

CORNARIUS (Jean HAGENBUT, dit), médecin, né en 1500 à Zwickau en Saxe, mort en 1558, professa la médecine à Marbourg et à Iéna. On lui doit la publication et la traduction d'un grand nombre d'auteurs grecs (S. Basile, Galien, Parthenius, Dioscoride, etc.), mais son principal mérite est d'avoir un des premiers rappelé l'attention sur Hippocrate. Il donna en 1538, à Bâle, une édition complète d'*Hippocrate* en grec, et en fit paraître en 1546 la traduction latine ; cette traduction (surtout la 2e édition, de 1558) est une des meilleures que l'on possède.

CORNARO, famille patricienne de Venise, a donné trois doges à la république : Marc Cornaro, 1365 ; Jean Cornaro, 1625; Jean II Cornaro, 1709. Ce dernier fit la guerre aux Turcs et signa le traité de Passarowitz qui fixait les limites des états de Venise et de ceux des Turcs. Outre ses doges, cette famille a produit plusieurs personnages célèbres :

CORNARO (Louis), né à Venise en 1467. Cet homme s'était livré jusqu'à l'âge de 40 ans à tous les genres d'excès et avait contracté les maladies les plus graves; se voyant menacé d'une mort prochaine, il résolut de changer complétement de régime, et vécut avec la plus grande sobriété, réduisant sa nourriture à 12 onces d'aliments par jour. Il réussit par ce genre de vie, non seulement à se guérir de tous ses maux, mais à prolonger sa vie jusqu'à cent ans, et même au-delà selon quelques-uns. Voulant faire profiter ses semblables de cette heureuse expérience, il composa à l'âge de 80 ans un traité sur les avantages de la sobriété, *Discorsi della vita sobria* (Padoue, 1558; Venise, 1599, etc.). Ce livre a obtenu un très grand succès. Il a été traduit en latin par Léon Lessius, Anvers, 1613, et en français par La Bonardière, 1701, et par plusieurs autres.

CORNARO (Catherine), reine de Chypre, née à Venise en 1454. Elle épousa en 1470 Jacques de Lusignan III, roi de Chypre et de Jérusalem. Chargée du gouvernement à la mort de ce prince, 1475, elle éprouva de grandes difficultés. Après 14 ans de règne, elle remit ses états aux Vénitiens, se retira à Venise, et y mourut en 1510.

CORNE, village du dép. de Maine-et-Loire, à 15 kil. E. d'Angers; 1,900 hab. Carrières d'ardoises.

CORNEILLE, centurion romain, fut baptisé par saint Pierre à Césarée en Palestine, l'an 40 de J.-C. L'Église le range au nombre des saints, et célèbre sa fête le 2 février.

CORNEILLE (saint), élu pape en 250 ou 251, eut pour adversaire Novatien qui se fit élire par ses partisans. Corneille fut exilé par l'empereur Gallus à *Centum Cellæ* (Civita-Vecchia), et mourut dans l'exil après un an et trois mois de pontificat. On le fête le 16 septembre.

CORNEILLE (Pierre), né à Rouen en 1606, mort en 1684, était fils d'un avocat-général et fut d'abord destiné au barreau ; mais il préféra le théâtre. Il débuta par des comédies qui, bien qu'oubliées aujourd'hui, eurent alors beaucoup de succès (*Mélite*, 1629; *Clitandre*, 1632, etc.). En 1635, il donna sa première tragédie, *Médée*, qui annonça ce qu'il devait être. L'année suivante, parut *le Cid*, imitée de Guilhem de Castro. Cette pièce excita un enthousiasme universel, mais aussi elle provoqua l'envie ; le ministre Richelieu, jaloux des succès du poëte, voulut faire condamner la pièce par l'Académie. Corneille ne se vengea qu'en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre : *les Horaces* (1639), *Cinna* (1639), *Polyeucte* (1640), *Pompée* (1641), *Rodogune* (1646). Le succès de ces tragédies fit taire la critique; Richelieu, renonçant à une rivalité ridicule, fit obtenir au poëte une pension, et l'Académie, qui l'avait critiqué, l'admit dans son sein (1647). Après *Rodogune*, Corneille commença à décliner : affligé de

la chute de *Pertharite* (1653), il s'éloigna pendant quelques années du théâtre. Il employa ce temps de retraite à traduire en vers l'*Imitation de J.-C.* Cependant les instances de ses amis le déterminèrent à rentrer dans la carrière dramatique ; il produisit alors *Œdipe* (1659), *Sertorius* (1662), *Othon* (1664), où l'on retrouve de belles scènes ; mais son génie s'éclipsa entièrement dans *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), et dans quelques autres pièces dont la dernière, *Suréna*, fut jouée en 1674. Outre ses tragédies, Corneille avait donné en 1642 *le Menteur*, que l'on regarde comme la meilleure comédie qui eût paru jusque-là. On a en outre de lui des *Mélanges poétiques* (1632), des *Discours sur l'Art dramatique*, des *Examens de ses pièces* faits par lui-même, l'*Imitation de J.-C.* en vers, 1656 (cet ouvrage a eu jusqu'à 40 éditions), et quelques autres poésies pieuses. Ce poëte, que l'on a nommé à juste titre *le Grand Corneille*, est le vrai créateur de l'art dramatique en France ; on admire surtout en lui l'énergie, le sublime ; mais on lui reproche de l'enflure, de la subtilité et des disparates choquantes. Ce grand homme était extrêmement simple dans ses mœurs et dans ses manières, et brillait peu dans la conversation. Il pratiquait toutes les vertus domestiques ; il resta toujours uni avec son frère, Thomas Corneille, et vécut avec lui. La première édition estimée de ses œuvres dramatiques est celle de Joly, 10 vol. in-12, 1738. Voltaire les a publiées de nouveau en 1764, 12 vol. in-8, en y ajoutant des *Commentaires* où il montre quelquefois une grande sévérité. M. Palissot a donné en 1802 une édit. complète des *Œuvres de Corneille*, avec des observations sur les comment. de Voltaire, 12 vol. in-12.

CORNEILLE (Thomas), frère du précédent, né à Rouen en 1625, mort en 1709, travailla comme son frère pour le théâtre, et fut après lui le meilleur poëte dramatique de la France jusqu'à la venue de Racine. Il a fait des comédies et des tragédies, dont quelques-unes eurent un succès prodigieux. Celles de ses tragédies qui sont le plus estimées sont : *Timocrate* (1656), *Stilicon* (1660), *Camma* (1661), *Ariane* (1672), *Essex* (1678) ; parmi ses comédies, qui presque toutes sont imitées de l'espagnol, on connaît surtout *le Festin de Pierre* (1673). Thomas Corneille a en outre traduit quelques morceaux d'Ovide, et a composé un *Dictionnaire des arts et des sciences, pour servir de supplément au Dictionnaire de l'Académie*, 1694, et un *Dictionnaire universel géographique et historique*, 1708. Il succéda à son frère à l'Académie Française (1685), et fut reçu aussi à l'Académie des Inscriptions. Ses œuvres dramatiques forment 5 vol. in-12, 1682-1722, etc. Elles se trouvent aussi réunies à celles de son frère.

CORNÉLIE, mère des Gracques, était fille de Scipion-l'Africain. Elle veilla elle-même à l'éducation de ses fils, et se fit admirer par ses vertus autant que par la noblesse de son caractère. Un roi de Libye lui proposa, dit-on, de l'épouser ; mais elle rejeta ses offres, trouvant plus glorieux d'être la veuve d'un Romain que l'épouse d'un roi. Une dame de la Campanie, après avoir fait étalage devant elle de ses bijoux, désirait qu'à son tour elle lui fît voir ses richesses ; elle fit alors venir ses fils : « Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes ornements. » On lui éleva de son vivant une statue de bronze, au bas de laquelle était cette inscription : *A Cornélie, mère des Gracques.*

CORNÉLIE, femme de Pompée et fille de Métellus Scipion, suivit son mari dans sa fuite après la bataille de Pharsale, et le vit massacrer sous ses yeux dans le port d'Alexandrie.

CORNÉLIENNE (maison), une des plus anciennes et des plus illustres familles patriciennes de Rome, se divisa en un grand nombre de branches dont les principales sont les Lentulus, les Scipions, les Maluginensis, les Cossus et les Rufinus (*Voy.* ces noms).

CORNELIUS COSSUS, tribun militaire, tua dans une bataille Tolumnius, roi des Véiens, et remporta ainsi les secondes dépouilles opimes, 436 av. J.-C. Il les consacra dans le temple de Jupiter Férétrien.

CORNÉLIUS NÉPOS, écrivain latin du Ier siècle av. J.-C., fut lié avec Catulle, Cicéron et Atticus. Il avait composé plusieurs ouvrages historiques qui étaient fort estimés des anciens ; il nous reste seulement sous son nom les *Vies des grands capitaines de l'Antiquité;* cet opuscule paraît n'être qu'un abrégé de l'ouvrage original de Cornélius, qui était beaucoup plus étendu ; on l'attribue avec vraisemblance à Æmilius Probus, grammairien du temps de Théodose. Les éditions les plus estimées sont l'édition *princeps*, Venise, 1471, sous le titre d'*Æmilii Probi De Vita excellentium*, et celle de Bosius, Leipsick, 1806. Cornélius Népos a été plusieurs fois traduit, entre autres par l'abbé Paul, 1781 : par Radonvilliers et Noël, 1807, et par MM. de Calonne et Pommier, 1 vol. in-8 (dans la collection Panckoucke).

CORNÉLIUS SEVERUS, poëte latin, contemporain d'Ovide, est regardé comme le véritable auteur de l'*Etna*, petit poëme longtemps attribué à Cicéron, et d'un morceau éloquent sur la mort de Cicéron.

CORNETO, *Cornetum*, ville de l'État ecclésiastique, à 17 kil. N. de Civita Vecchia ; 2,000 hab. — Près de là est la célèbre mine d'alun de la Tolfa.

CORNOUAILLES, *Dumnonii* des anciens, *Cornubia* au moyen âge, *Cornwall* des Anglais ; comté d'Angleterre, à la pointe S. O. de l'île, est partout baigné par la mer, sauf à l'E. où il est borné par le comté de Devonshire : 139 kil. sur 75 ; 300,000 hab. Ch.-l., Launceston. Beaucoup de pluies et d'orages ; sol maigre, qui ne produit guère que des pommes de terre ; pâturages. Beaucoup de curiosités et richesses minéralogiques, surtout en étain et en cuivre ; le produit annuel des mines est de près de 9 millions de fr. Antiquités druidiques. On y parlait encore il y a 3 siècles un dialecte dérivé du celtique.

CORNOUAILLES, petit pays de France, faisait partie de la B.-Bretagne ; ch.-l., Quimper-Corentin. Il se trouve auj. partagé entre les 3 dép. du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord. — On donnait aussi le nom de Cornouailles à la ville même de Quimper-Corentin.

CORNOUAILLES (cap), dans le comté de Cornouailles, à l'extrémité S. O. de l'Angleterre et à 7 kil. N. du cap Land's-end, par 50° 8' lat. N., 7° 58' long. O.

CORNOUAILLES (NOUVEAU-), *New-Corwall*, pays de l'Amérique du Nord, sur la côte occidentale, s'étend de 54° à 58° lat. N. Il appartient aux Russes ; mais la partie méridionale appartient aux Anglais et est comprise dans la Nouvelle-Calédonie. Behring aperçut la côte du Nouveau-Cornouailles en 1741 ; mais elle ne fut explorée qu'en 1775 par les Espagnols Juan d'Ayola, Juan de la Bodega et Quadra. Trois ans après, Cook et ensuite Vancouver le visitèrent plus en détail.

CORNUBIA, *Cornwall*, lieu de la Bretagne ancienne (Bretagne Ire), à l'extrémité S. O. de l'île, chez les *Dumnonii*. Célèbre défaite des Bretons (que commandait Ambrosius, le père d'Arthur) par le Saxon Cerdic, en 508.

CORNUS, ch.-l. de canton (Aveyron), à 24 kil. S. E. de Ste-Affrique ; 1,000 hab.

CORNUTUS, stoïcien, de Leptis en Afrique, était précepteur et ami de Perse, qui lui adressa sa 5e satire. Il fut exilé par Néron, à cause de la liberté avec laquelle il avait jugé ses vers. On a de lui un petit traité de la *Nature des Dieux*, publié sous le nom de *Phurnutus*, et qui se trouve dans les *Opuscula mythologica* de Gale, Cambridge, 1671.

CORNWALL. *Voy.* CORNOUAILLES.

CORNWALLIS (Charles), général anglais, né en 1738, se distingua dans la guerre d'Amérique. Il seconda avec talent et courage le général en chef

Clinton; décida le succès des combats de Germantown (Pensylvanie) et de Redbank (New-Jersey) en 1777, et eut la principale gloire dans la prise de Charlestown en 1780. Mais en 1781 Lafayette le força à mettre bas les armes avec 8,000 hommes, à Yorktown : cet échec donna lieu à des accusations de la part du général Clinton, et Cornwallis fut rappelé. Cependant il fut nommé en 1786 gouverneur du Bengale; il fit avec succès la guerre à Tippou-Saïb et devint en 1802 gouverneur-général de l'Inde. Il mourut dans ce pays en 1805.

CORO, ville de la république de Vénézuela (Zulia), ch.-l. de la prov. de même nom, par 67° 20' long. O., 11° 24' lat. N.; 4,000 hab. Un peu de commerce. Fondée en 1527; capitale du Vénézuela et ville épiscopale jusqu'en 1636, époque à laquelle on transporta le siége du gouvernement à Caracas.

COROBILIUM, nom latin de CORBEIL.

COROEBUS, fils de Mygdon, à qui Priam avait promis sa fille Cassandre, vint au secours des Troyens contre les Grecs. Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort qui l'y attendait; il fut tué par Pénélée.

COROEBUS, Éléen, fut le premier proclamé vainqueur aux jeux olympiques lors de leur restauration, l'an 776 av. J.-C. C'est à partir de cette époque que l'on a compté par olympiades.

COROGNE (LA), *Coruna* en espagnol, *Magnus Portus* chez les anciens, ville d'Espagne (Galice), ch.-l. de la prov. de même nom, sur la baie de Betanços, par 6° long. O., 43° 23' lat. N., à 495 kil. N. O. de Madrid; 23,000 hab. Excellent port militaire, 4 châteaux; écoles d'artillerie et de pilotage, arsenal royal, et autres établissements pour la marine. Cigares renommés. Pêche de la sardine. La Corogne fut prise par les Français en 1809 et en 1823.

COROMANDEL (côte de), côte orientale de l'Inde, s'étend, dans la partie méridionale du golfe de Bengale, de la riv. de Kistnah à la pointe du cap Calymère, par 10°-16° lat. N.: 650 kil. C'est sur cette côte que se trouvent Madras, Pondichéry, Tranquebar. Navigation très dangereuse de janvier en avril.

CORON, *Corone*, ville de l'état de Grèce, sur le golfe de *Corone* (jadis golfe de Messénie), à 20 kil. E. de Modon; 8,000 hab. Petit port. Archevêché. Un peu de commerce.

CORONÉE, *Coronea*, auj. *Comaria*, ville de Béotie, à l'O. d'Haliarte. Agésilas y remporta sur l'armée combinée d'Athènes, d'Argos, de Corinthe et de Thèbes, une victoire signalée, en 394 av. J.-C.

CORPS, ch.-l. de canton (Isère), à 60 kil. S. E. de Grenoble; 1,038 hab.

CORPS LÉGISLATIF, assemblée établie en France par la constitution de l'an VIII et qui, avec le *Tribunat*, remplaçait le Conseil des Cinq-Cents et le Conseil des Anciens. Le Corps législatif était composé de 300 membres électifs; il votait les lois au scrutin secret après les avoir entendu discuter contradictoirement par les tribuns et les orateurs du Conseil d'état. Le tribunat ayant été supprimé en 1807, le Corps législatif continua de voter sans débat préalable les lois présentées par le Conseil d'état. En 1814 le Corps législatif fut remplacé par la *Chambre des députés*. Pendant les Cent-Jours, il prit le nom de Chambre des représentants; mais en 1815 le Corps législatif reprit l'organisation créée par la Charte.

CORREA POTENTIA, ville d'Italie, auj. CHIERI.

CORRÉGE (Antoine ALLEGRI, dit LE), célèbre peintre italien et fondateur de l'école lombarde, né à Correggio dans le Modénais en 1494, mort en 1534, passa la plus grande partie de sa vie à Parme et en Lombardie. Il est le premier qui ait osé peindre des figures dans les airs, et il est celui qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et du clair-obscur : son genre est toujours suave et gracieux. Deux de ses plus beaux tableaux sont : un *Saint Jérôme* de 2 mètres de hauteur, peint sur bois, et un *Christ détaché de la croix*. On dit que son talent se révéla à la vue d'un tableau de Raphaël : dans son admiration il s'écria : « Et moi aussi, je suis peintre. *Anch'io son pittore.* »

CORREGGIO, ville du duché de Modène, à 13 kil. N. E. de Reggio; 5,000 hab. Patrie d'Antoine Allegri, dit le Corrège. — Jadis petite principauté appartenant à la famille de Siro.

CORRÉGIDOR, magistrat d'Espagne et de Portugal, est le premier fonctionnaire dans les villes où ne siége pas un gouverneur, et est à la fois juge, administrateur, et chef du corps municipal.

CORRÉGIDOR (île du), une des Philippines.

CORRÈZE, riv. de France, naît dans l'arr. d'Ussel (Corrèze), arrose les villes de Corrèze, Tulle, Brives, et tombe dans la Vézère. Cours, 80 kil.

CORRÈZE (dép. de la), un des dép. du centre, entre ceux du Puy-de-Dôme, de la Creuse, de la Haute-Vienne, au N.; du Cantal, du Lot, de la Dordogne, à l'E.: 5,947 kil. carrés; 302,433 hab. Ch.-l., Tulle. Il est formé d'une partie du Limousin. Montagnes au N.; pas de riv. navigables : houille, fer, plomb argentifère, cuivre; marbre, albâtre, granit, porphyre, etc. Sol peu fertile : seigle, avoine, maïs, un peu de froment; beaucoup de châtaignes, de noix et autres fruits; huile de noix; oranges, morilles, truffes; prairies artificielles. Belle race de chevaux, mulets; gros lainages; tissus de coton, dentelles; forges (ancres pour la marine, etc.). Peu de commerce. Nombreuses émigrations (surtout d'ouvriers maçons). — Le dép. de la Corrèze a 3 arr. (Tulle, Brives, Ussel), 29 cantons et 393 communes; il dépend de la 20e division militaire, de la cour royale et du diocèse de Limoges.

CORRÈZE, ch.-l. de cant., dans le dép. de la Corrèze, à 14 kil. N. E. de Tulle; 1,800 hab.

CORRIENTES, riv. des Provinces Unies du Rio-de-la-Plata; naît au S. du lac Iberia, et tombe dans le Parana. Cours, 245 kil.

CORRIENTES, ville des Provinces Unies du Rio-de-la-Plata, ch.-l. de la prov. du même nom, par 61° 6' long. O., 27° 27' lat. N., sur le Parana; 24,000 hab. Commerce actif, agriculture florissante. — La prov. de Corrientes est située entre le fleuve Parana et les prov. Cisplatine, Entre-Rios et Cordova.

CORSE (île de), *Cyrnos* et *Corsica*, île de la Méditerranée qui forme un dép. français, est située entre l'Italie à l'E., le golfe de Gênes au N., l'Espagne à l'O., la Sardaigne au S.: par 6° 11'-7° 18' long. E., 41° 21'-43° lat. N. Elle a 240 kil. de long sur 90 de large, et 750 de circonférence; 207,889 hab. Ch.-l., Ajaccio. De la Corse dépendent plusieurs petites îles environnantes, celles de Giraglia, del Cavallo, di Luvezzi, les Sanguinaires, etc. Une chaîne de montagnes élevées traverse la Corse du nord au sud; le point culminant est le mont Rotondo qui s'élève à 2,763 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Golo, le Tavignano, le Liamone, le Gravono, le Valinco sont les principaux cours d'eau de l'île. Le climat est assez sain en général; mais le vent du S. E. appelé *sirocco*, et celui du N. O. ou *libeccio*, sont très dangereux. Sol fertile, mais mal cultivé; grandes forêts, beaucoup de châtaigniers; très beaux oliviers, orangers, citronniers; vins excellents. On a fait d'heureux essais pour naturaliser en Corse l'indigo, le lin, le chanvre, le tabac, le coton, le café, la canne à sucre. Chèvres en immense quantité. Pêche de corail, sardines, thons, etc. Peu d'industrie. Les Corses sont sobres, hospitaliers, braves, énergiques; ils ont une grande indépendance de caractère; mais ils sont vindicatifs à l'excès; chez eux les haines se transmettent par héritage; ces haines de famille sont appelées par eux *vendette*. Ils ont en outre peu de goût pour la civilisation, surtout dans les montagnes. — Le dép. de la Corse se divise en 5 arrond. (Ajaccio, Bastia, Calvi, Corte,

Sartène); 61 cantons et 335 communes; il dépend de la 17ᵉ division militaire, a une cour royale à Bastia, un évêché à Ajaccio. — La Corse portait primitivement les noms de Thérapné et de Cyrnos. Carthage la première y eut des établissements; Rome se fit céder la Corse en 238 av. J.-C., mais elle eut à combattre les soulèvements continuels des indigènes. La Corse entière s'était révoltée en 173 av. J.-C.; elle fut alors soumise par Juventius Thalna. Elle ne fut guère sous l'empire qu'un lieu d'exil (*Voy.* SÉNÈQUE). Après les Romains, les empereurs d'Orient, les Goths, les Lombards la possédèrent. Elle devint à peu près indépendante au VIIIᵉ siècle, et ne fut comprise qu'un instant dans l'empire de Charlemagne. Dans la suite les papes se déclarèrent souverains de la Corse. En 1071 Urbain II la vendit aux Pisans, moyennant une redevance: Gênes disputa cette concession, et après diverses tentatives qui échouèrent, les Génois s'emparèrent de l'île en 1481. Le traité de Cateau-Cambrésis leur en garantit la possession. Mais après les trois révoltes de 1735, 1741 et 1755 (*Voy.* NEUHOFF (Théodore DE) et PAOLI), Gênes, ne pouvant dompter ce peuple rebelle, eut recours à la France et lui vendit ses droits. Le traité fut signé le 15 mai 1768, et le 15 août de la même année Louis XV rendit l'édit de réunion de la Corse à la France. Les Corses, à l'instigation de Paoli, se donnèrent aux Anglais en 1793, mais ceux-ci furent expulsés en 1799. Sous le gouvernement des Génois, la Corse était divisée en 10 juridictions et quatre fiefs. En 1790 elle fut partagée en deux dép., le Golo et le Liamone. En 1811, les deux dép. furent réunis en un seul. — La Corse se glorifie d'avoir donné le jour à J. Andréa, évêque d'Aleria; à Rinuccio della Rocca, aux deux Ornano, à Paoli, et surtout à Napoléon Bonaparte.

CORSICA, île de la Méditerranée, auj. la CORSE.

CORSINI (Édouard), savant antiquaire, né en 1702 à Fanano (Modène), mort en 1765 à Pise, entra dès sa jeunesse dans l'ordre des Clercs réguliers des Écoles pies, dont il devint général; enseigna la philosophie, puis les belles-lettres à Pise. Ses principaux ouvrages sont: *Fasti Attici*, Florence, 1744-61; *Dissertationes agonisticæ*, 1747, où il traite des jeux olympiques, pythiques, etc.; *De præfectis urbis Romæ*, Pise, 1763. Il a aussi écrit sur la philosophie et les mathématiques.

CORSINI (Laurent), pape. *Voy.* CLÉMENT XII.

CORSINS ou CAORCINS. *Voy.* LOMBARDS.

CORTE, *Cenestum*, ch.-l. d'arr. (Corse), vers le centre de l'île, à 60 kil. N. E. d'Ajaccio; 3,587 hab. Évêché, tribunal de 1ʳᵉ instance. Commerce de vin et blé. Château-fort. — L'arr. de Corte a 15 cantons (Calacuccia, Castifao, Corte, Saint-Laurent, Moita, Morosaglia, Omessa, Piedicorte, Piedicroce, Pietra, Prunelli, Sermano, Serraglio, Valle, Vezzani), 110 communes et 50,534 hab.

CORTERATE, nom latin de COUTRAS (Gironde).

CORTÈS (de *corte*, cour). On nomme ainsi en Espagne et en Portugal les assemblées chargées de discuter les lois et de voter l'impôt. — En Espagne elles se composent de deux chambres (*estamentos*), la Chambre des *proceres* (pairs), où siégent les prélats, les grands d'Espagne et un certain nombre de citoyens distingués ayant un revenu de plus de 15,000 fr.; et la Chambre des *procuradores* (députés), dans laquelle peut être admis tout Espagnol âgé de 30 ans, et possesseur d'un revenu de plus de 3,000 fr. Les députés sont élus pour 3 ans. Le souverain convoque et dissout les Cortès. L'origine des Cortès est aussi ancienne que celle de la monarchie espagnole: mais elles ne se composèrent d'abord que des seigneurs et des prélats; la bourgeoisie n'y fut admise qu'au XIᵉ siècle. Leur autorité, très grande dans les premiers temps, diminua peu à peu devant les accroissements du pouvoir royal, depuis la réunion de la Castille et de l'Aragon par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand-le-Catholique (1469), et surtout depuis le règne de Charles-Quint. A cette époque, les Cortès, révoltées sous la conduite de Jean de Padilla, furent vaincues à Villalar (1520). Ces assemblées cessèrent dès lors d'être convoquées, ou ne le furent que pour recevoir les ordres absolus du souverain. En 1810 les Cortès furent rétablies: elles publièrent en 1812 une constitution modelée sur notre constitution de 1791; mais en 1814 Ferdinand VII les abolit. Rétablies en 1820 après l'insurrection de Riégo, elles furent de nouveau anéanties par l'expédition française de 1823. Enfin, après la mort de Ferdinand VII (1833), les Cortès furent rétablies; sous le gouvernement des deux reines Christine et Isabelle, elles ont augmenté de plus en plus leur autorité.—En Portugal, les Cortès se composent également de deux chambres; les membres de la première sont à vie et héréditaires; ceux de la seconde sont électifs, et la durée de leurs fonctions est de 4 ans; ils doivent posséder un revenu de 2,400 fr. au moins. Alphonse I, 2ᵉ roi de Portugal, convoqua dans Lamego les premières Cortès de ce roy. (1145); sous ses successeurs on ne les réunissait guère que dans les circonstances critiques, ou lorsqu'il s'élevait quelques difficultés pour la succession au trône. En 1821, les Cortès convoquées par Jean VI publièrent, à l'exemple des Cortès espagnoles, une constitution nouvelle; cette constitution fut abolie deux ans après. Don Pedro, en 1826, au moment d'abdiquer, rendit aux Cortès une partie de leurs priviléges qui, méconnus encore pendant l'usurpation de don Miguel (1828-33), ont été de nouveau confirmés à l'avénement de dona Maria.

CORTEZ (Fernand), capitaine espagnol, conquérant du Mexique, né en 1485 à Médelin dans l'Estramadure, d'une famille noble. Il passa en 1504 dans les Indes occidentales, qui étaient alors pour les Espagnols une source de gloire et de richesses. En 1518, Vélasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête d'une flotte qu'il destinait à la découverte de nouvelles terres, et en 1519 Cortez aborda à Tabasco dans le Mexique. Les Indiens de cette ville se soumirent aussitôt à lui, et il marcha sur la capitale du pays, Mexico, qui lui ouvrit également ses portes. Vélasquez, jaloux de ses succès, envoya alors contre lui une flotte nombreuse; mais elle fut battue, et Cortez vainqueur ne s'occupa plus qu'à conquérir tout le Mexique. Il y parvint en peu de temps, et pour garantie de la soumission des Mexicains il garda comme prisonnier Guatimozin, fils de l'empereur Montezuma. Il est à regretter qu'il ait souillé ses conquêtes par d'horribles cruautés. Charles-Quint, en récompense de ses services, le nomma gouverneur du Mexique; mais il fut peu après calomnié par des envieux et rappelé. Il mourut en 1544 en Espagne, pauvre et délaissé. L'*Histoire de Cortez* a été écrite en espagnol par Antonio de Solis, et traduite en français par Citry de la Guette. Piron a composé une tragédie de *Fernand Cortez*.

CORTONE, *Cortona* ou *Corythus*, ville de la Toscane, à 93 kil. S. E. de Florence; 5,000 hab. Évêché. Vieux château; ruines antiques, académie étrusque, bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, musée d'antiquités, etc. — Ville très ancienne; avant d'avoir été soumise par les Romains, elle formait une des 12 villes princip. de la Confédération étrusque.

CORTONE (Piétro BERETTINI, dit *Pietro de*), peintre italien, né en 1596 à Cortone en Toscane, mort en 1669, se créa un genre à part par la hardiesse de ses conceptions; décora plusieurs chapelles à Rome, ainsi que le palais Barberini; puis vint à Florence, où il peignit les plafonds du palais Pitti. La manière lâche de cet artiste contribua à corrompre le goût. On voit de lui au Louvre la *Réconciliation de Jacob et d'Esaü*, la *Nativité de la vierge*, et *Sainte Catherine*.

CORTORIACUM, auj. COURTRAY (Belgique).

CORUNA, ville d'Espagne. *Voy.* COROGNE (LA).

CORVEY ou **CORBIE**, ville des États prussiens (Westphalie), à 65 kil. S. E. de Minden, sur le Weser; 5,300 hab. Évêché.—Corvey était jadis une des plus anciennes et des plus riches abbayes de bénédictins de l'Allemagne. Elle fut fondée par Louis-le-Débonnaire qui y envoya pour l'organiser plusieurs moines de Corbie en Picardie : d'où son nom de *Petite* ou *Nouvelle-Corbie*. Plus tard, l'abbé de Corvey devint prince d'Empire du cercle de Westphalie. En 1794, il obtint la dignité épiscopale. En 1803, l'abbaye fut sécularisée et donnée au prince d'Orange; en 1807, son territoire fit partie du roy. de Westphalie; en 1815, il échut à la Prusse.

CORVIN (Jean), régent de Hongrie. *Voy.* HUNIADE.

CORVIN (Mathias), roi de Hongrie, fils de Jean Huniade, fut élu en 1458 à l'âge de 15 ans, et mourut en 1490. Comme guerrier et comme législateur, il fut l'homme le plus illustre de son temps. Attaqué continuellement par l'Autriche, la Bohême, la Pologne, par les vayvodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, il fit face à tous ses ennemis et les repoussa tous. Il fut le boulevard de la chrétienté contre les Turcs; donna de sages lois à ses sujets, et, pour répandre parmi eux les lumières, appela des savants d'Allemagne, de France et d'Italie, fonda une université à Bude, y réunit une vaste et magnifique bibliothèque, construisit un observatoire, et importa dans la Hongrie l'art typographique.

CORVISART-DESMARETS (J.-Nic., baron), médecin de la Faculté de Paris, né à Dricourt (Ardennes) en 1755, mort en 1821, fut nommé, en 1795, professeur de clinique lors de la création de l'*École de santé* (École de médecine), et contribua beaucoup par son enseignement et ses écrits à faire fleurir les études médicales. Bonaparte le choisit pour son médecin. On a de lui un *Essai sur les maladies du cœur,* 1806, et plusieurs traductions.

CORVO, une des îles Açores, par 39° 41' lat. N., 33° 23' long. O.; 1,000 hab. Ch.-l., Corvo.

CORYBANTES, prêtres de Cybèle, célébraient le culte de la déesse avec un grand tumulte, faisant retentir l'air du bruit des tambours, frappant leurs boucliers avec des lances, dansant et agitant leur corps comme des frénétiques, et poussant des hurlements, comme pour pleurer la mort d'Atys. Ils étaient Phrygiens et pour la plupart mutilés. Selon la fable, ils furent chargés avec les Curètes de veiller sur Jupiter enfant.

CORYCUS, auj. *Curco* ou *Kara-Hissar*, ville de la Cilicie orientale, au pied du mont Corycus et au N. E. du cap Sarpédon. — Une ville de Lycie portait aussi le nom de Corycus.

CORYTHE, *Corythus*, nom primitif de CORTONA.

COS, auj. *Co* ou *Stanco*, île de la mer Égée, au S. de la côte méridionale de l'Asie Mineure, renfermait un célèbre temple d'Esculape et un autre de Vénus. Vues admirables. Cos fut la patrie d'Hippocrate.

COSA, ville de l'Étrurie ancienne, à l'extrémité E. du sol actuel d'Orbitello, au N. de *Portus Herculis Cosani* (auj. Porto-Ercole). Cette ville n'existe plus.

COSAQUES, *Kasak* en russe, population russe en partie nomade, descend d'un mélange de Slaves et de Tartares. On distingue : 1° les *Cosaques du Don*, qui habitent sur les rives du Don, dans la Russie mérid., et d'où sont sortis les Cosaques du Volga, du Terek, les Grebenski, les Seymen, ceux de Mozdok, de l'Oural et de la Sibérie; 2° les *Cosaques de la Petite-Russie;* ces derniers forment trois groupes : les Cosaques de l'Ukraine (subdivisés eux-mêmes en Cosaques Zaporogues, Cosaques de la mer Noire et Slobodes); les Cosaques de Tchougouïef et les Cosaques du Boug. Les Cosaques sont d'une taille moyenne et d'une constitution robuste; leurs yeux sont bleus et leurs cheveux roux; l'ensemble de leur physionomie rappelle le type tartare; guerriers hardis, pillards déterminés, cavaliers habiles, ils forment une cavalerie légère terrible pour l'ennemi. On a organisé quelques régiments réguliers de cosaques qui font partie de la garde impériale russe; mais la plus grande partie se compose de troupes irrégulières. Le chef général prend le titre d'*hetman* ou d'*attaman;* il est nommé par l'empereur, ainsi que les principaux officiers. Du reste les Cosaques ont encore leurs lois et leurs institutions propres et ne se gouvernent que par elles. La plupart d'entre eux sont de l'église grecque orthodoxe. — Les Cosaques paraissent pour la première fois dans l'histoire vers le milieu du XVe siècle. Depuis 1516, les Cosaques de l'Ukraine, réunis en corps divers, formèrent pour l'Europe un cordon militaire contre les Tartares et les Turcs : ils se mirent d'abord au service des Polonais, qui leur reconnurent le droit de se gouverner par eux-mêmes. Mécontents de la domination polonaise, les Cosaques de l'Ukraine se révoltèrent en 1638, sous l'attaman Powluk, puis sous Chmielnicki en 1647. Vaincus à Berestek, ils furent traités durement par les Polonais; un grand nombre d'entre eux passèrent alors aux Russes (1654-1657). Les démembrements de la Pologne achevèrent de mettre sous l'empire de la Russie toute la population cosaque de l'ouest. Néanmoins, pendant longtemps encore, ils supportèrent impatiemment le joug de ces nouveaux maîtres et se soulevèrent plus d'une fois, notamment sous Pierre-le-Grand, lorsque le célèbre Mazeppa, qui était alors hetman de l'Ukraine, s'allia à Charles XII. En 1828 et en 1829, les Cosaques de la mer Noire voulurent se déclarer indépendants, mais l'empereur Nicolas les dompta. Les Cosaques du Don se soumirent peu à peu à la domination russe depuis la destruction des royaumes d'Astrakhan et de Kazan. Ils sont beaucoup moins civilisés que les Cosaques de l'Ukraine. *Voy.* ZAPOROGUES, DON, UKRAINE, etc.

COSCILE, *Sybaris*, riv. du roy. de Naples, sort de l'Apennin mérid., passe près de l'emplacement de l'ancienne Sybaris, et se perd dans le Crati, après un cours d'environ 45 kil.

COSENZA, *Consentia*, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la Calabre Citér., à 248 kil. S. E. de Naples; 8,000 hab. Archevêché, cathédrale, collége royal, deux académies scientifiques. Un peu d'industrie et de commerce. Patrie du philosophe Télésio. — Cosenza fut jadis capit. du Bruttium. Les Romains la soumirent, et après eux, Annibal, aidé des Lucaniens, s'en empara. Alaric, roi des Goths, qui l'assiégeait en 410, mourut devant ses murs et fut enterré par ses soldats dans le lit du Bussento (412). Les Sarrasins, puis les Normands la ravagèrent. Ces derniers s'y établirent en 1130, et en firent la capitale de leurs états en Calabre.

COSETANI, peuple de la Tarraconaise septentr., au S. E. des *Lacetani*, habitait entre l'Èbre et le *Rubricatus* (Llobregat).

COSMAS, surnommé *Indicopleustes*, c.-à-d. *navigant dans l'Inde,* marchand d'Alexandrie qui vivait au VIe siècle, voyagea dans l'Orient, puis quitta le commerce et se fit moine. Il ne reste de lui qu'une *Topographie chrétienne* (publiée par Montfaucon, 1707), écrite vers 536, où il établit le système le plus bizarre sur la figure de la terre : il lui donne la forme d'une cage dont le ciel formerait le toit. On y trouve aussi une description assez exacte de l'île de Ceylan.

COSME (saint), patron des chirurgiens, né en Arabie, pratiquait la médecine, ainsi que son frère, saint Damien; tous deux exerçaient leur art gratuitement. Ils souffrirent ensemble le martyre vers la fin du IIIe siècle. Leur fête est célébrée le 27 septembre. — Il se forma en France au XIIIe siècle, sous l'invocation de ce saint, une confrérie de chirurgiens, dits *de Saint-Cosme,* qui pendant longtemps partagea avec la Faculté l'enseignement des sciences médicales.

COSME (BASEILHAC, dit *Frère*), habile chirurgien,

né en 1703 à Pouy-Astruc près de Tarbes, mort en 1781, exerça la chirurgie avec beaucoup de succès. Il jouissait d'une grande réputation lorsqu'il prit l'habit chez les Feuillants (1729); on lui donna le nom de frère Jean de Saint-Cosme. Il fonda pour les pauvres un hospice où il les soignait lui-même. Il pratiqua surtout avec succès la taille latérale : on lui doit le *lithotome caché*, et plusieurs autres instruments. Il publia en 1779 une *Méthode d'extraire la pierre*.

COSME DE MÉDICIS. *Voy.* MÉDICIS.

COSNAC, bourg du dép. de la Charente-Infér., à 10 kil. N. O. de Mirambeau ; 1,400 hab. Patrie de Cabanis.

COSNE, *Condate*, ch.-l. d'arr. (Nièvre), sur la Loire et le Nouain, à 49 kil. N. O. de Nevers; 6,212 hab. Coutellerie, clouterie, quincaillerie. Principal entrepôt des forges du dép. et de ceux du Cher et de l'Yonne. — L'arr. de Cosne a 6 cant. (Saint-Amand, La Charité, Donzy, Pouilly, Prémery, plus Cosne), 66 comm. et 68,997 hab.

COSSÉ-BRISSAC, *Voy.* BRISSAC.

COSSÉ-LE-VIVIEN, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 19 kil. N. O. de Château-Gonthier ; 3,540 hab.

COSSÉIR, ville de la H.-Égypte, sur la côte O. de la mer Rouge, par 31° 44' long. E., 26° 7' lat. N. C'est un point de communication entre l'Inde, l'Arabie et l'Égypte ; beaucoup de pèlerins s'y embarquent pour La Mecque. Il s'y trouve une rade, mais pas de port.

COSSIO ou VASATES, ville de l'Aquitaine, auj. BAZAS.

COSSUS (CORNELIUS). *Voy.* CORNELIUS.

COSTA-RICA, c.-à-d. *côte riche*, un des états de la confédération de l'Amérique centrale, entre celui de Nicaragua au N., le Grand-Océan au S. et S. O., la mer des Antilles et la Colombie à l'E.; 280 kil. sur 130. Villes principales : San-Jose-de-Costa-Rica, ch.-l. ; Cartago, Villa-Viéja. Climat très chaud, cacao, tabac, etc. On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre ; mais on ne les exploite pas. Contrairement à son nom, Costa-Rica est très pauvre.

COSTE (Pierre), traducteur, né à Uzès en 1668, de parents protestants, passa sa jeunesse en Angleterre, revint ensuite en France et mourut à Paris en 1747. Il a traduit la plupart des ouvrages de Locke : l'*Essai sur l'entendement humain*, 1700, souvent réimprimé ; l'*Éducation des enfants*, 1698 ; le *Christianisme raisonnable*, 1695 ; l'*Optique* de Newton, 1722; l'*Usage de la raillerie* de Shaftesbury, 1710 ; il a donné des édit. avec notes de Labruyère, 1720, Montaigne, 1724, La Fontaine, 1730. Son style est lourd et traînant.

COSTER (J.-Laurent), Hollandais, né vers l'an 1370, était sacristain à Harlem. Il n'est connu que par les efforts de quelques écrivains hollandais pour lui attribuer l'invention de l'imprimerie; cette opinion a été victorieusement réfutée par Lambinet dans un ouvrage sur l'*Origine de l'imprimerie*, 1810, 2 vol. in-8.

COSTIGLIOLE D'ASTI, ville des États sardes, à 11 kil. d'Asti ; 4,500 hab.

COSTIGLIOLE DI SALUZZO, ville des États sardes, à 11 kil. N. O. de Coni ; 2,400 hab. Soie ; forges. Commerce de vin muscat.

COSYRA INSULA, petite île de la Méditerranée, auj. PANTELLARIA.

COTABAMBA ou TAMBOBAMBA, ville du Pérou (Livertad), au milieu de montagnes. Jadis ch.-l. d'une prov. qui portait le même nom.

COTATIS, ville de Russie. *Voy.* KOTATIS.

COTE DES DENTS ou D'IVOIRE, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, entre l'Issinie à l'E. et le cap Palmas à l'O., s'étend de 9° 50' à 6° long. O. ; environ 540 kil. de développement. Elle est ainsi nommée de la grande quantité de dents d'éléphant qu'on s'y procure : cette côte, réunie à la côte des Graines, prend souvent le nom de *côte du Vent*.

CÔTE DES ESCLAVES, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, entre la côte d'Or et le Benin, dont elle est séparée par la Volta et le Lagos, s'étend de 3° long. O. à 1° long. E. ; 310 kil. On y voyait jadis un grand nombre d'établissements européens pour le commerce de la traite ; ils ont disparu depuis l'abolition de ce trafic.

CÔTE DES GRAINES, OU DU POIVRE, OU DE MALAGUETTE, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, au S. E. de la côte de Sierra-Leone, et à l'O. de celle des Dents, s'étend de 12° 30' à 9° 50' long. O., sur un développement de 400 kil. Elle doit son nom à sa fertilité. On y cultive beaucoup d'épices, surtout une sorte de poivre que les indigènes appellent *malaguette*. Les Anglais ont des établissements sur cette côte.

CÔTE D'OR, territoire de la Guinée supérieure, entre la côte des Dents à l'O., et celle des Esclaves à l'E. Beaucoup de sable aurifère. L'Angleterre y a établi de puissants et riches établissements.

CÔTE D'OR, chaîne de collines en France, naît au S. O. de Dijon, et s'étend au S., vers la limite du dép. de la Côte-d'Or : hauteur, de 350 à 500 mètres. Cette côte est couverte d'excellents vignobles.

CÔTE-D'OR (dép. de la), un des dép. du centre de la France, entre ceux de l'Aube au N., de Saône-et-Loire au S., de la Nièvre, de l'Yonne à l'O., de la Haute-Saône, du Jura, à l'E. ; 8,770 kil. carrés ; 385,624 hab. Ch.-l., Dijon. Il est formé de la partie septentrionale de l'ancienne Bourgogne. On y trouve la *Côte-d'Or*, petite chaîne de montagnes qui partage les eaux de la Seine, de la Saône et de la Loire, et qui donne son nom au département. La Seine, l'Armançon, la Tille, l'Ouche, l'Arroux, y prennent leur source. Fer, houille, marbres de toutes couleurs, tuf, gypse, pierres de taille, tourbe, etc. Sol pierreux : vins délicieux et très variés (Chambertin, Clos-Vougeot, la Romanée, Nuits, Beaune, Pomard, etc.) ; céréales, légumes, fruits; superbes forêts. Chevaux de petite race, gros bétail. Beaucoup d'usines à fer ; fabriques de clous, aciers. Commerce de bois, et surtout de vins, vinaigres, eaux-de-vie, huile de graine, moutarde; faïence, papier, tissus de coton, etc. — Le départ. de la Côte-d'Or a 4 arr. (Dijon, Semur, Châtillon-sur-Seine, Beaune); 36 cant., 727 communes. Il appartient à la 18e division militaire, dépend de la cour royale et du diocèse de Dijon.

CÔTE-ROTIE, coteau du dép. du Rhône, près d'Ampuis, sur les bords du Rhône, à 26 kil. S. de Lyon. Vins excellents.

CÔTE-SAINT-ANDRÉ, ch.-l. de cant. (Isère), à 32 kil. S. E. de Vienne ; 4,092 hab. Liqueur renommée, dite *eau de la Côte*. C'était jadis une place forte.

COTENTIN ou COUTANTIN, *Unelli*, *Constantinus pagus* au moyen âge, partie de la B.-Normandie, bornée au N. et à l'O. par la Manche, au S. par l'Avranchin, à l'E. par le Bessin, le Bocage et la mer ; 80 kil. sur 40. Ch.-l., Coutances, qui lui donne son nom. Beaux pâturages, beurre excellent, beaux chevaux, volaille fine, etc. Les places principales, après Coutances, sont : Granville, Carentan, Saint-Waast, Barfleur, Cherbourg, le Cap-de-la-Hogue. Le Cotentin forme auj. la plus grande partie du dép. de la Manche.

COTEREAUX. *Voy.* BRABANÇONS.

COTES (Roger), mathématicien anglais, professeur d'astronomie et de physique expérimentale, né en 1682, à Cambridge, mort en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit : une édition des *Principes* de Newton, avec une préface excellente, où il rend compte de la méthode suivie par l'auteur, Cambridge, 1713, in-4 ; *Harmonia mensurarum, sive Analysis et synthesis per rationum et angulorum mensuras promotæ*, publié en 1722 par Robert Smith, son suc-

cesseur. Il est l'auteur d'un théorème de géométrie qui porte encore son nom.

COTES-DU-NORD (dép. des), dép. maritime de la France, sur la Manche, entre ceux du Finistère à l'O., d'Ille-et-Vilaine à l'E., du Morbihan au S.; 7,367 kil. carrés; 605,503 hab. Ch.-l., St-Brieuc. Il est formé d'une partie de l'ancienne Bretagne. Montagnes peu hautes, plaines; fer, plomb, ardoises, serpentine, marbre, etc. Beaucoup de terres à bruyères et de landes; pâturages; grains, fruits à cidre. Petits chevaux très bons, gros bétail, moutons. Toiles dites de Bretagne, de Quintin, de Languenan, etc., et toiles communes; hauts-fourneaux, tanneries, parcheminerics, papier; cidre et eau-de-vie de cidre. Commerce actif. — Le dép. des Côtes-du-Nord a 5 arr. (St-Brieuc, Dinant, Guingamp, Lannion, Loudéac); 48 cant., 375 communes. Il appartient à la 13e division militaire, dépend de la cour royale de Rennes et du diocèse de St-Brieuc.

COTHB-EDDYN (Mohammed), prince turc, gouverneur du Kharizm sous les sultans seldjoucides, se rendit indépendant et devint le chef de la dynastie des Kharizmiens ou Khovarismiens, qui remplacèrent les Seldjoucides. Il mourut en 1127, et eut pour successeur son fils Atziz. — Le nom de *Cothb-Eddyn*, qui veut dire *pôle de la religion*, a été porté par plusieurs autres princes et par plusieurs écrivains.

COTIGNAC, ch.-l. de cant. (Var), à 15 kil. N. E. de Brignoles; 3,778 hab. Soie organsinée. Commerce de vin, soie, figues, fruits secs et confitures estimées. Aux environs est Notre-Dame-des-Grâces, objet de beaucoup de pèlerinages. Louis XIV, au retour de son entrevue avec Philippe IV, s'y rendit, en 1659.

COTIN (l'abbé), poëte et prédicateur, membre de l'Académie Française, né à Paris en 1604, mort en 1682, fut aumônier du roi, conseiller, et se fit une assez grande réputation par ses sermons, ses poésies et son érudition. Il n'est guère connu aujourd'hui que par les railleries de Boileau et de Molière (qui l'a mis en scène dans *les Femmes savantes*, sous le nom de Trissotin). On a de lui un *Recueil d'énigmes*, en vers, 1646; des *Rondeaux*, 1650; des *Œuvres galantes*, 2 vol., 1663-65; *la Ménagerie*, satire contre Ménage, 1666, etc.

COTOPAXI, célèbre volcan de l'Amérique du Sud, dans les Andes, par 0° 45' lat. S. Il forme un cône régulier et s'élève à une hauteur de 5,904 mètres. Ses éruptions sont fréquentes et terribles.

COTRONE, *Crotona*, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 2e), à 49 kil. N. E. de Catanzaro, et à l'embouchure de l'Esaro dans la mer Ionienne: 15,500 hab. Bon port, citadelle, évêché. *Voy.* CROTONE.

COTTA (Aurélius), famille romaine qui a fourni plusieurs consuls, entre autres : M. Aurelius Cotta, consul l'an 74 avant J.-C., et adversaire de Marius; il fut chargé un moment de la guerre contre Mithridate, prit Héraclée dans le Pont, mais se fit ensuite battre sur terre et sur mer; — C. Aurélius Cotta, orateur distingué, frère du précédent, consul en 75 av. J.-C. Banni par Marius, il fut rappelé par Sylla.

COTTA (J.-Frédéric), baron de Cottendorf, libraire allemand, né à Tubingue en 1764, mort en 1832, d'une famille ancienne et qui prétendait descendre des Cotta de Rome, s'établit libraire à Tubingue en 1787, eut à la fois plusieurs établissements florissants à Tubingue, Munich, Augsbourg, Stuttgard; forma de grandes entreprises qui eurent un plein succès, et mérita d'être surnommé le Napoléon de la librairie. Il fonda le journal *les Heures* (avec Gœthe et Schiller); la *Gazette universelle*, à laquelle coopérèrent les plus grands écrivains de l'Allemagne; le *Journal Polytechnique*, pour les sciences et l'industrie, et fut longtemps le patron des gens de lettres de l'Allemagne. Il fut en outre chargé par le gouvernement de Wurtemberg de plusieurs missions auprès du Directoire et de l'empereur Napoléon.

COTTBUS, ville des États prussiens. *Voy.* KOTTBUS.

COTTEREAU (Jean). *Voy.* CHOUANS.

COTTIENNES (ALPES). *Voy.* ALPES et COTTIUS.

COTTIN (madame), née Sophie RISTAUD, vit le jour en 1723 à Tonneins, près de Bordeaux; se maria dès l'âge de 17 ans à un riche banquier qui la laissa veuve à 20 ans, et vint passer le reste de sa vie à Paris, où elle mourut en 1807, à 84 ans. Elle cultiva les lettres par goût et sans avoir d'abord l'intention de publier ses écrits. On a d'elle des romans pleins de sensibilité, savoir : *Claire d'Albe*, *Malvina*, *Amélie de Mansfield*, *Mathilde*, *Élisabeth* ou *les Exilés de Sibérie*; ils ont été réunis par A. Petitot, en 1817, 5 vol. in-8.

COTTIUS, petit prince de la Gaule Cisalpine, vivait au temps d'Auguste; il avait reçu de son père, Donnus, un petit état indépendant qui se bornait à la vallée de Suze et avait pour villes principales *Segusio* (Suze) et *Brigantio* (Briançon). Auguste le reçut dans son alliance et agrandit ses états. Après sa mort, qui arriva sous Néron (56), ses états furent réunis à l'empire et formèrent plus tard la plus grande partie de la province des *Alpes maritimes*. Ce prince a donné son nom aux Alpes Cottiennes.

COTTON (Pierre), célèbre jésuite, né en 1564 à Néronde en Forez (Loire), mort à Paris en 1629, fut appelé à la cour de Henri IV par le maréchal de Lesdiguières, dont il avait converti la fille (madame de Créqui); le roi le prit peu après pour son confesseur. Le P. Cotton gagna toute sa confiance, et lui fit signer le rappel des Jésuites. Après la mort de ce prince, il fut aussi confesseur de Louis XIII, et conserva ce titre jusqu'en 1617, époque où il alla prêcher en missionnaire dans le midi de la France. Quelques historiens ont prétendu, mais sans preuves, que Cotton partageait la doctrine du régicide.

COTTON (sir Robert BRUCE), antiquaire anglais, né en 1570, mort en 1631, possédait une connaissance particulière des chartes et des droits de la couronne, et publia sur ce sujet de savants mémoires, réunis et publiés en 1652. Il avait formé une bibliothèque de chartes et de vieux manuscrits qui est connue sous le nom de *Bibliothèque Cottonienne*.

COTTON (Charles), poëte burlesque anglais, né en 1630, mort en 1687, a composé un *Virgile travesti* qui eut jusqu'à 15 éditions, et a traduit plusieurs ouvr. français, entre autres les *Essais* de Montaigne.

COTYORA, *Buiuk-Kaleh*, ville du Pont, sur le Pont-Euxin, à l'O. de Cérasonte, sur le *Cotyorœus sinus*.

COTYS, nom de plusieurs rois de Thrace, de Cappadoce et du Bosphore. Le plus connu est Cotys II, roi des Odryzes, qui secourut Persée contre les Romains et fut bientôt forcé à demander la paix (167 av. J.-C.).

COTYTTO, déesse de la débauche et de l'impudicité chez les Grecs. Son culte, né en Thrace, passa en Phrygie, et de là en Grèce. Elle avait un temple à Athènes, et des prêtres appelés *Baptes*.

COUAMA, fleuve d'Afrique. *Voy.* ZAMBÈZE.

COUCHES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 22 kil. S. E. d'Autun; 3,080 hab. Mines de fer.

COUCOURON, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 39 kil. N. O. de L'Argentière; 1,000 hab.

COUCY, nom de plusieurs bourgs de France; le plus important est *Coucy-le-Château*, ch.-l. de canton (Aisne), à 22 kil. S. de Laon, près d'une belle forêt. Ruines de l'ancien château-fort des sires de Coucy, construit en 1052 par Enguerrand de Coucy : il en subsiste encore une tour énorme et très élevée : ce qui en reste a été acheté en 1829 par le duc d'Orléans (Louis-Philippe).

COUCY (Maison DE). Deux familles ont porté ce nom : la première, qui tire son origine d'un comte de Chartres, en 965, s'est divisée en deux branches, dont la première s'éteignit en 1213, et dont la seconde, qui prit le nom de Coucy-Vervins, subsiste

encore auj. La seconde, issue en 1213 d'Enguerrand de Guines, neveu du dernier sire de Coucy, s'est éteinte en 1400 dans la personne de Marie de Coucy, femme du comte de Bar. — La famille des Coucy a produit plusieurs vaillants chevaliers au moyen âge. Le plus célèbre est Raoul, châtelain de Coucy, fils d'Enguerrand, qui partit en 1191 pour la Terre-Sainte, et périt au siége d'Acre. On dit que Raoul, avant de rendre le dernier soupir, chargea son écuyer de porter, après sa mort, son cœur à la dame de Fayel, qu'il aimait. L'écuyer, arrivé en France, se mit en devoir d'exécuter les dernières volontés de son maître; mais il fut surpris par l'époux. Celui-ci prit le cœur et le fit manger à sa femme, qui, instruite trop tard de son malheur, jura de ne plus prendre de nourriture et se laissa mourir de faim. Cette aventure a fourni à de Belloy le sujet d'une tragédie intitulée : *Gabrielle de Vergy*, nom que l'historien Froissart donne à cette femme. G.-A. Crapelet a publié l'*Histoire de Coucy et de la dame de Fayel*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, Paris, 1829.

COUDRAY-SAINT-GERMER, ch.-l. de canton (Oise), à 17 kil. O. de Beauvais; 500 hab. Fabrique de dentelles noires.

COUËRON, *Corbilo* ou *Pagus Namnetum*, ville du dép. de la Loire-Inf., à 13 kil. O. de Nantes; 3,971 hab. Petit port. Pêche active. On exploite aux environs du kaolin.

COUESNON, riv. de France (Ille-et-Vilaine), baigne Fougères, Antrain, et joint la Manche aux grèves du mont St-Michel. Cours, 95 kil.

COUHÉ, ch.-l. de cant. (Vienne), à 20 kil. N. de Civray: 1,400 hab.

COUIZA, ch.-l. de canton (Aude), à 35 kil. S. O. de Carcassonne; 650 hab. Filature de laine. Château qui appartint au duc de Joyeuse.

COULANGES-LA-VINEUSE, ch.-l. de canton (Yonne), à 11 kil. S. d'Auxerre; 1,700 hab. Bons vins.

COULANGES-SUR-YONNE, ch.-l. de canton (Yonne), à 28 kil. S. d'Auxerre; 1,100 hab. Commerce de bois et de vins.

COULANGES (Philippe-Emmanuel, marquis de), chansonnier, né vers 1631, mort en 1716, était conseiller au parlement et vendit sa charge pour se livrer aux plaisirs. Il était cousin-germain de madame de Sévigné. On a de lui un recueil de chansons, 2 vol. in-12, 1698, et des *Mémoires*, suivis de lettres de madame de Sévigné, publiés par M. de Montmerqué, 1820.—Il ne faut pas le confondre avec l'abbé de Coulanges, oncle de madame de Sévigné, et que celle-ci désignait par le surnom de *Bien-bon*.

COULIBOEUF, ch.-l. de canton (Calvados), sur la Dive, à 10 kil. N. E. de Falaise; 500 hab.

COULLOU, *Colloo*, ville de l'Inde anglaise (Bengale), dans l'ancien Orissa; à 16 kil. N. E. de Ramgor. Grand commerce de coton; très grande foire.

COULOMB (Charles-Auguste DE), physicien, membre de l'Académie des Sciences, né à Angoulême en 1736, mort en 1806, servit d'abord dans le génie, et fut nommé en 1784 intendant des eaux et forêts. Il s'est surtout occupé d'électricité et de magnétisme, et a inventé la *balance de torsion*, avec laquelle il a pu apprécier les attractions et répulsions électriques. On a de lui de savants *Mémoires*, et des *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau des travaux hydrauliques*, 1779.

COULOMMIERS, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 22 kil. S. E. de Meaux; 3,573 hab. Tanneries. Grand commerce de blés et farines pour les marchés de Paris. — L'arr. de Coulommiers a 4 cantons (La Ferté-Gaucher, Rebais, Rozoy, plus Coulommiers), 60 communes, et 54,104 hab.

COULONGES-LES-ROYAUX, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 20 kil. N. de Niort; 1,700 hab. Droguets, molletons, chapeaux, tanneries. Entrepôt de bois de charpente et merrain, laines, vins de Saintonge.

COUMASSIE, ville de l'Afrique (Nigritie), capit. des Achantis, par 4° 32' long. O., 6° 34' lat. N.; 15,000 hab. (100,000 au temps des marchés). Assez bien bâtie. Commerce avec Kachena et Tombouctou.

COUPANG, ville de l'île de Timor, une des îles de la Sonde, sur la côte S. O. et la baie de Coupang, par 121° 50' long. E., 10° 10' lat. S. Commerce d'or, d'opium, de bois de sandal, etc. Un gouverneur hollandais y réside.

COUPÉ (J.-M.-L.), abbé, né à Péronne en 1732, mort à Paris en 1818, professa la rhétorique au collége de Navarre, puis fut nommé censeur royal et conservateur des titres et généalogies à la Bibliothèque du Roi. Il a traduit le *Théâtre de Sénèque*, 1795, et a publié sous le titre de *Soirées littéraires* (1795-1801) un recueil en 20 vol. qui contient des traductions d'*Hésiode*, de *Théognis*, de *Phocylide*, etc.

COUPTRAIN, ch.-l. de canton (Mayenne), à 31 kil. N. E. de Mayenne; 500 hab.

COURANT (GRAND-). *Voy.* GULF-STREAM.

COURANTS (cap des), promontoire d'Afrique dans la Mozambique, au S. de l'embouchure de l'Inhambane, par 23° 50' lat. S. et 33° 45' long. E., est ainsi nommé d'un courant qui, de la côte de Madagascar, se porte vers lui avec impétuosité.

COURBEVOYE, bourg du dép. de la Seine, à 7 kil. O. de Paris, près de Neuilly; 2,488 hab. Caserne d'infanterie. Toiles peintes, blanc de céruse, lavoirs de laine, eau-de-vie de fécules et de grains.

COURCELLES, ville de Belgique (Hainaut), à 30 kil. E. de Mons; 2,000 hab.

COURCELLES-LE-COMTE, village du dép. du Pas-de-Calais, à 9 kil. N. O. de Bapaume; 820 hab. Philippe-le-Bel, roi de France, y fut défait en 1288 par Richard I, roi d'Angleterre.

COURIER (Paul-Louis), né à Paris en 1772, servit d'abord dans l'artillerie, fit plusieurs campagnes en Italie, puis quitta le service pour jouir de son indépendance, et se livrer aux lettres. Il s'est distingué à la fois comme helléniste et comme écrivain politique. Il découvrit dans la Bibliothèque Laurentine à Florence un exemplaire complet du roman de *Daphnis et Chloé* de Longus, dans lequel il était resté jusque-là une lacune, et en donna une nouvelle édition avec la traduction d'Amyot complétée (1810); on lui doit en outre l'*Ane de Lucius de Patras*, texte grec et traduction française avec notes, 1812; le traité de Xénophon *Sur la Cavalerie*, 1814, et quelques autres travaux d'érudition. Comme écrivain politique, il a excellé dans le pamphlet, et a combattu avec l'arme du ridicule, et dans un style spirituel et caustique, tous les abus de la restauration. Il s'est quelquefois caché sous le nom de *Paul-Louis, vigneron*. Courier mourut en 1825, assassiné par un de ses gardes-chasse. A. Carrel a publié ses œuvres complètes en 4 vol., 1829-30.

COURLANDE, *Curonia* en latin moderne, gouvernement de la Russie d'Europe, entre ceux de Livonie, Vitebsk, Minsk, Vilna et la mer Baltique; 400 kil. sur 150; 420,000 hab. Ch.-l., Mittau. Sol gras et argileux; lin, blé, etc. Fer, plâtre, eaux minérales et thermales. Ambre. Côtes très poissonneuses. — La Courlande, très peu connue dans l'histoire jusqu'au XIIIe siècle, fut conquise par l'Ordre Teutonique à cette époque (1243-47); lors de la sécularisation de la Livonie, elle devint un duché vassal de la Pologne et qui fut héréditaire dans la maison des Kettler (1561-1737. A l'extinction de cette maison, Maurice de Saxe, qui avait été désigné par les états de Courlande pour succéder au duc Ferdinand Kettler, fut écarté, et l'impératrice Anne de Russie fit donner ce duché à Biren, son favori; celui-ci le transmit à son fils Pierre, qui

abdiqua en 1795. Catherine II réunit alors la Courlande à l'empire de Russie.

COURLARY, bourg de Suisse. *Voy.* COURTELARY.

COURMAYEUR, bourg des États sardes, à 28 kil. N. O. d'Aoste, au pied du Mont-Blanc. Eaux minérales.

COURNAND (Ant. DE), né à Grasse en 1747, mort en 1814, entra chez les Oratoriens, et quitta l'habit ecclésiastique à la révolution. Il fut nommé en 1784 professeur de littérature française au collége de France. Ses principaux ouvrages sont : *les Styles*, en quatre chants (1781); *les Quatre Ages de l'homme* (1785); *Tableau des révolutions de la littérature* (1786), et des traductions en vers de l'*Achilléide* de Stace (1800), des *Géorgiques* de Virgile (1805). Il eut le tort de vouloir rivaliser avec Delille.

COURNON, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 10 kil. S. E. de Clermont-Ferrand ; 2,000 hab.

COURONNE (GRAND-), ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 8 kil. O. de Rouen ; 1,000 hab.

COURONNE (LA) ou LA PALUD, bourg du dép. de la Charente, à 7 kil. S. O. d'Angoulême ; 2,000 hab. Papeteries, moulins à blé, gros lainages.

COURPIERRE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 11 kil. S. de Thiers ; 3,480 hab.

COURS PLÉNIÈRES, assemblées solennelles où les anciens rois de France convoquaient toute la noblesse et le clergé pour traiter, au milieu des fêtes et des divertissements, de certaines affaires d'état et rendre la justice. On les appelait aussi cours couronnées (*curiæ coronatæ*), parce que le roi ne quittait point la couronne pendant toute la durée des séances. Sous la seconde race, les cours plénières se tenaient aux fêtes de Noël et de Pâques. Sous la troisième, elles se tinrent d'abord plus fréquemment; mais Charles VII les abolit parce qu'elles entraînaient des dépenses trop considérables. En 1788, un édit de Louis XVI établit une cour plénière qui devait être une cour de justice et avoir la charge d'enregistrer les édits. Le parlement protesta contre cette dernière mesure, qui lui enlevait une de ses plus importantes prérogatives; les événements de 1789 ne permirent point l'institution de cette nouvelle cour plénière.

COURSAN, ch.-l. de cant. (Aude), à 7 kil. N. E. de Narbonne ; 1,400 hab.

COURSON, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 27 kil. N. E. de La Rochelle ; 1,200 hab.

COURT DE GEBELIN (Antoine), savant, né à Nîmes en 1725, mort à Paris en 1784, fils d'un ministre protestant, vint en 1769 à Paris, et y fut nommé censeur royal. Il s'occupa jusqu'à sa mort de la rédaction d'un ouvrage gigantesque, intitulé *le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, 9 vol. in-4, 1773-83. Cet ouvrage, qui est resté inachevé, comprend des traités de *Mythologie* (l'auteur explique la religion païenne par des allégories), une *Grammaire universelle*, l'*Histoire de la parole*, l'*Histoire du calendrier*, et des *Dictionnaires étymologiques des langues grecque, latine et française* ; il s'y montre ingénieux, mais il met trop souvent son imagination à la place des faits. L'auteur a publié un *Abrégé de l'histoire naturelle de la parole*, 1776, in-8. Peu de temps avant sa mort, il eut recours au magnétisme animal pour rétablir sa santé, et en éprouva un soulagement momentané : il publia à cette occasion une *Lettre sur le magnétisme animal* (1784), qui fit beaucoup de bruit.

COURTELARY, bourg de Suisse (Berne), à 36 kil. N. O. de Berne, au centre du val St-Imier ; 850 hab. Cette ville faisait jadis partie de l'évêché de Bâle. Elle appartint à la France jusqu'en 1815, et fut à cette époque réunie au canton de Berne. Patrie de Nicolas Béguelin.

COURTENAY, ch.-l. de cant. (Loiret), à 26 kil. E. de Montargis, dans l'anc. Gâtinais ; 2 641 hab. Serges, draps. Domaine de l'antique maison des Courtenay.

COURTENAY, maison illustre, originaire du château de Courtenay en Gâtinais (Loiret), et qui remonte au Xe siècle ; elle s'allia à la maison royale de France en 1150 par le mariage de Pierre de France, 7e fils de Louis-le-Gros, avec Élisabeth de Courtenay. Cette maison se distingua dans les croisades : elle compta deux comtes d'Édesse : Josselin I (1131) et son fils, Josselin II (1149), et plusieurs empereurs de Constantinople : Pierre de Courtenay (1216), déjà comte d'Auxerre et de Hainaut, mais qui mourut avant d'avoir pu prendre possession de sa couronne ; Robert (1216), second fils du précédent, qui fut chassé par ses sujets en 1228, et Baudoin II, frère de Robert, sous lequel Constantinople fut reprise par les Grecs (1261). Baudoin mourut en Italie en 1274. La petite-fille de ce prince, Catherine de Courtenay, épousa en 1300 Charles de Valois, fils de Philippe-le-Hardi. Quant aux branches cadettes, elles se multiplièrent à l'infini; une d'entre elles donna naissance à la famille anglaise des comtes de Devon. Les Courtenay s'éteignirent en France en 1730.

COURTHESON, ville du dép. de Vaucluse, sur l'Ouvèze, à 9 kil. S. d'Orange ; 3,322 hab. Patrie de J. Saurin.

COURTINE (LA), ch.-l. de cant. (Creuse), à 20 kil. S. de Felletin ; 800 hab.

COURTOIS (Jacques), dit *le Bourguignon*, peintre de batailles, né en 1621 dans la Franche-Comté, qui faisait jadis partie des états de Bourgogne, alla se former en Italie, passa dans ce pays la plus grande partie de sa vie et s'y lia avec le Guide et l'Albane. Il suivit pendant trois ans une armée afin d'étudier les marches, les siéges, les campements : aussi ses tableaux sont-ils d'une vérité admirable. Ayant eu des chagrins domestiques, Courtois entra chez les Jésuites à 37 ans ; il mourut à Rome dans une maison de leur ordre, en 1676. On estime surtout parmi ses ouvrages la *Bataille d'Arbèles*, *Moïse en prières*, *Josué arrêtant le soleil*, un *Choc de cavalerie au passage d'un pont*.

COURTOIS (Edme-Bonaventure), conventionnel, né à Arcis-sur-Aube en 1756, mort en 1818, fut envoyé à la Convention par le département de l'Aube ; s'y lia avec Danton, se signala surtout par son animosité contre le clergé, fut après le 9 thermidor chargé du rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre, et fit sur ce sujet, le 16 nivôse an III (janvier 1795), un rapport fort remarquable, qui est un des documents historiques les plus importants sur la révolution. Il fut ensuite membre du Conseil des Anciens, puis du Tribunat. Il cessa toute fonction politique sous l'empire. Peu après le retour des Bourbons (janvier 1816), la police fit enlever les papiers importants qu'il avait conservés.

COURTOMER, ch.-l. de cant. (Orne), près de la Sarthe, à 29 kil. N. E. d'Alençon ; 800 hab.

COURTRAY, *Cortoriacum*, ville de Belgique (Flandre occident.), sur la Lys, à 44 kil. S. de Bruges ; 19,000 hab. Joli hôtel-de-ville gothique, églises Saint-Martin et Notre-Dame, bourse. Toile renommée, linge de table, dentelles dites *fausses valenciennes*, étoffes de coton, mouchoirs, huile, etc.— Cette ville est très ancienne ; ses environs furent témoins de deux célèbres batailles : l'une dite *des Eperons*, en 1302 (les Français y furent défaits par les Flamands commandés par Jean, comte de Namur, et par Guillaume de Juliers : on recueillit sur le champ de bataille plus de 4,000 éperons dorés qui avaient appartenu aux chevaliers français tués dans le combat) ; l'autre en 1793 (les Français y défirent les Anglais, et entrèrent vainqueurs dans Courtray). — Sous l'empire, Courtray fut le ch.-l. du dép. de la Lys.

COURVILLE, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Eure, à 18 kil. O. de Chartres ; 1,400 hab. Patrie de Panard.

On voit près de là le château gothique de Villebon, où mourut Sully.

COUSANCE, ch.-l. de cant. (Jura), à 18 kil. S. O. de Lons-le-Saulnier; 1,200 hab. Carrières de marbre. Grand commerce de volailles.

COUSERANS. *Voy.* CONSERANS.

COUSIN (Jean), peintre, surnommé *le Michel-Ange français*, né en 1530, à Soucy près de Sens, mort en 1590; est regardé par quelques-uns comme le fondateur de l'école française. Il excella à la fois dans la peinture sur verre, dans la peinture à l'huile et la sculpture, et jouit d'une grande considération sous François I, Henri II et Charles IX. On estime surtout son grand tableau du *Jugement universel*. Il mêlait souvent dans ses compositions la mythologie païenne aux traditions chrétiennes. Il a laissé: *la Vraie science de la pourtraicture*, *l'art de desseigner*, et *le Livre de perspective*, traités qui sont encore regardés comme classiques.

COUSIN (Louis), ordinairement nommé *le président Cousin*, érudit, né en 1627 à Paris, mort en 1707, fut président à la cour des monnaies, puis censeur, et fut reçu en 1697 à l'Académie Française. On a de lui: *Hist. de Constantinople depuis Justin*, 8 vol. in-4, 1672, traduite des principaux auteurs byzantins; *Histoire de l'Église*, 4 vol. in-4, 1675, trad. d'Eusèbe, Socrate, Sozomène, etc.; *Histoire romaine par Xiphilin, Zonaras et Zozime*, 1678; *Hist. de l'empire d'Occident*, 1683, trad. d'Eginhard, Luitprand, Witikind, etc. Il a, par ces publications, éclairé plusieurs des parties obscures de l'histoire.

COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), homme de lettres, né à Dieppe en 1743, mort dans la même ville en 1818, a publié *les Leçons de la Nature*, 4 vol. in-12, ouvrage de théologie naturelle, imité de Sturm, et où il montre partout l'action de la Providence. Il est aussi auteur d'une *Histoire de la Grèce*, en 16 vol. in-12.

COUSIN JACQUES. *Voy.* BEFFROY.

COUSSAC-BONNEVAL, village du dép. de la Haute-Vienne, à 9 kil. E. de Saint-Yrieix; 3,013 hab. Usines pour l'exploitation des mines de fer qui sont aux environs. Patrie de Bonneval.

COUSSEY, ch.-l. de cant. (Vosges), à 7 kil. N. de Neufchâteau; 700 hab.

COUSTOU (Nicolas), statuaire français, né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1733, décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux précieux. Sa plus belle statue est celle de l'*Empereur Commode*, représenté en *Hercule*; elle est un des ornements du jardin de Versailles. — Son frère Guillaume se rendit aussi célèbre par le nombre et la beauté de ses ouvrages. Les principaux sont l'*Océan* et la *Méditerranée*, la *Seine* et la *Fontaine d'Arcueil*, et un mausolée du *Cardinal Dubois*. — Son fils, nommé aussi Guillaume, a fait le tombeau du dauphin, père de Louis XVI, et un *Vulcain recevant les ordres de Vénus pour forger les armes d'Énée*.

COUTANCES, *Constantia*, ch.-l. d'arrond. (Manche), à 26 kil. S. O. de Saint-Lô, sur la Soulle; 7,663 hab. Évêché; magnifique cathédrale gothique, aqueduc romain, salle de spectacle. Coutils, siamoises, dentelles; commerce de grains, garances, volailles, chevaux, bestiaux, etc. Patrie de l'abbé de Saint-Pierre. Coutances était le ch.-lieu de l'ancien Cotentin. — L'arr. de Coutances a 10 cant. (Brehal, Cerisy-la-Salle, Gavray, La Haye-du-Puits, Lessay, Saint-Malo-de-Lalande, Montmartin-sur-Mer, Périers, Saint-Sauveur-Lendelin, plus Coutances), 139 communes, et 135,980 hab.

COUTHON (Georges), né à Orcet en Auvergne (Puy-de-Dôme), en 1756, était avocat à Clermont lorsqu'éclata la révolution française. Il fut député à l'Assemblée législative et à la Convention, et y professa les doctrines les plus violentes. Ami de Robespierre, il fut son rapporteur favori pour toutes les mesures sanguinaires. Envoyé à Lyon après la prise de cette ville, il y établit le règne de la terreur, et fit démolir les édifices les plus remarquables. La chute de Robespierre entraîna celle de Couthon; Fréron l'accusa de vouloir se faire roi. Quelque dérisoire que fût cette accusation, il fut condamné et périt sur l'échafaud en 1794. Couthon était paralysé des jambes.

COUTO (Diégo DE), historien portugais, né en 1542, mort à Goa en 1616, continua l'ouvrage de Barros sur l'*Histoire des Indes*, Lisbonne, 1744, travail qui lui valut le titre d'historiographe de Portugal et la garde des archives de Goa. On a encore de lui une *Vie de Paulo de Lima*, et une *Réfutation de la Relation d'Éthiopie* de Louis de Urreta.

COUTRAS, *Corterate*, ch.-l. de cant. (Gironde), à 15 kil. N. de Libourne; 3,172 hab. Grand commerce de grains pour l'approvisionnement de Bordeaux. Cette ville est célèbre par l'éclatante victoire que le roi Henri IV y remporta sur les Ligueurs commandés par le duc de Joyeuse, en 1587.

COUTURE (Guill.), architecte, né à Rouen en 1732, mort à Paris en 1799, fut reçu en 1775 à l'Académie d'architecture. On le chargea en 1777 de continuer les travaux de l'église de la Madeleine, commencés depuis 1764 par Contant d'Ivry; il fit recommencer presque tout sur un nouveau plan et éleva la colonnade que l'on admire aujourd'hui; mais les événements de la révolution l'empêchèrent d'achever son œuvre.

COUTURES (J. PARRAIN, baron DES), gentilhomme normand, né à Avranches, mort en 1702, a donné la *Morale d'Épicure*, 1685, une trad. de *Lucrèce*, 1685; la *Morale universelle*, 1687.

COUVINS, ville de Belgique (Namur), à 4 kil. de Philippeville; 3,500 hab. Usine pour l'artillerie.

COVARRUVIAS (Diégo), né à Tolède en 1512, professa le droit canon à Salamanque avec une telle réputation qu'on le surnomma *le Barthole espagnol*. Il fut nommé par Philippe II à l'évêché de Ciudad-Rodrigo, se rendit au concile de Trente, fut choisi avec Buoncompagno (depuis Grégoire XIII) pour dresser le décret de réformation. A son retour en Espagne, il fut nommé évêque de Ségovie. Il mourut à Paris en 1577, à 66 ans, président du conseil de Castille. Ses ouvrages ont été publiés en 2 vol.

COVE, ville d'Irlande (Cork), à 16 kil. S. E. de Cork, sur la mer; 6,000 hab. Port, beaux quais: bains de mer très suivis.

COVENANT, du latin *conventus*, c.-à-d. *alliance* ou *ligue*. On désigne ainsi en anglais une alliance que conclurent en 1586 les Protestants d'Ecosse pour défendre leur nouvelle religion contre les Catholiques, et particulièrement contre le roi d'Espagne Philippe II qui semblait la menacer; ceux qui signèrent le *Covenant* ou qui en adoptèrent les principes sont connus sous le nom de *Presbytériens* et de *Puritains*. En 1638, lorsque Charles I voulut introduire dans les églises d'Écosse la nouvelle liturgie établie par l'évêque Laud, les Presbytériens renouvelèrent le *Covenant*, et ils formèrent avec le parlement, en 1643, une alliance solennelle qui précipita la chute du roi.

COVENTRY, ville d'Angleterre (Warwick), à 16 kil. N. de Warwick, près des canaux d'Oxford et de Coventry; 27,000 hab. Les rues sont étroites, et les maisons fort anciennes. Plusieurs églises remarquables. Horlogerie; fabriq. de draps, lainages, soieries, rubans, bonneterie, etc. En 1459, pendant la guerre des Deux-Roses, on y tint un parlement contre les chefs de la faction d'York; ce parlement est connu sous le nom de *Parlementum diabolicum*. Marie Stuart, reine d'Écosse, fut quelque temps retenue prisonnière dans cette ville. On y voyait autrefois un grand monastère.

COVENTRY (John), mécanicien anglais, né en

1735, mort en 1812, perfectionna l'hygromètre, le télescope, et surtout le micromètre.

COVILHAO, ville du Portugal (Beïra), à 26 kil. S. O. de Guarda ; 5,000 hab. Eaux thermales.

COWBRIDGE, *Bomium*, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Glamorgan), à 11 kil. S. E. de Bridgend ; 1,100 hab. Jadis assez importante.

COWES, nom de deux petites villes de l'île de Wight, presque contiguës ; on les distingue par les noms de West-Cowes et East-Cowes. West-Cowes, la plus importante, est sur la côte septentrionale de l'île, à 14 kil. S. O. de Portsmouth ; 3,600 hab. Port très commode. Bains de mer. Climat salubre et agréable. Henri VIII y avait construit un château-fort qui est auj. détruit.

COWLEY (Abraham), poëte anglais, né à Londres en 1618, mort en 1667, fit des vers dès son enfance et publia un premier recueil à 15 ans (*les Fleurs poétiques*). Pendant la guerre civile, il s'attacha au parti de Charles I, suivit la reine en France où il lui servit de secrétaire, et fut chargé de plusieurs missions secrètes. Il fut mal récompensé de son zèle au retour de Charles II. Cowley a été regardé jusqu'à Milton comme le premier poëte de sa nation. Il brille surtout par l'esprit, mais on trouve chez lui bien des traces du mauvais goût qui régnait alors. On a de lui des *Odes pindariques*, des poésies d'amour, des satires, des comédies, un poëme épique, la *Davidéide*, des mélanges, des poésies latines, entre autres un poëme sur les *Plantes*, en six chants. On estime surtout ses odes. Ses œuvres ont été plusieurs fois imprimées, notamment en 1700 par Sprat, in-fol., et en 1802, Londres, 3 vol. in-8. Cependant elles sont peu lues.

COWLEY (Hannah), dame anglaise, née en 1743, morte en 1809, femme d'un capitaine au service de la Compagnie des Indes, a composé plusieurs pièces de théâtre qui eurent du succès, entre autres : *le Stratagème*, qui est restée au théâtre ; *le Devin de Sparte*, et quelques petits poëmes.

COWPER (William), poëte anglais, né en 1731 dans le comté d'Hertford, mort en 1800, ne commença à faire des vers qu'à 40 ans. Il était sujet à des accès de mélancolie, et c'est dans les intervalles lucides que lui laissait la maladie qu'il composa ses poëmes. On a de lui des hymnes mystiques imités de madame Guyon, plusieurs petits poëmes, *la Tache*, *le Sofa*, *Jean Gilpin*, et une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* en vers blancs, 1791, 2 vol. in-4 ; elle est estimée pour sa fidélité.

COX (Richard), théologien anglais, né en 1499, mort en 1581 ; fut professeur aux universités de Cambridge et d'Oxford, puis précepteur du roi Édouard qui le nomma doyen de Westminster. Exilé sous Marie Tudor, il obtint l'évêché d'Ely sous Elisabeth, et fut chargé de la révision de la liturgie anglicane.

COX (sir Richard), historien irlandais, né en 1650, mort en 1733. Protestant zelé, il fut nommé par Guillaume III gouverneur du comté de Cork et lord chancelier d'Irlande ; mais il perdit ses emplois à la mort de la reine Anne (1714). On a de lui une *Histoire d'Irlande*, 1689-1700, importante à consulter.

COYE, village du dép. de Seine-et-Oise, à 6 kil. N. de Luzarches ; 700 hab. Porcelaine et faïence.

COYPEL (Noël), peintre français, né à Paris en 1628, mort en 1707, fit un grand nombre de tableaux pour les maisons royales. Il était membre et secrétaire perpétuel de l'Académie de Peinture. On a de lui un *Traité sur le coloris*, 1741, in-4. La nature de son talent lui a fait donner le surnom de *Poussin*. — Coypel (Ant.), son fils, né en 1661, mort en 1772, décora la galerie du Palais-Royal. On a de lui des gravures estimées. — Coypel (Ch.-Ant.) et Coypel (Noël-Nicolas), fils et petit-fils du précédent, sont bien inférieurs à leurs pères. Noël-Nicolas, mort en 1734, a peint la coupole de la Vierge à l'église de St-Sauveur à Paris.

COYSEVOX (Ant.), sculpteur, né à Lyon en 1640, mort en 1720. Ses principaux ouvrages sont : les chevaux ailés qui ornent l'entrée des Tuileries ; le *Flûteur*, une *Flore*, une *Hamadryade*, dans le même jardin ; des groupes à Versailles et à Marly ; les tombeaux du cardinal Mazarin, de Lebrun et de Colbert. Il fut reçu membre de l'Académie, et y remplit quelque temps les fonctions de chancelier.

COYTHIER (Jacques), médecin de Louis XI, né à Poligny dans la Franche-Comté, prit un grand ascendant sur l'esprit du monarque superstitieux et lui fit croire que, s'il le congédiait, il mourrait lui-même avant huit jours. Coythier profita de cet ascendant pour arracher au roi des sommes considérables. A la mort de Louis XI, il fut accusé juridiquement de s'être enrichi aux dépens de l'état, mais il conjura l'orage en donnant 50,000 écus au roi Charles VIII.

COZÈS, ch.-l. de canton (Charente-Inf.), à 24 kil. S. O. de Saintes ; 1,900 hab.

COZUMEL, île de la mer des Antilles, sur la côte du Mexique (Yucatan), par 89° 14' long. O., 19° 32' lat. N. Découverte par Cortez en 1519.

CRABBE (George), écrivain anglais, né en 1754 dans le Suffolk, mort en 1832, entra dans les ordres, obtint par le crédit de lord Rutland, son protecteur, plusieurs bénéfices avantageux, et fut en dernier lieu doyen de Trowbridge. Il se distingua comme prédicateur et comme poëte. Il publia en 1807 un *Recueil de poésies* ; en 1810, *le Village*, poëme ; en 1812, des *Contes en vers* ; en 1819, ses *Contes du château* ; puis l'*Histoire naturelle de la vallée de Belvoir*, en prose. On trouve dans ses poésies des descriptions d'une admirable fidélité, mais peu d'invention.

CRACINA, nom latin de l'île de Ré. *Voy.* RÉ.

CRACOVIE, *Carrodunum* en latin, *Krakov* en polonais, *Krakau* en allemand, ville capitale de la petite république de Cracovie, sur la Vistule, à 248 kil. de Varsovie, par 17° 36' long. E., 50° 3' lat. N. ; 25,000 hab. Elle communique par un pont avec Podgorze, ville autrichienne, dans la Galicie. Évêché. Trois faubourgs. Château-fort, murailles et fossés ; cathédrale où reposent les cendres des rois de Pologne ; université, observatoire, 4 bibliothèques, etc. Industrie active. Centre du commerce entre les Pologne russe et prussienne, la Galicie et la Hongrie. — Cracovie existait au XIIIe siècle et fut longtemps la capitale de la Pologne. Lors du 3e partage de la Pologne, 1796, elle échut à l'Autriche ; elle fit partie du grand-duché de Varsovie en 1809, devint ville libre en 1810, et enfin en 1815 forma une petite république, sous la protection immédiate de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse. Ces trois puissances la déclarèrent à jamais neutre : cependant l'Autriche l'occupe auj. militairement, malgré les plaintes continuelles des Cracoviens. — La république de Cracovie a pour bornes au N. et à l'E. le roy. actuel de Pologne, au S. la Vistule qui la sépare de la Galicie, et à l'O. la Brinica qui forme sa frontière du côté de la Prusse. Elle comprend, outre Cracovie et son territoire, deux villes très petites (Claratomla ou Mogila et Krzeszowice), et 77 villages ; elle a 65 kil. sur 22 en superficie, et compte 114,000 hab. Cette république est l'unique débris qui soit resté libre de l'antique Pologne. Le gouvernement est démocratique ; un président élu pour deux ans régit le pays de concert avec un sénat composé de 12 membres. Le pouvoir législatif appartient à un corps de 15 députés qui se réunissent tous les ans pendant un mois. La majorité de la population est catholique.

CRACOVIE (vayvodie de), une des 8 divisions de la Pologne russe, à l'angle S. E., bornée au S. E. par l'Autriche, et à l'O. par la Silésie ; 162 kil. sur 105 ;

401,000 hab. Ch.-l., Kielce. Sol bas, uni, fertile en grains; forêts; prairies. La ville de Cracovie n'en fait point partie.

CRAGUS, mont. de Lycie, au S. O., très près de la mer, entre Patare et Telmisse. Cette montagne fut primitivement un volcan. *Voy.* CHIMÈRE.

CRAIG (Jean), géomètre, né en Écosse, fut un des premiers à introduire en Angleterre le calcul différentiel de Leibnitz (1685). Il est surtout connu pour avoir appliqué le calcul à l'appréciation des témoignages : il prétendait que la force des preuves sur lesquelles repose le christianisme allait toujours diminuant et se réduirait à zéro au bout de 1454 ans (à partir de 1699). La dissertation où il soutint ce système est intitulée : *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, publiée en 1755 par J. Daniel Titius, avec une réfutation.

CRAIL, ville d'Ecosse (Fife), sur le Forth, à 13 kil. S. E. de St-André; 1,800 hab. Abbaye ancienne. Ruines d'une route construite par les Danois en 874.

CRAILSHEIM, ville du roy. de Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), à 20 kil. N. d'Ellwangen ; 2,700 hab. Étoffes de coton, lainages, etc., alun, vitriol.

CRAJOVA, ville de la Turquie d'Europe (Valachie), à 75 kil. N. E. de Widdin; 8,000 hab. Régulièrement bâtie. Commerce actif.

CRAMAIL (Adrien DE MONTLUC-MONTESQUIOU, comte de), prince de Chabanais, petit-fils du célèbre Montluc, né en 1568, mort en 1646, fut sous Louis XIII l'un des plus écervelés parmi les galants de cour appelés les *Intrépides*. Impliqué dans une conspiration contre le cardinal Richelieu, il resta 12 ans enfermé à la Bastille (1630-1642). Il s'occupait de littérature, et a publié sous le pseudonyme de Devaux dos Caros : *Les Jeux de l'Inconnu*, 1630; *la Comédie des Proverbes*, 1639; les *Nouveaux et illustres Proverbes historiques*, 1665, 2 vol.

CRAMER (J.-André), minéralogiste allemand, né en 1710 à Quedlinbourg en Saxe, mort en 1777, a fait faire de grands pas à la métallurgie. On a de lui : *Elementa artis docimasticæ*, Leyde, 1739, 1744, trad. en français par de Villiers, 1755 ; *Principes de métallurgie*, 1774.

CRAMER (Gabriel), géomètre, né à Genève en 1704, mort en 1752, fut nommé en 1724 professeur de mathématiques à Genève, et en 1750 professeur de philosophie. Il se lia avec les Bernouilli et fut le rival d'Euler. On lui doit une *Introduction à l'analyse des lignes courbes*, Genève, 1750. Il était de l'Académie de Berlin.

CRAMER (J.-André), littérateur allemand, né en 1723 à Jostadt ou Josephstadt, près d'Annaberg en Saxe, mort en 1788, entra dans la carrière ecclésiastique et devint chapelain de la cour à Copenhague, puis professeur de théologie à l'université de cette ville, et enfin à Kiel. Il est estimé comme orateur, historien, et surtout comme poëte lyrique ; on admire ses *Odes à David, à Luther, à Mélanchthon*, et sa traduction des Psaumes. Il était lié avec Klopstock. — Il laissa deux fils qui furent des savants distingués.

CRAMER (Ch.-Frédéric), fils du précédent, né à Kiel en 1748, mort à Paris en 1808, exerça l'état d'imprimeur à Paris, puis se livra à la littérature. Il a traduit en français plusieurs ouvrages de Klopstock, de Schiller, et a fait un dictionnaire portatif allemand et français estimé, 1805.

CRAMER (André-Guill.), 2e fils de J.-André (professeur à Copenhague), né à Kiel en 1760, mort en 1833, a publié un grand nombre d'ouvrages utiles sur la philologie et la jurisprudence, notamment des fragments inédits des discours de Cicéron.

CRAMER (Ch.-Gottlob), fécond romancier, né en 1758 en Saxe, mort en 1817, a publié environ 90 vol. Les plus estimés de ses romans sont *Erasmus Schleicher*, Leipsick, 1789, et *le Pauvre Georges*, traduit en français par W.-A. Duval, 1801.

CRANACH (Luc ou Lucas DE), peintre et graveur allemand, né à Kronach, petite ville de Bavière, près de Bamberg, en 1472, mort en 1553, travailla pendant 60 ans pour les électeurs de Saxe, et fut très lié avec Luther. Il excellait dans le portrait : on lui doit celui de Luther. Quoique d'un mérite éminent, il est inférieur à Albert Durer et à quelques autres de ses contemporains.

CRANBROOKE, ville d'Angleterre (Kent), à 19 kil. S. de Maidstone ; 3,700 hab. C'est dans cette ville que, sous le règne d'Edouard III, s'établirent des Flamands qui introduisirent en Angleterre les premières manufactures d'étoffes de laine.

CRANMER (Thomas), archevêque de Cantorbery, né en 1489 dans le comté de Nottingham. N'étant encore que professeur de théologie à Cambridge, il écrivit en 1530 pour appuyer le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, et fut envoyé par le roi à Rome pour solliciter la dissolution de son mariage. Nommé à son retour archevêque de Cantorbery, il prononça lui-même le divorce que le pape avait refusé, et maria Henri VIII avec Anne de Boulen (1532). Il s'éleva avec force contre la primauté du pape, contribua puissamment à introduire le schisme en Angleterre, et se maria lui-même en Allemagne. A l'avénement de la reine Marie, il fut arrêté comme hérétique, abjura, dans l'espérance de sauver sa vie, et se rétracta ensuite lorsqu'il vit qu'il n'avait rien à espérer. Il mourut sur le bûcher en 1555.

CRANON, ville de Thessalie (Pélasgiotide), sur les frontières de la Magnésie, à l'E. de Pharsale. Les Athéniens y furent battus par Antipater et Cratère, l'an 322 av. J.-C.

CRANSAC, bourg du dép. de l'Aveyron, à 27 kil. N. E. de Villefranche; 700 hab. Eaux minérales dont on fait de grands envois. Mines de houille.

CRANTOR, philosophe académicien, natif de Soli en Cilicie, florissait vers 306 av. J.-C. Il fut disciple de Xénocrate et de Polémon, et enseigna assez fidèlement le système de Platon, qu'altéra après lui la nouvelle Académie. Il s'occupa surtout de morale. Il reste de lui quelques fragments peu importants.

CRAON, *Credonensis vicus*, chef-lieu de canton (Mayenne), à 18 kil. N. O. de Château-Gonthier ; 3,813 hab. Lainages ; commerce en grains, lin, fil. Patrie de Volney. Cette ville a donné son nom aux seigneurs de Craon.

CRAON, nom d'une ancienne famille de France. Le plus connu de ses membres est Pierre de Craon, qui, en 1384, accompagna le duc d'Anjou dans son expédition contre le royaume de Naples, et se fit ensuite chasser de la cour du roi Charles VI pour ses intrigues et ses débauches. S'imaginant alors que cette disgrâce était due à l'instigation du connétable de Clisson, Pierre de Craon tenta de l'assassiner (1391) : il fut en punition de ce crime dépouillé de tous ses biens. Son fils périt à la bataille d'Azincourt en 1415. Le dernier représentant de cette maison gouverna quelque temps la Bourgogne, pour Louis XI, après la mort de Charles-le-Téméraire.—Il ne faut pas confondre cette famille avec les princes de Craon de la maison de Beauveau ; cette 2e maison prit le titre de Craon pour avoir acheté la terre de ce nom.

CRAONNE, ch.-l. de cant. (Aisne), à 17 kil. S. E. de Laon ; 900 hab. Napoléon y battit les alliés les 6 et 7 mars 1814. Vins estimés.

CRAPONNE, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 27 kil. N. du Puy ; 1,300 hab. Dentelles et draperies.

CRAPONNE (canal de), compris en entier dans le dép. des Bouches-du-Rhône, joint le Rhône à la Durance en partant d'Arles, et par un embranchement communique avec l'étang de Berre en formant une île au-dessous de Salon. Il doit son nom à l'ingénieur Craponne.

CRAPONNE (Adam DE), gentilhomme provençal et habile ingénieur, natif de Salon, fit en 1558 le canal

qui porte son nom. Des envieux le firent empoisonner à Nantes, sous le règne de Henri II, à 40 ans.

CRASSUS (L. Licinius), célèbre orateur romain, né vers l'an 150 av. J.-C., fut le plus célèbre jurisconsulte de Rome au rapport de Cicéron. Il fut consul l'an 96 av. J.-C. et périt égorgé en 87.

CRASSUS (M. Licinius), triumvir, célèbre par ses richesses. Nommé préteur l'an 71 av. J.-C., il mit fin par une victoire décisive à la guerre de Spartacus. Il fut nommé consul l'année suivante, puis censeur. L'an 60, il forma, avec Pompée et César, le premier triumvirat, se fit nommer gouverneur de Syrie et charger de la guerre contre les Parthes. La campagne s'ouvrit heureusement : Babylone et Séleucie allaient se rendre à lui; mais ayant laissé l'ennemi réunir ses forces, il fut battu complétement à Carrhes par Suréna, général d'Orode, roi des Parthes, l'an 53 av. J.-C. Trente mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et Crassus lui-même, s'étant rendu dans la tente de Suréna pour y traiter de la paix, fut mis à mort par les ordres de ce général.

CRATÈRE, lieutenant et favori d'Alexandre, sut conserver l'amitié de ce prince malgré sa franchise. Après la mort du conquérant, il partagea la direction des affaires d'Occident et eut le commandement de la Macédoine et de l'Épire: il seconda Antipater à la bataille de Cranon (322), contribua à la ruine de Perdiccas, et fut tué l'an 321 dans une bataille contre Eumène.

CRATÈS, philosophe cynique, disciple de Diogène, était Thébain et florissait environ 324 ans av. J.-C.; il eut pour disciple Zénon, fondateur de l'école stoïcienne. Pour mieux suivre les préceptes de Diogène, Cratès avait vendu tous ses biens, et en avait distribué le prix à ses compatriotes. Il était contrefait et d'une malpropreté dégoûtante; il inspira cependant une telle estime à Hipparchie, riche et belle Athénienne, qu'elle l'épousa, malgré ses propres représentations. Il nous reste sous le nom de ce philosophe quelques lettres apocryphes; elles se trouvent dans la collection des *Epistolæ cynicæ*. On ne les connaissait que par une traduction latine, lorsque M. Boissonade en a retrouvé le texte, qu'il a publié en 1827 dans la *Notice des manuscrits de la Bibliothèque Royale*, tome XIe.

CRATHIS, riv. de Lucanie, auj. le CRATI.

CRATI, *Crathis*, riv. du roy. de Naples (Calabre Citérieure), sort des mont. de la Sila, et tombe dans le golfe de Tarente, à 20 kil. N. O. de Rossano.

CRATINUS, un des poëtes les plus estimés de l'ancienne comédie, né à Athènes vers l'an 525 av. J.-C., mort à 95 ans, est loué par Horace et Quintilien. Il poussa jusqu'à l'excès la hardiesse de ses attaques. Il reste de lui quelques fragments réunis par Runkel, Leipsick, 1827.

CRATIPPE, philosophe péripatéticien, né à Mitylène, enseigna d'abord la philosophie dans cette ville, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et reçut de lui des consolations. Il a écrit sur la *Divination* et sur l'*Interprétation des Songes*.

CRATO, ville murée du Portugal (Alentéjo), à 22 kil. N. O. de Portalègre; 3,000 hab. C'était la résidence du grand-prieur de l'ordre de Malte.

CRATO, ville du Brésil (Céara), à 275 kil. S. O. de l'Assomption, a une église qui est très vénérée dans le pays.

CRATO (prieur de). *Voy.* ANTOINE.

CRAU (LA), *Lapidei Campi*, vaste plaine du dép. des Bouches-du-Rhône, entre le Rhône et l'étang de Berre, a 980 kil. carrés de superficie, et est traversée par le canal de Craponne qui l'a rendue en partie à l'agriculture. Grains, légumes, fruits, manne, kermès, bons vins. Les anciens attribuèrent l'origine de la Crau à une grêle de pierres que Jupiter lança un jour sur un antagoniste d'Hercule que ce héros ne pouvait venir à bout de vaincre.

CRAVANT, bourg du dép. de l'Yonne, à 15 kil. S. E. d'Auxerre; 1,000 hab. Il s'y livra une bataille entre les Anglais et les Français en 1423.

CRAVEN (lady). *Voy.* ANSPACH (margravine d').

CRAYER (Gaspard DE), peintre, né à Anvers en 1585; mort à Gand, 1669. Parmi ses tableaux on cite *Sainte Catherine enlevée au ciel; la Résurrection de J.-C.; la Vierge intercédant pour les infirmes; le Centenier aux pieds de J.-C.*, etc.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT DE), poëte tragique, né à Dijon en 1674, mort en 1762, à 88 ans, était fils du greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon. Il fut placé à Paris chez un procureur pour apprendre la chicane; mais son patron, appréciant son talent, fut le premier à l'engager à travailler pour le théâtre. Il donna successivement *Idoménée* (1705), *Atrée* (1707), *Electre* (1709), *Rhadamiste* (1711), qui le placèrent auprès de nos grands maîtres. Il eut moins de succès dans *Xerxès* (1714), *Sémiramis* (1717), *Pyrrhus* (1726). Après cette dernière pièce, il resta 22 ans sans rien produire : on attribue ce long silence au peu d'encouragement qu'il obtenait du gouvernement. Cependant en 1749 il rentra dans la carrière, à 72 ans, et donna *Catilina*, l'une de ses meilleures pièces. Il fit jouer sa dernière tragédie, *le Triumvirat*, en 1755, à 81 ans. Crébillon a surtout visé à exciter la terreur; il a même poussé le terrible jusqu'à l'horrible et à l'atroce. Ce poëte était d'un caractère fier, incapable de s'abaisser à courtiser les grands. Il avait d'ailleurs des habitudes cyniques et peu engageantes : aussi restat-il la plus grande partie de sa vie dans un état voisin de la misère. Pendant longtemps, il n'eut pour vivre qu'une place de censeur de la police. Vers l'âge de 60 ans, Mme de Pompadour lui fit obtenir une pension de 1,000 fr. et une place à la Bibliothèque. Il fut reçu à l'Académie en 1731, et prononça son discours en vers. Voltaire fut jaloux des succès de Crébillon, et, pour montrer sa supériorité, il refit plusieurs des sujets que son rival avait traités, entre autres *Sémiramis*, *Catilina*, qu'il intitula *Rome sauvée*. Les œuvres de Crébillon ont été imprimées à l'Imprimerie Royale en 1750, 2 vol. in-4. On en a donné depuis une foule d'éditions. Les meilleures sont celles de Renouard, 1818, 2 vol. in-8, et de Parelle, avec notes, 1828, 2 vol. in-8.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT DE), fils du précédent, né en 1707, mort en 1777, est auteur de plusieurs romans légers et même graveleux. Malgré la licence qui règne dans ses écrits, il eut des mœurs honnêtes; il habitait avec son père et vivait dans la meilleure intelligence avec lui. Les plus connus de ses romans sont : *Lettres de la marquise de ****, 1732; *Tanzaï et Néadarné*, 1734, qui le fit enfermer à la Bastille à cause de certaines allusions: *les Egarements du cœur et de l'esprit*, 1736; *le Sopha*, 1745; *Lettres athéniennes*, 1771.

CRECY ou CRESSY, ch.-l. de canton (Somme), sur la Maie, à 16 kil. N. d'Abbeville; 1,650 hab. C'est aux environs de cette ville qu'Édouard III battit Philippe de Valois en 1346.

CRÉCY, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 12 kil. S. de Meaux; 1,100 hab. Crécy était jadis flanqué de tours dont on voit encore des vestiges, et possédait un château appartenant aux comtes de Champagne et de Brie.

CRÉCY-SUR-CANNE, bourg du dép. de la Nièvre, à 17 kil. N. E. de Decize; 2,000 hab.

CRÉCY-SUR-SERRE, ch.-l. de canton (Aisne), à 15 kil. N. de Laon; 2,052 hab.

CREDITON, ville d'Angleterre (Devon), à 11 kil. S. E. d'Exeter; 6,000 hab. Cette ville fut importante sous les Saxons; c'était jadis un évêché. Elle

éprouva deux incendies terribles en 1743 et 1769.

CREECH (Thomas), écrivain anglais, né à Blandford en Angleterre, 1659, mort en 1700. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait point à ses vœux, il se pendit de désespoir. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages latins et grecs; celle de *Lucrèce* en vers anglais, Oxford, 1682, in-8, est la plus estimée. Il a aussi donné une bonne édition de ce poëte, Londres, 1694, in-8.

CREEKS, peuple de l'Amériq. du Nord. *Voy.* CRIKS.

CREFELD, ville des États prussiens. *Voy.* CREVELT.

CREIL, ch.-l. de canton (Oise), sur l'Oise, à 10 kil. N. E. de Senlis; 1,500 hab. Grande manufacture de faïence fine. Commerce de grains, farine, houille, bois, etc. Aux environs, pierres de taille. Château où fut enfermé Charles VI aliéné.

CREILSHEIM, ville du roy. de Wurtemberg. *Voy.* CRAILSHEIM.

CRELLIUS (Jean), unitaire, disciple de Socin, né près de Nuremberg en 1590, mort en 1633, fut pasteur à Cracovie et y répandit sa doctrine. Ses principaux ouvrages sont : *De uno Deo*, 1631; *Vindiciæ pro religionis libertate*, 1637, trad. par Naigeon sous ce titre : *De la Tolérance* (1769). — Son fils, Christophe, et son petit-fils, Samuel, furent aussi de zélés unitaires : on doit à ce dernier *Fides primorum Christianorum*, etc., 1697.

CREMA, *Forum Diuguntorum*, ville du roy. Lombard-Vénitien (Lodi), sur le Serio, à 40 kil. S. E. de Milan; 9,000 hab. Évêché. Quelques édifices remarquables, cathédrale, palais épiscopal, etc. Soieries, dentelles, toiles, chapeaux; filatures de lin. Confitures renommées. Aux environs, lin magnifique. — Cette ville fut fondée en 570 par des fugitifs que la cruauté d'Alboin, roi des Lombards, avait forcés à chercher un asile dans cet endroit; détruite bientôt par les Lombards, Crema ne fut rebâtie qu'en 1185. Les Français l'occupèrent en 1797.

CREMERA, auj. la *Valea*, ruisseau d'Étrurie, tombait dans le Tibre après avoir passé à Veïes. C'est sur ses bords qu'eut lieu le célèbre combat des 306 Fabiens contre l'armée des Etrusques, 477 avant J.-C.

CREMIEUX, *Crimiacum*, ch.-l. de canton (Isère), à 24 kil. N. O. de La Tour-du-Pin; 2,000 hab. Toile commune. Commerce de volaille. Près de là est la grotte de la Balme, une des merveilles du Dauphiné.

CREMNES, auj. *Marioupol*, ville de la Sarmatie, sur la côte O. du Palus-Méotide. Entrepôt de commerce dans l'antiquité.

CRÉMONE, *Cremona*, ville du roy. Lombard-Vénitien, ch.-l. de la délégation de Crémone, à 65 kil. S. E. de Milan, sur le Pô : 10 kil. de tour; 27,000 hab. Evêché. Belle cathédrale, et quelques églises remarquables, grande tour, plusieurs palais. Collége, gymnase. Draps, étoffes de soie et de coton, chapeaux; fabrique de cordes musicales et de violons. — Crémone est une ville très ancienne; elle fut bâtie par les Gaulois, et reçut une colonie romaine l'an 291 avant J.-C. Octave partagea le territoire de cette ville entre les vétérans de ses armées pour la punir d'avoir embrassé le parti d'Antoine. C'est aux environs de Crémone que se livra la fameuse bataille de Bédriac, l'an 69 de J.-C. Elle fut prise en 1702 par les Impériaux qui y firent prisonnier le maréchal de Villeroi. Les Français la prirent en 1800; elle fut alors réunie à la France et devint le ch.-l. du départ. d'Alto-Pô (Haut-Pô). Elle fut rendue à l'Autriche en 1814.

CREMONINI (César), né à Cento, dans les États du Pape, en 1550, enseigna la philosophie à Padoue pendant 30 ans et mourut en 1631. Il professait les doctrines d'Aristote et de son commentateur Alexandre d'Aphrodisée, et prétendait que l'on ne pouvait par la seule raison démontrer l'immortalité de l'âme ; ce qui le fit accuser de matérialisme et d'athéisme. Ses principaux ouvrages sont : *Diatyposis naturalis Aristotelicæ philosophiæ; Contemplationes de anima; De Sensibus et facultate appetitiva.* Il a aussi composé des *Fables pastorales.*

CREMS, ville des États autrichiens (Autriche propre), à 100 kil. O. de Vienne; 3,600 hab.

CRÉON, ch.-l. de cant. (Gironde), à 18 kil. S. E. de Bordeaux; 900 hab.

CRÉON, prince thébain, fils de Ménécée et frère de Jocaste, s'empara deux fois du trône de Thèbes : la 1re après la mort de Laïus, la 2e après celle d'Étéocle et de Polynice, et régna en tyran. Antigone ayant, malgré sa défense formelle, enseveli son frère Polynice, il la fit enterrer vive. Peu après, il fut tué par Thésée, qui lui avait déclaré la guerre pour avoir refusé de rendre les derniers devoirs aux guerriers morts devant Thèbes, vers 1250 av. J.-C. — Un autre Créon fut roi de Corinthe et père de Créuse, qu'épousa Jason.

CRÉPI (pays de), dans la Guinée. *Voy.* KERRAPAY.

CRÉPIN et CRÉPINIEN (saints). Ces deux frères vinrent de Rome annoncer le christianisme dans les Gaules, et s'arrêtèrent à Soissons, où ils exercèrent le métier de cordonniers. Le préfet, n'ayant pu ébranler la foi des deux frères, leur fit trancher la tête vers l'an 287. Saint Crépin est le patron des cordonniers. On le fête le 25 octobre.

CREPSA INSULA, dans l'Adriatique, auj. CHERSO.

CREPY, ville de France. *Voy.* CRESPY.

CRÉQUI (maison DE), ancienne maison de France, originaire de l'Artois, tirait son nom du petit village de Créqui près de Fruges (Pas-de-Calais). Elle remonte au IXe siècle et s'est divisée en un grand nombre de branches, qui ont fourni une foule de personnages distingués. La branche aînée, dite des sires de Créqui, se fondit en 1543 avec la maison de Blanchefort, d'où sont sortis les ducs de Créqui et les princes de Poix. Parmi les membres les plus illustres de cette famille, nous citerons Jacques et Charles de Créqui.

CRÉQUI (Jacques DE), dit *de Heilly*, connu dans l'histoire sous le nom de maréchal de Guyenne. Il commanda l'armée de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, contre les Liégeois révoltés (1408); fut nommé en 1413 lieutenant-général en Guyenne; s'opposa d'abord avec succès aux efforts des Anglais, mais fut fait prisonnier à Bordeaux. S'étant échappé des mains de l'ennemi, il assista à la bataille d'Azincourt (1415), fut pris de nouveau et mis à mort.

CRÉQUI (Charles DE), prince de Poix, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, défit les troupes d'Espagne au combat du Tésin en 1636, et fut tué au siége de Brême en 1638, à l'âge de 60 ans. Il avait épousé successivement les deux filles du duc de Lesdiguières, Madeleine et Françoise de Bonne. — Un de ses fils, François de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, fut aussi maréchal de France, servit avec gloire sous Louis XIV dans les campagnes de Flandre, d'Alsace et de Lorraine, de 1667 à 1678, et prit Luxembourg en 1684. Il mourut en 1687, à l'âge de 63 ans.

CRÉQUI (la marquise de), née Renée-Caroline de Froulay, femme célèbre par son esprit, née en 1714, morte en 1803 à 89 ans, avait épousé Louis-Marie, marquis de Créqui, lieutenant-général. Cette dame vécut près d'un siècle, et ses salons furent pendant longtemps le rendez-vous de la bonne société; c'est ce qui a donné l'idée de publier, sous le titre de *Souvenirs de madame de Créqui* (Paris, 1834-36, 9 vol. in-8), des mémoires qui offrent de l'intérêt, mais qui n'ont aucune authenticité.

CRESCENCE ou CRESCENTIUS, patrice romain, voulut, vers la fin du Xe siècle, rétablir le gouvernement républicain dans sa patrie. Il fut élu consul et mis à la tête du gouvernement par le peuple en 972. Son entreprise ayant échoué, il fut obligé de se re-

tirer dans le château Saint-Ange. L'empereur Othon III, venu d'Allemagne au secours du pape Grégoire V, lui fit signer une capitulation ; mais ce prince perfide la viola dès qu'il fut maître de la personne de Crescence et le fit massacrer. Stéphanie, femme de Crescence, vengea la mort de son mari en faisant périr Othon par le poison (1002).

CRESCENTINO, ville des États sardes, à 38 kil. N. E. de Turin ; 4,000 hab.

CRESCIMBENI (J.-Marie), littérateur italien, né à Macerata (Ancône) en 1663, mort en 1728, fonda en 1690 l'académie dite des *Arcades*, ou plutôt des *Arcadiens*, qui avait pour but de ramener le bon goût et le naturel. Les membres de cette académie prenaient des noms tirés de la mythologie ou de l'histoire grecque. Crescimbeni prit celui d'*Alphésibée*. Il fut aimé de Clément XI et de Benoît XII, qui lui accordèrent des bénéfices lucratifs. On a de lui un volume de poésies, 1695, et un grand nombre d'ouvrages en prose dont les plus estimés sont : une *Histoire de la poésie vulgaire*, 1698, qu'il fit suivre de suppléments sous le titre de *Commentaires;* et une *Histoire des Arcades*, 1708-1727.

CRESPI, nom de plusieurs peintres célèbres de Milan et de Bologne, dont les plus estimés sont : J.-B. Crespi, dit *le Cérano*, né en 1557, mort en 1633 ; il s'attacha au cardinal Frédéric Borromée et dirigea l'Académie de Milan. Ses tableaux les plus remarquables sont : le *Baptême de saint Augustin ; Saint Charles* et *Saint Ambroise ; le Rosaire ;* —Daniel Crespi son parent, né en 1590, à Milan, mort en 1630, de la peste. On lui doit une *Déposition de la Croix*, une lapidation de saint Étienne et la *Vie de Bruno* à la Chartreuse de Milan.

CRESPI (Joseph-Nicolas), dit *l'Espagnol*, né à Bologne en 1665, mort en 1747. Benoît XIV le nomma son peintre, avec le titre de comte palatin. On voit au musée de Paris son tableau de *la Maîtresse d'école*. On admire aussi son *Massacre des Innocents*.

CRESPINO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. S. O. de Rovigo, sur le Pô ; 4,000 hab.

CRESPY-EN-LAONNAIS, ville du dép. de l'Aisne, à 9 kil. N. O. de Laon ; 1,150 hab., est célèbre par le traité de paix qui y fut conclu en 1544 entre François I et Charles-Quint. Par ce traité, les deux rois faisaient alliance contre les Turcs ; François I renonçait à ses prétentions sur l'Aragon, sur Naples, le comté de Flandre, l'Artois, etc. ; Charles-Quint renonçait au duché de Bourgogne et à ses dépendances. De plus, le duc d'Orléans, 2e fils de François I, devait épouser la fille de l'empereur ou la 2e fille de Ferdinand, roi des Romains, et recevoir la Franche-Comté ou le duché de Milan en dot.

CRESPY-EN-VALOIS, ch.-l. de cant. (Oise), à 22 kil. E. de Senlis ; 2,580 hab. Tissus de coton. Commerce de grains, grosse toile ; fil commun, dit *fil de Crespy*.

CREST, ch.-l. de cant. (Drôme), à 27 kil. S. O. de Die, sur la Drôme ; 4,983 hab. Lainages, étoffes de soie, de coton, filatures, tanneries. Commerce de truffes. Place forte au temps des Albigeois. Crest a encore une tour qui servait de prison d'état.

CREST (BERGÈRE DE), *Voy.* BERGÈRE.

CRÉSUS, dernier roi de Lydie, de la race des Mermnades, est célèbre par ses richesses. Il monta sur le trône vers l'an 559 av. J.-C. Il partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il ajouta la Pamphylie, la Mysie et la Phrygie jusqu'à l'Halys à ses états. Sa cour était le rendez-vous des philosophes et des gens de lettres. Solon s'étant rendu près de lui, Crésus lui montra avec orgueil ses trésors, ses palais, croyant éblouir le philosophe ; mais Solon se contenta de lui dire : « N'appelons personne heureux avant sa mort. » En effet, Crésus ne jouit pas longtemps de son bonheur ; s'étant allié aux Assyriens contre Cyrus, il fut battu à la bataille de Thymbrée, puis assiégé dans Sardes, sa capitale, où il s'était renfermé ; bientôt même la ville fut prise d'assaut (548), et Crésus fait prisonnier. Il fut conduit devant Cyrus, qui fit élever un bûcher pour l'y brûler. Alors, reconnaissant la vérité de ce que Solon lui avait dit, il s'écria : « O Solon, Solon ! » Cette parole, remarquée par Cyrus, lui sauva la vie ; car, dès qu'il eut déclaré au vainqueur ce qui le faisait parler ainsi, Cyrus, touché de l'instabilité des choses humaines, le fit retirer du bûcher. Il le garda auprès de lui et l'honora de sa confiance.

CRÈTE, *Creta*, auj. *Candie*, île de la Méditerranée, située vis-à-vis de l'ouverture de la mer Égée, et traversée par le 35e degré lat. N. Elle passait jadis pour avoir cent villes ; les principales étaient Cnosse, Cydon, Gortyne, etc. Les habitants étaient de race mixte et se composaient d'indigènes, de Phéniciens et de Grecs, parmi lesquels les Doriens dominaient. Au XIVe siècle av. J.-C., cette île fut une grande puissance maritime. La Crète est encore célèbre par ses lois, que l'on attribuait à son roi Minos (*Voy.* MINOS), et dont celles de Lycurgue ne furent qu'une imitation. Primitivement la Crète fut gouvernée par des rois, au nombre desquels on compte Minos et Idoménée qui vivait au temps de la guerre de Troie. A une époque incertaine, elle s'érigea en république et confia le gouvernement de l'état à un sénat et à dix cosmes ou magistrats annuels. Cette république ne joua jamais qu'un rôle peu marquant dans l'histoire de la Grèce. Les Romains la soumirent de 66 à 63 ans av. J.-C. *Voy.* CANDIE.

CRETEIL, village du dép. de la Seine, à 11 kil. S. E. de Paris ; 1,800 hab. Filature de coton. Pâtés de jambon renommés. Aux environs, on exploite des carrières de pierre de taille.

CREUILLY, ch.-l. de cant. (Calvados), à 16 kil. N. O. de Caen ; 1,100 hab. Dentelle, voiles, châles, etc.

CREUSE (dép. de la), un des dép. du centre de la France, a pour bornes ceux de l'Indre et du Cher au N., de la Corrèze et de la H.-Vienne au S., de la H.-Vienne à l'O., de l'Allier, du Puy-de-Dôme à l'E. ; 5,322 kil. carr. ; 276,234 hab. Ch.-l., Guéret. Il est formé de la ci-devant H.-Marche et de quelques parties du Berry et du Limousin. Houille, granit, pierres de taille fines, terre à potier, mica, agaric pour amadou, etc. Sources minérales à Évaux. Étangs poissonneux. Sol maigre : seigle, sarrasin, etc., mais peu de blé ; pommes de terre, fruits, légumes ; point de vignes. Beaucoup de moutons, chèvres, porcs, abeilles ; on trouve beaucoup de sangsues dans les étangs de la Souterraine. Usines à fer, tapis, papier, tanneries ; émigration annuelle d'environ 2,000 ouvriers. — Ce dép. a 4 arr. (Guéret, Bourganeuf, Boussac, Aubusson), 25 cant. et 269 comm. ; il appartient à la 21e division militaire, et dépend de la cour royale et du diocèse de Limoges.

CRÉUSE, fille de Priam et première femme d'Énée, se perdit en fuyant avec son mari pendant le sac de Troie. Elle était la mère d'Ascagne.

CRÉUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason après qu'il eut répudié Médée. Cette magicienne, pour se venger, envoya en présent à Créuse une boîte fatale d'où sortit, lorsqu'on l'ouvrit, une flamme qui la dévora.

CREUTZBOURG, ville des États prussiens (Silésie), à 36 kil. N. E. d'Oppeln ; 3,000 hab. Ouvrages en paille ; filature de coton, haut-fourneau, etc.

CREUTZNACH, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 30 kil. S. O. de Mayence ; 7,100 hab. Fabriques de tabac, savon, sucre de betteraves ; tanneries, four à chaux. Aux environs, deux immenses salines qui rendent par an 250,000 kilog. de sel ; elles appartiennent au grand-duc de Hesse-Darmstadt.

CREUZÉ DE LESSER (Aug.), littérateur, né vers 1775, mort en 1839, exerça sous l'empire et la restauration plusieurs fonctions administratives : il fut pré-

fet de la Charente et de l'Hérault. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : trois poëmes héroïques, *Amadis*, *Roland*, et *les Chevaliers de la Table ronde*, 1813 ; des poëmes lyriques intitulés : *Odéides* ; les *Aventures du Cid* ou recueil de *Romanceros espagnols* ; des opéras-comiques, dont le plus connu est *le Nouveau Droit du seigneur* ; des romans, entre autres : *les Annales d'une famille pendant dix-huit cents ans*, etc.

CREUZOT (LE), bourg du dép. de Saône-et-Loire, à 1 kil. de Mont-Cenis ; 1,200 hab. Il doit son existence à la création d'un vaste établissement fondé en 1777 et qui contient cinq hauts-fourneaux, une fonderie pour les canons et les gros ouvrages en fonte, des forges pour la construction de machines, des fabriques de cuivre laminé et de tôle, et une vaste cristallerie. Aux environs se trouvent une grande mine de houille et un canal non encore achevé qui portera le nom de canal du Creuzot.

CRÈVECOEUR, ch.-l. de cant. (Oise), à 19 kil. N. de Beauvais ; 2,310 hab. Serges, alépines, etc. Commerce de cidre, laine, grains, chevaux. — Il y a encore plusieurs autres villes de ce nom, notamment dans le département du Calvados et dans celui du Nord. Cette dernière a donné son nom aux seigneurs de Crèvecœur.

CRÈVECOEUR (sir John DE), économiste américain, né en 1731, mort en 1813, a publié sous l'anonyme : *Lettres d'un Cultivateur américain* (trad. de l'anglais par leur auteur et publiées par M. Lacretelle aîné), Paris, 1784 ; *Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'État de New-York*, Paris, 1801, 3 vol. in-8.

CREVELT ou **CREFELD**, ville murée de Prusse (province Rhénane), à 17 kil. N. O. de Dusseldorf ; 30,000 hab. Jolie ville. Industrie active ; bleu de Prusse et produits chimiques ; horlogerie ; instruments de musique ; manufactures de soieries et lainages. Beaux jardins dans la banlieue. Victoire du duc de Brunswick sur les Français commandés par le comte de Clermont, 1758. Sous l'empire, Crevelt fut une sous-préfect. du départ. de la Roër.

CREVIER (J.-B.-Louis), historien, né à Paris en 1693, mort en 1765, était fils d'un ouvrier imprimeur. Il fut l'élève de Rollin, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Il continua l'*Histoire romaine* de Rollin (il est l'auteur des vol. 8e à 16e), et la fit suivre d'une *Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, 1750, 6 vol. in-4. On lui doit aussi une *Histoire de l'Université de Paris*, 7 vol. in-12, 1761 ; une bonne édition de *Tite-Live*, 1748, et une *Rhétorique française* estimée, 1745. Cet auteur a plus d'ordre que Rollin, mais il lui est bien inférieur sous le rapport du style ; il est sec et lourd. Malgré ses qualités morales, Crévier s'attira l'animadversion de Voltaire.

CREVILLENTE, ville d'Espagne (Valence), à 28 kil. S. O. d'Alicante ; 8,000 hab.

CREWKERNE, ville d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S. E. de Taunton ; 3,800 hab. Belle église gothique. Fabrique de bas.

CRICHTON (Jacques), gentilhomme écossais, né en 1560, dans le comté de Perth, d'une famille alliée à celle des Stuarts. Il vint à Paris à 28 ans et tint au collége de Navarre une séance publique où il répondit à quiconque voulut disputer avec lui, en vers ou en prose, en 12 langues différentes (hébreu, arabe, grec, latin, espagnol, français, etc.), sur quelque science que ce fût. Le lendemain il parut dans un tournoi qui se donnait au Louvre, et y emporta la bague quinze fois de suite. Il visita l'Italie, résida à Mantoue où il devint gouverneur de Vincent de Gonzague ; celui-ci le tua, dit-on, par méprise, d'un coup d'épée, un jour de carnaval. On a de lui : *Judicium de philosophia*, *Refutatio mathematica* ; *Errores Aristotelis* ; *Controversia oratoria : Arma an litteræ præstent ?* etc.

CRIEFF, ville d'Écosse (Perth), à 28 kil. O. de Perth ; 4,300 hab. Toiles, papeteries, tanneries. Aux environs, vieux château de Drummond.

CRIKS, *Creeks* en anglais, dits aussi *Muskohges*, peuple indigène de l'Amérique du Nord, jadis très puissant, et qui encore aujourd'hui forme une confédération fort nombreuse. Ils habitent des villes et des villages dans les vallées fertiles qui séparent l'état d'Alabama de celui de Géorgie, et se divisent en deux branches principales : 1° les *Criks supérieurs* ou proprement dits, qui occupent le Haut-Alabama, et sont gouvernés par un chef nommé Mico ; ils sont assez avancés en civilisation et ont des écoles pour leurs enfants ; 2° les *Criks inférieurs* ou *Séminoles*, qui vivent dans les plaines traversées par le Flint ; ils sont beaucoup moins civilisés que les précédents.

CRILLON, en latin *Creduiio* ou *Crillonium*, village du dép. de Vaucluse, à 11 kil. N. E. de Carpentras ; 550 hab. — Au XIIIe siècle Crillon appartenait à des sires d'Astouaud ; ceux-ci le vendirent en 1456 à Louis de Berton, aïeul du célèbre Crillon et issu de l'illustre famille des Balbes de Chieri en Piémont, qui était venu s'établir en France ; les descendants de L. de Berton portèrent depuis le nom de Crillon. La seigneurie de Crillon fut érigée en duché en 1725. — Il ne faut pas confondre ce duché avec un second duché de Crillon érigé au XVIIIe siècle en faveur de François-Félix de Crillon, issu d'une branche cadette de la même famille. (*Voy.* ci-après François-Félix DE CRILLON.)

CRILLON (Louis DE BERTON DES BALBES DE), l'un des plus grands capitaines du XVIe siècle, originaire de Piémont, naquit en Provence en 1541, et mourut à Avignon en 1615. Il se distingua par sa valeur sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV ; il est le premier qui ait été nommé colonel-général de l'infanterie française. Henri IV ne l'appelait que *le brave Crillon*. On connaît le billet qu'il lui écrivit du champ de bataille d'Arques, où Crillon n'avait pu se trouver : « Pends-toi, brave Crillon ! nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. »

CRILLON (François-Félix-Dorothée DE BERTON DES BALBES, duc de), né en 1748, mort en 1820, fit ériger en duché, sous le nom de Crillon, la terre de Boufflers en Picardie. Il entra au service de l'Espagne, et se distingua à l'expédition de Minorque. Étant rentré en France, la noblesse du Beauvaisis le députa aux états-généraux de 1789. Il forma chez lui une société qui fut le noyau du club des Feuillants. En 1792 il fut emprisonné, mais le 9 thermidor le sauva. En 1815 il fut créé pair de France. — Il a laissé deux fils, dont l'aîné porte actuellement le titre de duc de Crillon.

CRILLON-MAHON (Louis, duc de), se distingua dans la guerre de Sept-Ans ; puis il quitta le service de la France pour celui de l'Espagne ; devint commandant-général des armées espagnoles pendant les hostilités de 1780 entre l'Angleterre et l'Espagne ; reprit l'île de Minorque sur les Anglais, et fut en récompense créé duc de Mahon. Il mourut à Madrid en 1796. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1791, in-8.

CRILLON-MAHON (Louis-Ant.-François-de-Paule, duc de), grand d'Espagne, 3e fils de Louis, duc de Crillon-Mahon, né en 1775, entra au service de l'Espagne en 1784, combattit en 1794 contre les troupes de la République française, et fut fait prisonnier ; mais il dut à son nom d'être épargné et d'être rendu à la liberté. En 1807 il fut chargé du gouvernement des provinces vascongades ; mais après l'abdication du roi Charles IV, il prêta serment au roi Joseph. En 1814 il se réfugia en France, et y mourut en 1832.

CRIM ou **KRIM**, dite aussi *Eski-Krim* et *Levkopol*, ville de la Russie d'Europe (Tauride), en

Crimée, à 22 kil. O. de Kéfa (Caffa), a donné son nom à la Crimée; 600 maisons.

CRIMÉE (la), la *Chersonèse Taurique* des anciens, presqu'île de la Russie d'Europe, sur la mer Noire, a pour bornes à l'O. et au S. la mer Noire; au N. l'isthme de Pérékop qui la joint au continent, et à l'E. le détroit d'Iénikaleh. Villes principales: Simféropol (ch.-l. de la Tauride), Akhtiar ou Sévastopol, Karlov, Kéfa, Iénikaleh, etc. Elle est très fertile.—La Crimée, qui doit son nom à la petite ville de *Crim*, fut habitée primitivement par un peuple appelé *Tauri*, d'où les Grecs l'appelèrent *Tauride* ou *Chersonèse Taurique*. Ces derniers s'y établirent au VIe siècle av. J.-C., y fondèrent plusieurs villes, et formèrent vers 480 le petit roy. du Bosphore, qui plus tard fut soumis successivement par Mithridate, par les Alains et les Goths. Enfin les Huns envahirent la Crimée et la possédèrent jusqu'à la fin du IVe siècle de notre ère, époque à laquelle les Hongrois s'en emparèrent. L'empereur Justinien les en expulsa au VIe siècle, mais en 679 les Khazares la soumirent complétement. Après eux, la Crimée subit la domination des Petchenègues, des Polovtzes, des Tartares du Kaptchak en 1237, des Génois (1261) qui y bâtirent la ville de Kéfa. En 1475, Mahomet II mit la Crimée sous sa dépendance en laissant à un khan le gouvernement du pays. Catherine II, impératrice de Russie, occupa ce pays en 1783, et se le fit céder par les Turcs en 1791.

CRIMISE, *Crimisus* ou *Crimisa*, nom commun à deux rivières chez les anciens: la première, dans le Bruttium, est auj. la *Lipuda*; elle arrosait une ville de Crimise (auj. *lo Ziro*); la seconde en Sicile (auj. *Fiume di Calata-Bellota*); cette dernière arrosait Ségeste; elle a son embouchure sur la côte S. Timoléon vainquit les Carthaginois sur ses bords l'an 340 av. J.-C. On l'appelle aussi *Crinise*.

CRIOU-METOPON, c.-à-d. en grec *front de bélier*, promontoire de la Chersonèse Taurique, auj. le cap KARADJÉ-BOUROUN.

CRIQUEBOEUF, bourg du dép. de la Seine-Inf., à 35 kil. du Havre; 1,850 hab.

CRIQUETOT-L'ESNEVAL, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 19 kil. N. E. de Montivilliers; 1,300 hab.

CRISHNA, divinité indienne. *Voy.* KRICHNA.

CRISPUS (Fl. Julius), fils de Constantin, fut créé par lui césar en 317, et remporta une victoire sur Licinius. Ce jeune prince inspira une passion coupable à Fausta, sa belle-mère; ayant repoussé ses offres, il fut accusé par elle d'avoir voulu la séduire. Constantin, trop crédule, fit empoisonner son fils, l'an 326.

CRISSA, ville de Locride, au fond d'une baie, sur la côte septentr. du golfe de Corinthe: cette baie est dite quelquefois mer de Crissa (*Crissæum mare*).

CRITIAS, le plus célèbre des trente tyrans établis par Lysandre à Athènes après la prise de cette ville (404 av. J.-C.), était lui-même Athénien et avait été exilé de sa patrie. Il commit toutes sortes de cruautés et mit à mort un grand nombre de citoyens pour s'emparer de leurs biens. Thrasybule étant venu, à la tête des exilés, attaquer les trente tyrans, Critias périt dans le combat (400). Il avait cultivé avec succès l'éloquence et la poésie, et avait suivi quelque temps les leçons de Socrate. Platon a donné le nom de *Critias* à un de ses dialogues, et a fait figurer ce personnage dans le *Timée*.

CRITICISME. *Voy.* KANT.

CRITOLAUS, philosophe péripatéticien. Les Athéniens l'envoyèrent en ambassade à Rome avec Carnéade et Diogène, 155 av. J.-C.

CRITON, disciple et ami de Socrate, offrit à ce philosophe les moyens de sortir de prison sans pouvoir les lui faire accepter, et resta près de lui jusqu'à ses derniers moments. Il mourut vers l'an 380 av. J.-C., après avoir formé plusieurs disciples distingués. Il avait composé des dialogues philosophiques qui ne nous sont pas parvenus. Platon a donné le nom de Criton à un dialogue dans lequel il met en scène le noble refus de Socrate.

CROATIE, *Liburnia*, région d'Europe, bornée à l'O. par l'Illyrie, à l'E. par l'Esclavonie et la Bosnie, est auj. partagée en deux parties, dont l'une appartient à l'Autriche, l'autre à la Turquie:

CROATIE AUTRICHIENNE, *Horvath Orszag* en madgyar, entre la Hongrie au N., la Slavonie à l'E., la Bosnie au S., le gouv. d'Illyrie à l'O.: 1,050,000 hab. Ch.-l., Agram. Elle se divise en *Croatie civile* ou *Royaume de Croatie*, qui fait partie des pays hongrois et qui est formé de trois gouvernements (Agram, Kreuz, Warasdin); et *Croatie militaire* ou *généralat réuni de Carlstadt-Warasdin et du banat de Croatie*; celle-ci est divisée en huit régiments. Pays montagneux; sol peu fertile, sauf au N. et à l'E.; forêts. Beaucoup de mines et de carrières. Industrie nulle, peu de commerce. Les Croates sont de souche slave.

CROATIE TURQUE, région de la Turquie d'Europe, comprise dans l'eyalet de Bosnie, où elle forme le sandjak de Bagna-Louka, au N. de l'Herzegovine, entre la Verbass et l'Unna, forme l'extrémité occident. de l'empire ottoman, et a pour villes principales Gradisca (ou Bebir), Dubicza, Novi, Unnacz, etc.

La Croatie forme la partie de l'Illyrie à laquelle les Romains donnèrent les noms de *Liburnie*, puis de *Corbavie*. De 625 à 641 elle se forma en royaume indépendant; mais elle fut obligée de reconnaître la suprématie de Charlemagne au VIIIe siècle: elle se mit ensuite sous la protection des empereurs grecs au IXe, et finit par être conquise en grande partie par les Hongrois, de 1091 à 1102. Depuis ce temps la Croatie n'a point cessé d'être comprise dans le roy. de Hongrie. Une partie seulement fut conquise par les Turcs et resta sous la domination ottomane. Les Français ont possédé la Croatie autrichienne de 1809 à 1815.

CROCIATONUM, ville de la Gaule Lyonnaise, est auj. *Valognes*, ou plutôt *Barneville*, suivant M. Walckenaër.

CROCODILOPOLIS, ville d'Égypte, la même qu'Arsinoé d'Heptanomide, auj. *Medynet-el-Fayoum*. — Autre ville d'Égypte, la même qu'*Athribis*, auj. ATHRIB.

CROCQ, ch.-l. de canton (Creuse), à 16 kil. E. de Felletin; 500 hab.

CROI. *Voy.* CROY.

CROIA, *Eribœa*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, à 30 kil. S. E. d'Alessio, sur une colline. Environ 6,000 hab. Château-fort. Patrie et résidence de Scanderbeg.

CROISADES. On donne spécialement ce nom à plusieurs expéditions qui, depuis 1096 jusqu'en 1291, furent entreprises, sous les auspices du saint-siége, par différents rois et seigneurs d'Europe, dans le but de chasser les Infidèles des saints lieux où mourut le Sauveur. Tous ceux qui prenaient part à ces expéditions portaient sur leurs vêtements une croix rouge; d'où ils recevaient le nom de *Croisés*. On compte généralement huit croisades. La première eut lieu de 1096 à 1100, sous le pontificat d'Urbain II; elle fut prêchée par Pierre-l'Ermite, et eut pour principaux chefs Godefroy de Bouillon, Eustache et Baudoin, ses deux frères, Hugues de Vermandois, Robert II, duc de Normandie, Boëmond, prince de Tarente, et Tancrède, son neveu. Les faits les plus importants de cette expédition sont: la bataille de Dorylée (1097), où les Musulmans furent entièrement défaits; la prise de Nicée, d'Edesse (1097), d'Antioche (1098) et celle de Jérusalem (1099). Les Croisés formèrent à Jérusalem un roy. chrétien, dont ils déférèrent la couronne à Godefroy de Bouillon, et dans les villes voisines plusieurs principautés où régnèrent

les autres chefs des Croisés. — La deuxième croisade, de 1147 à 1149, entreprise sous le pontificat d'Eugène III, et prêchée par saint Bernard, eut pour chefs Louis VII, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne (1147). Ces deux princes n'éprouvèrent que des revers. Ils étaient cependant sur le point de prendre Damas (1148), lorsque la discorde se mit entre les seigneurs de leurs armées, et les contraignit à abandonner leur entreprise et à revenir en Europe.—La troisième croisade, de 1189 à 1193, fut entreprise sous le pontificat de Clément III, et prêchée par Guillaume, archevêque de Tyr. Il s'agissait de reconquérir Jérusalem, retombée au pouvoir des Infidèles en 1187. Trois souverains partirent avec de nombreuses armées pour la Terre-Sainte: Philippe-Auguste, roi de France, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et Frédéric-Barberousse, empereur d'Allemagne. Mais le succès ne répondit point à l'espérance générale. L'armée de Frédéric fut presque entièrement détruite en Asie, et lui-même périt en Cilicie (1190); une fâcheuse rivalité s'établit ensuite entre Richard et Philippe; celui-ci revint bientôt en France (1191), et tout le courage de Richard n'aboutit qu'à obtenir du fier Saladin une trêve de 3 ans.—La quatrième croisade, de 1202 à 1204, prêchée par Foulques de Neuilly sous le pontificat d'Innocent III, fut entreprise par Baudoin IX, comte de Flandre; Boniface II, marquis de Montferrat, et Henri Dandolo, doge de Venise. L'armée des chrétiens n'alla pas plus loin que Constantinople. Elle en chassa d'abord l'usurpateur Alexis l'Ange (1203), et plaça sur le trône Alexis-le-Jeune; mais l'année suiv., elle reprit Constantinople sur Ducas Murtzuphle, et cette fois ses chefs se partagèrent l'empire grec: Baudoin eut le titre d'empereur.—La cinquième croisade, entreprise sous le pontificat d'Honorius III (1218), eut pour chefs Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, et André II, roi de Hongrie. André fut bientôt rappelé dans ses états par la révolte de ses magnats; Jean de Brienne prit Damiette.—La sixième croisade, de 1228 à 1229, fut accomplie sous le pontificat de Grégoire IX, par l'empereur Frédéric II. Le sultan Mélédin lui céda Jérusalem sans combat.—Enfin les deux dernières croisades furent entreprises par saint Louis, roi de France: l'une, de 1248 à 1254, sous le pontificat d'Innocent IV; l'autre, de 1268 à 1270, sous le pontificat de Clément IV. La première (7e) fut dirigée contre l'Égypte; le roi de France prit Damiette, et livra la bataille indécise de la Massoure (1250); mais la peste s'étant mise ensuite dans son armée, il fut contraint de reculer devant l'ennemi, et il fut lui-même fait prisonnier. Il racheta chèrement sa liberté, passa quatre ans en Palestine, occupé à fortifier quelques places, et revint en France en 1254, après la mort de la reine Blanche, sa mère, qu'il avait instituée régente.—Dans la huitième croisade, saint Louis était accompagné de Charles d'Anjou, son frère, et du prince Édouard d'Angleterre; il se dirigea sur Tunis, espérant, disent quelques historiens, convertir le maître de cette ville, Mohammed Mostanser; mais à peine était-il arrivé sous les murs de Tunis, qu'il fut enlevé à son armée par une maladie contagieuse. Charles d'Anjou se mit alors à la tête des troupes; il remporta quelques avantages et revint en France après avoir forcé Mohammed à payer les frais de la guerre. — Après cette dernière expédition, les colonies chrétiennes qui avaient été établies en Orient par les Croisés ne tardèrent point à être détruites, et la Palestine retomba tout entière sous le joug musulman. — On a étendu le nom de croisades à plusieurs expéditions dirigées contre les hérétiques, et particulièrement à la guerre contre les Albigeois (*Voy.* ALBIGEOIS). Une foule d'ouvrages ont été publiés sur ces expéditions; l'ouvrage français le plus estimé est celui de M. Michaud, Paris, 1811-22, 6 vol. in-8., sous le titre d'*Histoire des Croisades*. M. Mills, auteur anglais, a présenté un tableau abrégé des Croisades, qui a été trad. par M. Paul Tiby, 3 vol. in-8, 1825.

CROISIC (LE), ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 8 kil S. O. de Guérande; 2,471 hab. Pêche de sardines, cabotage. Ecole d'hydrographie. Patrie du P. Bouguer.

CROISILLES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 10 kil. N. de Bapaume; 950 hab.

CROISSANT, symbole de l'empire turc, paraît avoir appartenu de toute antiquité à la ville de Byzance. — Sélim III forma un ordre dit du *Croissant*, destiné aux chrétiens qui auraient rendu des services à l'empire; il avait pour insigne un croissant d'argent. L'amiral anglais Nelson en fut décoré le premier (1799).

CROIX-ROUSSE (LA), ville du dép. du Rhône, contiguë à Lyon, dont elle forme un des faubourgs; 17,934 hab. Elle est surtout habitée par les ouvriers.

CROMARTY, ville et port d'Écosse, ch.-lieu d'un comté de même nom, à 20 kil. N. E. d'Inverness; 3,000 hab. Construction de petits bâtiments. Position favorable au commerce. — Le comté de Cromarty est fort petit; il se compose de divers morceaux enclavés dans le comté de Ross.

CROMAZIANO (Agatopisto). *Voy.* BUONAFEDE.

CROMER, petite ville d'Angleterre (Norfolk), à 30 kil. N. de Norfolk. Bains de mer. Elle souffre beaucoup des empiétements de la mer.

CROMFORD, ville d'Angleterre (Derby), à 20 kil. N. E. de Derby: c'est là que fut établie la première *mull-jenny* (ou mécanique à filer le coton) d'Arkwright.

CROMNE, *Cromnum*, ville d'Arcadie, au S. de Mégalopolis. Les Arcadiens y battirent le roi Spartiate Archidamus, l'an 364 av. J.-C.

CROMWELL (Olivier), *protecteur* d'Angleterre, né en 1599 dans le comté de Huntingdon, d'une famille assez distinguée, entra de bonne heure dans la secte des *Puritains*, où il puisa l'esprit d'intolérance; fut député par l'université de Cambridge au *long-parlement* (1640), et s'y fit remarquer par ses déclamations contre le papisme et la royauté. Lorsque la guerre entre le roi et le parlement s'engagea, il leva à ses frais un régiment de cavalerie, et se signala par son habileté et par sa bravoure. Nommé, peu de temps après, lieutenant-général de cavalerie, il décida le succès des combats de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645), qui amenèrent la ruine du parti royaliste et les infortunes de Charles I. Dès cette époque, Cromwell songea à remplir le premier rôle. Il sut se concilier l'esprit de l'armée; et comme dans le parlement il se trouvait bien des gens qui semblaient deviner son ambition et vouloir s'y opposer, il *purgea* ce corps, c'est-à-dire qu'il en chassa à main armée les membres suspects. Avec les hommes sûrs qui y restaient, il fit condamner à mort le malheureux Charles (1649), et proclamer la république. Quatre ans après, il fut reconnu chef de l'état sous le nom de *protecteur*. Depuis ce moment, Cromwell régna en souverain absolu sur l'Angleterre. Son règne fut un des plus glorieux. Il enleva la Jamaïque aux Espagnols, et abaissa la marine hollandaise; au dedans il fit respecter les lois, remplit les tribunaux d'hommes intègres et éclairés, et fit fleurir le commerce. Presque toutes les puissances reconnurent son autorité et recherchèrent son alliance. Il mourut en 1658. Cromwell dut ses succès à une politique profonde et dissimulée autant qu'à son courage et à son infatigable activité. L'*Histoire de Cromwell* a été écrite par M. Villemain, Paris, 1819, 2 vol. in-8. — Son fils, Richard Cromwell, fut reconnu pour son successeur au protectorat; mais d'un caractère faible, il ne conserva l'autorité que pendant quelques mois. Il abdiqua de lui-même en 1659, à la suite de quelques troubles et à la nouvelle de l'approche de

Charles II. Jusqu'à sa mort (1712) il vécut dans une retraite absolue.

CRONENBURG, mieux **KRONOBERG** ou **WEXIO**, ville de Suède. *Voy.* WEXIO.

CRONSTADT, ville maritime de la Russie d'Europe (gouvernement de St-Pétersbourg), à 27 kil. de St-Pétersbourg, sur le golfe de Finlande, par 27° 29' long. E., 59° 59' lat. N.: 40,000 hab. dont 10,000 marins. Place forte; trois ports, dont deux militaires; forts, batteries, arsenaux, beau canal, bassin; immenses chantiers de construction. Cronstadt est la résidence de l'amirauté russe. — Cette ville fut fondée par Pierre-le-Grand en 1710. Placée à l'endroit où le golfe de Finlande n'offre plus qu'un passage fort étroit, elle est le boulevard et comme le port de St-Pétersbourg; elle est défendue du côté de la mer par un fort nommé Cronschlot. Cronstadt fut très endommagée par l'inondation de 1824.

CRONSTADT ou BRASSOW, ville des États autrichiens (Transylvanie), ch.-l. d'un district de même nom, à 137 kil. N. O. de Bukharest; 25,000 hab. Evêchés luthérien et catholique, couvents, gymnases. Tanneries, teintureries; commerce actif avec la Valachie.

CROQUANTS, nom sous lequel on désignait autrefois les gens de campagne et les *villains*. On le donne spécialement dans l'histoire aux paysans de la Guyenne qui se révoltèrent sous Henri IV et Louis XIII, et qui furent soumis en 1636 par le duc d'Epernon Bernard de La Valette.

CROSNE, bourg du dép. de Seine-et-Oise, à 2 kil. S. E. de Villeneuve-St-Georges; 400 hab. C'est là, dit-on, qu'est né Boileau-Despréaux.

CROSNE (THIROUX DE). *Voy.* THIROUX.

CROSNIÈRE, île du dép. de la Vendée, dans l'Océan, près de Noirmoutiers. Elle fut tirée de dessous les eaux en 1767 par les ingénieurs Jacob et Bureau, qui l'entourèrent de digues.

CROSSEN, ville des États prussiens (Silésie), à 47 kil. S. E. de Francfort-sur-l'Oder; 3,800 hab.

CROSTOLO, riv. du duché de Modène, naît à 22 kil. S. de Reggio et tombe dans le Pô, à l'O. et près de Guastalla. Elle avait donné son nom à un dép. du roy. d'Italie, formé d'une partie du duché de Modène, et qui avait pour ch.-l. Reggio.

CROTONE, auj. *Cortone*, ville de la Grande-Grèce, dans le Bruttium, sur la mer, près du promontoire *Lacinium* (*capo delle Colonni*). Cette ville était célèbre par la mollesse de ses mœurs. Pythagore eut la gloire de les réformer, et d'y voir ses préceptes mis en pratique. Elle a donné naissance à l'athlète Milon, à Démocède, Alcméon, etc. Crotone fut fondée par une colonie achéenne à peu près à la même époque que Rome. Elle fut ravagée par Pyrrhus, prise par Annibal, et bientôt après par les Romains qui y envoyèrent une colonie.

CROY ou **CROUY** (Maison DE), ancienne et illustre maison, que l'on fait descendre d'André III, roi de Hongrie (1290-1301), et qui a pris son nom du village de Croy (Seine-et-M.) qu'Henri IV érigea en duché, l'an 1598, en faveur de Charles de Croy, duc d'Aerschoot. Cette famille figure depuis 500 ans dans l'histoire: elle a fourni deux cardinaux, l'un archevêque de Tolède (1517), l'autre archevêque de Rouen de nos jours; cinq évêques, un maréchal de France, plusieurs maréchaux de l'Empire, un grand nombre de généraux, d'ambassadeurs, de ministres, et 28 chevaliers de la Toison-d'Or. La maison de Croy se divise en deux branches qui reconnaissent pour chefs les deux fils d'André III: l'aînée est dite de *Croy-Chanel*, et la cadette de *Croy-Solre*. Cette dernière s'est subdivisée en plusieurs branches, dont les principales sont: 1° les sires de Croy-et-de-Renty, éteints en 1612; 2° les marquis d'Havré, éteints en 1700; 3° les comtes de Rœux, éteints en 1585; 4° les princes de Croy et du St-Empire, éteints en 1702 en la personne de Charles-Eugène, généralissime des armées russes, mort en Livonie prisonnier de Charles XII; 5° les princes de Chimay, éteints en 1521; 6° les princes de Solre et de Mœurs, devenus branche aînée en 1767, par l'extinction des précédents; 7° les ducs d'Havré-et-de-Croy, qui ont fourni plusieurs lieutenants-généraux dans ces derniers temps et qui se sont éteints de nos jours. Parmi les membres les plus célèbres, nous citerons:

CROY-SOLRE (Emmanuel, prince de), né en 1718, maréchal de France, gouverneur-général de la Picardie, mort en 1787. Il employa une partie de sa fortune à la restauration du port de Dunkerque et des fortifications de Calais. Il a publié: *Mémoires sur le passage par le Nord*, etc., Paris, 1782, in-4; *Maisons des Pays-Bas*, Paris, 1785, in-4.

CROY (Aug.-Philippe-Louis-Emmanuel, duc de), prince de l'Empire et grand d'Espagne, né en 1765, mort en 1822. Il émigra en 1790, et obtint, en échange des biens qu'il avait perdus, la seigneurie de Dülmen en Westphalie; il rentra en France en 1814 et fut nommé pair.

CROY (Guillaume DE), seigneur de Chièvres, précepteur de Charles-Quint. *Voy.* CHIÈVRES.

CROYDON, ville d'Angleterre (Surrey), à 16 kil. S. de Londres, à 33 kil. N. E. de Guildford, sur le canal de ce nom; 12,500 hab. Eglise, hôtel-de-ville, hôpital de Whitgift; ancien palais des archevêques de Cantorbéry, où l'on a établi une fabrique d'impressions sur calicots. Papeterie, blanchisserie de coton.

CROYE ou **CROYA**, ville d'Albanie. *Voy.* CROÏA.

CROZAT (Antoine), marquis du Châtel, riche financier, obtint en 1712 le privilége du commerce de la Louisiane et fit de grands établissements dans cette colonie. C'est pour sa fille que fut faite, par l'abbé Le François, une géographie élémentaire, connue sous le nom de *Géographie de Crozat*.

CROZAT (Joseph-Antoine), fils du précédent, amateur éclairé des arts, forma une riche collection de tableaux, dessins et pierres gravées. Il publia en 1729 un recueil de gravures représentant les tableaux de sa collection, avec une notice sur les peintres. Cette publication fut continuée après sa mort (1740) par Basan et Mariette.

CROZON, ch.-l. de cant. (Finistère), à 17 kil. S. de Brest; 840 hab.

CRUIKSHANK (Guillaume), anatomiste, né à Edimbourg en 1746, mort à Londres en 1800, fut l'élève de Guillaume Hunter. On a de lui l'*Anatomie des vaisseaux absorbants*, Londres, 1786, traduite en français par Petit-Radel, 1787; cet ouvrage renferme ce que l'on connaît de plus exact sur le système lymphatique.

CRUNI, dite aussi *Barne* et *Dionysopolis*, auj. *Warna*, ville de la Mésie-Infér., sur le Pont-Euxin.

CRUSCA (Académie DELLA). *Voy.* ACADÉMIE.

CRUSIUS (Martin), savant helléniste, né en 1526 dans la principauté de Bamberg, mort en 1607, enseigna la morale et le grec à Tubingue, et fut un des premiers à introduire en Allemagne l'étude de la langue grecque. On lui doit une foule de publications, entre autres: *Poetarum græcorum libri duo, cum vers. lat.*, 1567; *Turco-Græciæ libri VIII*, 1584; *Annales suevici*, 1594; des commentaires sur *Démosthène*, sur *Homère*, etc.

CRUSIUS (Christian-Aug.), professeur de philosophie et de théologie à Leipsick, né en 1712, mort en 1775, disciple de Rudiger, a écrit entre autres ouvrages: *Esquisses des vérités essentielles de la raison*, Leipsick, 1745; une *Logique*, 1747, et un traité de *Philosophie morale*, 1767, qui a joui d'une grande autorité: il y donne pour base à la morale la volonté arbitraire de Dieu. Il appuyait également la certitude sur la véracité divine. Crusius fut un adversaire de Wolff.

CRUSSOL (famille DE), ancienne maison du Languedoc, portait d'abord le nom de Bastel, et prit au

XIIe siècle celui de Crussol, d'une baronnie située dans le Vivarais, près de Valence. Elle s'est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont : 1° les barons de Crussol, depuis ducs d'Uzès, parmi lesquels on remarque : Jacques de Crussol, duc d'Uzès, mort en 1584, maréchal de France; il combattit d'abord parmi les Protestants, défendit Montpellier et prit Nîmes; puis, ayant été fait prisonnier à Moncontour, il rentra dans le parti catholique et commanda l'armée royale en Languedoc; François-Charles, comte d'Uzès, qui se distingua à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, fut gouverneur d'Oléron et de Landrecies, et mourut en 1736, etc. : 2° les marquis de Crussol et de Montausier ; 3° les marquis de Florensac ; 4° les comtes d'Amboise et d'Aubijoux, etc.

CRUSTUMÉRIE, *Crustumerium*, auj. *Marcigliano Vecchio*, ancienne ville d'Italie (Latium), à 20 kil. N. E. de Rome, sur l'Allia.

CRUZY-LE-CHATEL, ch.-l. de cant. (Yonne), à 18 kil. E. de Tonnerre ; 1,250 hab. Jolie fontaine. Deux verreries; commerce de truffes.

CSABA, grand village de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), à 10 kil. S. de Bekes; 20,187 hab.

CSANAD, ville de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), dans le comitat de même nom, à 10 kil. S. E. de Mako ; 6,000 hab.—Le comitat de Csanad est situé entre ceux d'Arad, Csongrad, Toronthal : il a 42,000 hab. Ch.-l., Mako.

CSERNA, riv. de Hongrie, sort du mont Uszla en Transylvanie, et tombe dans le Danube entre Vieille-Orsova et Nouv.-Orsova : elle forme la limite de la Hongrie et de la Valachie.

CSERVENITSA ou VOROSVAGAS, village de Hongrie (Saros), à 22 kil. E. de Kaschau. C'est aux environs de là que se trouvent les seules opales véritables de l'Europe.

CSONGRAD, comitat de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), entre ceux de Pesth, Hevesch, Bekes, Csanad, Toronthal, Bacs, la Grande et la Petite-Cumanie; 80 kil. sur 4 ; 112,000 hab. Ch.-l., Szegedin. Pays plat. Tabac, grains, fruits, légumes, melons.

CTESIAS, médecin et historien grec, de la famille des Asclépiades, né à Cnide, se rendit en Perse vers 416 av. J.-C., résida 17 ans comme médecin à la cour d'Artaxerce-Mnémon, et écrivit une *Histoire de la Perse et de l'Inde*. Il ne reste de cet ouvrage que des fragments et des extraits faits par Photius ; on les trouve souvent à la suite d'Hérodote; Larcher les a publiés à la suite de sa traduction. Ctésias s'accorde peu avec Hérodote : il ne paraît pas mériter grande foi. La meilleure édition séparée de cet auteur est celle de Bœhr, Francfort-sur-le-Mein, 1824, in-8.

CTESIBIUS, célèbre mécanicien d'Alexandrie, a inventé la pompe aspirante et foulante qui porte son nom, un orgue hydraulique, une clepsydre ou horloge d'eau. Il florissait 130 ans av. J.-C. Il fut père de Héron l'ancien.

CTÉSIPHON, ville de la Babylonie, au N., sur le Tigre, à 4 kil. de son confluent avec le Délas, et assez près de Séleucie : elle a été bâtie par les rois parthes, dont elle fut la résidence d'hiver. Ville puissante et riche autrefois : sa prospérité porta un coup fatal à Séleucie. Les débris de ces deux villes ont servi à bâtir Bagdad ; ce qui en reste se nomme *Al-Madaïn*, c.-à-d. *les villes*.

CTESIPHON, Athénien, fit décerner à Démosthène une couronne d'or pour prix de ses services. Eschine, jaloux, lui intenta une accusation pour ce fait, et Démosthène se chargea de le défendre : c'est à cette occasion qu'il prononça le *Pro Corona*.

CUBA, la plus grande île des Grandes-Antilles, par 76° 30'-87° 18' long. O., et 20°-23° lat. N. Elle est de forme longitudinale, a 1,150 kil. de l'E. à l'O., et 170 dans sa plus grande largeur; 730,600 hab. en 1827. Climat chaud et sec; fièvre jaune. L'île de Cuba appartient à l'Espagne ; elle est, avec Porto-Rico, tout ce qui reste à cette puissance de ses vastes possessions en Amérique. Elle forme une capitainerie générale, se divise en trois dép. : le dép. occidental (ch.-l. La Havane), le dép. du centre (Puerto-Principe), le dép. oriental (Santiago-de-Cuba). L'île de Cuba est hérissée de montagnes qui courent dans toute sa longueur ; le Rio-Cauto, le Rio-de-Guines ; l'Ay ou Rio-dos-Negros sont ses principales rivières. Baies et ports en grand nombre. Superbes forêts, fertilité admirable près des côtes : on y trouve en abondance toutes les productions de la zone torride, ainsi que des mines d'or, de fer, d'aimant, de cuivre, etc. Cette île a été érigée en archevêché en 1804 ; elle a une université. — L'île de Cuba fut découverte en 1492, par Colomb, et devint dès lors propriété de l'Espagne. En 1660 et en 1762 les Anglais la ravagèrent ; elle fut rendue en 1763 aux Espagnols qui la possèdent encore aujourd'hui ; mais cette possession est menacée de suivre le sort des autres colonies espagnoles.

CUBAGUA, île de la Colombie, dans la mer des Antilles, par 66° 35' long. O., 10° 42' lat. N., entre l'île de Marguerite et la côte de Cumana; 15 kil. de tour. Elle est inculte ; on y faisait jadis la pêche des perles. C'est Colomb qui l'a découverte.

CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né en 1747, mort en 1821, était écuyer de Louis XVI et lui resta dévoué au milieu de ses malheurs. Il n'émigra pas et échappa aux massacres de la révolution. Il consacra ses loisirs aux sciences et aux lettres, et écrivit une *Histoire des coquillages de mer*, 1799, in-4. Il a aussi composé des poésies et des comédies, entre autres *le Charlatan*.

CUBIÈRES (Michel, chevalier de), frère du précédent, né en 1752, mort en 1820, connu aussi sous les noms de Palmézaux et de Dorat-Cubières (il prit ce dernier nom parce qu'il avait eu Dorat pour maître), écrivit de petits vers pour tous les *Almanachs* et *Étrennes lyriques* du temps, et composa une foule de pièces de théâtre et d'écrits de circonstance. Il se montra un des partisans les plus exaltés de la révolution, et prononça un *Éloge de Marat*. Il fut l'amant de Fanny de Beauharnais et coopéra aux écrits que publia cette femme d'esprit.

CUBZAC, petite ville du dép. de la Gironde, sur la rive droite de la Dordogne, à 20 kil. N. E. de Bordeaux et à 18 kil. de St-André-de-Cubzac ; 1,000 hab. On y passait la Dordogne dans un bac. On y a élevé récemment (1840) un pont suspendu qui est un des ouvrages les plus hardis de ce genre.

CUBZAC (SAINT-ANDRÉ-DE-). *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

CUCEIUM, auj. *Voukovar*, ville de la Pannonie Inférieure, sur la Save.

CUCUTA (ROSARIO-DE-), ville de la Nouvelle-Grenade. *Voy.* ROSARIO.

CUDDALORE, ville de l'Inde. *Voy.* KADDALOR.

CUDDAPA, ville de l'Inde. *Voy.* KADDAPA.

CUDWORTH (Ralph ou Rodolphe), philosophe anglais, né à Aller (Somerset) en 1617, mort en 1688, fut d'abord recteur ou ministre d'une petite paroisse, devint en 1645 professeur d'hébreu à Cambridge, et en 1654 principal du collége du Christ dans la même université. On a de lui deux ouvrages importants : *le Vrai Système intellectuel de l'Univers*, 1678, en anglais (traduit en latin par Mosheim); *de l'Immutabilité des idées morales*, 1731, contre Hobbes (traduit aussi par Mosheim). Il a laissé manuscrits plusieurs traités qui devaient compléter le *Système intellectuel*. Cudworth fit revivre les *idées*, ou types primitifs de Platon, et prétendit que ce philosophe avait connu les livres de Moïse ; il imagina, pour expliquer la formation des corps, des *natures plastiques*, forces aveugles qui étaient chargées d'assembler et d'organiser les parties de la matière inerte, et qui n'étaient que les instruments de l'intelligence suprême. Il faisait de ces *natures plastiques*

des êtres distincts de l'âme et du corps, et s'en servait comme d'un *médiateur* pour expliquer l'action réciproque des deux substances. — La fille de Cudworth, lady Masham, fut une femme très distinguée. Elle était l'amie de Locke, qui passa chez elle les dernières années de sa vie.

CUELLAR, ville d'Espagne (Ségovie), à 46 kil. N. de Ségovie ; 2,800 hab. Aux environs, on cultive la garance.

CUENÇA, *Valeria*, ville d'Espagne, ch.-l. d'une intendance de même nom, à 124 kil. S. E. de Madrid ; 9,000 hab. Evêché. Rues tortueuses; quelques beaux édifices. Beaucoup de miel et de cire. Patrie de Molina. — Cuença appartint longtemps aux Maures ; elle fut apportée en dot par Zayde au roi de Castille, Alphonse VI (1072). Perdue ensuite par ce prince, elle fut reprise par Alphonse IX au XIIe siècle, et depuis ce temps elle a toujours appartenu aux rois chrétiens. — L'intendance de Cuença, formée de la partie orient. de la Nouv.-Castille, se trouve entre Valladolid, Burgos, Soria, Guadalaxara, Tolède, Avila ; 160 kil. du N. au S. et 140 de l'E. à l'O. ; 326,000 hab. Beaucoup de mont., plaines au S. O. ; climat froid ; la plus grande partie du pays est en vaine pâture.

CUENÇA, ville de l'Amérique du S., dans la république de l'Équateur. Ch.-l. de la prov. de Cuença et du dép. d'Asuay, par 80° 34' long. O., 2° 53' lat. S.; 20,000 hab. Évêché, couvent des Jésuites, collége et séminaire. Assez belle ville. Raffineries de sucre ; commerce de grains, etc. ; fromage et confitures estimées. Cuença est située à 2,550 mètres au-dessus du niveau de la mer.

CUERS, ch.-l. de cant. (Var), à 17 kil. N. E. de Toulon ; 5,600 hab. Vins, câpres, huile d'olive, figues.

CUEVAS-DE-BAZA, ville d'Espagne (Grenade), à 7 kil. N. O. de Véra ; 6,000 hab.

CUFA. *Voy.* KOUFA.

CUGLIERI, ville de Sardaigne (Bosa), à 17 kil. S. E. de Bosa ; 3,400 hab. Huile.

CUICULUM, ville de l'Afrique ancienne (Numidie), auj. DJIMMILAH.

CUISEAUX, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 19 kil. S. E. de Louhans ; 1,700 hab.

CUISERY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 8 kil. E. de Tournus ; 1,650 hab.

CUIVRE (île DE), île de la Russie d'Asie, dans la mer de Behring, à 60 kil. N. E. de l'île de Behring ; 65 kil. sur 25. Elle est déserte.

CUIVRE (riv. DE). *Voy.* MINE-DE-CUIVRE.

CUJAS (Jacques), le plus fameux jurisconsulte du XVIe siècle, né à Toulouse en 1520 ou en 1522, mort à Bourges en 1590. Méconnu dans sa ville natale, Cujas la quitta pour toujours. Il enseigna avec une réputation extraordinaire, à Cahors, à Bourges et à Valence, le droit ancien et moderne, civil et canonique. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, l'attira à Turin, et lui donna les plus grandes marques de son estime. Il revint ensuite se fixer à Bourges, où il eut un nombre prodigieux d'écoliers ; il ne se contentait pas de les instruire, mais il les assistait souvent de sa propre bourse. Aucun jurisconsulte n'a pénétré plus avant dans la connaissance et l'explication des lois romaines, et aucun n'a écrit la langue latine avec plus de pureté. Cujas a été longtemps l'oracle des jurisconsultes. Ses *Œuvres* qui consistent principalement en *Commentaires sur le Corpus juris*, ont été souv. réimprimées ; la meill. édit. est celle de Venise, 1758, 10 vol. in-fol.

CUJAVIE, *Kujawia* en polonais, région de la Grande-Pologne, comprenait ce qui depuis forma le palatinat de Brzesc, celui d'Inovroclav et le pays de Dobrzin. Elle fit d'abord partie de la vaste principauté de Mazovie, érigée vers 1206 en faveur de Conrad, fils de Casimir II; mais elle en fut détachée ensuite et forma un duché particulier, dont les limites varièrent. Vers 1377, Louis I, roi de Pologne et de Hongrie, en investit le duc d'Oppeln Uladislas. Réunie plus tard au duché de Mazovie, elle revint finalement à la couronne de Pologne en 1526. On donne encore aujourd'hui le nom d'évêque de Cujavie à l'évêque de Wladislaw, parce que, primitivement, le siége de cet évêché fut à Krouswica en Cujavie.

CULARO, dit aussi *Gratianopolis*, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. GRENOBLE.

CULENBORG, ville de Belgique (Gueldre), à 40 kil. E. d'Arnheim ; 3,800 hab. Murailles et larges fossés. Jadis manuf. d'armes (auj. à Liége).

CULIACAN, ville du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), sur le Culiacan, qui tombe dans le golfe de Californie, à 175 kil. S. E. de Cinaloa ; 10,000 hab.

CULLEN, ville d'Écosse (Banff), à 28 kil. N. O. de Banff ; 1,600 hab. Lin, toiles damassées. On songe à la transférer un peu plus au N. sur la côte, et l'on a commencé à creuser un port sur ce point.

CULLEN (William), médecin, né en Ecosse en 1712, mort en 1790, professa avec la plus grande distinction la médecine et la chimie à Glascow, puis à Edimbourg ; attaqua la doctrine médicale de Boërhaave, qui régnait alors, et y substitua une doctrine nouvelle dans laquelle il attribuait le principal rôle au système nerveux, que son prédécesseur avait trop négligé. Il rendit aussi de grands services à la physiologie et surtout à la nosologie, dans laquelle il introduisit une classification méthodique. Ses ouvrages principaux sont : *Physiology*, traduite en français par Bosquillon, 1785, in-8 ; *Practice of physic*, traduite par le même, 1787 ; *Synopsis nosologiæ methodicæ ; A treatise of the materia medica*, traduit par Bosquillon, 1789.

CULLERA, *Sucro*, ville d'Espagne (Valence), à 36 kil. S. E. de Valence ; 5,000 hab. Vieux château.

CULLODEN-MOOR, bruyère d'Écosse (Inverness). Il s'y livra en 1746 une célèbre bataille où les Jacobites furent défaits par le duc de Cumberland. Leur parti ne s'est jamais relevé de ce désastre.

CULLU, ou COLLOPS, auj. *Collo*, ville d'Afrique (Mauritanie Sitifine), sur la mer, à l'E. du fleuve Ampsagas, à l'O. du promontoire *Tretum*. C'est là que Bocchus livra Jugurtha aux Romains.

CULM, en polonais *Chelmno*, ville des États prussiens (Prusse), à 53 kil. S. O. de Marienwerder ; 5,300 hab. Évêché ; séminaire, école de cadets. Vandamme y fut battu et pris par les alliés, 1813.

CULMBACH, ville de Bavière (Haut-Mein), à 24 kil. N. O. de Bayreuth ; 3,700 hab. Aux environs, houille ; moulin à poudre, etc. — Incendiée par les Hussites (1430).

CULMBACH (principauté de), dite aussi principauté de Bayreuth. *Voy.* BAYREUTH.

CULMSEE, ville des États prussiens, dans la Prusse propre, à 20 kil. N. de Thorn, sur un lac du même nom ; 600 hab.

CUMANA, ville de la république de Vénézuela, ch.-l. de la prov. de Cumana et du dép. de Maturin, par 66° 30' long. O., 10° 27 lat. N., à l'embouchure du Manzanarès dans le golfe de Curiaco ; 10,000 hab. Climat sain, mais très chaud. Ville forte et commerçante ; baie magnifique. Cumana est exposée à de fréquents tremblements de terre.

CUMANIE (GRANDE-), *Nagy-Kunzag* en madgyar, district particulier de Hongrie, dans le cercle en-deçà de la Theiss, entre les comitats d'Hevesch, Szaboltsch, Bekes ; 1,086 kil. carr. ; 60,500 hab. en 1825. Ch.-lieu, Kardzag-Uj-Szallas.

CUMANIE (PETITE-), *Kis-Kunzag* en madgyar, district particulier de Hongrie, dans le cercle en-deçà du Danube, est composée de 5 parties distinctes, dont quatre entre les comitats de Bacs, Csongrad, Hevesch et Pesth, et une enclavée dans le dernier : 2,200 kil. carr. ; 80,000 hab. Ch.-l., Felegyhaza.—

La Grande et la Petite-Cumanie prennent leur nom d'un corps de Cumans ou Polovtzes, peuple de Russie, dont une partie était venue s'établir en Hongrie dans les XIIe et XIIIe siècles. Les rois de Hongrie leur concédèrent des terres en récompense des services qu'ils leur rendaient dans la guerre et pour prix de leur conversion au christianisme.

CUMANS, dits aussi *Comans*, *Uzes* et *Polovtzes*, peuple de la Sarmatie européenne, était probablement une tribu des Alains et tirait son nom du Cuma ou Kouma, fleuve qui se jette dans la mer Caspienne. (*Voy.* KOUMA.) En 888, on voit les Cumans établis entre le Volga et l'Oural, dans le pays dont ils avaient chassé les Petchenègues. Au XIe siècle, ils se répandirent entre le Dniepr, le Tanaïs, le Volga et l'Iaïk. Au XIIIe, la plus grande partie d'entre eux passa en Hongrie, où ils s'établirent dans le pays appelé aujourd'hui de leur nom *Cumanie*. (*Voy.* l'art. ci-dessus.)

CUMBERLAND, *Cumbria*, comté d'Angleterre, dans l'angle N. O., sur la mer d'Irlande, et limitrophe de l'Écosse : 115 kil. sur 65; 170,000 hab. Ch.-l., Carlisle. Sol très varié, sites pittoresques en grand nombre; montagnes (de 300 à 1,000 mètres); vallées; riv. et ruisseaux. climat sain, mais humide; grains, etc. Mines de plomb, de houille, carrières de pierres à chaux; très peu d'industrie. Au nord du comté s'étend l'ancien mur élevé par Adrien. Le pays tire son nom des Cimbres (*Cumbri* ou *Cimbri*), ses anciens habitants. — Le nom de Cumberland est très commun aux États-Unis et dans les possessions anglaises de l'Amérique du Nord; ainsi il est porté : 1° par plusieurs comtés des États-Unis. On trouve aussi un comté de Cumberland dans la Nouvelle-Galles du Sud (ch.-l., Sydney); — 2° par une rivière des États-Unis qui arrose les états de Kentucky et de Tennessee, passe par Nashville, et se jette dans le Mississipi après un cours de 400 kil.; — 3° par une chaîne de montagnes qui sort de la branche occidentale des monts Alleghany et s'étend de 35° à 37° lat. N. Elle forme au N. E. la limite entre l'état de Kentucky et la Virginie; au S. O. elle couvre le centre de l'état de Tennessee; — 4° par une ville qui est la capit. du comté d'Alleghany, dans le Maryland, au confluent du Potomac et du Will's Creek, à 200 kil. N. O. de Baltimore; — 5° par une île de la Géorgie, dans l'Océan Atlantique, par 30° 43' lat. N., 83° 55 long. O.; — 6° par une région de la Nouvelle-Bretagne, à l'O. du détroit de Davis, au N. E. de la mer d'Hudson, au N. des détroits de Cumberland et d'Hudson; etc.

CUMBERLAND (Richard), moraliste, né à Londres en 1632, mort en 1718, fut longtemps ministre d'une petite paroisse, et fut nommé en 1691 à l'évêché de Peterborough sans l'avoir sollicité. Il publia en 1672, sous le titre *De legibus Naturæ*, un traité philosophique où il établit, contre Hobbes, qu'il y a une morale naturelle, indépendante des conventions des hommes. Cet estimable ouvrage a été traduit en français par Barbeyrac, 1744. Cumberland était aussi un érudit; il a donné un *Essai sur les poids et mesures des Juifs*, 1686; une traduction des fragments de *Sanchoniathon*, 1720.—Un de ses descendants, nommé aussi Richard Cumberland, né en 1732, mort en 1811, s'est fait connaître comme littérateur, et a donné plusieurs pièces (*le Conte d'Été*, 1765; *les Frères*; *l'Américain*, 1769) qui eurent du succès.

CUMBERLAND (George CLIFFORD, comte de), favori d'Élisabeth. *Voy.* CLIFFORD.

CUMBERLAND (Guill.-Auguste, duc de), général anglais, fils du roi George II, né en 1721, mort en 1765, battit à Culloden (1746) le prétendant Charles-Édouard qui n'était plus qu'à deux journées de Londres, et ruina par cette victoire toutes ses espérances. Il fut moins heureux contre les Français; il fut battu à Lawfeld, à Hastenbeck, et se vit forcé de conclure la convention de Kloster-Seven (1757).

CUMBERLAND (Ernest-Auguste, duc de), est auj. le roi de Hanovre.

CUME ou **CYME**, ville de l'Asie-Mineure (Éolie), entre les embouchures du Caïque et de l'Hermus, sur le petit golfe de Cumes (auj. *golfe de Sandarli*).

CUME ou CUMES, *Cuma* ou *Cumæ*, ville d'Italie (Campanie), au N. de Naples, fondée vers 1300 av. J.-C., par deux colonies, l'une de la Cume d'Éolie, l'autre de Chalcis, est célèbre pour avoir été le séjour d'une sibylle, qui conduisit, dit la fable, Enée aux Enfers. C'est aux environs de Cumes que les poëtes placent les champs Phlégréens, où les géants osèrent soutenir le combat contre les dieux de l'Olympe. Cumes eut pour colonies Neapolis (Naples) et Zancle ou Messine en Sicile. Elle fut prise par les Campaniens, à qui les Romains l'enlevèrent bientôt.

CUMIANA, ville des États sardes (Turin), à 13 kil. N. de Pignerol; 4,500 hab.

CUMIN (île du), île dépendante de celle de Malte, dont elle n'est éloignée que de 3 kil.; elle a 1 kil. sur 4. A l'O. est l'îlot de Cuminetto, qui est encore plus petit.

CUNAXA, village de la Mésopotamie mérid., près de l'Euphrate, à 130 kil. N. O. de Babylone, est célèbre par la bataille qui s'y donna entre Artaxerce II et Cyrus-le-Jeune, son frère; celui-ci y périt, tandis que 13,000 Grecs commandés par le Lacédémonien Cléarque remportaient pour lui la victoire (l'an 401 avant J.-C.)

CUNDINAMARCA, un des 5 départements de la république de la Nouvelle-Grenade; ch.-l., Santa-Fé-de-Bogota. Il se divise en 4 provinces : Bogota, Antioquia, Mariquita, Neyba; 371,000 hab.

CUNÉGONDE (sainte), impératrice, fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, épouse de Henri, duc de Bavière et successeur de l'empereur Othon III, consacra les jours de sa puissance à fonder des monastères, des évêchés et des églises. Après la mort de son époux (1024), elle se retira dans un couvent près de Cassel, et y mourut en 1040. On célèbre sa fête le 3 mars.

CUNERSDORF, village des États prussiens (Brandebourg), près de Francfort-sur-l'Oder, à 60 kil. O. de Berlin. Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, y fut battu en 1759 par les Russes et les Autrichiens.

CUNEUS, c.-à-d. *le coin*, *l'angle*, région méridionale de la Lusitanie, au S. O., entre l'*Anas* (Guadiana) et le promontoire *Sacrum* (cap Saint-Vincent), est auj. l'ALGARVE.

CUNHA (TRISTAN DA). *Voy.* ACUNHA.

CUNIBERT, dit *le Pieux*, roi des Lombards, fut d'abord associé à son père Pertharite en 678; il lui succéda vers l'an 687, et fut détrôné en 690 par Alachis, duc de Trente et de Brescia. Mais bientôt après, rappelé par les vœux de ses sujets, il chassa Alachis et reprit possession de ses états. Il régna en paix jusqu'à sa mort, arrivée en 700.

CUNLHAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 17 kil. N. O. d'Ambert; 3,000 hab.

CUPAR, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Fife, à 42 kil. N. E. d'Édimbourg; 6,500 hab.

CUPAR-ANGUS, ville d'Écosse, sur le Tay, partie dans le comté de Perth, partie dans celui d'Angus ou de Forfar, à 22 kil. N. E. de Perth; 2,600 hab. Restes d'un camp romain et d'une abbaye fondée en 1163.

CUPIDON, dieu de l'amour, fils de Mars et de Vénus. On le représentait sous la figure d'un enfant nu et aveugle ou les yeux couverts d'un bandeau, l'air malin, armé d'un arc et d'un carquois rempli de flèches; on lui donnait des ailes, pour marquer l'inconstance de l'amour. Il fut l'amant de Psyché.

CUQ-TOULZA, ch.-l. de cant. (Tarn), à 20 kil. O. de Castres ; 1,000 hab.

CURAÇAO, une des îles Antilles, par 70° 50' long. O., 12° lat. N. : 85 kil. sur 20 ; 13,000 hab. (dont 3,000 blancs). Lieux principaux : Willemstadt et Curaçao. Au N., rochers arides et escarpés ; quelques plaines fertiles ; on y cultive le maïs, la muscade et la canne à sucre ; on y fait la liqueur connue sous le nom de *curaçao*. Plusieurs baies ; pas de rivières. L'île de Curaçao forme avec les îles environnantes (Aruba ou Oruba, qui renferme une mine d'or, Bonaïre et Aves), un gouvernement qui porte le nom de gouvernement de Curaçao. Elle appartient aux Hollandais ; elle leur fut enlevée par les Anglais en 1798 et 1806, mais ceux-ci la rendirent en 1814.

CURES, auj. *Correse*, ville d'Italie, dans le pays des Sabins, à 10 kil. N. E. de Rome, ch.-l. d'un état sabin, le plus redoutable de ceux qui firent la guerre à Romulus, mais qui bientôt s'absorba dans Rome (742-737). Les habitants de Cures étaient appelés *Quirites* ; après leur translation à Rome les Romains prirent eux-mêmes ce nom.

CURÈTES, êtres mythologiques qui, avec les Corybantes, gardèrent Jupiter en nourrice dans une grotte de l'île de Crète, en formant autour de son berceau des danses armées et des chœurs bruyants, pour qu'on ne pût entendre ses cris. On en fait vulgairement les ministres de la religion sous les princes Titans. Quelques savants prétendent que les Curètes étaient un peuple particulier, qu'ils vinrent en Phocide et en Thessalie à la suite de Deucalion, qu'ils se répandirent en Eubée, dans le Péloponèse et la Crète, enfin qu'ils donnèrent naissance aux Doriens.

CURIA, ville de la Rhétie, auj. *Coire*.— Beaucoup d'autres villes, mais peu importantes, portaient ce nom chez les anciens.

CURIA-MURIA, île de l'Arabie, dans le golfe d'Omar, par 52° 40' long. E., 17° 45' lat. N., au S. d'une baie assez grande qui porte le même nom.

CURIACES. *Voy.* HORACES.

CURIE, *curia*, une des divisions du peuple romain, était une fraction de la tribu. Chaque tribu se divisait en dix curies. Chaque curie avait à sa tête un prêtre qui présidait aux sacrifices sous le nom de *curion*. Il y avait en outre un grand-curion, auquel tous les chefs des curies particulières étaient subordonnés, et qui était élu par toutes les curies réunies. On ne convoquait guère les curies que pour l'élection du grand-curion, pour les adoptions, la ratification de quelque testament, etc. On y votait à la majorité des voix individuelles, tandis que, dans les assemblées par centuries, on comptait par centuries : cette seconde manière de voter offrant plus d'avantage à la noblesse, c'était par elle que tout se décidait. — On nommait aussi *curies* les édifices où se tenaient les assemblées soit civiles soit religieuses, et particulièrement le lieu des réunions du sénat.

CURIN, ville de l'Afrique septentr. *Voy.* CYRÈNE.

CURION, dignité romaine. *Voy.* CURIE.

CURION (C. Scribonius), tribun du peuple, suivit d'abord le parti de Pompée ; mais s'étant laissé gagner par César, il se mit à la tête d'une armée qui lui était dévouée, chassa Caton de Sicile et porta la guerre en Afrique ; mais il fut battu par un lieutenant de Juba et périt dans le combat. C'était un homme débauché et perdu de dettes.

CURIOSOLITES ou **CURIOSOPITÆ**, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e), à l'O. des *Osismii*, habitait la moitié orient. du dép. des Côtes-du-Nord, et la partie maritime de celui d'Ille-et-Vilaine.

CURISCHE-HAFF, c.-à-d. *havre de Courlande*, lagune des États prussiens (Prusse orientale), au N. E. de Kœnigsberg, est unie à la mer Baltique par le détroit de Tief, et séparée de cette mer par la *Curische-Nehrung*, péninsule sablonneuse de 88 kil. de long entre le Curische-Haff et la côte.

CURIUS DENTATUS (Manius), illustre Romain, trois fois consul, vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens ; battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 275 av. J.-C., et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il distribua les terres conquises aux citoyens pauvres ; il en donna quatre arpents à chacun, et n'en garda pas davantage pour lui. Curius Dentatus est célèbre par sa frugalité et son désintéressement. Les ambassadeurs des Samnites étant venus le trouver dans sa modeste retraite et lui offrant de l'or pour le séduire, il leur répondit que, quand on savait se contenter de peu, on n'avait pas besoin d'or, mais que l'on commandait à ceux qui en avaient.

CURMILIACA, ville de la Gaule (Belgique 2e), auj. CORMEILLES.

CUROPALATE (de *cura palatii*, soin du palais), dignité de la cour de Constantinople, était purement honorifique. Ce titre était le premier après celui de césar et de nobilissime. Il était porté d'ordinaire par les proches parents de l'empereur.

CURRAH, ville de l'Inde. *Voy.* KORRAH.

CURRAN (J.-Philpot), avocat irlandais, né près de Cork en 1750, mort en 1817, acquit par son talent et son patriotisme une grande réputation ; fut nommé en 1784 membre de la Chambre des communes irlandaise, et devint sous la vice-royauté du duc de Bedford greffier de la chancellerie (*master of rolls*). On a publié en 1805 un recueil de ses discours, 1 vol. in-8.

CURRIE (Jacq.), médecin écossais, né en 1756, mort en 1805, a constaté par des expériences exactes l'utilité de l'eau froide dans les maladies. On lui doit, entre autres ouvrages, *Résultats des effets médicinaux produits par l'eau froide*, Liverpool, 1797.

CURRITUCK, comté des États-Unis (Caroline du Nord), au N. E., sur l'Océan, a pour ch.-l. une ville du même nom et compte 10,000 hab. — Une île située dans l'Atlantique en face de ce comté porte aussi le nom de Currituck.

CURSOLAIRES (îles), *Echinades insulæ*, îles de la Grèce, dans le golfe de Patras ; elles sont presque désertes.

CURTIUS (M.), jeune Romain qui se dévoua aux dieux infernaux pour sa patrie. Un large gouffre s'étant ouvert au milieu du Forum, et l'oracle ayant déclaré qu'il ne se refermerait que lorsque Rome y aurait jeté ce qu'elle avait de plus précieux, Curtius, déjà célèbre par ses exploits, se précipita tout armé dans l'abîme, et le gouffre, dit-on, se ferma aussitôt (360 av. J.-C.).

CURTIUS (Quintus). *Voy.* QUINTE-CURCE.

CURZAY, bourg du dép. de la Vienne, à 21 kil. S. O. de Poitiers. Fontaines curieuses.

CURZOLA, *Corcyra Nigra*, île des États autrichiens, dans l'Adriatique, sur la côte de Dalmatie, à 2 kil. de la presqu'île de Sabioncella : 44 kil. sur 9 ; 6,000 hab. Forêts ; chantiers de construction. Un peu de culture (vin, grain, huile).—Elle a pour ch.-l. une petite ville de même nom située sur la côte E. ; 1,500 hab ; c'est un évêché.

CUSA (NICOLAS de) ou **CUSANUS**. *Voy.* NICOLAS.

CUSCO, ville de l'Amérique mérid. *Voy.* CUZCO.

CUSSET, ch.-l. de cant. (Allier), à 18 kil. S. O. de La Palisse ; 4,200 hab.

CUSTINES (Adam-Philippe, comte de), lieutenant-général des armées françaises, né à Metz en 1740, se distingua dans la guerre de Sept-Ans, dans celle de l'Indépendance en Amérique, et fut nommé, à son retour en France, maréchal-de-camp et gouverneur de Toulon. En 1789 il fut élu député aux états-généraux par la noblesse de Lorraine, et figura constamment dans les rangs de l'opposition. En 1792 il fut mis à la tête de l'armée du Rhin,

et s'empara de Spire, Worms, Mayence et Francfort; mais il fut ensuite repoussé par les Prussiens et obligé d'abandonner les deux dernières places. Il fut alors envoyé à l'armée du Nord ; mais il ne fit qu'y paraitre. Accusé de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait dû pour défendre Mayence, il fut appelé à Paris, condamné par la Convention, et conduit au supplice le 28 août 1793. Custines était un bon officier, mais un général très médiocre. On lui a aussi reproché son intempérance et une excessive sévérité à l'égard du soldat.

CUSTRIN ou KUSTRIN, ville des États prussiens (Brandebourg), à 36 kil. N. E. de Francfort-sur-l'Oder et la Wartha, au milieu de marais ; 4,700 hab. Place très forte. Jadis ch.-l. de la Nouvelle-Marche de Brandebourg. Custrin fut détruite par les Russes en 1758, mais depuis elle a été rebâtie plus régulièrement. Les Français l'ont occupée de 1806 à 1814.

CUSUS, fleuve de Germanie, chez les Quades, auj. le WAAG.

CUTHÉENS. *Voy.* KUTHÉENS.

CUTTAK, ville de l'Inde. *Voy.* KATTAK.

CUVELIER DE TRYE (J.-Guill.-Aug.), auteur dramatique, que l'on a surnommé *le Crébillon du mélodrame*, né en 1766 à Boulogne-sur-Mer, mort en 1824, suivit d'abord la carrière militaire, puis se consacra au théâtre et donna, de 1793 à 1824, un nombre prodigieux de mélodrames, drames, pantomimes, etc., dont plusieurs eurent un grand succès. Le nombre des pièces de ce fécond dramaturge ne s'élève pas à moins de 110.

CUVIER (George), célèbre naturaliste, qu'on a nommé *l'Aristote du* XIXe *siècle*, né en 1769 à Montbéliard, d'une famille protestante, mort à Paris en 1832. Après avoir étudié au collége de Montbéliard et à l'Académie Caroline de Stuttgard, où il acquit la connaissance de la langue et de la littérature allemandes, il fut chargé d'une éducation particulière en Normandie. Il resta six ans dans cette position, et commença dès lors à se livrer à l'étude de l'histoire naturelle. Ses talents ayant été appréciés par Tessier, savant agronome, qui eut occasion de le voir dans sa retraite, il fut appelé à Paris en 1795, et s'y fit bientôt une grande réputation, soit par ses cours, soit par ses écrits. Il fut nommé successivement professeur d'histoire naturelle aux écoles centrales, suppléant de la chaire d'anatomie comparée au Muséum, professeur au collége de France, membre de l'Institut, puis secrétaire perpétuel de la section des sciences. Plus tard, il devint inspecteur des études, conseiller et chancelier de l'université (1808), et remplit plusieurs fois les fonctions de grand-maître. Il usa de son pouvoir pour introduire partout d'importantes améliorations, et favorisa surtout l'enseignement de l'histoire et des sciences. Cuvier fut en outre appelé à jouer un rôle politique. Nommé en 1813 maître des requêtes, il devint à la restauration conseiller d'état (1814), puis président du comité de l'intérieur, et enfin pair de France (1831). Il se signala aussi dans cette nouvelle carrière par une haute capacité, mais on lui reproche de s'être montré trop complaisant pour le gouvernement de Charles X, et de s'être chargé de soutenir à la tribune les lois les plus impopulaires. Considéré comme naturaliste, Cuvier a rendu d'immenses services. Il a donné à la zoologie une classification naturelle qui lui manquait encore ; il a fait faire à l'anatomie comparée un pas immense, en reconnaissant qu'il existe entre tous les organes d'un même animal une correspondance et une subordination telles que de la connaissance d'un seul organe on peut déduire celle de tous les autres : c'est ce qu'il appelait *loi de corrélation des formes*. A la faveur de cette loi, il a créé pour ainsi dire un monde nouveau : ayant établi par de nombreuses observations qu'il a dû exister à la surface du globe des espèces d'animaux et de végétaux qui ont disparu aujourd'hui, il est parvenu à reconstruire ces êtres dont il reste à peine quelques débris informes et à les classer méthodiquement. Enfin il a donné à la géologie de nouvelles bases, fournissant les moyens de déterminer l'ancienneté des couches terrestres par la nature des débris qu'elles renferment. Ses principaux ouvrages sont : *Leçons d'anatomie comparée*, 5 vol. in-8, 1800-1805, ouvrage capital, qui obtint en 1810 un des prix décennaux ; *le Règne animal distribué d'après son organisation*, 4 vol. in-8, 1816, plusieurs fois imprimé ; *Recherches sur les ossements fossiles*, précédées d'un *Discours sur les révolutions du globe*, 5 vol. in-8, 1821-24, plusieurs fois réimprimées ; *Histoire naturelle des poissons*, 2 vol. in-8, 1828 (continuée par M. Valenciennes). On a en outre de lui un *Rapport sur les progrès des sciences naturelles depuis* 1789 *jusqu'en* 1808 ; un *Recueil d'éloges historiques lus à l'Institut*, ainsi qu'une foule de mémoires donnés aux sociétés savantes, aux journaux scientifiques, et d'articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, dans la *Biographie universelle*, etc. Cuvier est bien supérieur à Buffon comme savant, mais il lui est inférieur comme écrivain.

CUVIER (Frédéric), frère du précédent, né vers 1770, mort à Strasbourg en 1838, a publié différents ouvrages sur les mammifères, et un grand nombre d'excellents articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, les *Annales du Muséum* et les *Annales d'histoire naturelle*. On cite avec éloge ses recherches sur l'instinct et l'intelligence des animaux. A l'époque de sa mort, il était inspecteur-général des études, directeur en chef de la Ménagerie du Roi, et membre de l'Académie des Sciences, où son éloge a été prononcé par M. Flourens (1840).

CUXHAVEN, village de la république de Hambourg, à 90 kil. N. O. de Hambourg, à l'embouchure de l'Elbe ; 800 hab. Port sûr ; phare. Bains de mer, pêche. Grand mouvement de bateaux à vapeur.

CUYABA, ville du Brésil (Mato-Grosso), sur la Cuyaba, à 280 kil. E. de Villabella ; 20,000 hab. Titre d'un évêché *in partibus*. Aux environs, riches mines d'or.

CUYAHOGA, riv. des États-Unis (Ohio), tombe dans le lac Érié à Cleveland. Cours, 150 kil.

CUYO, région de la confédération du Rio-de-la-Plata, forme presque entièrement auj. l'état de Mendoza ; Mendoza en était le ch.-l. *Voy.* MENDOZA.

CUZCO, ville de la république du Pérou, jadis capit. de toute la monarchie péruvienne, et auj. ch.-l. du départ. de Cuzco, à 660 kil. E. de Lima, par 14° long. O., 73° lat. S. ; 47,000 hab. Évêché, université, 3 colléges. Commerce en étoffes, broderies, etc. Les Péruviens regardaient Cuzco comme une ville sacrée. On y admirait un magnifique temple du Soleil, l'un des plus vastes et des plus riches qui aient jamais existé. Sur son emplacement s'est élevé le couvent des Dominicains. Le palais des Incas, la citadelle qui avait 3 murailles, la demeure des Vierges du Soleil, étaient aussi des monuments remarquables. Dans les faubourgs de Cuzco habitaient les députés de tous les peuples soumis aux Incas ; les quartiers qu'occupait chaque tribu étaient disposés par rapport au centre de la ville comme les provinces de l'empire l'étaient elles-mêmes par rapport à la capitale. De Cuzco partaient deux célèbres chaussées de plus de 2,000 kil. de long, qui conduisaient toutes deux à Quito, l'une par les mont., l'autre par le plat pays. — Le dép. actuel de Cuzco, situé à l'E. et au S. de celui d'Ayacucho, et sur les confins du Brésil, a pour villes principales (outre Cuzco) Abancay, Tinta, Urubamba.

CYANÉES ou SYMPLÉGADES (îles), *Cyaneæ insulæ*, écueils placés à l'entrée du détroit de Constantinople, étaient fameux chez les anciens. Les

poëtes disent qu'ils s'écartaient, puis se rapprochaient pour arrêter ou briser les vaisseaux. Ils perdirent cette propriété lorsque le navire Argo les eut franchis.

CYAXARE, roi des Mèdes et des Perses (615-595 av. J.-C.), fils et successeur de Phraorte, repoussa les Scythes qui avaient envahi ses états, fit la guerre aux Assyriens, détruisit Ninive, battit Alyatte, roi de Lydie, et poussa ses conquêtes au-delà du fleuve Halys. Il eut pour successeur Astyage.

CYAXARE II, fils et successeur d'Astyage, régna, selon Xénophon, de 560 à 536; il confia le commandement de ses armées à Cyrus, son neveu, qui fit pour lui de grandes conquêtes, et qui lui succéda.

CYBÈLE, déesse de la terre, était fille du Ciel, et femme de Saturne, dont elle eut Jupiter, Junon, Neptune et les principaux dieux. On la nomme aussi Déméter, Ops, Vesta, Rhée, Tellus, la Bonne Déesse. Elle aima passionnément Atys, jeune berger phrygien, qui la dédaigna : pour se venger, elle lui inspira un accès de frénésie dans lequel il se mutila. Elle était surtout adorée en Phrygie et en Crète ; son culte ne s'introduisit chez les Romains que vers le temps d'Annibal. A cette époque, on apporta sa statue de Pessinonte à Rome. Elle avait pour prêtres les Cabires, les Curètes, les Corybantes, les Dactyles, les Galles ; ils célébraient ses fêtes et ses mystères par mille contorsions et en faisant un grand bruit avec des cymbales et des instruments de toute espèce. On représente cette déesse comme une femme robuste et enceinte, les mamelles pleines de lait, la tête couronnée de tours, vêtue d'habillements verts et bigarrés, et traînée par des lions.

CYBO (Arano ou Aaron), Génois, originaire de Grèce, né en 1377, à l'île de Rhodes, descendait de Lambert Cybo qui reprit sur les Sarrasins les îles de Capraia et de Gorgone, et qui établit en 999 le siége de sa famille à Gênes, où elle a joui depuis ce temps des plus grands honneurs. Cybo partagea le gouvernement de la république avec Thomas Frégoso, et fut ensuite fait vice-roi de Naples par René d'Anjou, auquel il avait rendu des services importants. En 1442 il défendit avec le plus grand courage la ville de Naples contre Alphonse d'Aragon ; il fut obligé de se rendre, mais il conserva sa vice-royauté à la prière même du vainqueur. En 1444 le pape Calixte III l'appela à Rome, et le mit à la tête de toutes ses affaires. Après la mort du pontife, Arano revint dans le royaume de Naples. Il mourut à Capoue en 1457, laissant un fils qui fut pape sous le nom d'*Innocent VIII*.

CYBO (Innocent), cardinal, arrière-petit-fils du précédent, fils de François comte de Ferentillo, et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent-le-Magnifique, fut comblé des faveurs de ses oncles Léon X et Clément VII. Lorsque ce dernier pontife fut enfermé au château Saint-Ange par le connétable de Bourbon, alors au service de Charles-Quint, Cybo parvint à maintenir l'obéissance dans les villes des légations, et à rendre la liberté à Clément VII. Après l'assassinat d'Alexandre de Médicis à Florence, il refusa la souveraineté qu'on lui offrait. Il mourut à Rome en 1550, à l'âge de 59 ans.

CYBO MALASPINA (Albéric I), de la famille des précédents, né à Gênes en 1527, mort en 1623, s'attacha à la maison d'Autriche, devint chambellan de Philippe II, roi d'Espagne, fut créé en 1568 prince de l'Empire et de Massa, en 1569 duc d'Aiello, et en 1609 baron de Padula. — Son petit-fils, Albéric II, vit sa principauté de Massa changée en duché de l'Empire (1660).

CYCLADES, nom que les anciens ont donné à un groupe considérable d'îles de l'Archipel, disposées en cercle (*cyclos* en grec signifie cercle). Elles sont voisines des côtes de la Grèce, et situées à l'O. des Sporades (*Voy.* ce mot). Les principales Cyclades étaient : Naxos, Andros, Délos, Paros, Céos, Mélos, et Astypalée (*Voy.* ces noms)

CYCLADES (GRANDES-), îles du Grand-Océan équinoxial. *Voy.* QUIROS (archipel de).

CYCLIQUES (poëtes), du mot grec *cyclos*, cercle. On a donné ce nom à des poëtes grecs, dont les ouvrages embrassent pour ainsi dire dans un cercle l'histoire de tous les faits qui se rapportent à Troie. Ils parurent un siècle environ après Homère, et entreprirent de compléter son épopée en célébrant tous les événements qui précédèrent ou suivirent l'*Iliade*. Parmi eux il faut distinguer les poëtes dont les œuvres ont été réunies par les grammairiens d'Alexandrie sous le nom de *Cycle épique*, comme les plus classiques ; ce sont, après Homère et Hésiode, Pisandre de Camiros et Panyasis de Samos (tous deux auteurs d'une *Héracléide*), et Antimaque, auteur d'une *Thébaïde*. Les autres poëtes cycliques les plus célèbres sont : Stasinus de Cypre, Hégésias de Salamine, Leschès de Lesbos, Stésichore d'Himère et Chœrilus de Samos. Les fragments qui nous sont parvenus de ces poëtes ont été imprimés à la suite de l'*Homère* de Wolff, Leipsick, 1817, et commentés par Müller, Leipsick, 1829, in-8. A ces poëtes on pourrait ajouter Coluthus, Tryphiodore et Quintus de Smyrne, poëtes d'Alexandrie qui essayèrent, mais avec peu de succès, d'exploiter encore la mine féconde de l'histoire de Troie.

CYCLOPES, Géants, fils du Ciel et de la Terre, n'avaient qu'un œil au milieu du front. Ils habitaient la Sicile ou Lemnos, et travaillaient comme forgerons, sous les ordres de Vulcain, à forger la foudre pour Jupiter. On en nomme 4 principaux : Argès, Brontès, Steropès et Polyphème. Ils furent tous percés de flèches par Apollon qui vengea ainsi la mort d'Esculape, son fils, tué par la foudre. On regarde les Cyclopes comme les premiers habitants de la Sicile, et on les confond quelquefois avec les Pélasges. On leur attribue des constructions dites *cyclopéennes*, dont on trouve encore quelques vestiges en Italie et en Grèce ; elles consistent dans d'énormes rochers bruts posés irrégulièrement les uns sur les autres, et dont les interstices sont remplis par des pierres moins grosses. M. Petit-Radel a fait une précieuse collection de modèles qui reproduisent la forme de ces monuments ; on la voit à la Bibliothèque Mazarine à Paris.

CYCNUS, fils de Sthénélus, roi de Ligurie, et ami de Phaéton, ayant appris la mort de ce prince, abandonna ses états pour venir pleurer sur les bords de l'Éridan. Parvenu à la vieillesse, les dieux changèrent en plumes ses cheveux blancs, et le métamorphosèrent en cygne.

CYDIPPE. *Voy.* CLÉOBIS et BITON.

CYDNUS, auj. *Tarsous*, riv. de Cilicie, passait à Tarse et se jette dans la Méditerranée après un cours de 60 kil. Ses eaux sont très froides. Alexandre faillit mourir après s'y être baigné, et l'empereur d'Allemagne Frédéric I, qui y était tombé par accident à son retour de la Terre-Sainte, en perdit la vie (1190).

CYDON, auj. *Canée*, ancienne ville de la Crète, sur la côte mérid., à l'O. C'est de là que nous sont venus les coings (*cydonia poma*).

CYGNEA, ville d'Allemagne. *Voy.* ZWICKAU.

CYLIPENUS SINUS, auj. golfe de LIVONIE.

CYLLÈNE, *Cyllenus*, auj. *mont Tricala*, mont. d'Arcadie, au N. E., près de la Sicyonie. Les mythologues y ont placé la naissance de Mercure. Il y avait au pied de cette montagne une ville du même nom, auj. *Chiarenza*.

CYME, ville de l'Italie ancienne. *Voy.* CUME.

CYNÉGIRE, Athénien célèbre par sa valeur héroïque. Après la bataille de Marathon, il poursuivit les vaisseaux des Perses, et en saisit un de la main droite ; cette main ayant été coupée par l'ennemi, il saisit le vaisseau de la gauche, et celle-ci ayant eu le même sort, il s'attacha au bâtiment avec

les dents. Ce héros était frère du poëte Eschyle.

CYNIQUES, secte de philosophes grecs, avait pour chef l'athénien Antisthène. Ils furent ainsi nommés du mot grec *cyon, cynos*, qui veut dire chien, parce que, dépouillant comme le chien toute pudeur, ils bravaient les bienséances sociales. Selon d'autres, leur nom vient de *Cynosarges*, lieu où ils se réunissaient. Les cyniques soutenaient qu'on ne devait rougir que de ce qui est criminel; ils affectaient un grand mépris pour la parure, les richesses, les arts et les sciences; ils ne portaient jamais qu'un manteau en lambeaux, un bâton et une besace. Les principaux personnages de cette secte, après Antisthène, sont Cratès, Diogène et Ménippe. Cette secte se fondit dans celle des Stoïciens.

CYNOPOLIS, c.-à-d. *ville des chiens*, ville de l'Égypte ancienne (Thébaïde), vis-à-vis de Co. On y adorait Anubis à tête de chacal ou de chien.

CYNOSARGES, bourg de l'Attique aux portes d'Athènes. Les Cyniques y tenaient leur école.

CYNOSCÉPHALES, c.-à-d. *têtes de chien*, lieu de Thessalie, ainsi nommé de hauteurs qu'on y remarque et qui offrent cette forme, est célèbre par 2 batailles qui s'y livrèrent: dans la 1re (365 av J.-C.), Pélopidas, général des Thébains, défit les Thessaliens conduits par Alexandre, tyran de Phères; mais il trouva la mort en combattant. Dans la 2e (197 av. J.-C.), le général romain Flamininus défit complétement Philippe V, roi de Macédoine, et par cette victoire mit fin à la seconde guerre de Macédoine. Cynoscéphales se nommait aussi *Scotussa*.

CYNTHIUS (mont), dans l'île de Délos, semblait très haut aux anciens et passait pour le lieu où Diane et Apollon étaient venus au monde.

CYNURIE, *Cynuria*, petite contrée de l'Argolide, à l'extrémité S. Ch.-l., Cynura.

CYPARISSE, *Cyparissus*, auj. *Castel-Rampano*, selon d'Anville, ville de Messénie, sur un golfe de la mer Ionienne, dit golfe de Cyparisse (auj. *golfe de Ronchio*).

CYPRIEN (saint), *Thascius Cæcilius Cyprianus*, l'un des principaux pères de l'église latine, né à Carthage au commencement du IIIe siècle, de parents païens, professa d'abord la rhétorique, se convertit ensuite au christianisme, et fut élu évêque de Carthage en 248. Il fut persécuté sous l'empereur Dèce, et forcé de quitter Carthage; mais il y rentra bientôt et étouffa les hérésies qui s'étaient répandues en son absence. Il eut une querelle assez vive avec le pape Étienne au sujet du baptême donné par les hérétiques, et soutint contre ce pape que ce baptême n'était pas valide. Sous l'empereur Valérien il fut exilé et peu de temps après souffrit le martyre (258). On fête ce saint le 3 octobre. Saint Cyprien a laissé quelques écrits religieux qui ont été imprimés plusieurs fois; la meilleure édition est celle qui fut commencée par Baluze et terminée par dom Maran, Paris, 1726, in-fol. Une partie de ses *Œuvres* a été traduite en français par J. Tigeon, Paris, 1574; par Lambert, 1672, et par M. Guillon, Paris, 1838, 2 vol. in-8. Ces œuvres se composent de traités et de lettres. Les principaux traités sont: *Des Tombés* (on nommait ainsi ceux qui avaient fléchi pendant la persécution de Dèce), de *l'Unité de l'Église*, de *l'Oraison dominicale*, de *l'Honneur du martyre*.

CYPRUS, île de la Méditerranée. *Voy.* CHYPRE.

CYPSELUS, tyran de Corinthe, issu de la race des Bacchiades, régna avec modération pendant 30 ans (vers 650-620), laissa le pouvoir à son fils Périandre, et fut ainsi la souche d'une race dite des *Cypsélides*, qui régna 73 ans à Corinthe.

CYRANO DE BERGERAC. *Voy.* BERGERAC.

CYRÉNAÏQUE, dite aussi PENTAPOLE DE LIBYE, auj. *roy. de Barca*, vaste contrée de l'Afrique ancienne, à l'O. de l'Égypte, le long de la côte de la Méditerranée depuis la grande Syrte jusqu'au cap *Phycus*; ch.-l., Cyrène; autres villes principales: Ptolémaïs, Apollonie, Bérénice, Teuchira ou Arsinoé (en tout cinq villes, d'où le nom de Pentapole). Déserts de sables à l'intérieur; sol riant, fertile, mieux arrosé au nord. Commerce actif et très répandu. — La Cyrénaïque fut colonisée par les Grecs. Suivant les traditions, le Laconien Battus fut le premier qui vint s'y établir (630 ans av. J.-C.). Il fonda Cyrène. La Cyrénaïque forma d'abord une ligue dans laquelle Cyrène avait le 1er rang, et qui souvent eut des contestations avec Carthage. Jointe à l'Egypte sous Alexandre, elle resta après sa mort soumise aux Lagides (320), forma en 264 un état particulier tributaire de l'Égypte et parfois indépendant, jusqu'à ce qu'il fût légué aux Romains par son dernier roi (96). Sa réduction en province romaine eut lieu l'an 65 av. J.-C.

CYRÉNAÏQUES, secte de philosophes grecs qui avaient pour chef Aristippe de Cyrène: ils enseignaient que l'homme ne doit vivre que pour le plaisir. Ils se fondirent avec les Epicuriens.

CYRÈNE, auj. *Curin* ou *Grennah*, ville de l'Afrique septentrionale, à 16 kil. de la côte, capitale de la Cyrénaïque, était la ville d'Afrique la plus commerçante après Carthage tant qu'Alexandrie n'exista pas. Elle fut fondée l'an 630 av. J.-C. par le Lacédémonien Battus, et prit son nom de Cyrène, nymphe qui fut aimée d'Apollon et qui, fuyant la poursuite du dieu, s'était réfugiée dans cette partie de la côte d'Afrique. La philosophie y fleurit avec beaucoup d'éclat. Aristippe y fonda l'école cyrénaïque. Ce n'est plus qu'un misérable village, mais ses ruines sont encore belles.

CYRIAQUE (saint), patriarche de Constantinople, 595, prit le titre d'*évêque œcuménique* ou *universel*; mais l'empereur Phocas défendit par un édit de donner ce titre à d'autres évêques qu'à celui de Rome. Cyriaque en mourut de chagrin, 606. On le fête le 16 mars.

CYRILLE (saint), père de l'église grecque, né à Jérusalem en 315, devint patriarche de cette ville en 350. Il fut déposé en 357 par les intrigues d'Acacius, évêque de Césarée, et rappelé au commencement du règne de Julien. Il fut exilé de nouveau par l'empereur Valens, et ne remonta sur son siége qu'après la mort de ce prince (378). Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 386. Ses *Œuvres* ont été publiées en grec et en latin, à Paris, 1720, in-fol. Elles se composent principalement de *Catéchèses* ou *Instructions sur la religion*, ouvr. que l'on regarde comme le plus ancien et l'un des meilleurs exposés de la foi chrétienne. Ses *Catéchèses* ont été trad. en franç. par Grancolas, 1715. On le fête le 13 mars.

CYRILLE (saint), patriarche d'Alexandrie en 412, déploya dans ses fonctions un caractère inflexible, chassa d'Alexandrie les Novatiens et les Juifs, malgré le préfet d'Egypte, et excita par son zèle excessif des troubles violents au milieu desquels périt la célèbre Hypatie. Il écrivit avec force contre Nestorius, qui commençait à répandre sa doctrine, et le fit condamner dans le concile de Rome en 430. Il mourut en 444. Il a aussi laissé quelques écrits contre Manès, Photin, Apollinaire, et contre Julien-l'Apostat. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de J. Aubert, Paris, 7 vol in-fol., 1638, grec-latin. On estime son traité intitulé *le Trésor*. L'Église le fête le 9 juillet.

CYRILLE (saint), dit *l'Apôtre des Slaves*, fut appelé d'abord Constantin, et surnommé *le Philosophe*; il naquit au IXe siècle à Thessalonique d'une famille sénatoriale. Envoyé par St. Ignace vers les Khazars, il convertit leur khan, et baptisa toute la nation. En 860 il alla prêcher la foi chez les Bulgares, dans la Moravie et la Bohême. Il établit à Bude une académie, et inventa l'alphabet slavon, appelé de son

nom *cyrillien*. Il mourut à Rome en 882. On lui attribue plusieurs ouvrages sur la langue slavone, et des *Apologues moraux* publiées par le P. Cordier, Vienne, 1630, in-12. La 1re édition est intitulée: *Speculum sapientiæ beati Cyrilli*, Bâle, vers 1480. Les Grecs fêtent ce saint le 14 février.

CYRILLE-LUCAR, patriarche grec, né en 1572 dans l'île de Candie, occupait depuis plusieurs années le siége d'Alexandrie, lorsqu'il fut élevé sur celui de Constantinople, 1621. S'étant montré disposé à un rapprochement entre les églises grecques ou réformées, il fut soupçonné par les Grecs de partialité pour la réforme, puis accusé de trahison par des fanatiques auprès du sultan, qui le mit à mort, 1638.

CYRNOS, ancien nom de la CORSE.

CYROPOLIS ou CYRESCHATA, ville de Sogdiane, sur l'Iaxarte; grande et forte. Fondée par Cyrus, prise et ruinée par Alexandre.

CYRRHESTIQUE, *Cyrrhestica*, auj. partie des pachaliks de Damas et de Marach; province de la Syrie septentrionale, à l'O. de la Comagène, et à l'E. des monts Amanes, avait pour ch.-l. Cyrrhus, ville située sur un affluent de l'Oronte, et qui donnait son nom à tout le pays.

CYRUS, roi de Perse, fils de Cambyse, prince perse, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, naquit vers l'an 599 av. J.-C. Selon Hérodote, Cyrus fut exposé après sa naissance par son grand-père Astyage, à qui un oracle avait prédit qu'il serait détrôné par son petit-fils; selon Xénophon, il fut élevé avec le plus grand soin à la cour d'Astyage, et commanda les armées du fils de ce prince, Cyaxare II. Il rendit l'indépendance à la Perse qui depuis longtemps était sous la domination des Mèdes, et se fit nommer roi de ce pays vers l'an 560 av. J.-C. Il agrandit en peu de temps son empire naissant, qui devint bientôt le plus vaste de l'Asie. Il défit d'abord Crésus, roi de Lydie, à la célèbre bataille de Thymbrée (548); s'empara de Sardes, sa capitale, et de presque toute l'Asie-Mineure; puis vint mettre le siége devant Babylone, où régnait Labynétus ou Balthasar, et prit cette ville après avoir détourné les eaux de l'Euphrate, l'an 538 av. J.-C. Le roi de Médie, Cyaxare, étant mort peu de temps après sans enfants, Cyrus, son neveu, hérita de ses états par droit de naissance (536), et se trouva ainsi maître de presque toute l'Asie. Son empire comprenait les empires de Babylone, d'Assyrie, des Mèdes et des Perses, avec l'Asie-Mineure. On ignore quelle fut la fin de ce conquérant. Selon Xénophon, il mourut fort âgé et dans les bras de ses enfants; selon Hérodote, ayant tourné ses armes contre les Scythes, il tomba entre les mains de Thomyris, leur reine, qui le fit mettre à mort et plongea sa tête dans un vase rempli de sang, en disant: « Monstre, abreuve-toi de ce sang dont tu as toujours été altéré. »

CYRUS, dit *le Jeune*, fils de Darius Nothus et frère d'Artaxerce Mnémon, roi de Perse, fut nommé gouverneur des provinces de l'Asie-Mineure lorsque son frère monta sur le trône (l'an 404 av. J.-C.). Dévoré du désir de régner, il s'avança contre son frère avec une armée de 300,000 Barbares et de 13,000 Grecs. Artaxerce marcha au-devant de lui à la tête de 900,000 hommes, et l'ayant rencontré près de Cunaxa, il le vainquit et le tua de sa propre main, l'an 401 av. J.-C. Cyrus avait à son service Cléarque et Xénophon. Ce dernier, après la défaite de Cyrus, sauva les Grecs qui étaient à sa solde, par la fameuse retraite dite des *Dix Mille*.

CYRUS, fleuve de l'Asie ancienne, auj. le KOUR.

CYSOING, ch.-l. de cant. (Nord), à 13 kil. de Lille; 2,400 hab.

CYSSUS ou CYSONTE, port de la presqu'île de Clazomènes, à l'E. de l'île de Chios. Les Romains y détruisirent la flotte d'Antiochus-le-Grand, 193 av. J.-C.

CYTHÈRE, *Cythera*, auj. *Cerigo*, île située près de la côte S. de la Laconie, célèbre par le culte de Vénus. La fable fait naître cette déesse dans la mer environnante.

CYTHNOS, auj. *Thermia*, une des Cyclades, entre Céos au N. et Sériphe au S.

CYZIQUE, *Cyzicus*, ville de l'Asie-Mineure, dans la Phrygie Hellespontique (et plus tard dans la Mysie), sur un isthme qui joint la petite presqu'île de Cyzique au continent, et sur la Propontide. Cyzique est célèbre par ses temples, son Prytanée (qui était le second après celui d'Athènes); par ses gymnases, ses théâtres, ses stades, son port, ses arsenaux et ses fortifications. Alcibiade battit aux environs de cette ville les troupes lacédémoniennes l'an 410 avant J.-C. Mithridate en fit le siége avec 300,000 hommes (74 ans avant J.-C.). Lucullus la dégagea par ses savantes manœuvres, et y remporta la victoire dite de Cyzique, en 73. Au IVe siècle, elle devint le ch.-l. de la province dite Hellespont, dans le diocèse d'Asie.

CYZIQUE (ANTIOCHUS de), *Voy.* ANTIOCHUS IX.

CZACKI (Thaddée), homme d'état, né à Poritz en Volhynie l'an 1765, d'une ancienne famille de ce pays, mort à Dubno en 1813, fut dès l'âge de 21 ans nommé commissaire des finances par la diète de Pologne et staroste de Novogrodek. Lors du partage de la Pologne (1791), ses biens furent confisqués, et il fut forcé de solliciter une place de professeur à l'université de Cracovie; mais à la mort de Catherine II (1796), l'empereur Paul lui rendit ses biens. Nommé conseiller privé sous Alexandre, il consacra toute son influence à relever le commerce et à faire fleurir les lettres dans la Pologne: il créa le gymnase de Krzémieniec (1803), et organisa un grand nombre d'écoles dans la Volhynie, la Podolie et le gouvernement de Kief. On lui doit aussi plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique; le plus important est un *Essai historique et philosophique sur les lois de la Lithuanie*, Varsovie, 1800, 2 vol. in-4.

CZAR ou TSAR, nom que porte l'empereur de Russie et que l'on fait dériver de *César*. Le premier qui le porta fut Ivan IV, fils de Wasili IV, qui secoua le joug des Tartares en 1579.

CZARNIECKI (Étienne), le *Du Guesclin* de la Pologne, général polonais, né en 1599, fit ses premières armes contre Chmielnicki, hetman des Cosaques, et contre les Russes; fut nommé général en 1643, et castellan de Kief, 1654; il défendit pendant deux mois, en 1655, la ville de Cracovie contre Gustave-Adolphe, roi de Suède. Le roi J. Casimir le récompensa en lui donnant le comté de Tykoczin avec le titre de palatin et celui de *libérateur de la Pologne*. Il mourut au milieu d'une campagne glorieuse contre les Cosaques, 1664.

CZARTORYISKI (les princes), famille noble de Lithuanie, issue de la maison royale des Jagellons et qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la Pologne. Elle a pris son nom de Czartorysk, petite ville de la Volhynie, sur le Styr. En 1413, Ladislas Jagellon donna aux Czartoryiski le titre de princes, comme étant proches parents de la dynastie régnante. En 1569, on les trouve aidant Sigismond-Auguste à réunir la Lithuanie à la Pologne. Au XVIIIe siècle, Constance Czartoryiska épouse le comte Poniatowski et a pour fils Stanislas-Auguste, qui fut roi de Pologne (1764-1795). — Adam-Casimir Czartoryiski, neveu de Constance, né en 1731, mort en 1823, était palatin de Russie, staroste de Podolie et feld-maréchal d'Autriche. Il prit part aux diverses tentatives que firent les Polonais pour secouer le joug de l'étranger, et depuis 1815 vécut retiré dans ses domaines, cultivant et protégeant les lettres. Ses compatriotes l'ont surnommé le *Mécène* de la Pologne.

CZASLAU, ville de Bohême, ch.-l. d'un cercle de même nom, à 69 kil. S. E. de Prague; 2,550 hab.

Très haut clocher. Raffinerie de salpêtre. — Le cercle de Czaslau est situé entre ceux de Kaurzim, Chrudim, Tabor et la Moravie ; il a 75 kil. sur 55 et 226,000 hab.

CZENSTOCHOWA, ville de la Russie d'Europe (Pologne), dans le gouvernement d'Augustowo, à 120 kil. S. E. de Kalisz ; 2,000 hab. Elle se divise en deux parties : Nouvelle-Czenstochowa, au pied du Klarenberg (on y voit un couvent célèbre, objet de pèlerinages), et Vieille-Czenstochowa. Cette ville est célèbre par le siége qu'y soutint contre les Russes, en 1771, Casimir Pulawski, chef de la confédération de Bar. Les Français la prirent en 1812 et les Russes rasèrent ses fortifications en 1813.

CZERNI GEORGE (Petrovitsch), c.-à-d. *George-le-Noir*, ainsi nommé de la couleur de son teint, naquit près de Belgrade, et montra dès l'enfance une haine violente contre les Turcs. Il servit d'abord dans les troupes autrichiennes ; mais ayant tué son capitaine, il fut forcé de s'enfuir ; il se mit alors à la tête d'une bande de Grecs, d'Esclavons et de Croates qui harcelaient sans cesse les Turcs sur les frontières ; il établit une discipline sévère parmi ses troupes, remporta plusieurs victoires sur les Turcs, s'empara de Belgrade, se fit proclamer généralissime des Serviens, et força la Porte à le reconnaître prince de Servie, 1806. En 1807, il fut vaincu près de Widdin et forcé de céder une partie de ses possessions ; mais peu après, excité par la Russie, il recommença la guerre et la soutint jusqu'en 1813, où il fut obligé d'évacuer la Servie. L'année suivante il obtint encore quelques succès sur la Dwina. L'empereur Alexandre l'appela près de lui, le créa prince et général ; mais Czerni-George, s'étant aventuré à rentrer en Turquie, fut pris et décapité par le pacha de Belgrade, 1817. Czerni-George était tellement cruel, qu'il mit à mort son propre père et son frère pour maintenir son autorité.

CZERNIGOV, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de même nom, à 373 kil. S. E. de Minsk, sur la Desna ; 17,000 hab. Archevêché. — Cette ville eut dès le IXe siècle des seigneurs particuliers, dont la descendance s'éteignit au XIIIe siècle. En 1239, les Tartares s'emparèrent de Czernigov et en massacrèrent les habitants. Elle passa ensuite sous la domination des Lithuaniens. En 1509, Wasili s'en empara et la réunit à la Russie. — Le gouvernement de Czernigov, situé entre ceux de Mohilev, de Smolensk, d'Orel, de Koursk, de Pultawa, de Kiev et de Minsk, a 390 kil. sur 140, et compte 1,500,000 hab.

CZERNOVICZ, ville des États autrichiens (Galicie), capit. de la Bukowine, à 740 kil. E. de Vienne ; 7,000 hab. Industrie variée ; commerce. Institut philosophique et théologique.

CZERSKO, ville de la Russie d'Europe (Pologne), dans la Mazovie, à 35 kil. S. O. de Varsovie ; 350 hab. Jadis capitale et résidence des ducs de la Mazovie.

CZIRNICZ, ville des États autrichiens (Carniole), à 16 kil. S. E. de Laybach, auprès d'un lac de même nom, remarquable par ses intermittences (l'eau manque de 2 en 2, de 3 en 3, ou de 4 en 4 ans).

CZONGRAD. *Voy.* CSONGRAD.

CZORTKOW, ville des États autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, à 150 kil. de Lemberg ; 2,000 hab. — Le cercle de Czortkow, situé entre celui de Tarnopol, la Bukovine et la Podolie, a 80 kil. sur 42, et 176,000 hab. Ch.-l., Zaleszczyski.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

D

D, dans les abréviations de noms propres, est pour *Decius*, *Dominus*, *Deus*, *Divus*; DR. pour *Drusus*; D. O. M. pour *Deo optimo maximo* (au Dieu très bon et très grand).

DABO, *Dagsburg* ou *Dagsbourg*, ville du dép. du B.-Rhin, dans les Vosges. Aux environs, ruines d'un château détruit en 1679 par les Français. — Dabo a été un comté vassal des évêques de Strasbourg, et qui passa dans la maison de Linange vers 1250.

DABOUL ou DABUL, ville de l'Inde anglaise (Bombay), sur la côte du Konkan, par 17° 53' lat. N. et 71° 4' long. E. Jadis très commerçante, auj. peu importante. Les Portugais la pillèrent en 1509.

DACA ou DACCA, ville de l'Inde. *Voy.* DAKKA.

DACES. *Voy.* DACIE.

DACH (Simon), poëte prussien, né à Memel en 1605, mort en 1659, fut professeur de poésie à l'université de Kœnigsberg. Il a composé des *Chants d'église* encore en usage. On a publié un recueil de ses *Odes*, intitulées : *la Rose*, *l'Aigle*, *le Lion* et *le Sceptre de l'électorat de Brandebourg*, Kœnigsberg, 1696, in-4. En outre, on conserve de lui à Breslau 6 vol. manuscrits de divers ouvrages poétiques.

DACHAU, bourg de Bavière (Iser), à 22 kil. N. E. de Munich; 1,200 hab. Il est important par ses colonies agricoles, fondées à la fin du dernier siècle. — Dachau avait des comtes issus de ceux de Scheuern et dont la race s'éteignit en 1175. Le comté avait été vendu auparavant à Othon I.

DACHERY, savant compilateur. *Voy.* ACHERY.

DACHINABADES, peuple de la côte occidentale de l'Inde ancienne, habitait le pays compris entre Barygaza (Cambaye) et le royaume de Pandion, et qui est connu auj. sous les noms de Konkan, Kanara, Malabar, c'est-à-dire une partie du Décan actuel. Dachinabad semble même vouloir dire *villes* (abad) *du Décan*.

DACIE, *Dacia*, grande région de l'empire romain, avait pour bornes au S. le Danube, à l'E. le Pont-Euxin, au N. E. les *Alpes Bastarnicæ* ou monts Krapaths, au N. O. le *Danaster* ou Dniestr, et répondait à la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, et au N. E. de la Hongrie. Avant Constantin, on distinguait la Dacie en *Dacie Trajane* et *Dacie Aurélienne*. — La *Dacie Trajane* ou Dacie propre, au N. du Danube, avait pour bornes le Pont-Euxin, le Danaster, les Alpes Bastarniques et une ligne diagonale entre le Danube et la Theiss. Sa capitale était Zarmigéthuse ou *Augusta Dacica*. Les Daces, dont le nom, le même que *Deutsch*, indique une origine allemande, étaient farouches, braves et incivilisés; ils ne furent soumis que par Trajan, après 10 ans de guerre. Ce prince prit Zarmigéthuse et força Décébale, roi des Daces, à se donner la mort (106 de J.-C.). La Dacie était une des provinces frontières de l'empire et comme une tête de pont contre les Barbares. Trajan y établit beaucoup de colonies; ses successeurs la négligèrent, et Aurélien l'abandonna (274). Elle tomba bientôt après sous la domination des Goths, puis sous celle des Huns, des Gépides et des Avares. Les traces de la domination romaine y sont encore visibles : les Valaques se nomment Roumouni et leur langue est en partie fille du latin. — La *Dacie d'Aurélien*, au S. du Danube, fut formée aux dépens de la Mésie, lorsque Aurélien abandonna la vraie Dacie. Cette nouvelle province se trouvait entre la Mésie Supérieure à l'E., la Mésie Inférieure à l'O., et avait pour bornes au S. la Macédoine; Sardique était sa capitale. — Sous Constantin on donna le nom de Dacie à l'un des deux diocèses de la préfecture d'Orient : il comprenait l'ancienne Mésie Supérieure et la Dacie Aurélienne, plus quelques districts au S. E., et se divisait en 6 provinces, savoir : 1° Dacie Riveraine (*Dacia Riparia* ou *Ripensis*), entre les rives de la Theiss et du Danube, auj. partie de la Hongrie et le Banat; ch.-l., *Ratiaria*: 2° Dacie Inférieure ou Méditerranée (*Dacia Mediterranea*), auj. la Transylvanie; ch.-l., Sardique; 3° Dacie Transalpine (*Dacia Transalpina*), où l'on arrivait en franchissant les Alpes Bastarniques, auj. la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie; 4° Mésie Supérieure (*Mæsia Superior*), ch.-l., *Viminiacum*; 5° Dardanie (*Dardania*), ch.-l., Scupi; 6° *Prévalitane*; ch.-l., Scodra. — On a confondu les Daces avec les Gètes; ceux-ci habitaient plus à l'E. en descendant le cours de l'Ister.

DACIER, célèbre couple d'érudits. André Dacier, né à Castres en 1651 d'un avocat protestant, mort en 1722, étudia à Saumur sous Tanneguy-Lefebvre, et eut pour compagne de ses études la fille de ce savant; il ne tarda pas à devenir amoureux de son émule et l'épousa en 1683. Tous deux abjurèrent le protestantisme dans lequel ils avaient été élevés. Dacier fut mis par Montausier au nombre des savants chargés de commenter les auteurs anciens pour l'usage du dauphin; il obtint ensuite la place de garde des livres du Cabinet du Roi, fut reçu en 1695 à l'Académie des Inscriptions, et peu après à l'Académie Française, dont il devint secrétaire perpétuel. On a de lui des éditions de *Pomponius Festus* et de

Valerius Flaccus, ad usum Delph., 1681; *Horace*, latin-français, avec remarques, 10 vol. in-12, 1681-1689; *Réflexions de Marc-Antonin*, 1690; *Poétique* d'Aristote, en français; *Epictète*, 1715; les *Hommes illustres* de Plutarque, 8 vol. in-4, 1721; des traductions de plusieurs pièces de Sophocle; une *Bibliothèque des anciens philosophes*, 9 vol. in-12, 1771, contenant la vie de Pythagore et des dialogues choisis de Platon. — Madame Dacier, fille de Tanneguy-Lefebvre, née à Saumur en 1651, morte en 1720, était la femme du précédent. Elle s'était déjà fait un nom quand son mari l'épousa (1683); elle avait publié des éditions estimées de *Callimaque*, avec traduction latine, 1674; de *Florus* et d'*Aurelius Victor, ad usum Delph.*, 1674, ainsi qu'une excellente traduction d'*Anacréon*, 1681. Elle a depuis donné des traductions de quelques pièces de Plaute, d'Aristophane, du théâtre complet de *Térence* (1688); mais elle est surtout connue par ses traductions de l'*Iliade* (1699) et de l'*Odyssée* (1708). Son admiration excessive pour Homère l'engagea dans des querelles scientifiques avec plusieurs savants qui avaient parlé irrévérencieusement de son idole, entre autres avec Lamotte et Hardouin; elle montra peu de modération dans la dispute. Madame Dacier a en outre coopéré à plusieurs des travaux de son mari, particulièrement au *Plutarque*. Boileau en faisait grand cas et la mettait au-dessus de son mari.

DACIER (le baron Joseph BON), né en 1742 à Valognes, mort en 1833, se fit connaître en 1772 par une traduction d'*Elien*, fut reçu à l'Académie des Inscriptions la même année, et en devint secrétaire perpétuel en 1782. Il fut élu membre du corps municipal en 1790; mais il quitta bientôt ces fonctions pour vivre dans la retraite. Il fut nommé en 1800 conservateur des manuscrits de la Bibliothèque nationale. On a de lui, outre sa traduction d'*Elien*, celle de la *Cyropédie*, 1777, la continuation de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, un *Rapport sur les progrès des sciences historiques jusqu'en* 1808, et un travail sur Froissart publié depuis par M. Buchon.

DACOTAS, peuple indigène de l'Amérique du Nord. *Voy.* SIOUX.

DACTYLES IDÉENS, prêtres de Cybèle, habitaient le mont Ida; on les nommait, dit-on, *Dactyles*, parce que leur nombre était égal à celui des doigts (*dactylos* en grec). On les confond quelquefois avec les Curètes et les Corybantes.

DADUN KHAN, ville du roy. de Lahore (Penjab), près de la rive droite du Djilem; 6,000 hab. Mines de sel gemme.

DAGHANA, ville de l'Afrique (Nigritie occident.), dans le roy. d'Oualo, près de l'embouchure du Sénégal, est la résidence du roi de cet état.

DAGHESTAN ou **DAKISTAN**, prov. de la Russie d'Asie, bornée au N. par le gouvernement du Caucase, à l'O. par la Géorgie et la Circassie, au S. par le Chirvan, à l'E. par la mer Caspienne: 400 kil. sur 90; 200,000 hab., Lesghis, Nogaïs, Turcomans. Villes princip., Kouba et Derbend. Le Daghestan se divise en Daghestan septentrional, comprenant les khanats de Tarki et d'Otemich; et Daghestan méridional, renfermant les territoires de Tabasseran et de Derbend, les khanats de Koura et de Kouba et la république d'Antzoug. Beaucoup de mont., vallées, torrents; quelques plaines le long de la mer, sans ports, sans rades. Fer, plomb, armes, feutre, tapis rayés, lainages grossiers. — Le Daghestan appartenait jadis à la Perse; mais celle-ci a cédé tous ses droits à la Russie en 1812. Néanmoins le Daghestan n'est encore soumis qu'en partie, et la plupart des peuplades qui l'habitent sont indépendantes. — Le Daghestan et le Chirvan réunis portaient chez les anciens le nom d'*Albanie*. Ce pays était habité par les *Dahæ*, dont on retrouve le nom dans celui de *Daghestan*.

DAGOBERT I, roi de France, fils de Clotaire II, fut d'abord roi d'Austrasie, à la mort de son père, en 628, et le devint, en 631, de la France entière, à la mort de son frère Caribert. Il soumit les Saxons, les Gascons et les Bretons; mais il ternit l'éclat de ses victoires par sa cruauté et par sa passion pour les femmes. Il fonda Saint-Denis en 632, et y fut enterré en 638, à l'âge de 36 ans. Dagobert fit fleurir les arts et surtout la sculpture et l'orfévrerie. Il eut pour ministre et pour ami saint Eloi, qui avait d'abord été orfèvre.

DAGOBERT II, surnommé *le Jeune*, succéda à son père Sigebert II, roi d'Austrasie, en 656. Mais Grimoald, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, et l'exila même en Angleterre. Cependant Dagobert reparut en 674, et recouvra une partie de ses états. Il y régnait en paix lorsqu'il fut assassiné en 679 par des partisans de Grimoald.

DAGOBERT III, appelé Dagobert II dans les listes où l'on n'a fait entrer que les princes du sang de Clovis qui ont régné à Paris, succéda en 711 à son père Childebert III, régna sous l'autorité de Pepin-le-Gros, maire du palais, et mourut en 715.

DAGOE, île de la Russie d'Europe, dans la mer Baltique, au N. de celle d'Œsel: 80 kil. sur 75. Bois, gibier; pêche. On n'y trouve pas de villes, mais seulement un petit port (Tewenhawen). Un peu de commerce. Les habitants sont presque tous Suédois.

DAGON, divinité des Philistins, adorée à Azoth et à Gaza, était représenté sous la figure d'un monstre demi-homme, demi-poisson. On lui attribue l'invention de la charrue. On le confond avec Adergatis ou Atergatis.

DAGOUMBA, roy. de Nigritie, dans la Guinée Supérieure et près des limites du Soudan, est tributaire de l'Achanti. Il a pour ville principale Dagoumba ou Yahndi. Commerce de poudre d'or, d'esclaves, de peaux de chèvres, etc.

D'AGUESSEAU. *Voy.* AGUESSEAU.

DAHÆ, peuple de l'Asie ancienne, habitait au N. de l'Hyrcanie, entre les embouchures de l'Ochus et de l'Oxus, sur la mer Caspienne. Il a laissé son nom au pays appelé auj. Daghestan. Ce peuple fut toujours indépendant, quoique soumis de nom aux Perses, puis à l'empire de Bactriane et aux Séleucides.

DAHALAC, île d'Afrique, dans la mer Rouge, sur la côte de l'Abyssinie; elle a 100 kil. de tour. Gomme laque.

DAHCHOUR, autrefois *Acanthe*, village de la B.-Egypte, à 35 kil. S. de Gizeh, est fameux par ses pyramides.

DAHER, émir. *Voy.* DHAHER.

DAHLEN, ville des Etats prussiens (Westphalie), à 31 kil. N. de Juliers; 4,600 hab.

DAHME, ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 80 kil. S. E. de Potsdam, sur une rivière du même nom; 3,000 hab.

DAHOMEY, vaste état de l'Afrique, dans la Nigritie maritime, sur la côte des Esclaves, à l'E. du roy. de Bénin. Capitale, Abomey. Sol sablonneux mais fertile. Habitants cruels et féroces. — Le Dahomey était jadis un état puissant, mais il a décliné dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, époque où il fut soumis par les Ayos. On le croit auj. tributaire ou du moins vassal de l'Yarriba. Il y a dans ce pays quelques comptoirs anglais, français et portugais.

DAILLE (Jean), en latin *Dallæus*, ministre protestant, né en 1594 à Chatelleraut, fut précepteur des deux petits-fils de Duplessis-Mornay, et fit avec eux en 1612 plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A son retour en France il exerça le ministère à Saumur en 1625, puis à Charenton, et mourut à Paris en 1690. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse assez estimés, entre autres: *De usu patrum*, traduit par Mettayer, Genève, 1656, in-4; *De cultibus religiosis Latinorum*, Genève, 1671,

in-4 ; *Apologie des églises réformées*, 1633, in-8; plusieurs *Sermons*, etc.

D'AILLY. *Voy.* AILLY.

DAIN (Olivier LE). *Voy.* LE DAIN.

DAIRI, empereur et souverain pontife du Japon ; il est chef de la religion de Sinto, et n'adore que *Ten-sio-daï-sin*, déesse à laquelle on rapporte l'origine de la famille impériale. La personne du Daïri est regardée comme sacrée, et sa seule dignité le rend saint. Il fait sa résidence ordinaire à Méaco, et son domaine s'étend sur cette ville et sur son territoire. Son habillement consiste dans une tunique, par-dessus laquelle il met une robe rouge, couverte d'un grand voile, dont les franges lui descendent sur les mains. Ce pontife est regardé comme un dieu sur la terre. Les Japonais ont une si haute idée de la sainteté du Daïri, que tout ce qui le touche est regardé comme sacré, et l'eau qui a servi à lui laver les pieds est recueillie avec soin comme une chose sainte. La famille des Daïris est impérissable ; si l'un d'eux se trouve sans successeurs, le ciel lui en procure un, c'est-à-dire qu'un enfant choisi en secret dans une des familles les plus illustres de l'empire est déposé au pied d'un arbre dans son palais. A la mort d'un Daïri on enterrait autrefois plusieurs esclaves avec son cadavre: aujourd'hui on se contente d'enfermer dans son tombeau des statues d'argile.

DAKHEL, oasis d'Afrique (Égypte), à l'O. de la Grande-Oasis, par 25° 40' lat. N. et 26° 40' long. E.: il a pour ch.-l. Medinet-el-Quasr qui a 2,000 hab.

DAKISTAN. *Voy.* DAGHESTAN.

DAKKA, *Djehangireanagor*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Bory-Gange (Vieux-Gange), à 250 kil. N. E. de Calcutta ; 200,000 hab. en 1801. Quelques monuments ; factorerie anglaise. Soieries, mousselines, bracelets de coquillages. Fréquents incendies. Elle a été 80 ans la capit. du Bengale ; mais elle a beaucoup perdu depuis la mort d'Aureng-Zeyb. Elle est aujourd'hui le ch.-l. du district de Dakka-Djelalpour, un des plus riches de la présidence du Bengale : ce district, situé entre ceux de Moymansingh, de Bakergandj, de Tipera, de Badjchahi et de Djessore, est arrosé par le Gange et le Brahmapoutre. Il compte 950,000 hab.

DAL, rivière de Suède, sort des monts Dofrines, et tombe dans le golfe de Botnie, après un cours de 520 kil. Belle cataracte près d'Elv-Carleby.

DALAI-LAMA ou **GRAND-LAMA**, est le chef de la religion bouddhiste chez les Tartares, ou plutôt est leur dieu vivant. Ce dieu prétendu fait sa résidence ordinaire au couvent de Potala près de H'lassa, dans le Thibet, sur les frontières de la Chine. Les environs sont peuplés d'une multitude de prêtres de cette divinité, nommés *Lamas*, et dont le nombre se monte à vingt mille. Le grand Lama n'expose jamais sa divinité au grand jour : il se tient toujours renfermé dans le fond d'un temple, entouré de ses prêtres, qui lui rendent tous les hommages dus à l'Être suprême. Les peuples sont persuadés que le grand Lama ne meurt point; et, pour entretenir cette erreur, lorsque les prêtres s'aperçoivent que sa mort n'est pas éloignée, ils cherchent un homme qui lui ressemble et le lui substituent adroitement.

DALARNE, province de Suède. *Voy.* DALÉCARLIE.

DALAYRAC (Nicolas), compositeur, né en 1753 à Muret en Languedoc, mort à Paris en 1809, était destiné au barreau, mais se sentit entraîné vers la musique par un goût invincible. Il vint de bonne heure à Paris, où il se lia avec Grétry et Langlé, travailla pour le théâtre, et donna, depuis 1781 jusqu'à sa mort, un grand nombre d'opéras charmants, qui eurent presque tous du succès. Les plus connus sont : *Nina ou la Folle par amour* (1786) ; *Renaud d'Ast* (1787); *les Petits Savoyards* (1789) ; *Adolphe et Clara* (1799); *Maison à vendre* (1800); *Picaros et Diégo* (1803) ; *Gulistan* (1805). Il excellait surtout dans la romance. Les paroles de la plupart de ses opéras sont de Marsollier et de Monvel.

DALBERG (Charl.), prince primat de l'église catholique d'Allemagne, d'une des plus anciennes familles de l'Europe, né en 1745 à Hernstein, près de Worms, mort en 1817, fut d'abord gouverneur civil d'Erfurdt, puis évêque de Constance, et devint en 1802 électeur de Mayence, évêque de Ratisbonne et archichancelier de l'empire. Il présida les dernières diètes de l'Allemagne, et tenta d'abord de s'opposer aux envahissements de Napoléon ; mais voyant que toute résistance était inutile, il se rallia à la France. Il fut nommé président de la confédération du Rhin, grand-duc de Francfort, et désigna Eugène Beauharnais pour son successeur. Il resta fidèle à Napoléon dans ses revers, et fut dépouillé par les alliés d'une partie de ses états ; il ne conserva que l'évêché de Ratisbonne. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal, *Méditation sur l'univers*, a eu jusqu'à 10 éditions. — Son neveu, Emmeric Dalberg, né en 1773, mort en 1833, fut d'abord au service du grand-duc de Bade, puis s'attacha à Napoléon et se fit naturaliser Français. A la chute de l'empereur, il fut un des membres du gouvernement provisoire en France, et accompagna Talleyrand au congrès de Vérone. On lui attribue une part dans l'*Histoire de la restauration* de M. Capefigue.

DALÉCARLIE, en suédois *Dalarne*, ancienne prov. de Suède, bornée à l'O. et au N. par les Dofrines, à l'E. par l'Helsingie et la Gestricie, au S. par la Westmanie et le Wermeland, forme auj. le gouvernement de Stora-Kopparberg. Elle doit son nom à la riv. de Dal qui l'arrose. La Dalécarlie est hérissée de montagnes très riches en mines et couvertes de forêts de sapins. Elle a toujours servi de refuge aux mécontents. Gustave Wasa s'y cacha en 1520, après son évasion des prisons de Christian II. Falun, Hedemora, étaient les principales villes de cette province.

DALECHAMPS (Jacq.), médecin, botaniste et philologue, né à Caen en 1513, mort à Lyon en 1586, exerça la médecine à Lyon depuis 1552. On lui doit : *Historia generalis plantarum*, Lyon, 1586, traduite en français par Jean Desmoulins, Lyon, 1615, ouvrage où sont rassemblées toutes les connaissances que l'on possédait alors en botanique, mais dont malheureusement il ne put faire par lui-même la publication, ce qui donna lieu à bien des fautes ; une édition d'*Athénée* avec traduction latine et commentaires, Lyon, 1552 ; *Pline*, Lyon, 1587, in-fol., édition estimée ; et des traductions françaises de Paul d'Égine, de Galien et de Cœlius Aurelianus.

D'ALEMBERT (Jean LEROND), l'un des hommes les plus célèbres du XVIII[e] siècle, né à Paris en 1717, fut abandonné à sa naissance et fut recueilli par un commissaire de police qui le confia à la femme d'un pauvre vitrier nommé Rousseau. D'Alembert conserva toujours pour cette femme les sentiments d'un fils; et quoique plus tard il eût appris le secret de sa naissance (il avait pour mère madame de Tencin, et pour père M. Destouches, commissaire d'artillerie), il ne voulut pas la quitter pour la grande dame qui avait attendu avant de le reconnaître qu'il se fût fait un nom illustre. On le nomma d'abord Jean Lerond, parce qu'il avait été trouvé sur les marches d'une église de ce nom, aujourd'hui détruite ; il prit plus tard le surnom de D'Alembert. Il ressentit de très bonne heure une vive passion pour les mathématiques et se fit connaître dès l'âge de 22 ans par de savants mémoires qui le firent bientôt admettre à l'Académie des Sciences (1741). Dans les années suivantes, il publia ses traités de mécanique, qui l'ont placé au premier rang des géomètres ; en 1746, il remporta le prix proposé par l'Académie de Berlin sur la question de la *Cause générale des vents*, et cette société fut si frappée de la supériorité de son

mémoire qu'elle l'adopta par acclamation au nombre de ses membres. D'Alembert suivit aussi avec distinction la carrière littéraire. S'étant associé à Diderot pour la publication de l'*Encyclopédie* (1750), il donna à cet ouvrage non seulement de savants articles de mathématiques, mais aussi d'excellents articles de littérature, et il en rédigea le *Discours préliminaire,* morceau où il se montrait grand écrivain et grand philosophe et qui commença sa réputation littéraire. Il publia en outre plusieurs écrits détachés qui eurent un grand succès, surtout son *Essai sur les gens de lettres.* En 1754, il fut reçu à l'Académie Française; il devint en 1772 secrétaire perpétuel de cette compagnie, et rédigea en cette qualité des *Éloges* qui l'ont placé à côté de Fontenelle. Il mourut de la pierre en 1783, âgé de 66 ans. D'Alembert possédait des qualités qui l'ont fait aimer et estimer de tous ses contemporains; au plus vif amour pour la vérité, il joignait la bienfaisance et le désintéressement. Il refusa les propositions brillantes du grand Frédéric, qui, lors de la persécution suscitée contre les Encyclopédistes, lui offrit la présidence de l'Académie de Berlin; il résista également aux instances de Catherine II, impératrice de Russie, qui voulait lui confier l'éducation de son fils. Il eut pour Voltaire un attachement constant et entretint avec ce philosophe une correspondance suivie qui a été publiée après leur mort. On connaît aussi ses liaisons avec mademoiselle de l'Espinasse. Les principaux ouvrages de d'Alembert sont, pour la partie mathématique : *Traité de dynamique*, 1743 ; *Traité des fluides*, 1744 ; *Réflexions sur les vents*, 1747 ; *Recherches sur différents points du système du monde*, 3 vol. in-4, 1754 ; pour la partie littéraire : *Mélanges de littérature et de philosophie*, 5 vol. in-12, 1752 (dans lesquels on remarque surtout ses *Éléments de philosophie*) ; *Mémoires sur la destruction des Jésuites*, 1765 ; *Éléments de musique*, 1779. Toutes ses œuvres ont été réunies en 18 vol. in-8 par Bastien, Paris, an XIII (1805). Il en a paru depuis une belle édition compacte et plus complète, en 5 vol. in-8, Paris, Berlin, 1821-22.

DALEMINZES, peuple slave, habitait aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, entre les Sorabes au N. O. et la Bohême : il a laissé son nom à la Misnie.

DALEMULET, ville d'Afrique (Nigritie), dans le roy. de Bambouk, sur la rive droite du Falakié, à 80 kil. S. de Galam. Aux environs, mines d'or.

DALGARNO (George), savant écossais, né à Aberdeen, publia à Londres en 1661 : *Ars signorum, vulgo character universalis et lingua philosophica,* dans lequel il propose une langue universelle fondée sur une classification méthodique des idées. Déjà Wilkins, dès 1641, avait traité ce sujet.

DALIBARD (Thom.-Franç.), savant français, fut un des premiers à introduire en France la méthode de Linné et publia, sous le titre de *Floræ parisiensis prodromus,* Paris, 1749, une Flore des environs de Paris où les plantes sont distribuées d'après le système de ce savant. Il fut aussi le premier à répéter les expériences de Francklin sur l'électricité atmosphérique et les paratonnerres.

DALIE, *Dalsland* en suédois, anc. province de la Suède, dans la Gothie occidentale, forme auj. partie des deux gouvernements dits, l'un Elfsborg, l'autre Gœtheborg-et-Bohus.

DALILA, femme philistine, de la vallée de Sorec, fut aimée de Samson. Gagnée par l'or de ses compatriotes, elle lui coupa dans la nuit ses cheveux dans lesquels résidait sa force, et le livra ensuite pieds et poings liés à ses ennemis.

DALIN (Olaüs), écrivain suédois, né à Winsberg, 1708, mort en 1763, fut conseiller ordinaire de la chancellerie et chancelier de la cour. Le gouvernement le chargea d'écrire l'*Histoire générale du royaume*, Stockholm, 1747, 4 vol. in-4 : elle s'étend jusqu'à la mort de Charles XI. On a de lui un excellent poëme : *la Liberté de Suède*, 1742, et un grand nombre d'*Épîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*.

DALKEITH, ville d'Écosse (Édimbourg), à 10 kil. E. d'Édimbourg, avec un château qui appartint à la duchesse de Monmouth.

DALMATIE. On entend sous ce nom : 1° la Dalmatie ancienne, *Dalmatia*, province de l'empire romain ; 2° le royaume de Dalmatie, *Dalmatien,* qui, joint à l'Albanie, forme auj. un des quinze grands-gouvernements des États autrichiens.

DALMATIE ANCIENNE, contrée de l'Europe, située entre l'Adriatique à l'O. et les monts de la Liburnie à l'E., faisait partie de la grande région illyrique. Ses habitants se subdivisaient en Dalmates proprement dits (à Delminium et Salone), Ardyéens (vis-à-vis de l'île de Pharos), Autariates, Daorizes, Vardées. Dans la distribution de l'empire en diocèses, la Dalmatie devint une prov. du diocèse d'Illyrie occidentale, et fit partie de la préfecture d'Italie. Elle eut alors pour ch.-lieu Salone, qui était aussi capitale de tout le diocèse d'Illyrie occidentale.

DALMATIE-ET-ALBANIE (roy. de), prov. littorale des États autrichiens, le long de l'Adriatique, et la plus méridionale de l'empire, par 12° 36' - 16° 33' long. E., 42° 15' - 45° 10' lat. N., se compose de 4 cercles : Zara, Spalatro, Raguse et Cattaro (Albanie), et de plusieurs îles : Arbe, Brazza, Bua, etc. ; 400 kil. sur 80 ; 350,000 hab., de races variées. Ch.-l., Zara. La Dalmatie est traversée par les Alpes Dinariques; elle est arrosée par de petites riv. cotières dont les principales sont : le Kerka, la Zermania, la Cettina et la Narenta. Climat tempéré dans l'intérieur, chaud sur les côtes; sol fertile, riches carrières de marbre et d'albâtre; mines de fer et de houille. Draps communs, toiles, construction de petits bâtiments; assez de commerce. La langue usuelle en Dalmatie est le slave ou l'esclavon, et dans les villes maritimes, l'italien.

Histoire. La Dalmatie formait jadis un état puissant qui, au milieu du IIe siècle av. J.-C., était soumis à Gentius, roi de l'Illyrie. Les Dalmates-Ardyéens devinrent sujets des Romains dès l'an 229 av. J.-C. Paul-Émile prit Delminium en 219. Marcius Figulus (155), et Nasica Corculum (154), soumirent les Dalmates et les Autariates. Un Métellus soumit le reste du pays sans coup férir en 118, et prit de là le nom de *Dalmaticus*. L'an 9 de J.-C., la Dalmatie se révolta, mais ce soulèvement fut bientôt réprimé. Après la chute de l'empire d'Occident, la Dalmatie fut conquise par les Hérules, puis par les Ostrogoths ; elle fut enfin réunie à l'empire de Constantinople sous Justinien. En 640 les Slaves Sorabes s'y établirent en même temps que les Khrowates ou Croates en Liburnie (Croatie). Ces peuples furent quelque temps tributaires des Avares ; ils reconnurent ensuite la suzeraineté des empereurs francs ; cependant la Dalmatie maritime, c'est-à-dire Zara, Trau, Spalatro, Raguse, ou à peu près la Dalmatie actuelle, fut attribuée à l'empire grec par le traité de 812. Peu à peu ces peuples se rendirent indépendants. Les Croates et les Dalmates de la côte exercèrent longtemps la piraterie. De là des guerres avec Venise (997, etc.), qui s'empara des villes de la Dalmatie maritime. En 1052 le Croate Crescimir Pierre les reprit et s'intitula roi de Dalmatie et de Croatie. Il eut pour successeurs Démétrius Suinimir et Étienne. Les rois de Hongrie héritèrent du dernier en 1088. Venise ne garda plus que Zara. Néanmoins elle reconquit la Dalmatie maritime après l'extinction des Arpades en 1301, et elle ne la perdit qu'avec son existence politique en 1797. La Dalmatie devint alors prov. d'Autriche, par le traité de Campo-Formio; puis elle fut comprise dans l'empire de Napoléon, comme portion des prov. illyriennes (1809), et enfin elle redevint au-

trichienne en 1814. — Les doges de Venise prenaient le titre de ducs de Dalmatie. La maison des comtes de Dachau et celle des comtes d'Andechs, son héritière, ont aussi porté ce titre. Bonaparte renouvela le titre de duc de Dalmatie (mais sans y joindre de pouvoir réel) en faveur du maréchal Soult.

DALRYMPLE (Alex.), géographe écossais, né à Edimbourg en 1737, mort en 1808, voyagea pour la Compagnie des Indes, visita avec soin l'archipel Oriental et en donna des cartes exactes. Ce fut d'après ses plans que le ministère anglais entreprit les voyages de découverte que Cook a exécutés. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Collection des voyages faits dans l'Océan Pacifique*, 1770, traduite par Fréville, 1774, et un *Atlas des côtes de Malabar, Coromandel*, etc., 1806. — *Voy.* GEORGE-TOWN.

DALRYMPLE (John), baron de l'échiquier du roi en Écosse, attaché à la cause royaliste, né vers 1726, mort en 1810, a publié des *Mémoires sur la Grande-Bretagne depuis la dissolution du dernier parlement de Charles II jusqu'à la bataille de la Hogue*, Londres, 1771, trad. par l'abbé Blavet, 1776. Ces mémoires établissent que, sous Charles II, plusieurs membres du parlement, entre autres le célèbre Algernon Sydney, étaient soudoyés par Louis XIV.

DALTON, ville d'Angleterre (Lancaster), à 35 kil. N. O. de Lancaster; 2,700 hab. Tour d'un vieux château. Aux environs, ruines de l'abbaye de Furness. — Ville du Yorkshire, sur la Colne; 3,069 hab.

DALZELL (André), philologue écossais, né en 1750, mort en 1806, était professeur de grec à l'université d'Édimbourg, bibliothécaire de la ville et membre de l'Académie d'Édimbourg. On lui doit deux recueils importants: *Collectanea græca minora* et *Collectanea græca majora*.

DAMANHOUR, *Hermopolis Parva*, ville de la B.-Égypte, à 80 kil. S. E. d'Alexandrie, est ch.-l. de la prov. de Damanhour ou Bahyreh.

DAMANHOUR-CHOBRA, ville de la B.-Égypte, sur le Nil, à 9 kil. N. du Caire. Maison de plaisance de Méhémet-Ali.

DAMAR, ville d'Arabie (Yémen), dans l'état de Sanaa, à 110 kil. S. de Sanaa; 5,000 maisons. Célèbre université pour la secte des Zeïtes.

DAMAS, *Damascus* des anciens, *Demecho* des Turcs, *El-Châm* des Arabes, ville de Syrie, ch.-l. du pachalik de ce nom, sur le Barady, à 1,250 kil. S. E. de Constantinople; 150,000 hab., dont 25,000 catholiques et 5,000 juifs. Résidence du patriarche grec d'Antioche et d'un mollah de 1re classe. Très belle ville. Vieilles murailles et tours, château-fort. Beaucoup de fontaines, maisons avec terrasses, trottoirs; superbe mosquée (dite Zékie), séraï ou palais du pacha. Beaux bazars, cafés élégants et renommés. Très grands faubourgs. Damas était jadis célèbre par ses fabriques d'armes blanches et d'acier, mais ses ouvriers ont été transférés par Tamerlan en Boukharie; admirables ouvrages en nacre, étoffes de soie, de coton, etc. Grand commerce; caravanes pour La Mecque (50,000 musulmans environ se réunissent tous les ans pour cet effet à Damas), pour Bagdad, etc. — Damas est une ville très ancienne, elle est mentionnée dans la Genèse. Elle fut parfois soumise aux Juifs, et parfois elle forma un roy. indépendant. Elle appartint ensuite aux rois de Perse, à ceux de Syrie, aux Romains, aux Arabes. Ceux-ci en firent d'abord leur capitale, d'où les califes ommiades se nomment aussi califes de Damas. Selim I, empereur des Turcs, conquit Damas avec la Syrie en 1516.

DAMAS (eyalet ou pachalik de), une des 4 grandes divisions de la Syrie, entre le pachalik d'Alep et l'Arabie; 530 kil. sur 450; 1,250,000 hab., de races très diverses. Il est séparé de la mer par les pachaliks de Tripoli et d'Acre. Ch.-l., Damas. Il se divise en 6 livahs (Damas, Hama, Tadmour, Soliman, Gaza, Naplouse). L'ancienne Palestine en fait partie. Pays chaud, fertile; commerce médiocre; un peu d'industrie dans les villes.

DAMAS (famille DE), ancienne et noble maison de France, connue depuis le XIIIe siècle, a fourni plusieurs guerriers distingués. Nous citerons: Charles de Damas, né en 1738, mort en 1829, premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XVI, puis colonel pendant la guerre d'Amérique. Il fut arrêté avec Louis XVI à Varennes; mais rendu à la liberté par l'amnistie du 13 novembre 1791, il émigra en 1792 et ne rentra en France qu'en 1814; il suivit Louis XVIII à Gand, et à son retour fut nommé pair: en 1827, il fut élevé au titre de duc. — Roger, comte de Damas, né en 1769, mort en 1823. Il entra fort jeune comme officier dans le régiment du roi, passa en Russie et se distingua dans la guerre contre les Turcs (1787). Lors des guerres de la révolution, il fut deux ans aide-de-camp du comte d'Artois, puis entra comme commandant de la légion Mirabeau dans l'armée de Condé (1794-98); servit ensuite le roi de Naples contre les troupes républicaines, et montra une bravoure remarquable; sa retraite en Calabre fut admirée par les Français qu'il combattait. En 1814, il rentra en France avec les Bourbons, et fut nommé lieutenant-général. Il fut élu député en 1815. — François-Etienne de Damas, né à Paris en 1764, mort en 1828. Il fut d'abord sous-lieutenant au régiment de Royal-Auvergne; pendant la Révolution, il parvint au grade de chef d'état-major de Kléber, et le suivit en Egypte (1799). Disgracié par Bonaparte, il quitta le service, fut compromis dans le procès de Moreau, et rendu à la liberté par l'intercession de Murat. Celui-ci, devenu grand-duc de Berg, employa Damas comme secrétaire d'état et commandant militaire (1806). Il fit la campagne de Russie, se distingua au passage de la Bérézina, puis revint dans le duché de Berg, où il resta jusqu'en 1813. Il rentra en France en 1815.

DAMASCÈNE, petite subdivision de la Célésyrie, au S. E., dans la Phénicie du Liban, avait Damas pour chef-lieu.

DAMASCÈNE (saint JEAN), né vers 676 à Damas, d'où le surnom sous lequel il est connu, mort vers 754. Quoique chrétien, il fut élevé au gouvernement de Damas par les califes qui possédaient alors cette ville; mais bientôt dégoûté du monde, il se retira dans la solitude de Saint-Sabas, près de Jérusalem, et se fit ordonner prêtre. Il s'occupa dans sa cellule à combattre les Iconoclastes et écrivit sur la théologie et la philosophie. On le regarde comme le saint Thomas de l'Orient. Il est en effet le premier qui ait appliqué la logique d'Aristote à l'enseignement théologique. Ses œuvres ont été publiées par Lequien, grec-latin, Paris, 1712, 2 vol. in-fol., et réimprimées à Vérone, 1748. On y remarque une *Dialectique*, des traités des *Hérésies*, des *Huit Vices capitaux*, etc.

DAMASCÈNE (NICOLAS). *Voy.* NICOLAS DE DAMAS.

DAMASCIUS, philosophe éclectique, né à Damas, enseignait à Athènes lorsque Justinien fit fermer les écoles païennes (526); il se réfugia auprès de Chosroës, roi de Perse; ce prince obtint son retour dans sa patrie en 533. Il avait écrit une *Histoire des principaux éclectiques*, dont Photius a conservé des fragments, et un traité *Des Principes*, publié par Joseph Kopp, Francfort, 1826, in-8.

DAMASE I (saint), pape, né en Portugal, fut élu en 366. Il travailla à la conservation des mœurs et de la discipline ecclésiastique, tint plusieurs conciles contre les Ariens, anathématisa Ursace, Valens, Auxence, Apollinaire, Vital et Timothée, tous hérétiques ou schismatiques, et mourut en 384. Il a laissé plusieurs écrits réunis et imprimés à Paris avec sa *Vie*, 1672, in-8. On le fête le 12 décembre.

DAMASE II, élu en 1048, était évêque de Brixen (Tyrol). Il ne survécut que vingt-trois jours à son élection, et mourut à Palestrine.

DAMAVEND ou **DEMAVEND**, ville d'Iran, capit. du Tabaristan, à 45 kil. N. de Téhéran. Aux environs s'élève le pic volcanique de Damavend, qui a 3,900 mètres de hauteur.

DAMAZAN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 6 kil. N. d'Aiguillon; 2,800 hab.

DAMBACH, ville du dép. du B.-Rhin, à 8 kil. N. de Schelestadt; 2,600 hab. Mine de fer et de manganèse.

DAMBRAY (Charles), magistrat, né à Rouen en 1760, mort en 1829, fut avocat-général à la cour des aides de Paris, 1779, et remplaça Séguier dans les mêmes fonctions au parlement. Il allait entrer au ministère lorsque la révolution éclata. Il se retira en Normandie après le retour du roi de Varennes. En 1814, Louis XVIII le nomma chancelier, ministre de la justice, et président de la chambre des pairs. Réfugié en Angleterre pendant les Cent-Jours, il reprit la présidence de la chambre à son retour.

DAMER, ville de Dongola, à 310 kil. S. E. de Vieux-Dongola, au confluent du Nil et du Tacazzé; 500 maisons. Le territoire de cette ville forme un petit état indépendant.

DAMERY, bourg du dép. de la Marne, à 7 kil. N. O. d'Epernay; 1,900 hab. Bons vins rouges.

DAMES (paix des). *Voy.* CAMBRAY.

DAMGHAN, *Hecatompylos*, ville d'Iran (Taberistan), à 240 kil. E. de Téhéran, par 51° 18' long. E., 35° 46' lat. N. Nadir-Schah remporta sur les Afghans une victoire célèbre aux env. de cette ville.

DAMIEN (saint). *Voy.* COSME (saint).

DAMIEN (Pierre), cardinal-évêque d'Ostie, né à Ravenne vers l'an 988, mort à Faenza en 1072, avait gardé les pourceaux dans sa jeunesse. Un de ses frères, qui était archidiacre de Ravenne, se chargea de son éducation et lui servit de père. Damien, une fois ses études faites, quitta le monde, entra dans l'ermitage de Font-Avellana (Ombrie); il en fut nommé abbé en 1041. Il rendit de grands services aux papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX, Victor II et Etienne IX, et ce dernier le créa cardinal-évêque d'Ostie. Mais l'amour de la solitude le porta, en 1062, à renoncer à une charge qu'il n'avait acceptée qu'à regret, et il rentra dans son ermitage comme simple religieux. Il en sortit plusieurs fois pour remplir différentes missions importantes; mais il vécut toujours, même au milieu des cours, dans une austère pauvreté.

DAMIENS (Robert-François), régicide, né dans le diocèse d'Arras en 1715, frappa en 1757 le roi Louis XV d'un coup de couteau au moment où ce prince sortait du château de Versailles pour monter en voiture; mais la blessure ne fut point mortelle. Saisi après cet attentat, Damiens fut condamné à mort, et écartelé sur la place de Grève à Paris. Selon quelques historiens, cet homme aurait été en proie, au moment de son action, à une espèce de délire; selon d'autres, il avait été poussé à ce crime par le mécontentement général de la nation contre le roi, alors en guerre avec le parlement. Damiens avait été d'abord soldat, puis domestique chez les Jésuites à Paris; il était depuis quelque temps sans emploi quand il commit son crime.

DAMIETTE, *Tamiathis*, ville de la B.-Egypte, sur la branche orientale du Nil, à 9 kil. de la mer, à 160 kil. N. O. du Caire, par 29° 29' long. E. et 31° 25' lat. N., est le ch.-l. de la préfecture de Damiette; 25,000 hab. dont 4,000 chrétiens. — Damiette était une ville maritime importante au moyen âge: saint Louis la prit en 1249 et la rendit ensuite aux Musulmans comme partie de sa rançon. La ville actuelle n'est pas la Damiette du moyen âge; cette dernière fut rasée vers la fin du XIIIe siècle, et de ses débris se forma la nouvelle Damiette. Saint Louis donna aux remparts d'Aigues-Mortes la forme qu'avaient ceux de la ville égyptienne.

DAMILAVILLE, né en 1719, mort en 1768, premier commis au bureau des vingtièmes, est surtout connu comme l'ami et le correspondant de Voltaire, à qui il faisait parvenir ses nombreuses lettres franches de port, en vertu des priviléges de sa place. C'était un homme fort médiocre, mais il eut le mérite aux yeux des philosophes d'être un grand ennemi de la religion. On lui a attribué *le Christianisme dévoilé*, qui paraît plutôt être l'ouvrage de d'Holbach.

DAMM, ville des États prussiens (Stettin), à 7 kil. S. E. de Stettin; 2,400 hab. Château-fort. Fabriques de drap, de coton, etc.

DAMM (Chr.-Tobie), théologien protestant et helléniste, né à Leipsick en 1699, mort en 1778, fut recteur du gymnase de Berlin. On a de lui: *Novum lexicon græcum etymologicum et reale*, etc. Brandebourg, 1765, in-4; *Introduction à la mythologie grecque et latine*, 1786, in-8; des édit. et traduct. allemandes de *Rutilius*; des *Discours de Cicéron*; des *Œuvres d'Homère*, de *Maxime de Tyr* et de *Pindare*.

DAMMARTIN, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 17 kil. N. O. de Maux; 2,000 hab., sur une éminence d'où on a une vue fort étendue. — Ce bourg a donné son nom aux comtes de Dammartin, dont l'existence remonte au XIe siècle. Philippe Hurepel, fils de Philippe-Auguste, devint comte de Dammartin au commencement du XIIIe siècle par son mariage avec Mahaut, héritière de cette maison. En 1258, le comte de Dammartin fut porté par mariage dans la maison de Trie; puis, après avoir passé dans diverses familles, il échut, en 1439, encore par mariage, à Antoine de Chabannes. La fille de ce dernier le porta dans la maison d'Anjou. Anne, duc de Montmorency, l'acheta en 1554. Il fut confisqué en 1632 à la mort du maréchal de Montmorency et donné par Louis XIII à la maison de Bourbon-Condé.

DAMMARTIN (Antoine CHABANNES, comte de). *Voy.* CHABANNES.

DAMMARTIN (MAHAUT, comtesse de). *Voy.* MAHAUT.

DAMNONII, peuple de la Bretagne romaine. *Voy.* DUMNONII.

DAMOCLÈS, flatteur de Denys-le-Tyran, vantait souvent le bonheur de ce prince. Celui-ci, pour l'en faire juger, l'invita à un festin, et, l'ayant fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue attachée au plancher par un crin de cheval. Damoclès comprit alors ce que c'était que le bonheur d'un tyran.

DAMON et **PHINTHIAS** ou **PYTHIAS**, philosophes pythagoriciens, célèbres par leur amitié, vivaient à Syracuse, 400 ans av. J.-C., sous Denys-le-Jeune. Damon, condamné à mort, obtint la permission de faire un voyage dans sa patrie pour mettre ordre à ses affaires, et Pythias se rendit caution de son retour. A l'heure marquée on allait conduire Pythias au supplice: mais Damon revint à temps, et un combat de générosité s'éleva entre eux pour savoir qui devait mourir; Denys fut si touché de leur fidélité, qu'il laissa vivre Damon, et demanda à tous deux d'être reçu en tiers dans leur amitié.

DAMPIER (Guillaume), voyageur anglais, né en 1652 au comté de Somerset, fit trois voyages autour du monde: le premier eut lieu de 1673 à 1691; il commença le second le 14 janvier 1699, revint en Angleterre en 1701, et entreprit en 1704 de nouvelles courses, qui ne furent achevées qu'en 1711. On ne sait pas la date de sa mort. Il donna en 1699, à Londres, en 3 vol. in-8, le *Recueil de ses voyages autour du monde depuis 1673 jusqu'en 1691*, traduit en français, Amsterdam, 1701 à 1712, Rouen, 1723, 5 vol. in-12. On lui doit un traité estimé *Sur les Vents, les marées et les courants*.

DAMPIERRE, ch.-l. de canton (Jura), à 19 kil. N. E. de Dôle; 550 hab. Usines et hauts-fourneaux.

DAMPIERRE-SUR-SAOLON, ch.-l. de canton (Haute-

Saône), à 16 kil. N. E. de Gray; 1,400 hab. Forges. — Beaucoup d'autres villages en France, mais sans importance, portent le nom de Dampierre.

DAMPIERRE (baie de). *Voy.* CHIENS-MARINS.

DAMPIERRE (Guy DE), comte de Flandre et pair de France, mort en 1305, accompagna saint Louis en Afrique (1270). Ayant marié sa fille à Edouard d'Angleterre sans l'autorisation de Philippe-le-Bel, celui-ci lui déclara la guerre, défit ses troupes à Furnes et s'empara de ses principales places. Dampierre vint alors à Paris implorer la clémence du roi, mais Philippe le retint prisonnier à Compiègne où il mourut.

DAMPIERRE (Auguste-Henri-Marie PICOT DE), général français, né à Paris en 1756, servit jeune encore sous le grand Frédéric. En 1789, il se signala comme patriote; il servit en 1791 sous Rochambeau, puis sous Dumouriez, et se distingua dans la malheureuse bataille de Nerwinde. A la défection de Dumouriez, il se prononça hautement en faveur de la république, et obtint le commandement en chef. Il sut relever le moral de l'armée, reprit l'offensive d'après les ordres des commissaires de la Convention, et se mit lui-même avec dévouement à la tête d'une attaque; mais il fut tué d'un coup de canon dans le bois de Vigogne sous Valenciennes, 1793. La Convention lui décerna les honneurs du Panthéon.

DAMRÉMONT (le comte Denis DE), pair de France et lieutenant-général, né en 1783, servit successivement à la grande armée, en Dalmatie, en Espagne, en Portugal. Promu en 1821 au grade de maréchal-de-camp, il reçut en 1823 un commandement du côté des Pyrénées, remplit ensuite diverses fonctions administratives ou diplomatiques, fut choisi en 1830 pour commander une brigade de l'armée d'Afrique, fut nommé en 1837 gouverneur des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, et chargé en cette qualité de préparer la seconde expédition de Constantine. La place fut prise d'assaut le 13 octobre 1837; mais le général Damrémont ne put jouir de son triomphe : comme Turenne, il fut emporté par un boulet de canon en allant reconnaître une batterie.

DAMVILLE, ch.-l. de canton (Eure), à 17 kil. S. d'Evreux; 700 hab.

DAMVILLIERS, ch.-l. de canton (Meuse), à 17 kil. S. de Montmédy; 1,000 hab.

DAN, une des douze tribus d'Israël, était bornée à l'O. par les tribus de Benjamin et de Juda; au S. par celle de Juda, dont elle était séparée par le torrent de Sorek; au N., par celle d'Ephraïm; et à l'O., par la mer. Elle prenait son nom de Dan, 5e fils de Jacob.

DAN ou LAÏS, ville de la tribu de Nephthali, la plus septentrionale de toute la Palestine.

DAN, riv. des États-Unis, prend sa source dans la Caroline septentrionale, qu'elle arrose; entre dans la Virginie, et se jette dans le Roanoke après un cours de 180 kil.

DANAÉ, fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée dans une tour d'airain par son père à qui l'oracle avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait d'elle. Jupiter pénétra dans cette tour sous la forme d'une pluie d'or, et séduisit Danaé; de cette union naquit Persée, qu'Acrisius voulut faire périr en l'exposant aux flots ainsi que sa mère, mais il fut sauvé et plus tard il devint en effet, par accident. le meurtrier d'Acrisius.

DANAI, nom que portèrent primitivement les habitants d'Argos; il venait de Danaüs, fondateur d'Argos. Les poëtes étendent ce nom à tous les Grecs.

DANAÏDES, nom de cinquante sœurs, toutes filles de Danaüs, roi d'Argos. Egyptus, roi d'Egypte, leur oncle, qui avait 50 fils, voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines germaines. Les Danaïdes se refusèrent à un mariage qui leur paraissait impie. Egyptus envoya ses fils à Argos à la tête d'une puissante armée, pour les contraindre. Danaüs, trop faible pour résister, consentit au mariage, mais sous la condition secrète que les Danaïdes massacreraient leurs maris la première nuit de leurs noces. Cet horrible projet s'exécuta; la seule Hypermnestre épargna son mari, Lyncée. Pour punir ces filles cruelles, Jupiter les précipita dans le Tartare et les condamna à y remplir éternellement un tonneau percé.

DANAPRIS, fleuve de Sarmatie, auj. le DNIEPR.

DANASTER, fleuve de Sarmatie, auj. le DNIESTR.

DANAUS, fils de Bélus, originaire de Chemmis, régna d'abord sur la Basse-Égypte, conjointement avec son frère Egyptus; mais ayant attenté aux jours de ce prince, il fut forcé de fuir et vint à Argos (vers 1572 avant J.-C., ou un siècle plus tard selon d'autres). Là, le roi Gélanor l'accueillit avec la plus grande bienveillance; mais Danaüs ne le récompensa qu'en usurpant sur lui le trône; d'autres disent que Gélanor abdiqua en sa faveur. Quoi qu'il en soit, ce fut alors que commença à Argos la dynastie des *Bélides*. La fable donne à Danaüs cinquante filles (*Voy.* DANAÏDES). Il eut pour successeur Lyncée.

DANBURY, commune des Etats-Unis (Connecticut), dans le comté de Fairfield, à 75 kil. S. O. de Hartford; 4,000 hab. Danbury fut incendiée par les Anglais en 1777.

DANCHET (Antoine), poëte dramatique, né en 1671 à Riom, mort à Paris en 1748, fut d'abord précepteur, puis se livra tout entier au théâtre. Il donna des tragédies qui eurent peu de succès, et des opéras qui réussirent beaucoup mieux : le meilleur est celui d'*Hésione* (1700). Danchet fut de l'Académie Française et de celle des Inscriptions. On a publié ses œuvres en 1751, 4 vol. in-12. Elles contiennent, outre ses pièces dramatiques, des odes, des cantates, des épîtres, d'une versification faible, mais douce et facile.

DANCOURT ou D'ANCOURT (Florent CARTON), auteur et acteur comique, né à Fontainebleau en 1661, d'une famille noble, mort en 1726, fut d'abord avocat; il quitta cette profession à 24 ans, pour épouser la fille du comédien La Thorillière, et pour entrer avec elle dans la troupe des comédiens du roi. Il se fit en même temps auteur et donna dans l'espace de 33 ans une soixantaine de pièces. Celles qui eurent le plus de succès sont : *le Notaire obligeant, le Chevalier à la mode, les Bourgeoises à la mode, les Vendanges de Suresnes, les Vacances, le Mari retrouvé, les Trois Cousines, le Galant Jardinier*. Dancourt excelle dans la farce et le genre grotesque, et réussit admirablement à mettre en scène les villageois; mais trop souvent il brave la décence. Ses œuvres ont été souvent réimprimées; la meilleure édition est celle de 1760, 12 vol. in-12. Didot a donné ses *Œuvres choisies*, 1818, 5 vol. in-18.

DANDA, riv. de la Guinée mérid., naît par 18° long. E., 8° lat. S., et tombe dans l'Océan Atlantique, à Danda, après un cours de 660 kil.

DANDELOT ou D'ANDELOT (François DE COLIGNY, plus connu sous le nom de), frère puîné de l'amiral Coligny, né à Châtillon-sur-Loing en 1521, embrassa de bonne heure la religion protestante, et s'en montra un des plus zélés défenseurs à l'époque des guerres civiles. Il défendit avec son frère, en 1557, la place de Saint-Quentin, se distingua à la bataille de Dreux en 1562, à celle de Jarnac en 1569, et mourut à Saintes deux mois après ce dernier combat.

DANDOLO, nom d'une famille patricienne de Venise qui a donné quelques doges à cette république. Le plus célèbre de ces doges est Henri (Enrico ou Arrigo) Dandolo, qui fut élu à cette haute dignité en 1192 à l'âge de 84 ans, et fut un des principaux chefs de la 4e croisade. Après la prise

de Constantinople par les Croisés, Dandolo refusa, dit-on, la couronne qui lui était offerte; mais il se fit élire despote de la Romanie, obtint pour la république de Venise la moitié de Constantinople, les îles de l'Archipel, et acheta Candie, qui était échue en partage au duc de Montferrat. Il mourut un an après (1205) à Constantinople même. L'empereur grec Manuel lui avait fait brûler les yeux lorsqu'il était venu, au nom de la république de Venise, lui redemander des députés que ce prince retenait injustement (1173); ce supplice affaiblit sa vue, mais ne la lui fit pas perdre tout à fait. — Jean Dandolo, élu doge en 1280, mort en 1289, soutint contre le patriarche d'Aquilée, au sujet des villes de Pirano et d'Isole en Istrie, qui s'étaient données à Venise, une guerre ruineuse, qui dura autant que son règne. — François Dandolo, doge depuis le 8 janvier 1328 jusqu'au 31 octobre 1339, reçut le surnom de *Chien* pour s'être présenté aux pieds du pape Clément V avec une chaîne au cou, en le suppliant de retirer une excommunication que le pontife avait lancée contre la république. Sous son règne, Venise enleva à la maison della Scala les villes de Trévise, Ceneda et Conegliano. — André Dandolo, élu doge en 1342 à l'âge de 36 ans, mort en 1354, soutint une guerre malheureuse contre Louis-le-Puissant, roi de Hongrie; mais il s'est illustré par son amour pour les lettres, et par la protection qu'il accorda à Pétrarque. Il a écrit une *Chronique de Venise*, en latin (T. XII de la collection de Muratori).

DANEMARK, *Dania* en latin, *Danmark* en allemand, roy. de l'Europe septent., et le plus petit des trois roy. scandinaves (Suède, Norwége et Danemark), est situé par 53° 22' - 57° 45' lat. N., et 5° 45' - 10° 14' long. E. Le Danemark est partout baigné par la mer, excepté au S., où il est borné par le Hanovre et le Mecklembourg; il a la Baltique à l'E., la mer du Nord à l'O.; le détroit du Sund, le Cattégat et le Skager-Rack le séparent de la Suède et de la Norwége; 2,000,000 d'hab. Capit., Copenhague. Villes principales: Altona, Elseneur, Glückstadt, Sleswig, Aarhuus, Aalborg, Apenrade, etc. Les pays qui composent la monarchie danoise peuvent se diviser en *pays danois* et *pays allemands*. Les pays danois se composent: 1° de la péninsule cimbrique, qui se subdivise en Jutland septentrional et Jutland méridional ou duché de Sleswig; 2° de l'archipel danois, comprenant: les îles Seeland (*Sjelland*), Fionie (*Fyen*), Laaland, Falster, Bornholm, Mœn, OEroë, Alsen, Femern, etc., auxquelles il faut joindre l'Islande et l'archipel de Féroë. Les pays allemands sont les duchés de Holstein et de Lauenbourg, qui font partie de la Confédération germanique. Il faut ajouter à ces possessions les colonies danoises, qui consistent en établissements sur la côte occidentale du Groënland; quelques comptoirs sur les côtes de la Guinée; les îles Sainte-Croix, Saint-Thomas, Saint-Jean, dans les Antilles; la ville et le territoire de Tranquebar, aux Indes orientales. Les possessions danoises de la Baltique, plus l'archipel de Féroë, se partagent administrativement en deux masses: le roy. de Danemark proprement dit, et les duchés; le premier se subdivise en 20 bailliages et les seconds en 31. Voici leurs noms, avec les pays dans lesquels ils se trouvent compris.

1° *Royaume de Danemark.*

Bailliages.	*Pays.*
Copenhague, Frederiksborg, Holbek, Soroë, Prestoë,	Iles Seeland et Mœn.
Bornholm,	Ile Bornholm.
Mariboë,	Iles Falster et Laaland.
Odense, Svendborg,	Ile Fionie.
Hjoring, Aalborg, Thisted, Viborg, Randers, Aarhuus, Skanderborg, Veile, Ringkjobing, Ribe,	Jutland septentrional
Féroë,	Archipel de Féroë.

2° *Duchés.*

Bailliages.	*Pays.*
Gottorp, Flensborg, Tondern, Apenrade, Haderslev, Hytten, Husum, Districts séparés,	Jutland méridional, ou duché de Sleswig.
Æroë,	Ile Æroë.
Nordborg, Sonderborg,	Ile Alsen.
Femern,	Ile Femern.
Steinborg, Pays des Dithmarses, Rendsburg, Comté de Ranzau, Seigneurie de Pinneberg, Altona, Reinbek, Travendal, Segeberg, Neumünster, Plœn, Kiel, Cismar, Districts séparés,	duché de Holstein.
Ratzebourg, Lauenbourg, Steinhorst, Schwartzenberg, District séparé (Mœln),	duché de Lauenbourg.

Le Danemark a peu de montagnes; les fleuves qui l'arrosent sont peu importants: l'Eider, la Trave et le Guden sont les trois principaux; on trouve beaucoup de marais, surtout dans le Jutland septentrional. Le climat est doux, mais humide; le sol est fertile en pâturages, et nourrit de beau bétail, des chevaux. On y cultive avec succès la garance, le houblon, et toute espèce de grains. — Les habitants du Danemark sont presque tous de race germanique (Danois, Allemands, Frisons). Le gouvernement, d'abord représentatif, est absolu depuis 1660; comme duc de Holstein et de Lauenbourg, le roi est membre de la Confédération germanique. Le luthéranisme est la religion dominante; on tolère les autres: les Juifs y sont les plus nombreux après les Luthériens. L'industrie consiste surtout en toiles à voiles, draps, porcelaines, armes. On fabrique aussi en Danemark beaucoup de gants dits *gants de Suède*. Le commerce y est depuis longtemps florissant. L'instruction y est très répandue.

Histoire. Le Danemark était habité au commencement de l'ère chrétienne par les Jutes ou Goths, par les Cimbres, par les Angles. Il eut ensuite pour rois des descendants d'Odin, dits *Skioldungiens;* ils rendaient à Odin un culte sanguinaire. Le christianisme ne fut introduit chez eux que vers 826, par S. Anschaire. A partir du VIIIe siècle, les Danois s'adonnèrent à la piraterie, ainsi que les Norwégiens, avec lesquels on les comprend souvent sous le nom de Normands ou Northmans (hommes du Nord). Ils secoururent les Saxons contre Charlemagne, mais furent enfin obligés d'implorer la paix

l'an 803. Leurs fréquentes incursions désolèrent l'empire carlovingien, l'Allemagne, l'Espagne et surtout la Grande-Bretagne pendant un siècle. Deux fois ils conquirent presque toute l'Angleterre : la première en 878, au temps d'Alfred, qui bientôt reprit sur eux une partie du pays; la deuxième en 1016, à la mort d'Edmond Côte-de-Fer, et sous Canut-le-Grand. L'empire danois en Angleterre ne dura que jusqu'en 1041; la dynastie skioldungienne s'éteignit en 1047 et fut remplacée par les Esthrithides; sous ceux-ci, le Danemark devint un instant fief d'Allemagne (1152-62). Redevenu indépendant, il acquit l'île de Rügen (1168), la Slavonie (1184-88), la Pomérélie (1210), que toutefois il perdit bientôt, l'Esthonie (1239), que Valdemar vendit en 1347 à l'Ordre Teutonique. Les Esthrithides s'étant éteints en 1375, la succession devint litigieuse jusqu'à ce que la tutrice du Danemark, Marguerite, fille de Valdemar IV, eût donné la couronne à Eric de Poméranie (1396). Elle l'avait déjà fait roi de Norwége en 1389; elle le fit couronner roi de Suède en 1397 par la célèbre union de Calmar, qui fondait les trois états en un seul. Mais cette union n'exista que nominalement; après avoir été plusieurs fois rompue de fait, elle le fut enfin pour toujours en 1523, à la suite de la révolte de Gustave Wasa contre Christian II. La Norwége resta néanmoins unie au Danemark, qui conserva de plus une partie de la Suède, savoir, 5 provinces maritimes de la Gothie. En 1448, après la mort de Christophe de Bavière, Christian I, de la maison d'Oldenbourg, fut élu roi par les Danois et devint le chef de la maison qui règne encore aujourd'hui. Sous Christian IV le Danemark prit une part malheureuse à la guerre de 30 ans : il perdit ses provinces de Gothie et sa supériorité sur la Suède. En 1660, une insurrection du peuple contre les nobles donna à la royauté le pouvoir absolu. Depuis, le Danemark, sous une suite de rois sages, acquit une haute prospérité. Allié de la France pendant le règne de Napoléon, il fut cruellement traité par l'Angleterre et vit bombarder Copenhague (1807). En 1814, le roi de Danemark perdit définitivement la Norwége.

Rois de Danemark depuis le xe siècle.

Skioldungiens.		Eric VIII Menvend,	1286
Harald Blaatand,	930	Christophe II,	1320
Suénon et Harald		Valdemar IV,	1340
VIII,	980	*De diverses familles.*	
Canut II, *le Grand,*	1014	Olof II,	1376
Canut III (Harde-		Marguerite,	1387
knut),	1036	Eric IX, *le Poméra-*	
Magnus de Norwége,	1041	*nien,*	1396
Esthrithides.		Christophe III, *le*	
Suénon II,	1047	*Bavarois,*	1440
Harald IX,	1076	*Maison d'Oldenbourg.*	
Canut IV, *le Saint,*	1080	Christian I,	1448
Olof Hunger,	1086	Jean,	1483
Eric III,	1095	Christian II,	1512
Nicolas,	1103	Frédéric I,	1523
Eric IV,	1134	Christian III,	1534
Eric V,	1137	Frédéric II,	1559
Suénon III et Canut V	1147	Christian IV,	1588
Valdemar I,	1157	Frédéric III,	1648
Canut VI,	1182	Christian V,	1670
Valdemar II,	1202	Frédéric IV,	1699
Valdemar III,	1219	Christian VI,	1730
Eric VI, *le Saint,*	1241	Frédéric V,	1746
Abel,	1250	Christian VII,	1765
Christophe I,	1252	Frédéric VI,	1808
Eric VII Glipping,	1259	Christian VIII,	1840

DANES (P.), *Danesius*, né à Paris en 1497, mort en 1577, étudia les langues anciennes sous Lascaris et Budé, fut le premier nommé professeur de grec au Collége royal (1530), et forma des élèves distingués, entre autres Amyot. François I l'envoya au concile de Trente; Henri II le nomma précepteur de son fils (Henri III) et le fit évêque de Lavaur. On a de lui des éditions de *Justin*, *Florus*, *Sextus Rufus*, 1519; de *Pline*, 1532, sous le pseudonyme de Bellocirius; des *Éloges* et *Opuscules*, Paris, 1731, in-4.

DANET (P.), abbé, né à Paris vers 1640, mort en 1709, est auteur de *Dictionnaires français-latin* (1685) et *latin-franç.* (1691), composés pour l'usage du dauphin, et qui eurent longtemps cours dans les écoles. On lui doit aussi une édition de *Phèdre, ad usum delphini*, 1675; des *Racines latines*, 1677; un *Dictionnaire d'antiquités*, 1698.

DANGÉ, ch.-l. de canton (Vienne), à 14 kil. N. de Chatellerault; 700 hab.

DANGEAU, village du dép. d'Eure-et-Loir, sur l'Ozanne, à 10 kil. N. de Châteaudun; 1,370 hab. Patrie et domaine de la famille Dangeau.

DANGEAU (Philippe DE COURCILLON, marquis de), né en 1638, mort en 1720, jouit auprès de Louis XIV d'une grande faveur, qu'il dut primitivement à son habileté au jeu de cartes; fut nommé en 1665 colonel du régiment du roi, et accompagna ce prince dans toutes ses campagnes comme son aide-de-camp. Il avait une grande réputation d'esprit et d'instruction, et quoiqu'il n'eût rien écrit, il fut reçu à l'Académie Française (1688) et à celle des Sciences (1704). Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* ou *Journal de la cour de Louis XIV* (1680-1720), ouvrage très étendu, et dont il a été publié des extraits par Voltaire (1770), par madame de Genlis (1817) et par Lemontey (1818). Dangeau se servit de son crédit pour favoriser les gens de lettres; il fut lié avec Boileau qui lui a dédié sa *Satire sur la noblesse*.

DANGEAU (Louis DE COURCILLON DE), abbé, frère du précédent, né en 1643, mort en 1723, fut lecteur du roi; entra en 1682 à l'Académie, et s'y distingua par ses travaux sur la grammaire. On a de lui des *Lettres sur les voyelles, sur les consonnes, sur l'orthographe*,' etc., réunies sous le titre d'*Essais de grammaire*, 1711. Il fut un des premiers à vouloir réformer l'orthographe.

DANGER (îles du), dans la Polynésie, au N. E. des îles du Navigateur, par 169° 25' long. O., 10° 51' lat. N. Découvertes par le commodore Byron en 1765.

DANGEREUX (archipel), dans le Grand-Océan Equinoxial. *Voy.* PAUMOTOU.

DANGEVILLE (Marie-Anne BOTOT, dite Mlle), célèbre actrice, née en 1714, morte en 1796, se fit admirer par le talent avec lequel elle jouait les rôles les plus variés, mais excella surtout dans les soubrettes. Elle quitta la scène en 1763 et sa retraite excita des regrets universels.

DANIA, nom latin du DANEMARK.

DANIEL, l'un des quatre grands prophètes, fut dans son enfance emmené captif à Babylone après la prise de Jérusalem (606 avant J.-C.) et fut élevé à la cour de Nabuchodonosor; il obtint un grand crédit auprès de ce prince en lui expliquant ses songes, et fut établi par lui chef des mages et intendant de Babylone. Il découvrit l'innocence de Susanne, expliqua à Balthasar les mots mystérieux tracés sur les murs de la salle du festin, sortit sain et sauf de la fosse aux lions où il avait été jeté pour avoir refusé d'adorer la statue du roi. Ses prophéties forment 14 chapitres; elles annoncent la venue du Messie après 70 semaines d'années, et les révolutions des 4 grands empires. On ne connaît pas l'époque de sa mort. On croit qu'il a existé deux Daniels.

DANIEL (saint), né à Marathe près de Samosate, 410, vécut plusieurs années sur une colonne dans la méditation et la prière, et mourut en 490. On le fête le 10 décembre.

DANIEL (Gabriel, dit le Père), historien, né à Rouen en 1649, mort en 1728, entra dans l'ordre des Jésuites, écrivit des ouvrages d'histoire, de philosophie et de religion. Le plus connu est son *Histoire de France*, qui parut d'abord en 1713, 3 vol. in-fol.

(réimprimée avec de grandes améliorations par le Père Griffet, 1755, 17 vol. in-4). Cette histoire a été vivement critiquée; elle n'est guère en effet qu'un long et ennuyeux récit de siéges et de combats; cependant elle ne manque ni de clarté ni d'exactitude. L'auteur en a donné lui-même un *Abrégé* en 1724, 9 vol. in-12. On a aussi du Père Daniel : *Voyage du monde de Descartes*, 1690, où il combat le système des tourbillons; *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres Provinciales*, 1694, où il tente de réfuter Pascal.

DANIEL (Samuel), poëte et historien anglais, 1552-1619, fut précepteur d'Anne Clifford, fille du comte de Cumberland, et poëte lauréat de la reine Elisabeth. Il a composé des tragédies, des épîtres, un poëme sur la guerre des Deux-Roses, et une *Histoire d'Angleterre* jusqu'à Edouard III, qui a eu du succès.

DANKALI, petit roy. de l'Afrique orientale, entre l'Abyssinie et la mer Rouge. Grandes salines.

DANKARA, état de la Nigritie maritime, tributaire de l'Achanti, à 130 kil. de la mer, en arrière de la côte d'Or. Il a pour capitale une ville de même nom, à 80 kil. S. O. de Coumassie. Riches mines d'or.

DANNEMARIE, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 19 kil. E. de Béfort: 750 hab.

DANNENBERG, ville du roy. de Hanovre, à 52 kil. S. E. de Lunebourg; 1,500 hab. Cette ville a été la résidence d'une branche de la maison de Brunswick, dite *Brunswick-Lunebourg*.

DANTE ALIGHIERI, célèbre poëte italien, né à Florence en 1265, eut pour maître Brunetto Latini, et cultiva toutes les sciences connues de son temps. Dès sa première enfance il ressentit la passion de l'amour et fut épris de la jeune Béatrix qu'il perdit à la fleur de l'âge. Dans les troubles qui agitaient alors l'Italie, Dante fut ardent gibelin; il se signala dans plusieurs expéditions contre les Guelfes d'Arezzo, de Bologne et de Pise; contribua beaucoup par sa valeur à la victoire de Campaldino (1289), et à la prise de Caprona (1290). Il remplit en outre avec succès un grand nombre de missions politiques, et fut nommé en 1300 un des princes ou magistrats suprêmes de Florence. Mais la division s'étant mise entre les Gibelins qui dominaient à Florence, et la ville s'étant partagée entre deux nouvelles factions: les *Noirs*, qui voulaient ouvrir leurs portes à Charles d'Anjou, et les *Blancs* qui le repoussaient; Dante, qui avait pris chaudement parti pour les *Blancs*, fut exilé de sa patrie; peu après son départ il fut condamné à être brûlé vif. Il erra depuis de ville en ville, luttant contre la misère; séjourna à Sienne, à Vérone, vint passer quelque temps à Paris où il fréquenta l'université, et se fixa enfin à Ravenne, où il mourut en 1321. Il s'était marié après la mort de Béatrix, et il a laissé plusieurs enfants. Pendant son exil, Dante composa le célèbre poëme connu sous le titre de *Divina Comedia*: il comprend trois poëmes ou actes distincts, *l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis*; le poëte, racontant le sort des âmes après la vie terrestre, place dans l'enfer et le purgatoire tous ceux qui ne se sont signalés que par leurs crimes ou leurs vices, ceux surtout qui ont été les auteurs de ses maux, et dans le paradis ceux qui ont fait le bien. Il feint que Virgile, son poëte favori, l'accompagne dans l'enfer et le purgatoire, pour lui nommer les réprouvés et lui décrire leurs supplices, et que Béatrix est son guide dans le paradis. Cette composition extraordinaire est une des productions les plus sublimes qu'ait enfantées le génie de l'homme, mais c'est aussi un des ouvrages les plus bizarres et les plus obscurs: les allusions dont il est rempli sont la principale cause de cette obscurité. La *Divine Comédie* est le premier poëme qui ait été écrit en langue italienne; jusque-là on n'écrivait qu'en latin. Il est divisé en tercets ou rimes triplées. Ce poëme excita une admiration universelle. Dans plusieurs villes on créa des chaires où il devait être expliqué; Boccace fut le premier qui remplit la chaire créée dans ce but à Florence. Outre *la Divine Comédie*, le Dante a aussi composé des *Poésies lyriques* qui ne sont pas indignes de lui; la *Vita nuova*, qui renferme des détails sur ses premières années et sur son amour pour Béatrix; des traités *De Monarchia*, contre l'empereur Henri VII; *De vulgari Eloquentia*. Les œuvres du Dante ont été réunies par Zapata de Cisneros, chez Zatta, Venise, 1758, 5 vol. in-4. La *Divine Comédie* a eu une foule d'éditeurs et de commentateurs; la 1re édition est de 1472; l'une des plus estimées est l'édition publiée à Rome par le père Lombardi, 1791, et réimprimée en 1815 avec des notes. Parmi les traductions françaises la meilleure est celle de M. Artaud, 1811, 3 vol. in-8, réimp. avec le texte en regard, en 9 vol. in-12, 1828-30. Grangier (1596), Rivarol (1783), Terrasso (1817), Antony Deschamps (1830), Gourbillon (1831), ont traduit des morceaux plus ou moins étendus de la *Divine Comédie*. M. Artaud a donné en 1840 une *Histoire de la vie du Dante*.

DANTINE (dom Maur-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Gonrieux, près de Liége, en 1688, mort à Paris en 1746, travailla à la *Collection des Décrétales*, à une nouvelle édit. du *Glossaire* de Ducange (il en publia les 5 premiers volumes, 1734-35), et à *l'Art de vérifier les dates*.

DANTISCUM, nom latin de DANTZICK.

DANTON (Georges-Jacques), célèbre démagogue, né à Arcis-sur-Aube en 1759, exerçait les fonctions d'avocat aux conseils du roi lorsqu'éclata la révolution française. Il en adopta les principes avec enthousiasme, et ne tarda pas à rompre avec la cour. Il avait reçu de la nature toutes les qualités d'un tribun: énergie prodigieuse, intelligence vaste et féconde, imagination ardente, stature athlétique, visage d'une expression terrible, voix tonnante; aussi obtint-il bientôt un grand ascendant sur le peuple. Il fonda le club des Cordeliers, et y professa les doctrines les plus révolutionnaires. En 1791 il fut nommé membre de l'administration départementale de la Seine, en 1792 substitut du procureur de la Commune de Paris. Cette même année, il fut un de ceux qui dirigèrent le plus activement la journée du 10 août, et qui contribuèrent le plus à faire prononcer la déchéance du roi. Après cet événement, l'Assemblée législative lui confia le portefeuille du ministère de la justice. Au 2 septembre, lorsque l'entrée des Prussiens en Champagne avait répandu la consternation dans Paris, Danton déploya le caractère le plus énergique et montra une confiance qui releva tous les courages; mais il ternit à jamais sa gloire en ordonnant dans ces horribles journées de septembre le massacre des prisonniers, en organisant la terreur, et en faisant promener la guillotine par toute la France. En 1793 il quitta le ministère de la justice pour les fonctions de député à la Convention, auxquelles l'avaient appelé les électeurs de Paris. Rival de Robespierre, il exerça dans l'assemblée un ascendant qui fut très grand d'abord, mais qui s'affaiblit au moment où il se retira dans son pays pour y prendre du repos. A son retour il trouva sa popularité abaissée. Danton avait fait répandre le sang par système et non par cruauté; aussitôt qu'il pensa que la modération serait plus utile que la terreur, il conseilla de l'employer. Ces sentiments le perdirent; il fut arrêté par l'ordre de Robespierre, dont la jalousie éclatait à la fin. Il fut condamné sans pouvoir achever sa défense, et monta avec courage sur l'échafaud le 5 avril 1794. Danton avait des mœurs domestiques douces; il chérissait son épouse et ses enfants; plusieurs fois les malheureux, et ses rivaux même, lorsqu'ils s'adressèrent à l'homme privé, trouvèrent en lui un protecteur.

DANTZICK, *Danzig* en allemand, *Gedanum* et *Dantiscum* en latin, ville des États prussiens (Prusse), ch.-l. de la régence de Dantzick, sur la Vistule, près de son embouchure, à 390 kil. N. E. de Berlin; 65,000 hab. (moins de 40,000 en 1814). Belle situation, beaux édifices, établissements scientifiques nombreux (Institut royal de navigation, etc.). Fortifications très importantes. Ville industrielle et commerçante (c'est la première place marchande de la monarchie prussienne). Résidence d'un consul français. — Dantzick florissait dès l'an 997, et était la capitale de la Pomérélie. En 1295 elle passa avec cette province sous la domination polonaise; mais en 1308 Vladislas IV céda le tout à l'Ordre Teutonique. Les chevaliers l'agrandirent en 1311, et en 1314 la fortifièrent. En 1454, elle fut conquise par les Polonais; mais en 1575, ayant refusé de reconnaître Étienne Bathori, elle eut à soutenir la guerre contre ce monarque, qui s'en empara en 1577. Stanislas s'y réfugia en 1734 et y soutint un siége. La Prusse se la fit céder en 1793. Dantzick fut une des principales villes de la Hanse de 1360 à 1641, et elle était le chef-lieu du quartier prussien. Lors de la dissolution de la ligue, elle s'unit aux trois villes de Lubeck, Hambourg et Brême (jusqu'à ces derniers temps on a nommé ces quatre cités, *villes hanséatiques*). En 1807, le maréchal Lefebvre s'empara de cette ville et reçut en récompense le titre de duc de Dantzick. Par la paix de Tilsitt cette ville fut déclarée ville libre, sous la protection de la France, de la Prusse et de la Saxe; mais en 1813, les alliés la reprirent après un siége long et meurtrier. Elle fut enfin rendue à la Prusse en 1815.

DANTZICK (duc de). *Voy.* LEFEBVRE (maréchal).

DANUBE, *Danubius* ou *Ister* des anciens (*Ister* se dit surtout de la portion inférieure du cours), *Donau* des Allemands; grand fleuve de l'Europe, naît dans le grand-duché de Bade, par 8° 10' long. E., 47° 58' lat. N.; traverse la Bavière, l'Autriche, la Hongrie; sépare cette dernière ainsi que la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie d'avec la Servie et la Bulgarie, et tombe dans la mer Noire par cinq embouchures, entre 45° 32' et 47° 34' lat. N.: cours, 2,790 kil. Les principaux lieux qu'il arrose sont Sigmaringen, Ulm, Ratisbonne, Passau, Lintz, Vienne, Presbourg, Gran, Pesth et Bude, Petervaradin, Belgrade, Sémendrie, Widdin, Nicopoli, Silistrie, Turna, Brahilov. Parmi ses nombreux affluents les principaux sont: 1° à droite, l'Iller, le Lech, l'Inn, la Traun, l'Ens, la Trasen, la Leitha, le Raab, la Drave avec la Mur, la Save, la Morava, l'Isker; 2° à gauche, la Brenz, la Wernitz, l'Altmühl, la Nab, la Regen, l'Ilz, la March ou Morava (différente de celle qui aboutit à la rive droite), le Gran, la Theiss, l'Aluta, l'Ardjich, la Sereth et le Pruth. Le Danube est très rapide (7 kil. par heure). Sur ses bords, depuis la Hongrie, sont de vastes marais; il a peu de ponts, et la navigation y est difficile. Ce fleuve forma lontemps la limite de l'empire romain (sauf pendant le temps qui vit la Dacie Trajane unie à l'empire). Aujourd'hui l'empire russe est séparé de l'empire ottoman par la plus méridionale des 5 bouches, dite la bouche Saint-George.

DANUBE (cercle du), un des quatre cercles du roy. de Wurtemberg, au S. de celui de l'Iaxt; 137 kil. sur 62; 338,800 hab. Ch.-l., Ulm.

DANUBE (cercle du BAS-), *Unter-Donau*, un des 8 cercles du roy. de Bavière, limitrophe de l'Autriche à l'E. et au S., de la Bohême au N. et N. E.: 142 kil. sur 97; 335,200 hab. Ch.-l., Passau.

DANUBE (cercle du HAUT-), *Ober-Donau*, un des 8 cercles du roy. de Bavière, borné à l'O. par le Würtemberg, au S. O. par le Tyrol et le lac de Constance; 169 kil. sur 75; 510,000 hab. Au S. courent les Alpes de Souabe.

DANUBE (cercles EN-DEÇA et AU-DELA DU), deux des quatre grandes divisions de la Hongrie. Les mots *au-delà* et *en-deçà* supposent ici que le point de vue est pris de la partie orientale de la Hongrie, et même en ce sens ils ne correspondent pas encore bien exactement aux positions géographiques. Le cercle au-delà du Danube, qui est le plus voisin de l'Autriche, a 11 comitats (Wieselburg, OEdenburg, Eisenburg, Raab, Komorn, Szalad, Szumegh, Veszprim, Stuhlweissenbourg, Baranya, Tolna). Le cercle en-deçà du Danube a 13 comitats (Presbourg, Neutra, Trencsin, Thurotz, Arva, Lipto, Sohl, Bars, Hont, Neograd, Gran, Pesth, Bacs).

DANUS ou IDANUS, fleuve de Gaule, auj. l'AIN.

DANVERS, commune des États-Unis (Massachussets), à 24 kil. N. E. de Boston; 3,800 hab.

DANVILLE, nom commun à beaucoup de villes des États-Unis, dont la principale est dans l'état de Vermont, à 36 kil. N. E. de Montpellier; 2,400 hab.

DANVILLE, géographe. *Voy.* ANVILLE (D').

DAONÆ, peuple de l'Inde ancienne, dans la Chersonèse d'Or, habitait sur les bords de l'Iraouaddy actuel, aux environs d'Ava.

DAOUALAGHIRI (mont), montagne d'Asie sur les limites du Népal, par 29° 4' lat. N. et 79° 31' long. E., est le plus haut sommet de la chaîne de l'Himalaya; il a 8,800 mètres d'élévation.

DAOULAS, ch.-l. de cant. (Finistère), à 16 kil. E. de Brest; 580 hab.

DAOULETABAD, *Dowlatabad* des Anglais, ville de l'Hindoustan, dans le roy. du Decan, à 13 kil. N. O. d'Aurengabad, faisait partie de l'Aurengabad et a été capitale d'une principauté puissante.

DAOURIE, vaste région de l'Asie centrale en inclinant vers le N. E., entre le Saghalien et le lac Baïkal; elle est très haute, très froide; les monts qui la couvrent font partie du Grand-Altaï; elles renferment des mines d'argent, de plomb, de cuivre et de fer. La plupart des habitants sont de la famille tongouse. Cette contrée est partagée entre la Russie et la Chine: la partie russe a pour capitale Nerschinsk et fait partie du gouvernement d'Irkourtsk; la partie chinoise est enclavée dans la Mantchourie.

DAPHNÉ, fille du Ladon ou du Pénée, fut aimée d'Apollon pendant son exil sur la terre. Ce dieu, poursuivant la nymphe, l'atteignit sur les bords du Pénée. Daphné implora le secours de son père, qui, pour la sauver, la métamorphosa en laurier (en grec *daphné*). Apollon, désolé, voulut que le laurier lui fût consacré, et qu'il devînt la récompense des poëtes.

DAPHNÉ, village délicieux, sur l'Oronte, au S. O. d'Antioche, était regardé comme un faubourg de cette ville. Les riches y avaient des maisons de campagne. On y célébrait tous les ans, dans un bois de lauriers qui était voisin, les fêtes d'Apollon Daphnéen. — Ville de l'Égypte infér., auj. *Safnat*, près de la bouche pélusiaque du Nil, au S. O. de Péluse.

DAPHNIS, berger de Sicile, fils de Mercure et d'une nymphe, était habile à chanter et à jouer de la flûte, et fut protégé des Muses, qui lui inspirèrent l'amour de la poésie. Il fut le premier, dit-on, qui excella dans la pastorale.

DARAB GHERD, ville d'Iran (Fars), à 19 kil. S. E. de Chiraz, par 52° 2' long. E., 29° 4' lat. N.: de 12 à 15,000 hab. Cette ville est grande, mais à peu près en ruines. — Elle fut, dit-on, fondée par Darius (Darab) Nothus.

DARA-CHEKOUH, fils aîné de Chah-Djihan, souverain mogol de l'Hindoustan, né en 1617, fut associé à son père, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par son frère Aureng-Zeyb, jaloux de son crédit, dans une bataille que lui livra ce dernier près d'Agra. Ce prince était fort savant et avait traduit ou fait traduire un assez grand nombre d'ouvrages du sanscrit en persan, entre autres l'*Oupnekhat*.

DARADUS, fleuve de l'Afrique, se jetait, suivant Ptolémée, dans l'Océan Atlantique, au N. du cap

Arsenarium (auj. le cap *Vert*). On pense que c'est le *Sénégal* ou bien la rivière de *Sus*.

DARAH ou **DRAHA**, *Daræ Gæluli*, prov. de l'état de Maroc, entre le Tafilet, le Sahara, la prov. de Sus; 580 kil. sur 310. Dattes renommées; du reste peu de fertilité. Antimoine, cuivre, fer. — Le ch.-l. de cette province et la rivière qui baigne ce ch.-l. portent aussi le nom de Darah.

DARALKHIER. *Voy.* ADJMIR.

DARAN (Jacq.), habile chirurgien, né en 1701 à Saint-Frajou (H.-Garonne), mort en 1784, s'est occupé avec succès des maladies des voies urinaires et a inventé pour les guérir les bougies médicamenteuses ou emplastiques qui portent son nom.

DARANTASIE, *Darantasia*, auj. *Moustier-en-Tarentaise*, ch.-l. des *Centrones*, dans les Alpes Grecques (prov. du diocèse des Gaules).

DAR-BAGHERMÉ, c.-à-d. *état de Bagherme*, état de la Nigritie centrale. *Voy.* BAGHERMÉ.

DARCET (Jean), chimiste, né en 1725 à Douazit (Landes), mort en 1801 à Paris, fut d'abord précepteur des fils de Montesquieu et jouit de l'amitié de ce grand homme jusqu'à sa mort; il se fit ensuite recevoir médecin (1762), et s'étant lié avec Rouelle, se livra spécialement à l'étude de la chimie. Il fut nommé en 1774 professeur au collége de France, puis directeur de la manufacture de Sèvres, inspecteur des essais des monnaies, membre de l'Académie des Sciences où il remplaça Macquer, et enfin sénateur. On lui doit l'art de fabriquer la porcelaine, que jusque-là on tirait de l'étranger, une foule d'analyses chimiques, l'extraction de la gélatine des os, et de la soude du sel marin, l'invention de l'alliage qui porte son nom, etc. On a de lui un grand nombre de mémoires dans les recueils des sociétés savantes; on a publié à part ses *Mémoires sur l'action d'un feu égal sur un grand nombre de terres*, 1766.

DARCHAN, ville du Thibet. *Voy.* GANGARI.

DARDA, *Mursa Minor*, bourg de Hongrie (Baranya), à 9 kil. N. d'Eszek, sur la Drave.

DARDANELLES, nom qu'ont d'abord porté en commun les deux villes de Bovalli-Kalessie et Nagara-Bouroum (jadis Sestos et Abydos), situées sur les deux bords du détroit qui sépare la Turquie d'Europe de l'Asie, et dont une seule (la 2ᵉ) est dans l'ancienne Dardanie (d'où son nom). Ces deux villes se nomment auj. Anciennes-Dardanelles, et on appelle Nouvelles-Dardanelles deux autres villes situées sur le même détroit : Kilidh-Bahr et Sultanié-Kalessie, dite aussi Château d'Europe et Château d'Asie. Ces quatre villes sont très fortifiées et rendent presque impossible le passage des Dardanelles. On compte 336 bouches à feu sur la côte européenne, 488 sur la côte asiatique. Néanmoins les Anglais, conduits par l'amiral Duckworth, forcèrent les Dardanelles en 1807; il est vrai qu'à cette époque les fortifications étaient très délabrées.

DARDANELLES (canal ou détroit des), l'*Hellespontus* des anciens, détroit qui lie l'Archipel à la mer de Marmara et conduit à Constantinople. Sa largeur varie de 2 à 9 kil.; la côte occident. est européenne; la côte orient. est asiatique (c'est l'ancienne Dardanie, en Mysie). Sur ses bords sont plusieurs forts et batteries (*Voy.* l'art. précéd.). Ce canal est si étroit qu'en quelques endroits on peut le traverser à la nage. (*Voy.* HELLESPONT.)

DARDANELLES (PETITES-). On appelle quelquefois ainsi le golfe de LÉPANTE.

DARDANIE, *Dardania*, région de l'Europe ancienne, au S. de la Mésie centrale, et sur le revers septent. des monts Scard et Orbel. Ch.-l., Scupi. Au temps de Constantin la Dardanie devint une prov. du diocèse de Dacie. La Dardanie fut soumise à la Macédoine par Philippe et par Alexandre, mais elle ne fit que nominalement partie de leur empire. Les Romains ne l'assujettirent qu'au Iᵉʳ siècle.—On donne aussi le nom de Dardanie à la Troade, où avait régné Dardanus. On retrouve encore auj. le nom de Dardanie dans les *Dardanelles* (*Voy.* ce nom).

DARDANUS, un des plus anciens rois de Troie, était né à Corythe en Étrurie. Ayant tué son frère Jasius pour s'emparer du trône, il fut forcé de s'expatrier, et passa dans l'Asie Mineure, où il épousa la fille de Teucer, roi de la Teucrie. Il lui succéda et régna de 1568 à 1537 av. J.-C. On le regarde comme le fondateur de Troie. C'est de lui que les Troyens sont appelés par les poëtes *Dardanidæ*, et la Troade *Dardanie*. C'est lui qui fit faire le Palladium.

DARÈS *le Phrygien*, Troyen, vivait au temps de la guerre de Troie, était grand-prêtre de Neptune. Il écrivit, au rapport d'Élien, une histoire de cette guerre. Il est fort probable qu'Élien se trompait, et que l'ouvrage qu'on avait sous le nom de Darès, et qu'on appelait *Petite Iliade*, était l'ouvrage d'un sophiste moderne. Quoi qu'il en soit, nous n'avons plus cet ouvrage en grec; il n'en existe aujourd'hui qu'une traduction latine sous le titre *De Excidio Trojæ*, faussement attribuée à Cornelius Népos. Darès est le plus souvent imprimé avec Dictys de Crète. La meilleure édition est celle de Périzonius, Amsterdam, 1702, qui fait partie des *Variorum*. Il a été plusieurs fois traduit; la traduction la plus récente est d'A. Caillot, 1813.

DARÈS, athlète troyen dont il est parlé au vᵉ livre de l'*Énéide*, osa défier Entelle, qui le terrassa.

DAR-FOQ, c.-à-d. *état de Foq*, pays de Nubie, dans la partie mérid. du Sennaar, sur la rive gauche du Toumat.

DAR-FOUR, c.-à-d. *roy. de Four*, état de l'Afrique centrale, sur les confins de la Nigritie et de la contrée du Bahr-el-Abiad, à l'E. du Dar-Koulla et du Dar-Bagliermé, au S. O. de la Nubie, à l'O. du Kordofan. Population, 200,000 hab. Ch.-l., Cobbé. Grands déserts semés de belles oasis. Quelques endroits fertiles; peu d'eau. Le commerce s'y fait par caravanes et seulement moyennant échange. Les habitants sont noirs, mais différents des nègres de la Guinée; ils professent l'islamisme. Ils obéissent à un roi despotique.— Le Dar-Four était jadis maître du Kordofan, du Bégo, du Dar-Runga, etc.; il est auj. réduit à ses propres forces et de médiocre importance.

D'ARGENSON (VOYER). *Voy.* ARGENSON (VOYER D').

DARIEL, fort russe en Circassie, sur la limite de l'Europe et de l'Asie, et sur la rive droite du Terek, entre Mosdok et Tiflis. Il donne son nom au défilé jadis nommé *Portes Caucasiennes*.

DARIEN, ou ATRATO, riv. de Colombie, donne son nom au golfe de Darien. *Voy.* ATRATO.

DARIEN (golfe de), golfe formé par la mer des Antilles, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Grenade, entre 7° 50' et 10° 12' lat. N., et entre 77° 55' et 79° long. O. Il reçoit l'Atrato ou Darien.

DARIEN (isthme de), le même que l'isthme de Panama, est ainsi nommé du golfe de Darien. *Voy.* PANAMA.

DARIEN, ville des États-Unis (Géorgie), à 88 kil. S. O. de Savannah, sur la branche N. de l'Alatamaha; 2,000 hab.

DARIORIGUM, ville de Gaule, auj. VANNES.

DARIUS I, roi de Perse, fils d'Hystaspe, et de la race des Achéménides, monta sur le trône l'an 521 av. J.-C., après l'interrègne qui suivit la mort de Cambyse et celle de l'usurpateur Smerdis le mage. On dit qu'à la mort de Smerdis les principaux seigneurs, ne pouvant s'accorder entre eux, convinrent de reconnaître pour roi celui dont le cheval hennirait le premier au lever de l'aurore, et que Darius obtint la couronne par l'artifice de son écuyer qui mena d'avance une cavale au lieu du rendez-vous. Darius réprima la révolte de la Babylonie, et s'empara de Babylone par le dévouement de Zopyre (*Voy.* ce nom). Il conquit ensuite la Thrace et s'avança dans la Scy-

thie ; mais il y perdit presque toute son armée. Il envahit les Indes et en soumit une partie. Il résolut ensuite de faire la guerre aux Grecs, qui avaient secouru les Ioniens révoltés contre lui, et envoya dans leur pays une armée considérable, sous les ordres de Datis et d'Artapherne. Mais ces deux généraux furent vaincus à Marathon par Miltiade, et perdirent plus de 200,000 hommes, l'an 490 av. J.-C. Darius préparait une nouvelle expédition contre la Grèce, et s'efforçait en même temps de soumettre l'Egypte révoltée, quand il mourut, l'an 485.

DARIUS II, surnommé *Ochus* ou *Nothus*, c'est-à-dire *bâtard*, fils naturel d'Artaxerce Longuemain, monta sur le trône après la mort de Sogdien, assassin de Xerxès II (423 av. J.-C.). L'Egypte, la Médie, la Lydie, se soulevèrent sous son règne ; mais il réprima ces divers mouvements à l'aide de ses généraux, et laissa le sceptre à son fils Artaxerce Mnémon, l'an 404 av. J.-C.

DARIUS III, CODOMAN, dernier roi de Perse, descendait de Darius Nothus. L'eunuque Bagoas, après avoir empoisonné plusieurs princes, allait faire subir le même sort à Darius, quand celui-ci, instruit de ses desseins, l'obligea à boire lui-même le poison qu'il avait préparé, 335 avant J.-C. Cette année même, Alexandre envahit les états de Darius, défit ses généraux auprès du Granique (334), le battit lui-même à Issus (333), lui enleva Gaza, Tyr, toute l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte, et, sans s'arrêter à ses propositions de paix, vint lui présenter de nouveau la bataille auprès d'Arbèles. Darius fut encore vaincu et s'enfuit dans la Médie ; mais Bessus, satrape de la Bactriane, l'assassina dans la route (331). Alexandre pleura Darius et lui fit faire des obsèques magnifiques. Ce prince était bon et juste, il ne manquait même pas de bravoure ; mais il ne connaissait pas l'art de la guerre.

DARIUS LE MÈDE, prince mentionné dans la Bible par Daniel, est le même, selon les uns, que Cyaxare II, et, selon d'autres, que Darius, fils d'Hystaspe.

DARKING, ville d'Angleterre. *Voy.* DORKING.

DAR-KOULLA, c.-à-d. *état de Koulla*, état de Nigritie, tributaire du Bournou, au S. E. de cet empire, au S. du Dar-Bagthermé, au S. O. du Dar-Four. Ce pays paraît être fort grand, mais il est encore peu connu.

DARLASTON, ville d'Angleterre (Strafford), à 26 kil. N. O. de Derby ; 6,800 hab. Canal qui joint le Trent, l'Humber, etc. Beaucoup de fabriques.

DARLINGTON, ville d'Angleterre (Durham), à 28 kil. de Durham ; 8,600 hab. Industrieuse et très commerçante. Moulin pour tailler et polir les verres d'optique. Source minérale. — *Voy.* ARLINGTON.

DARMSTADT, capit. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Darm, à 480 kil. E. de Paris, à 23 kil. S. de Francfort-sur-le-Mein ; 15,000 hab. D'après le recensement de 1801, la population n'était alors que de 9,853 hab. Darmstadt est divisée en ville vieille et ville neuve. Quelques édifices remarquables. Château ducal, muséum, etc. Collége, bibliothèque, école dite *Realschule*, école militaire, sociétés savantes, etc. Draps, toiles, tanneries, etc. — Au XIVe siècle, la ville de Darmstadt n'était encore qu'un village qui appartenait aux comtes de Katzenellenbogen ; en 1479, elle passa par mariage dans la maison de Hesse, et devint en 1567 la résidence de Georges, fondateur de la ligne de Hesse-Darmstadt.

DARMSTADT (HESSE-), duché. *Voy.* HESSE.

DARNETAL, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur l'Aubette, à 3 kil. E. de Rouen ; 5,979 hab. Draps, teintureries, tonderies de draps.

DARNEY, ch.-l. de cant. (Vosges), à 25 kil. S. de Mirecourt ; 1,400 hab. Jadis place forte.

DARNLEY, île de l'Australie, entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, par 149° 39' long. E., 9° 39' lat. S. ; 22 kil. de tour. Elle est habitée par un peuple féroce.

DARNLEY (Henri STUART, lord), seigneur écossais, fils du comte de Lennox et de Marguerite Douglas, nièce de Henri VIII, roi d'Angleterre, épousa en 1561, à l'âge de 20 ans, Marie Stuart, reine d'Écosse, sa cousine, qui avait conçu pour lui une vive passion. Il se livra bientôt à un grossier libertinage, persécuta tous ceux qu'il croyait les favoris de la reine, et fit mettre à mort, dans l'appartement même de Marie Stuart, Rizzio, musicien de la cour (1566), qu'il soupçonnait. Il périt lui-même dans la nuit du 9 février 1567, le palais où il se trouvait ayant sauté en l'air. Marie fut accusée d'avoir trempé dans ce meurtre.

DAROCA, ville d'Espagne (Saragosse), dans la capitainerie générale d'Aragon, sur la Xiloca, à 33 kil. de Calatayud ; 5,000 hab.

DAROUAR ou NASSIRABAD, ville forte de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. d'un district de même nom, par 15° 28' lat. N., 72° 48' long. E. En 1784 Tippou-Saïb la prit aux Mahrattes, mais il la reperdit en 1791. Elle fut cédée aux Anglais en 1825.

DAR-SZALEH, état de la Nigritie. *Voy.* BORGOU.

DART, riv. du comté de Devon, sort des marais de Dartmoor, coule au S., arrose Devon et se jette dans la Manche à Dartmouth.

DARTFORD, ville d'Angleterre (Kent), à 22 kil. E. de Londres, sur le Darent ; 4,800 hab. Fabrique de poudre à canon ; papeterie. Mausolée de John Spilman, qui introduisit en Angleterre, sous le règne d'Elisabeth, les premières manufactures de papier.

DARTMOUTH, ville d'Angleterre (Devon), à 44 kil. S. d'Exeter, sur le Dart, près de son embouchure ; 4,500 hab. Les Français se sont emparés de Dartmouth sous Richard I et sous Henri IV.

DARU (P.-Ant.-Noël BRUNOT, comte), homme d'état et littérateur, né à Montpellier en 1767, mort en 1829, fut commissaire des guerres de 1783 à 1789. Partisan modéré de la révolution, il fut emprisonné, et n'obtint sa liberté qu'au 9 thermidor. En l'an X (1801), il entra au tribunat. En 1806, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Berlin ; la même année, il fut admis à l'Institut. Il était ministre secrétaire d'état en 1811, et s'opposa dans les conseils de l'empereur à la guerre de Russie. Après la restauration, il fut nommé pair, et défendit avec constance la cause des libertés publiques. Ses ouvrages principaux sont : une *Traduction en vers des Œuvres d'Horace*, 1804, une des meilleures que nous possédions ; *Histoire de la république de Venise*, 1819, 7 vol. in-8, et 1821, 8 vol. in-8, ouvrage devenu classique ; *Histoire de Bretagne*, 1826, 3 vol. in-8.

DARUVAR, ville des Etats autrichiens (Esclavonie), à 62 kil. E. de Kreutz ; 3,000 hab. Beau château, école normale. Eaux thermales. Aux environs, marbres et ruines romaines.

D'ARVIEUX. *Voy.* ARVIEUX.

DARWIN (Erasme), poète anglais, né en 1731 à Elston, dans le comté de Nottingham, mort en 1802, était médecin et exerça son art avec un grand succès à Lichfield. On a de lui un poème célèbre, intitulé : *le Jardin botanique*, 1781, divisé en 2 parties : *l'Économie de la végétation* et *les Amours des plantes* (la 2e partie a été traduite par Deleuze, 1799), et un ouvrage fort original, intitulé : *Zoonomie* ou *Lois de la vie organique*, 1801 ; il y classe les maladies de l'homme d'après une méthode analogue à celle adoptée par Linné pour les plantes, et les explique toutes par l'*excitabilité*, comme Brown.

DASS, île du golfe Persique, par 50° 45' long. E., 25° 10' lat. N., 9 kil. de long. Pêche de perles.

DASSARETIE, ou *Pays des Dassarètes*, région de la Macédoine, entre les monts *Bermii* et *Candarii*, au N. de l'Orestide et à l'O. de la Lyncestide, répond au sandjakat moderne d'Ochrida, dans la Roumélie.

Lychnide en était la ville principale. Les Dassarètes, braves et féroces, ne furent soumis que par Philippe, qui ensuite en fit d'excellents soldats.

D'ASSOUCY. *Voy.* ASSOUCY (D').

DASYPODIUS, nom de plusieurs savants allemands dont le plus connu est Pierre Dasypodius, grammairien, mort à Strasbourg en 1559. Il a publié un *Dictionnaire latin, grec et allemand.*

DATAME, général des troupes perses sous Artaxerce Ochus, remporta des victoires signalées sur les ennemis de ce prince ; mais ayant été disgracié par le roi, auprès duquel des envieux l'avaient desservi, il fit révolter la Cappadoce, et défit le satrape Artabaze, envoyé contre lui par le roi. Il fut tué peu de temps après par trahison, 361 av. J.-C. Cornélius Népos a écrit sa vie.

DATHAN. *Voy.* CORÉ.

DATIS, général de Darius I, commandait, avec Artapherne, l'armée de Perses qui fut battue par Miltiade à Marathon (490 av. J.-C.).

DATTES (Pays des), dans l'Afrique septentr. *Voy.* BILÉDULGÉRID.

D'AUBE (Fr. RICHER), jurisconsulte (1686-1752), était parent de Fontenelle et s'était acquis une certaine célébrité par son ardeur pour la dispute. Ruhlière l'a mis en scène dans son poëme sur les *Disputes*. On a de lui un ouvrage volumineux et médiocre, intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, 1743, in-4.

DAUBENTON (L.-J.-Marie), naturaliste, né à Montbard en 1716, mort à Paris en 1800, exerça d'abord la médecine, puis s'adjoignit à Buffon pour la rédaction de l'*Histoire naturelle des animaux* et fournit aux 15 premiers volumes des articles de description anatomique ; ces descriptions sont regardées comme des chefs-d'œuvre d'exactitude, et forment encore aujourd'hui une des bases de l'anatomie comparée. Buffon le fit nommer en 1745 garde et démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle ; il devint en 1778 professeur d'histoire naturelle au collége de France, en 1783 professeur d'économie rurale à l'école d'Alfort, et fit en 1785 quelques leçons aux écoles normales. Il fut reçu de bonne heure à l'Académie des Sciences et fournit à cette société un grand nombre de mémoires. Il a en outre donné des articles à l'*Encyclopédie* et à plusieurs recueils savants. On lui doit la naturalisation des moutons espagnols en France, et il a publié plusieurs ouvrages sur la manière d'élever ces animaux.— Madame Daubenton, son épouse, est l'auteur du roman intitulé : *Zélie dans le désert.*

D'AUBIGNAC (l'abbé). *Voy.* AUBIGNAC (D').

D'AUBIGNÉ. *Voy.* AUBIGNÉ (D').

DAUBIGNY (J.-L.-Marie VILLAIN), ancien procureur au parlement de Paris, devint membre de la municipalité de Paris pendant la révolution, et servit tour à tour Danton et Robespierre. Il fut accusé, après les massacres de septembre, d'avoir commis un vol considérable dans le garde-meuble de la couronne, mais il parvint à arrêter les poursuites. Adjoint en 1793 au ministre de la guerre, Bouchotte, il se vit accusé d'un second vol et fut de nouveau acquitté. Il fut compromis en 1801 dans l'affaire de la *machine infernale*, et déporté aux îles Séchelles, où il est mort.

DAUCOURT (BARBIER). *Voy.* BARBIER.

DAUDIN (Fr.-Marie), jeune naturaliste, né vers 1770, mort en 1804, a composé un traité d'*Ornithologie* (1800, 2 vol. in-4), ouvrage peu exact et qui est resté incomplet, et une *Histoire naturelle des reptiles* (1802-3, 8 vol. in-8), qui fait suite au *Buffon* de Sonnini et qui est estimée.

DAUDNAGOR, ville de l'Inde anglaise (Bengale), sur la rive droite de la Sone ; 8,000 maisons, y compris Ahmedgonge. Grand commerce d'opium. Agates, onyx, cornalines.

DAULE, riv. de la Nouvelle-Grenade, naît dans les Andes, à 90 kil. S. O. de Quito, coule du N. au S. et se jette dans le Guayaquil près de la ville de ce nom, après un cours de 200 kil. environ.

DAULIS, d'abord *Anacris*, auj. *Dalia*, ville de Phocide, au S. E. de Delphes, et à l'O. de Chéronée. C'est là que la fable place les aventures de Philomèle et de Procné.

DAUMESNIL (Pierre), général français, surnommé *la Jambe de bois*, né à Périgueux en 1777, mort en 1832, servit d'abord comme simple soldat dans les guerres d'Italie et d'Égypte. A la suite d'une foule d'actions d'éclat, il fut nommé major de la garde en 1809 ; il eut une jambe emportée par un boulet de canon à Wagram. En 1812, il fut élevé au grade de général de brigade, et reçut de l'empereur pour retraite le gouvernement du château de Vincennes. En avril 1814, il défendit ce poste avec le plus grand courage contre les troupes alliées ; aux sommations qui lui furent faites, il répondit plaisamment : *Je vous rendrai la place lorsque vous m'aurez rendu ma jambe.* Il fut mis à la retraite par Louis XVIII. On s'empressa en 1830 de le rétablir dans son gouvernement. A cette époque, il s'opposa avec énergie aux exigences du peuple de Paris, qui s'était porté en foule à Vincennes et qui demandait à grands cris la tête des ministres de Charles X.

DAUN (Léopold-Marie, comte de), feld-maréchal d'Autriche, né à Vienne en 1705, mort en 1766, fut généralissime des troupes impériales pendant la guerre de Sept-Ans, et eut à combattre Frédéric-le-Grand. En 1757, il gagna sur ce prince à Kœllin une victoire complète et fut proclamé le sauveur de la patrie. Mais il fut ensuite défait à Leuthen avec le prince François de Lorraine. Il reprit ses avantages l'année suivante, en remportant sur Frédéric à Hochkirch une victoire plus brillante que la première. En 1759, il prit Dresde ; mais il se laissa battre en 1760, malgré la supériorité du nombre et les avantages d'une excellente position.

DAUNIE, *Daunia*, à peu près la *Capitanate*, région de l'Italie mérid., dans l'Apulie, dont elle formait la partie septent. ; les Grecs étendaient même le nom de Daunie à toute l'Apulie. Villes principales : *Arpi* ou *Argyrippa*, fondée par Diomède ; *Cannes*, célèbre par la défaite des Romains ; *Venusia*, patrie d'Horace. La Daunie doit son nom à Daunus, son premier roi, qui était beau-père de Diomède.

DAUNOU (P.-Claude-François), pair de France, membre de l'Institut, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit en 1761 à Boulogne. Il entra d'abord chez les Oratoriens et enseigna les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges de cet ordre. Rendu par la révolution à la vie civile, il fut nommé, en 1792, député à la Convention nationale, où il se distingua par la modération de ses opinions ; puis au Conseil des cinq-cents, dont il fut le premier président et un des membres les plus actifs ; fit un instant partie du tribunat, devint garde de la bibliothèque du Panthéon en 1801, et en 1804 archiviste de l'empire, charge qu'il perdit sous la Restauration, mais qu'il reprit en 1830. Il fut nommé en 1819 professeur d'histoire au collége de France, et fut élu la même année membre de la Chambre des députés, où il siégea toujours parmi les défenseurs des libertés nationales. Il venait d'être élevé à la dignité de pair de France, lorsqu'il mourut en 1840. Parmi les nombreuses et utiles publications de Daunou, nous citerons : *De l'influence de Boileau sur la littérature française*, Paris, 1787, in-8 ; *Mémoire sur l'étendue et les limites de la puissance paternelle*, Berlin, 1788, in-4 ; *Analyse des opinions sur l'origine de l'imprimerie*, 1802, in-8 ; la continuation de l'*Histoire de Pologne* de Ruhlière, 1807, in-8 ; un *Essai historique sur la puissance temporelle des papes*, 1810, in-8 ; la continuation de la collection des *Historiens de*

France et de l'*Histoire littéraire de la France*, ouvrages commencés par les Bénédictins : l'*Essai sur les garanties individuelles*, 1819; enfin de nombreuses éditions avec notices de divers auteurs, tels que Boileau, 1809; Chénier, 1811 ; La Harpe, 1826. Il fut longtemps directeur du *Journal des Savants*, et donna de nombreux articles à la *Biographie universelle*. Ce savant laborieux et modeste n'était pas moins remarquable par ses vertus privées et publiques que par son érudition.

DAUPHIN, nom que portaient d'abord les seigneurs du Dauphiné de Vienne (par allusion au dauphin, dont plusieurs membres de cette maison avaient coutume d'orner leur casque), et qui fut ensuite donné à l'héritier présomptif du trône de France, lorsque le Dauphiné eut été cédé à la couronne (*Voy.* DAUPHINÉ). Ce titre n'impliquait point d'ailleurs, chez le prince héréditaire de France, la souveraineté réelle du Dauphiné. On connaît dans l'histoire sous le nom spécial de *Grand dauphin* le fils aîné de Louis XIV, Louis de France, né en 1661, et mort avant son père en 1711; et sous celui de *Second dauphin*, Louis, fils du grand dauphin, né en 1682 et mort en 1712, aussi avant Louis XIV. (*Voy.* LOUIS.) C'est pour le premier que fut faite la collection des classiques latins dite *ad usum delphini*. — Le titre de dauphin fut pareillement porté par les seigneurs de la branche aînée de la maison d'Auvergne du XIIe au XVe siècle.

DAUPHIN (FORT-), établissement français sur la côte S. E. de l'île de Madagascar, au N. E. du cap Sainte-Marie, par 25° 5' lat. S., 44° 52' long. E. Il a été longtemps délaissé, mais le gouvernement en a repris possession en 1827.

DAUPHIN (port), port sur la côte orient. de l'île de Cap-Breton, dans l'Amérique septentr., à l'entrée du golfe de Saint-Laurent.

DAUPHINÉ, *Delphinatus* en latin moderne, ancien gouvernement de la France, avait pour bornes au N. la Bresse et le Bugey, à l'E. la Savoie et le Piémont, au S. la Provence, à l'O. le Lyonnais, le Forez, le Vivarais, au S. O. le comtat Venaissin. On le divisait en Haut-Dauphiné et Bas-Dauphiné. Dans le premier, on distinguait le Grésivaudan, le Royanez, Champsaur, le Briançonnais, l'Embrunais, le Gapençais, les Baronies. Dans le B.-Dauphiné étaient compris le Viennais, le Valentinois, le Diois, le Tricastinois, la principauté d'Orange. Grenoble était le ch.-l. et du Grésivaudan et de toute la prov. Ce pays forme aujourd'hui les départements de l'Isère, des H.-Alpes, et une petite partie de celui de la Drôme. Il est très accidenté, très pittoresque, et offre de nombreuses curiosités naturelles, qu'on a nommées les *merveilles du Dauphiné*. — Le Dauphiné était occupé jadis par les *Allobroges*, les *Segalauni*, les *Vocontii* et les *Tricastini*; il fit partie d'abord de la Viennaise et de la Narbonnaise 2e, puis du roy. des Burgundes, de la Bourgogne Cisjurane, du roy. d'Arles, et lorsque ce dernier se divisa en fiefs nombreux, le Dauphiné se forma de la réunion de beaucoup de ces fiefs au comté de Vienne ou d'Albon dans le diocèse de Vienne, comté dont les titulaires se qualifiaient dauphins. Il y a eu 3 maisons de dauphins de Vienne : la 1re issue de Guigues I (1060-1212); la 2e, dite dynastie de Bourgogne, commençant à Guigues VI, avant 1228, et qui finit en 1281 ; la 3e, dite maison de La Tour-du-Pin (1281-1349). Humbert II, dernier héritier de cette maison, céda le Dauphiné à Jean, fils de Philippe de Valois, à condition que toujours le fils aîné du roi de France prendrait le nom de dauphin.

DAUPHINÉ D'AUVERGNE, nom donné du XIIe au XVe siècle à une seigneurie appartenant à la branche aînée des comtes d'Auvergne, et qui se composait d'une partie de la Limagne et de la moitié de la ville de Clermont. *Voy.* AUVERGNE. — On donne encore le nom de Dauphiné d'Auvergne à un cant. du dép. du Puy-de-Dôme, qui a pour ch.-l. Vaudables.

DAURAT. *Voy.* DORAT.

DAUSQUE (Claude), commentateur, né à Saint-Omer en 1566, mort en 1644, jésuite et chanoine de Tournai, a donné des traductions latines des *Homélies de saint Basile*, Paris, 1622, in-folio; des notes sur *Quintus Calaber*, *Coluthus*, etc.; une édition de *Silius Italicus*, texte et notes, 1615; *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournai, 1632, in-folio.

DAVENANT (sir William), poëte anglais, né à Oxford en 1605, mort en 1668, fut nommé en 1637 poëte lauréat. Il s'attacha dans les guerres civiles à Charles I, combattit vaillamment et fut fait chevalier en 1643. Quelque temps avant la mort tragique de ce prince, le poëte passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre lorsque Charles II monta sur le trône. Ses ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *Tragédies*, des *Tragi-Comédies*, des *Mascarades*, des *Comédies* et des poésies diverses. — Son fils Charles Davenant (1656-1714) s'est fait un nom par plusieurs ouvrages de politique, de poésie et d'économie. Ses ouvrages ont été imprimés en 1771, 5 vol. in-8.

DAVENTRY, ville d'Angleterre (Northampton), à 15 kil. O. de Northampton; 3,600 hab. Aux environs, restes d'un vaste camp romain.

DAVID, roi et prophète, fils d'Isaï ou Jessé, né à Bethléem vers 1085 av. J.-C., conduisait les troupeaux de son père, lorsqu'il fut désigné par Samuel, à l'âge de 15 ans, pour succéder à Saül, et reçut l'onction royale. Il tua le géant philistin Goliath, qui avait défié les Juifs, et se couvrit de gloire en plusieurs autres occasions; mais Saül, jaloux de ses succès, voulut le faire périr; ce qui le força à se cacher pendant plusieurs années, et même à chercher un refuge chez l'étranger. Après la mort de Saül, qui périt à Gelboé, il se fit reconnaître roi à Hébron (1040). Le trône lui fut d'abord disputé par un fils de Saül, Isboseth; mais ce prince ayant été assassiné, David régna seul au bout de 7 ans. Il fit de grandes conquêtes, enleva aux Jébuséens Jérusalem, dont il fit sa capitale, vainquit les rois de Syrie et de Mésopotamie. Mais il souilla sa gloire par de grandes cruautés et par des passions coupables : on lui reproche surtout la mort d'Urie, dont il se défit pour épouser sa femme Bethsabée; cependant ayant fait pénitence, il obtint de Dieu son pardon. Il eut aussi de grands chagrins domestiques : il vit un de ses fils, Amnon, tué par son frère Absalon, et eut à réprimer la révolte de ce dernier. Il mourut en 1001, laissant le trône à Salomon, le plus jeune de ses fils. On a sous le nom de David 150 psaumes qui sont regardés comme le chef-d'œuvre de la poésie lyrique. Ils ont été traduits ou imités en vers français; les traductions les plus estimées sont celles de Marot, de Malherbe, de Racan et de J.-B. Rousseau.

DAVID, philosophe arménien du Ve ou VIe siècle, était cousin-germain et disciple de Moïse de Khoren. Il fut chargé par le patriarche Isaac I de visiter Édesse, Alexandrie, Athènes, Constantinople, pour s'y instruire et recueillir des manuscrits; il étudia la philosophie à Athènes sous Syrianus, et fut condisciple de Proclus. Il a laissé des commentaires importants sur Aristote, Porphyre, etc., les uns en grec, les autres en arménien ; ils sont restés manuscrits.

DAVID (saint), patron du pays de Galles, né vers 480, mort en 544, était fils d'un prince du Cardigan; il prêcha le christianisme dans la partie mérid. de la Grande-Bretagne, fonda 12 monastères, et fut évêque de la ville de *Menevia*, qui prit de là le nom de Saint-David, qu'elle porte encore.

DAVID COMNÈNE, dernier empereur de Trébizonde, avait usurpé le trône après la mort de son frère. Il livra ses états à Mahomet II (en 1458) à condition que ce sultan épouserait sa fille Anne, et que lui-même aurait la vie sauve. Le sultan observa la

première condition ; mais il fit tuer David avec sept de ses fils, en 1462.

DAVID I, roi d'Écosse (1114-1143). *Voy.* ÉCOSSE.

DAVID II OU DAVID BRUCE, roi d'Écosse. *Voy.* BRUCE.

DAVID (J.-L.), célèbre peintre français, né à Paris en 1750, restaura l'art de la peinture en France, en y faisant revivre le goût des beautés antiques, et prit part en même temps aux événements de la révolution. Passionné pour les républiques de la Grèce et de Rome, il espérait en transplanter chez nous les institutions. En 1791, il offrit à l'Assemblée constituante son magnifique tableau du *Serment du jeu de paume;* il exécuta deux ans après le tableau de la *Mort de Michel Lepelletier.* Nommé membre de la Convention en 1793, il s'y fit remarquer par l'exaltation de ses sentiments républicains, figura dans le parti de la Montagne, et fut tour à tour secrétaire et président de l'assemblée. Mais à partir de l'année 1796, il ne s'occupa plus de politique et s'adonna tout entier aux arts. De son atelier, sortirent successivement, entre autres chefs-d'œuvre, *Brutus*, les *Horaces*, l'*Enlèvement des Sabines*; le *Couronnement de l'Empereur*, la *Distribution des aigles*, *Léonidas aux Thermopyles*, etc. A la restauration, David fut exilé, et il est mort en 1825 à Bruxelles, où un monument a été érigé à sa mémoire. On compte parmi ses élèves Gérard, Girodet, Gros et Guérin.

DAVID (Émeric), membre de l'Institut, né à Aix en Provence en 1755, mort en 1839. D'abord avocat, puis maire d'Aix en 1791, il fut appelé au Corps législatif en 1809 et nommé député en 1814. Quittant le barreau pour les lettres, il publia une *Histoire de la peinture moderne depuis Constantin jusqu'au* XIIIe *siècle*, l'*Éloge de P. Puget* et celui du *Poussin.* Nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il donna une *Introduction à l'étude de la Mythologie*, et fit paraître dans les dernières années de sa vie de savantes recherches sur *Jupiter* et *Vulcain.*

DAVIDGORODOK, ville de la Russie d'Europe (Minsk), à 210 kil. S. O. de Minsk ; 3,000 hab.

DAVIES (Jean), savant critique anglais, né à Londres en 1679, mort en 1732, fut ministre à Fen-Ditton près de Cambridge, puis chanoine d'Ely, et devint en 1717 chef du collége de la Reine à Cambridge. On a de lui des éditions estimées de *César* et de *Maxime de Tyr*, 1706 ; mais il est surtout connu par ses travaux sur les ouvrages philosophiques de Cicéron. On lui doit les *Tusculanes*, Cambridge, 1709 ; *De Finibus*, 1715; *De natura Deorum*, 1718: les *Académiques*, 1725; *De Legibus*, 1727, avec d'excellents commentaires. On lui reproche d'être trop hardi dans ses corrections.

DAVILA (Henri-Catherin), historien, né en 1576 près de Padoue, d'une famille originaire d'Avila en Espagne, et qui avait fourni plusieurs connétables au royaume de Chypre, fut amené de bonne heure en France, où son père jouissait de la faveur de Henri III et de Catherine de Médicis (en reconnaissance de quoi on lui donna les noms de *Henri* et *Catherin*): fut d'abord page, puis prit du service sous Henri IV pendant la guerre civile, et se distingua à Honfleur et devant Amiens (1597). A la paix, il retourna à Padoue, puis alla se fixer à Venise, où il reprit les armes et rendit de grands services à la république. Il périt assassiné près de Vérone en 1631. Depuis son retour de France, Davila n'avait cessé de travailler à une *Histoire des guerres civiles de France depuis la mort de Henri II* (1559) *jusqu'à la paix de Vervins* (1598) ; il la publia à Venise, 1630, in-4, en italien (il en a paru des éditions bien préférables, à Paris, 1644, et à Venise, 1733). Cet ouvrage est universellement estimé pour l'exactitude des faits et pour le mérite du style. On reproche cependant à l'auteur quelque partialité pour Catherine de Médicis. L'*Histoire* de Davila a été traduite en français par J. Baudouin, 1642, et par l'abbé Mallet, 1757, 3 vol. in-4.

DAVIS (J.), navigateur anglais, fit, en 1585 et années suivantes, plusieurs voyages dans le but de chercher un passage aux Indes orientales par le N. O. de l'Europe ; visita les côtes du Groënland, découvrit le détroit qui porte son nom et l'île de Cumberland, mais ne put trouver le passage cherché. Il fit ensuite plusieurs voyages pour la Compagnie des Indes, et fut tué, en 1605, près de Patani, sur la côte de Malacca, par des pirates japonais. La relation de ses voyages, écrite par lui-même, se trouve dans le t. III du recueil d'Hackluyt ; celle de ses voyages aux Indes est dans les tomes I et III de Purchas et dans Harris.

DAVIS (détroit, ou mieux canal de), bras de mer dans l'Amérique du N., par lequel la mer de Baffin est unie à l'Océan Atlantique, est situé entre le Groënland au N. E. et la terre de Cumberland au S. O., par 52°-68° 20' long. O., 63°-67° lat. N.

DAVOS, bourg de Suisse (Grisons), à 20 kil. S. E. de Coire ; 560 hab. Il est le ch.-l. de la haute juridiction de Davos, la première de la ligue des Dix Droitures ou juridictions. *Voy.* GRISONS.

DAVOUST (L.-Nic.), prince d'Eckmühl, maréchal de France, né en 1770 à Annoux (Yonne), fut élève à l'école de Brienne en même temps que Napoléon, servit comme chef de bataillon sous Dumouriez à l'armée du Nord, fit, en qualité de général de brigade, les campagnes de 1793, 94 et 95 aux armées de la Moselle et du Rhin, et partout se signala par sa bravoure et son audace. Il fit ensuite partie de l'expédition d'Égypte, et contribua puissamment à la victoire d'Aboukir. Il fut nommé général de division à son retour en France, et en 1804 maréchal d'empire. En 1805, il prit la part la plus glorieuse aux victoires d'Ulm, d'Austerlitz ; puis à celle d'Iéna, après laquelle il obtint le titre de *duc d'Auerstædt*; enfin en 1809, dans la campagne d'Autriche, il fut nommé, sur le champ de bataille, *prince d'Eckmühl.* En 1813, il défendit Hambourg avec un courage qui mit le comble à sa réputation militaire. A la première restauration, Davoust se retira dans ses terres ; il en sortit pendant les Cent-Jours pour prendre le portefeuille du ministère de la guerre, et reçut le commandement général de l'armée sous les murs de Paris après la bataille de Waterloo ; mais il fut forcé de signer une capitulation (3 juillet 1815). Il ne parut à la cour de Louis XVIII qu'en 1818, fut nommé pair de France en 1819, et mourut en 1823.

DAVY (sir Humphry), chimiste anglais, né en 1778 à Penzance, dans le comté de Cornouailles, mort à Genève en 1829, fut d'abord placé chez un pharmacien ; fit de bonne heure quelques découvertes, ce qui le fit attacher à l'institution pneumatique du docteur Beddoes à Bristol; fut bientôt appelé à Londres où il fit avec un grand succès des leçons de chimie à l'institution royale créée par Rumford, et fut ensuite chargé d'enseigner l'application de la chimie à l'agriculture. Il devint en 1803 membre de la Société royale, et en 1820 président de cette société. On lui doit plusieurs découvertes importantes, entre autres celles du protoxide d'azote ou gaz hilarant, de la vraie nature du chlore qu'on regardait à tort comme un composé, de la formation des acides sans oxigène, de la décomposition des terres par la pile galvanique et de l'existence du *potassium*, du *magnesium*, etc. On lui doit aussi des recherches sur l'emploi comme force mécanique des gaz amenés à l'état liquide, sur le doublage des vaisseaux, et enfin l'invention d'une lampe de sûreté pour les mineurs qui porte son nom (1817). On a de lui des mémoires, des *Éléments de philosophie chimique*, 1812 (traduit par Van Mans, 1813); *Éléments de chimie agricole*, 1813 (trad. par Bulos, 1819), et un traité de la pêche à la ligne, intitulé *Salmonia.* L'Institut de France lui décerna un prix en 1807, quoique les deux états fussent alors en guerre.

DAWES (Richard), philologue anglais (1708-1766), était maître de l'école de Newcastle-upon-Tyne. On a de lui des *Miscellanea critica*, 1745 et 1781, qui renferment de savantes critiques sur les classiques grecs. Il eut de vives querelles avec Bentley.

DAWLISH, ville maritime d'Angleterre (Devon), à 15 kil. S. d'Exeter; 3,000 hab. Bains de mer très fréquentés.

DAX ou **ACQS**, *Aquæ Augustæ* ou *Tarbellicæ*, ch.-l. d'arr. (Landes), sur l'Adour, à 62 kil. S. O. de Mont-de-Marsan; 4,776 hab. Murs flanqués de tours, château-fort, pont hardi. Cathédrale. Sources thermales (dont une est à 70° centigr.). Cabinet de minéralogie et de fossiles. Commerce actif en vins, grains, bois, jambons de Bayonne, etc. — Cette ville fut jadis le ch.-l. des *Tarbelli* en Novempopulanie; elle appartint ensuite aux différents maîtres de l'Aquitaine. Après l'expulsion des Anglais au XVe siècle, Charles VII la réunit à la couronne. Saint Vincent de Paul naquit à Pouy, lieu voisin de Dax. — L'arr. de Dax a 8 cant. (Castets, Montfort, Peyrehorade, Pouillon, Soustons, Saint-Esprit, Saint-Vincent-de-Tirosse, plus Dax), 107 communes, et 101,126 hab.

DAX (vicomté de), un des quatre vicomtés des Landes en Gascogne. *Voy.* LANDES.

DAYAKS ou **DAYAS**, peuple aborigène de l'île de Bornéo, se trouve répandu dans toute l'étendue de cette île, et spécialement au S. et à l'O., où il forme les états de Grand et de Petit-Dayak. On suppose que ce peuple, qui paraît supérieur aux Malais, est la souche des habitants des îles de la Polynésie.

DEA, ville de la Gaule Viennaise, auj. DIE.

DEAL, ville d'Angleterre (Kent), à 22 kil. S. E. de Cantorbéry, sur la Manche; 7,000 hab. Cette ville est comptée au nombre des Cinq-Ports (*Voy.* ce mot); cependant elle n'a pas de port proprement dit; elle n'a qu'un mouillage, qui du reste est sûr et très fréquenté. Château-fort, tours, batteries. César débarqua aux environs de cette ville lors de sa première descente en Angleterre.

DEBA, ville de l'Empire chinois (Thibet), par 77° 42' long. O., 31° 11' lat. N., se divise en trois parties : le collége du Lama et de ses prêtres, le couvent des femmes et la ville proprement dite. On remarque parmi beaucoup d'autres temples et de mausolées le temple de Narayana. Grand commerce avec le Gheroual, dans l'Hindoustan.

DEBELLOY, poëte tragique. *Voy.* BELLOY (DE).

DÉBONNAIRE (Louis), oratorien, docteur de Sorbonne, et ardent janséniste, né près de Troyes, mort à Paris en 1752. On a de lui : *Parallèle de la morale des Jésuites et de celle des Païens*, Troyes, 1726, in-8; *Examen critique, philosophique et théologique des convulsions*, 1733, in-4; *Leçons de la sagesse*, 1737, 3 vol. in-12; *Traité historique et polémique de la fin du monde*, etc., 1737, 2 vol. in-12; *la Religion chrétienne méditée*, etc., 1745, 6 vol. in-12; *L'Esprit des lois quintessencié*, 1751, 4 vol. in-12; *Règle des devoirs*, 1758, 4 vol. in-12.

DEBORA, prophétesse juive, gouverna le peuple hébreu comme juge pendant 40 ans (1396-1356 av. J.-C.). C'est sous son administration que Barach délivra les Juifs de la captivité dans laquelle les retenait Jabin, roi des Chananéens (1392); après la victoire, elle chanta le beau cantique qui se trouve dans la Bible et qui porte son nom.

DEB-RADJA. *Voy.* BOUTAN.

DEBRAUX (Paul-Émile), chansonnier, né en 1798 à Ancerville (Meuse), mort en 1831, fut quelque temps bibliothécaire à l'École de Médecine. On lui doit nombre de chansons populaires et nationales qui eurent une grande vogue et qui ont été réunies par Béranger (1835, 3 vol. in-32). On connaît surtout les chansons : *la Colonne, le Prince Eugène, le Mont-Saint-Jean*.

DEBRECZIN, ville de Hongrie (Bihar), à 60 kil. N. O. de Grand-Varadin; 45,000 hab. Grande et mal bâtie. Industrie active et variée : imprimeries, fabriques de savon, lainages dits *guba*. Les environs pendant un espace de 100 kil. environ forment des landes stériles et désertes.

DEBROSSE (Jacques), architecte du XVIe siècle, mort vers 1630, bâtit pour Marie de Médicis le palais du Luxembourg. On lui doit aussi le portail de l'église Saint-Gervais, l'aqueduc d'Arcueil, etc.

DE BROSSES (Charles), premier président au parlement de Bourgogne, né à Dijon en 1706, mort en 1777, cultiva les lettres avec distinction tout en remplissant ses fonctions avec zèle. On a de lui des *Lettres sur Herculanum*, 1750 : c'est le premier ouvrage qui ait été publié sur ce sujet; une *Histoire des navigations aux terres australes*, 1756; une *Dissertation sur les Dieux Fétiches*, 1760; un *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765, ouvrage précieux pour les étymologistes : c'est le plus important de ses écrits; l'*Histoire du VIIe siècle de la République romaine*, 1777; dans cet ouvrage, auquel l'auteur consacra beaucoup de temps et de recherches, il se proposa de suppléer à la grande histoire de Salluste que nous avons perdue, et pour cela il traduisit tous les morceaux qui nous restent de cet auteur, jusqu'aux plus petits fragments, et les enchâssa dans son travail. De Brosses fut reçu à l'Académie Française en 1758. On a publié en 1836 des *Lettres écrites d'Italie* par de Brosses en 1739, 2 vol. in-8.

DE BRY (Théodore), graveur et libraire, né à Liége en 1561, mort en 1623, est surtout connu pour avoir publié la collection dite des *Grands et Petits Voyages* de de Bry, intitulée : *Peregrinationes in Indiam orientalem et Indiam occidentalem*, Francfort-sur-le-Mein, 1590-1634, 25 parties in-fol., avec des figures estimées.

DE BRY (Jean), conventionnel, né à Vervins (Aisne), fut successivement membre de l'Assemblée législative, de la Convention, et du Conseil des Cinq-Cents, et se fit remarquer par ses votes révolutionnaires. En 1798, nommé ministre plénipotentiaire à Rastadt avec Bonnet et Roberjot, il échappa par miracle au massacre dont ses deux collègues furent victimes, et revint à Paris demander vengeance de cet attentat. Sous l'empire, il fut préfet du Doubs et du Bas-Rhin. Exilé en 1816, il ne rentra en France qu'en 1830. Il est mort en 1834.

DEBURE, famille de libraires de Paris, qui s'est fait un nom dans la bibliographie. Les plus connus sont : Guillaume-François Debure, né à Paris en 1731, mort en 1782. On a de lui : *Musæum typographicum, seu Collectio in qua omnes fere libri rarissimi... recensentur*, 1755, in-12, tiré seulement à 12 exempl. et publié sous le nom de G. F. Rebude; *Bibliographie instructive, ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-1768, 7 vol. in-8; et plusieurs *Catalogues* de bibliothèques que l'on recherche pour la manière dont ils sont rédigés. — Guillaume Debure, cousin-germain du précédent, 1734-1830, libraire de l'Académie des Inscriptions, membre de la commission des monuments pendant la révolution. Il s'est surtout recommandé aux bibliophiles par d'excellents catalogues, parmi lesquels on remarque ceux de la *Bibliothèque du duc de La Vallière, de Randon de Boisset, du duc d'Aumont, de d'Holbach*.

DECAN ou **DEKKAN**, c.-à-d. en sanscrit *Sud*, les *Dachinabades* des anciens, partie méridionale de l'Inde en-deçà du Gange; est borné au N. par le Nerbedda et le Krichna qui le séparent de l'Hindoustan, et ne se termine au S. qu'au cap Comorin comme la péninsule elle-même. Il se divisait jadis en *Décan septentrional*, qui comprenait le Kandeich, l'Aurengabad, le Bedjapour, l'Haiderabad, le Bider, le Berar, le Gandouana, l'Orissa, les Circars septentr.;

et en *Décan méridional*, où se trouvaient le Kanara, le Malabar, le Kotchin, le Travancore, le Koïmbetour, le Karnatic, le Salem ou Barramahal, le Maïssour et le Balaghan. Cette immense contrée forma longtemps un état particulier; elle fut conquise au XVIIe siècle par Aureng-Zeyb, et après la mort de ce prince, elle se partagea en un nombre infini de petites principautés. Aujourd'hui les Anglais ont réuni une partie du Décan à leurs possessions immédiates; le reste forme un roy. tributaire qui se divise en cinq grandes *soubabhies* ou vice-royautés, savoir : Haïderabad, Bider, Bérar, Aurengabad et Bedjapour, qui ont pour ch.-l. : Haïderabad, Bider, Ellichtpour, Aurengabad et Sakkar. On désigne collectivement ces cinq vice-royautés sous le nom des *Cinq Draviras*. Les Gourjanas, les Mahrattes et Telingas sont les principaux indigènes du Décan. Il compte 50,000,000 d'hab. environ.

DÉCAPOLE, c.-à-d. *dix villes*, nom que portaient deux districts de l'Asie antérieure soumis aux Romains, l'un en Palestine et en Célésyrie, l'autre en Cilicie et en Isaurie. Ces districts comprenaient sans doute dans l'origine dix villes seulement; mais le nom et le nombre de ces villes ont souvent varié. Les villes principales de la Décapole de Palestine étaient Philadelphie, Gadara, Gérasa, Canatha, Damas.—La pentapole de Ravenne devint une décapole au commencement du VIIIe siècle.

DÈCE, *Cneus Messius Decius Trajanus Optimus*, empereur romain, né près de Sirmium en Pannonie dans un rang obscur, était gouverneur de la Mésie pour Philippe-l'Arabe, lorsque ses soldats le proclamèrent empereur, l'an 249. Philippe vint lui livrer bataille près de Vérone; Dèce le tua de sa propre main. Après avoir remporté plusieurs avantages sur les Goths qui avaient envahi l'empire, il périt, au bout de deux ans de règne, dans un combat contre ces barbares. Quelques historiens disent que ce fut par la trahison de Gallus, un de ses lieutenants, qui lui succéda. Dèce est surtout célèbre par une terrible persécution qu'il ordonna contre les Chrétiens et qui commença dès la première année de son règne. Ce prince n'était cependant pas naturellement cruel; il avait mérité que le sénat lui décernât les surnoms de *Trajanus* et d'*Optimus*.

DÉCÉBALE, roi des Daces, fit avec succès la guerre à Domitien, mais fut vaincu par Trajan. Désespéré de ses revers, il se donna la mort, l'an 105.

DÉCÉLIE, *Decelium*, auj. *Biala-Castro*, c.-à-d. *château blanc*, ville d'Attique, au N. O. de Marathon. Décélie acquit de l'importance dans la guerre du Péloponèse, qu'on nomme aussi quelquefois guerre de Décélie.

DECEM PAGI, ville de la Gaule Belgique, auj. DIEUZE (Meurthe).

DÉCEMVIRS, magistrats qui furent créés à Rome l'an 451 av. J.-C., pour rédiger un code de lois, étaient au nombre de *dix* (d'où leur nom). On suspendit en les créant toutes les autres magistratures, et on leur donna un pouvoir absolu. Les décemvirs usèrent d'abord de leur autorité avec beaucoup de modération : ils rédigèrent leurs lois sous dix titres, et les firent graver sur dix tables d'airain. Pour compléter ces lois, on élut encore l'année suivante des décemvirs dont neuf nouveaux; ceux-ci ajoutèrent alors deux nouvelles tables aux précédentes, ce qui fit appeler leur code *lois des Douze Tables*. Mais pendant cette seconde année ces magistrats abusèrent du pouvoir et exercèrent un odieux despotisme. Appius Claudius, qui était le plus puissant d'entre eux, s'attira surtout la haine du peuple. Au bout de l'année, ses collègues, excités par ses avis, gardèrent le pouvoir de leur propre autorité; ils ne convoquèrent plus ni le peuple ni le sénat, s'entourèrent d'une garde nombreuse, et étouffèrent toutes les plaintes comme séditieuses. La mort tragique de Virginie, que son père immola pour la soustraire aux violences d'Appius Claudius, fit éclater les mécontentements. L'armée, puis Rome se révoltèrent; on abolit le décemvirat, on emprisonna les décemvirs, et l'on rétablit les consuls (449). — On donnait aussi à Rome le nom de *décemvirs* à des magistrats subalternes admis au conseil du préteur. Leur fonction principale était de présider aux ventes à l'enchère nommées *subhastationes*.

DECENTIUS MAGNUS, frère de l'usurpateur Magnence, fut fait césar par son frère en 351, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant appris la mort de Magnence, que Constance venait de battre, il se pendit à Sens, en 353.

DECIATES, peuple de la Gaule Narbonnaise, occupait la partie S. O. du dép. du Var.

DECIDAVA, ville de Dacie, où fut enterré Décébale, dernier roi des Daces; c'est auj. DÉVA.

DECISION, cap de l'Amérique russe, forme l'extrémité méridionale d'une île située au N. de l'archipel du Prince-de-Galles, par 56° 2' lat. N. et 136° 12' long. O. Vancouver le nomma ainsi parce qu'après l'avoir découvert, il crut avoir décidé la question du passage par le N. O.

DECIUS MUS (P.), consul romain, avait, l'an 343 av. J.-C. sauvé Cornelius Cossus, qui s'était laissé enfermer par les Samnites dans les gorges de Satricule. Deux ans après, dans une bataille qu'il livra aux Latins avec le consul Manlius Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux afin d'assurer la victoire aux Romains, et se jeta au milieu des rangs ennemis où il périt percé de coups. —Il eut un fils et un petit-fils qui, dit-on, imitèrent son dévouement, le premier dans une bataille livrée aux Gaulois et aux Samnites, l'an 295 av. J.-C.; le second dans la guerre contre Pyrrhus, 279 av. J.-C.

DECIUS (Cn. Messius), empereur. *Voy.* DÈCE.

DECIZES, *Decetia*, ch.-l. de canton (Nièvre), dans une île de la Loire, à 28 kil. S. E. de Nevers; 3,195 hab. Forges, pierres meulières, houille, etc.

DECKENDORF ou DEGGENDORF, ville murée de Bavière (B.-Danube), à 49 kil. N. O. de Passau, sur le Danube; 2,600 hab. Commerce de toiles.

DECRES (Denis), amiral français, né à Château-Vilain (Haute-Marne) en 1765, mort en 1820, s'engagea dans la marine à 14 ans, et passa par tous les grades jusqu'à celui de vice-amiral. Après la défaite d'Aboukir, où il commandait l'escadre légère, il revenait à Toulon avec *le Guillaume Tell*, lorsqu'il fut rencontré par une escadre anglaise; il ne se rendit qu'après une glorieuse défense. Il fut ministre de la marine de 1802 à 1815.

DECRÉTALES, recueil des lettres écrites par les papes en réponse aux questions qui leur étaient adressées par des évêques ou de simples particuliers. Au VIIIe et au Xe siècle les papes firent insérer dans ce recueil des lettres qui légitimaient leur puissance temporelle : on les connaît sous le nom de *Fausses Décrétales*. Parmi les recueils des Décrétales, il faut citer celui de Gratien connu sous le nom de *Décret*, formé en 1151, et le code supplémentaire que Grégoire IX fit rédiger par le dominicain Raimond de Pennafort, et qu'on appelle *Extra*, c.-à-d. hors du Décret de Gratien. Il se compose de cinq livres, que Boniface VIII augmenta d'un sixième, connu sous le nom de *Sexte*.

DECUMATES AGRI, à peu près le *Brisgau* actuel, territoire situé à l'angle S. O. de la Germanie, limitrophe de la Germanique 1re en Gaule, entre le *Nicer* (aujourd'hui le Necker) et le Rhin, était ainsi nommé par les Romains, parce qu'au IIIe siècle on y établit des vétérans comme propriétaires et colons, à la seule charge de payer au trésor la dîme (*decimam partem*) du revenu.

DÉCURIE, division civile chez les Romains, formait le dixième de la centurie, et se composait de

dix hommes dans l'origine, lorsque la centurie était de cent hommes. Mais le nombre des citoyens qui formaient une centurie ayant augmenté dans la suite, la décurie s'accrut dans la même proportion. (*Voy.* CENTURIE.) — Le chef d'une décurie était nommé *décurion*.

DÉDALE, personnage fabuleux, natif d'Athènes, est célèbre comme mécanicien et comme statuaire. Il inventa, dit-on, le vilebrequin, la scie, la hache, les mâts et les voiles des vaisseaux. Ayant tué par jalousie son neveu Talus ou Perdix, qui promettait de le surpasser un jour, il fut exilé par l'aréopage et se retira dans l'île de Crète. Là il bâtit, par les ordres de Minos, le fameux Labyrinthe ; mais ayant favorisé les amours criminelles de Pasiphaé, épouse de Minos, ce prince l'enferma lui-même dans cet édifice avec son fils Icare. Il fabriqua, pour s'échapper, des ailes formées de cire et de plumes d'oiseaux, et traversa ainsi les airs avec son fils ; Icare étant tombé dans la mer, Dédale arriva seul à Cumes en Italie, il y bâtit un temple à Apollon ; de là il passa en Sicile, où Cocalus, roi de la contrée, le reçut d'abord très bien ; mais ensuite, craignant que Minos ne lui déclarât la guerre, il le fit tuer. — Les Grecs ont donné depuis le nom de Dédale à plusieurs artistes habiles.

DEE, nom commun à plusieurs riv. de la Grande-Bretagne, dont les deux principales sont situées, l'une dans le pays de Galles (Mérioneth) ; elle passe à Chester et se jette dans la mer d'Irlande (c'est l'ancienne *Deva* ou *Seteia*) ; l'autre en Écosse : elle sort du mont Cairntoul, coule au S. sous le nom de Burn de Garchary, et tombe dans la mer du Nord près d'Aberdeen (à laquelle elle donne son nom), après 150 kil. de cours. C'est la *Devana* des anciens.

DEE (J.), astrologue et illuminé, fils d'un marchand de vin de Londres, né en 1527, mort en 1607, avait des connaissances étendues en mathématiques et en astronomie, mais donna dans les rêveries de l'astrologie, de la cabale et de la magie, chercha la pierre philosophale, et prétendit avoir des entretiens avec les esprits malins. Il parcourut l'Europe avec un fourbe nommé Kelly, s'introduisit auprès de plusieurs souverains, tels que la reine Élisabeth, l'empereur Rodolphe, Étienne, roi de Pologne ; jouit d'un moment de faveur, puis se fit chasser, et mourut dans la misère. Il a écrit de 1564 à 1591 un grand nombre d'écrits où sont consignées ses folies. Méric Casaubon a donné un recueil de ses œuvres, Londres, 1659. On a publié à Londres la même année une *Relation fidèle du commerce de Dee avec les esprits*. — Son fils, Arthur Dee, a aussi écrit sur la philosophie hermétique.

DEFENDERS, association politique qui se forma en Irlande après la victoire de la Boyne (1690), remportée par Guillaume III d'Orange, et dont le but était de défendre les droits des Catholiques opprimés. Elle était opposée à la faction des *Orangistes* Elle joua un grand rôle dans les soulèvements de 1798 et de 1803. Le nom de *Defenders* est auj. tombé dans l'oubli, mais l'association dite de *la Justice*, dont O'Connell est actuellement le chef, n'est autre chose que les Defenders d'autrefois.

DEFENESTRATION DE PRAGUE, nom donné à un acte de violence exercé par les états de Bohême contre les gouverneurs impériaux Slavata et Martiniz, et leur secrétaire Fabricius (1618). L'empereur Mathias avait mal accueilli les réclamations des états au sujet de la liberté religieuse ; ceux-ci se présentèrent en armes au château du Hradchine à Prague, résidence des gouverneurs impériaux ; et comme ces derniers, qui ne pouvaient sans un ordre de l'empereur satisfaire à leurs demandes, imploraient un délai, ils les jetèrent par les fenêtres ; mais tous trois échappèrent à la mort, quoiqu'ils eussent été précipités d'une grande hauteur. Cet événement fut le signal de la guerre de Trente-Ans.

DEFOE (Daniel), auteur du *Robinson*, né à Londres vers 1663, mort en 1731, était fils d'un boucher et exerça lui-même l'état de bonnetier ; mais entraîné par son goût pour la politique et la littérature, il ne s'occupa guère que d'écrire. Appartenant au parti des Whigs et des Non-Conformistes, il combattit dans plusieurs pamphlets virulents le gouvernement impopulaire de Jacques II, et prépara de tout son pouvoir la révolution de 1688. Il jouit de quelque faveur auprès de Guillaume d'Orange, et obtint alors des emplois lucratifs. Mais sous le règne moins libéral de la reine Anne, il fut condamné en 1704 au pilori et à la prison par le parlement pour avoir écrit contre l'intolérance de l'église anglicane. Il publia de sa prison la *Revue*, ouvrage périodique qui eut un grand débit, 1704-1713. Rendu à la liberté, il fut employé par le gouvernement à travailler à l'union de l'Écosse et de l'Angleterre et réussit dans cette mission. Mais de nouveaux pamphlets lui ayant attiré de nouvelles disgrâces, il se dégoûta de la politique et ne s'occupa plus que de littérature ; il publia dans les quinze dernières années de sa vie plusieurs ouvrages fort originaux qui obtinrent pour la plupart beaucoup de succès : *l'Instituteur de famille*, 1715, qui eut une vingtaine d'éditions ; *la Vie et les aventures de Robinson Crusoé*, 1719, que tout le monde a lu ; *la Vie du capitaine Singleton : Histoire de Duncan Campbell, de Molly Flanders, du colonel Jack, de Roxane ; Mémoires d'un cavalier*, 1720-24 ; *Histoire politique du Diable*, 1726 ; *Système de Magie*, 1729. Le *Robinson Crusoé* a été traduit dans toutes les langues ; la première traduction française, par St-Hyacinthe et Van Effen, a paru dès 1720 ; la plus récente et la plus fidèle est celle qu'a publiée madame Tastu en 1835, 2 vol. in-8.

DEFORIS (J.-P.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Montbrison en 1732, décapité à Paris en 1794, continua les *Conciles des Gaules*, et publia : *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau* (*l'Émile*), 1762, in-8 ; *Réponse à la lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont*, 1764, 2 vol. in-12 ; *Exposition de la doctrine de l'Église sur les vertus chrétiennes*, 1776, in-12. Il a continué la belle édition de *Bossuet* commencée par Lequeux, 1772 et années suivantes.

DEGNIZLI, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 22 kil. S. O. de Koutaïeh, sur une petite rivière qui paraît être le *Lycus* des anciens. Petit château ; vignobles aux environs. Avant 1705, elle était très importante, mais à cette époque un tremblement de terre fit périr 12,000 de ses habitants.

DEGO, bourg des États sardes, à 21 kil. S. d'Acqui, sur la Bormida. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, 15 avril 1796.

DEGUERLE (J.-N.-Marie), littérateur, né en 1766 à Issoudun (Indre), mort à Paris en 1824, était censeur du collége Louis-le-Grand. Il cultiva avec succès la poésie légère et publia plusieurs pièces estimées : *Éloge des perruques*, etc. (sous le nom supposé du *docteur Akerlio*), Paris, an VII (1799), in-12 ; *la Guerre civile*, imitation libre de Pétrone (en vers français), imprimé avec texte latin en regard, an VII, in-8 ; et une traduction de l'*Énéide*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, ouvrage posthume. Il a aussi composé un grand nombre de poésies fugitives.

DEGUIGNES (Jos.), savant orientaliste, né en 1720 à Pontoise, mort en 1800, étudia les langues orientales, spécialement le chinois, sous Fourmont ; fut nommé en 1745 secrétaire-interprète pour les langues orientales, en 1753 membre de l'Académie des Inscriptions, en 1757 professeur de syriaque au collége de France, et garde des antiques du Louvre en 1769. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des Huns, des Turcs, des Mogols et autres Tartares*, etc., 1756-1758, 5 vol. in-4 ; *Mémoire dans*

lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne, 1769 ; ce système, établi fort ingénieusement par l'auteur, a été fortement attaqué et paraît aujourd'hui abandonné.

DEHLI, ville de l'Inde. *Voy.* DELHI.

DÉIDAMIE, fille de Lycomède, roi de Scyros, fut aimée d'Achille, caché à la cour de Scyros sous des habits de femme : il la rendit mère de Néoptolème.

DEINSE, ville de Belgique (Flandre orient.), à 20 kil. N. E. de Courtray ; 3,000 hab. Commerce de toiles, grains, bière et bestiaux. Les Normands la ravagèrent en 880. Philippe IV, roi d'Espagne, l'érigea en marquisat en faveur de Diégo de Guzman, qui la vendit à Florent de Mérode en 1632.

DÉIPHOBE, sibylle de Cumes. Aimée d'Apollon dans sa jeunesse, elle lui avait demandé de vivre autant d'années qu'elle tenait de grains de sable dans ses mains, mais elle oublia de demander une jeunesse inaltérable. Quand Énée vint en Italie elle avait 700 ans, et devait encore en vivre 300.

DÉIPHOBE, *Deiphobus*, prince troyen, fils de Priam et d'Hécube, épousa Hélène après la mort de Pâris. Il fut poignardé pendant son sommeil par Ménélas, qu'Hélène elle-même venait d'introduire dans sa maison.

DEIR, ville de Nubie, sur le Nil, par 22° 24' lat. N. Dattes très estimées. Grand commerce d'esclaves. Edifice taillé dans le roc et qu'on a pris pour un temple d'Osiris.

DEIR-EL-KAMAR ou DALIL-KAMAR, c.-à-d. *maison de la lune*, ville de Syrie (Acre), à 90 kil. N. E. d'Acre ; 1,800 hab. Aux environs, château-fort, résidence de l'émir des Druzes.

DEIRIE, roy. fondé par les Angles dans la Grande-Bretagne au VIe siècle, fut réuni à celui de *Bernicie* en 547, et forma le roy. de *Northumberland*, un des sept de l'Heptarchie anglo-saxonne.

DEJANIRE, fille d'OEnée, roi d'Etolie, fut épousée par Hercule qui en eut Hyllus. Le centaure Nessus, qui la portait pour lui faire traverser le fleuve Evénus, ayant voulu l'enlever, Hercule tua le ravisseur en lui lançant une flèche empoisonnée. Avant de mourir, Nessus donna à Déjanire sa tunique teinte de son sang empoisonné, comme un talisman propre à ramener son époux s'il était infidèle. Quelque temps après, Hercule s'étant attaché à Iole, fille d'Euryte, roi d'OEchalie, Déjanire voulut faire l'essai de la tunique fatale, mais le poison qu'elle contenait fit mourir le héros dans des souffrances cruelles. Déjanire se tua de désespoir.

DEJAURE (J. BEDENC), poëte dramatique, né en 1761, mort à Paris en 1799, a donné de 1789 à 1798 dix-huit pièces, comédies, opéras, opéras-comiques, qui, pour la plupart, ont eu du succès, entre autres : *Lodoïska*, musique de Creuzer, 1791 ; *la Dot de Suzette*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Boïeldieu, 1798 ; *Montano et Stéphanie*, opéra en 3 actes, musique de Berton, 1799.

DEJEAN (J.-Franç., comte), général du génie, né en 1749 à Castelnaudary dans le Languedoc, mort à Paris en 1824, fut chargé de différentes missions sous le consulat, et reçut en 1802 le portefeuille de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1809. A la première restauration il adhéra au gouvernement de Louis XVIII, et fut nommé pair de France ; mais ayant accepté de Napoléon, pendant les Cent-Jours, de nouveaux emplois, il fut, au retour des Bourbons, éloigné de toutes fonctions publiques. Néanmoins il entra en 1819 à la Chambre des pairs, où il siégea jusqu'à sa mort.

DÉJOCÈS, fut d'abord juge des Mèdes, puis se fit nommer roi et régna 43 ans (de 733 à 690 selon les uns, de 710 à 657 selon d'autres). Il fonda Ecbatane.

DEJOTARUS, tétrarque, puis roi de Galatie, était allié des Romains et avait embrassé le parti de Pompée. César le dépouilla de ses états, mais il les lui rendit bientôt. Dans la suite, son petit-fils, Castor, l'accusa d'avoir conspiré contre le dictateur ; mais Cicéron le défendit dans un discours éloquent, qui nous est parvenu, et le fit acquitter. Déjotarus mourut très âgé, vers l'an 42 av. J.-C.

DEKEN (Agathe), femme auteur, née en 1741 à Amsterdam, morte en 1804, a publié en société avec madame Wolff-Bekker, de 1780 à 1789, grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, écrits en hollandais. Les plus estimés sont : *Sara Burgerhart*, La Haye, 1782, 2 vol. in-8, trad. en franç. à Lausanne : *Histoire de Wilhem Leevend*, ibid., 1784-1785, 8 vol. in-8 ; *Recueil de fables*, ibid., 1784, 1 vol. in-8. Agathe Deken et madame Wolff sont regardées comme ayant créé le roman hollandais.

DEKKAN (roy. de). *Voy.* DÉCAN.

DELACHAMBRE. *Voy.* LA CHAMBRE.

DELACOUR. *Voy.* LA COUR.

DELAFORGE (L.), médecin de Saumur, partisan de Descartes, publia en 1664 le *Traité de l'homme*, ouvrage posthume de Descartes, en y ajoutant des notes instructives. Il a donné lui-même un *Traité de l'âme et de son union avec le corps, d'après les principes de Descartes*, en latin, 1666, ouvrage estimé.

DELAMALLE (Gaspard-Gilbert), avocat, né en 1752, mort en 1834, jouissait déjà avant la révolution d'une grande réputation, et plaida avec succès un grand nombre de causes importantes, surtout dans des affaires de librairie. Napoléon le nomma en 1808 conseiller de l'université et conseiller d'état à la section de législation. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Essai d'institutions oratoires*, 1816 et 1822, 2 vol. in-8, ouvrage indispensable à ceux qui se destinent au barreau ; et quelques traités de jurisprudence.

DELAMALLE (DUREAU-). *Voy.* DUREAU.

DELAMARCHE (Ch.-Fr.), géographe, né en 1740, mort en 1811, acquit en 1786 le fonds de Robert de Vaugondy, et fit aux traités classiques de géographie des améliorations qui rendirent longtemps ses ouvrages populaires. On estime surtout son *Traité de la sphère et de l'usage des globes*, 1790.

DELAMARCHE (Olivier). *Voy.* LA MARCHE.

DELAMBRE (J.-Bapt.-Joseph), astronome, membre de l'Académie des Sciences et de l'Institut, né en 1749 à Amiens, ne commença à étudier l'astronomie qu'à l'âge de 36 ans, et eut Lalande pour maître. Il débuta par la construction des tables d'Uranus (planète récemment découverte par Herschell), et publia plusieurs *Mémoires* qui firent faire de grands progrès à la science. Il fut nommé en 1792 membre de l'Académie des Sciences, et fut chargé la même année avec Méchain de la mesure de la méridienne de France ; il mesura l'intervalle entre Dunkerque et Rhodez, et fut occupé de cette opération jusqu'en 1798. Il entra au Bureau des Longitudes (1795), fut nommé en 1802 inspecteur-général des études, succéda en 1807 à Lalande dans la chaire d'astronomie au collége de France, devint trésorier de l'université en 1808, et membre du conseil royal de l'instruction publique en 1814. Il fut privé de cette dernière place en 1815, et mourut le 18 août 1822. Il était depuis plusieurs années secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences pour les sciences mathématiques. Ses principaux ouvrages sont : *Base du système métrique*, 1810 ; *Abrégé d'astronomie*, etc., 1813, in-8, fig. ; *Traité complet d'astronomie théorique et pratique*, 1814, 3 vol. in-4, fig. ; *Histoire de l'astronomie*, en 3 parties (*ancienne, moderne*, et *du moyen âge*), 1817, 5 vol. in-4, etc.

DELANDINE (Antoine-François), littérateur, né à Lyon en 1756, mort en 1820, était bibliothécaire de sa ville natale. Il publia en 1788 une *Histoire des Etats généraux*, et fut envoyé à l'Assemblée constituante en 1789 : il s'y montra opposé aux républicains. Arrêté dans les montagnes du Forez, il fut incarcéré à Lyon, et ne sortit de prison qu'après

le 9 thermidor 1794. Il se livra depuis tout entier à la littérature. On a de lui : *Bibliothèque des historiens de Lyon*, 1787 ; *Tableau des prisons de Lyon*, 1797, et une 8e édition du *Dictionnaire* de Chaudon, en 13 vol. in-8, Lyon, 1804 (cette édition est augmentée de 4 vol.).

DELANNEAU. *Voy.* LANNEAU.

DELATOUR. *Voy.* LATOUR.

DELAUNAY (JOURDAN), gouverneur de la Bastille sous Louis XVI, défendit cette forteresse contre le peuple de Paris au 14 juillet 1789. Etant tombé entre les mains du peuple, il fut massacré.

DELAWARE (lord), gouverneur de la Virginie sous Jacques I, rendit à cette colonie les plus grands services. On a depuis donné par reconnaissance son nom à une des provinces des États-Unis.

DELAWARE, riv. des États-Unis, naît dans l'état de New-York, coule au S., et se jette dans la baie de Delaware après un cours de 270 kil., dont 180 navigables. Elle sépare la Pensylvanie des états de New-York et de New-Jersey.

DELAWARE, un des États-Unis de l'Amérique septentr., par 77° 16'-78° long. O., 38° 27'-39° 50' lat. N., forme une presqu'île située entre la Pensylvanie, le Maryland et le New-Jersey, et séparée des deux premiers par la baie de Chesapeak, et du troisième par la baie de Delaware ; 155 kil. sur 40 ; 72,800 hab. Ch.-l., Dover ou Douvres. L'état de Delaware est divisé en trois comtés : Kent, Newcastle et Sussex. Sol plat, climat tempéré. Beaucoup de marais et de terrains nuls pour l'agriculture. Quelques districts très fertiles, superbes pâturages. — Le territoire de cet état fut d'abord occupé par les Suédois (1627) ; il fut disputé aux Suédois par les Hollandais dans le courant du XVIIe siècle ; mais en 1664, les Anglais s'en emparèrent ; Guillaume Penn l'acheta du gouvernement (1682), et en fit une province de la Pensylvanie. C'est dans cet état que se livra en 1777 la célèbre bataille de Brandywine. Depuis la révolution américaine, le Delaware a été érigé en état libre ; il a proclamé sa constitution en 1792.—Plusieurs comtés des états de New-York, d'Indiana, d'Ohio, etc., portent aussi le nom de Delaware.

DELAWARE (baie de), bras de mer entre les états de Delaware et de New-Jersey ; 17 kil. sur 44. (*Voy.* les deux articles qui précèdent.)

DELAWARE-ET-CHESAPEAK (canal de), dans les États-Unis, traverse l'isthme qui unit l'état de Delaware au continent ; 22 kil. de long.

DELAWARE, nation indienne de la famille lennape, autrefois très nombreuse ; occupait une partie de la Pensylvanie, du New-Jersey et de New-York, sur les bords de la Delaware. Par le traité de Sainte-Marie en 1818, on les a transportés au nombre de 1,000 sur les bords de l'Arkansas, à l'O. du Mississipi.

DELDEN, ville de Hollande (Over-Yssel), à 10 kil. S. d'Almelo ; 3,900 hab. Jadis commerçante.

DELEBOÉ, médecin. *Voy.* SYLVIUS.

DÉLÉMONT, *Delsberg* en allemand, ville de Suisse (Berne), à 48 kil. N. de Berne, sur la Sorne ; 1,320 hab. Château, jolis édifices. Horlogerie, toiles peintes, blanchisseries. Délémont est le ch.-l. d'un bailliage qui dépendait jadis de l'évêché de Bâle et qui a fait partie du dép. français du H.-Rhin jusqu'en 1815.

DELEUZE (J.-Ph.-Fr.), aide-naturaliste, puis bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, né à Sisteron en 1743, mort en 1835, est surtout connu par son zèle pour la propagation du magnétisme animal. Il avait des connaissances également étendues dans les lettres et dans les sciences, et y joignait des qualités morales qui le firent universellement aimer et respecter. On a de lui une *Histoire critique du magnétisme animal*, 1813, 2 vol. in-8 (réimprimée en 1819), et plusieurs autres écrits sur le même objet. Il a traduit les *Amours des plantes* de Darwin, 1799, les *Saisons* de Thompson, 1801, et a donné en 1810 *Eudoxe, ou Entretiens sur l'étude des sciences*, excellent guide pour l'étudiant.

DELEYRE (Alex.), littérateur, né aux Portets près de Bordeaux en 1726, mort à Paris en 1797, étudia chez les Jésuites et fut d'abord d'une dévotion outrée ; il fit ensuite profession d'incrédulité, et se lia avec les philosophes ; il publia une *Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, ouvrage élégamment écrit, mais dans lequel l'analyste mêle trop souvent ses idées à celles de l'auteur ; le *Génie de Montesquieu*, 1758 ; l'*Esprit de Saint-Evremont*, 1761, et plusieurs articles dans l'*Encyclopédie*. Il eut pour protecteur le duc de Nivernais, et fut nommé par son crédit bibliothécaire du duc de Parme. A la révolution, il fut envoyé à la Convention par le dép. de la Gironde, et s'occupa surtout dans cette assemblée d'instruction publique.

DELFT, ville de Hollande (Hollande mérid.), à 13 kil. N. O. de Rotterdam ; 14,000 hab. Murs flanqués de vieilles tours ; canaux ; belle place du Marché ; église neuve dont la tour a 100 mètres de haut (cette tour renferme les mausolées de Guillaume d'Orange, assassiné en 1584, ainsi que ceux de Grotius et de Leuwenhœk) ; hôtel-de-ville, dit Prinsenhof ; grand arsenal, école militaire, etc. Faïenceries, fabriques de draps et lainages jadis en renom. — Delft fut fondée, dit-on, en 1074, par Godefroy-le-Bossu, duc de la Basse-Lotharingie. C'est la patrie de Gérard Van Loon, de Leuwenhœk, de Grotius, etc.

DELFTSHAVEN, ville maritime de Hollande, à 3 kil. S. O. de Rotterdam et à 8 kil. S. de Delft, dont elle est regardée comme le port ; 2,600 hab. Cabotage, pêche du hareng ; chantier de construction.

DELFZIL, ville forte de Hollande (Grœningue), sur l'Ems, à 25 kil. N. E. de Grœningue ; 3,100 hab. Bon port. Fortifiée par Kohorn.

DELGADO (cap). *Voy.* GADO.

DELHI ou DEHLI, ancienne prov. de l'Hindoustan, entre le Lahore au N., l'Agrah au S., l'Aoude au S. E., le Moultan au S. O. Ce pays a 500 kil. sur 270, et compte environ cinq millions d'habitants ; il est arrosé par le Gange et la Djomnah ; le sol est très fertile. Le Delhi a été le centre de la monarchie des grands Mogols ; aujourd'hui il appartient presque en entier aux Anglais et forme 6 districts de la présidence de Calcutta (Delhi, Bareily, Morabad, Saharanpour, Merout et Harriana) ; le reste est désigné sous le nom de Sirhind, et appartient à des princes ou à des seikhs, vassaux de l'Angleterre. Pattialah, Ladiana, Thanesar en sont les villes principales.

DELHI, primitivement *Indra-Prast'ha* (c.-à-d. *demeure d'Indra*), ch.-l. du district de Delhi, dans la présidence actuelle de Calcutta, et jadis capitale du roy. du Delhi et de toute la monarchie des grands Mogols, à 1,300 kil. N. O. de Calcutta, sur la rive droite de la Djomnah, par 28° 42' lat. N., 74° 46' long. E. Cette ville a eu, dit-on, près de 2,000,000 d'habitants, elle en compte encore de 2 à 300,000. Quoique déchue, elle a de superbes édifices, notamment la *Djema-mesdjid* ou grande mosquée. A Delhi résident Akbar II, l'héritier nominal des grands Mogols, et un agent anglais chargé de surveiller ce prince. — L'origine de Delhi est inconnue ; des souverains hindous y régnèrent jusqu'en 1193 ; elle fut ensuite possédée par des princes afghans ou patans. Tamerlan prit et pilla Delhi en 1398. Elle ne se releva qu'en 1631, époque où Chah-Djihan en fit de nouveau le siége de l'empire. Très florissante sous le règne d'Aureng-Zeyb, Delhi commença à déchoir à la mort de ce prince. Elle fut prise et inondée de sang en 1739 par Nadir à la tête des Persans, en 1760 par les Mahrattes : le premier pillage valut, dit-on, aux vainqueurs plus de 10 milliards de francs. Les Anglais s'en emparèrent

une première fois en 1661, et une seconde en 1803. Ils l'ont gardée depuis.

DELILLE (Jacques), poëte didactique, né à Aigueperse en 1738, était fils naturel d'un avocat au parlement de Clermont. Il fut successivement professeur d'humanités à Amiens, puis au collége de la Marche à Paris, et obtint enfin la chaire de poésie latine au collége de France. Il donna en 1769 une traduction des *Géorgiques* qui fut reçue avec une admiration universelle et qui le plaça dès lors au premier rang des traducteurs en vers. Il fut reçu à l'Académie Française en 1774. Il publia en 1782 son poëme des *Jardins*, qui eut aussi beaucoup de succès. En 1784, il accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople, et en visitant le beau sol de l'Asie et les ruines de la Grèce, il conçut le plan du poëme de *l'Imagination*. Ruiné par la révolution, il s'éloigna de Paris, alla d'abord passer un an à Saint-Dié en Lorraine, puis parcourut la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, marquant son séjour dans chaque pays par quelque œuvre nouvelle. Il revint en France en 1802, s'y maria, reprit sa chaire au collége de France, publia plusieurs ouvrages, fruit de son exil, et mourut en 1813, travaillant au poëme de *la Vieillesse*. Il était depuis plusieurs années affligé d'une cécité complète. On refuse généralement à Delille le génie et l'invention, mais on le met au premier rang pour l'art de la versification et pour le talent descriptif. Outre les *Géorgiques* (1769), et *les Jardins* (1782), on a de lui: *l'Homme des Champs*, 1800; un *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, 1802; *la Pitié*, 1803; une traduction en vers de l'*Énéide*, 1804, et du *Paradis Perdu*, de Milton, 1805; *l'Imagination*, 1806; *les Trois Règnes de la Nature*, 1809; *la Conversation*, 1812; des *Poésies fugitives*; une traduction de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, 1821, posthume. Les œuvres de Delille ont été publiées par Michaud, 1824, 16 vol. in-8, et par le libraire Lefèvre, avec notes, 1833, 1 vol. grand in-8. On les a réunies en un seul vol. compacte dans le *Panthéon littéraire*. Delille porta quelque temps le titre d'*abbé* parce qu'il possédait l'abbaye de Saint-Séverin, mais il n'était pas pour cela engagé dans les ordres et il put se marier sans violer ses vœux.

DELISLE (Guillaume), géographe du roi, né à Paris en 1675, mort en 1726, publia un grand nombre de cartes bien préférables à toutes celles qu'on avait alors. Il entra en 1702 à l'Académie des Sciences, et fut chargé d'enseigner la géographie à Louis XV encore enfant. Outre ses cartes, on a de lui un *Traité du cours des fleuves*. Delisle est le premier qui ait réformé toute la géographie d'après les observations modernes des voyageurs et des astronomes. — La famille de Delisle a produit plusieurs autres savants: Claude Delisle, père du précédent, qui a laissé plusieurs ouvrages d'histoire et de chronologie; Joseph-Nicolas, frère cadet de Guillaume, astronome distingué, professeur au collége de France, qui eut pour élèves les astronomes Lalande et Messier.

DELISLE DE SALES (J.-B. ISOARD, dit), écrivain médiocre, né à Lyon en 1745, mort à Paris en 1816, se lia avec les philosophes et publia un grand nombre d'écrits dont les plus connus sont: *Philosophie de la nature*, 1769, 4 vol. in-8 (porté à 10 vol. dans une 7e édition, 1804): cet ouvrage fut poursuivi et brûlé au Châtelet; *Philosophie du bonheur*, 1796; *Mémoire en faveur de Dieu*, 1802; *Histoire des Hommes* (avec Mercier), 1781 et années suivantes, 52 vol. On l'a surnommé *le Singe de Diderot*. Il a cependant combattu le matérialisme et l'athéisme.

DELIUM, ville de Béotie, vis-à-vis de l'île de l'Eubée, au S. E. d'Aulis. Il s'y livra une bataille entre les Thébains et les Athéniens, l'an 424 av. J.-C.

DELLE, *Dattenried* en allem., ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), à 17 kil. S. E. de Béfort, au pied d'un rocher qui portait un château détruit par les Français en 1674; 800 hab.

DELLYS, ville de l'état d'Alger (prov. de Constantine), à 75 kil. E. d'Alger, sur la Méditerranée, près du cap Bengut. Teinturerie. Beaucoup de pirates jadis parmi les habitants. On croit que Dellys a été bâtie sur les ruines de l'ancienne *Rusucurru*.

DELME, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 12 kil. N. O. de Château-Salins; 450 hab.

DELMENHORST, petite ville du duché d'Oldenbourg, à 31 kil. S. E. d'Oldenbourg, sur la Delme; 1,500 hab. Chef-lieu d'un cercle de même nom.

DELMINIUM, auj. *Douvno?* capitale de la Dalmatie ancienne, au S. E. de Salone et au N. O. de Narona.

DELOLME (J.-L.), publiciste, né à Genève en 1740, mort en 1806, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa patrie, puis voyagea pour étudier la constitution de divers états. Il se fixa en Angleterre où il resta presque jusqu'à la fin de sa vie, composant des écrits politiques ou écrivant dans les journaux. Malgré son mérite il mena une vie misérable, ce qu'il dut à sa passion pour le jeu et le plaisir; il ne fréquentait que la société la moins relevée. Il est surtout connu par le traité de la *Constitution d'Angleterre*, 1771, en français, traduit en anglais, 1775, et souvent réimprimé. C'est l'ouvrage le plus propre à faire connaître le gouvernement de l'Angleterre et à montrer sa supériorité sur les autres gouvernements alors existants.

DELORME (Philibert), célèbre architecte français, né à Lyon vers le commencement du XVIe siècle, mort à Paris en 1577, étudia en Italie, et fut attiré à Paris en 1537 par le cardinal du Bellay, qui le fit connaître à la cour de Henri II. Delorme donna pour ce prince les plans des châteaux d'Anet et de Meudon, et plus tard, pour Catherine de Médicis, ceux de la cour des Valois à Saint-Denis, et du palais des Tuileries, dont il fut nommé gouverneur. Il a laissé quelques écrits sur son art, entre autres un traité intitulé: *Nouvelles Inventions pour bien bâtir et à petits frais*, Paris, 1561. Il a donné son nom à une espèce de couverture en charpente qu'il avait inventée.

DELORME (Marion), célèbre courtisane, naquit, suivant Dreux du Radier, vers l'an 1612 ou 1615, d'une famille bourgeoise de Châlons en Champagne. Elle eut pour premier amant le poëte Desbarreaux, et après lui Cinq-Mars, le duc de Buckingham, ainsi que bien d'autres jeunes seigneurs de la cour. Le roi Louis XIII lui-même fut un des premiers à lui offrir ses hommages. Elle se lia avec Ninon de Lenclos, et partagea avec elle les suffrages de tout ce que Paris avait de plus galant et de plus spirituel. Après l'arrestation des princes de Condé et de Conti pendant les troubles de la Fronde, elle fut sur le point d'être arrêtée elle-même; mais sa mort, qui survint inopinément, empêcha l'exécution de l'arrêt (1650). Selon l'opinion commune elle ne serait point morte à cette époque, mais elle aurait fait répandre le bruit de sa mort, afin de fuir plus aisément: le jour de son convoi, disent les partisans de cette opinion, elle partit pour l'Angleterre et y épousa un riche lord. Devenue veuve, elle retourna en France avec une somme de 100,000 francs; mais elle fut attaquée sur la route de Paris par des voleurs, et resta la femme du chef de la bande. Elle redevint veuve au bout de quatre ans; épousa un procureur fiscal, nommé Lebrun, à Gy en Franche-Comté; perdit ce nouvel époux après un mariage de 22 ans; vint alors habiter au Marais à Paris, où elle fut volée par des domestiques infidèles, ce qui la réduisit à une profonde misère. Les uns la font mourir en 1706, les autres prolongent son existence jusqu'en 1741, ce qui lui donnerait 131 ans. Tallemant des

Réaux, son contemporain, est du nombre de ceux qui la font mourir jeune (à 39 ans). La vie extraordinaire de cette femme a fourni à MM. Dumersan et Pain le sujet d'une pièce représentée en 1804 au Vaudeville, sous le titre de *la Belle Marie*, et à M. Victor Hugo un drame intéressant, intitulé *Marion Delorme*.

DÉLOS, auj. *Sdilo* ou *Dili*, une des Cyclades, au N. de Naxos, était consacrée à Apollon et à Diane. Suivant la fable, Neptune la fit sortir des eaux pour que Latone, poursuivie sur terre et sur mer par la jalousie de Junon, trouvât enfin un asile où elle pût mettre au monde ses deux enfants. On n'enterrait point les morts à Délos, on les transportait dans l'île de Rhénée qui en était voisine. Tous les 5 ans les Athéniens envoyaient à Délos une *théorie* ou députation sacrée. — Sur la côte O. de l'île de Délos était une ville du même nom. — Darius et Xerxès avaient respecté Délos pendant les guerres médiques, mais les généraux de Mithridate la ravagèrent entièrement; depuis ce temps elle est restée fort pauvre; elle est auj. inhabitée.

DELPECH (Jacques-Matthieu), savant médecin, né à Toulouse en 1772, mort assassiné en 1832, fut nommé en 1812 professeur de chirurgie clinique à Montpellier, et rivalisa pendant 20 ans avec les professeurs les plus célèbres. Il a publié un grand nombre d'ouvrages importants, dont les principaux sont: *Précis des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8, 1815; *Chirurgie clinique de Montpellier*, 1823; *Orthomorphie par rapport à l'espèce humaine*, 1829; *Mémorial des hôpitaux du Midi*, 1831.

DELPHES, *Delphi*, auj. *Castri*, ville de la Phocide, un peu à l'O., construite sur la pointe S. O. du mont Parnasse, fut d'abord nommé *Pytho*, du serpent Python, tué, dit la fable, par les flèches d'Apollon, sur le lieu même qu'occupa depuis la ville. Les anciens regardaient Delphes comme une ville sacrée et la plaçaient au centre de la terre. Son temple et son oracle d'Apollon la rendirent célèbre dans tous les pays habités par des Grecs. (*Voy.* PYTHIE.) Les villes grecques, et même les princes étrangers, envoyaient à Delphes de riches présents, ou y mettaient leurs trésors en dépôt, en les plaçant sous la protection du dieu. Aussi les richesses de cette ville tentèrent-elles souvent la cupidité. Pendant la guerre sacrée (de 355 à 345 av. J.-C.), Philomèle, Onomarque, Phaylle, Phalèque les enlevèrent presque toutes pour défrayer la guerre. L'an 278 av. J.-C., les Gaulois, conduits par Brennus, marchèrent sur Delphes, qui ne fut préservée que par la déroute qu'ils éprouvèrent au passage du mont Parnasse.

DELPHINATUS, nom latin du DAUPHINÉ.

DELPHINO, *Delphinium*, port de la Turquie d'Asie, sur la côte orientale de l'île de Chio. A 9 kil. de ce village s'élève le mont *Epos*, sur lequel Homère, au rapport des anciens, venait réciter ses vers. Cet endroit porte encore aujourd'hui le nom d'*École-d'Homère*.

DELRIEU (E.-J.-Baptiste), auteur dramatique, né vers 1763, mort en 1836, fut d'abord professeur de rhétorique à Versailles. Il a composé une foule de pièces: tragédies, comédies, drames, opéras, mélodrames, il a tout tenté. Ses meilleurs ouvrages sont: *le Jaloux malgré lui*, comédie en un acte, et *Artaxerce*, 1808, tragédie en 5 actes, où il a imité les meilleures scènes de Métastase; *Démétrius*, 1815; *Léonide*, 1836. On a encore de lui des *Couplets* en l'honneur de la *Montagne*, 1793, et une *Ode sur la naissance du roi de Rome*, 1811.

DELRIO (Mart.-Ant.), savant jésuite, né à Anvers en 1551, mort en 1608. Il remplit d'abord de hautes fonctions publiques, fut sénateur au conseil de Brabant et vice-chancelier; mais dégoûté des affaires par les guerres civiles, il se fit jésuite et enseigna les saintes lettres à Douay, à Liége, en Styrie, à Salamanque, à Louvain. Il a donné des notes estimées sur *C. Solin*, 1572; *Claudien*, 1572; *Sénèque le tragique*, 1574, et 6 livres de *Disquisitiones magicæ*, 1599, ouvrage où il montre une grande crédulité.

DELTA DU NIL, grand territoire triangulaire, compris entre les deux bras du Nil dits branches Canopique et Agathodémon, et la Méditerranée; un autre bras, l'Athribitique, le divisait en *Grand-Delta* à l'O., et *Petit-Delta* à l'E. Ce nom avait été donné au pays à cause de sa ressemblance avec la lettre grecque Δ. — Par suite, on a donné le nom de Delta à plusieurs localités situées de même entre les 2 bouches extrêmes d'un grand fleuve, et quelquefois aussi à la Basse-Égypte tout entière.

DELUC (J.-André), savant, né à Genève en 1727, mort à Windsor en 1817, s'est surtout occupé de physique et de géologie, a parcouru presque toute l'Europe pour recueillir des observations, et s'est efforcé de faire cadrer ses découvertes avec le texte de la Genèse. Il passa une partie de sa vie en Angleterre, et fut nommé lecteur de la reine (1773). Ses principaux ouvrages sont: *Théorie des baromètres et des thermomètres*; *Nouvelles idées sur la météorologie*, 1786; *Lettres à la reine d'Angleterre sur les montagnes et l'histoire de la Terre*, 1778-80; divers *Voyages géologiques*, 1810. Il donna en 1801 un *Précis de la philosophie de Bacon*, dans le but de combattre Lasalle, traducteur infidèle du philosophe anglais; cet ouvrage est peu digne de lui. On doit à J.-A. Deluc des perfectionnements importants dans le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre. — Son frère, Guillaume-Ant. Deluc, né à Genève en 1729, mort dans cette ville en 1812, s'associa à ses voyages et à ses recherches géologiques.

DE LUC (le comte), ambassadeur en Suisse et protecteur de J.-B. Rousseau. *Voy.* LUC (comte de).

DÉLUGE. Suivant la Genèse, le déluge universel qui submergea toute la terre eut lieu l'an du monde 1555, et av. J.-C., 3308 (*Voy.* NOÉ). — Les annales de la Grèce ont conservé le souvenir de plusieurs déluges partiels, dont les deux principaux sont ceux qui arrivèrent sous Ogygès (1822 av. J.-C.), et sous Deucalion (1620); ce dernier inonda la Thessalie l'espace de trois mois.

DELVINO ou DELONIA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, ch.-l. d'un livah, à 64 kil. S. O. de Janina; 8,000 hab.— Le sandjak de Delvino répond à l'ancienne Chaonie; il est traversé par les monts Sernèles et de la Chimère (*montes Acroceraunii*).

DÉMADE, orateur d'Athènes, qui de simple matelot s'éleva par son éloquence aux premiers emplois de la république. Il fut fait prisonnier par Philippe à la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.), sut se concilier l'estime du vainqueur par sa franchise et obtint sa liberté. Il resta depuis toujours attaché à la Macédoine, et fit prévaloir à Athènes les propositions les plus favorables au parti des Macédoniens; mais ayant plus tard trahi Antipater pour Perdiccas, il fut mis à mort par Cassandre, fils d'Antipater, vers l'an 319. Il ne reste de lui qu'un seul discours, qui se trouve dans les *Oratores græci*, tome IV, et dont l'authenticité n'est pas démontrée.

DE MAISTRE. *Voy.* MAISTRE (DE).

DÉMARATE, Corinthien, chef de la famille des Tarquins, fut chassé de sa patrie lors de l'usurpation de Cypselus, et vint l'an 658 av. J.-C. s'établir à Tarquinies en Italie, où il eut un fils qu'il nomma Tarquin, et qui régna à Rome sous le nom de *Tarquin-l'Ancien*.

DÉMARATE, roi de Sparte, régna de 529 à 492, et fut exilé par les intrigues de son collègue Cléomène qui le fit passer pour bâtard. Il se réfugia à la cour de Darius. Ayant eu connaissance des projets du roi de Perse contre la Grèce, il en donna avis, dit-on,

à ses compatriotes. La franchise de ses discours ayant plusieurs fois irrité le grand roi, celui-ci le fit mettre à mort.

DEMATTA, ville de l'état de Grèce (Argolide), à 17 kil. N. O. d'Africa : bâtie sur l'emplacement de Trézène. Ruines nombreuses.

DEMAVEND. *Voy.* DAMAVEND.

DEMBEA, prov. du roy. de Gondar en Abyssinie, faisait jadis partie de l'Amhara : elle est très fertile. Gondar en est la capitale.

DEMBEA (lac), dans l'état de même nom, à peu près au centre de l'Abyssinie, à 75 kil. S. O. de Gondar, par 12° lat. N.; il a 700 kil. de tour. Le Bahr-el-Azrek le traverse.

DEMÉRARY ou **DEMERARA**, riv. de la Guyane anglaise, tombe dans l'Océan Atlantique, un peu à l'E. de l'embouchure de l'Esséquébo.

DÉMÉRARY, gouvern. de la Guyane anglaise, s'étend sur une longueur de 75 kil. environ, le long de l'Océan Atlantique, depuis l'embouchure de l'Abary à l'E. jusqu'à celle de l'Esséquébo, par 59° 71'-61° 42' long. O., 4° 10' - 6° 50' lat. N.; 80,850 hab., dont 75,000 esclaves. Ch.-l., Strabrœk. Sucre et autres denrées coloniales, beaucoup de bétail dans les savanes. — Les Hollandais occupèrent les premiers ce district, en 1740. Par le traité de 1814, la Hollande céda Démérary à l'Angleterre avec les établissements voisins de Berbice et d'Esséquébo.

DEMETES, *Demetæ*, peuple de la Bretagne romaine, au sud du pays de Galles.

DEMETRIADE, *Demetrias*, ville de Thessalie, en Phthiotide, au S. O. de Cynoscéphales, sur le golfe Pélasgique, fut fondée par Démétrius Poliorcète, et devint la résidence des rois de Macédoine. Elle était très forte ; c'était une des clés du pays. — Une autre Démétriade, sur la côte de Phénicie, est auj. AKKAR.

DEMETRIUS I, surnommé *Poliorcète* (c.-à-d. *preneur de villes*), roi de Macédoine, était fils d'Antigone, un des généraux et des successeurs d'Alexandre. Il servit d'abord sous son père, conquit pour lui la Babylonie, la Carie, et prit Athènes, d'où il chassa Démétrius de Phalère ; mais il fut battu avec Antigone à la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), et fut réduit pendant quelque temps à mener la vie d'un aventurier. Cependant, ayant rassemblé quelques troupes, il s'empara du Péloponèse, puis de la Macédoine, et y régna quelques années (295-287). Il fut renversé du trône par Pyrrhus et m. en Syrie (283), simple particulier. Il dut son surnom de *Poliorcète* au grand nombre de villes qu'il avait soumises.

DÉMÉTRIUS II, roi de Macédoine, 242-232 av. J.-C., était fils d'Antigone Gonatas et petit-fils du précédent. Il fit la guerre aux Etoliens, aux Achéens, à Alexandre II, roi d'Epire, et conquit la Cyrénaïque.

DEMETRIUS I, surnommé *Soter* (*sauveur*), roi de Syrie, fils de Séleucus Philopator, fut envoyé dans sa jeunesse en otage à Rome. Il s'échappa de cette ville quelques années après la mort de son père, chassa Antiochus Eupator qui avait usurpé le trône de Syrie et se fit reconnaître roi (162 av. J.-C.). Il fit la guerre aux Juifs avec des succès variés, et eut à combattre Judas et Jonathas Macchabée ; il conquit la Cappadoce. Il fut détrôné et mis à mort par l'usurpateur Alexandre Bala que soutenait le roi d'Egypte, Ptolémée Philométor (149 av. J.-C.). Il avait reçu le nom de *Soter* des Babyloniens, parce qu'il les avait délivrés de deux tyrans, Timarque et Héraclide.

DÉMÉTRIUS II, surnommé *Nicator* (*vainqueur*), roi de Syrie, de 144 à 125 av. J.-C., fils aîné de Démétrius Soter, épousa Cléopâtre, fille de Ptolémée VI chassa, avec le secours de son beau-père, l'usurpateur Alexandre Bala. Il fit la guerre aux Parthes, mais il tomba entre leurs mains. Mithridate, leur roi, le traita avec douceur et lui fit épouser sa fille Rodogune. Cléopâtre, sa première femme, irritée de se voir répudiée, épousa Ant. Sidète, frère de Démétrius, et le fit reconnaître pour roi. Cependant Démétrius Nicator, s'étant échappé de chez les Parthes, réussit à remonter sur son trône ; mais il se rendit odieux à ses sujets et fut détrôné par Alexandre Zébina. Il avait pris le nom de *Nicator* (*vainqueur*) après sa victoire sur Alexandre Bala.

DÉMÉTRIUS III, surnommé *Eucærus* (*l'heureux*), 4e fils d'Antiochus VIII ou Grypus, monta sur le trône de Syrie avec son frère Philippe, l'an 95 av. J.-C. Les deux frères se firent la guerre ; Philippe ayant appelé les Parthes à son secours, Démétrius fut fait prisonnier par eux. Il fut traité avec beaucoup de douceur par Mithridate leur roi, jusqu'à la fin de sa vie, 87 ans av. J.-C.

DÉMÉTRIUS de Phalère, célèbre orateur et homme d'état d'Athènes, s'attacha au parti des Macédoniens et fut élu par leur influence archonte décennal, l'an 316 av. J.-C. Il gouverna sagement, et les Athéniens charmés de son gouvernement lui élevèrent 360 statues de bronze. Il y avait dix ans qu'il gouvernait la république, lorsque Démétrius Poliorcète s'empara de la ville, et proclama la liberté des Athéniens pour les soustraire à l'influence macédonienne. Démétrius de Phalère perdit dès lors tout son crédit; il se retira en Egypte, où Ptolémée Lagus l'accueillit avec honneur. On dit que le musée et la célèbre bibliothèque d'Alexandrie furent créés par son conseil. A la mort de Ptolémée Lagus (285), Ptolémée Philadelphe, successeur de ce prince, irrité contre Démétrius qui avait voulu l'éloigner du trône, le relégua dans la H.-Egypte, où il le fit garder à vue. Démétrius, ne pouvant supporter la captivité, se donna la mort en se faisant piquer par un aspic. Il avait composé des harangues et des histoires dont on n'a plus rien aujourd'hui. Il nous reste, sous son nom, un *Traité de l'élocution*, publié par Schneider, Altenbourg, 1779, in-8.

DÉMÉTRIUS CANTACUZÈNE, fut nommé deux fois hospodar de Moldavie au commencement du XVIIe siècle, et se fit détester des Moldaves par sa tyrannie. Il voulut accuser d'intelligence avec les Russes le général moldave Constantin Cantemir afin de s'en défaire ; mais sa fraude ayant été découverte, il fut expulsé et remplacé par Constantin lui-même.

DÉMÉTRIUS CANTEMIR. *Voy.* CANTEMIR.

DÉMÉTRIUS OU DMITRI, fils d'Iwan IV, czar de Russie, était encore au berceau à la mort de son père. Il était le seul frère et l'héritier du nouveau czar, Fédor I. L'ambitieux Boris Godounow le fit lâchement assassiner en 1592, espérant se frayer par là le chemin au trône. — La disparition de Démétrius fournit à une foule d'imposteurs l'occasion de se faire passer pour le véritable héritier du trône. L'un deux, dont le vrai nom était Grégoire Otrepieff, et qui était moine, se fit reconnaître pour souverain en 1605, et conserva quelque temps la couronne. Les faux Démétrius ne cessèrent de se montrer qu'à l'avénement de la maison de Romanov (1613).

DEMIDOFF, riche famille russe, a pour tige Demide, armurier fondeur à Toula (gouvernement de Moscou), qui fut chargé par Pierre-le-Grand de fondre les canons dont ce prince avait besoin pour ses nombreuses expéditions militaires, et qui seconda puissamment l'activité du czar. Il découvrit en 1725 les mines de Koliwan dont l'exploitation l'enrichit. — Il laissa un fils, Nitika, et plusieurs petits-fils, qui tous se distinguèrent dans la même carrière et finirent par amasser une fortune colossale. Les plus connus sont : Procope Demidoff, né à Moscou vers 1730, qui exploita avec un grand profit les mines de fer, de cuivre et d'or des monts Ourals; et Nicolas Nikitich, comte de Demidoff, zélé philanthrope, né en 1773 près de Saint-Pétersbourg. Il dota sa patrie de plusieurs industries, y créa des établissements

d'utilité publique, porta au plus haut degré de perfection l'exploitation des mines, et se fit par son industrie un revenu qui s'élevait à 5 millions. Il passa ses dernières années en France et en Italie, vivant dans la société des savants et répandant autour de lui d'innombrables bienfaits. Il mourut à Florence en 1828.—Il a laissé deux fils, Paul et Anatole Demidoff, qui, en héritant de sa fortune, ont conservé sa bienfaisance et son goût éclairé pour les lettres. L'un d'eux, le comte Anatole, s'est allié à la famille de Napoléon en épousant une de ses nièces, fille de Jérôme, comte de Montfort (1840). Il vit à Florence.

DEMIR-HISSAR, c.-à-d. *château de fer*, jadis *Heraclea*, ville de la Turquie d'Europe, à 90 kil. N. E. de Salonique, sur un mont au haut duquel est un vieux château-fort; 8,000 hab.

DEMIR-KAPOU, c.-à-d. *porte de fer*, défilé célèbre et très important de la Turquie d'Europe, dans le Balkan, mène de Selimnia en Roumélie à Staréka en Bulgarie. — Autre défilé du Daghestan. *Voy.* DERBEND.

DEMMIN, ville des États prussiens (Poméranie), à 97 kil. N. O. de Stettin, sur 3 riv. (Peene, Tollense, Trebel); 4,200 hab.

DEMOCÈDE, médecin de Crotone, né vers 558 av. J.-C., vécut quelque temps à la cour de Polycrate, tyran de Samos, dont il gagna la faveur; après la fin tragique de ce prince, il devint esclave du roi de Perse Darius. Le grand roi s'étant luxé le pied à la chasse, Démocède put seul le guérir; il fut dès lors rendu à la liberté et comblé de richesses et d'honneurs par ce prince qui voulut le retenir à sa cour. Néanmoins, Démocède, préférant sa patrie, renonça à tous ces avantages pour retourner à Crotone.

DEMOCRITE, philosophe grec, né à Abdère vers l'an 490, ou, selon d'autres, 470 av. J.-C., fut élevé par des mages qui étaient restés dans son pays après l'expédition de Xerxès en Grèce; étudia sous Leucippe; voyagea en Égypte et en Asie pour augmenter son instruction, et dissipa sa fortune dans ces voyages, ainsi que dans les expériences qu'il fit en étudiant la nature. De retour dans sa patrie, il lut devant ses juges un traité qu'il avait composé sur le *Monde*; ses concitoyens en furent tellement charmés qu'ils lui firent présent de 50 talents. La bizarrerie de son genre de vie le fit plus tard passer pour fou, et les Abdéritains appelèrent Hippocrate pour le guérir; mais le sage médecin, après l'avoir entendu, déclara aux Abdéritains qu'ils étaient plus fous que lui. Il vécut, dit-on, 109 ans. Démocrite riait sans cesse des folies humaines; on l'oppose à Héraclite qui, dit-on, pleurait toujours. Comme Leucippe, son maître, Démocrite expliquait tout par les atomes, le mouvement et le vide. Il admit pour expliquer la connaissance des corps des *images* ou *idoles* qui, émanant des objets, viennent s'imprimer sur nos sens. Godefroy Ploucquet a donné *De Placitis Democriti*, Tubingue, 1767. On doit à M. Lafaist une excellente dissertation sur la philosophie atomistique, Paris, 1833, in-8.

DEMONA (VAL DI), une des 3 anciennes divisions de la Sicile, ainsi nommée de ce qu'elle renfermait l'Etna, qui, dans les superstitions vulgaires, était regardé comme le séjour des démons; elle comprenait le N. E. de la Sicile et avait pour ch.-l. Messine. Auj. elle forme l'intendance de Messine et une partie de celles de Palerme et de Catane.

DEMONTE, ville des États sardes (Coni), à 19 kil. S. O. de Coni, sur la Stura; 6,000 hab.

DÉMOSTHÈNES, le prince des orateurs grecs, né à Athènes l'an 381 av. J.-C., suivit les leçons d'Isée et de Platon et plaida dès l'âge de 17 ans contre ses tuteurs qui voulaient le dépouiller de son bien. Il gagna sa cause; mais lorsqu'il voulut parler dans l'assemblée du peuple, il fut loin d'avoir le même succès: l'imperfection de son style et plus encore un vice de prononciation le rendirent ridicule et le firent couvrir de huées. Il alla vivre alors pendant plusieurs années dans une retraite profonde, se mit à lire et à relire les grands maîtres, surtout Thucydide; lutta contre les vices de son organe, en s'exerçant à parler avec des cailloux dans la bouche et au bruit des vagues de la mer. Étant ainsi parvenu à force de constance à corriger tous ses défauts, il reparut en public à l'âge de 27 ans et emporta tous les suffrages. Après avoir passé quelques années au barreau, il entra dans l'administration publique et fut bientôt porté aux plus hautes charges. Il employa tout son crédit et toute son éloquence à combattre les projets ambitieux de Philippe qui méditait l'asservissement de la Grèce; prononça contre ce prince ces admirables harangues connues sous le nom de *Philippiques* et d'*Olynthiennes*, et réussit enfin à former contre lui une ligue à la tête de laquelle étaient Athènes et Thèbes. Il combattit lui-même à Chéronée contre le roi de Macédoine (338 av. J.-C.), mais il ne fut pas heureux. Malgré ce mauvais succès, il n'en conserva pas moins toute son influence. A la mort de Philippe, il chercha à rallumer la guerre; mais Alexandre, déjà vainqueur de Thèbes, se fit livrer les orateurs d'Athènes, et Démosthènes ne dut la liberté qu'à la générosité du jeune prince. Quelques années après, il fut exilé sur l'accusation de s'être laissé corrompre par Harpalus, qui s'était révolté contre Alexandre, et cherchait à soulever les Athéniens; mais dès que le roi fut mort, on le rappela. Il reprit tout son ascendant, et fit déclarer la guerre à Antipater, gouverneur de Macédoine. Les Athéniens ayant échoué, Antipater exigea qu'on lui livrât Démosthènes, ainsi que tous les orateurs. Il s'enfuit alors dans l'île de Calaurie, et se voyant près de tomber entre les mains de son ennemi, il s'empoisonna, l'an 322 av. J.-C. On admire surtout dans Démosthènes la concision, l'énergie, le mouvement, le sublime. Ce grand homme travaillait beaucoup ses ouvrages, ce qui faisait dire à ses envieux que ses harangues sentaient l'huile. Ceux de ses discours que l'on estime le plus, avec les *Philippiques* et les *Olynthiennes*, sont le discours sur l'*Ambassade d'Eschine*, dans lequel il accusait cet orateur de s'être laissé corrompre par Philippe, et le discours pour la *Couronne*, où il justifie Ctésiphon qui avait proposé de lui décerner une couronne d'or en récompense de ses services, et qu'Eschine accusait pour cette proposition. On a de Démosthènes 61 discours, 65 exordes, et 6 lettres écrites au peuple d'Athènes pendant son exil. Les éditions les plus estimées de ses œuvres sont celles de Jér. Wolff, avec version latine, Bâle, 1549, souvent réimprimée; de Reiske, dans ses *Oratores græci*, Leipsick, 1770-75; de Bekker, dans les *Oratores Attici*, Oxford, 1822, Leipsick, 1823, tom. I-IV; de Dindorf, 1825, et celle qui a été publiée à Londres, 1827, 10 vol. in-8, avec les notes de tous les commentateurs. Les harangues de Démosthènes ont été traduites en français par Auger, 1777, réimprimées et revues par Planche, 1819-21, 10 vol. in-8. La vie de Démosthènes a été écrite par Plutarque et Libanius.

DÉMOSTHÈNES, général athénien, remplaça Alcibiade dans le commandement de la flotte qui devait conquérir la Sicile (416), fut chargé avec Nicias de la conduite de cette expédition, et attaqua Syracuse. Après de nombreux revers, il fut enfin complétement battu et se tua de désespoir; d'autres disent qu'il tomba entre les mains des Syracusains, qui le firent périr cruellement.

DEMOURS (Pierre), né à Marseille en 1702, mort en 1795, fils d'un pharmacien de Marseille. Il était déjà un chirurgien distingué lorsque, par le conseil d'Antoine Petit, il se livra au traitement des maladies des yeux. Il y obtint bientôt un grand succès et enrichit de plusieurs découvertes la chirurgie oculaire. — Son fils, Antoine-Pierre, né à Paris en

1762, mort en 1836, poussa au dernier degré l'habileté dans son art: on lui doit entre autres perfectionnements la première opération de pupille artificielle. Il a laissé un *Traité des maladies des yeux*, Paris, 1818, 3 vol. in-8, où sont consignés les fruits de l'expérience du père et du fils.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), écrivain, né à Villers-Cotterets en 1760, mort en 1801, exerça quelque temps avec distinction la profession d'avocat, et ensuite se livra entièrement à la littérature. On a de lui: *Lettres à Émilie sur la mythologie*, 1786-1798, ouvrage mêlé de prose et de vers qui eut un succès prodigieux, mais auquel on reproche beaucoup d'afféterie; *le Conciliateur*, comédie en 5 actes; *les Femmes*, comédie en 5 actes; *Alceste à la campagne*, comédie; *le Divorce*, *l'Amour filial*, *Agnès et Félix*, opéras; *le Siége de Cythère*, *la Liberté du cloître*, poëmes, 1790; etc.

DEMPSTER (Thomas), savant écossais, né en 1579, mort en 1625, quitta son pays à cause de son attachement au catholicisme; enseigna les humanités à Louvain, à Paris, à Rome et à Bologne où il mourut. On a de lui: *Etruria regalis*, composée par ordre de Cosme II de Médicis, et publiée seulement en 1723; *Antiquitatum romanarum corpus post Rosinum*, etc., 1613; *Apparatus ad historiam scoticam*, 1622, ouvrage où il montre une grande partialité pour son pays.

DENAIN, village du Hainaut, auj. dans le dép. du Nord, à 9 kil. N. E. de Bouchain: 5,000 hab. Le maréchal de Villars y remporta en 1712, sur les Impériaux et les Hollandais, commandés par le prince Eugène, une victoire éclatante qui sauva la France menacée d'une invasion et qui acheva de déterminer la paix d'Utrecht.

DENAMBUC ou D'ENAMBUC, gouverneur de l'île St-Christophe pour les Français, conduisit en 1635 dans l'île de la Martinique une colonie de 100 hommes qui s'établit tout près de l'emplacement de St-Pierre et forma le premier noyau de la colonie aujourd'hui existante.

DENANA, nom latin de la ville d'ABERDEEN.

DENBIGH, ville d'Angleterre (pays de Galles), ch.-l. d'un comté, à 330 kil. N. O. de Londres; 3,800 hab. Ruines d'une ancienne abbaye de bénédictins de même nom. — Le comté de Denbigh, situé entre la mer d'Irlande et les comtés de Flint et de Caernarvon, a 75 kil. sur 35, et 83,000 hab. Pays montagneux, belles et fertiles vallées; plomb, houille.

DENDER ou DENDRE, riv. de Belgique, prend sa source au N. de Mons, passe à Ath, Lessines, Grammont, Alost, et se jette dans l'Escaut à Dendermonde, après 95 kil. de cours.

DENDER, rivière de l'Abyssinie, prend sa source près de celle du Bahr-el-Azrek, arrose le Sennaar, et va se jeter dans le Bahr-el-Azrek après un cours de 450 kil.

DENDERAH, *Tentyra* ou *Tentyris*, ville de la H.-Egypte, à 80 kil. S. E. de Djirdjeh, à l'O. du Nil. Ruines magnifiques, parmi lesquelles on distingue celles du grand temple où se trouvait le fameux zodiaque transporté en France en 1821 et à l'aide duquel on a voulu, bien à tort, faire remonter très haut l'origine de l'astronomie égyptienne. Il paraît que ce zodiaque ne remonte pas au-delà des Ptolémées.

DENDERMONDE ou TERMONDE, ville de Belgique (Flandre orientale), à 26 kil. E. de Gand, au confluent de la Dender et de l'Escaut: 6,000 hab. Grand commerce de grains. Château-fort dont on peut inonder les approches. Louis XIV l'assiégea en 1667, mais ne put le prendre; les Français s'en emparèrent en 1745.

DENHAM (J.), poëte, né à Dublin en 1615, mort en 1668, étudia à Oxford où il se fit la réputation de joueur et de dissipé, puis réforma sa conduite et écrivit même un *Essai sur le jeu*, 1636. Il donna en 1651 *le Sophi*, tragédie qui eut du succès, et publia deux ans après *la Colline de Cooper* (*Cooper's hill*), le premier poëme descriptif qui ait été publié en anglais et le meilleur de ses ouvrages. Pendant les guerres civiles, il prit le parti de Charles I et l'aida à correspondre avec la reine. Il obtint à la restauration un emploi lucratif. On le regarde comme un de ceux qui ont le plus contribué à former la langue poétique.

DENHAM (le major), officier anglais, né à Londres en 1786, visita de 1822 à 1825 le Bournou, le lac Tchad, et le pays des Fellatahs. Il fut ensuite nommé directeur de l'établissement de Sierra-Léone sur la côte occidentale d'Afrique; mais il y mourut des fièvres au bout de peu de temps en 1828. Il avait publié en 1825 à Londres la relation de ses voyages avec celle de Clapperton: elle a été traduite par Eyriès.

DENIA, *Dianium*, ville murée d'Espagne (Valence), à 60 kil. E. de San-Felipe, près de la Méditerranée: 3,000 hab. Port d'un accès dangereux. Forte tour. — Cette ville est très ancienne. Elle avait jadis un temple consacré à Diane, d'où lui vint son nom. Primitivement elle s'appelait *Hemeroscopium*.

DENINA (H.-J.-Marie), littérateur italien, né à Revel en Piémont en 1731, enseigna d'abord la rhétorique au collége de Turin, puis obtint la chaire d'éloquence italienne et de langue grecque à l'université de la même ville. Frédéric II l'appela à Berlin en 1782, et le fit entrer dans son Académie. Napoléon le nomma en 1804 son bibliothécaire: il vint alors se fixer à Paris où il est mort en 1813. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart en italien; les principaux sont: *Discours sur les vicissitudes de la littérature*, 1760; *Révolutions d'Italie*, 1769; réimprimé en 1820, avec additions (traduit par Jardin, dès 1770). *Histoire politique et littéraire de la Grèce*, 1781; *Essai sur la vie de Frédéric II*, 1788 (en français): *Révolutions de la Germanie*, 1804; *la Clef des langues* (en français), 1805.

DENIS. *Voy.* DENYS et SAINT-DENIS.

DENISART (J.-B.), procureur au Châtelet, né près de Guise en 1712, mort en 1765, a donné une *Collection de décisions*, plusieurs fois réimprimée de 1754 à 1771. Cet ouvrage renfermait des inexactitudes qu'on a cherché à faire disparaître dans un nouveau recueil publié de 1783 à 1808, et connu sous le nom de *Nouveau Denisart*.

DENNER (Jean-Chrétien ou Christophe), né à Leipsick en 1655, mort à Nuremberg en 1707, est l'inventeur de la clarinette.

DENNEWITZ, village des États prussiens (Brandebourg), près de Potsdam; 200 hab. Bernadotte et le général prussien Bulow y défirent en 1813 le maréchal Ney qui avait tenté de s'emparer de Berlin. Bulow reçut en récompense le titre de comte de Dennewitz.

DENNIS (Jean), critique anglais, né à Londres en 1657, mort en 1733, fut le Zoïle des poëtes anglais contemporains, et attaqua surtout Pope, qui se vengea en lui donnant une place dans sa *Dunciade*. Il finit ses jours dans la misère, sans amis, sans consolateurs. On a de lui, outre un grand nombre de pamphlets oubliés aujourd'hui, deux tragédies: *la Liberté défendue* et *Appius Claudius*; des comédies; un *Essai sur la critique*.

DENNIS, commune des États-Unis (Massachusetts), à 9 kil. E. de Barnstable; 2,000 hab.

DENON (le baron Dominique VIVANT), célèbre par son goût pour les arts, né à Châlons-sur-Saône en 1747, mort à Paris en 1825, fut d'abord chargé d'affaires à Naples (1782), entra en 1787 à l'Académie de Peinture, accompagna Bonaparte en Egypte, fut à son retour nommé directeur-général des musées et conserva cette place jusqu'en 1815. Il donna

les dessins de plusieurs monuments, entre autres celui de la colonne de la place Vendôme, et recueillit dans les pays conquis un grand nombre d'objets d'arts dont il enrichit les musées français. On a de lui : *Voyage en Sicile*, 1788, et *Voyage dans la Haute et la Basse-Égypte pendant les campagnes de Bonaparte*, 1802 et 1829; cette publication fut comme le prélude du grand ouvrage sur l'expédition d'Egypte; *Monuments des arts du dessin*, publiés et décrits par Amaury Duval, 1829.

DENTATUS (CURIUS). *Voy.* CURIUS.

DENTATUS (SICINIUS). *Voy.* SICINIUS.

DENTELIN (duché de), ancien pays de France, était situé en partie dans la Normandie actuelle, et s'étendait, à ce qu'on croit, le long des côtes de la Manche entre la Seine et la Somme, ayant l'Oise au S. E. Ce duché forma sous les Mérovingiens, aux VIe et VIIe siècles, un grand fief qui appartint d'abord aux rois de Neustrie; mais l'an 600, Clotaire II fut obligé de le céder à Théodebert II, roi d'Austrasie. Les successeurs de ce dernier le conservèrent jusqu'au règne de Dagobert qui, de son vivant (633), le donna en partage à son plus jeune fils Clovis II, depuis roi de Neustrie. Après cette époque, le duché de Dentelin cesse de figurer dans l'histoire.

DENTILIA, pays d'Afrique, dans la Sénégambie (Nigritie occidentale), sur la rive gauche de la Haute-Falémé. Ch.-l., Béniserayl. Autres villes: Kerouané, Ghiolafondou. Mines de fer. Peuple industrieux.

DENYS, *Dionysius*, surnommé *l'Ancien* ou *le Tyran*, tyran de Syracuse, était fils d'un homme obscur et fut d'abord soldat. Il se signala par ses exploits dans les guerres des Syracusains contre les Carthaginois; puis, profitant de l'empire qu'il avait sur les soldats, il se fit proclamer souverain dans Syracuse par l'armée, 405 av. J.-C. Il repoussa les Carthaginois qui tentaient de conquérir la Sicile; mais ayant laissé prendre la ville de Géla, les Syracusains se révoltèrent contre lui. Il réussit à étouffer la sédition; mais dès ce moment il devint inquiet, cruel, et se rendit odieux à ses sujets. Il était si soupçonneux, qu'il n'admettait jamais sa femme et ses enfants dans son appartement sans les fouiller. Il fit, dit-on, creuser dans le roc d'immenses souterrains, disposés de manière à ce qu'il entendît tout ce qui se disait autour de lui. Denys protégeait les philosophes et les poëtes, et il faisait lui-même quelquefois des vers. Une de ses tragédies ayant été couronnée à Athènes, il fut plus flatté de cette victoire que de toutes celles qu'il avait remportées sur les champs de bataille; il ordonna que l'on rendît aux dieux de solennelles actions de grâces, et fit préparer un festin magnifique. Il se modéra si peu dans ce repas qu'il mourut d'une indigestion, l'an 368 av. J.-C. Il était âgé de 63 ans, et en avait régné 38.

DENYS *le Jeune*, fils du précédent, succéda à son père, l'an 368 av. J.-C. Il appela le philosophe Platon à sa cour et parut vouloir se conduire par ses conseils; mais il le chassa bientôt et se livra à la débauche et à la cruauté. Ayant banni Dion son beau-frère, celui-ci reparut bientôt avec quelques troupes, emporta Syracuse en trois jours, et en chassa le tyran, l'an 356 av. J.-C. Denys y rentra 10 ans après, et en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Alors il se réfugia à Corinthe, où il se fit, dit-on, maître d'école pour subsister.

DENYS d'Halicarnasse, historien et critique, né à Halicarnasse en Carie, vint à Rome l'an 30 av. J.-C., et y publia vers l'an 7 av. J.-C., sous le titre d'*Antiquités romaines*, un savant ouvrage qui contenait l'histoire des premiers temps de Rome jusqu'à l'an 266 av. J.-C. Il se composait de 120 livres; il ne nous en reste malheureusement que les onze premiers avec des extraits des autres. Il a aussi laissé des ouvrages de critique et de rhétorique très estimés : *De l'arrangement des mots*, *Rhétorique*, *Jugements sur les anciens écrivains*, *Examen de Lysias*, *Isocrate*, *Isée*, *Dinarque; Examen du style de Thucydide*, *de l'Éloquence de Démosthènes*, etc. Toutes les œuvres de Denys d'Halicarnasse ont été publiées par Sylburge, Francfort, 1586, in-fol., gr.-lat.; par Reiske, Leipsick, 1774, 6 vol. in-8; les *Antiquités romaines* ont été traduites en français par le P. Lejay, 1722, et par l'abbé Bellenger, 1723; le traité de l'*Arrangement des mots*, par Batteux, 1788; les *Jugements sur les orateurs*, par M. Gros, sous le titre d'*Examen critique des écrivains de la Grèce*, avec le texte, Paris, 1827-28, 3 vol. in-8.

DENYS de Thrace, surnommé *le Grammairien*, était originaire de Thrace, mais naquit à Alexandrie. Il fut disciple d'Aristarque et enseigna les belles-lettres à Rome du temps de Pompée. On lui doit une *Grammaire grecque*, publiée par Fabricius dans le tome VII de la *Bibliothèque grecque*, et par Bekker, *Anecdota græca*, tom. II, Berlin, 1816.

DENYS *le Périégète*, écrivain grec, auteur d'un poëme sur la géographie, intitulé : *Periegesis*, etc., ou *Voyage autour du monde*, vivait, à ce qu'on croit, dans le Ier siècle de notre ère. Ce poëme a été traduit en vers latins par Priscianus, Avienus et Papius, en prose latine par H. Etienne, et en vers français par Bénigne Saumaise, 1597. La meilleure édition du *Periegesis*, avec les traductions latines, est celle d'Oxford, 1717.

DENYS (saint), dit *l'Aréopagite*, était un des juges de l'Aréopage quand saint Paul comparut devant ce tribunal; il fut converti par le discours de l'apôtre, fut établi par lui premier évêque d'Athènes, et fut brûlé vif vers l'an 95 de J.-C. On a sous son nom des écrits mystiques qui paraissent avoir été fabriqués vers le Ve siècle, et dont l'auteur est inconnu. Ces ouvrages sont au nombre de quatre : *De la Hiérarchie céleste; De la Hiérarchie ecclésiastique; Des Noms divins*; *De la Théologie mystique*. Envoyés en présent à Louis-le-Débonnaire par un empereur d'Orient, ces écrits obtinrent un grand crédit et devinrent un des éléments de la philosophie scolastique. Ils contenaient une application du platonisme et de la doctrine de l'émanation au christianisme. L'édition la plus estimée de ces ouvrages est celle de Balthazar Corder, Paris, 1644, in-fol. gr.-lat. On le fête le 3 octobre.

DENYS (saint), apôtre des Gaules, fut envoyé de Rome dans les Gaules vers 250, fut le premier évêque de Paris, fonda plusieurs églises en France, et souffrit le martyre avec Rustique et Eleuthère ses compagnons vers 272, pendant la persécution de Valérien. Il fut mis à mort près de Paris, selon les uns, à Montmartre (*mons Martyrum*), selon les autres à l'endroit nommé auj. Saint-Denis. — Dans les temps d'ignorance, on l'a confondu avec Denys l'Aréopagite, et on a débité sur lui toutes sortes de fables : Hilduin, qui écrivait en 814, prétend qu'après son martyre il porta sa tête dans ses mains. On le fête le 9 octobre.

DENYS, surnommé *le Petit* à cause de sa taille, moine originaire de Scythie, vint à Rome vers 500, y fut fait abbé d'un monastère, s'acquit une grande réputation par des ouvrages sur la discipline ecclésiastique et la chronologie, et mourut en 540. On a de lui des recueils de *Canons apostoliques* (publiés pour la 1re fois en 1628, in-8, par Justel); de *Décrétales* (dans la *Bibliothèque du droit canon*); des versions latines d'ouvrages de saint Pacôme, etc. Ce fut Denys *le Petit* qui introduisit l'usage de compter les années à partir de la naissance de J.-C. : il trouva une période de 532 ans qui commençait à l'année même de l'incarnation, et qu'on appela, d'après son nom, période *dionysienne*.

DENYS, roi de Portugal, né à Lisbonne en 1261, mort en 1325, succéda en 1279 à son père Alphonse III, et mérita les beaux noms de *Père de la*

patrie, de *Roi libéral* et *Roi laboureur*, par les chartes qu'il octroya à ses sujets, chartes qui protégeaient le peuple contre les seigneurs et encourageaient les arts et l'agriculture. Il fit avec avantage la guerre contre la Castille et l'Aragon, pour la défense des droits des infants de Lara, et en 1310 il soutint avec beaucoup de fermeté contre la cour de Rome la cause des Templiers, que le pape voulait détruire. L'ordre des Templiers fut conservé en Portugal sous le nom d'ordre du *Christ*, et cet ordre y existe encore aujourd'hui. Denys fonda la première université qu'ait eue son royaume.

DENYS *le Flamand*, peintre. *Voy.* CALVART.

DEOGHIR, ville de l'Inde. *Voy.* DAOULETABAD.

DEOLS, dit aussi *Bourg-Dieu*, bourg du dép. de l'Indre, sur l'Indre, à 2 kil. N. E. de Châteauroux; 1,900 hab. Jadis ch.-l. de la principauté de Déols. On attribue la fondation de ce bourg à Léocade, préfet de la Gaule Lyonnaise sous les premiers empereurs.

DEOPRAG, ville de l'Inde. *Voy.* DEVAPRAYAGA.

DEOULINA, village de la Russie d'Europe (Moscou), à 62 kil. de Moscou. Il y fut signé, en 1618, un traité de paix entre la Russie et la Pologne, par lequel le prince Wladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne, renonça à la couronne de Russie.

DEPPEN, village des États prussiens (Prusse), à 17 kil. E. de Morhungen; 80 hab. Victoire du maréchal Soult sur les Russes et les Prussiens, 1807.

DEPTFORD, ville d'Angleterre (Kent), au confluent de la Tamise et de la Ravensbourne, à 9 kil. S. E. de Londres, dont elle touche même 2 quartiers, Greenwich et Southwark; 20,000 hab. Chantier royal de construction (avec bassins, magasins, etc.); deux hospices pour les maîtres d'équipage, les pilotes et leurs veuves. Le czar Pierre-le-Grand vint travailler à Deptford comme ouvrier en 1698.

DE PURE (Michel), abbé, né à Lyon en 1634, mort en 1680, n'est connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert. Il a traduit *Quintilien*, 1633, 2 vol. in-4, la *Vie de Léon X*, de Paul Jove, etc.; il a donné lui-même la *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, 3 vol. in-12, et a risqué au théâtre quelques pièces médiocres.

DÉPUTÉS. *Voy.* CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

DER ou DEIR (EL), *Thapsacus*, village de la Syrie (Damas), à 90 kil. S. E. de Taibeh, sur l'Euphrate. Il est habité par des Arabes. Alexandre y avait établi jadis un chantier de construction.

DERBÉ, ville d'Isaurie, au S. E. d'Iconium et au pied d'une des montagnes du Taurus (l'*Ala-Dagh* actuel). Résidence d'Antipater.

DERBEND ou DERBENT, *Albana* des anciens, *Demir-Kapou* (porte de fer) des Turcs, ville de la Russie mérid., jadis ch.-l. du Daghestan, à 310 kil. N. E. de Tiflis, à 4 kil. de la mer Caspienne; 7,000 h. Murs flanqués de tours, citadelle. Aspect oriental, bazars, belle mosquée; commerce de soie et de safran. Bon vin. Non loin de là, on voit les débris d'une grande muraille qui, dit-on à tort, allait de la mer Noire à la mer Caspienne, et que coupait un défilé célèbre, le défilé de Derbend (*Albaniæ pylæ*). Ce défilé était fermé par des portes de fer.—Suivant les traditions, Alexandre serait le fondateur de Derbend. Chosroès-le-Grand la fortifia, et au VIIe siècle les Arabes s'en emparèrent. Haroun-al-Raschid y séjourna plusieurs fois. Les Russes l'ont prise aux Persans en 1722, rendue en 1735, et reprise en 1795; ils la possèdent encore aujourd'hui.

DERBY, ville d'Angleterre, ch.-l. d'un comté de même nom, sur la Derwent, à 178 kil. N. O. de Londres; 23,600 hab. Arsenal; magasin à poudre; fabrique de tissus; orfévrerie. — Le comté de Derby est situé entre ceux de Chester, Stafford, Leicester, Nottingham et York; il a 88 kil. sur 35, et 237,000 hab. Surface inégale, montagnes, étangs; sol assez fertile dans les parties basses. Plomb, fer, houille, spath, pierre à chaux, marbre; usines à fer, toiles, soieries, lainages, etc.; antiquités romaines et saxonnes. Ce pays fut anciennement habité par les *Coritani*, et faisait partie de la Bretagne première; sous les Saxons, il fut compris dans le royaume de Mercie.

DERBYCES, peuple de la Scythie asiatique, dans la Margiane, fit place plus tard aux *Dahæ*. L'Oxus traversait leur pays. Ils adoraient le soleil; ils égorgeaient les septuagénaires et mangeaient leurs parents frappés de mort violente.

DERCETIS ou DERCETO, fille de Vénus, grande divinité des Syriens, adorée dans Ascalon. On la représentait sous la figure d'une femme dont la partie inférieure se terminait en queue de poisson.

DERCYLLIDAS, général lacédémonien, fit une expédition dans l'Asie-Mineure l'an 399 av. J.-C. pour défendre contre le grand roi les colonies grecques de cette contrée; il défit les Perses en plusieurs rencontres, prit en un seul jour Arisbe, Hamaxite et Colones, et força l'ennemi à implorer la paix.

DEREHAM (EAST-), ville d'Angleterre (Norfolk), à 17 kil. N. O. de Norwich; 3,300 hab.

DERHAM (Guillaume), né en 1657 à Stowton près de Worcester, mort en 1735, fut recteur ou curé d'Upminster près de Londres, puis chapelain du prince de Galles; fut chargé en 1711 et 1712 des sermons pour la fondation de Boyle, et prononça à cette occasion sur la théologie naturelle 16 discours qui donnèrent naissance à deux ouvrages fort estimés, *Physico-Theology*, 1713, et *Astro-Theology*, 1714: il y ajouta plus tard la *Christo-Theology*, 1730, où il expose les preuves du christianisme. Derham était à la fois versé dans la théologie et dans la physique, l'astronomie, et toutes les branches des sciences naturelles; il était membre de la Société royale; il fut très lié avec Ray et publia les ouvrages posthumes de ce savant. Sa *Théologie astronomique* a été traduite par Bellanger, 1726, et E. Bertrand, 1760; sa *Théologie physique* a été traduite en 1730.

DERIAH, ville d'Arabie. *Voy.* DERREYEH.

DERNE, *Darnis*, ville d'Afrique, dans le pays de Barca (état de Tripoli), à 890 kil. E. de Tripoli, par 20° 18' long. E., 32° 42' lat. N. Aux environs, grande fertilité. Cette ville est souvent ravagée par les invasions de Bédouins et infestée par la peste. L'amiral français Gantheaume essaya vainement d'y fonder un établissement en 1799.

DERNIS, ville des États autrichiens (Dalmatie), à 66 kil. N. E. de Zara; 2,000 hab. Citadelle auj. ruinée, commandait plusieurs défilés importants.

DERPT, ville de Russie. *Voy.* DORPAT.

DERREYEH, ville de l'Arabie centrale, capit. du Nedjed, à 750 kil. N. E. de La Mecque, par 25° 15' lat. N., 44° 10' long. E. Cette ville, qui est très forte, était le ch.-l. de l'empire des Wahabites. Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, s'en est emparé en 1819. Elle avait alors 15,000 hab.; auj. elle est presque déserte.

DERRY, ville et comté d'Irlande. *Voy.* LONDONDERRY.

DERTONA, auj. *Tortone*, ville de la Ligurie, au S. du Pô, entre Gênes et Plaisance. Elle fut colonisée par Æmilius Scaurus.

DERTOSA, auj. *Tortose*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, sur l'Èbre, près de la côte, était le ch.-l. des *Ilercaones*. Elle reçut une colonie romaine sous Auguste.

DERVAL, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), à 23 kil. S. O. de Châteaubriant; 1,800 hab.

DERVAZEH, petit état du Turkestan indépendant, a pour capit. une ville de même nom, située à 190 kil. N. E. de Badakhan.

DERVICHES ou DERVIS, d'un mot persan qui veut dire *pauvre*, moines musulmans dont la prin-

cipale occupation est la prédication. Ils font vœu de pauvreté et de chasteté, mais observent fort peu ces deux points, car ils font le plus fréquent usage d'opium et de liqueurs fortes. Ils s'imposent tous les jeudis un jeûne complet. Pour obtenir les aumônes des fidèles, ils exécutent sous leurs yeux une foule de jongleries et de tours d'adresse. Leur couvent principal est à Konieh, dans la Caramanie.

DERWENT, riv. d'Angleterre, dans le comté de Derby, passe à Belper et à Derby et se joint au Trent après un cours de 90 kil. — Une rivière du comté de Cumberland, et une autre de la Diéménie, dans l'Australasie, qui passe à Hobart-town, portent le même nom.

DESAGUADERO, rivière de Bolivie, naît dans les Andes, à l'O. du lac Desaguadero, coule au N., et tombe dans le lac Umamarca, après un cours de 450 kil. — Rivière de l'état de Buénos-Ayres. *Voy.* RIO COLORADO.

DESAGUADERO, lac de la Bolivie. — Lac du Chili, dans le pays des Araucans, dit Desaguadero de Osorno; 80 kil. sur 10. Il donne naissance au Rio de Penon au S., et à l'Osorno au N. O.

DESAGULIERS (J.-Théoph.), physicien, né à La Rochelle en 1683, mort en 1743, était fils d'un ministre protestant, qui, à la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre. Il étudia à Oxford sous Keill, et reçut les ordres en 1717. Il fit à Londres, de 1710 à 1740, différents cours, poursuivit les expériences de Newton et fut reçu à la Société royale. Il publia ses leçons sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, 1719, 2 vol. en anglais.

DESAIGNES, bourg du dép. de l'Ardèche, à 26 kil. N. O. de Tournon; 3,500 hab. Antiquités.

DESAIX (L.-Ch.-Ant.), général français, né en 1768, d'une famille noble, à St-Hilaire-d'Ayat en Auvergne, était lieutenant au régiment de Bretagne lorsqu'éclata la révolution. Il en adopta les principes, fut nommé aide-de-camp du général Victor de Broglie, se signala dans plusieurs occasions, et fut promu au grade de général de division. Il se distingua en cette qualité à l'armée du Rhin en 1796, et défendit avec un rare courage le fort de Kehl. En 1798, il accompagna Bonaparte en Egypte, se rendit maître de la Haute-Egypte et y exerça le pouvoir militaire avec tant de modération et d'équité, que les Musulmans eux-mêmes ne l'appelaient jamais que *le Sultan juste*. Rentré en France en 1800, il reçut le commandement de deux divisions à l'armée d'Italie et contribua puissamment à la victoire de Marengo (14 juin 1800); mais il y perdit la vie. On lui a élevé un monument sur la place Dauphine à Paris.

DÉSAUGIERS (Marc-Ant.), chansonnier, fils d'un compositeur auquel on doit *les Jumeaux de Bergame, les Deux Sylphes, Florine*, etc., naquit à Fréjus en 1772, et mourut en 1827. Il se trouvait à St-Domingue lors de l'insurrection et faillit y perdre la vie. De retour en France, il se fit bientôt connaître par ses chansons et ses vaudevilles; fut longtemps l'âme du *Caveau moderne*, et devint en 1815 directeur du théâtre du Vaudeville. On a de lui un recueil de chansons pleines d'esprit et de gaieté, parmi lesquelles on distingue *l'Épicurien, Ma fortune est faite, Cadet Buteux, M. et Madame Denis*. Il a aussi donné une foule de pièces de théâtre dont quelques-unes, comme *les Petites Danaïdes, la Chatte merveilleuse, M. Vautour*, ont eu une vogue prodigieuse.

DESAULT (P.-Joseph), chirurgien, né en 1744, au Magny-Vernais en Franche-Comté, vint en 1764 à Paris, et, tout en suivant les leçons de Petit et des chirurgiens célèbres de l'époque, commença dès l'âge de 22 ans à faire des cours qui attirèrent bientôt la foule. Il fut nommé successivement professeur à l'école pratique, membre du collége de chirurgie en 1776, chirurgien en chef de la Charité en 1782, puis de l'Hôtel-Dieu en 1788. Il fut élu en 1792 membre du comité de santé des armées, devint professeur de clinique chirurgicale à la nouvelle école de santé, et fut chargé en 1795 de donner des soins au jeune fils de Louis XVI. Il mourut lui-même pendant ce traitement, à l'âge de 51 ans. Desault était également remarquable comme professeur et comme opérateur. La chirurgie lui doit un grand nombre d'inventions ou de perfectionnements importants. Il n'a presque rien écrit, mais Bichat, l'un de ses élèves les plus distingués, a publié sous son nom 4 vol. d'*Œuvres chirurgicales*, qui contiennent sa doctrine, et Chopart, son ami, a donné un *Traité des maladies chirurgicales* fait en commun avec lui.

DESAVENTURA (île). *Voy.* CHIENS (île des).

DESBARREAUX (Jacques VALLÉE), fameux épicurien, né à Paris en 1602, mort en 1673, était petit-neveu de Geoffroy Vallée. Son père, qui était président au grand-conseil, l'avait pourvu d'une charge de conseiller au parlement, mais il s'en démit pour se livrer plus librement à son goût pour la bonne chère et le plaisir. Il changeait de climat selon les saisons. Desbarreaux fut lié avec les beaux-esprits de son temps, avec Balzac, Chapelle et même avec Descartes. Il avait composé un assez grand nombre de chansons et de poésies fugitives dans lesquelles il affichait l'incrédulité et même l'athéisme; on n'a conservé de lui que ce fameux sonnet où il chante la palinodie :

Grand Dieu! tes jugements sont remplis d'équité, etc.

Il le composa dans une maladie, mais il le désavoua, dit-on, quand il fut revenu à la santé. Voltaire assure que ce sonnet n'est même pas de lui, et l'attribue à l'abbé de Lavau.

DESBILLONS (le P. Fr.-Jos. TERRASSE), poëte latin, né en 1711 à Châteauneuf en Berri, mort en 1789, entra chez les Jésuites, enseigna les humanités avec distinction à Nevers, à Caen, à La Flèche, puis vint à Paris afin de s'y livrer à son goût pour la littérature. Lors de la dissolution de la société des Jésuites, il se retira à Manheim où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui 15 livres de fables latines fort estimées, sous le titre de *Fabulæ Æsopicæ*, Manheim, 1768, 2 vol. in-8; deux poëmes: *Ars bene valendi*, 1788; *De Pace christiana*, 1789; des *Miscellanea posthuma*, 1792, où l'on trouve deux nouveaux livres de fables. Il s'est beaucoup rapproché de La Fontaine.

DESBOULMIERS (J.-Aug. JULLIEN), homme de lettres, né à Paris en 1731, mort en 1771, est l'auteur d'une *Histoire du Théâtre-Italien*, 1769; d'une *Histoire de l'Opéra-Comique*, 1769, et de quelques autres œuvres médiocres.

DESCAMISADOS, nom donné en Espagne, de 1820 à 1821, à la fraction la plus violente du parti démocratique; ce mot répond à notre mot *sans-culotte*.

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre, membre de l'Académie, né à Dunkerque en 1714, mort en 1791, excella dans les scènes de village. Il a publié une *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, 4 vol. in-8, 1753-63; le *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, in-8, 1769.

DESCARRIÈRES, littérateur. *Voy.* HÉRISSANT.

DESCARTES (René), *Cartesius*, célèbre philosophe français, né à Lahaye en Touraine l'an 1596, d'une famille noble, étudia à La Flèche sous les Jésuites, se distingua surtout en philosophie et sentit dès lors le vide des doctrines qui étaient en honneur. Il se destina d'abord à la carrière des armes, servit comme volontaire sous Maurice de Nassau (1617) et sous le duc de Bavière (1619), mais il quitta le service au bout de peu d'années (1620). Il se mit alors à voyager; parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Italie; vint à plusieurs reprises à Paris,

où il se lia avec les savants, particulièrement avec Mersenne, Mydorge, Sorbière, Clersellier, et après être resté plusieurs années indécis sur le choix d'un état, il résolut de se livrer tout entier à la méditation. Pour y mieux réussir, il quitta la France, où il eût trouvé trop de distractions, et se retira en Hollande (1629), où il vécut dans la retraite, habitant tantôt Amsterdam, Deventer, La Haye ou Leyde, tantôt les délicieuses solitudes d'Eyndegeest ou d'Egmont. Le premier fruit de ses travaux avait été un *Traité du Monde*, dans lequel il admettait, comme Galilée, le mouvement de la terre; mais il supprima prudemment cet ouvrage dès qu'il connut la condamnation du philosophe italien (1633). En 1637 il publia le *Discours de la Méthode*, avec *la Dioptrique*, *les Météores* et *la Géométrie*, rédigés en français; il y enseignait une méthode nouvelle qui devait faire révolution dans la philosophie, et il présentait comme applications de cette méthode plusieurs de ses plus admirables découvertes. En 1641 parurent les *Méditations sur la philosophie première*, qu'il rédigea en latin, et qu'il dédia à la Sorbonne; elles furent suivies en 1644 des *Principes de la philosophie*, écrits aussi en latin, et où l'auteur présentait l'ensemble de sa doctrine. Ces ouvrages attirèrent à Descartes un grand nombre d'admirateurs, mais ils lui suscitèrent aussi de vives contradictions et même des persécutions. A la tête de ses adversaires se plaça un théologien d'Utrecht, Gisbert Voët, qui l'accusa d'athéisme, et fut sur le point de faire brûler ses livres par la main du bourreau (1643). On défendit à Rome la lecture de ses écrits. Il eut aussi à répondre aux objections toutes philosophiques de Hobbes, de Gassendi, d'Arnaud et d'un grand nombre d'autres. Mais d'un autre côté il comptait d'illustres suffrages: ses principes étaient enseignés dans plusieurs universités; la princesse Elisabeth, fille de l'électeur palatin Frédéric V, recherchait ses entretiens; Mazarin lui accordait une pension de mille écus (1647); enfin la reine Christine le pressait de se rendre à sa cour. Flatté de cette invitation, Descartes partit pour Stockholm à la fin de 1649, mais au bout de peu de mois il succomba à la rigueur du climat. Il mourut en 1650, âgé de près de 54 ans. Ses restes furent rapportés en France en 1667, et déposés avec honneur à Sainte-Geneviève, mais il ne fut pas permis de prononcer son oraison funèbre. Descartes est regardé comme le rénovateur des sciences. Sentant combien étaient peu solides la plupart des connaissances que les anciens nous ont transmises, il résolut de douter provisoirement de tout et de reconstruire l'édifice entier sur de nouvelles bases en ne se fiant qu'à l'évidence, et en suivant une méthode toute nouvelle. Dans les travaux qu'il entreprit pour opérer cette grande restauration, il faut distinguer le métaphysicien, le mathématicien, le physicien et l'astronome. En métaphysique, il prit pour point de départ ce célèbre enthymème, *Je pense, donc je suis*, et se servit de cette première vérité pour établir et l'existence de Dieu, qu'il fonde sur l'idée même que nous en avons, et celle des corps, qu'il fonde sur la véracité de Dieu; il distingua nettement l'esprit de la matière, mais sans expliquer l'action réciproque des deux substances; plaça le siége de l'âme dans la glande pinéale; enfin réduisit les animaux à n'être que de pures machines. En mathématiques, il fit faire un pas immense par l'invention d'un nouveau mode de notation en algèbre, celui des exposants, et par l'application de cette science à la géométrie des courbes: ce qui lui permit de résoudre comme en se jouant des problèmes regardés jusqu'alors comme insolubles. En physique, il découvrit la véritable loi de la réfraction, et proposa la plus exacte théorie de l'arc-en-ciel qu'on pût donner alors; mais il se livra aussi trop souvent, dans l'explication des météores aux hypothèses les plus gratuites. En astronomie et en cosmologie, il imagina ce fameux système des tourbillons, suivant lequel le soleil et les étoiles fixes sont le centre d'autant de tourbillons de matière subtile qui font circuler autour d'eux les planètes; Descartes ajoutait, pour éviter le sort de Galilée, que tous ces tourbillons circulaient eux-mêmes autour de la terre. Il s'occupa aussi beaucoup de physiologie et d'anatomie. Les ouvrages de Descartes, outre ceux que nous avons cités, sont *les Passions de l'âme*, Amsterdam, 1649; *le Monde* ou *Traité de la lumière*, 1664 (posthume); *Traité de l'homme et de la formation du fœtus*, 1664; *Compendium musicæ*, 1650; *la Mécanique*, 1668; et de nombreuses *Lettres*, 1657-67. Plusieurs de ses ouvrages, qui étaient écrits en latin, ont été traduits par Clersellier, notamment: ses *Lettres*, 1667, 3 vol. in-4; les *Méditations*, 1673; le *Traité de l'Homme*, 1677, et les *Principes*, 1681. Les *Œuvres* de Descartes ont été plusieurs fois réunies; mais l'édition la plus récente et la plus complète est celle de M. V. Cousin, en 11 volumes in-8, Paris, 1824-1826; M. Ad. Garnier a donné à part les œuvres purement philosophiques, 1835, 4 vol. in-8, avec des notes. La vie de Descartes a été écrite par Baillet, 1691; son éloge a été composé par Thomas, 1761. — Malgré la vive opposition que la philosophie de Descartes avait rencontrée à son début, elle ne laissa pas de se propager dans toute l'Europe, et d'y obtenir, sous le nom de *cartésianisme*, un grand nombre de partisans, qui furent appelés *Cartésiens*. Parmi ceux-ci, les uns, comme Delaforge, Clersellier, Clauberg, Sylvain Régis, Jacques Rohault, se contentèrent de reproduire la doctrine du maître, et de la commenter timidement; les autres, comme Malebranche, Spinosa, Fardella, surent lui donner un développement original en la poussant à ses dernières conséquences; d'autres enfin n'empruntèrent à Descartes que son esprit et sa méthode, dont ils se servirent, tantôt pour défendre les vérités religieuses et morales, comme Arnaud, Bossuet, Fénelon, Nicole, et la plupart des Jansénistes de Port-Royal; tantôt pour saper en brèche toutes les croyances; Bayle descend en ligne directe de cette classe particulière de cartésiens. Après une vogue de plus d'un demi-siècle, le cartésianisme s'éclipsa rapidement devant la faveur qui s'attachait aux systèmes nouveaux de Locke, de Newton, de Leibnitz; cependant il continua d'être en France la philosophie dominante jusqu'à Condillac. Voltaire lui porta les derniers coups.

DESCHAMPS (Eustache), dit *Morel* parce qu'il fut prisonnier chez les Maures, vieux poete français, né au milieu du XIVe siècle à Vertus en Champagne, mort en 1421, suivit la profession des armes. Son ouvrage le plus étendu est intitulé: *Miroir de la Vérité*. Il a écrit un grand nombre de fables; La Fontaine en a imité quelques-unes, notamment *la Cigale et la Fourmi* et le *Conseil tenu par les Rats*. M. Crapelet a publié en 1832 un choix de ses poésies.

DESCHAMPS (François-Michel-Chrétien), poëte, né près de Troyes en 1683, mort en 1747, fut abbé, puis militaire et enfin financier. On a de lui plusieurs tragédies: *Caton d'Utique*, 1715; *Antiochus et Cléopâtre*, 1717; *Médus*, 1739. On lui doit aussi *la Religion défendue contre l'Épître à Uranie*, et des *Recherches historiques sur le théâtre français*.

DESCOUTURES. *Voy.* COUTURES (DES).

DESENZANO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 25 kil. S. E. de Brescia, sur le lac de Garda; 3,500 hab. Bon port. Pêche active. Vins estimés.

DESERTES (îles), groupe d'îles de l'Océan Atlantique, à l'E. de Madère, par 32° 30' lat. N., 18° 55' long. O. Auj. elles ne méritent plus leur nom:

on y trouve plusieurs couvents, au milieu de bois d'orangers. L'île qu'on nomme la Table-Déserte est fertile et donne surtout de bon vin.

DES ESSARS (Pierre), surintendant des finances de France sous Charles VI, dut son élévation à la protection du duc de Bourgogne Jean-sans-Peur. En 1411 il était prévôt de Paris, et les Parisiens lui donnèrent le titre de *Père du peuple* pour avoir assuré les approvisionnements de la capitale au milieu des troubles qui l'agitaient: mais il ne sut pas conserver longtemps leur amour. On l'accusa d'avoir dilapidé les finances de l'état: il fut obligé de fuir, et demeura quelque temps caché dans ses terres; il chercha ensuite à rétablir son crédit en s'attachant au duc de Guyenne, et s'empara de la Bastille au nom de ce seigneur. Mais il y fut assiégé, obligé de se rendre, poursuivi comme dilapidateur, accusé d'avoir voulu enlever le roi, condamné à mort et exécuté en 1413.

DES ESSARS (Charlotte), comtesse de Romorantin, devint maîtresse de Henri IV en 1590, et en eut deux filles. Elle vécut ensuite dans la plus grande intimité avec Louis de Lorraine, cardinal de Guise; et, après la mort de ce prélat, qui lui laissa 3 fils et 2 filles, elle épousa en 1630 le maréchal de L'Hôpital, connu alors sous le nom de Du Hallier.

DESESSARTS (DECHANET), comédien, né à Langres en 1740, mort en 1793, joua avec un grand succès les financiers. Il était d'une grosseur énorme.

DESESSARTS (LEMOYNE), né en 1744, mort en 1810, d'abord avocat, puis libraire, est auteur ou éditeur d'un grand nombre de volumineux ouvrages, dont les plus connus sont: *Causes célèbres*, 1773-89, 196 vol. in-12; *Bibliothèque de l'homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8; *Siècles littéraires de la France*, 1800-1803, 7 vol. in-8.

DESESSARTZ (Jean-Charles), docteur régulier de la faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut, né à Bragelogne (Aube) en 1729, mort en 1811, a donné: un *Traité sur l'éducation corporelle des enfants en bas âge*, 1760, in-8; *Discours sur les inhumations précipitées*; *Mémoire sur la musique*; *Traité sur le croup*, Paris, 1807; et une nouv. édit. des *Fundamenta materiæ medicæ* de Cartheuser, Par., 1769, 4 v. in-12.

DESÈZE (Romain), avocat, né à Bordeaux en 1750, plaida d'abord au parlement de cette ville; fut appelé à Paris par Vergennes, alors ministre; défendit à son début la cause des filles d'Helvétius: fit acquitter, en 1789, Bezenval, accusé de trahison; fut choisi par Louis XVI pour être adjoint à ses défenseurs Tronchet et Malesherbes, et prononça avec courage la défense du roi à la Convention, le 26 décembre 1792; il fut par suite arrêté comme suspect, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Sous l'Empire et le Directoire, il se tint éloigné de toute fonction publique. En 1815, il fut nommé président de la Cour de cassation et pair de France; il entra à l'Académie en mai 1816, et mourut en 1828.

DESFAUCHERETS (J.-L. BROUSSE), né à Paris en 1742, mort en 1808, a donné plusieurs comédies qui brillent par l'esprit, et dont la meilleure est *le Mariage secret*, 1786, en 3 actes et en vers. Il a rempli avec intégrité des fonctions municipales pendant la révolution.

DESFONTAINES (l'abbé P.-Franç. GUYOT), critique, né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1745, était fils d'un conseiller. Il entra d'abord chez les Jésuites, mais il les quitta en 1715. Il prit alors le rôle d'aristarque et publia, soit seul, soit avec Fréron, Grasset, etc., différents recueils périodiques: *le Nouvelliste du Parnasse* (1731); *Observations sur les écrits modernes; Jugements sur les écrits nouveaux*, 1745. Ses critiques, pleines d'âpreté, lui firent de nombreux ennemis; le plus redoutable fut Voltaire, qui engagea une longue lutte avec lui et qui l'accabla d'épigrammes et même d'invectives. Il paraît, au reste, que l'abbé Desfontaines était un homme dépravé, et il lui eut plusieurs aventures fort scandaleuses. On a de lui, outre les écrits périodiques déjà cités, une édition de *la Henriade*, avec la critique de ce poëme, 1728; un *Dictionnaire néologique*, 1726; la traduction de *Gulliver*, 1727; une traduction de *Virgile*, 1743, longtemps estimée, et un grand nombre d'autres écrits oubliés aujourd'hui.

DESFONTAINES (Guillaume-François FOUQUES DESHAYES, connu sous le nom de), écrivain français, né à Caen en 1733, mort en 1825, coopéra à la publication de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, et donna seul, ou en société avec MM. Barré et Radet, un grand nombre de pièces de théâtre dont les plus estimées sont: *la Cinquantaine; la Dot; le Droit du seigneur; Arlequin afficheur; la Chaste Suzanne; l'Amant statue; la Fête de l'Égalité; le Rêve; M. Durelief; Petit Voyage du vaudeville*, etc. Il avait en 1764 concouru pour le prix de l'Académie Française sur ce sujet: *Épître à Quintus sur l'insensibilité des stoïciens*. On lui doit aussi: *Lettres de Sophie et du chevalier de***, etc., 1765, 2 vol. in-12.

DESFONTAINES (René LOUICHE), botaniste, né à Trembley (Ille-et-Vilaine) en 1750, mort en 1833, fut reçu membre de l'Académie des Sciences en 1783, et partit aussitôt en Afrique pour étudier la flore des côtes de Barbarie. De retour de son voyage en 1786, il en publia le résultat sous le nom de *Flore Atlantique*, Paris, an VI (1798), 2 vol. in-4, avec planches. On lui doit aussi des observations nouvelles sur le *dattier*, le *lotos de Libye*, le *chêne à glands doux*; un *Mémoire sur l'irritabilité des plantes*; l'*Histoire des plantes et des arbrisseaux qui peuvent être cultivés en France en pleine terre*, 1809; des *Expériences sur la fécondation artificielle des plantes*, 1831.

DESFORGES (P.-J.-B. CHOUDARD), acteur et auteur, né à Paris en 1746, mort en 1806, joua d'abord à la Comédie-Italienne, fut engagé à Pétersbourg en 1779, revint à Paris en 1782, et s'y livra dès lors tout entier à la littérature. Ses principales pièces sont: *Tom Jones à Londres*, 1782; *la Femme jalouse*, 1785; *Joconde* et *le Sourd*, opéras. Il a publié en 1798 des *Mémoires* où il affiche l'immoralité.

DESFORGES-MAILLARD (P.), poëte, né au Croisic en Bretagne en 1699, mort en 1772. Du fond de sa province, il adressait de mauvais vers au *Mercure*: le rédacteur de ce journal lui avait signifié qu'il n'insérerait plus rien de lui. Alors il imagina d'adresser ses poésies sous le nom d'une muse bretonne imaginaire, mademoiselle Malcrais de la Vigne. Elles furent dès ce moment reçues avec empressement; le rédacteur s'éprit même d'une belle passion pour la nouvelle Sapho, et la lui déclara dans *le Mercure*. Desforges mit un terme à cette mystification en se faisant connaître. Cette aventure a fourni à Piron le sujet de sa *Métromanie*. Les *Poésies de mademoiselle Malcrais* ont été publiées en 1735.

DESFOUL ou DESPOUL, ville d'Iran (Khousistan), à 67 kil. O. de Chouster; 13,000 hab. Étoffes de soie et de laine. Commerce. Aux environs, ruines d'une ville ancienne (Suse ou Elymaïs).

DESGENETTES (René-Nicolas DUFRICHE, baron), médecin célèbre, né à Alençon en 1762, mort en 1837, fut d'abord médecin ordinaire auprès de l'armée d'Italie en 1793, et s'éleva bientôt au grade de médecin en chef. Il fit partie de l'expédition d'Egypte (1798); il eut à combattre la peste à Jaffa, et ne craignit point, pour relever le courage du soldat, de s'inoculer en présence de l'armée le virus pestilentiel. Il fut nommé à son retour professeur d'hygiène à l'école de médecine, puis inspecteur-général du service de santé, et fit en cette dernière qualité toutes les campagnes de l'Empire. Sous la restauration, Desgenettes perdit plusieurs de ses places, et eut beaucoup de peine à recouvrer le titre de médecin en

chef des armées. En 1830, il devint médecin en chef de l'hôtel des Invalides, place qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Malgré sa vie active, Desgenettes a publié plusieurs travaux importants : une *Analyse du système absorbant et lymphatique*, 1792; une *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, etc.

DESGODETS (Antoine), architecte, né à Paris en 1653, mort en 1728, professeur à l'Académie d'Architecture, publia par ordre de Colbert *les Édifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très exactement*, 1682, in-fol. On a aussi de lui un traité des *Lois des Bâtiments*, 1748, in-8, avec notes de Goupy.

DESHAUTERAYES (Michel-Ange-André LEROUX), orientaliste, né à Conflans-Sainte-Honorine vers 1724, mort en 1795, fut pendant 32 ans professeur d'arabe au Collége royal. Il a publié l'*Histoire générale de la Chine*, 1777-1783, traduite du chinois par le P. Moyriac, et a formé de savants élèves.

DESHAYES (Louis), baron de Courmemin, né à la fin du XVIe siècle, fut chargé par Louis XIII de plusieurs missions dans le Levant, en Danemark, en Perse et en Moscovie. Étant entré dans une conspiration contre le cardinal Richelieu, il fut arrêté et décapité à Béziers, 1632. On a publié sous son nom : *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621, par le sieur de Courmemin*, Paris, 1624, 1629, 1643, in-4 ; *Voyages au Danemark, enrichis d'annotations*, par P.-M.-L., Paris, 1664, in-12.

DESHOULIÈRES (Antoinette DU LIGIER DE LA GARDE, dame), née à Paris en 1638, morte en 1694, est une des gloires littéraires du siècle de Louis XIV. Elle était liée avec les deux Corneille, avec Fléchier, Mascaron, Pélisson, etc. Ses contemporains la surnommèrent *la Dixième Muse, la Calliope française*. Madame Deshoulières s'est essayée dans presque tous les genres, depuis la chanson jusqu'à la tragédie; mais elle n'a réussi que dans l'idylle et l'églogue. On a surtout admiré son idylle des *Moutons*, touchante allégorie où elle déplore en beaux vers le sort de ses enfants qui avaient perdu leur père. Elle avait épousé en 1651 Guillaume de Lafon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, officier distingué, qui mourut en 1693, la laissant sans fortune. L'édition la plus récente des *Œuvres* de madame Deshoulières est celle de Crapelet, Paris, 1799, 2 vol. in-8.

DESIDERII MONS, nom latin de MONTDIDIER.

DÉSIMA ou TCHOU-TAO, c.-à-d. *île avancée*, îlot artificiel du Japon, au S. O. de la ville de Nagasaki, avec laquelle il communique par un pont. Résidence des Hollandais qui font commerce avec le Japon. C'est le seul lieu où les vaisseaux puissent être chargés et déchargés.

DESIO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 17 kil. N. de Milan; 2,200 hab. Victoire des Visconti sur les Torriani en 1277, qui assura aux Visconti la possession du duché de Milan.

DÉSIRADE (la), une des Petites-Antilles, par 63° 20' long. O., 16° 21' lat. N.; 17 kil. sur 9: 1,250 hab. Cette île est d'origine volcanique. Elle appartient à la France. La Désirade fut découverte par Colomb en 1493. Les Français s'y établirent les premiers. Les Anglais s'en emparèrent en 1762 et pendant la révolution, mais ils la rendirent en 1815.

DÉSIRÉ (saint), *Desideratus* ou *Desiderius*, paraît être le même nom que Didier (*Voy.* DIDIER).

DESJARDINS (Martin BOGAERT), sculpteur, né à Bréda (Hollande) en 1632, mort à Paris en 1694, se rendit célèbre par des monuments en bronze. C'est lui qui exécuta en 1686 le beau monument de la place des Victoires où Louis XIV était représenté couronné par la Victoire, et tenant sous ses pieds Cerbère, dont les trois têtes figuraient trois nations vaincues. Ce monument a été brisé dans la révolution.

DESLANDES (André-François BOUREAU), né à Pondichéry en 1690, mort à Paris en 1757, fut commissaire de la marine, puis se démit de ses fonctions pour cultiver les lettres. Il a laissé entre autres ouvrages : *Histoire critique de la philosophie*, Amsterdam, 1737, 3 vol., et 1756, 4 vol. in-12, ouvrage médiocre ; *Essai sur la marine et le commerce*, Paris, 1743, in-8 ; *Essai sur la marine des anciens*, etc., 1748, 1768, in-12, fig.; *Des différents degrés de la certitude morale*, 1750, etc. Il affecta l'incrédulité dans plusieurs de ses écrits.

DESLON (Charles), médecin de la faculté de Paris, mort jeune en 1786, fut un des plus zélés défenseurs du système du médecin Mesmer, dont il avait suivi les leçons ; il a composé quelques ouvrages sur le *Magnétisme animal*, publiés de 1780 à 1782.

DESMAHIS, poëte, né à Sully-sur-Loire en 1722, mort à 39 ans en 1761, se fit d'abord connaître, sous les auspices de Voltaire, par des pièces fugitives, dont la plus estimée est le *Voyage de Saint-Germain*; il fit jouer *l'Impertinent*, comédie qui réussit. On a recueilli ses œuvres en 2 vol. in-12, 1778.

DESMAISEAUX, né en Auvergne l'an 1666, mort en 1745 à Londres, membre de la Société royale de cette ville, a été l'auteur, l'éditeur et le traducteur d'un grand nombre d'ouvrages qui intéressent l'histoire littéraire, tels que : *Vie de Boileau*, 1712, in-12 ; *Recueil de plusieurs pièces de J. Locke*, 1720, in-8 ; *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, etc., par Leibnitz, Clarke et Newton*, Amsterdam, 1720 ; *Vie de Saint-Evremont* ; *Œuvres diverses de Bayle*, La Haye, 1727 ; *Lettres de Bayle*, Amst., 1729, 3 vol. in-12 ; *Vie de Bayle*, La Haye, 1732, 2 vol. in-12, etc.

DESMARAIS (RÉGNIER-). *Voy.* RÉGNIER.

DESMARETS (Jean), avocat-général au parlement de Paris, fut l'un des plénipotentiaires qui signèrent le traité de Brétigny (1360), et le seul magistrat qui osa rester dans Paris lors de la révolte dite des *Maillotins*, 1381. Il avait refusé en 1359 l'entrée de cette ville à l'évêque de Laon et aux partisans du roi de Navarre ; il se fit ainsi de nombreux ennemis, qui le calomnièrent auprès de Charles VI ; ce prince le fit décapiter en 1382, lors de son retour à Paris.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, l'un des premiers membres de l'Académie Française, né à Paris en 1596, mort en 1676, travailla d'abord pour le théâtre et donna plusieurs pièces, entre autres *les Visionnaires*, qui eurent du succès, grâce à la faveur de Richelieu; puis passant tout à coup d'un relâchement extrême à une dévotion outrée, il tomba dans une espèce de folie fanatique, et proposa au roi de lever une armée pour exterminer les hérétiques. Il est surtout connu par le poëme intitulé *Clovis ou la France chrétienne*, qui fut beaucoup loué par Chapelain et que Boileau a livré au ridicule. Ce poëme, publié d'abord en 26 chants (1657), fut refondu par l'auteur et réduit à 20 chants dans une édition de 1673. Dans la querelle des anciens et des modernes, Desmarets se montra un des plus acharnés contre les anciens.

DESMARETS (Nicolas), contrôleur-général des finances, neveu de Colbert, et père du maréchal de Maillebois, succéda en 1708 à Chamillard ; rendit de grands services à l'état, remit plus d'ordre dans les finances, et se fit estimer pour sa modestie, et pour l'intégrité et l'urbanité de son caractère. Il fut remplacé à la mort de Louis XIV (1715) et mourut en 1721. Il a publié un *Mémoire sur l'administration des finances depuis le 20 février 1708 jusqu'au 1er septembre 1715*, Paris, 1716, in-8.

DESMARETS (Nicolas), physicien, membre de l'Académie des Sciences, né en 1725 à Soulaines en Champagne, mort en 1815, exerça de 1757 à 1792 les fonctions d'inspecteur-général des manufactures. Il a publié en grande partie le *Dictionnaire de géographie physique*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1798-1828, 5 vol. in-4. On lui doit un grand nombre de mémoires, parmi lesquels nous citerons ceux qu'il a écrits : *Sur l'origine et la nature du basalte*, 1771 ; *Sur la constitution physique de la colline de*

Montmartre; il a rédigé de savantes *Notes sur les Questions naturelles* de Sénèque, pour la traduction de Lagrange.

DESMASURES (L.), poëte français, né à Tournay vers 1523, mort à Metz en 1580, pasteur protestant de cette ville, est auteur d'une traduction en vers de l'*Enéide* (1560), de tragédies saintes : *David combattant; David triomphant; David fugitif*, 1565, in-12, et autres poésies françaises et latines.

DESMOLETS (P.-Nic.), prêtre de l'Oratoire, né en 1678, mort en 1760, a laissé de nombreux travaux et publié beaucoup d'ouvrages des PP. Lami, Malebranche, etc., que le temps ne leur avait pas permis de faire paraître. On lui doit : le 2e vol. de l'*Historia ecclesiæ parisiensis*, du P. Gérard Dubois, 1710 ; divers *Traités* du P. Bernard Lami, 1720 et 1723, in-fol. ; une nouvelle édition de la *Bibliotheca sacra* du P. Dulong, 1723, 2 vol. in-fol. Il a dirigé la collection des *Mémoires de littérature et d'histoire* de Sallengre, 1726, 11 vol. in-12 ; l'édition de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par Jonquières, 1743, in-4.

DESMOULINS (Camille), conventionnel, né à Guise (Aisne) en 1762, fils d'un magistrat de cette ville, était avocat à Paris lorsqu'éclata la Révolution française. Il en adopta les principes avec chaleur et fut un des principaux orateurs du club des Cordeliers. Ce fut lui qui, le 13 juillet 1789, après avoir harangué la multitude rassemblée au Palais-Royal, et lui avoir donné pour signe de ralliement une feuille d'arbre, l'entraîna à la Bastille, et renversa avec cette armée improvisée les antiques murailles de cette forteresse. Desmoulins rédigea avec une extrême vigueur de pensée et de style un journal intitulé : *Révolutions de France et de Brabant*, et en 1792 il fut nommé député à la Convention nationale. Il s'y lia avec Danton, vota comme lui toutes les mesures violentes qui furent prises à cette époque ; mais comme lui il chercha à arrêter l'effusion du sang aussitôt qu'il pensa qu'elle n'était plus nécessaire. Il publia même dans ce sens quelques numéros d'un nouveau journal intitulé : *le Vieux Cordelier*. Sa perte fut dès ce moment résolue par Robespierre, alors tout puissant : il fut, avec Danton, jugé, condamné sans avoir été entendu, et monta sur l'échafaud le 5 avril 1794. Sa femme, à peine âgée de 22 ans, y porta elle-même sa tête deux jours après, accusée du crime d'avoir voulu délivrer son mari lorsqu'il était en prison.

DESNA, riv. de la Russie d'Europe, traverse les gouvernements d'Orel et Tchernigov, et tombe dans le Dniepr à 9 kil. N. de Kiev, après un cours de 880 kil. environ. On projette de faire un canal pour la joindre à l'Oka.

DESODOARDS (FANTIN). *Voy.* FANTIN.

DÉSOLATION (île de la). *Voy.* KERGUELEN.

DESOTEUX (Franç.), médecin, né en 1724 à Boulogne-sur-Mer, mort en 1803, fut d'abord élève dans les hôpitaux de l'armée, puis nommé en 1760 chirurgien-major du régiment du roi. Il est célèbre pour le zèle avec lequel il combattit les adversaires de l'inoculation, et répandit en France la nouvelle méthode appelée *suttonienne*. On a de lui un *Traité historique sur l'inoculation*, Paris, an VIII (1801), in-8.

DESPAUTÈRE (J.), en flamand *Van Pauteren*, grammairien, né vers 1460 à Ninove, petite ville du Brabant, mort à Commines en 1520, professa successivement dans différentes villes de Flandre. On a de lui une *Grammaire*, des *Rudiments*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des temps*, etc., réunis sous le titre général de *Commentarii grammatici*, Paris, Robert Étienne, 1537, in-fol. Sa grammaire a été longtemps, malgré ses nombreuses imperfections, d'un usage général dans les écoles de France. Quoique écrite en latin, on la mettait entre les mains des commençants ; aussi faisait-elle leur supplice.

DESPAZE (Joseph), satirique, né à Bordeaux en 1769, mort en 1814, a publié : *les Quatre Satires, ou la fin du* XVIIIe *siècle*, 1801, in-8 (6e édition) ; *Satire littéraire, morale et politique*, in-8, 1801. Dans ces satires, qui respirent l'indignation de l'honnête homme, il combat les horreurs de la révolution autant que les écarts du goût.

DESPÉRIERS (Bonaventure), écrivain français, né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, était valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I. Il se donna la mort en 1544. On a de lui : *Cymbalum Mundi* ou *Dialogues satiriques sur différens sujets*, 1537, in-8 ; une traduction en vers de l'*Andrienne* de Térence, 1537, in-8 ; un *Recueil* de ses œuvres, 1544, in-8 ; *Nouvelles Récréations et joyeux devis*, 1561, in-4.

DESPORTES (Phil.), poëte et abbé, né à Chartres en 1546, mort à Paris en 1606, s'attacha au duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, et fut comblé de bienfaits par ce prince devenu roi (Henri III) ; il en reçut plusieurs abbayes qui lui formaient un revenu de 10,000 écus. Il s'était d'abord fait un nom par ses poésies galantes, dans lesquelles il avait imité Marot avec assez de bonheur; mais quand il se vit à la tête de plusieurs abbayes, il eut la bienséance de ne plus faire que des vers chrétiens. Il possédait les poëtes italiens et les imita souvent. Ses poésies galantes furent imprimées pour la première fois en 1575 ; il donna en 1591, 1598 et 1604 des traductions en vers des psaumes qui eurent un grand succès.

DESPOTO-DAGH, autrefois le mont *Rhodope*, chaîne de mont. de la Turquie d'Europe (Roumélie), se rattache au Balkan et s'étend entre les sandjakats de Sophia et de Gallipoli, jusqu'à la Maritza, sur une longueur de 270 kil.

DESPOUL, ville d'Iran. *Voy.* DESFOUL.

DESPRÉAUX (BOILEAU). *Voy.* BOILEAU.

DESPRÉAUX (COUSIN). *Voy.* COUSIN.

DESPRÉAUX (Jean-Étienne), poëte lyrique, né en 1748, mort en 1820, ancien inspecteur-général de l'Opéra, professeur de *grâces* au Conservatoire et répétiteur des cérémonies de la cour. Il a composé un assez grand nombre de chansons et plusieurs parodies, telles que *Berlingue* (parodie d'*Ermelinde*), 1773, in-8 ; *Momie* (d'*Iphigénie*), 1778, in-8 ; *Roman* (de *Roland*), 1778, in-8 ; *Syncope* (de *Pénélope*), 1786, in-8. Il a encore publié : *Mes Passe-Temps*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8. Il est inventeur du chronomètre musical. *Voy.* GUIMARD.

DESROCHES (J.-B.), dit *de Parthenay*, né à La Rochelle, mort en 1766, aida d'abord à La Haye le célèbre Bruzen de la Martinière dans la composition de son *Dictionnaire géographique* et de quelques autres ouvrages. On a de lui : *Histoire de Danemark*, Amsterdam, 1730, 6 vol. in-12 ; *Histoire de Suède*, traduite de Puffendorf, et continuée jusqu'en 1730, La Haye, 1732, 3 vol. in-12 ; *Histoire de Pologne sous le règne d'Auguste II*, La Haye, 1733, 4 v. in-8.

DESRUES (Ant.-Fr.), empoisonneur, né à Chartres en 1745, vint s'établir marchand épicier à Paris, s'enrichit par des escroqueries et des crimes, et sut par son hypocrisie se faire une telle réputation de vertu que pendant longtemps on ne put le soupçonner. S'étant fait vendre par M. de la Motte, écuyer du roi, la terre de Buisson-Soëf, qu'il devait payer 130,000 francs, il résolut de faire mourir toute la famille de son créancier afin de s'emparer du bien sans rien débourser. Il avait déjà empoisonné la femme et le fils de M. de la Motte, lorsque son crime fut découvert. Il fut roué vif en 1777.

DESSAIX (Joseph-Marie), général français, né à Thonon en Savoie, en 1764, mort en 1825, avait étudié d'abord la médecine à Turin, puis à Paris (1788). En 1792, il proposa à la Convention la création de la *légion des Allobroges*, et fut envoyé à Grenoble pour l'organiser ; bientôt après il reçut le titre de

chef de bataillon de cette légion. En 1798, il fut nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, mais il s'en vit exclu après le 18 brumaire : il fut néanmoins, en 1803, élevé au rang de général de brigade, et en 1809 à celui de général de division. En 1814, il repoussa les Autrichiens de la Savoie et mérita dans cette courte campagne d'être surnommé *le Bayard de la Savoie*. Il quitta la France en 1816 et se retira d'abord en Suisse, puis en Piémont, où il fut arrêté par l'ordre du roi de Sardaigne. Il fut peu après rendu à la liberté, et vécut depuis dans la retraite. Il ne faut pas confondre ce général avec le célèbre Desaix.

DESSALINES (Jacq.), 1er empereur d'Haïti, né parmi les nègres de la Côte d'Or en Afrique, fut d'abord esclave à St-Domingue. Dans les troubles de St-Domingue, il devint aide-de-camp du général nègre Jean-François, puis lieutenant de Toussaint Louverture, et combattit le général mulâtre Rigaud et le général français Leclerc, 1802. Mais après la déportation de Toussaint, il se soumit à la France. S'étant insurgé peu après, il se retira au N. de l'île, et repoussa Rochambeau dans le sanglant combat de St-Marc. Alors il se fit déclarer empereur sous le nom de Jacques I ; mais bientôt son gouvernement devint une insupportable tyrannie. Les généraux Christophe et Pétion y mirent un terme en l'assassinant, 1806.

DESSAU, capit. du duché d'Anhalt-Dessau, sur la Mulde, près de son confluent avec l'Elbe, à 120 kil. S. O. de Berlin ; 10,000 hab. Elle est divisée en trois parties : vieille ville, ville neuve, Sand. Château du prince, nouvelle chancellerie, manége, arsenal de chasse, etc. Maison d'orphelins, *Philanthropinon*. Draps, bonneterie, chapeaux, passementerie, fabrique de tabac. Commerce de grains. Aux environs, jolis châteaux des ducs, sépulture ducale, Stieglitzberg, digue de l'Elbe. Patrie de Moïse Mendelssohn. — Pour le duché de Dessau, *Voy.* ANHALT.

DESSAU (Léopold, duc d'ANHALT-). *Voy.* ANHALT.

DESSOLLE (le marquis), général, né à Auch en 1767, mort en 1828, fit sous Bonaparte la campagne d'Italie, se distingua dans la Valteline contre les Autrichiens (1800), et commanda en Espagne et en Russie. En 1814, il se prononça en faveur des Bourbons, fut nommé pair et commandant de la garde nationale. Il fut nommé en 1818 ministre et président du conseil ; mais il se retira deux mois après, dégoûté des exigences du parti réactionnaire. Il se montra toujours depuis partisan des libertés publiques.

DESTERRO (NOSSA-SENHORA-DO), ville maritime du Brésil, par 51° 2' long. O., 27° 27' lat. S., ch.-l. de la prov. de Santa-Catarina, sur la côte ; 5,200 hab. Port où relâchent presque tous les bâtiments qui vont du Brésil à la rivière de La Plata.

DESTIN, *Fatum*, divinité aveugle des anciens. Toutes les autres divinités lui étaient soumises, et rien ne pouvait changer ce qu'il avait résolu. Le Destin n'était autre chose que cette fatale nécessité suivant laquelle tout arrive dans le monde. On le représentait ayant sous ses pieds le globe de la terre, et tenant dans ses mains l'urne qui renferme le sort des mortels.

DESTOUCHES (Ph. NÉRICAULT), auteur comique, né à Tours en 1680, mort à Paris en 1754, fut dans sa jeunesse acteur, ou, selon d'autres, servit comme volontaire. Il s'attacha de bonne heure à M. de Puysieux, ambassadeur en Suisse, qui le fit entrer dans la diplomatie. Tout en travaillant pour le théâtre, il remplit avec succès plusieurs missions importantes, particulièrement en Angleterre où il accompagna le cardinal Dubois (1717). Après la mort du Régent, il se retira des affaires et se consacra tout entier aux lettres. Il fut reçu à l'Académie en 1723. Sa première pièce fut *le Curieux impertinent*, qu'il composa en Suisse (1709) ; il donna ensuite *l'Ingrat*, *l'Irrésolu*, *le Médisant* (1715), *le Triple Mariage*, *l'Obstacle imprévu*, *le Philosophe marié* (1727), *le Glorieux* (1732), *le Dissipateur* (1736), etc. Il laissa en manuscrit plusieurs pièces dont deux furent jouées avec succès après sa mort : *la Fausse Agnès* (1759), et *le Tambour nocturne* (1762). Ses chefs-d'œuvre sont *le Philosophe marié* et *le Glorieux*. On lui reproche en général de manquer de gaîté et de naturel. A la fin de sa vie, il ne s'occupa que de théologie et écrivit contre les philosophes. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* ont été publiées par son fils en 1757, 4 vol. in-4, et par Crapelet, 1822, 6 vol. in-8. M. Auger a donné en 1810 un choix de ses pièces, 2 vol. in-18.

DESTRÉES (l'abbé Jacq.), prieur de Neufville, écrivain, né à Reims vers 1700, fut le collaborateur de l'abbé Desfontaines. On a de lui : *Observations sur les écrits modernes* (avec Desfontaines, Fréron, etc.), Paris, 1735 et années suivantes, 34 vol. in-12 ; *le Contrôleur du Parnasse*, etc., Berne, 1745, 3 vol. in-12 ; *Mémorial de chronologie généalogique et historique*, de 1752 à 1755, 4 vol. in-24 ; *l'Europe vivante et mourante*, Bruxelles (Paris), 1759 et 1760 2 vol. in-24, sans nom d'auteur.

D'ESTRÉES. *Voy.* ESTRÉES.

DESTUTT-TRACY. *Voy.* TRACY.

DES VIGNES (Pierre), *Petrus a Vineis*, chancelier de Frédéric II, né à Capoue d'une famille pauvre, s'éleva par son savoir et ses talents, acquit le plus grand crédit sous l'empereur Frédéric II, améliora la législation, l'administration ; excita Frédéric à se rendre indépendant des papes, et s'attira par cette conduite la haine de la cour de Rome. Frédéric finit pourtant par se croire trahi par son chancelier, l'accusa d'avoir voulu l'empoisonner, et ordonna de lui crever les yeux : Pierre Des Vignes se brisa la tête contre les murs de sa prison (1246). On pensa généralement et l'on présume encore qu'il était innocent.

DES VIGNOLES (Alphonse), savant chronologiste, né en 1649 au château d'Aubais, dans le Languedoc, mort en 1744, fut d'abord ministre de l'église protestante à Aubais ; quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, et séjourna successivement à Genève, à Lausanne, à Berne et à Berlin, où il obtint une cure avantageuse ; fut nommé en 1701 membre, puis directeur de l'Académie de Berlin (1727), et prit la plus grande part à la rédaction de la *Bibliothèque germanique*. On a de lui : *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, 2 volumes in-4, ouvrage plein d'érudition et qui fait encore autorité.

DESVRES ou DESURENES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 15 kil. S. E. de Boulogne ; 2,750 hab. Gros draps, faïence, tanneries.

DES YVETAUX (Nicolas VAUQUELIN, seigneur), poëte français, né près de Falaise vers la fin du XVIe siècle, mort en 1649, vint à Paris dans les dernières années du règne d'Henri IV ; fut précepteur du duc de Vendôme, fils naturel du roi, et de Gabrielle, et passa ensuite avec le même titre auprès du dauphin, depuis Louis XIII ; mais les désordres d'une vie licencieuse le firent renvoyer de la cour en 1611. On a de lui un poëme intitulé : *De l'Institution du prince* ; des *Stances*, des *Sonnets* et autres pièces de vers (dans les *Délices de la poésie française*, Paris, 1620, in-8).

DETMOLD, ville d'Allemagne, capit. de la principauté de Lippe-Detmold, à 90 kil. S. O. de Hanovre, sur la Werra ; 2,400 hab. Toiles, tanneries. Aux environs, carrières de marbre et de gypse.

DETROIT, ville des Etats-Unis, ch.-l. du territoire de Michigan, entre le lac Saint-Clair et le lac Erié, sur le Detroit-River, par 85° 18' long. O., 42° 30' lat. N. ; 2,000 hab. Arsenal, entrepôt d'artillerie, magasins du gouvernement, belles casernes,

lycée, banque, etc. Commerce actif avec l'Ohio, la Pensylvanie, l'état de New-York et les postes militaires du lac Supérieur. — Les Français fondèrent cette ville en 1683. Les Anglais la prirent en 1759 et la conservèrent jusqu'en 1795, époque où elle fut cédée aux États-Unis. Elle a été en partie détruite par le feu en 1805.

DETROIT-RIVER, riv. de l'Amérique du Nord. *Voy.* SAINT-CLAIR (détroit de).

DETTINGEN, petit village de Bavière (Bas-Mein), à 14 kil. N. O. d'Aschaffenbourg, sur le Mein; 500 hab. Les Anglais et les Autrichiens, commandés par Georges II, y remportèrent une victoire sur les Français, conduits par le maréchal de Noailles, 1743. — Il y a trois villes du nom de Dettingen dans le royaume de Wurtemberg; l'une d'elles est située sur l'Erms, à 3 kil. S. de Nurlingen; 2,500 hab.

DEUCALION, ancien roi de Thessalie, fils de Prométhée et mari de Pyrrha. Sous son règne eut lieu une grande inondation qui submergea toute la contrée. Deucalion et Pyrrha, conservés seuls à cause de leur justice, se réfugièrent sur le Parnasse et reçurent de l'oracle de Thémis l'ordre de jeter derrière eux les os de leur grand'mère afin de repeupler la terre. Comprenant qu'il s'agissait de la terre, dont les pierres sont les os, ils ramassèrent des pierres et les jetèrent derrière eux. Celles que jetait Deucalion se changèrent en hommes; et celles que jetait Pyrrha, en femmes. Deucalion fut père d'Hellen et d'Amphictyon. Les historiens placent le déluge de Deucalion vers l'an 1620 av. J.-C.

DEULE (canal de), canal de France, qui commence dans le dép. du Nord, à 2 kil. N. de Douai, et joint la Scarpe à la Lys dans le même dép. après avoir traversé une partie du dép. du Pas-de-Calais. Son développement est de 73 kil. Il porte le nom de Haute-Deule depuis le fort de Scarpe jusqu'à Lille, et de Basse-Deule depuis Lille jusqu'à la Lys. La navigation y est très active.

DEUTZ ou DUYTZ, ville des États prussiens (province Rhénane), sur le Rhin, rive gauche, vis-à-vis de Cologne, à laquelle elle communique par un pont et dont elle peut être regardée comme le faubourg; 2,000 hab. en partie Juifs.

DEUX-PONTS, *Zweybrücken* en allemand, *Bipontum* ou *Bipontium* en latin moderne, ville de la Bavière (cercle du Rhin), ch.-l. d'un district de même nom, sur l'Erlbach, à 77 kil. O. de Spire; 7,000 hab. Imprimerie renommée, de laquelle sont sorties des éditions estimées, notamment une célèbre collection des classiques latins, connue sous le nom de *Collection des Deux-Ponts*, publiée à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Fabriques de mousseline et de lainages. Usines. Haras célèbre. Cette ville était jadis ch.-l. de la principauté de Deux-Ponts.

DEUX-PONTS (principauté de). Cette principauté, dont les limites ont souvent varié, se composait de la ville de Deux-Ponts, et de celles d'Anweiler et de Berg-Zabern avec leurs environs; plus tard elle s'accrut du comté de Sponheim et de la plus grande partie de celui de Veldenz. — L'existence de la principauté de Deux-Ponts date du XIIIe siècle; à cette époque elle portait le titre de comté et appartenait à des seigneurs vassaux de l'évêque de Metz. En 1390, cette première maison s'étant éteinte, le comté passa, d'abord par moitié, au comte palatin du Rhin de la maison de Wittelsbach, et au comte de Hanau, Philippe V; mais bientôt après, tout le comté fut réuni par Louis-le-Noir, comte palatin, mort en 1489, et 2e fils d'Étienne, électeur palatin du Rhin; Louis prit le premier le titre de duc. Les descendants de ce prince se partagèrent en plusieurs branches dont les plus importantes sont celles de Deux-Ponts proprement dite, de Neubourg, et de Birkenfeld. La première s'éteignit au XVIIIe siècle, après avoir fourni 4 électeurs palatins. La deuxième donna trois rois à la Suède : Charles X (Charles-Gustave), élu après l'abdication de Christine, 1654, Charles XI et Charles XII. Celui-ci étant mort sans enfants, 1718, la principauté de Deux-Ponts passa à la branche des Birkenfeld : c'est à cette dernière qu'appartient Charles-Théodore, électeur palatin, et souverain de la Bavière (1777), tige de la maison palatine de Bavière auj. régnante. Les Français s'emparèrent en 1792 de la principauté de Deux-Ponts, et le traité de Lunéville la leur céda définitivement; mais ils la perdirent en 1814; la plus grande partie fut alors donnée à la Bavière et comprise dans le cercle bavarois du Rhin; le reste fut partagé entre les ducs de Saxe-Cobourg, de Hesse-Hombourg et d'Oldenbourg. Ce dernier eut en partage la principauté de Birkenfeld.

DEUX-SÈVRES (dép. des). *Voy.* SÈVRES.

DEUX-SICILES (royaume des). *Voy.* NAPLES (royaume de) et SICILE.

DEVA, ville de la Bretagne romaine, auj. CHESTER.

DEVA, riv. de la Bretagne romaine, auj. DEE.

DEVA ou DIVA, ville de France, auj. DIVES.

DEVA, petite ville maritime d'Espagne (Guipuscoa), à 27 kil. O. de Saint-Sébastien, à l'embouchure d'une riv., nommée aussi Deva, dans le golfe de Gascogne; 3,000 hab. Elle était importante autrefois.

DEVA, *Decidava*, bourg de Transylvanie, dans le comitat de Hunyad, à 14 kil. N. de Hunyad, sur le Maros; 2,200 hab. Les Allemands la nomment *Dymrich* ou *Schlossberg*.

DEVANA, nom latin de la ville d'ABERDEEN.

DEVAPRAYAGA ou DEOPRAG (c.-à-d. *le divin confluent*), ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans le district de Sirinagor, au confluent des fleuves Alakananda et de Bagirathi qui en se réunissant forment le Gange. Temple où se font de nombreux pèlerinages. Presque toute la population permanente est composée de brahmes qui vivent des offrandes des dévots et du revenu de 25 villages affectés au temple. Dévaprayaga souffrit beaucoup d'un tremblement de terre en 1803.

DEVENTER, ville de Hollande (province d'Over-Yssel), sur l'Yssel, à 30 kil. S. de Zwoll; 10,000 hab. Rues étroites. Hôtel-de-ville, beau pont; Athénée, académie de dessin, diverses écoles. Fonderie de fer; pain d'épices renommé. Deventer est la patrie de Gronovius. Thomas A-Kempis y est mort.

DEVEREUX, famille noble de l'Angleterre, dont l'origine remonte à l'époque de la conquête normande et qui paraît tirer son nom par corruption de la ville d'Évreux en Normandie. Elle a fourni plusieurs comtes d'Essex, dont le plus célèbre est Robert Dévereux (*Voy.* ESSEX), et plusieurs vicomtes d'Hereford.

DEVILLE (Antoine), ingénieur, né à Toulouse en 1596, mort en 1657, fut d'abord au service de la Savoie, puis revint en France, et fut chargé par Louis XIII de défendre les places fortes de la Picardie contre les Espagnols. On lui a faussement attribué la machine de Marly. Il a laissé sur son art plusieurs ouvrages fort estimés.

DEVILLE-LÈS-ROUEN, village du dép. de la Seine-Inf., à 3 kil. N. O. de Rouen, sur le Cailly; 3,916 hab. Manufactures de toiles peintes et de plomb laminé; filatures et teintureries.

DEVIZES, ville d'Angleterre (Wilts), à 42 kil. N. O. de Salisbury; 6,500 hab. Étoffes de laine.

DÉVOLUTION (guerre de). On donne ce nom à la guerre que Louis XIV déclara à l'Espagne en 1667 pour faire valoir les prétentions qu'il formait au nom de Marie-Thérèse, son épouse, sur une partie des Pays-Bas espagnols. Ces prétentions étaient fondées sur le droit de dévolution en usage dans les Pays-Bas et qui voulait que les immeubles apportés en mariage par l'un des époux devinssent la propriété des enfants du premier lit lorsque le père

ou la mère contracteraient un second mariage. Or, Marie-Thérèse était fille du premier lit de Philippe IV, tandis que Charles II, successeur de ce prince, était né du second lit. Cette guerre fut terminée par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668), par lequel l'Espagne cédait à la France Charleroi, Binch, Ath, Douay, Tournay, Oudenarde, Lille, Armentières, Courtray, Bergues et Furnes, avec leurs dépendances.

DEVON, *Devonshire* en anglais, comté méridional de l'Angleterre, est borné à l'O. par le comté de Cornouailles, à l'E. par celui de Dorset, au S. par la Manche, au N. et au N. O. par le canal de Bristol : 115 kil. sur 100; 491,000 hab. Chef-l., Exeter. Sol plat en général; quelques vallées. Climat doux, moins humide que dans les comtés environnants. Les habitants sont sujets à une maladie endémique dite *colique du Devon*. Marbre, gypse, houille, plomb, étain, cuivre, fer, un peu d'or et d'argent. Grands bancs d'huîtres (à Starcross, etc.). Rivières poissonneuses. Moutons estimés. Chantiers de construction.—Ce comté fut anciennement habité par les *Dumnonii*; il fit ensuite partie du roy. de Wessex. Il a donné son nom à deux familles nobles d'Angleterre dont l'une a pris le titre de comtes de Devon et l'autre de comtes de Devonshire.

DEVON SEPTENTRIONAL, contrée de l'Amérique du Nord, fait partie des Terres Arctiques anglaises et n'est encore qu'imparfaitement connue. Elle consiste en un assemblage de terres couvertes de glaces et inhabitées qui sont comprises entre 75°-77° lat. N. et 80°-95° long. O. Le cap *Clarence* en est le point le plus élevé.

DEVON (comtes de), illustre famille d'Angleterre qui tire son origine de la maison française des Courtenay. Hugh, 5e baron de Courtenay, fut le premier membre de cette famille qui porta le titre de comte de Devon (1335); ses descendants directs s'étant éteints en 1471, le titre passa à une branche collatérale ayant pour chef sir Edouard de Courtenay de Boconnoc; mais cette branche cessa de le porter à partir de 1556. Il a été repris de nos jours (1768) par William Courtenay, comte de Devon, baronnet d'Irlande et pair d'Angleterre. — Il ne faut pas confondre la maison de Devon avec celle de Devonshire.

DEVONPORT, ville maritime du comté de Devon, à l'embouchure du Tamar dans la Manche, au S. de Plymouth, et contiguë à cette ville; 45,000 hab. Avant 1824, Devonport n'était encore qu'un faubourg de Plymouth; il a dû son accroissement rapide à la création toute récente de son port et de quatre immenses docks, ainsi qu'à celle de vastes chantiers de construction.

DEVONSHIRE, comté d'Angleterre. *Voy.* DEVON.

DEVONSHIRE (ducs de), titre que porte aujourd'hui l'illustre famille des Cavendish et qui a été emprunté au comté de Devon. *Voy.* CAVENDISH.

DEVONSHIRE (la duchesse de), dame anglaise, célèbre par sa beauté et son esprit, née à Londres vers 1746, morte en 1806, était fille du comte Spencer, et épousa en 1774 William Cavendish, duc de Devonshire. Elle est auteur de plusieurs pièces de vers, dont la principale est *le Passage du mont Saint-Gothard*, traduite en vers français par Delille, Paris, 1802, in-8.

DEVRIENT (Daniel-Louis), célèbre acteur allemand, né à Berlin, 1784, mort en 1833, quitta fort jeune l'état de passementier pour la carrière du théâtre, et devint un des acteurs les plus distingués de l'Allemagne. Il entra au théâtre de Berlin en 1814, et y joua jusqu'à sa mort. Il a créé plusieurs rôles, dont le plus important est celui de Franz dans *les Brigands* de Schiller.

DEVRIGHI, *Nicopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), ch.-l. d'un livah, à 142 kil. S. de Sivas, par 36° 10' long. E., 39° 24' lat. N. Mine de fer et d'aimant. Pompée fonda cette ville en mémoire d'une victoire qu'il avait remportée sur Mithridate : de là son nom ancien (*ville de la victoire*).

DEVS, nom donné dans le Zend-Avesta aux génies malfaisants dont Ahriman est le chef. Ils accablent l'humanité d'une foule de maux, malgré les efforts des Izeds ou génies bienfaisants qui obéissent à Ormuzd ou Oromase.

DEWA, prov. du Japon, dans la partie septent. de l'île de Niphon (région de Tosando). Ch.-l., Yone-Sawa, à 220 kil. au N. E. de Yédo. Cette prov. renferme beaucoup de lieux sacrés, buts de fréquents pèlerinages. Ses principales productions sont le carthame, l'indigo, la cire, le vernis, les peaux de cerf et surtout les chevaux.

DEWALAGIRI, mont. d'Asie. *Voy.* DAOULAGHIRI.

DE WITT. *Voy.* WITT.

DEWSBURY, bourg d'Angleterre (York). à 11 kil. S. O. de Leeds; 8,000 hab.

DEXIPPE, général et historien grec du IIIe siècle, dont il reste quelques fragments dans les *Excerpta de legationibus*, imprimés au Louvre, 1648. Il repoussa les Goths qui avai nt envahi l'Achaïe.

DEY, nom que portait, avant la conquête française, le chef de l'état musulman d'Alger, et qui veut dire, à ce qu'on croit, *oncle* ou *tuteur*. Vers 1601, la milice turque qui résidait à Alger, et qui avait été jusque là sous l'autorité d'un pacha envoyé de Constantinople, obtint du sultan la permission de se donner un chef appelé *dey*, pour lui servir d'appui contre la tyrannie des pachas gouverneurs. Le pouvoir de ces deys s'accrut rapidement; enfin Baba-Aly, élu dey en 1710, déposa le pacha, et obtint du sultan Achmet III l'investiture de la régence d'Alger. Cependant, comme leur pouvoir était électif, les deys restèrent toujours à la merci de la soldatesque, qui les élevait au pouvoir ou les déposait à son gré. On en vit six installés et assassinés le même jour (1732). Baba-Mohammed eut seul le rare privilége de régner 25 ans (1766-91). Le dernier dey d'Alger, Hussein, régnait depuis 12 ans au moment de l'occupation par les Français en 1830. Il s'est retiré avec sa famille à Livourne, puis à Alexandrie où il est mort en 1834. Le dey jouissait du pouvoir le plus absolu.

DEYNSE, ville de Belgique. *Voy.* DEINSE.

DEYR, ville de la Nubie. *Voy.* DEIR.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), né à Paris en 1680, mort en 1765, fut maître des comptes, conseiller du roi, et se lia avec d'Aguesseau. On a de lui : *la Théorie et la pratique du jardinage*, 1747, in-4; *la Conchyliologie*, ou *Traité sur la nature des coquillages*, 1752, 2 vol. in-4. Il a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les fossiles de France; l'Oryctologie* ou *Traité des pierres, des minéraux et autres fossiles*, Paris, 1755, in-4. Il s'occupait aussi des beaux-arts, et a composé un *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, 1762, 4 vol. in-4.

DEZÈDE, compositeur, né au milieu du XVIIIe siècle de parents inconnus, mort en 1792, a fait représenter sur la scène italienne à Paris un grand nombre d'opéras-comiques, dont plusieurs ont eu beaucoup de vogue : les principaux sont : *Alexis et Justine, Blaise et Babet, les Trois Fermiers*, et *Zulima*.

DHAHER, cheik de Palestine, né en 1689, se rendit indépendant et soutint avec succès pendant 30 ans des guerres continuelles; il battit les armées du sultan de Constantinople, et sut se faire respecter de ce prince. Vers la fin de sa vie, ses états furent envahis par Mohammed Aboudhahab, beglerbeg d'Égypte. Dhaher se jeta dans la place de Saint-Jean-d'Acre, s'y défendit quelque temps et fut tué dans une sortie, 1775. On trouve de grands détails sur Dhaher dans le *Voyage en Égypte et en Syrie*

de Volney. — Plusieurs califes d'Égypte ont aussi porté le nom de Dhaher. *Voy.* ÉGYPTE.

DHALAC, *Orine*, île d'Afrique. *Voy.* DAHALAC.

DHARA ou DHARANNAGARA, ville de l'Inde indépendante, au N. O., dans l'ancien Malwa, à 80 kil. S. O. d'Oudjein, par 22° 38' lat. N., 73° long. E., a été très importante avant Tamerlan, et est auj. la capit. de la principauté de Dhara, vassale des Anglais.

DHAWALAGIRI. *Voy.* DAOULAGHIRI.

DHERMAPOUR, ville de l'Inde Transgangétique, dans le Katchar, à 97 kil. N. de Khospour. Jadis importante, mais très déchue ; elle est encore le ch.-l. d'un petit pays tributaire de l'empire birman et qui compte environ 30,000 familles.

DHOLPOUR, ville de l'Inde (Agrah), ch.-l. d'une principauté tributaire de la Compagnie des Indes, par 26° 42' lat. N., 75° 23' long. E., a été très puissante autrefois, mais a beaucoup souffert dans la guerre contre les Afghans.

D'HOZIER (P.), célèbre généalogiste, né à Marseille en 1592, d'une famille noble, mort en 1660, jouit de la faveur de Louis XIII et de Louis XIV, fut juge d'armes, commis pour certifier la noblesse des pages et écuyers, et enfin conseiller d'état. Il est le premier qui ait débrouillé l'histoire généalogique et qui en ait fait une science. Il a composé la *Généalogie des principales familles de France*, ouvrage immense, en 150 vol. in-fol., resté manuscrit et conservé à la Bibliothèque royale. Il a en outre dressé à part et fait imprimer la généalogie de plusieurs familles, telles que celles de Bretagne, de La Rochefoucauld, etc.—Son fils, Ch.-René d'Hozier, l'aida dans ses recherches, lui succéda dans la charge de juge d'armes et fut nommé généalogiste de la maison du roi. — L.-P. d'Hozier, neveu de Ch.-René, fut aussi juge d'armes et rédigea, avec son fils, Ant.-Marie d'Hozier de Sérigny, l'*Armorial de France*, 1738-86, 10 vol. in-fol.

DIA (c.-à-d. *divine*), nom commun à diverses villes anciennes peu importantes, fut aussi une des dénominations primitives de l'île de Naxos. — On donne encore auj. le même nom à une île de la Méditerranée, au N. et près de la Crète, dite aussi *Standia*. *Voy.* STANDIA.

DIABBIE, ville d'Afrique, capit. de l'état d'Amina, dans la Guinée Supérieure (côte d'Or), à 200 kil. E. de Coumassie.

DIABLE (le mur du), *Pfahlgraben* en allemand, grande muraille qui traversait une partie de l'Allemagne, s'étendait entre le Danube et le Rhin, et avait plus de 500 kilomètres. Elle fut élevée par les Romains pour préserver leurs possessions dans le S. de la Germanie contre les incursions des Teutons et des Germains, et fut commencée vers le temps d'Adrien. On en voit encore des restes entre Abensberg en Bavière et Cologne.

DIABLE (pont du), pont construit sur un précipice du mont St-Gothard, au fond duquel la Reuss roule ses eaux ; ce pont a une seule arche qui a 25 mètres d'ouverture. Il est sur la limite du canton d'Uri et de celui des Grisons.—On donne le même nom à un pont de l'Angleterre, dans le Cardigan (Galles) ; ce pont est aussi jeté sur un précipice, au fond duquel coule le Mynach ou Monk's brook.

DIABLERETS (monts), montagnes de Suisse, chaîne secondaire des Alpes, qui se lie aux Alpes Lépontiennes ou Helvétiques, sur les limites du Valais et du canton de Vaud. Leur plus haute cime a 3,200 mètres.

DIABLINTES (AULERQUES). *Voy.* AULERQUES.

DIABLINTES ou NOIODUNUM, auj. *Jubleins*, ch.-l. des Aulerques Diablintes, n'est plus qu'un bourg.

DIADIN, *Daudyana*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 97 kil. N. de Van ; 500 maisons. Forte citadelle. On voit près de Diadin un couvent d'Arméniens, bâti par Héraclius, prince de Géorgie.

DIADOCHUS (PROCLUS). *Voy.* PROCLUS.

DIADUMENIANUS (M. Opelius Macrinus Antoninus), fils de l'empereur Macrin, fut associé par son père à l'empire après la mort de Caracalla, l'an de J.-C. 217, et périt un an après, assassiné par ses propres soldats.

DIAGORAS, philosophe grec de Mélos, disciple de Démocrite. Ayant été victime d'un parjure qui resta impuni, il passa de la superstition à l'athéisme ; ce qui le fait appeler vulgairement Diagoras *l'Athée*. Il fut chassé d'Athènes vers l'an 415 av. J.-C. pour avoir tourné en ridicule les mystères d'Eleusis. Les Athéniens ayant mis sa tête à prix, il quitta la Grèce et périt dans un naufrage, vers la fin du ve siècle av. J.-C. Suivant une autre version, il mourut à Corinthe.

DIAKOVAR, ville des États autrichiens (Esclavonie), à 70 kil. E. de Poséga ; 3,000 hab. Ch.-l. de l'évêché d'Esclavonie. Palais épiscopal et cathédrale.

DIALA, *Delas*, rivière de la Turquie d'Asie, sort du Djebel-dagh (*Zagros*), se divise en plusieurs bras, et tombe dans le Tigre, à 13 kil. S. E. de Bagdad, après un cours de 270 kil. environ.

DIALE (FLAMINE). *Voy.* FLAMINE.

DIALIBA, fleuve d'Afrique. *Voy.* DJOLIBA.

DIAMANT (LE), paroisse et bourg sur la côte mérid. de la Martinique, à 13 kil. S. de Fort-Royal ; 1,550 hab., dont 1,300 esclaves. Commerce de sucre.

DIAMANTE, bourg du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 7 kil. N. O. de Belvedère ; 1,500 hab.

DIAMANTIN (district) ou DES DIAMANTS, district du Brésil, dans la comarque du Serro-Frio, qui fait partie de la prov. de Minas-Geraës : il a 70 kil. du S. au N., 35 de l'E. à l'O. ; ch.-l., Santo-Antonio-de-Tijuco. Dans les 20 premières années de la découverte, on en exporta, dit-on, plus de 1,000 onces (34 kilogrammes, 594 grammes) de diamants. Le produit annuel, quoique très riche encore, est pourtant infiniment moindre : on l'évalue auj. à 25,000 karats (5 kilogrammes). Outre ces pierres précieuses, le district des Diamants renferme aussi des mines d'or et d'argent.

DIAMOND-HARBOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 63 kil. S. O. de Calcutta, sur l'Hougly, branche occident. du Gange, près de son embouchure, sert de port à Calcutta. Climat malsain.

DIANA (Antonin), théologien, né à Palerme en 1590, mort en 1663, jouit d'une grande réputation de son temps, et fut examinateur des évêques sous Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VIII. Il a laissé douze livres de *Résolutions morales*, Palerme, 1629-56, souvent réimprimées, entre autres à Lyon, 1667, sous le titre de *Diana coordinatus*. Il en a été fait de nombreux abrégés.

DIANÆ PROMONTORIUM, cap du Péloponèse, sur le golfe Laconique.

DIANAM (AD), auj. *Zainah*, ville de Numidie, chez les Massyliens, entre Tamugad à l'O. et Sétif à l'E.

DIANE, *Artémis* des Grecs, déesse, fille de Jupiter et de Latone, avait à remplir trois rôles distincts, sur la terre, au ciel et dans les enfers, et recevait en conséquence trois noms différents : sur la terre, elle était connue sous le nom de Diane et était la déesse de la chasse et de la chasteté ; elle était aussi invoquée par les femmes enceintes. Dans le ciel, elle s'appelait Phébé, et était la déesse de la lune, comme Apollon, son frère, était le dieu du soleil. Dans les enfers, on la nommait Hécate : là elle présidait aux enchantements et aux expiations. On attribue à Diane diverses aventures ; elle changea en cerf le chasseur Actéon qui avait eu l'imprudence de la regarder lorsqu'elle sortait du bain ; mais quoiqu'elle fût si fière de sa chasteté, elle avait aimé Endymion, Pan et Orion. Son culte était répandu en beaucoup d'endroits : mais elle était surtout adorée à Éphèse, où elle avait le

plus beau temple de l'univers (ce temple fut brûlé par Érostrate); en Tauride, où on lui immolait les étrangers que la tempête jetait sur la côte; à Aricie près de Rome, où son temple était desservi par un prêtre qui ne pouvait parvenir à cette fonction qu'en tuant son prédécesseur. On la représente ordinairement vêtue d'une tunique courte et légère, un arc à la main, le pied chaussé d'un brodequin, et accompagnée d'une biche ou d'un chien de chasse.

DIANE DE POITIERS, duchesse de Valentinois, fille aînée de Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, née en 1499, morte en 1566, épousa, à l'âge de 13 ans, Louis de Brézé, comte de Maulevrier et grand-sénéchal de Normandie. Elle perdit son mari en 1531 et devint, quelques années après, la maîtresse du duc d'Orléans, fils de François I, et depuis roi sous le nom de Henri II. Diane se trouva alors en concurrence pour le crédit avec la duchesse d'Étampes, maîtresse de François I : chacune d'elles eut son parti à la cour, et leur rivalité occasionna plusieurs scènes scandaleuses. Mais à la mort de François I, et à l'avénement de Henri II, Diane fit exiler la duchesse d'Étampes, et régna désormais seule en France sous le nom de son amant. Catherine de Médicis, femme de Henri II, dut elle-même, malgré sa beauté et son esprit, céder à l'ascendant de la favorite, qui fut faite duchesse de Valentinois, et qui s'entoura d'une cour brillante dans son château d'Anet, un des plus beaux ouvrages de l'architecte Philibert Delorme. Elle conserva son pouvoir jusqu'à la mort de Henri II (1559).

DIANE DE FRANCE, duchesse d'Angoulême, fille naturelle du dauphin Henri (Henri II) et d'une Piémontaise, ou de Diane de Poitiers suivant Brantôme, née en 1538, morte en 1619, épousa Horace Farnèse, puis François de Montmorency, fils du connétable (qu'elle sauva de la Saint-Barthélemy). Elle négocia la réconciliation de Henri III son frère avec Henri roi de Navarre, et jouit auprès de ce prince, devenu roi de France, d'un grand crédit.

DIANIUM, *Denia*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, chez les *Contestani*, sur la mer, près d'un cap nommé aussi *Dianium* (auj. *le cap Martin*), était une colonie de Marseille et devint fameuse pendant la guerre de Sertorius. *Voy.* DENIA.

DIANO, ville du roy. de Naples (Principauté Citérieure), à 75 kil. S. E. de Salerne, dans une belle vallée; 4,000 hab. Château-fort. — Ville des États sardes, dans le duché de Gênes, à 4 kil. N. E. d'Oneglia; 3,000 hab.

DIARBEK ou DIARBEKIR, autrement *Amid* ou *Kara-Amid*, *Carcathiocerta* ou *Amida* des anciens, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de Diarbekir, sur le Tigre, rive droite, à 625 kil. N. O. de Bagdad, par 37° 31' long. E., 37° 55' lat. N.; sa population est évaluée à 38,000 hab. par les uns, et à 80,000 par les autres. Archevêché nestorien. Murailles épaisses et très élevées, flanquées de tours. Cathédrale arménienne, mosquées remarquables, fontaines, bazar, caravansérail. Maroquins renommés; tissus de soie, laine, coton; poterie, ustensiles de cuivre. Grand commerce avec Smyrne, Alep, Bassora, Constantinople. Aux environs, beaux jardins, fruits exquis. — On ignore l'époque de la fondation de cette ville. Elle fut plusieurs fois détruite; sa dernière restauration date des règnes de Valens et de Valentinien. Après avoir subi diverses dominations, elle tomba vers le XIIe siècle au pouvoir des Turcs qui la possèdent encore aujourd'hui.

DIARBEK OU DIARBEKIR (pachalik de), un des 4 pachaliks de l'Aldjezireh, dans la Turquie d'Asie, au S. de celui d'Erzeroum et au N. de celui de Bagdad : 324 kil. sur 169. La population de ce pachalik se compose de Kourdes, de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens et de Juifs. Il se divise en 17 livahs. Ch.-l., Diarbek. Au N. s'élèvent les monts Nimrod et Barema, d'où sortent un grand nombre de riv.; au S. le Karadja-dagh et le Giondi-dagh, et à l'O. la partie du Taurus appelée Kurin, qui donne naissance au Tigre. Ce fleuve reçoit dans le Diarbekir un grand nombre d'affluents, dont les principaux sont le Khabour et l'Erzen. Climat chaud et sec dans les vallées, froid dans les montagnes. Grande fertilité; or, argent, cuivre, étain, fer, marbre, albâtre, chaux, etc.

DIARRHYTOS (HIPPO-). *Voy.* HIPPO.

DIAS ou DIAZ (Barthélemy), navigateur portugais, découvrit en 1486 le cap qui termine l'Afrique au S.; il le nomma *cap des Tourmentes* à cause des tempêtes qu'il y avait essuyées; mais le roi Jean II préféra l'appeler *cap de Bonne-Espérance*, parce qu'il espérait, à juste titre, que cette découverte ouvrirait la route des Indes.

DIAS (Michel), Espagnol, un des compagnons de Christophe Colomb, découvrit en 1485 les mines d'or d'Hayna dans l'île de Saint-Domingue, et fut nommé en 1509 gouverneur de Porto-Rico.

DIAS (Balthazar), poëte portugais, né à Madère, aveugle de naissance, a composé un grand nombre de ces œuvres dramatiques que les Espagnols et les Portugais appellent *autos* (actes). Ses productions les plus renommées sont : *l'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; *l'Acte de la Passion*, Lisbonne, 1613; *l'Acte de saint Alexis*; *l'Acte de sainte Catherine*; *l'Acte de la Malice des femmes*; *Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633, etc. — Le nom de Dias a encore été porté par un grand nombre de poëtes, de théologiens espagnols ou portugais peu connus.

DIBBIE, dit aussi *Bahr-Tieb* (*lac noir*), lac d'Afrique, dans le Soudan, entre 15° 40' et 16° 35' lat. N., et dont le centre est par 3° long. O. Son étendue n'est pas connue. On croyait jadis que le Djoliba s'y jetait. — Une ville, sur le bord S. O. du lac, se nomme aussi Dibbie et quelquefois Sibby.

DIBDIN, auteur dramatique anglais, né en 1748 à Southampton, créa à Londres, dans le Leicester-square, un petit théâtre où il était à la fois auteur, compositeur et acteur. Ce théâtre acquit une vogue immense, grâce à la gaîté de Dibdin et à l'à-propos de ses chansons contre la France, qui lui valurent même une subvention de la part de Pitt. A la mort de ce dernier, Dibdin, ne pouvant couvrir ses frais, ferma son théâtre; il mourut pauvre en 1815. Les pièces de Dibdin sont aujourd'hui oubliées ainsi que plusieurs romans qu'il avait composés.

DIBIO ou DIVIO, ville de la Gaule (Lyonnaise 1re), auj. DIJON.

DIBUTADE, jeune fille de Sicyone ou de Corinthe, imagina de tracer l'ombre de son amant, dont le profil était dessiné sur une muraille par la lumière d'une lampe. Ce fut là, dit-on, l'origine de la peinture. Son père, qui était potier, appliqua de l'argile sur ces traits en observant leurs contours, et fit cuire ce profil de terre. Ce fut là l'origine de la sculpture en relief.

DICÆARCHIE, ville de Campanie, auj. POUZZOLES.

DICÉARQUE, disciple d'Aristote, de Messine en Sicile, ou, selon d'autres, de Messène dans le Péloponèse, fut à la fois philosophe, historien, géographe, et fleurit vers l'an 320 av. J.-C. Il avait écrit des traités sur l'âme où il soutenait que la matière a par elle-même la faculté de sentir et que l'âme n'est qu'une force vitale naturelle au corps. Il avait composé une histoire de Sparte qu'on lisait tous les ans en public à Sparte même pour l'instruction de la jeunesse. Il ne reste de lui que des fragments d'un ouvrage sur la géographie de la Grèce, que l'on trouve dans les *Petits Géographes grecs*, avec des notes de Dodwell.

DICQUEMARE (Jean-François), naturaliste, né au Havre en 1733, enseigna la physique et l'histoire naturelle dans cette ville, et y mourut en 1789. Il a fait de nombreuses observations sur les animaux marins sans vertèbres, particulièrement sur

les orties de mer, les actinies ou anémones de mer, les huîtres, etc., que l'on trouve consignées dans le *Journal de Physique*, 1772-1789. Il s'occupa aussi d'astronomie et de géographie, et inventa un *cosmoplane* qui sert à résoudre les problèmes d'astronomie nautique.

DICTÆUS MONS, montagne de la Crète orientale. *Voy.* DICTÉ.

DICTAMNUM. *Voy.* DICTYNNA.

DICTATEUR. On nommait ainsi à Rome un magistrat extraordinaire que l'on investissait de l'autorité suprême dans les moments difficiles. Il était nommé par le consul. La durée de son commandement était de 6 mois. A l'exception des tribuns du peuple, tous les autres magistrats étaient suspendus pendant cet espace de temps. Il nommait pour commander la cavalerie sous ses ordres un lieutenant qu'on appelait le *maître de la cavalerie* (*magister equitum*). Il marchait précédé de 24 licteurs, faisait la paix et la guerre, avait le droit de vie et de mort, sans appel au peuple. Il ne pouvait toutefois disposer des deniers publics sans l'autorisation du peuple, ni s'éloigner de l'Italie, et il rendait compte de sa gestion à l'instant où il sortait de charge. La dictature fut créée l'an 498 av. J.-C., sur la proposition de T. Lartius Flavus, qui en fut le premier revêtu. Primitivement les patriciens seuls exercèrent cette magistrature, mais ensuite les plébéiens l'obtinrent (356). Sylla (82) et César (48-44) en furent les derniers revêtus; ils se firent nommer dictateurs perpétuels, titre qui équivalait à celui de roi. La dictature fut abolie avec la république, ou plutôt les empereurs ne furent que des dictateurs perpétuels.

DICTÉ, nymphe de Crète, se jeta dans la mer du haut d'un rocher, pour échapper aux poursuites de Minos, lequel, en mémoire de sa chasteté, donna le nom de *Dictæus* à cette montagne.

DICTYNNA ou **DICTAMNUM**, ville, promontoire et montagne de Crète, au N. O. L'herbe merveilleuse appelée *dictamne* y croissait en abondance.

DICTYS de Crète, auteur pseudonyme d'une *Histoire de la guerre de Troie* en 6 livres. On conte que Dictys suivit Idoménée au siége de Troie, qu'à son retour il écrivit en phénicien l'histoire de ce siége célèbre, que son ouvrage fut mis avec lui dans son tombeau, et qu'il y resta jusqu'au règne de Néron, époque à laquelle il fut découvert par l'effet d'un tremblement de terre, et traduit en grec. Toutes ces circonstances sont autant de fables; l'*Histoire* de Dictys, que nous n'avons aujourd'hui qu'en latin, parait avoir été traduite ou fabriquée au IIIe ou au IVe siècle par un certain Q. Septimius. Cet ouvrage, qui du reste est digne d'intérêt, fut imprimé pour la première fois vers 1477; il est généralement joint à Darès de Phrygie. La dernière édition de ces deux auteurs est celle de Valpy, Londres, 1825, 2 vol. in-8. M. Dederich a publié, à Bonn, 1833, une édition séparée de l'ouvrage de Dictys. Il a été traduit en français par Achaintre, 1813.

DICUIL, géographe irlandais du IXe siècle, a composé un traité *De Mensura Orbis*, publié par M. Walckenaër, Paris, 1807 (texte seul), et par M. Letronne en 1814, avec de savants commentaires. Cet ouvrage a permis de fixer l'époque de la découverte de l'Islande et des îles Féroé, et celle de la rupture du canal entre le Nil et la mer Rouge.

DIDEROT (Denis), philosophe du XVIIIe siècle, né à Langres en 1713, mort en 1784, était fils d'un coutelier. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Paris pour étudier en théologie, puis il entra chez un procureur; mais n'ayant de goût que pour les sciences et les lettres, il renonça à prendre un état, et se livra tout entier à l'étude, embrassant tout à la fois littérature, métaphysique, morale, physique, géométrie. Il se mit en même temps à donner des leçons et à faire des livres pour vivre. Il fit d'abord quelques traductions de l'anglais; il publia en 1745 un *Essai sur le mérite et la vertu*, imité de Shaftesbury; en 1746 des *Pensées philosophiques* qui commencèrent à attirer l'attention sur lui, et qui furent condamnées au feu par le parlement; en 1749, la *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, qui renfermait quelques paradoxes impies et quelques allusions hardies à des personnages puissants: il fut pour ce dernier ouvrage enfermé plusieurs mois à Vincennes. Devenu libre, il conçut le projet de l'*Encyclopédie*, et s'étant associé d'Alembert et quelques autres gens de lettres, il réussit, à travers mille obstacles que lui suscitaient le clergé et l'autorité civile, à mettre à fin cette grande entreprise (1759-72, 28 vol. in-fol., savoir, 17 de texte et 11 de planches). Il se réserva la rédaction des articles sur la philosophie ancienne, et ceux sur les arts et métiers qui étaient tout entiers à créer, et qu'il traita avec un talent supérieur. En même temps qu'il publiait les volumes de l'*Encyclopédie*, il composait plusieurs ouvrages, les uns sérieux, tels que les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, qui lui furent inspirées par le *Novum Organum* de Bacon; les autres frivoles, tels que *Jacques le Fataliste* et quelques romans licencieux qui deshonorèrent sa plume; il donnait deux drames, *le Fils naturel*, 1757, et *le Père de Famille*, 1758, pièces d'un genre tout nouveau; il faisait connaître et goûter Richardson; il jugeait dans ses *Salons* les ouvrages de peinture exposés en 1765 et 1767. Cependant, tous ces travaux ne l'enrichissaient pas, et il se vit réduit en 1765 à vendre sa bibliothèque: l'impératrice de Russie, Catherine II, qui favorisait les philosophes, l'acheta 50,000 francs, à condition qu'il continuerait d'en jouir, et dès ce moment elle se chargea de pourvoir à ses besoins. En 1773, Diderot fit le voyage de St-Pétersbourg pour visiter sa bienfaitrice. Après avoir passé quelques mois auprès d'elle, il revint à Paris où il vécut fort retiré jusqu'à sa mort. Il publia dans ses dernières années un *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, 1779, qui n'est autre chose qu'une apologie de Sénèque avec une appréciation de sa philosophie et de ses écrits. Outre les ouvrages qu'il publia sous son nom, Diderot a beaucoup contribué à l'*Histoire philosophique des deux Indes* de Raynal, au *Système de la nature* de d'Holbach, et à quelques autres publications antireligieuses. On lui attribue à tort *le Code de la nature* et quelques autres écrits du même genre. Diderot était un des ennemis les plus acharnés du christianisme, et même de toute idée religieuse; il professait ouvertement le matérialisme et l'athéisme, et prêchait ces doctrines désolantes avec une sorte d'enthousiasme et de fanatisme. Comme écrivain, il brille par le mouvement, la chaleur, l'abondance, la hardiesse; mais il ne sait pas tempérer son imagination et tombe souvent dans la déclamation. On a dit de lui: « Il a écrit de belles pages, il n'a jamais su faire un livre. » Diderot fut lié avec les principaux écrivains du XVIIIe siècle, avec Rousseau, qui plus tard devint son ennemi, avec Voltaire, d'Alembert, d'Holbach. Il eut pour amis particuliers Grimm et Naigeon. Il s'était marié de bonne heure, et il eut une fille qu'il chérit tendrement (madame de Vandeuil). Naigeon publia en 1798 une édition de ses œuvres en 15 vol. in-8. Il en a paru en 1821, chez Brière, une édition plus complète, en 22 volumes, avec les *Mémoires de Naigeon sur Diderot*. On a enfin publié chez Paulin, en 1830, des *Mémoires et œuvres inédites de Diderot*, 4 vol. in-8, précédés de *Mémoires sur sa vie* par sa fille.

DIDIER (saint), *Desiderius*, évêque de Langres, subit le martyre en 264. L'Église célèbre sa fête le 23 mai.

DIDIER (saint), archevêque de Vienne en Dauphiné (596), assassiné en 608 près de Lyon par or-

dre de la reine Brunehaut.— Les légendes mentionnent 4 autres saints prélats du même nom : le 1er, évêque de Nantes vers 451 ; le 2e, évêque de Cahors, dont plusieurs lettres se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, et qui mourut en 655: le 3e, archevêque de Bourges vers le ve siècle : le 4e, évêque de Châlons, puis de Gap, mort vers 531.

DIDIER, dernier roi des Lombards, était d'abord duc d'Istrie. Astolphe, roi des Lombards, étant mort sans enfants, Didier rassembla une armée, força Rachis, frère d'Astolphe, à lui céder ses droits, 757. Il attaqua ensuite Etienne II ; mais fut repoussé par Pépin. En 770, il donna sa fille à Charlemagne, espérant avoir en ce prince un allié sûr ; mais dès l'année suivante, il eut la douleur de voir sa fille répudiée, et en 773 ses propres états furent envahis par son gendre. Il ne put résister aux forces déployées contre lui, et fut contraint de se retirer dans un monastère, où il mourut.

DIDIUS JULIANUS, empereur romain, avait d'abord servi avec distinction, sous le règne de Commode, et subjugué les Cattes, peuple germain. Après la mort de Pertinax (30 mars 193), il acheta l'empire, mis à l'encan par les prétoriens. Il se rendit bientôt odieux par son luxe et son extravagance, et ayant d'ailleurs refusé de payer la somme pour laquelle on l'avait élevé à l'empire, il fut tué par ses soldats le 2 juin de la même année.

DIDJEL ou *Petit-Tigre*, riv. de la Turquie d'Asie (Bagdad), sort de la rive droite du Tigre, près de Samarra, et va se perdre, à 26 kil. O. de Bagdad, dans le canal d'Issa qui joint le Tigre à l'Euphrate. Son cours est de 110 kil.

DIDON, princesse de Tyr, fille de Bélus, sœur de Pygmalion et épouse de Sichée, fut forcée de quitter sa patrie à cause des cruautés de son frère, qui venait de faire périr Sichée pour s'emparer de ses trésors, et s'enfuit en Afrique, où elle fonda Carthage vers l'an 880 av. J.-C. On raconte que, pour se soustraire aux poursuites d'Iarbas, roi des Gétules, qui voulait la forcer à l'épouser, elle se précipita sur un bûcher et s'y frappa d'un poignard. Virgile s'est écarté de la vérité historique en faisant vivre Didon du temps d'Enée, auquel elle est postérieure de plus de 300 ans. On donne quelquefois à Didon le nom d'Elise.

DIDOT, famille d'imprimeurs-libraires, qui a beaucoup contribué aux progrès de l'imprimerie en France. Le premier de cette famille qui se soit distingué est François-Ambroise Didot, né à Paris en 1730, mort en 1804. Il établit chez lui une fonderie d'où sortirent les plus beaux types qu'on eût vus jusque-là, inventa un instrument propre à donner au corps des caractères une juste proportion, et publia des éditions admirables par la correction du texte, entre autres la collection dite *d'Artois*, en 64 vol. in-18, et une *Collection de classiques français*, imprimée par ordre de Louis XVI, dans les trois formats in-4, in-8 et in-18. — Firmin Didot, fils du précédent, né à Paris en 1764, mort en 1836, travailla, de concert avec son frère aîné, Pierre, à ajouter de nouveaux perfectionnements à son art, et fit le premier des éditions *stéréotypes*, 1797. Parmi leurs éditions, on estime surtout: *Virgile*, 1798, in-fol.; *Horace*, 1799, in-fol., *le Camoens*, 1817; *la Henriade*, 1819. Firmin Didot cultivait aussi les lettres : on lui doit de bonnes traductions en vers des *Bucoliques* de Virgile, 1806, des *Idylles* de Théocrite, 1838, et une tragédie d'*Annibal*. Il fut nommé député en 1829.

DIDYME, c'est-à-dire *jumeau*, nom ou surnom de plusieurs personnages anciens : de saint Thomas, un des apôtres ; d'un grammairien d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, qui composa plus de 4,000 traités, tous perdus aujourd'hui. On lui attribue un traité *De Marmoribus et lignis*, grec et latin, Milan, 1817, et des *Scholies* sur Homère, dans l'édition d'*Homère*, Elzévir, Leyde, 1656, en 2 vol. in-4.

DIDYMOTICHOS, ville de Thrace, auj. DIMOTIKA.

DIDYMUS MONS. *Voy.* DINDYMUS.

DIE, *Dea Vocontiorum* ou *Augusta Dea* chez les anciens, ch.-l. d'arr. (Drôme), à 43 kil. S. E. de Valence ; 3,900 hab. Tribunal de première instance. Porte Saint-Martin, ancien hôtel de l'évêché. Draps, tanneries. Bon vin blanc mousseux, dit *clairette de Die*.— Cette ville était jadis ch.-l. des Voconces ; elle devint sous Auguste une colonie romaine importante ; elle devint ensuite ch.-l. du pays de Diois (*Diensis tractus*), et fut jusqu'au XIIIe siècle le siége d'un évêché suffragant de Valence. Dans le XVIe, avant la révocation de l'édit de Nantes, les Calvinistes y étaient en grand nombre. — L'arr. de Die a 9 cant. (Bourdeaux, La Chapelle-en-Vercors, Châtillon, Crest, qui compte pour deux, Luc-en-Diois, La Motte-Chalançon, Saillans, plus Die), 100 comm., et 66,787 hab.

DIEBITSCH-ZABALKANSKI (Jean-Charles-Frédéric, comte de), général russe, né en 1785 d'une famille noble de Silésie, entra d'abord dans les armées prussiennes, et passa ensuite au service de la Russie. Il devint un des favoris d'Alexandre, fut blessé à Austerlitz, se distingua à Eylau et à Friedland (1807), puis à Dresde (1813). On prétend que c'est lui qui conçut et donna le premier l'idée de marcher sur Paris. Dans la guerre contre les Turcs (1828), il se signala par le passage du Balkan, ce qui lui valut le surnom de *Zabalkanski*, et fut nommé feld-maréchal. Il commanda l'armée russe dans la guerre de Pologne, en 1831 ; fut battu à Ostrolenka, et mourut peu après. Les uns attribuent sa mort à un suicide, d'autres aux effets du choléra joint à des excès de boisson.

DIEBOURG, ville d'Allemagne, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 12 kil. N. E. de Darmstadt ; 2,300 hab. Château-fort.

DIEGO, corruption de *Jacobus*, Jacques, prénom très commun en Espagne. Pour les personnages ainsi nommés, *Voy.* le nom qui suit Diégo.

DIEGO ALVAREZ, île de l'Océan Atlantique, par 11° 3' long. E., 40° 19' lat. S.

DIÉGO GARCIA (archipel de), dans l'Océan Atlantique. *Voy.* CHAGOS.

DIÉGO RAYS (îles), dans l'archipel des Maldives, sous l'équateur. Découvertes par les Portugais.

DIÉGO (SAN-). *Voy.* SAN-DIÉGO.

DIEKIRCH, ville du duché de Luxembourg, à 26 kil. N. de Luxembourg, sur la Sure ; 2,800 hab. Draps, tanneries.

DIELLY ou DILLY, ville de l'île Timor, sur la côte sept., dans l'archipel de la Sonde, par 123° 10' long. E., 8° 33' lat. N. Port sûr. Sandal et cire. — Les Portugais y ont un résident dépendant de Macao.

DIEMEL, riv. d'Allemagne. *Voy.* DIMEL.

DIEMEN (Ant. VAN), gouverneur-général des établissements hollandais dans les Indes orientales, de 1636 à 1645, avait d'abord été simple commis. Il s'empara des établissements portugais à Ceylan et à Malacca, introduisit le commerce hollandais au Tonquin, contracta plusieurs alliances avantageuses, et fit faire des voyages de découvertes. Abel Tasman, chargé par lui d'explorer la mer du Sud, découvrit en 1642 la terre qu'il a appelée, du nom du gouverneur, terre de Diémen.

DIEMEN (TERRE DE VAN) ou DIÉMÉNIE, dite aussi *Tasmanie* par quelques modernes, grande île de l'Océanie, au S. de l'Australie (ou Nouvelle-Hollande), dont la sépare le détroit de Bass, a 280 kil. sur 240 ; 4,200 hab. européens en 1819, et 7,200 en 1821. Sol très fertile, superbes forêts, beaux ports. Ses habitants de race nègre sont peut-être les hommes les moins civilisés et les plus stupides du globe.— La Diéménie fut découverte en 1642 par Abel Janson Tasman, Hollandais, qui l'appela Terre de Diémen,

du nom d'Ant. Van Diémen, gouverneur de Batavia. Cook en visita la côte méridionale en 1776; en 1784 le chirurgien Bass découvrit le détroit qui porte son nom et constata que la Terre de Diémen était une île. Les Anglais s'y établirent en 1804 et ne tardèrent point à y fonder les villes de Hobart-Town au S. et de Georges-Town ou Port-Dalrymple. Auj. ils ont divisé toute la Diéménie en 9 districts, dont la capitale est Hobart-Town.

DIÉMEN (détroit de), en Asie, dans la mer du Japon, entre l'île de Ximo et celles de Tanega-Sima et Jakuno-Sima, par 128° 20' long. E., 30° 51' lat. N. Sa largeur est de 31 kil.

DIENSIS TRACTUS, auj. le pays de DIOIS.

DIEPHOLZ, ville de Hanovre, ch.-l. du comté de Diepholz, à 55 kil. S. de Hoya; 1,500 hab. — Le comté de Diepholz, situé dans le roy. et le gouvernement de Hanovre, entre le comté de Hoya au N. et à l'E., les États prussiens au S., la province d'Osnabruck et le grand-duché d'Oldenbourg à l'O., a 44 kil. sur 20, et 12,000 hab. Marais, tourbières, grains, chanvre, bétail.

DIEPPE, ch.-l. d'arr. (Seine-Inférieure), à 54 kil. N. de Rouen, à 173 kil. N. O. de Paris, sur la Manche, à l'embouchure de l'Arques; 16,820 hab. Port sûr, mais étroit à l'entrée: vieilles murailles, ancien château-fort; église de Saint-Remi; 68 fontaines. Aqueduc aux environs. Bains de mer très fréquentés, surtout sous la restauration. Tribunaux de première instance et de commerce; collége communal; école de navigation, bibliothèque publique; chantiers de construction, corderie, etc. Armements pour la pêche; commerce d'importation et d'exportation. — Dieppe, au XIe siècle, n'était encore qu'un village habité par des pêcheurs. On fait dériver son nom de *Deep* (profond), ancien nom de la rivière d'Arques. Cette ville fut prise et reprise par les Anglais et les Français pendant les XIe et XIIe siècles, et bombardée par les Anglais et les Hollandais en 1694. C'est la patrie d'Ango, de Duquesne, de Jean Pecquet et de La Martinière. La découverte du Canada est due à des navigateurs dieppois. — L'arr. de Dieppe a 8 cantons (Longueville, Offranville, Bacqueville, Tôtes, Envermeu, Eu, Bellencombre, plus Dieppe), 120 communes et 112,427 hab.

DIERNSTEIN, *Dürrenstein* ou *Tyrnstein*, ville des États autrichiens (Autriche), à 20 kil. S. E. de Saint-Pollen, sur le Danube. Aux environs, ruines du château où fut retenu Richard-Cœur-de-Lion. Combat où 4,000 Français passèrent sur le corps de 30,000 Russes, 14 novembre 1805.

DIESBACH, village de Suisse (Berne), à 15 kil. S. E. de Berne; 4,750 hab. Fabriques de drap et filatures.

DIESBACH (famille de), noble famille de Berne, originaire d'Allemagne, et qui remonte au XIIe siècle. Elle a fourni au canton de Berne plusieurs avoyers, dont le plus connu est Nicolas Diesbach, né en 1431, mort en 1475, qui fut nommé avoyer en 1465. Il s'allia avec Louis XI contre Charles-le-Téméraire, 1474, et déclara la guerre à ce dernier, à cause des exactions du sire de Hagenbach, gouverneur du comté de Ferrette; il remporta plusieurs victoires en Franche-Comté et mourut l'année suivante, laissant sa dignité à son cousin Guillaume, dont l'influence fit encore dominer le parti français à Berne. Ce dernier mourut en 1517.

DIEST, ville murée de Belgique (Brabant mérid.), sur la Demer, à 26 kil. N. E. de Louvain: 6,000 hab. La ville est très grande, mais elle renferme des jardins et des terres labourées dans son enceinte. Distilleries, brasseries. Commerce de chevaux.

DIÈTE (de *diaita*, conduite, ou de *dies indictus*, jour désigné), est le nom que l'on donne aux assemblées nationales dans plusieurs contrées de l'Europe, et spécialement en Allemagne, en Suisse et en Pologne. — En Allemagne, la *Diète germanique* ou *de l'Empire* est chargée de veiller sur les affaires générales de l'Allemagne et de concilier les différends qui pourraient s'élever entre les états confédérés. Le président de la diète est toujours un représentant de l'Autriche; les décisions de cette assemblée portent le nom de *recès*. (*Voy.* ALLEMAGNE.) Cette diète existe depuis les temps les plus anciens et a subi pendant le cours des siècles une foule de transformations. Elle se tient aujourd'hui à Francfort-sur-le-Mein; elle se réunit, selon les circonstances, soit en séance *ordinaire* (alors chaque état n'a qu'une voix et les décisions sont prises à la majorité absolue), soit en séance *générale* (le nombre des voix des divers états est alors fixé selon l'importance politique de chacun d'eux.—La diète *helvétique* date du XVe siècle; elle fut dissoute en 1797 par suite de l'invasion française, fut rétablie en 1803 par Napoléon, et confirmée par le congrès de Vienne. Elle se rassemble tous les ans pendant un mois, alternativement dans un des cinq cantons directeurs (Fribourg, Soleure, Bâle, Zurich et Lucerne), et se compose de 24 députés; elle est chargée de toutes les affaires extérieures et de tout ce qui peut être d'un intérêt général pour la confédération toute entière.— En Pologne la diète se composait généralement de la noblesse polonaise, et n'était réunie que sur l'invitation du souverain et pour lui donner son avis sur les mesures qu'il voulait prendre. Ce qui la distinguait surtout, c'est qu'elle avait le droit d'élire le roi de Pologne; elle prenait alors le titre de *diète d'élection*. Ces diètes se tenaient en plein champ à Wola près de Varsovie; tous les membres qui y assistaient étaient à cheval. — On donne encore le nom de diète aux états-généraux de la Suède.

DIETZ, ville du duché de Nassau, à 9 kil. N. E. de Nassau; 1,800 hab. Pépinière d'arbres à fruits.

DIEU ou D'YEU (île), *Ogia insula*, île de France, dans l'Atlantique, sur la côte du dép. de la Vendée, entre Belle-Ile et La Rochelle, à 19 kil. du continent; 13 kil. sur 4; 2,360 hab. Elle ne renferme qu'un petit bourg. Ce n'est qu'un vaste rocher granitique, défendu par un fort et des batteries. Ses habitants sont tous pêcheurs.

DIEU (saint JEAN DE). *Voy.* JEAN.

DIEUDONNÉ, nom de deux papes, qui se nommaient en latin, le 1er, *Deus-Dedit* (615-618); le 2e, *A Deo-Datus* (672-676).

DIEU-LE-FIT, ch.-l. de cant. (Drôme), à 25 kil. E. de Montélimart; 4,135 hab. Eaux thermales.

DIEUZE, *Decem Pagi*, ch.-l. de canton (Meurthe), à 15 kil. E. de Château-Salins, sur la Seille et le canal des Salines; 3,965 hab. Saline qui produit 500,000 quintaux de sel par an. Fabrique de soude. La saline est exploitée depuis le XIe siècle. — Cette ville est très ancienne; sous les Romains c'était un poste militaire fort important.

DIEZEN, riv. de Belgique. *Voy.* DOMMEL.

DIGBA, ville d'Assyrie, auj. CORNA.

DIGBY, ville de l'Amérique anglaise (Nouvelle-Écosse), à 177 kil. S. O. d'Halifax. Pêche active.

DIGBY (Everard), gentilhomme anglais, zélé catholique, né en 1581, prit une part très active à la conspiration des Poudres, dont le but était de faire sauter les deux chambres du parlement le jour où le roi (Jacques I) y viendrait; il fut arrêté les armes à la main dans le Staffordshire, où il préparait un soulèvement, fut pendu, puis écartelé le 30 janvier 1606, ainsi que ses complices.

DIGBY (Kenelm), fils du précédent, célèbre par son esprit et sa science, né en 1603, mort en 1665, jouit de la faveur de Charles I et s'attacha à ce prince pendant la guerre civile. Il fut emprisonné par ordre du parlement; ayant obtenu sa liberté, il vint en France où il fut recherché des savants, et fut chargé par Charles I de plusieurs missions.

Cependant il se rallia à Cromwell et resta sans emploi à la restauration. Après la fin tragique de son père, on l'avait fait élever dans la religion protestante, mais il l'abandonna en 1636 pour le catholicisme, et même écrivit en faveur de sa nouvelle foi. Ses principaux ouvrages sont : un traité *De la nature des corps*, un autre *De la nature et des opérations de l'âme* (1644), des *Institutiones peripateticæ*, 1651. Kenelm Digby partagea en physique les erreurs de son temps et crut aux rêveries de l'alchimie; il prétendait guérir les *blessures* par une poudre sympathique, et il écrivit une dissertation sur ce sujet (1658).

DIGBY (Jean), comte de Bristol, de la même famille que les précédents, né en 1580, mort à Paris en 1653, fut membre du conseil de Jacques I, et remplit diverses missions diplomatiques, celle entre autres qui avait pour objet le mariage du prince Charles avec l'infante d'Espagne. Cette négociation, qu'il avait menée à bien, échoua par les fautes de Buckingham, qui lui imputa tous ses torts et le fit emprisonner à son retour d'Espagne. Il n'en prit pas moins dans la suite parti pour Charles I, et fut contraint à s'exiler pendant les troubles de la révolution, après avoir perdu toute sa fortune.

DIGBY (George), comte de Bristol, fils du précédent, né en 1612, mort en 1676, fut un des royalistes les plus fougueux, et porta une funeste atteinte à la cause royale, qu'il croyait servir, en conseillant à Charles I l'arrestation de six membres du parlement accusés de haute trahison. Après avoir porté les armes pour la défense de l'infortuné roi, il appuya, sous son successeur, le projet de rétablir la religion catholique et se rendit par là si odieux qu'il fut obligé de prendre la fuite.

DIGES, bourg du dép. de l'Yonne, à 14 kil. S. O. d'Auxerre; 1,400 hab. Source minérale.

DIGGS (cap et île), dans l'Amérique septentrionale, à la pointe de la côte du détroit d'Hudson, par 62° 41' lat. N., 81° long. O. Rennes.

DIGNANO, ville des États autrichiens, dans le royaume d'Illyrie (Trieste), à 13 kil. N. de Pola; 3,500 hab. Belle cathédrale.

DIGNE, *Dinia*, ch.-l. du dép. des Basses-Alpes, à 800 kil. S. E. de Paris; 6,365 hab. Évêché. Vieux murs flanqués de tours. Cour d'assises; tribunal de 1re instance; collége communal; cathédrale, hôtel de la préfecture, promenades. Bibliothèque publique. Eaux thermales. Commerce de fruits secs, etc. — L'arrondissement de Digne a 9 cantons (Barrême, La Javie, Les Mées, Mezel, Moustiers, Pogez, Seyne, Valensole, plus Digne), 98 comm. et 55,032 hab.

DIGOIN, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 23 kil. O. de Charolles, sur la Loire, et au lieu où s'unit à la Loire le canal du Centre; 3,090 hab. Faïence. Commerce de sel.

DIGOR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 24° lat. N. et 84° long. E. Temple célèbre où les Hindous font de fréquents pèlerinages.

DIJON, *Divio* ou *Dibio*, ch.-l. du dép. de la Côte-d'Or, sur l'Ouche, à 271 kil. S. E. de Paris (304 par Troyes); 24,817 hab. Évêché, cour royale, cour d'assises, tribunaux de 1re instance et de commerce; académie universitaire, collége royal, écoles de droit, de médecine, des beaux-arts; académie des sciences; bibliothèque, jardin botanique, etc. Rues larges et bien pavées. Château-fort, bâti par Louis XI. Quelques beaux édifices, monuments antiques; place Royale, etc. Fabriques de draps, de laine et de coton. Commerce actif : vins, grains, moutarde renommée, etc. — Dijon doit son origine à un camp retranché établi par César pour contenir les Autunois et les Langrois. Son nom lui vint d'un temple que l'empereur Aurélien y avait élevé à ses *dieux* (*Divis*, et par corruption *Divio*). Elle ne prit quelque importance qu'au IVe siècle. Aux environs de cette ville, Clovis vainquit le roi burgunde Gondebaud par la trahison de Godégisile en 500. Dijon fut entièrement détruite en 1137 par un incendie. Rebâtie 20 ans après, elle devint bientôt la capitale du duché de Bourgogne. En 1477, après la réunion du duché de Bourgogne à la couronne, elle fut la capit. de la province et le siége des états-généraux. Dijon est la patrie d'un grand nombre de personnages célèbres, parmi lesquels nous citerons : les ducs Philippe-le-Bon et Jean-sans-Peur, le maréchal Boucicaut, Bossuet, Piron, Fréret, Crébillon, Longepierre, Saumaise, Bouhier, Rameau, Daubenton, Guyton-Morveau. — L'arr. de Dijon a 14 cantons (Auxonne, Fontaine-Française, Genlis, Gevrey, Grancey-le-Château, Is-sur-Tille, Mirebeau, Pontaillier-sur-Saône, Saint-Seine-l'Abbaye, Selongey, Sombernon, plus Dijon, qui forme 3 cant.), 265 communes et 138,094 hab.

DIJONNAIS, partie du duché de Bourgogne, se divisait en 5 parties : le bailliage principal de Dijon, et les 4 bailliages particuliers de Beaune, Nuits, Auxonne, Saint-Jean-de-Losne.

DIKKEMARK, village de Norwége (Aggerhuus), à 22 kil. S. O. de Christiania. Usines qui fournissent annuellement 10,000 quintaux de fer.

DILLEN ou DILLENIUS (J.-J.), botaniste, né à Darmstadt en 1687, mort à Oxford en 1747, se fit de bonne heure connaître par ses travaux sur les cryptogames. En 1721, il quitta sa patrie pour se fixer en Angleterre où l'appelait un riche amateur, Guillaume Sherard, qui prit soin de sa fortune, et créa pour lui une chaire de botanique à Oxford. Il publia en 1724 une nouvelle édition du *Synopsis plantarum Angliæ* de Ray; en 1732 l'*Hortus elthamensis*, où il décrit les plantes du jardin de Sherard à Eltham, et en 1741 l'*Histoire des mousses*, son chef-d'œuvre, et l'un des ouvrages les plus parfaits en ce genre; il en avait lui-même dessiné et gravé les figures. Dillenius fut recherché de Linné qui donna en son honneur le nom de *dillenia* à un genre des magnoliers.

DILLENBURG, ville d'Allemagne, dans le duché de Nassau, à 30 kil. N. E. de Nassau, sur la Dille; 3,200 hab. Haras. Fonderies de fer et de cuivre, bonneterie, etc. Château en ruines, qui servait jadis de résidence aux princes de Nassau-Dillenburg.

DILLON (Arthur, comte de), général, d'une famille noble d'Irlande, né en 1670 dans le comté de Roscommon, mort en 1733, s'attacha à la fortune de Jacques II, prit du service en France, fut nommé colonel d'un régiment irlandais que son père avait levé à ses frais, et devint bientôt un des officiers les plus distingués de l'armée française. Maréchal-de-camp à 34 ans, lieutenant-général à 36, il fit avec gloire les campagnes de Vendôme en Espagne, de Villeroi en Italie, servit sous Villars (1708), sous Berwick (1709), et s'empara en 1713 de Kaiserslautern.

DILLON (Arthur, comte de), petit-fils du précédent, fut aussi colonel du régiment *Dillon*; servit d'abord dans les îles et fut gouverneur de Saint-Christophe. En 1792, il fut chargé d'un commandement en Champagne, et battit les Prussiens; mais sa conduite ayant dans la suite paru équivoque, il fut rappelé et condamné à mort en 1794.

DILLON (Théobald), frère du précédent, maréchal-de-camp, fut employé en 1792 sur la frontière de Flandre, sous les ordres de Rochambeau, et périt victime de la défiance et de l'indiscipline des troupes. Ayant, d'après ses instructions, évité le combat que lui offrait une division ennemie, ses soldats crurent qu'il trahissait et ils le massacrèrent (28 avril 1792).

DIMEL ou DIEMEL, riv. d'Allemagne, prend sa source sur les limites de la principauté de Waldeck, traverse la Westphalie, la Hesse-Électorale, et se

jette dans le Weser à Carlshafen, après un cours de 77 kil. de l'O. à l'E.

DIMITRI ou **DMITRI**. *Voy.* DÉMÉTRIUS.

DIMOTIKA, *Didymotichos*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 42 kil. S. d'Andrinople, sur la Maritza; 8,000 hab. Archevêché grec. — Erigée en seigneurie par les Croisés et donnée au comte de St-Pol. Charles XII y séjourna longtemps après la bataille de Pultawa.

DINADJPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), par 25° 36' lat. N., 86° 26' long. E.; 18,000 hab. Ch.-l. d'un district qui a près de 3,000,000 d'habitants, et qui fait un commerce considérable en riz, indigo et tabac.

DINAN, *Dinellum* au moyen âge, ville de France, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 55 kil. E. de Saint-Brieuc, sur un mont, près de la Rance; 7,356 hab. Epaisse muraille, vieux château-fort. Tour Saint-Vincent. Tribunal de 1re instance; société d'agriculture. Industrie: toiles, flanelles, basins, souliers de pacotille, etc. On trouve près de Dinan une source minérale.— Dinan était jadis une ville des *Diaulites;* au moyen âge, elle eut des seigneurs particuliers qui prenaient le titre de vicomtes, et dont descendait Duguesclin. Ce dernier la défendit contre le duc de Lancastre, qui l'assiégeait en 1365.— L'arr. de Dinan a 10 cant. (Broons, Evran, Jugon, Matignon, Plancoët, Plélan, Ploubalay, Saint-Jouan-de-l'Ile, plus Dinan qui compte pour 2), 92 communes, et 111,995 hab.

DINANT, *Dinandium* au moyen âge, ville forte de Belgique (Namur), à 23 kil. S. de Namur, sur la Meuse; 3,700 hab. Marbre, etc. — Dinant doit, dit-on, son nom à un temple de Diane que les Romains y avaient construit. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, la détruisit en 1466: elle fut reconstruite aussitôt, mais Jean, duc de Nevers, la prit et la pilla en 1554. Les Français s'en emparèrent en 1795 et en firent le ch.-l. d'un dép. de l'empire français nommé Sambre-et-Meuse.

DINARIQUES (monts), parfois nommés *Alpes Dinariques*, chaîne de montagnes, qui traverse l'Illyrie, la Croatie, la Dalmatie, et joint les Alpes Juliennes au Balkan, par 12° 20' - 18° 54' long. E., 42° 8'-45° 30' lat. N. E., doit son nom au mont Dinara ou Dinari (*Adrius mons*), son pic le plus élevé, qui a 2,320 mètres.

DINARQUE, orateur grec, né à Corinthe vers l'an 360 av. J.-C., vint s'établir à Athènes, et y gagna de grandes sommes d'argent à composer pour les autres des harangues que sa qualité d'étranger ne lui permettait pas de prononcer lui-même. Accusé, ainsi que plusieurs citoyens d'Athènes, d'avoir contribué à mettre cette ville sous le joug des Macédoniens, il prit la fuite et se réfugia à Chalcis en Eubée (322 av. J.-C.); il fut rappelé 15 ans après. Des nombreux discours qu'il avait composés, trois seulement nous sont parvenus; ils se trouvent dans les *Oratores græci* de Reiske, Leipsick, 1770, in-8, et ont été traduits en français par Athanase Auger.

DINDIGOL, ville forte de l'Inde anglaise (Madras), à 46 kil. N. O. de Madras, par 10° 18' lat. N., 75° 42' long. E.; 3,200 hab. Ch.-l. de district. Dindigol a été cédé aux Anglais en 1792.

DINDYME, *Dindymus*, montagne de l'Asie-Mineure, dans la Grande-Phrygie, doit son nom à sa cime double (*didymos* en grec); on y rendait un culte particulier à Cybèle, ce qui valut à cette déesse (la Grande Déesse des Phrygiens), le nom de Dindymène. — Deux autres mont., une de la Troade, l'autre de la Thessalie, portaient le même nom.

DINGWALL, ville d'Ecosse (Ross), sur le golfe de Cromarthy, à 21 kil. N. O. d'Inverness: 2,000 hab. Obélisque de 19 mètres, élevé sur un caveau qui était destiné autrefois à la sépulture des comtes de Cromarthy.

DINIA, ville de Gaule (Narbonnaise 2e), auj. DIGNE.

DINKELSBUHL, ville de Bavière (Rezat), à 34 kil. S. O. d'Anspach; 6,400 hab. Murs flanqués de tours. Lainages, chapeaux, papeteries, brasseries, etc. — Jadis ville impériale. Elle appartient à la Bavière depuis 1802.

DINOCRATE, préteur des Messéniens, détacha ses compatriotes de la Ligue Achéenne, combattit les Achéens, fit prisonnier Philopœmen et empoisonna ce grand homme dans sa prison (183 ans av. J.-C.). Lycortas, successeur de Philopœmen, étant arrivé peu après avec une armée à Messène, Dinocrate se tua de peur de tomber entre ses mains.

DINOCRATE, architecte macédonien, releva le temple d'Ephèse incendié par Erostrate, et fut appelé en Egypte par Ptolémée Philadelphe. On lui a prêté, ainsi qu'à quelques autres, le projet gigantesque de tailler le mont Athos en forme d'homme tenant une ville dans sa main.

DINTER ou **DINTERUS** (Edmond), chanoine de Saint-Pierre de Louvain, mort en 1448, vécut à la cour des ducs de Bourgogne, et fut chargé par Philippe-le-Bon de rédiger les chroniques du Brabant. On lui doit: *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ, Flandriæ*, etc., Francfort, 1529, in-fol.; *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant*, jusqu'en 1445, restée manuscrite.

DINTER (Gustave-Frédéric), célèbre instituteur allemand, né à Borna (Saxe) en 1760, mort en 1831, fut d'abord pasteur à Kitzscher près de Borna, puis en 1797 directeur du séminaire normal de Friedrichstadt près de Dresde. En 1807 il exerça les fonctions de ministre à Gœritz, et en 1816 fut nommé docteur en théologie et membre du conseil de l'instruction publique à Kœnigsberg. On lui doit une foule d'écrits sur l'instruction primaire qui sont populaires en Allemagne.

DIOCÉSARÉE, *Diocæsarea*, d'abord *Sepphoris*, auj. *Sesouri*, ville de Palestine (jadis dans la tribu de Zabulon), à 9 kil. de Cana, à 30 kil. S. E. de Ptolémaïs. — Il y avait une autre Diocésarée dans la Cilicie Trachéotide, et dans la Grande-Phrygie. — La ville de Nazianze en Cappadoce portait aussi le nom de Diocésarée.

DIOCÈSE, *Diœcesis*, nom donné aux subdivisions des préfectures dans l'organisation de l'empire romain qui eut lieu depuis Constantin au IVe siècle; le diocèse à son tour se décomposait en provinces. Le diocèse était régi par un vicaire du préfet. L'empire romain comptait en tout 14 diocèses, savoir: 4 dans la préfecture d'Italie: Italie, Rome, Illyrie occidentale, Afrique; 3 dans la préfecture des Gaules: Gaule, Hispanie, Bretagne; 2 dans la préfecture d'Illyrie: Dacie, Macédoine; 5 dans la préfecture d'Orient: Thrace, Asie, Pont, Orient, Egypte. (*Voy.* ces noms.) — On n'entend plus aujourd'hui par *diocèse* qu'une division ecclésiastique qui désigne tout le territoire soumis à la juridiction d'un même évêque.

DIOCLÉTIEN, *C. Valerius Jovius Aurelius Diocletianus*, empereur romain, né à Dioclea près de Salone, en Dalmatie, l'an 245 de J.-C., était fils d'un greffier, et commença par être simple soldat. Il s'éleva par degrés aux premières charges, et il était commandant des officiers du palais à la mort de Numérien, l'an 284. Il tua de sa propre main Aper, meurtrier de ce prince, et se fit proclamer empereur à Nicomédie, malgré l'opposition de Carin, frère de Numérien. Deux ans après (286), il s'associa Maximien Hercule, et l'envoya commander en Occident, en se réservant l'Orient. Il marcha contre les Perses et leur reprit la Mésopotamie; puis, tournant ses armes contre la Germanie, il vainquit les Barbares. Outre Maximien, auquel il donna le nom d'*auguste*, Dioclétien s'adjoignit en 292 deux autres collègues, qu'il nomma *césars* (titre qui équivalait à celui d'héritier présomptif

de l'empire) : ce furent Constance Chlore et Galérius; il assigna des provinces à chacun d'eux. Ces quatre princes obtinrent chacun de leur côté des succès, et rentrèrent en triomphe dans Rome l'an 303. En cette même année Dioclétien, à l'instigation de Galérius, commença contre les Chrétiens une terrible persécution qui dura dix ans. L'année suivante il tomba dans une grave maladie qui affaiblit sa raison. Cet affaiblissement, joint aux menaces de Galérius, l'engagea à abdiquer l'an 305 de J.-C. Il se retira à Salone où il cultivait lui-même son jardin; il disait n'avoir commencé à vivre que du jour de son abdication. On ajoute même que, Maximien ayant voulu l'engager à reprendre la couronne, il l'invita, pour toute réponse, à venir voir ses jardins de Salone. Il mourut en 313.

DIODORE de Sicile, historien grec, né à Agyrium en Sicile, vivait du temps de César et d'Auguste. Après avoir visité les principaux pays de l'Europe et de l'Asie, il s'établit à Rome et y publia sous le titre de *Bibliothèque historique* un ouvrage en 40 livres qui contenait l'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à la 180e olympiade (60 ans av. J.-C.). Il ne nous en reste malheureusement que 15 livres, savoir: les 5 premiers, qui traitent de l'Égypte, de l'Assyrie et des premiers temps de la Grèce; le 11e et suivants jusqu'au 20e, qui vont jusqu'à la bataille d'Ipsus (301 ans av. J.-C.). Cet historien montre peu de critique; il paraît n'avoir pas puisé aux meilleures sources, mais son ouvrage est néanmoins fort précieux et contient des détails qu'on ne trouverait pas ailleurs. Son style est simple et clair, mais peu élégant. Les éditions les plus estimées de Diodore sont celles de Wesseling, grecque et latine, Amsterdam, 1746, 2 vol. in-fol.; et de Dindorf, Leipsick, 1828-32, 6 vol. in-8; celle-ci contient de nouveaux fragments. Firmin Didot en prépare une nouvelle édition, 2 vol. in-8 (1841). Diodore a été traduit en partie par Amyot, 1554, et en totalité par Terrasson, 1737, et tout récemment par M. A.-F. Miot, 5 vol. in-8, 1834.

DIOGÈNE, philosophe cynique, né à Sinope, 413 ans av. J.-C., fut chassé de sa patrie avec son père pour avoir fait de la fausse monnaie, et vint de bonne heure à Athènes où il étudia la philosophie sous Antisthène. Il y vécut dans la plus grande misère, et ne subsistait guère que d'aumônes. Dans la suite, ayant été fait prisonnier par des pirates, il fut vendu comme esclave à Corinthe, et acheté par le philosophe Xéniade, qui, frappé de son mérite, lui confia l'intendance de ses biens et l'éducation de ses enfants. Diogène mourut à Corinthe l'an 323 av. J.-C., âgé de 90 ans. Il avait ordonné qu'on jetât son corps dans un fossé; mais ses amis lui firent des funérailles magnifiques. Ce philosophe outra les austérités de la secte cynique. Il logeait, dit-on, dans un tonneau, n'avait pour meuble qu'une besace, un bâton et une écuelle. Il jeta même son écuelle, parce qu'il avait vu un jeune enfant boire dans le creux de sa main. On conte que, plein de mépris pour ses contemporains, il se promena un jour en plein midi une lanterne à la main, disant : « Je cherche un homme. » Un partisan de Zénon d'Élée niait devant lui le mouvement: il se leva, et se mit à marcher, réfutant ainsi ses ridicules arguties. Il y avait dans sa pauvreté volontaire beaucoup d'orgueil et de vanité. Alexandre-le-Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de le voir, et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui : « Te retirer de mon soleil, » répondit le philosophe. On assure qu'Alexandre s'écria : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Toutes ces anecdotes et une foule d'autres, que l'on raconte de Diogène, sont loin d'être authentiques. On a sous le nom de Diogène des *Lettres* qui sont évidemment supposées.

DIOGÈNE d'Apollonie, philosophe grec, né dans l'île de Crète, disciple et successeur d'Anaximènes dans l'école d'Ionie, florissait vers 500 av. J.-C. Il se distingua parmi les philosophes qui enseignaient en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athènes: il reconnut, comme son maître, que l'air était la matière de tous les êtres; mais il attribuait à ce principe primitif une vertu divine.

DIOGÈNE LAERCE, *Laertius*, écrivain grec, natif de Laërte en Cilicie, vivait l'an 190 de J.-C., et appartenait, à ce qu'on croit, à la secte épicurienne. On a de lui, sous ce titre, *De vitis, dogmatibus et apophthegmatibus clarorum philosophorum*, un ouvrage en 10 livres, fort précieux pour l'histoire de la philosophie. Il est à regretter que l'auteur manque de critique; il s'attache plus aux anecdotes qu'aux vues scientifiques, vise au bel esprit et mêle des épigrammes en vers de sa façon aux récits historiques. Les éditions les plus estimées de Diogène Laërce sont celle de Meibomius, grecque-latine, avec des notes de Ménage, etc., Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4; et celle de Hübner, Leipsick, 1828, toute grecque. Gassendi a donné à part le Xe livre (*Épicure*), avec un commentaire. Tout l'ouvrage a été traduit en français par Gilles Boileau, 1668, et par un anonyme, 1758 et 1796.

DIOGÈNE (ROMAIN), empereur d'Orient. *Voy.* ROMAIN DIOGÈNE.

DIOIS (pays de), *Diensis tractus*, ancienne petite province de France, faisait partie du Bas-Dauphiné, et était située entre le Valentinois et le Gapençais; 40 kil. sur 30. Ch.-l. Die; autres places, Aoust, Luc, Saillans, etc. Le Diois était jadis habité par les *Vocontii* et les *Tricastini*, peuple de la Viennaise; ce fut dès le Xe siècle un comté vassal des comtes de Toulouse marquis de Provence, ceux-ci le donnèrent en fief à Aymar II de Poitiers (1180), qui le réunit au comté de Valentinois, d'où finalement il passa à la couronne au XVe siècle. Les évêques de Die avaient depuis 1178, par don de l'empereur Frédéric I, le domaine direct de cette ville, qu'ils abandonnèrent en 1449 à Charles VII. Auj. le Diois est compris dans le dép. de la Drôme.

DIOLIBA, riv. d'Afrique. *Voy.* DJOLIBA.

DIOMA, riv. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement d'Orenbourg, prend sa source à 130 kil. N. O. d'Orenbourg, tombe dans la Biélaia un peu au-dessous d'Oufa, après un cours de 270 kil.

DIOMÈDE, roi fabuleux des *Bistones*, peuple de Thrace, est célèbre par sa cruauté : il nourrissait ses chevaux de chair humaine. Hercule le vainquit et le fit dévorer par ses chevaux; le héros bâtit ensuite la ville d'Abdère dans ses états.

DIOMÈDE, héros grec, fils de Tydée et roi d'Étolie, se distingua parmi les plus braves au siége de Troie, livra des combats singuliers à Hector, à Énée, se saisit des flèches de Philoctète et des chevaux de Rhésus, enleva le palladium de Troie. Conduit par Pallas, il combattit les dieux eux-mêmes, blessa Mars et Vénus qui venaient secourir Énée. Au retour de Troie, trahi par son épouse Egialée, il s'éloigna de sa patrie, et alla fonder en Italie la ville d'Arpi ou Argyrippe, dans la Daunie.

DIOMÈDE, grammairien latin du Ve siècle, auteur d'un traité *De Oratione et partibus oratoriis*, publié par Putschius dans ses *Grammatici veteres*, 1605.

DIOMÈDE (champs de), plaines de l'Apulie orientale, entre l'Aufide et le Cerbale, où se livra la bataille de Cannes en 216.

DIOMÈDE (îles de), îles de l'Adriatique, sur la côte du roy. fondé par Diomède dans la Daunie, vis-à-vis de l'embouchure du Tiferne.

DIOMÈDE (promontoire de), auj. *capo di San-Nicolo*, presqu'île de la Liburnie, sur la mer Adriatique.

DION de Syracuse, disciple et ami de Platon, était gendre de Denys *l'Ancien*, jouit de la confiance de

ce prince, fut exilé par son fils Denys *le Jeune*, qui était jaloux de ses vertus et de son crédit; rentra dans Syracuse à la tête des mécontents, 357 av. J.-C., et y fut revêtu de l'autorité souveraine. Il périt quatre ans après, assassiné par l'Athénien Callippe qu'il avait comblé de bienfaits. Sa vie a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos.

DION CHRYSOSTÔME, c.-à-d. *Bouche d'or*, ainsi surnommé à cause de son éloquence, rhéteur grec, né à Pruse en Bithynie, se fit admirer à Rome sous Néron et ses successeurs. Consulté par Vespasien, qui venait d'être proclamé empereur, il l'engagea, mais vainement, à rétablir la république. Il se vit impliqué sous Domitien dans une conspiration, et se réfugia dans le pays des Gètes où il resta longtemps ignoré. A la nouvelle de la mort de Domitien, l'armée campée sur les bords du Rhin était sur le point de se révolter; Dion, qui se trouvait dans le camp, déguisé en mendiant, se fait aussitôt connaître, harangue les troupes et fait proclamer Nerva. Il jouit de la faveur de ce prince et de Trajan. Il reste de lui 80 discours, d'un style simple et élégant. Ils ont été publiés par Frédéric Morel, gr.-lat., Paris, 1604, et par Reiske, Leipsick, 1784. Bréquigny en a traduit trois dans ses *Vies des orateurs grecs*, 1751-52, 2 vol. in-12.

DION CASSIUS, historien grec, descendant du précédent par sa mère, né à Nicée, remplit les plus hauts emplois sous les règnes de Commode, Pertinax, Alexandre-Sévère: fut sénateur, consul (229), gouverneur en Asie-Mineure et en Afrique. Il renonça aux affaires vers 235 et se retira à Nicée pour s'y livrer à l'étude. Il avait composé entre autres écrits une *Histoire romaine* depuis l'arrivée d'Énée en Italie jusqu'à l'année de son consulat, en 80 livres. Il ne nous en reste que 19 (36e à 54e), et quelques fragments. On supplée au reste par l'*Abrégé* de Xiphilin. M. Morelli a retrouvé quelques fragments des livres 55e et 56e (Bassano, 1798). Les meilleures éditions de Dion Cassius sont celles de Reimar, gr.-lat., Hambourg, 1750-52, 2 vol. in-fol., et de Fr.-G. Sturzius, Leipsick, 1824. M. Amb.-F. Didot en prépare une nouvelle édition (1841). La seule traduction que nous en ayons est due à Claude d'Eroziers, Paris, 1542, in-fol. Dion Cassius est le dernier écrivain grec qui mérite le nom d'historien. Il est en général exact; on lui reproche cependant quelque partialité contre plusieurs grands hommes, entre autres contre Sénèque.

DIONÉ, mère de Vénus, était fille de l'Océan et de Téthys; c'est d'elle que Vénus reçut le surnom de *Dionée*, que lui donnent les poëtes.

DIONIS (P.), chirurgien et anatomiste, fut médecin de la reine (femme de Louis XIV), du dauphin et de plusieurs princes du sang; il professa l'anatomie et la chirurgie au Jardin des Plantes, et mourut en 1718. On a de lui: *Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang*, 1690; *Cours de chirurgie*, 1707, *Traité des accouchements*, 1718.

DIONIS DU SÉJOUR (Achille-Pierre), géomètre, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1734, mort en 1794, était conseiller au parlement, membre de l'Académie des Sciences. On a de lui: *Traité des courbes algébriques* (avec Goudin), 1756, in-12; *Recherches sur la gnomonique et les rétrogradations des planètes*, 1761, in-8; *Traité analytique des mouvements apparents des corps célestes*, 1774, 2 vol. in-4; *Essai sur les comètes en général*, etc., 1775; *Essai sur les disparitions périodiques de l'anneau de Saturne*, 1776, in-8, etc. Il appliqua avec succès l'analyse aux phénomènes célestes, surtout aux éclipses.

DIONYSIAQUES, fêtes de Bacchus (qui se nommait en grec *Dionysos*). Ces fêtes se célébraient avec magnificence à Athènes. On y faisait des processions où l'on portait d'immenses vases remplis de vin et couronnés de pampre, des corbeilles d'or pleines de fruits et d'où s'échappaient des serpents apprivoisés; on y voyait des Silènes, des Faunes, et des Phallophores ou hommes portant un phallus, emblème de la fécondité de la nature.

DIONYSIENNE (période). *Voy.* DENYS-LE-PETIT.

DIONYSIUS (c.-à-d. *qui est consacré à Bacchus*), forme grecque du nom de Denys. *Voy.* DENYS.

DIONYSUS, *Dionysos*, nom grec de Bacchus. *Voy.* BACCHUS.

DIOPHANTE, mathématicien grec, natif d'Alexandrie, vivait à une époque incertaine (selon les uns sous Néron, selon d'autres sous Antonin ou même sous Julien). Il est regardé comme l'inventeur de l'algèbre. Nous avons sous son nom le traité le plus ancien de cette science; il ne nous reste que les six premiers livres de cet ouvrage qui en avait treize. Ils ont été publiés, gr.-lat., avec des notes de Bachet, Fermat, etc., Toulouse, 1670, et traduits en français par Simon Stévin et Gérard, 1625.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, succéda à saint Cyrille en 444 et adopta les principes d'Eutychès. Il soutint cette hérésie dans le faux concile d'Éphèse, en 449, connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*. De retour à Alexandrie, il osa excommunier le pape saint Léon; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Le concile général de Chalcédoine, tenu en 451, le déposa de l'épiscopat et du sacerdoce, et l'empereur Marcien l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut l'an 458.

DIOSCORIDE (Pedanius), médecin grec, natif d'Anazarbe en Cilicie, et qui vivait dans le Ier siècle de notre ère, a laissé six livres sur la *Matière médicale*, qui sont la source la plus abondante pour les connaissances botaniques des anciens. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles des Aldes, Venise, 1518; de Marcellus Vergilius, Cologne, 1529, gr.-lat.; de J.-A. Sarrasin, Francfort, 1598. Il a été commenté de la manière la plus étendue par Matthiole, Venise, 1554, et traduit en français par Mart. Mathée, Lyon, 1559.

DIOSCORIDIS INSULA, île de la mer Erythrée, dans le golfe *Avalites*, auj. SOCOTORA.

DIOSCURES, c.-à-d. *enfants de Jupiter*, surnom de Castor et Pollux.

DIOSCURIADE, depuis *Sebastopolis* ou *Soteriopolis*, auj. *Isgaur* ou *Iskuriah*, ville de la Colchide, sur le Pont-Euxin. Elle doit son nom aux Dioscures, Castor et Pollux, qui y abordèrent, sous la conduite de Jason, lors de l'expédition des Argonautes.

DIOS-GYOR, ville de Hongrie (Borsod), à 53 kil. O. de Tokai; 4,000 hab. Fruits, bons vins. Eaux thermales.

DIOSPOLIS, c.-à-d. *ville de Jupiter*, nom commun à plusieurs villes anciennes dont les principales sont: 1° *Diospolis*, dans la B.-Egypte, au S. de Mendès, et la même que *Panephysis*, suivant d'Anville: — 2° *Diospolis*, dans la Palestine, au N. O., dite aussi *Lydda*, auj. *Ludel* ou *Loddo*; — 3° *Diospolis Magna*, dans la H.-Egypte, la même que Thèbes (*Voy.* THÈBES); — 4° *Diospolis parva*, dans la Haute-Egypte, au N. O. de Tentyra, auj. *Hou* ou *How*.

DIPHILE, poëte comique grec, né à Sinope, contemporain de Ménandre, qui florissait vers l'an 300 av. J.-C., avait composé cent comédies, dont il ne nous reste que de très courts fragments dans les recueils de G. Morel et de Grotius. Plusieurs de ses pièces ont été imitées par Térence et par Plaute, notamment dans les *Adelphes*, la *Casina* et le *Rudens*.

DIPPEL (J.-Conrad), théologien et chimiste allemand, né en 1673 près de Darmstadt, mort en 1754, était fils d'un ministre protestant, et s'occupa d'abord de théologie. Quoique protestant, il écrivit contre ses coreligionnaires un petit traité intitulé: *Papismus Protestantium*, qui lui fit beaucoup d'ennemis. Dégoûté de la théologie, il s'occupa de médecine et d'alchimie, et mena une vie errante et persécutée,

résidant tantôt en Allemagne, tantôt en Hollande ou en Suède. Au milieu de ses extravagances, il fit quelques découvertes utiles, entre autres celle de l'huile animale qui porte son nom, et du bleu de Prusse. Il a laissé 70 ouvrages, auj. tous oubliés.

DIPPOLDISWALD, ville du roy. de Saxe (Misnie), à 18 kil. S. de Dresde; 1,400 hab. Carrières.

DIR, ville du Kaboul, à 210 kil. N. E. de Kaboul, est le lieu principal de la région de Laghman, et la résidence du khan des Joussofeï.

DIRCÉ, seconde femme de Lycus, roi de Thèbes, fit enfermer dans une prison Antiope, que Lycus avait répudiée pour l'épouser; mais Jupiter délivra Antiope qui bientôt donna le jour à deux fils, Amphion et Zétus; ceux-ci devenus grands firent mourir Lycus, et attachèrent Dircé à la queue d'un cheval indompté, qui l'emporta sur des rochers où elle fut mise en pièces. Les dieux, touchés de son malheur, la changèrent en une fontaine qui porta son nom et qui coulait près de Thèbes.

DIRECTOIRE, nom donné en France au pouvoir exécutif qui, d'après la constitution de l'an III, devait régir l'état, conjointement avec le Conseil des Cinq-Cents et celui des Anciens. Il fut installé le 4 novembre 1795 (13 brumaire an IV). Le Directoire se composait de 5 membres, nommés par les deux Conseils; il se renouvelait par cinquième d'année en année, et ses membres ne pouvaient être réélus; il nommait les ministres, les généraux en chef, mais l'initiative en fait de mesures gouvernementales et législatives appartenait au Conseil des Cinq-Cents: les directeurs pouvaient seulement l'inviter à prendre un objet en considération. Les premiers directeurs furent La Reveillère-Lepeaux, Letourneur, Rewbell, Barras et Carnot (ce dernier nommé en remplacement de Siéyès qui refusa). Ceux qui furent nommés après eux sont: Barthélemy (20 mai 1797, ou 1er prairial an V), Merlin de Douay, François de Neufchâteau (10 septembre 1797, ou 24 fructidor an V), Roger-Ducos et Moulin (18 juin 1799, ou 30 prairial an VII). Le Directoire fut une époque de gloire pour nos armées, et un moment de repos intérieur après la tourmente révolutionnaire. Toute l'histoire militaire de ce temps est dans les noms de Bonaparte, de Kléber, de Desaix, de Masséna, de Moreau. A l'intérieur, le travail du Directoire a particulièrement tendu à rapprocher peu à peu les intérêts, à éteindre les passions et les haines, à asseoir le nouveau gouvernement sur des bases stables, mais sans employer de moyens odieux et criminels. Cependant on ne tarda pas à accuser les Directeurs d'incapacité. Après avoir subi quelques révolutions intérieures (*Voy.* FRUCTIDOR, PRAIRIAL), le Directoire fut renversé par le général Bonaparte, dans la célèbre journée du 18 brumaire an VIII. Il comptait quatre années d'existence. L'époque du gouvernement directorial fut signalée par une corruption générale dans les mœurs.

DIRSCHAU, *Tczewo* en polonais, ville des États prussiens (Prusse), sur la Vistule, à 22 kil. N. E. de Stargard; 2,000 hab. Navigation active.

DIS, nom donné par les poëtes à Pluton.

DISAPPOINTMENT (archipel du), groupe d'îles de l'Océan Equinoxial, par 142° 39' long. E., 14° 5' lat. S. Découvert en 1765 par le commodore Byron qui n'y put pas aborder (d'où le nom qu'il lui donna). — Une île de l'archipel de Magellan, par 27° 15' lat. N., 137° 10' long. E., porte le même nom.

DISCORDE, divinité malfaisante. Jupiter l'exila des cieux, parce qu'elle ne cessait d'en brouiller les habitants. Piquée de n'avoir point été invitée aux noces de Thétis et de Pélée, la Discorde jeta au milieu des déesses la pomme fatale, cause de cette fameuse contestation dont Pâris fut le juge. Les poëtes lui donnent une chevelure hérissée de serpents et attachée par des bandelettes sanglantes.

DISMAL-SWAMP (c.-à-d. *triste marais*), vaste plaine basse et humide des États-Unis (Virginie et Caroline septentrionale), a 49 kil. sur 15. Cinq grandes rivières en sortent. Genévriers, cyprès, cèdres, chênes, pins gigantesques.

DISNA, ville de la Russie d'Europe (Minsk), à 177 kil. N. de Minsk, sur une rivière de même nom.

DISON, ville de Belgique (Liége), à 5 kil. N. O. de Verviers: 3,000 hab. Fabriques de draps.

DISPARGUM, ancienne ville du pays des Tongres ou de la Thuringe (selon qu'on lit *Tungri* ou *Thuringi* dans les sources), est ou un fort aux environs de Nimègue, ou le village de Diesbourg dans l'ex-comté de Henneberg. C'est de là, dit-on, que partit Clodion pour envahir le nord de la Gaule.

DISSEN, ville de Hanovre, à 18 kil. S. E. d'Osnabrück; 1,800 hab. Aux environs se trouvent les belles salines de Rothenfeld.

DISSENTERS. *Voy.* NON-CONFORMISTES.

DISSENTIS, ville de Suisse (Grisons), à 52 kil. S. O. de Coire, sur une montagne, à 1,300 mètres au-dessus de la mer; 1,100 hab. Célèbre abbaye fondée au VIIe siècle par Sigebert, bénédictin écossais. Les abbés de Dissentis étaient princes d'empire et présidents de la diète de la Ligue-Grise. Les Français brûlèrent le bourg et l'abbaye en 1799.

DISTRICT FÉDÉRAL, nom donné, dans les républiques fédératives de l'Amérique, au territoire qui contient la capitale générale de la fédération, sans appartenir à aucun état particulier. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis Washington et son territoire forment le *district fédéral*, qu'on nomme aussi district de *Colombie*. *Voy.* COLUMBIA, MEXICO, GUATIMALA, RIO-DE-LA-PLATA.

DITHMAR, évêque de Mersebourg, né en 976, fut d'abord moine au couvent de Bergen, puis évêque, en 1009. Il eut à soutenir de longues guerres avec les margraves de Misnie. On lui doit une *Chronique de l'histoire d'Allemagne*, en 8 livres, qui s'étend de 876 à 1018 et comprend les règnes de Henri I, Othon II, Othon III et Henri II. Elle a été publiée par Reineccius, 1580, et par Leibnitz dans son recueil d'écrivains pour l'histoire de Brunswick. Wagner l'a réimprimée en 1807, Nuremberg, in-4.

DITHMARSES (pays des), *Ditmarsia*, petite contrée de l'Allemagne septentrionale (Holstein), entre l'Elbe et l'Eyder, le long de la mer du Nord, occupe 40 kil. sur 25, et a pour villes principales Meldorf et Luden. Les Dithmarses, quoique nominalement soumis à l'empire d'Allemagne, ont presque toujours vécu indépendants. Leur pays a fait successivement partie du comté de Stade, du duché de Saxe (1144-1180), de l'archevêché de Brême (contre lequel ils se révoltèrent pour se donner à l'évêché de Sleswig). En 1474, Christian I, roi de Danemark, obtint de l'empereur Frédéric III la réunion du Holstein, du Sleswig et du pays des Dithmarses en un duché relevant de la couronne de Danemark; mais bientôt les Dithmarses se révoltèrent; le roi de Danemark Jean I leur fit en vain la guerre (1500); le roi Frédéric II fut plus heureux et les soumit en 1559, à l'aide des ducs de Holstein: le pays alors fut partagé entre le duché de Holstein et le Danemark, qui enfin le réunit tout entier en 1773.

DITTERS DE DITTERSDORF (Charles), compositeur allemand, né à Vienne en 1739, mort en 1797, montra dès l'âge de 7 ans sa vocation pour la musique, et acquit sur le violon un talent extraordinaire. Il parcourut l'Allemagne, accompagna Gluck en Italie, résida plusieurs années à Berlin et à Vienne, et se lia avec Haydn. Ses principaux ouvrages sont: *les Métamorphoses d'Ovide*, composées de 15 symphonies, Vienne, 1785, et des oratorios d'*Isaac*, de *David*, de *Job* et d'*Esther*; ce dernier passe pour son chef-d'œuvre. L'*Histoire de sa vie*, par lui-même, a été publiée par son fils, Leipsick, 1801, in-8.

DIU, *Bœonus*, île de la mer des Indes, côte du

Guzzerat, par 68° 45' long. E., 20° 43' lat. N., a pour ch.-l. une ville de même nom, qui a été bâtie par les Portugais. Elle a 4,000 hab. — L'île Diu renfermait jadis le temple le plus riche de l'Hindoustan, temple que pilla en 1025 Mahmoud le Gaznévide. Les Portugais la prirent en 1535. En 1670 la ville qu'ils y bâtirent fut pillée par les Arabes de Maskat et elle ne s'est jamais relevée depuis.

DIUM, auj. *Katrina*, ville de Macédoine, sur le golfe Thermaïque, au S. d'Haliacmon. — Ville d'Eubée, sur la côte N. O., auj. *Agia*. —Ville de Palestine, près du torrent de Jabok, dans la Décapole.

DIUM PROMONTORIUM, cap de l'île de Crète, sur la côte septent., auj. cap *Sossolo*.

DIVE, riv. de France, naît dans le dép. de la Vienne, sépare ce dép. de celui des Deux-Sèvres, et se jette dans la Thoué à Saint-Hippolyte, après un cours de 65 kil.

DIVES, riv. de France, arrose les dép. de l'Orne et du Calvados, et se jette dans la Manche après un cours de 88 kil.

DIVES, *Deva* ou *Diva*, ch.-l. de cant. (Calvados), sur la Dives, à 19 kil. O. de Pont-l'Évêque ; 400 hab. Petit port. Pont qui conduit à Cabourg, situé vis-à-vis.

DIVINO (EL), peintre. *Voy.* MORALÈS.

DIVIO, ville de Gaule, auj. DIJON.

DIVITIAC, *Divitiacus*, chef des Éduens, et membre du collége des Druides, était lié avec César et Cicéron. Il introduisit le premier les Romains dans la partie des Gaules où il commandait, et rendit de grands services à César dans sa guerre contre les Belges.

DIVODURUM, ville de Gaule, auj. METZ.

DIVONA, ville de Gaule, auj. CAHORS.

DIX (conseil des). *Voy.* CONSEIL DES DIX.

DIX DROITURES OU DIX JURIDICTIONS (ligue des). *Voy.* GRISONS.

DIX MILLE (retraite des), retraite célèbre que fit à travers l'Asie-Mineure, sous la conduite de Xénophon, un corps de 10,000 Grecs qui avaient combattu à Cunaxa pour Cyrus-le-Jeune (401 av. J.-C.). Après la défaite et la mort de ce dernier, Cléarque, qui commandait les Grecs, refusa de déposer les armes et commença la marche pour retourner en Grèce ; mais le troisième jour, il fut mis à mort par trahison dans une conférence qu'il eut avec le satrape Tissapherne. Les Grecs, réduits au désespoir, allaient se rendre, lorsque Xénophon, qui n'était encore que simple soldat, se mit à leur tête. Après mille fatigues et des dangers inouïs, il les conduisit jusqu'à Chrysopolis où ils s'embarquèrent. Xénophon nous a laissé, dans son *Anabase*, le récit de cette admirable retraite.

DIXAN, ville d'Afrique, dans le roy. de Tigré (Abyssinie), à 88 kil. N. E. d'Axoum, par 14° 60' lat. N., 37° 18' long. E. Centre d'un grand commerce entre le Dar-Four et Massouah.

DIXCOVE, *Nfouma* dans la langue des indigènes, établissement anglais sur la côte du roy. d'Ahanta, à 60 kil. S. O. de Cape-Coast-Castle.

DIXMUDE, *Dixmuyden* en flamand, ville de Belgique (Flandre occid.), sur l'Yser, à 13 kil. S. E. de Furnes; 2,600 hab. Savon, raffineries de sel.

DIX-SEPT PROVINCES, nom donné parfois à la Gaule au IVe siècle, parce qu'elle était alors répartie en 17 provinces. *Voy.* GAULE.

DIX-SEPT PROVINCES, nom donné quelquefois aux possessions de l'empereur Charles-Quint en Allemagne. Voici les noms de ces provinces : Franche-Comté, Flandre, Artois, Malines, Anvers, Hainaut, Namur, Brabant, Limbourg, Luxembourg, Hollande, Zélande, Gueldre (avec Zutphen), Utrecht, Over-Yssel, Frise, Groningue (avec Drenthe). Cambray y fut joint plus tard. Les 17 prov. furent disjointes par la trêve d'Anvers (1609), et formèrent alors deux masses : les 7 Provinces-Unies, qui s'étaient rendues indépendantes (Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Over-Yssel, Groningue et Frise) ; les 10 provinces catholiques qui restèrent à la monarchie espagnole tout en relevant de l'Empire. De ces 10 provinces catholiques, 9 étaient au N. de la France et formaient les Pays-Bas (*Voy.* PAYS-BAS), la 10e était la Franche-Comté, qui depuis 1674 fut occupée par la France.

DJ. Pour les mots qui commencent ainsi, et qui ne seraient pas ci-après, cherchez G et J.

DJABBALPOUR, *Jubbulpoor* chez les Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. du district actuel de Gandouana, par 23° lat. N. et 77° long. E.

DJAFAR. *Voy.* GIAFAR.

DJAFFERABAD, ville de l'Inde, tributaire des Anglais, dans l'ancien Guzzerat, à 44 kil. N. E. de Diu. Jadis très commerçante. — Autre ville de l'Inde, dans les états du Nizam, à 40 kil. de Djalnapour, par 20° 3' lat. N., 74° long. E.

DJAFNA, ch.-l. de la presqu'île de Djafnapatam, à l'extrémité septentr. de l'île de Ceylan, à 300 kil. N. de Colombo ; 5,000 hab. Forteresse. Djafna se divise en ville blanche et ville noire (celle-ci est la plus peuplée). Draps communs, calicots, etc. ; orfévrerie, joaillerie, ébénisterie.

DJAFNAPATAM (presqu'île de), est la portion la plus saine et la plus peuplée de l'île de Ceylan : elle a 71 kil. sur 22. Le sol est fertile et produit beaucoup de riz et de tabac. On y nourrit beaucoup de bestiaux et de volailles.

DJAGAS, peuple de la Nigritie. *Voy.* CASSANGES.

DJAGGATHAI, tribu tartare de l'Asie centrale, donna son nom à l'un des empires formés à la mort de Gengiskan ; il était compris entre l'empire du Kaptchak au N. O., le royaume de Cachemire au S. E., l'empire de Delhy et le pays des Beloutchis au S., les Mongols de Perse à l'O. Villes : Kachgar et Aksou. Auj. le nom de Djaggathaï s'applique encore à une partie du Turkestan.

DJAGGERNAT ou **JAGERNAUT**, *Djagannatha* en sanskrit, *Pouri* des indigènes, ville de l'Inde anglaise (Orissa), dans le district de Kourda, à 480 kil. S. O. de Calcutta, par 81° 25' long. E., 19° 49' lat. N., près de la mer et du lac de Chilka, sur une branche du Mahanaddy ; 30,000 hab. permanents. Temple immense où l'on vient en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde ; 1,200,000 pèlerins s'y rendent annuellement, et l'on prélève sur eux des sommes qui montent à plus de 22 millions de francs. Jadis beaucoup de fanatiques se faisaient écraser dans les fêtes solennelles sous les roues du char sacré qui portait la statue de Vichnou, ou se livraient volontairement aux plus affreuses tortures ; mais ce zèle a beaucoup diminué depuis que ce pays est sous la domination anglaise.

DJAIGHAR, *Jaughur*, ville maritime de l'Inde anglaise (Bombay), sur la côte du Konkan, à 250 kil. O. de Bedjapour. Commerce considérable de sel, poivre et chanvre.

DJAINAS, sectaires hindous établis dans le Décan, ont un temple célèbre dans le Kanara. Leur doctrine a de l'analogie avec celle des Bouddhistes.

DJALAOUAN, une des 6 prov. principales de la confédération des Béloutchis, entre le Saraouan au N., le Lous au S., les monts Brouhies à l'E., a pour capit. Zourri ou Zehri.

DJALEM, fleuve de l'Inde. *Voy.* DJELEM.

DJALLONKADOU, contrée presque déserte de la Nigritie occid., entre la Gambie et le Sénégal, se divise en 2 prov., Kullo et Gadou. Villes principales, Manna, Sousita. Montagnes, forêts ; riv. principale, le Falémé.

DJALLOUN, *Jalloun*, ville de l'Inde, dans le Bundelkand, par 26° 10' lat. N., 76° 53' long. E. Grande et bien peuplée. Commerce de coton.

DJALNA, *Jaulna*, ville forte de l'Inde, dans les

états du Nizam, ch.-l. du district de Djalnapour, à 63 kil. E. d'Aurengabad.

DJAMBARA ou JAMBARA, état de l'Afrique centrale, au N. O. des monts Lupata et à l'O. de la capitainerie-générale de Mozambique, le long du Mangoza. Commerce d'ivoire.

DJAMNAH, ville de l'Inde. *Voy.* DJOMNAH.

DJAMY (Abd-al-Rahman), poëte célèbre de Perse, né en 1414 dans le Khorasan, mort en 1472, fut appelé à la cour du sultan Abou-Saïd, et y fut nommé *poëte royal*. Les plus remarquables de ses nombreux ouvrages sont : *la Chaine d'or; Solaman et Absal; le Rosaire des justes*, etc.; *Jusuph et Suleika*, poëme traduit par Chézy, Paris, 1807 ; des fables, traduites par Langlès, 1788. La Bibliothèque du Roi à Paris possède un *Recueil des œuvres de Djamy*.

DJANAGAR ou SORETH, *Jaunagur*, ville de l'Inde indépendante, dans le Guzzerat, par 21° 20' lat. N., 67° 50' long. E., fait partie de la principauté de Baroda, et est le séjour d'un radjah.

DJANIK, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), à 200 kil. N. O. de Sivas, est le ch.-l. d'un livah qui s'étend le long de la mer Noire, entre les pachaliks d'Anatolie et de Trébizonde. Pays montagneux et humide; beaucoup de grains et de chanvre.

DJANKSEYLON. *Voy.* DJONKSEYLON.

DJANLAH. *Voy.* ASCALON.

DJAPAN, ville de l'île de Java, à 35 kil. S. O. de Sourabaya. On voit dans une forêt voisine les ruines de l'ancienne Medang-Kamulan.

DJAPARA, ville de l'île de Java, ch.-l. d'une prov. de même nom, qui comprend le promontoire de Morea; 53 kil. sur 40 ; 104,000 hab.

DJAR (EL), ville de l'Arabie (Hedjaz), sur la mer Rouge, à 62 kil. S. O. d'Yambo, sur la route de Médine à La Mecque. On croit que cette ville est la même que l'*Azionguber* dont parle l'Écriture.

DJAROUN, ville d'Iran (Fars), à 106 kil. S. E. de Chiraz, par 51° 51' long. E., 28° 16' lat. N.; 4,000 hab. Murailles en ruines. Djaroun a beaucoup souffert de divers tremblements de terre.

DJARRA, ville d'Afrique, dans le roy de Ludamar (Sénégambie), à 67 kil. O. de Benauen. Grand commerce, surtout en sel.

DJATS. *Voy.* RADJEPOUTES.

DJAVANA ou DJOAVA, ville de l'île de Java, à 80 kil. N. E. de Samarang, et à 3 kil. de la mer; ch.-l. de province.

DJAVAT, ville de la Russie d'Asie (Chirvan), sur le Kour, près de son confluent avec l'Aras, à 62 kil. S. de Nouveau-Chamakié.

DJEANGIR. *Voy.* GÉANGIR.

DJEBAIL, pluriel du mot arabe *Djebel*. *Voy.* DJEBEL.

DJEBEL, *Gebel* ou *Gibel*, mot arabe qui signifie *montagne*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms. Pour les mots qui ne seraient pas ici, cherchez Gibel ou le mot qui suit Djebel.

DJEBEL OU DJEBAÏL, ville murée de la Syrie (Tripoli), à 53 kil. S. de Tripoli; 2,000 hab., Druzes et Maronites. Port. Fort où réside l'émir des Maronites. Église chrétienne d'architecture byzantine. Cette ville est l'ancienne *Byblos*. Les Arabes s'en emparèrent sous le califat d'Omar; les Chrétiens la prirent en 1100 et la conservèrent pendant les croisades. On l'appelait alors *Gebelet* ou *Bersabée*. Elle tomba ensuite au pouvoir des Turcs et enfin des Égyptiens. Les Anglais l'ont enlevée au pacha d'Égypte en 1840.

DJEBEL, province de l'Arabie centrale, dans le Nedjed, par 28° 20'-29° 30' lat. N. et 41° 10'-42° 20' long. E. Vastes plaines arides habitées par des Bédouins. C'est de ce pays que sont sortis les Wahabites.

DJEBEL-EL-KAMAR OU KOUMR. *Voy.* LUNE (monts de la).

DJEBEL-NOUR, c.-à-d. *mont de la lumière*, mont. d'Arabie (Hedjaz), près de La Mecque. C'est là que l'ange Gabriel, selon les Musulmans, apporta le premier chapitre du Coran à Mahomet. On y voyait une célèbre chapelle, qui fut détruite par les Wahabites.

DJEBEL-SELSELEH, *Silsilis*, montagnes d'Égypte, voisines de Koum-Ombou, et dont les vastes carrières ont fourni ces blocs énormes qui ont servi aux constructions colossales de Thèbes.

DJEBEL-SOGHAIR, île du golfe Arabique, à 60 kil. de la côte de l'Yémen, par 14° lat. N., 40° 10' long. E.; 26 kil. du N. au S., et autant de l'E. à l'O.

DJEBEL-TAR, *Combusta*, îlot volcanique de la mer Rouge, à 70 kil. de la côte d'Yémen ; par 39° 25' long. E., 15° 30' lat. N.

DJEBOU (lac), en Afrique. *Voy.* DIBBIE.

DJEDDAH ou GIDDAH, ville d'Arabie (Hedjaz), à 97 kil. O. de La Mecque, sur la mer Rouge; 5,000 hab. Elle est regardée comme le port de La Mecque. Port sûr et très fréquenté avant les conquêtes des Wahabites. Elle a été le ch.-l. d'un des quatre pachaliks turcs de l'Arabie.

DJEINAGAR. *Voy.* DJEYPOUR.

DJELALABAD, nom commun à deux villes de l'Afghanistan, dont la plus importante est ch.-l. du Séistan; elle est située sur un canal dérivé de l'Helmend, à 400 kil. de Kandahar, par 31° 58' lat. N., 59° 50' long. E.; 2,000 maisons. — Deux villes de l'Inde, mais peu importantes, portent aussi le même nom.

DJELALPOUR, *Jelalpoor* des Anglais, ville de l'Inde indépendante, dans l'état fédératif des Seikhs, à 142 kil. N. O. de Lahore. On croit que c'est dans ses environs qu'eut lieu la célèbre bataille entre Alexandre et Porus. — Plusieurs autres villes de l'Inde portent le nom de Djelalpour; une d'entre elles est située dans la présid. de Calcutta, à 30 kil. de Kalpi; elle donne son nom au district anglais de Dakka-Djelalpour.

DJELASORE, *Jalassoor* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Bengale, et dans le district actuel de Midnapour, à 65 kil. S. de Midnapour.

DJELEM ou BIHOL, *Hydaspes*, riv. de l'Inde, une des cinq grandes rivières du Pendjab, dans le pays des Seikhs, sort des monts Himalaya, dans la province de Cachemire, traverse le roy. de Lahore, et se jette dans le Tchenab à 130 kil. N. E. de Moultan, après un cours de 660 kil.

DJEM, riv. d'Asie. *Voy.* EMBA.

DJEMALABAD, ville de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancien Kanara, district actuel du Kanara, par 13° 3' lat. N., 73° 5' long. E. Elle est défendue par un fort bâti par Tippou-Saïb.

DJEMCHID, ancien roi de la Perse ou Iran, de la race des Pischdaliens, est regardé comme le père de la civilisation en Perse : il régnait à une époque fort incertaine : selon les uns vers l'an 1890, selon les autres vers 800 av. J.-C. Il agrandit Istakhar (Persépolis), inventa plusieurs arts et forma plusieurs institutions utiles. Il fut détrôné par l'usurpateur Zohak, venu d'Arabie, et laissa un fils, Féridoun, qui remonta dans la suite sur le trône. Le règne de ce prince est mêlé de fables. — Les Grecs ont changé son nom de Djemchid en celui d'Achéménes et ont donné le nom d'Achéménides aux rois de Perse qu'ils regardaient comme ses descendants.

DJEMNAH, riv. de l'Inde. *Voy.* DJOMNAH.

DJENGIS-KHAN. *Voy.* GENGIS-KHAN.

DJENNY, *Jenne* des Anglais, ville de l'Afrique centrale, capitale du Bas-Bambarra, sur le Djoliba, à 220 kil. N. E. de Ségo, a 10,000 hab. Grand commerce d'esclaves et poudre d'or. Elle a été visitée par Caillé en 1828.

DJESR-ERKENÉ, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur l'Erkené et la Maritza, à 31 kil. S. d'Andrinople. Beau pont.

DJESSALMIRE, *Jesselmere* des Anglais, principauté de l'Inde, dans la partie de l'ancien Adjmir habitée par les Radjepoutes, est comprise dans les domaines médiats de la Compagnie des Indes, et a pour

ch.-l. une ville de même nom, à 130 kil. N. O. de Bikanir.

DJESSORE, *Jessore*, district de l'Inde anglaise, borné à l'E. par les districts de Dakka-Djelalpour et de Bakergandj, au N. par le Gange, au S. par le golfe de Bengale, et à l'O. par l'Hougly. Ch.-l., Morlay.

DJEYPOUR ou **DJEINAGAR**, *Jaypoor* des Anglais, ville de l'Inde anglaise, dans le pays des Radjepoutes, ch.-l. d'une principauté de même nom, par 26° 54' lat. N., 73° 20' long. E.; 60,000 hab. Belle et bien bâtie. Fabriques de drap, de tissus de coton. Commerce considérable, surtout en chevaux. — La principauté de Djeypour est située dans le Guzzerat, dont elle coupe la partie S. E.; elle est bien arrosée, très fertile et très riche; 220 kil. sur 102; 700,000 hab.

DJÉZAYR (eyalet ou pachalik d'AL-), c.-à-d. *pachalik des îles*. *Voy.* CAPITAN-PACHA (gouvern. du).

DJÉZIREH ou **DJÉZÉRET-EL-OMAR**, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), dans une île du Tigre, par 39° 50' long. E., 37° 23' lat. N. Ch.-l. d'une principauté kourde héréditaire.

DJÉZIREH (AL), contrée d'Asie. *Voy.* ALGÉZIREH.

DJEZZAR (Ahmed), pacha de Saint-Jean-d'Acre et de Saïde, né au commencement du XVIIIe siècle en Bosnie. Vendu comme esclave en Égypte, il s'éleva successivement du rang de simple Mameluk à la dignité de gouverneur du Caire. Nommé ensuite pacha de Saint-Jean-d'Acre, il se rendit indépendant. Il régnait en souverain sur la Syrie lors de l'expédition des Français en Égypte. Enfermé dans Saint-Jean-d'Acre, il y soutint un siége mémorable, où la fortune de Bonaparte éprouva son premier échec. Djezzar mourut très vieux en 1804. Il était d'une cruauté extraordinaire, ce qui lui a mérité le surnom de Djezzar (boucher).

DJIA-LAONG, souverain de l'empire d'Annam. *Voy.* NGAÏ-EN-CHOUNG.

DJIDDI ou **DJEDID**, riv. de l'état d'Alger, sort de l'Atlas, sépare le pays de Zab d'avec la province de Constantine, et tombe, après un cours de 400 kil., dans le lac Melgig.

DJIGELLI, *Igilgilis* des anciens, ville de l'état d'Alger (prov. de Constantine), à 100 kil. N. O. de Constantine, à l'entrée du golfe de Bougie. Petit château-fort. Les Français s'emparèrent de cette ville en 1664; ils l'ont occupée de nouveau en 1838.

DJIHAN (Chah). *Voy.* CHAH.

DJIHOUN, dit aussi *Amou*, *Amou-Daria*, l'*Oxus* ou l'*Iaxarte* des anciens, grand fleuve de l'Asie intérieure, naît par 69° 30' long. E., 38° 25' lat. N., dans les Hautes-Alpes du Belour, sous le nom de Zourab, reçoit le Badakhan, le Kafernihan, le Toupabak, le Golam, le Termedz-roud; arrose les villes de Termedz, Tchardjou, Khiva; se divise dans le khanat de Khiva en 2 bras et en une foule de canaux, et se perd dans la mer d'Aral après un cours de 1,600 kil. On présume que le cours du Djihoun a changé et qu'il se jetait autrefois dans la mer Caspienne. — L'ancien *Pyrame*, dans l'Asie-Mineure (Adana), qui tombe dans le golfe de Scanderoun après un cours de 200 kil., se nomme aussi Djihoun.

DJIMILLAH, *Gemellæ*, appelée aussi en latin *Cuiculum*, ville d'Algérie, à 111 kil. S. O. de Constantine. Belles ruines. Les Français y ont établi un camp retranché en 1839.

DJINGHIZ-KHAN. *Voy.* GENGIS-KHAN.

DJINNS, ou **GEN**, ou **GINNES**, démons de l'antique religion des Arabes et des Persans, sont des êtres d'une nature éthérée, dont les uns sont malfaisants et les autres protecteurs de l'homme. Les Perses modernes en font des génies femelles et les disent maudits par Salomon.

DJINTIAH, district de l'Inde. *Voy.* GENTIAH.

DJIOUMOU, ville de l'Inde septentrionale, par 72° 12' long. E., 32° 56' lat. N. Principal entrepôt des châles de Cachemire.

DJIRDJEH ou **GYRGEH**, ville de la Haute-Égypte, sur la rive occidentale du Nil, par 29° 35' long. E., 26° 25' lat. N., jadis capitale de la H.-Égypte, et auj. ch.-l. du dép. de Djirdjeh: 7,000 hab. Industrie, commerce. Aux environs, se trouve le village de *Menchiet-el-Nédé* où l'on voit les ruines de Ptolémaïs.

DJIRDJEH (ABOU-), ville de la Moyenne-Égypte. *Voy.* ABOU-DJIRDJEH.

DJIZEH, *Gyzeh*, *Ghizeh*, ville de la Moyenne-Égypte, sur le Nil, vis-à-vis du Caire, est le ch.-l. du dép. de Djizeh. Elle est remarquable par le voisinage des grandes Pyramides. Cette ville est regardée par quelques voyageurs comme la ville la plus agréable de l'Égypte.

DJOBLA, ville d'Arabie (Yémen), à 40 kil. N. de Gaas; 1,200 maisons. Assez jolie ville. Une partie des habitants sont Juifs.

DJOCJAKARTA, *Youngjacarta*, *Dschukschukarta*, etc., ville de l'île de Java, ch.-l. de la résidence ou province de ce nom, à 400 kil. S. E. de Batavia et à 22 kil. de la mer; 80,000 hab. Palais avec fossé, muraille, artillerie. C'est dans ce palais que réside le prince ou sultan de Djocjakarta qui dépend des Hollandais. L'état de Djocjakarta compte 600,000 hab.

DJOHORE, petit état de la presqu'île de Malacca, vers l'extrémité, a pour ch.-l. Djohore, à 200 kil. S. E. de Malacca.—Cet état, puissant jadis, est auj. faible et dépeuplé. Il dépend des Anglais; aux XVIe et XVIIe siècles il avait dépendu des Portugais. Djohore fut fondée par ceux-ci en 1511.

DJOLIBA ou **NIGER**, grand fleuve de l'Afrique intérieure, sort du versant septentrional des monts Kong, au N. de la Guinée, et se dirige d'abord de l'O. à l'E. en faisant un grand circuit pendant lequel il prend divers noms; arrose les états de Bammakou, Yamina, Ségo, Djenny; traverse le lac Dibbie ou Djebou, puis se détourne brusquement et court vers le S. Il entre alors en Guinée où il se divise en un grand nombre de bras, dont les trois principaux, le vieux et le nouveau Calabar, et la rivière de Noun, forment un grand delta, puis il se jette dans l'Océan Atlantique par plusieurs embouchures. — Le cours de ce fleuve a été longtemps mal connu. Les anciens paraissent en avoir soupçonné l'existence; ils lui donnaient le nom de *Niger*; les Arabes, qui le connaissaient en partie, le nommaient le Nil des Nègres. Les modernes crurent longtemps que ce fleuve allait se perdre dans le lac Tchad; d'autres s'imaginaient qu'il allait se réunir au Nil; les découvertes récentes de Clapperton, de Caillé et de Llander nous ont enfin appris le véritable cours du Djoliba, et ont confirmé l'hypothèse de Reichard, qui dès 1803 proclamait l'identité du Niger et du fleuve de Guinée.

DJOMNAH, *Jumnah* des Anglais, *Jomanes* des anciens, rivière de l'Hindoustan, sort des monts Himalaya, par 76° long. E., 30° 38' lat. N.; traverse les prov. d'Agra, Delhi, Allahabad, et baigne les trois villes de même nom; reçoit le Tchambal, le Betouah, la Kiane, et joint le Gange sous les murs d'Allahabad. Cours, 1,350 kil.

DJONKSEILON ou **SELANGA**, *Junkseilon* des Anglais, île voisine de la péninsule de Malacca, est très importante par sa position et ses riches mines d'étain. Elle dépend de l'établissement siamois de Pangah, situé dans la péninsule. Très florissante avant l'invasion des Birmans en 1810, elle était presque déserte en 1824.

DJORHAT, *Jorhaut* des Anglais, ville de l'Inde Transgangétique anglaise, dans l'ancien roy. d'Assam, dont elle était en dernier lieu la capitale.

DJOUANPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Allahabad, ch.-l. d'un district, à 65 kil. N. O. de Benarès, sur le Goumti. Beau pont, murailles, fort. Belles ruines.

DJOUBAN, tuteur du jeune Behader-khan, roi

mogol de la Perse, épousa la sœur de ce prince, 1323, mais bientôt après il se révolta contre lui, et se rendit indépendant. Il devint la tige de la dynastie des *Djoubaniens* qui régna dans l'Irak (de 1335 à 1359) et dans le Khoraçan (de 1335 à 1378).

DJOUDPOUR, district de l'Inde. *Voy.* MARWAR.

DJOULAMERK, principauté kourde de la Turquie d'Asie, qui occupe la partie méridionale du pachalik de Van. Elle est nominalement soumise à l'empire ottoman, mais de fait elle est à peu près indépendante. Ch.-l., Djoulamerk, à 93 kil. S. de Van.

DJOUNYR ou SOUNUR, *Jooneer* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Aurengabad, par 71° 50' long. E., 19° 12' lat. N. Ruines d'édifices turcs taillés dans le roc. — Le district de Djounyr est situé à l'E. de la chaîne des Ghattes occident.; il a pour ch.-l. Pouna, et est arrosé par un nombre infini de rivières dont les principales sont la Bima, la Pouna et la Moula.

DJOURIA, *Jooria* des Anglais, ville de l'Inde médiate, dans le Guzzerat, sur le golfe de Katch, à 220 kil. E. d'Ahmedabad, par 68° 10' long. E., 22° 37' lat. N. Bon port, grand commerce. Détruite en partie par un tremblement de terre en 1819.

DJOWAR, *Jowaur* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Aurengabad, ch.-l. d'un district de même nom, par 71° 20' long. E., 19° 55' lat. N. — Le district de Djowar, qui occupe une grande partie du Konkan septent., est borné au N. par le Guzzerat, et à l'O. par la mer d'Oman; il est arrosé par la Veytarnah et la Souria, le *Styx* des mythologues hindous.

DLUGOSZ (Jean), dit aussi *Longinus*, historien polonais, né à Brzeznice en 1415, d'une famille noble, prit une part importante aux affaires du royaume, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, fit le voyage de Palestine, fut nommé à son retour archevêque de Lemberg, et mourut à Cracovie en 1480, avant d'avoir été consacré. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus remarquable est intitulé : *Historiæ Polonicæ usque ad annum 1480 libri XIII*, Leipsick, 1711, 2 vol. in-fol.

DMITRI. *Voy.* DIMITRI et DÉMÉTRIUS.

DMITROV, ville de la Russie d'Europe (Moscou), à 65 kil. N. de Moscou; 3,200 hab. Draps, porcelaine, tanneries. Cette ville fut fondée en 1154; elle a plusieurs fois servi d'apanage à des princes russes et a été souvent ravagée par la guerre et par la peste.

DNIEPR ou DNIÈPER, *Danapris* ou *Borysthenes*, rivière de la Russie d'Europe, sort du gouvernement de Smolensk, arrose les gouvernements de Mohilev, de Minsk, de Tchernigof, de Pultawa, d'Iékatérinoslav, de Kherson, de la Tauride, et tombe dans la mer Noire par une large embouchure dite golfe du Dniepr. Son cours est d'environ 1,500 kil. Il reçoit de nombreux affluents, dont les principaux sont : la Bérézina et le Pripetz à droite; à gauche, la Desna et le Psioul. Son cours est embarrassé par des blocs de granit et des bancs de craie qui donnent naissance à plusieurs cataractes. Le Dniepr n'a qu'un pont, celui de Kiev, encore s'enlève-t-il au commencement de l'hiver. Ses eaux sont très poissonneuses.

DNIESTR ou DNIESTER, *Danaster* ou *Tyras*, rivière de la Russie d'Europe, sort des monts Krapacs en Galicie, coule d'abord au N., puis au N. E., et ensuite au S. E.; passe à Sambor, Haliez, Mariampol, Zaleszczyski, Mohilev, et tombe dans la mer Noire au-dessous d'Ovidiopol, après avoir reçu le Sered, la Podharca, le Reout. Cours, 660 kil.

DOBAROA, *Coloe*, ville d'Abyssinie, à 110 kil. N. d'Axoum, était très florissante il y a trois siècles, et passait pour la clef du pays du côté de la mer.

DOBBERAN, *Dobranum*, bourg du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 58 kil. N. E. de Schwérin, à 4 kil. de la mer Baltique; 1,500 hab. Église où sont les tombeaux des anciens ducs de Mecklembourg. Aux environs, bains de mer. Ce bourg doit son origine à un ancien couvent de l'ordre de Cîteaux.

DOBOKA, comitat de la Transylvanie, dans le pays des Hongrois, est borné au N. par le district de Bistritz, au S. par le comitat de Klausenbourg, et à l'O. par celui de Krasna; il a 160 kil. sur 15, et environ 13,500 familles. Ch.-l., Szek.

DOBRZYN, nom commun à deux villes de la Russie d'Europe (Pologne), l'une à 28 kil. N. O. de Plock, 1,500 hab.; l'autre à 30 kil. N. O. de Lipno : 1,200 hab.

DOBSINA, *Dobschau* en allemand, ville des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Gomor, à 22 kil. N. O. de Rosenau; 4,000 hab. Mines de fer, cuivre, cobalt. Forges et fonderies.

DOCE, riv. du Brésil, naît dans la prov. de Minas-Geraes, et tombe dans l'Atlantique par 42° 11' long. O., 19° 36' lat. S., après un cours de 400 kil.

DOCTRINAIRES. *Voy.* DOCTRINE CHRÉTIENNE (Pères de la).

DOCTRINE CHRÉTIENNE (Pères de la) ou DOCTRINAIRES, congrégation religieuse fondée en 1592 par César de Bus, à Avignon, et qui se consacra exclusivement dans l'origine à l'instruction des enfants du peuple dans les campagnes; elle accepta depuis des collèges et eut des établissements florissants. Une fraction des Doctrinaires, ayant refusé de faire des vœux, se sépara en 1619 de César de Bus et se réunit aux Oratoriens. — César de Bus forma aussi une congrégation de filles de la Doctrine connues sous le nom d'Ursulines.

DOCTRINE CHRÉTIENNE (Frères de la), religieux non ecclésiastiques, institués à Reims, en 1680, par J.-B. de La Salle, chanoine de cette ville, pour enseigner gratuitement aux enfants du peuple les éléments de la religion et de l'instruction primaire. Cet ordre fut approuvé en 1724 par Benoît XIII. Il a pris en peu de temps une très grande extension, surtout en France, où réside le supérieur général. Les frères portent une grande robe de bure noire et un chapeau à cornes; ils doivent vivre dans le silence et la retraite, tout entiers à leur vocation. On les désigne souvent dans le peuple sous le nom de *Frères ignorantins*, ou simplement sous celui de *Frères*. Cet ordre a survécu à la suppression des autres ordres religieux, et il rend encore les plus grands services à l'éducation de l'enfance.

DODD (Guillaume), écrivain anglais, né à Bourne (Lincoln) en 1729, reçut les ordres et devint chapelain du roi et précepteur du fils du comte de Chesterfield. Entraîné par des passions déréglées à des dépenses au-dessus de sa fortune, il fit une fausse lettre de change au nom de Chesterfield et fut pendu (1777). Il a composé plusieurs écrits en vers et en prose qui ont eu du succès; le plus estimé est : *Pensées écrites en prison*, qu'il rédigea dans les jours qui précédèrent son supplice.

DODDRIDGE (Philippe), théologien anglais non conformiste, né à Londres en 1702, mort à Lisbonne en 1751, a surtout travaillé pour l'enfance. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Sermons sur l'éducation des enfants*, 1732; *Sermons aux jeunes gens*, 1735; *Sermons divers*, 1736, traduits en français par Bertrand de Genève; *l'Interprète des familles*, paraphrase de l'Écriture, 1739-56; *la Naissance et les progrès de la religion dans l'âme*, traduit en français par Vernède, Bâle, 1754, in-8; *Cours de lectures sur différents sujets*, 1763, traduit en français, Liége, 1768, 4 vol. in-12.

DODOENS (Rembert) ou DODONÆUS, savant hollandais, né dans la Frise en 1517, cultiva avec succès l'astronomie, la médecine et surtout la botanique; fut médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, et mourut à Leyde en 1585. On distingue dans le nombre de ses ouvrages : *Frumen-*

torum et leguminum historia, Anvers, 1566, in-8; *Florum et coronariarum odoratarumque herbarum historia*, 1568, in-12; *Purgantium radicum, herbarum historia*, 1574, in-8; *Stirpium historiæ libri XXX*, 1516, in-fol. (traduit en français par L'Ecluse, sous le titre d'*Histoire des plantes*, Anvers, 1557, in-fol.); *Medicinalium observationum exempla rara*, 1585, in-8; *Historia vitis*, 1580. Il travailla en commun avec L'Ecluse (Clusius) et Lobel.

DODONE, *Dodona* (auj. *Heloni-Mon*, bourg au S. E. de *Castrissa*), ville d'Épire, en Chaonie, au pied du *Tomarus*, au milieu de vastes forêts, était le sanctuaire du culte pélasgique, et avait un oracle de Jupiter, l'un des plus célèbres comme des plus anciens de la Grèce. Les prophéties étaient rendues par un chêne, nommé l'*arbre fatidique*; la prêtresse interprétait tantôt le bruissement des branches, tantôt le son rendu par des vases de cuivre suspendus à l'arbre sacré, tantôt le chant des colombes cachées dans son feuillage. Pendant un temps les réponses furent données au moyen d'une source sacrée.

DODSLEY (Robert), littérateur et libraire anglais, né en 1703 à Mansfield (Nottinghamshire), mort en 1764, avait été d'abord laquais et commença à se faire connaître par un petit recueil en vers intitulé: *la Muse en livrée*, qui lui concilia l'estime de Pope. On a de lui en outre: *la Boutique de bijoux*, 1735, traduit en 1767; *le Roi et le Meunier de Mansfield*, 1736, farce qui eut un grand succès, traduite avec plusieurs autres de ses pièces par Patu, 1756; *Cléone*, tragédie, 1758; *l'Économie de la vie humaine*, 1748, traité de morale en style oriental, plusieurs fois traduit en français, et des *Fables* en vers qui ont été aussi traduites.

DODWELL (Henri), né à Dublin en 1641, mort en 1711, se livra avec ardeur aux sciences ecclésiastiques, quoiqu'il ne fût pas prêtre; se lia étroitement avec Lloyd, évêque de Saint-Asaph; fut nommé en 1688 professeur d'histoire à Oxford, et se fit bientôt destituer pour avoir refusé le serment d'allégeance. On a de lui de savantes dissertations sur saint Cyprien, saint Irénée, Sanchoniathon; des notes sur Velléius Paterculus, Xénophon, Denys d'Halicarnasse; une belle édition des *Petits Géographes grecs*, Oxford, 1698, etc.; mais il est surtout connu par de hardis paradoxes qui l'engagèrent dans de vives disputes avec Clarke, Norris, Baxter, Burnet. C'est ainsi qu'il soutenait que l'âme était mortelle de sa nature, et que l'immortalité lui était conférée par un don de Dieu et par le ministère des évêques; que les quatre Évangiles avaient été rédigés du temps de Trajan, etc. — Son fils aîné, Henri Dodwell, publia en 1742 un pamphlet anonyme intitulé : *le Christianisme non fondé en preuves*, où il attaquait la révélation, tout en affectant du zèle pour le christianisme. — William Dodwell, frère du précédent, né en 1709, mort en 1788, entra dans le clergé anglican et devint archidiacre de Berks. On a de lui une *Libre Réponse aux Libres Recherches* du docteur Middleton, et un grand nombre de *Sermons*, parmi lesquels s'en trouve un contre le livre de son frère, *le Christianisme non fondé*, etc.

DOEBELN, ville du roy. de Saxe, à 12 kil. E. de Leisnig, dans une île de la Mulde; 4,200 hab.

DOEMITZ, ville du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, au confluent de l'Elbe et de l'Elde, à 60 kil. de Schwérin; 1,700 hab. Château-fort, écluse pour inonder les approches. Distilleries, brasseries, fabrique de tabac.

DOERING (Georges-Chr.-Guillaume Asme), poëte allemand et auteur fécond, naquit à Cassel (Hesse) en 1789, et mourut en 1833. On lui doit 2 drames: *Cervantes*, 1809, et *Albert-le-Sage*, 1825; 4 tragédies: *Posa* et *le Fidèle Eckert*, 1822; *Zénobie*, 1823; *le Secret du tombeau*, 1824; une foule d'opéras, la plupart réunis dans les *Nouvelles dramatiques* (1831), plusieurs romans et nouvelles en prose et en vers. Il fournit aussi un grand nombre d'articles aux journaux littéraires de l'Allemagne, et fonda lui-même deux journaux, *l'Iris*, en 1816, et *le Kaléidoscope*, en 1819.

DOESBURG, ville de Hollande (Gueldre), à 13 kil. S. de Zutphen, au confluent du Vieux et du Nouvel-Yssel; 2,400 hab.

DOFRINES, dites aussi *Alpes scandinaves*, chaîne de montagnes qui traverse dans toute sa longueur la péninsule scandinave en séparant la Norwége de la Suède, et en formant la ligne de partage des eaux entre la Baltique et la mer du Nord. Elle prend successivement du N. au S. les noms de Kiœlenfield, Langfield, Dovertield, Sognefield, Hardangerfield, Jonglefield. Son point culminant, le Snechœttan (ou *bonnet de neige*), a 2,548 mètres. Les Dofrines sont les montagnes les plus riches de l'Europe en mines de fer et de cuivre. On y trouve aussi du plomb, de l'arsenic, du cobalt et de l'argent.

DOGADO, ancienne prov. de l'État de Venise, était située entre la Polésine au S., le Padouan à l'O., le Trévisan au N., et l'Adriatique à l'E. Elle comprenait quantité de petites îles réunies sous le nom de lagunes de Venise, savoir: les nombreux ilots qui forment la ville de Venise, plus Giudeca, St-George, St-Rasmo, Malamocco etc., et un peu de terre ferme. Venise en était le ch.-lieu.

DOGES. On appelait ainsi le premier magistrat de plusieurs républiques italiennes, particulièrement de Venise et de Gênes. A Venise, le doge avait pour attributions principales: de décider la guerre ou la paix, de commander les armées, de nommer aux fonctions civiles et ecclésiastiques, de présider le sénat; mais il ne pouvait prendre aucune résolution sans l'assentiment du Conseil des Dix. La monnaie était frappée au nom du doge, mais non à ses armes; il ne pouvait choisir une épouse ailleurs qu'à Venise; il devait aussi en entrant en charge se fiancer avec l'Adriatique, usage qui faisait sans doute allusion à l'empire que Venise avait sur les mers. Le premier doge fut Paulucci Anafesto (697), et le dernier Ludovico Manini qui était en exercice lorsque la république de Venise fut conquise par les armes françaises (1799). Les doges vénitiens les plus célèbres sont les Dandolo, les Faliero, les Tiepolo et les Gradenigo (*Voy.* ces noms). — A Gênes, la dignité de doge fut créée en 1339 et fut d'abord conférée à vie; le doge devait être de famille plébéienne et de la faction gibeline. Parmi ces doges perpétuels nous citerons les noms de Guarco, Montaldo, Fregoso et Adorno. En 1528 André Doria changea la forme du gouvernement: il fit décréter qu'on élirait un nouveau doge tous les deux ans et qu'il serait choisi parmi les familles aristocratiques; ce doge devait en outre partager le pouvoir avec un conseil de 400 membres choisis dans la noblesse. Les Spinola, les Doria, les Grimaldi, les Imperiali, les Durazzo, les Balbi, les Pallavicino, etc., sont les plus célèbres de ces derniers doges. Gênes cessa d'avoir des doges en 1797, lors de l'occupation de cette république par les armées françaises.

DOGGER-BANK, banc de sable de la mer du Nord, entre l'Angleterre, la Hollande et le Danemark, par 54° 10'-57° 23' lat. N. et 1° 21'-4° 17' long. E., est fort étendu. Il est très fréquenté pour la pêche de la morue. Il s'y livra un célèbre combat naval entre les Hollandais et les Anglais, le 5 août 1781.

DOGNACZKA, bourg de Hongrie (Krasso), à 12 kil. S. de Boksan. Aux environs, mines d'argent, fer, plomb, cuivre.

DOHNA (comtes de), ancienne et illustre famille d'Allemagne, originaire de la Gaule Viennoise (Dauphiné), fut transportée en Allemagne par Charlemagne (806), pour défendre les frontières de l'empire contre les Wendes. Elle tire son nom du châ-

teau de Dohna ou Donye, situé à quelques kil. S. E. de Dresde. Le titre de burgrave était héréditaire dans cette maison. Elle a produit un grand nombre de personnages distingués. Les principaux sont : Fabien, burgrave de Dohna, né en 1550, mort en 1622; il fut le compagnon d'enfance d'Albert, premier duc de Prusse, parcourut la France et l'Italie, puis entra au service de Jean-Casimir, compte palatin, qui le chargea de plusieurs missions, et reçut le commandement d'un corps de troupes allemandes envoyé au secours de Henri IV, roi de France. De retour en Prusse, il reçut de l'électeur de Brandebourg, Jean-Frédéric, le titre de grand-burgrave du duché de Prusse, 1604. — Acace, burgrave de Dohna, neveu du précédent, né en 1581. Après un voyage en France, il fut nommé gouverneur du fils de l'électeur palatin, et fut, dans la suite, chargé de plusieurs missions diplomatiques par son élève, Frédéric V, électeur palatin et roi de Bohême. Après les désastres de ce prince, Dohna se retira en Prusse, où il mourut en 1647. — Diderie, burgrave de Dohna, né en 1581, mort en 1620. Il entra au service de Maurice de Nassau, général des Provinces-Unies, passa à celui de l'électeur de Brandebourg, puis rejoignit son frère Acace à la cour de Frédéric V. Il possédait parfaitement les langues latine, française, espagnole et polonaise.—Frédéric, bourguemestre de Dohna, de la famille des précédents, acheta en 1657 la seigneurie de Coppet en Suisse, reçut le droit de bourgeoisie à Berne, et occupa une place dans le grand-conseil de ce canton. Il donna pour précepteur à ses trois fils le célèbre Bayle. — Alexandre, comte de Dohna, feld-maréchal des armées prussiennes, premier ministre d'état de Frédéric I et Frédéric-Guillaume Ier: il avait été gouverneur de ce dernier. Il mourut en 1728.

DOIL, riv. de France. *Voy.* AUTHION.

DOIRE BALTÉE, *Dora Baltea* des Italiens, *Duria Major* des anciens, riv. d'Italie, qui prend sa source au pied du Petit-St-Bernard, arrose Aoste et Ivrée, et tombe dans le Pô entre Crescentino et Brusasco, après 175 kil. de cours. — Elle a donné son nom à un dép. de l'empire français dont Ivrée était le ch.-l.

DOIRE RIPAIRE, *Dora Riparia* des Italiens, *Duria Minor* des anciens, riv. d'Italie, au S. de la précédente, sort du versant oriental des Alpes Cottiennes, traverse la province de Suse, et va grossir le Pô un peu au-dessous de Turin après 120 kil. de cours.

DOKKUM, ville de Hollande (Frise), à 19 kil. N. E. de Leeuwarden, à 9 kil. de la mer, à laquelle elle communique par un large canal; 3,200 hab. Patrie de l'astronome Gemma Frisius.

DOL, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 6 kil. S. E. de St-Malo; 3,990 hab. Commerce de cidre.

DOLABELLA (P. Corn.), gendre de Cicéron, embrassa pendant la guerre civile le parti de César, servit sous ce général à Pharsale, à Thapse et à Munda. Il fut successivement tribun, consul (44 av. J.-C.), et gouverneur de Syrie. Après la mort de César, il fut dépouillé de son gouvernement par Cassius, et s'en vengea en faisant périr Trébonius, gouverneur de l'Asie Mineure, et l'un des meurtriers du dictateur. Déclaré pour ce meurtre ennemi de la république, il s'enferma dans Laodicée, et y fut assiégé par Cassius, qui le réduisit à se donner la mort, l'an 43 avant J.-C. Dolabella était très petit : Cicéron, le voyant un jour ceint d'une épée fort longue, lui dit plaisamment : « Qui vous a donc attaché à cette épée? »

DOLCE ou DOLCI (Carlo), peintre italien, né à Florence en 1616, mort en 1686, excellait surtout dans le portrait. On lui doit aussi plusieurs tableaux très estimés, entre autres : *Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers*, qu'on voyait au musée du Louvre avant 1815; *Hérodiade portant la tête de saint Jean-Baptiste*; une *Sainte Cécile*; *Jésus-Christ bénissant le pain*; *la Vierge allaitant Notre-Seigneur*. Ce dernier a été gravé par François Bartolozzi.

DOLE, *Dola Sequanorum* et *Didattium*, ch.-l. d'arr. (Jura), près du Doubs et sur le canal du Rhin au Rhône, qui y prend son origine, à 47 kil. N. de Lons-le-Saunier; 10,187 hab. Belle église de Notre-Dame, beau collége. Industrie : produits chimiques, mécaniques hydrauliques, etc. Quelques restes de monuments romains. — Dôle est très ancienne : elle a été longtemps la capit. de la Franche-Comté avant Besançon. Philippe-le-Bon y créa une université en 1426. Charles-Quint la fortifia en 1530; le prince de Condé l'assiégea vainement en 1636, mais Louis XIV la prit et la démantela en 1674, et transféra le siége du gouvernement à Besançon. — L'arr. de Dôle a 9 cantons (Chaumergy, Chaussin, Chemin, Dampierre, Gendrey, Montbarrey, Montmirey-le-Château, Rochefort, plus Dôle), 155 comm., et 74,640 hab.

DÔLE (la), un des plus hauts sommets de la chaîne du Jura, est située en Suisse (pays de Vaud), à 726 kil. N. de Genève, 1,680 mètres au-dessus du niveau de la mer; de cette hauteur, on voit le Mont-Blanc et toute la chaîne des Alpes, depuis le Saint-Gothard jusqu'au mont Cenis.

DOLET (Étienne), savant du XVIe siècle, et l'une des plus déplorables victimes de l'intolérance, naquit à Orléans en 1509. Il fut dans sa jeunesse secrétaire d'ambassade à Venise, puis étudia la jurisprudence à Toulouse où il se fit, par son humeur turbulente, des querelles avec le parlement. Vers 1534, il s'établit imprimeur à Lyon. Il s'attira dans cette ville de nouvelles persécutions par son caractère satirique et par la hardiesse de ses opinions religieuses, et fut deux fois mis en prison. Il fut bientôt relâché; mais ayant commis de nouvelles imprudences, il fut incarcéré une seconde fois. En vain François I, qui le protégeait, avait-il consenti à lui faire grâce, la Sorbonne le condamna et il fut amené à Paris pour y être brûlé vif : il subit ce supplice sur la place Maubert (1546). On dit que, voyant le peuple attendri, il fit lui-même ce vers en allant au bûcher :

Non dolet ipse Dolet, sed pia turba dolet.

Son crime était, selon les uns, d'avoir professé l'athéisme, selon les autres, de s'être montré favorable aux opinions de Luther. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarii linguæ latinæ*, Lyon, 1536-1538, 2 vol. in-fol.; *Formulæ latinarum locutionum*, 1539; *De Imitatione Ciceroniana*, 1535 et 1540, où il combat Érasme. Il a aussi laissé des poésies latines et françaises fort médiocres, des traductions de Platon, de Cicéron, des pamphlets de circonstance, dont un sur son second emprisonnement, intitulé : *Second Enfer d'Ét. Dolet*, 1544, et un autre où il demande qu'*il soit loisible de lire l'Écriture en langue vulgaire*, qui fut brûlé.

DOLGELLY, ville d'Angleterre (principauté de Galles), dans le comté de Merioneth, à 44 kil. S. E. de Caernarvon; 4,000 hab. Lainages et drap grossier.

DOLGOROUKI (princes), illustre famille russe, qui fait remonter son origine à saint Vladimir et à Rurik, tige des grands-ducs de Russie. Son nom, qui signifie *longue main*, fut porté pour la première fois, au XIIe siècle, par Georges, 8e fils de Vladimir Monomaque. Elle a fourni un grand nombre de généraux et d'hommes d'état distingués; nous citerons : Jacques Fedorovitch Dolgorouki, né en 1639, mort en 1720, qui fut en 1687 chef de la première ambassade russe envoyée en France et en Espagne. Rentré en Russie, il combattit d'abord contre les Turcs, puis contre le roi de Suède, Charles XII, qui le fit prisonnier à Narwa. Après dix ans de captivité, il parvint à s'échapper et revint à Saint-Pétersbourg. Il fut nommé sénateur en 1702 et se distingua dans cette charge par sa franchise et par la fermeté avec laquelle il sut résister aux volontés souvent despotiques de Pierre-le-Grand. — Iwan, prince de Dolgorouki, petit-neveu du précédent, s'empara de

l'esprit de Pierre II, czar de Russie, avec lequel il avait été élevé, et fit exiler Menzikoff; à l'avénement de l'impératrice Anne, il fut envoyé lui-même en Sibérie avec sa femme, et quelques années après (1738), il fut mis à mort avec la plus grande partie de sa famille sur les plus faibles soupçons. — Parmi les membres de cette famille qui survécurent à ce tragique événement, nous pouvons mentionner Vasili Dolgorouki, général en chef sous Catherine II, qui força les lignes de Pérékop en 1771 et mérita le nom de *Krymski* pour avoir conquis la Crimée; — et Iwan-Mikaïlovitch Dolgorouki, né en 1764, mort en 1824, qui s'est distingué comme poëte et à qui on doit des odes, des épîtres philosophiques et des satires. Ses œuvres complètes parurent sous ce titre: *État de mon âme, ou Poésies du prince J.-M. Dolgorouki*, Moscou, 1819.

D'OLIVET. *Voy.* OLIVET et FABRE D'OLIVET.

DOLLART (golfe de), golfe de la mer du Nord, à l'embouchure de l'Ems, entre les prov. de Groningue (Hollande) et de Frise orient. (Hanovre); il a de 30 à 35 kil. d'enfoncement sur 15 de large. Il fut formé en 1277 par deux éruptions de la mer qui engloutirent 33 villages et 100,000 hab.

DOLLE (la), montagne de Suisse. *Voy.* DÔLE.

DOLLEREN, riv. de France, naît dans les Vosges, passe à Massevaux (H.-Rhin), et se jette dans l'Ill.

DOLLOND, famille d'opticiens anglais. Jean Dollond, né en 1706, mort en 1762, issu de réfugiés français, était d'abord fabricant de soie; il étudia seul les mathématiques, et ayant formé ses deux fils, Pierre et Jean Dollond, il se consacra avec eux à la fabrication des instruments de mathématiques et d'astronomie. Ils ont perfectionné les lunettes achromatiques, les télescopes réfringents et le micromètre.

DOLOMIEU, village du dép. de l'Isère, au N. O. et près de la Tour-du-Pin; 1,300 hab., donnait jadis son nom à un marquisat.

DOLOMIEU (Déodat-Guy-Sylvain-Tancrède GRATET DE), géologue et minéralogiste français, né en 1750, au château de Dolomieu en Dauphiné, mort en 1801, membre de l'Institut, ingénieur et professeur à l'École des mines et au Muséum d'histoire naturelle, a enrichi la science de différents ouvrages sur les substances volcaniques et sur des questions soit générales, soit particulières, de géologie et de minéralogie. Il parcourut à pied pour faire ses observations la plus grande partie de l'Europe, et visita Malte, le Portugal, la Sicile, la Calabre, l'Italie, le Tyrol, la France, les montagnes de la Suisse et de la Savoie, et l'Egypte pendant l'expédition française dont il fit partie. Il était entré jeune dans l'ordre de Malte, mais il le quitta après y avoir éprouvé toutes sortes de tracasseries. Au retour de l'expédition d'Egypte, il fut jeté sur les côtes du royaume de Naples, et y subit pendant 21 mois la plus dure captivité. Les plus remarquables de ses ouvrages sont: *la Philosophie minéralogique*, Paris, 1802, in-8; *Sur la nécessité d'unir les connaissances chimiques à celles de minéralogiste*, dans le *Journal des Mines*, 1797; *Voyage aux îles de Lipari*, suivi d'un *Mémoire sur une espèce de volcan d'air*, et d'un autre *sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, in-8; *Sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8: *Sur les îles Ponces et les produits volcaniques de l'Etna*, Paris, 1788, in-8; *Sur les volcans éteints du Val-di-Noto*: *Sur un voyage à l'Etna en juin* 1781, etc. (dans le *Voyage de l'abbé de St-Non*), etc. Les minéralogistes ont donné en son honneur le nom de *dolomie* à une espèce de pierre calcaire.

DOLOPES, ancien peuple de la Thessalie, au S. O., au pied du Pinde, et sur les confins de l'Étolie et de l'Épire. Leur pays était traversé par l'Achéloüs. Ils vinrent à Troie, sous la conduite de Phénix.

DOLORES (NOSTRA-SENORA-DE-LOS), ville de la Confédération mexicaine, à 35 kil. N. O. de Guanaxuato. C'est là qu'éclatèrent les premiers troubles qui amenèrent l'indépendance du Mexique (1810).

DOM ou DON, de *dominus*, seigneur, titre d'honneur, usité en Espagne et en Portugal, ne s'appliquait d'abord qu'aux princes et aux seigneurs; il n'est plus auj. qu'une forme de politesse. — Ce nom est aussi appliqué aux religieux de certains ordres qui se prétendaient nobles, par exemple, aux Bénédictins, aux Chartreux, etc. On dit qu'il fut primitivement porté par le pape, d'où il passa aux évêques et aux seigneurs, et enfin aux simples moines. Devant les noms de religieux, on écrit toujours *dom*.

DOMAIRON (L.), littérateur, né à Béziers en 1745, mort en 1807, fut professeur à l'École Militaire depuis 1778 jusqu'à la révolution; devint au rétablissement des études professeur de belles-lettres, et principal à Dieppe, puis fut nommé inspecteur de l'instruction publique. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire, dont les plus estimés sont: *Principes généraux des Belles-Lettres*, 1785, 2 vol. in-12, et 1802, 3 vol. in-12; *les Rudiments de l'histoire*, 1801, 4 vol. in-12.

DOMART, ville de France. *Voy.* DOMMART.

DOMAT (Jean), savant jurisconsulte, né à Clermont en Auvergne en 1625, mort en 1695, fut avocat du roi au présidial de Clermont, et consacra toute sa vie à l'étude du droit. Le droit romain avant lui était un véritable chaos; il fit jaillir la lumière au milieu de cette obscurité, en replaçant les lois romaines dans leur ordre naturel, et en élaguant tout ce qui dans ces lois était absolument étranger à nos mœurs et à nos usages. Ses plus importants ouvrages sont: *Lois civiles dans leur ordre naturel* (en franç.), et *Legum delectus*. Ce dernier n'est qu'un choix en latin des lois les plus usuelles renfermées dans les recueils de Justinien. Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble, Paris, 1717, in-fol.; avec des additions d'Héricourt sur le droit public, Paris, 1724, 2 vol. in-fol.; avec les notes de Boucheul, Berroyer et Chevalier, 1744, 2 vol.; et enfin avec le supplément de Dejouy, 1755-67, et 1777, 2 vol. in-fol.; ils ont été réimprimés, en 4 vol. in-8, 1828-30, par J. Rémy, avec l'indication des articles correspondants de nos codes.

DOMBES (pays de), *Dumbensis pagus*, ancienne prov. de France, comprise au nombre des pays savoyards du grand-gouvernement de Bourgogne, entre la Bresse, le Lyonnais, le Beaujolais et le Mâconnais. Elle se divisait en Haute et Basse, et avait pour chef-lieu Trévoux. Autres places: Thoissey, Lagnieux, Amberieux, Saint-Trivier, Chalamont.

DOMBOU, ville du Sahara, à 440 kil. S. E. de Bilma. On trouve aux environs d'immenses lacs salés qui sont peut-être le *Palus Chelonides* de Ptolémée.

DOMBOVITZA, riv. de Valachie, sort du mont Tamas en Transylvanie et se jette dans l'Ardjich.

DOMBROWSKI (Henri-Jean), général polonais, né près de Cracovie en 1755, prit les armes en 1791 pour défendre la Pologne, remporta plusieurs avantages sur les Russes et les Prussiens, mais fut néanmoins obligé de se réfugier en France (1796); il y forma une légion polonaise, et la commanda pendant l'expédition d'Italie. En 1806, après la victoire d'Iéna, Dombrowski courut en Pologne, et y rassembla plus de 30,000 combattants, qui vinrent grossir l'armée française. Il fut nommé commandant de la 3e division du grand-duché de Varsovie (1809), et repoussa les Russes qui avaient envahi la Pologne. En 1812, après avoir fait les plus grands efforts pour couvrir la retraite de la grande armée, il ramena les débris de l'armée polonaise en-deçà du Rhin. En 1815, Dombrowski fut nommé général de la cavalerie et sénateur palatin du nouveau royaume de Pologne; mais il ne jouit pas longtemps de ces nouvelles dignités et mourut en 1818.

DOMEL, île de l'empire Birman, à 30 kil. de la côte, par 95° 24' long. E., 11° 15' lat. N., est la plus grande de l'archipel de Mergui; 65 kil. sur 30.

DOMÈNE, ch.-l. de cant. (Isère), à 9 kil. N. E. de Grenoble; 1,050 hab.

DOMENICHI (Ludovico), né à Plaisance, mort à Pise en 1564, a publié des traductions d'auteurs grecs, a refondu l'*Orlando innamorato* de Boiardo, Venise, 1552, in-8, et a composé lui-même: *Dialoghi d'amore*, Venise, 1568, in-8; *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8; *la Donna di corte*, Lucques, 1564, in-4; *la Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8, etc., et des *Facéties*, traduites en français, Lyon, 1574.

DOMERGUE (Fr.-Urbain), grammairien, né à Aubagne (Bouches-du-Rhône) en 1745, mort à Paris le 29 mai 1810, fut professeur de grammaire générale à l'école centrale des Quatre-Nations à Paris, professeur d'humanités au lycée Charlemagne et membre de l'Institut. Il s'occupa avec zèle à réformer la langue, défigurée par le néologisme révolutionnaire, et fonda à cet effet un *Journal de langue française*, qui obtint un grand succès. On a de lui une *Grammaire simplifiée*, 1778; *la Prononciation française déterminée par des signes invariables*, etc., 1796; *Grammaire générale analytique*, etc., 1798, in-8; *Manuel contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation*, 1805, in-8; *Solutions grammaticales*, 1808, in-8. Domergue tenta d'introduire dans la grammaire une nomenclature savante, mais bizarre, qui n'a pas été adoptée.

DOMESDAY-BOOK (c.-à-d. *livre du jugement*), grand rôle des propriétés foncières de l'Angleterre que Guillaume-le-Conquérant fit dresser de 1080 à 1086, afin de servir de base pour régler à l'avenir tous les différends qui s'élèveraient au sujet des fiefs: le manuscrit, conservé dans l'abbaye de Westminster, existe encore. Il a été imprimé et publié en 1783, 2 vol. in-fol. En 1816, on publia des *Additions* et des *Index*, 2 vol. in-fol., ainsi qu'une *Introduction générale*, 1833, 2 vol. in-8.

DOMÈVRE-EN-HAYE, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 15 kil. N. de Toul; 350 hab.

DOMFRONT, *Donnifrons* ou *Dumfronium*, ch.-l. d'arr. (Orne), sur une colline d'où sort la Varenne, à 58 kil. N. O. d'Alençon; 2,417 hab. Toiles, coutils, droguets, serges; forges, papeteries, verreries. — Domfront était jadis une des plus fortes places de la Normandie; elle fut fondée au XIe siècle par Guillaume, comte de Bellesme, et fut prise et reprise plusieurs fois par les Français et les Anglais aux XIIIe et XIVe siècles, et par les Protestants et les Catholiques pendant les guerres religieuses du XVIe siècle. — L'arr. de Domfront a 8 cantons (Athis, La Ferté-Macé, Flers, Juvigny, Messey, Passays, Tinchebray, plus Domfront), 108 communes et 131,745 hab.

DOMINGUE (SAINT-). *Voy.* HAÏTI.

DOMINICA. *Voy.* MARQUISES (îles).

DOMINICA, une des Antilles. *Voy.* DOMINIQUE (la).

DOMINICAINS ou *Frères Prêcheurs*, ordre religieux de la règle de Saint-Augustin, fut fondé par saint Dominique, à Toulouse, en 1215, et approuvé la même année par le pape Innocent III. Il reçut pour mission de prêcher et de convertir les hérétiques. Les fonctions inquisitoriales furent ajoutées en 1233 à ses attributions. L'ordre des Dominicains a fourni un grand nombre de papes et de personnages célèbres: saint Thomas d'Aquin, Albert-le-Grand, Caïetan, Dominique Soto, étaient sortis de son sein. Cet ordre soutint une longue rivalité avec celui des Franciscains. Supprimés en France, en 1789, les Dominicains se sont conservés dans les autres pays catholiques, notamment à Rome, où ils ont un couvent célèbre, qui leur sert de chef-lieu.—Ils portaient en France le nom de Jacobins, parce que leur premier couvent à Paris fut bâti dans la rue St-Jacques.

DOMINIQUE (la), une des Petites-Antilles, au S. E. de la Guadeloupe, par 60° 35' long. O., 15° lat. N.: 46 kil. sur 22; 23,000 hab. (dont 20,000 esclaves); ch.-l., Roseau. Mont. dont quelques-unes volcaniques. Beaucoup de soufre, eaux thermales, sol fertile; pas de port. — La Dominique fut découverte en 1493 par Colomb (c'était un dimanche, *dies dominica*; d'où son nom). Elle appartint d'abord aux Espagnols, puis aux Français, jusqu'en 1763; elle est aujourd'hui à l'Angleterre. *Voy.* ANTILLES.

DOMINIQUE (saint), fondateur de l'ordre des Dominicains, né en 1170 à Calahorra dans la Vieille-Castille, se distingua de bonne heure par la ferveur de son zèle et par son talent pour la prédication; il enseigna la théologie à Palencia, entra à 28 ans dans le chapitre de l'évêque d'Osma, et accompagna ce prélat à la cour de France, où le roi de Castille l'avait chargé d'une négociation. A leur retour, ils s'arrêtèrent tous deux dans le Languedoc qui était alors infecté de l'hérésie des Albigeois, et s'étant mis à la tête de quelques missionnaires, ils travaillèrent à prêcher la foi et à convertir les hérétiques par la parole, pendant que Simon de Montfort, à la tête d'une formidable armée de Croisés, les exterminait par le fer (1205-15). Saint Dominique opéra un grand nombre de conversions et enflamma par son éloquence l'ardeur des soldats; mais on l'accuse d'avoir quelquefois poussé trop loin l'ardeur de son zèle. Pendant son séjour dans le Languedoc, il fonda à Toulouse l'ordre des *Frères Prêcheurs*, qui a pris de lui le nom de Dominicains (1215). Il alla ensuite se fixer à Rome: Honorius III créa pour lui l'office de *maître du sacré palais*, le chargeant d'approuver les thèses et les livres, de conférer le grade de docteur, de nommer les prédicateurs. Il employa ses dernières années à répandre son institut, qui bientôt compta de nombreux couvents en France, en Italie, en Espagne. Il mourut à Bologne en 1221. Quelques-uns le regardent comme le premier inquisiteur, et disent qu'il exerça ces terribles fonctions dans le Languedoc; d'autres disent que l'inquisition ne fut établie qu'après sa mort. Il fut canonisé en 1234 par Grégoire IX, qui fixa au 4 du mois d'août le jour de sa fête. On lui attribua des miracles. Sa vie a été écrite par un grand nombre d'auteurs, notamment par le P. Touron, 1739, et récemment par M. Lacordaire (1841). — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Dominique, dit *l'Encuirassé*, parce qu'il portait une cuirasse de mailles de fer qu'il ne quittait que pour se flageller: celui-ci vivait dans le XIe siècle, et mourut en 1060. Il se rendit célèbre par ses austérités. Il passa sa vie dans les déserts de Montefeltro et de Fontavellano, au milieu des Apennins, ne vivant que de pain et d'eau, et se flagellant sans cesse pour expier les iniquités des autres.

DOMINIQUE BIANCOCELLI, nom de deux auteurs de la Comédie-Italienne, père et fils, qui eurent un grand succès sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Le fils composa lui-même des comédies et excella dans la parodie.

DOMINIQUE (Louis), littérateur. *Voy.* DOMENICHI.

DOMINIQUIN (LE), *Domenico Zampieri*, peintre célèbre, né à Bologne en 1581, était fils d'un cordonnier. Il se forma à l'école d'Auguste Carrache à Bologne, et à celle d'Annibal Carrache à Rome. Ce fut dans cette dernière ville qu'il exécuta son premier tableau: *Adonis tué par un sanglier*. Peu de temps après il peignit son beau *Saint André* qu'il composa en rivalité avec le Guide, et sa *Communion de saint Jérôme*, où il est resté fidèle au principe de son maître Annibal, qui n'admettait pas plus de 12 figures dans une composition. Le Dominiquin exécuta ensuite à Bologne *la Vierge du Rosaire*, et son *Martyre de sainte Agnès*; puis il revint à Rome, où il produisit de nouveaux chefs-d'œuvre

qui soulevèrent contre lui une foule d'envieux. Enfin, appelé à Naples pour orner à fresque la chapelle du trésor, il essuya dans cette ville les mortifications les plus humiliantes, et y mourut en 1641, empoisonné, selon quelques historiens. On a refusé au Dominiquin l'invention ; mais il s'est placé, par son dessin exact et expressif, par son coloris vrai, au premier rang après Raphaël, le Corrège et le Titien. On estime surtout ses peintures à fresque.

DOMINIS (M.-Antonio DE), né en 1556 à Arbe, sur les côtes de la Dalmatie, entra d'abord chez les Jésuites où il enseigna avec un grand succès la philosophie et l'éloquence; devint évêque de Segni et archevêque de Spalatro; mais ayant embrassé l'opinion des Réformés, il se démit de ses dignités et se réfugia en Angleterre (1616), où il écrivit contre le pape le traité *De Republica christiana* (1617-70), et où Jacques I lui donna de riches bénéfices. Au bout de peu d'années il changea encore une fois d'opinion, quitta furtivement l'Angleterre, et alla à Rome où Grégoire XV le reçut fort bien, et où il se rétracta publiquement. Mais ayant laissé entrevoir que sa conversion n'était pas sincère, il fut enfermé au château Saint-Ange où il mourut en 1624. Dominis est célèbre dans l'histoire de la science pour avoir eu la première idée de l'explication de l'arc-en-ciel, que Descartes adopta depuis et perfectionna. Cette explication se trouve dans le traité *De Radiis in vitris perspectivis et iride*, Venise, 1611, ouvrage qui d'ailleurs est rempli d'erreurs.

DOMITIEN, *Titus Flavius Domitianus*, empereur romain, 2e fils de Vespasien, né à Rome l'an 51 de J.-C., succéda à Titus son frère l'an 81. Au commencement de son règne il laissa espérer un gouvernement assez heureux : il se montrait libéral et juste: il embellit la ville de plusieurs édifices, rétablit la bibliothèque qui avait été brûlée, et fit avec quelque succès la guerre contre les Cattes, les Germains et les Daces. Mais se livrant bientôt à son naturel féroce, il mit à mort un grand nombre de sénateurs et de Romains distingués, et s'empara de leurs biens; excita contre les Chrétiens la plus cruelle persécution ; proscrivit les philosophes, les gens de lettres et les historiens, dont il craignait les jugements sévères. Il se livrait en même temps aux plus infâmes débauches : il séduisit sa propre nièce Julie, et poussant l'orgueil jusqu'à la folie, il voulut être regardé comme dieu et se fit élever des autels. Il succomba enfin victime d'une conspiration formée dans son palais même par Domitia Longina, son épouse, qui craignait pour sa vie, et fut assassiné par Étienne, affranchi de cette femme, l'an 96 de J.-C., à l'âge de 45 ans. Ce monstre se plaisait à faire trembler ses sujets, lors même qu'il les épargnait. Un jour il invita à un festin les principaux sénateurs et les reçut dans une salle tendue de noir, où étaient préparés autant de cercueils que de convives ; après s'être fait un jeu de leur frayeur, il les laissa sortir. Une autre fois, dit-on, il convoqua le sénat pour décider dans quel vase on devait faire cuire un turbot. Dans ses moments de loisir, il s'amusait à percer des mouches avec un poinçon, ce qui donna occasion à Vibius Priscus, auquel on demandait s'il n'y avait personne avec l'empereur, de répondre : «Pas même une mouche»; ce mot lui coûta la vie. Domitien devint chauve de bonne heure, ce qui le fit surnommer par Juvénal *le Néron chauve*, *Calvus Nero*.

DOMITIUS, famille patricienne de Rome, qui fournit un grand nombre de consuls et de magistrats à la république. Les deux branches les plus connues sont celles des Calvinus et des Ahénobarbus. Le nom de cette dernière, qui signifie *barbe d'airain* ou *barbe rousse*, vint, selon Plutarque, de ce que la barbe d'un certain L. Domitius fut tout à coup changée de noire en rousse.

DOMITIUS AHENOBARBUS (CNEUS), consul l'an 122 av. J.-C., défit dans un grand combat les Allobroges et leur tua 20,000 hommes. Il souilla sa victoire par une trahison: ayant invité Bituitus, leur roi, à se rendre auprès de lui pour une entrevue, il le chargea de chaînes et l'envoya à Rome.

DOMITIUS AHENOBARBUS (CN.), père de Néron, épousa Agrippine, qu'il laissa veuve de bonne heure, et qui, ayant épousé l'emper. Claude, lui fit adopter Néron, qu'elle avait eu de son 1er mari. Il fut préteur et consul sous Tibère. Domitius avait le caractère vil et féroce. Il disait lui-même que de sa femme et de lui il ne pouvait naître qu'un monstre funeste au genre humain.

DOMITIUS AFER, orateur. *Voy.* AFER.

DOMMART-LÈS-PONTHIEU, ch.-l. de canton (Somme), à 20 kil. S. de Doullens; 1,200 hab.

DOMMARTIN-SUR-YÈVRE, ch.-l. de canton (Marne), à 13 kil. de Sainte-Menehould; 300 hab.

DOMME, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 10 kil. S. de Sarlat; 1,950 hab.

DOMMEL, riv. de Belgique, naît dans le Limbourg, baigne Bois-le-Duc, reçoit l'Aa, et se perd dans la Meuse, sous le nom de Diezen, au fort de Crèvecœur, après un cours de 80 kil.

DOMMOUDAH, riv. de l'Inde anglaise, naît dans le Bahar, à 9 kil. S. de Djobra, et après s'être divisée en 2 bras, tombe dans l'Hougly; son cours est de 490 kil.

DOMO D'OSSOLA, *Oscella* des anciens, *Corte di Matarello* au moyen âge, ville des États sardes, sur la Toce, à 28 kil. N. O. de Pallanza, au pied du Simplon. Petit fort. Elle fit d'abord partie du duché de Milan, puis du roy. de Sardaigne; appartint à la France de 1796 à 1814, et depuis cette époque elle est retournée aux États sardes.

DOMPAIRE, ch.-l. de cant. (Vosges), à 11 kil. S. E. de Mirecourt: 600 hab. Elle était plus importante autrefois, mais elle fut brûlée en 1475 par le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire.

DOMPIERRE, ch.-l. de cant. (Allier), à 26 kil. E. de Moulins; 1,000 hab.

DOMPIERRE, ville du dép. de la Charente-Inf., à 7 kil. N. E. de la Rochelle; 2,000 hab.

DOMREMY, village du dép. des Vosges, à 10 kil. N. de Neufchâteau ; 300 hab. C'est là que naquit Jeanne d'Arc. Sa maison existe encore; on y a établi une école d'enseignement mutuel.

DON, *Tanaïs*, riv. de la Russie d'Europe, sort du lac Ivan-Ozero, dans le gouvernement de Toula; coule d'abord au S., puis au S. E., jusqu'au pays des Cosaques du Don; se dirige alors vers le S. O., et tombe dans la mer d'Azov après un cours de 1,400 kil. Il reçoit à droite la Metcha, la Tsimlia et le Petit-Don; à gauche, le Voronèje, la Toulouschéva, le Khoper et le Manitche. Son embouchure est encombrée de sable en été; il éprouve de grandes crues en hiver.

DON, riv. de France, naît dans le dép. de Maine-et-Loire, et s'unit à la Vilaine dans le dép. de la Loire-Inf., après un cours de 90 kil.

DON, riv. d'Angleterre, dans le comté d'York, se jette dans l'Ayr après un cours de 88 kil.

DON, riv. d'Écosse, dans le comté d'Aberdeen, se jette dans la mer du Nord à 3 kil. au N. d'Aberdeen.

DON (pays des COSAQUES DU), *Donski-Kosakoi-Zemlia*, gouvernement de la Russie d'Europe, entre ceux de Voronèje et d'Ekatérinoslav au N. O. et à l'O., la prov. du Caucase et la mer d'Azov au S., le gouvernement d'Astracan et celui de Saratov à l'E. et au N. E., par 44° 7' - 51° 11' lat. N. et 35° - 42° 25' long. E.: 540 kil. sur 450: 500,000 hab. Il se divise en 7 districts, et a pour ch.-l. Tcherkask. *Voy.* COSAQUES.

DON, titre d'honneur. *Voy.* DOM.

DONAGHADEE, ville d'Irlande, dans l'Ulster (Down), à 26 kil. E. de Belfast.

DONALD I, ancien roi d'Écosse, mort en 216, fut

l'allié de l'empereur Septime-Sévère, se fit baptiser, et chercha à introduire le christianisme dans ses états.

DONALD II, roi d'Ecosse, en 254, mourut la 1re année de son règne, des blessures qu'il reçut dans une bataille contre un autre Donald, prince des îles Hébrides, qui lui succéda.

DONALD III, détrôna Donald II, régna en tyran, et fut tué la 5e année de son règne, en 260.

DONALD IV, prince pieux, accueillit les enfants et les parents d'Ethelred, chassés du Northumberland, leur prêta des troupes pour recouvrer leurs états, et envoya des prédicateurs dans le Northumberland pour y prêcher la foi. Il mourut vers 647.

DONALD V, prince voluptueux, eut à combattre les Pictes et les Bretons, éprouva des revers, et mourut en 858 dans une prison où il avait été jeté par ses seigneurs mécontents.

DONALD VI, secourut Alfred contre les Danois, et se fit chérir de ses sujets par sa justice et sa douceur. Il mourut vers l'an 903.

DONALD VII ou DUNCAN, eut un règne orageux, fut à plusieurs reprises attaqué par les Norwégiens, parvint à les repousser, mais fut tué par Macbeth en 1040. C'est ce prince qui figure dans le *Macbeth* de Shakespeare.

DONALD VIII, fils du précédent, s'enfuit aux îles Hébrides durant la tyrannie de Macbeth, s'empara ensuite (1093) du trône d'Ecosse au préjudice des fils de son frère aîné Malcolm, fut chassé au bout de six mois pour avoir abandonné les îles Hébrides au roi de Norwége, puis rappelé à cause de la sévérité de son successeur, et enfin chassé de nouveau par Edgard, fils de Malcolm. Livré à son rival, il mourut en prison en 1098.

DONAT, *Donatus*, nom de deux évêques schismatiques d'Afrique, dont les partisans prirent le nom de *Donatistes*. Le premier était évêque de Cases-Noires (*Cellæ nigræ*) en Numidie, et excita un schisme vers 305 en refusant d'admettre à la communion les *traditeurs*, c'est-à-dire ceux qui pendant la persécution de Dioclétien avaient livré les livres sacrés aux Païens. Il fit déposer Cécilien, évêque de Carthage, qui usait d'indulgence envers les traditeurs; mais il fut lui-même excommunié par le pape Melchiade (313), et par plusieurs conciles.—Le 2e fut élu en 316 évêque schismatique de Carthage, et se montra aussi intolérant que l'évêque de Cases-Noires. Condamné par le pape et l'empereur, il se révolta, se porta avec ses partisans aux plus grands excès contre les Catholiques, et alluma une guerre civile qui désola l'Afrique sous les règnes de Constantin et de ses successeurs jusqu'à l'invasion des Vandales, qui persécutèrent également Donatistes et Catholiques. Les Donatistes ont été combattus par saint Augustin; leur histoire a été écrite par saint Optat.

DONAT, *Ælius Donatus*, grammairien latin, né vers l'an 333, fut précepteur de saint Jérôme. On a de lui un commentaire estimé sur Térence, Venise, 1473, et deux traités *De Barbarismo* et *De octo partibus orationis*, 1522. Ce dernier ouvrage fut longtemps adopté dans les écoles. On lui attribue aussi, mais sans fondement, une *Vie de Virgile*, qui n'est qu'un misérable tissu de fables.

DONATELLO (DONATO, plus connu sous le nom de), célèbre sculpteur, né à Florence en 1383, mort en 1466, appartenait à une famille pauvre, et fut élevé par un homme généreux qui, devinant son talent, lui donna des maîtres de dessin et de sculpture. Bientôt il n'eut plus d'égal dans ce dernier art, et il donna successivement plusieurs chefs-d'œuvre : une figure de *Vieillard à tête chauve*, les statues en bronze de *Saint Pierre*, *Saint George* et *Saint Marc*, et celle de *Judith qui vient de couper la tête d'Holopherne*; il exécuta à Venise en bas-reliefs l'histoire de saint Antoine, et fut en dernier lieu employé à Florence par les Médicis, qui soutinrent sa vieillesse de leurs bienfaits.

DONATISTES. *Voy.* DONAT.

DONATO, nom de quelques doges de Venise. François Donato gouverna de 1545 à 1553, fit respecter la neutralité de la république, malgré les tentatives de Charles-Quint et de Henri II, qui voulaient l'un et l'autre le forcer à se déclarer; fit construire l'hôtel des Monnaies et la bibliothèque, et enrichit le palais Ducal des tableaux des meilleurs maîtres.— Léonard Donato, doge de 1606 à 1612, résista avec fermeté au pape Paul V lorsque celui-ci voulut priver la république de sa juridiction sur les ecclésiastiques et faire rapporter une loi qui leur interdisait d'acquérir de nouveaux immeubles.

DONATO, sculpteur. *Voy.* DONATELLO.

DONAU, nom allemand du DANUBE.

DONAUESCHINGEN, ville du grand-duché de Bade, à 82 kil. N. O. de Constance; 2,100 hab. Château qui sert de résidence aux princes de Furstenberg, et dans la cour duquel se voit la source principale du Danube (*Donau*).

DONAWERT, ville de Bavière (H.-Danube), sur le Danube, à 40 kil. N. O. d'Augsbourg; 2,500 hab. — Jadis ville libre. Victoire de Marlborough sur les Bavarois (1704).

DONCASTER, *Dano* ou *Danum*, ville d'Angleterre (York), sur le Don, à 5 kil. S. d'York; 1,000 hab. Jolie ville, mais sans industrie.— Ancienne station romaine. Antiquités.

DONCHERY, ville forte du dép. des Ardennes, sur la Meuse, à 5 kil. O. de Sedan; 1,700 hab. Fabriques de serges, de toiles et de dentelles. Donchery fut fortifiée en 1358 pendant les troubles de la Jacquerie; Charles-Quint l'assiégea vainement; mais les Espagnols la prirent en 1641. Louis XIII la reprit, et Louis XIV la démantela en 1682; ses fortifications furent en partie rétablies en 1692.

DONDUS ou DE DONDIS (Jacques), surnommé *Horologius*, médecin et mécanicien, né à Padoue en 1298, mort en 1360, inventa une horloge d'une construction nouvelle, qui, en 1344, fut placée sur la tour du palais de Padoue; cette horloge marquait, outre les heures, les révolutions du soleil et des planètes et les phases de la lune. On a aussi de lui : *Promptuarium medicinæ*, Venet., 1481, dont on a donné un extrait en italien, sous ce titre : *Herbolaria volgare*, 1536.

DONEGAL, *Dungalia*, ville d'Irlande, dans l'Ulster, ch.-l. de comté, à 195 kil. N. O. de Dublin, à l'embouchure de l'Esk. Bon port. — Le comté de Donegal est situé sur l'Océan Atlantique, à l'O. de ceux de Londonderry et de Tyrone : 115 kil. sur 71; 300,000 hab. Beaucoup de marais, lacs, monts; orge, pommes de terre, chanvre; toiles, lainages.

DONETZ, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouvernement de Koursk, coule au S. E., et tombe dans le Don après un cours de 420 kil.

DONGA ou DINKA, pays de la Nigritie orientale, au S. du Dar-Four : le Bahr-el-Abiad y prend, dit-on, sa source.

DONGES, bourg du dép. de la Loire-Inférieure, à 12 kil. S. O. de Savenay; 2,000 hab. Marécages.

DONGOLA, contrée de la Nubie centrale, entre 25° 40'-35° long. E., et 16° 20'-21° 50' lat. N. Le Nil la traverse par le milieu. Déserts arides, sauf sur les bords du Nil et du Tacazzé. Le Dongola se divise en plusieurs petits états, parmi lesquels les plus importants étaient le Batn-el-Hagar, le Sokkot, le Mahas, le pays des Chaykiés et le Dongola proprement dit; ce dernier état fut longtemps le plus puissant, puis il est devenu, comme tous les autres, tributaire, d'abord des Chaykiés, ensuite des Mamelouks échappés d'Egypte (1814-1820), enfin du pacha d'Egypte auquel il obéit encore, ainsi que presque tous les états de la Nubie.

DONGOLA (NOUVEAU-), dit aussi *Marakah*, grand village, sur la rive gauche du Nil, à 110 kil. N. de Vieux-Dongola. Il a été bâti par les Mamelouks et est aujourd'hui ch.-l. du pays.

DONGOLA (VIEUX-), sur le Nil, rive droite, était la ville la plus grande et la plus riche du Dongola au moyen âge : aujourd'hui elle n'a que 300 hab.

DONI (Antoine-François), né à Florence en 1503, mort en 1574, fut d'abord servite, et ensuite prêtre séculier. Il écrivit des satires et s'adonna au genre plaisant. Il se lia avec l'Arétin dont il devint ensuite l'ennemi. Il a laissé, entre autres ouvrages, des *Lettres italiennes*, in-8 ; *La Libraria*, 1557, in-8; *La Zucca*, 1565, quatre parties, in-8; *I Mondi celesti, terrestri ed infernali*, Venise, 1562, in-4; *I Marmi*, Venise, 1552, in-4. Les *Mondes* ont été traduits par Gabriel Chapuis, 1580.

DONI (Jean-Baptiste), antiquaire, né à Florence en 1594, mort en 1647, fut professeur d'éloquence à Florence. Il a écrit sur la musique des anciens et a laissé un précieux recueil publié par Gori, Florence, 1731.

DONICUM, ville de Gaule, auj. DOULENS.

DONJEUX, ville du dép. de la H.-Marne, sur la Marne, à 22 kil. S. E. de Vassy, était précédemment ch.-l. de cant.; 350 hab.

DONJON (LE), ch.-l. de cant. (Allier), à 16 kil. N. E. de La Palisse ; 1,600 hab.

DONNEMARIE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. O. de Provins; 1,200 hab.

DONNEZAN, petit pays de France, faisait jadis partie du grand-gouvernement de Foix, et se trouvait au S. E. de la province de Foix ; 13 kil. sur 9. Place principale : Querigut. Ce fut une petite souveraineté depuis le XIVe siècle jusqu'à Henri IV, qui le réunit à la couronne; auj. il est compris dans le département de l'Ariége.

DONNINGTON, ville d'Angleterre (Lincoln), à 10 kil. S. O. de Boston ; 1,850 hab.

DONNINGTON-CASTLE, ville d'Angleterre (Leicester), à 15 kil. N. E. d'Ashby-de-la-Zouch ; 3,000 hab. Petit port.

DONZENAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 8 kil. N. de Brives ; 3,320 hab. Ardoises.

DONZÈRE, bourg. du dép. de la Drôme, sur le Rhône, à 13 kil. S. de Montelimart; 1,600 hab. Vins rouges estimés.

DONZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 15 kil. S. E. de Cosne ; 3,653 hab. Forges, hauts-fourneaux. Commerce en bois et en fer. Jadis titre d'un duché

DOPHRINES. *Voy.* DOFRINES.

DOR ou DOR-NAPHET, auj. *Tartura*, ville de Palestine, dans une presqu'île au pied du mont Carmel, existait avant l'arrivée des Israélites dans la Palestine ; elle échut à la tribu de Manassé.

D'OR (mont). *Voy.* DORE (mont).

DORAK, ville d'Iran (Khousistan), à 130 kil. S. de Chouster ; 8,000 hab. Mur en terre, deux grands faubourgs. Fabrique de manteaux arabes. Palais du cheik.

DORAMAH, ville d'Arabie (Nedjed), à 53 kil. O. de Derreyeh, sur la route de la Perse à La Mecque ; 8,000 hab.

DORAT ou DAURAT (Jean), *Auratus*, savant du XVIe siècle, né dans le Limousin vers 1510, mort en 1588, fut nommé en 1560 professeur de grec au collége de France. Il eut une grande réputation pour les vers latins et grecs. Il publia en 1586 le recueil de ses poésies : elles contiennent des *Poëmes*, des *Epigrammes*, des *Anagrammes*, des *Odes*, des *Eglogues*. — Il laissa deux fils et une fille qui se distinguèrent aussi comme poëtes et érudits.

DORAT (Claude-Joseph), poëte français, né à Paris en 1734, de parents aisés et connus depuis longtemps dans la robe, mort en 1780, mena une vie fort dissipée et épuisa son patrimoine en dépenses pour ses plaisirs et pour l'impression de ses ouvrages. Il réussit dans la poésie légère et approcha en ce genre de Voltaire, qu'il avait pris pour modèle ; mais il voulut aussi être auteur dramatique, faire des odes, des héroïdes dans le genre d'Ovide, des fables, des romans, et il échoua le plus souvent. Il se déclara l'ennemi des philosophes, qui en revanche lui firent une rude guerre ; il fut accablé d'épigrammes. On reproche à Dorat de l'afféterie, un style maniéré, un ton perpétuel de persiflage et une monotonie fastidieuse. Outre ses poésies légères, on estime ses poëmes intitulés : *la Déclamation* et *le Mois de Mai*. Sa tragédie de *Régulus* et sa comédie de *la Feinte par amour*, eurent quelque succès, ainsi que *les Prôneurs* ou *le Tartufe littéraire*, dirigée contre les philosophes, et surtout contre d'Alembert. Il fut étroitement lié avec Fanny de Beauharnais, et fit quelques romans en commun avec elle. Les *Œuvres* de Dorat forment 20 vol. in-8. Sautereau de Marsy en a fait un choix en 3 vol. in-12.

DORAT-CUBIÈRES. *Voy.* CUBIÈRES.

DORAT (LE), ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 11 kil. N. de Bellac ; 2,200 hab. Fabrique de poids et mesures métriques, de baromètres, etc.

DORCHESTER, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Dorset, près de la Frome, à 22 kil. E. de Bridport ; 3,000 hab. Établissements de bienfaisance ; prison à la Howard. Serges, etc. Ruines romaines.

DORCHESTER, *Durnovaria*, ville d'Angleterre (Oxford), à 13 kil. S. E. d'Oxford ; 1,000 hab.

DORCHESTER, commune des États-Unis (Massachussets), sur l'Atlantique, à 5 kil. S. de Boston ; 3,800 hab. — Un comté des États-Unis dans l'état de Maryland et un autre dans le Bas-Canada, entre le St-Laurent et les monts Alleghany, portent le nom de Dorchester.

DORDOGNE, *Duranius*, riv. de France formée de deux ruisseaux, la Dore et la Dogne, naît au mont Dore (Puy-de-Dôme), passe à Beaulieu, Souillac, Domme, Bergerac, Ste-Foix, Castillon, Libourne, Bourg ; reçoit la Vezère grossie de la Corrèze, l'Isle grossie de la Dronne, la Cère, et, joignant la Garonne au Bec-d'Ambez après un cours de 430 kil., forme avec elle la Gironde qui se jette dans l'Océan.

DORDOGNE (dép. de la), dép. de France, situé entre ceux de la Charente-Infér., de la Gironde, à l'O.; de la H.-Vienne, de la Corrèze, du Lot, à l'E. ; 124 kil. sur 110; 9,414 kil. carrés; 487,502 hab. Ch.-l., Périgueux. Il est formé du Périgord et d'une partie de l'Agénais, de l'Angoumois et du Limousin. Mont. et quelques belles vallées. Excellent fer, cuivre, plomb, manganèse, houille ; marbre, albâtre, grès, etc. ; eaux minérales. Landes, quelques forêts à l'O. et au S. ; beaucoup de grains et de châtaignes ; truffes renommées, champignons ; vins, eaux-de-vie, etc. Gros bétail, mulets, ânes, porcs excellents; étangs poissonneux ; menu gibier délicat. Forges ; tanneries ; distilleries ; fabriques de papiers. — Le dép. de la Dordogne se divise en 5 arrond. (Périgueux, Sarlat, Nontron, Bergerac, Riberac), 47 cantons et 583 communes; il dépend de la 20e division militaire et de la cour royale de Bordeaux; il ressort du diocèse de Périgueux.

DORDRECHT ou DORT, ville de Hollande (prov. de Hollande mérid.), dans une île de la Meuse, à 15 kil. S. E. de Rotterdam ; 17,000 hab. Plusieurs édifices remarquables (bourse, hôtel-de-ville, la grande église). Société dite *Diversa sed Una*. Moulins à huile, raffineries de sucre et de sel ; chantiers de construction, etc. Commerce de bois. — Dordrecht fut fondée en 994 ; c'est la plus ancienne ville de la Hollande. Il s'y tint en 1618 et 1619 un fameux synode calviniste, qui condamna les opinions d'Arminius et de Barnevelt et qui établit la doctrine qui fait encore auj. la base de l'église ré-

formée en Hollande. Patrie des deux de Witt, de Vossius, etc.

DORE (mont), *mons Duranius*, partie de la chaîne des monts d'Auvergne, s'étend du Puy-de-Dôme aux portes de Lyon. Le mont principal s'appelle aussi mont Dore. Ses pics, tous de nature volcanique, sont le Sancy (1,936 mètres de haut), le Ferrand, la Croix-Morand, le Cadadogne. Affreuses aspérités, aspect imposant. On fait au mont Dore des fromages estimés. C'est de ce mont que descendent les sources qui fournissent les eaux thermales dites *du Mont-Dore*. *Voy.* DORE-LES-BAINS.

DORE-LES-BAINS ou DORE-L'ÉGLISE, bourg du départ. du Puy-de-Dôme, à 40 kil. S. O. de Clermont-Ferrand, dans une vallée du mont Dore; 1,900 hab. Eaux minérales fort recherchées : cinq sources chaudes, deux froides.

DORE (LA), nom commun à deux riv. de France, l'une qui se jette dans l'Allier; l'autre, qui sort du mont Dore, forme la belle cascade de la Dore, et se joint à la Dogne pour former la Dordogne.

DORIA, famille de Gênes, dont l'illustration remonte aux premiers temps de l'histoire de cette république. Oberto Doria commandait la flotte génoise à la mémorable bataille de Meloria, qui mit fin en 1284 à la longue rivalité entre Gênes et Pise, en anéantissant la marine de cette dernière république. — Lamba Doria, amiral des Génois dans la guerre contre les Vénitiens en 1298, défit, devant l'île de Curzola, l'amiral vénitien André Dandolo. Une paix glorieuse fut le fruit de cette victoire. — Paganino Doria commanda la marine génoise dans un combat contre Pisani, amiral des Vénitiens, le 13 février 1352, en vue de Constantinople. La victoire resta aux Génois; mais elle leur coûta cher, et le commandement fut ôté à Doria. Il lui fut rendu en 1354, et cette fois il battit complétement Pisani à Porto-Longo, et le fit prisonnier avec toute sa flotte. Ce brillant succès mit fin a la guerre; Venise accepta toutes les conditions de paix que lui imposa Gênes. — Lucien Doria prit quelques places aux Vénitiens, et leur livra en 1379 une bataille où il fut tué, mais dont le succès resta à la flotte qu'il commandait. — Pierre Doria lui succéda, prit Chiozza en 1379, mais fut assiégé dans cette place par Vettor Pisani, et tué d'un boulet de canon. Sa flotte, renfermée dans le port, fut obligée de se rendre (1380).

DORIA (André), le restaurateur de la liberté génoise et l'un des plus célèbres capitaines de son siècle, naquit à Oneille en 1468. Voyant sa patrie en proie aux factions, il s'éloigna et s'engagea successivement au service du pape Innocent VIII, de Ferdinand-l'Ancien, roi de Naples, et d'Alphonse II, son fils. Lors de l'invasion du royaume de Naples par Charles VIII, Doria resta fidèle à Alphonse tant qu'il y eut espoir de salut; mais il s'attacha quelque temps après à Jean de la Rovère, qui tenait pour Charles VIII, à Naples. Il lutta avec la plus grande gloire contre le célèbre Gonzalve de Cordoue, quitta ensuite, n'étant encore âgé que de 24 ans, le service de terre pour celui de mer, arma huit galères à ses frais, attaqua les Maures et les Turcs qui infestaient alors la Méditerranée, et les défit partout où il les rencontra. L'Italie étant devenue à cette époque le théâtre d'une nouvelle guerre entre la France et l'Autriche, Doria embrassa le parti de la France, fut nommé par François I au commandement des galères françaises, et battit la flotte de Charles-Quint sur les côtes de Provence. Mais s'étant aperçu qu'il était l'objet de la jalousie des ministres français, et que François I différait de ratifier des promesses qu'il avait faites en faveur de Gênes, il embrassa le parti de Charles-Quint en stipulant avec lui la restauration de la liberté de Gênes, chassa les Français de cette ville avec une flotte impériale, mit un terme aux querelles des factions et changea la forme du gouvernement génois; il fit décréter que les doges, qui auparavant étaient perpétuels, seraient élus pour deux ans seulement. Quant à lui, il refusa la dignité de doge, continua à servir l'empereur, battit plusieurs fois les Turcs et lutta avec avantage contre le célèbre Barberousse. Dans sa patrie, quelques conjurations éclatèrent contre lui, et il ternit sa gloire par la cruauté qu'il montra contre ses ennemis. Il mourut en 1560. Gênes lui érigea une statue avec cette inscription : *Au père de la patrie.*

DORIDE, *Doris*, nom commun : 1° à un petit territoire, berceau des Doriens, entre la Phocide, la Locride, la Thessalie : on l'appelait auparavant Dryopide; 2° à l'angle S. O. de la Carie, dans l'Asie Mineure, parce que des colonies doriennes y florissaient. La première s'appelait *Tétrapole*, à cause de ses quatre villes, Dryope, Pinde, Erynée, Citynium : la deuxième, à laquelle il faut aussi ajouter les îles de Rhodes et de Cos, était dite *Hexapole*, à cause de ses six villes, Cnide, Halicarnasse, Cos, Jalyse, Camire, Linde; on la nomma ensuite *Pentapole* quand Halicarnasse n'en fit plus partie.

DORIENS, *Dori*, *Dores*, *Dorienses*, une des quatre tribus helléniques, avait pour héros éponyme Dorus, fils d'Hellen; cependant les Doriens ne descendaient pas de lui, car ils existaient déjà sous Deucalion (1635 av. J.-C.); ils habitaient alors la Phthiotide. Sous Dorus (1500), on les trouve dans l'Histiéotide où ils eurent des démêlés avec les Lapithes. Hercule les débarrassa des attaques de ce peuple, mais en stipulant que les Doriens lui feraient cession d'un tiers de leur pays. Plus tard, les Cadméens, dit-on, ravirent toute l'Histiéotide aux Doriens, qui alors se fixèrent autour du Pinde et y prirent le nom de Macédones. Mais bientôt ils quittèrent ce pays pour s'établir, avec les Maliens de Trachine, dans la Dryopide qui prit dès lors le nom de Doride. Un siècle après, les Doriens, unis aux Thesprotes de Thessalie et aux Héraclides, subjuguèrent presque toute l'Hémonie et l'enlevèrent aux Eoliens, mais sans la garder pour eux; puis, avec les Héraclides seulement, sous Cléodée et Aristomaque, ils attaquèrent à deux fois, mais vainement, le Péloponèse. Enfin en 1190 av. J.-C., et 120 ans après la mort d'Hercule, les Doriens, fondus désormais avec les Héraclides et aidés des Etoliens, occupèrent le Péloponèse, moins l'Arcadie : ils gardèrent pour eux l'Argolide, la Laconie, la Messénie : l'Élide passa aux Etoliens. L'Égiale, ravie aux Ioniens, ne resta point aux conquérants, mais reçut de nouveaux habitants, les Achéens. Plus tard, les Doriens s'emparèrent aussi de Mégare et de l'île de Crète. Enfin, comme tous les peuples grecs, ils envoyèrent au loin des colonies; les principales sont : Cos, Rhodes, Halicarnasse, dans l'Asie Mineure, dont une partie prit d'eux le nom de Doride (*Voy.* DORIDE): Byzance, Corcyre, Syracuse, Tarente, Héraclée en Italie, etc. L'invasion dorienne fit rétrograder la civilisation en Grèce et causa une espèce de moyen âge de cinq à six siècles. — C'est à tort qu'on identifie parfois les Doriens et les Hellènes. Les Doriens ont été les derniers venus dans la Grèce méridionale; ils ont dépossédé non pas les Pélasges, mais les autres Hellènes, Ioniens, Achéens, Eoliens, et toujours l'opposition a subsisté entre eux et ces tribus, tant pour le caractère que pour le gouvernement, les lois et le dialecte. La guerre du Péloponèse ne fut au fond qu'une guerre entre Doriens et Ioniens.

DORIS. *Voy.* NÉRÉIDES.

DORKING, ville d'Angleterre (Surrey), à 15 kil. E. de Guildford, dans une vallée très pittoresque; 4,800 hab. Air sain; séjour recherché par les malades.

D'ORLÉANS (le père Joseph), jésuite, né à Bourges en 1644, mort à Paris en 1698, professa d'abord les belles-lettres dans différents colléges, se

livra ensuite à la prédication, puis se consacra à l'histoire, dans laquelle il obtint des succès mérités. On a de lui : *Histoire des révolutions d'Angleterre*, Paris, 1693, 3 vol. in-4, continuée par F. Turpin, 1786 ; *Histoire des révolutions d'Espagne,* 1734, 3 vol. in-4, 1737, 5 vol. in-12, terminée par Brumoy et Rouillé, et un grand nombre de biographies particulières.

DORMANS, ch.-l. de cant. (Marne), à 23 kil. O. d'Épernay ; 2,300 hab. Étoffes de coton ; poterie. Commerce en vins.

DORMANS (Jean DE), cardinal, chancelier et garde des sceaux sous les rois Jean et Charles V, fut d'abord avocat au parlement et s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'état et de l'église. Ce fut lui qui fonda à Paris le collége dit de Beauvais ; il le nomma ainsi en l'honneur de la ville de Beauvais dont il était évêque. Il mourut en 1373.

DORMANTS (les sept), nom donné à sept frères que l'on dit avoir souffert le martyre à Éphèse sous l'empereur Dèce en 251. On croit que ces frères, s'étant cachés dans une caverne, y furent murés par ordre de l'empereur, et qu'on les y retrouva endormis 157 ans après, vers l'an 408.

DORMEILLES, bourg de la Brie (Seine-et-Marne). Clotaire II y fut défait par Théodebert et Thierry, 600.

DORNACH, village de Suisse (Soleure), à 10 kil. S. de Bâle ; 500 hab. Bataille célèbre où 6,000 Suisses battirent 15,000 Autrichiens en 1400. Cette bataille décida de l'indépendance de la Suisse.

DORNE, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 12 kil. S. O. de Decize ; 1,000 hab.

DORNHEIM, village du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 11 kil. O. de Darmstadt ; 900 hab. Combat où l'empereur Adolphe de Nassau fut tué par Albert I, duc d'Autriche.

DORNOCH, ville d'Écosse (Sutherland), à 10 kil. N. de Tain ; 3,400 hab. Jadis résidence des évêques de Caithness. — On appelle *Dornoch Frith* un petit bras de mer qui sépare les comtés de Sutherland et de Ross : c'est une excellente rade.

DOROGOBOUJE, ville de la Russie d'Europe (Smolensk), sur le Dniepr, à 80 kil. N. E. de Smolensk ; 4,000 hab. Elle fut brûlée en 1812, pendant la retraite de Moscou.

DOROTHÉE (sainte), vierge et martyre, confessa la foi sous Maximin (311), mais ne souffrit point la mort. Elle fut seulement dépouillée de ses biens et bannie. On la fête le 6 février.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, dit *le Prophète*, et maître de Dosithée, devint chef d'un monastère près de Gaza en Palestine. Il vivait vers 560. Il a laissé des *Sermons*, traduits en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8, et des *Lettres* en grec et en latin. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Dorothée, évêque de Tyr, martyrisé, dit-on, en 862, et auteur du livre intitulé : *Synopsis de vita et morte apostolorum*, etc.

DORPAT, en allemand *Derpt*, ville de la Russie d'Europe (Livonie), sur l'Embach, à 225 kil. N. E. de Riga ; 7,000 hab. Commerce de transit. Université établie en 1632 par Gustave-Adolphe, et renouvelée en 1802 par l'empereur Alexandre. Cette ville fut fondée en 1070, détruite en 1191, mais rebâtie peu de temps après ; elle appartint pendant le XIII[e] siècle aux chevaliers de l'Ordre Teutonique, fut plusieurs fois prise par les Polonais, les Suédois et les Russes. Ces derniers la possèdent depuis 1704.

DORPIUS (Martin), savant hollandais, né vers 1460, mort en 1526, était professeur de philosophie à Louvain, et contribua beaucoup, avec Erasme, dont il était l'ami, à ranimer dans les Pays-Bas le goût des lettres. On a de lui : *Dialogus Veneris et Cupidinis Herculem.... propellentium ; De laudibus Aristotelis contra Vallam*, etc.

DORSET, comté maritime de l'Angleterre, dans la région du S., entre ceux de Southampton à l'E. et de Devon à l'O. La presqu'île de Portland en dépend : 84 kil. sur 58 ; 150,000 hab. Ch.-l., Dorchester. Beau pays, qu'on a justement surnommé *le Jardin de l'Angleterre*. Pâturages, céréales, fruits, chanvre, légumes, moutons. Pêche. Un peu d'industrie. — Il était anciennement habité par les *Durotriges* ; il fit ensuite partie du roy. de Wessex et fut conquis par le roi Egbert.

DORSET (Thomas SACKVILLE, comte de), grand-trésorier d'Angleterre, né en 1536 à Withian (Sussex), mort en 1608, était proche parent de la reine Elisabeth. En 1556, il fut élevé par elle à la pairie avec le titre de lord Buckurst ; il siégea en cette qualité parmi les juges qui condamnèrent Marie Stuart ; ce fut même lui que l'on chargea d'aller annoncer cette sentence à la malheureuse princesse. En 1598, il fut élevé à la dignité de grand-trésorier, et il présida la commission qui jugea le comte d'Essex. Jacques I le créa comte de Dorset, et lui continua la faveur dont il avait joui sous le règne précédent. Dorset avait dans sa jeunesse cultivé la poésie ; il est le premier qui ait donné à l'Angleterre une pièce dramatique régulière : c'est sa tragédie de *Gordobuc*.

DORSET (Édouard, comte de), petit-fils du précédent, né en 1590, mort en 1652, fut un des régents du royaume pendant le voyage de Charles I en Écosse, et se montra un des plus intrépides défenseurs de ce prince dans les guerres civiles qui suivirent. — Plusieurs autres Dorset occupèrent de hauts emplois sous les règnes suivants.

DORSTEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 57 kil. S. O. de Munster ; 2,900 hab.

DORT. *Voy.* DORDRECHT.

DORTMUND, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 40 kil. N. O. d'Arensberg ; 4,500 hab. Belle place dite Kœnigshof. Industrie et commerce. Jadis ville impériale et hanséatique ; en 1802, elle fut donnée au duc de Nassau-Dietz, en 1806 au duc de Berg, et devint le ch.-l du dép. de la Roër ; en 1815 elle fut cédée à la Prusse.

DORVIGNY, auteur et acteur comique, qu'on croit avoir été fils naturel de Louis XV, né en 1734, mort à Paris en 1812, a composé pour les théâtres du second ordre un grand nombre de pièces qui parurent de 1775 à 1800, et dont quelques-unes eurent de la vogue, entre autres : *Jeannot* ou *les battus paient l'amende* (1779); *le Tu et Toi; Roger Bontemps; le Désespoir de Jocrisse*, et toutes les autres *parades* qui portent le nom de *Jocrisse*. Dorvigny a aussi publié des romans médiocres dont le plus connu est *le Nouveau Roman comique*, Paris, 1799, 2 vol. in-12.

D'ORVILLE. *Voy.* ORVILLE.

DORYLÉE, *Dorylæum*, auj. *Eskichehr*, ville de l'Asie-Mineure, au N. E. de Konieh. Godefroy de Bouillon défit l'armée musulmane dans les plaines de Dorylée lors de la première croisade (1097).

DOSITHÉE, magicien de Samarie, au I[er] siècle, contemporain de Simon-le-Magicien, s'appliquait les prophéties qui regardent J.-C. et prétendait être le Messie. Il avait à sa suite trente disciples. Il observait la circoncision, jeûnait et recommandait la virginité. Il fut poursuivi par les Juifs et se retira dans une caverne, où il se laissa mourir de faim. Il y avait encore de ses disciples au IV[e] siècle. — Un autre Dosithée, disciple de Dorothée, est mis au nombre des saints et fêté le 23 février.

DOTHAIM, ville de Palestine (Zabulon), à l'O. de la mer de Galilée. C'est près de cette ville que Joseph fut vendu par ses frères.

DOTIS ou TATA, ville de Hongrie (Komorn), à 19 kil. S. E. de Komorn ; 8,600 hab. Elle se divise en deux parties, Dotis proprement dit, et Tovaros (la ville du lac). Draps, scieries, etc. Eaux minérales aux environs. Cette ville appartient à la famille d'Esterhazy.



DOTTEVILLE (L.-P.), oratorien, né à Palaiseau en 1716, mort en 1807, était fils naturel d'un ambassadeur. Il fut longtemps professeur au collége de Juilly. On a de lui une traduction estimée de *Salluste*, 1749, souvent réimprimée; il a aussi traduit successivement plusieurs ouvrages de Tacite, qu'il réunit en 1792 dans une traduction complète de cet auteur en 7 vol. in-12.

DOUAB, pays de l'Inde, compris entre le Djomnah et le Gange. Douab est aussi le nom générique de tout terrain ainsi placé entre deux cours d'eau.

DOUAI ou **DOUAY**, *Duacum*, ville de France, ch.-l. d'arr. (Nord), sur la Scarpe, à 30 kil. S. de Lille, 19,173 hab. Belle place d'armes, arsenal, remparts, hôtel-de-ville. Cour royale, académie universitaire; collége royal, société savante, bibliothèque, musée de tableaux et d'antiquités, etc. Fonderie de canons. Chapeaux, tulles, fils, toiles, etc. Tanneries, brasseries, etc. Commerce de grains et graines grasses, houblon et lin. — Douai existait déjà du temps de César; elle appartint ensuite aux comtes de Flandre, auxquels Philippe-le-Bel l'enleva en 1297; mais Charles V la leur rendit en 1368. Louis XIV s'en empara en 1667, la perdit en 1710 et la reprit en 1712; elle resta alors définitivement à la France par le traité d'Utrecht. C'est la patrie de Jean de Bologne et du ministre Calonne. — L'arr. de Douai a 6 cantons (Arleux, Marchiennes, Orchies, plus Douai qui compte pour 3), 66 comm. et 94,573 hab.

DOUARNENEZ, ch.-l. de cant. (Finistère), à 19 kil. N. O. de Quimper, sur la baie de Douarnenez: 2,500 hab. Pêche de sardines.

DOUBLET (madame), née LEGENDRE, veuve d'un intendant du commerce, acquit quelque célébrité dans le XVIIIe siècle, en réunissant chez elle (au couvent des Filles-Saint-Thomas) une société de gens de lettres parmi lesquels on comptait Sainte-Palaye, Chauvelin, Voisenon, Piron, Bachaumont. Elle tenait registre de toutes les nouvelles du jour. C'est du journal qui se rédigeait ainsi chez elle qu'ont été extraits les *Mémoires* de Bachaumont (*Voy.* ce nom). Elle survécut à la plupart des personnes de sa société et mourut en 1771 à 94 ans.

DOUBNITZA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 35 kil. E. de Giustendil: 6,000 hab. Elle est bâtie au pied du mont Doubnitza (*Scomius mons* des anciens), qui renferme des mines de fer.

DOUBNO, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), à 216 kil. N. O. de Jitomir; 5,000 hab. Grand commerce de bétail, bois, etc. Foire considérable où se rendent les marchands polonais, allemands, turcs, arméniens et grecs.

DOUBS, *Dubis*, riv. de France, naît à 2 kil. de La Mouthe, au pied du mont Rixon; baigne Fort-de-Joux, Clerval, Baume, Pontarlier, Besançon, Morteau, St-Hippolyte, Dôle; reçoit la Desoubre, la Loue, le Dorain, la Ginotte, et tombe dans la Saône à Verdun, après un cours de 450 kil. Elle a été rendue navigable dans une partie de son cours par le canal de Monsieur (de Dôle à Vougeaucourt).

DOUBS (dép. du), un des dép. frontières de la France, borné à l'E. par la Suisse, à l'O. par les dép. de la H.-Saône et du Jura; 100 kil. sur 96; 5,310 kil. carrés; 276,274 hab. Ch.-l., Besançon. Il est formé d'une partie de la Franche-Comté et du comté de Montbéliard. Hautes mont. dans sa partie orientale; nombreuses vallées; fontaines, trois lacs, beaucoup d'étangs et marais salants. Fer (minerais très riches), marbre, albâtre, plâtre, tourbe, pierre de taille, etc. Belles forêts au N. et à l'O.; pâturages; maïs, vin, légumes, fruits, pommes de terre, etc. Forts chevaux, belles vaches dites vaches comtoises, moutons et chèvres. Usines à fer; horlogerie; draps; toiles et tissus de coton; papier, dentelles, bleu de Prusse, soude, verreries, etc. Commerce actif, tant local que de transit. — Le dép. du Doubs se divise en 4 arr. (Besançon, Montbéliard, Baume-les-Dames, Pontarlier), 27 cant. et 640 comm.: il dépend de la 6e division militaire, est dans le ressort de la cour royale et de l'archevêché de Besançon.

DOUDEVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 11 kil. N. d'Yvetot; 3,308 hab. Foires pour bestiaux.

DOUÉ, *Theodoadum*, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 16 kil. O. de Saumur; 2,490 hab. Très belle fontaine; ruines d'un amphithéâtre romain; débris d'un palais de Dagobert. Mine de houille. Commerce de grains, de fer et de bétail.

DOUGLAS, ville maritime d'Angleterre, dans l'île de Man, à 17 kil. de Castletown; environ 8,000 hab. Bon port.

DOUGLAS, petite île de l'Amérique russe, entre l'île de l'Amirauté et le continent, par 58° 15' lat. N., 136° 44' long. E.; 31 kil. sur 9. Des glaces obstruent le canal qui la sépare de la terre ferme.

DOUGLAS, ancienne et puissante famille d'Écosse, qui se signala surtout dans les guerres acharnées que ce pays eut à soutenir contre l'Angleterre. Le plus connu de ses membres est Archibald, comte de Douglas, qui fut envoyé par la régence d'Écosse avec 10,000 hommes pour secourir Charles VII contre les Anglais en 1421. Il défit entièrement les Anglais dans la sanglante bataille de Baugé, où périrent le duc de Clarence et le marquis de Somerset, l'un frère, l'autre oncle du roi d'Angleterre. Charles VII, en récompense, le créa lieutenant-général du royaume et duc de Touraine. En 1425, il périt dans un combat engagé malgré lui par le vicomte de Narbonne contre le général anglais Bedfort. Archibald Douglas est la souche de plusieurs familles du nom de Douglas qui se sont établies en France depuis cette époque.

DOUGLAS (Gawin), ancien poëte écossais, né à Brechin en 1474, mort de la peste en 1522, était fils d'Archibald, comte d'Angus, et fut évêque de Dunkeld. Il composa vers 1511 une traduction en vers de l'*Énéide*, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre pour le temps; elle parut pour la première fois en 1553 à Londres.

DOUGLAS (John), littérateur et théologien écossais, né en 1721, mort en 1807, occupa des postes élevés dans le clergé, fut évêque de Carlisle (1785), puis de Salisbury (1792). Il se fit d'abord connaître comme critique, défendit Milton contre les attaques de Lauder, et réfuta les attaques de Hume contre les miracles. Il contribua en 1777 et 1781 à la publication des *Voyages de Cook*.

DOULAINCOURT, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 26 kil. S. E. de Vassy; 700 hab.

DOULENS ou **DOULLENS**, *Donicum*, ch.-l. d'arr. (Somme), sur l'Authie, à 28 kil. N. d'Amiens; 3,912 hab. Vieilles murailles; bonne citadelle qui sert de prison d'état. Huile de graines grasses; filature de coton hydraulique. Les Protestants s'emparèrent de cette ville en 1572: mais le maréchal de Cossé la reprit l'année suivante. — L'arr. de Doulens a 4 cant. (Acheux, Bernaville, Domart, plus Doulens), 90 comm. et 59,023 hab.

DOULEVONT-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (H.-Marne), à 13 kil. S. de Vassy; 750 hab. Usines.

DOUNE, joli village d'Écosse (Perth), sur le Teith, à 13 kil. N. O. de Stirling; 3,000 hab. Étoffes de coton.

DOUR, *Dura*, ville de la Belgique (Hainaut), à 14 kil. S. O. de Mons; 4,600 hab.

DOURANIS, tribu d'Afghans, répandue dans les provinces de Kandahar, Hérat, Férah; 500,000 hab. C'est d'elle que sont sortis les souverains récents du Kaboul.

DOURDAN, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), sur l'Orge, à 19 kil. S. E. de Rambouillet; 2,546 hab.

Vieux château. Commerce de grains et laines. La Bruyère est né aux environs de cette ville.

DOURGNE, ch.-l. de canton (Tarn), à 13 kil. S. O. de Castres; 1,700 hab. Carrières de marbre statuaire gris et blanc.

DOURLACH, *Durlacum*, et plus anciennement *Turris ad Lacum* (la tour du lac), ville du grand-duché de Bade, à 4 kil. E. de Carlsruhe; 4,000 hab. C'était jadis le ch.-l. du margraviat de Bade-Dourlach. *Voy.* BADE.

DOURO, fleuve d'Espagne. *Voy.* DUÉRO.

DOUSA (Janus) ou Jean VAN DER DOES, seigneur de Noordwyck, en Hollande, né en 1545, mort en 1604, fut à la fois littérateur, magistrat et guerrier. En 1572, il fut envoyé en Angleterre pour engager la reine Elisabeth à se déclarer en faveur des Hollandais contre les Espagnols; en 1574, il soutint avec fermeté les assauts que ceux-ci livrèrent à la ville de Leyde, les força à lever le siége, et contribua par ses services civils et militaires à l'affranchissement de sa patrie. Il fonda l'université de Leyde et en fut le premier curateur. Il fut nommé en 1574 conservateur des archives hollandaises. Il puisa dans les titres originaux les matériaux d'un ouvrage historique fort estimé, les *Annales de la Hollande depuis l'an* 898 *jusqu'en* 1218, publiées en vers élégiaques latins en 1599, et en prose l'an 1601, en 10 livres. Il y travailla avec son fils Jean Dousa. Outre ces *Annales*, on a de Dousa des *Commentaires* sur Horace, sur Catulle, Tibulle, Pétrone, Plaute, etc. — Il laissa plusieurs fils qui furent aussi des savants distingués.

DOUVNO, petite ville de Bosnie, à 19 kil. S. E. de Livno. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Delminium*.

DOUVRES, *Dubris* des anciens, *Dover* en anglais, ville d'Angleterre (Kent), à 26 kil. S. E. de Cantorbéry, et à 106 kil. S. E. de Londres, sur la Manche; 12,000 hab. Beaucoup d'ouvrages de fortifications. Port où entrent les navires de 40 à 50 tonneaux. C'est un des *Cinq-Ports* (*Voy.* CINQ-PORTS). Le passage de Douvres à Calais est de tous les passages d'Angleterre en France le plus usité (*Voy.* CALAIS). Bains de mer.

DOUVRES, ch.-l. de canton (Calvados), à 12 kil. N. de Caen; 2,000 hab. Dentelles de soie, de fil.

DOUVRES, *Dover*, est encore le nom de diverses villes des Etats-Unis. *Voy.* DOVER.

DOUZE TABLES (loi des). *Voy.* TABLES et DÉCEMVIRS.

DOVER, ville et port d'Angleterre. *Voy.* DOUVRES.

DOVER, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état du Delaware, à 125 kil. N. E. de Washington; 1,500 hab. Grand commerce de farine.

DOVER, ville des États-Unis (New-Hampshire), à 53 kil. E. de Concord; 3,000 hab. Forges, clouteries. Commerce de bois de charpente. — Il y a d'autres villes du nom de Dover dans l'Amérique du Nord; mais elles sont peu importantes.

DOW (Gérard), peintre hollandais, élève de Rembrandt, né à Leyde en 1613, mort en 1674, s'attacha à représenter les objets de la vie commune et la nature morte. Tous ses tableaux sont d'un fini admirable; on remarque, entre autres, *la Femme hydropique*, regardée comme un chef-d'œuvre; *la jeune Ménagère*; *l'Epicière de village*, *le Trompette*; *une Cuisinière hollandaise*; *le Peseur d'or*; *l'Astrologue*; *une vieille Femme en prières*; le portrait de sa famille et le sien.

DOW (Alexandre), officier anglais, né en Écosse, mort dans l'Inde en 1779, se distingua par ses services militaires et ses talents littéraires. Il a donné une *Histoire de l'Indostan* (1772), trad. de l'ouvrage persan intitulé *Taryckhi Ferichtah*; on lui doit aussi la traduction de plusieurs *Contes persans*.

DOWLATABAD, ville de l'Inde. *Voy.* DAOULATABAD.

DOWN, comté maritime de l'Irlande, dans l'Ulster, au S. de celui d'Antrim : 80 kil. sur 40; 352,500 hab. Ch.-l., Down-Patrick. Sol montueux, lacs; eaux thermales et richesses minérales ; houille, cuivre, plomb, marbre, ardoises, etc.; peu de bois et de froment, beaucoup d'avoine et de pommes de terre, bétail médiocre, moutons excellents, chevaux et chèvres. Quelque industrie, agriculture arriérée.

DOWN-PATRICK, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Down, à 120 kil. N. E. de Dublin; 4,800 hab. Quatre grandes rues qui se coupent à angle droit. Commerce de toiles et de pommes de terre. On y voit la sépulture de saint Patrick, patron de l'Irlande.

DOWNTON, ville d'Angleterre (Wilt), à 9 kil. S. de Salisbury; 5,000 hab. Dentelles, coutil, drèche, papier; tanneries.

DOYEN (Gabriel-François), peintre français, élève de Vanloo, né à Paris en 1726, mort en 1806, fut le maître de David. Il a donné trois tableaux remarquables: *la Mort de Virginie*, *Sainte Geneviève des Ardents*, et *la Mort de saint Louis*. Au commencement de la révolution, Doyen, sur les instances de Catherine II, czarine de Russie, s'établit dans ce pays où il exécuta plusieurs ouvrages remarquables.

DOZULÉ, ch.-l. de cant. (Calvados), à 17 kil. S. O. de Pont-l'Évêque; 350 hab.

DRAC, riv. de France, naît au col des Deux-Courettes dans le dép. des Hautes-Alpes, entre dans celui de l'Isère, et tombe dans l'Isère sous Sassenage, après un cours de 130 kil.

DRACON, archonte et législateur des Athéniens, donna vers l'an 624 av. J.-C. des lois criminelles si rigoureuses, que l'orateur Démade les disait écrites avec du sang. Aussi tardèrent-elles peu à tomber en désuétude, et à être remplacées par celles de Solon. On trouve onze des lois de cet archonte dans un ouvrage publié à Lyon en 1588, sous le titre de *Jurisprudentia vetus Draconis*, *Pradulpho Prateio collectore ac interprete*.

DRAGONERA, une des îles Baléares, à 3 kil. O. de Majorque : 3 kil. de long. Elle est inhabitée.

DRAGONNADES, nom donné aux cruelles vexations exercées par des gens armés contre les Protestants sous le règne de Louis XIV, par suite de la révocation de l'édit de Nantes (1685); on les nomme ainsi parce qu'on y employait surtout des dragons.

DRAGUIGNAN, ch.-l. du dép. du Var, à 790 kil. S. E. de Paris (870 kil. par la route de Lyon), à 16 kil. N. O. de Fréjus; 9,794 hab. Nombreuses fontaines, joli jardin botanique, bibliothèque, petit musée. Fabriques de bas, gros draps; distilleries, savon, sel de saturne ; grand commerce d'huile d'olive. — L'arr. de Draguignan a 11 cant. (Aups, Callas, Comps, Fayence, Fréjus, Grimaud, Lorgues, Le Luc, Salernes, Saint-Tropez, plus Draguignan), 59 communes et 86,873 hab.

DRAGUT, amiral ottoman, né dans l'Anatolie au commencement du XVIe siècle, élève et successeur de Barberousse, avait été d'abord domestique d'un corsaire. Il se signala par ses courses et ses dévastations sur les côtes du roy. de Naples et de la Calabre. Jeannetin Doria, neveu d'André Doria, le fit prisonnier en 1550, et ne le relâcha qu'à prix d'argent. Bloqué de nouveau par André Doria (1560) au havre de l'île de Gerbes, il échappa par son audace. Il rejoignit les Turcs devant Malte, 1565, avec 15 galères, et fut tué à ce siége par un boulet de canon.

DRAKE (François), célèbre marin anglais, né en 1545 près de Tavistock (Devonshire), fut capitaine de vaisseau dès l'âge de 22 ans. En 1572, à la tête de deux navires, il enleva aux Espagnols les villes de Nombre-de-Dios et de Venta-Cruz situées sur la côte orient. de l'isthme de Panama. De 1577 à 1580 il fit, avec l'approbation de la reine Élisabeth, un voyage autour du monde, pendant lequel il attaqua et battit souvent les Espagnols, et prit possession des côtes de la Californie, qu'il nom-

ma la *Nouvelle-Albion*. En 1585 il s'acquit une nouvelle gloire en s'emparant de plusieurs places aux Canaries, au cap Vert et à Saint-Domingue. La reine le nomma alors vice-amiral, et en 1588 il coula à fond dans le port de Cadix 23 vaisseaux de la fameuse flotte espagnole dite l'*Armada*, dirigée par Philippe II contre l'Angleterre. En 1594 il enleva aux Espagnols Sainte-Marthe en Amérique et Rio-de-la-Hacha; mais il échoua dans la principale attaque contre Panama, et le chagrin qu'il en conçut le fit mourir à Porto-Bello en 1596. François Pretty a écrit en anglais le journal de la navigation de Drake: *The famous Voyage of Drake into the south sea*, Londres, 1600, in-12; trad. en français par Louvencourt, Paris, 1627, et 1641, in-12.

DRAKENBORCH (Arnold), professeur et commentateur hollandais, né à Utrecht en 1684, mort dans la même ville en 1747; remplaça Burmann dans sa chaire de rhétorique et d'histoire à Utrecht, 1716. Il a donné d'excellentes éditions de *Silius Italicus*, 1717, et de *Tite Live*, 1738 à 1746, 7 vol. in-4; et de savantes dissertations *De præfecto urbis*, *De officio præfectorum prætorii*, etc.

DRAMA, *Drabescus*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 49 kil. E. de Sères, au N. de la plaine de Philippes. Commerce assez actif avec Larisse. Ruines aux environs.

DRAMMEN, nom sous lequel on comprend les deux villes réunies de Strœmsoë et de Bragernaes, en Norwége, situées à 28 kil. S. O. de Christiania; 6,000 hab.

DRAMMENSFIORD, portion du golfe de Christiania, a 22 kil. de long et 2 kil. de large.

DRANG-TRONG. *Voy.* COCHINCHINE.

DRANSE, nom commun à deux riv. qui coulent sur les confins de la Suisse et de l'Italie: l'une, la Dranse savoyarde, vient du S. et tombe dans le lac de Genève, à 6 kil. N. E. de Thonon; l'autre, la Dranse valaisane, formée de 2 torrents qui naissent dans le Grand-Saint-Bernard, vient du N. et se jette dans le Rhône à Martigny.

DRAPARNAUD (J.-Raimond), naturaliste, né à Montpellier en 1772, professa l'histoire naturelle à l'école de médecine de cette ville, et mourut en 1804. Il a laissé une *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, publiée en 1805, 1 vol. in-4, avec figures, et un traité des *Conferves*, resté manuscrit.

DRAPARNAUD (Victor-Xavier), poëte dramatique, frère du précédent, né à Montpellier en 1773, mort en 1833, a donné au théâtre plusieurs pièces médiocres, entre autres: *le Prisonnier de Newgate*, drame, 1817; *Louis-le-Débonnaire*, trag., 1822; *Maxime* ou *Rome livrée*, trag., 1833; *la Clémence de David*, trag., 1825; *Honneur et Préjugé*, drame, 1826: *Thomas Morus*, 1827; *l'École de la Jeunesse*, 1828. On lui doit aussi plusieurs poésies lyriques de circonstance.

DRAVE, *Drau* en allemand, *Dravus* en latin, riv. des États autrichiens, naît dans le Pusterthal en Tyrol, sépare la Croatie et l'Esclavonie de la Hongrie, devient navigable à Villach et se jette dans le Danube par la rive droite sous Eszek, après un cours de 450 kil. Elle reçoit le Gurk, le Glan, le Lavant, la Muhr, etc.

DRAVIRAS, nom sous lequel on réunit d'ordinaire les cinq soubabies qui composent le Décan tributaire des Anglais. *Voy.* DÉCAN.

DRAYTON, ville d'Angleterre, dans le comté de Shrop, sur le Tern, à 24 kil. N. E. de Shrewsbury; 4,600 hab.

DRAYTON (Michel), poëte anglais, né en 1563 dans le comté de Warwick, mort en 1631, a publié des *Pastorales*, des *Élégies*, des *Chansons*, une *Description de l'Angleterre* (*Polyolbion*) en vers alexandrins, etc. On a imprimé ses *Œuvres*, Londres, 1748, in-fol., et 1753, 4 vol. in-8.

DREBBEL (Corneille VAN), né en 1572 à Alkmaër (Hollande), mort à Londres en 1634, se fit une grande réputation par ses talents en physique et en mécanique; obtint la faveur de Jacques I, roi d'Angleterre, de Rodolphe II et de Ferdinand II, empereurs d'Allemagne. Il inventa le thermomètre qui porte son nom, découvrit la teinture en écarlate. On lui attribue, mais à tort, l'invention du microscope et du télescope. Il passa de son temps pour un magicien; il paraît avoir connu la fantasmagorie. Il a laissé deux ouvrages en hollandais qui ont été traduits en français sous le titre de *Traités de la nature des Éléments, de la Quintessence*, dans un recueil de *Traités de philosophie naturelle*, Paris, 1672.

DRENTHE, prov. de Hollande, entre celles d'Over-Yssel, de Frise, de Groningue, et le roy. de Hanovre; 62 kil. sur 60; 48,000 hab. Ch.-l., Assen. Sol sablonneux et peu fertile. Pâturages, tourbières. Fabriques de toile et de gros drap.

DRÉPANE, *Drepanum*, auj. *Trapane*, ville et promontoire de Sicile, sur la côte occid., au N. de Lilybée, au pied de l'Eryx, furent ainsi nommés, selon la fable, de ce que Saturne chassé du ciel y avait laissé tomber sa faux (en grec *drepanon*). Adherbal remporta sur Claudius Pulcher une victoire navale près de Drépane, l'an 249 av. J.-C. Drépane fut avec Lilybée la dernière ville que Carthage garda en Sicile (pendant la première guerre punique).

DREPANIUS. *Voy.* PACATUS.

DRESDE, *Dresden* en allemand, ville d'Allemagne, capitale du royaume de Saxe, sur l'Elbe et le Weisseritz, à 160 kil. S. de Berlin, à 845 kil. E. de Paris, dans le cercle de Misnie; 71,000 hab. Elle se divise en 3 parties, Dresde ou la Résidence, Vieux-Dresde et Friedrichstadt. Château royal, belle église catholique, beau pont, hôtel-de-ville, palais japonais (avec bibliothèque et plusieurs belles collections), arsenal, etc. Académies et sociétés savantes; école militaire, école vétérinaire, école pour la jeune noblesse. Hôtel des monnaies. Draps, lainages, soieries, voiles, passementerie, plaqué, chapeaux, dentelle, fleurs artificielles, cartes à jouer, orfévrerie, fonderie de canons et cloches, etc. Grand commerce. — Dresde n'a acquis d'importance que dans le dernier siècle; ce n'était d'abord qu'un village de pêcheurs. Elle fut souvent ravagée par les armées, notamment dans la guerre de Sept-Ans et dans la campagne de 1813. Ses fortifications furent détruites en 1815. Cette ville a été le théâtre d'une célèbre victoire remportée le 26 et le 27 août 1813 par Napoléon sur l'armée combinée des Autrichiens, des Russes et des Prussiens, et où Moreau trouva la mort dans les rangs des alliés.

DREUX, *Durocasses* des anciens, *Drocæ* au moyen âge, ch.-l. d'arrondissement (Eure-et-Loir), à 33 kil. N. de Chartres; 6,379 hab. Tribunal de 1re instance et de commerce. Bel hôtel-de-ville, cathédrale gothique; vieux remparts, ruines du château des anciens comtes de Dreux. Filatures de coton, tanneries. Commerce en grains, volaille, veaux, bonneteries de laine. — Cette ville est très ancienne. On croit qu'elle occupe la place d'un lieu regardé par les Gaulois comme saint, et où les Druides avaient établi le centre de leur culte et une de leurs plus célèbres écoles. Dreux fut une place forte au moyen âge et soutint divers siéges remarquables. Ce fut aux environs que se livra la bataille de Dreux (1562), gagnée par les Catholiques sur le prince de Condé et les Protestants. Patrie de J. Rotrou, du musicien Philidor et du théologien Godeau. — L'arr. de Dreux a 7 cantons (Anet, Brezolles, Châteauneuf, La Ferté-Vidame, Maintenon, Nogent-le-Roi, Senonches, plus Dreux), 135 communes et 71,654 habitants.

DREUX (comté de), ancien comté de France, ainsi nommé de Dreux, sa capitale, était situé au N. du Pays Chartrain, sur les confins de la Norman-

die et de l'Ile-de-France, et dépendait originairement du duché de Normandie. Au xe siècle il était possédé par un certain Landry, dont la fille Ève le porta en dot à Gauthier, comte du Vexin; il échut ensuite à Richard I, duc de Normandie (942-996), dont la fille le porta en mariage à Eudes II, comte de Chartres (1017). Robert II, roi de France, l'enleva à ce dernier et le réunit à la couronne. Louis VII, le Jeune, le donna en 1137 à son frère Robert, qui devint le chef de la maison royale des comtes de Dreux; cette maison s'éteignit en 1365 après la mort de Simon, comte de Dreux. Le comté se trouva alors de nouveau réuni à la couronne. En 1382, Charles VI le donna à Arnaud, sire d'Albret; il le reprit à la mort de ce dernier, 1401, et le donna en 1407 à son frère Louis d'Orléans. En 1559 il fit partie du douaire de Catherine de Médicis, et en 1569 fut érigé en duché-pairie et donné en apanage à François, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, mort en 1584. Enfin, par une suite d'héritages, il passa aux ducs d'Orléans, qui le possédaient en 1789.

DREUX (Robert DE FRANCE, comte de), cinquième fils de Louis VI, dit le Gros, reçut en 1137 de son frère Louis VII le comté de Dreux, qui passa à sa postérité. En 1147 il prit part à la deuxième croisade. Il mourut en 1188.

DREUX (Philippe DE), évêque de Beauvais, mort en 1217, prélat belliqueux, se croisa deux fois, fut pris par les Musulmans au siége de St-Jean-d'Acre en 1190, et, à son retour en France, combattit contre les Anglais, qui le firent prisonnier près de Milly en 1196. Il fit ensuite la guerre en son propre nom aux Albigeois, et se signala en 1214 près de Philippe-Auguste à la journée de Bouvines. Pour se conformer aux lois canoniques, qui défendent aux prêtres de verser le sang, Philippe de Dreux ne se servait pas d'armes tranchantes, mais il assommait ses ennemis avec une lourde massue.

DREUX (Pierre DE), surnommé *Mauclerc*, issu de la même famille, et tige des ducs de Bretagne de la maison de Dreux. *Voy.* PIERRE MAUCLERC.

DREUX-BRÉZÉ (famille DE), ancienne famille, issue au XIVe siècle de Pierre, septième comte de Dreux; elle ne prit le nom de Brézé qu'au XVIIe siècle, par suite de l'échange que Thomas de Dreux fit avec le grand Condé du marquisat de la Galissonnière contre la terre de Brézé, qui fut érigée en marquisat en 1685. Du reste la famille des Dreux-Brézé n'avait d'autres rapports avec l'ancienne famille des Brézé (*Voy.* BRÉZÉ) que d'avoir également possédé la terre de Brézé. Thomas de Dreux-Brézé, baron de Berrye, fut nommé en 1701 grand-maître des cérémonies, fonction qui depuis resta à ses descendants. — Henri Evrard de Dreux-Brézé, son petit-fils, grand-maître des cérémonies sous Louis XVI, est célèbre par l'incident qui décida la fameuse séance du Jeu de Paume (20 juin 1789). Chargé par le roi, qui voulait empêcher la réunion des députés des trois ordres, de notifier à l'Assemblée nationale la fermeture de la salle de ses séances, il fut accueilli par une violente apostrophe de Mirabeau (*Voy.* ce nom), et se vit forcé de se retirer. Le marquis de Dreux-Brézé émigra avec la famille royale et ne rentra en France qu'en 1801. En 1815 il reprit ses fonctions de grand-maître des cérémonies et fut nommé pair de France; il mourut en 1829. — Son fils, Scipion, marquis de Dreux-Brézé, lui a succédé dans la pairie.

DREUX DU RADIER (Jean-François), avocat, né à Châteauneuf-en-Thimerais l'an 1714, mort dans la même ville en 1780, fut quelque temps lieutenant-criminel, et quitta cette place pour se livrer à la littérature. Il a publié, de 1749 à 1778, un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12; *Tablettes historiques et anecdotiques des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12; *Mémoires historiques, critiques et anecdotiques des reines et régentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12.

DRILO, fleuve de l'Illyrie mérid., auj. le DRIN.

DRIN ou DRINO, *Drilo* ou *Drinus*, riv. de la Turquie d'Europe, dans l'ancienne Albanie, par 18° 30' long. E., 42° 10' lat. N., formée de la jonction de deux cours d'eau nommés Drin Blanc et Drin Noir, et tributaire de l'Adriatique où elle forme à son embouchure un petit golfe, dit golfe du *Drin*. Elle formait autrefois la limite de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident.

DRIN ou DRINA, *Drinus*, riv. de la Turquie d'Europe (Bosnie), sort des monts Dinariques, sépare la Bosnie de la Servie, et grossit la Save, à 17 kil. N. E. de Belika.

DRISTRA, auj. *Silistri. Voy.* DUROSTORUM.

DROCÆ, nom latin de DREUX.

DROGHEDA, ville et port d'Irlande, dans le Leinster, ch.-l. du comté de Drogheda, sur la Boyne, à 40 kil. N. de Dublin; 18,000 hab. Port bon, mais presque barré. Grand commerce (importation de houille, etc.; exportation de grains). C'est près de cette ville que fut livrée la fameuse bataille de la Boyne, 1690. — Le comté de Drogheda est enclavé entre ceux de Louth et de Meath, et ne se compose que de la ville de Drogheda et de sa banlieue.

DROHOBYCZ, ville des États autrichiens (Galicie), à 27 kil. S. E. de Sambor; 7,500 habitants. Sources salées. Commerce de grains et de bestiaux.

DROITWICH, ville d'Angleterre (Worcester), à 9 kil. N. E. de Worcester; 2,500 hab. Belles salines.

DROME, *Druna*, riv. de France, naît au Val-Drôme, sur la limite orientale du dép. des Hautes-Alpes; arrose Die, Fontaix, Saillans, Crest, et tombe dans le Rhône au-dessous de Pont-Livron, après un cours de 110 kil. environ.

DRÔME (dép. de la), dép. français, situé à l'E. du Rhône qui le sépare du dép. de l'Ardèche, à l'O. du dép. des Hautes-Alpes, au S. du dép. de l'Isère, au N. de celui de Vaucluse; 124 kil. sur 80; 6,570 kil. carrés; 305,499 hab. Ch.-l., Valence. Il est formé d'une partie du Dauphiné et de la Provence. Houille, marbre blanc, granit, albâtre, pierre de taille statuaire, plâtre, belles argiles à potier, cristal de roche, etc. Sol rocailleux; à l'E. le sol s'élève et se couvre de belles forêts : grains en petite quantité; très bons vins (de l'Ermitage, de Die, etc.): fruits exquis, légumes, chanvre, garance, châtaignes, truffes noires, etc.; riches prairies. Lainages communs; distilleries, poteries, verreries, papeteries, etc. Commerce de vins, miel, cire, amandes, etc. — Le dép. de la Drôme se divise en 4 arrondissements (Valence, Die, Nyons, Montélimart), 28 cantons et 359 communes; il dépend de la 7e division militaire, ressort de la cour royale de Grenoble et forme le diocèse de Valence.

DROMOS ACHILLEOS, auj. *Rossa-Dscharigatsch. Voy.* ACHILLE (cours d').

DRONERO, ville des États sardes, sur la Maira, à 13 kil. N. O. de Coni; 6,450 hab. Toiles.

DRONNE, riv. de France, naît près de Montbrun dans le dép. de la Haute-Vienne, baigne Brantôme, Bourdeilles, Aubeterre, La Roche-Chalais, et tombe dans l'Isle à 2 kil. au-dessous de Coutras.

DRONTHEIM, en norwégien *Trondhiem*, ville de Norwége (Nordenfiels), à 400 kil. N. de Christiania, par 8° 45' long. E., 63° 25' lat. N., sur la mer; 9,000 hab. Évêché. Bon port. Jolie ville, quoique en bois. Situation charmante. Cathédrale de Saint-Olof (élevée à la place d'une magnifique basilique qui fut incendiée en 1710 et qui pendant des siècles avait été un lieu de pèlerinage célèbre dans tout le Nord). Académie royale des sciences, biblioth., cabinet des sciences naturelles, séminaire pour l'in-

struction des Lapons, etc. Drontheim est l'entrepôt du cuivre des mines de Roraas. On y fait un grand commerce de bois, de harengs et d'huile de poisson.

DRONTHEIM (NORDRE-) et SONDRE-DRONTHEIM, nom de deux bailliages du Nordenfiels en Norwége. Le second a pour ch.-l. Drontheim.

DROUE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 26 kil. N. de Vendôme; 900 hab.

DROUET, conventionnel, né en 1763, mort en 1824, était maître de poste à Sainte-Ménehould lorsque Louis XVI, fuyant de Paris avec sa famille, passa par cette ville, le 21 juin 1791, pour se rendre à Montmédy. Drouet, ayant reconnu ce prince à cause de sa ressemblance avec le portrait empreint sur les assignats, prit une route détournée pour arriver avant lui à Varennes; il mit sur pied dans cette ville les autorités et la garde nationale, et parvint ainsi à faire arrêter la famille fugitive. En 1792, il fut nommé député à la Convention, et s'y fit remarquer par son exaltation. En 1795, il siégea au Conseil des Cinq-Cents, en 1798 au Corps législatif, et l'année suivante il fut nommé sous-préfet à Sainte-Ménehould. Il fut exilé comme conventionnel à la Restauration.

DROZ (Pierre JACQUET-), habile mécanicien suisse, né en 1721 à La Chaux-de-Fond, dans le comté de Neufchâtel, mort à Bienne en 1790, trouva d'abord le moyen d'adapter, à peu de frais, aux horloges communes un carillon et des jeux de flûte; inventa une pendule qui, au moyen de la combinaison de deux métaux inégalement dilatables, marchait sans être remontée tant que les pièces n'en seraient pas usées par le frottement; fit une pendule astronomique et un automate qui écrivait lisiblement et faisait tous les mouvements des doigts. — Henri-Louis Jacquet Droz, son fils et son élève, né à La Chaux-de-Fond en 1752, mort en 1791, n'avait pas encore 22 ans lorsqu'il apporta à Paris un automate dessinateur et une figure de jeune fille qui touchait du clavecin, suivait des yeux la musique, et indiquait la mesure par des mouvements de tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie. Droz fabriqua encore deux mains artificielles, imitant et remplaçant presque la nature; Vaucanson lui dit en les voyant : « Jeune homme, vous commencez par où je voudrais finir. »

DRUENTIA, riv. de Gaule, auj. la DURANCE.

DRUIDES, ministres de la religion chez les anciens Gaulois ou Celtes; on fait dériver leur nom, soit du mot grec *drus* (chêne), soit des mots irlandais *de rhouydd* (parlant de Dieu). Les Druides se partageaient en trois classes : 1° les *druides* proprement dits ou prêtres, qui furent dans l'origine possesseurs du suprême pouvoir, mais qui le cédèrent dans la suite aux *brenns* ou chefs des guerriers; 2° les *eubages*, devins et sacrificateurs; 3° les *bardes*, qui chantaient les hymnes divins et les exploits des héros. Les Druides croyaient à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose; l'objet de leur culte était surtout la Nature; cependant ils reconnaissaient plusieurs dieux, tels qu'Esus ou Hésus, Teutatès, etc.; mais ils n'avaient point de temples; ils se réunissaient dans de sombres forêts, entre Dreux et Chartres, et à certains jours y cueillaient en grande cérémonie le *gui* sacré sur un chêne antique. Dans les grandes calamités, les Druides immolaient des victimes humaines. Les *dol-men* et les *men-hir*, pierres énormes que l'on trouve en grand nombre sur les côtes de la Bretagne, sont regardés comme les autels où se consommaient ces sacrifices sanglants. Le druidisme était mêlé d'une foule de pratiques superstitieuses; il attachait de mystérieuses vertus à certaines plantes, telles que la sélage, la samole, la verveine, et surtout le *gui*, auquel étaient attribuées des propriétés merveilleuses. Les Druides étaient en même temps médecins, astronomes, physiciens; ils n'avaient rien d'écrit; toute leur science était contenue dans des pièces de vers qu'ils apprenaient par cœur. Il y avait aussi des Druidesses : elles prédisaient l'avenir et consultaient les entrailles des victimes. Les invasions successives des barbares et l'établissement du christianisme dans les Gaules mirent fin à la religion des Druides; elle disparut vers le VIe siècle.

DRULINGEN, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), à 24 kil. N. O. de Saverne; 400 hab.

DRUMMOND (William), historien et poëte écossais, surnommé *le Pétrarque écossais*, né en 1585 à Hawthornden, mort en 1649 du chagrin que lui causèrent les malheurs et la fin tragique de Charles I. Il a écrit une *Histoire d'Écosse* de 1423 à 1643, in-8, où il professe les opinions les plus monarchiques, et des poésies élégiaques remarquables par leur mélodie. On a publié ses *Œuvres complètes*, Edimbourg, 1711.

DRUNA, riv. de Gaule, auj. la DRÔME.

DRUSES. *Voy.* DRUZES.

DRUSUS (M. Livius), tribun du peuple l'an 122 av. J.-C., fut opposé par le sénat à C. Gracchus, qui s'était rendu redoutable par sa popularité. Pour détruire l'influence de ce tribun séditieux, Drusus, au nom du sénat, combla le peuple de faveurs et de largesses, et distribua gratuitement des terres. Il géra ses fonctions avec la plus grande intégrité, et fut nommé consul l'an 112 av. J.-C. — M. Livius Drusus, son fils, tribun l'an 90 av. J.-C., suivit le même plan de conduite que lui, et chercha à rattacher le peuple au sénat par des largesses et des lois populaires; mais il périt assassiné l'année suivante; on soupçonna un de ses collègues d'être le meurtrier.

DRUSUS (Cl. Nero), fils de Livie et frère puîné de Tibère, fut adopté par Auguste. Il remporta plusieurs victoires dans les Gaules, la Rhétie, la Vindélicie et la Germanie, et fit creuser le canal du Rhin au Flevo (Yssel). Il mourut jeune, l'an 9 de J.-C. Il fut père du célèbre Germanicus.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, 2e femme de cet empereur, montra beaucoup de courage lors de la sédition de Pannonie (14 de J.-C.). Son père l'éleva au consulat (21) et partagea avec lui la puissance tribunitienne. Mais le jeune prince ayant donné un soufflet à Séjan, celui-ci, pour se venger, le fit empoisonner, l'an de J.-C. 23.

DRUZES ou DEROUZ, peuple de la Syrie, habite le N. du pachalik d'Acre, dans le pays qui s'étend de Balbek à Arnoun, et le long de la Méditerranée, entre Djébaïl et Saïde. Leur nombre s'élève à 120,000 individus, dont 40,000 hommes pouvant porter les armes. Ils sont tributaires du pacha d'Égypte, mais de fait presque indépendants. Les Druzes sont hospitaliers, belliqueux; ils professent une religion particulière, dérivée de celle des Ismaéliens et dont le point capital est l'adoration du calife Hakem Biamrillah, qui vivait au commencement du XIe siècle, et qu'ils croient un Dieu incarné; aussi leur chef s'appelle-t-il toujours *hakem*. Le hakem des Druzes réside à Déir-el-Kamar. Les Druzes ont pris, dit-on, leur nom de Durzi, un des premiers apôtres du calife Hakem, qui conduisit en Syrie ses partisans persécutés en Egypte. Retirés dans les montagnes du Liban, les Druzes devinrent redoutables : ils résistèrent longtemps aux attaques des Turcs, et ne furent soumis au tribut qu'en 1588 par le sultan Amurat IV. Depuis ce temps, ils reconnaissent la domination ottomane. M. Sylvestre de Sacy a publié l'*Exposé de la religion des Druzes*, Paris, 1838, 2 vol. in-8.

DRYADES (du mot grec *drys*, chêne), nymphes qui présidaient aux bois et aux arbres en général. Il ne faut point les confondre avec les Hamadryades. Celles-ci étaient pour ainsi dire attachées à l'arbre, et ne pouvaient le quitter un instant : elles mouraient avec lui. Les Dryades au contraire pouvaient errer dans les bois; elles étaient immortelles.

DRYANDER (Jonas EICHMANN, connu sous le nom grec de), naturaliste suédois, disciple de Linné, né en

1748, mort en 1810, se rendit en Angleterre, devint membre de la Société Linnéenne de Londres, et fut mis par J. Banks à la tête de sa bibliothèque. On a de lui des *Mémoires*, qui se trouvent dans les *Transactions* de la Société Linnéenne, et le *Catalogue de la bibliothèque de J. Banks*, 1800, 5 vol. in-8, ouvrage qui présente la bibliographie la plus complète et la mieux faite des sciences naturelles.

DRYDEN (J.), célèbre poëte anglais, né en 1631 à Adwinckle (Northamptonshire), mort en 1701, commença à faire des vers au collége. D'un caractère versatile et vénal, il débuta devant le public par des stances à la louange de Cromwell (1658), et deux ans après, il célébra le retour de Charles II, dans un poëme intitulé : *Astrea redux;* il composa aussi en l'honneur de ce prince l'*Annus mirabilis* (1666), et fut nommé en récompense poëte lauréat (1668). Il s'adonna ensuite au théâtre, fit des comédies et des tragédies, et obtint pendant trente ans une suite de succès non interrompue. Ses meilleures pièces sont *Don Sébastien* et *la Conquête de Grenade.* Il s'exerça aussi dans le genre satirique, publia quelques satires politiques, entre autres *Absalon et Achitophel* (contre la révolte de Monmouth), qui lui attirèrent beaucoup d'ennemis et l'exposèrent même à de mauvais traitements. Peu avant la révolution de 1688, il se fit catholique pour plaire à Jacques II : aussi perdit-il son titre de poëte lauréat sous Guillaume d'Orange. N'ayant plus d'autres ressources que son talent, il se remit à l'œuvre, quoique déjà vieux. C'est alors qu'il composa plusieurs de ses meilleurs ouvrages : sa *Traduction de Virgile*, 1697 ; des traductions de *Juvénal*, de *Perse*, ses *Fables*, 1698, et la plus belle de ses odes, *la Fête d'Alexandre,* pour la Sainte-Cécile. Outre ses ouvrages en vers, il en a composé quelques-uns en prose ; le plus estimé est l'*Essai sur la poésie dramatique.* Dryden est mis à la tête des poëtes classiques de l'Angleterre pour l'élégance, l'harmonie, le goût ; on le regarde comme le père de la critique dans son pays. Il est à regretter que, pressé le plus souvent par le besoin, il ait travaillé avec trop de précipitation. Walter Scott a donné en 1808 une édition complète de Dryden, Londres, 18 vol. in-8, réimprimée à Edimbourg, 1821.

DRYOPES, peuplade sortie, dit-on, de l'Arcadie. Ils se fixèrent à une époque reculée sur les bords du Haut-Céphise et au S. du mont OEta, d'où ils étendirent leurs ravages dans les environs. Hercule les chassa de ce pays qui reçut alors les Doriens et prit le nom de Doride. Les Dryopes se dispersèrent et allèrent, les uns en Argolide où ils élevèrent Asine, les autres en Eubée où ils fondèrent Caryste ; quelques-uns passèrent en Asie avec les émigrants athéniens et ioniens, et s'établirent près de Cyzique, quelques-uns même abordèrent dans l'île de Cypre.

DRYOPIDE. *Voy.* DRYOPES et DORIDE.

DUACUM, ville de la Gaule, auj. DOUAI.

DU BARRY (Jeanne VAUBERNIER, comtesse), maîtresse de Louis XV, née à Vaucouleurs en 1744, était fille d'un commis aux barrières. Après avoir passé quelque temps chez une marchande de modes, puis dans une maison de débauche à Paris, sous le nom de mademoiselle Lange, elle fut présentée à Louis XV (1769) par le comte Jean Du Barry, dont elle avait été la maîtresse. Le vieux roi, frappé de sa beauté, conçut pour elle une vive passion et lui accorda bientôt un crédit sans bornes. On lui fit épouser, pour lui donner un rang à la cour, Guillaume Du Barry, frère du comte Jean. Elle devint bientôt l'instrument de tous les intrigants ; fit disgracier le ministre Choiseul, qui avait osé reprocher au roi l'abjection de son choix ; contribua beaucoup à l'exil des parlements (1771), distribua les grâces au hasard, et dilapida les finances. Louis XV fit bâtir pour elle le pavillon de Luciennes, près de Marly. A la mort du roi (1774), elle se retira de la cour et vécut ignorée jusqu'à la Révolution. A cette époque elle fit courir le bruit qu'on lui avait volé ses diamants et les porta en Angleterre pour secourir les émigrés. Arrêtée à son retour, elle fut condamnée à mort en 1793. Elle montra une grande faiblesse dans ses derniers moments. On a publié un grand nombre d'ouvrages sur mad. Du Barry. On peut consulter l'*Histoire de France au* XVIII*e siècle*, de Ch. Lacretelle ; la *Vie privée de Louis XV*, par Moufle d'Angerville, Londres, 1781, 4 vol. in-12 ; *Lettres originales de madame la comtesse Du Barry*, par Pidansat de Mairobert, Londres, 1779, in-12, etc.

DU BARTAS (Guillaume DE SALUSTE), poëte français, né à Montfort, 1544, mort en 1590, se distingua sous Henri IV par sa bravoure dans les combats et son talent pour les négociations, et fut chargé de missions en Angleterre et en Danemark. Il composa des poésies qui obtinrent un grand succès ; le plus connu de ses ouvrages est *la Semaine de la Création*, en 7 livres, qui eut plus de 30 éditions en six ans ; il a fait aussi une *Seconde Semaine*, qui comprend des histoires de l'Ancien Testament. Ce poëte avait de la verve, de l'imagination, mais manquait entièrement de goût. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1611, 1 vol. in-fol.

DUBBOI, principauté de l'Inde indépendante, dans l'ancien Guzzerat, fait partie des domaines médiats de la Compagnie anglaise, et a pour ch.-l. une ville du même nom, par 22° 4' lat. N.

DU BELLAY (Jean), cardinal, homme d'état, né en 1492, fut élevé aux plus hautes dignités par François I. Lorsque Charles-Quint débarqua en Provence, Du Bellay resta à Paris avec le titre de lieutenant-général du royaume et eut le commandement de la Picardie et de la Champagne. Ses services lui méritèrent successivement les évêchés de Paris, de Limoges et du Mans, et l'archevêché de Bordeaux. C'est sur sa proposition que François I fonda le Collége royal de France à Paris. Après la mort de ce prince, il se retira à Rome, où il mourut en 1560. On a de lui des *Poésies* latines (élégies, épigrammes, odes), Paris, 1549), quelques pièces sur François I, et un grand nombre de *Lettres.* Rabelais était attaché à sa personne en qualité de secrétaire.

DU BELLAY (Joachim), poëte, neveu du précédent, né vers 1524 à Liré près d'Angers, mort à Paris en 1560. Ses vers lui donnèrent accès à la cour, où on l'appela *l'Ovide français.* Des ennemis secrets le firent accuser d'irréligion ; ces tracasseries le conduisirent au tombeau. On a de lui : *Poésies françaises*, Paris, 1561, in-4, et 1597, in-12; *Poésies latines*, 1569, en deux parties, in-4. Il écrivit en prose la *Défense et illustration de la langue française*, 1553, in-8. Du Bellay fut avec Ronsard un de ceux qui cultivèrent les premiers la poésie française.

DU BIEZ (OUDART), maréchal de France, illustra les règnes de François I et de Henri II. Il servit avec une haute distinction en Italie et reçut le bâton de maréchal en 1542. Il partagea avec le connétable de Montmorency la gloire d'avoir déconcerté les projets de Charles-Quint lorsque ce prince envahit la Provence (1544). Il battit deux fois les Anglais en Picardie ; mais une faute de son gendre, Jacques de Coucy-Vervins, qui rendit aux Anglais la place de Boulogne (1545), lui fit perdre la confiance du roi. Mis en jugement avec Coucy (1549), ils furent condamnés l'un et l'autre à perdre la tête. Coucy subit sa sentence. Henri II fit grâce au maréchal, qui fut enfermé au château de Loches. Il en sortit au bout de trois ans, et mourut de chagrin à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent réhabilitées en 1575.

DUBIS, riv. de Gaule, auj. le DOUBS.

DUBLIN, *Balla-na-Cleib* et *Drom-choll-Cœl* en langue erse, *Eblana portus* et *Dublana* des anciens, ville capit. de l'Irlande, ch.-l. de la prov. de Lein-

ster et du comté de Dublin, par 8° 30' long. O., 53° 21' lat. N., à 460 kil. N. O. de Londres; 250,000 hab. C'est une des plus belles villes du Royaume-Uni. Le Liffey la traverse, 2 canaux l'environnent, et elle est située sur une superbe baie dite *baie de Dublin;* mais le mouillage est incommode malgré les immenses travaux qu'on y a exécutés. Deux archevêchés, l'un anglican, l'autre catholique. Université. Boulevards de 16 kil. de tour. Bassins, phare, docks, place dite *Saint-Stephen's Green.* Cirque royal. Nombreux jardins de plaisance; 6 ponts en pierre et un en fer. Edifices principaux : banque nationale, bourse, douane, palais de justice, magasin à tabac, archives, collége de la Trinité ou université, théâtre royal, mairie, timbre, cathédrale de Saint-Patrick, superbes hôpitaux, casernes, halles aux toiles, nouvelle halle aux blés, palais du lord-lieutenant. Ecole des sciences naturelles, grand jardin botanique de Glassnevin; école de chirurgie, institut Fenaigle, institut des sourds-muets; Académie royale Irlandaise, société royale de Dublin (agricole), Société Irlandaise (des écoles élémentaires), Société Biblique; bibliothèques, musée. Soieries, brasseries, distilleries, etc. Commerce de lin, toile, serges, laines, beurre, etc. — Cette ville est très ancienne : suivant Ptolémée, elle existait dès l'an 140 de J.-C. Néanmoins, ce ne fut qu'un misérable bourg jusqu'en 1213, époque où les Anglais qui s'en étaient rendus maîtres y élevèrent un château : elle fut fortifiée pendant le xve siècle. Elisabeth et Charles I l'embellirent; mais la guerre arrêta son accroissement, et ce n'est guère que depuis 60 ans que Dublin est devenue ce qu'elle est aujourd'hui.

DUBLIN (comté de), comté d'Irlande (Leinster), sur la mer, entre ceux de Meath au N., de Wicklow au S.; 49 kil. sur 31 ; 176,000 hab. sans la ville. Ch.-l., Dublin. Montagnes au S. ; marais, sol argileux, quelques endroits assez fertiles; peu de bois; granit, grès, ocre, marne, pierres calcaires, etc.

DUBLIN (LOWER-), commune des États-Unis (Pensylvanie), à 15 kil. N. E. de Philadelphie, sur la Delaware; 3,000 hab.

DUBOCAGE (BARBIÉ). *Voy.* BARBIÉ.

DUBOCCAGE (madame). *Voy.* BOCCAGE.

DUBOCCAGE (MANOEL BARBOSA). *Voy.* BOCCAGE.

DUBOIS (Guillaume), cardinal, né en 1656 à Brive-la-Gaillarde en Limousin, était fils d'un pauvre apothicaire. Il fit ses études au collége de St-Michel à Paris, tout en remplissant auprès du principal les fonctions de domestique. Après avoir achevé ses études, il fut précepteur dans différentes maisons, et réussit enfin à se faire placer en cette qualité auprès du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et régent. Dubois, d'un esprit vif, pénétrant et astucieux, sut promptement gagner la confiance de son élève : il s'appliqua à la fois à cultiver l'intelligence du jeune duc et à servir en secret son goût pour le plaisir. Il sut également se concilier la faveur de Louis XIV, en déterminant son élève à épouser une fille légitimée du roi : il reçut en récompense une riche abbaye. Le duc d'Orléans, devenu régent en 1715, l'appela au conseil d'état. En 1717, Dubois se plaça au rang des grands diplomates en concluant à La Haye, de concert avec lord Stanhope, une alliance entre l'Angleterre, la France et la Hollande contre l'Espagne, qui inquiétait le régent. Dubois fut, en récompense, nommé ministre des affaires étrangères. Il acquit bientôt de nouveaux titres à l'affection du régent en découvrant et en faisant échouer la conspiration de Cellamare. Peu après, il se fit donner à force d'intrigues l'archevêché de Cambray, et obtint enfin le chapeau de cardinal. Plusieurs académies lui ouvrirent en même temps leurs portes. Tant d'honneurs ne satisfirent cependant point encore Dubois, et en 1722 il se fit nommer premier ministre. Dès lors il régna réellement en maître absolu, et, grâce à lui, la cour du régent, déjà si dépravée, sembla renchérir encore en dépravation. Heureusement que ce règne scandaleux ne fut pas long : Dubois mourut l'année suivante d'un abcès. On représente cet homme comme unissant à une débauche crapuleuse l'avarice, l'ambition, la flatterie, la fourberie; cependant on ne peut lui refuser de grands talents politiques. On a publié la *Vie privée du cardinal Dubois*, Londres, 1789, in-8, et *Mémoires secrets et correspondance inédite du cardinal Dubois, recueillis par L. de Sevelinges*, Paris, 1814, 3 vol. in-8.

DUBOIS DE CRANCÉ, ministre de la guerre sous le Directoire, né à Charleville en 1747, mort en 1814, servait en qualité de lieutenant des maréchaux de France, lorsqu'il fut nommé député aux états-généraux de 1789. Il se rangea parmi les plus fougueux démagogues, et devint membre du comité de salut public. Envoyé en cette qualité pour réprimer l'insurrection de Lyon (1793), il pressa avec énergie le siége de cette ville. Après le 9 thermidor, il adopta le parti de la réaction, et fut nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, mais il y joua un faible rôle. Il fut appelé par le Directoire au ministère de la guerre; mais après le 18 brumaire, Bonaparte lui ôta son portefeuille.

DUBOIS (le baron Antoine), professeur à la faculté de médecine de Paris, né à Gramat, près de Cahors (Lot), en 1756, mort en 1837, fut nommé professeur au collége de chirurgie en 1790, et fit partie de l'expédition d'Egypte. En 1811, il fut choisi pour accoucher l'impératrice Marie-Louise, et reçut le titre de baron. Dubois remplit jusqu'à sa mort les fonctions de médecin dans la plupart des hospices de Paris; ce qui le distinguait, c'était la sûreté et la pénétration de son coup d'œil. La vie de Dubois a été toute pratique, il a peu écrit : on a de lui plusieurs articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales.* Il a perfectionné plusieurs instruments de chirurgie, entre autres le forceps. Il a créé près de l'École de Médecine à Paris un hôpital pour la clinique, qui porte son nom.

DUBOIS OU DELEBOÉ, méd. hollandais. *Voy.* SYLVIUS.

DUBOS (l'abbé Jean-Baptiste), né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742, s'appliqua d'abord à la théologie, qu'il abandonna bientôt pour l'étude du droit public. Il fut chargé de diverses missions diplomatiques par M. de Torcy, par le cardinal Dubois et le régent, et s'en acquitta toujours avec succès. Cependant son goût pour l'histoire et la littérature lui firent abandonner la carrière politique. Il fut reçu à l'Académie Française et devint secrétaire perpétuel de cette compagnie. Le plus connu et le plus estimé de ses ouvrages est intitulé: *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 1719; il a été souvent réimprimé. On a aussi de lui : *Histoire de la ligue de Cambray*, Paris, 1709; *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734.

DUBOULAY (ÉGASSE), né vers 1610 à St-Ellier (Maine), professeur d'humanités au collége de Navarre, puis recteur et historiographe de l'université de Paris, mort en 1678. On a de lui une *Histoire de l'Université de Paris* depuis 800 jusqu'en 1600, écrite en latin, 6 vol. in-fol., 1665-73, qui a été abrégée par Crevier, et quelques autres écrits sur l'université, entre autres : *De Patronis Quatuor Nationum universitatis*, 1662, in-8; *Fondation de l'université de Paris par Charlemagne*, 1675.

DUBOURG (Anne), conseiller au parlement de Paris, né en Auvergne l'an 1521, se prononça ouvertement dans une assemblée du parlement pour le calvinisme, et parla au roi Henri II avec une grande hardiesse en faveur des nouvelles opinions. Il fut immédiatement conduit à la Bastille, puis pendu et brûlé en place de Grève, 1559. Son supplice amena la conspiration d'Amboise.

DUBRIS, ville de la Bretagne anc., auj. DOUVRES.

DUBUAT NANÇAY (L.-G.), historien et écrivain politique, né en 1732 dans une petite ville de Normandie, mort en 1787, fut élève du chevalier Folard, auprès duquel il puisa une rigidité de principes qui ne l'abandonna jamais. Après avoir été ministre de France à Dresde et à Ratisbonne, il quitta les affaires, se fixa en Allemagne, et s'y maria. Ses principaux écrits sont : *Les Origines*, ou *l'ancien gouvernement de la France, de l'Allemagne, de l'Italie*, etc., La Haye, 1757, et une *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1772, 12 vol. On regrette que ces ouvrages, fort savants d'ailleurs, soient écrits avec peu de méthode et d'élégance.

DUC (de *dux*, général). L'origine de ce titre remonte aux premiers temps de l'empire romain. On voit sous l'empereur Probus, en 276, le titre de *dux* porté par les généraux d'armée et bientôt après par les proconsuls et les préteurs. Au VIe siècle les ducs sont chargés du gouvernement des provinces, avec des pouvoirs civils et militaires; on comptait 13 ducs dans l'empire d'Occident, et 12 dans celui d'Orient. L'invasion des Barbares permit à la plupart des ducs de se rendre indépendants dans leurs gouvernements : tels furent les ducs des Bavarois et des *Alemani*. En France, dès le VIIIe siècle, Eudes, duc d'Aquitaine, transmit le premier son duché à ses descendants, et au Xe siècle, sous les derniers Carlovingiens, tous les ducs avaient érigé en principautés héréditaires les gouvernements qui leur étaient confiés. Sous les Capétiens la puissance territoriale des ducs diminua à mesure que grandit le pouvoir royal, et le titre de duc finit par n'être plus qu'une dignité. On distinguait les *ducs et pairs*, qui siégeaient au parlement; les *ducs héréditaires*, et les *ducs à brevet*, dont le titre n'était point transmissible. Une ordonnance de Charles IX, rendue en 1566, établit que les duchés héréditaires seraient réversibles à la couronne à défaut de mâles.

DUCANGE (Charles DUFRESNE), historien et glossateur, né à Amiens en 1610, mort en 1688, fut trésorier de France à Amiens, puis vint se fixer à Paris (1668), pour se livrer tout entier à ses recherches savantes. On a de lui : *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, 1678, 3 vol. in-fol., avec un supplément de Carpentier, 1766, 4 vol. in-fol.; *Glossarium mediæ et infimæ græcitatis*, 1688, 2 vol. in-fol., ouvrages indispensables pour la lecture des écrits du moyen âge. Il a aussi publié des ouvrages précieux pour les études historiques tels que l'*Histoire de Constantinople sous les empereurs français* par Ville-Hardouin, 1657, in-fol.; l'*Hist. de saint Louis* par Joinville, 1668, in-fol.; *Historia Byzantina*, 1680, in-fol.; *Zonaras*, 1686, 2 vol. in-fol. Il a en outre laissé un grand nombre de manuscrits qui se trouvent à la Bibliothèque royale. Le *Glossarium latinitatis* a été abrégé par Adelung, sous le titre de *Glossarium manuale*, etc., Halle, 1772-84, 6 vol. in-8.

DUCANGE (Victor), romancier et auteur dramatique, né en 1783 à La Haye, mort en 1833, était fils d'un secrétaire de l'ambassade française en Hollande. Il obtint sous l'empire un emploi dans le ministère du commerce, mais ayant perdu cette place à la Restauration, il s'adonna à la littérature; il fronda dans ses écrits les abus de l'ancien régime qu'on voulait faire revivre, et s'attira par là de perpétuelles vexations. Ses principaux ouvrages sont : *Valentine* ou *le Pasteur d'Uzès*, 1821, où il flétrit les massacres de 1815 (il subit pour ce livre 7 mois de prison); *Léonide* ou *la Vieille de Surène*, 1825; *la Luthérienne* ou *la Famille morave*, 1827, et *Trente Ans de la vie d'un joueur*, mélodrame fait en commun avec le pseudonyme *Dinot*, et qui a eu une vogue prodigieuse.

DUCAS, famille grecque qui fournit plusieurs empereurs à Constantinople. *Voy.* ALEXIS V, CONSTANTIN XI, JEAN III, etc.

DUCAS (Michel), issu de la famille impériale des Ducas, et contemporain de la prise de Constantinople par Mahomet II, a écrit l'histoire de l'empire d'Orient depuis Jean Cantacuzène jusqu'à la chute de l'empire. Cette histoire a été publiée au Louvre en 1649 in-fol., et fait partie de la *Byzantine*; elle a été traduite en latin par Boulliau, et en français par le président Cousin.

DUCASSE (J.-B.), marin, né dans le Béarn vers 1650, mort en 1715, se distingua de bonne heure par son intrépidité, fut nommé en 1691 gouverneur de St-Domingue, devint chef d'escadre et lieutenant-général des armées navales. S'étant mis à la tête des flibustiers de St-Domingue, il fit beaucoup de mal aux Anglais, et battit l'amiral Benbow, 1701.

DUCATO, *Leucate promont.*, cap situé à l'extrémité mérid. de l'île Sainte-Maure (îles Ioniennes), par 38° 32' lat. N., 18° 13' long. E. *Voy.* LEUCATE.

DU CERCEAU (le Père), jésuite, né à Paris en 1670, se fit remarquer de bonne heure par son talent pour la poésie et pour le théâtre, composa plusieurs pièces qui furent jouées dans les colléges des Jésuites, fut produit à la cour et devint précepteur du prince de Conti. Il fut tué par son élève qui le frappa involontairement en maniant un fusil, 1730. On a du P. Du Cerceau des poésies latines, publiées en 1705, sous le titre de *Carmina varia*; des poésies françaises (fables, contes, épîtres, épigrammes), souvent réimprimées, et dont la meilleure édition est de 1785; des comédies, parmi lesquelles on remarque *Grégoire* ou *les Incommodités de la grandeur*, et dont le recueil a été publié en 1803, 3 vol. in-12; une *Histoire de Thamas Kouli-khan*, 1728 et 1742; *la Conjuration de Rienzi*, laissée imparfaite, et achevée par le P. Brumoy, 1733. M. Péricaud a donné en 1828 une édition des *Œuvres de Du Cerceau* (théâtre et poésies), 2 vol. in-8.

DU CERCEAU (ANDROUET). *Voy.* ANDROUET.

DUCEY, ch.-l. de cant. (Manche), sur la Selune, à 9 kil. S. E. d'Avranches; 1,700 hab.

DUCHASTEL. *Voy.* DUCHATEL.

DU CHASTELET (Gabrielle-Émilie LE TONNELIER DE BRETEUIL, marquise), fille du baron de Breteuil, femme célèbre par son esprit, née à Paris en 1706, morte en 1749, fut mariée jeune au marquis du Chastelet, lieutenant-général. Elle avait étudié le latin, l'anglais et l'italien, ainsi que les sciences physiques et mathématiques. Elle était liée avec les hommes les plus distingués de son temps, principalement avec Voltaire, dont elle passe pour avoir été la maîtresse. On lui doit des *Institutions de physique*, avec une *Analyse de la philosophie* de Leibnitz, 1740, et une traduction des *Principes* de Newton, publiée après sa mort par Clairaut, 1756, avec un éloge de l'auteur par Voltaire. On a publié en 1806 des lettres inédites de la marquise du Chastelet.

DUCHATEL (P.), *Castellanus*, né à Arc en Barrois vers 1480, mort en 1552, étudia à Dijon sous le savant Turell, et fut, dès l'âge de 16 ans, en état d'enseigner le latin et le grec. A la recommandation d'Érasme, il fut employé pendant quelque temps à Bâle comme correcteur d'imprimerie; puis il se mit à voyager, visita l'Italie, l'Égypte, la Palestine, la Syrie, la Grèce. A son retour, il fut présenté par le cardinal Du Bellay à François I qui, goûtant son esprit, le prit en affection, le nomma son lecteur ordinaire, l'éleva aux siéges de Tulle, de Mâcon, d'Orléans (1551), et en fit enfin son grand-aumônier. Il jouit d'un grand crédit et s'en servit pour favoriser les lettres. Il était très tolérant et protégea tant qu'il le put Robert Estienne et Dolet.

DUCHATEL (TANNEGUY). *Voy.* TANNEGUY.

DUCHATELET. *Voy.* DUCHASTELET.

DUCHÉ DE VANCY, poëte, né à Paris en 1668, mort en 1704, était fils d'un gentilhomme de la chambre du roi. Il plut à madame de Maintenon et

composa pour la maison de St-Cyr des poésies sacrées, des histoires édifiantes et des tragédies religieuses dont *Absalon* est la meilleure. On a aussi de lui des opéras; les plus connus sont *Céphale et Procris*, et *Iphigénie en Tauride*.

DUCHÊNE (le Père). *Voy.* HÉBERT.

DUCHESNE (André), *Quercetanus*, né en 1584 à l'Ile-Bouchard en Touraine, se concilia par ses utiles travaux la protection de Richelieu, et fut nommé géographe et historiographe du roi. Il mourut écrasé par une charrette, en 1640. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire, entre autres: *les Antiquités et recherches de la grandeur des rois de France*, 1609; *les Antiquités des villes, châteaux*, etc., 1610; *Bibliothèque des auteurs qui ont écrit l'histoire et la topographie de la France*, 1618; *Histoire des rois, ducs et comtes de Bourgogne*, 1619; *Historiæ Normannorum scriptores*, 1619; *Historiæ Francorum scriptores coætanei*, 1636-1641; il a aussi publié les *Œuvres* d'Abélard, 1616, d'Alain Chartier, 1617; les *Lettres* d'Étienne Pasquier, 1619, etc. — Son fils, François Duchesne, acheva et publia quelques-uns de ses ouvrages, entre autres l'*Histoire des papes*, 1653, celle *des cardinaux*, 1660.

DUCHESNOIS (mademoiselle Joséphine RAFIN), tragédienne, née en 1777, à St-Saulve près de Valenciennes, morte en 1835, débuta en 1802 dans le rôle de *Phèdre*, et obtint sur le champ un succès prodigieux; elle fut reçue sociétaire du Théâtre-Français en 1804. La figure de mademoiselle Duchesnois était peu avantageuse; mais sa taille, sa voix et le jeu de sa physionomie faisaient oublier facilement ce défaut. Cette actrice excellait dans les tragédies de Racine; parmi les rôles qu'elle a créés, Jeanne d'Arc et Marie Stuart sont ceux où elle s'éleva le plus haut. Elle quitta le théâtre en 1830.

DUCIS (Jean-François), poëte tragique, né à Versailles en 1733, d'une famille pauvre, originaire de Savoie, mort à Paris en 1816, ne prit aucune part aux grands événements politiques de son temps, et s'abandonna tout entier à sa passion pour la poésie et le théâtre. Shakespeare fut son principal modèle, et il eut le mérite de transporter sur notre scène quelques-unes des beautés du poëte anglais. Les pièces qu'il imita sont: *Hamlet* (1769); *Roméo et Juliette* (1772); *le Roi Léar* (1783); *Macbeth* (1784); et *Othello* (1792). En 1778, il donna *Œdipe chez Admète*, imitée d'Euripide et de Sophocle. La seule tragédie qui lui appartienne en propre est *Abufar* ou *la Famille arabe*; cette pièce eut un grand succès. Ducis est le plus souvent énergique, pathétique, et il atteint quelquefois au sublime; mais il ne sait pas combiner un plan, composer un ensemble. Outre ses tragédies, Ducis a composé des épitres et des poésies fugitives où l'on admire un grand talent uni aux plus nobles sentiments. Ducis remplaça Voltaire à l'Académie Française en 1778. Il vécut pauvre et indépendant, et refusa de brillants avantages que lui offrait Bonaparte. Cet homme de bien eut de nombreux amis; il fut surtout intimement lié avec Thomas. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1813, 3 vol. in-8; 1819, 6 vol. in-18 et 3 vol. in-8. M. Campenon a publié ses *Œuvres posthumes*, précédées d'une *Notice sur sa vie*, Paris, 1825, in-8.

DUCKWORTH (John-Thomas), amiral anglais, né vers 1760, mort en 1817, se distingua en 1778 au combat livré devant la Grenade par le commodore Byron à l'amiral d'Estaing; en 1794, à la victoire remportée par les Anglais sur Villaret-Joyeuse près du cap Lizard; contribua à la prise de Minorque, 1798, et fut, en récompense, nommé gouverneur de la Jamaïque; il bloqua alors St-Domingue et contraignit Rochambeau à se rendre à lui. En 1807, il força l'entrée des Dardanelles; il eût même pris Constantinople sans les efforts de l'ambassadeur français, Sébastiani. Il quitta le service la même année.

DUCLAIR, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur la Seine, à 16 kil. N. O. de Rouen; 1,300 hab.

DUCLOS (Ch. PINEAU), écrivain français, né en 1704 à Dinan en Bretagne, mort en 1772, débuta par des romans, puis s'adonna à un genre plus grave, et composa une *Histoire de Louis XI*, qui eut un grand succès, et lui valut la place d'historiographe de France (1745). Il publia ensuite les *Considérations sur les Mœurs*, qui lui firent prendre rang parmi les moralistes; Louis XV disait de ce livre: « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. » Les *Mémoires pour servir à l'histoire du* XVIIIe *siècle*, qu'il donna peu après, sont comme le complément des *Considérations*. Profitant des avantages que lui offrait sa position d'historiographe, il rédigea des *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, qui ne furent publiés qu'après sa mort; ils renferment des renseignements précieux. Duclos fut admis en 1747 à l'Académie Française, et devint en 1755 le secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il lui rendit de nombreux services, et eut la principale part à l'édition du *Dictionnaire* donnée en 1762. Duclos avait beaucoup d'esprit et une grande liberté de parole; on cite de lui plusieurs mots heureux. Ses ouvrages ont été publiés en 1806, 10 vol. in-8, et en 1820, 9 vol. in-8 (par M. Auger).

DUCOS (le comte ROGER), né en 1747 à Dax (Landes), exerçait la profession d'avocat lorsqu'il fut nommé en 1792, par le dép. des Landes, député à la Convention nationale. Il fut successivement secrétaire et président de l'assemblée, mais il s'y fit du reste fort peu remarquer. Il passa dans la suite au Conseil des Anciens. En 1799 il fut nommé membre du Directoire. A l'époque du 18 brumaire, s'étant réuni à Bonaparte et à Sieyès, il contribua à renverser ses collègues et fut proclamé troisième consul provisoire. Il devint sénateur et comte sous l'empire. Au retour des Bourbons, il reçut l'ordre de quitter la France, et périt en 1816, près d'Ulm, en s'élançant hors de sa voiture au moment où elle versait. — Un autre Ducos (Jean-François), député girondin, fut condamné à mort en 1794.

DUCOUÉDIC (Ch.-Louis), officier de la marine française, né en Bretagne, commandait la frégate *la Surveillante* comme lieutenant de vaisseau, lorsque, le 7 octobre 1779, il rencontra, à la hauteur d'Ouessant, *le Québec*, frégate anglaise, à laquelle il livra un combat des plus vifs et des plus opiniâtres. *Le Québec* sauta en l'air avec son commandant Framer; *la Surveillante*, totalement désemparée, rentra à Brest; mais Ducouédic, couvert de blessures, mourut quelques jours après. Louis XVI, qui venait de le nommer capitaine de vaisseau, fit une pension à sa veuve et à ses enfants.

DUCRAY-DUMINIL (François-Guillaume), romancier, né à Paris en 1761, mort en 1819, est auteur d'un grand nombre de romans qui eurent pendant longtemps un succès populaire. Les plus connus sont: *Alexis ou la Maisonnette dans les bois*, 1790; *les Soirées de la chaumière*, 1794; *Victor ou l'Enfant de la forêt*, 1796; *Cœlina ou l'Enfant du mystère*, 1798; *Paul ou la Ferme abandonnée*, 1802. Il rédigeait aussi le journal des *Petites Affiches*.

DU DEFFANT (Marie DE VICHY-CHAMROND, marquise), femme célèbre par sa beauté et son esprit, née en 1697 d'une famille de Bourgogne, noble mais pauvre, épousa, étant encore très jeune, le marquis du Deffant, qui était déjà d'un certain âge et dont elle ne tarda pas à se séparer. Belle, spirituelle, d'une morale peu sévère, madame du Deffant se vit bientôt entourée d'adorateurs: sa maison devint le rendez-vous de tout ce que la cour, la robe et surtout la littérature renfermaient d'hommes marquants. Elle entretint avec Voltaire, Horace Walpole, d'Alembert, le président Hénault, etc., une correspondance suivie, où elle jugeait avec sévérité, mais avec

un rare discernement, les personnages et les productions de l'époque. A 54 ans, elle eut le malheur de perdre la vue ; elle n'en conserva pas moins toute l'amabilité et toute la vivacité de son esprit jusqu'à l'âge le plus avancé. Elle mourut à 84 ans en 1780. On a de cette dame : *Correspondance avec Walpole et Voltaire*, publiée par M. Artaud, Paris, 1811, 4 vol. in-8 ; *Correspondance avec d'Alembert, le président Hénault*, etc., Paris, 1809, 2 vol. in-8.

DUDERSTADT, ville de Hanovre, à 22 kil. E. de Gœttingue ; 4,200 hab. — Cette ville appartenait à l'électeur de Mayence à la fin du siècle dernier, et faisait partie du pays d'Eichsfeld. Elle fut donnée à la Prusse en 1802, au roy. de Westphalie en 1807, et au Hanovre en 1815.

DUDLEY, ville d'Angleterre (Worcester), à 15 kil. N. O. de Birmingham ; 2,300 hab. Houille, fer, pierres calcaires aux environs ; ustensiles de fer, clouteries, verreries. — Dudley donne son nom à un canal qui va s'unir à celui de Stourbridge dans le comté de Stafford, et à celui de Worcester-et-Birmingham.

DUDLEY (Edmond), ministre de Henri VII, aida ce prince avide à remplir ses coffres par toutes sortes d'extorsions, et se rendit tellement odieux qu'à la mort du roi (1509), Henri VIII, son successeur, se vit obligé de l'abandonner à la fureur du peuple. Il fut jugé et mis à mort en 1510.

DUDLEY (Jean), duc de Northumberland, fils du préc., né en 1502, jouit de la faveur de Henri VIII, malgré la disgrâce de son père, et fut nommé par lui grand-amiral d'Angleterre. Il eut encore plus de crédit auprès de son successeur, le jeune Édouard VI ; fut créé comte de Warwick, duc de Northumberland, et supplanta Somerset qui avait longtemps joui de toute l'autorité. Celui-ci, ayant tenté de l'assassiner par vengeance, fut immédiatement mis à mort (1552). Égaré par l'ambition, Dudley conçut le projet de faire entrer la couronne dans sa famille : voyant Edouard VI près du tombeau, il lui persuada d'exclure du trône ses propres sœurs et de choisir pour héritière Jeanne Grey, issue de Henri VII, à laquelle il fit épouser un de ses fils, Guildford Dudley. Jeanne reçut pendant quelques jours le titre de reine ; mais la princesse Marie, sœur d'Édouard, ayant fait reconnaître ses droits, Dudley, abandonné de tout le monde, fut condamné à mort, ainsi que son fils et Jeanne Grey (1553). — Il laissa un autre fils, Robert Dudley, connu sous le nom de comte de Leicester. (*Voy.* l'art. suiv.)

DUDLEY (Robert), comte de Leicester, fils du précédent, né en 1531, fut quelque temps emprisonné lors de la sentence prononcée contre son père, mais recouvra bientôt sa liberté, et jouit du plus grand crédit sous Élisabeth. Il prit sur cette princesse un ascendant presque absolu par la beauté de sa figure, l'élégance de ses manières, par sa souplesse et ses flatteries, et fut, dit-on, sur le point d'obtenir sa main. La reine le combla de faveurs, lui donna les titres de comte de Leicester (1564), de chancelier de l'université d'Oxford ; le nomma son lieutenant-général, et le chargea en 1585 et 1587 d'aller dans les Pays-Bas soutenir les provinces révoltées contre Philippe II. Dépourvu de talents militaires, il n'éprouva que des revers ; il n'en conserva pas moins sa faveur jusqu'à sa mort (1588). On accuse Leicester d'avoir conseillé à Élisabeth d'empoisonner Marie Stuart, d'avoir lui-même empoisonné le comte d'Essex afin d'épouser sa veuve (1578), enfin d'avoir commis toutes sortes de crimes et de perfidies.

DUERO ou DOURO, *Durius*, riv. d'Espagne et de Portugal, naît en Espagne dans la prov. de Soria, à 4 kil. S. E. du bourg de Mansilla ; arrose cette province, sépare celles de Burgos et de Ségovie, traverse celles de Valladolid et de Zamora, forme ensuite la frontière entre l'Espagne et le Portugal, jusqu'à sa réunion avec l'Agueda ; traverse alors le Portugal de l'O. à l'E. et se jette dans l'Océan un peu au-dessous d'Oporto, après un cours de 710 kil. Il reçoit entre autres riv. la Pisuerga, le Sabor, le Tormes, l'Agueda et la Tavora. Les villes principales qu'il arrose sont Soria, Aranda-de-Duero, Toro, Zamora, Miranda et Oporto.

DUÉRO-ET-MINHO (ENTRE-), province de Portugal. *Voy.* ENTRE-DUÉRO-ET-MINHO.

DUERSTADIUM, auj. WICK-DURSTEDE.

DUFAY (Ch.-Fr. DE CISTERNAY), né en 1698 à Paris, mort en 1739, accompagna le cardinal de Rohan dans son voyage à Rome, et devint antiquaire, dit Fontenelle, en étudiant les superbes débris de cette capitale du monde. Reçu membre de l'Académie des Sciences, Dufay présenta à cette compagnie des mémoires appartenant aux six sections de géométrie, astronomie, mécanique, anatomie, chimie et botanique, dont ce corps savant était alors composé. Dufay fut le premier directeur spécial du Jardin des Plantes ; il fit de cet établissement, négligé avant lui, le plus beau jardin de l'Europe, et obtint que Buffon lui succédât dans l'intendance générale.

DUFRENOY. *Voy.* DUFRESNOY.

DUFRESNE (QUINAULT), acteur. *Voy.* QUINAULT.

DUFRESNE, sieur du Cange. *Voy.* DUCANGE.

DUFRESNOY (Ch.-Alph.), peintre et poëte, né à Paris en 1611, mort en 1665, fut l'élève de Perrier et de Vouet, et l'ami de Mignard, avec lequel il visita l'Italie. Le Musée possède de cet artiste un *Groupe de Naïades* et une *Sainte Marguerite foulant aux pieds un dragon*. Quoique ces deux compositions ne manquent point de mérite, elles ont moins contribué à la réputation de Dufresnoy que son poëme latin sur la peinture, intitulé : *De Arte graphica*, publié après la mort de l'auteur par de Piles, Paris, 1684, avec une traduction en prose et des notes estimées. Renou en donna une seconde en vers français, Paris, 1789. M. Rabany en publia une troisième, Clermont-Ferrand, 1810, in-8. Enfin cet ouvrage a été traduit en vers anglais par Dryden.

DUFRESNOY (madame), Dlle BILLET, femme poëte, née à Nantes en 1765, morte à Paris en 1825, avait épousé un riche procureur au Châtelet, mais elle fut ruinée par la révolution et eut quelque temps à lutter contre la misère. Elle fut traitée généreusement par Bonaparte et lui voua une reconnaissance sans bornes. Elle s'était fait connaître dès 1787 par de charmantes poésies insérées dans l'*Almanach des Muses ;* elle doit surtout sa réputation à ses élégies, qui lui ont mérité le nom de *Sapho française*. Elle a aussi donné des traductions de l'anglais, quelques romans et des livres pour l'éducation des filles. Le recueil de ses élégies a paru en 1807, et a été plusieurs fois réimprimé avec des augmentations. On y remarque *la Boutade, le Pouvoir d'un amant, la Journée d'une amante, l'Anniversaire, les Derniers Moments de Bayard*, couronné par l'Académie en 1815. On trouve dans tous ses écrits un style gracieux et une âme ardente ; quelquefois elle exprime la passion avec une vivacité qui peut paraître excessive dans une femme. Elle fut recherchée des hommes les plus distingués de l'époque, et fut particulièrement liée avec Fontanes.

DUFRESNOY (LENGLET-). *Voy.* LENGLET.

DUFRESNY (Charles RIVIERE), auteur comique, né à Paris en 1648, mort en 1724, descendait de la *Belle Jardinière* d'Anet, qui fut aimée de Henri IV. Il avait beaucoup de talent pour l'embellissement des jardins ; ce qui lui fit obtenir de Louis XIV la charge de contrôleur de ses jardins. Le roi lui accorda en outre le privilége d'une manufacture de glaces ; mais Dufresny, qui aimait la table et les femmes, vendit sa charge et son privilége pour se livrer à ses goûts, et vint vivre à Paris, où il se mit à faire des comédies. Il travailla d'abord en société

avec Regnard; puis, s'étant brouillé avec son ami, il composa seul. Ses meilleures pièces sont : *l'Esprit de contradiction ; le Double Veuvage ; le Mariage fait et rompu ; la Réconciliation normande, la Noce interrompue ;* toutes pétillent d'esprit et de gaieté. On a de lui en outre : des *Nouvelles*, des *Amusements sérieux et comiques*, des *Poésies diverses*. Son *Théâtre* forme 6 vol. in-12, Amsterdam, 1731. M. Auger a donné ses *Œuvres choisies*, 1810, 2 vol. in-18.

DUGALD STEWART, philosophe. *Voy.* STEWART.

DUGAS-MONTBEL (Jean-Baptiste), né à Saint-Chamond dans le Forez en 1776, et mort en 1834, fut d'abord à la tête d'une grande maison de commerce, mais quitta les affaires à 30 ans, pour se livrer tout entier aux lettres et à l'étude de l'antiquité. On lui doit la meilleure trad. d'Homère en prose française et la seule qui soit complète. Elle a été publiée avec un précieux commentaire et avec l'*Histoire des poésies homériques*, Paris, 1828-33, 9 vol. in-8. Cette trad. ouvrit à Dugas-Montbel les portes de l'Institut. Il fut nommé député en 1830.

DUGAZON (H. GOURGAULT, dit), comédien, né vers 1741, mort en 1809, débuta en 1772 au Théâtre-Français dans l'emploi des valets, et succéda à Préville, dont il devint presque l'égal. Dugazon était remarquable par le jeu de sa physionomie ; il avait du mordant et de la chaleur ; mais il se laissait souvent emporter par l'envie d'exciter le rire, et tombait alors dans le mauvais ton. Pendant la révolution, Dugazon donna deux pièces de circonstance très médiocres, *l'Émigrante* et *le Modéré*. Il arrangea en outre et augmenta de trois scènes *les Originaux*, comédie de Fagan, qu'il publia à Paris, an X (1802), in-8.

DUGAZON (Louise-Rosalie LEFÈVRE), femme du précédent, célèbre actrice de l'Opéra-Comique, née à Berlin en 1755, morte à Paris en 1821, jouait les amoureuses avec tant de perfection qu'elle a donné son nom à plusieurs rôles de cet emploi.

DUGDALE (sir William), historien et antiquaire anglais, né en 1605 dans le comté de Warwick, mort en 1686, fut nommé en 1644 héraut (harald) de Chester, et devint en 1667 roi d'armes de l'ordre de la Jarretière. Il publia en latin et en anglais onze ouvrages volumineux sur l'histoire et les antiquités de son pays ; les principaux sont : *les Antiquités du comté de Warwick*, Londres, 1656, in-fol.; *Baronage of England* ou *Histoire de la noblesse anglaise depuis le temps des Saxons*, 1675-76, 3 vol. in-fol.; *Monasticon Anglicanum*, 1655-61, in-fol.; *Histoire de l'église de Saint-Paul*, 1658.

DUGOMMIER (Jean-François COQUILLE), général français, né en 1736 à la Basse-Terre (Guadeloupe), fut nommé en 1789 commandant de la garde nationale de la Martinique, et prit une part très active aux troubles qu'y suscitèrent en sens divers les idées révolutionnaires. En 1792 il passa en France, et fut élevé au grade de général de division. Chargé du siége de Toulon vers la fin de 1793, il le dirigea avec habileté et vigueur, mais il fut étranger aux massacres qui suivirent la reddition de la place. Il reçut aussitôt après le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales et remporta plusieurs avantages signalés sur les Espagnols ; mais il fut tué d'un éclat d'obus dans un nouveau combat livré près de Saint-Sébastien en novembre 1794.

DUGUAY-TROUIN (René), l'un des plus célèbres marins français, né à Saint-Malo en 1673, d'un riche armateur de cette ville, servit d'abord dans la marine marchande, et s'y distingua bientôt par de si brillants faits d'armes qu'à l'âge de 23 ans il fut présenté à Louis XIV comme un homme destiné à être la gloire de sa nation. En 1697 Duguay-Trouin passa de la marine marchande dans la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, Duguay-Trouin, avec deux vaisseaux et trois frégates, résista à une escadre hollandaise de 15 vaisseaux de guerre en 1703, et en 1704 il prit sur les côtes d'Angleterre un vaisseau de guerre de 54 canons avec 12 vaisseaux marchands. En 1706, il attaqua avec trois vaisseaux, à la hauteur de Lisbonne, la flotte du Brésil, escortée par 10 vaisseaux de guerre, et qui était chargée de vivres et de munitions pour l'archiduc ; le combat dura deux jours, et jamais Duguay-Trouin ne montra plus d'intrépidité ; mais des circonstances malheureuses firent échouer ses projets. En 1707, il répara complétement cet échec en s'emparant d'un convoi de 200 voiles, escorté par six gros vaisseaux de guerre. Cette action brillante acheva de ruiner en Espagne les affaires de l'archiduc. De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, la plus célèbre est la prise de Rio-Janeiro (1711). Les fortifications de cette place paraissaient inexpugnables ; en onze jours elles furent toutes enlevées. En 1715, il fut nommé chef d'escadre, et en 1728 lieutenant-général. En 1731, il reçut de Louis XV le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans le Levant, et avec elle il fit rentrer les corsaires de Tunis dans le devoir. Ce fut là son dernier fait d'armes ; il mourut à Paris en 1736. Ses *Mémoires*, rédigés par lui-même, ont paru à Paris en 1740, in-4 ; sa *Vie* a été écrite par Richer, 1784, in-18 ; son *Éloge*, par Thomas, 1761, in-8.

DU GUESCLIN (Bertrand), connétable de France, né vers 1314, dans le château de la Motte-Broon, près de Rennes, d'une des plus illustres familles de Bretagne, se fit remarquer dès son enfance par sa force et son habileté dans les exercices du corps. Il commença à signaler sa bravoure dans les guerres que se livraient Charles de Blois et Jean de Montfort pour l'héritage du duché de Bretagne, et il soutint les droits du premier. Il passa ensuite au service de la France et célébra l'avénement du roi Charles V (1364) en battant à Cocherel le roi de Navarre. Après cette victoire, il vola de nouveau au secours de Charles de Blois en Bretagne ; mais, malgré tous ses efforts, son parti fut battu à Auray et lui-même fait prisonnier par le brave Chandos, chef de l'armée anglaise (1364). Rendu à la liberté après avoir payé une rançon de 100,000 livres, il fut chargé par Charles V de délivrer le royaume des *grandes compagnies*, ramas de soldats français, anglais et bretons indisciplinés qui ravageaient les provinces. Du Guesclin leur persuada d'aller combattre en Espagne, se mit à leur tête, et les conduisit défendre les droits de Henri de Transtamare qui disputait à Pierre-le-Cruel le trône de Castille. Il se couvrit de gloire dans plusieurs rencontres, et déjà il avait anéanti le parti de Pierre-le-Cruel, lorsque celui-ci appela à son secours les Anglais, commandés par deux vaillants capitaines, le prince Noir et Chandos. Du Guesclin fut défait et pris après des prodiges de valeur à la bataille de Navarette qui avait été livrée contre son avis (1367). Redevenu libre, il reprit ses avantages, et affermit par de nouvelles victoires le trône de Henri. Après tant de triomphes, il fut nommé connétable de France par Charles V (1369), et chassa entièrement les Anglais de la Normandie, de la Guyenne et du Poitou. Charles ayant réuni en 1373 la Bretagne à la France, les soldats bretons, jaloux de l'indépendance de leur patrie, désertèrent l'armée de Du Guesclin, et le connétable fut soupçonné lui-même de trahison. Indigné d'un tel soupçon, il renvoya aussitôt au roi son épée de connétable, et quoique le roi, ayant reconnu son innocence, le pressât de la reprendre, il ne voulut jamais y consentir. Il forma alors le projet de passer en Espagne auprès de Henri de Transtamare ; mais avant de quitter la France, il voulut s'illustrer par un dernier exploit, et il se rendit devant le château de Randam (Châteauneuf-Randon), que le ma-

réchal de Sancerre assiégeait. Après plusieurs assauts terribles, la place promit de se rendre à Du Guesclin, si elle n'était secourue dans 15 jours. Le héros mourut dans cet intervalle, le 13 juillet 1380, et le gouverneur, qui n'avait entendu se rendre qu'à lui, vint, la trêve expirée, déposer les clefs de la place sur son cercueil. La *Vie* de ce héros a été écrite plusieurs fois; nous citerons l'*Histoire de Bertrand Du Guesclin*, par Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12.

DUGUET (Jacques-Joseph), théologien et moraliste, né à Montbrison dans le Forez en 1649, mort à Paris en 1733, était entré dans la congrégation de l'Oratoire, mais fut obligé d'en sortir, à cause de son attachement aux opinions de Jansénius et de Quesnel. Les plus importants de ses ouvrages sont: *Traité sur les devoirs d'un évêque*, 1710; *Traité des scrupules*, 1717; *Lettres sur divers sujets de morale et de piété*, 1718; *Institution d'un prince* (composée pour le duc de Savoie), 1739; *Conférences ecclésiastiques*, 1742, 2 vol. in-4. On a publié, en 1764, *l'Esprit de Duguet* ou *Précis de la morale chrétienne*.

DU HAILLAN (Bernard DE GIRARD, seigneur), historiographe de Charles IX et de Henri III, né à Bordeaux en 1535, mort à Paris vers 1610, est auteur de *Regum Gallorum icones à Pharamundo ad Franciscum II; item ducum Lotharingiæ icones*, Paris, 1559, in-4; *Histoire générale des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Charles VII*, 1576, 1584, in-fol.; c'est le premier corps d'histoire de France qui ait paru dans notre langue.

DUHALDE (le Père Jean-Baptiste), jésuite, né en 1674 à Paris, mort dans la même ville en 1743, rédigea, après le Père Legobien, les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*; il prit cet ouvrage au 9e vol., et le continua jusqu'au 26e. On en a donné une nouvelle édition, Paris, 1781, 26 vol. in-12. Duhalde a aussi publié la *Description géographique, historique, de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, 4 vol. grand in-fol., avec fig. et 42 cartes de d'Anville.

DU HALLIER. *Voy.* HOPITAL (L').

DUHAMEL (J.-B.), ecclésiastique et savant du XVIIe siècle, né à Vire en 1624, mort en 1706, entra chez les Oratoriens, cultiva avec succès toutes les sciences, surtout la physique. Il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Paris lors de sa fondation, visita l'Angleterre et la Hollande pour se mettre en relation avec les savants, et fit pénétrer dans l'enseignement, par d'excellents ouvrages classiques, un grand nombre de vérités nouvelles. D'un esprit élevé et conciliant, il s'efforça d'accorder entre eux les philosophes anciens et les modernes. Ses principaux ouvrages sont: *Astronomia physica*, Paris, 1660; *De Consensu veteris et novæ philosophiæ*, 1663; *De corporum affectionibus*, 1670; *De Mente humana*, 1672; *Philosophia vetus et nova ad usum scholæ*, 1678; *Theologia speculatrix et practica*, 1691. Il a aussi donné une *Histoire de l'Académie des Sciences*, rédigée en latin, 1698, in-4.

DUHAMEL DU MONCEAU (H.-L.), savant agronome du XVIIIe siècle, inspecteur général de la marine, né à Paris en 1700, mort en 1782. Propriétaire de grands biens en Gâtinais, il consacra toute sa vie à des recherches utiles pour les arts industriels, et contribua surtout aux progrès de l'agriculture. Il fut reçu à l'Académie des Sciences dès 1728. Ses principaux ouvrages sont: *Traité de la culture des terres*, 1751-60; *Des Arbres et arbustes qui se cultivent en France*, 1755; *Des Semis et plantations des Arbres*, 1760; *De l'Exploitation des bois*, 1764; *Des Arbres fruitiers*, 1768; *Des Pêches maritimes et fluviatiles*, 1769. Il fit avec Buffon plusieurs expériences sur la croissance des bois, et se fit aider dans la rédaction de ses ouvrages par son frère Duhamel Denainvilliers. Plusieurs de ses ouvrages ont été réimprimés avec des augmentations par Poiteau, Turpin, Michel, etc.

DUHAMEL (J.-P. François GUILLOT), savant français, né près de Coutances (Manche) en 1730, mort en 1816. Il avait déjà rendu de grands services à l'industrie dans plusieurs manufactures particulières lorsqu'il fut appelé, en 1775, à la chaire de métallurgie à l'école des mines, qui venait d'être fondée. Il devint en 1786 membre de l'Académie des Sciences. Sous le Consulat, il fut nommé inspecteur général des mines, et il exerça ces fonctions jusqu'en 1811. On doit à Duhamel de nouveaux procédés pour la cémentation de l'acier, pour l'extraction de l'argent et de plusieurs autres métaux. Il publia en 1767 le premier volume d'un ouvrage intitulé: *Géométrie souterraine*, ouvrage qui, bien qu'inachevé, est encore un des meilleurs guides pour les mineurs.

DUILLIER (FATIO DE). *Voy.* FATIO.

DUILLIUS NEPOS (C.), consul l'an 260 av. J.-C., remporta sur les Carthaginois, près des îles Lipari, une victoire navale qui leur coûta 58 vaisseaux; c'était le premier combat naval que livrassent les Romains. Le sénat accorda en récompense à Duillius des honneurs particuliers et fit élever au milieu du Forum, en mémoire de sa victoire, une colonne rostrale qui subsiste encore en partie, et dont l'inscription est un des monuments les plus antiques de la langue latine. Duillius fit en outre lever le siége de Ségeste en Sicile, et prit Macelle en Calabre.

DUISBOURG, ville murée des Etats prussiens (Westphalie), à 22 kil. N. de Dusseldorf; 4,700 hab. Académie du commerce, Gymnase réformé. Industrie active: draps, étoffes de soie, de coton, velours, toile, savon, amidon, porcelaine; forges.

DUITAMA, ville de la Nouvelle-Grenade, à 35 kil. N. E. de Tunja. Jadis importante et résidence du prince de Tundama. Bolivar, à la tête de 900 hommes, battit près de là l'armée espagnole, forte de plus de 5,000 hommes.

DUIVELAND, île de Hollande (Zélande), à l'E. et très près de l'île Schouwen; 13 kil. sur 9. Son nom lui vient de la grande quantité de pigeons (*duive* en hollandais) qu'on y trouvait autrefois.

DUJARDIN (Carle), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1640, mort à Venise en 1678, après une vie courte et fort dissipée, s'est surtout exercé dans le genre familier, et a réussi à peindre les animaux et les Bambochades. Un de ses chefs-d'œuvre est *le Charlatan*, qui se trouve au Musée du Louvre.

DUKELA, prov. maritime de l'état de Maroc; ch.-l., Safi. On évalue la population de cette prov. à 900,000 hab. Elle nourrit une quantité de chèvres dont les peaux font l'objet d'un très grand commerce.

DUKER (Charles-André), philologue, né en 1670 à Unna dans le comté de la Mark en Westphalie, mort en 1752 à Meyderic en Hollande, professa longtemps l'histoire et l'éloquence à l'université d'Utrecht, et fut un des savants les plus laborieux du XVIIIe siècle. On lui doit d'excellentes éditions de *Florus*, Leyde, 1722, et surtout de *Thucydide*, Amsterd., 1731, in-fol. Les *Notes* de Duker ont toutes été conservées dans le *Thucydide* de Deux-Ponts.

DULARD (P.-Alex.), poëte médiocre, né en 1696 à Marseille, mort en 1760, fut secrétaire de l'académie de sa patrie. Il a donné un poëme des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature*, 1749, in-18, qui a eu quelque succès.

DULAURE (Jacq.-Ant.), né à Clermont-Ferrand en 1755, mort en 1835, fut membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents et du Corps législatif: il rentra dans la vie privée après le 18 brumaire, et ne s'occupa plus que d'études littéraires. Reçu membre de la Société des Antiquaires, il publia un grand nombre d'écrits savants et curieux,

dont les principaux sont une *Histoire civile, physique et morale de Paris*, 1825, 6 vol. in-8 (réimprimée plusieurs fois, notamment en 1837, 8 vol in-8, avec des additions et des notes par J.-L. Belin); une *Histoire des environs de Paris*, 1825, 6 vol.; des *Esquisses historiques sur les principaux événements de la révolution française*, 1823, 6 vol.: une *Histoire de la révolution de* 1830 (ouvrage posthume publié en 1838), etc. La plupart de ces ouvrages, empreints d'un esprit d'opposition assez prononcé, ont joui d'une grande popularité.

DULAURENS (H.-Jos.), né à Douai en 1719, entra chez les chanoines réguliers de la Trinité; puis quitta la vie monastique, et vint à Paris pour se livrer à la littérature. Lors de l'arrêt rendu par le parlement contre les Jésuites (1761), il publia contre cet ordre une satire violente sous le titre de *Jésuitiques*: puis craignant d'être poursuivi, il se réfugia en Hollande: il y composa des livres, la plupart irréligieux, pour les libraires d'Amsterdam, de Liége, de Francfort, mais sans pouvoir sortir de l'indigence. Ayant été dénoncé à la chambre ecclésiastique de Francfort, comme auteur d'ouvrages impies, il fut condamné à une prison perpétuelle (1767); on l'enferma dans une maison de pauvres prêtres où il mourut au bout de 20 ans (1797). Il ne manquait ni d'esprit ni d'imagination, et travaillait avec une facilité prodigieuse: mais il a fait un déplorable usage de ses talents. Outre *les Jésuitiques*, on a de lui deux poëmes héroï-comiques: *le Balai*, 1761, et *la Chandelle d'Arras*, 1765; *l'Arétin moderne*, 1776; *l'Évangile de la raison*, 1764; *le Compère Matthieu*, ouvrage licencieux, qui fut d'abord attribué à Voltaire.—On connaît encore: André Dulaurens, médecin du roi Henri IV, mort en 1609, auteur de divers ouvrages d'anatomie et de médecine réunis à Francfort, 1627, in-fol.; — Louis Dulaurens, savant controversiste, qui vivait au XVIIe siècle, et qui travailla par ordre de Richelieu à la réunion des cultes catholique et protestant.

DULCIGNO, *Ulcinium*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur l'Adriatique, à 32 kil. S. O. de Scutari; 7,500 hab., la plupart pirates.

DULCIN, hérésiarque de Novare, annonçait que le règne du St-Esprit avait commencé en l'an 1300, et que depuis cette époque le pape avait cessé d'être le vicaire de J.-C. Il fut brûlé vif avec sa femme en 1307 par ordre du pape Clément V. Ses disciples s'appelèrent Dulcinistes ou Dulciniens.

DULGIBINI, peuple de Germanie, sur les bords de l'*Amisius* (Ems), fut, dit-on, une colonie des Chérusques, et eut pour ville principale *Ascalingium* (Linhen).

DULICHIUM, auj. *Neochori* ou *Cacaba*, île de la mer Ionienne, et l'une des Echinades, formait avec Ithaque le roy. d'Ulysse. *Voy.* ITHAQUE.

DULONG (Pierre-Louis), savant français, né à Rouen en 1785, mort à Paris en 1838, exerça d'abord les fonctions de médecin, mais y renonça pour s'appliquer tout entier à l'étude des sciences. Il fut successivement professeur à l'école vétérinaire d'Alfort et à l'Ecole Normale, examinateur puis professeur de chimie et de physique à l'Ecole Polytechnique. En 1830, il fut nommé directeur des études à cette même école. Il était en même temps professeur de physique à la Faculté des Sciences, et, en 1823, il avait été reçu à l'Académie des Sciences. Dulong a fait en chimie et en physique de savantes recherches qui ont utilement servi aux progrès de ces deux sciences. Nous citerons ses travaux *Sur la décomposition mutuelle des sels*, 1811; *Sur l'acide nitreux*, 1815; *Sur les combinaisons du phosphore avec l'oxigène*, 1816. En 1812, il avait découvert le *chlorure d'azote*, et en faisant des expériences sur ce composé si dangereux, il perdit, par suite d'une explosion, un œil et un doigt de la main droite. En physique, Dulong reconnut avec Petit cette loi importante, que la chaleur spécifique des corps est en raison inverse du poids de leurs atomes. On lui doit aussi des travaux *Sur la mesure des températures* et *Sur les fluides élastiques*, 1820. La plupart de ses écrits ont été insérés dans les *Annales de Chimie et de Physique*.

DULORENS (J.), poëte et magistrat, né vers 1583 à Châteauneuf en Thimerais, mort vers 1650, était lieutenant-général du bailliage de cette ville. Il a laissé des *Satires*, Paris, 1624, in-8, qui font connaître les mœurs de son temps. On a de lui des *Annotations sur les coutumes de Châteauneuf*, etc., 1645.

DULOT, poëte du XVIIe siècle, passe pour l'inventeur des bouts rimés. Sarrazin, qui n'avait pu réussir dans ce pitoyable genre, s'en vengea en publiant *Dulot vaincu, ou la Défaite des bouts rimés*.

DULWICH, village du comté de Surrey, célèbre par un collége qui y fut fondé en 1614 par Ed. Alleyn, acteur célèbre, sous le nom de *God's Gift*, et par une bibliothèque et un musée de peinture.

DUMANIANT (Jean-André BOURLAIN, dit), né en 1754 à Clermont en Auvergne, mort en 1828, quitta le barreau pour le théâtre, fut comédien à Paris jusqu'en 1798, puis entrepreneur breveté des spectacles de province. Il a donné au théâtre: *les Français en Huronie*, 1778; *Guerre ouverte, ou ruse contre ruse*, 1787, etc., et a écrit plusieurs romans: *l'Enfant de mon père*, 1798, 2 vol. in-12; *Aventures d'un émigré*, 1798, in-12; *Trois Mois de ma vie*, 1811, etc.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), grammairien philosophe, né à Marseille en 1676, mort en 1756, vint jeune à Paris, s'y maria et se fit recevoir avocat; mais se trouvant dans la gêne, il quitta sa famille pour faire des éducations particulières. Il eut entre autres élèves les enfants de Law, mais n'en devint pas plus riche. Il ouvrit plus tard une pension au faubourg St-Victor, mais y eut peu de succès. Il mourut pauvre et accablé d'infirmités. Ses principaux ouvrages sont: *Méthode raisonnée pour apprendre la langue latine* (1722); cette méthode consiste à présenter d'abord les mots dans l'ordre de la construction française avec une version interlinéaire; *Traité des Tropes*, 1730, souvent réimprimé, et accompagné d'un savant commentaire par Fontanier (1820); *Principes de grammaire*, 1769, ouvrage justement estimé où il traite la grammaire en philosophe; enfin une petite *Logique*. On lui attribue quelques écrits anti-religieux qui ne paraissent pas lui appartenir. Il a proposé des réformes dans l'orthographe qui n'ont pas été accueillies. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1797, 7 vol. Son éloge a été écrit par d'Alembert, et par M. de Gérando (1805).

DUMAS (Louis), inventeur du bureau typographique, né à Nîmes en 1676, mort en 1744, s'occupa surtout de l'éducation de l'enfance. Il imagina, pour faciliter l'art d'apprendre à lire et à écrire, d'imiter les procédés de l'imprimerie et de donner aux enfants des lettres détachées qu'on leur faisait assembler, comme en jouant, pour en former des mots; c'est ce qu'il appela le *bureau typographique*. Cette invention eut un grand succès. On a de lui la *Bibliothèque des enfants, ou les premiers éléments des lettres*, 1733, ouvrage composé pour l'application de sa méthode. Il voulut aussi l'appliquer à la musique et publia *l'Art de la musique enseigné et pratiqué par la méthode du bureau typographique*, 1753.

DUMAS (Ch.-L.), médecin, né à Lyon en 1765, étudia à Montpellier, fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon où il rendit de grands services pendant le siége de la ville (1793), puis à l'armée des Alpes (1794). Il fut nommé en 1795 professeur d'anatomie et de physiologie à Montpellier, devint successivement doyen de la faculté de médecine, recteur de l'académie de Montpellier, et mourut dans cette

ville en 1813. Ses principaux ouvrages sont : *Principes de physiologie*, 1800-6, où il développa la doctrine du *principe vital* de Barthez ; et *Doctrine des maladies chroniques*, 1812, travail neuf où l'auteur expose la théorie et la formation de ces maladies.

DUMAS (Alexandre DAVY), homme de couleur, général de division, né à Jérémie (St-Domingue) en 1762, du marquis de la Pailleterie, riche colon de cette île, et d'une femme africaine, servit avec distinction sous Dumouriez, et acheta tous ses grades au prix d'une foule d'actions d'éclat. En 1798, il défendit seul, à l'affaire de Brixen, le passage d'un pont d'où dépendait le succès de la journée, ce qui le fit surnommer *l'Horatius Coclès du Tyrol*. Pendant l'expédition d'Égypte, il comprima, à la tête de quelques braves, une insurrection dont le général Dupuy venait d'être victime au Caire ; mais une maladie le força bientôt à demander un congé. Il mourut à Villers-Cotterets en 1807.

DUMAS (le comte Matthieu), né à Montpellier en 1753, mort en 1837, entra dès l'âge de 15 ans dans la carrière des armes et combattit en Amérique sous les ordres de Rochambeau. Il prit une glorieuse part à toutes les campagnes de l'Empire et reçut le titre de général de division. Sous la Restauration, Dumas fut nommé conseiller d'état et président du comité de la guerre. Après 1830, il fut élevé à la pairie. On a de lui un *Précis des événements militaires* de 1800 à 1807, et des *Mémoires* qui sont précieux à consulter.

DUMBARTON, la *Balclutha* d'Ossian et le *Dumbritonium* des Romains, ville d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 80 kil. O. d'Edimbourg ; 3,600 hab. Bon port franc ; verreries, filatures, tanneries. Vieux château-fort.— Le comté de Dumbarton, situé entre ceux de Perth, Stirling, Lanark, Renfrew, la Clyde et la mer, a 75 kil. de long sur 9 de large ; il est traversé par le Grand-Canal et offre plusieurs lacs dont le principal est le Lomond. Montagnes, marais ; sol peu fertile ; bonne pêche ; quelque industrie.

DUMESNIL (mademoiselle), célèbre actrice, née à Paris en 1713, morte en 1803, débuta au Théâtre Français en 1737, et remplit dans la tragédie, avec un succès toujours marqué, les rôles de reines et de princesses. Elle excellait surtout dans les rôles de Mérope, de Clytemnestre, d'Athalie et d'Agrippine. Mademoiselle Dumesnil n'était pas douée d'un extérieur avantageux, elle manquait quelquefois de grâce et de noblesse dans ses attitudes et dans son geste : mais quand elle s'animait, sa voix devenait terrible, l'expression de ses yeux était foudroyante ; elle arrachait des larmes et excitait au plus haut point dans l'âme du spectateur la terreur ou la pitié. Elle quitta le théâtre en 1775.

DUMFRIES, *Dunfreja*, ville d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 102 kil. S. O. d'Édimbourg ; 12,000 hab. Quelques édifices, obélisque élevé en 1780 en l'honneur de Charles, duc de Queensberry. Tanneries, brasseries, bonneteries, chapeaux, etc. — Le comté de Dumfries est situé au S. de l'Écosse, entre ceux de Peebles, Selkirk, Roxburgh à l'E., d'Ayr et de Kirkcudbright à l'O. ; il a 80 kil. de long et 75,000 hab. Pays montagneux ; plomb, houille, pierres calcaires en quantité. Gros bétail. Industrie assez active. Commerce.

DUMNONII ou DAMNONII, peuple de la Bretagne 2[e], au S. O. de l'île, dans le comté actuel de Cornouailles.—Le cap Lizard, situé à la pointe S. O. du comté de Cornouailles, s'appelait jadis *Dumnonium promontorium*.

DUMNORIX, chef éduen de haute naissance, frère de Divitiac, avait un commandement dans l'armée de César ; il suivait à regret le général romain, et cherchait à soulever ses soldats contre lui. César, ayant découvert ses menées, le fit mettre à mort, l'an 59 av. J.-C.

DUMONT (Jean), publiciste, né en France vers 1660, mort à Vienne en 1726. Il suivit d'abord la profession des armes, puis il parcourut presque toutes les contrées de l'Europe. Les renseignements qu'il avait recueillis pendant ses voyages lui fournirent le sujet de plusieurs ouvrages qui eurent un grand succès et lui valurent l'estime de l'empereur d'Allemagne, qui le nomma son historiographe et lui donna le titre de baron de Carlscroon. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Mémoires politiques pour servir à la parfaite intelligence de l'histoire de la paix de Ryswick*, 1699, 4 vol. in-12 ; *Recueil de traités d'alliance, de paix et de commerce depuis la paix de Munster*, 1710 ; *Corps universel diplomatique, ou Recueil de traités depuis Charlemagne*, 1726 et années suivantes, continué par J. Rousset.

DUMONT (Pierre-Étienne-Louis), publiciste, né à Genève en 1759, mort à Milan en 1829, fut d'abord pasteur de l'église française réformée à Genève, vint en France au commencement de la révolution, se mit en relation avec Mirabeau, rédigea plusieurs de ses discours et l'aida dans la publication du *Courrier de Provence*. En 1791, il quitta la France, et quelques années après il s'établit en Angleterre ; il s'y lia étroitement avec Jérémie Bentham, et fut son collaborateur pendant plus de vingt ans. Il ne revint à Genève qu'en 1816. Les ouvrages qu'il a rédigés avec Bentham sont : le *Traité de législation civile et pénale*, 1802 ; la *Théorie des peines et des récompenses*, 1812 ; la *Tactique des assemblées délibérantes*, 1816 ; le *Traité des preuves judiciaires* ; *De l'organisation judiciaire et de la codification* : ils sont tous écrits en français. Il publia en outre une série de *Lettres sur Bentham*, qui ont été insérées dans la *Bibliothèque britannique*, tom. V, VI, VII. Depuis son retour à Genève, il fut membre du conseil souverain de cette république.

DUMOULIN (Charles), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1500, mort en 1566, descendait d'une famille noble, alliée à Anne de Boulen, mère de la reine Élisabeth d'Angleterre. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1522 ; mais n'ayant pu vaincre un bégaiement auquel il était sujet, il se retira peu après du barreau, et se consacra désormais aux seules études du cabinet et à la composition des ouvrages qui l'ont rendu célèbre. Un ouvrage intitulé *Observations sur l'édit de Henri II relatif aux petites dates*, qu'il publia en 1551, et dans lequel il démontrait que le roi avait le droit de réprimer les abus et les fraudes qui se commettaient à Rome dans la distribution des bénéfices, lui valut les bonnes grâces de Henri II, mais l'exposa en même temps à toute la colère de la cour de Rome. Quelque temps auparavant, il avait embrassé le calvinisme, et l'avait abandonné ensuite pour le luthéranisme de la confession d'Augsbourg. Persécuté pour ses opinions, il se réfugia en Allemagne, où il fut reçu avec la plus grande distinction. Il revint à Paris en 1557, mais ce fut pour y subir de nouvelles persécutions. Ayant publié en 1564 un ouvrage intitulé : *Conseil sur le concile de Trente*, dans lequel il voulait prouver que ce concile était nul, il fut jeté en prison et ne recouvra sa liberté qu'à condition qu'il ne publierait plus rien sans la permission du roi. Si nous en croyons le président de Thou, il serait redevenu catholique quelque temps avant sa mort. Quoi qu'il en soit, Dumoulin était un des plus grands jurisconsultes de son siècle. Il trouva le premier les véritables sources et les règles fondamentales du droit français, et les deux ouvrages déjà cités montrent qu'il possédait les Pères, le droit canonique, etc. Outre ces écrits, il a publié plusieurs commentaires sur les principales coutumes de France ; sa *Révision de la coutume de Paris* passe surtout pour un chef-

d'œuvre. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1681, 5 vol. in-fol., donnée par les soins de François Pinson.

DUMOULIN (Pierre), théologien protestant, né en 1568 à Buhy dans le Vexin (Seine-et-Oise), occupa quelque temps une chaire de philosophie à Leyde, devint chapelain de la princesse Catherine de Bourbon (1609), fut appelé en 1615 en Angleterre pour y travailler à une réunion des églises protestantes, présida le synode d'Alais, 1620, et mourut en 1658 à Sedan où il s'était fixé. Il a laissé un grand nombre d'écrits polémiques, entre autres : *De Monarchia temporali pontificis romani*, Leyde, 1614; *Nouveauté du papisme*, Sedan, 1627.

DUMOULIN (Jacques), médecin. *Voy.* MOLIN.

DUMOURIEZ (Claude-François), né en 1739 à Cambray, était déjà maréchal-de-camp quand éclata la révolution ; il en adopta les principes, et fut nommé en 1792 ministre de la guerre, avec l'appui des Girondins. Peu après, ayant encouru la disgrâce de ce parti, il se retira du ministère, et il reprit du service. Chargé après le 10 août du commandement de l'armée du Nord, il fit la belle campagne de l'Argonne, et remporta les victoires de Valmy (20 septembre 1792), de Jemmapes (6 novembre), et conquit toute la Belgique. Pendant le procès de Louis XVI, il vint à Paris dans l'espoir de sauver le roi ; n'ayant pu y réussir, il rejoignit son armée, prit plusieurs places en Hollande avec une armée de 13,500 hommes qui manquait de tout, repoussa le prince Cobourg de la Belgique, et livra la bataille de Nerwinde (18 mars 1793), où nos troupes, tout en restant maîtresses du champ de bataille, éprouvèrent un véritable échec. A partir de ce revers, il se vit en butte à de nombreuses persécutions. Il avait d'ailleurs irrité par sa hauteur la Convention et les commissaires qu'elle avait envoyés à son armée; se voyant menacé par elle d'être traduit à sa barre, il fit des ouvertures au prince de Cobourg, et lui proposa de se joindre à lui pour rétablir la constitution donnée par l'Assemblée nationale, et dissoudre la Convention. Mais ces projets transpirèrent; la Convention envoya le ministre Beurnonville et les députés Camus, Bancal, Lamarque et Quinette, pour le suspendre de ses fonctions et lui ordonner de venir rendre compte de sa conduite. Dumouriez fit arrêter les commissaires, et voulut marcher sur Paris ; mais il fut abandonné de ses soldats, et contraint de gagner en fugitif le camp ennemi. A partir de cette époque, il prit peu de part aux événements. Il séjourna successivement dans plusieurs parties de l'Europe. Il est mort en 1823 en Angleterre, où il recevait une pension. Dumouriez a laissé un grand nombre d'écrits sur la révolution; nous ne citerons que ses *Mémoires*, dont la meilleure édition a été publiée par lui-même sous ce titre : *Vie et ouvrages du général Dumouriez*, Hambourg, 1795; réimprimés dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution*, Paris, 1823, 4 vol. in-8.

DUN.... Cherchez par DON ou DIN les mots que vous ne trouverez pas à cette série.

DUN, *Dunum*, ch.-l. de cant. (Meuse), sur la Meuse, à 19 kil. S. O. de Montmédy; 1,300 hab. Scierie, moulin à huile, tanneries, brasseries, allumettes. — Dun fut cédée à la France en 1633 par le duc de Lorraine.

DUN-LE-PALLETEAU, *ch.-l. de cant. (Creuse), à 22 kil. N. O. de Guéret; 1,100 hab.

DUN-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Cher), à 18 kil. N. de Saint-Amand; 4,019 hab. C'était une place forte et importante au XVe siècle.

DUNA, mieux DWINA ou DZVINA. *Voy.* DWINA.

DUNBAR, ville d'Écosse (Haddington), à 40 kil. E. d'Édimbourg, à l'embouchure du golfe du Forth dans la mer du Nord ; 4,800 hab. Ancien château-fort. Deux forges, chantiers de construction, etc. Pêche active. On voit encore près de cette ville les ruines du château de Bar, où se retira Édouard II après sa défaite à Bannockburn. Marie Stuart se retira au château de Dunbar après le meurtre de Rizzio, 1565 ; Bothwell y conduisit aussi cette princesse lorsqu'il voulut la forcer à l'épouser (1567).

DUNBARTON. *Voy.* DUMBARTON.

DUNBLANE, ville d'Écosse (Perth), à 9 kil. N. de Stirling ; 3,300 hab. Aux environs, source minérale fréquentée.

DUNCAN I, roi d'Écosse. *Voy.* DONALD VII.

DUNCAN II, fils naturel de Malcolm III, usurpa la couronne d'Écosse sur Edgard, l'aîné des fils légitimes de Malcolm ; mais il fut bientôt après assassiné par un certain Malpedir, thane ou comte de Monteith (1098). On le nomme aussi Donald VIII.

DUNDALK, ville d'Irlande, dans la prov. de Leinster, ch.-l. du comté de Louth, au fond de la baie de Dundalk, à 60 kil. N. de Dublin ; 10,800 hab. Manuf. de batiste, la seule qui existe en Irlande. Bataille entre Édouard Bruce et Édouard II, roi d'Angleterre (1318); Bruce y périt.

· DUNDAS (Henry). *Voy.* MELVILLE.

DUNDEE, *Alectum*, ville d'Écosse (Forfar), sur le golfe du Tay, à 54 kil. N. E. d'Édimbourg ; 45,000 hab. Port sûr et commode. Jolie ville : quatre grandes rues, belle place. Plusieurs édifices remarquables : la vieille église, l'église Saint-André, l'hôtel-de-ville, etc. Toiles, fils, raffineries de sucre, filatures hydrauliques de coton. — Cette ville était autrefois la seconde de l'Écosse; mais les ravages de la guerre lui ont ôté de son importance.

DUNELMUM, auj. DURHAM.

DUNES. On nomme ainsi des collines de sable qui s'élèvent le long de l'Océan, principalement sur les côtes d'Écosse, de Hollande et de France, et dans la Méditerranée sur les côtes d'Égypte. C'est aux environs des Dunes qui s'étendent entre Nieuport et Dunkerque que se livra la célèbre bataille dite des *Dunes*, où Turenne défit les Espagnols en 1658.

DUNFERMLINE, ville d'Écosse (comté de Fife), à 22 kil. N. O. d'Édimbourg; 17,000 hab. Belle église antique, superbe église moderne, hôtel-de-ville. Toiles et surtout linge de table renommé. Étoffes de coton. Charles I y naquit en 1600. Cette ville fut désolée par un grand incendie en 1604, puis par la peste en 1645 et en 1651.

DUNGALIA, auj. DONEGAL.

DUNGANNON, ville d'Irlande, dans la prov. d'Ulster (Tyrone), à 40 kil. S. E. d'Omagh ; 4,000 hab. Riche collége. Résidence des O'Neil, anciens souverains de l'Ulster.

DUNGARVON, ville d'Irlande, dans la prov. de Munster, à 40 kil. S. O. de Waterford, sur la baie de Dungarvon ; 2,000 hab. Bains de mer.

DUNKELD, ville d'Écosse (Perth), à 22 kil. N. de Perth, sur le Tay ; 1,400 hab. Haute muraille. Beau pont en pierres. Ruines d'une cathédrale gothique. Dunkeld a été jadis la capit. de la Calédonie.

DUNKELSBUHL, ville de Bavière, à 60 kil. S. O. de Nuremberg ; 5,000 hab.

DUNKERQUE, *Duinkerken* en flamand (c.-à-d. *église des Dunes*), ville et port de France, ch.-l. d'arr. (Nord), à 66 kil. N. O. de Lille, sur la mer du Nord ; 23,868 hab. Rade magnifique, citadelle, port marchand, bassin naval, magasins de la marine, jetée, écluse, phare. École de navigation, société d'agriculture, bibliothèque; fonderie de fer, de cuivre; savon, amidon, huiles, ferblanterie, distilleries; voileries, raffineries, chantiers de construction, etc. Armements pour le commerce. — Dunkerque fut fondée vers 960 par Baudoin-le-Jeune, comte de Flandre, autour d'une chapelle élevée par saint Éloi au milieu des Dunes. Elle passa par héritage entre les mains de Charles-Quint, fut prise par les Anglais sous le règne de Philippe II, et re-

prise aux Anglais par les Français en 1558 ; ceux-ci la cédèrent à l'Espagne en 1559, mais Condé la reprit en 1646; perdue de nouveau, elle fut reprise par Turenne (1658), cédée aux Anglais, puis achetée par Louis XIV (1662). Ce roi la fortifia, mais il fut forcé par le traité d'Utrecht de combler le port et de raser les fortifications (1713), ce qui toutefois ne fut exécuté qu'en partie. Louis XV la fortifia de nouveau. Le duc d'York essaya vainement de la prendre en 1793. Jean Bart y est né. — L'arr. de Dunkerque a 7 cant. (Bergues, Bourbourg, Gravelines, Hondschoote, Vormhoudt, plus Dunkerque, qui compte pour deux), 60 communes et 96,858 hab.

DUNLEARY, nommée depuis 1821 *Georgetown*, petit port d'Irlande, dans la prov. de Leinster (Dublin), à 5 kil. S. E. de Dublin, sur une baie dite de Dunleary.

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), professeur de droit à Besançon, né à Saint-Claude en 1679, mort en 1752, a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence : *Traité des prescriptions*, 1730, in-4; *De la main-morte et des retraits*, 1733, in-4 ; et des ouvrages d'histoire estimés, notamment l'*Histoire du comté de Bourgogne*, Dijon, 1735-37; Besançon, 1740, 2 vol. in-4 ; *Observations sur la coutume du comté de Bourgogne*, ibid.; *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4.

DUNOIS, petit pays de France compris, avant 1789, dans le grand-gouvern. de l'Orléanais, était situé au S. de cette prov., et au S. O. de la Beauce. Places principales : Châteaudun (chef-lieu), Fréteval, Cloyes, Bonneval, Patay, Marchenoir. Il fait auj. partie des arr. de Vendôme (Loir-et-Cher) et de Châteaudun (Eure-et-Loir).

DUNOIS (Jean, comte de Longueville et de), dit le *Bâtard d'Orléans*, grand-chambellan de France, fils naturel de Louis de France, duc d'Orléans, né à Paris en 1402, mort en 1468, se distingua de bonne heure par une brillante ardeur dans les combats ; à l'âge de 25 ans, il battit, avec 1,600 hommes, sous les murs de Montargis, 3,000 Anglais commandés par les comtes de Warwick, de Suffolk et Jean de la Poll. Il partagea sous les murs d'Orléans les lauriers cueillis par Jeanne d'Arc et contribua puissamment à la victoire de Patay en 1429. En 1432, il réduisit à l'obéissance royale la ville de Chartres, et en 1436 reprit Paris occupé aussi par les Anglais. Après tant de services, Dunois fut un instant coupable : il entra dans une conspiration tramée par La Trémouille contre Charles VII, et fit révolter contre ce prince son propre fils, le dauphin, depuis Louis XI ; mais il répara sa faute en venant se jeter aux pieds du monarque, et fit oublier sa conduite en se distinguant aux siéges d'Harfleur, de Gallardon et de Dieppe. En 1444, le roi le nomma son lieutenant-général ; à peine revêtu de cette haute dignité, il expulsa entièrement les Anglais de la Normandie ; en 1450, il conquit la Guyenne, occupée aussi par les Anglais. La place de grand-chambellan fut la récompense de ce nouveau service. Après la mort de Charles VII (1461), Dunois, mécontent de son successeur, entra dans la ligue du *Bien public* ; mais il rentra en faveur à la pacification, et fut même nommé par Louis XI président d'un conseil de réformation pour le bien public. Dunois s'honorait du surnom de *Bâtard d'Orléans*.

DUNS. *Voy.* PICTES.

DUNS SCOT. *Voy.* SCOT.

DUNSE, ville d'Écosse (Berwick), à 24 kil. O. de Berwick ; 2,300 hab. Joli hôtel-de-ville gothique moderne. Aux environs, lainages, papeteries.

DUNSTABLE, ville d'Angleterre (Bedford), à 26 kil. S. de Bedford ; 1,900 hab. Chapeaux de paille. Grand commerce d'alouettes pour la ville de Londres. — On croit que cette ville est l'ancienne *Magiovinnum*. C'est à Dunstable que furent jouées les premières pièces de théâtre écrites en anglais.

DUNSTAN (saint), saint anglais, né à Glastonbury, dans le comté de Somerset, en Angleterre, vers 924, d'une famille illustre, fut de bonne heure présenté à la cour et honoré de la bienveillance particulière du roi Athelstan. Mais se voyant en butte à l'envie, il s'éloigna de la cour, se fit ordonner prêtre et alla desservir l'église de Glastonbury. Il sortit cependant de sa retraite à la prière du roi Edmond ; fut nommé évêque de Worcester, 957, puis archevêque de Cantorbéry en 961, et enfin légat du pape Jean XII pour opérer la réforme des moines en Angleterre. Sévère envers les princes mêmes, il fut surtout puissant sur Edred (946-955) et sur Edgard (957-975), qu'il avait mis tous deux sur le trône. Il mourut le 19 mai 988, jour auquel l'Église célèbre sa fête.

DUNWICH, ville d'Angleterre (Suffolk), à 5 kil. S. O. de Southwold, sur la mer du Nord. C'était autrefois une ville importante, mais les empiétements successifs de la mer l'ont réduite presque à rien ; on n'y compte guère que 250 hab.

DUPATY (J.-B. MERCIER), né à La Rochelle en 1744, mort en 1788, avocat-général au parlement de Bordeaux, ensuite président à mortier dans le même parlement, ne se distingua pas moins par ses talents comme homme de lettres que par son intégrité comme magistrat. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire pour trois hommes condamnés à la roue* (il réussit à leur sauver la vie); *Réflexions historiques sur les lois criminelles*; *Lettres sur l'Italie*, publiées en 1788. Ce dernier écrit, quoique assez superficiel, a eu un grand succès, qu'il a dû à d'intéressants passages sur les beaux-arts.

DUPATY (Charles), fils du précédent, sculpteur distingué, né à Bordeaux en 1771, mort en 1825, fut destiné à la magistrature, mais préféra les arts. Il étudia la sculpture sous Lemot, puis alla se perfectionner en Italie. Il fut nommé à son retour professeur à l'école des beaux-arts. On distingue parmi ses compositions *Le général Leclerc*, *Vénus genitrix*, *Ajax*, *Cadmus*, *Biblis mourante*. Il a fait le modèle de la statue équestre de Louis XIII qui fut depuis exécutée en marbre par M. Cortot et placée sur la place Royale, à Paris.

DUPERIER (Charles), né à Aix vers 1620, vint à Paris, se lia avec Ménage, Rapin, Commire, Bouhours ; s'appliqua aux vers latins, et réussit surtout dans l'ode. Ménage le nomme *le prince des poëtes lyriques* de son temps ; il était au nombre des auteurs qui formaient la réunion appelée la *Pléïade française* (avec Rapin, Commire, Larue, Santeuil, Ménage, Petit). Dupérier était neveu de François Dupérier, à qui Malherbe a adressé une de ses plus belles odes, celle qui commence par ce vers :

Ta douleur, Dupérier, sera donc éternelle.

DUPERRON (Jacques DAVY), cardinal, né dans le canton de Berne en 1556, mort à Paris en 1618, avait été élevé dans le calvinisme. Il vint à Paris après avoir été suffisamment instruit par son père dans les langues grecque et latine, embrassa l'état ecclésiastique après avoir abjuré le calvinisme, obtint la place de lecteur du roi Henri III, et s'attacha ensuite par quelques services à Henri IV, devenu roi de France. Celui-ci le nomma évêque d'Evreux, et l'envoya à Rome pour solliciter la levée de l'interdit lancé contre la France : il réussit dans cette mission. A son retour, il combattit dans deux conférences les doctrines du calvinisme défendues par Mornay et d'Aubigné. La cour de Rome lui donna après cela le chapeau de cardinal, et le roi le fit archevêque de Sens pour avoir contribué à rétablir la paix entre le Saint-Siége et les Vénitiens. Les livres favoris de ce prélat étaient ceux de Rabelais et de

Montaigne. Il a laissé plusieurs ouvrages, les uns de controverse ou de littérature, les autres sur ses négociations; on les a recueillis en 3 vol. in-fol., 1622. Il avait beaucoup d'esprit et d'éloquence, et jouissait d'une grande autorité en littérature. On lui reproche de l'ambition; il fut peu délicat sur les moyens de réussir.

DUPERRON (ANQUETIL). *Voy.* ANQUETIL.

DUPES (journée des). Le 11 novembre 1630, Marie de Médicis et Gaston de Foix avaient arraché à Louis XIII malade la promesse de destituer son ministre, le cardinal de Richelieu; mais celui-ci vole à Versailles auprès du roi, regagne sa confiance et le décide à lui livrer ses ennemis. Richelieu, non content d'avoir ainsi dupé ses adversaires, se vengea bientôt d'eux avec une excessive rigueur.

DUPETIT-THOUARS (Aristide), capitaine de vaisseau, né en 1760 près de Saumur, fit une expédition à la recherche de Lapérouse (1792), fut pris en mer par les Portugais, et subit une longue détention. A son retour, il fit partie de l'expédition d'Egypte, eut le commandement du *Tonnant*, et périt glorieusement à Aboukir (1798).

DUPETIT-THOUARS (AUBERT), botaniste, frère du précédent, né en 1756, mort en 1831, entra au service en 1792, et dut aller avec son frère à la recherche de Lapérouse; parti après lui, il tenta inutilement de le rejoindre à l'île de France; faute de ressources, il fut obligé de s'arrêter dans cette île et y resta 10 ans; il profita de ce séjour pour étudier la flore de ce pays. Il passa ensuite quelques mois à Madagascar, et revint en France en 1802. A partir de 1806, il fut 20 ans directeur de la pépinière du Roule. Il a publié des ouvrages sur la botanique et l'agriculture.

DUPHOT (Léonard), général français, né à Lyon vers 1770, se distingua dans diverses actions de la campagne d'Italie en 1796, et fut chargé par Bonaparte d'organiser une partie des troupes de la République Cisalpine. Il se trouvait à Rome au mois de décembre 1797, dans le palais de l'ambassadeur français, Joseph Bonaparte, lorsqu'il fut tué par des gens du peuple dans les premiers moments d'une émeute qui eut lieu devant ce palais. Sa mort fut vengée peu de jours après par la prise de Rome, qui tomba au pouvoir des Français.

DUPIN (Louis ELLIES), savant docteur de Sorbonne, professeur de philosophie au collége de France, né en 1657 d'une famille noble de Normandie, mort en 1719, consacra la plus grande partie de sa vie à rédiger la *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*, ouvrage immense dans lequel il donne la vie de ces écrivains, le catalogue et la chronologie de leurs ouvrages, un jugement sur leur style et leur doctrine et le dénombrement avec la critique des différentes éditions de leurs œuvres. Les jugements qu'il portait dans cet ouvrage sur plusieurs Pères lui attirèrent quelques contrariétés; il fut vivement critiqué par plusieurs théologiens, entre autres par Bossuet, qui exigea de lui une rétractation. S'étant dans la suite déclaré, avec les Jansénistes, contre la bulle *Unigenitus*, il fut exilé à Châtellerault et privé de sa chaire au collége de France. Il fut encore inquiété à la fin de sa vie pour avoir entretenu une correspondance avec l'archevêque de Cantorbéry dans le but de rapprocher la foi catholique de la religion anglicane. La *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, publiée en 1686 et années suivantes, forme, avec divers suppléments, 6 vol. in-8. Dupin a en outre donné des éditions de *Gerson*, 1703, de *Saint Optat*, 1700; une *Histoire de l'Église en abrégé*, 1712, *Bibliothèque des historiens*, 1716, et plusieurs autres ouvrages.

DUPIN (Claude), fermier-général, né à Châteauroux vers 1700, mort en 1769, a écrit sous le voile de l'anonyme : *Œconomiques*, Carlsruhe, 1745, 3 vol. in-4; *Observations sur un livre intitulé: De l'Esprit des Lois*, *ibid.*, 1757-58, 3 vol. in-8. — Sa femme, madame Dupin, née Fontaine, est célèbre par sa beauté et son esprit; elle confia quelque temps l'éducation de son fils à J.-J. Rousseau, et l'employa à transcrire ses manuscrits; ce dernier la mentionne très souvent dans ses *Confessions*. L'abbé de La Porte lui attribue la préface des *Observations* de son mari sur l'*Esprit des Lois*. Elle mourut en 1800, à près de 100 ans.

DUPIN DE FRANCUEIL (Marie-Aurore, dame), fille naturelle du maréchal de Saxe, née en 1750, morte en 1821, épousa d'abord le comte de Horn; devenue veuve lorsqu'elle était fort jeune encore, elle s'unit au fermier-général Dupin de Francueil, fils de Claude Dupin. — De ce mariage naquit Maurice Dupin, officier distingué, dont la fille est aujourd'hui célèbre, comme écrivain, sous le pseudonyme de *George Sand*.

DUPLEIX (Scipion), historien, né à Condom en 1569, mort dans cette ville en 1661, vint à Paris en 1605, à la suite de la reine Marguerite de Valois, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. Il vécut à la cour sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII; fut précepteur d'Antoine de Bourbon, fils légitimé de Henri IV, puis fut nommé par Louis XIII historiographe de France et conseiller d'état. On a de lui des *Mémoires des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, 1619, in-4; *Histoire générale de France*, publiée de 1621 à 1643, 5 vol. in-fol. Il y traite fort mal Marguerite de Valois, femme de Henri IV, qui avait été sa bienfaitrice, et donne de grands éloges à Richelieu. Il a aussi composé un *Cours de philosophie*, rédigé en français, 1642; un traité *des Causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*, Paris, 1613, in-12.

DUPLEIX (Joseph), gouverneur des établissements français dans l'Inde, fils d'un directeur de la Compagnie des Indes orientales, fut envoyé jeune à Pondichéry avec la qualité de membre du conseil supérieur et de commissaire des guerres (1720), et s'acquitta de ses fonctions avec un grand talent. Unissant le commerce aux soins de l'administration, il fit en peu de temps une grande fortune. La Compagnie le nomma en 1730 directeur du comptoir de Chandernagor, qu'il releva de sa ruine, et, en 1742, gouverneur de Pondichéry et directeur-général des comptoirs français. Il déploya dans ce poste important un génie supérieur. Profitant de l'anarchie produite par la dissolution de l'empire mongol, il voulut faire une puissance territoriale de la Compagnie, qui n'avait été jusque-là que commerçante, et projeta ce qu'a depuis réalisé la Compagnie anglaise des Indes. Au mépris des capitulations, il garda Madras que Labourdonnais avait pris sur les Anglais (1746), mais qu'il s'était engagé à leur rendre moyennant de fortes sommes. Dans la guerre qui s'ensuivit, il montra un courage et des talents qui firent oublier ses torts, et défendit pendant quarante-deux jours Pondichéry contre une flotte anglaise formidable et contre une armée de terre, et se fit céder, par un prince indien qu'il avait placé sur le trône du Décan, tout le territoire situé entre le Krishna et le cap Comorin (environ 900 kil. de côtes), avec le titre de nabab. Enflé de ses succès, il s'engagea dans une suite d'expéditions aventureuses et finit par lutter contre la Compagnie même dont il était l'agent, et qui voulait s'opposer à ses entreprises. Ruiné par tant de guerres, il chercha quelque temps à cacher le véritable état des choses; mais la vérité ayant été connue, on le rappela (1754). Il passa le reste de sa vie à plaider contre la Compagnie, à laquelle il réclamait 13 millions qu'il disait avoir avancés, et périt dans la misère et l'humiliation à Paris, en 1763, sans avoir pu se faire

rendre justice. Il avait publié peu avant sa mort un *Mémoire* qui fit grand bruit.

DUPLESSIS. *Voy.* RICHELIEU et MORNAY.

DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), né à Paris en 1739, adopta de bonne heure les doctrines de l'économiste Quesnay, composa en commun avec ce philosophe plusieurs ouvrages, entre autres la *Physiocratie* (1768), où il recherche quel est le gouvernement le plus avantageux au genre humain ; se lia avec Turgot, qui l'appela auprès de lui pendant qu'il était ministre des finances, partagea la disgrâce de ce ministre, puis fut rappelé aux affaires par Vergennes, et fut un des rédacteurs du traité de 1783 qui reconnaissait l'indépendance de l'Amérique. Il fut député en 1789 aux états-généraux par le bailliage de Nemours, vota les réformes les plus importantes, mais encourut la colère du peuple pour avoir combattu la création des assignats et s'être montré fidèle à Louis XVI. Soustrait à la mort sous la Terreur par un ami qui le cacha, il chercha un refuge en Amérique, où il fut fort bien accueilli. Il ne revint en France que sous le Consulat. En 1814 il fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire ; mais après le rétablissement de Napoléon il retourna en Amérique. Il y mourut en 1817. Dupont de Nemours a laissé une foule d'ouvrages sur l'économie, la politique, la physiologie, l'histoire naturelle, la physique générale. Nous citerons, outre la *Physiocratie*, la *Philosophie du Bonheur*, où il fonde une morale universelle sur une seule loi, *aimer*, et de curieux *Mémoires sur les animaux*, où il prête aux brutes un langage. Il avait été nommé membre de l'Institut dès sa fondation.

DUPONT DE L'ÉTANG (Pierre), lieutenant-général, né à Chabannais (Charente) en 1765, mort en 1840, fut, au commencement de la révolution, aide-de-camp des généraux Théobald et Arthur Dillon; se distingua au combat de l'Argonne, et fut nommé successivement général de brigade (1793) et général de division (1797). Il combattit à Marengo, au Mincio; parut avec beaucoup d'éclat dans les campagnes de 1805 et de 1806, et contribua puissamment à la victoire de Friedland. Envoyé en Espagne en 1808, il y obtint d'abord quelques avantages; mais bientôt Castanos l'obligea de signer la capitulation humiliante de Baylen, que rendit plus désastreuse encore la mauvaise foi de l'ennemi. Le général Dupont fut, à son arrivée en France, arrêté comme ayant trahi les intérêts de l'armée; il demeura enfermé au fort de Joux jusqu'au retour de Louis XVIII, qui le nomma ministre de la guerre (1814). Il n'occupa ce poste élevé que pendant quelques mois; depuis il a fait partie à différentes reprises de la chambre des députés, et a commandé la 22ᵉ division militaire. Ce général cultivait la poésie dans sa retraite; on a de lui : *Odes d'Horace traduites en vers par un lieutenant-général*, Paris, 1836; *l'Art de la guerre*, poëme en dix chants, Paris, 1839, et quelques pièces détachées.

DUPORT (Adrien), député de la noblesse de Paris aux états-généraux, né à Paris en 1759, était conseiller au parlement lors de la Révolution. Il fut une des lumières de l'Assemblée constituante, présenta le 29 mars 1790 un travail admirable sur l'organisation du pouvoir judiciaire, et fit adopter le jugement par jurés. Chargé d'interroger Louis XVI après son évasion, il le fit avec les égards convenables. Poursuivi après le 10 août, il quitta la France et mourut à Appenzell en 1798.

DUPORT DU TERTRE (François-Joachim), littérateur, né à St-Malo en 1715, mort en 1759, entra d'abord dans l'ordre des Jésuites, professa les humanités dans un de leurs colléges, et rentra ensuite dans le monde où il s'occupa de littérature et d'histoire. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Abrégé de l'histoire d'Angleterre,* 1751, 3 vol. in-12; *Histoire des conjurations, conspirations et révolutions célèbres*, ibid., 1754 et ann. suiv., 8 vol. in-12; *Bibliothèque amusante et instructive*, 1755, 3 vol. in-12.

DUPORT DU TERTRE (Louis-François), fils du précédent, né à Paris en 1754, était avocat avant la Révolution ; il adopta les nouvelles idées, mais avec modération, fut porté en 1790 au ministère de la justice qu'il administra avec prudence, et perdit cet emploi à la chute du ministre de Lessart. Décrété d'accusation après le 10 août 1792, il fut condamné à mort et exécuté (1793).

DUPRAT (Antoine), cardinal, chancelier de France, né à Issoire en Auvergne en 1463, mort en 1535, était parvenu à la dignité de premier président au parlement de Paris (1507), lorsque la comtesse d'Angoulême lui confia l'éducation de son fils, depuis François I, alors héritier présomptif de la couronne. Après l'avénement de ce prince au trône (1515), Duprat fut nommé chancelier de France. Il suivit François I en Italie et fut chargé d'arranger avec Léon X l'affaire de la Pragmatique-Sanction. Cette loi, établie sous Charles VII, restreignait l'autorité des papes en accordant aux églises de France le droit d'élire aux évêchés et aux autres grands bénéfices vacants. Depuis longtemps la cour de Rome s'efforçait de la faire abroger : Duprat y consentit, et cette loi si sage, qui était le boulevard des libertés gallicanes, fut abolie; il fut convenu que le roi de France nommerait désormais aux bénéfices vacants, mais que sa nomination aurait besoin d'être confirmée par des bulles du pape, qui elles-mêmes ne seraient délivrées que moyennant le paiement d'une année de revenu du bénéfice. Les articles convenus entre Duprat et Léon X servirent de base à la bulle connue sous le nom de *Concordat* (1516), que Duprat fit enregistrer au parlement de Paris, malgré la plus vive opposition des cours souveraines, des universités et du clergé de France. Le chancelier devint dès lors l'objet d'une haine universelle, haine qui s'accrut encore lorsque, pour faire face aux dépenses qu'occasionnait la guerre contre Charles-Quint et aux profusions de la cour, il créa et vendit des offices, et leva des contributions sur le clergé. Cependant il n'en conserva pas moins un immense crédit; pendant l'absence et la captivité de François Iᵉʳ, la duchesse d'Angoulême, régente du royaume, ne gouverna que par ses conseils, et le roi, à son retour, anéantit une procédure que le parlement avait commencée contre lui comme étant la cause des maux qui affligeaient l'état. Duprat, veuf depuis plusieurs années, avait embrassé l'état ecclésiastique, et la régente l'avait nommé archevêque de Sens; en 1527 il fut créé cardinal, et en 1530 légat *a latere*. Il s'occupa alors particulièrement des affaires de religion, et provoqua toutes les mesures barbares qui furent prises contre les réformés. Ce ministre déploya une grande habileté, mais il fit le malheur du peuple par son ambition, son avidité et son dévouement servile aux volontés du prince. — Son fils, Guillaume Duprat, fut évêque de Clermont, assista au concile de Trente, et en amena à Paris des Jésuites pour lesquels il fonda le collége de *Clermont*, depuis collége Louis-le-Grand.

DUPRÉ, joaillier, né aux environs de Grenoble vers le milieu du XVIIIᵉ siècle, découvrit par hasard un nouveau feu grégeois, et communiqua sa découverte à Louis XV. Mais les effets en étaient si terribles que ce prince préféra ensevelir dans l'oubli ce secret, et acheta le silence de Dupré en lui donnant le cordon de St-Michel avec une pension considérable.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR, maître des comptes, né à Paris vers 1695, mort en 1774, cultiva les lettres tout en remplissant les devoirs de sa place, et devint membre de l'Académie Française en 1733. On

a de lui une traduction du *Paradis perdu* de Milton avec les remarques d'Addison, Paris, 1729, 3 vol. in-12; un *Essai sur les monnaies*, etc., 1746, in-4; *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort*, Paris, 1762, in-12. Ces deux derniers ouvrages sont estimés.

DUPREAU (Gabriel), en latin *Prateolus*, théologien et philologue, né en 1511 à Marcoussi, mort à Péronne en 1588, professa la théologie au collége de Navarre à Paris, et fut un adversaire zélé des doctrines de Luther et de Calvin. On a de lui : *Commentarii ex præstantissimis grammaticis desumpti*, etc., Paris, in-8; *Flores et sententiæ scribendique formulæ ex Ciceronis Epistolis familiaribus; Harangue sur les causes de la guerre entreprise contre les rebelles*, etc., Paris, 1562, in-8; *De Vitis, sectis et dogmatibus hæreticorum*, etc., Cologne, 1569, in-fol.; *Histoire de l'état et succès de l'Église*, en forme de chronique générale et universelle, Paris, 1585, 2 vol. in-fol. Il a traduit du grec deux livres de *Mercure Trismégiste*; et du latin l'*Histoire de la guerre sainte* ou la *Franciade orientale*, par Guillaume de Tyr, Paris, 1573, in-fol.

DUPUIS (H.-Franç.), membre de l'Institut, né à Trye-Château (près de Gisors) en 1742, fils d'un maître d'école, se fit d'abord connaître comme humaniste, fut nommé en 1766 professeur au collége de Lisieux, et plus tard professeur d'éloquence latine au collége de France. S'étant lié avec Lalande, dont il suivait les cours, il prit goût à l'astronomie, et rapprochant de cette nouvelle étude ses connaissances en mythologie, il fut conduit à imaginer que les divinités de la fable ne sont autre chose que des constellations, que les noms des dieux sont les mêmes que ceux des astres, que leurs bizarres aventures ne sont qu'une expression allégorique du cours des astres et de leurs rapports mutuels. Il exposa cet ingénieux système, dès 1777, dans le *Journal des Savants*; en 1781, il publia un *Mémoire sur l'origine des Constellations et sur l'explication de la fable par l'astronomie*; en 1794, il fit paraître l'*Origine de tous les Cultes, ou la Religion universelle* (3 vol. in-4, ou 12 vol. in-8), où il développait tout au long son système; il en donna un *Abrégé* en 1798. Dupuis fut reçu en 1788 membre de l'Académie des Inscriptions. A la Révolution, il joua un moment un rôle politique, fut député à la Convention, puis membre du Conseil des Cinq-Cents, et fut même ballotté avec Moulins pour la place de directeur. Il mourut en 1809 dans une condition privée. Outre l'*Origine des Cultes*, on a de lui un *Mémoire sur le zodiaque de Tentyra*, 1806, qui a excité une dispute célèbre; il veut y prouver que ce zodiaque représentait l'état du ciel à une époque où le point équinoxial coïncidait avec le signe de la Vierge, et qui remonte par conséquent à 15 ou 16 mille ans. On regrette que Dupuis ait exagéré jusqu'au ridicule l'idée fondamentale de son système, et surtout qu'il y ait joint des déclamations fort déplacées contre la religion.

DUPUY (Henri), en latin *Erycius Puteanus*, en hollandais *Van-de-Putte*, professeur et philologue, né à Vanloo, dans la Gueldre, en 1574, mort à Louvain en 1646, enseigna les belles-lettres dans l'université de cette ville. Il a publié 98 ouvrages divers sur l'éloquence, la philologie, la philosophie, l'histoire, la politique et les mathématiques. Nous citerons seulement: *De usu fructuque librorum Bibliothecæ Ambrosianæ*, Milan, 1605, in-8; *Comus sive Phagesiposia cimmeria de luxu somnium*, Louvain, 1608, in-12, traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous ce titre : *Comus, ou Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12; *Bruma sive Chimonopægnion de laudibus hiemis*, etc., Munich, 1619, in-8.

DUPUYTREN (le baron Guillaume), chirurgien célèbre, né en 1777 à Pierre-Buffière (H.-Vienne), mort en 1835, fut nommé à 18 ans prosecteur de la Faculté, et à 24 chef des travaux anatomiques. Il devint bientôt chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, inspecteur-général de l'université, premier chirurgien du roi, baron et membre de l'Institut. Dupuytren a peu écrit; sa thèse pour le doctorat et quelques articles disséminés dans le *Dictionnaire de Médecine* sont à peu près ce qui reste de lui; mais il fut avant tout professeur et praticien; il a pratiqué toutes les opérations chirurgicales et perfectionné tous les travaux de ses prédécesseurs. Sa dextérité, son sang-froid, sa hardiesse, que l'on a voulu taxer d'inhumanité, son esprit inventif, lui ont acquis le premier rang entre les chirurgiens de notre époque; on lui doit plusieurs opérations nouvelles. Dupuytren amassa une immense fortune que l'on porte à 7,000,000 de fr. Il a légué en mourant une somme de 200,000 francs pour la fondation d'une chaire d'anatomie pathologique. Ses intentions ont été remplies, et même dépassées : car on a pu créer en outre, avec le fonds qu'il laissait, un musée anatomique, qu'on a justement nommé le *Musée Dupuytren*.

DUQUESNE (Abraham, marquis), seigneur du Bouchet, célèbre marin français, né à Dieppe en 1610, mort en 1688, se forma sous les yeux de son père, habile capitaine, et donna bientôt une si haute idée de sa valeur et de ses talent qu'à peine âgé de 17 ans il obtint le commandement d'un vaisseau, avec lequel il contribua puissamment à chasser les Espagnols des îles de Lerins. Il se signala aussi au combat de Tarragone en 1641, et à celui du cap de Gata, où il fut blessé, en 1643. Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, Duquesne alla servir le roi de Suède : il fut nommé vice-amiral par ce prince, et défit complétement devant Gotembourg la flotte danoise commandée par Christian IV en personne. Rappelé en France en 1647, il arma à ses frais une escadre; il battit en 1650 les Anglais et les Espagnols qui avaient envoyé plusieurs vaisseaux au secours de Bordeaux révolté contre le roi. La reine Anne d'Autriche le créa alors chef d'escadre. Dans la guerre de 1672, Louis XIV l'opposa au fameux Ruyter, amiral hollandais, et Duquesne remporta en 1676, près de Messine, une victoire signalée sur ce terrible adversaire, qui mourut de ses blessures quelques jours après le combat. Duquesne fut ensuite chargé de purger la Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Il bombarda Alger pendant deux ans (1682-1683), et força le dey à rendre tous les esclaves chrétiens; il bombarda de même Gênes, qui avait vendu quelques secours aux Algériens, et contraignit le doge à venir s'humilier aux pieds de Louis XIV (1684). Duquesne était protestant, et cette circonstance empêcha Louis XIV de lui accorder tous les honneurs auxquels ses services lui donnaient des droits. Il fut seul excepté de la proscription prononcée contre ses coréligionnaires par la révocation de l'édit de Nantes.

DUQUESNOY (François), sculpteur, plus connu sous le nom de *François Flamand*, né à Bruxelles en 1594, eut pour maître son propre père, et pour protecteur l'archiduc Albert d'Autriche, qui lui accorda une pension pour aller se perfectionner en Italie. Mais à peine avait-il atteint l'âge de 25 ans, qu'il perdit son bienfaiteur, et se vit obligé de travailler pour sa subsistance. Il se lia alors avec le Poussin, comme lui malheureux et comme lui passionné pour les arts. Duquesnoy excellait surtout à représenter les enfants; on regarde comme ses chefs-d'œuvre les *Groupes d'enfants* qui accompagnent les colonnes du maître-autel de Saint-Pierre; la *Sainte Suzanne* de Notre-Dame-de-Lorette et le *Saint André* de la basilique de Saint-Pierre. Ces deux derniers ouvrages sortent cependant de son genre fa-

vori. Duquesnoy se disposait à repasser en France lorsqu'il fut empoisonné par un frère dénaturé, sculpteur comme lui et jaloux de son talent (1646).

DUQUESNOY, député du dép. du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative, puis à la Convention, était un ancien prêtre. Il se montra violent terroriste, fut envoyé avec Lebon dans l'Artois, la Picardie et à l'armée du Nord, et égala son collègue en cruauté. Ayant pris part à une insurrection qui tendait à ressusciter le système de Robespierre tombé au 9 thermidor, il fut jugé par une commission militaire et condamné à mort ; il se tua au moment d'aller au supplice. — Son frère, le général Duquesnoy, mort en 1797, se signala par sa cruauté, surtout dans la Vendée : il se nommait lui-même *le Boucher de la Convention.*

DURANCE, *Druentia*, riv. de France, naît au mont Genèvre, dans les Alpes Cottiennes : passe à Briançon, Mont-Dauphin, Embrun, Sisteron, Cavaillon, et tombe dans le Rhône au-dessous d'Avignon, après un cours précipité de 330 kil. Elle est sujette à de fréquents débordements. Elle reçoit le Buech, l'Ubaye, la Bléone, l'Asse et le Verdon.

DURAND de Saint-Pourçain (Guillaume), dominicain, né à Saint-Pourçain en Auvergne, mort vers 1333, fut maître du sacré palais, évêque du Puy et de Meaux (1326). Il se fit un nom parmi les philosophes scolastiques, donna beaucoup de solutions nouvelles, et mérita par-là le surnom de *Doctor resolutissimus*. Il a laissé des *Commentaires sur Pierre Lombard*, 1508, et des écrits sur la juridiction ecclésiastique.

DURAND (David), ministre protestant, né en 1681 dans le Languedoc, mort en 1763, fut obligé de quitter la France, séjourna quelque temps en Hollande où il se lia avec Bayle, se rendit en 1714 à Londres, où il fut nommé ministre de l'église française de Savoie, et y mourut à 82 ans. Il a laissé des travaux estimés sur Pline, une *Vie de Vanini*, 1717 ; la *Religion des Mahométans*, 1721 ; a continué Rapin Thoyras, et a traduit les *Académiques* de Cicéron, Londres, 1740.

DURAND DE MAILLANE, (Pierre-Toussaint), canoniste, né en 1729 à Saint-Remi en Provence, mort vers 1810, juge de la cour d'Aix, fut successivement député d'Arles aux états-généraux de 1789, représentant des Bouches-du-Rhône à la Convention, membre du Conseil des Anciens. Il a écrit : *Dictionnaire du droit canonique*, Avignon, 1761, 2 vol. in-4 ; *Histoire du droit canonique*, 1769. On a aussi de lui une *Histoire de la Convention*, dans les *Mémoires sur la Révolution.*

DURANGO, ville de la Confédération mexicaine, ch.-l. de l'état de Durango, à 490 kil. de Chihuahua, par 105° 54' long. O., 24° 25' lat. N. ; 25,000 hab. Cette ville est située à 2,282 mètres au-dessus du niveau de la mer. Evêché, très belle église. Durango fut fondée en 1551 par Alonzo Pacheco. — L'état de Durango est situé entre ceux de Cohahuila, Xalico, Zacatecas, Sonora-y-Sinaloa et le Nouveau-Mexique ; 880 kil. sur 600 ; 200,000 hab. Sol peu fertile en général ; mines d'or et d'argent. Quelque industrie.

DURANGO, ville d'Espagne (Biscaye), sur une riv. du même nom, à 27 kil. S. E. de Bilbao ; 2,900 hab. Fabrique d'ouvrages d'acier.

DURANIUS, riv. de Gaule, auj. la DORDOGNE.

DURANTE (François), compositeur italien, né à Naples en 1693, mort en 1755, est regardé comme le chef de l'école musicale moderne ; il s'est exercé principalement sur des sujets d'église.

DURANTI (le président Jean-Etienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, et fut enfin nommé premier président au parlement par Henri III, l'an 1581. Il s'opposa avec force aux fureurs de la Ligue. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort en voulant calmer les séditions du peuple, il succomba enfin victime de son généreux dévouement ; les rebelles le tuèrent en 1589. La *Mort du président Duranti* a été reproduite avec un rare talent dans un tableau de Paul Delaroche.

DURAS, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 26 kil. N. de Marmande ; 1,700 hab. Cette ville était autrefois dans la Guyenne ; elle a donné son nom à une branche de la maison de Durfort.

DURAS (Jacques-Henri de DURFORT, duc DE), maréchal de France, d'une des plus anciennes familles de Guyenne, né en 1626, mort en 1704. Il servit d'abord sous Turenne, son oncle maternel, et sous le grand Condé ; se distingua à Mariendal, à Nordlingue ; suivit en 1651 le parti de Condé, alors rebelle ; rentra au service du roi en 1657, avec le titre de lieutenant-général ; eut une grande part à la conquête de la Franche-Comté ; fut nommé par Louis XIV gouverneur de cette province et maréchal (1675). — Son frère, Gui Aldonce de Durfort de Duras, qui fut aussi maréchal, est plus connu sous le nom de duc de Lorges. (*Voy.* LORGES.)—J.-B. de Durfort, duc de Duras, fils de Jacq.-Henri, né en 1684, mort en 1770, se distingua en Allemagne, en Flandre, en Espagne ; fut fait en 1720 lieutenant-général et commandant de la Guyenne ; se trouva aux siéges de Kehl (1733), de Philipsbourg ; prit Worms (1734), et fut fait maréchal en 1741. — Mademoiselle de Duras, sœur du maréchal Jacques-Henri de Duras, dame d'atours de la duchesse d'Orléans, était protestante et fut convertie au catholicisme par Bossuet en 1678, à la suite de conférences devenues célèbres.

DURAS (Louis DE DURFORT DE), comte de Feversham, quitta le service de Louis XIV pour celui de Charles II, et devint vice-roi d'Irlande, premier écuyer de la reine. Il défit le duc de Monmouth à Sedjemore. Il donna les premières leçons de l'art de la guerre au fameux Churchill, comte de Marlborough.

DURAS (Claire LECHAT DE KERSAINT, duchesse de), fille de l'amiral Kersaint, née vers 1779, morte en 1828, fut l'amie de madame de Staël. Elle a publié deux romans qui eurent une grande vogue, *Ourika* et *Édouard*, Paris, 1824, in-12.

DURAS ou DURAZ (ducs de), princes de la maison d'Anjou. *Voy.* DURAZZO.

DURAVEL, ville du départ. du Lot, à 31 kil. N. O. de Cahors : 3,117 hab.

DURAZZO, *Epidamnus*, puis *Dyrrachium*, ville maritime de la Turquie d'Europe (Roumélie), par 17° 7' long. E., 41° 19' lat. N., sur un cap ; 5,000 hab. Citadelle en ruines ; petit port. Archevêché grec, évêché catholique. — Les Normands, commandés par Robert Guiscard, y défirent l'empereur grec Alexis Comnène en 1081. Cette ville devint au moyen âge un duché qui fut possédé par plusieurs princes de la maison d'Anjou-Sicile ; le plus connu est :

DURAZZO (Charles DE). *Voy.* CHARLES DE DURAS (dans la série des rois de Naples).

DURBAN, ch.-l. de cant. (Aude), à 13 kil. de Sijean : 950 hab.

DURDENT (R.-J.), écrivain médiocre, né à Rouen vers 1776, mort à Paris en 1819, coopéra à la *Gazette de France*, au *Mercure étranger*, à la *Biographie universelle* et à la *Biographie des jeunes gens*, et publia, entre autres ouvrages, *Beautés de l'histoire grecque*, etc., 1812 ; *Campagne de Moscou en 1812*, Paris, 1814, in-8 ; *Epoques et faits mémorables de l'histoire de France* ; *Histoire critique du sénat dit conservateur*, etc., Paris, 1815, in-8 ; *Histoire de Louis XVI*, 1816, in-8 ; *Clémentina* ou *le Sansbéisme*, 1817, 2 vol. in-12 ; *Histoire de la Convention*, 1817, 2 vol. in-12 ; *Histoire littéraire et philosophique de Voltaire*, 1818, in-8.

DUREAU DE LA MALLE (J.-B.-René), traducteur, né à Saint-Domingue en 1742, mort en 1807, vint étudier à Paris. Possesseur d'une brillante fortune, il se consacra tout entier aux lettres; il débuta par la traduction des *Bienfaits* de Sénèque, 1776; traduisit *Tacite*, 1793, 3 vol. in-8 (réimprimé en 1808 et 1816), et *Salluste*, 1808; il avait entrepris la traduction de *Tite-Live* quand il mourut. Sa traduction de Tacite a passé pour la meilleure jusqu'à la publication de celle de M. Burnouf. Dureau de la Malle avait été nommé membre du Corps législatif en 1802 et de l'Institut en 1804.

DUREGUM ou TURICUM, auj. ZURICK.

DUREN, *Marcodurum*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), à 15 kil. S. E. de Juliers, sur la Roër: 5,100 hab. Draps, couvertures, etc. Aux environs, forges, papeteries. Charlemagne y tint deux champs-de-mai, 775 et 779. Elle devint ensuite ville impériale. Duren fut prise et incendiée par Charles-Quint, 1543. Les Français la prirent en 1794, et la gardèrent jusqu'en 1814; elle fit pendant ce temps partie de l'empire français, et fut comprise dans le dép. de la Roër.

DURER (Albert), artiste célèbre, né à Nuremberg en 1471, mort en 1528, se distingua également comme peintre et comme graveur, perfectionna la gravure sur cuivre et sur bois, et inventa, selon quelques uns, la gravure à l'eau-forte. Il parcourut les Pays-Bas, visita Venise, Vienne, obtint la faveur des empereurs Maximilien I, Charles-Quint et de Ferdinand, qui employèrent fréquemment ses talents. Ses ouvrages sont nombreux; on estime surtout parmi ses tableaux: *Adam et Ève*, une *Adoration des Mages*, *le Christ sur la croix environné d'une gloire*. Il a laissé un *Traité des proportions du corps humain*, 1525, traduit en français par L. Meigret, 1557, et a enrichi de ses dessins plusieurs ouvrages, tels que l'*Arc triomphal* et le *Char triomphal de Maximilien*, 1522; *la Passion de J.-C.*, 1510; l'*Apocalypse*, l'*Histoire de la vierge Marie*, 1511. On admire dans les œuvres d'A. Durer une vérité parfaite; mais elles manquent quelquefois de grâce.

DURESNEL (J.-Fr. DU BELLAY), abbé de Sept-Fontaines, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761, a traduit en vers l'*Essai sur la critique* et l'*Essai sur l'homme* de Pope, 1730 et 1737. Il fut membre de l'Académie Française et de celle des Inscriptions.

DURFÉ. *Voy.* URFÉ (D').

DURFORT, famille illustre, originaire de Guyenne, dont les principales branches sont celles de Duras et de Lorges. *Voy.* ces noms.

DURHAM, *Dunelmum*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Durham, à 418 kil. N. de Londres, sur la Wear; 10,000 hab. Évêché, belle cathédrale gothique. Air très salubre. — Durham passe pour avoir été bâtie 70 ans avant la conquête romaine. — Le comté de Durham, situé au N. de l'Angleterre, sur la mer du Nord, entre ceux d'York au S., de Northumberland au N., a 71 kil. sur 44, et 210,000 hab. Riche et fertile au S., rocailleux et marécageux à l'O. Chevaux, bétail; riches mines de houille, de fer et de plomb. Industrie métallurgique très active.

DURHAM, comté de la Nouv.-Hollande, dans la Nouv.-Galles méridionale, entre 32°-32° 36' lat. S. et 148° 3'-150° 15' long. E.

DURIA, nom commun à deux rivières de la Gaule Cisalpine, toutes deux affluents du *Padus*: l'une au S., dite *Duria major* (auj. *Dora Baltea*), qui s'unissait au *Padus*, au N. O. d'*Industria* (Casal); l'autre au N., dite *Duria minor* (auj. *Dora riparia*, ou simplement *Dora*); celle-ci se jetait dans le fleuve près d'*Augusta Taurinorum* (Turin).

DURIUS, fleuve d'Hispanie, auj. le DUERO.

DURLACH, *Durlacum*, ville du grand-duché de Bade. *Voy.* DOURLACH.

DURNOVARIA, ville de la Bretagne ancienne, auj. DORCHESTER.

DUROBRIVIS, nom commun à deux villes de la Bretagne anc., l'une dans la Bretagne rom. (auj. Rochester), l'autre dans la Flavie Césarienne (auj. Dornford).

DUROC (Gérard-Christophe-Michel), duc de Frioul, grand-maréchal du palais de Napoléon, né à Pont-à-Mousson (Lorraine) en 1772, devint en 1796 aide-de-camp de Bonaparte; se distingua en Italie, au passage de l'Isonzo, en 1797, et en Égypte au siége de Saint-Jean-d'Acre. Revenu en France avec son chef, il fut employé par lui, après le 18 brumaire, dans différentes négociations délicates auprès des cours étrangères; s'acquitta de toutes ses missions au gré de son maître, et en retour obtint de lui une entière confiance. Lors de la formation de la cour impériale en 1805, Duroc fut créé grand-maréchal du palais, et fut spécialement chargé de veiller à la sûreté de la personne impériale. Il commanda une division de grenadiers à Austerlitz, contribua au succès des batailles de Wagram et d'Essling, et mourut atteint d'un boulet de canon à Wurtschen (1813). Napoléon pleura longtemps sa perte; en 1815, au moment de s'embarquer à bord du *Bellérophon*, il demanda qu'il lui fût permis de vivre en Angleterre sous le nom de colonel Duroc.

DUROCASSES, plus tard DROCÆ, auj. DREUX, ville de Gaule, dans la Lyonnaise quatrième.

DUROCATALAUNUM, ou CATALAUNI, ville de la Gaule belgique, auj. CHALONS-SUR-MARNE.

DUROCORINIUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. CIRENCESTER.

DUROCORTORUM ou REMI, ville de la Gaule belgique, auj. REIMS.

DUROSTORUM, plus tard *Dristra*, ville de la Mésie Inférieure, auj. SILISTRI.

DUROTRIGES, peuple de la Bretagne romaine (Bretagne 1re), sur la côte mérid., au S. E., entre les *Dumnonii* et les *Belgæ*, habitaient la contrée qui forme auj. le comté de Dorset.

DUROURE (maison DE), noble maison du Viennois, qui au XVe siècle s'établit dans le Gévaudan et le Vivarais, a donné naissance à plusieurs branches; une d'entre elles s'est perpétuée en Italie sous le nom de *della Rovere* (mais il ne faut pas la confondre avec la célèbre maison de Rovere, originaire de Savone, d'où sortirent les papes Sixte IV et Jules II). En France, les branches principales de cette famille sont celles des barons de Beaumont, des marquis de Grisac et des sires de Brison. A cette dernière branche appartient:

DUROURE (Joachim DE BEAUVOIR), dit *le Brave Brison*, né en 1577, mort en 1628. Il servit d'abord en Savoie, sous Lesdiguières; puis, ayant abjuré le catholicisme, se retira dans ses terres, et se mit à la tête des Huguenots du Vivarais, s'empara de Privas (1620), favorisa par son activité les opérations des réformés de Nîmes et de Montpellier, et tint en échec pendant six ans les troupes de Lesdiguières. Il fit enfin sa paix avec le connétable, et fut nommé maréchal-de-camp (1626); mais cette conduite l'ayant rendu suspect aux religionnaires, il fut assassiné par eux près de Privas.

DUROVERNUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. CANTORBERY.

DUROY ou **DEROY** (Henri). *Voy.* REGIUS.

DURRENBERG, mont. de l'archiduché d'Autriche, à 3 kil. S. O. de Hallein; 544 mètres de hauteur. Elle est très riche en sel gemme; on en tire annuellement 300,000 quintaux.

DURSLEY, ville d'Angleterre (Glocester), à 19 kil. S. O. de Glocester; 3,300 hab. Fabriques de draps, cardes; papeteries.



DURSTEDE (WICK-), ville de Hollande. *Voy.* WICK-DURSTEDE.

DURTAL, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Loir, à 17 kil. N. O. de Baugé; 1,600 hab. Papeterie, briqueterie, tuileries. Durtal fut bâti au XIe siècle par le comte d'Anjou, Foulques de Nerra.

DURVUS MONS, auj. PIERREPORT.

DURYER (André), orientaliste, né à Marcigny en Bourgogne vers 1580, fut consul à Alexandrie en Egypte. Il publia en 1630 une grammaire turque, en latin; traduisit en français *Gulistan* ou l'*Empire des Roses*, de Saady, 1634, et l'*Alcoran*, 1647.

DURYER (Pierre), fécond écrivain, né à Paris en 1605, mort vers 1658, fut secrétaire de César, duc de Vendôme, puis historiographe de France, et fut reçu en 1646 à l'Académie Française. Il passa la plus grande partie de sa vie dans la misère, et travailla pour les libraires à très bas prix. On a de lui un grand nombre de tragédies, dont la moins mauvaise est *Scévole*, 1647, et des traductions d'*Hérodote*, *Tite-Live*, *Polybe*, *Ovide*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Strada*, *de Thou*, etc. La plupart de ces traductions ne sont que des réimpressions: la plus estimée est celle de Cicéron, qui est originale et presque complète.

DUSSAULT (Jean-François-Joseph), critique, né à Paris en 1779, mort en 1824, fut un des fondateurs du *Journal des Débats*, et y rendit compte pendant 30 ans, avec goût et convenance, des ouvrages littéraires. On a réuni ses articles sous le titre d'*Annales littéraires*, 5 vol., 1818-24.

DUSSAULX (Jean), littérateur, petit-neveu de Nicolle, né à Chartres en 1728, mort en 1799, se fit connaître avantageusement en 1770 par une bonne traduction de *Juvénal*, fut admis en 1776 à l'Académie des Inscriptions, devint peu après secrétaire du duc d'Orléans, et fut député à l'Assemblée Législative et à la Convention où il se signala par sa modération. Outre la traduction de Juvénal, qui a été plusieurs fois réimprimée, Dussaulx a donné un traité fort estimé *De la Passion du Jeu*, 1779.

DUSSELDORF, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin et le Dussel, ch.-l. de régence, à 605 kil. S. O. de Berlin, par 4° 56' long. E., 51° 13' lat. N.; 25,000 hab. Très jolie ville, divisée en 3 parties, vieille-ville, ville-neuve et Karlstadt. Belle place du Marché, église des Jésuites, hôtel du Gouvernement. Observatoire, cabinet de physique, galerie de tableaux, etc.; académie des sciences et des arts, école de commerce. Draps, velours, savon, blanchisseries, imprimeries lithographiques et sur toiles, etc. — Cette ville fut la capit. du grand-duché de Berg de 1806 à 1814.

DUTENS (L.), ministre protestant, né à Tours en 1730, de parents protestants, mort en 1812, quitta la France à la suite de persécutions religieuses, et adopta l'Angleterre pour patrie. Il s'attacha à Stuart de Mackenzie, ambassadeur à Turin, l'accompagna dans son ambassade (1758), et fut lui-même plusieurs fois chargé d'affaires de l'Angleterre dans cette résidence. Il obtint le titre d'historiographe de la Grande-Bretagne, ainsi qu'un prieuré avantageux. On a de lui une édition estimée, quoique incomplète, des *Œuvres de Leibnitz*, 1769, 6 vol. in-4; quelques éditions d'auteurs grecs, et plusieurs ouvrages originaux, entre autres *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766; plusieurs dissertations sur des médailles grecques et phéniciennes; un *Traité des moyens de réunion de toutes les églises chrétiennes*, et un livre intitulé : *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, 1806 (ce sont ses propres mémoires).

DUTERTRE (Jean-Baptiste), religieux dominicain, né à Calais en 1610, mort à Paris en 1687, avait été employé pendant 18 ans aux missions des Antilles, et publia, d'après les observations et les recherches qu'il y avait faites, une *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, 1667, 1671, 4 vol. in-4, avec cartes et figures.

DUTERTRE (DUPORT-). *Voy.* DUPORT-DUTERTRE.

DUTHEIL (LAPORTE-). *Voy.* LAPORTE-DUTHEIL.

DUTTLINGEN. *Voy.* TUDLINGEN.

DUTTWEILER, village des États prussiens (prov. Rhénane), à 3 kil. N. de Sarrebruck; 1,000 hab. Mines d'alun qui fournissent 800 quintaux par an.

DUVAIR (Guillaume), garde des sceaux sous Louis XIII, né en 1556, mort en 1621, était ecclésiastique. Il remplit avec distinction plusieurs places dans la magistrature, reçut les sceaux en 1616 sans les avoir sollicités, et eut à lutter contre les intrigues des courtisans. Il fut fait évêque de Lisieux en 1620. On a de lui des traités de piété, des traductions d'*Épictète* et de quelques discours de *Démosthènes* et de *Cicéron*, un traité de l'*Éloquence*, et un ouvrage de morale intitulé : *De la saine Philosophie*, que Charron a mis à contribution, et d'où il a tiré sa description des passions. Il fut un des meilleurs écrivains de son temps.

DUVAL (Guillaume), savant, né à Pontoise vers 1570, mort en 1646, cultiva à la fois les langues anciennes, la théologie, la philosophie, la médecine, la botanique; enseigna la philosophie au collége de Lisieux, puis au collége de France (1606); devint médecin du roi et doyen de la faculté de médecine (1640). On lui doit une excellente édition d'*Aristote*, grecque-latine, 1619-1628, 2 vol. in-fol., avec une analyse (*Synopsis analytica*) de toute la doctrine du philosophe grec; une *Histoire du Collége royal de France*, 1644, et quelques autres écrits.

DUVAL (Valentin JAMERAY), antiquaire, né en 1695 en Champagne, fils d'un pauvre paysan, avait d'abord gardé les troupeaux. Il fut élevé par les soins du duc de Lorraine, Léopold, qui avait remarqué son amour pour l'étude; devint bibliothécaire du duc, professeur d'histoire à Lunéville, et enfin conservateur du cabinet des médailles de Vienne, quand le fils de son protecteur fut devenu empereur sous le nom de François I (1748). On a de lui des catalogues des médailles de Vienne, et quelques autres écrits. M. Koch a publié ses œuvres, Paris, 1785, 3 vol. in-8, avec une notice sur sa vie qui offre des aventures fort intéressantes.

DUVAL (AMAURY), membre de l'Académie des Inscriptions, né à Rennes en 1760, mort en 1837, fut d'abord avocat, puis secrétaire d'ambassade en Italie; quitta la diplomatie pour les lettres et créa *la Décade philosophique*, journal qui fut réuni plus tard au *Mercure*, et qu'il dirigea jusqu'en 1814. Après avoir été couronné pendant trois années consécutives pour les questions proposées par l'Institut, il fut nommé membre de ce corps en 1811. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Des Sépultures chez les anciens et les modernes*, Paris, 1801, in-8 ; *Paris et ses monuments*, 1803 ; *Monuments des arts du dessin chez les anciens et les modernes*, *recueillis par Denon, expliqués par Am. Duval*, 1829, 4 vol. in-fol. Am. Duval a publié avec M. Daunou la *Continuation de l'histoire littéraire de la France*, commencée par les Bénédictins.

DUVAL (LEGRIS). *Voy.* LEGRIS DUVAL.

DUVAL (Nicolas). *Voy.* VALLA.

DUVAL D'EPREMESNIL. *Voy.* EPRÉMESNIL.

DUVAL SANADON. *Voy.* SANADON.

DUVERDIER (Antoine), seigneur de Mauprivas, né à Montbrison en 1544, conseiller du roi, contrôleur-général de Lyon, mort à Duerne (Rhône) en 1600, est auteur d'un ouvrage précieux de bibliographie intitulé : *la Bibliothèque d'Antoine Duverdier, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français*, 1585, réimprimé avec Lacroix du Maine, 6 vol. in-4.

DUVERNET (MOUTON). *Voy.* MOUTON DUVERNET.

DUVERNEY (Joseph GUICHARD), anatomiste, né à

Feurs en Forez en 1648, mort en 1730, fut nommé en 1676 membre de l'Académie des Sciences, et en 1679 professeur d'anatomie au Jardin Royal. Il portait si loin le talent de l'élocution, que des comédiens même venaient l'entendre. On a de lui : *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683, 1718, in-12; *Traité des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, traduit en anglais, Londres, 1762, in-8 ; *Œuvres anatomiques*, Paris, 1761, 2 vol. in-4.

DUVERNEY (PARIS). *Voy.* PARIS.

DWINA, DZVINA ou **DUNA**, nom commun à deux riv. de la Russie d'Europe occidentale : 1° la Dwina occidentale (le *Taruntus* des anciens); elle naît près de la source du Volga, dans le gouvernement de Tver, coule à l'O., reçoit la Meja, la Kasplia, la Loutchossa, l'Oula, la Disna; baigne Velij, Souraj, Vitebsk, Polotzk, Disna, Dinabourg, Jacobstadt, et tombe dans le golfe de Livonie au-dessous de Riga, après un cours de 750 kil.; — 2° la Dwina orientale, inconnue aux anciens, bien qu'on ait voulu y voir le *Carambucis*; elle se forme à Oustioug-Veliki par la réunion de la Soukhona et du Joug, coule au N. O., reçoit la Vitchegda, la Vaga, la Jahitsa, la Pinéga, et tombe au-dessous d'Arkhangel dans la mer Blanche, après un cours de 620 kil.

DYCK (VAN). *Voy.* VAN-DYCK.

DYLE, riv. de Belgique; naît dans le Brabant méridional, près de Marbais; passe à Wavre, Louvain, Malines, et après avoir reçu la Senne se joint à la Nèthe pour former le Rupel. Cours, 90 kil.

DYLE (dép. de la), un des dép. de l'empire français de 1802 à 1814, était formé du Brabant méridional et avait pour ch.-l. Bruxelles. Il prenait son nom de la Dyle qui l'arrosait.

DYMES, *Dymæ*, auj. *Papas*, ville de l'Achaïe, au N., sur la mer entre Olène et le cap Araxe, fut pillée par les Romains pour avoir embrassé la cause de Persée (146). Elle reçut une colonie romaine quelque temps après.

DYRRACHIUM, auj. *Durazzo*, ville d'Illyrie, chez les *Taulantii*, sur l'Adriatique, vis-à-vis de *Brundusium* ou Brindes en Italie, se nommait d'abord *Epidamnus*: ce sont les Romains qui, en y envoyant une colonie, lui donnèrent son nouveau nom. De Dyrrachium à Brindes allaient et venaient sans cesse les voyageurs qui voulaient passer de l'Italie en Grèce et réciproquement.

DYSART, ville d'Écosse (Fife), à 17 kil. N. d'Édimbourg, sur le Forth; 7,000 hab. Bon port; construction de petits navires. Houille, fer, sel.

DZAISSANG, lac de Mongolie, dans la Dzoungarie orientale, par 47°-48° lat. N., 81°-83° long. E. Il a 110 kil. de l'E. à l'O. et 40 kil. du N. au S. L'Irtisch en sort.

DZOUNGARIE ou **SONGARIE**, en chinois *Tchian-chan-pe-lou* (c.-à-d. gouv. au N. des monts Tchian-chan), grande contrée de l'Asie centrale, fait partie de l'Empire chinois et est comprise entre 72°-88° long. E., et 41° 30'-48° 40' lat. N. Elle a pour bornes la Sibérie au N., le Turkestan à l'O., le Thibet au S. et la Mongolie à l'E.; on la partage en trois grandes divisions militaires qui portent le nom de leurs chefs-lieux respectifs, savoir : Ili ou Goudja, au S. O.; Kour-khara-oussou, à l'E. de la précédente, et Tarba-gataï, au N. E. — Les Dzoungares sont de race mongole et descendent de la famille éleuthe ou kalmouke; leur nom, qui signifie *main gauche*, vient de ce que le pays qu'ils occupent est situé à gauche de la Chine, c.-à-d. à l'O. Ils furent longtemps sous la domination des Mongols proprement dits; c'est vers le milieu du XVIIIe siècle qu'ils ont été soumis par les Chinois et réunis à leur empire.

DZVINA, riv. de Russie. *Voy.* DWINA.

E

E, dans les abréviations, peut signifier, en latin : *Ennius*, *edilis*, *exactor*, etc.; en français, *Eminence* ou *Excellence*. Il se met aussi quelquefois pour *Eugène*, *Ernest*, etc.

. **EACIDE**, *Æacides*, roi d'Epire, fut longtemps privé de sa couronne par Philippe, roi de Macédoine, monta sur le trône après la mort de ce prince, s'attira la guerre avec Cassandre pour avoir donné asile à Philippe Arrhidée, et mourut pendant cette guerre, 313 av. J.-C.

EACIDES, *Æacidæ*, descendants d'Éaque, nom donné par les poëtes à Pélée, Achille et Pyrrhus.

EAQUE, *Æacus*, fils de Jupiter et de la nymphe Egine, régna sur l'île d'Enopée, à laquelle il donna le nom d'Egine en l'honneur de sa femme, et se signala tellement par sa justice et sa sagesse qu'après sa mort Jupiter fit de lui un des juges des enfers. Il fut père de Pélée et grand-père d'Achille, qui de là sont tous deux appelés *Eacides*.

EARL, titre nobiliaire en Angleterre, qui répond à notre titre de *comte*; il vient après celui de *marquis* et avant celui de *vicomte*.

EASDALE, une des Hébrides, sur la côte du comté d'Argyle, par 56° 19' lat. N., 7° 59' long. O.; 2 kil. de diamètre. Vastes salines et ardoisières.

EAST-BOURNE, ville d'Angleterre (Sussex), à 10 kil. S. d'Harlsham, et 3 kil. de la Manche; 2,800 hab. Eglise gothique. Bains de mer.

EAST-GRIMSHEAD, ville d'Angleterre (Dorset), à 65 kil. N. E. de Chichester; 3,200 hab. Bel hospice.

EAST-MAIN OU SLUDE RIVER, riv. de l'Amérique anglaise (Labrador), naît à l'O. du lac Mistissiny, et tombe dans la baie de James après un cours de 450 kil. — On donne aussi le nom d'East-Main à une portion de la côte du Labrador, depuis le détroit d'Hudson jusqu'à la rivière Harricanaw, sur une étendue de 1,300 kil.

EAST-PORT, ville maritime des États-Unis (Maine), par 69° 16' long. O., 44° 54' lat. N. dans l'île de Moose; 3,000 hab. Pont de 400 mètres. Port excellent. Commerce.

EAST-WINDSOR, ville des États-Unis (Connecticut), à 14 kil. N. de Connecticut; 3,000 hab. Commerce d'eaux-de-vie.

EASTON, ville des Etats-Unis (Pensylvanie), à 88 kil. N. O. de Philadelphie, sur la Delaware; 2,500 hab. Pont qui a 180 mètres de long.

EASTON, ville des États-Unis (Maryland), à 44 kil. S. E. d'Annapolis, près de la baie de Chesapeak.

EAUX-BONNES, ville du dép. des B.-Pyrénées, à 35 kil. S. E. d'Oléron. Eaux thermales, dites *Eaux-d'Arquebusade*; leur célébrité date de la bataille de Pavie (Gers) : ils la durent aux bons effets qu'en éprouvèrent les Béarnais blessés à cette journée.

EAUZAN, *Elusates*, petite partie du B.-Armagnac. Places principales : Eauze (ch.-l.), Campagne, Mauléon.

EAUZE, *Elusa*, ch.-l. de canton (Gers), à 24 kil. S. O. de Condom, sur la Gelise; 3,000 hab. Eau-

de-vie. Jadis ch.-l. des Elusates, peuple de la Novempopulanie.

EBBON, élu évêque de Reims par la protection de Louis-le-Débonnaire, fut envoyé par le pape Pascal prêcher l'Evangile en Danemark. Il présida le concile d'évêques qui déposa l'empereur à l'instigation de son fils Lothaire. Lorsque Louis fut replacé sur le trône, il fit enfermer Ebbon dans un couvent, en 835. Celui-ci en sortit à la mort du roi, et devint évêque de Hildesheim. Il mourut en 851.

EBEL (J.-Godefroy), géologue et statisticien allemand, né à Francfort-sur-l'Oder en 1764, ou à Zullichau en Prusse en 1768, mort à Zurich en 1830, étudia d'abord la médecine et vint en 1801 s'établir en Suisse où il vécut toujours depuis. On lui doit plusieurs ouvrages qui sont indispensables à tout homme qui voyage en Suisse : *Guide pour faire le voyage de Suisse de la manière la plus utile et la plus agréable*, Zurich, 1793 et 1810, 4 vol. in-8 ; *Description des peuples montagnards de la Suisse*, Tubingue, 1798-1802, 2 vol. ; *Sur la structure de la terre au sein des Alpes*, Zurich, 1808 ; *Idées sur l'organisation du globe et sur ses révolutions*, Vienne, 1811.

EBERBACH, ville du grand-duché de Bade, à 39 kil. E. de Manheim ; 3,000 hab.

EBERHARD, duc de Frioul (846-868), épousa Gisèle, fille de l'empereur Lothaire. Il défendit son duché contre les invasions des Slaves et le rendit un des fiefs les plus importants de l'Italie. Il laissa quatre fils ; le second, nommé Bérenger, lui succéda d'abord dans le duché de Frioul et devint par la suite roi d'Italie et empereur.

EBERHARD I, II, etc., ducs de Wurtemberg. *Voy.* WURTEMBERG.

EBERHARD (Jean-Auguste), philosophe allemand, né à Halberstadt en 1739, mort en 1809, fut d'abord pasteur d'une petite paroisse auprès de Berlin ; mais s'étant aliéné le clergé par des écrits que l'on regarda comme peu orthodoxes, il quitta le ministère, accepta une chaire de philosophie à Halle et ne s'occupa plus que de philosophie et de littérature. On a de lui : *Nouvelle Apologie de Socrate*, 1772, où il examine la doctrine reçue sur le salut des Païens ; *Théorie des facultés de penser et de sentir*, mémoire couronné, 1776 ; *Morale de la Raison*, 1781 ; *Théorie des Belles-Lettres*, 1783 ; *Histoire de la philosophie*, 1787 ; *Dictionnaire des synonymes allemands*, 1795-1802, ouvrage très estimé ; *Esprit du christianisme primitif*, 1807, et quelques écrits polémiques dans lesquels il combat Kant et Fichte. Eberhard avait adopté les doctrines de Leibnitz. Il passe pour un des meilleurs écrivains de son temps. Il était membre de l'Académie de Berlin.

EBERSBERG, bourg des États autrichiens (archiduché d'Autriche), à 23 kil. N. O. de Steyer, sur la Traun. Il s'y livra en 1809 une bataille où les Français défirent les Autrichiens.

EBERSDORF, ville d'Allemagne, dans la principauté de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf, à 3 kil. N. de Lobenstein ; 1,200 hab.

EBERSDORF (KAISER's), ville des États autrichiens (archiduché d'Autriche), à 9 kil. S. E. de Vienne ; 1,100 hab. Beau château, caserne ; école de botanique ; industrie. Napoléon y eut son quartier-général en 1809.

EBERT (Frédéric-Adolphe), bibliographe allemand, né en 1791, près de Leipsick, mort en 1834 à Wolfenbuttel, fut successivement bibliothécaire de la ville de Leipsick (1806), des ducs de Brunswick à Wolfenbuttel (1822), du roi de Saxe à Dresde (1825). On lui doit des ouvrages utiles sur la bibliographie, dont le principal est intitulé : *Dictionnaire bibliographique général*, Leipsick, 1821-1830, 2 vol. in-4, ouvrage fondamental, qui a élevé à la hauteur d'une véritable science l'étude de la bibliographie. Il a aussi publié quelques écrits historiques.

EBINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (cercle de la Forêt-Noire), à 14 kil. S. E. de Bahlingen ; 4,000 hab. Bas, draps, étoffes de laines et de chapeaux, teintureries.

EBION, chef des Ebionites. *Voy.* ÉBIONITES.

EBIONITES, hérétiques qui parurent pendant le Ier siècle de notre ère, et qui, selon saint Epiphane, eurent pour chef un Juif, nommé Ebion, disciple de Cérinthe et stoïcien. Suivant Origène et Eusèbe, leur nom dérive d'un mot hébreu qui signifie *pauvre*. Ces hérétiques, qui diffèrent peu des Nazaréens, niaient la divinité de J.-C., les écrits des apôtres, et n'admettaient que l'Evangile de saint Matthieu, qu'ils avaient altéré. Aux préceptes de la religion chrétienne, ils mêlaient les pratiques du mosaïsme : les premiers Ebionites eurent une morale sévère, mais, dans la suite, ils se livrèrent à des excès infâmes. C'est contre Ebion, ou plutôt contre Cérinthe son maître, que saint Jean composa son Evangile.

EBLANA, ville d'Hibernie, auj. DUBLIN.

EBN, mot arabe qui veut dire *fils*. *Voy.* BEN.

EBOLI, *Eburi*, ville du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 26 kil. S. E. de Salerne ; 5,000 hab.

EBORA, ville d'Hispanie (Lusitanie), auj. EVORA.

EBORACUM, auj. *York*, ville de la Bretagne romaine, dans la Flavie Césarienne, capitale des *Brigantes* et de toute la province. Septime-Sévère et Constance-Chlore y moururent ; Constantin y fut proclamé auguste (306).

EBRE, *Iberus* des anciens, *Ebro* en espagnol, fleuve d'Espagne, naît à Fontibre dans la province de Santander, à 5 kil. O. de Reynosa ; arrose la Vieille-Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, et baigne Miranda-de-Ebro, Logrono, Calahorra, Cascante, Tudela, Saragosse, Mequinenza, Mombayo, Tortose ; reçoit à gauche l'Arga, le Gallego, la Sègre, à droite le Jiloca, et tombe dans la Méditerranée par 40° 38' lat. N., après un cours de 500 kil. environ.

EBREICHSDORF, village des États autrichiens (archiduché d'Autriche), à 10 kil. N. E. d'Ebenfort. Château. Manufactures d'étoffes de coton qui occupent plus de 15,000 personnes.

EBREUIL, ch.-l. de canton (Allier), à 9 kil. O. de Gannat, sur la Sioule ; 2,300 hab.

EBRODUNUM, ou **EBERODUNENSE** CASTRUM, ville de la Gaule (Alpes Maritimes), auj. EMBRUN.

EBRODUNUM, ville de la Gaule Transalpine, auj. YVERDUN (Suisse).

EBROICUM, ville de la Gaule, dans la Lyonnaise 2e, auj. ÉVREUX.

EBROIN, maire du palais sous les rois de France Clotaire III et Thierry III au VIIe siècle, se rendit odieux par sa cruauté. Après la mort de Clotaire, il mit Thierry sur le trône (670) ; mais la haine qu'on avait pour le ministre rejaillit sur le roi. On donna la couronne à Childéric II, et Ebroin fut renfermé dans le monastère de Luxeuil. Il s'échappa de sa prison à la mort de Childéric, forma un parti, fit assassiner Leudesic, que Thierry, remonté sur le trône, avait créé maire du palais, et eut l'audace de supposer à Clotaire III un fils, qu'il fit couronner sous le nom de Clovis III ; il saccagea les provinces qui refusaient de reconnaître ce fantôme de roi, et força enfin Thierry à lui remettre la charge de maire du palais. L'Aquitaine se détacha dès lors de la France, et l'Austrasie, refusant de le reconnaître, se nomma deux maires du palais ; il les vainquit à Leucofao. Peu après (681), il fut tué par Hermanfroi, seigneur qu'il avait dépouillé de ses biens. Ebroin eut saint Ouen pour ami, et persécuta saint Léger.

EBURA ou AUTURA, riv. de Gaule, auj. EURE.

EBURA, ville d'Hispanie, auj. EVORA.

EBURONES, peuple de la Belgique ancienne,

occupait à peu près le Liégeois actuel. Ayant égorgé une légion romaine et 5 cohortes au milieu de la paix, ils furent exterminés par César qui ensuite établit les Tongres dans leur pays.

EBUROVICES (AULERCI). *Voy.* AULERQUES.

EBUROVICES, dit aussi *Mediolanum*, ville de Gaule (Lyonnaise seconde), auj. EVREUX.

EBURUM, ville de Germanie, auj. OLMUTZ.

EBUSUS, une des îles Baléares, auj. IVIÇA.

ECBATANE, auj. *Hamadan?* grande ville de l'Asie ancienne, capitale de la Médie, vers le centre, au pied du mont Oronte (Elvend), et au S. O. de la mer Caspienne, fut, selon les historiens grecs, bâtie vers 705 av. J.-C., par Déjocès; selon la Bible, elle aurait été fondée vers l'an 600 par Arphaxad (Phraorte), roi des Mèdes, contemporain de Nabuchodonosor. En 561, Ecbatane, où régnait alors Astyage, tomba au pouvoir de Cyrus, et elle ne fut bientôt plus qu'une capitale secondaire. Les rois de Perse venaient y passer l'été. Darius vaincu s'y réfugia (331); mais Alexandre y arriva bientôt après lui, et y trouva d'immenses richesses. Parménion fut assassiné à Ecbatane. La ruine de cette ville commença sous les Séleucides, qui la dépouillèrent de toutes ses richesses et détruisirent ses principaux monuments. Aujourd'hui il n'en reste rien, et l'on n'est même pas d'accord sur son emplacement. — Il y avait dans la Perside une autre Ecbatane, dite *Ecbatana Magorum*, parce qu'elle renfermait un collége célèbre de Mages; et une troisième dans la Syrie, au pied du mont Carmel; c'est auj. *Caïffa*.

ECCELIN I, surnommé *le Bègue*, seigneur de Romano, est le chef d'une maison qui posséda de grands biens dans la Marche Trévisane, et qui joua un rôle important aux XII° et XIII° siècles, pendant les guerres des Guelfes et des Gibelins. Après avoir accompagné en 1147 Conrad III dans une croisade et s'y être signalé par ses exploits, Eccelin I obtint le souverain pouvoir dans Vicence, qu'on croit être sa patrie. Il entra dans la ligue Lombarde, et combattit Frédéric Barberousse, puis fit alliance avec ce prince, 1175. Il mourut vers 1180.

ECCELIN II, dit *le Moine*, fils du précédent, succéda à son père dans le gouvernement de Vicence. Ayant été chassé de cette ville par la faction des Guelfes (1194), il se mit à la tête des Gibelins, s'allia avec ceux de Vérone et de Padoue, et combattit à outrance les Guelfes, à la tête desquels était le marquis d'Est. Il finit par rentrer dans Vicence avec le secours de l'empereur Othon IV, qui lui donna le titre de vicaire impérial. Il partagea en 1215 ses états entre ses enfants, et se retira dans un cloître, ce qui le fit surnommer *le Moine*. Il mourut en 1235.

ECCELIN III, dit *le Féroce*, fils du précédent, lui succéda en 1215, se mit à la tête des Gibelins, et s'étant allié avec l'empereur Frédéric II, s'empara du pouvoir à Vérone, à Vicence, à Padoue, à Brescia. Il commit dans les villes soumises à ses lois des cruautés qui surpassent l'imagination. Le pape Alexandre IV prêcha en 1256 contre ce tyran une croisade dans laquelle entrèrent les Guelfes, et à la tête de laquelle se mit le marquis d'Est son ennemi. Après avoir quelque temps résisté, Eccelin finit par succomber et fut blessé mortellement au pont de Cassano en 1259. Après sa chute, Albéric son frère, qui régnait à Trévise, fut mis à mort avec toute sa famille.

ECCLESHALL, ville d'Angleterre (Stafford), à 11 kil. N. O. de Stafford; 4,300 hab.

ECCLESIASTIQUE (ÉTAT). *V.* ÉGLISE (ÉTAT DE L').

ECHARD (Laurent), historien anglais, né en 1671, mort en 1730. On a de lui : *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1699, continuée jusqu'à Constantin, 1707, traduite en franç. par Daniel de La Roque et Guyot Desfontaines, 1728 et 1729, 16 vol. in-12; *Histoire ecclésiastique jusqu'à Constantin*, 1712, 2 vol. in-fol.; *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de J. César jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier*, 1707, 1 vol. in-fol., continuée jusqu'à la révolution en 2 vol. in-fol., 1718. C'était la meilleure Histoire d'Angleterre avant que Hume eût publié la sienne. On lui doit aussi un *Dictionnaire géographique* publié sous le titre de *l'Interprète du nouvelliste*, qui a servi de modèle à celui de Vosgien.

ECHELLENSIS (ABRAHAM). *Voy.* ABRAHAM.

ECHELLES (LES), ville des États sardes, à 19 kil. S. O. de Chambéry; 1,200 hab. Cette ville ne pouvait communiquer jadis avec Chambéry qu'en escaladant à l'aide d'échelles un rocher qui l'en séparait; d'où son nom. En 1670, Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, y fit percer une route pour faciliter les communications.

ECHELLES DU LEVANT. On nomme ainsi les ports de la Méditerranée orientale, soumis à la domination ottomane et dans lesquels les Européens ont des comptoirs et font commerce. Les principaux sont : Constantinople, Salonique, Smyrne, Alep, Chypre, Alexandrie, etc. — On dit aussi quelquefois les *Echelles de Barbarie* en parlant des ports de l'Afrique septentr. — Cette expression doit, dit-on, son origine aux degrés appuyés sur les môles des ports de ces places et au bas desquels les vaisseaux viennent décharger les passagers et les marchandises. Selon d'autres, ce mot vient du terme maritime *faire escale* (ou échelle), c'est-à-dire, s'arrêter à différents ports sur la route avant de parvenir à sa destination et n'y arriver pour ainsi dire que par échelons, parce que les marins provençaux qui, depuis les croisades, se rendent dans le Levant, ont l'habitude de visiter successivement chacun de ces ports.

ECHENOZ-LA-MÉLINE, village du dép. de la Haute-Saône, près de Vesoul; 900 hab. Vastes grottes où l'on trouve des ossements en partie antédiluviens.

ECHEVIN, en latin *scabinus*, du vieux mot allemand *scheben*, qui s'écrit auj. *schaffe*, et qui signifie *juge, savant*. Marculfe, qui écrivait vers 660, fait le premier mention des échevins comme assesseurs du comte et de son viguier ou lieutenant dans le jugement des causes. Sous les Carlovingiens, on voit les échevins rendre la justice dans les *plaids* ou assemblées publiques; ils sont élus par les notables des villes, confirmés par le roi et soumis à l'inspection des commissaires royaux (*missi dominici*). A partir de la 3° race, les échevins ne sont plus que des officiers de justice seigneuriale, choisis et nommés par les grands feudataires; une partie même de leurs fonctions judiciaires passa entre les mains des baillis, et dans beaucoup d'endroits les échevins ne furent plus que des officiers municipaux, conseillers du maire de ville. Les échevins de Paris étaient les assesseurs du prévôt des marchands et siégeaient avec lui à l'hôtel-de-ville. La révolution de 1789 abolit les échevins et transporta leurs attributions aux maires et aux conseils municipaux.

ECHIDNA, monstre moitié femme et moitié serpent, produit par Chrysaor, issu lui-même du sang de Méduse. Du commerce de ce monstre avec Typhon naquirent Cerbère, l'Hydre de Lerne, la Chimère de Bellérophon, le Sphinx de Thèbes, le lion de Némée et plusieurs autres monstres.

ECHINADES, auj. *Curzolaires*, îles de l'Adriatique, sur la côte de l'Acarnanie, vis-à-vis de l'embouchure méridionale de l'Achéloüs : il y en avait 9 suivant Pline, et 5 suivant Ovide. Un bras du fleuve Achéloüs s'étant desséché, les îles Échinades se joignirent au continent. On y voit aujourd'hui, sur une étendue de 20 kil. de long et 10 de large, cinq villages nommés Gouria, Milo, Agouri, Magerla,

Néochori. Selon la fable, les Échinades étaient d'anciennes nymphes qui furent transformées en îles pour s'être attiré le courroux d'Achéloüs. — On étendait aussi quelquefois le nom d'îles Échinades aux trois îles Taphiennes ou Téléboïdes, situées entre Leucade et la côte.

ECHIQUIER (Cour de l'), *Court of exchequer*, cour de justice en Angleterre qu'on croit avoir été instituée par Guillaume-le-Conquérant, est chargée d'administrer les revenus de la couronne et de juger tous les cas litigieux nés de la perception des impôts. Son nom vient du tapis dont on couvrait jadis la table de travail et sur lequel étaient figurés plusieurs compartiments qui représentaient un échiquier et qui servaient à classer les diverses espèces de monnaies.

ECHIQUIER (îles de l'), ou ILES BASSES, îles de l'Océan Pacifique, au nombre de 30 environ; très dangereuses par les récifs qui les environnent ou les lient, et leur donnent l'aspect d'une table d'échiquier: la plus méridionale est par 143° 30' long. E., 1° 40' lat. S. Elles furent découvertes par Bougainville en 1768.

ECHO, nymphe de la suite de Junon, fille de l'Air et de la Terre, servit Jupiter dans ses amours, en amusant la déesse par de longs discours lorsque le dieu était avec une de ses maîtresses. Junon, s'en étant aperçue, l'en punit en la condamnant à ne plus parler sans qu'on l'interrogeât, et à ne répondre qu'en répétant les derniers mots des questions qu'on lui ferait. Echo s'éprit du beau Narcisse, mais elle en fut dédaignée.

ECHREF, ville d'Iran. *Voy.* ACHRAF.

ECHTERNACH ou EPTERNACH, *Andethanna*, ville du grand-duché de Luxembourg, à 17 kil. S. E. de Diekirch; 4,000 hab. Linge de table; fabrique de porcelaine.

ECIJA, *Astigis*, puis *Colonia Augusta Firma*, ville d'Espagne (Séville), sur le Xénil, à 40 kil. S. O. de Cordoue; 35,000 hab. Place ornée de portiques; jolie promenade. Chaleur brûlante, qui a fait nommer cette ville *le Poêle de l'Espagne*. Beaucoup d'industrie.

ECKARTSBERGE, ville des États prussiens (Saxe), à 40 kil. S. O. de Mersebourg, au milieu de trois montagnes: 1,040 hab. On trouve du bleu de Prusse naturel dans une montagne des environs.

ECKARTSHAUSEN (Charles D'), écrivain allemand, né au château d'Haimbhausen en Bavière, 1752, mort à Munich en 1803, était fils naturel du comte Charles Haimbhausen, par la protection duquel il fut nommé conseiller aulique, puis censeur de la librairie, 1780, et enfin conservateur des archives de Bavière, 1784. Il a publié un grand nombre d'écrits; le plus connu est un petit traité de théologie mystique intitulé: *Dieu est l'amour le plus pur*, 1790. Cet ouvrage compte plus de 60 éditions en Allemagne et a été traduit dans presque toutes les langues.

ECKERNFOERDE, ville du Danemark, à 1 kil. S. E. de Sleswig, sur la Baltique; 2,900 hab. Port, chantiers de construction. Commerce actif.

ECKHARD, en latin *Eccardus* (J.-George), historien, né en 1674 dans le duché de Brunswick, mort en 1730, fut successivement professeur d'histoire à Helmstædt, et bibliothécaire de Hanovre après Leibnitz; il quitta secrètement cette dernière ville, et se rendit à Cologne où il abjura le luthéranisme. Il obtint ensuite à Würtzbourg, par le crédit du pape, les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, de bibliothécaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres: *Leges Francorum et Ripuariorum*, Francfort, 1720, in-fol.; *Origines Habsburgo-Austriacæ*, Leipsick, 1721, in-fol.; *Historia genealogica principum Saxoniæ superioris*, 1722, in-fol.; *Corpus historiæ medii ævi, a tempore Caroli Magni usque ad finem sæculi XV*, 1723, 2 vol. in-fol.; *Commentarii de rebus Franciæ orientalis*, 1729, 2 vol. in-fol.; *De Origine Germanorum, migrationibus ac rebus gestis*, Gœttingue, 1750, in-4. On lui doit en outre des recherches étymologiques et la publication des *Collectanea etymologica* de Leibnitz. — Plusieurs autres savants moins connus ont porté le nom d'Eckhard ou d'Eckhart.

ECKHEL (Joseph-Hilaire), antiquaire, de l'ordre des Jésuites, né en 1737, dans l'Autriche supérieure, mort en 1798, fut nommé directeur du cabinet des médailles de Vienne, et professeur d'antiquités; il embrassa toutes les parties de la numismatique, et publia sur ce sujet plusieurs ouvrages dont le principal est le grand traité *De Doctrina nummorum*, en 8 vol., publiés à Vienne de 1792 à 1798. Les médailles y sont distribuées dans l'ordre des villes qui les ont fait frapper.

ECKMUHL, ville de Bavière, cercle de la Regen, sur la Grande-Laber, à 19 kil. S. de Ratisbonne. Napoléon y remporta sur les Autrichiens, le 22 avril 1809, une victoire éclatante à laquelle Davoust prit la part la plus glorieuse; il reçut en récompense le titre de prince d'Eckmühl.

ECLECTIQUES (du mot grec *eklego*, choisir). On nomma d'abord ainsi des philosophes d'Alexandrie qui, pour se composer un système, avaient choisi dans chacune des sectes de philosophes grecs ce qui leur paraissait le plus sage. Potamon fut le premier d'entre eux (vers l'an 50 av. J.-C.). Cette secte, qui s'attacha surtout à la conciliation de Platon et d'Aristote, donna bientôt naissance au nouveau platonisme, avec lequel on la confond ordinairement, mais à tort.—On a depuis étendu le nom d'*éclectiques* aux philosophes qui dans tous les âges ont tenté de fondre ou de concilier les divers systèmes.

ÉCLUSE (L'), fort de France, dans le dép. de l'Ain, à 27 kil. S. O. de Gex, commande la route de Genève à Lyon, mais est dominé par les montagnes qui l'avoisinent. Ce fort, qui appartenait jadis aux ducs de Savoie, fut cédé à la France en 1601; il fut plusieurs fois pris et repris par les Autrichiens et les Français en 1814 et en 1815.

ÉCLUSE (L'), *Sluys* en hollandais, ville de la Belgique (Brabant méridional), à 20 kil. N. E. de Bruges, sur la mer du Nord; 1,200 hab. Port célèbre. Bataille navale où les Anglais défirent la flotte française (1340).

ÉCLUSE (L'), *Clusius*, botaniste. *Voy.* L'ÉCLUSE.

ECNOME, auj. *monte di Licata* ou *Monteserrato*, montagne de Sicile, sur la côte S., est célèbre par la victoire navale que Régulus et Vulso remportèrent près de là sur les Carthaginois l'an 257 av. J.-C.

ÉCOLAMPADE. *Voy.* OECOLAMPADE.

ECOLISMA, ville de Gaule. *Voy.* INCOLISMA.

ECOMMOY, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 20 kil. S. E. du Mans; 2,800 hab.

ÉCORCHEURS, nom sous lequel on a souvent désigné ces bandes d'aventuriers qui au XVe siècle désolaient une partie de l'Europe de concert avec les *Pastoureaux*, les *Maillotins*, les *Routiers*, les *Cabochiens*, etc. Les Écorcheurs exercèrent principalement leurs ravages dans le Hainaut, en 1437, lors de la révolte des Pays-Bas contre le duc de Bourgogne. Leur nombre, dit Mézeray, s'éleva jusqu'à 100,000, et les meilleurs capitaines ne craignirent pas de se mettre à leur tête; Villandras, Chabannes, comte de Dammartin, le bâtard d'Armagnac, etc., sont les plus connus de leurs chefs. On leur donnait le nom d'*Écorcheurs*, soit parce qu'ils dépouillaient leurs captifs jusqu'à la chemise, soit parce que plusieurs d'entre eux avaient exercé la profession de boucher ou d'écorcheur de bêtes.

ECOS, ch.-l. de canton (Eure), à 12 kil. N. E. de Vernon; 400 hab.

ECOSSE, en anglais *Scotland*, *Caledonia* chez

les anciens, *Scotia* en latin moderne, un des trois roy. unis qui forment l'empire britannique, et l'un des deux roy. compris dans l'île appelée Grande-Bretagne, occupe toute la partie septent. de cette île et est situé entre 54° 39'-58° 37' lat. N., et 4° 9'-8°-27' long. O. L'Écosse a pour bornes au S. l'Angleterre dont elle est séparée par une ligne allant du N. E. au S. O., depuis l'embouchure de la Tweed jusqu'à celle du Sark, dans le golfe de Solway ; à l'E. la mer du Nord ; au N. et à l'O. l'Océan Atlantique. L'Écosse du N. au S. a 400 kil., et de l'E. à l'O. 245 kil. dans sa plus grande largeur. Un grand nombre d'îles l'entourent au N. et à l'O., et en dépendent, savoir : les trois grands archipels des îles Hébrides, Orcades et Shetland ; les îles Skye, Ram, Coll, Tiree, Mull, Lay, Jura, Bute, Arran, etc., etc. Sa population, évaluée en 1821 à 2,093,456 hab., s'élevait en 1832 à 2,365,807. Capit., Edimbourg. L'Écosse se divise en 33 comtés, savoir :

	Comtés.	*Chefs-lieux.*
Au N.,	Orkney,	Kirkwall.
	Caithness,	Wick.
	Sutherland,	Dornoch.
	Ross,	Tain.
	Cromarty,	Cromarty.
	Inverness,	Inverness.
Au milieu,	Argyle,	Inverary.
	Bute,	Rothsay.
	Nairn,	Nairn.
	Elgin ou Murray,	Elgin.
	Banff,	Banff.
	Aberdeen	New-Aberdeen.
	Mearn ou Kincardine,	Stonehaven.
	Angus ou Forfar,	Forfar.
	Perth,	Perth.
	Fife,	Cupar.
	Kinross,	Kinross.
	Clackmannan,	Clackmannan.
	Stirling,	Stirling.
	Dumbarton,	Dumbarton.
Au S.,	Edimbourg ou Mid-Lothian,	Edimbourg.
	Linlithgow ou West-Lothian,	Linlithgow.
	Haddington ou East-Lothian,	Haddington.
	Berwick,	Greenlaw.
	Renfrew,	Renfrew.
	Ayr,	Ayr.
	Wigton,	Wigton.
	Lanark,	Lanark.
	Peebles,	Peebles.
	Selkirk,	Selkirk.
	Roxburgh,	Jedburgh.
	Dumfries,	Dumfries.
	Kirkcudbright,	Kirkcudbright.

L'Écosse offre les aspects les plus variés. Les indigènes la divisent en hautes terres (highlands) et basses terres (lowlands). Au N., elle est hérissée de montagnes stériles et couvertes de bruyères; au S., elle s'étend en plaines fertiles et labourables. Le centre est traversé de l'O. à l'E. par la chaîne des monts Grampians. Toute la côte occidentale se compose de nombreuses presqu'îles, les eaux de l'Océan ayant pénétré fort avant sur tous les points et ne s'étant arrêtées qu'au pied des montagnes. De là un grand nombre de golfes, dont les plus remarquables sont : le golfe de Solway et de Clyde, les baies de Wigton et de Luce. Sur la côte orientale on trouve aussi la baie de Sinclair, les golfes de Dornoch, Cromarty et Murray, la baie de St-Andrews et le golfe de Forth. L'Écosse a beaucoup de rivières : les principales sont : la Spey, la Dee, l'Esk, le Tay, le Forth, la Clyde, la Tweed, l'Aman et le Liddal. Les lacs ou *lochs* sont nombreux : le lac Lomond est le plus étendu. Le climat de l'Écosse est très froid. On trouve dans les montagnes des mines de plomb, de fer, d'antimoine et de houille, de riches carrières de marbre, des agates, du cristal de roche. L'agriculture y est très avancée ; les prairies et le flanc des montagnes offrent de nombreux pâturages qui nourrissent beaucoup de troupeaux et particulièrement des moutons à laine très fine. L'industrie est très florissante, principalement dans les basses terres. L'Écosse possède quatre universités renommées ; celles d'Édimbourg, de Glasgow, de St-Andrews et d'Aberdeen. Les habitants de l'Écosse parlent trois sortes de langues, l'anglais, le dialecte écossais (dialecte anglo-saxon), et la langue erse ou gaëlique. La religion presbytérienne est la religion du pays.

Histoire. Les premiers habitants de l'Écosse appartinrent sans doute à la race celtique. Les Romains n'étendirent leurs conquêtes que dans la partie méridionale de l'Écosse actuelle, alors habitée par les Calédoniens. Agricola (vers l'an 85 de J.-C.) repoussa les indigènes jusqu'aux golfes de Forth et de Clyde ; Adrien (120) les contint par une muraille qui allait de la Tyne au golfe de Solway. Vingt ans plus tard, sous le règne d'Antonin, on construisit une autre muraille qui joignit le Forth à la Clyde, et la contrée située au S. de cette muraille, prit bientôt après le nom de *Valentia;* enfin en 207, Septime Sévère construisit un nouveau mur encore plus au N. Les Scots, qui venaient d'Irlande, et les Pictes, peuple d'origine gothique, occupèrent ensuite l'Écosse septentr. Ces peuples firent des incursions dans le N. de la Bretagne, d'abord contre les Romains, puis, après le départ de ceux-ci, contre les Bretons. Au IXe siècle (833) Kenneth II Macalpin réunit sur sa tête les deux couronnes des Pictes et des Scots, et devint ainsi véritablement le premier roi de l'Écosse. Les historiens écossais comptent avant ce prince 66 rois, dont le premier, nommé Fergus, aurait régné env. 350 ans av. J.-C. ; mais l'existence de ces rois est fabuleuse jusqu'à Fergus II, qui monta sur le trône 410 ans après J.-C. Le christianisme avait pénétré en Écosse dès le VIe siècle. Au XIe siècle, sous le règne de Malcolm III (1047-1093), qui avait épousé une princesse saxonne, beaucoup de Saxons, fuyant la domination de Guillaume-le-Conquérant, se retirèrent en Écosse ; ils adoucirent les mœurs encore sauvages des habitants. L'an 1286, à la mort d'Alexandre III, l'antique race des rois d'Écosse s'éteignit, et après diverses révolutions, pendant lesquelles les Bruce, les Bailleul et les Stuart se disputèrent la couronne, ces derniers finirent par triompher (1370). Pendant ces querelles intérieures, l'Angleterre tenta plusieurs fois de réunir l'Écosse à son empire ; mais la victoire de Robert Bruce à Bannockburn (1314) la contraignit à différer l'exécution de ses projets. Jacques I essaya de mettre un frein au pouvoir et à l'orgueil des grands barons : mais il fut assassiné par eux (1437). Jacques II, son fils (1437-1460) continua avec succès l'œuvre de son père ; mais Jacques III, qui lui succéda, ne réussit qu'à exciter un soulèvement général dans lequel il fut vaincu et tué (1488). Jacques IV, en épousant Marguerite, fille de Henri VII, roi d'Angleterre, acquit à ses descendants le droit de prétendre au trône d'Angleterre; il périt, en combattant les Anglais, à la bataille de Flodden (1513). Jacques V épousa Marie de Guise, et resserra par ce mariage les liens qui unissaient l'Écosse à la France, depuis longtemps son alliée. Sous son règne, commencèrent les troubles de la réforme, prêchée d'abord par Hamilton (1538), et défendue ensuite victorieusement par le zèle ardent de Knox. Marie Stuart, 2e fille, fiancée au

dauphin de France (depuis, François II), lui succéda (1542). La vive opposition de cette reine à la réforme fut le premier germe des mécontentements qui dégénérèrent plus tard en révolte ouverte et qui la forcèrent de se réfugier en Angleterre auprès d'Élisabeth, sa cousine; mais celle-ci, au lieu de lui prêter secours, la retint prisonnière, puis la fit mettre à mort (1587). Jacques, fils de Marie Stuart, lui succéda en Écosse sous le nom de Jacques VI, et après la mort d'Élisabeth, il devint en outre roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques Ier (1603). L'Écosse conserva néanmoins son titre de royaume, son parlement et ses lois; ce ne fut qu'un siècle après (1707) que la reine Anne fondit les deux royaumes en une seule monarchie sous le nom de *Grande-Bretagne*.

Rois d'Écosse depuis Fergus II (410-1625).

Fergus II,	410	Malcolm I,	943
Eugène II,	427	Indulf,	958
Dongard,	449	Duff,	967
Constantin I,	453	Culen,	972
Congall I,	469	Kenneth III,	976
Gonran,	501	Constantin IV,	984
Eugène III,	535	Grim,	985
Congall II,	558	Malcolm II,	993
Kinnatel,	568	Duncan I ou Donald VII,	1023
Aydan,	570	Macbeth,	1030
Kenneth I,	604	Malcolm III,	1047
Eugène IV,	605	Duncan II ou Donald VIII,	1093
Ferchard I,	622	Edgard,	1097
Donald IV,	636	Alexandre I,	1107
Ferchard II,	651	David I,	1114
Malduin,	668	Malcolm IV,	1143
Eugène V,	688	Guillaume,	1155
Eugène VI,	692	Alexandre II,	1214
Amber Chelet,	702	Alexandre III,	1249
Eugène VII,	704	(*Interrègne*,	1286-1306)
Mordach,	721	Robert Bruce I,	1306
Etwin,	730	David Bruce II,	1329
Eugène VIII,	761	Edouard Baliol,	1332
Fergus III,	764	David II (rétabli),	1356
Solvatius,	767	*Stuarts.*	
Anchaius,	787	Robert II,	1370
Congall III,	819	Jean, dit Robert III,	1390
Dongal,	824	Jacques I,	1406
Alpin,	830	Jacques II,	1437
Kenneth II,	833	Jacques III,	1460
Donald V,	857	Jacques IV,	1488
Constantin II,	858	Jacques V,	1513
Eth,	874	Marie Stuart,	1542
Grégoire,	875	Jacques VI,	1587-1625
Donald VI,	892		
Constantin III,	903		

ÉCOSSE (NOUVELLE-) ou ACADIE, presqu'île de l'Amérique du Nord (Amérique anglaise), entre 43° 30'-45° 54' lat. N., et 63° 10'-38° 30' long. O., est bornée au N. O. par la baie de Fundy et le Nouveau-Brunswick, au N. par le golfe St-Laurent et les détroits de Northumberland et de Canseau, au S. E. et au S. O. par l'Océan Atlantique. Elle a 450 kil. sur 130, et près de 160,000 hab. En 1831 on y comptait 139,334 hab.; actuellement la population s'élève à 170,000 individus. Elle est divisée en dix comtés. Halifax est sa capit.; Annapolis (jadis Port-Royal), Liverpool, Shelburne, en sont les villes principales. De la Nouv.-Ecosse dépendent l'île du Cap-Breton et plusieurs petites îles voisines. — La Nouvelle-Ecosse fut découverte par Sebastien Cabot vers 1497; le Florentin Verazzani la visita en 1524 et l'appela Acadie, du nom que lui donnaient les indigènes eux-mêmes. Elle fut colonisée par les Français du Canada en 1598, et leur fut enlevée par les Anglais en 1666. Jacques I y avait envoyé une colonie d'Écossais dès 1622, mais en 1632, Charles I avait cédé tous ses droits à Louis XIII. Restituée un instant à la France par la paix de Breda en 1667, elle fut définitivement cédée aux Anglais par Louis XIV en 1713.

ÉCOUCHÉ, ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Orne, à 9 kil. S. O. d'Argentan; 1,600 hab.

ÉCOUEN, *Escuina* en latin mod., ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 18 kil. N. de Paris; 1,300 hab. Beau château, construit sous François I par Anne de Montmorency, et qui passa ensuite dans la maison de Condé. Napoléon y avait établi une maison pour l'éducation de 300 jeunes filles des membres de la Légion-d'Honneur, dont la direction fut confiée à madame Campan. En 1825, Louis XVIII réunit la maison d'Ecouen à celle de St-Denis, et rendit le château à la maison de Condé.

ÉCRITURE SAINTE. *Voy.* BIBLE.

ECSED, ville de Hongrie (Szathmar), à 31 kil. N. O. de Szathmar. Près de là est un grand marais.

ÉCTHÈSE. *Voy.* HÉRACLIUS.

ÉCUEILLÉ, ch.-l. de cant. (Indre), sur l'Indroye, à 17 kil. de Châtillon-sur-Indre; 1,100 hab.

ÉCURY-SUR-COOLE, ch.-l. de cant. (Marne), sur la Coole, à 7 kil. S. de Châlons-sur-Marne; 360 hab. Papeterie, papiers peints.

ÉCUYER, de *scutum*, bouclier, était dans l'origine le nom d'un serviteur qui accompagnait un seigneur à la guerre et qui était chargé de porter son bouclier et ses armes. Le titre d'écuyer acquit une grande importance du temps de la chevalerie: c'était un degré à franchir avant d'obtenir le titre de chevalier. Dans les temps modernes, ce titre fut pris par une foule de nobles qui n'étaient ni comtes ni marquis, et qui voulaient se distinguer de la roture. — On donnait encore le nom d'écuyer à plusieurs officiers de la maison du roi, tels que: le *grand-écuyer*, chargé de la surveillance des équipages et des écuries; l'*écuyer cavalcadour*, l'*écuyer de bouche*, l'*écuyer tranchant*, etc. — En Angleterre, le titre d'écuyer, *esquire*, n'est plus qu'un mot insignifiant que prend toute personne qui se qualifie de *gentleman*.

EDAM, ville de Hollande (Hollande-Nord), près du Zuyderzée, à 19 kil. N. E. d'Amsterdam; 2,700 hab. Hôtel-de-ville, hôtel de l'amirauté, bourse, etc. Chantiers de construction, raffineries de sucre, huile de baleine. Ville importante jadis, mais très déchue. —Une autre Edam, île de l'archipel de la Sonde, près de la côte N. de Java, aux Hollandais, sert de lieu de déportation pour les malfaiteurs.

EDAY, une des Orcades, à 13 kil. N. O. de Stronsay: 12 kil. sur 5; 700 hab.

EDDA. On désigne sous ce nom deux livres ou codes religieux qui renferment la mythologie scandinave. Le premier, qui est écrit en vers, fut composé en Islande, pendant le XIe siècle, 50 ans environ après l'introduction du christianisme dans cette île, par Sæmund Sigfuson, dit *le Sage*, qui voulait conserver les débris des anciennes croyances de ses pères. Le deuxième, écrit en prose, ne date que du XIIe siècle. On le doit à l'historien Snorro Sturleson qui commenta l'Edda poétique, suppléant aux lacunes que présentait ce livre par un exposé plus complet des dogmes religieux de la Scandinavie. L'ancien Edda se compose de poésies mythologiques et de poésies héroïques. Les premières roulent sur la cosmogonie, l'histoire d'*Odin*, de *Thor*, de *Freyr*, de *Balder*, etc.: les secondes, sur les exploits des conquérants germains, tels que *Vælsung*, *Sigurd*, *Attle*, etc. L'Edda en prose se divise en plusieurs parties: la première contient toutes les légendes mythologiques et historiques; la deuxième, un long vocabulaire poétique; la troisième, la prosodie scandinave. — Les manuscrits des Eddas sont conservés à Upsal et à Copenhague. Les textes originaux ont été publiés et traduits par Resenius et Finn Magnusen, à Copenhague; par Afzelius, à Stockholm. Mademoiselle Du Puget en a publié la traduction complète en français dans la *Bibliothèque étrangère*, Paris, 1839-40.

EDDYSTONE, récifs de la Manche, à 22 kil. S. O. de Plymouth, par 6° 35' long. O., 50° 10' lat. N. On y a construit un très beau phare.

EDELINCK (Gérard), graveur, né à Anvers en 1649, mort en 1707, fut attiré en France par les bienfaits de Louis XIV, qui lui accorda le titre de graveur du cabinet avec une pension. Ses estampes de *la Sainte famille*, d'après Raphaël ; de *la Famille de Darius*, de *la Madeleine*, du *Christ aux anges*, de *Saint Charles Borromée*, d'après Lebrun ; du *Combat de quatre cavaliers*, d'après Léonard de Vinci ; de *la Vierge*, d'après le Guide, et d'une autre *Famille de Darius*, d'après Mignard, sont regardées comme des chefs-d'œuvre.

EDEN, nom donné dans la Genèse au Paradis terrestre, lieu de délices où Dieu plaça Adam et Eve après la création, et que l'Ecriture compare à un vaste jardin. *Eden* en hébreu signifie *délices*. La question de savoir où était situé l'Eden a donné naissance aux opinions les plus diverses et les plus contradictoires : beaucoup de savants même ont pensé que l'Eden n'a jamais existé sur la terre et que c'est une pure allégorie. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, l'opinion la plus accréditée place l'Eden dans l'ancienne Médie, entre le Phase, l'Oxus, le Tigre et l'Euphrate, qui représentent, à ce qu'on croit, les quatre fleuves dont parle la Genèse : le Phison, le Gihon, le Chidékel, et le Phrat.

EDEN, riv. d'Angleterre, tombe dans le golfe de Solway, à 10 kil. au-dessous de Carlisle. — Riv. d'Ecosse, se perd dans la baie de Saint-Andrews après avoir traversé le comté de Fife. — Autre riv. d'Ecosse, se jette dans la Tweed à 8 kil. au-dessous de Kelso.

EDER ou **EDDER**, *Adrana*, riv. d'Allemagne, naît à 10 kil. O. de Berleburg dans la Westphalie, traverse la Hesse-Darmstadt, la principauté de Waldeck, la Hesse Electorale, et se perd dans la Fulde, au S. O. de Cassel, après un cours de 130 kil.

EDERNEH, ville de la Turquie d'Europe. *Voy.* ANDRINOPLE.

EDESSE, dite aussi *Callirrhoë*, et quelquefois *Antioche*, auj. *Orfa*, ville anc. de la Mésopotamie, capit. de l'Osroène sous les Romains, au N. de la province, était une des villes frontières de l'empire et renfermait des fabriques de boucliers et des arsenaux. Au S. E. se voyait *Theodosiopolis*, avec laquelle il ne faut pas la confondre. C'est dans cette ville que le vieux Tobie envoya son fils redemander à Gabel les dix talents qu'il lui avait prêtés. Edesse reçut une des premières la doctrine du Christ et ses habitants la conservèrent jusqu'au temps des croisades. Elle fut plusieurs fois prise et reprise dans les guerres entre l'empire d'Orient et les Sassanides. Les Arabes s'en emparèrent ainsi que de toute la Mésopotamie en 639. Quand les Seldjoucides envahirent l'empire des califes, Edesse se trouva libre. En 1097 le frère de Godefroy de Bouillon y fonda un petit état dit comté ou principauté d'Edesse. Il était composé de cette ville et de son territoire, de Samosate, de Saroudj, de Tel-Bacher, etc. Ce comté, le premier état chrétien fondé par les Croisés, était regardé comme le boulevard de Jérusalem. Soumis en 1144 par Zenghi, il fut repris en 1146 par un comte Josselin de Courtenay, puis reconquis définitivement la même année par le sultan d'Egypte Noureddin.

EDESSE, ville d'Emathie, auj. VODINA.

EDETA, auj. *Leiria*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, sur la Turia, près de Sagonte, était le ch.-l. des *Edetani*, dont le territoire, situé à l'E. de celui des Celtibères, avait pour villes principales *Edeta*, *Segobriga*, *Cæsaraugusta*, *Valentia*.

EDETANI. *Voy.* EDETA.

EDFOU, *Atbô* des anciens Égyptiens, *Apollinopolis magna* des Grecs, ville de la H.-Egypte, à 177 kil. S. E. de Djirdjeh, par 30° 33' long. E., 24° 58' lat. N. Ce n'est plus auj. qu'un assemblage de belles ruines et de misérables cabanes.

EDGARD, dit *le Pacifique*, roi d'Angleterre, fils d'Edmond I, succéda à son frère Edwy en 957. Il vainquit les Northumbriens et les Écossais, et donna à ses sujets des lois sages. Saint Dunstan fut son principal conseiller, et le clergé sous son règne jouit d'une grande faveur. Ayant entendu vanter la beauté d'Elfrida, fille d'un grand seigneur, il chargea un de ses favoris de l'amener à sa cour. Celui-ci devint amoureux d'Elfrida, et l'épousa, après avoir trompé le roi par un rapport infidèle ; mais Edgard, apprenant la vérité, le poignarda et épousa la veuve. Il mourut en 975.

EDGARD ATHELING, prince anglais, neveu d'Edouard le Confesseur, avait des droits au trône d'Angleterre, mais il fut dépossédé par Harald (1066), puis par Guillaume-le-Conquérant. Après une tentative inutile, il renonça à toute prétention et servit fidèlement Guillaume.

EDGARD, roi d'Ecosse, fils de Malcolm III, chassa, en 1098, l'usurpateur Donald VIII, qui s'était emparé du trône. Il maria sa sœur Mathilde à Henri I, roi d'Angleterre, et cette alliance procura aux deux états une paix de 10 années. Edgard mourut en 1107.

EDGEWORTH (Richard LOWELL), né à Bath en Angleterre en 1744, mort en 1817, était originaire d'Edgeworthtown en Irlande. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la mécanique, conçut en 1763 la première idée des communications télégraphiques, et imagina en 1767 une voiture qui transportait avec elle un petit chemin de fer. En 1771, il vint s'établir à Lyon et y commença la construction d'une digue pour détourner le cours de la Saône et reculer son embouchure dans le Rhône ; mais il fut mal secondé et obligé de renoncer à ses travaux. En 1782 il alla habiter l'Irlande, prit part aux efforts tentés alors par les Irlandais pour assurer leur indépendance, fut envoyé en 1798 comme député de l'Irlande à la chambre des communes, et se prononça ouvertement contre l'union. Depuis 1804, il partagea tout son temps entre l'étude de la mécanique, celle de l'agronomie et des recherches pour le perfectionnement de l'éducation. On lui doit les traités : *Sur la construction des moulins*, en français, 1778; *Sur la résistance de l'air*, 1783; *Practical education*, 1798, traduit en français par Pictet ; *Poetry explained*; *Professional education*, 1808 ; *Essai sur l'application des ressorts aux charrettes*, 1812; *Essai sur les chaussées et les voitures*, 1813. — Edgeworth est le père de la célèbre miss Maria Edgeworth, connue par d'excellents ouvrages sur l'éducation.

EDGEWORTH DE FIRMONT (Henri ESSEX), confesseur de Louis XVI, né en Irlande en 1745, mort à Mittau en 1807, était cousin du précédent. Il assista Louis XVI à ses derniers moments. Ce vénérable ecclésiastique adressa à son pénitent sur l'échafaud ces mots si connus : *Fils de saint Louis, montez au ciel.* On a publié : *Mémoires de l'abbé Edgeworth, dernier confesseur de Louis XVI, recueillis par Sneyd Edgeworth, et trad. de l'anglais* (par M. Dupont), Paris, 1816, in-8.

EDILES (de *ædes*, édifice), magistrats romains, ainsi appelés parce qu'un des principaux devoirs de leur charge était d'avoir soin des édifices. Ils étaient nommés pour un an. On en distinguait de deux sortes, les édiles curules ou patriciens, et les édiles plébéiens. Les édiles plébéiens furent institués les premiers, l'an 493 av. J.-C., la même année que les tribuns. Il y en avait d'abord deux ; mais l'an 366 avant J.-C., les édiles plébéiens ayant refusé de donner des jeux, le sénat leur adjoignit deux nouveaux édiles, pris dans l'ordre des patriciens. Ces derniers avaient la chaise curule, le laticlave,

le titre de sénateurs et le droit d'images. Ils avaient l'intendance des grands jeux romains qui se donnaient aux dépens de l'état, et ils devaient en outre en donner d'autres à leurs propres dépens. Les édiles plébéiens donnaient aussi des jeux à leurs frais, mais moins dispendieux; leurs fonctions principales étaient d'entretenir les bains publics, de faire réparer et nettoyer les aqueducs, d'approvisionner la ville, de régler tout ce qui concernait les marchés, etc. Ils n'avaient aucune des prérogatives honorifiques des édiles curules. Les édiles subsistèrent jusqu'au règne de Constantin.

EDIMBOURG, *Edinburgh* en angl., *Aneda* ou *Edenburgum* en latin mod., capitale de l'Écosse et chef-lieu du comté d'Edimbourg ou Mid-Lothian, à 710 kil. N. de Londres, par 5° 30' long. O., 55° 57' lat. N.: 162,156 hab. en 1831. Édimbourg est bâtie sur trois collines, et se partage en deux villes séparées par des vallées profondes, la *Vieille-Ville* et la *Nouvelle-Ville*. La Vieille-Ville, qui forme une large rue de plus d'un kilomètre de long, est située sur la colline centrale et la plus élevée. Elle est défendue par un château-fort qui la domine. Les maisons y sont pressées et irrégulières, quelques-unes s'élèvent à 10 et 11 étages. Les rues sont étroites et sales. Au pied de la Vieille-Ville s'élève le palais (jadis abbaye) d'Holyrood, et cette partie de la ville porte encore le nom de *Canonsburgh* ou *Canongate* (bourg ou porte des chanoines). La Nouvelle-Ville, construite à la fin du dernier siècle, renferme de larges rues et de belles places. Les monuments principaux sont: la nouvelle bourse, le *Parliament's House*, l'université (le plus beau bâtiment de l'Europe en ce genre), la cathédrale ou église St-Gilles, 3 ponts le monument de Nelson, etc. Edimbourg possède une université célèbre qui compte plus de 2,000 étudiants, et un grand nombre de sociétés savantes, d'établissements scientifiques et littéraires: ce qui l'a fait assez justement surnommer *l'Athènes moderne*. On y publie un grand nombre de journaux littéraires, dont le plus célèbre est la *Revue d'Edimbourg*. On y suit très particulièrement le barreau. L'industrie est assez active, surtout pour la librairie et l'imprimerie. Le commerce y est facilité par l'*Union Canal*. Patrie de Barclay, Hume, Burnett, Law, Erskine, Keith, Dugald-Stewart, Brougham. — Suivant d'Anville, Édimbourg occupe l'emplacement d'une station romaine nommée *Alata Castra*. Vers 449, le château d'Édimbourg devint la résidence d'Edwin, roi de Northumbrie, qui lui donna son nom: ce château porta d'abord les noms de Castelh-Minid-Agned (fort de la colline d'Agnès), ou de *Castrum Puellarum*, parce que, suivant les traditions, il était la résidence des jeunes princesses pictes; mais il est probable que cette légende vient de la ressemblance qui existe entre l'ancien nom du fort, *Mai-Din* en breton, et *Magle-Dun* en gaëlique (c.-à-d. bonne forteresse), et le mot anglais *maiden*, jeunes filles. En 856, Edimbourg était déjà un village considérable dont les Anglo-Saxons et les indigènes se disputèrent souvent la possession. Depuis 1020, cette ville devint la résidence des rois d'Écosse; cependant ce n'est que depuis 1436, à partir du règne de Jacques II, qu'Édimbourg prit le titre de capitale de l'Écosse. La peste la ravagea trois fois (1497, 1513, 1645).

ÉDIMBOURG (comté d'), ou MID-LOTHIAN. *Voy.* LOTHIAN (MID-).

ÉDIMBOURG (NOUVEL-), ville et port de la Nouv.-Grenade, sur le golfe de Darien, à 200 kil. S. E. de Panama. Elle fut fondée au XVIIe siècle par des Écossais qui lui donnèrent le nom de *Caledonia*. Elle fut ensuite prise par les Espagnols (1699), et par les Français (1764). Ces derniers ayant été massacrés par les Indiens, les Anglais vinrent s'y établir et lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui.

EDISTO ou POMPON, riv. des États-Unis (Caroline mérid.), formée de deux rivières, North et South Edisto, tombe dans l'Océan par 2 branches nommées aussi North et South Edisto. Elle forme à son embouchure plusieurs îlots, dont le plus grand, dit Edisto, a 19 kil. sur 16, et 4,000 hab.

ÉDIT (du mot latin *edicere*, déclarer, ordonner). Les principaux édits connus dans l'histoire sont:

1° *L'édit perpétuel*. On nommait ainsi chez les anciens une compilation de tous les édits rendus par les édiles et les préteurs, qui fut faite sous Adrien par Salvius Julianus, pour servir de règle à l'avenir, et qui devint la base du *Corpus juris* de Justinien. — Chez les modernes on donne le nom d'*édit perpétuel* à un règlement publié en 1611 par les archiducs d'Autriche, Albert et Isabelle, pour régler dans leurs états l'administration de la justice et les droits des particuliers.

2° *L'édit d'Union*, publié en 405 par Honorius contre les Donatistes et les Manichéens.

3° *L'édit de Milan*, publié en 313 par l'empereur Constantin, et qui déclara la religion chrétienne religion de l'empire.

En France, on connait surtout: 1° les *édits bursaux*, qui avaient pour objet les taxes et les impositions;

2° Les *édits de contrôle*, qui soumettaient les actes civils à une vérification légale;

3° Les *édits des duels*, rendus contre les duellistes en 1679 et en 1723;

4° *L'édit de Crémieu* (1536), réglant la juridiction des baillis, des sénéchaux, des présidiaux, etc.;

5° *L'édit des Petites-Dates* (1550), pour la répression des abus introduits dans la collation des bénéfices ecclésiastiques (*Voy.* DUMOULIN);

6° *L'édit de Châteaubriant* (1551), contre les Calvinistes;

7° *L'édit d'Amboise* (1572), donnant une nouvelle forme à l'administration de la police;

8° *L'édit de Melun* (1580), faisant droit aux plaintes du clergé sur la discipline et l'administration ecclésiastique;

9° *L'édit de Paulette* ou *des Femmes* (1604), ordonnant l'établissement d'un droit annuel sur les offices, dont le revenu par ce moyen était conservé aux femmes après la mort de leur mari; on nomma ce droit la *paulette* (*Voy.* PAULET);

10° Enfin les *édits de Pacification*, rendus en grand nombre pour suspendre les guerres de religion dans le XVIe siècle: le plus célèbre est l'*édit de Nantes*, publié par Henri IV en 1598, et révoqué en 1685 par Louis XIV. Il accordait aux Calvinistes la liberté de conscience, l'exercice de leur culte, et l'admission aux charges et aux fonctions publiques.

EDME (saint), archevêque de Cantorbéry, vers 1240, est fêté le 16 novembre, jour de sa mort.

EDMOND (saint), roi d'Est-Anglie en 855, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par les princes danois Hinguar et Hubba, dont il avait rejeté les propositions de paix, les trouvant honteuses. Il a été mis au nombre des saints, et l'Église célèbre sa fête le 20 novembre.

EDMOND I, roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edouard I, dit *l'Ancien*, succéda en 941 à son frère Athelstan. Il dompta le Cumberland, le Northumberland, et chercha à adoucir les mœurs de ses sujets. Il fut assassiné en 946 par un nommé Léof.

EDMOND II, succéda à son père Ethelred II en 1016, et mérita par son intrépidité et sa force le surnom de *Côte-de-Fer* (*Iron-side*). Il eut une longue guerre à soutenir contre Canut, roi de Danemark, et fut forcé, après une courageuse résistance, de lui céder la partie septentrionale de ses états. Assassiné un mois après (1017), il laissa Canut maître de toute l'Angleterre.

EDMOND PLANTAGENET de Woodstock, comte de

Kent, fils cadet d'Édouard I, détrôna son frère Edouard II en 1325, pour mettre à sa place Edouard III, dont il fut d'abord le tuteur. Il conspira ensuite contre celui-ci, mais il échoua cette fois, et eut la tête tranchée en 1329.

EDMOND DE LANGLEY, duc d'York, tige de la maison de la Rose-Blanche. *Voy.* YORK.

EDMONTON, ville d'Angleterre (Middlesex), à 12 kil. N. E. de Londres; 8,000 hab.

EDNAM, village d'Ecosse (Roxburgh), à 4 kil. N. de Kelso. Patrie du poëte Thompson.

EDOM, surnom d'Esaü. *Voy.* ESAU.

EDOMITES. *Voy.* IDUMÉENS.

EDONIDE, *Edonis*, contrée de la Macédoine septentrionale, entre les embouchures du Strymon et du Nestus, fut annexée par Philippe au roy. de Macédoine, mais faisait d'abord partie de la Thrace.

EDOUARD I, *l'Ancien*, roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son père Alfred-le-Grand l'an 900. A peine monté sur le trône, il se le vit disputer par Ethelwald, son cousin germain, qui souleva en sa faveur les peuples du Northumberland et les Danois; mais il repoussa tous ses ennemis, et Ethelwald lui-même périt dans un combat. Délivré de cet adversaire, Edouard tourna ses armes contre les Écossais et contre les Bretons du pays de Galles, et les soumit également. Il fonda, dit-on, l'université de Cambridge, et cimenta l'alliance avec la France en donnant à Charles-le-Simple sa fille Ogine. Il mourut en 925.

ÉDOUARD II, dit *le Martyr*, remplaça sur le trône d'Angleterre, à l'âge de 15 ans, son père Edgard, mort l'an 975. Elfrida, sa belle-mère, qui voulait placer sur le trône son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. La commisération excitée par sa jeunesse et sa fin tragique le fit ranger parmi les saints. On le fête le 18 février et le 20 juin.

ÉDOUARD III, *le Confesseur*, roi d'Angleterre, fils d'Ethelred, fut couronné roi par les Anglo-Saxons en 1041, lorsqu'après la mort de Hardi-Canut, ces peuples, fatigués du joug des Danois, voulurent revenir à leurs souverains naturels. Le commencement de son règne fut troublé par la rébellion du comte Godwin, puissant seigneur qui avait contribué à le placer sur le trône; Édouard, pour éviter la guerre civile, traita avec lui et lui fit des concessions. Tout son règne fut ensuite un règne de justice et de paix. Il fit des règlements qui furent observés par tous les habitants de l'Angleterre, sans distinction de races, et qui pour cela s'appelèrent *lois communes*. D'après quelques historiens, il aurait laissé en mourant son trône à Guillaume, duc de Normandie, son parent. Quoique marié à une femme jeune et belle, à Édith, fille de Godwin, il avait vécu comme dans le célibat. Il mourut en 1066, à l'âge de 65 ans, sans enfants, et il fut canonisé par le pape Alexandre III. On le fête le 5 janvier.

ÉDOUARD I, de la dynastie normande, né en 1240 d'Henri III et d'Eléonore de Provence, fut couronné en 1272 après la mort de son père. Précédemment, il avait pris une part active et glorieuse aux troubles qui signalèrent les dernières années du règne de Henri III (*Voy.* ce nom), et s'était croisé avec saint Louis dans la huitième croisade. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il commença par faire de sages réformes dans l'administration de la justice et des finances, dans la répartition des taxes et dans la législation. Il convoqua plusieurs parlements où furent déterminées la liberté civile et la liberté politique; enfin il institua la Chambre des communes, base du gouvernement représentatif en Angleterre. En 1283, Édouard s'empara du pays de Galles, qui était resté jusqu'alors indépendant; mais il se montra cruel envers les vaincus; il alla jusqu'à faire massacrer les bardes gallois, de crainte que par leurs chants ils ne réveillassent l'ardeur de leurs concitoyens. En 1286, après la mort d'Alexandre III, roi d'Écosse, ayant été choisi pour arbitre entre les nombreux compétiteurs qui se disputaient cette contrée, il se déclara pour Bailleul, l'un d'eux; mais dans la suite, il dépouilla Bailleul et réunit l'Écosse à l'Angleterre. Une guerre s'étant élevée entre l'Angleterre et la France, Édouard courut en Flandre pour arrêter Philippe-le-Bel dans ses conquêtes; mais presque aussitôt la nouvelle de la révolte de l'Écosse, sous le commandement de Wallace, le força à conclure avec son ennemi une trêve de deux ans. En 1298, il livra aux rebelles à Falkirck une terrible bataille où périt Jacques Stuart, l'un des chefs écossais, avec 50,000 des siens. En 1300, les Écossais s'étant soulevés de nouveau, Edouard entra en Ecosse, ravagea cette malheureuse contrée, se fit livrer Wallace et le mit à mort. Néanmoins, une troisième révolte eut lieu en 1306, sous le commandement de Robert Bruce, fils de Bailleul: Édouard se préparait à marcher contre ce nouveau chef, lorsqu'il mourut à Carlisle en 1307. Edouard, après la trêve conclue entre lui et Philippe-le-Bel en 1298, avait épousé en secondes noces Marguerite, sœur du roi de France, et avait obtenu pour son fils Édouard la main d'Isabelle de France, fille de Philippe.

ÉDOUARD II, fils d'Édouard I et d'Éléonore de Castille, succéda à son père en 1307. D'un caractère doux, mais faible, et aimant les plaisirs, il s'abandonna à d'infâmes débauches et se laissa gouverner par ses favoris, Gaveston et Spenser, qui le perdirent. Le mécontentement public s'augmenta encore par les défaites que le malheureux prince essuya dans une guerre contre les Ecossais, qui tentaient, sous la conduite de Robert Bruce, de recouvrer leur indépendance. L'épouse même d'Édouard, Isabelle de France, et son frère Edmond se déclarèrent contre lui et se mirent à la tête des mécontents (1325). Édouard fut arrêté par les rebelles, jeté dans un cachot, et bientôt après mis à mort (1327): deux assassins, Mautravers et Gournay, le tuèrent en lui enfonçant un fer rouge dans les entrailles. Il eut pour fils Édouard III. Édouard II est le premier des héritiers présomptifs de la couronne d'Angleterre qui ait porté le titre de prince de Galles. Son père le lui donna en mémoire de la conquête qu'il avait faite du pays de Galles.

ÉDOUARD III, fils du précédent, né en 1312, fut proclamé roi du vivant même de son père en 1327, et gouverna jusqu'à 18 ans sous la tutelle de sa mère Isabelle et sous l'autorité de Mortimer, amant de cette princesse. Dès qu'il put régner par lui-même, soupçonnant que Mortimer était l'auteur de la mort de son père et que la reine ne l'avait pas détourné de ce meurtre, il fit pendre le favori et renferma sa mère dans un château-fort. Il reconquit ensuite le royaume d'Écosse, qu'avait perdu son père; puis il entreprit en 1346 de détrôner Philippe de Valois, roi de France: il gagna sur lui la bataille de Crécy, lui prit Calais et plusieurs autres villes. Quelques années après, son fils, le prince de Galles, plus connu sous le nom de *Prince Noir*, gagna sur le roi Jean, fils et successeur de Philippe de Valois, la bataille de Poitiers (1356), fit ce prince prisonnier et l'emmena en Angleterre, où il mourut. Mais Édouard fut moins heureux contre Charles V; il perdit peu à peu toutes ses conquêtes et il ne possédait plus que quelques places maritimes en France lorsqu'il mourut, en 1377. En 1347, il avait institué l'ordre de la Jarretière. C'est lui aussi qui a établi le service des postes en Angleterre.

ÉDOUARD IV, fils de Richard, duc d'York, chef du parti de la Rose-Blanche, né en 1442, mort en 1483, continua l'œuvre de son père en disputant la couronne au roi Henri VI, de la maison de Lancastre, chef du parti de la Rose-Rouge. Secondé par le fa-

meux comte de Warwick, il défit à Northampton en 1460 l'armée royale, dans les rangs de laquelle se trouvait la courageuse épouse de Henri, Marguerite d'Anjou, et l'année suivante il se fit proclamer roi d'Angleterre (1461). Les victoires de Towton en 1461, d'Hexham en 1464, remportées sur Marguerite, vinrent affermir son pouvoir, et Édouard en jouit quelque temps au sein des plaisirs. Mais Warwick, indigné du mariage qu'Édouard avait contracté secrètement avec Élisabeth Woodville, de la maison de Lancastre, résolut de le précipiter d'un trône où il l'avait placé, et pour atteindre ce but il passa dans le parti opposé. La guerre recommença avec plus d'acharnement. Édouard, vaincu à Nottingham, s'enfuit en Hollande, et Henri VI fut replacé sur son trône. Mais Édouard, après neuf mois d'absence, reparut avec une petite escadre que lui avait fournie le duc de Bourgogne, son beau-frère, et en peu de temps il réunit en Angleterre de nombreux partisans (1471). Warwick et lui se rencontrèrent à Barnet; Warwick périt dans le combat, et Édouard resta vainqueur. Peu après, il écrasa entièrement ses ennemis par la victoire remportée sur Marguerite à Tewksbury. Cette malheureuse princesse tomba entre ses mains avec son fils, et fut confinée dans la Tour, où était déjà son époux; son fils fut inhumainement massacré (*Voy.* ÉDOUARD, fils de Henri VI). Débarrassé de tous ses ennemis intérieurs, Édouard voulut faire une invasion en France et débarqua à Calais (1475); Louis XI réussit à l'éloigner à force d'or. Il passa le reste de son règne dans les plaisirs et la débauche; le dernier ordre important qu'il donna fut celui de mettre à mort un frère dont il était jaloux, George, duc de Clarence.

ÉDOUARD V, fils du précédent, succéda à son père à l'âge de 12 ans, sous la tutelle de Richard, duc de Glocester (1483). Édouard avait un frère plus jeune que lui de trois ans, Richard, duc d'York. Glocester, voulant usurper le trône, les fit enfermer tous deux dans la Tour de Londres, et envoya un sicaire, Tyrrel, qui les assassina la nuit dans leur lit (1483). Il y avait à peine deux mois que le jeune Édouard avait été proclamé roi. Horace Walpole a cherché à montrer, sinon la fausseté, au moins l'incertitude de cet événement. La fin tragique de ces deux jeunes princes a fourni à Casimir Delavigne le sujet d'une de ses plus belles tragédies : *les Enfants d'Édouard.*

ÉDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né en 1538, fut proclamé roi en 1547, à la mort de son père, sous la régence du comte de Hartford, depuis duc de Somerset, son oncle maternel. Après la mort tragique de celui-ci, il fut confié à lord Dudley, duc de Northumberland, qui régna réellement sous son nom. Ce fut alors que la réforme, commencée sous Henri VIII, fit les plus grands progrès et prit de la consistance. Le jeune prince fut élevé avec soin dans la nouvelle religion; mais la mort, qui le surprit en 1553, ne lui laissa pas le temps de faire lui-même beaucoup pour elle. (*Voy.* SOMERSET et DUDLEY.)

ÉDOUARD, prince de Galles, surnommé le *Prince Noir*, d'après la couleur de son armure, né en 1330 d'Édouard III et de Philippine de Hainaut, se distingua fort jeune à la bataille de Crécy, gagnée par son père sur le roi de France Philippe de Valois (1346), et gagna lui-même en 1356 celle de Poitiers, où le roi Jean fut vaincu et fait prisonnier. Son père érigea pour lui la Guyenne en principauté sous le nom de principauté d'Aquitaine, et l'en investit solennellement (1363). Édouard fixa sa résidence à Bordeaux, et y tint une cour vraiment royale; il était aimé et respecté de ses sujets. En 1367, il alla lutter en Espagne contre Du Guesclin en faveur de Pierre-le-Cruel, et remporta la victoire de Najera dans la Navarre. Il revint de cette expédition avec une maladie qui le conduisit au tombeau, en 1376. «Il laissa, dit Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus et par une vie sans tache.»—Son fils aîné était mort avant lui. Son second fils monta sur le trône sous le nom de Richard II.

ÉDOUARD DE LANCASTRE, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, fut forcé de quitter l'Angleterre avec sa mère en 1463, lorsque le parti d'York eut triomphé et eut placé la couronne sur la tête d'Édouard IV. Il y rentra en 1471, après avoir épousé la fille du comte de Warwick, autrefois son plus grand ennemi; mais le parti de Lancastre ayant été ruiné à la bataille de Tewksbury, et le jeune prince étant tombé, ainsi que sa mère, dans les mains des vainqueurs, il fut massacré par l'ordre des ducs de Clarence et de Glocester, frères du roi. Shakespeare, dans la 3ᵉ partie de sa tragédie d'*Henri VI*, a mis sur la scène la mort du prince de Galles.

ÉDOUARD PLANTAGENET, dernier prince de ce nom, fils de George, duc de Clarence, et d'Isabelle, fille du fameux comte de Warwick, fut fait comte de Warwick par Édouard IV, en mémoire de son aïeul maternel. Henri VII étant monté sur le trône et craignant qu'il ne fît valoir ses droits, le fit enfermer à la Tour (1485); puis, ce malheureux prince étant entré dans une conspiration, il le fit décapiter (1499).

ÉDOUARD (CHARLES-), le dernier des Stuarts. *Voy.* STUART (Charles-Édouard).

ÉDOUARD, roi de Portugal, fils de Jean I, lui succéda en 1433, mit de l'ordre dans les finances épuisées par de longues guerres, rétablit la discipline dans les armées et fit des lois somptuaires. Vers l'an 1436, Édouard fit assiéger Tanger en Afrique; mais son armée fut entièrement défaite, et son frère, l'infant Ferdinand, fait prisonnier par les Maures, mourut dans une longue et dure captivité. En 1438, la peste vint ajouter à ce désastre en portant ses ravages à Lisbonne, et Édouard lui-même ne put échapper à ce terrible fléau; il mourut en 1438, à l'âge de 37 ans. Ce prince protégea les sciences et les lettres; il fit avec D. Juan de Regras, célèbre jurisconsulte, un code sur l'administration de la justice.

ÉDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, né au commencement du XVIIᵉ siècle, était lieutenant-général dans les armées de l'empereur Ferdinand III. Lorsque Jean IV, son frère, eut chassé les Espagnols du Portugal, en 1649, le roi d'Espagne sollicita son arrestation et l'empereur le livra. Il fut enfermé au château de Milan et y mourut après huit ans de captivité.

ÉDOUARD (île du PRINCE-), ou SAINT-JEAN, île de l'Amérique septentrionale, dans le golfe Saint-Laurent, au S., à l'O. de l'île du Cap-Breton, par 45° 55'-47° 5' lat. N. et 64° 5'-66° 35' long. O.; 190 kil. sur 55; 12,000 hab. Ch.-lieu, Charlotte-town. Cette île donne son nom à un gouvernement des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, qui comprend, outre l'île du Prince-Édouard, les îles de Cap-Breton et de la Madeleine.—Cette île appartenait jadis aux Français; elle fut cédée à l'Angleterre avec le Canada.

ÉDOUARD (îles du PRINCE-), petit groupe d'îles au S. E. du cap de Bonne-Espérance, par 46° 46' lat. S., 35° 54' long. E.

ÉDRED, roi anglais de la dynastie saxonne, succéda à son frère Edmond en 946; réprima plusieurs révoltes des Danois, et vainquit Malcolm, roi d'Écosse. Il mourut en 955, laissant le trône à son neveu Edwy.

ÉDRIS, fondateur de la dynastie des Édrisites. *Voy.* ÉDRISITES.

ÉDRISI ou ÉDRISSI (Abou-Abdallah-Mohammed AL), géographe arabe, né vers l'an 1099 de J.-C., à Ceuta, était issu de la famille des Édrisites. Chassé des domaines qu'il possédait en Afrique, il vint se réfugier en Sicile; il habitait cette île lors-

que Roger II s'en empara. Il vécut à la cour de ce prince et lui fit présent, vers l'an 1153, d'un globe terrestre en argent de près de 400 livres, sur lequel il avait fait graver tout ce qu'on savait alors de géographie: il fit pour expliquer ce globe un traité de géographie fort complet pour l'époque, mais dont malheureusement nous ne possédons qu'un abrégé. Cet abrégé parut pour la première fois en arabe, à Rome, 1592, et fut traduit en latin sous le titre de *Geographia Nubiensis*, Paris, 1619. Plusieurs parties ont été publiées à part. M. Amédée Jaubert a publié une traduction complète en français de la *Géographie* d'Edrisi, Paris, 1837-1839, 2 vol. in-4., avec des notes.

ÉDRISITES ou ÉDRISSIDES, dynastie musulmane qui régna à Fez et dans tout le Maghreb, depuis 785 jusqu'en 919, époque où les Fatimites s'emparèrent de toute l'Afrique septentrionale. Les princes de cette dynastie sont: Edris I (785-793), de la race d'Ali, qui fonda à Tlemcen la dynastie des Edrisites et fut empoisonné par l'ordre du calife Haroun-al-Raschid; Edris II (793-828), qui fonda Fez en 807; Mohammed I, Ali, Yahia I et II, puis Ali II et Yahia III, sous lesquels commença la décadence des Edrisites; et enfin Yahia IV (905-919), qui fut défait par une armée d'Obéid-Allah, 1er calife fatimite, puis chassé de sa capitale, et qui mourut de misère en 944. C'est à ce prince que finit véritablement la dynastie des Edrisites; cependant on voit encore Haçan I, son parent, reprendre Fez en 922, mais il périt en 925. Kassem-al-Kenoun résista quelque temps aux Fatimites (932-949). Son fils Ahmed se mit sous la protection des Ommiades et se retira en Espagne où il périt en combattant les Chrétiens (960). Haçan II, le dernier des Edrisites, poursuivi à la fois par les Fatimites et les Ommiades, fut vaincu par ces derniers et conduit à Cordoue où il fut mis à mort (984).

EDSVOLD, ville de Norwége, à 53 kil. N. E. de Christiania; 4,000 hab. Forges. On y exploitait jadis une mine d'or auj. abandonnée.

EDUENS, *Ædui*, peuple gaulois, compris après la conquête dans la Lyonnaise 1re, habitait au S. des *Lingones* et à l'O. de la Grande-Séquanaise; leur pays répondait à une partie du Nivernais et de la Bourgogne; c'était, avec les *Arverni*, le peuple le plus puissant de la Gaule. *Bibracte* (auj. Autun) était leur capitale. Ils étaient régis par un chef électif dit *vergobret*. Les Romains firent alliance avec eux, et le sénat les proclama frères de la république. Rome profita de la rivalité qui divisait les Éduens et les Arvernes pour intervenir dans les affaires de la Gaule et l'asservir plus facilement, 57 ans av. J.-C. Mais les Éduens se lassèrent bientôt des secours des Romains, et en 51 ils prirent part à l'insurrection de Vercingétorix. César les soumit avec le reste de la Gaule. *Voy.* DIVITIAC et DUMNORIX.

EDWARDS (Jonathan), théologien et métaphysicien américain, né en 1703 dans le Connecticut, remplit les fonctions de pasteur à Northampton, se fit destituer en 1750 à cause de son extrême rigidité, fut missionnaire à Stockbridge, devint en 1757 président du collége de New-Jersey, et mourut peu après, en 1758. Il a laissé, outre plusieurs ouvrages de controverse, des *Recherches sur l'idée de liberté*, 1754, où il prend la défense de la nécessité, et un *Essai sur les affections religieuses*. — Son fils, nommé aussi Jonathan, a traité le même sujet, et a écrit sur la langue des Indiens. — Les œuvres du théologien Jonathan Edwards ont été publiées à Londres, 1817, 8 vol. in-8, et plus récemment (1838), en 2 vol. in-8 compactes, avec un *Essai sur ses écrits* par Rogers, et une *Notice sur sa vie*, par E. Dwight.

EDWARDS (George), naturaliste anglais, bibliothécaire du collége des médecins, membre de la Société royale de Londres, né en 1693, à Westham (Essex), mort en 1773, avait visité la Hollande, la Norwége et la France, et composa un ouvrage d'ornithologie que les naturalistes consultent encore aujourd'hui: c'est l'*Histoire naturelle d'oiseaux peu communs*, etc., 4 vol. in-4, contenant 210 planches coloriées, anglais-français, 1743-51. Il a donné une continuation de cette histoire sous le titre de *Glanures d'histoire naturelle*, traduit également en français, 1758-63, 3 vol. in-4. Il règne dans tous ses écrits un esprit religieux qui les rend fort recommandables.

EDWARDS (BRYAN), écrivain anglais, membre du parlement et de la Société royale de Londres, né en 1743, mort en 1800, habita longtemps la Jamaïque, combattit vivement, soit dans les îles, soit au parlement, les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des nègres. On a de lui: *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, Londres, 2 vol. in-4, 1793 et 1801, 3 vol. in-8.

EDWY, roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils d'Edmond I, succéda à son oncle Edred en 955. Ayant épousé une princesse qui était sa parente, union que les canons de l'église défendaient, il vit tous les moines, et saint Dunstan à leur tête, se révolter contre lui et insurger le peuple; on brûla avec un fer rouge le visage de la belle Elgiva, son épouse, pour détruire sa beauté, et lui-même il fut dépossédé des provinces du Nord qui furent données à Edgard, son frère. Accablé par ces malheurs, Edwy mourut de chagrin (957).

EECLOO, ville de Belgique (Flandre orientale), ch.-l. d'arrond., à 17 kil. N. O. de Gand; 6,500 hab. Toiles, dentelles, etc.

EEDE, ville de Hollande (Gueldre), à 17 kil. N. O. d'Arnheim; 5,200 hab.

EËTA, roi de la Colchide, était fils du Soleil et de Persa, frère de Circé, et père d'Absyrthe et de Médée. Il régnait du temps de l'expédition de Jason, et fut tué dans un combat sur le Pont-Euxin.

EFAT, province de l'état d'Ankober (Abyssinie). *Voy.* ANKOBER.

EFFEN, littérateur hollandais. *Voy.* VAN EFFEN.

EFFENDI, mot turc que l'on fait dériver d'un mot de la basse grécité, *authentès*, c.-à-d. seigneur, maître. Il sert à désigner les gens de loi, les fonctionnaires civils et ecclésiastiques et les savants; il se place à la suite d'un nom propre ou même du nom de la profession: le premier médecin du sultan est appelé *hakem-effendi*; le prêtre du sérail, *imam-effendi*; le chef de la justice, *reis-effendi*.

EFFIAT (Ant. COIFFIER-RUZÉ, marquis d'), maréchal de France, né en 1581, se distingua en 1617 au siége de La Rochelle, fut envoyé en Angleterre comme ambassadeur extraordinaire pour négocier le mariage de Henriette de France avec Charles I (1624); fut, peu après son retour, nommé surintendant des finances, et administra avec beaucoup de sagesse. Envoyé en Piémont, il se signala à la bataille de Carignan (1630), et fut fait l'année suivante maréchal de France. Il marchait en 1632 contre l'électeur de Trèves à la tête d'une armée, lorsqu'il mourut en Lorraine d'une fièvre inflammatoire. Le marquis d'Effiat était père du malheureux Cinq-Mars. Il a laissé des *Mémoires* sur les guerres et les affaires du temps.

EGADES ou EGUSES, *Ægates* ou *Ægusæ insulæ*, trois îles voisines de la côte O. de la Sicile, et célèbres par la victoire qu'y remporta Lutatius l'an 242 av. J.-C. sur les Carthaginois, et qui amena la fin de la première guerre punique.

EGBERT, d'abord roi de Wessex, puis de toute l'Angleterre, descendait de Cerdic, un des premiers rois saxons de l'Heptarchie. Dans sa jeunesse il se

retira à la cour de Charlemagne pour éviter les piéges que lui tendait Brithric, usurpateur du trône de Wessex. Mais après la mort de cet homme (799), il revint dans sa patrie et en fut reconnu roi. De cette époque à l'année 827 il parvint à réunir sous sa puissance tous les états de l'Heptarchie, dont l'étendue était à peu près la même que celle de l'Angleterre actuelle. Il prit alors le titre de roi d'Angleterre, et mourut en 836.

EGEDESMINDE, colonie danoise dans le Groënland occidental, par 68° lat. N., comprend plusieurs îles, dont la plus importante est celle des Renards. Pêche abondante; commerce de fourrures et d'édredon.

EGÉE, *Ægeus*, roi d'Athènes, fils de Pandion et père de Thésée, régna de 1361 à 1323 av. J.-C. Il fit la guerre à Minos, et ayant été vaincu, fut contraint à lui payer tous les ans un tribut de 7 jeunes garçons et 7 jeunes filles que devait dévorer le Minotaure. Thésée délivra Athènes de cet odieux tribut; mais pendant que le héros revenait triomphant, Egée, trompé par l'absence du signal qui devait annoncer son retour, crut que son fils avait été dévoré par le Minotaure, et il se précipita de désespoir dans cette partie de la mer qui depuis se nomma mer Égée.

ÉGÉE (mer), *Ægeum mare*, auj. l'*Archipel*, golfe de la Méditerranée, entre la côte E. de la péninsule grecque, la côte O. de l'Asie-Mineure, la Thrace et l'île de Crète, dut son nom au suicide d'Egée, qui s'y noya de désespoir.

ÉGER, *Erlau* en allemand, *Agria* en latin moderne, *Jager* en esclavon, ville de Hongrie, ch.-l. du comté de Hevesch, à 108 kil. N. E. de Bude, par 18° long. E., 48° lat. N.; 18,000 hab. Archevêché, université, observatoire, biblioth. publique; quelques édifices remarquables. Les Mongols la saccagèrent en 1256. Elle soutint en 1552 un siége célèbre contre les Turcs; en 1596, elle fut prise par eux, et après la paix de 1606, elle appartint tantôt à la Turquie, tantôt aux princes de Transylvanie.

EGER OU EGRA, riv. d'Allemagne, naît en Bavière, dans le cercle de Bayreuth, entre dans la Bohême, traverse le district d'Eger, les cercles d'Elnbogen et de Saatz et se jette dans l'Elbe après 200 kil. de cours.

EGER OU EGRA, en tchèque *Chebbe*, ville de Bohême, sur l'Eger, à 142 kil. O. de Prague; 9,500 hab. Industrie. Houille; grenat. Eaux salines renommées. Sur la place du Marché est la maison où Wallenstein fut massacré en 1634. Le maréchal de Belle-Isle prit cette ville en 1742.

EGER, riv. de France (B.-Rhin), arrose Obernai et Geispolzheim, reçoit la Mogel qui passe à Rosheim, et tombe dans l'Ill.

EGERIE, nymphe révérée des Romains comme déesse des fontaines, habitait le bois d'Aricie. Numa Pompilius, voulant adoucir les mœurs de son peuple encore sauvage, s'enfonçait dans un bois voisin de Rome, sous prétexte de consulter cette nymphe, pour donner à ses desseins l'autorité de la religion. Selon Ovide, Egérie était une jeune femme que Numa épousa, et avec laquelle il partagea les soins du gouvernement. On voit encore aujourd'hui près de l'ancienne porte Capène, dans le vallon de la Caffarella, la grotte et la fontaine d'Egérie.

EGERTON (Thomas). *Voy.* BRIDGEWATER.

EGES, *Ægæ*, nom de plusieurs villes grecques, situées: en Achaïe, sur le golfe de Corinthe; — en Macédoine (Emathie); — en Cilicie, sur le golfe d'Issus; — en Eolie, au S. O. de Cumes.

EGESTE, ville de Sicile. *Voy.* SÉGESTE.

ÉGIALÉE, nom commun à plusieurs îles et villes maritimes de l'antiquité. Il s'appliquait plus spécialement à l'Achaïe, comme étant située sur le bord de la mer (en grec *ægialê*).

EGIALÉE, *Ægialeus*, premier roi de Sicyone, régna de 1835 à 1783 av. J.-C.—Fils d'Adraste, et l'un des Epigones, périt devant Thèbes. *Voy.* EPIGONES.

ÉGIALÉE, *Ægialea*, fille d'Adraste, roi d'Argos, femme de Diomède, est célèbre par la passion furieuse que lui inspira Vénus, irritée d'avoir été blessée par son époux devant Troie.

EGIDIUS, général romain. *Voy.* GILLES (le comte).

EGIDIUS COLONNA, philosophe scolastique. *Voy.* COLONNA.

EGIDORA, nom latin de l'EYDER (Danemark).

EGINARD. *Voy.* EGINHARD.

ÉGINE, *Ægina*, auj. *Engia* ou *Engina*, île et ville de la mer Egée, entre l'Argolide et l'Attique, dans le golfe Saronique, fut ainsi nommée, dit-on, de la nymphe Egine, dont le fils Eaque régna sur cette île. Egine fut peuplée par des Hellènes thessaliens, et conquise ensuite par les Doriens. Elle figure comme puissance maritime aux VIIe et VIe siècles av. J.-C.: elle s'allia avec Darius au temps des guerres médiques. Les Athéniens s'en emparèrent alors; mais elle recouvra sa liberté pendant la guerre du Péloponèse, après la bataille d'Ægospotamos, et Athènes fit en vain diverses tentatives pour y rétablir solidement sa domination. Les Eginètes passent pour avoir été les inventeurs de la monnaie: ils travaillaient le bronze avec une grande supériorité. Ils employaient dans leurs comptes un *talent* d'une valeur particulière, connu sous le nom de *talent d'Égine*, et qui valait 100 mines ou 10,000 drachmes (environ 9,000 francs de notre monnaie). Ils étaient fort habiles dans les exercices du corps, et remportèrent un grand nombre de victoires dans les jeux publics de la Grèce. On admire encore aujourd'hui les ruines magnifiques du temple de Jupiter qui décorait la ville d'Egine.

EGINÈTE ou PAUL d'Égine. *Voy.* PAUL.

EGINHARD, secrétaire de Charlemagne, avait été élevé à la cour de ce prince avec les princes de sa famille par Alcuin. Il jouit de toute la confiance de l'empereur, fut surintendant des bâtiments, et fut chargé après sa mort de l'éducation de Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire. Il se retira de la cour vers 816 pour vivre dans un monastère où il mourut vers 839. On a de lui deux ouvrages précieux: *Vita et gesta Caroli Magni*, imprimé à Cologne, 1521, Utrecht, 1711, etc., traduit en français par Denis, Paris, 1812; *Annales regum Francorum*, 741-829, à la suite de la *Vie de Charlemagne*, et 62 *Lettres*. — On raconte qu'Eginhard conçut une vive passion pour une fille de Charlemagne, nommée Emma, qu'il eut avec elle plusieurs aventures romanesques, et qu'il finit par obtenir sa main; mais tout ce récit paraît n'être qu'une fable. *Voy.* ERBACH.

EGISHEIM, ville de France (H.-Rhin), auprès de Colmar, fondée au XIIIe siècle, fut la patrie du pape Léon IX. Elle a deux châteaux, l'un dans son enceinte (il remonte au VIIIe siècle), l'autre sur le mont qui domine la ville. — Les comtes d'Egisheim descendaient du comte d'Alsace Ettichon. Héritière du comté de Dabo, la mère du pape Léon IX porta cet alleu dans la maison d'Egisheim. Mais les Egisheim s'éteignirent à leur tour (1144), et leurs terres, après avoir passé aux 2e et 3e maisons de Dabo, tombèrent, après l'extinction de celle-ci (1225), à la maison de Ferrette (1251), sauf le château même d'Egisheim.

EGISTHE, fils incestueux de Thyeste et de sa propre fille Pélopée, fut ainsi nommé parce qu'il avait été nourri par une chèvre (*aix*, *aigos* en grec); il tua Atrée, son oncle, et lui succéda sur le trône d'Argos. Agamemnon, petit-fils d'Atrée et héritier légitime de la couronne, le chassa du trône, mais il lui laissa la vie, et même, en partant pour le siége de Troie, il lui confia le gouvernement de ses états. L'ingrat Egisthe séduisit Clytemnestre, femme du roi, assas-

sina le roi lui-même à son retour, et régna pendant sept ans ; enfin Oreste, fils d'Agamemnon, que sa sœur Electre avait fait échapper du palais paternel au moment du meurtre de son père, revint à Argos lorsqu'il fut devenu grand, et tua Égisthe en même temps que sa propre mère Clytemnestre.

EGLETONS, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 27 kil. N. E. de Tulle ; 1,200 hab.

EGLISE. *Voy.* CHRISTIANISME et PAPES.

ÉGLISE GRECQUE, NESTORIENNE, etc. *Voy.* le mot qui suit ÉGLISE.

EGLISE (ÉTAT DE L'), dit aussi *État ecclésiastique*, *État du pape*, *États romains*, en italien *Stato della Chiesa*, *Stati pontifici* ou *Stati romani*, état principal de l'Italie centrale, compris entre 41° 15'-45° lat. N., et 8° 25'-11° 35' long. E., a pour bornes au N. le roy. Lombard-Vénitien, au N. E. la mer Adriatique, au S. E. le roy. des Deux-Siciles, au S. O. la mer Méditerranée, et à l'O. le grand-duché de Toscane et le duché de Modène. Dans sa plus grande étendue, il a du N. au S. 422 kil., et de l'O. à l'E. 210 kil. Population : 2,600,000 hab., dont 15,000 Juifs. Capitale, Rome. Depuis 1832, l'Etat de l'Eglise est partagé en 21 provinces, dont 6 gouvernées par des légats (légations), 13 par des vice-légats (délégations), un commissariat et une comarque. Toutes ces provinces portent le nom de leurs chefs-lieux. En voici les noms :

Légations.	Orvieto,
Velletri,	Rieti,
Urbin-et-Pesaro,	Spolète,
Forli,	Pérouse,
Ravenne,	Camerino,
Bologne,	Macerata,
Ferrare.	Fermo,
Délégations.	Ascoli,
Frosinone,	Ancône.
Bénévent (enclave du roy. des Deux-Siciles),	*Commissariat.*
	Lorète.
Civita-Vecchia,	*Comarque.*
Viterbe,	Rome.

L'État de l'Église est traversé par le Tibre et borné au N. par le Pô. Les autres fleuves qui l'arrosent ont un cours très borné : ce sont la Marta, la Fiora, qui se jettent dans la Méditerranée ; la Chiana, le Velino, le Teverone, affluents du Tibre ; le Silaro, l'Esino, le Metauro, la Potenza, le Tronto, tributaires de l'Adriatique. La surface de la contrée est généralement montagneuse ; la chaîne de l'Apennin central traverse les États romains dans toute leur longueur et y donne naissance au Sub-Apennin romain, qui prend naissance sur les frontières du roy. de Sicile, et s'étend jusqu'au cap Circeo. Au N., dans les légations de Bologne et de Ferrare, les terrains sont bas, humides et couverts de lagunes et de marais ; au S. s'étendent aussi les marais Pontins, qu'on a jusqu'ici tenté vainement de dessécher. Le climat est extrêmement doux, l'air est généralement sain en hiver ; mais en été et surtout sur les côtes méridionales où règne le sirocco, on est souvent exposé à des maladies contagieuses produites par les exhalaisons méphitiques qui s'échappent des marais. Le sol est d'une très grande fertilité ; on y cultive le blé, l'orge, le maïs et le riz, mais l'agriculture est arriérée ; la vigne et l'olivier y croissent en abondance ; l'oranger, le citronnier, le grenadier, le pistachier, le figuier, etc., y sont communs. Les pâturages sont nombreux et nourrissent des chevaux, des moutons et des bœufs d'une taille extraordinaire. L'industrie est peu active et le commerce languissant. — Le gouvernement des États de l'Église est monarchique et électif. Le pape est le seul chef de l'état ; son pouvoir est absolu tant au spirituel qu'au temporel. Les forces militaires ne s'élèvent pas à plus de 9,000 hommes. Les revenus peuvent être évalués à 29,000,000 de fr.

Les États de l'Église se sont formés d'accroissements successifs et se sont étendus avec le pouvoir temporel des papes. Jusqu'au VIIIe siècle, les papes furent simplement les évêques du diocèse de Rome et ne possédèrent qu'une autorité spirituelle. La donation de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole, faite au pape Etienne II par Pepin-le-Bref en 755, fut l'origine de la puissance temporelle des papes. Charlemagne y ajouta le Pérugin et le duché de Spolète. Toutefois les papes possédaient ces territoires comme fiefs et se reconnaissaient vassaux des empereurs. Ce ne fut véritablement qu'au XIe siècle, lors du grand interrègne de l'empire d'Allemagne, que les papes et l'Italie centrale se rendirent indépendants. Un peu avant cette époque, l'empereur Henri III avait ajouté le Bénévent aux domaines de l'Église. La comtesse Mathilde lui céda au XIIe siècle Bolsena, Bagnara, Montefiascone, Viterbe, Civita-Castellana, Corneto, Civita-Vecchia, Bracciano et leurs territoires, dits depuis Patrimoine de saint Pierre ; mais Rome jusqu'à cette époque n'était encore que la résidence des papes et ne faisait point partie des domaines du Saint-Siége. On la voit tantôt soumise aux empereurs, tantôt formant un état ou une république indépendante. En 1139, Innocent II se fit reconnaître par le roi de Naples, Roger I, suzerain de ce nouveau royaume ; mais en même temps ses propres domaines lui échappaient. Pendant la querelle des investitures (1160-1275), Rome reconnut le pouvoir des papes (1188), qui acquirent aussi à la même époque le comtat Venaissin (1273) ; mais l'indépendance des villes augmenta. Pendant le séjour des papes à Avignon (1309, etc.), Rome s'érigea un instant en république (1347), et l'autorité papale devint complètement nulle en Italie. Le légat Albornoz, au nom d'Innocent VII, la rétablit (1353-1365), mais nominalement. Presque toutes les villes importantes étaient devenues de petites principautés appartenant chacune à une famille. Ainsi les Alidosi régnaient à Imola, les Malatesta à Rimini, les Montefeltri à Urbin ; Bologne était restée république. Ces divers pays ne furent réunis que successivement et après diverses révolutions : Citta-di-Castello en 1502, Imola, Faenza, Forli en 1504, Bologne en 1512, Rimini en 1522, Pérouse en 1529, Camerino en 1538, Ferrare et Comacchio en 1598, le duché d'Urbin en 1631, etc. L'État ecclésiastique perdit Avignon et le Comtat en 1790, et la paix de Tolentino, en ratifiant la cession de ces pays à la France, donna à la république Cisalpine Bologne, Ferrare, la Romagne (1797). En 1798, le reste de l'État pontifical fut érigé en république romaine, mais en 1799 le gouvernement papal fut rétabli : la paix de Lunéville en 1801 rétablit les stipulations de Tolentino. Bonaparte, en 1808, par deux décrets, réunit au roy. d'Italie (qui n'était que l'ancienne république Cisalpine agrandie) les provinces situées sur l'Adriatique, et à l'empire français toutes les autres. La paix de Paris de 1814 a rendu aux papes toutes leurs possessions, moins Avignon et le Comtat. Les États de l'Église furent alors divisés en 10 parties : 1° cinq légations, Bologne, Urbin, la Romagne, Ferrare, Avignon ; 2° cinq territoires, le Pérugin, l'Orviétan, le Patrimoine de saint Pierre, la Campagne de Rome, la Sabine ; 3° pays titrés, le duché de Spolète, le duché de Castro et comté de Ronciglione, le duché de Bénévent, la marche d'Ancône ; 4° le gouvernement de Citta-di-Castello. Cette division a été modifiée en 1832 (*Voy.* ci-dessus). — Pour l'histoire politique des papes, *Voy.* PAPES.

EGLISES (CINQ-), ville. *Voy.* CINQ-ÉGLISES.

EGLON, roi des Moabites, asservit les Israélites pendant 18 ans (1345-1327 av. J.-C., ou 1594-1496 suiv. l'*Art de vérifier les dates*), au bout desquels il fut tué par Aod.

ÉGLY (MONTHENAULT D'), littérateur français, de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1696, mort en 1749, avait d'abord exercé la profession d'avocat. Il a écrit l'*Histoire des rois de Sicile de la maison de Bourbon*, Paris, 1741, 4 vol. in-12, et a traduit du grec *les Amours de Clitophon et de Leucippe*, Paris, 1734, in-12, et du latin *la Callipédie* de Claude Quillet, Paris, 1749, in-8.

EGMONT, village de Hollande (Hollande septentrionale), à 8 kil. O. d'Alkmaër. On voyait jadis aux environs une abbaye de l'ordre de Saint-Benoit, fondée en 923 par Thierry I, comte de Hollande, et un château qui a donné son nom aux seigneurs d'Egmont. Cette place fut détruite au XVIe siècle par les insurgés des Pays-Bas, pour se venger de Lamoral, comte d'Egmont, qui avait pris le parti du duc d'Albe.

EGMONT, port sur la côte septentrionale de l'île Falkland occidentale, une des Malouines, par 51° 21' lat. S., 62° 26' long. O. Il a été découvert en 1765 par le commodore Byron, qui lui donna le nom de lord Egmont, qui à cette époque était premier lord de l'amirauté.

EGMONT (maison D'), ancienne et illustre famille des Pays-Bas, dont les chefs étaient jadis avoués de l'abbaye d'Egmont. Elle remonte à Berwold d'Egmont, qui vivait à la fin du XIe siècle. Les seigneurs d'Egmont, ayant acquis le comté de Buren en 1472, se divisèrent en deux lignes qui s'éteignirent, la 1re, ou la branche ainée, en 1707; la 2e ou Egmont-Buren, vers 1550. Arnoul, Adolphe et Charles d'Egmont, de la branche ainée, régnèrent sur le duché de Gueldre (avec diverses interruptions) de 1423 à 1538. Les seigneuries d'Egmont et de Buren avaient été érigées en comtés, la 1re en 1486, la 2e en 1492.

EGMONT (Charles D'), duc de Gueldre, né en 1467 du duc Adolphe, eut à combattre les prétentions de la maison d'Autriche sur le duché de Gueldre que Renaud IV, duc de Gueldre, avait légué à Arnoul, comte d'Egmont (1423). En 1492, Egmont se fit reconnaître à Nimègue par les principaux seigneurs. Il résista avec avantage à plusieurs attaques de l'empereur Maximilien, et en 1507, profitant de la mort de l'archiduc Philippe, il se jeta sur le Brabant et s'empara de plusieurs villes. Malgré les succès qu'il obtint pendant plusieurs années, il se vit contraint en 1528 à faire hommage à l'empereur pour le duché de Gueldre. En 1538 ce duché se donna au duc de Clèves, et Charles d'Egmont en mourut de douleur la même année.

EGMONT (LAMORAL, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, issu de la famille des ducs de Gueldre, né en 1522, fut nommé général de cavalerie sous Philippe II, et se couvrit de gloire aux célèbres batailles de Saint-Quentin, en 1557, et de Gravelines, en 1558. Lors des troubles qui éclatèrent peu après dans les Pays-Bas pour secouer le joug des Espagnols, d'Egmont voulut contribuer à l'affranchissement de sa patrie et entretint des liaisons avec le prince d'Orange et les confédérés. Le duc d'Albe, gouverneur de ces contrées pour Philippe II, en ayant été instruit, le fit jeter en prison, et 9 mois après lui fit trancher la tête (1562), malgré les prières de l'empereur Maximilien et de plusieurs états de Hollande. Sa mort fut suivie d'une révolte générale et d'une longue guerre qui ravit pour jamais les Provinces-Unies à l'Espagne. Sa fin tragique a fourni à Gœthe le sujet d'un de ses meilleurs drames.

EGRA, ville de Bohême. *Voy.* EGER.

EGRIBO ou EGRIPO, *Euripos* des Grecs, petit détroit de la Turquie d'Europe, sépare Négrepont du continent. — On donne quelquefois le nom d'Egribo à l'île et à la ville de Négrepont; cette dernière est l'ancienne *Chalcis*.

EGRISOU-DAGH, *Orbelus*, montagne de la Turquie d'Europe, entre la Roumélie et la Bulgarie, dans le sandjak de Ghiustendil. Elle fait partie de la chaîne du Balkan et se dirige du N. E. au S. O.

EGUZON, ch.-l. de canton (Indre), à 43 kil. S. de Châteauroux; 1,000 hab.

EGYPTE, *Ægyptus* en latin, *Misraïm* des Hébreux, *Masr* des Arabes, *Chemi* des Coptes, *Elkhabit* des Turcs, vaste contrée de l'Afrique, au N. E., entre 23° 23'-31° 37' lat. N., et 22° 10'-33° 21' long. E., est bornée au S. par la Nubie, à l'O. par le grand désert de Libye, au N. par la Méditerranée, à l'E. par la mer Rouge, et forme une grande province de l'empire ottoman, qui ne dépend que nominalement du sultan. Etendue, 880 kil. du N. au S. sur 500 de l'O. à l'E.; population, 3,000,000 d'hab. environ. Capitale, le Caire. Autres villes principales : Alexandrie, Damiette, Cosséir, Suez, Djyzeh, Syout, etc. — L'Egypte est naturellement divisée en trois grandes régions : la Basse-Egypte ou *Bahari* (*Delta* des anciens), voisine de la Méditerranée; la Moyenne-Egypte ou *Ouestanieh* (*Heptanomide*), au centre; la Haute-Égypte ou *Saïd* (*Thébaïde*), au sud. Sous le rapport administratif, l'Egypte se divise actuellement en 25 prov. qui pour la plupart prennent le nom de leur chef-lieu; ce sont :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Basse-Égypte.	
Le Caire,	Le Caire.
Kélyoub,	Kélyoub.
Belbeys ou Charqiéh,	Belbeys.
Chibeh,	Chibeh.
Mit-camar,	Mit-camar.
Mansourah,	Mansourah.
Damiette,	Damiette.
Garbieh,	Mehallet-el-Kébir.
Tantah,	Tantah.
Melyg,	Melyg.
Menouf,	Menouf
Negyleh,	Negyleh.
Fouah,	Fouah.
Damanhour ou Bahyreh,	Damanhour.
Alexandrie,	Alexandrie (Iskanderieh).
Moyenne-Égypte.	
Djyzeh,	Djyzeh.
Atfieh,	Atfieh.
Benysoueyf,	Benysoueyf.
Fayoum,	Medinet-el-Fayoum.
Minyeh,	Minyeh-ebn-Khasim
Monfalout,	Monfalout.
Haute-Égypte.	
Syout,	Syout.
Djirjeh,	Djirjeh.
Keneh,	Keneh
Esné,	Esné.

A ces prov. il faut joindre comme dépendances de l'Égypte, ou du moins comme possessions du pacha actuel (1840) : en Afrique, les déserts semés d'oasis qui s'étendent à droite et à gauche de l'Égypte propre, et qui sont désignés sous les noms de Contrée orient. et Contrée occid., la Nubie, le Kordofan, l'Abyssinie; en Asie, la Syrie, le pachalik d'Adana, l'île de Chypre et Candie; les villes de La Mecque, Djeddah, etc., dans le grand chérifat de La Mecque; Akaba dans l'Arabie Pétrée, et Derreyeh dans le Nedjed.

La surface de l'Égypte est en partie montagneuse et en partie plate; le Nil, qui est le seul fleuve du pays, la traverse du N. au S.; dans la Haute et la Moyenne-Egypte, ce fleuve coule dans une étroite vallée limitée à l'E. par la chaîne arabique, et à l'O. par la chaîne libyque. La Basse-Egypte est tout à fait plate; elle est entrecoupée par les nombreux bras du Nil et par plusieurs canaux dont les principaux sont ceux de Mahmoudyeh (d'Alexandrie à Rahmanieh), de Scander et de Joseph. Le climat de l'Égypte est très chaud; il n'y pleut jamais. On

n'y connaît que deux saisons : le printemps, de novembre en février, et l'été, qui dure le reste de l'année. L'air y est extrêmement sec; le vent du désert y exerce de très grands ravages, ainsi que la peste, la petite vérole et les fièvres inflammatoires. Les ophthalmies y sont très fréquentes. — Le sol de l'Egypte n'est fertile que dans la vallée du Nil : le reste est un vaste désert de sable. La fertilité de la vallée elle-même dépend de l'inondation régulière du Nil, qui a lieu entre le solstice d'été et l'équinoxe. Mais d'un autre côté, si la crue s'opère dans les conditions convenables, la récolte est d'une abondance et d'une richesse extraordinaires. On récolte en Égypte le blé, le riz, le millet, les légumes de toute espèce, le coton, l'indigo, le lin, le chanvre, etc.: on y élève de nombreux troupeaux de chameaux, de mulets, d'ânes, de chevaux, et une grande quantité de volailles. On y trouve des lions, des hyènes et des chakals; les hippopotames et les crocodiles, autrefois très communs, y sont aujourd'hui fort rares. L'Égypte a peu de mines; mais on y trouve des carrières de marbre et de porphyre et beaucoup de natron. — L'industrie manufacturière, longtemps inconnue, commence à se développer, grâce aux efforts du pacha actuel, Méhémet-Ali, qui s'est réservé le monopole de l'industrie générale et du commerce. Il a établi dans les principales villes des forges, des fonderies, des filatures, des raffineries, etc.; il a fait d'Alexandrie l'entrepôt de toutes les denrées et de toutes les productions de l'Afrique centrale, de l'Arabie et de l'Inde. — La population de l'Egypte est très mêlée; les Arabes et les Coptes, reste des anciens indigènes, en forment la plus grande partie : ceux-ci et les Arabes paysans sont compris sous le nom de Fellahs. Ensuite viennent les Turcs, qui, avec quelques Arabes, gouvernent le pays, puis des Arméniens, des Juifs, des nègres; enfin on y trouve aujourd'hui un assez bon nombre d'Européens. L'arabe est la langue dominante en Égypte, mais le turc et la langue franque y sont fort en usage; le copte n'y est plus parlé. Le mahométisme est la religion de l'état; mais les autres cultes y sont tolérés. Le gouvernement est confié à un pacha (Méhémet-Ali), qui reconnaît la suzeraineté de la Porte, mais dont l'autorité est réellement absolue. Les provinces sont administrées par des préfets nommés *mamours*. Les revenus de l'Égypte s'élèvent à 60,000,000 de francs, l'armée de terre compte 200,000 hommes (en 1840).

Égypte ancienne. Chez les anciens, le nom d'Égypte ne s'appliquait, à proprement parler, qu'à la vallée du Nil. La partie située à l'E. était considérée comme une dépendance de l'Asie, et était quelquefois appelée *Arabie égyptienne*, et la partie située à l'O. était une dépendance de la Libye. Quant à l'Égypte propre, elle fut partagée par Sésostris en 36 nomes ou *ptosch*, dont 26 dans l'Égypte méridionale, qui se nommait alors le *Maris*, et 10 dans l'Égypte septentrionale ou *Tsahet*. Les Grecs acceptèrent cette division, mais portèrent à 40 le nombre des nomes; ils en comptaient 17 dans la *Thébaïde* ou Haute-Égypte (depuis Syène au S. jusqu'à Cuses au N.), 7 dans l'*Heptanomide* ou Moyenne-Egypte (depuis Cuses au S. jusqu'à Memphis au N.) et 16 dans le *Delta* ou Basse-Égyte (le Delta des Grecs répond au Tsahet de Sésostris, et la Thébaïde, jointe à l'Heptanomide, répond au Maris). Voici disposés parallèlement les noms des nomes de l'Egypte, d'après les Egyptiens et d'après les Grecs :

Suivant les Égyptiens.	*Suivant les Grecs.*
Maris.	*Thébaïde.*
Ambo,	Ombos.
Atbo,	Apollinopolite.
Sné,	Latopolite.
Ermonth,	Hermonthite.
Amoun,	Thébain.
Phatouri,	Phaturite ou Tathyrite.
Keft,	Coptos.
Tenthori,	Tentyrite.
Hô,	Diospolite.
»	Abydos
Psoï,	Ptolémaïte.
Schmin ou Chemmis,	Panopolite.
Atbo,	Aphroditopolite
Tkoou,	Antæopolite.
Schotp,	Hypsélite.
Sioout,	Lycopolite.
Ouahé Psoï,	Grande-Oasis.
	Heptanomide.
Schmoun, Touho,	Hermopolite.
Kaïs,	Cynopolite.
Pemsjé,	Oxyrinchite.
Hnès,	Heraclæopolite.
Piom,	Crocodilopolite.
Tpih,	Aphroditopolite.
Memfi,	Memphite.
Tsahet.	*Delta.*
Pharbaït,	Pharbétite.
»	Léontopolite.
Sjani,	Tanite.
Schmoun-an-Erman,	Mendésien.
Pschati,	Prosopite.
Nimeschoti ou Sjemnouti,	Sébennyte inférieur. Sébennyte supérieur.
Ounouphi,	Onuphite
Pousiri,	Busirite.
»	Xoïte.
»	Phtembouthite.
Saï,	Saïte.
»	Naucratite.
Chbehs,	Cabasite.
»	Métélite.
Pténato,	Phthénotès.

Pour compléter la division de l'Égypte, il faut ajouter aux 36 nomes égyptiens la *Tiarabia* ou Arabie égyptienne, divisée elle-même en 5 nomes (On, Athribi, Poubasti, Tiarabia propre et Sariom), et le *Niphaïat* ou Libye égyptienne, dont on ignore la division. — De même, aux 40 nomes grecs, nous ajouterons les deux contrées situées, l'une à l'E. du Delta jusqu'à Rhinocolure, l'autre à l'O. jusqu'à Parætonium. Elles se divisaient en 13 nomes, 6 à l'E. (Héliopolite, Athribite, Bubastite, Phagroriopolite, Séthréite, Héroopolite), et 7 à l'O. (Létopolite, Gynæcopolite, Andropolite, Momemphite, Heracléotis, Libyque et Nitriotis). — Sous la domination des Perses, l'Égypte fut comprise par Darius dans la quatrième satrapie. Darius conserva l'ancienne division en nomes, ainsi que les Ptolémées et les premiers empereurs romains; mais au IVe siècle, l'Egypte forma un diocèse divisé en 6 provinces : la Libye supérieure au N. O., ch.-l., Cyrène; la Libye inférieure à l'O., ch.-l., Parætonium; l'Égypte proprement dite au N., ch.-l., Alexandrie; l'Augustamnique au N. E., ch.-l., Péluse; l'Arcadie égyptienne au centre, et la Thébaïde au S., ch.-l., Thèbes.

La religion des anciens Égyptiens est une sorte de panthéisme dans lequel toutes les forces de la nature sont personnifiées et divinisées. Voici sommairement dans quel ordre sont disposées les principales divinités de l'Egypte. Au-dessus de tous les dieux se place un dieu sans nom, éternel, infini, et qui est la source de toutes choses. Au-dessous de lui viennent sept dieux supercélestes : 1° *Knef* ou *Amoun* (*Jupiter Ammon*, *Agathodémon*, *Hermès* des Grecs), dieu créateur, dont l'emblème est le bélier : 2° la *Matière* ou limon primitif (*Bouto*), sous la forme d'une sphère ou d'un œuf; 3° Neith (*Athènè* ou *Minerve* des Grecs) ou la pensée lumière qui renferme le germe de toutes choses; 4° *Fta*, le dieu du feu et de la vie, représentant le principe

fécondateur; 5° *Pan-Mendès*, principe mâle, et *Hephæstobula* ou *Athor*, principe femelle, qui sont les auxiliaires de Fta générateur; 6° *Fré* ou *Pi-ré*, ou *Osiris*, le soleil; 7° *Pi-Joh*, ou *Isis*, la lune. Parmi ces huit grands dieux primitifs, il faut surtout remarquer *Knef*, *Fta* et *Fré*, qui sont les trois dieux démiurges ou créateurs par excellence. On les désigne sous le nom générique de *Khaméfis*. Viennent ensuite douze dieux célestes désignés sous le nom général de *Cabires*, savoir : six dieux mâles qui suivent le soleil; ce sont : *Rempha* (Saturne), *Pi-Zéous* (Jupiter), *Ertosi* ou *Artès* (Mars), *Surot* (Vénus), *Pi-Hermès* (Mercure), *Imuthès* (Esculape) ou le ciel des étoiles; et six dieux femelles: la *Lune*, l'*Éther*, le *Feu*, l'*Air*, l'*Eau* et la *Terre* ou *Rhéa*. A ces dieux se rattachent 365 *décans* ou démons pour chacun des jours de l'année. Enfin au troisième rang se placent les dieux terrestres, issus tous de Rhéa. Les principaux sont : un second *Osiris*, génie du bien; *Horus* ou *Haroéri*, fils du soleil; *Typhon*, génie du mal; une seconde *Isis*, et *Nephthys*. On connaît encore : *Anubis* à la tête de chien; *Thot*, fils d'Hermès; *Busiris*, *Bubastis*, le grand *Sérapis*, etc., auxquels il faut joindre le crocodile, l'hippopotame, le chat, l'ibis, les bœufs Apis, Mnévis et des plantes ou légumes que l'on adorait dans plusieurs des villes de l'Egypte.

Le gouvernement de l'Égypte fut d'abord purement théocratique. Ce ne fut guère qu'après les invasions successives des Éthiopiens et celles des rois pasteurs que la monarchie, devenue héréditaire, resta en partage aux guerriers. Tous les Égyptiens étaient partagés en quatre castes : la caste sacerdotale, qui possédait un tiers des terres labourables; la caste des guerriers, qui possédait le second tiers (le troisième appartenait au roi); la caste des artisans, dont les plus estimés étaient les bateliers du Nil; enfin la caste des paysans, qui ne possédaient rien en propre, mais prenaient à ferme les terres des prêtres et des guerriers, ou faisaient paître les troupeaux de ces deux castes. Cette division par castes subsista jusqu'aux Ptolémées; il était défendu à tout Égyptien d'essayer de sortir de la condition où le sort l'avait placé et d'exercer un autre métier que celui de son père. Pour maintenir le peuple dans la dépendance, les prêtres et les rois se réservèrent le monopole de toutes les sciences; ils fermaient avec le plus grand soin aux étrangers l'entrée de l'Égypte et éloignaient leurs sujets de toute entreprise commerciale. Les Égyptiens employaient une écriture toute particulière, les *hiéroglyphes*, qui représentaient les choses et non les sons. Les sciences mathématiques et physiques, la géométrie surtout, avaient fait d'assez grands progrès chez eux; les arts, encore dans l'enfance, ne produisaient que des statues sans vie et sans mouvement. Leur architecture a un caractère gigantesque : elle a exécuté des œuvres colossales et indestructibles, telles que ces pyramides, ces obélisques, qu'on admire encore aujourd'hui.

Histoire. L'Egypte fut un des premiers pays du monde à se civiliser, et son origine se perd dans la nuit des temps. On ne sait si la civilisation y fut indigène ou si elle vint de Méroë, dans l'Ethiopie. Ce qui est certain, c'est que l'Egypte méridionale fut peuplée la première, et fut même habitée à une époque où le Delta était encore couvert par les eaux de la mer. Le premier roi dont l'histoire fasse mention est Ménès; les calculs les plus modérés le font régner vers l'an 2450 av. J.-C. A cette époque et longtemps encore après lui, l'Égypte formait plusieurs états distincts qui avaient chacun des princes indépendants; ainsi depuis Ménès jusqu'à Mœris (2450-1990), 330 rois, formant 18 dynasties, régnèrent simultanément pour la plupart dans Thèbes, This, Eléphantine, Memphis, Héraclée, Diospolis, Xoïs et Tanis; ce n'est qu'à partir de la 18e dynastie que l'Egypte paraît avoir été réunie sous un seul gouvernement. Parmi les rois qui forment les 16 premières dynasties, on compte 18 rois éthiopiens, ce qui suppose des invasions et même une conquête de l'Egypte par le peuple éthiopien. Sous la 17e dynastie, les *hycsos* ou rois pasteurs, venus de l'Arabie, envahirent l'Égypte sous la conduite de Salatis et y demeurèrent 261 ans. Misphragmoutosis parvint à les en chasser vers 2050. Dans la 18e dynastie, on distingue Mœris, Uchoréus, fondateur de Memphis; Osymandias, dont Cambyse pilla le tombeau, orné d'un cercle en or; Ramsès et enfin Aménophis, père de Sésostris. Sous le règne de ces princes, que la Bible appelle Pharaons, les Hébreux vinrent s'établir en Egypte; Aménophis fut sans doute le Pharaon qui périt dans les eaux de la mer Rouge en marchant à leur poursuite. Sésostris ouvre la 19e dynastie vers 1643. Ce prince étendit au loin ses conquêtes et porta la terreur de ses armes jusque dans l'Asie-Mineure à l'ouest et dans les Indes à l'est. De retour dans ses états, il divisa l'Egypte d'une manière régulière et fit construire par la multitude de captifs qu'il avait ramenés avec lui d'immenses monuments. Il laissa le trône à son fils Phéron, à qui succédèrent, mais à de longs intervalles, Protée, contemporain de la guerre de Troie (1280); Chéops et Chéphrem, qui construisirent deux des grandes pyramides voisines du Caire; Mycérinus, à qui l'on doit la troisième; Asychis ou Bocchoris, célèbre par un code de lois. Tous ces princes doivent être placés depuis la 19e jusqu'à la 24e dynastie. C'est pendant cette période que furent élevés ces temples, ces pyramides, ces obélisques dont plusieurs sont encore debout; mais c'est aussi l'époque de la décadence de l'Égypte et des invasions étrangères. La 25e dynastie fut une dynastie éthiopienne dans laquelle, parmi de nombreuses lacunes, on distingue les noms de l'aveugle Anysis et de Sabacon. Séthos, prêtre de Vulcain, chassa les étrangers vers 713; mais son règne fut suivi d'une anarchie universelle qui n'eut de terme qu'au moment où douze des principaux Egyptiens se partagèrent d'un commun accord le territoire de l'Egypte; ils y formèrent 12 états distincts, et régnèrent ainsi de 671 à 656. Alors Psammitichus, l'un d'eux, chassa ses collègues et finit par régner seul; il commence la vingt-sixième dynastie. Ce prince fut le premier qui permit aux Grecs l'entrée de l'Egypte. Parmi ses successeurs on remarque Néchao, qui envahit la Judée sous le règne de Josias (617-601); Amasis, qui commença par être voleur (570-526), et Psamménit. Sous ce dernier, Cambyse, roi des Perses, soumit toute l'Égypte (525). Devenue province persane et partie de la 4e satrapie, l'Egypte se révolta trois fois (486, 461-456, 414-354), mais elle fut toujours remise sous le joug. De 414 à 354, pendant la 3e révolte, elle eut 8 rois indigènes. Alexandre soumit l'Égypte sans coup férir (332), et y bâtit Alexandrie. Après sa mort (323), l'un de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagus, en eut le gouvernement; en 308, il prit le titre de roi, et sa postérité, connue sous le nom de dynastie des Lagides, régna jusqu'à l'an 29 av. J.-C. A cette époque, Auguste, vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre, réduisit l'Egypte en province romaine, la comprit parmi les provinces impériales, et la fit administrer par un préfet. L'an 364 de J.-C., elle fut attribuée à l'empire d'Orient, dont elle fit partie jusqu'à l'an 616. Les Perses s'en emparèrent alors et l'occupèrent un instant. Après eux, les Arabes l'envahirent sous la conduite d'Amrou, lieutenant du calife Omar (638). En 869, Thouloun la ravit ainsi que la Syrie aux califes de Bagdad; mais ceux-ci la recouvrèrent vers 905. En 968, Moez Ledinillah, 4e mahadi, s'en empara et y fonda le Caire, dont il fit le siége d'un 3e califat, ou califat des Fatimites. Celui-ci fut détruit en 1171 par l'ayou-

bite Noureddin, chef d'une dynastie nouvelle, qui fut remplacée en 1254 par les Mamelouks. Ces derniers formèrent deux dynasties, l'une des *Baharites* ou marins, et l'autre des *Bordjites* ou Circassiens. Pendant ce temps, la Syrie fut presque continuellement soumise aux sultans de l'Égypte. En 1517, les Mamelouks furent à leur tour assujettis par le sultan ottoman Sélim I, et depuis ils sont restés sous la dépendance de la Porte. L'expédition française d'Égypte, dirigée par Bonaparte, donna un moment les Français pour maîtres à ce pays (1798-1801); mais les efforts réunis des Anglais et des Turcs la leur enlevèrent. L'Egypte rentra dès lors sous la loi des Turcs, qui la firent administrer par un pacha. Depuis 1806 elle possède un gouverneur ou vice-roi, Méhémet ou Mohammed-Ali, qui, bien que n'ayant que le titre de pacha, joue le rôle de souverain indépendant. Ce prince avait joint par conquête à son gouvernement la plus grande partie de la Nubie et quelques autres états de l'Afrique, une partie de l'Arabie, la Syrie, Chypre et Candie; mais il s'est vu par suite des derniers événements réduit à ses états d'Afrique (1840-41). Méhémet-Ali a fait pour la civilisation des Orientaux des tentatives qui ont déjà été en grande partie couronnées de succès.

Souverains de l'Égypte.

Pharaons.

1re et 2e dynasties,	Thinite-Thébaines	vers 2500
3e et 4e —	Memphites.	
5e —	Eléphantite.	
6e, 7e et 8e —	Memphites.	
9e et 10e —	Héliopolites.	
11e, 12e et 13e —	Thébaines.	
14e —	Xoïte.	
15e, 16e et 17e —	Thébaines.	
Invasion des Hycsos,		2300
18e, 19e et 20e dynasties,	Thébaines.	1600
21e —	Tanite.	
22e —	Bubastite.	
23e —	Tanite.	
24e —	Saïte.	
25e —	Ethiopienne,	800
Anarchie,		673-671
Dodécarchie,		671-656
26e dynastie,	Saïte.	
Psammitichus,		656
Néchao ou Néchos,		617
Psammis,		601
Apriès ou Ophra,		595
Amasis,		570
Psamménit,		526-525
L'Égypte soumise aux Perses,		525-414
Amyrtæus de Saïs,		414
Pausiris et Psammitichus II,		408
Achoris,		389
Psammuthis,		377
Nephéro,		376
Nectanébo I,		375
Tachos,		363
Nectanébo II,		363-354
L'Égypte de nouveau soumise aux Perses,		354-332
Alexandre-le-Grand,		332-323
Lagides.		
Ptolémée I, Soter, fils de Lagus,		323
Ptolémée II, Philadelphe,		285
Ptolémée III, Evergète,		247
Ptolémée IV, Philopator,		222
Ptolémée V, Epiphanes,		205
Ptolémée VI, Philométor,		181
Ptolémée Eupator,		146
Ptolémée VII, Physcon,		146
Ptolémée VIII, Lathyre,		117
Ptolémée IX, Alexandre,		107
Cléopâtre,		88
Ptolémée VIII, rétabli,		88
Ptolémée X, Alexandre,		81
Bérénice,		80
Ptolémée XI, Aulètes,		80
Ptolémée XII et Ptolémée XIII,		52
Cléopâtre,		52-29
L'Égypte réduite en province romaine,		de 29 av. J.-C. à 638 ap. J.-C.
— *soumise aux califes de Bagdad,*		638-869
Thoulounides,		869-905
Ikhchidites,		933-968
Califes fatimites (*Voy.* CALIFES),		968-1171
Ayoubites.		
Noureddin,		1171
Saladin,		1174
Malek-el-Aziz-Othman,		1193
Malek-el-Mansour,		1198
Malek-Adel I (Saphadin),		1200
Malek-el-Kamel,		1218
Malek-Adel II,		1238
Malek-Saleh,		1240
Malek-el-Moadham,		1249
Malek-el-Ascraf,		1250
Ibegh,		1254

Mamelouks Baharites.

Noureddin-Ali,	1254	Koutchouk,	1341
Koutouz,	1259	Ahmed,	1342
Bibars I,	1260	Ismaïl,	1342
Béréké-khan,	1277	Schaban-Kamel,	1344
Sémalek,	1279	Hadji,	1346
Kélaoun,	1279	Hassan,	1347
Kalil-Ascraf,	1290	Malek-Saleh,	1351
Naser-Mohammed,	1293	Hassan, *rétabli,*	1354
Bibars II,	1309	Mohammed,	1361
Naser-Mohammed, *rétabli,*	1310	Schaban-Ascraf,	1363
		Ali-Mansour,	1377
Aboubekr-Mansour,	1341	Hadji-Saleh,	1381

Mamelouks Bordjites.

Barkok,	1382	Aboul-Nashr,	1453
Pharadj,	1399	Aboul-Fath,	1461
Mostaïn,	1412	Khosch-Khadam,	1461
Scheik-Mahmoudi,	1412	Balbaï,	1467
Ahmed, Thatar-Dhaher, Mohammed,	1421	Tamarbogha,	1467
		Kaitbaï,	1468
		Abou-Saadat,	1496
Boursbaï,	1422	Kansou,	1496
Youssouf,	1438	Djianbalat,	1499
Abousaïd,	1438	Kansou, *rétabli,*	1501
Fakreddin,	1453	Toumam-bey,	1516

L'Égypte soumise aux sultans ottomans, 1517

Méhémet-Ali, pacha depuis 1806

EGYPTIENS, habitants de l'Égypte. *Voy.* ÉGYPTE.

ÉGYPTIENS, aventuriers nomades. *Voy.* BOHÉMIENS.

EGYPTUS, roi fabuleux de l'Égypte, père des 50 princes qui épousèrent les 50 Danaïdes, filles de son frère Danaüs, et qui furent égorgés la nuit même de leurs noces. On présume que c'est le même que Séthosès, 20e roi d'Egypte selon Manéthon.

EHINGEN, ville du roy. de Wurtemberg, sur le Danube, à 24 kil. S. O. d'Ulm; 3,000 hab. Teinturerie en rouge d'Andrinople.

EHNINGEN, ville du roy. de Wurtemberg, à 13 kil. O. d'Urach; 4,500 hab. Industrie.

EHRENBREITSTEIN ou THALEHRENBREITSTEIN, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la droite du Rhin, vis-à-vis de Coblentz; 3,000 hab. Dominée par un rocher de 260 mètres que surmonte un fort fameux, qui fut démantelé en 1801, et rebâti en 1815.

EHRESBOURG, auj. *Stadtberg* en Westphalie, place principale des Saxons occidentaux, entre Cassel et Paderborn, fut prise par Charlemagne en 772. C'est là qu'était la fameuse colonne d'Hermann ou Irminsul.

EIALET ou EYALET, du grec *aigialos*, littoral, est, dans la division de l'empire ottoman, synonyme de pachalik, mais n'est guère dit que des trois pachaliks primitifs de l'empire, la *Roumélie*, l'*Anatolie*

et l'*Al-Djezaïr*, ou gouvernement du capitan-pacha. L'*éialet* est gouverné par un pacha; il se divise en *livahs* ou *sandjakats*.

EIBENSTOCK, ville du roy. de Saxe (cercle de l'Erzgebirge), à 13 kil. S. O. de Schwartzenberg; 3,200 hab. Mines d'étain et de fer.

EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste prussien, né en 1718, mort en 1796, était pasteur évangélique à Dantzick. Il a consigné un grand nombre d'observations microscopiques dans l'ouvrage intitulé: *Des Animaux aquatiques de Dantzick et des environs qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, Dantzick, 1775, in-4, avec planches, et 1783, in-4, avec une réponse aux critiques de Fuessli.

EICHHORN (J.-Godefroi), théologien et historien allemand, né en 1752 dans la principauté d'Hohenlohe-OEhrengen, mort à Gœttingue en 1827, fut successivement professeur de littérature orientale à Iéna (1775), conseiller d'état dans le duché de Saxe-Weimar (1783), professeur de philosophie à Gœttingue (1788); se fit recevoir docteur en théologie en 1811, fut nommé directeur de la Société royale des Sciences de Gœttingue en 1813, enfin conseiller privé du roy. de Hanovre en 1819. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons: *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, Gotha, 1775, in-8; *Histoire du commerce des Indes orientales avant Mahomet*, ibid.: *Introduction à l'Ancien Testament*, 5 vol. in-8; — *au Nouveau Testament*, 3 vol. in-8, 1804-14; *Commentarius in Apocalypsim*, Gœttingue, 1791, 2 vol. in-8; *Bibliothèque générale de littérature biblique*, Leipsick, 1787-1801, 10 vol. in-8; *Histoire de la littérature depuis son origine jusqu'à nos jours*, Gœttingue, 1805-10, 6 vol. in-8, inachevé; *Histoire universelle*, Gœttingue, 1818-20, 5 vol. in-8; *Histoire des trois derniers siècles*, Hanovre, 1817-18, 1 vol. in-8; *Histoire des Guelfes*, Hanovre, 1817, etc.

EICHMANN, naturaliste. *Voy.* DRYANDER.

EICHSFELD, ancienne contrée d'Allemagne, située entre les électorats de Hesse et de Hanovre, se divisait en Haut et Bas-Eichsfeld, et avait pour places principales Heiligenstadt (dans le Haut-Eichsfeld) et Duderstadt (dans le Bas-Eichsfeld, dit quelquefois *Marche de Duderstadt*). Cet état appartenait aux électeurs de Mayence, qui en 1180, à la chute de Henri XII, dit le Lion, duc de Bavière, s'emparèrent de Heiligenstadt, et en 1334 acquirent le Bas-Eichsfeld par engagement. L'Eichsfeld fut donné à la Prusse en 1803, au roy. de Westphalie en 1807, et rendu à la Prusse en 1814, sauf quelques fractions qui furent comprises dans le Hanovre. Il fait aujourd'hui partie de la prov. prussienne de Westphalie.

EICHSTÆDT, ville de Bavière (cercle de la Regen), à 62 kil. S. O. de Ratisbonne; 6,000 hab. Évêché. Musée, bibliothèque, etc. Draps, siamoises; brasseries. Aux environs, ancien château de Wiliasbourg. — L'évêché d'Eichstædt, fondé en 741 par saint Boniface, était jadis un état immédiat. Le roi de Bavière acquit cet état en 1805 à la paix de Presbourg. En 1817, il l'érigea en principauté en faveur du prince Eugène de Beauharnais, son gendre. Cette principauté a 35 kil. sur 30, et 45,300 hab.

EIDER, riv. du Danemark. *Voy.* EYDER.

EIDOUS (M.-Ant.), littérateur, né à Marseille, mort vers la fin du XVIIIe siècle, a traduit de l'anglais: *Dictionnaire universel de médecine*, 1746, 6 vol. in-fol. (Diderot travailla avec Eidous à cette traduction); la *Théorie des sentiments moraux*, de Smith, 1764, 2 vol. in-12; l'*Agriculture* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12; les *Voyages en Asie* de Bell d'Antermoni, 1766, 3 vol. in-12, etc.

EIFEL, chaîne de montagnes des États prussiens, s'étend entre la Moselle, le Rhin et la Roër dans le grand-duché du Bas-Rhin, sur une étendue de 90 kil. L'Eifel est peu élevé, mais il est remarquable par ses épaisses forêts.

EILENBURG, ville murée des États prussiens (Brandebourg), dans une île de la Mulde, à 46 kil. N. E. de Mersebourg; 5,800 hab. Draps; imprimerie sur toile; teinturerie de fil.

EIMBECK, ville du roy. de Hanovre (Hildesheim), à 31 kil. N. de Gœttingue, ch.-l. de la principauté de Grubenhagen; 5,000 hab. Industrie. Gymnases, écoles élémentaires.

EIN-EL-TUDJAR, c.-à-d. *place des marchands*, ville de Syrie (Acre), non loin du lac Tabarieh. Rendez-vous des caravanes qui vont au Caire. Aux environs est un puits fameux où, suivant les habitants, Joseph fut précipité par ses frères.

EINSIEDELN ou **NOTRE-DAME-DES-ERMITES**, *Eremitarum cœnobium* ou *Eremus Deiparæ Virginis*, ville de Suisse (Schwitz), à 13 kil. N. E. de Schwitz, sur l'Alp; 1,800 hab. Abbaye de bénédictins où se trouve une image de la Vierge qui attire de nombreux pèlerins le 14 septembre. Patrie du médecin Paracelse. Le fameux Zwingle était curé de cette ville en 1517. Les Français s'en sont emparés en 1798.

EISENACH, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, jadis ch.-l. d'une principauté indépendante, auj. ch.-l. de cercle, à 72 kil. O. de Weimar; 8,400 hab. Palais, autrefois résidence des princes d'Eisenach. Tissus divers, tapis de pied, teintureries, etc. Commerce. On voit aux environs le château de Warteburg, qui servit de retraite à Luther en 1521. — La principauté d'Eisenach, située dans la partie occidentale du grand-duché de Saxe-Weimar, a 100 kil. sur 40, et compte 68,600 hab. Elle fut réunie au duché de Saxe-Weimar en 1741.

EISENARTZ, ville des États autrichiens (Styrie), à 33 kil. N. O. de Brück; 1,500 hab. Mines de fer, exploitées depuis plus de 1,000 ans. Six grandes forges. Grand commerce de fer.

EISENBERG ou **EISENBURG**, ville du duché de Saxe-Hildburghausen, ch.-l. de bailliage, à 34 kil. O. d'Altenbourg; 4,000 hab. Fabriques de lainages, de porcelaines et de voitures.

EISENBURG (comitat d'), *Vas-Varmegye* en hongrois, comitat de la Basse-Hongrie, dans le cercle au-delà du Danube, entre les comitats d'OEdenbourg, de Veszprim, de Szala, l'archiduché d'Autriche et la Styrie; 126 kil. sur 84; 235,000 hab. Ch.-l. actuel, Stein-am-Anger; auparavant c'était Güns. Industrie active et commerce.

EISENBURG, *Vastar*, ville de la Basse-Hongrie, dans le comitat d'Eisenburg, à 44 kil. S. E. de Güns; 1,400 hab. Excellent vin.

EISENSCHMID (Jean-Gaspard), mathématicien, associé de l'Académie des Sciences de Paris, né à Strasbourg en 1656, mort en 1712, a laissé les ouvrages suivants: *Diatribe de figura telluris elliptico-sphæroide*, Strasbourg, 1691, in-4: cet écrit a donné naissance à une vive dispute sur le prétendu allongement de la terre; *Introductio ad tabulas manuales logarithmicas J. Kepleri et J. Bartschii*, 1700, in-8; *De ponderibus et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniæ veteris*, 1708, ouvrage estimé.

EISENSTADT, *Kis-Martony* en hongrois, ville murée de Hongrie (cercle au-delà du Danube), dans le comitat d'OEdenbourg, sur la Leitha, à 14 kil. N. O. d'OEdenbourg; 3,000 hab. Beau château des princes d'Esterhazy.

EISFELD, ville murée du duché de Saxe-Meiningen, à 59 kil. S. E. de Gotha; 2,500 hab. Commerce de bois et de cuirs.

EISGRUB, en esclavon *Lednicz*, ville de Moravie, à 49 kil. S. E. de Brünn; 1,800 hab. Beau château où sont les plus belles orangeries de l'Europe.

EISLEBEN, ville des États prussiens (Saxe), à 35 kil. N. O. de Merseburg; 6,600 hab. Industrie: tabac, salpêtre, potasse, fonderie de cuivre, etc.

Patrie de Luther. On y voit la maison où ce réformateur célèbre naquit et mourut (1483-1546).

EKATERINENBOURG, EKATERINOSLAV, etc. *Voy.* IÉKATERINENBOURG, etc.

EKEBERG (Gustave), voyageur suédois, né en 1716, mort en 1784, fit plusieurs voyages aux Indes orientales et à la Chine, en rapporta l'arbre à thé, et donna quelques ouvrages remarquables, entre autres : *Voyages aux Grandes-Indes dans les années* 1770 *et* 1771, Stockholm, 1773, in-8; *Moyen facile d'inoculer la petite vérole.* Ce dernier écrit popularisa en Russie la pratique de l'inoculation.

EKMIM, ville de la H.-Égypte. *Voy.* AKMIM.

EKSÉNIDÉ, le *Xanthe* des anciens, petite riv. d'Anatolie, sur les confins des livahs de Mentecheh et de Satalieh, passe à Eksénidé, petite ville à 22 kil. S. de Macri, et tombe dans la Méditerranée, après un cours de 90 kil. environ.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, monta sur le trône l'an 919 avant J.-C., et périt l'année suivante, assassiné par Zamri, un de ses officiers.

ELAGABALE. *Voy.* HÉLIOGABALE.

ELAMITES, ancien peuple de l'Asie qui tirait son nom et son origine d'Elam, fils aîné de Sem. Les Perses prétendaient être issus des Elamites, et l'Écriture confond souvent ces derniers avec les Mèdes. Les Elamites habitaient un pays qu'on appelait Elymaïde, du nom d'Elymaïs, leur ville principale; ce pays était situé entre la Susiane au S., l'Assyrie au N., la Médie à l'E. et la Mésopotamie à l'O. Il correspondait à une partie des prov. modernes de Khousistan et d'Irak-Adjémi.

EL-ARICH, château-fort d'Égypte. *Voy.* ARICH.

ELATÉE, *Elatea*, ville de l'ancienne Grèce, la ville la plus importante de la Phocide après Delphes, était située au N. et près du Céphise, et avait un temple d'Esculape fort célèbre. Philippe la prit l'an 337 av. J.-C., un peu avant la bataille de Chéronée. Titus Flamininus s'en empara.

ELATH, ville d'Arabie. *Voy.* ÆLANA.

ELATMA, ville de la Russie d'Europe (Tambov), sur l'Oka, à 280 kil. N. de Tambov ; 6,000 hab.

ELAVER, riv. de Gaule, auj. l'ALLIER.

ELBE, *Albis*, riv. d'Allemagne, naît en Bohême, sur les confins de la Silésie, dans le Riesengebirge; parcourt la Bohême, la prov. d'Anhalt, le roy. de Saxe, les provinces prussiennes de Brandebourg, de Saxe, le Hanovre, etc.; passe à Kœnigingrætz, Leitmeritz, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg, Lauenbourg, Hambourg, Altona, Stade, Glückstadt; reçoit à gauche la Moldau, la Saale; à droite l'Elster Noir, le Havel; et, après un cours de 900 kil., tombe dans la mer du Nord, près de Cuxhaven.

ELBE (île d'), *Ilva*, et plus anciennement *Æthalia*, île de Toscane, dans la Méditerranée, vis-à-vis de Piombino, dont elle est séparée par un canal de 8 kil.; elle a 26 kil. de long sur 10 de large ; 18,000 hab. Villes principales : Porto-Ferrajo, Rio-Ferrajo et Porto-Longone. Quelques sources, climat agréable ; mines de fer célèbres, aimant, plomb, or, argent (qu'on n'exploite plus); marbre, amiante, ardoises, etc. Bons vins, pastèques, fruits, chênes-lièges, etc. —Les Romains eurent jadis des établissements dans l'île d'Elbe pour l'exploitation des mines qu'elle renferme. Au XIe siècle, elle appartenait aux Pisans; elle fut ensuite possédée tour à tour par les Génois, les Lucquois, les Espagnols, et enfin par les rois de Naples, qui la perdirent en 1801 par le traité de Lunéville. Napoléon l'annexa successivement au roy. d'Etrurie, à la principauté de Piombino, et enfin à l'Empire français. En 1814, les alliés la cédèrent en toute souveraineté à Napoléon qui venait d'abdiquer, et il y résida depuis le 3 mai 1814 jusqu'au 26 février suivant. C'est de là qu'il partit pour rentrer en France. En 1815, l'île d'Elbe fut donnée à la Toscane.

ELBÉE (GIGOT D'), général vendéen, né en 1752, se mit en 1791 à la tête des paysans de Beaupréau, servit d'abord sous Cathelineau, fut reconnu pour généralissime après la mort de ce chef, et n'éprouva que des revers. Il fut battu à Luçon, blessé à Chollet, et pris dans l'île de Noirmoutiers et fusillé. On l'avait surnommé le général *la Providence*, parce qu'il avait coutume de dire en allant au combat : « Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire. »

ELBERFELD, ville des États prussiens (Westphalie), à 27 kil. E. de Dusseldorf ; 31,000 hab. Dentelles, coutils, siamoises, soieries, futaines, teintureries en rouge de Turquie, etc. ; très grand commerce. Siége d'une société des Indes occid. qui a récemment établi un comptoir à la Vera-Cruz.

ELBEUF, *Elbovium* ou *Elbotum*, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 17 kil. S. O. de Rouen ; 13,666 hab. Une des 3 villes de France les plus célèbres pour les manuf. de draps. Teintureries en bleu et couleurs fines, etc. — Elbeuf fut érigée en comté par Philippe-le-Bel en 1338 ; elle échut à la maison de Lorraine en 1554, et fut érigée en marquisat et en duché-pairie en 1584.

ELBING, ville des États prussiens (Prusse), à 53 kil. S. E. de Dantzick, sur la rivière d'Elbing, et près de son embouchure dans la Baltique ; 19,800 hab. ; 13 faubourgs. Amidon, toile, futaine, drap, cotonnades, soude, bleu, savon, tabac, chapeaux. Chantiers de construction, raffinerie de sucre, etc. Commerce actif.

EL-BOSTAN, ville de Turquie. *Voy.* BOSTAN (EL-).

ELBOURZ ou ELBROUZ, chaîne de montagnes de l'Asie. *Voy.* ALBORDJ et CAUCASE.

ELCHE, *Ilice*, ville d'Espagne (Valence), à 20 kil. S. O. d'Alicante; 17,400 hab. Savon, sparterie. Grand commerce de dattes.

ELCHINGEN, village de Bavière (Danube), sur le Danube, à 9 kil. N. E. d'Ulm ; 800 hab. Ney y battit les Autrichiens (14 octobre 1805); Napoléon le nomma duc d'Elchingen à cette occasion.

ELDA, *Adellum*, ville d'Espagne (Valence), à 25 kil. N. O. d'Alicante ; 4,000 hab.

ELDON (John SCOTT, comte d'), vicomte d'Encombe, né en 1751, mort en 1838, était fils d'un simple marchand de charbon de Newcastle-sur-Tyne. Il parvint néanmoins par sa patience et son travail aux emplois les plus élevés. Il se fit connaître en 1772 par un *Essai sur l'utilité et l'inconvénient des voyages*, qui fut couronné à l'université d'Oxford ; fut reçu avocat en 1776, fut nommé conseiller du roi en 1783, puis chef des plaids-communs (1793), pair d'Angleterre (1799); devint lord-chancelier en 1801, et remplit ces fonctions jusqu'en 1827. Lord Eldon se montra toujours tory exalté et adversaire opiniâtre de toute mesure libérale ; il combattit la réforme parlementaire, l'émancipation des catholiques. Il proposa le bill sur la régence (pendant la démence de Georges III, 1810), et dirigea les poursuites dans le procès de la reine Caroline.

ELDORADO, pays imaginaire de l'Amérique méridionale, que l'on supposait situé entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, près du lac Parimée. Un Espagnol, nommé Martinez, qui prétendait l'avoir découvert, lui avait donné le nom d'Eldorado à cause de l'immense quantité d'or et de métaux précieux qu'il disait avoir vus dans Manoa, capitale de cette contrée. Malgré les recherches d'une foule de voyageurs, cette merveilleuse contrée est toujours restée introuvable, et depuis longtemps elle a été reléguée dans le pays des romans.

ELÉATES ou ÉLÉATIQUES, secte de philosophes grecs, fondée à Élée dans la Grande-Grèce par Xénophane, niait l'autorité des sens et de l'expérience, pour n'accorder de crédit qu'à la raison ; regardait comme impossibles tout changement et toute

diversité, réduisait tout à un être unique et immuable, et tombait ainsi dans le panthéisme. Les principaux philosophes de cette école étaient Xénophane, Parménide, Zénon d'Elée. — On étend quelquefois le nom d'*Éléatiques* aux philosophes atomistiques, Leucippe, Démocrite, etc., parce qu'on suppose que Leucippe séjourna à Elée et y eut pour maître Parménide. On distingue alors les *Éléatiques physiciens* ou atomistiques, et les *Éléatiques métaphysiciens* ou panthéistes.

ÉLÉAZAR, c.-à-d. *qui a l'appui de Dieu*, nom de plusieurs Juifs, dont les plus connus sont : 1° un frère de Judas Macchabée, qui combattit courageusement contre Antiochus, et périt sous un éléphant qu'il venait de tuer en s'efforçant de prendre le prince (*Voy.* MACCHABÉE); — 2° un grand-prêtre, fils d'Onias et frère de Simon-le-Juste, auquel il succéda : c'est lui, dit-on, qui envoya à Ptolémée Philadelphe les 72 interprètes qui firent la version des *Septante*.

ELECTA, ville de Gaule, auj. ALETH.

ÉLECTEURS DE L'EMPIRE, en allemand *kurfürsten*. Après l'extinction de la race carlovingienne en Allemagne, au Xe siècle, l'Empire devint électif. Le nombre des électeurs, d'abord illimité, fut, vers le XIIIe siècle, réduit à sept, savoir, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne; les ducs du Palatinat, de Brandebourg et de Saxe, et le roi de Bohême. La *Bulle d'Or* (*Voy.* ce mot), donnée par Charles IV en 1356, confirma ces sept électeurs dans le droit de choisir l'empereur; cependant la Bohême fut plus tard privée du droit d'élection, ainsi que le Palatinat, qui fut remplacé par la Bavière. Par le traité de Westphalie en 1648, le Palatinat recouvra ses droits : il y eut alors huit électeurs. En 1692, la maison de Brunswick-Lunebourg forma un 9e électorat. En 1777, l'électorat de Bavière cessa par l'extinction de la famille régnante, et le nombre des électeurs fut ramené à huit. Cet état de choses subsista jusqu'à la fin de l'empire d'Allemagne en 1806. En 1814, on rétablit un instant le système des électorats, mais la création de la Confédération germanique les abolit définitivement. (*Voy.* ALLEMAGNE.)

ÉLECTORATS. *Voy.* ÉLECTEURS.

ELECTRE, sœur d'Oreste, le sauva de la fureur d'Egisthe après le meurtre d'Agamemnon leur père, puis lui procura les moyens de se venger du meurtrier. Elle épousa Pylade, l'ami d'Oreste.

ÉLÉE ou VÉLIE, *Elea*, *Velia*, auj. *Castel-a-Mare della Brucca*, ville de l'Italie mérid., à l'embouchure du ruisseau dit Hélès, sur la mer Tyrrhénienne, fut fondée par les Phocéens, devint riche par le commerce et la navigation, et donna le jour à deux philosophes célèbres, Parménide et Zénon d'Élée, chefs de l'école dite éléatique.

ÉLÉONORE DE GUYENNE, d'abord reine de France, puis reine d'Angleterre, était fille et héritière de Guillaume IX, dernier duc d'Aquitaine, et naquit vers l'an 1122. Elle épousa, à l'âge de 15 ans, Louis VII, roi de France, et lui apporta en dot le duché de Guyenne, qui comprenait alors la Gascogne, la Saintonge et le Poitou. Mais la légèreté de sa conduite et son goût pour les divertissements déplurent bientôt à Louis-le-Jeune, qui poussait à l'excès l'observation des pratiques religieuses. La mésintelligence s'étant accrue pendant un voyage que le roi fit en Terre-Sainte avec Éléonore, lors de la 2e croisade, celui-ci obtint le divorce à son retour (1152). Redevenue libre, Eléonore épousa Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri II (1154), et par là fit passer les riches provinces de l'Aquitaine sous la domination de l'Angleterre. Toutefois ce mariage ne fut pas pour les nouveaux époux plus heureux que le premier; Eléonore, jalouse de plusieurs dames de la cour, jeta le trouble dans la famille royale et souleva même les enfants contre leur père. Henri, fatigué, la fit enfermer dans un couvent en 1173, et elle ne sortit de sa prison qu'à l'avénement de son fils Richard-Cœur-de-Lion en 1188. Elle fut chargée du gouvernement pendant l'absence de ce dernier, lors de la 3e croisade, et quelque temps après le retour du roi, elle se retira dans l'abbaye de Fontevrault, où elle mourut en 1203.

ÉLÉONORE DE PROVENCE, connue sous le nom de *sainte Éléonore*, fille de Raimond Bérenger V, comte de Provence, et femme de Henri III, roi d'Angleterre, est célèbre par sa piété. Après la mort de son époux (1272), elle se retira dans l'abbaye d'Ambresbury et y mourut en 1292. Elle fut canonisée après sa mort. Sa fête se célèbre le 1er juillet.

ÉLÉONORE DE GUZMAN, dame espagnole, était veuve de don Juan de Velasco, lorsqu'elle inspira le plus violent amour à Alphonse XI, roi de Castille, déjà marié à Constance de Portugal. Elle devint sa maîtresse, et obtint à la cour le plus grand crédit (1310). Elle rendit Alphonse père de deux enfants jumeaux, dont un régna depuis sous le nom de Henri de Transtamare. Après la mort du roi (1350), elle fut arrêtée par les ordres de Constance, et malgré les efforts de ses fils, qui avaient pris les armes pour la sauver, elle fut étranglée dans le palais de la reine, sous les yeux de cette princesse et du jeune roi son fils, Pierre-le-Cruel.

ÉLÉONORE TELLEZ, reine de Portugal. Elle était mariée à un seigneur de ce pays, don Juan d'Acunha, lorsque Ferdinand, roi de Portugal, en devint éperdument amoureux. Ce prince se la fit céder par son mari, l'épousa et la proclama reine en 1371, malgré le mécontentement général. Dès ce moment Éléonore fut souveraine absolue; elle prodigua les libéralités à ses partisans, punit de mort ses ennemis; oubliant même ce qu'elle devait au roi, elle eut un amant, don Juan Andeiro, qu'elle éleva au faîte des honneurs. Mais après la mort du faible Ferdinand (1384), bien qu'elle eût été nommée par lui régente du royaume en l'absence d'enfants mâles, elle ne put se soutenir. Son favori fut massacré dans ses bras par l'infant don Juan, frère du feu roi, et elle-même mourut dans le monastère de Tordesillas, près de Valladolid (1405), où l'avait fait enfermer son gendre, don Juan, roi de Castille, qu'elle avait appelé à son secours.

ÉLÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre Henri III, son neveu. Celui-ci l'assiégea dans le château de Roa, où elle avait réuni un parti puissant, la força de se rendre et la renvoya à son époux. Charles III la reçut avec bonté, et lui confia même la régence pendant un voyage qu'il fit à la cour de France en 1403. Eléonore mourut en 1416.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, d'abord reine de Portugal, puis reine de France, était fille de l'archiduc Philippe d'Autriche et de Jeanne de Castille, sœur aînée de Charles-Quint. Elle épousa en 1519 Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, et devint veuve en 1521. En 1530, d'après une clause du traité de Cambrai, elle fut mariée à François I, et devint ainsi le gage de la réconciliation entre la France et l'Autriche. Le crédit de la duchesse d'Etampes, maîtresse du roi, réduisit celui de la reine à fort peu de chose. Redevenue veuve en 1547, sans avoir eu d'enfants de son second mariage, elle se retira d'abord dans les Pays-Bas, puis en Espagne (1556), et y mourut en 1558.

ÉLÉONORE D'ESTE. *Voy.* TASSE (LE).

ELEPHANT (île), dite aussi *Morfil* ou *Podor*, île de la Sénégambie, dans la rivière de Gambie, à 178 kil. de l'embouchure de ce fleuve, 350 kil. de long sur 30 de large. On y cultive le coton, l'indigo, le

tabac. Beaucoup de villages. La France y possédait jadis le fort Podor, situé par 16° 2' long. E., 17° 7' lat. N.

ÉLÉPHANT (riv. de l'), riv. de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, part du Winter-Hoek, et tombe dans l'Océan à 133 kil. N. de la baie de Sainte-Hélène, après un cours de 250 kil. environ.

ELEPHANTA, *Gharipour* des Hindous, île de l'Inde anglaise (Bombay), dans le golfe de Bombay et à 9 kil. E. de cette ville : 9 kil. de tour. Ruines d'un superbe temple creusé dans le roc.

ÉLÉPHANTINE (île), *Djeziret-el-Sag* des Arabes (c.-à-d. *île fleurie*), île du Nil, dans la Haute-Egypte, vis-à-vis d'Assouan (Syène), est une de ces îles riantes qu'on trouve vis-à-vis et au S. de cette ville, et qu'on nomme jardins du tropique. Eléphantine et Philes étaient les plus célèbres à cause de leurs monuments religieux. La 1re avait naguère 2 beaux temples qui remontaient au temps d'Aménophis III (1690 av. J.-C.). Ils viennent d'être démolis pour la construction des casernes d'Assouan. On y voit encore les restes d'un nilomètre.

ELETZ, ville de la Russie d'Europe (Orel), à 190 kil. S. E. d'Orel : 8,000 hab. Grand commerce de blé. Brûlée en 1745, rebâtie peu après; elle est bien percée et régulière.

ELEUSIS, auj. *Lefsina*, bourg de l'Attique, sur le golfe Saronique, à 17 kil. N. O. d'Athènes, entre le Pirée et Mégare, célèbre par le culte de Cérès, était comme le sanctuaire de la religion pélasgique qui s'y était réfugiée après la défaite des Pélasges par les Ioniens. On y admirait le magnifique temple de Cérès, construit par Périclès. Le culte de la déesse y prit la forme de mystères et on n'y était admis que par initiation. Au culte de Cérès, on joignait ceux de *Koré* (la fille) ou Proserpine, et de Triptolème. Cette religion avait d'intimes rapports avec le culte cabirique et n'en différait que par les noms propres, et par quelques attributs secondaires prêtés aux dieux. L'intendance des Eleusinies ou cérémonies d'Eleusis était le privilége exclusif d'une famille d'Athènes, les Eumolpides. Les Eleusinies se célébraient tous les ans : elles duraient 9 jours, et consistaient surtout en processions (dont les divers détails retraçaient les courses de Cérès à la recherche de sa fille, et les aventures de Triptolème), en ablutions, en courses aux flambeaux, en jeux. L'initiation aux mystères d'Eleusis se composait de deux degrés : au 1er on devenait *myste* ; au 2e on était *éphore* ou *époptе*, c'est-à-dire voyant. Les cérémonies pratiquées devant les *mystes* se nommaient *petits mystères*; et celles auxquelles participaient seulement les *époptes*, *grands mystères*. — L'origine de la ville d'Eleusis remonte aux temps mythologiques. Suivant Pausanias, Ogygès en serait le fondateur. Lors des guerres médiques, les Eleusiniens se retirèrent dans l'île de Salamine avec les Athéniens. L'an 429, Archidamus, roi de Sparte, ravagea l'Attique et pilla Eleusis : 25 ans après, les trente tyrans, chassés d'Athènes par Thrasybule, se réfugièrent à Eleusis et massacrèrent une partie des habitants. Vers la fin du IVe siècle de notre ère, Théodose abolit le culte de Cérès, et peu après les bandes d'Alaric détruisirent le temple de la déesse.

ELEUTHERA (c.-à-d. *libre*), nom de plusieurs villes anciennes peu importantes ; la plus considérable était située en Crète, et portait aussi le nom d'Apollonie. *Voy.* APOLLONIE.

ÉLEUTHÈRE (saint), pape, élu en l'an 177, gouverna l'Eglise sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode, combattit les erreurs de Valentinien, envoya des missionnaires dans la Grande-Bretagne, et mourut en 192. On l'honore le 26 mai.—Un diacre, compagnon de saint Denys et de saint Rustique, a également porté le nom d'Eleuthère. Il subit le martyre avec ses compagnons et fut aussi canonisé. On le fête le 9 octobre. On a prétendu que ce personnage n'était autre que Bacchus, qui avait chez les Grecs le surnom d'*Éleuthère* (*liber*, libre).

ÉLEUTHÈRE (saint), évêque de Tournai, fut un des premiers qui apportèrent les lumières de la foi dans les Gaules. Dix ans avant le baptême de Clovis, il convertit un grand nombre de Barbares. Il périt l'an 532. L'Église le fête le 20 février.

ELEUTHÉRIES, nom donné par les Grecs aux fêtes de la Liberté (*Eleutheria* en grec) ; elles furent instituées l'an 479 av. J.-C., après la mémorable bataille de Platée, pour conserver le souvenir de cette victoire qui avait délivré le sol hellénique de la présence des Perses.

ELEUTHERIUS, *Liber*, surnom de Bacchus.

ELEUTHERO-LACONS, peuplade de la Laconie, sur la côte S. O., était d'origine pélasgique ou ionienne, et par conséquent ennemie des Doriens. Leur pays renfermait les villes de Gythium, Teuthrone, Cœnopolis, Leuctres, etc. Il est auj. occupé par les *Maniotes*.

ELEUTHS, peuple asiatique. *Voy.* KALMOUKS.

ELFSBORG (lan ou gouvernement d'), une des divisions de la Gothie, en Suède : 240 kil. sur 105 ; 160,000 hab. ; ch.-l., Wenersborg. Elle est formée du Dalsland et du Westergothland.

ELGG, ville de Suisse (Zurich), à 26 kil. N. E. de Zurich ; 2,200 hab. Houille.

ELGIN, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté d'Elgin ou Murray, à 191 kil. N. d'Edimbourg, à 8 kil. de la mer du Nord ; 6,000 hab. Jadis évêché. Ruines d'un grand château qui appartenait autrefois à l'illustre famille des Bruce.

ELGIN (comté d'), dit aussi comté de *Murray* ou *Moray*, comté d'Ecosse, entre ceux de Banff, Inverness, Nairn, et la mer ; il se compose de deux parties distinctes séparées par une enclave du comté d'Inverness. La partie septentrionale est variée de plaines fertiles et de collines boisées : elle a 35 kil. sur 30 ; la partie mérid. est très montagneuse et a 30 kil. sur 22 : 35,000 hab. Ch.-l., Elgin.

EL-HAMMA-DE-CABES. *Voy.* CABES.

ELIACIM, roi de Juda. *Voy.* JOACHIM.

ELIAS LEVITA, docteur juif, célèbre comme critique et grammairien, né en Italie en 1472, enseigna l'hébreu à Padoue, à Rome et à Venise, et mourut dans cette dernière ville en 1549. Ses ouvrages jouissent encore aujourd'hui de l'estime des savants. Le plus remarquable a pour titre *Massorah, la Massore*, ou critique du texte sacré de l'Écriture, Venise, 1538, in-8. Il y expose une doctrine nouvelle sur les points voyelles, qui a donné lieu à diverses disputes parmi les hébraïsants. Les autres ouvrages d'Elias Levita sont : un *Commentaire sur la Grammaire de Moïse Kimchi*, Pesaro, 1508 : la *Composition*, ou *Explication des mots irréguliers du texte sacré*, Rome, 1516 ; *les Chapitres d'Elias*, ou *Traité des lettres serviles*, etc., Pesaro, 1529, tous trois traduits et publiés en latin par Munster.

ÉLIDE, *Elea*, petite contrée du Péloponèse, à l'O., sur la mer Ionienne, entre l'Achaïe et la Messénie, comprenait plusieurs petits états qui se gouvernaient par eux-mêmes, entre autres Pise, Elis, Pylos, la Triphylie. L'Alphée, le Pénée, le Ladon, étaient les rivières les plus remarquables de l'Élide. Olympie, si célèbre par ses jeux, et Elis, qui donna son nom à l'Élide, étaient les deux villes les plus importantes du pays. — L'Élide ne joue qu'un rôle secondaire dans l'histoire de la Grèce ; d'ailleurs la possession d'Olympie, ville où se rendaient tous les peuples de l'Asie pour assister à des fêtes et à des jeux qui faisaient partie de la religion, lui donna le privilége d'être regardée comme un territoire sacré, et de rester neutre dans les guerres intestines qui désolèrent la Grèce.

ÉLIE, célèbre prophète juif, né à Theshé, vivait du temps d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, son



épouse (vers 900 av. J.-C.). Il chercha à détourner Achab et Jezabel du culte des faux dieux, et punit leur idolâtrie d'une sécheresse de trois ans. Voulant ramener le roi par un prodige, il offrit un sacrifice au vrai Dieu en même temps que les faux prophètes en offraient un de leur côté à Baal. Le feu céleste vint aussitôt consumer ses victimes, tandis que celles offertes aux idoles restaient intactes; le peuple, témoin de ce miracle, égorgea aussitôt tous les faux prophètes. Poursuivi par Achab après cet événement, Élie se réfugia dans le désert d'Horeb, où il fut nourri miraculeusement. Il prédit ensuite à Achab une fin cruelle, et après sa mort sacra Jéhu, roi d'Israël. Enfin il choisit pour son propre successeur Élisée, auquel il laissa son manteau de prophète. Il fut enlevé au ciel vers 880 av. J.-C. Pendant sa fuite, Élie avait ressuscité le fils d'une veuve de Sarepta qui lui avait donné asile.

ÉLIE DE BEAUMONT (J.-B.-Jacq.), avocat au parlement de Paris, né en 1732 à Carentan, mort à Paris en 1786, s'est acquis une réputation européenne par ses *Mémoires* et ses *Factums* : il y fait preuve d'imagination, d'esprit, et sait tirer d'une cause tous les moyens qu'elle peut fournir. Le plus connu est le *Mémoire pour les Calas*, qu'il publia à Paris en 1762, in-4.

ELIEN, *Claudius Ælianus*, écrivain du IIIe siècle, vivait à Rome sous Héliogabale et Alexandre-Sévère. Quoique né en Italie, il écrivit en grec. On a de lui trois ouvrages : *De Natura animalium libri XVII*, *Historiæ variæ*, compilation qui renferme des faits curieux; *Epistolæ rusticæ*. Ils ont été publiés ensemble par Conrad Gessner, Zurich, 1556, in-fol., gr.-lat. Le *Traité des animaux* a été publié à part par Gronovius, Londres, 1644; par Schneider, Leipsick, 1784; par Fr. Jacobs, Iéna, 1831, et trad. en français par Ajasson de Grandsagne, Paris, 1832; les *Histoires* ont été publiées par Perizonius, 1701; Gronovius, Amsterdam, 1731; par Coray, Paris, 1805; et traduites par Formey, 1745, et par Dacier, 1772 et 1827. — Un autre Élien, qui vivait sous Adrien, est auteur d'une *Tactique*, dont la meilleure édition, donnée par Elzevir, parut sous le titre de *Cl. Æliani et Leonis imperatoris Tactica, gr.-lat., cum notis Sixti Arcerii et J. Meursii*, Leyde, 1613, in-4, traduite en français par Bouchaud de Bussy, 1757.

ELIEN (droit). *Voy.* ÆLIUS SEXTUS.

ELIEZER, c.-à-d. en hébreu *Dieu aide*, serviteur d'Abraham, qui reçut la mission d'aller demander pour son fils Isaac la main de Rébecca. — Ce nom est le même que celui d'Eléazar.

ELIMBERIS, ville de Gaule, auj. AUCH.

ELIO (François-Xavier), général espagnol, combattit contre les armées de Napoléon, et reçut de Ferdinand VII le gouvernement de Valence. Les mesures sévères qu'il prit lors de la révolution de 1820 soulevèrent contre lui les habitants de Valence; il fut livré à un tribunal militaire et condamné à mort (1821). L'année suivante, Ferdinand VII réhabilita sa mémoire et conféra à l'aîné de ses fils le titre de marquis de la Fidélité.

ELIS, auj. *Kaloskopi* ou *Belvedère*, la plus grande ville de l'Élide, au N. O., sur le Pénée, était le ch.-l. de l'état d'Élis et dominait sur diverses villes et peuplades des environs. Elle fut la patrie des philosophes Pyrrhon le sceptique, et de Phédon, chef de l'école d'Élis.

ÉLIS (École d'), école de philosophes grecs qui eut pour chefs Phédon, le disciple et l'ami de Socrate, et Ménédème d'Érétrie. Cette école conserva assez fidèlement les doctrines de Socrate : elle combattit les vaines subtilités de l'école de Mégare et plaça le vrai bien dans la force du caractère. On la nomme aussi *École érétriaque*, à cause de Ménédème d'Érétrie.

ELISA, nom donné quelquefois à Didon.

ELISA, sœur de Napoléon et grande-duchesse de Toscane. *Voy.* BACCIOCHI.

ELISABETH (sainte), femme juive, épouse de Zacharie, fut mère de saint Jean-Baptiste, précurseur du Messie. On la fête le 18 juin.

ÉLISABETH DE HONGRIE (sainte), fille du roi de Hongrie André II, née en 1207, morte en 1231, épousa à 14 ans Louis IV, landgrave de Thuringe, et se distingua sur le trône par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Elle fut canonisée en 1235 par le pape Grégoire IX; sa fête se célèbre le 19 novembre. M. de Montalembert a donné en 1836 une *Histoire de sainte Elisabeth*.

ÉLISABETH, reine de Hongrie, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie. Après la mort de son frère Casimir, roi de Pologne, elle gouverna pendant dix ans ce pays au nom de son fils aîné, Louis, roi de Hongrie et de Pologne; mais les Polonais, mécontents de son administration, la forcèrent de se retirer en 1380, et elle mourut l'année suivante en Hongrie.

ÉLISABETH DE BOSNIE, reine de Hongrie, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épousa Louis-le-Grand, roi de Pologne. Après la mort de son époux en 1382, elle fut nommée régente du royaume et tutrice de sa fille Marie. Charles de Durazzo, roi de Naples, ayant envahi la Hongrie et la Pologne, renferma la mère et l'enfant dans une étroite prison, où elles restèrent jusqu'en 1386, époque où Durazzo fut assassiné. Elisabeth fut remise en possession de sa couronne, mais elle fut presqu'aussitôt renversée par Giornard, gouverneur de Croatie, partisan de Durazzo, qui la fit noyer en 1386.

ÉLISABETH WOODVILLE, fille de Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, fut d'abord mariée à sir John Gray de Groby, partisan de la maison de Lancastre. Devenue veuve en 1461, après la bataille de Saint-Albans, où son mari fut tué, Elisabeth alla redemander ses biens à Edouard IV, qui venait, en plaçant la couronne sur sa tête, de faire triompher le parti d'York. Elle plut au roi qui l'épousa. Ce mariage, désapprouvé par Warwick, prolongea la guerre civile. Élisabeth eut d'Edouard deux fils; mais après la mort de leur père (1483), ils furent inhumainement arrachés des bras de leur mère et mis à mort par l'ordre du duc de Glocester (Richard III). La malheureuse Elisabeth fut accusée plus tard de conspiration contre le roi Henri VII, et renfermée en 1486 dans un monastère où elle mourut.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE, fille d'Edouard IV et d'Élisabeth Woodville, née en 1446, était le dernier rejeton de la maison d'York. Elle épousa en 1486 le roi Henri VII, de la maison de Lancastre. Ce mariage avait pour but d'éteindre les haines des deux familles rivales, en confondant leurs droits, et il fut accueilli avec joie par l'Angleterre; mais Elisabeth, malgré ses vertus, ne put se concilier l'affection de Henri, qui voyait en elle une rivale plutôt qu'une épouse, et elle mourut abreuvée de chagrins en 1502.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, née en 1533. Son père l'avait d'abord déclarée illégitime et incapable de régner; mais il révoqua cet arrêt par son testament, et Elisabeth monta sur le trône à la mort de Marie, sa sœur, en 1558. Un de ses premiers actes fut de rétablir la religion protestante que Marie avait proscrite, et de se constituer chef de l'église. Elle rendit son royaume prospère en faisant fleurir l'agriculture, le commerce, en créant une marine, en portant l'économie dans les finances. Mais elle ternit sa gloire par sa conduite envers l'infortunée reine d'Écosse, Marie Stuart. Irritée contre cette princesse qui avait eu l'imprudence de prendre le titre de reine d'Angleterre, mais dont le plus grand tort était de l'emporter sur elle en beauté, elle excita

des troubles dans ses états, l'attira en Angleterre où elle la retint prisonnière, l'impliqua dans une accusation d'attentat contre sa personne et la fit enfin décapiter (1587). Philippe II, roi d'Espagne, sous le prétexte de venger cette mort, arma contre l'Angleterre une flotte formidable, l'*invincible armada;* mais cette flotte fut en peu de temps détruite par la tempête et par les efforts de Drake et des autres marins anglais (1588). Élisabeth envoya ensuite des secours à Henri IV, occupé à conquérir son royaume (1590), réprima les Irlandais que l'Espagne avait soulevés (1600), et soutint plusieurs fois les Pays-Bas attaqués par l'Espagne. La main de cette princesse fut demandée par plusieurs souverains, et le parlement la pressa plus d'une fois de faire un choix, mais elle ne voulut jamais se marier. Elle eut cependant plusieurs favoris : les plus célèbres sont Dudley, comte de Leicester, et Robert comte d'Essex. Ce dernier s'étant révolté contre elle, elle le fit condamner à mort; mais à peine la sentence était-elle exécutée qu'elle en conçut une vive douleur; elle mourut peu après, en 1603. Elle désigna pour son successeur Jacques, roi d'Écosse, et fils de Marie Stuart. Élisabeth gouverna avec un despotisme presque absolu et convoqua très rarement le parlement. Cette princesse réunissait aux qualités d'un grand roi toutes les faiblesses d'une femme, coquetterie, vanité, jalousie, fausseté.

ELISABETH STUART, reine de Bohême, était fille de Jacques I, roi d'Angleterre, et fut mariée en 1613 à l'électeur palatin, Frédéric V, à qui les états de Bohême offrirent la couronne en 1619. Plus ferme et plus ambitieuse que Frédéric, elle le décida à accepter l'offre périlleuse qui lui était faite, et après la bataille de Prague (1620), qui leur enleva la couronne, elle voulut partager tous les dangers de son mari. Elle mourut à Londres en 1632.

ELISABETH, princesse palatine, fille du roi de Bohême Frédéric V et de la précédente, née en 1618, annonça de bonne heure un goût prononcé pour les sciences, et reçut à Leyde les leçons du célèbre Descartes. La crainte d'être distraite de ses études chéries lui fit refuser la main du roi de Pologne, Wladislas IV. Elle se retira en Allemagne, et y obtint l'abbaye luthérienne d'Hervorden, où elle mourut en 1680. Descartes, dans la dédicace de ses *Principes de Philosophie*, dit de cette princesse qu'elle est la seule personne en qui il ait reconnu une intelligence parfaite de ses ouvrages.

ELISABETH-PETROWNA, impératrice de Russie, fille de Pierre-le-Grand, née en 1709, monta sur le trône en 1741, par l'effet d'une révolution qui en fit descendre le jeune czar Iwan, et qui fut en partie tramée et conduite par le Français Lestocq. Les partisans d'Iwan furent, les uns exilés, les autres enfermés dans des cachots; mais aucun ne fut privé de la vie; Élisabeth voulait que sous son règne aucun de ses sujets ne fût puni de mort; aussi les Russes lui ont-ils donné le surnom de *Clémente*. Elle repoussa les Suédois, et les contraignit en 1743 à conclure un traité qui leur enleva une partie de la Finlande. Elle déjoua à la même époque une conspiration qui se tramait contre elle, et qui était principalement dirigée par le marquis de Botta, seigneur hongrois, par le lieutenant Lapoukin et sa femme. En 1756, à l'occasion de la succession de l'empereur Charles VI, elle se déclara contre le roi de Prusse, le grand Frédéric. Après quelques combats peu décisifs, ses troupes, alors sous la conduite de Soltikof, remportèrent sur Frédéric une mémorable victoire à Kunersdorf, en 1759. Cette bataille fut suivie de quelques autres succès; mais la mort vint empêcher Élisabeth d'en tirer tout le fruit qu'elle s'en promettait. Cette princesse mourut en 1761. Elle eut pour successeur Pierre III. On reproche à Élisabeth d'avoir mené une vie voluptueuse, d'avoir nourri des amours désordonnées, d'avoir eu une foule d'amants et de n'avoir jamais voulu d'époux. Elle eut pour favori et pour principal ministre Bestuchef. Elle protégea les lettres, fonda l'Académie des Beaux-Arts de St-Pétersbourg et l'université de Moscou.

ELISABETH DE FRANCE (connue sous le nom de *Madame*), sœur de Louis XVI, née en 1764, s'est fait remarquer par son amour pour son frère; elle ne le quitta point dans les moments les plus périlleux et fut enfermée au Temple avec le reste de la famille royale. Elle monta sur l'échafaud en 1794 et subit le supplice avec une admirable résignation.

ELISACIA ou ELISATIA, nom latin de l'Alsace.

ÉLISÉE, célèbre prophète juif, fut tiré de la charrue par Élie, et reçut de lui, avec son manteau sacré, l'esprit prophétique et le don des miracles; il rendit saines les eaux de la fontaine de Jéricho qui avaient jusqu'alors été malfaisantes; maudit et fit dévorer par des ours des enfants qui l'avaient insulté; prédit à Joram et à Josaphat, qui se voyaient sur le point de périr de soif avec leur armée au milieu des déserts, qu'ils allaient trouver de l'eau en abondance et qu'ils battraient leurs ennemis; fit cesser la stérilité d'une femme de Sunam, ressuscita quelques années après un fils que cette femme avait perdu, guérit Nahaman de la peste, frappa d'aveuglement les soldats de Benadad, et prédit au roi Joas, assiégé dans Samarie, qu'il triompherait des Syriens. Il mourut à Samarie vers l'an 835 av. J.-C.

ÉLISÉE (Jean-François COPEL, dit *le Père*), prédicateur célèbre, né à Besançon en 1726, prit l'habit des Carmes en 1745, et demeura chargé, pendant plusieurs années, de l'instruction des novices. Envoyé à Paris en 1751, le père Élisée, jusque là inconnu, eut le bonheur d'être entendu par Diderot, qui, frappé de son mérite, le préconisa avec chaleur. Bientôt il se vit appelé devant les assemblées les plus brillantes, et fut chargé de prêcher à la cour. Les austérités et les fatigues de l'étude affaiblirent la santé de ce religieux, qui mourut à Pontarlier en 1783. Ses *sermons* et ses *panégyriques* ont été publiés avec une notice sur sa vie par le P. Césaire, son cousin, Paris, 1784-1786, 4 vol. in-12. Ses morceaux les plus estimés sont ses sermons : *Sur la fausseté de la probité sans la religion; Sur la vie religieuse; Sur les afflictions; Sur la mort;* et les *Oraisons funèbres du grand Condé, de Stanislas I, roi de Pologne*, et *du Dauphin, père de Louis XVI.*

ÉLISÉE (TALACHON, dit *le Père*), chirurgien de Louis XVIII, né à Lagny en 1733, mort en 1817, était entré jeune chez les *Frères de la Charité*, qui se consacraient à l'art de guérir, et prit l'habit de cet ordre, d'où le nom de *Père Élisée* qu'il a conservé. Il émigra, fut chirurgien en chef de l'armée des princes émigrés et s'attacha particulièrement à Monsieur, qui, devenu roi (sous le nom de Louis XVIII), l'appela auprès de sa personne et le combla de faveurs.

ELIZABETH. *Voy.* ÉLISABETH.

ÉLIZABETHSTADT, *Ebesfalva* des Hongrois, ville de Transylvanie, à 54 kil. N. E. d'Hermanstadt, sur le Grand-Kokel; 4,000 hab., presque tous Arméniens. Commerce en laines et vins.

ELIZABETHTOWN, ville des États-Unis (New-Jersey), à 22 kil. S. O. de New-York, par 76° 27' long. O., 40° 39' lat. N.; 5,000 hab. — Beaucoup d'autres villes des États-Unis portent le même nom; nous en citerons deux : l'une dans l'état de Tennessee, à 369 kil. S. E. de Murfreesborough; l'autre dans l'état de New-York, à 165 kil. N. d'Albany.

ELIZONDO, bourg d'Espagne, dans la Navarre (Pampelune), à 18 kil. de Vera, est le ch.-l. de la vallée de Bastan. (*Voy.* ce mot.)

ELLENDUN, bourg d'Angleterre, sur les bords du

Willy, célèbre par la victoire qu'Egbert y remporta en 823 sur Beornwulf, qui avait usurpé la couronne de Mercie.

ELLESMERE, ville d'Angleterre (Shrop), à 24 kil. N. O. de Shrewsbury; 7,000 hab. Canal navigable. Aux environs est un grand lac, abondant en poisson. — Ancienne baronnie. Egerton, avant d'être créé comte de Bridgewater, était baron d'Ellesmere.

ELLEZELLES, ville de Belgique (Hainaut), à 40 kil. N. O. de Mons; 5,000 hab.

ELLIOTT (George-Auguste), lord Heatfield, général anglais, d'une des plus anciennes familles de l'Écosse, né vers 1718, mort en 1790, s'est surtout rendu célèbre par sa belle défense de Gibraltar contre les Français et les Espagnols alliés (1782). Sa conduite lui valut entre autres récompenses le titre de baron de Gibraltar.

ELLIS (John), naturaliste anglais, membre de la Société royale de Londres, agent du gouvernement anglais dans la Floride occident., mort en 1776, entretint de fréquentes correspondances avec Linnée et les savants naturalistes Solander et Fothergill. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'histoire naturelle des coralines*, etc., traduit du français, La Haye, 1756, in-4; les *Histoires des zoophytes*, Londres, 1786, in-4. Ce savant a contribué à établir que les coraux ne sont pas des végétaux, mais qu'ils sont la demeure de polypes.

ELLIS (George), littérateur anglais, né vers 1745, mort en 1815, se fit d'abord connaître par des satires politiques dirigées surtout contre William Pitt; mais en 1797, il changea d'opinion et devint, dans le journal *l'Anti-Jacobin*, le défenseur des principes qu'il avait le plus attaqués. Il est surtout connu par la publication des ouvrages intitulés : *Specimens of the early english poets*, 1790, refondu en 1801, 3 vol. in-8, et *Specimens of early english metrical romances*, 1811, 3 vol. in-8.

ELLITCHPOUR, ville de l'Inde médiate, ch.-l. du Bérar, dans le roy de Décan, à 173 kil. O. de Nagpour, par 21° 14' lat. N., 75° 16' long. E.

ELLOPES, petit peuple de l'Eubée, au N. — L'Eubée tout entière est quelquefois appelée *Ellopie* du nom de ce peuple.

ELLORE, district de l'Inde anglaise, sur la côte occidentale du Bengale, dans le pays des Circars septentrionaux. — Ville du Décan. *Voy.* ELORA.

ELLRICH, ville des États prussiens (Saxe), à 13 kil. N. O. de Nordhausen; 2,600 hab. Industrie active. Aux environs est une célèbre excavation dite *Kelle* (la cave), et une belle grotte d'albâtre.

ELLSATZ, nom allemand de l'ALSACE.

ELLWANGEN, ville du roy. de Wurtemberg, ch.-l. du cercle de l'Iaxt, sur l'Iaxt, à 64 kil. N. d'Ulm; 2,500 hab. Elle avait jadis une université, qui fut réunie en 1817 à celle de Tubingue.

ELMACIN ou ELMAKYN (George), historien arabe, connu en Orient sous le nom d'Ibn-Amid, était chrétien. Il naquit en 1223, et mourut en 1273. Il remplissait la charge d'écrivain à la cour des sultans d'Égypte. On a de lui une histoire qui commence à la création du monde et finit à l'an 1118, et qui a été publiée, avec une traduction latine par Erpenius, sous le titre de *Historia saracenica*, etc., Leyde, 1625, in-8; mais la traduction ne commence qu'à la naissance de Mahomet. La partie publiée par Erpenius a été traduite en français par Vattier sous ce titre : *Histoire mahométane*, ou *Les*
49 *kalifes du Macine*, etc., Paris, 1657, in-4.

ELMINA, ville d'Afrique. *Voy.* SAINT-GEORGE-DEL-MINA.

ELMIRA ou NEWTON, commune des États-Unis (New-York), à 35 kil. S. O. de Spencer; 3,200 hab.

ELMSHORN, ville du Danemark (Holstein), à 31 kil. N. O. de Hambourg; 2,500 hab. Commerce de tourbes avec Hambourg.

ELNBOGEN, *Loket* en tchèque, ville de Bohême, ch.-l. de cercle, à 120 kil. O. de Prague, sur une rivière près de l'Eger; 2,500 hab. — Le cercle d'Elnbogen est borné à l'O. par la Bavière, au N. par la Saxe, au S. par le cercle de Pilsen; il a 80 kil. sur 58, et compte 220,000 hab. Il renferme de nombreuses mines.

ELNE, *Illiberis*, puis *Helena*, ville de France, dans le dép. des Pyrénées-Orientales, sur le Tech, à 13 kil. S. E. de Perpignan; 2,000 hab. Elle doit son nom d'*Helena* à la mère de Constantin qui la rebâtit. Elle était jadis importante, mais elle fut ruinée par les siéges qu'elle a subis, 1285, 1474, 1641. Elle avait jadis un évêché qui fut depuis transféré à Perpignan.

ELOI (saint), *Eligius*, né à Cadillac près de Limoges vers l'an 588, mort en 659, fut monétaire de Clotaire II, puis trésorier de Dagobert I, dont il eut toute la confiance. Il a porté l'art de l'orfévrerie à un degré de perfection extraordinaire pour le temps où il vécut. Les plus remarquables de ses ouvrages étaient : les bas-reliefs du tombeau de saint Germain, évêque de Paris; un grand nombre de châsses qui renfermaient des reliques; deux siéges d'or enrichis de pierreries, qu'il exécuta pour le roi Clotaire II; on voyait encore plusieurs de ces ouvrages en 1789. Dégoûté du monde, Eloi alla s'enfermer dans un monastère; il en fut tiré en 640 pour être placé sur le siége de Noyon. Il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec tant de piété qu'il mérita d'être mis au nombre des saints. On célèbre sa fête le 1er décembre.

ELORA, ville de l'Inde médiate, dans le roy. de Décan (Aurengabad), à 26 kil. O. de Daouletabad. C'est un lieu saint habité par les Brahmes; on y voit de magnifiques chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture indiennes; ils ont au moins 2500 ans d'antiquité, ou 7940 suivant les Brahmes.

ELORRIO, ville d'Espagne (Bilbao), à 40 kil. S. E. de Bilbao; 1,300 hab. Ferronnerie.

ELPHINSTON (James), poëte et grammairien, né à Édimbourg en 1721, mort en 1809, se livra à l'enseignement et à l'étude de la langue anglaise. Il imagina de réformer le système orthographique, en faisant écrire comme on prononce; mais ce projet n'eut aucun succès. Il a laissé : *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12; *Principes raisonnés de la langue anglaise*, 1764, 2 vol. in-12; une traduction en vers du poëme de L. Racine sur la *Religion*; un recueil de *Poésies* anglaises; une traduction des *Épigrammes* de Martial, avec des *Commentaires*, 1782.

ELPHINSTONE (William), prélat écossais, né à Glasgow en 1431, mort en 1514, professa le droit canon à Paris. Quand il fut retourné dans sa patrie, le roi Jacques lui donna l'évêché de Ross, puis celui d'Aberdeen, et la place de chancelier du royaume. On a de lui une *Histoire de l'Écosse*, conservée manuscrite à Oxford.

ELPHINSTONE, marin anglais, né en 1720, d'une ancienne famille d'Écosse qui jouit depuis 1509 du titre de pair, et qui a fourni à l'Angleterre plusieurs amiraux, un directeur de la Compagnie des Indes, un lieutenant-général, etc. Il passa au service de Catherine II, parvint au grade d'amiral de Russie, se signala contre les Turcs, dont il brûla la flotte dans la baie de Tchesmé. Il revint dans sa patrie, mécontent des Russes, et mourut en 1775.

EL-QUASR, ville d'Afrique. *Voy.* CAZAR.

ELSENEUR, *Helsingœr* en danois, ville du roy. de Danemark, dans l'île de Seeland, sur le bord occid. du Sund, à 39 kil. N. de Copenhague; 7,000 hab. Rade sûre, où les vaisseaux qui traversent le Sund viennent s'approvisionner et payer le droit de passage. Aux environs, château-fort de Krœneborg.

EL-SENN, *Cœne*, ville de la Turquie d'Asie (Mossoul), à 133 kil. S. E. de Mossoul; 8,000 hab.,

ELSTER, nom de deux rivières du roy. de Saxe : 1° l'Elster Blanc, qui sort du Voigtland en Bohême, se partage à Zwickau en deux branches, dont l'une joint la Saale et l'autre la Pleiss ; c'est en traversant ce fleuve que périt le prince Poniatowski en 1813 ; — 2° l'Elster Noir, qui naît dans la Haute-Lusace, près de Camenz, et se jette dans l'Elbe près d'une petite ville nommée aussi Elster, après un cours de 190 kil.

ELUSA, auj. *Eauze*, ville de Gaule (Novempopulanie), ch.-l. des Elusates et patrie de Rufin.

ELVAS, ville de Portugal (Alentéjo), sur une hauteur près du Guadiana, à 193 kil. E. de Lisbonne ; 10,000 hab. Place forte. Citadelle, arsenal, fonderie de canons, fabrique d'armes. Evêché, cathédrale. Commerce *interlope* avec l'Espagne.

ELVEN, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 14 kil. N. E. de Vannes ; 3,354 hab. Aux environs, cristaux blancs analogues aux cailloux du Rhin.

ELY, ville d'Angleterre (Cambridge), à 20 kil. N. E. de Cambridge, sur l'Ouse ; 5,500 hab. Evêché. Cathédrale, dont la tour, haute de 98 mètres, offre le mélange des styles anglo-normand et anglais. Près de cette ville, s'étendent d'immenses marais en partie desséchés aujourd'hui et qui ont longtemps servi de retraite aux Saxons restés libres après la conquête des Normands au XIe siècle.

ELYMAÏDE, *Elymais*, contrée de la Perse, dans la Susiane, était située dans la partie mérid. de cette province, sur les deux rives de Choaspe. Elle avait pour ch.-l. une ville du même nom, qui fut longtemps la ville principale des Elamites, premiers habitants de la Perse, et la résidence de Chodorlahomor, un de leurs plus anciens rois, contemporain d'Abraham. Elymaïs était encore célèbre par son magnifique temple d'Anaïtis ; c'est ce temple qu'Antiochus-le-Grand voulut piller pour s'acquitter du tribut par lui promis aux Romains, mais les habitants s'insurgèrent et le tuèrent (186).

ELYMAS, c.-à-d. *magicien* en arabe, surnom de Bar-Jésu. *Voy.* BAR-JÉSU.

ELYMEA ou **ELYMA**, auj. *Greuno* ou *Canina*, petite ville de la Macédoine, au S. de l'Haliacmon, chef-l. d'une petite contrée qui prenait de là le nom d'Elymiotide.

ELYSÉES (CHAMPS-), partie des Enfers où séjournaient les âmes vertueuses après la mort. Il y régnait un printemps éternel. Les anciens les plaçaient généralement dans les îles Fortunées (Canaries), quelques-uns dans l'île Leucé, à l'embouchure du Danube. Virgile dit que les âmes n'y restaient que mille ans, et qu'ensuite elles revenaient sur la terre pour animer d'autres corps.

ELZEVIR ou **ELZEVIER**, *Elseverius*, famille célèbre de libraires et d'imprimeurs hollandais, florissait aux XVIe et XVIIe siècles : les plus connus sont Bonaventure Elzevir, imprimeur à Leyde, de 1618 à 1653, et Abraham, son frère et son associé : c'est à eux que l'on doit les chefs-d'œuvre de typographie qui ont immortalisé le nom d'Elzevir : leurs éditions, presque toutes en petit format, brillent surtout par la beauté et la netteté du caractère.—Le dernier imprimeur de cette famille est Daniel, fils de Bonaventure, né en 1617, mort en 1680, qui s'était fixé à Amsterdam. M. Brunet a donné, à la fin du *Manuel du Libraire*, une *Notice* sur la collection de leurs éditions.

EMATHIE, *Æmathia*, province de Macédoine, avait pour bornes au N. O. l'Axius et l'Erigon, à l'O. la Lyncestide, au S. l'Haliacmon ; Edesse en était la ville principale. Elle fut une des premières possessions de la maison de Caranus. Les poëtes font d'Emathie un synonyme de Macédoine.

EMBA ou **DJEM**, rivière qui sépare le Turkestan indépendant du gouvernement russe d'Orenbourg (et, suivant quelques géographes, l'Asie de l'Europe), naît par 55° 40' long. E., 49° 30' lat. N., et, après un cours d'environ 450 kil., tombe dans la mer Caspienne, où son embouchure forme un golfe dit d'Emba.

EMBABEH, ville de la B.-Égypte (Djizeh), vis-à-vis de Boulak. C'est aux environs que se donna la célèbre bataille des Pyramides (20 juillet 1798), dans laquelle les Français défirent complétement les Mamelouks.

EMBDEN, ville du royaume de Hanovre. *Voy.* EMDEN.

EMBRUN, *Ebrodunum* ou *Ebredunense castrum*, ville de France, ch.-l. d'arr. (H.-Alpes), à 31 kil. E. de Gap, sur un roc au bas duquel roule la Durance ; 3,169 hab. Tribunal de première instance ; citadelle ; cathédrale antique qu'on attribue à Charlemagne ; palais archiépiscopal. Maison centrale de détention. Fabriques de rubans de laine, cuirs, draps, dont la plus grande partie se confectionne dans la maison de détention. Fruits exquis. — Embrun, fondée avant la conquête romaine, devint au IVe siècle le ch.-l. de la prov. des Alpes maritimes, et fut une place militaire importante. Plusieurs conciles s'y tinrent. Elle avait jadis un archevêché, mais il fut supprimé en 1789. Embrun appartient à la France depuis 1589. — L'arrond. d'Embrun a 5 cant. (Chorges, Guillestre, Orcières, Savines, plus Embrun), 36 comm. et 31,289 hab.

EMBRUNAIS, partie du H.-Dauphiné entre le Briançonnais et le Gapençais : 46 kil. sur 26 ; ch.-l., Embrun. Autres places : Savines, Guillestre, Montdauphin. Compris auj. dans le dép. des H.-Alpes, l'Embrunais était jadis habité par les *Caturiges* à l'O. et les *Brigantini* à l'E. Il fit sous les Romains partie de la Narbonnaise 2e, appartint ensuite aux Visigoths, aux Ostrogoths et aux Francs. Uni un instant au roy. d'Arles, il fut donné comme fief aux comtes de Forcalquier (1020), mais le domaine direct fut conféré aux archevêques d'Embrun. De la maison de Forcalquier, l'Embrunais passa par mariage, avec le Gapençais, dans la famille des dauphins de Vienne et par suite à la France. Les archevêques d'Embrun ne conservèrent du domaine direct que le titre de princes d'Empire.

EMDEN, ville du roy. de Hanovre (cercle d'Aurich), à 22 kil. S. O. d'Aurich, sur l'Ems, à son embouchure dans le golfe dit Dollart ; 12,000 hab. Filatures de fil, bas, toiles à voiles ; commerce très florissant, favorisé par le canal d'Emden à Aurich. Cotonnades, savon, aiguilles, tabac, chantiers de construction, etc. Pêche du hareng. — Emden appartint longtemps à la Prusse ; elle faisait alors partie de la Frise orientale ; elle appartient au Hanovre depuis 1814. Emden est célèbre pour avoir donné son nom à la confession belge réformée, qui fut d'abord rédigée dans le Brabant en français par Guy de Brès (1562), puis traduite en allemand à Emden en 1571. Cette confession fut approuvée à Dordrecht en 1619, et à La Haye en 1651.

EMERAUDES (île des), dans la mer Rouge, par 33° 25' long. E., 23° 55' lat. N. : 15 kil. sur 10. C'est dans cette île que s'élève le mont Zabarah (*Smaragdus mons*), célèbre par ses émeraudes, dont l'exploitation, commencée par les anciens, a été reprise par le vice-roi d'Égypte, puis abandonnée.

EMERIC, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, porta plusieurs lois sévères contre le brigandage des seigneurs, étouffa par son éloquence et son courage une révolte de son armée, pardonna à son frère André, auteur de cette révolte, conclut avec Venise un traité, et mourut en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui n'en jouit que six mois.

EMERIGON (Balth.-Marie), né à Aix en 1725, mort en 1785, avocat au parlement d'Aix, puis conseiller à l'amirauté de Marseille. On a de lui un *Traité des Assurances et des Contrats à la grosse*,

Marseille, 1784, 2 vol. in-4, qui fait autorité en cette matière, et des *Mémoires sur des contestations maritimes*, 1780.

EMERITA AUGUSTA, auj. *Mérida*, ville d'Hispanie, dans la Lusitanie, chez les *Vettones* et sur l'Anas, était renommée par la teinture de ses laines. — Plusieurs villes d'Hispanie, mais beaucoup moins importantes, portaient aussi le nom d'*Emerita*.

EMERY (Michel PARTICELLI, sieur d'), surintendant des finances, né à Lyon, succéda à son père dans l'emploi de trésorier du roi, et gagna la faveur de Richelieu et de Mazarin qui le chargèrent de plusieurs missions importantes. Mais ses exactions lui attirèrent la haine du peuple. Il perdit sa place en 1648. On a de lui : *Histoire de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat, depuis* 1628 *jusqu'en* 1630, Bourg, 1632, in-4.

ÉMERY (Jacq.-André), supérieur de St-Sulpice, né à Gex en 1732, mort à Issy en 1811, est auteur de plusieurs ouvrages estimés, où il a invoqué en faveur de la religion l'autorité des plus grands philosophes ; ce sont : *l'Esprit de Leibnitz*, 1772 (réimprimé en 1803, sous le titre de *Pensées de Leibnitz*, complété en 1819 par une *Exposition de la doctrine de Leibnitz sur la religion*, ouvrage posthume) ; *le Christianisme de Bacon*, 1779 ; *Pensées de Descartes*, 1811. On lui doit aussi *l'Esprit de sainte Thérèse*, 1772 ; la publication de *Nouveaux opuscules de Fleury*, 1807, et des écrits de circonstance.

EMÈSE, auj. *Hems* ou *Homs*, ville de Syrie, dans la Phénicie du Liban, à l'O. de Palmyre, au N. E. de Sidon. Les habitants d'Emèse adoraient le soleil sous la forme d'un cône de pierre et sous le nom d'Elagabal. C'est dans cette ville qu'Héliogabale fut proclamé empereur.

EMIL, riv. de Mongolie (Dzoungarie), naît dans les monts Tchamar-Daban et tombe dans le lac Kiourgha après 520 kil. de cours.

EMILE (PAUL), *L. Æmilius Paulus*, dit *le Macédonique*, naquit l'an 227 av. J.-C., contribua pendant sa préture aux succès des Romains en Espagne (189), conquit la Ligurie pendant un premier consulat (181), échoua dans la poursuite d'un second, et se retira quelque temps des affaires. Mais ayant été élu de nouveau en 167, et chargé de la guerre contre Persée, il déploya la plus grande vigueur contre ce malheureux prince, le vainquit à Pydna, s'empara de toute la Macédoine, qu'il réduisit en province romaine, et prit Persée lui-même dans Samothrace. Il obtint à son retour les honneurs du triomphe. Cette cérémonie dura trois jours, et les masses de numéraire, lingots et objets d'orfévrerie qu'il apportait au trésor furent si considérables que les citoyens romains ne payèrent plus, dit-on, d'impôt jusqu'à l'an 44 avant J.-C. Paul-Emile mourut en 158. — Un de ses fils, adopté par le fils du grand Scipion, est connu sous le nom de Scipion Emilien. — Le père de Paul-Emile, nommé aussi L. Æmilius Paulus, fut consul en 218 av. J.-C., fit heureusement la guerre à Démétrius, roi d'Illyrie, et obtint le triomphe ; consul pour la seconde fois en 215 avec Varron, il ne put empêcher la défaite de Cannes et resta sur le champ de bataille.

ÉMILE (PAUL), *Paolo Emili* en italien, *Paulus Æmilius* en latin, historien moderne, né à Vérone vers 1460, entra dans l'état ecclésiastique et vécut d'abord à Rome où il se fit une réputation de savoir. Louis XII l'attira en France et le chargea d'écrire notre histoire. Il publia son ouvrage vers 1516, sous ce titre : *De Rebus gestis Francorum libri IV;* il y ajouta dans la suite plusieurs livres et y travailla jusqu'à sa mort en 1529. Le tout a été imprimé en 1 vol. in-fol., Paris, 1539. Cette histoire s'étend depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à la 5e année de Charles VIII. Elle a été continuée par Duferron (*Ferronus*), et traduite en français par J. Renard, 1581.

EMILIE, *Æmilia*, prov. de la Gaule Cisalpine, créée dans les derniers temps de l'Empire, formait une des prov. du diocèse d'Italie ; elle était située au S. du Pô, entre la Flaminie à l'E. et la Ligurie à l'O., et répondait à peu près au grand-duché de Parme et Plaisance, à celui de Modène et à la partie occid. de la légation de Bologne. Elle avait pour capit. *Placentia* (Plaisance) ou *Bononia* (Bologne). Elle devait son nom à la voie Emilienne qui la traversait.

EMILIEN, *M. J. Æmilius Æmilianus*, empereur romain, natif de Mauritanie, commandait l'armée romaine contre les Perses, et venait de faire des prodiges de valeur quand il fut proclamé par les soldats à la place de Trébonianus Gallus, 253. Mais peu après, Valérien, ayant pris la pourpre, vint l'attaquer près de Spolète, et ses soldats, fatigués d'avoir toujours à combattre, le massacrèrent. Son règne n'avait duré que quatre mois. — Il y eut aussi sous Gallien un Emilien qui usurpa la pourpre en Egypte et reçut des habitants le surnom d'Alexandre ; il fut défait et mis à mort par Théodote, général de Gallien.

ÉMILIEN (SCIPION). *Voy.* SCIPION.

EMILIENNE (voie), *Æmilia via*, grande route qui conduisait de Rome à Ariminum en passant par Pise et Plaisance ; elle devait son nom à Æmilius Scaurus qui la commença.

EMINEH, *Hæmi Extrema*, cap de la Turquie d'Europe, sur la mer Noire, par 42° 42' lat. N., 25° 33' long. E., est situé à l'extrémité de la chaîne des monts Balkan.

EMINEH-DAGH, chaîne de mont. de la Turquie d'Europe. *Voy.* BALKAN.

EMIR (c.-à-d. en arabe *commandant*), titre honorifique que portent tous les Musulmans qui se prétendent issus du sang de Mahomet ; ces émirs, dont le nombre est considérable, ont seuls le droit de porter le turban vert ; ils sont du reste répandus dans toutes les classes de la nation, sans jouir d'aucun privilége. — *Emir* se dit aussi de toute personne revêtue d'une autorité quelconque, comme des gouverneurs de province et des chefs de tribu. Tels sont l'émir des Druzes en Syrie, plusieurs émirs arabes, et dans la colonie d'Alger l'émir Abd-el-Kader. — Le mot *émir* entre encore dans la composition d'un grand nombre de noms de dignités ; voici les principaux : *émir-al-mouménim*, chef des croyants, titre autrefois porté par les califes comme chefs spirituels : il ne faut pas le confondre avec *émir-al-moslemin* ou chef des Musulmans, titre inférieur que portèrent les princes almoravides, et dont les Espagnols ont fait le mot barbare de *miramolin* ; — *émir-al-omra*, ou émir des émirs, titre créé en 935 par Rhadi, calife de Bagdad, et que portèrent après lui les premiers ministres des califes abbassides ; cette charge importante devint héréditaire dans la famille des sultans seldjoucides : aujourd'hui le titre d'*émir-al-omra* a été remplacé par celui de *mir-miran* ou *beglerbeg*, qui a la même signification, mais qui comporte une bien moins grande autorité ; — *émir-al-ma*, émir de l'eau, d'où est venu notre mot *amiral;* — *émir-zadeh*, fils du prince, d'où s'est formée l'abréviation *Mirza*, nom que l'on donne en Perse aux princes de la famille royale : tel était *Abbas-Mirza*, fils de Feth-Ali-Schah, mort récemment en Perse ; — *émir-el-hadj*, chef des pèlerins, chargé de commander les trois caravanes de Damas, d'Egypte et de Bagdad qui se rendent tous les ans à La Mecque ; etc.

EMMANUEL, nom hébreu qui signifie *Dieu avec nous*, est le nom sous lequel le prophète Isaïe désigne le Messie (VII, 14, et VIII, 8).

EMMANUEL, empereur d'Orient. *Voy.* MANUEL.

EMMANUEL, dit *le Grand* et *le Très Heureux*, roi de Portugal, né en 1469, mort en 1521, fils de Ferdinand, duc de Viseu, d'une branche cadette de

la maison régnante, porta d'abord le titre de duc de Béja, et succéda en 1495 à Jean II, son cousin, mort sans enfants légitimes. Pour condescendre au vœu de son épouse Isabelle, il bannit du Portugal les Maures et les Juifs qui s'y trouvaient, et priva par là son royaume d'une foule de bras utiles et industrieux. Il donna un nouvel essor à la navigation, et son règne fut illustré par d'importantes découvertes : en 1497, Vasco de Gama doubla pour la première fois le cap de Bonne-Espérance ; en 1500, Alvarès de Cabral assura au Portugal la possession du Brésil ; Jacques Figueira s'empara de l'île de Sumatra en 1510, et Albuquerque des villes de Goa et de Malacca en 1511. Ces conquêtes, qui furent pour le Portugal une source de gloire et de richesses, valurent à Emmanuel le nom de *Grand*.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, fils de Charles III, né à Chambéry en 1528, mort en 1580, succéda à son père en 1533, servit avec zèle et courage l'empereur Charles-Quint contre la ligue de Smalkalde (1545), se distingua au siége de Metz en 1552, reçut en 1553 le commandement de l'armée impériale, et gagna en 1557 la bataille de St-Quentin sur les Français. La paix fut conclue à Cateau-Cambrésis en 1559 ; la même année, Emmanuel épousa Marguerite de France, fille de François I, et il put rentrer avec honneur dans ses états que la guerre avait précédemment démembrés, et qui lui furent en partie restitués.

EMMANUEL I-IV (CHARLES-), ducs de Savoie. *Voy.* CHARLES-EMMANUEL.

EMMAUS, bourg de Judée, où Jésus-Christ apparut pour la première fois à ses disciples après sa résurrection. *Voy.* NICOPOLIS.

EMME, nom de deux riv. de Suisse : l'une, nommée Grande-Emme (Gross-Emmen), naît dans le canton de Berne et tombe dans l'Aar à 2 kil. E. de Soleure, après un cours de 80 kil. ; l'autre, dite Petite-Emme (Klein-Emmen), dans le cant. de Lucerne, se perd dans la Reuss à 3 kil. N. O. de Lucerne ; cours, 44 kil. Leurs eaux charrient de l'or.

EMMERICH, ville des États prussiens (Westphalie), à 7 kil. N. E. de Clèves ; 4,500 hab. Industrie : toiles, mousselines, lainages ; tanneries, brasseries.

EMODI MONTES, auj. l'*Himalaya*. *Voy.* IMAUS.

EMONIE, *Æmonia*. *Voy.* HEMONIE.

EMOUI ou HIA-MEN, île de la Chine (Fou-Kian), par 115° 33' long. E., 24° 27' lat. N. ; 24 kil. de tour. Port spacieux, très fréquenté des Européens avant la concentration de tout leur commerce à Canton. Magnifique pagode dédiée à Foé.

EMPEDOCLE, célèbre philosophe d'Agrigente, florissait vers l'an 444 av. J.-C. Il reçut les leçons des Pythagoriciens, et excella à la fois dans la philosophie, la poésie, la médecine et la musique. Il avait composé sur la *Nature* et les *Principes des choses* un poëme si beau qu'on le lut publiquement aux jeux olympiques. On dit que, voulant cacher sa mort et passer pour un dieu, il se précipita dans le cratère de l'Etna ; mais que la montagne, rejetant ses sandales, démasqua sa vanité. Il est plutôt à croire qu'il périt, ainsi que Pline, victime de son zèle pour la science. Selon d'autres, il quitta sa patrie après la prise d'Agrigente par les Carthaginois (403), et alla mourir dans le Péloponèse. Empédocle admettait quatre éléments : le feu ou Jupiter, la terre ou Junon, l'air ou Pluton, l'eau ou Nestis : et deux causes primitives, l'amitié qui unit les éléments, la haine qui les sépare. Partant de ce singulier principe, que le semblable ne peut être connu que par le semblable, il composait l'âme elle-même des quatre éléments qu'elle reconnaît en toutes choses. Il reste de lui des fragments réunis par Sturz, Leips., 1805, 2 vol. in-8, et par Am. Peyron, 1810.

EMPEREUR, du latin *imperator*. Ce titre était décerné dans l'origine par les soldats romains à leur général victorieux ; depuis César, il devint l'attribut de l'autorité souveraine et la qualification du chef de l'état. Jusqu'au partage définitif de l'empire romain, en 396, il n'y avait eu qu'un empereur : mais, depuis cette époque, il y en eut deux, un en Occident et un en Orient. Le titre d'empereur disparut en Occident après la chute d'Augustule (476) ; en Orient, il fut conservé jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), et même après cet événement, il subsista encore quelque temps à Héraclée et à Trébizonde. En 800, Charlemagne reprit le titre d'empereur romain, et il le transmit à ses descendants. Mais, dès 888, lors du démembrement définitif de la monarchie carlovingienne, ce nom d'empereur romain devint synonyme de celui de souverain de l'Allemagne. Napoléon ressuscita un moment en France le titre d'empereur (1804-1814). Aujourd'hui il n'est plus porté en Europe que par les souverains de l'Autriche, de la Russie et quelquefois de la Turquie ; en Amérique, par le souverain du Brésil. En Asie, il y a eu des empereurs du Mogol, et il y a encore des empereurs de la Chine ; en Afrique, on décore parfois du nom d'empereur le souverain du Maroc.

EMPIRE (BAS-) et EMPIRE D'ORIENT. *Voy.* ORIENT.

EMPIRE D'OCCIDENT. *Voy.* ROMAIN (empire).

EMPIRE (SAINT-). *Voy.* ALLEMAGNE.

EMPOLI, *Emporium*, ville de Toscane, sur l'Arno, à 37 kil. E. de Pise ; 3,000 hab. Pavée en dalles.

EMPORIES, *Emporiæ*, du grec *emporion*, c.-à-d. *marché*, auj. *Ampurias*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les *Indigetes*, sur la Méditerranée, était une grande place commerciale : de là son nom. — Ville de Sardaigne, auj. CASTEL-SARDO.

EMPORIES, district de la Byzacène, était renommé par sa prodigieuse fertilité en grains et regardé par les Carthaginois comme le grenier de leur capitale.

EMPUSA, spectre horrible qui, selon les superstitions vulgaires, était envoyé par Hécate aux hommes pour les effrayer et les punir. Il prenait toutes sortes de formes hideuses. *Voy.* LAMIES.

EMS, *Amisus*, riv. d'Allemagne, naît au mont Stapelag, dans les États prussiens (Westphalie) ; traverse la régence de Münster, le Hanovre ; reçoit l'Aa, le Haase et la Leda, et se divise près d'Emden en deux bras, l'Ems oriental et l'Ems occidental ; puis, après avoir mêlé ses eaux à celles du Dollart, se jette dans la mer du Nord. Cours, 290 kil. — L'Ems a donné son nom à trois dép. de l'empire français : l'Ems occidental (ch.-l. Groningue) ; l'Ems oriental (ch.-l. Aurich) ; et l'Ems supérieur (ch.-l. Osnabruck.

EMS, *Embasis*, bourg du duché de Nassau, à 10 kil. N. O. de Nassau ; 1,500 hab. permanents. Eaux thermales célèbres et connues dès l'antiquité. Parmi les établissements de bains on distingue ceux des Princes, du Landgrave, la source des Gamins (*Die Bubenquelle*) et celle de la Pièce-Ronde. — On connaît sous le nom de *punctation d'Ems* la protestation signée à Ems le 25 août 1785 par les archevêques de Mayence, Trèves, Cologne et Saltzbourg contre les empiétements de la cour de Rome. Cette protestation n'eut aucun effet.

ENAMBUC. *Voy.* DENAMBUC.

ENCELADE, géant redoutable, fils du Tartare et de la Terre, est un des géants qui firent la guerre aux dieux de l'Olympe. Jupiter victorieux le couvrit du poids énorme de l'Etna. C'est lui dont l'haleine embrasée, dit Virgile, exhale les feux que lance le volcan : lorsqu'il essaie de se retourner, il fait trembler la Sicile, et une épaisse fumée obscurcit l'air d'alentour. *Voy.* TYPHON.

ENDE, île de la Sonde. *Voy.* FLORES.

ENDEAVOUR, riv. de la Nouv.-Hollande, dans la Nouv.-Galles mérid., tombe dans le Grand-Océan.

ENDEAVOUR (Terre de l'), dans la Nouvelle-Hol-

lande, s'étend depuis la baie de la Trinité jusqu'à la rivière d'Endeavour.

ENDERI, ville de Russie. *Voy.* ANDRÉÉVA.

ENDIAN, ville de Perse (Khousistan), sur le Tab, à 26 kil. du golfe Persique; 3,500 habitants, presque tous Arabes. Commerce avec Bassora.

ENDOR, ville de Palestine (Issachar), près du mont Thabor, et au S. E. de Naïm, était la demeure d'une célèbre pythonisse, qui évoqua devant Saül l'ombre de Samuel avant la bataille de Gelboé.

ENDYMION, berger fabuleux de Carie ou d'Élide, d'une grande beauté, avait été placé dans le ciel par Jupiter, qui ensuite l'en chassa et le condamna à un sommeil perpétuel, parce qu'il avait osé attenter à l'honneur de Junon. Diane s'éprit d'une vive passion pour lui pendant qu'il dormait, et le transporta dans un antre du mont Latmus en Carie, où elle venait souvent le visiter. Il est à croire qu'Endymion cultivait l'astronomie et passait les nuits à suivre le cours de la lune; c'est là ce qui l'aura fait passer pour l'amant de Diane.

ÉNÉE, *Æneas,* prince troyen, fils de Vénus et d'Anchise, épousa Créuse, fille de Priam, et en eut Ascagne. Il se distingua pendant la guerre de Troie, surtout pendant la nuit fatale dans laquelle la ville fut prise (1270). Après le sac de sa patrie, il s'enfuit portant sur ses épaules Anchise, son père, avec ses dieux Pénates, tenant par la main son fils Ascagne, et suivi de Créuse, son épouse, qui se perdit dans une forêt. Il s'embarqua avec un grand nombre de Troyens pour aller former un établissement dans une terre étrangère. Après avoir été longtemps sur les mers le jouet d'affreuses tempêtes, et avoir été jeté sur les côtes de Carthage où, selon Virgile, Didon le retint quelque temps, il aborda enfin en Italie après sept ans de navigation. A Cumes, la Sibylle le conduisit aux enfers, où il visita l'ombre de son père, qui était mort depuis plusieurs années. Arrivé dans le Latium, il fut bien reçu du roi Latinus qui lui offrit la main de sa fille Lavinie. Mais Turnus, roi des Rutules, à qui la princesse avait été fiancée, lui déclara la guerre. Après des succès divers, le roi des Rutules fut vaincu et tué par Enée dans un combat singulier. Le vainqueur épousa Lavinie, bâtit en son honneur la ville de Lavinium, et régna plusieurs années sur le Latium (vers 1250). Il eut de Lavinie un fils nommé Sylvius. — Virgile a fait d'Enée le héros de son *Énéide*, et lui a donné une piété sans égale. Il est inutile de dire que rien n'est moins certain que les aventures d'Enée, de même que son établissement en Italie.

ÉNÉE *le Tacticien*, l'un des plus anciens auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, vivait dans le IVe siècle av. J.-C., vers l'an 336; ses ouvrages sont perdus. Casaubon a publié sous le nom de cet écrivain un traité *De toleranda obsidione*, grec et latin, 1609, traduit en français par Beausobre, 1757. C'est un abrégé de l'ouvrage d'Enée fait par Cinéas.

ÉNÉE de Gaza, philosophe platonicien du Ve siècle, disciple d'Hiéroclès, était chrétien. Il écrivit, sous le titre de *Théophraste*, un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, Zurich, 1560, qui fut traduit en latin par Ambroise-le-Camaldule dès 1516.

ÉNÉE (Sylvius), pape. *Voy.* PIE II.

ENERVES DE JUMIÉGES (les). *Voy.* JUMIÉGES.

ÉNÉSIDÈME. *Voy.* ÆNÉSIDÈME.

ENFERS, *Inferni loci*, lieux souterrains où, selon les anciens, se rendaient les âmes des morts; ils avaient Pluton pour dieu et pour roi. L'Enfer était arrosé par 5 fleuves, l'Achéron, le Cocyte, le Styx, le Phlégéthon et le Léthé. Après avoir passé l'Achéron, on subissait le jugement, et l'on était envoyé soit dans le Tartare, séjour des méchants, qu'entourait le Styx, soit dans les Champs-Elysées, séjour heureux des justes, qu'arrosait le Léthé. Les poëtes plaçaient généralement l'entrée des Enfers près du marais d'Achérusie en Epire, ou de l'Averne en Italie. Selon la Fable, plusieurs héros descendirent aux Enfers et purent néanmoins revenir sur la terre : tels sont Hercule, Thésée, Orphée, Enée, etc.

ENFIELD, ville d'Angleterre (Middlesex), à 14 kil. N. E. de Londres; 9,000 hab. Ruines d'un palais d'Edouard VI. — Ville des Etats-Unis (Connecticut), à 22 kil. N. d'Hartford.

ENFIELD (Guillaume), ecclésiastique anglais, né à Sudbury en 1741, ministre et professeur de belles-lettres à Wanington (Lancaster), mort à Norwich en 1797, a publié un grand nombre d'ouvrages pour l'instruction de la jeunesse; les principaux sont *the Speaker* (l'orateur), 1775, choix de morceaux oratoires pour les écoles; *Sermons biographiques*, ou *Suite de discours sur les principaux personnages de l'Écriture sainte*, 1777; *Histoire de la philosophie*, extraite de Brucker, 1790.

ENGADDI ou **HAZEZON THAMAR**, ville de Palestine (tribu de Juda), à l'embouchure du Jourdain dans le lac Asphaltite.

ENGADINE (c.-à-d. *qui est à la tête de l'Inn*), vallée de Suisse, dans le canton des Grisons, formée au N. O. par les Alpes Lépontiennes, et au S. E. par les Alpes Rhétiques; elle est traversée par l'Inn dans toute sa longueur, qui est de 80 kil. environ; 9,000 hab. Glaciers, forêts de pins; orge. Emigrations. — Cette vallée se divise en Haute et Basse-Engadine. Au XIIe siècle, elle appartenait à l'évêque de Coire; du XIIIe jusqu'au XIVe, la B.-Engadine fit partie du Tyrol. Les Autrichiens en brûlèrent tous les villages en 1621. De 1799 à 1801, il s'y livra plusieurs combats entre les Français et les Autrichiens.

ENGEL (J.-J.), né en 1741, dans le duché de Mecklembourg, mort en 1802, enseigna pendant 20 ans la morale et les belles-lettres à Berlin (1776-1787), fut chargé de l'éducation du prince de Prusse (Frédéric-Guillaume III), puis fut nommé directeur du théâtre de Berlin, 1787. On a de lui une *Théorie de la mimique*, 1785, ouvrage estimé, traduit en français par Jansen, 1788; quelques comédies, le roman de *Lorenz Starck*, et des mélanges. Ses œuvres ont été publiées à Berlin, 1801-16, 12 vol. in-8.

ENGELBERG, ville de Suisse (Unterwald), sur l'Aa, à 15 kil. S. de Stantz; 1,900 hab. Abbaye de Bénédictins, fondée au XIe siècle par un seigneur de Soldenbüren.

ENGER, ville des États prussiens (Saxe), à 28 kil. S. O. de Minden; 1,400 hab. Résidence de Witikind, auquel l'empereur Charles IV fit ériger en 1377 un mausolée qui fut transporté à Herford en 1414.

ENGHIEN, *Angia*, ville de Belgique (Hainaut), à 27 kil. N. E. de Mons; 3,500 hab. Dentelles, toiles, cotonnades. — Cette ville appartint d'abord à la maison de Luxembourg; elle passa dans celle de Bourbon (1485) par le mariage de Marie de Luxembourg avec François de Bourbon, comte de Vendôme, aïeul de Henri IV. Celui-ci vendit la ville d'Enghien, en 1607, à Charles de Ligne, comte d'Aremberg. Cependant le titre d'Enghien resta en France : Louis de Bourbon, premier prince de Condé, second fils de François de Bourbon, voulant partager avec son frère aîné le titre de baron d'Enghien, en fit transporter le nom à Nogent-le-Rotrou; Henri II de Condé, son petit-fils, transporta ce même nom à la ville d'Issoudun, et depuis il fut transféré une troisième fois au duché-pairie de Montmorency, qui porta depuis le nom de duché d'Enghien. Les fils aînés des princes de Condé portaient le titre de duc d'Enghien du vivant de leur père.

ENGHIEN-LES-BAINS ou ENGHIEN-MONTMORENCY, bourg de France (Seine-et-Oise). *Voy.* MONTMORENCY.

ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri DE BOURBON, duc d'), le dernier des Condés, né à Chantilly en

1772, était fils de Henri-Louis-Joseph, duc de Bourbon, et de Louise-Thérèse d'Orléans. Il suivit le prince de Condé, son grand-père, dans l'émigration, fut chargé d'un commandement de cavalerie dans l'armée dite de Condé, et déploya la plus grande valeur dans tous les combats qui furent livrés contre les troupes républicaines. L'armée de Condé ayant été licenciée en 1801, le duc d'Enghien se retira à Ettenheim, dans le grand-duché de Bade, où habitait la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, qu'il aimait. Soupçonné de conspirer contre le gouvernement français, il fut arrêté dans cette retraite par l'ordre de Bonaparte, quoiqu'il fût en pays neutre et en pleine paix ; conduit presque aussitôt au château de Vincennes, il y fut jugé par une commission militaire, condamné comme ayant entretenu des relations secrètes avec des royalistes en France, et fusillé la nuit même de son arrivée (21 mars 1804). Cette exécution est un des actes qui souillent la vie de Napoléon.

ENGINA ou ENGIA, *Égine* des anciens, île de l'état de Grèce, dans le golfe d'Egine : 13 kil. sur 10; 4,000 hab. Ch.-l., Engina. *Voy.* ÉGINE.

ENGINA (golfe d'), ou golfe d'ATHÈNES, *Saronicus sinus*, golfe de l'Archipel, entre les côtes d'Attique et d'Argolide ; 80 kil. de profondeur. Plusieurs îles, notamment Engina et Colouri.

ENGORNOU, ville de l'état de Bournou, dans la Nigritie centrale, à 23 kil. S. E. de Kouka : la plus grande et la plus peuplée du royaume ; 30,000 hab. Grands marchés.

ENGOYO, état de la Guinée (Nigritie méridionale), entre l'Océan à l'O., et le Congo au N. et au S. ; 200 kil. sur 458. Ch.-l., Cabinda. Tabac, maïs, coton, canne à sucre.

ENGUERA, ville d'Espagne (Valence), à 16 kil. N. O. de San-Felipe ; 5,000 hab. Draps, lainages.

ENGUERRAND DE COUCY, etc. *Voy.* COUCY, MARIGNY, MONSTRELET, etc.

ENGUINEGATTE. *Voy.* GUINEGATE.

ENIANES, *Ænianes*, petite peuplade grecque qui habita successivement la Perrhébie orient., dans l'Epire mérid.; la Thessalie, près de la Locride Epicnémidienne, et les côtes du golfe Maliaque. On les trouve dans l'histoire depuis la guerre de Troie jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre. Ils avaient voix au conseil des Amphictyons.

ENINGIA, le même mot que *Fenningia* ou *Finnonia*, nom latin de la FINLANDE.

ENIOUSSES, peuple indigène de l'Amérique du Nord, fait partie de la grande famille des Esquimaux. *Voy.* ESQUIMAUX.

ENIPÉE, *Enipeus*, nom commun à diverses riv. de Grèce, dont une en Élide, deux en Thessalie, etc. De celles-ci l'une (auj. *Carissa*) coulait à Pharsale, l'autre passait à 6 kil. de Dium. L'Enipée d'Elide est fameux dans la mythologie, comme l'amant de Tyro, fille de Salmonée.

ENISCORTHY, ville d'Irlande. *Voy.* ENNISCORTHY.

ENKHUYSEN, *Enchusa*, ville murée de Hollande (Nord-Hollande), à 46 kil. N. E. d'Amsterdam; 7,000 hab. Port sur le Zuyderzée (à demi comblé par le sable); digues ; ancien hôtel de l'amirauté ; hôtel de la monnaie ; hôtel des Indes orientales et occidentales. Chantiers de construction, fonderies de cloches. Armements pour la pêche du hareng et de la morue.

ENNA, auj. *Castrogiovanni*, ville de la Sicile ancienne, au centre de l'île, suivant les anciens, sur le fleu Himère, est célèbre dans la mythologie, comme étant le lieu près duquel fut enlevée Proserpine. C'est dans Enna et Agrigente que commença la première guerre des esclaves (138 ans avant J.-C.) ; Tauroménium, Enna furent les plus fortes places des insurgés ; Enna fut prise la dernière, en 132. Les environs d'Enna étaient très fertiles.

ENNEZAT, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), sur la riv. d'Eubenne, à 9 kil. E. de Riom ; 2,500 hab.

ENNIS ou CLARE, ville d'Irlande (province de Munster), capitale du comté de Clare, sur le Fergus, à 31 kil. N. O. de Limerick ; 7,000 hab. Commerce actif.

ENNISCORTHY, ville d'Irlande, dans le comté de Wexford, à 16 kil. N. O. de Wexford. Théâtre d'une insurrection qui éclata en 1798 contre le gouvernement anglais.

ENNISKILLEN, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Fermanagh, à 137 kil. N. O. de Dublin ; 3,500 habitants.

ENNIUS (QUINTUS), ancien poëte latin, né à Rudies en Calabre 240 ans avant J.-C., mort vers 169 avant J.-C., suivit d'abord la carrière militaire ; il fut amené à Rome par Caton-l'Ancien, qui avait remarqué son mérite, et il y devint l'ami de Scipion. Il enseigna les lettres grecques et latines et composa des comédies, des tragédies, des satires, et un poëme célèbre intitulé : les *Annales de la république*, en 18 chants. Bien que son style se sentît de la rudesse qu'avait encore la langue dans le siècle où il vivait, il renfermait un grand nombre de beautés. Virgile lui faisait de fréquents emprunts, et disait qu'il tirait des perles du fumier d'Ennius. Les fragments qui restent de lui se trouvent dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, dans le *Théâtre des Latins*, publiés par Levée. Les fragments des *Annales* ont été publiés à part en 1826 à Leipsick.

ENNODIUS MAGNUS, écrivain ecclésiastique latin, d'une famille illustre d'Italie, né vers 473, mort en 521, fut consul en 511, puis renonça aux dignités civiles pour entrer dans le clergé, et devint évêque de Pavie. Ses principaux ouvrages sont : un *Panégyrique de Théodoric* ; la *Vie de saint Epiphane*, celle *de saint Antoine*. Ils ont été publiés par Sirmond, 1612.

ENO, *Ænos*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 58 kil. N. O. de Gallipoli, sur le golfe d'Enos ; 7,000 hab. Port sûr et commode. Commerce en laines, coton, soie, cuirs, cire, safran, etc.

ENOCH ou HÉNOCH, fils de Caïn, bâtit la première ville et la nomma Enochie. Il était né vers l'an 3759 av. J.-C. — Un autre Enoch, patriarche, fils de Jared et père de Mathusalem, naquit vers l'an 3378 av. J.-C., vécut 365 ans, et fut enlevé au ciel, suivant la Bible. Il existe dans la Bible sous le nom d'*Hénoch*, un recueil de prophéties apocryphes; il ne faut pas le confondre avec l'ouvr. intit. *Hénoch* ou *de l'Amitié* (trad. par Pichard, 1838), et qui est du XII° s.

ENOPÉE, nom primitif de l'île d'Egine. *Voy.* EGINE.

ENOSIS, auj. *Santo-Antioco*, petite île de la Méditerranée, près de la côte S. O. de la Sardaigne.

ENOTRIE. *Voy.* ŒNOTRIE.

ENS, *Anisus*, riv. des États autrichiens, prend sa source dans la Haute-Autriche (cercle de Saltzbourg), passe d'abord à Rastadt, arrose en partie le duché de Styrie, rentre dans la Haute-Autriche, passe à Steyer et à Ens, et se jette dans le Danube après 250 kil. de cours environ. Elle reçoit la Salza et la Steyer. Cette rivière sert de limite aux deux grandes divisions de l'Autriche propre, la Haute et la Basse-Autriche, dites aussi *Pays au-dessus* et *Pays au-dessous de l'Ens*. Avant 1801, la Basse-Autriche, portion de l'archiduché d'Autriche, se divisait aussi en pays au-dessus et au-dessous de l'Ens. *Voy.* AUTRICHE PROPRE.

ENS, *Anisia*, *Anasum*, ou *Ensium civitas*, ville de l'Autriche propre (Haute-Autriche), dans le cercle de Traun, à 19 kil. N. de Steyer; 4,000 hab. Fabriques de toiles, de cotonnerie et de rubans. — Cette ville est très ancienne : elle existait déjà du temps des Romains et fut rebâtie au X° siècle sous le nom d'*Ensburg* (bourg de l'Ens).

ENSENADA (Zénon-Silva, marquis de LA), né à

Seca près de Valladolid, 1690, mort en 1772, fut porté par son seul mérite aux plus hauts emplois, et gagna la confiance de Ferdinand VI, qui le nomma ministre des finances. Il sut, par une sage administration, rétablir les finances épuisées et faire fleurir le commerce et les colonies. A l'avénement de Charles III, il devint victime de cabales de cour et fut destitué, 1759.

ENSISHEIM, *Urunca*, ville de France, ch.-l. de canton (H.-Rhin), à 23 kil. S. de Colmar, sur l'Ill; 2,734 hab. Ancien collége des Jésuites, qui sert auj. de maison de détention. Hôtel-de-ville. Calicots, chapeaux de paille. — Cette ville était jadis le ch.-l. de l'Alsace autrichienne, du Brisgau, de la Forêt-Noire et des villes forestières; le conseil souverain d'Alsace y a siégé de 1659 à 1674. Elle fut prise et reprise par les Suédois, les Impériaux et les Français pendant la guerre de Trente-Ans. Elle fut cédée à la France par la paix de Münster (1648).

ENTELLE, athlète. *Voy.* DARÈS.

ENTIUS. *Voy.* ENZO.

ENTRAIGUES, *Interaquæ*, village du dép. de l'Isère, jadis ch.-l. de cant., à 37 kil. S. E. de Grenoble; 900 hab.

ENTRAIGUES, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 21 kil. N. O. d'Espalion; 1,800 hab.

ENTRAIGUES (Catherine-Henriette DE BALZAC D'), marquise de Verneuil, fille de François d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, et de Marie Touchet, qui avait été maîtresse de Charles IX, inspira une vive passion à Henri IV, qui alla jusqu'à lui donner par écrit une promesse de mariage. Elle manifesta un vif ressentiment lors du mariage de Henri avec Marie de Médicis. Le roi pour la calmer lui fit don du marquisat de Verneuil; néanmoins elle entra quelque temps après dans une conspiration dont son père et son frère, le comte d'Auvergne, furent les principaux agents. Tous deux furent condamnés à mort; mais Mlle d'Entraigues obtint leur grâce. Elle se retira alors de la cour et mourut en 1633, à 50 ans.

ENTRAYGUES. *Voy.* ENTRAIGUES.

ENTRECASTEAUX, bourg du départ. du Var, à 59 kil. N. E. de Brignolles; 2,000 hab.

ENTRECASTEAUX (canal d'), détroit de l'Australie, sépare l'île de Bruni de la côte S. E. de la Tasmanie. Il est ainsi appelé du navigateur de même nom qui l'explora le premier.

ENTRECASTEAUX (Joseph-Antoine BRUNI D'), né à Aix en 1740, fils d'un président du parlement de Provence, entra de bonne heure dans la marine royale, et devint en 1785 commandant des forces navales dans l'Inde. En 1791, il fut chargé d'aller avec deux frégates à la recherche de Lapeyrouse, et en outre de parcourir les côtes que ce brave et malheureux navigateur avait encore à explorer. D'Entrecasteaux, malgré son zèle, ne put remplir que la seconde partie de ses instructions; il reconnut la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, de l'île de Bougainville, et près de 1,300 kil. de côtes dans la partie sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, et explora sur les côtes de la Tasmanie une suite de points auxquels il laissa son nom. Il mourut en mer (1793) près de l'île de Java. L'expédition fut alors dirigée par M. de Rossel, capitaine, qui en a publié une relation fort intéressante, Paris, 1808, 2 vol. in-4.

ENTRE-DEUX-MERS (pays d'), subdivision du Bordelais (en Guyenne), entre la Gironde et la Dordogne, ainsi nommée parce que la marée remonte très haut dans l'une et l'autre rivière. Places principales: Créon, Artigues, etc.

ENTRE-DOURO-E-MINHO, en latin mod. *Portugallia interamnensis*, prov. du Portugal, à l'angle N. O., bornée au N. par le Minho qui la sépare de la Galice, et au S. par le Douro qui la sépare de la Beira, à l'E. par le Tras-os-Montes et à l'O. par l'Atlantique; 133 kil. sur 62; 900,000 hab. Ch.-l., Braga. Climat délicieux, grande fertilité; gros et petit bétail. Industrie. Grand commerce de vins, fruits, etc.

ENTRE-RIOS (c.-à-d. *entre rivières*), état de l'Amérique méridionale, fait partie de la Confédération du Rio-de-la-Plata. Il est situé entre l'état de Corrientes au N., la république de l'Uruguay à l'E., l'état de Buénos-Ayres au S., celui de Santa-Fé à l'O. Environ 60,000 hab. Son chef-lieu actuel est Baxada; auparavant c'était Santa-Fé, qui est auj. chef-lieu d'un état particulier. Il est formé de l'ancien vice-royaume d'Entre-Rios et doit son nom à sa position entre les deux rivières de l'Uruguay et de Parana qui forment les frontières orientale et occidentale. Du reste, ses limites sont peu déterminées et sont exposées à de continuelles variations.

ENTREVAUX, *Intervalles*, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 26 kil. N. de Castellane; 1,400 hab. Jadis évêché

ENVERMEU, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 14 kil. de Dieppe; 1,000 hab.

ENYED (NAGY-). *Strassburg* en allemand, ville de Transylvanie, à 26 kil. N. E. de Karlsburg; 6,000 hab.

ENZERSDORF, ville murée d'Autriche, à 13 kil. E. de Vienne, sur le Danube, rive gauche, en face de l'île Lobau; 800 hab. Elle fut brûlée le 5 juillet 1809 (1er jour de la bataille de Wagram). — On l'appelle souvent Stædel-Enzersdorf pour la distinguer d'Enzersdorf-im-Langenthal, située à peu de distance de la première, et à 10 kil. S. de Laa.

ENZO ou ENTIUS (HANS dit), bâtard de l'emp. Frédéric II, fut nommé par lui roi de Sardaigne, après avoir épousé la veuve d'Ubaldo Visconti, qui possédait la plus grande partie de l'île. Enzo se signala dans les guerres que son père eut à soutenir contre l'Église, et conquit une partie du Milanais avec l'aide des Gibelins; mais il fut fait prisonnier par les Bolonais à la bataille de Fossalto, 1247. Il mourut en prison au bout de 22 ans de captivité, à 47 ans.

EOLE, *Æolus*, fils de Jupiter et de Mélanippe, était le dieu des vents. Il régnait sur les îles appelées Vulcanies, et depuis Eoliennes (*Voy.* ce mot). Lorsque les vents jetèrent Ulysse dans les états d'Eole, ce dieu l'accueillit favorablement, et lui fit présent d'outres qui renfermaient les Vents contraires à sa navigation. Les compagnons d'Ulysse, cédant à leur curiosité, ouvrirent ces outres; mais les Vents s'en échappèrent aussitôt, et causèrent une tempête furieuse qui fit périr tous les vaisseaux d'Ulysse.

EOLE, *Æolus*, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion, vivait vers le XVIe siècle av. J.-C., et a donné son nom aux Eoliens.

EOLIDE ou EOLIE, partie de la côte occidentale de l'Asie-Mineure colonisée par les Eoliens, comprenait tout le littoral de la Mysie, depuis la ville de Cyzique jusqu'au fleuve Caïcus. Sur le continent, on comptait onze villes principales appartenant aux Eoliens: la plus importante était Cume ou Cyme. L'île de Lesbos était aussi peuplée de colonies éoliennes. — On donnait le nom de *mer d'Eolie* à la partie de la mer Egée comprise entre les embouchures des fleuves Caïcus et Hermus.

EOLIENNES (îles), dites aussi VULCANIENNES ou HÉPHESTIADES et même LIPARIENNES, sont les 7 îles Lipari, autrefois nommées Lipara, Phénicade, Ericode, Hiéra, Evonyme, Strongyle, Didyme. Elles sont situées au N. E. de la Sicile. *Voy.* LIPARI.

EOLIENS, peuple grec, formait une des grandes divisions de la race hellénique et tirait son nom d'*Æolus*, petit-fils de Deucalion, dont il était issu. Les Eoliens habitèrent d'abord le nord de la Thessalie, puis, se répandant de proche en proche, ils pénétrèrent jusque dans le Péloponèse. Enfin, 1124

av. J.-C., les Eoliens quittèrent la Grèce et vinrent s'établir dans la partie nord-ouest de l'Asie Mineure qui prit d'eux le nom d'Eolide. Le dialecte que parlaient les Eoliens est celui qui s'écarte le moins de la langue primitive: aussi a-t-il beaucoup d'affinité avec le latin; il diffère peu du dialecte dorien, et ce qui le distingue surtout, c'est l'aspiration des voyelles initiales figurée par le digamma dit *éolique* (F). Alcée, Sapho et Corinne ont écrit dans le dialecte éolien.

EON DE BEAUMONT (le chevalier), personnage que l'ambiguité de son sexe a rendu célèbre, né en 1728 à Tonnerre, était fils d'un conseiller au parlement. Il portait une jolie figure et n'avait pas de barbe, ce qui lui donnait la facilité de se faire passer pour femme. Chargé par Louis XV d'une mission secrète en Russie auprès de l'impératrice Elisabeth, il se présenta avec le vêtement féminin, réussit à l'aide de son déguisement à voir l'impératrice en secret, gagna sa faveur, et opéra ainsi un utile rapprochement entre la Russie et la France (1756). Ayant repris ensuite les habits de son sexe, il servit avec distinction pendant la guerre de Sept-Ans. A la paix il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais et eut part au traité de 1763. Des démêlés qu'il eut avec le successeur du duc de Nivernais, le comte de Guerchy, lui firent perdre son titre; il resta néanmoins à Londres où il publia des *Mémoires* contre le comte de Guerchy qui le firent condamner comme calomniateur par le jury. Il eut dans cette ville, toujours en prenant l'habit féminin, plusieurs aventures scandaleuses. Il revint en France en 1777, mais le roi lui imposa l'obligation de prendre et de conserver jusqu'à la mort les habits de femme. On prétend que cette métamorphose était commandée par la nécessité de voiler certaines intrigues amoureuses dans lesquelles se trouvaient compromis de grands personnages, et même la reine d'Angleterre Charlotte. Il émigra en 1790 et mourut en 1810 à Londres. L'autopsie a prouvé qu'il était du sexe masculin. On a publié à Londres en 1775 les *Loisirs du chevalier d'Eon*, 13 vol. in-8, qui renferment, outre ses différends avec M. de Guerchy, un grand nombre d'ouvrages de politique et d'économie financière. M. de la Fortelle a donné en 1779 la *Vie militaire, politique et privée de demoiselle Eon, chevalier*, etc. M. Gaillardet a fait paraître en 1836 les *Mémoires du chevalier d'Eon, publiés sur les papiers fournis par sa famille*, 2 vol. in-8.

EONS, êtres intermédiaires imaginés par les Gnostiques pour remplir la distance qu'ils disaient exister entre le Dieu suprême et le Jéhovah des Juifs (dont ils faisaient une divinité secondaire), entre le Père et le Fils ou Christ, et enfin entre ce dernier et les hommes. Ces êtres purement spirituels n'étaient autre chose que des abstractions réalisées: c'étaient la *Sagesse*, la *Foi*, la *Prudence*, etc. Ils étaient appelés *Eons* (du mot grec *aion*, *ævum*, temps), parce que leur existence, sans être éternelle, était supposée d'une durée considérable. Leur nombre était indéfini; mais ils pouvaient se grouper en différentes espèces; Basilides en comptait 365, Valentin n'en admettait que 30.

EOUA ou MIDDELBURG, une des îles Tonga, dans le Grand-Océan équinoxial, par 177° 21' long. E., 21° 24' lat. S.; 47 kil. de tour. Cannes à sucre, bananes. Elle fut découverte en 1643 par Tasman.

ÉPACTE (du grec *épactai émérai, jours intercalés*), nombre qui indique combien il faut ajouter à l'année lunaire pour l'égaler à l'année solaire. La différence entre ces deux années étant d'environ 11 jours, l'épacte augmente chaque année de 11 jours, jusqu'à ce qu'elle dépasse 29; quand elle a atteint ce nombre, on suppose un nouveau mois lunaire intercalé.

EPAGNE, ville du dép. de l'Eure, à 10 kil. S. de Pont-Audemer; 2,300 hab.

EPAMINONDAS, célèbre général thébain, s'était d'abord appliqué à l'étude des lettres et de la philosophie. S'étant lié avec Pélopidas, il l'aida à chasser de Thèbes les Lacédémoniens qui s'étaient emparés de la ville par trahison. Nommé général dans la guerre qui s'alluma entre sa patrie et les Lacédémoniens, il gagna sur ceux-ci la célèbre bataille de Leuctres (l'an 371 av. J.-C.), où périt Cléombrote, roi de Sparte; quatre fois il envahit la Laconie, releva Messène et fonda Mégalopolis en Arcadie, opposant ainsi une barrière à l'ambition de Sparte; mais il se vit près d'être condamné à mort pour avoir excédé de quatre mois la durée de son commandement. Cependant, il fut quelque temps après replacé à la tête des armées thébaines, obtint plusieurs avantages en Thessalie sur Alexandre de Phères, fit de nouveau la guerre aux Lacédémoniens, et remporta sur eux la célèbre victoire de Mantinée, l'an 363 av. J.-C. Il reçut dans le combat une blessure mortelle; mais apprenant que l'ennemi était en déroute: « J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs sans avoir été vaincu. » En même temps il expira. Epaminondas donna l'exemple de toutes les vertus; il n'avait pas moins de frugalité et de désintéressement que de génie et de courage.

EPAPHRODITE, affranchi et secrétaire de Néron, fut condamné à mort par Domitien pour avoir aidé son maître à se donner la mort. Epictète avait été son esclave.

EPAPHUS, fils de Jupiter et d'Io, fut enlevé après sa naissance par la jalouse Junon, et livré aux Curètes; mais Jupiter irrité les tua. Epaphus eut un jour querelle avec Phaéton, et prétendit qu'il n'était point fils du Soleil, comme Clymène sa mère s'en vantait: ce fut là l'origine du malheur de Phaéton (*Voy.* PHAÉTON).—Hérodote (II, 153) dit qu'Epaphus fut roi d'Egypte, et qu'il fonda la ville de Memphis. On le confond parfois avec le dieu Apis.

ÉPÉE (abbé DE L'). *Voy.* L'ÉPÉE.

EPÉENS, nom que l'on donne quelquefois aux habitants de l'Elide. *Voy.* EPÉUS.

EPERIES, ville des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comté de Saros, à 230 kil. N. E. de Bude; 9,000 hab.; 2 évêchés, l'un grec, l'autre catholique. Cathédrale, hôtel-de-ville. Draps, toiles, raffineries de sucre, etc. Eaux minérales.

EPERNAY, *Asprencia* ou *Sparnacum*, ch.-l. d'arr. (Marne), sur la Marne, à 31 kil. N. O. de Châlons, et à 138 kil. E. de Paris; 5,457 hab. Grand commerce de vins de Champagne. Elle fut prise sur les Ligueurs en 1592 par Henri IV; le maréchal de Biron fut tué à ce siége. — L'arr. d'Epernay a 9 cantons (Anglure, Avize, Dormans, Esternay, La Fère-Champenoise, Montmirail, Montmort, Sézanne, plus Epernay). 210 communes et 86,452 hab.

EPERNON, *Sparno*, ville du dép. d'Eure-et-Loir, à 24 kil. N. E. de Chartres et 8 kil. de Maintenon; 1,600 hab. Hugues Capet y fit bâtir un château que les Anglais détruisirent sous le règne de Charles VI. La ville d'Epernon était le titre d'une baronie qui fut érigée en duché par Henri III en faveur de Jean-Louis Nogaret de la Valette (*Voy.* ci-après l'art. historique). Le titre de duc d'Epernon, après avoir été porté quelque temps par les descendants directs de Jean-Louis, passa aux fils d'Hélène, sa sœur, et s'éteignit de bonne heure en la personne de Mlle d'Epernon, fille du dernier gouverneur de la Guyenne. — Plusieurs membres de la famille d'Epernon ont aussi porté le titre de *Captal*, comme gouverneurs de la Guyenne.

ÉPERNON (J.-L. DE NOGARET DE LA VALETTE duc d'), un des mignons de Henri III, né en 1554, d'une famille noble du Languedoc, mort en 1642, fut comblé de faveurs pour prix de ses indignes complai-

sances, fut créé duc et pair, gouverneur de Metz, du Boulonnais et de la Normandie (1581-84), et devint amiral de France en 1587. Il fut un des derniers à reconnaître Henri IV; il obtint cependant de ce prince le gouvernement de la Provence, et finit par gagner toute sa confiance. Il se trouvait dans le carrosse du roi quand ce prince fut assassiné; on l'accusa de complicité, mais l'affaire fut étouffée. Il fit donner la régence à Marie de Médicis et jouit auprès d'elle d'un grand crédit; mais Richelieu le fit disgracier par Louis XIII. On lui donna, pour l'éloigner, le gouvernement de la Guyenne. Partout le duc d'Épernon se rendit odieux par sa hauteur et sa violence. — Il laissa trois fils: l'aîné mourut jeune; le second, Bernard de Foix et de la Valette, succéda à son père dans le titre de duc, ainsi que dans le gouvernement de la Guyenne, et mourut en 1660; le troisième, Louis de Nogaret de la Valette, embrassa l'état ecclésiastique; il est connu sous le nom de cardinal de la Valette (*Voy.* LA VALETTE).

EPERONS (journée des). On a donné ce nom à deux batailles funestes aux Français: celle de Courtray, en 1303, où les chevaliers français tués dans l'action laissèrent sur le champ de bataille plus de 4,000 éperons; et celle de Guinegate, en 1513, où l'on fit plus usage des éperons que de l'épée.

EPEUS, fils d'Endymion et d'Hyperimné, régna sur les Éléens qui prirent de lui le nom d'Épéens.

EPÉUS, fils de Panopée, est célèbre pour avoir construit le cheval de Troie. Il fonda Métaponte.

ÉPHÈSE, auj. *Aïa-solouk*, ville de l'Asie-Mineure, sur la côte occidentale, et la principale de la Confédération ionienne, est surtout célèbre par un magnifique temple de Diane. Ce temple fut incendié par Érostrate le jour de la naissance d'Alexandre (356 av. J.-C.); mais il fut rebâti depuis avec plus de magnificence encore. On croit que le second temple fut détruit sous Constantin. — Éphèse fut fondée par les Cariens. Les Ioniens s'en emparèrent sous la conduite d'Androclès, fils de Codrus. Dans la suite, elle fut prise plusieurs fois et souvent soumise; mais elle recouvra toujours son indépendance. Vers la fin de la guerre du Péloponèse, Lysandre y avait établi son quartier général et comptait en faire le centre de sa domination particulière. Les philosophes Héraclite, Hermodore, le poëte Hipponax, les peintres Apelles et Parrhasius y naquirent. Le christianisme y établit une de ses premières églises, qui fut longtemps dirigée par saint Jean l'Évangéliste (on fait même dériver le nom moderne *Aia-solouk* des mots grecs *agios theologos*, c.-à-d. *le saint théologien*, nom que l'on donnait à saint Jean). C'est à Éphèse que fut réuni en 431 le troisième concile œcuménique qui anathématisa le nestorianisme. En 449, il s'y tint un autre concile soi-disant œcuménique, mais flétri depuis par le nom de *brigandage d'Éphèse*, à cause des violences qui s'y commirent: ce concile se déclara pour l'eutychianisme ou doctrine des Monophysites: mais deux ans plus tard, le concile de Chalcédoine condamna cette doctrine et rétablit le dogme orthodoxe.

ÉPHESTION. *Voy.* HÉPHESTION.

EPHIALTES, géant, fils de Neptune et d'Iphimédie. *Voy.* ALOÏDES. — Les Latins donnaient aussi ce nom à des songes malfaisants qu'on appelait plus ordinairement *incubes*.

EPHORE, orateur et historien grec (363-300 av. J.-C.), natif de Cume en Éolie, disciple d'Isocrate et rival de Théopompe, avait composé une *Histoire du Péloponèse* qui comprenait les temps écoulés depuis la conquête des Héraclides (1104 av. J.-C.) jusqu'à la 20e année du règne de Philippe (340 av. J.-C.). M. Marx a publié les fragments qui nous restent de cet historien, Heidelberg, 1825: Creuzer en a donné une nouvelle édition, Carlsruhe, 1835.

EPHORES, c.-à-d. *inspecteurs*, magistrats de Lacédémone, au nombre de cinq, furent créés pour contrebalancer l'autorité des rois; ils pouvaient les mettre à l'amende, les arrêter, les déposer et les faire mettre à mort. De plus, ils convoquaient, prorogeaient et dissolvaient à leur gré les assemblées du sénat, disposaient du trésor, envoyaient des armées en campagne. Mais leurs décisions devaient être rendues à l'unanimité, l'opposition d'un seul neutralisait la volonté des quatre autres. Cette magistrature fut instituée par Lycurgue, l'an 884 av. J.-C.; mais elle n'eut d'abord qu'un pouvoir très limité. C'est au temps de la guerre du Péloponèse que son influence fut le plus redoutable.

ÉPHRAIM, 2e fils de Joseph et frère de Manassé, fut le chef d'une des douze tribus. Sa postérité forma une tribu qui habita dans la Palestine entre le Jourdain à l'E., la Méditerranée à l'O., les tribus de Dan et de Benjamin au S., et la demi-tribu occidentale de Manassé au N. Avant l'arrivée des Hébreux cette partie de la Palestine était habitée par les Phéréséens.

EPHRATA, premier nom de Bethléem.

EPHREM (saint), père de l'église syriaque, né à Nisibis en Mésopotamie vers 320, mort en 379, embrassa l'état monastique et se retira dans le voisinage d'Edesse. Il se lia avec saint Basile, fit un grand nombre de conversions, et combattit les hérésies de Bardesane, Marcion, Manès. On a de lui, outre ses écrits contre les hérétiques, des *Commentaires sur le Testament*, et des poésies sacrées. Ses ouvrages sont écrits les uns en syriaque, les autres en grec. Ils ont été publiés par Gerhard Vossius en 3 vol. in-fol.; par Assemani, Rome, 1589-97, 6 vol. in-fol., réimprimés en 1736. On a donné récemment une traduction française des ouvrages grecs de saint Ephrem, Paris, 1840.

EPHTALITES (HUNS). *Voy.* HUNS.

EPHYRE, ancien nom de Corinthe. *Voy.* CORINTHE.

ÉPICHARIS, courtisane romaine, entra dans la conspiration de Pison contre Néron. Ayant été prise, elle refusa, même au milieu des tortures, de nommer ses complices. Enfin, craignant de laisser échapper son secret au milieu des tourments, elle s'étrangla avec sa ceinture.

ÉPICHARME, poëte et philosophe pythagoricien, né dans l'île de Cos, vint fort jeune à Syracuse, fleurit sous Hiéron I vers l'an 450 av. J.-C., et mourut âgé de 75 ans selon les uns, ou de 99 selon d'autres. On le regarde comme l'inventeur de la comédie. Il ne nous reste rien de ses ouvrages. Plaute paraît l'avoir souvent imité.

ÉPICNÉMIDIENS (LOCRIENS). *Voy.* LOCRIDE.

EPICTÈTE, philosophe stoïcien, né à Hiérapolis en Phrygie, fut d'abord esclave à Rome et eut pour maître Épaphrodite, affranchi de Néron. Exilé par Domitien lorsque cet empereur chassa de la ville tous les philosophes, vers l'an 90 de J.-C., il se retira à Nicopolis en Épire. Il revint dans la suite à Rome, et s'y concilia l'estime d'Adrien et de Marc-Aurèle. Ce philosophe était d'une patience inaltérable; un jour son maître Epaphrodite lui ayant cassé la jambe en le frappant, il se contenta de lui dire: « Je vous avais bien prédit que vous me la casseriez. » Il ne reste aucun ouvrage écrit par Epictète lui-même; mais l'historien Arrien, son disciple, a rédigé des *Dissertations sur sa vie et sa philosophie*, ainsi qu'un *Manuel* de sa doctrine, connu sous le nom grec d'*Enchiridion*. Simplicius a commenté ce manuel. Toute la morale d'Epictète se réduisait à ces deux mots: *Abstiens-toi, résigne-toi*. On a donné une foule d'éditions du *Manuel*. On le trouve réuni aux *Dissertations*, gr.-lat., dans une édition de Jér. Wolf, Bâle, 1560. Il a été traduit en français plus de vingt fois, notamment par Duvair (1606), Gilles Boileau (1655), Dacier (1715), et plus récemment par Lévesque, et par Lefebvre de Villebrune, Paris, an III (1794), in-18.

Schweighæuser a recueilli tout ce qui reste d'Epictète, sous ce titre : *Epicteteæ philosophiæ monumenta*, Leipsick, 1799-1800, 5 vol. in-8.

EPICURE, célèbre philosophe grec, né à Gargettos, bourg près d'Athènes, l'an 341 av. J.-C., était fils d'un maître d'école. Il lut de bonne heure Démocrite pour lequel il se passionna, et ayant ensuite étudié les principaux systèmes enseignés de son temps, il se crut bientôt en état de former une secte nouvelle. Il enseigna d'abord à Lampsaque et transporta ensuite son école à Athènes (309). Il fit dans cette ville l'acquisition d'un jardin où se réunissaient ses disciples, qui y vivaient en commun. Il mourut l'an 270 av. J.-C., dans sa 72e année. En morale, Epicure enseignait que le plaisir est le souverain bien de l'homme et que tous nos efforts doivent tendre à l'obtenir ; mais il faisait consister le plaisir dans les jouissances de l'esprit et du cœur autant que dans celles des sens. En physique, il expliquait tout par le concours fortuit des atomes ; il niait l'immortalité de l'âme ; il admettait des dieux, êtres d'une nature supérieure à l'homme, mais il leur refusait toute action sur le monde et niait la Providence ; il prétendait ainsi détruire par la racine toute superstition. Il avait composé de nombreux ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. On a seulement de lui deux *Lettres*, publiées par Schneider (Leipsick, 1813); des fragments des livres II et XI d'un *Traité sur la nature*, retrouvés à Herculanum et publiés par Orellius, Leipsick, 1818. On trouve de nombreux renseignements sur la vie et la doctrine d'Epicure dans Diogène Laërce, livre X. Lucrèce a exposé la physique d'Epicure dans son poëme *De Natura rerum*. Gassendi s'est efforcé de réhabiliter ce philosophe dans l'ouvrage intitulé : *De Vita, moribus et doctrina Epicuri*, et de rajeunir sa philosophie dans son *Syntagma philosophiæ epicureæ*, 1655.

EPIDAMNE, ville d'Epire. *Voy.* DYRRACHIUM.

EPIDAURE, *Epidaurus*, nom commun à 3 villes grecques : la 1re en Dalmatie, chez les Enchéléens, auj. *Ragusi-Vecchio*; — la 2e en Laconie, sur le golfe Argolique, auj. *Napoli de Malvoisie*; — la 3e et la plus célèbre, en Argolide, sur le golfe Saronique : c'est auj. *Pidavro*. Elle était la capitale d'un petit état dit Épidaurie : Esculape en était la divinité principale, il y avait un temple et un oracle célèbres.

EPIDIRES, ville d'Egypte. *Voy.* BÉRÉNICE.

ÉPIGONES, c.-à-d. *descendants*, nom donné aux fils des sept chefs qui étaient morts au siége de Thèbes. Ces princes, qui étaient aussi au nombre de sept, et dont les principaux étaient : Thersandre, fils de Polynice ; Egialée, fils d'Adraste ; Alcméon, fils d'Amphiaraüs ; Diomède, fils de Tydée, vinrent, 10 ans après la guerre de Thèbes, mettre de nouveau le siége devant cette ville, et s'en emparèrent (vers 1300 av. J.-C. selon les uns, vers 1220 selon les autres).

EPIMÉNIDE, Crétois, de la ville de Cnosse, contemporain de Solon, avait une grande réputation de piété. Solon l'appela à Athènes pour purifier la ville, qui avait été affligée de la peste, et pour réformer le culte. Il mourut vers 598 av. J.-C. dans un âge très avancé. On a débité sur Épiménide des contes ridicules : on prétendait qu'il avait dormi pendant cinquante ans dans une caverne, qu'il avait vécu près de 300 ans, qu'il avait le pouvoir de prédire l'avenir, etc. On lui attribuait plusieurs ouvrages, entre autres un poëme sur les Argonautes.

ÉPIMÉTHÉE, fils de Japet et frère de Prométhée, épousa Pandore, et eut l'imprudence d'ouvrir la boîte fatale que cette femme avait reçue de Jupiter, et que Prométhée avait refusée. Il fut père de Pyrrha, femme de Deucalion.

EPINAC, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), à 16 kil. N. d'Autun ; 1,200 hab.

EPINAL, ch.-l. du dép. des Vosges, sur la Moselle, à 376 kil. E. de Paris; 9,526 hab. Évêché. Bibliothèque et divers établissements d'instruction. Commerce de plantes oléagineuses; fabriques de papiers, merceries, etc. Fondée en 980 par un évêque de Metz, elle se donna en 1446 au duc de Lorraine. — L'arr. d'Épinal a 6 cantons (Bains, Bruyères, Châtel-sur-Moselle, Rambervilliers, Xertigny, plus Épinal), 129 communes, et 94,173 hab.

ÉPINAY (madame D'), fille de M. Tardieu des Clavelles, officier distingué, née vers 1725, morte en 1783, épousa M. de la Live d'Epinay, riche fermier général. Elle se lia avec les hommes de lettres les plus célèbres, J.-J. Rousseau, Grimm, Duclos, Diderot, d'Holbach ; elle combla de bienfaits J.-J. Rousseau qu'elle appelait fort plaisamment *son Ours*, et fit bâtir pour lui, auprès de son parc de la Chevrette, dans la vallée de Montmorency, la jolie petite maison de *l'Hermitage;* mais celui-ci, après avoir senti pour elle une vive passion, devint jaloux de Grimm, et ne paya plus sa bienfaitrice que d'ingratitude. On a de Mad. d'Epinay : *Mes Moments heureux* (1752); *Lettres à mon fils* (1758); *Conversations d'Émilie* (1781), ouvrage fait pour l'enfance et qui obtint en 1783 le prix d'utilité (prix Montyon). On a publié en 1818 : *Mémoires et correspondance de madame d'Épinay ; Anecdotes inédites pour faire suite aux Mémoires ; Correspondance inédite de l'abbé Galiani avec madame d'Épinay*, etc.

EPIPHANE (saint), docteur de l'église grecque, archevêque de Salamine en Chypre, né vers 310 près d'Éleuthéropolis en Palestine, mort en 403, vécut quelque temps dans la solitude, et se lia avec le célèbre Hilarion. Il combattit avec le plus grand zèle les erreurs d'Arius et d'Origène, alla à Jérusalem, à Antioche et à Constantinople, accuser et combattre les évêques et les solitaires qu'il soupçonnait d'hérésie, et outrepassa quelquefois les bornes de la ferveur. Sa fête est célébrée le 12 mai. On a de lui : *Panarium* ou *Antidote contre les hérésies*, dans lequel il donne l'histoire d'un grand nombre d'hérésies ; un traité des *Poids et Mesures des Juifs ; Anchora* ou *Ancre*, destiné à confirmer et à fixer les esprits dans la foi. Son style est grossier, incorrect, mais vigoureux. Ses œuvres ont été publiées par le P. Pétau, grec-latin, 1662, 2 vol. in-fol.

ÉPIPHANE, surnommé *le Scholastique*, dénomination qui signifiait alors jurisconsulte, vivait en Italie vers l'an 510. A la prière de Cassiodore, il traduisit du grec en latin les histoires ecclésiastiques de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, et en fit un abrégé en 12 livres sous le titre d'*Historia tripartita* (publié à Bâle, par Beatus Rhenanus, 1523, traduit en français par L. Cyaneus, Paris, 1568). On attribue encore à Epiphane la traduction latine des *Antiquités juives* de Josèphe (Oxford, 1700), et de quelques autres ouvrages grecs.

ÉPIPHANE, surnom d'ANTIOCHUS IV, roi de Syrie, et de PTOLÉMÉE V, roi d'Egypte (*Voy.* ces noms).

ÉPIPHANÉE ou ÉPIPHANIE, nom commun à diverses villes anciennes, entre autres : 1° l'ancienne *Hamath*, auj. *Hamah*, en Syrie, dans la Chalcidice ; 2° une ville de Cilicie, auj. *Surpendkhar*, sur les confins de la Cyrrhestique.

EPIPHANIE (*epiphaneia*, manifestation), fête religieuse qui se célèbre le 6 janvier, en commémoration du jour où la divinité du Christ fut manifestée aux Gentils par l'adoration des rois Mages (*Voy.* MAGES). On la nomme aussi vulgairement le *Jour des Rois*. L'église célèbre le même jour l'Épiphanie, le baptême de Jésus-Christ, et son premier miracle aux noces de Cana.

EPIRE, *Epirus* (du mot grec *epeiros*, qui veut dire continent), auj. l'*Albanie méridionale*, contrée de la Grèce septentrionale, était bornée au N. par l'Illyrie, à l'O. par la mer Ionienne, à l'E. par la Thessalie et l'Achéloüs ; elle se divisait en Chaonie et

Thesprotide à l'O., Athamanie à l'E., Molosside au milieu. On y joignait quelquefois l'Acarnanie et l'Ambracie. Les habitants de l'Épire étaient Pélasges, et cette contrée garda toujours son caractère pélasgique ; aussi passait-elle aux yeux des Grecs pour barbare. Dodone était son chef-lieu religieux. — Sous l'empire romain, au IVe siècle, on donna le nom d'Épire à une des six provinces du diocèse de Macédoine. Elle se subdivisait en *Ancienne-Épire*, formée de l'Épire propre, de l'Ambracie et de l'Acarnanie, chef-lieu *Nicopolis;* et *Nouvelle-Épire*, répondant à l'Illyrie proprement dite, ch.-l. *Dyrrachium.* — Les Pélasges vinrent occuper l'Épire dans le XIXe siècle av. J.-C., sous la conduite des fils de Lycaon. Vers 1820, des princes héraclides envahirent l'Épire, puis la Thessalie; ils chassèrent de cette dernière Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille, qui vint alors en Épire fonder le royaume des Molosses (1270); 13 rois inconnus régnèrent après lui jusqu'à Admète (480). Sous ce dernier prince et ses successeurs le roy. des Molosses s'agrandit peu à peu, et enfin en 342, sous Alexandre I, il comprit toute l'Épire. L'aventureux Pyrrhus (295-272) jeta un instant quelque éclat sur l'Épire. En 229, elle voulut se constituer en république et ne tarda point à tomber sous l'influence de la Macédoine; puis quand Persée eut été vaincu à Pydna, Paul Émile la soumit en 167, et la réduisit en province romaine. Depuis ce temps, l'Épire n'a plus eu d'importance historique. Elle fit partie de l'empire grec jusqu'à l'invasion des Turcs et fut conquise en 1435 ; Scanderbeg lui rendit un instant l'indépendance (1444), mais elle retomba sous le joug des Turcs en 1466. Elle est principalement habitée par les Arnautes.

Rois d'Épire.

Admète,	480-429	Alcétas II,	295
Tarrutas,	395	Pyrrhus II, d'abord avec Néoptolème III, puis seul,	272
Alcétas I,	361	Alexandre II,	242
Arymbas, d'abord avec Néoptolème II, puis seul,	342	Pyrrhus III, avec Ptolémée et Laodamie,	229
Alexandre I,	331		
Éacide,	312		

EPISCOPAUX, nom donné aux adhérents de la secte religieuse qui domine en Angleterre depuis le règne d'Élisabeth, et que l'on appelle plus communément Anglicans (*Voy.* ANGLICANS). Leur nom d'*Épiscopaux* est opposé à celui de *Presbytériens* et vient de ce qu'ils admettaient des évêques, tandis que les Presbytériens rejetaient toute hiérarchie ecclésiastique.

EPISCOPIUS (Simon), en hollandais *Bisschop*, zélé arminien, né à Amsterdam en 1583, étudia sous Arminius, professa la théologie à Leyde en 1612, et remplit cette chaire jusqu'au synode de Dordrecht en 1618. La doctrine des Arminiens ou Remontrants, qu'il soutenait, ayant été condamnée dans ce synode, il fut forcé de s'expatrier, et se retira en France, où il fut fort bien accueilli par le célèbre Grotius, alors ambassadeur de Suède. En 1626 il rentra en Hollande, et il professa la théologie à Amsterdam dans un séminaire de Remontrants depuis 1634 jusqu'à sa mort, en 1643. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, publiés en 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1650.

EPOISSES, bourg du dép. de la Côte-d'Or, à 11 kil. O. de Semur; 1,200 hab. Fromages renommés.

EPONINE, femme de Julius Sabinus, est célèbre par son dévouement conjugal. *Voy.* SABINUS.

EPOPTES, c.-à-d. *Voyants*, nom donné dans les mystères d'Eleusis aux initiés qui sont admis aux grands mystères, et qui ont, en cette qualité, le droit de tout voir.

EPOREDIA, ville de la Gaule Cisalpine, auj. IVRÉE.

EPRÉMESNIL (J.-J. DUVAL D'), conseiller au parlement de Paris, né en 1746, se rendit populaire dans les commencements de la révolution par la violence avec laquelle il attaqua la cour, qui exigeait du parlement l'enregistrement de différents édits repoussés par cette compagnie. D'Eprémesnil demanda avec instance la convocation des états-généraux; il fit partie de l'Assemblée nationale ; mais bientôt il recula devant cette révolution qu'il avait appelée ; dès lors il devint l'objet de la haine du peuple dont il avait été un instant l'idole. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et exécuté en 1794.

EPREUVES JUDICIAIRES ou ORDALIES. *Voy.* JUGEMENTS DE DIEU.

EPSOM, ville d'Angleterre (Surrey), à 22 kil. S. O. de Londres; 3,200 hab. Eaux minérales découvertes en 1613 et dont on extrait un sel purgatif dit sel d'Epsom. Il s'y fait tous les ans de célèbres courses de chevaux.

EPTE, riv. de France, naît à 3 kil. N. de Forges (Seine-Inférieure), passe par Gisors et St-Clair, et se perd dans la Seine à 4 kil. au-dessus de Vernon; cours, 85 kil. L'Epte séparait autrefois la Normandie de l'Ile-de-France.

EPWORTH, ville d'Angleterre (Lincoln), à 14 kil. N. O. de Gainsborough ; 2,000 hab.

EQUATEUR. En astronomie et en géographie on donne ce nom au grand cercle qui coupe la sphère en deux parties égales perpendiculairement à son axe : on l'appelle aussi *Ligne équinoxiale* (ou simplement la *Ligne*), parce qu'il y a *équinoxe*, c.-à-d. égalité entre le jour et la nuit, toutes les fois que le soleil se trouve sur l'équateur (*Voy.* ÉQUINOXE). C'est à partir de l'équateur que l'on compte les degrés de *latitude nord* et de *latitude sud*.

EQUATEUR (république de l'), contrée de l'Amérique méridionale, située presque tout entière sous l'équateur, d'où elle a pris son nom ; forme une république indépendante comprise dans la confédération des Etats-Unis de l'Amérique du Sud ; elle faisait, avant 1831, partie de la ci-devant république de Colombie, et y formait les trois départ. de l'Equateur, de Guayaquil et de l'Asuay. Elle se divise auj. en 7 provinces : Pichincha, Chimboraço, Imbabura, Guayaquil, Manabi, Cuença et Loxa ; chefs-lieux : Quito (capitale de toute la république), Riobamba, Harra, Guayaquil, Puerto-Viejo, Cuença et Loxa. On peut y ajouter l'archipel des Gallapagos, occupé par une colonie d'Anglo-Américains.

EQUES, *Æqui*, dits aussi *Æquiculi* ou *Æquicolæ*, petit peuple d'Italie, dans le Latium, au N. des Herniques et des Volsques, étaient d'origine osque comme l'indique leur nom (*opsc*, d'*op*, qui ne diffère pas d'*oc* ou *æq*). Ils firent à Rome naissante une guerre acharnée, de l'an 473 à 401 av. J.-C., tantôt seuls, tantôt unis avec les peuples voisins, Latins, Sabins, Etrusques ou Volsques, et quelquefois, notamment en 463 et 458, ils la mirent dans un danger imminent. En 305, ils reprirent les armes et furent écrasés. *Præneste* (auj. Palestrine), *Carseoli*, *Treba* étaient les villes princ. de ce peuple.

EQUESTRE (ordre) ou *ordre des Chevaliers*, chez les Romains. *Voy.* CHEVALIERS.

EQUICOLA (Mario), écrivain italien, né au bourg d'Alveto, dans le pays des *Equicolæ* (anciens Eques), vécut à la cour des princes de Ferrare et de Mantoue, et publia en 1521 une *Histoire de Mantoue*, fort estimée. On a aussi de lui un livre célèbre : *Della natura d'Amore*, 1525, traduit en français par Chappuis, 1584.

EQUINOXE (*nox*, nuit, et *æquus*, égal), égale durée du jour et de la nuit. Ce phénomène se reproduit deux fois par an, le 21 mars et le 23 septembre. A ces deux époques, les deux pôles de la terre étant à égale distance du soleil, la lumière se

répand d'un pôle à l'autre, et éclaire une moitié de la terre, tandis que l'autre reste dans l'obscurité.

EQUINOXIALE (ligne). *Voy.* ÉQUATEUR.

ÉQUINOXIALES (régions). On appelle ainsi les régions comprises entre le 10e ou le 15e degré au-dessus de l'équateur et le 10e ou 15e degré au-dessous, et qui correspondent à la plus chaude partie de la zone torride. Ce sont donc : le N. de l'Amérique mérid., le milieu de l'Océan Pacifique, les îles Salomon, la Nouv.-Guinée, les îles Moluques, les îles de la Sonde, le N. de la mer des Indes, l'Afrique intérieure, une partie de la Guinée et le milieu de l'Océan Atlantique. La température moyenne de cette zone dépasse 27 degrés. La végétation en est riche et puissante ; les pluies y sont rares ou tombent périodiquement.

EQUOTUTICUM ou EQUUS TUTICUS, petite ville du Samnium, au N. E. de Bénévent, avait été fondée par Diomède. C'est d'elle qu'Horace a dit :

Oppidulo quod versu dicere non est (*Sat., I,* 5.)

ERARD (Sébastien), célèbre facteur de pianos, né à Strasbourg en 1752, était fils d'un fabricant de meubles. Il vint dès 1768 à Paris, y établit quelques années après une fabrique de pianos qui obtint bientôt la vogue, puis alla fonder à Londres un établissement du même genre, se fixa définitivement à Paris à partir de 1812, et mourut en 1831. Erard perfectionna le piano, l'orgue et la harpe. Il construisit les premiers pianos *à queue* (1796) et *à double échappement* (1823) ; rendit la harpe plus susceptible de modulations en inventant les harpes *à fourchette* (1789), et le mécanisme *à double mouvement* (1810) ; enfin il réussit à rendre expressif le jeu de l'orgue au moyen de la seule pression du doigt (1827).

ERARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple du Nord qui avait accompagné Théodoric en Italie. Il fut élevé sur le trône en 541. Voyant la domination des Ostrogoths en Italie ébranlée par les conquêtes de Bélisaire, il traita avec l'empereur Justinien pour lui livrer ses états ; mais il fut tué par ses soldats avant la fin de la négociation, et fut remplacé par Totila.

ERASISTRATE, médecin grec, petit-fils d'Aristote. Appelé par le roi de Syrie, Séleucus Nicator, pour traiter le jeune Antiochus, attaqué d'une maladie qu'on regardait comme incurable, il découvrit que le mal du jeune prince venait uniquement de l'amour sans espoir qu'il avait conçu pour Stratonice, seconde femme de son propre père. Il dévoila au roi la cause de la maladie de son fils, et lui persuada de lui céder la reine. Erasistrate mourut l'an 257 av. J.-C. Il est, dit-on, le premier qui ait disséqué des corps humains. Il fut le chef de la secte dite des *Méthodistes*, qui était opposée à celle des *Empiriques* et qui subsista 400 ans.

ERASME (Didier ou Désiré), *Desiderius Erasmus*, célèbre écrivain du XVe siècle, né à Rotterdam en 1467, était fils naturel. Il fut d'abord enfant de chœur, entra jeune dans l'état monastique, dont il se dégoûta bientôt, vint terminer ses études au collége de Montaigu à Paris, et alla prendre le bonnet de docteur en théologie à Bologne (1506). Il fut quelque temps précepteur d'un fils naturel de Jacques IV, roi d'Ecosse, avec lequel il voyagea en Italie. Il se fit bientôt une telle réputation par ses écrits, que plusieurs princes voulurent l'attirer auprès d'eux : il visita Rome, où Léon X voulut le retenir ; passa en Angleterre, où il fut fort bien accueilli par Henri VIII et où il se lia avec Thomas Morus ; enseigna quelque temps le grec à Oxford et à Cambridge ; refusa les offres de François I, qui voulait le placer à la tête du collége de France, et reçut de Charles-Quint, dans les états duquel il était né, le titre de conseiller avec une pension. En 1521 il se fixa à Bâle, auprès de l'imprimeur Froben, son ami, pour y surveiller l'impression de ses ouvrages, et mourut dans cette ville en 1536, au moment où il allait être fait cardinal. Erasme était à la fois l'homme le plus savant de son siècle, l'écrivain le plus pur, le plus élégant, le plus spirituel, et l'un des hommes les plus sages de son temps. Il était partisan d'une prudente réforme dans le clergé, et eut à ce sujet une correspondance avec Luther ; mais il s'éloigna de lui quand il le vit recourir à la violence, n'aimant pas, disait-il, la vérité séditieuse. Ses principaux ouvrages sont le traité *De Copia verborum* ; les *Adages*, au nombre de plus de 4,000 ; les *Colloques*, dialogues satiriques dans le genre de Lucien, les *Apophthegmes* ; l'*Éloge de la Folie*. Erasme contribua puissamment à la renaissance des lettres par ses écrits, et par ses éditions d'auteurs anciens. On lui doit l'édition *princeps* du texte grec de la géographie de Ptolémée, et la traduction grecque du *Nouveau Testament* ; il l'accompagna d'une version latine et d'une *Paraphrase*. Toutes ses œuvres ont été réunies en 8 vol. in-folio, Bâle, 1540, et 10 vol. in-folio, Leyde, 1703-6. Ses *Colloques* ont été traduits en français par Gueudeville, 1720, 6 vol. in-12 ; l'*Eloge de la Folie*, par le même, 1728, et par Barrett, 1789. Sa vie a été écrite par Burigny, 1757.

ERATO (d'*eros*, amour), muse qui présidait à la poésie lyrique et anacréontique. C'est une jeune nymphe, vive et enjouée, couronnée de myrte et de roses ; de la main gauche, elle tient une lyre, et, de l'autre, un archet ; près d'elle est un Amour, avec un flambeau allumé.

ERATOSTHÈNE, né à Cyrène vers l'an 276 av. J.-C., géomètre, astronome, géographe, philosophe, grammairien et poëte, fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète. Ayant perdu la vue, il se laissa, dit-on, mourir de faim à l'âge de 80 ou 82 ans. Il trouva le premier le moyen de mesurer un degré du méridien, et d'évaluer la grandeur de la terre ; détermina l'obliquité de l'écliptique, inventa la sphère armillaire et construisit le premier observatoire. Il laissa une carte générale qui fut longtemps l'unique base de la géographie. Il donnait à l'arc du méridien compris entre les deux tropiques 47° 42' ; vingt siècles après lui, l'Académie des Sciences de Paris retrouvait à fort peu près la même mesure (47° 40'). Il ne reste de lui que des fragments publiés par Car. Seidel, Gœttingue, 1798, grec-latin, et dont l'édition la plus complète est due à Gothefried Bernhardi, sous le titre d'*Eratosthenica*, Berlin, 1822.

ERATOSTRATE. *Voy.* EROSTRATE.

ERBACH, *Erpachium*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 41 kil. S. E. de Darmstadt ; 850 hab. Elle possède un vieux château où se voit entre autres antiquités le coffre d'Eginhard. — Cette ville a donné son nom aux comtes d'Erbach qui prétendent descendre d'Eginhard et d'Emma, fille de Charlemagne, qui épousa, dit-on, Eginhard. Les comtes d'Erbach sont aujourd'hui divisés en trois branches : *Erbach-Furstenau*, *Erbach-Erbach*, et *Erbach-Stœnberg*. — Un village du duché de Nassau porte aussi le nom d'Erbach ; c'est dans les environs que l'on recueille le meilleur vin du Rhin.

ERBIL, l'ancienne *Arbela*, ville forte de la Turquie d'Asie (Mossoul), ch.-l. d'un livah, à 85 kil. S. E. de Mossoul ; 4,000 hab., la plupart Kurdes.

ERBRAY, ville du dép. de la Loire-Inf., à 8 kil. S. E. de Châteaubriant ; 1,800 hab. Fours à chaux ; carrières de marbre.

ERCÉ, ville du dép. de l'Ariége, à 18 kil. S. E. de Saint-Girons ; 3,200 hab. Mines de fer et d'étain.

ERCÉ-EN-LAME, ville du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 9 kil. E. de Bain ; 2,860 hab.

ERCILLA (don Alonzo D'), poëte épique et guer-

rier espagnol, né à Berméo en Biscaye, vers 1530, mort vers 1600, accompagna en qualité de page don Philippe (Philippe II) dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre; s'embarqua en 1547 pour aller combattre au Chili des peuplades révoltées, se couvrit de gloire dans une expédition contre les Araucans, et chanta lui-même ses exploits dans le poëme de l'*Araucana*. Il revint en Espagne en 1554, et y publia son poëme (1577-90). Cet ouvrage, plusieurs fois réimp., a paru à Paris en 1824; il a été récemment traduit et abrégé par M. Gilibert de Merlhiac. On est partagé sur le mérite de l'*Araucana*; Cervantès l'égale aux chefs-d'œuvre de l'Italie: on peut le placer à côté de *la Henriade*.

ERDENI-TCHAO, ville en ruines de la Mongolie, par 101° 2' long. E., 46° 57' lat. N., aurait été, selon Fischer, la célèbre *Karakorum*, capit. de Gengis-Khan.

ERDRE, riv. de France, naît à 11 kil. E. de Candé (Maine-et-Loire), et se perd dans la Loire à Nantes (Loire-Inf.), après un cours de 90 kil.

ÉRÈBE, *Erebus*, fils du Chaos et de la Nuit, père du Jour, fut métamorphosé en fleuve, et précipité dans les Enfers, pour avoir secouru les Titans. — Le nom d'Érèbe se prend aussi chez les poëtes pour une partie de l'Enfer ou pour l'Enfer même et pour la Nuit.

ERECHTHÉE, roi d'Athènes (de 1525 à 1460), fils de Pandion, immola sa fille Chthonie, pour obtenir la victoire sur les habitants d'Eleusis: tua dans le combat Eumolpe, fils de Neptune, et fut en punition frappé de la foudre. On lui attribue l'institution des mystères d'Éleusis.

EREKLI, *Heraclea* ou *Perinthus* chez les anciens, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer de Marmara, à 85 kil. O. de Constantinople. Évêché grec. Auj. ruinée et habitée par des pêcheurs.

EREKLI, l'ancienne *Archélaïs*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 115 kil. S. E. de Konieh. Grande et quelque peu commerçante.

EREKLI, l'anc. *Heraclea Pontica* ou *Eribolum* de Bithynie, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sur un golfe de la mer Noire, à 67 kil. N. O. de Boli; 5,000 hab. Port, murailles. Chantiers de construction, etc. Commerce actif en soie, châles, cire, bois de construction, riz, sucre, café, tabac.

ÈRES. Les principales ères sont:

L'ère vulgaire, qui commence à la naissance de J.-C., et à laquelle nous rapporterons toutes les autres. (Elle tombe, selon les Bénédictins, l'an du monde 4963, et selon la chronologie vulgaire, l'an 4004).

Ères antérieures à J.-C.

L'ère mondaine des Juifs ou de la création:	
Suivant *l'Art de vérifier les dates*,	4963
Suivant Usserius et la chronologie vulgaire,	4004
— indoue de Kaliouga,	3101
— des Chinois (selon de Guignes),	2697
— des Olympiades,	776
— de la fondation de Rome,	753
— de Nabonassar (selon Cl. Ptolémée),	747
— des Séleucides (en arabe *Zeulkarnein*),	312
— julienne,	45
— d'Espagne,	38
— des Augustes,	27
Ères postérieures à J.-C.	
— des Saces,	78
— de Dioclétien,	284
— des Arméniens,	532
— de l'hégyre ou fuite de Mahomet,	622
— persane d'Yesdedgerd,	632
— de Constantinople (établie par l'église grecque et qui fait remonter la création à l'an 5508 av. J.-C.),	680
— de la république française, 22 septembre	1792

ERESBOURG. *Voy.* EHRESBURG.

ERESICHTON, fils de Dryops, ayant profané une forêt consacrée à Cérès, la déesse l'en punit en l'exposant à une faim dévorante; il expira dans de cruels tourments, après avoir dévoré ses propres membres. Sa fille Métra, qui était douée du pouvoir de se métamorphoser, employa inutilement les moyens les plus ingénieux pour assouvir sa faim en se transformant de mille manières. Erésichton était un des aïeux d'Ulysse.

ERETRIE, *Eretria*, auj. *Paleo-Castro*, une des principales villes de l'île d'Eubée, sur la côte occid., au S. E. de Chalcis. Patrie du philosophe Ménédème, chef de l'école d'Elis, dite aussi école d'Erétrie.

ERFURT, *Erfordia*, ville des États prussiens (Saxe), ch.-l. d'un gouvernement de même nom, à 236 kil. S. O. de Berlin, par 8° 42' long. E., 50° 58' lat. N.; 22,000 hab.; elle en comptait 58,000 au XVIe siècle. Place forte; citadelle, jardins nombreux à l'intérieur; 5 grandes places; cathédrale. Société royale des sciences utiles, bibliothèque et autres établissements d'instruction. Jadis université célèbre (supprimée en 1816). Industrie active et variée: tissus, tanneries, distilleries et brasseries; boutons de métal, moulins à poudre, à papier, à huile, etc. — Au temps de Charlemagne, Erfurt était une des cités les plus commerçantes de l'Allemagne. Pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, cette ville, protégée par les électeurs de Saxe, fut l'entrepôt du commerce entre la Haute et la Basse-Allemagne. En 1648, elle fut cédée à l'archevêque-électeur de Mayence. En 1803, elle échut à la Prusse, et de 1807 à 1813 elle fut occupée par les Français. Il s'y tint en 1808 un célèbre congrès connu sous le nom d'*entrevue d'Erfurt*, où assistèrent les empereurs Napoléon et Alexandre et presque tous les souverains de la Confédération germanique. Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche seuls n'y furent point appelés.

ERFURT (gouvernement d'), gouvernement des États prussiens, de forme très irrégulière, a sa partie principale située entre le Hanovre, le duché de Brunswick, le gouvernement de Merseburg, etc., et possède deux enclaves dans les duchés de Saxe et de Brunswick; 250,000 hab. Chef-lieu, Erfurt.

ERGENÉ ou ERKENÉ, *Agrianes*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît à 19 kil. S. de Viza et grossit la Maritza, à 31 kil. S. d'Andrinople.

ERIBOEA, ville de l'Illyrie, auj. CROIA.

ERIBOLUM, ville de Bithynie, auj. EREKLI.

ERIC ou EHRRICH (d'*Ehrenreich*, riche en honneur), nom de plusieurs rois de Suède et de Danemark.

I. *Suède.*

La Suède compte 14 princes de ce nom; l'histoire des sept premiers est peu connue: ils régnèrent dans les IXe et Xe siècles.

ÉRIC VIII, monté sur le trône vers l'an 954, remporta une victoire signalée sur son compétiteur Styrbioern, qui était secondé par le roi de Danemark, et mérita ainsi le surnom de *Victorieux*.

ERIC IX (saint), élu en 1155, était fils d'un seigneur puissant nommé Iwar. Il essaya d'introduire le christianisme dans la Finlande, et donna plusieurs institutions sages à ses sujets. Il fut tué vers l'an 1161 par Magnus, roi de Danemark, qui avait fait une invasion dans ses états.

ÉRIC X, dit *Canutson*, petit-fils de saint Eric, et fils de Canut Ericson, régna de 1210 à 1216, et ne fit rien de remarquable.

ÉRIC XI, dit *le Bègue*, parvint au trône après Jean I en 1222, et mourut en 1250. Il ne laissa point d'enfants, et la couronne de Suède passa dans la maison des Folkungar.

ÉRIC XII, roi de Suède, de la maison des Folkungar, partagea le trône avec son père Magnus, de 1344 à 1350. Ce partage fit naître une guerre entre le père et le fils; celui-ci mourut empoisonné, dit-

on, par sa propre mère, Blanche de Namur (1359).

ÉRIC XIII en Suède, et IXe de ce nom en Danemark, né en 1382, fils de Wratislas, duc de Poméranie, et de Marie, nièce de la fameuse Marguerite de Waldemar, dite la *Sémiramis du Nord*, fut nommé en 1397, par cette dernière princesse, héritier des couronnes de Danemark, de Suède et de Norwége, et régna quelque temps conjointement avec elle. En 1412, après la mort de Marguerite, il resta seul maître du trône ; mais dénué de talents, lâche et cruel à la fois, il fut déposé en 1439; il mourut dix ans après, dans la Poméranie, où il s'était retiré.

ÉRIC XIV, roi de Suède, fils de Gustave Wasa, né en 1533, succéda à son père en 1560. Il épousa Catherine Mansdoter, fille d'un caporal. Cette singulière alliance indisposa contre lui tous les grands du royaume. Quelques revers qu'il essuya dans une guerre contre le Danemark, et le choix qu'il fit pour favori d'un homme vil et cruel, Jœran Pehrson, portèrent le mécontentement à son comble. Ses deux frères, Jean et Charles, se révoltèrent contre lui, et il fut forcé en 1569 de résigner sa couronne entre les mains du premier. Il fut jeté dans un cachot, et en 1577 il fut assassiné par des émissaires de son frère Jean.

II. *Danemark.*

ÉRIC I (846-847) et ÉRIC II (847-863), rois de Danemark peu connus.

ÉRIC III, dit *le Bon*, 1095-1103, fit avec succès la guerre aux Vandales, et se fit chérir du peuple par sa bonté. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre, et il allait en expiation à Jérusalem, lorsqu'il mourut en 1103 dans l'île de Chypre.

ÉRIC IV, monta sur le trône de Danemark en 1134, et mourut en 1137 sans avoir rien fait de remarquable.

ÉRIC V, dit *l'Agneau*, successeur du précédent, eut également un règne sans importance. Il mourut à Odensée, dans un monastère où il s'était retiré en 1147. — Les règnes d'Eric VI, VII et VIII ne nous offrent rien de plus remarquable. Eric VI fut mis à mort en 1250 par son frère Abel qui le remplaça sur le trône. Eric VII fut également assassiné en 1286. Eric VIII, son fils, eut une minorité orageuse sous la tutelle de sa mère Agnès de Brandebourg, et mourut en 1319, laissant le royaume déchiré par des dissensions intestines.

ERIC IX, roi de Danemark. *Voy.* ERIC XIII, roi de Suède.

ERICHTHONIUS, roi d'Athènes, régna de 1573 à 1556 av. J.-C.; il avait les jambes contrefaites, ce qui le fit passer pour fils de Vulcain. On lui attribue l'invention des chars. — La fable nomme un autre Erichthonius, moitié homme, moitié dragon, qui aurait aussi régné sur l'Attique, et qui passe pour le fondateur des Panathénées. — Un roi de Troie porta aussi le même nom.

ERICIUS. *Voy.* ERIZZO.

ERICUSA ou ERICODES, auj. *Alicuri*, une des îles Eoliennes. *Voy.* LIPARI.

ERIDAN, nom que les poëtes donnent au *Padus* (auj. le *Pô*), fleuve d'Italie.

ÉRIE, grand lac de l'Amérique du Nord, par 76° 30'-80° 40' long. E., 41° 50'-43° lat. N. Il est de forme ovale et a 370 kil. sur 100. A l'O. il communique par l'intermédiaire de la rivière Détroit avec le lac Huron, à l'E. avec le lac Ontario par le Niagara ; un canal de 580 kil. de long unit ce lac au fleuve Hudson. Le lac Erié reçoit une infinité de rivières, dont les principales sont le Huron, le Black-River, la Rocky et la Guyahoga. Il renferme aussi plusieurs îles peu importantes. La navigation de ce lac est peu sûre, il y règne de violentes tempêtes. Une flotte anglaise y fut défaite et prise par les Américains le 10 septembre 1813.

ÉRIÉ, ville des Etats-Unis (Pensylvanie), à 187 kil. N. de Pittburg, sur la côte méridionale du lac Erié; 1,000 hab. Port, batteries et blockhaus. Cette ville fut fondée en 1794.—Beaucoup d'autres localités des Etats-Unis portent le nom d'Erié.

ERIGENA, nom latin d'*Ayr*, ville d'Ecosse

ERIGÈNE (SCOT), philosophe scolastique. *Voy.* SCOT ÉRIGÈNE.

ERIGONE, fille d'Icarius, fut aimée de Bacchus, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Elle se pendit de désespoir, en apprenant la mort de son père. Jupiter, pour récompenser sa piété filiale, la plaça dans la constellation qu'on nomme la Vierge.

ERIMO-CASTRO, l'ancienne *Thespies*, bourg de l'état de Grèce, à 17 kil. O. de Thèbes.

ERIN, ancien nom de l'IRLANDE.

ERINNE, femme poëte, compatriote, disciple et amie de Sapho. On a d'elle quelques fragments, dont le principal est le début d'une ode *à Rome* ou *à la Force* (en grec *rômé*). Ils se trouvent dans les *Carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568.

ERINNYS, une des Furies. *Voy.* FURIES.

ERIPHYLE, femme du devin Amphiaraüs, trahit son époux qui s'était caché pour ne pas aller à la guerre de Thèbes, où son art lui avait appris qu'il devait périr. Un collier et un voile qu'elle reçut de Polynice furent le prix de cette trahison. Alcméon, fils d'Amphiaraüs, chargé par celui-ci du soin de sa vengeance, immola sa mère dès qu'il eut appris la mort de son père. Alcméon épousa depuis Alphésibée, fille du roi Phégée, et lui fit don du fatal collier qui avait causé la perte d'Eriphyle.

ERISICHTHON. *Voy.* ÉRÉSICHTON.

ERIVAN, *Eroanum*, *Terva*, ville d'Asie, dans la Russie mérid., autrefois dans l'Arménie, ch.-l. du gouvernement d'Erivan, à 20 kil. N. de l'Araxe, à 55 kil. N. E. du mont Ararat, par 42° 45' long. E., 40° 18' lat. N., sur le Zenghi et le Kirkh-Boulakh: 2,000 maisons; 11,284 hab. en 1833. La ville se divise en trois parties : la citadelle et les 2 quartiers appelés Topobatin et Demir-Boulakh. Eglises gréco-russes et arméniennes, mosquées. Fonderie de canons, casernes, magasins, etc. Commerce assez actif en tanneries, poterie, tissus de coton, avec la Russie et la Turquie. — Erivan occupe la place du champ de bataille où Erovant, qui avait chassé Ardaschès du trône d'Arménie, fut défait par les Perses à la fin du Ier siècle de notre ère. Déjà puissante au VIIe siècle, Erivan devint au XVIe la résidence des Sophis de Perse. Les Turcs la prirent en 1553 et 1582. Abbas-le-Grand la recouvra en 1604. Les Turcs s'en emparèrent de nouveau en 1635 ; ils la perdirent, pour la reprendre en 1724. Thamas Kouli-khan s'en rendit maître en 1734, et après diverses révolutions, pendant lesquelles Erivan devint un instant ch.-l. d'un khanat particulier, cette ville se soumit à la Perse en 1769. Les Russes l'assiégèrent en vain en 1808; mais en 1827, le général Paskévitsch s'en empara. Par le traité de 1828, la Perse l'a cédée définitivement à la Russie.

ÉRIVAN (gouvernement d'), dit aussi *Arménie russe*, un des gouvernements frontières de la Russie mérid., par 40° 45' - 30° 35' long. E., 38° 50'-40° 41' lat. N., entre la Géorgie, l'Aderbaïdjan et la Turquie d'Asie, est formé de l'ancienne prov. persane d'Erivan et de la presque totalité du pachalik turc d'Akhaltsikhé. Il est arrosé par le Kour, l'Aras, l'Arpatchai, etc. On y trouve un grand lac, le Sevanga ou Goktcha. Climat froid, rude en hiver, doux en été. Grande fertilité. Bétail, chevaux renommés. Habitants : Arméniens, Tadjiks, Kourdes et Russes.

ERIX. *Voy.* ERYX.

ERIZZO (Séb.), *Ericius*, antiquaire et littérateur vénitien, membre du Conseil des Dix, né en 1522, mort en 1585, a publié un *Traité sur les médailles et les*



monnaies des anciens, Venise, 1559, ouvrage estimé. On a aussi de lui un recueil de nouvelles morales, intitulé *les Six Journées*, ibid., 1794, in-4; et une traduction italienne de plusieurs *Dialogues* de Platon, 1574.

ERLACH, *Cerlier* en français, petite ville de Suisse (Berne), sur le lac de Berne, à 27 kil. N. O. de Berne; 1,100 hab. Château seigneurial, berceau de la famille d'Erlach, originaire de Bourgogne, et qui depuis le XIIe siècle joue un rôle important dans l'histoire de Berne. Les Bernois occupèrent le château en 1474, au commencement de la guerre contre la Bourgogne, et ils l'ont gardé depuis.

ERLACH (Rodolphe D'), né à la fin du XIIIe siècle, défendit la ville de Berne contre le comte de Nydau, général de l'empereur Albert d'Autriche, et gagna en 1339 la bataille de Laupen qui assura l'indépendance des Bernois. Il mourut en 1360 assassiné par son gendre.

ERLACH (Jean-Louis D'), lieutenant-général, né en 1595, mort en 1650, servit avec gloire pendant la guerre de Trente-Ans sous Gustave-Adolphe et Bernard de Saxe, et après la mort de ce dernier entra au service de la France. Il eut une grande part à la victoire de Lens, 1648; il fut en récompense nommé gouverneur de Brisach.

ERLACH (Jérôme D'), né en 1667, mort en 1748, servit dans les armées de France de 1696 à 1702, puis dans celles d'Allemagne, et s'acquit la réputation d'habile général. Il se retira ensuite à Berne et y fut créé avoyer en 1721.

ERLACH (Charles-Louis D'), né en 1726, passa en France, et y fut nommé maréchal-de-camp; revint dans sa patrie en 1789, et reçut le commandement en chef de l'armée suisse lors de l'invasion des Français en 1798; il résista courageusement aux généraux Brune et Schauenbourg. Il périt dans une sédition militaire, assassiné par ses propres soldats.

ERLANGEN, ville de Bavière (Rezat), sur la Regnitz, à 15 kil. N. O. de Nuremberg; 10,000 hab. Elle se divise en Vieille-Ville et Nouvelle-Ville ou Christian-Erlangen. — Fondée en 1688 après la révocation de l'édit de Nantes par les émigrés français, sous Chrétien-Ernest, margrave de Bayreuth. Université célèbre, instituée en 1743 par Frédéric de Brandebourg-Bayreuth: 2 bibliothèques, jardin botanique, etc.; l'Académie Léopoldine-Caroline, transférée depuis 1808 à Bonn, était jadis établie à Erlangen. Toiles, lainages, bleu d'Erlangen, passementerie, miroiterie, papeteries, distilleries, etc.

ERLAU, ville de Hongrie. *Voy.* EGER.

ERMATINGEN, ville de Suisse (Thurgovie), à 7 kil. O. de Constance; 3,000 hab. Commerce de vins, fruits et chanvre.

ERMELAND, ancien pays de la Pologne, formant la partie orientale du palatinat de Marienbourg. Il est aujourd'hui compris dans le gouvernement de Kœnigsberg (Prusse propre).

ERMENONVILLE, village du dép. de l'Oise, à 12 kil. S. E. de Senlis, sur un petit affluent de la Nonnette; 500 hab. Il est surtout célèbre par le château et le parc où J.-J. Rousseau, recueilli par le comte de Girardin, passa ses derniers moments; on y voit le tombeau de ce grand écrivain dans l'île dite des Peupliers. — La terre d'Ermenonville avait été érigée en vicomté par Henri IV, en faveur de son ami de Vic, gouverneur de Calais. Le château fut habité un instant par Gabrielle d'Estrées. Il appartient à la famille de Girardin.

ERMITAGE (L'), coteau sur les bords du Rhône (Drôme), au-dessous de Tain. Vins estimés, dont les crus les plus célèbres sont ceux de Besses, Greffion, Meal, Recoulé.—On connaît aussi sous le nom de *l'Ermitage* une jolie retraite offerte par Mad. d'Epinay à J.-J. Rousseau dans la vallée de Montmorency.

ERMONTH, *Hermunthis*, village d'Egypte, dans la Haute-Egypte (Esneh), à 36 kil. au N. d'Esneh. Débris d'anciens édifices, restes d'un grand temple.

ERNANI, ville d'Espagne (Bilbao), à 7 kil. S. de Saint-Sébastien; 3,000 hab. Filature de laine.

ERNE, riv. et lac d'Irlande (Ulster), dans le comté de Fermanagh; la riv. tombe dans la baie de Donegal, à 4 kil. sous Ballyshannon, après 110 kil. de cours; les bords du lac sont très pittoresques.

ERNÉE, ch.-l. de canton (Mayenne), sur l'Ernée (affluent de la Mayenne), à 23 kil. O. de Mayenne; 5,400 hab.

ERNEST, nom de plusieurs princes des maisons de Saxe, de Hesse, etc. *Voy.* ces noms et ERNESTINE.

ERNESTI, famille qui a donné à l'Allemagne plusieurs savants philologues. Les plus connus sont Jean-Auguste, et ses neveux Auguste-Guillaume, et Jean-Christian-Théophile Ernesti.

ERNESTI (J.-Auguste), le plus célèbre des érudits qui ont porté ce nom, né à Tennstadt (Thuringe) en 1707, mort en 1781, devint en 1734 recteur de l'école de Saint-Thomas à Leipsick; fut nommé en 1742 professeur de littérature ancienne; en 1758, professeur de théologie, et se distingua également dans ces deux branches de l'enseignement. On a de lui des éditions estimées d'*Homère*, Leipsick, 1759-65; de *Callimaque*, 1761; de *Polybe*, 1763; de *Cicéron, cum clave ciceroniana*, 1737 et 1775; de *Tacite*, 1752 et 1801; de *Suétone*, 1748 et 1775. Il a publié des œuvres diverses, parmi lesquelles on remarque un excellent cours de littérature, *Initia doctrinæ solidioris*, etc., 1736-83; une *Explication du Nouveau Testament*, ouvrage classique en théologie.

ERNESTI (Auguste-Guillaume), savant critique, professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsick, né en 1733, mort en 1801, était neveu du précédent. Il a donné des éditions de *Tite-Live*, Leipsick, 1801-1804; de *Quintilien*, 1769; d'*Ammien Marcellin*, 1773; de *Pomponius Mela* (*De situ orbis*), 1773.

ERNESTI (Jean-Christian-Théophile), professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsick, né en 1756, mort en 1802, était frère d'Aug.-Guillaume. Il a donné une édition estimée des *Fables d'Ésope*, Leipsick, 1781, in-8; *Hesychii glossæ sacræ*, 1785; *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ*, 1786; *C. Silii Italici Punicorum libri XVII*, 1791, in-8; *Lexicon technologiæ græcæ rhetoricæ*, 1795; *Lexicon technologiæ latinæ rhetoricæ*, 1797, et a traduit en allemand une partie des écrits de Cicéron, *ibid.*, 1799-1802.

ERNESTINE (ligne), branche aînée de la maison de Saxe, a pour chef l'électeur Ernest, fils de l'électeur de Saxe Frédéric II, auquel il succéda en 1464, et qui mourut en 1486. Ernest partagea l'héritage de son père avec son jeune frère Albert, et ils devinrent chefs, l'un de la tige *Ernestine*, qui règne maintenant encore dans les duchés de Saxe, et l'autre de la branche *Albertine*, à laquelle appartient le royaume actuel de Saxe.

ÉROANUM, nom latin d'ERIVAN.

EROLÈS, (le baron d'), général espagnol, né en Catalogne vers 1785, mort en 1825, fut nommé en 1822 par Ferdinand VII capitaine-général des troupes destinées à combattre les insurgés constitutionnels, et membre de la régence suprême établie à Urgel; il contribua puissamment à réduire l'insurrection. Ce fut le plus habile adversaire de Mina.

EROPINA, petit roy. de Sénégambie, sur les confins de ceux d'Yamina et de Djemarrou, a pour capitale une ville du même nom, située à 330 kil. S. E. de Saint-Louis.

ÉROSTRATE ou ÉRATOSTRATE, Éphésien d'une naissance obscure, voulant s'illustrer par quelque moyen que ce fût, brûla le temple de Diane à Éphèse, qui était regardé comme une des sept merveilles du monde (356 av. J.-C.). Cet événement eut lieu la nuit même de la naissance d'Alexandre.

EROTIANUS, médecin grec du temps de Néron,

est auteur d'un *Glossaire d'Hippocrate*, en forme de dictionnaire, imprimé par H. Étienne, Paris, 1564, et reproduit par Franz dans *Erotiani, Galeni et Herodoti glossaria in Hippocratem*, greco-latin, Leipsick, 1780.

ERPENIUS ou **D'ERPE** (Thomas), orientaliste, professeur à l'université de Leyde, né à Gorcum (Hollande) en 1584, mort en 1624, a laissé plusieurs ouvrages propres à faciliter l'étude des langues orientales, entre autres : *Grammaire arabe*, Leyde, 1613, in-4 ; *Oratio de lingua arabica*, 1613 ; *Annotationes in lexicon arabicum Fr. Raphelengii*, 1613 ; *Proverbiorum arabicorum centuriæ*, 1614 ; *Locmani sapientis fabulæ*, 1615. Il prépara aussi une édition arabe-latine de l'*Historia Saracenica* d'Elmacin, qui fut publiée à Leyde, 1625, in-8 (posthume).

ERRIFS (monts), mont. d'Afrique. *Voy.* ATLAS.

ERSCH (Jean-Samuel), savant bibliographe allemand, né en 1766 à Glogau en Silésie, mort à Iéna en 1828, fut d'abord le collaborateur de Meusel et de Fabri pour divers recueils, publia en son propre nom divers ouvrages bibliographiques qui établirent sa réputation dans toute l'Allemagne, fut nommé successivement professeur d'histoire et de géographie, et bibliothécaire à Iéna, 1800, professeur de géographie et de statistique à Halle, 1803, et directeur de la bibliothèque de l'université de cette ville, 1808. Ses principales publications sont : *Répertoire des journaux et recueils périodiques sur la géographie, l'histoire*, etc., Lemgow, 1790-92, 3 vol. in-8 ; *Répertoire universel de bibliographie de* 1785 *à* 1790, avec divers suppléments, Iéna, 1790-1807, 8 vol. in-8 ; *la France savante* ou *Dictionnaire des écrivains français de* 1771 *à* 1796, avec 2 suppléments, Hambourg, 1797-98, 5 vol. in-8 ; *Manuel de la littérature allemande depuis le milieu du* XVIIIe *siècle*, Leipsick, 1812-14, 2 vol. in-8 ; enfin l'*Encyclopédie générale des arts et des sciences*, publiée avec Gruber, in-4, Leipsick, 1818-28, et années suivantes ; ce grand ouvrage offre des articles succincts, mais substantiels, avec l'indication des meilleures sources ; cependant il n'eut pas tout le succès qu'il méritait.

ERSE, langue que parlaient les anciens Irlandais et qui a été remplacée par l'*irish* ou irlandais moderne. La langue erse et la langue gaëlique dérivaient toutes deux de l'ancien idiome breton, en usage en Angleterre avant la domination romaine. On a conservé un recueil de poésies écrites dans la langue erse (publié par Miss Brooke, Dublin, 1789), ainsi que plusieurs ouvrages théologiques dus aux anciens moines de l'Irlande.

ERSKINE (Thomas), lord, membre du parlement d'Angleterre, et célèbre jurisconsulte, né en 1750 à Edimbourg, mort en 1823, était le 3e fils du comte de Buchan. Il servit tour à tour sur terre et sur mer jusqu'à l'année 1774. A cette époque il se livra tout entier à l'étude des lois, et il fut reçu avocat en 1778. Il jeta dès ses premiers pas le plus vif éclat au barreau de Londres. En 1783, il fut nommé membre de la Chambre des Communes, et en 1806 lord-chancelier ; il fut en même temps appelé à la pairie et au conseil privé. Dans ces nouvelles fonctions il eut plusieurs fois l'occasion de déployer son talent oratoire, et il ne resta point au-dessous de lui-même. Il se prononça toujours pour les mesures d'humanité, et fut souvent le défenseur de la cause du peuple. Ses *Discours* furent publiés en 1816, 5 vol. in-8, par ses amis. On lui attribue un petit poëme intitulé *le Géranium*, œuvre pleine de grâce. En 1797 il publia une brochure : *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, Londres, 1797, in-8, qui eut 43 éditions. — Son frère Henri Erskine, né en 1746, mort en 1817, était lord-avocat d'Écosse et fut aussi un orateur distingué.

ERSTEIN, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur l'Ill, à 24 kil. N. E. de Benfelden ; 3,564 hab. Tabac, etc.

ERVY, ch.-l. de cant. (Aube), à 31 kil. S. O. de Troyes ; 2,000 hab. Toiles, coutils, treillis, poterie.

ERWIN de Steinbach, architecte, né à Steinbach (Bade) dans le XIIIe siècle, mort en 1318, fit construire la tour de la cathédrale de Strasbourg, qui est élevée de 145 mètres.

ERYCIUS, nom latinisé de Henri, sert à désigner plusieurs savants, notamment *Erycius Puteanus*. *Voy.* DUPUY (Henri).

ERYMANTHE, *Erymanthus*, auj. *mont Xiria*, petite chaîne de mont. au N. O. de l'Arcadie, se liait aux monts Pholoé au S. C'est dans les forêts qui couvraient cette montagne qu'Hercule tua le fameux sanglier d'Erymanthe.

ERYMANTHE, auj. *Dimitzana*, riv. du Péloponèse, affluent de l'Alphée, sortait des monts Erymanthe et séparait l'Arcadie d'avec l'Élide.

ERYTHIE ou **APHRODISIADE**, *Erythia* ou *Aphrodisias*, dite aussi île *Junonienne*, île d'Hispanie, dans l'Océan, à l'embouchure du Bætis, formait, dit-on, le roy. de Géryon. On a présumé que c'était la fameuse île de Léon.

ERYTHRÆUS (Janus Nicius). *Voy.* ROSSI (Jean-Victor).

ERYTHRÉE (mer), *Erythræum mare*, nom sous lequel les anciens comprenaient le golfe Arabique (ou mer Rouge actuelle), et le golfe Persique, plus le golfe Avalite et toute cette mer qui va de la côte Azanienne en Afrique à Taprobane (Ceylan) dans l'Inde. Il ne faut donc pas confondre la mer Erythrée avec la mer Rouge qui n'en est qu'une partie.

ERYTHRES, *Erythræ*, ville de l'Asie-Mineure, en Ionie, sur la mer, au fond de la presqu'île de Clazomène et vis-à-vis de Chio, avait été fondée par des Crétois. Erythres eut une sibylle fameuse, qui se nommait Hérophile.

ERYX, fils de Butès et de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il luttait contre les passants, et les terrassait ; mais il fut tué par Hercule, et enterré dans le temple qu'il avait dédié à Vénus, sa mère.

ERYX, auj. *Catalfano*, ville de la Sicile occid., près du mont Eryx (auj. *mont San-Giuliano*), au N. O. de Drépane, était extrêmement forte. Elle fut le quartier-général d'Amilcar Barca pendant les quatre dernières années de la première guerre punique, 246-42 av. J.-C. — Ville de Ligurie, sur la mer, auj. LERICE.

ERZEN, *Arzaniorum oppidum* ou *Thospia*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), à 115 kil. N. E. de Diarbékir, au S. d'un lac d'où sort un affluent du Tigre, dit aussi Erzen.

ERZEROUM ou **ARZ-ROUM** (d'*arzen-erroum*, c.-à-d. *arx Romanorum*), *Garen* en arménien, ville de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik d'Erzeroum, et de l'Arménie, à 1,100 kil. E. de Constantinople, par 39° 26' long. E., 39° 5' lat. N., au pied d'une montagne, non loin de l'Euphrate ; 70,000 hab. suivant les uns, 100,000 suivant les autres. Ville sale et mal bâtie : on remarque cependant ses 12 mosquées, entre autres l'Ouloudjani, les églises arméniennes, les caravansérails, les bazars et les bains publics. Industrie en soie, coton, cuir, cuivre, acier : les sabres d'Erzeroum passent pour les meilleurs de l'empire. Cette ville est le centre du commerce entre le Caucase, la Perse et les Indes ; elle est le rendez-vous des caravanes de Perse, Bagdad, Mossoul, Diarbékir, Tiflis, Alep, Smyrne, Constantinople. — Erzeroum appartient aux Turcs depuis 1517. Les Russes s'en sont emparés en 1829, mais l'année suivante ils l'ont rendue à la Porte.

ERZEROUM (eyalet ou pachalik d'), un des pachaliks de l'Arménie turque, a pour bornes au N. et à l'E. la Russie, au S. les pachaliks de Van et de Diarbékir, à l'O. ceux de Roum et de Trébizonde.

310 kil. sur 260; 300,000 hab. environ. Ch.-l., Erzeroum. Montagnes, glaciers. Climat froid et sain. Grains, fruits; prairies, bétail, bons chevaux. Plomb, cuivre, marbres, albâtre, jaspe, topazes, améthystes.

ERZGEBIRGE (c.-à-d. *montagnes au minerai*), chaîne de montagnes entre la Saxe et la Bohême et au N. E. de la Bavière, s'étend depuis les sources de la Saale et de l'Eger jusqu'à la rive gauche de l'Elbe, par 50° 7'-50° 50' lat. N. et 9° 32'-11° 52' long. E. Au S. O. elle se joint au Fichtelberg, et au N. E. elle n'est séparée des monts de la Lusace que par le cours de l'Elbe. Nulle part l'Erzgebirge n'atteint plus de 1,300 mètres de hauteur. Il est composé de granit et de gneiss et renferme d'abondantes mines d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, de cobalt, d'arsenic, etc. — L'Erzgebirge donne son nom à un cercle du royaume de Saxe dont le ch.-l. est Freyberg.

ERZ-INGHIAN, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 133 kil. S. O. d'Erzeroum, près de l'Euphrate; 6,000 hab. Importante encore, bien qu'elle ait beaucoup souffert par les tremblements de terre. On pense qu'elle occupe la place de l'ancienne *Satala*.

ESAU, fils aîné d'Isaac et frère de Jacob, naquit vers 1836 av. J.-C. selon la chronologie usuelle, ou 2206 selon les Bénédictins. Étant un jour pressé de la faim au retour de la chasse, il céda son droit d'aînesse à son frère pour un plat de lentilles. Jacob réussit en outre par ruse à le frustrer de la dernière bénédiction de son père : comme Esaü était très velu, Jacob se couvrit d'une peau de bête et trompa ainsi Isaac, qui était aveugle, en se présentant à la place de son frère. Esaü chercha quelque temps à se venger, mais il finit par se réconcilier avec Jacob. On le nomme aussi Edom et on le regarde comme le père des Iduméens.

ESCALA, ville d'Espagne (Barcelone), sur la Méditerranée, à 33 kil. E. de Girone: 2,450 hab.

ESCALONA, ville d'Espagne (Tolède), à 40 kil. N. O. de Tolède, sur l'Alberche; 2,200 hab. — Une autre ville d'Espagne (Ségovie), à 11 kil. S. O. de Calatayud, porte le même nom.

ESCARBOTIN, village du dép. de la Somme, à 7 kil. E. d'Ault; 1,500 hab. Fabrique de cadenas, cylindres, et autres objets de quincaillerie.

ESCAUT, *Scaldis* en latin, *Schelde* en flamand, riv. de France, de Belgique et Hollande, naît à 7 kil. S. E. du Catelet (Aisne), baigne en France Vaucelles, Cambray, Bouchain, Valenciennes, Condé; en Belgique, Tournay, Deinse, Oudenarde, Gand, Anvers; reçoit la Scarpe, la Sensée, la Lys, le canal de Saint-Quentin, la Dendre, la Dyle, la Nèthe; puis se partage en deux branches dont la plus septentrionale, dite Escaut oriental, longe le territoire hollandais et se jette dans la mer du Nord entre les îles Schouwen et Beveland; la branche méridionale (Escaut occidental, porte le nom de Hondt ou Hont et tombe dans la mer entre l'île Walcheren et la côte belge. — Longtemps la Hollande s'arrogea le droit de fermer l'ouverture de l'Escaut, mais depuis la prise de la citadelle d'Anvers (1832), la navigation de l'Escaut est libre, moyennant un léger droit que les Hollandais perçoivent à l'embouchure de ce fleuve.

ESCAUT, anc. dép. de l'empire français, entre ceux des Bouches-de-l'Escaut, des Deux-Nèthes, de la Dyle, de Jemmapes et de la Lys, avait pour ch.-l. Gand.

ESCAUT (BOUCHES-DE-L'), anc. dép. de l'empire français. *Voy.* BOUCHES-DE-L'ESCAUT.

ESCHENBACH (Wolfram D'), minnesinger ou troubadour du XIIIe siècle, né au château d'Eschenbach ou Eschilbach dans le Haut-Palatinat, près de Bayreuth, vécut à la cour du landgrave Hermann de Thuringe, et assista en 1207 au combat poétique de Wartbourg. Ses deux principaux poëmes sont le *Titurel* et le *Parcival*, histoire mystique des gardiens du saint *Gréal* (vase qui servit à J.-C. lors de la dernière cène), imprimée en 1447, in-4. M. Lachmann a donné une nouvelle édition des œuvres d'Eschenbach, Berlin, 1833. — Plusieurs érudits allemands ont porté le même nom.

ESCHINE, *Æschines*, philosophe grec, disciple de Socrate, était si pauvre, que ne sachant comment payer son maître, il lui offrit de devenir son esclave. On lui attribue l'*Axiochus* et quelques autres dialogues que l'on joint ordinairement à ceux de Platon (publiés par Leclerc, grec-latin, Amsterdam, 1711).

ESCHINE, *Æschines*, célèbre orateur athénien, né vers 387 av. J.-C., avait été d'abord greffier, puis comédien. Envoyé en ambassade auprès de Philippe, il se laissa corrompre; il fut accusé à ce sujet par Démosthène et ne se tira d'affaire qu'en traînant le procès en longueur. Pour se venger, Eschine accusa Ctésiphon, qui avait proposé de décerner une couronne d'or à Démosthène (338 av. J.-C.); celui-ci prit la défense de son ami. Alors s'engagea entre les deux rivaux cette lutte célèbre qui a produit le discours *Pour la couronne*. Eschine vaincu fut déclaré calomniateur et se vit forcé de s'exiler; il se retira à Rhodes où il fonda une école de rhétorique. Il mourut à 75 ans. Ses discours forment les vol. 3 et 4 des *Oratores græci* de Reiske, Leipsick, 1771, et le vol. 3 de ceux de Bekker. Bremi en a donné une édition séparée, Zurich, 1823. Ils ont été traduits en français par Auger (avec ceux de Démosthène), par Ricard, et l'abbé Jager. La harangue de la *Couronne* a été traduite à part par l'abbé Millot et plus récemment par M. Plougoulm.

ESCHWEGE, ville de la Hesse Electorale (B.-Hesse), sur la Werra, à 36 kil. S. E. de Cassel; 4,500 hab. Fabrique de drap, de savons et de tabac.

ESCHYLE, *Æschylus*, tragique grec, né à Eleusis près d'Athènes, l'an 525 av. J.-C., s'était d'abord distingué comme guerrier aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. On peut le considérer comme le véritable créateur de la tragédie; non seulement il fit les premières pièces régulières, mais il constitua véritablement le théâtre. Au chariot ambulant de Thespis, il substitua une salle de spectacle fixe, employa le premier les décorations, le costume, la musique, en un mot tout le matériel de l'art dramatique, et perfectionna l'art de la déclamation. Dans sa vieillesse, il eut le chagrin de se voir préférer Sophocle, et se retira en Sicile auprès d'Hiéron pour n'être pas témoin des succès de son jeune rival. Il mourut l'an 456 av. J.-C., à 69 ans. On dit qu'il fut écrasé par une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête chauve. Des nombreuses tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que sept : *Prométhée enchaîné; les Perses; les Sept Chefs devant Thèbes; Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, les Suppliantes.* Elles brillent par le sublime et inspirent la terreur. Les éditions les plus estimées d'Eschyle sont celles de Canter, Anvers, 1580; de Stanley, avec traduction latine, Londres, 1663; de Paw, La Haye, 1745, 2 vol. in-4; de Schütz, Halle, 1782 et 1809, 5 vol. in-8: enfin de Wellauer, Leipsick, 1825. Il a été traduit en français par Brumoy, Lefranc de Pompignan, Laporthe-Dutheil, an III (1794).

ESCLAVE (lac de l'), *Slave-lake* des Anglais, dans la Nouvelle-Bretagne, par 112° 30'-120° 50' long. O., 60° 30'-63° lat. N.: 450 kil. sur 250. Il renferme plusieurs îles. Il est navigable dans toute son étendue; mais pendant six mois il est couvert de glaces. A l'O. ses eaux s'écoulent par le Mackenzie. Sur ses bords habitent les Chippaouays et les Indiens-Cuivre.

ESCLAVE (rivière de L'), *Slave-river* en anglais, dans la Nouvelle-Bretagne, sort du lac Athapesko, et se jette dans le lac de l'Esclave, après avoir coulé du S. au N. O. pendant 400 kil. environ.

ESCLAVES (côte des), dans la Guinée. *Voy.* CÔTE.

ESCLAVES (guerres des). On donne ce nom à deux

guerres que les Romains eurent à soutenir contre leurs esclaves révoltés. Dans la première, qui éclata en Sicile l'an 135 av. J.-C, les esclaves se soulevèrent sous la conduite d'Eunus et de Cléon, défirent quatre préteurs et prirent Tauroménium et Enna. Il fallut les efforts de trois consuls pour les réduire: ils furent battus par le consul Pison l'an 133; mais la même année Salvius, dit Tryphon, Satyrus et Athénion, firent de nouveau révolter les esclaves de Sicile; enfin Lucullus et Manius Aquilius les écrasèrent. Plus d'un million d'esclaves périrent dans cette guerre. — L'Italie fut le théâtre de la seconde guerre des Esclaves (74-72 av. J.-C.); le gladiateur Spartacus souleva les esclaves à Capoue, ravagea la Campanie, défit le consul Lentulus, plusieurs préteurs, et le proconsul Cn. Cassius, et menaça Rome même. Crassus, plus heureux, repoussa Spartacus jusque dans la Lucanie, battit ses lieutenants, le défit lui-même, et tua plus de 40,000 esclaves. Spartacus périt dans la mêlée.

ESCLAVONIE ou SLAVONIE, *Schlawonien* en allemand, *Tot-orszag* en hongrois, grande province des Etats autrichiens (Hongrie), bornée au N. E. par la Hongrie propre, dont elle est séparée par la Drave et le Danube; à l'E. par la Theiss qui la sépare du banat de Temeswar; à l'O. par la Croatie, au S. par la Turquie d'Europe. Elle a de l'E. à l'O. 280 kil.; du N. au S. sa largeur varie de 20 à 80 kil.: 600,000 hab. Ch.-l., Eszek. L'Esclavonie se divise en deux parties: la partie civile ou *royaume d'Esclavonie*, et la partie militaire ou *généralat d'Esclavonie*.— Le royaume d'Esclavonie, situé à l'O. se compose de 3 comitats, Werowitz ou Verœcze, Posega et Syrmie, et a pour ch.-l. Eszek, Posega et Vukovar. — Le généralat d'Esclavonie, à l'E., forme une des 4 parties du gouvernement des Confins-Militaires; il est divisé en 3 régiments et 1 bataillon dit de Tchaïkistes; il a pour chef-lieu Petervaradin. De hautes montagnes richement boisées traversent l'Esclavonie de l'O. à l'E., mais il s'y trouve, surtout aux environs d'Eszek, de vastes marais. La température y est douce et le sol très fertile; le gibier y abonde. On présume qu'il s'y trouve des mines de fer, d'argent et d'or; un étang près de Velika fournit de superbes perles. L'industrie est nulle; le peuple, ignorant et barbare, est faux et rusé. La race dominante est celle des Slaves ou Esclavons auxquels sont mêlés des Allemands et des Madgiars.— L'Esclavonie faisait, sous les Romains, partie de la Pannonie; elle dut son nom aux *Slavi*, peuple de la Sarmatie qui vint s'y établir au VIIe siècle. Les Slaves vécurent d'abord sous la domination des Avares; après la destruction du royaume des Avares par Charlemagne, 799, ils reconquirent leur liberté, et lors de l'invasion des Madgiars ou Hongrois ils se trouvèrent pleinement indépendants. C'est alors que se formèrent les deux roy. distincts de Croatie et d'Esclavonie. L'Esclavonie fut soumise par les rois de Croatie au commencement du XIe siècle; mais de 1088 à 1091, le roi de Hongrie Ladislas I conquit les deux pays; il donna en 1091 à son fils Almus le titre de duc de Croatie et d'Esclavonie. Depuis ce temps, l'Esclavonie, sauf quelques interruptions, a toujours fait partie du royaume de Hongrie. Les Turcs la possédèrent plusieurs fois; mais depuis 1697 elle n'a jamais été détachée de la Hongrie.

ESCOBAR-Y-MENDOZA (Ant.), célèbre casuiste espagnol, plus connu sous le seul nom d'*Escobar*, de l'ordre des Jésuites, né en 1589 à Valladolid, mort en 1669, eut pendant sa vie une grande réputation comme prédicateur, et fut un modèle de piété. Cependant on lui reproche d'avoir enseigné une morale trop relâchée, et d'avoir excusé certaines fautes en recourant à des distinctions subtiles, qu'on serait tenté d'accuser de mauvaise foi. Pascal a, dans ses *Provinciales*, livré au ridicule quelques-unes des opinions de ce casuiste, et depuis, son nom est devenu, quoique injustement peut-être, le symbole de ce genre de détours et d'équivoques qu'on appelle de son nom *escobarderies*. Parmi les nombreux ouvrages d'Escobar, qui forment environ 40 vol. in-fol., on remarque un poëme latin sur *Ignace de Loyola*, 1614; un traité abrégé des *Cas de conscience* (*Summula casuum conscientiæ*), 1626, et une *Théologie morale*, en 7 vol. in-fol., 1643.

ESCOIQUIZ (don Juan), ministre d'état espagnol, né en 1762 dans la Navarre, mort en 1820, fut d'abord page de Charles III, ensuite chanoine de Saragosse, et fut nommé gouverneur du prince des Asturies (depuis Ferdinand VII). Ennemi mortel du prince de la Paix, il fut un des premiers moteurs de la révolution qui chassa du trône Charles IV pour y mettre son fils Ferdinand. Ce fut lui qui décida ce prince au voyage de Bayonne, et il l'accompagna en France, 1808. Après l'événement qui suivit ce voyage, il tenta vainement de faire rendre la liberté aux princes espagnols, et fit éclater hautement son indignation des mauvais traitements exercés contre eux. Il rentra en Espagne avec Ferdinand VII, dont il perdit bientôt la faveur. On a de lui un mémoire intitulé: *Exposé des motifs qui ont engagé S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne.*

ESCUALDANAC ou ESCUALVANAC. *Voy.* BASQUES.

ESCULAPE, en grec *Asclepios*, dieu de la médecine, fils d'Apollon et de Coronis, fut confié aux soins du centaure Chiron qui lui apprit la médecine. Il suivit les Argonautes en Colchide. A son retour il rendit la vie à Hippolyte; mais Jupiter, irrité de cette action qu'il regardait comme une révolte, le foudroya à la prière de Pluton. Cependant, pour consoler Apollon de la perte de son fils, il plaça Esculape dans le ciel où il forme la constellation du Serpentaire. Ce dieu était adoré principalement à Epidaure, à Athènes, à Pergame et à Smyrne. Le coq et le serpent lui étaient particulièrement consacrés.

ESCURIAL (L'), *l'Escorial* en espagnol, petite ville d'Espagne (Ségovie), à 35 kil. N. O. de Madrid, sur le versant S. du Guadarrama; 3,000 hab. Elle n'a de remarquable que le célèbre couvent dit aussi *l'Escurial*, qui fut bâti par Philippe II en mémoire de la bataille de Saint-Quentin (1557), et pour satisfaire à un vœu qu'il avait fait à saint Laurent, ayant remporté la victoire le jour même de la fête de ce saint (10 août). L'édifice a la forme d'un gril: les bâtiments en sont alignés comme les barres de cet instrument, par allusion au gril qui servit au martyre du saint; en outre, le gril s'y trouve sculpté partout. On trouve dans l'intérieur de l'Escurial 17 cloîtres, des jardins, un immense parc, une galerie de tableaux, une bibliothèque célèbre et riche surtout en manuscrits arabes; des caveaux où sont les tombeaux des rois d'Espagne. L'Escurial est une des trois résidences royales d'Espagne: la cour y passe l'arrière-saison.

ESCUROLLES, ch.-l. de cant. (Allier), à 7 kil. N. E. de Gannat: 1,200 hab.

ESDRAS, célèbre docteur juif, vivait au Ve siècle av. J.-C., pendant la captivité de Babylone. Il se rendit agréable au roi de Perse Artaxercè Longue-main qui le chargea (vers 447 av. J.-C.) de reconduire une 2e colonne de Juifs dans leur pays et de hâter la reconstruction du temple de Jérusalem, commencée sous Zorobabel. Esdras, arrivé à Jérusalem, fit la dédicace du temple, réforma plusieurs abus, purifia la religion qui s'était corrompue, retrouva la loi de Moïse qui s'était perdue, ou du moins fixa le canon des livres saints; il les expliqua en outre avec tant de talent qu'il fut surnommé le

Prince des docteurs de la loi. Il revit les livres canoniques de l'Écriture, les distribua dans l'ordre où nous les avons, et y ajouta lui-même deux livres intitulés: *Livres d'Esdras*, qui contiennent un espace de 113 ans. Il y a dans l'Ancien Testament deux autres livres qui portent aussi le nom d'Esdras, mais ils ne sont point regardés comme canoniques.

ESFERLIK-BENASSI, *Bounia* ou *Panga*, ville de Servie, à 28 kil. N. O. de Nissa. Bains célèbres d'où la ville tire son nom.

ESI ou ESINO, *Æsis*, riv. des États de l'Église, prend sa source dans l'Apennin, arrose les délégations de Macerata et d'Ancône, et se jette dans l'Adriatique entre Ancône et Sinigaglia, après un cours de 70 kil. environ.

ESKI-ADALIA, ville de la Turquie d'Asie. *Voy.* SATALIEH.

ESKI-CHEHR, *Dorylæum*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 40 kil. N. E. de Kutaïeh, ch.-l. d'un livah. Plusieurs mosquées et tombeaux de saints musulmans.

ESKI-HISSAR, *Stratonicea*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 178 kil. S. E. de Smyrne. Ruines nombreuses.

ESKI-SAGHRA OU ZAGRA, *Beræa*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 110 kil. N. O. d'Andrinople; 20,000 hab. Eaux thermales très fréquentées.

ESKI-STAMBOUL, *Alexandria-Troas*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 8 kil. S. E. de l'île Ténédos. Port barré; nombreuses ruines.

ESLA, riv. d'Espagne, sort des montagnes d'Asturie, près de Marana (Léon), passe à Mansilla et près de Benavente, tombe dans le Duero après avoir reçu la Céa, la Bornesga, le Tuerto et la Tera. Cours, 250 kil.

ESMÉNARD, poëte français, né en 1770 à Pélissane en Provence, mort en 1812, était fils d'un avocat au parlement d'Aix. Il émigra en 1792, voyagea dans toute l'Europe, et rentra en France après le 18 brumaire. Il accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue, publia en 1805 *la Navigation*, poëme que lui avait inspiré le magnifique spectacle de l'Océan, et donna en 1807 l'opéra de *Trajan*, qui eut 100 représentations. L'année suivante il composa en société avec M. de Jouy l'opéra de *Fernand Cortez*. Il chanta la gloire de l'empire, et fut nommé en récompense censeur des théâtres, puis chef d'une division de la police impériale. Il fut reçu en 1810 à l'Institut. Napoléon l'exila en 1811 pour avoir écrit contre l'empereur Alexandre: il revenait en France après trois mois d'exil, lorsqu'il périt malheureusement, renversé de voiture par des chevaux emportés.

ESMERALDAS, petit port de la république de l'Équateur (Pichinca), à 164 kil. N. O. de Quito. On recueille aux environs le meilleur cacao connu. Cette ville est située à l'embouchure de la rivière de las Esmeraldas, qui sort des Andes, et qui est ainsi appelée parce qu'elle roule des émeraudes.

ESMERALDAS (SERRA DAS), chaîne de montagnes du Brésil, entre les provinces de Minas-Geraes et Porto-Seguro. Elle doit son nom aux émeraudes qu'elle renferme.

ESNEH, *Latopolis*, ville de la Haute-Egypte, ch.-l. de prov., sur la rive gauche du Nil, à 44 kil. S. des ruines de Thèbes, par 30° 14' long. E., 25° 17' lat. N.; 4,000 hab. Jolie ville, bazar. Étoffes de coton, poterie, pressoirs à huile de laitue; fabriques de châles dits *milayeh*. Nombreuses ruines: on y voit les débris d'un grand temple, célèbre surtout par ses sculptures mythologiques; on y remarque un zodiaque qui est le plus moderne des zodiaques égyptiens, bien qu'on l'ait fait remonter à une immense antiquité.

ESON, *Æson*, roi d'Iolcos, était fils de Créthée et frère de Pélias, et eut Jason pour fils. Après la mort de son père, il monta sur le trône d'Iolcos; mais il en fut chassé par son frère. Quand il fut accablé de vieillesse, la magicienne Médée, femme de Jason son fils, le rajeunit à la prière de celui-ci.

ESOPE, *Æsopus*, célèbre fabuliste, né en Phrygie dans le VIe siècle av. J.-C., fut d'abord esclave d'un certain Jadmon de Samos qui l'affranchit. Esope s'étant fait une grande réputation par son talent pour l'apologue, Crésus l'appela à sa cour et le traita fort bien. Il fut envoyé par ce prince à Delphes pour consulter l'oracle; mais ayant irrité les habitants par la liberté de son langage, il fut arrêté par eux sous un faux prétexte, et précipité du haut d'un rocher, vers 560 av. J.-C. Esope était difforme et contrefait. On a sous son nom des fables qui ne sont pas son ouvrage; les Grecs se sont emparés de ses apologues et les ont arrangés sous diverses formes, soit en prose, soit en vers. Les *Fables d'Esope* furent recueillies pour la 1re fois par Démétrius de Phalère, 230 ans après sa mort. Le recueil le plus généralement répandu est l'œuvre de Planude, moine grec du XIVe siècle. Parmi les nombreuses éditions des fables d'Esope, on distingue celles de Coray, Paris, 1810; de Schneider, Breslau, 1813; cette dernière est faite d'après un manuscrit trouvé à Augsbourg. Elles ont été traduites dans toutes les langues, notamment en français par P. Millot, 1646; par Gail, dans les *Trois Fabulistes*, 1796; elles ont été imitées par Phèdre, La Fontaine, etc.

ESOPE, célèbre acteur, contemporain et ami de Cicéron, rival de Roscius, excella dans la tragédie et amassa d'immenses richesses. Il laissa un fils qui ne se rendit célèbre que par ses folles dépenses.

ESPAGNE, *Iberia*, *Hesperia* et *Hispania* des anciens, *Espana* des Espagnols, roy. de l'Europe méridionale, comprend la plus grande partie de la péninsule hispanique et est situé entre 36°-44° lat. N., et 1° long. E.—11° 30' long. O. Il a pour bornes au N. E. la France, dont il est séparé par la chaîne des Pyrénées; au N. O. l'Océan Atlantique, à l'O. le Portugal, au S. l'Afrique, dont le sépare le détroit de Gibraltar; au S. E. et à l'E. la mer Méditerranée. Superficie, 1,100 kil. du N. au S., et 600 de l'E. à l'O. Capitale, Madrid. La population de la monarchie espagnole est de 13,500,000 hab. L'Espagne possède encore hors du continent européen quelques colonies: Canaries, Cuba, Porto-Rico, les Philippines, plusieurs présides en Afrique; la population de ces colonies s'élève à 3,600,000 hab. — Depuis le XVe siècle jusqu'en 1833, l'Espagne fut divisée en 15 grandes prov., dont quelques-unes avaient le titre de royaume ou de couronne; ce sont:

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Biscaye,	Bilbao.
Roy. de Navarre,	Pampelune.
Vieille-Castille,	Burgos.
Nouvelle-Castille,	Madrid.
Roy. d'Aragon,	Saragosse.
Catalogne,	Barcelone.
Roy. de Valence,	Valence.
Roy. de Majorque,	Palma.
Roy. de Murcie,	Murcie.
Roy. de Grenade,	Grenade.
Andalousie,	Séville.
Estramadure espagnole,	Badajoz.
Roy. de Léon,	Léon.
Asturies,	Oviédo.
Galice,	La Corogne.

Mais en 1833, tout le territoire de l'Espagne, non compris les prov. basques qui étaient alors en insurrection, fut divisé sous le rapport administratif en 44 prov. ou intendances civiles. Les intendances basques ont depuis formé 4 nouvelles provinces: ces dernières sont les seules qui ne portent pas les noms de leurs chefs-lieux. — Sous le rapport militaire, l'Espagne fut divisée en 12 capitaineries-générales, subdivisées elles-mêmes en 83 gouvernements; de ces

derniers gouvernements 27 sont dits de la *couronne de Castille*, 32 de celle *d'Aragon* et 14 des *ordres militaires de Santiago, de Calatrava, d'Alcantara* et *de Montesa*. — Enfin, sous le rapport judiciaire, l'Espagne a été partagée en 12 ressorts de cours royales, comprenant 165 siéges de corrégidors.

Voici les noms des 12 capitaineries-générales avec les 48 intendances civiles qu'elles comprennent :

1° *Nouvelle-Castille.*
Madrid.
Guadalaxara.
Tolède.
Cuença.
Ciudad-Réal.

2° *Vieille-Cast. et Léon.*
Burgos.
Logrono.
Santander.
Oviédo.
Soria.
Ségovie.
Avila.
Léon.
Palencia.
Valladolid.
Salamanque.
Zamora.

3° *Galice.*
La Corogne.
Lugo.
Orense.
Pontevedra.

4° *Estramadure.*
Badajoz.
Cacerès.

5° *Andalousie.*
Séville.
Huelva.
Cadix.
Cordoue.
Jaën.

6° *Roy. de Grenade.*
Grenade.
Almeria.
Malaga.

7° *Valence.*
Valence.
Alicante.
Castellon-de-la-Plana.
Murcie.
Albacète.

8° *Catalogne.*
Barcelone.
Tarragone.
Lérida.
Girone.

9° *Aragon.*
Saragosse.
Huesca.
Teruel.

10° *Majorque.*
Palma.

11° *Roy. de Navarre.*
Navarre (Pampelune).

12° *Guipuscoa.*
Alava (Vittoria).
Biscaye (Bilbao).
Guipuscoa (St-Sébastien).

—Le sol de l'Espagne est très montagneux : on y distingue 6 grandes chaînes principales : 1° les Pyrénées qui la séparent de la France au N. E., puis se continuent à l'O. sous le nom de Pyrénées Cantabriques ; 2° la chaîne ibérique qui sépare le bassin des rivières tributaires de la Méditerranée d'avec celles qui sont tributaires de l'Océan ; 3° la chaîne carpétano-vettonique, entre le Duero et le Tage ; 4° la chaîne lusitanique, entre le Tage et la Guadiana ; 5° la chaîne de la Sierra Morena, entre la Guadiana et le Guadalquivir ; 6° la chaîne bétique entre le Guadalquivir et la mer. L'Espagne a 5 grands fleuves, l'Ebre, le Duero, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir ; et 4 fleuves de moindre dimension, le Minho, le Xucar, le Guadalavia, la Ségura. Elle est en général fort bien arrosée. L'art y a tracé très peu de canaux. Le climat de l'Espagne est tempéré dans l'intérieur et sur les côtes de l'Océan, très chaud et brûlant dans le roy. de Grenade et l'Andalousie. Le sol, généralement fertile, fournit au nord les productions de la France méridionale ; au midi des vins liquoreux, des orangers, des citronniers, des lauriers gigantesques, le palmier nain, la canne à sucre, le cactus à cochenille, le cotonnier, etc. L'agriculture est négligée. Le marbre abonde en Espagne ; on y trouve aussi plusieurs mines de mercure, ainsi que du cobalt, de l'étain, du plomb, du fer, des pierres précieuses et de l'argent. Au temps des anciens, les mines d'or de l'Espagne étaient très riches : elles sont à peu près épuisées aujourd'hui. On élève dans ce pays beaucoup de bétail, et surtout des brebis à laine fine dites *mérinos* ; c'est de là qu'elles ont été importées en France. Les mulets y sont très multipliés. Les habitants de l'Espagne dérivent de 4 sources : les indigènes ou anciens Ibères (dont probablement les Basques, *Vascons* ou *Escualdanac* sont le type actuel le plus pur) ; les Illyriens ou Thraco-Pélasges, auxquels se rapportent les Romains et les Grecs ; les Germains (Goths et Suèves), les Sémitiques (Arabes et Maures). Ces races se sont mêlées, de sorte qu'aujourd'hui on ne distingue en Espagne que 2 races, les Espagnols (de sang mêlé), et les Basques (de race pure). — Le gouvernement espagnol a été une monarchie absolue depuis Charles-Quint, qui commença l'abolition des franchises des communes, jusqu'à l'invasion française de 1808 ; constitutionnel de 1808 à 1814, il redevint absolu de cette époque à 1820, constitutionnel de 1820 à 1823, absolu de 1823 à 1832, et enfin aujourd'hui il se retrouve constitutionnel. Les provinces vascongades ont toujours joui de franchises locales fort étendues et connues sous le nom de *fueros*. La religion catholique est seule permise en Espagne.

Pour l'Espagne ancienne, *Voy.* HISPANIE.

Histoire. — On ignore comment et à quelle époque l'Espagne fut peuplée ; les Phéniciens y abordèrent les premiers ; après eux vinrent les Grecs, puis les Carthaginois ; ces derniers la soumirent. Elle passa ensuite sous la domination des Romains, 225 av. J.-C., et ceux-ci la possédèrent jusqu'au ve siècle de notre ère. En 410 les Vandales, les Suèves et les Alains dévastèrent l'Espagne et s'y établirent ; mais dès 470 les Vandales avaient cédé la place aux Wisigoths, qui bientôt se trouvèrent maîtres de la Gaule méridionale et de l'Espagne entière, sauf le petit royaume des Suèves au N. O. Vaincus en 506 par Clovis, les Wisigoths ne gardèrent de la Gaule méridionale que la Gothie ou Septimanie ; mais en 585 ils conquirent le royaume des Suèves, et en 621 ayant évincé les Grecs, qui sous le règne de Justinien, avaient pris pied en Espagne et en avaient occupé les côtes méridionales, ils furent maîtres de toute la péninsule. Les Arabes vinrent à leur tour en 711, repoussèrent les Goths vers le nord et les renfermèrent dans les montagnes de l'Asturie ; en 719 les Wisigoths ne possédaient plus que le petit royaume d'Asturie (nommé plus tard roy. d'Oviédo, et ensuite de Léon). Le reste de l'Espagne fut d'abord une province du grand empire des califes de Damas ; mais en 756, il devint un empire à part connu sous le nom de califat de Cordoue (du nom de sa capitale) ou califat ommiade (du nom de la dynastie des Ommiades, qui, détrônée en Orient par les Abbassides, en 750, s'était réfugiée en Espagne). Le califat de Cordoue cessa d'exister en 1038, après 282 ans d'existence, et se démembra en plusieurs principautés indépendantes ; on en compte jusqu'à 19 : Cordoue, Séville, Jaën, Carmone, Niebla, l'Algarve, Algésiras, Murcie, Orihuela, Valence, Denia, Tortose, Lérida, Saragosse, Huesca, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Majorque. Pendant ces trois siècles, le petit royaume goth du nord s'était accru aux dépens des califes : il possédait au XIIIe siècle tout le pays qui s'étend jusqu'au Duéro ; des comtes chrétiens, vassaux des rois de Léon, avaient repris la Vieille-Castille ; d'un autre côté Pepin et Charlemagne avaient conquis la Septimanie et tout le pays compris entre les Pyrénées et l'Ebre, dont ils avaient fait la Marche d'Espagne. En 825 un lieutenant de Pepin, roi d'Aquitaine, Aznar, se rendit indépendant dans l'ouest de cette Marche, et fonda le roy. de Navarre, tandis qu'à l'est se formait le célèbre comté de Barcelone, qui resta feudataire de la France jusqu'en 1258. Des trois maisons chrétiennes non soumises à la France, celle de Navarre finit par absorber les autres en 1037 ; mais elle s'était divisée en trois lignes, pourvues chacune d'un royaume : 1° Castille (dit aussi Castille-et-Léon), 2° Aragon, 3° Navarre. Ces trois lignes s'éteignirent en 1109, 1134, 1234 ; mais les trois royaumes n'en subsistèrent pas moins : seulement ils passèrent à trois dynasties françaises (dites de Bourgogne, de Barcelone, de Champagne), et l'Aragon se trouva alors aux mêmes mains que le

comté de Barcelone; de plus, il s'était formé de 1095 à 1139 un 4e état chrétien, le comté, ensuite royaume de Portugal, appartenant à une ligne bâtarde de Bourgogne. Ces 4 états étaient sans cesse en guerre avec les Maures qui avaient succédé à la puissance des Arabes. De 1086 à 1145, l'Espagne méridionale fut envahie par les Almoravides; vinrent ensuite les Almohades (1146-1269), puis les Mérinites (1267-1344). Au milieu de ces révolutions successives les Musulmans perdaient du terrain, et sans les discordes des princes chrétiens ils eussent été chassés de l'Espagne dès le XIIe siècle. En 1236 fut fondé le royaume maure de Grenade, qui, à la fin du XIIIe siècle, était le seul état musulman qui subsistât encore en Espagne. Les deux royaumes de Castille et d'Aragon devenaient puissants, le 1er par ses conquêtes en Espagne même, le 2e par l'acquisition des Baléares et de la Sardaigne. Ces 2 états se trouvèrent réunis en 1479 par suite du mariage contracté dès 1469 par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille; ils ne furent séparés depuis qu'un instant (1504-1506), après la mort d'Isabelle. Le royaume de Grenade avait été conquis par Ferdinand en 1492; la Navarre espagnole fut ajoutée en 1512 à ses possessions. De la mort de Ferdinand en 1516, date la réunion de toute l'Espagne en un même état: cette réunion, la possession de la Sicile, de la Sardaigne, du royaume de Naples, de la Franche-Comté, des Pays-Bas, et un peu plus tard du Milanais, la découverte et la conquête du Mexique, du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, du Chili, de Buénos-Ayres, enfin l'acquisition du Portugal en 1580, firent de l'Espagne la puissance prépondérante de l'Europe. Mais des fautes de tout genre amenèrent bientôt sa ruine. Elle se vit enlever successivement sept des 18 provinces des Pays-Bas en 1609, le Portugal en 1640, le Roussillon en 1659, la Franche-Comté, 1674-1679; elle perdit aussi sa population, son industrie, sa vigueur. La guerre de la succession d'Espagne, 1701-1714, qui plaça sur le trône un petit-fils de Louis XIV, lui ravit toutes ses possessions européennes hors de la péninsule; et en 1817 éclatèrent en Amérique les révolutions qui lui ont enlevé toutes ses colonies sur ce vaste continent. En 1808 Napoléon donna le trône d'Espagne à son frère Joseph. Il en résulta une guerre acharnée avec la France (1808-1814), qui fut une des causes de la chute de l'empereur. Le 8 décembre 1813 les Bourbons rentrèrent en Espagne. Une révolution célèbre qui éclata à l'île de Léon établit en 1820 le gouvernement monarchique constitutionnel, dit *gouvernement des Cortès*; mais une armée française sous les ordres du duc d'Angoulême le détruisit en 1823. Redevenu prince absolu, Ferdinand VII termina son règne (1833) en abolissant la loi d'hérédité qui excluait les femmes du trône, et en léguant la couronne d'Espagne à sa fille Isabelle encore enfant, sous la tutelle de Christine sa mère. Celle-ci, après une longue lutte contre don Carlos, frère du dernier roi, et contre le parti révolutionnaire, s'est vue forcée d'abdiquer la régence en 1840, au moment où elle paraissait avoir mis fin à la guerre civile.

Souverains de l'Espagne.

(Pour les souverains qui ont précédé la réunion des divers états espagnols, *Voy.* les articles WISIGOTHS, CALIFES, ARAGON, NAVARRE, CASTILLE, LEON, etc.).

Ferdinand V d'Aragon et Isabelle de Castille,	1479	son de Bourbon,	1700
Charles I (Charles-Quint),	1516	Louis I,	1724
Philippe II,	1556	Philippe V de nouv.	1724
Philippe III,	1598	Ferdinand VI,	1746
Philippe IV,	1621	Charles III,	1759
Charles II,	1665	Charles IV,	1788
Philippe V de la mai-		Joseph Napoléon,	1808
		Ferdinand VII,	1813
		Isabelle II,	1833

ESPAGNE (Charles D'), petit-fils de Ferdinand de la Cerda, gendre de saint Louis, et l'un des favoris du roi de France Jean-le-Bon, fut nommé connétable par ce dernier prince en 1350, s'attira la haine de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui le fit assassiner par ses émissaires en 1354.

ESPAGNE (N. D'), général français sous la république et sous l'Empire, commandait en 1805, sous le maréchal Masséna, la division des chasseurs à cheval de l'armée d'Italie, et se distingua dans toute cette campagne. En 1806, il passa au service du roi de Naples et battit les insurgés calabrais en plusieurs rencontres. Dans la campagne de Prusse, il se signala à la tête d'une division de cuirassiers. Il fut blessé au combat de Heilsberg en 1807, et fut tué en 1809 à la bataille de Wagram.

ESPAGNE (le comte d'), chef de partisans espagnol, fils d'un Français émigré, joua un rôle important dans la campagne de 1813 contre les Français et dans la guerre civile suscitée par don Carlos en 1833. Il se signala surtout parmi les chefs royalistes par ses brigandages et sa férocité; il périt assassiné en 1839.

ESPAGNE (le cardinal D'). *Voy.* MENDOZA.

ESPAGNOLET (Joseph RIBERA, dit L'), célèbre peintre, élève de Michel-Ange de Caravage, né en 1586 à Xativa en Espagne selon les uns, à Naples selon les autres, mort en 1656, s'est plu à représenter les massacres, les supplices, les tortures, et a rendu les scènes les plus horribles avec une effrayante vérité. Il séjourna tantôt à Naples, tantôt à Rome, tantôt à Madrid, où il travailla pour Philippe IV. Ses principaux tableaux sont: *le Martyre de saint Janvier*, *Ixion sur la roue* et la *Mater dolorosa*, à Madrid, et une *Adoration des bergers* au musée de Paris.

ESPALION, ch.-l. d'arr. (Aveyron), sur le Lot, à 24 kil. N. E. de Rhodez; 4,082 hab. Burats et autres lainages, maroquins, etc. — L'arr. d'Espalion a 9 cantons (Entraigues, Estaing, La Guiole, Mur-de-Barrès, St-Amand-des-Copts, St-Chely, Sainte-Geneviève, St-Genitz, plus Espalion), 101 communes et 65,639 hab.

ESPARRAGOSA-DE-LARES, ville d'Espagne (Badajoz), à 70 kil. S. E. de Mérida; 3,300 hab.

ESPELETTE, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), à 16 kil. S. de Bayonne; 2,000 hab.

ESPENCE (Claude d'), *Espencæus*, savant docteur de Sorbonne, né en 1511 près de Châlons-sur-Marne, mort en 1571, fut recteur de l'université de Paris en 1540, s'attacha au cardinal de Lorraine, fut député au concile de Trente, assista aux états d'Orléans (1560) et au colloque de Poissy. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages soit en latin, soit en français, entre autres, l'*Institution d'un prince chrétien*, Paris, 1548. Il avait aussi composé en latin des poésies pieuses et mystiques.

ESPERIENTE. *Voy.* BUONACCORSI.

ESPERNON. *Voy.* ÉPERNON.

ESPINASSE. *Voy.* L'ESPINASSE.

ESPINEL (Vincent), poëte espagnol, né dans le roy. de Grenade en 1544, mort en 1634, est regardé comme l'inventeur des *decimas* ou stances de dix vers. Il mit en vers l'*Art poétique* et les *Odes* d'Horace. On a encore de lui un poëme intitulé *la Casa de Memoria*, et un roman célèbre, *la Vie de l'écuyer Obregon*, dans lequel on a voulu faussement trouver le modèle du *Gil Blas* de Lesage. Espinel cultivait aussi la musique; il a ajouté une cinquième corde à la guitare. Malgré tous ces talents, ce poëte vécut et mourut pauvre.

ESPINOSA-DE-LOS-MONTEROS, ville d'Espagne (Burgos), à 42 kil. N. O. de Frias; 2,800 hab.

ESPIRITO-SANTO, prov. du Brésil, entre celles de Rio-Janeiro au S. et de Bahia au N., sur la mer, qui forme là une baie dite d'Espirito-Santo: 220 kil. sur 110; 75,000 hab. Ch.-l., Nossa-Senhora-da-Vic-

toria. Beaucoup de montagnes qui donnent naissance à une foule de riv. dont les principales sont le Rio-Doce, le Guarapary, etc. Climat doux : grande fertilité, plantes tropicales, un peu de manioc, superbe bois de charpente, sassafras, cèdres, etc. On y trouve plusieurs tribus indiennes, entre autres celle des Poris.

ESPRÉMENIL. *Voy.* ÉPRÉMESNIL.

ESPRIT (Jacques), appelé communément *l'abbé Esprit*, quoiqu'il n'ait jamais été dans les ordres, né à Béziers en 1611, mort en 1678, gagna par ses talents la faveur du duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, et du prince de Conti, qui lui firent des pensions et lui procurèrent le titre de conseiller du roi et un fauteuil à l'Académie Française. On lui attribue l'ouvrage intitulé : *Fausseté des vertus humaines*, 1678, 2 vol., abrégé par Desbans, sous le titre de *l'Art de connaître les hommes* ; c'est un commentaire des *Maximes* de La Rochefoucauld.

ESPRIT (ordre du SAINT-). *Voy.* SAINT-ESPRIT.

ESQUILLACE (BORGIA, prince d'). *Voy.* BORGIA.

ESQUILIN (mont), auj. le mont de *Sainte-Marie-Majeure*, une des sept collines principales de Rome, au S. du Quirinal, au N. du mont Cœlius, fut renfermé dans la ville par Tullus Hostilius. C'est là qu'on exécutait les criminels.

ESQUILINE (porte), une des portes occidentales de Rome, auj. porte de SAINT-LAURENT.

ESQUIMAUX ou ESKIMOS, peuple indigène de l'Amérique septentrionale, habite aussi une petite île du continent asiatique, au N. E. On les divise en 5 groupes : 1° les Kalalits ou Groënlandais ; 2° les Labradoriens ou Esquimaux orientaux, dits aussi Petits-Esquimaux ; 3° les Esquimaux occidentaux ou Grands-Esquimaux (vers les embouchures du Mackenzie, du fleuve dit Mine-de-Cuivre, et dans l'archipel Baffin-Parry) ; 4° les Aléoutes (dans les îles de ce nom, entre l'Amérique et l'Asie) ; 5° les Tchouktches ou Aglemoutes, répandus dans l'Amérique russe et dans l'Asie. Les Esquimaux s'écartent peu des côtes, et vivent du produit de leur pêche. Ils sont pour la plupart affligés d'ophthalmies et décimés par la petite-vérole. Leur naturel est très sauvage et leur saleté est extrême. Peu d'entre eux ont su dompter le renne ; ils n'ont d'autre animal domestique que le chien, qu'ils attellent à leurs traîneaux. Leurs bateaux sont très ingénieusement construits avec des peaux de veau marin sur une carcasse de bois ou un dos de baleine. Les Esquimaux vivent dans une indépendance complète et n'obéissent à aucune sorte de gouvernement ; ils avaient à peine une notion de la Divinité avant l'arrivée des Frères Moraves qui en 1733 vinrent pour la première fois prêcher l'évangile au Groënland.

ESQUIRE. *Voy.* ÉCUYER.

ESSARTS (LES), ch.-l. de canton (Vendée), à 8 kil. S. O. de St-Fulgent, 1,800 hab.

ESSARTS ou ESSARS (DES). *Voy.* DES ESSARTS et DES ESSARS.

ESSEN, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 31 kil. N. E. de Dusseldorf ; 4,750 hab. Armes blanches, ferronnerie, vitriol ; draps, toiles.

ESSEN (Jean-Henri, comte d'), feld-maréchal suédois, né en 1755 dans la Westgothie, mort en 1824, devint le favori de Gustave III et conserva un grand crédit auprès de Gustave-Adolphe IV, qui le nomma gouverneur de Poméranie. En 1807, il soutint contre les Français un siége honorable dans Stralsund. Après l'abdication du roi, 1809, il fut appelé au conseil d'état par son successeur Charles XIII, fut envoyé en ambassade à Paris pour traiter de la paix, commanda un corps d'armée dans l'invasion de la Norwége, 1814 ; fut gouverneur de ce pays jusqu'en 1816, puis grand-maréchal de Suède.

ESSÉNIENS ou ESSÉENS, sectaires juifs, se distinguaient par des vertus austères, proscrivaient le mariage, la servitude et la guerre ; recommandaient l'amour de Dieu et du prochain et enseignaient l'immortalité de l'âme ; ils formaient une sorte d'association ou d'institut moral et religieux, et vivaient dans des espèces de monastères, mettant leurs biens en commun, et se livrant à l'agriculture. Ils étaient opposés aux Saducéens, qui niaient l'immortalité de l'âme. On trouve entre cette secte et les premiers Chrétiens une grande analogie. On ne commence à faire mention des Esséniens que vers le temps des Macchabées, environ 150 ans av. J.-C.

ESSEQUEBO ou ESQUIVO, riv. de l'Amérique du Sud, naît dans la Guyane brésilienne, coule au N. O., puis au N. E. ; sépare la Guyane anglaise de la Colombie, et se perd dans l'Océan Atlantique, après un cours de 700 kil.

ESSEQUEBO-DÉMÉRARY (gouvernement d'). *Voy.* DÉMÉRARY.

ESSEX, un des comtés orientaux de l'Angleterre, au S. de ceux de Suffolk et de Cambridge, à l'E. de ceux d'Hertford et de Middlesex, au N. de celui de Kent dont le sépare la Tamise, sur la mer ; 80 kil. sur 70 ; 290,000 hab. Ch.-l., Chelmsford. Sol plat ou collines. Marais au S. Beaucoup de grains. — Plusieurs comtés et communes des États-Unis portent le nom d'Essex.

ESSEX (roy. d'), *East-Seaxe-rice* (c.-à-d. roy. de *Saxe orientale*), un des roy. de l'Heptarchie anglo-saxonne. *Voy.* HEPTARCHIE.

ESSEX (Robert DEVEREUX ou D'EVREUX, comte d'), favori de la reine d'Angleterre Elisabeth, né en 1567, était fils de Walter Devereux, premier comte d'Essex, et par sa mère parent de la reine ; il avait pour beau-père le comte de Leicester. Présenté à la cour dès l'âge de 21 ans, il plut à la reine et obtint en peu de temps les premières places et les plus grands honneurs. Envoyé en Irlande contre les rebelles, à la tête de plus de 20,000 hommes (1599), il laissa cependant dépérir son armée. Elisabeth, qui avait déjà eu plusieurs fois à se plaindre de sa hauteur, le suspendit de ses dignités et lui défendit l'entrée de la cour. D'Essex résolut de se venger, et il porta l'audace jusqu'à tenter de détrôner sa bienfaitrice. Il fut arrêté, se reconnut lui-même coupable, et fut condamné à mort (1601). La reine balança long-temps entre la justice et la clémence ; mais enfin croyant, sur de faux rapports, que le coupable dédaignait de lui demander grâce, elle signa l'arrêt fatal, et d'Essex fut exécuté. Il n'avait que 34 ans. D'Essex avait dû sa faveur bien plus à ses qualités extérieures qu'à un mérite réel. Sa fin tragique a été plusieurs fois mise sur la scène. — Il laissa un fils, nommé aussi comte d'Essex, qui fut rétabli dans les prérogatives de sa famille par Jacques I, mais qui, sous Charles II, entra dans l'opposition et combattit l'armée royale à la tête des troupes parlementaires. Il se fit battre en 1643, et mourut 3 ans après.

ESSEX (Arthur CAPEL, comte d'), vice-roi d'Irlande sous Charles II, et chef de la nouvelle maison d'Essex qui subsiste encore auj. *Voy.* CAPEL.

ESSLING, ville d'Autriche, à 9 kil. E. de Vienne. Napoléon y remporta une grande victoire sur les Autrichiens le 22 mai 1809 ; elle valut à Masséna, qui y avait eu la plus grande part, le titre de prince d'Essling. Les Autrichiens donnent à cette bataille le nom de bataille d'Aspern, du nom de Gross-Aspern, village voisin d'Essling.

ESSLINGEN, ville murée du roy. de Wurtemberg, à 11 kil. S. E. de Stuttgard ; 5,600 hab. Riche hôpital. Ancienne ville libre et impériale.

ESSOLTANE, ville d'Afrique, dans le roy. de Dar-Four, à 58 kil. N. E. de Cobbé ; une des résidences du sultan.

ESSONNE, village du dép. de Seine-et-Oise, à

7 kil. de Corbeil. Il y avait jadis une poudrière royale. Indiennes, toiles peintes, fours à chaux, papeteries, etc.; 3,000 hab.

ESSONNE, riv. de France, sort de la forêt d'Orléans (Loiret), et tombe dans la Seine à Corbeil (Seine-et-Oise), après 90 kil. de cours.

ESSOYES, ch.-l. de canton (Aube), sur l'Ource, à 16 kil. S. E. de Bar-sur-Seine; 1,800 hab. Patrie du mathématicien Lemoine.

ESSUI, peuple de la Gaule. *Voy.* SAII.

EST (maison D'). *Voy.* ESTE.

ESTAING, ch.-l. de canton (Aveyron), à 9 kil. N. O. d'Espalion; 1,000 hab. Fabrique de burats, et tanneries.

ESTAING (Charles-Hector, comte d'), amiral français, d'une noble et ancienne famille du Rouergue, né au château de Ruvel en Auvergne en 1720, servit d'abord dans l'armée de terre comme colonel d'infanterie, et combattit dans les Grandes-Indes; mais il fut pris deux fois par les Anglais. A la paix de 1763, il fut nommé lieutenant-général des armées navales. Il se signala par quelques succès contre les Anglais sur terre et sur mer pendant la guerre d'Amérique, notamment près de l'île de Grenade, 1778; il se trouvait à la tête des flottes combinées à Cadix au moment où la paix fut signée en 1783. Elu membre de l'Assemblée des notables en 1787, le comte d'Estaing embrassa le parti de la révolution. Il fut nommé commandant de la garde nationale de Versailles en 1789, et obtint le grade d'amiral en 1792; mais malgré ses principes et sa conduite, son titre de noble le perdit; il monta sur l'échafaud en 1794. Il est auteur d'un petit poëme intitulé *le Rêve*, Paris, 1755; d'une tragédie des *Thermopyles*, pièce de circonstance, Paris, 1791, et d'un ouvrage sur les colonies.

ESTAIRES, *Minariacum*, ville du dép. du Nord, sur la Lys, à 16 kil. S. E. de Hazebrouk; 6,000 hab. Toiles, linge de table.

ESTAMPES. *Voy.* ÉTAMPES.

ESTANGLIE, un des roy. de l'Heptarchie anglo-saxonne. *Voy.* HEPTARCHIE.

ESTE, *Ateste* chez les Romains, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le canal de Monselice, à 26 kil. S. O. de Padoue; 7,500 hab. Evêché. Belle cathédrale ronde, place du Marché. Porcelaine et faïence. Cette ville a donné son nom à la maison d'Este.

ESTE (maison D'), famille noble et antique, ainsi nommée de la petite ville d'Este, près de Padoue, qui faisait partie de ses possessions, a régné sur Este, Padoue, Ferrare, Modène, Reggio, et a produit plusieurs branches illustres, entre autres celle des ducs de Brunswick, qui règne aujourd'hui en Angleterre et dans le Hanovre (*Voy.* HENRI-LE-LION). Elle descendait des ducs de Toscane Gui et Lambert, fils d'Adalbert II, qui gouvernaient la Toscane pour les princes carlovingiens, et qui, en 926, avaient été dépouillés de leurs états par les rois d'Italie. Voici les membres les plus importants de la famille d'Este :

Albert Azzo d'Este, petit-fils d'Oberto II (qui lui-même était le petit-fils de Gui ou de Lambert, et qui possédait plusieurs fiefs en Toscane vers 972), né vers l'an 1020, mort en 1117; il est le premier qui ait possédé la ville d'Este. Il fut en grande faveur auprès des empereurs Henri III et Henri IV, épousa Cunégonde, héritière des Guelfes d'Altdorf, et en eut Guelfe, duc de Bavière, qui, en 1071, obtint la Bavière à titre de fief et qui mourut dans l'île de Chypre en 1101; c'est de celui-ci qu'est issue la branche allemande de la maison d'Este.

Obizzo I, fils de Foulques, né lui-même d'un second mariage d'Albert Azzo avec Hermengarde, fille d'un comte du Maine, prit le premier le titre de marquis d'Este. Il fut nommé en 1182 podestat de Padoue, puis marquis de Milan et de Gênes.

Azzo V, marquis d'Este, fils d'Obizzo I, épousa vers 1176 Marchesella des Adelards, fille et héritière de Guillaume, chef des Guelfes de Ferrare. Par ce mariage il acquit la souveraineté de Ferrare, et devint le chef de tous les Guelfes de la Vénétie.

Azzo VI, fils du précédent, battit Eccelin et Salinguerra, chefs des Gibelins, et se fit reconnaître en 1208 seigneur de Ferrare et de Vérone. Il mourut en 1264.

Obizzo II, petit-fils d'Azzo VI, joignit à la possession d'Este et de Ferrare celle des villes de Modène (1288) et de Reggio (1290), dont la souveraineté lui fut déférée par les habitants mêmes.

Hercule I, fils de Nicolas III, prince belliqueux et ami des lettres, régna à Ferrare et à Modène de 1471 à 1505, et attira près de lui le Boïardo, l'Arioste, les Strozzi, etc.

Alfonse I, fils d'Hercule, épousa en 1502 la célèbre Lucrèce de Borgia, et régna de 1505 à 1534. Il entra, à la sollicitation de Jules II, dans la ligue de Cambrai, et eut ensuite de vifs démêlés avec ce pape ainsi qu'avec son successeur Léon X, qui tenta de le faire assassiner.

Hippolyte, cardinal d'Este, frère d'Alfonse, fut l'ami et le protecteur de l'Arioste. — Pour un autre Hippolyte, cardinal de Ferrare, *Voy.* FERRARE.

Alfonse II, petit-fils d'Alfonse I, régna à Ferrare et à Modène de 1559 à 1597; il avait passé sa jeunesse en France à la cour de Henri II et en rapporta le goût des fêtes et des tournois. Sa cour réunissait les premiers peintres et les hommes les plus célèbres de l'Italie, à la tête desquels brillait le Tasse; mais l'infortuné poëte, ayant offensé le prince par ses liaisons avec la duchesse Eléonore, sa sœur, fut enfermé par ses ordres et resta sept ans captif (*Voy.* TASSE). Alfonse II ne laissa pas d'enfants.

César, fils naturel d'un fils d'Alfonse I et cousin d'Alfonse II, se laissa enlever Ferrare par le pape Clément VIII et se retira à Modène où il régna de 1597 à 1628.

Renaud d'Este, duc de Modène en 1694, né en 1655, mort en 1737, se déclara pour la maison d'Autriche lors de la guerre de la succession. La France s'empara de ses états en 1703; mais il les recouvra en 1736. Il avait épousé en 1695 une princesse de Brunswick, issue aussi de la maison d'Este.

Hercule III d'Este, duc de Modène, petit-fils de Renaud, né en 1727, régna de 1780 à 1797, se vit enlever ses états par les Français pendant la révolution. Le traité de Campo-Formio l'en dépouilla entièrement. En lui finit la maison italienne d'Este. Il ne laissa qu'une fille, Marie Béatrix, qui épousa en 1771 l'archiduc Ferdinand d'Autriche; ce qui fit entrer dans la maison impériale les biens de la maison d'Este. — Marie-Béatrix d'Este eut de son mariage plusieurs enfants, qui ont fait revivre le nom d'Este. L'aîné, François IV d'Este, né en 1779, règne actuellement sur le duché de Modène, et le second, Ferdinand-Charles-Joseph, né en 1781, général distingué, porte le titre d'archiduc d'Autriche.

ESTELLA, ville d'Espagne (Pampelune), à 27 kil. S. O. de Pampelune; 6,000 hab. Draps communs; eau-de-vie. Elle fut prise et reprise pendant la guerre civile de 1838-40.

ESTEPA-LA-VIEJA, ville d'Espagne (Séville), près du Xénil, à 26 kil. d'Ecija; 10,300 hab. Cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Astapa* qui fut brûlée par les lieutenants de Scipion.

ESTEPONA, ville d'Espagne (Malaga), à 70 kil. S. O. de Malaga, sur la Méditerranée; 6,000 hab. Toiles communes, poteries, tuiles. Cabotage, pêche de sardines. Excellent vin blanc.

ESTERHAZY, ville de Hongrie (Œdenbourg), sur le lac de Neusiedel, à 22 kil. S. E. d'Œdenbourg. On y voit le beau château des princes d'Esterhazy.

ESTERHAZY (famille D'), une des plus illustres fa-

milles de la monarchie autrichienne, prétend avoir pour tige Paul d'Esteras, descendant d'Attila, qui fut baptisé en 969. Elle acquit en 1421 la seigneurie de Galantha (comitat de Presbourg), y joignit en 1622 celle de Forchtenstein, obtint en 1625 le rang de comte, en 1687 celui de prince d'empire, et enfin siégea à la diète comme état d'empire depuis 1804. Malheureusement c'était l'instant où l'empire germanique cessa d'exister. La maison d'Esterhazy fut placée pour sa seigneurie d'Edelstetten sous la souveraineté de la Bavière. Cette maison a environ 4,000,000 de fr. de revenu, et possède à titre héréditaire la charge de ban d'OEdenbourg. Elle est catholique et réside à Eisenstadt et à Vienne. Elle a fourni plusieurs diplomates distingués.

ESTERNAY, ch.-l. de cant. (Marne), à 45 kil. S. O. d'Épernay: 800 hab.

ESTERO (SAINT-JACQUES OU SANTIAGO D'), ville des Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata. *Voy.* SANTIAGO.

ESTHER, Juive de la tribu de Benjamin, nièce de Mardochée: le roi Assuérus en fit son épouse, après avoir répudié Vasthi. Elle sauva la vie à Mardochée et au peuple juif, qu'Aman, favori d'Assuérus, voulait faire périr, irrité de ce que Mardochée ne consentait pas à fléchir le genou devant lui. Racine a mis cet événement sur la scène dans sa tragédie d'*Esther*. — Un des livres de la Bible porte le nom d'*Esther*. Beaucoup d'auteurs doutent de l'authenticité de ce livre.

ESTHONIE ou de REVEL (gouvernement d'), *Estliandiia* en russe, *Esthland* en allemand, gouvernement de la Russie d'Europe, borné au N. par le golfe de Finlande, à l'O. par la mer Baltique, au S. par le golfe et le gouvernement de Livonie, à l'E. par le gouvernement de St-Pétersbourg; 275 kil. de l'E. à l'O., sur 80 du N. au S.; 303,000 hab. en 1830. Ch.-l., Revel. Villes principales, Habsal, Ballischport, Weissemberg. De l'Esthonie dépendent les îles de Dagœ, Roghe, Vouko et Hargen. L'Esthonie est un pays peu fertile: les forêts en couvrent la plus grande partie. — L'Esthonie doit son nom aux *Æstyi*, peuple sarmate, d'origine finnoise, qui l'habitait jadis. Elle ne commence à paraître dans l'histoire de l'Europe qu'à la fin du XIIe siècle. A cette époque, les chevaliers de l'Ordre Teutonique et les Porte-Glaive s'en emparèrent et la partagèrent avec les évêques d'Ungannie et de Riga. Elle se révolta en 1218 et appela le roi de Danemark Waldemar III, 1219; celui-ci enleva une partie de l'Esthonie aux chevaliers teutons; mais en 1347, par le traité de Marienbourg, Olaüs VI revendit aux chevaliers teutons de Livonie tout ce qu'il possédait de l'Esthonie, et jusqu'en 1559, ce pays partagea les destins de la Livonie. Attaquée à cette époque par la Russie, l'Esthonie se donna en 1561 à la Suède, à laquelle elle fut assurée par les traités suivants et notamment par le traité d'Oliva en 1660; mais après la guerre entre Charles XII et Pierre-le-Grand, la paix de Nystadt (1721) réunit pour toujours l'Esthonie à la Russie. Les paysans esthoniens étaient tous serfs avant 1816. L'empereur Alexandre les émancipa à cette époque; mais leur liberté est encore plutôt nominale que réelle.

ESTHRITHIDES, nom d'une dynastie qui régna sur le Danemark de 1047 à 1375. *Voy.* DANEMARK.

ESTIENNE. *Voy*, ÉTIENNE.

ESTISSAC, ch.-l. de cant. (Aube), à 19 kil. S. O. de Troyes: 1,200 hab.

ESTOILE. *Voy.* ÉTOILE.

ESTRAMADURE, *Estremadura*, nom commun à deux provinces, l'une portugaise, l'autre espagnole, ainsi nommées parce qu'au temps où les Maures possédaient une partie de la péninsule hispanique, elles formaient la prov. la plus mérid. des roy. chrétiens et la plus éloignée du Duero (*extrema Durii*).

ESTRAMADURE ESPAGNOLE, contrée d'Espagne, a pour bornes au N. l'ancien roy. de Léon, au S. la capitainerie-générale d'Andalousie, à l'E. la capitainerie-générale de Castille, à l'O. le Portugal. Comme capitainerie-générale, on la nomme Estramadure; comme intendance civile, on l'appelle intendance de Badajoz. Elle a 270 kil. sur 150; 680,000 hab. Ch.-l., Badajoz. Beaucoup de mont. Climat varié: sol en général fertile, mais mal exploité par l'agriculture; plusieurs millions de mérinos transhumants.

ESTRAMADURE PORTUGAISE, contrée de Portugal, a pour bornes au N. le Beira, au S. et à l'E. l'Alentéjo, à l'O. l'Océan: 200 kil. sur 130; 1,000,000 d'hab. Ch.-l., Lisbonne, qui l'est aussi de tout le roy. Mont. nombreuses, surtout au N.; les principales sont celles d'Estrella, de Cintra, etc. Elle est arrosée par le Tage, le Zezere, la Soure, etc. Climat très chaud, tremblements de terre, grande fertilité: grains et fruits; richesses minéralogiques: cuivre, fer, houille, marbre, etc. Commerce de sel.

Les deux Estramadures firent jadis partie de la Lusitanie et étaient habitées par les *Vettones*. Les Alains s'en emparèrent en 411, les Suèves en 420, les Wisigoths en 477 et enfin les Maures en 712. Elles furent comprises dans le califat de Cordoue depuis 756 jusqu'au commencement du XIe siècle. Mérida en était alors la principale ville. En 1016, Badajoz devint la capit. d'un petit état maure indépendant qui comprenait les deux Estramadures, l'Alentéjo et l'Algarve; cet état devint en 1094 la proie des Almoravides, puis en 1161 fut conquis par Abdel-Moumen, fondateur des Almohades; celui-ci défit en plusieurs rencontres Alphonse Henriquez, roi de Portugal, qui avait soumis en grande partie les deux Estramadures; mais il mourut en 1184, et l'Estramadure portugaise resta définitivement annexée au roy. de Portugal. Quant à l'Estramadure espagnole, Alphonse IX, roi de Léon, en conquit une partie, prit Alcantara, Mérida (1229), Caceres, Badajoz et Mérida (1230); son fils, Ferdinand III, roi de Castille, acheva de la soumettre (1236-1240).

ESTRÉE-SAINT-DENIS, ch.-l. de cant. (Oise), à 13 kil. O. de Compiègne: 1,000 hab. Toiles et fil de lin. Commerce de blé et de chevaux.

ESTRÉES (famille D'), maison noble de France, originaire de l'Artois, a pris son nom de la petite ville d'Estrées en Cauchie, à quelques kil. d'Arras et de St-Pol. Elle s'est divisée en un nombre infini de branches, mais elle est surtout célèbre pour avoir donné le jour à la belle Gabrielle.

ESTRÉES (Gabrielle D'), maîtresse de Henri IV, née vers 1571, fille d'Antoine d'Estrées, grand-maître de l'artillerie, gouverneur de l'Ile-de-France. Le hasard ayant conduit Henri, vers la fin de 1590, au château de Cœuvres, qu'habitait Gabrielle, il conçut pour elle une vive passion: il l'appela à la cour où elle devint bientôt maîtresse absolue, et combla d'honneurs tous ses parents: il songeait même à divorcer pour l'épouser, lorsque Gabrielle mourut subitement, en 1599, après avoir mangé une orange. On soupçonna qu'elle avait été empoisonnée. Henri IV eut d'elle plusieurs enfants, dont le plus connu est César, duc de Vendôme. — La famille d'Estrées a produit plusieurs autres personnages distingués: François-Annibal d'Estrées, frère de Gabrielle, maréchal de France sous Louis XIII et ambassadeur à Rome, où il déploya une grande fermeté;—Jean, comte d'Estrées, fils du précédent, qui se distingua dans la marine sous Louis XIV, fut fait vice-amiral en 1670, puis maréchal; battit l'amiral Byngs à Tabago en 1677, et reprit cette île aux Hollandais; — Victor-Marie d'Estrées, fils du précédent, qui commanda les armées navales réunies de Louis XIV et de Philippe V en 1703, et contribua puissamment à assurer la couronne d'Espagne au petit-fils de Louis XIV; il fut fait maré-

chal du vivant même de son père ; il mourut sans postérité ; — le cardinal d'Estrées, né en 1628, mort en 1714, qui, par son caractère conciliant, travailla à pacifier l'Église, et qui mérita par son esprit d'être reçu membre de l'Académie ; — Louis-César Letellier, comte d'Estrées, fils d'une sœur du maréchal Victor-Marie, et qui devint aussi maréchal en 1756 ; il se distingua à la bataille de Fontenoy (1745), commanda en chef en Allemagne, et battit le duc de Cumberland à Hastemberg (1756). Le nom de d'Estrées s'éteignit avec lui en 1771.

ESTRÉES (l'abbé D'). *Voy.* DESTRÉES.

ESTRELLA (SIERRA DA), chaîne de mont. du Portugal (Beira et Estramadure portugaise), s'étend vers l'E. jusqu'aux frontières d'Espagne où elle se lie aux monts de Gata ; à l'O., elle s'unit aux monts de Cintra, et court au S. O., encadrant du côté oriental le cours du Zezere. — Une chaîne de montagnes au Brésil (Rio-de-Janeiro) porte le nom de Serra-da-Estrella.

ESTREMOZ, *Extrema* ou *Stremontium*, ville forte de Portugal (Alentéjo), à 40 kil. N. E. d'Évora ; 5,300 hab. Citadelle. Grande place. Arsenal. On y fabrique des vases en terre poreuse pour rafraîchir l'eau. Carrières de marbre.

ESTYES, *Æstyi*, peuple de la Sarmatie européenne, Finnois d'origine, a donné son nom à l'Esthonie, mais peut-être habitait entre ce pays et la Prusse.

ESUS. *Voy.* HÉSUS.

ESZEK ou OSZIEK, *Mursa*, ville des États autrichiens, capit. de l'Esclavonie, sur la Drave, près de son confluent avec le Danube, à 218 kil. S. de Bude ; 10,000 hab. Place forte, arsenal, casernes, etc. La forteresse n'a été bâtie qu'au XVIIe siècle par Léopold I. La ville proprement dite ne contient que 80 maisons bourgeoises : mais en dehors des ouvrages qui la défendent s'étendent de vastes faubourgs.

ETABLES, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 kil. N. O. de St-Brieuc, sur la Manche ; 3,000 hab.

ETAIN, ch.-l. de cant. (Meuse), à 18 kil. N. E. de Verdun ; 3,000 hab.

ETAMPES, *Stampæ*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), à 42 kil. S. de Versailles ; 7,900 hab. Tour de Guinette, seul reste de l'ancienne forteresse qui fut détruite par Henri IV. Tanneries, mégisseries, plus de 50 moulins. Grand commerce de grains, farines, etc. pour l'approvisionnement de Paris. — Plusieurs conciles se sont tenus à Etampes, notamment en 1130. Elle a beaucoup souffert dans les guerres civiles religieuses des XVIe et XVIIe siècles. Etampes fut érigée en comté en 1327 par Charles IV. François I en fit un duché en faveur d'Anne de Pisseleu. Ce duché a été possédé en dernier lieu par Gabrielle d'Estrées. — L'arr. d'Etampes a 4 cant. (La Ferté-Aleps, Méréville, Milly, plus Etampes), 70 comm. et 41,062 hab.

ETAMPES (Anne DE PISSELEU, duchesse d'), dite d'abord mademoiselle *d'Heilly*, maîtresse de François I, née vers 1508, était fille d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François I, et avait dix-huit ans lorsque ce prince en devint éperdument amoureux. Il la maria à un certain Jean de Brosse et lui donna le comté d'Etampes, qu'il érigea pour elle en duché. La duchesse gouverna François I pendant vingt-deux ans ; elle troubla la cour et porta la désunion dans la famille royale par sa haine contre Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin ; trahissant son roi, elle favorisa, en livrant des secrets d'état, les succès de Charles-Quint et de Henri VIII en France dans l'intention de rabaisser le dauphin qui était chargé de les combattre, et fit signer à François I le honteux traité de Crespy. Après la mort de François I, en 1547, elle se retira dans ses terres et y mourut dans l'obscurité vers 1576. Elle avait embrassé depuis sa retraite la religion réformée.

ETAMPES-VALENÇAY (Achille D'). *Voy.* VALENÇAY (le cardinal DE).

ETAMPES (Jacques D'), maréchal. *Voy.* FERTÉ-IMBAULT (le marquis de LA).

ETAOUEH, *Etaweh*, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 110 kil. S. d'Agra. Grandes manufactures d'étoffes de coton. Jadis place forte.

ETAPLES, *Stapulæ*, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à l'embouchure de la Canche dans la Manche à 11 kil. N. O. de Montreuil ; 1,800 hab. Raffinerie et entrepôt de sel, eau-de-vie, bière. Pêche. — Traité de paix entre Henri VII et Charles VIII (1492), signé au moment où ce dernier partait pour l'Italie.

ETATS (île des), île des Etats-Unis de l'Amérique du Nord (New-York), sur la côte du New-Jersey : 32 kil. sur 13 ; 6,000 hab. Chef-lieu, Rahway.

ÉTATS (Terre des), île de l'Océan Atlantique mérid., à l'O. de la Terre de Feu, dont la sépare le détroit de Lemaire : 70 kil. sur 20. Stérile et déserte.

ÉTATS-GÉNÉRAUX. On donnait ce nom, avant 1789, aux assemblées générales de la nation, composées de la réunion des députés des trois ordres, c'est-à-dire, de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie ou tiers-état. La première assemblée nationale qui prit le nom d'*états-généraux* fut convoquée en 1302, par Philippe IV, dit le Bel, afin d'examiner les prétentions de Boniface VIII sur le gouvernement temporel de la France : la réunion eut lieu dans l'église Notre-Dame de Paris. Les principales assemblées des états-généraux qui suivirent cette première, furent celles :

De 1308, au sujet de l'abolition des Templiers ;

De 1315, sous Louis X, au sujet des tailles :

De 1316 et de 1327, pour le couronnement de Philippe V et de Philippe VI ;

De 1356, pendant la captivité du roi Jean (cette assemblée est célèbre par les troubles qu'excita alors dans Paris le prévôt Étienne Marcel) ;

De 1380, pour l'établissement de la régence pendant la minorité de Charles VI ;

De 1467, sous Louis XI : les députés du tiers y reçurent les mêmes honneurs que ceux du clergé et de la noblesse ;

De 1560, sous Charles IX : c'est alors que fut rendue l'ordonnance dite *d'Orléans*, qui jusqu'à la révolution servit de base à la jurisprudence commerciale ;

De 1576 et de 1588, tenus à Blois, et connus sous le nom d'*États de Blois* (*Voy.* BLOIS) ;

De 1614, sous Louis XIII.

Après un intervalle de 175 ans, les états-généraux furent convoqués une dernière fois à Versailles, le 5 mai 1789. Le 17 juin ils prirent le nom d'*Assemblée nationale*, et 10 jours après celui d'*Assemblée constituante*. *Voy.* ASSEMBLÉE NATIONALE.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD, ou *Confédération anglo-américaine*, vulgairement *États-Unis* (sans addition), ou bien *Union*, grande république fédérative de l'Amérique septentrionale, entre l'Amérique anglaise au N., la Confédération mexicaine au S., l'Atlantique à l'E., la mer Pacifique à l'O. ; s'étend de 25° à 52° lat. N., et de 70° à 127° long. O. La superficie de ce vaste territoire comprend au moins 520,000,000 d'hectares. La population totale des états confédérés, qui s'est accrue dans d'énormes proportions depuis le commencement de ce siècle, était en 1790 de 3,929,328 hab. ; en 1810 elle avait atteint un chiffre presque double (7,239,903). Le recensement de 1830 portait le nombre des hab. à 12,858,670 ; celui de 1841 le porte à 17,100,572 (dont 2,369,553 noirs esclaves). La population est fort inégalement répartie sur le territoire des États-Unis : à l'E. et le long des côtes de l'Océan Atlantique, elle est très abondante ; à l'O. et dans

l'intérieur des terres s'étendent de vastes solitudes à peine peuplées par quelques tribus indiennes. Le chef-lieu général des États-Unis est Washington. — Les États-Unis sont divisés en états (*states*) qui sont indépendants et se gouvernent par eux-mêmes : en territoires (*territories*), qui sont régis par le gouvernement fédéral, et en districts qui sont annexés soit à un état soit à un territoire. On compte 24 états, 5 territoires et 5 districts. En voici les noms :

	Etats, Territoires, Districts.	*Chefs-lieux.*
A l'E.	Maine,	Augusta.
	New-Hampshire,	Concord.
	Vermont,	Montpellier.
	Massachusetts,	Boston.
	Rhode-Island,	Providence et New-port.
	Connecticut,	Hartford et New-Haven.

(*N. B.* Ces 6 premiers états sont ordinairement réunis sous le nom de Nouvelle-Angleterre).

Au centre.	New-York,	Albany.
	New-Jersey,	Trenton.
	Pensylvanie,	Harrisburg.
	Delaware,	Dover.
Au S.	Maryland,	Annapolis.
	Virginie,	Richmond.
	Caroline du Nord,	Raleigh.
	Caroline du Sud,	Columbia.
	Géorgie,	Milledgeville.
	Alabama,	Tuscaloosa.
	Louisiane,	Nouvelle-Orléans.
A l'O.	Tennessee,	Nashville.
	Kentucky,	Francfort.
	Ohio,	Columbus.
	Indiana,	Indianapolis.
	Illinois,	Vandalia.
	Missouri,	Jefferson.
	Mississipi,	Jackson.
	(*) Floride,	Tallahassee.
	Arkansas,	Little-Rock.
	Michigan,	Détroit.
	Nord-Ouest,	Fort-Brown.
	Orégon,	Astoria.
	(*) Sioux ou Iowa,	Council-Bluff.
	Mandanes, Osages, et Ozark,	»
	Colombie (D. fédéral),	Washington.

Les treize états suivants : New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, les deux Carolines et la Géorgie, formaient seuls le territoire des États-Unis au moment de la déclaration d'indépendance. Voici l'ordre dans lequel les états nouveaux vinrent s'associer aux précédents : Vermont, détaché de New-York, 1791 ; Tennessee, détaché de la Caroline du Nord, 1796 ; Kentucky, détaché de la Virginie, 1799 ; Ohio, par création, 1802 ; Louisiane, par achat à la France, 1803 ; Indiana, par création, 1816 ; Mississipi, séparé de la Géorgie, 1817 ; Illinois, par création, 1818 ; Alabama, détaché de la Géorgie, 1818 ; Maine, détaché de Massachusetts, 1820 ; Missouri, détaché de la Louisiane, 1821. Parmi les territoires, deux, l'Arkansas et le Michigan, ont dû être élevés au rang d'états depuis 1836.

Les Etats-Unis sont traversés par plusieurs chaînes de montagnes. Les principales sont, à l'E., les Alleghany et les montagnes Bleues qui s'étendent parallèlement aux côtes de l'Océan, et à l'O. les montagnes Rocheuses où la plupart des grands fleuves de l'Amérique du Nord prennent leur source. Le Mississipi, le Columbia, l'Apalachicola, la Mobile, qui en descendent, sont les plus grands fleuves des États-Unis. Le Saint-Laurent est commun aux États-Unis et à l'Amérique anglaise.

Le climat varie suivant la latitude et suivant qu'on marche vers l'ouest, où il est infiniment plus froid. Le sud est très chaud et extraordinairement fertile : de vastes savanes occupent les bords du golfe de Mexique, d'immenses forêts remplissent les vastes espaces à l'O. des monts Alleghany. La région du nord, située à l'O. des monts Alleghany, s'appelle *région des Lacs* à cause des lacs nombreux dont elle est remplie et dont quelques-uns sont comme des mers ; plusieurs d'entre eux, les lacs Supérieur, Huron, Érié, Ontario, sont communs aux États-Unis et aux possessions anglaises. Presque tout le pays a été longtemps couvert de forêts immenses ; mais ces forêts disparaissent peu à peu devant les empiétements continuels du cultivateur, et font place à de vastes plaines cultivées. Les forêts des États-Unis sont peuplées par un grand nombre d'animaux sauvages et féroces, dont plusieurs sont particuliers à l'Amérique : tels sont le cougar ou puma, le mouton des montagnes Rocheuses, l'élan, la moose ou daim d'Amérique, le castor, l'oppossum, etc. ; parmi les oiseaux, on y remarque les pigeons ramiers, l'oiseau moqueur, le colibri, etc. ; on y trouve aussi de nombreux reptiles, des alligators, des tortues. Le sol est partout fort riche en productions de toute espèce. En outre, on trouve en abondance de la houille, du sel, de l'alun, du soufre. Le Missouri renferme d'immenses mines de plomb, et l'on vient de découvrir dans la Nouvelle-Caroline des mines d'or fort riches. — L'industrie et le commerce ont pris depuis ces derniers temps une extension prodigieuse aux États-Unis ; d'immenses manufactures ont été fondées de toutes parts ; des canaux, des chemins de fer sillonnent en tout sens la surface du pays ; la marine marchande de l'Union est la première après celle de l'Angleterre. La population des États-Unis se compose en grande partie d'Européens dont les sept dixièmes sont d'origine anglaise ; ces derniers se partagent en deux types distincts, le *virginien* et le *yankee* ; les premiers forment en quelque sorte l'aristocratie noble ; les seconds, la bourgeoisie commerçante. Viennent ensuite les métis, puis les nègres, soit libres, soit esclaves (le nombre de ceux-ci est fort limité aujourd'hui dans les états du Nord, mais ils sont encore très nombreux dans plusieurs états du Sud, notamment dans la Virginie, les Carolines et la Géorgie) : et enfin les indigènes, dont le chiffre décroît tous les jours, et qui sont de plus en plus refoulés vers l'ouest. — Le gouvernement des États-Unis est républicain et fédératif. Chaque état est libre d'agir comme il lui plaît pour tout ce qui est d'un intérêt purement local. Mais pour les affaires qui regardent toute la confédération, il y a un gouvernement général qui siége à Washington. Il se compose d'un président (nommé pour quatre ans), et d'un vice-président, d'un sénat et d'une chambre de représentants. Les pays appelés territoires sont régis immédiatement par le gouvernement fédéral ; mais quand le chiffre de la population d'un territoire dépasse 60,000 hab., il a le droit de prendre le rang d'état. Parmi les districts, le district fédéral dépend du gouvernement fédéral, et le district occidental, du territoire du Michigan. — Tous les cultes sont tolérés aux Etats-Unis, mais la religion réformée y domine ; parmi les nombreuses sectes qu'elle a engendrées, celles des Presbytériens, des Anglicans, des Méthodistes, sont les plus nombreuses. Ensuite viennent les Catholiques, les Congrégationalistes, les Quakers, les Moraves, etc.

Histoire. L'existence des États-Unis comme état libre et indépendant ne date que de 1776 : mais l'histoire du pays remonte plus haut. Les Vénitiens Jean et Sébastien Cabot reconnurent les premiers les côtes des Etats-Unis en 1497 ; Ponce de Léon découvrit la Floride en 1512 ; Verrazani visita en 1524 toute la côte septentrionale jusqu'au 34° de lat. De 1562 à 1565 les Français essayèrent vaine-

ment de coloniser la Floride ; en 1584 les Anglais s'établirent en Virginie. B. Gosnold en 1602, Hudson en 1607, Jean Smith en 1614, firent d'importantes découvertes dans le nord. Les Hollandais, marchant sur leur trace, colonisèrent en 1614 le New-York, et lui donnèrent le nom de *Nouveaux-Pays-Bas*. Des Puritains s'établirent dans le Massachusetts en 1620. Le New-Hampshire fut colonisé en 1621, et porta d'abord le nom de *Laconie*; en 1627 le Delaware reçut une colonie suédoise; le Connecticut et le Maryland en 1633, le Rhode-Island en 1635, durent leurs premiers habitants aux persécutions religieuses. Charles II, roi d'Angleterre, donna en 1662 au comte Clarendon et à sept autres le pays qui forma depuis les deux Carolines, et en 1681 à Guillaume Penn la contrée appelée de son nom Pensylvanie. Une compagnie anglaise s'établit dans la Géorgie en 1732 sous le règne de Georges II. Tandis que les côtes se peuplaient ainsi, l'intérieur des terres recevait également de nouveaux habitants. En 1683, le Français De la Salle, parti du Canada, descendit le Missisipi, et prit possession de la Louisiane au nom de Louis XIV ; en 1699, une colonie française y fut établie. En 1717, la compagnie française d'Occident fonda la Nouvelle-Orléans; et en 1735 s'éleva la ville de Vincennes, dans l'état d'Indiana. Le territoire américain, partagé entre tant de colonies diverses, ne tarda point à devenir le théâtre de guerres sanglantes. En 1755 la guerre éclata entre les Français et les Anglais, elle dura trois ans. Les Français y perdirent le Canada, l'Acadie, l'île du Cap-Breton, et ne conservèrent que la Louisiane et la Nouvelle-Orléans. Cet état de choses fut confirmé par le traité de 1763. C'est à dater de ce moment que commença la mésintelligence entre le gouvernement anglais et ses colonies. Ces dernières ayant acquis un accroissement considérable, le gouvernement se crut par là autorisé à les charger de nouveaux impôts, et malgré des représentations réitérées, dont Franklin fut plusieurs fois l'interprète, des droits onéreux furent établis dès 1765 sur le timbre, le papier, le verre, le thé, etc. La fermentation fut bientôt générale, et en 1773 Boston donna le premier signal de la révolte. En 1775 se livra la bataille de Bunker's Hill où les Anglais furent défaits; un congrès s'établit à Philadelphie et donna à Georges Washington le commandement suprême de l'armée américaine. Le 4 juillet 1776, les treize colonies anglaises (*Voy.* les noms ci-dessus) se déclarèrent libres et indépendantes. Après une guerre opiniâtre, qui offrit des chances diverses, la victoire de Brandywine (1777), et la reddition du général Burgoyne donnèrent aux insurgés une supériorité décidée. En 1778, la France fit un traité d'alliance avec les Etats-Unis, et les aida puissamment, tant sur mer que sur terre, à combattre les Anglais : Lafayette, Rochambeau et une foule d'autres officiers français s'illustrèrent dans ces combats. Un traité fut également conclu avec l'Espagne en 1779. Enfin la capitulation de Cornwallis, en 1781, força l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, et à accepter la paix, qui fut signée à Paris, le 3 septembre 1783. La guerre terminée, le congrès s'occupa d'établir une constitution qui fut acceptée en 1787, et en 1789 Washington fut appelé à la présidence. La guerre étant venue à éclater entre la France et l'Angleterre, Washington s'empressa de déclarer la neutralité des Etats-Unis (1793). A l'abri de cette neutralité, d'importantes améliorations purent s'établir dans le pays; le territoire s'agrandit par l'achat de vastes terres que vendirent les tribus indiennes et par l'acquisition de la Louisiane (1803). Mais depuis 1809 de nouvelles difficultés s'élevèrent entre l'Angleterre et les Etats-Unis; la guerre fut déclarée en 1812 et ne fut terminée qu'en 1815. Depuis ce temps les Etats-Unis n'ont point cessé d'être en paix avec les nations européennes. Aussi leur commerce et leur prospérité se sont-ils prodigieusement accrus, ainsi que leur population. Leur territoire en outre a été augmenté de la Floride, cédée par l'Espagne en 1819; enfin en 1824 un traité conclu avec la Russie a fixé les limites des Etats-Unis du côté du N. O. au 54e de latitude. Voici dans quel ordre se sont succédé les présidents des Etats-Unis :

Georges Washington,	élu en	1789
et pour la 2e fois,		1793
John Adams,		1797
Thomas Jefferson,		1801
et pour la 2e fois,		1805
James Madison,		1809
et pour la 2e fois,		1813
James Monroë,		1817
et pour la 2e fois,		1821
John Quincy Adams,		1825
Andrew Jackson,		1829
et pour la 2e fois,		1833
Martin Van-Buren,		1837
W. Harrison, puis J. Tyler,		1841

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. *Voy.* GUATIMALA.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU SUD. *Voy.* COLOMBIE.

ÉTATS-UNIS DU-RIO-DE-LA-PLATA. *Voy.* RIO-DE-LA-PLATA (Confédération du).

ETCHMIADZINE, ville de la Russie mérid. (Erivan), à 16 kil. O. d'Erivan, à 50 kil. N. O. d'Ararat. Fameux monastère, résidence du patriarche arménien grec.

ETEOCLE, fils aîné d'OEdipe et de Jocaste, et frère de Polynice, convint avec son frère, à la mort de leur père, qu'ils régneraient alternativement sur Thèbes pendant un an. Il monta le premier sur le trône; mais l'année expirée, il ne voulut pas en descendre. Polynice, soutenu par Adraste, roi d'Argos, son beau-père, vint à la tête d'une armée d'Argiens revendiquer ses droits. Les deux frères se livrèrent un combat singulier, et dans leur acharnement ils se tuèrent réciproquement.

ETHELBALD, roi d'Angleterre (857-60), fils d'Ethelwolf, de la dynastie saxonne, enleva la couronne à son père, pendant que celui-ci était à Rome (*Voy.* ETHELWOLF). Après la mort de son père, il épousa sa veuve, mais il fut obligé par le cri public de rompre ce mariage qu'on regardait comme incestueux. Il eut pour successeur Ethelbert, qui selon quelques-uns avait partagé le trône avec lui.

ETHELBERT, roi d'Angleterre (860-66), de la dynastie saxonne, avait d'abord partagé le pouvoir avec son frère Ethelbald. Il eut à repousser plusieurs invasions des Danois.

ETHELRED I, roi d'Angleterre (866-72), de la dynastie saxonne, frère d'Ethelbald et d'Ethelbert. Son règne fut perpétuellement troublé par les incursions des Danois, et il périt des suites d'une blessure qu'il reçut en les combattant. Il eut pour successeur Alfred-le-Grand, son frère.

ETHELRED II, roi d'Angleterre (979-1016), succéda à son frère Edouard-le-Martyr. Sous le règne de ce roi faible, les Danois firent les plus grands progrès et vinrent mettre le siége devant Londres. Il fit massacrer tous les Danois qui étaient établis dans ses états (le 13 novembre 1002, jour de Saint-Brice); Suénon, roi de Danemark, vengea ses concitoyens, et chassa Ethelred d'Angleterre (1013); il ne put y rentrer qu'à la mort de ce prince et vit ses états envahis de nouveau par Canut.

ETHELWOLF, roi d'Angleterre (838-57), de la dynastie saxonne. Pendant que son royaume était ravagé par les Saxons, ce roi pieux abandonna ses états pour aller faire un pèlerinage à Rome; il

rendit ses sujets tributaires du St-Siége, et imposa une dime au profit du clergé. En son absence, son fils Ethelbald s'était fait décerner la couronne: Ethelwolf la résigna sans opposition. Il avait épousé Judith, fille de Charles-le-Chauve.

ETHICUS (HISTER), géographe latin que l'on ne connaît que par trois extraits informes sur la géographie, vivait au moins avant le VIe siècle et était probablement originaire de l'Istrie, comme l'indique son nom. Les extraits d'Ethicus ont été imprimés sous le nom de *Cosmographie d'Ethicus*, d'abord à Venise, 1513, puis à Bâle, 1535, in-12. La meilleure édit. est celle de Gronovius, Leyde, 1722, in-8.

ETHIOPIE, *Æthiopia*, nom donné vaguement dans les temps les plus anciens à toute la région qui s'étendait au sud de l'Egypte. Dans la suite, le nom d'Ethiopie s'appliqua plus spécialement à tout le bassin du Haut-Nil, depuis les cataractes jusqu'au cap Delgado, comprenant les pays nommés auj. Nubie, Abyssinie, Kordofan, Dar-Four, Adel, Magadoxo, Brava, Mélinde, etc. Les géographes anciens se servent souvent des dénominations d'Ethiopiens orientaux et occidentaux, pour distinguer les Ethiopiens habitant, soit à droite, soit à gauche du Nil. Parmi les tribus nombreuses qui habitaient l'Ethiopie et qui toutes paraissent originaires de l'Arabie, on distinguait: les Ethiopiens de Méroë, qui habitaient le pays situé entre le Nil et l'Atbarah; leur capitale était Méroë, qui est peut-être l'Atbar actuel ou Djebel-el-Birkel; les Blemmyes, à l'E. de Méroë, que Pline nous représente sans tête; les Nubes ou Nubiens, à l'O. de Méroë; les Sembrites, au S. de Méroë, dans l'Abyssinie actuelle. Ces derniers envahirent l'Egypte à diverses époques; Ptolémée Evergète les soumit à sa domination. Ils eurent plusieurs reines du nom de Candace. Dans leur territoire se trouvaient Sembobitis et Axum. Viennent ensuite les Eléphantophages, les Strouthiophages, les Ophiophages (*mangeurs d'éléphants, d'autruches, de serpents*), dont on ne sait rien. Tous ces peuples se trouvaient dans l'intérieur des terres. Sur les côtes habitaient les Troglodytes, qui s'étendaient depuis la frontière de l'Egypte jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb; le port d'Adulé était chez eux. Plus au S. se trouvaient les Ichthyophages, les Créophages, les Chélonophages (c'est-à-dire, *mangeurs de poissons, de viande et de tortue*), et les Macrobiens, qui vivaient, dit-on, de 120 à 150 ans. — On ne sait presque rien sur l'histoire de l'Ethiopie. Les Juifs s'y établirent de bonne heure pour commercer. Les Romains conquirent la partie septentrionale de l'Ethiopie et l'annexèrent au diocèse d'Egypte sous le nom d'*Æthiopia supra Ægyptum*. Le christianisme y fut introduit au IVe siècle; il s'est conservé jusqu'à nos jours en Abyssinie. — Les anciens étendaient encore le nom d'Ethiopie à une partie de la côte d'Asie entre la Perse et l'Inde sur les bords de la mer Erythrée.

ETHRA, fille de Pitthée, roi de Trézène, fut séduite par Egée, roi d'Athènes, qui la rendit mère de Thésée. Dans la suite, elle alla à Athènes avec son fils, et le fit reconnaître. *Voy.* THÉSÉE.

ETIENNE (saint), *Stephanus* (c'est-à-dire *couronné*), premier martyr, était juif de naissance. Il fut accusé d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse, en prêchant le christianisme, et fut lapidé à Jérusalem, environ 9 mois après le supplice de J.-C. Sa fête se célèbre le 26 décembre.

ÉTIENNE I (saint), pape (254-57). Il combattit les Novatiens et Martial. On agita sous son pontificat la question de la validité du baptême donné par les hérétiques. Il souffrit le martyre en l'an 257, sous l'empereur Valérien. On le fête le 2 août.

ÉTIENNE II, Romain, pape en 752-57, se trouvant menacé par Astolphe, roi des Lombards, fut secouru par Pepin, qui enleva plusieurs villes à Astolphe, et en fit présent au pape. Ce fut là le commencement du pouvoir temporel de l'Eglise.

ÉTIENNE III, Sicilien, pape (768-72), fut élu après une vacance de 13 mois, et fit condamner dans un concile l'anti-pape Constantin.

ÉTIENNE IV, Romain, pape (816-17), succéda à Léon III en 816, et vint en France sacrer Louis-le-Débonnaire.

ÉTIENNE V, Romain, pape (885-91), soulagea le peuple pendant une cruelle famine.

ÉTIENNE VI, pape (896-97), fit déterrer le corps de Formose, son prédécesseur, présenta dans un concile ce cadavre revêtu des habits pontificaux, l'accusa d'avoir usurpé le siége de Rome, lui fit trancher la tête par la main du bourreau et le fit jeter dans le Tibre. Cette vengeance atroce souleva le peuple, et Etienne fut chargé de fers. Il mourut étranglé dans sa prison, après 14 mois de règne.

ÉTIENNE VII, Romain, pape, régna de 929 à 931, sans rien faire de remarquable.

ÉTIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le Saint-Siége après Léon VII, en 939, par la protection de Hugues, roi d'Italie, et mourut en 942.

ÉTIENNE IX, frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, pape de 1057 à 1058, défendit le mariage des prêtres.

ÉTIENNE DE BYZANCE, grammairien de Constantinople, qui vivait vers la fin du Ve siècle, avait composé, sous le titre *De Urbibus*, un *Dictionnaire géographique et historique*, ouvrage précieux pour l'étude de l'antiquité; il ne nous en reste qu'un extrait fait par le grammairien Hermolaüs, contemporain de Justinien, et quelques fragments, dont la meilleure édition est due à Berkelius et Gronovius, Leyde, 1688, in-fol. Une nouvelle édition a été donnée par Guillaume Dindorf, Leipsick, 1825, 4 vol. in-8.

ÉTIENNE I (saint), roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geysa, 4e duc de Hongrie, réforma les mœurs barbares de ses peuples, fit venir des missionnaires qui prêchèrent l'Evangile, publia un corps de lois, et mourut en 1038. Sa couronne, qui lui avait été donnée par le pape Sylvestre II, sert encore aujourd'hui pour le sacre des rois de Hongrie.

ÉTIENNE II, roi de Hongrie, dit *le Foudre* ou *l'Éclair*, succéda à Coloman II, son père, en 1114, fit la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes et aux Bohémiens, et se rendit odieux par ses cruautés. N'ayant point d'enfants, il résigna sa couronne à Bela, son cousin, en 1131, et il alla s'enfermer dans un monastère.

ÉTIENNE III, roi de Hongrie, succéda en 1161 à Geysa III, son père; fournit des secours à Manuel Comnène contre les Vénitiens, et mourut en 1174.

ÉTIENNE IV, roi de Hongrie, succéda à Bela IV, son père, en 1270; s'illustra par ses victoires sur Ottocare, roi de Bohême, et mourut en 1272.

ÉTIENNE BATHORI, roi de Pologne. *Voy.* BATHORI.

ÉTIENNE, comte de Blois, roi d'Angleterre, était fils d'une fille de Guillaume-le-Conquérant, qui avait épousé un comte de Blois. A la mort de Henri I (1135), il usurpa le trône sur Mathilde, fille et légitime héritière de ce prince, qui lui-même était le fils de Guillaume. Il eut longtemps à combattre contre Mathilde et Henri son fils (Henri II), que soutenait le roi d'Ecosse David, oncle de Mathilde; il finit cependant par rester tranquille possesseur du trône, mais à la condition de reconnaître Henri pour son successeur. Il mourut en 1154. Il avait épousé l'héritière des comtes de Boulogne.

ÉTIENNE, ou ESTIENNE, célèbre famille d'imprimeurs et de savants français, a pour chef Henri Etienne, né à Paris vers 1470, mort en 1520, et a surtout été illustrée par Robert Etienne, fils de

Henri, et par Henri Étienne, fils de Robert. L'histoire de cette famille a été écrite par Maittaire. Londres, 1709, in-8, et par Renouard, Paris, 1837.

ÉTIENNE (Robert), né à Paris en 1503, mort à Genève en 1559, fut à la fois le plus habile imprimeur et un des plus savants hommes de son temps. Il penchait vers la réforme, ce qui lui suscita des persécutions de la part des théologiens; mais il fut longtemps protégé par François I. A la mort de ce prince, se voyant inquiété pour une traduction de la Bible, il se retira à Genève (1552), et y embrassa ouvertement le calvinisme. Parmi ses éditions on admire la *Bible*, 1532, 1545, in-fol.; le *Nouveau Testament* grec, 1550; *Eusèbe*, *Denys d'Halicarnasse*, *Dion Cassius*, etc. dont il imprima le premier les ouvrages; parmi ses écrits originaux, le *Thesaurus linguæ latinæ*, 1532, plusieurs fois réimprimé; et le *Dictionarium latino-gallicum*, le plus ancien ouvrage de ce genre.

ÉTIENNE (Henri), fils de Robert, né à Paris en 1528, eut de bonne heure une vive passion pour l'étude du grec, parcourut l'Italie pour y découvrir des manuscrits, suivit son père à Genève et embrassa comme lui le calvinisme, puis vint s'établir imprimeur à Paris. Ayant épuisé sa fortune dans ses savantes investigations, il fut longtemps soutenu par un riche protecteur, Ulrich Fugger. Il employa douze ans à préparer et à imprimer un grand *Dictionnaire de la langue grecque*, qui parut sous le titre de *Thesaurus græcæ linguæ*, Paris, 1572 (les mots y sont groupés autour de leurs racines); mais cet ouvrage admirable n'ayant pas obtenu tout le succès qu'il méritait, Henri Étienne se trouva ruiné et fut forcé de quitter Paris. Il erra longtemps de ville en ville et mourut à l'hôpital de Lyon en 1598. Il a publié presque tous les auteurs grecs, prosateurs et poëtes; a donné entre autres une édition d'*Anacréon*, avec une traduction en vers latins, qui est un chef-d'œuvre; a traduit *Théocrite*, *Pindare*, *Sextus Empiricus*, etc. On lui doit, outre le *Thesaurus*, un *Traité de la Conformité du français avec le grec*, 1569, et une foule d'autres ouvrages de philologie. Le *Thesaurus* se réimprime actuellement (1840) chez Didot, par les soins de Ch.-B. Hase, de Guill. et Louis Dindorf et d'un grand nombre d'autres savants.

ETNA, en italien *Gibello* (d'où en français le nom de *mont Gibel*), de l'arabe *djebel*, c.-à-d. montagne, célèbre volcan de Sicile, au N. E., dans la province de Catane (Val di Demone), par 37° 46' lat. N., 12° 41' long. E., a une base circulaire de 180 kil. de circuit, et s'élève à près de 3,350 mètres. On y distingue une foule de cratères éteints sans compter ceux qui sont en activité. Les éruptions de l'Etna sont connues de temps immémorial. La fable nous montre les géants Encelade et Typhon ensevelis vivants sous l'Etna. Vulcain et les Cyclopes y forgeaient les foudres de Jupiter, etc. Les villes anciennes de Naxos, Inessa, Hybla, etc., ont été détruites par les éruptions du volcan. Les plus terribles sont celle de 1185, qui fit périr 15,000 hommes, et celle de 1669, qui en détruisit près de 20,000. Les plus récentes sont celles de 1809 et 1830. Plusieurs fois la lave a été sur le point de submerger Catane. — Empédocle voulut, dit-on, descendre dans le cratère de l'Etna, il y périt. Dans ces derniers temps divers voyageurs s'y sont fait descendre avec des cordes, mais il a fallu bientôt les remonter. — La végétation à la base et sur les flancs de l'Etna est magnifique. C'est sur cette montagne que se trouve le châtaignier *di cento cavalli*, sous lequel 100 chevaux tiennent à l'aise. Il a 37 mètres de circonférence.

ETOILE (L'), bourg du dép. de la Drôme, à 10 kil. S. de Valence; 1,000 hab. Vin estimé.

ETOILE (Pierre DE L'), grand-audiencier de la chancellerie de France, né à Paris en 1540, mort en 1611. Profitant de sa position qui le mettait en relation avec les grands et lui permettait d'apprendre bien des particularités curieuses, il rédigea depuis 1574 jusqu'à sa mort un journal de tout ce qui venait à sa connaissance. Ce recueil, qui formait 5 vol. in-fol., et qui n'avait jamais été destiné à être publié, est une source précieuse de renseignements sur les règnes de Henri III et de Henri IV. On en a extrait le *Journal de Henri III*, publié en 1621 par Servin, et en 1744 par Lenglet-Dufresnoy; et le *Journal de Henri IV*, qui présente plusieurs lacunes, mais dont l'édition la plus complète a paru à La Haye, 1741. — Claude de l'Étoile, fils de Pierre, né à Paris en 1597, mort en 1652, homme d'esprit et de goût, fut un des premiers membres de l'Académie Française. Il a laissé des poésies et quelques pièces de théâtre.

ÉTOILE-POLAIRE (ordre de l'), ordre destiné en Suède aux ministres, aux ambassadeurs, aux magistrats, aux savants et aux littérateurs. L'insigne de l'ordre est une croix d'or à huit pointes, émaillée de blanc, ayant au centre un médaillon d'azur qui porte une étoile polaire et la devise : *Nescit occasum*.

ETOILÉE (CHAMBRE). *Voy.* CHAMBRE ÉTOILÉE.

ETOLIE, *Ætolia*, auj. *pays des Souliotes*, contrée de la Grèce propre, séparée de l'Acarnanie à l'O. par l'Achéloüs, avait à l'E. les Locriens Ozoles, le Parnasse et les Œtéens; au N. l'Epire et la Thessalie, au S. le golfe d'Ambracie et la mer de Corinthe. Calydon et Thermus en étaient les principales places. Cette dernière était le siége du Panætolium ou assemblée générale des Etoliens. Les Etoliens étaient grossiers, violents et querelleurs; ils furent sans cesse en guerre, soit avec leurs voisins, soit entre eux. Pendant la guerre du Péloponèse, ils se déclarèrent pour Lacédémone. Après la mort d'Alexandre, ils commencèrent à sortir de l'obscurité où ils étaient restés et firent la guerre sans grandes pertes à Cratère et Antipater, 323-22; puis s'étant alliés avec Antigone Gonatas (280-243), ils tentèrent de se former une principauté dans la Grèce occidentale (Etolie, Acarnanie, Elide, Messénie); mais après la mort d'Antigone, les Etoliens perdirent l'alliance des rois de Macédoine. Ils n'en persévérèrent pas moins dans leurs projets d'agrandissement; de là une guerre avec la Ligue Achéenne, dite *guerre des deux Ligues* (220-217 av. J.-C.); les Achéens, secondés par le roi de Macédoine, Philippe V, eurent le dessus. Les Étoliens, pour se venger, firent alliance avec les Romains contre Philippe, lors des deux premières guerres de Macédoine, et leur rendirent des services essentiels; mais bientôt, mécontents d'eux, ils attirèrent Antiochus en Grèce, 192. Après la défaite de ce prince (190), ils furent soumis par Fulvius Nobilior, 189. Ils conservèrent néanmoins leurs lois. Sous Constantin, l'Étolie fut comprise dans la Nouvelle-Epire et fit partie de la préfecture d'Illyrie. Après la prise de Constantinople par les Latins, un certain Théodore l'Ange, de la famille impériale grecque, forma une principauté indépendante dans l'Epire et l'Etolie; mais la discorde s'étant mise entre ses descendants, le sultan Amurath II s'empara du pays en 1432; Scanderbeg chassa un instant les Turcs de l'Etolie, et il la laissa en mourant aux Vénitiens; mais ceux-ci ne purent la conserver, et elle retomba bientôt sous le joug ottoman. Ce n'est que lors de l'insurrection de 1821 qu'elle recouvra son indépendance. *Voy.* GRÈCE.

ETON, ville d'Angleterre, dans le Buckinghamshire, sur la Tamise, à 30 kil. N. O. de Londres et à 55 kil. S. E. de Buckingham, vis-à-vis de Windsor, avec laquelle elle communique par un pont; 3,230 hab. Eton est célèbre par une grande école, dite *King's College*, où l'on fait d'excellentes études classiques et où l'on prépare les élèves à l'enseignement

des universités; cet établissement fut fondé en 1440 par Henri VI : il contient environ 400 élèves.

ETREPAGNY, ch.-l. de canton (Eure), à 12 kil. N. E. de Gisors; 1,300 hab.

ETRETAT, village du dép. de la Seine-Inf., sur la Manche, à 23 kil. N. E. du Havre; 1,600 hab. Pêche d'huîtres et de homards renommés. On y remarque des rochers à pic et percés à jour qui s'élèvent comme des pyramides au milieu de la mer.

ETRURIE, *Etruria*, auj. *Toscane* et *Patrimoine de saint Pierre*, région de l'Italie, entre l'Apennin, la mer Supérieure, la Ligurie, le Latium, avait pour bornes la Macra au N., le Tibre au S. Elle eut pour villes principales, d'abord les 12 cités suivantes : Cære, Tarquinies, Veies, Vulsinies, Cortone, Vétulonies, Clusium, Perusia, Ruselles, Arretium, Volaterres, Populonie; et plus tard Florence, Pise, Lucques. Ses habitants, qu'on nomme indifféremment Etrusques, Tyrrhènes et Tusques, paraissent descendre des Pélasges. C'est à tort qu'on les fait venir de la Lydie. Au XIe siècle avant J.-C., ils furent asservis par les Rasena venus de la Rhétie. Ceux-ci fondèrent dans leur pays une confédération de 12 cités ou lucumonies (les 12 premières nommées plus haut); ils en avaient déjà auparavant fondé une autre plus au N., dans le bassin du Padus (Brixia, Vérone, Mantoue, Felsine ou Bononia, Melpum, Hatria, etc.), et vers 800 av. J.-C. ils en fondèrent une 3e, plus au S., entre le Vulturne et le Silare (Nole, Vulturne, Atelle, Acerres, etc.). Chacune était de 12 villes. Les 3 ligues ne formaient pas un seul état, et même dans chaque ligue le lien fédératif finit par être assez peu sensible. Vulsinies était le chef-l. général de la confédération du centre. Les trois confédérations avaient longtemps fleuri : celle du N. par l'agriculture, celles du centre et du sud par le commerce maritime. L'opulence, la mollesse, le luxe, les vices qui en sont inséparables, préparèrent leur chute. De 587 à 521 les invasions gauloises brisèrent la confédération du nord et ne laissèrent indépendantes que quelques cités des Rasena. A partir de 424 les Samnites rompirent de même la confédération du sud en prenant Vulturne (Capoue). La ligue du centre fut celle qui résista le plus longtemps. Il passe pour constant qu'une de ses lucumonies, Tarquinies, donna deux rois à Rome (Tarquin-l'Ancien et Tarquin-le-Superbe), et il est sûr que le lars (ou roi) de Clusium, Porsenna, la conquit un instant, 507 av. J.-C., que Véies la mit à deux doigts de sa perte, 485-77; mais enfin Rome prit le dessus, conquit Véies, 395; assujettit ou réduisit à la paix Falèries, Tarquinies, Cæré, 385-352; soutint trois grandes guerres contre les Etrusques unis aux Samnites ou aux Gaulois, 313-309, 302-299, 296-283; soumit ainsi toutes les lucumonies, et acheva d'y consolider son pouvoir de 241 à 224. Au IVe siècle de l'empire, l'Etrurie, sous le nom de Tuscie ou Toscane, fut une des huit prov. du diocèse d'Italie. Elle forma au IXe siècle un duché particulier. *Voy.* TOSCANE. — Le peuple étrusque est un des plus singuliers de l'antiquité. Ses prêtres avaient une haute réputation de science : ils employaient certaines formules secrètes; ils inventèrent les augures, l'art des aruspices, l'art d'expier les prodiges; c'est d'eux que les Romains empruntèrent presque toute leur religion, et surtout les cérémonies du culte. Leur religion semble avoir été cruelle et sanguinaire. On immolait des victimes humaines, surtout des prisonniers de guerre. Les sépultures étaient très soignées, et l'on a retrouvé dans les tombeaux des Etrusques nombre d'antiquités précieuses, qui prouvent que chez eux l'industrie était portée très loin, surtout pour l'art de la poterie, du vernis, de la teinture : on estime particulièrement les vases étrusques. Les constructions de ce peuple étaient solides et colossales; la *Cloaca Maxima* de Rome en est un superbe témoignage ainsi que le canal d'écoulement du lac d'Albe. Les Etrusques ont donné leur nom à un ordre d'architecture qui a pour caractère des pilastres carrés un peu lourds. On a beaucoup d'inscriptions en langue étrusque ; mais cette langue n'en est pas mieux connue. L'écriture étrusque est tout autre que l'écriture romaine du siècle d'Auguste. L'empereur Claude avait écrit une *Histoire d'Étrurie* dont on doit regretter la perte.

ÉTRURIE (royaume d'). Par le traité de Lunéville, 1801, l'ancien grand-duché de Toscane fut enlevé à Ferdinand III, de la maison d'Autriche, pour être érigé en royaume sous le titre de royaume d'Etrurie, et fut donné par échange au fils unique de l'infant Ferdinand, duc de Parme, au jeune Louis de Parme. Ce prince fut installé la même année, mais il mourut peu après à la fleur de l'âge, 1803. Après la mort de Louis, le royaume d'Etrurie fut gouverné par sa veuve, Marie-Louise, fille de Charles IV, roi d'Espagne, qui administrait comme tutrice de son fils en bas âge, Charles-Louis, qui prit le nom de Louis II. En 1807, elle résigna ce pouvoir par suite d'un traité conclu entre la France et l'Espagne. En 1808, le royaume d'Etrurie fut absorbé dans l'empire français et il forma les départements de l'Arno, de l'Ombrone, de Trasimène; en 1809, ce pays fut donné à Elisa, sœur de Napoléon, qui prit le titre de grande-duchesse de Toscane. En 1814, il fut restitué à l'archiduc Ferdinand III. *Voy.* TOSCANE.

ETTENHEIM, ville du grand-duché de Bade, à 25 kil. S. E. de Strasbourg, à 28 kil. S. O. de Fribourg; 2,700 hab. Toiles, filatures de lin et de chanvre, tanneries. C'est de là que fut enlevé le duc d'Enghien pour aller mourir à Vincennes, 1804.

ETTLINGEN, ville du grand-duché de Bade, sur l'Alb, à 7 kil. S. de Carlsruhe; 3,000 hab. Victoire des Français sur les Autrichiens, 9 juillet 1796.

EU, *Alga* ou *Auga*, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur la Bresle, à 27 kil. N. E. de Dieppe, à 2 kil. de la mer; 3,739 hab. Toiles à voiles, serges, dentelles, toile de lin, serrurerie, etc. Elle fut brûlée par Louis XI en 1475, pour l'empêcher de tomber aux mains des Anglais. — La ville d'Eu fut érigée en comté l'an 996, en faveur d'un fils naturel de Richard I, duc de Normandie. Au XIIIe siècle, ce comté passa dans la maison de Brienne; il fut confisqué en 1352 et donné à Jean d'Artois. En 1472, il échut au comte de Nevers, et passa depuis dans la maison de Guise par le mariage de Henri-le-Balafré avec Catherine de Clèves, veuve d'Antoine de Croÿ, de la maison de Bourgogne-Nevers. A la fin du XVIIe siècle, le comté fut vendu à Marie-Louise d'Orléans qui le donna au duc du Maine, fils de Louis XIV. Il devint ensuite la propriété de la famille de Penthièvre et de celle d'Orléans qui possède encore aujourd'hui le magnifique château d'Eu.

EUBAGES, sacrificateurs et devins dans la religion des Druides. *Voy.* DRUIDES.

EUBÉE, *Eubœa*, aujourd'hui *Négrepont* ou *Egribo*, grande île de la mer Egée, de forme oblongue, s'étendait le long des côtes de l'Attique, de la Béotie, de la Locride et du pays des Maliens, depuis le cap Sunium jusqu'à la Thessalie. Elle porta successivement les noms de *Chalcis* (parce que c'est de là, dit-on, que le premier airain fut tiré), de *Macris* (à cause de sa longueur), d'*Abantis* (à cause des Abantes, ses premiers habitants). Elle avait trois villes principales : Chalcis, Erétrie et Caryste. Après les Abantes, l'Eubée fut habitée par les Histiéens, puis par les Ioniens. Athènes s'en empara de bonne heure et la garda malgré diverses révoltes jusqu'à l'an 404 av. J.-C., époque où l'Eubée passa sous la domination des Lacédémoniens; mais plus tard l'influence d'Athènes s'y rétablit; Philippe II détruisit cette influence et y substitua la sienne. Du reste l'Eubée ne joua pas un rôle important dans l'histoire de la Grèce; elle passa avec

le reste de ce pays sous l'empire des Romains. (*Voy.* NÉGREPONT.) Entre l'Eubée et la partie de la Béotie appelée Aulide, dans l'endroit où l'île se rapproche le plus du continent, se trouvait le détroit de l'Euripe, célèbre par la singularité de ses flux et reflux.

EUBULIDE, philosophe de la secte mégarique, né à Milet vers 360 av. J.-C., n'est connu que par son esprit subtil; il inventa plusieurs sophismes captieux, nommés dans l'école le *menteur*, le *sorite*, etc.

EUCHER (saint), évêque de Lyon au ve siècle, assista au premier concile d'Orange, en 441. On a de lui plusieurs écrits dont les principaux sont : *Éloge du désert de Lérins; Traité du mépris du monde*, en latin (ces deux ouvrages ont été traduits en français par Arnauld d'Andilly, 1672, in-12); *Histoire des martyrs de la légion thébaine*, traduite en français, Amsterdam, 1705, in-12. On célèbre la fête de ce saint le 20 février.

EUCLIDE de Mégare, philosophe, reçut d'abord les leçons de Parménide et ensuite celles de Socrate. On dit qu'il était si avide d'entendre Socrate que, malgré la loi qui défendait aux Mégariens, sous peine de mort, d'entrer dans Athènes, il s'introduisait dans la ville déguisé en femme pour assister aux leçons de ce grand philosophe. Après la mort de son maître, il se retira à Mégare et y ouvrit une école de philosophie qui fut nommée école *mégarique;* on la nomma aussi école *éristique*, c.-à-d. *disputante*, parce qu'elle s'attachait surtout à la dialectique. Euclide florissait vers l'an 400 av. J.-C.

EUCLIDE, célèbre géomètre grec, enseigna les mathématiques à Alexandrie sous Ptolémée, fils de Lagus, vers 320 av. J.-C., et compta le roi lui-même au nombre de ses disciples. On raconte que le roi, rebuté des difficultés que lui offrait l'étude de la géométrie, lui demanda s'il n'y avait pas une voie plus facile pour l'apprendre : « Non, lui répondit le maître, il n'y a pas de route royale en mathématiques. » Euclide avait rédigé, sous le titre d'*Éléments*, en 15 livres, une sorte d'encyclopédie des sciences mathématiques de cette époque ; la partie qui traite de la géométrie sert encore aujourd'hui de base à l'enseignement. On a en outre de ce savant géomètre : *Data* (Données), *Introductio harmonica*, où il traite de la musique, *Optica, Catoptrica, De Divisionibus* (de la division des polygones), dont il ne reste qu'une version latine. Les *Œuvres complètes* d'Euclide ont été données par Grégory, Oxford, 1703, gr.-lat., et traduites en français par F. Peyrard, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4, avec texte grec et traduction latine.

EUDÆMON-JEAN (André), jésuite, né dans l'île de Candie, de parents issus des Paléologues, fut amené très jeune en Italie, entra dans la Société de Jésus en 1581, professa la philosophie à Rome, la théologie à Padoue, fut chargé de plusieurs missions par le pape, et mourut à Rome en 1625. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse : *Epistola monitoria ad Joann. Barclaium*, Cologne, 1613, in-8, où il défend l'autorité du pape; *Apologia pro Henrico Garneto*, 1610, in-8, où il présente comme un martyr de la foi Henri Garnet, condamné à mort en 1606 à Londres pour n'avoir pas révélé la conspiration des Poudres, dont il avait eu connaissance par la confession, etc. On lui attribue aussi une violente diatribe contre Louis XIII.

EUDAMIDAS, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

EUDES ou ODO (le même nom peut-être qu'*Othon*), roi de France, fils aîné de Robert-le-Fort, duc de France, porta d'abord le titre de comte de Paris. De concert avec l'évêque Goslin, il défendit courageusement Paris, assiégé par les Normands en 885; il fut en récompense nommé roi de France par les grands vassaux, après la déposition de Charles-le-Gros (888), et à l'exclusion du faible Charles-le-Simple, dernier rejeton de la race carlovingienne. Eudes eut à combattre Charles-le-Simple, et finit par traiter avec ce prince; il lui laissa tout le pays entre le Rhin et la Seine, et se réserva Paris et toute la France occidentale (893). Il mourut en 898. -- Il y eut aux XIe et XIIe siècles plusieurs ducs de Bourgogne du nom d'Eudes.

EUDES, frère de Mézeray, chef des Eudistes.

EUDISTES, communauté religieuse, fondée à Caen en 1643, par Eudes, prêtre de l'Oratoire, et frère de l'historien Mézeray; elle avait pour but l'éducation des ecclésiastiques et des missionnaires. On la connait aussi sous le nom de *Congrégation de Jésus et de Marie.*

EUDOXE de Cnide, astronome grec, qui vivait vers 370 av. J.-C., fit de nombreuses observations, donna à l'année 365 jours et un quart, inventa ou perfectionna l'*octaétéride*, période de huit ans, et composa plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus; il avait composé entre autres un traité des *Phénomènes* qui se retrouve presque tout entier dans le poëme d'Aratus.

EUDOXE de Cyzique, navigateur, qui vivait au 2e siècle avant J.-C., soupçonna que l'Afrique était entourée par l'Océan, et proposa au roi d'Egypte, Ptolémée Évergète II, d'en faire le tour. Selon les uns, il exécuta ce voyage; selon une version plus probable, adoptée par Strabon, ce projet ne reçut pas d'exécution.

EUDOXIE, *Ælia Eudoxia*, femme d'Arcadius, empereur d'Orient, était fille du comte franc Bauton, général de Théodose. Elle aida le ministre Eutrope à se défaire de son rival Rufin, puis se défit elle-même de ce ministre pour être maîtresse absolue. Elle persécuta saint Jean Chrysostôme et l'envoya dans l'exil où il mourut. Elle était montée sur le trône en 395 et mourut en 404.

EUDOXIE, *Athenais Eudoxia*, femme de Théodose II, empereur d'Orient, était fille de Leontius, philosophe d'Athènes, et se nommait d'abord Athenaïs. Elle fut placée sur le trône par Pulchérie, sœur de Théodose, qui avait remarqué sa beauté et son esprit, et fut d'abord aimée avec passion ; mais dans la suite, son mari, la croyant à tort infidèle, l'exila en Palestine. Elle mourut à Jérusalem en 460. Elle avait mis en vers les huit premiers livres de l'*Ancien Testament*. On a d'elle un *Centon d'Homère* (dans la *Bibliothèque des Pères*): c'est une vie de J.-C. faite avec des vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

EUDOXIE, *Licinia Eudoxia*, femme de Valentinien III, empereur d'Occident, et fille d'Athénaïs Eudoxie, fut forcée, après le massacre de son époux, d'épouser Maxime, son meurtrier. Pour se venger, elle appela en Italie Genséric, roi des Vandales, qui saccagea Rome (455), et emmena l'impératrice elle-même en Afrique. Elle ne recouvra sa liberté que sept ans après.

EUDOXIE MACREMBOLITISSA, femme de Constantin Ducas, empereur d'Orient (1059), resta maîtresse de l'empire à la mort de ce prince (1067); épousa Romain Diogène qu'elle fit empereur, et fut, après la mort de ce dernier, reléguée dans un couvent par Michel Ducas, l'un des fils issus de son premier mariage, et qui venait d'être placé sur le trône (1071). On a d'elle, sous le titre d'*Ionia*, un recueil polygraphique publié par Villoison. (*Anecdota græca*), Venise. 1781, in-fol. et in-4.

EUGANEI, peuple de la Haute-Italie, sur les confins de la Rhétie, près de la Vénétie, habitait les bords du Haut-Adige, occupés depuis par les Vénètes et les Cénomans. Leur nom s'est conservé dans les monts Eugènes, au N. O. de Padoue.

EUGÈNE, *Eugenius*, rhéteur et grammairien, professait la rhétorique à Vienne (en Dauphiné), lorsqu'il fut salué empereur par le comte gaulois Arbogast, après le meurtre de Valentinien II. Vaincu et pris par Théodose, il fut décapité en 394

EUGÈNE (saint), évêque de Carthage en 481, fut persécuté sous les rois vandales Huneric et Thrasamond, et mourut l'an 505 dans un monastère du Languedoc. On a de lui une *Exhortation aux fidèles de Carthage ; Expositio fidei catholicæ ; Apologeticus pro fide ; Altercatio cum Arianis*, dont Victor de Vite nous a conservé des fragments, etc. On le fête le 15 novembre.

EUGÈNE I (saint), pape de 654 à 657, natif de Rome, fut élu du vivant de Martin I, que l'empereur Constantin II avait déposé, et tenta inutilement de ramener les Monothélites. On le range au nombre des saints et on le fête le 13 juillet.

EUGÈNE II, pape de 824 à 827, travailla à augmenter le pouvoir des papes sous Louis-le-Débonnaire et son fils Lothaire, et tint un concile à Rome pour la réforme du clergé.

EUGÈNE III, pape de 1145 à 1154, avait été d'abord moine à Clairvaux. Forcé de s'éloigner de Rome, où dominait Arnaud de Brescia, il se réfugia à Paris et y tint un concile pour examiner les erreurs de Gilbert de la Porée. Il visita Clairvaux en 1146 et rentra peu après dans Rome.

EUGÈNE IV, pape de 1431 à 1447, Vénitien de naissance et neveu de Grégoire XII, traversa de tout son pouvoir le concile de Bâle, qui travaillait à la réunion des églises d'Orient et d'Occident, et eut à combattre l'anti-pape Félix V, le roi d'Aragon Alphonse, et le comte Sforze de Milan.

EUGÈNE I-VIII, rois d'Écosse du IVe au VIIIe siècle. *Voy.* ÉCOSSE.

EUGÈNE (François-Eugène DE SAVOIE-CARIGNAN, appelé vulgairement *le Prince*), généralissime des armées impériales, né à Paris en 1663, était fils d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et petit-fils du duc de Savoie Charles-Emmanuel I et d'Olympe Mancini, nièce de Mazarin. Louis XIV n'ayant pas voulu l'employer, il se rendit en Allemagne où il obtint de l'empereur, après avoir servi quelque temps comme volontaire, un régiment de dragons; il se distingua dans une foule d'actions, et fut chargé en 1697 du commandement de l'armée impériale. Cette même année, il gagna sur les Turcs la bataille de Zenta, qui fut suivie de la paix de Carlowitz. Lors de la guerre de la succession à la monarchie d'Espagne, Eugène n'hésita pas à combattre contre la France. En Italie, dans la campagne de 1701, il repoussa partout Villeroi et s'empara de presque tout le Mantouan. En Allemagne, en 1704, il remporta avec Marlborough la mémorable victoire de Hochstett sur les Français et les Bavarois. De retour en Italie en 1705, il fut repoussé par le duc de Vendôme à la journée de Cassano près de l'Adda; mais dans les deux années suivantes, il fit rentrer tout le Milanais et la Lombardie sous l'obéissance de l'empereur. En 1708, sur les bords de l'Escaut, il mit les Français en déroute à Oudenarde, et en 1709 il les vainquit encore à la sanglante bataille de Malplaquet. En 1716, Eugène fut appelé de nouveau à combattre les Turcs, et il remporta sur eux à Peterwaradin et à Belgrade (1717) deux victoires décisives, qui les forcèrent une seconde fois à demander la paix. Un traité avait été également signé avec la France en 1714 à Rastadt; mais cette paix ayant été rompue en 1733 au sujet de la succession au trône de Pologne, Eugène reprit le commandement. Il ne montra plus cette fois la même activité et les mêmes talents; après avoir laissé prendre Philisbourg, il se hâta de signer la paix et se retira à Vienne. Il y mourut en 1736. L'*Histoire militaire du prince Eugène* a été écrite par Dumont et Rousset, 1729, 2 vol. in-fol.

EUGÈNE DE BEAUHARNAIS. *Voy.* BEAUHARNAIS.

EUGÉNES (monts), ramification de la chaîne des Alpes, au N. O. de Padoue. *Voy.* EUGANEI.

EUGUBIUM, *Eugubio* ou *Gubbio*, petite ville de l'État de l'Église, dans l'Ombrie. On y découvrit en 1444 plusieurs tables d'airain chargées d'inscriptions étrusques fort anciennes; elles sont connues sous le nom de *Tables Eugubines*.

EULALIE (sainte), vierge et martyre, née à *Augusta Emerita* (auj. *Merida*, en Estramadure), n'avait que douze ans lors de la persécution de Dioclétien. D'une piété exaltée, elle s'échappa de la maison paternelle pour aller braver le juge, et renversa les idoles en sa présence. On tenta inutilement de la ramener, et on finit par la livrer aux tortures en 308. On la fête le 12 février.

EULÉE, *Eulæus*, fleuve de l'Asie ancienne, le même que le Choaspe. *Voy.* CHOASPE.

EULER (Léonard), célèbre géomètre, né à Bâle en 1707, reçut les leçons des Bernouilli, les accompagna en Russie en 1727, fut nommé professeur de mathématiques à St-Pétersbourg, vint en 1741 se fixer à Berlin, et retourna en 1775 à St-Pétersbourg où il mourut en 1783. Il avait perdu la vue dès l'âge de 59 ans, mais il ne s'en livrait pas avec moins d'assiduité à l'étude. Il était membre des Académies de St-Pétersbourg, de Berlin, associé de l'Académie des Sciences de Paris, et fut pensionné par la Prusse et la Russie, etc. Cet homme infatigable a produit un nombre prodigieux d'ouvrages, et a fait faire de grands pas aux sciences mathématiques, surtout au calcul différentiel et intégral; il appliqua l'analyse à la mécanique, à la construction des vaisseaux, etc. Il est à regretter qu'il ait eu avec d'Alembert, son rival de science et de gloire, des démêlés où le bon droit ne paraît pas avoir été de son côté. Entre ses nombreux écrits, presque tous rédigés en latin, on doit remarquer l'*Introduction à l'analyse de l'infini*, Lausanne, 1748; la *Science navale*, 1749; les *Institutions de calcul différentiel*, 1755; — *de calcul intégral*, 1768; les *Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse), écrites en français, de 1760 à 1762, publiées à St-Pétersbourg en 1768, 3 vol. in-4. Ce dernier ouvrage, où l'auteur traite à la fois de physique, de métaphysique et de logique, et où il combat souvent les esprits-forts, a été plusieurs fois réimprimé, notamment à Paris en 1787, par les soins de Condorcet, qui en a retranché les passages anti-philosophiques. M. Labey en a donné en 1812 une édition conforme à l'original, qui est fort estimée (2 vol. in-8). Euler a en outre fourni à l'Académie de St-Pétersbourg une foule de savants mémoires. L'*Éloge d'Euler* a été prononcé par Condorcet. — Euler eut plusieurs enfants qui presque tous marchèrent sur ses traces. L'aîné, Jean-Albert, né en 1734 à St-Pétersbourg, mort en 1800, partagea plusieurs prix à l'Académie des Sciences avec Bossut et Clairaut, et enseigna la physique à Saint-Pétersbourg.—Le second, Charles, né en 1740, remporta aussi plusieurs prix à l'Académie des Sciences; il exerça la médecine à St-Pétersbourg et fut médecin de l'empereur.—Le troisième, Christophe, né en 1743 à Berlin, appliqua avec succès les mathématiques au génie militaire.

EUMATHIUS, romancier grec, auteur supposé des *Amours d'Isménias*. *Voy.* EUSTATHE.

EUMÉE, *Eumæus*, fidèle serviteur d'Ulysse, avait d'abord été gardien des troupeaux du héros. Ulysse lui confia l'administration de ses biens pendant son absence. Après le retour de son maître à Ithaque, il l'aida à se défaire des poursuivants de Pénélope.

EUMÈNE, *Eumenes*, un des lieutenants d'Alexandre, né de parents obscurs à Cardie, dans la Chersonèse de Thrace, avait d'abord été secrétaire de Philippe. Sous Alexandre, il commanda le corps des *Hétères* (c'est-à-dire *compagnons*). A la mort du conquérant, il reçut en partage la Paphlagonie

et la Cappadoce, et eut sans cesse à combattre contre les autres généraux, soit pour protéger la veuve et les enfants de son roi et empêcher le démembrement des états macédoniens, soit pour défendre ses propres provinces. Trahi par les siens, il fut battu par Antigone à Orcinium en Cappadoce (320 av. J.-C.), puis à Nora après un long siége (315), et tomba entre les mains de son ennemi qui le jeta en prison et le fit égorger. Plutarque et Cornélius Népos ont écrit sa vie.

EUMÈNE I, roi de Pergame de 263 à 241 av. J.-C., fit quelques conquêtes sur les rois de Syrie, et encouragea les lettres; mais il se déshonora par son intempérance, et mourut d'un excès de vin.

EUMÈNE II, son neveu, fils d'Attale I, monta sur le trône l'an 198 av. J.-C., fit alliance avec les Romains, auxquels il conserva toujours la foi jurée; soutint avec avantage différentes guerres contre Antigone, roi de Macédoine, Prusias, roi de Bithynie, et mourut en 157. Eumène II est célèbre par son amitié pour ses frères Attale et Philétère; il cultivait les lettres et augmenta beaucoup la bibliothèque de Pergame.—Il laissa un fils en bas âge qui ne figura qu'un instant sur le trône (157), et mourut au bout d'un an.

EUMÈNE, *Eumenius*, rhéteur. *Voy.* EUMENIUS.

EUMÉNIDES, c.-à-d. *propices*, nom donné aux Furies par antiphrase. Eschyle les a mises en scène dans une de ses tragédies.

EUMÉNIE, *Eumenia*, ville de l'Asie-Mineure, en Phrygie, sur le Cludre, fut bâtie par Attale en l'honneur d'Eumène II son frère.

EUMÉNIUS, rhéteur du III[e] siècle, né vers 261, mort en 311, professa l'éloquence à *Augustodunum* (Autun), fut secrétaire de Constance Chlore, et fut chargé de diriger les écoles des Gaules. Il reste de lui quatre panégyriques que l'on trouve dans la collection des *Panegyrici veteres* (Paris, 1643). Sa latinité est généralement supérieure à celle des auteurs de son siècle.

EUMOLPE, roi d'Éleusis, contemporain, ou, selon quelques-uns, petit-fils de Triptolème, et gendre de Tégyrius, roi de Thrace, disputa le trône à Érechthée, roi d'Athènes, et périt dans un combat contre ce prince. Il est, dit-on, l'instituteur des mystères d'Éleusis.— Ses descendants, connus sous le nom d'*Eumolpides*, eurent pendant 1,200 ans le privilége de présider à ces mystères, sous le titre d'*Hiérophantes*, de *Dadouques*, etc.

EUNAPE, *Eunapius*, né à Sardes en Lydie au IV[e] siècle de J.-C., étudia à Athènes sous Chrysophante, philosophe éclectique, puis retourna en Lydie où il exerça la médecine. Il était zélé partisan du paganisme et ardent adversaire des Chrétiens. Il fut contemporain de Julien et d'Arcadius. On a de lui des *Vies des Philosophes*, où il donne des détails intéressants sur plusieurs philosophes éclectiques, sur des médecins et des rhéteurs de son temps. Cet ouvrage, publié en 1596 par Commelin, à Heidelberg, grec-latin, a été édité de nouveau avec de grandes améliorations par M. Boissonade, Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8. Eunape avait aussi écrit une *Histoire des Césars* en 14 livres (depuis Claude II, en 268, jusqu'aux fils de Théodose, 407), dont il ne reste que des fragments (on les trouve à la suite de l'édition de 1822). On doit à M. Cousin de savantes recherches sur Eunape (dans ses *Nouveaux Fragments*, Paris, 1828).

EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque du IV[e] siècle, adopta les opinions d'Aétius, et fut ordonné évêque de Cyzique en 360. Mais il fut dans la suite persécuté et exilé en Mauritanie. Il niait que le Fils de Dieu se fût fait homme, rejetait les miracles des martyrs, le culte des reliques. Ses disciples sont nommés *Eunomiens*.

EUNOMIENS, disciples d'Eunome. *Voy.* ce nom.

EUNUS, esclave romain, natif de Syrie, réussit par des prestiges à acquérir une grande influence sur ses compagnons d'esclavage, se mit à la tête de 50,000 d'entre eux en Sicile, et défit plusieurs généraux romains. Ayant été pris par Perpenna, il fut mis en croix, 136 ans av. J.-C.

EUPATOR. *Voy.* ANTIOCHUS V, roi de Syrie, et MITHRIDATE-LE-GRAND, roi de Pont.

EUPATORIE, *Kazlow* en russe et en turc, ville murée de la Russie d'Europe (Tauride), à 59 kil. N. O. de Simféropol, par 31° 5' long. E., 45° 14' lat. N., sur un golfe de la mer Noire; 3,000 hab. Petit port, rade; belle mosquée. Cette ville est le centre du commerce de la Russie avec la Morée.— Elle fut bâtie par Mithridate Eupator; elle était jadis l'entrepôt du commerce des Tartares avec l'Anatolie. Les Russes s'en emparèrent une première fois en 1726, puis en 1771, et cette fois ils la gardèrent définitivement.

EUPEN, *Neaux* en français, ville des Etats prussiens, à 16 kil. S. O. d'Aix-la-Chapelle; 10,300 hab. Manufactures renommées de draps dits *du Sérail*, de casimirs, etc. (fondées par des réfugiés français). — Eupen appartenait jadis aux Pays-Bas autrichiens; il fut cédé à la Prusse en 1815.

EUPHÉMIE (sainte), vierge de Chalcédoine, souffrit le martyre vers 307. On la fête le 16 septembre.

EUPHÉMIE (ÉGLISE-SAINTE-), petit village de l'état de Grèce, près d'Athènes, situé sur l'emplacement de l'ancien bourg de Colone, est remarquable par une belle église de Ste-Euphémie.

EUPHORBE, guerrier troyen qui porta le premier coup à Patrocle et fut tué par Ménélas. —Pythagore, pour appuyer sa doctrine de la métempsycose, disait avoir vécu sous le nom d'Euphorbe.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur grec, né à Corinthe, contemporain et rival de Parrhasius et de Phidias, vivait vers l'an 360 av. J.-C. On admirait surtout de lui un tableau de la bataille de Mantinée, des statues de Pâris, de Minerve, etc.

EUPHRASIE (sainte), religieuse solitaire de la Thébaïde, morte vers 413, était fille d'Antigone, gouverneur de la Lycie et parent de Théodose-l'Ancien. On la fête le 13 mars.

EUPHRATE, *Euphrates* des anciens, *Frat* des Turcs, riv. de la Turquie d'Asie, naît dans les montagnes de l'Arménie méridionale, près de Diadin, sous le nom de Mourad; se grossit d'un autre bras qui vient du N. E. d'Erzeroum; arrose le pachalik de ce nom, sépare celui de Diarbekir de ceux de Sivas et de Marach, et traverse les pachaliks de Bagdad et de Bassora; il baigne les villes de Semisat, Bir, Beles, Rakka, Kerkisieh, Anna, Hit, Hilla, Davanieh, Samava; reçoit le Kara-Sou, l'Erzen, le Mourad-Tchaï, le Khabour, le Tigre à Corna, et prend, à partir de ce point, le nom de Chat-el-Arab; reçoit ensuite le Kerkah, et enfin tombe dans le golfe Persique par 5 bouches. Cours, 1,850 kil. L'ancienne Babylone, Samosate, Nicéphorie, Circesium, Cunaxa, étaient jadis sur ses rives. Le vaste pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, qui se nomme auj. Aldjezireh (c.-à-d. *les îles*), portait, chez les anciens, le nom de Mésopotamie, qui signifie *entre les fleuves*. — L'Euphrate commence à être parcouru par les bateaux à vapeur; il offre par là à l'Europe, et surtout à l'Angleterre, un moyen de communications promptes et faciles avec l'Inde.

EUPHRATÉSIENNE (SYRIE). *Voy.* SYRIE.

EUPHROSYNE, une des Grâces. *Voy.* GRACES.

EUPOLIS, poëte comique d'Athènes, contemporain d'Alcibiade, florissait au milieu du V[e] siècle av. J.-C. Il appartenait à l'*ancienne comédie*, et s'attira de fâcheuses aventures par la hardiesse de ses critiques; on ne sait du reste que fort peu de chose sur la vie de ce poëte. Il périt, à ce qu'on croit, dans la guerre du Péloponèse en combattant contre



les Lacédémoniens. On trouve quelques fragments d'Eupolis dans Stobée, Athénée, Pollux, etc. Ils ont été recueillis par Runkel, Leipsick, 1825, in-8.

EURE, *Autura*, riv. de France, naît entre Neuilly et Les Landes (Orne); baigne Courville, Chartres, Maintenon, Nogent-le-Roy, Anet, Ivry, Pacy; devient navigable à Saint-Georges, et tombe dans la Seine près de Pont-de-l'Arche, après un cours de 200 kil.

EURE (dép. de l'), département de la France, entre ceux de la Seine-Inférieure au N., d'Eure-et-Loir et de l'Orne au S., du Calvados à l'O., de Seine-et-Oise et d'Oise à l'E.: 5,811 kil.: 424,762 hab. Il est formé d'une partie de la Normandie propre, d'une partie du Perche et du comté d'Evreux. Sol plat; fer, grès à paver, pierres meulières, pierres de taille; eaux minérales; bonnes terres à blé; cidre, vins, légumes, fourrages: belles forêts; culture bien entendue. Belle race de chevaux normands, vaches, mules, ânes, mérinos, gros porcs, etc. Forges et fourneaux, draps fins et autres, tissus de coton, bonneterie, filatures, papeteries. — Le dép. de l'Eure a 5 arrondissements (Evreux, Louviers, Pont-Audemer, Bernay, les Andelys), 36 cantons et 794 communes; il dépend de la 15e division militaire, de la cour royale de Rouen, et ressort du diocèse d'Evreux.

EURE-ET-LOIR (dép. d'), un des dép. de l'intérieur, au N. de celui de Loir-et-Cher, au S. de celui de Seine-et-Oise, à l'E. des dép. de la Sarthe et de l'Orne, à l'O. de celui du Loiret: 6,028 kil. carrés: 285,058 habitants. Chef-lieu, Chartres. Il est formé en partie de la Beauce, du Dunois, du Perche, du Drouais et Thimerais. Sol plat; quelques collines et vallées, étangs. Fer, belles pierres de taille, grès à paver, marne, terre à faïence, à porcelaine, à poterie. Blés excellents; lin, chanvre, vin, fruits à cidre. Gros bétail, mérinos, beaucoup d'abeilles. Assez d'industrie (usines à fer, toiles, filatures, gros lainages, bonneteries, papeteries, etc.). Commerce de grains et farines, bestiaux, volaille, laines, etc. — Le dép. d'Eure-et-Loir a 4 arrond. (Chartres, Châteaudun, Dreux, Nogent-le-Rotrou); 24 cantons et 437 communes: il fait partie de la 1re division militaire, ressort de la cour royale de Paris et de l'évêché de Chartres.

EURIC ou EVARIC, roi des Wisigoths, succéda en 476 à Théodoric II, son frère, après l'avoir fait assassiner. Le sénat romain lui ayant abandonné les provinces au-delà des Alpes, il ravagea la Gaule, prit Bourges, Clermont, Arles et Marseille, et contraignit Odoacre à lui céder ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Il recueillit les anciennes lois et en rédigea de nouvelles. Il mourut à Arles en 485, laissant le trône à son fils Alaric.

EURIPE, auj. *Egribo*, détroit qui séparait l'île d'Eubée de l'Attique et de la Béotie, entre Chalcis à l'E. et Aulis à l'O., était célèbre à cause des flux et reflux qui s'y manifestaient, phénomène que l'on ne remarque nulle part ailleurs dans la Méditerranée.

EURIPIDE, célèbre poëte tragique grec, né à Salamine l'an 480 av. J.-C., le jour même où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Perses à l'embouchure de l'Euripe (d'où lui vint le nom d'*Euripide*), se livra d'abord à l'athlétique, puis étudia la philosophie sous Anaxagore, et se consacra enfin à la poésie. Il devint le rival de Sophocle et fut plusieurs fois couronné. Cependant, se voyant en butte à des accusations d'impiété et à des attaques personnelles, il quitta Athènes et se retira en Macédoine auprès du roi Archélaüs qui l'éleva aux plus hautes dignités. Il y mourut à l'âge de 78 ans. On dit que se promenant dans un bois il fut déchiré par une meute de chiens. Ce poëte, dont le style est un modèle d'élégance, brille surtout par le pathétique. Il fait débiter à ses héros des maximes philosophiques d'une grande hardiesse. Il attaque souvent aussi les femmes. Il eut lui-même pour ennemi Aristophane qui l'a déchiré dans plusieurs de ses pièces, notamment dans les *Grenouilles*. Euripide avait composé, dit-on, 84 tragédies; il ne nous en est parvenu que 19; les plus estimées sont: *Hécube*, *les Phéniciennes*, *les Troyennes*, *Médée*, *Alceste*, *Hippolyte* et *Iphigénie* (imitées toutes deux par Racine, la première dans *Phèdre*, la deuxième dans *Iphigénie en Aulide*). Parmi les nombreuses éditions d'Euripide on remarque celles de Barnès, Cambridge, 1694; de Musgrave, Oxford, 1778, 4 vol. in-4; de Beck, Leipsick, 1779-88, 3 vol. in-4; l'édition imprimée à Glasgow, 1821, grec-latin, avec tous les commentaires, 9 vol. in-8; celle de Boissonade, 1825-27, 5 vol. in-12. Les tragédies d'Euripide ont été traduites en partie par Brumoy, et en totalité par Prévost de Genève, 4 vol., Paris, 1783-97, dans le *Théâtre des Grecs*. Geoffroy a traduit l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide*.

EUROPE, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus, fut aimée de Jupiter, qui pour l'enlever prit la forme d'un taureau, et qui la rendit mère de Minos, d'Eaque et de Rhadamanthe. Jupiter avait, dans sa course, emmené la jeune Europe dans la partie du monde qui depuis porta son nom.

EUROPE, *Europa*, une des 5 parties du monde, la plus petite pour la superficie, mais de toutes la plus peuplée, la plus riche, la plus éclairée et la plus puissante: s'étend de 34° 52' à 76° 58' lat. N., et de 27° 5' long. O. à 60° long. E. Ses bornes sont au N. la mer Glaciale, à l'O. l'Atlantique, au S. la Méditerranée, à l'E., la rivière Kara, les monts Ourals, le fleuve Oural, la mer Caspienne, le Caucase, la mer Noire, la mer de Marmara et l'Archipel. Elle a 3,900 kil. de long. sur 3,500 de large. Sa population est d'environ 290,000,000 d'hab.

Géographiquement, l'Europe est divisée en 16 contrées principales, dont 4 au N.: les îles Britanniques, le Danemark, la Suède et la Russie; 7 au centre: la France, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et la Prusse; 5 au S.: l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Turquie et la Grèce.— Politiquement l'Europe est actuellement partagée entre 30 états souverains ou indépendants; ce sont: les îles Britanniques ou roy.-uni de la Grande-Bretagne, le roy. de Suède et Norwége, celui de Danemark: les royaumes de France, de Belgique, de Hollande et de Prusse, la Confédération germanique, la Confédération suisse et l'empire d'Autriche: les roy. de Portugal et d'Espagne (avec la république d'Andorre), les États sardes, la principauté de Monaco, le grand-duché de Toscane, les duchés de Parme, Modène et Lucques, les États de l'Église (avec la république de Saint-Marin) et le roy. des Deux-Siciles: l'empire de Russie (y compris la Pologne), la république de Cracovie, l'empire ottoman, les principautés de Servie, Moldavie et Valachie, le roy. de Grèce et la république des îles Ioniennes.

L'Europe est découpée profondément par plusieurs mers intérieures et par des golfes nombreux. Les mers intérieures sont: la mer Blanche, la mer Baltique, la mer du Nord, la Manche, la mer Adriatique ou golfe de Venise, la mer de Marmara, la mer Noire, la mer d'Azov. Les principaux golfes sont ceux de Botnie, de Finlande, le Zuyderzée, les golfes de Gascogne, de Lion, de Gênes, du Lépante. Les détroits principaux sont: le Skager-Rack, le Cattegat, le Sund et les deux Belts, entre le Danemark et la Suède, le Pas-de-Calais entre la France et l'Angleterre, le détroit de Gibraltar entre l'Espagne et l'Afrique, le détroit de Bonifacio entre la Corse et la Sardaigne, le détroit de Messine entre l'Italie et la Sicile, le détroit des Dardanelles ou Hellespont, et le canal de Constantinople ou Bosphore, entre la

Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie. Beaucoup d'îles de toute dimension font partie de l'Europe ; nous citerons : la Nouv.-Zemble et le Spitzberg dans l'Océan Glacial ; la Grande-Bretagne, l'Irlande, les îles Hébrides, Orcades, Shetland, Færoer entre l'Océan Atlantique et la mer du Nord : les Baléares, la Sardaigne, la Corse, la Sicile, les îles Ioniennes, les Cyclades et les Sporades, Candie et Chypre, dans la Méditerranée. — Le sol de l'Europe orientale est plat, surtout au nord; elle n'offre que peu de mont., sauf sur les frontières, où les monts Ourals et le Caucase s'élèvent à d'assez grandes hauteurs. Partout ailleurs, l'Europe est hérissée de hautes montagnes: au centre s'élèvent les Alpes d'où sortent de nombreuses ramifications, formant elles-mêmes de nouvelles chaînes, et portant des noms particuliers; tels sont en Italie les Apennins; en France, le Jura, les Vosges, les Cévennes; en Espagne, les Pyrénées, les monts de Gata, Estrella, de la Sierra-Morena, des Alpuxarras; en Allemagne le Harz, le Bœhmerwald, l'Erzgebirge, le Riesengebirge, les Sudètes; en Hongrie les Carpathes; en Turquie le Glioubotin, le Tchardagh, le Balkan: entre la Norwége et la Suède s'étendent les Dofrines ou Alpes Scandinaves ; dans la Grande-Bretagne les monts Cheviot et Grampian.— Les principaux fleuves de l'Europe sont (outre l'Oural, commun à l'Europe et à l'Asie) le Volga, le Don, le Dniepr, le Dniestr, les deux Dwina, le Danube, la Vistule, l'Oder, l'Elbe, la Meuse, le Rhin, la Seine, la Loire, la Garonne, le Rhône, l'Èbre, le Tage, le Pô, etc. Parmi les rivières qui se jettent dans les fleuves, celles dont le cours est le plus étendu sont : la Kama, la Theiss, le Pruth, la Drave, la Save, la Varta. — L'Europe est presque tout entière comprise dans la zone tempérée ; elle n'a que peu de territoires dans la zone glaciale; aussi le climat y est-il en général doux et sain. L'aspect de l'Europe est moins brillant, moins riche que celui des belles contrées de l'Amérique et de l'Asie ; le sol y est moins productif; mais l'agriculture, bien mieux dirigée, fait produire immensément à la terre; nulle part il n'y a moins de jachères, de steppes et de lieux inhabitables ; nulle part les animaux féroces ne sont devenus plus rares.— On trouve en Europe quelques mines d'or et d'argent, notamment en Transylvanie, en Hongrie, en Valachie, et dans les monts Ourals; le cuivre, l'étain, le platine y sont plus communs; tous les autres métaux, surtout le fer, s'y trouvent en abondance, ainsi que la pierre à bâtir, les marbres, le sel gemme, la houille, etc. — Presque tous les habitants de l'Europe sont de la race blanche caucasienne ; ceux qui habitent le Nord appartiennent à la famille finnoise ; au centre se sont répandues les familles celte, germaine et slave: au S., les familles ibère, thraco-pélasgique, turque, sémitique. — La religion dominante en Europe est le christianisme, mais il se divise en plusieurs églises, dites : catholique romaine (Italie, France, Espagne, Portugal, Autriche, Irlande et Belgique); grecque (Grèce et Russie); luthérienne, réformée ou calviniste (Allemagne, Suisse, Suède, Norwége, Hollande); anglicane (Angleterre); presbytérienne (Ecosse). On y trouve encore le judaïsme, professé par les restes du peuple juif répandus par toute l'Europe, mais surtout en Allemagne, et l'islamisme, pratiqué par les Turcs.—La plupart des gouvernements de l'Europe sont monarchiques ; mais les uns sont absolus (Russie, Autriche, Prusse, Danemark, une partie des états de la Confédération germanique, l'Italie tout entière, la Turquie) ; les autres sont constitutionnels et représentatifs (France, Grande-Bretagne, Hollande, Belgique, Espagne, Portugal, Suède et Norwége). Viennent ensuite quelques républiques: les cantons de la Suisse, Cracovie, Saint-Marin, les îles Ioniennes, Andorre. Ces quatre derniers états sont sous la protection des puissances voisines, et n'ont qu'une ombre d'indépendance. De toutes les puissances européennes, il en est cinq surtout qui sont prépondérantes, et de qui dépendent les destinées de l'Europe ; on les nomme les 5 grandes puissances ; ce sont : la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse.—Les lettres, les beaux-arts, les sciences et leurs applications, le commerce et l'industrie ont atteint en Europe un degré de développement inconnu aux autres parties du monde. Les peuples de l'Europe règnent, par leur marine, sur toutes les mers; ils ont formé dans toutes les autres parties du monde des établissements importants : l'Amérique presque entière est occupée par les Européens; l'Afrique, l'Asie, l'Océanie ont aussi reçu d'eux de nombreuses colonies.

Histoire. L'Europe a reçu ses premiers habitants de l'Asie, et tandis que de vastes et puissants empires florissaient dans cette partie du monde, l'Europe resta longtemps plongée dans la barbarie ; la Grèce en sortit la première et elle s'éleva bientôt au plus haut degré de civilisation ; elle répandit en même temps ses colonies dans l'Italie méridionale et sur les côtes de l'Espagne et de la Gaule. Rome, fondée au VIIIe siècle av. J.-C., conquit peu à peu toute l'Italie, et finit par étendre sa domination sur l'Europe presque entière (la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne, une partie de la Germanie et la Grèce elle-même). Après la chute de l'empire romain, des Barbares, venus pour la plupart de l'Asie, envahirent l'Europe, et pendant plusieurs siècles il régna dans cette contrée une anarchie effroyable. On vit s'élever alors l'empire des Wisigoths en Espagne, ceux des Francs dans les Gaules, des Lombards en Italie, des Saxons au nord de la Germanie, des Avares au sud, et quelque temps après des Angles réunis aux Saxons dans la Bretagne. L'empire grec, seul reste de la grandeur romaine, subsista néanmoins dans l'Europe orientale. La fin du VIIIe siècle vit Charlemagne créer un vaste empire qui occupait la plus grande partie de l'Europe occidentale; mais un siècle ne s'était pas écoulé, que déjà ce vaste empire était démembré. De ses ruines, sortirent les royaumes particuliers de France, de Germanie ou d'Allemagne, d'Italie, de Lotharingie ou Lorraine, de Provence, de Bourgogne, etc. Au Xe siècle les puissances du Nord sortent de leur obscurité; la Russie, la Suède, la Norwége et le Danemark commencent à prendre rang parmi les états européens ; en même temps les Maures, qui avaient envahi la péninsule hispanique du VIIIe au Xe siècle, commencent à reculer devant les rois chrétiens de Léon, de Castille, d'Aragon et de Portugal. Au XVe siècle enfin, après la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), tous les grands états de l'Europe se trouvaient à peu près fondés. On n'a plus guère à citer parmi les nouveaux états nés depuis cette époque que les Provinces-Unies ou Pays-Bas, détachées de la monarchie espagnole au XVIe siècle, et le royaume de Prusse, créé au XVIIIe siècle seulement. La guerre générale qui éclata après la révolution de 1789 changea un instant la face de l'Europe; de nouveaux états furent créés, d'autres anéantis, et l'Empire français embrassa presque toute la partie occident. de cette partie du monde ; mais après la chute de cet empire, l'ancien ordre de choses fut en grande partie rétabli. Les délimitations des états fixées par les traités de 1815 sont celles qui subsistent encore aujourd'hui, à l'exception de celles du royaume des Pays-Bas, partagé depuis 1831 en royaume de Belgique et royaume de Hollande, et de l'empire ottoman, duquel la Grèce s'est définitivement séparée en 1827.

EUROPE ANCIENNE. L'Europe connue des anciens était bornée au N. par l'Océan Sarmatique, le golfe *Codanus* et l'Océan Germanique; à l'O. par l'Océan Atlantique, au S. par le détroit de Gadès et

la mer Intérieure : à l'E. par la mer Egée, l'Hellespont, la Propontide, le Bosphore de Thrace, le Pont-Euxin, le Bosphore Cimmérien, le Palus-Méotide et le Tanaïs. — On peut diviser l'Europe ancienne en 19 parties : au N. les îles Britanniques, la Chersonèse Cimbrique, la Scandinavie ; au N. E. de vastes contrées peu connues et désignées sous le nom de Sarmatie ou Scythie européenne ; au centre, la Gaule, la Germanie, la Vindélicie, la Rhétie, le Norique, la Pannonie, la Dacie et l'Illyrie ; au S. l'Hispanie, l'Italie, la Mœsie, la Thrace, la Macédoine, l'Epire et la Grèce.

EUROTAS, auj. l'*Iri* ou le *Vasili-potamo*, fleuve de Laconie, arrosait Sparte et se jetait dans le golfe Laconique. Les Spartiates l'adoraient comme un dieu et lui donnaient le nom de *Fleuve-Roi* (*Basileus potamos*), d'où le nom moderne. Le laurier, le myrte et l'olivier croissaient en abondance sur ses rives.

EUROTAS, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

EURYALE, Troyen, ami de Nisus. *Voy.* NISUS.

EURYBIADE, général spartiate, commandait avec Thémistocle à Salamine. Effrayé à la vue de la multitude des vaisseaux de Xerxès, il voulait s'éloigner au moment du combat ; et comme Thémistocle s'y opposait, il s'emporta au point de lever sur lui le bâton qu'il tenait à la main : « Frappe, lui dit Thémistocle, mais écoute. » Ramené par ce trait de modération et de grandeur d'âme, Eurybiade se rendit à l'avis du général athénien.

EURYCRATE, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

EURYDAMUS, roi de Sparte. *Voy.* SPARTE.

EURYDICE, femme d'Orphée, remarquable par sa beauté. Elle fut, selon la fable, piquée par un serpent pendant qu'elle fuyait les poursuites du berger Aristée et périt de cette blessure. Orphée descendit aux Enfers pour l'y chercher ; mais trop impatient de la posséder, il la perdit au moment même où elle allait revoir le jour. *Voy.* ORPHÉE.

EURYDICE, reine de Macédoine, femme d'Amyntas. Cette princesse ambitieuse et déréglée, voulant placer sur le trône son gendre pour lequel elle éprouvait une passion incestueuse, fit périr son époux et deux de ses propres enfants. Philippe, le 3e de ses fils, sut se soustraire à ses embûches et régna paisiblement.

EURYDICE, femme de Philippe Arrhidée, qui fut reconnu roi de Macédoine après la mort d'Alexandre, son frère, gouverna quelque temps sous le nom de son faible époux ; combattit Olympias et Roxane, qui voulaient faire reconnaître le jeune Alexandre ; mais étant tombée entre les mains d'Olympias, elle reçut ordre de se donner la mort, 316 av. J.-C.

EURYNOME, une des Océanides, fut la mère des Grâces, suivant Hésiode.

EURYPON, roi de Sparte, 1028-21, donna son nom à la branche royale des Eurypontides, plus connus sous le nom de Proclides. *Voy.* PROCLÈS.

EURYSTHÉE, fils de Sthénélus, régna sur Argos vers 1367, et eut, dit la fable, toute sa vie la supériorité sur Hercule, parce qu'il était né quelques heures avant lui (*Voy.* HERCULE). Il imposa au héros les pénibles entreprises connues sous le nom des douze travaux d'Hercule. Il périt dans un combat contre Hyllus, fils du héros.

EURYSTHÈNE et PROCLÈS, fils jumeaux d'Aristodème, un des trois chefs héraclides qui conquirent le Péloponèse (1180 av. J.-C.), montèrent ensemble sur le trône par ordre de l'oracle de Delphes, et régnèrent simultanément, le premier 43 ans, et le second 42. Il y eut toujours depuis à Lacédémone deux rois (un de chacune des deux branches) : les uns s'appelaient Eurysthénides (ou Agides), et les autres Proclides (ou Eurypontides).

EURYSTHÉNIDES. *Voy.* EURYSTHÈNE.

EURYTUS, roi d'OEchalie, avait promis sa fille Iole à celui qui le surpasserait dans l'art de tirer de l'arc. Vaincu par Hercule, il voulut éluder sa promesse ; mais celui-ci assiégea OEchalie, enleva Iole et força Eurytus à s'enfuir dans l'île d'Eubée où il fut tué par Apollon.

EUSÈBE, surnommé *Pamphile*, célèbre évêque de Césarée (en Palestine), dit le *Père de l'histoire ecclésiastique*, né vers 270, se lia de bonne heure avec le vertueux Pamphile, dont il joignit le nom au sien en preuve d'affection ; visita les solitaires de l'Egypte et de la Thébaïde, et fut fait évêque de Césarée en 315. Il jouit de l'estime de l'empereur Constantin qui voulut même l'élever sur le siége d'Antioche, mais il refusa cet honneur. On lui reproche d'avoir penché vers l'arianisme, d'avoir contribué avec les évêques ariens à faire déposer Eustathe au concile d'Antioche (330), d'avoir sollicité de Constantin l'exil de saint Athanase et le rappel d'Arius. D'anciennes chroniques le placent au nombre des saints, mais l'Eglise ne le reconnaît pas comme tel. Eusèbe était un des hommes les plus savants de l'antiquité : il a laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire, surtout pour l'histoire ecclésiastique ; tous sont écrits en grec. Les principaux sont : *Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis J.-C. jusqu'à la défaite de Licinius (publiée par Valois, grec-latin, Paris, 1639, in-fol., dans sa *Collection des historiens ecclésiastiques grecs*, et séparément par Reading, Cambridge, 1720 ; Heinichen, Leipsick, 1829, 2 vol. in-18 ; traduite en français par le président Cousin) ; *Préparation* et *Démonstration évangéliques* (publiées par François Vigier, Paris, 1628, grec-latin, 2 vol. in-fol.) ; on trouve dans cet ouvrage un curieux fragment de Sanchoniaton ; *Vie de l'empereur Constantin* et *Panégyrique* de ce prince (publiés par Heinichen, Leipsick, 1830) ; *Apologie d'Origène* ; quelques ouvrages de théologie ; enfin une célèbre *Chronique*, qui va depuis le commencement du monde jusqu'à la vingtième année du règne de Constantin, ouvrage d'une grande importance pour la chronologie. L'original grec de cet ouvrage s'est perdu, mais nous en possédons une traduction latine avec une continuation par saint Jérôme. On en a retrouvé en 1784 une traduction arménienne qui a été publiée par MM. Zohrab et Mai, Milan, 1818, in-4.

Le nom d'*Eusèbe*, qui en grec veut dire *pieux*, a été porté par plusieurs autres personnages, entre autres : un évêque de Nicomédie et de Constantinople, qui fut un fauteur déclaré de l'arianisme et un adversaire acharné de saint Athanase ; — un évêque de Samosate, sous Théodose, qui, au contraire, combattit les Ariens ; — un évêque de Dorylée, qui combattit l'hérésie de Nestorius ; — un pape, élu en 310, mort la même année ; — un pieux évêque de Verceil, mort en 370, qui fut canonisé, et que l'on fête le 15 décembre ; — enfin un saint prêtre romain, qui confessa la foi et souffrit le martyre au IVe siècle ; on l'honore le 14 août.

EUSEBIA, ville de l'Asie-Mineure. *Voy.* CÉSARÉE.

EUSTACHE (saint), martyr chrétien, portait d'abord le nom de Placidas, et reçut après sa mort le nom d'Eustache (c'est-à-dire *constant*). Il souffrit la mort sous Adrien, vers l'an 130 de J.-C., avec sa femme et ses deux fils. Sa fête tombe le 20 septembre. Les actes de saint Eustache ont été publiés en grec par Combefis, Paris, 1660. Ils renferment des contes incroyables. — L'Eglise fête un autre saint Eustache le 29 mars.

EUSTACHE, nom de plusieurs comtes de Boulogne dont le plus célèbre est Eustache III, frère de Godefroy de Bouillon, mort en 1125. Il eut pour fille et pour héritière Mathilde, qui épousa Etienne de Blois, depuis roi d'Angleterre.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE. *Voy.* SAINT-PIERRE.

EUSTACHE (Barthélemy), *Eustachi* en italien, savant anatomiste et médecin, né vers 1510 à San-Severino dans la Marche d'Ancône, mort en 1574,

fut archiatre et professeur du collége de la Sapience à Rome. On lui doit une foule de découvertes anatomiques dans le système des os, des muscles, des nerfs, des veines, entre autres celle du canal de communication de l'oreille interne avec l'arrière-bouche, qui a conservé le nom de *trompe d'Eustache*, et celle de la valvule qu'on nomme *valvule d'Eustache*. Il a publié le *Lexicon d'Erotien*, Venise, 1556; des Dissertations *De Renibus*, 1563, *De Dentibus*, 1563; des *Opuscules*, 1564, parmi lesquels se trouve la description de l'organe de l'ouïe. Il avait laissé des *Tables anatomiques* d'une admirable exactitude, qui n'ont été publiées qu'en 1714, par Lancisi.

EUSTATHE (saint), évêque de Bérée, puis d'Antioche en Syrie, né à la fin du IIIe siècle. Il fut le premier à attaquer Arius. Les Ariens parvinrent à le faire déposer et exiler vers l'an 337. Léon Allacci a publié sous le nom de ce prélat un *Traité sur la Pythonisse*, Lyon, 1629, in-4. On le fête le 16 juillet.

EUSTATHE de Constantinople, archevêque de Thessalonique au XIIe siècle, mort vers 1198, fut le plus savant grammairien de son temps. Avant d'être élevé au siége épiscopal, il avait été *maître des orateurs*, c'est-à-dire chargé d'expliquer au peuple les livres saints, et s'était fait connaître par de nombreux ouvrages. On a de lui d'excellents *Commentaires sur l'Iliade et l'Odyssée*, qui renferment des extraits de tous les scholiastes antérieurs, Rome, 1542, Bâle, 1559, Leipsick, 1825-30, 4 vol. in-4; des *Remarques sur Denys le Périégète*, dans les éditions de Denys; des notes sur saint Jean Damascène, des fragments d'un *Commentaire sur Pindare*. On a encore sous le nom d'Eustathe un roman grec intitulé *les Amours d'Isménias et d'Ismène;* cet ouvrage, assez mal écrit et de mauvais goût, doit être attribué à un grammairien égyptien qui paraît avoir vécu au XIVe siècle, et que certains auteurs nomment *Eumathius;* ce roman a été publié avec une traduction latine et des notes par Gilles Gaulmin, Paris, 1617, et par Teucher, Leipsick, 1792, in-8. Beauchamps l'a traduit en français sous le titre d'*Amours d'Ismène et Isménias*, Paris, 1729, La Haye, 1742, in-8.

EUTERPE, une des neuf Muses, présidait à la musique. On la représente une flûte à la main ou à la bouche. Son nom veut dire : *Qui plait bien*.

EUTHYDÈME, roi de la Bactriane vers l'an 220 avant J.-C., fut quelque temps en guerre contre Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette contrée, autrefois soumise à la domination des rois de Syrie; mais il réussit à se faire reconnaître par ce monarque comme souverain indépendant et régna jusqu'à l'an 196.

EUTIN, ville du grand-duché d'Oldenbourg, à 13 kil. de la mer du Nord, 31 kil. N. de Lübeck; 2,400 hab. Vieux château, palais moderne. Eutin était jadis un riche évêché, et valut à une branche de la ligne de Holstein-Gottorp le nom d'Holstein-Eutin. Cette branche s'est ensuite divisée en trois rameaux dont l'un a occupé le trône de Suède de 1751 à 1818, et n'est pas encore éteint; le 2e, dit Holstein-Oldenbourg ou Eutin-Oldenbourg, a possédé le grand-duché d'Oldenbourg jusqu'en 1823; le 3e, nommé Holstein-Eutin proprement dit ou Eutin-Eutin, a succédé au 2e dans la possession de ce duché depuis 1823.

EUTOCIUS d'Ascalon, géomètre grec, vers l'an 540 de J.-C., est auteur de *Commentaires sur Apollonius de Perge* (dans l'édition d'*Apollonius* par Halley); et *sur Archimède* (Bâle, grec-latin, 1544).

EUTROPE, *Flavius Eutropius*, historien latin du IVe siècle, florissait sous Constantin et sous Julien, avec lequel il marcha contre les Perses, et vivait encore sous Valens. Il a laissé entre autres ouvrages un abrégé de l'histoire romaine, *Breviarium rerum Romanarum*, en 10 livres, qui va depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empereur Valens, auquel cet ouvrage fut dédié. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles d'Havercamp, Leyde, 1729; de Tzschucke, Leipsick, 1804; de Zell, Stuttgard, 1829; il a été traduit par l'abbé Paul, 1809. On ne sait si cet historien est le même qu'un Eutrope préfet du prétoire en 381. — Eutrope, célèbre eunuque, favori d'Arcadius, empereur d'Orient, réussit, à l'aide de l'impératrice Eudoxie, à renverser le ministre Rufin, qui avait été longtemps tout-puissant, mais il fut bientôt lui-même renversé par Eudoxie.

EUTROPE (saint), premier évêque de Saintes, au IIIe siècle, subit le martyre. On le fête le 30 avril. — Il y a plusieurs autres saints de ce nom.

EUTYCHÉENS. *Voy.* EUTYCHÈS.

EUTYCHÈS, célèbre hérésiarque grec, était archimandrite d'un monastère près de Constantinople lorsque s'éleva l'hérésie de Nestorius. Il sortit de sa retraite pour défendre la foi; mais il tomba lui-même dans une hérésie nouvelle qu'il commença à répandre en 448. Il enseigna qu'il n'y avait qu'une nature en J.-C., la nature divine, par laquelle avait été absorbée la nature humaine comme une goutte d'eau par la mer. Eutychès fut accusé par Eusèbe de Dorylée et Flavien, patriarche de Constantinople, et forcé de comparaître dans un concile tenu à Éphèse, et qui reçut le nom de *brigandage d'Éphèse*, à cause des violences qui s'y commirent. Secrètement soutenu par l'empereur Théodose II, Eutychès fut absous; mais après la mort de ce prince il fut condamné dans le concile de Chalcédoine en 451. Il mourut peu après, âgé d'environ 75 ans. Son hérésie prit de grands accroissements après sa mort, et chaque jour enfanta de nouvelles sectes, dont quelques-unes subsistent encore en Orient. Ses partisans sont nommés *Eutychéens* ou *Monophysites* (partisans d'une seule nature).

EUXIN (PONT-), *Voy.* PONT-EUXIN.

EVAGORAS, nom de deux rois de Salamine dans l'île de Chypre, dont le premier, issu de Teucer, s'éleva sur le trône vers l'an 410 av. J.-C., conquit presque toute l'île de Chypre, accueillit Conon à sa cour après la défaite d'Ægos Potamos (405), et résista longtemps au roi de Perse; il fut tué par un eunuque l'an 374. Isocrate a fait de ce prince un pompeux panégyrique. — Le second, petit-fils du précédent, succéda à Nicoclès, son père, mais fut renversé du trône par son oncle Protagoras et trouva un refuge à la cour du roi de Perse Artaxerce-Ochus.

EVANDRE, prince arcadien, conduisit une colonie dans le Latium et bâtit près du mont Aventin la ville de Pallantée, qu'il appela ainsi du nom de son fils Pallas. Il donna l'hospitalité à Hercule et secourut Enée contre les Rutules.

EVANGELIQUE (église), nom donné à l'église formée par la fusion qui, en 1817, se fit entre les Luthériens et les Calvinistes dans le duché de Nassau. Cette fusion eut lieu la même année à Francfort-sur-le-Mein, puis à Weimar, Hanau et dans la Bavière rhénane (1818), dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg (1819), dans celle de Waldek et le grand-duché de Bade (1821), dans la Hesse (1822), ainsi que dans une partie du Wurtemberg. En France cette fusion ne s'est pas encore totalement opérée; en Prusse elle a éprouvé une grande résistance.

EVANGELISTES (les Quatre). On nomme ainsi les écrivains sacrés qui ont rédigé la vie et la doctrine de Jésus : ce sont saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean; ils sont désignés par les quatre animaux de l'Apocalypse, le 1er par le lion, le 2e par le bœuf, le 3e par le taureau, le 4e par l'aigle.

EVANGELISTES (les QUATRE-), îles du Grand-Océan austral, sur la côte S. O. de la Patagonie, par 77° 25' long. O., 52° 34' lat. S. Elles forment avec 8 autres situées plus à l'O. le groupe des Douze-Apôtres. Elles sont stériles et désertes.

EVANS (Olivier), mécanicien des États-Unis, né

en 1755 aux environs de Philadelphie, mort en 1811, est l'inventeur des machines à vapeur à haute pression. Il avait d'abord imaginé une machine à fabriquer des cardes (1777), et avait apporté des perfectionnements importants aux moulins de meunier (1782). Il exposa en 1797 ses idées sur les machines à haute pression : mais il trouva peu d'approbateurs et mourut avant d'avoir vu son invention prendre le rang qu'elle occupe aujourd'hui.

EVARIC, roi des Wisigoths. *Voy.* EURIC.

EVAUX, ch.-l. de cant. (Creuse), à 33 kil. N. E. d'Aubusson; 2,000 hab. Grains, bétail, grosses toiles. Tanneries, mégisseries. Eaux thermales renommées. Ruines du fameux château de la Roche-Aymon. — Evaux était jadis le ch.-l. du pays de Combrailles.

ÈVE, première femme, et mère du genre humain, fut créée après Adam. Selon la Genèse, Dieu la tira du corps de l'homme et la plaça avec lui dans le paradis terrestre. S'étant laissé tromper par le démon caché sous la forme d'un serpent, elle mangea du fruit défendu et en fit manger à son époux ; cette désobéissance les fit chasser tous deux du paradis et entacha toute la race humaine du péché originel.

EVÊCHES (TROIS-). *Voy.* TROIS-ÉVÊCHÉS.

EVELIUS, historien allemand. *Voy.* OEFELS.

EVERGÈTE (PTOLÉMÉE). *Voy.* PTOLÉMÉE.

EVERGHEM, village de Belgique (Flandre orientale), à 7 kil. N. O. de Gand; 4,000 hab.

EVESHAM, ville d'Angleterre (Worcester), à 24 kil. S. E. de Worcester, sur l'Avon : 4,000 hab. Il se livra en 1265, près de cette ville, une bataille entre Simon de Montfort, comte de Leicester, et le prince Edouard qui devint roi sous le nom d'Edouard I. Simon de Montfort y fut tué.

EVHÉMÈRE, philosophe grec, natif de Messène, dans le Péloponèse, selon les uns, ou d'Agrigente en Sicile, suivant l'opinion la plus probable, vivait dans le IVe siècle av. J.-C., et fut ami de Cassandre, roi de Macédoine, qui le chargea de missions importantes. Il visita pour ce prince l'Océan Indien et séjourna dans l'île de Panchaïe, île qu'il place sur les côtes orientales de l'Arabie. On le regarde comme l'auteur du système qui explique la mythologie par l'histoire. Suivant lui, Jupiter, Saturne, et tous les dieux de l'Olympe, n'étaient que d'anciens rois, ou des personnages puissants attachés à leur suite, qui avaient autrefois vécu dans l'île de Panchaïe. Ses écrits furent vantés par les Epicuriens. Ennius les traduisit en latin. Il reste quelques fragments d'Evhémère, placés à la suite de ceux d'Ennius, recueillis par Colomna, 1591, et par Hesselius, 1707. L'abbé Sevin, Fourmont et Foucher ont inséré de savantes dissertations sur Evhémère dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

EVILMÉRODACH, roi de Babylone (562-60), fils et successeur de Nabuchodonosor, rendit la liberté à Joachim, roi de Judée, et périt victime d'une conspiration.

EVISA, ch.-l. de cant. (Corse), à 36 kil. N. d'Ajaccio.

EVORA, *Ebura*, puis *Liberalitas Julia*, ville du Portugal (Alentéjo), à 128 kil. E. de Lisbonne : 12,000 hab. Place forte, citadelle. Archevêché Jadis université. Monuments antiques : restes d'un temple de Diane, dont on attribue la fondation à Sertorius; aqueduc, etc. Quincaillerie, tanneries. — Sertorius en fit sa résidence et l'entoura de murailles. Les Espagnols s'en emparèrent en 1663 ; mais le maréchal de Schomberg la reprit peu de temps après.

EVRAN, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), à 11 kil. S. de Dinan ; 4,000 hab. Environs couverts de landes.

EVRECY, ch.-l. de cant. (Calvados), à 13 kil. S. O. de Caen ; 800 hab.

EVREUX, *Mediolanum*, puis *Eburovices* chez les anciens, *Ebrocca*, *Ebroïcum* au moyen âge, ch.-l. du département de l'Eure, sur l'Iton, à 90 kil. O. de Paris: 10,287 hab. Cathédrale remarquable, palais de l'évêque, hôtel de la préfecture, superbe château de Navarre. Sociétés savantes, bibliothèque, collége communal, jardin botanique. Draps, coutils, étoffes de coton, satinettes, etc. Commerce très actif.—Evreux était jadis la ville princip. des *Aulerci Eburovices* ; elle portait primitivement le nom de *Mediolanum*, qu'elle changea contre celui du peuple dont elle était la capitale. Elle soutint plusieurs siéges, fut saccagée par Henri I, roi d'Angleterre (1120), et brûlée par Philippe-Auguste (1195). Elle était depuis le Xe siècle capitale du comté d'Evreux. — L'arrond. d'Evreux a 11 cantons (Breteuil, Conches, Damville, Nonancourt, Pacy, Rugles, Saint-André, Verneuil, Vernon, plus Evreux qui compte pour deux), 263 communes et 119,657 hab.

EVREUX (comtes d'). Robert, fils de Richard I, duc de Normandie, fut en 989 le premier comte d'Evreux. Richard, fils de Robert (1037-1067) et Guillaume son petit-fils (1067-1118) lui succédèrent. Sous ce dernier, le comté d'Evreux devint fief vassal de l'Angleterre (1104). Amaury IV de Montfort, neveu de Guillaume, et ses descendants, disputaient la possession du comté d'Evreux aux rois d'Angleterre qui finirent par s'en emparer. Mais Philippe-Auguste, roi de France, après avoir pris deux fois la ville d'Evreux, se fit céder tout le comté par Jean-sans-Terre en 1200 : toutefois, le nom d'Evreux resta, avec une légère corruption (*Devereux*), à une famille anglaise, issue probablement des anciens possesseurs du comté (*Voy.* ESSEX). Quant au comté lui-même, il resta quelque temps réuni au domaine de la couronne; mais en 1307 Philippe-le-Bel le donna en apanage à Louis, 5e fils de Philippe-le-Hardi, et en 1317 Philippe-le-Long l'érigea en pairie. En 1328, Philippe-le-Sage, fils de Louis, devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne II, fille unique de Louis-le-Hutin, et n'en conserva pas moins le comté d'Evreux ; Charles II le Mauvais, son fils, lui succéda sur le trône de Navarre, mais il perdit le comté d'Evreux qui fut confisqué en 1378 par le roi de France Charles V, puis cédé définitivement à la France en 1404 par Charles III, dit le Noble, fils de Charles-le-Mauvais. Il reçut en échange une rente de 12,000 livres. Le comté d'Evreux resta réuni à la couronne jusqu'en 1569 : à cette époque Charles IX le donna à son frère le duc d'Alençon, qui le posséda jusqu'à sa mort, 1584. Enfin, en 1642 Louis XIII le donna à Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, en échange de la principauté de Sedan. La maison de Bouillon conserva le comté d'Evreux jusqu'en 1789.

EVRIPO, détroit de la Turquie d'Europe. *Voy.* EURIPE, EGRIBO et NÉGREPONT.

EVRON, ch.-l. de canton (Mayenne), à 28 kil. N. E. de Mayenne : 3,867 hab. On y remarque l'hospice de la Charité et une ancienne abbaye de Bénédictins ; toile, linge de table. Commerce en vin, eau-de-vie, fil, laine, etc.

EX, *Isca*, riv. d'Angleterre, naît dans la forêt d'Exmoor (Somerset), passe à Exeter, et tombe dans la Manche à Exmouth. Cours, 90 kil.

EXARCHAT. *Voy.* EXARQUE et RAVENNE.

EXARQUE, mot grec qui signifie *prince*, servait à désigner dans l'empire romain d'Orient de grands dignitaires ecclésiastiques et civils. Les premiers étaient des délégués du patriarche de Constantinople ou du Saint-Synode, chargés de visiter les diocèses, et de surveiller la discipline et les mœurs du clergé : aujourd'hui même on donne en Orient le titre d'*exarques* à des évêques chargés de fonctions semblables à celles des légats de la cour de Rome.— Les exarques civils étaient de véritables vice-rois, à qui l'on confiait le gouvernement de plusieurs provinces. L'histoire fait surtout mention des exarques de Rome, d'Afrique, d'Italie ou de Ravenne ; ces derniers sont les plus connus. *Voy.* RAVENNE.

EXCIDEUIL, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur

l'Isle, à 31 kil. N. E. de Perigueux; 1,000 hab. Usines à fer.

EXEA-DE-LOS-CABALLEROS, *Setia*, ville d'Espagne (Aragon), à 40 kil. E. de Tudela; 12,600 hab. Aux environs, jolie colonne élevée en 1348. Exea fournit des taureaux renommés pour les jeux. Elle était plus importante jadis; mais elle a souffert pendant la guerre de succession sous Philippe V.

EXETER, *Isca*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Devon, sur l'Ex, à 258 kil. S. O. de Londres; 28,000 hab. Évêché. Port pour les bâtiments de 150 tonneaux; beau quartier de Southernbay; cathédrale de construction anglo-normande, dont l'origine remonte à 932, et qui ne fut achevée qu'au XVe siècle. Fabriques considérables de toiles; grand commerce de laine. — *Isca* était le ch.-l. des *Dumnonii*; deux fois les Danois la détruisirent.

EXETER, ville des Etats-Unis (New-Hampshire), à 17 kil. S. O. de Portsmouth; 2,500 hab. Collége: fonderie de canons, chantiers de construction, etc.

EXHAM, v. d'Angleterre. *Voy.* HEXHAM.

EXILI, empoisonneur. *Voy.* BRINVILLIERS.

EXILLES, bourg des Etats sardes, à 65 kil. O. de Turin, dans un défilé près de la Doria Riparia. Fort qui commande la vallée de Houlx; 1,400 hab.

EXMES, ch.-l. de canton (Orne), sur la Dives, à 14 kil. E. d'Argentan; 700 hab. Ville ancienne fondée par les Romains; prise au moyen âge par les Anglais à qui elle fut enlevée par Dunois.

EXMOUTH, ville d'Angleterre (Devon), à 13 kil. S. d'Exeter, et à l'embouchure de l'Ex dans la Manche; 3,000 hab. (y compris ceux de Littleham). Bains de mer. Patrie de Walter Raleigh.

EXMOUTH (Edouard PELLEW, lord), amiral anglais, né à Douvres en 1737, mort en 1833; entra dans la marine à 14 ans, parvint au grade de capitaine en 1782; se distingua dans plusieurs combats contre la marine française en Amérique et dans les Indes, devint contre-amiral en 1804 et vice-amiral en 1808. Il entra à la Chambre des pairs en 1814. Deux ans après il fut chargé du commandement des flottes britanniques dans la Méditerranée, et se signala en châtiant l'insolence des Algériens: le 27 août 1816 il bombarda la ville d'Alger et força le dey à lui remettre 1,200 esclaves. Rentré en Angleterre, lord Exmouth consacra le reste de sa carrière à l'instruction morale et religieuse des marins.

EXODE, d'*Exodos*, sortie, un des livres de la Bible, contient l'histoire des Hébreux depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la dédicace du tabernacle dans le désert.

EXPERIENS (Callimachus). *Voy.* BUONACCORSI.

EXPILLY (Jean-Joseph, abbé), né à Saint-Remy (Provence), en 1719, mort en 1793, avait été successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine de Tarascon. Il parcourut une partie de l'Europe en recueillant des observations intéressantes sur les pays qu'il visitait. Il a laissé plusieurs ouvrages géographiques qui sont encore estimés pour l'exactitude des détails sur le climat, les mœurs, la population et les rapports politiques des diverses contrées. Les principaux sont: *Cosmographie* (en 5 parties), 1749, in-8; *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8; *Description historique et géographique de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*, 1759, in-12; *De la population de la France*, 1765, in-fol., écrit d'économie politique, supérieur à tous les ouvrages de ce genre qui avaient paru jusque-là; *le Géographe manuel*, 1757, in-8, souvent réimprimé; *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1762-70, 6 vol. in-fol.: ce dernier ouvrage est très estimé, quoiqu'il ne soit pas terminé.

EXSUPERANTIUS (Lucius ou Julius), historien latin que l'on croit être du Ve siècle, passe pour être l'auteur d'un livre intitulé: *De Marii Lepidi et Sertorii bellis civilibus*, qui se trouve souvent à la suite de Salluste, et que l'on suppose tiré des histoires de ce grand écrivain.

EXTRAVAGANTES. On appelle ainsi les constitutions des papes postérieures aux Clémentines (bulles de Clément V), et dont la plupart ont été publiées par Jean XXII. On leur donna ce nom, parce qu'elles furent longtemps dispersées et en dehors des recueils du droit canon (*extra vagantes*).

EXUMA ou GRANDE-EXUMA, une des îles Lucayes, par 78° 20' long. O., 23° 30' lat. N.: 40 kil. sur 4; 1,500 hab. Au S. est une île plus petite qu'on appelle *la Petite-Exuma*. On cultive le coton dans ces deux îles et on en exporte une quantité considérable de sel pour l'Amérique. — On donne le nom de Cayes-d'Exuma à la chaîne d'îlots qui s'étend au N. O. de l'île jusqu'à 24° 38' lat. N.; et celui de canal d'Exuma au détroit qui sépare l'île de San-Salvador de celles d'Exuma et de Stocking.

EYALET. *Voy.* EIALET.

EYBAR, ville d'Espagne (Bilbao), à 17 kil. N. de Mondragon: 2,000 hab. Grosses forges pour la construction des navires; manufactures d'armes; horlogerie: grosses toiles.

EYCK (Jean D') ou Jean *de Bruges*, peintre. *Voy.* VAN EYCK.

EYDER, *Ægidora* ou *Egidora*, rivière du Danemark, naît dans le duché de Holstein, à 13 kil. S. de Kiel; coule au N., puis à l'O.; sépare le Sleswig du Holstein, et tombe à Tonningen dans la mer du Nord, après un cours de 92 kil.

EYE, ville d'Angleterre (Suffolk), à 28 kil. N. d'Ipswich; 2,300 hab. Belle église. Dentelles.

EYGUES, riv. de France, naît dans le dép. de la Drôme et se perd dans le Rhône, à 7 kil. O. d'Orange, après un cours de 90 kil.

EYGUIÈRES, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 33 kil. E. d'Arles; 5,838 hab. Cadis, filatures de soie. Oliviers et mûriers.

EYGURANDE, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 16 kil. N. E. d'Ussel; 1,000 hab.

EYKENS (Pierre), dit *le Vieux*, peintre d'histoire, né vers l'an 1599 à Anvers, mort vers 1640, a composé un grand nombre de tableaux; les plus remarquables sont: *la Dispute de sainte Catherine contre des docteurs païens; la Sainte Cène; Saint Jean prêchant dans le désert.* — Jean et François Eykens, fils du précédent, se sont aussi distingués dans la peinture.

EYLAU, ville des États prussiens (Prusse orient.), à 36 kil. S. E. de Kœnigsberg; 2,200 hab. Il s'y livra une bataille sanglante et acharnée où Napoléon défit les Russes, les 7 et 8 février 1807. — On appelle cette ville *Preussich-Eylau*, pour la distinguer de *Deutsch Eylau*, ville de la Prusse occid., à 44 kil. S. E. de Marienwerder.

EYMERY. *Voy.* EMERY.

EYMET, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur le Dropt, à 22 kil. S. de Bergerac; 1,500 hab.

EYMOUTIERS, *Acuti Monasterium*, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 39 kil. S. E. de Limoges, sur la Vienne; 3,543 hab. Tanneries, filatures de coton.

EYOS, peuple de la Nigritie. *Voy.* AYOS.

EYRAGUES, ch.-l. de cant. (Bouches-Rhône), à 4 kil. N. de St-Remy; 2,272 hab. Hôtel-de-ville; remparts construits en 1560.

EZCARAY, ville d'Espagne (Burgos), à 12 kil. S. O. de Calzada: 2,500 hab. Mine de cuivre.

ÉZÉCHIAS, roi de Juda, 723-694 av. J.-C., fils et successeur d'Achaz, rétablit le culte du vrai Dieu, battit les Philistins, et tenta de délivrer la Judée du tribut qu'elle payait aux Assyriens. Leur roi Sennachérib allait s'emparer de Jérusalem, lorsqu'un ange exterminateur vint faire périr 185,000 hommes de son armée. Ézéchias, attaqué d'un ulcère, était sur le point de mourir, lorsque Dieu,

touché de ses prières, lui accorda encore 15 ans de vie. Ezéchias, après sa guérison, composa un célèbre cantique d'actions de grâces qu'Isaïe nous a conservé (ch. 38). J.-B. Rousseau l'a traduit en vers français. C'est sous le règne d'Ézéchias que prophétisa Isaïe.

EZÉCHIEL (c.-à-d. *que Dieu fortifie*), un des quatre grands prophètes des Juifs, appartenait par sa naissance à la race sacerdotale. Il fut emmené en captivité à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers 599 av. J.-C., et fut relégué sur les bords du fleuve Chaboras en Mésopotamie. Il prédit, sous des formes allégoriques, la fin de la captivité, le retour des Juifs à Jérusalem, le rétablissement du temple, le règne du Messie et la vocation des Gentils, la mort de Sédécias; et toutes ses prédictions furent vérifiées par l'événement. Le recueil de ses prophéties étincelle de beautés; les images en sont vives et variées, les descriptions frappantes, le style énergique: mais elles sont fort obscures. Les Juifs ne lui accordaient pas une grande autorité : ils ne le regardaient que comme le serviteur de Jérémie.

EZRAEL, l'ange de la mort, suivant les Mahométans, est chargé de conduire les âmes des morts devant le souverain juge.

EZZELIN. *Voy.* ECCELIN.

F

F. Chez les Romains, la lettre F se prenait dans les abréviations pour *Fabius*, *filius*; sur un monument, pour *fecit*; FL. pour *Flavius*. A Rome on marquait d'un F au front les esclaves fugitifs (*fugitivus*), comme on marquait en France les criminels des deux lettres T. F. (*travaux forcés*).

FAABERG, paroisse de Norwége (Aggerhuus), à 140 kil. N. de Christiania et à l'embouchure de la Fœre dans le lac Miœsen; 3,700 hab.

FABARIA, île de la mer du Nord, auj. BORKUM.

FABER (Basile), lexicographe, né en 1520 à Soraw, dans la Basse-Lusace, mort en 1575, enseigna les humanités à Nordhausen, à Magdebourg, et fut enfin recteur de l'université d'Erfurt. Il a donné, entre autres ouvrages, un grand *Dictionnaire latin*, publié pour la première fois à Leipsick, 1571, in-fol. sous le titre de *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, et souvent réimprimé depuis avec des additions de Buchner, Cellarius, Stubel, etc. La dernière et la meilleure édition est celle donnée à Francfort en 1749, par J.-H. Leich, 2 vol. in-fol.

FABER. *Voy.* LEFEBVRE, FABRE, FAVRE.

FABERT (Abraham DE), maréchal de France, né à Metz en 1599, entra à quatorze ans dans la carrière militaire, se distingua en 1627 comme major au siége de La Rochelle; contribua puissamment en 1629 à la prise de Suze qu'assiégeait Louis XIII en personne, fut chargé de diriger lui-même le siége de Chivas en Savoie, et battit complétement l'armée du prince Thomas qui cherchait à débloquer la place. Il fut alors promu au grade de capitaine des gardes-françaises, et en cette qualité il se signala de nouveau dans une foule d'actions, notamment au siége d'Arras (1640), et à celui de Perpignan en 1642. Cette brillante conduite lui valut en 1641 le brevet de gouverneur de Sedan, et en 1646 le titre de lieutenant-général. En 1654, il dirigea sous les yeux de Louis XIV le siége de Stenay, et força cette place à capituler : il inventa pour ce siége les parallèles et les cavaliers de tranchée, qui ont joué depuis un si grand rôle dans le système d'attaque et de défense des places. Fabert reçut le bâton de maréchal de France en 1658, rendit encore d'importants services pendant trois ans, et mourut dans son gouvernement de Sedan en 1662. Ce grand capitaine n'était pas moins admirable par sa loyauté et sa générosité que par son courage.

FABIENNE (maison), *Fabia gens*. *Voy.* FABIUS.

FABIENS, nom donné vulgairement à 306 guerriers de la famille Fabia qui, l'an 477 avant J.-C., ayant à leur tête le consul Fabius Vibulanus, se chargèrent à eux seuls de combattre les Véïens; ils battirent l'ennemi en plusieurs rencontres; mais, étant tombés dans une embuscade sur les bords de la Crémera, ils périrent accablés par le nombre.

FABIUS (les), illustre famille de Rome, qui prétendait descendre d'Hercule et d'Evandre, et qui fut ainsi nommée, dit-on, pour avoir introduit à Rome la culture de la fève (*faba*).— Une tribu de Rome prit de cette famille le nom de *Fabia*. Cette famille fournit les 306 Fabiens et plusieurs autres héros.

FABIUS MAXIMUS RULLIANUS (Q.), maître de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor, 325 ans av. J.-C., combattit les Samnites malgré l'absence du dictateur, et leur tua 20,000 hommes; mais peu s'en fallut que le dictateur ne lui fît payer de sa vie sa désobéissance. Il fut ensuite cinq fois consul et deux fois dictateur. Il vainquit les Samnites et les Etrusques auxquels il tua, dit-on, 60,000 hommes dans une bataille. Ses exploits lui méritèrent le surnom de *Maximus*, très grand, que porta depuis sa famille.

FABIUS PICTOR (Q.), le plus ancien des historiens romains, vivait vers l'an 220 av. J.-C. Il écrivit les *Annales de l'Histoire romaine* depuis le règne de Romulus jusqu'à son temps; il n'en reste que peu de fragments.

FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS (Q.), surnommé *Cunctator*, temporiseur, fameux adversaire d'Annibal, fut cinq fois consul (233-209 ans av. J.-C.), et dictateur en 217. Il se signala, surtout pendant les six mois de sa dictature, en amusant Annibal par des délais et des feintes, sans vouloir jamais livrer bataille. Après l'avoir longtemps fatigué de cette manière, et lui avoir fait perdre beaucoup de monde dans des escarmouches, il le cerna et l'eût forcé, ainsi que toute son armée, de se rendre à discrétion sans un stratagème qui sauva le général ennemi. L'an 209, il reprit Tarente sur Annibal; mais il ternit sa gloire par ses cruautés contre les principaux habitants de cette ville. Il mourut en 205, peu avant que Scipion transportât la guerre en Afrique. Il s'était opposé à ce projet hardi.

FABRE (Jean), fils d'une famille protestante de Nîmes. Son père ayant été surpris en 1756 dans l'exercice de sa religion, qui était alors prohibée, fut condamné aux galères. Ce généreux fils se dévoua pour lui et alla subir sa peine au bagne de Toulon. Un si beau dévouement étant venu à la connaissance du duc de Choiseul, alors ministre, il le fit délivrer, après six ans de fers. Ce trait de piété filiale a été mis sur la scène par Falbaire dans *l'Honnête Criminel*.

FABRE D'ÉGLANTINE (Ph.-François-Nazaire), né à Carcassonne en 1755, était déjà connu au théâtre par plusieurs pièces qui avaient obtenu du succès, lorsqu'éclata la révolution. Fabre en adopta avec ardeur les principes, devint membre de la commune de Paris, secrétaire de Danton, et enfin fut député à la Convention nationale. Là il professa

longtemps les doctrines les plus violentes; mais ayant voulu revenir à une conduite plus modérée, il se fit des ennemis : on l'accusa d'avoir reçu 100,000 fr. de la Compagnie des Indes pour falsifier un décret qui excluait les administrateurs de cette Compagnie de la liquidation de leurs propres comptes; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné et exécuté le même jour que Danton et Camille Desmoulins, qui se plaignaient d'être *accolés à un voleur* (5 avril 1794). Ses *Œuvres* ont paru à Paris, 1802, 2 vol. in-8 ou in-12. Ses meilleures pièces sont *le Présomptueux* (1789); *le Philinte de Molière*, ou *la Suite du Misanthrope* (1790); *l'Intrigue épistolaire* (1790); *les Précepteurs* (1799), etc.

FABRE D'OLIVET, littérateur médiocre, de la même famille que Jean Fabre (de Nîmes), né à Ganges (Hérault) en 1767, mort à Paris en 1825, a donné quelques romans et quelques poésies, mais il est surtout remarquable par la tournure mystique de son esprit. Il prétendit avoir découvert la clef des hiéroglyphes, avoir retrouvé le vrai sens de la langue hébraïque, qui était, disait-il, restée ignorée jusqu'à lui; il publia dans ce but *la Langue hébraïque restituée*, 1816. Il disait aussi avoir guéri des sourds-muets par une méthode secrète (*Guérison de Rodr. Grivel*, 1811).

FABRE (François-Xavier), peintre français, né à Montpellier en 1766, mort en 1837, fut élève de David, obtint en 1787 le grand prix de peinture, se rendit à Rome, puis à Florence où, dit-on, il s'unit secrètement avec la comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts et d'Alfiéri. Ses principaux tableaux sont : *la Mort de Milon de Crotone; Philoctète dans l'île de Lemnos; la chaste Suzanne, le Jugement de Pâris; la Mort de Philopœmen*, le portrait d'*Alfiéri*, etc. Le musée de Montpellier a été enrichi par Fabre de plusieurs riches collections, et depuis la mort de ce peintre il porte le nom de *Musée-Fabre*.

FABRE (Marie-Jos.-Victorin), écrivain et poëte distingué, né à Jaujac (Ardèche) en 1785, mort en 1831 à l'âge de 46 ans, se fit un nom dans les lettres dès l'âge de 20 ans, et publia dans le court espace de sa vie littéraire un assez grand nombre d'ouvrages en prose et en vers qui l'ont mis au rang des écrivains distingués; voici les principaux : *Éloge de Boileau*, 1805, in-8; *Discours en vers sur les voyages*, 1807, in-8; *Éloge de P. Corneille*, 1808, in-8; *la Mort de Henri IV*, poëme, avec notes, 1808, in-8; *Éloge de La Bruyère*, 1810, in-4; *Tableau littéraire du* XVIII*e siècle*, 1810, in-8; *Éloge de Montaigne*, 1813, in-8. Il a laissé plusieurs ouvrages inachevés.

FABRE (J.-Raymond-Auguste), frère du précédent, né en 1792, mort en 1839, s'est aussi distingué dans les lettres et a fondé en 1829 le journal *la Tribune*. On lui doit : *la Calédonie*, poëme en douze chants, 1823, in-8; *Histoire du siége de Missolonghi*, 1826, in-8; *la Révolution de* 1830 et *Mémorial historique de la Révolution*, 1833, 3 vol. in-8.

FABRETTI (Raphaël), antiquaire, né à Urbin en 1618, mort à Rome en 1700, fut successivement trésorier du pape Innocent VIII, légat dans le duché d'Urbin, et préfet des archives secrètes du château St-Ange sous le pontificat d'Innocent XII. Chargé de diverses missions importantes, il se lia avec les savants de l'Espagne, de la France et de l'Italie. On a de lui des *Dissertations sur les aqueducs des Romains*, des *Observations sur la colonne Trajane*, Rome, 1683, in-fol., imprimées avec deux *Opuscules* fort remarquables, l'un sur la *Table iliaque* (bas-relief qui représente les événements de la guerre de Troie), l'autre sur le canal souterrain creusé sous le règne de Claude pour l'écoulement des eaux du lac Fucin; un *Recueil d'Inscriptions*, 1699, un des ouvrages les plus parfaits que l'on possède en ce genre; des *Mémoires sur la topographie du Latium*, et divers *Opuscules* sur des sujets d'érudition.

FABRI DE PEIRESC. *Voy.* PEIRESC.

FABRI de Hilden. *Voy.* FABRICE de Hilden.

FABRIANO, ville de l'État ecclésiastique (Macerata), sur le Giano, à 13 kil. O. de Macerata; 7,500 hab. Papier, parchemin, couvertures de laine.

FABRICE ou FABRIZIO (Jérôme), médecin, né à Acquapendente en 1537, mort en 1619, remplaça Fallope dans sa chaire de chirurgie à Padoue. Il pratiqua son art avec le plus grand succès et avec un rare désintéressement, et reçut des habitants de Padoue les distinctions les plus honorables. La science lui doit plusieurs bons écrits d'anatomie et de physiologie qui sont devenus classiques; ils ont été réunis sous ce titre : *Opera omnia anatomica et physiologica hactenus variis locis ac formis edita, nunc vero certo ordine digesta*, etc., Leipsick, 1687, Leyde, 1738, in-fol.; et des traités de chirurgie, imprimés sous le titre suivant : *Opera chirurgica*, etc., Padoue, 1666, in-fol., et trad. en français, Rouen, 1658, Lyon, 1658. On lui doit, entre autres découvertes, celle des valvules situées à l'intérieur des veines, *De Venarum ostiolis*, 1603.

FABRICE ou FABRI de Hilden (Guill.), chirurgien, né à Hilden près de Cologne en 1560, mort en 1634, exerça son art à Berne, perfectionna les instruments de chirurgie, fit plusieurs découvertes en anatomie et publia des ouvrages estimés.

FABRICIUS, C. *Fabricius Luscinus*, général romain, célèbre par sa pauvreté et son désintéressement. Consul l'an 282 av. J.-C., il vainquit les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, et refusa les présents des Samnites auxquels il avait fait accorder la paix. Deux ans après, ayant été député à Pyrrhus pour traiter de l'échange des prisonniers, il refusa les présents du roi. Pyrrhus, charmé de ses vertus, lui confia les prisonniers pour les emmener à Rome, à la condition de les lui renvoyer si le sénat refusait de payer leur rançon. En effet, le sénat n'ayant point admis les demandes de Pyrrhus, Fabricius les lui renvoya tous fidèlement. L'an 278 av. J.-C, il fut de nouveau nommé consul et renvoyé contre Pyrrhus. Le médecin de ce prince lui ayant offert de l'empoisonner, il en instruisit le roi, qui, frappé de sa générosité, délivra tous les prisonniers sans rançon, et bientôt évacua l'Italie. Trois ans après, Fabricius fut nommé censeur. Il mourut si pauvre, que l'état fut obligé de doter sa fille et de faire les frais de ses funérailles.

FABRICIUS (Théodore), un des premiers partisans de la réforme, né en 1501 à Anholt-sur-l'Yssel (comté de Zutphen), mort en 1559, premier pasteur de l'église St-Nicolas à Zerbst, avait été disciple de Luther et de Mélanchthon. Il se fit une grande réputation pour ses connaissances en hébreu. On lui doit les ouvrages suivants : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4; *Articuli pro evangelica doctrina*, ibid.

FABRICIUS (George), poëte et historien, né à Kenitz en 1516, mort en 1571, fut protégé par l'empereur Maximilien II. Il a composé 15 livres de poésies latines tirées de sujets sacrés, Bâle (1560); a donné des éditions de *Térence* (1548), de *Virgile* (1551), et des anciens poëtes ecclésiastiques (1562). On lui doit encore : *Roma, sive de veteris Romæ situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550 et 1587, in-8; *Origines stirpis saxonicæ*, 1597, in-fol.

FABRICIUS (J.-Albert), savant bibliographe, né à Leipsick en 1668, mort en 1736, passa la plus grande partie de sa vie à Hambourg, remplaça en 1699 Vincent Placcius dans la chaire d'éloquence et de poésie de cette ville, enseigna aussi la théologie, et fut en 1708 nommé recteur de l'école de St-Jean.

Ce travailleur infatigable a laissé plus de 100 ouvrages. Les principaux sont : *Bibliotheca latina*, ou *Notice* de tous les anciens auteurs latins et de leurs éditions, 1697, réimprimée en 1773 par J.-A. Ernesti avec de grandes améliorations ; *Bibliotheca græca*, 1705-28, refondue par Harles, 1790-1812 ; *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734-56, terminée après la mort de l'auteur par Schœttgen ; *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718 ; c'est un recueil de quelques auteurs qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique. Il a en outre donné des éditions de divers ouvrages de Vincent Placcius, de Mabillon, Banduri, Morhof, etc.

FABRICIUS (J.-Chrétien), entomologiste danois, né à Tundern (Sleswig) en 1742, mort à Copenhague en 1807, étudia à Upsal sous Linné, auquel il resta attaché toute sa vie ; fut nommé vers 1770 professeur d'histoire naturelle à Kiel, et parcourut presque tous les pays de l'Europe pour compléter ses collections. Il professa avec distinction l'économie rurale et politique, et fut nommé conseiller du roi de Danemark. Ses principaux ouvrages sont : *Systema entomologiæ*, 1775 ; *Philosophia entomologica*, 1778 ; c'est le meilleur ouvrage du genre ; *Entomologia systematica*, 1792-96 ; on lui doit en outre des traités séparés sur un grand nombre d'espèces, et quelques ouvrages d'économie politique. Fabricius appliqua les méthodes de Linné à la classification des insectes et prit pour base de sa classification les organes de la bouche.

FABRICIUS AB AQUAPENDENTE. *Voy.* FABRICE (Jérôme).

FABRICIUS HILDANUS. *Voy.* FABRICE de Hilden.

FABRONI (Ange), biographe, né en 1732 à Marradi (Toscane), mort en 1803, fut prieur de la basilique de Saint-Laurent à Florence, provéditeur de l'université de Pise, et jouit de la faveur du grand-duc Léopold de Toscane et du pape Clément XIV. Il a publié : *Vitæ Italorum doctrina excellentium qui sæculis* XVII *et* XVIII *floruerunt*, 20 vol. in-8, 1766-1805 ; et, à part, les *Vies de Laurent* et de *Cosme de Médicis, de Léon X, de Pétrarque*, écrites en latin ; des *Éloges des Italiens illustres*, entre autres ceux de Dante, Politien, Arioste, Tasse, écrits en italien ; il a en outre composé l'*Histoire de l'université de Pise*, 1791-95 (latin), et a rédigé pendant 25 ans le *Giornale de' litterati*, 1771-96, 105 vol. in-12. On l'a surnommé *le Plutarque italien*.

FABRONI (J.-Valentin-Mathias), savant italien, né à Florence en 1752, mort en 1822, fut l'ami et le collaborateur de Fontana ; enseigna les sciences à Florence et à Pise ; fut chargé de diverses missions scientifiques par les gouvernements qui se succédèrent en Toscane ; fut directeur du musée de Florence, et rendit de grands services aux sciences et à son pays. Il contribua beaucoup à faire entreprendre en Italie l'exploitation des mines de houille et répandit l'emploi de ce combustible ; perfectionna les procédés de la peinture, améliora les vins, découvrit la manière de faire le borax, et publia sur la chimie, l'agriculture et l'économie une foule d'ouvrages utiles.

FABROT (Charles-Annibal), jurisconsulte, né à Aix en 1580, mort en 1659, était professeur de droit et avocat dans sa ville natale. Il fut lié avec les principaux personnages de son temps, entre autres le garde des sceaux Duvair et le chancelier Séguier, qui l'attirèrent à Paris. On lui doit la publication et la traduction latine du Code formé par l'empereur Léon-le-Philosophe sous le titre de *Basiliques*, Paris, 1647 ; la traduction de *Théophile*, commentateur grec des *Institutes* ; une édition de *Cujas*, 1658 ; des dissertations particulières, entre autres *De Tempore partus et de numero puerperii*.

FACARDIN. *Voy.* FAKHR-EDDYN.

FACCIOLATI (Jacques), savant italien, né en 1682 à Torriglia près de Padoue, mort en 1769, professa d'abord la théologie et la philosophie au séminaire de Padoue ; puis occupa la chaire de logique à l'université de cette ville (1702). Il donna avec Forcellini, son élève, une nouvelle édition du *Dictionnaire latin* de Calepin, 1719 ; entreprit avec le même collaborateur un grand *Lexicon* latin, accompagné d'exemples classiques (*Voy.* FORCELLINI), et réimprima les lexiques de Schrevelius, Nizolius, Turselini ; il a aussi composé l'*Histoire de l'université de Padoue*, 1752 ; une *Logique* estimée, des notes sur le *De Officiis*, et quelques petits traités de Cicéron, etc.

FACHINGEN, village du duché de Nassau, sur la Lahn, à 9 kil. N. E. de Nassau : célèbre par ses sources minérales, dont on exporte plus de 200,000 pintes tous les ans.

FADHL, un des Barmécides. *Voy.* BARMÉCIDES.

FADHL-BEN-REBY, vizir du calife Haroun-al-Raschid, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en crédit et en puissance, et remplaça comme vizir le célèbre Giafar. Il fut disgracié à son tour par Mamoun, fils de Haroun ; il mourut dans la misère l'an 824 de J.-C. Les historiens arabes font l'éloge de ce vizir, non moins remarquable par ses talents littéraires que par ses qualités politiques.

FAENZA, *Faventia*, ville de l'État ecclésiastique, à 27 kil. S. O. de Ravenne, sur le Lamone ; 17,000 hab. Evêché. Citadelle, murailles de 5 kil. de tour ; place publique avec portique, palais public, dôme, tour de l'horloge, etc. On y fait surtout le commerce de ce genre de poterie qui, dit-on, a été appelée *faïence* du nom même de cette ville (*Voy.* FAYENCE). Patrie du mathématicien Torricelli. — Cette ville est très ancienne ; elle fut ravagée par les Goths au VIe siècle, par les Allemands au XIIIe. Dans la suite elle fut possédée par les Vénitiens et les Bolonais, puis cédée à l'Église avec la légation de Ravenne.

FAERNE (Gabriel), poëte latin du XVIe siècle, né à Crémone vers 1500, mort en 1561, eut pour protecteur le cardinal Jean-Ange de Médicis (Pie IV), qui l'attira à Rome auprès de lui et pourvut à sa fortune. Le fondement de sa célébrité est un *Recueil de fables* en vers latins, d'une élégance remarquable, qui parut pour la première fois à Rome, 1564. Ce recueil a été traduit en français par Perrault, Paris, 1699, in-12 : la plus belle édition des *Fables* de Faërne a été publiée par Bodoni, 1793, in-4. Lorsque Faërne composa ses fables, on n'avait pas encore retrouvé celles de Phèdre.

FÆROË ou FÆROER (archipel de), *Thule* des anciens, groupe d'îles dans l'Océan Atlantique, entre l'Islande et les îles Shetland, par 7° 55'-10° 25' long. O., 61° 20'-62° 30' lat. N., se compose de 35 îles, dont 17 habitées ; 6,000 hab. Mont. ; baies et anses nombreuses, détroits semés de récifs. Bétail, pêche de la morue, du hareng ; chasse du phoque et des oiseaux aquatiques, entre autres l'*eider* qui fournit l'édredon. — L'archipel de Færoé appartient au Danemark et forme un bailliage dont le ch.-l. est Thornhavn, dans l'île de Stromsoë. Il fut découvert au IXe siècle par des Norwégiens. Les Anglais l'ont possédé de 1807 à 1814.

FAES (Pierre VAN DER), peintre. *Voy.* LELY.

FAGAGNA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 13 kil. N. O. d'Udine ; 2,500 hab.

FAGAN, auteur comique, né à Paris en 1702, mort en 1755, a produit un grand nombre de pièces de théâtre dont quelques-unes se ressentent des habitudes de l'auteur, qui fréquentait les cabarets ; les principales sont : *les Originaux ; le Rendez-vous ; le Marié sans le savoir ; le Marquis auteur ; la Pupille* ; cette dernière passe pour la meilleure. Son *Théâtre* a paru en 1760, 4 vol. in-12.

FAGEL, illustre famille néerlandaise qui a fourni

à la Hollande un grand nombre d'hommes d'état et d'officiers distingués. Les plus connus sont ; Gaspard Fagel, né à Harlem en 1629; il fut secrétaire-général aux Etats-Généraux, rédigea avec le chevalier Temple les préliminaires de la paix de Nimègue, 1678, et déploya une politique habile lors de l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre; il mourut en 1688 ; — François-Nicolas Fagel, neveu du précédent, général d'infanterie au service des États-Généraux de Hollande, puis lieutenant-feld-maréchal de l'empereur, se distingua à Fleurus, 1690, à la défense de Mons, 1691, au siége de Namur, ainsi qu'aux batailles de Ramillies et de Malplaquet. Il mourut en 1718.

FAGON, professeur de botanique et de chimie au Jardin des Plantes, puis directeur de cet établissement, premier médecin de Louis XIV, membre honoraire de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort en 1718, se distingua dans la pratique de la médecine par ses succès et son désintéressement; contribua à l'embellissement du Jardin des Plantes, fit, pour enrichir cet établissement, des excursions botaniques dans l'Auvergne, la Provence, les Alpes, les Pyrénées ; fit ordonner par Louis XIV les savantes explorations de Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, de Tournefort en Asie, et fut le protecteur de ce dernier.

FAHLUN, ville de Suède. *Voy.* FALUN.

FAHRAFELD, bourg des Etats autrichiens (Autriche propre), à 33 kil. S. O. de Vienne. Manufacture impériale de glaces, et fabrique de laiton. Le château de Neuhauss est aux environs.

FAHRENHEIT, physicien, né à Dantzick vers 1690, mort en 1740, se fixa en Hollande, et se lia à Leyde avec S'Gravesand. Il est l'inventeur d'un aréomètre et d'un thermomètre qui portent son nom : ce thermomètre est divisé en 212 degrés; les deux points extrêmes sont la chaleur de l'eau bouillante et la congélation produite par le muriate d'ammoniaque. Le 0 du thermomètre français correspond au 52e degré de celui de Fahrenheit.

FAHRWASSER (NEU-), bourg de Prusse, à 41 kil. N. de Dantzick et à l'embouchure de la Vistule, est considéré comme le port de Dantzick.

FAIENCE. *Voy.* FAYENCE et FAENZA.

FAI-FO ou HUÉ-HAN, ville de l'empire annamitique (Cochinchine), par 107° 40' long. E., 15° 50' lat. N. Jadis belle et peuplée, mais ruinée par les guerres civiles, dès 1778. Elle ne compte plus auj. que 15,000 hab.

FAIN (Agathon-J.-François, baron), né à Paris en 1778, mort en 1837, fut d'abord employé comme secrétaire dans les bureaux du Directoire, devint en 1806 secrétaire archiviste du cabinet de l'empereur et en 1813 son secrétaire particulier. Après la 2e abdication de Napoléon il se retira dans ses terres et consacra ses loisirs à recueillir et à publier ses souvenirs sur l'empereur. Depuis 1830 il fut appelé à deux reprises différentes à l'intendance générale de la liste civile, et fut en 1834 élu député. Les ouvrages que le baron Fain a écrits sur l'empereur sont : le *Manuscrit de l'an* III, Paris, 1828, in-8 ; le *Manuscrit de* 1812, Paris, 1827, 2 vol. in-8 ; le *Manuscrit de* 1813, Paris, 1824-25, 2 vol. in-8; le *Manuscrit de* 1814, Paris, 1823-25, 1 vol. in-8. On trouve dans tous ces ouvrages une vive admiration pour Napoléon.

FAINÉANTS (rois). On désigne sous ce nom les derniers rois de la dynastie mérovingienne qui, privés de toute autorité, abandonnaient l'exercice du pouvoir aux maires du palais. Les rois fainéants commencent à Thierry III (673-691) qui se laissa gouverner d'abord par Ebroin, puis par Pepin-d'Héristal. Les autres furent Clovis III, Childebert III, Dagobert III, Chilpéric II, Thierry IV et Childéric III qui fut détrôné par le maire du palais Pepin-le-Bref (750). On donne aussi le nom de Fainéant à Louis V, le dernier des rois carlovingiens (986-987).

FAIRFAX (lord Thomas), un des généraux les plus célèbres dans les guerres civiles de l'Angleterre sous Charles I, né en 1611 à Denton dans le comté d'York, appartenait, par sa famille, à la secte religieuse et politique des Presbytériens, si acharnée contre la cour : son père, Ferdinand Fairfax, fut le premier général en chef de l'armée du Nord, opposée par le Parlement à l'armée royale, et ce fut sous son père que Thomas Fairfax fit ses premières armes en qualité de général de la cavalerie : tous deux remportèrent en 1644 sur les troupes de Charles I la sanglante victoire de Marston-Moor. En 1645 Thomas Fairfax fut lui-même nommé général en chef, et il écrasa, de concert avec Cromwell, l'armée royale à Naseby. Mais lorsque Cromwell voulut perdre le malheureux Charles I, Fairfax refusa de siéger parmi les juges de ce prince; et après l'exécution de la fatale sentence, il refusa encore une place dans le conseil qui exerçait le pouvoir exécutif : il conserva cependant son commandement en chef. A la mort de Cromwell, il concourut, en secondant Monk, à la restauration de Charles II, se réconcilia entièrement avec le nouveau roi, et passa paisiblement le reste de sa vie dans la retraite, jusqu'en 1671, époque de sa mort. Thomas Fairfax contribua à la publication de la Bible polyglotte. Il est compté au nombre des poëtes et des orateurs de son temps. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés en 1699, in-8.

FAIRFAX (Edouard), poëte anglais, de la même famille que le précédent, qui vivait à la fin du XVIe siècle, est auteur d'une traduction estimée de *la Jérusalem délivrée*, publiée en 1600 sous le titre de *Godefroy de Bouillon*.

FAIRFIELD, ville des États-Unis (Connecticut), ch.-l. de comté, sur la mer, à 31 kil. S. O. de New-Haven; 5,000 hab. Brûlée par les Anglais en 1777.

FAIRFORD, ville d'Angleterre (Glocester), sur la Colne, à 12 kil. de Cirencester; 1,570 hab. Eglise curieuse (XVe siècle); beaux vitraux peints.

FAIRHAVEN, ville des États-Unis (Massachusetts), à 31 kil. S. E. de Taunton ; 4,000 hab. Pêche de la baleine.

FAIRHEAD (c.-à-d. *belle tête*), cap d'Irlande, sur la côte N., est remarquable par sa hauteur (environ 220 mètres).

FAIRN, île d'Angleterre, sur les côtes du Northumberland. On y trouve un grand nombre d'oiseaux aquatiques dont les œufs et les plumes sont l'objet d'un grand commerce.

FAISANS (île des), ou de la CONFÉRENCE. *Voy.* BIDASSOA.

FAKHR-EDDYN, émir, prince des Druzes, désigné dans les anciennes chroniques de l'Europe sous le nom de *Facardin*, prit les armes pour défendre ses états attaqués par Amurath IV, fut vaincu après une vigoureuse résistance, et périt étranglé par l'ordre du vainqueur, l'an 1635.

FAKHR-EDDYN-RAZI, célèbre docteur musulman, né à Rei (Perse) vers 1150, mort en 1210, professa la théologie et la philosophie, et écrivit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Traité des principes de la religion* ; *Traité de métaphysique et de théologie* ; *Commentaire sur l'Alcoran*. — On connaît encore sous ce nom un historien musulman du XIIIe siècle, auteur d'une *Histoire des califes*, conservée en manuscrit à la Bibliothèque royale et dont plusieurs extraits ont été publiés par Silvestre de Sacy dans sa *Chrestomathie arabe*.

FAKIRS ou FAQUIRS (c.-à-d. *pauvres*), moines fanatiques de la religion musulmane, répandus en grand nombre dans différents pays de l'Orient, surtout dans l'Inde. Ils se soumettent aux jeûnes les plus austères et aux tortures les plus affreuses pour

mériter une éternelle félicité et pour obtenir la vénération des fidèles qui les regardent comme de saints personnages. Ces religieux, auxquels se joignent une foule de vagabonds, font des pèlerinages par bandes de plusieurs milliers d'hommes, exigent un tribut partout où ils passent et se livrent aux excès les plus honteux.

FALABA, ville de la Guinée supérieure, capitale du roy. de Soulima, par 9° 49' lat. N.; 6,000 hab.

FALACHA ou FALACHAN, peuple d'Abyssinie, habite sur les bords du Bahr-el-Abiad et professe le judaïsme. Il eut pendant un temps des rois particuliers; ces princes portaient le nom de Gédéon, et leurs femmes celui de Judith. Aujourd'hui ils sont tributaires des souverains de l'Abyssinie.

FALAISE, *Falesia*, ch.-l. d'arr. (Calvados), à 34 kil. S. E. de Caen; 9,498 hab. Jolie ville. Ancien château-fort, belle tour. Industrie active (bonneterie, mousselines, calicots, siamoises, dentelles, tanneries, mégisseries). Falaise était jadis plus importante. Henri IV la prit d'assaut. C'est la patrie de Guillaume-le-Conquérant. — Dans la plaine de Guibray, qui entoure Falaise, se tient au mois d'août une foire célèbre, la seconde de France après celle de Beaucaire. Elle a été instituée au XIᵉ siècle par Robert duc de Normandie. Il s'y fait des affaires pour plus de 15,000,000 de francs. — L'arr. de Falaise a 5 cantons (Bretteville, Couliboeuf, Harcourt, Falaise qui en fait 2), 142 communes, et 63,002 hab.

FALBAIRE (FENOUILLOT DE), auteur dramatique, né à Salins en 1727, mort en 1800, occupait un emploi dans les finances, et fut ensuite nommé inspecteur général des salines de l'Est. Il a laissé un assez grand nombre de pièces de théâtre, qui ont été publiées sous le titre d'*Œuvres de Falbaire*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Les plus remarquables sont les suivantes : *l'Honnête criminel* (*Voy.* FABRE), drame en 5 actes et en vers, représenté avec le plus grand succès en 1767; *les Deux Avares*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes, 1771.

FALCONER (Will.), poëte écossais, né à Edimbourg vers 1730, servait dans la marine. Il composa en 1751 un poëme sur la *Mort de Frédéric, prince de Galles;* publia en 1762 un autre poëme intitulé *le Naufrage*, qui eut du succès : cette terrible catastrophe y est peinte avec une admirable vérité. Il dédia son poëme au duc d'York qui lui accorda sa protection et lui procura de l'avancement dans la marine. Il s'embarqua en 1769 pour le Bengale; mais le vaisseau qui le portait périt après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance. On doit à Falconer un excellent *Dictionnaire de marine*, 1769, in-4. — Un autre Will. Falconer, né à Chester en 1741, mort en 1824, fut un médecin distingué. On lui doit des recherches estimées sur l'*Influence du climat* (1781), sur l'*Influence des passions* (1788), sur les *Eaux de Bath* (1775), etc.

FALCONER (Thomas), écrivain anglais, né à Chester en 1736, mort en 1792, a laissé : *Devotions for the sacrament of the Lord's supper*, 1786; *Observations sur le récit de Pline concernant le temple d'Ephèse; des Tables chronologiques depuis Salomon jusqu'à Alexandre-le-Grand*, Oxford, 1796, in-4.

FALCONET (Etienne-Maurice), fameux statuaire, né à Paris en 1716 de parents originaires de Suisse, mort en 1791, exécuta à St-Pétersbourg, 1766, la statue équestre de *Pierre-le-Grand* : cet ouvrage gigantesque lui coûta 12 années de travail; il fit en outre un beau groupe colossal en marbre blanc, représentant l'*Annonciation*, et d'autres statues estimées. A son retour en France il fut nommé recteur de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Il a écrit : *Reflexions sur la sculpture*, 1761, in-8 : *Observations sur la statue de Marc-Aurèle*, 1771, in-8, etc. — Le nom de Falconet a été aussi porté par une famille de médecins distingués de Lyon, dont le dernier, Camille Falconet, né à Lyon en 1671, mort en 1762, vint s'établir à Paris où il se lia avec Fontenelle, Malebranche, etc., et forma une riche bibliothèque dont il légua une grande partie à la Bibliothèque royale.

FALCONIA (PROBA), poétesse chrétienne du IVᵉ siècle, née en Étrurie, était l'épouse du proconsul Adelfius, vivant sous Honorius vers l'an 379, et cultiva la poésie latine avec succès. On a d'elle un centon de Virgile qui forme une *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, imprimé pour la première fois à Venise, 1472, in-fol., avec Ausone, et depuis par J.-H. Kromayer, Magdebourg, 1719, in-8, et par Wolf, 1724.

FALÉMÉ, riv. de Sénégambie, naît à l'O. de Kourbari dans le roy. de Fouta-Djalo, par 10° 15' lat. N., 13° 20' long. O.; arrose les états de Sangala, Dentilia, Satadou et Bondou, et tombe après 800 kil. de cours dans le Sénégal, par 12° 50' long. E., 15° 34' lat. N.

FALÉRIES, *Falerii*, dite aussi *Æquum Faliscum* ou *Falisca*, auj. *Sta-Maria-di-Falari* ou *Civita Castellana*, ville d'Etrurie, près du Tibre, à l'E. de Tarquinies, fut prise par Camille l'an 394 av. J.-C., se révolta contre Rome en 357, mais fut forcée en 352 à signer une trêve de 40 ans; elle se souleva de nouveau en 312 et fut alors définitivement soumise. Les habitants de Faléries se nommaient Falisques. Le nom de Faléries est devenu célèbre par l'aventure du maître d'école qui proposa à Camille de lui livrer les enfants des principaux citoyens de cette ville : Camille eut la générosité de refuser cette offre criminelle, et en reconnaissance les habitants se rendirent à lui.

FALERNE, *Falernum*, ville du Latium mérid., chez les Volsques, fut longtemps célèbre par ses vignobles qui disparurent, dit-on, du temps de Théodoric, vers l'an 500.

FALÉSIE, *Falesia*, auj. *Piombino*, ville d'Étrurie, au N. O. de l'emplacement de Populonium, des ruines de laquelle elle se forma.

FALGA (CAFFARELLI DU). *Voy.* CAFFARELLI.

FALIERO ou plutôt FALIERI (Marino), doge de Venise, fut élevé à cette dignité à l'âge de 76 ans (1354), après avoir, pendant de longues années, glorieusement servi son pays. Il avait une épouse jeune, belle, et dont il était jaloux à l'excès; un jeune patricien, Sténo, l'un des chefs du tribunal des Quarante, écrivit sur les murs même du palais ducal : *Marino, mari de la plus belle des femmes : un autre en jouit, et pourtant il la garde.* Marino, furieux, dénonça Sténo au tribunal des Quarante, qui ne le condamna qu'à deux mois de prison et à une année d'exil. Cette sentence augmenta le ressentiment du doge; et étendant sa haine sur tout le tribunal, sur tous les patriciens, il forma avec des conspirateurs subalternes une conjuration dont le résultat devait être le massacre de tous les patriciens de Venise. Mais le projet fut découvert, et Marino fut exécuté le 17 avril 1355, sur l'escalier même de son palais. Cette catastrophe a fourni le sujet de deux tragédies, l'une de lord Byron, l'autre de C. Delavigne.

FALISCA et FALISCUM (ÆQUUM), ville d'Etrurie. *Voy.* FALÉRIES.

FALISCUS. *Voy.* GRATIUS.

FALISQUES. *Voy.* FALÉRIES.

FALKENSTEIN, ville murée du roy. de Saxe (Voigtland), à 17 kil. O. de Plauen; 1,500 hab. Mines de fer et d'étain. — Beaucoup de petites villes de l'Allemagne portent le même nom.

FALKIRK, *Ecclesbræ* des anciens habitants, ville fort ancienne d'Ecosse, dans le comté de Stirling, à 35 kil. O. d'Edimbourg, près du grand canal qui joint les riv. de Forth et de Clyde; 12,800 hab. Belle église, pyramide de 46 mètres. Commerce; trois

foires, les plus grandes de l'Ecosse. Aux environs, grandes forges où sont employés presque tous les habitants de Falkirk. — En 1298 les Ecossais furent défaits à Falkirk par le roi d'Angleterre, Edouard I: Jacques Stuart et 50,000 Ecossais périrent dans le combat. En 1746, il s'y livra une seconde bataille où l'armée du prétendant Edouard Stuart mit en fuite les troupes du roi d'Angleterre Georges II.

FALKLAND, ville d'Ecosse (Fife), à 13 kil. S. O. de Cupar; 4,500 hab. Toiles. Ancien palais des rois d'Ecosse.

FALKLAND (île), dans l'Océan Atlantique mérid., par 62° 10' long. O., 51° 20' lat. S., est la plus grande des îles Malouines. Plusieurs ports naturels, parmi lesquels on remarque le port Egmont, etc. — Les Anglais étendent le nom de Falkland à tout le groupe des îles Malouines.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte de), gentilhomme de la chambre du roi d'Angleterre, membre du parlement, secrétaire d'état de Charles I, né en 1610, tué en 1643 à la bataille de Newbury. Après s'être d'abord prononcé en faveur de la rébellion, il épousa chaudement la cause royale, et se rendit célèbre par son dévouement à l'infortuné Charles I. — Son fils prit part, sous Cromwell, à la conspiration de G. Booth en faveur de Charles II, et fut fait, à la restauration, lieutenant du comté d'Oxford.

FALLOPE (Gabriel), en italien *Fallopio*, célèbre anatomiste et chirurgien italien, né à Modène vers 1523, mort en 1562, professa l'anatomie et la chirurgie à Pise, puis à Padoue. Il est le premier qui ait donné l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus: on lui doit une description savante de l'organe de l'ouïe, dont le canal tortueux ou aqueduc porte encore son nom, ainsi que le ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphise du pubis. Il a enrichi d'observations neuves la névrologie, la splanchnologie; il a décrit avec une justesse jusqu'alors inconnue les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine, de la semence, et les organes de l'utérus dits *trompes de Fallope*. On a de lui: *Observationes anatomicæ*, Venise, 1561, in-8, et divers opuscules réunis sous le titre de *Opera tam practica quam theorica in tres tomos distributa*, Venise, 1584, Francfort, 1600, 3 vol. in-fol.

FALMOUTH, *Cenonis Ostium* de Ptolémée, selon les uns, *Volubæ Portus* et *Volmatum* selon les autres, ville et port d'Angleterre (Cornouailles), à 70 kil. S. O. de Launceston, à l'embouchure du Fal; 8,000 hab. Bon port, avec une rade, 2 châteaux-forts (Pendonnis et Saint-Mawes). Pêche de la sardine. Falmouth est la station des paquebots pour le transport des lettres anglaises dans les différentes parties du monde. — Beaucoup de villes de l'Amérique portent le nom de Falmouth, notamment aux Etats-Unis (dans les états du Maine, de Massachusetts et de Virginie), dans les îles de Jamaïque et d'Antigoa, etc.

FALSTAFF (sir John), un des compagnons de débauche du roi Henri V pendant sa jeunesse. Shakespeare l'a rendu célèbre en faisant de lui le type du grand seigneur ruiné, abruti par les vices et l'ivrognerie, et conservant encore dans son air et dans ses manières quelques traces a demi effacées de son ancienne grandeur. Falstaff joue un rôle important dans le drame de *Henri IV*, et c'est le héros de la comédie intitulée: *les Commères de Windsor* (*The merry Wives of Windsor*). On croit que l'original du Falstaff de Shakespeare est un certain Fastolf qui vivait à cette époque et qui servit avec quelque distinction dans les campagnes de France. Il assista à la bataille d'Azincourt et au siége d'Orléans; mais il prit honteusement la fuite à la bataille de Patay, frappé de terreur par la pucelle d'Orléans. Il mourut en 1469.

FALSTER, île du Danemark, dans la Baltique, par 9° 25' - 9° 41' long. E., 54° 32' - 54° 58' lat. N.: 44 kil. sur 23; 20,000 hab. Ch.-l., Nikjobing. Orge, froment, lin, houblon, légumes, fruits; bétail, abeilles.

FALTCHI ou FALTSI, ville de Moldavie, à 110 kil. S. E. d'Iassy. Aux environs est la plaine de Wale-Strimbe, où Pierre-le-Grand fut cerné par les Turcs (1711); il obtint néanmoins en cette occasion, grâce au courage de Catherine, son épouse, une paix honorable, dite paix de Faltchi ou du Pruth, qui ne lui imposait d'autre condition désavantageuse que la rétrocession d'Azov aux Turcs.

FALUN ou FAHLUN, ville de Suède, dans la Suède propre, ch.-l. du lan ou gouvernement de Stora-Kopparberg, à 200 kil. N. O. de Stockholm, par 60° 40' lat. N., 11° 14' long. E.; 4,800 hab. Hôtel-de-ville. Toiles, rubans, eau-forte, etc. Commerce. Aux environs, se trouvent de très riches mines de cuivre, les plus considérables de la Suède, et de nombreuses usines pour l'exploitation.

FAMAGOUSTE, *Arsinoe*, puis *Fama Augusta*, ville ruinée de l'île de Chypre, sur la côte orientale, à 31 kil. E. de Nicosie; 300 hab. Elle a un port étroit et défendu par un fort. — Famagouste fut fondée par Arsinoé, sœur du roi d'Egypte Ptolémée Philadelphe; elle passa depuis sous la domination des Romains. Guy de Lusignan y fut couronné roi de Jérusalem en 1193. Les Vénitiens la possédèrent de 1489 à 1572. A cette époque, les Turcs s'en emparèrent après un siége meurtrier, dans lequel ils perdirent 75,000 hommes.

FAMARS, *Fanum Martis*, village du dép. du Nord, à 6 kil. S. de Valenciennes; 300 hab. Fabr. de poudre de chicorée. — Les Français y établirent un camp fortifié pour la défense de Valenciennes en 1793. Restes d'antiquités romaines; chaque jour on y découvre des vases, des inscriptions et des médailles.

FAMIEH, ville de Syrie (Damas), sur le bord S. E. d'un lac, dit lac de Famieh, et sur la rive droite de l'Aasi, à 40 kil. N. O. de Hama; 2,000 hab. — Cette ville portait autrefois le nom d'*Apamea*; elle fut fondée par Séleucus Nicator qui lui donna le nom de sa femme. Elle devint ensuite la capitale de la Syrie seconde

FAMILLE (pacte de), nom donné au traité signé le 15 août en 1761, d'après l'instigation du duc de Choiseul, entre les rois de France, d'Espagne, des Deux-Siciles, et le duc de Parme. Ce traité était ainsi nommé parce que tous les contractants appartenaient à la famille des Bourbons; il avait pour but de prévenir, par l'union des forces françaises, espagnoles et italiennes, la supériorité de la marine anglaise. Ce traité n'eut pas tous les résultats qu'on en espérait. Les événements de 1789 le rompirent; il ne fut pas rétabli en 1814.

FAMINE (port), sur la côte S. du détroit de Magellan, par 71° 46' long. O., 52° 50' lat. N. Port brut. Les Espagnols s'y établirent en 1584 et le nommèrent Filipolis (en l'honneur de Philippe II); mais ils furent forcés de l'abandonner.

FAMINE (pacte de), nom sous lequel on a flétri l'odieux monopole des grains qui se fit de 1729 à 1789, au nom du roi et au profit de plusieurs financiers qui étaient parvenus à abuser des intentions bienveillantes de Louis XV. Les principaux de ces financiers sont Orry, Taboureau des Réaux, Boudain, Langlois, Trudaine de Montigny; c'est à eux que l'on doit attribuer les cruelles famines qui ont désolé la France dans les années 1740-41, 1752, 1767-69, 1775-78, 1788-89. En 1768, un commis, nommé Rinville, trahit le secret des monopoleurs, et tout allait être découvert lorsqu'il fut arrêté et mis à la Bastille. Les événements de 1789 mirent fin à cet abominable trafic.

FANAGORIE, *Phanagoria*, ville de la Russie

d'Europe (Caucase), dans l'île de Taman, à l'embouchure du Kouban dans la mer Noire.

FANARIOTES, nom sous lequel on désignait une race de Grecs établis dans l'empire ottoman, et qui presque tous remplissaient auprès des sultans et des pachas les fonctions de drogmans ou d'interprètes et de secrétaires intimes. Ils descendaient des Grecs qui restèrent à Constantinople après la prise de cette ville par les Turcs en 1453, et furent ainsi nommés du quartier qui leur fut assigné à Constantinople pour habitation, et qui était appelé *Phanar*. L'influence des Fanariotes fut très grande aux XVIIe et XVIIIe siècles ; ils ont été en possession de fournir des hospodars à la Valachie depuis 1730 jusqu'en 1820. L'insurrection grecque de 1821 mit un terme à leur crédit : cependant ils n'ont joué aucun rôle important dans cette insurrection, et se sont plutôt efforcés d'en arrêter les progrès.

FANJEAUX, *Fanum Jovis*, ville du dép. de l'Aude, à 16 kil. S. E. de Castelnaudary, sur une mont. : 1,800 hab. Belle perspective. C'était jadis une ville forte. Le prince de Galles la brûla en 1355.

FANO, *Fanum Fortunæ*, ville de l'État ecclésiastique, à 11 kil. S. E. de Pesaro ; 8,000 hab. Évêché, cathédrale, deux autres belles églises ; superbe théâtre. Bibliothèque. Soieries, filature de soie. Pêche. — Cette ville dut son nom à un temple élevé à la Fortune par les Romains en mémoire de la défaite d'Asdrubal (207 av. J.-C.). Narsès y défit Téia, roi des Goths (552 ap. J.-C.). Totila la détruisit ensuite ; mais Bélisaire la rebâtit.

FANO, île de l'Adriatique, à 26 kil. N. O. de Corfou, dont elle dépend ; 500 hab. D'Anville en fait l'île de Calypso.

FANSHAWE (Richard), poëte et homme d'état anglais, né en 1607 à Ware-Park (Hertford), mort à Madrid en 1666, fut envoyé en ambassade par Charles I et Charles II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal et négocia un traité de paix entre l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. Il a traduit en vers anglais les *Odes* d'Horace ; le *Pastor fido* de Guarini, Londres, 1646 ; la *Lusiade* du Camoëns, 1655.

FANTI (état de), contrée de la Guinée supérieure, sur la côte d'Or, entre le fort Succondij et l'embouchure du Saccomo ; 220 kil. sur 60. Il est tributaire de l'Achanti. Mankasim en est la capitale. Sol boisé ; climat tempéré. Les Fantis vivent en république ; ils entretiennent alliance avec les Anglais.

FANTIN-DESODOARDS (Antoine-Etienne-Nicolas), écrivain, né en 1738 à Pont-de-Beauvoisin en Dauphiné, mort à Paris en 1820, était vicaire-général d'Embrun en 1789. Il adopta les principes de la révolution, renonça à l'état ecclésiastique, et s'occupa presque uniquement de belles-lettres et d'histoire. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Histoire philosophique de la révolution française*, Paris, 1796, 2 vol. in-8 ; 6e édit., 1817, 6 vol. in-8 ; *Histoire des révolutions de l'Inde au XVIIIe siècle*, 1796, 2 vol. in-8, et 1797, 4 vol. ; *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, faisant suite à l'ouvrage du président Hénault, jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France, 4e édit., 1820, in-4. (Il a laissé en manuscrit plusieurs autres ouvrages historiques).

FANUM FORTUNÆ (c.-à-d. *temple de la Fortune*), auj. *Fano*, ville de l'Italie, dans l'Ombrie, entre les embouchures du Pisaure et du Métaure, n'avait été d'abord qu'un temple. *Voy.* FANO.

FANUM JOVIS, ville de Gaule, auj. FANJEAUX.

FANUM MARTIS, nom commun à trois villes de la Gaule Transalpine : la 1re (auj. *Corseult*), dans la Lyonnaise 3e ; — la 2e (auj. *Montmartin*), dans la Lyonnaise 2e ; — la 3e (auj. *Famars*), dans la Belgique 2e, à l'O. de *Bagacum*.

FANUM VOLTUMNÆ, auj. *Viterbe*, ville d'Étrurie, au N. O. de Falérics, ainsi nommée du temple autour duquel la ville s'était formée, temple où les chefs de la Confédération étrusque se réunissaient pour délibérer, sous les auspices de Voltumna, la déesse du bon conseil.

FAOU (LE), chef-l. de canton (Finistère), sur l'Ellé, à 13 kil. N. O. de Châteaulin ; 1,500 hab.

FAOUET (LE), chef-l. de canton (Morbihan), à 39 kil. O. de Pontivy ; 2,200 hab. Papeteries ; beurre.

FAQUIRS. *Voy.* FAKIRS.

FARADÈS, *Veneria* ou *Aphrodisium* des anciens, ville de l'état de Tunis, à 75 kil S. de Tunis, était célèbre au XVIe siècle par la piraterie de ses habitants.

FARAFRÉ, oasis située entre l'Égypte et la Libye, par 27° 10' long. O., 27° 20' lat. N. Huile, dattes, fruits, coton. On y trouve plusieurs villages, dont les habitants parlent l'arabe.

FARAHBAD, ville de l'Iran (Mazenderan), à 110 kil. E. de Balfrouch, sur la mer Caspienne. Elle a beaucoup souffert de la guerre depuis un siècle.

FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani dans la Sicile en 1650, mort en 1718, entra dans l'ordre de Saint-François et se livra spécialement à l'étude de la physique et des mathématiques. Il occupa successivement la chaire de philosophie à Modène, celles d'astronomie et de philosophie à Padoue. Il embrassa la philosophie de Descartes, dont il avait puisé les principes, pendant un voyage qu'il fit a Paris (1678), dans la conversation d'Arnaud, de Malebranche et de Lamy. Ses principaux ouvrages sont : *Universæ philosophiæ systema*, etc., Venise, 1691, in-12, etc. ; *Universæ usualis mathematicæ theoria*, 1691 ; *Logica*, Venise, 1696 ; il y soutient avec Malebranche que l'existence des corps ne peut être prouvée que par la révélation.

FARE (LA). *Voy.* LA FARE.

FAREHAM, ville et port d'Angleterre (Southampton), à 9 kil. N. O. de Portsmouth, à l'extrémité N. O. de la rade de Portsmouth ; 4,000 hab. Chantiers de construction, etc. Commerce de houille. Bains de mer.

FAREL (Guillaume), réformateur, né à Gap en 1489, étudia à Paris, prêcha avec ferveur la réforme dans le Dauphiné et en Suisse, puis s'établit à Genève, et y attira Calvin avec lequel il opéra la réforme dans cette ville. Chassé de Genève en 1538 par suite d'une dispute sur la sainte cène, il se retira à Neufchâtel où il mourut en 1565.

FARET, poëte médiocre, né vers 1596 à Bourg en Bresse, mort en 1646, secrétaire du comte d'Harcourt, fut un des premiers membres de l'Académie Française, et fut lié avec Vaugelas, Saint-Amand, etc. Il a laissé des poésies qui parurent dans les recueils du temps, et quelques ouvrages en prose : mais il n'est guère connu aujourd'hui que par ces vers de Boileau ;

> Ainsi tel autrefois qu'on vit, avec Faret,
> Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret, etc.

FARESCOUR, bourg de la Basse-Égypte, à 13 kil. S. O. de Damiette. C'est là que saint Louis fut fait prisonnier, en 1250.

FARGEAU (saint), *Ferreolus*, prêtre, fut martyrisé à Besançon l'an 211 ou 212, avec saint Fargeon (*Ferrutius*), diacre. On les fête le 16 juin.

FARIA Y SOUSA (Manoel DE), historien et poëte, né vers 1588 à Souto en Portugal, mort à Madrid en 1647, entra fort jeune en qualité de gentilhomme chez dom Gonzalès, évêque d'Oporto ; s'attacha ensuite à la cour d'Espagne ; suivit en 1631, comme secrétaire, le marquis de Castel-Rodrigo dans son ambassade à Rome, puis le quitta pour revenir à Madrid où il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres. Il n'a écrit qu'en espagnol. On a de lui entre autres ouvrages : des *Commentaires sur la Lusiade du Camoëns*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. ; une *Histoire de Portugal*, ouvrage très estimé ; *el Asia portuguesa*, Lisbonne, 3 vol. in-fol.,

1666; *la Europa portuguesa*, 2 vol., 1678; *el Africa portuguesa*, 1681, 2 part.; *el America portuguesa* (restée manuscrite); des poésies diverses sous le titre de: *Fuente de Aganipe* (la Fontaine d'Aganippe), Madrid, 1644. On reproche à cet écrivain, comme à tous ceux de son siècle, une grande affectation.

FARINA, port de l'état de Tunis, à 35 kil. S. de Bizerte. Aux environs, grandes salines.

FARINATA DE'UBERTI. *Voy.* UBERTI.

FARINELLI (Carlo BROSCHI, dit), célèbre chanteur, né à Naples en 1705, débuta à Rome à 17 ans, surpassa bientôt tous les chanteurs du temps et excita un enthousiasme universel. Il passa en 1734 à Londres où il amassa une grande fortune, et fut appelé quelques années après à Madrid par le vieux roi Philippe V dont il charmait les souffrances par ses accents. Sous Ferdinand VI il acquit, par la protection de la reine, une très grande influence sur les affaires, fut fait chancelier de Calatrava, et devint le dispensateur des grâces. Il n'usa de son crédit que pour faire du bien, et se montra généreux même envers ses ennemis. Il quitta l'Espagne en 1762 à la mort de la reine, et se retira à Bologne, où il mourut en 1782.

FARMOUTIER ou FARE-MOUSTIER, *Farense* ou *Brigense Monasterium*, ville de la Brie, dans le dép. de Seine-et-Marne, à 81 kil. O. de Coulommiers; 1,000 hab. Toiles, briques. Jadis célèbre abbaye de Bénédictines, fondée par sainte Fare, en 617.

FARNABE (Thomas), *Farnaby*, grammairien anglais, né à Londres en 1575, mort en 1647, était fils d'un charpentier. Il étudia au collége de Morton à Londres. Après avoir été successivement jésuite, soldat, navigateur, il se fit maître d'école à Mardtock (Somerset), puis à Londres, et eut de grands succès. Pendant la guerre civile il fut emprisonné par les Parlementaires comme fauteur de Charles I. On a de lui des notes estimées sur Juvénal, Perse, Martial, Lucain, Virgile, Sénèque le tragique, etc., et plusieurs ouvrages originaux: *Index rhetoricus*, *Phraséologie anglo-latine*, etc.

FARNÈSE, maison princière d'Italie, dont l'existence remonte au XIIIe siècle, était originaire du château de Farneto près d'Orviéto; elle a fourni plusieurs généraux aux petits états de l'Italie, a donné naissance au pape Paul III (Alexandre Farnèse) et a longtemps régné sur Parme et Plaisance.

Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, né d'un mariage secret et antérieur à l'ordination de son père: il fut investi par son père des duchés de Parme et de Plaisance en 1545, mais se rendit odieux par ses procédés tyranniques. Cinq ans auparavant il avait été chargé de soumettre Pérouse, qui s'était révoltée contre le pape; il se rendit maître de cette ville, dévasta son territoire, et fit périr dans les supplices ses principaux citoyens. Pierre Farnèse était un homme abominable, livré aux plus honteuses passions; il souleva Plaisance, où il résidait, par ses spoliations et ses crimes, et fut poignardé en 1547 par un noble de cette ville. Il laissait 5 enfants, entre autres Octave, qui lui succéda, et Horace, qui épousa Diane, fille naturelle de Henri II, roi de France. — Octave Farnèse, fils du précédent, lui succéda dans le duché de Parme et de Plaisance. Il était gendre de Charles-Quint par son mariage avec Marguerite d'Autriche; cependant ce ne fut qu'après bien des contestations qu'il put prendre possession de Plaisance, qui s'était donnée à l'empereur. Ce n'est qu'à partir de 1556, c'est-à-dire onze ans après la mort de son père, qu'il jouit en paix de son héritage; il se fit bénir de ses sujets pendant un règne de 30 années, et mourut en 1585. — Les princes de cette famille qui régnèrent sur Parme après ceux que nous venons de nommer, sont Alexandre, Ranuce I, Odoard, Ranuce II, François et Antoine. Alexandre fut un général distingué. Il se signala à la bataille de Lépante sous don Juan d'Autriche, en 1571; fut chargé par Philippe II, roi d'Espagne, du gouvernement des Pays-Bas à la mort de don Juan, et remporta plusieurs avantages sur Maurice de Nassau. Il vint en 1590 pour secourir Paris assiégé par Henri IV; força ce prince à lever le siége, et entra dans la ville en libérateur. Deux ans après il marcha au secours de Rouen, également assiégé par Henri IV, et força encore ce prince à se retirer. Mais il fut mortellement blessé devant Caudebec. Il emporta dans la tombe l'estime de son plus redoutable adversaire, Henri IV. Alexandre, toujours occupé à la guerre, n'était jamais entré dans les états dont il était duc.— Ranuce I, son fils, rappela la férocité de son aïeul Pierre-Louis. Sous son règne fut construit le fameux théâtre de Parme, par Aléotti, sur le modèle des théâtres romains. Il mourut en 1622. — Il ne se passa rien de remarquable sous les règnes suivants; Antoine, frère et successeur de François, fils de Ranuce II, mourut sans postérité, et sa nièce Élisabeth Farnèse, mariée à Philippe V, roi d'Espagne, apporta à la maison espagnole de Bourbon le duché de Parme et de Plaisance, 1731. Les Espagnols en prirent possession au nom de don Carlos, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse. — La famille Farnèse est célèbre par la protection qu'elle donna aux arts. Elle avait fait à Rome une collection de plusieurs chefs-d'œuvre de la sculpture antique. On connaît surtout le *Taureau de Farnèse*, auj. à Naples; la *Flore*, l'*Hercule*, le *Gladiateur*, dits aussi *de Farnèse*.

FARNHAM, ville d'Angleterre (Surrey), sur la Wey, à 14 kil. O. de Guilford; 3,150 hab. Vieux château-fort, résidence des évêques de Winchester; écoles estimées; marché. On récolte aux environs le meilleur houblon du royaume.

FARO, ville murée du Portugal (Algarve), à 210 kil. S. E. de Lisbonne: 6,000 hab. Évêché, citadelle, bonne rade. Commerce d'exportation (oranges, liége, sumac, fruits secs). — Ville du Brésil (Para), à 105 kil. O. d'Obydos; on recueille beaucoup de cacao et de coton sur son territoire.

FARO (cap), *Pelorum promont.*, à la pointe N. E. de la Sicile, par 13° long. E., 38° 15' lat. N.

FAROER (archipel de). *Voy.* FÆROÉ.

FARQUHAR (George), auteur dramatique, né en 1678 à Londonderry en Irlande, fut d'abord comédien, puis officier. Ayant épousé une femme sans fortune, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa famille, et mourut de chagrin en 1707, à l'âge de trente ans. On a de lui sept comédies remarquables par la vivacité des intrigues et par la gaîté du dialogue, mais dans lesquelles on trouve une licence inexcusable; ce sont: *Love in a bottle*, 1698; *The Constant Couple*, 1700; *Sir Harry Wildair*, 1701; *The Stage-coach*, 1704; *The twin Rivals*, 1705; *Recruiting officer*, 1706; *The Beaux' Stratagem* (la Ruse du Petit-Maître), 1707. On regarde cette dernière comme son chef-d'œuvre. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois, notamment en 1772, Londres, 2 vol. in-12.

FARRINGDON, ville d'Angleterre, dans le comté de Berks, à 25 kil. S. O. d'Oxford; 3,000 hab. Vaste église gothique; ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux. Près de Farringdon est une montagne de même nom, d'où l'on a une vue délicieuse.

FARS ou FARSISTAN, *Persis* des anciens, la plus riche prov. de l'Iran, par 47° 30'-55° long. E., 26° 32'-21° 45' lat. N.: entre le Kerman et le Séistan à l'E., l'Irak-Adjémi au N., le Khousistan à l'O., le golfe Persique au S. O. et au S.; 570 kil. sur 450; 600,000 hab. de nations très diverses. Ch.-l., Chiraz. Villes principales, Fesa, Firozabad, Darabgherd, Kazeroun, Bender-Bouchehr, etc. Le Farsistan se

divise en *Ghermsir* ou région chaude, et *Serdsir* ou région froide. Une chaîne de montagnes (les monts Bakhtery) parcourt le Farsistan du N. O. au S. E., et donne naissance à plusieurs petites rivières dont la principale est le Bendemir. On y trouve plusieurs lacs et des eaux thermales. Culture médiocre, riz passable, raisins exquis, vins fins, dattes, coton, soie, chanvre. Beaux chevaux, chameaux, bétail, gibier, poisson. Plomb, fer, albâtre, marbre. Commerce actif par le golfe Persique. C'est dans le Fars que l'on parle le plus pur idiome persan. — Cette province, nommée dès les temps les plus anciens *Fars* ou *Persis*, a donné son nom à tout l'empire de Perse. C'est dans cette contrée que régnèrent les ancêtres de Cyrus lorsqu'ils étaient encore tributaires des Mèdes. Le Fars passa ensuite sous la domination d'Alexandre-le-Grand, des Séleucides, rois de Syrie, et des Arsacides, rois des Parthes. C'est du Fars que sortit en 223 Ardechyr-Babekhan, fondateur de la dynastie des Sassanides. Les Arabes conquirent le Farsistan en 647 et y fondèrent Chiraz en 695. Après plusieurs révolutions cette province fut conquise par les Turcomans ; elle devint en 934 le berceau et le centre de la dynastie des Bouïdes. En 1263 elle fut incorporée à l'empire des Mogols gengiskhanides ; les Modhaffériens le leur enlevèrent en 1318 ; mais en 1393, Tamerlan chassa ces derniers du Farsistan, et ses descendants le possédèrent jusqu'en 1469. Les Turcomans du Mouton-Blanc en devinrent alors maîtres, et après eux les Sophis en 1503. Les Afghans s'en emparèrent un instant en 1723 ; mais en 1730 le Farsistan fut conquis par Thamas Kouli-Khan. Après la mort de cet usurpateur, 1747, il fut en proie à l'anarchie pendant 11 ans. Kerim-khan y fonda en 1758 la dynastie des Zeudides, à laquelle Aga-Mohammed substitua en 1793 celle des Kadjars, aujourd'hui régnante.

FARSA, *Pharsale*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 20 kil. S. de Larisse ; 5,000 hab.

FARSAN, île de la mer Rouge, par 17° lat. N. : 22 kil. de long ; bien peuplée.

FARSISTAN. *Voy.* FARS.

FASANO, village du roy. de Naples (Terre de Bari), à 60 kil. S. E. de Bari ; 7,600 hab.

FATATENDA, ville de l'état d'Ouilli, en Sénégambie, à 40 kil. S. de Médina, à 450 kil. S. E. de St-Louis, sur la Gambie.

FATIME, *Fathimeh*, fille de Mahomet, épousa son cousin Ali, l'an 2 de l'Hégyre (623 de J.-C.), en eut trois fils, et mourut deux mois après son père. Elle a donné son nom à la dynastie des califes fatimites qui prétendait descendre d'elle.

FATIMITES, dynastie musulmane, qui a régné en Égypte et en Mauritanie, a pour chef Obéid-Allah, qui prétendait descendre de Fatime, fille de Mahomet, par Ismaël, le sixième des douze imams, qui tous descendaient d'Ali et de Fatime (d'où les noms d'*Alides* et d'*Ismaélides* donnés aussi à ces califes). Obéid Allah, vers l'an 909 de J.-C., se fit passer pour le *Mahadi*, espèce de Messie annoncé dans le Coran ; s'empara avec le secours d'Abou-Abdallah, son disciple, de Sedjelmesse et renversa les Aglabites. Son 3e successeur Moez Ledinillah étendit ses conquêtes jusqu'en Égypte où il prit le titre de calife, en opposition avec les califes de Bagdad. Sa postérité régna sur ce pays jusqu'en 1171 ; elle fut alors renversée par les Ayoubites. (*Voy.*, pour la liste des califes fatimites, l'article CALIFE.)

FATIO DE DUILLER (Nicolas), géomètre, né à Bâle en 1664, d'une famille originaire d'Italie, mort en 1753, se fixa de bonne heure à Londres et devint membre de la Société royale. On lui doit des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre, sur les apparences de l'anneau de Saturne. Il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, de percer les rubis et de les appliquer au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau : il imagina une chambre d'observation suspendue de manière à permettre d'observer facilement les astres dans un navire ; mais il est surtout connu pour avoir donné naissance à la querelle qui s'éleva entre Leibnitz et Newton, en attribuant à ce dernier l'invention du calcul différentiel. Fatio abandonna tout d'un coup les sciences exactes pour se livrer à l'étude des sciences occultes, l'alchimie, la cabale, etc. Il se montra zélé partisan des camisards ou fanatiques des Cévennes réfugiés à Londres, se fit mettre au pilori en 1707 pour ses extravagances, puis entreprit un voyage en Asie pour convertir l'univers. On a de lui quelques écrits scientifiques et des mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

FATSA, ville de la Turquie d'Asie (Roum), à 187 kil. O. de Trébizonde, sur la baie de Fatsa. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Polemonium*.

FATSI-SIO (c.-à-d. *île malheureuse*), île et ville du Japon, par 137° 44' long. E. et 33° lat. N. Lieu d'exil des criminels d'état et des courtisans disgraciés.

FATTEKONDA, capitale de l'état de Bondou en Sénégambie, à 44 kil. S. O. de Galam, près du fleuve Falémé.

FATTORE (IL), peintre. *Voy.* PENNI.

FAUCHE-BOREL (Louis), agent royaliste, né en 1762 à Neufchâtel en Suisse, mort en 1829, était imprimeur à Neufchâtel au moment de la révolution française. Il se voua à la cause des Bourbons, noua dans leur intérêt et de leur part des relations avec Pichegru, Barras, Moreau, qui parurent écouter ses propositions ; mais vit toujours ses projets échouer au moment de l'exécution, et fut plusieurs fois emprisonné. Après la restauration, il ne fut payé que d'ingratitude ; il retourna à Neufchâtel, où il vécut dans la misère, et mit fin à ses jours en se jetant par une fenêtre.

FAUCHER (les frères). On connaît sous ce nom deux frères jumeaux, nés à La Réole en 1760, qui furent condamnés à mort sous Louis XVIII en 1815. Ils se distinguèrent dans les guerres de la République, et furent créés tous deux en même temps généraux de brigade, sur le champ de bataille ; ils reprirent du service dans les Cent-Jours, et refusèrent de reconnaître l'autorité des Bourbons à leur retour. Ils furent aussitôt traduits devant un conseil de guerre, et fusillés (27 juillet 1815).

FAUCHET (Claude), né à Paris en 1529, mort en 1621, est un des premiers qui se soient occupés à compulser nos anciens auteurs et nos vieilles chroniques. Il s'attacha au cardinal de Tournon qui l'emmena en Italie (1554), puis obtint la charge de premier président de la Chambre des monnaies et fut nommé par Henri IV historiographe de France. On a de lui : *Antiquités gauloises et françaises jusqu'à Clovis*, publ. en 1579, et qu'il continua depuis jusqu'en 987 ; *De l'Origine de la langue et de la poésie française*, 1581 ; une traduction de *Tacite*, 1582, et quelques ouvrages réunis sous le titre d'*Œuvres de Fauchet*, 1610, 2 vol. in-4. Ses ouvrages sont si mal écrits que Louis XIII, après les avoir lus dans sa jeunesse, en conçut, dit-on, de l'aversion pour toute espèce de lecture.

FAUCIGNY ou FAUSSIGNY, district de Savoie (États sardes), entre les provinces de Carouge et de Chablais au N., le Valais au N. E., Aoste au S. E., et les Alpes Pennines au S. O. : 60 kil. sur 31 ; 70,000 hab. Ch.-l., Bonneville. Ce district est formé de l'ancienne baronie de Faucigny, qui en 1233 fut réunie par mariage au domaine des comtes de Savoie.

FAUCOGNEY, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 40

kil. N. E. de Vesoul; 1,000 hab. Commerce de toiles: kirschenwasser estimé.

FAUCON-BLANC (ordre du), ou *de la Vigilance*, ordre institué en 1732 par Ernest-Auguste de Saxe-Weimar pour récompenser les services militaires. La décoration de l'ordre se compose d'une croix d'or octogone, étoilée, émaillée de vert et chargée d'un faucon blanc armé et becqué d'or. La devise est: *Vigilando ascendimus.*

FAUJAS DE SAINT-FOND, un des fondateurs de la géologie, né en 1750 à Montélimart, mort à Paris le 26 juillet 1819, administrateur et professeur au Musée d'histoire naturelle, a fait plusieurs découvertes précieuses, notamment en ce qui concerne les produits volcaniques, et a publié : *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Vélay*, 1768; *Histoire naturelle du Dauphiné*, 1782; *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, 1797; *Minéralogie des Volcans.* Il a découvert les mines de fer de la Vouette (Ardèche), et la mine de pouzzolane de Chenavary en Vélay.

FAULHABER (J.), mathématicien, né à Ulm en 1580, mort en 1635, enseigna les mathématiques à Ulm. Il se plaisait à proposer aux savants des problèmes qu'il croyait insolubles. Descartes, alors simple officier au service de l'Allemagne, en résolut plusieurs en se jouant, au grand étonnement du professeur. Il a écrit en allemand plusieurs traités estimés, entre autres un *Recueil de récréations mathématiques*, Ulm, 1613, in-4.

FAULQUEMONT, ch.-l. de cant. (Moselle), sur la Nied, à 31 kil. E. de Metz; 1,500 hab.

FAUNA ou FATUA, déesse latine, sœur et femme de Faunus, avait le don de prédire. On la confond quelquefois avec Rhéa ou Cybèle.

FAUNES, *Fauni*, divinités champêtres, issues de Faunus. On les représente avec des cornes et des pieds de chèvre. On les distinguait des Satyres en ce que leurs occupations se rapprochaient davantage de l'agriculture, qu'ils étaient moins hideux et avaient moins de brutalité.

FAUNUS, fils de Picus, et dieu des bergers, régna, dit-on, sur le Latium vers l'an 1300 av. J.-C. Il apporta d'Arcadie en Italie le culte des dieux et les travaux de l'agriculture. Après sa mort, ses sujets, charmés de son gouvernement, le placèrent au rang des dieux champêtres. On lui attribuait le don des oracles. On lui donnait une forme analogue à celle des Satyres. Il avait pour femme Fauna et pour compagnons les Faunes. — On confond quelquefois Faunus avec Pan.

FAUQUEMBERG, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 19 kil. S. O. de St-Omer; 1,000 hab. Commerce de grains et de bestiaux.

FAURE (Charles), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la Congrégation de France, né en 1594 à Luciennes près de St-Germain-en-Laye, mort en 1644, travailla avec zèle, de concert avec le cardinal de La Rochefoucauld, à la réforme des congrégations de religieux. Il a laissé pour plusieurs ordres des *Constitutions*, toutes remplies de l'esprit de Dieu.

FAURE (Louis-Joseph, comte), dit *de la Seine*, savant jurisconsulte, né au Havre en 1760, mort en 1837, fut nommé juge en 1791, et peu après substitut de l'accusateur public près du tribunal criminel de la Seine. Il entra au Conseil des Cinq-Cents en 1799, puis au Tribunat. Il fut un des principaux auteurs du code Napoléon. En 1806, il fit au Corps législatif un rapport sur les premiers livres du *Code de procédure*, et en 1810 sur le nouveau *Code pénal.* Il entra en 1807 au Conseil d'état et y resta jusqu'à sa mort.

FAUST (Jean), célèbre magicien et nécromancien. On le fait naître à la fin du XV[e] siècle dans le pays d'Anhalt, ou dans la Souabe, ou bien dans le Brandebourg. Il étudia d'abord à Ingolstadt en Bavière, puis à Wittemberg en Saxe; acquit toutes les connaissances qu'on possédait de son temps, théologie, jurisprudence, philosophie, astronomie, et s'attacha surtout aux sciences occultes, telles que l'astrologie, la chiromancie, la démonologie. Un parent assez riche lui ayant légué sa fortune, il en profita pour se livrer à tous les genres de plaisirs et d'excès; enfin, il fit, selon la légende, un pacte avec le diable qui lui apparut caché sous le nom et la forme de *Méphistophélès*, petit moine gris; il s'engagea par ce pacte à lui livrer son corps et son âme à la condition que le démon le servirait pendant 24 ans. En effet, pendant 24 années, Faust réussit dans tout ce qu'il entreprit, et accomplit mille prodiges; mais au bout de ce temps il disparut. C'est vers 1545 qu'on place cet événement. On donne pour amante à Faust l'innocente Marguerite, et pour compagnons un fidèle serviteur, Waiger ou Wagner, et un chien familier, *Prestigiarius.* Il a pu exister un véritable Faust, mais le personnage vulgairement désigné sous ce nom a fini par n'être plus qu'un type qui représente à la fois l'avidité, la témérité et le danger de la science. La vie de J. Faust a été écrite par un certain George Wiedman, Hambourg, 1593, in-4, et traduite en français sous ce titre : *Histoire prodigieuse et lamentable de J. Faust, grand magicien et enchanteur*, etc., par V. Palma Cayet, Paris, 1674. Heuman a composé une curieuse dissertation sur Faust, Wittemberg, 1683. On sait quel parti Gœthe a su tirer de la légende de Faust dans le célèbre drame de ce nom. — Quelques savants pensent que Faust n'est autre que le célèbre Jean Fust de Mayence, un des inventeurs de l'imprimerie, dont la vie aurait été défigurée par les contes populaires.

FAUST de Mayence. *Voy.* FUST.

FAUSTA (Flavia Maximiana), fille de Maximien Hercule, et femme de Constantin, s'éprit d'une passion criminelle pour Crispus, fils de l'empereur, mais d'un autre lit. Blessée des refus du jeune prince, elle l'accusa devant Constantin d'avoir voulu attenter à sa pudeur; celui-ci, trop crédule, fit aussitôt mettre son fils à mort; mais ayant ensuite découvert la vérité, il fit étouffer Fausta dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C.

FAUSTE, abbé de Lérins en 433, évêque de Riez en 460, mort vers 490, est regardé par quelques auteurs comme un saint. Il combattit la doctrine de la prédestination, et écrivit un *Traité de la grâce et du libre arbitre.* Les habitants de Riez le fêtent le 16 janvier et le 28 septembre.

FAUSTINE, nom de deux impératrices romaines, qui toutes deux ne se signalèrent que par leurs déportements. La première, *Annia Galeria Faustina*, était femme d'Antonin-le-Pieux; la seconde, *Annia Faustina junior*, fille de la précédente, épousa le vertueux Marc-Aurèle. Toutes deux furent, malgré leurs torts, traitées par leurs époux avec une excessive indulgence.

FAUVILLE-EN-CAUX, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 13 kil. N. O. d'Yvetot; 1,200 hab.

FAVARD DE LANGLADE (Guill.-Jean, baron), né à Saint-Florent, près d'Issoire, en 1762, mort en 1831, était avocat au parlement de Paris avant la Révolution. Il entra au Conseil des Cinq-Cents en 1795, et au Tribunat après le 18 brumaire. Il a travaillé aux différents codes. Il fut nommé conseiller à la cour de cassation en 1808, et devint en 1829 président de cette cour. Il fut pendant les Cent-Jours député au Corps législatif. Après la seconde restauration, il continua de siéger à la Chambre des Députés, et vota avec les ministres. On a de lui : *Conférences du Code civil*, 1805; *Répertoire de la législation du notariat*, 1807; *Code pénal, avec l'exposé des motifs et rapports*, 1808; *Répertoire de la nou-*

velle législation civile, commerciale et administrative, Paris, 1823-25, 5 vol. in-4.

FAVART (Charl.-Simon), auteur comique, né à Paris en 1710, mort en 1792, était fils d'un pâtissier en renom, chansonnier amateur. Il travailla longtemps pour l'Opéra-Comique où il amena la vogue, et dont il devint directeur ; puis, ce théâtre ayant été supprimé (1745), à la demande des Italiens, qui étaient jaloux de ses succès, il alla diriger une troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe, et fit pour l'armée de nombreux impromptus qui, en excitant l'ardeur guerrière du soldat, purent contribuer aux triomphes de nos troupes. A son retour, il travailla pour les Italiens et le Théâtre-Français. On a de lui plus de 60 pièces, remplies pour la plupart d'esprit, de gaîté et de délicatesse ; les plus connues sont : *la Chercheuse d'esprit ; Annette et Lubin ; Ninette à la cour; Bastien et Bastienne; la Fée Urgèle; la Belle Arsène*, opéras-comiques ; *Soliman II ou les trois Sultanes*, comédie qui est restée au répertoire du Théâtre-Français; *l'Anglais à Bordeaux*, etc. Son *Théâtre complet* forme 10 vol., 1763-72 ; son *Théâtre choisi*, 3 vol., 1809. Favart était fort lié avec le spirituel abbé de Voisenon, et avait épousé une charmante actrice, mademoiselle Duronceray; tous deux eurent quelque part à plusieurs de ses opéras. — Son fils, né en 1749, mort en 1805, a été acteur aux Italiens et a donné lui-même quelques pièces.

FAVENTIA, auj. *Faenza*, ville d'Italie, dans la Gaule Cisalpine, au S. de Ravenne, était célèbre par ses vins.—On donnait encore ce nom à *Fayence*, ville de France (Var), — et à *Barcelone*, ville d'Espagne.

FAVERGES, ville des États sardes (Savoie), à 23 kil. S. E. d'Annecy ; 2,500 hab. Aux environs, papeteries, fabrique de cuivre en planches, etc. On croit que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Casuaria*.

FAVERNEY, ville du dép. de la H.-Saône, à 16 kil. N. de Vesoul, sur la Lanterne ; 2,000 hab. Commerce de vins et de blé.

FAVERSHAM, ville d'Angleterre (Kent), à 13 kil. N. O. de Cantorbéry ; 4,500 hab. Ancienne église avec abbaye ; fabrique de poudre à canon. Pêche d'huîtres. — Dès l'an 811 Faversham était ville royale. En 1147 le roi Etienne y fonda une abbaye de Bénédictins dont les ruines subsistent encore.

FAVIGNANA, *Ægusa*, une des anciennes îles Egades, à 13 kil. de la côte occidentale de la Sicile, par 10° long. E., 37° 57' lat. N. ; 10 kil. sur 3 ; 3,000 hab.

FAVORINUS, sophiste grec, natif d'Arélate (auj. *Arles*) en Gaule, disciple de Dion Chrysostôme, contemporain et ami de Plutarque, enseigna la rhétorique à Athènes et à Rome sous Adrien. Il jouit quelque temps de la faveur de ce prince, mais il finit par se l'aliéner par ses sarcasmes. Il mourut vers l'an 135 de J.-C. En philosophie, il penchait vers le scepticisme. Il avait composé un traité des *Tropes pyrrhoniens* qui s'est perdu, mais dont Diogène Laërce et quelques autres écrivains ont conservé des fragments. Il avait aussi rassemblé les matériaux d'une *Histoire universelle*, dont on doit vivement regretter la perte.

FAVORINUS (VARINUS ou GUARINO), lexicographe italien du XVI[e] siècle, religieux de la congrégation de St-Silvestre, était né à Favera, près de Camerino. Il fut précepteur de Jean de Médicis (Léon X), directeur de la bibliothèque de Médicis à Florence, évêque de Nocéra, et mourut en 1537. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal est un grand dictionnaire de la langue grecque, intitulé : *Magnum ac perutile dictionarium*, etc., Rome, 1523, Venise, 1712, in-fol.

FAVRAS (Thomas MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, frère de Louis XVI, et depuis roi (Louis XVIII); fut accusé en 1789 d'un complot ayant pour but d'égorger Lafayette, Necker et Bailly, et d'enlever Louis XVI, pour le mettre à la tête d'une armée contre-révolutionnaire. Il fut condamné à être pendu et fut exécuté le 19 février 1790. D'après la rumeur publique, le véritable chef du complot aurait été Monsieur, qui ne fit cependant rien pour le sauver.

FAVRE (Pierre), *Faber*, jésuite, le premier des compagnons de saint Ignace, né en 1506 au Villaret (Genève), mort à Rome en 1546, contribua puissamment à la fondation et à la propagation de l'ordre des Jésuites, établit les colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546).

FAVRE (Antoine), *Faber*, jurisconsulte, né en 1557 à Bourg-en-Bresse, mort en 1624, passa sa vie au service du duc de Savoie, qui le chargea de plusieurs missions importantes, et devint président du sénat de Savoie. Il tenta de réformer la jurisprudence romaine, en cherchant l'interprétation des *Pandectes* dans l'esprit de la loi et non dans les arguties des commentateurs, et rédigea dans ce but plusieurs ouvrages estimés, tels que *Jurisprudentia Papiniana; De erroribus pragmaticorum; Rationalia in pandectas; Codex Fabrianus; Conjectura*, qui ont été réunis en 10 vol. in-fol., Lyon, 1658-81. Il a aussi composé des quatrains moraux, 1601, que l'on trouve le plus souvent avec ceux de Pibrac. — Antoine Favre est père de Claude Favre, plus connu sous le nom de *Vaugelas*.

FAWKES (Guy), *Guido Falxius*, officier catholique anglais sous Jacques I, fut un des principaux acteurs de la conspiration des Poudres, 1606. Il fut arrêté au moment où il allait mettre le feu aux barils de poudre placés sous la salle des séances du parlement, fut condamné à mort, et subit le supplice avec une fermeté inébranlable.

FAY, ville du dép. de la Loire-Inf., à 13 kil. N. E. de Savenay ; 3,000 hab.

FAY-BILLOT (LE), ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 24 kil. S. E. de Langres ; 2,393 hab.

FAY-LE-FROID, ch.-l. de cant. (H.-Loire), sur le Lignon, à 30 kil. S. E. du Puy ; 700 hab.

FAYAL, une des Açores, par 31° 12' long. O., 38° 30' - 38° 38' lat. N. : 20 kil. sur 15 ; 22,000 hab. Ch.-l., Villa-da-Horta. On y trouve des montagnes, surtout au centre. Vins excellents. Forêts ; fruits estimés ; bons porcs. Commerce actif. Cette île est, après Saint-Michel, la plus fréquentée du groupe.

FAYDIT (l'abbé), né à Riom vers 1640, mort en 1709, entra chez les Oratoriens et fut forcé d'en sortir pour avoir écrit en faveur de Descartes. Il fit quelque bruit en dénigrant de grands noms, souleva contre lui les théologiens par ses paradoxes, et mit dans toutes ses attaques une violence et un cynisme qui le décréditèrent. On a de lui, entre autres ouvrages : *De Mente humana juxta placita Neotericorum*, 1671, ouvrage cartésien ; *Remarques sur Virgile et sur Homère*, 1705, assez estimé ; *la Télémachomanie*, 1713, mauvaise critique du chef-d'œuvre de Fénelon.

FAYE, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 9 kil. S. O. de Brissac ; 1,300 hab.

FAYEL (DE). *Voy.* COUCY et VERGY (Gabrielle DE).

FAYENCE, ch.-l. de cant. (Var), dans l'ancienne Provence, à 19 kil. N. E. de Draguignan ; 2,800 hab. Verrerie, tannerie. C'est, assure-t-on, le premier endroit en France où l'on ait fabriqué la faïence, qui était récemment importée de Faenza en Italie : selon d'autres, c'est à Fayence même qu'elle aurait été inventée. Suivant celle des deux opinions qu'on admettra, Fayence aura donné son nom à la faïence, ou elle l'en aura reçu.

FAYETTE. *Voy.* LA FAYETTE.

FAYETTEVILLE, ville des États-Unis (Caroline du Nord), ainsi nommée en l'honneur de La Fayette, chef-l. du comté de Cumberland, à 90 kil. S. de Raleigh : 5,000 hab. Quelques édifices remarquables. On en exporte du coton, du tabac, du chanvre, des bois de construction, des munitions navales. C'est un des lieux les plus sains de la Caroline.

FAYOUM, département de la Moyenne-Egypte, borné à l'E. par ceux de Djizeh et de Benysoueyf ; 90 kil. sur 55 ; 60,000 hab. Ch.-l., Medinet-el-Fayoum. Très fertile au N. Industrie plus active que dans le reste de l'Égypte. Commerce surtout avec le Caire.

FAZOQL, petit état de Nubie, sur la rive gauche du Bahr-el-Azrek, entre 11° et 12° lat. N., 32° long. E., est tributaire du Bertat, et a pour capit. Adassi. Forêts impraticables et peuplées de bêtes féroces. Or natif.

FE (SANTA-). *Voy.* SANTA-FÉ.

FEBRONIUS (Justin). *Voy.* HONTHEIM.

FÉCAMP, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 60 kil. N. O. de Rouen, sur la Manche ; 9,452 hab. Toiles, siamoises, calicots, indiennes ; raffinerie, corroieries ; chantiers de construction ; cordonnerie de pacotille. Commerce d'huile, eau-de-vie, vin, soude, cuirs, draperie. Armements pour pêches diverses. Entrepôt de denrées coloniales, thé, genièvre.

FECHT ou FAECHOT, riv. de France (H.-Rhin), passe à Munster, reçoit la Weiss, et tombe dans l'Ill à Illhiseren.

FÉCIAUX, prêtres et officiers publics, institués par Ancus Martius, pour annoncer aux peuples voisins la paix, la guerre ou les trêves ; ils étaient au nombre de vingt.

FEDER (J.-George-Henri), philosophe allemand, né en 1740 à Schornweisbach près de Bayreuth, mort en 1821, fut professeur de philosophie à Gœttingen, 1768, puis directeur du collége *Georgianum* et de la bibliothèque à Hanovre. On a de lui : *Recherches sur la volonté humaine*, Lemgo, 1779-93, 4 vol. in-4 ; *Principes de la connaissance de la volonté*, Gœtt., 1783. Il combattit la philosophie de Kant et enseigna une morale populaire et accessible à tous.

FÉDÉRALISME. *Voy.* GIRONDINS.

FÉDÉRATIFS (ÉTATS). *Voy.* CONFÉDÉRATION.

FÉDÉRATION. On désigne particulièrement sous ce nom la fête qui fut célébrée au Champ-de-Mars de Paris, le 14 juillet 1790, en mémoire du premier anniversaire de la prise de la Bastille. On y vit réunis, au nombre de 60,000, les députés des 83 départements nouvellement établis. Le roi Louis XVI assista à cette fête, et y jura le maintien de la constitution. L'enthousiasme y fut porté à son comble. Une seconde fédération eut lieu le 14 juillet 1792 ; mais l'union et l'entraînement qui avaient signalé la première avaient déjà fait place aux méfiances. Pendant les Cent-Jours, on tenta de renouveler les anciennes fédérations à Paris et dans la Bretagne ; mais elles n'eurent aucun résultat.

FEDERICI (J.-B.-Frédéric VIASSOLO, dit Camillo), poëte dramatique, né en 1751 dans le Piémont, mort en 1802, a fait pour les différents théâtres d'Italie un grand nombre de pièces dont quelques-unes ont eu le plus grand succès. Une des meilleures, intitulée *la Bugia vive poco*, a été transportée sur notre scène sous le nom de *la Revanche* par MM. Roger et Creuzé de Lesser ; une autre, *le Remède est pire que le mal*, a été traduite dans la *Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Il a été donné à Milan, en 1828, un *Choix* des pièces de Federici.

FEDOR IWANOWITCH, empereur de Russie, le dernier de la dynastie de Rurick, né en 1557, succéda en 1584 à son père Iwan IV, et mourut en 1598, empoisonné par Godunow, son oncle maternel, qui monta sur le trône à sa place et mit ainsi fin à la dynastie de Rurick.

FEDOR II ALEXIEWITCH, empereur de Russie, fils d'Alexis et petit-fils de Michaël Fédérowitch, qui fonda la maison de Romanov (1613), succéda à son père en 1676, fit brûler tous les titres de noblesse afin que les distinctions fussent désormais la part du mérite et de la vertu, et mourut en 1682, laissant par testament la couronne à ses deux jeunes frères Iwan V et Pierre-le-Grand.

FÉES, êtres fantastiques, jouissant d'un pouvoir surhumain, mais soumises quelquefois à des lois bizarres et humiliantes. On les représente tantôt sous la figure d'une femme jeune, belle, couverte d'habits magnifiques ; tantôt comme une vieille ridée et couverte de haillons ; mais elles sont toujours armées d'une baguette magique, instrument de leur puissance surnaturelle. Sans être immortelles, elles ont une existence de plusieurs milliers d'années. On ne commença à connaître les fées qu'au moyen âge. On a voulu chercher leur origine dans les *faunæ* ou *fanæ* des anciens qui prédisaient l'avenir et dont la première était *Fatua* ou *Fauna*, l'épouse de Faunus. On fait aussi dériver le nom de fée (en italien *fata*) de *fatum*, destin, ou de l'arabe *féri*. Quoi qu'il en soit, les fées ont joué un très grand rôle dans le moyen âge. A cette époque, de grandes familles, des contrées même avaient leur fée protectrice. Telles étaient la fée *Mélusine*, en Bretagne ; la fée *Banshee*, en Irlande, protectrice des Fitz-Gérald ; la fée des *Ortoli*, en Corse ; la fée *Morgane*, à Reggio ; la fée *Urgèle*, la *Dame Blanche* des Avenel, en Écosse, etc.

FEHRBELLIN, ville des Etats prussiens (Brandebourg), sur la petite riv. du Rhin, à 53 kil. N. O. de Berlin ; 1,250 hab. L'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, y remporta une grande victoire sur les Suédois en 1675. Un monument a été élevé près de la ville en mémoire de cet événement.

FEINAIGLE (Grégoire DE), mnémoniste, né en Allemagne vers 1765, vint en France en 1806 pour y enseigner l'art d'aider la mémoire, en employant des procédés de localisation dont il se disait à tort l'inventeur. Après avoir obtenu quelques succès, il finit par devenir l'objet du ridicule, et se retira à Londres où il mourut en 1820.

FEITAMA (SIBRAND), écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1694, mort en 1758, donna d'abord au théâtre d'Amsterdam une tragédie intitulée : *Fabricius*, et un drame allégorique : *le Triomphe de la poésie et de la peinture*, puis renonça à la composition pour se livrer à la traduction. Il a traduit et fait paraître avec succès plusieurs tragédies de Corneille, de Voltaire, de Lamothe-Houdard, etc. ; mais ses traductions les plus estimées sont celles du *Télémaque* en vers, 1733, et de *la Henriade*, 1753. Le théâtre de Feitama a été publié en 1735, 2 vol. in-4.

FEITH (RHYNVIS), poëte hollandais, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, en 1753, mort en 1824, fut avec Bilderdyk le restaurateur de la poésie en Hollande. Il étudia le droit à Leyde, puis s'adonna avec succès à la poésie ; il fut bourguemestre de sa ville natale, et receveur du collége de l'amirauté. L'académie de Leyde ayant mis au concours l'*Éloge de Ruyter*, il envoya un poëme et une ode qui fut considérée par les Hollandais comme un chef-d'œuvre du genre. Ses principaux ouvrages sont, en vers : des *Odes et Poésies diverses*, 1796-1810 ; plusieurs tragédies : *Thirsa, ou le triomphe de la Religion*, 1784 ; *Johanna Gray*, 1791 ; *Inès de Castro*, 1793, et *Mutius Cordus ou Rome délivrée*, et des *Lettres sur divers sujets de littérature*, 6 vol. in-8, 1784-94.

FEKETEHALOM, ville de Transylvanie, à 15 kil. N. O. de Cronstadt ; 3,150 hab. Ruines d'un ancien château-fort.

FELANICHE ou FELANIX, ville de l'île Majorque, à 44 kil. S. E. de Palma ; 6,000 hab. Eau-de-vie. Beau couvent. Aux environs, ermitage où l'on va en pèlerinage.

FELD-MARÉCHAL, *feld marschall* en allemand, *fieldmarshal* en anglais, titre d'un grade militaire qui fut d'abord en usage dans l'armée impériale d'Allemagne, et qui depuis a été employé, non-seulement par l'Autriche, mais aussi par la Prusse, la Russie et l'Angleterre. — *Feld maréchal* est la traduction littérale de notre mot *maréchal de camp*; mais il désigne de fait un grade beaucoup plus élevé, et qu'on peut comparer à celui de maréchal de France.

FELDSBERG, ville des Etats autrichiens (Autriche), à 14 kil. S. O. de Kottel; 2,500 hab. On récolte aux environs le meilleur vin de l'Autriche.

FELEGYHAZA, ville de Hongrie, ch.-l. de la Petite-Cumanie, à 105 kil. S. E. de Pesth; 9,400 hab.

FELIBIEN (André), né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695, fut successivement secrétaire d'ambassade à Rome (1647), historiographe du roi, contrôleur-général des ponts et chaussées, membre et secrétaire de l'Académie de Peinture. Il a laissé de nombreux ouvrages de peinture, dont les principaux sont : *Origine de la peinture*, 1660, in-4; *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent*, avec un dictionnaire des termes propres, 1675-90, in-4, fig.; *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1666, in-4 : c'est le plus estimé de ses ouvrages: *Description sommaire du château de Versailles*, 1674; — *de la grotte de Versailles*, 1672; — *de la Chapelle du château de Versailles*, 1711 (posth.); — *des Tableaux, Statues, etc., des maisons royales*, 1687. — Son fils, J.-François, a donné la *Vie des plus célèbres architectes*, 1687.

FELICE (Fortuné-Barthélemi DE), infatigable écrivain, né à Rome en 1723, d'une famille originaire de Naples, mort à Yverdun en 1789, enseigna d'abord les sciences avec distinction à Rome et à Naples. Forcé de quitter Naples par suite d'une intrigue amoureuse avec la comtesse de Panzutti, il erra longtemps en Italie et en Suisse, et se fixa vers 1756 à Berne, où il reprit ses travaux scientifiques et se lia avec Haller. Il y embrassa la religion protestante et se maria. Il alla plus tard former à Yverdun un grand établissement d'imprimerie, d'où sortirent une foule de bons ouvrages, et il y dirigea en même temps avec succès un pensionnat. Dans ses premières publications, il traduisit de l'anglais ou du français en latin et en italien des ouvrages scientifiques qu'il voulait faire connaître à l'Italie (Descartes, Maupertuis, d'Alembert, Newton); il rédigea à partir de 1758, avec Tscharner, des journaux littéraires et scientifiques fort estimés; édita les *Principes du droit naturel et des gens* de Burlamaqui, qu'il abrégea ensuite sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769, et donna en 1770 des *Leçons de logique*, estimées; il publia enfin, de 1770 à 1780, une *Encyclopédie* ou *Dictionnaire universel des connaissances humaines*, Yverdun, 48 vol. in-4, et 10 volumes de planches. Dans cet immense ouvrage, dont l'*Encyclopédie* de Diderot forme la base, il eut pour collaborateurs Euler, Haller, Lalande, et plusieurs autres savants français, italiens et allemands. On lui doit encore un *Dictionnaire de justice naturelle*, 1778, 13 vol. in-4, et un *Dictionnaire de la Suisse*, 1775, 2 vol. in-8.

FÉLICITÉ (sainte), dame romaine, martyrisée avec ses sept fils, l'an 150, sous Antonin-le-Pieux, ou l'an 164, sous Marc-Aurèle. L'Eglise place sa fête au 10 juillet.

FELINO (DU TILLOT, marquis de), ministre de Parme, né à Bayonne en 1711, s'était formé à Versailles dans les bureaux du ministère, lorsque Louis XV le plaça auprès du duc de Parme, l'infant don Philippe, son gendre, 1749. Il obtint toute la confiance du prince, devint en 1759 premier ministre, et rendit la Toscane florissante par son économie et sa bonne administration. Il eut à lutter contre la cour de Rome, expulsa les Jésuites, et fonda l'université de Parme. Don Philippe le créa, en récompense de ses services, marquis de Félino, 1769. Il ne s'en vit pas moins disgracié par le fils de ce prince, 1771. Il se retira en Espagne, puis en France, où il mourut en 1774.

FELIX, proconsul ou gouverneur de la Judée pour les Romains vers l'an 53 de J.-C., frère de Pallas, affranchi de Claude, épousa Drusille, princesse juive, fille du vieux roi Agrippa Ier. C'est devant lui que comparut saint Paul à Césarée; il retint l'apôtre en prison pour plaire aux Juifs.

FÉLIX I (saint), pape (269-274). Sous son règne, l'Église fut troublée par l'hérésie de Paul de Samosate et persécutée par l'empereur Aurélien. Il soutint les fidèles, les encouragea à supporter les persécutions et à souffrir le martyre; il fut prêt à se dévouer lui-même, mais il mourut en prison. L'Eglise le regarde néanmoins comme un martyr. On célèbre sa fête le 30 mai.

FÉLIX II, anti-pape, d'abord archidiacre de l'église romaine, fut placé sur le Saint-Siége par l'empereur Constance pendant l'exil du pape Libère, en 355. Trois ans après, Libère étant revenu à Rome, Félix en fut chassé.

FÉLIX III, pape, né à Rome, fut élu en 483, rejeta l'édit d'union des deux églises publié par l'empereur Zénon; condamna Acace, évêque de Constantinople, et plusieurs autres hérétiques; assembla un concile à Rome en 487, et mourut en 492.

FÉLIX IV, pape, natif de Bénévent, fut élu en 526 par la faveur de Théodoric, gouverna sagement, et mourut en 530.

FÉLIX V, pape, élu par le concile de Bâle en 1440, était duc de Savoie et avait longtemps gouverné ses états sous le nom d'Amédée VIII. *Voy.* SAVOIE.

FELLAHS, nom sous lequel on désigne en Egypte les paysans ou cultivateurs.

FELLATAHS, dits aussi *Foulahs* et *Peuls*, peuple indigène de l'Afrique centrale, se trouve répandu dans toute la Nigritie occid. (Sénégambie), où il possède les états de Fouta-Toro, de Fouladou, de Bondou, de Fouta-Djalo, etc.; et dans la Nigritie centrale (Soudan), où il habite le Ouasselon, le Sangara et l'empire des Fellatahs proprement dit.

FELLATAHS (empire des), vaste état de l'Afrique, situé dans la Nigritie centrale, comprend sous sa domination les roy. ou pays de Gouber, Kobbi, Guari, Niffé, Zamfra, Zeg-Zeg, Kano, Douri, Kachena, Katagoum, Kourri-Kourri, Djacoba : capit., Sakkatou, qui a 80,000 hab. Cet état est aujourd'hui la puissance prépondérante du Soudan. Il a été fondé à la fin du siècle dernier par le prétendu prophète Othman Danfodio, qui, sorti du Gouber, soumit la plupart des états que comprend le Soudan. En 1802, Othman devint fou; il régna néanmoins jusqu'en 1816, et eut pour successeur Mohammed-Bello, son fils; celui-ci partagea d'abord avec son frère Ben-Abdallah les vastes états que laissait Othman; mais Abdallah étant mort, tout l'empire des Fellatahs a été de nouveau réuni.

FELLER (Joachim), poëte allemand, né à Zwickau en 1638, mort en 1691, débuta comme poëte à 13 ans, fut professeur de poésie à Leipsick, puis bibliothécaire de l'université de cette ville. Il était somnambule et mourut d'une chute faite dans un accès de somnambulisme. Il faisait fort bien le vers latin. On a de lui: *Flores philosophici; Cygni Cygneæ*, en l'honneur des hommes distingués qu'avait produits Zwickau (*Cygnea*), sa patrie. — Son fils, Joachim-Frédéric Feller, né en 1673, mort en 1726, fut secrétaire du duc de Weimar (1706), et publia *Monumenta inedita*, Iéna, 1714, 12 vol. in-4, généalogie de la maison de Brunswick-Lunebourg;

Otium Hanoveranum, *Miscellanea Leibnitziana*, etc.

FELLER (François-Xavier DE), jésuite, né à Bruxelles en 1735, enseigna les humanités, puis la théologie, à Liége; quitta cette ville en 1773, lors de la suppression des Jésuites, et se retira à Luxembourg où il se mit à écrire; se réfugia en Westphalie lors de l'invasion des Français (1794), et mourut à Ratisbonne en 1802. Il a publié un grand nombre d'écrits, tous empreints d'une grande partialité contre les philosophes et les Jansénistes; le plus célèbre est un *Dictionnaire historique*, publié pour la première fois en 1781, 6 vol. in-8, réimprimé plusieurs fois depuis, avec des augmentations; ce dictionnaire est en grande partie copié de celui de Chaudon. Feller a rédigé à Liége, de 1774 à 1794, un *Journal historique et littéraire*. On lui doit aussi un *Catéchisme philosophique*, 1777, 2 vol. in-8, et des *Discours sur la religion et la morale*, 1778, 2 vol., où l'on trouve du talent.

FELLETIN, ch.-l. de cant. (Creuse), à 8 kil. S. d'Aubusson ; 3,218 hab. Draps, tapisseries, teintureries, papeteries.

FELOUPS, peuple de la Sénégambie occid., sur la Caramansa, entre les embouchures de la Gambie et du San-Domingo. On évalue leur nombre à 50,000 individus répartis dans 60 à 70 bourgades.

FELSINA, ville de l'Italie ancienne. *Voy.* BONONIA.

FELSOE-BANYA, ville de Hongrie (Szathmar), à 7 kil. E. de Nagy-Banya ; 4,500 hab. Administration et tribunal des mines.

FELSŒ-FEJER-WARMEGYE, comitat de Transylvanie. *Voy.* WEISSEMBOURG (OBER-).

FELTON (Jean), Irlandais, lieutenant dans l'armée anglaise envoyée au secours de La Rochelle (1628), assassina le duc de Buckingham, au moment où la flotte allait partir d'Angleterre. Loin de se soustraire au supplice, il le brava avec fanatisme.

FELTRE, *Feltria*, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. S. O. de Bellune ; 4,500 hab. Evêché. Cathédrale, grande place. Blanchisserie de cire, filature de soie, etc.

FELTRE (duc de). *Voy.* CLARKE.

FELTRIA, ville de l'Italie septentrionale, dans la Rhétie, chez les *Medoaci*, sur le *Plavis* (auj. *Piave*).

FEMERN, île du Danemark, dans la mer Baltique, près de la côte du Holstein : 22 kil. sur 12 : 8,000 hab. Ch.-l., Burg. Bétail, céréales. Pêche et navigation actives. Fabrication de bas de laine.

FENAIGLE. *Voy.* FEINAIGLE.

FÉNELON (François DE SALIGNAC DE LAMOTHE-), né en 1651, au château de Fénélon en Querci, d'une famille noble et ancienne, fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, et prêcha avec succès dès l'âge de 15 ans. Après avoir étudié à St-Sulpice, il fut chargé par l'archevêque de Paris de l'instruction des *nouvelles catholiques*; ces fonctions lui inspirèrent le traité de l'*Éducation des filles*. Sur la recommandation de Bossuet, Louis XIV lui confia le soin d'une mission dans le Poitou : repoussant l'auxiliaire de la force, Fénélon réussit par sa douceur et son éloquence à opérer un grand nombre de conversions. A son retour, le roi le choisit, d'après le conseil de madame de Maintenon, pour être précepteur de son petit-fils, le duc de Bourgogne. Il sut enseigner à son élève toutes les vertus d'un chrétien et d'un prince, et lui inspira pour sa personne une affection qu'il conserva jusqu'à sa mort. Lorsque cette éducation fut terminée, Louis XIV le promut à l'archevêché de Cambray (1694). Né avec une âme tendre, et rempli d'un pur amour pour Dieu, Fénélon accueillit les idées mystiques de Mme Guyon : Bossuet, qui avait été jusque-là son ami, l'attaqua violemment sur ce point, et fit condamner à Rome (1699) l'*Explication des Maximes des Saints*, que l'archev. de Cambray avait publiée pour se justifier. Fénélon se soumit avec humilité et abjura publiquement ses erreurs. Vers le même temps, parut le *Télémaque*, ingénieuse fiction, où sont enseignés les devoirs d'un roi : cet ouvrage, que Fénélon n'avait pas voulu rendre public, lui avait été soustrait par un domestique infidèle. Louis XIV y vit une satire de son règne, arrêta l'impression et disgracia l'auteur. Retiré dans son diocèse, Fénélon ne s'occupa que du bonheur de son troupeau ; il prit soin lui-même de l'instruction religieuse du peuple et des enfants, et se fit universellement chérir par sa bienfaisance. Pendant le cruel hiver de 1709, il se dépouilla de tout pour nourrir l'armée française qui campait près de lui. La réputation de ses vertus attirait à Cambray nombre d'étrangers de distinction, entre autres Ramsay, qu'il convertit et qui ne le quitta plus. Il mourut en 1715, à 64 ans. Fénélon est inférieur à Bossuet pour la force et le sublime; mais aucun auteur ne l'a égalé pour l'onction et le charme du style : c'est l'écrivain qui a le mieux reproduit dans les temps modernes la noble simplicité des anciens. Comme homme et comme chrétien, personne n'a porté plus loin les vertus douces et n'a mieux su faire aimer la religion. Il avait en politique des idées fort libérales. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, mais on en a perdu plusieurs, Louis XIV ayant fait brûler, à la mort du duc de Bourgogne, plusieurs de ses écrits qui se trouvaient dans les papiers du prince. Les ouvrages principaux de Fénélon sont : l'*Éducation des filles*, 1687; les *Maximes des saints*, 1697; les *Aventures de Télémaque*, publié en 1699 sans l'aveu de l'auteur, réimprimé en 1717 par les soins de sa famille; on en a fait une foule d'éditions; il a été traduit dans toutes les langues et même mis en vers latins; *Dialogues des Morts* et *Fables*, 1712 ; *Dialogues sur l'éloquence*, avec une *Lettre à l'Académie Française*, 1718; *Examen de la conscience d'un roi* (pour le duc de Bourgogne), impr. seulement en 1734 ; *Démonstration de l'existence de Dieu*, 1713, avec une deuxième partie, 1718, souvent réimprimé, notamment en 1810 avec notes d'Aimé-Martin, et en 1834, chez Méquignon *junior* ; des *Sermons*, qui pour la plupart furent prêchés d'abondance ; des *Œuvres spirituelles*. Les œuvres de Fénélon ont été publiées par l'abbé Querbœuf aux frais du clergé de France, Paris, 1787-92, 9 vol. in-4; mais cette publication fut interrompue par la révolution : la seule édition vraiment complète est celle qui a été publiée par MM. Gosselin et Caron, d'après les manuscrits de l'auteur, 1820-24, 39 vol. in-8. Sa *Vie* a été écrite par Ramsay, et par l'abbé Querbœuf; son *Éloge* a été prononcé par La Harpe, Maury, etc. Enfin M. de Bausset a donné l'*Histoire de Fénélon*, 1808, 3 vol.: 1817, 4 vol. in-8.

FÉNÉLON (J.-B.-A. DE SALIGNAC abbé DE), né à Saint-Jean-des-Tellais en Dauphiné, 1714, était petit-neveu du précédent. Il fut aumônier de la reine Marie Leczinska, femme de Louis XV, puis se chargea de diriger un établissement charitable fondé pour améliorer le sort des *petits Savoyards* à Paris. Malgré ses vertus et sa bienfaisance il fut arrêté comme suspect, et traduit au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort. Tous les Savoyards de Paris se rendirent à la Convention pour demander la grâce de celui qu'ils appelaient leur *bon père*; leurs prières furent vaines, et il subit le supplice le 8 juillet 1794.

FENESTRANGE, *Vistringen*, ch.-l. de canton (Meurthe), à 13 kil. N. de Sarrebourg ; 1,500 hab. Bonneterie, tanneries, blanchisseries de toiles. Cette ville était jadis le ch.-l. d'un baronnie et une des archi-maréchaussées de l'Empire. La maison de Fenestrange s'étant éteinte au XVe siècle, ses domaines passèrent, les uns aux princes de Salm, les autres (après plusieurs mariages) aux princes de Croï d'Havré.

FENESTRELLE, bourg des États sardes, sur le

Clusone, à 30 kil. N. O. de Pignerol; 800 hab. Eau de menthe. Ce bourg est situé entre deux montagnes sur lesquelles on voyait jadis des forts qui ont été rasés en 1796. Le col de Fénestrelle est célèbre par le passage de l'armée française en 1516.

FENNI, peuple barbare de l'Europe ancienne. *Voy.* FINNOIS.

FENNONIA, nom de la Finlande en latin mod.

FENOUILLOT DE FALBAIRE. *Voy.* FALBAIRE.

FENTON (Elisée), poëte anglais, né à Shelton (Stafford), mort en 1730, passa la plus grande partie de sa vie auprès du comte Orrery, dont il éleva le fils, puis auprès du secrétaire d'état Craggs, et de la veuve de sir William Trumball, qui lui avait confié l'éducation de son fils. On a de lui un recueil de *Poésies*, 1717 ; une tragédie de *Mariamne*, 1723 ; la traduction des 1er, 4e, 19e et 20e livres de l'*Odyssée*, insérée dans celle de Pope ; une *Vie de Milton*, etc.

FEN-TCHEOU, ville de Chine (Chan-si), sur le Fen-Ho, ch.-l. de département, par 109° 21' long. E. et 37° 19' lat. N. Eaux minérales renommées.

FÉODALITÉ, ou RÉGIME FÉODAL (de *feodum*, fief). On nomme ainsi un état de choses né, au moyen âge, de l'envahissement et de la conquête de l'Empire romain par les Barbares, et qui consistait dans une espèce de confédération de seigneurs investis chacun d'un pouvoir souverain dans leurs propres domaines, mais inégaux en puissance, subordonnés entre eux, et ayant des devoirs et des droits réciproques. De là, une distinction entre les *seigneurs suzerains* et les *vassaux* ou *feudataires*. Le vassal était celui qui, ayant reçu à titre de récompense une propriété territoriale nommée *bénéfice* ou *fief*, se trouvait par là dans la dépendance du donateur, auquel il devait *foi et hommage*. Le suzerain était celui qui, ayant conféré le fief, avait droit à l'obéissance du vassal. Du reste, le même seigneur pouvait être suzerain pour certains fiefs (ceux qu'il avait conférés), et vassal pour d'autres (ceux qu'il avait reçus). — Le système féodal parait avoir existé en germe de temps immémorial chez les Germains ; il fut régulièrement établi en Gaule à l'époque de la conquête des Francs ; toutes les terres conquises furent alors divisées en *alleux* ou terres libres dévolues par le sort à des chefs indépendants, et en *bénéfices* ou *fiefs* (comme on les nomma plus tard), terres concédées par un chef à ses compagnons d'armes en récompense des services qu'ils lui avaient rendus à la guerre. Dans l'origine presque tous les bénéfices étaient amovibles; quelques uns étaient viagers; mais bientôt ils devinrent pour la plupart héréditaires; néanmoins il y eut longtemps à la fois des fiefs temporaires, des fiefs viagers et des fiefs perpétuels. En France, l'hérédité des fiefs fut sanctionnée en 587 par le traité d'Andelot ; elle le fut de nouveau trois siècles après par l'édit de Quierzy-sur-Oise (877), qui étendit l'hérédité aux gouvernements des provinces de l'empire carlovingien. De ce moment commence la véritable époque féodale ; les possesseurs des fiefs devenus héréditaires accrurent facilement leur puissance sous les derniers Carlovingiens, et les grands feudataires devinrent de fait indépendants. En 987, Hugues Capet consomma le triomphe de la féodalité en renversant la dynastie régnante ; mais aussi dès la même époque commence la lutte du pouvoir royal contre la féodalité. Hugues Capet et ses premiers successeurs ne sont encore vraiment rois que dans leurs propres domaines. Louis VI fut le premier qui sut rendre à la royauté le rang qui lui appartenait. L'établissement des communes, en fournissant aux rois un auxiliaire contre la puissance des vassaux; les croisades, en forçant les seigneurs d'engager à la couronne des domaines qu'ils ne purent depuis recouvrer, portèrent les premiers coups à la féodalité ; Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe-le-Bel, soit par la force des armes, soit par jugement, achat, donation, succession, réunirent nombre de fiefs au domaine royal. Leurs successeurs, devenus plus forts, attaquèrent victorieusement les priviléges des feudataires; enfin, Louis XI et Richelieu portèrent les derniers coups à la féodalité. La révolution française acheva d'en faire disparaître les dernières traces.—En Allemagne, la féodalité s'établit comme en France ; mais elle eut un autre résultat ; les empereurs furent trop faibles pour lutter contre leurs grands vassaux. De là la multiplicité des petits états indépendants que renferme encore aujourd'hui cette contrée.

FER (île de), *isla del Hierro* en espagnol, *Pluvialia* ou *Ombrios* des anciens, la plus occidentale des îles Canaries, par 20° 30' long. O., et 25° 45' lat. N., 22 kil. sur 16; 5,000 hab. Ch.-l. Valverde. Sol montueux et volcanique : orseille, fruits, bons vins, peu de grains ; forêts, pâturages. Eau-de-vie. Cette île a longtemps servi de point de départ pour compter les longitudes: une ordonnance de Louis XIII rendue en 1634 y fit passer le premier méridien de France. Ce premier méridien, adopté alors par une grande partie des états de l'Europe, n'est plus guère employé aujourd'hui que par les Allemands. Il est remplacé en France par le méridien de Paris.

FERAUD, député des Hautes-Pyrénées à la Convention, voulut dans la journée du 1er prairial (le 20 mai 1795) s'opposer à la populace qui forçait les portes de la Convention, et fut tué d'un coup de pistolet ; sa tête, coupée et mise au bout d'une pique, fut portée jusque sur le bureau du président, Boissy-d'Anglas, qui resta inébranlable sur son siége, et salua respectueusement la tête de son infortuné collègue. La Convention rendit à Féraud les honneurs funèbres.

FERDINAND, nom dérivé de l'allemand *verdienen*, mériter, a été porté par des empereurs d'Allemagne, des rois d'Espagne, de Naples, de Sicile, etc.

I. Allemagne.

FERDINAND I, empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, né à Alcala de Hénarès (Castille) en 1503, mort à Vienne en 1564, devint roi de Bohême en 1527 après la mort de Louis, dont il avait épousé la sœur; fut élu roi des Romains en 1531, et succéda comme empereur à Charles-Quint après l'abdication de ce prince en 1556. Le pape Paul IV refusa de reconnaître Ferdinand pour chef de l'Empire, sous prétexte que le consentement du Saint-Siége n'était intervenu ni à son élection ni à l'abdication de Charles-Quint. Ferdinand protesta contre cette prétention, et depuis ce temps, les empereurs ont cessé de demander la confirmation du pape. Le règne de ce prince fut paisible, et ses dernières années furent consacrées à concilier les Protestants et les Catholiques.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, petit-fils du précédent, né en 1578, fut couronné roi de Bohême en 1617, et empereur en 1619. Il eut pour compétiteur l'électeur palatin, Frédéric V, qui souleva contre lui les Protestants, et donna par là naissance à la fameuse guerre de Trente-Ans. Battu à Prague (1620), l'électeur Frédéric fut dépouillé de ses états; Christian IV, roi de Danemark, qui lui succéda comme défenseur des protestants (1625-29), fut battu à Lutter, puis à Lubeck et fit la paix ; mais les généraux de Ferdinand furent à leur tour battus par Gustave-Adolphe à Leipsick (1631) et à Lutzen (1632); cependant ayant repris l'avantage à Nordlingen (1634), l'empereur put faire avec quelques-uns de ses ennemis des accommodements avantageux. Il mourut peu après, en 1637. Ce prince eut pour généraux Maximilien de Bavière, Tilly et Wallenstein.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils du

précédent, né à Grætz en 1608, mort en 1657, fut couronné roi de Bohême en 1625, de Hongrie en 1627, et succéda à son père en 1637. Il eut à combattre à la fois les Suédois, et les Français leurs alliés, dans la guerre de Trente-Ans qui avait été commencée par son père ; mais il trouva de trop redoutables adversaires dans les généraux des deux nations, Baner et le grand Condé, et se vit forcé de signer en 1648 le traité de paix de Westphalie, qui accorda la liberté de conscience à l'Allemagne, laissa la Poméranie à la Suède, et assura à la France l'Alsace et les trois évêchés de Toul, Metz et Verdun. Ferdinand III avait fait élire de son vivant son fils Ferdinand comme roi des Romains, sous le nom de Ferdinand IV ; mais celui-ci mourut en 1654.

II. Espagne (Castille, Léon, Aragon, etc.).

FERDINAND I, dit *le Grand*, roi de Castille, dès 1033 du vivant de Sanche III, son père, roi de Navarre; s'empara des états de Bermude, roi de Léon, en 1037; rendit les rois de Tolède, de Sarragosse et de Séville ses tributaires; repoussa les Maures de la Castille, et recula les bornes de ses états jusqu'au milieu du Portugal. On lui reproche la mort de Garcias III, son frère, roi de Navarre, tué dans une bataille qu'il lui livra près de Burgos (1054), et les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus. Il mourut en 1065 après avoir partagé ses états entre ses trois fils.

FERDINAND II, roi de Léon, fils d'Alphonse VIII, succéda à ce prince en 1157, et se distingua pendant un règne d'environ 30 ans par sa prudence, sa valeur et son affabilité : il fut nommé régent de Castille, après la mort de Sanche III son frère, pendant la minorité d'Alphonse IX son neveu, et apaisa les troubles qui s'étaient élevés dans ce pays; il enleva aux Maures plusieurs places importantes, recula les limites de ses états, et mourut en 1188, au moment où il se préparait à entrer dans une croisade. C'est du règne de ce prince que date l'ordre militaire de Saint-Jacques, destiné à la défense des domaines des Chrétiens.

FERDINAND III, dit *le Saint*, petit-fils de Ferdinand II, et fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de dona Bérengère, reine de Castille, né l'an 1200, mort en 1252, monta sur le trône de Castille en 1217 après Bérengère qui abdiqua en sa faveur, et sur celui de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse, réunissant ainsi les deux couronnes de Léon et de Castille qui depuis ne furent plus séparées. Il combattit les Musulmans, les chassa de Cordoue, de Séville, de Cadix, etc. Ces victoires lui valurent l'honneur d'être placé au rang des saints par le pape Clément X en 1671. Ferdinand est regardé comme le fondateur de l'université de Salamanque.

FERDINAND IV, dit *l'Ajourné*, roi de Castille et de Léon, né à Séville en 1285, mort en 1312; succéda en 1295 à son père Sanche III. Les premières années de son règne furent très orageuses. Don Juan, son oncle, se fit proclamer roi de Léon, et Alphonse de la Cerda prit le titre de roi de Castille. Les rois de Portugal et d'Aragon s'emparèrent de plusieurs places de son royaume. Mais la reine Marie, sa mère, fit face à tout et se conduisit avec tant de sagesse, qu'elle assura la couronne à son fils. Ferdinand repoussa les Maures qui avaient envahi ses états, et leur enleva en 1309 la place de Gibraltar. Dans un accès de colère, ce prince fit jeter du haut d'un rocher deux gentilshommes; ceux-ci, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours; et en effet, dit-on, il mourut au bout de ce terme : d'où le nom d'*Ajourné*, qu'on lui a donné.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, roi de Castille, d'Aragon, de Grenade et de Sicile, né en 1452, mort en 1516, fils de Jean II, roi d'Aragon et de Sicile, épousa à 17 ans Isabelle, héritière de Castille, et régna au nom de sa femme sur cette contrée dès 1474. En 1479 il hérita des états de son père, et réunit ainsi sous ses lois presque toute l'Espagne. Il établit en 1480 le tribunal de l'inquisition, enleva en 1492 la ville de Grenade aux Maures, chassa la même année tous les Juifs, ce qui anéantit le commerce et l'industrie de l'Espagne ; accueillit dans ses états Christophe Colomb qui découvrit en son nom le Nouveau-Monde (1492); enleva en 1504 le royaume de Naples aux Français qui venaient de le conquérir, de concert avec lui. Isabelle mourut la même année, laissant la Castille à sa fille Jeanne-la-Folle, mais en donnant à Ferdinand la tutelle de ce royaume jusqu'à la majorité de son petit-fils don Carlos (depuis Charles-Quint). L'archiduc Philippe, époux de Jeanne-la-Folle, lui disputa un instant la régence ; mais il mourut en 1505, et Ferdinand fut reconnu pour tuteur par les grands de Castille. En 1512, Ferdinand réunit à ses états la Navarre espagnole, soumettant ainsi à son sceptre toutes les parties de la péninsule hispanique. Ce prince éleva l'Espagne au plus haut point de puissance, mais on lui reproche sa versatilité et sa fourberie qui lui méritèrent le surnom de *Rusé*, comme ses conquêtes sur les Maures lui valurent celui de *Catholique*. Il se joua de la bonne foi de Louis XII, et se montra tantôt son allié et tantôt son ennemi. Il fut habilement secondé dans ses entreprises par son ministre le cardinal Ximénès, et son général Gonzalve de Cordoue.

FERDINAND VI, roi d'Espagne, fils de Philippe V, né en 1713, monta sur le trône en 1746. Il ne travailla qu'au bonheur de ses sujets, réforma l'administration de la justice et des finances, ranima le commerce, établit de nouvelles manufactures, creusa des canaux et rétablit la marine. Sous le règne de ce bon roi, Lima, capitale du Pérou, fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre en 1746; Quito, dans le même pays, éprouva un semblable malheur en 1755; sept mois après, l'Espagne souffrit encore du tremblement qui renversa Lisbonne. Il mourut en 1759, universellement regretté.

FERDINAND VII, fils de Charles IV, né en 1784. En 1808, son père abdiqua en sa faveur; mais au bout d'un mois, ce prince lui reprit sa couronne pour la mettre entre les mains de Napoléon. Ferdinand fut retenu à Valençay jusqu'à la fin de 1813, époque à laquelle Napoléon fut forcé de lui rendre son trône. Devenu roi, il irrita ses peuples en refusant de tenir les engagements qu'il avait pris envers eux: il se vit en 1820 forcé par une insurrection militaire d'accepter une constitution; mais bientôt, aidé du secours de Louis XVIII, roi de France, il fit rentrer ses sujets sous le joug (1822). Il mourut en 1832 et légua par testament sa couronne à sa fille, l'infante Isabelle, sous la tutelle de Marie-Christine, sa mère, à l'exclusion de don Carlos, son frère, préparant ainsi une longue guerre civile.

FERDINAND I, dit *le Juste*, roi d'Aragon, 2[e] fils de Jean I, roi de Castille, et d'Eléonore d'Aragon, régna sur l'Aragon et la Sicile de 1409 à 1416.

FERDINAND II, dit *le Catholique*, roi d'Aragon de 1479 à 1516. *Voy.* ci-dessus FERDINAND V.

III. Naples et Sicile.

FERDINAND I, roi de Naples, de la maison d'Aragon, né en 1424, mort en 1494, succéda en 1458 à Alphonse-le-Magnanime, dont il était fils naturel. Ce prince était faux et cruel ; son peuple se souleva plusieurs fois contre lui; mais il parvint à maintenir son autorité par la terreur.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II, et petit-fils du précédent, fut couronné en 1495, après l'abdication de son père. L'inimitié que le peuple napolitain avait vouée à Ferdinand I et à Alphonse II s'étendit à Ferdinand II. Lors de l'invasion du roi de France, Charles VIII, le peuple, les troupes et la noblesse abandonnèrent Ferdinand

pour se soumettre au monarque français. Cependant, par un revirement subit d'opinion, les Napolitains ne tardèrent pas à rappeler leur souverain, et les Français durent abandonner le territoire napolitain. Ferdinand mourut en 1496, âgé de 26 ans.

FERDINAND III, roi de Sicile (1479), puis de Naples de 1504 à 1516, est le même que Ferdinand V, dit *le Catholique*. *Voy.* FERDINAND V (à la série *Espagne*).

FERDINAND IV (ou FERDINAND I, comme roi des Deux-Siciles), n'avait que huit ans quand son père don Carlos, appelé à la couronne d'Espagne sous le nom de Charles III, lui laissa le trône de Naples sous la tutelle de Tanucci, en 1759. En 1799, les Français s'emparèrent de ses états de terre ferme qu'ils érigèrent d'abord en république (*Rép. Parthénopéenne*), et que Napoléon donna ensuite à titre de royaume à Joseph, son frère, et à Murat. Ferdinand continua néanmoins à régner en Sicile; en 1814, il remonta sur le trône de Naples qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1825. Ce prince faible fut gouverné par la reine Caroline et par des favoris dont le plus célèbre est Acton. Il s'éleva en 1820 une insurrection dans le but de lui arracher une constitution, mais il la réprima avec le secours de l'Autriche.

IV. Portugal.

FERDINAND, roi de Portugal, né à Coïmbre en 1340, succéda à Pierre-le-Cruel, son père, en 1367 : soutint deux guerres malheureuses contre Henri II, roi de Castille, et contre Jean I, successeur de Henri II, et fut forcé de renoncer à ses prétentions sur quelques domaines de la Castille. Ce prince s'était aliéné le cœur de ses sujets en épousant Éléonore de Méneses, qu'il avait enlevée à don Laurent Velasquez d'Acunha; mais il sut par la sagesse de son gouvernement ramener les esprits, et mourut regretté en 1383.

FERDINAND, infant de Portugal, fils de Jean I, né à Santarem en 1402, passa en Afrique pour combattre les Maures dès l'âge de 14 ans et mit le siége devant Tanger; mais il fut fait prisonnier par les Maures et passa le reste de sa vie dans la captivité; il mourut de misère en 1443. Les malheurs de ce prince sont devenus le sujet d'un grand nombre de légendes, parmi lesquelles nous citerons la *Chronique* du P. Jérôme Ramas, Lisbonne, 1577, in-8.

V. Princes divers.

FERDINAND I, grand-duc de Toscane de 1587 à 1609 : et Ferdinand II, de 1621 à 1690, tous deux de la maison de Médicis, n'ont rien fait de remarquable.

FERDINAND III, grand-duc de Toscane, de la maison de Lorraine-Autriche, était fils du grand-duc Léopold (depuis empereur). Il monta sur le trône en 1790. Il fut forcé par les Anglais de prendre parti contre la France; vit ses états envahis dès 1796 par Bonaparte, et conquis définitivement en 1799. Il se retira à Vienne, pendant que Louis de Parme, puis Élisa Bonaparte occupaient son trône. En 1805, il accepta de Napoléon le grand-duché de Wurtzbourg et accéda à la confédération du Rhin. Il rentra dans son duché en 1814, et y régna paisiblement jusqu'en 1824.

FERDINAND DE BRUNSWICK, DE PARME, etc. *Voy.* BRUNSWICK, PARME, etc.

FERDINAND (ordre de SAINT-) et du MÉRITE, ordre institué en 1800 par Ferdinand, roi des Deux-Siciles, au moment de son rétablissement sur le trône de Naples, pour récompenser les sujets restés fidèles à sa cause. La décoration consiste en une croix d'or formée de rayons et de fleurs de lis, ayant au centre l'image de saint Ferdinand avec la légende *Fidei et Merito*. Le cordon est moiré bleu avec un liséré ponceau.

FERDINAND (ordre militaire de SAINT-), ordre créé en 1811 par les cortès d'Espagne, et que confirma Ferdinand VII lors de sa rentrée à Madrid. La marque distinctive de cet ordre est une croix d'or pommelée, émaillée de blanc, ayant au centre l'image de saint Ferdinand avec l'exergue : *El rey y la patria*. Le ruban est ponceau, avec un liséré orange.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Mansour), célèbre poète persan, né à Rizvan, près de Thous, dans le Khoraçan, l'an de J.-C. 916, mort l'an 1020. Mahmoud-le-Gaznévide le chargea d'écrire le *Châh-Nâmeh*, ou histoire des rois de Perse. Ferdoucy employa 30 années à exécuter cette immense composition, qui ne contient pas moins de 120,000 vers; mais tandis qu'il se livrait au travail dans la retraite, ses ennemis le perdirent dans l'esprit du roi et l'obligèrent par leurs calomnies à fuir sa patrie. Il se retira à Bagdad, où sa haute réputation, qui l'y avait précédé, lui mérita la protection du calife. Après quelques années d'exil, Ferdoucy fut rappelé dans sa patrie, et y termina sa carrière. Le *Châh-Nâmeh* a été publié en persan à Londres par le capitaine Turner-Macan, 1829, 4 vol. in-8; il a été traduit en anglais par Atkinson, Londres, 1831. M. Vallenbourg a donné en français une notice sur le *Châh-Nâmeh*, avec la traduction de quelques morceaux. Enfin ce grand ouvrage a été traduit en entier en français et commenté par M. Jules Mohl, 1838-1839, 2 volumes in-folio.

FÈRE (LA), ville forte de France, ch.-l. de canton (Aisne), au confluent de la Serre et de l'Oise, à 20 kil. N. de Laon: 2,651 hab. École d'artillerie, arsenal de construction, martinets, salpêtreries, scieries hydrauliques. Commerce de vins, laines, toiles.—Cette ville a soutenu un grand nombre de siéges, notamment en 1530 contre les Espagnols qui la prirent. Henri IV s'en empara également, et y construisit de nouvelles fortifications, augmentées sous Louis XIII, mais détruites sous Louis XIV en 1690. Les alliés s'en emparèrent en 1814, et la ravagèrent; mais en 1815 les Prussiens l'assiégèrent vainement.

FÈRE-CHAMPENOISE (LA), ch.-l. de cant. (Marne), à 33 kil. S. d'Épernay: 1,800 hab. Bataille sanglante et acharnée, où l'aile gauche de l'armée de Napoléon fut écrasée par les alliés après la résistance la plus héroïque, le 25 mars 1814.

FÈRE-EN-TARDENOIS (LA), ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Ourcq, à 19 kil. N. E. de Château-Thierry; 2,000 hab. Poterie, bonneterie, huiles, etc.

FEREKHABAD, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, rive gauche, à 160 kil. E. d'Agra, par 77° 7' long. E., 27° 24' lat. N. : 70,000 hab. Palais du nabab. Hôtel des monnaies. Soieries, tissus de coton. Grand commerce avec le Cachemire, etc. Lord Lake remporta en 1805, près de cette ville, une victoire sur Holkar, chef des Mahrattes. — Une autre Ferekhabad, aussi dans l'Inde anglaise (Calcutta), est à 22 kil. S. E. de Radjemal.

FERENTINUM, auj. *Ferentino*, qu'il ne faut pas confondre avec *Ferentium*, était un lieu du Latium, près d'Anagnia. La confédération latine s'y tenait. Lorsque Rome eut soumis le Latium, elle prohiba ces diètes nationales, craignant qu'elles ne facilitassent les révoltes.

FERENTINO, *Ferentinum*, ville de l'État ecclés., à 65 kil. S. E. de Rome: 6,800 hab. Évêché.

FERENTIUM, auj. *Florenza*, ville d'Italie, en Apulie, formait un petit état. Elle s'unit aux Samnites contre Rome, et fut prise par le consul Aulius Cerretanus, l'an 319 av. J.-C., puis devint colonie romaine en 118.

FERET, autrefois *Dyme*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Maritza, à 1,000 kil. S. O. d'Andrinople: 3,000 hab. Aux environs, eaux minérales et thermales.

FERETRIEN (de *ferire*, frapper), surnom donné à Jupiter par Romulus, à la suite d'un combat, comme ayant lui-même frappé l'ennemi et donné la victoire aux Romains.

FERGANAH, pays du Turkestan indépendant. *Voy.* KHOKHAN.

FERGUS, riv. d'Irlande (Clare), naît à 19 kil. N. O. d'Ennis et tombe dans le Shannon.

FERGUS (CARRICK-). *Voy.* CARRICK-FERGUS.

FERGUSON ou **FERGUSSON** (Jacques), mécanicien et astronome écossais, né en 1710 à Keith (Banffshire), fut membre de la Société royale de Londres, donna dans cette ville des leçons publiques de physique, publia des tables et des calculs astronomiques, et d'autres ouvrages qui obtinrent un grand succès. Les principaux sont les suivants : *l'Astronomie enseignée d'après les principes de Newton*, 1785, in-8; *Introduction à l'électricité*, 1769, 2e édition ; *Leçons sur divers sujets de mécanique, d'hydrostatique, d'hydraulique, de pneumatique et d'optique*, Edimbourg, 1805, avec des corrections, des additions et des notes, par David Brewster, 2 vol. in-8, et 1 vol. in-4 de planches: *Traité de perspective*, 1775; et des *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

FERGUSON (Adam), écrivain écossais, né en 1724 à Logierait, près de Perth, fut jusqu'en 1757 aumônier d'un régiment écossais. Il fut en 1759 élu professeur de philosophie naturelle à l'université d'Edimbourg, devint en 1764 professeur de philosophie morale, fut nommé en 1778 secrétaire de la commission envoyée en Amérique pour traiter avec les colonies insurgées. En 1784, il résigna ses fonctions de professeur. Puis il voyagea en Italie, et vécut depuis dans la retraite, jusqu'à sa mort arrivée vers 1816. Il débuta comme auteur en 1767 par un *Essai sur la société civile* (traduit par Bergier, 1783); publia en 1769 des *Institutions de philosophie morale* (traduites par Reverdet, Genève, 1775), qui ne sont qu'un sommaire de ses leçons, et donna un exposé plus étendu de sa doctrine dans les *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4 : mais le plus célèbre de ses ouvrages est l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1782, 3 vol. in-4, et 1799, avec des corrections importantes; traduite par Demeunier, 1784. Dans ce dernier ouvrage, il voulut imiter Gibbon ; mais s'il l'égale pour l'érudition, il lui est inférieur par le style et l'intérêt.

FERGUSSON (Robert), né à Edimbourg en 1751, mort en 1774, se distingua comme poëte. Ses poésies sont écrites les unes en anglais pur, les autres dans le dialecte écossais ; ces dernières sont les plus estimées. Le recueil de ses poésies a été imprimé à Glasgow, 1813, 2 vol. in-12, avec sa vie par D. Irving.

FERHABAD, ville d'Iran (Mazenderan), à 53 kil. N. E. de Balfrouch. On évaluait autrefois sa population à 16,000 hab., mais elle est beaucoup diminuée aujourd'hui. Riz, poisson, sel. Ruines d'un grand château, bâti par Abbas-le-Grand.

FÉRIA, ville d'Espagne (Badajoz), à 53 kil. S. E. de Badajoz ; 6,000 hab. Vieux château qui la domine.

FERICHTAH (Mohammed-Cacem-Astrabady), historien persan, natif d'Ahmednagar (Décan), florissait au commencement du XVIIe siècle. Il occupa des postes éminents à la cour du souverain du Visapour, et publia une histoire de l'Inde en 12 livres, qui s'étend de 997 à 1620; elle est connue sous le titre de *Kétabi Ferichtah témam* (livre de Férichtah complet). Ce grand ouvrage a été traduit en anglais par J. Briggs, Londres, 1829, 4 vol. in-8.

FERID-EDDIN, FÉRIDOUN. *Voy.* FÉRYD-EDDIN, FERYDOUN.

FERIES LATINES, *Feriæ latinæ*, fêtes annuelles instituées par Tarquin-le-Superbe, roi de Rome, pour consacrer l'alliance qu'il avait conclue avec tous les peuples du Latium. Elles étaient placées sous l'invocation de Jupiter *Latialis* (c'est-à-dire protecteur du Latium). La durée des Féries latines, bornée d'abord à un seul jour, fut dans la suite portée à quatre. On les célébrait sur le mont Albain (aujourd'hui *monte Calvo*). Le consul en exercice en déterminait l'époque.

FERLACH, ville du roy. d'Illyrie, à 12 kil. S. de Klagenfurth, sur la Drave ; 3,000 hab. Manufactures d'armes; tanneries.

FERMANAGH, comté d'Irlande (Ulster), entre ceux de Tyrone, Donegal, Monaghan, Cavan, Leitrim ; 45 kil. sur 26; 150,400 hab. Ch.-l., Enniskillen. Montagnes, marais, bois, lac Erne. Le N. est fertile, le reste du pays est mal cultivé. Fer, houille; toiles, eau-de-vie.

FERMAT (P. DE), un des plus grands géomètres français, né à Toulouse en 1595, mort en 1665, était conseiller au parlement de Toulouse, et cultivait les sciences comme par délassement. Il fut en correspondance avec Descartes, Pascal, Roberval, Toricelli, Huyghens, Mersenne, etc., et fit un grand nombre de découvertes dans les parties les plus élevées des mathématiques. Il partage avec Descartes la gloire d'avoir appliqué l'algèbre à la géométrie : il imagina pour la solution des problèmes une méthode, dite *de maximis et minimis*, qui doit le faire regarder comme le premier inventeur du calcul différentiel; il créa, en même temps que Pascal, le *calcul des probabilités* ; découvrit le premier en arithmétique les propriétés de plusieurs nombres; commenta et étendit Diophante; rétablit avec une admirable sagacité plusieurs ouvrages perdus d'Apollonius et d'Euclide. Il était en même temps un habile helléniste et un profond jurisconsulte. On reproche à ce savant d'avoir caché ses méthodes, dont quelques-unes ont été perdues avec lui. On a de Fermat quelques opuscules, publiés 15 ans après sa mort par son fils, Samuel de Fermat, sous le titre de *Varia opera mathematica*, Toulouse, 1679, et des remarques sur *Diophante*, dans l'édition de Bachet publiée en 1670.

FERMIERS GÉNÉRAUX. On nommait ainsi sous l'ancien régime ceux qui tenaient à ferme ou à bail les revenus publics, composés alors de la gabelle (l'impôt du sel), de l'impôt des tabacs, des octrois, etc. Ils formaient une association privilégiée, qui compta longtemps 40 membres, et qui fut ensuite portée à 60. Ils s'enrichissaient rapidement. Leur nomination dépendait du ministre des finances, et le plus souvent le ministre recevait du personnage préféré un pot-de-vin considérable. L'institution des fermiers-généraux avait donné lieu à une foule d'abus que l'Assemblée Constituante a fait disparaître.

FERMO, *Firmum*, ville de l'État ecclésiastique; ch.-l. de délégation, à 180 kil. N. E. de Rome ; 8,000 hab. Archevêché. Patrie de Lactance. — La délégation de Fermo, une des divisions de l'État ecclésiastique, est située entre celles de Macerata, de Camerino, d'Ascoli et l'Adriatique : 42 kil. sur 29 ; 90,000 hab.

FERMOSELLE, *Ocellum Durii*, ville forte d'Espagne (Zamora), à 58 kil. S. O. de Zamora ; 3,000 hab.

FERMOY, ville d'Irlande (Cork), sur le Blackwater, à 31 kil. N. E. de Cork ; 60,000 hab.

FERNAMBOUC, ville du Brésil. *Voy.* PERNAMBOUC.

FERNAND, abréviation de Ferdinand. *Voy.* FERDINAND.

FERNAND CORTEZ. *Voy.* CORTEZ.

FERNANDEZ, famille portugaise qui s'est fait un nom dans l'histoire des découvertes géographiques aux XVe et XVIe siècles. Nous citerons :

FERNANDEZ (Juan), navigateur portugais. Il fut employé dans l'expédition envoyée par l'infant don Henri, en 1446, pour l'exploration des côtes d'Afrique, et qui était dirigée par Antonio Gonzalès. Fait prisonnier par les Maures du Sahara, voisins du Rio-do-Ouro, Fernandez fut le premier voyageur européen qui pénétra dans ces terres inhospitalières. A son retour, il fit connaître les mœurs des tribus bar-

bares dans des récits qui ont été recueillis par les historiens portugais. En 1448 Fernandez, dans un second voyage, voulut pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres; mais il fut abandonné par ses compagnons, et ne reparut plus.

FERNANDEZ (Denis), navigateur portugais, qui découvrit en 1445 l'embouchure du Sénégal et le cap Vert.

FERNANDEZ (Alvaro), navigateur portugais, connu surtout par la relation du naufrage du galion le *Grand Saint-Jean*, qui eut lieu en 1552 sur les côtes de Natal, près du Monomotapa, et auquel il avait eu le bonheur d'échapper. Le récit de ce naufrage, dont le plus grand intérêt est dans la fin tragique du capitaine Manuel de Souza et de sa famille, fut publié à Lisbonne en 1554. Esmenard a fait de ce funeste événement un des plus intéressants épisodes de son poëme de *la Navigation*.

FERNANDEZ (Juan), pilote espagnol du XVIe siècle, découvrit en 1572, sur les côtes du Chili, les îles qui portent son nom, et en 1574 celles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise, au N. des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra à son retour une côte qui avait toutes les apparences d'un continent. Comme son navire était très petit et assez mal équipé, il ne put pousser plus loin ses recherches, et la mort l'empêcha de revenir; on soupçonne que cette terre était la Nouvelle-Zélande. On trouve quelques détails sur les expéditions de Fernandez dans un ouvrage espagnol de Louis Arias, intitulé : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes* (1609).

FERNANDEZ NAVARETTE (Juan), d'une autre famille que les précédents, surnommé *el Mudo* (le Muet), peintre espagnol, né à Logrono en 1526, mort à Séville en 1579, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester de bonne heure un goût très décidé pour la peinture. Il alla se former en Italie et fut élève du Titien. De retour en Espagne, il fut nommé peintre du roi Philippe II, et il travailla presque exclusivement pour l'Escurial. Le plus remarquable de ses tableaux représente *Abraham au milieu des trois anges*.

FERNANDEZ (îles de JUAN-), dans le Grand-Océan. *Voy.* JUAN-FERNANDEZ.

FERNANDO (SAN-). *Voy.* SAN-FERNANDO.

FERNANDO-DA-NORONHA, île de l'Océan Equinoxial, près de la côte du Brésil, par 34° 58' long. O., 3° 56' lat. N. Elle sert de lieu de déportation pour les criminels.

FERNANDO-PO, île d'Afrique, dans le golfe de Biafra, par 6° 20' long. E., 3° 28' lat. N. Elle fut découverte en 1471 par un Espagnol qui lui donna son nom. Elle est peu fréquentée aujourd'hui.

FERNEL (Jean), célèbre médecin, né à Clermont en Beauvaisis en 1497, mort en 1558, commença par s'adonner avec passion à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, se livra ensuite à la médecine, et acquit bientôt une telle célébrité que Henri II lui donna le titre de son premier médecin. Ses principaux ouvrages sont : *Cosmotheoria*, 1528, où il indique le moyen de mesurer avec exactitude un degré de méridien; *De naturali parte medicinæ*, Paris, 1542; *Universa medicina*, 1567, qui a eu plus de 30 éditions; *Therapeutices universalis libri septem*, 1571; *Febrium curandarum methodus generalis*, 1577. Fernel n'est pas moins remarquable par l'élégance du style que par la solidité des doctrines. Véritable éclectique, il avait recueilli et systématisé ce qu'il y avait de mieux dans ses prédécesseurs.

FERNEY ou FERNEX, dit aussi *Ferney-Voltaire*, bourg de France, ch.-l. de canton (Ain), à 9 kil. S. E. de Gex, à 7 kil. N. O. de Genève; 1,200 hab. Horlogerie, faïence, poterie. Voltaire en devint le seigneur et y résida vingt ans; d'un pauvre hameau, il fit une petite ville et y répandit l'aisance. On y voit encore son château.

FEROE (archipel de). *Voy.* FÆROÉ.

FERONIE, divinité romaine, dont le culte était originaire d'Étrurie, avait pour principale attribution la garde des frontières et des champs; elle présidait aussi aux travaux de l'agriculture et aux apparitions surnaturelles. Ses prêtres, au rapport de Strabon, avaient l'adresse de marcher nu-pieds sur des charbons ardents sans se brûler.

FERONIERE (LA BELLE). *Voy.* FERRONNIÈRE.

FERRAH, ville murée du Kaboul (Afghanistan), par 60° 6' long. E., 32° 48' lat. N. On croit que c'est l'ancienne Parra, ville importante de l'empire des Parthes. — Ferrah est le ch.-l. d'une province bornée au N. O. par le Khoraçan, au S. E. par le Kandahar, au S. par le Séistan, à l'O. par la Perse. Cette province compte 200,000 hab.

FERRAHROUD, rivière du Kaboul, sort du mont Berchek, traverse le Ferrah, entre dans le Séistan et tombe dans le lac Zerreh après 300 kil. de cours.

FERRAND (Antoine-François-Claude, comte), ministre d'état et pair de France, né en 1758, mort en 1821, avait d'abord été conseiller aux enquêtes dans le parlement de Paris, et proposa un des premiers à cette compagnie de demander à Louis XVI la convocation des états-généraux. Effrayé bientôt de la direction que prenaient les affaires, il émigra en 1790 et fit partie du conseil du prince de Condé. Il rentra en France en 1801, et partagea ses loisirs entre la culture des lettres et les travaux politiques. Ses opinions royalistes bien connues lui attirèrent quelques persécutions sous l'empire. A la restauration, il eut pendant un temps la confiance de Louis XVIII qui le nomma ministre d'état, directeur des postes, et qui même le consulta pour la rédaction de la Charte. Ses principaux ouvrages sont : *l'Esprit de l'histoire*, etc., 1802, 4 vol. in-8, souvent réimprimé; *Théorie des révolutions*, 1817, 4 vol. in-8. Il était de l'Académie Française depuis 1816.

FERRARE, *Forum Allieni* des anciens, *Ferraria* en latin moderne, *Ferrara* en italien, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. d'une légation, à 324 kil. N. de Rome, sur le canal Panfilio, etc.; 24,000 hab. Elle comptait jadis 60,000 hab. Archevêché, université; citadelle, cathédrale, château des anciens ducs, palais d'Este, villa Bevilacqua; très beau théâtre; chartreuse, hôtel-de-vile; belle place. Nombreux établissements littéraires ou d'instruction; riche bibliothèque. Industrie et commerce peu actifs. Patrie de l'Arioste, de Guarini, de Bentivoglio, des Strozzi, etc. — Ferrare fut fondée au Ve siècle, par les habitants de la ville d'Aquilée, qui venait d'être détruite par les Huns. Elle fut d'abord peu importante. Après avoir été soumise à l'empire d'Occident, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux empereurs byzantins (tant sous Justinien que sous les exarques de Ravenne), elle tomba au VIIIe siècle entre les mains des Lombards, puis fut comprise dans la donation que fit Pepin au pape Étienne II. Sous la domination papale, elle devint une seigneurie vassale de l'Église et qui comprenait à peu près l'étendue de la légation actuelle. Après avoir passé en plusieurs mains, elle devint en 1208 la possession de la maison d'Este. Les princes de cette maison en firent leur résidence et la capitale de leurs états. C'est de ce moment que date l'importance de Ferrare, qui, grâce à la protection des princes d'Este, devint bientôt un des principaux centres littéraires de l'Italie. Rétablis en 1317 par le pape dans leurs états, dont ils avaient été un moment dépouillés par les Vénitiens, les seigneurs de Ferrare se reconnurent vassaux du Saint-Siége. En 1471 la seigneurie de Ferrare fut érigée en duché, et depuis ce temps

elle resta, à quelques interruptions près, et en dépit des efforts de Jules II, à la maison d'Este qui la garda jusqu'en 1598. A cette époque, Clément VIII ayant prétendu que la ligne ducale d'Este était éteinte, s'empara du duché de Ferrare, comme suzerain de ce fief. Les Français prirent Ferrare en 1796 et en firent le ch.-l. du dép. du Bas-Pô (roy. d'Italie). L'Église recouvra Ferrare en 1814; mais les Autrichiens ont le droit d'y entretenir une garnison.—La légation de Ferrare, une des divisions de l'Etat ecclésiastique, est située au N. de celle de Ravenne, à l'E. de celle de Bologne et du duché de Modène, au S. du royaume Lombard-Vénitien, à l'O. de l'Adriatique: 70 kil. sur 60; 170,000 hab. Air malsain, surtout aux environs des marais de Comacchio; grande fertilité, mais absence totale de bois.

FERRARE (ducs de). *Voy.* ESTE (maison D').

FERRARE (Hippolyte D'ESTE, dit le cardinal DE), fils d'Alphonse Ier d'Este, duc de Ferrare, né en 1509, fut envoyé de bonne heure à la cour de François Ier à laquelle sa famille était alliée; jouit de la faveur de François Ier, de Henri II et de ses fils; fut nommé cardinal en 1539, obtint successivement les archevêchés de Milan, de Lyon, de Narbonne; gouverna pendant deux ans le duché de Parme pour la France, 1552-54; assista au colloque de Poissy, 1562, et mourut à Rome en 1572. Il protégea Paul Manuce, Muret et d'Ossat.

FERRARI, nom commun à un grand nombre de savants et de littérateurs italiens; les principaux sont: Louis Ferrari, habile mathématicien, né à Bologne en 1522, mort en 1566; il était disciple de Cardan et inventa une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4e degré; il enseigna les mathématiques à Milan et à Bologne; — Philippe Ferrari, religieux servite, né vers 1570 à Orvillo (près d'Alexandrie), mort en 1626; on lui doit un *Lexicon geographicum* (Milan, 1627), qui a servi de base au *Dictionnaire* de Baudrand; — Gui Ferrari, jésuite, né à Novare en 1717, mort en 1791; on lui doit plusieurs ouvrages historiques estimés, entre autres: *De rebus gestis Eugenii principis bello Pannonico*, Rome, 1747; — *bello Italico*, Milan, 1752; —*bello Belgico*, Zutphen, 1773.

FERRATUS MONS, auj. *Jurjura*, chaîne de montagnes d'Afrique au N. O., dans la Mauritanie Césarienne, est peut-être l'*Atlas* des poëtes. *Voy.* ATLAS.

FERREIRA, *Rarapia*, ville de Portugal (Alentéjo), à 24 kil. O. de Béja. Château-fort. Elle a donné son nom aux marquis de Ferreira, de la maison de Cadaval. *Voy.* CADAVAL.

FERREIRA (Antonio), poëte portugais, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, occupait une place de juge. Il réussit dans l'élégie, l'épître, l'ode, la comédie, la tragédie; sa meilleure pièce est *Inès de Castro*, une des premières tragédies régulières qu'aient produites les temps modernes. On a réuni ses poésies à Lisbonne, 1598, et ses comédies ont paru avec celles de Sà de Miranda, 1621. Il fut de son temps le chef d'une école classique, et mérita d'être surnommé *l'Horace portugais*.

FERRÉOL (saint), évêque d'Uzès, 553-581, est fêté le 18 septembre. — Un autre saint Ferréol (*Ferreolus*) subit le martyre à Vienne en Dauphiné au IVe siècle. On le fête le même jour que le précédent. — Martyr au IIIe siècle. *Voy.* FARGEAU.

FERRERAS (Jean DE), historien espagnol, né à Labaniza (Astorga) en 1652, mort à Madrid en 1735, occupait une cure de village, quand le cardinal de Porto-Carrero, instruit de son mérite, l'appela à Madrid. Il jouit de la faveur de Philippe V, qui le nomma son bibliothécaire et l'éleva à des charges importantes; par un excès de modestie, il refusa les plus hautes dignités de l'Église. Ferreras a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la théologie et la politique; le plus célèbre est l'*Histoire d'Espagne* (jusqu'en 1589), Madrid, 1720-27, 16 vol. in-4, traduit en français par Vaquette d'Hermilly, 1751. Cette histoire est moins remarquable par le style que par l'esprit de critique et par l'exactitude.

FERRET, dit *le Grand Ferret* à cause de sa grande taille, né vers le milieu du XIVe siècle au village de Rivecour près de Verberie, était d'une force prodigieuse. Il se signala d'abord dans la faction des *Jacquiers*, mais il servit ensuite le dauphin (Charles V). Les Anglais ayant surpris le château de Longueil, le grand Ferret, armé d'une hache et suivi de quelques domestiques, se précipite sur eux, tue de sa main 45 ennemis, culbute le reste et délivre la place; une nouvelle troupe se présente, elle est encore taillée en pièces par ce héros. Accablé de fatigue après deux jours de combat, Ferret était sur le point de succomber à une fièvre brûlante, lorsqu'il apprit que douze Anglais s'avançaient pour lui arracher la vie: il s'élance de son lit, saisit sa hache, tue cinq ennemis et force les sept autres à chercher leur salut dans la fuite. Épuisé par ce dernier effort, il mourut peu de jours après.

FERRETTE, *Pfirt* en allemand, petite ville de France, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 22 kil. S. O. de Huningue.—Tout près est Vieux-Ferrette, jadis ch.-l. du comté de Ferrette.

FERRETTE (comté de), petit comté formé lors du démembrement du comté de Montbéliard au XIIe siècle, comprit d'abord les seigneuries de Ferrette, de Thann, d'Altkirch; puis celles de Belfort, de Delle, et de Rougemont. Frédéric I, son premier comte, le posséda dès 1104, mais n'en prit le titre qu'en 1125. En 1275 le comté de Ferrette devint vassal de l'église de Bâle. Jeanne, fille d'Ulric II, le porta au XIVe siècle dans la maison d'Autriche par son mariage avec Albert, 4e fils de l'empereur Albert, et le comté fut incorporé au landgraviat de Haute-Alsace. En 1469, l'archiduc Sigismond l'engagea, comme toutes ses possessions en Alsace, au duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, qui le fit administrer par le sire de Hagenbach (*Voy.* ce nom). Mais la tyrannie de ce dernier ayant fait éclater une révolte à Brisach (1474), le comté de Ferrette revint à la maison d'Autriche; il fut compris comme les possessions autrichiennes dans le lot de Ferdinand, par le partage de 1522 entre ce prince et son frère Charles-Quint. Par le traité de Westphalie (1648), en cédant le Sundgau, la France devait recevoir en échange le comté de Ferrette; mais il y eut contestation, et le comté ne fut définitivement réuni à la couronne qu'en 1660. — Le bailliage de Ferrette appartenait à la famille de Mazarin.

FERRIER (saint VINCENT). *Voy.* VINCENT.

FERRIÈRE, ville du dép. de l'Allier, à 2 kil. S. E. de Cossé; 2,500 hab.

FERRIÈRE (Claude DE), docteur en droit de l'université de Paris, né dans cette ville en 1639, mort en 1715, professa la jurisprudence et se fit la réputation d'habile jurisconsulte. Il a laissé une traduction des *Institutes de Justinien* avec des analyses du *Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, Paris, 1677, 6 vol. in-4; des *Commentaires sur la coutume de Paris*, 2 vol. in-12; *Introduction à la Pratique; la Science parfaite du notaire*, 1684, in-4, etc.

FERRIÈRE (Claude-Joseph DE), fils du précédent, doyen des professeurs en droit de Paris, travailla à perfectionner les ouvrages de son père, refondit l'*Introduction à la pratique*, et en fit un *Dictionnaire de Droit*, Paris, 1740, 2 vol. in-4; augmenta *la Science parfaite du notaire*, Paris, 1761, qui a été plusieurs fois publiée depuis.

FERRIÈRES, *Aquæ Segestæ*, ch.-l. de cant. (Loiret), à 11 kil. N. de Montargis; 1,600 hab. Tanneries; ancienne abbaye.

FERRIÈRES (Charles-Elie, marquis de), membre

de l'Assemblée constituante, né à Poitiers en 1741, mort le 30 juillet 1804 au château de Marsay près de Mirebeau, a laissé, outre plusieurs ouvrages littéraires, des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution de* 1789, an VII, 3 vol. in-8, réimprimés dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*, publiés chez les frères Baudouin, Paris, 1821, 2 vol. in-8 · un 3e vol. jusqu'alors inédit fut publié la même année par MM. Berville et Barrière. Cet ouvrage est remarquable par l'impartialité avec laquelle il a été écrit.

FERROL (LE), ville d'Espagne (Santiago), dans l'anc. Galice, à 20 kil. N. E. de La Corogne, sur la baie du Ferrol, par 10° 35' long. O., 43° 29' lat. N.; 10,000 hab. Place forte : port superbe ; forts, caserne, arsenal, chantier de construction, corderie, laminoir: toiles à voiles, etc. Cette ville n'était qu'un petit bourg avant 1752. Les Anglais essayèrent vainement de s'en emparer en 1799.

FERRONNIÈRE (LA BELLE), une des maîtresses de François I, était une bourgeoise de Paris et reçut, à ce qu'on croit, son nom de la profession de son mari qui aurait été ferronnier ou marchand de fer: selon d'autres, elle aurait été la femme d'un nommé Féron, avocat célèbre alors. Cet homme, pour punir l'infidélité de sa femme, s'exposa volontairement à une maladie honteuse qu'il lui communiqua, et dont le roi fut bientôt atteint. La belle Ferronnière en mourut et François I n'en guérit jamais. —Cette femme a donné son nom à une sorte de parure de femme consistant en une étroite bandelette qui entoure la tête et qui ferme sur le front avec un camée ou une pierre précieuse.

FERRY (Nicolas), nain célèbre. *Voy.* BÉBÉ.

FERRY DE SAINT-CONSTANT (J.-L.), littérateur, né en 1755 à Fano, dans les États romains, mort en 1830, vint de bonne heure en France, fut avant 1789 secrétaire de l'ambassadeur français en Hollande, devint en 1807 proviseur du collége d'Angers, et fut envoyé à Rome en 1811, pour y organiser l'instruction publique et y fonder un lycée. En 1814, il se retira à Fano, sa patrie. On a de lui : *De l'éloquence et des orateurs anciens et modernes*, Paris, 1789 et 1805; *les Rudiments de la traduction*, 1808 et 1811, 2 vol. in-12.

FERSEN (AXEL, comte de), feld-maréchal suédois, d'une famille illustre de Livonie, se distingua dans les diètes de la Suède par son éloquence et son désintéressement, et fut trois fois élu président du corps de la noblesse. Il se montra toujours opposé au parti de la cour: en 1756, il fit condamner à mort le comte de Brahé, ainsi que plusieurs autres seigneurs qui voulaient faire une révolution en faveur du roi. Il perdit toute influence après l'avénement de Gustave III. — Son fils, nommé aussi Axel de Fersen, jouit de la faveur du roi de Suède Charles XIII, qui le nomma chancelier de l'université d'Upsal; mais il périt en 1810, à Stockholm, assailli par le peuple, dans les troubles qui eurent lieu au convoi du prince royal d'Augustenbourg.

FERTÉ (LA), du latin *firmitas*, forteresse, maison forte: non commun à une foule de villes, de bourgs ou autres lieux de France. Les principaux sont :

FERTÉ-ALEPS (LA), OU LA FERTÉ-ALAIS, *Firmitas Balduini*, puis *Firmitas Adelaïdis*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 15 kil. N. E. d'Étampes; 800 hab. Filatures de coton, carrières de grès.

FERTÉ-BERNARD (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), sur l'Huisne, à 27 kil. S. E. de Mamers; 2,604 hab. Église paroissiale du XIVe au XVe siècle ; bibliothèque publique. Grande industrie (grosses toiles, calicots, étamines, etc.); commerce. Patrie du poëte Rob. Garnier et de l'archevêque de Tolède Glapion.

FERTÉ-FRESNEL (LA), ch.-l. de cant. (Orne), à 12 kil. N. E. de L'Aigle ; 300 hab.

FERTÉ-GAUCHER (LA), ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 15 kil. S. E. de Coulommiers; 1,000 hab. Tanneries, mégisseries ; commerce de grains. Il s'y livra en 1814 un combat entre les Français et les alliés.

FERTÉ-IMBAULT (LA), bourg du dép. de Loir-et-Cher, à 19 kil. de Romorantin: 1,100 hab.

FERTÉ-MACÉ (LA), ch.-l. de cant. (Orne), à 69 kil. E. de Domfront ; 4,744 hab. Grande industrie : toiles de coton, rubans de fil, ouvrages de buis, teintureries, distilleries d'eau-de-vie, calandres.

FERTÉ-MILON (LA), ville du dép. de l'Aisne, sur l'Ourcq, à 25 kil. N. O. de Château-Thierry; 2,000 hab. Beau château ; commerce. Patrie de J. Racine.

FERTÉ-SAINT-AUBIN (LA), jadis LA FERTÉ-NABERT, *Firmitas Naberti*, ch.-l. de cant. (Loiret), sur le Cosson, à 19 kil. S. d'Orléans ; 1,600 hab.

FERTÉ-SENNETERRE OU SÉNECTÈRE (LA), ville du dép. de Puy-de-Dôme. *Voy.* SAINT-NECTAIRE.

FERTÉ-SOUS-JOUARRE (LA), ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne ; 3,907 hab. Cardes façon anglaise ; filatures de laine peignée à la mécanique. Commerce (blé, bois, charbon). Aux environs, château de la Barre, flanqué de tourelles.

FERTÉ-SUR-AMANCE (LA), ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 10 kil. de Fay-Billot; 500 hab.

FERTÉ-SUR-AUBE (LA), *Firmitas ad Albulam*, ville du dép. de la H.-Marne, à 7 kil. S. de Clairvaux: 1,000 hab. Forges; commerce de bois. Combat entre les Français et les alliés.

FERTÉ-SUR-GROSNE (LA), ville du dép. de Saône-et-Loire, à 11 kil. S. de Châlons; 500 hab. Abbaye célèbre, une des quatre dites *filles de Citeaux*. *Voy.* CÎTEAUX.

FERTÉ-VIDAME (LA), ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 36 kil. S. O. de Dreux ; 1,000 hab.

FERTÉ (H. DE SENNETERRE OU SAINT-NECTAIRE, duc de LA), maréchal de France, né à Paris en 1600, mort en 1681, reçut le bâton de maréchal en 1651, après s'être distingué au siége de La Rochelle (1628), aux batailles d'Avesnes, de Rocroy, de St-Nicolas, où il défit le comte de Ligneville (1650). Fait prisonnier à Valenciennes en 1655, il fut racheté par le roi, prit Montmédy (1657), Gravelines (1658), et ne se reposa qu'à la paix des Pyrénées (1659).

FERTÉ-IMBAULT (Jacques D'ÉTAMPES, marquis de LA), maréchal de France, né en 1590, mort en 1668, se distingua au combat des Ponts-de-Cé, en 1620, aux siéges de St-Jean-d'Angély, de Montauban (1621), et surtout au combat de Veillane (1630), où avec sa seule compagnie il chargea et tailla en pièces 3,000 ennemis; servit dans les campagnes de Flandre, 1646-48, et fut fait maréchal en 1651. Il avait été quelque temps ambassadeur en Angleterre et rendit de grands services à son pays pendant son séjour à Londres.

FERTÉ-IMBAULT (la marquise de LA), fille de la célèbre madame Geoffrin, se distingua comme sa mère par son esprit, mais fut aussi opposée aux philosophes que sa mère leur avait été dévouée. Elle avait épousé en 1733 le petit-fils du maréchal de La Ferté: elle resta veuve à 21 ans. Elle fut chargée, sous madame de Marsan, gouvernante en titre, d'une partie de l'éducation de mesdames Clotilde et Élisabeth, sœurs de Louis XVI.

FÉRUSSAC (François D'AUDEBARD, baron de), né au Chartron (Tarn-et-Garonne) en 1786, mort en 1836, lieutenant-colonel d'état-major, s'est rendu célèbre par ses travaux sur la géologie et sur les mollusques. Il compléta et publia un grand ouvrage auquel son père (J.-B.-Louis de Férussac, officier d'artillerie et géologue distingué) avait déjà consacré trente années : *Histoire naturelle des Mollusques*, Paris, 1819-32, 4 vol. in-4. Il fut le fondateur et le directeur du *Bulletin universel des sciences*

et de l'industrie, journal périodique publié de 1823 à 1831, qui obtint du succès et qui contribua à répandre le goût des sciences. Férussac fut quelque temps député de son département après 1830.

FERYD-EDDIN-ATTHAR, poëte persan, né vers 1226, dans le Khoraçan, quitta un commerce lucratif pour embrasser l'état de derviche; se livra aux exercices de la piété la plus exaltée, et fut massacré vers 1280 par les Mogols qui avaient envahi son pays. On a de lui plusieurs poëmes moraux et mystiques dont le plus célèbre est le *Pend-Nâmeh* (Livre des Conseils), trad. par M. de Sacy, 1819, in-8.

FERYDOUN, roi fabuleux de la Perse, fils ou petit-fils de Djemchid, délivra les peuples iraniens du joug de l'usurpateur Zohak, et gouverna avec sagesse. Le *Zend-Avesta* lui donne un règne de 500 ans. Ses successeurs furent les derniers Pischdadiens. On a longtemps cru voir dans Férydoun l'Arbacès des Grecs: depuis, quelques savants ont combattu cette opinion.

FESA ou PASA, *Pasargadæ*, ville d'Iran (Fars), à 136 kil. S. E. de Chiraz, dans un défilé. Tissus de soie, de coton, de laine. Culture et commerce de tabac.

FESCENNINS (vers), chants satiriques et licencieux en usage à Rome, tiraient leur nom de Fescennia, petite ville d'Étrurie (au N. de Falérics), d'où ils avaient été importés à Rome. Les vers fescennins ont donné naissance aux pièces appelées chez les Romains *exodes* et *atellanes*.

FESCH (Joseph), cardinal, archevêque de Lyon, né à Ajaccio en 1763, mort en 1839, était oncle maternel de Napoléon. Il fut nommé archevêque de Lyon en 1802, cardinal en 1803, puis envoyé comme ambassadeur à la cour de Rome. En 1805, il fut élevé aux dignités de grand-aumônier de l'Empire, de comte et de sénateur. Il refusa l'archevêché de Paris et ne craignit pas, dans le concile tenu à Paris en 1810, de s'opposer aux volontés de Napoléon à l'égard de Pie VII. Tombé en disgrâce, il se retira dans son diocèse où il resta jusqu'en 1814. Après l'abdication de l'empereur, il alla vivre à Rome où il passa ses derniers jours dans l'étude des lettres et des arts, sans vouloir jamais consentir à se démettre de l'archevêché de Lyon, qui resta vacant pendant 24 années.

FESTUS (Sext.-Pomp.), écrivain latin, qui vivait vers la fin du IIIe siècle ou au commencement du IVe siècle de J.-C., abrégea le traité *De Verborum significatione* de Verrius Flaccus, et fut lui-même abrégé par Paul Diacre. Il ne reste que des fragments de Festus; ils ont été publiés par Ant.-Augustin, Venise, 1559; par Fulvius Ursinus, Rome, 1581; par Dacier, Paris, 1681, *ad usum delphini*; l'édition la plus récente et la plus complète est celle de M. Egger, 1 vol. in-18, Paris, 1839.

FESULES, *Fæsulæ*, auj. *Ficsole*, ville de l'Étrurie septent., près de l'Apennin, devint colonie romaine sous Sylla, et fut en 63 le centre des tentatives de Mallius en faveur de Catilina.

FÊTE-DIEU, ou FÊTE DU SAINT-SACREMENT, *festum Corporis Christi*, fête religieuse qui a pour but de rendre un culte à Jésus-Christ en honorant le sacrifice de l'eucharistie, est célébrée le jeudi qui suit la Trinité. Cette fête fut instituée le 8 septembre 1264 par le pape Urbain IV, qui fit à cet effet composer des prières par saint Thomas d'Aquin. Ce ne fut néanmoins qu'en 1311 que la bulle d'Urbain IV fut confirmée au concile de Vienne sous Clément V et que la célébration de la Fête-Dieu devint générale. Cette fête était autrefois accompagnée de processions publiques où l'hostie sainte était portée en grande pompe à travers les rues; mais depuis les événements de 1830 ces processions ont été supprimées.

FÊTES. Pour les anciens : *Voy.* MÉGALÉSIES, PANATHÉNÉES, BACCHANALES, LUPERCALES SATURNALES, etc., etc. Pour les modernes : *Voy.* PAQUES, ASCENSION, ASSOMPTION, FÊTE-DIEU, NOEL, FOUS (fête des), etc.

FÊTES FÊTÉES ou *fêtes chômées*, dites aussi *fêtes carillonnées*, fêtes obligatoires, pendant lesquelles il était défendu de travailler ou d'ouvrir boutique. Avant 1789, on comptait, avec les dimanches, 82 fêtes chômées; le concordat de 1802 ne conserva en dehors des dimanches que quatre fêtes d'obligation : l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint et Noël.

FÊTES MOBILES. L'Église chrétienne distingue parmi les fêtes annuelles des fêtes *mobiles* et des fêtes *non mobiles*. Parmi les fêtes mobiles se trouvent *Pâques*, l'*Ascension*, la *Pentecôte*, la *Trinité*, la *Fête-Dieu*. C'est le jour auquel on célèbre la fête de Pâques qui décide de toutes les autres (*Voy.* PAQUES). Les fêtes non mobiles reviennent tous les ans au même jour du mois; telles sont : la Circoncision (1er janvier), l'Épiphanie (6 janvier), l'Assomption (15 août), la Toussaint (1er novembre), Noël (25 décembre).

FETH-ALI-SCHAH ou BABAKHAN, roi de Perse, 2e prince de la dynastie turcomane des Kadjars, né en 1762, mort en 1834, fut d'abord gouverneur du Farsistan pour son oncle Aga-Mohammed, et monta sur le trône de Perse en 1797 après la mort de ce dernier. Après avoir triomphé de plusieurs compétiteurs, il tourna ses armes contre la Géorgie (1803), mais ne put soumettre le prince George qui avait appelé les Russes à son secours. En 1805, il fit alliance avec Napoléon contre la Russie; mais après la paix de Tilsitt, il abandonna cette alliance pour celle de l'Angleterre. En 1813, il conclut à Gulistan un traité de paix avec les Russes, en abandonnant ses prétentions sur la Géorgie. La même année, Feth-Ali enleva au roi de Kaboul la province d'Hérat; mais la mésintelligence qui éclata entre ses fils Abbas-Mirza et Mohammed-Ali l'empêcha de la conserver. En 1821, il déclara la guerre à la Porte et obtint pour la Perse un traité avantageux (1823). Après la mort de l'empereur Alexandre, Feth-Ali conçut le projet de reconquérir sur les Russes les places qu'il avait perdues. D'abord vainqueur, il fut ensuite défait en plusieurs rencontres par le général russe Paskevitch et signa en 1828 une paix onéreuse : l'Araxe devint alors la frontière entre la Russie et la Perse. Feth-Ali mourut cinq ans après, laissant le trône à son petit-fils Mohammed-Mirza, fils d'Abbas-Mirza, qui était mort peu de temps avant lui.

FETICHISME, adoration des fétiches, religion ainsi appelée du nom donné par les nègres d'Afrique à leurs idoles (*fetisso*); c'est la religion des peuples les moins civilisés. Elle s'étend depuis les hordes sauvages du continent austral jusqu'aux peuples moins barbares du centre de l'Asie et de l'Afrique ainsi que de l'Amérique septentrionale. C'est dans les éléments, surtout le feu, c'est dans les arbres, les fleuves, et parmi ces êtres invisibles, ces génies bienfaisants ou malfaisants, créés par la superstition et la crainte, que tous ces peuples ont été chercher leurs fétiches. Tels sont les *grisgris* de l'Afrique centrale, les *manitous* et les *ockis* de l'Amérique, les *burkhans* de la Sibérie. Des sacrifices humains, des actes atroces, distinguent la plupart de ces religions barbares. Les prêtres de ces idoles sont appelés *griots* en Afrique, *jongleurs* en Amérique, *chamanes* dans l'Asie centrale.

FEU (culte du). Le feu a été l'objet de l'adoration d'un grand nombre de peuples. Chez les anciens, les Perses regardaient le culte du feu comme la partie fondamentale de leur religion, et les cérémonies de ce culte sont retracées avec détail dans le *Zend-Avesta*. Les Perses saluaient tous les matins le soleil levant, symbole du feu le plus pur: ils regardaient le feu comme le protecteur des états, et con-

servaient dans des sanctuaires particuliers le feu sacré qui ne devait s'éteindre jamais. Behram, fils d'Ormuzd et l'un des 28 Izeds, était le génie du feu. Chez les Perses actuels, les Guèbres, qui habitent dans le Kerman et le Guzzerat, ont conservé encore auj. toutes les cérémonies des anciens Perses à l'égard du feu. Le *pur asbeston* des Grecs qui brûlait sans cesse à Athènes et à Delphes, le feu qu'entretenaient à Rome les prêtresses de Vesta (*Estia* ou *Festia* des Grecs), le culte de Vulcain (*Hèphestios*), rappellent encore la déification du feu, commune du reste à tous les peuples de race pélasgique. On en retrouve également des traces dans la religion des Péruviens et dans le fétichisme.

FEU (TERRE DE), *Terra-do-Fogo* en portugais, ou *archipel de Magellan*, à la pointe S. de l'Amérique mérid., se compose d'une infinité d'îles et d'écueils situés par 52° 30'-55° 59' lat. S. et 67° 10' long. O. C'est un pays effroyable, hérissé de montagnes volcaniques et couvert de neiges éternelles. Les naturels de ces îles sont dans un état de misère et d'abrutissement profond. Ils se nourrissent de poisson, surtout de la chair des phoques et des loutres qu'ils prennent sur les côtes. L'île principale ou *Terre-de-Feu* proprement dite (*King Charles Southland* des Anglais), située à l'E. des autres, est remarquable par son étendue: on y remarque le mont Sarmiento et un volcan qui lui a valu son nom. Ensuite viennent les îles Occidentales (ou *South-Desolation*), Clarence, des Etats, et Horn (que termine au S. le cap Horn, la pointe la plus mérid. de l'Amérique). La Terre de Feu est séparée du continent par le détroit de Magellan dont la navigation est très périlleuse. — Cet archipel fut aperçu pour la première fois en 1520 par le navigateur portugais Magellan; Cook en 1768, et peu après sir Banks et Solander le visitèrent. Les capitaines Weddel et King l'ont récemment exploré. Les Anglais y ont formé un établissement.

FEU (île de), une des îles du Cap-Vert. *Voy.* FOGO.

FEUDATAIRE. *Voy.* FÉODALITÉ et FIEF.

FEUILLADE, village du dép. de la Charente, à 25 kil. S. E. d'Angoulême; 800 hab. Mines de fer.

FEUILLADE (Franç. D'AUBUSSON, vicomte de LA), maréchal de France, issu de la famille du grand-maître d'Aubusson, fut un des plus zélés serviteurs de Louis XIV. Il fit avec distinction la campagne de Flandre (1651-54); alla, après la paix des Pyrénées, servir sous Montécuculli contre les Turcs; accompagna Louis XIV en 1674 dans la conquête de la Franche-Comté; prit Salins (1674), et emporta, l'épée à la main, le fort St-Etienne qui défendait Besançon. Il fut fait maréchal en 1675, gouverneur du Dauphiné en 1681, et mourut en 1691. Courtisan flatteur, il avait fait ériger à ses frais en 1686 sur la place des Victoires une magnifique statue de Louis XIV couronné par la victoire, et tenant à ses pieds quatre esclaves enchaînés représentant autant de nations vaincues; cette statue a depuis été détruite.— Son fils, Louis de La Feuillade, fut aussi maréchal (1724), mais il était loin d'égaler son mérite. Il se laissa battre en Savoie par le prince Eugène.

FEUILLANTS, *Folietani*, ordre religieux de la règle de Cîteaux, fut institué en 1577 par Jean de La Barrière à l'abbaye de Feuillant près de Toulouse. Ils devaient avoir la tête et les pieds nus, dormir sur des planches, manger à genoux et boire dans des crânes humains; mais l'austérité de cette règle fut bientôt adoucie. Les Feuillants prirent une grande part aux troubles de la Ligue, surtout un Bernard de Montgaillard, dit *le Petit Feuillant*, qui se signala par la véhémence de ses sermons. En 1630, Urbain VIII sépara les Feuillants d'Italie, sous le nom de *Réformés de Saint-Bernard*, des Feuillants de France qui, en 1789, comptaient 24 maisons. — *Feuillantines*, religieuses qui suivaient la réforme des Feuillants et dont le premier couvent fut établi en 1590 à Montesquiou près de Toulouse. En 1622, Anne d'Autriche fonda une maison de Feuillantines au faubourg St-Jacques à Paris.

FEUILLANTS (club des), société formée de la scission de la partie modérée du club des Jacobins qui s'appela d'abord *Société de* 1789, tint ses premières séances au Palais-Royal, et prit le nom de Feuillants quand elle vint s'établir au couvent des Feuillants près des Tuileries. On comptait parmi les principaux membres de ce club Lafayette, Bailly, Duport, les frères Lameth. Leurs adversaires leur avaient donné le nom de club monarchique. Il ne fut plus question de ce club après le 10 août.

FEUILLÉE (Louis), minime, de l'Académie des Sciences, né à Mane, près de Forcalquier, en 1660, mort en 1732, voyagea par ordre du roi dans les différentes parties du monde, visita en 1709 et 1710 le Pérou et le Chili, et détermina avec exactitude la position des côtes de ce pays. Il a laissé: *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, Paris, 1714 et 1725, 3 vol. in-4; *Voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien: *Histoire des plantes médicinales du Pérou et du Chili*, etc.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, né en 1622, mort en 1693, se fit un nom par ses prédications et son esprit de prosélytisme, et fit plusieurs conversions remarquables, entre autres celle de M. de Chanteau; il a écrit l'histoire de cette conversion, 1712, in-12. Il a laissé une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre*.

FEUQUIÈRES, village du dép. de l'Oise, à 7 kil. O. de Grandvilliers; 1,300 hab. Étoffes de laine, bonneterie. Commerce de grains et bestiaux.

FEUQUIÈRES (Manassès DE PAS, marquis de), lieutenant-général sous Louis XIII, né à Saumur en 1590, contribua puissamment à la prise de La Rochelle, fut chargé en 1633 d'une mission en Allemagne pendant la guerre de Trente-Ans, et fit en 1639 le siége de Thionville; il y fut blessé et pris, et mourut quelques mois après. Il a laissé des mémoires sur ses négociations en Allemagne, publiés en 1753, 3 vol. in-12.

FEUQUIÈRES (Antoine DE PAS, marquis de), petit-fils du précédent, né en 1648, mort en 1711, se signala sous Louis XIV par une bravoure extraordinaire; servit sous Luxembourg, Turenne et Catinat, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Nerwinde (1693), où il commandait avec le titre de lieutenant-général. Disgracié pour avoir parlé trop librement, il occupa ses loisirs à écrire des *Mémoires sur la guerre*, qui sont très estimés; ils ont été publiés par son neveu en 1770, 4 vol. in-4.

FEURS, *Forum Segusianorum*, ch.-l. de cant. (Loire), sur la Loire, rive droite, à 19 kil. N. E. de Montbrison; 2,600 hab. Restes de construction romaine (digues qui resserrent la Loire, etc.). —Feurs a été la capitale du Forez jusqu'en 1441. Les Calvinistes la prirent en 1562. C'est de cette époque que date sa décadence.

FEVE, riv. des États-Unis (Arkansas), naît à 310 kil. S. O. de Cadron, et grossit l'Arkansas, après 350 kil. de cours.

FEVEDA, île de l'Amérique du Nord, sur la côte N. O., entre le continent et l'île Quadra-et-Vancouver; 58 kil. sur 5. Elle fut découverte en 1791 par des Espagnols.

FEVERSHAM, ville d'Angleterre. *Voy.* FAVERSHAM.

FEYJOO (Benoît-Jérôme), écrivain espagnol, né à Compostelle en 1701, mort en 1764, abbé du monastère Saint-Vincent à Oviédo, avait de bonne heure renoncé au monde pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de l'histoire, des belles-lettres. Il fit paraître en 1726 son *Théâtre critique universel*, espèce de revue satirique des opinions, des hommes et des principales professions de la vie,

qui eut un succès prodigieux : cet ouvrage, successivement augmenté, a été traduit en français par d'Hermilly, Paris, 1742-1746, 4 vol. in-12. On a encore du même auteur des *Lettres curieuses et instructives*, Madrid, 1748, 8 vol. in-8. La meilleure édition des œuvres de Feyjoo est celle qu'a donnée Campomanès avec une *Vie* de l'auteur, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEYZ-ABAD, ville de l'Inde tributaire des Anglais (Aoude), sur la rive droite de la Gograh, par 26° 47' lat. N., 79° 43' long. E. Ville grande et peuplée, mais en partie ruinée. Elle fut au XVIIIᵉ siècle la résidence des nababs d'Aoude, qui l'ont abandonnée pour Lacknau en 1775.

FEZ, ville de l'empire de Maroc, ch.-l. de la prov., et jadis du roy. de Fez, à 375 kil. N. E. de Maroc, par 7° 18' long. O., 34° 6' lat. N.; 80,000 hab. (bien qu'ordinairement on ne lui en donne que 20,000). C'est la ville la plus importante de l'empire, et la plus belle de la Barbarie ; mais elle n'a pas de beaux monuments. On y fabrique des couvertures de laine, des armes blanches et à feu, du maroquin, de la poudre à canon, etc. Son commerce est actif.. Elle a eu des écoles renommées parmi les Mahométans ; elle possède une bibliothèque considérable pour le pays. Elle fut fondée en 808 par Edris II.

FEZ (roy. de), au N. E. du Maroc proprement dit, au N. O. du roy. de Tafilet, a pour bornes au N. la Méditerranée, à l'O. l'Atlantique. Il a 520 kil. sur 450. Ch.-l., Fez. Autres villes princip., Meksanah (Méquinez), Tetouan, Tanger, Rabat. Ses monts principaux sont les monts Errifs qui réunissent le grand et le petit Atlas. Le climat est brûlant dans les lieux bas, tempéré dans les mont. Le sol est très fertile. — Ce pays, après avoir formé la plus grande partie de la Mauritanie Tingitane, fut annexé sous les derniers empereurs au diocèse d'Hispanie, devint ensuite et successivement la proie des Vandales et des Arabes (678). Ceux-ci lui donnèrent le nom d'Acssay (*éloigné*). Le royaume de Fez fit d'abord partie du grand califat de Damas; mais il s'en démembra de bonne heure, et devint le centre de la puissance des Edrisites en 782. Il fut ensuite annexé par Abdérame III (931-960) au califat de Cordoue ; mais il lui échappa en 960 pour passer sous les lois des califes fatimites. En 1070, les Almoravides s'emparèrent du royaume de Fez, et en firent une dépendance de leur empire. Les Almohades leur succédèrent en 1145, mais ils établirent leur résidence à Maroc. Sous les Mérinites (1248), Fez reprit sa prééminence, soumit les royaumes voisins de Sous, de Maroc et de Tafilet; mais en 1536, il perdit toutes ces provinces ; depuis ce temps, il fut sans cesse en guerre avec l'empire de Maroc ; il fut subjugué en 1730 par les souverains de cette dernière ville, et finit par devenir partie intégrante de cet empire dont il n'est plus auj. qu'une province.

FEZENSAC (comté de). *Voy.* VIC-FEZENSAC.

FEZENSAGUET (vicomté de), apanage formé en 1163 par Bernard IV, comte d'Armagnac, pour son 4ᵉ fils, Roger. Gérard V, fils de Roger, devint en 1256 comte d'Armagnac par l'extinction des lignes aînées; mais en 1285, son fils Cadet fonda une nouvelle branche de comtes de Fézensaguet.

FEZZAN, *Phazania*, prov. de l'état de Tripoli, s'étend de 23° 55' à 30° 50' lat. N., et de 10° 15' à 17° 5' long. O.: 576 kil. sur 310; 90,000 hab. Ch.-l., Mourzouk. Autres villes, Ghermah, Sebha, Bangem, Tesaouah. Le Fezzan se compose de plusieurs oasis séparées par d'immenses plaines de sable. Le sol est très fertile dans les oasis; les dattes y sont les meilleures connues. C'est le grand marché intérieur de l'Afrique septentrionale, et le rendez-vous des caravanes du Caire, de Tripoli, de Tunis, de Ghadamès. — Le Fezzan était primitivement habité par les Garamantes, dont la ville actuelle de Ghermah rappelle le nom. Au temps de Pline, ce pays portait le nom de Phazanie, d'où est dérivé le nom moderne. Conquis par les Arabes, le Fezzan devint, grâce à sa position au milieu des sables du désert, un état indépendant; cependant, cet état finit par payer tribut au bey de Tripoli, tout en conservant ses chefs indigènes; mais en 1811 Mohammed-el-Mokuy, envoyé par le bey de Tripoli pour percevoir le tribut, s'empara de Mourzouk pour son propre compte, massacra la famille régnante, et se fit confirmer par le bey dans sa nouvelle conquête en lui offrant un tribut triple de celui qu'il recevait précédemment.

FIACRE (saint), patron des jardiniers, né en Irlande vers 600, vint en France, établit dans la Brie, près de Meaux, à l'endroit où se trouve aujourd'hui un village de son nom, un hospice pour les pèlerins, et mourut en 670. On dit que les voitures de louage appelées *fiacres* ont pris le nom de saint Fiacre parce qu'elles avaient servi d'abord à transporter les voyageurs à l'hospice fondé par ce saint. On célèbre la Saint-Fiacre le 30 août.

FIBONACCI (Léonard), nommé aussi *Léonard de Pise*, du nom de sa patrie, né à Pise au XIIᵉ siècle, voyagea parmi les Arabes d'Afrique, et en rapporta, dit-on, la connaissance des chiffres arabes, dont d'autres attribuent l'introduction à Gerbert. On a de lui en manuscrit : *Liber Abaci*, écrit en 1202.

FICAROLO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 27 kil. S. O. de Rovigo ; 3,000 hab. Port, pont volant sur le Pô. Commerce de soie.

FICHTE (J. Gottlieb), philosophe allemand, né en 1762 à Ramenau en Lusace, fils d'un marchand mercier, fut d'abord précepteur particulier à Kœnigsberg, où il se lia avec Kant; se fit connaître de bonne heure par la *Critique des Revélations* (1792), et par un écrit sur la *Révolution française* (1793), et devint en 1793 professeur de philosophie à Iéna où il excita un grand enthousiasme par son éloquence et par la nouveauté de ses idées. Accusé d'athéisme dans cette ville, il se démit de ses fonctions en 1799 et se retira à Berlin. Il fut nommé en 1805 professeur à Erlangen, et peu après professeur et en même temps recteur à l'université de Berlin. Lors de l'invasion des Français en Prusse, il prononça des *Discours à la nation allemande*, qui ranimèrent vivement l'esprit public. Il mourut à Berlin en 1814, attaqué d'une épidémie que la guerre avait fait naître. Fichte voulut compléter le système de Kant et donner une base inébranlable aux connaissances humaines; il imagina pour cela une théorie qu'il appelle la *doctrine de la science*. Partant de la seule idée du *moi*, il prétend en faire sortir la notion du monde et celle de Dieu même. Ce système est connu sous le nom d'*idéalisme transcendental*. Il le modifia lui-même considérablement dans la suite, et tomba dans une espèce de panthéisme. Il reconnut enfin la vanité de la spéculation et la nécessité de s'en rapporter aux convictions naturelles de la conscience. Fichte eut un grand nombre de disciples, entre autres Schelling, qui devint ensuite son adversaire. Ses principaux ouvrages sont : *Idée de la Doctrine de la science*, 1794 ; *Principes fondamentaux de la Doctrine de la science*, 1794 ; *Destination de l'homme de lettres*, 1794 ; *Droit naturel*, 1796 ; *Système de morale*, 1798 ; *Destination de l'homme*, 1800 (traduit en français par Barchou de Penhoën, 1832); *Théorie de la religion*, 1806. Il a en outre exposé ses opinions dans un *Journal philosophique*, publié à Iéna, 1797 et années suivantes. Une *Vie de Fichte* a été publiée par son fils, aujourd'hui professeur de philosophie à l'université de Bonn, Bonn, 1830, 2 vol. in-8.

FICHTELBERG ou **FICHTELGEBIRGE** (c.-à-d le *mont aux sapins*), montagne de Bavière (Haut-

Mein), par 50° lat. N., 9° 15' long. E., lie le Bœhmerwald aux monts de Franconie; son sommet le plus haut atteint 1,060 mètres. De ses flancs sortent la Naab au S., l'Eger à l'E., la Saale au N. et le Mein à l'O.

FICIN (MARSILE), *Marsilio Ficino*, né à Florence en 1433, mort en 1491, fils du médecin de Côme de Médicis, étudia dès sa première jeunesse avec ardeur la langue grecque et la philosophie de Platon. Il devint recteur de deux églises de Florence, puis chanoine de la cathédrale, et fut comblé des bontés de Côme, Pierre et Laurent de Médicis. Il rendit à Platon un culte presque idolâtre et fit établir à Florence une académie platonicienne. Il croyait à l'astrologie, à la divination, à l'alchimie. On lui doit la traduction latine de Platon, Venise, 1491; de Plotin, Florence, 1492; de Denys l'Aréopagite, Cologne, 1536; de quelques traités de Jamblique, Porphyre, etc., Venise, 1497; il a en outre composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres: *Theologia platonica de immortalitate*, etc., 1488; *De Vita*, 1489. Ses œuvres ont été publiées en 2 vol. in-fol., Paris, 1541.

FIDANZA (Bonaventure DE). *Voy.* BONAVENTURE.

FIDELITE (marquis de LA). *Voy.* ELIO.

FIDELITE (ordre de la). On nomme ainsi: 1° un ordre institué en 1701 par Frédéric III, électeur de Brandebourg, et plus connu sous le nom d'ordre de l'Aigle-Noir (*Voy.* AIGLE); — 2° un ordre institué en 1715 par le margrave Charles-Guillaume de Bade-Dourlach, à l'occasion de la fondation de Carlsruhe.

FIDÈNES, *Fidenæ*, petite ville des Sabins, au confluent du Tibre et de l'Anio, fut prise par Romulus, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin l'Ancien, sans pouvoir être jamais soumise. Sous la république, elle se révolta de nouveau, fut reprise en 425 av. J.-C., et reçut une colonie romaine.

FIDENTIA, ville d'Italie, auj. BORGO-SAN-DONINO.

FIEF, en latin mod. *Feodum* (du saxon *fee*, salaire, et *od*, bien, propriété), d'où *féodalité* et *feudataire* (*Voy.* ces noms). On désignait par ce mot la terre donnée à titre de récompense par un chef germain ou franc aux guerriers de sa bande, qui l'avaient suivi dans les combats. C'est dans une charte de Charles-le-Gros en 884 que le mot *fief* est employé pour la première fois pour désigner ces sortes de concessions, que jusqu'au IXe siècle on avait appelées *beneficium*, bénéfice. (*Voy.* BÉNÉFICE). On distinguait les fiefs en *grands fiefs* ou *pairies féodales* (*Voy.* PAIRIES); en *fiefs* simples qui relevaient de la couronne, et *arrière-fiefs* dont les possesseurs ne relevaient qu'indirectement de la couronne et dépendaient d'un seigneur qui lui-même était feudataire et soumis à un suzerain plus puissant. Le nombre des fiefs varia en France d'une manière infinie.

FIELDING (Henri), romancier anglais, né en 1707 à Sharpham-Parck (Somerset), mort à Lisbonne en 1754, fut d'abord destiné au barreau. Il se livra dans sa jeunesse à la dissipation et épuisa sa fortune. Il fit alors pour vivre des comédies et des romans, Il obtint ensuite la place de juge de paix à Londres. Le plus célèbre de ses romans est *Tom Jones* ou *l'Enfant trouvé*, 1750, que l'on regarde comme un modèle du genre. On a encore de lui: *Jonathan Wild*, *Joseph Andrews*, 1742; *Amélie*, 1751. Plusieurs de ses comédies sont imitées de Molière. *Tom Jones* a été traduit par Laplace, 1750, Chéron, 1804, Labédollière, 1833, Defauconpret, 1836. Les *Œuvres complètes* de Fielding ont été plusieurs fois publiées, et dernièrement à Londres, 1833, 10 vol. in-8. — Sa sœur, Sarah Fielding, a donné le roman de *David Simple*, 1749, et quelques autres écrits.

FIESCHI (Joseph), auteur d'un des plus horribles attentats dont l'histoire ait conservé le souvenir, né en Corse en 1790, tenta en 1835 de faire périr d'un seul coup le roi de France Louis-Philippe et les princes de la famille royale. Il dressa dans ce but une machine infernale dans une maison du boulevard du Temple, et le 28 juillet, pendant une grande revue, il la fit partir au moment où le roi passait devant ses fenêtres, accompagné de son état-major: 18 personnes perdirent la vie, au nombre desquelles on compte le maréchal Mortier, duc de Trévise, six généraux, et plusieurs autres officiers supérieurs: le roi n'échappa que par miracle. Fieschi fut pris et condamné à mort avec Pépin et Morey, ses complices. Cet homme avait d'abord été berger, puis militaire; il était, peu avant l'exécution du crime, employé à Paris par le gouvernement comme gardien du moulin de Croullebarbe sur la Bièvre; mais ayant perdu cette place, il se trouvait sans ressources. Il avait été précédemment condamné pour vol à 10 ans de détention.

FIESOLE, *Fæsulæ*, ville de Toscane, à 6 kil. N. E. de Florence. Evêché. *Voy.* FÉSULES.

FIESOLE (Giovanni DA), peintre. *Voy.* GIOVANNI.

FIESQUE, en italien *Fiesco*, et au pluriel *Fieschi*, illustre famille de Gênes qui remonte aux premiers temps du moyen âge; elle posséda d'abord en pleine souveraineté et à titre de comté la ville de Lavagna, située à l'E. de Gênes; mais elle la céda à cette république en 1198, et reçut en échange le droit de bourgeoisie et de noblesse. Les Fiesques possédaient de nombreux fiefs dans la Ligurie, le Piémont, la Lombardie, l'Ombrie, et même dans le royaume de Naples. Ils ont donné à l'Eglise deux papes (Innocent IV et Adrien V), un grand nombre de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, etc. On compte parmi eux plusieurs nobles du Saint-Empire, un maréchal de France sous Louis IX, plusieurs généraux, quatre amiraux; mais le plus célèbre de tous est Jean-Louis Fiesque (qui suit), auteur de la conspiration dite *conjuration de Fiesque*.

FIESQUE (J.-Louis), noble génois, né vers 1520, conspira en 1547 contre André Doria, qui exerçait le pouvoir suprême à Gênes, et contre Jeannetin Doria, son neveu, qui devait lui succéder. Il s'était déjà rendu maître de la ville, et avait fait massacrer Jeannetin Doria, lorsqu'il tomba à la mer en passant sur une planche et se noya. Après sa disparution, la conspiration fut bientôt étouffée; ses complices furent cruellement punis. L'histoire de cette conspiration a été écrite en italien par Mascardi, 1629, in-4, et en français par le cardinal de Retz. Schiller a mis sur la scène la *Conjuration de Fiesque*, et M. Ancelot a donné en 1824 une tragédie de *Fiesque*.

FIFE, comté maritime de l'Ecosse, appelé d'abord *Othelinia*, est situé au N. du golfe de Forth, à l'E. des comtés de Perth, Clackmannan, Kinross, et sur la mer: 65 kil. sur 25; 129,000 hab. Ch.-l., Cupar. Houille, chaux, beau marbre, culture florissante. — Ce comté fut en 840 érigé par Kenneth, roi d'Ecosse, en faveur de Fife-Macduff qui lui donna son nom. Le comté de Fife fut le théâtre des premiers troubles qui éclatèrent en Ecosse au XVIe siècle.

FIFE (comtes de), illustre famille d'Ecosse, dont l'origine remonte à Fife-Macduff, qui reçut le titre de comte sous le règne de Kenneth II, vers 840, en récompense des services qu'il avait rendus dans les guerres contre les Pictes. Ses descendants, parmi lesquels on remarque Macduff qui soutint Canmore contre l'usurpateur Macbeth, portèrent le titre de comtes de Fife jusqu'en 1353 ou 1424. Le nom de Duff subsista seul à partir de cette époque; mais en 1750, William Duff de Bracco reprit le titre de comte de Fife. Ce titre est aujourd'hui représenté par James, 4e comte de Fife, vicomte Macduff, et pair d'Angleterre.

FIGEAC, ch.-l. d'arr. (Lot), à 50 kil. N. E. de Cahors: 6,237 hab. Toiles, étoffes de coton. Société d'agriculture. Patrie de Fr. Champollion, auquel on doit la connaissance du système hiéroglyphique, et

de son frère, connu sous le nom de Champollion-Figeac. — Figeac doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée en 755 par Pepin. Les Calvinistes, après plusieurs tentatives inutiles, s'en emparèrent en 1576 et y construisirent des fortifications qui furent démolies en 1622.

FIGUEIRA (Jacques), navigateur portugais, s'empara de l'île de Sumatra en 1510 sous le règne d'Emmanuel-le-Grand, et au nom de son souverain.

FIGUEIRA-DA-FEZ, ville du Portugal (Beira), à 35 kil. S. O. de Coïmbre, à l'embouchure du Mondego; 6,400 hab. Port sûr, mais d'accès difficile. Commerce de sel, vin, etc.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA DE), savant oratorien portugais, né à Macao en 1725, mort en 1797, publia d'abord des ouvrages de grammaire qui firent du bruit, puis s'attacha à la politique, écrivit pour le pouvoir royal, fut nommé membre du tribunal royal de censure en 1768, interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre, député de la junte du subside littéraire et de l'instruction publique. Il était membre de l'Académie royale des Sciences dans la classe de littérature. Il composa un très grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Exercices des langues latine et portugaise*, en latin et portugais, Lisbonne, 1751, in-8; *Novo methodo da Grammatica latina*, 1752, in-8; *Doctrina veteris ecclesiæ de suprema regum potestate*, 1765, in-fol., traduit en français avec le texte latin, Paris, 1766.

FIGUEIRO DOS VINHOS, ville du Portugal (Estramadure), à 40 kil. N. O. de Thomar : 2,400 hab.

FIGUEROA (François DE), poëte espagnol, né à Alcala de Hénarès en 1540, mort en 1620, eut une grande célébrité de son temps et fut membre des académies de Naples, de Rome, de Bologne et de Sienne. Il a composé plusieurs comédies dont la meilleure est intitulée : *Amor y Fortuna*. Ses œuvres ont été imprimées à Lisbonne en 1626.

FIGUIERES, en espagnol *Figueras*, ville d'Espagne (Barcelone), à 44 kil. S. E. de Perpignan; 7,400 hab. Citadelle importante, dite *San-Fernando*, à 600 mètres de la frontière française. Arsenal, magasin à poudre, casernes, etc. Grande place entourée d'arcades. — Les Français se sont emparés plusieurs fois de la citadelle qui défend cette ville, notamment en 1808, en 1811 et en 1823.

FILADELFIA, ville du roy. de Naples (Calabre Ultér.), à 19 kil. S. de Nicastro; 3,200 hab. Plusieurs belles églises. A 4 kil. au N. O. de cette ville se trouve l'*Osteria di Cicerone*, construite sur l'emplacement du *Fundus Sicæ* qui faisait partie de l'ancienne *Hipponium*, et où Cicéron se réfugia pour se soustraire aux recherches de Clodius.

FILANGIERI (Gaetan), célèbre publiciste, né à Naples en 1752 d'une famille noble et ancienne, fut d'abord destiné à l'état militaire; mais il préféra l'étude du droit, et se distingua de bonne heure au barreau. Il occupa depuis 1777 plusieurs emplois à la cour et fut appelé en 1787 au conseil suprême des finances. Une application trop assidue et des malheurs domestiques abrégèrent sa vie, et il mourut à l'âge de 36 ans, en 1788. Filangieri s'est fait une réputation européenne par l'ouvrage intitulé : *Science de la législation*, où il traite des règles générales de la législation et des moyens d'apprécier ou de perfectionner les lois existantes, en 5 livres, 1780-88, 7 vol. in-8. L'ouvrage est malheureusement resté inachevé; dans ce qui en a paru, l'auteur expose d'abord les règles générales de la législation, puis il applique ces lois à la politique, à l'économie sociale, à l'éducation, à l'instruction publique, à la religion. L'ouvrage a été traduit en français par Gallois, 1789-91, 7 vol. in-8, et accompagné de notes par Benjamin Constant, 1821, 6 vol. in-8.

FILASSIER (J.-J.), compilateur, né en Flandre vers 1736, mort en 1806. Enthousiaste des écrits de J.-J. Rousseau, il fit plusieurs ouvrages dans le but de contribuer au perfectionnement de l'éducation, entre autres : *Dictionnaire historique de l'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 (recueil d'anecdotes instructives); *Eraste. ou l'Ami de la jeunesse*, 1773 (abrégé encyclopédique en forme de dialogues) Filassier était aussi un agronome distingué. On lui doit un *Dictionnaire du Jardinier*, 1790. Il fut membre de l'Assemblée législative.

FILEHNE, *Wulen* en polonais, ville des États prussiens (Posen), à 70 kil. N. O. de Posen; 3,100 hab.

FILICAIA (Vincent DE), poëte lyrique italien, né en 1642 à Florence, mort en 1707. Retiré à la campagne, il cultiva longtemps les muses en silence, sans songer à publier ses poésies; mais plusieurs odes qu'il composa lors de la délivrance de Vienne et de la défaite des Turcs par Sobieski (1683) ayant été connues, il jouit bientôt d'une réputation européenne, et se vit recherché par les princes. Le grand-duc de Toscane le nomma sénateur et lui donna le gouvernement de la ville de Volterra; la reine Christine le combla de bienfaits. Le recueil des poésies de Filicaia parut en 1684, in-4; il en a paru en 1762 une édition en 2 vol., le 1er contenant des poésies toscanes (odes ou canzone, sonnets, etc.), l'autre des vers latins. Outre ses odes *sur l'expulsion des Turcs*, on admire surtout un sonnet de Filicaia *sur la destinée de l'Italie*.

FILICURI, *Phœnicussa* ou *Phœnicodes*, une des îles Lipari, par 12° 3' long. E., 38° 34' lat. N. : 10 kil. sur 7; 800 hab. Un peu de blé, de vin et d'huile.

FILIOS, *Billœus*, rivière de la Turquie d'Asie (Anatolie), tombe dans la mer Noire près d'une ville nommée aussi Filios, après un cours de 130 kil.

FILLEAU DE LA CHAISE (Jean), né à Poitiers vers 1630, mort à Paris en 1693, fut chargé d'écrire l'*Histoire de saint Louis* avec les pièces recueillies par Tillemont. Cet ouvrage parut en 15 livres, Paris, 1688, in-4, et eut un grand succès. On a encore de lui : *Discours sur les pensées de Pascal*, 1672, et *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, qui se trouvent dans plusieurs éditions des *Pensées de Pascal*. — Filleau de Saint-Martin, frère cadet du précédent, mort vers 1695, a traduit l'*Histoire de Don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12. — Un autre Filleau, professeur de droit à Poitiers, a publié : *Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol.

FILMER (sir Robert), publiciste anglais, né en 1604, dans le comté de Kent, mort en 1647, a publié : *Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*, 1646, et *Patriarcha*, où il fait dériver la politique de l'autorité paternelle. Il fut réfuté par Locke et Sidney.

FILOQUIA, ville de la Grèce moderne. *Voy.* ARGOS AMPHILOCHICUM.

FIMBRIA, fougueux partisan de Marius. Envoyé en Asie comme lieutenant du consul Valérius Flaccus, qui avait été nommé à la place de Sylla (86 av. J.-C.), il souleva l'armée contre ce général, et le fit périr pour se mettre à sa place. Il remporta plusieurs avantages contre Mithridate, et, fier de ses succès, parcourut l'Asie, exerçant ses vengeances sur les partisans de Sylla; mais bientôt, poursuivi luimême par ce général, il fut réduit à se donner la mort, l'an 85 av. J.-C.

FIMES, ville de France. *Voy.* FISMES.

FINAL, *Finale* en italien, ville des États sardes, sur le golfe de Gênes, à 53 kil. S. O. de Gênes; 7,000 hab. Trois forts; commerce. Aux environs, grottes curieuses. — Cette ville était jadis le ch.-l. d'un marquisat que l'empereur Charles VI vendit en 1713 à la ville de Gênes.

FINAL, *Finale*, ville du duché de Modène, sur

le Tanaro, à 9 kil. N. E. de Modène; 6,000 hab. Soieries; toiles; commerce.

FINDHORN, riv. d'Ecosse, naît dans le comté d'Inverness, et tombe dans le comté de Murray, à 2 kil. N. E. de Forres, après un cours de 70 kil.

FINE (LOCH), golfe sur la côte S. O. de l'Ecosse, dans le comté d'Argyle; 60 kil. de profondeur sur 5 de large. Renommé par les harengs qu'on y pêche.

FINESTRAT, ville d'Espagne (Valence), à 6 kil. de la Méditerranée, et à 77 kil. N. E. d'Alicante; 2,700 hab. Sparterie.

FINGAL, guerrier écossais, père d'Ossian. *Voy.* OSSIAN.

FINGAL (grotte de), grotte curieuse, formée de colonnes basaltiques, est située dans l'île de Staffa, une des Hébrides, sur la côte occidentale de l'Ecosse, à 35 kil. d'Oban.

FINIGUERRA (Tommaso ou Maso par abréviation); sculpteur et orfévre de Florence, inventa vers l'an 1452 l'art d'imprimer des estampes avec des planches de cuivre gravées en creux. Il excellait aussi dans l'art de *nieller*, c.-à-d. de fondre, dans les sillons faits avec le burin sur l'or ou sur l'argent, un métal d'une autre couleur qui formait un dessin. On estime surtout son estampe du *Couronnement de la Vierge*, qui est au musée du Louvre.

FINISTERRE ou FINISTERE (cap), *Finis terræ* et *Artabrum prom.*, promontoire d'Espagne (Santiago), par 11° 36' long. O., 42° 54' lat. N.; il était regardé par les anciens comme le point le plus occidental de l'Europe, et l'endroit où le monde finissait.—Tout près de ce cap se trouve un village du même nom.

FINISTERRE (cap), *Bolerium promont.* des anciens, *Land's End* des Anglais, cap d'Angleterre, au S. O. du comté de Cornouailles, à l'O. du cap Lizard.

FINISTERRE (dép. du), département le plus occidental de toute la France, se trouve à la fois sur la Manche et sur l'Océan Atlantique, et est borné à l'E. par les départements du Morbihan et des Côtes-du-Nord: 111 kil. sur 84; 6,934 kil. carrés; 546,955 hab.; ch.-l. Quimper. Il prend son nom de sa position à l'extrémité occidentale de la terre de France. Il est formé de la partie occidentale de la Bretagne (l'île d'Ouessant en fait aussi partie). Côtes découpées; beaucoup de baies, anses et bons ports. Montagnes dites d'Arrée et montagnes Noires; climat humide; mines de plomb argentifère (à Poullauen et Huelgoat); houille, grès, gneiss, schistes, bonnes pierres à aiguiser les faux; 4 sortes de marbres, terre à bruyères, mais fertile (grains, légumes, grands choux, fruits à cidre, tabac); pâturages excellents, quelques forêts. Bons chevaux (2 races), bétail (petite race), moutons, porcs, etc. Industrie active: exploitation des mines; toiles diverses, corderies, papier, tabac, etc. — Le dép. du Finistcrre se subdivise en 5 arrondiss. (Quimper, Brest, Morlaix, Châteaulin, Quimperlé), 43 cantons, 281 communes; il dépend de la 13e division militaire, ressort de la cour royale de Rennes, et a un évêché à Quimper.

FINLANDE (grand-duché de), *Souomi* en finnois, *Finland* en allemand, *Finningia*, *Fennonia*, *Venedia* en latin moderne, province de la Russie d'Europe, bornée par le golfe de Finlande au S., par le golfe de Botnie à l'O., par la Norwége au N., s'étend de 59° 53' à 70° lat. N. et de 17° à 30° 15' long. E.: 1,100 kil. carrés sur 550; 1,300,000 hab. Les archipels d'Aland et d'Abo en dépendent. Abo était jadis sa capitale; c'est aujourd'hui Helsingfors. — Elle est actuellement divisée en 7 petits gouvernements, Viborg, Kimmenegard, Tavastehus, Uleaborg, Vasa, Kuopio, Abo. Elle a été formée de la réunion successive de la Finlande propre, d'une partie de la Laponie, de la Botnie et de la Carélie. La Finlande renferme une grande quantité de lacs (dont les principaux sont les lacs de Ladoga, Paijani, d'Enara, de Saïma); elle a de beaux ports, quelques mines de fer, de cuivre, et des carrières de marbre; le froid y est extrême, le sol peu propre à l'agriculture, sauf au S. et à l'O. L'industrie est peu avancée. Sa position à l'O. et sur la mer Baltique la rend d'une haute importance pour la Russie. La Finlande fut totalement inconnue aux anciens, bien qu'ils paraissent avoir connu les *Fenni* ou Finnois (*Voy.* FINNOIS). Aux Xe, XIe, XIIe siècles les principaux habitants de ce pays étaient les Ymes, les Quènes, les Kiriales, peuplades tchoudes qui formaient autant de petits états indépendants. Le christianisme s'introduisit en Finlande au XIIe siècle. La possession de cette province fut longtemps disputée par les Suédois et les Russes; la paix de Viborg, 1609, et celle de Stolbava (1617), la donnèrent à la Suède. Les Russes recouvrèrent une portion de la Carélie par le traité de Nystad, 1721; acquirent en outre diverses places par celui d'Abo, 1743, et enfin le reste de la Finlande (avec la Botnie orient.), par celui de Frédrikshamn, 1809.

FINLANDE (golfe de), bras oriental de la mer Baltique, s'étend de 59° à 60° 37' lat. N. et de 19° 25' à 27° 37' long. E. Il a 115 kil. de long sur 13 à 28 de large et reçoit entre autres rivières la Néva. Ses côtes sont semées d'îlots et de récifs.

FINMARK (c.-à-d. *marche finnoise*), province septent. de la Norwége, entre 60°-71° lat. N., est séparée de la Laponie russe par la rivière de Tana; au N. et à l'O., elle est bornée par l'Océan Glacial: 660 kil. sur 300; 30,000 hab. Lieu principal, Alten. Un nombre infini d'îlots sont répandus sur les côtes du Finmark, qui à son extrémité septentrionale est terminé par le cap Nord. Cette province stérile et glacée est habitée par des Lapons nomades qui se nourrissent de la chair et du lait de leurs rennes, et par des Quènes ou Finnois qui y ont émigré au XVIIIe siècle et lui ont donné le nom qu'il porte auj.

FINNINGIA, nom latin moderne de la FINLANDE.

FINNOIS, *Fenni* en latin, peuple barbare de l'Europe N. E., originaire de l'Asie septentrionale, le plus reculé de tous suivant les anciens, habitait dans les premiers temps de l'empire romain tout l'intérieur des terres comprises depuis la Vistule et les monts Carpathes jusqu'au Rha (Volga); mais lors de l'arrivée des Goths, les *Fenni* furent moitié soumis et moitié refoulés dans la Sarmatie septentrionale et la Scandinavie. On peut les partager dès cette époque en deux groupes principaux: les *Fenni* occidentaux ou Finnois proprement dits, qui habitaient les golfes actuels de Livonie et de Finlande jusqu'au confluent du Volga et de l'Oka; les *Fenni* orientaux, qui s'étendaient depuis le confluent du Volga et de l'Oka jusqu'aux monts Ourals. Dans la suite les migrations successives des barbares de l'Asie resserrèrent peu à peu les Finnois dans la partie de l'Europe qui a pris d'eux le nom de Finlande (*Voy.* FINLANDE). On croit avec raison que les *Fenni* sont une branche des Huns (*Hunni*).

FIONDA ou FIRONDA, *Tekrova* des Turcs, ville de la Turquie d'Asie (Satalieh), à 49 kil. S. O. de Satalieh. On voit près de là les ruines de l'anc. *Phaselis*.

FIONIE, île du Danemark. *Voy.* FYEN.

FIORD, terminaison d'un grand nombre de noms géographiques suédois et danois, veut dire bras de mer ou détroit.

FIORENZO, ville de Corse. *Voy.* SAINT-FLORENT.

FIORENZUOLA, *Florentia*, ville du duché de Parme, à 23 kil. S. E. de Plaisance; 3,000 hab. Patrie du cardinal Alberoni. A 13 kil. au S. de cette ville se trouvent les ruines de l'ancienne *Veleia* qui fut engloutie au IVe siècle par l'éboulement d'une montagne.

FIRANDO, *Phing hou* en chinois, île du Japon, près de la côte S. de celle de Ximo, par 33° 30' lat. N., 127° long. E.: 40 kil. sur 22. Lieu principal, Nagasaki. Les Hollandais y abordèrent en 1609 et y

fondèrent le premier établissement qu'ils aient au Japon.

FIRDOUCY. *Voy.* FERDOUCY.

FIRENZE, nom italien de FLORENCE.

FIRENZUOLA (Ange), écrivain toscan, né à Florence en 1493, mort vers 1548, étudia à Perouse et se lia dans cette ville avec le fameux Arétin. Il suivit d'abord le barreau, puis entra chez les religieux de Vallombreuse, et fut pourvu de plusieurs abbayes. Il mena, comme son ami Pierre l'Arétin, une vie fort licencieuse, et publia des écrits plaisants ou galants, entre autres : *Discours des animaux*, imités des fables orientales (traduits par Gabriel Cottier, 1556) ; *Entretiens d'amour ; Nouvelles* dans le genre de Boccace ; *Dialogues sur les beautés des dames* (traduits par J. Pallet, 1578). Ses œuvres ont été réunies en 3 vol., Florence, 1763.

FIRMA AUGUSTA, ville d'Hispanie, auj. ECIJA.

FIRMICUS MATERNUS (Julius), écrivain chrétien du IVe siècle, a composé un *Traité de la fausseté des religions profanes*, publié d'ordinaire avec *Minutius Felix*, Leyde, 1672, in-8. On lui attribue aussi un ouvrage sur l'astronomie, ou plutôt l'astrologie, qui ne paraît pas être de lui.

FIRMIN (saint), premier évêque d'Amiens, martyr vers l'an 287. On le fête le 25 septembre.

FIRMINI, ville du dép. de la Loire, à 11 kil. S. O. de Saint-Étienne; 2,800 hab. Clous, noir de fumée, rubans. Aux environs, riches mines de houille.

FIRMONT (EDGEWORTH DE). *Voy.* EDGEWORTH.

FIRMUM, *Fermo*, ville d'Italie, dans le Picenum, près de l'embouchure du Tinna dans l'Adriatique, devint colonie romaine l'an 264 av. J.-C. (*Voy.* FERMO.)

FIRMUS (Marcus), général romain, né à Séleucie en Syrie, se proclama empereur en Égypte et voulut venger Zénobie; il fut pris par Aurélien qui le fit mettre à mort (273).

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se souleva contre Valentinien II en 375. Après quelques succès il fut forcé de se donner la mort.

FIROZABAD ou DJIOUR, ville d'Iran (Fars), à 100 kil. S. de Chiraz ; 2,000 hab. Commerce d'eau de rose célèbre. Elle est bâtie sur les ruines de *Firozchah*, ville jadis importante, dont on voit encore les ruines hors de son enceinte. — Il y a une autre Firozabad en Iran (Kourdistan), à 95 kil. S. O. d'Hamadan.

FIROZPOUR, ville murée de l'Inde anglaise (possessions médiates), à 100 kil. S. O. de Delhi. Ch.-l. d'un état nommé aussi Firozpour.

FIRTCHOVA ou HIRTCHOVA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, sur le Drin noir, à 180 kil. S. E. de Scutari.

FISCHART (Jean), satirique allemand. *Voy.* MENTZER.

FISCHER (J.-Frédéric), philologue, né à Cobourg en 1726, mort à Leipsick en 1799, fut nommé en 1751 co-recteur de l'école de Saint-Thomas à Leipsick, et devint en 1762 professeur de belles-lettres à l'université de cette ville. Il a donné des éditions estimées d'Anacréon, d'Eschine le *Socratique*, de Théophraste, de Paléphate, de plusieurs dialogues de Platon, et d'excellentes *Remarques sur la grammaire grecque* de Weller, 1748 et 1798. — Le nom de Fischer a été porté en Allemagne par un grand nombre d'autres personnages, notamment par un célèbre architecte de Vienne qui florissait vers 1700, et à qui on doit le palais de Schœnbrunn et l'église de St-Barthélemy à Vienne; — et par deux savants mathématiciens, l'un J.-Charles Fischer, né en 1760 à Alstædt (Saxe-Weimar), mort en 1833, professeur à Iéna, à Dortmund, à Greifswalde, auteur d'excellents ouvrages élémentaires sur les mathématiques, la physique, l'agriculture; on connaît surtout en France ses *Éléments de physique*, Iéna, 1797, trad. en français par M. Biot; — l'autre, Gott.-Auguste Fischer, né en 1763 près de Meissen, mort en 1832, professeur à l'école polytechnique de Saxe, auteur de divers ouvrages, parmi lesquels on remarque *l'Art de faire des calculs de tête*, Dresde, 1808.

FISHER (J.), évêque de Rochester, chancelier de l'université de Cambridge, né à Beverley (comté d'York) vers 1455, très habile dans la controverse et les questions théologiques, défendit avec zèle le catholicisme et s'opposa avec courage au divorce de Henri VIII. Ce prince le fit condamner à mort; il fut exécuté en 1535. Il venait d'être nommé cardinal par le pape.

FISHGUARD, petit port d'Angleterre, dans le pays de Galles (Pembroke), à 31 kil. N. de Pembroke, sur le canal Saint-George; 2,000 hab. Pêche du hareng autrefois très active, construction de bâtiments pour le cabotage. Un corps français de 1,200 hommes y fit une descente en 1797 et y fut fait prisonnier.

FISKERNÆS, colonie danoise des Frères Moraves, dans le Groënland occid., fondée en 1754 ; 1,000 hab. Pêche de phoques.

FISMES, *Fines Remorum*, ch.-l. de cant. (Marne), à 26 kil. O. de Reims; 2,120 hab. Lainages. Commerce de vins, etc. Patrie de l'historien Velly et de mademoiselle Lecouvreur, actrice. Cette ville a été le siége de deux conciles provinciaux en 881 et 935.

FITAKI, prov. du Japon, située dans la partie orientale de l'île de Niphon, s'étend sur une longueur de plus de 130 kil., et a pour ch.-l. Mito. Grand commerce de soie et de bestiaux.

FITERO, ville d'Espagne (Bilbao), à 20 kil. S. O. de Tudela ; 2,500 hab. Abbaye royale. Draps communs, huile. On y fabrique des chaussures particulières dites *alpargatas*. Eaux thermales renommées.

FITTRÉ, pays de la Nigritie orientale, tributaire du royaume de Bergou. On y place un grand lac qui a, dit-on, quatre journées de circuit. C'est probablement le *Nuba palus* de Ptolémée ou le *Cauga* d'Edrisi.

FITZ, d'un vieux mot français qui veut dire *fils*, mot que l'on ajoute quelquefois en Angleterre au nom du père pour désigner le fils. Il s'applique surtout aux fils naturels des rois d'Angleterre, comme Fitz-James, duc de Berwick (fils naturel de Jacques II) ; James Fitz-roi, duc de Grafton, etc. — En Irlande, plusieurs familles font précéder leur nom du mot Fitz: les principales sont les Fitz-Gerald, les Fitz-Maritz, etc.

FITZ-GERALD, illustre famille d'Irlande, dont l'origine remonte au temps d'Edouard-le-Confesseur; elle porta dès 1314 le titre de comtes de Kildare, auquel elle ajouta, vers 1766, celui de ducs de Leinster.

FITZ-GÉRALD (lord Edward), né en 1763, près de Dublin, fils de James, premier duc de Leinster, et de lady Emilia Lennox, fille du duc de Richmond et nièce de Fox. Il embrassa d'abord la carrière des armes et combattit dans la guerre d'Amérique; mais en 1790, il quitta le service et vint prendre place au parlement d'Irlande. Dès que la révolution française eut éclaté, Fitz-Gérald en adopta les principes et se rendit en 1793 à Paris; il y épousa mademoiselle Paméla, fille, disait-on, du duc d'Orléans, L.-Philippe-Joseph, et de madame de Genlis. De retour en Irlande, Fitz-Gérald voulut affranchir son pays; il détermina le Directoire à lui fournir une flotte et des troupes (1796), et tenta plusieurs fois un débarquement; mais il échoua dans ses efforts, fut trahi, livré, et se vit condamné à mort par la cour du banc du roi; il mourut, avant le supplice, des blessures qu'il avait reçues en se défendant (4 juin 1798). — Sa femme, aussi remar-

quable par sa beauté que par son esprit, avait été élevée avec les filles du duc d'Orléans par Mad. de Genlis; elle épousa en secondes noces M. Pitcairn, consul américain à Hambourg, dont elle se sépara bientôt; elle mourut presque dans l'abandon en 1831.

FITZ-JAMES (maison DE), noble famille, originaire d'Angleterre, mais française à partir du maréchal de Berwick, a pour tige *James* ou Jacques Stuart, duc d'York, roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II, dont le fils naturel, Berwick, fut le premier duc de Fitz-James. (*Voy.* BERWICK).

FITZ-JAMES (François DE), 2e fils du maréchal de Berwick, embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1727 abbé de Saint-Victor, puis évêque de Soissons (1739). Il mourut en 1764. On a de lui: *Instruction pastorale contre le P. Berruyer.* — Charles, duc de Fitz-James, 3e fils du maréchal, et frère du précédent, né en 1712, mort en 1787, devint pair et maréchal de France. Il est l'aïeul d'Edouard, duc de Fitz-James, actuellement pair de France.

FITZ-JAMES, village du dép. de l'Oise, à 2 kil. N. E. de Clermont; 400 hab. Ce village, nommé d'abord *Warti*, était le ch.-l. d'une seigneurie qui fut érigée en duché-pairie en 1710, en faveur de Fitz-James, duc de Berwick, fils naturel de Jacques II; il porta depuis le nom de ce prince.

FIUME, *St-Veit-am-Flaum* en allemand, *Reka* en croate, ville maritime des États autrichiens, sur le golfe de Quarnerolo, à l'embouchure de la Fiumara, ch.-l. du district littoral hongrois, à 65 kil. S. E. de Trieste, par 45° 19' lat. N., 12° 6' long. E.; 7,600 hab. ou 9,000 suivant d'autres. Port franc. Siége de l'évêché de Modrufs. Lazaret, bibliothèque, gymnase, etc. Toiles, drap, potasse, tabac; rosoglio, raffinerie de sucre; etc. Commerce très actif avec les états d'Italie, la France, l'Algérie et Tunis.

FIUME-FREDDO, ville du roy. de Naples (Calabre Citérieure), à 17 kil. S. O. de Cosenza; 3,700 hab.

FIUMESINO, l'ancien *Rubicon*, riv. de l'État ecclésiastique, naît à 3 kil. N. E. de Sogliano, et tombe dans l'Adriatique à 13 kil. S. E. de Cervia, après un cours de 20 kil.

FIUMICINO, port de l'État ecclésiastique, à 25 kil. S. O. de Rome, à l'embouchure du bras septent. du Tibre, approvisionne Rome de poisson.

FLACCUS (Q. HORATIUS). *Voy.* HORATIUS.

FLACCUS (C. VALÉRIUS). *Voy.* VALÉRIUS.

FLACCUS (VERRIUS). *Voy.* VERRIUS.

FLACIUS (Mathias), théologien protestant, né en 1520, à Albone en Illyrie, mort en 1575, était élève de Luther et de Mélanchthon. Il fut d'abord professeur de langue hébraïque à Wittemberg (1544), puis professeur de théologie à Iéna (1557). Il eut en 1560 de longues discussions avec Strigelius sur le péché originel, et fut pour cette raison forcé de quitter l'université (1562). Il professa depuis dans différentes villes d'Allemagne et de Hollande. Flacius est surtout célèbre comme auteur d'une histoire ecclésiastique, écrite en latin et connue sous le nom de *Centuries de Magdebourg*, parce que Flacius la commença dans la ville de ce nom. Elle a été imprimée à Bâle, 13 vol. in-fol., 1559-74. On en a publié un extrait en 9 vol. in-4, Tubingue, 1592-1604. Cet extrait a été traduit en allemand tout entier, et partiellement en français et en suédois.

FLAGELLANTS, pénitents qui allaient en procession par les villes, nus jusqu'à la ceinture et armés d'un fouet dont ils se flagellaient publiquement pour expier leurs péchés. Les premiers Flagellants apparurent au XIe siècle. En 1268 ils formèrent une véritable secte, et Reinier, dominicain de Pérouse, fut déclaré leur chef. La peste qui désola l'Allemagne en 1348 redoubla leur ferveur, et ils se multiplièrent, malgré les censures et les anathèmes du clergé. En 1574, le roi de France, Henri III, s'enrôla dans cet ordre avec toute sa cour. Il n'y a pas un siècle qu'on trouvait encore de ces fanatiques en Italie et dans le Midi de la France. J. Boileau a écrit l'*Histoire des Flagellants*, Paris, 1701.

FLAHAUT, famille noble de Picardie, possédait dès la fin du XVIe siècle la seigneurie de la Billarderie en Boulonnais, et reçut le titre de comte à la fin du dernier siècle. Elle a fourni à la France plusieurs officiers distingués. — C'est à cette famille qu'appartient le comte de Flahaut, ancien aide-de-camp de Napoléon, auj. pair de France.

FLAHAUT (madame DE), comtesse de Souza. *Voy.* SOUZA.

FLAMAND (François), sculpteur. *Voy.* DUQUESNOY (François).

FLAMBOROUGH, ville d'Angleterre (York), à 26 kil. S. E. de Scarborough; 1,400 hab. Pêche. A 4 kil. E. se trouve le cap Flamborough, sur lequel on a élevé en 1806 un phare de 83 mètres de haut.

FLAMEL (Nicolas), écrivain-juré de l'université de Paris au XIVe siècle, mort en 1413, a été le sujet des fables les plus absurdes. Il avait acquis par des moyens qui n'étaient pas connus une fortune considérable; on prétendit qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or. On l'a fait aussi auteur de quelques ouvrages d'alchimie. Quoi qu'il en soit, on lui attribue la fondation de quatre hôpitaux, entre autres celui des Quinze-Vingts, des églises St-Jacques-la-Boucherie et des Innocents.

FLAMINE DIALE, grand pontife de Jupiter à Rome, avait la chaise curule, la robe de pourpre, et se faisait précéder d'un licteur. Il était soumis à une foule de pratiques bizarres et ridicules: ainsi il lui était défendu de toucher des fèves, ou de la farine levée; il ne pouvait porter sur lui aucun nœud, ni coucher trois jours de suite dans le même endroit, etc. Si sa femme venait à mourir, il perdait sa dignité de flamine.

FLAMINES, prêtres romains institués par Romulus ou par Numa, ainsi nommés du *flammeum*, espèce de voile couleur de feu qu'ils portaient sur la tête, et dont ils enveloppaient leurs cheveux. Ils se divisent en deux classes, les Flamines majeurs et les Flamines mineurs. Parmi les premiers, on distinguait le Flamine diale ou de Jupiter (*Voy.* ci-dessus), celui de Mars et celui de Quirinus.

FLAMINIE, *Flaminia*, une des sept provinces du diocèse d'Italie, allait de Modène à l'Adriatique, et avait pour bornes à l'O. l'Émilie, au N. la Vénétie, au S. la Valérie. Ch.-l., Ravenne. Elle correspondait à la partie orientale de la légation de Bologne, aux légations de Ferrare et de Ravenne, et à une partie de celle de Forli. Elle devait son nom à la voie Flaminienne qui la traversait.

FLAMINIENNE (voie), *Flaminia via*, une des grandes voies romaines, conduisait de Rome à *Ariminum* par la Sabine, l'Ombrie, le pays des *Senones*, et avait 360 milles de long. Elle fut commencée par le consul Flaminius, l'an 222 av. J.-C. On la prolongea depuis jusqu'à Aquilée.

FLAMININUS (T. QUINTIUS), général romain, consul l'an 197 av. J.-C., fut envoyé contre Philippe, roi de Macédoine, et contre la Ligue Achéenne. Il battit Philippe sur l'Aoüs, détacha de son parti les Achéens avec lesquels il fit alliance, le défit complétement lui-même à Cynoscéphales, et le força de mettre en liberté toutes les villes grecques, mesure qui charma les Grecs, mais qui préparait leur asservissement. Il réduisit ensuite Nabis sans l'anéantir, et souleva les Étoliens. De retour à Rome, il obtint les honneurs du triomphe: la cérémonie dura trois jours. Dix ans après, il fut envoyé à la cour de Prusias où Annibal avait trouvé un asile, et décida ce prince à livrer son hôte aux Romains, ce qu'Annibal ne put éviter qu'en s'empoisonnant. Plutarque a écrit sa vie. Florus l'appelle Flaminius.

FLAMINIUS NEPOS (C.), consul l'an 222 avant J.-C., battit les Gaulois Insubriens. Nommé de nouveau consul en 217, il eut la témérité de livrer bataille à Annibal sans attendre son collègue et malgré les ordres du sénat; il fut complétement battu sur les bords du lac Trasimène et périt dans l'action. Quelques années auparavant (221), il avait pendant sa censure fait construire une route et un cirque qui portèrent son nom. *Voy.* FLAMININUS.

FLAMSTEED (J.), astronome, né en 1646 à Denby (Derbyshire), mort vers 1719, fut le premier chargé des travaux astronomiques à l'observatoire de Greenwich (1676). On a de lui *Historia cœlestis*, 1712, dont il parut en 1725 une édition plus complète, 3 vol. in-fol. (c'est un des plus riches dépôts d'observations: on y trouve un catalogue de 3,884 étoiles). On lui doit aussi un magnifique *Atlas céleste*, 1729.

FLANATIQUE (golfe), *Flanaticus sinus*, à l'E. de l'Istrie, entre cette province et l'Illyrie, auj. golfe de QUARNEROLO.

FLANDRE, *Vlaanderen* en flamand, *Flandræ* en latin moderne. Nous distinguerons la Flandre actuelle et la Flandre ancienne.

1° *Flandre actuelle.*

Le pays qui porte aujourd'hui le nom de Flandre se compose de deux provinces du royaume de Belgique, dites Flandre orientale et Flandre occidentale.

FLANDRE ORIENTALE, *Oost-Vlaanderen*, province du royaume de Belgique, bornée au N. par la province de Zélande, à l'E. par celles d'Anvers et du Brabant méridional, au S. par celle de Hainaut, et à l'O. par la Flandre occidentale: 60 kil. sur 53; 650,000 hab. Ch.-l., Gand. La Flandre orientale est formée de presque toute la partie orientale de l'ancien comté de Flandre et du pays de Waas; elle a remplacé en 1814 le dép. français de l'Escaut. Elle se divise en 4 arrond. (Gand, Oudenarde, Dendermonde, Eecloo).

FLANDRE OCCIDENTALE, *West-Vlaanderen*, prov. du roy. de Belgique, bornée au N. et au N. O. par la mer du Nord, à l'E. par les provinces de Zélande et de la Flandre orientale, au S. E. par celle de Hainaut, au S. O. et à l'O. par la France (dép. du Nord): 70 kil. sur 60; 530,000 hab. Ch.-l., Bruges. La Flandre occidentale est formée de la partie occidentale de l'ancien comté de Flandre; elle a remplacé en 1814 le dép. français de la Lys. Elle est divisée en 4 arr. (Bruges, Courtray, Furnes, Ypres).

2° *Flandre ancienne.*

Anciennement on étendait le nom de Flandre à tout le pays compris entre le Bas-Escaut, la mer d'Allemagne, l'Artois, le Hainaut et le Brabant. On distinguait dans ce pays : le comté de Flandre qui en comprenait la plus grande partie; la Flandre française, qui fut détachée du comté de Flandre; et la Flandre impériale ou seigneurie de Flandre; cette dernière était formée du comté d'Alost sur la Dender, et du pays de Waas le long du Bas-Escaut.

COMTÉ DE FLANDRE, partie la plus importante de l'ancienne Flandre, embrassait dans sa plus grande étendue tout le pays compris entre les embouchures de la Swin et de l'Escaut au N., le Brabant et le Hainaut à l'E., la riv. de la Canche (dans le dép. du Pas-de-Calais) au S., et la mer du Nord à l'O. On y distinguait: la *Flandre française*, ainsi nommée parce qu'on y parlait le pur français (*Voy.* ci-après); elle fut détachée du comté en 1679; la *Flandre welche, gallicane* ou *wallone*, ainsi nommée parce qu'on y parlait un dialecte français: elle était comprise entre la Lys au N. et la Frandre française au S.: Tournay en était la ville principale; la *Flandre allemande* ou *teutonique*, *flamande* ou *flamminqante*, ou encore *maritime*, pays où l'on parlait le dialecte flamand; il s'étendait entre la mer du Nord au N. O. et la Lys au S. O. D'autres noms étaient encore donnés à diverses parties du comté de Flandre; mais ils sont moins usités. Sous le rapport administratif, le comté de Flandre était divisé en quatre districts : Gand, Bruges, Ypres et le pays libre. La capitale générale était Gand.

FLANDRE FRANÇAISE, province septentrionale de l'ancienne France, se composait de 3 quartiers: le *quartier de Terre-Franche*, le *quartier de Cassel*, le *quartier de Lille*; ce dernier se divisait en bailliage de Douai, châtellenie d'Orchies, châtellenie de Lille. Ch.-l. général, Lille. Autres villes remarquables: 1° dans le quartier de Terre-Franche, Dunkerque, Gravelines, Hondschoote: 2° dans le quartier de Cassel, Cassel, Hazebrouck; 3° dans le bailliage de Douai, Douai; 4° dans la châtellenie d'Orchies, Orchies, Marchienne, Saint-Amand, Mortagne; 5° dans la châtellenie de Lille, Lille, Commines, Armentières, Bouvines, Roubaix. La Flandre française forme aujourd'hui la plus grande partie du dép. du Nord (les 4 arr. de Dunkerque, Hazebrouck, Lille, Douai). Elle appartenait d'abord au comté de Flandre, et fut cédée à la France par la paix de Nimègue (1679).

Le sol de toutes les Flandres est bas et sablonneux: le climat humide, mais sain en général; la culture y est très active et la fertilité extraordinaire. Un grand nombre de rivières et de canaux sillonnent la Flandre, et facilitent les transports. Parmi les premières, on remarque l'Escaut, la Lys, la Dender, la Drume, l'Yser, etc.; parmi les canaux les plus importants sont ceux de Gand à Bruges, de Bruges à Ostende, de Dunkerque, de Furnes, de Nieuport, de Loo, etc. Les principales productions sont les céréales, le lin, le chanvre, le colza, le houblon, le tabac; il y a peu de bois, mais beaucoup de pâturages. On y nourrit quantité de bêtes à cornes et des chevaux excellents. L'industrie principale consiste dans la fabrication des toiles et des dentelles.

Du temps des Romains le territoire de la Flandre était occupé par les *Morini* et une partie des *Nervii*, des *Atuatici* et des *Menapii*. C'est au VIIIe siècle que le nom de Flandre apparaît pour la première fois; encore ne s'étendait-il à cette époque qu'au territoire de Bruges. Ce territoire fut compris dans le royaume de France par le traité de Verdun (843). En 862, il fut érigé en comté vassal des rois de France, en faveur de Baudouin, dit *Bras-de-Fer*, dont les descendants possédèrent la Flandre jusqu'en 1119; les comtes de Flandre étaient en 987 au nombre des six pairs de Hugues Capet. Deux comtes de Flandre eurent le titre de régent de France: l'un, Baudouin V, fut tuteur de Philippe I; l'autre, Philippe, fils de Thierry, eut la tutelle de Philippe-Auguste. Un 3e, Baudouin IX, fut empereur de Constantinople (1204). Après l'extinction de la 1re dynastie de ses comtes, la Flandre fut possédée, en vertu d'un testament de Baudouin VIII, par Charles I, le Bon, fils de Canut, roi de Danemark (1119-1127), et après la mort de celui-ci par Guillaume Cliton, fils de Robert III, duc de Normandie, que le roi de France Louis-le-Gros investit du comté; mais Guill. Cliton périt l'année suivante (1128), au siége d'Alost. Thierry d'Alsace, fils de Thierry, duc de Lorraine, lui succéda et transmit le comté à ses descendants. Dans les guerres de la France et de l'Angleterre, les comtes de Flandre prirent souvent parti pour celle-ci, malgré les liens de vassalité qui les attachaient à la France. Après la mort de la comtesse de Flandre Marguerite II, qui avait épousé successivement Bouchard, seigneur d'Avesnes, et Guy de Dampierre, la Flandre échut à Guy de Dampierre, un de ses fils (1280). La révolte de Guy contre Philippe-le-Bel, en 1297, fut suivie de la conquête et de la réunion de son comté à la couronne de France : mais en 1302 les Flamands s'insurgèrent,

battirent Philippe-le-Bel à Courtray, et obtinrent qu'on leur rendît leurs comtes (1304). En 1337, sous Louis I de Dampierre, les villes flamandes, à l'instigation du premier Arteveld, reconnurent comme roi de France Edouard III d'Angleterre, et par là donnèrent lieu à la guerre de Cent-Ans, entre les rois de France et d'Angleterre. En 1382, elles se révoltèrent, sous la conduite de Philippe Arteveld, contre Louis II, leur comte, et s'attirèrent ainsi la terrible défaite de Rosebecque. Après la mort de Louis II (1384), la dynastie française de Valois-Bourgogne remplaça celle des Dampierre par le mariage de Philippe I, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis II. Cette époque fut pour les villes de Flandre un temps de splendeur et de prospérité; les villes populeuses de Gand, de Bruges, d'Ypres, etc., avaient acquis par leur commerce des richesses immenses; mais aussi jalouses de leurs libertés, elles étaient sans cesse en querelle avec leurs seigneurs. Après la mort de Charles-le-Téméraire, qui avait toujours été en guerre avec Louis XI (1465-1477), le comté de Flandre échut à sa fille Marie; celle-ci, en épousant l'archiduc Maximilien, porta ce comté avec toutes ses dépendances dans la maison d'Autriche; de là, les longues guerres de la France avec cette maison. En 1526, le traité de Madrid, en abolissant la vassalité de la Flandre, brisa le dernier lien qui attachait ce pays à la France. Charles-Quint l'incorpora aux 17 provinces qui formèrent le cercle de Bourgogne. Le traité des Pyrénées, en 1659, rendit à la France quelques villes de la Flandre et de l'Artois. Le traité de Nimègue lui donna tout l'Artois et une bonne partie de la Flandre avec un peu du Hainaut et la ville de Cambrai. La paix d'Utrecht conféra la Flandre non française à la ligne d'Autriche-Autriche, d'où elle passa en 1740 à la maison de Lorraine-Autriche, mais toujours en restant partie intégrante de l'empire germanique. En 1792, les Français envahirent la Flandre impériale, et ils l'occupèrent depuis jusqu'en 1814. Ils en formèrent les départements de la Lys et de l'Escaut. En 1814, cette partie de la Flandre fut donnée au roi des Pays-Bas, qui en fit deux provinces. Après la révolution de 1831, elle resta à la Belgique.

Comtes de Flandre.

1re Dynastie.

Baudouin I, 862
Baudouin II, 879
Arnoul I et Baudouin III, 918
Arnoul II, 965
Baudouin IV, 989
Baudouin V, 1036
Baudouin VI, 1067
Arnoul III, 1070
Robert I, 1071
Robert II, 1093
Baudouin VII, 1111

Divers.

Charles I de Danemark, 1119
Guillaume Cliton de Normandie, 1127

Dynasties d'Alsace et de Hainaut.

Thierry I, d'Alsace, 1128
Philippe, 1168
Marguerite I, qui épousa Baudouin VIII, comte de Hainaut, 1191
Baudouin IX, empereur de Constantinople, 1194
Jeanne, qui épousa Ferrand de Portugal, puis Thomas de Savoie, 1206
Marguerite II, qui épousa Guillaume de Dampierre, 1244

Dynastie de Dampierre.

Guy, 1280
Robert III, 1305
Louis I, 1322
Louis II, 1346
Marguerite III, de Dampierre, épouse Philippe I, duc de Bourgogne, 1384

Dynastie de Valois-Bourgogne ou des ducs de Bourgogne.

Jean-sans-Peur, 1405
Philippe II, le Bon, 1419
Charles-le-Téméraire, 1467
Marie, qui épouse Maximilien d'Autriche, 1477

Dynastie d'Autriche.

Philippe III, 1482
Charles III (Charles-Quint), 1506

(*Voy. pour la suite les empereurs d'Allemagne et les rois des Pays-Bas.*)

FLASTRAND, ville de Danemark. *Voy.* FREDERICKSHAVN.

FLAVIA, famille romaine. *Voy.* FLAVIUS.

FLAVIA, auj. *Fraga*, ville d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes, sur le *Sicoris*, et près de l'Èbre.

FLAVIA COLONIA, la même que CÉSARÉE de Palestine.

FLAVIE CÉSARIENNE, *Flavia Cæsariensis*, une des 5 provinces du diocèse de Bretagne ou Bretagne romaine, comprenait les comtés de l'E., au N. de la Tamise, plus quelques-uns des plus voisins à l'O., et avait pour ch.-l. *Venta* (Winchester).

FLAVIEN (saint), *Flavianus*, fut élu vers l'an 381 patriarche d'Antioche du vivant de son prédécesseur Paulin, ce qui fit naître dans l'église de Syrie un schisme qui ne fut éteint que sous Innocent I. Flavien plaida auprès de Théodose en faveur des habitants de sa métropole, qui dans une sédition avaient renversé et outragé les statues de cet empereur et de l'impératrice, et il obtint leur grâce. Il mourut en l'an 404, après avoir gouverné son église pendant 23 ans. On peut lire dans saint Jean Chrysostôme l'éloquent discours que ce père de l'Église prête à Flavien.

FLAVIEN (DROIT). *Voy.* FLAVIUS (CNÉUS).

FLAVIGNY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 14 kil. E. de Semur; 1,300 hab. Commerce d'anis très recherchés.

FLAVIOBRIGA, auj. *Bilbao*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, chez les Cantabres, sur la côte.

FLAVIONAVIA, auj. *Avilès*, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, ch.-l. des *Pæsici*.

FLAVIOPOLIS, nom commun à diverses villes peu connues d'Asie-Mineure, de Thrace, etc.

FLAVIUM BRIGANTUM, ville d'Hispanie, auj. BETANÇOS.

FLAVIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome, de laquelle étaient issus les empereurs Vespasien, Titus et Domitien.—Constance Chlore, Constantin-le-Grand, portaient aussi ce nom.—Le nom de Flavius fut d'abord un surnom tiré de la couleur des cheveux (*a flavis capillis*). Sous les empereurs, depuis Vespasien, beaucoup de Romains le prirent par flatterie; il devint alors un prénom.

FLAVIUS (Cneus), scribe ou secrétaire d'Appius Claudius, fils d'un affranchi; devint édile vers l'an 305 av. J.-C. Pour se venger des patriciens qui affectaient de le mépriser, il déroba à Appius et publia un recueil des formules qu'on était obligé d'employer pour intenter un procès, et sans lesquelles une procédure ne pouvait être valable. C'est ce qu'on nomma le *droit flavien* (*flavianum jus*). Les patriciens avaient jusqu'alors caché soigneusement ces formules au peuple, pour se réserver une influence entière dans l'administration de la justice. Flavius fut en récompense élu tribun du peuple (307). Il entra dans la suite au sénat.

FLAXMAN, sculpteur anglais, né à York en 1755, mort en 1826, fut nommé en 1810 membre de l'Académie roy. de peinture et de sculpture de Londres et professeur à cet établissement. On estime surtout de lui les monuments de *Howe* et de *Nelson* à St-Paul, celui du *comte Mansfield* à Westminster; il fit aussi des dessins remarquables pour les œuvres d'Hésiode, d'Eschyle, du Dante, et reproduisit le *Bouclier d'Achille* selon la description d'Homère.

FLÈCHE (LA), *Flexia* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Sarthe), sur le Loir, à 40 kil. S. O. du Mans; 6,440 hab. Beau collége fondé par Henri IV en 1603 et qu'il donna aux Jésuites. Il a été remplacé depuis par une école militaire préparatoire de 600 élèves, dont 400 aux frais de l'État. Étamines, chapellerie. Commerce de toiles, huile de noix, etc. Patrie de l'abbé Picard et de Louis Sauveur.—L'arr. de La Flèche a 7 cantons (Brulon, Le

Lude, Malicorne, Mayet, Pontvallain, Sablé, plus La Flèche), 80 communes, et 97,913 hab.

FLÉCHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né en 1632 à Pernes, dans le comtat d'Avignon, d'une famille d'artisans, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne à l'âge de 16 ans, vint à Paris en 1661, et obtint la place de lecteur du dauphin par la protection du gouverneur de ce prince, le duc de Montausier. Fléchier se fit d'abord connaître par des sermons qui obtinrent du succès; mais il réussit surtout dans l'oraison funèbre. Les deux premières qu'il prononça furent celles de la duchesse de Montausier (1672) et de la duchesse d'Aiguillon (1675). En 1676 il prononça celle de Turenne; c'est là que son talent s'éleva à toute sa hauteur. Louis XIV le nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, puis en 1687 à celui de Nîmes. Ce diocèse était rempli de Calvinistes, et l'édit de Nantes venait d'être révoqué; Fléchier sut pourtant se concilier l'affection générale, et il mourut en 1710 regretté de tous également. Fléchier se place après Bossuet dans l'oraison funèbre; sa pensée est en général noble, elle n'est pas toujours élevée; son style est fleuri, plein d'harmonie, mais il pèche souvent par une symétrie monotone dans l'arrangement des phrases, et surtout par l'abus des antithèses. Fléchier avait été reçu à l'Académie en 1675. Ses œuvres ont été publiées en 1782 par Ducreux, 10 vol. in-8. On y remarque, outre les *Oraisons funèbres*, des *Sermons*, des *Panégyriques de saints*, une *Histoire de Théodose* (1679) fort estimée, une *Histoire de Ximénès* (1693), une *Vie de Commendon* (1671).

FLEETWOOD (Charles), gouverneur d'Irlande sous Cromwell, fils de Guillaume Fleetwood, échanson des rois Jacques I et Charles I, prit de bonne heure du service, se fit élire membre du long-parlement, où il se déclara contre Charles I, et fut en 1647 un des commissaires chargés par l'armée de traiter avec le parlement. Il épousa la fille de Cromwell, veuve d'Ireton; son beau-père le nomma alors commandant général des troupes d'Irlande. Fleetwood s'opposa à ce qu'Olivier Cromwell prît le titre de roi, et fut un des premiers à faire déposer Richard Cromwell. Il fut proscrit après la restauration des Stuarts et mourut dans l'obscurité. C'était un homme faible et sans résolution.

FLEIX, village du dép. de la Dordogne, à 18 kil. O. de Bergerac; 1,400 hab., est remarquable par le traité de 1580, qui fit trêve aux guerres civiles religieuses du temps, et que compléta la convention de Coutras.

FLEMING (Abraham), écrivain anglais, né à Londres vers le milieu du XVIe siècle, a traduit les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile, Londres, 1575; les *Épîtres* de Cicéron, Isocrate, Pline et autres, 1576, in-4., et a composé quelques ouvrages originaux: *Combats entre le vice et la vertu*, 1582, in-8; *le Diamant de la dévotion*, 1586, in-12, etc.

FLEMMING (Jacques-Henri, comte de), né en 1667, mort en 1728, entra de bonne heure au service de l'électeur de Saxe, Jean-George, qui l'honora de son amitié. Il obtint également la confiance de Frédéric-Auguste, son successeur, qui le nomma feld-maréchal et premier ministre. Flemming contribua puissamment à assurer sur la tête de son maître la couronne de Pologne qui lui était disputée par le prince de Conti. Il poussa avec vigueur la guerre contre Charles XII, et il ne tint pas à lui que ce prince ne fût arrêté lors de la visite imprudente qu'il fit à Dresde au roi Auguste. Après la bataille de Pultawa, il essaya vainement d'assurer la Livonie à la Saxe, et de décider le roi de Prusse à déclarer la guerre à la Suède.

FLENSBORG, ville murée du Danemark (Sleswig), à 29 kil. N. de Sleswig, sur le Flensborg-fiord; 16,000 hab. Port sûr et profond, étroit d'entrée. Hôtel-de-ville, théâtre, bourse. École de navigation. Toiles à voiles, tabac, savon, papier, bleu de Prusse; fonderie de cuivre; raffinerie de sucre; teintureries: chantiers de construction; eau-de-vie; etc. Commerce actif. Armements pour la pêche au Groënland.

FLERS, ch.-l. de cant. (Orne), à 47 kil. N. de Domfront; 4,895 hab. Toiles, coutils, basins, etc.

FLESSELLES (Jacques DE), prévôt des marchands de Paris, fut une des premières victimes de la révolution. Accusé d'entretenir des relations avec la cour et de tromper le peuple, il fut tué d'un coup de pistolet à l'hôtel-de-ville, le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille.

FLESSINGUE, *Vlissingen* en hollandais, *Flushing* en anglais, ville de Hollande (Zélande), dans l'île de Walcheren, à 6 kil. S. O. de Middelburg, à l'embouchure du Hondt (bras de l'Escaut); 4,700 hab. Port excellent; bassin pour 50 vaisseaux; siége d'une amirauté, etc. Patrie de Ruyter. — Flessingue fut la première ville qui, en 1572, se déclara contre les Espagnols. En 1585 le prince d'Orange l'engagea à la reine Élisabeth en garantie d'un prêt qu'elle avait fait à la Hollande dans la guerre contre l'Espagne. Les Anglais la gardèrent jusqu'en 1616. Au commencement du XIXe siècle elle devint française: mais elle fut bombardée et en partie détruite par les Anglais en 1809. C'est alors que périt son superbe hôtel-de-ville. Napoléon la releva. Flessingue a aussi beaucoup souffert des inondations.

FLETCHER (Richard), prêtre anglican, fut chargé en 1586 d'accompagner Marie Stuart à l'échafaud, et montra contre cette malheureuse reine une animosité fanatique. Lorsque la tête eut été tranchée, il s'écria: « Périssent ainsi tous les ennemis d'Élisabeth! » Il fut fait, en récompense, évêque de Bristol, puis de Londres.

FLETCHER (John), auteur dramatique, fils du précédent, né vers 1576, dans le comté de Northampton, fut destiné au barreau, mais renonça à cette carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation. Il se lia de bonne heure avec le poëte Beaumont, et donna en société avec lui plus de 50 pièces, tragédies et comédies. Il survécut à son ami qui mourut en 1615, et fit seul quelques pièces. Il mourut de la peste à 49 ans, en 1625. Autant qu'il est possible d'établir une préférence entre les deux amis et de distinguer leurs ouvrages, on estime davantage les comédies de Fletcher; elles brillent par l'esprit, la vivacité et la fidélité des peintures. Les meilleures sont: *le Fat*, *le Capitaine*, *le Voyage des Amants*. Contemporains de Shakespeare, Beaumont et Fletcher eurent de leur temps plus de vogue que ce grand poëte. L'édition la plus complète et la plus récente de leurs œuvres est celle de H. Wéber, 1812, 14 vol. in-8. On trouve plusieurs de leurs comédies traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, 1823, etc.

FLETCHER DE SALTOUN (André), patriote écossais, né au bourg de Saltoun en 1653, mort à Londres en 1716, était l'élève de Gilbert Burnet. Membre du parlement d'Écosse, il se montra orateur énergique, républicain zélé, combattit successivement le gouvernement de Charles II, de Jacques II et de Guillaume III, entra dans la conspiration de Monmouth, et s'opposa toujours à la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre. Il a laissé quelques écrits politiques qui ont été réunis à Glasgow, 1749, 1 vol. in-12.

FLEURANCE, ch.-l. de canton (Gers), à 11 kil. S. de Lectoure; 2,900 hab. Jolie ville. Commerce en grains, farine, eau-de-vie, etc.

FLEURANGES (Robert DE LA MARK, seigneur de). *Voy.* LA MARK.

FLEURIEU (Charles-Pierre CLARET, comte de),

ministre de la marine sous Louis XVI, membre de l'Institut, né à Lyon en 1738, entra dès l'âge de 13 ans au service de mer et montra de bonne heure une habileté et une instruction surprenantes. En 1763, il fabriqua, de concert avec Ferdinand Berthoud, la première horloge marine qu'on eût encore vue. En 1776, il fut nommé directeur-général des ports et arsenaux : il dirigea les opérations navales de la guerre d'Amérique, et fournit les plans des voyages de découvertes entrepris par La Pérouse et le chevalier d'Entrecasteaux. Appelé en 1790 au ministère de la marine, le comte de Fleurieu donna sa démission l'année suivante, et fut nommé gouverneur du jeune Louis XVII. Il fut arrêté en 1793, mais recouvra bientôt sa liberté; devint membre du Conseil des Anciens en 1797; fut exclu de cette assemblée le 18 fructidor, et appelé par Bonaparte au Conseil d'état après le 18 brumaire. Le comte de Fleurieu mourut à Paris en 1810. On a de lui : *Découvertes des Français dans le S. E. de la Nouv.-Guinée, en* 1768 *et* 1769, Paris, Imprimerie royale, 1790, in-4; *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790 *et* 1792, *par Etienne Marchand*, Paris, an VI (1798), 4 vol. in-4. Tous ses ouvrages sont précieux par l'exactitude des détails et la perfection des cartes hydrographiques. — On a donné le nom de *Fleurieu* à une baie de la Terre de Diémen, sur la côte orientale, qui fut découverte en 1802 par Baudin; — et à une île située à l'extrémité N. O. de la Terre de Diémen, découverte en 1798 par Flinders, puis explorée par Freycinet.

FLEURUS, quelquefois *Fleuri*, ville de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, rive gauche, à 11 kil. N. E. de Charleroi; 2,000 hab. Elle a donné son nom à quatre batailles mémorables : la 1re eut lieu le 30 août 1622, entre l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalès de Cordoue, général de la ligue catholique, et les troupes de l'Union protestante commandées par le bâtard de Mansfeld, le duc de Brunswick, et Frédéric, duc de Saxe-Weimar (*Voy.* ces noms) : les deux partis s'attribuèrent l'avantage; — la 2e fut donnée le 1er juillet 1690 : François de Montmorency, duc de Luxembourg, y défit Gaspard, prince de Waldeck, l'un des plus habiles généraux de la ligue d'Augsbourg; — la 3e fut livrée le 26 juin 1794 (6 messidor an II) : le général Jourdan, commandant en chef de l'armée de la Moselle, y défit les Impériaux sous les ordres du prince de Cobourg; c'est la plus importante; — la 4e bataille de Fleurus, plus communément appelée *bataille de Ligny*, eut lieu le 16 juin 1815 : Napoléon y défit complétement le général prussien Blücher.

FLEURY, nom commun à un grand nombre de bourgs et villages de France; le plus connu est Fleury-sur-Andelle, joli village du dép. de l'Eure, à 8 kil. N. O. d'Ecouis; 1,500 hab. Toiles peintes, moulins à farine.

FLEURY (l'abbé Claude), sous-précepteur des enfants de France, né à Paris en 1640, mort en 1723, entra dans l'état ecclésiastique en 1667 après avoir été pendant 9 ans avocat au parlement; fut nommé en 1672 précepteur des princes de Conti, et devint en 1689 sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, petits-fils de Louis XIV, dont Fénelon était précepteur. Il reçut en récompense de ses soins le prieuré d'Argenteuil (1706). En 1716, il fut nommé confesseur de Louis XV. Fleury a laissé d'excellents ouvrages, tels que le *Catéchisme historique*, 1679; les *Mœurs des Israélites*, 1681; les *Mœurs des Chrétiens*, 1682; *Traité du choix des études*, 1686; le plus important de tous ses écrits est l'*Histoire ecclésiastique*, précédée du *Discours sur cette histoire*, 1691 et années suivantes, 20 vol. in-4. L'ouvrage s'étend depuis l'établissement du christianisme jusqu'en 1414. On vient de publier (1836 et années suivantes) une nouvelle édition de cet ouvrage, avec 4 livres inédits qui embrassent l'histoire du XVe siècle (1414-1517). L'*Histoire ecclésiastique* est aussi remarquable par l'élégance du style et l'impartialité des jugements que par l'érudition; c'est, d'après Voltaire même, la meilleure histoire de ce genre qu'on ait jamais écrite. Rondet a réuni les *Opuscules* de Fleury en 5 vol. in-8, 1780. L'abbé Fleury n'était pas moins remarquable par ses vertus que par sa science et ses écrits.

FLEURY (André-Hercule DE), cardinal et ministre, né à Lodève dans le Languedoc en 1653, fut d'abord aumônier de Louis XIV; devint en 1698 évêque de Fréjus, et fut choisi en 1715 par le vieux roi mourant pour être précepteur du jeune Louis XV. Fleury gagna toute la confiance de son élève, et en 1726, il succéda au duc de Bourbon dans la charge de premier ministre; la même année il fut nommé cardinal. Il montra de la sagesse dans l'administration intérieure; il diminua les impôts et mit quelque ordre dans les finances; mais il ne sut pas maintenir l'influence de la France au dehors. Stanislas, roi de Pologne, qui devait être soutenu, fut abandonné dans la guerre qu'il entreprit pour reconquérir son trône; cependant, par le traité de Vienne (1736), Fleury fit céder par l'Autriche à ce roi déchu les duchés de Lorraine et de Bar, en stipulant que ces duchés, après la mort de Stanislas, reviendraient à la France. Dans la guerre de la succession (1740), le cardinal ne fit pas encore jouer à nos armées un rôle bien brillant, mais il ne vit pas la fin de cette guerre : il mourut en 1743.

FLEURY (Joseph-Abraham BÉNARD, dit), acteur français, né vers 1750 à Lunéville, fils d'un des acteurs de la troupe du roi Stanislas, débuta à la Comédie-Française en 1772, et réussit parfaitement dans les rôles de petits-maîtres, de courtisans, de mauvais sujets. On ne se lassait pas de l'applaudir dans *le Chevalier à la mode*, dans *l'Homme à bonnes fortunes*, et surtout dans le marquis de *l'École des Bourgeois*. Fleury quitta la scène en 1818, et il mourut en 1822 plus que septuagénaire. M. Laffitte, homme de lettres, a publié en 1836 et 1837 des *Mémoires de Fleury*, auxquels celui-ci n'a sans doute coopéré que par quelques notes trouvées dans ses papiers après sa mort.

FLEURY (JOLY DE), magistrat. *Voy.* JOLY.

FLEVO (lac), lac situé jadis au N. du Rhin inférieur, dans le pays des Bataves, et qui communiquait par un étroit canal (dit *Flevum ostium*) avec l'Océan Germanique. L'irruption des eaux de l'Océan en 1238 l'agrandit et en fit le Zuyderzée actuel.

FLEVUS, fleuve du pays des Bataves, auj. l'YSSEL.

FLEXIA, nom latin moderne de LA FLÈCHE.

FLIBUSTIERS, de *flyboat*, vaisseau qui vole; ou plutôt de *free booter* (en allemand *freibeuter*), franc butineur; nom donné à des pirates de toutes nations qui se sont fait un nom dans le XVIIe siècle par leur audace et leur acharnement contre le gouvernement espagnol. Descendus de ces Boucaniers de l'île de Saint-Domingue dont les Espagnols avaient détruit le commerce, ils couraient les mers, pillant les colonies et les vaisseaux espagnols, et dissipant ensuite leur butin dans la débauche. Les plus célèbres de ces flibustiers furent : l'Anglais Morgan, qui prit Panama en 1670; Pierre Legrand, de Dieppe; Nau *l'Olonnais*, Michel le Basque et Monbars *l'Exterminateur*. Le dernier exploit de ces pirates fut la prise de Carthagène, dont ils s'emparèrent en 1697, à l'aide d'une flotte de corsaires français. Depuis cette époque leur nombre diminua sensiblement, et l'histoire n'en parle plus après le XVIIIe siècle.

FLINDERS (Matth.), navigateur anglais, né vers 1760, mort en 1814, parcourut en 1798 avec Bass les côtes de la Nouvelle-Hollande, découvrit le détroit de Bass qui sépare la Terre de Diémen du continent, et publia à son retour : *Voyage aux Terres*

australes pendant les années 1801, 1802 et 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4, avec atlas.

FLINDERS (Terre de), partie de la côte S. de la Nouvelle-Hollande, entre les 130° et 136° de long. E. — Près de cette côte, par 132° 7' long. E., 33° 41' lat. N., est une ville qui porte aussi le nom de Flinders. On y trouve une espèce particulière de kangourous.

FLINES-LÈS-MORTAGNES, ville du dép. du Nord, à 8 kil. S. O. de Saint-Amand; 1,800 hab. Bas de laine, toiles.

FLINSBERG, ville des États prussiens (Silésie), près de la Queiss, à 25 kil. S. O. de Lœwenberg; 1,500 hab. Verrerie. Eaux minérales célèbres qui s'expédient en grande quantité à l'étranger. On trouve aux environs des cailloux blancs très propres à la fabrication du verre.

FLINT, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Flint, dans le pays de Galles, à l'embouchure de la Dee et à 17 kil. S. O. de Liverpool. Bains de mer. Aux environs, ruines d'un château-fort. — C'est près de cette ville que Richard II fut pris, et qu'il fut forcé de céder sa couronne au duc de Lancastre (Henri IV) en 1399. — Le comté de Flint, un des comtés maritimes de l'Angleterre, est situé entre ceux de Denbigh à l'O. et de Chester à l'E.: 45 kil. sur 20; 60,000 hab. Pâturages, grains; plomb, houille, zinc, etc.

FLIXECOURT, bourg du dép. de la Somme, à 19 kil. N. O. d'Amiens, sur la Somme; 1,500 hab. Aux environs, ruines d'un camp de César.

FLIZE, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 7 kil. S. E. de Mézières; 300 hab.

FLODDEN, hameau d'Angleterre (Northumberland), à 9 kil. N. O. de Woole et à 18 kil. S. de Berwick, est célèbre par la bataille qui s'y livra en 1513, entre les Anglais, commandés par Henri VIII, et les Écossais, et dans laquelle périt le roi écossais Jacques IV avec presque toute sa noblesse.

FLODOARD, chroniqueur français, né à Épernay en 894, mort à Reims en 966, fut chanoine de la cathédrale de cette ville. On a de lui une *Histoire de l'église de Reims*, en latin, Douai, 1617, et une *Chronique de France* de 919 à 966, publiée par Duchesne. M. Guizot en a donné la traduction dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

FLORAC, ch.-l. d'arr. (Lozère), à 23 kil. S. E. de Mende, sur le Tarnone, près de son confluent avec le Tarn; 2,000 hab. Société d'agriculture. — L'arr. de Florac a 7 cantons (Barre, Sainte-Enimie, Saint-George-de-Levezac, Saint-Germain-de-Calberte, Meyrueis, Pont-de-Montvert, plus Florac), 53 communes, et 41,439 hab.

FLORAUX (Jeux). *Voy.* JEUX.

FLORE, *Flora*, déesse des fleurs et des jardins, épouse de Zéphyre. Son culte fut introduit à Rome par Tatius. On célébrait en son honneur les jeux floraux. Selon d'autres le culte de cette déesse aurait pour origine un legs fait au peuple romain par une courtisane nommée Flora, à la condition que l'on célébrerait tous les ans une fête en son honneur.

FLORE (FRANC-), peintre flamand. *Voy.* FLORIS.

FLORENCE, *Florentia Tuscorum* des anciens, *Firenze* en italien, capitale du grand-duché de Toscane, sur l'Arno, dans une situation délicieuse, par 8° 55' long. E., 43° 46' lat. N., à 250 kil. S. E. de Milan, à 1,200 kil. S. E. de Paris; 90,000 hab. Archevêché. Édifices superbes et qui en font une des plus belles villes du monde: palais Pitti, Vieux-Palais, galerie de Florence, nombreux palais appartenant à des particuliers; magnifique cathédrale dite *Duomo*; belles églises; beaux jardins, places vastes et richement décorées. Les statues, tableaux et autres objets d'art se trouvent en profusion à Florence. Cette ville a de plus beaucoup d'établissements scientifiques, artistiques et littéraires (les bibliothèques Magliabecchiana, Laurentine, la bibl. particulière du grand-duc; le Musée florentin; le Musée d'histoire naturelle); plusieurs académies et sociétés savantes, entre autres l'Académie *della Crusca*; les écoles pies, une école de peinture, un observatoire, etc.). Florence fabrique les taffetas qui ont pris son nom, des lainages, des instruments de mathématiques et de physique, de la carrosserie; on en exporte des chapeaux de paille d'Italie. Patrie du Dante, de Boccace, de Machiavel, de Guichardin, de Pétrarque, de Galilée, d'Améric Vespuce, de Cimabué, de Brunelleschi, d'André del Sarto, et d'un grand nombre de peintres qui ont formé l'école dite Florentine, du musicien Lulli, de plusieurs papes, entre autres Léon X. — Florence existait du temps des Étrusques, mais elle n'eut quelque célébrité que quand Sylla en eut fait une colonie romaine. Stilicon y remporta une grande victoire sur Radagaise en 405. Prise et reprise successivement par Totila, par Narsès, elle finit par être ruinée: Charlemagne la releva en 781, et elle parvint sous l'autorité des rois d'Italie à une haute prospérité, tandis qu'autour d'elle les factions déchiraient l'Italie. Mais en 1215 elle prit part à ces discordes, et depuis ce temps elle devint la proie des partis et de l'anarchie. Elle fut dans l'Italie centrale le siége de la puissance des Guelfes: son gouvernement varia souvent en général, pourtant sa tendance fut éminemment démocratique, et la constitution dite *Ordinamenti di giustizia* (1282) fut la base des organisations postérieures. Souvent en guerre avec l'Empire, avec Milan, avec les Pisans, avec les papes; soumise à Naples de 1314 à 1317, puis de 1326 à 1328; à Gauthier de Brienne de 1342 à 1343; gibeline un instant, de 1378 à 1383, elle acquit au milieu des guerres Pistoie, Arezzo, Pise. Elle tomba à partir de 1421 sous l'influence des Médicis, et finit par devenir le patrimoine de cette famille: elle conserva d'abord le nom de république; mais à partir de 1569, Florence et son territoire furent érigés en grand-duché sous le titre de grand-duché de Toscane. — A Florence se tint en 1438 le 18e concile œcuménique, suite de celui de Ferrare, qui lui-même faisait suite à la partie du concile de Bâle tenue de l'aveu du pape. On s'y occupa des moyens de réunir les églises d'Orient et d'Occident.

FLORENCE (compartiment de), une des cinq divisions actuelles du grand-duché de Toscane, au N. de celui de Sienne, à l'E. de celui de Pise. Ch.-l., Florence. *Voy.* TOSCANE.

FLORENCE (le cardinal de). *Voy.* ZABARELLA.

FLORENSAC, ch.-l. de canton (Hérault), à 8 kil. S. E. de Pezenas; 3,525 hab.

FLORENT (saint), abbé du monastère de Glonne, depuis Saint-Florent-le-Vieux, en Anjou, mort au commencement du Ve siècle. On le fête le 22 septembre ou le 7 novembre. — *Voy.* SAINT-FLORENT.

FLORENTIA, auj. FIORENZUOLA.

FLORENTIN. On désignait sous ce nom avant 1789 une des trois grandes divisions du grand-duché de Toscane. Il en formait la partie septentrionale: outre Florence, il comprenait les villes de Pistoia, Fiesole, Arezzo, Borgo, Montepulciano, Cortone, Vallombreuse et Camaldoli. Sous l'empire français, il a formé le dép. de l'Arno et une partie de ceux de la Méditerranée et de l'Ombrone.

FLORES, une des Açores, la plus à l'O., par 33° 28' long. O., 39° 33' lat. N.: 10,000 hab.: 26 kil. sur 14. Ch.-l., Flores. Montagnes, forêts. Orseille, grains, très bons fruits. Pêche.

FLORES, dite aussi *Endé*, ou *Mangderai*, une des îles de la Sonde, par 117° 37-120° 45' long. E., 7° 53'-9° 3' lat. N.: 310 kil. sur 90. On y remarque un volcan. Cannelle sauvage, sandal, coton, riz, bois de sapan. Habitants malais, quelques Portu-

çais. L'île appartient à la Hollande. — Flores est séparée de Soumbava par le détroit de Sabi : on nomme détroit de Flores le canal entre les îles de Solor et de Sabroun.

FLORES, île de la Nouvelle-Bretagne, près de la côte S. des îles de Quadra et Vancouver.

FLORIAN, hameau et château du dép. du Gard, à 6 kil. E. de Sauve. Patrie de Florian.

FLORIAN (J.-P. CLARIS DE), littérateur, né en 1755 au château de Florian dans les Cévennes, fut de bonne heure accueilli et encouragé par Voltaire, auquel sa famille était alliée; entra comme page chez le duc de Penthièvre, servit quelque temps comme officier de dragons, puis vint se fixer à Anet et à Sceaux, auprès du duc de Penthièvre, dont il devint le favori et dont il distribuait les bienfaits. La révolution troubla son bonheur : il fut incarcéré en 1793 et mourut peu après à Sceaux en 1794, à 38 ans. Florian s'était exercé dans plusieurs genres; quoiqu'il manquât de vigueur et de génie, il se distingua toujours par la grâce et la sensibilité. Il a écrit des nouvelles pleines d'intérêt, des pastorales dont les plus estimées sont : *Estelle*, *Galatée* (1783); des poëmes en prose, *Numa Pompilius* (1786), *Gonzalve de Cordoue* (1791), précédé d'un excellent *Précis sur les Maures*; de jolies comédies dont Arlequin est le héros, et des *Fables* charmantes, qui lui assurent le premier rang après La Fontaine. Il avait beaucoup étudié la littérature espagnole et a laissé une traduction, ou plutôt une imitation libre de *Don Quichotte*. Florian fut reçu à l'Académie Française en 1788. Il a été fait plusieurs éditions de ses œuvres; les plus récentes sont celles de Briand, 1823-1824, 13 vol. in-8, et de Jauffret, 1837, 12 vol. in-8. Jauffret a écrit sa *Vie*, et Lacretelle son *Éloge*.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONINO, comte de), ministre espagnol, né à Murcie en 1730, fut d'abord ambassadeur d'Espagne près la cour de Rome. Les talents dont il fit preuve dans cette mission le firent choisir pour principal ministre par le roi Charles III. Son administration à l'intérieur fut sage et glorieuse, mais il échoua dans l'entreprise de chasser les Anglais de Gibraltar, entreprise malheureuse, qui coûta 80,000 hommes et des sommes immenses à l'Espagne. A l'avénement de Charles IV (1792), Florida fut exilé de la cour; il ne reparut aux affaires que comme président des cortès extraordinaires en 1808. Il mourut la même année.

FLORIDE, territoire des Etats-Unis, situé au N. du golfe du Mexique, à l'O. de l'Atlantique, au S.E. de l'état d'Alabama et au S. de la Géorgie, par 24° 50'-31° lat. N., 82° 15'-8° 40' long. O.; 470 kil. sur 200; 54,000 hab. (35,000 blancs, et 19,000 naturels ou esclaves). Capitale, Tallahassée. Jadis la Floride était divisée en deux parties : Floride orientale et Floride occidentale; St-Augustin était le ch.-l. de la Floride orient., et Pensacola de la Floride occident. : d'où le nom de *Deux-Florides* donné souvent à ce territoire. Terrain plat, bas et marécageux. Savanes immenses; sables en beaucoup d'endroits; chaleur étouffante et fièvres terribles. — Le nom de Floride, qui vient de Pâques-Fleuries, fût donné à cette contrée par Juan Ponce de Léon, qui en fit la découverte en 1512 le dimanche des Rameaux (qu'on nomme aussi Pâques-Fleuries). Longtemps on donna le nom de Floride à tout le pays situé à l'O. du Mississipi. Sur ce vaste espace vivaient six nations dont l'ensemble compose la famille mobile-natchez ou floridienne, savoir : les Natchez, les Criks supérieurs (dans l'Alabama), les Criks inférieurs ou Séminoles (sur les bords du Flint), les Tchikkasah, les Chaktas ou Têtes-Plates, les Yazoux (tous deux dans l'état du Mississipi, au N.). Après bien des vicissitudes, les Espagnols restèrent maîtres de la Floride vers 1570, et ils la possédèrent jusqu'en 1763, époque à laquelle elle fut cédée à la Grande-Bretagne. En 1781, les Espagnols la reconquirent, et le traité de Paris en 1783 les confirma dans la possession de cette contrée; enfin en 1821 les Etats-Unis l'achetèrent à l'Espagne et en firent un territoire de l'Union. Depuis 1836 la Floride a dû être élevée au rang d'état.

FLORIDE (golfe de), dit aussi nouveau canal de Bahama. *Voy.* BAHAMA.

FLORIDIA, ville de Sicile (Syracuse), à 13 kil. O. de Syracuse; 4,000 hab.

FLORIEN, *Marius Antonius Florianus*, frère utérin de l'empereur Tacite, prétendit lui succéder après sa mort, en 276, et se fit reconnaître par le sénat; mais Probus ayant été proclamé par les légions d'Orient, il marcha à sa rencontre; il essuya un premier échec après lequel ses propres soldats le massacrèrent. Il n'avait régné que deux mois.

FLORIS (François), dit *Franc-Flore*, peintre d'histoire, né à Anvers en 1520, mort en 1570, fut surnommé par ses compatriotes *le Raphaël flamand*, jouit de l'estime de Charles-Quint et de Philippe II, et amassa par son talent une grande fortune. On distingue parmi ses œuvres de beaux *Arcs de triomphe*, *les Douze travaux d'Hercule*, et un *Jugement dernier*. — Il forma un grand nombre d'élèves dont le plus célèbre est son fils François, dit *Floris le Jeune*.

FLORUS (Annæus Julius), historien latin, que l'on croit natif d'Espagne et de la famille de Sénèque et de Lucain, vivait, selon les uns, sous Adrien, selon les autres 100 ans plus tard. On a sous son nom un *Epitome* ou *Abrégé de l'histoire romaine* depuis Romulus jusqu'à Auguste, en 4 livres, ouvrage écrit d'un style brillant et rapide; on lui attribue aussi le *Pervigilium Veneris* et quelques autres poésies. Les meilleures éditions de Florus sont celles *ad usum Delphini*, 1674, in-4, et 1726, in-8, de Maittaire, Londres, 1715. Il a été traduit par Coëffetau, 1618; par l'abbé Paul, 1774; par M. Ragon, 1826, dans la collection de Panckoucke, et par M. Durozoir, 1829.

FLOTTE (LA), ville du dép. de la Charente-Inf., sur la côte N. de l'île de Ré : rade et port excellents; 2,600 hab.

FLOUR (saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, suivant les légendes, donna son nom à la ville de St-Flour (*Voy.* SAINT-FLOUR). On le fête le 3 novembre.

FLUDD (Robert), *Robertus de Fluctibus*, né à Milgate (Kent) en 1554, mort à Londres en 1637, cultiva toutes les sciences connues de son temps, surtout la médecine et la physique; donna dans les erreurs de la théosophie, de l'alchimie, de la magie, et s'affilia aux Rose-Croix. Ses écrits sont presque inintelligibles. Ils jouissent cependant d'une grande réputation et furent réfutés par Kepler, Gassendi, Mersenne, etc. Les principaux sont : *Utriusque Cosmi historia*, Oppenheim, 1617; *De supernaturali microcosmi historia*, 1619; *Clavis philosophiæ et alchimiæ fluddanæ*, Francfort, 1633. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-fol.

FO ou FOÉ, fondateur d'une secte religieuse qui compte de nombreux partisans en Chine, paraît être le même que Bouddha. Il naquit dans l'Inde, à Bénarès, ou dans le Cachemire, environ 1027 ans av. J.-C. Il réforma la religion des Brachmanes, proscrivit la distinction des castes et l'inégalité des hommes, et enseigna une doctrine dont les préceptes fondamentaux sont de ne point mentir, de respecter le bien d'autrui, de ne tuer aucune créature vivante, de s'abstenir de vin, d'éviter l'impureté, de croire à des récompenses et à des punitions après la vie. Sa doctrine ne commença à se répandre en Chine qu'environ 200 ans av. J.-C. Ses prêtres se nomment Bonzes et vivent réunis dans des mo-

nastères. *Voy.* BOUDDHA. — Il ne faut pas confondre Fo avec Fohi, premier législateur de la Chine, qui vivait vers 2953 av. J.-C.

FOCONES, riv. du gouvernement de Buénos-Ayres. *Voy.* IBEBIRI.

FOCUNATES, petite peuplade de l'Italie septent., à l'E. du lac Verbane (lac Majeur), dans le district qu'on appelle auj. Vogogna.

FOE, législateur chinois. *Voy.* FO.

FOE, écrivain anglais. *Voy.* DE FOE.

FOEDOR. *Voy.* FEDOR.

FOEHR, île du Danemark, sur la côte O. du Sleswig : 12 kil. sur 8 ; 5,600 hab. Ch.-l., Wick. Pêche. Fabriques de bas de laine.

FOEODOSIE ou KÉFA, ville de la Russie d'Europe. *Voy.* CAFFA.

FOEROÉ, FOEROER. *Voy.* FÆROER.

FOGARACH, ville de Transylvanie, à 49 kil. N. O. de Cronstadt, sur l'Aluta ; 5,000 hab. Évêché. Beau pont. Vieux château fortifié.

FOGGIA, ville du roy. de Naples, ch.-l. de la prov. de la Capitanate, à 133 kil. N. E. de Naples ; 20,900 hab. Évêché. Palais de l'intendance, collégiale, douane. Commerce de blé, bestiaux, etc. Elle souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1781. Patrie du littérateur Galiani.—Manfredi battit près de cette ville le pape Innocent V, mais il y fut défait à son tour par Charles d'Anjou (1266). Foggia ayant pris parti pour Conradin, Charles la détruisit ; elle fut rebâtie peu de temps après.

FOGLIETTA (Uberto), historien génois, né en 1518, mort en 1581, publia en 1559 un livre qui le fit exiler de sa patrie : *della Republica di Genova*, et passa la plus grande partie de sa vie auprès du cardinal Hippolyte d'Este à Rome. Il composa et publia dans cette ville : *Hist. Genuensium libri XII ; Clarorum Ligurum Elogia ; De Causis magnitudinis Turcarum imperii ; De Linguæ latinæ usu et præstantia*, et plusieurs opuscules qui devaient faire partie de l'histoire générale de son temps. Il passe pour un des meilleurs écrivains latins modernes.

FOGO ou SAINT-PHILIPPE, l'*île de Feu* de quelques géographes français, une des îles du Cap-Vert, par 26° 40' long. O., 14° 50' lat. N. : 27 kil. sur 23 ; 9,700 hab. Ch.-l., St-Philippe. Vaste volcan, presque continuellement en éruption. Fruits, courges, melons, maïs.

FOHI ou FOUHI, premier empereur et premier législateur de la Chine. On place son avénement vers l'an 2953 avant notre ère. On ne sait rien de bien précis sur son règne ; on lui attribue l'institution du mariage, l'invention de la pêche, de la chasse, de la musique, de l'écriture. Il reconnut un Dieu suprême et lui rendit un culte. — Il ne faut pas le confondre avec Fo, réformateur de la religion en Chine.

FOIX, ville de France, *Fuxum* en latin moderne, ch.-l. du département de l'Ariége, sur l'Ariége ; 4,699 hab. Martinets à cuivre et à fer, forges à la catalane, etc. Sur un rocher escarpé qui domine la ville, on voit les ruines de trois tours gothiques. Quelques auteurs prétendent que Foix aurait été fondée par les Phocéens qui lui auraient donné le nom de *Phocée*, d'où serait dérivé par corruption le nom de Foix.— L'arr. de Foix a huit cant. (Ax, la Bastide-de-Seron, les Cabanes, Lavelanet, Quérigut, Vic-Dessos, Tarascon, plus Foix), 140 comm. et 91,684 hab.

FOIX (gouvernement de), un des grands-gouvernements de la France mérid. avant la révolution, était situé entre le Languedoc et le Roussillon, et se composait de la province de Foix, plus le Donnezan et la co-suzeraineté du roi de France sur l'Andorre. Ch.-l., Foix. Auj. il fait partie du dép. de l'Ariége.

FOIX (province, jadis comté de), partie du pays des Volces Tectosages sous les Romains, se divisait en haut et bas pays de Foix, et avait pour places principales : dans le haut-pays, Foix, Tarascon, Ax ; dans le bas-pays, Pamiers, Saverdun, Lezat, Mas d'Azil. — Le comté de Foix, après avoir fait partie de l'empire romain, du roy. des Wisigoths, de la monarchie mérovingienne, du duché d'Aquitaine, de l'empire carlovingien, et enfin du comté de Carcassonne, fut démembré de ce dernier comté au XIe siècle, forma dabord une seigneurie, et fut érigé en comté en 1035 en faveur de Roger I, fils de Bernard de Foix et petit-fils de Roger I, comte de Carcassonne ; il fut uni en 1290 au vicomté de Béarn. En 1398, Isabelle, héritière du comté de Foix, le porta dans la maison de Grailly, par son mariage avec Archambault de Grailly. En 1479, Eléonore, reine de Navarre, qui avait épousé Gaston IV, comte de Foix, mourut en choisissant pour son successeur son petit-fils François Phœbus ; mais celui-ci mourut fort jeune, et sa sœur Catherine, en épousant Jean, sire d'Albret, fit passer dans cette maison le comté de Foix, ainsi que la couronne de Navarre. De ce moment, les destinées du comté de Foix se confondent avec celles de la Navarre.

FOIX (Raymond-Roger, comte de), fils de Roger-Bernard I, lui succéda en 1188, accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte en 1191 ; se signala au siége d'Ascalon et à la prise de St-Jean-d'Acre. Il revint avec ce roi lorsque Richard Cœur-de-Lion eut pris le commandement de l'armée des Croisés. S'étant déclaré en faveur des Albigeois, le comte de Foix fut battu en plusieurs rencontres, et dépouillé de ses états. Il mourut en 1222.

FOIX (Roger-Bernard III, comte de), mort en 1303, se distingua comme poëte et comme troubadour.

FOIX (Gaston III, comte de), vicomte de Béarn, né en 1331, fut surnommé *Phœbus*, soit à cause de sa beauté, soit parce que, semblable au dieu Phœbus, il avait une blonde chevelure ; ou enfin parce qu'il avait pris un soleil pour devise. Il succéda à son père Gaston II, à l'âge de douze ans, et s'illustra par sa valeur et sa magnificence ; mais on lui reproche un caractère violent et on l'accuse d'avoir causé la mort de son propre fils. Ce jeune prince, accusé d'avoir voulu empoisonner son père, à l'instigation de Charles-le-Mauvais, fut emprisonné et cruellement maltraité par Gaston ; il se laissa mourir de faim dans sa prison (1382). La vie de Gaston se passa dans des guerres continuelles : il fit ses premières armes en 1345 contre les Anglais, alla ensuite servir en Prusse contre les Infidèles en 1356 ; en 1358, pendant la révolte dite de la *Jacquerie*, il contribua à la délivrance du dauphin à Meaux ; il combattit ensuite le comte d'Armagnac, qui manifestait des prétentions sur le Béarn (1372), et le duc de Berri qui lui avait enlevé le titre de lieutenant du Languedoc (1375). Il mourut en 1390. On a de lui un livre sur la chasse intitulé : *Phébus des déduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye*, en prose, imprimé avec corrections dans quelques éditions de la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux, Poitiers, 1560, 61, 62 et 68, in-fol. C'est du style emphatique et embrouillé de cet ouvrage qu'est, dit-on, venue l'expression *faire du Phébus*. — Le surnom de Phœbus a été, après Gaston III, porté par quelques autres membres de la famille.

FOIX (Pierre DE), dit *l'Ancien*, cardinal et archevêque d'Arles, né en 1386, mort en 1464, fut député par Benoît XIII au concile de Constance, convoqué pour examiner les droits des prétendants au trône pontifical, et contribua à l'élection de Martin V. Envoyé par le nouveau pontife en qualité de légat près du roi d'Aragon, il convoqua en 1429 un concile à Tortose, et en obtenant la démission de l'anti-pape Clément VIII, termina heureusement le schisme qui troublait l'église depuis de longues années. En 1457, Pierre de Foix rassembla un concile provincial à Avignon, et y fit arrêter de sages régle-

ments pour l'administration des diocèses. Toulouse lui dut la fondation d'un collége doté de 25 bourses en faveur des étudiants pauvres de la ville.

FOIX (Catherine DE), porta en dot la Navarre avec le comté de Foix à Jean d'Albret vers l'an 1484. Ses états furent envahis par Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne (1512), et l'usurpation fut sanctionnée par une bulle du pape Jules II. Catherine en mourut de chagrin, l'an 1517.

FOIX (Gaston DE), duc de Nemours, fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, né en 1489, fut mis en 1512 à la tête de l'armée d'Italie, se signala par ses hauts faits, et fut surnommé *le Foudre d'Italie*. Il gagna la célèbre bataille de Ravenne le 11 avril 1512, à 23 ans, et fut tué en poursuivant les vaincus.

FOIX. *Voy.* LAUTREC, LESCUN, SAINTE-FOIX.

FOLARD (le chevalier DE), surnommé *le Végèce français*, célèbre tacticien, né à Avignon en 1669, mort dans cette ville en 1752, montra de bonne heure un goût décidé pour la carrière des armes, et s'engagea à l'âge de 18 ans. La lecture des *Commentaires de César* lui apprit à considérer la guerre non comme un simple métier, mais comme un art savant et profond. Aussi toutes les actions où il se trouva furent-elles pour lui une source d'instruction et de remarques savantes qu'il consigna depuis dans des ouvrages remarquables. Folard prit part à toutes les guerres de la fin du règne de Louis XIV, donna aux généraux sous lesquels il servait tantôt des plans de défense de places, tantôt des plans de campagne; se distingua en qualité de capitaine à la bataille de Malplaquet (1709); alla successivement, après la paix d'Utrecht (1713), offrir ses services aux chevaliers de Malte contre les Turcs, puis au roi de Suède Charles XII, et sut faire adopter ses idées par ce dernier prince. A son retour en France, il fut nommé mestre-de-camp et commandant de place. Il donna à la fin de sa vie dans les extravagances des Convulsionnaires. Les principaux ouvrages de Folard sont : *Nouvelles Découvertes sur la guerre*, Paris, 1724, in-12 ; *Défense des places* ; *Histoire de Polybe, avec Commentaires*. Ce dernier ouvrage est le plus estimé : la meilleure édition qui en ait été donnée est celle d'Amsterdam, 1735, 7 vol. in-4. L'auteur a placé en tête un *Traité des colonnes et de l'ordre profond*, où il expose un nouveau système de tactique qui donna lieu à de vives discussions.

FOLDVAR (DUNA-), *Lussunium*, ville de Hongrie (cercle au-delà du Danube), ch.-l. de marche, sur le Danube, à 35 kil. N. E. de Simontornya; 2,500 hab.

FOLENGO (Théophile), poëte burlesque, né en 1491 dans un faubourg de Mantoue nommé Cipada, d'une famille noble, entra à 16 ans dans l'ordre des Bénédictins, quitta quelques années après son couvent pour courir le monde avec une femme qu'il avait séduite, et afin de se livrer à son goût pour la poésie. Il rentra cependant au couvent en 1526 et il y mourut en 1544. Il est le créateur du genre dit *macaronique* : il publia, sous le pseudonyme de Merlino Coccaio, 17 livres de poésies de ce genre (Venise 1517, souvent réimprimés), où il mêle le latin, l'italien et le patois mantouan. On a aussi de lui l'*Orlandino* ou l'*Enfance de Roland*, et des poésies dévotes.

FOLIGNO, *Fulginium*, ville de l'Etat ecclésiastique (délégation de Pérouse), à 31 kil. S. E. de Pérouse; 12,000 hab. Jadis fortifiée. Cire, papier, confitures estimées. Commerce actif.

FOLKSTONE, ville d'Angleterre (Kent), à 10 kil. S. O. de Douvres; 4,500 hab. Ancien couvent. Port pour bâtiments de 300 tonneaux. Pêche, navigation. Bains de mer. La mer empiète tous les jours sur la côte.

FOLLE-AVOINE ou MENOMONIS, peuple indigène de l'Amérique septent., fait partie de la nation des Chippaways et habite au S. du lac Supérieur et à l'O. de la baie Verte du lac Michigan. Ils doivent leur nom au goût qu'ils ont pour l'espèce de graine appelée *folle-avoine*.

FONCEMAGNE (Et. LAUREAULT DE), sous-gouverneur du duc de Chartres, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Orléans en 1694, mort en 1779, a rédigé de savants mémoires sur les premiers temps de notre histoire (dans le *Recueil* de l'Académie des Inscriptions). Il soutint contre Voltaire l'authenticité du testament du cardinal de Richelieu.

FONDI, *Fundi*, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 88 kil. N. O. de Naples : 5,000 hab. Evêché. Bons vins. Cathédrale. La voie Appienne traverse cette ville et en forme la principale rue.

FONDI (lac de), *Fundanus lacus*, entre Fondi et la mer : ses eaux se rendent dans la mer par deux canaux. Ses bords sont couverts de myrtes et de peupliers.

FONDULE, mont. de France dans le dép. du Gard, s'écroula en partie l'an 1800, et engloutit plusieurs villages.

FONFRÈDE (J.-Bapt. BOYER-), un des Girondins, né à Bordeaux en 1766, était un des principaux négociants de cette ville. Il fut député à la Convention nationale en 1791, et se signala par son éloquence et son courage. Il dénonça les massacres de septembre, et s'opposa à l'organisation du tribunal révolutionnaire; peu après il accusa Marat. Au 31 mai, Fonfrède fut cependant sauvé par Marat comme s'étant opposé à l'arrestation d'Hébert et de Dumas, dans la commission des douze ; il n'en continua pas moins à combattre la Montagne avec la même vigueur. Enfin, sur la proposition d'Amar, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté avec les Girondins. Il avait 27 ans.—Boyer Fonfrède a laissé un fils, Henri Fonfrède, qui s'est fait un nom comme journaliste; il est mort en 1841.

FONI ou FOUINI, petit état de la Sénégambie occid., borné au N. par la Gambie, à l'E. par le Vintam, au S. par le pays des Féloups, et à l'O. par le roy. de Kombo. Ch.-l., Jéréja.

FONNI, ville de Sardaigne, à 19 kil. S. de Nuovo; 3,400 hab.

FONS. Ce nom, qui veut dire *fontaine*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux géographiques, soit anciens, soit modernes, dont les plus connus sont : *Fons Aponi* en Italie, auj. Abano ; *Fons Bellaqueus*, dans la Gaule transalpine, Fontainebleau ; *Fons Ebraldinus*, Fontevrault ; *Fons Padiræ*, Paderborn ; *Fons Rapidus*, dans l'Hispanie, Fontarabie ; *Fons Tungrorum*, Spa, dans la Germanie seconde, à 50 kil. S. E. de Tongres.

FONSECA (golfe de), golfe de l'Océan Pacifique équinoxial, sur la côte de l'état de Nicaragua (Amérique centrale), par 90° long. O., 13° 30' lat. N.

FONSECA (Rodrigue DE), évêque de Burgos et membre du conseil de la reine Isabelle, né à Séville vers 1452, mort en 1530, fit tout ce qui dépendit de lui pour empêcher et pour entraver l'expédition de Christophe Colomb, et s'opposa constamment aux généreux efforts de Las-Casas pour l'amélioration du sort des Indiens.

FONSECA, jésuite portugais, surnommé l'*Aristote portugais*, né en 1528 au village de Cortizada, mort en 1599, professa la philosophie à Evora et à Lisbonne, s'éleva aux premières dignités de son ordre, fut nommé membre du conseil des ministres par Philippe II, et chargé de diverses négociations importantes par le pape Grégoire XIII. On a de lui un *Commentaire sur la Métaphysique d'Aristote*, en latin, 4 vol. in-fol. ; *Institutiones dialecticæ*, Lisb., 1564. Il est l'inventeur de la *Science moyenne*, méthode par laquelle il voulait concilier le libre arbitre avec la Providence.

FONTAINE, bourg de France, ch.-l. de canton (Haut-Rhin), à 9 kil. N. E. de Béfort; 300 hab.

FONTAINE-FRANÇAISE, chef-l. de cant. (Côte-d'Or), à 34 kil. N. E. de Mirebeau; 1,200 hab. Forges, hauts-fourneaux.—Victoire de Henri IV sur les Ligueurs commandés par le duc de Mayenne et les Espagnols (1595), dans laquelle le roi sauva la vie à Biron. On a élevé un monument en mémoire de cette journée.

FONTAINE-LE-DUN, chef-l. de cant. (Seine-Infér.), à 13 kil. S. E. de Saint-Valery-en-Caux; 400 hab.

FONTAINE-L'ÉVÊQUE, ville de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 9 kil. O. de Charleroi; 2,600 hab. Fonderie de fer, etc. Marbre aux environs.—Longtemps les comtes de Hainaut et les princes de Liége se disputèrent la possession de cette ville; mais les Autrichiens s'en emparèrent en 1757 et la conservèrent jusqu'en 1794, époque à laquelle les Français la leur enlevèrent. Ceux-ci la rendirent en 1814.

FONTAINE (Nicolas), né à Paris en 1625, mort à Melun en 1709, passa quelques années à Port-Royal, s'attacha à Nicole, Arnaud et Sacy, et fut enfermé à la Bastille avec ce dernier comme janséniste de 1664 à 1669. Il a laissé: *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, 1679, 4 vol. in-8; *les Figures de la Bible*, ouvrage attribué à Le Maistre de Sacy, et connu sous le nom de *Bible de Royaumont*, 1694, in-4; *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-12; une traduction des *Homélies* de saint Jean Chrysostôme, et un grand nombre d'autres ouvrages de piété.

FONTAINE DE LA ROCHE (Jacques), auteur de la gazette intitulée: *Nouvelles ecclésiastiques*, né à Fontenay-le-Comte en 1688, mort en 1761, était curé de Mantelan au diocèse de Tours, et se distingua par son zèle comme prêtre appelant. Il exalta dans sa gazette les miracles du diacre Pâris.

FONTAINE DES BERTINS (Alexis), géomètre, membre de l'Académie des Sciences, né dans le Dauphiné en 1725, mort en 1771. Il s'est occupé le premier de la théorie générale et des applications du calcul intégral, et a donné à l'Académie des Sciences des *Mémoires* qui ont été imprimés en un vol. in-4, 1740. Il eut de vives disputes avec d'Alembert au sujet de la priorité de la découverte d'un principe général de dynamique.

FONTAINE-MALHERBE (Jean), poëte médiocre, né près de Coutances vers 1740, mort en 1780, a composé des héroïdes, des discours en vers, des fables et des contes moraux, etc.

FONTAINE (LA). *Voy.* LA FONTAINE.

FONTAINEBLEAU, *Fons Blaudi* ou *Fons Bellaqueus* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), à 14 kil. S. de Melun, à 59 kil. S. E. de Paris, au milieu de la belle forêt de Fontainebleau; 8,122 hab. Château royal avec un parc et des jardins magnifiques. Le château a été récemment restauré par le roi Louis-Philippe I (1837-40). Fontainebleau est le lieu de naissance de Henri III et de Louis XIII, et des auteurs dramatiques Dancourt et Poinsinet. On récolte à Fontainebleau et dans les environs l'excellent raisin dit *chasselas de Fontainebleau*; on retire des environs des quantités énormes de grès qui servent au pavage de Paris. La forêt a 53 kil. de tour et 16,796 hectares de superficie. On a beaucoup disputé sur l'étymologie du nom de Fontainebleau. La forêt s'appelait primitivement forêt de Bière ou de Bièvre (*Sylva Bieria*): elle renferme une source ou fontaine qui a donné son nom à la ville, soit à cause de la beauté de ses eaux (*fontaine belle eau*), soit parce qu'elle fut découverte pendant une chasse par un chien favori de saint Louis ou de François I, nommé Blaud (*fontaine Blaud*). — Au château de Fontainebleau se rattachent beaucoup de souvenirs historiques. Il fut le séjour de Christine de Suède qui y fit assassiner son amant, Monaldeschi; du pape Pie VII, pendant sa détention en France. Un grand nombre d'édits sont datés du château de Fontainebleau (1539, 1550, 1561). En 1807 un traité y fut signé entre la France et l'Espagne; enfin le 4 avril 1814, Napoléon y abdiqua en faveur de son fils et y fit ses adieux à la vieille garde. — L'arr. de Fontainebleau a 7 cantons (La Chapelle-la-Reine, Château-Landon, Lorrez-le-Bocage, Montereau-Faut-Yonne, Moret, Nemours, plus Fontainebleau); 104 communes et 71,974 hab.

FONTAINES (le comte de), général espagnol. *Voy.* FUENTÈS.

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte DE PELARD DE GIVRY, comtesse de), morte en 1730, est connue par deux romans intitulés: *la Comtesse de Savoie*, et *Aménophis, prince de Libye*, qui ont été imprimés avec les œuvres complètes de mesdames de La Fayette et de Tencin, 1804, in-8, et réimprimés à part sous le nom d'*Œuvres de madame de Fontaines*, 1812.

FONTANA (Dominique), architecte italien, né au village de Mili sur le lac de Côme en 1543, mort à Naples en 1607, fut chargé par le pape Sixte-Quint de dresser l'obélisque qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui était alors près du Vatican, à moitié enseveli sous des ruines. Rome lui doit aussi le palais pontifical de *Montecavallo*, la bibliothèque du Vatican, l'*Acqua felice*, fontaine qui amène l'eau d'une montagne éloignée d'environ 20 kilomètres. A la mort de Sixte-Quint, qui l'avait comblé de faveurs, Fontana fut accusé par des ennemis jaloux d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et fut obligé de se retirer à Naples. Il y fut nommé ingénieur du royaume, et y construisit la fontaine *Medina*, le palais royal, etc., ouvrages qui suffiraient à sa réputation.

FONTANA (Charles), architecte italien, né à Bruciato près de Côme en 1634, mort à Rome en 1714, fut chargé par les papes Innocent XI et Clément XI de la construction des palais Grimani et Bolognetti, du mausolée de la reine Christine dans l'église de St-Pierre, de la fontaine de St-Pierre et de la fontaine Sainte-Marie, du théâtre Tordinone, de l'église de St-Michel à Ripa, du palais du mont Citorio, etc. On a de lui plusieurs écrits relatifs à son art; les principaux sont: *Il tempio Vaticano e sua origine con gli edificii più cospicui antichi e moderni*, Rome, 1694, 1 vol. in-fol.; l'*Anfiteatro Flavio descritto e delineato*, etc., La Haye, 1725, 1 vol. in-fol.

FONTANA (Félix), savant italien, né dans le Tyrol en 1730, mort à Florence en 1805, professa d'abord la philosophie à Pise, puis fut appelé à Florence par le grand-duc Pierre-Léopold (depuis empereur), et fut chargé par ce prince de former dans cette ville un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Il réussit à représenter par des préparations en cire coloriée toutes les parties du corps humain; on lui doit de savantes recherches sur la physiologie, la chimie et la physique. Ses principaux ouvrages sont: *Riserche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4; *Riserche fisiche sopra'l veneno della vipera*, Lucca, 1767, in-8; *Principes raisonnés sur la génération*, etc. — Son frère, le P. Grégoire Fontana, né en 1735, mort en 1803, se distingua comme mathématicien, remplaça Boscovich dans la chaire de mathématiques de Pavie. Il a laissé de beaux travaux d'analyse.

FONTANAROSA, bourg du roy. de Naples (Principauté-Ultérieure), à 15 kil. N. O. de Santo-Angelo-de-Lombardi; 3,500 hab.

FONTANELLA, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 47 kil. E. de Milan; 1,000 hab. Jadis florissante. Elle fut fondée par les Bourguignons.

FONTANELLE (Jean-Gaspard DUBOIS), littérateur, et professeur aux écoles centrales de l'Isère, né en 1737 à Grenoble, mort en 1812, s'est exercé dans différents genres de littérature. Parmi ses

nombreux écrits nous citerons : *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, souvent réimprimé; *Anecdotes africaines*, etc., 1775, in-8; *Contes philosophiques et moraux*, 1779, 2 vol. in-18; *Vie de P. Aretin et Tassoni*, 1768, in-12; une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, 1802, 4 vol. in-8; un *Cours de belles-lettres*, publié par M. Renauldon, petit-fils de l'auteur, 1813, 4 vol. in-8. Fontanelle travailla au *Journal de Politique et de Littérature* et au *Mercure de France*. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, entre autres *Ericie* ou *la Vestale*, 1768, dont la représentation fut défendue.

FONTANES (L.-Marcellin DE), né à Niort en 1751, mort à Paris en 1821, se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie. Dans la révolution, il se montra l'ami d'une sage liberté, et travailla au *Modérateur*; il fut proscrit au 18 fructidor, revint après le 18 brumaire et s'attacha à Bonaparte. Lors du rétablissement des études, il fut nommé professeur de belles-lettres au collége des Quatre-Nations, et membre de l'Institut. Il entra en 1804 au Corps législatif, en devint président, et se fit remarquer dans ces fonctions par son éloquence, mais aussi par son adulation pour le nouveau souverain. Il fut nommé en 1808 grand-maître de l'université, et fit refleurir les bonnes études. M. de Fontanes a laissé peu de poésies, mais elles se distinguent par l'élégance et la pureté du style. On estime surtout *la Journée des Morts*, imitée de Th. Gray, 1796; *les Tombeaux de Saint-Denis*, 1817 : une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, 1783 et 1821. Il travailla longtemps à un grand poëme épique, *la Grèce délivrée*, que malheureusement il n'a pu achever. On a publié en 1821 la collection de ses discours : on y remarque l'*Éloge de Washington* (1800). Enfin ses œuvres ont été rassemblées et publiées en 1839, par les soins de M. de Sainte-Beuve, 2 vol. in-8, d'après les manuscrits conservés dans la famille.

FONTANET, ville de France. *Voy.* FONTENAY.

FONTANGES, bourg du dép. du Cantal, à 17 kil. S. E. de Mauriac; 2,000 hab.

FONTANGES (Marie-Angélique DE SCORAILLE, duchesse de), une des maîtresses de Louis XIV, née en 1661, n'avait que 17 ans lorsqu'elle fut produite à la cour, comme fille d'honneur de Madame; elle frappa le roi par sa beauté et ne tarda pas à supplanter madame de Montespan. Mais ayant perdu ses charmes à la suite d'une couche, et n'ayant point d'ailleurs assez d'esprit naturel pour captiver le roi, elle fut bientôt oubliée. Elle se retira dans un couvent où elle mourut en 1681, à 20 ans. Elle avait fait venir la mode d'une coiffure qu'elle affectionnait et qui porta son nom.

FONTARABIE, *Fons Rapidus* en latin moderne, *Fuenterrabia* des Espagnols, *Œaso* des anciens, ville d'Espagne (Bilbao), sur la Bidassoa, à son embouchure dans le golfe de Gascogne : 2,000 hab. Petit port, fort St-Elne. Plus importante autrefois. Elle fut assiégée à diverses reprises, notamment en 1521 où elle fut prise par François I.

FONTENAY, FONTENAILLES ou FONTANET, *Fontanetum* en latin moderne, village de l'ancienne Bourgogne, auj. dans le dép. de l'Yonne, à 32 kil. S. d'Auxerre; est devenu célèbre par la victoire que Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique y remportèrent sur leur frère, l'empereur Lothaire I, le 25 juin 841.

FONTENAY-AUX-ROSES, joli village du dép. de la Seine, à 2 kil. N. O. de Sceaux, à 10 kil. S. de Paris; 1,000 hab. Il doit son nom à la grande quantité de roses qu'on y cultive.

FONTENAY-L'ABATTU, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), à 9 kil. S. de Niort; 1,000 hab.

FONTENAY-LE-COMTE, ch.-l. d'arr. (Vendée), sur la Vendée, à 53 kil. S. E. de Bourbon-Vendée; 7,650 hab. Belle église, fontaine gothique, grandes halles, ruines d'un château-fort. Chapellerie, etc. Commerce d'importation et d'exportation par le port du Gros-Noyer. — Fontenay-le-Comte doit son nom et son origine aux comtes de Poitiers. Elle fut souvent prise et reprise pendant les guerres religieuses du XVIe siècle. Le cardinal de Bourbon (Charles X) y mourut en 1590. Pendant la révolution, cette ville prit le nom de Fontenay-le-Peuple et fut pendant un temps le ch.-l. du dép. — L'arr. de Fontenay-le-Comte a 9 cantons (Chaillé-les-Marais, La Châtaigneraye, l'Hermenault, Luçon, Maillezais, Pouzauges-la-Ville, Sainte-Hermine, Saint-Hilaire-des-Loges et Fontenay-le-Comte), 260 communes, et 122,027 hab.

FONTENELLE (LE BOVIER OU LE BOUYER DE), littérateur et savant, l'homme le plus universel de son siècle, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757, âgé de 100 ans, était, par sa mère, neveu de Corneille. Il s'exerça dans des genres très divers, se fit d'abord connaître par des poésies légères et pastorales, donna en 1680 une tragédie, *Aspar*, qui fut sifflée : prit part à la querelle sur le mérite des anciens, et se déclara pour les modernes; fit des opéras, dont un, *Thétis et Pélée*, eut du succès, et publia un roman médiocre, les *Lettres du chevalier d'Her***; il donna en 1680 ses *Dialogues des morts* qui furent bien accueillis. Les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* (1686), et l'*Histoire des oracles*, faite d'après Van Dale, le placèrent parmi les bons écrivains de l'époque, et le firent admettre à l'Académie Française en 1691. Dans la seconde moitié de sa vie il se livra plus spécialement aux sciences exactes, composa la *Préface de l'analyse des infiniment petits* de L'Hôpital, et donna lui-même la *Géométrie de l'infini* (publiée en 1727). Il entra bientôt à l'Académie des Sciences, et devint en 1737 secrétaire de cette compagnie; il rédigea en cette qualité l'*Histoire de l'Académie* (1666-99), et les *Éloges des Académiciens ;* ces deux ouvrages sont regardés comme les modèles du genre, et sont la base la plus solide de sa réputation. Il s'occupa aussi de métaphysique et professa le cartésianisme tout en s'écartant de Descartes sur la question de l'origine des idées ; il a laissé un *Projet de traité de l'esprit humain*, un traité *Du Bonheur*. Fontenelle brille surtout par la clarté et la simplicité du style ; il eut le talent de mettre les matières scientifiques à la portée de tous les lecteurs. Il se fit une réputation dans le monde par la finesse de son esprit et l'à-propos de ses réparties. Il se fit aussi remarquer par sa modération et sa réserve : il disait que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir. On lui a reproché de la sécheresse de cœur et de l'égoïsme ; on cite cependant de lui des traits de générosité ; il était d'ailleurs sensible à l'amitié et fut étroitement lié avec Lamothe. Les *Œuvres* de Fontenelle ont été publiées en 1758, 11 vol. in-12; 1790, 8 vol. in-8, et 1825, 5 vol. in-8. Garat a composé l'*Éloge de Fontenelle* (couronné en 1784).

FONTENOY, village de Belgique (Hainaut), à 7 kil. S. E. de Tournay, près de la rive droite de l'Escaut ; 500 hab. Dans les plaines voisines, les Français, commandés par le maréchal de Saxe, gagnèrent, le 11 mai 1745, la célèbre bataille de Fontenoy sur les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais réunis.

FONTENOY-LE-CHATEAU, ville de France, dans le dép. des Vosges, à 27 kil. S. O. d'Épinal : 2,000 hab. Bon kirschenwasser.—Cette ville était jadis très forte; elle a appartenu à la maison de Bourgogne, puis, au commencement du XVIIIe siècle, à la maison de Croy.

FONTETTE (Charles-Marie FEVRET DE), magistrat et érudit, né en 1710 à Dijon, mort dans la même ville en 1772, fut dès l'âge de 26 ans con-

seiller au parlement de Bourgogne, s'adonna à l'étude de l'histoire et recueillit une foule de documents précieux. On lui doit une édition fort augmentée et améliorée de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, 5 vol. in-fol., Paris, 1768.

FONTEVRAULT, *Fons Ebraldi, Fons Ebraldinus*, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 13 kil. S. E. de Saumur. Ce bourg est célèbre par une riche abbaye de Bénédictins, fondée par Robert d'Arbrissel, mort en 1118. Ce monastère, qui renfermait à la fois des religieuses et des religieux, fut toujours, depuis la mort de Robert, gouverné par une abbesse. Depuis 1804, l'abbaye a été transformée en une maison centrale de détention.

FONTRAILLES (Louis D'ASTARAC, marquis de), fut chargé par Gaston, duc d'Orléans, de négocier avec le duc d'Olivarez les moyens de seconder la conspiration de Cinq-Mars et de perdre le cardinal de Richelieu: il conclut un traité en vertu duquel l'Espagne devait fournir des troupes et en outre de l'argent. La conspiration ayant été découverte, Fontrailles s'enfuit en Angleterre pour se soustraire au décret d'accusation lancé contre lui: il ne revint en France qu'après la mort du cardinal, et mourut en 1677. On a de lui: *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars* (imprimée dans les *Mémoires de Montrésor*), et des *Lettres* manuscrites.

FONTVIEILLE-LÈS-ARLES, village du dép. des Bouches-du-Rhône, à 10 kil. S. de Tarascon: 1,900 hab. Aux environs, belles pierres dites d'Arles.

FOOTE (Samuel), acteur et auteur comique anglais, surnommé l'*Aristophane moderne*, né en 1720 dans le comté de Cornouailles, mort en 1777, dirigea pendant quelque temps le théâtre de New-Market, et se fit remarquer par la licence avec laquelle il attaquait dans ses rôles les personnages contemporains les plus distingués; on fut forcé plusieurs fois de lui interdire la scène. Il réussissait surtout dans le genre de la farce. On n'a guère conservé au théâtre qu'une seule de ses pièces, *The Mayor of Garrat*.

FORBACH, ch.-l. de canton (Moselle), à 16 kil. N. O. de Sarreguemines; 4,428 hab. Douane frontière, verrerie, fabrique de pipes.

FORBACH, bourg du grand-duché de Bade, à 11 kil. de Gernsbach: 1,100 hab.

FORBIN, ancienne famille de Provence, qui a produit plusieurs hommes distingués, a pour chef Palamède de Forbin, seigneur de Soliers, surnommé *le Grand*, qui fut d'abord président de la Chambre des comptes et conseiller du roi René. Cette maison a produit plusieurs branches, dont les principales sont celles de *Forbin des Issarts* et de *Forbin Janson*. Nous citerons:

FORBIN (Claude, d'abord chevalier, puis comte), chef d'escadre, né en 1656 à Gardane, près d'Aix en Provence, mort en 1733. Il servit d'abord avec le grade d'enseigne de vaisseau, sous le comte d'Estrées en Amérique, et sous Duquesne au bombardement d'Alger, où il fit preuve d'une rare intrépidité. Après avoir été deux ans grand-amiral du roi de Siam, près duquel il avait accompagné l'ambassadeur français, le chevalier de Chaumont (1686), il seconda avec courage l'intrépide Jean Bart dans ses luttes contre les Anglais, devint chef d'escadre en 1707 après une sanglante victoire remportée sur les mêmes ennemis dans la mer du Nord, et se signala avec Duguay-Trouin dans le combat du cap Lizard. Forbin se retira du service en 1710. Les *Mémoires de Claude, comte de Forbin*, publiés à Amsterdam en 1730, 2 vol. in-12, ont été rédigés sur ses notes par Reboulet et par Le Comte. — Un des descendants de Claude Forbin, le comte de Forbin, anc. directeur des musées royaux, s'est fait un nom célèbre dans la peinture; il est mort au mois de février 1841.

FORBIN-JANSON (Toussaint DE), connu sous le nom de *cardinal de Janson*, né en 1625, mort en 1713, fut évêque de Digne, puis de Marseille et de Beauvais, ambassadeur de Louis XIV en Pologne, et auprès du Saint-Siége. A son retour, 1706, il fut nommé grand-aumônier. Forbin fut un des adversaires les plus redoutables de l'*Apologie des casuistes*. Il dut le chapeau de cardinal (1690) au roi de Pologne Jean Sobieski, à l'élection duquel il avait puissamment contribué.

FORBONNAIS (François VÉRON DE), économiste, né au Mans en 1722, mort en 1800, se fit connaître dès 1750 par des mémoires pleins de vues sages sur l'administration des finances; fut nommé en 1756 inspecteur-général des monnaies, fut placé en 1759 auprès du contrôleur-général Silhouette, et eut le principal mérite des utiles réformes qu'opéra ce ministre; mais il ne tarda pas à être écarté des affaires par les intrigues de madame de Pompadour. Il se retira dans ses terres et consacra ses loisirs à la composition de ses ouvrages. On a de lui: *Extrait de l'Esprit des lois*, 1750; *Considérations sur les finances d'Espagne*, 1753; *Éléments du commerce*, 1754; *Recherches sur les finances de France*, 1758. Il fut appelé à l'Institut dès sa fondation.

FORCADEL (Pierre), né à Béziers, obtint en 1560 par la protection de Ramus une chaire de mathématiques au collége royal de France, et mourut vers 1576. On lui doit la traduction de plusieurs ouvrages des mathématiciens grecs, de la *Géométrie* d'Euclide, 1564; des *Livres de Proclus sur le mouvement*, 1565; du *Traité des poids d'Archimède*, 1565, etc. — Son frère Etienne Forcadel, né à Béziers en 1534, mort en 1573, fut en concurrence avec Cujas pour la chaire de droit de Toulouse et ne l'obtint que par le départ de ce redoutable rival (1554).

FORCALQUIER, *Forum Neronis* des Romains, ou *Forum Quariatium* suivant M. Walckenaër, *Forum Calcarium* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), sur une colline, à 40 kil. S. O. de Digne; 3,022 hab. Chapellerie, poterie; commerce d'huile, vins, soie, etc. Société d'agriculture. Elle fut jadis le ch.-l. du comté de Forcalquier. — L'arr. de Forcalquier a 6 cantons (Banon, Manosque, Peyruis, Saint-Etienne, Reillane, plus Forcalquier), 52 communes et 37,708 hab.

FORCALQUIER (comté de), fut formé en 1054 aux dépens du comté d'Arles ou de la Provence occidentale; passa en 1094 dans la maison des comtes d'Urgel, puis en 1208 fut uni par mariage au comté de Provence. Les comtés de Provence et Forcalquier, inséparables depuis ce temps, furent portés par Marguerite de Provence (après 1245) à son mari Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui devint roi des Deux-Siciles en 1265. *Voy.* PROVENCE.

FORCE (CAUMONT DE LA). *Voy.* LA FORCE.

FORCELLINI (Egidio), philologue, né à Fener, près de Padoue, en 1688, mort en 1768, fut l'élève de Facciolati, et consacra toute sa vie à rédiger, d'après un plan arrêté avec son maître, le savant dictionnaire latin, italien et grec intitulé: *Totius latinitatis Lexicon*, publié à Padoue en 1771, 4 vol. in-fol., réimprimé en 1805, augmenté d'un supplément en 1816, Padoue, 1 vol. in-fol.; réimprimé à Londres, 1824, 2 vol. in-4.; la dernière et la meilleure édition a été donnée à Padoue, 1827-31, 4 vol. in-4, par Furlanetto qui y a fondu les suppléments et y a fait de nombreuses additions. Forcellini était abbé; il fut chargé en 1724 de la direction du séminaire de Ceneda, près de Bellune, et y enseigna la rhétorique; mais il résigna au bout de peu d'années ces fonctions pour se livrer tout entier au travail de son dictionnaire.

FORCHHEIM ou VORCHHEIM, ville de Bavière

Regnitz), à 80 kil. N. de Nuremberg; 11,000 hab. Il s'y tint en 1077 une diète fameuse à laquelle Rodolphe de Rheinfelden fut élu empereur par les antagonistes d'Henri IV. — Une autre ville du même nom se trouve dans le grand-duché de Bade, à 22 kil. N. O. de Freyburg; 1,600 hab.

FORDYCE (David), théologien et moraliste écossais, né en 1711 à Aberdeen, entra dans la carrière ecclésiastique, fut nommé en 1742 professeur de philosophie morale au collége Maréchal dans sa ville natale, publia en 1745 des *Dialogues sur l'Éducation*, et en 1748 un excellent traité de *Philosophie*, qui parut dans la collection de Dodsley dite *le Précepteur*. On a aussi de lui *Théodore*, dialogue sur l'art de prêcher. Il mourut en 1751 dans un naufrage sur les côtes de Hollande. — Son frère, Jacques Fordyce, né en 1720, mort en 1796, s'est fait connaître comme prédicateur; il était pasteur d'une congrégation de non-conformistes établie à Londres. On a de lui entre autres écrits des *Sermons aux jeunes femmes*, qui eurent un grand succès.

FORDYCE (Guillaume), médecin écossais, frère des précédents, né en 1724, exerça la médecine à Londres avec succès jusqu'à sa mort, en 1792. Il s'était livré particulièrement au traitement des affections syphilitiques. On a de lui: *Recherches sur les causes, les signes et les moyens curatifs des fièvres putrides et inflammatoires*, Londres, 1773, in-8; *Lettre à Jean Sinclair sur la vertu antiseptique de l'acide muriatique*, Londres, 1790, in-8, etc.

FORDYCE (George), médecin anglais, neveu du précédent et fils de David, né près d'Aberdeen en 1736, mort en 1802, a donné plusieurs ouvrages importants; les principaux sont: *Éléments de médecine pratique*, ouvrage devenu classique, Londres, 1768, in-8; *Traité de la digestion des aliments*, Londres, 1791, in-8.

FORENZA, *Forentum*, ville du royaume de Naples (Basilicate), à 20 kil. S. E. de Melfi; 5,100 hab.

FORESTIÈRES (villes). On désigne sous ce nom plusieurs villes allemandes situées sur le Rhin, dans l'ancien cercle de Souabe, et jadis dans la Forêt-Noire, qui ne s'étend plus aujourd'hui jusque-là; ce sont Laufenbourg, Rheinfelden, Seckingen, Waldshut. On y joint aussi Ensisheim. — On donne encore ce nom à quatre villes de Suisse, voisines du lac de Lucerne: Lucerne, Schwitz, Altorf et Stanz.

FORÊT DE BOHÊME. *Voy.* BOEHMERWALD.

FORÊT-NOIRE, *Schwarzwald* en allemand, *Martiana Sylva* des Romains, vaste forêt d'Allemagne, s'étend sur une longue chaîne de montagnes qui court du S. au N. parallèlement au Rhin dans le royaume de Wurtemberg et le grand-duché de Bade et qui prend de là le nom de *Montagnes de la Forêt-Noire*; 260 kil. de long sur 50 de large. La neige y tombe pendant 8 mois et le climat en est fort rude. Le Danube et plusieurs affluents du Rhin y ont leur source. L'étendue de la Forêt-Noire était jadis beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. — Cette forêt a donné son nom au cercle de la Forêt-Noire, une des divisions du Wurtemberg: 100 kil. sur 95; 370,000 hab.; ch.-l., Rutlingen. Climat âpre; bois, bétail, gibier, poisson; industrie active; forges et fonderies.

FORÊTS (dép. des), un des dép. de l'ancien empire français, formé en grande partie du duché de Luxembourg, avait pour ch.-l. Luxembourg, et se divisait en 4 arr. (Luxembourg, Bitbourg, Diekirk, Neufchâteau). Son nom venait des nombreuses forêts qui en couvraient la surface, et dont la plupart étaient des ramifications des Ardennes.

FOREZ, *Pagus Forensis*, anc. prov. de France, qui faisait partie du grand-gouvernement du Lyonnais, à l'O. du Lyonnais proprement dit, au S. du Charolais et du Beaujolais, au N. du Vélay et du Vivarais, à l'E. de l'Auvergne. Ch.-l., Feurs. Autres places, Montbrison, Saint-Étienne, Néronde, Chazelles, Roanne, Saint-Rambert. Industrie très active. Ce pays était habité anciennement par les *Segusiani* qui avaient pour capitale *Forum Segusianorum* (Feurs). Aujourd'hui il forme le dép. de la Loire. — Les premiers comtes du Forez possédaient également le Lyonnais et le Beaujolais. Trois dynasties de comtes se succédèrent dans le Forez; la dernière fut celle de Bourbon, à laquelle le Forez échut par le mariage de Louis II, duc de Bourbon, avec Anne, dauphine d'Auvergne, et seule héritière de ce comté. En 1530, après la défection du connétable de Bourbon, le Forez fut confisqué et réuni au domaine de la couronne.

FORFAR, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Forfar, à 79 kil. N. d'Edimbourg; 5,000 hab. Toile écrue; industrie et commerce faibles. — Le comté de Forfar, dit aussi comté d'*Angus*, est situé entre ceux d'Aberdeen, Kincardine, Perth, le golfe de Tay et la mer du Nord; il a 60 kil. sur 53: 114,000 hab. Il est traversé par les monts Grampian. Plusieurs belles vallées; mines et carrières.

FORGES-LES-EAUX, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), dans le vallon de Bray, à 24 kil. S. E. de Neufchâtel; 1,200 hab. Toiles, faïence façon de Rouen et de Sarreguemines. Eaux minérales.

FORGH, ville de Perse (Fars), à 150 kil. N. E. de Lar; 2,000 hab. Résidence d'un khan.

FORLENZE (Joseph-Nicolas-Blaise), oculiste, né en 1751 à Picerno (Naples), mort en 1833, se forma en France sous Desault, fut nommé en 1799 oculiste des Invalides, fit un grand nombre de belles cures, et rendit la vue par l'opération de la cataracte à Portalis, ministre des cultes. On a de lui des *Considérations sur l'opération de la pupille artificielle*, 1805.

FORLI, *Forum Livii*, ville de l'État ecclésiastique, ch.-l. de la légation de Forli, à 270 kil. N. O. de Rome; 13,000 hab. Evêché. Palais Albizzi, Merenda, Piazza; palais du magistrat; belle place; mont-de-piété. Filature de soie, toiles cirées, raffinerie de soufre, etc. Patrie de Morgani. En 1521, les Français défirent les Espagnols près de cette ville; ils s'en emparèrent en 1797. — Une autre Forli, dans le royaume de Naples (Sannio), est à 12 kil. d'Isernia et a 2,000 hab.

FORLI (légation de), division de l'État ecclésiastique, bornée au N. O. et au N. par la légation de Ravenne, à l'E. par la mer Adriatique, au S. par la légation d'Urbin et à l'O. par la Toscane: 67 kil. sur 55: 165,000 hab. Ch.-l., Forli. Industrie assez développée.

FORLIMPOPOLI, *Forum Popilii*, ville de l'État ecclésiastique, à 7 kil. S. E. de Forli; 5,600 hab. Beaucoup de ruines; quelques maisons et un château. Cette ville a été détruite en 700 par les Lombards, et en 1370 par Grégoire XI, pour punir les habitants de leurs brigandages.

FORMENTERA, *Ophiusa* ou *Pityusa* chez les anciens, une des îles Baléares, au S. d'Iviça, par 0° 50' long. O., 38° 39' lat. N.: 17 kil. sur 4; 1,200 hab.

FORMERIE, ch.-l. de cant. (Oise), à 17 kil. O. de Grandvilliers; 1,300 hab. Commerce de grains, bestiaux, laines, etc.

FORMEY (J.-Samuel), fécond écrivain, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français originaire de Vitry en Champagne, fut d'abord pasteur à Brandebourg; fut appelé en 1737 à la chaire d'éloquence à Berlin, puis à celle de philosophie; devint membre de l'Académie des Sciences et Belles-lettres de Berlin dès la formation de cette société, puis directeur de la classe de philosophie de l'Académie de Berlin et conseiller privé. Il mourut en 1797. Ses travaux littéraires sont innombrables; les plus remarquables sont: *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, contenant les *Pacta conventa* d'Auguste III, La Haye, 1741, in-8; *la Belle Wolfienne* ou *Abrégé de la philosophie*



de Wolf, 1741-53, 6 vol. in-8; *Conseils pour former une bibliothèque*, 1746, in-8; *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-12; *Éloges des académiciens de Berlin et autres savants*, Berlin, 1757, 2 vol. in-12; *l'Esprit de Julie (Héloïse)*, 1762, in-8; *Frédéric-le-Grand, Voltaire, Jean-Jacques, d'Alembert*, 1789, in-8. Il a en outre rédigé plusieurs journaux littéraires. — Son fils, Jean-Louis Formey, né à Berlin en 1766, mort en 1823, fut un médecin distingué et laissa plusieurs ouvrages de médecine fort estimés.

FORMIES, *Formiæ*, auj. *Mola*, ville du Latium mérid., sur la mer, à l'O. de Minturne, dans le pays jadis habité par les Lestrygons, tirait son nom du grec *hormos*, port. La principale famille de la ville. celle des Mamurra, lui avait valu le nom de *Mamurrarum urbs*.

FORMOSA ou OUARANG, île de l'Océan atlantique, une des Bissagos, la plus au N.: par 18° 50' long. O., 11° 30' lat. N.

FORMOSA, riv. de la Guinée septent., dont la source est inconnue; son embouchure est par 1° 30' long. E., 6° 20' lat. N. Elle sépare les états de Benin et d'Ouari.

FORMOSE, *Thaï-Ouan* en chinois, île située au S. E. de la Chine, par 117° 52'-119° 37' long. E., 21° 55' - 25° 20' lat. N., et dépendant de la prov. continentale de Fou-kian; 400 kil. sur 140. Ch.-l. (de la partie chinoise), Thaï-Ouan. Une chaîne de mont. la coupe en deux; plusieurs volcans; or, argent, cuivre, sel, soufre, eaux thermales. La partie orient. est habitée par des indigènes indépendants; la partie occ., où sont les Chinois, est fertile et bien cultivée.—Les Chinois s'établirent dans cette île en 1430; les Japonais et les Hollandais y fondèrent des colonies au commencement du XVIIIe siècle; mais en 1661, le pirate chinois Koxinga s'empara de l'île tout entière; il y régna jusqu'en 1683. A cette époque, les Chinois aidés des Hollandais la reprirent. — On donne le nom de canal de Formose au détroit qui sépare le continent chinois et l'île de Formose.

FORMOSE, pape de 891 à 896, condamna Photius, sacra empereur Lambert, duc de Spolète, puis mit à sa place Arnoul, roi de Germanie. Le fougueux Étienne VI fit déterrer son cadavre pour lui faire son procès. Formose fut réhabilité en 898, sous Jean IX.

FORMULAIRE, nom sous lequel on désigne en théologie une formule de foi qu'on propose pour être reçue ou signée. Le plus célèbre formulaire est celui de 1653, par lequel Clément IX condamnait les cinq propositions de Jansénius, et qui excita de vives et longues querelles dans l'église de France. (*Voy.* JANSÉNIUS.)

FORNOUE, *Fornovo* en italien, *Forum Novum* en latin, bourg du duché de Parme, à 22 kil. S. O. de Parme, sur le Taro, au pied de l'Apennin. Charles VIII, abandonnant Naples, dont il venait de faire la conquête, y battit les Milanais et leurs alliés qui voulaient s'opposer à son retour en France (1495).

FORRES, ville d'Ecosse (Elgin), à 15 kil. O. d'Elgin, près de la baie de Findhorn; 4,000 hab. Aux environs est un obélisque élevé en mémoire d'une victoire de Malcolm II sur les Danois (1008 ou 1010). Shakespeare a immortalisé Forres en y plaçant la scène de sa tragédie de *Macbeth*.

FORSKAL (Pierre), naturaliste suédois, professeur à l'université de Copenhague, né à Calmar en 1736, parcourut l'Arabie et l'Orient et mourut à Jérim en Arabie en 1763. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ont été publiés par Niebuhr: *Descriptiones animalium in itinere orientali*, 1775, Hafniæ (Copenhague), in-4; *Flora ægyptiaco-arabica*, ibid.

FORSTER (J. Reinhold), voyageur et naturaliste, né en 1729 à Dirschau en Prusse, fut ministre protestant à Dantzick, puis intendant des colonies de Saratow en Russie; quitta la Russie par mécontentement, et vint en Angleterre où il vécut quelque temps en donnant des leçons de langues. Il s'embarqua en 1772 avec Cook, et accompagna ce navigateur dans son deuxième voyage, comme naturaliste de l'expédition. A son retour, il publia, quoiqu'il eût promis de n'en rien faire, la relation de son voyage, en la mettant sous le nom de son fils qui avait pris part à l'expédition. Par suite de ce manque de foi, il fut obligé de quitter l'Angleterre. Il fut nommé en 1780 professeur d'histoire naturelle à Halle en Prusse, où il mourut en 1798. On a de lui: *Caractères des plantes australes* (en latin), Gœttingue, 1776; *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie, la physique, l'histoire naturelle*, etc., Londres, 1778, in-4, en anglais, traduit en allemand par son fils, Berlin, 1783, grand in-8, en français par Pingeron, avec le *Voyage de Cook* en allemand; *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, grand in-8, traduit en français par Broussonnet, Paris, 1788, in-8, etc. —Une baie de la terre de Sandwich porte son nom.

FORSTER (Jean-George-Adam), fils du précédent, né à Nassenhubem près de Dantzick en 1754, mort à Paris en 1794, fit avec son père le voyage autour du monde; quitta Londres en 1777; fut successivement professeur d'histoire naturelle à Cassel, à l'université de Wilna, et bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Lors de la prise de Mayence par les Français en 1792, Forster fut envoyé à Paris pour demander au nom des Mayençais leur réunion à la république. Il mourut dans cette ville. Il a laissé: *Voyage autour du monde sur le vaisseau* la Résolution, *commandé par le capitaine Cook, dans les années* 1772-75, Londres, 1777, 2 vol. in-4, en anglais, traduit en allemand par Forster (Jean-Reinhold et Jean-George), Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4; *Réplique aux remarques de M. Wales sur la relation du dernier voyage de Cook, publié par M. Forster*, Londres, 1778, in-8; *Mélanges* ou *Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipsick et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8, etc. — Il ne faut pas confondre avec les deux précédents George Forster, voyageur anglais, attaché à la compagnie des Indes. Celui-ci étudia profondément les langues orientales, et, à l'aide de cette connaissance, il put en 1782 visiter tout le pays qui s'étend entre le Bengale et la Perse: il revint en Angleterre par la Russie, et publia en 1798 la relation de son voyage, 2 vol. in-8. Il mourut en 1792 à Allahabad, au moment où il allait entreprendre de nouveaux voyages.

FORT-LIBERTÉ, autrefois FORT-DAUPHIN, ville et port de l'île d'Haïti, dép. du Nord, à 40 kil. S. E. du Cap-Français.

FORT-LOUIS ou FORT-VAUBAN, ville du dép. du B.-Rhin, dans une île du Rhin, à 20 kil. de Haguenau; 1,480 hab. Brasseries, chaudronnerie, etc. Le fort, construit par Vauban, a été en partie détruit par les alliés en 1815.

FORT-ROYAL, capitale de la Martinique, par 63° 26' long. O., 14° 35' lat. N., au fond d'une baie; 9,200 hab. (dont 6,400 esclaves). Port excellent, fort Saint-Louis (et jadis fort Bourbon), démantelé par les Anglais en 1809. Jolie ville, quelques beaux édifices. Elle fut fondée en 1672.

FORT-ROYAL, ville de l'île de Grenade. *Voy.* SAINT-GEORGE.

FORT-SAINT-DAVID, ville de l'Inde, à 20 kil. de Pondichéry, sur le golfe de Bengale. Prise par les Français sur les Anglais en 1785.

FORTAVENTURE, *Fuerteventura*, une des îles Canaries, par 16° 10' - 16° 52' long. O., 28° 4'-28° 46' lat.: 90 kil. sur 53; 12,400 hab. Ch.-l., Sainte-Marie de Bethancuria. Plaines tantôt arides, et tan-

tüt très fertiles. Pas de bois. Peu d'industrie. Beaucoup de grains et de soude.

FORTEGUERRI (Scipion), dit *Carteromaco*, savant philologue, né à Pistoie en 1466, mort à Rome en 1515, fit imprimer chez Alde Manuce plusieurs des éditions *princeps* les plus estimées des auteurs grecs, et jouit de la faveur de plusieurs cardinaux.

FORTEGUERRI (Nicolas), cardinal et poëte, nommé *le Jeune* (pour le distinguer d'un premier cardinal de même nom), né à Pistoie en 1674, de la même famille que le précédent, dut une fortune brillante à son esprit, à son caractère enjoué et à son talent pour la poésie, et fut élevé aux dignités ecclésiastiques par les papes Clément XI, Innocent XIII et Clément XIII. Il mourut en 1735, après avoir livré aux flammes tous ses manuscrits inédits. On a de lui : *les Comédies de Térence*, traduites en vers italiens, Urbin, 1736, in-8 ; un poëme facétieux dans le genre de ceux de Berni, intitulé : *Ricciardetto* (Richardet), Paris (Venise), 1738, in-4 et in-8, traduit ou imité en vers français par A.-F. Dumouriez et Nivernois, etc. Il composa ce poëme comme en se jouant et par gageure, afin de prouver combien ce genre est facile.

FORTESCUE (sir John), savant jurisconsulte anglais du XVe siècle, était en 1442 grand-juge du banc du roi. Il jouit de la faveur de Henri VI, qui le nomma chancelier. Il perdit tout crédit à l'avénement d'Edouard IV, fut poursuivi comme partisan de la maison de Lancastre, accompagna la reine Marguerite dans sa fuite en Flandre, et fut pris après la bataille de Tewksbury (1471). Il obtint cependant sa grâce du vainqueur, et mourut dans la retraite. On a de lui un traité célèbre *De laudibus legum Angliæ*.

FORTH, riv. d'Écosse, une des plus importantes de la Grande-Bretagne, naît dans le comté de Stirling, sépare les comtés de Linlithgow et de Fife, tombe au S. d'Inverkeiting dans le golfe dit auj. *Frith of Forth*, et nommé par les Romains *Bodotria æstuarium*. Son cours est de 230 kil. Le grand canal le met en communication avec la Clyde.

FORTIA, maison ancienne, originaire du roy. d'Aragon, a formé en France plusieurs branches, dont quatre principales : *Fortia-Chailli*, *Fortia d'Urban*, *Fortia de Montréal* et *Fortia de Piles*. Le nom des seigneurs de Fortia remonte au Xe siècle. (*Voy.* URBAN et PILES.)

FORTUNA, ville d'Espagne (Murcie), à 2 kil. N. O. d'Orihuela ; 4,900 hab. Eaux thermales. Salpêtre.

FORTUNAT, *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, évêque de Poitiers, et l'un des meilleurs poëtes de son temps, né en Italie, près de Trévise, vivait dans le VIe siècle, et mourut vers 609. Il assista aux noces de Sigebert et de Brunehaut, composa un épithalame pour cette cérémonie ; devint chapelain de sainte Radegonde, épouse du roi Clotaire, et édifia son siècle par ses vertus. Ses *Œuvres* ont été publiées à Cagliari, 1573, à Cologne en 1600, à Mayence, 1617, in-4. Elles se composent de poésies religieuses en vers élégiaques, et d'hymnes adoptées en partie dans les offices ; on y remarque entre autres le *Vexilla regis*.

FORTUNE, déesse allégorique, adorée surtout chez les Romains. On la représente chauve par derrière, aveugle, avec des ailes et se tenant debout, un pied posé sur un globe en mouvement et l'autre pied en l'air. Elle avait à Antium, chez les Volsques, ainsi qu'à *Fanum Fortunæ* dans l'Etrurie, des temples magnifiques.

FORTUNÉES (îles). *Voy.* HESPÉRIDES et CANARIES.

FORUM, la principale place publique de Rome, celle où se réunissaient les assemblées par tribus, était située à peu près au centre de la ville, entre le mont Quirinal et le mont Capitolin. Dans le Forum s'élevait la tribune aux harangues ou *rostres*. Tout autour régnaient des portiques et des *basiliques* où l'on rendait la justice. Le *Forum* est auj. désert et s'appelle *Campo Vaccino* (ou Champ aux Vachers). Aux VIIIe et IXe siècles de Rome on créa 4 nouveaux forums, dits de Jules-César, d'Auguste, de Nerva et de Trajan. Ce dernier était le plus beau. On distinguait encore d'autres places moins belles : *Forum boarium* (marché aux bœufs), *Forum piscarium* (marché au poisson), etc.

FORUM, suivi d'un nom propre au génitif, désigne un grand nombre de villes anciennes qui primitivement ne furent qu'un champ de foire. Telles sont :

FORUM ALLIENI, ville de la Gaule Cispadane, auj. FERRARE.

FORUM APPII, ville d'Ombrie, auj. BORGO-LONGO.

FORUM CLAUDII, ville des Alpes Grecques, auj. CENTRON.

FORUM CORNELII, ville de la Gaule Cispadane, auj. IMOLA.

FORUM DIUGUNTORUM, ville de la Gaule Transpadane, auj. CREMA.

FORUM DOMITII, ville de la Gaule Narbonnaise, auj. FRONTIGNAN ou FRONTIGNAC.

FORUM FULVII VALENTINORUM, ville de Ligurie, auj. VALENCE.

FORUM GALLORUM, auj. *Castel Franco*, ville de la Gaule Cispadane, près de Modène. Antoine y défit Vibius Pansa et fut à son tour défait par Hirtius (43 av. J.-C.). — Ville des Vascons, auj. *Gurrea*, dans l'Aragon.

FORUM HADRIANI, ville de la Germanique 2e, auj. VOORBURG.

FORUM JULII ou FOROJULIUM, auj. *Fréjus*, ville de la Gaule Narbonnaise. — Ville de la Vénétie, chez les *Carni*, auj. *Cividale-di-Friuli*, dans les États autrichiens.

FORUM JUTUNTORUM, la même que FORUM DIUGUNTORUM.

FORUM LIVII, ville de la Gaule Cispadane, chez les *Senones*, auj. FORLI.

FORUM NERONIS, ville de la Narbonnaise 2e, auj. FORCALQUIER ou MORNAS selon d'autres.

FORUM NOVUM, ville de la Gaule Cispadane, auj. FORNOUE.

FORUM POPILII, ville de la Gaule Cispadane, auj. FORLIMPOPOLI.

FORUM SEGUSIANORUM, ville de la Lyonnaise 1re, auj. FEURS.

FORUM SEMPRONII, ville d'Ombrie, auj. FOSSOMBRONE.

FORUM TIBERII, ville de la Grande-Séquanaise, auj. KAISERSTUHL.

FORUM TRAJANI, ville de Sardaigne, auj. FORDONGIANO.

FORUM VOCONII, ville de la Gaule Transalpine, auj. GONFARON ou LE CANET.

FORUM VULCANI, place de Campanie, auj. SOLFATARRE.

FOSCARI (François), doge de Venise de 1423 à 1457, soutint avec avantage plusieurs guerres contre les ducs de Milan, mais fut abreuvé de chagrins domestiques. Il perdit successivement trois de ses fils, et vit exiler le quatrième, accusé d'avoir reçu des présents de plusieurs princes ennemis de la république. Foscari fut déposé en 1457, et mourut trois jours après l'élection de Pascal Malipieri, son successeur.

FOSCOLO (Ugo), écrivain italien, né en 1776, près de Zante, mort en 1827, fit ses études à Padoue. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie et fut nommé professeur de littérature à Pavie. Accusé en 1815 d'avoir pris part à une conspiration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il se réfugia en Angleterre. On a de lui des poésies, dont la plus remarquable est *le*

Chant des tombeaux, 1808; des tragédies : *Thyeste et Ajax*; un roman, *le Proscrit ou les Dernières lettres de Jacques Ortiz*, 1802, traduit en français par de Sénones, 1814, Paris, 2 vol. in-12, et par M. Trognon, 1819, in-8; une traduction du *Voyage sentimental* de Sterne, etc.

FOS-LÈS-MARTIGUES, village du dép. des B.-du-Rhône, à 9 kil. S. O. d'Istres, est le lieu où l'on présume qu'abordèrent les Phocéens qui depuis bâtirent Marseille: 450 hab. Non loin de là, on voit des vestiges de la ville de *Stoma Limné*, colonie de Massilie (Marseille).

FOSSA. Ce mot, joint à un adjectif ou à un nom propre au génitif, désignait un canal. Ainsi *Fossa Corbulonis* (auj. le Vliet), joignait la Meuse au Rhin en traversant l'île des Bataves; — *Fossa Drusiana* mettait en communication le Rhin septentrional (Yssel) avec le lac Flevo; — *Fossa Mariana*, canal creusé par les troupes de Marius en 103, tandis qu'il attendait les Cimbres, allait du Rhône à Marseille : — *Fossa Neronis* devait aller du golfe de Putéoles à Ostie, mais ne fut point achevé. — *Fossa* tout seul désignait le détroit qui sépare la Sardaigne de la Corse, auj. détroit de *Bonifacio* (*Bocca-di-Bonifacio*).

FOSSANO, ville des Etats sardes, à 19 kil. N. E. de Coni, près de la Stura : 4,000 hab. Evêché. Murailles, château-fort. Place de guerre aux XIIIᵉ et XIVᵉ siècles.

FOSSAT (LE), ch.-l. de cant. (Ariége), à 12 kil. N. du Mas-d'Azil; 1,000 hab.

FOSSE (LA), ville de Belgique (Namur), à 13 kil. S. O. de Namur; 2,000 hab. Filatures de fil. Aux environs plomb, marbre. Place importante au moyen âge.

FOSSOMBRONE, *Forum Sempronii*, ville de l'État ecclésiastique, à 13 kil. S. E. d'Urbin ; 8,500 hab. Grand commerce de soie.—C'est là qu'Asdrubal fut défait par les consuls Claudius Néron et Livius Salinator, l'an 207 av. J.-C.

FOSSUM, ville de Norwége, à 100 kil. S. O. de Christiania. Aux environs, mine de cobalt et grande fonderie de fer.

FOSTAT ou FOSTAT-MASR, dit aussi *Vieux-Caire*, ville d'Egypte, sur la rive droite du Nil, à 2 kil. S. O. du Caire, vis-à-vis de Djizeh, sert avec Boulaq de port au Caire.

FOTHERINGAY, village d'Angleterre (Northampton), à 44 kil. N. E. de Northampton; 400 hab. On y voit les ruines du château où Marie Stuart fut jugée, condamnée à mort et exécutée (1580).

FOUAH, la *Naucratis* ou la *Metelis* des anciens, ville de la B.-Egypte (Rosette), à 25 kil. S. E. de Rosette, sur le Nil. Toiles, maroquins, corderies, etc. C'était jadis l'entrepôt des marchandises qui descendent ou remontent le Nil; mais Rosette l'a privée de cet avantage.

FOU-CHAN, ville de Chine (Kouang-Toung), à 35 kil. S. O de Canton; 700,000 hab. suivant les missionnaires. Soieries, étoffes de coton, porcelaines, etc.

FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, ministre de la police, né près de Nantes en 1753, était préfet des études chez les Oratoriens de cette ville lorsqu'éclata la révolution. Il en embrassa la cause avec exaltation, et fut député en 1792 à la Convention nationale. En novembre 1793 il accompagna à Lyon Collot d'Herbois, chargé de faire exécuter le décret qui ordonnait la destruction de cette ville; de nombreuses accusations de cruauté furent intentées contre lui à la suite de cette mission. Après la dissolution de la Convention, il fut protégé par Barras, et, le 13 thermidor an VII, nommé ministre de la police. Il déploya dans ce poste la plus grande activité ainsi qu'une sagacité rare, et rendit d'importants services à Bonaparte dans la journée du 18 brumaire. Celui-ci cependant, ayant peu de confiance en sa probité, lui enleva son portefeuille en 1802; mais il le lui rendit en 1804, et Fouché le conserva jusqu'en 1810; à cette époque, il fut remplacé, sans que l'on sache bien le motif de sa disgrâce. Il fut rappelé aux affaires après la campagne de Russie, et chargé par Napoléon du gouvernement des provinces illyriennes, poste fort difficile. Il y montra de la modération, et sut y faire supporter la domination française. Pendant les *Cent-Jours* il tint de nouveau les portefeuilles de la police et de l'intérieur, fut nommé, après la défaite de Waterloo, président du gouvernement provisoire, et traita avec les puissances alliées. Louis XVIII lui rendit pour un moment le département de la police; cependant il fut frappé par l'ordonnance du 12 janvier 1816, comme ayant voté la mort de Louis XVI, et mourut en exil à Trieste en 1820. Selon l'opinion la plus commune, Fouché était un ministre très habile, mais fort peu scrupuleux. On a fait paraître des *Mémoires de J. Fouché*, Paris, 1824, 2 vol. in-8; mais ces mémoires, publiés par M. Alphonse de Beauchamp, ont été déclarés apocryphes par la famille.

FOUCHER (Simon), abbé, né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, était lié avec les savants et les philosophes les plus distingués de son temps, Ménage, Baillet, Rohault, Leibnitz, et chercha à restaurer la philosophie des Académiciens. On a de lui, entre autres écrits : *Dissertation sur la recherche de la vérité ou sur la philosophie académique*, 1673; une *Critique de la Recherche de la vérité* de Malebranche, 1675, etc., et quelques traités de physique.

FOUCHER (Paul), de l'Académie des Inscriptions, né à Tours en 1704, mort en 1778, a laissé un traité de la *Religion des Perses*, des *Recherches sur la Religion des Grecs* (ces deux ouvrages font partie des Mémoires de l'Académie), etc.

FOUESNANT, ch.-l. de canton (Finisterre), à 13 kil. S. E. de Quimper; 2,000 hab.

FOUGERAY, ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 27 kil. N. E. de Redon; 5,407 hab.

FOUGÈRES, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 48 kil. N. E. de Rennes; 9,384 hab. Promenade pittoresque, ruines d'un vieux château-fort. Toiles à voiles, chapeaux, flanelle; tanneries, teintureries (écarlate et autres). — Fougères était jadis le titre d'une baronnie. Elle a été quatre fois brûlée pendant le dernier siècle. — L'arr. de Fougères a 6 cantons (Antrain, St-Aubin-du-Cormier, St-Brice-en-Cogles, Louvigné-du-Désert, plus Fougères qui compte pour 2), 57 communes et 81,688 hab.

FOUGEROLLES-L'ÉGLISE, ville de la H.-Saône, à 8 kil. N. O. de Lure; 5,700 hab. Bon kirschenwasser.

FOU-HI, législateur chinois. *Voy.* FO-HI.

FOU-KIAN ou FO-KIEN, prov. de Chine, au S. E., entre celles de Tchi-Kang au N., de Kiang-Si à l'O., de Kouang-Fong au S. O.: 600 kil. sur 500; 15,000,000 d'hab. Ch.-l., Fou-Tcheou. Beaucoup d'îles sur les côtes, entre autres Formose. Climat très chaud, fertile; belles cultures.

FOULA, une des îles Shetland, à 22 kil. de l'île Mainland. On la regarde comme la *Thule* des anciens.

FOULADOU ou FOULADOUGOV, état de la Nigritie occidentale, entre le Kaarta, le Konkadou, le Ghialonkadou; traversé par l'Ouonda et le Ba-Oulimâ (bras du Ba-Qouy, branche du Sénégal), comprend les provinces de Brouko et de Gangaran, et a pour ville principale Baagassi. Ses habitants sont les Foulahs ou Fellatahs.

FOULAHS, grand peuple de la Nigritie occidentale. *Voy.* FELLATAHS.

FOULLON (Joseph-François), une des premières victimes de la Révolution, d'une famille noble d'Anjou, né à Saumur en 1715, avait rempli plusieurs fonctions administratives, et était intendant

des finances depuis 1771, lorsqu'il fut nommé contrôleur-général des finances, le 12 juillet 1789, après la retraite de Necker. Le choix de cet homme, qui depuis longtemps était fort impopulaire, excita une vive irritation. Étant tombé entre les mains du peuple peu de jours après la prise de la Bastille, il fut pendu à une lanterne dans la rue de la Verrerie (22 juillet); sa tête fut portée en triomphe avec une poignée de foin dans la bouche. On accusait Foullon d'avoir dit pendant la famine : « Si cette canaille n'a pas de pain, qu'elle mange du foin. »

FOULPOINTE, *Voulu-Voulu* ou *Voulouilou* en madécasse, bourgade de l'île de Madagascar, par 47° 33' long. E., 17° 40' lat. N. ; jadis principal établissement français à Madagascar.

FOULQUES, archevêque de Reims en 883, soutint le roi Charles-le-Simple contre Eudes. Il couronna d'abord Charles à Reims en 893, et parvint ensuite à concilier les deux rivaux. Charles reconnaissant le nomma son chancelier.

FOULQUES, curé de Neuilly-sur-Marne, se rendit célèbre au XIIe siècle par sa piété et par son éloquence. Il fut autorisé à prêcher une croisade en 1198, et s'acquitta de cette mission avec succès.

FOULQUES, nom de plusieurs comtes d'Anjou, dont les principaux sont : Foulques III, dit *Nerra* ou *le Noir*, comte d'Anjou en 987, mort à Metz en 1040. Il fit la guerre à Conan I, duc de Bretagne, le défit en 992 près de Conquéreux, et le tua de sa propre main. Ayant été vaincu par Eudes II, comte de Blois, Foulques ne se maintint dans ses états qu'avec l'assistance du roi Robert. Pour expier ses fautes il fonda des abbayes et visita les lieux saints. C'est lui qui se fit traîner sur une claie à Jérusalem en criant : « Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques. » — Foulques IV, dit *le Réchin*, petit-fils du précédent, né à Château-Landon en 1043, mort en 1109 ; il entra avec son frère aîné, Geoffroi-le-Barbu, en partage de la succession de Geoffroi-Martel son oncle, et eut pour sa part l'Anjou et la Saintonge (1060). Il dépouilla son frère de la Touraine et devint un prince puissant et redouté de ses voisins. Il eut avec l'archevêque de Tours une querelle qui faillit lui être funeste; mais ses libéralités lui méritèrent l'indulgence des commissaires nommés par le pape pour examiner sa conduite. Il nous reste de lui un fragment de l'*Histoire des comtes d'Anjou*, inséré dans le *Spicilegium* de d'Achery, et traduit en français par l'abbé de Marolles dans ses *Histoires des anciens comtes d'Anjou*, Paris, 1681, in-4. — Foulques V, fils du précédent. Il fit d'abord la guerre à Louis-le-Gros; puis il passa en Palestine, épousa Mélisente, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem ; succéda à ce prince sur le trône de Jérusalem en 1131; repoussa les attaques des Turcs, et mourut en 1142, laissant la couronne à Baudouin III et Amauri, ses deux fils.

FOUNG-CHAN, ville considérable de la Chine, dans l'île Formose, sur la côte S. O. Murailles en terre, fossés; beau temple.

FOUNG-HOANG-TCHING, ville de Chine (Ching-king), sur le Tsao-ho, par 40° 30' lat. N., 121° 53' long. E., près des frontières de la Corée, est le seul lieu par où les Coréens puissent communiquer avec les Chinois. Très populeuse et commerçante.

FOUNG-THIAN, CHING-YANG ou MOUKDEN, ville de Chine (Ching-king), ch.-l. de la province, par 121° 18' long. E., 41° 50' lat. N. Divisée en 2 villes, la ville intérieure, résidence des derniers souverains mandchoux; la ville extérieure, qui a 15 kil. de circuit.

FOUNG-YANG, ville de Chine (An-Hoeï), ch.-l. de dép., à 140 kil. N. O. de Nan-king. Patrie de l'empereur Hong-vou, qui y a élevé un mausolée à son père et à Fo.

FOUQUET (Nicolas), surintendant des finances, célèbre par sa disgrâce. Appelé en 1652 par la protection de la reine-mère, Anne d'Autriche, à l'administration des finances, il réussit pendant quelque temps à faire face aux dépenses de l'état, qui déjà était obéré; mais un déficit considérable ayant été bientôt reconnu, on l'accusa de dilapidation. Ce qui appuyait cette accusation, c'est qu'il avait amassé une fortune immense et avait dépensé dans sa seule terre de Vaux 18 millions. Il fut arrêté en 1661 par ordre de Louis XIV, fut jugé et condamné par une commission composée en grande partie de ses ennemis, et enfermé dans la citadelle de Pignerol, où il mourut en 1680 après 19 ans de captivité. Colbert, qui aspirait à lui succéder, fut le premier artisan de sa ruine. Fouquet conserva dans son malheur de nobles amis, entre autres Pélisson, qui partagea sa disgrâce, La Fontaine qui chanta ses malheurs, et madame de Sévigné. Le crime de Fouquet est encore auj. un problème. Sa vie a été écrite par d'Auvigny.

FOUQUEVILLIERS, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 16 kil. N. O. de Bapaume ; 1,900 hab. Huile de graines.

FOUQUIER-TAINVILLE (Antoine-Quentin), accusateur public, né en 1747 au village d'Hérouelles près de Saint-Quentin (Aisne), avait été procureur au Châtelet avant la révolution. S'étant fait remarquer dans les clubs dès 1789 par la violence de ses opinions, il se concilia la protection de Danton et de Robespierre, qui le firent nommer en 1793 accusateur public près le tribunal révolutionnaire. Il fit condamner des milliers d'accusés, le plus souvent sans les entendre et sans forme de procès. Parmi ses victimes on remarque Marie-Antoinette et les Girondins. Il n'épargna pas même Danton et Robespierre, ses anciens protecteurs. Toutefois, il fut lui-même décrété d'accusation peu après la journée du 9 thermidor, et monta sur l'échafaud le 17 floréal suivant (6 mai 1795), accablé des malédictions de ce même peuple dont il avait été quelque temps le héros.

FOUR ou FOURS, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 19 kil. E. de Decize ; 1,100 hab. Porcelaine, verrerie.

FOURCÈS, bourg du dép. du Gers, à 12 kil. N. O. de Condom ; 1,000 hab. On tire des environs d'assez jolies turquoises.

FOURCHES-CAUDINES, auj. *Forchie*, lieu du Samnium entre Capoue et Caudium, célèbre par la capitulation honteuse qu'y fit l'armée romaine, cernée par le général samnite Pontius Herennius et réduite à passer sous le joug, 321 av. J.-C. *Voy.* CAUDIUM.

FOURCROY (Antoine-François DE), chimiste, né à Paris en 1755, remplaça en 1784 Macquer dans la chaire de chimie du Jardin-des-Plantes, et se fit bientôt une grande réputation par le talent avec lequel il professait. Il fut nommé en 1792 député de Paris à la Convention, et entra ensuite au Conseil des Cinq-Cents. Il fut appelé en 1799 au Conseil d'état, devint en 1801 directeur-général de l'instruction publique, et déploya dans ces fonctions une grande activité. On lui doit l'organisation des écoles de médecine de Paris, Montpellier, Strasbourg, ainsi que celle des écoles de droit, d'un grand nombre de lycées (auj. colléges royaux) et de colléges communaux. Toutefois, ses vues ne s'accordant pas entièrement avec celles de l'empereur Napoléon, il se vit éloigné lors de l'établissement définitif de l'université; il fut très sensible à cette disgrâce et mourut peu après d'apoplexie, en 1809. On a de lui plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *Système des connaissances chimiques et de leur application*, 1801, 6 vol. in-4 et 11 vol. in-8; *Philosophie chimique*, 1792 et 1806; il a en outre laissé un grand nombre de mémoires particuliers. Fourcroy a découvert plusieurs composés qui détonnent par

la percussion, a perfectionné l'analyse des eaux minérales, des substances animales, etc.

FOURIER (Jean-Baptiste-Joseph), membre de l'Institut, né à Auxerre en 1768, mort en 1830. Il fut élevé par les Bénédictins et était destiné à l'état monastique; mais il préféra s'adonner à l'étude des sciences. Connu de bonne heure par des travaux importants, il fut attaché en 1795 à l'École Polytechnique, où il donna des leçons d'analyse; fit partie de l'expédition d'Egypte, devint secrétaire de l'Institut d'Égypte, et commissaire français au Caire en 1797. Il fut nommé préfet du département de l'Isère en 1802, place qu'il conserva jusqu'à la Restauration; il rentra alors dans la vie privée et consacra ses loisirs aux sciences mathématiques. L'Académie des Sciences l'admit dans son sein en 1817, et le choisit pour secrétaire perpétuel à la mort de Delambre. Il unissait le goût des lettres à celui des sciences. Il fit partie de l'Académie Française. Fourier est surtout connu pour sa *Théorie analytique de la chaleur*, 1822, in-4, ouvrage dans lequel il approfondit, au moyen des mathématiques, toutes les questions relatives à cet important sujet. On lui doit aussi plusieurs mémoires épars dans différents recueils, ainsi que la préface historique de la *Description de l'Égypte* publiée par les ordres de Napoléon. Son *Éloge* a été prononcé à l'Académie Française par M. V. Cousin.

FOURIER (Charles), fondateur de l'école d'économistes réformateurs, dite *sociétaire* ou *phalanstérienne*, né à Besançon le 7 avril 1772, mort à Paris en 1837, était fils d'un marchand de draps, et fut commis dans diverses maisons de commerce jusqu'à l'âge de 60 ans. Il se livra de bonne heure et solitairement à des recherches spéculatives sur l'organisation de la société. Il publia ses idées pour la première fois en 1808, sous le titre de *Théorie des quatre mouvements*; il s'y proposait de fonder un ordre social où toutes les passions humaines, bonnes ou mauvaises, trouveraient une place légitime et une satisfaction qui tournât au profit général; où toutes les aptitudes fussent appliquées, où ce fût un droit et un attrait pour tous, et non plus un devoir pénible, de concourir au bien-être universel; et pour cette fin, il voulait associer les hommes en *capital*, *travail* et *talent* par *groupes*, *séries*, puis *phalanges*, au moyen de l'*attraction passionnée*, dont il fait la loi de l'humanité. Malgré le peu de succès qu'obtinrent ses théories, il continua à les développer dans le *Traité de l'association domestique agricole* (1822), le *Nouveau Monde industriel* (1829), et la *Fausse Industrie* (1835). Il créa en 1832, avec le concours de quelques disciples, le journal *le Phalanstère*, qui a paru deux années, et qui, après interruption, a reparu en 1836 sous le titre de *la Phalange* ou *Journal de la science sociale*, et dont la publication n'a pas cessé depuis. Sa doctrine, assez peu facile à saisir dans ses ouvrages, a été résumée et éclaircie par M. V. Considérant, l'un de ses disciples, dans un livre intitulé *Destinée sociale*. Madame Gatti de Gamond a publié en 1838 *Fourier et son système*, mais cet ouvrage n'offre, suivant les Phalanstériens, qu'une exposition défectueuse.

FOURMIES, village du dép. du Nord, sur la Petite-Helpe, à 14 kil. S. O. d'Avesnes; 1,500 hab. Forge. Fil à dentelles.

FOURMONT (Étienne), orientaliste, né en 1683 à Herbelay près de St-Denis, mort en 1745 à Paris, possédait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie. Il fut nommé en 1715 professeur d'arabe au collége de France, et devint en même temps associé de l'Académie des Inscriptions. Il est le premier Français qui ait fait une étude sérieuse du chinois; il fit connaître dès 1719 les 214 *clefs* ou caractères élémentaires de l'écriture chinoise, et donna en 1742 la *Grammatica sinica*, fruit de vingt ans de travail. Il avait entrepris un dictionnaire chinois et un grand nombre d'autres ouvrages qui n'ont pas paru. Il eut pour élèves de Guignes et Deshauterayes. — Son frère, Michel Fourmont, né en 1690, mort en 1746, enseigna le syriaque et l'éthiopien au collége de France, fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1724, fut envoyé en Orient par Louis XV en 1728, et en rapporta de précieux manuscrits grecs avec un grand nombre d'inscriptions.

FOURNELS, ch.-l. de cant. (Lozère), à 32 kil. N. O. de Marvejols; 600 hab.

FOURNIER (P.-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris en 1712, mort en 1768, se fit d'abord connaître par d'assez bonnes vignettes en bois, se mit ensuite à graver sur acier de grosses et moyennes lettres de fonte, et les premiers corps de caractères. Il acquit bientôt une réputation qu'il étendit encore par la publication de plusieurs écrits remarquables. On a de lui: *Traité historique et critique sur l'origine de l'imprimerie*, 1763; *Manuel typographique*, 1764; *Traité historique, pratique et critique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique*, 1765, in-4.

FOURS, ville de France. *Voy.* FOUR.

FOUS (fête des), fête répandue dans toute la France au moyen âge et que l'on croit être un reste des Saturnales des anciens. On la célébrait le jour de la Circoncision (1er janvier), et elle avait pour objet d'honorer l'âne qui avait porté Jésus lors de son entrée à Jérusalem. On chantait un office ridicule, puis on faisait une procession solennelle et on se livrait à toutes sortes d'extravagances. On essaya en vain dès le XIIe siècle et souvent depuis de supprimer la fête des Fous; elle ne disparut que vers la fin du XVIe siècle.

FOUSSERET, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 30 kil. S. O. de Muret; 2,000 hab. Patrie de l'abbé Sicard.

FOUTA-DJALO ou **FOUTA-DIALLON**, un des états peuls de la Nigritie occid., dans la région montagneuse d'où sortent la Gambie, le Sénégal, le Falémé, le Rio-Grande, a 600 kil. de l'E. à l'O., 36 du S. au N.: il se divise en trois provinces très vastes: Timbou, Labi, Tembi, et a pour ville principale Timbou. Ce pays était jadis sous la domination des Djalonkes qui, à la fin du siècle dernier, ont été soumis par les Fellatahs ou Peuls.

FOUTA-TORO, un des états peuls de la Nigritie occid., le long de la rive gauche du Sénégal, à l'O. de Boudun, est divisé en trois grandes provinces: Damga à l'E., Toro à l'O., Fouta au milieu. Agnam était jadis sa capit.: auj. c'est Kiélogn.

FOU-TCHEOU, ville de Chine, ch.-l. de la prov. de Fou-kian, par 117° 71' long. E., 26° 2' lat. N., près de l'embouchure du Si-ho dans la mer. Pont de plus de 100 arches; établissements d'instruction publique; industrie variée, commerce très actif. — Une autre ville du même nom se trouve dans la prov. de Kiang-si.

FOX (Rich.), évêque anglais, né vers 1466, mort en 1528, jouit d'une haute faveur auprès de Henri VII, fut employé par ce prince dans toutes ses négociations et dans les affaires les plus délicates, fut fait conseiller privé, garde des sceaux, principal secrétaire d'état, et obtint successivement les évêchés d'Exeter et de Winchester. A l'avénement de Henri VIII au trône, Fox se retira dans son diocèse. L'université d'Oxford lui doit la fondation du collége appelé *Corpus Christi*, l'un des premiers où l'on ait enseigné le grec.

FOX (Jean), théologien anglais, né en 1517 à Boston, dans le comté de Lincoln, essuya sous la reine Marie plusieurs persécutions que lui attira son zèle pour la doctrine de Luther, et fut forcé de

se retirer à Bâle, où il se fit, pour subsister, correcteur d'imprimerie. Il ne rentra dans sa patrie qu'après la mort de la reine Marie, et mourut en 1587. Il avait élevé le duc de Norfolk, qui devint son protecteur et lui procura une prébende; mais Fox ne put être élevé aux dignités de l'église anglicane parce qu'il était *non-conformiste*. On a de lui un assez grand nombre d'écrits de controverse; le plus connu est intitulé : *Actes et monuments de l'Église* ou *Martyrologe* (appelé par les Catholiques la *Légende dorée de Fox*), Londres, 1563, in-fol., et 1634, 3 vol. in-fol. Sa vie, écrite par Samuel Fox, son fils, se trouve en tête de ce livre.

FOX (George), fondateur de la secte des *Quakers*, né en 1624 à Drayton (Leicester), mort en 1690, était fils d'un pauvre tisserand, et exerça d'abord lui-même l'état de cordonnier. Élevé dans des habitudes de piété, il s'exalta au point de se croire inspiré, et prétendit avoir reçu du ciel la mission de ramener les hommes à la simplicité du christianisme primitif. Il commença à prêcher en 1648, parcourut l'Angleterre, l'Ecosse, la Hollande, l'Amérique anglaise; fit partout de nombreux prosélytes, et subit des persécutions qu'il supporta avec une résignation admirable. Fox rejetait tout culte extérieur et toute hiérarchie, prêchait contre la guerre, les procès, les dîmes; refusait de découvrir sa tête ou de fléchir le genou devant aucune puissance humaine et de faire aucun serment. Les plus célèbres de ses disciples sont Penn et Barclay.

FOX (Charl.-Jacq.), un des plus grands orateurs de l'Angleterre, né à Londres en 1749, était fils de Henri Fox (lord Holland), secrétaire d'état sous George II, qui l'initia de bonne heure aux affaires. Élu député en 1768, avant même qu'il eût atteint l'âge légal de 20 ans, il défendit d'abord les ministres pour complaire à son père, et fut nommé l'un des lords de l'amirauté, puis de la trésorerie. Mais s'étant lié avec Burke, il entra dans l'opposition et fut destitué par lord North (1774). Il se plaça bientôt par son éloquence à la tête du parti whig et s'opposa de toute sa force aux mesures qui amenèrent la perte des colonies américaines. Étant parvenu à renverser le ministère, il fut chargé en 1782 du portefeuille des affaires étrangères et fit conclure la paix avec l'Amérique et la France (1783); mais les mesures qu'il proposait contre les malversations de la Compagnie des Indes ayant échoué à la Chambre haute, il se retira du ministère, rentra dans l'opposition, combattit avec force et persévérance la politique de Pitt, et fut toujours le défenseur de la tolérance et de la liberté. Il se montra favorable à la révolution française et ne cessa de conseiller la paix avec la France. A la mort de Pitt (1806), il reçut de nouveau le portefeuille des affaires étrangères; il mourut peu de mois après, au moment où il allait signer la paix générale. Fox peut être considéré comme le Démosthène de l'Angleterre; ses discours brillent surtout par la vigueur, la logique et la clarté. On regarde sa harangue sur le *bill de l'Inde* comme son chef-d'œuvre. Ses discours ont été recueillis à Londres, 1815, 6 vol. in-8, et traduits en français par Janvry et Jussieu, 1819, 12 vol. in-8. Fox avait aussi composé une *Histoire des deux derniers Stuarts* qui n'a été publiée qu'après sa mort et qui a été traduite en français par d'Andrezel, avec quelques retranchements, Paris, 2 vol. in-8. Il est à regretter qu'à des qualités éminentes Fox ait joint une vie fort dissipée et une passion effrénée pour le jeu. On peut consulter sur ce personnage des *Mémoires* publiés par Walpole, Londres, 1806.

FOY (Maximilien-Sébastien), général et orateur célèbre, né en 1775 à Ham en Picardie, entra à 15 ans à l'école d'artillerie de La Fère, fit la campagne du Nord sous Dumouriez en 1792, servit en Italie et en Allemagne de 1800 à 1809, puis en Portugal où il fut sous les ordres de Masséna; en Espagne, où il se signala surtout à la bataille de Salamanque (1812); enfin dans les campagnes de France et de Belgique, et fut blessé à Toulouse et à Waterloo. Il avait été créé dès 1809 général de division et fut nommé en 1814, par Louis XVIII, inspecteur de l'armée. Elu membre de la Chambre des députés en 1819, il y déploya un talent oratoire qu'on était loin de soupçonner, et mit son éloquence au service des sentiments les plus patriotiques. Défenseur des principes constitutionnels, il ne cessa de lutter contre les tendances de la restauration, et réussit plusieurs fois à arrêter le gouvernement des Bourbons dans sa marche rétrograde. Le général Foy fut enlevé à la France lorsqu'il était encore dans la force de son talent; il succomba en 1825 à un anévrisme. Un concours immense de citoyens accompagna son cercueil. La France a doté ses enfants par une souscription nationale toute spontanée qui a produit près d'un million. Un monument a été érigé à sa mémoire au cimetière de l'Est. On a publié en 1826: *Discours du général Foy*, avec notice biographique, etc., Paris, 2 vol. in-8. On a aussi de lui: *Histoire des guerres de la péninsule sous Napoléon*, publiée par sa veuve, Paris, 4 vol. in-8, 1827; malheureusement ce bel ouvrage est resté inachevé.

FOYLE, lac d'Irlande, entre les comtés de Londonderry et Donegal, reçoit la riv. de Foyle et communique par un canal avec l'Océan; il a 26 kil. sur 45.

FRA, mot italien qui précède beaucoup de noms, est l'abréviation de *frate*, qui signifie *frère*, membre d'une communauté religieuse; on le joint au nom de baptême.

FRA BARTOLOMEO DI SAN MARCO, peintre toscan. *Voy.* BACCIO DELLA PORTA.

FRACASTOR (Jérôme), médecin et poëte, né en 1483 à Vérone, mort en 1553, se distingua par une érudition précoce, enseigna dès l'âge de 19 ans la philosophie à Padoue, puis exerça la médecine et devint médecin du pape Paul III. Il a laissé des ouvrages de médecine, d'astronomie, etc.; mais ce qui rend son nom célèbre, c'est le poëme intitulé: *Syphilis sive morbus gallicus*, en 3 livres, où il a su, en traitant un sujet si scabreux, unir la décence à l'élégance du style et à la vivacité des images; quelques-uns placent ce poëme à côté des *Géorgiques*. Publié pour la première fois à Vérone en 1530, il a été depuis bien des fois réimprimé et traduit dans plusieurs langues, notamment en français, 1753. On a donné les œuvres complètes de Fracastor à Venise, 1555, in-4. Ses poésies latines ont été publiées à part, Padoue, 1728.

FRA-DIAVOLO (Michel PEZZA ou POZZA, plus connu sous le surnom de), c.-à-d. *Frère Diable*, l'un des chefs insurgés calabrais, né à Itri, dans la Terre de Labour, fut d'abord chef d'une bande de brigands, et exerça dans toute la Calabre de tels ravages, que l'ancien gouvernement de Naples mit sa tête à prix. Toutefois, en 1799, le cardinal Ruffo, croyant tous les moyens bons pour chasser les Français, ne rougit pas de se servir de Fra-Diavolo, et lui accorda un brevet de colonel. Il eut bientôt organisé sa troupe et contribua avec elle à l'occupation de Naples. Après l'avénement de Joseph Bonaparte, Fra-Diavolo excita divers soulèvements et fit beaucoup de mal aux Français. Il fut pris après une belle défense, condamné à mort comme rebelle, et pendu à Naples en 1806.

FRAGA, *Gallica Flavia*, ville d'Espagne (Saragosse), près de la Cinca, à 17 kil. S. O. de Lérida; 5,000 hab. Jadis place forte. Ruines d'un château-fort aux environs. Défaite d'Alphonse I, roi d'Aragon, par les Maures en 1134.

FRAGONARD (Nicolas), peintre, né à Paris en

1732, mort en 1806, fut élève de Boucher. Il se distingua d'abord dans le genre sérieux, et débuta par un tableau de *Corésus et Callirhoé*, qui fut justement admiré; mais désespérant d'atteindre au premier rang dans ce genre, il le quitta pour le genre érotique dans lequel il obtint le plus grand succès; il devint bientôt le peintre à la mode, et amassa une grande fortune que la révolution lui fit perdre. On estime surtout parmi ses petits tableaux: *la Fontaine d'Amour, le Sacrifice de la Rose* et *le Serment d'Amour*, *le Verrou* et *le Contrat*.

FRAISSE, ch.-l. de canton (Vosges), sur la Meurthe, à 12 kil. S. E. de Saint-Diey; 2,150 hab. Mine de cuivre aux environs.

FRAMERIES, ville de Belgique (Hainaut), à 7 kil. S. O. de Mons; 4,500 hab.

FRAMERY (Nicolas-Etienne), né à Rouen en 1745, mort en 1810, a donné un assez grand nombre d'opéras-comiques et a fait lui-même la musique de plusieurs. Il a le premier imaginé de parodier des opéras italiens. On lui doit aussi une traduction de *la Jérusalem délivrée*, 1785, 5 vol. in-8; du *Roland furieux*, 1787, 10 vol. in-12, et plusieurs écrits sur la musique.

FRAMLINGHAM, ville d'Angleterre (Suffolk), à 22 kil. N. E. d'Ipswich; 2,600 hab. Ruines d'un château-fort.

FRANÇAIS (LE CAP-), ville de l'île d'Haïti. *Voy.* CAP.

FRANÇAIS de Nantes (le comte), pair de France, né en 1756 à Beaurepaire (Isère), mort en 1836, était directeur des douanes à Nantes lorsqu'il fut élu membre de l'Assemblée législative, en 1791. Il s'y fit remarquer à la fois par son patriotisme et sa modération. En 1798 il fut nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, et après le 18 brumaire, préfet de la Charente-Inférieure. En 1804 il fut élevé au titre de conseiller d'état et nommé directeur des droits réunis; bientôt après il obtint le titre de comte de l'Empire. Sous la restauration il rentra dans la vie privée, et siégea seulement à la Chambre de 1819 à 1822 comme député de l'Isère. Après la révolution de 1830, il fut élevé à la pairie. Le comte Français de Nantes a publié sous le voile de l'anonyme : *Manuscrit de feu Jérôme*, Paris, 1825, in-8; *Recueil de fadaises de feu Jérôme*, Paris, 1826, 2 vol. in-8, écrits pleins d'originalité, dans la manière de Sterne et de Swift. Vers la fin de sa vie il s'occupa beaucoup d'agriculture et d'économie rurale; on lui doit plusieurs opuscules estimés sur ce sujet.

FRANC-ALLEU, nom de certaines terres libres de toute charge sous le régime féodal. *Voy.* ALLEU.

FRANC-ALLEU, petit pays de France, sur les confins de la H.-Marche et de la B.-Auvergne, faisait partie du pays de Combrailles et dépendait de la sénéchaussée de H.-Marche. Sermur en était le chef-lieu. Ce pays devait son nom aux franchises dont il jouissait.

FRANCAVILLA, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 33 kil. N. E. de Tarente; 12,000 hab. Tabac semblable à celui d'Espagne. Etoffes et bas de coton. Poterie. — Il y a plusieurs autres Francavilla, notamment en Sicile (Messine), à 18 kil. S. O. de Castro-Reale; 4,000 hab.

FRANCE, *Francia* en latin moderne, *Gallia Transalpina* des anciens, un des états de l'Europe occidentale, par 42° 20'-51° 5' lat. N., et par 7° 9' long. O., 5° 56' long. E., est bornée au N. par la Manche et le Pas-de-Calais (qui séparent la France de l'Angleterre), par la Belgique, le grand-duché de Luxembourg et la Bavière Rhénane; à l'E. par le grand-duché de Bade, la Suisse et les Etats sardes; au S. par la Méditerranée et l'Espagne: à l'O. par l'Océan Atlantique. Etendue: 1,064 kil. du N. O. au S. E.; 924 kil. du S. O. au N. E.; Superficie, 542,000 kil. carrés. Population: 33,540,910 hab. (d'après le recensement de 1836). Capitale, Paris. On doit ajouter au territoire de la France plusieurs îles qui avoisinent les côtes, notamment: l'île de Corse et les îles d'Hyères dans la Méditerranée; les îles de Ré, d'Oléron, d'Ouessant, Belle-Ile et l'Ile-Dieu dans l'Océan Atlantique. La France possède en outre des colonies dans les diverses parties du monde. Ce sont: 1° en Amérique, les îles St-Pierre et Miquelon, dans l'Océan septentr.; la Martinique et la Guadeloupe parmi les Antilles; la Guyane française dans l'Amérique du Sud; 2° en Afrique, l'Algérie au nord, le Sénégal et l'île de Gorée à l'O., les îles Bourbon et Ste-Marie à l'E.; 3° en Asie, les établissements de Pondichéry, Chandernagor, etc. Ces colonies réunies donnent un total de 2,380,000 hab., dont 2 millions pour l'Algérie. La France a quelque temps possédé en Amérique la Louisiane, le Canada, Saint-Domingue, Sainte-Lucie et Tabago; en Afrique, l'île de France et Madagascar; en Asie, les comptoirs de Mahé, de Surate, etc.; elle a perdu toutes ces possessions.

Nous donnerons successivement les divisions de la France actuelle, celles de la France ancienne, puis la description générale, et enfin l'histoire du pays.

I. *France actuelle. Ses divisions.*

1° *Sous le rapport administratif.* La France se divise aujourd'hui en 86 départements qui tirent presque tous leur nom des fleuves ou des montagnes qui les traversent. Chaque département se divise en arrondissements, les arrondissements en cantons et ceux-ci en communes. Chaque département est administré par un préfet; les arrondissements le sont par des sous-préfets, d'où les noms de sous-préfectures qu'on leur donne souvent. Voici d'abord la liste alphabétique des 86 départements avec leurs chefs-lieux et les provinces anciennes auxquelles ils correspondent:

Départements.	*Chefs-Lieux.*	*Provinces anciennes.*
Ain,	Bourg,	Bourgogne (*Bresse, Bugey, Dombes*, etc.)
Aisne,	Laon,	Ile-de-France, Picardie, Champagne (*Brie*).
Allier,	Moulins,	Bourbonnais.
Alpes (Basses-),	Digne,	Haute-Provence.
Alpes (Hautes-),	Gap,	Haut-Dauphiné et Provence.
Ardèche,	Privas,	Languedoc (*Vivarais*).
Ardennes,	Mézières,	Champagne (*Rhételais, Rémois*).
Ariége,	Foix,	Foix, Gascogne (*Conserans*).
Aube,	Troyes,	Champagne, Bourgogne.
Aude,	Carcassonne,	Bas-Languedoc.
Aveyron,	Rhodez,	Guyenne (*Rouergue*).
Bouches-du-Rhône,	Marseille,	Basse-Provence.
Calvados,	Caen,	Basse-Normandie (*Bessin, Bocage*).
Cantal,	Aurillac,	Haute-Auvergne.
Charente,	Angoulême,	Angoumois, Saintonge, Poitou.
Charente-Inférieure,	La Rochelle,	Aunis, Saintonge.
Cher,	Bourges,	Haut-Berry, Bas-Bourbonnais.

Départements.	*Chefs-Lieux.*	*Provinces anciennes.*
Corrèze,	Tulle,	Bas-Limousin.
Corse,	Ajaccio,	Corse.
Côte-d'Or,	Dijon,	Bourgogne (*Dijonnais*, *Auxerrois*).
Côtes-du-Nord,	Saint-Brieuc,	Haute-Bretagne.
Creuse,	Guéret,	Haute-Marche.
Dordogne,	Périgueux,	Guyenne (*Périgord*).
Doubs,	Besançon,	Franche-Comté, comté de Montbéliard.
Drôme,	Valence,	Bas-Dauphiné.
Eure,	Evreux,	Haute-Normandie (*pays d'Évreux*, *Vexin Normand*).
Eure-et-Loir,	Chartres,	Orléanais (*pays Chartrain*), Perche.
Finisterre,	Quimper,	Basse-Bretagne.
Gard,	Nîmes,	Bas-Languedoc.
Garonne (Haute-),	Toulouse,	Haut-Languedoc, Gascogne (*Comminges*).
Gers,	Auch,	Gascogne (*Astarac*, *Armagnac*).
Gironde,	Bordeaux,	Guyenne (*Bordelais*, *Médoc*, *Bazadais*).
Hérault,	Montpellier,	Bas-Languedoc.
Ille-et-Vilaine,	Rennes,	Haute-Bretagne.
Indre,	Châteauroux,	Bas-Berry, Touraine.
Indre-et-Loire,	Tours,	Touraine, Anjou, Orléanais, Poitou.
Isère,	Grenoble,	H.-Dauphiné (*Grésivaudan*), B.-Dauphiné (*Viennois*).
Jura,	Lons-le-Saulnier,	Franche-Comté (*bailliage d'Aval*).
Landes,	Mont-de-Marsan,	Gascogne (*pays des Landes*, *Chalosse*).
Loire,	Montbrison,	Lyonnais (*Forez*, *Beaujolais*).
Loire (Haute-),	Le Puy,	Languedoc (*Vélay*), Haute-Auvergne.
Loire-Inférieure,	Nantes,	Haute-Bretagne (*diocèse de Nantes*).
Loiret,	Orléans,	Orléanais (*Orléanais propre*, *Sologne*, *Gâtinais*).
Loir-et-Cher,	Blois,	Orléanais (*Blaisois*, *Beauce*).
Lot,	Cahors,	Guyenne (*Quercy*).
Lot-et-Garonne,	Agen,	Guyenne (*Agénais*), Gascogne.
Lozère,	Mende,	Languedoc (*Gévaudan*).
Maine-et-Loire,	Angers,	Anjou.
Manche,	Saint-Lô,	Basse-Normandie (*Cotentin*, *Avranchin*).
Marne,	Châlons,	Champagne (*Brie-Champenoise*, *Perthois*, *Rémois*).
Marne (Haute-),	Chaumont,	Champagne (*Bassigny*, *Vallage*).
Mayenne,	Laval,	Haut-Maine, Haut-Anjou.
Meurthe,	Nancy,	Lorraine (*duché de Lorraine*, *Toulois*).
Meuse,	Bar-le-Duc,	Lorraine (*duché de Bar*, *Verdunois*).
Morbihan,	Vannes,	Basse-Bretagne.
Moselle,	Metz,	Lorraine (*Messin*, *Pays allemands*).
Nièvre,	Nevers,	Nivernais, Orléanais, Bourgogne.
Nord,	Lille,	Flandre, Hainaut (*Cambrésis*).
Oise,	Beauvais,	Ile-de-France, Beauvaisis (*Vexin*), Haute-Picardie.
Orne,	Alençon,	Normandie (*les Marches*, *Houlme*), Maine (*Perche*).
Pas-de-Calais,	Arras,	Artois, Picardie (*Boulonnais*).
Puy-de-Dôme,	Clermont-Ferrand,	Basse-Auvergne (*Limagne*).
Pyrénées (Basses-),	Pau,	Béarn et Basse-Navarre, Gascogne (*Soule et Labour*).
Pyrénées (Hautes-),	Tarbes,	Gascogne (*Bigorre*, *les Quatre-Vallées*).
Pyrénées-Orientales,	Perpignan,	Roussillon (*Cerdagne*), Bas-Languedoc.
Rhin (Bas-),	Strasbourg,	Basse-Alsace.
Rhin (Haut-),	Colmar,	Haute-Alsace, Sundgau, république de Mulhausen.
Rhône,	Lyon,	Lyonnais (*Lyonnais propre*, *Beaujolais*).
Saône (Haute-),	Vesoul,	Franche-Comté (*bailliage d'Amont*).
Saône-et-Loire,	Mâcon,	Bourgogne (*Mâconnais*, *Charolais*).
Sarthe,	Le Mans,	Bas-Maine, Haut-Anjou.
Seine,	Paris,	Ile-de-France.
Seine-et-Marne,	Melun,	Ile-de-France (*Gâtinais*, *Brie*), Champagne (*Brie*).
Seine-et-Oise,	Versailles,	Ile-de-France (*Hurepoix*, *Mantais*, *Vexin*, *Gâtinais*).
Seine-Inférieure,	Rouen,	Haute-Normandie (*Roumois*, *pays de Caux*, *Bray*).
Sèvres (Deux-),	Niort,	Haut-Poitou.
Somme,	Amiens,	Picardie.
Tarn,	Alby,	Haut-Languedoc (*Albigeois*).
Tarn-et-Garonne,	Montauban,	Guyenne, Gascogne, Languedoc.
Var,	Draguignan,	Basse-Provence.
Vaucluse,	Avignon,	Comtat d'Avignon, Haute-Provence.
Vendée,	Bourbon-Vendée,	Bas-Poitou.
Vienne,	Poitiers,	Haut-Poitou.
Vienne (Haute-),	Limoges,	Haut-Limousin, Basse-Marche.
Vosges,	Epinal,	Lorraine (*duché de Lorraine*, *pays des Vosges*).
Yonne,	Auxerre,	Bourgogne (*Auxerrois*), Champagne (*Sénonais*).

Voici maintenant le tableau des mêmes départements, mais d'après leur position géographique :

Au N.	Nord.		Calvados.	Seine-et-Oise.		H.-Marne.
	Pas-de-Calais.		Orne.	Seine.	Au N. E.	Ardennes.
	Somme.		Manche.	Seine-et-Marne.		Meuse.
Au N. O.	Seine-Inf.	Au cent. N.	Oise.	Aube.		Moselle.
	Eure.		Aisne.	Marne.		Meurthe.

Vosges.
Haut-Rhin.
Bas-Rhin.
A l'O. Ille-et-Vilaine.
Côtes-du-Nord.
Finisterre.
Morbihan.
Loire-Inf.
Vendée.
Deux-Sèvres.
Charente-Inf.
Au centre. Charente.
Haute-Vienne.
Vienne.
Maine-et-Loire.
Mayenne.
Sarthe.
Eure-et-Loir.
Loiret.
Yonne.
Indre-et-Loire.
Loir-et-Cher.
Indre.
Cher.
Nièvre.
Allier.
Creuse.
A l'E. Haute-Saône.
Côte-d'Or.
Doubs.
Saône-et-Loire.
Jura.
Ain.
Rhône.

Isère.
Au S. E. Hautes-Alpes.
Basses-Alpes.
Var.
Drôme.
Vaucluse.
Bouches - du - Rhône.
Au cent. S. Loire.
Haute-Loire.
Puy-de-Dôme.
Corrèze.
Cantal.
Lozère.
Ardèche.
Aveyron.
Lot.
Dordogne.
Au S. Gard.
Hérault.
Tarn.
Aude.
Pyrén.-Orientales.
Ariége.
H.-Garonne.
Tarn - et - Garonne.
Au S. O. Lot-et-Garonne
Gironde.
Landes.
Gers.
B.-Pyrénées.
H.-Pyrénées.

2° *Sous le rapport militaire.* La France est partagée en 19 sections, comprenant chacune plusieurs dép. et nommées *divisions militaires*. Un lieutenant-général commande chaque division et un maréchal-de-camp chaque département. Voici le tableau des chefs-lieux de ces divisions, avec leurs numéros d'ordre et les départements qu'elles comprennent :

N°	*Chefs-lieux.*	*Départements.*
1°	Paris,	Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Aisne, Oise, Loiret, Eure-et-Loir.
2°	Châlons,	Ardennes, Meuse, Marne.
3°	Metz,	Moselle, Meurthe, Vosges.
4°	Tours,	Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Maine-et-Loire, Mayenne, Sarthe.
5°	Strasbourg,	Haut-Rhin, Bas-Rhin.
6°	Besançon,	Ain, Doubs, Jura, Haute-Saône.
7°	Grenoble,	Isère, Drôme, Hautes-Alpes.
8°	Marseille,	B.-Alpes, Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var.
9°	Montpellier,	Ardèche, Gard, Lozère, Hérault, Tarn, Aveyron.
10°	Toulouse,	Aude, Pyrénées-Orient., Ariége, Haute-Garonne, H. - Pyrénées, Gers, Tarn-et-Garonne.
11°	Bordeaux,	Landes, Gironde, B. - Pyrénées, Dordogne, Lot, Lot-et-Garonne.
12°	Nantes,	Charente-Inf., Loire-Inf., Deux-Sèvres, Vendée, Vienne, Charente.
13°	Rennes,	Côtes-du-Nord, Finisterre, Ille-et-Vilaine, Morbihan.
14°	Rouen,	Seine-Inf., Eure, Manche, Calvados, Orne.
15°	Bourges,	Cher, Indre, Allier, Creuse, Nièvre, Haute-Vienne, Corrèze.
16°	Lille,	Nord, Pas-de-Calais, Somme.
17°	Bastia,	Ile de Corse.
18°	Dijon,	Aube, H.-Marne, Yonne, Côte-d'Or, Saône-et-Loire.
19°	Lyon,	Rhône, Loire, Cantal, Puy-de-Dôme, Haute-Loire.

3° *Sous le rapport ecclésiastique.* La France est divisée en 80 diocèses, dont 14 sont archevêchés, et 66 simples évêchés. Il y a aussi en France un consistoire général pour les Luthériens (à Strasbourg), des consistoires et des synodes de réformés, des synagogues pour les Juifs. — Voici le tableau des 14 archevêchés avec leurs évêchés suffragants.

1. *Paris.*
Chartres.
Orléans.
Meaux.
Versailles.
Cambrai.
Blois.
Arras.
2. *Lyon et Vienne.*
Autun.
Dijon.
Grenoble.
Langres.
Saint-Claude.
3. *Rouen.*
Bayeux.
Séez.
Evreux.
Coutances.
4. *Sens et Auxerre.*
Troyes.
Moulins.
Nevers.
5. *Reims.*
Soissons.
Beauvais.
Châlons.
Amiens.
6. *Tours.*
Le Mans.
Rennes.
Quimper.
Saint-Brieuc.
Angers.
Nantes.
Vannes.
7. *Bourges.*
Clermont.
Le Puy.
Saint-Flour.
Limoges.
Tulle.
8. *Alby.*
Rhodez.
Mende.
Cahors.
Perpignan.
9. *Bordeaux.*
Agen.
Poitiers.
La Rochelle.
Angoulême.
Périgueux.
Luçon.
10. *Auch.*
Aire.
Bayonne.
Tarbes.
11. *Toulouse et Narbonne.*
Montauban.
Carcassonne.
Pamiers.
12. *Aix, Arles et Embrun.*
Marseille.
Digne.
Ajaccio.
Fréjus.
Gap.
13. *Besançon.*
Strasbourg.
Verdun.
Saint-Dié.
Metz.
Belley.
Nancy.
14. *Avignon.*
Nîmes.
Viviers.
Valence.
Montpellier.

4° *Sous le rapport judiciaire.* En France, on distingue 27 cours royales ou cours d'appel, auxquelles ressortissent toutes les causes plaidées devant les nombreux tribunaux de 1re instance ; une seule cour de cassation, siégeant à Paris, valide ou casse les arrêts des cours royales, suivant que celles-ci ont ou non évité les vices de forme. Dans chaque département est formée au chef-lieu une cour d'assises. Voici les noms des cours royales :

Agen.	Colmar.	Nîmes.
Aix.	Dijon.	Orléans.
Amiens.	Douai.	Paris.
Angers.	Grenoble.	Pau.
Bastia.	Limoges,	Poitiers.
Besançon.	Lyon.	Rennes.
Bordeaux.	Metz.	Riom.
Bourges.	Montpellier.	Rouen.
Caen.	Nancy.	Toulouse.

5° *Sous le rapport de l'instruction publique.* La France est partagée en 27 académies universitaires qu'administrent autant de recteurs et dont la circonscription et les chefs-lieux sont à peu près les mêmes que pour les cours royales. En voici les noms :

Aix.	Bordeaux,	Dijon,
Amiens,	Bourges,	Douai,
Angers,	Caen,	Grenoble,
Bastia,	Cahors,	Limoges,
Besançon,	Clermont,	Lyon,

Metz,	Orléans,	Rennes.
Montpellier,	Paris,	Rouen.
Nancy,	Pau,	Strasbourg.
Nîmes,	Poitiers.	Toulouse.

II. *France ancienne.*

Avant 1789 la France était officiellement divisée en gouvernements. Il ne faut pas confondre les gouvernements avec ce que l'on appelait vulgairement provinces. Les provinces devaient leur origine aux fiefs nombreux auxquels la conquête avait donné naissance et elles s'élevaient au moins au nombre de 80; car on comptait parmi les provinces, non seulement de grandes contrées comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Guyenne, mais une foule de petits pays, tels que la Beauce, la Bresse, le Bugey, le Vexin, etc., qui, pour la plupart, étaient compris dans les grandes provinces. Quant aux gouvernements, tantôt ils étaient formés d'une seule province (Flandre, Picardie, Normandie, Bretagne), tantôt ils en comprenaient plusieurs (Lorraine et Barrois, Guyenne et Gascogne, Lyonnais et Forez).

On distinguait de grands et de petits gouvernements; leur nombre varia souvent; depuis 1768, on compta 40 gouvernements, 32 grands et 8 petits.

Gr. gouvernements.	*Chefs-lieux.*	*Départements.*
Flandre française,	Lille.	Nord.
Artois,	Arras.	Pas-de-Calais.
Picardie,	Amiens.	Somme.
Normandie,	Rouen.	Seine-Infér. Eure. Orne. Calvados. Manche.
Champagne-et-Brie,	Troyes.	Ardennes. Marne. Haute-Marne. Aube.
Lorraine-et-Barrois,	Metz.	Vosges. Meurthe. Moselle. Meuse.
Alsace,	Strasbourg.	Haut-Rhin, Bas-Rhin
Bretagne,	Rennes.	Ille-et-Vilaine. Côtes-du-Nord. Finisterre. Morbihan. Loire-Infér.
Anjou,	Angers.	Maine-et-Loire.
Maine-et-Perche,	Le Mans.	Sarthe. Mayenne.
Touraine,	Tours.	Indre-et-Loire.
Poitou,	Poitiers.	Vienne. Deux-Sèvres. Vendée.
Aunis,	La Rochelle.	Charente-Infér.
Saintonge et Angoumois,	Saintes,	Charente.
Ile-de-France,	Paris.	Seine. Seine-et-Oise. Seine-et-Marne Oise. Aisne.
Orléanais,	Orléans.	Loiret. Eure-et-Loir. Loir-et-Cher.
Berry,	Bourges.	Indre. Cher.
Auvergne,	Clermont-Ferrand.	Puy-de-Dôme. Cantal.
Limousin,	Limoges.	Haute-Vienne. Corrèze.
Marche,	Guéret.	Creuse.
Bourbonnais,	Moulins.	Allier.
Nivernais,	Nièvre.	Nevers.
Franche-Comté,	Besançon.	Haute-Saône. Doubs. Jura.
Bourgogne et Bresse,	Dijon.	Yonne. Côte-d'Or. Saône-et-Loire. Ain.
Guyenne et Gascogne,	Bordeaux.	Dordogne. Gironde. Lot. Lot-et-Garonne Tarn-et-Garon. Aveyron. Landes. Gers. H.-Pyrénées.
Languedoc,	Toulouse.	Haute-Loire. Ardèche. Lozère. Gard. Hérault. Tarn. Aude. H.-Garonne.
Béarn et Navarre,	Pau	B.-Pyrénées.
Comté de Foix,	Foix.	Ariége.
Roussillon,	Perpignan.	Pyrénées-Or.
Lyonnais et Forez,	Lyon.	Rhône Loire.
Dauphiné,	Grenoble.	Isère. Drôme. Hautes-Alpes.
Provence,	Aix.	Basses-Alpes. B.-du-Rhône. Var.

Petits gouvernements.

Paris,	Toul,
Boulogne,	Metz et Verdun,
Le Havre,	Saumur,
Sedan,	Corse.

Les petits gouvernements étaient, à l'exception de la Corse, enclavés dans les grands.

L'ancienne France avait encore deux autres divisions importantes: l'une, sous le rapport financier, en 34 *généralités* ou *intendances*, qui étaient très différentes des circonscriptions gouvernementales (*Voy.* GÉNÉRALITÉS); l'autre, sous le rapport judiciaire, en 16 ressorts, dont 13 avaient pour centre un parlement, et 3 un conseil souverain. Le nombre des diocèses allait à 135, dont 18 diocèses archiépiscopaux et 117 évêchés (112 en terre ferme et 5 en Corse).

Nous ne pouvons donner ici les divisions et subdivisions si variées qu'a reçues la France aux différentes époques de son histoire antérieurement au XVIII[e] siècle. Nous remarquerons seulement: 1° que sous les Mérovingiens la France se divisait en 4 royaumes: Austrasie, Neustrie, Bourgogne, Aquitaine; 2° que sous Charlemagne et son fils elle fut divisée en comtés à peu près au nombre de 80, qui formèrent peu à peu des états presqu'indépendants; 3° qu'en 987, à l'avénement de Hugues Capet, on comptait 61 fiefs qui ne relevaient que nominalement de la couronne et dont les plus importants étaient: le duché de Guyenne ou d'Aquitaine, le comté de Toulouse, le comté de Roussillon, le comté d'Auvergne, le duché de Bourgogne, le comté de Champagne et de Brie, le comté de Vermandois, le duché de Normandie, le comté d'Anjou, le duché de Bretagne et le comté de Flandre; 4° qu'à partir du règne de Louis VI, les provinces de France se divisent en deux masses, le domaine royal, et les provinces qui ne font pas partie du domaine royal. Sous les derniers Carlovingiens le domaine royal ne se composait que des territoires de Laon, de Reims et de Compiègne; Hugues Capet y ajouta le duché de

France, comprenant le comté de Paris et l'Orléanais ; le domaine embrassa alors les 5 départements actuels de Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise et Loiret. Nous donnerons ici l'époque de la réunion définitive des principales provinces à la couronne ;

1215	Vermandois,	Par réunion sous Philippe-Auguste.
1258	Némosez,	Cédé à saint Louis par les vicomtes de Nîmes.
1259	Touraine,	Confisquée dès 1203, mais non réunie.
1328	Champagne,	Apportée en dot à Philippe-le-Bel dès 1286.
1329	Comté de Chartres,	Déjà réuni en 1284.
1334	Lyonnais,	Déjà réuni deux fois en 1307 et en 1310.
1355	Dauphiné,	Cédé à Philippe de Valois depuis 1349.
1361	Languedoc,	Echu en héritage à Philippe-le-Hardi dès 1271.
1365	Limousin,	Par conquête.
1375	Quercy, Poitou, Saintonge, Aunis,	Par conquête.
1465	Berri,	Acheté en 1094, mais plusieurs fois aliéné.
1468	Normandie,	Confisquée par Philippe-Auguste, mais depuis aliénée.
1474	Guyenne et Gascogne,	Par conquête sur les Anglais; avaient été possédées par Louis-le-Jeune en 1137.
1477	Bourgogne, Ponthieu, Amiénois, Boulonnais.	Par héritage sous Louis XI, après la mort de Charles-le-Téméraire.
1480	Anjou,	Précédemment confisqués, en 1203, puis aliénés.
1481	Maine,	
1487	Provence,	Par héritage sous Louis XI (1481).
1498	Orléanais, Valois,	Par l'avénement de Louis XII.
1515	Angoumois,	Patrimoine de François I.
1523	Bourbonnais, Forez, Beaujolais,	Par confiscation.
1525	Alençon, Perche, Marche, Rouergue,	Par confiscation.
1531	Auvergne,	Par confiscation.
1547	Bretagne,	Par mariage.
1548	Comminges,	Par extinction.
1552	Trois-Évêchés,	Par conquête sur la maison d'Autriche.
1558	Calais,	Par conquête sur les Anglais.
1589	Béarn, Bigorre, Armagnac, Périgord, comté d'Albret et de Foix, Basse-Navarre,	Patrimoine de Henri IV.
1601	Bugey, Bresse, Pays de Gex,	Par cession du duc de Savoie.
1652	Roussillon,	Par conquête.
1665	Nivernais,	Par réversion.
1668	Flandre,	Par conquête.
1678	Artois et Franche-Comté,	Par conquête.
1681	Alsace,	Par conquête.
1707	Dunois,	Par réversion.
1712	Vendomois,	Par réversion.
1762	Principauté de Dombes,	Par échange.
1766	Lorraine-et-Barrois,	Par réunion après la mort du roi Stanislas.
1768	Corse,	Achetée aux Génois.

En 1790, un décret de l'Assemblée constituante divisa la France en 83 départements. — En 1804, le nombre des départements avait été porté à 107. Les anciens départements en formèrent alors 85 au lieu de 83, par le dédoublement du département de *Rhône-et-Loire* (qui fit le dép. du Rhône et celui de la Loire), et par la division de la Corse en deux dép., le Golo et le Liamone. Les 22 autres étaient :

Départements.	*Chefs-lieux.*	*Pays correspondants.*
Vaucluse,	Avignon,	Comtat Venaissin.
Mont-Blanc,	Chambéry,	Savoie.
Alpes-Maritimes,	Nice,	Comté de Nice.
Dyle,	Bruxelles,	Belgique.
Escaut,	Gand,	
Forêts,	Luxembourg,	
Jemmapes,	Mons,	
Lys,	Bruges,	
Meuse-Inférieure,	Maëstricht,	
Deux-Nèthes,	Anvers,	
Ourthe,	Liége,	
Sambre-et-Meuse,	Namur,	
Roër,	Aix-la-Chapelle,	Rive gauc. du Rhin.
Sarre,	Trèves,	
Rhin-et-Moselle	Coblentz,	
Mont-Tonnerre,	Mayence,	
Léman,	Genève,	Républ. de Genève.
Doire,	Ivrée,	Piémont.
Pô,	Turin,	
Marengo,	Alexandrie,	
Sésia,	Verceil,	
Stura,	Coni,	

En 1812, l'Empire français comptait 130 départ., dont 23 nouveaux (la Corse avait été ramenée à un seul dép.; mais le dép. de Tarn-et-Garonne avait été formé récemment aux dépens des dép. voisins). Les 23 nouveaux étaient :

Bouches-de-l'Escaut,	Middelbourg,	Hollande.
— du Rhin,	Bois-le-Duc,	
— de la Meuse,	La Haye,	
— de l'Yssel,	Zwoll,	
Ems-Occidental,	Groningue,	
Ems-Oriental,	Aurich,	
Frise,	Leuwarden,	
Yssel-Supérieur,	Arnheim,	
Zuyderzée,	Amsterdam,	
Lippe,	Münster,	Westphalie.
Bouches-de-l'Elbe,	Hambourg,	Villes hanséatiques.
Bouches-du-Weser,	Brême,	
Ems-Supérieur,	Osnabrück,	Hanovre.
Taro,	Parme,	Duché de Parme et Plaisance.
Arno,	Florence,	Toscane.
Méditerranée,	Livourne,	
Ombrone,	Sienne,	
Rome,	Rome,	États Romains.
Trasimène,	Spoleto,	
Gênes,	Gênes,	État de Gênes.
Montenotte,	Savone,	
Apennin,	Chiavari,	
Simplon,	Sion,	Valais.

En 1815, la France ne compta plus que 86 dép.

III. *Description.* Considérée sous le rapport physique, la France offre à l'E. et au S. des chaînes de mont. dont quelques-unes très hautes : ce sont, le Jura et les Alpes à l'Est ; les Vosges au N. O. du Jura ; puis en redescendant au S. E. les collines de la Champagne orientale et de la Bourgogne, les mont. du Forez et de l'Auvergne, les Cévennes : enfin, au S. les Pyrénées qui la séparent de l'Espagne. — Elle a 6 grands fleuves : le Rhin et la Meuse (qui n'ont en France qu'une partie de leur cours), le Rhône,

la Garonne, la Loire, la Seine. La France est en outre arrosée par un grand nombre d'autres fleuves ou rivières navigables (Somme, Orne, Vilaine, Charente, Adour, Aude, Hérault, Var, qui se jettent dans la mer; Yonne, Marne, Aisne, Oise, Allier, Cher, Loiret, Indre, Vienne, Mayenne, Ariége, Lot, Tarn, Dordogne, Isère, Durance, etc., qui se jettent dans les grands fleuves); en même temps qu'ils fertilisent le territoire, tous ces cours d'eau facilitent la navigation. La France possède aussi un beau système de canalisation : les canaux les plus remarquables sont ceux du Midi, du Centre, du Rhône au Rhin, de Bourgogne, le canal latéral à la Loire, ceux du Cher, de Nantes à Brest, de Niort à La Rochelle, du Loing, de Briare. On compte 28 routes royales, 97 routes départementales, et beaucoup de routes dites vicinales.—La France a de riches mines de houille, de lignite, d'asphalte; le fer, le plomb y abondent aussi : le cuivre est plus rare, l'argent l'est bien plus encore, l'or ne vaut pas la peine d'être exploité ; on y trouve de nombreuses carrières d'albâtre, de porphyre, de granit, de beaux marbres, des pierres lithographiques, des pierres meulières, des pierres à bâtir, des pierres à fusil, des ardoises, du plâtre, du kaolin, de la terre vitriolique et sulfurique, de la terre à faïence, à foulon, etc.: de superbes salines, des sources salées et des marais salants, des eaux minérales renommées (entre autres aux deux Bagnères, à Aix, Balaruc, Barèges, Vichy, Mont-Dore, Eaux-Bonnes, Bourbonne, Bourbon-Lancy, Plombières, Forges, Saint-Amand, etc.). — Le sol, bien que varié, est presque partout fertile et offre de riches plaines à grains, de belles prairies naturelles et artificielles, des vignobles dont beaucoup sont très renommés (en Champagne, Bourgogne, Lyonnais, Dauphiné, Bordelais, Languedoc, Roussillon). On trouve cependant des landes incultes au S. O., sur les côtes de l'Océan, et de vastes bruyères dans les départements de l'ancienne Bretagne. Les forêts, bien que dévastées depuis 60 ans, occupent encore une très grande superficie. Outre les céréales et le vin, la France donne, selon le climat, une foule d'autres productions : chanvre, tabac, houblon, graines oléagineuses de toutes sortes, plantes tinctoriales, fèves, pois, haricots, châtaignes, pommes de terre, fruits en quantité, olives, truffes ; la betterave est un objet de grande culture et fournit immensément de sucre : on élève beaucoup de vers à soie, ainsi que d'abeilles; beaucoup de volailles, de bêtes de somme, de gros et petit bétail (on a introduit depuis peu d'années le mérinos et la chèvre du Thibet). L'industrie est très florissante : dans le Nord et quelques parties de l'E. elle ne le cède qu'à celle de l'Angleterre. La France produit surtout des draps et autres tissus de laine, des soieries magnifiques, des toiles de toute espèce, des batistes, linons, percales, dentelles, tulles, blondes, toiles de coton et cotonnades, toiles peintes, mousselines, gants, rubans, tapis et tapisseries, couvertures, chapellerie, peausserie de tous les genres, porcelaine, faïence, poterie, verrerie, raffinerie, distilleries, brasseries, sucreries, produits chimiques, armes, poudre, quincaillerie, horlogerie, bijouterie, ébénisterie, carrosserie, métallurgie, plaqués, machines, instruments de musique et de science, imprimés, gravure, etc. Le commerce tant intérieur qu'extérieur est considérable. Les principales exportations consistent en soieries, lainages, étoffes de coton, toiles, vins, eaux-de-vie, liqueurs, huile d'olive, meubles et objets de mode, livres et objets d'art, armes, peaux, instruments de précision ; les importations, en denrées coloniales (sucre, café, coton, tabac, indigo, cacao, cochenille), fil, huiles diverses, potasse, goudron, toiles, or, argent, étain, cuivre.

La nation française est la plus homogène de l'Europe; cependant les méridionaux diffèrent assez des septentrionaux, surtout hors des grandes villes ; le type allemand est très marqué encore en Alsace et dans une partie de la Lorraine ; le type gaélique en Basse-Bretagne, le type basque au pied des Pyrénées occidentales. Outre le français, on parle dans quelques provinces l'allemand, le bas-breton ou breyzard, l'ibère ou escualdanac. La langue française, remarquable par sa clarté, est presque devenue en Europe la langue universelle. Les Français, formés d'un mélange de Gaulois (composés eux-mêmes de Galls, de Kymris et d'Ibères, habitants primitifs du pays), de Grecs et de Romains, et plus tard de Francs, d'Alains, de Goths, de Burgundes, de Suèves, ont néanmoins gardé infiniment du vieux caractère gaulois. Ils sont très sociables, gais, spirituels, actifs, braves, téméraires même; on leur reproche d'être fougueux, inconstants, vaniteux.—Le gouvernement de la France est une monarchie représentative ; le roi et deux chambres font les lois; le pouvoir exécutif est confié au roi, qui choisit ses ministres. Toutes les religions y sont tolérées ; néanmoins la religion catholique est celle de la grande majorité.

IV. *Histoire*. L'histoire de la France ne commence réellement qu'avec le règne de Clovis, petit-fils de *Mérovée* et véritable fondateur de la dynastie *mérovingienne*. Les règnes de Pharamond, de Clodion, de Mérovée, de Childéric, n'ont rien d'authentique. A l'avénement de Clovis, en 481, les Wisigoths, les Burgundes, les Romains, les Allemands, se disputaient le territoire de la Gaule : Clovis assura la supériorité aux Francs, défit les Romains à Soissons (486), assujettit les Allemands après la bataille de Tolbiac (496), réduisit les Wisigoths à la possession de la Septimanie par la victoire de Vouillé (507) et ébranla la puissance des Burgundes que ses fils détruisirent en 534. Ceux-ci, après la mort de Clovis (511), avaient partagé le territoire conquis par leur père, et de ce partage étaient nés quatre royaumes distincts : ceux de Paris, de Metz, de Soissons et d'Orléans. En 558, Clotaire I réunit tout l'empire des Francs; mais de 561 à 613, a lieu un second partage, suivi de guerres civiles qui, après une réunion momentanée, amènent la division de la France en quatre régions: Austrasie, Neustrie, Bourgogne et Aquitaine. Parmi ces quatre régions, l'Austrasie et la Neustrie jouent le principal rôle, et leur puissance se balance quelque temps ; mais en 687 l'Austrasie, où s'étaient conservées avec le plus de pureté les mœurs antérieures à la conquête, et qui s'était trouvée le moins en contact avec la civilisation romaine, prend l'ascendant sur la Neustrie. A cette époque l'Austrasie avait cessé d'être une monarchie ; et tandis que les princes légitimes mérovingiens régnaient encore en Neustrie, l'Austrasie s'était convertie en une sorte de république féodale, gouvernée par les Héristall avec le titre de ducs. Ces ducs d'Austrasie ne tardèrent point à s'imposer comme *maires du palais* aux rois de la Neustrie ; la Bourgogne fut soumise à leur obéissance, et l'Aquitaine en proie à l'invasion arabe trouva un libérateur dans Charles Martel, 732. — Bientôt un de ces *maires*, Pépin-le-Bref, s'empare de la couronne, 752, par la déposition de Childéric III, dernier roi mérovingien, et commence ainsi la seconde dynastie ou maison *carlovingienne*. Il subjugue l'Aquitaine et la Septimanie, réunit pour la première fois toute la France, sauf la Bretagne; étend son influence jusqu'en Italie, force Astolphe, roi des Lombards, à respecter le pape Étienne, et donne un territoire à l'Église. Charlemagne, son fils (768-814), soumet l'Espagne septentrionale, l'Italie, la Germanie saxonne, la Bavière, l'Avarie, et forme un immense royaume qu'il proclame nouvel empire d'Occident. Cet empire ne subsiste que jusqu'en 843, époque à laquelle il se démembre et donne naissance aux royaumes particuliers de France, d'Italie et de Germanie. Quant à la couronne impériale, elle devient le partage des lignes italique et germaine de la maison carlovingienne,

passe ensuite à des feudataires étrangers, et finit par rester aux Allemands. En France, la décadence des Carlovingiens commence dès 843; la féodalité se forme et s'agrandit aux dépens de la royauté. Dès 887 un des grands feudataires de la couronne, Eudes, le premier des Capets, usurpe le trône sur les Carlovingiens qui étaient presque sans domaine et sans force; deux fois replacés sur le trône (893 et 936), ceux-ci achèvent de perdre leurs domaines et ils tombent définitivement en 987.—Hugues Capet commence la 3e dynastie, celle des *Capétiens*, et donne pour base à la royauté son vaste duché de France. D'habiles efforts, la longue durée des règnes, la formation des communes, et principalement les Croisades, favorisent l'accroissement du pouvoir royal (987-1108). De 1108 à 1226, le domaine royal s'agrandit rapidement: la Normandie, 1202, l'Anjou, le Maine, 1203, sont repris sur l'Angleterre. Le vaste comté de Guyenne et de Gascogne avec toutes ses annexes était sur le point de revenir à la couronne, sans le divorce de Louis-le-Jeune avec Éléonore d'Aquitaine (1152). Saint Louis (1226-1270) agrandit peu le territoire, mais il fit plus pour la royauté en donnant à la couronne l'autorité morale, et par elle la juridiction souveraine, base de la souveraineté complète. Sous Philippe III (1270-1284), qui réunit le Languedoc, la France intervient dans toutes les querelles des royaumes espagnols chrétiens, et étend son influence jusqu'à Naples. Philippe IV commence à recouvrer les territoires cédés à Lothaire en 843, lutte victorieusement contre l'autorité temporelle des papes, oppose à l'aristocratie et au clergé les états-généraux qu'il assemble le premier, et les parlements dont il semble être le vrai fondateur. Sous ses fils (1314-28) s'opère une réaction féodale que ces princes secondent en aveugles; la branche des Valois (1328, etc.) les imite d'abord, et, par sa folle témérité, met la France à deux doigts de sa perte. Les rois d'Angleterre, unis aux Flamands et aux Bretons, commencent la guerre de Cent-Ans (1337-1437). Vaincue à Crécy sous Philippe de Valois (1346), à Poitiers sous Jean II (1356), la France se relève sous Charles V (1364-80). La minorité, et bientôt la démence de Charles VI (1380-1422), le nombre trop grand de princes du sang, tous pourvus d'apanages et visant ou à la couronne ou à l'autorité; la formation d'une seconde maison de Bourgogne (1361), bientôt rivale de la maison royale, les sanglantes collisions des Bourguignons et des Armagnacs, compromettent de nouveau l'existence de la nation. Les Anglais, vainqueurs à Azincourt (1415), possèdent presque toutes les provinces maritimes de la France (Normandie, Guyenne, etc.); mais Jeanne d'Arc commence à changer la fortune (1429): Charles VII est sacré à Reims; les Anglais, après de longs combats, sont chassés de France (1453). Louis XI, successeur de Charles VII, combat victorieusement la féodalité, et réunit onze grands fiefs à la couronne (1461-83). Charles VIII commence les guerres d'Italie (1494-98); Louis XII s'épuise à les continuer; François I, d'abord vainqueur des Suisses à Marignan (1515), mais ensuite défait par les Impériaux à la Bicoque (1522), à Pavie (1525), où il est fait prisonnier, ne peut qu'opposer une digue à l'énorme débordement de la puissance de Charles-Quint (1515-47). Henri II acquiert les Trois-Evêchés (1552); mais bientôt naissent les guerres civiles religieuses qui ruinent la France, et où la maison de Valois périt en la personne de Henri III (1562-89). Henri IV commence alors la branche royale des Bourbons, termine la guerre civile (1589-94), cicatrise les plaies de la France et prépare sa grandeur (1594-1610). Sous Louis XIII (1610-43), Richelieu, après avoir abattu la faction protestante, écrase les restes de la féodalité et jette les fondements de la monarchie absolue de Louis XIV; ce grand ministre fait jouer à la France le premier rang dans la Guerre de Trente-Ans (1618-1648), et lui assure la prépondérance que possédait jadis la maison d'Autriche. Devenue la première puissance de l'Europe par les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659), la France sous Louis XIV prétend en être la dominatrice; elle voit se former trois coalitions contre elle, grandit à Nimègue (1678), reste stationnaire à Riswyck (1697), recule à Utrecht (1713), épuisée par la guerre de la succession d'Espagne. Sous Louis XV (1715-1774), elle acquiert la Lorraine et la Corse, mais n'a pas de système politique, se bat en faveur de l'Autriche (1756-1763), laisse démembrer la Pologne (1768-1774), manque la facile conquête de l'Inde (1740-1756), et perd ses colonies. Mais à la même époque elle se place à la tête des nations par sa littérature, et la langue française devient la langue européenne. Sous Louis XVI, la France se venge de l'Angleterre en favorisant les efforts des colonies anglo-américaines qui se déclarent indépendantes (1775-1783), mais elle la laisse s'étendre dans les Indes orientales. Enfin en 1789 éclate la révolution qui renverse à la fois l'antique constitution française et la dynastie (1792). D'abord république (1792-1799), la France finit par être soumise à une monarchie plus absolue que celle des anciens Bourbons. Napoléon, d'abord consul, ensuite empereur, rend pour quelques années toute l'Europe occidentale sujette de la France, mais il perd l'élite de ses troupes en Russie, 1812, et tombe en 1814. Alors les Bourbons reviennent, la France est à peu près réduite à ses anciennes limites; à la monarchie pure est substitué le gouvernement représentatif. La ligne aînée des Bourbons règne jusqu'en 1830; mais elle se perd par son antipathie pour le régime constitutionnel, et en 1830, la branche cadette ou d'Orléans (issue de Louis XIII par Philippe I, frère de Louis XIV) la remplace sur le trône. Voici les noms des rois de France :

Ire race. Mérovingiens.

Pharamond,	419-430
Clodion,	430-450
Mérovée,	451-457
Childéric I,	457-481
Clovis I,	481-511
Clodomir (à Orléans),	511-524
Thierry I (à Metz),	511-534
Théodebert I (à Metz),	534-548
Théodebald (à Metz),	548-555
Childebert I (à Paris),	511-558
Clotaire I (à Soissons, 511-558); seul,	558-561
Sigebert I (en Austrasie),	561-575
Childebert II (d'abord en Austrasie, en Austrasie et Bourgogne depuis 593),	575-596
Théodebert II (en Austrasie),	596-612
Caribert I (à Paris),	561-567
Gontran (Orléans et Bourgogne),	561-593
Thierry II (1° à Orléans et en Bourgogne, 2° en Austrasie, 612),	596-613
Chilpéric I (à Soissons 561), puis à Paris,	567-584
Clotaire II (d'abord à Soissons, puis seul),	584-628
Caribert II (en Aquitaine),	628-631
Dagobert I (en Austrasie, 622, à Soissons, 628, puis seul),	628-638
Sigebert II (en Austrasie),	638-656
Clovis II (Neustrie et Bourgogne),	638-656
Clotaire III (Neustrie et Bourgogne),	656-670
Childéric II (Austrasie 656-670), seul,	670-673
Dagobert II (Austrasie),	674-679
Thierry I (ou III) (Neustrie 673-679,) puis seul,	679-691
Clovis III,	691-695
Childebert III,	695-711
Dagobert II (ou III),	711-715
Clotaire IV,	717-719
Chilpéric II,	715-720

Thierry II (ou IV), 720-737
Interrègne 737-742
Childéric III, 742-752
IIe race. Carlovingiens.
Pepin d'Héristall (duc d'Austrasie), 681-714
Théodoald, 714-715
Charles-Martel, 715-741
Carloman (abdique), 741-746
Pepin *le Bref* (avec Carloman, 741 ; seul, 746), roi de France, 752-768
Carloman, 768-771
Charlemagne (avec Carloman, 768-771); seul, 771-814
Louis I, *le Débonnaire*, 814-840
Charles I, *le Chauve*, 840-877
Louis II, *le Bègue*, 877-879
Louis III et Carloman, 879-882
Carloman seul, 882-884
Charles II, *le Gros*, 884-888
Eudes ou *Odon* (1er roi capétien), 888-898
Charles III, *le Simple* (proclamé roi, 892, puis seul après la mort d'Eudes), 898-923
Robert I (2e roi capétien), 922-923
Raoul (parent des Capétiens), 923-936
Louis IV, *d'Outre-Mer*, 936-954
Lothaire, 954-986
Louis V, *le Fainéant*, 986-987
IIIe race. Capétiens.
Hugues Capet, 987-996
Robert II, 996-1031
Henri I, 1031-1060
Philippe I, 1060-1108
Louis VI, *le Gros*, 1108-1137
Louis VII, *le Jeune*, 1137-1180
Philippe II, *Auguste*, 1180-1223
Louis VIII, *le Lion*, 1223-1226
Louis IX ou saint Louis, 1226-1270
I. *Ligne aînée ou Philippine.*
Philippe III, *le Hardi*, 1270-1285
1° *Branche aînée.*
Philippe IV, *le Bel*, 1285-1314
Louis X, *le Hutin*, 1314-1316
Jean I (*le Posthume*), 1316
Philippe V, *le Long* 1316-1322
Charles IV, *le Bel*, 1322-1328
2° *Branche puînée ou de Valois* (*issue de Philippe III, par un frère de Philippe IV, Charles de Valois, père de Philippe VI*).
Philippe VI, *de Valois*, 1328-1350
Jean II, *le Bon*, 1350-1364
Charles V, *le Sage*, 1364-1380
(*a*) *Rameau aîné de la branche de Valois.*
Charles VI, *le Bien-Aimé*, 1380-1422
Charles VII, *le Victorieux*, 1422-1461
Louis XI, 1461-1483
Charles VIII, 1483-1498
(*b*) *Rameau cadet de la branche de Valois, ou Valois-Orléans* (*issu de Charles V par Louis, duc d'Orléans, son second fils*).
Primogéniture, Orléans-Orléans (*issue de Charles, duc d'Orléans, fils aîné de Louis d'Orléans.*)
Louis XII, 1498-1515
Secondogéniture, Orléans-Angoulême (*issue de Jean, comte d'Angoulême, deuxième fils de Louis, duc d'Orléans, et petit-fils de Charles V*).
François I, 1515-1547
Henri II, 1547-1559
François II, 1559-1560
Charles IX, 1560-1574
Henri III, 1574-1589
II. *Ligne cadette ou Robertine*, ou *maison de Bourbon* (*issue de Robert de Clermont, neuvième fils de saint Louis et frère de Philippe III*).
Henri IV, 1589-1610
Louis XIII, *le Juste*, 1610-1643
1° *Branche aînée de la maison de Bourbon.*
Louis XIV, *le Grand*, 1643-1715
Louis XV, *le Bien-Aimé*, 1715-1774
Louis XVI (déclaré déchu du trône le 10 août 1792, décapité le 21 janvier 1793), 1774-1793
Louis XVII (en prison, mais censé roi), 1793-1795
République (proclamée le 21 septembre), 1792-1804
Convention, 1792-1794
Directoire, 1794-1799
Consulat (Bonaparte, 1er consul, puis consul à vie), 1799-1804
Empire (Napoléon Bonaparte, dit Napoléon I, empereur des Français, roi d'Italie, etc.), 1804-1814
Louis XVIII, 1814-1824
Napoléon (pour la 2e fois, du 20 mars au 24 juin), 1815
Charles X, 1824-1830
2° *Branche puînée de la maison de Bourbon ou maison d'Orléans* (*issue de Philippe, deuxième fils de Louis XIII et frère de Louis XIV*).
Louis-Philippe I, 1830

FRANCE ÉQUINOXIALE. *Voy.* GUYANE FRANÇAISE.

FRANCE (NOUVELLE-). *Voy.* CANADA.

FRANCE ORIENTALE. *Voy.* FRANCONIE et AUSTRASIE.

FRANCE (île de), d'abord *Cerno*, auj. île *Maurice*, nommée *Mauritius* par les Hollandais et les Anglais, île d'Afrique, une des Mascareignes, dans la mer des Indes, par 54° 56'-55° 26' long. E., 19° 58'-20° 31' lat. N.: 60 kil. sur 35; 87,603 hab., dont 63,769 esclaves (en 1822). Ch.-l., Port-Louis. Côtes sinueuses, baies, anses, deux ports. Climat sain; grands ouragans; terrain sec, mais fertile; denrées tropicales; vastes forêts, qui ont été en partie détruites : on y trouve une grande quantité de singes. On exporte de l'île de France du coton, de la muscade, du girofle, de la cannelle, du poivre, du sucre, du café, de l'indigo. — L'île de France fut découverte par P. Mascarenhas, Portugais, en 1505; en 1598, elle fut occupée pour la Hollande par Van Neck qui la nomma *Mauritius*, en l'honneur de Maurice, prince d'Orange; mais elle fut abandonnée en 1712. Les Français la possédèrent de 1713 à 1810; elle fut prise alors par les Anglais qui l'ont gardée depuis.

FRANCE (ILE-DE-), ancienne prov. de France. *Voy.* ILE-DE-FRANCE.

FRANCESCAS, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 11 kil. S. E. de Nérac; 1,300 hab.

FRANC-FLORE, peintre. *Voy.* FLORIS.

FRANCFORT, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état de Kentucky et du comté de Franklin, sur la rivière de Kentucky, à 8 kil. environ de son confluent avec l'Ohio.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, *Frankfurt-am-Mein* en allemand (*Frankfurt* en allemand veut dire *gué franc*), *Francofurtum* ou *Francofordia* en latin moderne, une des 4 villes libres de la Confédération germanique, sur le Mein, à 31 kil. N. E. de Mayence; 44,000 hab. Elle se compose de 2 villes : Francfort sur la rive droite, Sachsenhausen sur la gauche. — Magnifique cathédrale où l'on couronnait les empereurs; nombreux monuments du moyen âge: hôtel-de-ville, dit *Rœmer*; deux belles églises de réformés; plusieurs beaux palais (celui de la Tour-et-Taxis où se tiennent les séances de la Diète germanique; le Saalhof, ancienne résidence des Carlovingiens, mais dont les bâtiments sont modernes, etc.); salle de spectacle, Hôtel-Dieu, hôpital du St-Esprit, bâtiment de la bibliothèque publique. Etablissements de sciences, lettres, arts. Grand commerce de banque et d'entrepôt; foire importante, mais plus considérable autrefois. C'est à Francfort-sur-le-Mein que se tient la Diète germanique. — Francfort est très ancienne, mais elle n'est devenue fameuse qu'au VIIIe siècle. Capitale de la France orientale ou Franconie, elle fut en quelque sorte la capitale de tout l'empire germanique sous les deux premières dynasties qui succé-

dèrent aux Carlovingiens. En 1254 elle devint ville libre ou impériale (la Bulle-d'Or la déclara ville du couronnement). De nombreuses diètes s'y étaient tenues et s'y tinrent encore depuis ce temps. En 1806 l'acte de la Confédération du Rhin en fit la capitale d'un grand-duché de Francfort, fondé en faveur du prince primat ou ex-archevêque de Mayence (Dalberg). En 1815 le congrès de Vienne, en anéantissant le grand-duché, rendit à Francfort son indépendance, la déclara ville libre ou république, membre de la Confédération germanique, et la nomma capitale de cette Confédération.

La République de Francfort se compose de la ville de Francfort et d'un territoire situé sur les deux rives du Mein et borné au N. et au N. E. par la Hesse électorale, au S. E., au S. et au S. O. par le grand-duché de Hesse-Darmstadt, et à l'O. par le duché de Nassau: 13 kil. sur 9; 55,000 hab. y compris la ville de Francfort. La souveraineté de la république réside dans l'ensemble de la population chrétienne; le corps législatif est composé de 20 sénateurs, de 20 députés permanents de la bourgeoisie et de 45 membres élus parmi les autres bourgeois. La ville a deux bourguemestres qui sont nommés annuellement. Francfort-sur-le-Mein a la préséance sur les autres villes libres de la Confédération. Dans les assemblées ordinaires de la Diète les quatre villes réunies ont une voix; mais dans les assemblées générales, la république de Francfort-sur-le-Mein compte pour une voix à elle seule. Elle fournit à la Confédération un contingent de 475 hommes.

FRANCFORT (grand-duché de), un des États de la Confédération du Rhin, créé en 1806, avait pour villes principales, outre Francfort, Aschaffenbourg, Fulde et Hanau. Ce grand-duché fut donné au prince de Dalberg, prince primat d'Allemagne. En 1815, son territoire fut réparti entre la république de Francfort, la Hesse Électorale, la Bavière et la Prusse.

FRANCFORT-SUR-L'ODER, en allemand *Frankfurt-an-der-Oder*, ville de Prusse (Brandebourg), chef-lieu de gouvernement, à 90 kil. S. E. de Berlin, par 12° 13' long. E., 52° 22' lat. N., sur l'Oder et sur un canal qui joint l'Oder à l'Elbe et à la Vistule; 22,000 hab. Monument en l'honneur du prince Léopold de Brunswick. Industrie assez active : soieries, maroquin, toiles, bougies, etc. Assez grand commerce. Il se tient trois foires à Francfort-sur-l'Oder. — Le gouvernement de Francfort, l'un des 2 gouvernements de la province de Brandebourg, est situé à l'E. de celui de Berlin, borné au N. par la Poméranie, à l'E. par la province de Posen, au S. E. par la Silésie, au S. par le roy. de Saxe, au S. O. par la province de Saxe. Il se divise en 18 cercles.

FRANCHE-COMTÉ, *Sequania* des anciens, ancienne province et grand-gouvernement de France avant la révolution, entre l'Alsace et la Lorraine au N., la Champagne et la Bourgogne à l'O., la Bresse, le Bugey et le pays de Gex au S., et la Suisse à l'E.; 180 kil. sur 30. Elle se divisait en quatre grands bailliages (Besançon, Dôle, Amont, Aval); ch.-l., Besançon ; autres villes, Dôle, Vesoul, Salins, Baume-les-Dames, Pontarlier, Lons-le-Saunier. Montagnes, les Alpes à l'E. et le Jura au N. Riv., la Saône, le Doubs, l'Ain et leurs affluents. Air froid sur les montagnes, chaud dans les vallées; sol fertile, bons vins. Assez d'industrie, horlogerie, etc. Commerce de transit. La Franche-Comté forme aujourd'hui les départements du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône, et une fraction du département de l'Ain. — La Franche-Comté, jadis habitée par les Séquanais, fit successivement partie du roy. des Burgundes, du vaste empire de Charlemagne, du roy. de Lothaire I, du roy. de Charles de Provence, du roy. d'Italie de Louis II, de celui de Boson (et nominalement de celui de Charles-le-Gros), enfin du royaume des deux Bourgognes, 896-1032; d'où ensuite elle passa au royaume de Germanie, et conséquemment à l'Empire. Elle fut érigée en comté au milieu du XIe siècle, et c'est à cette époque qu'elle commence à porter le nom de Franche-Comté; puis elle prit le titre de comté Palatin de Bourgogne (1169), passa successivement par mariages dans les maisons d'Ivrée, de Souabe (ou Hohenstaufen) 1169, de Méranie, 1208, de Châlons, 1248; fut réunie un instant à la couronne de France par le mariage de Jeanne, héritière de ce comté, avec Philippe-le-Long, 1315; mais, à la mort de ce dernier, Jeanne épousa Eudes de Bourgogne, 1322. En 1361, après la mort de Philippe de Rouvre, la Franche-Comté échut à Marguerite de Flandre, ensuite elle passa, par mariage encore, dans la maison de Valois-Bourgogne, 1384, puis dans celle d'Autriche, 1477. De 1384 à 1477, la Franche-Comté et le duché de Bourgogne s'étaient trouvés réunis dans les mêmes mains; en 1477 ils furent séparés de nouveau, le duché ayant été réuni à la France comme fief masculin, tandis que la Comté, fief germanique et féminin, était portée par mariage dans la maison de Habsbourg. En 1548, Charles-Quint incorpora la Franche-Comté au cercle de Bourgogne. Louis XIV la conquit en 1668, mais il fut obligé de la rendre par la paix d'Aix-la-Chapelle, conclue la même année; l'ayant conquise de nouveau en 1674, il la garda par le traité de Nimègue, 1679.

FRANCHEVILLE (Joseph DU FRESNE DE), écrivain français, né à Dourlens en 1704, se fit d'abord connaître par une espèce de roman historique, *les Premières Expéditions de Charlemagne;* fut appelé à Berlin par Frédéric II, devint membre de l'Académie de cette ville et y mourut en 1781. On a de lui une traduction de *Boëce*, Berlin, 1744; un poëme sur les vers à soie intitulé : *Bombyx*. Il avait commencé une *Histoire des finances* qu'il n'a pas achevée. Voltaire a publié sous le pseudonyme de Francheville la 1re édition du *Siècle de Louis XIV*.

FRANCIA (François RAIBOLINI, dit LE), peintre italien, né à Bologne en 1460, mort en 1533, exerça d'abord la profession d'orfèvre. Le style de cet artiste tient à la fois de celui du Pérugin et de celui de Jean Bellini, avec lesquels Raphaël le compare. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *Saint-Sébastien* remarquable par l'exactitude des proportions et la beauté des formes, et un tableau représentant *Joseph d'Arimathie*, *saint Jean et les trois Maries* pleurant Jésus descendu de croix.

FRANCIA (le docteur Joseph-Gaspard-Rodriguez DE), dictateur du Paraguay, né à L'Assomption en 1757, d'un père français et d'une créole, mort en 1838, étudia d'abord la théologie au séminaire de L'Assomption, exerça ensuite la profession d'avocat, et fut nommé secrétaire de la junte lors de la révolution qui chassa les Espagnols de Buénos-Ayres, en 1811. Il se fit bientôt élire consul, puis dictateur temporaire, enfin dictateur à vie, et exerça pendant de longues années un pouvoir absolu qu'il consolida par les supplices et les emprisonnements. Cependant son administration fut utile au Paraguay; ce pays lui doit son organisation, ses manufactures, son commerce et sa civilisation. Cruel, soupçonneux et bizarre, Francia ne voyait partout que des conspirations; il avait fermé son empire à tous les étrangers, et ne laissait plus repartir ceux qui y avaient une fois pénétré. Ce tyran, semblable en plus d'un point à Louis XI, faisait de son barbier son confident le plus intime.

FRANCISCAINS, ou *Frères Mineurs*, ou *Minorites*, comme ils s'appelaient eux-mêmes par humilité, ordre célèbre de religieux, fondé en 1208 par saint François d'Assise, à Porticella près de Naples. Les Franciscains portaient une robe grise avec une

ceinture de corde; ils faisaient vœu de pauvreté et renonçaient à toutes les jouissances de la vie. On les comptait parmi les ordres mendiants. Ils avaient le droit de confesser, de dire la messe et de vendre les indulgences. Ces religieux, favorisés et protégés par les papes, se répandirent par toute l'Europe, et comptèrent bientôt des milliers de monastères, enrichis par la piété des fidèles. De leur sein sortirent des hommes célèbres, tels que Bonaventure, Roger Bacon, Alexandre de Hales, Duns Scott. Les Franciscains étaient en rivalité avec les Dominicains; les deux ordres eurent pour principaux champions, chez les Franciscains Duns Scott, chez les Dominicains saint Thomas, qui pendant longtemps divisèrent l'école en *Scotistes* et *Thomistes*. Les papes Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte-Quint et Clément XIV appartenaient aussi à l'ordre des Franciscains. Cet ordre a donné naissance à une foule de communautés particulières dont les plus connues sont: les *Pères de l'Observance*, fondés en Italie vers 1363, par Paul de Foligno; les *Récollets* ou recueillis (*recollecti*), et les *Cordeliers* (*Voy.*), nom que prirent les Franciscains établis en France; les *Capucins* (*Voy.*), qui se distinguaient par une longue barbe et un capuchon pointu. En 1221, saint François avait fondé un *Tiers-Ordre* pour les séculiers qui voulaient prendre le cordon des Frères Mineurs; c'est de cet ordre que sortirent les *Béguins* (*Voy.*) ou *Fraticelli*, et les *Picpuces*, ainsi appelés du monastère de Picpus, près de Paris, où ils s'établirent. — Les religieuses de l'ordre de Saint-François peuvent se diviser en 3 branches: 1° les *Urbanistes*, établies en 1260 à Longchamps, près de Paris, par sainte Isabelle, et confirmées par Urbain II; 2° les *Capucines*; 3° les *Clarisses* ou déchaussées. La totalité des religieux de Saint-François était au XVIIIe siècle de 115,000 moines et de 28,000 nonnes, répartis dans 8,000 couvents. Ils ont disparu de France avec tous les ordres religieux en 1792, mais ils subsistent encore ailleurs. Aujourd'hui la majeure partie des Franciscains habite l'Amérique espagnole et les colonies européennes. Ils sont les gardiens du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

FRANC-JUGE. *Voy.* VEHME (sainte).

FRANCK, famille d'artistes flamands au XVIe siècle, a produit plusieurs peintres distingués: d'abord les trois frères Jérôme, François et Ambroise, puis Sébastien et François le jeune, tous deux fils de François. Tous ont vécu à Anvers. Ils se sont surtout distingués dans le genre d'histoire: on estime *Notre Seigneur au milieu des docteurs*, de François; le *Martyre de saint Crépin*, d'Ambroise; l'*Histoire d'Esther*, l'*Enfant prodigue*, le *Christ en croix* de François le jeune.

FRANCKE (Auguste HERMAN), philanthrope allemand, né à Lubeck en 1663, était curé de Glaucha, près de Halle, dans le duché de Brandebourg, et fonda dans cette ville, tant de ses deniers que des aumônes des particuliers, deux établissements destinés à l'instruction des pauvres enfants, appelés, l'un *Maison des Orphelins*, l'autre *Pædagogium*. Il y joignit dans la suite une espèce d'imprimerie stéréotype afin de pouvoir donner la Bible au peuple à très bon marché: dans l'intervalle de 1715 à 1795 on y tira 1,570,333 exemplaires de l'Ancien Testament. Il termina en 1727 une vie qu'il avait consacrée tout entière au bien de ses semblables. Francke a publié en allemand trois ouvrages relatifs à l'établissement dont il était fondateur, et en outre des *Sermons* et *Oraisons funèbres* qui ont été imprimées à Halle, 1727, in-fol.—Son fils (Gotthelf-Auguste) dirigea après lui la Maison des Orphelins, et mourut en 1769, professeur de théologie et inspecteur du cercle de la Saale.

FRANC-MAÇONNERIE. *Voy.* FRANCS-MAÇONS.

FRANÇOIS. Ce nom a été porté par un assez grand nombre de personnages que nous distribuerons en *saints*, *souverains* et *personnages divers*.

Saints.

FRANÇOIS d'Assise (saint), instituteur de l'ordre des Frères Mineurs, dits *Franciscains*, né à Assise en Ombrie l'an 1182, était fils d'un riche marchand nommé Bernardon. Il fut d'abord destiné par son père à l'aider dans son commerce, et étudia dans ce but le français qu'il apprit si bien qu'on lui en donna le surnom de *François*, sous lequel il est connu; mais à l'âge de 24 ans il renonça à toute occupation mondaine, abandonna tous ses biens, fit vœu de pauvreté et se consacra tout entier à la prédication et à des œuvres pieuses. Il rassembla bientôt autour de lui à Porticella près de Naples de nombreux disciples, forma dès 1208 un ordre qu'il nomma par humilité *Frères Mineurs*, et leur donna une règle qui fut approuvée en 1215 par le pape. Il défendait à ses disciples de rien posséder en propre, leur prescrivait de vivre d'aumônes et de se répandre par toute la terre pour convertir les pécheurs et les infidèles. Il alla lui-même dans ce but en Syrie et en Égypte (1219). En 1224, s'étant retiré sur une montagne la veille de l'Exaltation de la sainte croix, il eut, après un long jeûne, une vision célèbre: il vit descendre du ciel un séraphin et un homme crucifié; il se sentit en même temps, dit-on, comme percé de trous dans toutes les parties du corps où les clous avaient été enfoncés dans le corps du Christ, et depuis il en conserva les cicatrices. Il mourut deux ans après, 1226. Il fut canonisé par Grégoire IX qui fixa sa fête au 4 octobre, jour de sa mort. Ses *Œuvres* ont été publiées à Anvers, 1623, in-4. *Voy.* FRANCISCAINS.

FRANÇOIS DE PAULE (saint), né en 1416 à Paule (Calabre), fondateur de l'ordre des *Minimes*, fut dès son enfance voué à saint François dont on lui donna le nom; se retira fort jeune dans une solitude au fond de la Calabre, y acquit bientôt un grand renom de sainteté, et fonda un monastère dans lequel il réunit plusieurs disciples sous le nom de *Minimes*, c.-à-d. les derniers entre tous. Ils faisaient vœu d'humilité, et se livraient surtout à l'exercice de la charité. Saint François avait la réputation de faire des guérisons miraculeuses. Louis XI, dangereusement malade, le fit venir en France, espérant être guéri par ses prières; mais le pieux ermite ne put rendre au roi que le courage et la résignation (1483). François resta en France et fut protégé par Charles VIII et Louis XII. Il établit quelques maisons de son ordre en France, et mourut dans celle du Plessis-lès-Tours en 1507. Sa fête est marquée au 2 avril.

FRANÇOIS XAVIER (saint), surnommé *l'Apôtre des Indes*, né au château de Xavier, au pied des Pyrénées, en 1506, s'unit d'une étroite amitié avec Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites; entra lui-même dans le nouvel ordre, et fit vœu, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Il partit en 1541 pour les Indes orientales, et y fit, à Goa surtout, plusieurs conversions éclatantes. Il mourut en 1552, au moment où son zèle l'appelait en Chine. L'Église l'honore le 2 décembre.

FRANÇOIS DE SALES (saint), né en 1567 au château de Sales, près d'Annecy en Savoie, d'une famille noble, fut élevé au sacerdoce en 1593 après avoir reçu une brillante éducation. Le diocèse de Genève était alors rempli de Calvinistes; saint François, par ses prédications pleines d'onction et de charité, raffermit la foi des Catholiques et convertit une foule de réformés. Il fut nommé évêque de Genève en 1602, fonda en 1610 l'ordre de la *Visitation*, et mourut en 1622. Il était venu plusieurs fois en France chargé de différentes missions, et il avait su se concilier toute l'affection de Henri IV et de Louis XIII. Il était étroitement lié

avec la pieuse madame de Chantal, à laquelle il confia la direction de l'ordre de la Visitation, et avec saint Vincent de Paule. Saint François de Sales a laissé plusieurs écrits religieux ; ils ont été réunis en 1822, Paris, 16 vol. in-8, par J.-J. Blaise. Les plus estimés sont l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité sur l'amour de Dieu*. On le fête le 29 janvier.

FRANÇOIS DE BORGIA (saint). *Voy.* BORGIA.

Souverains.

FRANÇOIS I, roi de France, né en 1494, mort en 1547, fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, et petit-fils de Valentine de Milan, succéda en 1515 à Louis XII, mort sans enfants mâles. A peine sur le trône, François I, comme petit-fils de Valentine de Milan, se mit à la tête d'une armée pour faire valoir ses droits sur le Milanais. Les Suisses, qui défendaient l'entrée de ce duché, furent taillés en pièces à Marignan (1515), et la conquête du Milanais suivit immédiatement cette mémorable bataille. En 1520, Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, ayant hérité des états de Maximilien et de l'empire auquel avait prétendu François I, celui-ci déclara la guerre à son rival; mais cette fois il n'éprouva que des revers. Après les défaites de Lautrec à la Bicoque (1522), de Bonnivet à Rebec, où périt le valeureux Bayard (1524), François I fut lui-même vaincu et fait prisonnier à Pavie (1525). Les Français avaient fait dans ce combat des prodiges de valeur ; le roi écrivit à sa mère : *Tout est perdu, fors l'honneur!* François I, emmené captif en Espagne, ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux signé à Madrid en 1526, mais qui ne put être entièrement exécuté ; il recommença presque aussitôt la guerre en Italie, essuya de nouveaux revers, conclut un second traité à Cambrai en 1529; envahit encore l'Italie en 1535, et après des succès variés, consentit à une paix définitive en 1544. Par ce traité de paix, signé à Crespy, le Milanais fut assuré au duc d'Orléans, second fils du roi. François I mourut l'année suivante au château de Rambouillet. Il eut pour successeur son fils Henri II. Si ce prince n'était recommandable que par sa gloire militaire, il aurait bien des rivaux dans l'histoire ; mais il a introduit en France les lettres et les arts, s'est montré le protecteur des savants et a mérité par là le titre de *Père des Lettres*. Il cultivait lui-même la poésie avec succès. François I a terni sa gloire par une vie licencieuse qui à la fin lui devint funeste, et par les persécutions qu'il exerça contre les Protestants et les Vaudois. Sa vie a été écrite par Varillas, Paris, 1685, et par Gaillard, 1768.

FRANÇOIS II, roi de France, né en 1544, fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis, et petit-fils de François Ier, épousa en 1558 Marie Stuart, reine d'Écosse ; devint roi de France en 1559, et mourut l'année suivante, sans laisser de postérité. Les princes lorrains, François, duc de Guise, et son frère Charles, cardinal de Lorraine, exercèrent l'autorité sous son nom, et, par l'abus qu'ils en firent, ils préparèrent les guerres de religion. Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, et le prince de Condé, son frère, tentèrent inutilement de s'opposer à leur pouvoir, et voulurent enlever le roi à Amboise : mais leur complot échoua.

FRANÇOIS I, empereur d'Allemagne, né en 1708, était fils de Léopold, duc de Lorraine. Il hérita du duché de son père en 1729, et l'échangea en 1735 contre celui de Toscane que la mort du dernier des Médicis laissait vacant. Il épousa en 1736 Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI. A la mort de ce prince (1740), il disputa la couronne impériale à l'électeur de Bavière que la France soutenait et qui prit le nom de Charles VII ; il échoua et ne put se faire reconnaître empereur d'Allemagne qu'en 1745. Il régna paisiblement pendant 20 ans; la gloire de son règne fut ternie par son excessive avarice. Il eut 16 enfants, entre autres Joseph II, qui lui succéda, et la malheureuse Marie-Antoinette.

FRANÇOIS II, né en 1768, succéda en 1792 à son père Léopold II, comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême, de Hongrie, etc. Il eut dès le commencement de son règne à soutenir la guerre contre la France, fut battu partout et se vit contraint de signer en 1797 le traité de Campo-Formio qui lui enlevait les Pays-Bas et la Lombardie. Ayant peu après repris les armes contre la France, il ne fut pas plus heureux, se fit battre à Marengo, et perdit par le traité de Lunéville (1801) toutes ses possessions au-delà du Rhin. Dans une troisième campagne entreprise en 1805, il fut battu à Elchingen, Ulm, Austerlitz, et signa la paix de Presbourg qui diminua encore ses possessions. Il renonça alors au titre d'empereur d'Allemagne, 1806, et prit, en se bornant à ses états héréditaires, le titre d'empereur d'Autriche, sous le nom de François I. Il tenta une quatrième fois le sort des armes en 1809, fut encore battu à Eckmühl, à Wagram ; se vit contraint de demander la paix (paix de Schœnbrunn), et, pour la cimenter, donna sa fille Marie-Louise à l'empereur Napoléon (1810). Néanmoins il entra en 1813 dans la coalition formée contre son gendre et contribua puissamment à le détrôner. Les événements de 1814 le remirent en possession de la plus grande partie de ses états, et il régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée en 1835. Il eut pour successeur son fils Ferdinand III.

FRANÇOIS Ier, empereur d'Autriche. *Voy.* ci-dessus FRANÇOIS II, empereur d'Allemagne.

FRANÇOIS I, roi des Deux-Siciles, né en 1777, était fils de Ferdinand I et de l'archiduchesse Marie-Caroline. Deux fois, pendant qu'il était prince héréditaire, son père lui remit le gouvernement de l'état avec le titre de vicaire-général (*alter ego*), savoir : en 1812, lorsque lord Bentinck imposa à la Sicile une constitution anglaise; et en 1820, lors des troubles qui éclatèrent à Naples et à Palerme. Il monta sur le trône en 1825 et mourut le 19 novembre 1830 sans avoir rien fait de remarquable. Il était assez aimé de ses sujets. Il avait eu d'un premier mariage Caroline-Ferdinande-Louise, depuis duchesse de Berri ; et d'un second, Ferdinand II, actuellement régnant à Naples, et Marie-Christine, régente d'Espagne de 1833 à 1840.

FRANÇOIS I et II, ducs de Bretagne. *Voy.* BRETAGNE.

FRANÇOIS, duc de Modène. *Voy.* ESTE et MODÈNE.

Personnages divers.

FRANÇOIS FLAMAND, sculpteur. *Voy.* DUQUESNOY.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Nic.-Louis), né en 1750 à Sassay (Lorraine), fut élevé dans la ville de Neufchâteau, voisine du lieu de sa naissance, et porta par reconnaissance le nom de cette ville. Enfant précoce, il fit dès l'âge de 9 ans des vers qui lui méritèrent les encouragements de Voltaire. Après avoir rempli diverses fonctions dans la magistrature, il siégea comme député à l'Assemblée législative, mais il ne voulut pas faire partie de la Convention. Il fut en 1797 ministre de l'intérieur, entra la même année au Directoire, en sortit en 1798 pour reprendre le portefeuille de l'intérieur, et signala son administration par son zèle pour les lettres et les progrès de l'industrie ainsi que par son désintéressement. Créé sénateur sous l'Empire, il ne s'occupa plus guère que d'agriculture. On a de lui des *Poésies légères*, *Paméla*, comédie, un *Discours sur l'art de lire les vers*, les *Tropes*, poëme en quatre chants, *l'Art de multiplier les grains*, et une foule d'autres écrits.

FRANÇOISE (sainte), dame romaine, fondatrice de l'ordre des Collatines, en 1425, morte en 1440; est fêtée le 9 mars.

FRANÇOISE (sainte), dame de Chantal. *Voy.* CHANTAL.

FRANÇOISE DE RIMINI, fille d'un seigneur de Ravenne, de la maison des Polenta, vivait vers la fin du XIIIe siècle. C'était une femme d'une extrême beauté. Son père la maria à Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini, homme rempli de valeur, mais difforme, et dont le frère Paolo était, au contraire, un beau chevalier. La belle Françoise délaissa son mari pour son beau-frère; Lanciotto les surprit dans un entretien criminel, et perça les deux amants de son épée. L'aventure de Françoise fait un des plus touchants épisodes de *l'Enfer* du Dante, au 5e chant. Silvio Pellico l'a mise sur la scène italienne dans sa tragédie de *Francesca da Rimini*.

FRANCON. *Voy.* BONIFACE VIII.

FRANCONI (Antoine), né à Venise en 1738, mort à Paris en 1836, commença par être bateleur et physicien ambulant; il établit ensuite à Lyon, puis à Bordeaux, des combats de taureaux; enfin en 1783 il s'associa à l'écuyer anglais Astley qui avait ouvert un manége théâtral à Paris, et fonda le théâtre auquel il donna le nom de Cirque Olympique, qui a acquis une vogue prodigieuse.—Ses fils et ses petits-fils ont continué d'attirer le public par le talent de leurs écuyers et la perfection de la mise en scène de leurs pièces féeriques et militaires.

FRANCONIA, commune des États-Unis (New-Hampshire), à 108 kil. N. de Concord: 400 hab. Mines de fer, les plus riches de la république.

FRANCONIE, *Franken* ou *Frankenland*, un des dix cercles de l'ancien empire d'Allemagne, entre ceux de Bavière, Souabe, B.-Rhin, H.-Rhin, Hte-Saxe, Bohême, était un des moindres de l'empire pour l'étendue, mais un des plus florissants. Il contenait: 1° quatre états ecclésiastiques, savoir: l'évêché de Bamberg, l'évêché de Würtzbourg, l'évêché d'Eichstædt, la maîtrise de l'Ordre Teutonique à Mergentheim; 2° sept états princiers: Brandebourg-Bayreuth, Brandebourg-Anspach, Henneberg-Schleusingen, Henneberg-Rœmhild, Henneberg-Schmalkalden, Lœwenstein-Werthheim, Hohenlohe-Waldenbourg; 3° douze comtes et petites seigneuries, Hohenlohe-Neuenstein, etc.; 4° cinq villes impériales: Nuremberg, Rothenbourg, Windsheim, Schweinfurt, Weissenbourg. Ch.-l. général, Nuremberg.—Au Ve siècle le territoire de la Franconie formait le centre du roy. de Thuringe; quand ce roy. devint en 527 la proie des Saxons et des Francs, la Franconie échut à ces derniers qui, après l'avoir nommée *Thuringe française* ou *duché de Thuringe*, 630-717, l'appelèrent en 717 *France orientale* par opposition à la *France occidentale* ou *Rhénane;* enfin au Xe siècle on la désigna sous le nom de Franconie. Elle formait alors (depuis 902) un *duché* dont les possesseurs se rendirent de bonne heure indépendants. L'un d'eux, Conrad, fut élu roi de Germanie en 911 et laissa le duché de Franconie à son frère Eberhard qui fut tué en 939 à la bataille d'Andernach. Conrad-le-Sage lui succéda dans le duché et périt en 955 en combattant les Huns. En 1024 Conrad II, 6e duc de Franconie, surnommé *le Salique*, fut élu empereur d'Allemagne et devint ainsi chef de la maison impériale de Franconie qui, après lui, donna encore trois souverains à l'empire: Henri III (1039), Henri IV (1056), Henri V (1106-1125). Quant au duché de Franconie, Conrad II l'avait cédé à son cousin Conrad-le-Jeune; mais ce prince, s'étant révolté contre lui, fut dépouillé de ses états, et le duché revint entre les mains des empereurs. Henri V en mourant le légua à Conrad de Hohenstaufen qui devint empereur en 1138. Celui-ci le laissa après sa mort à son fils Frédéric de Rothenbourg, d'où il passa d'abord à Conrad, fils de l'empereur Frédéric Barberousse; puis à Philippe, qui fut empereur en 1198. Ce dernier, par ses libéralités, mit fin à l'existence du duché de Franconie dont les fiefs devinrent états souverains et qui ne subsista plus dès lors que nominalement; les débris en furent conférés aux burgraves de Nuremberg, mais le titre resta aux évêques de Wurtzbourg. En 1387 l'empereur Wenceslas donna le nom de Thuringe et Franconie à l'un des 4 cercles dans lesquels il divisa l'Allemagne, et en 1512, Maximilien en forma un des dix cercles définitifs de l'Empire. Pendant la guerre de Trente-Ans, on essaya un instant de reconstituer le duché de Franconie en faveur du duc Bernard de Weimar. En 1814 la plus grande partie de la Franconie échut à la Bavière et forma les cercles du Haut et du Bas-Rhin et de Rézat; le reste fut partagé entre le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, la Hesse Electorale et la Hesse-Darmstadt, la Prusse et les duchés de Saxe, qui le possèdent encore.

FRANCONIE (monts de), *Frankenwald*, chaîne de mont. en Bavière (Haut-Mein), à l'O. du Fichtelberg: sommet principal, le Sieglitzberg, 760 mètres.

FRANCONVILLE-LA-GARENNE, village du dép. de Seine-et-Oise, dans la vallée de Montmorency, à 6 kil. O. de Montmorency; 1,200 hab. Beau château.

FRANCS, *Franci* en latin, *Franken* en allemand, confédération des Germains du N. O., comprenait, outre les Francs proprement dits, les nations appelées Chamaves, Cattes, Chauces, Bructères, Tenctères, Angrivares, Sicambres, Dulgibins, etc. Les Francs proprement dits se divisaient eux-mêmes en plusieurs tribus dont les principales étaient les *Francs Saliens*, habitant sur les bords de la Sala (Yssel), et qui s'établirent ensuite dans l'O. et le centre des Gaules; et les *Francs Ripuaires*, qui occupaient surtout les bords du Wéser et du Rhin, dans la Germanique 1re et la Belgique 1re; ceux-ci avaient Cologne pour ville principale. La confédération des Francs se forma vers l'an 244 de J.-C.; elle devint bientôt célèbre par sa bravoure, et fit diverses invasions en Gaule, surtout sous Gallien; elle fut battue par Aurélien, Probus, Constance Chlore, Constantin (qui fit périr par milliers les prisonniers francs dans le cirque de Trèves); mais elle revint dans les Gaules sous Constance II, et, bien que vaincue par Julien et Valentinien I, resta toujours menaçante. Déjà les Francs, comme les autres barbares, étaient en possession de fournir des recrues aux armées romaines; divers Francs (Baudo, Sylvain, Arbogast, Merobaudes) furent tout-puissants près des empereurs et disposèrent de la pourpre à leur gré. Vaincus encore en 387 et 395, et tenus en respect par Stilicon, ils restèrent fidèles aux Romains en 406 et voulurent barrer le passage à la grande invasion qui marchait sur le Rhône, tandis que Radagaise entrait en Italie: ils n'y purent réussir. En 429 au plus tard, sous Clodion, ils entrèrent en Gaule, s'établirent vers Tongres ou Tournai, ravagèrent Trèves avec fureur, et parcoururent le pays jusqu'à la Loire, souvent alliés aux Romains contre les Armoricains, les Saxons, les Wisigoths. Enfin, sous Clovis ils devinrent le peuple dominant de la Gaule, et formèrent plusieurs petits royaumes dans ce pays qui prit alors le nom de France (*Voy.* FRANCE). Les Francs étaient séparés en tribus nombreuses, qui semblent chacune avoir eu un roi: en outre, des chefs militaires (*heerzog*) avaient autour d'eux des bandes d'*antraueste* (antrustions) ou fidèles qui, se groupant volontairement à leur suite, avaient pour vivre sa table ou le pillage. Il faut donc distinguer chez les Francs la nation et la bande. C'est avec une bande de 5,000 hommes que Clovis eut ses premiers succès, après lesquels il réunit à lui la nation et se défit des autres rois. La couronne chez les Francs, bien qu'étant exclusivement le partage d'une seule famille, était néanmoins élective entre les membres de cette famille. Une assemblée générale, dite *mall*, décidait des grandes affaires. Un grand-juge, dit

morddom (*major domus*, maire du palais), rendait la justice. Les coutumes, très simples d'abord, ne furent rédigées qu'après Clovis et tinrent lieu de lois. Il y eut deux de ces codes grossiers, la *Loi salique*, la *Loi ripuaire* : ils répondaient à la division de la nation en deux groupes, les Saliens et les Ripuaires.

FRANCS (en Orient). Dans tous les états du Levant on désigne sous le nom commun de *Francs* tous les Européens, quelle que soit d'ailleurs leur origine ou leur nation. Ce nom dérive du nom du peuple *franc*, soit qu'il remonte au temps des croisades où les Français jouèrent le rôle le plus important, soit qu'il dérive des privilèges que la Porte a toujours accordés aux Français, qui furent très souvent ses alliés. On appelle langue *franque* un jargon qui est parlé dans le Levant et qui sert d'intermédiaire entre les Européens et les Orientaux; il est surtout composé d'italien. Ce dialecte prit sans doute naissance pendant les croisades.

FRANCS-MAÇONS, société secrète répandue dans différentes contrées du globe, surtout en Angleterre, en Allemagne et en France, a pour objet, d'après les statuts publiés par l'ordre même (art. 1) : « l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, et la pratique de toutes les vertus ». Les Francs-Maçons se considèrent comme frères et doivent s'entr'aider en quelque lieu qu'ils se trouvent, à quelque nation, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. On n'est admis dans l'ordre qu'après certaines cérémonies initiatrices et certaines épreuves; les adeptes jurent de ne rien révéler des secrets de l'ordre. Ils ont des signes convenus pour se reconnaître. Les Francs-Maçons ont adopté certains symboles qui sont tous empruntés à l'art de bâtir, tels que le tablier de peau, la truelle, l'équerre, le compas; ils sont distribués en un certain nombre de petites assemblées qu'on nomme *loges* ou *temples*; ils reçoivent, selon qu'ils sont plus ou moins avancés dans l'initiation, des grades divers dont le nombre ne s'élève pas à moins de 33 ; mais il n'y a que trois de ces grades qui soient vraiment essentiels, ceux d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître*; les *initiés* qui sont arrivés aux grades les plus élevés forment une espèce de conseil qu'on nomme *Grand-Orient*; le Grand-Orient de France réside à Paris. Les Francs-Maçons ont deux banquets par an pour célébrer les deux fêtes de l'ordre, l'une au solstice d'été, l'autre au solstice d'hiver.—L'origine de la maçonnerie est enveloppée d'une grande obscurité; les uns la font sortir des mystères de l'Egypte ou de la Grèce, les autres la font remonter à la fondation du temple de Jérusalem sous Salomon, et lui donnent pour instituteur Hiram, architecte chargé de construire ce temple ; d'autres enfin la regardent comme un reste de l'ordre des Templiers ou de la société secrète des Rose-Croix. Selon l'opinion la plus probable, l'institution maçonnique doit son existence à une confrérie de maçons constructeurs qui ne commence à être connue qu'au VIIIe siècle de notre ère; ces architectes voyageant d'un bout de l'Europe à l'autre construisirent ces basiliques, ces cathédrales du moyen âge, si remarquables et par leur élégance et par leur uniformité, qui appartiennent à ce genre d'architecture que l'on a nommé *gothique*. Ce fut en Lombardie que ces maçons exercèrent d'abord leurs talents; de là ils se répandirent dans la Gaule, et pénétrèrent dans l'Allemagne à la suite de Charlemagne : ils passèrent ensuite en Angleterre où ils formaient déjà au Xe siècle une puissante corporation, qui eut pour président le prince Edwin, frère du roi Athelstan ; on les voit au XIIIe siècle construire la magnifique cathédrale de Strasbourg (1277). Ils avaient obtenu le privilége exclusif d'exécuter certains travaux d'architecture ; pour éviter toute concurrence ils tenaient leurs procédés secrets et exigeaient un long noviciat. Avec le temps, et lorsque les procédés de l'architecture furent universellement connus, l'association maçonnique perdit son caractère primitif; un grand nombre de personnes étrangères à l'architecture y furent admises : les noms et les instruments tirés de l'art de construire furent néanmoins conservés, mais ils ne furent plus que des symboles; les réunions persistèrent, mais elles ne conservèrent de l'organisation primitive que l'esprit de fraternité. C'est en Angleterre que l'on trouve les traces les plus anciennes de l'ordre maçonnique organisé à peu près comme il l'est aujourd'hui : en 1327 tous les lords étaient maçons; en 1502 Henri VIII se déclara protecteur de l'ordre et tint une loge dans son propre palais. Ce n'est qu'en 1725 que la maçonnerie a été introduite en France ; elle le fut par lord Derwent-Waters. Elle ne tarda pas à se répandre; elle avait pour grand-maître en 1771 le duc de Chartres (depuis duc d'Orléans); et sous l'empire, le roi Joseph, frère de Napoléon. — Quoique entièrement innocentes par le but de leur institution, les associations maçonniques ont de tout temps excité la défiance des gouvernements, par la facilité qu'elles offraient aux conspirateurs de se réunir secrètement; elles furent proscrites en 1425 par le parlement anglais, en 1561 par la reine Elisabeth; en 1757 le Châtelet de Paris procéda contre elles; elles furent également persécutées en Espagne, en Russie ; mais elles ont résisté à toutes les tentatives qui ont été faites pour les anéantir.

FRANEKER, ville de Hollande (Frise), sur un canal, à 17 kil. O. de Leeuwarden ; 4,000 hab. Bien bâtie, très propre. Université longtemps florissante, fondée en 1585, supprimée en 1811, rétablie en 1815 sous le titre d'Athénée; bibliothèque, etc. Bons instruments de mathématiques. Corderies.

FRANGIPANI (les), famille romaine dont le nom dérive, à ce qu'on croit, des mots latins *frangere panem*, fut ainsi nommée, dit-on, parce que dans un temps de famine l'un de ses membres distribua du pain au peuple de Rome. Elle se signala dans les XIIe et XIIIe siècles par son acharnement contre le parti guelfe et contre le Saint-Siége, surtout contre Gélase II qui, arraché de l'autel et indignement maltraité par Cencio Frangipani, fut obligé de s'enfuir en France. Les Frangipani furent longtemps les zélés défenseurs de l'empire contre les papes; mais après la bataille de Tagliacozzo, Conradin fut trahi et livré par un Frangipani, qui reçut pour prix de sa trahison des fiefs considérables et s'établit à Naples, où il devint chef d'une nouvelle branche de la même famille. On trouve encore auj. des Frangipani en Hongrie et dans le Frioul.

FRANKE, philanthrope. *Voy.* FRANCKE.

FRANKENAU ou FRANKENHEIM, bourg de Bavière (Rézat), à 25 kil. O. d'Anspach ; 1,700 hab. Château, résidence du prince de Hohenlohe-Schillingsfürst.

FRANKENBERG, ville du roy. de Saxe, à 12 kil. N. E. de Vieux-Chemnitz ; 3,500 hab. Lainages, toiles, étoffes de coton, indiennes, brasseries. Cuivre aux environs. Jadis fortifiée par Charlemagne pour la garantir des Saxons.—Une autre Frankenberg se trouve dans la Hesse Electorale, à 27 kil. N. de Marburg ; 2,800 hab.

FRANKENHAUSEN, ville de la principauté de Schwartzbourg-Rüdolstadt, sur la Wipper, à 55 kil. N. E. de Gotha ; 3,000 hab. Teintureries. Grande saline. Eaux thermales. Aux environs, marbre. Patrie du poete Zacharie.

FRANKENSTEIN, ville murée des États prussiens (Silésie), à 60 kil. S. O. de Breslau ; 5,370 hab. Draps, toiles, amidon, etc. Commerce. Jardin botanique, cabinet de peinture.

FRANKENTHAL, ville de Bavière (Rhin), à 23 kil. N. O. de Spire; 3,500 hab. Industrie variée (tissus, papiers, faïence, teintureries, etc.).

FRANKENWALD. *Voy.* FRANCONIE (monts de).

FRANKFURTH. *Voy.* FRANCFORT.

FRANKLIN (Benjamin), né à Boston (Massachusetts) en 1706, était fils d'un pauvre fabricant de savon et fut d'abord ouvrier imprimeur. A force d'ordre et d'économie, il devint lui-même en 1729 chef d'une imprimerie importante à Philadelphie, et acquit bientôt une honnête aisance. Il s'occupa dès lors d'objets d'utilité publique, fonda une bibliothèque et une société littéraire, publia des journaux et des almanachs qui lui servaient à répandre dans le peuple une utile instruction. Il ne tarda pas à entrer dans l'administration; fut d'abord secrétaire (1736), puis membre de l'assemblée de Pensylvanie (1747), et fit adopter d'importantes mesures, telles que l'organisation d'une milice nationale, la fondation de colléges, d'hôpitaux, etc. En même temps, il se livrait à l'étude des sciences, faisait de précieuses découvertes sur l'électricité, et inventait le paratonnerre. Il fut nommé en 1753 maître-général des postes en Amérique, et fut député en 1757 auprès de la métropole pour défendre les intérêts de ses compatriotes; il réussit dans plusieurs négociations délicates et fit révoquer en 1765 l'*acte du timbre* qui enlevait aux colonies américaines le droit de s'imposer elles-mêmes. Mais de nouvelles vexations ayant allumé la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique, il quitta Londres en 1775. Nommé à son arrivée député de la Pensylvanie au congrès, il eut une grande part à la déclaration de l'indépendance (1776), et fut envoyé en France pour solliciter des secours. On l'accueillit à Paris avec enthousiasme et il obtint tout ce qu'il demandait (1778). En 1783, il signa le traité de paix qui assurait l'indépendance de sa patrie. Il retourna deux ans après aux États-Unis; son retour fut un triomphe. Il fut nommé président de la Pensylvanie. En 1788, il se retira des affaires et mourut deux ans après, à l'âge de 84 ans. A la nouvelle de sa mort, l'Assemblée nationale de France prit le deuil, sur la proposition de Mirabeau. — Franklin ne fut pas seulement un excellent citoyen et un habile physicien; il fut encore un grand moraliste et un modèle de vertu : il s'était créé une méthode de réforme morale, qui consistait à combattre successivement chaque vice. Il contribua au perfectionnement de ses concitoyens par une foule d'écrits populaires, parmi lesquels on remarque *la Science du Bonhomme Richard*. Turgot a résumé les plus beaux titres de Franklin dans ce vers célèbre :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

Les œuvres de Franklin ont été réunies à Londres, 1806-1811, 3 vol. in-8. Barbeu-Dubourg a traduit en français dès 1773 les œuvres de Franklin, 2 vol. in-4; on a publié depuis *la Science du Bonhomme Richard*, avec divers opuscules, Dijon, 1795; des *Mélanges de morale et d'économie politique*, traduits par A. Charles Renouard, 1825; les *Mémoires de la vie de Franklin, écrits par lui-même*, 1818, et sa *Correspondance*, 1817, 3 vol. in-8. Son *Éloge* a été prononcé à l'Académie des Sciences par Condorcet.

FRANKLIN, nom commun à un grand nombre de villes des États-Unis, toutes fort peu importantes. Nous citerons : 1° une ville de l'état de Missouri, à 90 kil. N. O. de Jefferson; 1,800 hab.; — 2° une ville de l'état de Tennessee, à 24 kil. S. O. de Nashville; 1,500 hab.

FRANKSTADT, ville de Moravie (Prevau), à 53 kil. E. de Prevau; 3,200 hab. Toiles; fromage renommé.

FRA-PAOLO. *Voy.* SARPI.

FRASCATI, *Tusculum*, ville de l'État ecclésiastique, à 17 kil. S. E. de Rome; 6,000 hab. Évêché. Villas délicieuses (entre autres les villas Borghèse, Aldobrandini, Monti, Bracciano, Falconieri, etc.). Ruines du *Tusculanum*, célèbre maison de campagne de Cicéron.

FRASNE, ville de Belgique (Hainaut), à 34 kil. N. O. de Mons; 3,800 hab. Toiles, dentelles.

FRASSINE, riv. du roy. Lombard-Vénitien, passe à Este et s'y divise en deux bras dits canal Gorzon et canal d'Este, après un cours de 110 kil. Cette rivière prend le nom de Gua dans le territoire de Vérone.

FRAT, nom moderne de l'EUPHRATE.

FRATICELLI, diminutif du mot italien *frate*, frère; nom donné quelquefois aux Franciscains, qui s'appelaient eux-mêmes *Frères mineurs*. On désignait encore plus spécialement sous ce nom une subdivision de Franciscains nommés aussi Béguins. *Voy.* ce mot.

FRATTA (LA), ville du roy. Lombard-Vénitien, à 11 kil. S. O. de Rovigo; 2,800 hab. Beaucoup de belles maisons de campagne.

FRATTA-MAGGIORE, ville du roy. de Naples (Naples), à 9 kil. N. de Naples; 8,800 hab. Belle église paroissiale.

FRAUENBURG, ville des États prussiens (Prusse), à 9 kil. S. O. de Braunsberg, près du Frische-Haff. Cathédrale où l'on voit le tombeau de Copernic. Tanneries, poterie; draps. Commerce.

FRAUENFELD, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Thurgovie, à 33 kil. N. E. de Zurich; 1,600 hab. Elle est bien bâtie. Un peu d'industrie et de commerce. Ancien château sur une hauteur.

FRAUENSTEIN, ville de Saxe (Erzgebirge), à 20 kil. S. E. de Freyberg, a été brûlée en 1727; elle est en ruines et n'a plus que 850 hab.

FRAUSTADT, *Wszowa* en polonais, ville des États prussiens (Posen), à 18 kil. N. E. de Glogau; 5,900 hab. Draps, toile damassée, bas; chicorée, café, etc.

FRAXINET, ville de France. *Voy.* GARDE FRESNET.

FRAZER, lac de l'Amérique du Nord, dans la Nouv.-Bretagne (Nouv.-Calédonie), par 127° 20 long. O., et 54° 35' lat. S.; 140 kil. de tour.

FRÉ ou PHRÉ, autrement *Pi-ré*, dieu égyptien, le dernier des trois Khaméfis, fils du feu ou de Fta, est le symbole du soleil. On le représente souvent sous la figure d'un sphinx portant sur le front un disque solaire.

FRÉDÉGAIRE, surnommé *le Scholastique*, c.-à-d. *le Savant*, chroniqueur du VIIe siècle, né, à ce qu'on suppose, en Bourgogne, mort vers 660, a laissé une chronique en 5 livres; les trois premiers sont une compilation de Jules Africain, Eusèbe, etc., et vont jusqu'à la mort de Bélisaire (561); le 4e est un abrégé de Grégoire de Tours et va jusqu'en 584; le 5e continue l'histoire jusqu'en 641 et contient de précieux renseignements sur les règnes de Clotaire II, Dagobert I et Clovis-le-Jeune. Les livres 5e et 6e se trouvent à la suite du *Grégoire de Tours* de Ruinart, et dans Duchesne, *Scriptores coætanei*. M. Guizot a traduit la *Chronique* de Frédégaire dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

FRÉDÉGONDE, née à Montdidier d'une famille obscure en 543, épousa le roi Chilpéric I, après lui avoir fait répudier Andovère dont elle était la suivante, et avoir assassiné Galsuinte, seconde femme de Chilpéric. Brunehaut, sœur de Galsuinte et femme du roi Sigebert, poussa son époux à venger la mort de sa sœur. Sigebert envahit la Neustrie; mais il fut tué à Vitry par des gens qu'avait apostés Frédégonde. Cette femme se défit également de Mérovée, fils de Chilpéric et d'Andovère, qui avait épousé Brunehaut devenue veuve; de Clovis, autre fils de Chilpéric; de l'évêque Prétextat, et de plusieurs autres. Enfin on l'accuse d'avoir fait assassiner Chil-

péricl lui-même, qui venait de découvrir son commerce criminel avec un serviteur nommé Landry. Frédégonde avait un fils de Chilpéric : elle le fit reconnaître roi en Neustrie sous le nom de Clotaire II; défit en 593 à Droissy (*Truccia*), près de Soissons, Childebert, fils de Brunehaut, et Brunehaut elle-même à Latofao en 595. Elle revint ensuite mourir paisiblement à Paris (597).

FRÉDÉRIC. Ce nom a été porté par un grand nombre de princes d'Allemagne, de Danemark, de Prusse, etc. On les trouvera distribués par pays.

Allemagne.

FRÉDÉRIC I, surnommé *Barberousse*, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric, duc de Souabe, naquit en 1121, et obtint la couronne en 1152, à la mort de Conrad III, son oncle. La plus grande partie de son règne fut employée, tantôt à conquérir des duchés en Italie, tantôt à y réprimer des révoltes. Il fut excommunié en 1160 par le pape Alexandre III, défenseur des cités guelfes qu'il attaquait, et fut obligé, après avoir été défait à Lignano par les Milanais (1176), de venir baiser les pieds du pontife, qui lui pardonna à ce prix. En 1183, le traité de Constance rendit la paix et l'indépendance à l'Italie. Roi chevaleresque, Frédéric prit la croix en 1188, à la voix de Guillaume de Tyr. Il remporta quelques avantages sur les Turcs en Asie-Mineure; mais son armée de 100,000 hommes fut presque entièrement détruite par les maladies, et lui-même, moins heureux qu'Alexandre, mourut à Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cydnus (1192). Son fils (Henri VI) épousa l'héritière des D.-Sic. (1186).

FRÉDÉRIC II, emp., et roi des D.-Siciles, né en 1194, succéda à son père Henri VI en 1197 ; mais il ne fut paisible possesseur de la couronne qu'en 1220, après la mort de ses deux compétiteurs, Othon de Brunswick et Philippe de Souabe. Frédéric avait été protégé par le pape Innocent III dans sa lutte contre ses compétiteurs, et en souvenir il avait fait le vœu d'aller combattre les Infidèles. Cependant ce ne fut qu'après avoir été excommunié par Grégoire IX qu'il se décida à partir (1228). Cette croisade fut terminée sans combat : Frédéric traita à prix d'or avec le sultan Mélédin de la reddition de Jérusalem, et s'en fit couronner roi. A son retour il trouva une partie de l'Italie soulevée contre lui par le pape ; il fit tout rentrer sous son pouvoir. Une seconde révolte qui eut lieu dans la Lombardie en 1240 fut également réprimée, et punie par le sac de Milan. Pour se venger, le pape Innocent IV l'excommunia de nouveau en 1245, le déclara déchu du trône, et élut successivement à sa place Henri, landgrave de Thuringe, et Guillaume, comte de Hollande. Accablé de fatigues et de soucis en présence de tant d'ennemis, Frédéric II mourut en 1250 à Firenzuola, dans la Pouille.

FRÉDÉRIC III, dit *le Pacifique*, empereur d'Allemagne, né en 1415, d'Ernest, duc d'Autriche, mort en 1493, fut élu après la mort d'Albert II en 1440, et ne porta sur le trône qu'une extrême indolence. Mathias Corvin, roi de Hongrie, n'ayant pu obtenir de lui aucun secours dans sa guerre contre les Turcs, envahit ses états une fois qu'il fut débarrassé de ces derniers ennemis, et le força à lui céder Vienne et toute la Basse-Autriche (1487).

FRÉDÉRIC, dit *le Beau*, fils de l'empereur Albert I, fut élu empereur par quelques électeurs en 1313, après la mort d'Henri VII; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne à Louis de Bavière. Les deux compétiteurs levèrent des armées : Louis vainquit Frédéric à Muldorf en 1322, le retint prisonnier pendant trois ans, et le força à renoncer solennellement à ses prétentions. Il mourut en 1330.

Danemark.

FRÉDÉRIC I, roi de Danemark et de Norwége, né en 1471, mort en 1533, fils de Christian I, fut choisi en 1523 pour succéder à Christian II, son neveu, qui venait d'être déposé. Frédéric se maintint sur le trône par une sage politique : il fit alliance avec Gustave Wasa, roi de Suède, gagna la noblesse par ses libéralités, et introduisit le luthéranisme dans ses états. On lui reproche la conduite qu'il tint à l'égard de Christian II, qu'il fit emprisonner, au mépris des conventions.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark et de Norwége, né en 1534, mort en 1588, succéda en 1558 à son père Christian III. Il eut à soutenir une guerre de sept ans contre la Suède pour le motif le plus futile : il s'agissait de savoir lequel des deux monarques porterait sur son écusson les trois couronnes de Danemark, Suède et Norwége, autrefois unies. Cette guerre fut sans résultats. Frédéric protégea les sciences et l'industrie ; il donna au célèbre Tycho-Brahé l'île de Hewen pour y construire le fameux observatoire d'Uranienborg.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemark et de Norwége, né en 1609, mort en 1670, succéda en 1648 à son père Christian IV, fut assiégé dans Copenhague en 1649 par Charles-Gustave, roi de Suède, et fut délivré par le courage des habitants. En 1661, après s'être fait de sûrs appuis du clergé et de la bourgeoisie, il obtint une autorité absolue, et le trône, auparavant électif, fut rendu héréditaire dans sa famille.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemark et de Norwége, né en 1671, mort en 1730, succéda à son père Christian V en 1699, et se ligua aussitôt avec le czar Pierre I contre le roi de Suède Charles XII. Mais il fut bientôt contraint par son ennemi à signer une paix honteuse. Lors du désastre de Charles XII à Pultawa, Frédéric reprit les armes et parvint à enlever plusieurs places au roi de Suède. La mort de ce dernier amena une paix définitive, et celle-ci fut toute à l'avantage du Danemark. Frédéric se fit chérir de ses sujets par plusieurs institutions utiles : il fonda la maison des orphelins ainsi que l'école militaire de Copenhague, et établit 240 écoles pour l'instruction des classes pauvres.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemark et de Norwége, né en 1723, mort en 1766, succéda en 1746 à son père Christian VI, et eut un règne pacifique, pendant lequel il encouragea les sciences et le commerce, établit une académie de peinture à Copenhague, et prépara l'affranchissement des paysans, qui devait être complet sous Christian VII, son successeur.

FRÉDÉRIC VI, roi de Danemark, né en 1768, mort en 1839, fut associé au pouvoir par son père Christian VII dès l'âge de 16 ans (1784), mais ne monta sur le trône qu'en 1808. A son avénement il eut à réparer les maux affreux que les Anglais avaient faits à Copenhague sous le règne de son père (1807), et à combattre les Suédois qui voulaient s'emparer de la Norwége; mais il les battit et les obligea à demander la paix, qui fut signée à Jœnkeping en 1809. Il s'allia avec la France, et lui resta longtemps fidèle : aussi en 1815, se vit-il enlever la Norwége, qui fut donnée à la Suède. Il reçut néanmoins en échange la Poméranie suédoise et l'île de Rugen. Depuis ce moment, Frédéric ne s'occupa plus que de l'administration intérieure de ses états, et favorisa de tout son pouvoir les progrès des arts, des sciences, de l'agriculture et du commerce. — Il a eu pour successeur son frère, qui prit le nom de Christian VIII.

Suède.

FRÉDÉRIC I, roi de Suède, né en 1676, mort en 1751, était landgrave de Hesse-Cassel, lorsqu'il épousa, en 1715, Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Ulrique succéda à son frère en 1718 ; mais deux ans après elle se démit de son autorité en faveur de son époux. Celui-ci fut pro-

clamé roi de Suède, conclut la paix avec le Danemark et la Russie, et s'occupa à réparer les maux qu'avait soufferts la Suède pendant les guerres de Charles XII. Il rétablit les finances, l'agriculture et le commerce, protégea les sciences et fonda une académie à Stockholm.

Prusse.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, électeur de Brandebourg, dit *le Grand-Électeur*, né en 1620, régna de 1640 à 1688, et commença la puissance de sa maison. Il remporta plusieurs avantages sur les Polonais, et signa avec eux la paix de Braunsberg (1657). En 1674, il se joignit à l'Espagne et à la Hollande contre Louis XIV, entra en Alsace, puis alla repousser de ses états les Suédois auxquels il imposa un traité onéreux. Il fit creuser un canal de la Sprée à l'Oder. Il eut pour successeur son fils Frédéric I qui, le premier en Prusse, prit le titre de roi.

FRÉDÉRIC I, roi de Prusse, d'abord électeur de Brandebourg sous le titre de Frédéric III, né en 1657, succéda en 1688 dans l'électorat à son père, Frédéric-Guillaume. En 1701, l'empereur Léopold, qu'il avait secouru contre les Turcs, érigea en sa faveur le duché de Prusse en royaume; tous ses successeurs ont depuis porté le titre de roi. Frédéric, prince généreux et magnifique, s'entoura d'une cour brillante, introduisit les arts dans ses états, fit des largesses aux savants, fonda l'université de Halle (1694), l'Académie de Peinture (1696), et la Société royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin (1707), dont Leibnitz fut le premier président. Il mourut en 1713.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME I, roi de Prusse, né en 1688, de Frédéric I, lui succéda en 1713. Autant son père fut généreux et ami des arts, autant il se montra avare et ennemi de toute civilisation. Les exercices du corps trouvèrent seuls grâce devant lui, la vie de caserne fut la sienne. Pendant son règne, la Prusse offrit l'aspect d'un camp, où se trouvaient rassemblés des soldats géants, recrutés dans les différentes parties du monde, et qu'il faisait manœuvrer lui-même. En 1715, il se joignit à Frédéric IV, roi de Danemark, contre la Suède, et obtint à la paix, en 1720, la cession d'une partie de la Poméranie. Il mourut en 1740, peu regretté de ses sujets, et peu digne de l'être; mais il avait laissé à son fils, le célèbre Frédéric II, des trésors et une armée bien disciplinée.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, surnommé *le Grand*, né à Berlin en 1712, succéda en 1740 à son père Frédéric-Guillaume. Cette année même, après la mort de l'empereur Charles VI, qui avait laissé sa succession à sa fille Marie-Thérèse, Frédéric, profitant de la position difficile où se trouvait alors cette princesse, fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, envahit cette province, et se la fit adjuger en 1742, par le traité de Breslau. Par ce traité, Frédéric avait perfidement abandonné la France, son alliée, qui était aussi alors en guerre avec l'Autriche. En 1744, Marie-Thérèse ayant voulu reprendre la Silésie, Frédéric rentra en campagne, et remporta en 1745, sur le prince Charles de Lorraine, général des troupes impériales, la victoire de Friedberg, qui fut suivie du traité de Dresde, par lequel il était confirmé dans la possession de la province en litige. Pendant les dix ans de paix dont jouit ensuite la Prusse, Frédéric fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts, encouragea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même avec succès, appela à sa cour Voltaire, Diderot, d'Alembert, etc., et éleva enfin son royaume à un si haut point de gloire et de prospérité que les autres puissances en furent inquiètes. En 1756, commença la guerre dite de *Sept-Ans*: la France, l'Autriche, la Saxe, la Suède et la Russie se coalisèrent contre Frédéric, et il n'avait qu'un allié peu sûr, l'Angleterre. Malgré des efforts inouïs, couronnés quelquefois de succès, il fut un instant chassé de la plus grande partie de son royaume; mais il se releva tout à coup en anéantissant à Rosbach les armées française et autrichienne commandées par le maréchal de Soubise (1757). Il reconquit tout ce qu'il avait perdu, et en 1763 fut signée une paix qui assura de nouveau la Silésie à la Prusse. Sorti ainsi vainqueur de cette longue guerre, Frédéric reporta ses vues sur l'intérieur de son royaume, et y fit renaître l'abondance et la prospérité. En 1772, il l'agrandit de la Prusse orientale, à la faveur du partage de la Pologne, et mourut en 1786 avec la réputation d'un des plus grands rois des temps modernes. Frédéric a laissé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, tous écrits en français, sa langue de prédilection; ils ont été recueillis en 23 vol. in-8., Amsterdam, 1790. On y remarque l'*Anti-Machiavel*; les *Poésies du philosophe Sans-Souci* (nom qu'il prenait dans ses écrits), et des *Mémoires historiques*. Le gouvernement prussien a récemment fait faire à ses frais une édition de ses œuvres complètes: elle a été publiée en 1840, centième anniversaire de l'avénement de ce grand roi. La vie de Frédéric II a été écrite par Denina.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né en 1744, était neveu du grand Frédéric et lui succéda en 1786. Il se livra sans aucun ménagement à son goût pour le plaisir, et sacrifia d'habiles ministres et de bons généraux aux caprices de ses maîtresses. Il se laissa en outre aller aux rêveries des Illuminés, qui égarèrent son imagination, et l'entraînèrent dans les fautes les plus ridicules. Il fit ainsi perdre à la Prusse la majeure partie de sa prépondérance. Après avoir joué un rôle peu honorable dans la guerre qui éclata en 1787 entre la Porte et la Russie, Frédéric-Guillaume fut le premier à proposer, en 1792, une coalition contre la république française. Il s'avança jusque dans les plaines de Champagne à la tête de 80,000 hommes; l'on s'attendait à le voir marcher sur Paris, lorsqu'il se retira tout à coup et se reporta sur le Rhin. L'année suivante il effectua, de concert avec la Russie, le nouveau partage de la Pologne; il fit la paix avec la France en 1795, et mourut en 1797.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, fils du précédent, né en 1770, mort en 1840, épousa en 1793 Louise-Amélie, fille du duc de Mecklembourg-Strélitz, pour laquelle il ressentit toujours l'amour le plus vif, et qu'il perdit en 1810. Il succéda à son père en 1797, et commença par garder la neutralité dans les diverses coalitions formées contre la France; mais en 1805, il céda aux instances de la Russie, et se déclara contre la France. La rapide campagne de 1806 ouvrit aux Français les portes de Berlin, qui resta au pouvoir de l'ennemi jusqu'en 1809. Rentré dans sa capitale, Frédéric-Guillaume s'appliqua à réparer les maux de la guerre; mais de nouveaux désastres l'attendaient, et ses États eurent encore beaucoup à souffrir pendant les guerres sanglantes de 1812 à 1814. Après la bataille de Waterloo, la Prusse, délivrée des maux de la guerre, ne tarda point à se relever sous l'administration sage et paternelle de Frédéric, dont les efforts constants et la modération contribuèrent puissamment à maintenir la paix européenne. En 1824, il avait contracté un mariage morganatique avec Augusta de Harrach, qu'il nomma princesse de Liegnitz et comtesse de Hohenzollern. Frédéric-Guillaume se montra toute sa vie un des défenseurs les plus ardents de la religion protestante. — Il a laissé le trône à son fils Frédéric-Guillaume IV, actuellement régnant.

Palatinat.

Le Palatinat compte cinq princes du nom de Frédéric, savoir: Frédéric I (1449-1476), Frédéric II (1544-1554), Frédéric III (1557-1576), Frédéric IV, (1583-1610), Frédéric V (1610-1632). Le seul qui

ait joué un rôle important est Frédéric V, qui épousa Élisabeth, fille de Jacques I, roi d'Écosse. A la sollicitation de cette princesse, il se mit à la tête du parti protestant en Allemagne, et accepta la couronne de Bohême que lui offrirent les habitants de ce pays, révoltés contre l'empereur Ferdinand II, leur roi légitime: ce prince s'était rendu odieux par un zèle excessif pour la religion catholique. Frédéric V entra à Prague en 1618, mais il en fut bientôt chassé par l'armée impériale, et fut dépouillé de ses états. Il mourut à Mayence en 1632.

Saxe, etc.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, d'abord électeur, puis roi de Saxe, succéda en 1763 à son père, Frédéric-Christian, et refusa en 1791 le trône de Pologne qui lui était offert. Pendant les guerres de la révolution, il resta neutre autant qu'il le put; aussi Napoléon érigea-t-il son duché en royaume (1806), et augmenta-t-il ses états du grand-duché de Varsovie. Il fut un des plus fidèles alliés de Napoléon dans ses guerres contre la Prusse et la Russie. Pour le punir de sa fidélité, les alliés lui enlevèrent en 1815 le duché de Varsovie et une partie de ses états héréditaires; ce fut à grand'peine qu'il put conserver son trône. Il mourut en 1827, regretté de ses sujets. — Pour les autres Frédérics de Saxe. *Voy.* SAXE.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, rois de Pologne. *Voy.* AUGUSTE II et III.

FRÉDÉRIC, ducs de Wurtemberg. *Voy.* WURTEMBERG.

Sicile et Naples.

FRÉDÉRIC I D'ARAGON, roi de Sicile, fut d'abord chargé du gouvernement de cette île par son frère Jacques lorsque celui-ci alla en 1291 prendre possession du royaume d'Aragon, qui lui était dévolu après la mort d'Alphonse. Jacques ayant ensuite traité de la Sicile avec les Français, déjà maîtres de Naples, le pape ordonna en 1296 à Frédéric de livrer la Sicile à la maison d'Anjou; mais ce jeune prince refusa d'obéir, et les Siciliens le proclamèrent roi en 1296. Après avoir lutté avec avantage contre les forces réunies de la France, de Naples et de l'Aragon, Frédéric obtint la paix en 1302, à condition qu'il épouserait Eléonore, 3e fille de Charles II, roi de Naples, et qu'il renoncerait au titre de roi de Sicile pour prendre celui de roi de Trinacrie. Frédéric mourut en 1337, après un règne glorieux de 41 ans.

FRÉDÉRIC II D'ARAGON, surnommé *le Simple*, roi de Sicile, petit-fils du précédent, succéda en 1355 à Louis, son frère aîné; perdit en 1356 Messine et Palerme, que lui enleva Jeanne, reine de Naples, et ne recouvra ces deux villes que neuf ans après. Il fit la paix avec Jeanne en 1372, et s'engagea à lui payer tribut. Il mourut en 1377.

FRÉDÉRIC D'ARAGON, roi de Naples, succéda en 1496 à son neveu Ferdinand II; mais à peine était-il assis sur le trône qu'il se vit enlever son royaume par les armes de Louis XII et la perfidie de Ferdinand d'Aragon, son propre frère, qui se partagèrent ses états. Louis XII lui donna en dédommagement le duché d'Anjou avec 30,000 ducats. Il mourut en France l'an 1504. Après lui le royaume de Naples fut réuni à l'Espagne.

FREDERICKSHALL, auparavant *Halden*, ville de Norwége (Aggerhuus), à 35 kil. S. E. de Christiania, sur le golfe de Swinesund et près des frontières de la Suède: 4,000 hab. Port (bon jadis), château-fort. Commerce de planches. Les Suédois y soutinrent un siége en 1665; Charles XII fut tué devant cette place en l'assiégeant à son tour en 1718.

FREDERICKSHAMN, ville de la Russie d'Europe (Finlande), à 80 kil. S. O. de Viborg: 1,000 hab. Port. On en exporte du goudron, du chanvre, du bois de construction. Traité conclu en 1809, par lequel la Suède céda à la Russie la totalité de la Finlande.

FREDERICKSHAVN, autrefois *Flastrand*, ville du Danemark (Jutland), à 60 kil. N. E. d'Aalborg. C'est là qu'on s'embarque ordinairement pour la Norwége.

FREDERICKSTAD, ville de l'île de Sainte-Croix (une des Antilles), sur la côte: 1,200 hab. Fort.

FREDERICKSTADT, ville du Danemark (Sleswig), à 33 kil. S. O. de Sleswig; 2,500 hab. Lainages, amidon, vernis. Elle fut fondée en 1621 par des Hollandais de la secte d'Arminius qui émigrèrent par suite des décisions du synode de Dordrecht.

FREDERICKTOWN ou **SAINT-ANN**, ville de l'Amérique du Nord, et capitale du Nouv.-Brunswick (Possessions Anglaises), résidence du gouvernement, par 69° 5' long. O., 45° 55' lat. N.

FRÉDÉRICKTOWN, ville des États-Unis (Maryland), à 70 kil. N. O. de Baltimore; 5,700 hab.

FREETOWN, c'est-à-dire *ville libre*, ville de la Guinée septent., sur la Sierra-Leone, près de son embouchure dans l'Océan, par 14° 22' long. O., 8° 32' lat. N. Ch.-l. de la colonie anglaise de Sierra-Leone; 6,000 hab. Eglise, théâtre, casernes; écoles mutuelles pour les nègres.

FREGELLES, *Fregellæ*, auj. *Caprano* ou *Pontecorvo*, ville du Latium, chez les Volsques, à l'O. d'Anagnia, fut soumise par les Romains dans la guerre contre les Volsques (495-376 av. J.-C.); se révolta, mais fut reprise en 329 et 314; reçut une colonie romaine en 329, et fut enfin détruite de fond en comble par Opimius en 125, après une insurrection tentée contre Rome en faveur de la cause italique.

FREGENAL DE LA SIERRA, *Nertobriga* ? en latin, ville d'Espagne (Séville), à 16 kil. S. E. de Xerez-de-los-Caballeros: 5,200 hab.

FREGOSE ou **FREGOSO**, illustre famille de Gênes, d'origine plébéienne, embrassa le parti gibelin, et fut longtemps en lutte avec la famille des Adorni. Le premier personnage de cette maison qui figure dans l'histoire est Dominique Frégose, élu doge en 1371, après l'expulsion de Gabriel Adorno, à laquelle il avait puissamment contribué. Il fut lui-même déposé en 1378, à la suite d'une révolte excitée par Antoine Adorno, qui le remplaça. — Jacques Frégose, fils de Dominique, fut nommé doge en 1390 après l'abdication d'Antoine Adorno, mais fut forcé dès l'année suivante de céder la place à Antoine Adorno même, qui se repentait de l'avoir abandonnée. — Thomas Frégose, fils du précédent, fut élu doge en 1415, et abdiqua en 1421, lors du siége de Gênes par Carmagnole, général de Philippe-Marie, duc de Milan, auquel les Génois voulaient, contre son avis, se soumettre. En 1435 il fut de nouveau nommé doge, mais déposé en 1442 à la suite d'une conjuration de Jean-Antoine de Fiesque. — Après quelques révolutions, Jean Frégose, puis Louis Frégose furent doges (1447-1450). Le dernier fut déposé en 1450, et Pierre Frégose, neveu de Thomas, lui succéda. En 1458 Pierre persuada aux Génois de se soumettre à Charles VII, roi de France; mais en 1459 il essaya de chasser les Français de Gênes qu'ils occupaient, et périt dans cette tentative. — Paul Frégose était d'abord archevêque de Gênes: il continua les projets de Pierre, contribua à l'expulsion des Français, et fut élu doge en 1463; mais il fut peu après obligé de se retirer devant les troupes de François Sforce, duc de Milan, à qui Louis XI avait cédé ses droits sur Gênes. — Baptiste Frégose, neveu du précédent, fut élu doge en 1478, et chassé en 1483 par son oncle, devenu cardinal, qui, au bout de quelques années de pouvoir, remit Gênes au duc de Milan. — Octavien Frégose, reconnu doge en 1514, traita en 1515 avec François I, et resta gouverneur de Gênes. En 1522 il fut obligé de se rendre au marquis de Pescaire, général de l'Empire, et mourut quelques mois après. Il avait montré dans son gouvernement de la sagesse et de l'équité. — En 1528 la famille des Frégose fut incorporée par André Doria dans celle des Fornari,

afin d'éteindre avec leur nom les querelles sans cesse renaissantes qu'ils excitaient dans la république.

FREHER (Marquard), jurisconsulte, né à Augsbourg en 1565, mort en 1614, professa le droit à Nuremberg, et fut chargé de diverses missions diplomatiques. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Germanicarum rerum scriptores aliquot insignes*, Francfort et Hanau, 1600, 1602, 1611, 3 vol. in-4; *Rerum bohemicarum scriptores*, 1602, in-4 ; *De Re monetaria veterum Romanorum*, Leyde, 1605, in-4.

FREI ou **FREIR** et **FREIA**, divinités scandinaves. *Voy.* FREYR et FREYA.

FREIBERG, ville de Saxe. *Voy.* FREYBERG.

FREIND (Jean), médecin anglais, né en 1675, professa la chimie à Oxford ; parcourut l'Espagne, l'Italie ; fut à son retour nommé membre du parlement (1723); se fit enfermer à la Tour de Londres, à cause de sa vive opposition ; fut relâché ensuite, et nommé premier médecin de la princesse de Galles. Il a publié : *Histoire de la médecine* (traduite de l'anglais en français, 2 vol. in-4, 1728); l'*Emménologie* (traduit en français par Devaux, 1730, in-12); *Prælectiones chemicæ*, Amsterdam, 1710, in-8, etc. Ses œuvres ont été réunies à Londres, in-fol., 1733, et à Paris, 1735, in-4. Il mourut en 1728.

FREINSHEIM (J.), *Freinshemius*, érudit, né à Ulm en 1608, mort à Heidelberg en 1660, fut professeur d'éloquence à Upsal, et bibliothécaire de la reine Christine. On a de lui une édition très estimée de *Quinte-Curce*, Strasbourg, 1660, à laquelle il a joint des *Suppléments* écrits en latin, et qui sont devenus inséparables de l'ouvrage. Il a aussi suppléé les livres XI-XX de Tite-Live, 1649 ; ces suppléments se trouvent dans plusieurs éditions de l'historien latin et ont été traduits en français par Dureau de la Malle.

FREIRE, général espagnol. *Voy.* FREYRE.

FREISINGEN, ville murée de Bavière (Isar), à 32 kil. N. E. de Munich ; 3,500 hab. Château, lycée, école de sourds-muets. Tabac, vinaigre, tanneries, brasseries. — Jadis capitale d'un évêché souverain, transféré à Munich et érigé en archevêché, mais sans souveraineté, en 1817. L'église de Freisingen est une des premières qui aient été érigées en Allemagne. Elle fut fondée par saint Corbinian, vers 718.

FREISINGEN (Othon DE). *Voy.* OTHON.

FRÉJUS, *Forum Julii*, ch.-l. de canton (Var), à 24 kil. S. E. de Draguignan, dans des marais malsains, sur la petite rivière de Reiran, et près de la mer, qui forme là le golfe de Fréjus : 3,041 hab. Elle a pour port St-Raphaël. C'est à Fréjus que débarqua Bonaparte à son retour d'Égypte. Ruines romaines d'un amphithéâtre, d'un phare, d'un aqueduc ; restes de la porte César, de la porte Dorée. — Cette ville fut importante et grande au temps des Romains, qui en firent un arsenal de marine, depuis Auguste. Elle fut ravagée par les Sarrasins au IXe siècle ; puis donnée par Guillaume, comte d'Arles, à l'évêque Rieulfe. Patrie du général romain Agricola, de Cornelius Gallus, de Julius Græcinus et de l'abbé Sieyès.

FREMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), diplomate et littérateur français, né à Paris vers l'an 1625, mort à La Haye en 1693, était neveu, par sa mère, de Perrot d'Ablancourt, et professait la religion réformée. Turenne, son protecteur, le fit nommer ambassadeur en Portugal, puis résident à Strasbourg. Il fut forcé de quitter la France à la révocation de l'édit de Nantes. Frémont a ajouté à la traduction des *Œuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'histoire véritable* ; il prit une part active au *Dictionnaire des rimes* de Richelet, et publia les ouvrages suivants : *Dialogue de la santé*, Amsterdam, 1684, in-12 ; *Mémoire concernant l'histoire de Portugal depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, etc., Paris, 1701, in-12.

FRENCH-BROAD, rivière des États-Unis (Caroline N.), naît dans les monts Alleghany et tombe dans l'Holston : cours, 300 kil.

FRENCH-TOWN, ville des États-Unis (Michigan), à 90 kil. S. E. de Détroit, près de l'embouchure du Raisin dans l'Érié. Fondée au commencement du XIXe siècle par les Français du Canada. Les Anglais la prirent en 1815.

FRÈNE, FRENES. *Voy.* FRESNE, FRESNES.

FRENICLE DE BESSY, savant mathématicien du XVIIe siècle, né à Paris, mort en 1675, fit pendant sa vie le désespoir de tous les géomètres français et anglais par son habileté à résoudre sans le secours de l'algèbre tous les problèmes qu'on lui proposait ; il employait pour cela une méthode de tâtonnement qu'il tenait secrète ; on a su après sa mort que c'était la *méthode d'exclusion* ; cette méthode est tombée dans l'oubli depuis le perfectionnement de l'algèbre indéterminée. Frénicle avait été reçu à l'Académie des Sciences en 1666. Son *Eloge* y fut prononcé par Condorcet. On lui doit un *Traité des triangles rectangles en nombre*, Paris, 1676 et 1677, in-12. — Son frère, Nicolas Frenicle, né à Paris en 1600, mort en 1661, cultiva la poésie, mais avec peu de succès. Il a fait un poème de *Jésus crucifié*, Paris, 1636.

FRENTANI, auj. *Abruzze Citérieure*, peuple de l'Italie méridionale, sur l'Adriatique, entre l'Aterne et le Tiferne, au N. du Frento; faisaient partie de la confédération des Samnites, et prirent avec ce peuple les armes contre les Romains ; mais ils furent soumis, l'an 305 av. J.-C.

FRENTO, auj. *Fortore*, riv. d'Italie, tombait dans l'Adriatique, vis-à-vis des îles de Diomède, après avoir donné son nom aux *Frentani*.

FRÈRES MINEURS. *Voy.* FRANCISCAINS.

FRÈRES PRÊCHEURS. *Voy.* DOMINICAINS.

FRÈRES DE LA CHARITÉ. *Voy.* CHARITÉ.

FRÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE. *Voy.* DOCTRINE.

FRERET (Nicolas), érudit et critique célèbre, né en 1688 à Paris, mort en 1749, était fils d'un procureur au parlement et fut destiné au barreau; mais il préféra les recherches d'érudition. Il fut en 1714 admis à l'Académie des Inscriptions comme élève, et devint bientôt membre, puis secrétaire perpétuel de cette compagnie. Ayant dans un *Discours sur l'origine des Français*, qui fut prononcé à l'Académie en séance publique, émis sur cette question toute historique une opinion qui déplut au pouvoir, il fut mis pour quelque temps à la Bastille. Il renonça dès lors à ses recherches sur l'histoire nationale, et ne s'occupa plus que de l'antiquité. A la fois chronologiste, géographe, philosophe, grammairien, il a fait sur les parties les plus diverses un nombre prodigieux de travaux, et a porté partout le flambeau de la critique. Il a débrouillé la chronologie des Assyriens, des Chaldéens, des Indiens, des plus anciens Grecs, de la Chine même, ainsi que l'histoire des premiers temps de la mythologie et de la philosophie. Peu soigneux de sa renommée, il se contentait d'insérer dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* le fruit de ses savantes recherches, ou les gardait en manuscrit. Leclerc de Sept-Chênes a publié en 1796 un recueil de ses œuvres, 20 vol. in-12, qui est loin d'être complet. Champollion-Figeac en avait commencé en 1824 une nouvelle édition. Parmi les ouvrages les plus importants de Fréret, on remarque sa *Défense de la chronologie contre le système de Newton*; ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires, et sur le degré de certitude de leurs preuves* ; son traité de l'*Origine des Grecs*. On lui a attribué après sa mort plusieurs ouvrages irréligieux qui paraissent n'être

pas de lui, tels que l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne* (de Burigny), et une *Lettre de Thrasybule à Leucippe*.

FRÉRON (Élie-Catherine), journaliste, né à Quimper en 1719, fut élève des Jésuites, et professa quelque temps avec distinction au collége de Louis-le-Grand à Paris. Il s'attacha ensuite à l'abbé Desfontaines, qui rédigeait un petit journal intitulé : *Lettres de madame la comtesse;* et il se fit bientôt remarquer par ses articles de critique littéraire. Admirateur des grands écrivains du siècle de Louis XIV, il attaqua avec courage la littérature du règne de Louis XV, et n'en épargna pas même les plus illustres représentants. En 1745, à la mort de l'abbé Desfontaines, il publia en son propre nom un journal intitulé : *Lettres sur quelques écrits de ce temps,* qui en 1754 prit le nom de *l'Année littéraire*. Ce fut surtout dans ces feuilles qu'il soutint une lutte opiniâtre contre les écrivains novateurs; aussi souleva-t-il contre lui une nuée d'ennemis, à la tête desquels il faut placer Voltaire, qui l'accabla dans la satire du *Pauvre Diable*, et le mit en scène dans la comédie de *l'Écossaise*, sous le nom de *Frélon*. Il faut bien se garder de juger le journaliste d'après les accusations de ses adversaires. Fréron s'opposa constamment à des innovations qu'il croyait de mauvais goût; mais sa critique fut le plus souvent réservée. Il mourut en 1776 du chagrin que lui causa la suspension de son journal par le garde des sceaux Miromesnil.

FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, né en 1757. Irrité par les injustices dont son père avait été victime, il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, rédigea le journal révolutionnaire *l'Orateur du Peuple*, et fut député à la Convention nationale. Envoyé en mission dans le Midi, il y commit des cruautés qui ont rendu son nom odieux, et dont Toulon et Marseille gardent encore le triste souvenir. Cependant au 9 thermidor, il se prononça avec énergie contre Robespierre et précipita la chute du tyran. Bonaparte, arrivé au pouvoir, nomma Fréron sous-préfet de la partie mérid. de Saint-Domingue; mais il succomba au bout de deux mois à l'influence du climat (1802). Il a laissé des *Mémoires* sur sa mission dans le Midi.

FRESNAIE (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), à 13 kil. N. O. de Mamers ; 1,500 hab.

FRESNAY-LE-VICOMTE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 26 kil. S. O. de Mamers; 2,400 hab.

FRESNE-EN-VOIVRE, ch.-l. de cant. (Meuse), à 16 kil. S. E. de Verdun; 1,000 hab.

FRESNE-SAINT-MAMETZ, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 24 kil. S. E. de Cintrey ; 550 hab.

FRESNEL (Auguste-Jean), savant physicien, né à Broglie (Eure) en 1788, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur des ponts et chaussées dans le département de la Drôme qu'il habita jusqu'en 1815. A cette époque, il quitta le service actif, et s'appliqua tout entier à l'étude de la physique. Bientôt après, il publia ses célèbres mémoires sur la diffraction, la polarisation, la double réfraction de la lumière : il fut nommé en 1821 examinateur de l'Ecole Polytechnique. Il s'occupa de perfectionner les phares et inventa le système des phares lenticulaires. Il mourut en 1827, au moment où la Société royale de Londres venait de lui envoyer la médaille d'or de Rumford pour ses découvertes sur la lumière. Ses travaux sont consignés dans les *Annales de chimie et de physique*, 1816-25; dans le *Bulletin de la Société Philomatique*, 1822-24 ; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, tomes V-VII; son *Mémoire sur l'éclairage des phares* a été imprimé séparément en 1822.

FRESNES, village du dép. de l'Orne, à 13 kil. S. O. de Condé-sur-Noireau ; 2,000 hab. Papeterie.

FRESNES-SUR-L'ESCAUT, ville du dép. du Nord, à 1 kil. S. O. de Condé ; 3,693 hab. Mine de houille, verrerie, chicorée-café, blanchisseries de toiles.

FRESNOY-LE-GRAND, bourg du dép. de l'Aisne, à 13 kil. N. E. de Saint-Quentin ; 2,500 hab.

FRESSE, bourg du dép. de la H.-Saône, à 14 kil. N. E. de Lure : 2,600 hab.

FRETEVAL, village du dép. de Loir-et-Cher, sur le Loir, à 15 kil. N. E. de Vendôme ; 800 hab. Grande usine à fer. Combat où l'arrière-garde de Philippe-Auguste fut battue par les troupes de Richard-Cœur-de-Lion (1194).

FREUDENSTADT, ville du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 37 kil. N. O. de Revel ; 3,000 hab. Drap, acier, faux, clous. Argent, fer, cuivre aux environs.

FREUDENTHAL ou **BRUNTHAL**, ville de Moravie (Troppau), à 45 kil. N. O. de Troppau ; 2,900 hab. Draps, toiles, bas à l'aiguille. Aux environs, usines à fer.

FREVENT, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 12 kil. S. de Saint-Pol ; 2,000 hab. Bas; tanneries.

FREY, dieu scandinave. *Voy.* FREYR.

FREYA ou **FRIGGA**, divinité scandinave, fille de Niord, était l'épouse d'Odin et la sœur de Freyr. C'était la déesse de l'amour, de la beauté, de la fécondité, des mariages, et la mère des autres dieux, de Balder, Hermode, Thor, etc. Elle représentait le principe féminin et fécondé, comme Freyr le principe mâle et générateur. Elle répondait à la Vénus des Grecs. Le vendredi (*friday* en anglais, *freytag* en allemand, *Veneris dies* en latin) lui était consacré.

FREYBERG, ville murée du roy. de Saxe (Erzgebirge), sur la Freyberger-Mulde, à 30 kil. S. O de Dresde ; 12,000 hab. Vieux château (auj. magasin); cathédrale, monument de l'électeur Maurice, hôtel-de-ville, église Saint-Pierre. Célèbre Académie des mines; bibliothèque; école des mines; cabinet minéralogique de Werner; gymnase. Institut de bienfaisance. Industrie : tresses en or et en argent; maroquin, laiton, dentelles, draps; fonderies de canons et de cloches, moulins à poudre, etc. Grandes foires. Aux environs, riches mines d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb, de fer et d'arsenic. — Il y a une autre Freyberg dans les États autrichiens (Moravie), à 31 kil. E. de Weiss-Kirchen ; 3,500 hab.

FREYCINET (île de), une des îles de l'archipel Dangereux, dans le Grand-Océan, par 143° 0' long. O., 17° 43' lat. E. (à la pointe N. E.). Découverte en 1823 par le capitaine Duperrey.

FREYCINET (Terre de), dite quelque temps Terre de Napoléon, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, de 136° à 138° 4' long. E. Ainsi nommée, comme la précédente, en l'honneur du capitaine Freycinet. Découv. par Baudin en 1802.

FREYENWALDE, ville des États prussiens (Brandebourg), sur l'Oder; 2,730 hab. Pêche active. Bière, eau-de-vie. Eaux thermales.

FREYR ou **FREY**, dieu scandinave, frère de Freya, et fils de Niord, est le dispensateur des pluies, du soleil, du beau temps, le dieu de la paix et des richesses, et quelquefois le principe viril et créateur, en opposition avec Freya, sa sœur, qui représente le principe féminin. Freyr paraît être un des plus anciens rois de la Suède; il régnait à Upsal.

FREYRE (don Manoel), général espagnol, né en 1765 à Ossuna (Andalousie), mort en 1834, membre de la Chambre des Procérès et capitaine-général de la province et de la ville de Madrid. Nommé colonel en 1808, il se fit remarquer dans la lutte que soutint alors l'Espagne contre les armées de Napoléon, prit une part glorieuse à la bataille d'Ocana (1809), puis à celle de Salamanque (1813), et fit preuve de l'intrépidité la plus rare au passage de la Bidassoa. Il commandait une partie de l'armée anglo-espagnole à la bataille de Toulouse (1814). Chargé en 1820 par Ferdinand VII de réprimer l'insurrection de l'île de Léon, il ne satisfit point les vues de la cour et fut disgracié. Il vécut depuis

dans la retraite.—Son frère, Augustin-Joseph Freyre, colonel du génie en Portugal et ministre de don Pedro, a péri assassiné dans une émeute à Lisbonne en 1836.

FREYSINGEN. *Voy.* FREISINGEN.

FREYSTADT, c'est-à-dire *ville libre* ou *ville franche*, nom commun à plusieurs petites villes d'Allemagne : la principale est dans les États prussiens (Silésie), à 36 kil. N. O. de Glogau : 3,000 hab. Fabriques de draps, flanelles, etc.; commerce en toiles.

FREYTAG. Ce nom a été porté par plusieurs savants allemands, notamment par Frédéric-Gotthelf Freytag, bibliographe, né en 1723 à Pforta, dans la Haute-Saxe, mort bourgmestre de Naumbourg en 1776, qui a publié : *Analecta litteraria de libris rarioribus*, Leipsick, 1750, in-8; *Adparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim rari recensentur*, 1752, 1753 et 1756, 3 vol. in-8; *Specimen historiæ litterariæ*, etc., *ib.*, 1765, in-8.—Ce nom est honoré auj. par le docteur George-Guillaume Freytag, orientaliste distingué, professeur à Bonn, à qui l'on doit un excellent *Dictionnaire arabe-latin*, Halle, 1830-1836, 4 vol. in-4.

FREYWALDAU, ville des États autrichiens (Moravie), à 14 kil. S. de Weidenau; 2,100 hab. École d'industrie. Étoffes de coton, etc.

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur français, né à Chambéry en 1682, mort à Brest en 1773, entra dans un régiment d'infanterie, où il s'appliqua à l'étude des sciences mathématiques; passa en 1707 dans le corps du génie, fut chargé en 1711 d'aller reconnaître les colonies espagnoles, en 1719 de lever une carte de Saint-Domingue, et fut nommé en 1740 directeur des fortifications de la Bretagne. On lui doit : *Traité des feux d'artifice*, Paris, 1706; *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou*, etc., Paris, 1716, in-4; *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, etc., Strasbourg, 1737-39, 3 vol. in-8, avec pl., etc.

FRIANT (Louis, comte), lieutenant-général, né à Villers (Somme) en 1758, mort en 1829, était entré dans les gardes-françaises en 1781. En 1793, il fit partie de l'armée de la Moselle comme lieutenant-colonel, fut nommé général de brigade en 1795, puis gouverneur du Luxembourg; prit part à l'expédition d'Italie, et à celle d'Égypte où il obtint le grade de général de division et de lieutenant-général; assista aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eckmühl, de Wagram, où il fit des prodiges de valeur, et fut nommé en 1812 commandant des grenadiers de la garde. Après la déchéance de l'empereur, il vécut dans une profonde retraite.

FRIAS, ville d'Espagne (Burgos), sur l'Èbre, à 49 kil. S. O. de Vittoria. Auj. en ruines. Étoffes de laine grossières. — Frias est le titre d'un duché qui est actuellement possédé par don Fernandez de Velasco, duc de Frias, ministre d'état espagnol.

FRIBOURG, *Freyburg* en allemand, *Friburgum Nuithonum*, *Friburgum in pago Aventicensi*, ville de Suisse, ch.-l. du canton de Fribourg, sur la Sarine, par 4° 49' long. E., 46° 48' lat. N.; 7,000 hab. L'évêque de Lausanne y réside. Belle cathédrale gothique dont le clocher a 122 mètres; fameuse maison de Jésuites, regardée comme la pépinière de cet institut hors de l'Italie. — Fribourg fut bâtie vers 1176 par le margrave de Bade, Bertold IV, duc de Zæhringen; elle devint au siècle suivant le patrimoine de comtes particuliers dits de Fribourg (1218-1277); fut sous la domination autrichienne de 1277 à 1452; se soumit aux ducs de Savoie, 1452-77, puis devint indépendante et se fit admettre dans la confédération suisse, 1481, fit quelques conquêtes sur le duc de Savoie, 1535, et acquit la moitié de Gruyères. A Fribourg fut conclu en 1505 un traité d'alliance entre la France et le corps helvétique, traité qui est connu sous le nom de *Paix perpétuelle*.

FRIBOURG (canton de), 9e canton suisse, entre ceux de Vaud au S. et à l'O., de Berne au N. et à l'E., le lac de Neufchâtel au N. O.; a 60 kil. sur 30, et 72,000 hab. (dont 64,500 catholiques); ch.-l., Fribourg. Mont. au S.; beaux pâturages, forêts de sapin. Agriculture et éducation de bestiaux renommées; fameux fromages de Gruyères. Quelque industrie; l'éducation est entre les mains des Jésuites. — L'ancien comté de Fribourg avait, après les conquêtes faites par les Fribourgeois sur le duc de Savoie en 1535, à peu près les mêmes limites que le canton actuel; de plus, il possédait quelques districts en commun avec le canton de Berne.

FRIBOURG-EN-BRISGAU, *Freyburg-in-Brisgau*, ville du grand-duché de Bade, sur la Treisam, ch.-l. du cercle de la Treisam, à 115 kil. S. O. de Carlsruhe; 14,000 hab. Archevêché récemment créé. Belle cathédrale avec une très haute tour. Université célèbre, surtout pour ses études théologiques, fondée en 1456; bibliothèques, école des eaux et forêts, institut polytechnique, etc. La ville fut démantelée par les Français en 1744.

FRIBUS, bourg de Bohême (Elnbogen), à 19 kil. N. O. d'Elnbogen; 600 hab. Salpêtrerie; vitriol. Aux environs, étain, plomb, jaspe, calcédoines, cristal, topazes, améthystes, jacinthes, grenat, etc.

FRICKTHAL, ancien pays de Suisse, auj. dans le canton d'Argovie, entre l'Aar, le Rhin et les deux cantons de Berne et de Soleure.

FRIDERICA, ville du Danemark (Jutland), à 6 kil. N. E. de Ripen, près du Petit-Belt; 4,000 hab. Place forte. Tabac; draps, chapeaux, savon; moulins à huile. Fondée en 1651, et presque aussitôt brûlée par les Suédois, mais depuis rebâtie.

FRIDERICKSHALL, FRIDERICKSHAMN, etc. *Voy.* FREDERICKSHALL, etc.

FRIEDBERG ou FRIEDEBERG, ville des États prussiens (Brandebourg), à 88 kil. S. E. de Stettin; 3,150 hab.

FRIEDBERG OU FRIEDEBERG (HOCH-), ville des États prussiens, en Silésie, à 31 kil. S. de Liegnitz, sur la pente d'une montagne; 600 hab. Frédéric II y vainquit les Autrichiens en 1745.

FRIEDLAND, ville des États prussiens (Prusse), à 43 kil. S. O de Kœnigsberg; 2,100 hab. Draps, tanneries. Napoléon y remporta sur les Prussiens et les Russes, le 14 juin 1807, une éclatante victoire qui amena la paix de Tilsitt. — Il y a beaucoup d'autres Friedland, entre autres, 1° dans le duché de Mecklembourg-Strélitz, à 44 kil. N. E. de Neu-Strélitz; 4,000 hab. Tabac, cartes à jouer; — 2° et 3° Mærkisch-Friedland et Preussisch-Friedland, toutes deux en Prusse, dans le gouv. de Marienwerder.

FRIEDLAND (duc de). *Voy.* WALLENSTEIN.

FRIEDLINGEN (bataille de). *Voy.* VILLARS.

FRIESLAND, nom allemand de la Frise.—Une terre ainsi nommée par Zeno paraît n'être autre que le Groënland.

FRIGENTO, *Ecolanum*, ville du roy. de Naples, à 30 kil. N. E. d'Avellino; 2,700 hab. Belle cathédrale.

FRIGGA, divinité scandinave. *Voy.* FREYA

FRIGILIANA, ville d'Espagne (Grenade), à 10 kil. E. de Velez-Malaga, près de la Méditerranée; 2,900 hab. Raffineries de sucre, savon, etc.

FRIMONT (Jean), général au service de l'Autriche, né en Lorraine en 1756, mort en 1831, émigra en 1791 et se mit à la solde des ennemis de son pays; il obtint des succès dans les campagnes de 1812 à 1814; fut en 1815 opposé à Suchet dans le Piémont, força ce général à évacuer la Savoie, et entra en France avec l'armée d'occupation. Chargé en 1821 de marcher contre les Napolitains insurgés, il réussit à rétablir sur son trône le roi Ferdinand I, qui l'en récompensa généreusement.

FRIOUL, *Friuli* en italien, ancienne prov. méri-

dionale de l'empire d'Autriche, sur l'Adriatique, se divisait en deux parties : le *Frioul autrichien*, à l'E., ch.-l. Trieste : et le *Frioul vénitien*, à l'O., ch.-l. Udine.—Le Frioul formait jadis un duché (créé par les Lombards) ; il fut érigé en marche au commencement du IXe siècle en faveur d'Eberhard, père de Bérenger, empereur, et roi d'Italie, pour opposer une digue aux incursions des Slaves. Au XIe siècle, cette marche devint la propriété des patriarches d'Aquilée. Ceux-ci le cédèrent à Venise en 1420 ; mais au XVIe siècle, l'Antriche en conquit une partie : on commença dès lors à distinguer le Frioul autrichien et le Frioul vénitien ; ce dernier fut cédé à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, 1797; mais en 1806 tout le Frioul fut réuni au royaume d'Italie. En 1814, ce pays fut rendu à l'Autriche ; mais le nom de Frioul ne reparut plus; le Frioul vénitien forma la délégation d'Udine, dans le roy. Lombard-Vénitien ; et le Frioul autrichien, compris dans le roy. d'Illyrie, forma le cercle de Trieste et celui de Goritz.

FRIOUL (duc de). *Voy.* DUROC.

FRISCH (Jean-Léonard), savant allemand, né à Sulzbach en 1666, était ministre protestant ; il passa la première moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc.: se fixa vers 1700 à Berlin, y enseigna la langue russe à Leibnitz; fut reçu membre de l'Académie de Berlin en 1706, y fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique, et mourut à Berlin en 1743. Frisch a laissé un grand nombre d'ouvrages : *Dictionnaire allemand-latin*, Berlin, 1741, in-4 ; *Nouveau Dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, Leipsick, 1712, in-8; *Programma de origine characteris slavonici, vulgo dicti cirulici*, Berlin ; *Description des insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1730-1738 ; *Description des oiseaux de l'Allemagne*, 1735-1765, in-fol. — Son fils, Josse-Léopold Frisch, ministre protestant à Grünberg, a laissé de bons ouvrages sur l'histoire naturelle.

FRISCHE-HAFF et FRISCHE-NEHRUNG, dans les États prussiens (Prusse), sur le bord de la mer Baltique. Le Frische-Haff est une lagune longue et étroite (95 kil. sur 20), unie à la mer par un goulet et recevant les rivières de Divenow, de Swine, de Peene. — Le Frische-Nehrung est la langue de terre comprise entre le Haff et la mer; 88 kil. sur 10.

FRISCHLIN (Nicodème), *Frischlinus*, philologue allemand, né en 1547 dans le duché de Wurtemberg, fut à 20 ans professeur de belles-lettres à Tubingen ; reçut de l'empereur Rodolphe la couronne poétique avec le titre de chevalier, et fut fait comte palatin quelques années plus tard pour avoir composé trois panégyriques des empereurs de la maison d'Autriche. Des envieux le firent chasser deux fois de Tubingen ; il se retira à Mayence, d'où il écrivit au duc de Wurtemberg, un de ses anciens protecteurs, une lettre pressante pour obtenir des secours; n'ayant rien obtenu, il s'emporta au point d'insulter le prince. Il fut aussitôt arrêté, conduit au château de Wurtemberg, puis enfermé dans la forteresse d'Aurach ; il tenta de s'échapper par la fenêtre de sa prison, mais il tomba sur des rochers, et y périt, en 1590. On a de lui entre autres ouvrages : *Comœdiæ V et tragœdiæ II*, Strasbourg, 1585, in-8, et 1604, in-8 ; *De astronomicæ artis cum doctrina cœlesti et naturali philosophia congruentia, libri V*, Francfort, 1586, in-8; *Facetiæ selectiores*, 1603, in-12; *Orationes insigniores aliquot*, 1605 et 1618, in-8.

FRISE. On désigne actuellement sous ce nom : 1° La FRISE proprement dite, *Friesland*, ou *Vriesland* en hollandais, une des prov. du roy. de Hollande, bornée à l'E. par celles de Grœningue et de Drenthe, au N. et au N. O. par la mer du Nord, au S. par la province d'Over-Yssel, au S. O. par le Zuyderzée : 65 kil. sur 60 : 200,500 hab. Ch.-l., Leeuwarden ; trois arrondissements: Leeuwarden, Heerenveen, Sneek. Sol plat, bas (souvent plus bas que la mer); beaucoup de lacs et de petits canaux ; bruyères, pâturages. Lin, chanvre, froment, navette. Toiles, les plus belles de l'Europe, genièvre, bière, etc. — La Frise fut longtemps disputée par les comtes de Hollande et les ducs de Saxe jusqu'en 1498, époque où l'empereur Maximilien nomma Albert, duc de Saxe, gouverneur perpétuel de la Frise. Les Frisons se révoltèrent sous son successeur et se donnèrent à Charles, duc de Gueldre. Celui-ci céda la Frise en 1515 à Charles-Quint ; mais en 1579 la Frise entra dans l'union d'Utrecht, et depuis elle suivit le sort des Provinces-Unies.

2° La FRISE ORIENTALE ou OSTFRISE, dite aussi gouvernement d'*Aurich*, province du royaume de Hanovre, entre la Hollande à l'O., le grand-duché d'Oldenbourg à l'E., la mer du Nord au N., et le gouvernement d'Osnabrück au S. : 80 kil. sur 65 ; 130,000 hab. Ch.-l., Aurich. Pays plat : sol marécageux et argileux, fertile au S.; grains, légumes, colza et lin. On y élève beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes. La pêche y est très active. — La Frise orientale fut gouvernée par des comtes particuliers jusqu'en 1744. A cette époque elle passa sous la domination de la Prusse. Napoléon la réunit au royaume de Hollande, et ensuite à la France, dont elle forma alors le dép. de l'Ems-Oriental. En 1814 elle fut rendue à la Prusse qui la céda au Hanovre.

Le nom de Frise a souvent changé de signification. Primitivement ce nom désignait tout le pays situé le long de la mer depuis la Meuse jusqu'au Weser, pays divisé en *Westfriesen* (Frise occidentale), s'étendant de l'embouchure de la Meuse au Vliet ; et *Ostfriesen* (Frise orientale), du Vliet au Weser. Dans la suite le nom de Frise fut restreint à l'espace compris entre le ruisseau de Kinhem près d'Alkmaar à l'O. et le Weser à l'E. Plus tard, la Frise fut encore diminuée : 1° de la Hollande septentrionale, qui fut jointe au comté de Hollande ; 2° de tout le pays de Grœningue depuis le Lauwer jusqu'à l'Ems ; la Frise se trouva alors divisée en 2 parties non contiguës, nommées Frise orientale ou *Ostfrise*, à l'E. de l'Ems ; et Frise occidentale ou Frise propre, à l'O. du Lauwer. — La Frise ne fut entamée que faiblement par les Romains, qui toutefois y firent passer leur *Vallum Romanum* ; elle fut la demeure principale des Francs Saliens, c'est-à-dire de la Sala (l'Yssel actuel), et se trouva indépendante sous les premiers Mérovingiens ; mais vers la fin du VIe siècle elle fut soumise par l'Austrasie, et, bien que souvent en révolte, devint une annexe de cette monarchie ; elle fut ensuite comprise dans l'empire de Charlemagne, puis dans le royaume de Germanie : fut assignée pour demeure au pirate northman Gottfried en 882, et devint ainsi une première Normandie (antérieure de 30 ans à la seconde); forma, à la chute des Carlovingiens germains, en 911, un des 6 grands-duchés de l'Empire, mais ne prit que peu de part aux affaires générales et fut insensiblement divisée en comtés, seigneuries et petites républiques. (*Voy.* HOLLANDE, ZÉLANDE, UTRECHT, GRŒNINGUE, FRISONS, et ci-dessus FRISE PROPRE et FRISE ORIENTALE.)

FRISIUS (GEMMA, dit). *Voy.* GEMMA.

FRISONS, *Frisii*, peuplade germanique fort ancienne, habitait entre le Rhin, la mer du Nord et l'Ems ; ils avaient au S. O. les Bataves, au S. les Bructères et les Marses qui plus tard furent remplacés par les Angrivariens et les Chamaves ; à l'E. les Chauques. On pense que les Frisons avaient habité primitivement l'île des Bataves et qu'ils en furent chassés au temps de César. Drusus et Germanicus les soumirent et conclurent même une alliance avec eux ; mais bientôt ces peuples se révoltèrent et sous le règne de Néron ils défirent quelques légions ro-

maines. Au IVe siècle on les voit compris dans la confédération des Saxons. Au VIe siècle les conquêtes des Austrasiens les refoulèrent au nord. *Voy.* FRISE.

FRITZ, abréviation usitée chez les Allemands pour Frédéric. *Voy.* FRÉDÉRIC.

FRIZLAR, ville de la Hesse électorale, à 24 kil. S. O. de Cassel ; 2,300 hab. Fabrique de tabac.

FROBEN, *Frobenius* (Jean), célèbre imprimeur, né dans la dernière moitié du XVe siècle à Hermelbourg en Franconie, vint en 1491 s'établir à Bâle et mourut dans cette ville en 1527. Il fut particulièrement lié avec Erasme. On lui doit l'impression des œuvres de *saint Jérôme*, *saint Cyprien*, *Tertullien*, *saint Hilaire*, *saint Ambroise*. Il avait commencé à publier les Pères grecs ; ses deux fils, Jérôme et Jean, continuèrent cette entreprise, et publièrent *saint Chrysostôme* et *saint Basile*, etc. On lui doit aussi *saint Augustin*, les *Œuvres d'Erasme*, etc.—George-Louis Froben, de la même famille, né en 1566, mort en 1645, a donné *Penu Tullianum sive Indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618.

FROBISHER (sir Martin), célèbre navigateur anglais du XVIe siècle, né à Doncaster dans le comté d'York, entreprit trois voyages pour trouver au N. O. de l'Europe un passage qui conduisît en Chine (1576-78), et forma dans ce but une compagnie qui lui fournit des vaisseaux et de l'argent ; mais il n'obtint aucun succès. Il fit plus tard partie des troupes envoyées par Elisabeth au secours de Henri IV, et périt en attaquant le fort de Croyzan près de Brest, qui était occupé par les Ligueurs. La relation de son voyage se trouve dans le recueil d'Hackluyt (tome III), et a été traduite en français dans le recueil des *Voyages au Nord*.

FRODOART, chroniqueur. *Voy.* FLODOART.

FRODSHAM, ville d'Angleterre (Chester), à 14 kil. N. E. de Chester : 5,500 hab. Marché ; grande culture de pommes de terre.

FROELICH (Erasme), jésuite allemand et savant numismate, né l'an 1700 à Grætz en Styrie, mort à Vienne en 1758, était bibliothécaire du collége Thérésien, professeur d'histoire et d'archéologie à Vienne. Il a publié de 1733 à 1757 plusieurs ouvrages importants sur les médailles et monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques, entre autres : *Utilitas rei nummariæ veteris*, Vienne, 1733, in-8 ; *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri Magni ad Cn. Pompeii in Syriam adventum*, Vienne, 1744, in-fol. ; *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, 1752, *ibid.*, in-4.

FROILA I, régna de 757 à 768 sur Oviédo, les Asturies et Léon, et défendit vaillamment ses états contre les Maures. Il fut assassiné en 768 par son frère Aurèle, qui vengea ainsi le meurtre d'un autre frère que Froïla avait fait périr par jalousie. — Froïla II, roi de Léon, succéda en 923 à son frère Ordogno, dont il avait tous les vices, mais non les grandes qualités. Ses cruautés ayant poussé ses sujets à bout, ils le chassèrent du trône au bout de peu de mois. Froïla mourut de la lèpre en 924.

FROISSART (Jean), chroniqueur et poète français, né à Valenciennes vers 1333, mort vers 1400, embrassa l'état ecclésiastique, mais sans en remplir les fonctions, et passa sa vie dans les plaisirs, à la cour des princes et des grands, recueillant de leur bouche des récits qu'il s'empressait de consigner dans ses écrits, ou charmant leurs loisirs par la lecture de ses chroniques et de ses poésies. Il mena une vie fort errante, parcourut la France, la Flandre, l'Angleterre, l'Écosse, et s'attacha successivement à la reine d'Angleterre, Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III ; au prince Noir, au duc de Brabant Venceslas, et au comte de Foix, Gaston Phœbus. Le grand ouvrage de Froissart, sa *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse et d'Espagne* (de 1326 à 1400), a été imprimé pour la première fois à Paris vers 1498 en 4 vol. in-fol. M. Dacier en préparait une édition qu'il n'a pas achevée. L'édition la plus récente et la meilleure est celle de M. Buchon, dans la *Collection des Chroniques*, 15 vol. in-8, 1824 et années suivantes. Cette chronique n'est qu'une suite de récits où il ne règne pas grand ordre, et qui offre beaucoup d'incorrections et de négligences ; mais on y trouve une grâce et une naïveté qui charment. Froissart avait aussi composé un grand nombre de poésies qui ne contiennent pas moins de 30,000 vers. M. Buchon en a publié un choix, 1829, 1 vol. in-8.

FROISSY, ch.-l. de cant. (Oise), à 26 kil. N. O. de Clermont ; 800 hab.

FROME ou **FROME-SELWOOD**, ville d'Angleterre (Somerset), à 31 kil. S. E. de Bristol, sur la Frome et dans l'ancienne forêt de Selwood ; 12,000 hab. Draps, casimirs. Assez belle église.

FROMOND ou **FROMONT** (Libert), *Fromundus*, docteur en théologie, né l'an 1587 à Hackoër-sur-Meuse, enseigna d'abord la philosophie à l'université de Louvain, puis remplaça son ami Jansénius dans la place de professeur d'Écriture sainte à cette même université. Il est un de ceux à qui le fameux évêque d'Ypres Jansénius légua le soin de faire imprimer son *Augustinus*. Fromont mourut à Louvain en 1653, laissant un grand nombre d'ouvrages ; les plus remarquables sont : *Brevis anatomia hominis*, Louvain, 1641, in-4 ; *In Actus Apostolorum commentarii*, Paris, 1670 ; *Chrysippus, sive de libero arbitrio*, 1644 ; *Homologia Augustini Hipponensis et Augustini Yprensis* (*id est Jansenii*), etc. Il a écrit aussi de savants commentaires sur Sénèque.

FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, né à Crémone en 1703, enseigna la philosophie à l'université de Pise, et mourut en 1765. Il étudia les mathématiques pures, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, et fit faire quelques progrès à toutes les parties de la science. Il découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui fut contestée alors, mais dont Haller a prouvé depuis la vérité. Il était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris et membre de presque toutes celles d'Italie. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Nova et generalis introductio ad philosophiam*, Venise, 1748, in-8 ; *Della fluidità de' corpi*, Livourne, 1754 ; *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1759.

FRONDE (guerre de la). On nomme ainsi une guerre civile qui eut lieu en France pendant la minorité de Louis XIV (1648-1653) entre le parti de la cour (c.-à-d. la régente Anne d'Autriche et Mazarin, son principal ministre) et le parti de la noblesse et du parlement. Déjà depuis longtemps la faveur insigne dont Mazarin était l'objet, le désordre des finances, la création de plusieurs impôts vexatoires avaient irrité soit les grands, soit le peuple, et avaient excité plusieurs collisions avec la cour ; mais ce n'est qu'en 1648 que la guerre éclata ouvertement. Le parlement venait de rendre un arrêt célèbre, l'*arrêt d'union*, par lequel il s'engageait à se réunir au grand-conseil, à la cour des comptes et à la cour des aides, pour délibérer sur les affaires d'état, et se constituait ainsi en corps politique. Mazarin fait déclarer cet arrêt attentatoire aux droits de la royauté, et sur la résistance du parlement, il ordonne l'arrestation de deux des membres les plus factieux de ce corps, le président de Blancménil et le conseiller Broussel. Le peuple de Paris se soulève, dresse des *barricades* dans les rues, et force la régente à relâcher les prisonniers. Celle-ci se retire alors à St-Germain, et fait pendant plusieurs mois assiéger Paris par le prince de Condé, qui s'était déclaré pour elle. A la tête du

parti opposé, qui reçut le nom de la *Fronde*, étaient le coadjuteur de Paris, Paul de Gondi (depuis cardinal de Retz), le prince de Conti, frère de Condé, le maréchal de Turenne, égaré un moment, les ducs de Beaufort, de La Rochefoucauld. Un premier accommodement, conclu à Rueil le 11 mars 1649, suspendit les hostilités; mais elles recommencèrent bientôt. Cette fois Condé, mécontent de la cour, s'était joint aux *Frondeurs*; il fut arrêté par surprise avec Conti et Longueville (18 janvier 1650), et fut enfermé à Vincennes. Gaston d'Orléans, frère du dernier roi, se mit alors à la tête des mécontents; l'insurrection gagna les provinces et devint bientôt si redoutable que la reine se vit obligée de céder : elle rendit la liberté aux princes et sacrifia Mazarin, qui se retira à Cologne (1651). Mais la discorde s'étant mise entre les chefs de l'insurrection, Condé et Gondi, Anne d'Autriche profita de ce moment pour rétablir son autorité et rappeler Mazarin (1651). Condé, proscrit par le parlement, quitte Paris et va soulever la Guienne et le Poitou; Turenne, au contraire, rentre dans le devoir et offre ses services à la cour dont il devient dès lors le plus ferme appui. Les deux rivaux se livrent, aux portes mêmes de Paris, dans le faubourg St-Antoine, un combat sanglant, qui ne décide rien. Condé se réfugie chez les Espagnols; cependant Mazarin se retire à Liège et la reine se rapproche du coadjuteur. Celui-ci s'engage à ménager une réconciliation. En effet, la régente put, peu de jours après (21 octobre 1652), rentrer sans obstacle dans Paris avec le jeune roi Louis XIV, qui venait d'atteindre sa majorité. A peine maîtresse du pouvoir, elle fait arrêter le coadjuteur et rappelle Mazarin; celui-ci, redevenu tout-puissant, fait condamner à mort par le parlement le prince de Condé (qui ne rentra en grâce qu'en 1659), exile Gaston d'Orléans à Blois, s'assure des autres chefs de la faction et met ainsi fin à la guerre civile (1653). La Fronde eut cela de singulier que plusieurs femmes y jouèrent le rôle le plus important, notamment mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston et nièce de Louis XIII; la duchesse de Montbazon, maîtresse du duc de Beaufort, et la duchesse de Longueville qui égara Turenne; en outre tout s'y faisait avec une frivolité et une gaieté sans exemples, et qui rendirent cette guerre plus ridicule que sérieuse. On peut considérer la Fronde comme la dernière tentative de résistance du pouvoir féodal contre la royauté.—Monglat donne du nom de *Fronde* une explication curieuse. « Il y avait, dit-il, dans les fossés de Paris une troupe de jeunes gens qui se battaient à coups de pierre avec des *frondes*. Le parlement rendit un arrêt pour défendre cet exercice; et un jour qu'on opinait, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller, dit : «Quand ce sera mon tour, je *fronderai* bien l'opinion de mon père.» Depuis on nomma ceux qui étaient contre la cour *frondeurs*. »

FRONSAC, *Franciacum*, ch.-l. de cant. (Gironde), à 2 kil. N. O. de Libourne; 500 hab. — C'était autrefois le titre d'un duché considérable créé par Henri IV pour le comte de St-Paul, de la maison d'Orléans-Longueville, et qui passa ensuite dans celle de Richelieu. L'aîné des Richelieu portait le nom de duc de Fronsac du vivant de son père.

FRONTEIRA, ville de Portugal (Alentéjo), à 49 kil. N. O. d'Elvas; 2,500 hab. Schomberg, commandant les Portugais, y battit les Espagnols, 1663.

FRONTIGNAN, ch.-l. de cant. (Hérault), à 20 kil. S. O. de Montpellier; 1,800 hab. Hôtel-de-ville remarquable. Aux environs, eaux minérales. Vins muscats renommés.

FRONTIN, *Sextus Julius Frontinus*, écrivain latin, né vers l'an 40 de J.-C., mort vers l'an 106, fut préteur de la ville, trois fois consul, et commanda les armées romaines en qualité de proconsul dans l'expédition d'Agricola en Bretagne (78). Il reste de lui deux ouvrages principaux : *Stratagèmes de guerre*, imprimés dans les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, in-8, et plusieurs fois séparément, Leyde, 1731, in-8, Leipsick, 1772, in-8, avec notes, traduits en français, Paris, 1772, in-8; *De aquæductibus urbis Romæ*, Padoue, 1722, in-4, Altona, 1792, in-8, avec les notes de J. Poleni. M. Rondelet a publié une traduction de cet ouvrage sous ce titre : *Commentaire de Frontin sur les Aqueducs de Rome, traduit avec le texte en regard, et précédé d'une Notice sur Frontin*, 1820, 1 vol. in-4 et atlas. Tous ses ouvrages sont réunis dans l'édition de Bologne, 1694, in-fol.

FRONTON, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 26 kil. N. de Toulouse; 2,200 hab.

FRONTON, *M. Cornelius Fronto*, orateur latin du IIe siècle, est égalé par Aulu-Gelle à Cicéron. Il eut pour élève Marc-Aurèle qui lui conserva toujours une vive reconnaissance et le nomma consul (161 de J.-C.). On lui attribue un traité *De vocabulorum differentiis*, Vienne, 1509, Milan, 1815. M. Angelo Mai a retrouvé dans les palimpsestes des fragments de Fronton, et a publié à Rome en 1823 une correspondance de cet écrivain avec Marc-Aurèle. Ces lettres ont été traduites en français et publiées avec le texte en regard sous le titre de *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, par A. Cassan, 1830, 2 vol. in-8. Elles n'ont point justifié le jugement porté sur cet auteur par les anciens. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Fronton, d'Emèse, oncle du célèbre Longin.

FROSINONE, *Frusino*, ville de l'Etat ecclésiastique, ch.-l. de délégation, sur la Cosa, à 76 kil. S. E. de Rome; 6,000 hab. Bon vin.— La délégation de Frosinone est située sur la Méditerranée, à l'O. et au N. O. du roy. de Naples; 164,000 hab. C'est là que se trouvent les fameux Marais Pontins.

FROSOLONE, ville du roy. de Naples (Sannio), à 18 kil. E. d'Isernia; 3,900 hab. Coutellerie.

FROSSAY, village du dép. de la Loire-Infér., à 2 kil. S. E. de Paimbœuf; 2,700 hab.

FRUCTIDOR (DIX-HUIT). On nomme ainsi un fameux coup d'état exécuté le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), par la majorité du Directoire, composée de Barras, Laréveillère-Lepaux et Rewbell, contre les deux autres directeurs, Barthélemy et Carnot, et contre ceux des membres du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens qu'on accusait d'être favorables à la royauté. Les résultats de cette révolution furent la condamnation à la déportation des deux directeurs, de onze membres du Conseil des Anciens, et de quarante-deux membres du Conseil des Cinq-Cents.

FRUGES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 26 kil. N. E. de Montreuil; 3,200 hab. Draps communs, bas.

FRUGONI (Charles-Innocent), poëte italien, né à Gênes en 1692, mort à Parme en 1768, était entré dans la congrégation des Frères Somasques; mais, dégoûté d'un état pour lequel il n'avait nulle vocation, il obtint en 1733 du pape Clément XII la permission de se séculariser. Après avoir professé la rhétorique avec succès à Brescia, à Rome, à Gênes, à Bologne, il fut, par le crédit du cardinal Bentivoglio, admis à la cour du duc de Parme, François Farnèse. Il suivit la fortune de ce duché, sujet de tant de querelles et de combats au XVIIIe siècle, et termina heureusement sa vie à la cour de l'infant don Philippe. Il a composé des sonnets, des odes ou *canzoni*, des épîtres, des satires, et un grand nombre de pièces de circonstance pour naissances, mariages, victoires, etc.; ses *Poésies* forment 9 vol. in-8, Parme, 1779; on en a fait un choix en 4 vol., Brescia, 1782.

FRUMENCE (saint), *Frumentius*, apôtre de l'Éthiopie au IVe siècle, né à Tyr, fut élevé par Méro-

pius, son parent, négociant qui avait des relations lointaines; fut conduit par lui en Abyssinie, obtint l'affection du roi de ce pays, et s'en servit pour y faire connaître la religion chrétienne. Il fit en 331 un voyage en Egypte, reçut l'épiscopat des mains de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, retourna près de ses néophytes et continua jusqu'à sa mort de gouverner avec sagesse son église naissante (360).

FRUTIGEN, ville de Suisse (Berne), à 17 kil. S. de Thun; 3,700 hab. Près de là est le château de Tellenburg.

FTA ou PHTHA, divinité égyptienne, la seconde des trois Khaméfis (Knef, Fta, Fré); c'est le feu, créateur, producteur, vivificateur. Il est représenté sous des formes diverses; le plus souvent on le voit enfermé dans une sorte de chapelle, comme dans l'œuf du monde. Il affecte toujours des formes bizarres. Ordinairement sa tête est celle d'un épervier ou d'un scarabée.

FUALDÈS (Antoine-Bernardin), ancien procureur du roi, né en 1761 dans le Rouergue, devint le 19 mars 1817 la victime d'un assassinat accompagné de circonstances atroces et dont les auteurs restèrent quelque temps inconnus. La police ayant, après d'actives recherches, découvert les coupables, leur procès fut instruit devant les tribunaux de Rhodez et d'Alby. Les débats de cette cause célèbre fixèrent assez longtemps l'attention générale. Bastide et Jausion furent reconnus pour être les principaux auteurs du crime; ils y avaient été poussés par le désir de se dispenser de payer une somme de 26,000 francs qu'ils devaient à Fualdès. Ils furent condamnés à mort. On trouve les détails de ce procès dans l'ouvrage intitulé : *Histoire et procès des assassins de M. Fualdès, par le Sténographe français* (M. Latouche), Paris, 1818, 2 vol. in-8.

FUCHS (Léonard), médecin et botaniste allemand, né l'an 1501 à Wembdingen en Bavière, mort en 1566, fut professeur de médecine à Ingolstadt et à Tubingue. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin sur la médecine et sur la botanique, qui ont puissamment contribué à la renaissance de ces deux sciences. Les plus remarquables sont: *Institutiones medicæ ad Hippocratis, Galeni aliorumque veterum scripta recte intelligenda*, Tubingue, 1605, in-8; *Paradoxorum medicorum libri tres*, etc., Bâle, 1535, in-fol.; *De historia stirpium commentarii*, etc., Bâle, 1542, in-fol., fig. Ce dernier est le plus important de ses ouvrages. On l'a souvent imprimé, et il a été traduit dans plusieurs langues, notamment en français par Eloi Magnan, 1549. Fuchs eut le mérite de combattre la fâcheuse influence des médecins arabes et de ramener ses contemporains à l'étude des observateurs grecs; il rencontra de nombreux adversaires, entre autres J. Cornarius, qui écrivit contre lui *Vulpecula excoriata* (le Renard écorché), faisant allusion au nom de *Fuchs*, qui veut dire renard.— Il ne faut pas confondre Léonard Fuchs avec Remacle Fuchs, dit *Remacle de Limbourg*, médecin et naturaliste, né à Limbourg vers 1520, mort à Liége en 1587, auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont: *Historia omnium aquarum quæ in communi hodie practicantium sunt usu, et recte distillandi ratio*, Paris, 1542, in-8; *Pharmacorum omnium quæ in communi sunt practicantium usu tabulæ*, Paris, 1546, in-8; — ni avec Gilbert Fuchs, frère du précédent, médecin de Liége, né à Limbourg en 1504, mort à Liége en 1567, auteur de: *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1541, in-4; *Gerocomica, hoc est senes rite educandi modus et ratio*, Cologne, 1545, in-8.

FUCIN (lac), *Fucinus lacus*, auj. *lac de Celano*, en Italie, chez les Marses. Il était sujet à de fréquents débordements. César et Claude tentèrent en vain de le faire dessécher.

FUEGO, une des îles du Cap-Vert. *Voy.* FOGO.

FUENCARRAL, ville d'Espagne (Madrid), à 8 kil. N. de Madrid; 1,900 hab. Vin muscat exquis.

FUENTE (c'est-à-dire *fontaine*), nom de plusieurs villes d'Espagne, dont les principales sont :

FUENTE-CANTOS, ville d'Espagne (Badajoz), à 17 kil. N. O. de Llerena; 4,800 hab. Patrie du peintre Zurbaran. Le maréchal Mortier y battit les Espagnols dans la guerre d'Espagne.

FUENTE-DEL-MAESTRO, ville d'Espagne (Badajoz), à 41 kil. S. O. de Villa-Franca; 6,150 hab.

FUENTE-EL-SAUCO, ville d'Espagne (Toro), à 35 kil. S. E. de Zamora; 1,900 hab. Eau-de-vie.

FUENTE-LA-HIGUERA, ville d'Espagne (Valence), à 40 kil. S. O. de San-Felipe; 2,250 hab.

FUENTE-LA-PENA, ville d'Espagne (Toro), à 42 kil. S. E. de Zamora; 2,100 hab. Jolie place, promenades.

FUENTE-OVEJUNA, ville d'Espagne (Cordoue), à 60 kil. N. O. de Cordoue; 6,280 hab.

FUENTES, de *fontes*, fontaines. Ce mot entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques. Les plus connus sont :

FUENTES-DE-DON-BERMUDO, ville d'Espagne (Palencia), à 19 kil. N. O. de Palencia; 3,100 hab.

FUENTES-DE-LA-CAMPANA, ville d'Espagne (Séville), à 20 kil. O. d'Ecija; 8,900 hab.

FUENTES-DE-ONORE (LAS), village d'Espagne (Salamanque), à 23 kil. O. de Ciudad-Rodrigo; 600 hab. Victoire des Français sur l'armée combinée des Anglo-Espagnols, en 1811.

FUENTES (don Pèdro-Henriquez D'AZEVEDO, comte de), général espagnol, né à Valladolid en 1560, servit en Portugal sous le duc d'Albe, en Flandre sous Alexandre Farnèse, et accompagna ce prince en France, où le roi d'Espagne, profitant des troubles de la Ligue, espérait asseoir sa domination. Il se signala également par son courage à la guerre et par son talent dans les missions diplomatiques pendant les règnes de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV. Il périt en 1643 à la bataille de Rocroy, gagnée par le duc d'Enghien; il y commandait cette fameuse infanterie espagnole qui fut si longtemps la terreur de l'Europe. Tourmenté de la goutte, ce général octogénaire s'était fait porter en litière sur le champ de bataille.

FUENTES (Barthélemy DE). On a sous ce nom une curieuse relation d'un navigateur qui prend le titre d'amiral au service d'Espagne, et qui, parti de Lima en 1630 pour voyager vers le Nord, prétend avoir découvert un passage du N. O. au N. E. de l'Amérique, pour communiquer de l'Asie avec l'Europe. Cette lettre, publiée pour la première fois à Londres en 1708, a été l'objet de vives disputes. On regarde la découverte de Fuentès comme imaginaire.

FUEROS. On désigne ainsi en Espagne les droits et privilèges particuliers de certaines provinces du Nord. L'origine de ces privilèges se perd dans les commencements de la monarchie espagnole; ils existaient déjà au temps de la lutte des petits rois de l'Espagne septentrionale contre les Maures, et paraissent modelés sur les lois des Wisigoths. Les provinces basques (Guipuscoa, Alava, Biscaye et Navarre) se sont montrées dans ces derniers temps fort attachées à leurs *fueros*; excitées par don Carlos, elles prirent les armes en 1833, sous le prétexte de défendre ces institutions menacées par la nouvelle constitution de l'Espagne, et ne les posèrent qu'à la condition de conserver leurs privilèges intacts : la régente Marie-Christine leur en garantit en effet la conservation.

FUESSLI (prononcez *Fusseli*), famille de Suisse, a fourni, aux XVIIe et XVIIIe siècles, plusieurs hommes distingués, soit dans les arts, soit dans les lettres. Les plus connus sont :

FUESSLI (Jean-Gaspard), né à Zurich en 1706, mort en 1782, fils d'un peintre. Il apprit de bonne heure à manier le pinceau, et se distingua dans les genres

du portrait et du paysage : mais il est surtout connu comme écrivain. On lui doit l'*Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, Zurich, 5 vol. in-4, 1755-1780; et un *Catalogue des meilleures gravures*, 1771. Il était lié avec Mengs et Winckelmann : il publia du premier le *Traité sur le beau et le goût en peinture*, 1762, et du second les *Lettres de Winckelmann*, 1778.—Il eut plusieurs enfants qui tous cultivèrent la peinture avec succès; le plus connu est Jean-Henri (qui suit).

FUESSLI (Jean-Henri), 2e fils de Jean-Gaspard, né à Zurich en 1738, mort à Londres en 1825. Il étudia la théorie de l'art sous Sulzer à Berlin, se lia étroitement à Zurich avec Lavater, visita Rome où il s'enthousiasma pour Michel-Ange, puis alla en 1776 se fixer en Angleterre, où il fut quelque temps précepteur dans une famille. Consacrant ses loisirs à la peinture, il prit bientôt rang parmi les plus grands artistes de l'époque; il succéda à West dans la chaire de professeur à l'Académie de Peinture, et devint directeur de cet établissement. Admirateur de Shakespeare, de Milton, de Klopstock, il porta dans la peinture le genre romantique, et excella dans la reproduction des sentiments les plus intimes, dans les scènes effrayantes, et dans l'art de donner un corps aux idées métaphysiques ; mais on lui reproche des bizarreries qui l'empêchèrent longtemps d'être apprécié. Fuessli a prodigieusement produit; la plus grande partie de ses tableaux a été faite pour la *Galerie de Shakespeare* et pour la *Galerie de Milton*, collections célèbres qui reproduisaient sur la toile les nombreux sujets qu'offrent les œuvres de ces deux grands poëtes.

FUESSLI (Jean-Rodolphe), frère de Jean-Gaspard et oncle du précédent, fut également habile comme peintre, comme dessinateur et comme graveur. On lui doit un grand *Dictionnaire des artistes*, publié à Zurich de 1763 à 1777, et qui depuis a été considérablement augmenté.

FUGGER (famille des), riche et illustre famille de Souabe, issue d'un tisserand des environs d'Augsbourg, qui vivait vers 1300. Cette famille acquit d'abord dans le commerce des toiles, puis dans le haut négoce, une immense fortune. Arrivée à son apogée à la fin du XVe siècle, elle rendit de grands services aux empereurs d'Allemagne, notamment à Maximilien et à Charles-Quint, en leur faisant des avances considérables; elle en obtint des titres de noblesse et s'allia aux familles les plus anciennes de l'Allemagne. Promus aux plus hautes dignités de l'empire, les Fugger ne dédaignèrent pas pour cela le commerce. Ils employèrent leurs richesses toujours croissantes à doter Augsbourg, leur patrie, de monuments magnifiques et d'établissements philanthropiques. Les plus connus sont les trois frères Ulric, Jacques et Georges Fugger; puis Raimond et Antoine, tous deux fils de Georges.—Ulric reçut en nantissement de l'empereur Maximilien, pour les avances qu'il lui avait faites, le comté de Kirchberg et la seigneurie de Weissenhorn, qui restèrent depuis la propriété de sa famille; il encouragea les savants et soutint les efforts de Henri Étienne lorsqu'il publiait son *Trésor de la langue grecque*. — Antoine et Raimond firent en grande partie les frais de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, et obtinrent de lui le droit de battre monnaie. Antoine Fugger, recevant un jour l'empereur, brûla devant ce prince, pour le fêter dignement, tous les titres de créance qu'il avait contre lui. — Il existe encore plusieurs branches de cette famille en Allemagne, notamment celle de Kirchberg qui possède aujourd'hui les domaines autrefois engagés par Maximilien; et celle des Babenhausen, qui a été élevée au rang de princes d'empire par l'empereur François II en 1803.

FULBERT (saint), évêque de Chartres, fut élevé à ce siége en 1007; il eut pour maître Gerbert (depuis pape), et pour protecteur le roi Robert. C'était un des plus savants hommes de son temps. Il mourut en 1029. On le fête le 10 avril. Ses *Œuvres*, qui contiennent des sermons, des hymnes, etc., ont été publiées en 1595 par Papire Masson. — Un autre Fulbert, chanoine à Paris, et oncle d'Héloïse, n'est connu que par la cruelle vengeance qu'il exerça sur Abélard. *Voy.* ABÉLARD.

FULDE, *Fulda*, riv. d'Allemagne, naît dans le Rhœngebirge, près de Reusbach en Bavière; devient navigable à Hersfeld, et se joint près d'Hanoverisch-Minden à la Werra, avec laquelle elle forme le Weser. Cours, 140 kil.

FULDE, ville d'Allemagne, dans l'électorat de Hesse-Cassel, à 8 kil. S. de Hesse-Cassel, sur la Fulde; 9,270 hab. Cathédrale, église Saint-Michel, château avec jardins, gymnase et bibliothèque. Lainages, toiles, faïence, porcelaine, etc. Aux environs, beau château, dit de *la Faisanderie*. Abbaye célèbre, fondée en 744 par saint Boniface. — Fulde a dans le dernier siècle donné son nom à un petit état qui eut d'abord le titre d'évêché (1752-1803), puis de grand-duché (1803), et qui fait aujourd'hui partie de la Hesse électorale; il est borné au N. par le Rhœngebirge, au S. par le Vogelsberg : 60 kil. sur 17 ; 122,000 hab. La province de Fulde fut formée en 1821 de l'ancien grand-duché de Fulde, de la principauté d'Hersfeld, et du comté de Smalcalde.— L'abbaye de Fulde fut sécularisée en 1803. Son territoire passa successivement au prince de Nassau-Orange, au grand-duc de Francfort (Dalberg), appartint un instant à la Prusse (1817), et fut enfin partagé entre la Hesse et la Bavière.

FULGENCE (saint), *Fabius Claudius Fulgentius*, évêque de Ruspe ou Ruspina en Afrique, né vers 468 à Leptis dans la Byzacène, était intendant du domaine dans sa province, lorsque la lecture de quelques ouvrages de saint Augustin le détermina à entrer dans la vie religieuse. Après avoir fait un voyage à Rome en 500, pour visiter le tombeau des apôtres, il fut nommé évêque de Ruspina; il fut exilé peu après par Thrasimond, roi des Vandales, qui favorisait les Ariens. Rappelé par Hildéric, successeur de Thrasimond, Fulgence mourut en 533. Il a laissé plusieurs ouvrages de polémique dans lesquels il combat les Ariens, les Nestoriens, les Eutychéens, les Pélagiens, et il mérita tant par son style que par son zèle d'être surnommé l'*Augustin* de son siècle. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1 vol. in-4, Paris, 1684 et Venise, 1742, in-fol. Il a aussi laissé quelques écrits littéraires, entre autres *Enarrationes allegoricæ fabularum*. On fête saint Fulgence le 1er janvier.

FULGENCE. *Voy.* PLANCIADE et GOTESCALC.

FULHAM, bourg d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 9 kil. S. O. de Londres; 17,000 hab. Beau château, à l'évêque de Londres.

FULLEBORN (Georges-Gustave), né à Glogau en 1769, exerça les fonctions de ministre évangélique; professa l'hébreu, le grec et le latin à Breslau, et mourut en 1803, à 34 ans. Quoique enlevé si jeune, il a laissé des travaux utiles sur la philologie et la philosophie; le plus important est intitulé : *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie*, Zullichau, 1791, où l'on trouve des vues originales.

FULRADE, abbé de Saint-Denis au VIIIe siècle, d'une puissante famille d'Alsace, contribua beaucoup à placer Pepin sur le trône des Mérovingiens. Chargé de missions importantes par ce prince près du souverain pontife, et par le souverain pontife près des rois lombards, il les termina toutes heureusement, obtint de grands honneurs pour lui-même et de grands priviléges pour son abbaye, où il mourut en 777. Alcuin lui fit une magnifique épitaphe.

FULTON (Robert), célèbre mécanicien, né vers 1767 aux États-Unis, à Little-Britain en Pensyl-

vanie, mort en 1815, se livra d'abord à la peinture, puis se voua exclusivement à l'étude de la mécanique, et fit plusieurs inventions utiles, telles qu'un moulin pour scier et polir le marbre, une machine à faire des cordes, un bateau pour naviguer sous l'eau, une machine pour faire sauter les vaisseaux en l'air, etc ; la plus importante de toutes ses inventions est celle du bateau à vapeur. C'est à Paris, où l'avait appelé M. Barlow, consul américain, qu'il fit, vers 1802, les premiers essais de ce nouveau mode de navigation ; mais la France eut le tort de n'y pas accorder assez d'attention. L'Amérique l'accueillit avec empressement, et, en 1807, il lança le premier bateau à vapeur sur l'Hudson pour la navigation entre Albany et New-York. Fulton a laissé entre autres ouvrages un *Essai sur les canaux*.

FULVIA GENS, illustre famille de Rome, se divisait en cinq branches : les *Curvus*, les *Nobilior*, les *Flaccus*, les *Pætinus* et les *Centumalus*. Elle fournit à la république plusieurs consuls et plusieurs préteurs. *Voy.* FULVIUS.

FULVIE, courtisane romaine, avait pour amant le chevalier Quintus Curius, complice de Catilina : elle lui arracha le secret de la conspiration, le découvrit à Cicéron, et sauva ainsi la république.

FULVIE, femme du tribun P. Clodius, puis de Marc-Antoine. Après le meurtre de Clodius, elle fit placer son cadavre devant sa maison, et souleva le peuple qui s'était assemblé autour d'elle. Ayant épousé Antoine, elle le seconda dans ses proscriptions, et ne montra pas moins de cruauté que lui : elle se fit apporter la tête de Cicéron, et lui perça la langue avec un poinçon d'or. Pendant qu'Octave et Antoine faisaient la guerre contre les meurtriers de César, elle exerça dans Rome la souveraine autorité ; s'étant ensuite liguée avec L. Antoine, frère du triumvir, elle forma contre Octave un parti très puissant, et le força à en venir aux mains. Obligée de quitter Rome, elle s'enferma avec L. Antoine dans Pérouse, où elle soutint un long siége : la famine seule put la déterminer à se rendre (41 av. J.-C.). Elle alla rejoindre son époux en Asie ; mais le chagrin que lui causa la passion de celui-ci pour Cléopâtre la conduisit au tombeau (40).

FULVIUS NOBILIOR (M.), préteur en Espagne, l'an 196 av. J.-C., y fit de grandes conquêtes, et s'empara de Tolède, place qui avait été regardée jusqu'alors comme imprenable. Consul l'an 189 av. J.-C., il fit la guerre en Grèce, soumit les Étoliens, et s'empara d'Ambracie et de l'île de Céphalénie. Nommé censeur dix ans après avec Emilius Lepidus, son ennemi mortel, il renonça généreusement à son ressentiment pour le bien de la république.

FULVIUS FLACCUS (M.), consul l'an 125 av. J.-C., seconda les tentatives des Gracques, fit exécuter la loi agraire et voulut faire obtenir à tous les peuples d'Italie le droit de bourgeoisie. Cité devant le peuple avec Tiberius Gracchus par le consul Opimius pour rendre compte de sa conduite (121), il refusa de répondre, et s'empara du mont Aventin ; mais il y fut poursuivi et égorgé avec un de ses fils par ordre du consul.

FUMAY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 5 kil. N. de Rocroy ; 2,500 hab. Aux environs, nombreuses ardoisières.

FUMÉE (Martin), sieur de Genillé, d'une famille de robe, originaire de Touraine, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Histoire générale des troubles de Hongrie et de Transylvanie*, etc., Paris, 1594, in-8 ; *Histoire des guerres faites par l'empereur Justinien contre les Vandales et les Goths*, traduite du grec de Procope, Paris, 1587, in-fol. ; *Du vrai et parfait amour, contenant les amours honnêtes de Théagènes et de Chariclé*, 1599, roman qu'il annonça, par une supercherie encore nouvelle alors, comme traduit du grec d'Athénagoras.

FUMEL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 22 kil. N. E. de Villeneuve-d'Agen : 2,000 hab. Deux papeteries.

FUMONE, ville de l'État ecclésiastique, à 11 kil. N. O. de Frosinone ; 1,800 hab. Château où fut emprisonné le pape Célestin V après son abdication.

FUNCHAL, capitale de l'île de Madère, par 19° 16' long. O., 32° 37' lat. N. ; 15,000 hab. Bonnes fortifications du côté de la mer ; baie peu sûre, où pourtant se ravitaillent une foule de vaisseaux ; grand commerce de vins avec les Anglais. Environs délicieux. — Une rivière du Brésil se nomme aussi Funchal ; elle se jette dans l'Andayo, après un cours de 200 kil.

FUNCK. Ce nom a été porté par un grand nombre de savants allemands, dont le principal est Jean-Nic. Funck, né en 1693 à Marbourg, mort en 1777, professeur d'éloquence, puis bibliothécaire à Rhintel. Il a fait sur la langue latine un ensemble de travaux qui offrent une histoire complète de cette langue ; ce sont : *De Origine linguæ latinæ*, Giessen, 1720 ; *De Pueritia ling. lat.*, Marbourg, 1720 et 1735 ; *De Adolescentia ling. lat.*, Marbourg, 1723 : *De Virili Ætate ling. lat.*, 1737 ; *De Senectute ling. lat.*, en 3 parties, 1736, 1744, 1750. Il fait dériver le latin de l'ancienne langue des Germains.

FUNDI, auj. *Fondi*, ville du Latium, chez les Volsques, sur une baie dite *lac de Fundi*, était renommée par ses vins.

FUNDY (baie de), dans l'Amérique du Nord, entre la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick ; 460 kil. de long. Plusieurs grandes îles ; courants violents.

FUNEN, île de Danemark. *Voy.* FYEN.

FUNFKIRCHEN, ville de Hongrie. *Voy.* CINQ-ÉGLISES.

FURENS, ruisseau qui passe à Saint-Étienne et dont les eaux sont favorables pour la trempe des fers et aciers. Il naît à 13 kil. S. E. de Saint-Étienne, traverse l'ancien Forez, et joint la Loire à 4 kil. N. de Saint-Rambert. Cours, 35 kil.

FURETIÈRE (Antoine), né à Paris en 1620, mort en 1688, s'attacha d'abord à l'étude du droit et fut pendant quelques années procureur fiscal de Saint-Germain-des-Prés ; il prit ensuite les ordres et fut nommé abbé de Chalivoy. Il fut admis, en 1662, à l'Académie Française ; mais cette compagnie l'exclut de son sein vingt-trois ans après, sur l'accusation d'avoir profité du travail commun pour composer le dictionnaire qui porte son nom. Furetière s'en vengea en déclarant la guerre à l'Académie, et il ne cessa d'écrire contre elle des *factums* et des libelles en vers et en prose. Il n'a paru du vivant de Furetière qu'un extrait de son dictionnaire, sous ce titre : *Essai d'un Dictionnaire universel*, etc., 1684, in-8 ; ce n'est qu'en 1690 qu'en furent données simultanément les deux premières éditions qui parurent à Rotterdam ; la dernière édition de cet ouvrage a été publiée par Brutel de la Rivière et Basnage de Beauval, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. Réimprimé plus tard à Trévoux, le *Dictionnaire* de Furetière cessa de porter son nom, et ne fut désigné que sous le titre de *Dictionnaire de Trévoux*. Furetière est encore auteur du *Roman bourgeois*, 1666, in-8 ; de *Fables* et de quelques autres écrits en prose et en vers. Il avait été avant son procès lié avec Boileau, Racine et La Fontaine, et il eut quelque part à la parodie de *Chapelain décoiffé* (qui se trouve dans les *Œuvres* du satirique) et à la comédie des *Plaideurs* de Racine.

FURGAULT (Nic.), helléniste, né en 1706 à Saint-Urbain près de Châlons-sur-Marne, mort en 1795, professa longtemps avec distinction la grammaire et les humanités au collége Mazarin. On a de lui les ouvrages suivants : *Nouvel abrégé de la grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8, ouvrage adopté par l'ancienne université et qui resta classique jus-

qu'à la publication des *Grammaires* de Gail et de M. Burnouf; *Abrégé de la quantité ou Mesures de syllabes latines; Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, 1768; *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, 1776, in-8; *les Principaux idiotismes grecs*, 1784, in-8; *les Ellipses de la langue latine*, etc., 1789, in-12.

FURGOLE (J.-Bapt.), jurisconsulte, né en 1690 à Castel-Ferrus dans le comté d'Armagnac, mort en 1761, fut avocat au parlement de Toulouse. Il a laissé quelques ouvrages qui reçurent l'approbation du chancelier d'Aguesseau, entre autres : *Traité des Testaments; Commentaire sur l'ordonnance concernant les donations de* 1731; *Traité de la seigneurie féodale et du franc-alleu*, 1767. Ses œuvres complètes ont été imprim. à Paris, 1775-76, 8 vol. in-8.

FURIES (du latin *furere*, être en colère), divinités infernales, filles de la Nuit et de l'Achéron, étaient chargées de punir les crimes des hommes dans les Enfers, et quelquefois même sur la terre. On en compte ordinairement trois, Tisiphone, Alecto et Mégère. On les représente avec un air terrible, les cheveux entrelacés de serpents, tenant une torche ardente d'une main et de l'autre un poignard. On les nommait aussi par antiphrase *Euménides*. Primitivement les Grecs ne reconnaissaient qu'une Furie; ils la désignaient alors sous le nom d'*Erinnys*.

FURIUS, nom d'une famille patricienne de Rome, qui a fourni à la république un grand nombre de magistrats. Le plus célèbre est le dictateur Camille (*M. Furius Camillus*). *Voy.* CAMILLE.

FURIUS BIBACULUS (M.), mauvais poëte latin du Ier siècle av. J.-C., avait composé un poëme *De Bello gallico*, où se trouvait ce vers :

Jupiter hibernas cana nive conspuit Alpes,

qu'Horace, dans ses Satires (II, 5, 41), parodie ainsi :

Furius hibernas cana nive conspuet Alpes.

FURNEAUX, groupe d'îles, au N. E. de la Terre de Diémen, par 40° lat. S. et 145° 35' long. E. Ces îles furent découvertes en 1773 par le capitaine anglais Furneaux.

FURNES, *Veuren* en flamand, ville de Belgique (Flandre occidentale), à 42 kil. S. O. de Bruges, près de la mer et à l'embouchure de plusieurs canaux; 3,500 hab. Commerce en toiles, grains, houblon, bétail, etc. — Détruite par les Flamands au IXe siècle; souvent prise par les Français, notamment après la fameuse bataille de Furnes, 1297, dans laquelle Philippe-le-Bel tailla en pièces l'armée flamande.

FURST (Walter), l'un des fondateurs de la liberté helvétique, était né à Altorf, dans le canton d'Uri. *Voy.* TELL et MELCHTAL.

FURSTENBERG, nom de plusieurs lieux d'Allemagne, dont le principal est un village du gr.-duché de Bade, à 53 kil. N. O. de Constance; 200 hab. On y voit les ruines d'un célèbre château, jadis résidence des comtes de Fürstenberg.

FURSTENBERG (comté de), état immédiat de l'ancien empire d'Allemagne, dans le cercle de Souabe, était composé d'abord du village et du territoire de Fürstenberg, et de la seigneurie de Hausen dans la Forêt-Noire; puis (en 1530 etc.) s'agrandit des seigneuries d'Heiligenberg, Stühlingen, Mœskirch, etc. Le comté devint en 1664 une principauté, qui en 1806 fut mise sous la souveraineté des états voisins, Wurtemberg, Bade, Hohenzollern-Sigmaringen. — La maison de Fürstenberg prétend descendre des Agilolfings par Ega, maire de Dagobert I. Elle s'est divisée et subdivisée en plusieurs branches; auj. il n'existe que deux lignes, les princes de Fürstenberg, qui ont conservé les anciennes possessions de la famille en Souabe (plus Pürglitz en Bohême), et les landgraves de Fürstenberg (seigneurs de Weitra en B.-Autriche).— C'est dans une cour du château actuel des princes de Fürstenberg, à Donaueschingen, que naît le Danube.

FURSTENBERG (Ferdinand DE), évêque de Paderborn, né en 1626 à Bilstein en Westphalie, mort en 1683, fut protégé par le nonce Chigi, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VII, l'appela à Rome, et le nomma successivement l'un des camériers secrets, évêque de Paderborn en 1661, de Munster en 1678, et enfin vicaire-général du Saint-Siége pour les pays du nord. Fürstenberg employa sa fortune et son crédit à encourager les lettres et les arts et à soutenir un grand nombre de jeunes gens que leur pauvreté eût empêchés de cultiver leurs heureuses dispositions pour les sciences. Pierre Frank, Nicolas Heinsius, le P. Larue, Commire, reçurent ses bienfaits, et tous se sont plu à lui donner des témoignages de leur haute estime. On a de lui : *Monumenta Paderbornensia ex historia romana, francica et saxonica eruta*, etc., Paderb., 1669, in-4; Amsterdam, Elzevir, 1672, in-4; *Poemata*, Paris, 1684, in-4, et insérés dans les *Poemata septem illustrium virorum*, Rome, 1656.

FURSTENBERG (François EGON DE), prince-évêque de Strasbourg, né en 1626, était l'un des principaux ministres de l'électeur de Cologne, et rendit en cette qualité de nombreux services à Louis XIV. Il devint évêque de Metz en 1658, prince-évêque de Strasbourg en 1663, et se montra toujours très favorable à la France. Il mourut en 1682 à Cologne, six mois après que Strasbourg eut ouvert ses portes aux Français. — Guillaume Egon de Fürstenberg, frère du précédent, cardinal, né en 1629, était également dévoué à la France. Il succéda à son frère dans l'évêché de Metz en 1663, et dans celui de Strasbourg en 1682; il fut créé cardinal la même année sur la présentation de Louis XIV. La diète de Ratisbonne l'ayant déclaré ennemi de l'empire, il se retira en France, et mourut en 1704 à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que le roi lui avait donnée et dont il restaura le palais abbatial. On a par reconnaissance donné son nom à une petite rue qui aboutit à l'Abbaye.

FURTH, ville de Bavière (Rezat), à 6 kil. N. O. de Nuremberg : 14,360 hab. (dont 2,600 Juifs et 500 Catholiques). Industrie active et variée; cire à cacheter, cartes à jouer, horlogerie, miroirs, lunettes, joaillerie, fonderie en or, cuivre, etc. Commerce d'expédition, affaires de banque, etc. Grande foire à la Saint-Michel. Il s'y livra en 1632 une bataille entre Wallenstein et Gustave-Adolphe. — Une autre Furth, dit Furth en Walde, située aussi en Bavière, est à 60 kil. N. E. de Straubing.

FURY-ET-HECLA (détroit de), par 82°-88° long. O., 69°-70° 12' lat. N., dans les terres Arctiques de l'Amérique, sépare l'île Cockburn de la presqu'île Melville. Découvert en 1821 par le capitaine Parry, qui lui donna le nom des bâtiments de l'expédition.

FUSARO, *Achcrusia palus*, petit lac du roy. de Naples, à 19 kil. S. O. de Naples. Ses bords étaient jadis un lieu de sépulture pour les habitants des villes voisines, ce qui le fit assimiler au fleuve des Enfers. Ce lac est entouré de riants coteaux qui rappelaient les Champs-Élysées.

FUSELI ou FUSSLI, peintre. *Voy.* FUESSLI.

FUSIGNANO, ville de l'État ecclésiastique, sur le Senio, à 19 kil. N. O. de Ravenne; 2,500 hab.

FUSSEN, ville de Bavière (Rezat), à 33 kil. S. E. de Kempten; 1,800 hab. Un traité de paix y fut conclu en 1745 entre la Russie et l'Autriche.

FUST, orfèvre de Mayence, partage avec Guttemberg et Schœffer l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie. Il forma en 1450 une association avec Guttemberg; ils employèrent d'abord des planches de bois, puis des caractères mobiles en bois, et enfin des caractères fondus tirés de matrices fondues elles-mêmes, et donnèrent ensemble la *Biblia sacra*

latina, in-fol., de 637 feuillets, sans date, mais qui a dû être publiée de 1450 à 1455. Ayant rompu son association avec Guttemberg, Fust en forma une nouvelle avec Schœffer, à qui il donna sa fille en mariage, et publia : le *Psalmorum codex*, 1457, le premier livre imprimé avec date; la *Biblia latina*, 1462 ; enfin le *De Officiis*, 1466, etc. Fust vint à Paris en 1466, et y mourut, dit-on, de la peste.

FUXUM, nom latin moderne de la ville de FOIX.

FYEN ou FIONIE, en allemand *Fünen*, île du Danemark, dans la mer Baltique, par 7° 22'-8° 25' long. E., 55° 2'-55° 35' lat. N. : 80 kil. sur 55 ; 110,000 hab. Ch.-l., Odense. Sol plat; quelques rivières, entre autres l'Odense. Culture bien entendue : grains, chanvre et lin, houblon, cumin ; peu de bois. Chevaux, abeilles; pêche fluviale ; chaux, craie, plâtre, pierres, tourbe. Quelque industrie, très peu de commerce. — Elle forme, avec l'île de Langeland qui en est voisine, 2 bailliages du roy. de Danemark, Odense et Svendborg.

FYROUZ, roi arsacide, 90-107. *Voy.* PACORUS. — Roi sassanide, 457-488. *Voy.* PEROSÈS.

G

G. *Cherchez à Dj, J, Tch, les noms qui ne se trouveraient point ici.*

G. La lettre G s'employait dans les abréviations pour *Gellius*, *Guius* (*Caius*) ; — GN., pour *Gneus* (*Cneus*); — GL., *Gallus*; — GR., *Gracchus*. — G est l'initiale de Guillaume, Godefroi, Gabriel, etc.

GABAA, auj. *Gib*, ville de la tribu de Benjamin, à 8 kil. au N. de Jérusalem, est célèbre par la naissance de Saül et par l'attentat qui causa la guerre dite des Benjamites : ses habitants ayant déshonoré la femme d'un lévite d'Ephraïm, celui-ci appela les 12 tribus à le venger et toutes se réunirent pour détruire de fond en comble la ville coupable. David défit les Philistins à Gabaa.

GABALI, peuple de l'Aquitaine première, entre les Arvernes au N. O. et les Volces Arécomiques au S. E.; habitait le Gévaudan moderne, auquel il a donné son nom, et avait pour ch.-l. *Anderitum* (auj. *Javoulx*, ou *Antérieux*).

GABAON, ville de la tribu de Benjamin. Lors de la conquête du pays de Chanaan par Josué, les Gabaonites furent des premiers à faire alliance avec lui ; Josué les défendit contre cinq rois voisins qui les assiégeaient ; c'est pendant ce combat que Dieu arrêta le soleil pour lui permettre d'achever la victoire.

GABARDAN ou GAVARDAN, petit pays de la Gascogne, au S. du Bazadais, à l'O. du Condomais, au N. de l'Eauzan, à l'E. du Marsan. Places, Gabaret (ch.-l.), Aix, Baudignan. Il est auj. compris dans la partie orientale du dép. des Landes, et dans le S. O. de celui de Lot-et-Garonne. Ce pays a eu des vicomtes dès 1050 ; il a ensuite appartenu aux seigneurs de Béarn.

GABARET, ch.-l. de canton (Landes), à 28 kil. S. E. de Roquefort; 1,000 hab. Jadis ch.-l. du Gabardan.

GABEL, *Jablona* en tchèque, ville murée de Bohême, sur le Jungferbach, à 40 kil. N. O. de Jung-Bunzlau, à la sortie d'un défilé jadis important ; 2,000 hab.

GABELLE, de l'allemand *gabe*, don, tribut, se disait originairement de toute espèce d'impôt; mais dans la suite ce terme a été spécialement appliqué à la taxe du sel. Cet impôt paraît avoir existé de tout temps. L'histoire de Rome rapporte des règlements du roi Ancus Martius à ce sujet. On croit qu'il fut établi en France vers 1344, par Philippe de Valois. Avant 1769, il était inégalement partagé entre les diverses provinces, ce qui faisait distinguer les pays de *grande* et de *petite gabelle* ; la perception en était abandonnée à la discrétion des fermiers-généraux ; aussi fut-il toujours, et à juste titre, regardé comme la plus vexatoire et la plus odieuse de toutes les charges.

GABÉLUS, Israélite à qui Tobie prêta 10 talents. *Voy.* TOBIE.

GABÈS, ville d'Afrique. *Voy.* CABÈS.

GABIA-LA-GRANDE, ville d'Espagne (Grenade), sur le Xenil, à 9 kil. S. O. de Grenade ; 3,700 hab. Fours à plâtre, grenier public.

GABIAN, bourg du dép. de l'Hérault, à 13 kil. N. O. de Pézenas; 1,000 hab. Aux environs, houille, vitriol, bélemnites; cristaux durs qui imitent le diamant.

GABIES, *Gabii*, ville du Latium, chez les Volsques, était une colonie d'Albe. Après 7 ans de siége, elle fut livrée à Tarquin-le-Superbe par l'artifice de Sextus, son fils ; celui-ci, feignant une brouillerie avec son père, avait surpris la confiance des Gabiens en implorant leur pitié pour ses malheurs. Au temps d'Auguste cette ville était déjà en ruines.

GABINIUS (Quintus), tribun du peuple l'an 140 avant J.-C., est l'auteur de la loi dite *Gabinia*, qui portait que dans l'élection les citoyens donneraient leur suffrage par scrutin secret. — Il ne faut pas le confondre avec le suivant, qui est également auteur de plusieurs lois.

GABINIUS (A.), tribun du peuple l'an 69 avant J.-C., proposa et fit adopter une loi qui donnait à Pompée une autorité extraordinaire pour anéantir les pirates. Consul l'an 58 avant J.-C., il fit, de concert avec Clodius, exiler Cicéron. Gouverneur de Syrie en 57, il vainquit Aristobule, roi des Juifs, dans un grand combat, près de Jérusalem ; et quoique le sénat lui ordonnât de revenir à Rome, il resta encore longtemps dans son gouvernement où il se conduisit de la manière la plus odieuse. De retour à Rome, il fut accusé de lèse-majesté publique et de concussion. Cicéron le défendit sur les instances de Pompée ; mais il ne put le faire absoudre que sur le premier point. Gabinius mourut à Salone dans une expédition contre les Illyriens (46).

GABINUS LACUS, dans le Latium, au N. E. de Gabies, auj. lac de CASTIGLIONE.

GABON (côte de), partie de la Guinée supérieure, entre 3° 30' lat. N. et 0° 45' lat. S., est arrosée par plusieurs rivières, dont les principales sont le Gabon et le Danger. Elle renferme les états d'Imbiki, de Kayli, de Chikan, de Gaelouo, d'Eninga.

GABRIAS. *Voy.* BABRIAS.

GABRIEL, c.-à-d. *force de Dieu*, archange, fut envoyé de Dieu, d'abord à Zacharie, pour lui annoncer la naissance d'un fils ; puis à la sainte Vierge, pour lui annoncer la prochaine venue du Sauveur. C'est lui aussi, disent les Musulmans, qui apporta à Mahomet les pages du Coran.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né dans le mont Liban (en Syrie) vers la fin du XVI[e] siècle, fit ses études à Rome au collége des Maronites ; apprit le latin et le syriaque, ainsi que la théologie ; fut reçu docteur en cette faculté et ordonné prêtre. En 1614, il vint en France, remplit au collége royal à Paris la chaire de professeur d'arabe, et concourut à la pu-

blication de la *Bible polyglotte* de Le Jay. On a de ce Maronite : *Grammatica arabica Maronitarum*, Paris, 1616, in-4 ; *Geographia Nubiensis*, etc., Paris, 1619, in-4, traduit de la géographie arabe d'Edrisi; *De nonnullis Orientalium urbibus*, etc., réimprimé dans l'*Arabia* de Blaeu, Amsterdam, 1635; *Liber psalmorum*, trad. du syriaque, Paris, 1625, in-4 ; etc.

GABRIELLE D'ESTRÉES. *Voy.* ESTRÉES.

GABRIELLE DE VERGY. *Voy.* COUCY et VERGY.

GABRIELLI (Catherine), célèbre cantatrice, née à Rome en 1730, morte en 1796, était fille d'un cuisinier. Elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, à Vienne, à St-Pétersbourg, et excita partout l'admiration. Elle inspira aussi de vives passions, surtout à l'infant D. Philippe, duc de Parme.

GACÉ, ch.-l. de canton (Orne), sur la Touque, à 22 kil. N. E. d'Argentan ; 1,300 hab. Toiles de cretonne.

GACON (François), poëte satirique, né à Lyon en 1667, mort en 1725, spécula sur le scandale, et attaqua dans le style le plus grossier toutes les célébrités de son temps ; J.-B. Rousseau, Lamotte et Boileau lui-même furent les principaux objets de ses diatribes. On a de lui : *le Poëte sans fard*, recueil de satires et d'épigrammes, 1696, 1701 ; une traduction d'*Anacréon*, en vers français, 1712, 2 vol. in-12 ; *l'Anti-Rousseau*, 1712, in-12 ; *l'Homère vengé*, 1715, in-12 (contre Lamotte) ; *les Fables de Lamotte, traduites en vers français*, etc. Gacon était de l'Oratoire, et il obtint un prieuré à la fin de sa vie.

GACON-DUFOUR (madame), romancière, née à Paris en 1753, morte en 1835, avait épousé d'abord M. d'Humières, puis M. J.-Michel Dufour, avocat, et était fort liée avec Sylvain Maréchal, fameux athée. Elle a donné une quinzaine de romans, tous médiocres, quelques-uns dans le genre historique : *la Cour de Catherine de Médicis*, *etc.*, 1807 ; *Mémoires sur mesdames de La Vallière, de Montespan, etc.*; *Correspondance inédite de madame de Châteauroux*, — *de plusieurs personnages de la cour de Louis XV*, et quelques écrits utiles sur l'économie domestique et rurale.

GACS, *Halicz* en slave, ville de Hongrie (Neograd), sur le Tugar, à 18 kil. N. O. de Lesones ; 4,000 hab. Château-fort; manufacture de draps.

GAD (tribu de), une des 12 divisions de la Judée, à l'E. du Jourdain, s'étendait de l'Hiéromax au torrent de Jazer, entre la demi-tribu orientale de Manassé et celle de Ruben, comprenait le pays de Galaad, et avait pour villes principales Maspha, Rabbath-Ammon, Rammoth-Galaad et Jabès-Galaad. Elle était ainsi nommée de Gad, 7e fils de Jacob.

GADAMÈS, ville d'Afrique. *Voy.* GHADAMÈS.

GADARA ou GAZER, ville puissante de la Palestine, au-delà du Jourdain, dans la tribu de Manassé, était la capitale de la Pérée, et faisait partie de la Décapole. On croit qu'elle était située sur l'emplacement des villes modernes de *Mkes* ou *Omkeis*.

GADDADA, riv. de l'Hindoustan, traverse le Boutan sous le nom de Tchin-tcheou et grossit le Brahmapoutre au S. O. et près de Rangamott, après un cours de 270 kil.

GADÈS, en punique *Gadir*, auj. *Cadix*, ville de l'Hispanie, dans la Bétique, dans une île à l'embouchure du Bétis, fut fondée par les Phéniciens (et suivant la mythologie, par l'Hercule de Tyr). — Le détroit de Gibraltar se nommait *fretum Gaditanum* ou *Herculeum*. Les danseuses de Gadès étaient célèbres.

GADIATCH, ville de la Russie d'Europe (Pultawa), à 33 kil. S. E. de Romen ; 2,800 hab. Commerce de blé, cire, laine.

GADITANUM FRETUM, aujourd'hui le détroit de GIBRALTAR. *Voy.* GADÈS.

GADO (CAPO DEL), *Prasum prom.* suivant quelques-uns, cap situé sur la côte orientale de l'Afrique (capitainerie générale de Mozambique), par 10° lat. S., 38° 50' long. E.

GAEL, bourg du dép. de l'Ille-et-Vilaine, sur le Méen, à 19 kil. O. de Montfort ; 2,300 hab.

GAELIQUE (langue). On désigne sous ce nom la langue que parlaient les anciens Celtes ou Galls (Gaels), habitants primitifs de la Gaule (*Voy.* CELTES). Cette langue s'est conservée jusqu'à nos jours dans la Basse-Bretagne en France, où elle est connue sous le nom d'idiome *bas-breton* ou *breyzard*; et dans la principauté de Galles en Angleterre. Ce dialecte se perd de jour en jour.

GAERTNER (Joseph), naturaliste allemand, né en 1732 à Calw (Wurtemberg), voyagea dans plusieurs parties de l'Europe ; fut professeur d'anatomie à Gœttingue, de botanique à St-Pétersbourg ; parcourut l'Ukraine, et y fit des découvertes importantes en botanique ; revint en 1770 dans sa patrie ; alla en 1778 à Londres, où il mourut en 1791. On a de lui deux traités estimés : *De Fructibus et seminibus*, Stuttgard, 1788, et Tubingue, 1791; *Carpologia*, Leipsick, 1805.

GAETAN ou plutôt CAIETAN, nom de deux familles italiennes, l'une de Pise, qui fut longtemps à la tête du parti gibelin de cette ville; l'autre de Rome, qui donna à l'Église de grands dignitaires, entre autres Boniface VIII.

GAÉTAN (saint), *Caietanus*, fondateur de l'ordre des Théatins, né à Vicence en 1480, mort en 1547; fut d'abord jurisconsulte à Vicence, puis entra dans l'église, se retira à Rome et y fonda en 1524 un nouvel ordre qui fut d'abord désigné sous le nom de *Clercs-Réguliers*, et qui prit le nom de *Théatins*, parce qu'il eut pour premier supérieur l'archevêque de Chiéti (en latin *Theate*), Paul Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV. Gaétan devint lui-même supérieur de l'ordre après Caraffa. On le fête le 7 août.

GAÉTAN, cardinal. *Voy.* CAIETAN.

GAËTE, *Caieta* des anciens, *Gaeta* en italien, ville du roy. de Naples (Terre de Labour), sur la Méditerranée, à 70 kil. N. O. de Naples ; 1,400 hab. Place forte. Port vaste et bien abrité. Evêché, cathédrale ; plusieurs tours (d'Orlando, Latratina, de Cicéron). Patrie du cardinal Caiétan et du pape Gélase II. — Cette ville est très ancienne ; on lui donne les Lestrygons pour fondateurs ; des Grecs de Samos y vinrent ensuite. Antonin-le-Pieux l'embellit et lui donna un port. Après la destruction de l'empire romain, Gaëte fut gouvernée par des ducs qui devinrent les vassaux de l'Église. Alphonse d'Aragon la prit en 1435 et la réunit au roy. de Naples. Gaëte eut à subir plusieurs siéges remarquables. Elle fut prise en 1702 par les Autrichiens, en 1734 par une armée sarde-espagnole, en 1799 et 1806 par les Français, en 1815 et 1821 par les Autrichiens. — Napoléon, maître de l'Italie, donna le nom de duc de Gaëte à Gaudin, son ministre des finances.

GÆTULI. *Voy.* GÉTULES.

GAFFARELLI, fameux *soprano*, né à Bari en 1703, d'un pauvre paysan, mort en 1783, eut pour maître un certain Gaffaro, dont il prit le nom en diminutif, et surpassa bientôt son maître. Il débuta à Rome en 1724, chanta sur les principaux théâtres d'Italie, de France, d'Angleterre; amassa de grandes richesses et acheta dans sa patrie le duché de Santo-Dorato, dont il porta depuis le nom. Il eut pour rival Farinelli.

GAFFARELLI, général français. *Voy.* CAFFARELLI.

GAFSA, ville de l'état de Tunis. *Voy.* CAFZA.

GAGE (Thomas), commandant en chef des troupes royales anglaises dans l'Amérique du Nord, et dernier gouverneur du Massachussetts pour le roi d'Angleterre, exerça d'odieuses rigueurs contre les colons insurgés. Retranché dans Boston après l'issue de la bataille de Lexington, Gage, que le Congrès pro-

vincial de Massachussetts avait déclaré ennemi du pays, fit proclamer la loi martiale. Après l'affaire de Bunker's-Hill, il se vit contraint à se rembarquer pour l'Angleterre et y mourut en 1787.

GAGNIER (Jean), orientaliste, né à Paris vers 1670, mort en 1740, était d'abord entré chez les Génovéfains, puis sortit de son couvent et se retira en Angleterre, où il embrassa la religion réformée, et enseigna les langues orientales à l'université d'Oxford. On a de lui entre autres ouvrages une traduction latine de l'*Histoire juive* de Joseph-Ben-Gorion, Oxford, 1706; une *Vie de Mahomet*, en latin, d'après Aboulféda et Jannab, 1723, ouvrage fort estimé; une traduction latine de la *Géographie d'Aboulféda*, 1726-27.

GAGUIN (Robert), historien, né à Colines, diocèse d'Arras, vers 1440, mort en 1501, fut professeur de théologie, supérieur de l'ordre des Mathurins, et fut chargé de diverses missions par Louis XI, Charles VIII et Louis XII. On a de lui plusieurs ouvrages précieux : une *Chronique depuis Pharamond jusqu'en* 1491, Paris, 1497, qu'il continua ensuite jusqu'en 1499, en latin : une traduction française de la *Chronique de Turpin*, Paris, 1527; des *Lettres*, *Discours*, en latin, 1497.

GAIL (J.-B.), laborieux helléniste, né à Paris en 1755, mort en 1829, fut professeur de grec au collége de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque Royale. Il a contribué à populariser l'étude du grec en France lors du rétablissement des études. Cependant son érudition a été mise en doute par un grand nombre de savants, entre autres par Courier, et ses travaux philologiques obtinrent peu d'autorité. On a de lui les traductions de *Théocrite*, 1792; de *Thucydide*, 8 vol. in-4, 1794; de *Xénophon*, 10 vol. in-4, 1795-1814; une *Grammaire grecque*, 1799, et plusieurs autres ouvrages élémentaires. Cet infatigable érudit a publié plus de 80 volumes formant diverses collections dont la principale, intitulée *le Philologue*, a 24 vol. in-8, Paris, 1817-1828. — La femme de J.-B. Gail, morte en 1819, s'est fait remarquer par son talent pour la musique. On lui doit les opéras des *Deux Jaloux*, 1813; *la Sérénade*, etc.

GAILLAC, *Galliacum*, ch.-l. d'arr. (Tarn), à 23 kil. O. d'Alby; 8,199 hab. Chapeaux, eau-de-vie, teintureries, futailles, construction de bateaux. Grand commerce de bons vins blancs, etc. Patrie du médecin Portal.—Cette ville existait au VIIIe siècle; Raimond, comte de Toulouse, y fonda en 960 une abbaye de Bénédictins. Gaillac était le siége de la juridiction royale du pays des Albigeois. — L'arr. de Gaillac a 8 cant. (Cadalen, Castelnau-de-Montmirail, Cordes, Ile-d'Alby, Rabasteins, Salvagnac, Vaour, plus Gaillac), 83 communes et 72,000 hab.

GAILLAC-TOULZA, bourg du dép. de la H.-Garonne, sur le Calers, à 9 kil. N. O. de Saverdun ; 1,600 hab.

GAILLAN, ville du dép. de la Gironde, à 2 kil. N. O. de Lesparre ; 2,200 hab.

GAILLARD (Gabriel-Henri), littérateur et historien français, né en 1726, dans un village de Picardie, mort en 1806, abandonna la carrière du barreau, où il était d'abord entré, pour se livrer exclusivement à la littérature: fut reçu en 1760 à l'Académie des Inscriptions, et en 1771 à l'Académie Française. On a de lui : *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, 1745, in-12, ouvrage classique; *la Poétique française à l'usage des dames*, 1749; *Histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire*, 1757; *Histoire de François Ier*, 1766-69, 7 vol. in-12; 1810, 7 vol. in-8; *Histoire de Charlemagne*, 1782, 4 vol. in-12; *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, ibid., 1771-74-77, 11 vol. in-12; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur; *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, ibid., 1801, 8 vol. in-12; *Dictionnaire historique de l'Encyclopédie méthodique*, et plusieurs autres ouvrages moins importants. C'est en général un écrivain judicieux; son style est clair et souvent élégant.

GAILLON, ch.-l. de cant. (Eure), à 13 kil. S. E. de Louviers; 1,000 hab. Maison centrale de détention.

GAINAS, général goth au service d'Arcadius, empereur d'Orient, fit assassiner Rufin, à l'instigation de Stilicon (395); se fit nommer commandant de la cavalerie et de l'infanterie romaines, et domina pendant quelque temps le faible Arcadius. Déclaré à la fin ennemi de l'état, il prit ouvertement les armes, fut battu, et périt de la main des Huns, chez qui il avait cherché un asile, 400.

GAINSBOROUGH, ville d'Angleterre (Lincoln), à 25 kil. N. O. de Lincoln, sur le Trent; 6,000 hab. Bière estimée. Cette ville est ancienne et doit son nom à un chef saxon dont Alfred-le-Grand épousa la fille en 863. Le roi danois Suénon y fut assassiné en 1013, et le général Cavendish y fut tué dans un combat contre Cromwell.

GAIS, village de Suisse (Appenzell), à 5 kil. N. E. d'Appenzell : 2,600 hab. Source d'eau minérale très fréquentée. Victoire des Suisses sur les Autrichiens en 1405.

GAIUS, jurisconsulte. *Voy.* CAIUS.

GALAAD (pays de), auj. *Dschalad*, à l'E. des monts qui bornent le bassin du Bas-Jourdain, était compris dans les tribus de Ruben, de Gad et de Manassé, et avoisinait l'Arabie.

GALADJUK, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 65 kil. N. E. d'Angouri; 10,000 hab. Château-fort, situé sur un rocher.

GALAM, capit. de l'état de Kaïaga ou Kadjaaga en Sénégambie, sur le Sénégal, à 700 kil. E. de Saint-Louis, par 12° 18' long. O., 15° 33' lat. S. Centre du commerce de toutes les contrées environnantes.

GALAN, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 26 kil. E. de Tarbes; 1,000 hab.

GALAND. *Voy.* GALLAND.

GALANTHA, ville de Hongrie (Presbourg), à 46 kil. E. de Presbourg : 2,300 hab. Appartient à la famille des princes d'Esterhazy.

GALANTHIS, suivante d'Alcmène, mit obstacle aux artifices de Lucine qui essayait de retarder l'accouchement d'Alcmène, comme Junon lui en avait donné l'ordre; la déesse irritée la changea en belette.

GALAPAGOS (îles), groupe du Grand-Océan Equinoxial, à l'O. de l'Amérique mérid., de 90° 24' à 94° 22' long. E., et de 1° 43' lat. N. à 1° 25' lat. S. La plus grande est Albemarle ; ensuite viennent Chatam, Norfolk, Bindos, Cowley, etc. Tortues de mer délicieuses, tortues de terre funestes à la santé. Du reste, ces îles sont stériles et désertes.

GALATA, faubourg de Constantinople, au S. de Péra. Plusieurs mosquées; arsenal de Top-hané. Tour du Christ, élevée par les Génois en 1446, et qui sert à avertir les habitants en cas d'incendie. Galata appartint quelque temps aux Génois. C'est auj. le quartier des négociants européens.

GALATÉE, Néréide, fille de Nérée et de Doris, fut aimée de Polyphème et d'Acis, et préféra ce dernier au difforme Cyclope. Polyphème, irrité de cette préférence, lança un rocher sur Acis et l'écrasa.

GALATÉE, fille d'un roi de la Celtique. Fière de sa beauté, elle rebuta tous ses amants; mais Hercule étant venu dans le pays, elle se prit pour le héros du plus violent amour et bientôt donna le jour à un fils qu'elle avait eu de lui. Selon Hérodote et Diodore de Sicile, cette Galatée aurait donné son nom aux Gaulois.

GALATIE, *Galatia*, aujourd'hui sandjakats d'*Angourieh* et de *Kiankari*, anc. contrée de l'Asie Mineure,

bornée au N. par la Bithynie et la Paphlagonie, à l'O. par la Phrygie, à l'E. par la Cappadoce, devait son nom aux Galates (ou Gallo-Grecs), mélange de Gaulois et de Grecs qui envahirent l'Asie l'an 278 av. J.-C. et auxquels Nicomède I, roi de Bithynie, céda un vaste territoire. Les Galates l'agrandirent encore beaucoup par leurs conquêtes dans l'Asie Mineure; mais après la défaite d'Antiochus-le-Grand (190), ils furent attaqués et surpris par le consul romain Manlius Vulso, 189 av. J.-C., puis définitivement incorporés à l'empire par Auguste. On distinguait dans la nation des Galates trois peuplades: les *Trocmes* à l'E., les *Tolistoboïes* au S. O., les *Tectosages* au N. O. Ancyre était leur capitale. Sous les derniers empereurs la Galatie fut divisée en Galatie 1re (*Galatia prima* ou *proconsularis*), ch.-l., Ancyre; et Galatie 2e (*Galatia secunda* ou *Salutaris*), ch.-l., Pessinonte. Les Galates, tant qu'ils furent indépendants, étaient régis par des *tétrarques* (quatre chefs), ainsi nommés parce qu'il y avait quatre chefs dans chacune des trois peuplades dont la nation se composait.

GALATONE, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 25 kil. S. O. de Lecce; 4,000 hab.

GALATZ, ville de Moldavie, sur le Danube, à 65 kil. O. d'Ismaïl; 7,000 hab. Port où entrent de gros bâtiments. Entrepôt du commerce de la Valachie et de la Moldavie avec Constantinople. Bataille entre les Russes et les Turcs en 1780; ces derniers y furent défaits et la ville fut prise.

GALBA (Sergius ou Servius Sulpitius), préteur en Lusitanie l'an 161 av. J.-C., ayant été vaincu, se vengea des vainqueurs en feignant de traiter avec eux de la paix et en les faisant massacrer par trahison: il alluma par cette perfidie la guerre de Viriathe. Accusé à Rome pour cette conduite, il parvint à se soustraire à la condamnation par son éloquence. Il fut dans la suite nommé consul (144 av. J.-C.). Cicéron cite Galba comme ayant été le meilleur orateur de son temps.

GALBA (Servius Sulpitius), empereur romain, né quatre ans av. J.-C. Après avoir été consul sous Tibère, l'an 30 de J.-C., il commanda les armées de Germanie; fut, sous Claude, gouverneur de l'Afrique, puis, sous Néron, gouverneur en Espagne. Redoutant l'influence que Galba s'était acquise par ses vertus, Néron était sur le point de l'immoler à son inquiète jalousie, quand celui-ci se révolta, l'an 68 de J.-C. Proclamé empereur en Espagne, il fut peu après reconnu de tout l'empire. Sa sévérité et son avarice le rendirent bientôt odieux à la multitude. Othon, qui n'avait pu se faire choisir par Galba pour son successeur, profita de ces dispositions pour le faire assassiner avec Pison, son fils adoptif, et se fit proclamer à sa place. Galba n'avait régné que huit mois. C'était un prince doué des plus grandes qualités. On a dit de lui qu'on l'aurait toujours cru digne de l'empire s'il n'eût jamais été empereur.

GALE (Théophile), théologien anglais non-conformiste, né en 1628 dans le comté de Devon, mort à Londres en 1678, est auteur d'un ouvrage singulier intitulé: *la Cour des païens* (*the Court of the Gentiles*), Oxford, 1669-77, 4 vol. in-8, où il veut prouver que les sages les plus célèbres du paganisme ont emprunté des Écritures saintes non seulement leur théologie, mais encore leur philosophie. Outre cet écrit, on a encore de lui: *Philosophia universalis*, 1676, et quelques ouvrages moins remarquables.

GALE (Thomas), savant anglais, né dans le comté d'York en 1636, mort en 1702, doyen d'York, fut professeur de grec à l'université de Cambridge et membre de la Société royale de Londres. On lui doit: *Opuscula mythologica, ethica et physica* (fragm. de Paléphate, Ocellus, Heraclite, etc.), Cambridge, 1671, in-8; *Historiæ poeticæ scriptores antiqui* (Apollodore, Conon, Parthénius, Anton. Liberalis, etc.), Paris, 1675, in-8; *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8; *Iamblichus de mysteriis*, grec et latin, 1678, in-fol.; *Historiæ anglicanæ scriptores quinque*, Oxford, 1687, in-fol.; *Historiæ britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ scriptores XV*, 1691, in-fol. Il avait préparé une édition de l'*Iter britannicum* d'Antonin, qui a été publiée par Roger Gale, son fils.

GALEAS VISCONTI. *Voy.* VISCONTI.

GALENUS. *Voy.* GALIEN.

GALÈRE, C. *Galerius Valerius Maximianus*, empereur romain, né en Dacie, fut d'abord berger, ensuite soldat, et par son courage devint général. Dioclétien l'adopta, lui fit épouser sa fille et le nomma césar avec Constance Chlore, l'an 292. Envoyé contre Narsès, roi des Perses, en 294, il fut d'abord battu; mais ensuite il vainquit à son tour, et contraignit l'ennemi à demander la paix. En 305, il força par ses menaces Dioclétien et Maximien d'abdiquer, et devint, avec Constance Chlore, maître de l'empire. Il se réserva l'Orient et l'Italie. Constance étant mort au bout d'un an, Galère eut pour collègue Constantin, fils de ce prince, auquel il ne voulut conférer que le titre de césar, mais qui se fit proclamer auguste par les soldats. Maxence ayant pris la pourpre dans l'Italie, Galérius marcha contre lui; mais il fut vaincu. Peu après, il fut attaqué d'un ulcère épouvantable, et mourut à Sardique en Dacie, l'an 311. Ce prince est connu surtout par sa haine implacable contre les Chrétiens. C'est lui qui arracha à Dioclétien l'édit de persécution qui ensanglanta la fin de ce règne. Il les persécuta lui-même cruellement.

GALESO, *Galesus*, petite riv. du roy. de Naples (Terre d'Otrante), sort des monts de Martina, et tombe dans le golfe de Tarente après 20 kil. de cours. Cette rivière était dans l'anc. Calabre; elle a été célébrée par Virgile (Géorg. IV, 126), et par Horace (Od. II, VI, 10).

GALET. *Voy.* GALLET.

GALETTI (J.-George-Auguste), historien allemand, né à Altenbourg en 1750, mort en 1828, fut nommé en 1783 professeur au gymnase de Gotha, en 1806 conseiller aulique et historiographe du duc de Gotha. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *Histoire du duché de Gotha*, 1781, Gotha, 7 vol. in-8; *Histoire de Thuringe*, 1782-85, 6 vol.; *Histoire d'Allemagne*, Halle, 1785-95, 9 vol. in-4; *Petite histoire universelle*, Leipsick, 1801-19, 27 vol.; *Histoire d'Espagne et de Portugal*, Erfurt, 1809-10, 3 vol.; *Histoire générale de la civilisation des trois derniers siècles*, Gotha, 1814, 2 vol.

GALFRID ou GEOFFROY, nom de trois écrivains du moyen âge. Le premier, né à Monmouth, d'où il est nommé *Geoffroy de Monmouth*, vivait en Angleterre à la cour de Henri II, au XIIe siècle; il a écrit *Origo et gesta regum Britanniæ*, Paris, 1517, et la *Vie de Merlin*, avec la traduction latine et l'explication de ses *Prophéties*; — le second, surnommé *Geoffroy de Winesalf*, né en Angleterre au XIIIe siècle, suivit le roi Richard en Palestine et écrivit l'histoire de cette expédition; on a aussi de lui une *Poétique*; — le troisième, né en France, accompagna saint Louis en Égypte et écrivit la vie de ce prince: on la trouve dans les *Scriptores rerum francicarum* de Duchesne.

GALGACUS, chef des Calédoniens, résista longtemps avec courage aux Romains commandés par Agricola, et succomba enfin dans une grande bataille avec presque tous ses soldats, l'an 84 de J.-C. Tacite met dans sa bouche un discours admirable qu'il adresse à ses troupes au moment du combat.

GALIANI (l'abbé), né en 1728, à Chieti (Abruzze Citérieure), s'est distingué comme littérateur, antiquaire et surtout comme économiste. Il fonda sa

réputation par un grand ouvrage sur la *Monnaie* qu'il fit paraître à Naples en 1749. Il fut un des premiers à exhumer les richesses archéologiques d'Herculanum. Il fut envoyé en 1759 à Paris par le roi de Naples comme secrétaire d'ambassade, et s'y vit partout recherché à cause de son esprit et de sa vivacité; il se lia particulièrement avec Diderot. Pendant son séjour à Paris, il composa, à l'occasion d'une disette, des *Dialogues sur le commerce des blés* (publiés en 1770), que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de raison et de plaisanterie. Rappelé à Naples en 1769, il y remplit avec succès les plus hauts emplois de l'administration. Il mourut en 1787. Il a laissé un *Commentaire sur Horace*, publié à Paris en 1821, à la suite de la traduction d'*Horace* de Campenon, et un volumineux recueil de lettres, dont il n'a paru que sa *Correspondance avec mad. d'Epinay*, Paris, 1818, 2 vol. in-8.

GALICE, province du royaume d'Espagne, portant aujourd'hui le titre de capitainerie générale, et formant jadis un royaume particulier, est située à l'angle N. O. de la Péninsule, entre l'Océan Atlantique au N. et à l'O., le Portugal au S. et les provinces de Valladolid, Léon et Asturies à l'E. : 220 kil. sur 200; 1,795,199 hab. Chef-l., La Corogne. Villes principales : Santiago de Compostelle, Ferrol, Betanços, Lugo, Vigo et Orense. Les côtes de la Galice sont très découpées et offrent de nombreuses baies. La chaîne des monts Cantabriques couvre de ses ramifications la Galice tout entière: plusieurs rivières y prennent leur source: l'Oro, le Méa, l'Ulla et le Tamboga. Le Minho arrose la partie méridionale de la Galice. La culture est peu avancée et les céréales rares; mais les montagnes sont couvertes de forêts où abonde le gibier; les porcs de la Galice sont aussi très recherchés; sur les côtes la pêche est très productive. Le fer, l'étain et le plomb se trouvent aussi en assez grande quantité dans les montagnes; autrefois les Romains y exploitaient plusieurs mines d'or et d'argent. Les Galiciens sont robustes, laborieux, et peuvent être comparés à nos Auvergnats. — La Galice fut jadis habitée par les *Callaici* qui donnèrent à ce pays son nom actuel, si ce nom ne dérive pas des *Galls* qui, poursuivis par les Kymris, vinrent émigrer en Espagne et dans le Portugal. Elle fut occupée ensuite par les Suèves qui y fondèrent au commencement du ve siècle un vaste royaume qui embrassa un moment la Lusitanie et la Bétique; puis par les Wisigoths (585), qui y luttèrent courageusement contre l'invasion des Maures. Elle fut érigée en royaume particulier par Ferdinand-le-Grand, roi de Léon et de Castille, pour un de ses fils, Garcie (1065), mais elle fut peu après réunie à la Castille: néanmoins les seigneurs de cette contrée restèrent presque indépendants jusqu'au règne de Ferdinand V, le Catholique (1474), qui l'arracha au joug féodal; depuis, elle n'a plus été considérée que comme une province de l'Espagne, tout en conservant son titre de royaume.

GALICE (NOUVELLE-), *Nueva Galicia*, ancienne division du Mexique sous la domination espagnole, portait le titre de royaume. Elle a depuis formé l'intendance de Guadalaxara et quelques parties de celles de Zacatecas et de San-Luis de Potosi.

GALICIE (royaume de), en allemand *Galizien*, dite aussi *Russie Rouge* et *Lodomirie*, province de la monarchie autrichienne, par 15° 50'-24° long. E., et 47° 20'-50° 30' lat. N., entre la république de Cracovie et la Pologne russe au N., la Russie et la Moldavie à l'E., la Moravie et la Silésie à l'O., la Hongrie et la Transylvanie au S.: 590 kil. sur 170; 231,779 hab. en 1835. Ch.-l., Lemberg. On la divise en 19 cercles: Lemberg, Wadowice, Bochnia, Sandec, Iaslo, Tarnow, Rzeszow, Sanok, Sambor, Przémysl, Zolkiew, Zloczow, Tarnopol, Brzezani, Stry, Stanislawow, Czortkow, Kolomea, Czernowitz (Czernowitz est l'ancienne Bukowine): tous ont pour chefs-lieux des villes de même nom, sauf le cercle de Sandec, ch.-l. Neu-Sandec, et celui de Czortkow, ch.-l. Zaleszczyki. Sol plat au N. et à l'O., plus montagneux à l'E. Rivières principales: la Vistule, le Bug, le Pruth, le Dniestr et beaucoup d'affluents de ces rivières. Agriculture arriérée; terroir fertile en grains, lin, chanvre, tabac, plantes oléagineuses, légumes, fruits; peu de vin. Gros bétail, bons chevaux, abeilles. Fer, cuivre, plomb argentifère, mais surtout sel gemme, qu'on y trouve en prodigieuse abondance. — Le nom de Galicie est tout moderne et ne date que de 1772. La contrée aujourd'hui connue sous ce nom portait autrefois le nom de *Russie Rouge*, et primitivement de *Chrobatie Rouge* ou *Czerniensk* (pays rouge). Au xe siècle, elle faisait partie des états de Miécislas I, roi de Pologne; elle fut envahie à la fin du même siècle par le duc de Kiew, Wladimir ou Wlodimir-le-Grand. C'est à cette époque que la Russie Rouge commença à porter le nom de *Lodomirie*. Plusieurs princes y formèrent alors des états indépendants, parmi lesquels on remarque le duc de Halicz (du nom duquel est dérivé le nom moderne de Galicie). En 1198, Roman, descendant de Wladimir, réunit toute la Lodomirie; mais il fut tué à la bataille de Zawichost en 1206. Au milieu des guerres civiles qui suivirent sa mort, André II, roi de Hongrie, fit couronner roi de Halicz et de Wlodimir (de Galicie et de Lodomirie) Coloman, son 2e fils (1214); mais il ne parvint jamais à le mettre en possession de sa couronne. Daniel, fils de Roman, se défit de ses compétiteurs (1246) et transmit sa couronne à Léon son fils, qui fonda Léopol (auj. Lemberg) et mourut en 1301. En 1340, Casimir, roi de Pologne, réunit définitivement la Russie Rouge à ses états, et cette contrée suivit dès lors les destinées de la Pologne. Lors du premier partage de ce royaume, en 1772, l'Autriche fit valoir les droits qu'elle prétendait lui avoir été légués par André, roi de Hongrie; à ce titre, elle réunit la Russie Rouge à son empire et lui imposa le nom de Galicie. On la divisa alors en Galicie orientale et Galicie occidentale. En 1809, les Polonais reconquirent la Galicie et la réunirent au grand-duché de Varsovie; mais après les événements de 1815, la Galicie fut rendue à l'Autriche, qui en forma un royaume, en y ajoutant la Bukowine, province de la Moldavie.

GALIEN (Claude), *Galenus*, célèbre médecin grec, né à Pergame l'an 131 de J.-C., était fils de Nicon, habile architecte, qui lui donna le surnom de *Galenus* (doux), sans doute à cause de la douceur de son caractère. Il s'adonna d'abord à la philosophie, surtout à celle d'Aristote; puis se consacra à la médecine et voyagea beaucoup pour se perfectionner. Il séjourna plusieurs années dans Alexandrie, où il fit une étude profonde de l'anatomie. Après avoir exercé quelque temps à Pergame, il vint à Rome à trente-quatre ans, s'y fit bientôt distinguer, et devint médecin des empereurs Marc-Aurèle, Vérus et Commode. On croit qu'il retourna à Pergame à la fin de sa vie et qu'il y mourut à l'âge de soixante-dix ans. Galien est, après Hippocrate, le premier médecin de l'antiquité; il s'est attaché à faire revivre la doctrine du vieillard de Cos, et il a composé lui-même une foule d'écrits qui formaient un corps complet d'études médicales. Plusieurs se sont perdus. Les principaux de ceux qui nous restent sont, pour l'anatomie : *De anatomicis administrationibus; De usu partium*, son chef-d'œuvre, qui est, comme il le dit, un hymne à l'auteur du corps humain; pour la médecine : *De constitutione artis medicæ*; 14 livres de *Thérapeutique*; des *Commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate*; un traité *De locis affectis*; le traité de la saignée, *De curandi*

ratione per sanguinis missionem. Il avait aussi écrit sur d'autres sciences que la médecine, notamment sur la philosophie ; il inventa la 4e figure du syllogisme ; on a sous son nom un traité de l'*Histoire de la philosophie*. Il est à regretter que Galien ne se soit pas entièrement garanti de l'esprit d'hypothèse ; il expliquait tout en médecine, comme en physique, par quatre éléments, l'eau, l'air, la terre, le feu ; et par les quatre qualités, le chaud, le froid, l'humide, le sec ; il admettait, pour rendre compte des phénomènes de la vie, un *esprit vital*. Son style est en général élégant et abondant, mais il n'a pas la simplicité et la concision d'Hippocrate. Ses écrits sont restés pendant bien des siècles l'oracle de l'école. Ils ont été cent fois publiés et commentés. Ses principales éditions sont celles de René Chartier, qui l'a réuni à Hippocrate (1639-79), 13 vol. in-fol., grec-latin ; et de Gottl. Kühn, Leipsick, 1821-33, 20 vol. in-8, grec-latin.

GALIGAI. *Voy.* CONCINO CONCINI.

GALILÉE, *Galilæa*, une des quatre grandes divisions de la Palestine, la plus septentrionale, était bornée au N. par le cours du Léonte et par l'Antiliban qui la séparaient de la Phénicie, à l'E. par le Jourdain et le lac de Tibériade ou mer de Galilée, au S. par les chaînes des monts Gelboé et Carmel, à l'O. par la Méditerranée ; elle comprenait les trois tribus de Nephtali, Dan et Zabulon, et avait pour ch.-l. Diocésarée ou Sepphoris. Elle se divisait en Galilée supérieure (*Galilæa superior*, *Galilæa populosa*, *Galilæa Gentium*), habitée par un mélange d'Égyptiens, d'Arabes et de Phéniciens ; et Galilée inférieure (*Galilæa inferior*), autour du lac de Tibériade. La Galilée est auj. comprise dans le pachalick d'Acre en Syrie. Les Orientaux l'appellent Beled-el-Boukra (pays de l'Évangile). — Souvent on donne à J.-C. le nom de *Galiléen*, parce qu'il fut élevé à Nazareth, ville de Galilée, et qu'il fit en Galilée ses premiers miracles ; de là aussi le nom de *Galiléens* donné aux Chrétiens.

GALILÉE (mer de), ou de TIBÉRIADE. *Voy.* TIBÉRIADE.

GALILÉE, *Galileo Galilei*, né en 1564 à Pise, d'une famille noble, mais pauvre, fut destiné par son père à la médecine, mais abandonna bientôt cette étude pour celle des sciences mathématiques vers lesquelles l'entraînait un goût naturel. Il y fit de tels progrès que dès l'âge de vingt-quatre ans, il fut nommé par la protection des Médicis professeur de mathématiques à l'université de Pise. Persécuté dans cette ville à cause de la hardiesse de ses idées en physique, qui étaient contraires aux doctrines reçues dans l'école, il résigna sa chaire en 1592 ; mais peu après, il fut nommé professeur à Padoue et obtint dans cette ville de grands avantages. Il y fit ses découvertes les plus importantes. Après avoir enseigné une vingtaine d'années à Padoue, il vint se fixer à Florence sur les instances du grand-duc de Toscane, et jouit auprès de ce prince d'une grande faveur. Mais la fin de sa vie fut empoisonnée. Ayant publié un ouvrage dans lequel il exposait, d'après Copernic, le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil, il se vit, en 1633, dénoncé par ses envieux au tribunal de l'inquisition de Rome pour avoir enseigné une opinion que l'on prétendait contraire au texte de la Bible ; condamné par ce tribunal à l'âge de soixante-dix ans, il fut contraint d'abjurer à genoux ce qu'on nommait *ses erreurs* et fut privé de sa liberté pour un temps indéfini. On dit qu'après avoir prononcé l'abjuration, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix : *E pur si muove* (et pourtant elle se meut). Il ne paraît pas que Galilée ait été, comme on le croit vulgairement, plongé dans les cachots de l'inquisition, et qu'il soit mort en captivité. On lui donna pour prison le logement même d'un des officiers supérieurs du tribunal, mais toujours sous la surveillance du saint-office ; et même quelque temps après, il lui fut permis de résider dans une maison de campagne auprès de Florence et d'y poursuivre ses études. Néanmoins, il ne voulut plus rien publier depuis. Il perdit la vue à l'âge de soixante-quatorze ans, et mourut quatre ans après, en 1642. Galilée fut le véritable créateur de la philosophie expérimentale : on lui doit la découverte des lois de la pesanteur, l'invention du pendule, de la balance hydrostatique, du thermomètre, du compas de proportion, du télescope (1609) ; avec ce dernier instrument, il fit une foule d'observations qui changèrent la face de l'astronomie et mirent hors de doute le système de Copernic. Ses principaux ouvrages sont : *Sidereus nuntius*, Florence, 1610, où il expose ses découvertes astronomiques ; *Quatre dialogues sur les systèmes du monde de Ptolémée et de Copernic*, en italien, Florence, 1632, traduit en latin par Bernegger, Strasbourg, 1656 ; cet ouvrage, qui fut le prétexte de sa condamnation, est considéré comme un chef-d'œuvre pour le style aussi bien que pour la science ; *Dialogues sur le mouvement et sur la résistance des fluides*, imprimé à Leyde en 1638, par les soins du comte de Noailles, ambassadeur de France à Rome. Les *Œuvres* de Galilée ont été plusieurs fois recueillies ; l'édition la plus complète est de Milan, 1808, 13 vol. in-8.

GALIN (Pierre), musicien, né à Bordeaux en 1786, mort à Paris en 1822, inventa une méthode nouvelle pour simplifier l'enseignement de la musique. Il la fit connaître en 1818, et l'appela le *méloplaste*. Il a développé son système dans l'écrit intitulé : *Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, Bordeaux et Paris, 1818, in-8. Il avait quelque temps enseigné les mathématiques à Bordeaux.

GALINDES, *Galindæ*, peuple de la Sarmatie, habitait avec les *Sudini* au S. O. du golfe Vénédique (auj. golfe de *Dantzick*).

GALINGES, *Galingæ*, *Voy.* CALINGÆ.

GALIOT DE GENOILHAC. *Voy.* GENOILHAC.

GALITCH ou GALITZ, ville de la Russie d'Europe (Kostroma), à 44 kil. de Tchoukhloma : 6,000 hab. Elle fut fondée en 1152 par le grand-duc George Dolgorouki. Suivant quelques auteurs, elle a donné son nom à la famille Galitzin.

GALITZIN (maison DE), illustre maison russe, issue à la fin du XVe siècle de Michel Ivanovitch Boulgakof, qui descendait lui-même des grands princes de Lithuanie. Boulgakof avait reçu le surnom de *Galitza* (c.-à-d. *gantelet*), d'un gant de cuir qu'il avait coutume de porter à la main droite ; suivant d'autres, ses descendants prirent leur nom de la ville de Galitz (*Voy.* ci-dessus). Le membre le plus célèbre de cette famille est :

GALITZIN (Wasili ou Basile), dit *le Grand*, seigneur russe, né en 1633. Il devint en 1680 ministre du czar Fédor Alexiovitz, et lui persuada d'abolir les titres de noblesse afin de n'avancer que le mérite. Il conserva toute son influence sous la régente Sophie, comprima une révolte des Strélitz (1682), conclut en 1686 un traité de paix avec la Pologne, envoya une ambassade en France, mit un terme aux incursions des Tartares de la Crimée (1688), et prépara la civilisation de son peuple. Accusé en 1689 d'avoir conspiré avec la régente contre la vie du jeune prince Pierre (Pierre I), il fut envoyé en exil. Il mourut en 1713. — La famille Galitzin a fourni sous les règnes suivants des généraux et des administrateurs distingués, entre autres le prince Dimitri Galitzin, ambassadeur en France en 1765, qui fut lié avec les hommes les plus illustres de l'époque ; il publia plusieurs ouvrages scientifiques et donna en Hollande une édition complète d'Helvétius.— La famille Kourakin est issue du frère de Michel Ivanovitch, tige de la famille Galitzin.

GALL (saint), né en Irlande dans le VIe siècle, fut disciple de saint Colomban, qu'il accompagna en

France en 585; se retira plus tard en Suisse, y fonda, à 8 kil. du lac de Constance, le célèbre monastère qui prit son nom (*Voy.* SAINT-GALL); devint évêque de Constance, et mourut en 646. On le fête le 6 octobre.

GALL (François-Joseph), fondateur de la crânioscopie, né en 1758 à Tiefenbrunn près de Pforzheim (grand-duché de Bade), mort en 1828 à Montrouge près de Paris, était fils d'un marchand. Après avoir étudié à Bade et à Strasbourg, il se fit recevoir médecin à Vienne en 1785 et exerça quelque temps dans cette ville. Il y jeta aussi les fondements de la doctrine à laquelle son nom est attaché, cherchant dans l'homme, et surtout dans la structure du crâne, les signes extérieurs des facultés et des capacités naturelles, et commença, en 1796, des cours particuliers où il exposait ses idées nouvelles. Inquiété à Vienne pour ses opinions, il vint à Paris en 1807, et y reçut un si bon accueil qu'il se fit naturaliser Français (1819). Il fit pendant longtemps à l'Athénée des cours publics qui popularisèrent sa doctrine, et publia plusieurs ouvrages. On doit à Gall d'importantes découvertes sur la structure du cerveau et sur les fonctions de cet organe. Il prétendit que les instincts, les facultés et les qualités intellectuelles ou morales étaient attachés chacun à quelque partie du cerveau, et chercha à découvrir le siége ou l'organe de chaque faculté. Cette doctrine nouvelle a été nommée *crâniologie*, *crânioscopie*; ses partisans la nomment aujourd'hui *phrénologie*. Les facultés fondamentales que Gall admettait sont au nombre de vingt-sept : 1° l'instinct de la reproduction; 2° l'amour de la progéniture; 3° l'attachement; 4° le courage ou l'instinct de la défense; 5° le penchant à la destruction et au meurtre; 6° la ruse; 7° l'instinct de la propriété et le penchant au vol; 8° l'orgueil; 9° la vanité; 10° la circonspection; 11° la mémoire des choses; 12° le sens des localités; 13° la mémoire des personnes; 14° la mémoire verbale; 15° le sens du langage; 16° le sens de rapport des couleurs et le talent de la peinture; 17° le sens des rapports musicaux ou le talent de la musique; 18° le sens du rapport des nombres ou talent mathématique; 19° le sens de la mécanique et le talent de l'architecture; 20° la sagacité comparative; 21° l'esprit métaphysique; 22° l'esprit caustique ou de saillie; 23° le talent poétique; 24° la bienveillance et le sentiment du juste; 25° la mimique; 26° le sentiment religieux; 27° la fermeté. Il assigne aux facultés animales et grossières les parties postérieure et latérales de la tête, aux facultés intellectuelles la partie antérieure, aux qualités morales le sommet. La doctrine de Gall a trouvé de nombreux partisans et d'ardents contradicteurs; on l'a attaquée avec l'arme du ridicule et avec celle de la raison; les métaphysiciens et les théologiens l'ont accusée de conduire au matérialisme et au fatalisme; d'ailleurs, ses partisans ne sont pas d'accord sur l'emplacement des organes, sur leur nombre, sur la classification des facultés (*Voy.* SPURZHEIM). Quoi qu'il en soit, on ne peut contester que Gall ait fait faire un grand pas à l'anatomie et à la physiologie du cerveau. L'ouvrage fondamental du docteur Gall est le suivant : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, 1810-20, 4 vol. in-4 et in-fol., et 1822-25, 6 vol. in-8, avec un atlas de 100 planches in-fol.

GALLAIS (J.-Pierre), écrivain politique, né en 1756 à Doué près de Saumur, mort en 1820, était entré jeune chez les Bénédictins. Il combattit la révolution au péril de sa vie dans des brochures hardies, concourut à la rédaction de *la Quotidienne*, puis du *Journal de Paris*; et fut nommé en 1800 professeur d'éloquence et de philosophie à l'Académie de législation. Il fut un des premiers à attaquer Napoléon en 1814. L'empereur Alexandre le choisit pour son correspondant littéraire. Outre plusieurs écrits de circonstance, on lui doit une suite de l'*Histoire de France* d'Anquetil, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

GALLAM, GALLAPAGOS. *Voy.* GALAM, GALAPAGOS.

GALLAND (Ant.), orientaliste et antiquaire, né en 1646, près de Montdidier en Picardie, mort en 1715, accompagna en 1670 M. de Nointel, ambassadeur à Constantinople; fit depuis deux autres voyages en Orient, pendant lesquels il se perfectionna dans l'étude du grec et de l'arabe, et exécuta, avec le titre d'*antiquaire du roi*, un grand nombre de recherches archéologiques; fut admis en 1701 à l'Académie des Inscriptions, et devint en 1709 professeur d'arabe au collége de France. Galland est surtout connu par le charmant recueil de contes intitulé : *les Mille et une Nuits*, qu'il traduisit de l'arabe, 1704-8, 12 vol. in-12, souvent réimprimé; on a encore de lui les *Contes et fables de Pidpaï et Lokman*, publiés après sa mort, 1724, 2 vol. in-12; *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux*, 1694, et une foule de savantes dissertations sur des médailles grecques ou romaines et sur divers points d'archéologie.

GALLAND (André), théologien, né à Venise en 1709 de parents français, mort en 1779, entra chez les Oratoriens, et employa la plus grande partie de sa vie à publier une précieuse collection des Pères de l'Église : *Bibliotheca græco-latina veterum patrum antiquorumque scriptorum ecclesiæ*, Venise, 1765-81, 14 vol. in-fol. On y trouve 380 écrivains des sept premiers siècles.

GALLARATE, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 35 kil. N. O. de Milan; 3,800 hab. Fondée suivant les uns par les Gaulois, selon les autres par une légion romaine nommée *Gallerita*. Elle était florissante au Xe siècle; mais ses fortifications ont été détruites au XIIIe.

GALLAS, peuple nomade de l'Afrique, répandu sur les confins de l'Abyssinie méridionale, jusqu'aux frontières occidentales des états situés le long de la côte, entre Mélinde et Magadoxo. Les Gallas dominent exclusivement dans les états de Gondar, Ankober, Ambara, Angot, etc.; ils sont féroces et belliqueux; ils se distinguent des autres nègres par une teinte moins foncée et par leurs cheveux qui sont longs et non crépus.

GALLAS (Mathias), feld-maréchal d'Autriche, né dans le comté de Trente en 1589, mort à Vienne en 1647, servit d'abord sous Wallenstein; il refusa d'entrer dans les projets ambitieux de ce général contre l'empereur Ferdinand II, et les dénonça à ce prince dont il se concilia ainsi la faveur. Nommé général en chef de l'armée envoyée contre la France en 1636, Gallas s'avança sans obstacles jusqu'à la ville de Saint-Jean-de-Losne en Bourgogne; mais il ne put prendre cette place, que ne défendait qu'une faible garnison, et dut bientôt battre en retraite à l'approche du grand Condé. En 1644, il fit également contre les Suédois une campagne malheureuse, qui lui mérita, dit Puffendorf, la réputation d'être le premier général du monde pour perdre une armée.

GALLE, nom d'une famille hollandaise qui a fourni plusieurs graveurs distingués : Philippe Galle, né à Harlem en 1537, mort à Anvers en 1612, qui grava les chefs-d'œuvre de Breughel, Stradan, etc.; — Théodore Galle, fils aîné de Philippe, né à Anvers en 1560, qui grava d'après Rubens, Martin Vos; — Corneille Galle, dit *le Vieux*, fils puîné de Philippe, et le plus célèbre de ceux qui portèrent ce nom; il naquit à Anvers vers 1570, visita l'Italie, grava d'après Van Dyck, Pierre-Paul, Rubens, Raphael, Carrache, etc., et se fit surtout remarquer par la correction et le bon goût de ses dessins; — Corneille, dit *le Jeune*, fils du précédent,

né à Anvers en 1600; il n'eut pas le talent ni la réputation de son père.

GALLECIE, *Gallæcia*. *Voy.* GALICE.

GALLES, prêtres de Cybèle, ainsi appelés d'un certain Gallus leur fondateur, qui paraît n'être autre qu'Atys (*Voy.* ce nom). En se faisant initier, ils se mutilaient eux-mêmes. Ces prêtres fanatiques et vagabonds, dont la Phrygie et la Galatie furent le berceau, se répandirent dans tout l'empire romain; ils couraient de ville en ville portant l'image de la déesse, jouant des cymbales et chantant des vers appelés *galliambes*. Ils prédisaient l'avenir et recevaient en échange de nombreuses aumônes. Leur chef se nommait *archigalle*.

GALLES (principauté de), *Wales* en anglais, *Britannia secunda*, puis *Cambria* des anciens, contrée située dans la partie occidentale de la Grande-Bretagne, a pour bornes au N. la mer d'Irlande, à l'O. le canal de St-Georges, au S. le canal de Bristol, et à l'E. les comtés de Monmouth, de Hereford, de Shrop et de Chester qui font partie de l'Angleterre proprement dite : 65 kil. sur 140 ; 805,000 hab. (717,408 en 1821). La principauté de Galles se divise en 12 comtés (*Voy.* ANGLETERRE). Le pays est partout hérissé de hautes montagnes qu'entrecoupent des vallées profondes et qui s'étendent du S. O. au N.O.; l'air y est vif et froid, mais le climat est fort salubre. Ces montagnes renferment des mines de houille inépuisables; les métaux s'y trouvent également en abondance: l'argent et le cuivre à Caernarvon, le plomb à Cardigan, le fer dans tout le sud. L'agriculture est peu avancée dans le pays de Galles; l'industrie consiste surtout dans la métallurgie et dans la fabrication de flanelles renommées. Les habitants des montagnes parlent encore un idiome particulier, issu de l'ancien celte ou gaëlique (*Voy.* GAELIQUE). — La principauté de Galles fut probablement peuplée par une colonie de Gallo-Kymris sortis de la Bretagne, d'où lui vint le nom moderne de *Galles* ou *Wales*, et celui de *Kymbery* ou de *Cambria* qu'on lui donnait anciennement. Les Romains firent de vains efforts pour soumettre les Cambriens. Suetonius Paulinus occupa un instant le nord de cette contrée; mais au S. les *Silures* attaquèrent les Romains, et, sous la conduite de Caractacus, ils résistèrent courageusement aux efforts d'Agricola. Lorsque les Romains quittèrent la Grande-Bretagne (411), les Cambriens formèrent une sorte de monarchie fédérative, qui dans les jours de danger obéissait à un chef unique nommé *pendragon*.—Ces peuples opposèrent une barrière invincible à tous les conquérants de la Grande-Bretagne. Ils repoussèrent également les Danois et les Saxons. Guillaume-le-Conquérant essaya vainement aussi de les réduire; ils ne furent soumis que par Edouard I (1282); celui-ci donna le titre de *prince de Galles* à son fils Edouard, et depuis cette époque les fils aînés des rois d'Angleterre ont toujours porté ce nom. La réunion définitive du pays de Galles à l'Angleterre eut lieu en 1536 sous Henri VIII.

GALLES (NOUVELLE-), *New-Wales* ou *West-Main*, vaste contrée de la Nouvelle-Bretagne, dans l'Amérique du Nord (possessions anglaises), par 47° 30'-64° lat. N. et 83°-108° long. O. Elle est bornée à l'E. par la mer d'Hudson, au N. par le golfe de Chesterfield, à l'O. et au S. O. par des ramifications des monts Rocheux, au S. par le Haut-Canada, au S. E. par le Bas-Canada : 2,200 kil. sur 450. Le Churchill ou Mississipi la divise en deux parties, dites Nouv.-Galles méridionale et Nouv.-Galles septentrionale. La population s'élève à peine à 39,000 individus; le principal établissement est le Fort-York. Climat très rude, surtout sur les bords de la mer d'Hudson; néanmoins il est fort sain; végétation maigre dans le nord, mais développée au S. — La Nouv.-Galles est soumise au gouverneur du Canada; mais le monopole du commerce, qui consiste principalement en fourrures, appartient à la compagnie de la baie d'Hudson.

GALLES DU SUD (NOUVELLE-), *New-South-Wales*, vaste colonie anglaise située dans la partie orientale de la Nouv.-Hollande, s'étend depuis le cap York jusqu'au cap Wilson, par 10° 39'-39° 11' lat. S. Ses limites à l'O. sont incertaines et s'étendent au-delà des montagnes Bleues. Sa longueur du cap York au cap Wilson est de 310 myriamètres. La colonie ne comptait que 13,000 hab. en 1802; en 1821 elle en comptait 37,068; auj. on peut évaluer le nombre des hab. à 50,000, dont 6,000 criminels déportés. La Nouv.-Galles est divisée en 10 comtés: Cumberland, Campden, Argyle, Westmoreland, Northumberland, Roxburgh, Londonderry, Durham, Ayr et Cambridge. Il faut y joindre l'île de Norfolk où l'on relègue les déportés récalcitrants. Villes principales: Sydney ou Port-Jackson (ch.-l.), dans le comté de Cumberland: Botany-Bay, Paramata, Bathurst, Port-Macquarie. — L'intérieur de la Nouv.-Galles est peu connu; les côtes sont découpées par un grand nombre de baies et baignées par le golfe Carpentarie. Les rivières principales sont le Macquarie, le Castlereagh, le Hastings, l'York, etc. Le climat est très chaud; néanmoins il est très salubre. La végétation y est puissante et originale; on y a trouvé plusieurs animaux jusqu'alors inconnus, entre autres le kangourou, le wombat, le phascalomis, et l'ornithorinque. Les indigènes appartiennent à la race nègre et ont l'intelligence fort peu développée. La population européenne se compose de colons, la plupart anglais, et de déportés (*convicts*). — La colonie de la Nouv.-Galles fut fondée dans le but d'en faire un lieu de déportation. Cook l'avait déjà visitée en 1770; en 1788 le capitaine Philips y aborda avec 800 condamnés et fonda l'établissement de Botany-Bay; mais bientôt après il transféra la colonie à Port-Jackson ou Sydney. La colonie reçut de rapides accroissements. En 1823 on adjoignit au gouverneur un conseil législatif de cinq membres. Une banque, des cours d'assises, des églises, des théâtres y furent établis; de nombreuses routes furent tracées, et jusqu'à ce jour la prospérité de ces établissements n'a fait que s'accroître.

GALLES (prince de), titre que porte l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. *Voy.* ÉDOUARD, et GALLES (principauté de).

GALLES (île du PRINCE-DE), ou *Poulo-Penang*, île de l'Asie, située à l'entrée du détroit de Malacca, a pour ch.-l. Penang. En 1822 elle comptait 45,127 hab., Malais, Chinois, Bengalis et Européens (ces derniers au nombre de 400 seulement). Cette île appartenait jadis aux Malais; elle fut donnée en dot en 1766 au capitaine anglais Light qui avait épousé la fille du roi malais; celui-ci lui donna le nom qu'elle porte auj. et la vendit à la compagnie des Indes qui fit de cette île un lieu de station pour les vaisseaux qui commercent avec la Chine.

GALLET, chansonnier, né à Paris vers 1700, était épicier droguiste. D'un caractère jovial, il vécut dans l'intimité de Piron, Collé, Panard, et fit de société avec eux plusieurs pièces fort gaies qui eurent du succès; mais il négligea en même temps ses affaires, fit banqueroute, et mourut dans la misère, 1757.—Un autre Gallet, joueur célèbre du XVIIe siècle, est mentionné dans les satires de Régnier (satire XIV), et dans celles de Boileau (sat. VIII). Il perdit toute sa fortune d'un coup de dés.

GALLIA. *Voy.* GAULE.

GALLICANE (église), c.-à-d. église des Gaules et de France. Cette église, tout en étant sincèrement attachée à la foi catholique, s'est toujours signalée par une certaine indépendance vis-à-vis du Saint-Siége, et a réclamé à toutes les époques, soit contre l'autorité absolue que les papes s'arrogeaient sur les rois, soit contre l'infaillibilité qu'ils s'attribuaient

en s'élevant au-dessus des conciles. Cet esprit d'indépendance, qui remonte aux premiers siècles de l'Église, se montre surtout au XIIIe siècle, où saint Louis proclame dans une ordonnance *les libertés et immunités de l'Église gallicane* (1229) et publie la *Pragmatique Sanction* (1270); au XIVe, où Philippe-le-Bel lutte contre Boniface VIII; au XVIIe, où le clergé de France rend en 1682, par l'organe de Bossuet, cette célèbre déclaration: « Que l'Église doit être régie par les canons, que saint Pierre et ses successeurs n'ont reçu de puissance que sur les choses spirituelles; que les règles et les constitutions reçues dans le royaume doivent être maintenues, et les bornes posées par nos pères demeurer inébranlables; que les décrets et jugements du pape ne sont point irréformables, etc. » Les libertés gallicanes ont eu pour principaux défenseurs Hincmar, Gerson, l'abbé Fleury, Bossuet, le cardinal de la Luzerne, et de nos jours M. Frayssinous et M. Guillon.

GALLICIE. *Voy.* GALICIE.

GALLIEN, *P. Licinius Egnatius Gallienus*, empereur romain, fils de Valérien, fut d'abord associé par son père à l'empire en 253. Son père ayant été fait prisonnier par Sapor en 259, il ne fit rien pour le tirer de captivité, et s'empressa de se faire reconnaître pour empereur. Il commit toutes sortes de cruautés, se plongea dans les excès du luxe et de la débauche, et ne dut la conservation de son trône et de ses provinces qu'au courage d'Odenat, roi de Palmyre, un de ses alliés. Sous son règne les Barbares envahirent les Gaules, la Grèce et l'Orient; et trente de ses généraux, connus sous le nom des *Trente Tyrans*, prirent la pourpre. Il fut tué devant Milan en 268, pendant qu'il assiégeait l'usurpateur Auréolus qui s'y était enfermé. Il avait 35 ans.

GALLIFET (Joseph DE), écrivain mystique, né en 1663 à Aix, mort vers 1745, entra chez les Jésuites de Lyon et devint provincial de cette maison. Il fit vœu dans une maladie de se consacrer tout entier à la gloire du Sacré-Cœur de Jésus. En effet, dès qu'il fut rétabli, il publia un traité en latin sur ce sujet, qu'il publia à Rome avec un mémoire de la mère Alacoque, 1726, et qu'il traduisit en français sous ce titre : *De l'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus, etc.*, Paris, 1733, et travailla jusqu'à la fin de sa vie à établir le nouveau culte, qui obtint un grand succès dans les couvents de France.

GALLION (Jun.), frère de Sénèque, se nommait d'abord *Annæus Novatus*, et reçut le nom de Gallion de son père adoptif. Il était proconsul d'Achaïe, lorsque les Juifs lui amenèrent saint Paul pour le faire condamner; mais il ne voulut point intervenir dans ces disputes (l'indifférence qu'il témoigna en cette occasion a depuis fait donner le nom de *Gallionistes* à ceux qui sont indifférents en matière de religion). Disgracié par Néron après le supplice de son frère, Gallion se perça de son épée.

GALLIPOLI, *Callipolis*, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 44 kil. E. d'Otrante, sur le golfe de Tarente; 8,200 hab. Place forte, château-fort; port commode, mais d'entrée difficile. Évêché, cathédrale. Un peu d'industrie; pêche du thon.

GALLIPOLI, *Callipolis*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. d'un livah de même nom, sur le canal des Dardanelles, dit aussi détroit *de Gallipoli*, à 140 kil. S. d'Andrinople; 17,000 hab. Deux bons ports. Fabriques de maroquins. C'est la 1re ville que les Turcs aient eue en Europe; ils la prirent en 1356. — Le livah de Gallipoli, situé le long de la mer de Marmara, a une longueur de 460 kil., et une largeur de 150, et compte 600,000 hab. Il correspond au S. de l'ancienne Thrace et à la Macédoine orientale. — On donne encore le nom de *presqu'île de Gallipoli* à la presqu'île sur laquelle est située Gallipoli: c'est l'ancienne *Chersonèse de Thrace*.

GALLISSONIÈRE. *Voy.* LA GALLISSONIÈRE.

GALLOECIA, prov. de l'Hispanie. *Voy.* CALLAICI.

GALLO-GRÈCE. *Voy.* GALATIE.

GALLOWAY, district d'Écosse, au S. E., comprend le comté de Wington avec l'intendance (*stewardry*) de Kirkendbright et a pour ville principale New-Galloway, sur la rivière de Ken, à 40 kil. S. E. d'Ayr. Ce petit bourg fut longtemps indépendant et résista souvent aux rois d'Écosse, notamment en 1160, sous Malcolm.

GALLOWAY, ville et comté d'Irlande. *Voy.* GALWAY.

GALLOWAY (RUVIGNY, comte de). *Voy.* RUVIGNY.

GALLS ou GAELS, ancien peuple de la Gaule, qui a donné son nom à cette contrée et au pays de Galles. *Voy.* CELTES, GAULOIS, GALLES.

GALLUS (Cornelius), poëte et guerrier romain, de l'ordre des chevaliers, né à *Forum Julii* (Fréjus), 69 av. J.-C., rendit d'importants services à Octave dans la guerre d'Alexandrie, et fut créé par lui gouverneur d'Égypte. Il abusa tellement de son pouvoir, qu'il fut rappelé de son gouvernement et condamné à l'exil; mais il se donna la mort, à l'âge de 40 ou 43 ans. Il était lié avec Virgile, qui lui adressa sa Xe églogue. Il avait composé 4 livres d'élégies qui ne nous sont pas parvenues; on a sous son nom 6 élégies qui paraissent être du VIe siècle. On les trouve ordinairement à la suite de Catulle, Tibulle et Properce, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff.

GALLUS (C. Vibius Trebonianus), d'abord général en Mésie, fit périr par trahison l'empereur Decius, dans une expédition contre les Goths, et se fit lui-même proclamer empereur en 251. Il s'associa Hostilien, puis son fils Volusien, traita avec les Goths, et persécuta les Chrétiens. Il allait combattre Émilien, qui avait usurpé l'empire, lorsqu'il fut tué en 253, par ses propres soldats, près de Rome.

GALLUS (Flavius Constantinus), neveu de Constantin et frère de Julien, fut créé césar en 351 par Constance II, et chargé du gouvernement de l'Orient. Il remporta plusieurs avantages sur les Perses; mais il fit le plus criminel abus de son pouvoir, et mit à mort plusieurs des principaux habitants de la Syrie et d'Antioche. Rappelé par l'empereur, il fut jugé, condamné, et eut la tête tranchée en 354.

GALNA, ville de l'Inde anglaise. *Voy.* GAULNA.

GALSUINTE, fille d'Athanagilde, roi des Wisigoths, et sœur de Brunehaut, née vers l'an 540, fut, à la sollicitation de sa sœur, donnée en mariage à Chilpéric, que cette princesse espérait par cette union détourner de son commerce avec Frédégonde et ramener à une conduite plus digne d'un roi. Mais le faible Chilpéric, sacrifiant bientôt sa jeune épouse à une concubine, fit assassiner Galsuinte. C'est en voulant tirer vengeance de ce crime que Brunehaut s'engagea dans la lutte sanglante où elle succomba.

GALVANI (L.), médecin et physicien, né à Bologne en 1737, mort en 1795, fut nommé en 1762 professeur d'anatomie à l'université de Bologne, et perdit cette place lors de l'établissement de la république cisalpine, pour n'avoir pas voulu prêter serment au nouveau gouvernement. On lui doit la découverte de ces propriétés électriques que l'on désigne sous le nom de *galvanisme*. Ayant par hasard approché un conducteur électrique des muscles d'une grenouille écorchée, il remarqua avec étonnement les mouvements qui s'y produisaient et en fit l'objet d'une étude spéciale. On a de lui *De viribus electricitatis in motu musculari*, 1791, dans les Mémoires de l'Institut de Bologne, et quelques dissertations anatomiques.

GALVESTON, baie du golfe du Mexique, dans l'état de Texas, à l'embouchure du Rio de la Trinidad, communique au S. E. avec le golfe du Mexique par un canal étroit, situé entre le continent et l'extrémité orientale de l'île San-Luis.

GALVESTON, ville des États-Unis (Louisiane), sur la rive droite de l'Amite, au N. O. de la Nouvelle-Orléans, et près de la rive gauche du Mississipi.

GALWAY, *Ausoba*, et *Gallovidia*, ville d'Irlande, ch.-l. du comté de Galway, à 180 kil. O. de Dublin : 33,000 hab. Port à quelque distance de la ville. Eglise collégiale, bourse, six couvents, caserne, etc. Industrie médiocre (lainages, toiles). Pêche et brûlage de varech. Galway était jadis très forte ; elle refusa en 1641 de recevoir les troupes anglaises, et protégea les rebelles en se donnant au duc d'Osmond ; elle fut prise en 1651 ; en 1690 elle se déclara pour Jacques II et opposa une longue résistance aux troupes de Guillaume III. — Le comté de Galway, un des comtés maritimes de l'Irlande (Connaught), est situé entre ceux de Mayo au N. et de Clare au S.: 140 kil. sur 70 : 333,500 hab. Beaucoup de lieux incultes ; marais, pâturages, bétail.

GAMA (Vasco DE), comte de Vidigueyra, célèbre navigateur portugais, né au port de Synis en Portugal vers 1450, fut chargé, en 1497, par le roi Emmanuel, de chercher une route vers l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance qu'avait déjà découvert Barthélemy Diaz (*Voy.* ce nom) ; il réussit pleinement dans cette périlleuse entreprise, et jeta l'ancre devant Calicut en mai 1498. A son retour en Portugal (1499), il fut accueilli avec la plus grande distinction par le roi Emmanuel, et reçut la grandesse avec le titre d'amiral des Indes. Il repartit en 1502 avec 15 vaisseaux, soumit une partie des côtes de l'Afrique orientale, forma des établissements à Mozambique, à Sofala, fit des traités avec le roi de Cananor, et pénétra jusqu'à Cochin. De retour à Lisbonne, on le laissa 21 ans dans l'inaction. Enfin en 1524 il partit de nouveau de Lisbonne avec le titre de vice-roi des Indes, mais il mourut à Cochin peu après son arrivée, en 1525. L'histoire de l'expédition de Vasco de Gama a été racontée par l'historien Barros, et chantée par le Camoëns dans sa *Lusiade*. — Ses fils, Étienne et Christophe de Gama, se distinguèrent aussi comme navigateurs et comme guerriers.

GAMACHES, *Gamachium* ou *Gamapium*, ch.-l. de canton (Somme), sur la Bresle, à 23 kil. S. O. d'Abbeville ; 1,000 hab. Jadis place de guerre importante. Ruines d'un château-fort, détruit en 1500 par les Anglais. Fabriques de toiles de lin, moulins à huile, etc.

GAMACHES (Joachim ROUAULT DE), maréchal de France, d'une maison ancienne de Poitou, servit sous Charles VII et sous Louis XI, reçut le bâton de maréchal en 1461, et défendit Paris contre le comte de Charolais dans la guerre du *Bien-Public*, 1463. Malgré tant de services, Louis XI, le soupçonnant de trahison, le fit arrêter en 1476, et juger ; il fut condamné à payer au roi 20,000 francs d'amende, et emprisonné pendant cinq ans ; mais l'arrêt ne fut point exécuté. Il mourut en 1478.

GAMACHES (Étienne-Simon), ecclésiastique français, né en 1672 à Meulan, mort en 1756, était chanoine de Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, et membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Astronomie physique*, 1740, in-4 ; *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8 ; *Système du philosophe chrétien*, 1721, in-8 ; *Système du cœur*, publié sous le nom de *Clarigny*, Paris, 1704, in-12 ; *les Agréments du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12.

GAMAIN (François), serrurier de Louis XVI, fut chargé par ce prince de construire la fameuse armoire de fer. Malgré les bons traitements qu'il avait toujours reçus à la cour, il ne craignit point de se prêter aux vues des révolutionnaires en accusant le roi et la reine d'avoir voulu l'empoisonner, et figura parmi les plus fougueux adversaires de la royauté.

GAMALIEL, savant rabbin, vivait au temps de J.-C. Il défendit les apôtres contre les Juifs, et se fit secrètement baptiser par saint Jean et saint Pierre. On croit qu'il fut le précepteur de saint Paul et de saint Étienne.

GAMAN, état de la Guinée supérieure, au N. O. de l'état des Achantis et au S. de celui de Kong. Capitale, Bontoukou. Il est riche en mines d'or.

GAMBA, petit état de la Guinée septent., au N. de celui de Dahomey, dont il est tributaire, a pour ch.-l. une ville de même nom, à 369 kil. N. de Dahomey. Ses habitants sont agriculteurs et fort doux. On tirait de là autrefois des esclaves fort estimés.

GAMBAROU, ville de l'état de Bournou en Nigritie, sur le Yeou, à 125 kil. O. de Kouka. Autrefois capit. du Bournou, mais détruite en 1809.

GAMBATESA, ville du roy. de Naples (Sannio), à 22 kil. E. de Campo-Basso ; 4,400 hab.

GAMBIE, *Stachir* des anciens, fleuve d'Afrique, dans la Nigritie, naît par 13° 38' long. O., 10° 37' lat. N., dans l'état de Fouta-Toro, sous le nom de Diman ; coule de l'E. à l'O. ; baigne le Tenda, le Bondou, le Iani, le Saloum, le Badibou, le Barra ; reçoit entre autres riv. le Cassamance, le Cacheo ; verse une partie de ses eaux dans le fleuve Sénégal, et tombe dans l'Océan par plusieurs embouchures que jadis on croyait autant de fleuves différents. Son cours est d'environ 1,700 kil. — La contrée arrosée à la fois par le Sénégal et la Gambie a reçu des géographes le nom de Sénégambie.

GAMBIER (lord James), amiral anglais, né en 1756, mort en 1833, fut chargé en 1807 de bombarder Copenhague. Envoyé en 1809 contre une flotte française réunie dans le port de l'île d'Aix, il la détruisit en partie en lançant contre elle des brûlots.

GAMELIES, fêtes en l'honneur de Junon, protectrice des mariages (*gamos* en grec). Le mois de janvier portait chez les Athéniens le nom de *gamélion*, parce que les mariages qui étaient célébrés dans le courant de ce mois passaient pour être plus heureux.

GAN, ville du dép. des B.-Pyrénées, sur la Nées, à 7 kil. S. O. de Pau ; 2,600 hab. Vin très estimé.

GAND, *Gent* en flamand, *Gandavum* en latin moderne, ville de Belgique, ch.-l. de la Flandre orientale, au confluent de l'Escaut avec la Lys et autres rivières ou canaux, à 49 kil. N. O. de Bruxelles ; 80,000 hab. La ville de Gand est située sur 26 petites îles jointes par 300 ponts (dont 100 assez grands) ; elle a 17 kil. de tour (mais dans son enceinte elle renferme des jardins et des terres labourables). Evêché, citadelle, murs. Université. Beaucoup de monuments du moyen âge (cathédrale, hôtel-de-ville, beffroi, etc.). Collége royal, académie royale de dessin, sculpture, peinture, architecture ; sociétés savantes, bibliothèque, musée, etc. Filatures de coton, imprimeries sur toiles, etc. Commerce actif, surtout pour les toiles de Flandre et les produits du sol. Patrie de Charles-Quint, de Daniel Heinsius et de Philippe Lænsberg, astronome. — L'origine de Gand est fort incertaine : suivant les Belges, elle remonte au VIIe siècle ; elle fut fortifiée en 1053 par le comte Baudouin, et devint bientôt une des plus riches villes de la Flandre ; elle se mit plusieurs fois à la tête des révoltes flamandes, surtout de celle qui eut lieu contre Louis II de Mâle (1379-83), sous la conduite de Philippe Arteveld. En 1570 y fut signée la fameuse pacification dite de Gand, par laquelle les provinces du nord et du midi des Pays-Bas s'unirent contre les Espagnols ; pacification qu'Alexandre Farnèse rompit bientôt (1579). La paix de Gand de 1814 mit fin à la guerre entre l'Angleterre et les États-Unis. Forcé de quitter Paris en 1815, à l'approche de Napoléon, Louis XVIII se retira à Gand, où il séjourna pendant les Cent-Jours.

GANDIE, *Gandia*, ville d'Espagne (Valence), à 23 kil. N. O. de Denia, sur la Méditerranée; 6,050 hab. Petit port, cabotage, pêche. On recueille aux environs les meilleurs melons d'Espagne. Palais des ducs de Gandie.

GANDIE (François BORGIA, duc de). *Voy.* BORGIA.

GANDINO, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 18 kil. N. E. de Bergame; 3,000 hab. Draps, lainages, tanneries. Commerce très étendu avec le Tyrol, l'Italie, la Suisse.

GANDJAM, riv. de l'Hindoustan septentr., sort des monts des Circars et se jette dans le golfe de Bengale au-dessous de la ville de Gandjam.

GANDJAM, district de l'Inde anglaise (Madras), dans le pays des Circars septent., est formé de la partie septent. de l'ancien état de Cicacole. Il a pour ch.-l. une ville nommée aussi Gandjam, par 19° 22' lat. N., 82° 58' long. E., sur la riv. de Gandjam. Commerce très actif, surtout en toiles de coton.

GANDOUANA, *Gandwana* des Anglais, ancienne province de l'Hindoustan, entre 17° et 25° lat. N., 75° et 83° long. E., au S. de Malwa, au N. des prov. d'Haïderabad et d'Orissa: 890 kil. sur 800; 4,000,000 d'hab. Le Gandouana se divise actuellement en deux parties: 1° roy. de Nagpour (vassal des Anglais sous un prince mahratte); 2° district de Gandouana ou de Djabbalpour (aux Anglais et dans la présidence de Calcutta, bien que partagé presque entièrement entre de petits radjahs indigènes). Capit. ancienne, Gharrâ (auj. presque inhabitée); principales villes actuelles: Nagpour, Djabbalpour. Le Gandouana est généralement montueux et boisé. Il est peu fertile.

GANEÇA, déité indienne, fils de Bhavani seule, ou de Bhavani et de Siva, est le dieu de la sagesse dans l'Hindoustan. On le représente avec une tête d'éléphant, symbole de discernement et de sagacité, et accompagné d'un rat que les Indiens considèrent comme un animal prévoyant. Ganeça, que l'on a comparé à Janus, préside à toutes les cérémonies religieuses, à la paix, aux routes, au commencement de toute entreprise, projet, voyage, etc.

GANGANELLI. *Voy.* CLÉMENT XIV.

GANGARI ou DARCHAN, ville du Thibet, par 31° 4' lat. N., 78° 53' long. E., sert d'entrepôt aux marchandises envoyées de Lassa.

GANGE, *Ganga* en bengali, *Ganges* des anciens, célèbre fleuve de l'Hindoustan, naît dans les monts Himalaya, au Thibet, sous le nom de Bagirathi, un peu au-dessus de Gangoutri, et par 76° 40' long. E., 31° 4' lat. N. Sa source est située à plus de 4,000 mètres de hauteur. Il prend le nom de Gange dans le Gherouàl, après avoir reçu l'Alakananda, au lieu dit Devapraïaga (ou *divin confluent*); traverse les prov. de Delhi, Agrah, Aoude, Allahabad, Bahar, Bengale, passant par Farrakhabad, Allahabad, Mirzapour, Bénarès, Ghazipour, Patna, Radjamahala; et après avoir suivi la direction du S. O., puis du S. et de l'E., prend la direction S. E. en formant un énorme delta, coupé par des branches multipliées, et dont la plus forte est l'Hougly qui passe par Calcutta et Chandernagor. Cours total, au moins 2,600 kil. Affluents: à droite le Calinaddi, le Djemnah: à gauche le Ramganga, le Gogra, le Gandak, le Bagmatti, le Kouci, la Mahamada, la Tistah. Le Brahmapoutre, qui vient du N.E., reçoit d'abord une des branches nombreuses du Gange, et, s'unissant lui-même à ce fleuve, se jette avec lui dans l'Océan par une même embouchure. Le Gange est aux yeux des Hindous un fleuve sacré. Ils croient se purifier au moral comme au physique en prenant un bain dans ses eaux. Ils en font la déesse Ganga, identique à Bhavani, femme de Siva. Les Hindous regardent comme le comble du bonheur et comme l'aurore de la vie céleste de mourir dans les eaux du Gange.

GANGES, ch.-l. de cant. (Hérault), à 40 kil. N. O. de Montpellier; 4,527 hab. Bas de soie, bonneterie, filature de soie. Commerce.

GANGES (Anne-Élisabeth DE ROSSAN, marquise de), née à Avignon en 1636, épousa le marquis de Ganges, étant déjà veuve du marquis de Castellane. Sa beauté lui avait fait donner à la cour de Louis XIV, où elle avait été présentée par son premier mari, le surnom de *la Belle Provençale;* elle revint à Avignon après son second mariage, et là fut l'objet d'une criminelle passion de la part de ses deux beaux-frères, l'abbé et le chevalier de Ganges. Ayant résisté avec courage, elle périt frappée de plusieurs coups d'épée que lui porta le chevalier, après avoir essayé vainement de l'empoisonner. Par suite de cette action infâme, les deux frères qui avaient eu le temps de quitter la France, furent condamnés par contumace à être rompus (1667).

GANGOUTRI, lieu de pèlerinage, sur le Gange et près des sources de ce fleuve, par 75° 49' long. E., 31° 4' lat. N.

GANGRES, *Gangra*, auj. *Kiangari*, ville de Paphlagonie, résidence du roi Déjotarus.

GANILH (Charles), économiste, né en 1758 à Allanche (Cantal), mort en 1836, fut d'abord avocat; entra au tribunat, où il resta jusqu'en 1802; fut en 1815 nommé député; défendit les libertés publiques, mais sans jamais s'écarter du ton de la modération, et porta souvent la lumière dans les questions de finances. Il a beaucoup écrit; ses principaux ouvrages sont: *Essai politique sur les revenus des peuples*, 1806 et 1823; *Des Systèmes de l'économie politique*, 1809: *Dictionnaire de l'économie politique*, 1826, 1 vol. in-8; *Théorie de l'économie politique*, 1830, qui tous attestent un esprit droit et consciencieux.

GANNAT, *Gannatum* ou *Gannapum*, ch.-l. d'arr. (Allier), sur l'Andelot, à 387 kil. S. E. de Paris, à 53 kil. S. de Moulins; 5,109 hab. Commerce de blé. — L'arr. de Gannat a 5 cant. (Chantelle-le-Château, Ebreuil, Escurolles, Saint-Pourçain, Gannat), 79 communes et 66,024 hab.

GANNODURUM, nom latin de LAUFENBOURG.

GANYMÈDE, jeune prince d'une grande beauté, fils de Tros, roi de Troie, fut, selon la fable, enlevé par l'aigle de Jupiter, et transporté dans le ciel pour y remplacer Hébé comme échanson des dieux.

GAOUTAMA. *Voy.* BOUDDHA.

GAP, *Vapincum*, ch.-l. du dép. des H.-Alpes, à 669 kil. S. E. de Paris; 7,854 hab. Évêché; tribunal de 1re instance, collége communal; cathédrale (où l'on voit le mausolée du duc de Lesdiguières). Musées de peinture et d'histoire naturelle. Cadis, soie, laine, etc. Commerce. — Cette ville, jadis capit. du Gapençais, est fort ancienne. Elle souffrit beaucoup des invasions des Sarrasins et des Lombards. Elle appartint ensuite aux comtes de Forcalquier, qui la cédèrent aux évêques de la ville. En 1692, elle fut prise et ravagée par Victor-Amédée, duc de Savoie. — L'arr. de Gap a 14 cant. (Aspres-lès-Veynes, Barcelonette, la Bastie-Neuve, Lavagne, Orpierre, Ribiers, Razans, Saint-Bonnet, Saint-Étienne-en-Devoluy, Saint-Firmin, Serres, Tallard, Veynes, plus Gap), 126 communes, et 69,034 hab.

GAPENÇAIS, *Vapincensis tractus*, partie du Haut-Dauphiné, sur les confins de la H.-Provence, et au S. E. de l'Embrunais, qui la sépare des frontières du Piémont; 45 kil. sur 28. Ch.-l., Gap. Autres places: Chorges, Tallard, Veynes, Aspres-lès-Veynes. Montagnes, pâturages, gibier. — Le Gapençais faisait jadis partie de la Narbonnaise 2e, et avait pour habitants les *Caturiges* et les *Tricorii*. Il appartint ensuite successivement aux Burgundes, aux Francs, aux rois d'Arles, et après le démembre-

ment du royaume d'Arles, aux comtes de Provence, aux comtes de Toulouse, marquis de Provence; aux comtes de Forcalquier, sous lesquels il en passa une partie à l'évêque de Gap. Charles VII s'en empara en 1448; mais il le restitua à René, comte de Provence; il fut réuni définitivement à la France par Louis XI. Il est auj. compris dans le département des Hautes-Alpes.

GARAKPOUR, *Gorruckpoor* des Anglais, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Aoude, ch.-l. d'un district. Temple célèbre.

GARAMA, auj. *Gherma*, ville d'Afrique, au S. de la Grande-Syrte, à l'E. de Thabudis, avait donné son nom aux Garamantes. C'était un rendez-vous de commerce entre les indigènes de la Libye intérieure et les habitants de la côte (la plupart Grecs, Phéniciens, ou Carthaginois).

GARAMANTES, peuple indigène de l'Afrique intérieure, au S. de l'Atlas, qui le séparait de la Numidie, habitait le pays de Zab et une partie du Sahara. Cornélius Balbus fit une expédition célèbre dans le territoire des Garamantes, le peuple le plus méridional que les Romains connussent en Afrique. On retrouve encore leur nom dans Gherma.

GARAMOND (Claude), graveur et fondeur de caractères, né à Paris vers la fin du XVe siècle, fut chargé par François I de graver, pour l'impression des auteurs grecs, d'après les dessins d'Ange Vergen, les trois sortes de caractères grecs connus depuis sous le nom de *garamond*. La perfection de ses caractères n'a pas encore été surpassée.

GARAPHI MONTES, montagnes de la Mauritanie, auj. *Ghdibb-el-Zickar*, dans le roy. de Fez.

GARASSE (François), jésuite, né à Angoulême en 1585, s'est fait une fâcheuse célébrité par la virulence de ses critiques. Il prêcha d'abord, et se fit remarquer par la fougue de ses discours et par les traits satiriques dont il les assaisonnait; puis il se mit à écrire, et emporté par un zèle outré, il attaqua sans mesure tout ce qui lui paraissait contraire à la religion ou aux intérêts de son ordre: le poëte Théophile, l'historien Pasquier, l'avocat-général Servan, le philosophe Charron furent les principaux objets de ses invectives. Il mourut à Poitiers en 1631, d'une maladie contractée en visitant les malades de l'hospice. On a de lui: *Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps*, Paris, 1623; une *Somme théologique*, qui fut censurée par la Sorbonne, et une foule de pamphlets publiés sous de faux noms.

GARAT (Dominique-Joseph), né en 1749 à Bayonne, mort en 1833, était fils d'un médecin du bourg d'Ustaritz, près de Bayonne. Après s'être fait recevoir avocat à Bordeaux, il vint à Paris, où il se lia avec les philosophes, et se fit bientôt connaître avantageusement par ses *Éloges de L'Hôpital*, 1778; de *Suger*, 1779; de *Montausier*, 1781; de *Fontenelle*, 1784, dont les trois derniers furent couronnés par l'Académie Française; il écrivit en même temps dans le *Mercure Français*, dans le *Journal de Paris*, et fut chargé du cours d'histoire au *Lycée*, qui venait d'être fondé (1785). Il fut envoyé aux États-généraux (1789), par les pays basques, comme représentant du tiers-état; devint sous la Convention ministre de la justice, en remplacement de Danton, après les massacres de septembre (12 octobre 1792), et eut en cette qualité la cruelle mission de lire à Louis XVI sa sentence; accepta peu après (14 mars 1793) le portefeuille de l'intérieur que quittait Roland; montra dans cette importante administration peu de fermeté et de prévoyance, et la quitta au bout de peu de mois; fut appelé en 1794 aux écoles normales, et y fit des leçons fort brillantes sur l'*Analyse de l'entendement*; entra à l'Institut lors de la formation de ce corps savant (section des sciences morales et politiques); fut élu en 1796 membre du Conseil des Anciens; se laissa nommer sénateur, puis comte par l'empereur Napoléon, et ne s'opposa nullement au nouvel ordre de choses. Esprit profond, bon écrivain, Garat était faible comme homme politique; on a dit que c'était un *jacobin malgré lui*. Il a publié, outre ses *Éloges*, des *Considérations sur la Révolution*, 1792; des *Mémoires sur la Révolution*, 1795, où il explique sa conduite pendant qu'il était aux affaires; des *Mémoires sur Suard*, son ami, 1820. Il a laissé de précieux manuscrits, entre autres des *Éloges de Bossuet, de Condillac, de Montesquieu*, et une *Histoire des Basques*. Il était depuis 1806 membre de l'Académie Française; il en fut exclu sous la Restauration. — Son frère aîné, Dominique Garat, né en 1735 à Ustaritz, mort en 1799, fit aussi partie de l'Assemblée constituante, où il tint une conduite fort honorable.

GARAT (Pierre-Jean), célèbre chanteur, fils de Dominique et neveu du ministre de la justice, né à Ustaritz (B.-Pyrénées) en 1764, mort à Paris en 1823, vint dans la capitale à 20 ans, y excita par son talent un enthousiasme universel, et obtint la protection de la reine Marie-Antoinette et du comte d'Artois, qui le pensionnèrent généreusement. Après avoir parcouru les principales villes de l'Europe, il revint se fixer à Paris, où il forma un grand nombre d'élèves distingués. Il faisait lui-même des romances. Tout le monde a répété celle dans laquelle il déplorait les malheurs de la reine Marie-Antoinette: *Vous qui portez un cœur sensible*, etc. Ce grand artiste mêlait à son talent une extrême fatuité.

GARAY (Jean DE), général espagnol, né à Badajoz en 541, passa en Amérique, et fut chargé de faire de nouvelles explorations dans l'Amérique méridionale. Il découvrit, après avoir remonté le fleuve Parana, une immense contrée intérieure, et y fonda un établissement qu'il nomma Santa-Fé-de-Véra-Cruz. Il fut nommé en récompense, par Philippe II, lieutenant-général et gouverneur de L'Assomption (1576). En 1580, il rebâtit la ville de Buenos-Ayres, que les Indiens avaient détruite, et sut, par une conduite pleine de douceur et de prudence, y attirer les sauvages eux-mêmes. Cependant, il fut massacré par quelques-uns d'entre eux, lorsqu'il retournait à L'Assomption (1592).

GARAY (don Martin DE), ministre des finances d'Espagne, né en Aragon vers 1760, mort en 1822, eut, depuis 1808 jusqu'à la rentrée de Ferdinand VII, une part très importante dans le gouvernement espagnol, et se concilia l'estime générale par les talents et le zèle qu'il apporta dans la conduite des affaires. Appelé au ministère des finances sur la fin de 1816 par Ferdinand VII, il voulut introduire d'utiles réformes et faire supporter au clergé et à la noblesse une partie des charges publiques; mais ces mesures si équitables soulevèrent l'opposition des classes les plus puissantes de l'état, dont les intérêts se trouvaient froissés. Aussi perdit-il bientôt son crédit auprès du roi par la brigue des courtisans et des moines; il fut disgracié en 1818.

GARB, GARVE (c.-à-d. *couchant*), nom donné par les Arabes à la partie S. O. du Portugal, qui en a conservé le nom d'Al-Garve. — On donne aussi le nom de Garb à la partie de l'empire de Maroc qui en forme la pointe N. O.; ce pays est situé dans le roy. de Fez, sur le détroit de Gibraltar. *Voy.* HABAT.

GARBIEH, province de la Basse-Égypte, dans le Delta, sur la Méditerranée; bornée à l'O. par celles de Menouf, Rosette, Bahyreh; à l'E. par celles de Damiette et de Mansourah: 130 kilomètres sur 65; 230,500 hab. Ch.-l., Mehallet-el-Kébir.

GARCIA ou GARCIAS, nom de plusieurs comtes de Castille et de quelques rois de Navarre au moyen âge; on en trouvera la série aux articles de ces royaumes; deux seulement méritent d'être mentionnés:

GARCIA I, comte de Castille, né en 938, mort en 990. Il succéda à Fernand-Gonzalès, son père, à l'âge de 32 ans, et remporta en 984, dans les plaines d'Osma, une brillante victoire sur le célèbre Almanzor, qui menaçait de soumettre l'Espagne.

GARCIA I OU GARSIMINE. *Voy.* NAVARRE.

GARCIA II OU III, dit *le Trembleur*, roi de Navarre, fils de Sanche II, auquel il succéda en 994. Il continua l'œuvre du comte de Castille. Il se ligua contre Almanzor avec Bermude, roi de Léon, et le défit à la bataille de Calatanazor en 998. Il mourut en 1001, à l'âge de 43 ans. Il fut surnommé *le Trembleur*, parce que toutes les fois qu'il revêtait son armure un frisson involontaire s'emparait de lui; et c'est à cette occasion qu'il dit un jour : « Mon corps tremble du péril où mon courage va le porter. »

GARCIA DE PARÈDES (don Diego), capitaine espagnol, né à Truxillo dans l'Estramadure en 1466, fut le compagnon d'armes du grand Gonzalve de Cordoue, et partagea sa haute réputation militaire dans les guerres d'Italie. En quittant ce pays, il alla retrouver Charles-Quint, dans l'armée duquel il combattit avec sa valeur ordinaire; mais il mourut peu de temps après, des suites d'une chute de cheval (1530). Ce guerrier était d'une force physique extraordinaire; et, pour la loyauté et la bravoure, il mérita d'être comparé à notre Bayard.

GARCIA (Manuel), compositeur et chanteur célèbre, né à Séville en 1779, mort à Paris en 1832, débuta à Madrid en 1801; il parcourut ensuite l'Espagne, l'Italie et la France, obtenant partout le plus grand succès. Les principaux opéras qu'on ait de lui sont : *le Calife de Bagdad*, 1812; *l'Auberqiste, les Chevilles de maître Adam*, *le Poëte colporteur*, *Florestan*, 1822, etc.—Il fut le père de madame Malibran et de mademoiselle Eugénie Garcia.

GARCILASSO (ou plutôt GARCIAS LASO) **DE LA VEGA**, célèbre poëte espagnol, né à Tolède vers 1503, était d'une illustre famille, alliée à l'antique maison de Guzman. Par un fait étrange, cet homme, qui ne devait chanter que les douceurs du repos, tint l'épée toute sa vie, et mourut en combattant. Il prit part à toutes les guerres de Charles-Quint, se distingua particulièrement à la bataille de Pavie (1521), et périt devant Marseille en 1536, dans l'invasion de l'armée impériale en France. Il n'était alors âgé que de 33 ans; cependant il avait, au milieu du tumulte des camps, composé des chants qui l'ont rendu immortel. Ils consistent surtout en églogues, en odes et en élégies. Sa poésie est simple, facile, harmonieuse dans le style, gracieuse, naïve, mélancolique dans la pensée. Ses compatriotes le nommèrent *le Pétrarque espagnol*. Ses principaux modèles furent le Dante et Pétrarque. La meilleure édition qui ait été donnée de ses œuvres est celle de Madrid, 1765 et 1788, in-12, avec une bonne préface et des notes utiles. Garcilasso a été traduit en anglais, en 1813, par Wiffen.

GARCILASSO DE LA VEGA, dit *l'Inca*, historien espagnol, surnommé *l'Inca*, parce qu'il descendait par sa mère de la famille royale du Pérou, né en 1530 à Cuzco, mort en 1568, s'appliqua de bonne heure à connaître et à éclaircir l'histoire de cette partie de l'Amérique méridionale, afin de la rédiger. Il était parvenu à recueillir tous les matériaux nécessaires à ce travail lorsque l'ombrageux Philippe II, craignant l'influence que pouvaient lui donner son nom et son origine, lui fit intimer l'ordre de se rendre en Espagne. Il se fixa à Valladolid et y composa ses écrits. On a de lui les ouvrages suivants : *Commentaires royaux qui traitent de l'origine des Incas, de leurs lois et de leurs gouvernements*, Lisbonne, 1609-16, 2 vol. in-fol., trad. en français par Dalibard, Paris, 1744; *Histoire générale du Pérou*, Cordoue, 1616, in-fol., etc., trad. en franç. par Baudouin, 1633; *Histoire de la Floride*, Lisbonne, 1605, in-4, trad. par Richelet, 1670. On reproche à Garcilasso un style ampoulé; mais on s'accorde à louer la fidélité de ses récits.

GARD, *Vardo*, riv. de France, est formée par la jonction du Gardon-d'Anduze et du Gardon-d'Alais, qui sortent tous deux des Cévennes; arrose le département du Gard, passe à Nîmes, près de laquelle (à 17 kil. N. E.) elle est traversée par le célèbre pont du Gard, et tombe dans le Rhône entre Aramon et Beaucaire, après un cours de 60 kil. environ.—Le pont du Gard a été construit par les Romains; il est long de 269 mètres et haut de près de 49; il se compose de trois rangs d'arches élevés les uns sur les autres, et dont le rang supérieur portait un aqueduc servant à amener jusqu'à Nîmes les eaux des sources d'Aire et d'Airan. Cet aqueduc fut brisé lors de l'invasion des barbares.

GARD (dép. du), dép. maritime de la France, sur la Méditerranée, à l'O. de l'embouchure du Rhône, au S. du dép. de l'Ardèche : 5,997 kil. carrés; 366,259 hab. Ch.-l., Nîmes. Il est formé d'une partie du Bas-Languedoc. Mont. au N. et à l'O. (Cévennes); climat très doux, température variable, vents impétueux, sécheresse. Nombre de marais (dont 17 salants). Houille, manganèse, antimoine; marbre, plâtre, kaolin, ocres, pouzzolanes, etc. Sol très varié, aride ou maigre en beaucoup d'endroits : grains en petite quantité, légumes, fruits du Midi, vins très bons (Lidenon, St-Gilles et Tavel), eaux-de-vie; oliviers, mûriers; garance, etc. Gros bétail (de petite espèce), moutons, vers à soie, etc. Cadis, étoffes de soie, de coton; distilleries, savons, etc. Commerce actif.—Le dép. du Gard se divise en quatre arrondissements (Nîmes, Alais, Uzès, Le Vigan), 38 cantons et 438 communes; il appartient à la 9e division militaire, possède une cour royale et un évêché à Nîmes.

GARDA, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 26 kil. N. O. de Vérone, sur le lac de Garda, rive orientale. Petit port : pêche de sardines et d'ables. Huile. Bonaparte défit aux environs les Autrichiens, commandés par Wurmser, 1796.

GARDA (lac de), *Benacus lacus*, dans le royaume Lombard-Vénitien, le plus oriental des grands lacs de la région au S. des Alpes : 48 kil. sur 16. Beaucoup de poissons. Le Mincio le traverse et en sort à Peschiera.

GARDAFUI, cap d'Afrique. *Voy.* GUARDAFUI.

GARDANNE, ch.-l. de canton (B.-du-Rhône), à 9 kil. S. d'Aix; 3,000 hab. Fortifications. Commerce de grains et de bestiaux. Mine de fer.

GARDANNE (Matthieu-Claude, comte), général de l'empire, né à Marseille en 1766, mort en 1818, se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau; fut envoyé en 1807 comme ministre plénipotentiaire en Perse où un de ses ancêtres avait été longtemps consul de France, mais eut peu de succès; servit en Espagne sous Masséna et y éprouva un échec qui le fit disgracier.

GARDE-FRESNET, village du dép. du Var, à 5 kil. E. de Toulon; 2,900 hab. Lainages, bouchons, chapeaux, etc. On croit que ce bourg est l'ancien Fraxinet, que les Sarrasins fortifièrent au VIIIe siècle et d'où ils sortaient pour ravager la Provence.

GARDEL (P.-Gabriel), danseur et chorégraphe de l'Opéra, né à Nancy en 1758, mort à Paris en 1840, débuta à Paris en 1774, dirigea pendant plus de quarante ans les ballets de l'Opéra, et composa lui-même un grand nombre de ballets dont voici les principaux : *Télémaque*, 1789; *Psyché*, 1790; *le Jugement de Pâris*, 1793; *la Dansomanie*, 1800; *le Retour de Zéphyr*, 1802; *Achille à Scyros*, 1804; *Paul et Virginie*, 1806; *Vénus et Adonis*, 1808; *Alexandre chez Apelles*, 1808; *l'Enfant prodigue*, 1812; *Proserpine*, 1818; *la Servante justifiée*, 1818. Il a en outre composé les divertissements de la plu-

part des opéras représentés depuis trente ans. — Son frère et sa femme, attachés également à l'Opéra, eurent aussi de la réputation comme danseurs et contribuèrent à ses succès.

GARDELEBEN ou GARDELEGEN, ville murée des États prussiens (Saxe), sur la Milde, à 49 kil. N. O. de Magdebourg ; 4,300 hab. Draps, toiles, étoffes de coton ; eau-de-vie de grains, bière.

GARDIN DU MESNIL (J.-B.), savant latiniste, né en 1720 à Saint-Cyr près de Valognes, en Normandie, fut professeur de rhétorique à l'université de Paris, puis principal du collége Louis-le-Grand (1764), et mourut à Valognes en 1802. Il est auteur d'un traité sur les *Synonymes latins*, ouvrage d'un mérite généralement reconnu, 1777, in-12, et 1788, in-8.

GARDINER, ville des États-Unis (Maine), à 65 kil. N. E. de Portland ; 3,000 hab. Église remarquable ; banque. Étoffes de coton, etc.

GARDINER (Étienne), évêque de Winchester et grand-chancelier d'Angleterre, fils naturel de l'archevêque de Salisbury, Woodwill, né en 1483 à Saint-Edmund-Bury, dans le comté de Suffolk, mort en 1555, fut secrétaire du cardinal Wolsey, et un des députés que Henri VIII envoya à Rome pour obtenir son divorce avec Catherine d'Aragon : il justifia ce divorce par un traité intitulé : *De vera et falsa obedientia*, Londres, 1535, in-4. Au reste, Gardiner ne se sépara de l'église romaine qu'en ce seul point ; et, sous Édouard VI, il eut de vifs démêlés avec Thomas Cranmer, archevêque anglican de Cantorbéry, et fut jeté en prison comme ennemi prononcé de la réforme. Mais à l'avénement de Marie, il recouvra toute sa faveur, et fut nommé grand-chancelier. Il conseilla à cette princesse d'agir contre les réformés avec sévérité, et se déshonora en leur faisant subir d'affreux tourments.

GARDINER (Guillaume), mathématicien anglais du XVIIIe siècle, auteur de *Tables de logarithmes* estimées, Londres, 1742, in-fol. Elles ont été publiées et revues par Callet, Paris, 1783 et 1795.

GARDON. *Voy.* GARD.

GARENGEOT (CROISSANT DE), chirurgien, né à Vitré (Bretagne) en 1688, mort à Cologne en 1759, vint à Paris à l'âge de vingt-trois ans, y fut successivement démonstrateur royal, membre de l'Académie de chirurgie, chirurgien-major du régiment du roi, et contribua puissamment aux progrès de la chirurgie. On a de lui : *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1720, 3 vol, in-12 ; *Traité des instruments de chirurgie*, 1723, in-12 ; *Myotomie humaine et canine*, 1724, 2 vol. in-12 ; *Splanchnologie, ou Traité d'anatomie concernant les viscères*, Paris, 1728 ; *Opération de la taille par l'appareil latéral, ou la Méthode du frère Jacques, corrigée de tous ses défauts*, etc. Il a attaché son nom à un instrument qui sert à enlever les dents molaires.

GARESSIO, ville des États sardes, près du Tanaro, à 26 kil. S. E. de Mondovi ; 4,700 hab.

GARGANO (cap), *Garganum promont.*, pointe de terre dans le roy. de Naples (Capitanate), forme cette forte saillie du continent de l'Italie qui s'avance dans la mer Adriatique et qui est dominée par le mont Santo-Angelo (*Garganus mons*), un peu au-dessous du 42e degré de lat. N. Elle termine l'éperon de la botte que figure la péninsule italique.

GARGETTE, bourg d'Attique où naquit Épicure.

GARIANONUM, ville de la Bretagne romaine, chez les *Iceni*, auj. YARMOUTH.

GARIGLIANO, *Liris*, rivière d'Italie, formée par la jonction du Sacco et du Liri, tombe dans le golfe de Gaëte, à 14 kil. E. de Gaëte. Cours, 60 kil. Bataille sanglante entre les troupes de Louis XII et de Ferdinand-le-Catholique en 1503.

GARIZIM, montagne de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm. Les Samaritains y élevèrent le temple qu'ils voulurent opposer à celui de Jérusalem

GARLIN, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 27 kil. N. E. de Pau ; 1,100 hab.

GARNERIN (J.-Baptiste-Olivier et André-Jacq.), célèbres aéronautes, nés, l'un en 1766 (et encore vivant en 1841), l'autre en 1779, mort en 1823, sont surtout célèbres comme inventeurs des parachutes. Ils firent leurs premières expériences à Paris vers 1798, et obtinrent un très grand succès.—Elisa Garnerin, fille de Jean-Baptiste, est la première femme qui ait osé tenter la descente en parachute ; elle renouvela trente-neuf fois cette périlleuse expérience. Elle s'occupe actuellement de perfectionner cette invention.

GARNET (le Père), jésuite, né en 1555 en Angleterre, à Nottingham, fut envoyé jeune en Italie, étudia sous Bellarmin, et prit l'habit à Rome. Il revint en Angleterre comme missionnaire en 1584, et fut impliqué en 1606 dans la conspiration des Poudres, ourdie par les Catholiques contre le roi et le parlement. Il fut pendu comme ayant négligé de révéler le complot dont il avait eu connaissance. Les Jésuites l'honorent comme martyr.

GARNIER, maire du palais. *Voy.* WARNACHAIRE.

GARNIER (Robert), auteur dramatique, né vers 1545 à la Ferté-Bernard (Sarthe), mort en 1601, est un des premiers en France qui aient fait des pièces régulières. On a de lui 9 tragédies (Paris, 1585, in-12), dont la meilleure est *Bradamante*, jouée en 1580. Il était lieutenant-général du bailliage du Mans, et fut nommé par Henri IV conseiller au grand conseil. Cet auteur fut souvent réimprimé dans le XVIIe siècle.

GARNIER (J.-J.), historiographe de France, né dans le Maine en 1729, mort en 1805, fut d'abord sous-maître au collége d'Harcourt, puis professeur d'hébreu au collége de France et inspecteur de cet établissement, et fut admis en 1762 à l'Académie des Inscriptions. Il fut choisi après la mort de Villaret pour continuer l'histoire de France ; on lui doit les règnes de Louis XI à Charles IX. Il est peut-être inférieur pour le style à Velly et à Villaret, mais il l'emporte par ses recherches. Il a aussi publié l'*Origine du gouvernement français*, 1765, in-18, et quelques écrits littéraires. C'était un homme du plus beau caractère : on cite de lui des traits d'une admirable générosité.

GARNIER (le comte Germain), né à Auxerre en 1754, mort à Paris en 1821, fut d'abord procureur au Châtelet, puis devint secrétaire de madame Adelaïde, sœur de Louis XVI. Appelé en 1791 au ministère de la justice avec Roland, il refusa cet honneur. Il s'expatria pendant les troubles de la révolution. Sous l'Empire, il fut nommé préfet, créé comte, puis sénateur, et devint en 1809 président du Sénat. Il a traduit les *Recherches sur les richesses des nations* de Smith, 1802, et a laissé lui-même d'excellents ouvrages d'économie politique, tels que : *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique*, 1792 ; *Principes d'économie politique*, 1796 ; *Histoire de la monnaie depuis la plus haute antiquité jusqu'à Charlemagne*, 1819.

GAROCELI, peuple de la Gaule Transalpine, habitait dans la contrée nommée depuis Maurienne, entre le mont Cenis et la vallée de Prégalas, ou entre le mont Genèvre et la vallée de Cluson. *Ocelum* (auj. Oulx) était leur capitale.

GAROFALO (Benvenuto TISI, dit LE), peintre italien, né à Garofalo, près de Ferrare, en 1481, et mort en 1559, fut l'ami de Raphaël et imita sa manière. Ses chefs-d'œuvre sont le *Massacre des Innocents*, la *Résurrection de Lazare* et la *Prise de Jésus* qu'il peignit de 1519 à 1524 dans l'église de St-François de Ferrare ; une *Samaritaine*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec J.-B. Benvenuto, peintre né aussi à Garofalo, et que l'on désigne sous le nom d'*Ortolano*, parce que son père était jardinier.

GARONNE, *Garumna*, riv. de France, naît en Espagne au val d'Aran, par 1° 25' long. E., 42° 43'

lat. N.; entre en France après un cours de 48 kil., baigne les départements de la Hte-Garonne, de Tarn-et-Garonne, de Lot-et-Garonne, de la Gironde; reçoit à gauche le Gers, à droite l'Ariége, le Lot, le Tarn, enfin la Dordogne, au Bec-d'Ambez, et prend alors le nom de Gironde; passe à St-Béat, Montrejeau, Cazères, Toulouse, Verdun, Auvillard, Agen, Tonneins, Marmande, La Réole, Langon, Bordeaux, Blaye, et tombe dans l'Océan près de Tour-de-Cordouan, après un cours de 497 kil. — Le canal du Midi, qui joint l'Océan à la Méditerranée, commence sur la rive droite de la Garonne, à 2 kil. au-dessous de Toulouse.

GARONNE (dép. de la HAUTE-), un des dép. frontières de la France, a pour bornes au S. l'Espagne, à l'E. le dép. de l'Ariége, à l'O. celui des Htes-Pyrénées, au N. celui de Tarn-et-Garonne: 6,717 kil. carrés; 454,727 hab. Ch.-l., Toulouse. Il est formé d'une partie du Languedoc (diocèse de Toulouse et Lauraguais) et de plusieurs annexes de la Gascogne (Comminges, Nébouzan, Quatre-Vallées, Lomagne, Conserans). Belles plaines coupées de mont., forêts au N. et surtout au S., prairies. Cuivre, plomb, jayet, antimoine, bismuth, zinc; marbres de toutes couleurs, marbre statuaire, granit, ardoises. Vins excellents (Fronton, Montesquieu, Cappens); grains, fruits, légumes, lin, châtaignes, truffes, etc. Chevaux, mulets, ânes, gros bétail, volaille estimée. Industrie métallurgique; distilleries, verreries, manufactures d'étoffes de coton, de fil, etc. Commerce actif, surtout celui de transit. — Le dép. de la Hte-Garonne a 4 arr. (Toulouse, Muret, Villefranche, St-Gaudens), 39 cant. et 597 comm. Il appartient à la 10e division militaire, a une cour roy. et un archevêché à Toulouse.

GARONNE (dép. de LOT-ET-). *Voy.* LOT-ET-GARONNE.

GARONNE (dép. de TARN-ET-). *Voy.* TARN-ET-GARONNE.

GARRAOU, district de l'Inde Transgangétique anglaise, au N. E. de l'anc. Bengale, s'étend de 87° 55' à 90° long. E., et entre 25° et 26° lat. N. Il est annexé à la présidence de Calcutta. C'est un pays montagneux, dont les habitants sont sauvages, mais nombreux. Ils n'habitent que des villages dont le principal est Ghosegong.

GARRAY, village d'Espagne (Soria), sur le Duero, à 6 kil. N. de Soria, occupe l'emplacement de l'ancienne Numance. Il a 300 hab.

GARRICK (David), célèbre acteur anglais, né à Hereford en 1716, mort en 1779, originaire d'une famille française de protestants réfugiés, fut d'abord destiné au barreau; mais un penchant irrésistible le porta vers le théâtre. Ses débuts furent des triomphes (1741), et depuis il excita à Londres et à Dublin, surtout dans les pièces de Shakspeare, et dans les rôles de *Richard III*, de *Romeo* et de *Macbeth*, une admiration qui tenait du délire. Il quitta le théâtre en 1776. Garrick était d'une taille peu élevée, ses traits étaient réguliers, son regard plein de feu, sa voix sonore et mélodieuse; la facilité avec laquelle son visage revêtait alternativement l'expression des passions les plus diverses et des caractères les plus opposés tenait du prodige. Garrick était aussi poëte et auteur dramatique : il a laissé plusieurs pièces estimées; ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1798, 3 vol. in-12. Il fut longtemps directeur du théâtre de Drury-Lane, et usa de son autorité pour réformer l'art théâtral en bannissant de la scène l'emphase, la bouffonnerie et l'immoralité. Il eut pour ami Samuel Johnson et s'aida beaucoup des conseils de ce grand écrivain.

GARRIGUES (monts), mont. de France, font partie de la chaîne des Cévennes, commencent sur la limite des dép. du Gard et de l'Aveyron, se dirigent au S. O. dans ce dernier dép. et se terminent à la source de l'Orb, sur les confins du département de l'Hérault; leur étendue est de 60 kil.

GARROVILLAS, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. S. de Coria; 6,000 hab. Draps, tanneries.

GARSAURA, auj. *Ak Seraï*, ville de l'Asie Mineure, ch.-l. d'un petit pays appelé Garsauritide, situé sur les confins de la Galatie et de la Cappadoce.

GARSTANG, ville d'Angleterre (Lancastre); 7,000 hab. Fondée sous Henri VII par Thomas Stanley, premier comte de Derby.

GARTEMPE, riv. de France, naît près de l'Épinas (Creuse), et tombe dans la Creuse sur la limite de ce dép. et de celui d'Indre-et-Loire, après un cours de 220 kil. — Un village de Gartempe est situé sur la Gartempe, à 6 kil. de Guéret. Il donne son nom à la famille Voysin de Gartempe.

GARTH (Samuel), poëte et médecin anglais, né en 1671 dans le comté d'York, mort en 1718, vint se fixer à Londres, devint membre du collége de médecine de cette ville, et y établit des salles de consultations gratuites et de pharmacie en faveur des pauvres malades. On a de lui un poëme burlesque intitulé : *the Dispensary*, Londres, 1699, souvent réimprimé : c'est une satire fort spirituelle dirigée contre les médecins et les apothicaires de Londres, qui s'opposaient à ses efforts philanthropiques; et un autre petit poëme de *Claremont*, où il chante cette belle résidence du comte de Newcastle. Il prit aussi part à une traduction d'Ovide.

GARUMNA, riv. de Gaule, auj. la GARONNE.

GARVE (Christ.), professeur de philosophie à Leipsick, né à Breslau en 1742, mort en 1798, s'est surtout attaché à la morale et a joint une érudition profonde à un sage éclectisme. On lui doit des traductions allemandes des *Traités de Morale* d'Aristote, de Cicéron, de Fergusson, de W. Paley; quelques ouvrages originaux sur l'*Union de la Morale et de la Politique*, 1788, sur les *Principes de la Morale*, 1798 (allem.); des dissertations latines sur la *Logique des probabilités*, 1766, sur la *Manière d'écrire l'histoire de la philosophie*, etc.

GARZ, ville murée des États prussiens, à 20 kil. S. O. de Stettin; 3,150 hab. Étoffes de coton. Pêche active. — Une autre Garz, dans l'île de Rugen, à 13 kil. S. E. de Bergen, a été la résidence des rois de Rugen. On la nommait *Carenza* au moyen-âge.

GASCOGNE, portion mérid. du grand-gouvernement de Guyenne et Gascogne, entre l'Océan à l'O., le Languedoc et le grand-gouvernement de Foix à l'E., la Guyenne au N., l'Espagne et le grand-gouvernement de Navarre et Béarn au S. Elle enveloppait ce dernier de trois côtés, et de plus elle avait une de ses provinces (la Soule) tout à fait détachée d'elle et enclavée entre la Navarre et le Béarn. La Gascogne peut se diviser en 3 parties : 1° pays à l'O. et au N. du grand-gouvernement de Navarre et Béarn (Condomais, Gabaret, Marsan, Tursan, pays des Marennes, Landes, la Chalosse, le Labour); 2° pays à l'E. : ce sont au N. l'Armagnac (très subdivisé), au S. le Bigorre, le Nébouzan, le Comminges, le Conserans; 3° la Soule, au S. de tout le pays. Ch.-l. général, Auch, qui est aussi celui de l'Armagnac. — La Gascogne a formé les dép. des H.-Pyrénées, du Gers et des Landes. — La Gascogne, qui formait du temps des Romains la Novempopulanie ou 3e Aquitaine, prit son nom moderne des Vascons ou Basques, peuple d'Espagne qui, refoulé par les Goths, franchit les Pyrénées vers l'an 542, et s'établit dans les provinces nommées depuis Gascogne et Guyenne. Les rois francs firent contre les nouveaux possesseurs de fréquentes expéditions, notamment en 602, où les Basques furent défaits et soumis par Thierry, roi de Bourgogne, et Théodebert, roi d'Austrasie. Réunie un instant au roy. des Francs, la Gascogne en fut détachée en 630 avec l'Aquitaine, et donnée à Boggis, 2e fils de Caribert. En 714, les Gascons se soulevèrent, mais

Pepin et Charlemagne les soumirent et les remirent sous la dépendance des ducs d'Aquitaine. La Gascogne formait alors un duché comprenant six comtés : Bigorre, Bordeaux, Agen, Fezensac, Lectoure, et le comté de Gascogne propre, qui avait pour ch.-l. la ville de St-Sever, nommée pour cette raison *Cap-de-Gascogne*. Le titre de duc de Gascogne passa en 963 dans la maison de Poitiers par le mariage de Brisque, fille de Sanche III, duc de Gascogne, avec Guillaume, comte de Poitiers et d'Aquitaine ; en 1137 le mariage d'Eléonore, héritière des comtes d'Aquitaine, avec Louis VII, réunit un instant la Gascogne à la couronne de France ; mais le second mariage de cette princesse (avec Henri Plantagenet, 1154) mit la Gascogne sous la domination anglaise. Elle resta aux Anglais jusqu'en 1453, époque à laquelle Charles VII la réunit définitivement à la France.

GASCOGNE (golfe de), *Aquitanicus sinus*. On désigne sous ce nom la partie de l'Océan Atlantique comprise entre les côtes occidentales de la France et les côtes septentrionales de l'Espagne.

GASCONS, VASCONS ou BASQUES. *Voy.* BASQUES et GASCOGNE. — On étend vulgairement la dénomination de Gascons à tous les habitants du pays compris entre les Pyrénées et la Garonne. Les Gascons ont l'esprit fin, délié, adroit, fécond en inventions; mais ils ont aussi la réputation de fanfarons.

GASSENDI (Pierre), philosophe français, né à Chantersier, près de Digne, en 1592, mort à Paris en 1655, se fit remarquer par sa précocité, obtint au concours une chaire de rhétorique dès l'âge de 16 ans, et enseigna la philosophie et la théologie à Aix à 21 ans. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint en 1623 prévôt de la cathédrale de Digne, et fut pourvu d'un bénéfice avantageux qui lui permit de bonne heure de quitter l'enseignement pour la culture des sciences. En 1624, il publia une critique d'Aristote (*Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelem*) qui souleva beaucoup d'adversaires, mais qui attira sur lui l'attention. En 1645, il fut appelé à Paris et nommé professeur de mathématiques au collége de France. Il se lia avec les savants les plus distingués, tels que Galilée, Képler, Hobbes, Mersenne, Pascal, Lamothe-le-Vayer, et devint le centre de leurs réunions. Gassendi fut un savant universel et se distingua à la fois comme philosophe, physicien, mathématicien, astronome, historien, antiquaire ; mais c'est surtout comme philosophe qu'il est célèbre. Il fut un des premiers à sentir le vide de la philosophie d'Aristote et il l'attaqua hardiment dans ses *Exercitationes;* il lui préférait celle d'Epicure, et il fit des travaux d'une érudition admirable pour restaurer et réhabiliter cette doctrine si longtemps oubliée et condamnée. Il publia dans ce but trois ouvrages importants : *De Vita et moribus Epicuri*, 1647; *Animadversiones in librum X Diogenis Laertii*, 1649 ; *Syntagma philosophiæ Epicuri*, 1649 : il y rassemblait tous les passages des anciens où il est parlé d'Epicure, exposait et confirmait plusieurs des opinions de ce philosophe, tout en combattant avec force ses dogmes impies. Gassendi se forma en outre une doctrine à lui, sorte d'éclectisme qui avait le sensualisme pour base; il l'exposa dans son *Syntagma philosophicum*, ouvrage posthume, où il traite toutes les parties de la science. Il eut avec Descartes de vives discussions et écrivit contre lui deux traités : *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium*, 1642; *Dubitationes et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam*, 1644 ; il attaquait surtout la doctrine des idées innées, et enseignait que toutes nos idées viennent des sens, les unes immédiatement, les autres médiatement. Enfin il réfuta les folies mystiques de Robert Fludd et de Morin. Outre les ouvrages que nous venons de citer, on doit à Gassendi plusieurs traités d'astronomie, d'importantes découvertes sur cette science, et d'excellentes biographies de Tycho-Brahé, Copernic, Peyresc, etc. Toutes ses œuvres ont été réunies à Lyon, 1658, et Florence, 1728, en 6 vol. in-fol., avec sa vie par Sorbière. — Gassendi a laissé des disciples nombreux ; les plus célèbres sont : Bernier, qui a donné un excellent *Abrégé* de sa doctrine, le poëte Molière et Bachaumont.

GASSENDI (J.-J. BASILIEN DE), général de brigade, issu de la même famille que le précédent, né à Digne en 1748, mort en 1828, se distingua à Marengo et surtout au passage du St-Bernard, puis entra dans l'administration, et devint sénateur sous l'empire, et pair sous les Bourbons.

GASSICOURT. *Voy.* CADET DE GASSICOURT.

GASSION (Jean DE), maréchal de France, né à Pau en 1609, servit d'abord en Piémont sous le duc de Rohan, passa ensuite en Suède, près de Gustave-Adolphe; se signala à la bataille de Leipsick, gagnée par ce prince en 1631 ; revint en France après la mort de Gustave, et commanda l'aile droite de l'armée française à la fameuse journée de Rocroi (1643). La même année, après s'être signalé de nouveau à la prise de Thionville, il fut créé maréchal de France. En 1647 il reçut un coup de mousquet au siége de Lens, et mourut 5 jours après.

GASSNER (J.-Joseph), célèbre exorciste, né en 1727 à Bratz, sur les frontières de la Souabe, mort en 1779, fut d'abord curé de Klœsterle dans le pays des Grisons, et se fit une grande réputation par des guérisons que l'on regarda comme miraculeuses. Animé d'une foi vive et croyant que les maladies étaient l'effet de la possession, il les guérissait en chassant les démons au nom de Jésus. Il parcourut, à partir de 1773, la Suisse et une partie de l'Allemagne, suivi d'une foule de malades, et séjourna surtout à Elwang, à Sulzbach, à Ratisbonne. A la fin, l'autorité ecclésiastique et l'empereur Joseph II, alarmés de l'influence qu'exerçait cet enthousiaste, le forcèrent à cesser ses exorcismes et à se renfermer dans sa cure (1777). On a écrit une foule de volumes, soit pour raconter, soit pour discuter les miracles de Gassner. Il a écrit lui-même une *Instruction pour combattre le Diable* (en allemand), 1774.

GASTEIN, *Gastunium* en latin moderne, bourg des États autrichiens (Autriche), à 40 kil. S. O. de Rastadt. Aux environs, eaux thermales très fréquentées : plomb aurifère et argentifère. On croit que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Augusta Antonini*.

GASTINAIS. *Voy.* GATINAIS.

GASTINE, petit pays du Haut-Poitou, avait pour ch.-l. Parthenay. Il fait auj. partie du dép. des Deux-Sèvres.

GASTON, poëte, né à Rhodez en 1767, mort en 1809, servit dans l'armée de Condé, puis se réfugia en Russie ; revint en France sous le consulat et fut fait proviseur du lycée de Limoges. On a de lui une traduction de l'*Enéide* en vers, Paris, 1808. Elle est bien inférieure à celle de Delille.

GASTON DE FOIX, D'ORLÉANS. *Voy.* FOIX, ORLÉANS.

GASTOUNI, ville de l'état de Grèce (Elide), à 110 kil. N. E. de Tripolitza ; 3,000 hab. Petit port, château. Aux environs, ruines de l'ancienne Elis. — L'ancien fleuve Pénée se nomme aussi Gastouni :— il se jette dans un golfe dit pareillement de Gastouni.

GATA, ville d'Espagne (Badajoz), sur la riv. Gata, au pied des monts de Gata, à 50 kil. S. O. de Valencia : 2,400 hab. Châtaignes, porcs.

GATA (monts de), montagnes d'Espagne, font partie de la chaîne carpétano-vettonique, et lient les monts de Grédos à la sierra Estrella ; la Gata (affluent de l'Alagon) y prend sa source. Ces montagnes tirent leur nom des carrières d'agates qui s'y trouvent en abondance.

GATAKER (Thomas), théologien et critique anglais, né à Londres en 1574, mort en 1654, fut successivement instituteur particulier, prédicateur, et recteur de Rotherhithe (Surrey). On a de lui plusieurs ouvrages de controverse et d'autres écrits dont les plus remarquables sont : un *Discours sur la nature et l'usage des loteries*, 1619, in-4 ; une bonne édition, avec traduction, de *Marc-Aurèle*, précédée d'un discours préliminaire sur la philosophie des Stoïciens, qui renferme de savantes recherches, et six livres de remarques critiques sous le titre d'*Adversaria miscellanea*, 1651. Une partie des écrits de Gataker a été publiée sous le titre d'*Opera critica*, Utrecht, 1678, in-fol.

GATES (monts), dans l'Hindoustan. *Voy.* GHATTES.

GATES (Horace), général américain, né en Angleterre vers 1728, s'établit dans la Virginie vers 1763, et prit les armes en faveur de sa nouvelle patrie lors de la guerre de l'indépendance. Chargé du commandement de l'armée américaine du nord en 1776, il battit le général Burgoyne en plusieurs rencontres et le força à mettre bas les armes à Saratoga le 13 octobre 1777. Nommé en 1780 général en chef de l'armée américaine du midi dans la Caroline, il s'efforça vainement de résister à lord Cornwallis. Il mourut en 1806.

GATESHEAD, ville d'Angleterre (Durham), sur la Tyne, est considérée comme un des faubourgs de Newcastle, dont elle n'est séparée que par un pont de pierre : 15,000 hab. Fer fondu, etc.

GATIEN (saint), évêque de Tours, un des apôtres des Gaules, vint d'Italie en ce pays vers 250, fit un grand nombre de prosélytes, et souffrit le martyre plusieurs années après. On le fête le 18 décembre.

GATINAIS, *Wastiniensis Comitatus*, pays de France, divisé en Gâtinais français (dans l'Ile-de-France) et Gâtinais orléanais. Le premier avait pour capitale Nemours, et forme auj. la partie S. O. du dép. de Seine-et-Marne. Le second avait pour capitale Montargis, et renfermait le petit pays de Puisaye ; il forme auj. l'E. du dép. du Loiret et quelques portions de ceux de la Nièvre et de l'Yonne. — Le Gâtinais eut dès le XIe siècle des comtes particuliers. Geoffroy-le-Barbu, l'un deux, fils d'Hermengarde, sœur de Geoffroy-le-Martel, comte d'Anjou, succéda à son oncle dans le comté d'Anjou, mais fut assassiné par Foulques, son frère cadet. Celui-ci, craignant la colère du roi de France, Philippe, lui céda le Gâtinais pour conserver l'Anjou.

GATTEL, lexicographe, né à Lyon en 1743, mort en 1812, enseigna la philosophie à Lyon, la grammaire générale à Grenoble, et devint sous l'Empire proviseur du collége de Grenoble. On a de lui un *Dictionnaire espagnol-français* et *français-espagnol*, Lyon, 1790, et un *Dictionnaire portatif français*, Paris, 1797, réimprimé avec des augmentations en 1819, 2 vol. in-8 : c'est un ouvrage estimé.

GATTES (cap de), énorme rocher situé en Espagne sur la côte de Grenade, a environ 35 kil. de circuit, et 80 mètres de haut.

GAU, ancien nom qui désignait une circonscription territoriale, en usage en Germanie vers le temps du démembrement de l'empire romain. Les *gaus* étaient administrés par un comte dit *gaugraf*. Il reste encore beaucoup de vestiges de cet ancien usage dans les noms de *Brisgau*, *Thurgau* (d'où Thurgovie) *Nordgau*, *Sündgau*, etc.

GAUBIL (Antoine), savant missionnaire jésuite, né à Gaillac (Languedoc) en 1689, fut envoyé à la Chine en 1723, y apprit parfaitement les langues chinoise et mantchoue, devint interprète de la cour impériale, exerça cette charge pendant 30 ans, et mérita l'entière confiance de l'empereur. Il mourut à Péking en 1759. C'est peut-être celui de tous les Européens qui a le mieux connu la littérature chinoise. On a de lui : *Traité historique et critique de l'astronomie chinoise* ; *Histoire de Gentchiscan* (Gengis-Khan), *et de toute la dynastie des Mongoux*, Paris, 1739, in-4 ; *Traité de la chronologie chinoise* ; une traduction française du *Chou-King*, livre qui renferme les traditions historiques de la Chine et de ses souverains, Paris, 1771 : des notices et des lettres, insérées dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tom. 16, 26 et 31.

GAUBRESTIÈRE (LA), village de France (Vendée), à 9 kil. des Herbiers ; 1,630 feux. Forges, mines de fer.

GAUCHER DE CHATILLON. *Voy.* CHATILLON.

GAUDEN (J.), évêque anglais, était chapelain de Warwick lors du commencement de la guerre civile sous Charles Ier, et se déclara d'abord pour le parlement (1643) ; mais à la vue des excès que commettait ce parti, il changea d'opinion, et publia peu de jours après l'exécution du roi un ouvrage qui eut un grand succès, l'*Éikôn basilikè*, *Portrait du roi dans ses souffrances*, qu'il fit paraître sous le nom du roi lui-même. Au retour de Charles II, il fut fait évêque d'Exeter, puis de Worcester (1662).

GAUDIN DE SAINTE-CROIX. *Voy.* BRINVILLIERS.

GAUGAMELA, vaste plaine de l'Assyrie, à l'O. du Tigre et à peu de distance d'Arbèles (auj. *Erbil*). C'est là que se livra la fameuse bataille vulgairement dite d'*Arbèles*. (*Voy.* ARBÈLES).

GAULANITIDE, petit pays de Palestine, s'étendait depuis le mont Hermon au S. jusqu'au fleuve Hiéromax. Il avait pour ville principale Gamala.

GAULE. On désignait sous ce nom : 1° la Gaule proprement dite ou Gaule Transalpine (France actuelle) ; 2° la Gaule Cisalpine (Italie septentrionale) ; 3° la préfecture des Gaules, qui comprenait les îles Britanniques, la Gaule Transalpine et l'Hispanie, et qui prenait son nom de la Gaule, son principal diocèse.

I. GAULE proprement dite, *Gallia Transalpina*, contrée de l'Europe ancienne, comprenant à peu près la France actuelle, plus la Belgique, avait pour limites au N. et à l'E. le Rhin et les Alpes, au S. la Méditerranée et les Pyrénées, à l'O. l'Océan. Elle était habitée, avant l'arrivée des Romains, par des peuples de quatre races différentes : 1° des Celtes ou Galls ; 2° des Germains (Kymris ou Cimbres, Belges et Volques, *Volcæ*) ; 3° des Ibères ou Ligures ; 4° des Grecs (les Massiliotes et leurs colonies). La Gaule n'avait pas de nom général, pas de division géographique avant la conquête de César. Les Grecs l'appelaient vaguement Celtique. Les Romains, qui en possédaient depuis l'an 121 av. J.-C. une portion au S. E. qu'ils appelaient *Provincia* (la Provence moderne), ne connaissaient pas les limites et l'étendue du reste.

Lors de la conquête de César (59 avant J.-C.), on distinguait dans la Gaule deux parties : la Province romaine, dite aussi *Gallia braccata*, à cause des braies ou hauts-de-chausses que portaient les habitants ; la Gaule libre, ou chevelue (*Gallia comata*), ainsi nommée à cause des longs cheveux que portaient les Gaulois ; celle-ci se subdivisait : 1° en *Belgique*, alors bornée au N. et à l'E. par le Rhin (*Rhenus*), au N. O. par la mer de Germanie, au S. O. par la Marne (*Matrona*) et la Seine (*Sequana*) ; 2° en *Aquitaine*, entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées ; 3° en *Gaule* propre ou *Celtique*, entre le Rhône, la Garonne, l'Océan, la Seine, la Marne, et la partie inférieure du Rhin. A cette époque la Gaule comptait, dit-on, 400 peuples et 800 villes, formant des confédérations où les plus faibles étaient groupés à divers titres comme sujets ou comme clients autour des plus puissants. Ceux-ci étaient : 1° en Belgique, les *Bellovaci*, *Suessiones*, *Remi*, *Treveri*, *Nervii* ; 2° en Celtique, les *Helvetii*, *Sequani*, *Ædui*, *Arverni*, *Armorici*, *Carnutes*, *Senones* ; 3° en Aqui-

taine, les *Tarbelli* et *Ausci*. Il faut y ajouter, dans la Province romaine, les *Allobroges*, les *Cavares*, les *Tolosates*.—Auguste partagea la Gaule en 4 grands départements : Narbonnaise, Aquitaine, Lyonnaise et Belgique. Dans cette dernière, la rive gauche du Rhin fut sous-divisée en Germanique supérieure et Germanique inférieure (plus tard première et seconde Germanique) ; l'Aquitaine s'étendit au N. jusqu'à la Loire.—Lors de l'organisation de l'empire sous Constantin, la Gaule propre fut comprise avec la Bretagne romaine, l'Hispanie, et la Mauritanie Tingitane, dans la *préfecture des Gaules* ; elle forma un des trois diocèses de cette préfecture et se subdivisa elle-même en dix-sept provinces dont voici le tableau :

Provinces.	*Chefs-lieux.*	*Pays modernes correspondants.*
Germanie ou Germanique 1re ou supérieure,	Moguntiacum (Mayence),	Grand-duché du Bas-Rhin. — Hesse-Darmstadt. — Bavière Rhénane. — Départements français du Haut et du Bas-Rhin.
Germanie ou Germanique 2e ou inférieure,	Colonia Agrippina (Cologne),	Pays-Bas : Hollande méridionale, Gueldre méridionale, Nord-Brabant, Zélande, Anvers, Limbourg; Liége, Namur. — Grand-duché du Bas-Rhin.
Belgique 1re,	Treveri (Trèves),	Grands-duchés du Bas-Rhin et de Luxembourg. — Départements franç. : Meuse, Moselle, Meurthe, Vosges, Haute-Marne.
Belgique 2e,	Remi (Reims),	Pays-Bas : Flandre, Hainaut. — Départements franç. : Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise, Aisne, Marne, Haute-Marne.
Lyonnaise 1re,	Lugdunum (Lyon),	Départements : Haute-Marne, Côte-d'Or, Nièvre, Allier, Saône-et-Loire, Rhône, Loire, Ain.
Lyonnaise 2e,	Rotomagus (Rouen),	Départements : Seine-et-Oise, Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Orne, Manche.
Lyonnaise 3e,	Cæsarodunum (Tours),	Départements : Finisterre, Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Loire-Inférieure, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire.
Lyonnaise 4e,	Senones (Sens),	Départements : Seine-et-Marne, Seine, Seine-et-Oise, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Nièvre, Yonne, Aube.
Grande Séquanaise,	Vesontio (Besançon),	Départements : Haute-Saône, Doubs, Jura, Saône-et-Loire, Ain.
Aquitaine 1re,	Avaricum (Bourges),	Départements : Cher, Indre, Creuse, Haute-Vienne, Corrèze, Puy-de-Dôme, Allier, Lozère, Cantal, Aveyron, Lot, Tarn-et-Garonne.
Aquitaine 2e,	Burdigala (Bordeaux),	Départements : Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Vendée, Deux-Sèvres, Vienne, Charente-Inférieure, Charente, Gironde, Dordogne, Lot-et-Garonne, Gers.
Novempopulanie,	Ausci (Auch),	Départements : Gironde, Landes, Gers, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Basses-Pyrénées, Ariége.
Narbonnaise 1re,	Narbo Martius (Narbonne),	Départements : Haute-Garonne, Ariége, Pyrénées-Orientales, Aude, Tarn-et-Garonne, Tarn, Hérault, Gard, Lozère, Ardèche.
Narbonnaise 2e,	Aquæ Sextiæ (Aix),	Départements : Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Isère.
Viennaise,	Vienna (Vienne),	Départements : Bouches-du-Rhône, Vaucluse, Drôme, Isère, Ain, Savoie. — Suisse : canton de Genève.
Alpes Maritimes,	Ebrodunum (Embrun),	Comté de Nice. — Départements : Var, Basses-Alpes, Hautes-Alpes.
Alpes Grecques et Pennines,	Darantasia (Moutiers-en-Tarentaise),	Savoie. — Suisse : canton du Valais.

Au ve siècle la Viennaise fut partagée en 1re et 2e, et alors il y eut dix-huit provinces en Gaule.

Les principales villes des Gaulois avant la conquête étaient (indépendamment de Massilia, Tolosa, Narbo) Gergobia, Uxellodunum, Avaricum, Genabum, Bibracte, Vesontio, Aventicum, Alesia, Durocortorum, Agendicum, Autricum, Bratuspantium, Treveri. Sous les Romains beaucoup d'autres villes, dont quelques-unes fondées par eux (Aquæ Sextiæ ou Aix, Lugdunum ou Lyon, Colonia Agrippina ou Cologne), devinrent très importantes, entre autres : Arelate, Avenio, Arausio, Vienna, Cularo ou Gratianopolis, Noiodunum (Nyons), Nemausus (Nîmes), Cossio ou Vasates, Elusa, Aquæ Tarbellicæ, Burdigala, Divona ou Cadurci, Limonum ou Pictavi, Nemetum ou Arverni, Nevirnum, Turones, Suindinum ou Cenomani, Lutetia ou Parisii, Nemetacum ou Atrebates, Samarobriva ou Ambiani, Tungri, Argentoratum, Moguntiacum. C'est à Treveri (Trèves) que résidait le préfet des Gaules.

Les Gaulois ne commencent à figurer dans l'histoire qu'au vie siècle avant J.-C. Vers l'an 587, des bandes gauloises allèrent s'établir en Germanie sous Sigovèse, en Italie sous Bellovèse : et pendant 67 ans cette émigration continua vers l'Italie septentrionale, d'où elle fit disparaître la domination étrusque et qui prit alors le nom de Gaule Cisalpine. Ils firent d'autres invasions dans l'Italie centrale (390-348), où ils furent un moment maîtres de Rome (389); en Grèce (379 et 378), où ils ne furent détruits que par la fureur des éléments; en Asie, où ils fondèrent un état fédératif (la Galatie). Ils acquirent par là une grande réputation de bravoure et devinrent la terreur des pays qu'ils avaient envahis. Après de longues guerres, les Romains soumirent la Gaule Cisalpine (310-163), et bientôt après ils attaquèrent la vraie Gaule, la Gaule au N. O. des Alpes : ils défirent les Décéates et les Oxibiens; battirent en plusieurs occasions, de 125 à 118, les Salluves, les Ligures, les Voconces, les Allobroges, les Arvernes, et formèrent dès lors la *Province romaine* (121), qui d'abord ne comprenait que des pays situés à l'E. du Rhône, mais qui à partir de l'an 106 embrassa les Helviens, les Arécomiques, les Tectosages, les Tolosates et les Sardones. De 57 à 50, César soumit le reste de la Gaule, et sauf des révoltes de

peu de durée, depuis ce temps jusqu'à l'invasion de 406, ce pays resta soumis aux Romains dont la domination n'y cessa totalement qu'en 486 (à l'époque de l'établissement des Francs et 10 ans après la chute de l'empire d'Occident). *Voy.* FRANCE.

La religion principale des Gaulois était le druidisme (*Voy.* DRUIDES); leur langue était le celtique ou gaëlique (*Voy.* GAELIQUE); leur civilisation était encore très peu avancée : de puissantes corporations de prêtres, des nobles guerriers, autour desquels se groupaient des espèces de clans, une population agreste de serfs, voilà quels étaient les éléments de la nation gauloise. Les vêtements nationaux étaient la saie (*sagum*) et les pantalons (*braccæ*); les armes vulgaires étaient l'angon (espèce de javelot) et le gais (*gæsum*, espèce de pieu) ; les sabres gaulois étaient de cuivre et mal trempés.

II. GAULE CISALPINE, *Gallia Cisalpina* (auj. *États sardes* et royaume *Lombard-Vénitien*), partie septentrionale de l'Italie, ainsi nommée de sa position en deçà des Alpes relativement aux Romains. On la nommait aussi quelquefois *Gallia togata*. Elle était divisée en 4 régions, dont les deux premières étaient séparées par le *Padus* (le Pô) : 1° Gaule Cispadane (auj. duchés de Parme et de Modène, Bolonais, Ferrarais et Romagne) ; villes : *Placentia* et *Ravenne* ; 2° Gaule Transpadane (auj. Piémont septentrional et Milanais) : villes, *Augusta Prætoria*, *Augusta Taurinorum*, *Segusio* ; 3° Ligurie (auj. duché de Gênes), au S. O. ; villes, *Genua*, *Albium Intemelium*, etc. ; 4° Vénétie et Istrie (auj. pays Vénitien), au N. E. ; villes : *Adria*, *Patavium*. — Sous Constantin, la Gaule Cisalpine fut partagée : 1° en Gaule Cispadane, subdivisée en Flaminie, Æmilie, Picenum ; 2° en Gaule Transpadane, subdivisée en Vénétie et Istrie, et Ligurie. On y ajouta les Alpes Cottiennes, près des sources du Pô, et les deux Rhéties qui avaient appartenu à la Germanie.—Le nom de Gaule Cisalpine s'appliquait toutefois principalement à la Cispadane et à la Transpadane ; car ces deux contrées avaient pour principaux habitants des Gaulois, tandis que les Ligures étaient Ibères, et que les Vénitiens semblent être de race slave. La Cisalpine, primitivement peuplée de Pélasges, fut ensuite soumise en partie par les Etrusques, qui fondèrent, au N. et au S. du Pô, une confédération de 12 cités, mais qui de 587 à 520 furent assujettis ou chassés par les Gaulois. C'est de la Cisalpine devenue gauloise que partirent les expéditions qui de 390 à 348 firent trembler Rome. En 312, les Senones s'unirent aux Etrusques pour repousser les attaques de Rome, mais ils furent vaincus. Ils reprirent les armes avec les Ombriens et d'autres Gaulois en 299, et furent encore battus, surtout en 283. Les Gaulois Boïens et les Insubres éprouvèrent le même sort de 238 à 232, et de 225 à 222. Lors de la deuxième guerre punique, ils se déclarèrent pour Annibal et firent du mal aux Romains, surtout en 215 à la bataille de *Litana Sylva*. Victorieuse de Carthage, Rome se vengea des Gaulois cisalpins : elle soumit successivement les Cénomans (197), les Insubres (194), les Boïens (192), les Liguriens (189-163), le littoral de la Vénétie (183), les Euganéens (117), les Carnes (115) ; enfin Auguste, en réduisant les Salasses, acheva la soumission de toute cette contrée.

III. GAULES (préfecture des). *Voy.* ci-dessus GAULE (en général) et ROMAIN (Empire).

GAULE CISPADANE et TRANSPADANE. *Voy.* GAULE CISALPINE.

GAULMIN (Gilbert), né à Moulins en 1585, mort en 1665, conseiller d'état, était très versé dans les langues grecque et orientales. On a de lui des traductions latines des romans de *Rhodante et Dosiclès* de Théodore Prodromus, 1625, in-8 ; d'*Ismène et Isménie* d'Eumathe, 1618, in-8 ; *De Vita et morte Mosis libri tres*, hébreu et latin, avec notes, 1629, in-8 · *Livre des lumières en la conduite des rois, composé par le sage Pilpay*, 1644, in-8.

GAULNA ou GALNA, ville forte de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. d'un district de même nom, à 130 kil. S. E. de Surate. — Le district Gaulna faisait jadis partie de la prov. de Kandeych.

GAULTIER (N.), *Gualterius*, chevalier français, fit partie de la croisade entreprise par Godefroy de Bouillon ; devint chancelier de Roger, prince d'Antioche ; fut pris par les Musulmans, après la fin malheureuse de ce prince, et écrivit à son retour le récit des événements qu'il avait vus, sous ce titre : *Gualterii cancellarii Bella Antiochena* (dans le recueil de J. Bongars).

GAULTIER (Philippe), nommé aussi *Gualterus de Insulis, de Castellione* (de Châtillon), né à Lille en Flandre dans le XIIe siècle, mort vers 1201, est auteur d'un poëme héroïque latin intitulé *Alexandreis, sive gesta Alexandri Magni*, qui fut composé vers 1180 et qui a été publié à Strasbourg, 1513, in-4, Lyon, 1558, in-4. Ce poëme, qui n'est pas dépourvu de mérite, fut longtemps regardé comme classique au moyen âge. Gaultier peint avec force et chaleur ; il est presque toujours dans la vérité historique ; mais on lui reproche de l'emphase, des négligences de style et des fautes de prosodie.

GAULTIER (Claude), avocat au parlement de Paris, né en 1590, mort à Paris en 1666, a laissé des *Mémoires* et *Plaidoyers*, Paris, 1662. Il n'est plus guère connu que par ces vers de Boileau (sat. IX):

> Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant
> Qu'une femme en furie, ou Gaultier en plaidant.

GAULTIER (l'abbé), instituteur, né en 1755 en Italie, d'une famille française, fut ordonné prêtre à Rome, vint se fixer à Paris en 1780, et se consacra tout entier à l'éducation de l'enfance. Il avait imaginé, pour aplanir au premier âge les difficultés de la science, de réduire les études élémentaires à une espèce de jeu, et de tout mettre en action ; il ajouta plus tard à cette méthode l'enseignement mutuel. Forcé pendant la révolution de se réfugier en Angleterre, il y obtint par sa méthode des succès brillants, et revint en continuer l'application en France en 1800. Il mourut à Paris en 1819. Il a laissé un cours complet d'études élémentaires (lecture, écriture, arithmétique, langues française, latine ; géographie, histoire, etc.), formant 21 vol. in-18. Voici les titres de quelques-uns : *Leçons de géographie par le moyen du jeu*, Paris, 1788 ; *Jeu raisonnable et moral pour les enfants*, 1791 : *Exposé du cours complet des jeux instructifs*, Paris, 1802.

GAULTIER D'AGOTY, DE SAINT-VICTOR, etc. *Voy.* GAUTIER.

GAUR, ville de l'Inde. *Voy.* GOUR.

GAURE (comté de), ancien pays de France, dans le Bas-Armagnac, avait pour ch.-l. Fleurance. Ce comté fut possédé successivement par les comtes de Fézensac, par ceux d'Armagnac et par les sires d'Albret, d'où il passa à la couronne. Il fut depuis engagé au duc de Roquelaure. — Le comté de Gaure est aujourd'hui compris dans le département du Gers où il forme l'arrondissement de Lectoure.

GAURIDES, dynastie. *Voy.* GOURIDES.

GAURUS MONS, mont. de l'Italie anc., aux environs de Capoue, est remarquable par la victoire qu'y remporta le consul Valérius sur les Samnites l'an 343 av. J.-C.

GAUSIN, ville d'Espagne (Grenade), à 70 kil. S. O. de Malaga ; 4,650 hab. Eau-de-vie, savon ; tanneries.

GAUSSIN (Jeanne-Catherine GAUSSEM, connue sous le nom de Mademoiselle), actrice célèbre de la Comédie-Française, était fille d'un laquais de l'acteur Baron et d'une ouvreuse de loges de la Comédie française. Elle débuta à Lille, fut appelée à

Paris en 1731, parut avec succès sur la scène dans les rôles de *Junie*, d'*Andromaque*, d'*Iphigénie*, de *Bérénice*; créa le rôle de *Zaïre*, et reçut de Voltaire à ce sujet l'épître la plus flatteuse. Mademoiselle Gaussin ne montra pas moins de talent dans les *ingénues* et les *amoureuses* de la comédie que dans les *jeunes premières* de la tragédie. Sa sensibilité, l'âme et la naïveté de son jeu la placèrent au premier rang parmi les actrices de cette époque. Elle quitta le théâtre en 1763, et mourut quatre ans après. Elle avait épousé à l'âge de 47 ans un Italien, Tavolaïgo, qui la rendit fort malheureuse.

GAUTAMA ou GOTAMA. *Voy.* BOUDDHA GAOUTAMA.

GAUTHEY (Émilian-Marie), ingénieur, né à Châlons-sur-Saône en 1732, mort en 1806, fut nommé directeur-général des canaux de la Bourgogne en 1782, et inspecteur-général des ponts-et-chaussées en 1791. On lui doit les quais de Châlons-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion de canal qui joint la Saône à l'Yonne, et celui qui va du Doubs à la Saône, etc. On a de lui : *Mémoires sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes*, Paris, 1772, in-8 ; *Dissertation sur les dégradations survenues aux piliers du dôme du Panthéon français, et sur les moyens d'y remédier*, Paris, 1798, in-4 ; *Projet de dérivation jusqu'à Paris des rivières d'Ourcq, Thérouenne et Beuvronne*, 1803, in-4 ; *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, 2 vol. in-4, 1806, publié par M. Navier.

GAUTIER ou GAUTHIER (saint), premier abbé de Saint-Martin de Pontoise vers 1060, mort vers 1099. On le fête le 8 avril.

GAUTIER DE PEXEJO, chevalier espagnol, alla se présenter en 1096 à Godefroy de Bouillon, et fut choisi par Pierre-l'Ermite pour commander l'avant-garde des nombreux Croisés qui ne voulurent point attendre le départ du général en chef. Gautier de Pexejo les conduisit avec des peines extrêmes par l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie, où presque tous furent tués par les naturels du pays. Lui-même mourut en Bulgarie, et c'est son neveu, Gautier-Senzaveir (*sans avoir*), qui guida les derniers débris de cette foule jusqu'aux environs de Constantinople.

GAUTIER DE SAINT-VICTOR, abbé, ou plutôt prieur de la communauté de ce nom, vivait au XIIᵉ siècle, et écrivit vers 1180 un traité intitulé : *Contre les quatre labyrinthes*, où il combat comme hérétiques certaines opinions d'Abélard, de Gilbert, de Pierre Lombard, et de Pierre de Poitiers. Ce livre curieux pour l'histoire du temps est resté manuscrit, et n'est connu que par les citations de Duboulay.

GAUTIER D'AGOTY (Jacques), membre de l'Académie de Dijon, né à Marseille en 1710, mort en 1785, cultiva à la fois avec succès la peinture, la gravure, l'anatomie et l'histoire naturelle, et fit servir chacune de ces connaissances au profit des autres ; il partage avec Leblon l'honneur d'avoir inventé la gravure en couleurs. On a de lui une *Myologie complète* en 20 planches, 1746, in-4. Il a commencé un *Journal d'observations sur la physique* qui a été continué par l'abbé Rosier.—Toute sa famille cultiva aussi les arts avec succès. Arnaud-Eloi Gautier d'Agoty, son fils, a publié d'excellentes planches d'anatomie et d'histoire naturelle, 1757-73.

GAUTIER DE BRIENNE, duc d'Athènes. *Voy.* BRIENNE.

GAUTIER. *Voy.* GAULTIER.

GAVE, *Gabarus* en latin, mot synonyme de celui de rivière dans l'ancien pays de Béarn. — Gave de Pau, Gave d'Oléron, etc. *Voy.* le mot qui suit Gave. — Quelquefois ce nom désigne un pays. Ainsi le diocèse de Lescar portait le nom de Gave Béarnais.

GAVESTON (Pierre DE), favori d'Édouard II, roi d'Angleterre, avait gagné l'affection de ce prince en corrompant ses mœurs, en lui inspirant des passions honteuses et en s'y prêtant lui-même avec une complaisance infâme. Les prodigalités et l'orgueil de cet homme révoltèrent plusieurs fois la noblesse contre lui ; le roi fut forcé de l'exiler ; mais à peine le mécontentement paraissait-il calmé, qu'Édouard le rappelait auprès de lui. Enfin les barons, las de supporter un joug aussi odieux, prirent les armes contre Gaveston, le firent prisonnier et lui tranchèrent la tête, l'an 1312.

GAVIUS, citoyen romain, l'une des victimes les plus célèbres de Verrès, habitait une petite ville de Sicile, lorsqu'il fut arbitrairement arrêté par le proconsul, battu de verges et mis en croix sur la place publique de Messine, malgré sa qualité de citoyen romain, et quoique ce supplice ne fût réservé qu'aux esclaves. Cicéron a éloquemment décrit son supplice dans le discours vulgairement nommé *De Suppliciis*.

GAVRAY, ch.-l. de cant. (Manche), sur la Sienne, à 17 kil. S. O. de Coutances ; 1,500 hab. Toiles de crin pour tamis. Commerce.

GAVULDANUS ou GAVULDENSIS PAGUS, nom latin du GÉVAUDAN.

GAY (John), poëte anglais, né dans le Devonshire en 1688, fut d'abord commis chez un marchand de soie ; la duchesse de Monmouth, appréciant son talent, le prit pour son secrétaire, et il put dès lors se livrer à loisir à son goût pour les lettres. Il fut ensuite secrétaire du comte de Clarendon dans son ambassade en Hanovre. Il était l'ami des beaux-esprits de son temps, surtout de Pope. Il jouit quelque temps des faveurs de la cour ; mais ayant été disgracié, il en conçut un vif chagrin et mourut peu après, en 1732, à quarante-cinq ans. On a de lui des comédies (*The wife of Bath ; What d'ye call it? Three weeks after marriage*) ; des opéras, dont les plus célèbres sont *le Gueux* (*The Beggar's opera*) et *Polly*, qui y fait suite ; des tragédies et des poésies diverses ; mais il est surtout connu par ses fables (1726), qu'il composa pour l'instruction du jeune duc de Cumberland, et par des *Églogues rustiques*, pleines de naturel. Ses fables ont été traduites par madame de Kéralio, Paris, 1759, et mises en vers par Joly de Salins, 1811.

GAYAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 60 kil. S. O. de Bahar, et à 90 kil. S. de Patna, sur le Foulgo ; 40,000 hab. Elle est regardée comme la patrie de Bouddha. Il s'y rend annuellement jusqu'à 100,000 pèlerins.

GAZA, auj. *Ghazzah* (de *ghaza*, trésor, ou d'un mot hébreu qui signifie *forte*), grande ville de Phénicie, au S. O. d'Ascalon, au N. de Raphia et près de la mer, était la capitale d'un petit état philistin. Selon la Bible, c'est de cette ville que Samson enleva les portes, et c'est sous les ruines d'un des temples de Gaza qu'il se fit écraser avec 3,000 Philistins. Elle fut prise par Ezéchias, par Alexandre-le-Grand, par Alexandre Jannée, détruite enfin pendant les guerres civiles de Judée et rebâtie par Gabinius. La ville moderne de Ghazzah a encore 8,000 hab. Elle fut prise par les Français pendant l'expédition d'Égypte. — Il y eut une autre *Gaza* dans l'Atropatène ; c'était une des résidences d'été des rois de Perse ; ils y conservaient sans doute des trésors, d'où lui vint son nom. On croit que c'est la ville actuelle de Tauris.

GAZA ou GAZIS (Théodore), grammairien grec, né à Thessalonique vers 1400, vint en Italie après la prise de sa ville natale par les Turcs en 1429, enseigna le grec à Ferrare et y fonda une académie ; fut appelé à Rome en 1455 par le pape Nicolas V, et s'y lia avec le cardinal Bessarion. Il mourut en 1478. On a de lui une excellente *Grammaire grecque*, en grec, publiée avec traduction latine, Paris, 1529 ; des traductions des *Problèmes* et de *l'Histoire des animaux* d'Aristote, ainsi que de plusieurs autres ouvrages.

GAZA (ÉNÉE de), philosophe platonicien. *Voy.* ÉNÉE.

GAZER, ville de Palestine. *Voy.* GADARA.

GAZIMOUR, rivière de Sibérie (Irkoutsk), tombe dans l'Argoun après un cours de 310 kil.

GAZNA, GAZNAH ou GHISNI, ville du Kaboul (Afghanistan), à 45 kil. S. de Kaboul. Cette ville a donné son nom à la dynastie des Gaznévides, qui en est sortie. On voit encore aux environs le tombeau du sultan Mahmoud, le plus grand prince de cette dynastie ; il est visité par une foule de pèlerins. Gazna fut florissante sous l'empire des Gaznévides : mais en 1158, Ala-Eddyn la prit et en fit massacrer la plupart des habitants. Les Anglais s'en sont rendus maitres en 1838. Gazna est au milieu de hautes montagnes: il y règne un froid excessif.

GAZNÉVIDES, dynastie musulmane qui régna 214 ans sur une grande partie de la Perse et de l'Hindoustan, tire son nom de la ville de Gazna, berceau et capitale de l'empire gaznévide. Alp-Tekin, né à Gazna, et sorti de la nation des Turcs Hoëikes, ayant secoué le joug des Samanides, fonda la dynastie gaznévide vers 960, et mourut en 975. Sebek-Tekin, gendre d'Alp-Tekin, monta sur le trône après lui, et eut pour successeur son fils Mahmoud, qui prit le premier le titre de sultan en 997, conquit une grande partie de l'Inde et de la Perse, et forma un vaste empire qui s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au Gange supérieur. Après la mort de Mahmoud, vers 1028, l'empire gaznévide perdit beaucoup de sa puissance; Mas'oud, Mohammed, Maudoud, Mas'oud II, Aboul-Haçan-Ali, Abd-el-Raschid, Ferokh-zad, Ibrahim, Mas'oud III, Chirzad, Arslan-Chah, Bahram-Chah, régnèrent successivement jusqu'en 1158, époque où Bahram-Chah fut chassé de Gazna par Ala-Eddyn, de la dynastie des Gourides. Kosrou-Chah et Kosrou-Melik régnèrent encore quelque temps à Lahore, mais ce dernier fut vaincu et mis à mort en 1189, et en lui finit la dynastie des Gaznévides. Leur histoire a été traduite du persan par Fr. Wilken, Berlin, 1832.

GÉANGIR, ou DJIHAN-GUIR, ou DJEANGIR (Aboul-Maz'Affer-Nourreddin-Mohammed), empereur mogol, né en 1569 (977 de l'hégyre), était fils d'Akbar. Il monta sur le trône en 1605, après la mort de son père, et eut à combattre plusieurs de ses propres enfants, qui s'étaient révoltés contre lui. Il mourut en 1627, laissant la réputation d'un prince juste, équitable, généreux, ami et protecteur des arts et des lettres. On a de lui des mémoires sur les dix-sept premières années de son règne et quelques chapitres ajoutés aux *Commentaires* de Babour.

GÉANTS, êtres fabuleux, d'une taille colossale, nés de la Terre, qui, selon la Fable, avait été fécondée par le sang que perdit Uranus ou le Ciel quand il fut mutilé par Saturne. On leur donne aussi pour père le Tartare. Confiants en leur taille et leur force monstrueuses, ils voulurent venger la défaite des Titans, leurs proches parents, et tentèrent à leur tour de détrôner Jupiter ; mais celui-ci, aidé d'Hercule, les terrassa bientôt ; il les frappa de la foudre, précipita les uns dans les enfers, ensevelit les autres sous des montagnes volcaniques. Les géants les plus célèbres sont : Typhon, Typhoée, Encelade, Ephialte, Otus, Euryte, Titye, Alcyonée, etc. — La fable parle en outre de plusieurs géants qui à différentes époques furent la terreur des humains : tels sont Antée, Polyphème, etc. — La Bible mentionne un peuple de géants qui habitait la terre promise avant l'arrivée de Moïse ; il avait pour chef Og, roi de Basan, qui avait 9 coudées de haut.

GÉANTS (CHAUSSÉE DES). *Voy.* CHAUSSÉE.

GÉANTS (montagnes des), en allem. *Riesengebirge*, branches des monts Sudètes. *Voy.* SUDÈTES (monts).

GEAUNE, ch.-l. de canton (Landes), à 19 kil. S. E. de Saint-Sever ; 1,400 hab.

GEBA, établissement portugais en Sénégambie, chez les Mandingues, dans le roy. de Kabou, à 140 kil. N. E. de Bissao : 750 hab. On en exporte des cuirs, de la cire et de l'ivoire.

GEBEL, c.-à-d. montagne. *Voy.* DJIBEL.

GEBELIN (COURT DE). *Voy.* COURT DE GÉBELIN.

GEBENNA ou CEBENNA, montagnes de la Gaule, auj. les CÉVENNES.

GEBENNENSIS DUCATUS, auj. le duché de GENEVOIS. *Voy.* ce nom.

GEBY ou CREBBY, une des Moluques, sous l'équateur, par 127° 5' long. E. : 60 kil. de tour.

GEDANUM, nom latin moderne de DANTZICK.

GÉDÉON, juge d'Israël de 1349 à 1309 av. J.-C. Voyant ses compatriotes opprimés par les Madianites, il choisit les 300 plus braves de son armée, les munit de vases renfermant des flambeaux allumés, puis fondit avec eux sur le camp ennemi, en les faisant tous sonner de la trompette et secouer leurs flambeaux. Les Madianites, épouvantés de cette attaque nocturne et de ce bruit inattendu, et croyant les Hébreux en grand nombre, s'entre-tuèrent ou furent pris par l'ennemi. Les Israélites, affranchis, offrirent le sceptre à Gédéon ; mais il se contenta du titre de juge. Il mourut très âgé, laissant 70 enfants ; ils furent tous tués par Abimélech, leur frère naturel, qui succéda à Gédéon.

GEDIKE (Frédéric), instituteur allemand, né dans le Brandebourg en 1754, mort en 1803, se voua de bonne heure à l'instruction publique, dirigea plusieurs gymnases en Prusse, devint membre de l'académie des siences de Berlin et du comité chargé du perfectionnement de la langue allemande, enfin inspecteur des écoles de la Prusse méridionale et occidentale. Outre plusieurs compilations classiques, on a de lui : *M. Tullii Ciceronis historia philosophiæ antiquæ*, Berlin, 1781, ouvrage précieux qui contient tous les textes de Cicéron relatifs aux philosophes antérieurs, distribués dans l'ordre chronologique ; on lui doit aussi la traduction allemande de quelques dialogues de Platon.

GEDOYN (Nicolas), savant ecclésiastique, né à Orléans en 1667, mort en 1744, entra d'abord chez les Jésuites, professa la rhétorique au collége de Blois, et quitta ensuite son ordre par raison de santé. Rentré dans le monde, il fut admis chez Ninon de Lenclos, sa parente, obtint par le crédit de ses amis des bénéfices avantageux, fut admis en 1711 à l'Académie des Inscriptions, et en 1719 à l'Académie Française. Il a laissé une *Traduction de Quintilien*, Paris, 1718, in-4, réimprimée plusieurs fois, et estimée, malgré les omissions et les inexactitudes qu'elle renferme ; une *Traduction de Pausanias*, 1731, 2 vol. in-4, peu fidèle; des *Réflexions sur le goût*, et divers opuscules réunis sous le titre d'*Œuvres diverses de l'abbé Gédoyn*, 1745, in-12.

GEDROSIE, *Gedrosia*, auj. le *Mekran*, grande province de l'ancien empire des Perses, était située entre la Carmanie à l'O., l'Inde et l'Indus à l'E., la Drangiane et l'Arachosie au N., et s'étendait au S. le long de la mer Erythrée, de 55° 30' à 62° 45' lat. E. Sur la côte méridionale habitaient les Ichthyophages ; l'intérieur était occupé par les Arbites, les Orites, les Rhamnes au S. E., les Musarinéens au N., les Garsides à l'O. On a du reste très peu de renseignements sur l'intérieur de cette contrée. Poura en était la capitale. Elle avait fait partie de la 14e satrapie de Darius I.

GÉDUMA, état de la Sénégambie, entre le Sahara et les états de Djafnou, Kasson, Kadjaaga, Bondou.

GEEL ou GHEEL, ville de Belgique (Anvers), à 17 kil. S. de Turnhout ; 7,000 hab. Draps, étoffes de coton. Les habitants des environs reçoivent beaucoup d'aliénés qu'on y envoie des diverses provinces de la Belgique, et qui, grâce à l'apparence de liberté dont ils jouissent, et aux soins qu'on prend d'eux, recouvrent quelquefois la raison.

GEER (DE). *Voy.* VAN GEER.

GEES, nom ancien de l'Abyssinie, sert encore à désigner une langue que l'on ne parle plus aujourd'hui, mais dans laquelle sont écrits les livres sacrés des Abyssins.

GEFLEBORG, *Gevalia* en latin moderne, ville de Suède, dans la Suède propre, ch.-l. du lan ou gouvernement de Gefleborg, à l'embouchure du Gefle, et à 80 kil. E. de Falun; 6,000 hab. Maisons en bois; rues larges et bien pavées; pêche active et commerce maritime florissant. — Le gouvernement de Gefleborg, formé des anciennes provinces de Gestrikland et Helsingland, a pour ch.-l. Gefleborg, et pour autres villes principales Soderhamn, Jarssœ, Huddiksvall.

GEHENNE (c.-à-d. en hébreu *vallée qui a appartenu à Hinnom*), vallée riante et fertile, située au S. de Jérusalem, près de la *porte des Potiers*, sur les frontières des tribus de Juda et de Benjamin. Cette vallée, étant devenue dans la suite le théâtre des sacrifices sanglants du dieu Moloch, et l'endroit où l'on jetait les cadavres des animaux et des malfaiteurs, prit le nom de *Thophet* (horreur) et ne fut plus pour les Juifs que le symbole de l'enfer.

GEIER, ville de Saxe, à 9 kil. N. E. de Grunhayn : 1,800 hab. Mines de cobalt, étain, arsenic, vitriol, etc.

GEILER (Jean). *Voy.* GEYLER.

GEISA ou GEISS, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, sur l'Elster, à 35 kil. N. O. de Meiningen : 1,650 hab. Château.

GEISA, duc et rois de Hongrie. *Voy.* GEYSA.

GEISLINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (Danube), à 26 kil. N. O. d'Ulm; 2,000 hab. Martinets à fer et à cuivre, coutellerie, papeteries, etc.

GEISMAR, *Geismara*, ville de la Hesse-Cassel, à 3 kil. N. O. de Fritzlar; 600 hab. Source minérale.

GEISPOLTZHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 11 kil. S. O. de Strasbourg; 2,100 hab. Commerce très actif.

GELA, d'abord *Lindes*, auj. *Castronuovo*, ville de Sicile, sur la côte méridionale, par 12° de lat. E., fut fondée par les Rhodiens et les Crétois vers l'an 605 av. J.-C., et fonda à son tour Agrigente, puis Phintiade qui prit aussi le nom de Géla (près de la côte et à l'E. de la métropole). Gélon, tyran de Syracuse, avait été d'abord tyran de Géla.

GELÆ, peuple d'Asie. *Voy.* CADUSII.

GÉLASE I (saint), pape, élu en 492, approuva ce que son prédécesseur, Félix II, avait fait contre Acace; refusa d'admettre à sa communion Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait pas condamner la mémoire de cet hérésiarque; combattit les erreurs des Eutychéens, convoqua en 494 à Rome un concile dans lequel fut dressé le canon des saintes Écritures, et mourut en 496.

GÉLASE II, pape, né à Gaëte et connu d'abord sous le nom de *Jean de Gaëte*, fut élu en 1118, après la mort de Pascal II. Aussitôt après son élection, Cincio Frangipani, consul de Rome, qui avait voulu faire élire un autre pape, le contraignit à sortir de Rome, et, de concert avec l'empereur Henri V, il fit élire à sa place Maurice Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII. Gélase se retira à Gaëte, d'où il excommunia l'anti-pape et ses protecteurs. Peu après, il rentra un instant dans Rome; mais il en fut bientôt chassé de nouveau par Frangipani. Il se réfugia alors en France, où il fut reçu avec honneur, et termina ses jours dans l'abbaye de Cluny en 1119.

GELB, *Gelduba*, bourg des États prussiens (prov. Rhénane), à 17 kil. N. O. de Dusseldorf, sur le Rhin, rive gauche, au lieu où fut construit le pont de Drusus; 100 hab.

GELBOÉ (mont), petite chaîne de montagnes de la Palestine, dans la tribu de Zabulon, célèbre par la défaite et la mort de Saül en 1040.

GELDRIA, nom latin moderne de la GUELDRE.

GELÉE (Claude), peintre. *Voy.* LORRAIN (Claude).

GELENAU, ville du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 14 kil. S. de Vieux-Chemnitz : 2,500 hab.

GELHEIM, v. d'Allem., la même qu'INGELHEIM.

GELIMER. *Voy.* GILIMER.

GELLAH, ville de l'état d'Alger (Constantine), à 170 kil. E. de Constantine, sur la Medjerda. C'était un lieu de refuge pour les meurtriers. — Dans l'état de Tunis est une autre Gellah, l'ancienne *Castra Corneliana*; elle est située aussi sur la Medjerda, à 26 kil. N. de Tunis.

GELLERT (Christophe), littérateur allemand, né à Hainichen, dans la Saxe, en 1715, enseigna avec un grand succès la philosophie morale à Leipsick, et mourut dans cette ville en 1769. Il a laissé des ouvrages de genres divers, des poésies religieuses, des comédies, des dissertations littéraires; mais ce qui le rend surtout célèbre, ce sont ses *Fables* et ses *Contes*, dont le premier recueil parut en 1746, et qui ont obtenu en Allemagne une vogue populaire. On lui doit aussi des *Leçons de Morale* fort estimées, qui ont été publiées après sa mort, 1770. Ses *Fables* ont été traduites en prose par Toussaint, Berlin, 1778, et en vers par M. Stévens, Breslau, 1777; sa *Morale* a été trad. par Pajon, Utrecht, 1775. Ses œuvres complètes en 10 vol. in-8 ont paru à Leipsick, 1770, 1784, etc. — Son frère Christlieb Gellert fut un des plus savants métallurgistes de l'Allemagne. Il fit à Freyberg en Saxe des cours de minéralogie qui eurent un grand succès, fut nommé administrateur des forges de cette ville, 1764, et professeur de métallurgie, 1765. Il mourut en 1795. On a de lui des *Éléments de métallurgie chimique*, Leipsick, 1750, in-8.

GELLIUS (AULUS). *Voy.* AULU-GELLE.

GELNHAUSEN, ville de Hesse-Cassel (Hanau), sur une haute montagne, et près de la Kinzig, à 20 kil. N. E. de Hanau; 2,800 hab. Jadis ville impériale. Ruines d'un palais de l'empereur Frédéric I.

GELON, fameux tyran de Sicile, s'empara d'abord du pouvoir à Géla, l'an 491 av. J.-C., puis à Syracuse en 485, et fit le meilleur usage de l'autorité qu'il avait usurpée. Il allait porter des secours à la Grèce envahie par Xerxès, quand les Carthaginois, à l'instigation de ce prince, attaquèrent la Sicile avec 300,000 hommes. Gélon les battit complétement près d'Himère, les réduisit à demander la paix, et stipula pour première condition que Carthage abolirait les sacrifices de victimes humaines. Il voulut ensuite abdiquer la puissance, mais le peuple le força de la garder. Il régna encore deux ans avec autant de justice que de sagesse, embellit Syracuse et réforma les mœurs. Il mourut l'an 478 av. J.-C., et eut pour successeur Hiéron.

GELONS, *Geloni*, peuple de l'Europe barbare, entre le *Danaster* et le *Danapris*, au S. des *Budini*. Les villes d'*Olbia* et d'*Odessus* étaient dans le pays qu'ils occupaient, mais sans leur appartenir. Les Gélons étaient déjà connus dès le temps de Virgile. A la fin du IIe siècle ils furent compris dans l'empire goth.

GELVES, ville d'Espagne (Séville), à 11 kil. S. E. de San-Lucar-la-Mayor; 3,650 hab.

GEMBLOUX, *Geminiacum* ou *Gemblacum*, ville de Belgique (Namur), à 15 kil. N. O. de Namur; 1,700 hab. Place jadis forte. Anc. abbaye de Bénédictins. Coutellerie. En 1578, don Juan d'Autriche y battit l'armée des États-Généraux, et en 1794, les Autrichiens, commandés par Beaulieu, y furent défaits par les Français.

GÉMEAUX, *Gemini*, le troisième des douze signes du zodiaque, représente les deux Tyndarides, Castor et Pollux. Ils formaient une constellation favorable aux navigateurs.

GEMELLI-CARERI (Jean-François), voyageur italien, né à Naples en 1651, fit, de 1680 à 1698,

un long et difficile voyage dans presque toutes les parties du monde; visita l'Europe, l'Asie et l'Afrique; s'avança jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie; parcourut le Mexique, etc. En 1699, il publia la relation de ses voyages sous le titre de *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 6 vol. in-12; cet ouvrage a été traduit en français par Dubois de St-Gelais, Paris, 1719, 6 vol. in-12.

GEMERSHEIM, ville de Bavière. *Voy.* GERMERSXEIM.

GEMERT, village de Hollande (Brabant septent.), à 19 kil. N. E. d'Eindhoven; 4,000 hab. Fabrique de belles toiles.

GEMISTE (George), surnommé *Pléthon*, philologue et philosophe platonicien, né à Constantinople vers 1400, fut du nombre des Grecs qui vinrent chercher un asile en Italie après la chute du Bas-Empire; il se fixa à Florence et fut admis à la cour du premier des Médicis. Il se déclara le champion de Platon contre Aristote, eut à ce sujet divers démêlés avec George de Trébizonde et publia contre lui plusieurs écrits. Ses principaux ouvrages sont : *De platonicæ atque aristotelicæ philosophiæ differentia*, Bâle, 1574, in-4; *Oracula magica Zoroastris*, Paris, 1538, in-4: ils sont écrits en grec. Il avait aussi écrit sur l'histoire et la géographie.

GEMMA (Regnier), dit *Frisius* ou *le Frison*, mathématicien hollandais, né à Dokkum en 1508, mort à Louvain en 1555, s'est rendu surtout célèbre par ses travaux sur l'astronomie. On a de lui : *De Radio astronomico et geometrico liber*, Anvers, 1545, in-4; *De Annuli astronomici usu*, Anvers, 1548, in-8; *De Principiis astronomiæ et cosmographiæ*, etc., Paris, 1547, in-8: traduit en français par Boissière, Paris, 1582, in-8; *De Astrolabio catholico et usu ejusdem*, Anvers, 1540, in-8; *Carta sive mappa mundi*, Louvain, 1540. Il a donné plusieurs éditions corrigées et augmentées de la *Cosmographie* de P. Apianus.—Son fils, Corneille Gemma, s'est aussi distingué comme astronome.

GEMMI, montagne de Suisse (Valais), sur les confins du canton de Berne: hauteur, 2,320 mètres. On y a taillé dans le roc une route pour les mulets.

GEMONA, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur le Tagliamento, à 24 kil. N. O. d'Udine; 4,500 hab.

GEMONIES (probablement de *gemo*, gémir). On appelait ainsi à Rome un lieu où l'on exposait les corps des criminels suppliciés. Ce lieu était voisin du Tibre et situé près du mont Aventin; il avait reçu sa destination de Camille, l'an 396 av. J.-C., après la défaite des Véiens.

GEMOZAC, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), à 19 kil. S. de Saintes; 3,200 hab.

GEMSCHID. *Voy.* DJEMSCHID.

GEMUND ou GMUND, ville des États autrichiens (Illyrie), à 65 kil. N. O. de Klagenfurth; 3,500 hab. Aux environs mines et fonderies de fer. —Il y a en Allemagne d'autres villes du nom de Gemünd, mais peu importantes.

GENABUM, ville de la Gaule Celtique, est auj. *Orléans* ou peut-être *Gien*. *Voy.* AURELIANI.

GENAPPE, ville de Belgique (Brabant mérid.), sur la Dyle, à 23 kil. S. E. de Bruxelles; 1,200 hab. Papeterie, brasseries, moulin à huile, forges. Il s'y livra avant et après la bataille de Waterloo plusieurs combats entre les Français d'un côté, et les Anglais et les Prussiens de l'autre.

GÉNAUNES, *Genauni*, peuplade de la Vindélicie, fut vaincue par Drusus, frère de Tibère.

GENÇAY, ch.-l. de canton (Vienne), à 26 kil. N. E. de Civray; 750 hab. Étoffes de laine.

GENDREY, ch.-l. de canton (Jura), à 18 kil. N. E. de Dôle; 600 hab.

GÉNÉRAL D'ORDRE. On donne ce nom au chef supérieur de tous les couvents obéissant à une même règle. Les ordres de Cîteaux, de Saint-Maur, des Feuillants, des Chartreux, des Oratoriens, des Prémontrés, des Mathurins, avaient un général particulier. Il en était de même des Franciscains, des Dominicains, des Jésuites. Les généraux d'ordre étaient exempts de la soumission à l'évêque diocésain.

GÉNÉRALIF (le), en espagnol *Xeniralife*, magnifique palais de plaisance des rois maures à Grenade, près de l'Alhambra, sur le sommet d'une colline, servait de résidence à la cour pendant l'été.

GÉNÉRALITÉ ou PAYS DES ÉTATS-GÉNÉRAUX, *Generalitætslænde* en allemand. On désignait sous ce nom plusieurs pays sujets de la république des Sept-Provinces-Unies, et non d'une seule des Sept-Provinces en particulier (comme Drenthe qui l'était de Grœningue). Ces pays comprenaient : 1° une partie du Brabant (villes principales, Bois-le-Duc, Eindhoven, Bréda, Berg-op-Zoom); 2° le district de Maëstricht; 3° une partie du Limbourg (Fauquemont, Dalem); 4° une partie du quartier supérieur de la Gueldre (Venloo, Stevens-Waard, Nieustadt); 5° une partie de la Flandre (L'Ecluse, Kadsand, Biervliet, Axel).

GÉNÉRALITÉS. On appelait ainsi, dans l'ancienne France, la juridiction d'un intendant général des finances. Le nombre des généralités varia souvent. Au milieu du XIVe siècle, on comptait quatre généralités : la Langue-d'Oc, la Langue-d'Oil, la Normandie et le pays d'outre Seine. Sous François I, il y en avait 16. En 1787 on en comptait 32, parmi lesquelles on distinguait : 20 généralités *avec élections* (les élections étaient les tribunaux chargés de juger en 1re instance les contestations relatives aux tailles, impôts, etc.), savoir : Amiens, Rouen, Caen, Alençon, Paris, Soissons, Châlons-sur-Marne, Orléans, Tours, Bourges, Poitiers, La Rochelle, Moulins, Limoges, Riom, Lyon, Grenoble, Bordeaux, Montauban, Auch; — 12 généralités *sans élections* : Flandre, Hainaut, Lorraine, Metz, Alsace, Bretagne, Bourgogne, Franche-Comté, Toulouse, Montauban, Roussillon et Aix. — En dehors de ces 32 généralités étaient les *pays d'états* qui votaient eux-mêmes leurs contributions et en réglaient la perception; c'étaient : les châtellenies de Lille et de Douai (dites état de Flandre), la Provence, le Béarn, la Basse-Navarre, le Bigorre, le comté de Foix, et les pays de Soule, d'Armagnac, de Nébouzan et de Marsan.

GÉNÉRAUX (ÉTATS-). *Voy.* ÉTATS-GÉNÉRAUX.

GENESARETH, ville et lac de Judée. *Voy.* CENERETH et TIBÉRIADE.

GÊNES, surnommée *Gênes-la-Superbe*, *Genua* des anciens, *Genova* en italien, grande ville des États sardes, ch.-l. de l'intendance et de la province de ce nom, au fond du golfe de Gênes, avec un magnifique port, par 44° 24' lat. N., 6° 32' long. E., à 150 kil. S. E. de Turin; 95,000 hab. Cette ville, bâtie en amphithéâtre, offre un aspect majestueux du côté de la mer, mais elle est triste à l'intérieur. Elle a beaucoup de beaux palais en marbre blanc, ornés de sculptures et de peintures. Elle renferme plusieurs collections, dont quelques-unes magnifiques. On y remarque trois belles rues (*Balbi*, *Nuova*, *Nuovissima*), deux belles places, le pont Carignan, de superbes églises (l'Annonciade, qui est l'église métropolitaine, Saint-Syrus, St-Ambroise); la banque St-George (fondée vers 1407); des aqueducs, de vastes chantiers, dits de *la Foce*. Université, académie des beaux-arts, musée d'histoire naturelle, trois bibliothèques, jardins botaniques, écoles diverses, deux colléges dont un de Jésuites, cinq hôpitaux et hospices. Industrie active : velours, damas, étoffes de soie, bas, gants, dentelles, etc. Grand commerce. Aux environs, carrières riches en beaux marbres. — Gênes paraît avoir été fondée vers 707 av. J.-C., par les Liguriens; elle fut conquise par les Romains et incorporée à la Gaule Cis-

alpine vers 222; Magon, frère d'Annibal, la détruisit pendant la 2e guerre punique (205); les Romains la relevèrent trois ans après. Elle devint sous les empereurs une ville municipale. Après la chute de l'empire elle appartint successivement aux Hérules, aux Ostrogoths, aux exarques grecs, aux Lombards, à Charlemagne; elle se rendit indépendante sous les successeurs de ce prince (au commencement du xe siècle), et se donna des consuls. Au xie siècle elle était déjà importante par le commerce et la navigation; elle s'enrichit pendant les croisades en transportant les Croisés en Asie, et bientôt marcha de pair avec Pise et Venise. Elle étendit son territoire à droite et à gauche sur le golfe qui prit son nom, et conquit autour d'elle les côtes S. E. et S. O. du golfe, qui prirent le nom de Rive ou *Rivière du Levant* et *Rivière du Ponent*. Elle eut aux xiie et xiiie siècles à soutenir contre Pise une guerre acharnée dans laquelle elle finit par triompher; elle enleva à sa rivale Sassari, l'île de Corse, et détruisit le port de Pise, 1290. Les Génois ayant puissamment contribué à rétablir sur le trône de Constantinople les empereurs grecs, obtinrent des Paléologues, en récompense, d'immenses avantages. Ceux-ci leur cédèrent les faubourgs de Péra et de Galata (à Constantinople), la ville de Caffa en Crimée, où ils conduisirent une colonie, Smyrne, Scio, Mételin, Ténédos, etc., 1261-1295. Depuis cette époque Gênes entra en lutte avec Venise pour la suprématie en Orient: elle mit cette république à deux doigts de sa perte dans les guerres dites de Caffa (1350-55) et de Chiozza (1378-81); mais enfin elle se vit contrainte de céder le pas à sa rivale. Gênes était depuis longtemps déchirée par des dissensions intérieures, surtout par les querelles des Guelfes et des Gibelins, et affaiblie par de fréquentes révolutions. En effet, les Génois, changeant sans cesse de gouvernement, obéirent successivement à des comtes (jusqu'en 1190), puis à des podestats étrangers, à des dictateurs sous le titre de *capitani* (1257), à des protecteurs (1270), qui gouvernaient concurremment avec des *abbés du peuple*, espèces de tribuns; enfin ils se donnèrent des *doges* (ou ducs), en 1339; le premier doge fut Simon Boccanegra: les maisons ducales les plus connues sont les familles nobles des Doria, des Spinola, des Fieschi, des Grimaldi; puis les familles plébéiennes des Adorni, des Fregosi. Deux fois (1391-1458) les Génois, incapables de se gouverner par eux-mêmes, se mirent entre les mains de la France; puis ils se donnèrent aux marquis de Montferrat, aux ducs de Milan. Ils avaient déjà perdu au milieu de ces révolutions la plus grande partie de leurs possessions italiennes; l'invasion des Turcs leur enleva également leurs établissements sur la mer Noire et dans l'Archipel (1475). André Doria avait de nouveau soumis Gênes à la France; mais mécontent du roi, il s'allia avec Charles-Quint, délivra Gênes du joug des Français, et lui donna une nouvelle constitution (1528); les doges furent rétablis, mais ils ne furent plus à vie; ils étaient élus pour deux ans, et on leur adjoignait deux consuls et un censeur (ce fut André Doria qui fut le premier censeur). Fiesque conspira, mais sans succès, contre ce nouveau gouvernement (1547). Gênes resta depuis étroitement liée à l'Espagne, et prit parti pour elle contre la France. En 1685, Louis XIV contraignit les Génois à envoyer leur doge en personne dans Versailles lui demander pardon d'une insulte faite à son ambassadeur. En 1768, les Génois cédèrent à la France l'île de Corse dont ils ne pouvaient plus comprimer les révoltes. En 1796, Gênes fut occupée par les Français, et son territoire forma l'année suivante la *République ligurienne*. En 1800, les Français, commandés par Masséna, soutinrent dans Gênes un siége célèbre contre les Anglais et les Austro-Russes; ils furent forcés de rendre la ville, mais ils y rentrèrent peu après. En 1805, l'état de Gênes fut incorporé à l'empire français, et forma les départements de Gênes, des Apennins et de Montenotte. En 1814, Gênes fut enlevée à la France et donnée au roi de Sardaigne.

GÊNES (état de). L'ancienne république comprenait une étroite lisière de terrain (dite *Rivière*) entre les Apennins et la mer, et se divisait: 1° en *Rivière du Levant* (où se trouvaient les villes de Gênes, Rapallo, Lavagna, Sestri di Levante, Spezio, Luni, Sarzane); 2° en *Rivière du Ponent* (villes: Novi, Gavi, la Bocchetta, Savone, Albenga, Vintimille, San-Remo); 3° en marquisat de Final. On peut y ajouter la Corse, qu'elle perdit en 1768.

GÊNES (département de), un des départements de l'empire français, entre la mer, le Pô, le dép. du Taro et ceux de la Stura et de Montenotte, avait pour ch.-l. Gênes.

GÊNES (intendance générale ou duché de), une des huit intendances-générales actuelles des États sardes, s'étend depuis Nice à l'O. jusqu'au duché de Parme au S. E., et se subdivise en 7 intendances ou petites provinces: Gênes, Savone, Albenga, Novi, Chiavari, Bobbio, Spezia.

GÊNES (golfe de), *Ligusticus sinus* ou *mare Ligusticum*, partie de la Méditerranée qui s'avance entre la France et l'Italie septentrionale.

GENÈSE, premier livre du Pentateuque de Moïse et de toute la Bible (du mot grec *genêsis*, génération), comprend le récit de la création et l'histoire des premiers hommes jusqu'à la mort de Joseph et la naissance de Moïse.

GENESIUS (Joseph), historien du Bas-Empire, au xe siècle, est auteur d'une *Histoire de l'empire grec* (de l'année 813 à 886), imprimée à Venise, 1733, in-fol. grec-latin.

GENESTELLE, bourg du dép. de l'Ardèche, à 10 kil. d'Aubenas; 2,100 hab.

GENÈVE, *Geneva* en latin, *Genf* en allemand, ville de Suisse, chef-l. du canton de Genève, à l'extrémité du lac Léman ou de Genève, par 46° 12' lat. N., et 3° 48' long. E., à 492 kil. S. E. de Paris, près du confluent du Rhône et de l'Arve. Environ 26,000 hab. Belle cathédrale de Saint-Pierre, hôtel-de-ville, collége, observatoire, hôpital, quatre ponts. Sociétés savantes, académie ou université, bibliothèques, collections diverses, etc. Genève est une des villes les plus éclairées qui existent. Elle est aussi très industrieuse: son horlogerie, sa bijouterie sont renommées; elle fabrique en outre des draps, châles, limes, etc. — Genève appartint d'abord aux Allobroges; elle fut ensuite comprise dans la Province romaine, et devint au ve siècle une des villes principales des Burgundes. Elle suivit le sort de la Bourgogne jusqu'en 1032, fut plus tard le théâtre de rixes fréquentes entre ses évêques et les comtes genévois. Ceux-ci, s'étant éteints en 1410, furent remplacés par les ducs de Savoie. Genève secoua le joug de ces ducs en 1524, fit alliance en 1526 avec Berne et Fribourg, embrassa la réforme en 1533, devint la résidence de Calvin, et fut dès lors considérée comme étant la *Rome du calvinisme*. Le duc de Savoie tenta en vain de la surprendre en 1602. Il fut forcé de signer l'année suivante un acte qui reconnaissait l'indépendance de Genève, sous la garantie de la France, de Berne et de Zurich. Genève, avant 1801, était non pas un canton suisse, mais une république alliée des cantons. Cette république eut d'abord un gouvernement démocratique; il devint aristocratique en 1782. Genève fut prise par les Français en 1798, et fit partie sous l'empire français du département du Léman. Elle a été depuis 1815 incorporée à la Suisse. Genève a donné naissance à une foule d'hommes illustres, J.-J. Rousseau, Casaubon, Necker, madame de Staël, Bonnet, Huber, Saussure, etc.

GENÈVE (canton de), le 22ᵉ de la confédération suisse (incorporé depuis 1815), entre le canton de Vaud au N., la France au N. O., la Savoie au S. et à l'E., 28 kil. sur 9; 44,000 hab., la plupart Calvinistes. Ce canton a été formé de l'ancienne république de Genève, plus quelques districts de la Savoie et du pays de Gex. Il possède, outre Genève, deux villes, Versoy et Carouge; il a deux enclaves dans le canton de Vaud. On y parle français et allemand.

GENÈVE (lac de) ou lac **LÉMAN**, *Lemanus lacus*, *Genfer-see* des Allemands, au S. O. de la Suisse, entre le canton de Vaud et le Valais: 70 kil. de long sur 13 de large. Le Rhône le traverse. Ses eaux nourrissent des poissons exquis; ses côtes offrent des sites délicieux et célèbres (entre autres la Meillerie). Il est exposé à des crues subites; les tempêtes y sont aussi très fréquentes. Néanmoins la navigation y est fort active.

GENÈVE (**ROBERT** de). *Voy.* **ROBERT.**

GENEVIÈVE (sainte), *Genovefa*, patronne de Paris, née à Nanterre près de Paris vers l'an 423, n'était, selon l'opinion commune, qu'une simple bergère. D'après le conseil de saint Germain d'Auxerre, elle consacra sa virginité à Dieu. Après la mort de ses parents, elle vint demeurer à Paris chez sa marraine, et y mena une vie toute de piété et d'abstinence. Lors de l'invasion d'Attila dans les Gaules (451), les Parisiens effrayés voulurent abandonner leur ville: Geneviève les retint en leur prédisant que Paris serait épargné, et la prédiction s'accomplit. A une autre époque elle procura des vivres aux Parisiens affligés d'une disette. A sa prière, Clovis fit bâtir en l'honneur de saint Pierre et saint Paul l'église qui depuis porta le nom de la sainte elle-même (au haut de la montagne de Sainte-Geneviève, à Paris). Elle mourut le 3 janvier 512. Ses reliques étaient exposées à la vénération des fidèles dans l'église qui lui était consacrée; depuis la destruction de cette église, elles le sont dans celle de Saint-Étienne-du-Mont. Une neuvaine, commençant chaque année le 3 janvier, jour de la mort et de la fête de la sainte, attire une foule considérable dans cette église.

GENEVIÈVE DE BRABANT, fille d'un duc de Brabant, épousa, vers l'an 710, Siffroy, châtelain de Hohen-Simmeren, au pays de Trèves, et fut accusée d'adultère auprès de son mari par l'intendant Golo, qui avait en vain essayé de la séduire. Siffroy, alors absent, ordonna de la faire périr, ainsi qu'un enfant qu'elle venait de mettre au monde, et dont elle était enceinte au départ de son époux sans que celui-ci le sût. Les hommes chargés d'exécuter l'ordre barbare ne purent se résoudre à le faire, et abandonnèrent la mère avec l'enfant dans une forêt, où, selon la légende, une biche les nourrit de son lait pendant six ans. Au bout de ce temps (737), Siffroy retrouva fortuitement son épouse dans une chasse où il poursuivait la biche nourricière; il reconnut l'innocence de Geneviève, lui rendit tous ses honneurs, et fit mettre à mort le perfide Golo. Geneviève, à l'endroit même où elle fut trouvée, bâtit à la Vierge la chapelle de *Frauenkirchen*, dont les ruines existent encore et attirent beaucoup de pèlerins. Cette aventure a fourni le sujet d'un grand nombre de légendes, romans, complaintes, drames et tragédies; les tragédies de Tieck et Muller sont les seuls écrits remarquables qu'elle ait inspirés.

GENEVOIS (comté, puis duché de), *Gebennensis ducatus*, ancienne province des États sardes, dans le duché de Savoie, entre la prov. de Carouge au N. O., le Faucigny au N. E., la Savoie supérieure au S. E., la Savoie propre au S. O. Ch.-l., Annecy. Ce pays appartint d'abord aux comtes de Genève (d'où le nom qu'il a retenu, quoique la ville de Genève n'en fasse nullement partie); il passa ensuite à Humbert et Othon de Villars, puis à la maison de Savoie qui l'érigea en apanage avec le titre de duché, en 1564. Le Genévois fut de nouveau incorporé à la Savoie en 1659. De 1792 à 1815, il fut compris dans l'empire français et forma une partie du dép. du Mont-Blanc. Il fut rendu aux États sardes en 1815.

GENEVOIS (Charles-Félix, duc de), depuis roi de Sardaigne, mort en 1831. *Voy.* **CHARLES-FÉLIX.**

GENÈVRE (mont), *Janus mons*, montagne qui appartient à la chaîne des Alpes Cottiennes, sur la limite de la France et des États sardes, dans le dép. des H.-Alpes; hauteur, 3,686 mètres. La Durance et la Doire Ripaire ont leurs sources près de ce mont. Quelques auteurs croient que c'est sur ce point qu'Annibal franchit les Alpes.

GENGA (**DELLA**), pape. *Voy.* **LÉON XII.**

GENGIS-KHAN (**TÉMUDJIN**, connu sous le nom de), célèbre prince mongol, né l'an 1164 de J.-C., mort en 1227, était d'abord simple chef d'une horde mongole, tributaire des Tartares Khitans, qui étaient alors maîtres de la Tartarie orientale. En peu d'années, il agrandit prodigieusement son faible héritage: il conquit le pays des Mongols Naimans, celui des Tartares Oïgours (1209) et la Chine septentrionale (1213); soumit la Corée (1219), la Transoxane (1221), le Khoraçan et l'Irak-Adjémy (1222), le Kharism et plusieurs provinces de la Perse orientale, enfin le Kandahar et le Moultan (1224). Il était alors maître d'un territoire de plus de 6,000 kil. en largeur, s'étendant de la ville de Tauris, sur la mer Caspienne, à Pékin. En mourant, il partagea ces vastes états entre ses quatre fils, qui lui avaient servi de lieutenants dans toutes ses conquêtes; Tchouchi-Khan (ou son fils Batu-Khan) eut le Kaptchak et la Russie mérid.; Tchagataï, le Turkestan et l'Asie centrale; Mangou, la Perse; et Oktaï-Khan, la Chine, où il régna sous le nom de Taïtsoung et fonda la dynastie des Yen ou Mongols. Gengis-Khan se montra souvent conquérant inhumain et barbare. Par ses ordres, les villes de Boukara et de Samarcand furent détruites, et une foule de monuments des arts et des lettres furent anéantis dans Pékin.

GENGISKHANIDES, nom sous lequel on désigne les princes mongols descendants de Gengis-Khan, qui régnèrent sur les principaux états de l'Asie, du XIIᵉ au XIVᵉ siècle. *Voy.* **GENGIS-KHAN.**

GENIE, *Genius* chez les Romains, *Dæmon* chez les Grecs, dieu subalterne, espèce d'ange gardien, qui, dans les croyances des Grecs et des Romains, présidait à la vie de l'homme. On lui offrait du vin, de l'encens, des fleurs, jamais de victimes sanglantes; ce qu'on pouvait faire de plus agréable pour lui était de se livrer soi-même au plaisir: aussi les Romains disaient-ils *genio indulgere* (satisfaire son génie) pour s'abandonner au plaisir.— On nommait *Junones* les génies des femmes.

GENIL, rivière d'Espagne. *Voy.* **XENIL.**

GENLIS ou **JENLIS**, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 15 kil. S. E. de Dijon; 860 hab. — Il y a un autre Genlis dans le dép. de l'Aisne, à 5 kil. N. de Chauny; il a 745 hab.

GENLIS (Félicité-Stéphanie **DUCREST DE SAINT-AUBIN**, comtesse de), née au château de Champcéry près d'Autun en 1746, d'une famille noble, mais pauvre, morte en 1830, reçut une éducation brillante, qu'elle dut en partie à la générosité du riche financier La Popelinière, et fut mariée dès l'âge de quinze ans au comte Bruslart de Genlis (depuis marquis de Sillery). Nièce de madame de Montesson, qui avait épousé en secret le duc d'Orléans, elle obtint par son crédit la place de dame d'honneur de la duchesse de Chartres et fut bientôt chargée de l'éducation de la fille de cette princesse (depuis madame Adélaïde) et des trois princes ses fils (Louis-Philippe, duc d'Orléans, auj. roi de France, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais). La faveur

dont elle jouissait et ses talents littéraires lui attirèrent beaucoup d'envieux; elle fut même accusée d'être la maîtresse du père de ses élèves. Elle paraît avoir puissamment contribué à lui faire prendre parti contre la cour. Quoi qu'il en soit, madame de Genlis fut forcée d'émigrer en 1792; mais elle revint en France pendant le consulat et reçut une pension de Napoléon, avec lequel elle entretenait correspondance. A la Restauration, elle perdit tout crédit; néanmoins elle reçut jusqu'à sa mort une pension de la maison d'Orléans. Madame de Genlis a laissé de son mari deux filles; elle avait perdu un fils mort en bas âge. On regarde aussi comme sa fille lady Paméla, qui épousa lord Fitz-Gérald. Les ouvrages de madame de Genlis ne s'élèvent pas à moins de quatre-vingts; ils se rapportent presque tous à l'éducation et consistent en comédies, fables, romans, etc. Les principaux sont: *Théâtre d'éducation à l'usage des jeunes personnes*, Paris, 1771-80, 4 vol. in-8; *Annales de la vertu*, 1782, 2 vol. in-8; *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation*, 1782, 3 vol. in-8; *Les Veillées du château*, 1784, 4 vol. in-12; *les Petits émigrés*, 1798, 2 vol. in-8; *Les Vœux téméraires ou l'Enthousiasme*, 1799, 3 vol. in-12; *Contes moraux*, 1802 et 1803, 4 vol. in-8. Elle a aussi composé de nombreux romans historiques, parmi lesquels on remarque: *Mademoiselle de Clermont*, 1802; *La Duchesse de la Vallière*, 1804; *Madame de Maintenon*, 1806; *le Siége de La Rochelle*, 1808. Elle publia en 1825 des *Mémoires* (10 vol. in-8), qui offrent des révélations curieuses, mais qui firent grand scandale. Madame de Genlis se montra dans ses premiers écrits fort hostile aux philosophes du XVIIIe siècle. Dans ses ouvrages d'éducation, écrits pour la plupart avec élégance et remplis d'intérêt, elle enseigne une morale pure, et parle à la fois au cœur et à la raison; il est fâcheux qu'elle n'ait pas toujours prêché d'exemple.

GENNADE, *Gennadius*, évêque de Marseille, mort en 492, a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque un *De Viris illustribus*, publié par J. Fuchte, Helmstadt, 1612, in-4; c'est une continuation de l'histoire littéraire des chrétiens de saint Jérôme.

GENNADE (George SCHOLARIUS, plus connu sous le nom de), né à Constantinople vers 1400, fut juge-général des Grecs et secrétaire de Jean VII, et suivit cet empereur au concile général de Florence (1439). Il y appuya d'abord la réunion des deux églises; mais il changea ensuite de système et fut un des plus ardents adversaires de l'union. A son retour en Grèce, il se fit moine. Après la prise de Constantinople par les Turcs, il fut nommé patriarche et reçut l'investiture de Mahomet II; il abdiqua en 1458 et mourut vers 1464. Dans les disputes philosophiques de son temps, il prit parti pour Aristote et écrivit contre Gémiste Pléthon, défenseur du platonisme.

GENNARO (Joseph-Aurèle DE), avocat et jurisconsulte de Naples, né en 1701, mort en 1761, unit le goût des lettres à celui de la jurisprudence. Il fut nommé en 1738 par le roi Charles VIII magistrat de la ville de Naples, fut chargé en 1741 par le ministre Tanucci de préparer un code uniforme pour tout le royaume, et remplit diverses fonctions élevées, soit dans l'enseignement, soit dans l'administration. On lui doit plusieurs ouvrages ingénieux: *Respublica jurisconsultorum*, 1731, in-4; *Feriæ autumnales*, 1752, où l'on trouve une partie du Digeste mise en vers latins avec assez de bonheur.

GENNES, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur la Loire, à 14 kil. N. O. de Saumur; 1,500 hab.

GENNES-SUR-SEICHE, bourg du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 10 kil. N. E. de La Guerche; 2,076 hab.

GENOILHAC, ch.-l. de cant. (Gard), à 27 kil. N. O. d'Alais; 1,700 hab.

GENOILHAC ou GENOUILLAC (Jacques GALIOT de), seigneur d'Acier, grand-maître de l'artillerie de France, né vers 1466, fit ses premières armes en Italie, sous Charles VIII; se trouva à la bataille de Fornoue et s'y distingua, ainsi qu'à celle d'Agnadel; fut placé en 1512 à la tête de l'artillerie; assista à la bataille de Marignan, et à celle de Pavie, où ses sages conseils ne furent pas suivis par François I; fut nommé gouverneur de Languedoc en 1545, et mourut l'année suivante, âgé de plus de 80 ans. — Son fils (François) Galiot d'Acier, né en 1516, avait obtenu la survivance de sa place de grand-maître de l'artillerie; mais il mourut avant lui, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Cérisoles en 1544.

GENOVEFAINS, chanoines de l'abbaye de Sainte-Geneviève, connus aussi sous le nom de *Congrégation de France*, remontent aux premiers temps de la monarchie; on pense qu'ils furent institués par Clovis vers 500 pour desservir l'église de Sainte-Geneviève que le roi de France venait de fonder; ils suivaient la règle de Saint-Augustin. Ils subirent plusieurs réformes, notamment en 1626, où on leur donna pour supérieur le P. Ch. Faure, homme d'une piété exemplaire. Les Génovéfains desservaient les paroisses, administraient les hôpitaux et les maisons de charité, dirigeaient les séminaires; plusieurs se sont illustrés dans les lettres. Ils avaient pour chef-lieu l'édifice qui forme aujourd'hui la bibliothèque de Sainte-Geneviève et le collége Henri IV. A la fin du XVIIIe siècle, ils comptaient 107 monastères et plus de 1,300 religieux.

GENOVÈSE (LE), peintre. *Voy.* STROZZI.

GENOVESI (Antoine), philosophe italien, né en 1712 à Castiglione, près de Salerne, reçut les ordres, mais préféra l'étude de la philosophie à celle de la théologie. Il fut d'abord professeur extraordinaire de métaphysique à l'université de Naples, puis fut nommé professeur ordinaire de morale. En 1754, Bartolomeo Intieri, homme riche, et ami des sciences, fonda pour lui à Naples une chaire d'économie politique; il la remplit avec le plus grand succès et l'occupa jusqu'à sa mort, 1769. Genovesi fut éclectique en philosophie, et tâcha de concilier Bacon et Descartes, Locke et Leibnitz; il créa en Italie l'économie politique, et exerça par ses écrits la plus heureuse influence, malgré les attaques de quelques théologiens. Il écrivit d'abord en latin et donna dans cette langue des *Éléments de métaphysique*, 1743, et une *Logique*, 1745. Mais depuis il adopta dans ses écrits la langue vulgaire: il publia en 1758 des *Meditazioni filosofiche*; en 1766, une *Logica per gli Giovanetti*, et *Scienze metafisiche*; en 1767, *Diceosina*, traité de morale.

GENSERIC, roi des Vandales (428-477), était le 2e fils du roi Godégisile, et succéda à Gundéric, son frère. Il passa d'Espagne en Afrique, l'an 429, à la sollicitation du gouverneur romain de ce pays, le comte Boniface, qui s'était révolté contre l'empereur d'Occident, Valentinien. Boniface, rappelé au devoir par saint Augustin, voulut plus tard repousser l'ennemi qu'il avait appelé; mais il fut vaincu par le roi barbare. Genseric s'empara de Carthage en 439, y établit le siége de son royaume, et força l'empereur à lui accorder la paix. Quelque temps après, Valentinien ayant été tué par Pétrone Maxime, Eudoxie, sa veuve, appela Genséric en Italie pour venger la mort de son mari. Genséric accourut aussitôt, prit Rome (455), la pilla pendant 14 jours, en emporta des trésors immenses, et emmena Eudoxie elle-même en captivité. Après son retour en Afrique, il agrandit encore ses états. Il mourut redouté en 477.

GENSONNE (Armand), né à Bordeaux en 1758, était en 1789 avocat au parlement de cette ville. Il fut envoyé en 1791 à l'Assemblée législative, et s'y fit remarquer en provoquant la déclaration de guerre contre l'Autriche. Député à la Convention par la

ville de Bordeaux, il y forma, avec ses compatriotes Guadet et Vergniaud, le noyau du parti de la *Gironde*. Il demanda que le procès de Louis XVI fût renvoyé devant les assemblées primaires, et combattit les terroristes. Arrêté le 2 juin 1793, avec la plupart des Girondins, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et fut exécuté peu après, n'ayant que 35 ans. Son principal crime était d'avoir été l'ami et le confident de Dumouriez.

GENTIAH ou **DJINTIAH**, ville de l'Hindoustan, dans l'ancien Bengale, par 89° 39' long. E., 25° 10' lat. N. Ch.-l. d'un district indépendant de même nom, habité par les Khossya ou Khassya, barbares qui offrent encore à leurs dieux des sacrifices humains.

GENTIL-BERNARD, poëte. *Voy.* BERNARD.

GENTILIS (Albéric), né dans la Marche d'Ancône en 1551, renonça à la foi catholique, se retira en Carniole, et de là en Angleterre; fut professeur de droit à Londres, et publia, entre autres écrits, trois livres *De Jure belli*, Leyde, 1598, in-8; c'est peut-être le premier ouvrage qui ait été écrit sur cette matière. Il mourut en 1611. — Il ne faut pas le confondre avec Scipion Gentilis, son frère cadet, qui a aussi écrit sur le droit public.

GENTILIS (J.-Valentin), hérétique, né à Cosenza (roy. de Naples), obligé de fuir pour opinion, se retira à Genève au XVIe siècle, où il répandit les doctrines de Socin. Persécuté de nouveau, il passa en France, où il ne fut pas mieux accueilli, de là en Moravie, puis à Vienne, et revint en Suisse. Il fut arrêté à Berne et condamné comme hérétique à perdre la tête (1566). Il subit le supplice à Berne et fut considéré par les siens comme un martyr.

GENTILLY, village du dép. de la Seine, sur la Bièvre, à 5 kil. S. de Paris, à 7 kil. N. E. de Sceaux; 9,450 hab., y compris ceux de Bicêtre, qui dépend de la commune de Gentilly. Fabriques d'acides minéraux, de savon; blanchisseries, etc.—Gentilly fut une des résidences des rois francs de la 1re et de la 2e race. Pepin y fit construire un château aujourd'hui détruit. — On nomme quelquefois ce village le *Grand-Gentilly* pour le distinguer du *Petit-Gentilly*, situé entre le premier et Paris, et qui est contigu aux murs de Paris.

GENTILS (de *gentes*, nations), nom sous lequel les Païens sont désignés dans l'Évangile. L'apôtre Paul est connu spécialement sous le nom de l'*Apôtre des Gentils*.

GENTIOUX, ch.-l. de cant. (Creuse), à 20 kil. S. O. d'Aubusson; 1,000 hab.

GENTIUS, roi d'Illyrie, s'allia avec Persée, roi de Macédoine, contre les Romains; mais, n'ayant point reçu de lui les secours qu'il en attendait, il fut vaincu, pris et emmené à Rome par le préteur Anicius, l'an 168 av. J.-C.

GENTOUX pour **HINDOUS**, nom que l'on donne quelquefois aux naturels de l'Inde par opposition aux Turcs, Guèbres, Mongols, Européens et autres étrangers si nombreux dans l'Inde.

GENTZ (Frédéric), publiciste allemand, et l'un des plus constants adversaires de la révolution française, naquit à Breslau en 1764, et mourut en 1832. Il fit ses études à Kœnigsberg; en 1786, il fut attaché comme secrétaire à la direction générale de la guerre à Berlin; il rédigea le manifeste de la Prusse contre la France en 1806, ainsi que celui de l'Autriche en 1809 et 1813. Il dressa les protocoles des conférences de Vienne (1814) et de Paris (1815), et publia plusieurs ouvrages remarquables. Les principaux sont: *Système de l'équilibre européen*, Riga, 1806; *Sur la moralité des révolutions*· *Sur la déclaration des droits de l'homme*. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées par Weick, Stuttgard, 1838-39, et Schlesier, Manheim, 1839, 2 vol. in-8

GENUA, ville de la Ligurie, auj. GÊNES.

GEOFFRIN (madame), née à Paris en 1699, morte en 1777. Elle était fille d'un valet de chambre de la dauphine, nommé Rodet. Elle épousa dès l'âge de 15 ans un riche entrepreneur de glaces, dont elle demeura bientôt veuve. Douée de tous les agréments de l'esprit aussi bien que du corps, elle fit de sa maison le rendez-vous des savants de la capitale et des étrangers de distinction: plusieurs littérateurs reçurent d'elle des services importants. Le comte Stanislas Poniatowski, qui l'honorait du nom de mère, la fit venir à Varsovie après son avénement au trône de Pologne. On cite de madame Geoffrin une foule de maximes et de pensées heureuses, et plusieurs actes de générosité accomplis avec une délicatesse admirable. Elle dépensa des sommes considérables pour soutenir l'*Encyclopédie*. D'Alembert, Thomas et Morellet, qui avaient vécu dans son intimité, ont écrit son *Éloge*. Sa fille, qui épousa le marquis de La Ferté-Imbault, ne partageait pas son goût pour les philosophes.

GEOFFROY (saint). *Voy.* GODEFROY.

GEOFFROY, comtes d'Anjou. L'Anjou a eu cinq comtes de ce nom; mais il n'y en a que deux qui méritent d'occuper ici une place: ce sont Geoffroy II et Geoffroy V. — Geoffroy II, comte d'Anjou en 1040, était d'une humeur belliqueuse, et sa bravoure lui fit donner le surnom de *Martel*, par lequel on caractérisait alors un brave chevalier. Il ajouta à ses états le comté de Poitou, que lui apporta en mariage la veuve de Guillaume V, duc d'Aquitaine; le comté de Vendôme, qu'il enleva à son neveu Foulques, dit *l'Oison*; le comté de Blois et la Touraine. Il mourut en 1061, dans un monastère d'Angers, où il avait pris l'habit religieux. — Geoffroy V, surnommé *Plantagenet* (parce qu'il portait toujours à son casque une branche de *genêt*), fils de Foulques, comte d'Anjou et roi de Jérusalem, acquit le duché de Normandie par son mariage avec Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre (1127). Mais à la mort du roi, en 1135, il eut à lutter, pour conserver l'héritage de sa femme, contre de puissants rivaux, le comte Etienne de Blois qui enleva à Mathilde le trône d'Angleterre, et Louis-le-Jeune, roi de France; il perdit la Normandie et vit ses propres états ravagés par une famine si terrible qu'on alla jusqu'à se nourrir de chair humaine (1146). Geoffroy mourut en 1151.— Henri, son fils aîné, recouvra la Normandie, devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri II, et fut le chef de la dynastie des Plantagenets.

GEOFFROY, ducs de Bretagne. Geoffroy I, fils de Conan, succéda à son père en 992: le premier il prit le titre de duc de Bretagne, au lieu de celui de comte de Rennes qu'avaient porté ses ancêtres; mais ce titre ne fut pas reconnu par ses suzerains. Voulant s'emparer des états du comte de Nantes, Judicaël-Bérenger, il lui fit une guerre longue et cruelle, mais sans résultats. Revenu à des sentiments plus pacifiques, il se rendit à Rome en pèlerinage, et fut tué, lorsqu'il rentrait dans ses états, d'un coup de pierre lancée par une femme qui se vengeait ainsi de ce qu'une de ses poules avait été dévorée par un des oiseaux de proie du duc. — Geoffroy II était fils de Henri II, roi d'Angleterre: il épousa la fille de Conan IV, duc de Bretagne, et, sans attendre la mort de son beau-père, dont il devait hériter, il s'empara aussitôt de ses états (1166). Néanmoins il ne compte comme duc que depuis 1171; il régna jusqu'en 1196. Geoffroy donna une loi célèbre, et que de son nom on appela l'*Assise de Geoffroy*, par laquelle les biens des barons et chevaliers passaient à leurs fils aînés, au détriment de leurs autres enfants. Geoffroy fut l'allié fidèle de Philippe-Auguste. Il périt à Paris dans un tournoi que le roi de France donnait en son honneur, en 1196. Il était père du jeune Arthur, que son oncle Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, fit assassiner pour s'emparer de ses états.

GEOFFROY (Julien-Louis), critique, né à Rennes en 1743, mort en 1814, fut élevé chez les Jésuites et prit le petit collet en sortant de leur collége. En 1776 il fut nommé professeur de rhétorique au collége de Navarre, et bientôt après au collége Mazarin, à Paris, et travailla, après la mort de Fréron, à la rédaction de *l'Année littéraire* (1776-92). Il s'était déjà essayé à faire une tragédie, *Caton;* mais elle ne put être représentée. Proscrit en 1793 pour avoir rédigé un journal intitulé *l'Ami du Roi*, il se fit maître d'école dans un village, et ne revint à Paris qu'après le 18 brumaire (1799). Il entra vers la même époque au *Journal des Débats* (depuis *Journal de l'Empire*), dans lequel il se chargea de la partie littéraire, et spécialement de l'analyse des pièces de théâtre. Ses feuilletons, où l'on trouvait une critique mordante et spirituelle, une érudition sans pédantisme, eurent un succès prodigieux. Mais Geoffroy fut souvent injuste et partial, tant à l'égard de Voltaire, à qui il déclara la guerre, qu'à l'égard des artistes les plus remarquables de ce temps, Talma, mademoiselle Contat, etc., dont il ne reconnut point tout le talent. Ses feuilletons furent réunis après sa mort sous le titre de *Cours de littérature dramatique* (1819-20, 5 vol. in-8). Geoffroy a aussi laissé une *Traduction de Théocrite* (1801) assez estimée, et un *Commentaire sur Racine*, 1808.

GEOFFROY de Monmouth, de Winesalf, chroniqueurs. *Voy.* GALFRID.

GEOGRAPHES GRECS (les PETITS), *Geographi græci minores*. On désigne sous ce nom les géographes grecs qui n'ont fait que des périples, des monographies, ou dont il ne nous reste que des fragments peu étendus; tels sont: Hannon de Carthage, Scylax de Caryande, Isidore de Charax, Artémidore, Agathémère, Dicéarque, Denys-le-Periégète, Scymnus de Chios, Arrien, Marcien d'Héraclée, etc. La collection de leurs œuvres a été publiée par David Hœschel, Augsbourg, 1600, in-8; par J. Gronovius, Leyde, 1697, in-4; par J. Hudson, 1698-1712, 4 vol. in-8. M. Gail en avait entrepris une nouvelle édition qui n'a pas été terminée. Un supplément y a été ajouté récemment par M. Miller (Paris, 1839). — On appelle par opposition *Grands géographes*, Strabon, Pausanias, Ptolémée, Étienne de Byzance.

GEORGE ou GEORGES (saint), *Georgius*, était, selon la légende, un jeune et beau prince de Cappadoce, qui souffrit le martyre sous Dioclétien. On en fait le Persée chrétien, et on en rapporte mille prodiges: il tua un redoutable dragon et sauva la fille d'un roi que le monstre allait dévorer: aussi le représente-t-on armé d'une lance et pourfendant le dragon. Il est fort célèbre en Orient, et c'est de là qu'il a passé en Occident. On honore surtout saint George en Russie, en Angleterre et à Gênes. Les Russes ont adopté saint George avec son dragon pour le principal emblème de leurs armoiries et ont donné son nom au premier de leurs ordres militaires (*Voy.* ci-après); les Anglais et les Génois l'ont pris pour patron. On fête ce saint le 23 avril.

GEORGE (ordre de SAINT-). Il a existé en Allemagne et en Italie sous le nom de St-George plusieurs ordres religieux ou militaires qui ont eu peu de durée. — Deux ordres de St-George subsistent aujourd'hui: 1° le grand ordre militaire de Russie, institué en 1769 par Catherine II: la décoration est une croix d'or à quatre branches ayant au centre un écusson qui représente saint George à cheval terrassant le dragon; on ne l'accorde que pour les faits d'armes les plus brillants;—2° un ordre de Bavière dont l'institution remonte au XIIe siècle, au temps des croisades, et qui fut renouvelé en 1529 par Charles-Albert (depuis l'empereur Charles VI).

GEORGE I, roi d'Angleterre, de la maison de Hanovre, né à Osnabruck en 1660, mort en 1727, était fils d'Ernest-Auguste, premier électeur de Hanovre, et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques I, roi d'Angleterre. En 1714, à la mort de la reine Anne, qui ne laissa pas d'enfants, il fut appelé au trône d'Angleterre comme étant le plus proche héritier dans la ligne protestante, et commença ainsi la maison de Hanovre. Pendant tout son règne, il s'appuya sur le parti whig et conserva une sage neutralité dans les guerres du continent. Il avait choisi pour principal ministre Robert Walpole, dont l'habileté réprima toutes les tentatives de désordre, et rendit vaines les intrigues du prétendant Jacques III. Malheureux en famille, il fut obligé de divorcer avec Sophie de Zell, qui s'était compromise par une intrigue amoureuse, et enferma cette princesse dans un château-fort, où elle termina son existence après 32 ans de captivité (1716). Il fit aussi subir à son fils (George II) de mauvais traitements que rien n'excusait.

GEORGE II (Auguste), roi d'Angleterre, fils du précédent, né en 1683, succéda à son père en 1727. Il garda d'abord le ministre de son père, le célèbre Walpole, qui sut conserver une paix profonde pendant les douze premières années de ce règne; mais ayant écarté cet habile ministre, George ne fit depuis que des expéditions désastreuses. Dans la guerre de la succession d'Autriche, les armées anglaises furent successivement battues aux combats de Fontenoy (1745) et de Lawfeld (1747), qui furent suivis du traité d'Aix-la-Chapelle (1748). Il est vrai qu'en même temps George affermissait son trône par la victoire de Culloden, remportée sur le prétendant, Charles-Édouard, en Écosse (1746). La paix de 1748 fut de courte durée, et la guerre s'étant rallumée en 1755, l'Angleterre éprouva de nouveaux revers en Allemagne; ils furent compensés par de brillantes conquêtes dans l'Inde. Ce prince mourut subitement en 1760.

GEORGE III, roi d'Angleterre, né en 1738, succéda en 1760 à George II, son grand-père, obtint de brillants succès contre la France et l'Autriche dans la guerre de Sept-Ans, conclut en 1763 une paix qui fut trouvée peu avantageuse pour son pays et qui excita de grands mécontentements; eut à soutenir la guerre contre les colonies d'Amérique révoltées, et fut forcé en 1783 de reconnaître l'indépendance des États-Unis. Il combattit de tout son pouvoir la révolution française. En 1810, il tomba en démence et ne mourut que dix ans après. Son fils, George IV, exerça pendant ce temps la régence. George III eut pour principal ministre le célèbre Pitt; c'est sous son règne que se distinguèrent Fox, Burke, Sheridan, par qui l'éloquence de la tribune fut portée au plus haut degré en Angleterre.

GEORGE IV, roi d'Angleterre, né en 1762, fils de George III, eut une jeunesse scandaleuse. Il fut appelé à la régence en 1811, lorsque son père fut tombé en démence, et ne prit le titre de roi qu'en 1820. Quoiqu'il se fût précédemment déclaré pour les Whigs, il s'abandonna entièrement aux Tories, et eut pour principaux ministres Castlereagh et Wellington. Il contribua à renverser Napoléon, mais tint une conduite peu loyale envers le héros vaincu qui venait se confier à lui. Il rendit de nombreuses lois contre la liberté de la presse, eut à réprimer des troubles incessants dans l'Irlande, et intenta le plus scandaleux procès à la princesse Caroline, son épouse (*Voy.* CAROLINE). Il mourut en 1830.

GEORGE, duc de Clarence. *Voy.* CLARENCE.

GEORGE, prince de Danemark, frère de Christian V, épousa la princesse Anne, fille de Jacques II, roi d'Angleterre. Lorsque ce dernier eut été détrôné en 1688 par Guillaume d'Orange, George embrassa le parti du vainqueur, qui le créa duc de Cumberland; et son épouse ayant succédé en 1702 à Guil-

laume, il fut nommé grand-amiral d'Angleterre : d'après les lois de ce pays, il ne pouvait partager ni le titre ni les prérogatives de la royauté. Au reste, il ne prit aucune part, même indirecte, aux affaires. Il mourut en 1708, à l'âge de 55 ans.

GEORGE DE BRUNSWICK. *Voy.* GEORGE I (roi d'Angleterre).

GEORGE, nom de onze rois de Géorgie (d'où probablement la Géorgie a pris son nom) ; la plupart sont peu importants. Nous citerons : George I, qui se révolta contre l'empereur grec Basile II (1021), résista victorieusement à ses efforts et obtint de lui une paix avantageuse ; il mourut en 1027 ; — George IV (1206-1222), qui fit plusieurs conquêtes dans l'Azerbidjan, s'allia aux rois francs de Syrie et de Palestine, et mourut du chagrin de n'avoir pu préserver la Géorgie de l'invasion des Mongols (1220) ;— George VI, qui profita de la décadence des Gengiskhanides pour affranchir la Géorgie de toute domination étrangère ; il mourut en 1346 ; — George XI, fils d'Héraclius. Il ne régna que deux ans, 1798-99. Ne pouvant s'opposer aux ravages des Turcs et des Lesghis, il légua en mourant ses états à la Russie. *Voy.* GÉORGIE.

GEORGE PISIDES, écrivain grec du VIIe siècle, qui florissait vers 630, était diacre, garde des archives et référendaire de l'église de Constantinople. Il avait beaucoup écrit ; on a conservé de lui : *De expeditione Heraclii contra Persas; Bellum arabicum; Hexameron*, poëme où il raconte la création ; *De vanitate vitæ*, autre poëme. Ses contemporains le regardaient comme un grand écrivain. Ses œuvres, publiées à Rome en 1777, in-fol., font partie de la Byzantine.

GEORGE LE SYNCELLE, historien grec, ainsi nommé de la fonction qu'il exerçait (le *syncelle* était un clerc qui habitait la même cellule que le patriarche et l'accompagnait partout), fut attaché à Taraise, patriarche de Constantinople ; écrivit de 780 à 800, et mourut, à ce qu'on croit, vers 800. Il a laissé une *Chronographie* qui va jusqu'à l'an 284 de J.-C., et que Théophane l'Isaurien a continuée jusqu'en 813. Elle a été imprimée dans la Byzantine. Elle paraît avoir été faite, ainsi que la *Chronique* d'Eusèbe, d'après Jules Africain et offre quelques renseignements précieux.

GEORGE DE TRÉBIZONDE, écrivain grec, né en 1396 en Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, mort à Rome en 1486, vint à Venise vers 1430 pour y enseigner le grec ; fut appelé à Rome par le pape Eugène, et fut chargé de traduire des ouvrages grecs en latin ; mais il s'acquitta avec peu de soin de cette mission et se vit bientôt surpassé par Valla et Théodore Gaza. Il a traduit, entre autres ouvrages, les *Problèmes* et la *Rhétorique* d'Aristote, l'*Almageste* de Ptolémée, et a écrit une *Comparaison d'Aristote et de Platon* où il élève le premier fort au-dessus du second ; il fut combattu par Gémiste Pléthon.

GEORGE CADOUDAL, chef de chouans, né en 1769 au village de Brech, près d'Auray, dans le Morbihan, où son père était meunier, se soutint longtemps dans son pays et dans la Vendée contre les armées de Hoche et de Brune. Forcé enfin de renoncer à la guerre, il passa en Angleterre (1800) ; mais en 1803 il rentra secrètement en France, et forma, de concert avec Pichegru, une conspiration contre le premier consul : il s'agissait, dit-on, d'attaquer Bonaparte à force ouverte au milieu de sa garde. Le complot ayant été découvert, George fut pris, jugé et bientôt exécuté (le 25 juin 1804).

GEORGE (fort), en Écosse (Inverness), à 17 kil. N. E. d'Inverness, sur le golfe de Murray, vis-à-vis de Fort-Rose : il peut contenir 6,000 hab.

GEORGE (lac), aux États-Unis (New-York), communique avec le lac Champlain par un canal : 60 kil. sur 5.

GEORGE (île du ROI-). *Voy.* GÉORGIE MÉRIDIONALE.

GEORGEL (J.-François), jésuite, né en Lorraine en 1731, mort en 1813, enseigna d'abord la rhétorique à Strasbourg, s'attacha au prince Louis de Rohan qui l'emmena avec lui dans son ambassade à Vienne, devint grand-vicaire du prince quand celui-ci eut été nommé cardinal, et fut chargé de le défendre dans le célèbre procès du *Collier*. Déporté pendant la révolution, il se retira en Suisse, revint en France sous le consulat et fut nommé vicaire-général de l'évêque de Nancy. Il a laissé d'intéressants *Mémoires* sur la fin du XVIIIe siècle (1760-1806), publiés à Paris en 1818, 6 vol. in-8.

GEORGES. *Voy.* GEORGE.

GEORGETOWN, nom d'un grand nombre de villes des possessions anglaises, ainsi nommées en l'honneur de quelqu'un des rois du nom de *George* : nous citerons :

GEORGETOWN, ch.-l. de l'île du Prince-de-Galles, par 98° 0' long. E., 5° 25' lat. N. : 10,000 hab. Port, fort, arsenal, casernes, etc.

GEORGETOWN, ville des États-Unis, dans le district de Colombia, sur le Potomak, par 79° 26' long. O., 38° 55' lat. N., à 4 kil. de Washington dont la sépare le Rock-Creek ; 8,000 hab. Collége catholique. Commerce considérable.

GEORGETOWN, ville des États-Unis (Caroline du Sud), à 86 kil. N. E. de Charleston, près de la baie de Wingaw ; 3,000 hab. Commerce actif.

GEORGETOWN, ville du gouvernement du Cap-de-Bonne-Espérance, par 20° 25' long. E., 33° 57' lat. N., ch.-l. d un district qui a 330 kil. sur 35. Beaucoup de forêts.

GEORGETOWN OU PORT-DALRYMPLE, ville fondée en 1809 par les Anglais, sur la côte N. de la Tasmanie. Port, un des plus beaux de l'Océanie.

GEORGETOWN, port d'Irlande. *Voy.* DUNLEARY.

GEORGETOWN, ville de l'île de Grenade. *Voy.* SAINT-GEORGE.

GEORGETOWN, ch.-l. du gouvernement de Démérary, dans la Guyane anglaise. *Voy.* STABROEK.

GÉORGIE, nommée en arabe, en persan et en turc *Gurdjistan* (c.-à-d. *pays d'esclaves*), et en russe *Grousia*, prov. de la Russie d'Europe mérid., bornée au N. par le Caucase qui la sépare de la Circassie, à l'O. par la mer Noire, au S. par l'Arménie et le cours inférieur du fleuve Kour, à l'E. par le Daghestan et le Chirvan : 450 kil. sur 300 ; 240,000 hab. Ch.-l., Tiflis. Autres villes : Gouri et Telavi. La Géorgie se divise en trois districts : 1° le Karthli (vulgairement appelé *Carduel* ou *Kartalinie*) ; 2° le Kakheth ; 3° le Somkheth. A ces trois provinces, qui forment la Géorgie propre, longtemps appelée *Géorgie persane*, il faut ajouter la Gourie, l'Iméréthie, la Mingrélie et le Souaneth qui composaient la *Géorgie turque*, et qui appartiennent auj. également à la Russie. La Géorgie est toute couverte des ramifications du Caucase ; on y trouve partout des vallées fertiles et délicieuses ; aussi plusieurs auteurs ont-ils voulu y placer le paradis terrestre. Elle est arrosée par de nombreuses rivières dont la principale est le Kour. Le climat est chaud et le sol très fertile ; on y cultive avec succès le mûrier, le vin et le coton. On y élève de superbes troupeaux de gros et de menu bétail ; on y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et d'étain, des rubis, de l'alun, du jaspe, de l'ambre noir. Les Géorgiens sont très braves ; mais ils sont féroces, pillards et adonnés à l'ivrognerie. Leurs femmes sont célèbres dans tout l'Orient par leur beauté. La religion des Géorgiens est celle des Grecs orthodoxes ; ils ont une langue à part qui a deux dialectes, le sacré et le profane.

Les Géorgiens habitent le pays connu autrefois sous le nom d'Ibérie, ainsi qu'une partie de la Colchide à l'O. et de l'Albanie à l'E. Ils font remonter leur origine jusqu'à l'an 2640 av. J.-C., et reconnaissent pour leur premier roi Thagarnios, qu'ils font

contemporain de Nemrod. Ils se soumirent volontairement à Alexandre; mais après la mort du conquérant (324), ils choisirent pour chef Pharnavaz, descendant de leurs anciens rois, qui délivra le pays de toute domination étrangère, et fit alliance avec Antiochus, roi de Syrie. Artocès, un de ses successeurs, fut l'allié de Mithridate; mais vaincu par Pompée (65 av. J.-C.), il reconnut la domination romaine; néanmoins cette contrée conserva ses rois particuliers. A la fin du IVe siècle, les Grecs introduisirent en Géorgie la religion chrétienne qui y remplaça le culte des astres; au VIe, Chosroès Nourschirvan détrôna Bakour IV, et donna aux Géorgiens un roi sassanide (568); néanmoins les empereurs d'Orient exerçaient encore une certaine influence sur la Géorgie et disputaient aux rois de Perse le droit de lui imposer des souverains. Les Géorgiens résistèrent longtemps aux armes victorieuses des Arabes; mais en 732, Merwan II, le dernier des califes ommiades, étendit sa domination au-delà du Kour, et à la fin du VIIIe siècle, la Géorgie tout entière était regardée comme une province des califes. Elle avait alors pour rois des princes de la dynastie des Bagratides ou Pagratides, qui déjà régnait en Arménie. En 861, les Géorgiens secouèrent le joug des Musulmans; mais en 927, ils furent successivement soumis par les Deïlemites sortis du Ghilan et par les Bouïdes. Sous Bagrat IV (1027-1072), Alp-Arslan soumit la Géorgie, et un grand nombre de Turcs Seldjoucides s'établirent dans ce pays. David III releva la Géorgie (1089), et secondé par les Khazars, étendit au loin ses conquêtes. En 1248, la Géorgie fut réunie au vaste empire des Gengiskhanides. De 1386 à 1400, elle eut à subir plusieurs invasions de Tamerlan qui la réduisirent à l'état le plus déplorable. Alexandre I, qui régna de 1407 à 1435, partagea ses états entre ses trois fils, qui formèrent les royaumes rivaux de Karthli, de Kakheth et de Gourie, et prépara ainsi la ruine de la Géorgie; aussi, dès 1520, la Géorgie orientale devint-elle vassale des Sophis de Perse, et la Géorgie occidentale des sultans ottomans. Ceux-ci conquirent tout le pays en 1589; mais de 1603 à 1615, Chah-Abbas la reprit aux Turcs et la remit sous la domination de la Perse; elle retomba presque tout entière sous le joug des Turcs en 1724. Nadir-Chah en soumit une partie dont il donna le gouvernement à Theimouroz II en 1740. Héraclius, successeur de ce dernier (1760-1798), menacé d'un concurrent par le souverain de la Perse Kerim-Khan, s'allia aux Russes et finit par se reconnaître leur vassal en 1783; mais en 1795, Aga Mohammed fit une invasion en Géorgie, prit Tiflis et emmena une foule d'habitants en esclavage. L'arrivée d'une armée russe prévint une nouvelle expédition (1797). Georges XI, fils d'Héraclius, ne régna que deux ans, et en mourant, il signa l'acte qui soumettait ses états à l'empereur Paul I (1799). En 1802, la Géorgie fut déclarée province russe; mais de continuelles révoltes rendent jusqu'à ce jour la possession de la Géorgie purement nominale pour les Russes.

GÉORGIE, *Georgia*, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, entre 30° 20' et 35° lat. N., et entre 83° 10'-88° 26' long. O., bornée au N. par l'état de Tennessee, au N. E. par la Caroline du Sud dont le sépare la Savannah, à l'E. par l'Océan, au S. par la Floride, à l'O. par l'Alabama: 490 kil. sur 400; 516,967 hab. en 1830 (les esclaves nègres forment la moitié de la population). Ch.-l., Milledgeville. La Géorgie offre plusieurs chaînes de montagnes au N. O.; dans cette partie, le climat est tempéré; partout ailleurs il est chaud. Le sol est très fertile, surtout en coton. Le commerce est fort actif. Dans la partie occidentale de la Géorgie habitent plusieurs tribus indiennes dont les principales sont les Creeks et les Cherokees. Ces tribus ont fait de grands progrès dans la civilisation. Jadis le nom de Géorgie s'étendait à toute la contrée située à l'E. du Mississipi, et comprenait les états actuels de Mississipi et d'Alabama, qui en sont des démembrements. Les Anglais s'y établirent pour la première fois en 1733, sous le règne de George II; la colonie souffrit d'abord de la guerre qui éclata peu de temps après entre l'Espagne et l'Angleterre; mais en 1752 la compagnie qui la dirigeait résigna ses droits à la couronne, et dès lors la colonie prit un nouvel essor. Elle se déclara indépendante en 1776.

GÉORGIE MÉRIDIONALE, dite aussi *île du Roi-George* ou *île Roche*, fait partie de l'archipel de la Terre-de-Feu, à l'E., par 39° long. O., 54° 30' lat. S. Glaces et neiges éternelles. Découverte en 1675 par le Français La Roche.

GÉORGIE SEPTENTRIONALE, archipel de la mer polaire, de 97° à 117° long. O. et par 75° lat. N., a pour îles principales les îles Melville, Sabine, Bathurst. Il a été découvert par les Anglais.

GÉORGIE (NOUVELLE-), nom donné à une partie de la côte occidentale de l'Amérique du N., de 46° à 49° lat. N. Cette côte appartint d'abord aux Anglais; elle a été cédée en 1815 aux Etats-Unis qui l'ont comprise dans le territoire de Columbia ou d'Orégan.

GÉORGIE (NOUVELLE-), une des îles Salomon, dans le Grand-Océan équinoxial, par 155° long. E., 8° 41' lat. S.

GÉORGIE (canal ou golfe de), bras de mer qui sépare le continent américain de l'île Noutka dans l'archipel de Quadra-et-Vancouver; il se dirige du N. O. au S. E., par 48°-50° lat. N. et 124°-127° long. O. Il a 330 kil. de long sur 60 de large.

GEORGIEVSK, ville forte de la Russie d'Europe mérid. (gouv. du Caucase), à 320 kil. N. O. de Tiflis; 3,000 hab. (presque tous Cosaques du Volga). — Cette ville a été fondée en 1771; en 1802, elle devint le ch.-l. de la prov. du Caucase; mais depuis, Stavropol l'a remplacée dans cette prérogative.

GÉPIDES, *Gepidæ*, une des trois divisions du peuple goth, se fixa vers les sources de la Vistule, sur le revers des monts Carpathes, tandis que les Ostrogoths et les Wisigoths poussaient au Sud. (*Voy.* GOTHS): de là, dit-on, leur nom, qui voulait dire *traînards* ou *paresseux*. Entre les années 240-246 de J.-C., les Gépides signalent leur existence en forçant les Burgundes, qui habitaient alors le nord de l'Allemagne, à s'expatrier et à se diriger par la Thuringe et la Franconie vers le Rhin. En 269, sous le règne de Claude II, les Gépides commencent leurs incursions sur le territoire romain. Environ 200 ans après, à la mort d'Attila (453), les Gépides, qui avaient été soumis par les Huns, secouent le joug, sous la conduite d'Ardaric, et s'établissent entre le Marosch au N., le Danube au S., la Theiss à l'O. et le Temes au S. E. Vers l'an 548, la puissance toujours croissante des Lombards, qui étaient devenus voisins des Gépides, alluma entre ces deux peuples une guerre sanglante qui finit par amener la ruine et la destruction des Gépides: les Avares, appelés par les Lombards, exterminèrent une partie de la nation gépide (567); le reste émigra et se dispersa. Rosemonde, fille du dernier roi des Gépides, qu'Alboin, roi des Lombards, avait tué de sa propre main, vengea la mort de son père dans le sang du meurtrier qu'elle avait été forcée d'épouser (573).

GÉRA, ville d'Allemagne, ch.-l. de la seigneurie de Géra, sur l'Elster-Blanc, par 9° 43' long. E., 50° 53' lat. N., à 25 kil. S. O. d'Altenbourg; 7,400 hab. Ville murée, palais des princes de Reuss. Industrie, lainages, étoffes de soie, cotonnades: brasseries, etc. Commerce d'épiceries, comm. d'expédition. — Il y a une autre Géra, sur une rivière de Géra (affluent de l'Unstrutt), à 30 kil. S. E. de Gotha, dans le duché de Saxe-Cobourg; 670 hab. Fabrique de noir de fumée, vitriol, etc.

GÉRA (seigneurie de), enclavée entre les pays de Saxe-Altenbourg, Saxe-Weimar, et le gouvernement

prussien de Merseburg; 22,000 hab.; 374 kil. carrés. Ch.-l., Géra. — Elle appartient en commun aux deux états de Reuss-Schleitz et Reuss-Lobenstein-Ebersdorf, qui sont les branches de la ligne cadette de la maison de Reuss.

GERACE, anciennement *Locri*, *Hieracium* au moyen âge, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure Ire), à 44 kil. S. E. de Monteleone; 8,400 hab. Evêché. Commerce de vin; eaux minérales sulfureuses. Cette ville a été très endommagée par le tremblement de terre de 1783. *Voy.* LOCRES.

GERARD, premier duc héréditaire de Lorraine. *Voy.* LORRAINE.

GÉRARD THOM ou TENQUE, dit *le Bienheureux*, instituteur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, né en 1040 dans l'île de Martigue, sur la côte de la Provence, fut nommé vers 1080 supérieur d'un hôpital pour les pèlerins annexé à l'église qui venait d'être bâtie à Jérusalem par des négociants d'Amalfi. Il jeta en 1100 les fondements de l'ordre hospitalier de Saint-Jean, et en fut nommé grand-maître. Il mourut en 1121. Il mérita par ses vertus et sa charité d'être mis au nombre des bienheureux.

GÉRARD DE CRÉMONE, savant traducteur, né vers l'an 1114, près de Crémone (ou selon quelques-uns, mais moins probablement, à Carmona en Andalousie), mort en 1187, s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'astronomie, passa en Espagne pour y étudier les ouvrages des Arabes, et en traduisit un grand nombre en latin. On lui doit des versions de divers traités d'Alhaken, d'Avicenne, de Rhasis, d'Albucasis, ainsi qu'une traduction de l'*Almageste* de Ptolémée faite sur l'arabe.

GÉRARD GROOT (le Frère), fondateur des *Frères de la Vie commune*, né à Deventer en 1340, était fils de Werner Groot, consul de cette ville. Il reçut les ordres, et renonça à une belle fortune pour se consacrer à la vie religieuse. Il fonda un institut qui avait pour objet de transcrire les manuscrits, de se vouer à l'éducation et à la prière, et le fit approuver par le pape en 1376. Il mourut en 1384. Son institut, créé d'abord à Deventer, fut transporté en 1386 au monastère de Windesheim, où il forma une congrégation de chanoines réguliers. Ce nouvel ordre se propagea rapidement, et rendit de grands services aux lettres. Il en sortit plusieurs hommes distingués, tels que Thomas-à-Kempis, Gerlac Petersen, etc. On doit à Gérard Groot quelques écrits mystiques et un livre *De Vita in communi degentium* (sur les Frères de la Vie commune).

GÉRARD (Balthasar), fanatique, né en Franche-Comté, assassina en 1543, à Delft, le prince d'Orange, Guillaume de Nassau: fut pris et écartelé. Il était entré au service du prince, et avait captivé sa confiance par un excès de zèle. Il prétendit n'avoir pas de complices, mais on reconnut qu'il avait agi dans l'intérêt du parti catholique et espagnol. Le roi d'Espagne, Philippe II, donna des lettres de noblesse à sa famille.

GÉRARD DOW, peintre hollandais. *Voy.* DOW.

GÉRARD (Alexandre), écrivain écossais, né en 1728 dans le comté d'Aberdeen, embrassa l'état ecclésiastique, se livra à la prédication, professa ensuite la philosophie naturelle et expérimentale au collége Maréchal (1752), puis la théologie au collége royal de l'université d'Aberdeen (1771), et mourut dans cette même ville en 1795. Il a laissé un *Essai sur le goût*, Londres, 1759; un *Essai sur le génie*, 1767; et des *Sermons*, 1780. L'*Essai sur le goût* a été traduit en français par Eidous, 1766.

GÉRARD (Phil.-Louis), chanoine, né à Paris en 1737, mort en 1813. Après avoir passé sa jeunesse dans la dissipation et l'incrédulité, il se convertit et se voua au service des autels. Il fut longtemps vicaire de Saint-Merry, à Paris, puis chanoine de Saint-Louis-du-Louvre. Il subit une longue détention pendant la révolution. Il est auteur des ouvrages suivants: *le Comte de Valmont, ou les Égarements de la raison*, 6 vol. in-12, espèce de roman moral et religieux, où il paraît raconter sa propre histoire (cet ouvrage a eu une très grande vogue, et est arrivé à sa 20e édition): les *Leçons de l'histoire, ou Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressants de l'histoire universelle*, Paris, 1786-1806, 11 vol. in-12; l'*Esprit du Christianisme, précédé d'un précis de ses preuves, et suivi d'un plan de conduite*, Paris, 1803, in-12.

GÉRARD (François-Pascal-Simon, baron), célèbre peintre d'histoire, né à Rome en 1770, d'un Français et d'une Italienne, mort en 1837, étudia d'abord la sculpture sous Pajou, et devint en 1784 l'élève de David. Sa première œuvre importante fut le *Bélisaire*, 1795; vinrent ensuite *Psyché recevant le premier baiser de l'Amour*, 1796; les *Trois Ages*, 1806; la *Bataille d'Austerlitz* et *Ossian*, 1810. Toutes les notabilités de l'empire et de l'Europe voulaient être peintes par Gérard; il fit plus de cent portraits en pied et un nombre immense de portraits en buste dans l'espace de trente années. Sous la restauration, Gérard produisit: l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, 1817; *Corinne improvisant au cap Misène* et *Thétis portant les armes d'Achille*, 1819; *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne*, 1828; le *Sacre de Charles X*, 1829; l'*Espérance*, 1829, etc. On lui doit encore la *Peste de Marseille*, 1832, plusieurs tableaux de circonstance et les quatre pendentifs de la coupole du Panthéon. Il laissa en outre plusieurs toiles inachevées. Gérard fut le dernier peintre de l'école de David, et un des derniers imitateurs de la belle antiquité.

GERARDI MONS, nom latin de la ville de GRAMMONT, située dans la Flandre orientale.

GERARDMER ou GEROMÉ, ch.-l. de cant. (Vosges), à 24 kil. S. de Saint-Dié; 5,931 hab. Boissellerie, sabots, fromages renommés.

GERASA, ville de la Décapole de Palestine, au N. de Gadara et au S. de Damas. C'est auj. *Djerrach*, ville actuellement déserte, mais où l'on trouve de beaux restes de l'antiquité.

GERBEROY, ville du dép. de l'Oise, à 13 kil. S. de Songeons; 600 hab. Château-fort, auj. en ruines. Prise par les Anglais en 1437, reprise sur eux en 1449.

GERBERT, pape. *Voy.* SYLVESTRE II.

GERBEVILLERS, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 11 kil. S. de Lunéville; 2,252 hab. Bonneterie, calicots, lainages communs.

GERBI, île d'Afrique. *Voy.* ZERBY.

GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), célèbre avocat, né à Rennes en 1725, mort à Paris en 1788, débuta dans cette dernière ville en 1753, et y plaida depuis avec un succès toujours croissant. Son éloquence était surtout insinuante et pathétique. Sa diction était nette, son élocution facile, sa voix étendue et pénétrante. On le surnommait *l'Aigle du barreau*. Gerbier a peu écrit. Plusieurs des causes dans lesquelles il a plaidé se trouvent dans le recueil des *Causes célèbres*; une des plus remarquables est celle dite *de la Bernardine*, où il fit condamner l'abbé de Clairvaux à 40,000 écus de dommages-intérêts au profit d'une pauvre femme dont le mari avait été séquestré dans un couvent de Bernardins. Les plaidoiries de Gerbier, recueillies par Hérault de Séchelles, ont dû paraître en 5 vol. in-4 (1837).

GERBILLON (J.-François), né à Verdun en 1654, fut un des fondateurs de la mission française en Chine (1685), devint maître de mathématiques de l'empereur chinois, et jouit d'une grande faveur auprès de lui. Il fut nommé supérieur-général de la mission, et dirigea le collége français à Pékin. Il mourut dans cette ville en 1707. Il fit imprimer en chinois à Pékin des éléments de *Géométrie*. On

a de lui des *Relations de ses voyages en Tartarie* de 1688 à 1698, dans l'*Histoire générale des voyages*.

GERBSTADT, ville murée des États prussiens (Saxe), à 12 kil. N. E. d'Eisleben; 2,000 hab. Aux environs, usines, fonderies, mines de cuivre.

GERDIL (Hyacinthe-Sigismond), cardinal, né en 1718 à Samoëns en Savoie, mort en 1802, entra dans l'ordre des Barnabites, enseigna la philosophie à Casal et à Turin (1749), fut précepteur du prince royal de Piémont (Charles-Emmanuel IV), reçut la pourpre de Pie VI (1777), et devint un des membres les plus distingués du sacré collège. Il était de l'Académie de la Crusca et de celle de Turin. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui sont écrits, les uns en italien, les autres en latin, quelques-uns en français, et qui lui assurent un rang élevé parmi les philosophes et les théologiens. La plupart sont consacrés à réfuter les incrédules du XVIIIe siècle. Ils brillent à la fois par la force de la dialectique et par la modération. Les principaux sont : *Dissertations sur l'origine du sens moral, l'existence de Dieu*, etc.; *De l'immortalité de l'âme, contre Locke*, Turin, 1747 ; *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa*, 1760; l'*Anti-Émile* ou *Réflexions sur la théorie de l'éducation de Rousseau*, 1763; *Démonstration mathématique contre l'éternité de la matière et du mouvement; Exposition des caractères de la vraie religion*, traduit de l'italien, Paris, 1770. Ses œuvres ont été publiées en 20 vol. in-4 à Rome, 1806-21.

GERGAL, ville d'Espagne (Grenade), au pied des monts de Baza, à 31 kil. N. d'Almeria: 5,000 hab. Alun, sources minérales. Fabrique de courtepointes.

GERGIS, *Gergis*, ville de l'état de Tripoli, sur la Méditerranée, par 8° 48' long. E., 33° 45' lat. N.

GERGOVIE, *Gergobia*, ville de Gaule, dans l'Aquitaine 1re, chez les Arvernes, n'existe plus auj. César l'assiégea, mais ne put la prendre. Longtemps on a cru que cette ville était la même qu'*Augustonemetum* (auj. *Clermont*), mais elle en était seulement voisine.—Une autre Gergovie, moins célèbre, se trouvait dans le pays des Éduens et appartenait aux Boïens; elle fut fondée du temps de César et vainement assiégée par Vercingétorix.

GERICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, élève de Guérin, né vers 1792, mort en 1824, exposa en 1819 un tableau qui le plaça au niveau des grands maîtres : *le Naufrage de la Méduse*, qu'on voit aujourd'hui au musée du Louvre. Ses autres compositions sont : *un Chasseur à cheval; un Cuirassier blessé; une Forge de village*. On doit encore à cet artiste plusieurs dessins et lithographies, entre autres un *Épisode de la retraite de Moscou*.

GERIDA ou DJEREDE, *Cratia*, puis *Flaviopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 59 kil. E. de Boli. Maroquins vantés.

GERLAC PETERSEN, en latin *Gerlacus Petri*, écrivain ascétique du XIVe siècle, né à Deventer en 1378 (Hollande), mort en 1411, chanoine régulier de Windesheim, composa des entretiens spirituels, qui le firent surnommer *le second Kempis*. Ces ouvrages sont : *Breviloquium de accidentiis exterioribus; De libertate spiritus; Ignitum cum Deo soliloquium*, Cologne, 1616, in-12, tr. en franç., Paris, 1667.

GERLE (dom), chartreux et membre de la Constituante, né en 1740 en Auvergne, était en 1789 prieur du couvent de Pont-Ste-Marie; il fut à cette époque député aux états-généraux par le clergé de Riom, adopta les idées révolutionnaires, et se fit néanmoins remarquer par son exaltation religieuse. Il crut avoir trouvé une femme inspirée dans une vieille fille nommée Catherine Théot, qui se donnait le titre de mère de Dieu, et qui le proclama prophète, ainsi que Robespierre. Tous deux secondèrent Robespierre lorsqu'il fit proclamer par la Convention l'existence de l'Être suprême; ils furent accusés d'avoir formé une conspiration théocratique, et jetés en prison peu avant le 9 thermidor (1794).

GERMAIN (saint), dit *l'Auxerrois*, évêque d'Auxerre, né dans cette ville en 380, mort en 448, était gouverneur de la province d'Auxerre pour l'empereur d'Occident, lorsqu'il fut ordonné prêtre par Amator, évêque d'Auxerre. Bientôt après, Amator mourut, et Germain fut élu à sa place (418). Il avait eu une jeunesse peu réglée; il se consacra désormais tout entier aux devoirs religieux, et se condamna à la vie la plus austère. Il fit deux voyages dans la Grande-Bretagne pour y prêcher contre l'hérésie de Pélage (428 et 446), et mourut à Ravenne, où il était allé implorer de Valentinien III le pardon des Armoricains révoltés. On le fête le 31 juillet.

GERMAIN (saint), dit *de Paris*, évêque de Paris, né à Autun en 496, mort à Paris en 576, fut élu évêque de Paris vers 554, et fut en grande faveur à la cour des rois Childebert et Clotaire. Mais il fut obligé d'excommunier Caribert pour ses débordements, et il s'interposa vainement entre Sigebert et Chilpéric dans la lutte suscitée entre ces deux rois par Frédégonde. On lui doit la fondation d'une église de Paris qui porte encore aujourd'hui le nom de St-Germain-des-Prés. On le fête le 28 mai.

GERMAIN (Sophie), femme mathématicienne, née à Paris en 1776, morte en 1831, se sentit dès son enfance entraînée vers l'étude des sciences, attira l'attention de Lagrange, découvrit les lois des vibrations des lames élastiques, et rédigea sur ce sujet difficile un mémoire qui fut couronné par l'Institut, et qu'elle publia en 1820 sous le titre de *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*. On lui doit aussi quelques autres travaux estimés.

GERMAINS. *Voy.* GERMANIE.

GERMANICA CÆSAREA, auj. *Marach*, ville de Syrie, dans la Comagène.

GERMANICUS (DRUSUS NERO), fils de Drusus Nero, né à Rome vers l'an 16 av. J.-C., était neveu et fils adoptif de Tibère, et avait épousé Agrippine, petite-fille d'Auguste. Dès sa première jeunesse l'empereur lui confia plusieurs commandements importants, soit en Dalmatie, soit en Pannonie, et il l'éleva au consulat l'an 12 de J.-C. A la mort d'Auguste, l'an 14, il eut à réprimer une révolte terrible des légions de Germanie, qui voulaient le saluer empereur; il repoussa ce titre avec indignation et fit rentrer les soldats dans le devoir; néanmoins Tibère vit dès ce moment en lui un rival dangereux. Chargé peu après de la guerre contre les Germains, il battit Arminius, leur chef (l'an 16 de J.-C.), et se couvrit de gloire dans cette guerre par des exploits qui lui valurent le titre de *Germanicus*. Tibère, jaloux de ses succès, le rappela à Rome, puis l'envoya en Orient. Après avoir apaisé les troubles de l'Arménie, et avoir donné un roi à ce pays, il eut une altercation avec Pison, gouverneur de Syrie et confident intime de Tibère; peu après, il fut emporté par une maladie aiguë, l'an 19 de J.-C.; il n'avait que 34 ans. Il témoigna en mourant qu'il se croyait empoisonné, et excita ses amis à le venger. Agrippine, sa veuve, porta ses cendres en Italie, et accusa Pison, qui prévint le supplice en se donnant la mort. Germanicus réunit toutes les vertus et tous les talents. Il était adoré universellement pour sa bonté, sa générosité et sa justice. Il s'était livré à l'étude de l'éloquence et de la poésie; on a de lui une traduction latine des *Phénomènes* d'Aratus. Tacite a fait de Germanicus le héros de ses *Annales*. On a plusieurs fois mis sur la scène sa fin tragique.

GERMANIE, *Germania* (de *gehr* ou *wehr-mann*, homme de guerre, ou de *germani* parents, confédérés), vaste contrée de l'Europe ancienne, correspondait à peu près à l'Allemagne actuelle. A la mort d'Auguste, elle avait pour bornes au N. le

golfe *Codanus* et la mer Germanique, à l'O. le cours du Rhin, au S. les Alpes et le cours du Danube. Sa limite à l'E. était inconnue des Romains. On peut la diviser en deux parts : Germanie romaine et Germanie purement barbare. La première, située au S. O., était séparée de la seconde par un long mur de retranchement qui s'étendait du Rhin au Danube, et dont on voit encore les vestiges. (*Voy.* DIABLE (Mur du). Il commençait près d'*Aquæ Mattiacæ* (Wiesbaden) et se terminait au confluent du Naab et du Danube. Les *Decumates agri*, espèce de frontière militaire située en-deçà de ce mur et correspondant à peu près au Brisgau actuel, formaient le district principal de la Germanie romaine; il faut y joindre les deux Germaniques, l'Helvétie, les deux Rhéties (Rhétie et Vindélicie). Quant à la Germanie purement barbare, il est fort difficile de déterminer les noms et la position des peuples qui l'habitaient : toutefois, dans les deux premiers siècles de notre ère, la Germanie paraît avoir été partagée entre trois grandes nations principales : 1° les *Hermions* au N. E., entre l'Elbe et la Vistule; 2° les *Ingævons* au N. et au N. O.; 3° les *Istævons* à l'O. — 1. Les *Hermions*, que l'on regarde comme la souche des deux autres, et qui sont désignés tantôt sous le nom de *Teutons*, tantôt sous celui de *Suèves*, comprenaient les *Semnones*, entre l'Elbe et l'Oder; les *Varini*, entre les embouchures de la Trave et de la Warne; les *Sidini*, depuis la Warne jusqu'à l'Oder; les *Rugii*, dans la Poméranie; les *Gothones* et les *Heruli*, sur les bords de la Baltique et en Pologne; les *Vandalii* et les *Silingi*, dans les monts Sudètes et la Lusace; les *Burgundiones* et les *Lygii*, derrière les Vandales et dans la Silésie. Il faut y joindre les *Langobardi* (Lombards) et les *Angli* qui primitivement habitaient sur les bords de l'Elbe et qui émigrèrent, les premiers chez les Istævons, et les seconds chez les Ingævons.— 2. Les *Ingævons* comprenaient de nombreuses et puissantes tribus répandues depuis les embouchures du Rhin jusqu'aux rives occid. de la Baltique; c'étaient : les *Frisii*, dans la Hollande et le Hanovre; les *Chauci*, dans le pays d'Oldenbourg et de Brême; les *Angrivarii*, aux environs de Lunebourg et de Kalenberg; les *Saxons*, dans le Holstein actuel (divisés eux-mêmes en *Ostphales*, *Westphales* et *Angarii*); on peut y joindre les peuples de la Scandinavie mérid., *Hellevïones*, *Suiones*, *Fenni*, et ceux des bords de la Baltique orient., *Æstyi*, *Venedi*, etc.—3. Sous le nom d'*Istævons* on réunissait les *Chamavi*, *Tubantes*, *Usipii*, *Ansibarii* et *Bructeri* entre le Weser et le Rhin; les *Sicambri*, *Attuarii* et *Marsi* depuis la Lippe jusqu'à Cologne; les *Chassuarii*, *Tencteri* et *Ingriones*, sur la rive occid. du Weser; les *Catti*, dans la Thuringe, depuis les sources du Weser jusqu'au Mein et à la Saale; les *Turoni*, les *Marvingi* et les *Mattiaci*, aux environs de Marbourg et de Wiesbaden; les *Cherusci* dans le Harz, les *Fosi* dans le Brunswick, etc. Toutes ces tribus formèrent à diverses époques de grandes confédérations, telles que celles des Sicambres, des Chérusques et des Cattes, qui plus tard devinrent les deux puissantes confédérations des Francs et des Allemands (*Alemanni*). — Pour compléter cette énumération, nous nommerons encore les *Quadi*, les *Marcomani*, les *Boii* et les *Hermunduri*, qui, émigrés de diverses tribus, habitaient au midi de la Germanie et dans la forêt Hercynienne, et qui plus tard formèrent de puissants empires.

Les Germains, au temps de César et d'Auguste, étaient encore barbares, mais moins que les Slaves et les Scythes; ils firent quelques pas dans la civilisation pendant les quatre siècles suivants. Ils étaient grossiers plutôt que féroces, francs, loyaux, hospitaliers, observateurs religieux de leur parole; ils laissaient aux esclaves et aux femmes les soins pacifiques, mais du moins ils connaissaient l'agriculture; ils avaient des demeures fixes, bien qu'ils détestassent les villes; ils avaient des usages qui pour eux étaient en quelque sorte un code oral; ils se groupaient autour de chefs de leur choix pour de grandes expéditions; ils obéissaient la plupart à des rois héréditaires, mais ils n'en avaient pas moins une sorte d'aristocratie dans le conseil des grands et des vieillards, et une démocratie dans les *malls* ou diètes nationales où tous les hommes libres se rendaient. Il faut bien distinguer chez les Germains la nation d'avec la bande : celle-ci se composait des hommes armés qui s'associaient à la fortune d'un guerrier renommé et le suivaient dans une expédition; dans celle-là étaient compris les femmes, les enfants, les vieillards : aussi la nation se risquait rarement à courir les aventures à la suite d'un chef.—La religion des Germains était grossière; leur déité principale était Hertha (la Terre). Ils croyaient aux sorts, aux oracles, aux prophéties : les femmes surtout leur semblaient aptes à prédire, et sous ce rapport ils témoignaient à quelques-unes d'entre elles une vénération qu'on a eu tort de croire générale. Les défauts capitaux des Germains étaient le goût des orgies, le jeu, l'extrême irascibilité, l'ignorance et une paresse sans bornes pour tout ce qui n'était pas la guerre, la chasse ou l'exercice de la souveraineté.

L'histoire de la Germanie av. J.-C. est presque inconnue. L'invasion du Gaulois Sigovèse en Germanie vers 587 av. J.-C., celle des Cimbres et Teutons en Gaule et en Italie, 103-101, la tentative du Suève Arioviste sur la Gaule, en sont presque les seuls grands traits connus. Les Romains, devenus maîtres de la Gaule l'an 50 av. J.-C., de la Rhétie l'an 15 av. J.-C., se trouvèrent dès lors en contact avec les Germains au-delà du Rhin et du Danube, et dès ce temps les hostilités commencèrent. Pendant 176 ans la guerre fut offensive de la part des Romains (15 av. J.-C. — 161 ap. J.-C.); elle devint défensive ensuite. Au commencement du Ier siècle de notre ère, les Chérusques et les Marcomans étaient de tous les peuples germains les plus puissants; ils avaient formé chacun une confédération de tous leurs voisins: vers l'an 10, les deux ligues furent sur le point de s'unir. La première se décomposa ensuite, mais la seconde, sous le nom de *Ligue des Suèves* (dite au IIIe siècle *Ligue des Alamans*), devint de plus en plus redoutable. Vers 244 aussi se réorganisait la ligue chérusque, sous le nom de *Ligue des Francs* (*Voy.* FRANCS). Les attaques perpétuelles des uns et des autres pendant 160 ans (244-403) affaiblirent immensément l'Occident : la grande invasion de 408, quoique opérée par des Slaves et des Tchoudes plus encore que par des Suèves, et malgré l'opposition des Francs, porta la décadence de l'empire d'Occident au plus haut point, et bientôt Wisigoths, Burgundes, Suèves, s'établirent en Gaule et en Espagne. Les Francs parurent à leur tour et portèrent les derniers coups, de 420 à 486. Les Vandales étaient en Afrique depuis 429; les Hérules en 476, les Ostrogoths en 493, les Lombards en 568, devinrent les maîtres de l'Italie; de 455 à 584 les Jutes, Saxons et Angles occupèrent presque toute la ci-devant Bretagne romaine. L'empire d'Occident devint donc presque exclusivement la proie des peuples germains. Plusieurs d'entre eux disparurent, les Ostrogoths et les Vandales sous les coups des Grecs, les Suèves sous les Wisigoths, ceux-ci sous les Arabes; les Jutes, Angles et Saxons sous les Northmans (ou Normands), qui du reste étaient eux-mêmes de sang teutonique; les Lombards devant les Francs. Finalement les Francs devinrent le peuple dominateur dans l'ancien empire d'Occident, et dans toute la Germanie. On distinguait alors dans cette vaste contrée quatre nations germaines : les Francs, les Alemans (ou Suèves), les Saxons, les Bavarois. Sous les succes-

seurs de Charlemagne, la Germanie forma quelque temps un royaume particulier (*Voy.* l'art. suivant). Après la chute des Carlovingiens en Germanie, le nom de Germanie ne fut plus guère usité qu'en style de chancellerie, et fit place à celui d'Allemagne.

GERMANIE ou GERMANIQUE, province du diocèse de Gaule. *Voy.* GERMANIQUE.

GERMANIE (royaume de). On donne ce nom à un des roy. nés du démembrement de l'empire de Charlemagne. Par le traité de Verdun en 843, Louis, dit *le Germanique*, petit-fils de Charlemagne, avait obtenu en partage toutes celles des provinces situées au-delà du Rhin qui avaient fait partie de la monarchie des Francs; et en-deçà du Rhin les villes de Spire, de Worms et de Mayence : il en forma le roy. dit de Germanie. Ce roy. était défendu à l'E. par les marches de Carinthie, de Bohême, d'Autriche, entre l'Ens et la Leitha; et par celle des Sorabes, entre l'Elbe et l'Oder. Au S. E. se trouvaient les marches de Liburnie, de Frioul et d'Istrie. Enfin au N. E. le marquisat de Nordgau défendait la Germanie contre les Danois. En 870 le roy. de Germanie fut agrandi, par le traité de Mersen, de la Lorraine allemande, située à l'E. de la Meuse, avec les villes de Bâle, Strasbourg, Metz, Cologne, Trèves, Aix-la-Chapelle et Utrecht. Les prov. frontières du roy. de Germanie étaient gouvernées par des ducs et des margraves; celles de l'intérieur étaient administrées par des comtes; mais pendant le règne de Louis *l'Enfant*, la Franconie orientale, la Lorraine, la Souabe, la Bavière et la Thuringe étaient devenues des souverainetés héréditaires, et ne reconnaissaient que nominalement l'autorité du roi de Germanie. Ce titre subsista cependant après la mort de Louis *l'Enfant* (911), mais il cessa dès lors d'appartenir à la dynastie Carlovingienne, Louis *l'Enfant* étant mort fort jeune et sans laisser de postérité. Après ce prince, Conrad de Franconie usurpa le trône sans pouvoir le rendre héréditaire dans sa famille. Henri-l'Oiseleur s'en saisit en 918 et le transmit à ses descendants. Ce dernier prince agrandit encore le roy. de Germanie par ses victoires sur les Hongrois et les Normands, et par la création de nouveaux margraviats, tels que ceux de Sleswig, de Saxe septent., de Misnie et de Haute et Basse-Lusace. Henri-l'Oiseleur, déjà roi de Germanie, fut proclamé empereur en 933. Cependant le titre de roi de Germanie ne fut remplacé définitivement par celui d'empereur que sous son fils Othon-le-Grand, en 962. Depuis cette époque, il ne fut plus donné qu'aux fils des empereurs : ils étaient proclamés d'abord rois de Germanie; mais quoique cette couronne restât élective en droit, elle devint en réalité héréditaire. Les empereurs faisaient décerner le titre de rois de Germanie à leurs fils par les électeurs de l'empire, pour assurer la transmission héréditaire de cette couronne dans leur famille. Les rois de Germanie allaient ensuite recevoir en Italie la couronne de fer et le titre de rois de Lombardie; mais ils ne devenaient empereurs qu'après leur couronnement à Rome. Toutefois, à la fin du XIIIe siècle, lorsque les empereurs d'Allemagne se furent affranchis de l'espèce de suprématie que la cour de Rome affectait envers eux, les titres de roi de Germanie et d'empereur se confondirent peu à peu. Enfin, lorsque la maison d'Autriche se fut affermie sur le trône, dans la seconde moitié du XVe siècle, elle introduisit la coutume nouvelle de faire décerner à l'héritier présomptif le titre de roi des Romains, qui fit disparaître définitivement celui de roi de Germanie.

GERMANIQUE Ire ou GERMANIQUE SUPÉRIEURE, auj. l'*Alsace*, le *grand-duché du Bas-Rhin*, la *Bavière rhénane*, une des 17 provinces du diocèse de Gaule à la mort d'Auguste, entre la Belgique 1re et le Rhin, comprenait du S. au N. les *Rauraci*, les *Tribocci*, les *Nemetes*, les *Vangiones*, les *Caracates*, et avait pour ch.-l. *Moguntiacum*.

GERMANIQUE 2e ou GERMANIQUE INFÉRIEURE, auj. partie du *grand-duché du Bas-Rhin*, à l'O. du Rhin, et *Belgique orientale*, une des 17 provinces du diocèse de Gaule à la mort d'Auguste, au N. des deux Belgiques et de la Germanique 1re, comprenait les *Ubii*, *Gugerni*, *Toxandri*, *Tungri* ou *Aduatici*, *Condrusi*, *Menapii*, et avait pour ch.-l. *Colonia Agrippina*.

GERMANIQUE (Confédération). *Voy.* ALLEMAGNE.

GERMANOS, archevêque de Patras, né à Dimitzana en Arcadie, fut un des premiers à exciter les Grecs à l'insurrection (1821). Au nom de la religion, il appela les Péloponnésiens au combat; il se rendit ensuite au congrès de Vérone pour solliciter les secours des puissances chrétiennes, puis à Rome où il tenta la réunion des deux églises d'Occident et d'Orient. Le typhus l'enleva en 1826.

GERMANTOWN, ville des États-Unis (Pensylvanie), à 13 kil. N. de Philadelphie : 2,000 hab. Victoire des Américains sur les Anglais en 1777.

GERMERSHEIM, *Vicus Julius*, ville de la Bavière rhénane, à 17 kil. S. de Spire; 1,470 hab. Place forte. Rodolphe de Habsbourg y est mort en 1291.

GERNRODE, *Gerninjeroda* en latin moderne, ville du duché d'Anhalt-Bernbourg, à 9 kil. S. E. de Bernbourg; 1,800 hab. Manufacture d'armes à feu.

GERNSHEIM, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 17 kil. S. O. de Darmstadt; 2,600 hab.

GÉROMÉ, ville de France. *Voy.* GÉRARDMER.

GERONA, ville d'Espagne. *Voy.* GIRONNE.

GERRI, *Acerris*, bourg d'Espagne (Barcelone), à 40 kil. O. de Cervera; 650 hab. Aux environs source salée très abondante, et d'où l'on tire annuellement 14,000 charges de sel. — Ville d'Afrique, dans le Sennaar, est située à 220 kil. N. O. de la ville de Sennaar.

GERS, *Ægirtius*, rivière de France, arrose les dép. des H.-Pyrénées, du Gers, de Lot-et-Garonne, et tombe dans la Garonne à 7 kil. au-dessus d'Agen, après 130 kil. de cours du S. au N.

GERS (dép. du), dép. de la France, entre ceux des Landes à l'O., de la H.-Garonne et de Tarn-et-Garonne à l'E., des H.-Pyrénées au S., de Lot-et-Garonne au N.: 6,152 kil. carrés; 312,882 hab. Ch.-l., Auch. Il est formé de l'Armagnac, de l'Astarac, d'une partie de la Lomagne, du Comminges, du Condomais. Montagnes, vallées longitudinales où courent du S. au N. beaucoup d'affluents de la Garonne. Marbre rouge et vert, marne, spath fusible, etc. Terre à bruyères; grains, vin, légumes secs, lin, ail, ognons (cultivés en grand). Gros bétail, chevaux, mules, ânes, porcs, volaille (célèbres foies de canard). Eau-de-vie estimée; toiles; verre, faïence, etc. — Le dép. du Gers a 5 arr. (Auch, Mirande, Condom, Lectoure, Lombez), 29 cant. et 684 comm. Il fait partie de la 10e division militaire, ressort de la cour roy. d'Agen et de l'archevêché d'Auch.

GERSAU, bourg de Suisse (Schwytz), à 18 kil. S. E. de Lucerne, sur le lac de Lucerne, forma longtemps (dès 1315) un état indépendant. Il fut réuni au canton de Schwytz en 1814.

GERSEN (Jean), moine bénédictin de Cavaglia en Piémont, est un de ceux auxquels on attribue l'*Imitation de J.-C.* Il l'aurait écrite de 1220 à 1240.

GERSON, village de la Champagne, près de Réthel, a donné son nom au célèbre chancelier Gerson.

GERSON (Jean CHARLIER DE), surnommé *le Docteur très Chrétien*, *Doctor Christianissimus*, naquit en 1363 d'une famille obscure, à Gerson près de Réthel, et fut élevé au collége de Navarre à Paris. Il avait déjà fait preuve en plus d'une occasion d'énergie et de talent, quand on le donna pour successeur à Pierre d'Ailly dans la charge de chancelier de l'université (1395). Gerson déploya dans l'exercice de

ces fonctions un courage et une sagesse admirables. Après l'assassinat du duc d'Orléans, en 1408, on le vit s'élever courageusement contre le duc de Bourgogne, auteur de l'attentat, et contre Petit, son apologiste. Sa fermeté fut la même dans ses rapports avec l'Église : en même temps qu'il se montrait l'adversaire de toute hérésie, principalement aux conciles de Pise et de Constance, où il joua le principal rôle, il soutenait avec force les libertés gallicanes contre les prétentions des papes, et combattait la dissolution des mœurs du clergé. Malgré sa noble conduite, il ne put, après le concile de Constance (1415), revenir dans sa patrie, à cause des troubles civils qui la désolaient, et se retira en Bavière. Durant son exil, il composa ses *Consolations de la Théologie*, ouvrage divisé en quatre livres. Au bout de deux années il put rentrer en France, mais il ne prit plus aucune part aux affaires publiques, et alla s'enfermer à Lyon au couvent des Célestins. Il y passa les dernières années de sa vie, occupé à prier Dieu, à composer des livres ascétiques et à montrer à lire à de pauvres enfants. Il mourut en 1429. On a réimprimé plusieurs fois ses ouvrages : mais la meilleure édition est celle qu'en a donnée Dupin, Paris, 1706, 5 vol. in-fol. Les écrits qu'elle comprend sont aussi variés que nombreux ; on remarque les traités sur la *Théologie mystique*, dans lesquels Gerson fonde la vraie philosophie sur la théologie et sur les intuitions de l'âme appliquées aux choses célestes; et le traité *De Auferibilitate papæ*, où il élève la puissance des conciles au-dessus de celle du pape. De graves critiques ont attribué à Gerson l'*Imitation de Jésus-Christ* ; nous n'oserions affirmer qu'il en soit réellement l'auteur (*Voy.* A-KEMPIS et GERSEN). M. Faugère a composé un *Éloge de Gerson*, qui a été couronné par l'Académie des Sciences morales en 1838.

GERSTENBERG (H.-Guill. DE), écrivain allemand, né en 1737 à Tondern (Sleswig), mort en 1823, servit quelque temps dans l'armée danoise, puis entra dans l'administration et fut résident du Danemark à Lubeck, 1775. Il se fit connaître en 1759 par un recueil de poésies intitulé *Bagatelles* (*Tændeleien*), et publia, de concert avec Schmidt, *l'Hypocondriaque* (1767) et les *Lettres sur les merveilles de la Littérature* (1766-1770), recueils critiques qui eurent une heureuse influence sur son époque. Il composa aussi des tragédies dont la meilleure est *Ugolin*, 1768, et quelques écrits philosophiques.

GERTRUDE (sainte), née en 626, était fille de Pepin de Landen, maire du palais des rois d'Austrasie, et de la bienheureuse Ideberge. Elle se consacra à Dieu dès l'âge de dix ans, fonda avec sa mère le couvent de Nivelle en Brabant, et en fut la première abbesse. Elle mourut en 659. On la fête le 17 mars.

GERTRUDE (sainte), abbesse de l'ordre de Saint-Benoît, née à Eisleben en Haute-Saxe, prit l'habit en 1294 chez les Bénédictins de Robersdorf, et mourut en 1334. Elle est célèbre par un livre de *Révélations*, qu'elle écrivit elle-même en latin, et où elle raconte ses communications avec Dieu. Ce livre est placé par les maîtres de la spiritualité auprès de ceux de sainte Thérèse; il a été publié par Lanspergius, chartreux ; par Blosius, abbé de Liessies, et par dom Nicolas Canteleu sous le titre d'*Insinuationes pietatis*, Paris, 1662, et traduit en français par dom Mége, 1674.

GERTRUYDENBERG, ville de Hollande (Brabant septentrional), à 13 kil. N. E. de Breda ; 1,340 hab. Bière estimée : pêche du saumon et de l'esturgeon. Elle a été prise plusieurs fois (1573, 1593, 1793). Il s'y tint en 1710 de fameuses conférences entre les ambassadeurs de Louis XIV et les députés des États-Généraux. Ceux-ci firent à la France les propositions les plus dures et les plus humiliantes. Louis refusa de les accepter, et la guerre continua.

GERUNDA, ville d'Hispanie, dans la Tarraconaise, auj. GIRONNE.

GERVAIS (saint), de Milan, était fils de saint Vital et de sainte Valérie. Il souffrit le martyre avec son frère saint Protais, vers la fin du Ier siècle. On dit que ces deux martyrs apparurent à saint Ambroise pour lui découvrir le lieu où ils avaient été ensevelis, et qu'Ambroise, ayant trouvé leurs reliques, les plaça dans la basilique qu'il faisait bâtir à Milan et qui porte encore son nom (380). On les fête le 19 juin, jour de la translation de leurs reliques. — Saint Gervais a dans Paris (quartier de l'Hôtel-de-Ville) une église qui remonte au VIe siècle ; elle a été rebâtie en 1212, et ornée en 1616 d'un beau portail fait sur les dessins de Jacques de Brosse ; elle contenait de fort beaux tableaux de Lesueur.

GERVAISE (Nicolas), missionnaire, né à Paris en 1662, voyagea dans le royaume de Siam, revint en France, et fut curé de Vannes. Il quitta sa cure pour se rendre à Rome, et y fut sacré évêque *in partibus*. Ayant ensuite recommencé ses missions, il fut massacré en Amérique par les Caraïbes, 1729. Il a écrit : *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-12 ; *Description historique du royaume de Macaçar*, Paris, 1688, in-12 ; *Histoire de Boèce*, Paris, 1715, 2 parties in-12.

GERVAISE (dom Armand-François), frère du précédent, né à Tours vers 1660, fut carme déchaussé, puis abbé de la Trappe; sortit bientôt de ce couvent, et se mit à écrire. Il publia une *Histoire générale de Cîteaux*, Avignon, 1746, in-4, qui lui attira la haine des Bernardins ; ces religieux le firent arrêter et renfermer à l'abbaye de Notre-Dame-des-Reclus. Il mourut en 1751. On lui doit une foule d'écrits, entre autres : *Vie d'Abélard et d'Héloïse*, Paris, 1720, 2 vol. in-12 ; *Lettres d'Abélard et d'Héloïse*, traduites en français, Paris, 1723, 2 vol. in-12 ; *Histoire de l'abbé Suger*, Paris, 1721, 3 vol. in-12, et la *Vie* de plusieurs Pères (saint Cyprien, saint Irénée, saint Paulin, etc.).

GÉRYON, fils de Chrysaor et de Callirhoé, et roi d'Érythie ou des Baléares, était le plus fort de tous les hommes. Les poëtes en ont fait un géant à trois corps, qui avait de grands troupeaux de bœufs qu'il nourrissait de chair humaine ; il avait pour les garder un chien à deux têtes, et un dragon à sept. Hercule le tua avec ses défenseurs, et emmena ses bœufs.

GERZAT, ville du dép. du Puy-de-Dôme, à 8 kil. N. E. de Clermont ; 2,500 hab. Ch.-l. d'une seigneurie appartenant à la maison de Bouillon.

GESATES, *Gæsates* (en celte *Gaisda*), Gaulois armés du *gæsum* ou *gais*, large épieu garni de fer.

GESERICH (lac), dans les États prussiens (Prusse), entre Saalfeld et Deutsch-Eylau : 29 kil. sur 3. Très poissonneux.

GESNER (Conrad), célèbre naturaliste, surnommé *le Pline de l'Allemagne*, né à Zurich en 1516, se livra avec une ardeur infatigable à l'étude, malgré les obstacles que lui opposait sa pauvreté; se fit recevoir médecin à Bâle en 1541; fut nommé en 1555 professeur public d'histoire naturelle à Zurich, et mourut de la peste en 1565. Il a laissé une foule de travaux dans les genres les plus différents ; on lui doit des éditions et des traductions d'auteurs grecs, entre autres *Elien*, grec-latin, 1556 ; un excellent recueil bibliographique sous le titre de *Bibliotheca* (Zurich, 1545), réimprimés avec des augmentations par Simler et Frisius (1583, in-fol.) ; une *Histoire des animaux*, en latin (Zurich, 1551-1589, 4 vol. in-fol.) : c'est l'ouvrage le plus vaste et le plus savant qu'on eût publié jusqu'à lui sur ce sujet ; il a aussi laissé des écrits sur la *Botanique*, qui ont été réunis par Schmiedel, Nuremberg, 1754-1770, et un traité célèbre de la comparaison

des langues, intitulé : *Mithridates de differentiis linguarum*, Zurich, 1555.

GESNER (J.-Mathias), philologue, né en 1691 à Roth, près d'Anspach, mort en 1761, enseigna les belles-lettres dans plusieurs villes d'Allemagne (Weimar, Anspach, Leipsick); fut nommé en 1734 professeur d'éloquence et bibliothécaire de l'université à Leipsick, et fonda dans cette ville le séminaire philologique, espèce d'école normale pour former de jeunes professeurs. L'érudition de Gesner était universelle; il possédait la connaissance des langues latine, grecque, orientales, de la philosophie, des mathématiques, de l'histoire naturelle et du droit. Il s'occupa sans cesse d'améliorer les méthodes d'enseignement et d'avancer les études classiques. Il donna des éditions de Caton, Varron, Columelle, Palladius, qu'il réunit sous le titre de : *Agriculteurs latins*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4; du *Lexique* de Basile Faber, La Haye, 1735, 2 vol. in-fol.; du *Panégyrique* et des *Lettres de Pline*, 1735-39-49; de *Quintilien*, 1738; de *Claudien*, 1759, et du *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Etienne, Leipsick, 1749. Ses opuscules ont été recueillis à Breslau en 8 vol. in-8.

GESNER (Jean-Jacques), orientaliste et antiquaire, né à Zurich en 1707, mort en 1787, a donné un recueil gravé de toutes les médailles grecques et romaines connues jusqu'alors (mais qui étaient disséminées dans un grand nombre de livres), sous le titre de *Numismata antiqua populorum et urbium omnia*, etc., Zurich, 1735-38. — Son frère Jean, né en 1709, mort en 1790, a publié des tables de *Phytographie* estimées.

GESNER (Salomon), célèbre écrivain, né à Zurich en 1730, mort en 1788, était fils d'un libraire, et fut lui-même libraire et imprimeur à Zurich. Il montra d'abord peu d'aptitude pour l'étude; mais le commerce des grands poëtes de l'époque, surtout de Klopstock, lui inspira ensuite le goût des lettres, et dès 1755 il se fit connaître par le poëme pastoral de *Daphnis*. Il publia en 1756 des *Idylles* qui le placèrent au premier rang dans ce genre, et donna en 1758 le poëme de *la Mort d'Abel*. Il a encore composé le *Premier Navigateur*, poëme, 1762, le *Tableau du Déluge*, des *Contes moraux*. Ses écrits se distinguent par une aimable naïveté et par la pureté des sentiments. L'auteur donnait dans sa vie privée l'exemple de toutes les vertus domestiques. Gesner en outre était excellent peintre de paysage et bon graveur. On a de lui des *Lettres sur le paysage* fort estimées. Ses œuvres ont été plusieurs fois traduites en français. La traduction de Huber, Meister et Bruté de Loirelle forme 3 vol. in-4, Paris, 1786-93.

GESOBRIVATE, auj. *Brest. Voy.* BRIVATES.

GESORIACUM, auj. *Boulogne-sur-Mer*, ville de Gaule (Belgique 2e), chez les *Morini*, dans le *Nervicanus tractus*.

GESSEN (pays de), district de l'Égypte ancienne, à l'E. du Nil, dans l'Égypte inférieure, près d'Héliopolis, ou plus au nord, à l'E. de Bubastis. Ce district, très fertile, fut donné par le Pharaon d'Egypte à Jacob et à ses fils, sur la demande de Joseph, et fut jusqu'au départ de Moïse la demeure des Israélites en Égypte.

GESSENAI (le), *Saanen* en allemand, bourg de Suisse (Berne), sur la Saane ou Sarine, est situé à 1,036 mètres de hauteur, au-dessus de la mer, à 12 kil. S. O. de Zweysinnen.

GESSI (François), peintre italien, né à Bologne en 1588, mort en 1648, fut élève du Guide, et égala presque son maître. On voit de lui dans la galerie de Milan un superbe tableau de la *Vierge*.

GESSLER, gouverneur de la Suisse pour Albert I d'Autriche, fut cause, par sa cruauté, de l'insurrection qui enleva ce pays à la maison d'Autriche en 1307. *Voy.* TELL (Guillaume).

GESSNER. *Voy.* GESNER.

GESSUR, ville de Palestine, dans la dèmi-tribu orientale de Manassé, au-delà du Jourdain, reconnut Isboseth pour roi, après la mort de Saül; — Ville de Syrie, au N. E. de la précédente, avait un roi particulier dont David épousa la fille.

GESTRICIE, *Gestrikland* en suédois, ancienne division de la Suède, entre l'Upland au S., l'Helsingland au N., le golfe de Botnie à l'E., la Dalécarlie à l'O., avait pour ch.-l. Gefleborg, et forme auj. avec l'Helsingland le lan de Gefleborg. On y comptait 30,000 hab.

GESUALDO, ville du roy. de Naples (Principauté Ultérieure), à 13 kil. N. de Santo-Angelo-de-Lombardi; 3,800 hab.

GETA (P. Septimius), fils de Septime-Sévère et frère de Caracalla, fut associé avec son frère à l'empire par leur père en 198, et partagea le trône après la mort de l'empereur en 211. Caracalla chercha à l'empoisonner, afin de régner seul; n'ayant pu y réussir, il l'assassina de sa propre main, entre les bras mêmes de leur mère, l'an 212, à l'âge de 23 ans. Géta était un prince doux et aimé du peuple.

GETAFE, ville d'Espagne (Madrid), à 13 kil. de Madrid. Jadis 12,000 hab., auj. 3,000 seulement. On y admire dans l'église de fort belles peintures.

GÈTES, *Getæ*, peuple de l'Europe barbare, habitait dans les montagnes de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Bukowine, de la Moldavie et de la Valachie. Leur origine est fort peu connue; les uns les font descendre des Thraces, d'autres les regardent comme une branche des Scythes ou Tchoudes et leur donnent une origine germanique. On les confond aussi avec les Daces, dont la capitale *Zarmigéthuse* rappelait leur nom. Les historiens grecs citent un de leurs rois, Téléphe, qui se serait distingué à la guerre de Troie; sous leur reine Tomyris et sous Indathyrse ils défirent Cyrus et Darius fils d'Hystaspe. Alexandre les combattit, puis les admit dans son alliance. Plus tard Lysimaque, roi de Thrace, fut défait par eux complétement; mais vaincus à leur tour, ils quittèrent les vallées de l'Hémus. Au temps de l'exil d'Ovide à *Tomi*, les Gètes avaient passé le Danube et s'étaient étendus le long des bords du Pont-Euxin jusqu'au Borysthène, dans le pays appelé de leur nom Désert des Gètes (auj. la *Bessarabie*). D'autres Gètes pénétrèrent plus avant dans la Transylvanie d'où ils chassèrent les Agathyrses; au Ier siècle de notre ère on les voit mêlés aux Daces dont ils suivirent depuis les destinées. On cite parmi les sages ou *ases* de ce peuple : Zamolxis (disciple, à ce que l'on croit, de Pythagore), qui fut le premier civilisateur des Gètes et qui était révéré par eux comme un dieu; Anacharsis, qui voyagea en Grèce, et Abaris qui passait pour magicien.

GETH, ville de Palestine, dans la tribu de Dan, sur la mer, à 16 kil. de Joppé, était la patrie de Goliath et fut prise par David sur les Philistins.

GETULIE, *Gætulia*, auj. partie du *Biledulgérid*, du *Sedjelmesse*, du *Sahara*, ancienne contrée de l'Afrique, au S. de l'Atlas actuel, avait au N. la Numidie et les deux Mauritanies, à l'E. le pays des Garamantes, au S. la Nigritie et à l'O. l'Océan Atlantique. Les Gétules proprement dits, les Mélano-Gétules, les Dares, les Autololes et les Natembles étaient les principaux peuples de la Gétulie. Iarbas, que l'on fait contemporain de Didon, fut le plus célèbre de leurs rois. Carthage avait beaucoup de Gétules parmi ses mercenaires. Jugurtha vaincu s'enfuit chez ce peuple et y forma d'excellents soldats avec lesquels il prolongea la guerre contre les Romains. Les Gétules avaient les mœurs des Kabaïles modernes, et probablement ils n'en diffèrent pas.

GEULINCX (Arnold), professeur de philosophie et de théologie, né à Anvers en 1625, mort à Leyde en 1669, était d'abord catholique et enseigna 12 ans à l'université catholique de Louvain (1646-1658),

puis il adopta la religion réformée, et fut pourvu d'une chaire de philosophie à Leyde. Il a laissé: *Logica*, Leyde, 1662, in-16; *Gnôthi séauton, sive Ethica*, publié après la mort de l'auteur, Leyde, 1675, in-12; *Compendium physicum*, Franeker, 1688, in-12; *Annotata ad Ren. Cartesii principia*, Dordrecht, 1690-1691, in-4; *Metaphysica vera*, etc. Amsterdam, 1691, in-16. Geulincx était partisan de Descartes; il déduisit des principes de ce philosophe le système des *Causes occasionnelles*, d'après lequel Dieu seul meut le corps à l'occasion des volontés de l'âme, sans que l'âme agisse elle-même sur le corps.

GÉVAUDAN, *Gabali*, ancienne prov. de France, dans le grand-gouvernement de Languedoc, entre le Vélay, le Vivarais, le Bas-Languedoc, le Rouergue et l'Auvergne. Divisé en Haut et Bas, le premier dans les monts de la Margeride et d'Aubrac, le second dans les Cévennes. On y remarquait: dans le Haut-Gévaudan, Mende (ch.-l. général), Marvejols, Javoulx, Espagnac, La Canourgue, Langogne; dans le Bas-Gévaudan, Florac, Barre, Grisac ou Roure, Quezac. Il est auj. compris dans les dép. de la Lozère et de la Haute-Loire.—Après avoir fait partie de la Celtique, puis de l'Aquitaine 1re, du roy. d'Austrasie et du duché d'Aquitaine, le Gévaudan devint un comté sous les rois francs de la 2e race. La maison de Toulouse posséda héréditairement ce comté du xe au xie siècle. A cette époque, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, l'aliéna pour subvenir aux frais de la guerre sainte. On ignore la date précise de sa réunion au Languedoc. —Il ne faut pas confondre le comté de Gévaudan avec le vicomté de même nom. Celui-ci avait pour ch.-l. Grèzes (Lozère). Il fut possédé au xe siècle par Bernard, frère de Bérenger, vicomte de Milhaud en Rouergue. Il passa ensuite dans la maison de Barcelone, puis dans celle d'Aragon, et Jacques I, roi d'Aragon, le céda à saint Louis en 1258.

GEVREY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 11 kil. S. O. de Dijon; 1,260 hab. Vins renommés.

GEX, ville de France, ch.-l. d'arr. (Ain), sur le Jornant, au pied du mont Jura, à 65 kil. E. de Bourg; 2,800 hab. Troupeaux de mérinos; commerce de laine et fromages qui s'exportent même en Suisse. —Avant 1789, Gex était ch.-l. d'un petit pays, en latin *Gesium* ou *Gesinensis pagus*, formant autrefois un territoire particulier et presque indépendant. Il avait pour places principales Gex, Versoy, Ferney, le Fort-de-l'Écluse. Soumis successivement par les ducs de Savoie, les Bernois et les Génevois, il fut cédé à la France par ces derniers en 1601. Pendant la révolution, le pays de Gex fut compris dans le dép. du Léman, et en 1814 il fut réuni à celui de l'Ain. — L'arr. de Gex a 3 cant. (Collonges, Ferney et Gex), 32 comm. et 22,713 hab.

GEYLER (J.), écrivain et prédicateur suisse, né à Schaffouse en 1445, mort à Strasbourg en 1510, a donné une édition des *Œuvres* de Gerson, Strasbourg, 1488, 3 vol. in-fol., et a laissé plusieurs ouvrages dont le plus célèbre est un recueil de sermons sur *la Nef des fous* (*Narrenschiff*) de Séb. Brandt, in-4. Ce recueil fut publié en latin par Other, sous le titre de *Navicula sive speculum fatuorum*, Strasbourg, 1510, puis en allemand par Pauli, 1520, in-fol.

GEYSA, duc de Hongrie au xe siècle, fut converti au christianisme par Adelbert, évêque de Prague. Il fut père d'Étienne *le Saint*, qui lui succéda en 997. — Geysa I, roi de Hongrie, mort en 1077, succéda à Béla I, son père, au détriment de Salomon, son cousin, qui prétendait au trône. — Geysa II, arrière-petit-fils de Geysa I, fut couronné roi de Hongrie en 1141, après la mort de Béla II, son père, et mourut en 1161.

GEYSERS, sources thermales intermittentes, en Islande, lancent des jets d'eau à diverses hauteurs. Les jets des deux sources principales, le Grand-Geyser et le Nouveau-Geyser, vont à 30 et 35 mètres.

GHADAMES, oasis d'Afrique, dans l'état de Tripoli, au S. O., renferme 92 villes ou bourgades, et forme comme une république tributaire du pacha de Tripoli. Elle a pour ch.-l. une ville de même nom, à 400 kil. O. de Tripoli, par 8° 5' long. E., 30° 41' lat. N. Cette oasis produit des dattes en abondance. Commerce avec Bournou, Kachena, Tombouctou. Aux environs, ruines d'une ville ancienne, nommée Cydame.

GHARIPOUR, île de l'Inde anglaise. *Voy.* ELEPHANTA.

GHATTES (monts), *Gauts* des Anglais, double chaîne de montagnes qui s'étend sur toute la surface de la péninsule indique, se distingue 1° en *Ghattes occidentales* (des sources du Godavery au cap Comorin); 2° en *Ghattes orientales* (dans les prov. de Salem, Carnatic, Balaghat, jusqu'au Krichna); viennent ensuite plusieurs ramifications de ces deux grandes chaînes: les *monts Nilgherri* ou montagnes Bleues, qui lient les deux chaînes; les *monts du Bérar*, qui sous divers noms parcourent le Kandeich et le Bérar et séparent les bassins du Tapti et du Godavery; les *monts Vindhia*, situés entre ces deux rivières, la Djemnah et le Gange. Les Ghattes occidentales serrent de très près la côte et ont des sommets qui s'élèvent de 590 à 960 mètres. Les monts de Ceylan se rattachent aux Ghattes occidentales.

GHAUR, GHAURIDES. *Voy.* GOUR, GOURIDES.

GHAZAN-KHAN, sultan de la Perse occidentale, appelé ensuite Mohammed (après sa conversion à l'islamisme), né dans le Mazendéran en 1271 (670 de l'hégire), était fils d'Arghoun-Khan, et petit-fils de Gengis-Khan. Il se déclara le protecteur des Chrétiens qui, persécutés par le soudan d'Égypte, avaient abandonné la Syrie, et s'étaient réfugiés dans la Perse. Après avoir d'abord remporté quelques avantages en Syrie sur Nasser, soudan d'Égypte, il fut complétement défait. Il mourut en 1304 (703 de l'hégire), après avoir donné aux Persans une espèce de code dont un extrait, trad. par M. Kirk-Patrick, avec des notes, est inséré dans le *New asiatic Miscellany*, publié à Calcutta en 1786, in-4 par M. Gladwin.

GHAZIPOUR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Allahabad, sur le Gange, à 65 kil. N. E. de Bénarès. Jolie mosquée. Air excellent: jardins de rosiers et distillerie d'essence de roses; célèbres cotonnades.

GHAZNA, GHAZNÉVIDES. *Voy.* GAZNA, GAZNÉVIDES.

GHÈBRES, adorateurs du feu. *Voy.* GUÈBRES.

GHEDI, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 9 kil. E. de Bagnolo; 2,550 hab. Beau château.

GHÉDIMINE ou GIEDYMIN, grand-prince de Lithuanie, succéda vers l'an 1300 à Witin ou Vitenès qu'il avait fait assassiner; il signala son règne par une suite de victoires sur les chevaliers Teutons et sur les Russes, réunit sous sa domination la principauté de Kief, fonda Wilna en 1320, s'allia à la Pologne par le mariage de sa fille Anne avec le prince Casimir, fils du roi Ladislas Lokietek (1325). Il mourut trois ans après dans une expédition contre les chevaliers Teutons (1328). — Olgherd, son second fils, fut le père du premier Jagellon.

GHEEL, ville de Belgique (Anvers), sur la Nèthe, à 16 kil. O. de Herentals; 8,000 hab. Eau-de-vie de grains, drap, etc.

GHEMME, ville des États sardes, sur la Mora, à 7 kil. S. E. de Romagnano; 2,500 hab.

GHERARDESCA, famille noble et puissante de Pise, originaire de Toscane, joua un rôle important dans les guerres intestines de Pise au xiiie siècle. Elle soutint longtemps le peuple contre l'aristocratie; puis se déclara pour les empereurs de la maison de Souabe, se mit à la tête du parti gibelin,

et combattit avec acharnement le parti guelfe, à la tête duquel étaient les Visconti. Le chef et le personnage le plus connu de cette famille est le fameux Ugolin, comte de la Gherardesca (au XIIIe siècle). Cet homme tenta d'asservir sa patrie, et, pour y réussir, il se rapprocha de Jean Visconti, chef du parti guelfe à Pise ; mais le complot ayant été découvert (1274), Ugolin fut arrêté et jeté en prison, puis banni. Il passa dans l'armée des Florentins et des Lucquois, et aidé de leurs secours, il força ses concitoyens à le rappeler parmi eux (1276). Quelque temps après, il parvint par de nouvelles menées à se faire nommer capitaine-général de la république : il n'avait pas craint, dit-on, pour forcer ses compatriotes à se jeter dans ses bras, de faire battre la flotte des Pisans, dont le commandement lui était confié par les Génois qui étaient alors en guerre avec Pise (1284) ; il affermit son autorité, se défit de ses ennemis, soit en les exilant, soit en les faisant périr; en un mot, il devint le tyran de sa patrie et se livra aux plus grands excès. Mais s'étant brouillé avec l'archevêque de Pise, Ruggiero ou Roger d'Ubaldini, non moins ambitieux et non moins cruel que lui, ce prélat conspira sa perte, et fit prendre les armes au peuple (1288). Le comte Ugolin, attaqué dans son palais, fut pris après une vigoureuse résistance, avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils. Roger fit enfermer ces cinq personnages dans une tour près de la ville, et les y laissa mourir de faim, après avoir jeté dans l'Arno les clefs de la tour. Le Dante a décrit dans son *Enfer*, avec un admirable talent, le supplice d'Ugolin et de ses enfants enfermés dans la *tour de la Faim* ; depuis, l'infortune d'Ugolin a été mille fois reproduite par le pinceau, le ciseau et le burin.

GHERGONG, ville d'Asie, jadis capitale de l'état d'Assam, sur le Brahmapoutre, par 92° 15' long. E., 29° lat. N. ; auj. en ruines.

GHERIAH, forteresse de l'Inde, élevée dans une île rocheuse, sur la côte du Konkan. Elle fut prise en 1756 par les Anglais, qui y firent un butin immense.

GHERMA, *Garama*, ville du Fezzan, à 80 kil. N. O. de Mourzouk, par 26° 32' lat. N., 12° 33' long. E. Aspect misérable. L'ancienne Garama était beaucoup plus grande que Gherma.

GHEROUAL ou GOROUAL, *Gherwal* des Anglais, ancienne province de l'Hindoustan, entre 29° et 32° lat. N., 74° et 79° long. E., a pour bornes au N. le Thibet, au S. le Delhi, à l'E. le Népal, et a 240 kil. sur 200. — Le Ghéroual est aux Anglais et forme 3 districts de la présidence de Calcutta, Sirinagur, Kemaon, Sirmore (chefs-l. Sirinagur, Almora, Raïnghar). Le district de Sirmore comprend 3 petites principautés que gouvernent des radjahs, Sirmore, Belaspour, Rampour.— Au nord s'étendent les ramifications de l'Himalaya ; c'est dans ce pays que naissent les rivières qui forment le Haut-Gange (Bagirathi, Alakananda, Ramganga, Kali). Or, cuivre, plomb, fer ; éléphants, moutons et chèvres en grand nombre.

GHERZEH, *Carusa*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la mer Noire, à 22 kil. S. E. de Sinope ; 5,000 hab. Petit port.

GHESQUIERE DE RAEMSDONK (Joseph DE), jésuite, né à Courtray vers 1736, mort vers 1800, fut un des plus laborieux Bollandistes, et publia les saints de la Belgique : *Acta Sanctorum Belgii*, 1783-94, 6 vol. in-4. On lui doit aussi quelques travaux de numismatique et des recherches sur l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*

GHIAJA D'ADDA ou GHIARA D'ADDA, district de la Lombardie, situé entre l'Adda, l'Oglio et le Pô, et où se trouvent les villes de Rogno, Pizzighitone, Crême, fut ainsi nommé parce que c'est un terrain d'alluvion composé de galet (*ghiara*, galet, gravier).

GHIARENGHIL ou GHERANGHEL, ville de Sénégambie, chez les Foulahs, à 400 kil. N. O. de Galam.

GHIBERTI (Laurent), sculpteur italien, né à Florence en 1378, mort vers 1455, exécuta pour l'église Saint-Jean à Florence deux portes en bronze qui font l'admiration des connaisseurs ; sur ces portes sont représentés divers sujets du Nouveau-Testament. Il a laissé un ouvrage sur la sculpture.

GHILAN, dit *Dilem* ou *Deilem*, jadis pays des *Gelæ* ou *Cadusii*, province d'Iran, entre le Chirvan au N. O. et le Mazendéran au S. E., sur la mer Caspienne : 270 kil. de long sur 80 de large ; 250,000 hab. Ch.-l., Recht. Chaleurs très fortes, que tempèrent des vents de mer ; sol très fertile. — Le Ghilan fut une des cinq provinces cédées à la Russie en 1723 par Chah-Tamasp; mais elle s'en dessaisit en faveur de la Porte en 1724, et celle-ci le rendit à la Perse en 1737.

GHILARZA, ville de Sardaigne, à 35 kil. N. E. d'Oristano ; 3,200 hab.

GHINALA, ville de Sénégambie, chez les Biafaras, sur la Ghinala. Il s'y trouve des Portugais établis.

GHIOF, ville de Sénégambie, dans le pays des Foulahs, à 17 kil. N. du fleuve Sénégal.

GHIOLOF (empire), dans la Nigritie maritime, formait jadis un état très vaste et très florissant, et comprenait les roy. actuels de Kayor, Oualo, Baol, Sin, Saloum et Ghiolof proprement dit. — Le Ghiolof proprement dit est encore considérable; son roi se donne le titre de *Bour;* sa capitale est Ouarkogh ; ensuite viennent Médina, où abondent les teinturiers, et Ndounout, grand marché de sel. Les Ghiolofs, dits aussi *Iolofs* ou *Yolofs*, sont les plus beaux et les plus noirs des nègres.

GHIOURA, île de la Turquie d'Europe, une des Cyclades. *Voy.* GYAROS.

GHIR ou MAZALIG, riv. de l'état de Maroc (Tafilet), naît sur le versant S. de l'Atlas et tombe dans un lac sur la limite du Sahara.

GHIRIN, prov. du pays des Mandchoux, dans l'empire chinois. *Voy.* MANDCHOURIE.

GHIRLANDAJO (Domenico CORRADI, dit LE), célèbre peintre florentin, né en 1451, mort en 1495, essaya le premier d'imiter la dorure à l'aide de la couleur, et de donner de la profondeur aux tableaux par la distinction des plans et la gradation des couleurs. Son chef-d'œuvre est un *Massacre des Innocents* qui se voit dans l'église de Santa-Maria-Novella à Florence. Le musée du Louvre possède de lui la *Visitation de sainte Anne à la Vierge*. Ghirlandajo doit son nom à une parure de dames en forme de guirlande inventée par son père qui était orfèvre. Il fut le maître de Léonard de Vinci, d'André del Sarto et de Michel-Ange. — Ses deux frères, Benedetto et David, et son fils Ridolfo, se sont également distingués dans la peinture.

GHIRNA, riv. de l'Hindoustan, naît dans les monts Sidari, près de Bhaoura, et tombe dans le Tapti, à 9 kil. E. de Tchopra, après un cours de 300 kil.

GHIUSTENDIL, *Justiniana secunda*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, sur une montagne de même nom, à 61 kil. S. O. de Sophie ; 10,000 hab. Muraille avec tours carrées.

GHIZEH ou GYZEH, ville d'Égypte. *Voy.* DJIZEH.

GHIZNI, GHIZNÉVIDES. *Voy.* GAZNA, GAZNÉVIDES.

GHORE, ville du Kaboul (Afghanistan), par 65° 28' long. E., 35° 45' lat. N., a longtemps été la capitale d'un petit royaume.

GHUMOURDJINA ou KEMOULDJINA, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 19 kil. S. E. de Tajardi ; 8,000 hab. Château-fort. Petit port à l'embouchure du Karatche.

GHUZEL-HISSAR, *Tralli* ou *Magnesia Meandri*, ville murée de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur une mont., à 90 kil. S. E. de Smyrne ; 30,000 hab. Très commerçante.

GHYZEH, ville de la Moyenne-Égypte. *Voy.* DJIZEH.

GIAC (Pierre DE), ministre et favori de Charles VII, fut élevé au ministère par le crédit de Louvet. Afin de se maintenir à ce poste, Pierre de Giac favorisa les goûts de Charles VII pour le repos et la mollesse, et fit échouer les entreprises du connétable de Richemont en détournant l'argent destiné aux frais de la guerre ; le connétable, n'espérant pas obtenir justice du roi, fit enlever Giac, et le traduisit devant une commission extraordinaire. Il fut condamné à perdre la tête et exécuté en 1426.

GIAFAR ou DJAFAR, sixième imam de la race d'Ali, né à Médine en 702, mort en 765, reçut les surnoms de *vrai* et de *preux* (*seid hathal*), pour ses vertus et les exploits imaginaires que les légendes lui attribuent. Les Chyites le vénèrent comme un saint.

GIAFAR OU DJAFAR, fils d'Yahia, de la famille des Barmécides, l'une des plus illustres et des plus anciennes de la Perse, fut d'abord le compagnon et le favori du calife Haroun-al-Raschid ; il est représenté sous ce caractère dans les *Mille et une Nuits*. Après la disgrâce de Fadl, son frère aîné, il lui succéda au titre de visir et déploya dans ces hautes fonctions des talents et des vertus ; néanmoins, il ne tarda pas à éprouver une terrible disgrâce, et il entraîna dans sa chute toute sa famille. Il périt en 803, par l'ordre d'Haroun, et tous les Barmécides furent exterminés ou exilés. La véritable cause de sa mort parait avoir été son amour pour Abbassa, sœur du calife. *Voy.* BARMÉCIDES.

GIANNI, poëte et improvisateur, né vers 1760 à Rome, mort à Paris en 1823, parcourut l'Italie, et excita un enthousiasme général par son talent pour l'improvisation. Il improvisa devant Bonaparte à Milan, et celui-ci lui donna plus tard le titre de poëte impérial. Gianni chanta avec exaltation les victoires du héros. Ses hymnes guerriers sur les batailles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, etc., sont des chefs-d'œuvre en ce genre. Il passa les dernières années de sa vie dans une dévotion mystique qui ressemblait beaucoup à la folie.

GIANNONE (Pierre), écrivain italien, né en 1676 à Ischitella (Pouille), fut quelque temps avocat à Naples, et publia dans cette ville en 1723 une *Histoire civile du royaume de Naples*, ouvrage rempli de savantes recherches, mais aussi de passages hardis, où il contestait l'autorité temporelle du Saint-Siége. Cette liberté lui attira dans son pays toutes sortes de persécutions, qui étaient suscitées par la cour de Rome. L'ouvrage fut mis à l'index, et l'auteur excommunié se vit forcé de quitter Naples. Il mena longtemps une vie errante et chercha un asile successivement à Vienne, auprès de l'empereur Charles VI, à Venise, à Padoue, à Modène, à Genève. Attiré par trahison en Savoie, il y fut arrêté en 1736 par ordre du roi de Sardaigne, et enfermé à Turin ; il mourut dans sa prison en 1758, après avoir fait une rétractation inutile. Son histoire de Naples a été traduite en français dès 1742, en 4 vol. in-4, La Haye (Genève). Jacques Vernet, ministre protestant, en avait précédemment extrait les passages les plus hardis contre la cour de Rome, sous le titre d'*Anecdotes ecclésiastiques*, La Haye, 1738, in-8. Giannone a aussi composé quelques autres écrits contre les papes. Ses *Œuvres* posthumes ont été publiées à Lausanne, 1760, 1 vol. in-4.

GIAOUR, c.-à-d. *mécréant*, terme injurieux dont les Musulmans se servent pour désigner les infidèles, à quelque religion qu'ils appartiennent. On le fait dériver d'un mot persan qui veut dire *partisan du veau d'or ;* il ferait alors allusion aux adorateurs du veau d'or, dont le Coran parle souvent avec mépris. D'autres donnent à ce nom le sens de *chien*. On doit à Byron un poëme intitulé : *le Giaour*.

GIAT, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 50 kil. O. de Clermont-Ferrand ; 1,950 hab.

GIAVENNO, ville des États sardes, au pied des Alpes Cottiennes, à 28 kil. S. E. de Suse ; 8,000 hab. Soieries, toiles, tanneries, forges.

GIBBON (Édouard), célèbre historien anglais, né en 1737, d'une famille ancienne, à Putney (Surrey), mort en 1794, montra de bonne heure un goût prononcé pour l'étude. Fort jeune encore, il changea deux fois de religion ; il passa du protestantisme au catholicisme après la lecture de l'*Histoire des variations* de Bossuet ; puis revint du catholicisme au protestantisme, pour se conformer au désir de ses parents. En 1770, il entra au parlement, et y siégea pendant huit ans ; mais il n'y joua aucun rôle important. En 1761, il publia un *Essai sur l'étude de la littérature*, qui le fit connaître dans le monde savant, en France surtout : cet ouvrage était écrit en français. En 1776 parut le 1er vol. de l'*History of the decline and fall of the roman empire* (*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*) ; l'ouvrage ne fut achevé qu'en 1788. On y trouve une érudition vaste et solide, une critique aussi exacte qu'ingénieuse, un intérêt de narration presque toujours soutenu ; mais on reproche à Gibbon d'avoir rabaissé le christianisme, et d'avoir montré peu de sympathie pour les souffrances des premiers Chrétiens. L'*Histoire de la décadence*, etc. a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Le premier volume fut traduit en français par Leclerc de Septchênes, secrétaire du cabinet de Louis XVI, ou, assure-t-on, par Louis XVI lui-même ; les volumes suivants le furent par MM. Cantwell, Demeunier et Boulard. Cette traduction a été refondue par M. Guizot, qui y a joint une *Notice sur la vie et le caractère de Gibbon*, et des *Notes* sur l'histoire du christianisme, Paris, 1812, 13 vol. in-8. Lord Sheffield, ami de Gibbon, a donné les œuvres diverses (*Miscellaneous works*) de Gibbon, en 3 vol. in-4, dont les deux premiers parurent en 1796, et le troisième en 1815 seulement ; elles se composent de *Mémoires* autobiographiques, d'une vaste *Correspondance*, d'*Extraits raisonnés*, de *Lectures*, etc. Les mémoires de Gibbon ont été traduits par Marignié, Paris, 1798, 2 vol. in-8. Le talent de Gibbon a été fort bien apprécié par M. Villemain dans son *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle*.

GIBEL, mot arabe qui signifie *montagne*. *Voy.* DJÉBEL et ETNA.

GIBELINS, parti politique, partisan de la maison impériale de Souabe, et opposé aux Guelfes. *Voy.* GUELFES.

GIBERT (Balthasar), professeur de l'université de Paris, né à Aix (1662), enseigna d'abord la philosophie au collége dit de Beauvais, puis la rhétorique au collége Mazarin. En 1740 le roi, mécontent du *Réquisitoire* de Gibert en faveur de la bulle *Unigenitus*, l'exila à Auxerre. Il a laissé : *la Rhétorique* ou *les Règles de l'éloquence*, in-12 ; *Jugement des savants sur les auteurs qui ont traité de la Rhétorique ; Observations sur le Traité des études de Rollin*, et des *Éloges de Lamoignon, de Mesmes*, etc.

GIBERT (J.-P.), né à Aix en 1660, enseigna la théologie à Toulon et à Aix, puis s'établit à Paris, où il mourut en 1736. Il a surtout écrit sur le droit canon. On lui doit un *Corpus juris canonici*, Genève, 1736.

GIBRALEON, *Ossonoba*, ville d'Espagne (Séville), à 9 kil. N. E. de Huelva, sur l'Odiel, 4,000 hab. Petit port. Vieux palais des ducs de Bejar. Fruits, etc. Commerce d'exportation.

GIBRALTAR, *Calpe* des anciens, *Gibel-al-Tarik* des Arabes, ville de la péninsule espagnole, par 36° 6' lat. N., 7° 39' long. O., à 110 kil. S. E. de Cadix sur un cap qui domine la Méditerranée (*Calpe*

mons), avec une très belle baie et un bon port ; 20,000 hab. C'est une des places les plus fortes de l'univers. Le rocher sur lequel est situé Gibraltar offre de profondes cavernes, qui sont autant d'arsenaux à l'épreuve de la bombe. Géographiquement, Gibraltar est dans l'Andalousie, mais elle est possédée par l'Angleterre depuis 1704. Elle sert aux Anglais d'entrepôt pour une infinité de marchandises d'Amérique et d'Orient, et fait un grand commerce de contrebande avec l'Espagne. Les Anglais surprirent cette ville en 1704, pendant la guerre de la succession d'Espagne, et le traité d'Utrecht leur en confirma la possession. Gibraltar coûte immensément à l'Angleterre ; mais cette place est pour elle la clef de la Méditerranée. La France et l'Espagne réunies ont plusieurs fois tenté de la reprendre, en 1704, en 1727, en 1779 et en 1782 (cette dernière fois à l'aide des fameuses batteries flottantes de d'Arçon) ; mais toujours sans succès. On fait dériver le nom de Gibraltar de l'arabe *gibel el Tarik*, montagne de Tarik (le premier général qui ait amené les Maures en Espagne), ou de *Gibel-el-Teir*, montagne de l'oiseau.

GIBRALTAR (détroit de), *fretum Gaditanum* ou *Herculeum* des anciens, entre la péninsule hispanique et l'empire de Maroc, joint l'Atlantique à la Méditerranée. Un courant continuel traverse ce détroit et porte les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, dont le niveau est moins élevé. — Selon les anciens, ce détroit n'existait pas primitivement ; d'après la fable, ce serait Hercule qui aurait donné passage aux eaux de l'Océan, en séparant les deux monts Abyla et Calpe, qui depuis portèrent le nom de Colonnes d'Hercule.

GIBRALTAR (le baron de). *Voy.* ELLIOT.

GIBRAT (J.-B.), doctrinaire, né vers 1727, près de Cordes, diocèse de Tarbes, mort en 1803, était principal du collége de Castelnaudary. Il a écrit une *Géographie moderne*, qui a eu 7 éditions ; et une *Géographie ancienne, sacrée et profane*, 1790, 4 vol. in-12, qui mérite d'être consultée.

GIBSON (Edmond), évêque de Londres, né en 1669, mort en 1748, se distingua par une connaissance approfondie des langues du nord, des antiquités de son pays, et des droits ainsi que des devoirs du clergé anglais. Il a publié, entre autres ouvrages, une traduction latine du *Chronicon saxonicum*, avec l'original anglo-saxon et des notes, Oxford, 1692 ; une traduction anglaise de la *Britannia* de Camden, Londres, 1695, et les *Œuvres posthumes de sir Henri Spelman relatives aux lois et antiquités de l'Angleterre*, Oxford, 1698.

GIE (Pierre, maréchal DE), vicomte de Rohan, né en Bretagne vers 1450, donna à Louis XI de nombreuses marques de dévouement, et fut créé par lui maréchal de France en 1475. En 1479 il reprit en Flandre toutes les places dont Maximilien d'Autriche s'était emparé, et que Louis avait réunies à la monarchie après la mort du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Il servit avec la même distinction sous Charles VIII et Louis XII ; mais ayant déplu à la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII, il fut enfermé au château de Dreux : il y resta cinq ans, et n'en sortit que pour mourir peu de temps après (1513).

GIEN, *Gianum* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Loiret), à 60 kil. S. E. d'Orléans ; 5,330 hab. Faïence façon anglaise. Commerce de blé, vins, laines, etc. — On croit que l'ancienne *Genabum* est la ville actuelle de Gien, et non pas Orléans, comme l'ont pensé beaucoup d'auteurs. — L'arr. de Gien a 5 cantons (Briare, Châtillon-sur-Loire, Ouzouer, Sully, plus Gien), 49 communes et 43,643 hab.

GIENS, *Pomponiana*, petite presqu'île dans le département du Var, au N. de l'île Porquerolles ; offre une rade au N. O. Poste militaire, batteries.

GIER, petite rivière de France, sort des Cévennes, passe à Rive-de-Gier (Loire), et tombe dans le Rhône près de Givors.

GIERACE, ville d'Italie. *Voy.* GERACE.

GIERAPIETRA, ville de l'île de Candie, côte S. Evêché grec ; petit port, château.

GIERIG (Théophile-Erdmann), philologue allemand, né à Wehrau (Haute-Lusace) en 1753, fut recteur à Lennep dans le duché de Berg, professeur de théologie et gymnasiarque à Dortmund, enfin professeur et recteur au lycée de Fulde, où il mourut en 1814. On a de lui : *Plutarchi instituta et excerpta apophthegmata laconica*, etc., Leipsick, 1779, in-8 ; *C. Plinii Secundi panegyricus*, Leipsick, gr. in-8 ; *la Vie, le Caractère moral et le mérite littéraire de Pline le jeune*, Dortmund, 1798, gr. in-8 ; *C. Plinii Cæcilii Secundi epistolarum libri decem*, etc., 1806, in-8.

GIESSEN, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la Lahn et la Wieseck, à 8 kil. E. de Wetzlar ; 7,300 hab. Université luthérienne, fondée en 1607 par le landgrave Louis. Filature de laines ; étoffes de coton, etc. Ville jadis fortifiée.

GIFFEN (Hubert VAN). *Voy.* GIPHANIUS.

GIFFORD (André), né à Bristol en 1700, mort en 1784, fut bibliothécaire du Musée britannique et se distingua comme antiquaire. Il possédait une riche bibliothèque, qu'il légua à la ville de Bristol.

GIFFORD (William), critique anglais distingué, né à Ashburton (Devonshire), vers 1755, mort en 1826, fut d'abord mousse, puis apprenti cordonnier, et dut à son talent naturel pour les vers la protection du chirurgien Cookesley qui le fit entrer à l'université d'Oxford. Gifford est surtout connu comme rédacteur du *Quarterly Review*, revue écrite dans l'esprit des Tories, qu'il fonda à Londres en 1809 pour l'opposer à l'*Edinburgh Review* ; il avait précédemment rédigé le journal *The Anti-Jacobin*. Ses principaux ouvrages sont la *Baviade* et la *Mœviade*, satires contre le mauvais goût du temps, 1794 et 1795 ; une *Traduction de Juvénal*, 1802, in-4. On lui doit la publication des *Œuvres de Massinger*, 1808, 4 vol. in-8, et de *Ben-Johnson*, 1816, 9 vol. — Un autre Gifford, Jean, né en 1758, mort en 1818, se mit aux gages des Tories, publia de nombreux pamphlets de circonstance, et écrivit sur l'histoire de France quelques ouvrages qui eurent du succès lors de leur publication. Il a laissé une *Histoire de Will. Pitt et de son époque*, 1809, 3 vol. in-4, qui contient de précieux renseignements.

GIGEL. *Voy.* DJIGELLI.

GIGLI (Jérôme), littérateur italien, né à Sienne en 1660, mort à Rome en 1722, professa avec un grand succès la littérature toscane dans sa ville natale, et y jouit pendant quelque temps d'une grande faveur ; mais son penchant à la satire lui attira un grand nombre d'ennemis ; on le perdit dans l'esprit du grand-duc Cosme III, et il se vit bientôt disgracié, dépouillé de ses fonctions et de sa fortune. On a de lui des *Drames* (en musique) *sacrés et profanes*, représentés avec le plus grand succès sur différents théâtres d'Italie ; des *Comédies*, les unes traduites ou imitées du français (surtout de Molière), les autres originales ; une édition des *Œuvres de sainte Catherine* avec un vocabulaire, 1717, in-4, etc. Gigli avait été admis dans les académies des *Intronati* à Sienne, des *Arcades* à Rome, et dans celle de la *Crusca* à Florence.

GIGLIO, *Igilium*, île de la mer Tyrrhénienne, sur les côtes de la Toscane, par 8° 35' long. E., 42° 21' lat. N. ; 1,200 hab. Mont., beau marbre. Pêche et agriculture.

GIGNAC, ch.-l. de cant. (Hérault), à 19 kil. S. E. de Lodève ; 2,500 hab. Savon. Commerce d'amandes, eau-de-vie, huiles.

GIHON, fleuve de l'Asie ancienne, était un des

quatre qui arrosaient le Paradis terrestre. *Voy.* EDEN et DJIHOUN.

GIJON, *Gigia*, ville d'Espagne (Oviédo), sur l'Océan, à 35 kil. N. E. d'Oviédo; 6,260 hab. Bon port, vieux château, batteries. Belle place publique, arc de triomphe. Antiquités romaines. Bibliothèque, école de navigation, école des sciences exactes. Fabriques de vases en grès, chapeaux, toiles, couvertures. Patrie des sculpteurs Jovellanos et Luis de Vega. Premier séjour des rois d'Oviédo.

GILA, rivière du Mexique (Sonora), naît dans la Sierra-de-los-Mimbres, et grossit le Colorado, après un cours de 520 kil.

GILBERT (saint). Il y a plusieurs saints de ce nom : 1° un évêque de Meaux, élu en 995, mort en 1015: on l'honore le 13 février; — 2° un gentilhomme d'Auvergne; il avait d'abord vécu à la cour, et avait accompagné Louis-le-Jeune à la croisade en 1146; à son retour, il embrassa la vie monastique et fonda l'abbaye de Neuf-Fontaines, qui prit depuis le nom de Saint-Gilbert: il mourut en 1152, le 6 juin; c'est aussi le jour de sa fête; — 3° un religieux anglais de Sempringham dans le comté de Lincoln, né vers 1084, mort, dit-on, en 1189, à 106 ans; il fonda plusieurs monastères de filles et d'hommes; les moines institués par lui prirent le nom de *Gilbertins*. On l'honore le 4 février.

GILBERT DE LA PORRÉE, *Porretanus*, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers 1070, professa pendant quelque temps la dialectique et la théologie à Paris, se mit à la tête des *Réalistes* et attaqua vivement les *Nominaux*. Plusieurs de ses propositions théologiques furent condamnées par le concile tenu à Reims en 1148; mais il se rétracta, et ne s'occupa plus jusqu'à sa mort (1154) que du soin d'instruire ses diocésains. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité philosophique *Des six Principes*, imprimé avec plusieurs anciennes éditions d'Aristote.

GILBERT (Guill.), médecin de la reine Elisabeth, né à Colchester en 1540, mort en 1603, fit de nombreuses expériences de physique, et fut un des premiers à découvrir les propriétés de l'aimant. On a de lui : *De Magnete, magneticisque corporibus*, etc., Londres, 1600, et plusieurs autres écrits qui ont été réunis par W. Boswell, sous ce titre : *De mundi nostri sublunaris philosophia nova*, Amsterdam, 1651, in-4. Il expliquait tout par l'aimant.

GILBERT (Nic.-Jos.-Laurent), poëte satirique, né en 1751, à Fontenoi-le-Château (Lorraine), d'une famille pauvre, vint à Paris après avoir achevé ses études, n'ayant d'autres ressources que son talent. Il s'essaya d'abord dans le genre de l'ode, mais ne recevant pas l'accueil qu'il attendait, il devint misanthrope, et embrassa le genre de la satire; il attaqua surtout les philosophes avec virulence; ses attaques lui firent des ennemis sans le tirer de la misère. Pendant qu'il luttait ainsi contre la mauvaise fortune, une chute de cheval le rendit fou; il fut conduit à l'Hôtel-Dieu : dans un de ses accès, il s'étrangla en avalant une petite clef, et mourut à l'âge de 29 ans (1780). La meilleure édition de ses œuvres est celle du libraire Dalibon, 1 vol. in-8, Paris, 1822; on y remarque surtout *Le dix-huitième Siècle*, satire; *Mon Apologie*, et une *Ode* imitée des psaumes, qu'il composa huit jours avant sa mort. On trouve dans sa poésie une verve et une énergie qui promettaient un grand poëte.

GILDAS (saint), né en Bretagne vers l'an 494, mort vers 570 ou 580, fonda aux environs de Vannes le monastère de Rhuis, dont Abélard fut abbé au XIIe siècle. — Il y eut vers le même temps un autre saint Gildas, né en Ecosse, qui a laissé des ouvrages de piété; — et un troisième, dit *le Sage*, né dans le pays de Galles, que l'on regarde comme le plus ancien écrivain de la Grande-Bretagne.

GILDON, comte et gouverneur de l'Afrique au IVe siècle, d'une famille puissante de Mauritanie, se révolta contre Honorius en 393, et se mit à la tête d'une armée de 70,000 hommes. Il fut vaincu par son propre frère Mascezel en 398 et s'étrangla.

GILIMER, roi des Vandales en Afrique, descendant du fameux Genséric, s'empara du trône en 532, après en avoir précipité le faible Hildéric. Justinien, empereur d'Orient, voulant venger son allié, ou plutôt saisissant ce prétexte pour attaquer les Vandales, envoya Bélisaire contre l'usurpateur. Bélisaire s'empara de Carthage, défit Gilimer à la sanglante bataille de Tricaméron, et s'empara de sa personne. Justinien fit du royaume des Vandales une province de son empire, mais accorda à Gilimer un domaine considérable dans la Galatie.

GILJOUN ou GILION, une des îles de la Sonde, près de la côte E. de Madura, par 111° 55' long. E., 6° 25' lat. N.; 6,600 hab.

GILLES (le comte), *Ægidius*, général romain qui commandait en Gaule au Ve siècle. *Voy.* ÆGIDIUS.

GILLES (saint), *Ægidius*, Grec de nation, vint, selon la légende, d'Athènes en Gaule au commencement du VIe siècle, aborda près de Marseille; se mit sous la conduite de Césaire, archevêque d'Arles; fut chargé par ce prélat d'aller à Rome présenter une requête au pape Symmaque, et fonda, dans un lieu nommé depuis Saint-Gilles, un monastère dont il fut le premier abbé. Il mourut en 550. On célèbre sa fête le 1er septembre. — Selon une autre tradition, saint Gilles aurait vécu au siècle suivant, du temps de Wamba, roi visigoth.

GILLES DE PARIS, *Ægidius Parisiensis*, poëte et historien du XIIIe siècle, était diacre et vivait sous Philippe-Auguste et Louis VIII; il enseigna les belles-lettres à Paris. Il composa pour le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, un poëme latin intitulé : *Carolinus*, en 5 livres, où il chante Charlemagne, et le propose pour modèle au jeune prince. Il a aussi écrit *Historia primæ expeditionis hierosolymitanæ*, publié par D. Martenne (*Anecdotes*, tom. III).

GILLES (Jean), *J. Ægidius Nucerensis*, né, à ce qu'on croit, à Noyers en Auxois, vers la fin du XVe siècle, était professeur et correcteur d'imprimerie à Paris. On a de lui un recueil de proverbes souvent cité : *Proverbia gallicana secundum ordinem alphabeti reposita et latinis versiculis traducta*, Paris, 1519, trad. en français sous ce titre : *Proverbes communs et belles sentences*, etc., 1602.

GILLES (Nicole), chroniqueur français du XVe siècle, fut notaire et secrétaire de Louis XII, puis secrétaire du trésor jusqu'en 1496, et mourut à Paris en 1503. Il a écrit : *Les Annales et Chroniques de France, de l'origine des Français jusqu'au roi Charles VIII*, Paris, 1492, in-4, souvent réimprimé, et continué par dom Sauvage, Belleforest, Chappuis, etc.

GILLES (Pierre), en latin *Gyllius*, naturaliste français, né en 1490 à Alby, mort en 1555, est un des premiers qui aient fait des recherches utiles dans les sciences naturelles. Il visita les bords de la Méditerranée et de l'Adriatique, fut envoyé dans le Levant par ordre de François I, explora les ruines de Chalcédoine, revint dans sa patrie à la suite de M. d'Aramont, ambassadeur de France, fut appelé en Italie auprès du cardinal d'Armagnac, et mourut à Rome. On a de lui : *Ex Æliani historia latini facti, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano, libri XVI; De vi et natura animalium liber unus; De gallicis et latinis nominibus piscium*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533, in-4, inséré dans l'édition d'Elien publiée par Conrad Gesner, Zurich, 1556, in-fol.; *De Bosphoro Thracio libri tres*, Lyon, 1561, in-4, Leyde, Elzevir, 1632 et 1635, in-24; *De Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatis libri IV*, Lyon, 1561, in-4.

GILLES MUNOZ, anti-pape sous le nom de Clément VIII. *Voy.* MUNOZ.

GILLIANEZ (pour Gilles Anez), navigateur portugais, natif de Lagos, fut chargé en 1433 par l'infant don Henri de Portugal de faire un voyage de découvertes sur les côtes de l'Afrique, et parvint le premier à doubler le cap Bojador qu'on avait regardé jusque là comme la limite du monde; dans un autre voyage (1435), il poussa jusqu'au 21e degré de latitude.

GILLIES (John), historien anglais, né à Brechin, dans le comté de Forfar, en Écosse, en 1747, mort en 1836, fut d'abord précepteur d'un des fils du comte d'Hopetown (1777), et obtint ensuite la place d'historiographe du roi pour l'Ecosse, fonctions dans lesquelles il succéda à Robertson, son ami. Il était membre de la Société royale de Londres et de celle des Antiquaires. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire de la Grèce jusqu'au partage de l'empire d'Alexandre*, 1786, 2 vol. in-4; *Histoire universelle depuis Alexandre jusqu'à Auguste*, 1807, 2 vol. in-4 (pour faire suite à l'*Histoire de la Grèce*); *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse, comparé à Philippe, roi de Macédoine*, 1789, in-8. On a encore de lui des traductions des *Discours de Lysias et d'Isocrate*, 1778; de l'*Ethique* et de la *Politique* d'Aristote (avec des *Notes* et une *Analyse* de ses œuvres spéculatives), 1797, 2 vol. in-4; de la *Rhétorique*, 1823. L'*Histoire de la Grèce*, le plus important de ses travaux, a été traduit en français par Carra, Paris, 1787-88, 6 vol. in-8, et tout récemment refondue par M. Ruelle, dans son *Histoire résumée des temps anciens*, Paris, 1841, 2 vol. in-8.

GILLINGHAM, ville d'Angleterre (Kent), à 13 kil. N. E. de Maidstone; 6,400 hab.

GILMA, *Cilma* ou *Oppidum Cilmanense*, ville de l'état de Tunis, à 75 kil. S. O. de Kairwan.

GILMANTON, ville des États-Unis (New-Hampshire), à 26 kil. N. de Concord; 3,550 hab.

GILOLO, ou ALMAHEIRA, ALAMAHERA, la plus grande des îles Moluques, par 0° 50'-2° 20' lat. S., 124° 50'-120° 50' long. E.: offre une surface très découpée comme l'île de Célèbes; 380 kil. du N. au S. sur 69 de l'E. à l'O. Elle se divise en 3 parties, le N. qui appartient au sultan de Ternate, le S. au sultan de Tidor, la partie centrale à des chefs indépendants (chefs-lieux dans chaque partie, Bitjolie, Galéla, Gilolo). A Bitjolie et Galéla sont depuis 1824 des résidents hollandais. Climat brûlant; sol fertile; on en tire du sucre, des épices. Habitants de race malaise.

GILON, dit *de Paris*, cardinal, né à Toucy, près d'Auxerre, vers la fin du XIe siècle, mort vers 1142. Il vint d'abord à Paris où il se fit une grande réputation par ses connaissances et son talent pour la poésie; mais en 1119, il quitta le monde et entra dans l'ordre de Cluny. Le pape Calixte II, qui l'avait remarqué pendant un voyage qu'il fit en France, se l'attacha et le nomma successivement évêque de Tusculum, puis cardinal. Sous le pontificat d'Honoré II, Gilon fut envoyé à la Terre-Sainte pour apaiser les querelles qui divisaient le clergé; il fut nommé ensuite légat en Pologne. On a de lui: *De Via hierosolymitana*, etc., en vers et en 6 livres, imprimé dans les *Scriptores rerum Francicarum*, de Duchesne.

GILPIN (Bernard), ecclésiastique anglais, né à Kentmire, dans le comté de Westmoreland, en 1517, professeur au collége du Christ à Oxford, fut un des premiers catholiques anglais qui adoptèrent la réforme de Luther. Il mourut en 1583. Sa *Vie* a été écrite en anglais par Carleton, évêque de Chichester, Londres, 1636, in-18, et par Guillaume Gilpin (qui suit).

GILPIN (Guillaume), écrivain anglais, vicaire de Boldre, dans New-Forest, près de Lymington, né en 1724, mort en 1804; tint longtemps une maison d'éducation à Cheam dans le Surrey. Il a décrit d'une manière intéressante les beautés pittoresques de la Grande-Bretagne; ses principaux ouvrages sont: *Observations sur la rivière Wye et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, 1782, traduit en français par de Blumenstein, Breslau, 1800, in-8; *Voyages en différentes parties de l'Angleterre, et particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmoreland*, 1787, in-8, trad. en fr. par Blumenstein, Breslau, 1800, 3 vol. in-8; *Observations relatives aux beautés pittoresques de l'Écosse*, etc., 1789, 2 vol. in-8. On a aussi de lui plusieurs notices biographiques (celles de Bernard Gilpin, Latimer, Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, Thomas Cranmer, etc.), et quelques ouvrages ascétiques.

GIL-POLO (Gaspard), poëte espagnol, né à Valence en 1516, mort en 1572, est auteur de *Diana enamorada*, fable pastorale qui fait en quelque sorte suite au chef-d'œuvre de Montemayor, et qui est aussi remarquable par l'invention que par la pureté et l'harmonie du style. La *Diana* a été imprimée à Valence en 1564, à Londres, 1739, et imitée en latin par Barthius, dans son *Erodidascalus*, Hanau, 1625.

GIL-VICENTE, poëte, surnommé *le Plaute portugais*, né à Barcellos vers 1485, mort en 1557, composa pour la cour d'Emmanuel et de Jean III un grand nombre de comédies, de drames et de pièces de circonstance, et fut comblé de faveurs par ces souverains. Ses ouvrages, publiés par son fils, Lisbonne, 1562, contiennent des tragi-comédies, des comédies, des poésies religieuses et des poésies diverses. Gil-Vicente est un des plus anciens poëtes originaux, non seulement de son pays, mais de toute l'Europe moderne. Sa première pièce parut en 1504. Parmi ses comédies on distingue *le Juge de Beira, le Fidalgo portugais*.

GIMONE, riv. de France, naît près de Villemur, et se jette dans la Garonne à 4 kil. de Castel-Sarrasin, après un cours de 110 kil. Elle n'est pas navigable.

GIMONT, ch.-l. de canton (Gers), sur la Gimone, à 23 kil. E. d'Auch; 1,810 hab.

GINESTAS, ch.-l. de canton (Aude), à 14 kil. N. O. de Narbonne; 540 hab.

GINETA (LA), ville d'Espagne (Murcie), à 18 kil. N. O. d'Albacète; 3,500 hab. (la plupart muletiers).

GINGI, la *Gingee* des Anglais, rivière de l'Inde anglaise (Madras), naît à 13 kil. S. O. de Tchittapet, et tombe dans le golfe de Bengale.

GINGI, ville de l'Inde (Karnatic), à 60 kil. N. O. de Pondichéri, était regardée comme imprenable; néanmoins elle fut prise par les Français commandés par Bussy en 1750, puis par les Anglais en 1761. Gingi donne son nom à un district du Karnatic.

GINGUENÉ (P.-L.), littérateur français, membre de l'Institut, né à Rennes en 1748, mort à Paris en 1815, se fit d'abord connaître par un petit poëme intitulé: *la Confession de Zulmé*, 1779, et travailla à divers journaux littéraires et politiques. En 1789 il adopta avec modération les principes de la révolution: il remplit quelques fonctions administratives, fut en 1795 directeur-général de l'instruction publique, puis ambassadeur à Turin sous le Directoire, et siégea quelque temps au tribunat. Resté fidèle aux idées républicaines, il se retira des affaires lors de la formation de l'empire, et se consacra tout entier aux lettres. Il fit pendant plusieurs années un cours de littérature à l'Athénée (1803-1816), et rédigea l'*Histoire littéraire de l'Italie*, 9 vol. in-8, 1811 et années suivantes, grande, belle et vaste composition, qui a fait sa réputation, mais qu'il ne put achever. Cet ouvrage a été terminé par Salfi, qui publia en 1819 les trois derniers volu-

mes. Il a paru en 1824 une seconde édition plus complète de cette *Histoire*, 10 vol. in-8. On a de Ginguené un grand nombre d'autres écrits, notamment : *Rapports sur les travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne*, 1807-13 ; des *Fables*, 1810 ; et un grand nombre d'excellents articles dans la *Biographie universelle*.

GINNS. *Voy.* DJINNS.

GIOCUNDO (Fra-Giovanni), en latin *Jocundus*, dominicain, né à Vérone vers 1435, mort vers 1520 ; se distingua comme architecte et comme littérateur ; construisit divers édifices à Vérone, dirigea avec Michel-Ange les travaux de la basilique de Saint-Pierre ; donna des éditions estimées de *Vitruve*, de *César*, des *Agriculteurs* romains, de *Pline le jeune*, dont il découvrit plusieurs lettres inédites, et rassembla un grand nombre d'inscriptions anciennes.

GIOIA d'Amalfi, pilote ou capitaine de vaisseau, né à Pasitano près d'Amalfi à la fin du XIIIe siècle, passe pour être l'inventeur de la boussole, dont il fit, dit-on, le premier usage en 1302 ou 1303. Cependant la vertu qu'a l'aimant de se diriger vers le nord était connue des marins bien avant lui, mais la boussole en usage alors ne consistait que dans une aiguille aimantée qui flottait dans un vase d'eau, soutenue sur du liége ; il paraît que Gioia eut le mérite de la suspendre sur un pivot qui lui permît de se mouvoir en tous sens, et de rendre ainsi les observations plus faciles et plus exactes.

GIOIA (Melchior), écrivain italien, né à Plaisance en 1767, mort en 1829, entra dans les ordres, adopta les idées révolutionnaires lors de l'arrivée des Français en Italie, rédigea *le Moniteur cisalpin*, fut nommé par Napoléon historiographe d'Italie, puis chef de division au bureau de la statistique à Milan ; fut persécuté pour la hardiesse de ses opinions, et renonça à l'administration pour cultiver les lettres. Il a écrit dans les genres les plus divers, principalement sur la statistique, l'économie politique et la philosophie. Les plus estimés de ses ouvrages sont : les *Tables statistiques*, Milan, 1808 (en italien) ; *Du mérite et des récompenses*, 1818 ; *Idéologie*, 1822 ; *Éléments de philosophie*, 1822 ; *la Philosophie de la statistique*, 1826.

GIOJOSA, ville du roy. de Naples (Calabre Ultérieure 1re), à 11 kil. N. E. de Gérace ; 4,400 hab.

GIOLOFS. *Voy.* GHIOLOFS.

GIORDANO (Luc), nommé quelquefois *Jordane*, peintre, né à Naples en 1632, mort en 1701, reçut le surnom de *Fapresto*, à cause de la facilité avec laquelle il travaillait. Cette facilité lui permettait d'imiter la manière des autres peintres ; ce qui le fit encore appeler *le Protée de la peinture*. Par suite aussi de la rapidité de son travail, son dessin n'est pas toujours correct ; mais sa couleur est toujours brillante. Les principaux tableaux de cet artiste sont : *Sainte Cécile mourante*, *Vénus caressant l'Amour*, *l'Enlèvement des Sabines*, *le Jugement de Pâris*, *Jésus se soumettant à la mort*, *Mars et Vénus servis par les Grâces et les Amours* ; ces trois derniers se trouvent au musée de Paris. Giordano a souvent signé ses tableaux du nom latin de *Jordanus*, et il a été confondu avec le peintre flamand Jacques Jordaens.

GIORDANO BRUNO, célèbre philosophe panthéiste. *Voy.* BRUNO.

GIORGI (Dominique), prélat italien, antiquaire et bibliographe, membre de plusieurs académies, né à La Costa, près de Rovigo, en 1690, mort à Rome en 1747, a laissé sur les antiquités ecclésiastiques divers ouvrages estimés, qui lui avaient été demandés par les papes Innocent XIII, Benoît XIII et Benoit XIV. Les principaux sont : *De antiquis Italiæ metropolibus*, Rome, 1722, in-4 ; *De origine ecclesiæ Beneventanæ*, ib., 1725, in-4 ; *De Cathedra episcopali Setiæ civitatis*, ib., 1727, in-4 ; *Vita Nicolai V pontificis maximi*, ibid., 1742, in-4.

GIORGI (Antoine-Auguste), religieux augustin, né à Santo-Mauro près de Rimini en 1711, mort en 1797, se distingua par une connaissance approfondie des langues grecque, hébraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque ; fut procureur-général de son ordre et mérita souvent d'être consulté par Benoît XIV sur les affaires de la religion. On a de lui : *Alphabetum tibetanum... de gentis origine, moribus, superstitione ac manicheismo*, etc., Rome, 1762, 1 vol. in-4, fig. Cet ouvrage est peu recherché.

GIORGIONE (George Barbarelli, dit LE), un des plus anciens peintres de l'école vénitienne, né à Castel-Franco en 1477, mort en 1511, exécuta à Venise un grand nombre de peintures à fresque que le temps a détruites. On a conservé plusieurs de ses tableaux à l'huile. Ils sont reconnaissables à la fermeté des couleurs, à la bizarrerie des airs de tête et des draperies. Le musée de Paris possède quatre tableaux du Giorgione : *Salomé recevant la tête de Jean-Baptiste*, *Jésus assis sur les genoux de sa mère* ; *Concert champêtre* ; *Gaston de Foix, duc de Nemours*.

GIORNICO, *Irnis* en allemand, bourg de Suisse (Tessin), à 13 kil. N. de Bellinzona ; traversé par la route de Saint-Gothard et très florissant

GIOSEPPINO, peintre. *Voy.* JOSÉPIN.

GIOTTINO (Thomas DI LAPPO), peintre italien, petit-fils de Giotto, né à Florence en 1324, mort en 1356, est auteur d'un grand tableau où Gauthier de Brienne, dit le duc d'Athènes, que les Florentins révoltés avaient chassé de leur ville en 1343, est représenté sous des formes grotesques et entouré d'attributs satiriques. Cette composition est peu propre à justifier la réputation dont a joui cet artiste.

GIOTTO, ainsi nommé par corruption pour *Angiolotto*, diminutif d'*Angelo*, peintre, sculpteur et architecte, né vers 1266 à Vespignano près de Florence, mort en 1334, fut dans son enfance gardien de troupeaux. Cimabué devina son talent et le prit pour élève. Cimabué avait déjà restauré les arts en faisant revivre l'étude de la nature depuis longtemps abandonnée ; mais sa manière était rude et sèche. Giotto, en prenant aussi la nature pour modèle, la revêtit de formes gracieuses, et prépara ainsi Raphaël. Parmi les nombreux tableaux de ce peintre on remarque un *Saint François d'Assise recevant les stigmates* (qui se voit au Louvre), et une mosaïque représentant *Saint Pierre marchant sur les eaux* (dans Saint-Pierre de Rome). Il dirigea comme architecte les fortifications de Florence en 1334. Giotto fut l'ami du Dante, dont il a conservé les traits dans un petit tableau, et qui lui consacra en retour quelques vers dans la *Divine Comédie*. Laurent de Médicis lui érigea un tombeau magnifique dans une église de Florence, et l'on mit au-dessous de son buste ce vers d'Ange Politien :

Ille ego sum per quem pictura extincta revixit.

GIOVANNI DA FIESOLE (FRA), surnommé *il Beato Angelico*, peintre toscan, né en 1387, entra jeune chez les Dominicains de Fiesole, prit l'habit de l'ordre, couvrit de ses peintures à fresque les murs de son couvent ; fut appelé à Rome par Nicolas V pour orner une chapelle du Vatican, et mourut dans cette ville en 1455, avec une grande réputation de sainteté, qui le fit béatifier.

GIOVANNI GIOCONDO (FRA). *Voy.* GIOCONDO

GIOVENAZZO, *Natiolum*, ville du royaume de Naples (Terre de Bari), à 19 kil. N. O. de Bari ; 5,000 hab. Évêché. Hautes murailles, vieux château.

GIOVIO, famille de Côme en Lombardie, qui a produit aux XVe et XVIe siècles plusieurs écrivains distingués, dont les plus connus sont : Benedetto Giovio, né en 1471, mort en 1544, auteur d'une

Histoire de Côme; et les deux Paolo Giovio, père et fils, connus sous le nom de Paul Jove. *Voy.* JOVE.

GIPHANIUS (Hubert VAN GIFFEN, en latin), jurisconsulte, surnommé *le Cujas de l'Allemagne*, né à Buren, dans la Gueldre, en 1534, mort à Prague en 1604, étudia à Paris et à Orléans; enseigna le droit à Strasbourg, à Ingolstadt, et jouit de la faveur de l'empereur Rodolphe II. On a de lui, entre autres ouvrages: *Commentarius ad institutiones*, Ingolstadt, 1596, in-4; *Antinomarium juris civilis*, Francfort, 1605; *Œconomia juris*, Francfort, 1606; il a aussi donné une édition de *Lucrèce*, Anvers, 1566, in-12, chez Plantin, et des *Commentaires sur la Morale d'Aristote*, Francfort, 1608.

GIRALDI (Lilio-Gregorio), *Lilius Gyraldus*, savant et poëte latin, né à Ferrare en 1479, fut protonotaire apostolique sous le pontificat de Clément VII, et mourut à Ferrare en 1552. Il a laissé différents écrits qui ont été publiés à Leyde, 1696, in-fol. Les plus remarquables sont: *Historia de Diis gentium XVII syntagmatibus distincta* (du temps de l'auteur il n'y avait sur la mythologie que l'ouvrage très imparfait de Boccace, intitulé: *Genealogia Deorum*. L'ouvrage de Giraldi est le premier traité sur cette matière; l'auteur a consulté pour le faire les sources originales et les monuments); *Historiæ poetarum tam græcorum quam latinorum dialogi decem*, Bâle, 1545, in-8; *Dialogi duo de poetis nostrorum temporum*, Florence, 1551, in-8; etc.

GIRALDI CINTIO (J.-B.), poëte et littérateur de la même famille que le précédent, né à Ferrare en 1504, professa 12 ans à l'université de cette ville. Une querelle littéraire qui s'engagea entre lui et Pigna au sujet d'un livre dont chacun d'eux se prétendait l'auteur, le détermina à quitter sa patrie; il n'y revint qu'en 1573, et mourut trois mois après son retour. On a de lui des *Tragédies*, des *Poésies diverses*, en latin; une *Histoire de la maison d'Este*, des *Discours*, des *Harangues*, etc. Son meilleur ouvrage est *Gli Ecatomiti, ne' quali si contengono novelle e dialoghi*, Mondovi, 1565, 2 vol. in-8, recueil de Nouvelles, qui a été traduit en français, par Gabriel Chappuis, 1584, 2 vol. in-8.

GIRALDUS CAMBRENSIS. *Voy.* BARRY (Girald).

GIRARD, jésuite et prédicateur, né à Dôle en Franche-Comté vers 1680, était recteur du séminaire de la marine à Toulon, et se livrait à la direction des consciences. Parmi ses pénitentes se trouvait Catherine Cadière, jeune personne d'une grande beauté et d'une piété exaltée, avec laquelle il eut des rapports intimes et fort suspects. Ayant ensuite rompu avec elle, cette femme l'accusa de séduction, d'inceste spirituel, de magie et de sorcellerie. Le procès fut instruit au parlement d'Aix, et le P. Girard fut acquitté à la majorité d'une seule voix, par arrêt du 10 octobre 1731; il mourut deux ans après à Dôle, où il s'était retiré. Toutes les pièces du *Procès du P. Girard* ont été recueillies et publiées en 1731, 2 vol. in-fol.

GIRARD (l'abbé), grammairien distingué, né à Clermont en Auvergne vers 1677, mort en 1748, était secrétaire-général du roi pour les langues esclavone et russe, chapelain de la duchesse de Berry, fille du régent, et membre de l'Académie Française. On a de lui: *la Justesse de la langue française*, ou *les Différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, 1718, réimprimé en 1736 sous le titre de *Synonymes français*, et depuis augmenté par Beauzée, Roubaud, Guizot; *Vrais principes de la langue française*, ou *la Parole réduite en méthode conformément aux lois de l'usage*, 1747; *l'Orthographe française sans équivoque, et dans ses principes naturels*, Paris, 1716, in-12.

GIRARD (Stephen), fameux millionnaire, né en 1750 à Périgueux, de parents pauvres, mort à Philadelphie en 1831. Chassé de la maison paternelle, il s'embarqua comme mousse à Bordeaux, alla à New-York, puis à Philadelphie, s'y livra au commerce avec un succès extraordinaire, et amassa en peu d'années par son intelligence et par une avarice sordide une fortune colossale: elle s'élevait à sa mort à plus de 70 millions de francs. Il laissa un testament bizarre par lequel il frustrait sa famille de sa fortune et fondait à Philadelphie un collége d'où tout ecclésiastique devait être exclu.

GIRARD (Ant.-Gervais), abbé et professeur, né en 1752 à Joux près de Pontarlier, mort en 1822, fut longtemps professeur de rhétorique à Rhodez, puis proviseur et inspecteur d'académie à Cahors. On a de lui des *Préceptes de rhétorique*, publiés à Rhodez en 1787 et souvent réimprimés.

GIRARD DU HAILLAN. *Voy.* DU HAILLAN.

GIRARDIN (René-Louis, marquis de), maréchal de camp, né à Paris en 1735, mort en 1808, issu de la famille noble des *Gherardini* de Florence, est un des premiers en France qui aient su embellir les jardins d'agrément et leur donner des formes pittoresques: il disposa dans ce goût sa terre d'Ermenonville, offrit dans ce beau séjour une retraite à J.-J. Rousseau pendant ses dernières années, et fit élever au philosophe après sa mort un tombeau dans l'île des Peupliers. On lui doit un traité *De la Composition des paysages* ou *des moyens d'embellir la nature près des habitations*, Paris, 1777.

GIRARDIN (L.-Cécile-Stanislas-Xavier, comte de), fils du précédent, né en 1762 à Lunéville, mort en 1827, eut un instant pour maître J.-J. Rousseau à Ermenonville. Il entra au service à 17 ans, embrassa les principes de la révolution, et fut député du bailliage de Senlis aux états-généraux. En 1790, il présida l'administration du département de l'Oise, et plus tard devint président de l'Assemblée législative. En 1793, il émigra momentanément, rentra peu après, et fut jeté en prison: il fut libéré au 9 thermidor. En 1802, il présida le tribunat; il accompagna en 1806 le roi Joseph à Naples, comme écuyer, servit comme colonel au siége de Gaëte, et combattit ensuite en Espagne avec le titre de général. De retour en France, il entra au Corps législatif, et devint président de la section de l'intérieur. En 1812, il fut nommé préfet de la Seine-Inférieure, et il se fit chérir de ses administrés. Il siégea dans la Chambre des Représentants pendant les Cent-Jours, et fut destitué de sa préfecture le 20 mars 1815. En 1819 il devint préfet de la Côte-d'Or, et fut la même année élu député de la Seine-Inférieure. Il resta à la Chambre jusqu'à sa mort, et s'y fit toujours remarquer par sa constance et son ardeur à soutenir les doctrines constitutionnelles. On a publié: *Discours et Opinions*, *Journal et Souvenirs de Stanislas Girardin*, Paris, 1828, 4 vol. in-8. — Stanislas Girardin avait pour frère M. le comte Alexandre de Girardin, capitaine des chasses sous Louis XVIII et Charles X; — et il a laissé deux fils, dont l'aîné, le comte Ernest-Stanislas de Girardin, est actuellement propriétaire d'Ermenonville; il a été plusieurs fois nommé député.

GIRARDON (François), sculpteur, né à Troyes en 1630, mort à Paris en 1715, fut protégé par le chancelier Séguier, qui l'envoya à ses frais étudier à Rome. De retour en France, il orna de ses ouvrages, en marbre et en bronze, les maisons royales; et après la mort de Lebrun, il obtint la charge d'inspecteur-général des sculptures. Ses ouvrages les plus remarquables sont les groupes en marbre d'*Apollon chez Thétis*, de *Pluton enlevant Proserpine*, et de l'*Hiver*, dans le jardin de Versailles; la statue équestre de Louis XIV, en bronze, ornant la place des Victoires, et qui a été détruite pendant la révolution (cette statue était d'un seul jet), le mausolée du cardinal de Richelieu à la Sorbonne,

et celui de Louvois dans l'église des Capucines à Paris.

GIRARDOT (Nicolas DE), horticulteur, né vers 1715, avait d'abord servi dans les mousquetaires; il fut blessé en 1743, à l'affaire de Dettingue : le général ennemi, le duc de Cumberland, dans la tente duquel il fut porté, et qui était blessé lui-même, eut la générosité d'ordonner qu'il fût soigné avant lui. Rentré dans la vie privée, Girardot se retira à Bagnolet, près de Vincennes, et s'y adonna à la culture du pêcher. Il améliora cette culture et en communiqua le goût à tout son voisinage, si bien que la vente des pêches a depuis fait la réputation des jardiniers de Bagnolet, de Montreuil et de Vincennes, et a répandu l'aisance dans tout ce canton.

GIRAUD (J.-Baptiste et Pierre-François-Grégoire), nom de deux sculpteurs qui se sont également distingués par leur soin à conserver les traditions de l'art antique. Le premier naquit à Aix en Provence en 1752, et mourut en 1830. Ses principaux ouvrages sont un *Mercure*, un *Hercule*, un *Achille mourant*. Il entra à l'Académie en 1789. Il forma à ses frais une collection en plâtre des plus précieux monuments de la sculpture antique, et coopéra à l'ouvrage intitulé *Recherches sur l'art statuaire chez les Grecs*. — Le second, né au Luc (Var) en 1783, mort en 1836, fut élève du précédent. On lui doit plusieurs bas-reliefs remarquables : *la Mort de Pallas*, *Philoctète blessé*, *Phalante et Ethra*; une statue de *Triomphateur*, et un *Faune jouant avec les serpents sacrés*.

GIRAULT-DUVIVIER (Charles-Pierre), grammairien, né à Paris en 1765, mort en 1832, était associé d'agent de change, et ne s'occupa de grammaire qu'en faisant lui-même l'éducation de ses filles. Il publia en 1811, sous le titre de *Grammaire des grammaires*, un excellent ouvrage contenant l'*analyse raisonnée des meilleurs traités sur la grammaire française*, 2 vol. in-8, et qui eut de nombreuses éditions (la 8e est de 1834). On lui doit aussi une *Encyclopédie élémentaire de l'antiquité*, 1830, 4 vol. in-8, ouvrage qui présente, d'après les meilleurs auteurs, l'origine, les progrès des arts et des sciences chez les anciens.

GIRBA, ville d'Afrique. *Voy.* MENINX.

GIRGENTI, en grec *Acragas*, en latin *Agrigentum*, vulgairement *Agrigente*, ville de Sicile, ch.-l. de l'intendance de ce nom, à 102 kil. S. E. de Palerme, à 3 kil. de la mer; 15,000 hab. Elle est mal bâtie, sale, peu industrieuse; mais on y jouit d'une superbe perspective. A 2 kil. de là, se trouve *Girgenti Vecchio*, où l'on voit les ruines de l'ancienne Agrigente. Girgenti même occupe l'emplacement de l'ancienne citadelle d'Agrigente. *Voy.* AGRIGENTE. — L'intendance de Girgenti est située sur la côte S. E. de la Sicile, entre les intendances de Trapani à l'E., et de Calatanisetta à l'O. Elle a 130 kil. sur 35 de large, et 200,000 hab.

GIRODET (Anne-Louis), célèbre peintre, né en 1767 à Montargis, mort à Paris en 1824, fut adopté par le médecin Trioson, dont il joignit le nom au sien, et reçut les leçons de David. En 1789 il remporta le grand prix de peinture et partit pour Rome. Il y exécuta deux tableaux remarquables : *Endymion*, et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès*. Après un séjour de cinq ans en Italie, pendant lesquels il courut les plus grands dangers, comme partisan de la révolution, il revint en France, et y produisit successivement les beaux tableaux d'*Ossian*, de *Danaé* et des *Saisons*. En 1806 parut son chef-d'œuvre, une *Scène du déluge*, qui obtint le grand prix décennal, l'emportant même sur le tableau des *Sabines* de David. Il donna ensuite les *Funérailles d'Atala*, la *Révolte du Caire*, une *Tête de vierge*, enfin *Galatée*, 1816. Girodet n'était pas seulement grand peintre, il était encore poëte estimable. On a de lui un poëme intitulé : *le Peintre*, et des traductions d'*Anacréon*, de *Musée*, de *Lucain*, qui renferment des beautés, de l'élégance et de l'harmonie.

GIROMAGNY, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), sur la Savoureuse, à 12 kil. N. O. de Béfort; 1,950 hab. Tissus de coton.

GIRON, riv. de France, naît à l'O. et près de Puy-Laurens (Tarn), et se jette dans le Lers, après un cours de 92 kil.

GIRONDE, nom que prend la Garonne, après avoir reçu la Dordogne au Bec-d'Ambez. Elle donne son nom à un dép. *Voy.* GARONNE.

GIRONDE (dép. de la), dép. maritime de la France, sur le golfe de Gascogne, au S. du dép. de la Charente-Inf., et au N. de celui des Landes : 10,250 kil. carrés; 555,809 hab. Ch.-l., Bordeaux. Il est formé du Bordelais, du Bazadais et d'une portion de l'Agénais et du Périgord. Sol assez uni : landes, dunes, marais, étangs dans l'O. Tourbes, belles pierres à bâtir. Sol fertile au N. et à l'E. (céréales, vins célèbres, connus sous le nom général de Bordeaux, et parmi lesquels on distingue ceux de Médoc, Haut-Brion, Saint-Émilion, Graves, etc.); quelques forêts, pins, chênes-liéges, etc.; beaucoup de bêtes à laine. Constructions navales, corderies, extraction de résine, de goudron : manufactures de tabac ; verreries, faïence : eaux-de-vie, esprits, vinaigres; raffineries de sucre, etc. Très grand commerce, maritime surtout (ce département est le centre des importations et exportations entre la France d'une part, les colonies, l'Inde et l'Amérique de l'autre). — Le dép. de la Gironde a 6 arr. (Bordeaux, Blaye, Bazas, Libourne, Lesparre, La Réole), 48 cantons et 580 communes. Il appartient à la 11e division militaire, ressort de la cour royale et de l'archevêché de Bordeaux.

GIRONDE (la), GIRONDINS, nom d'un parti célèbre qui joua un rôle important dans l'Assemblée nationale et dans la Convention, et qui fut ainsi nommé, parce qu'il était principalement composé de députés du département de la Gironde. Distingués presque tous par leur éloquence, les Girondins dominèrent d'abord l'assemblée et furent des plus ardents à faire proclamer la république ; mais après les événements du 10 août et les massacres de septembre, ils témoignèrent hautement leur horreur pour les excès populaires, condamnèrent le régime de la Terreur et voulurent faire régner la modération. Dès ce moment, ils devinrent en butte à la haine du parti démagogique. Leurs efforts contre Marat, qu'ils avaient en vain fait décréter d'accusation, consommèrent leur ruine. On les accusait surtout de conspirer contre l'unité et l'indivisibilité de la République. Le 31 mai 1793, 29 députés girondins furent mis en état d'arrestation, à l'instigation de Robespierre, et le 31 octobre, malgré les vaines démonstrations des départements en leur faveur, vingt députés, parmi lesquels on remarque Brissot, Gensonné, Vergniaux, Ducos, Sillery, etc., montèrent sur l'échafaud; Valazé se poignarda devant ses juges. Les autres Girondins, activement poursuivis par les envoyés de la Convention, ne purent échapper longtemps à la mort. — On désigne souvent les Girondins sous la dénomination de *Brissotins*, du nom de Brissot, un de leurs principaux chefs, et de *Fédéralistes*, parce qu'ils voulaient faire des divers départements de la France autant d'états indépendants et fédérés entre eux, à l'instar des Etats-Unis d'Amérique.

GIRONE, *Gerunda* des anciens, *Gerona* en espagnol, ville forte d'Espagne (Barcelone), sur une mont. que baigne le Ter, à 80 kil. N. E. de Barcelone; 14,000 hab. Evêché. Place forte. Cathédrale (dont on vante la façade), église collégiale. Etablissements de bienfaisance et d'instruction. Filatures de coton, toiles communes, bas, lainages, étoffes de coton,

savon, papier. — Cette ville, qui est très ancienne, donnait son nom aux fils aînés des rois d'Aragon. Elle fut prise en 1656 par les Français. En 1705, elle ouvrit ses portes à l'archiduc Charles, et ne se rendit qu'en 1711 à Philippe V. En 1809, elle fut de nouveau prise par les Français.

GISCHALE, *Gischala*, ville de Palestine, dans la Galilée, aux environs de Gabara ; elle fut la dernière qui tint contre les Romains, animée par les discours de Jean de Gischale. *Voy.* JEAN.

GISCON, général carthaginois, fils d'Himilcon, fut chassé de Carthage par une cabale, et rappelé ensuite vers l'an 339 av. J.-C. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il le voudrait. Il se contenta de les voir prosternés à ses pieds et de leur montrer que leur vie dépendait de lui. Peu après, vers l'an 338 av. J.-C., il fut envoyé en Sicile contre les Corinthiens, commandés par Timoléon, et obtint une paix avantageuse.

GISCON, général carthaginois, commandait à Lilybée en Sicile, sous les ordres d'Amilcar. Ayant été chargé, à son retour en Afrique, d'apaiser la révolte des soldats mercenaires, il tomba entre leurs mains et périt victime des rebelles, l'an 239 av. J.-C.

GISOLFE, premier duc de Frioul, était neveu d'Alboin, roi des Lombards. Il fut créé duc par ce prince en 568 et régna jusqu'en 611 ; il fut tué dans un combat contre le roi des Avares.

GISOLFE, duc de Bénévent, petit-fils du précédent, monta sur le trône ducal vers 690 et régna dix-sept ans. Il fit une incursion dans le duché de Rome en 702.

GISOLFE I, prince de Salerne, né en 929, était fils de Guaimar II. Il monta sur le trône en 933, prit en 959 la défense des princes de Bénévent et de Capoue contre le pape Jean XII; sut se garantir de l'invasion d'Othon-le-Grand en Italie (969); fut quelque temps privé de son trône par Landolfe en 973, et mourut en 978. — Gisolfe II régnait à Salerne en 1077 lorsqu'il fut dépossédé par Robert Guiscard, son beau-frère.

GISORS, *Gisortium*, ch.-l. de cant. (Eure), à 26 kil. E. du Grand-Andelys, sur l'Epte : 3,364 hab. Bien bâtie. Fabrique d'indiennes, filature hydraulique de coton, blanchisserie, apprêts.

GISSI, ville du roy. de Naples (Abruzze Citér.), à 15 kil. S. O. d'Il-Vasto ; 3,000 hab.

GITANOS. *Voy.* BOHÉMIENS.

GIUGLIANO, ville du roy. de Naples (Naples), à 9 kil. N. O. de Casoria ; 7,900 hab.

GIUNTA. *Voy.* JUNTE.

GIURGEVO, *Djordjova*, *Jerkoki*, ville de Valachie, sur le Danube, à 70 kil. S. de Bucharest ; 7,000 hab. (Valaques, Turcs, Arméniens, etc.). Commerce. Château-fort de facile défense (deux bras du Danube l'environnent). Giurgevo a été pris par les Russes en 1810.

GIUSTINIANI, nom d'une famille patricienne de Venise qui a fourni plusieurs hommes distingués, entre autres : Laurent Giustiniani, évêque, puis patriarche de Venise (1451), qui fut canonisé sous le nom de saint Laurent Justinien (*Voy.* saint LAURENT JUSTINIEN) ; — Bernard Giustiniani, sénateur vénitien, né en 1408, mort en 1489, qui fut chargé successivement de différentes missions auprès de Ferdinand, roi de Naples (1453), de Louis XI, roi de France, des papes Pie II, Paul II et Sixte IV, et fut élu procurateur de Saint-Marc en 1474. On a de lui : *De Origine urbis Venetiarum rebusque ab ipsa gestis historia*, Venise, 1492, in-fol.; *Orationes et epistolæ*, Venise, 1492, etc.; — Augustin Giustiniani, savant dominicain, évêque de Nebbio en Corse, né à Gênes en 1470. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales, fut fait évêque de Nebbio par Léon X, assista au 5e concile de Latran, puis fut appelé en France par François I, qui le nomma professeur d'hébreu à Paris. Néanmoins, il retourna dans son diocèse, et périt en 1531 dans une traversée de Gênes en Corse. On a de lui, entre autres savants ouvrages : *Psalterium hebræum*, *græcum*, *arabicum*, *chaldaicum*, *cum tribus latinis interpretationibus et glossis*, in-fol., sans date (Gênes, 1516) : c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait été publié en Europe; — Marc-Antoine Giustiniani, doge de Venise de 1684 à 1688, qui s'allia contre les Turcs avec l'empereur Léopold I, et le roi de Pologne, J. Sobieski, et sous l'administration duquel eut lieu la conquête de la Morée par les Vénitiens.

GIVET, ch.-l. de canton (Ardennes), sur la Meuse, à 30 kil. E. de Rocroy, très près de la frontière belge ; 4,293 hab. Divisée par la Meuse en deux villes, Givet-Notre-Dame ou Charlemont (rive droite), Givet-Saint-Hilaire (rive gauche). Petit port. Place forte. Fonderie de laiton : faïence, colle-forte, céruse ; corroieries, tanneries, etc. Petit port. Patrie de Méhul.

GIVONNE, village du dép. des Ardennes, à 7 kil. N. E. de Sedan ; 900 hab. Fonderies, lamineries, fabriques de faux, enclumes, balanciers, etc.

GIVORS, ch.-l. de canton (Rhône), sur le Rhône, au confluent du Gier, à 17 kil. S. de Lyon ; 5,379 hab. Verreries à bouteilles, etc.; teinturerie de soie en couleurs fines. Un chemin de fer communique de Givors à St-Étienne. — Givors donne son nom à un canal qui commence dans le dép. de la Loire, à Rive-de-Gier, et se jette dans le Rhône près de Givors.

GIVRY, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), sur l'Orbize, à 9 kil. O. de Châlons-sur-Saône ; 2,700 hab. Très bons vins aux environs; forêt de Givry.

GIZEH. *Voy.* DJYZEH.

GJAT, ville de la Russie d'Europe (Smolensk), sur la rivière de Gjat, à 200 kil. O. de Moscou ; 2,500 hab. Toiles, chantiers de construction de bateaux. Commerce en blé, chanvre, fer.

GLABER (Raoul), historien du XIe siècle, bénédictin de Cluny, né en Bourgogne, mort à Cluny en 1050, avait mené une vie très déréglée quoiqu'il eût embrassé l'état ecclésiastique. On a de lui une *Chronique* qui va de l'an 900 à l'an 1046 ; elle a été imprimée d'abord dans les *Historiæ Francorum* de Pithou, Francfort, 1546, in-fol., et ensuite dans les *Scriptores Francorum coætanei* de Duchesne, tome 4. On trouve la *Vie de Glaber* dans l'*Histoire littéraire de France*, tome 7, et des *Mémoires sur ses ouvrages*, par Lacurne-Sainte-Palaye, dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, tome 8.

GLABRIO, consul romain. *Voy.* ACILIUS.

GLACIALE ANTARCTIQUE (mer), ou *Océan Glacial austral*, mer que l'on suppose occuper toute l'étendue de la zone glaciale du Sud, depuis le cercle polaire antarctique jusqu'au pôle ; elle est fort peu connue, les glaces qui la couvrent ayant jusqu'ici empêché les navigateurs d'y pénétrer. La terre de Sandwich et le Nouveau-Shetland sont les seuls endroits où l'on ait pu aborder.

GLACIALE ARCTIQUE (mer), ou *Océan Glacial boréal*, mer de glaces qui s'étend depuis le pôle boréal jusqu'au cercle polaire arctique, est bornée au S. par les côtes septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. La Nouvelle-Zemble au N. O. de l'Asie, et le Spitzberg au N. de la Suède, sont les deux plus grandes îles de la mer Glaciale arctique. Cette mer est surtout fréquentée pour la pêche de la baleine. Les principaux navigateurs qui l'ont explorée sont : Hudson en 1607, Phillips et Lord Mulgrave en 1773, et récemment les capitaines Ross et Parry qui se sont élevés jusque sous 82° 45' 15".

GLADIATEURS (du mot latin *gladius*, épée), hommes qui faisaient profession de se battre dans le cirque, soit contre les bêtes féroces, soit contre d'autres hommes ; ils étaient pour la plupart esclaves.

Les Romains aimaient ce spectacle avec fureur; dans les jeux publics, il n'était pas rare de voir jusqu'à 1,000 paires de gladiateurs. On distinguait diverses classes de gladiateurs : parmi les principales étaient celles des *mirmillons* et des *rétiaires;* le *mirmillon* était armé d'un bouclier et d'une faux, et portait un poisson sur son casque; le *rétiaire*, qui devait le combattre, tenait un trident d'une main, et de l'autre un filet avec lequel il cherchait à envelopper son adversaire. On distinguait aussi les *essédaires*, qui combattaient en chariot; les *andabates*, qui combattaient à cheval; les *bestiaires*, qui combattaient les bêtes féroces, etc. Quand un gladiateur était blessé, il devait mettre bas les armes, et il était à la discrétion du vainqueur, qui le tuait, à moins que les spectateurs ne le lui défendissent. S'ils levaient la main en abaissant le pouce, c'était signe qu'ils lui faisaient grâce; s'ils levaient le pouce, il fallait l'immoler. L'arrivée de l'empereur sauvait la vie au vaincu. Les gladiateurs avaient le droit de ne plus se représenter dans l'arène au bout de trois ans de service; on leur donnait leur congé en leur remettant un fleuret de bois (*rudis*), et une palme d'argent. Depuis l'introduction du christianisme, les empereurs romains interdirent souvent les combats de gladiateurs; cependant ce n'est qu'au v[e] siècle qu'ils furent entièrement abolis. — Les anciens nous ont laissé plusieurs belles statues de gladiateurs : les plus célèbres sont le *Gladiateur* dit *Borghèse*, qui était à Paris sous l'empire et qui se voit aujourd'hui au Capitole de Rome, et le *Gladiateur mourant*, qui est aussi à Rome.

GLAFEY (Adam-Frédéric), publiciste et littérateur, né à Reichenbach, dans le Voigtland, en 1692, mort en 1753, fit pendant plusieurs années avec succès des leçons publiques sur le droit naturel à Leipsick, et fut nommé en 1726 archiviste privé de la cour de Dresde. On a de lui, sur le droit naturel et le droit public, de nombreuses dissertations en allemand, parmi lesquelles nous citerons : *Précis historique de la maison électorale de Saxe*, Francfort et Leipsick, 1721, in-8: *Historia Germaniæ polemica*, ibid., 1722, in-4; *Traité du droit naturel*, 1723 et 1732, etc.; *Théâtre historique des prétentions et des disputes des grands souverains et autres princes régnants en Europe, par Christ.-Hermann Schroder, continué et augmenté de moitié*, ibid., 1727, in-fol. (en latin), accompagné de la *Bibliothèque du droit naturel et des gens; Histoire complète du droit de la nature*, Leipsick, 1739, in-4.

GLAMORGAN (comté de), un des comtés méridionaux de la principauté de Galles, à l'E. de celui de Caermarthen, à l'O. de celui de Monmouth : 80 kil. sur 40; 124,600 hab. Ch.-l., Cardiff. Climat rude; montagnes peu élevées, mais abruptes, vallées pittoresques. On a surnommé ce comté *le Jardin du pays de Galles*. Fer, houille, pierres calcaires. Beaucoup d'antiquités normandes et romaines.—Le comté de Glamorgan fut jadis habité par les *Silures*. Il forma quelque temps un état particulier.

GLANDÈVES, *Glannativa* ou *Glanum Livii*, ancienne ville du dép. des Basses-Alpes, sur le Var, à 27 kil. N. E. de Castellane, a été détruite par les débordements du Var. Les habitants l'ont abandonnée pour se retirer à Entrevaux.

GLANDORP (Jean), littérateur allemand, né à Munster dans le xvi[e] siècle, mort en 1564, fut recteur du gymnase de Hanovre, puis professeur d'histoire à Marbourg. Il a publié : *Sylva carminum elegiacorum in enarrationem Commentariorum C. Julii Cæsaris de bello gallico et civili*, 1551; *Disticha sacra et moralia*, Magdebourg, 1559; *Descriptio gentis Antoniæ inter Romanos*, Leipsick, 1559; *Descriptio gentis Juliæ*, 1576; *Onomasticon historiæ romanæ*, 1589, ainsi que des notes sur César, Cicéron (épîtres familières), etc. — Un autre Glandorp, Eberhard Théophile, né en 1750, mort en 1794, bibliothécaire à Gœttingue, a donné une édition des *Vers dorés* de Pythagore, Leipsick, 1776.

GLANVIL ou GLANVILLE (Ranulph DE), baron anglais du XII[e] siècle, célèbre à la fois comme jurisconsulte et comme guerrier, descendait d'une famille normande. Il était *justiciaire* du royaume sous Henri II, et fut chargé par ce prince de rédiger un corps de lois anglaises; il écrivit dans ce but un livre curieux qui a été publié en 1554, et traduit du latin en anglais par J. Beames à Londres, en 1812, avec une *Vie de l'auteur*. Comme guerrier, il repoussa avec courage le roi d'Écosse, Guillaume, qui avait fait une invasion en Angleterre; il se croisa avec le roi Richard, et périt au siége de Saint-Jean-d'Acre en 1190.

GLANVIL OU GLANVILLE (Joseph), théologien anglais, né à Plymouth en 1636, mort en 1680, fut d'abord curé d'Abbeychurch à Bath, puis prébendier de l'église de Worcester et chapelain de Charles II. Il défendit la religion dans de savants écrits contre les attaques de l'athéisme, et combattit en même temps les excès de la superstition. On a de lui : *la Vanité du dogmatisme, avec des réflexions sur le péripatéticisme et une apologie de la philosophie*, 1661, in-8; *Scepsis scientifica*, ou *l'Ignorance avouée*, etc., suivi d'une réponse à Thomas Albius, Londres, 1665, in-4; *Considérations philosophiques sur l'existence des sorciers et de la sorcellerie*, 1666, in-4, ouvrage qui fit reprocher à l'auteur une assez grande crédulité; *Philosophia pia*, ou *Discours sur le caractère religieux, et la tendance de la philosophie expérimentale*, 1671, in-8; *Essai sur différents sujets de philosophie et de religion*, 1676, in-4. Il professa une sorte de scepticisme, qui chez lui n'est que l'examen impartial des erreurs accréditées. Métaphysicien assez profond, il éleva des doutes, bien avant Hume, sur l'idée de cause. Il défendit avec chaleur la philosophie de Bacon et la Société royale de Londres, dont il était membre, contre leurs détracteurs.

GLAPHYRA, femme d'Archélaüs, grand-prêtre du temple de Bellone à Comana, en Cappadoce, séduisit Antoine par sa beauté et obtint de lui le royaume de Cappadoce pour ses fils Sisenna et Archélaüs. — Une autre Glaphyra, sa petite-fille, épousa successivement Alexandre, fils d'Hérode, puis Juba, roi de Mauritanie, et enfin Archélaüs roi de Judée, son beau-frère.

GLAREANUS (Henri LORITI, dit), savant philologue, né en 1488, dans le canton de Glaris (d'où son nom de *Glareanus*), mort à Fribourg en 1563, fut un des propagateurs de la science dans le XVI[e] siècle, étudia la philosophie, la théologie, l'histoire, l'astronomie et la chronologie, et enseigna les mathématiques et la philosophie à Bâle (1515), les belles-lettres au collége de France à Paris (1521), l'histoire à Fribourg (1529). Il a laissé des commentaires sur presque tous les poëtes et les historiens de l'antiquité, notamment sur Horace, Tite-Live, Cicéron, Ovide. On cite parmi ses autres écrits : *De Geographia liber*, Bâle, 1527, in-4, et un curieux traité de musique intitulé *Dodecachordon*, imprimé à Bâle en 1547; *Helvetiæ Descriptio*, etc., poëme, Bâle, 1514, etc. Il fut intimement lié avec Érasme.

GLARIS, *Glaronia* ou *Glarizium* en latin moderne, *Glarus* en allemand, ville de Suisse, par 6° 42' long. E., 47° 2' lat. N., à 130 kil. N. E. de Berne; 4,000 hab. Ch.-l. du canton de Glaris.—Le canton de Glaris est situé au N. de celui des Grisons, au S. et à l'O. de celui de Saint-Gall : 40 kil. sur 26; il compte 27,000 hab., presque tous protestants. Montagnes, vallées; le pays est fréquemment ravagé par les inondations de la Linth et de ses affluents. Peu d'agriculture, mais beaucoup de pâturages et bestiaux; fromage vert, dit *schabzinger;* peu d'indus-

trie. — Ce canton avait d'abord été la propriété du couvent de Seckingen qui l'inféoda en 1299 à la maison de Habsbourg; en 1352 il entra dans la confédération suisse, qui déjà comptait 4 cantons (Schwitz, Unterwald, Uri, Zurich).

GLASGOW, *Glascovium* ou *Glascum* en latin moderne, grande ville d'Ecosse (Lanark), à 65 kil. O. d'Edimbourg, sur la rive droite de la Clyde; 202,246 hab. Elle est divisée en deux parties : la vieille ville, qui est mal bâtie, sombre et malpropre; la nouvelle ville, qui est percée de larges rues et remplie de superbes édifices, tels que : *Courthouse* ou palais de justice, *Traders-Hall*, *Assembly rooms*, la Bourse, l'Hôtel-de-Ville, la salle de spectacle, la cathédrale *St-Mungo church*, les églises de St-André et de St-George, l'hôpital dit *Royal Infirmary*. Célèbre université, fondée en 1450 par Will. Turnbull, évêque de Glasgow, et qui réunit 1,500 étudiants; *Grammar-School*, institution académique d'Anderson, fondée en 1796 par le professeur de ce nom. Nombreuses manufactures; fonderies pour les machines à vapeur, les mécaniques et les caractères d'imprimerie. Verreries, raffineries, teintureries. Commerce considérable, facilité par plusieurs canaux.— La ville de Glasgow est fort ancienne. Son origine est attribuée à saint Mungo, qui y fonda en 560 un évêché (érigé plus tard en archevêché). Guillaume-le-Lion, roi d'Ecosse, érigea Glasgow en bourg vers 1172. Depuis, à différentes époques, elle reçut de nombreux priviléges des rois d'Écosse.

GLASGOW (PORT-), ville d'Ecosse, dans le comté de Renfrew, à 32 kil. N. O. de Glasgow, sur le golfe de la Clyde; 6,000 hab. Cette ville sert de port à Glasgow: elle fut fondée en 1668.

GLASTENBURY, ville des États-Unis (Connecticut), à 53 kil. N. E. de Newhaven; 3,500 hab. Manufacture de coton; verreries.

GLASTONBURY, *Glasconia* ou *Avalonia*, ville d'Angleterre (Somerset), à 9 kil. S. O. de Wells, dans une presqu'île marécageuse dite île d'Avalon; 2,500 hab. Soieries, bas. Ruines d'une magnifique et riche abbaye, qui attirent chaque année une infinité de curieux. L'abbaye de Glastonbury, fondée, selon la légende, par Joseph d'Arimathie, mais assurément à une époque fort ancienne, fut détruite par les Danois en 703, rebâtie par le roi Edmond en 873, et enrichie par ce prince et ses successeurs; elle fut supprimée par Henri VIII, et ses revenus furent saisis au profit de la couronne.

GLATZ, *Glacium* ou *Glocium* en latin moderne, *Kladzko* en bohémien, ville des États prussiens (Silésie), à 77 kil. S. O. de Breslau : 8,230 hab. Ancien ch.-l. du comté de Glatz. Lainages, peluche, mousselines, damas, toile, savon, maroquins; imprimerie sur toiles, etc.

GLATZ (comté de), ancien comté d'Empire, entre la Bohême, la Silésie, la Moravie, mais annexé à la Silésie, est auj. compris dans les Etats prussiens et dans le gouvernement de Breslau, auquel il fournit 2 cercles (Glatz, Habelschwerdt): il compte 100,000 hab. environ. Villes principales : Glatz, ch.-l.; Landeck, Habelschwerdt, Hummel, Hradek, Neurode. — Anciennement réuni à la couronne de Bohême, ce comté fut donné en 1331 à Henri VI de Breslau, puis aux ducs de Munsterberg, jusqu'au XVIe siècle. Il appartint ensuite à Ferdinand II d'Autriche (1534-47), à la Bavière (1547-61), à l'Autriche (1561-1742); fut cédé après cette époque à la Prusse, qui le conserva depuis (sauf de 1760 à 1763).

GLAUBER (Jean-Rodolphe), chimiste et médecin allemand du XVIIe siècle, se fixa en Hollande après avoir beaucoup voyagé, et mourut à Amsterdam en 1668. Il était grand partisan de l'alchimie, cherchait la panacée universelle, et la pierre philosophale; mais au milieu de ses expériences, il fit quelques découvertes utiles, entre autres celle du *sel de Glauber* ou sulfate de soude, que l'on emploie comme purgatif. Il a laissé plusieurs écrits; les principaux sont : *Miraculum mundi*, Amsterdam, 1653; *De Medicina universali, sive de auro potabili*, 1658.

GLAUCHA ou GLAUCHAU, ville murée du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 9 kil. N. E. de Zwickau : 4,400 hab. Bas, draps, piqués, etc. Patrie du minéralogiste Agricola.

GLAUCIAS (C.), préteur, ami du tribun Saturninus. Celui-ci, voulant le faire nommer consul avec M. Antoine l'orateur, éloigna par la violence Memmius son compétiteur. Le peuple irrité massacra Glaucias et Saturninus.

GLAUCUS, pêcheur d'Anthédon, en Béotie, se précipita dans les ondes, où il fut changé en dieu marin, pour avoir mangé d'une herbe merveilleuse.

GLAUCUS, fils d'Hippolochus et petit-fils de Bellérophon, vint à la tête d'un corps de Lyciens, pour défendre Priam pendant la guerre de Troie; il échangea avec Diomède ses armes d'or pour des armes d'airain. De là le proverbe du *troc de Glaucus*, pour exprimer un marché désavantageux. Glaucus fut tué par Ajax.

GLEICHEN, comté de la Thuringe (Saxe), près du duché de Gotha et de la régence d'Erfurt, appartient aux familles de Hohenlohe et de Schwartzbourg-Sondershausen : 7,000 hab. On y trouve un château de même nom sur une montagne, à 9 kil. O. d'Erfurt.

GLEIM (Jean-Guillaume-Louis), poëte allemand, né en 1719 à Ermsleben, mort en 1803, servit avec distinction dans les troupes prussiennes, et chanta la gloire des armes de son pays dans des chants guerriers fort estimés, ce qui lui mérita le surnom de *Tyrtée allemand*. Il a aussi réussi dans le genre anacréontique et surtout dans la fable. Ses *Fables* ont paru à Berlin en 1756.

GLEIWITZ, ville murée de Prusse (Oppeln), sur la Klodnitz, à 65 kil. S. E. d'Oppeln; 3,550 hab. Belle fonderie royale aux environs.

GLEN, vieux mot, qui veut dire *vallée*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques de l'ancienne Ecosse et de l'Angleterre.

GLENCOE, vallée d'Ecosse, dans la partie septentrionale du comté d'Argyle, est remplie de rocs escarpés, et offre un des plus magnifiques spectacles du pays. On croit que c'est la patrie d'Ossian. Au milieu de la vallée, est un petit lac d'où sort la rivière de Coé (la *Cona* d'Ossian). Près de là, est le lieu où fut massacré le clan des Macdonald.

GLINA, ville de Croatie, sur la Glina, à 50 kil. S. E. de Carlstadt, siége du 1er régiment banal de la frontière militaire de Croatie.

GLIOUBOTIN (monts), *Scordus mons* des anciens, dans la Turquie d'Europe, lient le Nissava Gora à l'Argentaro, et séparent la Servie de l'Albanie.

GLOCESTER, que l'on écrit aussi quelquefois *Gloucester* ou *Gloster* (du saxon *glow caër*, belle ville), *Clanum* et *Claudia castra*, en latin, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Glocester, sur la Severn, à 178 kil. O. de Londres; 12,000 hab. Evêché. Belle cathédrale; nouveau palais de justice, nouvelle prison. Aux environs superbe pont d'une seule arche (150 pieds anglais d'ouverture). Immense fabrication d'épingles (pour 25 millions par an). Eaux minérales. Cette ville fut une des premières à se déclarer contre Charles I (1641). — Le comté de Glocester (*Gloucestershire*) est borné au N. par ceux de Worcester et de Hereford, au S. par ceux de Wilt et de Somerset : il a 100 kil. sur 35; compte 387,000 hab., et a pour ch.-l. Glocester. Climat tempéré; beaucoup de pommes et de poires; houille, fer, gypse, pierre à chaux, eaux minérales (à Glocester, Cheltenham, Clifton).

GLOCESTER (comtes et ducs de). Le titre de comte ou de duc de Glocester a été porté par plu-

sieurs personnages historiques, la plupart fils ou frères des rois d'Angleterre ; nous citerons : Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri I, qui soutint les droits de Mathilde, sa sœur, au trône d'Angleterre contre Étienne de Blois, en 1138. Il fit d'abord Étienne prisonnier, mais fut pris à son tour par les partisans de ce prince; il recouvra la liberté par l'échange qu'on fit des deux chefs, remporta une nouvelle victoire, à Wilton, et mourut en 1146. Le parti de Mathilde tomba avec lui. — Thomas Woodstock, duc de Glocester, frère d Édouard III, et l'un des tuteurs du jeune Richard II, fils d'Édouard (1377). Fier de quelques succès militaires remportés sur la France, il essaya, dit-on, de détrôner son neveu (1399) ; celui-ci le fit arrêter et conduire à Calais où il le fit mettre à mort. — Un autre duc de Glocester, oncle et tuteur d'Henri VI, périt comme le précédent de mort violente en 1447 ; il fut condamné, à l'instigation de l'évêque de Winchester, son rival, qui l'accusa de trahison. Il est célèbre par son goût pour les lettres, et passe pour avoir fondé une des premières bibliothèques publiques en Angleterre. — Richard, duc de Glocester, frère d'Edouard IV. *Voy.* RICHARD III.

Le titre de duc de Glocester fut rétabli en 1764 en faveur de William-Henry, neveu de George III, mort en 1807. — W. Frédéric, fils de W. Henri, né en 1776, mort en 1834, lui succéda dans le titre de duc de Glocester. Il avait épousé en 1816 la 4e fille de George III et avait été élevé au rang de prince du sang. Il était aussi feld-maréchal des armées britanniques.

GLOCKNER, haute montagne des Etats autrichiens, sur les limites du Salzbourg, du Tyrol et de la Carinthie, à quelques kil. de Klagenfurth. Hauteur, 3,994 mètres.

GLOGAU ou GRAND-GLOGAU, *Gross-Glogau* en allemand, *Glogovia* ou *Glocavia major*, ville forte des États prussiens, dans la Silésie (Liegnitz), à 53 kil. N. de Liegnitz, située jadis près de l'Oder, auj. à 7 kil. de ce fleuve; 11,500 hab. Un arsenal, cinq magasins à poudre ; draps, imprimerie d'indiennes, etc. — Il y eut des ducs ou princes de Glogau, de la famille royale des Piasts, qui résidèrent dans cette ville jusqu'en 1476. Ils s'éteignirent à cette époque; leur principauté échut à la Bohême et par suite à l'Autriche. Le commandant autrichien de Glogau était investi du commandement militaire de toute la Silésie. Frédéric prit la ville de Glogau en 1741, et la réunit à la Prusse; les Français s'en emparèrent en 1806. Elle fut rendue à la Prusse en 1814. — On donne le nom de Petit-Glogau ou Glogau supérieur, en allemand *Klein-Glogau*, *Ober-Glogau*, à une autre ville de la Silésie (Oppeln), à 24 kil. N. E. de Neustadt ; 2,200 hab.

GLOMMEN, riv. de Norwége, sort du lac Æresund, se divise près de Rakestad en deux bras, qui tous deux se jettent dans le Skagger-Rack. Son cours est de 480 kil. Il offre plusieurs cataractes.

GLOTA, auj. la *Clyde*, riv. de l'ancienne Calédonie (Écosse actuelle), au N. O. de la prov. romaine de Valentie, forme à son embouchure une espèce de golfe remarquable. Agricola y parvint l'an 87 de J.-C. C'est de la *Glota* à l'estuaire de la *Bodotria* qu'allait le mur d'Antonin, qui formait la limite de l'empire romain au N. O.

GLOUKHOV, ville murée de la Russie d'Europe (Tchernigov), près de la Verbovka, à 62 kil. S. E. de Novgorod-Sieverskoï ; 9,000 hab. Commerce de grains et eau-de-vie de grains. Aux environs, on trouve une espèce de terre glaise qu'on emploie dans la fabrication de la porcelaine.

GLOVER (Richard), poëte anglais, né à Londres en 1712, mort en 1785, était commerçant et fut élu au parlement par les négociants de Londres. On a de lui un poëme de *Léonidas*, Londres, 1737, qui eut un grand succès et qui a été traduit en français par Bertrand, 1738 ; deux tragédies, *Boadicée* et *Médée*, et des *Mémoires*, Londres, 1814.

GLUCK (Christophe), compositeur célèbre, né dans le Haut-Palatinat en 1714, mort à Vienne en 1787, étudia la musique à Milan sous San-Martini, et donna ensuite sur différents théâtres d'Italie plusieurs opéras qui ne furent point remarqués. Ce peu de succès était dû en partie à la faiblesse des libretti ; Gluck s'adjoignit alors le poëte Ranieri di Calzubigi, et son opéra d'*Hélène et Pâris*, travaillé sur un plan large, fut accueilli avec transport. En 1774 Gluck vint à Paris, et y donna successivement plusieurs chefs-d'œuvre : *Iphigénie en Aulide*, *Orphée*, *Armide*, *Iphigénie en Tauride*, dont les paroles sont en français. Le dernier sujet fut aussi traité par Piccini : il s'éleva à cette occasion entre les deux compositeurs, et par suite entre leurs partisans, les *Piccinistes* et les *Gluckistes*, une querelle fort longue et fort animée sur la prééminence des deux rivaux et du genre cultivé par chacun d'eux. Les deux chefs d'école avaient leur part de gloire bien large et bien distincte : à Piccini la suavité de la mélodie, à Gluck la puissance et le grandiose de l'harmonie. Gluck finit par l'emporter, et son rival quitta la France. A la tête des Gluckistes étaient l'abbé Arnaud et Suard ; à la tête des Piccinistes, Marmontel, La Harpe, Ginguené.

GLUCKSTADT, *Fanum Fortunæ*, ville murée du Danemark, ch.-l. du bailliage et de tout le duché de Holstein, sur l'Elbe, rive droite, à 300 kil. S. O. de Copenhague : 5,800 hab. Port ; plusieurs canaux; commerce maritime très actif. Armements pour la pêche de la baleine. *Voy.* HOLSTEIN.

GLYCAS (Michel), écrivain grec du Bas-Empire, qui vivait au XIIe siècle, ou selon quelques-uns au XVe, et qui habitait l'Italie, est auteur d'*Annales* qui vont depuis la création jusqu'en 1118, et qui ont été publiées par le P. Labbe, Paris, 1660, dans la collection byzantine du Louvre. On les trouve aussi dans la nouvelle collection de Bonn. (*Voy.* BYZANTINE.)

GLYCERIUS (Flavius), empereur romain d'Occident, fut revêtu de la pourpre en 473, par Gundobald, prince bourguignon, sous le règne duquel il vivait ; mais Léon I, empereur d'Orient, irrité d'un choix fait sans sa participation, donna l'empire d'Occident à Julius Nepos; Glycérius, s'étant laissé surprendre dans Rome, fut forcé de renoncer à l'empire. Il reçut en échange l'évêché de Salone en Dalmatie. Il mourut en 480.

GLYCON, statuaire grec, n'est connu que par sa belle statue d'Hercule, dite l'*Hercule Farnèse*. On croit qu'il vint de Grèce en Italie vers le temps d'Auguste.

GLYKYS-LIMEN, c.-à-d. en grec *doux port*, bourg de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'ancienne Albanie, à 6 kil. S. E. de Parga, à l'embouchure du Mavro-Potamo.

GMELIN (J.-George), naturaliste, né à Tubingue en 1709, mort en 1755, passa fort jeune en Russie, enseigna la chimie et l'histoire naturelle à Saint-Pétersbourg, fut chargé en 1733 d'un voyage scientifique en Sibérie, employa dix années à explorer cette contrée, revint en 1747 dans son pays, et y enseigna la botanique jusqu'à sa mort. On lui doit la *Flore de Sibérie*, St-Pétersbourg, 1747-70, en latin; *Voyage en Sibérie*, Gœttingue, 1751, en allemand, abrégé par Kéralio, Paris, 1767. — Sam.-Théoph. Gmelin, neveu du précédent, né à Tubingue en 1745, enseigna la botanique à St-Pétersbourg, fit un voyage scientifique pour la Russie, visita le Mazandéran, la mer Caspienne; fut en 1774 jeté dans une prison par un khan des Kirghises, et mourut de la dyssenterie dans les montagnes du Caucase. Il s'est surtout occupé des varechs ; on lui doit : *Historia fucorum*, St-Pétersbourg, 1768, et une *Relation de ses*

Voyages, St-Pétersbourg, 1770-84 (la publication en fut terminée par Pallas). — J.-Frédéric Gmelin, neveu de Jean-George, né à Tubingue en 1748, mort en 1804, fut professeur de médecine dans sa ville natale, puis à Gœttingue, et fit un grand nombre de traités élémentaires de botanique, de minéralogie, de métallurgie, etc. On estime surtout son *Histoire générale des poissons*, et son *Dictionnaire d'histoire naturelle*. — Un autre Gmelin, Guillaume-Frédéric, né à Badenweiler et mort en 1821, s'est distingué comme dessinateur et graveur. Il réussit surtout dans les dessins à la *sépia*.

GMUND, ville d'Illyrie. *Voy.* GEMUND.

GNEDITSCH (Nicolas), poëte russe, né à Pultawa en 1784, mort en 1833 à Saint-Pétersbourg, était conservateur de la Bibliothèque impériale, conseiller de cour, membre de l'Académie Russe. Il a composé des poésies, et traduit l'*Iliade* en vers hexamètres russes, Saint-Pétersbourg, 1831, 2 vol. in-4. On lui doit aussi des traductions de la tragédie d'*Abufar* de Ducis, du *Roi Lear* de Shakspeare (1808), du *Tancrède* de Voltaire (1816), et des chants populaires des Grecs.

GNESNE, *Gniezno* en polonais, ville murée de l'ancienne Pologne, auj. dans les États prussiens (Posnanie), à 49 kil. N. E. de Posen: 4,800 hab. Archevêché. Draps, toiles, eau-de-vie de grains, bière; tanneries. Jadis capitale de la Grande-Pologne. Les Prussiens la prirent en 1793.

GNIPHON, *M. Antonius Gnipho*, grammairien latin, né dans la Gaule vers la fin du IIe siècle av. J.-C., vint à Rome se perfectionner à l'école de Lucius Plotius, son compatriote; enseigna lui-même ensuite la grammaire, les belles-lettres et l'art oratoire ; compta parmi ses élèves César et Cicéron, et mourut à l'âge de cinquante ans. On lui a attribué un grand nombre d'ouvrages ; ils sont tous perdus.

GNOMES (du grec *gnômê*, pensée, intelligence), êtres fantastiques, imaginés par les philosophes gnostiques, et dont les poëtes se sont emparés à leur profit. Les Gnômes sont, disent les Cabalistes, des génies bienfaisants qui habitent dans l'intérieur de la terre, et qui ont un empire souverain sur cet élément, comme les Sylphes sur l'air, les Salamandres sur le feu, les Ondins sur les eaux. Ils sont d'une taille très minime, mais pleine de grâce dans ses proportions. Ils habitent les grottes cristallines et les mines d'or et d'argent que recèlent les entrailles de la terre. Ces petits êtres invisibles et silencieux servent et défendent l'homme à son insu toutes les fois que Dieu le leur commande. Le Gnôme Rubezahl a une grande célébrité en Allemagne.

GNOMIQUES (du grec *gnômê*, pensée, maxime), nom donné à une classe de poëtes grecs qui ont mis en vers des sentences morales; tels sont : Solon, Pythagore (pour ses *Vers dorés*), Théognis, Phocylide. On y joint aussi Hésiode. *Voy.* ces noms.

GNOSSUS, ville de Crète. *Voy.* CNOSSUS.

GNOSTIQUES (du grec *gnôsis*, connaissance, intuition), nom sous lequel on réunit les partisans de certaines doctrines religieuses et philosophiques répandues surtout en Asie et en Égypte, et qui eurent une très grande vogue au premier siècle de l'ère chrétienne et dans les siècles suivants. Les Gnostiques regardaient comme insuffisante et inexacte la révélation contenue dans les livres saints, et prétendaient avoir seuls la vraie science (*gnôsis*) de la divinité et de toutes les choses divines : ils la devaient, soit à une intuition directe, soit à une tradition qui remontait sans interruption au berceau de l'humanité et qu'ils plaçaient au-dessus de toute autre révélation. Ils admettaient pour expliquer le monde trois choses : la matière, le Démiurge (auteur du monde actuel), et le Sauveur; ils plaçaient le Sauveur au-dessus du Démiurge et le chargeaient de réformer son ouvrage ; la plupart joignaient à ces dogmes celui de l'émanation, et faisaient émaner toutes choses du sein d'un Dieu suprême, être ineffable et irrévélé. Ces doctrines mystiques étaient issues de l'alliance des croyances orientales avec la religion juive ou chrétienne et avec la philosophie platonicienne. Elles donnèrent naissance à une foule de sectes : on en trouve le germe au Ier siècle de l'ère chrétienne dans Simon-le-Magicien, Ménandre-le-Samaritain, Cérinthe, Dosithée, et Philon-le-Juif. Elles furent développées aux IIe et IIIe siècles par Marcion, hérétique de Syrie; Cerdon, sorti de l'Asie Mineure, Saturnin d'Antioche, Bardesane d'Edesse, Tatien, Basilide, Valentin, Carpocrate, tous trois à Alexandrie. Elles furent combattues à la fois par les Pères de l'Église (saint Clément, Origène, Irénée, Théodoret, Épiphane, Tertullien, saint Augustin), et par les philosophes, notamment par Plotin. On doit à M. Matter une *Histoire critique du Gnosticisme*, 1828, 3 vol. in-8, ouvrage qui a été couronné par l'Académie des Inscriptions.

GOA, île et ville de l'Inde, dans l'ancien Bedjapour, sur la côte occid. de la presqu'île Transgangétique, dite côte de Malabar. — La ville actuelle de Goa, dite aussi *Villanova-da-Goa*, ou *Pandjim*, ch.-l. des possessions portugaises dans l'Inde, est située par 71° 22' long. E., 15° 30' lat. N., dans l'île de Goa: 20,000 hab. Elle a remplacé l'ancienne Goa, située à 9 kil. de là, dans la même île, et qui n'a que 4,000 hab. Deux beaux ports, fortifications redoutables. Résidence du vice-roi portugais. Archevêché (mais l'archevêque habite une île voisine, l'île San-Pedro). Goa renferme un très grand nombre de commerçants juifs et banians. — L'île de Goa est dans la mer d'Oman, à l'embouchure de la Mandova, qui la sépare de la terre ferme, et a 40 kil. de tour. Elle forme avec les districts de Diu et de Daman un gouvernement qui porte aussi le nom de Goa, et dont la population est de 417,000 hab. — L'ancienne Goa, habitée au XVIe siècle par une population arabe, fut prise par Albuquerque en 1510 et devint la capitale des Portugais dans l'Inde. Cette ville a joué le plus grand rôle dans tout le XVIe siècle. La décadence de Goa date de l'époque où les Anglais enlevèrent aux Portugais leurs possessions dans les Indes. Au XVIIIe siècle une épidémie ayant éclaté dans le vieux Goa, il fut abandonné et l'on commença à bâtir le nouveau. En 1807, les Anglais s'en emparèrent, mais ils le rendirent aux Portugais en 1814. Nulle part l'inquisition ne fut plus terrible qu'à Goa ; sa domination y subsista jusqu'en 1815.

GOAÏIROS ou GUAIRAS, peuple indigène de la presqu'île située entre le golfe de Maracaïbo et la mer des Antilles, est souvent en état de guerre avec les Espagnols et les Anglais.

GOALPARAH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), sur les confins de l'ancien Bengale et de l'Assam, à 130 kil. N. E. de Rangpour: 3,000 hab. Commerce actif avec les habitants de l'Assam.

GOAREC, ville de France. *Voy.* GOUAREC.

GOARIS, fleuve de l'Inde ancienne, auj. le TAPTI.

GOAVE (LE GRAND-), ville de l'île d'Haïti, à 46 kil. S. O. du Port-au-Prince, sur le golfe de Léogane, avec un port et un fort.— Le Petit-Goave est à 53 kil. S. O. du Port-au-Prince, sur une petite baie, et a aussi un fort. Ce dernier fut fondé en 1655 par les Flibustiers.

GOBÆUM PROM., auj. *cap Finisterre* ou *Land's End*, la pointe la plus occidentale de la Bretagne ancienne (Angleterre), chez les *Dumnonii*.

GOBANIUM, ville de la Bretagne ancienne, auj. ABERGAVENNY.

GOBELIN (Gilles), teinturier qui vivait à Paris sous le règne de François I, fonda avec son frère, à l'extrémité du faubourg St-Marcel, et près de la ri-

vière de Bièvre, un établissement pour les teintures en laine, qui est devenu célèbre et qui conserve encore auj. le nom des Gobelins. On lui doit, dit-on, le secret de la teinture en écarlate. La maison des Gobelins est devenue manufacture royale; on y exécute des tableaux en tapisserie et des meubles destinés à décorer les palais royaux.

GOBERT (le baron Napoléon), fils d'un général distingué de l'Empire, qui était de la Guadeloupe, eut pour parrain l'empereur Napoléon. Il prit part aux journées de juillet 1830, fut attaché peu après à l'ambassade française en Angleterre, alla en 1833 en Egypte et y mourut d'une fièvre gagnée pour s'être baigné imprudemment dans le Nil. Possesseur d'une fortune considérable, il en laissa la plus grande partie à l'Institut, et fonda deux prix de 10,000 fr. de rente chacun pour être décernés aux auteurs des meilleurs ouvrages sur l'histoire de France, à la condition que l'auteur couronné cesserait de jouir de la rente dès qu'un autre écrivain aurait fait un ouvrage supérieur; le legs fut accepté. M. Aug. Thierry a obtenu en 1840 la rente fondée par le baron Gobert.

GOCH, ville des États prussiens (province Rhénane), à 13 kil. S. de Clèves; 3,000 hab. Château. Draps, bas, moulins à café, savon, aiguilles, etc.

GOCLENIUS (Rodolphe), professeur de logique à Marbourg, né à Corbach (comté de Waldeck) en 1547, mort en 1628, a laissé entre autres ouvrages: *Philosophia practica mauritiana*, Cassel, 1604, in-8: *Idea philosophiæ platonicæ*, Marbourg, 1612, in-8; *Lexicon philosophicum*, Francfort, 1613, in-4.

GOCLENIUS (Rodolphe), fils du précédent, médecin, né à Wittemberg en 1572, mort en 1621, professeur de physique et de mathématiques à Marbourg, est un des plus anciens partisans de la médecine magnétique qu'a depuis pratiquée Mesmer. On a de lui: *Tractatus de magnetica curatione vulnerum*, Marbourg, 1608; *Synarthrosis magnetica*, 1617; *Mirabilium naturæ liber*, 1625, etc. Il a aussi écrit sur l'*uranoscopie*, la *chiroscopie*, etc., 1603.

GODALMING, ville d'Angleterre (Surrey), à 6 kil. S. O. de Guildford; 4,560 hab. Industrie: bonneterie, lainages, piqués, etc. Commerce actif en bois de construction, cerceaux, écorce d'arbre, etc.

GODARD (saint), archevêque de Rouen au IVᵉ siècle, né à Salency (Picardie), mort vers 350, était, à ce qu'on croit, frère de saint Médard, évêque de Tournai. Il fit dans son diocèse un grand nombre de conversions, et eut part avec saint Remi à celle de Clovis. On fête ce saint le 4 mai.

GODAVERY, dit aussi GANGA-GODAVERY, rivière de l'Hindoustan, naît dans les Ghattes occid., par 71° 20' long. E., 20° lat. N., dans l'Aurengabad: traverse le Bider, le Berar, les Circars septentr., passe à Nandere et Mangapet; reçoit la Mandjera, la Pourna, la Ouarda, et tombe dans le golfe de Bengale après un cours de 1,300 kil. Ses eaux sont sacrées pour les Hindous comme celles du Gange.

GODEAU (Ant.) évêque de Grasse, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672, commença sa fortune par de petits vers qui lui firent beaucoup de réputation à l'hôtel de Rambouillet, et qui lui valurent la protection de Richelieu. Le cardinal ayant reçu de lui, entre autres pièces, une paraphrase du *Benedicite*, lui dit, en jouant sur le mot, qu'il lui donnait *Grasse* (grâces) en échange, et en effet il le fit évêque de cette ville. Godeau a composé, outre ses poésies, plusieurs ouvrages sérieux, entre autres une *Histoire de l'Église*, Paris, 1653.

GODEBERT, roi des Lombards, fils d'Aribert, succéda à son père en 661, partagea le trône avec Pertharite, son frère, et s'établit à Pavie; mais bientôt la guerre éclata entre les deux frères, et Godebert appela à son secours Grimoald, duc de Bénévent: celui-ci profita de ces divisions pour s'emparer de la Lombardie, fit massacrer Godebert, chassa Pertharite et se fit couronner roi, 662.

GODEFROY (saint) ou GEOFFROY, abbé de Nogent en 1091, évêque d'Amiens en 1104, mourut en 1115. On le fête le 8 novembre.

GODEFROY de Strasbourg, minnesinger allemand, vivait à la fin du XIIᵉ siècle ou au commencement du XIIIᵉ. On lui doit, outre plusieurs poésies, un grand poëme de chevalerie intitulé *Tristan et Isolde*, tiré des traditions de la Table-Ronde. Ce poëme a été continué par Ulrich de Turheim, Henri de Freyberg et plusieurs autres. La meilleure édition est celle de Breslau, 1823, 2 vol. in-8.

GODEFROY (Denis), célèbre jurisconsulte français, né à Paris en 1549. Ayant embrassé la religion réformée, il se vit forcé par les troubles civils de quitter la France, et se retira d'abord à Genève, puis à Strasbourg, et à Heidelberg où il enseigna le droit romain; il mourut en 1622 à Strasbourg. On a de lui une excellente édition avec notes du Corps du droit romain, *Corpus juris civilis*, qui a fait époque, et qui est devenue classique. Elle parut d'abord à Lyon, 1583, et a été réimprimée à Paris, 1628. On lui doit aussi des notes sur Cicéron, Sénèque, etc.— Il laissa deux fils qui abjurèrent le protestantisme et revinrent en France: l'un, Théodore, fut nommé historiographe en 1632, et composa quelques écrits historiques; l'autre, Jacques, est estimé comme jurisconsulte et érudit. On lui doit une édition du *Codex Theodosianus*, Lyon, 1665.— Un autre Denis, fils de Théodore, fut aussi historiographe de France.

GODEFROY DE BOUILLON. *Voy.* BOUILLON.

GODÉGISILE, 4ᵉ fils de Gundioc, roi des Bourguignons, eut le pays de Besançon en partage après la mort de son père (463); il chercha une protection contre l'ambition de son frère Gondebaud dans l'alliance de Clovis, roi des Francs; mais Gondebaud l'assiégea dans Vienne (500), le fit prisonnier et le mit à mort. — Roi des Vandales, régnait vers 406.

GODERVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), à 12 kil. N. O. de Bolbec: 850 hab.

GODESCARD (J.-Franç.), savant ecclésiastique, né en 1728 à Rocquemont, diocèse de Rouen, mort en 1800, fut successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame-de-Bon-Repos, près Versailles, et chanoine à Paris. On a de lui: *Vie des Pères, des martyrs*, etc., traduit de l'anglais d'Alban Butler, Paris, 1784-1788, 12 vol. in-8, augmentée d'un 13ᵉ vol. contenant les *Fêtes mobiles*, et traduit par l'abbé Nagot, Versailles, 1811.

GODIN (Louis), astronome, membre de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1704, élève de J.-N. Delisle, fut envoyé au Pérou avec Bouguer et La Condamine, pour déterminer la figure et la mesure de la terre. Il séjourna longtemps à Lima et fut témoin du tremblement de terre de 1746; fit un voyage en Espagne et en Portugal, put aussi voir le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, et mourut à Paris en 1760. On a de lui, outre plusieurs *Mémoires*, une *Histoire de l'Académie des Sciences* depuis 1680 jusqu'à 1699, 11 vol. in-4.

GODMANCHESTER, *Duroli Pons*, ville d'Angleterre (Huntingdon), sur l'Ouse, qui la sépare de Huntingdon; 2,000 hab.

GODOLPHIN (SIDNEY, comte de), ministre anglais, administra les finances sous les règnes de Jacques II, de Guillaume III et de la reine Anne (de 1679 à 1710), et contribua par une sage administration aux succès qui illustrèrent ce dernier règne. Il appartenait au parti des whigs et fut enveloppé dans leur disgrâce en 1710. Il mourut en 1712.

GODUNOW ou GODOUNOF (BORIS), czar de Russie de 1598 à 1605, était Tartare d'origine. Sa sœur Irène ayant épousé le czar Fédor Iwanowitch, il obtint un grand crédit, devint premier ministre, et s'empara du trône à la mort du czar (1598); il

avait dès 1592 fait périr Dmitri, frère de Fédor, et héritier de la couronne. Mais après quelques années de troubles, pendant lesquelles il se montra quelquefois habile et toujours cruel, il fut lui-même empoisonné dans un repas. En 1613, une élection régulière plaça sur le trône la maison de Romanov dans la personne de Michel Fédérowitch.

GODWIN (le comte), seigneur anglais d'origine saxonne, fils d'Ulnoth ou Wolfnoth, comte de Sussex, né au commencement du XIe siècle, exerça pendant plusieurs années sur les rois d'Angleterre un pouvoir égal à celui qu'eurent en France les maires du palais, maria sa fille Edithe au roi Édouard-le-Confesseur, et prépara à l'aîné de ses fils (Harold II) les moyens d'usurper le trône. Il mourut subitement en 1054, tandis qu'il était à table avec le roi Edouard.

GODWIN (William), célèbre écrivain anglais, né en 1756 à Wisbeach (Cambridge), mort en 1836, fut d'abord prédicateur et ministre d'une congrégation non conformiste; abandonna bientôt l'église pour se faire écrivain, se fixa à Londres et y fit paraître plusieurs ouvrages qui excitèrent au plus haut point l'attention publique, savoir : *la Justice politique*, 1793, où il attaqua la plupart des institutions sociales et même le mariage; *Caleb Williams*, 1794, roman philosophique, écrit dans le même but, qu'il fit suivre de *Fleetwood*, *Mandeville*, 1817, etc. On a aussi de lui une *Histoire de Chaucer*, 1803; une *Histoire de la république d'Angleterre*, 1824-1828. A la fin de sa vie, il se fit libraire. Malgré ses déclamations contre le mariage, il se maria deux fois. Sa première femme fut miss Wollstoncraft, femme romanesque, connue par quelques écrits, surtout par une *Défense des droits des femmes*, 1790, où elle veut prouver que la femme doit partager tous les droits de l'homme. Les écrits de Godwin sont surtout remarquables par l'éloquence et l'énergie; il y exalte jusqu'à l'extrême les vertus morales, et attribue une grande part dans les actions humaines aux motifs désintéressés, s'opposant ainsi à Bentham qui ramenait tout à l'utile. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, notamment *Caleb Williams*, par Germain Garnier, Paris, 1794, et par Samuel Constant de Rebecque, Genève, 1795.

GOELNITZ, ville de Hongrie (Zips), à 26 kil. N. O. de Kaschau; 5,000 hab. Aux environs, fer, cuivre, usines diverses. Couteaux, fil de fer.

GOEMOER, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre ceux de Zips et Lipto au N., de Hevesch et de Neograd au S.: 99 kil. sur 70 (en y comprenant le comitat de Kis-Honth qui y a été réuni en 1802) : 148,200 hab. Ch.-l., Gross-Steffelsdorf, et auparavant Pleisniez. Montagnes, forêts; climat froid. Bétail, lin, vin, tabac, peu de grains; fer de qualité supérieure, aimant. Grande industrie. — Ce comitat est ainsi nommé d'une petite ville de Gœmœr, qui y est située; elle est à 20 kil. N. O. de Putnok, et compte 2,000 hab.

GOEPPINGEN, ville du roy. de Wurtemberg (Danube), à 28 kil. S. E. de Stuttgard : 4,000 hab. Lainages, faïence, papier. Aux environs, deux sources thermales.

GOERLITZ, ville murée des États prussiens (Silésie), sur la Neisse, à 80 kil. O. de Liegnitz : 10,000 hab. Plusieurs monuments. Société des sciences, collection de cartes géographiques. Cabinets de physique, de minéralogie, de médailles, de machines, etc.; bibliothèques. Draps, toiles, rubans de fil, chapeaux, etc.

GOERTZ, ville des États autrichiens. *Voy.* GORITZ.

GOERTZ (G.-Henri), baron de), ministre de Charles XII, né dans la seigneurie de Schlitz en Franconie, avait d'abord servi le duc de Holstein-Gottorp. Charles XII le choisit pour son ministre après son retour de Bender : il eut l'art de créer de nouvelles ressources pour continuer la guerre; mais il lui fallut, pour l'exécution de ses plans de finances, recourir à des mesures arbitraires qui soulevèrent contre lui une partie de la nation suédoise. Accusé après la mort du roi, Gœrtz se vit condamner à mort sans avoir été entendu, et fut exécuté à Stockholm en 1719. Son vrai crime était d'être étranger et d'avoir été préféré aux Suédois.

GOERTZ (J.-Eustache, comte de), diplomate, né en 1737 à Schlitz en Franconie, de la même famille que le précédent, mort en 1821 à Ratisbonne, s'attacha d'abord à la cour de Weimar, fut chargé de l'éducation des enfants de la duchesse douairière Amélie, et forma le prince Charles-Auguste, qui fit de Weimar l'Athènes de l'Allemagne; puis entra au service du roi de Prusse Frédéric II; fut chargé par lui de diverses négociations en Russie, en Hollande, où il obtint peu de succès, et fut enfin ministre de Prusse à la diète de Ratisbonne. Il a laissé quelques écrits, notamment des *Mémoires sur les négociations qui ont précédé le partage de la Pologne*, Weimar, 1810, et sur les *Négociations pour la cession de la Bavière*, 1778, Francfort, 1812.

GOES ou TER GOES, ville de Hollande (Zélande), à 19 kil. E. de Middelburg; 4,500 hab. Commerce de grains, sel, garance.

GOETA-ELF ou GOTHA, rivière de Suède, sort du lac Wener, près de Wenersbourg, se partage en deux bras à Kongelf, et va se perdre dans le Cattégat près de l'île de Hisingen, après un cours de 130 kil. Célèbre cataracte de Trollhættan.

GOETHALAND. *Voy.* GOTHIE.

GOETHALS. *Voy.* HENRI DE GAND.

GOETHE (Jean-Wolfgang), l'un des plus grands écrivains de l'Allemagne, né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749, étudia le droit à Leipsick, et reçut le bonnet de docteur à Strasbourg. Il commença à se faire connaître en 1774 par le roman de *Werther*, qui lui avait été suggéré par une aventure de jeunesse. Cet ouvrage, d'un genre tout nouveau, obtint un succès prodigieux, et valut à l'auteur la protection et l'amitié du jeune duc de Weimar, Charles-Auguste. Attaché à la personne de ce prince, d'abord en qualité de conseiller de légation, et ensuite comme membre du conseil privé, Gœthe fit avec lui un voyage en Suisse (1779), et un second en Italie (1786). A l'époque où la révolution française éclata, il avait déjà publié, outre *Werther*, les tragédies de *Goëtz de Berlichingen* (1773), *Clavijo* (1774), *Stella* (1776), *Iphigénie en Tauride* (1786), *le Tasse*, *d'Egmont* (1788), et d'innombrables mélanges. Dans les années qui suivirent, au milieu des préoccupations de la guerre, il continua d'étonner l'Allemagne par la multitude et la supériorité de ses productions poétiques, littéraires, scientifiques, parmi lesquelles on distingue: la comédie intitulée *le Grand Cophte*, le poëme d'*Hermann et Dorothée*, *les Années d'apprentissage de Wilhem Meister*, roman, un *Essai sur la métamorphose des plantes*, une *Théorie des couleurs*, *les Affinités électives*, et surtout la première partie du drame de *Faust*, après lequel Gœthe n'eut plus de rival dans sa patrie. Napoléon, pendant son séjour à Erfurt, voulut voir l'écrivain célèbre, dont le nom remplissait l'Allemagne; il le décora de la grand-croix de la Légion-d'Honneur (1807). Soit reconnaissance, soit tout autre motif, Gœthe prit peu de part à la grande lutte du patriotisme allemand contre la France, et pendant que tout s'armait autour de lui, il publia tranquillement ses mémoires sous le titre de *Vérité et Poésie*. Malgré cette conduite et les reproches auxquels elle donna lieu, il fut choisi pour ministre d'état par le duc de Weimar (1815); il conserva ces fonctions jusqu'en 1828. Sans être ralenti par l'âge, il fit encore paraître plu-

sieurs ouvrages : *le Divan oriental* (1819), *les Années de voyage de Wilhem Meister* (1821), faisant suite aux *Années d'Apprentissage*, la seconde partie de *Faust* (1829), et de nombreux mémoires sur les différentes branches des sciences physiques. Il s'est éteint doucement en 1832, à l'âge de 83 ans. Ses cendres reposent à Weimar, entre celles de Schiller et de son protecteur, le prince Charles-Auguste. — Gœthe est un des génies les plus remarquables que l'Allemagne ait produits. Comme poëte, il égale, s'il ne surpasse, les plus grands poëtes de son pays. Prosateur, son style restera à jamais comme un modèle de pureté et d'élégance. Comme savant, il a attaché son nom à plusieurs découvertes ingénieuses : c'est lui, par exemple, qui a le premier soupçonné le principe de l'unité de composition, développé depuis si heureusement par M. Geoffroy Saint-Hilaire. Mais on chercherait en vain dans ses nombreux ouvrages l'enthousiasme et l'unité, fruit des profondes convictions ; génie vaste et élevé, mais cœur froid et égoïste, Gœthe n'a d'autre religion qu'un panthéisme indécis et une indifférence générale, qui, voyant d'un œil égal la vérité et l'erreur, accepte toutes les idées et toutes les croyances. Il offre quelque ressemblance avec Voltaire, et il a contribué comme lui aux progrès du scepticisme religieux. Les œuvres de Gœthe ont été réimprimées plusieurs fois ; les éditions les plus récentes sont celle de Stuttgard, 1827-1831, 40 vol. in-8, à laquelle on a joint un supplément en 15 vol., 1832 et années suivantes, et celle de Paris, 1835-37, 4 vol. grand in-8. Il existe dans notre langue plusieurs traductions de *Werther*, d'*Hermann et Dorothée*, de *Faust* (notamment celle de M. Henri Blaze, 1840, in-12), des *Affinités électives*, du *Théâtre*, du *Divan oriental* et des *Mémoires*. On a aussi traduit en 1829 les *Années d'apprentissage*, et en 1831, les *Années de voyage de Wilhem Meister*. En 1837, M. Martins a publié les *Œuvres d'Histoire naturelle de Gœthe*, in-8, accompagnées d'un atlas grand in-fol.

GOETHEBORG. *Voy.* GOTHEMBOURG.

GOETTINGUE, en allemand *Gœttingen*, ville du roy. de Hanovre (Hildesheim), ch.-l. de principauté, sur la Leine, à 97 kil. S. E. de Hanovre ; 11,000 hab. Université célèbre, dite *Georgia Augusta* ; bibliothèque (une des plus riches du monde), jardin botanique, musée, observatoire, collections scientifiques nombreuses ; magnifiques établissements pour les sciences, les arts, etc. Société royale fondée en 1750. Industrie active. Nombreuses imprimeries, instruments de mathématiques et de physique, etc. — Jadis ville hanséatique ; elle fut très active jusqu'à la guerre de Trente-Ans. L'université de Gœttingue fut fondée en 1735 par le roi George II. Parmi ses professeurs les plus célèbres on peut citer : Blumenbach, Heeren, Hugo, Gieseler, Lücke, Gœschen, Siebold, Gauss, Ottfried Muller, Mitscherlich, les frères Grimm, Wendt, Herbardt, etc. Elle est suivie par 1,200 ou 1,500 étudiants.

GOETTINGUE (principauté de), principauté du roy. de Hanovre, dans le gouvernement d'Hildesheim, formait jadis un état particulier (compris dans le cercle de Basse-Saxe), qui appartenait à une branche de la maison de Brunswick, et qui, à l'extinction de cette branche, passa à la principauté de Kalenberg. Elle a pour bornes le Brunswick au N. et à l'E., la Saxe prussienne et la Hesse électorale au S. : 65 kil. sur 50 ; 176,000 hab. Villes principales, Gœttingue, Nordheim, Uslar, Minden, etc.

GOETZ DE BERLICHINGEN. *Voy.* BERLICHINGEN.

GOFFIN (Hubert), maître mineur de la houillère d'Ans, près de Liége, sauva d'une manière héroïque, et au péril de sa vie, 70 ouvriers qu'une inondation avait surpris dans la mine et menaçait d'y engloutir (1812). Il fut, en récompense, décoré par Napoléon de la croix de la Légion d'Honneur.

GOG et MAGOG, êtres mystérieux dont parle la Bible dans plusieurs endroits, et qu'elle représente comme rois de peuples géants, ennemis d'Israel. Dans l'Apocalypse, Gog et Magog jouent le rôle d'*Antechrist*. Mahomet, dans le Coran, en parle dans un sens analogue. — Quelques savants ont voulu reconnaître sous ces deux noms, soit les Scythes, soit les Persans. — On désigne aussi sous le nom de Gog et de Magog deux énormes statues de guerriers saxons placées à Londres devant la porte du *Guildhall* (hôtel-de-ville).

GOGNA, riv. des Etats sardes. *Voy.* AGOGNA.

GOGO, ville d'Abyssinie, dans le roy. d'Amhara, à l'E. du lac Dembea.

GOGO, ville de l'Hindoustan (Bombay), par 21° 41' lat. N., 70° long. E., sur la côte occidentale du golfe de Bombay. Construction de vaisseaux. Habitants d'origine abyssinienne : bons marins. Commerce actif, surtout avec Bombay.

GOGRAH, dite aussi SARDJOU ou DEVA (c.-à-d. *Divine*), *Elgoramis* d'Arrien ? riv. de l'Hindoustan, sort des monts Himalaya, dans l'ancienne prov. d'Aoude : baigne Bartapour, Fizabad, Aoude ; reçoit le Kali, le Rapty, et tombe dans le Gange à Mandjt. Les Hindous la regardent comme sacrée.

GOGUET (Antoine-Yves), conseiller au parlement de Paris, né dans cette ville en 1716, mort de la variole en 1758, est connu par un bon ouvrage, intitulé : *De l'origine des lois, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, Paris, 1758, 3 vol. in-4, fig. ; l'édition la plus récente de cet ouvrage est celle de 1820, 3 vol. in-8.

GOHIER (L.-Jérôme), ministre et directeur de la république française, né en 1746 en Touraine, mort en 1830, exerça d'abord la profession d'avocat, se prononça avec force contre les parlements improvisés du chancelier Maupeou, fut chargé par les états de Bretagne de la défense des droits de la province et rédigea à cet effet un mémoire dans lequel il protestait contre les mesures du ministre Brienne. En 1791, il fut nommé membre de l'Assemblée législative, où il combattit la formule du serment civique imposé aux prêtres. Après le 10 août, il fut chargé de faire un rapport sur les papiers trouvés aux Tuileries, et s'acquitta de ce devoir avec quelque modération. En 1799 il fut appelé à remplacer Treilhard au Directoire, et se montra, avec Moulin et Roger-Ducos, l'adversaire de Sieyès. Au 18 brumaire, Gohier, qui était alors président du Directoire, protesta énergiquement contre la violence qui lui était faite ; mais le Directoire n'en fut pas moins renversé. Depuis, Gohier vécut dans la retraite.

GOKORNA, ville de l'Inde anglaise (Madras), à 115 kil. S. E. de Goa, sur la mer, au milieu d'une forêt de cocotiers. Célèbre temple de Siva. Commerce considérable de sel.

GOKTCHA, lac de l'Arménie. *Voy.* SEVANGA.

GOLBERY (Marie-Philippe-Aimé DE), né à Colmar en 1786, mort en 1837, entra dans la magistrature, fut procureur impérial à Colmar (1813), conseiller à la cour royale de Strasbourg (1820) ; fut envoyé à la chambre des députés par le collége de Colmar en 1834, et siégea parmi les membres d'une opposition modérée. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, notamment les *Antiquités de l'Alsace*, 1827. Il a traduit de l'allemand l'*Histoire universelle de l'Antiquité*, de Schlosser, 1828-34 et l'*Hist. Rom.* de Niebuhr.

GOLCONDE, ville célèbre de l'Inde, dans le roy. de Décan (Bedjapour), sur un rocher, à 2 kil. O. d'Haïderabad, par 76° 15' long. E., 17° 18' lat. N., est l'entrepôt des diamants recueillis dans la Krichna et le Pennar : c'est dans cette ville qu'on les taille. Golconde était jadis capitale du roy. de Telingana : auj. elle est très déchue, mais elle est encore très forte (et même imprenable, selon les Indiens) ; elle sert de trésor au nizam et de prison d'état ; les

banquiers d'Haïderabab peuvent s'y retirer en cas d'alarme. Nul Européen n'y entre sans un permis du prince.— Golconde donne son nom à une province de l'Hindoustan qui est la même que celle d'Haïderabad. *Voy.* HAÏDEBARAD.

GOLDAP, ville des États prussiens (Prusse), sur le Goldap, à 31 kil. S. de Gumbinnen; 3,150 hab. Bel aqueduc. Hydromel, lainages, toiles, chapeaux, tanneries. Aux environs, mont Goldap qui renferme du fer et des pierres à chaux.

GOLDBERG, ville murée des États prussiens (Silésie), à 17 kil. S. O. de Liegnitz; 5,800 hab. Fontaine hydraulique. Draps, flanelles, bas de laine, gants; teintureries, etc. Commerce assez actif. Il y avait jadis aux environs une mine d'or, auj. abandonnée. —Ville du duché de Mecklembourg-Schwérin, à 19 kil. S. E. de Schwérin; 1,500 hab.

GOLDONI (Charles), le premier auteur comique de l'Italie. Il naquit à Venise en 1707, étudia successivement la médecine, le droit, la théologie, et se sentit toujours ramené au théâtre par un goût naturel. Dès 1753 sa gloire comme poëte comique était assurée, et ses pièces étaient jouées sur tous les théâtres d'Italie. En 1761 il fut appelé en France pour être attaché au Théâtre Italien; il était en outre maître de langue italienne de Mesdames, filles de Louis XV, ce qui lui valut plus tard une pension de 3,600 livres; la suppression de cette pension en 1792 le laissa dans un état voisin de la misère, et il mourut de chagrin l'année suivante. Goldoni a mérité le titre de *Molière italien*; comme notre grand comique, en effet, il est peintre de mœurs très fidèle, et en même temps poursuit impitoyablement les vices et les travers, dans un langage naturel et souvent mordant. Son *Théâtre* a eu nombre d'éditions: la meilleure est celle de Lucques, 1809, 26 vol. in-18. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français: *le Père de famille* et *le Véritable ami*, par Deleyre; *Paméla* et *la Veuve rusée*, par D. B. D. V. (de Bonnet du Valguier); *la Suivante généreuse*, *les Mécontents*, par Sablier; *Paméla mariée*, par Desriaux; *le Menteur*, *Molière*, *Térence* et *l'Auberge de la poste*, par Aignan (dans les *Théâtres étrangers* de Ladvocat). On a encore de Goldoni des *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre*, 1787, 2 vol. in-8.

GOLDSMITH (Olivier), célèbre écrivain, né vers 1730 en Irlande, fut d'abord destiné à l'Église, préféra la médecine et se rendit à Edimbourg pour l'y étudier. Forcé de quitter cette ville pour dettes, il interrompit ses études et se sauva sur le continent; parcourut la Hollande, la France, l'Allemagne, la Suisse, voyageant à pied, et n'ayant souvent d'autre ressource que son talent sur la flûte. De retour en Angleterre en 1758, il commença par écrire dans les journaux littéraires, puis il publia sous son propre nom divers ouvrages qui lui firent bientôt une grande réputation. Néanmoins, ses habitudes de prodigalité et son caractère morose l'empêchèrent de vivre heureux; il mourut en 1774 dans un âge peu avancé. Il a écrit des romans, dont le plus estimé est *le Vicaire de Wakefield*; des *Contes moraux*; des ouvrages historiques élémentaires, entre autres, un *Abrégé d'histoire romaine*, une *Histoire de la Grèce*, une *Histoire d'Angleterre*, des *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, longtemps attribuées à Littleton; des poëmes, dont le meilleur est *le Village abandonné*; des comédies qui eurent beaucoup de succès, surtout *Tony Humpkin*. Presque tous ses ouvrages ont été traduits en français, et quelques-uns, surtout *le Vicaire de Wakefield*, par différents auteurs.

GOLGONDAH, riv. de l'Inde anglaise, qui naît dans l'ancienne province d'Orissa, et tombe, après un cours de 270 kil., dans le golfe de Bengale.—Ville de l'Inde anglaise, dans la présidence de Madras, par 80° 0' long. E., 17° 35' lat. N.

GOLGOTHA ou CALVAIRE, colline à l'O. et tout près de Jérusalem, est le lieu où l'on exécutait les criminels. Jésus y fut crucifié.

GOLIATH, géant philistin, natif de Geth, et haut de plus de 6 coudées, vint défier les Israélites. David s'offrit pour le combattre, n'ayant d'autre arme que sa fronde: il renversa le géant d'un coup de pierre et lui coupa la tête avec sa propre épée.

GOLIKOFF ou GOLIKOW (Iwan), écrivain russe, né à Koursk en 1735, mort à St-Pétersbourg en 1801, était d'abord négociant. Il se livra à l'étude de l'histoire et de la littérature, recueillit une foule de documents sur la vie de Pierre-le-Grand, et fit paraître de 1788 à 1790, en russe: *Les hauts faits de Pierre-le-Grand, le réformateur de la Russie...*, 12 vol. in-12. Il publia successivement jusqu'en 1798 divers suppléments à cet ouvrage qui formèrent 18 nouveaux vol. Il publia aussi en 1798: *Anecdotes de Pierre-le-Grand*. Il fut récompensé par le titre de conseiller de cour, que lui donna en 1800 l'emp. Paul Ier.

GOLIUS (Jacques), orientaliste, né à La Haye en 1596, mort en 1667, fut attaché à l'ambassade que les Provinces-Unies envoyèrent au roi de Maroc en 1622, et à son retour obtint une chaire d'arabe. On a de lui entre autres ouvrages: *Lexicon arabico-latinum*, Leyde, 1653, in-fol.; *Alfragani elementa astronomica*, Amsterdam, 1669, in-4; *Ahmedis arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timuri* (Tamerlan) *historia*, Leyde, 1636, in-4, etc.

GOLNOW, ville murée des États prussiens (Poméranie), à 24 kil. N. E. de Stettin; 3,000 hab. Martinet à cuivre. Draps, ruban de fil.

GOLO, riv. de Corse, naît au S. du mont Pagla-Orba, arrose le N. E. de l'arr. de Corte, traverse celui de Bastia, et tombe dans la Méditerranée près des ruines de *Mariana*, après un cours de 65 kil. — Cette rivière a donné son nom en 1793 à un dép. de la république française qui comprenait toute la partie septentrionale de la Corse; il avait pour ch.-l. Bastia. Réuni à celui de Liamone en 1811, il a formé le dép. actuel de la Corse.

GOLOVINE (Fédor-Alexiévitch), comte du Saint-Empire d'Allemagne et de l'empire russe, né au milieu du XVIIe siècle, d'une des plus illustres familles de Russie, fut avec Lefort le serviteur le plus dévoué de Pierre-le-Grand. Il conduisit en Chine une ambassade russe, et parvint à conclure un traité d'alliance avec le céleste empire (1689). De retour en Russie, le czar Pierre lui donna le titre de boïar. En 1697, Golovine contribua à la prise d'Azof où il commandait l'infanterie; il fut l'année suivante choisi avec Lefort pour accompagner le czar pendant son voyage dans les divers états de l'Europe. Il conclut plusieurs traités avantageux pour la Russie à Amsterdam, à Londres, à Vienne, et fut en récompense nommé successivement membre de l'ordre de Saint-André, grand-amiral, grand-chancelier, ministre des affaires étrangères et feld-maréchal. Il venait de conclure de nouveaux traités avec le Danemark et la Pologne, lorsqu'il mourut, en 1706.— Il ne faut pas confondre les Golovine avec les Golovkine, ni avec les Golovnine.

GOLOVKINE (Gabriel-Ivanovitch, comte), né en 1660, d'une famille polonaise, mort en 1734, servit avec fidélité Pierre-le-Grand, Catherine I et Pierre II; fut fait grand chancelier en 1709, après avoir accompagné Pierre I dans ses campagnes. — Il laissa trois enfants qui occupèrent les postes les plus élevés. Michel Gavriolovitch Golovkine, l'un d'eux, jouit d'un grand crédit sous l'impératrice Anne, fut vice-chancelier, ministre de l'intérieur; mais ayant après la mort de cette princesse agi contre les intérêts d'Elisabeth, il fut en 1741 renversé par une révolution subite et conduit en Sibérie où il mourut, 1755. — Un autre membre de cette famille, Iouri-Alexandrowitch, fut en 1805 envoyé en ambassade en Chine; mais des difficultés d'étiquette

empêchèrent cette mission de produire des résultats.

GOLOVNINE (Vasili-Michaïlovitch), vice-amiral, né en 1776 dans le gouvernement de Riazan, mort du choléra en 1831, fut chargé de relever les côtes orientales de la Russie d'Asie, et fit dans ce but deux voyages autour du monde (1806-1817); fut longtemps prisonnier des Japonais (1811-1814), et publia ses deux voyages dès qu'il fut de retour. L'un d'eux a été traduit en français par M. Eyriès, sous ce titre : *Voyage de Golovnin, contenant le récit de sa captivité chez les Japonais*, etc., Paris, 1818.

GOLUNGO-ALTO, prov. de la Nigritie portugaise (Benguela et Angola), remarquable par son élévation. On y trouve le mont Maria, le plus haut sommet mesuré de toute l'Afrique.

GOMAR (François), célèbre ministre protestant, né à Bruges en 1563, exerça d'abord le ministère évangélique à Francfort, puis enseigna la théologie à Leyde. Là il eut de longues et vives querelles avec Jacques Arminius son collègue, au sujet du libre arbitre et de la doctrine de Calvin sur la prédestination, et voulut faire dominer dans toute leur rigueur les dogmes fatalistes de Calvin; ces querelles divisèrent les villes et les églises de la Hollande pendant près de vingt années, et forcèrent enfin Gomar à quitter Leyde. Il alla occuper une chaire de théologie à Groningue. Il assista au concile de Dordrecht (1618), et y fit condamner la doctrine de son adversaire. Il mourut en 1641. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Amsterdam en 1645, in-fol. Ses partisans furent appelés *Gomaristes*; ses adversaires *Arminiens*, ou *Remontrants*. *Voy.* ARMINIUS.

GOMBAUD ou GONDEBAUD, roi des Bourguignons. *Voy.* GONDEBAUD.

GOMBAUD (Jean OGIER DE), poëte français, né en Saintonge vers 1576, mort à Paris en 1666, fut l'un des premiers membres de l'Académie Française à sa fondation. Écrivain fade et médiocre, il composa des sonnets et des madrigaux qui étaient fort goûtés à l'hôtel Rambouillet. Boileau a dit de lui :

Et Gombaud tant loué garde encor la boutique.

On a de Gombaud : *Endymion*, poëme en prose, Paris, 1624; *Amaranthe*, pastorale, 1631, in-8; *Poésies*, 1646; *les Danaïdes*, tragédie, 1658, in-12; *Sonnets*, 1649, in-4; *Épigrammes*, 1657, in-12, etc.

GOMBERVILLE (Marin LEROY DE), poëte, membre de l'Académie Française à sa création, né à Paris en 1600, mort en 1647, fit paraître dès 14 ans un *Éloge de la Vieillesse*, en 110 quatrains. Il s'essaya à écrire l'histoire, mais son penchant le ramena à la poésie; il écrivit aussi beaucoup de romans. On a de lui, outre le recueil de ses *Poésies*, des *Discours des vertus et des vices de l'histoire, et de la manière de la bien écrire, avec un traité de l'origine des Français*, Paris, 1620; des romans : *la Caritie*, 1622; *Polexandre*, 1637; *la Jeune Alcidiane*, 1651; *la Cythérée*, 1642; et *la Doctrine des mœurs, tirée de la philosophie des Stoïques*, etc., 1646, in-fol.

GOMBETTE (loi), loi des Bourguignons, ainsi appelée de Gombaud ou Gondebaud, 3ᵉ roi des Bourguignons, qui la publia vers 500. Elle est remarquable en ce qu'elle accorde aux Romains les mêmes droits et avantages qu'au peuple vainqueur. Elle renferme beaucoup de dispositions du Code Théodosien. Elle établit que les Bourguignons laisseront aux vaincus la moitié des terres conquises. Elle fut abrogée en 840 par Louis-le-Débonnaire, qui y substitua les capitulaires de Charlemagne. (*Voy.* GONDEBAUD.)

GOMER, fils de Japhet, dont les descendants sont appelés Gomérites, fut, dit-on, la tige des peuples de Galatie. — C'est aussi de Gomer qu'on fait descendre les Cimbres. On a donné par suite le nom de Gomer à la langue de cet ancien peuple, dont on retrouve encore aujourd'hui des traces dans le dialecte gaélique, parlé dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles.

GOMERA, riv. de l'état de Maroc (Fez), tombe dans la Méditerranée, près de Velez-Gomera, après un cours de 90 kil.

GOMERA (île), *Capraria*, une des Canaries, par 28° 13' lat. N. Elle est de forme presque ronde : 26 kil. sur 22 : 7,900 hab. Ch.-l., St-Sébastien. Montagnes, bois; quelques vallées délicieuses. Grains, vin, fruits, soie, cire, ignames, etc.

GOMEZ (Ferdinand), gentilhomme espagnol, né à Tolède vers 1138, mort en 1242, se distingua d'abord dans la carrière des armes contre les Maures et les Portugais, et obtint la faveur du roi Ferdinand II; mais bientôt sa dissolution et ses désordres la lui firent perdre. Délivré comme par miracle d'un péril imminent, Gomez revint à la vertu, et fonda, sous les auspices de son souverain, un ordre de chevaliers qui se voua à la défense de la chrétienté; ils prirent dans la suite le nom d'Alcantara (*Voy.* ce nom).

GOMEZ de Ciudad-Réal (Ferdinand), médecin, né en 1388, mort en 1457, resta attaché à la personne de Jean II jusqu'à la mort de ce prince en 1453, acquit une grande réputation par des cures difficiles, et se distingua aussi dans les lettres. On a de lui un livre intitulé : *Centon circulaire du bachelier Ferdinand Gomez* (en espagnol), publié à Madrid, 1765, par Eugène de Plaguno et Mirola; c'est un recueil de 105 lettres dans lesquelles on trouve l'histoire secrète du règne de Jean II. — Un autre Gomez de Ciudad-Réal (Alvarez), poëte, né en 1488, d'une des premières familles de Guadalaxara, mort en 1538, s'était distingué dans les guerres de 1506, de 1512 et de 1525. Il composa des poésies latines, qui furent fort admirées dans le temps, et lui valurent le surnom de *Virgile espagnol*. La plus remarquable de ces compositions est un poëme latin sur la *Toison d'Or*, Tolède, 1540, in-8. On a encore de lui : *Theologica descripcion de los mysterios sagrados*, poëme en 12 chants, Tolède, 1541, in-4; *Sátiras morales contra los siete vicios*, Madrid, 1604.

GOMEZ (Sébastien), peintre, né à Séville vers 1616, était fils d'un nègre, esclave du célèbre Murillo. Ce maître donna des leçons de peinture au jeune Gomez, qui dès lors fut surnommé *le Mulâtre de Murillo*. On connaît de lui une *Notre-Dame avec l'enfant Jésus*, une *Sainte Anne*, un *Christ à la colonne*, à Séville, etc. Sa manière est gracieuse et son coloris vif. — Gomez de Valencia (Philippe), peintre, disciple du peintre Jérôme de Cieza, né à Grenade en 1634, mort en 1694, a imité avec succès le genre d'Alonzo Cano. On cite de ce maître un grand tableau, dit *la Présentation des clefs de Séville à Ferdinand III par les députés maures*, et un *Christ dans le linceul*.

GOMEZ (Madeleine-Angélique POISSON, dame DE), femme de lettres, fille du comédien Poisson, née à Paris en 1684, morte à St-Germain-en-Laye en 1770, épousa un gentilhomme espagnol sans fortune, et fut obligée pour vivre de mettre à profit les talents littéraires qu'elle possédait. Ses ouvrages les plus connus sont : *les Journées amusantes*, 1723, 8 vol. in-12; *Anecdotes persanes*, 2 vol. in-12; *les Cent Nouvelles nouvelles*, Paris, 1735, 18 vol. in-12. On a aussi d'elle un volume d'*Œuvres mêlées*.

GOMMEGNIES, ville du dép. du Nord, à 6 kil. N. E. du Quesnoy; 2,200 hab.

GOMOL, riv. de l'Afghanistan, naît sur le revers oriental des monts de Gazna et tombe dans le Sind, au N. E. de Dera-Ismaïl-Khan, après un cours de 400 kil.

GOMORRHE, *Gomorrha*, ville de la Palestine primitive, aux environs du lac Asphaltite, fut prise par Chodorlahomor, roi des Mèdes, puis anéantie avec Sodome par le feu du ciel en punition des abominables débauches de ses habitants.

GOMPHI, auj. *Stagi*, ville de Thessalie, dans l'Histiéotide, vers la source du Pénée.

GOMROUN, ville d'Iran. *Voy.* BENDER-ABASSI.

GONATAS (ANTIGONE), roi de Macéd. *Voy.* ANTIGONE.

GONAVE, île d'Amérique, dans le golfe de Gonave ou de Léogane, sur la côte d'Haïti, par 75° 25' long. O., 18° 48' lat. N.: 60 kil. sur 13. Inhabitée.

GONAVE (golfe de). *Voy.* LÉOGANE.

GONAVES (LES), ville de l'île d'Haïti (Ouest), ch.-l. d'arrondissement, sur la côte septentrionale du golfe de Gonave, par 75° 8' long. O., 19° 27' lat. N.: 1,500 hab. Bon port.

GONCELIN, ch.-l. de canton (Isère), à 25 kil. N. E. de Grenoble; 1,650 hab.

GONDAR, dite *la Ville aux 44 églises*, ville d'Afrique, ch.-l. de la province de Dembea et capitale du roy. de Gondar, était précédemment la capitale de tout l'empire d'Abyssinie: elle est par 35° 10' long. E., 12° 34' lat. N., à 60 kil. S. O. d'Axoum, et a environ 50,000 hab. Nombreuses églises, surtout celle dite Koskom; palais du roi, assez délabré; maisons couvertes en chaume.

GONDAR (royaume de), improprement dit *roy. d'Amhara*, un des débris de l'empire d'Abyssinie, comprend les provinces centrales de cette région (Dembea, Gojam, Belessem, Damot, Voggara, Tchelga, etc.), et a pour capit. Gondar.—Depuis plusieurs années ce roy. est en proie aux ravages des Gallas qui tiennent prisonnier le *Négus*, qui se prétend le légitime successeur des empereurs d'Abyssinie.

GONDEBAUD, roi des Bourguignons, était petit-fils de Gondicaire et fils de Gundioc. A la mort de son père (463), il eut le pays de Genève en partage; mais ayant dépouillé et mis à mort ses trois frères Gondemar, Godégisile et Chilpéric, il étendit son royaume depuis le Haut-Rhin jusqu'à la Méditerranée et depuis la Haute-Loire jusqu'aux Alpes (491). Clovis, qui avait épousé Clotilde, fille de Chilpéric, déclara la guerre à Gondebaud et le vainquit (501); il lui accorda cependant la paix, à la condition qu'il abandonnerait l'arianisme. Gondebaud donna à ses sujets un code connu sous le nom de *loi Gombette* (imprimé dans le *Codex legum antiquarum* de Fréd. Lindebrog, Francfort, 1613, in-fol.). Cette loi fut promulguée en 502 à Lugdunum (Lyon), capitale des Bourguignons.

GONDEMAR ou GODOMAR I, fils de Gundioc, et frère de Gondebaud, avait eu le pays de Vienne en partage à la mort de son père (463); mais il en fut dépouillé par Gondebaud, qui le fit mourir.

GONDEMAR II, roi des Bourguignons, 2e fils de Gondebaud, succéda à Sigismond, son frère, en 523; chassa les Francs de son royaume vainquit et tua Clodomir, leur roi, dans une grande bataille livrée dans la plaine de Véseronce en 524; conserva la paix avec l'Italie en cédant plusieurs villes à Théodoric, et resta paisible possesseur de ses états jusqu'en 534. Mais à cette époque il fut détrôné par les fils de Clovis, et mourut prisonnier en 541. Son royaume fut réuni à la France.

GONDERIC ou GUNTHARIC, roi des Vandales de 406 à 427. *Voy.* VANDALES.

GONDI (maison DE), illustre maison originaire de Florence, joue un rôle important dans l'histoire de cette république dès le XIIIe siècle; elle y subsiste encore. — Un rejeton de cette maison, Antoine de Gondi, vint s'établir en France au commencement du XVIe siècle. Albert de Gondi, fils d'Antoine, ayant épousé en 1565 Claude-Catherine de Clermont, baronne de Retz, devint le chef d'une branche nouvelle, qui acquit en France une grande illustration; il est connu sous le nom de maréchal de Retz (*Voy.* ce nom). Son fils, Emmanuel de Gondi, fut général des galères sous Louis XIII; il fut père du fameux cardinal de Retz. Cette maison a donné à l'Église deux cardinaux, et à Paris deux évêques ou archevêques. Le premier cardinal de Gondi permit, pendant le blocus de Paris par Henri IV, que l'argenterie des églises servît à secourir les habitants. — Le second est le fameux coadjuteur, plus connu sous le nom de cardinal de Retz. *Voy.* RETZ (cardinal DE).

GONDICAIRE, premier roi des Bourguignons, entra en Gaule en 406, et vers l'an 410 devint maître du pays qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux Alpes; après un assez long règne, il fut vaincu par Aétius, patrice des Gaules, et périt en 436 dans une bataille contre Attila, roi des Huns. Gundioc, son fils, lui succéda.

GONDIOC. *Voy.* GUNDIOC.

GONDOK, *Condahates* d'Arrien? riv. de l'Inde, prend sa source dans le Thibet, par 80°45' long. E., 30° lat. N.: franchit l'Himalaya, traverse le Neypour, sépare l'Aoude du Behar, et tombe dans le Gange à Hadjipour, après un cours de 800 kil.

GONDRECOURT, ch.-l. de canton (Meuse), sur l'Ornain, à 27 kil. S. O. de Commercy; 1,500 hab.

GONDRIN, village et château seigneurial, dans le dép. du Gers, à 13 kil. S. O. de Condom; 300 hab.

GONDRIN (Antoine-Louis DE PARDAILLAN DE), duc d'Antin, né à Paris en 1665, mort en 1736, était lieutenant-général et gouverneur de la province d'Alsace. Il se fit remarquer à la cour de Louis XIV par son adresse à flatter et à prévenir les désirs du roi. Un massif du bois de Fontainebleau ayant déplu à Louis XIV, il en fit scier tous les arbres pendant la nuit, et le lendemain, à un signal donné, tous les pieds d'arbres tombèrent comme par enchantement sous les yeux du roi.— Un autre Gondrin, Louis-Henri, archevêque de Sens, né en 1620, était fils d'Antoine-Arnauld de Gondrin, marquis de Montespan et d'Antin. Il eut dans son diocèse de vifs démêlés avec les Capucins et les Jésuites, et lança contre eux un interdit qui subsista jusqu'à sa mort, en 1674. On a de lui une *Traduction des lettres choisies de Grégoire-le-Grand*, publiée par J. Boileau.

GONESSE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 22 kil. E. de Pontoise, à 15 kil. N. E. de Paris; 2,123 hab. Franges de coton, blanchisseries de toiles, etc. Boulangerie renommée.

GONFALON, dit aussi *gonfanon*, espèce de bannière en usage au moyen âge, et ainsi nommée parce qu'elle était ornée de plusieurs pendants appelés *fanons*. Dans plusieurs républiques italiennes les *gonfaloniers*, c'est-à-dire porteurs du gonfalon, furent longtemps des officiers de justice, ou les commandants d'un corps de troupes destiné à protéger l'exécution des lois. Dans quelques-unes même on nommait ainsi le chef de l'état. — En France, le gonfalon était plus spécialement une bannière d'église, qu'on arborait pour lever des troupes, et qui était portée par les avoués ou défenseurs temporels des abbayes et des églises.

GONFARON, *Forum Voconii*, village du dép. du Var, à 35 kil. N. E. de Toulon; 1,200 hab.

GONGORA Y ARGOTE (Luis DE), poëte espagnol, né à Cordoue en 1561, mort en 1627, embrassa à 45 ans l'état ecclésiastique, et devint aumônier de Philippe III. Il mit à la mode un style ampoulé qui a été désigné sous le nom de *gongorisme*. Ses œuvres ont été publiées à Madrid en 1630, et réimpr. à Madrid et à Bruxelles, 1659, in-4. Don Ramon Fernandez en a donné un choix, Madrid, 1787.

GONGO-SOCCO, c'est-à-dire *caverne de voleurs*, nom d'un grand établissement de mines d'or du Brésil, dans la prov. de Minas-Geraës, à 400 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro, qui appartient à une compagnie anglaise. Il se trouve sur les bords d'un torrent nommé *Socorro*. Cette mine n'est exploitée que depuis 1817.

GONSALVE DE CORDOUE, *Gonzalo Hernandez y Aguilar*, duc de Terranova, prince de Venouse, surnommé *le Grand Capitaine*, général espagnol, né en 1443 à Montilla, près de Cordoue, se signala d'abord par ses exploits contre les Maures, et leur

enleva Grenade (1492). Appelé ensuite par les Vénitiens, il força les Turcs à lever le siége de Zante. En 1501, il fut placé par le roi Ferdinand à la tête d'une expédition dans le royaume de Naples, dont Louis XII, roi de France, venait de s'emparer. Il débarqua à Tropea, battit les Français à Barletta (1502), Seminara (1503), et remporta une victoire complète à Cerignola, dans la Pouille, sur le duc de Nemours, qui y périt (1504); enfin, après une foule d'autres avantages obtenus sur les Français et les Napolitains, il assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il fut nommé connétable. Mais des envieux le calomnièrent auprès de Ferdinand; il reçut l'ordre de quitter Naples, et il alla finir ses jours dans la disgrâce à Grenade (1515). Gonsalve était généreux autant que brave; cependant on lui reproche plusieurs traits de cruauté. Sa vie a été écrite par le P. Duponcet. Florian en a fait le héros d'un roman historique.

GONTAUT (maison DE), noble famille de France, originaire du bourg de Gontaut, dans l'ancien Agénois (Lot-et-Garonne), remonte au Xe siècle; la plupart de ses membres se sont illustrés par leurs exploits militaires. Dès l'an 1180, les seigneurs de Gontaut prennent le titre de seigneurs de Biron, sous lequel plusieurs d'entre eux sont devenus célèbres. (*Voy.* BIRON.)

GONTHIER d'Andernach (Jean), médecin allemand, né en 1487, mort à Strasbourg en 1574, fut d'abord recteur des écoles publiques à Goslar, puis professeur de grec à Louvain; vint ensuite en 1525 étudier la médecine en France, et fut attaché à la personne de François I; mais les persécutions dirigées contre les Protestants l'obligèrent à quitter la France pour se retirer en Allemagne. Il a laissé des ouvrages estimés, dont les principaux sont: *Anatomicarum Institutionum libri IV*, Paris et Bâle, 1536, in-8; Padoue, 1558, in-8, revu par Vesale; *De Medicina veteri et nova*, Bâle, 1571, 2 vol. in-fol.; *De la Peste*, Strasbourg, 1564, in-4. On lui doit aussi une traduction de divers traités de Galien.

GONTRAN, 2e fils de Clotaire Ier, roi de France, eut en partage les royaumes de Bourgogne et d'Orléans en 561; s'occupa à calmer les dissensions fréquentes qui s'élevaient entre ses frères, battit les Lombards et fit cesser leurs incursions sur son territoire. La mort de ses trois frères le laissa seul possesseur des Gaules; mais il se déclara le protecteur de ses neveux, et fit sacrer roi de Soissons, Clotaire II, fils de son frère Chilpéric I. Il mourut en 593, et fut canonisé. On le fête le 28 mars.

GONZAGUE, en italien *Gonzaga*, bourg du roy. Lombard-Vénitien, à 20 kil. S. de Mantoue, a donné son nom à l'illustre famille des Gonzague.

GONZAGUE, ancienne famille princière d'Italie, qui depuis le XIe siècle a donné des seigneurs à quelques souverainetés de l'Italie, des grands dignitaires à l'Eglise et des princesses à plusieurs maisons royales. En 1328, Louis de Gonzague, s'étant défait de Passerino Bonacossi ou Bonicolsa, *capitano* de Mantoue, se mit à sa place. Depuis cette époque les Gonzague régnèrent sur Mantoue jusqu'en 1707. Charles-Ferdinand, de la ligne de Nevers, leur dernier représentant dans cette cité, montra une telle dissolution de mœurs, qu'après sa mort, ses sujets allèrent au-devant de la domination autrichienne.—Dans l'intervalle, nous trouvons à signaler: 1° Jean-François II, marquis de Mantoue, mort en 1519, qui fut choisi en 1495 par le pape, les Vénitiens, l'Espagne et le duc de Milan, pour commander leurs troupes réunies contre Charles VIII, roi de France, lors de l'expédition de ce prince en Italie; le marquis de Mantoue remporta quelques avantages sur l'armée française; — 2° Ferdinand, 3e fils de Jean-François II, duc de Molfetta. Il s'acquit, au service de Charles-Quint, la réputation d'un des meilleurs généraux de l'Italie. Charles l'avait fait vice-roi de Sicile et gouverneur de Milan; mais il fut dépouillé de ce gouvernement par Philippe II en 1556, et il acheta alors le duché de Molfetta dans le royaume de Naples, et la ville de Guastalla dans la Lombardie. Il mourut en 1557, laissant à ses descendants ces nouveaux états. Sa mémoire est souillée de plusieurs crimes; on le soupçonna d'avoir empoisonné le dauphin, fils de François I, roi de France.—Parmi les cardinaux du nom de Gonzague, le premier en mérite est Hercule, qui fut envoyé en 1563 au concile de Trente, comme légat du Saint-Siége. Il a laissé quelques ouvrages de piété, un *Catéchisme*, des *Lettres*, etc. — La maison de Gonzague s'était partagée en trois branches vers 1440; à la branche aînée appartinrent les marquis (puis ducs, 1530) de Mantoue; mais celle-ci s'éteignit en 1627, et fut remplacée dans la possession de Mantoue par la ligne collatérale des Gonzague, ducs de Nevers; de la branche aînée sortirent encore (1557) les ducs de Guastalla qui s'éteignirent en 1742. Des deux autres branches descendirent les ducs de Sabioneta et de Castiglione, que l'empereur dépouilla de leurs états en 1692. — Enfin, du dernier fils de Louis I de Gonzague étaient sortis au XIVe siècle les comtes de Novellare, dont le dernier mourut en 1726; à cette branche appartient Louis de Gonzague, qui se fit jésuite en 1591, et fut canonisé par le pape Grégoire XV en 1621. — Dans la ligne des Nevers, on remarque Marie-Louise de Gonzague, née vers 1612, qui épousa Wladislas, roi de Pologne, en 1645, puis Jean Casimir, son successeur; sa sœur, Anne de Gonzague, connue sous le nom de Princesse palatine, née en 1616, fut célèbre par sa beauté et son esprit; elle épousa le prince Edouard, comte palatin, fils de Frédéric V, duc de Bavière, et vint mourir à Paris en 1684, après une vie fort agitée. Bossuet a prononcé son oraison funèbre.

GOOR, ville de Hollande (Yssel supérieur), à 14 kil. S. O. d'Almelo; 3,200 hab.

GORDES, *Vordenses*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 15 kil. N. O. d'Apt; 3,400 hab.

GORDIEN I, dit *l'Ancien*, *Marcus Antoninus Gordianus Africanus*, empereur, né à Rome l'an 157 de J.-C., était proconsul en Afrique et avait 80 ans lorsqu'il fut proclamé à Carthage, conjointement avec son fils, par les troupes révoltées contre le féroce Maximin, l'an 237. Il refusa vainement la pourpre. Au bout de six semaines il s'étrangla en apprenant que son fils avait été vaincu et tué dans Carthage par Capélien, général de Maximin, qui faisait le siége de cette ville.

GORDIEN II, dit *le Jeune*, fils du précédent, fut associé par lui à l'empire et périt à Carthage en combattant Capélien. *Voy.* l'art. précédent.

GORDIEN III, dit *le Pieux*, *Marcus Antoninus Gordianus*, petit-fils par sa mère de Gordien I, fut placé sur le trône en 238, après la mort de Pupien et Balbin, n'étant encore âgé que de douze ans. Dirigé par le préfet du prétoire Misithée, dont il épousa la fille, il gouverna sagement. Il périt en Orient, assassiné par Philippe-l'Arabe en 244, pendant qu'il combattait Sapor, roi des Perses. — L'abbé Dubos a prétendu qu'il avait existé un 4e Gordien; mais cette opinion ne paraît pas fondée. L'histoire des Gordiens a été écrite en latin par Jules Capitolin.

GORDIEN (saint), martyr sous Dioclétien, est fêté le 10 mai.

GORDIEN (nœud). *Voy.* GORDIUS.

GORDIUM, plus tard *Juliopolis*, ville de la Petite-Phrygie, près des frontières de la Galatie, et sur le Sangarius. C'était là que se trouvait le nœud Gordien. *Voy.* GORDIUS.

GORDIUS, Phrygien qui, de simple laboureur, devint roi; il consacra dans le temple de Jupiter

le char sur lequel il était monté lorsqu'on vint lui offrir la royauté. Le joug était lié au timon par un nœud si artistement fait, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts : on le nommait le *nœud gordien*. L'oracle promettait l'empire de l'Asie à celui qui délierait ce nœud. Alexandre, dans son expédition, désespérant de le délier, le coupa d'un coup d'épée, et parvint ainsi à accomplir ou du moins à éluder l'oracle.

GORDON (famille DE), ancienne maison d'Écosse, dont l'origine a partagé les généalogistes, mais qui paraît toutefois être venue s'établir dans la Grande-Bretagne à la suite de Guillaume-le-Conquérant (1066). Elle fut honorée du titre de duc en 1684. Les Gordon s'allièrent aux nobles maisons de Keith, d'Argyle, de Norfolk, et même aux Stuarts, à la cause desquels ils se montrèrent toujours fidèles. —Dans le dernier siècle, George Gordon, connu sous le nom de *lord Gordon*, né en 1750, membre de la Chambre des Communes, s'y fit remarquer par ses discours énergiques et son opposition au ministère. La violence de ses déclamations contre le bill en faveur des Catholiques causa des troubles qui amenèrent son emprisonnement, en 1780. Mis en jugement, il fut acquitté. Mais ayant publié en 1788 un libelle contre la reine de France, il fut arrêté et mis à Newgate, où il mourut en 1793. — La ligne mâle des ducs de Gordon s'est éteinte en 1836 en la personne de George Gordon, 5e et dernier duc, né en 1770, pair en 1807, général en 1819, et garde du grand-sceau d'Ecosse. — John Byron, père du poëte si connu sous le nom de lord Byron, avait épousé Catherine Gordon, issue de la branche aînée de cette famille : d'où vient que lord Byron portait aussi le nom de Gordon.

GORDON (Patrik), noble écossais, de la famille des précédents, né en 1635, quitta jeune sa patrie, et devint feld-maréchal de Russie et gouverneur de Moscou sous le règne de Pierre-le-Grand, à qui il rendit de grands services dans la guerre de 1696 contre les Turcs, et dans la révolte des Strélitz. Il mourut deux ans après. On a de lui un *Journal* précieux pour l'histoire de Pierre-le-Grand, écrit en anglais.

GORDYÈNE, auj. partie sept. du *Kourdistan*, contrée d'Arménie, entre la Bagraydanène au N. et le Tigre au S., était voisine de l'Atropatène et de l'Assyrie.

GORÉE, *Bir* en langue indigène, îlot situé sur la côte de Sénégambie, à 3 kil. du cap Vert, par 56° 40' lat. N., 16° 9' long. E. Ses côtes sont très escarpées et presque inaccessibles ; 5,800 hab. La plus grande partie de l'île est occupée par une ville nommée aussi Gorée, que défend le fort St-Michel. — Les Hollandais s'emparèrent de cette île en 1619, et changèrent le nom que lui donnaient les indigènes pour y substituer celui de Gorée, du nom d'une île de la Zélande. L'amiral d'Estrées enleva cette île aux Hollandais en 1677, et depuis ce temps elle appartient à la France. L'île de Gorée fut occupée en 1804 par les Anglais qui nous l'ont rendue en 1815.

GORGIAS, célèbre sophiste grec, né à Léontium en Sicile vers l'an 485 av. J.-C., vécut, dit-on, 107 ans. Ayant été envoyé par les Léontins à Athènes pour y demander des secours, il se fit tellement admirer des Athéniens par son éloquence, qu'on le retint dans cette ville pour y donner des leçons de rhétorique. Il se fit aussi remarquer comme philosophe et écrivit un livre sur la *Nature* dans lequel il soutenait qu'il n'y a rien de réel, rien qui puisse être connu, rien qui puisse être enseigné ou transmis par les mots. On a sous son nom deux discours, dans les *Orateurs grecs* de Reiske, tome VIII. — Platon a donné le nom de Gorgias à un dialogue célèbre où il traite de la rhétorique et se moque des sophistes et des rhéteurs de son temps.

GORGO ou CORCANGE, *Khorkhandj*, ville des Huns Ephtalites, dans la Transoxiane. Près de là eut lieu la grande défaite de Gorgo ou du Fossé, où périrent Firouz I et son armée, l'an 484 de J.-C.

GORGONES, monstres femelles, célèbres dans la fable, étaient au nombre de trois : Sthéno, Euryale et Méduse. Elles étaient sœurs et filles de Phorcys et de Céto ; elles habitaient près du jardin des Hespérides, situé aux environs des colonnes d'Hercule. Elles étaient hideuses à voir, n'avaient qu'un œil en commun et changeaient en pierres tous ceux qui osaient les regarder. Persée délivra la terre de ces monstres, et parvint, avec le secours de Minerve, à trancher la tête de Méduse que la déesse attacha à son égide.

GORGUE (LA), ville du dép. du Nord, à 15 kil. S. E. d'Hazebrouk, sur la Lys ; 3,100 hab. Toiles, linge de table, raffinerie de sel, etc.

GORI ou GOURI, ville de la Russie mérid. (Géorgie), à 60 kil. N. O. de Tiflis, près du confluent du Kour et du Didi-Liakvi ; 1,500 hab. Étoffes de coton, couvertures. Gori a donné son nom à la Gourie.

GORIN, riv. de la Russie d'Europe, naît à 29 kil. S. O. de Kremenetz (Volhynie), et tombe dans le Prziрets après un cours sinueux de 450 kil.

GORIONIDES ou BEN GORION (Joseph), dit aussi *Jossiphon*, rabbin juif, vivait dans le VIIIe ou IXe siècle de notre ère. Il est auteur d'une *Histoire juive* qui a été imprimée pour la première fois à Mantoue avant 1480, et qui a été traduite en latin par Munster, Bâle, 1541, et par Gagnier, Oxford, 1706. On a prétendu à tort que ce rabbin juif n'était autre que l'historien Josèphe.

GORITZ ou GORICE, *Gorizia* en italien, *Gœrtz* en allemand, ville des États autrichiens (Illyrie), sur l'Isonzo, à 41 kil. N. O. de Trieste ; 8,900 hab. Évêché. Sociétés savantes. Soieries, bougies, rubans de fil. Cette ville est depuis quelques années le séjour de la branche aînée de la famille des Bourbons, déchue du trône de France : Charles X y est mort.

GORKUM, quelquefois *Gorinchem* ou *Gornichem*, ville de Hollande (Hollande mérid.), à 33 kil. S. E. de Rotterdam, sur la Meuse ; 5,200 hab. Église et hôtel-de-ville remarquables. Pêche active. Commerce (grains, beurre, chanvre, poissons). Patrie des peintres Jean Van der Heydin, Jean Van der Ulft, et Abr. Blœmaert. — Fondée en 1230 ; très florissante au XIVe siècle ; presque submergée en 1809 ; fortifiée en 1813 par les Français.

GORLITZ, ville de Silésie. *Voy.* GŒRLITZ.

GORODICHTCHE, ville de la Russie d'Europe (Nijnei-Novgorod), à 24 kil. N. E. de Nijnei-Novgorod ; 3,000 hab. Imprimerie sur toiles ; céruse.

GORODOK, nom commun à plusieurs bourgs de Russie ; le plus important est situé dans le gouvernement d'Astracan. *Voy.* GOURIEV-GORODOK.

GOROGUEA, rivière du Brésil, naît par 10° 45' lat. S., coule au N. E. jusqu'à Jerumenha, tombe dans la Paranayba, après un cours sinueux de 650 kil.

GOROKHOV ou GOROKHOVETS, ville de la Russie d'Europe (Vladimir), sur la Kliazma, à 150 kil. E. de Vladimir ; 2,400 hab. Fonderie de cloches. Toiles, savon. Filatures de lin. Tanneries.

GORON ou GORRON, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 17 kil. N. O. de Mayenne ; 2,000 hab.

GOROUAL, district de l'Inde. *Voy.* GHEROUAL.

GORRA, nom qu'on donne souvent au Setledje et à la Béyah réunis, avant leur jonction avec le Tchennab. Il correspond à la partie inférieure de l'ancien *Hyphase*.

GORRACOTTA, ville d'Hindoustan, ch.-l. d'un petit état de même nom dans l'ancien Allahabad, par 23° 44' lat. N., 76° 43' long. E.

GORRAH, ville de l'Inde. *Voy.* GURRAH.

GORSCHEN (GROSS-), ville des États prussiens (Saxe), à 20 kil. S. E. de Merseburg. Défaite des Prussiens par un corps français, 2 mai 1813.

GORTYNE, ville de Crète, au S. O. de Cnossa, sur le fleuve Léthé. — Ville d'Arcadie, au confluent du *Gortynius* ou *Lusius* avec l'Alphée.

GORZE, ch.-l. de canton (Moselle), à 21 kil. S. O. de Metz; 1,600 hab.

GOSLAR, ville murée du Hanovre, à 6 kil. S. E. de Hildesheim; 5,700 hab. Ancienne cathédrale; vieux château impérial, dit *Kaiserburg*, où se rassemblaient jadis les diètes impériales; ce n'est plus auj. qu'un magasin à grains. Antiquités saxonnes. Potasse, tabac, savon, vitriol, liqueurs, bière, eau-de-vie, etc. Aux environs, plomb, ocre, soufre, ardoises. — Goslar était jadis une ville impériale; elle fut donnée à la Prusse en 1803, au royaume de Westphalie en 1807; rendue en 1813 à la Prusse, qui la céda enfin au Hanovre, 1815. C'est à Goslar que le moine Berthold Schwartz inventa, dit-on, la poudre à canon.

GOSLIN, évêque de Paris, défendit cette ville contre les Normands qui l'assiégeaient (885); monté lui-même sur la brèche et armé d'une hache, il combattit avec courage et repoussa plusieurs assauts. Il mourut pendant le siége. Abbon a chanté ses exploits.

GOSPORT, ville d'Angleterre (Hampshire), à 2 kil. de Portsmouth dont elle n'est séparée que par un petit bras de mer et dont elle fait presque partie; 12,600 hab. Bel hôpital d'Haslar (pour les marins), théâtre; brasserie royale; fonderie de fer et de cuivre, et autres établissements pour la marine royale.

GOSSE (Étienne), auteur dramatique, né en 1773 à Bordeaux, mort en 1834, s'enrôla comme volontaire en 1793, devint rapidement officier, se retira du service après avoir été blessé dans la Vendée, 1796, et occupa sous l'empire un emploi que la restauration lui fit perdre. Il a fait plusieurs comédies, dont les meilleures sont *les Femmes politiques*, 1797, et *le Médisant*, 1816; des romans, entre autres *les Amants vendéens*, 1800, et des *Fables*, 1818, remplies pour la plupart d'allusions politiques, et qui eurent un grand succès. On a aussi de lui des *Proverbes dramatiques*, 1819, 2 vol. in-8, et un livre intitulé : *Bêtes parlantes*, ouvrage satirique en vers, où il a imité Casti avec assez de bonheur.

GOSSEC (François-Joseph), compositeur, né à Vergnies (Hainaut) en 1733, mort à Paris en 1829, était fils d'un laboureur. Il fut un des créateurs de la symphonie et composa des opéras qui eurent un grand succès : les principaux sont *les Pêcheurs*, *la Fête du village*, 1778; *Rosine*, 1786; *la Reprise de Toulon*. On lui doit aussi une *Messe des Morts* (1762), qui est regardée comme son chef-d'œuvre. C'est lui qui pendant la révolution fit la musique de presque toutes les fêtes patriotiques. Il créa en 1784 une école de chant, d'où est sorti le *Conservatoire*. Il fut nommé inspecteur de ce dernier établissement dès sa fondation, 1795.

GOSSELIES, ville de Belgique (Hainaut), à 6 kil. N. de Charleroi; 2,900 hab. Lainages, couteaux. Victoire des Français sur les Autrichiens (juin 1794).

GOSSELIN (Pascal-François-Joseph), savant géographe, né à Lille en 1751, d'une famille aisée de commerçants, mort à Paris en 1830, était destiné au commerce et fut pendant plusieurs années député de sa province au conseil royal de commerce siégeant à Paris. Il voyagea pour s'instruire, visita la Suisse, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas; recueillant partout d'amples matériaux sur la géographie des anciens, et débuta dans la carrière scientifique en 1789, en remportant le prix proposé par l'Académie des Inscriptions sur la comparaison de Strabon et de Ptolémée. Il fut admis à l'Académie en 1791, devint en 1799 conservateur du cabinet des antiques, et fut nommé en 1801 un des traducteurs de Strabon. Son premier ouvrage est la *Géographie des Grecs analysée, ou les Systèmes d'Eratosthènes, de Strabon et de Ptolémée comparés entre eux* (mémoire couronné), 1790, in-4 : il le fit suivre d'une foule de savants mémoires qu'il lut à l'Institut, et qu'il recueillit sous le titre de *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, 1798 à 1813, 4 vol. in-4. Cet ouvrage capital est rempli de découvertes importantes; mais on reproche à l'auteur de s'y être laissé entraîner par l'esprit de système; il partait de cette supposition que les anciens ont possédé la mesure exacte de la terre, dont la connaissance leur avait été léguée par un peuple primitif: il expliquait les contradictions et les erreurs apparentes qu'on trouve dans les auteurs sur la distance des lieux en admettant différentes sortes de stades qu'on avait confondues jusqu'à lui.

GOSSELIN, évêque de Paris. *Voy.* GOSLIN.

GOTESCALC, autrement appelé *Fulgence*, naquit en Allemagne vers l'an 806, et embrassa la vie monastique à Orbais, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, dans le diocèse de Soissons. Nourri de la lecture des ouvrages de saint Augustin, il crut trouver dans cet auteur le dogme de la prédestination, et enseigna que Dieu a gratuitement prédestiné les élus à la vie éternelle et les réprouvés à la mort éternelle. Cette doctrine ayant été condamnée dans deux conciles, Gotescalc fut déclaré hérétique incorrigible et se vit déposé du sacerdoce, battu de verges et enfermé pour le reste de ses jours dans l'abbaye de Haut-Villiers, par ordre d'Hincmar, archevêque de Reims. Il mourut dans sa prison en 868, sans avoir consenti à une rétractation. Son histoire a été écrite par le jésuite L. Cellot, 1655.

GOTHA, ville murée sur la Leine, ch.-l. de principauté et de bailliage, à 44 kil. O. de Weimar; 11,086 hab. Château ducal; cabinets de médailles, d'archives, etc.; muséum; deux bibliothèques; arsenal. Porcelaine, lainages, tissus de coton, toiles, amidon, etc. Patrie des médecins Gaspard Hoffmann, Thomas Regnesius, et du poëte Gotter. Jadis ch.-l. de la principauté de Saxe-Gotha.

GOTHA (principauté de SAXE-). *Voy.* SAXE-GOTHA.

GOTHA, riv. de Suède. *Voy.* GOETA-ELF.

GOTHEMBOURG ou **GOETHEBORG**, ville de Suède (Gothie), ch.-l. du lan ou gouvernement de Gothembourg-et-Bohus, à 400 kil. S.O. de Stockholm; 24,000 hab. Rues larges et régulières; bon nombre d'édifices. Imprimeries, fabriques de drap, de tapis, de toiles à voiles, d'horlogerie; filatures de coton, corderies, papeteries, raffineries, teintureries, etc. Chantiers de construction; commerce florissant. Gothembourg fut fondée en 1607, par le duc de Gottland (depuis Charles IX), détruite en 1611 par les Danois, et rebâtie par Gustave-Adolphe.

GOTHEMBOURG-ET-BOHUS (lan ou gouvernement de), province de Suède, formée de l'ancienne province de Bohus et d'une partie de la Westrogothie, est bornée au N. par la Norwége, à l'E. par le gouvernement d'Elfsborg dont elle est séparée par le Gœta-Elf, au S. par celui de Halmstad, et à l'O. par le Skagger-Rack et le Cattégat : 380 kil. sur 35; 150,000 hab. Ch.-l., Gothembourg.

GOTHIE (roy. de), *Gœthaland* en suédois. On désignait jadis sous ce nom la portion mérid. de la Suède, au S. de la Suède propre et à l'E. de la Norwége; elle était alors divisée en 3 parties : 1° Ostrogothie (subdivisée en Ostrogothie propre, Smaland, îles d'OEland et Gottland); 2° Westrogothie (Westrogothie propre, Bohus, Dalie, Wermeland); 3° Gothie du Sud (Halland, Skana, Blekinge). Auj. la Gothie forme 12 lans ou gouvernements: Linkœping, Calmar, Kronoberg, Gottland, Jœnkoping, Skaraborg, Elfsborg, Gœtheborg-et-Bohus, Halmstad, Christianstad, Malmœhus, Blekinge. La Gothie tirait son nom des Goths qui la conquirent de fort bonne heure. *Voy.* GOTHS.

GOTHIE (MARCHE DE). *Voy.* SEPTIMANIE.

GOTHIQUE (golfe ou mer), en latin *Codanus sinus* (de *Codi* ou *Gothi*), est auj. la mer Baltique. Les anciens n'en connurent que la partie méridionale, encore fut-ce très imparfaitement.

GOTHOFREDUS, jurisconsulte. *Voy.* GODEFROI.

GOTHOFREDUS, historien. *Voy.* ABELIN et GALFRID.

GOTHONS, *Gothones*. *Voy.* GOTHS.

GOTHS, *Gothi*, peuple d'origine germanique, eurent pour habitation première, soit le *Boiohemum* qu'ils partageaient, dit-on, avec les Marcomans, soit les sources de la Vistule; ils conquirent ensuite la Scandinavie méridionale et centrale, ainsi que le nord de la péninsule Cimbrique, tous pays où leur passage est attesté par les noms de *Gothie*, *Codanus sinus*, *Jutland* (car Jutes et Goths ne diffèrent pas); puis ils revinrent au S. de la Baltique où une de leurs tribus s'établit sous le nom de Gothons (dans la Prusse actuelle); de là, subjuguant les Venèdes, Burgundes, Roxolans, Iazyges et Finnois, ils s'étendirent de proche en proche depuis la Vistule et la Theiss jusqu'au Rha, et se divisèrent en trois grandes masses ne formant qu'un même état (Gépides, au N. des Alpes Bastarniques; Wisigoths ou Goths de l'Ouest, du Tibisque au Borysthène; Ostrogoths ou Goths de l'Est, du Borysthène au Rha); ils franchirent plusieurs fois soit le Danube, soit le Pont-Euxin, pour ravager l'empire (sous Maximin, Gordien, Décius); rançonnèrent Marcianopolis, prirent Philippopolis, assujettirent Gallien au tribut, mais furent repoussés par Claude II qui prit de là le surnom de Gothique (269); occupèrent la Dacie Trajane dès que les Romains l'abandonnèrent (274); se jetèrent sur le roy. du Bosphore, qu'ils détruisirent, et pillèrent l'Asie-Mineure. Leur roi Hermanaric porta leur puissance à son plus haut degré dans le IVe siècle; leur empire embrassait vers 350 tout le pays qui s'étend depuis le Don jusqu'à la Theiss et depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique; mais ils furent arrêtés dans leurs progrès par l'invasion des Huns; Hermanaric périt en les combattant, sans pouvoir arrêter leur marche (376). Une partie des Goths (les Ostrogoths) consentirent à subir le joug des Huns; les autres (les Wisigoths), franchissant le Danube, se jetèrent de nouveau sur l'empire romain et obtinrent du faible Valens des terres en Mésie (376); mais dès 378, ils prirent les armes contre l'Empire, furent vainqueurs à Andrinople, et pillèrent les faubourgs de Constantinople: ils ne furent réduits que par Théodose I, qui prit les plus redoutables à sa solde. A la mort de cet empereur (395), Alaric leur chef les promène par toute la Thrace et la Macédoine, se fait donner par Arcadius le titre de général des milices romaines en Illyrie orientale (397), envahit deux fois l'Italie sous le règne d'Honorius (403-409), prend et saccage Rome (410). Ataulf, son frère et son successeur, fonda la monarchie des Wisigoths dans la Gaule méridionale et l'Hispanie (412). Les Ostrogoths de leur côté redevinrent libres en 453, à la mort d'Attila, et obtinrent des demeures, les uns en Pannonie, les autres en Thrace; puis ils se réunirent tous sous Théodoric-le-Grand, et allèrent, avec l'aveu de l'empereur Zénon, reprendre l'Italie sur les Hérules (489-93); ils fondèrent dans ce pays le roy. des Ostrogoths, qui, après avoir été florissant sous Théodoric (493-526), tomba bientôt en décadence, puis succomba sous les coups de Bélisaire et de Narsès (534-553). Les Ostrogoths passèrent alors en Norique, mais ils n'existèrent plus comme nation. Le royaume des Wisigoths en Espagne se maintint jusqu'en 711, époque à laquelle il fut détruit par les Arabes; néanmoins les restes de la nation se conservèrent dans les montagnes des Asturies et de la Galice, et y fondèrent les petits royaumes chrétiens qui furent le noyau de la monarchie espagnole.—Les Goths étaient de tous les barbares les plus aptes à la civilisation. Ils embrassèrent la religion chrétienne du temps de Constantin, mais ils adoptèrent l'hérésie d'Arius. La loi des Wisigoths est sans contredit la plus savante et la plus douce des lois barbares. Théodoric se montra aussi Romain que les Romains même. Pour les noms des rois de cette nation, *Voy.* ESPAGNE, OSTROGOTHS, WISIGOTHS. — Les Espagnols se font grand honneur d'avoir pour aïeux les Wisigoths et non les Maures ou les anciens Ibères: le mot *hidalgo* (gentilhomme) vient, dit-on, de *hijo del Goto*, fils de Goth.

GOTTER (Fréd.-Guillaume), poëte allemand, né à Gotha en 1746, mort en 1797, occupait dans sa ville natale un emploi qui lui laissait le loisir de se livrer à son goût pour les lettres. Il avait étudié à fond la langue et la littérature françaises, et appréciait à leur valeur nos chefs-d'œuvre poétiques; il chercha même à en reproduire les beautés dans ses œuvres. Il a composé des épîtres, des élégies, des poésies légères et des ouvrages dramatiques. Nous citerons: un recueil de *Poésies*, Gotha, 1787-88, 2 vol. in-8, dans lesquelles se trouvent des traductions ou imitations de l'*Oreste*, de la *Mérope* et de l'*Alzire* de Voltaire; des *Opéras-Comiques*, Leipsick, 1778-79, in-8; des *Drames*, 1795, in-8.

GOTTESBERG, *Ara Ubiorum*, selon quelques-uns, ville des États prussiens (Pr. Rhén.), à 4 k. S. O. de Waldenberg; 1,900 hab. Houille aux environs.

GOTTESGAB, *Theodosium* en latin moderne, ville des États autrichiens (Bohême), à 26 kil. N. E. d'Elnbogen, au milieu des monts les plus âpres. Dentelles. Aux environs, fer, étain.

GOTTINGUE. *Voy.* GŒTTINGUE.

GOTTLAND (île), île de la mer Baltique, par 15° 48'-16° 49' long. E.; 56° 54'-57° 56' lat. N.: 115 kil. sur 63; 38,000 hab. Ch.-l., Wisby. Montagnes sur les côtes; climat moins rude qu'en Suède. Forêts, grains, beaucoup de légumes; bétail; pêche active.— Cette île fut habitée à une époque fort reculée par les Goths qui lui laissèrent leur nom. Elle fut souvent disputée entre les Suédois et les Danois; le traité de 1644 la donna à la Suède. Les Russes s'en emparèrent en 1807; mais ils furent forcés de l'évacuer.—Le roi de Suède, Charles IX, porta d'abord le titre de duc de Gottland.

GOTTLAND (lan ou gouvernement de), une des douze préfectures formées de l'ancienne Gothie, se compose de l'île de ce nom.

GOTTLAND, mieux GŒTHALAND. *Voy.* GOTHIE.

GOTTLIEBEN, bourg de Suisse (Thurgovie), à 2 kil. O. de Constance; 250 hab. Vieux château-fort, où furent enfermés le pape Jean XXIII et le réformateur Jean Huss pendant le concile de Constance.

GOTTOLENGO, ville du roy. Lombard-Vénitien, à 24 kil. S. de Brescia; 3,300 hab.

GOTTORP, bailliage du Danemark, dans la partie mérid. du duché de Sleswig. Il tire son nom du château de Gottorp qui défend la ville de Sleswig, son chef-lieu; 20,000 hab.

GOTTORP (HOLSTEIN-). *Voy.* HOLSTEIN.

GOTTSBERG. *Voy* GOTTESBERG.

GOTTSCHED (J.-Christian), écrivain allemand, né en 1700, près de Kœnigsberg en Prusse, mort en 1766, enseigna les belles-lettres avec un grand succès à Leipsick, depuis 1730, et influa puissamment, par ses ouvrages de critique, sur le rapide développement de la littérature allemande. Ses principaux écrits sont: l'*Éloquence académique*, *à l'usage des écoles*, Hanovre, 1728; *Essai d'art poétique pour les Allemands*, Leipsick, 1730; *Histoire critique et littéraire de la langue allemande*, 1732-44, 8 vol. in-8; *Grammaire allemande*, Leipsick, 1748: cet excellent ouvrage a eu de nombreuses éditions; *Dictionnaire des arts libéraux*, Leipsick, 1780. On lui doit encore des traductions de Fontenelle, de Bayle; une tragédie de *Caton*, et deux recueils de poésies (1736 et 1750), qui sont médiocres. Gottsched fut en Allemagne le chef d'une école littéraire, qui domina pendant quelque temps et qui plaçait au-dessus de tout la pureté de la langue et la correction du style, mais qui ne se

distinguait nullement par l'originalité et le génie inventif. On lui reproche du pédantisme.—La femme de Gottsched, demoiselle Kulmus, s'est aussi distinguée par son goût en littérature et a traduit plusieurs ouvrages français ou anglais.

GOUALIOR, fort de l'Hindoustan, par 75° 42' long. E., 26° 15' lat. N., à 195 kil. S. d'Agrah; 3,000 hab. — Cette célèbre forteresse est regardée comme la clef de l'Hindoustan du côté des Mahrattes, et comme presque inexpugnable; elle fut prise pourtant par les Anglais en 1780. Elle a été depuis rendue aux Mahrattes qui la possèdent encore. Entrepôt d'un grand commerce entre les Anglais et les Mahrattes.—Goualior donne son nom à un vaste district de l'Inde, qui se trouve vers le centre de la presqu'île, entre 26° et 27° lat. N., et qui est remarquable par sa fertilité.

GOUAREC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), sur le Blavet, à 32 kil. N. O. de Loudéac; 600 hab.

GOUDA, et quelquefois *Tergouw*, ville du roy. de Hollande (Hollande mérid.), sur l'Yssel et la Gouwe, à 17 kil. N. E. de Rotterdam; 12,000 hab. Superbe et vaste cathédrale, remarquable par ses vitraux peints; hôtel-de-ville, grandes écluses, etc. Fromages estimés. Grand entrepôt des marchandises destinées pour Amsterdam, Rotterdam et la Belgique. Patrie des frères Houtman.

GOUDELIN ou GOUDOULI (Pierre), poëte toulousain, né en 1579, mort en 1649, écrivit dans l'idiome de son pays des poésies diverses qui eurent un grand succès parmi ses compatriotes. Ses Œuvres ont été imprimées à Toulouse en 1648, in-4, et 1693, in-12; on admire surtout son *Chant Royal*, et son *Ode sur la mort d'Henri IV*, qui fut traduite en latin par Vanière.

GOUDJERATE, prov. de l'Inde. *Voy.* GUZZERAT.

GOUDOULI. *Voy.* GOUDELIN.

GOUET ou GOET, riv. de France (Côtes-du-Nord), naît dans le cant. de Quintin, passe à St-Brieuc, et se jette dans la Manche au port du Légué, après un cours de 50 kil.

GOUFFIER. *Voy.* CHOISEUL et BONNIVET.

GOUGES (Marie-Olympe DE), femme AUBRY, née à Montauban en 1755, était fille d'une revendeuse à la toilette. Elle vint à Paris dès l'âge de 16 ans, et s'y fit bientôt de la réputation par sa beauté et son esprit. Elle adopta avec exaltation les idées révolutionnaires et forma, dit-on, la société populaire de femmes, dite *les Tricoteuses*; néanmoins, elle s'offrit généreusement lors du procès de Louis XVI pour défendre le roi, et combattit dans plusieurs brochures le système de la terreur; ce qui la fit condamner à mort à la fin de 1793. Elle avait composé plusieurs pièces de théâtre: *le Mariage de Chérubin*, 1785; *l'Homme généreux*, 1786; *Molière chez Ninon*, 1787, des romans et des pamphlets de circonstance.

GOUGH (Richard), antiquaire anglais, né à Londres en 1735, mort en 1809, a mérité d'être surnommé *le Camden du* XVIII*e siècle*. Il a laissé entre autres ouvrages les *Monuments funéraires de la Grande-Bretagne*, 1786-99.

GOUJET (l'abbé Cl.-P.), savant compilateur, né à Paris en 1697, mort en 1767, était oratorien et chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, et se montra ardent janséniste. Il a composé plus de 60 ouvrages; les plus importants sont: *Vie des saints*, 1730, 7 vol. in-12; *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, faisant suite à la collection de Dupin, 1736; *Bibliothèque française*, 18 vol. in-12, Paris, 1740; cet ouvrage renferme des analyses exactes de livres peu connus; malheureusement il n'a pas été achevé: *Mémoires sur le collége de France*, 1758, in-4. On lui doit une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Richelet, ainsi que des corrections et additions au *Dictionnaire historique* de Moréri.

GOUJON (Jean), le restaurateur de la sculpture en France, né à Paris vers 1520, se forma en France, prit les anciens pour modèle et mérita d'être appelé le Phidias français et le Corrège de la sculpture. Il fut atteint d'un coup d'arquebuse le jour de la Saint-Barthélemy (1572), tandis qu'il travaillait, sur un échafaudage, aux décorations du vieux Louvre. Il eut pour amis Germain Pilon et Pierre Lescot, artistes célèbres alors, et forma Bullant. Son chef-d'œuvre est la fontaine des Innocents à Paris, où l'on remarque des figures de Naïades, dessinées avec la plus grande correction et de la forme la plus gracieuse. Il orna de sculptures le château d'Anet pour Diane de Poitiers, et la partie du Louvre que bâtit Pierre Lescot. On doit aussi au ciseau de Jean Goujon les sculptures qui ornent l'hôtel de Carnavalet à Paris, qui devint plus tard la demeure de madame de Sévigné. On trouve dans une ancienne traduction de Vitruve par Martin, Paris, 1547, in-fol., un *Appendice* écrit par Jean Goujon. On a gravé dans le *Musée des monuments français* les plus beaux ouvrages de cet artiste.

GOULARD (Thomas), chirurgien, né à Saint-Nicolas-de-la-Grave, près de Montauban, vers 1720, mort vers 1790, était démonstrateur royal de chirurgie et d'anatomie à Montpellier, et chirurgien-major de l'hôpital militaire de cette ville. On a de lui divers écrits sur les maladies des voies urinaires et un *Traité des effets des préparations de plomb, et principalement de l'extrait de saturne*, Pézenas, 1760. Son nom est resté attaché à l'extrait de saturne (acétate de plomb), qu'on appelle aussi vulgairement *eau de Goulard*.

GOULART (Simon), écrivain du XVI*e* siècle, né à Senlis en 1543, mort en 1628, adopta la religion réformée, se réfugia après la Saint-Barthélemy à Genève, y devint ministre du saint Évangile, et présida le synode après Théod. de Bèze. On a de lui un ouvrage curieux et recherché: *Trésor d'histoires admirables*, Paris, 1600, Genève, 1620; des *Mémoires historiques sur son temps*; des *Traductions* de Xénophon, Sénèque, Théodoret, etc., et des éditions de saint Cyprien, de Tertullien, de Plutarque, d'Amyot, etc.

GOULU (Nicolas), professeur de grec au collége de France, né en 1530, près de Chartres, mort en 1601, était gendre de Dorat. Il a surtout travaillé sur la philosophie de Cicéron. On lui doit une traduction des *Hymnes* de Callimaque, des *Sermons* de Grégoire de Nysse, etc. — Son fils, Dominique-Jean Goulu, fut général des Feuillants et composa plusieurs traités religieux. On lui doit des traductions de saint Denys l'Aréopagite, 1629; d'Epictète, 1630. Il a composé, sous le titre de *Lettres de Philarque à Ariste*, un ouvrage critique où il attaque Balzac.

GOUMTI, riv. d'Hindoustan, sort d'un petit lac dans la partie orientale de l'ancien Delhy, dans le district de Bareily; traverse l'Aoude, où il baigne Lacknau; l'Allahabad, où il baigne Djouanpour, et se jette dans le Gange à Tchandraouty, après un cours de 520 kil.

GOUNIEH, *Absarus*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. d'un livah, à 190 kil. N. E. de Trébisonde.

GOUNONG-API, nom commun à deux îles de l'Océanie: l'une, dans la mer des Moluques, fait partie de l'archipel Banda et appartient à la Hollande; elle est volcanique. Terribles éruptions, notamment en 1820.—L'autre, comprise parmi les îles de l'archipel de la Sonde, est située au N. E. de Sumbava. On en exporte de petits chevaux d'un noir de jais, qui sont fort estimés.

GOUNONG-TELLA, ville de l'île Célèbes, par 121° long. E., 0° 15' lat. N., sur la côte. Les Hollandais y ont construit un fort dit fort d'Amsterdam. On y

fait un grand commerce d'or et d'écaille de tortue.

GOUR ou GAUR, ou ZOUF, *Guria* des anciens, ville du Kaboul, ch.-l. du pays de Gour ou Ghorat, à 220 kil. N. de Candahar, par 34° 18' lat. N., 62° 10' long. E. — Cette ville fut la capitale des Gourides et leur donna son nom. Elle fut prise au XIIIe siècle par le khan du Kharism, ravagée ensuite par Gengis-Khan et par Tamerlan. Il n'en reste plus aujourd'hui que les ruines.

GOUR, et quelquefois LAKNAOUTY, *Gangia Regia* de Ptolémée? ville de l'Inde, sur le Gange, à 31 kil. N. O. de Mourchidabad, par 34° 18' lat. N., 62° 20' long. E. Elle est abandonnée depuis 1564.

GOURDON, ville de France, ch.-l. d'arr. (Lot), près du Bleu, à 32 kil. N. de Cahors; 3,500 hab. Toiles à voiles, bonneterie, chapeaux. Société d'agriculture. — L'arr. de Gourdon a 9 cant. (Bastide, Gramat, Martel, Pairac, Salviac, Souillac, Saint-Germain-de-Bel-Air, Vairac, plus Gourdon), 104 communes et 79,926 hab.

GOURI, ville de Géorgie. *Voy.* GORI.

GOURIDES, dynastie qui régna sur la Perse au XIIe siècle, était originaire de Gour dans le Kaboul, et eut pour chef Hussein-Gouri, gouverneur du pays de Gour pour les Gaznévides, qui se révolta et se déclara indépendant en 1155. Les Gourides, sous la conduite d'Ala-Eddyn, conquirent bientôt toute la Perse, d'où ils chassèrent les Gaznévides (1158); mais en 1213 ils furent eux-mêmes renversés par les khans du Kharism.

GOURIE ou GOURIEL, partie méridionale de la *Colchide* ancienne, région d'Asie sur la mer Noire, entre les embouchures du Tchonok et du Rioni, au S. de la Mingrélie: 80 kil. sur 65; 37,000 hab. Elle est divisée en *Gourie russe*, qui est annexée à l'Iméréthie et à la Mingrélie, provinces de la Géorgie, et qui a pour ch.-l. Poti, et en *Gourie turque*, dans le pachalik de Trébisonde (ch.-l., Batoum). Vastes forêts; cire, miel (dont une espèce enivrante), vin, maïs, millet, tabac.—La Gourie fit partie de l'ancien royaume de Géorgie jusque vers le milieu du XVe siècle. Elle était alors comprise dans le royaume d'Iméréthie. A la fin du XVIIe siècle, elle secoua le joug, mais pour subir bientôt la domination ottomane. Les Russes se sont approprié en 1801 la plus grande partie de la Gourie.

GOURIEV-GORODOK, ville et fort de la Russie d'Europe (Orenbourg), sur l'Oural, à 11 kil. de la mer Caspienne, par 47° 7' lat. N., 49° 39' long. E.; 3,000 hab., cosaques. Elle fit partie du gouvernement d'Astrakhan jusqu'en 1753.

GOURIN, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 12 kil. N. O. du Faouet; 3,994 hab.

GOURNAY, *Gornacum* en latin moderne, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 34 kil. S. E. de Neufchâtel, sur l'Epte; 3,164 hab. Bibliothèque. Beurre renommé, cidre, etc. Aux environs, eaux minérales, entre autres celle dite de Jouvence. — Cette ville est fort ancienne; elle appartenait jadis aux *Caletes*. Le Normand Rollon en fit le ch.-l. d'une seigneurie au Xe siècle. — On appelle aussi cette ville *Gournay-en-Bray*, pour la distinguer de deux villages de même nom situés dans les dép. de l'Oise et de Seine-et-Oise.

GOURNAY (mademoiselle Marie LEJARS DE), femme célèbre par son esprit, née à Paris en 1566, morte en 1645. Ayant lu à l'âge de 18 ans les *Essais* de Montaigne, elle conçut pour l'auteur la plus vive admiration, s'en fit bientôt connaître, et lui inspira un si tendre attachement, qu'il lui donna le titre de sa *Fille d'alliance*. Après la mort de Montaigne, mademoiselle de Gournay donna deux éditions estimées des *Essais* du célèbre écrivain, 1594 et 1635. Elle a aussi composé elle-même quelques écrits dont le plus remarquable est *l'Égalité des hommes et des femmes*, 1622; elle a traduit des morceaux de Virgile, de Tacite et de Salluste, 1623.

GOUROU, mot indien qui veut dire *maître, instituteur*, désigne spécialement tantôt Bouddha, tantôt Ganéça. — Dans la religion des Syks, il désigne le chef spirituel de la confédération, et se joint au nom propre. Les plus célèbres *Gourous* des Syks sont: Nanek, qui porta le premier ce titre, et Govinda. *Voy.* ces noms.

GOUROU-GOVIND. *Voy.* GOVINDA.

GOURVILLE (J. HÉRAULD DE), né en 1625, mort en 1703, fut d'abord secrétaire du duc de La Rochefoucauld, à qui il rendit des services pendant les troubles de la Fronde; fut nommé par Mazarin intendant des vivres à l'armée de Catalogne, puis obtint par la protection de Fouquet la place de receveur-général des tailles de Guyenne, et fit rapidement une grande fortune. Accusé de concussion, il fut enveloppé dans la disgrâce de Fouquet et s'exila. Pendant son exil, il fut chargé d'une mission secrète auprès du duc de Brunswick; il s'en acquitta avec succès, et mérita son retour en France. On a de lui des *Mémoires* qui vont de 1642 à 1678, Paris, 1724.

GOUTY, fort de l'Hindoustan (Madras), dans l'ancien Balaghat, à 65 kil. S. E. d'Adoni, par 75° 15' long. E., 15° 9' lat. N. Ch.-l. d'un état mahratte, jadis indépendant, mais soumis aux Anglais depuis 1800.

GOUVEA, bourg du Portugal (Beira), à 31 kil. O. de Guarda; 1,700 hab. Cette ville appartenait jadis aux *Turduli* qui la nommaient *Gauve*. Ferdinand-le-Grand la prit sur les Maures en 1038. Philippe III l'érigea en marquisat en faveur de la maison de Silva.

GOUVEA (Antoine DE), *Goveanus*, jurisconsulte et philologue, né à Béja en Portugal l'an 1505, vint jeune se fixer en France; cultiva d'abord la littérature et composa des poésies latines estimées; puis enseigna la philosophie péripatéticienne; eut de vifs démêlés avec Ramus qui combattait cette philosophie, et publia contre lui, en 1543: *Pro Aristotele adversus P. Rami calumnias*; puis il se consacra tout entier à la jurisprudence, et enseigna le droit avec beaucoup d'éclat à Toulouse, à Valence, à Grenoble. Il mourut à Turin vers 1555. Ses œuvres ont été publiées à Rotterdam, 1766, 2 vol. in-fol. — Un frère d'Antoine, André de Gouvea, vint aussi en France, enseigna avec distinction la grammaire et la philosophie au collége Ste-Barbe à Paris, puis au collége de Guyenne à Bordeaux; fut rappelé en Portugal en 1547 par le roi Jean III, et fut chargé de fonder à Coïmbre un collége sur le plan des écoles françaises. Il mourut l'année suivante, lorsque l'établissement qu'il venait de créer commençait à prospérer.

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS. *Voy.* MARGUERITE D'AUTRICHE et MARGUERITE DE PARME.

GOUVION-SAINT-CYR (Laurent), maréchal de France, né à Toul (Meurthe), de parents sans fortune, mort en 1830, se destina d'abord aux arts et donna quelque temps des leçons de dessin. En 1789 il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, obtint un petit emploi dans l'état-major de la garde nationale de Paris, puis s'enrôla en 1792 dans le bataillon des *Chasseurs républicains*, formé de volontaires parisiens. Il fit pendant une dizaine d'années sans interruption les campagnes des armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle; servit sous Custine, Beauharnais, Hoche, Moreau; fut fait général de division en 1794, devint en 1798 général en chef de l'armée de Rome, en 1803 de l'armée de Naples, et se signala dans ces deux commandements par son intégrité autant que par son habileté; jouit de peu de faveur auprès de l'empereur à cause de son attachement aux idées républicaines, et resta quelque temps sans emploi; fut néanmoins rappelé



en 1809 et fit une campagne brillante en Catalogne; prit part en 1812 à l'expédition de Russie et remporta sur le comte de Wittgenstein la brillante victoire de Polotsk ; reçut en récompense le bâton de maréchal (1812); fut chargé en 1813 de défendre Dresde; obtint après un long siége une capitulation honorable, et n'en fut pas moins retenu prisonnier par trahison. Rentré en France en 1814, il reconnut le gouvernement de Louis XVIII et fut chargé à différentes reprises, de 1815 à 1821, du ministère de la guerre. Il porta dans son administration des idées libérales qui contribuèrent à rallier les esprits à la cause des Bourbons, fit de bonnes lois sur le recrutement, sur l'avancement militaire et les pensions de retraite. La réaction de 1821 l'écarta du ministère. Rentré dans la vie privée, il s'occupa de rédiger ses mémoires. On a de lui : *Journal des opérations de l'armée de Catalogne en* 1808 *et* 1809, Paris, 1821; *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin*, etc., Paris, 1829; *Campagnes de* 1812 *et de* 1813, Paris, 1831. Ces ouvrages sont précieux pour l'histoire du temps.— Gouvion-Saint-Cyr était parent du général J.-B. Gouvion, membre de l'Assemblée législative, adjoint de La Fayette dans le commandement de la garde nationale de Paris, qui fut tué devant Maubeuge en 1792;— et de Louis-J.-B. Gouvion, lieutenant-général et pair de France, mort en 1823.

GOVEA, GOVEANUS. *Voy.* GOUVEA.

GOVINDA, dit aussi *Gourou-Govind*, chef des Syks, né à Patnah dans le Béhar, en 1656, succéda en 1671 à son père qui avait été assassiné par l'ordre d'Aureng-Zeyb. Poursuivi par les agents du conquérant mongol, il erra dans divers pays, excitant partout la haine contre le nom musulman; trouva un asile dans le Pendjab; fit des peuplades jusque-là timides et dociles de cette partie de l'Inde une nation belliqueuse et redoutable, et fonda ainsi la puissance temporelle des Syks, qui, depuis Nanek, n'étaient qu'une secte religieuse. Malgré tous ses efforts, il ne put chasser les Mongols, et mourut, à ce qu'on croit, en 1708, dans le Décan, à Nandere, ville de la province de Beyder, sur la rive gauche du Godavery. Gourou-Govind enseignait un pur théisme qui conciliait le mahométisme et le brahmisme; comme Mahomet, il promettait le ciel à ceux qui mouraient en combattant. Il donna à ses partisans un livre sacré (*le Livre des Dix Rois*).

GOWER (J.), ancien poëte anglais, contemporain de Chaucer, né vers 1320, mort en 1402, exerça la profession de jurisconsulte, et fut attaché à la cour de Richard II et de Henri IV. On a de lui, sous le titre de *Confessio Amantis*, un poëme anglais en 8 livres sur la métaphysique de l'amour, qui obtint un grand succès (imprimé à Londres en 1483, 1532, etc.); un poëme *De Henrico IV* (dans les œuvres de Chaucer), et un poëme moral latin, *Speculum meditantis*, qui n'a pas été imprimé.

GOYA-Y-LUCIENTES (don François), peintre espagnol, né en 1746 à Fuente-de-Todos (Aragon), mort à Bordeaux en 1828, imita la manière de Vélasquez et de Rembrandt. Ses chefs-d'œuvre sont un *Crucifix* pour l'église Saint-Ferdinand à Madrid, deux représentations de *Saint François de Borja* à Valence, l'*Arrestation de J.-C.* à Tolède, la *Famille de Charles IV*, qui lui valut le titre de premier peintre de la cour. On lui doit aussi une collection de *capriccios*, caricatures politiques remplies de verve et d'originalité.

GOYANNA, ville du Brésil (Pernambuco), à 65 kil. N. O. d'Olindo, par 7° 28' lat. S., 36° 11' long. E.; 4,400 hab. Commerce de coton et de bois de Brésil.

GOYAZ ou CIDADA DE GOYAZ, primitivement VILLABOA, ville du Brésil, ch.-l. de la comarque et de la prov. de Goyaz, par 16° 20' lat. S., 50° 45' long. O.; 8,000 hab. Titre d'un évêché.

GOYAZ (prov. de), au Brésil, entre celles de Para à l'O., Pernambuco et Minas-Geraës à l'E., entre 5° et 21° lat. S., 46° et 57° long. O.: 160 kil. sur 580; 150,000 hab. Ch.-l., Goyaz. Division : 2 comarques, Goyaz, et Duas-Barras. Montagnes de médiocre hauteur; rivières: Vermelho, das Almas, Maranhao, Parana. Superbes forêts, bois colorants, écorces et plantes médicinales, sucre, ananas, etc.; gibier et bêtes sauvages en quantité, gros bétail et moutons. Or (qu'on n'exploite plus), diamants, cristal, etc.

GOZE. *Voy.* GOZZI.

GOZON (Dieudonné DE), grand-maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem en 1345, s'était signalé, n'étant encore que simple chevalier, en délivrant l'île de Rhodes d'un serpent monstrueux qui la désolait; cette action courageuse lui avait valu le titre de lieutenant-général du grand-maître. Élu grand-maître, Gozon fit revivre l'ancienne discipline de l'ordre, augmenta les fortifications de Rhodes, rétablit le roi de la Petite-Arménie, et mourut en 1353 dans un âge avancé.

GOZ-RADJEB, village considérable de la Nubie, dans le Dongola, sur le Tacazzé, et à 220 kil. E. de Chendi.

GOZZE, *Gaulos* des anciens, *Gozzo* en italien, île de la Méditerranée, au N. O. et à 8 kil. de Malte: 15 kil. sur 8; 13,300 hab. Bourg principal, Rabatto. Pêche abondante. Coton, un peu de grains. Cette île fut donnée aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en même temps que l'île de Malte; les Turcs et les corsaires de l'Afrique la ravagèrent en 1551, 1673 et 1709. Elle appartient auj. aux Anglais.—Une autre île de même nom (*Claudos* chez les anciens) se trouve à 60 kil. S. O. de l'île de Candie: elle a 9 kil. sur 7. S. Paul y aborda en se rendant à Rome.

GOZZI (Gaspard et Charles), nom de deux frères qui se distinguèrent en Italie comme littérateurs au XVIIIe siècle. Gaspard, né à Venise en 1713, mort en 1786, est surtout estimé comme critique: on lui doit un journal littéraire dans le genre du *Spectateur anglais*, *l'Observateur vénitien*, 1768 et années suivantes; une *Apologie* du Dante contre les attaques de Bettinelli, 1758, et divers ouvrages en prose ou en vers, 1759. — Charles, né vers 1720, mort vers 1801, travailla pour le théâtre, attaqua de front le genre sérieux créé par Goldoni, et y opposa un genre fantastique et bouffon qui eut quelque temps du succès. Ses œuvres parurent à Venise, 1772, en 8 vol. in-8, auxquels il joignit 2 vol. de supplément en 1791. Il a traduit du français plusieurs tragédies.

GRA ou GHIERRE, ville d'Iran (Fars), à 80 kil. S. O. de Chiraz. Tapis, housses renommées.

GRAAF (REGNIER DE), médecin et anatomiste hollandais, né à Schoonhove en 1641, mort en 1673, étudia sous Sylvius, dont il adopta les doctrines; vint à Paris pour se perfectionner, puis se fixa à Delft où il exerça la médecine jusqu'à sa mort. On lui doit d'intéressantes recherches sur le suc pancréatique (Leyde, 1664), sur les organes génitaux (1668) et sur la génération (1672): il prouva que les vivipares naissent d'un œuf, aussi bien que les ovipares. Il eut à ce sujet de vives disputes avec Swammerdam. Ses œuvres ont été réunies sous le titre d'*Opera omnia*, Leyde, 1677, in-8.

GRAAF-REYNET, ville du gouvernement du Cap-de-Bonne-Espérance, sur le Zondag, par 23° 36' long. E., 32° 11' lat. S. Ch.-l. de district. Il ne s'y trouve guère que des huttes en paille.—Le district, borné au N. par l'Hottentotie, au S. par les districts de Zoureveld et de Zwellendam, à l'E. par la Cafrerie, est le plus oriental de la colonie; on y compte environ 15,000 hab. (5,000 Chrétiens, 9,000 Hottentots, 1,000 esclaves). Ce pays a souvent été le théâtre des incursions des Cafres et des Boschimans.

GRAAL (le SAINT). *Voy.* GRÉAL.

GRABOUSA ou **KARABOUSA**, *Cimarus*, petite île de la Méditerranée, à l'extrémité N. O. de l'île de Candie, par 21° 13' long. E., 35° 35' lat. N. Les Vénitiens la possédaient au XVIe siècle ; elle leur fut enlevée en 1690 par les Turcs. Elle servait de refuge à un grand nombre de pirates qui furent détruits par la marine française en 1828.

GRABOW, ville du duché de Mecklembourg-Schwérin, sur l'Elde, à 25 kil. S. E. de Schwérin ; 2,500 hab. Aux environs, fabrique d'alun.

GRAÇAY, ch.-l. de canton (Cher), à 42 kil. O. de Bourges ; 2,986 hab.

GRACCHUS (Tibérius Sempronius), père des Gracques, fut deux fois consul (177 et 163 av. J.-C.), et fut honoré du triomphe. C'était un des plus grands orateurs de son temps. Il fut aussi célèbre par sa grandeur d'âme : ennemi personnel des Scipions, il n'en défendit pas moins Scipion l'Africain contre les tribuns qui l'accusaient. Scipion lui donna en reconnaissance sa fille Cornélie, dont il eut les Gracques.

GRACCHUS (Tibérius et Caïus). *Voy.* GRACQUES.

GRACES (les), en latin *Gratiæ*, chez les Grecs *Charites*, filles de Jupiter et d'Eurynome ou d'Eunomie, ou plutôt de Bacchus et de Vénus. On en compte ordinairement trois, Aglaé (brillante), Thalie (verdoyante, qui inspire la joie), et Euphrosyne (qui réjouit l'âme). A Sparte et à Athènes, on n'en admettait que deux. Ces divinités étaient la personnification de ce qu'il y a de plus séduisant dans la beauté. On les représentait sous la figure de trois jeunes vierges nues, sans ceinture, les mains et les bras entrelacés, et formant des danses agréables auprès de Vénus.

GRACIAS-A-DIOS, ville de l'état de Honduras, dans la confédération de l'Amérique centrale, à 98 kil. N. E. de San-Salvador ; 1,500 hab. — Cette ville fut fondée en 1536 par Juan de Chaves. Elle fut d'abord le siége de l'audience royale de Guatimala et de Nicaragua ; mais celle-ci fut transférée à Guatimala en 1544 ; depuis ce temps Gracias est en décadence.

GRACIOSA, une des Açores, par 30° 26' long. O., 39° 2' lat. N. : 15 kil. sur 13 ; 10,000 hab. en 1821. Ch.-l., Villa-de-Santa-Cruz.

GRACQUES (les), nom par lequel on désigne deux frères, Tibérius et Caïus Sempronius Gracchus, fils de Tibérius Sempronius Gracchus, qui furent tous deux tribuns du peuple, et qui se rendirent également célèbres par leur éloquence et leur dévouement à la cause populaire. Tous deux avaient été élevés avec un soin extrême sous les yeux de leur mère, l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Tibérius, l'aîné, nommé questeur l'an 137 av. J.-C., suivit le consul C. Hostilius Mancinus en Espagne, et sauva l'armée romaine que l'inhabileté du consul avait mise en danger. A son retour, il fut élu tribun, l'an 133 ; fit passer une loi agraire, et distribua entre les citoyens pauvres les richesses qu'Attale, roi de Pergame, avait léguées en mourant au peuple romain. Mais le sénat, craignant son influence, le fit assassiner au milieu de ses partisans, au bout de l'année. — Dix ans après (123 av. J.-C.), son frère Caïus, que le sénat avait nommé questeur en Sardaigne pour l'éloigner, revint à Rome, et se fit nommer tribun à son tour. Pendant deux ans qu'il exerça cette charge, il fit passer aussi une loi agraire, appela les peuples de l'Italie au droit de suffrage, fit partager aux chevaliers le pouvoir judiciaire, pourvut aux embellissements de Rome, créa plusieurs colonies afin de donner des terres aux citoyens indigents, et s'attira ainsi la faveur populaire. Écarté du tribunat par les intrigues des sénateurs, il ourdit un complot contre eux. Caius ayant réuni ses partisans dans le Forum, le consul Opimius s'y rendit avec des hommes armés, et voulut dissoudre l'assemblée. Un combat s'ensuivit, dans lequel le peuple, qui était sans armes, fut facilement vaincu. C. Gracchus se vit forcé de fuir dans le temple de Diane. Il y fut tué par ordre d'Opimius, ou, selon d'autres, se fit donner la mort par un esclave, l'an 121 av. J.-C.

GRADENIGO (Pierre), doge de Venise, fut élu en 1289 par la faction aristocratique, voulut rendre l'aristocratie héréditaire, et s'attira la haine du peuple par des mesures contraires à la liberté.

GRADÉNIGO (Jean), doge de Venise, succéda en 1355 à Marino Faliero, qui avait conspiré contre l'état, punit les complices de son prédécesseur, fit la paix avec les Génois, et mourut en 1356.

GRADISKA (VIEUX-), en allemand *Alt-Gradiska*, ville des États autrichiens (Esclavonie), à 40 kil. O. de Posega ; 1,500 hab. Place forte. — Il y a beaucoup d'autres villes du nom de Gradiska en Esclavonie, en Illyrie, en Bosnie, etc. *Voy.* BÉBIR.

GRADO, ville des États autrichiens (Illyrie), à 31 kil. S. O. de Gorizia ; 2,300 hab. Le patriarche d'Aquilée y transporta son séjour vers 568, et le patriarcat resta dans cette ville jusqu'à sa translation à Venise (1451).

GRÆFENTHAL, ville du duché de Saxe-Meiningen, sur la Zepte, à 14 kil. S. O. de Saalfeld ; 1,220 hab. Draps, poix, savon. Aux environs, cuivre, martinets à fer et à acier, verreries.

GRÆTZ ou GRATZ, *Niemetzki* en esclavon, ville murée de Styrie, ch.-l. de l'ancien duché de Grætz et du cercle actuel de Grætz, à 142 kil. S. O. de Vienne, sur la Muhr : 36,000 hab. Siége de l'évêché de Seckau. *Burg* ou château, nouvel hôtel-de-ville, cathédrale remarquable. Grætz avait jadis une université, qui fut remplacée en 1782 par un lycée. Bibliothèque de 100,000 volumes ; muséum d'histoire naturelle (avec collections) ; observatoire, etc. Soieries, cotonnades, draps ; faïence ; rosoglio, etc. Commerce. — Il y a d'autres villes du nom de Grætz : en Moravie, à 9 kil. S. O. de Troppau ; — en Prusse (Posen), à 44 kil. S. O. de Posen ; 3,015 hab., etc.

GRÆVIUS, *J. George Græfe*, savant érudit, né en 1632 à Naumbourg en Saxe, mort en 1703, se forma en Hollande sous Gronovius, et le remplaça en 1658 dans la chaire d'histoire de Deventer. En 1661 il fut appelé à l'université d'Utrecht, et y enseigna l'histoire avec une grande distinction jusqu'à sa mort. On a de lui des éditions de *Justin*, *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, *Suétone*, *Florus*, *César*, *Cicéron*, avec les notes *Variorum* ; il a commencé le *Trésor des antiquités d'Italie*, 1704-1723, et *de Sicile*, *Sardaigne et Corse*, 1723-1725, qui fut terminé par Burmann, et qui forme 45 vol. in-fol. On admire l'élégance de sa latinité.

GRAFFIGNY (madame DE), née à Nancy en 1694, morte à Paris en 1758, avait épousé un chambellan du duc de Lorraine, homme violent, dont elle fut obligée de se séparer. Elle vint à Paris en 1743 avec mademoiselle de Guise (depuis duchesse de Richelieu), et s'y consacra aux lettres. Elle publia vers 1746 les *Lettres d'une Péruvienne*, roman ingénieux qui eut un grand succès ; elle donna aussi deux drames, *Cénie*, qui réussit ; *la Fille d'Aristide*, qui échoua. Ses œuvres forment 4 vol. in-12, Paris, 1788. Elle a laissé une *Vie privée de Voltaire et de madame Duchâtelet*, ouvrage qui n'était pas destiné à l'impression, et qui n'a été publié qu'en 1820.

GRAGNANO, ville du roy. de Naples (Naples), à 5 kil. E. de Castel-a-Mare ; 6,000 hab.

GRAHAM (George), horloger et mécanicien de Londres, né à Horsgills en 1675, mort en 1751, a inventé l'*échappement à cylindre* et exécuté d'excellents instruments d'astronomie et de mathématiques, notamment le *secteur*, à l'aide duquel Bradley a fait de nouvelles observations sur les étoiles fixes ; et un planétaire connu sous le nom d'*Orrery*, parce qu'il fut fait pour le comte de ce nom.

GRAILLY, antique maison de Guyenne, acquit le comté de Foix en 1398 par le mariage d'Archambault de Grailly avec Isabelle, héritière de la maison de Foix. *Voy.* FOIX.

GRAILLY (Jean DE). *Voy.* CAPTAL DE BUCH.

GRAIN, île d'Angleterre (Kent), à l'embouchure de la Tamise : 6 kil. sur 4 ; 7,200 hab. Marais qui la rendent malsaine ; quelques pâturages.

GRAINES (côte des). *Voy.* CÔTE DES GRAINES.

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-François-Xavier COUSIN DE), né au Havre-de-Grace en 1746, suivit d'abord la carrière ecclésiastique, fut habile prédicateur et écrivain distingué. On a de lui une comédie, *le Jugement de Pâris*, et un poëme intitulé : *le Dernier Homme du monde*, 2 petits vol. in-12. Le peu de succès de ce poëme, auquel il attachait beaucoup de prix, lui causa une maladie inflammatoire, et pendant un accès de fièvre il se jeta dans le canal de la Somme, à Amiens, où il s'était retiré, en 1805. Le poëme du *Dernier Homme* fut d'abord écrit en prose ; tombé dans l'oubli à la mort de Grainville, il en fut tiré en 1810 par un érudit anglais nommé Croft. M. Charles Nodier en publia une seconde édition l'année suivante avec une notice intéressante. En 1814 M. Creuzé de Lesser commença à le mettre en vers ; ce dernier travail, bien supérieur à l'ouvrage de Grainville, a été publié en 1831.

GRAISIVAUDAN. *Voy.* GRÉSIVAUDAN.

GRAIZ, ville de Saxe (Voigtland), à 16 kil. N. E. de Plauen ; 6,200 hab. Ch.-l. d'une seigneurie de la branche aînée des princes de Reuss. Deux châteaux. Lainages, étoffes de coton, bière, eau-de-vie de grains, etc.

GRAMAT, ch.-l. de canton (Lot), à 26 kil. E. de Gourdon ; 3,509 hab. Laines estimées.

GRAMMICHELE, *Achiola*, ville de Sicile, à 14 kil. S. E. de Calatagirone : 7,680 hab.

GRAMMONT, *Geeraadsbergen* en flamand, *Gerardi mons* en latin, ville murée de Belgique (Flandre orientale), sur la Dender, à 31 kil. S. E. d'Oudenarde ; 5,600 hab. Toiles, tapis de pied, tapisseries, dentelles, tabac, etc. — Cette ville fut fondée en 1068 par le comte Baudouin de Mons qui en avait acheté le terrain d'un nommé Gérard.

GRAMMONT, village de France (Haute-Saône), à 18 kil. S. de Lure ; 350 hab. ; a donné son nom à la famille de Grammont. (*Voy.* ci-après). Anc. château-fort.

GRAMMONT (famille DE), illustre famille de Bourgogne, ainsi nommée de l'ancien château-fort de Grammont, en Franche-Comté (Haute-Saône), entre Vesoul et Montbéliard, remonte au XIe siècle, et compte parmi ses ancêtres saint Théodule, évêque de Sion sous Charlemagne. En 1656 la terre de Grammont fut érigée en comté par le roi d'Espagne, Philippe IV, et en 1708, Louis XIV donna le marquisat de Villersexel à Michel, comte de Grammont, lieutenant-général, en récompense de sa belle défense de Rheinstein. Ce dernier mourut doyen des lieutenants-généraux et des chevaliers de Saint-Louis. La famille de Grammont a fourni trois archevêques à Besançon : Antoine-Pierre I, mort en 1698 ; François-Joseph, mort en 1717, et Antoine-Pierre II, mort en 1754. Besançon est aujourd'hui remplie des monuments de leur bienfaisance. Le représentant actuel de cette maison, Alexandre-Théodule, marquis de Grammont, est depuis 1815 député de la Haute-Saône ; son fils Ferdinand, comte de Grammont, est ministre d'état du roi de Belgique, Léopold. — Il ne faut pas confondre cette famille avec celle des Gramont. *Voy.* ci-après.

GRAMONT (que l'on écrit souvent, mais à tort, *Grammont*), famille ancienne et illustre, issue de Sanche Garcie d'Aure, qui vivait à la fin du XIVe siècle. Elle tire son nom de la seigneurie de Gramont dans la Basse-Navarre. Elle a fourni plusieurs personnages éminents, ducs, maréchaux et pairs de France. Nous citerons : Gabriel de Gramont, mort en 1534 ; il fut ambassadeur de France à la cour de Rome sous le règne de Louis XII, et fut chargé par François I de plusieurs missions diplomatiques dont il s'acquitta avec succès : il reçut en récompense l'évêché de Poitiers, puis l'archevêché de Toulouse ; — Philibert de Gramont, comte de Guiche, qui épousa en 1567 la *belle Corisande* (*Voy.* GUICHE) ; —Antoine III, duc de Gramont, maréchal de France, et diplomate, qui se distingua sous Louis XIII et Louis XIV en Flandre et en Allemagne, et fut fait maréchal en 1641 ; il mourut en 1678, à 74 ans ; il a laissé des *Mémoires* sur ses négociations, publiés en 1716 par un de ses fils, Antoine-Charles, duc de Gramont, 2 vol. in-12. C'était un des plus beaux hommes et des cavaliers les plus accomplis de son temps ; Louis XIV le chargea d'aller en Espagne demander la main de Marie-Thérèse. — Philibert, comte de Gramont, frère du précédent ; il accompagna Louis XIV dans la conquête de la Franche-Comté et de la Hollande ; mais il se rendit plus célèbre par son esprit et sa galanterie que par ses exploits militaires. Il fut quelque temps disgracié pour avoir disputé au roi le cœur de Mlle Lamotte-Houdancourt. Il avait épousé la sœur d'Antoine Hamilton, qui a laissé sous le titre de *Mémoires du comte de Gramont* une satire piquante de son caractère. Il mourut en 1707. — Armand de Gramont, comte de Guiche, fils aîné du maréchal Antoine III de Gramont : il est un des premiers qui passèrent le Rhin à la nage en 1672 (*Voy.* GUICHE).—La maison de Gramont est actuellement divisée en deux branches : celle des ducs de Gramont, et celle dite du *Dauphiné*, dont les membres portent aujourd'hui le titre de ducs de *Caderousse*. — Il ne faut pas confondre cette famille avec une famille parlementaire de Toulouse qui portait le même nom, et qui était originaire du Rouergue (Aveyron) ; le principal membre de cette dernière famille est le suivant :

GRAMONT ou GRAMOND (Gabriel DE BARTHÉLEMI, seigneur de), en latin *Gramundus*, historien, né vers la fin du XVIe siècle, mort à Toulouse en 1634, fut président au parlement de cette ville, et conseiller d'état. On a de lui : *Historia prostratæ a Ludovico XIII sectariorum in Gallia rebellionis*, Toulouse, 1623, in-4, ouvrage dans lequel il se déclare l'apologiste du massacre de la St-Barthélemi ; *Historiarum Galliæ ab excessu Henrici IV libri XVIII*, 1643, in-fol.

GRAMONT (Scipion DE), en italien *de Grandimonte*, d'une autre famille que les ducs de Gramont, sieur de Saint-Germain, né en Provence dans le XVIe siècle, fut secrétaire du cabinet de Louis XIII, eut la confiance du cardinal de Richelieu, fit plusieurs voyages en Italie, et mourut, dit-on, à Venise vers 1638. On a de lui : *l'Abrégé des artifices, traictant de plusieurs inventions nouvelles*, etc., Aix, 1606, in-12 ; *la Rationnelle* ou *l'Art des conséquences*, Paris, 1614, in-8 ; *Traité de la nature, des qualités et prérogatives des points, où se voient plusieurs belles et admirables curiosités*, ibid., 1619, in-8 : c'est un écrit de géométrie ; *le Denier royal*, *traité curieux de l'or et de l'argent*, ibid., 1620, in-8 ; *Rupella capta*, poëme sur la prise de La Rochelle, dédié au cardinal de Richelieu, 1628, in-4, etc.

GRAMPIANS (monts), *Grampius mons* des Romains, chaîne de montagnes qui traversent l'Écosse centrale du S. O. au N. E., depuis le Mull (ou presqu'île) de Cantyre (dans le comté d'Argyle), par 55° 18' lat. N., 8° 4' long. E., jusqu'au cap Kinnaird, par 57° 42' lat. N., 4° 23' long. E. (dans le comté d'Aberdeen), et s'étend ainsi de l'O. à l'E. depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la mer d'Allemagne. Son développement est de 400 kil. — Ses ramifications sont fort nombreuses ; ses plus hauts sommets sont : le Ben-Nevis, 1,364 mètres ; le Ben-na-Muich-Diudh, 1,346 mètres. Les monts Grampians partagent l'É-

cosse en deux régions tout à fait distinctes : celle qui est située au N. prend le nom de hautes-terres (*high-lands*), et celle qui est au S. celui de basses-terres (*low-lands*).

GRAMPIUS MONS, nom latin des monts Grampians. Ce nom désignait spécialement chez les Romains une montagne située au N. et près de Victoria. Ce lieu est remarquable par une victoire qu'Agricola y remporta sur les Calédoniens l'an 84.

GRAN, *Garan* ou *Garam* en hongrois, riv. de Hongrie, naît dans le comitat de Gemœr et tombe dans le Danube à Gran après un cours de 260 kil.

GRAN, *Esztergom* ou *Strigonie* en hongrois, ville de Hongrie, ch.-l. du comté de Gran, au confluent du Gran et du Danube, à 45 kil. N. O. de Bude, par 16° 24' long. E., 47° 47' lat. N.; 8,500 hab. Archevêché. Draps, teintureries; eaux thermales. Les Turcs prirent cette ville en 1540; mais le roi de Pologne, Jean Sobieski, et le prince Charles de Lorraine, la reprirent en 1683. Un violent incendie en détruisit une partie en 1818. — Le comitat de Gran, situé dans le cercle au-delà du Danube, entre les comitats de Bars, Komorn, Pesth, a 49 kil. sur 35, et compte 56,000 hab.

GRANADA, ville de la confédération de Guatimala (Nicaragua), par 88° 3' long. O., 11° 40' lat. N.; 10,000 hab. Commerce en indigo, cuirs, sucre, cochenille, etc. Aux environs, volcan dit aussi de Granada.

GRANADA OU GRANADILLA, bourg d'Espagne (Badajoz), à 24 kil. N. de Plasencia. Palais du duc d'Albe.

GRANADA, nom espagnol de Grenade. *Voy.* GRENADE.

GRANATULA, ville d'Espagne (Manche), près du Jabalon, à 15 kil. S. O. d'Almagro; 3,200 hab.

GRANCEY-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), à 40 kil. N. de Dijon; 650 hab. Château en ruines.

GRANCOLAS (Jean), docteur en Sorbonne, chapelain de *Monsieur*, frère de Louis XIV, né vers 1660, mort en 1732, avait une connaissance profonde des antiquités ecclésiastiques. On a de lui : *Traité de l'antiquité des cérémonies des sacrements*, Paris, 1692; *le Quiétisme contraire à la doctrine des sacrements*, 1695; *l'Antique discipline de l'Église sur la confession et la pénitence*, 1697; *Traité des liturgies*, 1697, etc.

GRAND, bourg du dép. des Vosges, à 15 kil. O. de Neufchâteau; 1,200 hab. Grande clouterie. Amphithéâtre romain, dit de *Julien*.

GRAND D'ESPAGNE. *Voy.* GRANDESSE.

GRANDBOURG (LE), ou MARIGOT, chef-lieu de l'île Marie-Galande, sur la côte S. O.; 1,350 hab.

GRANDBOURG DE SALAGNAC (LE), ville de France. *Voy.* SALAGNAC.

GRANDCHAMP, ch.-l. de canton (Morbihan), à 13 kil. N. O. de Vannes; 4,769 hab.

GRAND-COURONNE, ville de France. *Voy.* COURONNE.

GRAND-DUC, nom que portent plusieurs princes souverains de l'Allemagne et de l'Italie. Tels sont actuellement les grands-ducs de Bade, de Hesse, de Hesse électorale, de Saxe-Weimar, de Mecklembourg-Schwérin et Strélitz, d'Oldenbourg, et les grands-ducs de Toscane. — En Russie, le titre de grand-duc est porté par les princes du sang, et alors il équivaut au titre d'*archiduc* qui est d'usage en Autriche. *Voy.* ARCHIDUC.

GRANDE (ILHA-), île du Brésil (Rio-de-Janeiro), au S. de la baie Angra-dos-Reys, par 23° 12' lat. S., 46° 36' long. O.; 44 kil. sur 20.

GRANDE (RIO-), nom de plusieurs fleuves de l'Amérique. *Voy.* RIO-GRANDE.

GRANDE-ANSE (LA), bourg de la Martinique. *Voy.* ANSE (LA GRANDE).

GRANDE-BRETAGNE. *Voy.* BRETAGNE (GRANDE-).

GRANDE-CÉSARIENNE, province du diocèse de Bretagne, au N. de la Flavie Césarienne, au S. de la Valentie, avait pour ch.-l. *Eboracum* (auj. *York*), et comprenait, entre autres peuples, les *Coretani*, les *Parisii*, les *Brigantes*. Elle correspond au nord de l'Angleterre actuelle proprement dite.

GRANDE-GRÈCE, *Græcia Magna*, nom vague donné par les Grecs à l'Italie méridionale, à cause des nombreuses colonies pélasgiques et helléniques dont ses rives furent couvertes. La Grande-Grèce comprenait les cinq grandes régions nommées : Brutium, Lucanie, Campanie, Calabre, Apulie (Iapygie et Messapie.) *Voy.* ces noms. Rhégium, Locres, Crotone, Sybaris, Tarente, Salente, Héraclée, Métaponte, Élée, Neapolis (Naples), Palæopolis et Cumes, en étaient les villes principales.

GRANDE-RIVIÈRE, *Great-River* en anglais, nom commun à beaucoup de cours d'eau en Amérique et en Afrique. Les principaux sont : 1° dans le Canada, un affluent du St-Laurent (cours, 140 kil.); — 2° et 3° l'Ouse et l'Ottawa, toutes deux aussi dans le Canada (*Voy.* ces mots); — 4° un tributaire du lac Michigan (États-Unis), où il se jette par 88° 20' long. O., 42° 45' lat. N.; — 5° un tributaire du Missouri, qui a son embouchure à 35 kil. N. O. de Charaton (cours, 400 kil.); — 6° dans l'île d'Haïti, une rivière qui naît à 8 kil. S. E. de Vallière et passe à Sainte-Rose (cours, 90 kil.); — 7° une riv. de la Jamaïque; — 8° une riv. du Zanguebar, tributaire de la mer des Indes, dont la source est inconnue, et l'embouchure par 39° long. E. et 2° lat. S.

GRANDE SÉQUANAISE, *Maxima Sequanorum*, prov. du diocèse des Gaules, comprenait les anciens *Sequani* avec les *Helvetii* (c.-à-d. la Franche-Comté et toute la Suisse à l'O. du Rhin, moins quelques cantons du sud), et avait pour ch.-l. *Vesontio* (auj. *Besançon*).

GRANDESSE, dignité purement honorifique, qui est d'usage en Espagne. Les seigneurs investis de cette dignité prennent le titre de *grands d'Espagne*; ils sont divisés en trois classes : les grands de la première classe parlent au roi la tête couverte; ceux de la deuxième classe parlent au roi la tête découverte, mais se couvrent pour écouter sa réponse; ceux de la troisième attendent l'invitation du roi pour se couvrir. Avant le XVIe siècle, tous les nobles (*hidalgos*) d'Espagne portaient le titre de *ricos hombres*. Charles-Quint le premier y substitua le nom de *grands*. Aujourd'hui la grandesse a perdu toute son importance et n'a plus qu'une existence nominale.

GRANDIDIER (Philippe-André), historien ecclésiastique, né à Strasbourg en 1752, mort en 1787, eut pour protecteur le cardinal de Rohan, devint successivement archiviste de l'évêché, chanoine du grand-chœur de sa ville natale, et fut nommé historiographe de France. On a de lui : *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, Strasbourg, 1776 et 1778 (cet ouvrage devait avoir 8 vol.; mais il n'en a paru que deux); *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de l'Alsace*, 1787, in-4, etc.

GRANDIER (Urbain), célèbre victime du fanatisme, né vers 1590 à Rovère, près de Sablé, dans le diocèse du Mans, était curé de Saint-Pierre à Loudun et chanoine de l'église de Sainte-Croix. Il sollicita la place de directeur des religieuses d'un couvent d'Ursulines à Loudun; mais un concurrent plus heureux l'emporta. Peu après, les Ursulines furent atteintes d'une espèce de folie contagieuse, pendant laquelle elles se croyaient tourmentées par des malins esprits, dont le chef était Asmodée. On prétendit aussitôt qu'elles étaient possédées du démon, et on accusa le malheureux Grandier de leur avoir jeté un maléfice. Il porta plainte en calomnie devant l'archevêque de Bordeaux, Charles de Sourdis; ce sage prélat parvint à calmer les

esprits et assoupit l'affaire. Mais à quelque temps de là, un émissaire du cardinal de Richelieu, le conseiller Laubardemont, étant venu à Loudun, l'accusation fut renouvelée devant lui. Le curé, qui peut-être avait donné prise par une vie peu réglée, fut déclaré coupable d'adultère, de sacrilége, de magie, de maléfice et possession, et condamné à être brulé vif après avoir été appliqué à la torture. La sentence fut exécutée en 1634 sur la place de Loudun. On regarda cette exécution atroce comme une vengeance du cardinal, contre lequel Urbain Grandier avait écrit un pamphlet intitulé : *la Cordonnière de Loudun.* Aubin a publié en 1716 : *Histoire des diables de Loudun, ou Cruels effets de la vengeance de Richelieu.* On trouve à la Bibliothèque royale toute la procédure du curé de Loudun.

GRAND-LUCE (LE), ch.-l. de canton (Sarthe), à 20 kil. S. O. de Saint-Calais ; 2,500 hab.

GRANDMENIL (Jean-Baptiste FOUCHARD DE), acteur français, né à Paris en 1737, mort en 1816, avait suivi d'abord la carrière du barreau. Quelques contrariétés de famille l'engagèrent à quitter la France; il s'engagea au théâtre de Bruxelles, puis aux grands théâtres de Bordeaux et de Marseille. Appelé en 1790 à Paris, il débuta avec succès à la Comédie Française par les rôles d'Arnolphe (de *l'École des femmes*), de Francaleu (de *la Métromanie*), du commandeur (du *Père de famille*) ; il excellait surtout dans les rôles dits *à manteaux*. Lors de la réorganisation de la Comédie Française, Grandménil fut nommé sociétaire du Théâtre-Français. Il prit sa retraite en 1811. Il était aussi professeur au Conservatoire et membre de l'Académie des Beaux-Arts.

GRAND MOGOL. *Voy.* MOGOL.

GRAND-MONT. *Voy.* GRAMMONT.

GRAND-OCÉAN. *Voy.* OCÉAN PACIFIQUE.

GRAND-OURS (lac du), *Great-Bear-Lake* des Anglais, lac de l'Amérique du Nord, par 123° 35' long. O., 65° 10' lat. N. : 140 kil. sur 50. Ses eaux s'écoulent par une riv. du même nom qui se perd dans le fleuve Mackenzie. — Lac peu connu de la Nouvelle-Bretagne, vers 55° lat. N. et 128° long. O.

GRAND-PORT, ville de l'île de France. *Voy.* PORT-BOURBON.

GRANDPRÉ, ch.-l. de canton (Ardennes), à 14 kil. S. E. de Vouziers, sur l'Aire; 1,340 hab. — Jadis chef-lieu d'une seigneurie qui appartint à la maison de Joyeuse, et fut un des sept comtés-pairies de la Champagne.

GRANDRIEUX, ch.-l. de canton (Lozère), à 31 kil. de Mende; 1,500 hab.

GRAND-SERRE (LE), ch.-l. de canton (Drôme), près de la Galaure, à 41 kil. N. E. de Valence; 1,600 hab. Ville murée. Draps; deux hauts-fourneaux, affinerie pour fer et acier, martinet. Ruines d'un vieux château-fort, nommé jadis *Castrum Serris.*

GRANDS-JOURS. On donnait primitivement ce nom, dans le comté de Champagne, aux assises solennelles que tenaient les comtes à certains jours de l'année pour rendre la justice. Dans la suite le nom de *grands-jours* s'étendit dans tout le royaume. C'est le règne de François I qui offre le plus d'exemples de ces sortes de séances; ce roi fit tenir les *grands-jours* à Poitiers, 1531 et 1541 ; à Moulins, 1534, 1540 et 1545 ; à Troyes en 1535, à Angers en 1539, à Rouen en 1546 et à Tours en 1547.

GRANDSON, ville de Suisse. *Voy.* GRANSON.

GRANDVAL (Ch.-François RACOT DE), acteur célèbre, né à Paris en 1711, mort en 1784, excellait également dans la comédie et dans la tragédie. Il a aussi laissé quelques pièces de société fort plaisantes, mais licencieuses. — Son père, Nicolas Racot de Grandval, né en 1676, mort en 1753, avait aussi été acteur ; il fut ensuite organiste. On a de lui un poëme intitulé : *Cartouche, ou le Vice puni,* 1725.

GRANDVILLIERS, ch.-l. de canton (Oise), à 27 kil. N. O. de Beauvais ; 1,800 hab. Cidre, grains. Calicot, draperies, etc. Grand commerce de bas. Grandvilliers a été bâti en 1213 par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais.

GRANGEMOUTH, ville d'Écosse (Stirling), sur mer, à 6 kil. N. E. de Falkirk : 800 hab. Port très fréquenté par les navires qui viennent de Norwége et de Suède.

GRANGENEUVE (Jacques-Antoine), avocat et substitut de la commune de Bordeaux, né dans cette ville en 1750, fut successivement nommé député de la Gironde à l'Assemblée législative et à la Convention. Dans ces deux assemblées il prit une part active et honorable à toutes les discussions ; lors du procès de Louis XVI, il se récusa comme ne pouvant, dit-il, réunir dans sa personne les fonctions d'accusateur, de témoin et de juge. Il fut compris dans la proscription des Girondins du 31 mai 1793, arrêté à Bordeaux, et décapité. Grangeneuve ne s'était pas toujours montré aussi modéré qu'il le fut à la fin. Dans son fanatisme républicain, il avait consenti, avant le 10 août, à se faire assassiner afin de laisser peser les soupçons sur le roi et de soulever le peuple contre la cour.

GRANGES, ville du dép. des Vosges, à 26 kil. de St-Dié ; 2,475 hab.

GRANIQUE. *Granicus,* auj. *Oustvola* ou *Sousoughirli,* petite rivière de l'Asie-Mineure, dans la Phrygie Hellespontique, tombait dans la Propontide. Alexandre remporta sur les bords du Granique sa première victoire sur les Perses l'an 334 av. J.-C. La conquête de l'Asie-Mineure fut le fruit de cette victoire.

GRANJA (LA), c.-à-d. *la Ferme,* résidence royale des souverains d'Espagne, près de Saint-Ildephonse, à 9 kil. S. E. de Ségovie, est située, comme notre Versailles, sur une éminence assez élevée. Ce palais fut fondé par Philippe V. — La Granja a été, le 12 août 1836, le théâtre d'une insurrection militaire qui força la régente Christine à accepter provisoirement la constitution de 1812, et qui fut suivie du massacre du général Quesada à Madrid. Par suite de cette révolution, une nouvelle constitution fut rédigée et promulguée en 1837.

GRAN-SASSO ou mont CORNARO, un des sommets de l'Apennin central dans le roy. de Naples, à 17 kil. N. E. d'Aquila : c'est le plus haut de l'Apennin. Hauteur, 2,980 mètres.

GRANSEE, ville murée des États prussiens (Brandebourg), à 26 kil. N. E. de Ruppin ; 2,200 hab.

GRANSON, *Grandisonium,* ville de Suisse (Vaud), ch.-l. d'un district de même nom, est à 32 kil. N. de Lausanne, sur la rive occid. du lac de Neuchâtel et voisine de Morat ; 800 hab. Vieux et grand château, résidence des anciens barons de Granson. Charles-le-Téméraire y fut complétement battu par les Suisses en 1476.

GRANT (Terre de), sur la côte mérid. de la Nouv.-Hollande, de 138° 15' à 144° 2' long. E.

GRANT (Charles), homme d'état, né en Écosse l'an 1746, mort à Londres en 1823, partit pour l'Inde en 1757, fut nommé par lord Cornwallis président du bureau du commerce à Calcutta en 1787; revint dans sa patrie en 1790, y fut nommé en 1793 un des directeurs de la Compagnie des Indes ; introduisit dans son administration d'importantes améliorations, proscrivit le trafic des emplois ; fut envoyé par le comté d'Inverness à la Chambre des Communes où il s'occupa surtout des affaires de l'Inde, et contribua puissamment à faire renouveler la charte de la Compagnie (1813). Il se signala également par son zèle philanthropique, travailla à l'émancipation des esclaves, à la propagation de l'instruction, et introduisit en Europe les écoles du dimanche. — Son fils, nommé aussi Ch. Grant, né en 1780, lui succéda à la Chambre des Communes comme représentant du comté d'In-

verness; s'attacha au parti Canning, et entra au ministère avec lord Grey en 1830 comme président du bureau des contrôles. Il n'a pas cessé depuis de remplir les plus hautes fonctions. On le connaît sous le nom de lord Glenelg.

GRANT (mistriss Anna), née à Glasgow en 1756, morte en 1838, fille d'un officier écossais nommé Campbell, et femme de M. Grant, ministre luthérien, s'est fait connaître par quelques écrits : *les Montagnards* (*the Highlanders*), poëme, 1801 ; *Mémoires d'une dame américaine*, 1808 (elle avait longtemps séjourné en Amérique, et elle a décrit dans cet ouvrage les scènes qui l'y avaient frappée); *Lettres écrites des montagnes*, 1808 (elle y décrit les mœurs des montagnards écossais).

GRANTHAM, ville d'Angleterre (Lincoln), à 35 kil. S. de Lincoln ; 7,500 hab. Église élégante (clocher de 80 mètres). Courses annuelles de chevaux. Canal qui va de Grantham au Trent.

GRANVELLE, village du dép. de la H.-Saône, à 17 kil. S. O. de Vesoul ; 400 hab.

GRANVELLE (Antoine PERRENOT DE), cardinal, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, né à Ornans (Bourgogne) en 1517, mort à Madrid en 1586, fut initié à la politique par son père, qui était chancelier de Charles-Quint. Evêque d'Arras à 23 ans, il montra une grande habileté aux diètes de Worms et de Ratisbonne, où il assistait son père, et fut nommé garde des sceaux en 1544. Il conclut en 1553, contre la réforme, une alliance difficile entre l'Espagne et l'Angleterre, qui fut sanctionnée par le mariage du fils de Charles-Quint avec Marie, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre. A l'avénement d'Elisabeth, cette alliance ayant été rompue, l'habile ministre en conclut une autre avec la France à Cateau-Cambrésis en 1559. Enfin il fut chargé, avec Marguerite de Parme, par Philippe II, d'établir dans les Pays-Bas le gouvernement absolu et l'unité religieuse; et il s'acquitta de cette commission avec un zèle tout inquisitorial. Néanmoins, il fut disgracié en 1564 par la gouvernante Marguerite, comme trop modéré. Il se retira en Franche-Comté et passa ses dernières années à Besançon. Quelques écrivains placent le cardinal de Granvelle à côté du cardinal de Richelieu. Granvelle a laissé manuscrits de précieux *Mémoires* sur les affaires de son temps, qui sont conservés à la bibliothèque de Besançon : ils ont été publiés en 1839 et années suivantes par le gouvernement français.

GRANVILLE, *Grannonum*, ch.-l. de cant. (Manche), sur la mer, à 24 kil. N. O. d'Avranches ; 7,581 hab. Port d'accès difficile. Murailles. Ecole de navigation ; chantiers de construction. Entrepôt de sel. Commerce actif. Pêche d'huîtres (dites de Cancale), cabotage, armements pour la pêche de la morue et pour l'Amérique.—Cette ville ne fut qu'un bourg jusqu'au XVe siècle, au commencement duquel les Anglais en firent une place forte. Elle fut prise par les Français en 1450, et brûlée par les Anglais en 1695. Elle fut assiégée par les Vendéens en 1793 ; mais ils ne purent s'en emparer. Les Anglais la bombardèrent en 1803.

GRANVILLE (George), vicomte de Lansdowne, poëte et homme d'état, né en 1667, mort en 1735. Deux fois élu député à la Chambre des Communes, il se fit remarquer dans les rangs des Tories ; il fut nommé en 1710 secrétaire d'état de la guerre à la place de Robert Walpole ; puis fut élevé au rang de pair, de membre du conseil privé, et enfin nommé trésorier de la maison de la reine. Disgracié à l'avénement de George I, il se vit accusé d'avoir favorisé une descente du prétendant en Angleterre, et subit une année de détention à la Tour de Londres en 1715. En 1722 il passa en France, et y demeura dix ans. Ses œuvres, qu'il publia lui-même en 1732, 2 vol. in-4, se composent de comédies, de tragédies, et de dissertations historiques. Il fut un des protecteurs de Pope.

GRANVILLE SHARP, philanthrope, né en 1735 à Bradford-Dale, mort en 1813, fils d'un doyen du Northumberland, fut un des premiers et des plus ardents à combattre l'esclavage des nègres; fit prévaloir devant les tribunaux ce principe que tout esclave qui met le pied sur le sol de la Grande-Bretagne est libre ; fonda en 1787 la colonie de Sierra-Léone en Afrique, et fut la même année un des fondateurs de la Société pour l'abolition de la traite. Granville occupait un emploi dans les bureaux de la guerre ; il refusa des postes plus importants afin de vaquer librement à la généreuse mission qu'il s'était donnée.

GRAO, ville d'Espagne (Valence), à 2 kil. E. de Valence ; 3,000 hab. C'est le port de Valence. Jolies maisons. Les troupes de l'archiduc Charles y tentèrent un débarquement en 1710 ; mais elles furent repoussées.

GRASLITZ, *Graglicze* en bohémien, ville de Bohême (Elnbogen), à 22 kil. N. O. d'Elnbogen ; 3,600 hab. Fonderie de laiton ; fil de fer. Aux environs, mines de cuivre.

GRASSANO, ville du roy. de Naples (Basilicate), à 26 kil. O. de Matera ; 3,400 hab.

GRASSE, ch.-l. d'arr. (Var), à 28 kil. N. O d'Antibes, et à 15 kil. de la Méditerranée : 12,825 hab. Rues étroites et sales. Aux environs, vallées et vergers délicieux. Savon, liqueurs, essences, parfums renommés. Commerce de fruits, miel, cire, et des produits de ses fabriques. Jadis évêché. — Cette ville remonte au XIIe siècle ; elle servit souvent d'asile aux habitants de Fréjus et d'Antibes contre les incursions des pirates.— L'arr. de Grasse a 7 cant. (Antibes, Le Bar, Coursegoule, St-Auban, St-Vallier, Vence, plus Grasse), 62 communes et 66,383 hab.

GRASSE (LA), ch.-l. de cant (Aude), sur l'Orbieu, à 26 kil. S. E. de Carcassonne ; 1,200 hab. Elle doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée en 778.

GRASSE (François-Joseph-Paul, comte de), marquis de Grasse-Tilly, lieutenant-général des armées navales, né en 1723 à Valette en Provence, mort à Paris en 1788, passa par tous les grades de la marine, fut nommé chef d'escadre en 1779 et assista en cette qualité à toutes les batailles qui eurent lieu pendant la guerre de l'indépendance en Amérique. Attaqué en 1782 dans la mer des Antilles par l'amiral anglais lord Rodney dont les forces étaient supérieures aux siennes, l'amiral français fut forcé d'amener son pavillon après un combat des plus acharnés. Le comte de Grasse resta deux ans prisonnier en Angleterre et ne revint en France qu'à la paix. A son retour il publia un *Mémoire* justificatif et fut honorablement acquitté par le conseil de guerre tenu à ce sujet.

GRASSET DE SAINT-SAUVEUR (Jacques), compilateur fécond, né en 1757 à Montréal, au Canada, mort à Paris en 1810, vint étudier à Paris, fut pendant longtemps vice-consul de France en Hongrie et dans le Levant. Il a publié les ouvrages suivants : *Costumes civils actuels de tous les peuples connus* (en société avec Sylvain Maréchal), 1784 et années suivantes, 4 vol. petit in-4, ornés de 305 pl. ; *Tableaux de la fable représentés par figures, et accompagnés d'explications*, 1785, in-4 ; *Tableaux cosmographiques de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, 1787, in-4 ; *l'Antique Rome*, 1795, in-4, en 50 tableaux ; *Encyclopédie des voyages*, 1795-96, 5 vol. in-4, avec 432 pl. ; *les Amours du fameux comte de Bonneval*, etc., 1796, in-18 ; *le Sérail*, ou *Histoire des intrigues secrètes et amoureuses du grand-seigneur*, 1796, 2 vol. in-12 ; *Fastes du peuple français*, etc., 1796, in-4 ; *Costumes des représentants du peuple*, etc., 1796, in-8 ; *les Trois*

Manuels, ouvrage moral, écrit dans le goût d'Épictète, etc., 1796, in-18; *Esprit des ana*, etc., 1801, 2 vol. in-12; *Voyage pittoresque dans les quatre parties du monde*, 1806, in-4.

GRASSIN (Pierre), vicomte de Busancy, conseiller au parlement de Paris, fonda en 1569 à Paris le collége dit des *Grassins*, en faveur des pauvres écoliers de la ville de Sens; ce collége était situé rue des Amandiers, sur la montagne Sainte-Geneviève. Depuis 1789, il est devenu la propriété d'un particulier.

GRATAROLI (Guillaume), célèbre médecin du XVIe siècle, né à Bergame en 1516, étudia à l'université de Padoue, quitta l'Italie désolée par la guerre et par des querelles religieuses, et se rendit en Suisse; il professa la médecine à Marbourg et à Bâle, acquit la réputation d'un habile praticien, et mourut à Bâle en 1568. On cite comme un de ses meilleurs ouvrages: *De medicinæ et rei herbariæ origine, progressu et utilitate*, Strasbourg, 1564, in-8. On a de lui, en outre: *Opuscula Grataroli, ab ipso auctore denuo correcta*, Lyon, 1558, in-12, et *Discours notables sur les moyens pour conserver et augmenter la mémoire*, qui ont été traduits par Et. Coppé, Lyon, 1586, in-12.

GRATIANI. *Voy.* GRAZIANI.

GRATIANOPOLIS ou CULARO, ville de la Gaule Transalpine, auj. GRENOBLE.

GRATIANOPOLITANUS PAGUS, nom latin du GRÉSIVAUDAN.

GRATIEN, *Flavius Gratianus*, empereur d'Occident, né à Sirmium en 359, fut associé à l'empire par Valentinien I, son père, en 367, dès l'âge de huit ans, et lui succéda en 375, conjointement avec son jeune frère Valentinien II. Il repoussa les Allemands qui avaient envahi ses états, et les Goths qui ravageaient l'Orient. Le trône de Constantinople étant devenu vacant par la mort de Valens, il y éleva Théodose, le plus habile de ses généraux. Gratien poursuivit avec animosité les restes du paganisme; ayant fait enlever du Capitole la statue de la Victoire, il se rendit par là odieux aux Romains, et dès que le tyran Maxime se fut fait proclamer dans la Grande-Bretagne, il se vit abandonné de ses sujets. Il fut battu et mis à mort près de Lyon par Andragathius, lieutenant de Maxime, en 383. Gratien avait eu pour précepteur le poëte Ausone; aussi aima-t-il toujours les lettres.

GRATIEN, *Gratianus*, célèbre canoniste, né à Chiusi en Toscane, embrassa la vie religieuse à Bologne, et y mourut vers le milieu du XIIe siècle. Il est auteur d'une compilation des textes de l'Écriture sainte, des canons des apôtres, des canons des conciles, des décrétales des papes, des extraits des SS. PP., des livres pontificaux, etc., qui est connue sous le nom de *Décret de Gratien* (*Decretum Gratiani*). Cette collection fut achevée et publiée pour la première fois en 1151; elle a été imprimée en 1471 à Strasbourg, in-fol., et en 1540 par les soins du pape Grégoire XIII. On la nomme aussi *Concordantia canonum*, parce que l'auteur cherche à mettre d'accord entre eux les passages qui pouvaient paraître contradictoires.

GRATIEN, pape. *Voy.* GRÉGOIRE II.

GRATIUS FALISCUS, poëte latin, né à Faléries, capitale des Falisques, contemporain et ami d'Ovide, qui le cite avec éloge, a laissé un poëme en 550 vers sur la chasse avec les chiens, intitulé: *Cynegeticon*. Ce poëme, longtemps perdu, fut retrouvé, dit-on, vers 1503, par Sannazar, dans une bibliothèque de France: il fut imprimé pour la première fois à Bologne, 1504, in-fol.; il a souvent été réimprimé, et presque toujours avec celui de Némésien sur le même sujet: on estime surtout les éditions de P. Burmann, Leyde, et de Wernsdorf, dans la collection des *Poetæ latini minores*. L'édition la plus récente est celle de Stern, Halle, 1832, in-8.

GRATTAN (Henri), célèbre orateur irlandais, né à Dublin en 1750, mort à Londres en 1820. Il débuta comme avocat à Dublin, et entra en 1775 au parlement d'Irlande, où il prit dès l'abord un rang distingué parmi les membres de l'opposition. En 1782 ses efforts empêchèrent la réunion du parlement de l'Irlande à celui de la Grande-Bretagne; et depuis ce moment il fut le chef reconnu des *whigs-clubs* d'Irlande. Bien que protestant lui-même, il ne cessa de réclamer les droits électoraux pour ses compatriotes catholiques. Après le rappel du vice-roi d'Irlande, Fitz-William, Grattan chercha à s'opposer à l'insurrection qui en fut la suite: mais ses efforts furent vains, et il quitta le parlement. Il y rentra un moment pour s'opposer aux mesures de Pitt qui allait consommer l'union de l'Angleterre avec l'Irlande; mais il devait encore échouer. Plus tard (1805), Grattan siégea dans le parlement anglais où il se porta toujours le défenseur des catholiques irlandais. Ses discours politiques ont été recueillis sous le titre de *Speeches of Mr Grattan*, Londres, 1822, 4 vol. in-8: ils avaient été imprimés séparément de 1788 à 1812, même format. Son fils a publié sa vie, Londres, 1839, 2 vol. in-8.

GRATZ, ville d'Allemagne. *Voy.* GRÆTZ.

GRAUDENZ, *Grudziadz* en polonais, ville des États prussiens (Prusse), sur la Vistule, à 31 kil. S. O. de Marienwerder; 8,300 hab. Draps, distilleries, brasseries. Commerce de grains et de tabac. Fort qui commande la Vistule.

GRAULHET, ch.-l. de canton (Tarn), à 18 kil. E. de Lavaur; 2,400 hab.

GRAUN (Charles-Henri), chanteur et compositeur allemand, né en 1701 à Wahrenbruck (Saxe), mort en 1759, débuta en 1725 comme premier ténor à l'Opéra de Brunswick et reçut bientôt le titre de vice-maître de chapelle. Frédéric-le-Grand le chargea de créer l'Opéra de Berlin (1740). Ses principaux opéras sont: *Polydore*, 1726; *Rodelinda*, 1741; *Demofoonte*, 1746; *Britannico*, *Merope*, 1756.

GRAUS, ville murée d'Espagne (Saragosse), à 25 kil. N. E. de Barbastro; 2,400 hab. Cuirs, savon, papier, eau-de-vie; moulins à huile et à foulon, etc. Cette ville fut assiégée en 1067 par Sanche Ramire I, qui y mourut; son fils Ramire II s'en empara.

GRAVE, ville forte de Hollande (Brabant septentrional), à 12 kil. S. O. de Nimègue; 2,000 hab. Elle a été prise plusieurs fois: par le prince Maurice de Nassau en 1602, par les Français en 1672, et par Guillaume, prince d'Orange, en 1674.

GRAVE-EN-OYSANS (LA), ch.-l. de canton (Hautes-Alpes), à 30 kil. N. O. de Briançon; 1,500 hab.

GRAVELINES (*Graven linghe*, c.-à-d. *fossé des comtes*), ville de France, ch.-l. de canton (Nord), à 18 kil. O. de Dunkerque, à l'embouchure de l'Aa dans la Manche; 4,200 hab. Assez jolie ville. Port ensablé. Chantiers de construction. Armements pour la pêche du hareng, etc.—Fondée au XIIe siècle, cette ville prit son nom d'un canal que les comtes de Flandre y avaient fait creuser. Les Anglais la dévastèrent en 1383. Une bataille se livra sous ses murs en 1558 entre le comte d'Egmont et le maréchal de La Ferté. Gravelines fut prise par les Français en 1658, et fortifiée sur les plans de Vauban.

GRAVENHAGUE ('s), ville de Hollande. *Voy.* LA HAYE.

GRAVESANDE, ville de Hollande (Hollande méridionale), à 13 kil. S. O. de La Haye, sur la mer; 750 hab. Jadis murée et résidence des comtes de Hollande. Beaucoup d'antiquités romaines.

GRAVESANDE (Guillaume Jacob 's), savant hollandais, né à Bois-le-Duc en 1688, mort en 1742, publia dès l'âge de 18 ans un *Essai de perspective*

qui le fit remarquer; coopéra pendant plusieurs années à un journal scientifique estimé, *le Journal littéraire*, publié à La Haye, fit en 1715 un voyage en Angleterre pendant lequel il se lia avec les savants de ce pays, et devint en 1717 professeur à l'université de Leyde où il enseigna successivement les mathématiques, l'astronomie et la philosophie. Il fut un des premiers à adopter et à propager sur le continent les théories de Newton, et il contribua puissamment par ses travaux aux progrès de la physique et des mathématiques. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata*, etc., La Haye, 1720, 1742, 2 vol. in-4, trad. en français par Joncourt, Leyde, 1746; *Philosophiæ Newtonianæ instituta in usus academicos*, abrégé du précédent, Leyde, 1723 et 1744; *Introductio ad philosophiam, metaphysicam et logicam continens*, Leyde, 1736, 1737 et 1756, trad. en français (par Joncourt), Leyde, 1737; ouvrage devenu classique. En métaphysique, 'S Gravesande est disciple de Locke : il fait comme lui consister la liberté dans le pouvoir de faire ce qu'on veut, plutôt que dans celui de choisir.

GRAVESEND, ville d'Angleterre (Kent), à 30 kil. S. E. de Londres, sur une éminence qui domine la Tamise; 5,000 hab. Port très fréquenté, douane très active. Construction de vaisseaux de ligne, frégates, etc. C'est là que presque tous les vaisseaux de la Compagnie des Indes et autres font leurs approvisionnements. Bains de mer. But de promenade en bateau à vapeur pour les habitants de Londres.

GRAVINA, ville du roy. de Naples (Terre de Bari), à 13 kil. S. O. d'Altamura; 8,700 hab. Patrie de l'historien Dominique de Gravina.

GRAVINA (Dominique DE), historien du XIVe siècle, né à Gravina (Naples), a écrit en latin le *Journal des événements qui se sont passés dans la Pouille de 1332 à 1350*; ce *Journal* est inséré dans les *Scriptores rerum italicarum*, tome 12.

GRAVINA (Pierre), poëte latin, né à Palerme vers 1453, mort en 1527, embrassa l'état ecclésiastique; se fixa à Naples, où il eut pour protecteurs le célèbre Gonsalve de Cordoue et Prosper Colonne; se lia d'amitié avec Jov. Pontanus, Sannazar et autres personnes de mérite. Ses poésies, qui se composent principalement d'épigrammes, ont été recueillies en partie par Scipion Capèce, et imprimées à Naples, 1532, in-4, avec la *Vie* de l'auteur par Paul Jove. On regrette la perte de plusieurs ouvrages de ce poëte, entre autres un poëme intitulé *De Gonzalvi Cordubæ rebus gestis*.

GRAVINA (J.-Vincent), célèbre jurisconsulte et littérateur napolitain, né à Roggiano, près de Cosenza, en 1664, mort à Rome en 1718, s'adonna d'abord aux lettres et fonda avec quelques amis en 1695 la célèbre Académie des Arcadiens (*Arcadi*), à Rome. Il se livra ensuite à la jurisprudence, obtint en 1699 une chaire de droit civil au collége de la Sapience à Rome, puis enseigna le droit canonique (1703). Il réforma l'enseignement du droit en remontant aux meilleures sources. Il ne négligea jamais les lettres; il forma Métastase, et se plut à faire la fortune de ce grand poëte. Ses ouvrages ont été réunis à Leipsick, 1737, in-4, et Naples, 1756, 3 vol. in-4; les plus remarquables sont : *De Ortu et progressu juris civilis*, en trois parties, Naples, 1701-1713 (Requier en a donné un extrait estimé sous le titre d'*Esprit des Lois romaines*); *De Instauratione studiorum*, dédié à Clément XI; *Delle Favole antiche*, trad. en français par J. Regnault; *Della Ragione poetica*, Rome, 1708; *Della Tragedia*, Rome, 1715. Gravina avait lui-même composé plusieurs tragédies.

GRAVINA (Charles, duc de), amiral espagnol, né à Naples en 1747, passa en Espagne avec le roi Charles III, reçut en 1793 le commandement d'une division de la flotte de l'amiral Dangara, eut une part honorable à la défense de Roses en Catalogne assiégée par l'armée française, et mérita le grade de contre-amiral. La paix ayant été faite avec la France, il commanda la flotte espagnole réunie à la flotte française sous les ordres de l'amiral Villeneuve, devant Cadix, 1805; fut blessé à Trafalgar, et mourut peu après en 1806.

GRAVIUS, orientaliste. *Voy.* GREAVES.

GRAY, ville de France, ch.-l. d'arrondissement (Haute-Saône), sur la Saône, à 45 kil. S. O. de Vesoul; 6,535 hab. Port très fréquenté (sur la Saône), vieux château, casernes, moulin magnifique. Grands chantiers de construction. Commerce actif et varié: entrepôt des denrées expédiées du midi de la France et pour l'Allemagne, et des denrées coloniales; produits des houillères et verreries des dép. de la Loire et du Rhône; merrains et bois de marine destinés pour Toulon. — L'origine de cette ville ne remonte pas au-delà du XIe siècle. Louis XIV la prit en 1668 et en démolit les fortifications. — L'arr. de Gray compte 7 cantons (Champlitte-le-Château, Dampierre, Fresne-St-Mametz, Gy, Pesme, plus Gray), 188 communes et 89,899 hab.

GRAY (Thomas), poëte anglais, né à Londres en 1716, mort en 1771, fut élevé à Eton, où il se lia avec Horace Walpole; étudia le droit à Cambridge, et obtint dans cette université une chaire d'histoire qu'il ne remplit jamais. Il était d'un caractère mélancolique. Gray a laissé des odes, des élégies et quelques poésies latines, entre autres un poëme : *De principiis cogitandi*. Ses poésies forment un très petit volume, mais l'élégance et la sublimité de quelques-unes ont suffi pour le placer parmi les premiers poëtes anglais. On estime surtout son *Elégie écrite dans un cimetière de campagne*, traduite par Chénier, imitée par Fontanes dans *le Jour des Morts*; ses *Odes sur le Printemps*, *sur le collége d'Eton*; l'*Hymne à l'Adversité*. La meilleure édition des œuvres de Gray est celle de J. Milford, Londres, 1816, 2 vol. in-4. Elle contient, outre les poésies, des lettres de l'auteur et une notice sur sa vie. Ses poésies ont été traduites par Lemierre neveu, Paris, 1798.

GRAY (Jeanne). *Voy.* GREY.

GRAZALEMA, *Lacidulemium*, ville d'Espagne (Grenade), à 85 kil. N. E. de Cadix; 11,200 hab. Gros draps; creusets. Antiquités romaines.

GRAZIANI (Ant.-Marie), écrivain du XVIe siècle, né en 1537 à Borgo-San-Sepolcro en Toscane, mort en 1611, fut le secrétaire et le coopérateur du cardinal Commendon, qu'il accompagna dans ses diverses missions; puis devint secrétaire de Sixte-Quint, fut fait en 1592 évêque d'Amelia par Clément VIII, et envoyé en 1594 comme légat près de la république de Venise. On a de lui divers écrits historiques, en latin, estimés pour l'exactitude des faits et l'élégance du style : *De bello Cyprio*, Rome, 1616 (trad. en français par Lepelletier, 1685); *De casibus virorum illustrium*, publié par Fléchier, Paris, 1680, et trad. par Lepelletier; et une *Vie de Commendon*, publiée et traduite du latin par Fléchier, Paris, 1669. — Un autre Graziani, Jean, né à Bergame en 1670, mort en 1730, a aussi écrit sur l'histoire. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Histoire de Venise*, rédigée en latin, et publiée à Padoue, 1728, 2 vol. in-4.

GRAZIANI (Jérôme), poëte italien, né en 1604 à Pergola, mort en 1675, eut pour protecteur François I, duc de Modène, qui le prit pour secrétaire (1657) et lui donna le comté de Varzano. On a de lui : *Cleopatra*, poëme en 6 chants, qu'il composa à vingt-deux ans (1626); *la Conquista di Granata*, Modène, 1650, qui le plaça au nombre des meilleurs poëtes épiques de l'Italie; une tragédie de *Cromwell*, 1671,

la meilleure pièce de ce genre qu'ait eue l'Italie, jusqu'à la *Mérope* de Maffei.

GRAZZINI (Antoine-François), poëte italien, surnommé *il Lasca* ou *le Dard* (espèce de poisson), né en 1503 à Florence, mort en 1583, fonda en 1540 l'Académie des *Umidi;* néanmoins il fut exclu lui-même de cette compagnie à la suite de querelles littéraires. Pour s'en venger, il fonda avec plusieurs autres savants en 1582 une nouvelle Académie qu'il nomma *della Crusca* (c.-à-d. *du son*, parce qu'elle avait pour but, disait-il, de trier les expressions de la langue comme le bluteau sépare le son de la farine). Cette nouvelle société devint bien plus importante que la première. Grazzini a composé six *Comédies*, Venise, 1582, in-8 ; des *Stances* et *Poésies diverses*, Florence, 2 vol. in-8 ; *la Guerra de' Mostri*, poëme bouffon, *ibid.*, 1584, in-4 ; un recueil de *Nouvelles*, Florence, 1559, Paris, 1756 et 1775, 2 vol. in-8.

GRÉAL. On appelle dans la légende le *Saint-Gréal* un vase mystique que l'on prétend être celui même dans lequel était contenu le vin que but le Sauveur à la dernière cène, chez Simon-le-Lépreux, lorsqu'il dit ces mots sacrés : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* Ce vase aurait été conservé par Joseph d'Arimathie et transporté par lui dans la Bretagne (Angleterre) ; il conférait à celui qui le possédait toutes sortes de priviléges merveilleux. Le Saint-Gréal joue un grand rôle dans les romans des chevaliers de la Table-Ronde ; ces chevaliers firent plusieurs expéditions à la recherche de la précieuse relique.

GREATHEAD, c.-à-d. *grosse tête. Voy.* ROBERT GROSSE-TÊTE.

GREATRAKES (Valentin), célèbre guérisseur irlandais, né près de Waterford en 1628, servit pendant quelque temps dans l'armée avec distinction, puis fut juge de paix dans son lieu natal. Ayant contracté de bonne heure l'habitude de la contemplation, il se crut inspiré et doué du don de guérir les écrouelles. Il commença en 1662 à faire des cures, et obtint bientôt une telle réputation que le roi d'Angleterre lui-même l'appela à sa cour. Il vint à Londres en 1666 ; mais importuné de sa propre célébrité, il retourna en Irlande dès l'année suivante. Il mourut vers 1680. Il a laissé lui-même un *Exposé de sa vie et de ses cures*, Londres, 1666. Il guérissait par l'attouchement et les frictions, comme les magnétiseurs. Saint-Evremont a surnommé Greatrakes *le Prophète irlandais*.

GREAT-RIVER. *Voy.* GRANDE-RIVIÈRE.

GREAVES (Jean), en latin *Gravius*, orientaliste anglais, né en 1602 à Colmore dans le Hampshire, professa pendant plusieurs années la géométrie et l'astronomie au collége de Gresham à Londres, puis à l'université d'Oxford ; alla visiter l'Egypte, rassembla une collection précieuse de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et d'autres antiquités, et mourut à Londres en 1652. Il avait été en 1648 chassé d'Oxford et dépouillé de tous ses emplois, comme royaliste. On a de lui des traités sur divers sujets, des poëmes, des observations faites en Egypte, en Turquie, etc. Ses *Œuvres mêlées* ont été publiées en 1737, 2 vol. in-8.

GRÈCE, *Græcia*, contrée célèbre, située au S. E. de l'Europe. Nous donnerons : 1° la géographie de la Grèce ancienne, 2° la géographie de la Grèce moderne, 3° une notice historique sur la Grèce.

I. GRÈCE ANCIENNE. L'étendue et les limites de ce pays n'ont jamais été déterminées par les anciens d'une manière précise. On la divisait communément en trois grandes régions : le Péloponèse au S., l'Hellade (ou Grèce proprement dite) au centre, la Thessalie et l'Epire au N. On étendait encore le nom de Grèce à l'Illyrie méridionale, à la Macédoine, à la Thrace, aux îles Ioniennes. — La Grèce était partagée en un nombre infini de petits états indépendants, les uns fédératifs, les autres isolés, dont le nombre comme l'importance varièrent sans cesse aux différentes époques. Les principaux au temps de la mort de Pélops étaient : 1° en Epire, la Chaonie, la Thesprotie, la Cassiopie, l'Ambracie, la Lélégie (nommée ensuite roy. de Téléboas ou Arcadie maritime, et plus tard Acarnanie) ; 2° dans l'Hémonie (depuis nommée Thessalie), la Pélasgiotide, l'Achaïe, la Phthiotide, le pays des Lapithes, la Dryopie, l'état d'Argos-Pélasgique, la Magnésie, l'état d'Iolcos, l'état d'Arné ; 3° dans l'Emathie (depuis Macédoine), les Macédones ; 4° dans la Grèce centrale, l'état des Hyantes (bientôt nommé Etolie), la Doride, la Lélégie orientale, le roy. de Deucalion (à Lycorée), l'état des Hectènes (remplacés depuis par des Hyantes, Léléges, Aones), le roy. de Thèbes, le roy. d'Orchomène ou des Minyens, le roy. de Coronée, le roy. de Tanagre, l'état d'Ionie (anciennement Ogygie, et plus tard Attique), Eleusis, le roy. de Mégare ; 5° dans l'Apie (depuis appelée Péloponèse), l'Egialée ou Ionie méridionale (depuis nommée Achaïe), les petits royaumes d'Argos et Mycènes, de Tirynthe, d'Hermione, de Trézène, de Sparte), la Pélasgie (ou Arcadie), l'Épée (ou Elide), la Messénie. — A l'époque de la guerre de Troie, on distinguait : 1° en Epire, les mêmes états que ci-dessus ; 2° en Hémonie, les roy. de Gounée, de Polypète et Léontée, de Podalire et Machaon, d'Achille, de Prothoos ou des Magnètes, d'Admète, de Protésilas, d'Eurypile, de Philoctète ; 3° dans la Grèce centrale, l'Etolie, les Locrides opontienne et épicnémidienne, la Phocide, le roy. de Thèbes, celui d'Orchomène des Minyens, l'Attique ; 4° dans le Péloponèse, les 6 roy. de Mycènes, d'Argos et Tirynthe, de Lacédémone, d'Arcadie, d'Épée, des Pyliens ; 5° dans les îles, le roy. des Phéaciens ou de Corcyre, le roy. d'Ulysse à Ithaque, les 3 roy. d'Eubée, de Salamine et de Crète, auxquels il faut joindre ceux de Rhodes, de Symé, de Thessalus.—Pendant la guerre du Péloponèse on remarque surtout : 1° l'Epire proprement dite, l'Ambracie, l'Athamanie ; 2° les grandes cités thessaliennes de Tricca, de Larisse, de Phères, l'état des Magnètes, celui des Maliens, celui des Enianes ; 3° l'Acarnanie, l'Amphilochie, Leucade, l'Etolie, la Phocide, Delphes, Naupacte, les 3 Locrides, la Doride, Thèbes, Platée, la république d'Athènes avec ses riches possessions, la Mégaride ; 4° l'Achaïe, la Corinthie, la Sicyonie, la Phliasie, l'Argolide, l'Hermionie, la Trézénie, l'Epidaurie, la ville de Cléones, l'Elide (avec la Triphylie), Pylos, l'état de Sparte avec la Laconie et la Messénie, les 18 ou 20 cités arcadiennes dont Mantinée, Tégée, Orchomène d'Arcadie étaient les principales ; 5° le roy. de Macédoine ; 6° les cités de la Crète, l'île d'Egine et quelques autres qui jouissaient parfois de l'indépendance. — Les trois siècles suivants ne modifièrent que peu ces divisions, bien que la suprématie changeât souvent de main. A la Grèce ancienne se rattachaient encore : 1° l'Illyrie méridionale, dite Illyrie grecque (Epidamnie, Atintanie, Parthinie) ; 2° les colonies grecques de l'Europe orientale, notamment Olynthe, Héraclée, Selymbrie, Byzance, Odesse, Olbia ; 3° l'Ionie, l'Eolide, la Doride sur les côtes de l'Asie-Mineure la Crète, le roy. de Salamine dans l'île de Cypre ; 4° la Grande-Grèce et la Sicile ; 5° enfin toutes les colonies et les divers établissements jetés par les Grecs sur les rivages étrangers. — Lorsque la Grèce devint province romaine (146 av. J.-C.), elle forma dès lors un proconsulat connu sous le nom de *Proconsulat d'Achaïe;* il comprenait la Grèce centrale et le Péloponèse. Sous Auguste, la Grèce fut mise au rang des provinces sénatoriales. Après la division de l'empire sous Constantin, elle fut comprise dans l'empire d'Orient et dans la préfecture d'Illyrie, mais toujours avec le titre d'Achaïe. A partir de la se-

conde moitié du VIIe siècle la Grèce forma avec la Macédoine 4 *thèmes,* dits de la Macédoine, de Nicopolis, de l'Hellade et du Péloponèse. Après la prise de Constantinople par les Croisés, la Grèce fut démembrée en un nombre infini de petites principautés et seigneuries qui appartinrent à divers chefs croisés ou aux républiques de Gènes et de Venise, et parmi lesquelles on remarque les principautés d'Achaïe et de Morée, celle de Nauplie, les duchés d'Athènes et de Thèbes, la despotie d'Epire, etc. Lors de la prise de Constantinople par les Turcs (1453), l'empire ottoman possédait déjà la plus grande partie des provinces grecques : la Macédoine et la Thrace, la Thessalie, l'Etolie et l'Acarnanie. Trois principautés indépendantes subsistaient encore : le duché d'Athènes, la despotie de Morée et le comté de Céphalonie ; elles ne tardèrent point à tomber aussi au pouvoir des Turcs, et la Grèce forma dès lors les 4 pachaliks de Saloniki, de Janina, de Livadie et de Morée ou de Tripolizza (*Voy.* ces noms). Cet état de choses subsista sans grands changements jusqu'à l'insurrection de 1821, qui fit de la Grèce un état indépendant.

GRÈCE MODERNE, royaume indépendant de l'Europe, au S. E., comprenant la Grèce propre ou Hellade, la presqu'île de Morée ou Péloponèse et les îles voisines. Il s'étend de l'O. à l'E. depuis le golfe de l'Arta jusqu'au golfe de Volo, de 18° 20' à 23° 20' long. E., et du S. au N. depuis 36° 20' jusqu'à 40° lat. N. ; il a pour bornes au N. la partie continentale de la Turquie d'Europe ; au N. E. et à l'E. l'Archipel ; au S. la Méditerranée, et à l'O. la mer Ionienne. La Grèce continentale peut avoir 520 kil. de long sur 200 de large ; 800,000 hab. Capitale : Athènes depuis 1834 (c'était auparavant Nauplie). Immédiatement avant son indépendance, le territoire de la Grèce formait le pachalik de Morée, le sandjakat de Livadie, la plus grande partie de ceux de Carélie et de Lépante, et une partie de l'eyalet des îles (Négrepont, les Cyclades et une partie des Sporades). En 1833 la Grèce libre fut divisée en 10 *nomes* (Argolide, Achaïe et Elide, Messénie, Arcadie, Laconie, Acarnanie et Etolie, Locride et Phocide, Attique et Béotie, Eubée, Cyclades) ; ces nomes étaient subdivisés en 54 *éparchies.* Au mois de juin 1836 cette première division fut remplacée par 30 gouvernements qui eux-mêmes ont été réduits à 24 au mois de juillet 1838. En voici les noms avec les chefs-lieux.

	Gouvernements.	*Chefs-lieux.*
Morée.	Argolide,	Nauplie.
	Hydra,	Hydra.
	Corinthe,	Sicyone.
	Achaïe,	Patras.
	Kynœthe,	Calavitra.
	Elide,	Pyrgos.
	Triphylie,	Kyparissia.
	Messénie,	Calamata.
	Mantinée,	Tripolizza.
	Gortynia,	Caritena.
	Lacédémone,	Sparte.
	Laconie ou Maïna,	Ariopolis.
Hellade.	Etolie,	Missolonghi.
	Acarnanie,	Amphilochion.
	Eurytania,	Oïchalia.
	Phocide,	Amphissa.
	Phthiotide,	Lamia.
	Attique,	*Athènes.*
	Béotie,	Libadia.
Les Iles.	Eubée,	Chalcis.
	Tinos et Andros,	Tinos.
	Syra,	Hermoupolis.
	Naxos et Paros,	Naxos.
	Thera,	Thera.

La Grèce est traversée au nord, au centre et au sud par plusieurs chaînes de montagnes très élevées, et qui sont entrecoupées de vallées fertiles ; plusieurs de ces montagnes sont surtout célèbres par les souvenirs qu'elles rappellent et par le rôle qu'elles ont joué, soit dans la mythologie, soit dans l'histoire ; telles sont : l'Agrapha-Geb (le Pinde ancien), les monts Aninos (l'OEta), Liakoura (le Parnasse), Zagara (l'Hélicon), Elatia (le Cithéron), Malava (le Taygète), Trelo (l'Hymette), etc. — Il en est de même des rivières, qui toutes sont fort peu importantes par leur étendue, mais dont le plus grand nombre sont célèbres, telles que l'Aspropotamo (l'ancien Achéloüs), le Roufea (l'Alphée), le Gastunialf (le Pénée), l'Iri ou Vasili-potamo (l'Eurotas), la Spirnatza (le Pamisus), le Mavro-potamo (le Céphise), etc. Les principaux lacs sont ceux d'Argyro Castro et de Topoglia (l'ancien Copaïs). — Le climat de la Grèce est délicieux, surtout dans l'Attique ; le sol, bien que montagneux, est fertile ; mais depuis la guerre de l'indépendance la culture est négligée partout, et la surface de la Grèce entière a été ravagée par le fer et par la flamme. Les montagnes sont couvertes de forêts d'oliviers et de lauriers ; elles recèlent beaucoup de mines, surtout de plomb et d'étain, ainsi que de magnifiques carrières de marbre blanc, notamment à Paros et dans l'Attique. Les principales exportations consistent en huile, fruits, excellents vins, raisins de Corinthe, cuirs, laines, bétail. L'industrie est encore sans importance ; on ne trouve en Grèce que quelques manufactures de fil de coton teint en rouge, de peaux de chèvres maroquinées, de tapis, de vestes de soie et de grosses étoffes de laine. — La religion des Grecs est le christianisme, mais ils ne reconnaissent pas le pape et forment, depuis Photius (858), une église particulière, dite église grecque ou d'Orient, qui a pour chef un patriarche résidant à Constantinople. — Les Grecs parlent une langue dérivée de l'ancien grec classique, et connue sous le nom de grec moderne ou romaïque. — Le gouvernement de la Grèce est une monarchie constitutionnelle et héréditaire.

Histoire. Les Grecs se disaient *autochthones,* c'est-à-dire, nés sur le sol même. Les habitants primitifs de la Grèce furent les Pélasges, qui se subdivisaient eux-mêmes en de nombreuses tribus parmi lesquelles on remarque les Aones, les Hyantes, les Lélèges, etc. Il est difficile de dire quelle fut l'origine des Pélasges ; il est probable qu'ils étaient originaires de l'Asie et qu'ils vinrent en Grèce, soit par l'Asie-Mineure, soit en suivant les côtes septentrionales du Pont-Euxin. Avant l'an 2000 les tribus pélasgiques étaient encore barbares. Sicyone, une des premières villes que mentionne l'histoire de la Grèce, est fondée par Egialée au commencement du XIXe siècle. Des colonies égyptiennes et phéniciennes abordent en même temps sur les côtes méridionales de la Grèce et y répandent les germes de la civilisation. Inachus et Phoronée son fils fondent Argos (1986) ; Ogygès réunit sous ses lois les habitants de la Béotie et de l'Attique (1869) ; Sparton (1880) et Lélex (1742) jettent les fondements de Sparte. Peu après apparaissent les Hellènes, subdivisés aussi en plusieurs tribus : du XVIe au XIVe siècle, ce nouveau peuple substitue sa domination à celle des Pélasges, dont le plus grand nombre émigrent et vont fonder des colonies dans l'Europe occidentale ; une des tribus helléniques, celle des Graies (*Graii, Græci*), donne son nom à tout le pays. C'est dans cette période qu'il faut placer les règnes de Cécrops à Athènes (1643), de Deucalion en Thessalie (1635). Les traditions conservent le souvenir d'un déluge qui aurait inondé toute la Grèce au temps de ce prince. Viennent ensuite les règnes de Cadmus à Thèbes (1580), de Danaüs à Argos (1572), de Minos en Crète (vers 1500). A cette période, pendant laquelle la Grèce a reçu les premières notions de l'agriculture et des arts, ainsi

qu'un culte modelé sur les religions de l'Égypte et de la Phénicie, avec des lois civiles et des institutions régulières, succède une nouvelle époque, connue sous le nom de *temps héroïques* (1500-1190). Elle est signalée par les exploits fabuleux d'Hercule, de Thésée, de Jason, etc., par la fondation des Jeux olympiques (1453), la création des Amphictyonies, l'expédition des Argonautes (1330), les deux guerres de Thèbes (1354 et 1315), enfin la guerre de Troie (1280-1270). Pendant ce temps les Héraclides ou descendants d'Hercule ont soumis la péninsule appelée Apie et depuis Péloponèse. Mais les Hellènes, déjà maîtres de la Thessalie et de la Grèce centrale, et qui sont alors divisés en trois grandes branches (Éoliens, Ioniens et Doriens), s'établissent dans le Péloponèse aux dépens des Héraclides, et finissent par les en expulser (1307), sous la conduite des fils de Pélops. Quatre-vingts ans après la guerre de Troie (1190), les Héraclides, unis aux Hellènes doriens, envahissent de nouveau le Péloponèse et en chassent à leur tour les Pélopides avec les Ioniens et les Æoliens. La rentrée des Héraclides dans le Péloponèse commence ce que l'on appelle le *moyen âge* de la Grèce, période de transition, pendant laquelle la civilisation rétrograde d'abord; mais bientôt la Grèce se relève, envoie partout d'innombrables colonies, sur les côtes de l'Asie-Mineure (Ionie, Æolie, Doride), en Thrace, dans l'Italie méridionale (Grande-Grèce), et jusque sur les côtes de la Gaule et de l'Hispanie. Homère publie ses poëmes; les mœurs s'adoucissent; chaque ville adopte le culte d'une divinité particulière: les grands mystères de Cérès sont fondés à Eleusis pour conserver les anciennes traditions du culte pélasgique; Lycurgue donne des lois à Sparte (898); partout les petits états de la Grèce se constituent en républiques: la royauté est abolie à Athènes (1132), à Argos (820), en Élide (780), à Corinthe (747), en Arcadie et en Messénie (668), etc.; Sparte seule conserve le gouvernement monarchique. Athènes reçoit les lois de Dracon (620), puis de Solon (590); les Pisistratides, qui voulaient rétablir la royauté, sont chassés (509). Peu après commencent les *guerres médiques* (490); elles sont signalées par les glorieuses victoires de Marathon (490), de Salamine (480), de Platée (479), de Mycale (479); par les grands noms de Miltiade, Thémistocle, Cimon, Aristide, Léonidas. A la même époque les sciences et les arts brillent du plus vif éclat: Eschyle, Sophocle et Euripide s'immortalisent dans la tragédie, ainsi qu'Aristophane dans la comédie; Hérodote et Thucydide, dans l'histoire; Thalès, Démocrite, Pythagore, Parménide, Héraclite, Anaxagore, fondent les différentes écoles de philosophie; Socrate, et bientôt après Platon et Aristote, dans la philosophie, réforment ou étendent la science; Hippocrate crée la médecine; Phidias orne les temples de la Grèce de ses chefs-d'œuvre; Périclès, orateur et homme d'état, gouverne Athènes pendant 30 ans. Mais la Grèce victorieuse au dehors commence à s'affaiblir par ses guerres intestines: Athènes et Sparte, rivales de gloire et de puissance, commencent la *guerre du Péloponèse*, qui dure 27 ans (431-404) et qui se termine par la prise d'Athènes: cette guerre donne à Sparte la prédominance dans les affaires de la Grèce: Alcibiade, Nicias, Cléon, Brasidas et Lysandre y jouent le principal rôle. Délivrée de sa rivale, Sparte abuse à son tour de sa puissance; mais Thrasybule chasse d'Athènes les *Trente Tyrans* (403), et la Grèce entière se ligue contre Lacédémone; Conon, Iphicrate et Chabrias relèvent le nom athénien, tandis qu'Antalcidas, par un traité honteux avec la Perse (387), soulève contre Sparte l'indignation générale. En même temps Pélopidas chasse de Thèbes la garnison lacédémonienne (378), et Epaminondas, vainqueur de Sparte à Leuctres (371), élève un instant la Béotie au premier rang dans la Grèce; mais la puissance de sa patrie périt avec lui à Mantinée (363). La guerre sacrée, que les Phocéens allument contre eux en pillant le temple de Delphes (355), donne au roi de Macédoine, Philippe, l'occasion de s'immiscer dans les affaires de la Grèce, et bientôt ce prince, profitant habilement des dissensions des Grecs, les soumet presque tous à son empire, malgré les efforts de Démosthènes; il finit par les assujettir entièrement à la bataille de Chéronée (338). Alexandre, son successeur, va au nom de la Grèce déclarer la guerre au grand roi, et soumet presque toute l'Asie à sa domination; mais il meurt au milieu de ses conquêtes (324). La mort du conquérant ne rend pas néanmoins à la Grèce son indépendance; toujours en lutte avec les rois de Macédoine, elle est en même temps déchirée par d'éternelles dissensions. En vain la *Ligue Achéenne*, instituée en 284, illustrée à deux reprises par Aratus (251) et par Philopœmen (188-183), essaie de rallier tous les peuples de la Grèce: elle épuise ses forces à combattre la *Ligue* rivale *des Étoliens* (222-216); les Romains profitent de ces querelles pour assujettir l'Illyrie grecque (229), réduire les Étoliens qui s'étaient alliés contre eux avec Antiochus, roi de Syrie (190), anéantir les royaumes de Macédoine et d'Epire (168-147), et soumettre enfin la Grèce entière après l'avoir un instant, par dérision, proclamée indépendante (196). La Grèce soumise devient province romaine sous le nom d'Achaïe l'an 146 av. J.-C.

Depuis ce moment, l'histoire de la Grèce n'offre presque aucun fait important; elle se confond avec celle de l'empire romain. Au IVe siècle de notre ère, sous Valentinien d'abord (364), puis sous les fils de Théodose (395), l'empire se partage, et la moitié orientale, dont la Grèce formait la partie la plus importante, prend le nom d'empire grec ou d'Orient (*Voy.* ORIENT). Le nouvel empire est sans cesse désolé par les invasions des barbares: les Wisigoths, sous la conduite d'Alaric (395-398), ravagent la Grèce en tous sens; les Vandales (466), les Ostrogoths (475), les Bulgares (500), l'envahissent à leur tour. Viennent ensuite les Slaves (540), qui, pendant deux siècles, parcourent toutes les parties de la Grèce et finissent par s'y établir, d'abord en Macédoine sous Justinien II (687), puis dans le Péloponèse au pied du mont Taygète (746). Deux expéditions furent faites contre eux par les empereurs de Constantinople, la première sous Irène (783), la seconde sous Michel III (842-867), et après cette dernière, les Slaves soumis se fondent dans la population gréco-romaine. Le IXe siècle fut signalé par les invasions arabes, et le Xe par celles des Bulgares; mais les unes et les autres furent repoussées victorieusement. En 1080, Robert Guiscard conduisit en Grèce la première expédition normande, et soumit l'Epire ainsi qu'une partie de la Thessalie; en 1146, le roi de Sicile, Roger, ravagea l'Etolie et l'Acarnanie, pénétra dans le golfe de Corinthe, prit Corinthe, Thèbes, et emmena une foule de Béotiens captifs. Enfin, lors de la création de l'empire latin de Constantinople (1202), la Grèce conquise par les croisés fut partagée en un nombre infini de fiefs dont les trois principaux furent le despotat d'Epire, le duché d'Athènes et la principauté d'Achaïe ou de Morée: les Vénitiens, qui avaient prêté leurs galères aux croisés, eurent en partage la plupart des côtes et les îles de l'Archipel. La durée de ces nouveaux états fut très courte: les empereurs de Constantinople, rétablis en 1260, en avaient reconquis une partie, et ceux de ces états qui restèrent indépendants ne tardèrent point à tomber comme l'empire d'Orient sous la domination ottomane. Mahomet II avait déjà pris Constantinople en 1453; un de ses généraux, Omar-Pacha, s'empara d'Athènes en 1456; l'Epire, indépendante sous Scanderbeg, fut soumise après la mort de ce héros (1467); toute la Morée avait

reconnu la domination musulmane en 1460 ; les Vénitiens seuls résistèrent plus longtemps, et ce ne fut qu'en 1573 qu'ils furent forcés d'abandonner toutes leurs prétentions sur la Grèce. De ce moment, le pays, soumis au joug le plus despotique, tomba dans un état misérable. Ce ne fut cependant qu'au milieu du XVIIIe siècle que la Grèce tenta ses premiers efforts pour reconquérir sa liberté. Les Monténégrins en Épire, soutenus par les Russes, se soulevèrent les premiers (1766) ; mais cette insurrection fut facilement comprimée ; les Maïnotes en Morée (1769-1779) les imitèrent avec aussi peu de succès ; les Souliotes en Albanie voulurent aussi secouer le joug ; ils résistèrent d'abord victorieusement aux armes d'Ali, pacha de Janina, et firent reconnaître leur indépendance (1772) ; mais ils furent exterminés en 1804, et l'Albanie tout entière ainsi que l'Épire, depuis Durazzo jusqu'au golfe de l'Arta, devint la proie d'Ali-Pacha. Cependant, en 1821, éclata un soulèvement général ; il fut suivi d'une guerre acharnée qui dura neuf ans, et dont les faits les plus importants sont l'héroïque défense de Missolonghi (1826) et la victoire navale remportée à Navarin par les forces combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie (1827). Dans cette guerre s'illustrèrent Kolocotroni, Marco Botzaris, Miaulis, Mavrocordato, Mavromichalis, Constantin Kanaris, Capo d'Istrias, etc. Enfin, grâce à l'intervention des puissances européennes, l'indépendance de la Grèce et son existence comme monarchie furent proclamées le 3 février 1830. On offrit d'abord la couronne au prince Léopold de Saxe-Cobourg (depuis roi de Belgique) qui ne put l'accepter. On élut alors, le 7 mars 1832, le prince Othon, second fils du roi de Bavière, encore enfant, et on fixa sa majorité au 1er juin 1835. Cette élection rencontra une vive opposition et amena des soulèvements qui ne furent apaisés qu'à la fin de 1834.

GRÈCE (GRANDE-). *Voy.* GRANDE-GRÈCE.

GRECOURT (Jean-Baptiste-Joseph WILLART DE), poëte licencieux, né à Tours en 1684, mort en 1743, était ecclésiastique, et fut pourvu dès l'âge de 13 ans d'un canonicat à Tours. Préférant le plaisir aux devoirs de son état, il composa des vers gais et libres, qui le faisaient rechercher des grands. Il avait l'amitié du maréchal d'Estrées et du duc d'Aiguillon, et passa une partie de sa vie chez ce dernier, au château de Vérel en Touraine. Il a laissé des épîtres, des fables, des contes, des chansons ordurières ; ses vers sont négligés, mais faciles. On a réuni ses œuvres en 4 vol., 1761 et 1764.

GRECQUE (ÉGLISE), ou ÉGLISE D'ORIENT. On réunit sous ce titre tous les Chrétiens qui nient à la fois la suprématie du pape et le dogme qui fait procéder le Saint-Esprit du Fils. Cette église ordonne la communion sous deux espèces, et permet le mariage des prêtres ; elle n'admet que le baptême et l'eucharistie comme sacrements d'institution divine. Elle se partage en quatre communions principales : 1° l'*Église grecque orthodoxe*, ou église grecque propre, qui adopte les sept conciles œcuméniques et le *Quini-Sextum;* elle est répandue dans la Grèce, la Russie, les îles Ioniennes, la Hongrie et quelques parties du Levant ; ses adhérents reconnaissent généralement pour chef spirituel le patriarche de Constantinople ; elle se constitua l'an 858, et dut sa naissance au grand schisme d'Orient (*Voy.* SCHISME) ; 2° l'*Église nestorienne* (*Voy.* ce mot) qui règne en Perse et dans la Turquie d'Asie ; 3° l'*Église monophysite* ou *eutychéenne* (*Voy.* ces mots), en Abyssinie, en Syrie et en Mésopotamie ; 4° l'*Église maronite* (*Voy.* ce mot), en Syrie ; cette dernière reconnaît auj. le pape.

GRECS, *Graii*, *Græci*. *Voy.* GRÈCE.

GRECS-UNIS. *Voy.* CHRÉTIENS DE SAINT-THOMAS.

GREDOS (sierra de), chaîne de montagnes d'Espagne, fait partie de la sierra da Estrella et sépare le bassin du Duéro de celui du Tage ; elle s'étend de l'O. à l'E. entre les provinces de Salamanque et d'Avila d'une part, de Cacerès et de Tolède de l'autre. Sa longueur est de 90 kil.

GREENLAW, ville d'Écosse, ch.-l. du comté de Berwick, à 30 kil. O. de Berwick.

GREEN MOUNTAINS (c'est-à-dire *montagnes vertes*), chaîne de mont. des États-Unis, au N. E., dépend des monts Alleghanis et commence dans le Connecticut au promontoire de West-Rock ; traverse du S. au N. les états de Connecticut, Massachusetts, Vermont, et se termine vers les frontières du Canada ; 490 kil. de long. Les plus hauts sommets sont le mont Mansfeld (1,426 mètres), et le Camels-rump (1,380 mètres).

GREENOCK, ville d'Écosse (Renfrew), sur le golfe de la Clyde, à 31 kil. N. O. de Glasgow ; 4,000 hab. en 1757 ; auj. 27,000. Port spacieux et commode, creusé en 1707. Beaucoup d'écoles. Toiles à voiles, savon, chandelles, poterie, verrerie, etc. Pêche du hareng. Commerce maritime fort étendu, surtout avec les Indes occidentales. Patrie du célèbre mécanicien Watt.

GREEN-RIVER, c.-à-d. *Rivière-Verte*, riv. des États-Unis (Kentucky), naît à 13 kil. S. E. de Stamfort, et tombe dans l'Ohio à 10 kil. S. E. d'Evansville ; cours, 400 kil.

GREENWICH, *Grenovicum*, ville d'Angleterre (Kent), sur la Tamise, rive droite, à 10 kil. S. E. du pont de Londres, par 2° 20' 15" long. O., 51° 28' 40" lat. N. ; 61,000 hab. Magnifique hôpital des invalides de la marine, fondé en 1696, et bâti sur l'emplacement d'un ancien palais qui servait de résidence aux rois d'Angleterre dès le temps d'Édouard I. Observatoire célèbre, fondé par Charles II en 1675, et d'où les Anglais sont censés compter leur premier méridien, que pourtant ils font plus souvent partir de l'église de Saint-Paul à Londres. Beau parc, dessiné par Le Nôtre. Greenwich est la station des yachts royaux. Sur la rive opposée de la Tamise, sont les chantiers de la Compagnie des Indes.

GRÉES (du grec *graia*, *græa*, vieille femme), filles aînées de Phorcys et de Céto, et sœurs des Gorgones, étaient appelées *Grées*, parce qu'elles vinrent au monde avec des cheveux blancs. On en compte trois, Enyo, Péphrédo et Dino.

GRÉGOIRE (saint), *le Thaumaturge*, c'est-à-dire *le faiseur de miracles*, né à Néocésarée dans le roy. de Pont, d'une famille païenne, fut converti et instruit dans le christianisme par Origène ; devint évêque de Néocésarée en 240, et convertit presque toute sa province. Il eut à subir, ainsi que son église, de cruelles persécutions sous Dèce ; mais il échappa miraculeusement à la mort. Il mourut en 264 ou 270. On le fête le 17 novembre. On lui attribue des miracles extraordinaires qui l'ont fait regarder comme un autre Moïse. On a de lui quelques écrits dans le recueil intitulé : *SS. PP. Gregorii Thaumaturgi*, *Macharii Ægypti et Basilii Seleucensis opera*, gr.-lat., Paris, 1622, in-fol.

GRÉGOIRE (saint) de Nazianze, surnommé *le Théologien*, célèbre père de l'Église grecque, né près de Nazianze en Cappadoce, l'an 328, étudia à Césarée de Palestine et à Alexandrie d'Égypte, puis se rendit à Athènes avec saint Basile, son compatriote. Ordonné d'abord évêque du bourg de Sasima, en Cappadoce, Grégoire gouverna ensuite comme coadjuteur l'église de Nazianze dont son père était évêque ; plus tard il vint à Constantinople (376), opéra un grand nombre de conversions parmi les Ariens, et fonda une congrégation qui professait les principes du concile de Nicée. L'empereur Théodose se déclara son protecteur, l'éleva au siége archiépiscopal de Constantinople, et assembla un concile dans cette capitale pour faire confirmer cette élection. Mais bientôt les évêques d'Égypte attaquèrent le nouvel

archevêque, et Grégoire, abandonné de l'empereur même, se démit de ses fonctions. Il retourna en Cappadoce, et y vécut dans la solitude, se livrant à la composition des nombreux ouvrages qui encore aujourd'hui attestent la beauté de son génie. Il mourut vers l'an 389. On le fête le 9 mai. On a de lui 50 discours ou *Sermons*, traduits en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1698; 178 poëmes ou pièces de vers, parmi lesquelles on remarque un poëme *Sur les vicissitudes de sa propre vie*, traduit par Lefranc de Pompignan; et beaucoup d'épigrammes. L'abondance, l'élégance, la grâce, la facilité, sont les caractères distinctifs de son style. On y trouve aussi une sensibilité vive, une imagination riche, qui l'entraîne quelquefois au-delà des bornes. Ses œuvres ont été publiées à Bâle, 1550, à Paris, 1609, 2 vol. in-fol., avec version latine, et à Venise, 1753, 2 vol. in-fol. M. J. Planche a donné un *Choix de poésies et de Lettres de saint Grégoire de Nazianze*, avec la trad. franç. Paris, 1827, in-12.

GRÉGOIRE (saint), évêque de Nysse, frère de saint Basile, né à Sébaste vers l'an 330, fut forcé par les Ariens de quitter son siége épiscopal, qu'il ne reprit qu'après la mort de Valens. Il assista au grand concile d'Antioche (379), au 2e concile œcuménique de Constantinople (391), et mourut vers l'an 400. L'Eglise romaine célèbre sa fête le 9 mars. Il a laissé de nombreux ouvrages. Les œuvres de saint Grégoire de Nysse ont eu un grand nombre d'éditions ; la 1re parut en latin, Cologne, 1537, in-fol.; les autres, à Bâle, 1567 et 1571 ; à Paris, 1573 et 1603, même format. Fronton du Duc les a publiées en grec-latin, Paris, 1615 et 1618, 2 vol. in-fol. Plusieurs de ses sermons ont été trad. en franç. par Goulu.

GRÉGOIRE de Tours (saint), *Georgius Florentius Gregorius*, historien et évêque, né en Auvergne vers 539 ou 544, mort en 595, fut élu évêque en 577 par la ville de Tours. Il joua un rôle politique important, défendit contre Chilpéric et Frédégonde l'évêque Prétextat, ainsi que le jeune Mérovée qui était venu chercher un asile auprès du tombeau de saint Martin, et montra en toute circonstance un caractère énergique. Il possédait en outre des lumières au-dessus de son siècle. Nous lui devons une *Histoire des Francs* (*Historia Francorum*), qui est un des ouvrages les plus précieux pour les premiers temps de notre histoire. Elle comprend 174 ans (417-591). Elle fait partie du *Recueil des historiens de France*, par dom Bouquet, et de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France* donnée par M. Guizot. MM. Guadet et Taranne, au nom de la Société de l'histoire de France, en ont publié une trad. avec le texte, 4 vol. in-8, 1836-39.

GRÉGOIRE I, dit *le Grand*, pape, né à Rome vers l'an 550, mort en 604, embrassa la vie religieuse après avoir été préteur de Rome. Une naissance illustre, une vie pieuse, de grands talents pour l'administration le firent élire pape en 590. Lors de l'invasion des Lombards en Italie, il conclut avec ces Barbares un traité honorable. Il s'efforça d'introduire le christianisme parmi les vainqueurs, travailla à l'abolition de l'esclavage, fonda des monastères et fit observer une discipline sévère par le clergé. C'est à ces titres sans doute qu'il mérita le surnom de *Grand*. Il fut canonisé. On le fête le 3 septembre. On accuse ce pape, mais sans preuves suffisantes, d'avoir dans l'excès de son zèle brûlé des bibliothèques composées de livres profanes et détruit des monuments païens. C'est lui qui établit le rit dit *grégorien* (*Voy.* GRÉGORIEN). Il laissa de nombreux écrits, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1705, 4 vol. in-fol. On a une traduction *des Lettres choisies de Grégoire le Grand*, par L.-H. Gondrin, publiée par J. Boileau.

GRÉGOIRE II, Romain, élu pape en 715, après Constantin, convoqua en 729 un concile contre les Iconoclastes, envoya saint Boniface prêcher la religion chrétienne en Allemagne, et mourut en 731. Comme le précédent, Grégoire II a été canonisé.

GRÉGOIRE III, prêtre syrien, fut placé par le peuple sur le Saint-Siége pendant les funérailles de Grégoire II. Comme lui, il lutta contre les Iconoclastes; mais il mourut avant d'avoir pu extirper l'hérésie (741). Il mérita par sa charité d'être appelé *l'Ami des Pauvres*.

GRÉGOIRE IV, fils d'un patricien de Rome, succéda en 817 au pape Valentin. Dans le temps des troubles entre Louis-le-Débonnaire et ses fils, il vint en France pour y rétablir la paix, et eut le tort de se prononcer contre le père. Il mourut en 844.

GRÉGOIRE V, nommé d'abord *Brunon*, neveu de l'empereur d'Allemagne Othon III. Il fut élu pape après Jean XV, en 996 ; fit chasser de Rome, par les soldats de son oncle, un anti-pape qui avait pris le nom de Jean XVI (997); imposa sept années de pénitence à Robert, roi de France, qui avait épousé Berthe sa cousine, et l'obligea à la répudier (998). Grégoire mourut l'année suivante.

GRÉGOIRE VI, anti-pape. *Voy.* LÉON.

GRÉGOIRE VI, connu comme prêtre sous le nom de *Jean Gratien*, fut élu pape en 1045. Trois autres pontifes se disputaient alors le Saint-Siége, Benoît IX, Sylvestre III et Jean XX, et tout le Patrimoine de saint Pierre était au pillage. Grégoire parvint, à force d'or, à éloigner les anti-papes, et s'efforça de mettre un terme au désordre; mais des cardinaux ambitieux et l'empereur Henri III, dit le Noir, l'entravèrent dans ses sages réformes, et dans son découragement il abdiqua le pontificat (1046).

GRÉGOIRE VII, pape célèbre, appelé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, né vers l'an 1013, fut d'abord moine de Cluny. Chargé d'une mission à Rome, il y connut le prêtre Gratien, depuis Grégoire VI, et s'attacha à lui. Il fut fait cardinal par Léon IX; et son crédit alla toujours croissant sous les papes suivants. Il succéda en 1073 au pape Alexandre II. Grégoire VII força les prêtres à garder le célibat, et voulut établir la suprématie temporelle des papes sur tous les princes chrétiens. A cette époque, les souverains, non contents de distribuer d'immenses domaines aux évêques, les investissaient eux-mêmes des fonctions épiscopales. Grégoire VII voulut changer cet état de choses. Malgré tous ses efforts, il ne put y réussir. et remplit de troubles une partie du monde. L'empereur d'Allemagne Henri IV fut son principal adversaire; la lutte terrible qui s'engagea entre eux est connue sous le nom de *querelle des Investitures* (*Voy.* ce mot). Henri fut un moment contraint de renoncer au droit qu'il s'était arrogé de faire des évêques, et après avoir été excommunié fut réduit à s'humilier aux pieds du fier pontife (1077); mais il se releva bientôt, vint attaquer Grégoire dans Rome même à la tête d'une armée (1080), et lui opposa l'anti-pape Guibert, sous le nom de Clément III. Grégoire VII appela à son secours le Normand Robert Guiscard, duc de Calabre; celui-ci le rétablit sur son siége; mais il remplit Rome de sang. Grégoire, devenu par là odieux aux Romains, suivit ses libérateurs à leur départ; il mourut peu après, en 1085, à Salerne. Ce pontife fut, selon les uns, un grand et saint homme; selon les autres, un homme violent et furieux. Il était du reste austère dans ses mœurs, et d'un caractère inflexible. On a de Grégoire VII des *Lettres*, insérées dans les collections des conciles; des *Maximes* sur le pouvoir pontifical, recueillies dans un écrit intitulé: *Dictatus papæ;* un *Commentaire sur les psaumes pénitentiaux*, qui est aussi attribué à Grégoire I. L'ouvrage le plus important à consulter sur ce pape est l'*Histoire du pape Grégoire VII d'après les monuments originaux*, par J. Wigt, professeur à l'université de Halle (Weimar, 1815, 2 vol. in-8), et trad. par J. Jager, chanoine de Nancy, 1839.

GRÉGOIRE VIII, *Albert de Spinacchio*, successeur d'Urbain III, fut élu en 1187, et régna deux mois.

GRÉGOIRE IX, était cardinal et évêque d'Ostie lorsqu'il fut élu en 1227; il succédait au pape Honorius III. Il excommunia l'empereur Frédéric II, qui ne voulait pas aller en Terre-Sainte, lui suscita des ennemis en Italie lorsqu'il fut enfin parti, et se vit plusieurs fois forcé par ce prince irrité de quitter Rome en fugitif. Il mourut en 1241, dans sa centième année. Il a donné un recueil des décisions papales, appelé *Décrétales de Grégoire IX;* c'est une des principales parties du *Corps de droit canonique*.

GRÉGOIRE X, *Thibaut Visconti*, d'abord archidiacre de Liége, succéda en 1271 à Clément IV. Il tint à Lyon en 1272 un concile auquel assistèrent les ambassadeurs des souverains de l'Europe et de quelques-uns des princes de l'Asie : il s'agissait de réunir les Églises grecque et latine, d'envoyer des secours en Palestine et de donner des règles de discipline au clergé. Ce dernier article eut seul un commencement d'exécution. Grégoire mourut en 1276.

GRÉGOIRE XI, *Pierre Roger*, né en 1332 près de Limoges, était neveu de Clément VI; il succéda à Urbain V en 1370, proscrivit les doctrines de l'hérésiarque Jean Wiclef, d'Oxford; reporta en 1377 le St-Siége à Rome, d'où ses prédécesseurs l'avaient transféré à Avignon, et mourut l'année suivante.

GRÉGOIRE XII, *Angelo Corrario*, d'une des premières familles de Venise, évêque de cette ville, fut élu à Rome en 1406, après la mort d'Innocent VII. Le grand schisme d'Occident affligeait alors l'Église, et depuis la mort de Grégoire XI il y avait deux papes, l'un en France, l'autre en Italie. Grégoire XII avait juré de se démettre du pontificat si son rival voulait en faire autant, pour laisser à un conclave général la facilité d'élire un pape unique; mais tous deux refusèrent de tenir leur serment; alors les cardinaux irrités les déposèrent (1409) et nommèrent Alexandre V. Grégoire conserva cependant le titre de doyen des cardinaux. Il mourut en 1417, à 91 ans.

GRÉGOIRE XIII, *Buoncompagnoni*, successeur de Pie V en 1572. Ce pape fit célébrer d'odieuses réjouissances à l'occasion du massacre de la Saint-Barthélemy, et envoya des secours de troupes et d'argent à Henri III contre les Calvinistes. Mais il s'est principalement rendu célèbre par la réforme du calendrier Julien. Le calendrier qu'il adopta, et que l'on suit encore aujourd'hui dans presque toute l'Europe, est connu sous le nom de *Calendrier grégorien*. (*Voy*. ci-après GRÉGORIEN.) Grégoire mourut en 1585, à 83 ans. Ce pape était très versé dans la jurisprudence, et avait professé cette science avec distinction à Bologne, sa patrie. Il aimait les arts et embellit Rome de plusieurs édifices.

GRÉGOIRE XIV, *Nicolas Sfondrato*, succéda à Urbain VII en 1590. Il ne régna que dix mois, et son court pontificat ne fut marqué que par une excommunication qu'il lança contre Henri IV et les Calvinistes de France, et par des secours de toute espèce qu'il envoya aux Ligueurs.

GRÉGOIRE XV, *Alessandro Ludovisio*, d'abord archevêque de Bologne, sa patrie, et cardinal, fut élu pape en 1621, à l'âge de 67 ans, après la mort de Clément VIII. Le duc de Lesdiguières lui avait dit : « Je me ferai catholique quand vous serez pape. » Il tint parole. Grégoire érigea l'évêché de Paris en archevêché métropolitain, fonda le collége de la Propagande de Rome, canonisa saint Ignace de Loyola, donna des secours à l'empereur contre les Protestants, et mourut en 1631, pleuré des pauvres qui furent les objets constants de sa charité.

GRÉGOIRE MAGISDROS, prince arménien, de la race royale des Arsacides de Perse, né au commencement du XIe siècle, fut élevé à Constantinople. Il entra en 1030 dans le conseil de Jean, roi d'Arménie, et rendit à ce prince d'importants services. L'an 1042, après deux ans d'interrègne, il fit nommer Kakig II roi d'Arménie, et repoussa l'invasion des Turcs-Seldjoucides. Calomnié auprès de Kakig, il se retira à Constantinople, et y cultiva les lettres. Après la destruction du royaume d'Arménie par l'empereur Constantin-Monomaque, il reçut le titre de duc de Mésopotamie ; il exerça une sanglante persécution contre les sectaires arméniens soumis à sa puissance, et en contraignit un grand nombre à embrasser le christianisme. Il mourut en 1058. On a de lui plusieurs *Lettres* sur des sujets politiques, historiques, littéraires, philosophiques et théologiques ; une *Grammaire arménienne;* un *Poëme* en mille vers renfermant l'ancien et le nouveau Testament ; une traduction arménienne d'Euclide, etc. — Beaucoup de patriarches d'Arménie ont porté le nom de Grégoire. Le premier surnommé *Lousavoritch* (c.-à-d. l'*Illuminateur*), parce qu'il convertit l'Arménie, vivait au commencement du IVe siècle, sous le règne de Tiridate. Il mourut vers 340.

GRÉGOIRE (Henri), vulgairement nommé l'abbé Grégoire, né en 1750 à Vého près de Lunéville, était curé d'Embermenil en Lorraine, et s'était déjà fait connaître par quelques écrits en faveur de la tolérance et de la liberté, lorsqu'il fut envoyé en 1789 aux États-généraux pour représenter le clergé de Lorraine. Il fut un des premiers à provoquer la réunion des trois ordres, prêta le fameux serment du Jeu-de-Paume, présida la séance du 14 juillet (1789), où les députés se déclarèrent en permanence pendant que le peuple prenait la Bastille, vota dans l'Assemblée Constituante pour l'abolition de tous les priviléges, prêta serment le premier à la constitution civile du clergé, et fut élu peu après évêque constitutionnel de Blois. Envoyé à la Convention en 1792, il y proposa dès la première séance l'abolition de la royauté et la création de la république ; il demanda en même temps que la peine de mort fût supprimée, mais il ne put l'obtenir. Envoyé en mission à Chambéry, il n'assista point au procès de Louis XVI; de retour à la Convention, il fut nommé membre du comité de l'instruction publique, fit restituer aux Juifs leurs droits civils et politiques, et fit décréter l'abolition de l'esclavage des Noirs (1794). Après la clôture de la Convention, il entra au conseil des Cinq-Cents, fit ensuite partie du Corps législatif, et fut élu sénateur en 1801 ; il était du petit nombre des sénateurs qui ne craignirent point de résister à la toute-puissance de Napoléon, et il fut un des premiers à proposer la déchéance de l'empereur. En 1819 il fut élu député par le département de l'Isère, mais le parti royaliste le fit exclure comme *indigne*. Il passa le reste de sa vie dans une retraite studieuse, et mourut en 1831. L'archevêque de Paris (M. de Quélen) ne permit point de lui administrer les sacrements, parce qu'il ne voulut point rétracter le serment qu'il avait prêté à la constitution civile du clergé; ce prélat refusa également la sépulture à son corps, ce qui donna lieu dans Paris à une vive agitation. Son cercueil fut porté à bras et accompagné au cimetière par plus de 20,000 citoyens. Grégoire a laissé un grand nombre d'écrits ; les principaux sont : *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*, 1789, in-8 ; *Essai historique et patriotique sur les arbres de la liberté*, 1794, in-24 ; *Histoire des sectes religieuses*, etc., 1810, in-8, et 1828, 5 vol. in-8 ; *De l'Influence du christianisme sur la condition des femmes*, 1821, in-8 ; *Essai historique sur les libertés de l'église gallicane*, 1818 ; *Histoire des confesseurs des empereurs, rois, etc.*, 1824 ; *Histoire du mariage des prêtres*, 1826. Il a laissé sur sa propre vie des *Mémoires* qui ont été publiés par M. Hippolyte Carnot, 2 vol. in-8, 1837.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT. *Voy*. SAINT-VINCENT.

GRÉGORAS (Nicéphore), historien grec, né à Héraclée de Pont vers 1295, mort vers 1360, donna à Constantinople des leçons publiques qui lui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Il eut de vives querelles avec Palamas au sujet de la réunion des communions chrétiennes, et encourut la disgrâce de l'impératrice Anne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; le plus important est son *Histoire de Constantinople* (1204-1359), publiée à Genève, 1615, in-fol., grec-latin. Cet ouvrage a été traduit par le président Cousin.

GRÉGORIEN (Calendrier). On donne ce nom au nouveau calendrier adopté par Grégoire XIII en 1582. L'année solaire est de 365 jours 5 heures 48'45". Le *Calendrier julien*, établi par César l'an 44 av. J.-C., et qui était en usage dans tout le monde chrétien, donnait tout juste à l'année 365 jours et 6 heures; l'année civile n'avait que 365 jours, et on y ajoutait, tous les 4 ans, un jour complémentaire, afin de compenser les six heures dont on était en retard sur l'année solaire: comme on n'avait pas tenu compte des minutes ni des secondes, il arriva qu'en 1582 l'année civile se trouvait en retard de 10 jours sur l'année solaire. Pour remédier à cet inconvénient, Grégoire XIII, par les conseils de l'astronome Louis Lilio, retrancha dix jours de l'année 1582, et décida qu'à l'avenir trois des années séculaires qui, d'après les règlements faits par César, devaient être *bissextiles* seraient *communes*, et que dans la quatrième seulement on intercalerait un jour supplémentaire. Le *Calendrier grégorien* fut aussitôt adopté par tous les peuples catholiques; mais les états protestants se refusèrent longtemps à adopter une réforme qui venait de la cour de Rome. De là pendant le XVIIe siècle ces deux manières si différentes de fixer les dates qu'on trouve dans les divers pays, et que l'on désignait sous les noms d'*ancien* ou *vieux style* et de *nouveau style*. L'Allemagne adopta cependant le calendrier grégorien en 1700, les Anglais en 1752, les Suédois en 1753; les Russes seuls et les Grecs ont jusqu'ici refusé de s'y conformer.

GRÉGORIEN (rit et chant). On donne ce nom aux changements introduits à la fin du VIe siècle par le pape Grégoire-le-Grand, afin d'établir une liturgie uniforme. Toutes les églises n'adoptèrent pas le *rit grégorien*: celle de Milan conserva le *rit ambrosien*, celle d'Espagne le rit de saint Isidore de Séville, connu sous le nom de *Mozarabique*, et l'église gallicane n'adopta le rit grégorien que du temps de Charlemagne. — Quant au *chant grégorien*, c'est une sorte de plain-chant, imité des chants dont se servaient les Grecs aux mystères de Cérès Eleusine; il fut introduit dans les Gaules et la Grande-Bretagne par le moine Augustin, apôtre de l'Angleterre.

GRÉGORIO LETI. *Voy.* LETI.

GREGORIUS (PUBLIUS), écrivain italien, né au commencement du XVe siècle, à Tiphernum, d'où il prit le nom de *Tiphernas*, mort vers 1469, a laissé des versions latines des sept derniers livres de Strabon, Venise, 1472; du discours de Dion Chrysostôme *De Regno*; des *Homélies sur Job* par saint Jean-Chrysostôme, et quelques poésies latines, Venise, 1472 et 1538, in-4, etc.— *Voy.* GRÉGOIRE.

GREGORY (Jacques), savant mathématicien écossais, né à New-Aberdeen en 1636, mort en 1675, était professeur de mathématiques à Saint-André. Il eut la première idée du télescope à réflexion, que perfectionna Newton. On a de lui: *Optica promota*, Londres, 1663, in-4; *Exercitationes geometricæ*, Padoue, 1666, in-4; *Geometriæ pars universalis*, etc. — Son neveu, David Gregory, né en 1661, mort en 1708, enseigna les mathématiques à Édimbourg et l'astronomie à Oxford. On a de lui d'excellents traités: *Catoptricæ et Dioptricæ elementa*, Oxford, 1695; *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa*, Oxford, 1702.

GREGORY (Jean), médecin écossais, petit-fils de Jacques Gregory, né à Aberdeen en 1724, professa d'abord la philosophie, puis la médecine au collége du Roi à Aberdeen. Vers 1766, il fut nommé professeur de médecine pratique à l'université d'Édimbourg; il obtint des succès brillants dans la pratique, et mourut en 1773, laissant quelques ouvrages qui ont été publiés à Édimbourg en 1788, 4 vol. in-8. Plusieurs d'entre eux ont été traduits en français, entre autres: *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12, par Mlle de Keralio; *Observations sur les devoirs et la profession du médecin*, Londres, 1771, in-8, trad. en franç., 1787, in-12; *Legs d'un père à ses filles*, publié après sa mort, en 1774, par son fils, et traduit en français par Bernard, Leyde, 1781, in-8; et par Morellet, Paris, 1800, in-12. Cet écrit est rempli de sagesse et de sensibilité; on le place à côté des ouvrages de Fénelon et de madame Lambert.— Son fils, Jacques Gregory, né à Aberdeen en 1753, mort en 1821, fut aussi un médecin distingué, et succéda en 1790 au célèbre Cullen dans sa chaire de médecine à Edimbourg. Il est auteur d'un manuel de médecine, *Conspectus medicinæ theoreticæ*, 2 vol. in-8, Edimbourg, 1776-82, qui a joui d'une grande vogue.

GREGORY (George), théologien et littérateur irlandais, né à Edernin, fut nommé en 1778 ministre à Liverpool, puis (1782) à Londres, et mourut dans cette ville en 1800. Il seconda les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de M. Wilberforce pour provoquer l'abolition de la traite des nègres. On a de lui des *Essais historiques et moraux*, 1785, in-8; l'*Economie de la nature d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8; un *Dictionnaire des sciences et des arts*, 1806, 2 vol. in-4; des *Sermons*; la *Vie de Th. Chatterton, avec des notes sur son génie et ses écrits*; une *Notice* sur les poésies de Rowley, 1789, in-8; *Éléments d'une éducation polie*, extraits des lettres de lord Chesterfield, 1801, in-12, etc.

GREIFFENBERG, ville des États prussiens (Poméranie), à 65 kil. N. E. de Stettin; 2,450 hab. Draps, toiles, tabacs, chapeaux, etc.; — Ville de Silésie, à 17 kil. S. O. de Lœwenberg: 1,900 hab.

GREIFFENHAGEN, ville des États prussiens (Poméranie), à 19 kil. S. de Stettin; 3,800 hab. Draps, tanneries, distillerie de grains.

GREIFSWALDE, ville des États prussiens (Poméranie), à 28 kil. S. E. de Stralsund; 9,000 hab. Université célèbre fondée en 1456; riche bibliothèque. Tabac, huile, eau-de-vie de grains, raffinerie de sel. Chantiers de construction. Commerce et navigation fort active. — Greifswalde fut fondée en 1233, et possédée d'abord par le duc de Poméranie, Wratislas III (1249); elle prit un accroissement rapide par son commerce, et dès 1270 fut admise parmi les villes hanséatiques. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente-Ans, et fut donnée à la Suède par le traité de Westphalie. Depuis ce temps sa prospérité a toujours été en décroissant. Elle fut cédée à la Prusse avec la Poméranie antérieure en 1720.

GRENADE, *Granada* en espagnol, ville d'Espagne, capitale de la capitainerie-générale de Grenade et ch.-l. de l'intendance de Grenade, à 360 kil. S. de Madrid, près du confluent du Xénil et du Darro, au milieu de la vaste et riche plaine dite *vega da Grenada*; 80,000 hab. On en comptait 400,000 du temps des Maures. Hautes murailles en ruines, grosses tours; quelques belles places; maisons dans le goût mauresque, nombreuses fontaines, promenades et jardins délicieux, édifices magnifiques (Alhambra, Généralif, palais archiépiscopal, cathédrale, couvents des Hiéronymites et de Santa-Cruz). Aux environs, ruines d'Illiberis. Archevêché, université, école de mathématiques. Très peu d'industrie. Auj

commerce nul.— Grenade fut fondée par les Maures au xe siècle. Elle fit d'abord partie du roy. de Cordoue, devint ensuite capitale du roy. de Grenade, et fut célèbre par son industrie, sa puissance, ses richesses et la magnificence de ses édifices. Elle résista longtemps aux rois chrétiens, et succomba enfin en 1492, après un long siége. *Voy.* GRENADE (roy. de).

GRENADE (roy. de), un des états fondés sur les ruines de l'empire des Almohades d'Espagne, prit naissance en 1235 sous Mohammed I (Aben-al-Hamar), fondateur de la dynastie des *Naserides* ou *Alhamarides*; devint en 1245 tributaire de la Castille et aida les Chrétiens à détruire toute autre puissance maure en Espagne (1248-57). Les dissensions domestiques et des révoltes presque perpétuelles contre la Castille réduisirent le roy. de Grenade à la ville de Grenade et à quelques villes autour d'elle. Ses rois se maintinrent néanmoins dans ces dernières possessions jusqu'en 1492, époque où ils en furent chassés par Ferdinand et Isabelle. Boabdil (Abou-Abd'Allah Mohammed), qui régnait alors à Grenade, se réfugia en Afrique où il fut tué. Le roy. de Grenade s'était élevé sous les Maures à une haute prospérité par l'agriculture et surtout par l'industrie: les soieries, les étoffes de Grenade étaient les premières du monde. Les rapports continuels des Maures de Grenade avec les Chrétiens leur avaient fait adopter des mœurs chevaleresques jusqu'alors inconnues aux Musulmans. Quant aux Zégris et aux Abencérages, l'histoire de leur rivalité est plutôt fabuleuse que réelle. Les Maures de Grenade, quoique soumis, se révoltèrent en 1567; ils ne furent définitivement chassés de la Péninsule qu'en 1610.

GRENADE (capitainerie-générale du roy. et de la côte de), une des 13 divisions militaires de l'Espagne, équivaut à l'ancien royaume de Grenade, et comprend trois provinces (Grenade, Alméria, Malaga). Capitale, Grenade. Très hautes mont. qui forment le système dit *Bétique*. Climat varié, brûlant sur la côte, tempéré à l'intérieur; sol très fertile, cédrats, patates douces, cannes à sucre, etc.

GRENADE, ville de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., à 22 kil. N. O. de Toulouse; 4,300 hab.

GRENADE, bourg de France (Landes), ch.-l. de cant., à 14 kil. S. E. de Mont-de-Marsan; 1,500 hab.

GRENADE (la), *Grenada*, une des îles Antilles anglaises, par 12° lat. N., 64° long. O.: 44 kil. sur 26; 32,000 hab., presque tous de couleur; ch.-l., George-Town. Coton, café, sucre et indigo. — Cette île, habitée primitivement par les Caraïbes, fut découverte par Christophe Colomb en 1498; mais les Espagnols l'ayant négligée, des Français s'y établirent en 1650. Les Anglais la leur enlevèrent en 1762, ils la possèdent définitivement depuis 1783.

GRENADE (NOUVELLE-), *Nueva Granada*, république de l'Amérique mérid., formée en 1831 du démembrement de la république de Colombie, a pour bornes au N. la mer des Antilles et la république de Vénézuela, à l'E. la Guyane, au S. la république de l'Équateur et à l'O. le Grand-Océan. Elle comprend les cinq départ. suivants de la Colombie: Cundinamarca, Cauca, Isthme, Magdalena et Boyaca. Chefs-lieux, Santa-Fé-de-Bogota, Popayan, Panama, Carthagène, Tunja. Sa population est de 1,300,000 hab. environ. Ses productions principales consistent en pierres précieuses, or, argent, bois d'ébène et de teinture, plantes médicinales, quinquina, vanille, cacao, cochenille, indigo, coton, tabac, soie, perles et corail. — Avant la déclaration d'indépendance de la Colombie, la Nouvelle-Grenade formait une vice-royauté espagnole qui comprenait les républiques actuelles de Nouv.-Grenade et de l'Equateur.

GRENADE (LOUIS de), dominicain. *Voy.* LOUIS.

GRENADILLES ou GRENADINES, groupe qui fait partie des Petites Antilles, et qui s'étend de l'île Saint-Vincent à l'île Grenade; par 12° 14'-13° 5' lat. N., et 63° 30'-64° long. O. Les îles Bequia, Carriacou en sont les deux plus grandes. Elles appartiennent aux Anglais depuis 1763.

GRENOBLE, *Cularo*, puis *Gratianopolis*, ville forte de France, ch.-l. du dép. de l'Isère, sur l'Isère; à 499 kil. S. E. de Paris (567 par la route de Lyon); 28,869 hab. Mal bâtie et dominée au N. par une montagne fortifiée; quelques jolis édifices. Évêché, collége royal, écoles de droit, de médecine, bibliothèque, musée, collections; sociétés savantes. Ganterie renommée, liqueurs, etc. Patrie de Bayard, madame de Tencin, Condillac, Mably, Vaucanson, Gentil Bernard, Barnave. — Grenoble appartint primitivement aux Allobroges qui la nommaient *Cularo*; elle fut ensuite agrandie et embellie par l'empereur Gratien, dont elle prit le nom. Elle fit partie du roy. des Bourguignons, de l'empire des Francs, du roy. d'Arles, et devint enfin capitale du Dauphiné. Grenoble fut occupée par les alliés en 1814 et 1815. Elle est la première ville importante qui ait ouvert ses portes à Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. — L'arr. de Grenoble a 20 cant. (Allevard, Bourg-d'Oysans, Clelles, Corps, Domène, Goncelin, Mens, Le Monestier, La Mure, Sassenage, Saint-Laurent-du-Pont, Le Touvet, Valbonnais, Vif, Villard-de-Lans, Vizille, Voiron, plus Grenoble qui en fait 3), 219 communes, et 213,568 hab.

GRENVILLE (George), homme d'état, né en 1702, mort en 1770, fut député au parlement par le comté de Buckingham; remplit successivement, sous le règne de George III, les places de trésorier de la marine, de premier lord de l'amirauté, de chancelier de l'échiquier (1763-65). Il est l'auteur du fameux acte du timbre qui souleva les premières résistances dans les colonies de l'Amérique du Nord.

GRENVILLE (William), 3e fils du précédent, né en 1759, mort en 1834, porta d'abord le nom de Wyndham qui était celui de sa mère. Il entra aux Communes en 1782, fit partie du ministère de Pitt (1783), devint en 1790 ministre des affaires étrangères et se signala par son acharnement contre la France révolutionnaire; il contribua puissamment à l'acte d'union de l'Irlande, fut mis en 1808 à la tête d'un ministère de coalition où figuraient Erskine, Fox et lord Grey. Il résigna le pouvoir parce qu'il ne put obtenir l'émancipation de l'Irlande.

GRÉOULX, *Griselum*, village du dép. des B.-Alpes, près du Verdon, à 18 kil. S. O. de Riez; 1,200 hab. Eaux thermales hydro-sulfureuses, connues dès le temps des Romains.

GRESHAM (Thomas), riche bourgeois de Londres, né en 1519, mort en 1579, acquit une grande fortune dans le commerce, fut employé successivement comme agent du commerce sous Édouard VI et Élisabeth: rendit des services de la plus haute importance dans les divers emprunts qu'il fut chargé de négocier, ce qui le faisait surnommer *le Négociant royal*, employa une portion de son immense fortune à faire construire à ses frais la Bourse de Londres (*The Royal-Exchange*), 1566-69, et le collége dit de *Gresham* dans la même ville.

GRESIK, ville de l'île de Java, près du détroit de Madura, par 110° 20' long. E., 7° 2' lat. S.

GRÉSIVAUDAN, *Gratianopolitanum*, ou *Gratianopolitanus tractus*, portion du Haut-Dauphiné, avait pour ch.-l. Grenoble, et pour places principales Vizille, Sassenage, Bourg-d'Oysans et la Grande-Chartreuse.—Il fut donné avec le titre de principauté aux évêques de Grenoble par les derniers souverains du royaume de Bourgogne. Les comtes d'Albon se l'approprièrent ensuite.

GRESSENICH, village des États prussiens (prov. Rhénane), à 17 kil. E. d'Aix-la-Chapelle. On croit que cette ville a été construite sur l'emplacement de l'ancienne *Atuatuca*. *Voy.* TONGRES.

GRESSET (J.-B.-Louis), poëte du XVIIIe siècle,

né en 1709 à Amiens, mort en 1779, entra chez les Jésuites à seize ans, et professa les humanités à Tours, puis à La Flèche. Il se fit d'abord connaître par un poëme badin, *Vert-Vert*, où il chante un perroquet des Visitandines de Nevers (1733), et composa successivement plusieurs pièces qui eurent beaucoup de succès, surtout *la Chartreuse*. Persécuté par ses supérieurs pour ses goûts mondains, il quitta les Jésuites (1735), vint vivre à Paris et se maria. Gresset s'exerça depuis dans des genres fort divers, fit des tragédies qui réussirent peu, et des comédies parmi lesquelles on remarque *le Méchant* (1747). Il fut admis à l'Académie Française en 1748. Il se retira peu après à Amiens, et renonça à la poésie pour se livrer tout entier à des exercices de piété; dans l'excès de son zèle, il brûla lui-même plusieurs de ses ouvrages. Ses œuvres complètes ont été publiées par Fayolle, 1803; M. Campenon a donné en 1823 ses *Œuvres choisies*.

GRETNA-GREEN, *Graitney* en écossais, village d'Ecosse (Dumfries), à 35 kil. S. E. de Dumfries. C'est le premier endroit que l'on trouve dans ce pays sur la route de Londres à Edimbourg. Ce village est célèbre par le grand nombre de mariages clandestins qui s'y contractent. Un certificat de mariage délivré par un témoin quelconque suffisant, selon les lois écossaises, pour rendre un mariage valide, même sans consentement de parents, ni publications de bans, beaucoup d'Anglais vont se marier en Ecosse pour éluder la rigueur des lois de leur pays, et ils choisissent Gretna-Green comme étant le lieu le plus voisin de la frontière. La cérémonie est le plus souvent célébrée par un forgeron ou un aubergiste du lieu. Le gouvernement britannique a récemment tenté de mettre un terme aux mariages de Gretna-Green; néanmoins, il s'en faisait encore tout récemment. On cite parmi les personnes ainsi mariées lord Eldon, Erskine, et un frère du roi de Sicile, Charles-Ferdinand de Bourbon, qui épousa en 1836 à Gretna-Green la célèbre Pénélope Smith.

GRETRY (André-Ernest-Modeste), célèbre compositeur, né à Liége en 1741, mort en 1813, se sentit dès sa première enfance une vive passion pour la musique, alla étudier en Italie, et en rapporta une mélodie pure et simple, fraîche et gracieuse. Il sut aussi trouver le véritable accent comique du langage musical, et mérita d'être surnommé *le Molière de la musique*. Parmi ses nombreux opéras, il faut citer *le Huron*, qui commença sa réputation, et dont les paroles avaient été fournies par Marmontel; *le Tableau parlant*, 1769; *Zémire et Azor*, 1771; *l'Amant jaloux*, 1778; *la Caravane*, 1783; *Panurge*, et *Richard-Cœur-de-Lion*, 1785. Grétry a laissé un *Essai sur la musique*, 1789, où il expose sa méthode. Il avait acquis l'ermitage qu'avait habité J.-J. Rousseau à Montmorency, et c'est là qu'il mourut. — Son neveu, André-Joseph Grétry, né à Boulogne-sur-Mer en 1774, mort en 1826, a écrit des opéras-comiques, des comédies, des romans, qui eurent peu de succès.

GREUZE (J.-B.), peintre français, né à Tournus vers 1725, mort à Paris en 1805, se forma presque seul, et se créa un genre qui brille par la naïve simplicité qu'il a su prêter à ses personnages, par une modestie touchante, par une grâce infinie, et par un coloris fin et vrai. Ses principaux tableaux sont: *le Père de famille expliquant la Bible à ses enfants; l'Accordée du village; la Mère bien-aimée; la Petite fille au chien; la Jeune fille qui pleure son oiseau mort*, etc. Madame de Valory a publié une comédie-vaudeville en un acte, intitulée: *Greuze* ou *l'Accordée du village*, avec une notice sur Greuze, 1813.

GREW (Néhémie), savant anglais, né vers 1628 à Coventry, mort en 1711, exerça la médecine à Coventry, puis à Londres, où il fut membre du collége des médecins et de la Société royale (1673). On a de lui: l'*Anatomie des Plantes* (en anglais), Londres, 1682, in-fol., trad. par Levasseur: *Musæum Regalis Societatis*, 1681; *Cosmographia sacra*, 1701.

GREY (Jane), née en 1537, arrière-petite-fille de Henri VII, roi d'Angleterre, fut un instant placée sur le trône par les intrigues de Jean Dudley, duc de Northumberland. Ce seigneur, après avoir marié son fils, le duc de Guildford, avec Jane, avait su arracher au faible Edouard VI un testament qui déférait la couronne à cette jeune princesse, au préjudice de la reine Marie Tudor, sa propre sœur (1553), Mais Marie leva une armée, força sa rivale à descendre d'un trône où on l'avait portée malgré elle, et, sans pitié pour sa jeunesse et son innocence, la fit mettre à mort, avec Northumberland et Guildford (1554). Jane n'avait que 17 ans, et elle était déjà célèbre par son esprit, ses connaissances littéraires et sa beauté. Sa mort a fourni à Young la matière d'un petit poëme, à Mad. de Staël et à M. Briffaut le sujet d'une tragédie. Elle a été représentée sur la toile de la manière la plus touchante par Paul Delaroche (1834).

GREY (Zacharie), écrivain anglais, né en 1687, mort en 1766, était ecclésiastique et juge dans le comté d'York. On lui doit entre autres travaux littéraires, une édit. d'*Hudibras, avec d'amples annotations et une préface*, Londres, 1744 et 1799: *Supplement d'Hudibras*, 1752; *Notes sur Shaskspeare*, 1755.

GREZ-EN-BOUÈRE, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 13 kil. N. E. de Château-Gonthier; 1,500 hab.

GRIBEAUVAL (J.-Bapt. VAQUETTE DE), ingénieur français, né à Amiens en 1715, mort en 1789, suivit le comte de Broglie à Vienne, où Marie-Thérèse le nomma feld-maréchal. Il se signala surtout à la célèbre défense de Schweidnitz (1762), où il résista pendant plus de deux mois aux efforts de Frédéric. Il revint en France où il fut nommé maréchal-de-camp, inspecteur général de l'artillerie et commandant en chef des mineurs. Il rédigea quelques ordonnances pour l'artillerie.

GRIFFET (Henri), jésuite, prédicateur du roi, né à Moulins en 1678, mort en 1771, enseigna quelque temps les humanités au collége Louis-le-Grand, et se retira à Bruxelles après la suppression de son ordre. Il publia une édition de l'*Histoire de France* du P. Daniel, Paris, 1755, 17 vol. in-4, avec des dissertations savantes et d'importantes additions (l'histoire de Louis XIII et Louis XIV); un *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, Liége, 1769; *Insuffisance de la religion naturelle*, etc.

GRIFFET DE LABAUME, neveu du précédent, né à Moulins en 1756, mort en 1805, travailla pour les libraires, traduisit un grand nombre d'ouvrages anglais ou allemands, entre autres les *Sermons* de Sterne, 1786; le *Sens commun* de Payne, 1790, et plusieurs romans de Wieland.

GRIFON, troisième fils de Charles-Martel, fut dépouillé des états qui lui étaient échus en partage par Pépin et Carloman, ses frères, et enfermé dans un monastère (741). Après l'abdication de Carloman en 748, il fut rendu à la liberté par Pépin: mais plus sensible à une ancienne injustice qu'à un bienfait récent, il passa dans les rangs des Saxons rebelles, puis souleva les Aquitains contre Pépin. Il fut vaincu et tué dans la vallée de Maurienne (753).

GRIGNAN, ch.-l. de cant, (Drôme), à 19 kil. S. O. de Montélimart; 2,000 hab. Monument élevé à madame de Sévigné (dans l'église).

GRIGNAN (Franç.-Marguerite DE SÉVIGNÉ, comtesse de), fille de madame de Sévigné, née en 1648, morte en 1705, était l'idole de sa mère. Elle épousa en 1671 le comte de Grignan, lieutenant-général de Provence, et par là fut pendant 27 ans éloignée de sa famille: cette séparation donna lieu à la célèbre correspondance de madame de Sévigné. On n'a de

madame de Grignan que quelques lettres qui se trouvent parmi celles de sa mère ; on prétend que la plus grande partie de ses lettres a été brûlée par sa famille. Elle a laissé un écrit curieux, intitulé : *Résumé du système de Fénelon sur l'amour de Dieu ;* elle y entre dans les raisonnements les plus subtils de la métaphysique, et dans les profondeurs du mysticisme. — La comtesse de Grignan laissa deux filles, dont l'une, Pauline, devint marquise de Simiane, et dont l'autre, Marie-Blanche (que madame de Sévigné nomme *ses petites entrailles*), se fit religieuse.

GRIGNOLS, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 17 kil. S. O. de Périgueux ; 300 hab.

GRIGNOLS ou FLAUJAC, ch.-l. de cant. (Gironde), à 14 kil. S. O. de Bazas ; 1,300 hab.

GRIGNON, ferme célèbre du dép. de Seine-et-Oise, dans la commune de Thiverval, près de Neaulphe-le-Château, à 12 kil. O. de Versailles. On y a fondé en 1826 un institut agronomique avec école d'agriculture, fabrique d'instruments aratoires, etc.

GRIGORIOPOL, ville de la Russie d'Europe (Kherson), à 40 kil. N. O. de Bender, sur le Dniestr ; 2,500 hab., Arméniens pour la plupart.

GRIGOUI, capit. du roy. de Ouidah, dans la Guinée septentr., à 85 kil. S. d'Abomey ; 8,000 hab. Importante au temps de la traite des nègres.

GRIJALVA (Jean DE), aventurier espagnol. Chargé en 1518 par Vélasquez, gouverneur de Cuba, d'aller reconnaître le Yucatan que F.-H. de Cordova venait de découvrir, il poursuivit sa route à l'O. et fit la découverte du Mexique ; il prit possession du pays au nom du roi d'Espagne et de Vélasquez, mais il n'y forma point d'établissements.— Un autre Grijalva (Fernand), lieutenant de Cortez, découvrit la Californie : chargé de faire des découvertes dans la mer du Sud en 1533, et naviguant de conserve avec Mendoza, il fut séparé de celui-ci ; après avoir couru près de 1,300 kil., il aborda dans une île déserte, située près de la pointe de la Californie et appelée aujourd'hui Socorro ; trois ans après, il accompagna Cortez en Californie.

GRIMAKLI, nom mod. du Caïque. *Voy.* CAÏQUE.

GRIMALDI, famille illustre de Gênes, une des quatre de la haute noblesse de cette république, possédait depuis l'an 980 la seigneurie (plus tard principauté) de Monaco. Elle était, avec celle des Fiesque, à la tête du parti guelfe. Les Grimaldi ont occupé pendant plusieurs siècles les premières dignités de Gênes, où existent encore des membres de cette famille. La ligne masculine des Grimaldi s'est éteinte en 1731 en la personne du prince Antoine de Grimaldi ; mais Louise-Hippolyte de Grimaldi, duchesse de Valentinois, seule héritière d'Antoine, en épousant en 1715 François de Matignon, comte de Thorigny, lui imposa la condition de conserver le nom et les armes de Grimaldi. Nous citerons les personnages les plus distingués de cette famille.— Renier ou Raimond Grimaldi, né à Gênes dans le XIII[e] siècle, amiral de France sous Philippe-le-Bel, battit et dissipa en 1304 la flotte du comte Gui de Flandre, sur les côtes de la Zélande, et fit le comte prisonnier. — Antoine Grimaldi, amiral génois, vengea en 1332 les outrages que les Catalans avaient fait essuyer à sa patrie en 1331, et porta la désolation sur toutes les côtes d'Espagne. Mis en 1353 à la tête des forces navales de la république pour combattre Nicolas Pisani, il éprouva un échec qui mit Gênes à deux doigts de sa perte, et la réduisit à se donner à Jean Visconti, seigneur de Milan. — Jean Grimaldi, amiral génois, remporta le 23 mai 1431 une victoire signalée sur Nicolas Trévisan, amiral vénitien. — Dominique Grimaldi, cardinal, archevêque et vice-légat d'Avignon, assista au combat de Lépante en 1571 en qualité de surveillant des galères de l'Église, et y fit preuve d'intrépidité. Il ne se signala pas moins par son ardeur à poursuivre les hérétiques, qu'il expulsa de son diocèse.—Plusieurs autres Grimaldi portèrent aussi le chapeau de cardinal.

GRIMALDI (Jean-François), peintre, graveur et architecte italien, né en 1606 à Bologne, d'où il prit le surnom de *Bolognese*, adopta les principes des Carrache et de l'Albane. Attiré en France par le cardinal Mazarin, il peignit quelques fresques au Louvre, fut employé ensuite par Innocent X à orner également de fresques les palais du Vatican et Quirinal à Rome ; il mourut en 1680.

GRIMALDI (Jacques), ecclésiastique bolonais, mort à Rome en 1623, a mis en ordre les archives de St-Pierre, a dressé un inventaire des titres précieux qu'elles renferment, et y a joint des tables étendues ; il a en outre transcrit, en les expliquant, les inscriptions antiques découvertes sous le pontificat de Paul V. Ce dernier travail a été publié par Gori.

GRIMALDI (François-Marie), jésuite, né à Bologne en 1613, mort en 1663, s'est distingué comme mathématicien ; il a publié : *Physicomathesis de lumine, coloribus et iride, aliisque annexis, libri II*, Bologne, 1663, ouvrage que Newton a pris pour base dans son *Traité de la lumière*.

GRIMAUD, *Olbia?* ch.-l. de cant. (Var), à 27 kil. S. E. de Draguignan, donne son nom au golfe de Grimaud ou de St-Tropez (*Sambracitanus* et *Gambracius sinus* des anciens), formé par la Méditerranée, et qui a 11 kil. sur 7.

GRIMAUD (Guillaume DE), professeur de médecine à Montpellier, né à Nantes en 1750, mort en 1789 à 39 ans, était l'élève de Barthez. Il succéda à son maître dans sa chaire, et fut lui-même un des plus grands professeurs de la Faculté de Montpellier. Il mit le premier en avant les doctrines physiologiques que développèrent depuis Bichat et Richerand. On a de lui un *Cours des Fièvres*, publié après sa mort par Dumas, son élève chéri, Montpellier, 1791, 4 vol. in-8.

GRIMAULD (Guillaume), pape. *Voy.* URBAIN V.

GRIMBERGHEN, bourg de Belgique (Brabant mérid.), à 9 kil. N. de Bruxelles ; 2,800 hab., a été submergé en 1825 par la rupture d'une digue.

GRIMM (Frédéric-Melchior, baron de), critique célèbre, né en 1723 à Ratisbonne, d'une famille pauvre et obscure, vint jeune à Paris comme gouverneur des fils du comte de Schœnberg, ministre du roi de Pologne en France ; puis fut attaché en qualité de lecteur au prince héréditaire de Saxe-Cobourg ; se lia dans Paris avec les philosophes ou littérateurs de l'époque, surtout avec J.-J. Rousseau (1749), et avec Diderot, et devint secrétaire du duc d'Orléans. A partir de 1753, il entretint avec le duc de Saxe-Gotha, avec l'impératrice de Russie, et plusieurs autres princes, une correspondance littéraire qui est remarquable par la franchise et la justesse des jugements, et à laquelle Diderot et Raynal eurent une grande part. Il fut nommé par le duc de Saxe-Gotha en 1776 baron et ministre plénipotentiaire en France. Il quitta Paris en 1790 et se retira à Gotha ; Catherine II le nomma en 1795 son ministre près les états de Basse-Saxe. Il mourut à Gotha en 1807. La *Correspondance* de Grimm, qui s'étend de 1753 à 1790, a été publiée à Paris en 1812-13, en 16 vol. in-8. On y a joint en 1814 un 17[e] vol. qui renferme quelques morceaux détachés. Le plus remarquable de ces écrits est *le Petit Prophète*, brochure fort piquante que Grimm avait publiée en faveur de la musique italienne lors de l'arrivée à Paris des bouffes italiens. Grimm était un homme d'esprit, mais égoïste et intrigant.

GRIMMA, ville murée du roy. de Saxe, à 30 kil. S. E. de Leipsick ; 3,300 hab. Collége ; bibliothèque. Draps, flanelle, poudre à poudrer ; teinture en bleu.

GRIMOALD, fils de Pepin-le-Vieux, obtint, sous le roi Sigebert III, la mairie d'Austrasie, après avoir fait assassiner Othon, son rival (642). Sigebert, roi d'Austrasie, mourut en 650, et laissa un fils en bas âge, Dagobert II; Grimoald relégua cet enfant dans un monastère, et plaça son propre fils sur le trône. Mais les Francs, indignés d'une telle spoliation, se soulevèrent, le dépouillèrent, lui et son fils, de la puissance qu'il avait usurpée, et le livrèrent au roi de Neustrie, Clovis II, frère de Sigebert, qui le fit mettre à mort (650).

GRIMOALD, duc de Bénévent, puis roi des Lombards au VIIe siècle, était fils de Gisolfe, duc de Frioul. Il succéda d'abord à son oncle Grasolfe, duc de Bénévent (647); mais appelé en Lombardie au secours de Godebert, un des fils d'Aribert, dernier roi des Lombards, qui était en guerre avec Pertharite, son propre frère, il profita des dissensions des deux princes, pour leur enlever la couronne (662). Il se maintint sur le trône par ses talents et sa valeur, et mourut en 671. — Grimoald, en montant sur le trône de Lombardie, laissa le duché de Bénévent à son fils Romuald. Celui-ci eut pour successeur Grimoald II qui régna de 677 à 680, et qui fut remplacé par son frère Gisolfe (*Voy.* ce nom).

GRIMOALD I, prince de Bénévent, fils et successeur d'Arigise en 788, fut élevé à la cour de Charlemagne: après la mort de son père, il fut contraint de reconquérir son héritage sur Adelgise, fils de Didier, dernier roi des Lombards, qui venait de s'emparer de la principauté de Bénévent; il épousa en 793 la fille de l'empereur grec; repoussa avec succès les attaques de Pepin et de Louis, fils de Charlemagne, et mourut en 806.

GRIMOALD II, prince de Bénévent, succéda au précédent en 806, fut attaqué par Charlemagne, et obtint la paix en 812, moyennant un tribut de 25,000 sous d'or.

GRIMOARD, pape. *Voy.* URBAIN V.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE (Alexandre-Balthazar-Laurent), célèbre gastronome, né à Paris en 1758, mort en 1838, était fils d'un riche fermier-général, qui lui-même avait eu pour père un charcutier. Il se fit recevoir avocat, et ne voulut occuper aucunes fonctions afin de se livrer librement aux lettres, à la gaîté, à la bonne chère, et se fit dans le monde, par plusieurs traits fort singuliers, la réputation d'un *original*. Il publia quelques brochures pleines d'esprit, et rédigea de 1797 à 1798 *le Censeur dramatique*; mais il est surtout connu comme auteur de l'*Almanach des Gourmands*, 1803-1812, 8 vol. in-18. On lui doit aussi le *Manuel des Amphitryons*, 1808, in-8. Grimod de la Reynière partagea sous l'empire avec Cambacérès et d'Aigrefeuille la réputation d'être les premiers gastronomes du temps.

GRIMSEL, montagne de Suisse, dans les Alpes bernoises, sur les limites des cantons d'Uri et du Valais. Le pic de Sildelhorn, sa plus haute arête, a 2,878 mètres.

GRINGOIRE ou **GRINGORE** (Pierre), poëte français, né en Lorraine vers 1480, mort en 1547, parcourut une grande partie de la France, s'arrêtant dans les villes et les châteaux où il débitait des pièces bouffonnes et satiriques; vint en 1500 à Paris où il écrivit, à la demande de Louis XII, contre le pape Jules II, et fut fait à son retour dans son pays héraut d'armes du duc de Lorraine. On a de lui: *Le Château du Labour*, Paris, 1500, in-8; *le Château d'Amour; les Abus du monde*, 1504, in-8. *Le Jeu du prince des Sots et de Mère Sotte*, joué aux halles de Paris, 1511 (pièce satirique contre le pape Jules II); *les Menus propos de Mère Sotte*, 1521, in-8; *les Fantaisies du monde qui règne*, 1532, in-16, *sottie* à huit personnages (*sot dissolu*, *sot glorieux*, *sot corrompu*, etc.).

GRIPPON, fils de Charles-Martel. *Voy.* GRIFON.

GRISELDA ou **GRISELIDIS**, marquise de Saluces, femme célèbre au moyen âge, est citée par Pétrarque et Boccace comme le modèle des vertus conjugales. Elle vivait au commencement du XIe siècle, était née au bourg de Villanoetta en Piémont, tout près de Saluces, et était la fille d'un pauvre paysan. Elle attira par sa beauté et ses vertus l'attention de Gaultier, seigneur de Saluces, qui vers l'an 1003 la transporta dans son palais et la prit pour épouse. Griselda lui donna deux enfants, une fille et un fils, et fit tout ce qui dépendait d'elle pour le rendre heureux; mais le bizarre époux, voulant éprouver la docilité de sa femme, lui enleva ses enfants, qu'il fit élever en secret, les faisant passer pour morts: lui fit subir pendant de longues années toutes sortes de privations et de mauvais traitements, la réduisit même à l'état de servante, et la mit aux ordres d'une femme dont il avait fait sa maîtresse. Griselda supporta tout avec une admirable résignation. Enfin, Gaultier, vaincu par tant d'héroïsme, lui rendit sa confiance et son amour, et la réunit à ses enfants le jour même où il célébrait leurs noces. Les légendes du moyen âge sont remplies de cette histoire romanesque.

GRISONS (canton des), en allemand *Bünden* ou *Graubünden*, c.-à-d. *Ligues* ou *Ligues grises*, canton de la confédération helvétique, le plus au S. E. de tous, a pour bornes au N. E. le Tyrol, au N. O. les cantons de St-Gall, Glaris et Uri, au S. le canton de Tésin et au S. E. le roy. Lombard-Vénitien: 140 kil. sur 80; 80,000 hab. (dont 30,000 catholiques, 50,000 protestants). Montagnes très hautes; cinq grandes vallées (Rhin postérieur et antérieur, Engadine, de l'Albula et Brettigue). Plomb, cuivre, eaux minérales; beaux pâturages, un peu de blé et de vin; commerce de transit, industrie nulle. — Ce canton est lui-même une petite république fédérative composée de trois ligues: ligue Supérieure ou Grise (*Graubünd*), ligue Cadée ou de la Maison-de-Dieu (*Gotteshausbünd*), ligue des Dix-Juridictions (*Zehngerichte*); chefs-lieux, Ilanz, Coire, Davos. — Le pays des Grisons faisait jadis partie de la Rhétie, et appartint successivement à l'empire d'Occident, au roy. d'Italie de Théodoric, à l'Austrasie, au roy. de Germanie, puis forma une division du duché de Souabe ou Alémannie, et finit par se subdiviser en quantité de petites communes et de fiefs, parmi lesquels le comté de Coire fut le plus important. Aux XIVe et XVe siècles les communes et plusieurs fiefs formèrent d'abord la ligue Cadée (vers 1401), puis la ligue Grise (1424), et la ligue des Dix-Juridictions (1436): toutes trois formèrent une confédération générale en 1471, et confirmèrent leur union en 1524. Elles firent alliance en 1600 avec la république du Valais, en 1602 avec la ville de Berne, en 1707 avec Zurich. En 1701 elles avaient en vain demandé à entrer comme canton dans le corps helvétique; elles n'y furent admises qu'en 1798.

GRITTI (André), général, puis doge de Venise. Il rendit comme général d'éminents services à sa patrie dans les guerres qu'elle eut à soutenir, de 1508 à 1513, contre l'Empire et la France. En 1509 il chassa les Impériaux de Padoue, en 1512 il reprit Brescia sur les Français. Mais la même année il fut battu et fait prisonnier par Gaston de Foix qui reconquit Brescia. Amené à Paris, il eut l'habileté de rendre Louis XII favorable à Venise, et conclut un traité de paix avec ce prince en 1513. Nommé doge de Venise en 1523, il se déclara tantôt pour, tantôt contre la France, et profita des troubles qui désolaient l'Italie pour recouvrer plusieurs possessions que la république avait perdues. Il mourut en 1538.

GRIZOLLES, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), à 27 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 1,600 hab. Coutellerie et surtout excellents ciseaux.

GROAIS ou **GROIX**, île de la France, près de la

côte du dép. de Morbihan, par 5° 36' long. O., 47° 38' lat. N. : 7 kil. sur 3; 2,300 hab. Pêche de la sardine et du congre.

GROBOGAN, territoire de l'île de Java, montagneux, mais fertile, forme avec le territoire de Jepan une province hollandaise peuplée de 66,500 hab.

GRODNO, ville de la Russie d'Europe, chef-lieu du gouvernement de Grodno, à 150 kil. S. O. de Wilna, sur le Niémen; 9,000 hab. Port; deux châteaux; chancellerie, églises des Jésuites et des religieuses Carmélites, palais Radzivil et Sapiéha. École de médecine, bibliothèque, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle; école de cadets. Industrie, soieries, fil d'or et d'argent, etc. Commerce actif.—L'origine de Grodno est inconnue; elle fut prise par les chevaliers Teutoniques en 1283; de 1673 à 1752 elle fut le siége d'une des diètes polonaises. Les Russes s'en emparèrent en 1795 et en firent la capit. de la Lithuanie, puis du gouv. de Grodno.

GRODNO (gouvernement de), dans la Russie d'Europe, par 20° 42'-24° 20' long. E., 51° 33'-54° 20' lat. N., entre ceux de Wilna, Minsk, Volhynie, Pologne : 320 kil. sur 200; 585,000 hab. Ch.-l., Grodno. Sol plat; forêts; carrières et mines; blé, lin, manne; gros bétail, abeilles. Peu d'industrie. — Ce gouvernement faisait jadis partie de la Lithuanie.

GROENINGUE, v. de Hollande. *Voy.* GRONINGUE.

GROENLAND ou GROENLAND, c.-à-d. *terre verte*, vaste région de l'Amérique septentrionale, au N. E., consiste en une grande île environnée d'îles plus petites. Jadis on croyait ce pays une portion du continent américain. Le Grœnland commence à 20° long. O. et 59° 38' lat. N., et se prolonge, sans qu'on en ait encore atteint l'extrémité, jusqu'à 80° de long. et 70° de lat. Il a pour bornes au N. et à l'E. l'Océan arctique, au S. et à l'O. la Méditerranée arctique et l'Océan de Baffin. On compte à peine dans cette immense contrée 24,000 hab., dont 6,000 environ d'Européens. Les indigènes sont de la race des Esquimaux. Le froid y est extrême (45° centig. en hiver), et dure presque toute l'année; l'été, quoique très court, est quelquefois chaud. Grands aigles, rennes, renards rouges et blancs, lièvres blancs, ours blancs, baleines, phoques, etc. Les habitants vivent surtout de poisson, et font un assez grand commerce du produit de leur pêche. Le Grœnland appartient au Danemark, et fait partie de l'Amérique danoise. On le divise: en inspectorat du Nord (ch.-l. Egedesminde), inspectorat du Sud (ch.-l. Julianeshaab), et Grœnland indépendant, dont l'on ne connaît que quelques points (le Haut-Pays Arctique sur la côte occidentale; la terre de Jameson par 71° lat. N.; Nugarbik par 63° 22' lat. N.). Parmi les îles secondaires il faut nommer l'archipel de Disco. — Le Grœnland fut découvert en 983 par l'Islandais Éric Randa et reçut son nom à cause de l'aspect verdoyant de sa plage. On ignore si c'est sur la côte occidentale ou orientale qu'aborda ce marin. La colonie qu'il fonda disparut en 1406. Sous les rois de Danemark Frédéric II, Christian IV, Frédéric III, eurent lieu quelques tentatives de colonisation le long de la côte orientale du Grœnland. De 1720 à 1736 le missionnaire danois Egède y fonda une colonie, qu'il nomma *Godhaab* (Bonne-Espérance); les Frères Moraves en établirent une autre en 1733, à l'instigation du comte de Zinzendorf. Ces missions (auj. au nombre de 16) sont presque les seuls établissements danois au Grœnland. Ils favorisent la pêche danoise de phoques et de baleines. Scoresby (1821), et Graah (1829-1831), sont les voyageurs les plus récents qui aient visité le Grœnland.

GROENLO ou GROL, ville de Hollande (Gueldre), à 26 kil. S. E. de Zutphen; 1,900 hab. Jadis fortifiée par Charles-Quint en 1572; démantelée par les Français en 1672.

GRONE, riv. de France (Saône-et-Loire), tombe dans la Saône au-dessous de Varennes-le-Grand, après un cours de 60 kil.

GRONINGUE, *Grœningen*, ville de Hollande, ch.-l. de la prov. de même nom, près de la mer, à 145 kil. N. E. d'Amsterdam; 24,000 hab. (elle a été beaucoup plus peuplée); c'est la plus importante de la Hollande septentrionale. Belles constructions, hôtel-de-ville, cathédrale avec une tour de 110 mètres, hôpital militaire; pont Botering-Hoog, etc. Université, société d'histoire naturelle et de chimie, etc, Quelque industrie. Port. Commerce. — Groningue fut fondée vers la fin du VIe siècle. Au IXe elle était commerçante et riche, mais les Normands la ravagèrent; elle se releva en 1110. Souvent prise et reprise elle accéda la dernière à l'union d'Utrecht (1594), qui consomma l'indépendance des sept Provinces-Unies. — La province actuelle de Groningue est située au N. E. du roy. de Hollande sur les confins du roy. de Hanovre: 80 kil. sur 27; 144,000 hab. Elle a pour villes principales, outre Groningue, Winschoten, Nieuw-Schanz, Appingedam, Delfzyl.

GRONINGUE (seigneurie de), une des sept Provinces-Unies, la plus au N. E., se divisait : 1° en *pays de Groningue* (la ville et le territoire environnant); 2° les *Ommelandes* (c.-à-d. plat pays) *de Groningue* (le Quartier occidental et le Hunsindo); 3° le *Fivelingo* (les vieux bailliages). Il faut y joindre la terre de Drenthe qui appartenait en propre à la seigneurie. Groningue au Xe siècle était régie par un prévôt qui s'intitula ensuite burgrave. Depuis 1046, la forêt de Drenthe fut disputée entre l'évêché d'Utrecht et le burgrave. Au XIIe siècle Groningue fut murée. En 1497 Maximilien I donna l'administration de Groningue au duc de Saxe, Albert II; mais la ville préféra se soumettre à l'évêché d'Utrecht : deux fois assiégée (1503, 1514), elle résista deux fois et échappa à la domination autrichienne en se soumettant au duc Charles de Gueldre. En 1536 Charles-Quint y fit son entrée. En 1594 la ville de Groningue, et bientôt les Ommelandes, accédèrent à l'union d'Utrecht, et prirent rang dès lors parmi les Provinces-Unies.

GRONOVIUS, en allemand *Gronov*, famille de savants, dont voici les membres les plus connus :

GRONOVIUS (Jean-Frédéric), critique et humaniste, né à Hambourg en 1611, mort en 1671, professeur de belles-lettres à l'université de Leyde. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Diatribe in Statii poetæ Sylvas*, La Haye, 1637, in-8; *De Sestertiis*, Deventer, 1643, in-4; *Observationum libri IV*, Deventer, 1662, in-12, Leipsick, 1755, in-8; *De Musæo Alexandrino exercitatio academica*, dans le tome VIIIe du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de son fils; *Lectiones plautinæ*, etc., Amsterdam, 1740, in-8, avec une *Vie* de Plaute. Gronovius a revu et commenté un grand nombre de classiques latins, qui font presque tous partie de la collection dite *Variorum*.

GRONOVIUS (Jacques), fils du précédent, né à Deventer en 1645, professa les belles-lettres à Leyde, et mourut dans cette même ville en 1716. Le plus important de ses écrits est le *Thesaurus antiquitatum græcarum*, Leyde, 1697-1702, 12 vol. in-fol., rédigé sur le plan du *Trésor* de Grævius. Il fut l'éditeur de plusieurs auteurs anciens, commentés par son père. Il a commenté lui-même Polybe, Tacite, Cicéron, Quinte-Curce, Suétone, Hérodote, etc.

GRONOVIUS (Abraham), fils aîné de Jacques, pratiqua la médecine en Hollande et en Angleterre. Il a publié de bonnes éditions de *Justin*, de *Tacite* et de *Pomponius Méla*, qui font partie de la collection *Variorum*; les *Variæ historiæ* d'Élien, Leyde, 1731, 2 vol. in-4; *De animalium natura* du même, Londres, 1744, 2 vol. in-4; *Varia geographica*, Leyde, 1739, in-8.

GROOT. *Voy.* GROTIUS et GÉRARD DE GROOT.

GROOTE-EYLANDT, c.-à-d. *grande île*, île située sur la côte N. de la Nouvelle-Hollande, dans le golfe de Carpentarie, a 80 kil. de long.

GROOTE-VISCH-RIVIER, riv. du cap de Bonne-Espérance, sépare la colonie du Cap d'avec la Cafrerie et tombe dans la mer des Indes : cours, 400 kil.

GROS (Antoine-Jean, baron), un de nos plus grands peintres d'histoire, né à Paris en 1771, fut d'abord élève de David. Atteint par la réquisition, il fit partie de l'armée d'Italie, dans laquelle il fut attaché à l'état-major (1800). Il y exécuta les tableaux de *Bonaparte au pont d'Arcole* et de *Sapho à Leucade*, 1801. De retour à Paris, il remporta en 1802 le prix de peinture dont le sujet était la *Bataille de Nazareth*. Bientôt parurent, au temps du Consulat et de l'Empire, une foule de tableaux célèbres : les *Pestiférés de Jaffa*, la *Bataille d'Aboukir*, le *Champ de bataille d'Eylau*, *François I et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*, etc. Sous la restauration, Gros fut surtout occupé à peindre la coupole de Sainte-Geneviève (le Panthéon) ; il y représenta de la manière la plus heureuse quatre sujets tirés des grandes époques de l'histoire de France. Ce grand ouvrage, qui avait demandé dix ans, fut achevé en 1824, et valut à l'auteur des applaudissements universels. Depuis cette époque, Gros ne fit plus rien de remarquable ; le regret de se survivre et de voir son talent décliner paraît l'avoir porté à se donner la mort. On trouva son corps dans la Seine, près de Meudon, le 26 juin 1835.

GROS DE BOZE, numismate. *Voy.* BOZE.

GROSBOIS, village du dép. de Seine-et-Oise, à 2 kil. S. de Boissy-Saint-Léger. Beau château avec grand parc qui appartint successivement à Monsieur, frère de Louis XVI (1789), à Barras, à Moreau et à Berthier.

GROSIER (J.-B.), savant jésuite, né en 1743, mort en 1823, vécut de sa plume après la suppression de la Société. Il écrivit d'abord dans l'*Année littéraire*, et continua seul la rédaction de ce journal après la mort de Fréron. De 1777 à 1784, il fit paraître, avec le concours du savant orientaliste Deshauterayes, l'*Histoire de Chine*, traduite à Pékin par le P. Mailla, sur les originaux chinois, 12 vol. in-4 ; il y joignit un *Discours préliminaire*, et le fit suivre d'une *Description de la Chine*, 1785, 1 vol. in-4, ouvrage excellent et qui lui appartient en entier. Grosier donna en 1792 : *Mémoires d'une société célèbre* (les Jésuites) *considérée comme corps littéraire et académique*, Paris, 1792, 4 vol. in-8. Il fut nommé à la fin de sa vie bibliothécaire à l'Arsenal.

GROSLEY (Pierre-Jean), avocat, membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Troyes, 1718, mort en 1785, a donné : *Recherches pour l'histoire du droit français*, Paris, 1752, in-12 ; *Vie des frères Pithou*, Paris, 1756, 2 vol. in-12 ; *Essais historiques sur la Champagne*; *Ephémérides troyennes*, 1767, etc. ; *Opuscules polémiques*; *Eloges littéraires*, publiés de 1771 à 1785, etc. Dans ses écrits il mêlait sans cesse la bouffonnerie à l'érudition.

GROS-MORNE. *Voy.* MORNE.

GROSS-ASPERN, village des Etats autrichiens (Autriche), à 6 kil. N. O. d'Enzersdorf, sur la rive gauche du Danube : 700 hab. Victoire importante de Napoléon sur les Autrichiens (21 et 22 mai 1809).

GROSS-BEEREN, village des États prussiens (Brandebourg) dans la régence de Potsdam, près de Wettstock. Il s'y livra le 23 août 1813, entre les Prussiens commandés par Bulow, et Bernadotte et le maréchal français Oudinot, un combat dont l'issue fit perdre à Napoléon les fruits de la victoire de Dresde.

GROSS-GLOGAU. *Voy.* GLOGAU.

GROSS-GŒRSCHEN. *Voy.* LUTZEN.

GROSSEN-HAYN. *Voy.* HAYN.

GROSSE-TETE (ROBERT), théologien. *Voy.* ROBERT.

GROSSETO, ville du grand-duché de Toscane, à 65 kil. de Sienne ; 2,500 hab.

GROS-TENQUIN, ch.-l. de cant. (Moselle), à 30 kil. S. O. de Sarreguemines ; 1,300 hab.

GROTIUS, Hugues ou Hugo VAN GROOT, célèbre Hollandais, né à Delft en 1583, se fit remarquer par sa précocité et composa des vers latins dès l'âge de 8 ans. Après avoir étudié à Leyde, où il cultiva à la fois les lettres, la théologie, la philosophie et le droit, il accompagna dans son ambassade en France le grand-pensionnaire Barneveldt, n'étant encore âgé que de 15 ans, et se fit dès lors remarquer de Henri IV. De retour en Hollande, il suivit quelque temps le barreau de La Haye ; il publiait en même temps des poésies latines qui eurent un grand succès, et des ouvrages d'érudition qui le placèrent au premier rang des philologues. Nommé dès 1601 historien des états de Hollande, il se mit à rédiger les annales de son pays. Il obtint en 1607 la place d'avocat fiscal des provinces de Hollande et de Zélande ; devint en 1613 conseiller pensionnaire de la ville de Rotterdam, membre des états de Hollande, et eut bientôt après entrée aux états-généraux. Ayant pris parti pour Barneveldt contre le stathouder Maurice, et ayant soutenu la secte des Arminiens contre celle des Gomaristes que protégeait le stathouder, il se vit disgracié, et fut en 1619 condamné à une prison perpétuelle ainsi qu'à la confiscation de ses biens. Après deux ans de captivité, sa femme le fit évader, en l'enfermant dans une caisse de livres. Il se réfugia en France, et y fut bien accueilli par Louis XIII, qui lui fit une pension. A la mort de Maurice (1631), il tenta de rentrer dans sa patrie ; mais il fut de nouveau proscrit. Christine, reine de Suède, lui offrit un asile sur la recommandation du chancelier Oxenstiern, et le nomma son ambassadeur en France. Il résida dix ans auprès de cette cour (1635-45) ; mais y ayant éprouvé quelques dégoûts, il demanda son rappel. Assailli par une tempête à son retour, il débarqua près de Dantzick et se fit transporter malade à Rostock (Mecklembourg), où il mourut en 1646. Grotius s'est exercé avec succès dans les genres les plus différents ; cependant c'est comme publiciste qu'il est le plus célèbre. C'est lui qui créa le droit des gens. Ses principaux ouvrages sont : en politique, le traité *De Jure belli et pacis*, Paris, 1624, souvent commenté, et traduit en français par Barbeyrac, Bâle, 1746 ; le traité de la *Liberté des mers* (*Mare liberum*), 1608 ; en histoire, les *Annales de Hollande*, en 18 livres (depuis la mort de Philippe II jusqu'en 1609), publiées après sa mort, en 1654 ; l'*Histoire des Goths, des Vandales et des Lombards*, en latin, 1655 : en théologie, *De veritate religionis christianæ*, 1636, souvent traduit ; en philologie, des travaux sur *Marcien-Capella*, *Lucain*, *Sénèque le tragique* ; sur *Aratus*, *Stobée* ; des *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis*, traduits en vers latins fort élégants ; l'*Anthologie grecque*, avec une traduction en vers latins ; en littérature, une foule de poésies héroïques, élégiaques, épigrammatiques, des tragédies chrétiennes, etc. On a aussi de lui une correspondance étendue. Sa vie a été écrite par G. Brandt en hollandais, et par de Burigny en français.

GROTONGUES. *Greuthungi*, peuple barbare, de la famille des Ostrogoths, envahit l'empire sous Théodose-le-Grand. Ils furent battus en 386 par Théodose et Arcadius.

GROTTAGLIE, ville du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 17 kil. N. E. de Tarente ; 6,000 hab.

GROTTE DU CHIEN. *Voy.* CHIEN.

GROU (J.), traducteur, né en 1731, dans le Calaisis (Pas-de-Calais), mort en 1803, entra chez les Jésuites, quitta la France lors de la suppression de son ordre, et se retira en Hollande, puis en Angleterre. Il a donné des traductions estimées de plu-

sieurs ouvrages de Platon : la *République*, 1762 ; les *Lois*, 1769, et quelques *Dialogues*, 1770. Il est aussi auteur de la *Morale tirée des confessions de saint Augustin*, 1786, et de divers ouvrages de dévotion.

GRUBENHAGEN (principauté de), ancien état d'Empire, dans le cercle de Basse-Saxe, entre les principautés de Kalenberg, Wolfenbüttel, Blankenbourg, etc. : 44 kil. sur 31 ; 63,000 hab. Capitale, Eimbeck. Autres villes : Osterode, Rotenkirchen, Clausthal, Zellerfeld. Ce petit état fut donné en 1815 au Hanovre, qui l'a gardé depuis ; il fait auj. partie du gouvernement de Hildesheim. — La principauté de Grubenhagen doit son nom à un château en ruines, situé sur le mont Grubenhagen, à 2 kil. de Rotenkirchen, qui fut jadis la demeure de la noble famille de Gruben. Il fut ensuite possédé par les Guelfes de Brunswick. La ligne de Grubenhagen, sortie de cette maison, s'éteignit en 1596 (après s'être divisée en Grubenhagen et Osterode, et celle-ci en Salz et Eimbeck). Après de longues contestations, trois branches de la ligne de Gœttingue (sortie aussi de la maison de Brunswick), se partagèrent la principauté.

GRUDII, peuple de la Gaule, dans la Belgique 1re, chez les *Nervii*, dans un pays marécageux et presque aussi bas que la mer, possédaient entre autres districts l'île de Kadsand actuelle.

GRUISSAN, village du départ. de l'Aude, à 12 kil. S. E. de Narbonne, sur l'étang dit de Gruissan qui communique à la Méditerranée ; 2,100 hab. Port. Pêche, cabotage.

GRUMENTUM, petite ville de Lucanie, sur l'Aciris, à l'O. de Métaponte, est auj. *Agrimonte*, ou plus probablement *Armento*.

GRUMO, ville du roy. de Naples (Naples), à 5 kil. S. E. d'Aversa ; 3,300 hab.

GRUMO, ville du roy. de Naples (Terre-de-Bari), à 22 kil. S. O. de Bari ; 3,140 hab.

GRUNBERG, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 22 kil. E. de Giessen ; 12,500 hab. Toiles, étoffes de laine, de coton.

GRUNEBERG, ville murée des États prussiens (Silésie), à 95 kil. N. O. de Liegnitz ; 8,900 hab. Draps, tabac, chapeaux de paille, toiles imprimées.

GRUNSTADT, ville de la Bavière rhénane, à 31 kil. N. O. de Spire ; 2,400 hab. Tissus de coton, indiennes : faïence. Patrie du peintre Holbein.

GRUSIE ou GROUSIE, nom russe de la Géorgie (*Voy.* ce mot), désigne quelquefois l'ensemble des provinces géorgiennes, telles que l'Iméréthie, la Mingrélie, la Gourie, etc.

GRUTER (Jean), en latin *Janus Gruterus*, laborieux et savant philologue, né à Anvers en 1560, mort en 1627, professa les belles-lettres à Rostock, à Wittemberg, à Heidelberg ; passa dans cette dernière ville la plus grande partie de sa vie, et vit son existence troublée par les guerres qui désolaient le Palatinat. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on distingue des éditions annotées de Sénèque, Tacite, Tite-Live, Stace, Plaute, Paterculus, Florus, Cicéron, etc. On lui doit en outre : *Deliciæ poetarum Gallorum*, *Italorum*, *Belgicorum*, etc., Francfort, 1603-1612 ; *Corpus inscriptionum*, Heidelberg, 1701, in-fol., vaste trésor qui a été encore enrichi par Grævius, 1707 : *Lampas sive Fax artium*, etc., Francfort, 1602-1634, 6 vol. in-8, recueil précieux de commentateurs et de critiques.

GRUYÈRES, *Griers* ou *Greiers* en allemand, village suisse dans le canton de Fribourg, à 25 kil. S. de Fribourg ; 600 hab. Château. Aux environs, grande fabrication de fromages très estimés et que l'on imite en beaucoup d'endroits. — Avant le XVe siècle, Gruyères était le ch.-l. d'une vicomté.

GRYNÆUS (Simon), célèbre théologien protestant, ami de Mélanchthon, né en 1493 à Veringen en Souabe, mort de la peste à Bâle en 1541, professa la langue grecque à Vienne, puis à Heidelberg, et la théologie à Bâle, et propagea la réforme en Souabe, surtout à Tubingue. On lui doit la découverte des cinq derniers livres qui nous restent de Tite-Live, qu'il trouva au monastère de Laurisheim près de Worms en 1531 ; quelques traductions d'Aristote, de Plutarque, de saint Jean-Chrysostôme ; des éditions de différents ouvrages, et d'un recueil de voyages modernes, sous le titre de *Novus orbis*, Bâle, 1532, in-fol.

GRYPHIUS ou GRYPHE, nom d'une famille d'imprimeurs, qui formèrent des établissements importants à Lyon, à Paris, à Venise, etc. Le plus connu est Sébastien Gryphe, né en 1493 à Reutlingen en Souabe, et mort en 1556. Il exerça son art à Lyon de 1528 à 1556. Ses impressions sont remarquables par la beauté et la netteté des caractères ; il cultiva lui-même la littérature avec succès, et les savants de son temps, tels que C. Gesner et Scaliger, l'honoraient de leur amitié. On cite parmi les chefs-d'œuvre sortis de ses presses : une *Bible* latine, 1550, 3 vol. in-fol. : *Thesaurus linguæ sanctæ* de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. On lui attribue la préface d'une édition de *Virgile*, et une autre mise en tête de *Politien*. — Son frère, François Gryphe, vint exercer sa profession à Paris vers 1532, et mourut vers 1542. Il s'est fait un nom par plusieurs belles éditions.

GRYPHIUS (André), en allemand *Greif*, poëte allemand, né en 1616 à Gross-Glogau, en Silésie, mort en 1664, fut précepteur dans la maison du comte palatin George de Schœnborn ; voyagea en Hollande, en France, en Italie ; puis se fixa dans sa ville natale, et fut nommé en 1650 syndic provincial de la principauté de Glogau. On le considère comme étant en Allemagne le père du drame moderne. Il a aussi composé des odes, des chants religieux et des poésies funéraires. Son fils, Chrétien Gryphius, a publié ses œuvres, Breslau, 1698.

GRYPUS (ANTIOCHUS). *Voy.* ANTIOCHUS VIII.

GUACARA, ville de la république de Vénézuela, sur le bord septentr. du lac de Valencia ; 4,000 hab.

GUADALAVIAR, *Turia*, riv. d'Espagne, sort de la Sierra de Albarracin ; baigne Albarracin, Téruel, Ademuz, Valence, Grao, et tombe dans la Méditerranée, après un cours de 200 kil.

GUADALAXARA, l'*Arriaca* des Romains, ville d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Guadalaxara, à 53 kil. N. E. de Madrid, sur le Hénarès ; 6,800 hab. Elle était jadis entourée de gros murs dont il reste des débris. Palais du duc de l'Infantado, église des Cordeliers. Manufacture royale de draps (célèbre jadis, bien déchue auj.). — Les Maures conquirent cette ville en 714 et lui donnèrent le nom qu'elle porte encore auj. Alphonse VI, roi de Castille et Léon, la reprit en 1081. — L'intendance de Guadalaxara est située dans la Nouvelle-Castille, sur les confins de la Vieille-Castille, et se compose de plusieurs morceaux épars dont le plus considérable, situé à l'E. de l'intendance de Madrid, a pour ch.-l. Guadalaxara : dans un autre se trouve Buytrago ; dans un troisième est Colmenar.

GUADALAXARA, ville du Mexique, capitale de l'état de Xalisco ou Guadalaxara, sur le Rio-Grande, à 450 kil. N. O. de Mexico, par 105° 22' long. O., 21° 91' lat. N. ; 20,000 hab. Vases de terre très recherchés. Elle fut fondée en 1531. — Pour l'état de Guadalaxara, *Voy.* XALISCO.

GUADALCANAL, ville d'Espagne (Badajoz), à 27 kil. S. E. de Llerena ; 4,400 hab. Aux environs, argent, plomb, houille en quantité.

GUADALCANAR, île de l'Australie, par 157° 9'-158° 30' long. E., 9° 10'-10° lat. S. Montagnes, belles vallées. Elle fut découverte par Ortega (1567).

GUADALETE, riv. d'Espagne (Séville), tombe dans l'Océan Atlantique, à 5 kil. E. de Cadix, sous le nom de Rio-de-San-Pedro, après un cours de 140 kil.

GUADALIMAR, riv. d'Espagne, un des affluents du Guadalquivir, naît dans la prov. de Chinchilla (Murcie), arrose celle de Murcie, et se jette dans le Guadalquivir, à 22 kil. N. de Jaën, après un cours de 110 kil.

GUADALIX, bourg d'Espagne (Guadalaxara), à 13 kil. N. de Colmenar-Viejo, sur la Jarama. Il y a aux environs des mines d'or et d'argent.

GUADALOPE, riv. d'Espagne, naît à 35 kil. E. de Téruel (Aragon), et tombe dans l'Ebre, près de Calpe, au S. O. de Lérida. Cours, 130 kil.

GUADALQUIVIR (de l'arabe *Oued* ou *Quad-al-Kibir*, c'est-à-dire *le grand fleuve*), *Bœtis* des anciens, riv. d'Espagne, naît dans la Sierra de Cazorla, aux confins de la Manche et de la Murcie, à 24 kil. S. E. d'Ubeda : baigne Andujar, Cordoue, Séville, San-Lucar-de-Barameda ; reçoit à droite le Guadalimar (grossi du Guadarmena et du Guadalon), la Campana, le Guadamellato, le Guadabarbon, le Guadiato, le Biar : à gauche, la Guadiana-Menor, le Guadalentin, le Jaën, le Guadajoz, le Xenil, le Corbones, et se jette dans l'Océan Atlantique à San-Lucar. Le Guadalquivir forme deux îles très grandes, dites *Isla Mayor* et *Isla Menor*.

GUADALUPE, ville d'Espagne (Tolède), à 84 kil. E. de Caceres ; 3,000 hab. Couvent de Hiéronymites où mourut Charles-Quint.

GUADALUPE (Sierra de), *Carpetani montes*, montagnes d'Espagne, sur les confins des provinces de Tolède, Caceres et Badajoz ; elles sont couvertes de forêts de châtaigniers remplies de gibier ; elles renferment des mines de cuivre et de fer et des marbres précieux.

GUADARMENA, riv. d'Espagne, naît près d'Alcaraz (Manche), tombe après un cours de 150 kil. dans le Guadalimar dont le cours est cependant moins long que le sien (il n'a que 120 kil. environ). On pourrait regarder la Guadarmena comme la véritable origine du Guadalquivir.

GUADARRAMA, rivière d'Espagne, sort des monts dits Sierra de Guadarrama, traverse la prov. de Madrid et tombe dans le Tage à 17 kil. au-dessous de Tolède, après un cours de 130 kil.

GUADARRAMA (Sierra de), mont. d'Espagne, entre les provinces de Ségovie et d'Avila, font partie de la sierra d'Estrella, et lient le Somo-Sierra aux monts de Gredos. Son étendue est d'environ 90 kil. La riv. Guadarrama et le Mançanarès prennent naissance sur son versant S. E.

GUADELOUPE, une des petites Antilles françaises, par 63° 20'-64° 9' long. O., 15° 59'-16° 40' lat. N., entre les îles d'Antigua au N., de la Dominique au S., de la Martinique au S. E. : 35 kil. sur 37 ; 127,574 hab. dont 96,322 esclaves. Sa forme est très irrégulière. Un canal, dit la Rivière-Salée, la coupe en deux parties qui sont comme deux îles, l'une à l'O., qui garde le nom de Guadeloupe, l'autre à l'E., qu'on appelle Grande-Terre (on appelle celle-ci *Grande-Terre* pour la distinguer des *Petites-Terres*, groupe d'îlots situé à la pointe S. E. de la Grande-Terre). La superficie de l'île entière est de 138,000 hectares. La Guadeloupe propre est montueuse, et n'est cultivée que sur les côtes ; elle a pour ch.-l. Basse-Terre ; la Grande-Terre est plate, partout fertile et très riche ; ch.-l., Pointe-à-Pitre. Dans la Guadeloupe propre est un mont volcanique, la Soufrière, qui fume perpétuellement ; il a 1,558 mètres. Les principaux objets de culture de la colonie sont la canne à sucre, le café, le coton, le cacao, le girofle, le tabac et les autres productions tropicales. Cette île est exposée à de fréquents et terribles ouragans. — La Guadeloupe, habitée originairement par les Caraïbes et appelée par eux *Karukera*, fut découverte le 4 novembre 1493 par Christophe Colomb, qui lui donna le nom de Guadeloupe (*Guadalupe*) à cause de la ressemblance qu'il croyait trouver entre ses montagnes et la Sierra da Guadalupe en Espagne. Négligée par les Espagnols, elle fut envahie en 1633 par les Français qui en chassèrent les Caraïbes et qui la possèdent encore actuellement. Cette île fut occupée à diverses reprises par les Anglais (1763, 1794, 1810 et 1815). La Guadeloupe est la patrie des généraux Coquille, Dugommier et Gobert, du poète Léonard, etc. — De la Guadeloupe dépendent administrativement les îles de Marie-Galande, les Saintes, la Désirade, et la partie française de l'île St-Martin.

GUA DE MALVES (J.-P. DE), savant français, né à Carcassonne en 1712, mort en 1786, entra dans les ordres, s'occupa spécialement de mathématiques, fut admis en 1740 à l'Académie des Sciences, et professa quelques années la philosophie au Collége de France. Il publia en 1740 l'*Usage de l'Analyse de Descartes*, ouvrage estimé : il a donné plusieurs traductions de l'anglais, entre autres celle des *Dialogues d'Hylas et Philonoüs* de Berkeley, 1744. Il fut un des premiers en France à s'occuper d'économie politique.

GUADET (Marguerite-Élie), un des Girondins, né en 1758 à St-Émilion près de Bordeaux, était avocat dans cette dernière ville en 1789. Il fut député à l'Assemblée législative et à la Convention, et s'y fit remarquer par un beau talent oratoire ainsi que par la générosité de ses sentiments. Plusieurs fois il accusa avec courage Marat et Robespierre : il finit par succomber sous les coups de ce dernier. Mis hors la loi ainsi que les autres Girondins le 31 mai 1793, il se sauva avec quelques-uns de ses amis politiques dans sa ville natale : mais il fut saisi dans la maison de son père, et périt sur l'échafaud à Bordeaux (1794). Guadet, considéré comme orateur, était inégal, mais sensible, impétueux, entraînant : il improvisait toujours.

GUADIANA, primitivement *Anas* (d'où le nom arabe *Oued* ou *Quadi-Anas*), riv. d'Espagne et de Portugal, naît dans les marais de Ruidera (Ciudad Real), disparaît près d'Alcaçar et coule sous terre pendant 22 kil.; reparaît au lieu dit Ojos de Guadiana (les Yeux de Guadiana), coule à l'O. (entre les chaînes Lusitanique et Marianique), puis au S.; sépare à deux reprises l'Espagne du Portugal, arrose Argamasilla, Medellin, Mérida, Badajoz, Jurumenha, Moura, Serpa, Mertola ; forme entre ces deux dernières villes une cascade appelée *Saut-du-Loup* et se jette dans l'Océan Atlantique entre Castromarim et Ayamonte. Elle reçoit à droite les riv. de Zangara, Rianzarès (grossie de la Gijuela), Caya, Corbes ; à gauche Azuer, Jabalon, Guadalema, Matachel, Ardila, Chanza. Cours, 660 kil. (dont 65 seulement navigables).

GUADIANA MENOR, riv. d'Espagne, formée du Guadix et de la Barbata, tombe dans le Guadalquivir.

GUADIX, *Acci*, ville d'Espagne (Grenade), à 65 kil. N. E. de Grenade, sur le Guadix ; 9,110 hab. Murailles fortes. Evêché. Soieries, toiles à voiles, clouteries, etc. Antiquités romaines. Patrie du poète dramatique Antoine de Niva de Mesena. — Les Maures ont possédé cette ville jusqu'en 1589.

GUADUAS, ville de la Nouv.-Grenade (Cundinamarca), à 49 kil. S. O. de Mariquita, sur la Magdalena. Un peu de commerce.

GUAIMAR, nom de plusieurs princes de Salerne. Guaimar I régna de 880 à 901, repoussa les Sarrasins et les Grecs, mais se rendit odieux à ses sujets et fut surnommé *Guaimar de Mauvaise-Mémoire*. — Son fils, Guaimar II, 901-933, fut plus sage et obtint le nom de *Bonne-Mémoire*. — Guaimar III, 994-1031, se servit de quelques aventuriers normands venus en pèlerinage dans ses états pour repousser les Sarrasins, et leur donna en récompense des établissements qui furent le berceau de

leur puissance en Italie. — Guaimar IV, son fils, 1031-52, investit Rainolf, chef des Normands, du comté d'Averse, et soumit, avec son secours, la république d'Amalfi, ainsi que plusieurs provinces de l'Italie méridionale. Il périt assassiné par quelques habitants d'Amalfi.

GUAITECA (golfe de), dans l'Amérique mérid., sur la côte du Chili, est fermé au S. par l'archipel des Trois-Montagnes ; 80 kil. de long ; 135 de largeur moyenne. L'archipel de Los Chonos et une partie de celui de Chiloé y sont compris.

GUAJIROS. *Voy.* GOAHIROS.

GUALBERT (Jean), abbé et fondateur de l'ordre de Vallombreuse, né en 999, mort en 1073. Après avoir passé sa jeunesse dans la débauche et le libertinage, il prit l'habit de moine à l'abbaye de San-Miniato, alla ensuite fonder celle de Vallombreuse dans l'Apennin, au diocèse de Fiesoli, et montra le reste de sa vie la piété la plus fervente. Son ordre fut approuvé par le pape en 1070. Gualbert fut canonisé. L'église le fête le 12 juillet.

GUALTIERI, ville du duché de Modène, à 22 kil. N. de Reggio ; 4,150 hab.

GUAM, GUAJAN ou SAN-JUAN, île du Grand-Océan équinoxial, la principale des îles Mariannes : 200 kil. de tour ; 5,000 hab. Récifs de corail sur les côtes. Au centre, montagnes, parmi lesquelles un petit volcan. Très beau climat, sol fertile, câpriers, arbres à pain. Les indigènes aiment la musique, la danse, les combats de coqs ; ils ont fait de grands progrès dans les arts mécaniques et construisent des pirogues qui passent pour être les bâtiments les plus fins voiliers de l'univers. On y trouve un seul établissement espagnol : Sant'-Ignazio-de-Agana. — Magellan découvrit cette île en 1521.

GUAMA, riv. du Brésil (Para), naît dans le pays des Topinambas et grossit le Tocantin à Para. Cours, 450 kil.

GUAMACHUCO, ville du Pérou, au milieu des Andes, à 62 kil. N. E. de Truxillo, ch.-l. du district de Guamachuco, situé entre ceux de Truxillo, Caxamarca, Pataz : 130 kil. sur 100 ; 38,150 hab. Or, argent, fer.

GUAMANGA ou HUAMANGA, ville du Pérou, ch.-l. du dép. d'Ayacucho, à 340 kil. S. E. de Lima, par 75° 36' long. O., 12° 50' lat. S. Jolie ville, belle cathédrale. Collége qui jadis jouissait des priviléges d'université. Cette ville était autrefois ch.-l. d'une province dite aussi de Guamanga.

GUAMANGA (prov. de), ancienne division du Pérou, au S. de la prov. d'Aréquipa, entre 12° et 15° 44' lat. S. : 440 kil. sur 380 ; 110,000 hab. Ch.-l., Guamanga. Elle forme auj. le dép. d'Ayacucho.

GUANAHANI, une des Lucayes. *Voy.* SAN-SALVADOR.

GUANARE, ville du Vénézuela, à 415 kil. S. O. de Caracas, sur la riv. de même nom, par 72° 5' long. O., 8° 14' lat. N. ; 12,000 hab. Gros bétail et mulets qu'on exporte.

GUANAXUATO ou SANTA-FÉ-DE-GUANAXUATO, capitale de l'état ou de la prov. de Guanaxuato, à 253 kil. N. O. de Mexico, par 103° 15' long. E., 21° 0' lat. N. ; 41,000 hab. La ville est située à 1,880 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ville commerçante et industrieuse. Aux environs, mines de Valenciena, Marfil, Sainte-Anne, Sainte-Rose. Fondée en 1554 et érigée en cité en 1741.

GUANAXUATO (état de), dans la confédération mexicaine, entre ceux de Xalisco à l'O., de Mexico à l'E. : 250 kil. sur 130 ; 520,000 hab., dont 180,000 Indiens. Capitale, Guanaxuato. Autres villes, Allende, Zelaya, Hidalgo ou Dolores, etc.

GUANCAVELICA, ville du Pérou. *Voy.* HUANCAVELICA.

GUANCHES, indigènes des îles Canaries. *Voy.* CANARIES.

GUANUCO, ville du Pérou. *Voy.* HUANUCO.

GUAPEY, dit aussi *Rio-Grande*, riv. des Provinces-Unies de Rio-de-la-Plata, sort du versant oriental des Sierras-Altissimas et tombe dans le Mamoré après un cours de 900 kil.

GUAPORÉ, riv. du Brésil (Mato-Grosso), naît par 61° 30' long. E., 14° 18' lat. S. ; coule à l'O., puis au N. O. ; sépare le Brésil et le Pérou, et se joint au Mamoré pour former le Madeira, par 11° 50' lat. S. Cours, 1,100 kil. Il reçoit de nombreux affluents.

GUARANIS ou OUARANIS, un des peuples indigènes les plus répandus de l'Amérique mérid., se compose de cinq nations principales, subdivisées en tribus et peuplades très nombreuses. On distingue : 1° les *Guaranis* proprement dits (le long du Parana, de l'Uruguay, de l'Ibicuy) ; 2° les *Brésiliens*, auj. réduits à quelques tribus ; 3° les *Amaguas*, habiles navigateurs, qui furent jadis maîtres de la navigation d'une grande partie de l'Amérique du Sud ; 4° les *Botocudos*, terribles anthropophages (dans les prov. brésiliennes de Bahia et d'Espirito-Santo) ; 5° les *Mundrucus*, nation belliqueuse et féroce, la plus puissante de la prov. de Para. Les Guaranis avaient été en grande partie convertis au christianisme par les Jésuites au XVIIe siècle. On porte leur nombre à 200,000. — D'autres peuplades, nommées aussi *Guaranis*, habitent vers l'embouchure de l'Orénoque.

GUARDA, *Lancia Oppidana*, ville du Portugal (Beira), sur le Mondego, à 62 kil. S. E. de Viseu : 2,340 hab. Évêché : cathédrale remarquable. — Cette ville fut fondée à la fin du XIIe siècle, par don Sanche, roi de Portugal, sur l'emplacement de l'ancienne *Lancia Oppidana*, et reçut le nom de *Guarda* (*garde*), parce qu'elle servait comme de rempart contre les Maures.

GUARDAFUI, *Aromatum promontorium*, cap qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique, par 11° 46' lat. N. et 49° 38' long. E., à l'extrémité N. E. de la côte d'Adel. C'est une montagne fort élevée, qu'on aperçoit de très loin en mer.

GUARDAMAR, ville d'Espagne (Valence), à 35 kil. S. O. d'Alicante, à l'embouchure de la Segura dans la Méditerranée.

GUARDIA (LA), nom commun à plusieurs villes fortes d'Espagne, dont les principales se trouvent : 1° dans la prov. de Tolède, à 26 kil. S. E. de Tolède : 4,700 hab. ; 2° dans celle de Santiago, à 33 kil. S. O. de Tuy, à l'embouchure du Minho dans l'Océan ; 2,450 hab. ; 3° dans celle de Bilbao, à 13 kil. N. O. de Logrono ; 2,450 hab. ; 4° dans celle de Jaën, à 9 kil. S. E. de Jaën ; 1,850 hab.

GUARDIA-SAN-FRAMONDI ou GUARDIA-DELLE-SOLE, ville du roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 19 kil. S. E. de Piedimonte ; 4,000 hab.

GUARDIAGRELE, ville du roy. de Naples (Abruzze-Citérieure), à 17 kil. S. E. de Chieti ; 6,000 hab.

GUARENA, ville d'Espagne (Badajoz), à 19 kil. S. E. de Mérida ; 4,000 hab.

GUARICO, riv. de la république de Vénézuela, naît au S. E. du lac de Valencia, et grossit l'Apure après un cours de 400 kil.

GUARINI, savant italien, né à Vérone en 1370, mort en 1460, l'un des restaurateurs des lettres classiques en Italie, est le premier de sa nation qui ait donné des leçons publiques de langue grecque. Il avait fait le voyage de Constantinople, et reçu des leçons d'Emmanuel Chrysoloras. Il a laissé plusieurs écrits, dont les plus remarquables sont une traduction latine de Strabon, souvent imprimée, des *Vies d'Aristote*, *de Platon*, etc. ; un *Abrégé de la Grammaire grecque* de Chrysoloras.

GUARINI (Jean-Baptiste), célèbre poëte italien, arrière-petit-fils du précédent, né à Ferrare en 1537. Il enseigna les humanités à l'université de Ferrare, fut admis de bonne heure à la cour des ducs, et s'y lia d'une amitié intime avec le Tasse, qu'il défendit ensuite avec le plus grand zèle. Après avoir

été pendant quatorze ans attaché au duc de Ferrare, sans recevoir de récompense de ses services, Guarini passa successivement au service du duc de Savoie, du duc de Mantoue, du grand-duc de Florence, Ferdinand, et n'eut guère plus à se louer de ces trois princes. Vers la fin de sa vie, il se retira à Venise, où il mourut en 1612. Il s'exerça surtout dans le genre dramatique. Le plus célèbre de ses ouvrages est *Il Pastor fido*, tragi-comédie pastorale en cinq actes et en vers, souvent imprimée, traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et notamment en français par Pecquet, 1733. Ce poëme dramatique peut soutenir le parallèle avec l'*Aminta* du Tasse. Cependant le style de Guarini, bien que brillant et riche d'images, n'a pas la pureté, la douceur, l'élégance qui caractérisent le style du poëte de Sorento. Les *Œuvres* de Guarini ont été publiées à Ferrare, 1737, 4 vol. in-4. On y trouve des comédies, des satires, des sonnets, des odes, et même des traités politiques.

GUARINO, philologue. *Voy.* GUARINI (de Vérone).

GUARINO, dit FAVORINUS, lexicographe italien. *Voy.* FAVORINUS.

GUARISAMEY, ville du Mexique (Chihuahua), à 130 kil. S. O. de Durango; 3,800 hab. Plusieurs mines aux environs.

GUARNERIUS ou **GUARNERI**, famille de célèbres luthiers italiens, établis à Crémone pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle. Le plus ancien est André Guarnerius, contemporain de Stradivarius, et élève du second Nicolas Amati (*Voy.* ces noms). Ses meilleurs violons portent la date de 1662 à 1680. — Le plus célèbre luthier de cette famille fut Joseph, neveu d'André et élève de Stradivarius; ses violons sont datés de 1717 à 1740.

GUASCO (Ottaviano DE), savant piémontais, chanoine de Tournai, membre de l'Académie des Inscriptions de Paris, né à Pignerol en 1712, vint en France en 1738, se lia avec Montesquieu, passa plusieurs années dans la société intime de cet homme célèbre, se retira ensuite en Italie, et mourut à Vérone en 1781. On a de lui, entre autres écrits, un recueil de *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, Tournai, 1756, 2 vol. in-8; une *Histoire du pape Clément V*, 1747; une traduction italienne de l'*Histoire ottomane* par Demetrius Cantemir.

GUASTALLA, ville d'Italie, dans le duché de Parme, sur le Crostolo, à 27 kil. N. E. de Parme, près de la rive droite du Pô: 5,500 hab. Château-fort. Fabriques diverses; filature de soie. Jadis ch.-l. du duché de Guastalla. Célèbre victoire des Français sur les Autrichiens, le 19 septembre 1734.—L'ancien duché de Guastalla, qui forme auj. un district du duché de Parme, est enclavé entre le duché de Modène et le roy. Lombard-Vénitien, et borné à l'O. par le Crostolo; il avait 16 kil. de long sur 14 de large, et 8,000 hab. Il appartenait dans le commencement aux ducs de Mantoue; l'empereur François I, époux de Marie-Thérèse, s'en empara en 1746, après la mort du dernier duc, et le céda en 1748 à don Carlos, duc de Parme, par le traité d'Aix-la-Chapelle. En 1796, le duché de Guastalla fut réuni à la république italienne, puis donné par Napoléon à sa sœur Pauline, compris ensuite dans le roy. d'Italie (dép. de Crostolo), enfin annexé de nouveau, en 1815, au duché de Parme, et cédé comme lui à Marie-Louise.

GUASTALLINES. *Voy.* BARNABITES.

GUATAVITA, bourg de la Nouv.-Grenade (Cundinamarca), à 31 kil. N. de Bogota. C'était, avant la conquête espagnole, une grande ville, séjour d'un cacique puissant. Aux environs se voit un lac qui contient, dit-on, une énorme quantité d'or et de pierres précieuses, etc., que les Indiens y jetaient annuellement en l'honneur de leurs dieux. Une compagnie anglaise en entreprit le desséchement en 1826. On ne connaît pas encore le résultat des recherches.

GUATIMALA ou **NOUVELLE-GUATIMALA**, en espagnol *Guatemala* ou *Guatemala-la-Nueva*, ville d'Amérique, capit. du district fédéral de Guatimala et de toute la république, par 93° 45' long. O., 14° 40' lat. N., sur le Rio-das-Vacas; 31,000 hab. Archevêché. Assez jolie ville; maisons basses pour atténuer l'effet des tremblements de terre. Belle place; cathédrale, palais archiépiscopal et palais du gouvernement, hôtel-de-ville, monnaie, douane, université, académie des beaux-arts, bibliothèque, muséum d'histoire naturelle, etc. Ateliers de sculpture et de broderie; mousselines, gazes, etc.; porcelaine, poterie. Ses musiciens, sculpteurs, orfèvres et en général tous ses ouvriers sont très renommés. Aux environs, aqueduc de 9 kil. de long. Elle fut fondée en 1775, après la ruine de Guatimala-la-Vieja.

GUATIMALA (VIEILLE-), en esp. *Guatemala-la-Vieja*, *Santiago de los Caballeros de Guatimala* et *Antigua*, ville du Guatimala, à 35 kil. N. de Guatimala-la-Nueva, entre les volcans Agua et Fuego, dont l'un vomit de l'*eau*, et l'autre du *feu*, était jadis la première ville du Guatimala. Elle fut fondée par les Espagnols en 1524, le jour de la St-Jacques (d'où le nom de Santiago), en face du mont Agua (d'où celui d'Antigua), et sur l'emplacement d'une ville indienne: elle comptait déjà 34,000 hab. en 1541, lorsqu'elle fut détruite par une éruption des deux volcans. Rebâtie à peu de distance de ses ruines, elle fut de nouveau renversée en 1775 par un tremblement de terre; c'est alors que fut fondée Guatimala-la-Nueva. L'ancienne ville se releva néanmoins en 1799; elle compte aujourd'hui 8,000 hab.

GUATIMALA (confédération de), ou PROVINCES-UNIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, ou RÉPUBLIQUE FÉDÉRATIVE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, état fédératif de l'Amérique, entre 4° et 18° lat. N., 85° et 95° long. O., sur la mer du Mexique et sur la mer Pacifique, était bornée à l'E. par la mer des Antilles, à l'O. par le Grand-Océan, au N. par le Mexique, et au S. par l'isthme de Panama et l'état de Colombie. Cet état avait 1,600 kil. sur 500; 1,650,000 hab. (tant Européens que créoles, métis, indiens, nègres). Il se divisait en cinq états (Guatimala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua, Costarica), plus un district fédéral. Chef-lieu, Nouv.-Guatimala.—Les Espagnols abordèrent pour la première fois dans cette contrée en 1502; ils soumirent facilement les tribus qui l'habitaient, quoiqu'elles eussent victorieusement résisté aux empereurs du Mexique. Une audience royale, présidée par un capitaine général, gouverna le pays, qui porta le titre de royaume, et fut divisé en 15 provinces. Cette organisation subsista jusqu'à l'année 1821; à cette époque, le Guatimala, suivant l'exemple des autres colonies espagnoles, se déclara indépendant et se constitua d'abord en provinces-unies, puis en république fédérale; mais en 1839, une insurrection sépara l'état de Honduras de la Confédération, et peu de temps après les quatre autres états se sont également déclarés indépendants.

GUATIMALA (état de), république indépendante de l'Amérique centrale, naguère un des cinq états de la République fédérative de Guatimala, s'étend sur la côte du Grand-Océan, où elle forme une longue et étroite lisière; 520 kil. sur 200. Ch.-l., Guatimala-la-Vieja.

GUATIMOZIN, le dernier empereur indien du Mexique, neveu et gendre de Montézuma, monta sur le trône en 1520. Il fut fait prisonnier par Cortez en 1521, après avoir vainement tenté de défendre sa capitale, Mexico, contre ce chef espagnol. Cortez, qui l'avait d'abord traité avec générosité, eut la faiblesse de le livrer à des forcenés qui, pour le forcer à découvrir ses trésors, l'exposèrent sur des charbons ardents. Près de lui, son ministre subissait le même supplice; celui-ci, vaincu par la douleur, s'étant tourné vers son maître comme pour lui demander la permission de parler, Guatimozin lui ré-

pondit : « Et moi, suis-je donc sur des roses? » Guatimozin fut cependant délivré cette fois par Cortez; mais en 1522 il fut pendu, sur le soupçon d'avoir voulu s'enfuir de sa prison. Ce malheureux prince n'avait guère que 25 ans.

GUAVIARE ou GUAYAVERO, riv. de la Nouvelle-Grenade (Cundinamarca), naît dans la Sierra de Pordaos et tombe dans l'Orénoque près de Santa-Fernanda (70° 30' long. O., 4° lat. N.); cours, 850 kil.

GUAYAMA, ville de l'île de Porto-Rico (Antilles), près de la côte Sud ; 5,120 hab.

GUAYANA. *Voy.* GUYANA.

GUAYAQUIL, riv. de la Nouvelle-Grenade, sort du lac Sambovambam, et tombe après 90 kil. de cours au S. dans le golfe de Guayaquil.

GUAYAQUIL, ville de la république de l'Équateur, ch.-l. de la province de Guayaquil, par 82° 16' long. O., 2° 11' lat. S., à 8 kil. de la mer et 250 kil. S. O. de Bogota. Port très important : long pont; deux forts. Grand commerce. — Elle avait été fondée d'abord à quelque distance du lieu qu'elle occupe auj.; elle fut transférée au lieu actuel en 1537. Guayaquil a été pendant l'existence de la république de Colombie le ch.-l. du dép. de Guayaquil.

GUAYAQUIL (département de), une des douze grandes divisions de la Colombie, et à peu près la moindre de toutes, s'étendait le long de la mer Pacifique de 1° lat. N. à 4° lat. S. Elle se subdivisait en deux provinces: la province de Manabi (ch.-l., Puerto-Viejo), et la province de Guayaquil. Celle-ci était au S. de la province de Manabi, et avait pour ch.-l. Guayaquil. Ce département forme aujourd'hui une des 3 provinces de la république de l'Equateur.

GUAYAQUIL (golfe de), sur la côte de la Nouvelle-Grenade, de 2° 18' à 3° 40' lat. S. : 160 kil. de profondeur. On y trouve plusieurs îles, dont Puna est la principale.

GUAYRA (LA), ville de la république de Vénézuela, sur la mer des Antilles, par 69° 27' long. O., 10° 36' lat. N: 8,000 hab. Port peu sûr et peu commode, et pourtant très fréquenté. Chaleur de 30° à 35° centig.; fièvres dangereuses pour les Européens. Un tremblement de terre la détruisit presque entièrement en 1812; elle comptait alors près de 13,000 hab.

GUBBIO, *Iguvium* ou *Eugubium*, ville de l'État ecclésiastique, à 41 kil. S. d'Urbin; 4,000 hab. Etoffes de laine, soieries. Divers monuments antiques (romains et étrusques), notamment les célèbres tables dites *eugubines*, qui y ont été découvertes en 1446, près des ruines d'un temple de Jupiter Apennin, et qui sont chargées d'inscriptions relatives aux cultes de Jupiter et de Mars.

GUBEN, ville murée des Etats prussiens (Brandebourg), à 44 kil. S. de Francfort-sur-l'Oder; 7,600 hab. Draps, bas de laine, toile. Tanneries, brasseries, filatures de laine, etc.

GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), homme de lettres, né à Paris en 1738, mort en 1812, était ami intime de Beaumarchais. On a de lui : *Coriolan*, tragédie; *Lothaire, ou le Royaume en interdit*, tragédie; *Essai sur l'histoire des comices de Rome*, etc., Paris, 1789, 3 vol. in-8; *la Conquête de Naples*, Paris, 1801, 3 vol. in-8. Il a aussi coopéré aux ouvrages de Beaumarchais.

GUÈBRES ou GHÈBRES (du mot persan *Ghebr* qui, de même que *Giaour* et *Gaur* en turc, signifie *infidèle*), nom que les Musulmans donnent en général aux peuples qui n'étant ni juifs, ni chrétiens, ne professent pas l'islamisme. Il s'applique plus particulièrement aux adorateurs du feu, sectateurs de Zoroastre. On les appelle aussi *Parsis*, parce qu'ils sont originaires du Fars ou Farsistan (la Perside anc.), et *Madjous*, du nom des mages, ministres de la religion de Zoroastre. Les Guèbres adorent le soleil, comme l'image de la divinité et le type du feu le plus pur; ils vénèrent aussi les autres astres : jamais ils n'éteignent le feu volontairement, mais ils le laissent mourir faute d'aliment; si leur maison brûle, ils ne cherchent point à éteindre l'incendie. Ils ont en outre un attachement superstitieux pour leur ceinture, et ne la quittent jamais. Chez eux, le frère épouse sa sœur. Ils conservent religieusement les livres sacrés de Zoroastre. Les Guèbres sont doux, bienfaisants, fidèles, et ne méritent point le mépris auquel ils sont condamnés chez les Musulmans. — Le culte du feu, après avoir régné en Perse depuis les temps les plus anciens, cessa d'y dominer sous Alexandre et sous ses successeurs, les Séleucides et les Parthes Arsacides. En 225, il y fut rétabli par Ardechyr Babekhan, fondateur de la dynastie des Sassanides en Perse; mais en 655, lors de l'invasion arabe et de l'introduction de l'islamisme, le culte du feu fut proscrit, et ses partisans se dispersèrent. Les uns se retirèrent dans les contrées montagneuses au S. de la mer Caspienne, les autres passèrent dans le Guzzerat. Les diverses dynasties musulmanes qui se succédèrent en Asie les poursuivirent à outrance et s'attachèrent à en diminuer le nombre. Cependant on en trouve encore en Perse, à Téhéran, à Ispahan, et surtout dans le Kerman. Dans les Indes, ils sont plus nombreux; ils y habitent les bords du Sind et le Guzzerat; mais leur véritable patrie est Bombay, où ils vivent sous la protection des Anglais.

GUEBRIANT (Jean-Baptiste BUDES, comte de), maréchal de France et l'un des plus grands hommes de guerre du XVIIe siècle, né en 1602 au château du Plessis-Budes en Bretagne, entra fort jeune au service, fit ses premières armes en Hollande; s'éleva successivement, par des actions d'éclat, jusqu'aux premiers grades de l'armée; s'empara de Brisac, Pontarlier, remporta la victoire de Wolfenbuttel (1641), et mourut en 1643 d'une blessure reçue au siége de Rothweil en Souabe. Guébriant fut aussi un négociateur habile et un orateur éloquent. — Sa femme, connue sous le nom de la *maréchale de Guébriant*, fut chargée, en qualité d'ambassadrice, de conduire au roi de Pologne, Stanislas IV, la princesse Marie-Louise de Gonzague, qu'il avait choisie pour épouse.

GUEBWILLER, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), sur la Lauch, à 9 kil. S. O. de Ruffach; 3,873 hab. Belle église de Saint-Léodegard. Filatures de coton, toiles peintes, potasse, kirschenwasser; excellent vin; houillères, ardoisières, etc. — Aux environs, célèbre montagne, dite ballon de Guebwiller (hauteur, 1450 mètres).—Cette ville fut fondée en 1271, et assiégée en 1444 par les Armagnacs, qui ne purent s'en emparer.

GUELDRE, jadis *Gelre*, *Gelder* en allemand, *Welderen* en hollandais, ville des Etats prussiens (Province Rhénane), dans la régence de Dusseldorf, sur la Niers, à 24 kil. S. O. de Wesel; 3,500 hab. Industrie. Fondée au XIVe siècle. Elle fut souvent assiégée (1587, 1703, 1757), et finit par être démantelée en 1764. — Cette ville était jadis la capitale du duché de Gueldre, et lui avait donné son nom; aujourd'hui elle n'est plus même comprise dans la province de Gueldre (qui appartient à la Hollande).

GUELDRE (province, jadis duché de), prov. du roy. de Hollande, actuellement composée des anciens quartiers d'Arnheim, Nimègue et Ruremonde; est bornée au N. O. par le Zuyderzée, au N. par la prov. d'Over-Yssel, à l'E. et au S. E. par les Etats prussiens, au S. par le Limbourg et le Brabant septentrional, à l'O. par la Hollande mérid. et la prov. d'Utrecht: 130 kil. sur 85; 310,000 hab. Ch.-l., Arnheim. Elle est divisée en 4 districts : Arnheim, Nimègue, Zutphen et Thiel. Le sol est plat et sa-

blonneux, entrecoupé de marais et de tourbières, mais il est partout bien cultivé, notamment dans l'île de Bétuwe, formée par le Rhin et le Wahal. Le colza, le houblon et les fruits sont les principales productions de la Gueldre. On y trouve peu de fabriques; elle fait cependant un commerce de transit assez considérable. — L'ancien duché de Gueldre possédait, de plus que la province actuelle, le quartier de Zutphen, et tirait son nom de la ville de Gueldre, aujourd'hui comprise dans les États prussiens. Cette contrée fut habitée anciennement par les Bataves, les Sicambres et les Usipètes. Les rois Francs l'occupèrent ensuite; les successeurs de Charlemagne la firent administrer par des gouverneurs qui se rendirent indépendants, et dont la dernière héritière porta la Gueldre en dot au prince Othon de Nassau en 1061. L'an 1079, la Gueldre fut érigée en comté, et l'an 1339 en duché. Ce duché passa par suite de mariages, d'abord dans la maison de Juliers (1371), puis dans celle d'Egmont (1423). Arnoul, comte d'Egmont, le vendit en 1471 au duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire; Charles-Quint s'en empara en 1543, et l'incorpora au cercle de Bourgogne. Lors de la révolution des Pays-Bas (1579), la partie de la Gueldre située au nord du Rhin, et le quartier de Zutphen, accédèrent à la confédération des Provinces-Unies; le reste demeura soumis à l'Espagne. Le traité d'Utrecht, en 1713, donna la Gueldre espagnole à la maison d'Autriche, à l'exception de la ville de Gueldre et d'une petite portion du duché, qui fut cédée à la Prusse. Le traité de Lunéville (1802) donna toute la Gueldre à la France, mais elle fut restituée aux Pays-Bas et à la Prusse en 1814; la Prusse possède encore aujourd'hui la ville de Gueldre avec ses environs.

GUELFERBYTUM, nom latinisé de Wolfenbuttel.

GUELFES (maison des), en allemand *Welfen.* Guelfe ou Welf est un prénom usité dans plusieurs familles d'Allemagne, mais il désigne plus spécialement une famille princière, émigrée dans le XIᵉ siècle d'Italie en Allemagne, et qui remonte, dit-on, au IXᵉ siècle. Avant son émigration elle se divisait en deux branches qui possédaient un grand nombre de domaines dans l'Allemagne méridionale, notamment entre le Brenner et le Saint-Gothard. Un membre de la célèbre maison d'Este, Azzon ou Ezzelin, né vers l'an 1020, mort dans un âge très avancé, épousa Cunégonde, héritière des Guelfes de la seconde branche, et réunit leurs possessions à ses domaines d'Italie. Guelfe ou Welf, dit *Guelfe-le-Grand*, fils d'Azzon, et depuis duc de Bavière, hérita à son tour des possessions de la première branche, dite *Guelfes d'Altdorf*, et devint ainsi, vers le milieu du XIᵉ siècle, la tige de la nouvelle maison des Guelfes, ce qui le fait appeler Guelfe I. Il reçut en 1070 de l'empereur Henri IV le duché de Bavière qui venait d'être enlevé au duc Othon II; mais il se brouilla dans la suite avec Henri, parce que celui-ci l'obligea à restituer au duc Othon, avec lequel il s'était réconcilié, une partie de la Bavière; il entra dans une ligue formée contre ce prince, prit Ratisbonne, Augsbourg, Saltzbourg, et battit Henri devant Wurtzbourg. Il partit ensuite pour la première croisade, et mourut dans l'île de Chypre à son retour (1101).—Guelfe II, duc de Bavière, fils et successeur du précédent, épousa la comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, dont il se sépara par un divorce en 1097. Il embrassa d'abord la cause de l'empereur Henri IV, et l'abandonna bientôt pour celle du rebelle Henri V: il fut en grande faveur sous le règne de ce dernier prince. Il mourut sans enfants en 1120, laissant la Bavière à son frère Henri-le-Noir, qui la transmit en 1126 à son fils Henri-le-Superbe. — Celui-ci accrut encore les domaines des Guelfes et reçut le duché de Saxe de son beau-père l'empereur Lothaire. Mais après la mort de ce dernier, ayant voulu disputer l'empire à Conrad III, de Hohenstaufen, il fut dépouillé de la plus grande partie de ses états (1139). — Guelfe III, frère de Henri-le-Superbe, et tuteur de Henri le Lion, son neveu, s'efforça de reconquérir pour son pupille la Bavière que l'empereur Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. Mais en 1140, la diète de Worms le mit au ban de l'empire; il livra alors à l'empereur la bataille de Weinsberg et la perdit: c'est à cette bataille que furent pris pour la première fois les noms de *Guelfes* et de *Gibelins*, cris de guerre adoptés par les deux partis (*Voy.* l'article suivant). Guelfe III se réconcilia dans la suite avec Conrad, qu'il accompagna en Palestine. Il mourut à son retour vers 1145. — Après la ruine totale des Guelfes, expulsés de la Saxe et de la Bavière, leur héritier, Othon, dit l'*Enfant*, petit-fils de Henri le Lion, réunit les débris de leurs domaines et en fit hommage (1235) à l'empereur Frédéric II, qui les lui rendit comme fiefs de l'empire et avec le titre de duc de Brunswick. Cette maison fleurit encore auj. sous ce titre, et règne sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre. *Voy.* BRUNSWICK.

GUELFES et GIBELINS. On désigne sous ces noms deux partis puissants qui divisèrent l'Italie aux XIIᵉ, XIIIᵉ et XIVᵉ siècles. Ils étaient sortis de l'Allemagne. Deux familles illustres de ce pays, ayant pour chefs, l'une Conrad, fils de Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, seigneur de Wiblingen (d'où par corruption *Gibelin*); l'autre, Henri-le-Superbe, duc de Saxe, neveu de Welf (*Guelfe II*), duc de Bavière, se disputèrent la couronne impériale après la mort de Lothaire (1138). Conrad, chef des Gibelins, fut élu empereur: la famille des Guelfes refusa de le reconnaître, et lui chercha partout des ennemis. Dès ce moment tout l'empire se partagea en Guelfes et en Gibelins: on dit que c'est dans une bataille livrée en 1140 par Guelfe III à Conrad, devant le château de Weinsberg, que ces noms furent employés pour la première fois; ils servaient de cris de guerre et de mots de ralliement aux deux partis. Ces querelles furent bientôt apaisées en Allemagne (*Voy.* l'article ci-dessus): mais elles durèrent longtemps encore en Italie. La famille des Guelfes trouva des partisans dans presque toutes les villes de l'Italie, lasses du joug des empereurs, et vit se déclarer pour elle le pape, irrité par la vive opposition qu'il avait rencontrée de la part de l'empereur dans l'affaire des *Investitures* (*Voy.* ce mot). Les villes de la Lombardie, Milan à leur tête, se proclamèrent libres et formèrent une ligue toute dévouée au parti guelfe. Une ligue contraire, mais moins puissante, formée sous le patronage de Pavie, resta fidèle à l'empereur, et se mit à la tête des Gibelins. Ce ne fut toutefois qu'en 1159 que l'Italie devint le théâtre d'une guerre ouverte. Les Gibelins furent d'abord vainqueurs: l'empereur Frédéric Barberousse, malgré les efforts d'un terrible adversaire (le pape Alexandre III), prit Milan, la détruisit de fond en comble (1162), et soumit toutes les cités lombardes. Mais il fut défait à son tour près de Lignano, en 1176, et forcé, à la diète de Constance, en 1183, d'assurer l'indépendance aux villes lombardes. La lutte recommença sous le règne de l'empereur Frédéric II. Ce prince fut d'abord vainqueur; il battit les Milanais à Corte-Nova (1237), mais son fils Entius fut vaincu par les Bolonais; l'Allemagne le déposa lui-même et se donna à Guillaume, comte de Hollande, compétiteur que lui avait suscité le pape Innocent IV: Frédéric, accablé de chagrin, alla mourir dans ses états de Naples (1250). A partir de cette époque, la querelle des Guelfes et des Gibelins ne fut plus qu'une lutte particulière entre deux ou quelques villes d'Italie, ou entre deux ou quelques familles dans une même ville. A Vérone, Eccelin-*le-Féroce* fit triompher un instant le parti gibelin; mais il succomba enfin sous

les efforts du marquis d'Este (1259). A Milan, les Torriani, chefs du parti guelfe et populaire, furent contraints de céder le pouvoir aux Visconti, partisans des Gibelins (1277). A Florence, où les Guelfes et Gibelins furent souvent désignés sous les noms de *Blancs* et *Noirs* (*Bianchi* et *Neri*), Silvestre de Médicis enleva l'autorité à la famille gibeline des Uberti, et donna une constitution démocratique aux Florentins (1258). Pise fut fidèle aux empereurs; mais abandonnée par eux, elle tomba en 1284 sous l'influence des Guelfes, après une guerre désastreuse contre Gênes. Rome flottait entre l'oligarchie et la démocratie, entre les Gibelins et les Guelfes; le tribun Nicolas Rienzi donna un moment le pouvoir aux derniers (1347). En général les Gibelins étaient partisans de la domination impériale et de la hiérarchie féodale; les Guelfes, de la domination de l'Église et de l'indépendance nationale. Leurs querelles, après avoir ensanglanté l'Italie pendant quatre siècles, ne cessèrent que par l'effet de la lassitude universelle et surtout par la diversion qu'occasionna dans les esprits l'invasion des Français en Italie (1480).

GUELFES (ordre des), ordre de chevalerie institué en 1815 dans le roy. de Hanovre par le prince-régent d'Angleterre, en mémoire des Guelfes fondateurs de la maison de Brunswick-Hanovre, qui règne aujourd'hui sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre. L'insigne de l'ordre est une croix d'or à huit pointes pommelées, anglée de léopards; au centre est un médaillon de gueule chargé d'un cheval d'argent sur un tertre de sinople, avec cette légende: *Nec aspera terret*. Le ruban est bleu céleste.

GUÉMENÉE, ch.-l. de canton (Morbihan), à 17 kil. O. de Pontivy; 560 hab., donna son nom à une ligne de la maison de Rohan. *Voy.* ROHAN-GUÉMÉNÉE.

GUÉMÉNÉE-PENFAS, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), sur le Don, à 35 kil. N. E. de Savenay; 3,910 hab.

GUÉNARD (Antoine), ex-jésuite, né à Damblin en Lorraine en 1726, mort près de Nancy en 1806, est l'auteur d'un *Discours sur l'esprit philosophique*, couronné par l'Académie Française en 1755, et que l'on cite comme un des plus beaux modèles d'éloquence académique: c'est le seul ouvrage qu'il ait publié.

GUÉNARD (Elisabeth), baronne de Méré, née à Paris en 1751, morte en 1829, a publié une foule d'écrits, romans, compilations d'anecdotes, mémoires, dont une partie parut sous les pseudonymes de Boisy, Geller, Faveroles. Presque tous ces ouvrages sont médiocres, quelques-uns même immoraux; les meilleurs sont: *Irma, ou les malheurs d'une jeune orpheline*, 1801, roman royaliste qui fut proscrit par la police impériale: *Mémoires de la princesse de Lamballe*, 1801; *Histoire de madame Élisabeth*, 1802. Elle a fait des *Mémoires de Marion Delorme*, — *de la comtesse Dubarry*, etc.

GUENEAU DE MONTBEILLARD (Philibert), né en 1720 à Semur en Auxois, mort à Paris en 1785. Buffon l'associa à ses travaux, et lui confia la description des oiseaux dans son *Histoire naturelle*; il s'en acquitta avec un tel talent de style que l'on fut longtemps à reconnaître dans ses articles une main étrangère; on estime surtout l'histoire du paon, du rossignol, de l'hirondelle. Il s'est aussi occupé d'insectologie.—C'est à la même famille qu'appartenait M. Gueneau de Mussy, né en 1776, mort en 1834, homme également distingué par ses lumières et par ses vertus, qui fut longtemps conseiller de l'Université, et qui coopéra puissamment avec M. de Fontanes à la réorganisation de cette importante corporation.

GUENÉE (l'abbé), écrivain du XVIIIe siècle, né à Étampes en 1717, mort en 1803, professa pendant vingt ans la rhétorique au collége du Plessis; devenu professeur émérite, il consacra ses loisirs à la défense de la religion, et écrivit, sous le titre de *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Voltaire* (Paris, 1769, souvent réimprimées, notamment en 1817, avec des additions), un ouvrage plein d'instruction et d'esprit, dans lequel il réfute les nombreuses erreurs du patriarche de Ferney. Son érudition le fit admettre à l'Académie des Inscriptions. Il fut nommé à la fin de sa vie sous-précepteur des enfants du comte d'Artois.

GUER, ch.-l. de canton (Morbihan), à 19 kil. E. de Ploërmel; 3,860 hab.

GUÉRANDE, ch.-l. de canton (Loire-Inf.), à 36 kil. O. de Savenay; 8,239 hab. Gros draps. Aux environs, marais salants. Elle fut prise en 1342 par Louis d'Espagne, en 1373 par Duguesclin; elle fut vainement assiégée en 1379 par le connétable de Clisson, et en 1489 par le maréchal de Rieux. Un célèbre traité, qui mit fin à la guerre de la succession de Bretagne, y fut conclu en 1365: par ce traité la maison de Blois céda ses droits sur la Bretagne aux comtes de Montfort.

GUERCHE (LA), ch.-l. de canton (Ille-et-Vilaine), à 21 kil. S. de Vitré; 4,475 hab. Toiles fines, toiles pour la marine, huile de noix.

GUERCHE (LA), ch.-l. de canton (Cher), à 13 kil. N. E. de Sancoins; 1,200 hab. Forges. — Une autre La Guerche (Indre-et-Loire), sur la Creuse, à 33 kil. S. O. de Loches, est remarquable par l'ancien château d'Agnès Sorel.

GUERCHIN (LE), c'est-à-dire *le Louche*, dont le vrai nom était J.-Fr. Barbieri, peintre célèbre, né en 1590 (ou selon d'autres en 1597) à Cento près de Bologne, mort en 1666, se forma seul et travailla prodigieusement. On connait de lui plus de 250 tableaux. On admire dans ses œuvres la force du coloris et le talent avec lequel il imitait la nature et faisait illusion aux yeux. Il était d'une piété fervente, et il a surtout traité des sujets religieux. Ses ouvrages les plus remarquables sont le dôme de la cathédrale de Plaisance, un *Saint Antoine* à Padoue, *les Enfants de Jacob lui montrant la robe ensanglantée de Joseph*, *Saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*, *Coriolan fléchi par sa mère*, *la Mort de Caton d'Utique*.

GUERCHY (Louis REGNIER, comte de), né en 1715, mort en 1767, suivit d'abord la carrière militaire, s'empara d'Ems en Bohême, et se distingua à Fontenoy. A la paix, il fut nommé ambassadeur en Angleterre (1763); mais ayant eu des démêlés avec le chevalier d'Eon qui avait reçu la mission secrète de le surveiller, il demanda son rappel.

GUÉRET, ch.-l. du dép. de la Creuse, près de la Gartempe, à 117 kil. S. de Paris; 4,796 hab. Tribunal de première instance et collége communal. Bibliothèque, société d'agriculture, pépinière départementale. Ville fondée au VIIIe siècle, et jadis forte. Elle était la capitale du comté de la Marche. — L'arr. de Guéret a sept cantons (Ahun, Bonnat-les-Eglises, Dun-le-Palleteau, Salagnac, La Souterraine, St-Vaury, plus Guéret), 77 communes, et 93,414 hab.

GUERICKE (Otto DE), physicien, né à Magdebourg en 1602, mort à Hambourg en 1686, s'est fait un nom par plusieurs découvertes importantes, au nombre desquelles il faut placer la *machine pneumatique*, une *balance pour peser l'air*, et les *hémisphères* dits *de Magdebourg*, qui servent à démontrer la force de la compression de l'air. Guericke a fait aussi des observations astronomiques: il a le premier annoncé la périodicité des comètes. On a recueilli le résultat de ses recherches physiques et astronomiques sous le titre de *Experimenta nova ut vocant Magdeburgica*, etc., Amsterdam, 1672, in-fol.

GUÉRILLAS, c.-à-d. *petite guerre*. On désigna spécialement par ce nom les bandes qui se formèrent en Espagne pour combattre les Français dans la guerre

de 1808 à 1814 ; les chefs de *guérillas* les plus redoutés étaient Renovales, Mina, Juan Martin, surnommé l'*Empecinado*, le curé Mérino.

GUERIN (Pierre), peintre d'histoire, né à Paris en 1774, remporta le grand prix de peinture en 1797, se rendit en Italie en 1798, mais n'y resta qu'un an; fut nommé en 1814 professeur à l'École des Beaux-Arts, et en 1815 membre de l'Institut. En 1822, il fut nommé directeur de l'Académie à Rome, remplit ces fonctions jusqu'en 1829, et à son retour fut nommé baron. Il mourut en 1833 pendant un voyage en Italie. Ses principaux ouvrages sont : *Marcus Sextus*, 1798; *Phèdre et Hippolyte*, 1802; *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire*, *Andromaque*, 1810; *Énée et Didon*, *Agamemnon et Clytemnestre*, 1817, etc. Presque tous ses tableaux ont été gravés. — Il ne faut pas le confondre avec J.-B.-Paulin Guérin, peintre d'histoire actuellement vivant.

GUERNESEY, *Sarnia*, île de la Manche, sur les côtes de France, mais appartenant à l'Angleterre : par 4° 57' long. O., 49° 29' lat. S. : 15 kil. sur 7; 24,000 hab., dont 2,000 marins. Ch.-l., St-Pierre. Côtes échancrées, beaucoup de ports et de baies. Sol fertile, climat doux. Gros bétail. On y faisait jadis un commerce de contrebande très actif. Elle fut réunie à la couronne d'Angleterre par Henri I.

GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard), professeur de l'Université, né à Rouen en 1744, mort à Paris en 1821, fut successivement professeur d'éloquence au collége d'Harcourt, proviseur du lycée Charlemagne, conseiller de l'Université, directeur de l'école normale, et fut enlevé en 1815 à cette école qu'il dirigeait depuis sa création. On a de lui : *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline*, 1785, in-8, et *Histoire naturelle des animaux de Pline*, avec le texte en regard, 1802, 3 vol. in-8; *Discours choisis de Cicéron*, 1789 et 1819; *Nouvelle méthode pour étudier la langue latine*, *suivant les principes de Dumarsais*, 1798, in-8; *Grammaire française*, 1806. — Son frère, Antoine-Guillaume, né en 1749, mort en 1816, fut professeur dans différents colléges de Paris. Il publia aussi quelques ouvrages classiques, notamment un *Dictionnaire de la France monarchique*, Paris, 1802, in-8; et la traduction de quelques discours de Cicéron.

GUERRE (Martin), homme devenu célèbre par une aventure extraordinaire, naquit à Andaye au commencement du XVIe siècle. Depuis huit ans il se trouvait, comme militaire, retenu en Espagne, quand un certain Arnaud du Tilh, son ami, et qui avait avec lui une ressemblance frappante, se présenta à sa femme, comme étant Martin Guerre, réussit à l'abuser complétement ainsi que toute la famille, et usurpa tous les droits de l'absent. Il jouit pendant trois ans du fruit de son imposture, et il ne fallut pas moins que la présence du véritable époux pour démasquer le Sosie, qui fut pendu en 1560.

GUERRE DE CENT ANS, DE TRENTE ANS, DE SEPT ANS, DE LA SUCCESSION, etc. *Voy.* ces noms.

GUERRE SOCIALE OU DES ALLIÉS, dite aussi *Guerre Marsique*, guerre célèbre qui éclata l'an 91 av. J.-C. entre la république romaine et les nations *alliées* d'Italie, ce qui la fit appeler sociale; les Marses y jouèrent le principal rôle. Les peuples d'Italie, profitant des dissensions intérieures de la république et se fondant sur les promesses des Gracques, avaient cru pouvoir exiger du sénat qu'on leur concédât le droit de bourgeoisie et les priviléges attachés au titre de citoyen romain. Cette demande fut rejetée avec mépris, et même le tribun Livius Drusus, qui avait soutenu les prétentions des Italiens, fut assassiné dans le Forum par les patriciens. Les Marses et leurs alliés formèrent aussitôt une confédération dont le chef-lieu fut *Corfinium*. D'abord vainqueurs des généraux romains, ils furent bientôt complétement défaits à Asculum ; les principales villes insurgées se rendirent, et après trois ans d'efforts les confédérés demandèrent la paix (87) ; ils l'obtinrent à des conditions avantageuses et reçurent même le droit de bourgeoisie.

GUERRES MÉDIQUES, PUNIQUES, etc. *Voy.* ces noms.

GUERRES PRIVÉES (en allemand *Fehde*). On désignait ainsi au moyen âge ces guerres acharnées qui s'élevaient entre deux ou plusieurs familles pour venger l'insulte faite à l'un de leurs membres, et qui se perpétuaient de génération en génération jusqu'à ce que la destruction de l'une des parties ou qu'une réparation éclatante y vînt mettre un terme. Ces guerres ensanglantèrent la France et l'Allemagne jusqu'au XIVe siècle. Elles eurent pour principale cause l'absence de lois capables de protéger les individus et de punir les crimes, ainsi que la faiblesse de l'autorité royale en présence de feudataires puissants, et souverains dans leurs domaines. Charlemagne rendit le premier une loi contre les guerres privées, mais elle fut sans résultat. L'Église prêcha vers 1035 la *paix de Dieu*, qui suspendait toutes hostilités pendant les jours consacrés au service divin. Saint Louis enfin établit la *Quarantaine le roi*, ordonnance qui portait que, pendant 40 jours à dater de l'offense faite, il y aurait trêve *de par le Roi*, et que si dans cet intervalle quelqu'un des parents se trouvait tué, l'auteur du crime serait réputé traître et puni de mort. Cette ordonnance et les progrès de la civilisation finirent par arrêter l'effusion du sang.

GUERRES SACRÉES, nom donné dans l'histoire de la Grèce à trois guerres qui eurent pour prétexte ou pour objet la défense du temple d'Apollon à Delphes. La première eut lieu l'an 600 av. J.-C. contre les Crisséens qui pillaient les fidèles qui se rendaient à Delphes. Crissa et Cirrha, leurs villes principales, furent prises d'assaut et leur territoire ravagé, 595. — La seconde, vers 448, eut pour cause le pillage de Delphes par les Phocéens ; mais ceux-ci n'y jouèrent que le rôle d'auxiliaires ; la lutte s'engagea entre Sparte et Athènes, déjà rivales. Les Athéniens furent vaincus à Chéronée (447). — La troisième eut lieu de 357 à 348 av. J.-C. Ce furent également les Phocéens qui l'excitèrent en faisant une irruption sur le territoire de Delphes. Cette guerre ouvrit à Philippe, roi de Macédoine, qui s'était porté défenseur du territoire sacré, un accès dans les affaires de la Grèce, et fut terminée par la dévastation de la Phocide. Les Phocéens eurent pour généraux trois frères, Philomèle, Onomarque et Phayllus, qui tous trois succombèrent dans cette guerre.

GUESCLIN (DU). *Voy.* DUGUESCLIN.

GUET (LE). On donnait particulièrement ce nom avant la révolution de 1789 à une troupe chargée de veiller pendant la nuit à la sécurité des habitants de Paris; elle était sous les ordres du lieutenant de police. L'institution de cette garde municipale est fort ancienne et remonte au Xe siècle. Longtemps le service fut partagé entre les bourgeois et une compagnie entretenue par le roi. Un édit de 1563 fixa cette compagnie à 50 hommes à cheval, dits *Chevaliers du Guet*, et à 100 hommes à pied.

GUETTARD (J.-Et.), médecin naturaliste de l'Académie des Sciences, conservateur du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans, né à Etampes en 1715, mort à Paris en 1786, est l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la minéralogie. On a de lui : *Mémoire sur la nature et la situation des terrains qui traversent la France et l'Angleterre*, 1746 ; — *sur les granits de France comparés à ceux de l'Égypte*, 1751 : — *sur quelques montagnes de la France qui ont été des volcans*, 1752 ; *Histoire de la découverte*

faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée, 1765, in-4. Cette découverte a donné lieu à l'établissement de la manufacture de Sèvres.

GUEUDEVILLE (Nicolas), né à Rouen vers 1650, était entré chez les Bénédictins, mais fut forcé de quitter furtivement son couvent à cause de la licence de ses discours; s'enfuit en Hollande, y abjura sa religion pour le protestantisme, et y publia un ouvrage périodique, *Nouvelles des cours de l'Europe*, qui fut supprimé comme contenant des offenses contre le gouvernement français. Il mourut dans l'indigence à La Haye en 1720. On a de lui une *Critique des Aventures de Télémaque*, Cologne, 1700, 2 vol. in-12; *le Grand Théâtre historique*, etc., Leyde, 1705, 5 vol. in-fol.; *Atlas historique*, etc., avec un *Supplément*, par Limiers, Amsterdam, 1713-21, 7 vol. in-fol.; *le Censeur, ou le Caractère des mœurs de La Haye*, 1715, in-12; des traductions de *Plaute*, d'*Erasme*, de *Th. Morus*, etc., qui sont fort peu estimées.

GUEUGNON, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), sur l'Arroux, à 25 kil. N. O. de Charolles; 1,500 hab. Deux forges, un martinet.

GUEULLETTE (Thom.-Simon), littérateur, né à Paris en 1683, mort en 1766, remplit des charges honorables dans la magistrature. On a de lui: *les Soirées bretonnes, contes de fées*, 1712; *les Mille et un quarts d'heure, contes tartares*, 1723; *les Aventures merveilleuses du mandarin Fumhoum, contes chinois*, 1723, 2 vol.; *les Sultanes de Guzarate, ou les Songes des hommes éveillés, contes mongols*, 1732, 3 vol.; *les Mille et une heures*, etc., 1733-59, 2 vol., et plusieurs ouvrages dramatiques qui furent représentés au Théâtre-Italien.

GUEUX DE TERRE et GUEUX DE MER, nom que prirent les partisans de la révolution qui au XVIe siècle détacha de la couronne d'Espagne plusieurs provinces des Pays-Bas. Trois cents députés gentilshommes du parti calviniste, ayant à leur tête Henri de Brederode, issu des comtes de Hollande, et Louis, comte de Nassau, étaient venus en 1566 réclamer de la gouvernante Marguerite l'abolition de l'inquisition; celle-ci se montrant effrayée de cette démonstration, le comte de Barleymont voulut la rassurer en lui disant: *Ce ne sont que des gueux*, faisant allusion à la simplicité de leurs vêtements. Ce mot imprudent ayant été entendu devint le mot d'ordre d'une révolution, et les insurgés se firent honneur de le porter (*Voy.* HOLLANDE).— Les Espagnols appelaient *Gueux de mer* les émigrés hollandais qui avaient cherché un refuge sur la mer, et avaient armé contre eux des corsaires.—Les exploits des *Gueux* ont été chantés au XVIIIe siècle par Onno de Haren, descendant d'Adam de Haren, un des principaux chefs des *Gueux* (*Voy.* HAREN).

GUEUX DE LYON, nom donné par mépris aux Vaudois. *Voy.* VAUDOIS.

GUEVARA (L. VELEZ DE), écrivain espagnol, surnommé le *Scarron* de son pays, né en 1574, mort en 1646, exerçait la profession d'avocat, et faisait souvent rire les juges sur leur tribunal par ses plaidoiries spirituelles. On a de lui des comédies et des romans de mœurs dont le plus célèbre est *le Diable boiteux* (*Diavolo cojuelo*), Madrid, 1648, si heureusement imité par Lesage. — Un autre Guevara, Antoine, évêque de Cadix, puis de Mondonedo, né vers 1470, mort en 1544, est célèbre comme historien. On a de lui un ouvrage intitulé: *Marco Aurelio*, Valladolid, 1529, traduit en français sous le titre de *Livre doré de Marc-Aurèle*, par R.-B. Lagrise, Paris, 1531, réimprimé sous le titre d'*Horloge des Princes*, Paris, 1555; c'est du 3e chap. de ce livre que La Fontaine a tiré le fond du discours qu'il prête au paysan du Danube. On a aussi publié de lui un *Recueil de Lettres*, Valladolid, 1539, traduit en français sous le titre d'*Epîtres dorées*, qui contient l'histoire de la révolte des Espagnols en 1520. Comme écrivain, on loue la pureté de son style; comme historien, on suspecte sa véracité. Heumann l'appelle *Mendacissimus*.

GUGERNI, peuple de la Germanique 2e, habitait les lieux où le Rhin et la Meuse se rapprochent le plus et vont courir de l'E. à l'O., entre les Ubiens et les Bataves; c'est le pays de Clèves actuel. Les *Gugerni* eurent part à la révolte de Civilis.

GUGLIELMI (P.), célèbre compositeur, né à Massa-Carrara en 1727, mort à Rome en 1804, obtint les plus grands succès sur les théâtres d'Italie, sur ceux de Vienne, de Londres; partagea la faveur publique avec Paësiello et Cimarosa, et fut nommé en 1793 maître de chapelle par Pie VI. On estime surtout, parmi ses opéras sérieux, *Artaserse*, *la Clemenza di Tito*, *la Didone*, *Enea*; et parmi ses opéras bouffons, *la Virtuosa in Margellina*, *le Due Gemelle*, *la Bella Piscatrice*.

GUHRAU, ville murée des Etats prussiens (Silésie), à 76 kil. N. E. de Breslau; 3,200 hab. Draps.

GUI, nom de plusieurs ducs de Spolète, issus de la race des Carlovingiens. Le premier duc de ce nom régnait vers 843.— Le plus célèbre, Gui III, tenta, mais inutilement, de se faire nommer roi de France lors de la déposition de Charles-le-Gros (887), puis il enleva la couronne d'Italie à Bérenger, et se fit couronner empereur à Pavie en 889. Il mourut en 894, au moment où il allait combattre à la fois Bérenger et Arnoul, roi de Germanie.

GUI, duc de Toscane, fils et successeur d'Adalbert II, monta sur le trône en 917, aida son frère utérin Hugues à se faire nommer roi d'Italie, 928, étendit sa puissance dans l'Italie méridionale, fit assassiner le pape Jean X, et mourut lui-même peu après, en 929.

GUI DE LUSIGNAN. *Voy.* LUSIGNAN.

GUI L'ARÉTIN OU GUIDO D'AREZZO, moine bénédictin de l'abbaye de Pomposa, au duché de Ferrare, né à Arezzo vers l'an 995, est regardé comme l'inventeur de l'*échelle diatonique* appelée *gamme*, qui simplifia beaucoup le mode de notation musicale employé jusque-là. Il a laissé sur la musique quelques écrits qui ont été réunis et publiés par l'abbé Gerbert dans la collection *Scriptores ecclesiastici de musica sacra*, 1784, 3 vol. in-8. La date de sa mort est incertaine.

GUI-PAPE, en latin *Guido-Papæ*, jurisconsulte du XVe siècle, né à St-Symphorien d'Ozon, fut conseiller au parlement du Dauphiné, et mourut vers 1476, après avoir rempli diverses missions pour le roi Louis XI. Son ouvrage le plus important est intitulé: *Decisiones Gratianopolitanæ*, Grenoble, 1490, in-fol. Chorier en a donné un abrégé en français sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, avec une *Vie* de l'auteur, Grenoble, 1692, in-4.

GUIANE. *Voy.* GUYANE.

GUIBAUD (Eustache), oratorien, né à Hyères en 1711, mort en 1794, professa les humanités à Marseille et à Lyon, et fut persécuté comme janséniste; travailla au *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié par l'abbé Barral (Soissons et Troyes, 1758, 6 vol. in-8). Il a publié une *Morale en action*, à l'imitation de l'ouvrage de même titre de Béranger, Lyon, 1797, in-12; et une *Explication du Nouveau Testament*, Paris, 1785, 8 vol. in-8, etc.

GUIBERT, anti-pape, était archevêque de Ravenne, lorsque, par la protection de l'empereur Henri IV, il fut élevé sur le siége pontifical à la place de Grégoire VII en 1075; il prit le nom de Clément III. Il resta maître d'une partie de la ville de Rome pendant le pontificat de Victor III, en fut chassé et y rentra sous Urbain II: et ce ne fut qu'en 1100, sous Pascal II, qu'il en fut définitivement expulsé. Il mourut subitement la même année à Citta di Castello.

GUIBERT (Jacq.-Antoine-Hippolyte, comte de), maréchal-de-camp et écrivain, né à Montauban en 1743, était fils de Ch.-Benoît de Guibert, général distingué (mort en 1786, gouverneur des Invalides). Il servit avec distinction dans la guerre de Sept-Ans en 1756, puis fut envoyé en Corse, y forma une légion corse dont il eut le commandement, et se signala au combat de Ponte-Nuovo, qui assura à la France la conquête de cette île (1767); fut appelé à Paris par le ministre de la guerre comte de Saint-Germain, et coopéra aux réformes tentées par ce ministre; fut nommé en 1787 rapporteur du conseil d'administration de la guerre, et dut en cette qualité appuyer des mesures qui le rendirent impopulaire; tenta sans succès de se faire nommer député aux états-généraux par le bailliage de Bourges, et mourut peu après de chagrin, en 1790. Guibert voulut réunir la gloire des lettres à celle des armes, et il donna différents ouvrages qui excitèrent dans leur temps une sorte d'enthousiasme : un *Essai général de tactique*, Liége, 1772, in-4, et 2 vol. in-8, qu'il fit suivre de la *Défense du système de guerre moderne*, 1779; des tragédies (*le Connétable de Bourbon*, 1775, *la Mort des Gracques*, et *Anne de Boulen*, restées inédites); des *Éloges* (de Catinat, du chancelier L'Hôpital et de Frédéric II, roi de Prusse). On a encore de lui un *Traité de la force publique*. Dans tous les écrits de Guibert, le style est animé, mais souvent enflé. Le meilleur de ses ouvrages est son traité de *Tactique*; il doit être entre les mains de tout militaire désireux de connaître l'art de la guerre. Guibert avait été reçu à l'Académie en 1786. Cet officier n'était pas moins remarquable par les avantages du corps que par ceux de l'esprit : il inspira de vives passions (*Voy.* L'ESPINASSE). — Sa femme, madame Guibert (Dlle de Courcelles), née en 1758, morte en 1826, restée veuve à trente-deux ans, publia plusieurs manuscrits qu'il avait laissés sur l'art de la guerre, ainsi que les *Lettres de mademoiselle de L'Espinasse*. Elle a elle-même donné quelques ouvrages traduits de l'anglais.

GUIBRAY (foire de). *Voy.* FALAISE.

GUICHARDIN, *Francesco Guicciardini*, célèbre historien italien, né à Florence en 1482 d'une famille ancienne, mort en 1540, se destina d'abord au barreau, et fut nommé à vingt-trois ans professeur de jurisprudence. Peu de temps après, il entra dans la carrière diplomatique, fut envoyé en ambassade auprès de Ferdinand-le-Catholique, puis appelé à Rome par le pape Léon X, qui le combla d'honneurs, et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio. Il fut envoyé dans la Romagne par Clément VII, y rétablit le calme, fonda des établissements utiles, ouvrit des routes, en un mot ne négligea rien pour augmenter la prospérité de ce pays. Nommé lieutenant-général du St-Siége, il défendit avec succès Parme assiégée par les troupes françaises, et maintint Bologne sous la domination de Rome en apaisant la révolte de la famille des Pepoli qui aspiraient à l'autorité souveraine. Retiré dans sa patrie, il y rendit des services aux Médicis, donna d'utiles conseils à Alexandre de Médicis, et, après la mort de ce prince, contribua puissamment à l'élection de Cosme. Dès lors, il ne s'occupa plus que de ses travaux historiques. Il a laissé une *Histoire d'Italie*, qui commence en 1490 et finit en 1534. Cet ouvrage est, de l'aveu des meilleurs critiques, d'un mérite supérieur. L'édition la plus complète et la plus recherchée est celle de Fribourg en Brisgau (Florence), 1775-76, 4 vol. in-4. Il en a paru une édition à Paris en 1832, 6 vol. in-8, avec une préface de Ch. Botta, qui a continué l'ouvrage. Cette histoire a été traduite en français, Paris, 1738, 3 vol. in-4, par Favre, revue et enrichie de notes par Georgeon, avocat au parlement. Guichardin a laissé en outre un écrit intitulé : *Avis et conseils en matière d'état*, Anvers, 1525, in-8, traduit en français, Paris, 1577, in-8, et une relation de sa légation en Espagne, publiée pour la première fois en 1825, à Pise, par J. Rosini.

GUICHE, village du dép. des B.-Pyrénées, à 23 kil. S. de Bayonne; 1,500 hab. Domaine de la maison de Guiche, branche de celle de Gramont.

GUICHE (Diane, comtesse de), dite *la belle Corisande*, fille de Paul d'Andouins, avait épousé Philibert de Gramont, comte de Guiche, gouverneur de Bayonne (qui mourut en 1580), et resta veuve à vingt-six ans. Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre, en devint éperdument amoureux : la comtesse de Guiche le paya de retour et lui fut dévouée toute sa vie. Pendant les guerres de la Ligue, elle vendit pour lui ses diamants, engagea ses biens, et alla jusqu'à lui envoyer des levées de 20 à 24,000 Gascons, qu'elle avait enrôlés à ses frais. On conserve à la bibliothèque de l'Arsenal les lettres d'Henri IV à Corisande. Elles ont été publiées dans *le Mercure* de 1769.

GUICHE (Armand DE GRAMONT, comte de), lieutenant-général, né en 1638, était fils du maréchal de Gramont et arrière-petit-fils de la belle Corisande. Après avoir servi avec distinction, particulièrement dans la guerre de Flandre en 1655, il fut exilé en Hollande par Louis XIV pour s'être trouvé mêlé à une intrigue qui avait pour but d'amener le roi à renvoyer mademoiselle Lavallière. Il rentra en France en 1671, après huit ans d'exil, et fit la campagne de Hollande de 1672 sous le grand Condé : au fameux passage du Rhin, il se jeta le premier à la nage dans le fleuve, et entraîna toute l'armée par son exemple. Il mourut l'année suivante, de la douleur que lui causa la défaite d'une escorte de convoi qu'il commandait. Madame de Sévigné rend compte de cette mort d'une manière touchante dans une de ses lettres (datée du 8 décembre 1673).

GUICHE (LA), ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 18 kil. N. E. de Charolles, 950 hab.

GUICHE (le maréchal DE LA). *Voy.* LA GUICHE.— Il ne faut pas confondre la maison de *La Guiche* avec celle *de Guiche*. *Voy.* ci-dessus.

GUICHEN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 42 kil. N. E. de Redon : 3,000 hab. Source ferrugineuse vantée. Carrière de grès.

GUIDAL (Maxim.-Jos.), général français, né à Grasse en 1755, gagna ses grades sur le champ de bataille pendant les guerres de la révolution. Ennemi du despotisme de Napoléon, il se lia avec le général Malet, entra dans la conspiration tramée par ce dernier en 1812, et fut condamné à mort avec lui.

GUIDE (LE), célèbre peintre italien, dont le vrai nom est *Guido Reni*, né à Bologne en 1575, mort en 1642, fut élève des Carrache, avec l'Albane, son ami. Il eut pour protecteur le pape Paul V, qui l'appela à Rome lorsque sa réputation de grand peintre était déjà bien établie. Le Guide trouva à Rome le Caravage, dont le genre était opposé au sien, et qui lui voua une haine éternelle. Il n'opposa à cette inimitié que la douceur et la modération. Comblé des faveurs de Pie V, il aurait eu une vie digne d'envie, si la passion du jeu ne s'était emparée de lui. Accablé de dettes, il fut délaissé, et passa ses derniers jours dans l'oubli et la misère. Le Guide a laissé un très grand nombre de tableaux remarquables : on cite en première ligne le *Crucifiement de saint Pierre*, un *Saint Michel* et le *Martyre de saint André*. La richesse de la composition, la correction du dessin, la grâce et la noblesse de l'expression, la fraîcheur du coloris : telles sont les qualités qui distinguent généralement les productions du Guide.

GUIDI (Ch.-Alex.), poète lyrique italien, né à Pavie en 1650, mort en 1712, vécut d'abord à la cour

du duc de Parme, Ranuccio II, puis obtint la faveur de la reine Christine qui l'emmena à Rome (1685); il se lia, après la mort de cette princesse, avec le cardinal Alberti (depuis Clément XI). On a de lui des *Poésies lyriques* estimées, Parme, 1671, et Rome, 1704, une tragédie d'*Amalasonta*, des *Pastorales*, etc.

GUIDI, famille noble de Toscane, fut très puissante aux XI[e] et XII[e] siècles, et finit par se soumettre à la république florentine.

GUIDO D'AREZZO. *Voy.* GUI.

GUIDO RENI. *Voy.* GUIDE (LE).

GUIDO TORELLO. *Voy.* TORELLO.

GUID' UBALDO (le marquis), mathématicien, né à Urbin vers 1540, mort en 1601, est auteur des ouvrages suivants : *Planispheriorum universalium theoria; Mecanicorum libri VII*, 1577; *Perspectivæ libri VI*, 1600; *Problematum astronomicorum libri VII*, 1609; *In Archimedem de æquiponderibus paraphrasis*, 1615, etc.

GUID' UBALDO DE MONTEFELTRO. *Voy.* MONTEFELTRO.

GUIENNE. *Voy.* GUYENNE.

GUIERS, riv. de France, formée près des Échelles par la jonction de deux bras (Guiers-Vif, Guiers-Mort), sert pendant 45 kil. de limite entre la France (dép. de l'Isère) et la Savoie, et tombe dans le Rhône à 15 kil. S. de Belley.

GUIGNARD (J.), jésuite, régent et bibliothécaire du collége de Clermont, fut impliqué dans le procès de J. Châtel, assassin de Henri IV, et fut condamné à mort par le parlement comme convaincu d'avoir prêché le régicide. Il fut exécuté en 1596.

GUIGNES, ville de France. *Voy.* GUINES.

GUIGNES (Joseph DE), orientaliste, interprète du roi, né à Pontoise en 1721, mort à Paris en 1800, membre de l'Académie des Belles-Lettres, garde des antiques du Louvre, s'était particulièrement appliqué à la connaissance de la langue chinoise. On a de lui : *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, etc.*, 1756-58, 5 vol. in-4, ouvrage d'un travail immense; *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, 1759; *le Chou-King*, traduit avec notes, 1770, in-4 : un grand nombre de *Mémoires* et *Dissertations*, dans le recueil de l'Académie des Inscriptions. Ce savant combattit lui-même sur la fin de sa vie plusieurs des opinions qu'il avait soutenues dans ses précédents ouvrages. — Son fils, Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, né en 1759, a cultivé avec succès les langues orientales; il fut consul à Canton. On a de lui un *Voyage à Pékin, Manille*, etc., Paris, 1808, 3 vol. in-8.

GUIGUES I, dit *le Vieux*, tige des dauphins du Viennois, possédait le comté d'Albon, ainsi que quelques autres terres dans les environs de Grenoble, et érigea ses domaines en principauté. Il fonda le prieuré de Saint-Robert, près de Grenoble, et prit, sur la fin de sa vie, l'habit de moine de Cluny. Il mourut vers 1075, dans un âge avancé, et eut pour successeur son fils Guigues II (1075-80). — La plupart de ses autres descendants portèrent le nom de Guigues : les plus connus sont : Guigues IV, fils et successeur de Guigues III (1120); il est le premier prince Viennois qui ait pris le titre de dauphin, que ses descendants ont continué de porter, et qui a fait donner celui de Dauphiné à leur principauté. Il mourut en 1142, à la fleur de son âge.—Guigues V, fils de Guigues IV, qui mourut à peine âgé de 30 ans, en 1162. Il ne laissa point d'enfants : sa sœur Béatrix hérita de ses états, et porta le Dauphiné en dot à Hugues de Bourgogne, mort en 1192, à la croisade.—Elle eut un fils qui prit aussi le nom de Guigues (Guigues VI); il ne fit rien de remarquable. — Guigues VII, fils de Guigues VI, laissa ses états à Jean, son fils, qui mourut sans enfants en 1282. Alors, par le mariage d'Anne, sœur de Jean, le Dauphiné passa dans la maison d'Humbert de la Tour. — Guigues VIII, petit-fils d'Humbert de la Tour, qui avait commencé une nouvelle maison de Dauphiné. Il est un des plus grands princes qui aient régné sur le Dauphiné. Il épousa en 1323 Isabelle de France, 3[e] fille de Philippe-le-Long, remporta une victoire signalée sur Edouard, comte de Savoie, dans la plaine de Varen, à l'âge de 16 ans; conduisit des troupes à Charles IV, roi de France, et contribua à la victoire de Cassel sur les Flamands en 1328. Mais ayant été attaqué de nouveau par le comte de Savoie, il fut tué dans un engagement près de Voiron, en 1332, à l'âge de 24 ans. Il ne laissa point d'enfants, et eut pour successeur son frère Humbert II, qui légua ses états à la France. *Voy.* DAUPHINÉ.

GUILDFORD ou GUILFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Surrey, à 45 kil. S. O. de Londres; 3,800 hab. Jolie ville. Château en ruines, église de la Trinité, hôtel-de-ville, prison, théâtre, etc. Commerce, surtout avec Londres. — Jadis résidence de divers rois anglais. Godwin fit périr dans le château de Guildford, en 1036, 600 partisans d'Alfred, fils du roi Éthelred.

GUILDFORD (le duc de), 4[e] fils du duc de Northumberland, avait épousé Jeanne Grey, et comptait monter sur le trône avec elle, lorsqu'il fut arrêté et mis à mort par ordre de la reine Marie. *Voy.* GREY (Jane) et MARIE. — *Voy.* aussi NORTH.

GUILDHALL, nom de l'hôtel-de-ville de Londres. Cet édifice fut construit en 1411 : il joue un assez grand rôle dans l'histoire d'Angleterre.

GUILHEM. *Voy.* GUILLAUME.

GUILHEN DE CASTRO. *Voy.* CASTRO.

GUILLARD (Nicolas-François), poëte dramatique, né à Chartres en 1752, mort en 1814, a composé les paroles de plusieurs opéras qui ont eu un grand succès, entre autres *Iphigénie en Tauride*, musique de Gluck; *Œdipe à Colone*, musique de Sacchini.

GUILLAUME, en anglais *William*, en allemand *Wilhelm* (de l'allemand *wille*, volonté, et *helm*, casque, protection). Ce nom a été porté par un grand nombre de personnages célèbres dans l'histoire.

I. *Ducs de Normandie.*

GUILLAUME I, surnommé *Longue-Épée*, fils et successeur de Rollon ou Raoul, sous la conduite duquel les Normands étaient venus s'établir en France. Il conserva ses états par sa valeur, força les comtes de Bretagne à se reconnaître ses vassaux (918); battit le comte de Cotentin, qui était venu mettre le siége devant Rouen (920); prit la défense de Charles-le-Simple contre Raoul, duc de Bourgogne, et contribua à replacer et à maintenir Louis-d'Outremer sur le trône. Il périt en 994, traîtreusement assassiné par un comte de Flandre dans une conférence que ce seigneur lui avait proposée.

GUILLAUME II, dit *le Bâtard* ou *le Conquérant*, qui devint roi d'Angleterre. *Voy.* ci-après.

GUILLAUME III, dit *le Roux*, le même que Guillaume II, roi d'Angleterre. *Voy.* ci-après.

GUILLAUME CLITON, fils de Robert II, duc de Normandie, qui avait été dépouillé de son duché par Guillaume-le-Roux et Henri I. Soutenu par le roi de France, Louis-le-Gros, il fit de vains efforts pour faire valoir ses droits (1116). Il fut investi en 1127 du comté de Flandre, et mourut l'année suivante.

II. *Rois d'Angleterre.*

GUILLAUME, surnommé *le Conquérant* ou *le Bâtard*, fils naturel de Robert-le-Diable, duc de Normandie, et d'une blanchisseuse de Falaise, né en 1027, perdit son père à l'âge de 8 ans (1035), et eut pendant quelques années à disputer son héritage contre des seigneurs puissants. Henri I, roi de France, qui l'avait protégé dans cette première lutte, envahit ensuite lui-même la Normandie : mais il fut défait dans une sanglante bataille à Mortemer

(1054), et Guillaume ne fut plus inquiété dans la possession de ses états héréditaires. L'occasion de les agrandir s'offrit bientôt à lui. Edouard-le-Confesseur, roi d'Angleterre, son parent et son ami, lui avait, à ce qu'il prétendait, légué en mourant ses états. Guillaume passa aussitôt en Angleterre, y vainquit, à la fameuse bataille d'Hastings (1066), Harold, son compétiteur au trône, et se fit couronner roi d'Angleterre. Il employa, pour affermir sa conquête, des moyens odieux, dépouillant de leurs domaines les seigneurs saxons pour en revêtir les guerriers normands, donnant tous les emplois à ses compagnons d'armes, et accablant le peuple d'impôts et de charges de toute espèce. Il mourut à Mantes-sur-Seine, en 1087, dans une expédition qu'il venait de commencer contre Philippe I, roi de France, pour se venger de ce prince, qui s'était permis quelques plaisanteries sur son embonpoint. La vie de Guillaume-le-Conquérant a été écrite par plusieurs historiens, entre autres par l'abbé Prévost. L'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, sous la conduite de Guillaume, a été rédigée avec un rare talent par M. Augustin Thierry (1825, 3 vol. in-8).

GUILLAUME II, dit *le Roux*, de la couleur de ses cheveux, fils du précédent, fut destiné par son père à régner sur l'Angleterre, tandis que son frère aîné Robert devait posséder la Normandie. Il fut couronné en 1087. Son frère Robert, soutenu par les grands du royaume, lui disputa le trône d'Angleterre; mais il triompha de cette révolte, et obligea même Robert à lui céder la Normandie pour une grosse somme d'argent. Il fit aussi la guerre à Malcolm, roi d'Ecosse, et le força à lui rendre hommage; il comprima plusieurs révoltes des Normands, excitées par Philippe, roi de France. Cependant ses violences, ses cruautés le faisaient détester de tous; le vénérable Anselme, abbé du Bec, en Normandie, et accablé par lui de mauvais traitements, fut contraint de se réfugier à Rome. Les Anglais doivent à Guillaume-le-Roux la tour de Londres et la grande salle de Westminster. Il mourut en l'an 1100.

GUILLAUME III, né en 1650, à La Haye, était fils de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie Stuart, fille de Charles I, roi d'Angleterre. Il fut élu stathouder de Hollande en 1672, sous le nom de prince d'Orange, et commanda les troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Le prince d'Orange, quoique souvent vaincu dans cette guerre, notamment à Senef, fit partout face à l'ennemi, donna les preuves les plus éclatantes de courage, de prudence et d'habileté, et conclut avec la France, à Nimègue, une paix honorable (1678). Guillaume d'Orange avait épousé Marie, fille de Jacques II, roi d'Angleterre; ce monarque, par son zèle outré pour la religion catholique, irritait de jour en jour les Anglais; son gendre profita de cet état des esprits, se fit un parti puissant en Angleterre, et enfin en 1688, levant le masque, il débarqua avec une flotte sur les côtes, se vit aussitôt entouré de nombreux partisans, à la tête desquels était le célèbre Marlborough; obligea le faible Jacques II à se retirer en France, et se fit proclamer roi à sa place, sous le nom de Guillaume III. Il n'en conserva pas moins son titre de stathouder en Hollande. Il battit à La Hogue (1692) la flotte française, et bien que défait à Steinkerque et à Nerwinde (1692 et 93), il força le roi de France à le reconnaître roi d'Angleterre par la paix de Ryswick (1697). Après avoir eu de grandes difficultés à vaincre dans l'intérieur de ses nouveaux états, Guillaume III se rendit enfin maître de tous les esprits. Il mourut en 1702, laissant l'Angleterre paisible et puissante. Il ne laissa pas d'enfants; Anne, sa belle-sœur, lui succéda. La *Vie de Guillaume III, stathouder de Hollande et roi d'Angleterre*, a été tout récemment publiée par Hugues Trevor, Londres, 1839, 2 vol. in-8.

GUILLAUME IV, 3e fils de George III, né en 1765, mort en 1837, servit dès sa première jeunesse dans la marine, et passa par tous les grades. En 1788, il fut nommé duc de Clarence. Ce prince mena dans sa jeunesse une conduite scandaleuse : il vécut dès 1790 dans une étroite intimité avec l'actrice Jordans; cette intimité dura vingt ans, et ne cessa que sur les pressantes sollicitations de la famille royale; mistriss Jordans se retira alors en France, où elle mourut en 1816. En 1818, le duc de Clarence épousa une fille du duc de Saxe-Meiningen; mais il n'en eut point de postérité. Après la mort de son 2e frère et de la fille du roi, il devint héritier présomptif, et après celle de George IV, il fut proclamé roi, en 1830. Il favorisa successivement le parti whig et le parti tory : cependant la réforme parlementaire fit de grands progrès sous son règne. Il fut remplacé sur le trône par la reine Victoria, sa nièce.

III. *Comtes de Hollande.*

GUILLAUME, comte de Hollande, fils de Florent IV, fut pendant le grand interrègne proclamé empereur d'Allemagne par le pape Innocent IV en 1247, en opposition à Frédéric II. N'ayant pu se faire reconnaître, il renonça de lui-même au vain titre d'empereur et revint dans ses états où il prit le titre de comte de Zélande. Il mourut en 1256. — Le nom de Guillaume a été porté par d'autres comtes de Hollande qui n'ont rien fait d'important.

GUILLAUME DE NASSAU-ORANGE I-V, stathouders de Hollande. *Voy.* NASSAU, et GUILLAUME III (roi d'Angleterre).

IV. *Rois et princes divers.*

GUILLAUME, roi d'Ecosse, surnommé *le Lion*, parce qu'il portait un lion dans ses armes, succéda en 1165 à son frère Malcolm IV; fit la guerre à Henri II, roi d'Angleterre; fut vaincu, fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'après s'être reconnu vassal du roi d'Angleterre. A l'avénement de Richard-Cœur-de-Lion, il se délivra de ce vasselage moyennant 10,000 marcs d'argent. Depuis il régna paisible jusqu'en 1214, année de sa mort.

GUILLAUME I, dit *le Mauvais*, roi de Sicile, troisième fils de Roger I, lui succéda en 1154, et mourut en 1166. Il ne maintint son pouvoir que par des cruautés qui le rendirent odieux, et qui justifient le surnom que lui a conservé l'histoire. — Guillaume II ou *le Bon*, roi de Sicile, fils et successeur du précédent, fut constamment en guerre avec l'empereur Frédéric-Barberousse, et mourut en 1189. Ce prince a mérité le titre de *Bon* par les soins qu'il a donnés à la prospérité de ses sujets. Il eut pour successeur Tancrède, petit-fils du roi Roger. — Guillaume III, roi de Sicile, succéda à Tancrède, son père, en 1193, sous la tutelle de la reine Sibylle, sa mère, et fut dépossédé par l'empereur Henri VI, qui prétendait à la couronne de Sicile, du chef de Constance, sa femme. Enfermé dans une forteresse du pays des Grisons après avoir été privé de la vue, Guillaume y mourut postérieurement à 1195.

GUILLAUME, ducs d'Aquitaine. L'Aquitaine a eu dix ducs de ce nom. Les plus connus sont :

GUILLAUME I, *le Saint*. *Voy.* ci-après GUILLAUME (St).

GUILLAUME III, dit *Tête-d'étoupes*, à cause de la couleur de ses cheveux; il régna de 942 à 956, se vit forcé de faire hommage de son duché à Louis d'Outremer, fut en guerre avec le roi Lothaire qui le battit à Poitiers en 954, et le força à lui fournir des secours contre le comte de Champagne.

GUILLAUME V, dit *le Grand* (993-1030). Il protégea les sciences et les lettres, et les cultiva lui-même. On a de lui des lettres (dans les recueils de Duchesne et de Bouquet).

GUILLAUME IX (1086-1126), guerrier et trouba-

dour. Il partit en 1101 pour la Terre-Sainte avec une nombreuse armée et revint presque seul. Livré au plaisir et à la galanterie, il dépouilla souvent des monastères pour enrichir des femmes et des courtisans. On trouve quelques pièces de lui dans la *Bibliothèque du Poitou* de Dreux du Radier.

GUILLAUME X, dernier duc d'Aquitaine (1126-1137), fils du précédent, s'abandonna, comme son père, à son goût pour les plaisirs. Son règne fut agité par des guerres presque continuelles, tantôt contre le roi Louis-le-Gros, tantôt contre les Normands. A sa mort, ses états passèrent entre les mains de sa fille Eléonore.

GUILLAUME, dit *Bras-de-Fer*, premier chef des Normands dans le royaume de Naples, était l'aîné des douze fils de Tancrède de Hauteville. Il passa en Italie en 1035 avec Drogon et Omphroi, ses frères, et 300 aventuriers normands déguisés en pèlerins; se mit d'abord au service de Guaimar IV, prince de Salerne, puis à celui de George Maniacès, patrice grec, qui voulait enlever la Sicile aux Sarrasins. Après avoir combattu avec bravoure pendant six années pour la cause des Grecs, Guillaume, irrité de la mauvaise foi de ses alliés, tourna ses armes contre eux, et leur enleva la Calabre et la Pouille. Il partagea ses conquêtes entre les plus distingués de ses compagnons. Il mourut en 1046, avant d'avoir consolidé sa puissance. Drogon, son frère, lui succéda.

GUILLAUME I, landgrave de Hesse, 1785; puis électeur, 1803-1821. *Voy.* HESSE.

V. *Saints, savants*, etc.

GUILLAUME (saint), né en Aquitaine, porta d'abord les armes sous Charlemagne, chassa les Sarrasins du Languedoc, et reçut de l'empereur, en récompense, le comté de Toulouse et le titre de duc d'Aquitaine. En 808, il renonça au monde pour ne s'occuper que de son salut, et se retira dans la vallée de Gellonne près de Lodève, où il bâtit le monastère nommé depuis *Saint-Guilhem* (ou *Guillaume*) *du Désert*. Il vécut en saint dans cette solitude, et y mourut en 812, le 28 mai, jour où il est honoré par l'Eglise.

GUILLAUME (saint), archevêque de Bourges, était de la famille des comtes de Nevers, et vivait vers 1200. Après avoir été chanoine à Soissons et à Paris, il se retira dans la solitude de Grandmont, puis entra dans l'ordre de Cîteaux; il y vivait dans la retraite lorsqu'il fut élevé malgré lui sur le siége de Bourges en 1201. Il s'y fit remarquer par sa piété et sa tolérance. Il mourut le 10 janvier 1209; on l'honore le 16 du même mois.

GUILLAUME (saint), dit *de Malavalle* ou *Maleval*, gentilhomme français, fut d'abord militaire et mena une vie licencieuse; mais s'étant converti, il entreprit le pèlerinage de Jérusalem afin d'expier ses fautes. A son retour en 1153, il se fixa près de Sienne, dans la vallée déserte de Malavalle, et y vécut saintement jusqu'en 1157. Plusieurs personnes, attirées par la sainteté de sa vie, se réunirent dans ce lieu solitaire, et y formèrent une sorte de congrégation qui prit plus tard le nom de *Guillemins* ou *Guillemites*, et qui fut approuvée par Alexandre IV en 1256. Cet ordre se répandit en Allemagne, en Flandre et surtout en France (*Voy.* GUILLEMITES). Guillaume fut canonisé. On le fête le 10 février.

GUILLAUME DE CHAMPEAUX, *Gulielmus a Campellis*, philosophe scolastique, archidiacre de Paris, était fils d'un laboureur de Champeaux en Brie. Il enseigna avec éclat à l'école du Cloître Notre-Dame à Paris, puis au Cloître de Saint-Victor, et compta Abélard au nombre de ses disciples; mais s'étant vu éclipsé dans l'enseignement et vaincu dans la dispute par son élève, il renonça à ses leçons. Il fut nommé en 1113 évêque de Châlons-sur-Marne, prit l'habit de Cîteaux en 1119 et mourut deux ans après. Champeaux était un des plus zélés défenseurs de la doctrine réaliste. Il a laissé un *Livre des sentences*, qui est encore manuscrit, et un *Traité de l'origine de l'âme* (dans le tome 5 du *Thesaurus* du P. Martenne).

GUILLAUME DE TYR, archevêque de Tyr, né à Jérusalem, vint étudier les arts libéraux en Occident, et à son retour dans sa patrie gagna la confiance d'Amaury, roi de Jérusalem; fut nommé par ce prince archidiacre de la métropole de Tyr en 1167, fut chargé de concerter une alliance avec Manuel, empereur d'Orient, et assista au 3ᵉ concile de Latran en 1178. Il mourut vers 1188, empoisonné par ordre d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, qui avait vainement tenté de le soumettre à son obéissance. Guillaume avait écrit une histoire intitulée : *Historia belli sacri a principibus christianis in Palæstina et in Oriente gesti*, Bâle, 1549, in-fol., trad. en français par Gabriel Dupréau, sous le titre de *la Franciade orientale*, Paris, 1573, in-fol.

GUILLAUME LE BRETON, historien et poëte, né en Bretagne vers l'an 1165, surnommé *Armoricus* ou *Brito-Armoricus*, remplit les fonctions de conseiller intime auprès de Philippe-Auguste, et mourut vers 1220, chanoine de Senlis. On a de lui : *Histoire des gestes de Philippe-Auguste*, et *la Philippide*, poëme en 12 livres : ces deux ouvrages ont été plusieurs fois imprimés, notamment dans les collections de Duchesne et de Brial.

GUILLAUME D'AUVERGNE, appelé aussi *Guillaume de Paris*, philosophe scolastique d'un mérite éminent, né à Aurillac, fut nommé en 1228 évêque de Paris et mourut en 1249. Il se fit remarquer dans son siècle par l'étendue de ses connaissances et par l'originalité de ses vues, principalement sur la théologie naturelle. Il penchait vers le platonisme. Ses œuvres ont été publiées à Venise, 1591, in-fol.

GUILLAUME DE MŒRBEKA OU DE MEERBECKE, savant religieux brabançon, de l'ordre de St-Dominique, né vers 1230 à Meerbecke, sur la frontière de la Flandre et du Brabant, était disciple d'Albert-le-Grand et ami de saint Thomas : il fut chapelain et pénitencier du pape Clément IV (1268), accompagna Grégoire X au concile de Lyon (1274), fut nommé par Jean XXI archevêque de Corinthe, et mourut dans son diocèse vers 1300. Possédant également le grec et l'arabe, il rendit d'importants services à son siècle : il entreprit, à l'instigation de saint Thomas, une nouvelle traduction latine d'Aristote; il traduisit aussi divers traités de Simplicius, de Proclus, d'Hippocrate. La plupart de ces traductions sont restées inédites; M. Cousin a inséré dans son Proclus ce que Guillaume avait traduit de cet auteur.

GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de Saint-Denis, mort en 1302, est auteur d'une *Chronique des rois de France*; des *Vies de saint Louis et de ses frères, Philippe-le-Hardi et Robert*, insérées dans la Collection d'André Duchesne.

GUILLAUME DE LORRIS, poëte français du XIIIᵉ siècle, né à Lorris sur la Loire, près de Montargis, vivait au temps de saint Louis et mourut fort jeune, à ce qu'on croit en 1260. Il est auteur du célèbre roman de *la Rose*, continué par Jean de Meung : ce n'est autre chose que l'art d'aimer, mis sous une forme allégorique. *La Rose*, si difficile à cueillir, est la femme aimée que l'amant n'obtient qu'après mille obstacles. Cet ouvrage a été fréquemment imprimé : la meilleure édition est due à M. Méon, Paris, 1814, 4 vol. in-8. La partie du roman de *la Rose* composée par Guillaume de Lorris renferme 4,000 vers de huit syllabes. *Voy.* JEAN DE MEUNG.

GUILLAUME, dit *le Frère Guillaume*, peintre sur verre, dominicain, né à Marseille en 1475, mort à Cartone en 1537, avait accompagné en Italie le frère Claude, son compatriote, habile peintre sur verre, et eut d'abord part à ses travaux. Il peignit ensuite seul les vitraux de l'église de Sainte-Marie

dell' Anima, ceux de la cathédrale et de l'église de Saint-François à Rome et de Sainte-Marie d'Arezzo.

GUILLAUME (ordre militaire de), ordre de chevalerie, créé en 1815 par le roi des Pays-Bas Guillaume I. La décoration est une croix d'or à huit pointes émaillées de blanc, avec cette devise : *Voor moed, beleid, trouw* (pour la bravoure, le talent, la fidélité). La croix est suspendue à un ruban orange liséré de bleu.

GUILLEMINOT (Armand-Charles, comte), lieutenant-général et pair de France, né à Dunkerque en 1774, mort à Bade en 1840, servit d'abord en Belgique sous Dumouriez et Pichegru, en Italie sous Moreau, devint général en 1808, fit toutes les campagnes de l'empire en qualité de chef d'état-major, et fut créé général de division en 1813. Sous la Restauration, il fut nommé en 1816 directeur général du dépôt de la guerre, et prit une grande part à la réorganisation de cette administration. En 1823 il fut chargé de dresser les plans de l'expédition d'Espagne sous le commandement du duc d'Angoulême, accompagna ce prince dans cette expédition, et conseilla la célèbre *ordonnance d'Andujar*. En 1824, il fut nommé ambassadeur près la Porte ottomane et ne fut rappelé qu'en 1831. Depuis ce temps il a vécu dans la retraite.

GUILLEMINS ou **GUILLEMITES**, congrégation religieuse instituée par saint Guillaume de Malavalle ou Maleval, en 1153, fut d'abord établie dans la vallée de Malavalle, près de Sienne, puis se répandit dans toute l'Italie, en France et en Allemagne. Dès 1256 ils eurent un monastère à Montrouge ; ils furent transférés en 1298 à Paris; ils portaient de grands manteaux blancs, d'où ils prirent le nom de *Blancs-Manteaux*. — Les Guillemites n'avaient plus de maison en France longtemps avant la révolution. Ce fut dans leur maison de Bourges que naquit en 1594 la réforme des Petits-Augustins.

GUILLERAGUES (le comte de LAVERGNE DE), président de la cour des aides de Bordeaux, fut nommé en 1679 ambassadeur à Constantinople. Il a laissé une relation de son ambassade, 1684. Boileau lui a adressé sa cinquième épître, sur la *nécessité de se connaître soi-même*.

GUILLERI (les frères), nom de trois brigands fameux pendant les guerres de la Ligue : ils étaient issus d'une noble famille, et avaient servi parmi les Ligueurs sous le duc de Mercœur. Lorsque Henri IV fut monté sur le trône, ils levèrent une troupe de voleurs avec laquelle ils parcoururent les grandes routes, et mirent à contribution les châteaux du Lyonnais, de la Guyenne et de la Saintonge. Ils avaient établi leur quartier-général dans un château-fort situé sur les frontières de la Bretagne et du Poitou. Assiégés dans cette retraite en 1608, ils furent faits prisonniers après une longue résistance, et rompus vifs sur la place de Saintes.

GUILLESTRE, ch.-l. de canton (H.-Alpes), à 19 kil. N. E. d'Embrun ; 1,000 hab. Toiles, usine à fer. Marbres aux environs.

GUILLET (PERNETTE DU), dame poëte du XVIe siècle, contemporaine et émule de Louise Labé, née à Lyon en 1520, morte en 1545, à la fleur de l'âge, s'était de bonne heure fait connaître par des poésies gracieuses et par des chansons qu'elle chantait elle-même en s'accompagnant du luth ou de l'épinette. Antoine Dumoulin fit imprimer les *Rymes de gentille et vertueuse dame Pernette Du Guillet*.

GUILLON, ch.-l. de canton (Yonne), sur le Serein, à 14 kil. N. E. d'Avallon ; 800 hab. Un traité y fut conclu en 1359, pour l'évacuation de la Bourgogne par les Anglais.

GUILLOTIÈRE (LA), grand faubourg de Lyon, sur la rive gauche du Rhône ; 22,890 hab. Beaucoup de fabriques de soies : acide sulfurique, vitriol, etc. C'était jadis une ville distincte de Lyon.

GUILLOTIN (Joseph-Ignace), médecin, né à Saintes en 1738, mort en 1814, étudia la médecine à Paris sous le célèbre A. Petit, et fut bientôt nommé docteur à la Faculté. Appelé à l'Assemblée nationale, Guillotin s'y fit remarquer par la sagesse de ses vues et la modération de ses principes. Voulant diminuer les souffrances des suppliciés, il proposa à la Constituante l'abolition du genre de supplice suivi jusqu'alors. On a par suite donné son nom à la machine fatale employée pour exécuter les condamnés ; ce n'est cependant pas lui qui est l'auteur de cette machine ; il s'était borné à faire décréter l'égalité des peines et à recommander la recherche d'un supplice prompt et uniforme (1er décembre 1789). Ce fut le docteur Antoine Louis, secrétaire de l'Académie de Chirurgie, qui détermina le mode du supplice et qui arrêta, avec un mécanicien nommé Schmidt, le plan de la machine, qui fut employée pour la première fois le 25 avril 1792. Il paraît au reste que ce mode de décollation était depuis longtemps connu en Italie, dans le midi de la France et en Angleterre ; un vieil historien, Jean d'Auton, fait la description d'une exécution de ce genre qui eut lieu à Gênes en 1507.

GUIMAR, ville de l'île de Ténériffe, dans l'E., à 26 kil. S. O. de Ste-Croix ; 3,600 hab.

GUIMARAENS, ville de Portugal (Minho), à 42 kil. N. E. de Porto ; 8,300 hab. Palais construit par Alphonse I, duc de Bragance ; plusieurs belles places ; collégiale. Coutelleries, quincailleries, linge de table. Patrie du roi Alphonse I et du pape Damase.

GUIMARD (Marie-Madeleine), célèbre danseuse, née à Paris en 1743, morte en 1816, entra en 1762 à l'Opéra où elle éclipsa bientôt toutes ses rivales, eut longtemps la vogue, fut pensionnée par le prince de Soubise, le financier Laborde, l'évêque de Jarente, et fit époque dans les annales du scandale comme dans celles de l'art. Elle avait épousé en 1789 le chorégraphe Despréaux.

GUIMOND DE LA TOUCHE (Claude), poëte dramatique, né à Châteauroux vers 1725, mort en 1760, entra chez les Jésuites en 1739, et fut obligé de quitter la compagnie pour avoir frondé quelques-unes des pratiques qui y étaient usitées. Rentré dans le monde, la poésie dramatique l'occupa tout entier. En 1757 il présenta au Théâtre-Français la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, qui eut un succès prodigieux. On a aussi de lui une épître en vers intitulée : *les Soupirs du cloître, ou le Triomphe du fanatisme*, qu'il avait composée chez les Jésuites, et où il dépeint ces religieux sous les plus noires couleurs : cette satire n'a paru qu'après sa mort.

GUINÉE, dénomination vague qui sert à désigner une partie du littoral de l'Afrique dont l'étendue varie beaucoup. Ordinairement on appelle ainsi la région comprise entre Sierra-Leone au N. et le cap Lopez au S., de 11° lat. N. à 2° lat. S. et de 14° long. O. à 8° long. E. : elle est bornée au N. par le Soudan et la Sénégambie, à l'O. et au S. O. par l'Océan, au S. par l'Océan et le Congo, à l'E. par des pays inconnus. Cette région est vulgairement divisée en cinq côtes qui, en allant du N. O. au S. E., sont : la côte du Vent (subdivisée en côte des Graines, de Malaguette ou du Poivre ; et côte des Dents ou d'Ivoire, comprenant elle-même la côte des Males-Gens et celle des Bonnes-Gens), la côte d'Or, la côte des Esclaves, la côte de Benin et la côte de Gabon. — D'autres étendent le nom de Guinée à tout le littoral africain compris depuis le cap Rouge en Sénégambie jusqu'au cap Nègre, au S. de l'état de Kakonda, par 12° lat. S., et divisent alors la Guinée en *Guinée septentrionale*, depuis le cap Rouge jusqu'au golfe de Biafra, ou même jusqu'au cap Lopez, et *Guinée méridionale* ou côte d'Angola, au S. de la première. Les géographes modernes ont presque tous mis de côté ces dénomina-

tions. M. Balbi leur a substitué le nom général de Nigritie ou Pays des Nègres (*Voy.* NIGRITIE). D'autres, conservant les dénominations indigènes, appellent Ouankarah la Guinée supérieure, et Congo la Guinée méridionale. — Les Espagnols et les Portugais découvrirent successivement les divers points de la côte de Guinée (depuis le cap Rouge jusqu'au cap Nègre) de 1446 à 1484. Quant à l'étymologie du mot Guinée, on l'explique ainsi : dans les rapports de commerce qui s'établirent entre les Maures et les Portugais au commencement du XVe siècle, ceux-ci reçurent souvent en paiement de l'or en poudre et des esclaves dont le plus grand nombre étaient tirés du pays de Djenny ou Gény (*Voy.* DJENNY), alors le plus puissant des états de la Nigritie ; c'est de ce mot Djenny que serait dérivé par corruption le nom de *Guinée*. On attribue aussi la même origine aux pièces d'or appelées aujourd'hui *guinées*, nom qui n'aurait été appliqué primitivement qu'aux pièces faites avec la poudre d'or que les Espagnols recevaient des Maures de Guinée.

GUINÉE (golfe de), nom sous lequel on désigne la partie de l'Océan Atlantique qui s'étend le long des côtes de la Guinée, depuis le cap Palmar jusqu'au cap Lopez, par 10° long. O. et 7° long. E. et par 5° lat. N. et 2° lat. S. — Deux golfes plus petits, dits golfes de Benin et golfe de Biafra, sont renfermés dans le golfe de Guinée. On y remarque aussi les îles de Fernando-Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon.

GUINÉE (NOUVELLE-). *Voy.* PAPOUASIE.

GUINEGATTE, jadis *Enguinegate*, village du dép. du Pas-de-Calais, à 10 kil. S. O. d'Aire. Il s'y livra deux batailles célèbres ; l'une en août 1479, entre Maximilien d'Autriche et Louis XI ; l'autre en août 1513, entre les Français et les Anglais (*Voy.* pour cette dernière la Journée des ÉPERONS).

GUINES ou GUIGNES, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 11 kil. S. de Calais ; 3,000 hab. Grand commerce de bestiaux, volailles, gibier ; entrepôt des bois de la forêt de Guines et de la houille de Hardinghen. Aux environs, houille, marbres.— Jadis ch.-l. d'un comté, et l'une des plus fortes places de la Picardie. C'est entre Guignes et Ardres que se tint, en 1520, l'entrevue dite du Champ-du-Drap-d'Or. *Voy.* ce mot.

GUINGAMP, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 28 kil. N. O. de Saint-Brieuc, sur le Trieux ; 6,466 hab. Eglise et halle remarquables. Société d'agriculture. Percales estimées, dites *guingamps* ; tanneries, etc. Commerce. Jadis ch.-l. du duché de Penthièvre. — L'arr. de Guingamp a 10 cantons (Bégard, Belle-Ile-en-Terre, Bourbriac, Callac, Maël-Carhaix, Plouagat, Pontrieux, Rostrenen, Saint-Nicolas, plus Guingamp), 73 comm., et 117,059 hab.

GUIOLLE (LA), ch.-l. de canton (Aveyron), à 23 kil. N. E. d'Espalion ; 2,000 hab. Draps communs, bas de laine faits à l'aiguille.

GUI-PAPE. *Voy.* GUI.

GUIPAVAZ, ville de France (Finisterre), à 8 kil. N. E. de Brest ; 5,108 hab.

GUIPRY, ville du dép. de l'Ille-et-Vilaine, à 27 kil. N. E. de Redon ; 2,600 hab. Port sur la Vilaine. Aux environs, salines. Commerce de sel et vin.

GUIPUSCOA, contrée d'Espagne, une des provinces basques ou vascongades, la plus au N. E., entre le golfe de Gascogne, la frontière de France, la Navarre et la Biscaye : 130 kil. sur 70 ; 105,000 hab. : elle a pour chef-lieu Saint-Sébastien. Les côtes offrent plusieurs bons ports (Saint-Sébastien, Fontarabie, le Passage, etc.). Sol montagneux, mais fertile ; industrie active, surtout en fer. — Le Guipuscoa, comme les autres provinces basques, a joui en tout temps de privilèges importants nommés *fueros*, et a tout récemment encore combattu pour les conserver. *Voy.* FUEROS.

GUIRAUDET (Ch.-Phil.-Toussaint), littérateur, lecteur de Madame, né à Alais en 1754, mort à Dijon en 1804, fut député de la ville d'Alais à l'Assemblée Constituante en 1790, puis secrétaire général du ministère des relations extérieures sous le Directoire, et préfet de la Côte-d'Or sous le Consulat. Il a laissé des *Contes en vers*, etc., Amsterdam, 1780 ; un traité de l'*Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8 ; des *Discours sur Machiavel*, et une *Traduction nouvelle de Machiavel*, 1799, 9 vol. in-8, ouvrage resté incomplet et peu estimé.

GUISCARD, ch.-l. de canton (Oise), à 31 kil. N. E. de Compiègne ; 1,400 hab. Château remarquable.

GUISCARD (Robert), conquérant normand. *Voy.* ROBERT GUISCARD.

GUISE, ch.-l. de canton (Aisne), sur l'Oise, à 22 kil. N. O. de Vervins ; 3,241 hab. Lin, chanvre, fil, huile ; tanneries, filatures, etc. Ville forte jadis importante, enceinte flanquée de tours. Prise d'assaut par Charles-Quint en 1536, puis reprise par François I ; assiégée de nouveau, mais inutilement, en 1543, 1636 et 1650. — Guise fut longtemps la capitale d'un comté qui, en 1333, avait été apporté en dot au duc de Lorraine Raoul par Marie de Blois ou de Châtillon, et qui fut érigé en duché par François I en 1528. Il devint, avec Aumale, Mayenne, Joinville, Elbeuf, le lot d'une branche cadette de la maison de Lorraine-Vaudemont dans la personne de Claude, 5e fils du duc René II, qui prit le nom de duc de Guise, et fut le chef d'une maison que l'on appelle maison de Guise, et quelquefois maison française de Lorraine. Cette maison s'illustra au XVIe siècle en France, et s'y divisa en deux branches (les de Guise, les d'Elbeuf), qui s'éteignirent, la première en 1675, la deuxième en 1825. Parmi les personnages issus de la maison de Guise, nous citerons :

GUISE (Claude DE LORRAINE, comte d'Aumale et duc de), 5e fils de René II, duc de Lorraine, né en 1496, mort en 1550 : il est la tige de l'illustre maison de Guise. Il reçut en partage les terres de Guise, d'Aumale, de Joinville et d'Elbeuf, et vint après la mort de son père se fixer en France vers la fin du règne de Louis XII. Il y obtint des lettres de naturalisation et fut pourvu de la charge de grand-veneur. Il servit avec la plus grande distinction sous François I, fit des prodiges de valeur à la bataille de Marignan (1515), défit les Anglais devant Hesdin (1522), et repoussa les paysans de l'Alsace et de la Souabe qui voulaient envahir la Lorraine (1525). François I, pour le récompenser, érigea en sa faveur le comté de Guise en duché-pairie (1528) et le nomma gouverneur de la Champagne. En 1542 il conquit le duché de Luxembourg, que perdit ensuite le dauphin, et l'année suivante il repoussa les Impériaux déjà maîtres d'une partie de la France. Il avait épousé en 1513 Antoinette de Bourbon, tante d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père d'Henri IV ; il en eut plusieurs enfants, qui sont célèbres dans l'histoire : François, duc de Guise ; Claude II, duc d'Aumale (*Voy.* AUMALE) ; Charles, cardinal de Lorraine, etc.

GUISE (François DE LORRAINE, duc de), fils aîné du précédent, né en 1519, est un des plus grands capitaines qu'ait eus la France. Ayant été nommé en 1552 par Henri II lieut.-général des Trois-Evêchés, il soutint victorieusement contre Charles-Quint le siége de Metz (du 31 octobre 1552 au 15 janvier 1553), et en 1554 il gagna avec Tavannes, sur le même ennemi, la bataille de Renty. Mis en 1557 à la tête d'une armée envoyée, à la sollicitation du pape Paul IV, pour conquérir le royaume de Naples que défendait le duc d'Albe, il remporta plusieurs victoires, mais il échoua dans cette entreprise, privé des secours qu'avait promis le pape.

Rappelé d'Italie après la désastreuse journée de Saint-Quentin (1557), et investi d'un pouvoir absolu avec le titre de lieutenant-général du roy., il releva la France aux yeux de l'Europe par la prise de Calais sur les Anglais, et par celle de Thionville sur les Espagnols (1558), et amena ainsi la paix de Cateau-Cambrésis (1559). Les guerres de religion vinrent ouvrir à ses armes une autre carrière, mais moins glorieuse. Le massacre des protestants à Vassy (1562), par les gens de sa suite, donna le signal de ces guerres. Guise, commandant l'armée catholique avec Montmorency, gagna sur Condé et Coligny, chefs de l'armée protestante, la bataille de Dreux (1562); mais, l'année suivante, lorsqu'il se préparait à assiéger Orléans, qui était la place d'armes des Huguenots, il fut tué d'un coup de pistolet par un gentilhomme protestant nommé Poltrot de Méré. Le roi de France François II avait épousé une nièce du duc de Guise, la célèbre Marie Stuart.

GUISE (Henri DE LORRAINE, duc de), dit *le Balafré*, fils aîné de François de Guise, né en 1550, fut témoin du meurtre de son père sous les murs d'Orléans, et voua dès ce moment une haine implacable aux Protestants. Après s'être couvert de gloire par sa belle défense de Poitiers contre Coligny (1569), il se déshonora en devenant assassin: ce fut lui qui commença le massacre de la St-Barthélemy en ordonnant le meurtre de Coligny. En 1575 il défit, près de Château-Thierry, un corps d'Allemands alliés des Huguenots: il reçut dans cette action une blessure au visage qui lui valut le surnom de *Balafré*. L'année suivante se forma la *Ligue* (*Voy.* ce mot); le duc de Guise, qui avait à se plaindre de la cour, en fut le chef. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il fit tout pour s'ouvrir la voie au trône, traitant avec le roi d'Espagne, Philippe II, qui lui envoya de l'argent (1585); avec le pape Grégoire XIII, qui lui permit de faire la guerre, même au roi, pour maintenir la religion catholique; faisant prêcher et répandre des libelles contre le roi. Il fit enfin rédiger un mémoire qui demandait le changement de gouvernement et l'établissement de l'inquisition, et il le présenta dans l'assemblée tenue à Nancy (1588). Après cet acte, et malgré la défense de Henri III, il osa entrer dans Paris, et y fut reçu avec enthousiasme par les Parisiens qui se battirent pour lui contre les soldats du roi (journée des Barricades). Henri, courroucé, dissimula, et convoqua les états-généraux à Blois pour y traiter de la réforme du royaume. Le duc de Guise s'y rendit: à peine était-il arrivé qu'il fut assassiné dans le château royal par des gardes apostés à la porte du cabinet du roi (23 décembre). Son frère, Louis de Lorraine, cardinal, fut lui-même mis à mort le lendemain. La mort du duc de Guise a fourni le sujet de quelques tragédies, parmi lesquelles nous citerons *les États de Blois*, par M. Raynouard, 1814.

GUISE (Louis II, cardinal DE), frère du précédent, promu à l'archevêché de Reims en 1556, devint l'agent le plus zélé des intrigues de son frère: aussi Henri III le fit-il mettre à mort le lendemain de la mort du duc de Guise.

GUISE (Charles DE LORRAINE, duc de), fils du duc Henri de Guise (*le Balafré*) et de Catherine de Clèves, né en 1571, fut arrêté après le meurtre de son père et détenu à Tours; il avait 17 ans. Il parvint à s'échapper en 1591 et prit d'abord les armes contre Henri IV, mais il fit bientôt après sa soumission. Après la mort de Henri IV, le duc de Guise conduisit la flotte armée contre les Rochelois; mais ayant inspiré de l'ombrage à Richelieu, il se retira en Italie où il mourut en 1640.

GUISE (Henri II DE LORRAINE, duc de), 4e fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, né en 1614, fut d'abord destiné à l'Eglise, et fut promu à l'archevêché de Reims; mais devenu l'aîné de sa famille il rentra dans le monde. Il eut même une fâcheuse célébrité par ses aventures galantes. Il se jeta dans le parti du comte de Soissons, Louis de Bourbon, quitta la France avec la comtesse, et fut en son absence condamné par le parlement de Paris à avoir la tête tranchée; mais il fit sa paix avec la cour en 1643. Il est surtout célèbre par la part qu'il prit, en 1647, à la révolte des Napolitains contre l'Espagne (*Voy.* MASANIELLO). Il se trouvait alors en Italie et fut choisi pour chef par les rebelles; il défit les troupes espagnoles commandées par don Juan, et saisit les rênes du gouvernement. Mais ses galanteries indisposèrent, dit-on, contre lui quelques nobles de Naples, qui ouvrirent les portes de la ville à l'ennemi. Le duc de Guise fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il resta jusqu'en 1652. En 1655, il fut nommé grand-chambellan de France, et mourut en 1664, sans laisser de postérité. Il a rédigé des *Mémoires* sur son expédition de Naples, qui ont été publiés par son secrétaire Sainctyon, Paris, 1668, in-4, et 1681, in-12.

GUISE (Charles DE), cardinal, plus connu sous le nom de cardinal de Lorraine. *Voy.* LORRAINE.

GUISSONA, *Cissa*, ville d'Espagne, à 13 kil. N. E. de Cervera; 2,200 hab. Belle église collégiale.

GUITRE, ch.-l. de canton (Gironde), à 14 kil. N. E. de Libourne; 1,100 hab.

GUIXAR, lac du Guatimala (San-Salvador), reçoit la rivière Mitlan et s'écoule dans l'Océan Pacifique par une rivière dite aussi Guixar; il a 90 kil. de tour. Il renferme une île boisée où l'on voit les ruines d'une ancienne ville, nommée *Zacualpa*.

GUIZENY, ville du dép. du Finisterre, à 28 kil. N. E. de Brest: 3,039 hab. Chevaux excellents.

GUIZOT (madame), demoiselle Pauline DE MEULAN, née à Paris en 1773, morte en 1827, était fille d'un receveur général de la généralité de Paris. Ruinée par la révolution, elle se réfugia dans les lettres, publia d'abord des romans: *les Contradictions*, 1799; *la Chapelle d'Ayton, ou Emma Courtenay;* donna à partir de 1801 d'excellents articles de littérature dans *le Publiciste*, que Suard venait de fonder; épousa en 1812 M. Guizot, qu'elle seconda dans quelques-uns de ses travaux, et publia depuis divers ouvrages d'éducation: le *Journal d'une mère*, *les Enfants*, 1812, recueil de contes pour le premier âge; *l'Écolier, ou Raoul et Victor*, roman moral qui fut couronné par l'Académie; *Nouveaux Contes*, 1823; *une Famille* (ouvrage inachevé, qui a été depuis terminé par madame Tastu); *Éducation domestique*, 1826. Ces ouvrages, qui offrent avec une morale pure une élévation peu commune de pensées, sont des modèles du genre. On a dit que l'on trouvait en madame Guizot la parfaite harmonie de la raison et du cœur.

GULDIN (Paul), mathématicien suisse, né à St-Gall en 1577, mort à Gratz en 1643, abjura la religion protestante en 1597, entra chez les Jésuites et professa les mathématiques à Rome. On a de lui plusieurs dissertations scientifiques, entre autres: *Problema arithmeticum de rerum combinationibus*, etc., Vienne, 1622; *Problema geographicum de motu terræ ex mutatione centri gravitatis*, 1622; il y pose ce théorème qui a conservé son nom, que toute figure formée par la rotation d'une ligne ou d'une surface autour d'un axe immobile est le produit de la quantité génératrice par le chemin de son centre de gravité.

GULF-STREAM, grand courant de l'Océan Atlantique, qui fait suite au courant Équinoxial, commence vers le canal de Bahama, suit les côtes de l'Amérique du Nord jusqu'au banc de Terre-Neuve, se dirige alors directement à l'E. vers l'Europe, où il se perd dans le courant des Tropiques. Il se reconnaît à la température élevée de ses eaux, à

leur couleur bleue, à leur forte salure et aux traînées de varech qu'il emporte avec lui.

GULISTAN, village de Perse, dans le Kara-Bakh (Jardin-Noir), au confluent du Kour et de l'Araxe. Il s'y tint de 1813 à 1816, entre les plénipotentiaires de Perse et de Russie, des conférences qui amenèrent le traité dit de Gulistan, par lequel le roi de Perse céda le Chirvan à la Russie, et se désista de ses prétentions sur le Daghestan, l'Abazie et la Géorgie. Ce traité reçut de nouveaux développements en 1827 par la convention de Tourkmantchaï. — Gulistan (c.-à-d. le *pays des roses*) est aussi le titre d'un des ouvrages les plus connus du poëte Saadi.

GULSTON, médecin de Londres, du XVIIe siècle, mort en 1632, laissa une rente pour payer une leçon de pathologie qui se donne tous les ans dans le collége des Médecins. Il a traduit et commenté quelques ouvrages d'Aristote et de Galien.

GULUSSA, roi numide, fils de Masinissa. Après la mort de son père (120 av. J.-C.), il partagea avec ses deux frères Micipsa et Adherbal le gouvernement du royaume sous la protection des Romains. Il se montra en toute occasion l'ennemi acharné des Carthaginois.

GUMBINNEN, ville des États prussiens, sur la Pissa, chef-lieu d'un gouvernement de même nom, dans la prov. de Prusse orient., à 105 kil. E. de Kœnigsberg; 5,700 hab. Draps, bonneteries, eau-de-vie de grains, bière, etc. — Le gouvernement de Gumbinnen, borné à l'O. par celui de Kœnigsberg, à l'E. par la Pologne russe, a 220 kil. du N. au S., 40 de moyenne largeur, et compte 413,400 hab.

GUMENIK, *Comana Pontica*, ville de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 58 kil. N. O. de Sivas.

GUMPOLDSKIRCHEN, bourg des États autrichiens (Autriche), à 18 kil. S. O. de Vienne; 1,400 hab. Fabrique de boutons de cuivre. On fait aux environs le meilleur vin de l'Autriche.

GUMUK-KHANEH (c.-à-d. *maison d'argent*), *Bylæ*, ville de la Turquie asiatique (Erzeroum), à 75 kil. N. E. de Kara-Hissar; 7,000 hab. Elle s'élève en amphithéâtre sur une montagne.

GUNDERIC. *Voy.* GUNTHARIC.

GUNDIOC, deuxième roi des Burgundes ou Bourguignons, succéda en 436 à son père Gondicaire, dont il étendit les conquêtes. Il régna jusqu'en 463 et partagea en mourant ses états entre ses quatre fils : Chilpéric, qui devint roi de Lyon; Gondemar I, de Vienne; Gondebaud, de Genève, et Godégisile, de Besançon.

GUNDISCHWYL, ville de Suisse (Argovie), à 15 kil. S. E. d'Aarau; 2,900 hab. Eaux minérales très fréquentées.

GUNDLING (Nic.-Jér.), philosophe et jurisconsulte, né près de Nuremberg en 1671, mort en 1729, professa successivement la philosophie, l'éloquence et la jurisprudence à l'université de Halle, devint recteur de cette université et conseiller du roi de Prusse. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Via ad veritatem moralem*, 1714; *Via ad veritatem juris naturæ*, 1714; une *Histoire de la philosophie morale*, 1706; une *Histoire de la littérature*, ouvrage posthume, 1734. Il est surtout remarquable par ses opinions en morale; il fonde, comme Hobbes, tout le droit et toute la morale sur la force, qu'il nomme *coercition*. — Un autre Gundling, J.-Paul, historiographe, né en 1673, mort en 1731, vécut à la cour du roi de Prusse Frédéric I, et fut par ses ridicules le jouet de cette cour. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages historiques et géographiques estimés, entre autres une *Vie de Frédéric I*, et une excellente *Description du Brandebourg*.

GUNDOBALD. *Voy.* GONDEBAUD.

GUNDOMAR. *Voy.* GONDEMAR.

GUNPOWDER, riv. des États-Unis (Maryland), tombe dans la baie de Chesapeak, à 26 kil. E. de Baltimore, après un cours de 450 kil.

GUNS, *Kœszeg* en hongrois, ville de Hongrie (Eisenburg), sur la rivière de Güns, à 33 kil. S. d'OEdenburg; 5,450 hab. Château. Draps. Güns soutint un siége opiniâtre contre les Turcs en 1532; elle fut brûlée en 1778.

GUNTER (Edmond), mathématicien anglais, né en 1581 dans le comté de Brecknok, professa en 1619 l'astronomie au collége de Gresham, et y mourut en 1626. On lui doit l'invention de plusieurs instruments géométriques, tels que le *secteur* à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires; l'*échelle* dite de *Gunter* ou *règle logarithmique*, adoptée généralement pour simplifier les opérations de calcul. Ses *Œuvres*, contenant ses observations astronomiques et ses découvertes, ont été imprimées à Londres, 1673, in-4.

GUNTHARIC. *Voy.* GONDERIC.

GUNTHER. *Voy.* GONTIER.

GUNZBURG, ville murée de Bavière (Haut-Danube), au confluent du Danube et du Günz, à 49 kil. O. d'Augsbourg; 3,000 hab. Château. Industrie. On croit que cette ville est l'ancienne *Guntia*.

GURA, ville de la Guinée septentr.; ch.-l. d'un état tributaire de l'Achanti, à 140 kil. S. O. de Coumassie, à l'embouchure de l'Ankobra dans le golfe de Guinée.

GURK, nom commun à deux rivières des États autrichiens (Illyrie), qui tombent, l'une dans la Save en face de Ran (100 kil. de cours), l'autre dans la Drave, à 24 kil. E. de Klagenfurt (cours, 140 kil.).

GURRAH ou GORRAH, ville de l'Inde anglaise (Bengale), dans l'ancienne province de Gandwana, à 5 kil. S. O. de Djabbalpour; elle est le chef-l. d'un district qui formait jadis une principauté particulière. Cette principauté était gouvernée par une princesse, lorsque les généraux d'Akbar la conquirent en 1564. Aureng-Zeyb s'empara dans la suite de Gurrah; cette ville fut en dernier lieu possédée par les Mahrattes, auxquels les Anglais l'enlevèrent.

GURUPI, rivière du Brésil (Para), naît par 49° long. O., 4° lat. S., et se jette dans l'Atlantique, sous les murs de Gurupi. Cours, 450 kil.

GURUPI, ville du Brésil (Para), à 310 kil. E. de Para. Jadis florissante. Son port est comblé.

GUSMAN. *Voy.* GUZMAN.

GUSPINI, ville de Sardaigne (Iglesias), à 49 kil. N. O. de Cagliari; 3,300 hab. Plomb argentifère.

GUSSAGO, ville du roy. Lombard-Vénitien, sur la Mella, à 22 kil. N. E. de Chiari; 3,100 hab. Fabrique de toiles.

GUSTAVE I ou GUSTAVE WASA, roi de Suède, né en 1490, mort en 1560, était fils d'Eric Wasa, seigneur suédois, et fut un des six otages que le roi de Danemark, Christian II, se fit donner par la Suède en 1518, avant de s'emparer à main armée de ce royaume. Gustave Wasa, prisonnier en Danemark, résolut d'affranchir son pays. A la fin de 1519 il parvint à s'évader, se réfugia dans la Dalécarlie, dont les habitants avaient montré dans plusieurs circonstances leur haine pour l'oppression étrangère; vécut quelque temps parmi eux déguisé en paysan, se livrant aux travaux des mines; se fit enfin connaître, révéla ses projets, et fut aussitôt entouré de partisans. Il marcha à leur tête sur Stockholm (1523); il y était à peine arrivé, qu'il fut proclamé roi de Suède à la place de l'usurpateur Christian. Après avoir assuré la paix avec ses voisins, il s'occupa de ramener la prospérité dans son royaume; il releva les finances, favorisa le protestantisme, fit décréter par les états à la diète de Vesteras, en 1527, que tous les biens du clergé

qui ne seraient pas nécessaires à l'entretien de ce corps, reviendraient à l'état, et se réserva la nomination des évêques. En 1546 il fit déclarer la couronne héréditaire dans sa maison. Si l'on en excepte quelques troubles excités par le clergé mécontent et par Christian II, qu'il réprima facilement, il consacra le reste de son règne à faire prospérer l'agriculture, à encourager le commerce, à fonder des écoles publiques, et à créer une marine. Sous lui le luthéranisme s'établit généralement en Suède.

GUSTAVE II ou GUSTAVE-ADOLPHE, surnommé *le Grand*, roi de Suède, né en 1594, succéda à son père Charles IX, en 1611. Il se forma un conseil d'hommes de mérite, à la tête duquel il plaça le chancelier Oxenstiern. La Suède était alors en guerre avec trois puissances, le Danemark, la Russie et la Pologne; il conclut la paix avec les deux premières (1613 et 1617), et força la troisième, par deux victoires remportées, l'une en 1626, près de Wallhof en Semigalle, l'autre en 1628, à Stuhm, dans la Prusse occidentale, à lui céder toutes les places fortes de la Livonie et de la Prusse polonaise. Après avoir ainsi terminé cette guerre, Gustave fit alliance avec les princes protestants d'Allemagne contre l'empereur Ferdinand II, dont les généraux, Tilly et Wallenstein, avaient soumis l'Allemagne jusqu'aux bords de la Baltique, et se mit à la tête du parti protestant. Gustave s'embarqua en 1630, traversa en vainqueur, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, la Poméranie, la Marche de Brandebourg et la Silésie, et vint remporter une sanglante victoire à Leipsick sur Tilly, en 1631. L'année suivante, après avoir soumis les électorats de Trèves, de Mayence et du Rhin, après avoir forcé le passage du Leck contre Tilly, qui y fut blessé mortellement, il engagea une grande bataille contre Wallenstein à Lutzen; la victoire fut gagnée, mais il périt dans l'action (1632). Gustave-Adolphe, au milieu de ses guerres, avait encouragé le commerce, l'industrie et les lettres dans ses états, et avait fondé la première cour de justice (1614). Il eut pour successeur sa fille Christine. L'histoire de Gustave-Adolphe a été écrite en français par Mauvillon, Amsterdam, 1764, 4 vol. in-12.

GUSTAVE III, roi de Suède, né en 1746, succéda à son père Adolphe-Frédéric en 1771. Sans employer la violence, il sut faire accepter par les états une constitution nouvelle (1772) qui rendait à la couronne son ancienne autorité, dont la noblesse et le sénat l'avaient dépouillée depuis Charles XII. En 1788 éclata une guerre avec la Russie: la flotte suédoise fut battue le 17 juillet à Hogland. Pour comble de malheur, le Danemark fit alliance avec la Russie contre la Suède, et envoya une armée assiéger Gothembourg. Cependant Gustave, secondé par 2,000 Dalécarliens, et grâce à la médiation de l'Angleterre, de la Prusse et de la Hollande, força le Danemark à signer un traité de neutralité. Il continua la guerre avec la Russie, et par une victoire navale remportée dans le détroit de Suensksund, amena aussi cette puissance à signer la paix à Varela (14 août 1790). La même année, il força la diète d'accepter l'acte d'*union et de sûreté*, qui investissait le roi du droit de paix et de guerre. Mais dès lors sa perte fut jurée par la noblesse: une conspiration s'ourdit contre lui, et, dans la nuit du 15 au 16 août 1792, au bal masqué de la cour, un noble suédois, Ankarstrom, tira sur lui à bout portant un coup de pistolet. Gustave survécut quatorze jours à sa blessure. Ce prince était instruit, et encourageait les lettres et les arts: il fonda une académie à Stockholm, et enrichit son musée de collections précieuses. Nous avons de lui des *Discours*, des *Lettres* et des *Pièces dramatiques*, qui ont été traduites du suédois en français, par M. Dechaux, Paris, 1803 et années suivantes, 5 vol. in-8.

GUSTAVE IV, roi de Suède, né en 1778, fut proclamé roi après la mort de son père Gustave III (1792), n'étant âgé que de quatorze ans. La tutelle fut déférée à son oncle, le duc de Sudermanie. Il se vit dépouillé de la Finlande par la Russie, de Stralsund et de Rugen par la France, avec laquelle il s'était follement mis en hostilité. Il s'aliéna l'esprit des Suédois pour avoir injustement cassé le régiment des gardes, corps d'élite composé de nobles, et fut en 1809 contraint d'abdiquer; le duc de Sudermanie, son oncle, lui succéda sous le nom de Charles XIII. Depuis, Gustave vécut sous le nom de comte de Holstein-Gottorp, et ensuite sous celui de colonel Gustawson, alternativement en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Suisse. Il est mort à Saint-Gall en Suisse en 1837.—Il a laissé un fils, né en 1799, qui prend le titre de prince de Wasa; ce prince est au service de l'Autriche et a rang de général.

GUSTAVE (CHARLES-), roi de Suède. *Voy.* CHARLES X (à la série des rois de Suède).

GUSTAVIA, ville de l'île Saint-Barthélemy (Antilles suédoises), sur la côte occid.; 800 maisons.

GUSTROW, ville murée du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 60 kil. N. O. de Schwérin: 7,700 hab. Ch.-l. du duché de Mecklembourg-Gustrow. Tabac, bougies, etc. Commerce maritime.

GUTÆ ou JUTÆ, même nom que *Gothi*, peuple de la Scandinavie mérid., est un reste des Goths dont l'émigration au-delà de la Baltique ne fut point universelle (*Voy.* GOTHS). Ils allèrent sous le nom de Jutes, les uns occuper le Jutland, les autres fonder en Bretagne le roy. de Kent.

GUTENBERG. *Voy.* GUTTEMBERG.

GUTHRIE (William), écrivain écossais, né en 1708 à Brechen, dans le comté d'Angus, mort à Londres en 1770, vint à Londres après avoir exercé pendant quelque temps dans son pays la profession de maître d'école; se mit aux gages des libraires et du gouvernement, et composa un grand nombre d'ouvrages historiques. Le seul de ses écrits qui soit généralement connu aujourd'hui est la *Grammaire géographique, historique et commerciale*, attribuée au libraire Knox, et dont la partie astronomique est due à James Ferguson. Cet ouvrage a été fréquemment réimprimé (la 21e édition a paru à Londres en 1810, 1 vol. grand in-8 avec cartes), et a été traduite en français par MM. Noël et Soulès, Paris, 1807, in-8, avec atlas.

GUTSTADT, ville des États prussiens (Prusse), sur l'Alle, à 19 kil. S. E. de Heilsberg; 2,050 hab. Draps, fil, toiles; eau-de-vie de grains.

GUTTEMBERG ou GUTENBERG (Jean), inventeur de l'imprimerie, né à Mayence en 1400, d'une famille noble nommée *Sulgeloch zum Gutenberg*, mort en 1468, vint vers 1424 s'établir à Strasbourg: il paraît avoir fait dans cette ville les premiers essais du nouvel art, en 1436 ou 1440, en employant des caractères mobiles en bois. Après avoir dépensé de grandes sommes dans ses premiers essais, il retourna vers 1443 à Mayence, s'y associa en 1450 à Fust, avec lequel il imprima la *Biblia latina*, dite aux quarante-deux lignes, puis rompit cette association et forma à lui seul, en 1456, un nouvel établissement qu'il conserva jusqu'en 1465; il fut nommé à cette époque gentilhomme de l'électeur Adolphe de Nassau. Guttemberg ne mit son nom à aucun des livres qu'il imprima, de sorte que l'on ne peut déterminer avec certitude les ouvrages sortis de ses presses. On a souvent contesté à Guttemberg l'honneur de sa découverte, mais toujours sans preuves suffisantes. Depuis 1640, les libraires de l'Allemagne et les habitants de Strasbourg célèbrent tous les cent ans en l'honneur de Guttemberg la fête de l'invention de l'imprimerie. On lui a élevé à Mayence en 1837 une statue en bronze, dont le modèle est dû à Thorwaldsen. Strasbourg a érigé en

son honneur en 1840 une statue dont le modèle a été fourni par M. David d'Angers.

GUY. *Voy.* GUI.

GUYANA (VIEGA-), ville de la république de Vénézuela (Orénoque), sur l'Orénoque, à 200 kil. N. E. d'Angostura ou Nueva Guyana.

GUYANA (NUEVA-GUYANA OU SAN-THOME-DE-LA-). *Voy.* ANGOSTURA.

GUYANE ou GUIANE, *Guayana* en espagnol, région de l'Amérique méridionale, forme une île qu'entourent l'Atlantique, l'Amazone, le Rio-Negro, le Cassiquiare et l'Orénoque, et s'étend de 52° à 71° long. O. et de 4° lat. S. à 9° lat. N. — La Guyane se divise aujourd'hui en cinq parties :

1° *Guyane colombienne* (ci-devant *espagnole*), la plus septentrionale de toutes ; elle s'étend, sur l'Océan, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'au cap Nassau, et dans l'intérieur, le long de l'Orénoque jusqu'au-delà de l'équateur. Cette vaste étendue de pays, qui comprend plus de 350,000 kil. carrés, n'est habitée que par 45 à 50,000 colons. Elle est comprise dans le département de l'Orénoque, jadis un des douze de la Colombie et aujourd'hui partie de la république de Vénézuela. Capitale, Angostura ou San-Thome-de-la-Guyana.

2° *Guyane anglaise*, au S. de la précédente. Elle s'étend le long de la côte de l'Océan jusqu'au fleuve Corentin qui la sépare de la Guyane hollandaise. La Guyane anglaise a 38,000 kil. carrés, et 110,000 colons, auxquels il faut ajouter un grand nombre de nègres marrons qui vivent dans les bois. Elle se divise en deux gouvernements : Essequebo-Demerary (ch.-l., Georgetown), et Berbice (ch.-l., Nouvel-Amsterdam). Elle faisait jadis partie de la Guyane hollandaise ; mais les Anglais s'en emparèrent en 1808 et se la firent céder en 1814.

3° *Guyane hollandaise*, ou district de Surinam, entre la Guyane anglaise au N. O. et la Guyane française au S. et à l'E., dont elle est séparée par le Maroni. Le Surinam traverse toute la colonie : 115,000 kil. carrés ; 90,000 hab. dont 60,000 esclaves. Ch.-l., Paramaribo. Cette partie de la Guyane fut primitivement colonisée par les Anglais. Les Hollandais l'envahirent en 1667, et elle leur fut assurée par la paix de Breda (1667). Pendant la révolution française et lorsque la Hollande fut tombée au pouvoir des armées républicaines, les Anglais s'emparèrent de toute la Guyane hollandaise ; ils la restituèrent lors de la paix d'Amiens (1802) ; mais en 1808, ayant de nouveau pris une partie de la Guyane hollandaise (celle qui forme auj. la Guyane anglaise), ils se la firent céder définitivement en 1814. (*Voy.* ci-dessus).

4° *Guyane française*, appelée au XVIIe siècle *France équinoxiale*, entre la Guyane hollandaise au N. O., et le Brésil au S. et au S. O. Ses limites de ce côté n'ont pas encore été réglées ; l'Oyapoc lui sert de frontière provisoire : 150,000 kil. carrés ; 23,361 hab. dont 16,705 esclaves. Ch.-l., Cayenne ; autres villes principales : Remire, Roura, Sinnamary. Les premiers établissements français en Guyane datent de 1604 ; les Anglais s'en emparèrent en 1654, et les Hollandais en 1676, mais ils ne purent s'y maintenir. Les Portugais s'en rendirent maîtres en 1809 et s'y maintinrent jusqu'en 1817, époque à laquelle ces établissements furent restitués à la France.

5° *Guyane brésilienne* (ci-devant *portugaise*), la plus grande des cinq Guyanes, est située au S. des deux Guyanes colombienne et française, entre le Rio-Négro, le fleuve des Amazones et les Cordillières, jusqu'à l'Océan où elle se termine par le cap Nord. Ce vaste territoire, d'une étendue de près de 1,300,000 kil. carrés, est à peine peuplé. On y compte plusieurs petites villes dont les principales sont : Barra-do-Rio-Négro, Alemquer, Barcelos, Olivença, etc. La Guyane brésilienne appartenait originalement à la France ; mais celle-ci la céda au Portugal en 1713, et ce dernier la perdit avec le Brésil.

La Guyane renferme un assez grand nombre de montagnes, mais toutes peu élevées : le pic de Duiva, point culminant, n'a que 2,500 mètres environ : la principale chaîne, ou Cordillière du Nord, sépare le bassin de l'Orénoque de celui de l'Amazone, et prend successivement les noms de Parime, Paracaïna, Acaray, Tumucumaque. De nombreuses rivières en descendent ; les principales sont : le Cachipuc, le Berbice, la Demerara, l'Essequebo, l'Oyapoc, le Surinam, la Mana, l'Approuague, le Maroni, le Rio-Négro, le Rio-Branco, etc. Le climat est varié suivant les hauteurs, et généralement brûlant, surtout le long de la mer ; vastes forêts ; nombreux marais, d'où une grande humidité, et un climat insalubre. Le sol, d'une fertilité rare, produit toutes les denrées alimentaires des tropiques, des bois odorants et colorants, etc. Les côtes seules de la Guyane sont vraiment aux Européens ou aux puissances issues de colonies européennes : tout l'intérieur est occupé par des peuplades indigènes, dont les plus importantes sont : les Caraïbes, les Guaraouns, les Guayquines, les Guayvas, les Aruacas, les Accawas, etc.

Selon quelques auteurs, Colomb découvrit lui-même la Guyane en 1498 ; d'autres prétendent qu'elle ne fut reconnue qu'en 1504, par Vasco Nunez. Les tentatives qui furent faites dans le XVIe siècle pour explorer l'intérieur de cette contrée avaient pour but la découverte de l'Eldorado ; mais ces recherches furent vaines. C'est au commencement du XVIIe siècle que s'établirent sur les côtes les premières colonies européennes.

GUYARD DE BERVILLE, écrivain français, né à Paris en 1697, mort en 1770, se fit auteur à plus de 60 ans ; il donna en 1760 une *Histoire de Bayard*, et en 1767 une *Histoire de Duguesclin*, qui furent fort bien accueillies ; néanmoins, il vécut dans la gêne et mourut à Bicêtre.

GUYARD (Laurent), statuaire, né en 1723 à Chaumont en Bassigny, mort en 1788. Victime de l'injustice et de l'envie, il s'expatria, et porta ses talents en Prusse, puis en Italie, où il mourut. On cite de lui : un groupe d'*Enée et Anchise* pour le grand Frédéric ; des copies de l'*Apollon du Belvédère*, du *Gladiateur* ; le monument élevé à saint Bernard à Clairvaux, etc.

GUYARD (madame), demoiselle Adélaïde LABILLE, connue aussi sous le nom de *madame Vincent* (du nom de son second mari), née à Paris en 1749, morte en 1803, se distingua dans la peinture, et fut reçue à l'Académie de Peinture en 1783. On lui doit un grand nombre de portraits et de jolies miniatures.

GUYENNE, ancienne province de France, comprise dans le grand-gouvernement de Guyenne-et-Gascogne, dont il occupait la partie septentrionale, s'étendait de 3° 45' long. O. à 1° 2' long. E., et de 44° à 45° 44' lat. N. Bornes : au S. la Gascogne et le Languedoc, à l'E. le Languedoc, à l'O. l'Océan, au N. la Saintonge, l'Angoumois, le Limousin, l'Auvergne. Division : 6 prov., Bordelais, Bazadais, Agénais, Périgord, Quercy, Rouergue. Ch.-l., Bordeaux. On distinguait quelquefois deux Guyennes : la H.-Guyenne, au S. ; capitale Montauban ; la B.-Guyenne au N., capit. Bordeaux. — La Guyenne forme les dép. de la Gironde, du Lot, de Lot-et-Garonne, de la Dordogne et de l'Aveyron, et partie de ceux des Landes et de Tarn-et-Garonne.

GUYENNE-ET-GASCOGNE (grand gouv. de), le plus vaste de tous ceux de l'ancienne France, était formé des deux grandes régions qu'indique son nom. Il comprenait beaucoup de provinces secondaires (*Voy.* GASCOGNE et ci-dessus GUYENNE), dont plusieurs avaient joui d'une existence indépendante, et il avait, comme la prov. de Guyenne, pour chef-lieu général Bordeaux. On en a formé huit dép. entiers (Gironde,

Dordogne, Lot-et-Garonne, Lot, Aveyron, Landes, Gers, H.-Pyrénées), et partie de cinq autres (Corrèze, Tarn-et-Garonne, H.-Garonne, Ariége, B.-Pyrénées).

Le nom de Guyenne fut longtemps synonyme de celui d'Aquitaine, dont il paraît n'être qu'une corruption. On ne le trouve employé dans des actes authentiques qu'à partir du commencement du XIV° siècle. L'histoire de la Guyenne est celle de l'Aquitaine et de la Gascogne (*Voy.* ces noms). Après avoir formé quelque temps un état indépendant, mais toujours uni d'intérêt à la France, après avoir été un instant réunie à la couronne par le mariage de Louis VII avec Eléonore, héritière des ducs d'Aquitaine (1137), la Guyenne fut portée par la même princesse, en 1154, aux rois d'Angleterre qui la conservèrent jusqu'en 1453. Elle fut, à cette époque, réunie à la couronne de France, par le roi Charles VII. Louis XI l'en détacha pour la donner en apanage à son frère Charles (1468); mais depuis la mort de ce dernier (1472), elle resta toujours unie au domaine royal.

GUYENNE (Charles DE FRANCE, duc de), 4° fils de Charles VII, et frère de Louis XI, naquit près de Tours en 1446, et porta d'abord le titre de duc de Berry. N'étant encore que duc de Berry, il se mit à la tête de la Ligue *du Bien public*, formée par les seigneurs contre le roi, son frère. Après la bataille de Montlhéry, Louis XI, dissimulant sa colère, donna à Charles, en échange de son duché de Berry, le duché de Normandie, avec l'hommage des duchés de Bretagne et d'Alençon : mais en même temps, il lui suscita des embarras qui le forcèrent bientôt à redemander un nouvel apanage. Après plusieurs offres dérisoires, Louis XI, pressé par les attaques du comte de Charolais, finit par céder à son frère le duché de Guyenne (1468). Cependant, Charles ne cessa point de conspirer contre son souverain, et il venait de conclure avec le duc de Bourgogne une alliance qui ne tendait pas à moins qu'à enlever la couronne à Louis XI, lorsqu'il mourut presque subitement, non sans soupçon de poison (1472).

GUYENNE (Éléonore DE). *Voy.* ÉLÉONORE.

GUYENNE (Guillaume DE). *Voy.* GUILLAUME.

GUYENNE (maréchal DE). *Voy.* CRÉQUI (Jacques DE).

GUYET (François), philologue et poëte latin, né à Angers en 1575, mort à Paris en 1655, était prieur de Saint-Andrade. Il accompagna en Italie le fils du duc d'Epernon, depuis cardinal de La Valette. On a de lui des *Notes* sur *Térence*, Strasbourg, 1657; sur *Phèdre*, Upsal, 1663; sur *Stace*, *Lucien*, *Lucain*, dans diverses éditions de ces auteurs; des *Poésies latines*; des *Epigrammes*, un poëme intitulé : *Superstitio furens, sive de morte Henrici magni carmen*, Paris, 1610, in-4.

GUYMOND DE LA TOUCHE. *Voy.* GUIMOND.

GUYON (madame), demoiselle Jeanne BOUVIER DE LA MOTHE, célèbre mystique, née à Montargis en 1648, était fille de Bouvier de la Mothe, maître des requêtes. Elle montra de bonne heure un grand goût pour la vie ascétique, et s'exalta par la lecture des écrits de saint François de Sales et de madame de Chantal. Elle voulut se faire religieuse, mais sa famille s'y opposa. Restée veuve à 28 ans avec plusieurs enfants, elle crut avoir reçu une mission divine, abandonna sa famille et ses affaires (1681), et se mit à parcourir le Piémont, le Dauphiné, ainsi que plusieurs autres provinces, répandant partout une doctrine qui réduisait toute la religion à l'amour pur de Dieu, et qui conduisait au quiétisme. Après cinq ans de courses, elle se fixa à Paris. Elle s'y fit bientôt de nombreux partisans, à la tête desquels il faut placer Fénelon et madame de Maintenon : mais aussi elle eut à y subir toutes sortes de persécutions. Elle fut enfermée dans un couvent, puis à la Bastille et à Vincennes, et sa doctrine fut solennellement condamnée à la suite de conférences que dirigeait Bossuet (1695). Rendue à la liberté après six ans de détention, elle fut exilée à Diziers près de Blois; elle y passa le reste de sa vie ne s'occupant que de bonnes œuvres, et y mourut en 1717. Madame Guyon avait composé un grand nombre d'écrits spirituels ou mystiques, qui forment en tout 39 volumes. On remarque entre autres : *Moyen court et très facile pour l'oraison;* le *Cantique des Cantiques selon le sens mystique;* les *Torrents spirituels;* les *Vers mystiques*, composés à Vincennes. Ses *Opuscules mystiques* ont été publiés à Cologne, 1704, in-12. On a une *Vie de madame Guyon, écrite par elle-même*, qui ne paraît pas être authentique.

GUYOT DE PROVINS, vieux poëte français, né à Provins vers 1150, visita en troubadour les principales villes de l'Europe, alla en pèlerinage à Jérusalem, et finit par se faire religieux à Cluny. Il composa dans sa retraite, vers 1200, sous le titre de *Bible*, un poëme ou roman satirique, où il blâme les vices des hommes de tous états, depuis les princes jusqu'aux plus petits. Ce poëme, resté en manuscrit, est un des plus anciens livres où il soit parlé de la boussole.

GUYSE (Jacques DE), cordelier, né à Mons en 1336, mort en 1399 à Valenciennes, est auteur d'une chronique intitulée *Illustration de la Gaule Belgique ; Antiquités du pays de Hainaut et de la grande cité des Belges, aujourd'hui Bavay*, imprimée à Paris en 1531 et 1532, in-fol. Elle a été publiée de nouveau en 1836 par Fortia d'Urban sous le titre d'*Annales du Hainaut*.—Pour la famille historique, *Voy.* GUISE.

GUYTON DE MORVEAU (L.-Bern.), savant chimiste, membre de l'Institut, né à Dijon en 1737, mort en 1816, était fils d'un professeur de droit. Il entra de bonne heure dans la carrière de la magistrature, et fut longtemps avocat général à Dijon; mais il cultiva en même temps les sciences avec ardeur, fit fonder par les états de Bourgogne des cours de sciences, et se chargea lui-même d'enseigner la chimie (1775), tout en continuant à remplir ses fonctions de magistrat. On lui doit les fumigations de chlore employées contre les miasmes pestilentiels, ainsi que plusieurs autres découvertes importantes: il eut le premier l'idée de la nouvelle nomenclature chimique (1782), qu'il établit de concert avec Lavoisier (1787). Il fut député en 1791 à l'Assemblée législative, puis à la Convention, et s'y montra chaud partisan des idées nouvelles. Il contribua puissamment à la fondation de l'École Polytechnique et y remplit lui-même une chaire; il fut enfin nommé administrateur de la Monnaie; mais il perdit cette place à la Restauration (1814). Le plus remarquable de ses ouvrages est un *Traité des moyens de désinfecter l'air*, 1801; on lui doit en grande partie le *Dictionnaire chimique* de l'*Encyclopédie méthodique*.

GUZEL-HISSAR, *Magnesia*. *Voy.* GHUZEL-HISSAR.

GUZMAN (Alphonse PEREZ DE), capitaine espagnol, né à Valladolid en 1278, mort en 1320, se distingua particulièrement sous le règne de Sanche IV, roi de Castille. Il était gouverneur de Tariffa lorsque cette place fut assiégée par l'infant don Juan, révolté contre son frère. Ce prince, qui avait en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le père d'égorger cet enfant s'il ne rendait la place : Guzman répondit que, *plutôt que de commettre une trahison, il lui prêterait lui-même un poignard pour tuer son fils*, et il lui jeta sa dague par-dessus les murailles. L'enfant fut égorgé; mais don Juan fut battu et obligé de se retirer. Lopez de Vega a consacré par de beaux vers l'action de Guzman. Ce général servit avec la même fidélité et le même éclat le roi Ferdinand IV, successeur de Sanche, et la reine-mère Marie. Alphonse de Guzman est la tige de l'illustre maison de Médina-Sidonia, qui s'éteignit vers 1770.

GUZMAN (Louise DE), grande régente de Portugal, fille de Jean Emmanuel Pérez, duc de Médina-Sidonia, épousa Jean de Bragance, qui fut élevé sur le trône de Portugal en 1640, sous le nom de Jean IV, après la révolution qui enleva ce pays à la domination de l'Espagne. Louise de Guzman contribua puissamment à l'élévation de son mari, et, lorsqu'il fut sur le trône, elle se montra son plus sage et son plus fidèle conseiller. Aussi la nomma-t-il régente en mourant (1656). Elle sut tenir d'une main ferme les rênes de l'état que lui disputaient les principaux seigneurs, déjoua tous les complots, et força, par la sagesse de son administration, ses ennemis mêmes à la respecter. Lorsque son fils, Alphonse VI, eut atteint sa majorité, en 1662, elle se démit du pouvoir, et bientôt après, abreuvée de dégoûts par les courtisans de son fils, elle se retira dans un cloître, où elle mourut en 1666.

GUZMAN (Eléonore DE). *Voy.* ÉLÉONORE.

GUZMAN (Gaspard DE), comte d'Olivarez et duc de San-Lucar. *Voy.* OLIVAREZ.

GUZZERAT ou GOUDJERATE, province de l'Hindoustan, au N. O. de la presqu'île en-deçà du Gange, entre 21°-24° lat. N.; la partie S. O. forme une presqu'île comprise entre les golfes de Cutch et de Cambaye: 600 kil. sur 250; 6,000,000 d'hab. Le Guzzerat peut se diviser en Guzzerat indépendant et Guzzerat anglais. Le Guzzerat anglais comprend le territoire qui environne le golfe de Cambaye et la partie méridionale de la presqu'île; il est dans la présidence de Bombay dont il forme quatre districts (Surate, Baroutch, Kaïra, Ahmedabad). Le reste du pays, qui compose le Guzzerat indépendant, obéit à un chef mahratte qui se reconnaît tributaire des Anglais. Les Portugais ont deux établissements importants dans le Guzzerat: Daman au S. de Surate, et Diu dans l'île de ce nom. Le sol du Guzzerat est plat et marécageux; il est arrosé par le Mahy, le Nerbudda, le Tapti, etc., qui souvent l'inondent dans la saison pluvieuse (de juin à septembre). On recueille dans cette contrée de riches moissons de céréales, des plantes oléagineuses et tinctoriales. Les forêts y sont fort étendues et remplies d'animaux dangereux. Les campagnes nourrissent beaucoup de bétail ainsi que de chevaux. Le commerce est fait en général par des Banians; les paysans appartiennent à la race des Soudras (*Voy.* BRAHMANISME). Dans le Guzzerat indépendant habitent un grand nombre de tribus radjepoutes et mahrattes dont les principales sont les Coulies et les Bhils; elles se signalent toutes par leur amour pour le vol et le pillage. — Les Radjepoutes dominèrent les premiers dans le Guzzerat; les Musulmans les en chassèrent en 1022; le pays fut envahi par les Afghans en 1202, par les Mogols en 1297; en 1390 les Radjepoutes parvinrent à reconquérir la souveraineté, à la faveur de l'invasion de Tamerlan; en 1572 Akbar réunit de nouveau le Guzzerat à l'empire des Mogols; mais après la mort d'Aureng-Zeyb, 1707, il devint la proie des Mahrattes. En 1780 les Anglais en conquirent une partie, et bientôt ils étendirent leur influence sur la contrée tout entière.

GY, ch.-l. de canton (H.-Saône), à 17 kil. E. de Gray; 2,900 hab. Grand commerce de vins.— Jadis place forte importante.

GYARMATH-BALASSA, ville de Hongrie (Neograd), sur l'Ipoli, à 35 kil. S. E. de Karpfen; 4,300 hab.

GYAROS, auj. *Ghioura* ou *Joura*, une des Cyclades, à l'E. de Céos, au N. d'Andros, fut un des lieux d'exil des Romains sous l'empire. Cette île est aujourd'hui presque déserte.

GYERGYO-SAINT-MIKLOS, ville de Transylvanie, à 33 kil. N. E. de Neumarkt; chef-lieu de cercle.

GYGÈS, roi de Lydie, fondateur de la dynastie des Mermnades, était d'abord le favori du roi Candaule. Ce prince, fier de la beauté de sa femme, la lui fit voir toute nue. La reine ainsi outragée donna à Gygès l'alternative de périr lui-même ou de faire périr Candaule. Gygès prit le dernier parti, épousa la reine et monta sur le trône l'an 708, ou, selon d'autres, 718 avant J.-C. Il régna paisiblement jusqu'en 680 avant J.-C. Platon, dans sa *République*, fait de Gygès un berger, et raconte qu'ayant trouvé dans les flancs d'un cheval d'airain un anneau merveilleux qui rendait invisible celui qui le portait, il en profita pour séduire la reine et pour assassiner Candaule. Cicéron a reproduit le même conte (*De Officiis*, III, c. 9).

GYLIPPE, fameux général lacédémonien, né vers l'an 450 avant J.-C., battit les généraux athéniens Nicias et Démosthène devant Syracuse, l'an 414 avant J.-C., accompagna Lysandre au siége d'Athènes, et fut chargé par lui de faire transporter à Sparte 1,500 talents. Il s'en appropria par fraude 300; mais ce vol ayant été découvert, il fut forcé de s'expatrier pour échapper au supplice.

GYLLENBORG (Charles, comte de), homme d'état suédois, né en 1679, mort en 1746, fut ministre de la cour de Suède en Angleterre sous Charles XII, devint secrétaire d'état en 1718, fut l'adversaire constant de Horn, chef de la faction des *Bonnets*, et se mit à la tête du parti des *Chapeaux*, qui favorisait l'indépendance nationale et voulait opposer l'alliance de la France à l'influence de la Russie. Il réussit à faire prévaloir ses vues aux diètes de 1734 et 1738, fut mis à la tête du ministère, conclut avec la France une alliance pour dix ans et fit déclarer la guerre à la Russie.

GYLLENBORG (Gustave-Frédéric), poëte suédois, né vers 1730, mort en 1809, était conseiller de la chancellerie, mais il abandonna les affaires pour les lettres. Il a laissé des satires, des odes, des fables, un poëme épique (*le Passage des Belts par Charles XI*), et des poëmes didactiques (l'*Hiver*, le *Printemps*, etc.)

GYLLIUS. *Voy.* PIERRE GILLES.

GYMNESIES (Iles). *Voy.* BALÉARES.

GYMNOSOPHISTES, c'est-à-dire *philosophes nus*, secte de philosophes indiens. Ils ont été ainsi appelés par les Grecs parce qu'ils étaient toujours nu-tête et nu-pieds. Ils faisaient profession de vivre dans la retraite, de fuir le mariage et de mépriser la douleur. Calanus, l'un d'eux, se sacrifia en montant sur un bûcher devant Alexandre et devant toute l'armée macédonienne. Trois siècles plus tard, un autre Gymnosophiste, nommé Zarmenochégas, se brûla dans Athènes devant Auguste.

GYNDÈS, *Kara-sou*, riv. d'Assyrie, sortait des monts *Matiani* et tombait dans le Tigre. Cyrus ayant campé sur ses bords, un de ses chevaux y tomba, et s'y noya. Le prince irrité, voulant punir le fleuve, fit creuser 360 canaux par lesquels ses eaux s'écoulèrent, mais les canaux se comblèrent, et avec le temps la rivière reprit son cours.

GYONGYOS, ville de Hongrie (Hevesch), à 32 kil. N. O. de Heves; 8,000 hab. Lainages, couvertures, etc. Commerce de vins.

GYPSIES (pluriel de *Gypsy*), par corruption pour Egyptiens, nom donné par les Anglais aux Bohémiens. *Voy.* BOHÉMIENS.

GYRALDUS. *Voy.* GIRALDI.

GYRGEH, ville de la Hte-Egypte. *Voy.* DJIRDJEH.

GYTHIUM, auj. *Paléopoli*, ville du Péloponèse, sur la côte orientale du golfe Laconique, au N. de Laas, fut prise par les Romains l'an 195 av. J.-C.

GYULA, ville de Hongrie (Transylvanie), à 38 kil. N. O. de Zarand; 4,300 hab. Château. On y élève beaucoup de bétail.

GYZEH, ville de la Moy.-Égypte. *Voy.* DJIZEH.

H

HAARLEM, ville de Hollande. *Voy.* HARLEM.

HABA (LA), ville d'Espagne (Badajoz), à 7 kil. S. O. de Villanueva-de-la-Serena; 3,050 hab. Toiles.

HABACUC, un des 12 petits prophètes, a laissé trois chapitres, dans lesquels il prédit la captivité des Juifs en Chaldée et leur rétablissement dans leur patrie. Il vivait, à ce qu'on croit, sous le règne de Joachim, vers 600 av. J.-C. Ses prophéties se distinguent par l'énergie et la vivacité des expressions.

HABAT ou **GARB**, contrée d'Afrique, dans l'empire de Maroc (Fez), dont elle forme la partie N. O., s'étend du mont Zalag au détroit de Gibraltar; elle est baignée par la Méditerranée au N. E., et l'Atlantique à l'O. Ce pays est arrosé par le Louccos et traversé par une chaîne du petit Atlas. Il est très fertile, et compte au moins 200,000 hab. Villes principales: Tanger, Tetouan, Larache et Agla.

HABEAS CORPUS. On nomme ainsi en Angleterre un ordre ou *writ* adressé par un magistrat à un geôlier pour lui enjoindre d'élargir un prisonnier. Ce nom vient des premiers mots de la formule latine dans laquelle l'ordre est conçu. Tout citoyen qui croit être détenu arbitrairement peut, en adressant une requête au lord-chancelier, ou en son absence à l'un des juges de la cour du banc du roi, obtenir un *writ* d'*habeas corpus;* c'est là une des plus importantes garanties de la liberté individuelle en Angleterre. Longtemps disputé, ce droit fut définitivement réglé sous le règne de Charles II par un bill rendu en 1680. Dans les temps de troubles l'*habeas corpus* fut plusieurs fois suspendu; mais ce ne fut jamais que par un bill spécial du Parlement.

HABELSCHWERT, ville murée des États prussiens (Silésie), ch.-l. de canton, à 15 kil. S. de Glatz; 3,300 hab. Draps, lainages, bas, eau-de-vie de grains, tanneries, blanchisserie de cire.

HABESCH, nom donné à l'Abyssinie par les indigènes de cette contrée. On étend quelquefois la dénomination d'Habesch à toute la partie de la côte située sur le golfe Arabique, entre le cap Nose et le détroit de Bab-el-Mandeb.

HABIBA, île de la Méditerranée, sur la côte de l'Algérie, par 3° 23' long. O., 33° 42' lat. N., à 17 kil. N. E. du cap Figalo, et à 26 kil. S. O. du cap Falcon; 4 kil. de tour.

HABSAL ou **HAPSAL**, ville de la Russie d'Europe (Revel), ch.-l. de district, dans une presqu'île, sur la Baltique, à 90 kil. S. O. de Revel; 600 hab. Port très fréquenté. Commerce actif. — Fondée en 1279. Les Danois s'en emparèrent en 1559, les Suédois en 1645 et les Russes en 1710.

HABSBOURG, *Habsburgum*, château de Suisse (Argovie), à 12 kil. N. E. d'Aarau, fut fondé en l'an 1020; berceau de la maison de Habsbourg.

HABSBOURG (maison DE), illustre maison d'Allemagne, qui remonte au VIIe siècle et qui tire son nom du château de Habsbourg en Suisse. Les uns la font descendre d'Ethico, duc d'Alsace, né vers 626, mort vers 690; d'autres, des anciens Guelfes; mais sa chronologie ne commence à avoir quelque certitude qu'à partir de Gontram-le-Riche, mort vers 990. Radeboto, son fils, construisit le château de Habsbourg en 1020, et Werner II, un de ses petits-fils, prit le premier le titre de comte de Habsbourg. Dans la guerre entre l'empereur Henri IV et l'anti-roi Rodolphe, il embrassa le parti de ce dernier (1077-1080). — Adalbert III, arrière-petit-fils de Werner II, succéda à son père Werner III en 1163, fit la guerre en Palestine (1187-91 et 1196-98), combattit ensuite Berthold V de Zæhringen et fonda Waldshut; il prit le premier le titre de landgrave d'Alsace. — Après la mort de Rodolphe II, fils d'Adalbert III (1232), la maison des Habsbourg se partage en deux branches (Habsbourg-Habsbourg et Habsbourg-Laufenbourg), dont les chefs sont Albert IV et Rodolphe III, son frère.

Branche aînée. Albert IV, tige de la branche aînée ou impériale, eut pour sa part Habsbourg, le comté d'Argovie et les alleux d'Alsace; il y joignit par mariage le comté de Kybourg. Son fils Rodolphe IV agrandit considérablement ses domaines du côté de la Suisse et acquit en Allemagne le duché d'Autriche; il porta au plus haut degré la splendeur de cette maison, et fut appelé au trône impérial en 1273; il régna 18 ans (1273-91), sous le nom de Rodolphe I, et eut pour successeur à l'empire, ainsi que dans ses états héréditaires, son fils Albert (Albert V de Habsbourg, Albert I comme duc d'Autriche et empereur). Cependant sous celui-ci les Suisses se révoltèrent, et pendant toute la durée du XIVe siècle et la première moitié du XVe, la maison de Habsbourg s'épuisa vainement à les combattre; elle se vit successivement enlever la plus grande partie de ses domaines. En 1438 un nouveau prince de la maison d'Autriche-Habsbourg fut appelé au trône impérial; il régna sous le nom d'Albert II; depuis lui, la maison d'Habsbourg ou d'Autriche régna sans interruption sur l'Allemagne jusqu'en 1740; cinq ans après, l'héritière de cette maison, Marie-Thérèse, porta ses possessions avec le titre d'empereur dans la maison de Lorraine, qui règne actuellement. (Pour les divers princes de cette maison, *Voy.* ALLEMAGNE, et les art. RODOLPHE, ALBERT, FRÉDÉRIC, etc.).

Branche cadette. Cette branche eut pour tige Rodolphe III, oncle de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, et reçut en partage Laufenbourg, Waldshut, Neu-Habsbourg (sur le lac des Quatre-Cantons) et les domaines de Klekgau. Après la mort de Rodolphe III, cette seconde branche se partagea en deux rameaux (les comtes de Habsbourg-Laufenbourg et les nouveaux comtes de Kybourg). Le premier de ces deux rameaux, commencé par Godefroy (mort en 1271), s'éteignit au commencement du XVe siècle. Eberhard, tige du second rameau, avait acquis le comté de Kybourg en épousant Anne, héritière de cette maison; il mourut en 1284; sa descendance s'éteignit en 1415.

HABSHEIM, bourg de France, ch.-l. de canton (H.-Rhin), à 17 kil. N. E. d'Altkirk; 1,600 hab.

HAÇAN, 5e calife, fils d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, fut élu à Koufa, l'an 660 de J.-C., après la mort de son père qui venait d'être tué dans cette même ville. Il eut pour compétiteur Moaviah, et consentit à abdiquer après six mois de règne, afin d'éviter l'effusion du sang. Il mourut en 669, empoisonné par un des fils de Moaviah, qui craignait qu'il ne voulût faire valoir ses droits. Il est compté par les Chyites au nombre des *imams;* après lui l'imamat passa à son frère Hussein.

HAÇAN (KENNOUN), le dernier des princes édrissites qui régnèrent en Mauritanie, monta sur le trône en 954. Attaqué par les Obaïdites et les Ommiades espagnols, il fut fait prisonnier et amené à Cordoue; il s'évada, alla rassembler quelques troupes en Égypte, et tenta de reconquérir ses états; mais après quelques succès il fut assassiné par les Espagnols, en 985.

HAÇAN-BEN-SABBAH, chef de la secte des Ismaéliens de Perse, connue aussi sous le nom d'*Assassins*, né en Perse vers 1050. Après avoir occupé

les postes les plus élevés auprès du sultan Malek-schah, il fut chassé de la cour pour avoir voulu supplanter le premier ministre, son bienfaiteur; il embrassa alors la secte des Ismaéliens et répandit dans la Perse cette hérésie qui expliquait toute la religion d'une manière allégorique, et tendait à détruire le culte extérieur. Il se fit un grand nombre de partisans, à la tête desquels il s'empara en 1091 du château d'Alamout, situé sur une montagne élevée, aux environs de Casbin, dans l'Irak-Adjémi, et se forma un petit état indépendant. Il s'attacha de fanatiques sectaires qu'il savait exalter en leur faisant boire un breuvage enivrant (le *hatchy* ou *hatchycha*), et qui à sa voix couraient assassiner les victimes qu'il désignait. Il sut ainsi, à force de crimes, conserver sa puissance jusqu'à sa mort et étendre ses conquêtes. Il mourut en 1124. Ses successeurs sont connus sous le nom de *Vieux* (*seigneurs*) *de la Montagne*. (*Voy.* ce mot.)

HAÇAN-BUZURK, c.-à-d. *le Grand*, chef de la maison des *Ilkaniens*, avait été nommé par Behaderkhan, gouverneur de l'Asie-Mineure; il s'empara de Bagdad à la mort de ce prince, et fonda un nouvel empire. Il mourut vers 1356.

HAÇAN-BEN-AL-HAÇAN, vulgairement *Alhazen*, astronome arabe, né à Bassora vers 980, mort en 1038, fut appelé en Égypte par le sultan Fatimite Hakem pour y construire une machine qui devait mettre les habitants à l'abri des inondations du Nil; il ne put exécuter ce projet, et, pour échapper à la colère du sultan, feignit d'être fou. On a de lui un *Traité d'optique*, traduit en latin et publié par Risner, Bâle, 1572; on trouve dans ce traité des observations dont Keppler tira, dit-on, grand parti.

HACELDAMA (c.-à-d. *champ du sang*), champ voisin de Jérusalem, fut acheté avec l'argent qui avait été donné à Judas pour livrer Jésus, et que ce traître, poussé par ses remords, avait rendu aux chefs de la synagogue. Ce champ servait de sépulture aux étrangers.

HACHA (RIO-DE-LA-), ville et riv. de Colombie. *Voy.* RIO-DE-LA-HACHA.

HACHEM. *Voy.* HASCHEM et HESCHAM.

HACHENBURG, ville murée du duché de Nassau, à 24 kil. N. de Montabaur; 1,800 hab. Château. Toiles, maroquin, tabac; forge, raffinerie.

HACHETTE (Jeanne), de Beauvais, s'est rendue célèbre par le courage qu'elle déploya lors du siége que le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, fit de cette ville en 1472. On la vit monter sur la muraille à la tête de plusieurs autres femmes, arracher l'étendard qu'y plantait déjà un soldat bourguignon, et ranimer par ce trait de courage les assiégés, qui repoussèrent les ennemis. Les historiens varient sur le véritable nom de cette héroïne. Les uns l'appellent Jeanne *Fouquet* ou *Fourquet*, les autres Jeanne *Lainé*; il paraît que le nom de Hachette lui vient d'une hache ou *hachette* dont elle aurait été armée au moment du siége.

HACHETTE (J.-Nicolas-Pierre), géomètre, né à Mézières en 1755, mort en 1834. Il fut de bonne heure remarqué par Monge; devint professeur à l'École Polytechnique dès sa fondation (1794), et y enseigna la géométrie descriptive; fit partie de l'expédition d'Égypte, quitta en 1816 l'École Polytechnique pour entrer à la Faculté des sciences de Paris, et fut admis à l'Institut en 1830. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité de *Géométrie descriptive*, 1822, in-4, qui est encore la base de l'enseignement pour cette science.

HACKLUYT. *Voy.* HAKLUYT.

HACKNEY-SAINT-JOHN, paroisse d'Angleterre (Middlesex), à 3 kil. E. de Londres, dont on la regarde comme un faubourg; 31,000 hab. On croit que c'est à Hackney que furent d'abord employées les voitures de louage que les Anglais appellent *Hackney-coaches*.

HADDINGTON, ville d'Écosse, à 24 kil. E. d'Edimbourg, sur la Tyne, ch.-l. du comté d'Haddington; 5,900 hab. Patrie du réformateur Jean Knox.

HADDINGTON (comté d'), ou EAST-LOTHIAN, en Écosse, a pour bornes au N. le golfe de Forth, au S. le comté de Berwick, à l'E. la mer du Nord, à l'O. le comté d'Edimbourg: 40 kil. sur 26; 36,000 hab. Ch.-l., Haddington. Mines de fer, de plomb, de houille; sol plat et sablonneux sur les côtes, et néanmoins très fertile; grande quantité de céréales et de légumes.

HADELN, *Hadelia* en latin, petit pays du Hanovre, sur la côte septentrionale du duché de Brême: 22 kil. sur 17; 15,000 hab. Ch.-l., Otterdorf. Sol plat et au-dessous du niveau de l'Océan.

HADERSLEBEN, ville du Danemark (Sleswig), ch.-l. de bailliage, à 51 kil. N. de Flensborg, sur le Petit Belt; 3,000 hab. Petit port accessible seulement à des barques. Principal passage du Sleswig à l'île de Fyen.

HADJAR, contrée d'Arabie. *Voy.* BAHRAIN. — C'est aussi le nom de deux villes d'Arabie, l'une dans l'Hedjaz, sur la route de Damas à La Mecque, à 270 kil. N. de Médine; — l'autre dans l'Yemen, à 24 kil. O. de Sana, sur un rocher. Citadelle.

HADJI (c.-à-d. en arabe *pèlerin*), nom que prennent les Musulmans qui ont fait le pèlerinage de La Mecque, pèlerinage que doit faire au moins une fois dans la vie tout disciple de Mahomet. Ce mot se place devant le nom propre: ex., hadji Moustapha.— Hadji commence aussi le nom d'un grand nombre de lieux en Asie; mais ils sont peu importants.

HADJI-KHALFA, savant turc, nommé aussi *Katib-Tchélébi*, et *Moustapha*, savant turc, né à Constantinople vers 1600, mort en 1658, fut premier secrétaire et grand-trésorier du sultan Amurath IV. On a de lui: *Découverte des pensées touchant les livres et les genres*, précieux traité de bibliographie, que l'on voit en manuscrit à la bibliothèque royale; *Tables chronologiques depuis la création d'Adam jusqu'en* 1640, Constantinople, 1733, in-fol., trad. du turc, en latin par Koehler, en italien par J.-R. Carli, Venise, 1697; *Géographie*, en arabe, Constantinople, 1732, etc.; *Histoire de Constantinople*, etc. Flugel et Hamaker ont traduit quelques parties de ses écrits.

HADJIPOUR, ville de l'Hindoustan anglais (Bengale), dans l'ancien Béhar, à 9 kil. N. de Patna, sur le Gange et le Gondok. Fondée en 1350.

HADLEIGH, ville d'Angleterre (Suffolk), à 13 kil. O. d'Ipswich; 2,950 hab. Jadis renommée par ses draps, mais presque sans industrie auj. On croit qu'elle fut jadis la résidence des rois d'Est-Anglie.

HADLEY (sir John), astronome anglais au XVIII[e] siècle, a inventé l'instrument de marine nommé *octant* ou *quartier de réflexion*. On a de lui: *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles*, 1731; *Observations faites à bord du* Chatam *en* 1732, etc.

HADRAMAUT ou HADRAMAOUT, contrée de l'Arabie méridionale (Yémen), bornée au N. E. par l'Océan depuis l'embouchure du Chabb jusqu'au golfe Curia-Muria: 900 kil. de l'E. à l'O. Villes principales: Macuba, Sahar, Sedjer, Dofar, Morebat et Hazek, toutes sur la côte. — L'Hadramaut tire son nom de l'ancien peuple des *Adramites*, qui l'habitait jadis, avec les Sabéens, les Homérites, etc.

HADRANUM, ville de Sicile. *Voy.* ADRANUM.

HADRIA, ville de Vénétie. *Voy.* ADRIA.

HADRIANOPOLIS, en Thrace. *Voy.* ADRIANOPOLIS.

HADRIANUS, empereur. *Voy.* ADRIEN.

HADRIATICUM MARE. *Voy.* ADRIATIQUE.

HADRUMETUM, en Afrique. *Voy.* ADRUMETUM.

HÆMI EXTREMA, *Emineh Boroun*, cap de la Thrace, au N. E., formait la séparation entre la Mésie

et la Thrace, et terminait à l'E. les monts Hémus.

HÆMI MONTES, nom d'une province de l'empire d'Orient. *Voy.* HEMIMONT.

HÆMUS, mont. de Thrace. *Voy.* HÉMUS.

HÆNDEL (George-Frédéric), compositeur célèbre, né en 1684 à Halle en Saxe, d'où les Italiens l'ont surnommé *il Sassone*, le Saxon, mort à Londres en 1759, annonça dès son enfance une vocation décidée pour la musique. A l'âge de dix ans, il donna des sonates et des motets estimés. Après avoir voyagé dans différentes parties du continent, il se fixa en Angleterre. Il fit les délices des Anglais, qui le regardent comme un compatriote, et qui lui ont conservé jusqu'à ce jour leur admiration. Haendel a composé 50 opéras, dont les plus remarquables sont : *Agrippine*, *Renaud*, *Mutius Scévola*, *Alexandre et Scipion;* 26 oratorios, dont *le Messie*, *Judas Macchabée*, *Moïse en Égypte;* 8 vol. de *motets*, 4 de *cantates*, etc. Ses compositions se distinguent par la force d'invention, par la hardiesse et le sublime des conceptions et par l'élévation du style; mais on leur reproche un peu de dureté et de négligence dans les détails.

HÆSUS, divinité celte. *Voy.* HÉSUS.

HAFIZ (CHEMS-EDDYN-MOHAMMED), poëte lyrique persan, né à Chyraz au commencement du XIVe siècle, mort vers l'an 1389, a chanté la beauté, l'amour, le plaisir, et a mérité, par la grâce de ses poëmes et aussi par leur licence, d'être surnommé l'*Anacréon de la Perse*. Le recueil des poésies de Hafiz, qui contient 571 *odes* ou *ghazels*, a été publié à Calcutta, 1791, 1 vol. in-fol., en persan. Il en a été traduit divers morceaux par d'Herbelot (dans sa Bibliothèque orientale), et par Herbin, 1806, in-12, avec une notice sur ce poëte. M. de Hammer en a donné une traduction complète dans le *Divan*, Tubingue, 1812, réimprimée en 1840.

HAFNIA, nom de Copenhague en latin moderne.

HAGA, nom latin de plusieurs villes appelées aujourd'hui *La Haye* : *Haga Comitis*, auj. *La Haye* (*'S Gravenhaag*), ville de Hollande; *Haga Aurelianiensis*, auj. *La Haye*, ville de France (Indre-et-Loire), etc.

HAGEDORN (Frédéric DE), poëte allemand, né à Hambourg en 1708, mort en 1754, a composé des poésies remarquables par l'originalité des pensées et la pureté du style, entre autres : *le Sage*, 1741 ; *la Félicité*, poëme, 1743 ; *l'Amitié*, poëme; des *Fables* et des *Contes poétiques*, 1758, in-8. Ses œuvres complètes ont été publiées à Hambourg, 1800, 5 vol. in-8. — Son frère, Christian-Louis, s'est rendu célèbre par l'ouvrage intitulé : *Considérations sur la peinture*, Leipsick, 1762, 2 vol. in-8, qui est regardé comme classique.

HAGEN, ville des États prussiens (Westphalie), à 40 kil. O. d'Arensberg : 2,650 hab. Forges, usines à fer; draps, bas, chapeaux, etc.

HAGENBACH (Pierre, sire de), favori de Charles, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince en 1469 gouverneur des comtés de Ferrette, de Sundgau, de Brisgau et d'Alsace. Il abusa à un tel point du pouvoir, et rendit le nom de son maître si odieux, qu'il occasionna la formation d'une ligue contre la Bourgogne entre l'archiduc d'Autriche, la Suisse, le Palatinat, et le roi de France Louis XI. Hagenbach fut pendu dans une émeute populaire (1474).

HAGETMAU, ch.-l. de cant. (Landes), à 12 kil. S. de St-Sever : 3,076 hab. Vins recherchés.

HAGIA-DEKA, village de l'île de Candie, à 31 kil. S. O. de Candie. Aux environs, ruines de l'anc. Gortyne, et du célèbre labyrinthe de Crète.

HAGUE (LA), cap de France. *Voy.* HOGUE (LA).

HAGUENAU, *Hagenoa* en latin, ville de France, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), sur la Moder, à 26 kil. N. de Strasbourg : 9,694 hab. Percales, calicots, siamoises, goudron, etc. — Haguenau était jadis une ville impériale de la Basse-Alsace. Montecuculli l'assiégea vainement en 1675; mais les Autrichiens la prirent en 1705; le maréchal de Villars la reprit l'année suivante. En 1793 les Français délirent les Autrichiens et les Prussiens réunis sous les murs de cette ville.

HAHN (Simon-Frédéric), historien allemand, né en 1692 à Klosterbergen près de Magdebourg, mort en 1729, avait acquis, dès l'âge de 10 ans, une espèce de célébrité par la precocité de ses connaissances, principalement en histoire. Il succéda, à l'âge de 24 ans, au savant Eckart, professeur d'histoire à l'université de Helmstædt, et en 1724, le roi d'Angleterre, George I, le nomma son conseiller historiographe et bibliothécaire à Hanovre. Il composa différents ouvrages d'une grande érudition, parmi lesquels : l'*Histoire du droit public et des empereurs*, depuis Charlemagne jusqu'à Guillaume de Hollande, Halle, 1721-1724, 4 vol. in-4, en allemand.

HAHN (Louis-Philippe), poëte tragique allemand, né à Trippstadt, dans le Palatinat, en 1746, mort en 1787, fut secrétaire des finances et référendaire des comptes à Deux-Ponts. Il a donné quelques tragédies qui, malgré l'irrégularité du plan, sont remarquables par l'énergie du style, la hardiesse des portraits et la sublimité des pensées. Les meilleures sont : *la Rébellion de Pise* (*Voy.* UGOLIN), 1776; *Robert de Hohenecken*, Leipsick, 1778.

HAI, ville de Chine (Kiang-Sou), à 31 kil. N. E. de Nan-King. Ch.-l. d'un arrondissement-tchy-li, c.-à-d. mouvance directe.

HAIDERABAD ou HYDERABAD, c.-à-d. *ville du lion*, ville de l'Inde, dans le roy. du Décan, ch.-l. de la prov. d'Haïderabad, et résidence du nizam, sur la rive droite du Moussy, à 2 kil. E. de Golconde, à 310 kil. de Madras, par 17° 15' lat. N., 76° 9' long. E.; 120,000 hab. Commerce de diamants. — Cette ville fut fondée en 1586 par Mohammed-Koutoub-Chah, qui l'avait nommée *Bagnagor*, mais qui changea ce nom en celui d'Haïderabad, en l'honneur d'Ali, gendre de Mahomet, que l'on nomme quelquefois Haïder-Allah, *le lion de Dieu*. — Haïderabad donne son nom à une ancienne prov. de l'Inde médiate, que l'on nomme aussi prov. de Golconde. Cette prov. est dans e royaume du Décan; elle est bornée au N. et au N. O. par le Beyder, au S. O. par le Bedjapour, dont elle est séparée par la Bima et la Krichna, au S. par la prov. de Balaghat et le pays des Circars septentrionaux, à l'E. par le Gandouana, dont la sépare le Godavery, et a pour villes principales Haïderabad (chef-lieu) et Golconde. Cette contrée est partout couverte de montagnes; mais elles sont peu élevées et s'abaissent surtout au S. E. On y trouve un grand nombre de vallées qui sont toutes extrêmement fertiles. Le commerce y est peu considérable. Les habitants de cette contrée professent presque tous le brahmanisme, et parlent le dialecte telinga. — L'Haïderabad appartenait jadis aux radjahs de Telingana et de Bichnagar; les Mahométans le conquirent au XVe siècle, et en firent un état particulier sous le nom de *Royaume de Golconde*. Aureng-Zeyb réunit l'Haïderabad à son empire en 1687. Vers 1719, Tchyn-Kili-Khan, gouverneur de cette province pour les Mongols, se rendit indépendant; il régna jusqu'en 1748. Ghazy-ed-Dyn, son fils, lui succéda. Vint ensuite Nizam-Aly, qui eut à combattre à la fois Haïder-Ali, les Mahrattes et les Anglais. Il se reconnut vassal de ces derniers en 1800, et fixa sa résidence à Haïderabad où il mourut en 1803. Il eut pour successeur son fils Mirza-Sekander-Djah.

HAIDERABAD, ville de l'Hindoustan (Sindhy), dans

une île formée par le Sind, et dans l'ancien Moultan, par 25° 22' lat. N. et 66° 15' long. E.; 16,000 hab. Grand commerce. Cette ville fut fondée vers le milieu du siècle dernier.

HAIDER-ALI ou HYDER-ALI, conquérant indien, né en 1718 près de Kolar, dans le royaume de Maïssour (Mysore), et fils du commandant d'une forteresse, était d'origine arabe, et prétendait descendre de Mahomet. Il se distingua de bonne heure contre les Mahrattes, s'empara en 1761 de Seringapatnam et de tout le Mysore, qu'il enleva au radjah de cette province, dont il était d'abord ministre, rangea sous ses lois, avec le secours des Français, les côtes de Malabar et de Calicut, ainsi que les Maldives, et se fit appeler le *roi des îles de la mer des Indes*. Les Anglais essayèrent inutilement de s'opposer à ses progrès; il mourut en 1782 dans la ville d'Arcate, laissant ses états à ses fils, Tippou-Saïb et Kérym-Saïb.

HAIDERGOR, fort de l'Hindoustan, sur le sommet d'une montagne qui domine la route de Kouchalpour à Bednore, à 13 kil. S. O. de Bednore.

HAIDOUKS, *Heiducken* en allemand, milice autrichienne toujours armée qui occupe plusieurs villages de la Hongrie, situés dans le cercle au-delà de la Theiss, dans le comitat de Szabolsch, et entre ce comitat et celui de Bihar, à l'E. et à l'O. de la ville de Debreczin; ils forment une population de 50,000 individus et ont pour ch.-l. Böszörmeny. Les Haïdouks jouissent de grands priviléges et envoient deux députés à la diète. Ils sont tous cavaliers; ils sont armés et costumés comme les hussards. A l'exemple des magnats hongrois qui ont des Haïdouks dans leur suite, plusieurs souverains et ambassadeurs étrangers ont pris l'usage d'avoir à leur service des domestiques de haute taille habillés comme les Haïdouks.

HAIE (LA). *Voy.* LA HAYE.

HAI-KHEOU-SO, ville et port de mer de la Chine (Kouang-toung), dans l'île de Haï-nan, à 5 kil. N. de Khioung-tcheou; très peuplée. Commerce considérable.

HAILLAN (GIRARD, seigneur du), historiographe. *Voy.* DU HAILLAN.

HAIMBURG, ville des États autrichiens (Autriche), à 44 kil. S. E. de Vienne, sur le Danube, rive droite; 2,700 hab. Manufacture de tabac.

HAI-NAN (c.-à-d. *sud de la mer*), île de la mer de Chine (Kouang-toung), à l'E. du golfe de Tonkin, n'est séparée du continent chinois que par un canal de 17 kil.: 270 kil. sur 130; 988,000 hab. Ch.-l., Khioung-tcheou. Au centre, montagnes, bêtes féroces; rivières qui roulent de l'or; climat chaud, grande humidité; perles; beau corail. Habitants enclins à la piraterie. — Les Chinois abordèrent pour la première fois dans cette île un siècle environ avant notre ère, et ne tardèrent point à la soumettre.

HAINAUT, *Hene-Gouwen* en flamand, *Hanagavensis comitatus* en latin moderne; prov. du roy. de Belgique, bornée au N. par les deux Flandres et le Brabant mérid., à l'E. par la prov. de Namur, au S. et à l'O. par la France: 100 kil. de long sur 50 de large; 631,823 hab. Ch.-l., Mons. Le Hainaut se divise en 6 districts (Ath, Charleroi, Mons, Soignies, Thuin et Tournay). Au S. E. le sol du Hainaut est montueux; ailleurs il est plat, mais bien cultivé, et produit beaucoup de blé; légumes, lin et chanvre, fruits, houblon et fourrages. Les pâturages nourrissent une grande quantité de moutons, de gros bétail et de chevaux, et beaucoup de volailles. Le district de Mons renferme d'immenses mines de houille; il y a aussi des mines de fer et de plomb, des carrières d'ardoise et de marbre. Industrie active: métallurgie, brasseries, faïenceries, verrerie, toiles, tissus de laines et dentelles. Le Hainaut est arrosé à l'O. par l'Escaut qui y reçoit la Haine et la Dender, et à l'E. par la Sambre; on y a creusé un grand nombre de canaux. — Le Hainaut fut primitivement habité par les Nerviens. Il n'a pris le nom de Hainaut que dans le VIIe siècle (probablement de la rivière de Haine). Dès le Ve siècle, il eut des comtes particuliers: mais ils ne devinrent héréditaires qu'en 860, à partir de Régnier. Au XIIe siècle, Baudouin réunit par mariage le Hainaut et la Flandre, et dès lors ces deux pays eurent la même destinée. Le Hainaut passa successivement dans les maisons de Bourgogne, puis d'Autriche; le traité des Pyrénées (1659) et celui de Nimègue (1673) cédèrent une partie du Hainaut à la France; le reste fut donné à l'empereur et prit le nom de Hainaut autrichien. En 1793, les Français s'en emparèrent et en firent le dép. de Jemmapes. En 1814, il forma une prov. du roy. des Pays-Bas, et en 1830 il resta à la Belgique.

HAINAUT (Jeanne, comtesse de), fille de Baudouin, comte de Flandre et premier empereur français à Constantinople, fut, ainsi que Marguerite, sa sœur, amenée à la cour de France lorsque son père eut été fait prisonnier par le roi des Bulgares (1206), et fut mariée en 1211 à Fernand ou Ferdinand, fils de Sanche I, roi de Portugal, par Philippe-Auguste, qui exigea en même temps la cession des villes d'Aire et de Saint-Omer, partie de la dot de la comtesse. Fernand, peu après son mariage, se révolta à ce sujet, mais il fut défait à Bouvines avec les autres princes ligués contre le roi de France (1214). Fernand ayant été fait prisonnier et enfermé à la tour du Louvre, Jeanne régna seule sur la Flandre; elle jouissait paisiblement de ses états, lorsqu'en 1225 le bruit courut que Baudouin, qu'on avait cru mort, allait reparaître. Il parut en effet un Baudouin, qui voulut se faire passer pour le comte de Flandre; mais fourbe ou non, il fut pendu à Lille, en 1226. Cet événement a fait peser sur Jeanne d'horribles soupçons. Elle mourut en 1244 sans postérité.

HAINE, riv. de Belgique (Hainaut), passe près de Mons et se jette dans l'Escaut en France près de Condé. Cours, 80 kil. Le Hainaut en tire son nom.

HAINICHEN, ville du roy. de Saxe, à 17 kil. O. de Freyberg; 2,800 hab. Balduin y inventa le phosphore hermétique. Patrie de Gellert.

HAITI (c.-à-d. *le pays montagneux*), l'*Hispaniola* ou *Espanola* de Christophe Colomb, *Saint-Domingue* des Français et des Anglais, île de l'Amérique, dans la mer des Antilles, au S. E. de Cuba et à l'E. de la Jamaïque, par 16° 45'-20° lat. N., et 70° 45'-76° 53' long. O.; 660 kil. de long sur 260 kil. de large; on n'y compte guère que 600,000 hab., bien que les recensements portassent la population en 1834 à 953,335 hab. Capit., Port-Républicain (l'ancien Port-au-Prince). L'île d'Haïti est auj. divisée en 6 dép.: Ouest, Sud, Artibonite, Nord, Nord-Est, Sud-Est; chefs-l.: Port-Républicain, les Cayes de Jacmel, les Gonaves, le Cap-Haïtien, Santiago, Saint-Domingue. — L'île d'Haïti prolonge à l'ouest deux caps (Isabelle et Engagno), entre lesquels se trouve le golfe de Gonave. Le pays est traversé de l'E. à l'O. par les monts Cibao, riches en mines d'or; au S. E. s'étendent de grandes plaines qui nourrissent d'immenses troupeaux; de nombreuses rivières rendent le sol très fertile; mais le climat est humide et malsain. Le gouvernement actuel d'Haïti est républicain; un président à vie exerce le pouvoir exécutif; un sénat et une chambre de représentants font les lois. La langue française est la langue officielle; on parle espagnol dans la région orientale de l'île. Le catholicisme est la religion de l'état; les autres religions y sont tolérées. — Cette île fut découverte par Christophe Colomb le 6 décembre 1492 et fut

le siége du premier établissement européen en Amérique. Les Espagnols y fondèrent Saint-Domingue en 1495 et soumirent bientôt les indigènes qui étaient de race caraïbe : mais les mauvais traitements qu'ils leur firent subir ne tardèrent point à faire décroître la population indienne, et c'est à peine s'il restait 150 naturels au milieu du XVIe siècle. La colonie n'était encore que de peu d'importance lorsque l'amiral anglais Drake la ravagea en 1586. Au commencement du XVIIe siècle, des boucaniers qui s'étaient établis dans l'île de la Tortue, sur la côte septentrionale d'Haïti, dévastèrent les établissements espagnols, et, après avoir été reconnus par le gouvernement français, ils finirent par s'établir dans la partie occidentale de l'île ; le traité de Ryswick, en 1697, céda définitivement cette partie à la France. La nouvelle colonie française s'accrut rapidement, mais l'excès même de sa prospérité causa sa ruine ; les nombreux esclaves, traités avec trop de barbarie, se révoltèrent en 1722 ; cette première tentative fut facilement réprimée ; mais en 1791, l'assemblée nationale ayant par un décret du 28 mars 1790 appelé les hommes de couleur à partager les droits politiques que les blancs s'étaient jusque-là réservés, les noirs profitèrent des discordes que ce décret avait excitées parmi les colons, et se soulevèrent partout ; ils commirent, sous la conduite d'un certain Boukman, les plus grandes atrocités. En 1793, Mayaca, chef noir, s'empara du Cap et en massacra tous les habitants libres sans distinction. L'année suivante, un autre chef, Toussaint Louverture, enleva les principales places de la colonie française, chassa une armée anglaise que les colons de la Jamaïque avaient envoyée au secours des blancs, et s'empara de la partie espagnole d'Haïti que l'Espagne venait de céder à la France (1798). En 1801, le général Leclerc, à la tête de 20,000 Français, débarqua à Saint-Domingue, s'empara par surprise de la personne de Toussaint Louverture et l'envoya en France. Les hostilités, un instant suspendues, recommencèrent en 1803 sous la conduite du général noir Dessalines ; les Français furent refoulés jusqu'au Cap, et Rochambeau, qui avait succédé à Leclerc, fut obligé de se rendre à une flotte anglaise. Dessalines, maître souverain de l'île, prit le titre de Jacques I, empereur d'Haïti. Il fut assassiné en 1806. Christophe s'empara aussitôt du pouvoir, et après une lutte acharnée contre Péthion, son rival, il resta maître de la plus grande partie de l'île, et prit en 1811 le titre de roi, sous le nom de Henri I. Péthion conserva néanmoins le sud de l'île jusqu'à sa mort (1818). Christophe périt dans une révolution militaire en 1820. Alors Boyer, qui avait succédé à Péthion dans son petit royaume du sud, devint maître de toute l'île où il fut reconnu sans résistance (1822). En 1825, un traité fut conclu avec la France, par lequel celle-ci reconnaissait l'indépendance d'Haïti, qui devait en retour payer une indemnité de 150,000,000 de francs aux anciens colons ; le paiement de cette indemnité éprouva toutes sortes de retards et de difficultés, et suscita de nouveaux différends entre les deux gouvernements, mais ils ont été récemment aplanis, à la faveur d'une forte réduction consentie par la France.

HAITIEN (LE CAP), ville d'Haïti. *Voy.* CAP (LE).

HAIVALI, ville de l'Anatolie. *Voy.* KIDONIE.

HAKEM, nom arabe qui veut dire *magistrat*, s'étend chez les Musulmans à toute une classe de la société, les juges et les gens de loi qui sont sous l'autorité d'un cadi. Il ne faut pas confondre ce nom avec celui de *hakim*, médecin. — Hakem est devenu le nom propre de plusieurs princes qui ont régné soit à Cordoue, soit en Égypte. Le plus connu est le calife d'Égypte Hakem-Biamrillah. *Voy.* AL-HAKEM, HASCHEM et HESCHAM.

HAKLUYT (Richard), écrivain anglais, né vers 1553, dans le comté d'Hereford, mort en 1616. On a de lui entre autres écrits : *les Principales navigations et découvertes*, *et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise par terre et par mer*, etc., en anglais, Londres, 1589, 3 vol. in-fol., ouvrage très important pour la géographie et très estimé.

HALBERSTADT, ville des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, dans la régence de Magdebourg, à 45 kil. S. O. de Magdebourg ; 18,000 hab. Ville bâtie dans le genre gothique. Cathédrale de Saint-Étienne, église de Notre-Dame, hôtel-de-ville. Collége de la Cathédrale, gymnase, écoles, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, etc. Draps, lainages, tabac, gants de cuir, chapeaux, bougies, eau-de-vie, etc. — Cette ville est très ancienne ; elle devint en 804 le siége d'un évêché qui fut sécularisé à la paix de Westphalie en 1648 et qui prit alors le titre de principauté. L'électeur de Brandebourg en fut investi. La ville d'Halberstadt avait résisté aux Français pendant la guerre de Trente-Ans ; mais elle fut prise par eux en 1758 pendant celle de Sept-Ans. Le duc de Brunswick-OEls s'en empara aussi en 1809. En 1813, les Westphaliens, commandés par le général Ochs, furent défaits sous les murs de cette ville par le général russe Tchernichef.

HALDEN, ville de Norwége. *Voy.* FRÉDÉRICKSHALL.

HALDENSLEBEN (NEU-), ville murée des États prussiens (Saxe), ch.-l. du cercle, à 20 kil. N. O. de Magdebourg ; 3,750 hab.

HALEB ou HALEP, ville de Syrie. *Voy.* ALEP.

HALES (Étienne), physicien et naturaliste, recteur et curé de Theddington, chapelain du prince de Galles, membre de la Société royale de Londres, né en 1677 dans le comté de Kent, mort en 1761 ; a fait plusieurs inventions utiles, entre autres celle des ventilateurs destinés à renouveler l'air dans les hôpitaux, les prisons, les mines, les vaisseaux (1741). Il a publié : *Statique des animaux*, trad. par Sauvages, Genève, 1744, in-4 ; *Statique des végétaux*, trad. avec l'*Analyse de l'air*, en 1735, in-4, par Buffon ; *l'Art de rendre l'eau de mer potable*, etc.

HALES (ALEXANDRE de). *Voy.* ALEXANDRE DE HALES.

HALESOWEN, ville d'Angleterre (Shrop), à 11 kil. S. O. de Birmingham ; 12,000 hab. Église dont on admire le clocher. Clouterie, quincaillerie. Patrie du poëte Shenstone.

HALESWORTH, ville d'Angleterre (Suffolk), à 38 kil. N. E. d'Ipswich ; 2,500 hab. Belle église gothique. Toile à voiles, fonderie.

HALFAY ou OUAD-AGUIB, pays de la Nubie mérid., s'étend le long du Bahr-el-Azrek et du Nil, depuis 14° 10' lat. N., sur un espace de 380 kil. Pays fertile. Il a pour ch.-l. Halfay, sur la rive droite du Nil, à 115 kil. S. O. de Chendi ; 4,000 hab. Les chefs du Halfay et du Chendi, réunis, peuvent mettre 30,000 cavaliers en campagne.

HALIACMON, auj. l'*Indjé-Karasou*, fleuve de la Macédoine, sortait des monts Citius, coulait à l'E, au S. E., au N. E., et enfin tombait dans le golfe Thermaïque entre le Lydias et l'Axius.

HALIARTE, *Haliartus*, ville de Béotie, sur la côte S. du lac Copaïs, était une des douze cités béotiennes. Xerxès la saccagea ; le général lacédémonien Lysandre périt en l'assiégeant, l'an 394 avant J.-C. Les Romains la détruisirent pendant la troisième guerre de Macédoine.

HALICARNASSE, *Halicarnassus*, auj. *Bodroun*, ville de Carie (Doride), une des six de l'Hexapole, sur le golfe Céramique, avait été fondée par les Doriens, puis eut des rois d'origine carienne, parmi lesquels il faut remarquer les deux Artémise et Mausole, mari de la seconde.

HALICARNASSE (DENYS d'). *Voy.* DENYS.

HALICZ, *Halicia*, ville des États autrichiens, dans la Galicie, à 60 kil. E. de Stry; 4,000 hab. Aux environs, eaux minérales. C'est du nom de cette ville qu'est dérivé le nom de Galicie (*Voy.* GALICIE); elle était jadis beaucoup plus importante et avait un évêché avant le XV[e] siècle.

HALICZ, ville de Hongrie. *Voy.* GACS.

HALIFAX, ville d'Angleterre (York), dans une vallée profonde, à 3 kil. d'un bras du Calder, à 59 kil. S. O. d'York; 31,000 hab. Belle église gothique; église moderne de la Sainte-Trinité. Beaucoup d'industrie : draps, peluches, serges, tapis, tissus de coton, teintureries. Communications avec Hull, Manchester, Liverpool, Lancaster. Cette ville fut fondée en 1443; longtemps elle ne fut qu'un simple village; elle a dû à son industrie l'accroissement de population le plus rapide.

HALIFAX, ville de l'Amérique anglaise, capitale de la Nouv.-Ecosse et du comté d'Halifax, par 65° 56' long. O., 44° 44' lat. N., sur la baie de Chebuctoo où peuvent mouiller à l'aise 1,000 navires; 22,000 hab. Chantier royal. Commerce très actif et qui s'accroît tous les jours. — Halifax est aussi le nom d'un grand nombre de lieux aux États-Unis, tous peu importants.

HALIFAX (George SAVILLE, marquis d'), homme d'état, né vers 1630 dans le comté d'York, mort en 1695, jouit longtemps de la faveur de Charles II et de Jacques II, fut créé par le premier de ces princes pair, vicomte, et enfin marquis d'Halifax; fut successivement membre du conseil privé (1672), garde des sceaux (1682), et devint président du conseil à l'avénement de Jacques II (1685), dont il avait soutenu les droits à la couronne. Mais ayant été disgracié en 1686, il se rangea parmi les ennemis du roi, et lors du débarquement du prince d'Orange, Guillaume III, il fut un des premiers à faire déclarer le trône vacant (1689), et à offrir la couronne à ce prince. Guillaume lui conféra en récompense le titre de secrétaire du sceau privé; mais Halifax ne tarda pas a être disgracié de nouveau, et depuis il ne cessa de faire une vive opposition aux mesures du gouvernement. Halifax était un homme de beaucoup d'esprit, enclin à la plaisanterie et à la satire, et d'un caractère fort inconstant. Il a laissé quelques écrits, entre autres, *Caractère d'un Trimmer* (c.-à-d. nageur entre deux eaux, pour dire homme du juste milieu); *Caractère de Charles II; Maximes d'état.* Ses opuscules politiques ont été réunis en 1704, in-8.

HALIFAX (Charles MONTAIGU, comte d'), homme d'état et poëte anglais, né à Horton, dans le comté de Northampton, en 1661, mort en 1715, fut nommé en 1694 chancelier de l'échiquier et sous-trésorier, et entra en 1700 à la Chambre des Lords, avec le titre de baron d'Halifax qu'il échangea peu après contre celui de comte. En 1696, il conçut le plan d'un fonds général, qui donna naissance au fonds d'amortissement établi ensuite par Robert Walpole. En 1706, il proposa et négocia la réunion définitive de l'Ecosse à l'Angleterre. Après la mort de la reine Anne, il montra beaucoup de zèle pour assurer la succession à la maison de Brunswick. Cependant n'ayant pas été nommé par George I lord grand-trésorier, comme il le voulait, il se jeta par dépit dans le parti des Tories. Halifax a laissé quelques poésies, mais il doit plutôt sa réputation, comme littérateur, à la protection qu'il accorda aux gens de lettres (Addison, Pope, Swift, etc.), qu'à ses propres ouvrages.

HALL, *Hala ad Œnum*, ville des États autrichiens (Tyrol), sur l'Inn, à 3 kil. E. d'Innsbrück; 4,400 hab. Eau minérale aux environs. Belle saline à 9 kil. de la ville dans la montagne de Tauern-Alpe; elle produit 300,000 quintaux de sel par an.

HALL OU SCHWÆBISCHE-HALL, c.-à-d. *Hall de Souabe, Hala Suevica*, ville du roy. de Wurtemberg, à 32 kil. N. O. d'Elwangen; 6,250 hab. Source salée d'où l'on tire 80,000 quintaux de sel par an. Deux bibliothèques. Église gothique. Jadis ville libre de l'empire. C'est de cette ville que les liards allemands ont pris le nom de *heller* (*hæller*).

HALLAND, prov. de Suède. *Voy.* HALMSTADT.

HALLAU, ville de Suisse (Schaffhouse), à 12 kil. O. de Schaffhouse; 3,200 hab. Lin aux environs.

HALLE, *Hala Saxonum*, ville des États prussiens (Saxe), à 140 kil. S. O. de Berlin, sur la Saale; 24,800 hab. (sans compter les étudiants). On y distingue 3 parties: Halle, Glaucha, Neumarkt, et 5 faubourgs. Université célèbre, fondée en 1694, à laquelle a été réunie celle de Wittemberg en 1817 (1,500 étudiants). Société d'histoire naturelle, écoles de Francke, écoles de médecine, de chirurgie, des mines, etc. Immenses salines qui produisent plus de 300,000 quintaux de sel par an. Draps, serges, flanelle, bas de soie, chapeaux; fabriques d'amidon, etc. Patrie du compositeur Haendel, de Michaelis l'orientaliste, et du médecin Hoffmann. Halle remonte au IX[e] siècle; en 981 Othon II l'éleva au rang de ville. Elle soutint au XIII[e] siècle une longue guerre contre les évêques de Magdebourg, et au XV[e] contre l'électeur de Saxe. Pendant les guerres de Trente-Ans et de Sept-Ans, Halle fut plusieurs fois prise et saccagée. La Prusse la possède depuis 1694. En 1806 les Français s'en emparèrent et la réunirent au roy. de Westphalie. En 1814 elle fut rendue à la Prusse. — Une autre Halle, dans les États prussiens (Westphalie), à 24 kil. S. O. d'Herford, avait aussi jadis des salines, mais elles sont épuisées: 1,600 hab.

HALLE, ville de Belgique (Brabant méridional), à 16 kil. S. O. de Bruxelles; 6,600 hab. Savon, ustensiles en bois, raffineries de sel, papeteries, etc.

HALLÉ (Jean-Noël), médecin, né à Paris en 1754, mort en 1822, était fils d'un peintre distingué (Noël Hallé). Il fut successivement professeur de physique médicale et d'hygiène à l'école de santé (1775), premier médecin de Napoléon (avec Corvisart) et professeur de médecine au Collége de France, devint à la Restauration médecin de Monsieur, et président de la section de médecine de l'Académie royale. On a de lui: *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisances*, Paris, 1785, in-8; il a donné une édition des *Œuvres complètes de Tissot*, Paris, 1809-1813, 11 vol. in-8. Ce médecin ne se fit pas moins remarquer par ses sentiments religieux que par son instruction médicale.

HALLEIN, *Hallula*, ville des États autrichiens (Autriche), à 9 kil. S. de Salzburg; 4,600 hab. Immenses salines près de là, dans le mont Dürenberg, qui produisent environ 300,000 quintaux de sel par an.

HALLENCOURT, ch.-l. de canton (Somme), à 13 kil. S. E. d'Abbeville; 1,300 hab.

HALLER (Albert DE), savant et poëte suisse, né à Berne en 1708, mort âgé de 70 ans en 1777, se fit remarquer dès sa première enfance par une précocité extraordinaire. Il manifesta d'abord un goût très vif pour la poésie, mais il s'appliqua ensuite à l'étude de la médecine et des sciences naturelles. Après avoir reçu les leçons de Boërhaave à Leyde, et avoir visité à Londres et à Paris les plus habiles médecins de l'époque, il revint à Berne où il fut nommé bibliothécaire. Le roi d'Angleterre, George II, ayant fondé en 1735 une université à Gœttingue, il y fut chargé de l'enseignement de l'anatomie, de la chirurgie et de la botanique. Il resta 17 ans dans cette ville, et y composa plusieurs de ses meilleurs ouvrages; il prit part à la fondation de la Société royale de Gœttingue, et en fut nommé président. En 1753, il se retira dans sa

patrie pour prendre quelque repos, et il y occupa jusqu'à sa mort des fonctions administratives, sans cesser toutefois de se livrer à l'étude des sciences. Haller cultiva avec un égal succès la botanique, l'anatomie, la physiologie, et ne négligea pas la poésie. Il a composé 200 écrits; les plus importants sont, en botanique : la *Flore de la Suisse* (*Historia stirpium Helvetiæ*), 3 vol. in-fol., Berne, 1768; en anatomie et en physiologie, ses *Icones anatomicæ*, Gœttingue, 1756; ses *Opera minora*, 3 vol. in-4, Lausanne, 1762-68, qui contiennent des recherches neuves sur la respiration, sur l'irritabilité, sur le développement du poulet et des fœtus, sur la génération; ses *Elementa physiologiæ*, Lausanne, 1757-66, et Berne, 1777, ouvrage qui a opéré une révolution dans la science; on lui doit encore la *Bibliothèque de la botanique*, Zurich, 1771; — *de la Chirurgie*, Berne, 1774; — *de l'Anatomie*, Zurich, 1774 et 1777; — *de la Médecine*, Bâle, 1776, recueils où il fait preuve d'une érudition prodigieuse. Il a aussi laissé des poésies parmi lesquelles on estime surtout son poëme sur *les Alpes* (1729), et deux romans politiques écrits en français, *Usong* et *Alfred*. La principale découverte de Haller, celle à laquelle son nom est resté attaché, est celle de l'irritabilité considérée comme force particulière à la fibrine charnue et comme indépendante de la sensibilité proprement dite. Haller porta dans tous ses écrits, soit scientifiques, soit littéraires, des sentiments de piété que ses découvertes ne firent qu'augmenter. L'éloge de Haller a été prononcé en français par Condorcet et Vicq-d'Azyr. — Haller a laissé plusieurs enfants, qui, pour la plupart, n'ont pas suivi comme lui la carrière scientifique. L'un d'eux, Emmanuel de Haller, vint de bonne heure se fixer à Paris, adopta les idées révolutionnaires, fut chargé de diverses opérations de finances et de fournitures pour nos armées, notamment en Italie, et se fit une fâcheuse célébrité par ses violences et ses dilapidations. — Un petit-fils du grand Haller, M. Charles-Louis de Haller, né à Berne en 1768, s'est fait un nom comme publiciste; il est auteur de la *Restauration de la Politique* (Lyon et Paris, 1824), ouvrage célèbre où il combat les idées révolutionnaires et fonde, comme M. de Bonald, la société sur le régime patriarcal.

HALLES (le roi des). *Voy.* BEAUFORT (le duc de).

HALLEY (Edmond), astronome anglais, né à Londres en 1656, mort en 1742, se fit connaître dès l'âge de 19 ans par l'invention d'une méthode pour trouver les aphélies et les excentricités des planètes; alla en 1676 à l'île Sainte-Hélène pour y faire des observations astronomiques; fixa la position de 350 étoiles; détermina les lois des variations de la boussole, et fit plusieurs voyages sur mer pour vérifier ces lois; appliquant les principes de Newton au cours des comètes, il reconnut la périodicité de ces astres et prédit dès 1705 le retour pour 1758 de la comète qui avait paru en 1682, et que l'on a nommée depuis *comète de Halley* (cette comète a une révolution de 75 ans; elle parut en 1305, 1380, 1456, 1531, 1607, 1682, 1758, 1835). Il dressa des *Tables de la lune*, s'efforça de reconnaître les lois du mouvement de cette planète, et découvrit le mouvement propre des étoiles. Halley fut reçu à la Société royale de Londres dès l'âge de 22 ans (1678), et devint en 1713 secrétaire perpétuel de cette compagnie; il fut nommé en 1703 professeur de géométrie à Oxford, et succéda à Flamsteed dans la place d'astronome à l'observatoire de Greenwich. On a de lui, outre les mémoires que nous avons déjà indiqués, une édition d'Apollonius de Perge : *De Sectione rationis libri II, ex arabico manuscripto latine versi*, Oxford, 1706, et *Conicorum libri VIII*, 1710 : c'est à ses soins qu'on doit la première édition des *Principia* de Newton (1686).

HALLUIN, ville de France, dans le dép. du Nord, à 15 kil. N. E. de Lille, près de la Lys: 4 240 hab. Tissus de lin et de coton; tisseranderies, blanchisserie de fil.

HALMA (l'abbé Nicolas), né en 1755 à Sedan, mort en 1828 à Paris, étudia d'abord la médecine, puis reçut les ordres; fut quelque temps précepteur, enseigna ensuite les mathématiques et la géographie à Sedan; devint principal du collége de cette ville en 1792; s'établit en 1797 à Paris et y tint quelque temps un pensionnat; fut sous l'empire secrétaire du conseil de l'Ecole Polytechnique, professeur de mathématiques au Prytanée, bibliothécaire des ponts et chaussées, et fut nommé en 1816 conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il consacra la plus grande partie de sa vie à traduire l'*Almageste* de Ptolémée, qui n'avait jamais été jusque-là traduit en français; il le publia sous le titre de *Composition mathématique de Claude Ptolémée* (avec des notes de Delambre). Le premier volume parut en 1813, in-4, et le deuxième en 1816. Il fit suivre ce travail de la traduction des *Hypothèses et époques des planètes de Ptolémée*, 1821, ainsi que des *Commentaires de Théon d'Alexandrie* sur Ptolémée, 1821 et 1822, et de quelques ouvrages du même genre. Il a aussi beaucoup écrit sur le zodiaque de Denderah. Il avait été chargé sous l'Empire de continuer l'*Histoire de France* de Velly; mais cette entreprise n'eut pas de suite.

HALMSTAD ou HALLAND, préfecture de Suède, dans la partie S. O. de la Gothie, bornée au N. O. par la préfecture de Gothembourg-et-Bohus, au N. E. par celle d'Elfsborg, à l'E. par celles de Jœnkoping et de Kronoberg, au S. E. par celle de Christianstad, et à l'O. par le Cattegat: 310 kil. sur 80; 90,000 hab. Ch.-l., Halmstad, petite ville de 1,600 hab., sur le Cattegat, à l'embouchure du Nissaan.

HALMYDESSE. *Voy.* SALMYDESSE.

HALONÈSE, *Halonesus*, auj. *Dromi*, île de la mer Égée, sur la côte de la Macédoine, entre Scopelos et Péparèthe, est célèbre par le massacre que les femmes y firent de leurs maris, comme à Lemnos.

HALSTEAD, ville d'Angleterre (Essex), à 18 kil. N. O. de Colchester; 3,900 hab. Étoffes de soie.

HALYS, auj. le *Kisil-Irmak*, le plus grand fleuve de l'Asie-Mineure, descendait du Taurus, courait à l'O., puis au N.; traversait la Galatie et tombait dans le golfe d'Amise après avoir séparé la Paphlagonie d'avec le Pont. Sur ses bords Alyatte et Cyaxare se livrèrent une bataille indécise (597 av. J.-C.); elle fut interrompue par une éclipse de soleil.

HAM, *Hametum* ou *Hamum*, ch.-l. de canton (Somme), à 22 kil. S. E. de Péronne: 1,900 hab. Guingamps, cravates, rouenneries, etc. Célèbre château-fort qui sert de prison d'état, et où ont été détenus, entre autres prisonniers, les quatre ministres de Charles X, après les journées de juillet 1830, et le prince Louis Napoléon (1840). Patrie du poëte Vadé et du général Foy.

HAMA ou HAMATH, *Epiphania*, ville de Syrie (Damas), sur l'Oronte, à 185 kil. N. E. de Damas, ch.-l. d'un livah; 100,000 hab. Citadelle, murailles; palais du cheik, mosquées, bazars, caravansérail, bains publics. Beaucoup d'industrie (soieries, drap, ceintures, turbans, etc.). Grand commerce avec Alep.

HAMADAN, *Ecbatane*, ville d'Iran (Irak-Adjemi), à 240 kil. S. O. de Téhéran; 25,000 hab. Citadelle et remparts en ruines. Quelques monuments (bazars, mosquées, bains, caravansérails). Industrie. Environs charmants et vantés. Les tombeaux d'Avicenne, et des poëtes Attar et Aboul-Hasif y attirent beaucoup de pèlerins. — Cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Ecbatane.

Elle a été très florissante sous les Sophis; mais depuis, sa prospérité a toujours été en décroissant.

HAMADRYADES (des mots grecs, *hama*, ensemble, et *drys*, chêne), nymphes des arbres, naissaient et mouraient avec l'arbre auquel elles étaient attachées. *Voy.* DRYADES.

HAMAKER (Henri ARENS), orientaliste hollandais, né en 1789 à Amsterdam, mort à Leyde en 1835, fut appelé en 1817 à Leyde, où il enseigna jusqu'à sa mort les langues orientales. On le regarde comme le *Sylvestre de Sacy* de la Hollande. Il possédait l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le persan, le sanscrit, etc. On lui doit, entre autres travaux, un excellent *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde*, en latin, Leyde, 1820.

HAMANN (Jean-George), écrivain allemand, né en 1730 à Kœnigsberg, mort en 1788 à Dusseldorf, changea souvent de carrière. Il était également versé dans la théologie, la jurisprudence, les langues orientales, l'économie politique, la littérature ancienne et moderne. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public*, etc., Amsterdam (Kœnigsberg), 1759, in-8; *les Nuées, supplément aux mémoires socratiques*, etc., Altona, 1761, in-8; *Apologie de la lettre H*, ou *Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8; *Dictionnaire des phrases poétiques*, 1775, en français. Hamann avait adopté un langage mystérieux et métaphorique qui le fit surnommer *le Mage du Nord*; il accepta ce surnom et publia les *Feuilles Sibylliques du mage du Nord*, Leipsick, 1819. Il y défendait la révélation divine contre le scepticisme.

HAMATH, ville de Syrie. *Voy.* HAMA.

HAMAXOBIENS (d'*hamaxa*, char, et *bios*, vie), nom sous lequel les anciens désignaient une partie des Sarmates et des Agathyrses, qui, comme les Kirghises actuels, n'avaient d'autre domicile que leurs chariots.

HAMAZEL ou PIC D'ADAM, montagne de l'île de Ceylan, par 5° 47' lat. N. et 78° 11' long. E., haute d'environ 3,335 mètres, d'où sortent les trois plus grandes rivières de l'île. Les Indiens y font un pèlerinage assidu. On y monte à l'aide d'une chaîne fixée à son sommet. — On y voit sur une pierre l'empreinte grossière d'un pied gigantesque: c'est, selon les indigènes, le pied de Bouddha, et selon les Chrétiens, celui d'Adam ou de saint Thomas. — On a donné le nom de Pont d'Adam à un long amas de rochers, près de Ceylan, qui joint l'île Manar à l'île de Remisseram.

HAMBACH (fête d'). On a nommé ainsi en Allemagne une fête patriotique, célébrée le 27 mai 1832, au village d'Hambach en Bavière, près de Neustadt (cercle du Rhin), dans le but de resserrer l'unité nationale des Allemands: il s'y rendit environ 30,000 personnes. Le gouvernement bavarois, inquiet de l'enthousiasme qu'excita cette fête, prit des mesures pour en empêcher le retour.

HAMBERGER, nom de plusieurs savants allemands, dont le plus connu est George-Erhard Hamberger, médecin et physicien, né à Iéna en 1697, mort en 1755. Il publia plusieurs traités de physiologie, et tenta de donner une explication toute mécanique du phénomène de la respiration. Il eut de vives disputes sur ce point avec Haller.

HAMBIE, ville de France, dans le dép. de la Manche, à 17 kil. S. E. de Coutances; 3,814 hab. Aux environs, vieux château-fort en ruines.

HAMBOURG, *Hamburg* en allemand, *Hamburgium, Hammonia* et *Hochburi castellum* en latin moderne, ville libre d'Allemagne, sur la rive droite de l'Elbe, non loin de son embouchure dans la mer du Nord et à 2 kil. S. d'Altona; 115,000 hab. (dont 95,000 luthériens et 14,000 Juifs, le reste catholiques, réformés et moraves). Rues étroites et tortueuses, excepté dans la nouvelle ville (*Neustadt*); multitude de canaux. Parmi les édifices les plus remarquables, on cite l'église de Saint-Michel, la Banque, la Bourse, l'hospice des orphelins, le nouvel Hôtel-Dieu, l'Observatoire, les salles de spectacle, le *Baumhaus*, l'hôtel de l'Amirauté, la bibliothèque, le musée, etc. Plusieurs établissements scientifiques: gymnase *Johannæum*, école de navigation; institutions des sourds-muets. Grand commerce maritime. Patrie de Gronovius, Hagedorn, Holstenius, Basedow, Schroder, etc. — Le territoire de Hambourg s'étend peu au-delà des limites de la ville, et est restreint entre les duchés de Holstein et de Lauenbourg, et le royaume de Hanovre. La république possède en outre, mais en commun avec Lubeck, quelques villages du duché de Lauenbourg. La population totale de l'état de Hambourg ne dépasse pas 140,000 hab. Le gouvernement est démocratique; le pouvoir exécutif appartient à un sénat composé de 4 bourgmestres et de 24 conseillers électifs. Le comité des 60 et le comité des Anciens (*Ober-Alten*) complètent les pouvoirs de l'état. Dans les assemblées ordinaires de la Diète, les 4 villes libres ont ensemble une voix; mais dans l'assemblée générale, Hambourg a une voix à elle seule. Son contingent est de 1,298 hommes. — Charlemagne jeta les premiers fondements de cette ville, en construisant un fort sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Au XIIe siècle, elle était déjà une place de commerce importante; au XIIIe, elle forma avec plusieurs autres villes la ligue célèbre dite *Hanséatique*. Jusqu'en 1618, Hambourg fut sous la dépendance des ducs de Holstein; mais à cette époque elle se fit reconnaître ville libre et impériale: cependant elle ne fut totalement affranchie de l'hommage que réclamaient d'elle les ducs de Holstein qu'en 1770. A partir de ce moment jusqu'en 1802, le commerce de Hambourg prit le plus grand essor, et cette ville devint une des plus florissantes de l'Allemagne; mais le blocus continental établi par Napoléon porta un coup funeste à son commerce. Elle fut occupée militairement par les Français de 1806 à 1809, et réunie à l'empire en 1810; elle devint alors le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe. En 1813, les Russes s'en emparèrent un instant, mais elle fut la même année reprise par les Français. Le maréchal Davoust y soutint un siége mémorable: il s'y maintint pendant un an, et ne la rendit qu'en mai 1814, après le retour des Bourbons en France. Hambourg reprit aussitôt son ancien gouvernement.

HAMDEN. *Voy.* HAMPDEN.

HAMELN, ville murée du roy. de Hanovre (Hanovre), sur le Weser, à 40 kil. S. O. de Hanovre; 5,000 hab. Bas, maroquin, tabac, etc. Grande pêche de saumons. Commerce. Jadis défendue par le fort George, que les Français détruisirent en 1806.

HAMID, ville et sandjakat de la Turquie d'Asie. *Voy.* ISBARTEH.

HAMILCAR. *Voy.* AMILCAR.

HAMILTON, ville d'Écosse (Lanark), sur la Clyde et l'Avon, à 59 kil. S. O. d'Edimbourg; 9,500 hab. Palais des ducs d'Hamilton. Casernes de cavalerie. Manufacture de tissus de coton. — Cette ville se nommait d'abord Cadzow ou Cadyow; elle prit le nom d'Hamilton lorsque la famille anglaise de ce nom vint s'y établir. Elle reçut le titre de baronie en 1456, et fut érigée en bourg royal en 1458.

HAMILTON, célèbre famille écossaise, issue, dit-on, d'une branche cadette de la famille anglaise de Leicester. On raconte qu'un gentilhomme de cette famille, Gilbert d'Hamilton, ayant tué en duel un seigneur anglais, se réfugia vers 1272 en Écosse, où il fut accueilli par le roi, et que ce

prince lui donna le domaine de Cadyow qui prit depuis le nom d'Hamilton (*Voy.* l'article précédent). Il fut la souche d'une famille qui devint bientôt puissante, et qui reçut successivement les titres de comtes d'Arran (1503) et de ducs d'Hamilton (1643).

HAMILTON (James D'), 1er comte d'Arran. Ce seigneur, ayant prêté au roi Jacques un puissant appui contre les projets ambitieux de Douglas, fut comblé de faveurs par ce prince. Il épousa sa fille Marie (1474), et fut fait en 1503 comte d'Arran, titre qui depuis fut toujours porté par le chef de la famille. Il fut plus tard un des lords de la régence et lieutenant-général du royaume. Il mourut en 1519.

HAMILTON (James), 2e comte d'Arran, duc de Châtellerault, tuteur de Marie Stuart. *Voy.* ARRAN.

HAMILTON (Patrick), enthousiaste, de la noble famille écossaise de ce nom, neveu du premier comte d'Arran, était né en 1503. Il reçut les ordres, puis alla voyager en Allemagne au moment où naissait la réforme; il voulut à son retour régénérer son pays en y propageant les idées nouvelles; mais il ameuta contre lui, par ses prédications hardies, le clergé catholique, fut arrêté et pris dans son lit par ordre de l'archevêque de Saint-André, et fut condamné comme hérétique à être brûlé vif: il subit le supplice à St-André, en 1527, et montra beaucoup de courage. Il peut être regardé comme le premier apôtre de la réforme en Écosse. Il avait à peine 24 ans.

HAMILTON (James, premier duc d'), né en Écosse en 1606, fut un des plus fidèles serviteurs de Charles I; mais la haine qu'il conçut contre Montrose, autre défenseur du trône des Stuarts, l'empêcha de rendre à la royauté tous les services qu'il aurait pu. Presbytérien modéré, Hamilton désirait concilier les intérêts de la religion avec ceux de la couronne; Montrose voulait sans restriction le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Celui-ci l'emporta dans l'esprit de Charles I, et Hamilton fut jeté dans une prison (1645). Rendu à la liberté peu après, il ne se vengea qu'en levant pour le roi une armée de 20,000 hommes; mais il fut battu par Cromwell, fait prisonnier à Preston, et décapité quelques jours après Charles I (1649). — Un de ses descendants, James, comte d'Arran, créé pair en 1711, reprit le titre de duc d'Hamilton qui avait été aboli par Cromwell, après le supplice du précédent. Il mourut en 1730.

HAMILTON (Antoine, comte d'), écrivain spirituel; né en Irlande en 1646, et issu de la famille écossaise de ce nom, fut amené jeune en France par son père qui avait émigré après le supplice de Charles I, et y passa tout le temps de l'exil des Stuarts; il rentra en Angleterre avec Charles II (1660), et obtint de Jacques II un régiment, ainsi que le gouvernement de Limerick, en Irlande. Il revint en France avec Jacques II, et fit l'ornement de la petite cour de ce prince à St-Germain: il mourut dans cette ville en 1720. Le comte de Gramont avait épousé sa sœur. Hamilton a écrit en français plusieurs ouvrages qui se font remarquer par la plaisanterie fine, la causticité et la gaieté; le plus connu est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du comte de Gramont;* il fut rédigé sous la dictée, ou du moins sous les yeux de celui qui en est le héros. Cet ouvrage original et spirituel est un chef-d'œuvre dans son genre; il offre une peinture fidèle des mœurs corrompues de la cour à cette époque. On lui doit également plusieurs jolis contes mêlés de vers: le *Bélier, Fleur d'Épine,* les *Quatre Facardins, Zénéide.* Il a aussi laissé des vers charmants. La meilleure édition de ses œuvres est celle qu'a donnée M. Renouard, Paris, 1812, 3 vol. in-8; M. Champagnac a donné les *Œuvres choisies* d'Hamilton, 1825, 2 vol. in-8.

HAMILTON (sir William), ambassadeur, né en 1730 en Écosse, était le frère de lait du roi George IV. Il résida à la cour de Naples de 1764 à 1800, et mourut en 1803. Amateur éclairé des arts et des sciences naturelles, il a publié plusieurs ouvrages précieux, entre autres, *Observations sur le Vésuve, l'Etna,* etc., 1772, et a formé un riche musée d'antiquités, gravé en 1806. Il avait épousé en secondes noces une femme qui s'est rendue fameuse par sa beauté et ses déportements. Cette femme, nommée miss Harte, avait été servante, prostituée, puis concubine de plusieurs officiers: elle parvint à captiver le cœur de lord Hamilton, et obtint la plus grande influence à la cour de Naples, en s'emparant de l'esprit de la reine Marie-Caroline qui l'admettait dans son intimité. Lady Hamilton trahit son mari pour l'amiral Nelson auquel elle inspira une folle passion. Elle mourut en France, près de Calais, en 1815. Elle publia elle-même sa correspondance avec Nelson, Londres, 1815; ses *Mémoires,* remplis de révélations scandaleuses, parurent l'année suivante et furent aussitôt traduits en français.

HAMILTON (miss Elisabeth), née en 1758, à Belfast en Irlande, d'une famille sans fortune, morte en 1816, à Harrowgate, fut chargée de l'éducation de deux jeunes Écossaises, composa d'excellents ouvrages d'éducation et fut en ce genre la rivale de miss Edgeworth. On a d'elle: *Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation,* 1801, 2 vol. in-8, traduites en 1804, par L.-C. Chéron; *Lettres sur la formation du principe religieux et moral,* 1806. Elle donnait la religion pour base à l'éducation.

HAMM, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 32 kil. N. O. d'Arensberg: 5,100 hab. Aux environs, fort Ferdinand. Draps, toiles, tanneries, jambons. Jadis ville libre et hanséatique.

HAMMA-DE-CABÈS (EL-), ville d'Afrique. *Voy.* CABÈS.

HAMMAMET, ville de l'état de Tunis, à 65 kil. S. E. de Tunis, sur le golfe de même nom; 8,000 hab. Aux environs, plantations d'oliviers.

HAMMAN-LÉF, *Aquæ Calidæ,* ville de l'état de Tunis, à 35 kil. S. E. de cette ville, et près de la baie de Tunis. Eaux minérales renommées.

HAMME, ville de Belgique (Flandre orientale), à 7 kil. N. E. de Dendermonde: 8,400 hab.

HAMMERFEST, ville de Norwége, dans l'île de Qualoe, sur la mer Glaciale, par 20° 53' long. E., 70° 39' lat. N. C'est la ville la plus septentrionale de l'Europe. Port fréquenté par les Russes, les Brémois, les Norwégiens. Pêche très active.

HAMMERSMITH, ville d'Angleterre (Middlesex), à 9 kil. O. de Londres, sur la Tamise: 10,000 hab. Pont suspendu sur la Tamise. Couvent pour l'instruction de jeunes personnes catholiques, etc. Belle villa de Brandeburg-House, qui appartint à la margravine d'Anspach (1792), puis à la reine Caroline, qui y mourut.

HAMMON. *Voy.* AMMON.

HAMP ou HAMPSHIRE. *Voy.* HAMPSHIRE.

HAMPDEN (John), célèbre patriote anglais, né à Londres en 1594, d'une famille noble et ancienne qui tirait son nom du bourg de Hampden, dans le Buckinghamshire, entra en 1625 à la Chambre des Communes, et fut le premier, en 1637, à donner l'exemple de refuser de payer la taxe de mer (*ship-money*), établie arbitrairement par Charles I. Le procès qui lui fut intenté à ce sujet lui donna une grande popularité, et Hampden devint l'un des membres les plus influents du Long-Parlement; il entra l'un des premiers avec le comte d'Essex en campagne contre le roi; il périt en 1643 dans une escarmouche. Doué d'une éloquence entraînante, de beaucoup de fermeté et de toutes les qualités extérieures qui dominent le peuple, il était appelé à jouer un grand rôle si la mort ne l'avait enlevé sitôt. Hampden

était cousin de Cromwell; il se disposait en 1638 à quitter l'Angleterre avec lui pour émigrer en Amérique, lorsqu'un ordre du conseil vint défendre le départ.

HAMPSHIRE ou SOUTHAMPTON, comté méridional de l'Angleterre, est borné au N. par celui de Berk, à l'O. par les comtés de Dorset et de Wilt, au S. par la Manche et par le détroit qui le sépare de l'île de Wight, à l'E. par les comtés de Sussex et de Surrey. Il a environ 80 kil. de long sur 50 de large; 314,300 hab. Ch.-l., Winchester; autres villes principales, Southampton, Portsmouth, Gosport, Fareham, Alton, Andover. Ce comté est arrosé par l'Itchin, l'Avon, l'Anton, la Tese, etc. Le climat de ce comté est fort sain; ses productions naturelles et métallurgiques et son industrie sont de peu d'importance; mais ses eaux minérales et les bains qui se trouvent sur ses côtes sont très fréquentés. Le commerce est assez actif vers le sud. — Cette contrée fut primitivement occupée par les *Belgæ*; elle fut conquise par Vespasien et réunie à la Bretagne Ire. Elle fit ensuite partie du roy. de Wessex; sous la domination saxonne, elle prit le nom d'*Hantunscyre*, d'où est dérivé le nom moderne.— Le nom de Hampshire est également porté par plusieurs comtés des États-Unis, dont le plus important est situé dans l'état de Massachusetts; il compte 100,000 hab.

HAMPSHIRE (NEW), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, est borné au N. par le Bas-Canada, à l'E. par l'état du Maine, au S. par celui de Massachusetts, et à l'O. par le Connecticut qui le sépare de l'état de Vermont : 270 kil. sur 130: 270,000 hab. Ch.-l., Concord. Il est arrosé par le Connecticut, le Merrimak et l'Androscoggin. Ce pays est sablonneux à l'E., montagneux au centre et au N.; aussi l'a-t-on surnommé la Suisse de l'Amérique. Climat salubre, sol fertile en grains; pâturages. Industrie qui se développe rapidement de jour en jour. Commerce actif. — Le capitaine Smith visita le premier les côtes du New-Hampshire en 1614; il était alors habité par les Indiens Abénaquis; une colonie anglaise s'y établit en 1623 et donna au pays le nom de *Laconia*, qui en 1629 fut changé en celui de New-Hampshire. En 1640, il fut réuni au Massachusetts dont on le sépara en 1679. Il proclama son indépendance en 1792.

HAMPSTEAD, village pittoresque d'Angleterre (Middlesex), à 5 kil. N. O. de Londres, sur le penchant d'une montagne; 8,500 hab. Un des principaux cimetières de Londres. Eaux minérales.

HAMPTON, ville d'Angleterre (Middlesex), à 17 kil. O. de Londres; 2,000 hab. Très belles maisons de campagne, entre autres le palais d'Hampton-Court, résidence royale; ce palais fut construit par le cardinal Wolsey.— Un autre château du même nom se trouve dans le comté d'Hereford. — Plusieurs villes des États-Unis portent aussi le nom d'Hampton.

HAMZAH, principal fondateur de la secte des Druzes, travailla avec ardeur à propager la nouvelle secte après le meurtre du calife Hakem, et soutint que ce calife était une incarnation de la divinité. *Voy.* AL-HAKEM.

HANAU, ville de l'électorat de Hesse, ch.-l. de la principauté de Hanau, près du confluent de la Kinzig et du Mein, à 12 kil. E. de Francfort-sur-le-Mein; 13,000 hab. Château de l'électeur, gymnase, hôpital, synagogues remarquables; hôtel-de-ville, cathédrale avec une tour inclinée. Établissements de bienfaisance et d'instruction. Lainages, soieries, bas, camelots, chapeaux, faïence, porcelaine, bijouterie en or, argent, fer, etc. Aux environs on remarque Wilhelmsbad et le château de Philippsruhe. Napoléon battit les Autrichiens et les Bavarois devant Hanau le 30 octobre 1813. — La principauté de Hanau, bornée au N. E. par la prov. de Fulde, à l'E. et au S. par la Bavière, au S. O. et à l'O. par la Hesse-Darmstadt, a 80 kil. sur 16, et 110,000 hab. C'était jadis un comté indépendant, qui fut élevé au rang de comté d'empire en 1429. En 1451 les comtes de Hanau se partagèrent en deux branches (Hanau-Münzenberg et Hanau-Lichtenberg); mais en 1642 la première ligne s'étant éteinte, ses domaines revinrent à la branche cadette qui subsista jusqu'en 1736. A cette époque, le comté d'Hanau fut partagé entre la Hesse-Cassel et la Hesse-Darmstadt et peu après possédé tout entier par la Hesse-Cassel. En 1803, le comté d'Hanau fut érigé en principauté: mais en 1806 les Français s'emparèrent de la nouvelle principauté, et ils la réunirent en 1809 au grand-duché de Francfort, dont elle fit partie jusqu'en 1813. Elle retourna alors à la Hesse.

HANBAL, sectaire musulman, né à Bagdad en 786, vivait sous les califes Al-Mamoun et Al-Motassem; il fut le chef d'une secte qui soutenait que le Coran est la parole de Dieu, éternelle, incréée. Il fut persécuté par ceux qui prétendaient que ce livre était de la main des hommes, et mourut en odeur de sainteté en 855. Ses partisans sont dits *Hanbalites*.

HANEFITES ou HANIFITES, secte musulmane, la première et la plus ancienne des quatre principales sectes réputées *sunnites* ou orthodoxes, a pour chef Abou-Hanifah (*Voy.* ce nom), qui vivait au VIIIe siècle et qui lui a donné son nom. Cette secte est celle qui domine en Turquie, en Tartarie et parmi les Musulmans de l'Inde.

HANGOEUD, village de la Russie d'Europe, à la pointe mérid. de la Finlande, sur le golfe de Finlande et dans le district d'Helsingfors. Pierre-le-Grand remporta près de là, sur la flotte suédoise, sa première victoire navale, le 27 juillet 1714.

HANG-TCHEOU, ville de la Chine (Tche-kiang), à 220 kil. S. E. de Nan-king, sur le Tsien-tang-kiang : 18 kil. de tour; on lui donne 400,000 hab. ou même un million. Vaste château-fort dont la garnison est de 10,000 hommes. Beaux quais, pagodes, tours, arcs de triomphe. Grand commerce avec le sud de l'empire.

HAN-KIANG, rivière de Chine, naît dans la province de Chen-si, au S. O., tombe dans le Yang-tsé-kiang, un peu au-dessous de Han-yang et de Vou-tchang. Cours, 1,000 kil. environ.

HANLEY, ville d'Angleterre (Stafford), à 2 kil. N. E. de Newcastle-under-Line; 5,700 hab. Jolie église paroissiale.

HANNIBAL. *Voy.* ANNIBAL.

HANNON, amiral carthaginois, fut battu devant les îles Egades par le consul romain Lutatius, 242 av. J.-C. Cette défaite fit perdre à Carthage l'empire de la mer.

HANNON, général carthaginois, chef du parti opposé à la faction barcine, combattit en toute occasion Amilcar et Annibal, son fils. Partisan de la paix, il fit refuser à celui-ci les secours dont il avait besoin pour se maintenir en Italie, et le força ainsi d'abandonner ses conquêtes.

HANNON, navigateur carthaginois, fut chargé par sa patrie de faire un voyage de découvertes sur les côtes d'Afrique au-delà des Colonnes d'Hercule, et laissa une relation de son expédition en langue punique. Nous avons une traduction ou un extrait en grec de cette relation, sous le titre de *Périple d'Hannon*. Les savants ne sont d'accord ni sur l'époque à laquelle vivait Hannon, ni sur l'étendue des côtes qu'il a parcourues. Les uns le font vivre 400 ans, les autres 500 ou même 1,000 ans av. J.-C. M. Walckenaër le place vers l'an 509 av. J.-C. Il paraît fort probable que Hannon ne poussa pas au-delà du cap Bojador. Le *Périple d'Hannon* a

été publié pour la première fois à Bâle, 1533; il se trouve dans les *Géographes anciens* d'Hudson; il a été traduit en français par M. de Châteaubriand, dans son *Essai sur les Révolutions*, et par Gosselin dans ses *Recherches sur les côtes d'Afrique*. — Le nom de Hannon a encore été porté par plusieurs personnages moins célèbres.

HANOUMAN, dieu singe de la mythologie indienne, fils de Pavana, le roi des vents, accompagna Rama dans ses expéditions, comme Pan, chef des Faunes et des Satyres, suivit Bacchus dans l'Inde. Aidé des singes, il construisit pour l'armée de Rama ce pont de rochers que les Portugais ont appelé *Chaussée d'Adam*. Puis, attachant à sa queue des matières inflammables, il porta l'incendie dans la capit. de Lanka. On attribue à Hanouman l'invention d'un des quatre systèmes de musique indienne. Il est représenté avec une longue queue, suivi d'une foule de singes, et tenant à la main un éventail ou une lyre.

HANOVRE, *Hanover* en allemand, *Hanovria* en latin moderne, ville d'Allemagne, capitale du royaume de Hanovre et de la principauté de Kalenberg, à 133 kil. de Hambourg: 26,300 hab. Elle se divise en 3 parties: *Altstadt*, *Neustadt* et *Ægidien-Neustadt*. Bien bâtie et régulière en général; château royal, hôtel-de-ville, bibliothèque, place de l'Esplanade, monument en l'honneur de Leibnitz qui y mourut en 1716; monument de Waterloo achevé en 1832. Patrie de l'astronome Herschel et des deux Schlégel. Hanovre était jadis une ville hanséatique.

HANOVRE (royaume de), état de la Confédération germanique, borné au N. par la mer du Nord, le Danemark, le territoire de Hambourg et le Mecklembourg, à l'E. par la Prusse et le Brunswick, au S. par la Hesse, la Prusse et les principautés de Lippe et de Waldeck, et à l'O. par la Hollande. Superficie, 39,000 kil. carrés environ; 1,633,167 hab. en 1833. Depuis 1823 le roy. de Hanovre est divisé en 6 gouvernements ou préfectures (*landdrosteien*), qui prennent le nom de leurs chefs-lieux (Hanovre, Hildesheim, Lunebourg, Stade, Osnabrück, Aurich), plus le Capitanat montueux (*Berghauptmannschaft*) de Clausthal. Le royaume actuel a été formé de la réunion des anciens pays suivants: duché de Brême avec le pays d'Hadeln, principauté de Lunebourg, portion du duché de Lauenbourg, duché de Verden, principauté de Kalenberg et de Hildesheim, comtés de Hoya et de Diepholz. A ces états qui forment un tout continu, se rattachent: au S. E. la principauté d'Osnabrück, le sud du comté de Lingen, le comté de Bentheim, les cercles de Meppen et d'Emsbühren, et au N. la Frise orient. avec le pays de Harling. Il faut en outre nommer les enclaves de Grubenhagen et Gœttingue, séparés du roy. de Hanovre par le duché de Brunswick, ainsi que quelques districts détachés d'Eichsfeld. — Le sol du Hanovre est généralement plat, excepté dans les territoires de Grubenhagen et de Solling, qui sont traversés par les monts Harz et Solling (tous deux riches en métaux), ainsi que dans le pays d'Hildesheim et de Kalenberg. De l'O. à l'E. s'étend une large bande de sable, sans culture et couverte de bruyères. Les principales rivières du Hanovre sont l'Elbe, l'Oste, le Weser, l'Aller, l'Ems et la Leine; la côte septentr. offre un golfe remarquable, celui de Dollart; on remarque dans l'intérieur les lacs de Steinhud, Düme et Jordan (ce dernier est souterrain). Le Hanovre est un pays agricole plutôt que manufacturier; il nourrit beaucoup de chevaux; on y élève aussi une grande quantité d'abeilles. Tourbe, sources salées, métallurgie. Commerce de bois.

Histoire. Le Hanovre fut primitivement habité par les Chérusques au S., les Lombards et les Chauques au N. Au temps de Charlemagne, il était occupé par des peuplades saxonnes, et continua, même après la conquête qu'en fit ce prince, à être gouverné par des ducs saxons. Au Xe siècle, on y remarquait quatre familles souveraines, celles de Brunswick, de Nordheim, des Billungs et de Supplinbourg. Au commencement du XIIe siècle, l'héritière des Billungs épousa Henri-le-Noir, de la famille des Guelfes, et de ce mariage naquit Henri-le-Superbe, duc de Bavière, qui, en épousant l'héritière des maisons de Brunswick, Nordheim et Supplinbourg, étendit sa domination sur presque tout le Hanovre; mais Othon-l'Enfant, son petit-fils, ayant été mis au ban de l'empire, fut dépouillé de presque tous ses états, à l'exception de Lunebourg, Kalenberg, Brunswick, Grubenhagen et Gœttingue, qui formèrent le duché de Brunswick (1235). Après la mort d'Othon, ce duché fut partagé entre les diverses branches de la maison de Brunswick (*Voy.* BRUNSWICK). Mais enfin Ernest-Auguste, de la branche de Brunswick-Lunebourg, réunit une grande partie des domaines du duché de Brunswick et fut élevé en 1692 à la dignité d'électeur sous le titre d'électeur de Hanovre; il avait épousé la fille de l'électeur palatin, petite-fille de Jacques I, roi d'Angleterre, et acquit par là des droits éventuels au trône de la Grande-Bretagne. George-Louis, son fils, réunit à ses domaines le reste du duché de Brunswick en épousant en 1698 Sophie-Dorothée, héritière des autres branches de la maison de Brunswick, et acquit aussi Brême et Verden. Héritier le plus proche de la reine Anne, George-Louis succéda à cette princesse sur le trône d'Angleterre en 1714 et prit le titre de George I. Depuis cette époque jusqu'en 1837, le Hanovre a toujours été gouverné par les rois d'Angleterre, sans toutefois faire partie de ce royaume. Sous George II, le Hanovre s'agrandit du pays d'Hadeln et du comté de Bentheim; mais il souffrit beaucoup des guerres de 1741 à 1756. George III y joignit une partie du Harz, et en 1802 l'évêché d'Osnabrück y fut réuni. En 1803, les Français occupèrent une première fois le Hanovre; ils le cédèrent à la Prusse en 1805, mais l'occupèrent de nouveau de 1807 à 1813. Durant cette époque une partie du Hanovre fut réunie au royaume de Westphalie, le reste fit partie de l'empire français, et forma les départements de l'Ems-oriental, de l'Ems-supérieur, des Bouches-du-Wéser et des Bouches-de-l'Elbe. En 1813, l'électorat de Hanovre fut rendu à ses anciens maîtres, et en 1815 il fut érigé en royaume. A cette époque, il s'accrut d'Hildesheim, de la Frise orientale, de la ville de Goslar, d'une partie du pays d'Eichsfeld, des districts de Meppen et d'Emsbühren, etc.; il céda de son côté une partie du Lauenbourg au Danemark, ainsi que quelques districts séparés à la Prusse et à Oldenbourg. Le duc de Cambridge, 7e fils de George III, avait été nommé gouverneur général (1816), puis vice-roi (1831) du Hanovre: mais en 1837, après la mort de Guillaume IV, roi d'Angleterre, qui laissa le trône de la Grande-Bretagne à sa nièce Victoria, le Hanovre, qui était fief masculin, échut en partage à Ernest-Auguste, duc de Cumberland, 5e fils de George III et frère cadet de Guillaume IV, qui prit le titre de roi. Ce prince, chef du parti tory en Angleterre, s'est, dès le commencement de son règne, montré peu disposé à favoriser les tendances libérales de la nation hanovrienne, et jusqu'à ce jour il a sans cesse lutté avec les membres de son parlement.

HANOVRE (NOUVEL-), *Neu-Hanover*, contrée de l'Amérique septentrionale, dans la Nouvelle-Bretagne (possessions anglaises), par 50°-54° lat. N., entre le Nouveau-Cornouailles au N., la Nouvelle-Géorgie au S., l'île de Quadra-et-Vancouver au S. E. Un grand nombre d'îles sont répandues sur

les côtes, entre autres les archipels de Pitt et de la Princesse-Royale : une chaîne de montagnes traverse le pays du N. O. au S. E. Le climat de cette contrée est plus froid que dans la Nouvelle-Géorgie; elle est à peine habitée. Elle reçut son nom de Vancouver qui en explora les côtes en 1792 et 1793. — Une île du Grand-Océan, par 2° 30' lat. S., 148° long. E., porte aussi le nom de Nouvel-Hanovre.

HANS, forme allemande du nom Jean.

HANSE (la). *Voy.* HANSÉATIQUES (villes).

HANSÉATIQUES (villes), *Hansestædte* (de l'allemand *hansen*, s'associer). On donne actuellement ce nom aux trois villes libres d'Allemagne, Hambourg, Brême et Lübeck, les seules qui aient encore continué de faire partie de l'ancienne Ligue Hanséatique. La Hanse ou Ligue Hanséatique prit naissance en 1241 par le traité formé entre Hambourg et Lübeck dans le but de protéger leur commerce contre les brigands et les pirates de la Baltique et de défendre leurs franchises contre les princes voisins. Les avantages que produisit cette union engagèrent bientôt un grand nombre de villes à s'y faire admettre. A Hambourg et Lübeck se joignirent Brême, Bruges, Bergen, Novogorod, Londres, Cologne, Brunswick, Dantzick, et plus tard Dunkerque, Anvers, Ostende, Dordrecht, Rotterdam, Amsterdam, etc.; on y ajoute même Calais, Rouen, St-Malo, Bordeaux, Bayonne, Marseille, Barcelone, Séville, Cadix, Lisbonne, ainsi que Livourne, Messine et Naples. Pendant quelques siècles, cette société fleurit et étendit au loin son commerce : mais, à partir du XVe siècle la découverte de l'Amérique, et l'extension de commerce maritime qui en fut la suite, la firent déchoir rapidement, et au XVIe siècle elle se trouva réduite aux trois villes nommées ci-dessus.

HANS-SACHSE, poëte allemand, né à Nuremberg en 1494, mort en 1576, exerçait le métier de cordonnier. Il cultivait en même temps la poésie avec quelque succès, et devint doyen des *maîtres poëtes* (meistersænger), espèce de confrérie de poëtes-artisans qui avaient leurs lois, leurs statuts, leurs armoiries. Hans-Sachse a composé des comédies, des tragédies, des traductions de psaumes, des contes, des fables. On a publié ses *Mélanges de poésies magnifiques, belles, jolies et rimées*, Nuremberg, 1560, in-fol.: ses *Œuvres* ont été publiées en 5 vol. in-fol., 1570-79.

HAN-TCHOUNG, ville de Chine (Chen-si), ch.-l. de département, sur le Han-kiang, à 220 kil. S. O. de Si-an, par 32° 56' lat. N., 104° 5' long. E.

HANWAY (Jonas), philanthrope anglais, né à Portsmouth en 1712, mort en 1786, étudia le commerce à Lisbonne, fit en 1743 un voyage en Russie, puis visita la Perse, fut nommé commissaire des vivres de la marine en 1762, et employa tous ses loisirs à des œuvres de bienfaisance. On lui doit l'institution de la Société de Marine anglaise, l'établissement des *écoles du dimanche* (*sunday schools*) pour les pauvres ouvriers, celui d'une maison de refuge pour les filles repenties (*Magdalen Charity*), et les assurances contre l'incendie. Il a laissé, entre autres écrits: *la Vertu dans les classes inférieures*, 1774, 2 vol. in-8.

HAN-YANG, ville de Chine (Hou-pe), ch.-l. de dép., au milieu de marais et de lacs près du confluent du Yang-tsé-kiang et du Han-kiang. Commerçante, riche et bien peuplée.

HAN-YANG ou KING-KI-TAO, capit. du roy. de Corée et résidence du souverain, par 37° 40' lat. N., 124° 50' long. E. Peu connue des Européens.

HAOUACH, riv. d'Afrique, naît dans l'Abyssinie, au S. de la prov. de Choa-et-Efat, coule au N. E. et se perd dans les sables. Cours, 450 kil.

HAOUSSA, état de la Nigritie (Soudan), sur les rives du Niger, entre le Kachena, le Katagoum, le Zeg-Zeg : 30 à 40,000 hab. Ch.-l., Kano, par 12° lat. N., 7° long. E. Habitants doux, très industrieux; agriculture très avancée. Le Haoussa est peu connu : il n'a encore été visité que par Clapperton et Oudney.

HAPSAL, ville de Russie. *Voy.* HABSAL.

HAPSBOURG, village de Suisse, qui a donné son nom à la maison d'Hapsbourg. *Voy.* HABSBOURG.

HAQUIN, nom de sept rois de Norwége, dont les seuls remarquables sont : Haquin I, qui régna de 936 à 963 ; il détrôna Eric, son frère, gouverna avec douceur et mérita le surnom de *Bon;* il périt pour avoir voulu introduire le christianisme dans ses états. — Haquin VII, qui régna de 1350 à 1380 ; il joignit à la couronne de Norwége celle de Suède : mais ayant mécontenté les Suédois, il fut détrôné et remplacé par Albert de Mecklembourg (1363) ; cependant il réussit, au bout de peu de temps, à remonter sur le trône de Suède. Il avait épousé Marguerite, fille du roi de Danemark, qui réunit sur sa tête les trois couronnes du Nord. — Pour les autres Haquin, *Voy.* à l'article NORWÉGE la chronologie des rois de ce pays.

HARABI, Arabes Bédouins du roy. de Tripoli, habitent dans le N. O. du Barcah, sont presque indépendants et paient seulement un tribut au bey de Tripoli. Ces Arabes sont très féroces et presque toujours en guerre avec les tribus voisines. — On trouve quelques guerriers harabis dans la province de Fayoum (Moyenne-Egypte).

HARALD, nom de plusieurs rois de Danemark et de Norwége, dont la chronologie est fort incertaine : l'histoire des premiers rois de Danemark de ce nom est inconnue.

HARALD dit *Blaatand* (à la dent bleue), VIIe du nom, monta sur le trône vers 930, fit la guerre en France contre Louis d'Outremer et Lothaire en faveur de Richard, duc de Normandie (943 et 972), et força ce prince à conclure des traités favorables à son allié : mais il fut battu plus tard par les empereurs Othon I et Othon II qui lui imposèrent pour conditions de paix, le premier d'embrasser le christianisme, le second de céder la Norwége ; il fut détrôné par son fils Suénon en 980. Il avait possédé quelque temps la Norwége.

HARALD VIII, fils de Suénon I, régna d'abord avec son père, puis lui succéda en 1014, et mourut en 1017 en Angleterre, lorsqu'il aidait son frère Canut-le-Grand à conquérir ce royaume. — Harald IX succéda en 1076 à son père Suénon II. Il substitua à l'usage barbare du combat judiciaire la formalité de se purger d'une accusation par le serment, et se montra toujours ami de la paix ; il se retira dans un couvent où il mourut en 1080.

HARALD I, roi de Norwége, monta sur le trône l'an 863. Il ne possédait d'abord que quelques provinces de la Norwége méridionale ; il soumit à sa domination la Norwége entière. Il abdiqua en 931, et mourut en 934.

HARALD II était fils d'Eric, qui avait été détrôné par Haquin I, et monta sur le trône de Norwége en 963, après la mort de ce dernier ; il abusa de son pouvoir, et fut massacré (978).

HARALD III régna de 1047 à 1066. Il fonda la ville d'Opslo, et mourut en Angleterre où il était venu combattre Harold II (1066), peu de temps avant le débarquement de Guillaume-le-Conquérant.

HARALD IV, aventurier, se fit proclamer roi en 1135, en se disant fils de Magnus III, et enleva ainsi le trône à Magnus IV, qu'il renferma dans un couvent ; mais il périt bientôt lui-même sous les coups d'un nouveau prétendant, Sigurd Slembidiakni, qui se disait aussi fils de Magnus III (1136).

HARALD I, II, rois d'Angleterre. *Voy.* HAROLD.

HARAN ou **HARRAN**, v. de Mésopot. *Voy.* CARRHES.

HARBONNIÈRES, ville du dép. de la Somme, à 13 kil. S. E. de Corbie; 1,796 hab. Bonneterie de coton et de fil.

HARBOROUGH-MARKET, ville d'Angleterre (Leicester), sur la rivière Well-and, à 22 kil. S. O. de Leicester; 2,000 hab. Marché. Etamines, étoffes de soie dites *lutstrings*.

HARBURG, ville murée du Hanovre, à 33 kil. N. O. de Lunebourg, sur la rive gauche de l'Elbe; 3,700 hab. Tabac, toiles à voiles, lainages, soieries, bas, chapeaux, etc. Commerce en bois.

HARCOURT ou **THURY-HARCOURT**, ch.-l. de canton (Calvados), sur l'Orne, à 24 kil. N. O. de Falaise; 1,150 hab. Coton, tanneries. Ce lieu a donné son nom à la maison d'Harcourt. — Un autre Harcourt (Eure) est à 6 kil. S. O. de Brionne, et compte 1,300 hab.

HARCOURT (famille d'), maison noble de France, qui tire son nom du bourg d'Harcourt (Calvados), remonte au IXe siècle et reconnaît pour fondateur Bernard-le-Danois, parent du Normand Rollo ou Raoul; celui-ci donna à Bernard la terre d'Harcourt en récompense des services qu'il lui avait rendus dans ses guerres contre les Anglais et les Neustriens (876). — Un des plus anciens membres de cette famille, Raoul d'Harcourt, chanoine de Paris, archidiacre de Rouen et de Coutances, conseiller de Philippe-le-Bel, fonda en 1280 le collége d'Harcourt à Paris (remplacé aujourd'hui par le collége Saint-Louis, rue de La Harpe).

HARCOURT (Jean II, sire d'), fut maréchal de France sous Philippe-le-Hardi et amiral de France sous Philippe-le-Bel en 1293.

HARCOURT (Godefroi d'), surnommé *le Boiteux*, fils de Jean III. Séduit par Edouard III, roi d'Angleterre, il favorisa en 1346 la descente de ce prince en Normandie, et commanda une partie de l'armée anglaise à la bataille de Crécy, perdue la même année par le roi de France Philippe VI. Il revint pourtant après le combat à son souverain légitime; mais en 1355, sous le roi Jean, il repassa du côté de l'ennemi, pour venger la mort de son neveu, Jean V d'Harcourt, qui avait eu la tête tranchée pour cause de trahison; il vint ravager la Normandie, et périt dans un engagement contre les soldats du roi (1356), après avoir déployé dans le combat la plus grande bravoure. — Sous Jean IV, la sirerie d'Harcourt fut érigée en baronnie par Philippe de Valois; elle comprenait alors les terres d'Elbeuf et de Lillebonne. Après la mort de Jean V, qui avait épousé en 1340 Blanche de Ponthieu, comtesse d'Aumale et princesse de Castille, la maison d'Harcourt fut partagée en trois branches. — Jean VI, comte d'Harcourt, commence la branche aînée et épouse en 1374 Catherine de Bourbon, belle-sœur de Charles V. En 1440, Marie d'Harcourt, héritière de cette branche, en porta tous les domaines dans la maison de Lorraine. — La seconde branche, commencée par Jacques d'Harcourt, 2e fils de Jean V, s'éteignit de bonne heure en la personne de Guillaume d'Harcourt, petit-fils de Jacques, dont la fille Marie porta ses domaines dans la maison de Longueville par son mariage avec Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville. — Philippe d'Harcourt commença la 3e branche, actuellement existante, et qui s'est partagée en deux rameaux, Harcourt d'Ollonde et Harcourt Beuvron.

HARCOURT (Henri de Lorraine, comte d'), surnommé *Cadet la perle*, parce qu'il était le cadet de la maison de Lorraine-Elbeuf, et qu'il portait une perle à l'oreille, fut un des généraux les plus distingués de son siècle. Mis par Louis XIII à la tête de l'armée du Piémont en 1639, il défit devant Quiers le prince Thomas de Savoie, général des Espagnols, et en 1640 il força Turin à capituler. En 1645, il battit encore les Espagnols à Llorens en Catalogne: mais il fut obligé en 1646 de lever le siége de Lérida devant le marquis de Léganès. Envoyé en Flandre en 1649, il vainquit de nouveau les Espagnols devant Valenciennes. Pendant les troubles de la Fronde, il servit d'abord avec zèle la cour; mais il eut ensuite le tort, comme Turenne et Condé, de se mettre à la tête de troupes étrangères. Cependant il reconnut bientôt sa faute, fit sa paix avec la cour, et obtint le gouvernement de l'Anjou. Il mourut en 1666, à l'âge de 65 ans.

HARCOURT (Henri, premier duc d'), maréchal de France, fut d'abord aide-de-camp de Turenne (1673), et après avoir servi avec la plus grande distinction en Flandre, fut nommé, en 1697, ambassadeur à Madrid, et accompagna le duc d'Anjou quand il alla prendre possession du trône d'Espagne. Il reçut en 1700 les titres de duc et pair, et mourut en 1718. Deux de ses fils ont été maréchaux. Le duc d'Harcourt existant actuellement est le 6e duc; il n'est pas marié. — Son frère, le comte d'Harcourt, né en 1786, a été nommé pair en 1837, après avoir été ambassadeur en Espagne; il a plusieurs enfants.

HARDEKNUT, prince danois. *Voy.* CANUT.

HARDENBERG, ville de Hollande (Yssel supérieur), sur le Vecht, à 24 kil. N. d'Almelo; 2,800 habitants.

HARDENBERG (principauté de), une des juridictions du roy. de Hanovre, dans le gouvernement d'Hildesheim, a pour ch.-l. Norten; 5,000 hab.

HARDENBERG (Ch.-Auguste, prince de), homme d'état, né en 1750 à Hanovre, mort en 1822 à Genève, fut d'abord au service de l'électeur de Hanovre (1778) et du duc de Brunswick (1787), puis entra (en 1790) au service du roi de Prusse, et s'y dévoua tout entier. Il suivit, au nom du roi de Prusse, les négociations de Bâle avec la France en 1795, reçut peu après le portefeuille des affaires étrangères, fut nommé en 1810 chancelier d'état, et signala son administration par des mesures libérales. Pendant les guerres de l'empire, il seconda de tout son pouvoir la réaction contre la France, signa en 1814 la paix de Paris, assista comme plénipotentiaire aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad, de Vienne, de Vérone. Il a laissé des *Mémoires* sur les événements de son temps, qui ne doivent être publiés qu'en 1850.

HARDENBERG (Frédéric de), connu comme auteur sous le nom de Novalis. *Voy.* NOVALIS.

HARDERWYK, ville murée de Hollande (Gueldre), sur le Zuyderzée, à 14 kil. N. O. d'Arnhem; 3,800 hab. Port qui s'ensable. Pêche sur le Zuyderzée et préparation du poisson fumé. Ancienne ville hanséatique. Prise par Charles-Quint en 1522, et par les Français en 1674.

HARDI CANUT, prince danois. *Voy.* CANUT.

HARDOUIN (Jean), dit *le Père Hardouin*, savant jésuite, né à Quimper en 1646, mort en 1729, enseigna quelque temps la rhétorique, puis devint bibliothécaire du collége Louis-le-Grand (1683). Il a composé plusieurs ouvrages qui sont remplis d'érudition, mais où il se plaît à soutenir les paradoxes les plus étranges. Il mettait en doute toute l'histoire ancienne, niait l'authenticité de la plupart des écrits que l'antiquité nous a légués, prétendait que l'Énéide de Virgile, les Odes d'Horace, etc., étaient l'œuvre des moines du moyen âge, et n'y voyait que des allégories chrétiennes; il n'accordait aucune foi aux médailles, regardait comme chimériques tous les conciles antérieurs au concile de Trente, etc. Il mettait au nombre des athées Descartes, Malebranche, Pascal et tous les jansénistes. Ses supérieurs, effrayés de la hardiesse de son scepticisme historique, le forcèrent à se rétracter sur quelques points (1708); mais il n'en

persista pas moins dans ses opinions. On lui doit une savante édition de *Pline le Naturaliste*, 1685, 5 vol. in-4 : c'est le seul de ses nombreux ouvrages qui ait aujourd'hui de la valeur. Il a publié une *Collection des conciles*, 1715, 12 vol. in-fol.

HARDOUIN DE PÉRÉFIXE. *Voy.* PÉRÉFIXE.

HARDT (VON DER). *Voy.* VON DER HARDT.

HARDWICKE (Philippe YORKE, comte de), écrivain et homme d'état anglais, né vers 1720, mort en 1770, entra au parlement en 1741, devint intendant de l'université de Cambridge et membre du conseil du roi. Étant encore à l'université, il composa avec plusieurs de ses condisciples, sous le titre de *Lettres athéniennes* (1740 et 1798), un ouvrage dans le genre du *Voyage d'Anacharsis* qui eut beaucoup de succès. Il a été traduit par Christophe, 1802, 4 vol. in-12.

HARDY (Alexandre), poëte dramatique, né à Paris vers 1560, mort en 1631 ou 1632, composa plus de 600 pièces (tragédies ou comédies) qui pour la plupart sont oubliées aujourd'hui, et obtint de Henri IV le titre de poëte du roi. Il vécut néanmoins dans la gêne. On a imprimé de lui 54 pièces, qui forment 6 vol. in-8, 1623-28 : la moins mauvaise de ses tragédies est *Mariamne*. Corneille fit bientôt oublier cet auteur. Hardy travaillait à l'année pour des troupes de comédiens ; il est le premier qui ait reçu la rétribution qu'on appelle *part d'auteur*.

HAREN, noble famille hollandaise, originaire de la Frise, contribua puissamment dans le XVIe siècle à la conquête de l'indépendance des Provinces-Unies, et fournit depuis à la Hollande plusieurs hommes d'état et littérateurs distingués. Les plus connus sont Adam de Haren, qui fut proscrit pour avoir signé la pétition des nobles adressée à la gouvernante des Pays-Bas, 1566, et fit partie en 1572 de la redoutable association dite des *Gueux*:— Onno-Zwier de Haren, né à Leeuwarden en 1713, mort en 1779, qui occupa plusieurs places éminentes dans l'administration et cultiva en même temps la littérature avec quelque succès. On a de lui un poëme célèbre, intitulé *les Gueux*, dans lequel il célèbre l'affranchissement de son pays auquel ses ancêtres avaient eu tant de part. La meilleure édition de ce poëme est celle de 1785, Amsterdam, 2 vol. in-8, corrigée par MM. Bilderdyk et Feith.

HAREWOOD, ville d'Angleterre (York), à 11 kil. N. de Leeds, près de Wharf ; 2,500 hab. Magnifique château dit Harewoodhouse.

HARFLEUR, petite ville du dép. de la Seine-Infér., sur la rive droite de la Seine, près de son embouchure, au confluent de la Seine et de la Lézarde, à 2 kil. de la mer et à 7 kil. E. du Havre : 1,800 hab. Petit port en partie comblé. Faïence, raffinerie de sucre, dépôt d'huîtres. — Harfleur était jadis fortifiée et assez importante. Les Anglais s'en emparèrent en 1415, en furent chassés en 1433, la reprirent en 1440 ; Charles VIII la leur enleva définitivement en 1450. Cette ville est bien déchue depuis que son port a été comblé, et surtout par suite de la construction du port du Havre.

HARIRI (Abou-Mohammed-Alkasem-Ben-Ali), écrivain arabe, né à Bassora l'an 1054 de J.-C., mort en 1121, est auteur d'un *Traité* en vers sur la grammaire arabe, intitulé : *Molhat-alirab;* mais il est surtout connu par un recueil dit *Makamas* ou *Séances de Hariri*, espèces de nouvelles en prose et en vers, au nombre de 50. Cet ouvrage est un des plus populaires de la littérature arabe. Les six premières séances ont été publiées, arabe-latin, par Albert Schultens, Franeker, 1731, et Leyde, 1740 ; et les autres dans les *Mines de l'Orient*, avec des traductions par Reiske et par MM. Jahn, Rinck, Rosen-Muller, etc. Les *Séances de Hariri* ont été imprimées en entier, mais sans traduction, à Calcutta, 1809-1814, 3 vol. in-4. M. Sylvestre de Sacy a donné à Paris en 1822 une édition complète du texte arabe avec un choix des commentaires.

HARLAY ou HARLAI, famille noble et ancienne de France, a fourni à la magistrature et à l'église plusieurs hommes distingués. Elle se divisait en diverses branches : celle des comtes de Beaumont, des seigneurs de Sancy, de Céli, de Champvalon.

HARLAY (Achille de), l'un des hommes qui ont le plus honoré la magistrature française, était également distingué par l'étendue de son savoir, l'intégrité de ses jugements et surtout par son courage civil. Il était fils de Christophe de Harlay, conseiller au parlement, puis président à mortier, et naquit en 1536. Il fut nommé conseiller à 22 ans, remplaça en 1572 son père dans ses fonctions de président, et fut nommé en 1582, par Henri III, premier président du parlement, en remplacement de Christophe de Thou, son beau-père. Au milieu des troubles causés par les Ligueurs, il déploya une fermeté inébranlable et montra une fidélité à toute épreuve. Le 12 mai 1588, dans la journée des barricades, alors que le duc de Guise était vraiment roi dans Paris, Harlay, sollicité de reconnaître le pouvoir de cet usurpateur, resta fidèle à Henri III, et osa dire au duc : *C'est grand'pitié quand le valet chasse le maître ; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, et mon corps est entre les mains des méchants ; qu'on en fasse ce qu'on voudra.* On le respecta quelque temps ; mais après le meurtre des Guises, il fut enfermé à la Bastille, et il n'en sortit qu'après l'assassinat de Henri III, moyennant une rançon de 10,000 écus. Il se rendit aussitôt auprès du nouveau roi, Henri IV, et usa de toute son influence pour favoriser son entrée dans Paris. Harlay combattit également avec courage les doctrines ultramontaines ; il condamna les livres de Mariana et de Bellarmin. Il se démit de sa charge en 1616, après trente-quatre ans d'exercice, et mourut la même année, à l'âge de 80 ans. On a de ce magistrat la *Coutume d'Orléans*, imprimée en 1583. — Un autre Achille de Harlay, petit-neveu du précédent, fut aussi premier président du parlement de Paris (1689-1707), et jouit de la faveur de Louis XIV. Il s'est surtout rendu célèbre par son esprit fin et mordant ; on cite de lui une foule de mots piquants ; on en fit dans le temps un recueil sous le titre d'*Harlæana*.

HARLAY (François DE), seigneur de Champvalon, né à Paris en 1625, devint archevêque de Rouen en 1651, puis de Paris en 1670. Il fut chargé par Louis XIV de la direction des affaires ecclésiastiques, et eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes ; il présida plusieurs fois les assemblées du clergé, notamment en 1660, et contraria les vues modérées de Bossuet. C'est lui qui célébra le mariage secret de Louis XIV avec madame de Maintenon. On a incriminé les mœurs de ce prélat courtisan.

HARLAY, seigneur de Sancy. *Voy.* SANCY.

HARLEM ou HAARLEM, ville de Hollande (Nord-Hollande), près d'un lac dit aussi *lac de Harlem*, à 17 kil. O. d'Amsterdam ; 19,000 hab. Évêché catholique. Grande place du marché, église de Saint-Bavon, où l'on remarque un jeu d'orgues de 8,000 tuyaux. Prinsenhof, hôtel-de-ville, etc. Société scientifique, divers établissements d'instruction publique ; jardin botanique. Toiles, rubans, passementeries, gazes, dentelles ; on y fabriquait jadis des soieries et des velours fort estimés. Blanchisseries renommées. On cultive à Harlem, mais avec moins de fureur qu'autrefois, des tulipes et des hyacinthes. Environs charmants. Harlem est la patrie de Laurent Koster, seul inventeur de l'imprimerie, suivant les habitants de

Harlem : des peintres Van der Helst, Wouwermans, et de l'helléniste Corn. Schrevelius. — On ignore l'époque où fut fondée Harlem. Elle soutint en 1572 un siége terrible contre le duc d'Albe, qui la prit après sept mois, et fit périr la moitié de ses habitants, en violant la capitulation.

HARLEM (mer de), lac entre les villes de Leyde, Amsterdam et Harlem, à 7 kil. de cette dernière, communique avec le Vieux-Rhin et le golfe de l'Y; 25 kil. sur 11.

HARLES (Théoph.-Christophe), érudit allemand, né en 1738 à Culmbach, mort en 1815, fut professeur de littérature grecque et orientale au gymnase de Cobourg (1765), puis directeur du séminaire philosophique d'Erlang (1770). On a de lui les *Vies des philologues*, en latin, Brême, 1770-2, et une édition fort estimée de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, 12 vol. in-4, Hambourg, 1790-1812, avec d'importantes augmentations.

HARLEY (Robert), comte d'Oxford, ministre de la reine Anne, né à Londres en 1661, mort en 1724, fut longtemps le chef du parti tory dans la chambre des Communes. Il parvint à renverser la puissance de Marlborough et de Godolphin (1710), et fut nommé, lors de la formation d'un nouveau ministère, chancelier de l'échiquier et trésorier; il remplit les coffres de la reine sans être fort scrupuleux sur les moyens, et créa dans ce but les loteries royales. Il fut un des négociateurs du traité d'Utrecht (1713). Jaloux du crédit de Bolingbroke, son collègue, il tenta vainement de le supplanter, et fut lui-même destitué brusquement en 1714. Sous George I, il fut accusé de trahison par le parti whig (1715), et enfermé pendant deux ans à la Tour; mais son innocence fut reconnue par un jugement solennel. Il vécut depuis dans la retraite, formant une riche bibliothèque et une belle collection de manuscrits. Cette collection se trouve aujourd'hui au Muséum britannique, où elle est connue sous le nom de *Collection harléienne*.

HARLINGEN, ville de Hollande (Frise), à 26 kil. O. de Leeuwarden, sur le Zuyderzée; 8,000 hab. Murailles, fossés, docks, fortes digues, belles écluses : hôtel-de-ville, ci-devant hôtel de l'amirauté. Toiles à voiles, canevas, moulins à scie, briqueteries, etc. Commerce actif, mais moins qu'autrefois (avec la Norwége, l'Angleterre, la Baltique).

HARMENOPULE (Constantin), jurisconsulte du Bas-Empire, né à Constantinople en 1320, mort en 1383, occupa des emplois importants sous les empereurs Cantacuzène et Jean Paléologue. On a de lui un ouvrage précieux, *Procheiron nomôn, seu promptuarium juris civilis*, manuel de droit en 6 livres, publié pour la première fois à Paris en 1540, trad. en latin par Bern. Rey (1547), et J. Mercier (1556). La meilleure édition a été publiée à La Haye, 1768, dans le *Supplementum thesauri juris*.

HARMERSBACH, ville du grand-duché de Bade, à 17 kil. S. E. d'Offenburg; 2,850 hab. Moulins à scies, à huile; forges.

HARMODIUS. *Voy.* ARISTOGITON.

HARMONIE ou HERMIONE, fille de Mars et de Vénus, et femme de Cadmus, porta en Grèce les premières connaissances de l'art de la musique. Elle eut un fils nommé Polydore, et quatre filles, Ino, Agavé, Autonoé et Sémélé. Elle fut changée, ainsi que Cadmus, en serpent. Harmonie était aussi une des divinités cabiriques; elle était alors femme d'Hermès et considérée comme le symbole de l'admirable harmonie qui règne dans l'univers; son nom était synonyme de celui de Vénus ou de l'Amour.

HARMONIE, ville des États-Unis, dans la partie occidentale de la Pensylvanie. Rapp s'y établit en 1803 avec des partisans qu'il avait amenés du Wurtemberg, et qui sont connus sous le nom d'*Harmonistes*. — Rapp donna le nom de *New-Harmony* à un autre village qu'il fonda dans l'état d'Indiana, sur le Wabash, à 30 kil. de son embouchure. Owen chercha à y établir vers 1825 sa société de coopération; mais il obtint peu de succès.

HARMOZIE, petite contrée de l'Asie ancienne, dans la Carmanie, vers la partie orientale de la côte N. O. du golfe Persique.

HARMOZIE, ville de Perse, auj. GOMROUN ou BENDER ABASSI. *Voy* BENDER ABASSI.

HARO, *Castrum Bilium*, ville d'Espagne (Burgos), près de la rive gauche de l'Èbre, à 40 kil. N. O. de Logrono; 7,500 hab. Vins, eaux-de-vie.

HARO (don Louis DE), ministre et favori de Philippe IV, roi d'Espagne, était neveu, par sa mère, du fameux duc d'Olivarès. Il remplaça son oncle au pouvoir en 1644, administra sagement, fit la paix avec les Provinces-Unies (1648), et conclut avec la France le traité des Pyrénées (1659); il mourut au milieu de sa puissance, en 1661, regretté du roi et de la nation.

HAROERI, divinité égyptienne. *Voy.* HORUS.

HAROLD I, roi d'Angleterre, fils du conquérant danoi Canut-le-Grand, succéda à son père sur le trône d'Angleterre en 1036, et eut pour compétiteur son frère Hardi-Canut. Au moment d'en venir aux mains, les deux frères firent un arrangement par lequel Harold cédait à Hardi les provinces méridionales de l'Angleterre; mais ce prince sut bientôt, par la trahison, se rendre seul maître de tout le royaume. Il mourut en 1039; son frère exerça sur son cadavre d'horribles vengeances.

HAROLD II, roi d'Angleterre, était fils du comte Godwin, qui avait joui d'un grand pouvoir sous les règnes précédents. Il se fit proclamer roi à la mort d'Édouard-le-Confesseur (1066), et battit son frère Tostig qui, soutenu par l'armée norwégienne de Harald III, lui disputait la couronne; mais à peine venait-il de remporter la victoire qu'il fut attaqué lui-même et défait par Guillaume-le-Conquérant, à la célèbre bataille de Hastings. Il périt dans l'action.

HAROMSZEK, comitat de Transylvanie entre ceux de Czik, de Kronstadt, la Valachie et la Moldavie : ch.-l., Illyefalva : 59 kil. sur 65 ; 82,000 hab.

HAROUDJ, chaîne de montagnes de l'état de Tripoli (Fezzan), est une ramification de l'Atlas, et se partage en deux chaînes secondaires : l'Haroudj-el-Abiad (c.-à-d. blanc), au S. O., et l'Haroudj-el-Açouad (c.-à-d. noir), à l'E., sur la limite méridionale du Fezzan. Ce dernier paraît être le *mons Ater* des anciens.

HAROUÉ, ch.-l. de canton (Meurthe), à 24 kil. S. de Nancy, sur le Madon; 700 hab. Beau château où naquit le maréchal de Bassompierre. La terre d'Haroué fut érigée en marquisat au XVII[e] siècle en faveur de la maison de Bassompierre.

HAROUN-AL-RASCHID (c.-à-d. le *Justicier*), célèbre calife d'Orient, de la race des Abbassides, né à Rei (Médie), en 765, mort à Thous en 809, s'était déjà distingué en combattant dans l'Asie-Mineure les troupes de l'impératrice Irène, lorsqu'il remplaça sur le trône, en 786, son frère Mouça-al-Hadi. Ce dernier, jaloux des succès de Haroun, était, dit-on, sur le point de l'assassiner, lorsque leur mère commune, se voyant inévitablement réduite à n'avoir plus qu'un fils, préféra se défaire du calife. Haroun éleva l'empire des califes d'Orient à son plus haut degré de splendeur. Il fit d'immenses conquêtes en Asie, et battit en plusieurs occasions Irène et Nicéphore. Il étendit ses relations jusqu'en Occident, et sollicita l'alliance de Charlemagne. Haroun protégea les arts et les lettres et s'entoura d'une cour magnifique; mais on lui reproche sa cruauté. Il fit périr plusieurs membres de sa propre famille dans d'horribles supplices. Au nombre de ses victimes, on cite la famille des Barmécides. *Voy.* ce nom.

HARPAGE, satrape mède, fut chargé, au rapport d'Hérodote, par Astyage, de faire périr Cyrus, qui venait de naître, et se contenta de donner l'enfant à un berger pour l'exposer. Dix ans après, Astyage, informé de l'inexécution de son ordre, punit Harpage en lui faisant manger le corps de son propre fils. Celui-ci cacha d'abord son ressentiment, mais ensuite il se révolta et détrôna Astyage, de concert avec Cyrus.

HARPALE, *Harpalus*, seigneur macédonien, reçut d'Alexandre le gouvernement de Babylone, et la garde de ses trésors pendant son expédition dans l'Inde. En l'absence de son maître, il accabla les peuples d'impôts, dissipa les richesses qui lui étaient confiées, et s'enfuit d'abord à Athènes, puis en Crète, pour éviter un juste châtiment: il y fut assassiné, l'an 325 av. J.-C., par la trahison d'un ami.

HARPALE, astronome grec, florissait vers l'an 480 av. J.-C.; il corrigea le cycle inventé par Cléostrate, et en proposa un nouveau de 9 ans, qui dans la suite fut corrigé par Méton.

HARPALYCE, fille d'Harpalycus, roi de Thrace, fut accoutumée de bonne heure à porter les armes. Elle repoussa Néoptolème, qui avait envahi la Thrace. Après la mort de son père, elle se retira dans les bois; elle y fut prise et tuée par des paysans dont elle avait volé les bestiaux.— Fille de Clyménus, roi d'Argos, fut aimée de son propre père, et obtint des dieux, pour échapper à ses poursuites incestueuses, d'être métamorphosée en oiseau.

HARPER'S FERRY, ville des États-Unis (Virginie), au confluent du Shenandoah et du Potomak, à 13 kil. E. de Charlestown : grande manufacture d'armes, huit chantiers de construction.

HARPIES. *Voy.* HARPYIES.

HARPOCRATE, dieu égyptien, était le fils d'Osiris et d'Isis et le symbole du soleil au sortir de l'hiver. Son nom, *Har-Pokrat*, signifie en égyptien *Haroeri* (ou Horus, nom du soleil) *aux pieds mous*, c.-à-d. sans force, et indique la faiblesse des rayons du soleil de février. Il était représenté sous la figure d'un enfant enveloppé de langes et toujours immobile. On lui mettait souvent un doigt sur la bouche: ce qui le fit prendre à tort par les Grecs pour le *dieu du silence*. On le confond avec Horus (*Voy.* ce nom).

HARPOCRATION (Valérius), grammairien grec d'Alexandrie, vivait, suivant les uns, du temps de Marc-Aurèle (160 après J.-C.), suivant les autres, du temps du rhéteur Libanius (350). Il n'est connu que par un *Lexique grec* des mots employés par les dix grands orateurs de la Grèce. Ce livre a été publié par Alde, 1503 et 1527; par Nicolas Blancard, 1683, et par Gronovius, 1696. Il a été réimprimé à Francfort, 1824, 2 vol. in-8, et à Berlin, par Bekker, 1833, in-8.

HARPONELLY, *Harponully*, district de l'Inde anglaise (Madras), dans l'ancienne province de Balaghat, est borné au N. et à l'O. par la Toumbedra, au S. par l'ancien Maïssour (Mysore), à l'E. par le district d'Adoni. Il a pour ch.-l. une ville de même nom. — Les radjahs de ce district étaient jadis tributaires des souverains du Bichnagar; ils le furent ensuite de ceux de Bedjapour, des Mongols et des Mahrattes. Tippou-Saïb s'empara de ce pays en 1786; mais les Anglais le lui enlevèrent en 1800, et depuis ils en sont restés les maîtres.

HARPYIES (d'*harpyia*, rapt, enlèvement), monstres de la fable, filles de Thaumas et d'Electre, ou de Neptune et de la Mer, étaient au nombre de trois : Aëllo, Ocypète, et Céléno ou Iris. On les représente avec un visage de vieille femme, un corps de vautour et des ongles crochus. Elles enlevaient les viandes à peine servies, ou les souillaient d'une odeur infecte. On les vit d'abord en Thrace, où elles tourmentèrent longtemps Phinée; mais Calaïs et Zéthès, fils de Borée, les chassèrent de ce pays; elles se retirèrent alors dans les îles Strophades. Quelques savants voient dans les Harpyies la personnification des vents malsains.

HARRACH (comtes de), noble famille autrichienne, possessionnée en Bohême, remonte au XIIIe siècle et est devenue surtout célèbre à partir du XVIe siècle. Nous citerons: Ferdinand Bonaventure, diplomate, né en 1637, mort en 1706; il fut ambassadeur en Espagne sous Charles II, et fit de vains efforts pour assurer la succession d'Espagne à la ligne autrichienne; il a laissé : *Mémoires et négociations secrètes*, La Haye, 1720, 2 vol., qui contiennent des détails curieux sur la cour de Charles II. — Son fils, Louis-Thomas-Raymond, mort en 1742, lui succéda dans l'ambassade d'Espagne, et protesta en 1702 contre le testament de Charles II. Il fut vice-roi de Naples de 1728 à 1733. — Charles Borromée, d'une branche cadette, né en 1761, mort en 1829, s'est rendu célèbre comme bienfaiteur de l'humanité; il exerça gratuitement la médecine pendant 25 ans; de 1805 à 1809, sa maison fut ouverte à tous les blessés dont les environs de Vienne étaient alors encombrés. Il est l'oncle de la princesse de Liegnitz, Augusta de Harrach, qui avait épousé en 1824 le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III.

HARRAN, *Charræ*, ville de la Turquie d'Asie (Diarbekir), à 80 kil. S. E. d'Orfa: ch.-l. d'un livah. Célèbre défaite de Crassus. *Voy.* CARRHES.

HARRICANAW, rivière de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne), sort d'un lac du Canada et tombe dans la baie de James. Cours, 400 kil.

HARRINGTON, bourg et port d'Angleterre (Cumberland), sur la mer d'Irlande, à 2 kil. S. de Workington; 1,845 hab. Chantiers de construction, belle corderie, usine à fer.

HARRINGTON (James), publiciste anglais, né en 1611 à Upton (Northampton), mort en 1677. A l'époque de la guerre civile, il fut favorable à la cause du parlement: mais il conserva une telle modération qu'on le choisit pour tenir compagnie au roi Charles I dans sa captivité (1646). Après l'exécution du roi, il vécut quelque temps retiré, et composa une espèce de roman politique ou d'utopie, intitulé *Oceana*, nom sous lequel il désigne l'Angleterre; il y trace le plan d'une république parfaite. Cet ouvrage parut en 1656: il déplut à Cromwell, qui y vit une satire de son gouvernement, et il attira à son auteur quelques persécutions. Sous la restauration, Harrington fut arrêté comme républicain, et fut enfermé à la Tour sous prétexte de haute trahison (1661); mais il fut relâché sans qu'on eût rien pu prouver contre lui. Un remède trop violent, qu'on lui avait fait prendre pendant sa détention, altéra sa raison à la fin de sa vie. Outre l'*Oceana*, Harrington a composé des *Aphorismes*, où il expose ses principes d'une manière plus précise; il a aussi laissé quelques poésies, mais qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Ses œuvres ont été réunies par Toland, Londres, 1700, et par Birch, 1747. L'*Oceana* a été traduit en français en 1795, 3 vol. in-8. — Il ne faut pas confondre cet écrivain avec John Harrington, né en 1561, mort en 1612, traducteur anglais de l'*Orlando furioso*, et auteur des *Nugæ antiquæ*.

HARRINGTON (comte de). *Voy.* STANHOPE.

HARRIS (John), compilateur anglais, né vers 1667, mort en 1719, entra dans les ordres, fut secrétaire, puis vice-président de la Société royale de Londres; il est le premier qui ait publié une encyclopédie en langue vulgaire; son ouvrage est intitulé: *Lexicon technicum* ou *Dictionnaire universel des sciences et des arts*, 2 vol. in-fol., Londres, 1708; son plan a reçu de Chambers et de Diderot de plus amples développements. On lui doit aussi un *Recueil de voyages* en latin, Londres, 1705.

HARRIS (James), écrivain anglais, né en 1709 à Close dans le comté de Salisbury, mort en 1780, était neveu de Shaftesbury. Il cultiva à la fois les lettres et la politique, fut membre de la chambre des communes, lord de l'amirauté (1762), contrôleur et secrétaire de la reine (1774). Il eut pour fils lord Malmesbury, ministre plénipotentiaire. James Harris a publié, sous le titre de *Hermès* (1751), une *Grammaire philosophique* fort estimée, qui a été commentée par Thurot (1796); elle se distingue par une métaphysique subtile et une connaissance profonde des grammairiens grecs et latins; il a aussi laissé d'excellents traités sur l'art en général, sur la musique, la peinture, la poésie. En métaphysique, Harris combat le sensualisme. Son fils a donné une belle édition de ses œuvres, en 2 vol. in-4, Londres, 1801.

HARRISBURG, ville des États-Unis, ch.-l. de l'état de Pensylvanie, sur la Susquehannah, a 140 kil. N. O. de Washington; 5,600 hab. Beaux palais de justice et du gouvernement. Fondée en 1785. L'importance de cette ville augmente tous les jours.

HARRISON (John), habile mécanicien, né en 1693 à Foulby (York), mort en 1776, était fils d'un charpentier. Entraîné par un goût naturel, il s'adonna de lui-même à la mécanique et à l'horlogerie, et parvint à fabriquer des instruments d'une perfection inconnue jusque-là. On lui doit le *Compensateur*, pendule composé de plusieurs métaux d'inégale dilatabilité qui se compensent (1726); il inventa en 1735 une horloge marine que le mouvement des vaisseaux ne pouvait déranger; enfin il fabriqua en 1761 une montre marine pour servir à la détermination des longitudes en mer: il la nomme *garde-temps* (*time-keeper*). La Société royale de Londres lui décerna pour cette dernière invention un prix de 20,000 liv. sterling. Il a donné une description de sa montre marine qui a été traduite en français par Pézenas, 1767.

HARRISON (Thomas), architecte anglais, né en 1744 à Richmond (York), mort en 1829, alla se former à Rome, revint dans sa patrie en 1770, et fut chargé d'élever, tant à Londres que dans les divers comtés de l'Angleterre, un grand nombre d'édifices publics ou particuliers. Nommé architecte de Chester, il construisit pour cette ville le *Panoptique*, modèle des maisons de détention. Il jeta sur la Dee un pont superbe, d'une seule arche; cette arche gigantesque a 200 pieds anglais d'ouverture.

HARROW, village d'Angleterre, dans le Middlesex, sur la colline la plus élevée du comté, ce qui le fait nommer *Harrow-on-the-Hill*, à 13 kil. N. O. de Londres; 2,000 hab. Air pur, belle vue. École célèbre pour les études classiques, fondée par John Lyon, sous le règne d'Élisabeth.

HARROWGATE, village d'Angleterre (York), à 31 kil. N. O. d'York: 2,200 hab. La population augmente beaucoup dans la saison des eaux. Eaux minérales sulfureuses très vantées.

HARTE (miss). *Voy.* HAMILTON (lady).

HARTFORD ou HERTFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, sur la Lea, à 34 kil. N. de Londres; 5,247 hab. Château, école élémentaire de 500 enfants dépendant de l'hôpital Christ-Church: célèbre collége des Indes orientales pour l'instruction des jeunes gens qui se destinent au service de la Compagnie des Indes. — Le comté d'Hartford, situé dans l'intérieur, au S. de ceux de Cambridge et de Bedford, a 40 kil. sur 24, et 143,500 hab. Sol aride, culture bien entendue et productive à force d'engrais, commerce avec la capitale, peu d'industrie.

HARTFORD, ville des États-Unis (Connecticut), à 423 kil. N. E. de Washington; 4,800 hab. Beaucoup de manufactures et de fabriques. Commerce.

HARTFORD (Édouard SEYMOUR, comte de). *Voy.* SOMERSET.

HARTLEPOOL, port d'Angleterre (Durham), à 24 kil. de Durham, sur la mer du Nord; 1,550 hab. Ville jadis forte. Pêche active sur la côte.

HARTLEY ou HARTLEY-PANS, ville d'Angleterre (Northumberland), à 12 kil. N. E. de New-Castle; 4,700 hab. (dans toute la paroisse). Très près, au nord, château des Delaval. Riches mines aux environs. Exportation de sel, houille, verroteries.

HARTLEY (David), médecin et philosophe anglais, né à Ilingworth en 1705, mort en 1757, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Observations sur l'homme, ses facultés, ses devoirs et ses espérances*, 1749 et 1791, dans lequel il prétend expliquer tous les phénomènes psychologiques par l'association des idées, et celle-ci par les vibrations des nerfs et les mouvements du cerveau. Cet ouvrage a été traduit par R. A. Sicard, 1802, 2 vol. in-8. Hartley eut pour disciple le docteur Priestley.

HARTSOEKER (Nicolas), savant Hollandais, né en 1656, mort en 1725, reçut les leçons de Huyghens, vint à Paris, où il passa une douzaine d'années et où il se lia avec les savants, et particulièrement avec Cassini, Malebranche et le marquis de L'Hôpital, alla vers 1696 à Rotterdam, où il donna des leçons de mathématiques au czar Pierre, et fut nommé en 1704 professeur de mathématiques et de philosophie à Dusseldorf par l'électeur palatin. Il fit quelques découvertes, entre autres celle des animalcules spermatiques, et perfectionna le microscope et le télescope. Ce savant avait un grand goût pour la dispute; il attaqua sans ménagement Descartes, Newton, Leibnitz. Ses principaux ouvrages sont: *Essai de dioptrique*, 1694; *Principes de physique*, 1696; *Traité de physique*, 1696; *Recueil de pièces de physique, où l'on fait voir l'invalidité du système de Newton*, 1722.

HARTZ. *Voy.* HARZ.

HARUSPICES. *Voy.* ARUSPICES.

HARVEY (William), célèbre médecin anglais, né en 1578, dans le comté de Kent, mort en 1657, se livra avec ardeur à l'anatomie expérimentale, visita pour s'instruire les savants de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, se fixa à Londres en 1604, fut nommé en 1613 professeur d'anatomie et de chirurgie au collége de médecine de cette ville, devint médecin des rois Jacques I et Charles I, et fut nommé en 1645 chef du collége de Merton à Oxford. Ayant suivi le parti du roi pendant la guerre civile, il se vit dépouillé de ses places, et vécut depuis dans la retraite. On lui doit un grand nombre de découvertes en anatomie et en physiologie: la plus importante de toutes est celle des lois de la circulation du sang. Il la communiqua dès 1619 à ses élèves, et la fit connaître au public dans un savant traité en 1628. Cette découverte fut d'abord contestée par les envieux de Harvey; mais elle ne tarda pas à être universellement admise, et changea entièrement la face de la science. On voulut alors en rapporter l'honneur aux anciens. Les principaux ouvrages de Harvey sont: *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, 1628 et 1739, in-4; *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4; *Nouveaux principes de philosophie*, etc., Londres, 1766, in-4. Ses œuvres réunies ont été publiées en 1766, 2 vol. in-4.

HARWEY, archipel du Grand-Océan équinoxial. *Voy.* MANGEEA.

HARWICH, ville d'Angleterre (Essex), à 13 kil. S. E. d'Ipswich, sur la mer du Nord; 4,300 hab. Port vaste, fort Languard qui le défend; bains de mer; chantier de construction. Armements pour la pêche dans la mer du Nord.

HARZ ou HARZGEBIRGE, *Hercynius mons*, chaîne de mont. de l'Allemagne, s'étend dans le Hanovre, le duché de Brunswick et la Prusse: dans le Hanovre, il va de Langelsheim à Harzgerode,

traversant ainsi la partie orient. de la principauté de Gœttingue et celles de Grubenhagen et de Hildesheim; dans le Brunswick il occupe les districts du Harz et de Blankenbourg; dans la Prusse une partie de la régence de Magdebourg et de la Saxe: 130 kil. de long, sur 44 de large. Sommets principaux, le Brocken, qui sépare la chaîne en Harz-Inf. et Harz-Sup., le Rammelsberg, le Bruchberg, l'Andreasberg, etc. Célèbres mines exploitées depuis le xe siècle. Ces montagnes sont couvertes de forêts qui jadis étaient beaucoup plus étendues, et portaient sous les Romains le nom d'*Hercynia Sylva*. —Le Harz avait donné, sous l'empire français, son nom à un département du royaume de Westphalie (chef-lieu Heiligenstadt); il le donne encore aujourd'hui à un district du duché de Brunswick (ch.-l., Seesen).

HARZGERODE, ville murée du duché d'Anhalt-Bernbourg, dans le Harz, à 44 kil. S. O. de Bernbourg; 2,200 hab. Aux environs, argent, fer, etc.

HASBAIN (pays D') ou HASPENGAU, *Haspinga comitatus*, petit pays de la Belgique, dans le N. de la prov. de Liége, renferme les villes de Liége, de Viset et de Tongres.

HASCHEM ou HASCEM (Mohammed-Ben-Hamet, dit *le Chérif*), docteur de la loi de Mahomet, prit le titre de *Chérif*, parce qu'il se prétendait issu de Mahomet, et envoya vers 1508, au nom du roi de Fez, prêcher par ses trois fils la guerre sainte contre les Chrétiens, qui étaient maîtres d'une partie de l'Afrique septentrionale. Il obtint de rapides succès, et fonda la dynastie des Chérifs, qui, à partir de 1509, régnèrent sur presque toute la Barbarie occidentale, et qui sont encore aujourd'hui sur le trône de Maroc.

HASCHEM, calife de Cordoue. *Voy.* HESCHAM.

HASLI, vallée de la Suisse, dans le S. E. du canton de Berne, sur les confins de ceux d'Unterwald et d'Uri, est traversée par l'Aar. — On n'y voit pas de villes, mais plusieurs petits villages, dont le principal est celui de Meyringen. Le Hasli compte 5,500 hab. environ. Ils ont conservé les mœurs antiques des premiers Helvétiens.

HASLINGDEN, ville d'Angleterre (Lancastre), à 26 kil. N. O. de Manchester, près de l'Irwell; 1,800 hab. Canal qui se joint à ceux de Bury et de Leeds et Liverpool. Tissus de laine, de coton.

HASNON, ville du dép. du Nord, à 12 kil. N. O. de Valenciennes; 3,059 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins, fondée en 670.

HASPARREN, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 17 kil. O. de Bayonne: 5,494 hab. Tanneries, mégisseries, chamoiseries. Grand commerce de bétail.

HASPRES, ville du dép. du Nord, à 8 kil. S. E. de Bouchain; 2,700 hab. Genièvrerie.

HASSAN. *Voy.* HAÇAN.

HASSANKALEH, *Theodosiopolis*, ville de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 23 kil. E. d'Erzeroum, près de l'Aras; 5,000 hab. environ.

HASSE (Jean-Adolphe), célèbre compositeur, né à Bergedorf, près de Hambourg, en 1705, mort à Venise en 1783, fut élève de Scarlatti à Naples, voyagea dans différentes parties de l'Europe, fit représenter sur divers théâtres les opéras qui ont fondé sa réputation, entre autres *Artaxerce*, *Alexandre aux Indes*, et mit en musique tous les opéras de Métastase. Il a aussi fait de la musique d'église, et l'on cite de lui un *Miserere* que l'on regarde comme un chef-d'œuvre. La musique de Hasse se distingue par la douceur, la pureté, le naturel de la mélodie.

HASSEL (Jean-George-Henri), savant géographe et statisticien allemand, né à Wolfenbüttel en 1770, mort à Weimar en 1829, a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *Description géographique et statistique des duchés de Wolfenbüttel et de Blankenbourg*, Brunswick, 1802, 2 vol.; *Esquisse statistique de tous les états de l'Europe*, 1805, in-fol.; *Aperçu statistique de l'empire d'Autriche*; — *de l'empire de Russie*, Nuremberg, 1807; — *du royaume de Westphalie*, Weimar, 1809; *Manuel de la statistique des états de l'Europe*, Weimar, 1812; *Dictionnaire général de géographie et de statistique*, Weimar, 1817-18, etc. Hassel a coopéré en outre à un grand nombre d'ouvrages, notamment à l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

HASSELQUIST (Frédéric), naturaliste suédois, né en 1722 à Taernvalla, dans la Gothie orientale, fut un des disciples les plus distingués de Linnée. Il fit en 1749, d'après les conseils de ce savant, un voyage en Palestine, et y recueillit les objets les plus rares en histoire naturelle. Il était sur le point de revenir en Europe, lorsqu'il mourut à Smyrne en 1752. Linnée a publié le résultat des recherches de son élève sous le titre d'*Iter Palestinum*, ou *Voyage en Palestine*, *avec des mémoires et des remarques sur les objets d'histoire naturelle les plus intéressants*, etc., en suédois, Stockholm, 1757, grand in-8; traduit en anglais, Londres, 1766, et en français par Eidous, Paris, 1769, 2 vol, in-12.

HASSELT, ville du Limbourg, sur le Demer, à 17 kil. N. O. de Tongres; 6,500 hab. Draps, toile, savon, eau-de-vie de grains, chicorée-café. — Un autre Hasselt dans la Hollande (Yssel-Supérieur), sur le Zwarte-Wasser, à 9 kil. N. de Zwoll, fait un grand commerce de tourbes; 1,500 hab.

HASSENFRATZ (Jean-Henri), né à Paris en 1755, mort en 1827, fut d'abord charpentier, puis ingénieur-géographe, ingénieur des mines, et alla dans la Styrie et la Carinthie étudier l'art de fabriquer le fer. Il adopta avec chaleur les principes de la révolution française, fut un des meneurs qui agitèrent les faubourgs (il demeurait au faubourg St-Marceau), et qui préparèrent le 10 août, fit partie de la Commune de Paris, fut nommé par Bouchotte premier commis du ministère de la guerre, et se montra un des plus ardents à accuser devant la Convention Dumouriez et les Girondins; il ne joua plus aucun rôle après la chute de Robespierre. Nommé membre de l'Institut, lors de sa fondation, il fut aussi professeur à l'école des mines et à celle des ponts et chaussées. Il perdit tous ses emplois en 1814. On a de lui, entre autres ouvrages: *Cours de minéralogie*, 1796, in-8; *Traité de l'art du charpentier*, 1804, in-4; *Sidérotechnie* ou l'*Art de traiter les minerais de fer*, 1812, 4 vol. in-4; *Traité de l'art de calciner la pierre calcaire*, 1825, in-4. On lui doit aussi le *Dictionnaire physique* de l'*Encyclopédie méthodique*, 1816-1821, 4 vol. in-4.

HASSER, ville de l'Inde anglaise. *Voy.* ACEYR-GHOR.

HASSIA, nom latin de la HESSE.

HASTENBECK, bourg du roy. de Hanovre (Kalenberg), à 40 kil. S. O. de Hanovre; 400 hab. — Le maréchal d'Estrées y remporta en 1757 une victoire sur les Anglais, commandés par le duc de Cumberland. — On place dans les plaines voisines d'Hastenbeck l'*Idistavisus campus* des anciens, célèbre par l'éclatante victoire que Germanicus y remporta sur Arminius, l'an 16 de J.-C.

HASTING, célèbre aventurier du IXe siècle, né en Champagne ou en Danemark vers 810, vint à la tête des Normands ravager les rives de la Loire en 845. Repoussé par les habitants de Tours, il alla porter ses armes dans la Frise, fit ensuite une expédition en Italie, et s'empara en 867 de la ville de Luna, qu'il prenait, dit-on, pour Rome même, puis fit de nouvelles descentes en France, et força Charles-le-Gros à lui céder le comté de Chartres (879). Il fut enfin repoussé, et retourna en Danemark, où il mourut vers 890.

HASTINGS, ville maritime d'Angleterre (Sussex),

à 9 kil. S. O. de Winchelsea, à 60 kil. S. E. de Londres; 10,000 hab. C'est une des villes connues sous le nom de *Cinq-Ports*. Port jadis grand et commode, auj. à peu près comblé. Cabotage, pêche, construction de petits bâtiments. Célèbres bains de mer. Environs pittoresques. Ruines d'un vieux château sur un roc escarpé.— Guillaume-le-Conquérant remporta en 1066 à Hastings, sur Harold II, la victoire qui fit passer la couronne d'Angleterre des mains des Saxons à la dynastie normande.

HASTINGS (Warren), gouverneur des Indes, né en 1733 dans le comté d'Oxford, mort en 1818. Après avoir rempli des emplois inférieurs dans lesquels il rendit d'éminents services à la Compagnie des Indes, il fut nommé en 1772 gouverneur du Bengale, et en 1774 gouverneur général de toutes les possessions anglaises dans l'Inde. Dans ce poste élevé, il déploya une assez grande habileté, et usa de tous les moyens pour augmenter les possessions et les richesses de la Compagnie; mais en même temps, il exerça contre les malheureux Indiens toutes sortes de vexations, et montra une rigueur, une perfidie et une avidité qui soulevèrent des plaintes universelles. Il fut rappelé en 1785, et on instruisit contre lui dans le parlement d'Angleterre: il eut pour accusateurs Fox, Shéridan, et surtout Burke, qui dévoilèrent avec une admirable éloquence les crimes de ce tyran. Après dix années de débats, la chambre des lords, cédant à des considérations politiques, ou même, dit-on, gagnée en partie par les trésors de l'accusé, prononça l'acquittement de Hastings, quoique ses crimes fussent avérés (1795). Hastings avait une connaissance profonde de la littérature orientale: on lui doit la découverte des livres sacrés des Hindous. Il a laissé quelques mémoires sur l'Inde.

HASTINGS (François RAWDON MOIRA, marquis D'), né en 1754, mort en 1826, était fils du comte de Moira et d'Élisabeth Hastings, et neveu par sa mère de lord Huntingdon. Il fit ses premières armes dans la guerre d'Amérique, sous Clinton, puis, de retour en Europe, se distingua dans les guerres du continent, dirigea la désastreuse affaire de Quiberon; fut commandant en chef en Écosse, et maître général de l'artillerie. Nommé gouverneur général de l'Inde, en 1812, il battit les Mahrattes, soumit le Népal et gouverna habilement; néanmoins il se vit accusé de malversation par la Compagnie des Indes. Il revint alors en Angleterre (1822), et parvint à se justifier pleinement. Il fut nommé en 1824 gouverneur de Malte, et y mourut.

HATFIELD ou BISHOP'S HATFIELD, ville d'Angleterre (Hartford), à 9 kil. E. de Saint-Alban, sur la riv. Lea; 4,000 hab. Beau château où résida Élisabeth avant de monter sur le trône; palais construit par Cécil Burleigh, comte de Salisbury. — Un village de même nom, situé dans le comté d'York, est célèbre par ses antiquités romaines et par la bataille qui s'y livra en 633 entre Edwin, roi de Northumberland, Cadwallo, roi de Galles, et Penda, roi de Mercie. Guillaume de Hatfield, second fils d'Édouard III, était né à Hatfield.

HATFIELD (Thomas), évêque de Durham en 1346, mort en 1381, jouit de la faveur du roi Édouard III, aida lord Percy à repousser les Écossais, et fut un des commissaires chargés de traiter de la rançon du roi d'Écosse, qui était tombé entre les mains des Anglais. Il fonda le collége de la Trinité à Oxford.

HATTEM, ville de Hollande (Gueldre), sur l'Yssel, à 53 kil. N. E. d'Arnhem; 2,600 hab. Tabac.

HATTIA, île de l'Hindoustan anglais, à la grande embouchure du Gange, entre 22° et 23° lat. N.; elle a 26 kil. sur 17. Elle est très basse, et le climat y est très malsain. Salines considérables.

HATTI-CHÉRIF, ou plutôt *Khatti-chérif*, c.-à-d. *écriture noble*; on désigne ainsi dans l'empire ottoman, non seulement les lettres ou billets écrits de la main du sultan, mais encore les ordonnances où il a apposé sa signature, ou qui renferment quelques mots de son écriture. L'un des plus célèbres *hatti-chérifs* des temps modernes est celui qui a été solennellement publié par le sultan Abdul-Medjid, le 3 novembre 1839, dans la plaine de Gulhané près de Constantinople, et en présence de tous les hauts fonctionnaires de la Porte. Ce *hatti-chérif* peut être regardé comme une sorte de charte de l'empire ottoman.

HATZFELD (famille de), ancienne maison d'Allemagne, prend son nom du château de Hatzfeld, situé sur les bords de l'Edder dans le duché de Hesse, à 28 kil. N. O. de Marbourg. Les personnages les plus connus de cette maison sont: Melchior de Hatzfeld, général au service de l'Empire, qui commanda un corps dans la guerre de Trente-Ans, fut opposé à Baner, à Guébriant, à Gustave-Adolphe; battit le comte palatin Charles-Louis à Lemgo en 1638, prit part à la victoire de Dutlingen, et s'empara de Varsovie; il mourut en 1658; — François-Philippe-Adrien, qui fut élevé par Frédéric II au rang de prince en 1741; — et François-Louis, prince de Hatzfeld, né en 1756, et devenu célèbre par un trait de générosité de Napoléon. En 1806, lorsque l'empereur français, après la victoire d'Iéna, entrait dans la capitale de la Prusse, Hatzfeld feignit de se rallier à sa cause, et fut chargé par lui du gouvernement civil de Berlin; mais on apprit bientôt qu'il correspondait avec l'armée prussienne. Une lettre dans laquelle il rendait compte des forces de l'armée française ayant été interceptée, le prince de Hatzfeld est arrêté comme espion; sa femme se rend en hâte au château, obtient audience de l'empereur, et se jette à ses pieds pour implorer sa clémence: celui-ci lui remet la lettre accusatrice en lui disant: « Je n'ai plus de preuves contre votre mari, il est libre. » Le comte de Hatzfeld prit son congé l'année suivante. Il fut plus tard chargé de plusieurs fonctions diplomatiques, et fut ministre de Prusse dans les Pays-Bas et en Autriche. Il mourut à Vienne en 1827. Sa femme est morte à la fin de 1832.

HAUBOLD (Chrétien-Théophile), jurisconsulte allemand, né à Dieppe en 1766, mort en 1824, fut professeur des antiquités de droit à l'université de Leipsick (1789), professeur de droit saxon, assesseur, puis conseiller à la cour souveraine de Saxe. On a de lui entre autres ouvrages: *Lineamenta institutionum historicarum juris Romani*, Leipsick, 1805; *Lineam. doctrinæ Pandectarum*, 1820; *Manuale Basilicorum*, 1819.

HAUBOURDIN, ch.-l. de canton (Nord), sur le canal de Douay à Lille, à 7 kil. S. O. de Lille; 1,950 hab. Filatures de coton, blanc de céruse; raffinerie de sel, tanneries.

HAUGWITZ (Chrétien-Henri-Charles, comte de), homme d'état prussien, né en 1758 en Silésie, mort à Vienne en 1832, fut ministre plénipotentiaire de Prusse à Vienne (1790), signa en cette qualité le traité de Pillnitz (1792); devint ensuite ministre des affaires étrangères et président du cabinet de Berlin (1794), se montra assez favorable à la France, obtint par là pour son pays des avantages considérables, et lui fit céder le Hanovre; mais après la bataille d'Iéna (1806), il se retira des affaires et fut remplacé par Hardenberg.

HAUKSBEE (Francis), physicien anglais, né vers 1650, a fait des découvertes sur l'électricité et l'acoustique. On a de lui: *Expériences physico-mécaniques*, Londres, 1709, in-4., traduit en français, Paris, 1754.

HAUSER (Gaspard), enfant mystérieux, fut trouvé en 1828 à Nuremberg par un bourgeois de

cette ville; il tenait à sa main une lettre adressée à un officier de cavalerie en garnison à Nuremberg, dans laquelle il était dit qu'il était né en 1812, et que son père avait fait partie d'un régiment bavarois de cavalerie; du reste il ne pouvait donner aucune explication sur sa personne ni sur son histoire; il paraissait avoir été séquestré depuis son enfance et savait à peine parler. Recueilli par la charité publique, il fut confié aux soins d'un professeur de Nuremberg qui se chargea de son éducation; puis fut protégé par lord Stanhope, qui le plaça dans les bureaux d'un tribunal à Anspach. Il fut l'objet de plusieurs tentatives de meurtre, et succomba à l'une d'elles en 1833, sans qu'on ait pu en connaître l'auteur. On peut consulter sur cet infortuné l'ouvrage intitulé: *Gaspard Hauser, exemple d'un attentat à l'existence intellectuelle d'un être humain*, par Feuerbach, Anspach, 1832; et *Gaspard Hauser, un Aventurier*, par Merckel, Berlin, 1830.

HAUSSMANN (Jean-Michel), manufacturier, né en 1749 à Colmar, mort à Strasbourg en 1824, fonda au Logelbach, près de Colmar, une fabrique d'indiennes qui devint bientôt florissante; fit des découvertes importantes pour la teinture, fut un des premiers à employer la méthode de blanchiment de Berthollet, introduisit en France le bleu anglais et l'emploi de l'acide oxalique pour l'impression des mouchoirs, et fixa le prussiate de fer sur les toiles de coton (1812).

HAUSSRUCK, cercle d'Autriche, entre les cercles du Traun et de l'Inn, et le Danube. Ch.-l. Wels.

HAUTEFEUILLE (Jean de), physicien et mécanicien, né à Orléans en 1647, mort en 1724, était prêtre. On lui doit l'application du ressort spiral aux balanciers des montres. On a de lui: *Explication de l'effet des trompettes parlantes* (porte-voix), Paris, 1673, in-4; *Pendule perpétuelle*, 1678, in-4; *l'Art de respirer sous l'eau*, etc., 1680, in-4; *Balance magnétique*, 1702; *Perfection des instruments de mer*, 1716, in-4; *Problèmes d'horlogerie*, 1719, in-4; *Dissertation sur la cause de l'écho*, Bordeaux, 1741, in-8; *Problèmes d'acoustique*, Paris, 1788, in-8, etc.

HAUTEFORT, ch.-l. de canton (Dordogne), à 35 kil. N. E. de Périgueux; 1,400 hab.

HAUTE-GARONNE, HAUTE-LOIRE, HAUTE-MARNE, etc. *Voy.* le mot qui suit HAUTE.

HAUTERIVE, village du dép. de la Drôme, à 37 kil. N. E. de Valence; 1,200 hab.

HAUTERIVE (Maurice, comte DE), diplomate, né en 1754 à Aspres-les-Corps (Hautes-Alpes), mort à Paris en 1830, avait été élevé à Vendôme. Il fut quelque temps professeur dans un collége d'Oratoriens à Tours (1779), accompagna le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople (1784), fut ensuite chargé d'affaires de la France en Moldavie (1785), alla en qualité de consul à New-York (1792), se lia en Amérique avec Talleyrand, qui, dès qu'il eut le portefeuille des affaires étrangères, l'appela près de lui comme chef de division, et le fit nommer plus tard garde des archives (1807). Hauterive fut lui-même chargé à diverses reprises de l'intérim de ce ministère. Il travaillait directement avec Napoléon, et jouissait de toute sa confiance; il a rédigé pendant qu'il était aux affaires plus de 60 traités politiques ou commerciaux. Il a publié quelques écrits soit sur la politique (entre autres *De l'état de la France à la fin de l'an VIII*, Paris, 1800, soit sur la philosophie (*Théodicée* ou *Théorie de l'ordre*).

HAUTEROCHE (Noël LEBRETON, sieur DE), acteur et auteur dramatique, né à Paris en 1617; débuta au Théâtre-Français et joua jusqu'en 1680. On a de lui plusieurs comédies, dont les meilleures sont: *Crispin médecin*, *l'Esprit follet*, *le Cocher supposé*, *le Deuil*; son théâtre, où la comédie dégénère souvent en farce, a été imprimé plusieurs fois à Paris, notamment en 1772, 3 vol. in-12.

HAUTES-ALPES, HAUTES-PYRÉNÉES. *Voy.* ALPES, PYRÉNÉES.

HAUTESSE, titre que l'on donne exclusivement au padichah ou grand seigneur des Ottomans.

HAUTEVILLE, ch.-l. de canton (Ain), à 25 kil. N. O. de Belley; 750 hab.

HAUTEVILLE-LA-GUICHARD, village du dép. de la Manche, à 13 kil. N. E. de Coutances; 1,350 hab. Patrie et domaine de Tancrède de Hauteville.

HAUTEVILLE (Tancrède DE), seigneur normand, père de Guillaume Bras-de-Fer, Drogon, Omphroy, Robert Guiscard, qui conquirent la Sicile. *Voy.* ces noms.

HAUTPOUL SALETTE (Jean-Joseph D'), général français, né en 1754; embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fit les premières guerres de la République. Nommé en 1803 général de cavalerie, il se distingua à la tête des cuirassiers aux batailles d'Austerlitz, de Hoff et d'Eylau; il trouva la mort dans ce dernier combat (1807).

HAUTPOUL (Anne-Marie de MONTGEROULT DE COUTANCES, comtesse DE BEAUFORT, puis d'), femme auteur, née en 1760, morte en 1837, était nièce de Marsollier. Elle épousa en premières noces le comte de Beaufort, capitaine au régiment du Roi, qui fut fusillé après l'expédition de Quiberon (1795), puis, en secondes noces, Charles d'Hautpoul, de la même famille que le célèbre général. Elle a publié un grand nombre d'écrits dont voici les plus importants: *Zilia*, roman pastoral, 1796; *Childéric, roi des Francs*, 1806; *Séverine*, 1808; *Clémentine*, 1809; *Cours de littérature à l'usage des jeunes demoiselles*, 1815 et 1821; *Poésies diverses*, 1820; *Les habitants de l'Ukraine*, 1820. On lui doit une édition des *Œuvres choisies de Marsollier*, son oncle, 1825. On estime son *Cours de littérature*, qui remplit une lacune dans l'éducation.

HAUY (l'abbé), minéralogiste, né en 1743 au bourg de St-Just (Oise), mort en 1822, était fils d'un tisserand. Il fut d'abord régent de 5e au collége de Navarre. Là il cultiva les sciences naturelles par pur délassement. Ayant un jour laissé tomber à terre un groupe de spath calcaire cristallisé, il remarqua avec étonnement que les morceaux conservaient une forme régulière et constante: conduit par cet heureux hasard qu'il sut féconder, il créa une science nouvelle à laquelle son nom est resté attaché: c'est la cristallographie; ses premiers mémoires sur cette intéressante découverte datent de 1781. Voué dès ce moment à l'étude de la nature, il fut nommé professeur adjoint de botanique au Jardin des Plantes, puis conservateur du cabinet des mines (1794), enfin professeur de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle (1802). Les principaux ouvrages de Haüy sont: *Traité de Minéralogie*, en 4 vol. in-8, Paris, 1801, 1822 et 1823 (achevé par M. Delafosse); *Traité de Cristallographie*, 2 vol. in-8, 1822. On a aussi de lui un excellent *Traité élémentaire de Physique*, 1803, dont une troisième édition parut en 1820.

HAUY (Valentin), frère du précédent, fondateur de l'institution des jeunes aveugles, né en 1745 à St-Just (Oise), mort en 1822, était simple commis aux affaires étrangères lorsqu'il conçut l'idée d'une méthode pour instruire les aveugles: cette méthode consistait à remplacer les signes visibles par des signes en relief que le doigt pût apprécier. Après avoir fait d'heureuses applications de ce procédé, il put fonder en 1784 à Paris une maison pour les jeunes aveugles, dont la direction lui fut confiée. Ayant essuyé quelques tracasseries, il quitta Paris en 1806, et alla fonder à St-Pétersbourg et à Berlin des établissements analogues. Il revint en 1817 dans sa patrie. On a de ce philan-

thrope : *Essai sur l'éducation des aveugles*, Paris, 1776, in-4, imprimé en relief par les enfants aveugles.

HAVANE (LA), ville capitale de l'île de Cuba (Grandes-Antilles), ch.-l. du dép. occidental de cette île, sur la côte septent., par 23° 9' lat. N., et 84° 43' long. O. : 130,000 hab. (dont 82,000 hommes libres, 22,000 esclaves, 20,000 étrangers et 6,000 hommes de garnison). Port magnifique ; fortifications. L'aspect de la ville est triste ; les rues en sont étroites, sales et malsaines : on y remarque la grande place, onze églises et surtout la cathédrale où se voit le tombeau de Christophe Colomb, deux hôpitaux, le lazaret, l'arsenal, etc. Société pour les sciences et les arts, école de dessin. L'industrie est peu avancée à la Havane, mais le commerce y est considérable. Cette ville sert d'entrepôt entre le continent américain et l'Europe ; ses principales exportations consistent en sucre, café et tabac très estimés. — Diégo Vélasquez fonda la Havane en 1511, et la nomma *Puerto de Carenas* ; mais bientôt les colons, trouvant sa position peu favorable, la reconstruisirent à quelque distance de son premier emplacement, sous le nom de *San-Christoval de la Havane*. Les Français et les Boucaniers s'en emparèrent plusieurs fois pendant le XVIe siècle. Les Anglais la prirent en 1762 ; mais ils la rendirent à l'Espagne après la paix de 1763.

HAVEL, riv. d'Allemagne, sort du lac de Woblitz près de Fürstenberg, dans la partie S. E. du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, traverse les États prussiens, où elle reçoit la Sprée, le Rhyn, la Dosse, et tombe dans l'Elbe à 9 kil. au-dessous d'Havelberg. Cours, 270 kil.

HAVELBERG, ville de Prusse (Potsdam), dans une île de la riv. d'Havel, à 82 kil. S. E. de Perleberg ; 2,300 hab. Commerce de bois. Tabac, bas, raffinerie de sucre, eau-de-vie de grains.

HAVERCAMP (Sigebert), savant philologue, né en 1683 à Utrecht, mort à Leyde en 1742, fut quelque temps ministre de l'Évangile ; il fut appelé en 1721 à Leyde, et y professa l'histoire, l'éloquence et le grec. On a de lui des éditions de *Tertullien*, Leyde, 1718, in-8 ; de *Lucrèce*, 1725, 2 vol. in-4 ; de *Salluste*, 1742, 2 vol. in-4 ; d'*Eutrope*, d'*Orose* et de *Censorinus*, etc. Il a publié en outre : *Dissertationes de Alexandri magni numismate*, etc., Leyde, 1722, in-4 ; *Thesaurus Morellianus* (*Voy.* André MOREL), Amsterdam, 1734, 2 vol. in-fol. ; *Sylloge scriptorum de linguæ græcæ vera et recta pronunciatione*, Leyde, 1736-1740, 2 vol. in-8 ; *Introductio in antiquitates romanas*, 1740, in-8.

HAVERFORDWEST, ville d'Angleterre, dans la principauté de Galles (Pembroke), à 12 kil. N. O. de Pembroke ; 4,900 hab. Château. Rues étroites, escarpées ; hôtel-de-ville. Chapelle des dissidents.

HAVRE, mot d'origine germanique, le même que *haff* ou *haven*, veut dire port de mer, et entre dans la composition de plusieurs noms géographiques.

HAVRE (LE), autrefois le *Havre de Grâce*, ville et port de France (Seine-Inférieure), ch.-l. d'arr., préfecture maritime et place forte, est situé sur la rive droite de la Seine, à son embouchure, à 178 kil. N. O. de Paris (213 kil. par Rouen) ; 25,618 hab. (plus 5,000 étrangers flottants). Tribunal de première instance et de commerce ; chambre et bourse de commerce ; collége communal. La ville du Havre offre un aspect pittoresque ; elle est dominée par le cap de la Hève et par le coteau d'Ingouville (un de ses faubourgs), qui s'élève au-dessus d'elle en amphithéâtre. Le port peut contenir près de 400 navires ; il est formé de trois bassins et d'un avant-port ; mais son entrée est étroite (elle doit être agrandie prochainement). Les maisons du Havre sont régulièrement bâties ; on remarque la rue de Paris. Parmi les édifices publics on cite l'église Notre-Dame, celle de St-François, la salle de spectacle et la tour de François I (à l'entrée du port), la bibliothèque publique. Le commerce maritime du Havre compte pour un cinquième dans le commerce général de la France. Ses principales exportations consistent en soieries, indiennes, toiles, quincaillerie, argenterie, orfèvrerie, glaces, meubles, papiers de tenture, instruments, comestibles, vins, liqueurs, farines, etc. ; ses importations en coton, sucre, café, riz, drogueries, épices, indigo, thé, bois, etc. Des services réguliers de bateaux à vapeur mettent le Havre en communication avec Londres, Brighton, Southampton, Amsterdam ; de nombreux paquebots desservent régulièrement Cadix, Hambourg, le Portugal, le Mexique, le Brésil et les États-Unis. La pêche de la baleine y occupe près de 1,500 marins. L'industrie consiste en fabriques d'amidon, d'huiles, de produits chimiques, etc., en raffineries de sucre, et dans la confection des dentelles. — La ville du Havre est toute moderne. Au XVe siècle on voyait sur son emplacement deux tours que les Anglais prirent sous Charles VII. François I jeta les premiers fondements de la ville, qu'il voulut appeler de son nom *Franciscopolis* ; mais une antique chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, située près de là, fit oublier ce premier nom. En 1562, la trahison livra le Havre aux Anglais ; mais il fut repris neuf mois après. Sous Louis XIV il devint le siége de la Compagnie des Indes ; en 1694 les Anglais le bombardèrent, mais sans y faire de notables dommages.

HAVRÉ (ducs D'), une des branches de la maison de Croy. *Voy.* CROY.

HAWAII ou OWHYHEE. *Voy.* SANDWICH (îles).

HAWARDEN ou HARDEN, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (Flint), à 11 kil. O. de Chester ; 5,000 hab. Usine à fer, fonderie de canons.

HAWES (William), philanthrope, né à Islington en 1736, mort en 1808, exerçait la profession de pharmacien à Londres. On lui doit la fondation de la *Société humaine* de Londres, destinée à donner des secours aux noyés et aux asphyxiés.

HAWICK, ville d'Écosse (Roxburg), à 15 kil. S. O. de Jedburgh ; 4,400 hab. (la paroisse). Hôtel-de-ville, église remarquable. Tapis, couvertures, bas de laine, etc. Pépinières.

HAWKESBURY, île de la Nouv.-Bretagne, dans le Grand Océan, par 131° 20' long. O., 53° 30' lat. N. : 59 kil. sur 13. Découverte par Vancouver.

HAWKESWORTH (John), écrivain anglais, né à Islington en 1713, mort en 1773, se fit d'abord connaître par des articles spirituels dans l'*Adventurer*, feuille rivale du *Spectator* (1752-1754), et dans le *Gentleman's Magazine*, journal de critique littéraire, ainsi que par d'ingénieux romans, et fut choisi en 1772 pour rédiger la relation des voyages de Cook. Il donna à cette relation un grand intérêt ; mais on l'accuse d'avoir professé dans la préface des idées anti-religieuses et d'avoir dans ses descriptions peu respecté la décence. On doit à cet auteur une bonne traduction de *Télémaque*.

HAWKWOOD (sir John), célèbre capitaine anglais du XIVe siècle, connu sous le nom de *Jean de l'Aiguille*, était apprenti tailleur à Londres lorsqu'il fut enlevé par la presse et forcé de s'enrôler. Il se signala dans la guerre qu'Édouard III fit aux Français, obtint en 1360 le grade de capitaine avec le titre de chevalier, fit partie de ces compagnies franches connues sous le nom de *Tard-Venus*, ravagea à leur tête la Provence, et leva sur les états du pape de fortes contributions, puis se mit à la solde de plusieurs princes d'Italie, et entra enfin au service de la république de Florence, où il acquit la réputation d'un grand homme de guerre. Il mourut en 1394, après avoir fondé à Rome un hôpital pour les pauvres voyageurs anglais.

HAXO (le baron Fr.-N. Benoît), lieutenant-général du génie, pair de France, né en 1774, mort

en 1838, entra jeune dans le corps du génie, fut nommé colonel au siége de Saragosse (1809), général de brigade après la bataille de Wagram, général de division après celle de Mohilow, 1812, inspecteur général du génie sous la restauration, et fut élevé à la pairie après 1830. Il fortifia la plupart de nos places frontières, et se signala en 1832 au siége de la citadelle d'Anvers. On a de lui un *Mémoire sur le figuré du terrain dans les cartes topographiques*. Il a laissé en manuscrit sous le titre d'*Études* un nouveau système de fortifications qui n'est point destiné à la publicité. Membre du comité des fortifications pour la défense de Paris, il se déclara l'adversaire des forts détachés et le chaud partisan du système de l'enceinte continue.

HAYDER. *Voy.* HAIDER.

HAYDN (François-Joseph), célèbre compositeur allemand, né en 1732 d'un pauvre charron du village de Rohram près de Vienne, mort en 1809, passa sa jeunesse dans l'indigence et se forma seul. Il fut nommé en 1760 maître de chapelle du prince Nicolas à Vienne. Il a composé une foule d'ouvrages des genres les plus divers, des opéras dont les plus connus sont : le *Diable boiteux*, *Armide*, *Orlando paladino*, *Orfeo ;* cinq oratorios, parmi lesquels on remarque celui de *la Création ;* des symphonies célèbres, des sonates, des sérénades, des concertos, des quatuors. C'est surtout par ses compositions instrumentales qu'Haydn s'est rendu célèbre : il est resté inimitable dans ce genre. Il a été publié une *Notice sur Haydn*, par Framery, 1810.

HAYDUKES. *Voy.* HAÏDOUKS.

HAYE (LA), *Voy.* LA HAYE.

HAYLEY (William), littérateur anglais, né à Chichester en 1743, mort en 1820. On a de lui des *Poésies* (Londres, 1785, 6 vol. in-8), où l'on remarque des *Épîtres* (adressées à Gibbon), les *Triomphes de la modération*, un *Essai sur la poésie épique*, et quelques comédies ; un *Essai philosophique, historique et moral sur les vieilles filles, par un de leurs amis*, 1785, 3 vol., ouvrage plaisant, traduit par Sybille ; une *Vie de Milton* (dans l'édition de Milton, par Boydell, 1798), une *Vie de Cowper*, 1803.

HAYN ou GROSSEN-HAYN, ville du roy. de Saxe, à 33 kil. N. O. de Dresde, sur le Rœder : 4,200 hab. Gymnase. Fabriques de draps, toiles imprimées, teintureries.

HAYTI. *Voy.* HAÏTI.

HAYTON, nom de deux princes chrétiens d'Arménie qui régnèrent, le premier de 1224 à 1268, le second de 1289 à 1308. Tous deux eurent à se défendre contre les invasions des Tartares et des Mamelucks et eurent un règne fort agité.

HAZAEL, roi de Syrie, était d'abord officier du roi Benadad. Il détrôna ce prince et se fit proclamer à sa place, vers l'an 876 avant J. C. Il ravagea les royaumes d'Israël et de Juda, prit Jérusalem, et y exerça des cruautés inouïes. Il mourut en 833.

HAZEBROUCK, ch.-l. d'arrondissement (Nord), à 37 kil. S. E. de Lille ; 7,674 hab. Tribunal de 1re instance. Commerce de fils, toiles, cuirs, etc. Tabac, houblon, etc. L'arrondissement de Hazebrouck a 7 cantons (Cassel, Merville, Steenvoorde, plus Bailleul et Hazebrouck qui comptent chacun pour deux), 53 communes et 105,879 hab.

HAZLITT (William), écrivain anglais, né en 1778 à Maidstone (Kent), mort en 1830, était fils d'un ministre de l'Evangile. Il s'appliqua d'abord à la peinture, puis se mit à écrire pour vivre. Il se fit connaître en 1806 par un pamphlet politique : *Libres pensées sur les affaires du temps*, travailla dans les journaux, et se fit bientôt la réputation d'un radical et d'un sceptique dangereux : aussi vécut-il sans cesse dans les disputes et dans la misère. On a de lui : *Essai sur les principes des actions humaines*, 1809, in-8 ; *Mémoires d'Holcrofft*, 1809 (on y trouve les attaques les plus hardies) ; *Examen du théâtre anglais*, 1818 ; *Vie de Napoléon*, 1827 ; il opposa cette histoire à celle de Walter Scott. Il a aussi écrit sur la peinture.

HEATHFIELD (lord). *Voy.* ELLIOT.

HEATON-NORRIS, ville d'Angleterre (Lancastre), à 2 kil. N. O. de Stockport, dont elle est comme le faubourg ; 7,000 hab.

HÉBÉ (c'est-à-dire *Jeunesse*), fille de Junon seule, ou de Junon et de Jupiter, était la déesse de la jeunesse, et servait le nectar aux dieux. On dit que, s'étant un jour laissée tomber pendant qu'elle remplissait ses fonctions, elle en eut tant de honte qu'elle ne voulut plus reparaître devant les dieux. Jupiter la remplaça alors par Ganymède. Hébé devint l'épouse d'Hercule, lorsqu'il fut monté au ciel.

HEBEL (Jean-Pierre), poëte allemand, né en 1760, près de Schopfeim (grand-duché de Bade), mort en 1818, fut professeur au gymnase d'Erlangen, pasteur, conseiller ecclésiastique, directeur du Lycée de la même ville (1808). Il a écrit, dans le dialecte allémanique (qu'on parle dans la Forêt-Noire, en Suisse, en Souabe, et en Alsace), des poésies qui devinrent bientôt populaires ; elles ont été publiées à Carlsruhe, 1808. Poëte chrétien et moral, Hébel s'attacha à répandre dans le peuple l'amour du travail, la charité, la piété, et il eut le bonheur d'y réussir.

HEBENSTREIT (Pantaléon), musicien et maître de danse, né à Leipsick, a inventé un instrument qui fut appelé de son nom *Pantalon* ou *Pantaléon :* c'est une espèce de tympanon qui se joue avec deux baguettes. Il vint en 1705 à la cour de Louis XIV, et y obtint de grands succès ; le duc d'Eisenach le fit son maître de chapelle en 1706.

HÉBER, patriarche, fils de Salé, et l'un des ancêtres d'Abraham, vécut, selon la Bible, 404 ans, de 3041 à 2637 av. J. C. On croit que c'est de lui que les Hébreux ont tiré leur nom.

HÉBERT (Jacques-Réné), démagogue connu pendant la révolution sous le nom de *Père Duchêne*, né à Alençon en 1755, d'une famille pauvre, menait à Paris, avant 1789, une vie fort misérable ; il avait été contrôleur de billets à la porte d'un théâtre, et laquais. Bien que dépourvu d'instruction, il se fit écrivain, et publia, à partir de 1789, un journal intitulé le *Père Duchêne*, où l'exagération des doctrines républicaines ne le cédait qu'au cynisme du langage. Après le 10 août, il fut nommé substitut du procureur général de la Commune (Chaumette), et eut dès lors une part active à toutes les mesures prises par ce redoutable corps. On l'accuse principalement d'avoir, dans le procès de Marie-Antoinette, forgé contre cette malheureuse princesse les plus horribles accusations, et d'avoir comploté le massacre des Girondins quelque temps avant leur proscription au 31 mai. Hébert voulut ensuite, avec les ultra-révolutionnaires, transporter à la Commune tous les pouvoirs de la Convention, trouvant cette assemblée trop aristocrate : mais il fut arrêté par l'ordre de Danton et de Robespierre, et périt sur l'échafaud le 24 mars 1794. Hébert dominait au club des Cordeliers. Ses partisans, parmi lesquels on remarque Anacharsis Clootz, Ronsin, Vincent, Momoro, étaient appelés les *Hébertistes*.

HÈBRE, *Hebrus*, auj. le *Maritsa*, riv. de Thrace, sort des monts Rhodope, coule à l'E., puis au S., et se jette dans la mer Egée au-dessous de *Trajanopolis*. Elle formait à son embouchure un lac appelé *Stentoris lacus*. La tête d'Orphée fut jetée dans l'Hèbre par les Bacchantes.

HÉBREU (le peuple), nom que portait primitivement le peuple juif ; depuis Jacob, ce nom fut rem-

placé par celui d'Israélites et plus tard par celui de Juifs. Ce nom dérive, à ce qu'on croit, du patriarche Héber (*Voy.* ce nom), l'un des ancêtres d'Abraham. D'autres le font dériver du mot *héber*, qui, en hébreu, signifie *au-delà*, les Hébreux étant le peuple qui, parti de Chaldée, était venu occuper le pays situé *au-delà* de l'Euphrate. (Pour l'histoire du peuple hébreu, *voy.* JUDÉE.)

HEBRIDES, *Western Islands* (c.-à-d. îles occidentales), *Ebudes insulæ*, îles situées dans l'Océan Atlantique, sur la côte occid. de l'Écosse, par 8° 25'-10° 5' long. O., et 55° 22'-58° 35' lat. N., s'étendent dans un espace de 300 kil., et varient dans leur largeur de 17 à 50 kil.; on en compte près de 300, dont 86 habitées; population: environ 70,000 individus. Elles dépendent en partie du comté d'Inverness, et en partie de celui de Ross. Les principales îles sont Skye, Saint-Kilda, Lewis, Benbecula, Harris, Uist, Cannay, Barra, Staffa, Mull, Jura, Islay, etc. Grand commerce de duvet; antiquités et curiosités naturelles; mines de fer, plomb et argent. Les habitants des Hébrides ressemblent beaucoup aux montagnards écossais par les mœurs, la langue et le costume. Ces îles furent d'abord habitées par les Pictes, qui y conservèrent leur indépendance jusqu'au VIIIe siècle; elles tombèrent ensuite au pouvoir des Danois et des Norwégiens, et furent enfin soumises par Jacques V, roi d'Écosse, en 1536.

HÉBRIDES (NOUVELLES-), groupe d'îles du Grand-Océan, à l'E. de la Nouvelle-Hollande, sont au nombre de 21, et s'étendent l'espace de 460 kil., par 14° 29'-20° 4' lat. S, et par 165° 21'-168° long. E. Les principales sont: Mallicolo, Tanna, Saint-Barthélemy, Aurore, la Pentecôte, Erromanga, l'île des Lépreux, le Monument. Habitants sauvages et agriculteurs, extrêmement laids, industrieux et hospitaliers. Sol riche, qui produit en abondance figuiers, muscadiers, orangers, cocotiers, bananiers, arbres à pain et cannes à sucre. On n'y trouve d'autres quadrupèdes que le rat, le cochon et la chèvre. Ces îles furent découvertes en 1506 par Quiros, qui, supposant qu'elles faisaient partie d'un continent austral, les nomma *Terre australe du Saint-Esprit*. Bougainville les explora en 1768 et les nomma *Grandes-Cyclades*; Cook, qui les visita en 1773, les regarda comme les plus occidentales du Grand-Océan, et en raison de cette analogie avec les Hébrides d'Europe, il les nomma *Nouvelles-Hébrides*.

HÉBRON, anciennement ARBÉ ou CARIATH-CARBÉ, auj. *Cabre-Ibrahim*, ville fort ancienne de la Palestine, dans la tribu de Juda, au S. de Jérusalem, avait été bâtie peu après le déluge par Arbée. Elle est célèbre par le sacre de David, qui y régna sept ans avant d'être maître de tout Israël; par la naissance de saint Jean-Baptiste, et par le voisinage de la double caverne où furent enterrés Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Jacob et Lia. Hélène, mère de Constantin, y avait bâti une église. C'est auj. un misérable bourg qui compte environ 4,000 hab. (Juifs et Turcs).

HÉCATE, fille de Jupiter et de Latone, remplissait trois rôles différents: *Lune* dans le ciel, *Diane* sur la terre, *Proserpine* dans les enfers, ce qui l'a fait nommer par les poëtes *la triple Hécate*. Cependant on désignait plus spécialement sous ce nom la déesse des enfers: elle présidait aux enchantements et aux expiations; on l'adorait dans les carrefours, d'où le nom de *Trivia*. Le nombre trois et le chien noir lui étaient consacrés. Elle envoyait souvent sur la terre des spectres hideux, entre autres *Empusa* et les *Larves*.

HÉCATÉE de Milet, ancien historien grec, un de ceux que l'on nomme *logographes*, était né vers 550 av. J. C., et joua un rôle important dans sa patrie: il prit part, avec Aristagoras, à l'insurrection des Ioniens contre le roi de Perse, 503 av. J. C., quitta sa patrie après le mauvais succès de cette tentative, et voyagea en Asie et en Grèce; il vécut, à ce qu'on croit, jusque vers l'an 480 av. J. C. Il est un des premiers qui aient écrit l'histoire en prose; il laissa, sous le titre d'*Histoire des Généalogies*, un ouvrage qui offrait les généalogies des familles illustres, et par là jeta du jour sur l'histoire des temps héroïques. Il avait aussi écrit un précieux traité de géographie intitulé: *Periegesis*, c.-à-d. *Tour de la terre*. On n'a de lui que quelques fragments, publiés dans l'*Historiarum Græcorum antiquissimarum fragmenta*, par Creuzer, Heidelberg, 1806, in-8. — Un autre Hécatée, natif d'Abdère (colonie de Téos), qui vivait sous Alexandre et Ptolémée I, avait aussi écrit sur l'histoire et sur la géographie; on lui attribue une *Histoire des Juifs*. Il reste de lui quelques fragments qui ont été publiés par Pierre Zornius, Altona, 1730.

HECATOMPYLOS (c.-à-d. *Ville aux cent portes*), auj. *Damghan*, ville de la Médie, dans la Parthiène, à l'E. des portes Caspiennes, devint la capit. des Parthes. — Ville d'Égypte. *Voy.* THÈBES.

HECATONNESE, auj. *Musconisi*, île grecque sur la côte de l'Éolie, à l'E. de l'île de Lesbos.

HECHINGEN, ville d'Allemagne, capit. de la principauté de Hohenzollern-Hechingen, à 53 kil. S. O. de Stuttgart; 3,600 hab. Château, résidence du prince; gymnase. Lainages.

HECLA, volcan d'Islande. *Voy.* HÉKLA.

HECQUET (Philippe), célèbre médecin, non moins remarquable par sa piété que par sa science, né en 1661 à Abbeville, mort en 1737, exerça d'abord sa profession à Reims, puis se retira en 1688 à Port-Royal-des-Champs pour se livrer à des exercices de dévotion, sans cesser toutefois de soulager les malades. S'étant ensuite fait recevoir médecin à Paris (1697), il devint docteur-régent, puis doyen de la faculté (1712). Il exerçait sa profession avec le plus noble désintéressement, et visitait les pauvres de préférence aux riches. Il était grand partisan de la saignée; on croit que c'est lui qui est désigné dans Gil-Blas sous le nom de *docteur Sangrado*. Ses principaux ouvrages sont: *Traité de la saignée*, Chambéry, 1707, in-12; *Traité des dispenses de carême*, Paris, 1709, in-12; *de la Digestion et des maladies de l'estomac*, etc., 1712, in-12; *Novus medicinæ conspectus*, 1722, 2 vol. in-12; *la Médecine théologique, ou la Médecine telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu*, etc., 1733, 2 vol. in-12; *le Brigandage de la Médecine*, etc., 1733, in-12; *la Médecine naturelle*, etc., 1738, in-12; *la Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des pauvres*, 1740-42, 3 vol. in-12; *le Naturalisme des convulsions dans les maladies*, 1733; dans ce dernier ouvrage il prouve que les convulsions des Jansénistes au tombeau du diacre Pâris n'ont rien de surnaturel.

HECTÈNES, peuple primitif de la Béotie, au S., disparut de bonne heure et fut remplacé par des tribus d'Hyantes, de Lelèges et d'Aones.

HECTOR, le plus brave des Troyens, fils de Priam et d'Hécube, époux d'Andromaque. Pendant le siége de Troie, il soutint avec gloire plusieurs combats contre les plus redoutables guerriers grecs, Ajax, Diomède, et tua un grand nombre de leurs meilleurs capitaines, entre autres Patrocle, ami d'Achille; mais il périt lui-même sous les coups d'Achille, qui était sorti de son inaction pour venger la mort de son ami. Achille vainqueur attacha son cadavre à son char et le traîna trois fois autour des murs de Troie; cependant il consentit à rendre son corps à Priam qui était venu l'implorer. Il laissa un fils, nommé Astyanax, qui fut mis à mort après le siége. Luce de Lancival a fait une tragédie d'*Hector*.

HÉCUBE, épouse de Priam, roi des Troyens, eut de ce prince 50 enfants, entre autres Hector, Pâris, Hélénus, Polyxène, Cassandre, Polydore. Étant enceinte de Pâris, elle songea qu'elle portait un flambeau qui allait embraser l'Europe et l'Asie (*Voy.* Pâris). Pendant la guerre de Troie elle perdit presque tous ses enfants, et vit massacrer sous ses yeux Polyxène, sa fille, et Astyanax, son petit-fils. Après le siége elle devint l'esclave d'Ulysse; conduite en Thrace chez le roi Polymnestor, à qui Priam avait confié le plus jeune de ses enfants, Polydore, et qui l'avait fait lâchement périr, elle se vengea de lui en lui crevant les yeux et en mettant à mort ses deux enfants. Elle fut, dit la Fable, changée en chienne. Euripide a mis *Hécube* sur la scène dans une de ses plus belles tragédies.

HEDEE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 22 kil. N. O. de Rennes, près d'un étang; 1,800 hab. Forteresse jadis importante.

HEDELIN, abbé d'Aubignac. *Voy.* AUBIGNAC.

HEDERICH (Benjamin), philologue allemand, né en 1675 en Misnie, mort en 1748, recteur du gymnase de Hayn, a composé plusieurs lexiques classiques, entre autres un *Lexicon manuale græcum*, Leipsick, 1722, qui a longtemps joui de la vogue dans les écoles. Ce dictionnaire, réimprimé en 1766 par J.-A. Ernesti, l'a été encore en 1827, à Leipsick, par Fr. Passow.

HEDJAZ, contrée de l'Arabie, une des cinq grandes divisions de cette péninsule, entre 18° 40'-31° 20' lat. N., et 30° 20'-40° long. E.; est bornée au N. par le désert de Syrie, à l'E. par le Nedjed, au S. par l'Yémen, à l'O. par la mer Rouge et au N. O. par l'Egypte; il a 1,500 kil. environ du N. E. au S. E., et 270 de l'E. à l'O. Dans la division vulgaire de l'Arabie, l'Hedjaz est compris au N. O. dans l'Arabie-Pétrée, au N. E. dans l'Arabie-Déserte. Les principales villes de l'Hedjaz sont: dans l'intérieur celles de la Mecque et de Médine (les deux villes saintes), de Thaïef, et d'Abou-Arich; sur la côte, celles de Djeddah, port de la Mecque, Djedan, Rabagh, Yanbo, Tor, etc. — L'Hedjaz est moins fertile que l'Yémen; il est montagneux, surtout au N. O., où se trouvent les monts Horeb et Sinaï. La configuration du sol, qui s'élève pour ainsi dire par degrés depuis la mer jusque dans l'intérieur, lui a fait donner le nom d'Hedjaz qui signifie *pays des degrés*; on n'y trouve point de rivières, mais seulement quelques sources et des puits desséchés pendant l'été. Le sol est néanmoins cultivé sur les côtes; on y recueille surtout du baume. Les chevaux de l'Hedjaz sont les meilleurs de l'Arabie et du monde entier. La population de l'Hedjaz se compose en grande partie d'Arabes sédentaires et d'Arabes nomades ou Bédouins: on y trouve aussi des Banians, des Turcs et des Abyssins; c'est dans l'Hedjaz que l'on parle l'arabe le plus pur. — L'histoire de l'Hedjaz remonte à une très haute antiquité; les traditions attribuent la fondation de la Mecque, capitale de ce pays, à Djorhan, dont la fille épousa Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar; Kidar, second fils d'Ismaël, lui succéda dans la possession de la Mecque. Après lui, la partie septentrionale et méridionale de l'Hedjaz fut partagée entre divers petits états indépendants, dont les principaux furent ceux des Amalécites, des Edomites ou Iduméens, des Madianites, des Nabathéens; leurs descendants continuèrent à régner sur le S. et l'E. de l'Hedjaz pendant 27 générations jusqu'à Abd'al-Motalleb et Abou-Taleb, l'aïeul et l'oncle de Mahomet. Après Mahomet, l'Hedjaz fut la résidence des trois premiers califes, et depuis, ce pays a toujours été gouverné par des chérifs descendants d'Ali: aussi se souleva-t-il souvent contre la domination des Ommiades et contre celle des Abbassides, qu'ils regardaient comme ayant usurpé le califat. Le premier chérif, Ismaël-ben-Yousouf, entra dans la Mecque en 865; sept de ses descendants régnèrent jusqu'en 931; ils furent alors chassés par les Carmathes, qui mirent à leur place les Beno-Moussa, autre branche des Alides. A ceux-ci succédèrent en 1061 les Hachemides ou Folaïfahides; en 1202 les Katadahides, qui gardèrent le pouvoir près de 600 ans, et au commencement du XVIIIe siècle les Bouménides, qui sont encore actuellement en possession du chérifat. Sous le gouvernement de ces chérifs l'Hedjaz fut toujours tributaire des puissances voisines et principalement de l'Egypte. En 1802 les Wahabites s'emparèrent de la Mecque; mais en 1813 le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, les en chassa et resta seul maître de l'Hedjaz; il donna le titre de chérif à un membre de la famille des Bouménides, Yahia, qui gouverne encore aujourd'hui tout ce pays. Méhémet-Ali a tout récemment retiré ses troupes de l'Hedjaz (1840).

HEDWIG (Jean), médecin allemand, professeur de botanique, né à Cronstadt (Transylvanie), en 1730, mort en 1799, pratiqua son art à Chemnitz (Saxe); vint en 1781 s'établir à Leipsick, où il fut nommé professeur et intendant du jardin des plantes. On a de lui: *Fundamenta historiæ naturalis muscorum frondosorum*, Leipsick, 1782-83, 2 part., in-4, fig.; *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum*, 1784, in-4. Ces ouvrages ont fait faire des progrès à la physiologie végétale, et les théories de Hedwig sur la fructification ont été généralement admises par les botanistes. — Son fils, Romain Adolphe, né en 1772, mort en 1806, a continué ses recherches avec succès.

HEDWIGE ou AVOIE (sainte), fille de Berthold, duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne et lui donna six enfants; elle fonda à Trebnitz en Silésie une abbaye pour les religieuses de l'ordre de Cîteaux, et y mourut en 1243. Elle fut canonisée en 1266. On la fête le 17 octobre.

HEDWIGE, reine de Pologne, fille de Louis, roi de Hongrie, naquit en 1371, épousa en 1384 Jagellon, duc de Lithuanie, qui devint roi de Pologne, sous le nom de Wladislas V. Elle mourut en 1399 à Cracovie, après avoir contribué puissamment à répandre le christianisme en Lithuanie.

HEEMSKERCK. *Voy.* HEMSKERCK.

HEEMSTEDE, village de Hollande (Nord-Hollande), à 5 kil. S. de Harlem; 2,000 hab. Vieux château, maisons de campagne: culture de fleurs.

HEERLEN, ville du Limbourg, à 17 kil. N. O. d'Aix-la-Chapelle: 3,500 hab. Tanneries.

HEGEL (Georges-Guillaume-Frédéric), célèbre philosophe allemand, né à Stuttgard en 1770, était fils du secrétaire du gouvernement de Wurtemberg. Il étudia à Tubingue (où il fut le camarade de Schelling), puis à Iéna, où Fichte enseignait: il adopta d'abord les idées de ce philosophe, embrassa ensuite celles de Schelling, puis se mit enfin à penser par lui-même et se fit un système à lui. Il débuta dans l'enseignement en faisant des cours publics à Iéna, 1801, fut nommé en 1806 professeur suppléant dans cette université à la place de Schelling, fut de 1808 à 1816 directeur du gymnase de Nuremberg, se vit appeler en 1816 à la chaire de philosophie de Heidelberg par le gouvernement de Bade, et remplaça en 1818 à Berlin son maître Fichte dans la chaire de philosophie; il enseigna dans cette ville avec un grand succès jusqu'à sa mort: il succomba en 1831 à une attaque du choléra. Combattant à la fois et Kant, qui avait établi la distinction et l'antagonisme du subjectif et de l'objectif, et Fichte, qui était tombé dans un idéalisme purement subjectif, Hegel admettait comme Schelling l'unité absolue de toutes choses, l'identité du sujet et de l'objet; mais tandis que Schelling, pour expliquer comment tout dérive de cette unité, prend

son point de départ dans l'absolu, qui lui est révélé par une intuition immédiate, Hégel part de l'*idée*, et prétend, par la seule force de la dialectique, faire sortir de l'idée toutes choses : l'absolu, la nature, l'esprit : l'absolu, c'est l'idée pure, l'idée considérée en elle-même, et d'une manière abstraite ; la nature, c'est l'idée manifestée et devenue objet ; l'esprit, c'est l'idée faisant retour sur elle-même : et, selon qu'en revenant ainsi sur elle-même, l'idée (devenue alors esprit) s'envisage comme *esprit subjectif*, comme *esprit objectif*, ou comme *esprit absolu*, elle nous donne soit l'*âme*, objet de la psychologie ; soit nos semblables et la société, objet de la morale, soit Dieu, objet de la religion. Hégel définit en conséquence la philosophie « la science de la raison en tant que celle-ci est l'idée et la conscience de toute existence dans son développement nécessaire. » Pour bâtir son système, il part de ce principe : « Tout ce qui est rationnel est réel ; et ce qui est réel est rationnel. » Il divise toute la philosophie en trois parties : la *Logique*, science de l'idée pure, qui se confond pour lui avec la métaphysique ; la *Philosophie de la nature*, science de l'idée dans son existence objective ; la *Philosophie de l'esprit*, où il explique comment l'*idée* engendre l'âme, la société, et Dieu. Dans tout ce système, Hégel, comme l'a dit M. Cousin, débute par des abstractions qui sont pour lui le fondement et le type de toute réalité ; mais nulle part il n'indique ni ne décrit le procédé qui lui donne ces abstractions. On reproche en outre à ce système de conduire au panthéisme, et de supprimer l'immortalité de l'âme. Hégel s'est aussi beaucoup occupé de l'histoire (qui pour lui est le développement de l'esprit universel dans le temps), et surtout de l'histoire de la philosophie, qui doit, selon lui, montrer le progrès de l'esprit dans la conscience de cette vérité, qu'il est lui-même l'absolu ; il professe du reste un éclectisme éclairé. Il a laissé de nombreux écrits ; on y trouve une telle obscurité que ses disciples s'accusent mutuellement de ne pas comprendre sa doctrine. Ses principaux ouvrages sont : *Différence de Fichte et de Schelling*, Iéna, 1801 ; *Phénoménologie de l'esprit*, Bamberg, 1807 ; *Logique*, Nuremberg, 1812 ; *Encyclopédie des sciences philosophiques*, Heidelberg, 1817 ; *Science du droit*, Berlin, 1821 ; *Esthétique*, *De la philosophie de la nature* (posthumes). Tous ses écrits ont été après sa mort réunis en une édition complète par ses disciples : cette édition, qui a paru à Berlin, de 1832 à 1840, forme 17 vol. in-8.

HÉGÉSIAS, philosophe cyrénaïque, qui florissait vers l'an 300 avant J.-C., prétendait qu'il vaut mieux mourir que vivre, parce que la somme des maux l'emporte sur celle des biens, et conseillait le suicide, ce qui le fit surnommer *Pisithanate* (qui persuade la mort). Plusieurs de ses disciples s'étant en effet donné la mort, le roi Ptolémée fit fermer l'école où l'on enseignait une doctrine si dangereuse, et exila le philosophe. — Plusieurs autres personnages célèbres de l'antiquité ont porté ce nom, entre autres un poëte sceptique.

HÉGÉSIPPE, le plus ancien historien ecclésiastique, vivait de l'an 100 à l'an 180 ; il était Juif de naissance, se convertit au christianisme, et fut fait évêque de Rome l'an 177 : il écrivit, sous le titre de *Commentaires sur les Actes des Apôtres*, une *Histoire de l'Église*, dont on n'a que des fragments, conservés dans Eusèbe. On a aussi, sous le nom d'*Hégésippe*, l'ouvrage suivant : *De Bello judaïco et excidio urbis*, mais on croit qu'elle est d'un autre auteur de même nom qui aurait vécu sous Constantin. — Un autre Hégésippe de Tarente, contemporain d'Eschine et de Démosthènes, se distingua comme poëte comique et comme orateur ; on a de lui un discours, *Oratio de Haloneso* (imprimé avec ceux de Démosthènes). On lui attribue des épigrammes qui se trouvent sous le nom d'Hégésippe dans l'Anthologie.

HÉGÉSIPPE MOREAU, poëte français. *Voy.* MOREAU.

HEGEWISCH (Thierry), historien allemand, né vers 1760 dans le Holstein, mort vers 1815, était professeur d'histoire à Kiel et conseiller d'état du Danemark. On a de lui de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire de la monarchie des Francs depuis la mort de Charlemagne jusqu'à l'extinction des Carlovingiens*, Kiel, 1779 ; *Histoire des Allemands depuis Conrad I jusqu'à Henri II*, 1781 ; *Histoire de Maximilien I*, 1782 ; *Histoire de la civilisation en Allemagne depuis Maximilien I*, 1788 ; *Histoire du règne de Charlemagne*, 1791 (traduit en français, Paris, 1805), et divers mémoires sur l'histoire ancienne.

HÉGIRE (de l'arabe *hedjra*, fuite), ère des Musulmans, date du 16 juillet 622 après J. C., époque à laquelle Mahomet s'enfuit de la Mecque, où il était persécuté, pour se retirer à Yatreb, depuis Médine. Pour traduire une date formulée d'après l'ère musulmane en année de l'ère chrétienne, il suffit d'ajouter 622 à l'année musulmane.

HEIDELBERG, ville murée du grand-duché de Bade, sur le Neckar, à 47 kil. N. E. de Carlsruhe ; 12,000 hab. Hôtel-de-ville, églises, bâtiments de l'université, hôpitaux, etc. Université célèbre, fondée en 1386 par l'électeur Rupert II et relevée en 1802 par le grand-duc de Bade, Charles-Frédéric (d'où on lui a donné le nom de *Ruperto-Carolina*) ; bibliothèque dite *Palatine*, de 120,000 vol. Jardin botanique, cabinets et collections diverses, etc. Draps, toile, coton, bas de soie, papier, savon, tapis de laine, maroquins, perles fausses, etc. Aux environs, ancien château électoral, dont les ruines sont magnifiques ; caves dans une desquelles est un fameux tonneau contenant 140,000 litres. Patrie d'Alting, Beger, Junius et Voss. — Cette ville existait avant le XIII[e] siècle ; elle était comprise dans le Palatinat ; en 1362 elle devint la résidence des électeurs palatins ; elle fut ravagée à diverses reprises par les Bavarois (notamment en 1622), et par les Français (1673, 1689). Le changement de résidence de l'électeur palatin, qui se fixa à Manheim (1719), lui enleva beaucoup de son importance.

HEIDENHEIM, ville murée du roy. de Wurtemberg (cercle de l'Iaxt), à 78 kil. E. de Stuttgard : 2,150 hab. Toiles de coton, poterie, grains. Combat où les Français défirent les Autrichiens, 1796.

HEILBRONN, ville murée du roy. de Wurtemberg (Neckar), sur le Neckar, à 40 kil. N. de Stuttgard ; 6,900 hab. On y remarque la tour de Saint-Kilian et celle où fut enfermé Gœtz de Berlichingen ; la maison de correction, une belle fontaine. Moulin à plâtre, eau-de-vie de grains, etc. Commerce de laines et de plâtre.

HEILIGENKREUTZ (c.-à-d. *Sainte-Croix*), *Nemet-Keresztur* en hongrois, ville de Hongrie (Œdenbourg), à 23 kil. N. E. de Güns ; 2,200 hab. Eaux minérales renommées.

HEILIGENSTADT, ville murée des États prussiens (Erfurt), à 78 kil. N. O. d'Erfurt ; 4,000 hab. Château. Eau-de-vie de grains, horloges en bois.

HEILLY, village du dép. de la Somme, à 22 kil. d'Amiens ; 700 hab.

HEILLY (Jacques DE), dit le maréchal de Guyenne. *Voy.* CRÉQUI (Jacques DE).

HEILLY (Mlle DE). *Voy.* ÉTAMPES (duchesse D').

HEILSBERG, ville murée des États prussiens (Prusse), à 65 kil. S. de Kœnigsberg ; 2,300 hab. Draps, tanneries. Les Français y battirent les Russes le 10 juin 1807.

HEILSBRONN, village de Bavière (Rezat), à 24 kil. S. O. de Nuremberg ; 500 hab. Église collégiale où sont les tombeaux de divers princes de Nuremberg et de Brandebourg. Toile cirée ; garance.

HEILTZ-LE-MAURUPT, ch.-l. de canton (Marne), à 17 kil. N. E. de Vitry-le-Français ; 900 hab.

HEIN (Pierre), marin hollandais vulgairement appelé *Pit Hein*, né à Delftshaven, près de Rotterdam, en 1578, fut d'abord mousse, et s'éleva par son courage et son habileté au rang d'amiral (1623). En 1628, à la tête d'une escadre de 31 vaisseaux, il enleva la flotte espagnole, dite *Flotte d'argent*, sur laquelle se trouvaient plus de 12 millions. Hein fut tué en 1629 dans un combat qu'il livrait sur les côtes de Flandre contre trois vaisseaux espagnols sortis de Dunkerque, et qui furent pris par les Hollandais au moment de la mort de leur amiral.

HEINECCIUS (Jean-Théophile), en allemand *Heinecke*, célèbre jurisconsulte allemand, né en 1681, à Eisenberg, dans le duché d'Altenbourg, mort en 1741, fut successivement professeur de philosophie à Halle (1713), professeur de droit dans la même ville (1720), à Franeker (1723), à Francfort-sur-l'Oder (1727), et de nouveau à Halle (1733). Sa vie ne fut qu'une suite de travaux utiles et remarquables, sur la jurisprudence, la philosophie et les belles-lettres; mais c'est surtout comme jurisconsulte qu'il est célèbre. Ses nombreux écrits ont été publiés par J.-L. Uhl, sous ce titre: *Opera ad universam jurisprudentiam, philosophiam et litteras humaniores pertinentia*, Genève, 1744-48, 8 vol. in-4, et avec un volume de supplément en 1771; on y remarque : *Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*, Strasbourg, 1741, 2 vol. in-8; *Historia juris romani ac germanici*, Halle, 1733, in-8 ; réimprimé avec les notes de J.-Daniel Ritter et de J.-Martin Silberradt, professeur à Strasbourg, 1751, 1765, in-8 ; *Elementa juris civilis secundum ordinem Institutionum*, Lyon, 1751, in-8 ; — *secundum ordinem Pandectarum*, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8, etc. Tous ses ouvrages jouissent encore aujourd'hui d'une grande autorité et sont indispensables à quiconque veut devenir jurisconsulte.

HEINECKEN (Chrétien-Henri), enfant prodigieux par sa précocité, né à Lubeck en 1721, parla dès les premiers mois de sa naissance ; il savait, dit-on, à un an, les principaux événements du Pentateuque; à 13 mois, il connaissait l'histoire de l'Ancien Testament, à 14 mois, celle du Nouveau, et à 2 ans et demi répondait à toutes les questions sur l'histoire et la géographie. Le latin et le français lui étaient familiers à 3 ans. Il ne vivait guère que du lait de sa nourrice : on voulut le sevrer, mais il mourut peu de temps après, en 1725, à l'âge de 5 ans. Sa vie a été écrite par Schœneich son précepteur.

HEINRICH, forme allemande du nom HENRI.

HEINSBERG, ville murée des États prussiens (province Rhénane), à 31 kil. N. d'Aix-la-Chapelle; 1,600 hab. Draps, rubans de velours, papeterie, tisseranderies. Elle était avant le XVe siècle ch.-l. d'une seigneurie, mais en 1542 Charles-Quint la prit et la ruina.

HEINSE (J.-J.-Guillaume), littérateur allemand, né en 1749 à Langewiesen (Schwartzbourg-Sondershausen), mort en 1803, étudia le droit à Iéna, et se forma à la poésie sous Wieland; en 1776 il se rendit à Dusseldorf, où il coopéra avec Jacobi à la rédaction du journal l'*Iris*; il visita l'Italie de 1780 à 1783, puis obtint l'emploi de bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Heinse se fit d'abord connaître par des *Épigrammes*, par une traduction de *Pétrone* et par *Laïdion ou les mystères d'Éleusis* (1773); il publia en 1787 son chef-d'œuvre, le roman intitulé: *Ardinghello* (Leipsick, 2 vol. in-8). Le style de cet ouvrage est d'une énergie admirable et d'un coloris brillant; mais on lui reproche une trop grande licence. Nous citerons encore: *Hildegard de Hohenthal*, Berlin, 1795-96, 2 vol.; *Anastasie, ou Lettres sur l'Italie*, Francfort, 1803, 3 vol. On a publié la correspondance de Heinse, Zurick, 1806-8, 2 vol.

HEINSIUS (Daniel), philologue hollandais, né en 1580 à Gand, mort en 1655, eut pour maîtres Scaliger et Douza, fut nommé en 1605 professeur d'histoire et de politique à Leyde, puis bibliothécaire de cette ville, et se fit une telle réputation d'érudition que la France et plusieurs états étrangers lui firent des propositions avantageuses ; mais il préféra rester dans sa patrie; les États de Hollande, pour le récompenser, le nommèrent leur historiographe. Il devint, en 1618, secrétaire politique du synode de Dordrecht, et se montra dans ces fonctions calviniste zélé jusqu'à l'excès. Daniel Heinsius a donné, de 1600 à 1639, une foule d'éditions ou de commentaires d'ouvrages grecs et latins, tels que la *Poétique* et la *Politique d'Aristote*, *Andronicus de Rhodes*, *Théophraste*, *Hésiode*, *Théocrite*, *Horace*, *Ovide*, *Tite-Live*, *Silius Italicus*, *Sénèque-le-Tragique*, *Maxime de Tyr*, *Saint Clément*, le *Nouveau Testament*, etc. Il a laissé des poésies latines très estimées, entre autres un poëme *De contemptu mortis*, en 4 livres, et une tragédie d'*Hérode*, en hollandais, des vers grecs, des *Discours*, etc. Ses *Poemata* ont paru à Leyde, 1613 ; ses *Orationes*, en 1615. Heinsius eut de vifs démêlés avec Balzac, et surtout avec Saumaise.

HEINSIUS (Nicolas), fils du précédent, né à Leyde en 1620, mort en 1681, se livra comme son père à l'étude des anciens, et parcourut les principaux pays de l'Europe pour visiter les bibliothèques et consulter les manuscrits. En 1650 la reine Christine l'attira auprès d'elle à Stockholm, et le chargea de faire des achats de livres et de manuscrits pour sa bibliothèque: quatre ans après, les États de Hollande le nommèrent leur résident auprès de cette princesse. Il fut aussi chargé de plusieurs autres missions, soit en Russie (1667), soit auprès de divers petits états allemands. La fin de sa vie fut empoisonnée par un procès que lui fit une femme qui avait été sa maîtresse, et qui voulait le contraindre à l'épouser. Il a donné d'excellentes éditions de *Claudien*, Amsterdam, 1665; d'*Ovide*, Amsterdam, 1652, 1668; de *Virgile*, Amsterdam, 1676; de *Valerius Flaccus*, Amsterdam, 1680 ; il a mérité par ces éditions d'être appelé le restaurateur des poëtes latins. Heinsius a aussi composé lui-même des poésies latines, principalement des élégies, qui sont remarquables par l'élégance, Amsterdam, 1666.

HEINSIUS (Antoine), grand pensionnaire de Hollande, né vers 1640, mort en 1720, fut d'abord conseiller pensionnaire de la ville de Delft, et gagna la confiance de Guillaume d'Orange. Chargé par ce prince, après la paix de Nimègue (1678), d'une mission auprès de Louis XIV, il se vit menacé par Louvois, auquel il résistait, d'être enfermé à la Bastille; dès ce moment il conçut une haine implacable contre Louis XIV et la France. Il fut nommé grand pensionnaire en 1689, et fut réélu de cinq en cinq ans jusqu'à sa mort; il forma avec Marlborough et le prince Eugène ce triumvirat qui fut si funeste à la France; il ne cessa de s'opposer à la paix, et entraîna ainsi la Hollande dans des dépenses ruineuses.

HEINSIUS (Othon-Frédéric-Théodore), né en Prusse vers 1775, s'est distingué comme grammairien et lexicographe; on a de lui, entre autres écrits: *Nouvelle grammaire allemande*, 1801, 3 vol. in-8, et le grand *Dictionnaire national de la langue allemande*, Hanovre, 1818-1822, 4 vol. in-8: il a été professeur à Berlin au gymnase dit *Berlin-Cœln*, puis professeur de langue et de littérature allemandes au Collége français.

HEISS (Jean DE), seigneur de Kogenheim, histo-

rien allemand, né en Allemagne au commencement du XVIIe siècle, suivit la carrière diplomatique, fut résident de l'électeur palatin à la cour de France, puis intendant de l'armée française en Allemagne, et mourut à Paris en 1688. On a de lui une *Histoire de l'empire d'Allemagne* en français, Paris, 1684, 2 vol. in-4, continuée par Bourgeois de Chastenet, Paris, 1711, et par Vogel jusqu'en 1724, Paris, 1731, 3 vol. in-4, ou 10 vol. in-12.

HEISTER (Laurent), médecin, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1683, mort en 1758, fut professeur à Altorf en 1710, et vint à Helmstædt en 1720 ; il y enseigna la chirurgie, l'anatomie, la botanique, avec un grand succès. On a de lui : *Compendium anatomicum*, Paris, 1724, in-12 : *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1750, 2 vol. in-4. Ces ouvrages ont été longtemps classiques. Heister s'est surtout occupé des maladies des yeux : on lui doit un bon traité *De cataracta*, etc., 1713.

HEIST-OP-DEN-BERG, ville de Belgique (Anvers), à 18 kil. N. E. de Malines ; 6,200 hab. Bière, eau-de-vie de grains, vinaigre.

HÉKLA, un des monts volcaniques de l'Islande, sur la côte S. O., à 40 kil. S. E. de Skalholt ; 3 cimes principales ; la plus haute a 1,736 mètres. La dernière éruption de l'Hékla eut lieu en 1766. C'est le plus connu des volcans de l'Islande, bien qu'il ne soit pas le plus considérable.

HELDEN, ville de Belgique (Limbourg), à 15 kil. N. de Ruremonde ; 2,100 hab. Tisseranderies, brasseries, etc. Eau-de-vie de grains.

HELDER (LE), ville de Hollande (Nord-Hollande), sur la mer du Nord, à 36 kil. N. d'Alkmaar ; 2,000 hab. Château-fort et excellents ouvrages qui défendent l'entrée du Texel et la rade de Nieuwe-Diep. Poudre, amidon, tanneries, brasseries. Combat naval entre les flottes anglaise et hollandaise où l'amiral hollandais Van Tromp fut tué en 1653. Les Anglais occupèrent le Helder en 1799.

HELÉE ou VELIE, ville de l'Italie anc. *Voy.* ÉLÉE.

HELENA, ville de Gaule. *Voy.* ILLIBERRIS.

HELENA ou HELENÆ VICUS, bourg de la Gaule Belgique, où les Francs furent défaits par Majorien, lieutenant d'Aétius, vers l'an 440. On n'est point d'accord sur l'emplacement de ce bourg : les uns veulent que ce soit la ville actuelle d'*Hesdin*, les autres que ce soit celle de *Lens* ; d'autres le reconnaissent dans le village d'*Allaine* ou d'*Halène*, situé près de Péronne.

HÉLÈNE, princesse grecque, célèbre par sa beauté, était, selon la Fable, le fruit des amours de Jupiter, métamorphosé en cygne, et de Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte, et était sœur de Clytemnestre, de Castor et de Pollux. Dès ses premières années, sa beauté fit tant de bruit que, lorsqu'elle avait à peine douze ans, Thésée l'enleva du temple de Diane, où elle dansait ; mais ses frères Castor et Pollux la ramenèrent dans la maison de Tyndare. Celui-ci, la voyant recherchée par un grand nombre de princes, et craignant d'irriter ceux qu'il refuserait, fit jurer à tous les prétendants que, lorsque son choix serait tombé sur l'un d'eux, ils se réuniraient tous pour le défendre contre ceux qui voudraient la lui disputer. Hélène fit choix de Ménélas ; elle lui donna une fille, Hermione. Pendant une absence que fit ce prince, Pâris, prince troyen, qui se trouvait alors à Sparte, se fit aimer d'Hélène, l'enleva et l'emmena à Troie. Cet enlèvement attira sur sa patrie cette guerre sanglante qui se termina par la ruine de Troie (1270). Pâris ayant été tué pendant le siége, Hélène épousa Déiphobe, autre fils de Priam ; mais après la prise de la ville, elle livra perfidement ce prince aux Grecs, et rentra ainsi en grâce auprès de Ménélas, qui la ramena à Sparte. A la mort de Ménélas, elle fut contrainte de quitter Sparte, et se retira à Rhodes, où Polyxo, femme de Tlépolème, qui avait péri au siége de Troie, la fit pendre. Suivant une autre tradition, Hélène aurait été enlevée à Pâris par Mercure et conduite en Egypte, tandis qu'une vaine image, ouvrage des dieux, était emmenée à Ilion par le fils de Priam. Dans cette hypothèse, Ménélas aurait été obligé, après le siége de Troie, de faire un voyage en Egypte pour retrouver Hélène.

HÉLÈNE (sainte), première femme de Constance Chlore et mère de Constantin. Son mari la répudia lorsqu'il fut créé césar, pour épouser la fille de Maximien. Constantin, devenu empereur, lui donna le titre d'impératrice, et lui accorda un grand crédit. Hélène embrassa, ainsi que son fils, la religion chrétienne, et en favorisa les progrès. Elle visita Jérusalem en 325, fit construire une église sur le mont Calvaire, et y découvrit, dit-on, des restes de la vraie croix. Elle mourut en 328. On l'a canonisée. Sa fête tombe le 18 août.

HÉLÈNE (île Sainte-). *Voy.* SAINTE-HÉLÈNE.

HÉLÉNUS, habile devin, était fils de Priam. Il fut fait prisonnier par Ulysse pendant la guerre de Troie, et devint, après la prise de la ville, esclave de Pyrrhus ; il gagna l'amitié de ce prince par des services importants. Pyrrhus, pour les reconnaître, lui donna en mariage Andromaque, dont il avait fait son épouse, et lui céda en mourant une partie de ses états.

HELGOLAND ou HÉLIGOLAND (c.-à-d. *pays des saints*, *Hertha*? île de la mer du Nord, par 5° 32' long. E., 54° 11' lat. N., au N. O. et à 65 kil. environ de l'embouchure de l'Elbe et du Weser ; 2,500 hab. (Frisons) ; 435 maisons ; deux petits ports. Bains de mer fréquentés. Jadis au Danemark ; prise par les Anglais en 1807, elle fut cédée à cette puissance par le traité de Kiel (1814).

HÉLI, grand-prêtre des Juifs (1152-1112 av. J. C.), succéda à Samson et eut lui-même Samuel pour successeur. Ses fils Ophni et Phinées abusèrent du pouvoir qu'il leur avait imprudemment confié, et furent battus par les Philistins, qui s'emparèrent de l'arche sainte. A cette triste nouvelle, Héli se donna la mort.

HÉLIA, ville de la Bretagne romaine, auj. ELY.

HÉLIADES, filles du Soleil et de Clymène, et sœurs de Phaéton, se nommaient Lampétie, Phaétuse et Phœbé. La mort de leur frère leur causa une si vive douleur qu'elles le pleurèrent quatre mois entiers. Les dieux les changèrent en peupliers, et leurs larmes devinrent des grains d'ambre.

HÉLIASTES (tribunal des), un des tribunaux d'Athènes, était le premier après l'Aréopage ; il connaissait du rapt, de l'adultère, des concussions et des causes civiles les plus graves. Ses membres étaient au nombre de 200 dans les occasions ordinaires ; mais quelquefois on les portait à 500, à 1,000 et même à 1,500.

HÉLICE, ville de l'Achaïe septentrionale, près de la mer, fut envahie et détruite par la mer, ainsi que Bura, l'an 373 av. J. C.

HÉLICON, auj. *Zagara-Vouni*, mont. de l'Hellade, en Phocide et en Béotie, s'étendait de Stiris à Thespies. On y voyait les fontaines d'Aganippe et d'Hippocrène, le ruisseau du Permesse, les grottes des Libéthrides. Elle était consacrée aux Muses et ornée de quantité de belles statues. Le bourg d'Ascra, patrie d'Hésiode, était au pied de l'Hélicon.

HÉLIGOLAND. *Voy.* HELGOLAND.

HÉLIODORE, évêque de Tricca en Thessalie, était né à Émèse en Phénicie, et vivait au IVe siècle sous Théodose et ses successeurs. On a de lui *les Ethiopiques, ou Amours de Théagène et de Chariclée*, roman où l'on trouve des détails intéressants sur l'Égypte. Cet ouvrage est, à ce qu'on croit, le fruit de la jeunesse de l'évêque de Tricca. Le manuscrit

en fut trouvé par hasard en 1526 à Bude, par un soldat, dans la bibliothèque du roi de Hongrie, Matthias Corvin, qu'il pillait. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Commelin, gr.-lat., 1596, de Mitscherlich, 1798, et de Coray, 1814, 2 vol. in-8. Il a été traduit par Amyot, 1549 (cette traduction a été revue et réimprimée en 1822 avec notes de M. Trognon), et par Quenneville, 1803, etc.

HÉLIODORE de Pruse, auteur d'une *Paraphrase sur l'Éthique à Nicomaque*. *Voy.* ANDRONICUS de Rhodes.

HÉLIOGABALE ou ELAGABALE, *Varius Avitus Bassianus Heliogabalus*, empereur romain, fils illégitime de Caracalla et de sa nièce Julie Soæmis, qui était femme du sénateur Varius Marcellus, fut dès son enfance grand-prêtre d'Elagabale, dieu du soleil à Emèse en Syrie, et fut proclamé empereur par la légion d'Emèse en 217, peu après le meurtre de Caracalla par Macrin. A peine monté sur le trône, il se livra à tous les genres de désordres et de folie, voulut introduire à Rome le culte de son dieu Elagabale, introduisit au sénat sa mère et son aïeule, tua Gannys qui l'avait fait empereur, et mit tous les emplois à l'encan. Il avait adopté Alexandre Sévère, son cousin; mais bientôt, jaloux de l'ascendant que ce prince exerçait sur l'armée, il voulut s'en défaire: les prétoriens indignés le tuèrent lui-même, en 222. On a surnommé ce prince le *Sardanapale de Rome*.

HÉLIOPOLIS, en égyptien *On*, ville de la Basse-Égypte, ch.-l. d'un nome, au S., sur le canal de Trajan, avait un beau temple de Fré (le soleil): on y adorait le dieu sous la forme du bœuf Mnévis. Suivant les Grecs, Apollon (*Hélios*) rendait des oracles à Héliopolis. — Cette ville était située non loin du village actuel de *Matarieh*. Kléber y remporta, le 20 mars 1800, une victoire éclatante sur les Mamelouks.

HÉLIOPOLIS, auj. *Balbek*, ville de Syrie, en Célésyrie, au N., près de l'Antiliban, avait deux temples du soleil dont les ruines sont au nombre des plus belles que l'on connaisse.

HELIOS, c.-à-d. *soleil*, divinité grecque, la même qu'Apollon ou Phœbus. *Voy.* APOLLON.

HELIUM OSTIUM, nom que porta chez les anciens l'embouchure du Wahal et de la Meuse réunis, auj. *Hel-Boet* ou *Brielle*.

HELL (Maximilien), jésuite allemand, habile astronome, né en 1720 à Schemnitz en Hongrie, mort en 1792, fut nommé en 1755 astronome et conservateur de l'Observatoire de Vienne, place qu'il occupa pendant quarante-six ans, et fut envoyé en 1758 et 1759 dans la Laponie pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et pour y étudier la direction du pôle magnétique. On lui doit des observations exactes, des relations instructives de ses voyages et des *Éphémérides astronomiques*, qui forment un recueil estimé, Vienne, 1757-1786, in-8.

HELLADA, l'ancien *Sperchius*, riv. de la Grèce moderne, sort du lieu où se joignent les monts Klytzos et Hellovo, et tombe dans le golfe de Zéitoun, près du défilé des Thermopyles, après un cours de 100 kil. de l'O. à l'E.

HELLADE, nom donné, 1° au roy. primitif d'Hellen; il était situé en Hémonie, dans la Phthiotide, aux environs de l'Enipée; — 2° à la Grèce propre (Attique, Mégaride, Béotie, Phocide, Locride, Etolie, Acarnanie, plus Ambracie et les îles d'Eubée et de Leucade); — 3° à l'ensemble de la Grèce entière, bien qu'il y eût en Grèce plusieurs autres races que les Hellènes.

HELLADIUS, grammairien grec, natif d'Antinoé en Égypte, vivait au IVe siècle sous Constantin. Il avait composé une *Chrestomathie* en vers ïambiques, dont il reste quelques fragments conservés par Photius, traduits en latin par A. Schott, et publiés avec des notes par Meursius, Utrecht, 1687. On lui attribue les ouvrages suivants dont il ne reste que le titre: *Athènes; l'Égypte; Antinoë; la Victoire; la Renommée; l'Exhortation*.

HELLANICUS de Lesbos, historien grec, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, l'an 495 av. J. C., mort vers 411, écrivait une quinzaine d'années avant Hérodote. Il avait traité des événements qui se sont passés depuis les guerres Médiques jusqu'à la guerre du Péloponèse: il ne reste de lui que des fragments publiés par G. Sturz, Leipsick, 1787 et 1826, in-8.

HELLÉ, fille d'Athamas, roi de Thèbes, et de Néphélé, fuyant avec son frère Phryxus les fureurs de sa belle-mère Ino, voulut, dit-on, traverser sur un bélier à toison d'or le détroit qui sépare la Thrace de la Troade; mais elle se laissa choir dans les eaux, et y périt: c'est depuis lors que ce détroit a pris le nom d'Hellespont (mer d'Hellé).

HELLEN, fils de Deucalion et de Pyrrha, régnait sur la Phthiotide vers l'an 1500 avant notre ère; ses sujets reçurent de lui le nom d'Hellènes, qui, plus tard, fut appliqué aux divers peuples de la Grèce. Il fut père d'Eolus, de Dorus et de Xuthus; ce dernier eut pour fils Ion et Achæus, qui furent, ainsi qu'Eolus et Dorus, les chefs de tribus puissantes. *Voy.* HELLÈNES.

HELLÈNES, *Hellenes*, race grecque qui du XVe au XIe siècle av. J. C. substitua sur beaucoup de points sa domination à celle des Pélasges. Les traditions les plus répandues la font venir de la Scythie ou des environs du Caucase. On lui donne pour 1er auteur Deucalion, qui eut deux fils, Amphictyon et Hellen (vers 1500); ce dernier, à son tour, donna le jour à Dorus, à Eolus, à Xuthus, père d'Ion et d'Achæus, qui eux-mêmes transmirent leur nom aux quatre grandes tribus des Hellènes, les Doriens, les Eoliens, les Ioniens et les Achéens. Les Hellènes occupèrent primitivement la Phthiotide sous Deucalion; sous Hellen leur demeure prit le nom d'Hellade. Divisés après le règne d'Hellen en quatre grands corps (vers 1440 av. J. C.), ils se répandirent dans toute la Grèce. Les Eoliens ravirent presque toute l'Hémonie aux Pélasges; ils envoyèrent de nombreuses colonies en Phocide, Béotie, Acarnanie, Etolie, Argolide, Messénie, fondèrent ou agrandirent beaucoup de villes (notamment Graia ou Tanagre, Orchomène des Minyens, Corinthe). Les Ioniens occupèrent insensiblement l'Attique et l'Egiale, qui, l'une et l'autre, reçurent d'eux le nom d'Ionie. Les Achéens restèrent d'abord fixés dans la Phthiotide (1440); ils envoyèrent ensuite plusieurs colonies en Laconie et en Argolide vers 1380. Les Doriens secondèrent les Eoliens dans la conquête de l'Hémonie, furent établis par Hercule, avec lequel dès lors ils formèrent amitié, dans la Dryopide, qu'ils nommèrent Doride; puis, unis aux Thesprotes-Thessaliens et aux Héraclides, ils soumirent presque toute l'Hémonie ravie aux Eoliens (1220); ils aidèrent les Héraclides à rentrer dans le Péloponèse (1190) et conquirent avec eux la plus grande partie de cette presqu'île: ils fondèrent enfin le roy. de Macédoine en Emathie (846). La rentrée des Héraclides dans le Péloponèse (1190) occasionna une foule de déplacements. Les Eoliens passèrent de la Messénie en Attique; les Achéens, de la Laconie et de l'Argolide dans l'Egiale, à laquelle ils donnèrent le nom d'Achaïe: les Ioniens, qui occupaient l'Egiale, se réfugièrent dans l'Attique, que se partageaient d'autres Ioniens et des Eoliens, et où bientôt affluèrent des habitants d'Epidaure et de Corinthe fuyant aussi devant les Doriens. De là, des colonies ioniennes se répandirent ensuite dans les îles de la mer Egée et en Asie-Mineure (*Voy.* IONIENS). Plusieurs tribus éoliennes et doriennes quittèrent aussi la Grèce pour aller fonder des colonies sur les côtes de l'Asie-

Mineure (*Voy.* ÉOLIENS et DORIENS), et dans diverses parties de la Méditerranée. Les Hellènes, et surtout les Doriens, avaient ce qui caractérise le génie héroïque, la bravoure, l'esprit guerrier, une ignorance, une grossièreté extrêmes, l'horreur des occupations pacifiques et de l'industrie. Ils firent reculer de plusieurs siècles la civilisation en Grèce. Cependant la religion des Hellènes, toute anthropomorphiste, était supérieure à celle des Pélasges, qui n'était qu'un grossier fétichisme. Apollon, comme dieu, Hercule, comme héros, étaient les deux objets principaux de leur culte. La langue hellénique se substitua aussi à l'ancienne langue pélasgique, et se divisa en 4 dialectes (dorien, éolien, ionien, attique). Du reste, quelque différence qu'il y eût entre les Pélasges et les Hellènes, il semble certain que c'étaient deux peuples de même famille.

HELLÉNISTES, nom donné aux colons juifs qui se rendirent en Égypte après la destruction du roy. de Juda, l'an 600 av. J. C., et qui furent accrus en 331 par ceux qu'Alexandre appela pour peupler Alexandrie. Au temps d'Auguste on en comptait au moins 1,000,000 en Égypte.

HELLESPONT, *Hellespontus*, c.-à-d. mer d'Hellé, auj. le *canal des Dardanelles*, détroit qui unit la mer Égée à la Propontide et sépare l'Europe de l'Asie, doit son nom à la mort tragique d'Hellé (*Voy.* ce nom); sur ses bords se trouvaient les villes de Lampsaque et celles de Sestos et Abydos, placées en face l'une de l'autre, et célèbres par les amours de Héro et de Léandre. Entre ces deux dernières villes, le détroit a tout au plus 2 kil. de largeur. On peut le traverser à la nage. Xerxès passa l'Hellespont sur un pont de bateaux, l'an 480 av. J. C.

HELLEVOETSLUIS, ville et port de Hollande (Hollande méridionale), à 26 kil. S. O. de Rotterdam; 1,200 hab. Guillaume d'Orange partit de ce port avec 14,000 hommes, le 11 nov. 1688, pour aller conquérir l'Angleterre. Les Français le prirent en 1795.

HELLIN, *Ilunum*, ville d'Espagne (Murcie), à 47 kil. S. de Chinchilla; 8,300 hab. Lainages, toiles, chapeaux, moulins à huile. Eaux minérales et mine de soufre aux environs.

HELLOPES, petit peuple grec. *Voy.* ELLOPES.

HELMEND, riv. de l'Afghanistan, sort du mont Koby-Baba, au N. O. de Kaboul, traverse le Khoraçan, l'Afghanistan propre et le Séistan, et tombe dans le lac Zerreh, après un cours de 1,100 kil.

HELMONT ou HELMOND, ville de Hollande (Brabant septentrional), à 35 kil. S. E. de Bois-le-Duc; 2,500 hab. Grand commerce de toiles.

HELMONT, médecin. *Voy.* VAN-HELMONT.

HELMSTÆDT, ville murée du duché de Brunswick, dans le district de Schœning, à 35 kil. S. E. de Brunswick; 6,400 hab. Remparts, université fondée en 1575, par le duc Jules, supprimée en 1809: on y remarquait surtout la faculté de théologie. Gymnase et autres établissements d'instruction, etc. Chapeaux, vinaigre, tuyaux de pipe, liqueurs, eaux de senteur, eau-de-vie de grains, bière. Patrie de Fr. Calixte, H. Rittmeyer, H. Volger.

HELOISE, amante d'Abélard et nièce de Fulbert, chanoine de Notre-Dame, naquit à Paris en 1101. Belle, pleine d'esprit et de science, elle inspira une vive passion à son maître Abélard, qui la séduisit et l'épousa ensuite; il la rendit mère d'un fils qu'elle mit au monde dans le pays natal d'Abélard, au bourg de Palais en Bretagne: il fut nommé Astrolabius. Après la cruelle vengeance exercée par Fulbert sur son amant, Héloïse se fit religieuse au couvent d'Argenteuil; puis elle alla fonder l'abbaye du Paraclet, dont elle fut la première abbesse. Elle mourut en 1164. Ses restes furent réunis à ceux de son époux dans l'église du Paraclet. Après avoir été transportés en divers endroits, ils ont été déposés définitivement au cimetière du Père-Lachaise près de Paris. Il reste d'Héloïse quelques lettres écrites à son amant après leur séparation: elle y peint toute l'ardeur de sa passion: on les trouve parmi les écrits d'Abélard. *Voy.* ABÉLARD.

HELORE, *Helorum*, auj. *Muriucci*, ville de Sicile, au S. E. de Néèthe, dans une situation délicieuse, qui fit donner à ses environs le nom d'*Helorina Tempe*.

HELOS, auj. *Tsili*, ville de Laconie, au S., au fond du golfe Laconique; fut prise deux fois par les Doriens, la 1re sous Agis vers 1059, la 2e sous Alcamène vers 813; soumise la 1re fois, elle fut détruite la 2e, et ses habitants, vendus à l'encan, restèrent esclaves, eux et leur postérité; ce sont eux que l'on connaît sous le nom d'*Hélotes* ou d'*Ilotes*.

HELOUNG-KIANG, ville murée de l'empire chinois (Daourie), sur l'Amour (dit aussi Helong ou Heloung-Kiang), à 1,300 kil. N. E. de Peking, par 50° 1' lat. N., et 145° 6' long. E. Grand commerce de fourrures avec la Russie.

HELPE. On nomme ainsi deux rivières de France qui arrosent le département du Nord, dites Grande-Helpe et Petite-Helpe; toutes deux tombent dans la Sambre; la grande baigne Avesnes.

HELSINGBORG, ville de Suède (Malmœhus), à l'entrée du Sund, et vis-à-vis d'Elseneur, par 10° 23' long. E., 56° 2' lat. N.; 4,200 hab. Port formé par un môle. Restes d'un château-fort sur une montagne. — Victoire des Suédois sur les Danois en 1709.

HELSINGELAND, ancienne province de la Suède septentrionale, forme auj. deux districts de la préfecture de Gefleborg; elle avait pour villes principales Sœderhamn et Hudiksvall.

HELSINGFORS, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. du grand-duché de Finlande, à 295 kil. N. O. de Saint-Pétersbourg, sur une presqu'île du golfe de Finlande; 19,000 hab. (3,534 hab. en 1810). Bon port; plusieurs forts. Toiles à voiles, tabac. Commerce de grains, bois de construction, planches, etc. — Cette ville fut fondée par Gustave I, brûlée en 1741 pendant la guerre entre la Russie et la Suède, et rebâtie depuis plus régulièrement.

HELSINGLAND. *Voy.* HELSINGELAND.

HELSINGOER, ville de Danemark. *Voy.* ELSENEUR.

HELSINGS, ancien peuple de race gothique, habitait sur les bords de la Baltique. Son nom a été conservé dans les noms modernes d'Helsingborg, Helsingfors, Helsingeland, Helsingœr, etc.

HELSTONE, ville d'Angleterre (Cornouailles), à 85 kil. S. O. de Launceston; 3,293 hab. Bon port sur le canal de Saint-Georges.

HELVÉTIE. *Voy.* SUISSE.

HELVETIENS, *Helvetii*, peuple de la Gaule, dans la Grande-Séquanaise, à l'E., était germain plutôt que celte. Au temps de César, ils étaient bornés au N. et à l'E. par le Rhin, au S. par les Alpes et le Rhône jusqu'au lac de Genève, à l'O. par le Jura, depuis le fort l'Ecluse jusque près de Zurzach, où est le confluent de l'Aar et du Rhin. Il se divisait en quatre grandes tribus; les Tigurins, les Tugènes, les Urbigènes ou Verbigènes et les Ambrons. L'an 61 av. J.-C., les Helvétiens, alors au nombre de 368,000 âmes, voulurent émigrer en masse et marcher sur les Gaules. César les attendit au passage, les battit près de Genève et les refoula dans leur pays.

HELVÉTIQUE (république), ou HELVÉTIE, état d'Europe. *Voy.* SUISSE.

HELVÉTIQUE (confession). On nomme ainsi: 1° une exposition de foi des églises réformées de Suisse, que rédigea Zwingle en 1530, et qui fut solennellement adoptée et jurée en 1534; on la connait davantage sous le nom de *Confession de Bâle*; 2° une seconde

exposition de foi que firent les mêmes églises en 1566, et à laquelle Théodore de Bèze et Bullinger eurent la plus grande part. Cette confession ne reconnait pour juge en matière de foi que la parole de Dieu, proscrit les images, enseigne la prédestination, n'admet que deux sacrements, le baptême et la Sainte-Cène, et même ne regarde ce dernier que comme une cérémonie commémorative. Elle est encore aujourd'hui la règle de foi dans les églises de la Suisse.

HELVETIUS (Adrien), médecin, né en Hollande vers 1661, d'une famille originaire du Palatinat, mort à Paris en 1727, était fils d'un médecin alchimiste qui l'envoya de bonne heure à Paris pour vendre des drogues de sa composition. Il découvrit lui-même les vertus curatives de l'ipécacuanha, et ayant opéré avec ce remède des cures heureuses, il fut produit à la cour, obtint de Louis XIV une gratification de 1000 louis pour sa découverte, avec des titres honorifiques, et fit en peu de temps une grande fortune. Le duc d'Orléans, devenu régent, le nomma son médecin. Il a laissé quelques écrits de médecine pratique.—Son fils, Jean-Claude-Adrien, médecin comme lui, exerça son art avec non moins de succès. C'est lui qui sauva Louis XV dans la maladie si grave qu'il fit dans son enfance, en 1719. Il en fut récompensé par une pension de 10,000 livres. Il a aussi laissé quelques écrits.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), philosophe, fils de Jean-Claude Helvétius, médecin de la cour, né à Paris en 1715, obtint dès l'âge de 23 ans une place de fermier général qui lui valait cent mille écus de rente; il profita de sa fortune pour se livrer à tous les genres de plaisirs; mais en même temps, il se plut à faire du bien et répandit ses bienfaits sur plusieurs gens de lettres malheureux. Avide de gloire, il quitta la finance pour se livrer aux lettres (1750). Après avoir hésité quelque temps sur le genre qu'il choisirait, et s'être essayé dans la poésie et la tragédie, il se décida pour la philosophie, et publia en 1758 un ouvrage qui attira sur lui l'attention publique, le livre de l'*Esprit*, où il réduit toutes nos facultés à la sensibilité physique, et où il veut prouver que l'homme n'est guidé dans tous ses jugements et dans toute sa conduite que par l'intérêt personnel. Cet ouvrage, qui renverse toutes les idées de morale, fit éclore de nombreuses réfutations; il fut en outre condamné à la fois par la Sorbonne, le pape et le parlement; il fut brûlé par la main du bourreau en 1759, et l'auteur fut contraint de se rétracter. Depuis cette époque, Helvétius ne publia plus rien; il voyagea en Angleterre et en Allemagne, et se vit bien accueilli partout. Sa maison à Paris devint le rendez-vous d'une société choisie, dont sa femme (mademoiselle de Ligniville) faisait le principal ornement. Il mourut en 1771, à 56 ans. Helvétius a laissé plusieurs ouvrages posthumes; le principal est intitulé: *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*: il y soutient que toutes les intelligences sont égales, et que la différence entre elles ne provient que de l'éducation. On a aussi de lui un poëme du *Bonheur*, ouvrage froid et médiocre, auquel il n'a pu d'ailleurs mettre la dernière main. Ses œuvres complètes ont été publiées sur ses manuscrits, en 14 vol. in-18, Paris, 1796 (par les soins de M. Laroche, légataire des manuscrits de l'auteur). Le style d'Helvétius est agréable et fleuri, mais plein d'afféterie; son livre de l'*Esprit* est chargé de digressions. En dépit de ses doctrines arides et égoïstes, Helvétius avait le caractère le plus noble et le plus généreux; on cite de lui des traits de bienfaisance qui donnent un éclatant démenti à son système.

HELVICUS (Christophe), savant chronologiste, né en 1581 à Sprindlingen près de Francfort, mort en 1617, possédait les langues anciennes et orientales, la théologie, la médecine; professa le grec et l'hébreu (1605), puis la théologie (1610) à l'université de Giessen. Ses principaux ouvrages sont: *Theatrum chronologicum*, Giessen, 1609, in-fol., 1618; *Chronologia universalis*, etc., 1618.

HELVIDIUS PRISCUS, Romain célèbre par son républicanisme et son stoïcisme, natif de Terracine, ami et gendre de Thraséas, fut exilé sous Néron. Il rentra sous Galba; mais Vespasien, irrité de son opposition perpétuelle, le fit mettre en prison, puis il l'exila et donna l'ordre de le mettre à mort, l'an 75 de J. C. Tacite fait le plus grand éloge de ses vertus (*Annales*, *XVI*, 22; *Hist.*, *II*, 91).

HELVIE, mère de Sénèque, pour qui ce philosophe écrivit le traité intitulé: *Consolatio ad Helviam*, au sujet de la mort d'un de ses parents.

HELVIENS, *Helvii*, peuple de la Gaule, dans la Narbonnaise 1re, au N., habitait le pays nommé depuis *Vivarais*, et avait pour chef-lieu *Alba Helviorum* (auj. Apt en Vivarais).

HELVOETSLUYS. *Voy.* HELLEVOETSLUIS.

HÉLYOT (Pierre), dit le *Père Hippolyte*, savant religieux, né à Paris en 1660, mort au couvent de Picpus en 1716, est auteur d'une *Histoire des ordres monastiques religieux et militaires*, Paris, 1714-1721, 8 vol. in-4; les 3 derniers vol. sont du père Maximilien Bullot. On a encore du père Hélyot quelques ouvrages ascétiques.

HÉLYSICES, ancien peuple de la Gaule, peut-être le même que les *Bébryces*, habitait dans la Province romaine, vers l'embouchure de l'*Atax* (Aude); des traces de leur nom se retrouvent dans celui d'*Helice Palus* (auj. étang de la Bobine).

HEMEL-HEMPSTEAD, ville d'Angleterre (Hertford), à 28 kil. O. d'Hertford; 5,200 hab. Grand commerce de grains.

HEMEROSCOPIUM, auj. *Denia*, ville d'Hispanie. *Voy.* DIANIUM.

HEMIMONT, *Hæmimontus* ou *Hæmi montes*, une des six provinces du diocèse de Thrace, au N. et au S. de l'Hémus, avait pour ch.-l. *Adrianopolis*.

HEMMELINCK (Hans ou Jean), peintre flamand, né à Damme, près de Bruges, ou à Constance, fut l'un des premiers maîtres de l'école flamande. On connaît de lui *la Nativité de J. C.*, composé en 1479 pour l'hôpital Saint-Jean de Bruges, où il avait reçu des soins, la *Châsse de sainte Ursule* et *saint Christophe portant l'Enfant Jésus*.

HÉMONIE, *Hæmonia*, nom de la Thessalie ayant l'invasion des Thesprotes-Thessaliens. On y comptait au temps de la guerre de Troie neuf royaumes: 1° celui des Énianes et Perrhèbes au N. E. (places: Cyph, Dodone l'Olympique); 2° celui de Gyrton dans la vallée du Titarèse et du Pénée, à l'O. du premier (places: Gyrton, Oloosson, Argissa); 3° celui d'OEchalie, encore plus à l'O., sur le haut Pénée (OEchalie, Tricca, Ithome); 4° celui des Myrmidons, Hellènes et Achéens, état fédératif dont Achille était le prince suprême (places: Trachis, Phthie, Alope, Alos); 5° de Magnésie au S. E., vers le Pélion; 6° celui de Méthone, encore plus au S.; 7° celui d'Orménium, au N. de celui de Magnésie; 8° celui de Phylace, dans la péninsule entre les golfes Pagasétique et Maliaque (places: Phylace, Ptélée, Iton, Antron, Pyrrhase); 9° celui de Phères et Glaphyre, aux environs du lac Bébéis. Ces neuf états ensemble envoyèrent contre Troie 280 vaisseaux. *Voy.* THESSALIE.

HEMS, ville de Syrie. *Voy.* HOMS.

HEMSKERCK (Martin VAN), peintre hollandais, surnommé le *Raphaël de la Hollande*, né en 1498 au bourg d'Hemskerck, mort en 1574, était fils d'un maçon et devait suivre la profession de son père; mais son goût pour le dessin le décida à quitter la maison paternelle; il étudia sous J. Schorel, et partit ensuite pour l'Italie, où il travailla d'après les

chefs-d'œuvre anciens et avec les conseils de Michel-Ange. De retour dans sa patrie il l'enrichit de ses productions. Lorsqu'en 1572 les Espagnols s'emparèrent de Harlem, les tableaux de Hemskerck furent en grande partie la proie des flammes ou des pillards. On cite parmi ses ouvrages : *Saint Luc peignant la Vierge et l'Enfant Jésus ; Mars et Vénus surpris par Vulcain.*

HEMSTERHUYS (Tibère), savant critique hollandais, né à Groningue en 1685, mort en 1766, professa la philosophie et les mathématiques à l'Athénée d'Amsterdam, et contribua à ramener le goût de la littérature grecque en Hollande. Il a du reste peu écrit. On a de lui une édition de *Lucien* avec *Commentaires*, qui fut terminée par Reitz et Gesner, 1720-1737; le *Plutus* d'Aristophane avec des *Notes*, 1744 ; des *harangues latines*, etc. On a publié en 1825 à Leyde un vol. d'*Anecdota* d'Hemsterhuys.

HEMSTERHUYS (François), écrivain hollandais, fils du précédent, né en 1720, mort en 1790, vécut à La Haye, fut premier commis de la secrétairerie du conseil d'état des Provinces-Unies des Pays-Bas, et consacra à la philosophie le loisir que lui laissaient ces fonctions. On a de lui : *Lettres sur la sculpture*, Amsterdam, 1769, in-4; *Lettre sur les désirs*, 1770; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, 1773; *Sophyle, ou la Philosophie*, dialogue, 1778 ; *Aristée, ou de la Divinité*, dialogue, 1779 ; *Alexis, ou de l'Age d'or*, 1787 ; *Simon, ou des Facultés de l'âme; Lettre de Dioclès à Diotime*, sur l'athéisme. Tous ses ouvrages sont écrits en français. On les a recueillis sous le titre d'*Œuvres philosophiques* d'Hemsterhuys, Paris, 1792 et 1809, 2 vol. in-8. Hemsterhuys s'est surtout occupé de la théorie des arts : il explique le plaisir que cause le beau par le nombre plus ou moins grand d'idées que l'âme peut embrasser à la fois, et par l'exercice plus ou moins facile des facultés de l'intelligence. Dans la philosophie, il penche en général vers le platonisme.

HÉMUS, *Hæmus*, auj. le *Balkan*, chaîne de montagnes qui sépare la Thrace d'avec la Mésie-Inférieure et qui court de l'O. à l'E., jetant au S. E. les monts Rhodope et aboutissant par l'*Hæmi extrema* (Emineh-Dagh), au Pont-Euxin. L'Hémus est très élevé, et n'offre que peu de pas ou cols par lesquels on puisse le franchir. *Voy.* BALKAN.

HENARES, riv. d'Espagne, naît au-dessus de Maduana, baigne Siguenza, Guadalaxara, Alcala-de-Henarès, et tombe dans la Jarama. Cours, 150 kil.

HENAULT (Ch.-Jean-François, dit le Président), né à Paris en 1685, mort en 1770, à 85 ans, était fils d'un fermier général; il fut nommé conseiller dès 1706, devint en 1710 président de la première chambre des enquêtes au parlement de Paris, et peu après. la reine, qui l'affectionnait, lui donna la charge lucrative de surintendant de sa maison. Hénault s'était fait de bonne heure remarquer à la cour et dans le monde par son esprit et son amabilité; il s'exerça dans différents genres de littérature, fit d'assez bons vers, et finit par s'adonner aux recherches historiques. Il fut reçu à l'Académie Française (1723), et peu après à celle des Inscriptions. Il était lié avec les hommes les plus distingués de son temps, et se vit recherché par Voltaire. L'ouvrage qui a valu au président Hénault sa réputation est un *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, publié pour la première fois en 1744, in-4 ; malgré quelques erreurs et des incorrections, cet ouvrage a eu une foule d'éditions (la dernière qui ait été donnée par l'auteur est de 1768); il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe : c'était le premier ouvrage qui eût paru en ce genre. Le président Hénault a laissé quelques autres écrits, un poëme : *l'Homme inutile*, des tragédies et des poésies diverses. Sérieys a publié les *Œuvres inédites* du président Hénault, Paris, 1806, in-8.

HÉNAULT, poëte français. *Voy.* HESNAULT.

HENDAYE, ville de France. *Voy.* ANDAYE.

HÉNÈTES, *Heneti*, peuple de la Paphlagonie, habitait primitivement entre le *Sangarius* et le *Parthenius*. Il émigra sous la conduite d'Anténor, vers 1270 ou 1180 avant J. C., et s'établit au fond du golfe Adriatique, d'où il chassa les *Euganei*. Les Hénètes semblent d'après leur nom avoir été de race vende et par conséquent slave, comme les Venètes. *Voy.* VENÈTES.

HENG-KIANG, riv. de Chine (Hou-nan), sort des montagnes qui séparent les provinces de Hou-nan et Huang-tong, et tombe dans le lac Thoung-thing. Cours, 550 kil.

HENG-TCHEOU, ville de Chine (Hou-nan), ch.-l. de dép., sur le Heng-kiang, à 150 kil. S. O. de Tchangcha, par 110° 2' long. E., 26° 55' lat. N.

HENGIST ET HORSA, nom de deux frères saxons qui abordèrent vers l'an 449 à l'embouchure de la Tamise, où les avait appelés Vortigern, roi des Bretons, qui était alors en guerre avec les Pictes. Par le secours des Saxons, les Bretons repoussèrent les Pictes ; mais après la victoire, les Saxons prétendirent rester dans le pays. Sur le refus de Vortigern, ils s'allièrent avec les Pictes et marchèrent contre les Bretons. Vortimer avait pris la place de son père Vortigern, que les Bretons avaient déposé ; il fut complétement défait au combat d'Eglesford (auj. Ailsford), où périt Horsa, l'un des chefs saxons. Hengist vainqueur s'établit à Cantorbéry (455), et y fonda le roy. de Kent, l'un des sept de l'Heptarchie saxonne, et qui comprenait les comtés actuels de Kent, Middlesex, Essex et Surrey.

HENIN-LIETARD, ville du dép. du Pas-de-Calais, à 25 kil. S. E. de Béthune; 2,839 hab. Batiste.

HÉNIOQUES, *Heniochi* (c.-à-d. *qui tient les rênes*), peuple de l'Asie-Mineure, dans le roy. de Pont, à l'E., près de la mer et aux environs de Pityonte, descendait, suivant les Grecs, d'Amphytus et de Telechius, écuyers de Castor et Pollux.

HENISCH (George), *Henischius*, savant allemand, né en 1549 à Bartfeld en Hongrie, mort en 1618, fut professeur de rhétorique et de mathématiques à Augsbourg, puis bibliothécaire de la ville. On a de lui des éditions des *Œuvres d'Hésiode*, Bâle, 1580, d'*Arétée*, Augsbourg, 1603, in-8; *Enchiridion medicinæ*, Bâle, 1573, in-8. Il a traduit le *Commentaire* de Proclus *sur la Sphère*, 1609, a donné une dissertation estimée *De asse et partibus ejus;* il avait commencé, sous le titre de *Thesaurus linguæ et sapientiæ germanicæ*, un excellent dictionnaire, que malheureusement il ne put achever.

HENKE (Henri-Philippe-Conrad), théologien protestant, né en 1752 à Hehlen (dans le duché de Brunswick), mort en 1809, fut successivement premier professeur de théologie à Helmstædt, 1788, directeur du séminaire des prédicateurs, abbé du couvent de Kœnigslutter, vice-président du consistoire de Wolfenbuttel. Il a laissé : une *Histoire de l'Église* (en allemand), 9 vol. in-8, 5e édition, 1818-1823 ; *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, Helmstædt, 1793, etc.

HENKEL (Jean-Frédéric), chimiste et minéralogiste allemand, né en 1679 à Freyberg (Saxe), mort en 1744, fut conseiller des mines du roi Auguste II. On a de lui : *Flora saturnisans*, etc., Leipsick, 1722, in-8; *Histoire naturelle de la Pyrite*, etc., in-8, traduit en français par le baron d'Holbach et Ad.-Hen. Charas, Paris, 1760, in-4 : *Introduction à la Minéralogie*, Dresde, 1747, traduit par d'Holbach, Paris, 1756, 2 vol. in-12.

HENLEY-SUR-TAMISE, ville d'Angleterre (Oxford), à 40 kil. S. E. d'Oxford; 3,600 hab. Beau pont. Grand commerce avec Londres, surtout en farine, grains, bois, etc. — On le distingue de *Henley-en-Arden*, dans le comté de Warwick ; 2,000 hab.

HENNEBERG (comté D'), ancienne principauté d'Allemagne, dans le cercle de Franconie, était située entre la Hesse, la Thuringe, les territoires de Fulde et de Wurtzbourg, et comptait plus de 100,000 hab. Schmalkalden, Meiningen, Ostheim, Schleusingen en étaient les places principales. — Ce comté eut d'abord des seigneurs particuliers, issus de la famille des comtes des Grabfelde; en 1583, cette maison s'étant éteinte, le comté d'Henneberg fut possédé en commun par les diverses lignes de la maison de Saxe; en 1660, elles se le partagèrent entre elles après en avoir cédé une partie à la Hesse-Cassel. Enfin en 1815 la Prusse devint maîtresse de la partie appartenant à l'électorat de Saxe; le reste est possédé par les ducs de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg-Gotha et de Saxe-Meiningen.

HENNEBON, ch.-l. de canton (Morbihan), sur le Blavet, à 7 kil. N. E. de Lorient; 4,749 hab. Commerce de grains, miel, cire, suif, chanvre, vins, peaux, fer, etc. Place très forte au XIVe siècle. Charles de Blois y assiégea vainement la comtesse de Montfort en 1341.

HENNEQUIN (Ant.-Louis-Marie), avocat distingué, né à Monceau près de Paris en 1786, mort en 1840, porta un moment les armes sous l'empire, revint à Paris en 1813 et se voua au barreau. Une élocution facile, jointe à une logique serrée, lui acquirent bientôt une haute réputation. Il se fit surtout remarquer dans les causes politiques, et prêta l'appui de son talent à la cause royaliste. En 1830, il défendit le ministre Peyronnet devant la Chambre des Pairs, et il assista la duchesse de Berry après son arrestation. Il fut nommé en 1834 député par la ville de Lille. Il a paru en 1824 un *Choix de ses Plaidoyers*. — Il ne faut pas le confondre avec Joseph-François-Gabriel Hennequin, son cousin-germain, né en 1775 en Lorraine, qui, après avoir servi avec distinction dans la marine, entra dans l'administration et fut longtemps chef de bureau au ministère de la marine. On doit à celui-ci, entre autres publications : l'*Esprit de l'Encyclopédie*, 1822, 15 vol. in-8.

HENNERSDORF, nom de deux villes de Saxe (Lusace) : l'une, *Gross-Hennersdorf*, à 12 kil. N. de Zittau; 3,000 hab.; coutellerie, brasseries; patrie du comte de Zinzendorf; — l'autre, *Seif-Hennersdorf*, à 15 kil. O. de Zittau; 4,300 hab.; horlogerie, orfèvrerie, ouvrages au tour, toiles, etc.

HENNUYER (Jean LE), évêque de Lisieux, né en 1497, mort en 1578, fut précepteur de plusieurs princes de la famille royale, et confesseur de Henri II, de Diane de Poitiers et de Catherine de Médicis. Il se montra en toute occasion adversaire violent des Calvinistes, et fit une vive opposition à l'édit de 1562 qui leur était favorable. Quelques historiens lui attribuent cependant une conduite généreuse, lors de la Saint-Barthélemy (1572), et disent qu'il préserva des massacres les protestants de son évêché, en refusant d'obéir aux ordres du roi; mais il paraît que cette supposition n'a aucun fondement, et n'est que l'effet d'une confusion de l'édit de 1562 avec celui de 1572 : si l'évêque de Lisieux résista au premier, qui favorisait les Calvinistes, il ne fit rien pour s'opposer au second.

HÉNOCH, patriarche. *Voy.* ENOCH.

HÉNON, ville du dép. des Côtes-du-Nord, à 5 kil. N. O. de Moncontour; 3,262 hab.

HÉNOTIQUE, *Hénoticon* (du grec *hénotès*, unité), édit d'union, rendu l'an 482 par l'empereur Zénon, à la sollicitation d'Acacius, patriarche de Constantinople, ordonnait l'union des Catholiques et des Eutychéens; il excita dans l'empire d'Orient de vives disputes et provoqua de longues persécutions.

HENRI. Ce nom est commun à un grand nombre de personnages historiques que nous répartirons dans les cinq séries suivantes : I. Empereurs d'Allemagne; II. Rois de France; III. Rois d'Angleterre; IV. Rois de Castille et de Portugal; V. Princes et personnages divers.

I. *Empereurs d'Allemagne.*

HENRI I, dit *l'Oiseleur*, né en 876, fils d'Othon, dit *l'Illustre*, duc de Saxe, fut élu en 919 et devint le chef de la maison de Saxe qui donna cinq souverains à l'Allemagne. Il civilisa son royaume, repoussa les Danois, les Slaves, les Hongrois, les Huns; fonda les margraviats de Sleswig, de Brandebourg, de Misnie, d'Autriche, de Styrie, et dota l'Allemagne de ses premières chartes municipales. Il mourut en 936, laissant la couronne à son fils Othon *le Grand*. Henri I fut l'aïeul de Hugues Capet par sa fille Aduide ou Hatwine. On le nommait *l'Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection le trouvèrent un faucon sur le poing.

HENRI II, dit *le Saint* ou *le Boiteux*, de la maison de Saxe et arrière-petit-fils du précédent. Né en 972, il régna sur la Bavière dès 995, succéda à son cousin Othon III en 1002 sur le trône d'Allemagne, et fut couronné empereur à Rome en 1014. Son règne fut une lutte continuelle et presque toujours heureuse, soit avec les grands vassaux allemands et italiens qui cherchaient à se rendre indépendants, soit avec les Slaves et les Hongrois, qu'il voulait soumettre et convertir. Sa piété, son zèle pour la propagation du christianisme, sa subordination au pape et aux prêtres, et le grand nombre de monastères qu'il fonda l'ont fait mettre au nombre des saints (on le fête le 15 juillet). Il mourut en 1024 et eut pour successeur Conrad *le Salique*. C'est par lui que la Hongrie fut érigée en royaume, l'an 1000. Il fut le dernier empereur d'Allemagne de la maison de Saxe.

HENRI III, dit *le Noir*, *le Barbu*, *le Vieux*, de la maison de Franconie, frère et successeur de Conrad II *le Salique*, monta sur le trône en 1039. Après une guerre heureuse contre les Bohêmes (1042) et les Hongrois (1043), il passa en Italie où il fit déposer par un concile le pape Grégoire VI et nommer successivement trois papes allemands (Clément II, 1046; Damase II, 1048, et Léon IX, 1049). Revenu en Allemagne, il combattit de nouveau les Hongrois, confisqua à son profit le duché de Bavière (1053), et mourut en 1056, lorsqu'il allait repousser une invasion des Slaves. C'est de lui que les Normands obtinrent l'investiture de la Calabre et de la Pouille.

HENRI IV, fils de Henri III, lui succéda en 1056, âgé de six ans. Ses oncles, les ducs de Saxe et de Bavière, ayant enlevé la tutelle à sa mère, Agnès d'Aquitaine, en 1061, il secoua leur autorité l'année suivante et les battit en plusieurs rencontres. Peu après, il eut à réprimer une révolte des Saxons (1073). Le trafic honteux qu'il fit des dignités ecclésiastiques et la corruption de ses mœurs mécontentèrent l'Église et les grands vassaux, et excitèrent une nouvelle révolte des Saxons. Vainqueur de ceux-ci à Hohenbourg, il fut cité à comparaître devant Grégoire VII : il répondit au pape en le faisant déposer par la diète de Worms, en 1076. Alors commença entre l'empire et la papauté la grande querelle dite des *Investitures* (*Voy.* INVESTITURES). Henri, frappé d'excommunication, fut d'abord forcé de se soumettre et vint humblement demander son pardon aux pieds du pape (1077) : mais encouragé et excité par les seigneurs lombards, il oublia bientôt ses promesses et fit la guerre à Grégoire VII ainsi qu'aux princes allemands qui avaient nommé empereur Rodolphe de Souabe. Il créa un anti-pape (Guibert, sous le nom de Clément III, 1080), battit ses ennemis d'Allemagne, repassa en Italie et prit Rome (1082); mais il s'éloigna de cette ville à l'approche des Normands. Il triompha ensuite des Saxons et de son nouveau compétiteur Hermann de Luxembourg et soumit encore une fois l'Italie, que soulevait contre

lui la comtesse Mathilde (1091). Son propre fils, Conrad, qu'il avait déjà fait nommer roi des Romains, s'étant uni à ses ennemis, Henri IV le fit déposer et lui donna pour successeur son second fils Henri (1097); mais celui-ci se souleva à son tour. Le malheureux empereur tomba entre les mains de Henri, et fut déposé par la diète de Mayence en 1106; il s'échappa de sa prison et vint mourir à Liége dans l'indigence (1106).

HENRI V, dit *le Jeune*, fils du précédent, né en 1081, parvint à l'empire en 1106 par sa révolte contre son père. Après avoir échoué dans des guerres contre les Flamands, les Polonais et les Hongrois, il vint à Rome pour se faire couronner par le pape. Son refus de renoncer au droit d'investiture occasionna une lutte sanglante dans laquelle il fit prisonnier le pape Pascal II, l'obligea à renoncer à ses prétentions et à le couronner comme empereur (1112). Mais Pascal, devenu libre, protesta contre la violence qui lui avait été faite, réclama les droits de l'Eglise et excommunia Henri. Cette sentence souleva l'Allemagne contre l'empereur. Non content de cette première cause de discorde, Henri V voulut encore conquérir les domaines légués au Saint-Siége par la comtesse Mathilde (1116); il entra dans Rome en vainqueur, en chassa de nouveau le pape Pascal II, qui mourut peu après, opposa à son successeur, Gélase II, l'anti-pape Bourdin (Grégoire VIII), et ne mit un terme à cette lutte longue et acharnée, que par le célèbre traité de Worms (1122), où il renonçait au droit d'investit.spirituelle.Il mourut trois ans après, comme il se disposait à faire la guerre à la France, en 1125.

HENRI VI, dit *le Cruel*, fils de Frédéric I (*Barberousse*), lui succéda en 1190. Après quelques expéditions en Allemagne, il fit triompher par les armes ses droits sur les Deux-Siciles, qu'il réclamait du chef de sa femme Constance, tante du dernier roi de ce pays, Guillaume II. Ses efforts pour rendre la couronne impériale héréditaire, la captivité qu'il fit subir à Richard *Cœur-de-Lion* et ses cruautés envers les Siciliens, le rendirent odieux. Il mourut empoisonné en 1197, comme il se disposait à se croiser. Frédéric II, son fils, lui succéda.

HENRI VII, duc de Luxembourg, promu en 1308 à la dignité impériale, vacante depuis sept mois, voulut faire revivre les anciens droits de l'empire sur l'Italie. Invité par les Gibelins à passer les monts, il soutint une longue et sanglante lutte contre le roi de Naples et le parti guelfe, et ne put se faire couronner que par violence. La mort l'arrêta au milieu de cette guerre en 1313. Louis V de Bavière lui succéda.

HENRI, dit *le Raspon*, landgrave de Thuringe et anti-empereur, fut opposé en 1246 par les évêques électeurs à Frédéric II, qu'Innocent IV venait de déposer. On le nomma pour cette raison le *roi des prêtres*. Il défit d'abord Conrad, fils de Frédéric II, près de Francfort; mais il fut peu après tué au siége d'Ulm, en 1247.

II. *Rois de France.*

HENRI I, fils de Robert et petit-fils de Hugues Capet, succéda à son père en 1031, après avoir vaincu sa mère Constance et les grands vassaux qui voulaient donner la couronne à son frère cadet Robert. Il intervint dans toutes les guerres survenues entre ses vassaux, défendit et raffermit sur son trône ducal Guillaume *le Bâtard*, duc de Normandie, mais s'étant ensuite déclaré contre ce prince, il fut vaincu à Mortemer (1054). Sous son règne fut instituée la dignité de connétable. Henri mourut en 1060. Son fils Philippe I lui succéda. Henri avait épousé Anne de Russie, fille du grand-duc Iaroslav.

HENRI II, fils de François I, lui succéda en 1547. Le but constant de sa politique fut d'affaiblir la puissance espagnole. Après s'être fait rendre Boulogne par les Anglais en 1550, il s'allia aux Protestants d'Allemagne, insurgés contre Charles-Quint, et commença la guerre par la prise de Metz, Toul et Verdun en 1552. Charles, accouru avec une nombreuse armée, assiégea Metz sans succès, et, après la défaite d'une partie de son armée à Renti, signa à Vaucelles une trève de cinq ans, en 1556. Henri II rompit la trève après l'abdication de Charles-Quint. A la reprise des hostilités, le général français (le connétable de Montmorency) fut battu à St-Quentin; mais le duc de Guise, qu'on rappela aussitôt d'Italie, où il avait gagné plusieurs batailles sur les ennemis de la France, releva les affaires de Henri II, reprit en 1558 sur les Anglais la ville de Calais, qui depuis 210 ans était séparée de la couronne, et obtint sur les Espagnols de grands succès. Néanmoins Henri II conclut en 1559 à Cateau-Cambrésis une paix peu honorable, dite la *paix malheureuse*, par laquelle la France perdait une grande partie de ses conquêtes (Thionville, Marienbourg, Montmédy, Hesdin, Thérouenne, Ivoy, Bouillon, la Corse, le Montferrat, la plus grande partie de la Savoie, de la Bresse et du Piémont). Henri II mourut le 10 juillet de la même année d'une blessure que lui fit dans un tournoi le comte de Montgommery. Il avait pour femme Catherine de Médicis, et il eut d'elle dix enfants dont plusieurs moururent jeunes et dont trois occupèrent le trône de France (François II, Charles IX, Henri III). Il eut aussi plusieurs maîtresses : la plus connue est la célèbre Diane de Poitiers.

HENRI III, troisième fils de Henri II, portait d'abord le titre de duc d'Anjou. Avant de monter sur le trône, il s'était acquis par les victoires de Jarnac et de Moncontour, remportées sur les Huguenots, une grande réputation, ce qui le fit élire roi de Pologne en 1573. Mais il abandonna ce royaume l'année suivante pour venir succéder en France à son frère Charles IX. La France était alors divisée en trois partis : les Protestants, qui reconnaissaient pour chefs le prince de Condé et Henri de Navarre; les Politiques ou Catholiques modérés, qui s'étaient alliés aux Protestants et se trouvaient sous l'influence du duc d'Alençon, frère du roi; enfin les Catholiques fanatiques, qui reconnaissaient pour chef le duc de Guise. Après quelques hostilités contre les Protestants et les Politiques, Henri III leur accorda la paix de Loches ou de Beaulieu, à des conditions honorables; mais les Catholiques, irrités de ce qu'ils appelaient sa faiblesse, craignant pour la religion et excités par le duc de Guise, formèrent la *Ligue* ou *Sainte Union*, dans laquelle devaient entrer tous les citoyens sous peine d'être traités en ennemis. Le but de la Ligue était de sauver la religion en exterminant les Calvinistes, en enfermant Henri III dans un monastère et en donnant la couronne au duc de Guise. Les états de Blois, sous l'influence des Ligueurs, forcèrent Henri III à recommencer la guerre contre les Protestants. Il leur accorda de nouveau la paix de Nérac en 1580; mais cette paix ne fut pas de longue durée, et la guerre devint plus acharnée lorsque, en 1584, par la mort du duc d'Alençon, frère du roi, un prince protestant, Henri de Navarre, fut devenu héritier présomptif de la couronne. Henri III, qui soupçonnait le vrai but de la Ligue, n'osait cependant pas encore se brouiller avec le duc de Guise. La *journée des Barricades* ayant anéanti le pouvoir du roi à Paris, il s'échappa, assembla les états à Blois, y appela le duc de Guise, et l'y fit assassiner en 1588. Ce crime souleva contre lui toute la France catholique, et il fut obligé d'avoir recours à Henri de Navarre. Avec lui il assiégea Paris, et il était sur le point de s'en emparer lorsqu'il fut assassiné par Jacques Clément, le 2 août 1589. Ce prince s'était rendu méprisable, même aux yeux des hommes de

son parti, par sa faiblesse, ses débauches, sa honteuse condescendance pour ses favoris, que l'histoire a flétris sous le nom de *mignons*, par ses prodigalités, et sa superstition. Avec Henri III s'éteignit la maison de Valois, dont il était le dernier représentant.

HENRI IV, dit *le Grand*, né le 13 décembre 1553, fils d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, descendait de Robert, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, et était l'héritier légitime de la couronne de France à l'extinction de la famille de Valois. Sa mère l'éleva dans la religion réformée ; il apprit l'art de la guerre sous l'amiral Coligny. Après le traité de Saint-Germain (1572), il se rendit à Paris, où il épousa la sœur du roi, Marguerite de Valois ; il ne put cependant échapper au massacre de la Saint-Barthélemy qu'en se faisant catholique. Malgré sa soumission il fut gardé à vue, et ne parvint à s'évader qu'en 1576. Alors il revint à son ancien culte, et se mit à la tête du parti huguenot. De nombreux succès, et notamment une victoire remportée à Coutras sur Joyeuse (1587), et le courage, l'habileté, la franchise, la générosité dont il donnait tous les jours des preuves, lui firent bientôt un grand nom. Après avoir fait sa paix avec Henri III, il vint assiéger Paris pour y faire rentrer ce prince. A la mort de Henri III, il fut reconnu roi de France par une partie de l'armée, le 2 août 1589. Mais la défection d'un grand nombre de catholiques le força de lever le siége de Paris. Deux victoires, remportées à Arques et à Ivry (1590), relevèrent ses affaires. Il reprit le siége de Paris; mais il dut le lever encore à l'approche de l'armée espagnole, commandée par le duc de Parme. Malgré son courage et ses habiles manœuvres, la guerre eût duré peut-être longtemps encore si Henri IV n'eût abjuré le calvinisme. Cette abjuration eut lieu en 1593. Paris ouvrit bientôt ses portes, et les chefs de la Ligue se soumirent l'un après l'autre. En 1598, Henri publia l'*édit de Nantes*, par lequel il assurait aux Calvinistes la liberté religieuse avec d'importants privilèges, et, dans la même année, il signa avec le roi d'Espagne la paix de Vervins. Depuis lors il donna tous ses soins au gouvernement de ses états et ne s'occupa qu'à guérir les plaies de la guerre civile. Les finances, dirigées par Sully, devinrent prospères. Le commerce, l'agriculture, les arts furent protégés. La France fut heureuse. Henri IV, le meilleur roi qui eût gouverné la France depuis Louis IX, mourut cependant assassiné : il fut frappé d'un coup de couteau par le fanatique Ravaillac le 14 mai 1610. Déjà cinq tentatives d'assassinat avaient été faites contre lui. Henri IV a été surnommé par la postérité *le bon Henri*. Ce prince n'est pas moins connu par sa galanterie que par ses qualités guerrières et politiques ; il eut plusieurs maîtresses dont la plus célèbre est Gabrielle d'Estrées. Outre son mariage avec Marguerite de Valois, qui fut déclaré nul en 1599, Henri avait épousé Marie de Médicis, en 1600. Il eut pour successeur Louis XIII, son fils. Il a été publié en 1840 chez J. Renouard : *Correspondance inédite de Henri IV*, accompagnée de notes et éclaircissements historiques, par M. de Rommel, directeur des archives de l'état à Cassel, 1 volume grand in-8.

III. *Rois d'Angleterre.*

HENRI I, dit *Beauclerc*, troisième fils de Guillaume le *Conquérant*, roi d'Angleterre, usurpa la couronne à la mort de son frère Guillaume le *Roux*, au préjudice de Robert *Courte-cuisse*, son frère aîné, en 1100 : ce dernier réclama, mais il fut vaincu et fait prisonnier à Tinchebray (1106). Henri, consolidé sur son trône, fit oublier son usurpation par un règne heureux et habile. La charte qu'il donna à ses barons est regardée comme la première origine des libertés anglaises. Henri fut entraîné dans quelques guerres soit contre le roi de France, soit contre les comtes d'Anjou et de Flandre. Il les termina heureusement, et mourut en 1137, âgé de 67 ans. On l'avait surnommé *Beauclerc* à cause de son amour pour les lettres. Son neveu Étienne lui succéda.

HENRI II, fils de Geoffroy-Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri I, devint roi d'Angleterre à la mort d'Étienne en 1154. Il conquit l'Irlande en partie (1175), rendit l'Ecosse vassale, et réforma l'administration et la justice. Ses possessions en France comprenaient, outre la Normandie, les domaines de son père (Anjou, Touraine, Maine, et Berry), ceux de sa femme Éléonore d'Aquitaine, et la Bretagne, qu'il acquit en 1158. Son règne fut troublé par une lutte qu'il engagea inconsidérément contre Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et le clergé d'Angleterre, en publiant les *Constitutions de Clarendon* qui restreignaient la juridiction des tribunaux ecclésiastiques. L'église l'emporta sur le roi, mais Thomas Becket fut assassiné (1172). Excommunié pour ce meurtre dont il n'était que très indirectement la cause, Henri fut attaqué par tous ses ennemis auxquels se joignirent ses propres fils et sa femme Éléonore. Vainement il révoqua les constitutions de Clarendon et se soumit à recevoir la discipline sur le tombeau de saint Thomas Becket ; la révolte, quelque temps apaisée, recommença avec plus de violence, et le malheureux Henri mourut de douleur en 1189. Son fils Richard *Cœur-de-Lion* lui succéda.

HENRI III, fils de Jean-sans-Terre, n'avait que neuf ans lorsqu'il succéda en 1216 à son père. La régence fut confiée au comte de Pembroke, qui sut rattacher au jeune prince les barons révoltés contre son père et éloigner son compétiteur, Louis de France (depuis Louis VIII). A partir de 1219 Henri III gouverna seul. Il voulut recouvrer ses domaines de France, que Philippe-Auguste avait enlevés à Jean-sans-Terre ; mais il fut battu à Taillebourg et à Saintes en 1242, et ne dut qu'à la piété de saint Louis d'être rétabli dans une partie des anciennes possessions de sa famille. Il tenta aussi vainement la conquête de la Sicile. L'énormité des impôts souleva contre Henri les barons d'Angleterre, et il se vit obligé de signer les *Statuts d'Oxford* qui créaient la chambre des communes ; mais il refusa bientôt de les observer : il fut alors battu et fait prisonnier à Lewes par Simon de Montfort, en 1264. Son fils Édouard releva ses affaires et vainquit les barons à Evesham en 1265. Depuis lors Henri III régna paisiblement. Il mourut en 1272.

HENRI IV, avait pour père le duc de Lancastre, troisième fils d'Édouard III. Persécuté et exilé par Richard II, il profita des haines que la tyrannie de ce prince avait soulevées, le fit déposer en 1399, et s'empara de la couronne, qui, au défaut de Richard, revenait de droit à Edmond Mortimer, de la maison d'York. Cette usurpation et le meurtre de Richard II excitèrent des révoltes qui furent réprimées par la sanglante bataille de Shrewsbury en 1403 et par de cruelles vengeances. Henri IV, après avoir fait la guerre à l'Écosse et à la France, mourut détesté en 1413.

HENRI V, fils de Henri IV, lui succéda en 1413. Il signala le commencement de son règne par un changement heureux dans ses mœurs dissolues, mais aussi par des rigueurs contre les partisans de Wicleff. Il profita ensuite des dissensions qui déchiraient la France, divisée entre les deux factions d'Armagnac et de Bourgogne, pour lui déclarer la guerre, et remporta en 1415 la célèbre bataille d'Azincourt. Il conclut alors une trêve de deux ans, mais il recommença les hostilités en 1418, lorsqu'il se fut allié à la reine de France, Isabeau de Bavière, et au duc de Bourgogne. Le traité de Troyes, signé en 1420, lui donna pour femme Catherine, fille de

Charles VI, avec le titre de régent du royaume et le désigna pour héritier du trône au préjudice du dauphin (Charles VII). Il exerça en effet la régence, fit la guerre au dauphin, et se rendit maître de presque toute la France; mais il mourut au milieu de ses succès, à l'âge de 34 ans, au château de Vincennes, en 1422.

HENRI VI, fils de Henri V, lui succéda en 1422, âgé de neuf ans, et fut proclamé à la fois roi d'Angleterre et de France, sous la régence du duc de Bedford pour la France et du duc de Glocester pour l'Angleterre. Bedford remporta d'abord de grands succès contre Charles VII, et fit sacrer Henri roi de France à Notre-Dame, en 1430; mais son frère Glocester s'étant brouillé avec le duc de Bourgogne, le plus puissant allié de l'Angleterre, le roi de France reprit bientôt l'offensive, et parvint en 1435 à chasser presque entièrement les Anglais. Une paix fut conclue, et Henri VI épousa une princesse française, Marguerite d'Anjou (1444). Cette princesse exerça toute l'autorité, son mari étant resté toute sa vie en tutelle, à cause des fréquents accès d'imbécillité auxquels il était sujet. Elle disgracia le duc de Glocester : mais elle eut bientôt à combattre le duc d'York, issu du deuxième fils d'Édouard III, qui voulait gouverner au nom du roi, et le neveu de ce prince, le fameux comte de Warwick, si connu sous le nom de *Faiseur de Rois*. C'est alors que commença la célèbre lutte dite des *Deux Roses*, parce que les deux partis avaient sur leurs armes l'un (celui d'York), une rose blanche, l'autre (celui de Henri ou de Lancastre), une rose rouge. Henri VI fut battu par le duc d'York à St-Albans, et tomba entre les mains de son ennemi (1455). Il revint au pouvoir avec l'aide de sa femme après la victoire remportée par cette princesse à Wakefield (1460), et dans laquelle périt le duc d'York; mais défait lui-même à Towton, dans l'Yorkshire (1461), puis à Hexham dans le Northumberland (1464), Henri tomba encore une fois entre les mains de ses ennemis, à la tête desquels s'était mis le fils du duc d'York, Édouard (1464). Cette fois Henri fut détrôné par son rival, qui régna sous le nom d'Édouard IV. En 1470, il fut rétabli un instant par le caprice de Warwick : mais Édouard IV, vainqueur de Warwick à Barnet et de Henri à Tewksbury (1471), fit prisonnier ce malheureux prince avec Marguerite et leur fils. Henri VI cessa de vivre peu de jours après: on soupçonna que sa mort était l'effet d'un crime.

HENRI VII, chef de la famille des Tudor, descendait, par les femmes, du duc de Lancastre, fils d'Édouard III (*Voy.* TUDOR), et portait d'abord le titre de comte de Richemont. Forcé de quitter l'Angleterre sous le règne d'Édouard IV, duc d'York, il vint revendiquer les droits de sa famille contre Richard III en 1485. Il termina heureusement la querelle des Deux Roses en remportant la victoire décisive de Bosworth où périt Richard III, et en épousant Élisabeth, héritière de la maison d'York. Son règne fut troublé par trois imposteurs, Simnel, Wilford, et Perkin : le dernier se disait fils d'Édouard IV. Henri triompha de tous les trois, et depuis lors régna paisiblement. Il était fort avare, et amassa un immense trésor. Henri VII mourut le 22 avril 1509. Sa vie a été écrite par François Bacon.

HENRI VIII, fils de Henri VII, lui succéda en 1509, et se hâta de conclure son mariage avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère. Son ministre Wolsey l'engagea dans une lutte contre la France : mais après la victoire qu'il remporta sur les Français à Guinegate (1513), il fut aussitôt rappelé dans son pays par une invasion du roi d'Écosse, Jacques IV. Henri le vainquit et le tua à la célèbre bataille de Flodden; l'année suivante (1514) il fit la paix avec la France. Wolsey le fit entrer plus tard dans les intérêts de Charles-Quint contre François I, mais il fit sa paix avec ce dernier en 1526. Ayant conçu une vive passion pour Anne Boleyn, femme d'honneur de la reine, sa femme, il voulut divorcer avec Catherine d'Aragon, et prétexta pour y réussir des scrupules hypocrites. Comme le pape hésitait à prononcer le divorce, Henri rompit avec l'Église, quoiqu'il se fût montré jusque là zélé catholique et qu'un peu auparavant il eût écrit lui-même contre Luther. Il se fit proclamer par le parlement *protecteur et chef suprême* de l'Église d'Angleterre et épousa Boleyn (1533). Cinq ans après il la fit décapiter sous prétexte d'adultère. Il épousa successivement Jeanne Seymour, qui mourut en couches, Anne de Clèves, qu'il répudia pour sa laideur, Catherine Howard, qu'il mit à mort pour adultère, et enfin Catherine Parr, qui lui survécut. En se séparant du Saint-Siége, Henri n'avait d'abord touché ni au dogme ni au culte. Il s'enhardit peu à peu et introduisit les innovations qui ont constitué l'église anglicane; il prétendit décider par lui seul de tous les points de foi. Persécuteur de tous ceux qui ne partageaient pas en théologie son opinion du moment, il sévit à la fois contre le papisme et contre la religion réformée. Fisher et Thomas Morus furent ses plus illustres victimes. Il s'enrichit en dépouillant de leurs richesses les églises et les monastères. Ce prince trouva toujours dans son parlement un instrument servile de ses folies et de ses extravagances. Depuis le schisme, Henri VIII fut presque toujours l'allié de François I; cependant en 1546 il lui déclara la guerre à l'instigation de Charles-Quint, et prit Boulogne. La paix fut conclue quelques jours après. Henri mourut le 28 janvier 1547, laissant trois enfants qui régnèrent après lui : Édouard VI, Marie et Élisabeth.

IV. *Rois de Castille et de Portugal.*

HENRI I, roi de Castille, succéda en 1214 à son père, Alphonse III, à l'âge de neuf ans. Il mourut en 1217.

HENRI II, plus connu sous le nom de *comte de Transtamare*, fils d'Alphonse XI et d'Eléonore de Guzman, né en 1333, eut de longs démêlés avec son frère, Pierre-le-Cruel, et usurpa sur lui le trône de Castille, après l'avoir tué dans un combat en 1368. Son règne, sage et bienfaisant, fut marqué par des succès contre les rois de Portugal, de Navarre et d'Aragon. Il mourut en 1379. Jean I lui succéda.

HENRI III, dit l'*Infirme*, fils de Jean I, roi de Castille, lui succéda en 1390, âgé de onze ans. Après avoir secoué la tyrannique tutelle de ses deux oncles, il les combattit, les vainquit et leur pardonna (1395). Dans le schisme qui divisait l'Église, il se déclara pour Boniface III, mais ayant été excommunié par lui, il reconnut Benoît XIII son rival. Il obtint de grands succès sur les Portugais et les corsaires africains, et mourut en 1406, laissant le trône à Jean II, son fils.

HENRI IV, dit l'*Impuissant*, fils de Jean II, roi de Castille, lui succéda en 1454, à l'âge de trente ans. Son humeur belliqueuse l'engagea d'abord dans une guerre contre l'Aragon qui fut terminée par la médiation de la France (1461). Il eut ensuite à lutter contre ses propres sujets qui refusaient de reconnaître sa fille (Jeanne) pour héritière du trône, contestant la légitimité de sa naissance, et qui le contraignirent à désigner Isabelle sa sœur. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures sans obtenir de grands succès, et mourut haï et méprisé en 1474.

HENRI de Bourgogne, tige des rois de Portugal, était petit-fils de Robert I, duc de Bourgogne. Il se mit au service des rois de Castille, Ferdinand et Alphonse VI, et obtint de grands succès sur les Maures. Il en fut récompensé par la main de la fille naturelle d'Alphonse, et reçut, avec le titre de comte souverain (1098), la cession du Portugal, qu'il avait conquis sur les Infidèles. Il gouverna

ses états avec sagesse, y fit refleurir la religion, alla combattre en Palestine (1103), et à son retour fit de nouveau la guerre aux Maures. Il fut tué au siége d'Astorga en 1112. Son fils, Alphonse I, prit le premier le titre de roi de Portugal.

HENRI (le cardinal), roi de Portugal, était le troisième fils du roi Emmanuel. Ayant embrassé dès sa jeunesse l'état ecclésiastique, il devint archevêque de Braga et d'Evora et se fit une réputation de zèle, d'habileté et de piété. A la mort de son neveu Sébastien, qui périt en Afrique, il fut appelé au trône (1578); il se montra faible, irrésolu, et mourut sans s'être choisi un successeur, en 1580. Philippe II, roi d'Espagne, s'empara du Portugal après sa mort.

HENRI DE PORTUGAL, duc de Viseu, surnommé *le Navigateur*, né en 1394, mort en 1460, quatrième fils de Jean I, roi de Portugal, fit une étude approfondie de la géographie et de l'art de la navigation, et signala plusieurs fois son courage sur mer, notamment dans l'expédition de Tanger. Ce prince appelait autour de lui les marins et les voyageurs les plus célèbres de l'époque, et dirigea diverses expéditions: la découverte de l'île de Porto-Santo, celle de Madère en 1419, ainsi que plusieurs voyages dans la rivière du Sénégal, furent dus à ses soins. On lui attribue l'invention des cartes plates.

V. Princes et personnages divers.

HENRI de Bavière. Ce nom a été porté par plusieurs ducs de Bavière; les plus célèbres sont :

HENRI III, *le Saint* (995-1024), depuis empereur d'Allemagne (*Voy.* ci-dessus HENRI II).

HENRI X, *le Superbe*, neveu de Guelfe II et fils de Henri-le-Noir, duc de Bavière, succéda à son père en 1126. L'empereur Lothaire II lui donna sa fille, avec le duché de Saxe, et ensuite la Toscane et les états de la comtesse Mathilde, en récompense des services qu'il lui avait rendus en Italie. Devenu par là le plus puissant prince de l'Allemagne, il semblait, à la mort de Lothaire assuré de l'empire: mais son orgueil ayant exaspéré les électeurs, ce fut Conrad de Hohenstaufen qu'ils élurent (1138). Henri, refusant de prêter serment de fidélité, fut mis au ban de l'empire et dépouillé de ses états. Il fit enfin sa paix avec Conrad, qui lui rendit seulement le duché de Saxe; il mourut en 1139, lorsqu'il se préparait à reconquérir la Bavière.

HENRI XII, *le Lion* (1139-1180), fils de Henri-le-Superbe, fut à la mort de son père dépouillé de son héritage par l'empereur Conrad; mais il recouvra, sous l'empereur Frédéric I, les duchés de Saxe et de Bavière (1152), et fut quelque temps le plus puissant prince de l'Allemagne. Ayant refusé à l'empereur Frédéric des secours pour défendre l'Italie, ce prince, justement irrité de son ingratitude, le cita devant plusieurs diètes et le fit dépouiller de ses deux grands duchés (1180). Il fut réduit à la possession de Brunswick et de Lunebourg. Il mourut à Brunswick en 1195. Il fut la tige de la maison de Brunswick ou de Hanovre qui règne aujourd'hui sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre.

HENRI de Champagne, roi de Jérusalem, né vers 1150, eut une part glorieuse à la 3e croisade, fut élevé sur le trône du consentement des seigneurs croisés, en 1192, et mourut en 1197.

HENRI de Hainaut, empereur latin de Constantinople, de la maison de Flandres, né en 1174, prit part à la 4e croisade. Lorsque son frère Baudouin fut tombé entre les mains des Bulgares en 1205, il fut nommé régent, puis empereur en 1206. Après quelques guerres heureuses contre les Bulgares et les empereurs grecs, il mourut empoisonné en 1216.

HENRI de Prusse (le prince), troisième fils du roi Frédéric-Guillaume, frère de Frédéric II, fut un des plus habiles hommes de guerre de son temps, et contribua puissamment aux succès de son frère pendant la guerre de Sept-Ans. Ses principaux faits d'armes sont les combats de Kunnersdorf (1760), et de Freyberg (1762), où il battit les Impériaux. Les Polonais, charmés de sa valeur, lui offrirent la couronne; mais la Russie empêcha l'exécution de ce projet. Ami de la France, il vint à Paris en 1788 pour y passer la fin de sa vie; mais la révolution le força de s'éloigner. Il mourut à son château de Rheinsberg en 1802. On a une *Vie du prince Henri de Prusse*, Paris, 1809, qui est attribuée à M. de Bouillé.

HENRI I, roi d'Haïti. *Voy.* CHRISTOPHE.

HENRI, hérésiarque du XIIe siècle, rejetait une grande partie des Écritures, ne voulait pas d'églises, supprimait le baptême, la messe, etc. Parti de Lausanne en 1116, il parcourut le midi de la France avec Pierre de Bruys, et fit un si grand nombre de prosélytes, que le pape Eugène III fut obligé d'envoyer un légat pour combattre ses erreurs (1147). Il fut pris et enfermé à l'abbaye de Clairvaux. *Voy.* HENRICIENS.

HENRI DE GAND, *Henricus Gandavensis*, d'une famille nommée Goëthals, théologien scolastique du XIIIe siècle, surnommé *Doctor solemnis* à cause de l'autorité de ses doctrines, né à Muda près de Gand en 1220, mort en 1295, enseigna longtemps à l'université de Paris et devint ensuite archidiacre de Tournay. On a de lui : *Quodlibeta theologica*, Paris, 1518, in-fol.; *Summa theologiæ*, 1520; *De scriptoribus ecclesiasticis*, etc. Il était réaliste et associait les idées de Platon aux formes aristotéliques.

HENRI DE CONDÉ, DE GUISE, DE LORRAINE, etc. *Voy.* CONDÉ, GUISE, etc.

HENRI, historien écossais, etc. *Voy.* HENRY.

HENRI (ordre de Saint-), ordre militaire de Saxe, fondé en 1736 par Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, renouvelé en 1829. La décoration de cet ordre est une croix d'or, anglée de rameaux de rue, avec l'image de saint Henri; elle est attachée à un ruban bleu moiré, avec un liséré jaune citron. La légende est : *Frédéric-Auguste* et *Virtuti in bello.*

HENRICHEMONT, ch.-l. de cant. (Cher), à 23 kil. O. de Sancerre; 3,118 hab. Commerce de laine et de bois. Cette ville donnait son nom à une petite principauté.

HENRICHEMONT (principauté de), ou de Bois-Belle, petit état totalement indépendant avant sa réunion à la couronne, était enclavé dans le Haut-Berry; 6,300 hab. Outre Henrichemont, on y trouvait, Bois-Belle, Menneton-Sallon, Quantilly. Sully acheta en 1597 cette principauté à Charles de Gonzague, et fit bâtir près de Bois-Belle la petite ville d'Henrichemont, qu'il nomma ainsi en l'honneur d'Henri IV. La principauté fut réunie à la couronne en 1766.

HENRICIENS, hérétiques du XIIe siècle, avaient pour chef Henri-l'Ermite, disciple de Pierre de Bruys. Ils ne baptisaient que les adultes, niaient la présence réelle, détruisaient les temples et les croix. Ils trouvèrent dans saint Bernard un adversaire redoutable. — On a aussi appelé Henriciens ceux qui prirent parti pour les empereurs d'Allemagne Henri IV et Henri V, contre les papes

HENRIETTE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née à Paris en 1609, épousa en 1629 Charles Stuart, alors prince de Galles, et depuis roi sous le nom de Charles I. Lorsque la guerre civile qui causa la perte de son époux commença à éclater, Henriette, qui professait la religion catholique, fut accusée d'aigrir le roi contre les protestants, et en 1644, lorsque cette guerre embrasait l'Angleterre, elle se vit forcée de fuir vers les côtes de France, poursuivie par le canon anglais. Cette malheureuse princesse, après la fin déplorable de son époux (1649), se retira dans le couvent de la Visitation, qu'elle fonda à Chaillot. En 1660, à l'avénement de son fils Charles II, elle

revit en reine l'Angleterre; mais elle revint bientôt dans son asile de paix, et y mourut en 1669. Bossuet a prononcé son *Oraison funèbre*.

HENRIETTE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, fille de la précédente et de Charles I, née à Exeter en 1644, épousa Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, en 1661. Spirituelle et belle, elle obtint un brillant succès à la cour de Louis XIV, et ne sut pas se garantir des séductions, ce qui lui fit perdre l'affection de son mari. En 1670, elle fut chargée par Louis XIV d'une mission secrète auprès de Charles II, son frère, roi d'Angleterre, dans le but de détacher ce prince de l'alliance des Hollandais : au bout de dix jours, elle était de retour après avoir obtenu un plein succès; mais peu de jours après, le 29 juin, elle mourut presque subitement, après avoir bu un verre d'eau. On a soupçonné qu'elle avait été empoisonnée, et on a accusé le chevalier de Lorraine, qu'elle avait fait exiler; mais il n'y a pas de preuves positives. La princesse n'avait que vingt-six ans. Bossuet prononça son *Oraison funèbre;* c'est un des plus beaux morceaux de ce grand orateur. Madame de La Fayette a laissé une *Histoire d'Henriette d'Angleterre.*

HENRION DE PANSEY (Pierre-Paul-Nicolas), célèbre magistrat, né en 1742 à Treveray près de Ligny (Meuse), mort à Paris en 1829, se distingua avant la révolution par plusieurs plaidoiries et comme avocat consultant. Sous le Directoire, il fut administrateur du département de la Marne, puis professeur de législation à l'école centrale de Chaumont; il devint membre de la cour de cassation sous le consulat. Napoléon l'appela à son conseil d'état; il eut le département de la justice sous le gouvernement provisoire de 1814. Il succéda à Desèze comme président de la cour de cassation en 1828, et conserva jusque dans l'âge le plus avancé l'intégrité de ses facultés. On a de lui des traités estimés : *De la compétence des juges de paix; De l'autorité judiciaire en France*, 1810; *De la police rurale et forestière*, 1825, in-8; *Des assemblées nationales en France depuis l'établissement de la monarchie*, 1826; *Du pouvoir municipal et de la police des communes*, 1824, in-8.

HENRIOT (François), commandant de la garde nationale parisienne de 1793 à 1794, né à Nanterre en 1761, de parents pauvres, avait rempli à Paris, avant la révolution, divers emplois peu élevés. Dans la journée du 10 août, il se fit remarquer, au milieu du peuple, par son audace, et bientôt après, Robespierre le fit nommer chef de la section des droits de l'homme. Au 31 mai, la Montagne dut à ses mesures vigoureuses le succès de l'insurrection; il investit la salle de la Convention et força les représentants à prononcer la proscription des Girondins; il reçut en récompense le commandement de la garde nationale. Au 9 thermidor, lorsqu'il devait secourir le parti de Robespierre, il se déconcerta et se réfugia à l'Hôtel-de-Ville, où un des présidents du tribunal révolutionnaire, indigné de sa lâcheté, le jeta par une fenêtre. Il fut traîné le lendemain à l'échafaud.

HENRIQUEZ (Henri), jésuite portugais, un des premiers compagnons de saint Ignace, né vers 1520, mort en 1600, fut missionnaire aux Indes. Il acquit la connaissance des langues des différentes contrées où il prêcha, et publia des *Grammaires* et des *Vocabulaires* de ces langues, qui sont estimés. Il donna aussi plusieurs *Vies* des saints, et un traité *Contra fabulas Ethnicorum*.

HENRY (Robert), historien écossais, né dans le comté de Stirling en 1708, mort en 1790, fut ministre de l'église presbytérienne d'Écosse. On a de lui une *Histoire d'Angleterre*, publiée de 1771 à 1793, 6 vol. in-4, qui se termine à la mort de Henri VIII. Cet ouvrage traite en autant de sections distinctes de l'histoire civile, de la religion des institutions, du commerce, des arts, des mœurs, etc. Il a été traduit par Boulard et Cantwell, Paris, 1789-96, 6 vol. in-4.

HENRY (Patrick), gouverneur de la Virginie, un des fondateurs de l'indépendance des États-Unis, né en 1736, exerça d'abord la profession d'avocat, fut élu membre de l'assemblée de Virginie en 1765, député au congrès, 1774, gouverneur, 1776, et fut plusieurs fois rappelé à ce poste par le choix de ses concitoyens. Il refusa en 1795 la place de secrétaire d'état; se démit en 1796 de son gouvernement, et mourut en 1799. Patrick Henry est peut-être l'orateur le plus éloquent qu'ait possédé l'Amérique : il fit prendre par l'état de Virginie des mesures vigoureuses contre l'Angleterre, qui furent bientôt adoptées par tous les autres états.

HENRY (Pierre-François), littérateur, né à Nancy en 1795, mort à Paris en 1833, est auteur d'une *Histoire du Directoire*, 1801; d'une *Histoire de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1826; et a traduit de l'anglais les *Œuvres politiques de sir Washington*, 1789, les *Voyages de Sydney Parkinson* (1797), de *Bruce* (1795), de *Vancouver* (1802), la *Vie de Washington* (1807), etc.

HENRY, rois, princes, etc. *Voy.* HENRI.

HEPHESTIADES (ILES). *Voy.* ÉOLIENNES.

HEPHESTION, favori d'Alexandre-le-Grand, fut le compagnon de ses travaux et de ses plaisirs. Il épousa une des filles de Darius. Il mourut à Ecbatane l'an 324 av. J.-C. : Alexandre fut si touché de cette perte qu'il en pensa mourir de douleur, et qu'il fit crucifier le médecin qui l'avait soigné.

HÉPHESTION, grammairien grec d'Alexandrie, vivait sous le règne de Vespasien. On a de lui un *Enchiridion de metris et poëmate*, publié avec traduction latine, par J. Corn. de Pauw, Utrecht, 1727, in-4, et Oxford, 1810.

HÉPHESTIOS, nom grec de Vulcain.

HEPPENHEIM, ville murée du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 28 kil. S. de Darmstadt; 3,600 hab. Château.

HEPTANOMIDE, *Heptanomis*, dite aussi *Moyenne-Egypte*, auj. *Vostouni*, l'une des trois grandes régions de l'Egypte, était située au centre, et avait pour capitale Memphis, qui fut aussi celle de toute l'Egypte sous les derniers pharaons. L'Heptanomide comprenait 7 nomes (d'où son nom), savoir : le Memphite, l'Arsinoïte ou Crocodilopolite, l'Héracléopolite, l'Aphroditopolite, l'Oxyrinchite, le Cynopolite, l'Hermopolite. Sous l'Empire romain, on en ajouta trois, l'Antinoïte, la grande Oasis, la petite Oasis. Souvent on comprend dans l'Égypte moyenne plusieurs autres nomes, qui appartiennent ordinairement à la Haute-Égypte, telles que : le Lycopolite, un second nome Aphroditopolite, le Panopolite, etc.

HEPTARCHIE (c.-à-d. sept royaumes), nom par lequel on désigne sept royaumes créés successivement du Ve au VIIe siècle par les Angles et les Saxons dans la Grande-Bretagne. Ces royaumes sont ceux de *Kent*, fondé vers 455 par Hengist, de *Sussex*, par Ella en 491, de *Wessex*, par Cerdic en 516, d'*Essex* en 526, de *Northumberland* en 547 (celui-ci forma primitivement deux royaumes distincts, ceux de *Déirie* au S. et de *Bernicie* au N.), d'*Est-Anglie* en 571, et de *Mercie* en 584. Ils comprenaient toute l'Angleterre, moins le pays de Galles, et la partie méridionale de l'Écosse. Après s'être long-temps combattus, ces petits états furent réunis de 800 à 827 sous la domination d'un seul maître, Egbert, roi de Sussex, qui prit le nom de roi d'Angleterre.

HERA ou HÉRÉ, nom de Junon en Grèce.

HÉRACLÉE, *Heraclæa*, nom commun à un grand nombre de villes anciennes, que l'on supposait fondées par Hercule (en grec *Héraclès*), et parmi lesquelles on distinguait : 1° *Heraclæa Thraciæ* ou

Perinthus, auj. *Erekli* (*Voy.* PÉRINTHE) ; — 2° *Heraclæa Pontica* ou *Eribolum*, auj. *Erekli*, en Bithynie, sur le Pont-Euxin, colonie milésienne, qui elle-même fonda beaucoup d'autres colonies et fut très florissante ; — 3° *Heraclæa Lucaniæ*, auj. *Policoro* en Italie, sur la côte de la mer Ionienne, près de Métaponte, à l'embouchure de l'Aciris ; c'était une colonie de Tarente ; elle fut très commerçante et très riche ; les Romains la soumirent en même temps que Tarente, 273 ans av. J.-C. ; — 4° *Heraclæa Minoa*, sur la côte méridionale de la Sicile à l'O. et près d'Agrigente, colonie crétoise très grande et très riche pendant un temps, mais ruinée par les Carthaginois ; — 5° *Heraclæa Caccabaria* ou *Fanum sancti Eutropii*, auj. *Saint-Tropez*, ville de Gaule dans la Narbonnaise 2ᵉ, au S. de *Forum Julii* et sur la mer ; — 6° *Heraclæa Viennensis*, auj. *Saint-Gilles*, ville de Gaule dans la Viennaise, sur la rive droite de la grande embouchure du Rhône ; ce fut la première résidence du roi goth Ataulf.

HERACLEONAS (Constantin), 4ᵉ fils d'Héraclius et de l'impératrice Martine, monta sur le trône en 641 conjointement avec son frère Héraclius-Constantin, n'étant âgé que de 15 ans. La mort de son frère, qui périt empoisonné par sa mère Martine, le rendit seul maître de l'empire. Son gouvernement, odieux au peuple, dura seulement quelques mois ; il fut déposé, eut le nez coupé, et fut envoyé en exil, où il mourut.

HÉRACLÉOPOLIS, nom commun à deux villes d'Égypte qu'on supposait fondées par Hercule et qu'on distinguait par les épithètes de *grande* et de *petite*. La 1ʳᵉ, située à l'O. du Nil, sur le canal de Joseph, était célèbre par le culte rendu à l'ichneumon ; c'était le ch.-l. du nome Héracléopolite dans l'Heptanomide ; — la 2ᵉ, dite en égyptien *Sethro*, était à 25 kil. E. de Tanis.

HÉRACLIDE DE PONT, *Ponticus Heraclides*, philosophe grec, d'Héraclée dans le Pont, vint à Athènes vers l'an 357 av. J.-C. et y fut successivement disciple de Speusippe, de Platon et d'Aristote ; il avait composé plusieurs ouvrages sur la philosophie, la physique et la grammaire. Tous ces ouvrages sont perdus, il nous reste seulement quelques extraits de son *Traité des constitutions des États*, publié par Kœpler, Halle, 1804, et par Coray, Paris, 1805 (1ᵉʳ vol. de la *Bibliothèque grecque*). On a encore sous son nom un traité des *Allégories d'Homère*.

HÉRACLIDES. On appelle ainsi les fils, petit-fils et autres descendants d'Hercule. Après la mort de ce héros au XIVᵉ siècle av. J.-C., Hyllus son fils et son héritier direct et les autres Héraclides avaient été chassés de Tirynthe et du Péloponèse par Eurysthée. Ils se retirèrent d'abord dans la Trachinie, puis en Attique, d'où, avec le secours de Thésée, ils essayèrent de rentrer dans le Péloponèse. Vaincus dans deux expéditions, et repoussés par un oracle, ils renoncèrent à leurs tentatives après la mort d'Hyllus, et se retirèrent chez les Doriens en s'engageant à ne point inquiéter le Péloponèse pendant 100 ans. Infidèles à cet engagement, les Héraclides, aidés des Doriens et sous la conduite de Cléodée et d'Aristomaque, tentèrent deux nouvelles invasions qui n'eurent aucun résultat. Enfin dans une 5ᵉ expédition ils réussirent à reconquérir le Péloponèse. Ils avaient à leur tête Aristodème, dont les descendants régnèrent à Lacédémone ; Témène, qui s'empara d'Argos, et Cresphonte, auquel échut la Messénie. Cet événement eut lieu 80 ans après la prise de Troie (1190 ou selon une autre chronologie 1104 ans av. J.-C.). D'autres Héraclides régnèrent en Lydie et en Macédoine : les premiers étaient issus d'Alcée, fils d'Hercule et d'Omphale ; les seconds de Caranus.

HÉRACLITE, d'Éphèse, philosophe grec de l'école d'Ionie, florissait vers l'an 500 av. J.-C. Il occupa une haute magistrature dans sa patrie ; mais ayant été victime d'une injustice, il renonça aux affaires et se retira loin de la société des hommes sur une montagne solitaire où il vivait d'herbes et de racines. Accablé d'infirmités précoces, il se laissa mourir de faim à l'âge de 60 ans. Héraclite était d'une humeur chagrine et misanthropique, ce qui a fait dire qu'il pleurait toujours ; on l'oppose vulgairement à Démocrite, qui riait sans cesse. Il avait composé un *Traité de la Nature* (en prose), et d'autres écrits, tous remarquables par leur obscurité, ce qui lui a fait donner le surnom de *Ténébreux*. Héraclite admettait pour principe unique le feu, mais un feu pur et subtil, bien différent de celui que nous voyons : il disait que toutes choses sont dans un écoulement perpétuel, que tout devient, rien ne demeure, que les parties de l'univers sont sans cesse rapprochées par la concorde et séparées par la discorde ; que le monde doit périr par un embrasement général. Il reconnaissait une raison universelle que tous les hommes reçoivent par une sorte d'aspiration, et semblait ainsi placer le critérium de la vérité dans l'accord unanime. Il ne reste d'Héraclite que quelques fragments qui ont été réunis par H. Étienne dans sa *Poesis philosophica*, Paris, 1573, et par Schleiermacher, dans le *Musée de la science des anciens*.

HÉRACLITZA, *Heraclæa*, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer de Marmara, à 40 kil. N. E. de Gallipoli ; assez peuplée.

HÉRACLIUS, empereur d'Orient, fils d'un exarque d'Afrique, renversa le tyran Phocas en 610, et se fit couronner à sa place, à l'âge de 35 ans. De 610 à 622, son règne ne fut marqué que par des désastres ; l'empire, envahi en Europe par les Avares, en Asie-Mineure et en Égypte par les Perses, fut réduit aux murs de Constantinople. Mais de 622 à 629, ce fut une époque de gloire ; Héraclius, à la tête de ses troupes, remporta plusieurs victoires sur Chosroès, roi des Perses, et reconquit l'Asie-Mineure jusqu'au Tigre, tandis que le patrice Bonose repoussait les Barbares loin de Constantinople. Mais ensuite commença une nouvelle période de revers et de honte, de 632 à 641. Héraclius ne s'occupa plus que de controverses théologiques, et publia en faveur des *Monothélites* un fameux édit appelé *Ecthèse* : pendant ce temps les lieutenants du calife Aboubèkre prenaient Damas (632). Puis Jérusalem se rendit au calife Omar (637), et enfin la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine furent perdues. Héraclius se montra faible et inepte au milieu de ces désastres. Il mourut en 641, laissant deux fils, Héraclius-Constantin et Héracléonas, qui régnèrent seulement quelques mois.

HÉRACLIUS II (Constantin), fils d'Héraclius et de Flavia Eudoxia, né à Constantinople en 612, succéda à son père en 641, et ne régna que quelques mois. Il partagea le trône avec Héracléonas son frère, fils de l'impératrice Martine. Ayant appris que son père avait déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, et qu'il devait être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque disgrâce, il fit enlever cet argent. Martine se vengea en l'empoisonnant.

HÉRACLIUS, roi de Géorgie, 1760-1798. *Voy.* GÉORGIE.

HERAT, ville de l'Afghanistan, capitale du Khoraçan orient., et de la prov. d'Hérat, à 640 kil. N. O. de Kaboul, par 34° 55' lat. N. et 58° 16' long. E. On porte sa population à 100,000 hab. Elle est fortifiée, renferme un grand nombre de bazars, de mosquées, de caravansérais et de bains. On y fabrique des étoffes de coton et de soie, des châles, des tapis, des essences de rose, etc. ; le commerce y est considérable. Cette ville est très ancienne, et existait, dit-on, dès le temps d'Alexandre. Elle a été souvent ravagée par les divers conquérants qui

se sont disputé la domination de l'Asie. Elle fut prise par Gengis-Khan, puis par Tamerlan, qui en fit le siége de son empire; les sophis la réunirent ensuite à la Perse; mais les Afghans la leur enlevèrent en 1715. Nadir-chah la reprit en 1741 et Ahmed-chah en 1749. Depuis ce temps elle forme un état pour ainsi dire indépendant et qui fait partie du Khoraçan-Afghan dans le roy. de Kaboul. La Perse n'a point renoncé cependant à ses prétentions sur Hérat, et récemment (1840) le roi de Perse s'est emparé de cette ville.

HERAULD (Didier), *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris et philologue, né vers 1579, mort en 1649, célèbre par plusieurs ouvrages d'érudition, avait été d'abord professeur au collége de Sedan. Il eut avec Saumaise des démêlés qui firent beaucoup de bruit. On lui doit des *Notes* estimées sur l'*Apologétique de Tertullien*, sur *Minutius Félix*, sur *Arnobe*, sur *Martial;* un ouvrage *contre Saumaise*, Paris, 1699, in-8; des livres *de droit*, etc.

HÉRAULT, riv. de France, naît dans les Cévennes (dép. du Gard), arrose St-Guilhem, Pézenas, Bessan, et se jette dans la Méditerranée, au port d'Agde, après 130 kil. de cours.

HÉRAULT (dép. de l'), un des départ. méridionaux de la France, est borné au N. par les dép. du Gard et de l'Aveyron; à l'E. par celui du Gard; au S. par celui de l'Aude et la Méditerranée; à l'O. par ceux du Tarn et de l'Aude. Superficie, 6,239 kil. carrés; 357,846 hab. Ch.-l., Montpellier. Il était compris tout entier dans l'ancien Languedoc. Ce dép. est arrosé par l'Hérault, le Lez et l'Orbe; il est traversé par les canaux du Midi, de Lunel, de Graves, de la Peyrade, de Montpellier, etc. Le sol est gras et riche: il produit peu de blé, mais donne beaucoup de fleurs et de fruits; campagnes couvertes d'oliviers et de mûriers, jardins remplis d'orangers, citronniers, grenadiers; prés toujours verts, prairies artificielles, vins excellents (*Lunel*, *Frontignan*, *St-George* et autres); melons; grande richesse en plantes médicinales, tinctoriales; moutons nombreux et estimés, vers à soie, grande pêche de la sardine près de Cette: 70,396 hectares de forêts (chênes et pins). Houille, granit, marbre, albâtre, plâtre, eaux minérales, marais salans, draps communs; bonneterie en soie, en laine et coton dite de *poil d'Inde;* fabriques de merrain, papier, huile de ricin, acier, verdet, acides minéraux; confitures, eaux-de-vie; raisins secs, olives confites, bois de construction, bestiaux; grand commerce maritime. — Le dép. de l'Hérault a 4 arrondissements (Beziers, Lodève, Montpellier, Saint-Pons), 36 cantons et 328 communes. Il appartient à la 9e division militaire, et possède un archevêché et une cour royale qui ont leur siége à Montpellier.

HÉRAULT DE SÉCHELLES (Marie-Jean), conventionnel, né à Paris en 1760, d'une famille ancienne et noble, était déjà connu comme avocat et littérateur lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes avec chaleur, et fut nommé député à l'Assemblée législative, puis à la Convention. Il siégea dans les rangs des plus ardents révolutionnaires; il présida la Convention au 31 mai, lors de la proscription des Girondins; la constitution de 1793, établie après cet événement, fut principalement son ouvrage. Hérault fit aussi partie du comité de Salut public; il s'y montra fort réservé: aussi fut-il accusé de *reculer;* il fut en conséquence arrêté le 9 mars 1794, quelques jours avant Danton, son ami, et Camille Desmoulins; tous marchèrent ensemble à l'échafaud, le 5 avril 1794. Hérault de Séchelles a laissé quelques écrits: *Une visite à Buffon*, 1785, in-8, réimprimé en 1802 sous le titre de *Voyage à Montbard; Détails sur la société d'Olten*, 1790, in-8; *Théorie de l'ambition*, 1802, in-8; *Rapports sur la constitution de 1793.*

HERBAS, ville d'Espagne, à 17 kil. S. O. de Béjar, au milieu des monts de Gredos: 6,150 hab.

HERBAULT, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), à 14 kil. O. de Blois; 720 hab.

HERBELOT (Barthélemy d'), orientaliste, né à Paris en 1625, mort en 1695, parcourut l'Italie pour y consulter les manuscrits, résida longtemps à Florence auprès du grand-duc, fut à son retour en France nommé interprète pour les langues orientales, puis professeur de syriaque au Collége de France. On a de lui: *Bibliothèque orientale* ou *Dictionnaire universel*, contenant tout ce qui concerne les peuples de l'Orient, Paris, 1697, in-fol., La Haye, 1777-1782, 4 vol. in-4. Cet ouvrage montre une érudition immense, mais manque de critique. L'auteur ne put le faire imprimer lui-même; il fut publié par Galland.

HERBERAY DES ESSARTS (Nicolas d'), écrivain du XVIe siècle, d'une famille noble de Picardie, mort vers 1552, était commissaire d'artillerie. Il est connu par plusieurs traductions: celle d'*Amadis des Gaules* (faite sur l'espagnol, 1540-1548, et entreprise par ordre de François I); celles du premier livre de la *Chronique du très vaillant et redouté don Florès de Grèce*, 1552, in-fol.; de *Flavius Josèphe*, 1557, in-fol.; de *l'Horloge des princes*, etc.

HERBERSTEIN (Sigismond, baron d'), historien, né dans la Basse-Styrie en 1486, mort en 1566, remplit honorablement diverses missions diplomatiques en Russie, en Danemark, à Constantinople. Il est auteur d'une histoire de Russie fort estimée: *Rerum Moscoviticarum commentarii*, Vienne, 1549, Bâle, 1556, et trad. en allemand, Vienne, 1557.

HERBERSTEIN (Charles, comte de), évêque de Laybach, né en 1722 en Carniole, mort en 1787, concourut à introduire en Allemagne les réformes ecclésiastiques qui ont signalé le règne de l'empereur Joseph II; il encourut les réprimandes de la cour de Rome pour avoir soutenu que le temporel n'est pas du ressort des papes, et que les pontifes doivent se contenter de la puissance spirituelle.

HERBERT DE CHERBURY (lord Edouard), homme d'état et philosophe, né en 1581 à Montgommery (Galles), mort en 1648, se distingua par les qualités du corps comme par celles de l'esprit, et eut dans sa jeunesse de grands succès auprès des dames à la cour d'Angleterre et à celle de France. Après avoir servi avec distinction sous le prince d'Orange, il fut nommé par Jacques I ambassadeur auprès de Louis XIII, et négocia en faveur des protestants. Il eut dans cette ambassade de vifs démêlés avec le connétable de Luynes. A son retour, il fut créé pair d'Irlande, puis d'Angleterre. Herbert de Cherbury fut un des premiers à professer le déisme. Il a consigné ses opinions sur ce sujet dans les ouvrages intitulés: *De veritate prout distinguitur à revelatione*, Paris, 1624, Londres, 1645: *De religione laïci* (à la suite du précédent). On a aussi de lui: *Histoire de Henri VIII*, en anglais, ouvrage très estimé; *Vie de Herbert, écrite par lui-même*, publiée en 1730 par Horace Walpole. — Son frère, George Herbert, a laissé quelques poésies sacrées. Elles ont pour titre: *Le Temple et le Ministre de la campagne.* Il mourut en 1635.

HERBIERS (les), ch.-l. de canton (Vendée), à 37 kil. E. de Bourbon-Vendée: 2,800 hab.

HERBIGNAC, ch.-l. de canton (Loire-Inférieure), à 28 kil. N. O. de Savenay; 3,110 hab.

HERBIN (Auguste-François-Julien), orientaliste, né à Paris en 1783, mort en 1806, a publié une *Grammaire arabe*, Paris, 1803, 1 vol. in-fol.; une *Notice sur Hafiz de Chyraz*, poëte arabe, avec une imitation en vers de quelques odes de ce poëte, 1806, in-12, rare. Il a laissé plusieurs ouvrages importants: *Dictionnaire arabe-français et français-arabe*, 2 vol.; *Histoire des poëtes persans; Traité sur*

la musique des Arabes; Des synonymes arabes, etc.

HERBIPOLIS, nom latinisé de WURTZBOURG.

HERBST (Jean-Frédéric-Guillaume), naturaliste allemand, né en 1743 à Pétershagen (principauté de Minden), mort en 1807, fut d'abord instituteur à Berlin, reçut ensuite les ordres, et fut nommé aumônier d'un régiment prussien. Il se distingua dans le ministère de la chaire, et devint membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé, outre des recueils de *sermons*, divers ouvrages estimés sur l'histoire naturelle : *Essai d'une Histoire naturelle des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782, 1784, 3 vol. in-4, avec gravures; *Introduction à la connaissance des insectes*, Berlin et Stralsund, 1784-1787, 3 vol. in-fol., avec gravures: *Introduction à la connaissance des vers*, Berlin, 1787-1789, 2 vol. in-8, avec figures; *Système naturel de tous les insectes connus tant indigènes qu'exotiques*, Berlin, 1783-1804, 11 vol. in-8, avec figures.

HERBST, imprimeur. *Voy.* OPORIN.

HERCULANUM, en grec *Héraclée*, ville de Campanie, sur la côte, entre Neapolis (Naples) et Pompéi, fut renversée en partie, puis ensevelie, l'an 79 de J.-C., par une éruption du Vésuve. Un hasard fit découvrir son emplacement en 1713, et des fouilles habilement dirigées ont rendu au jour la ville presque tout entière. On en a tiré nombre d'antiquités précieuses qui furent d'abord portées à *Portici*, village voisin, où elles formaient (avec celles de Pompéi et de Stabies), un riche musée; puis transférées à Naples. Herculanum était une ville fort belle, bien percée, à rues droites, riche en monuments et en belles maisons. On y a trouvé fort peu d'argent et fort peu de cadavres, preuve sûre que les habitants avaient eu presque tous le temps de s'enfuir.

HERCULE, le plus célèbre des héros de l'antiquité, était, selon la fable, fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe, et vivait au XIVe siècle avant J.-C., vers 1330. Aussitôt qu'il fut né, la jalousie Junon, qui le haïssait à cause de sa mère, envoya contre lui deux serpents pour le dévorer; mais l'enfant les mit en pièces. Hercule devint en peu de temps d'une taille et d'une force extraordinaires, et se distingua par une foule d'exploits. Obligé, par les destins, d'obéir à Eurysthée (*Voy.* ce nom), il entreprit par les ordres de ce prince une foule de travaux périlleux, dont les principaux sont connus sous le nom des *Douze travaux d'Hercule*. Ainsi il étouffa le lion de Némée, tua le sanglier d'Érymanthe et l'hydre de Lerne, perça de ses flèches les oiseaux du lac Stymphale, dompta le taureau de Crète et les chevaux de Diomède, enleva les bœufs de Géryon et les pommes d'or des Hespérides, atteignit la biche aux pieds d'airain, nettoya les étables d'Augias, défit les Amazones et traîna Cerbère hors des enfers: de plus, il délivra Hésione d'un monstre marin, sépara les montagnes de Calpé et d'Abyla, qui auparavant étaient une seule montagne et qui formèrent ce qu'on a nommé depuis les *Colonnes d'Hercule*, tua le centaure Nessus, qui voulait enlever Déjanire, sa femme, délia Prométhée enchaîné sur le Caucase, prit Troie pour punir le roi Laomédon de son parjure, s'empara de Pylos, d'OEchalie, et fit une foule d'autres exploits brillants. Ayant emmené d'OEchalie Iole, fille d'Euryte, il se disposait à épouser cette princesse, quand Déjanire, sa femme, se voyant près d'être délaissée, lui envoya une tunique teinte du sang empoisonné du centaure Nessus, croyant ce présent propre à le ramener à elle. Hercule ne se fut pas plus tôt revêtu de cette robe qu'elle se colla sur sa peau et le déchira cruellement. Ne pouvant supporter ses tourments, il éleva un immense bûcher sur le mont OEta, et s'y brûla. Philoctète, son ami, recueillit ses cendres. Jupiter le plaça au ciel et lui donna Hébé pour épouse. Hercule eut plusieurs femmes, dont les plus connues sont Mégare, qu'il tua dans un accès de fureur, et Déjanire, dont il eut Hyllus. Il aima Omphale, reine de Lydie, et fila à ses pieds pour obtenir ses faveurs. Hercule avait été exclu de ses états héréditaires par Eurysthée. Après sa mort, les Héraclides, ses descendants, firent de nombreux efforts pour les reconquérir, mais ils ne parvinrent à y rentrer qu'en 1190 av. J.-C. (*Voy.* HÉRACLIDES). — Le grand nombre des exploits que l'on attribue à Hercule fait croire qu'il y a eu plusieurs personnages de ce nom. Varron en compte jusqu'à 44. Diodore en reconnaît 3 et Cicéron en distingue 6: les trois premiers, issus de trois Jupiters, un quatrième égyptien, fils du Nil, un cinquième crétois, qui fut un des Dactyles Idéens, et le sixième indien et nommé Bélus. Les Grecs ont cru retrouver leur Hercule dans tous les pays qu'ils ont parcourus; ils l'ont vu sous les traits du Candaule lydien, du Bel ou Baal de Syrie, du Melkart de Tyr, du Djom ou Som égyptien, du Rama hindou, de l'Ogmios gaulois, etc. Quoi qu'il en soit, on doit au moins distinguer : 1° un Hercule-dieu, dont le culte serait originaire d'Orient; 2° un Hercule-roi, issu à Thèbes d'une branche de la famille de Persée et tige des Héraclides, auquel on a prêté tous les exploits merveilleux et allégoriques de l'Hercule-dieu. Quelques savants ne voient dans Hercule qu'un personnage allégorique, et le confondent avec le soleil : ses douze travaux représenteraient alors les douze mois ou les douze signes du Zodiaque.

HERCULE (Maximien). *Voy.* MAXIMIEN.

HERCULE D'ESTE. *Voy.* ESTE.

HERCULE (Les colonnes d'). Les anciens nommaient ainsi les deux monts Abyla et Calpé (l'un en Afrique et l'autre en Espagne), qui jadis, dit-on, ne formaient qu'une seule montagne et qu'Hercule sépara pour unir la Méditerranée à l'Océan; il paraît que les véritables colonnes d'Hercule ne sont que les deux colonnes du temple de Melkart à Gadès. Les deux colonnes forment un trait essentiel de tous les temples phéniciens.

HERCULIS INSULA, auj. l'île d'*Asinara*, petite île de la Méditerranée, près de l'île de Sardaigne.

HERCULIS... PORTUS, nom commun à plusieurs lieux anciens dont la fondation était attribuée à Hercule, et dont les principaux sont : 1° *Herculis Cosani Portus*, auj. *Porto-Ercole*, petite ville de l'Étrurie mérid., près de Cosa, à laquelle elle servait de port; 2° *Herculis Liburni Portus*, lieu de l'Étrurie septent., sur l'emplacement où est auj. *Livourne*; 3° *Herculis Monœci Portus*, auj. *Monaco*, ville de Gaule, dans les Alpes maritimes, entre *Nicœa* (Nice) et *Albium Intemelium* (Vintimille).

HERCULIS TEMPLUM, auj. *San Pedro*, ville de Bétique, à 62 kil. E. de Gadès, avait été fondée par les Tyriens sur une hauteur qui dans les marées hautes forme une île.

HERCYNIENNE (forêt), *Hercynia Silva*, immense forêt qui couvrait presque toute la Germanie, s'étendait du Rhin à l'Erzgebirge (*Hercynii Montes*) et au Bœhmerwald; la Forêt-Noire, ainsi que les bois qui couvrent les montagnes du Harz et de l'Erzgebirge, n'en sont que des restes. *Harz*, *Erz* sont probablement les radicaux du mot *Hercynia*.

HERCYNII MONTES. *Voy.* HERCYNIENNE (FORÊT).

HERDER (J. GOTTFRIED), écrivain allemand, né en 1744 à Mohrungen (Prusse orientale), d'une famille pauvre, mort en 1803, se forma par ses seuls efforts et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut successivement prédicateur à Riga, à Schaumbourg-Lippe, à Weimar (1776), et président du consistoire de cette dernière ville. Savant presque universel, il s'exerça dans les genres les plus divers et laissa une foule d'écrits qui se rattachent soit à la religion et à la théologie, soit à la philosophie, soit à l'histoire et l'archéologie, la littérature et les arts, et dont

le recueil, publié après sa mort par ses amis Ch.-G. Heyne et Müller, forme 45 vol. in-8, Tubingue, 1805-20. Le plus célèbre de ses ouvrages est intitulé : *Idées sur l'histoire de l'humanité*, et a été traduit en français par Quinet, 1827, 3 vol. in-8 ; il y montre la marche progressive de l'humanité et tâche de dévoiler les desseins de la Providence sur l'homme. On remarque en outre ses *Dissertations sur la langue allemande ; — Sur les rapports de la poésie allemande avec celle des Orientaux ; — Sur la théorie du beau dans les arts ; — Sur les causes de la décadence du goût* (couronnées en 1773 par l'Académie de Berlin) ; ses *Dialogues sur Dieu et l'âme* (contre Spinosa) : ses *Sermons*, etc. Herder a mérité par ses vertus et par l'onction de ses écrits d'être appelé le *Fénelon de l'Allemagne*.

HERDONÉE, *Herdonea*, auj. *Ardona*, ville de l'Italie ancienne, dans l'Apulie propre, au centre, près du Cerbalus (auj. Cervaro), est célèbre par les victoires qu'Annibal y remporta l'an 212 av. J.-C. sur Fulvius Flaccus, et l'an 210 sur Centumalus.

HERDONIUS (Appius), citoyen romain, Sabin de naissance, voulut usurper dans Rome le souverain pouvoir, s'empara du Capitole avec une troupe d'exilés ou d'esclaves, et s'y enferma ; mais il y fut assiégé et périt dans le combat, l'an 418 av. J.-C.

HERÉE, *Heræa*, ville d'Arcadie, sur l'Alphée, près de l'Élide, formait un petit état indépendant et donnait son nom aux monts voisins (*Heræi montes*) qui, courant de l'O. à l'E., liaient les Nébrodes aux Péluviens. On recueillait aux environs un vin très capiteux. — Ville de Sicile, la même qu'Hybla. *Voy.* HYBLA.

HEREFORD, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté d'Hereford, sur la Wye, à 19 kil. N. O. de Londres ; 9,100 hab. Cathédrale, palais épiscopal, bibliothèque, etc. Un peu d'industrie. C'était une place forte du temps des Saxons. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre des Deux-Roses et sous le règne de Charles I. — Le comté d'Hereford, situé entre ceux de Salop, Glocester, Monmouth, Worcester, Brecknock, Radnor, a 60 kil. sur 53, et 10,400 hab. : aspects charmants, sol fertile, forêts, culture parfaite, bestiaux et moutons recherchés.

HEREFORD (comtes d'). *Voy.* DEVEREUX.

HERENCIA, ville d'Espagne (Tolède), à 60 kil. N. E. de Ciudadréal ; 8,000 hab. Savon.

HERENNIUS (PONTIUS), général samnite. *Voy.* PONTIUS.

HERENNIUS (C.), Romain, contemporain de Cicéron, à qui est adressé le traité de Rhétorique dit *ad Herennium*. On ne sait rien de cet Herennius, et on doute fort que la Rhétorique qui lui est adressée soit de Cicéron ; on l'attribue à Antonius Gnipho ou à Cornificius.

HERENTHALS, ville de Belgique (Anvers), à 28 kil. E. d'Anvers, sur la Petite-Nèthe ; 2,200 hab. Draps, dentelles, distillerie de grains, corroieries. — Cette ville est très ancienne, et portait autrefois le nom de St-Vaudru.

HERESIES. *Voy.* les noms des principales hérésies, entre autres : NAZARÉENS, ÉBIONITES, NOVATIENS, GNOSTICISME, MANICHÉENS, SABELLIANISME, DONATISTES, ARIANISME, PÉLAGIANISME, MONOPHYSITES, NESTORIENS, ALBIGEOIS, etc.

HERFORD, ville murée des États prussiens (Westphalie), à 24 kil. S. O. de Minden ; 6,500 hab. Jadis forte. Filature de coton, lainages, toiles damassées, huile. On y voit un mausolée en l'honneur de Witikind, érigé par Charles IV en 1377 à Enger, et transporté à Herford en 1414.

HERICOURT, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 26 kil. E. de Lure ; 3,353 hab. Toiles, filatures de coton, bonneterie, tanneries, quincailleries, etc.

HERICOURT (Louis de), jurisconsulte, né à Soissons en 1687 d'une ancienne famille de Picardie, mort en 1752, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1712, et acquit la réputation d'être le plus savant canoniste de la France. Ses principaux ouvrages sont : *Lois ecclésiastiques de France*, Paris, 1719 ; *Traité de la vente des immeubles par décret*, 1727, in-4 ; *Coutume de Vermandois*, 1728, 2 vol.

HERISAU, ville de Suisse (Appenzell), à 11 kil. N. O. d'Appenzell ; 7,000 hab. Aux environs, ruines des châteaux de Schwanberg et de Rosenberg. Industrie et commerce. Le grand conseil des Rhodes extérieurs se tient alternativement à Trogen et à Herisau.

HÉRISSANT (L.-Théod.), diplomate et littérateur, né à Paris le 7 juin 1743, fils d'un célèbre imprimeur, mort le 21 mai 1811, se fit recevoir avocat en 1765, lors de la formation du parlement Maupeou, alla étudier le droit germanique en Allemagne, fut nommé secrétaire à la légation de la diète de Ratisbonne (1772), puis conseiller de légation, chargé d'affaires, revint en 1792 à Paris, et se voua dès lors exclusivement à la littérature. On a de lui : les *Éloges de Caylus, de Joly de Fleury* et *du duc d'Orléans, régent*, dans la *Galerie française* (1770) ; des *Fables et discours en vers*, 1783, in-12 : il a coopéré à la *Bibliothèque historique de la France*, et à la *Bibliothèque de société* de Chamfort. — Son frère, L.-Ant. Hérissant, né en 1745, s'était déjà distingué comme médecin et littérateur, lorsqu'il mourut à 24 ans. On lui doit des *Éloges de Gonthier d'Andernach ; de Ducange*, et la *Bibliothèque physique de la France, ou Liste de tous les ouvrages français qui traitent de l'histoire naturelle*, 1771, in-8 (achevée par le Dr. Coquereau).

HÉRISSANT DES CARRIÈRES (Jean-Thomas), professeur de langue française, de la même famille que les précédents, né à Paris vers 1742, mort en 1820 à Croydon, près de Londres, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Précis de l'histoire de France jusqu'au temps présent*, en français et en anglais, Londres, 1792, 2 vol. in-8 ; *Grammatical instituts of the french language*, 1793, in-12 ; *Petit Parnasse français*, etc., 1796, in-8. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire d'Angleterre*, par Ol. Goldsmith, Paris, 1777, 2 vol. in-12, et a donné une édition augmentée du *Dictionnaire anglais-français* de Boyer.

HÉRISSON, ch.-l. de cant. (Allier), à 21 kil. N. E. de Montluçon ; 1,400 hab. Commerce de plumes à écrire.

HERISTAL ou HERSTALL, *Heristalium*, ville de Belgique (Liége), sur la Meuse, à 6 kil. N. E. de Liége ; 5,000 hab. Acier pour bijouterie, ustensiles de fer. C'était jadis une place forte qui fut la résidence de la famille d'Héristal et des premiers rois de la seconde race ; elle fut ensuite comprise dans le duché de Basse-Lotharingie, devint plus tard l'apanage des fils puînés des ducs de Brabant ; et en 1546 fut réunie aux domaines des princes de Liége, dont elle a depuis suivi la destinée.

HERISTAL (maison D'), maison illustre d'où sortit la dynastie des Carlovingiens, a eu pour fondateurs Pepin-le-Gros ou le Jeune, sire d'Héristal, maire du palais sous Thierry III et plus tard duc et prince des Francs. Il était petit-fils de Pepin de Landen par sa mère Begga, et petit-fils d'Arnolf par son père Ansegise. Il eut pour fils Charles Martel, maire du palais sous Chilpéric II et Thierry IV ; et pour petit-fils Pepin-le-Bref, père de Charlemagne et premier roi carlovingien. *Voy.* CARLOVINGIENS.

HERIUS, riv. de Gaule, dans la Lyonnaise 3e, auj. la VILAINE.

HERLEN, ville du Limbourg, à 15 kil. N. E. de Maëstricht ; 2,500 hab.

HERLICIUS (David), poète, médecin et astrologue allemand, né à Zeitz, en Misnie, l'an 1557,

mort en 1636, enseigna les mathématiques à l'université de Gripswald en 1585, et la physique à Stargard depuis 1598. Il s'était fait une grande réputation par ses prédictions et son habileté à tirer les horoscopes. Il avait prédit la ruine de l'empire turc pour la fin du XVIe siècle. On a de lui un grand nombre d'écrits dont le plus curieux est : *Opus mirabilium*, Nuremberg, 1613, in-4.

HERMÆUM PROM., c.-à-d. *Cap de Mercure*, nom commun dans l'antiquité à plusieurs caps, dont les principaux sont les trois caps nommés auj. *Della Cacca*, en Sardaigne ; — *Ieni-hissar*, dans le détroit de Constantinople sur la côte européenne ; — *Cap Bon*, en Afrique, dans l'état de Tunis, au N. E. et vis-à-vis de la Sicile.

HERMANARIC ou ERMERIC, célèbre roi goth, de la famille des Amales, né vers l'an 280 de J.-C., succéda à Gébéric dans un âge avancé, et recula les limites de l'empire des Goths jusqu'au Don, à la Theiss, au Danube et à la Baltique ; il soumit les Hérules, les Vendes et les Esthiens ; mais vaincu par les hordes innombrables des Huns, il se donna la mort (376), pour ne pas survivre à sa défaite.— Nom de 2 rois Suèves (409-28 et 428-38) peu connus ; souvent on n'en fait qu'un seul. *Voy.* SUÈVES.

HERMANCE, village de Suisse (Genève), à 14 kil. N. E. de Genève ; 400 hab. C'était jadis une ville forte ; elle fut détruite à la fin du IVe siècle par les Bourguignons. Rebâtie par la reine Hermangarde, elle fut brûlée par les Bernois au XVIe siècle.

HERMANDAD (la sainte), du latin *germanitas*, confrérie. On nommait ainsi en Espagne et surtout en Castille une association d'officiers de police, chargés de veiller à la sûreté des routes. Elle fut établie dans le royaume de Castille en 1486 ; elle avait trois résidences principales : Tolède, Ciudad-Rodrigo et Talavera.

HERMANFROI, l'un des fils de Bazin, roi de Thuringe, hérita du tiers de ce royaume à la mort de son père. Mais, poussé par les conseils de sa femme Amalbergue, il s'empara du royaume entier, en faisant périr ses deux frères, Bertaire et Balderic. Pour renverser ce dernier, il avait été secondé par Thierri, roi de Metz ; ayant refusé d'admettre ce prince au partage du butin, il fut attaqué en 528, perdit toute la Thuringe, et fut précipité du haut des murailles de Tolbiac.

HERMANGARDE, nom de plusieurs princesses du moyen âge : 1° de la 2e femme de Charlemagne, fille de Didier, roi des Lombards, qui fut répudiée en 771 après un an de mariage ; 2° de la 1re femme de Louis-le-Débonnaire, mère de Lothaire, Pepin et Louis ; 3° d'une reine de Provence, fille de Louis II, roi d'Italie et empereur d'Occident, femme de Boson II ; veuve en 888, elle conserva la régence du royaume de Bourgogne jusqu'à l'avènement de son fils Louis-l'Aveugle, et se retira alors dans un couvent à Plaisance.

HERMANN, nom teutonique qui veut dire *homme de guerre*, a été surtout illustré par un héros germain, fils de Sigmar ou Sigemer, et plus connu sous le nom d'Arminius. *Voy.* ARMINIUS.

HERMANN DE LUXEMBOURG, dit *le Lorrain*, comte de Salms, et fils de Gilbert, comte de Luxembourg, fut élu roi des Romains en 1081, après la mort de Rodolphe de Souabe, par les Saxons révoltés contre l'empereur Henri IV. Il fut couronné à Goslar et se soutint quelque temps ; mais abandonné de ses partisans, il fut forcé de se réfugier en Lorraine, où il mourut en 1088.

HERMANN, landgrave de Thuringe, de 1192 à 1215, fut nommé comte palatin de Saxe à la place de Henri-le-Lion, qui venait d'être mis au ban de l'empire, et contribua à faire nommer empereur Frédéric II. Ce prince aimait les lettres, et figure lui-même parmi les *minnesinger*. C'est sous son règne et dans sa résidence même qu'eut lieu le célèbre concours poétique connu sous le nom de *Combat de Wartbourg*, en 1197. — Le nom de Hermann est aujourd'hui illustré par un savant helléniste, né à Leipsick en 1772, et professeur de poétique dans cette même ville, à qui on doit d'excellentes éditions des tragiques grecs et de profondes recherches sur la métrique des poëtes grecs et romains (Leipsick, 1796 et 1816).

HERMANNS ou HARMENSEN, sectaire. *Voy.* ARMINIUS (Jacques).

HERMANNSTADT, *Nagy-Szeben* en madgyar, *Cibinium* en latin moderne, ville de Transylvanie, dans le pays des Saxons, ch.-l. du siége d'Hermannstadt, à 115 kil. S. E. de Klausenburg ; 16,000 hab. Aspect gothique ; belle place ; arsenal, hôtel-de-ville, hôtel des états, caserne, théâtre, bibliothèque, établissements d'instruction ; draps, laines, chapeaux, papier, moulin à poudre, martinet à cuivre.

HERMANNSTADT, *Herzman-Miestecz* en tchèque, ville de Bohême, à 7 kil. O. de Chrudim ; 4,500 hab. Château, école de cavalerie. Marbre, plâtre ; source minérale.

HERMANT (Jean), curé de Maltot, près de Bayeux, né en 1650 à Caen, mort en 1725, a laissé entre autres ouvrages : *Histoire des conciles*, 4 vol. in-12 ; *Histoire de l'établissement des ordres religieux et des congrégations de l'église*, 1697, 2 vol. in-12 ; *Histoire des ordres militaires et des ordres de chevalerie*, 1698, in-12 ; *Histoire des hérésies*, 1717, 4 vol. in-12.

HERMAPHRODITE, fils de Mercure (Hermès) et de Vénus (Aphrodite). Un jour qu'il se baignait dans une fontaine, la Naïade qui y présidait conçut pour lui de l'amour, et n'ayant pu le rendre sensible, elle pria les dieux d'unir tellement leurs corps que désormais ils n'en fissent plus qu'un : ce vœu fut exaucé, et Hermaphrodite conserva depuis les attributs des deux sexes. *Voy.* SALMACIS.

HERMAS (saint), chrétien du Ier siècle, que l'on croit disciple de saint Paul et habitant de Rome, est auteur d'un ouvrage grec intitulé : *le Pasteur*, divisé en trois parties (les *visions*, les *préceptes* et les *similitudes*), qui est un des plus anciens monuments du christianisme et qui a joui d'une grande autorité. Il écrivait vers l'an 92. On a perdu l'original grec du *Pasteur* ; il n'en reste qu'une version latine que Cotelier a insérée dans ses *Monuments des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, Paris, 1672 ; il a été traduit en français par Legras, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1717.

HERMÉAS. *Voy.* HERMIAS.

HERMENAULT (l'), ch.-l. de canton (Vendée), à 9 kil. N. O. de Fontenay ; 800 hab.

HERMENFROI. *Voy.* HERMANFROI.

HERMENGARDE. *Voy.* HERMANGARDE.

HERMÉNOPULE. *Voy.* HARMÉNOPULE.

HERMENT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), près de la Sioule, à 40 kil. O. de Clermont-Ferrand ; 800 hab. C'était jadis une baronnie, qui appartint en dernier lieu à la maison de Rohan-Soubise.

HERMÈS, nom de Mercure chez les Grecs. L'Hermès grec était surtout révéré comme dieu de la parole et de l'éloquence, et on le représentait alors sous la figure d'un homme de la bouche duquel sortaient de petites chaînes qui aboutissaient aux oreilles de ses auditeurs pour les enchaîner.

HERMÈS TRISMÉGISTE (c.-à-d. *Mercure trois fois grand*), le Thoth ou Mercure des Égyptiens, personnage fabuleux que les Égyptiens, et d'après eux les Grecs, regardaient comme le père de toutes les sciences, le législateur et le bienfaiteur de l'Égypte, et que l'on place dans le XXe siècle av. J.-C. On lui attribuait l'invention du langage, de l'alphabet, de l'écriture, de la géométrie, de l'arithmétique, de l'astronomie, de la médecine : il était l'instituteur



de la religion et des cérémonies, le créateur de la sculpture, de l'architecture, de la musique, enfin de tous les arts; on lui rapportait plus spécialement les sciences occultes, et, longtemps après l'extinction du paganisme, les alchimistes le regardaient encore comme leur patron. On lui attribuait une foule d'ouvrages relatifs à la religion ou aux sciences, qui sont connus sous le nom de *livres hermétiques*. Hermès Trismégiste parait être à la fois le symbole de l'intelligence divine (le *Logos* de Platon, le *Verbe* chrétien), et la personnification du sacerdoce égyptien, auquel appartenait toute science. Il nous reste quelques-uns des livres attribués à Hermès; le principal est un dialogue intitulé: *Pœmander* (le pasteur), appelé vulgairement le *Pimander*, ou *De la puissance et de la sagesse divine* (ou encore *De la Nature des choses et de la création du monde*); il n'en reste qu'une traduction grecque, qui fut apportée au XVe siècle de Macédoine à Florence par Léonard de Pistoie, et que Côme de Médicis fit traduire par Marsile Ficin; elle fut publiée par Turnèbe, Paris, 1554, in-4, grec-latin, et traduite en français par de Foix de Candale, Bordeaux, 1574. Ces livres sont évidemment apocryphes.

HERMÈS (George), théologien catholique allemand, né en 1775 à Dreyerwalde, dans le diocèse de Munster, reçut les ordres après avoir fait une étude profonde de la philosophie (surtout des systèmes de Kant et de Schelling), fut nommé professeur au gymnase de Munster en 1798, puis professeur de théologie dogmatique dans l'université de la même ville (1807), et fut appelé en 1819 à la même chaire dans l'université de Bonn. Il obtint dans son enseignement les plus brillants succès; mais épuisé par ses travaux, il mourut avant le temps, en 1831. Hermès fonda une école nouvelle pour l'interprétation des Écritures: alliant la philosophie avec la théologie, il tenta d'arriver à la foi par la raison, et voulut démontrer également la vérité intérieure et la vérité extérieure du christianisme; il espérait rapprocher ainsi les catholiques et les protestants. Il compta bientôt de nombreux partisans, qu'on nomme en Allemagne les *Hermésiens*; mais ses efforts n'obtinrent pas l'approbation du clergé catholique; il se vit persécuté par l'archevêque de Cologne; sa doctrine fut condamnée par un bref du pape en 1835, et ses livres furent mis à l'index. On a d'Hermès: *Recherches sur la vérité intérieure du christianisme*, 1805; *Introduction philosophique à la théologie chrétienne catholique*, 1819-1829. Un de ses disciples a publié après sa mort sa *Dogmatique chrétienne catholique*, 1834. — Un autre Hermès, Jean-Auguste, né en 1736 à Magdebourg, mort en 1821, s'est aussi distingué comme théologien, mais parmi les protestants. Il fut prédicateur à Jérichow dans la Saxe prussienne, puis conseiller du consistoire à Quedlimbourg. On a de lui un *Manuel de la religion*, Berlin, 1779, qui a été traduit en français par la reine de Prusse (veuve de Frédéric II), Berlin, 1789.

HERMÉSIANAX, poëte grec, natif de Colophon, florissait vers l'an 336 av. J.-C.: il a laissé trois livres d'*Élégies* adressées à sa maîtresse, la célèbre courtisane Leontium. Athénée nous a transmis des fragments du 3e livre.

HERMIAS, souverain de la petite ville d'Atarne en Mysie, avait d'abord été esclave d'un certain Eubulus, qui s'était rendu maître d'Atarne, après avoir secoué le joug du roi de Perse; Eubulus le prit en affection et lui laissa ses états. Hermias avait dans sa jeunesse suivi les leçons d'Aristote: le philosophe se retira auprès de lui après la mort de Platon. Ayant refusé de payer tribut au roi de Perse, Artaxerce Ochus, Hermias fut mis à mort par ce prince, 345 av. J.-C. Il avait une sœur que sa mort laissait sans secours. Aristote l'épousa. Ce philosophe a célébré les vertus d'Hermias dans un hymne admirable, qui nous a été conservé; il lui érigea aussi un monument dans Atarne.

HERMIAS, philosophe chrétien, qui vivait au IIe siècle, est auteur d'un ouvrage en grec, où il traite des principes des choses, de l'âme, de la divinité, et combat les opinions des sages du paganisme; cet écrit, intitulé: *Diasyrmos*, etc. (*Destruction des philosophes*), a été imprimé avec une version latine de J.-J. Fugger à Zurich, 1560, in-fol., et à Paris, 1624, in-fol.; il se trouve à la fin de toutes les éditions de saint Justin.

HERMIAS, philosophe platonicien, né à Alexandrie dans le Ve siècle de J.-C., était disciple de Syrianus. Il eut deux fils, Ammonius et Héliodore, qui acquirent aussi de la célébrité. Hermias avait une mémoire prodigieuse, mais son génie était médiocre.

HERMIES, bourg du dép. du Pas-de-Calais, à 27 kil. S. E. d'Arras; 2,207 hab.

HERMINIUS MONS, auj. monts *Arminges?* chaîne de mont. de l'Hispanie, dans la Lusitanie, parallèle à l'Atlantique, allait du *Cuneus* à *Cetobriga*.

HERMIONE, fille de Ménélas et d'Hélène, devait épouser Pyrrhus, roi d'Épire; mais voyant que ce prince la négligeait pour Andromaque, sa captive, elle le fit assassiner à Sparte par Oreste, son cousin, qu'elle épousa bientôt après.

HERMIONE OU HARMONIE, divinité cabirique, épouse de Cadmus. *Voy.* HARMONIE.

HERMIONE, ville d'Argolide, sur la côte E. du golfe Argolique, formait un petit état dit *Hermionie* ou *Hermionide*. Elle avait un beau temple de Cérès.

HERMIONS, une des trois grandes divisions sous lesquelles on comprend les différents peuples de la Germanie barbare. *Voy.* GERMANIE.

HERMITAGE (l'). *Voy.* ERMITAGE (l').

HERMITES (NOTRE-DAME-DES-), ville de Suisse. *Voy.* EINSIEDELN.

HERMOCRATE, général syracusain, eut beaucoup de part à la défaite des généraux athéniens Démosthène et Nicias, qui assiégeaient Syracuse (413): mais ayant conseillé de traiter les captifs avec humanité, il fut banni. Sa fille épousa Denys l'Ancien.

HERMODE, dieu scandinave, un des fils d'Odin, était, comme l'Hermès des Grecs, messager des dieux.

HERMODORE, philosophe d'Éphèse, fut banni de sa patrie et vint à Rome l'an 450 av. J.-C. Il conseilla aux Romains d'aller chercher des lois en Grèce, et coopéra à la rédaction des *Lois des Douze-Tables*.

HERMOGÈNE, rhéteur grec, né à Tarse en Cilicie, florissait vers l'an 180 de J.-C. Dès l'âge de quinze ans il improvisait publiquement des discours qui attiraient à Tarse un grand concours d'étrangers; avant l'âge de vingt-quatre ans il avait publié une *Rhétorique*, plusieurs traités sur *l'art oratoire*, et des *Exercices de rhétorique*. Mais son génie précoce s'éteignit tout à coup; il perdit subitement la mémoire à 24 ans et tomba dans l'imbécillité. Il mourut cependant très âgé. Ses ouvrages ont été imprimés dans le recueil des rhéteurs grecs, Venise, 1508, in-fol., et à part, Genève, 1570, in-8; ils ont été traduits en latin avec *Commentaires*, par Gasp. Laurent, Genève, 1614, in-8. Veesenmeyer a publié ses *Exercices* (*Progymnasmata*) à Nuremberg, 1812.

HERMOGÈNE TIGELLIUS, chanteur célèbre, natif de Sardes, et favori d'Auguste, est plusieurs fois mentionné par Horace (*Sat.* I, II, 3; III, 4 et 129; IV, 72; IX, 25; X, 18, 80 et 90).

HERMOGÈNE, jurisconsulte du IVe siècle, forma sous Honorius et Théodose-le-Jeune un *Recueil de constitutions* dont il reste des fragments publiés par P. Pithou dans les *Anciens Jurisconsultes*, Paris, 1572.

HERMOLAUS, jeune Macédonien qui conspira

contre Alexandre pour se venger d'un injuste châtiment; ayant été découvert, il subit la mort avec courage, 328 av. J.-C.

HERMOLAUS BARBARUS. *Voy.* BARBARO.

HERMON, montagne de la Palestine, était une ramification de l'Antiliban; on y distinguait : 1° l'*Hermon major*, qui commençait sur les limites de la Palestine et de la Cœlésyrie, séparait la tribu de Nephtali de la demi-tribu orientale de Manassé, et se terminait sur les bords du lac de Génésareth; 2° l'*Hermon minor*, au S. O. du lac de Génésareth, dans la tribu de Zabulon.

HERMONTHIS, auj. *Ermonth*, ville de l'Égypte ancienne (Thébaïde), au S. O. et près de Thèbes, sur la rive gauche du Nil, était le ch.-l. du nome Hermonthite.

HERMOPOLIS, nom commun à deux villes d'Egypte, dites, l'une *Hermopolis magna*, c.-à-d. la Grande, dans l'Heptanomide, à l'O. et près du Nil, vis-à-vis d'Antinoé, sur les frontières de la Thébaïde. On voit auj. ses ruines près d'*Achmouneïn*; d'autres croient que c'est *Benysoueif*; — l'autre, *Hermopolis parva*, c.-à-d. la Petite, dans la B.-Egypte, sur le canal d'Alexandre, près du lac Maréotis; c'est auj. *Damanhour*. La première était ch.-l. d'un nome dit Hermopolite. On y vénérait Toth.

HERMOPOLIS, ch.-l. de l'île de Syra (Archipel). *Voy.* SYRA.

HERMOTIME, de Clazomène, philosophe grec, vivait au ve siècle av. J.-C., et fut, à ce qu'on croit, le maître d'Anaxagore. Les anciens racontent sur ce personnage mille choses merveilleuses, et disent qu'il pouvait prédire l'avenir et voir ce qui se passait dans les lieux éloignés. Pour cela son âme se séparait de son corps, qui restait immobile et comme mort; elle revenait ensuite, et annonçait ce qu'elle avait vu dans son voyage aérien. Il fut un des premiers à démontrer que le monde est l'ouvrage d'une intelligence raisonnable.

HERMUNDURES, *Hermunduri*, peuple de Germanie, faisait partie de la grande nation des Hermions; il habitait au S. de l'*Albis* (Elbe), entre la Sala et la chaîne hercynienne, occupait aussi les sources du *Mœnus* (Mein), et avait pour voisins les *Boii* et les *Narisci*. Les Romains leur permettaient l'entrée de l'empire, commerçaient avec eux, et les regardaient comme les plus civilisés des Barbares. L'histoire fait mention d'eux l'an 19 de J.-C., où ils sont vainqueurs de Catualda, roi des Goths; l'an 51, où ils battent les Quades, et l'an 152, où ils combattent les Romains dans la guerre des Marcomans. On croit que leur nom est un composé de *Hermiones* et de *Duri* ou *Durones*; d'où dérivèrent plus tard ceux de *Thurones* et *Thuringii*. *Voy.* HERMIONS et GERMANIE.

HERMUS, fleuve d'Eolie, dans l'Asie-Mineure, prenait sa source en Phrygie au-dessous de Dorylée, traversait la Lydie, recevait le Cogame, le Pactole et l'Hyllus, et se jetait dans la mer Egée, au golfe de Smyrne.

HERNANI, ville d'Espagne. *Voy.* ERNANI.

HERNATH, riv. de Hongrie, naît dans les monts Carpathes (comitat de Zips), et tombe dans la Theiss sur les confins des comitats de Zemplin et de Borsod. Cours, 225 kil.

HERNEUTES, HERNUTES ou HERNHUTTERS, secte religieuse. *Voy.* MORAVES (frères) et HERRNHUT.

HERNHUTH, ville d'Allemagne. *Voy.* HERRNHUT.

HERNIQUES, *Hernici*, peuple d'Italie, dans le Latium, était voisin des Volsques et avait pour capit. *Anagnia*. Souvent ami des Romains, il leur fit pourtant la guerre en quelques occasions et surtout en 363 et 305 av. J.-C.

HERNOESAND, ville de Suède, dans l'île d'Hernœ, ch.-l. du Wester-Norrland, à 379 kil. N. de Stockholm; 1,850 hab. Evêché. Jardin botanique. Chantier de construction, eau-de-vie de grains, huile de graines, toile. — Plusieurs fois dévastée par les Russes (1710, 1714, 1721).

HERO, jeune fille de Sestos, prêtresse de Vénus, fut aimée d'un jeune Grec d'Abydos, nommé Léandre, qui, toutes les nuits, traversait l'Hellespont pour l'aller voir. Léandre ayant péri dans une tempête, Héro désespérée se précipita dans la mer. Les *Amours de Héro et de Léandre* ont été chantés par Musée. *Voy.* ce nom.

HÉRODE, famille célèbre que l'on croit originaire de l'Idumée, et qui régna sur la Palestine après avoir enlevé le gouvernement de ce pays à la famille des Macchabées. Elle a pour chef Antipater, Iduméen de nation et juif de religion, qui fut le principal ministre d'Hyrcan II, et qui sous ce prince faible usurpa toute l'autorité. Les principaux membres de cette famille, après Antipater, sont Hérode, dit *le Grand*, qui régna sur la Judée (*Voy.* ci-après); — Hérode Antipater, fils d'Hérode-le-Grand et de Doris, sa première femme (Hérode, apprenant qu'il conspirait, le fit mettre à mort peu de jours avant de mourir lui-même); — Aristobule, fils d'Hérode-le-Grand et de la belle Mariamne, fille d'Alexandra (il fut, ainsi que sa mère Mariamne et son frère Alexandre, mis à mort par son père qui les soupçonnait de conspirer : il laissa, entre autres enfants, Hérode-Agrippa Ier et la belle Hérodiade); — Hérode-Philippe, fils d'Hérode-le-Grand et d'une autre Mariamne (fille du grand-prêtre Simon), tétrarque de la Batanée, de la Gaulanitide et de la Trachonite; il épousa sa propre nièce, Hérodiade, et en eut Salomé-la-Danseuse; — Hérode-Archélaüs, fils d'Hérode-le-Grand et de Malthacé, qui succéda à son père sur le trône de Judée, puis fut relégué par Auguste à Vienne dans les Gaules, où il termina sa vie (*Voy.* ARCHÉLAUS); — Hérode-Antipas, fils d'Hérode-le-Grand et de Malthacé, qui fut tétrarque de Galilée et de Pérée, et qui épousa Hérodiade, précédemment femme de son frère Philippe; — Hérode-Agrippa I, petit-fils d'Hérode-le-Grand par Aristobule (déjà mentionné), qui fut placé par Caligula sur le trône de Judée; — Hérode-Agrippa II, fils d'Hérode-Agrippa I, qui fut, sous Claude et Néron, roi de Chalcide et de Batanée; il mourut la troisième année du règne de Trajan (101 de J.-C.), et fut le dernier prince de la maison d'Hérode.

HÉRODE, surnommé *le Grand* ou *l'Ascalonite*, roi des Juifs, fils d'Antipater, premier ministre d'Hyrcan, né l'an 72 avant J.-C., à Ascalon, fut d'abord gouverneur de la Galilée pour les Romains. Pendant les guerres civiles, il s'attacha successivement à Cassius et à Antoine. Ce dernier le fit nommer par le sénat, d'abord tétrarque, puis roi de la Judée, à la place de l'Asmonéen Antigone II (40 av. J.-C.). Il fut obligé de faire la conquête de ses états, et n'entra dans Jérusalem qu'après avoir pris cette ville d'assaut, l'an 37 av. J.-C. Après la mort d'Antoine, il sut plaire à Octave, qui lui laissa son trône, et même lui donna de nouvelles provinces. Dans sa reconnaissance, il institua des jeux en l'honneur de ce prince, lui dédia un temple et donna le nom de *Sébaste* (c.-à-d. Auguste) à la ville de Samarie, qu'il fit rebâtir. D'un caractère ombrageux et cruel, Hérode fit mettre à mort Mariamne, sa femme, qu'il avait éperdument aimée, Alexandre et Aristobule, fils qu'il avait eus de cette princesse, un autre de ses fils, Antipater, qu'il avait eu de Doris, sa première femme, et une foule de personnages éminents qui excitaient ses soupçons. Ayant appris qu'il venait de naître un enfant auquel était promis le royaume de Judée, il fit exterminer tous les enfants mâles de Bethléem qui étaient au-dessous de deux ans. Il mourut un an après la naissance de Jésus-Christ. Malgré ses crimes, Hérode eut quelques qualités : il releva

les Juifs par son crédit auprès de l'empereur et par sa magnificence ; il vendit toute sa vaisselle pour secourir ses sujets dans une famine, et fit rebâtir le temple, l'an 19 avant J.-C. Ses états furent partagés entre ses fils (*Voy.* ci-après).

HÉRODE-ARCHÉLAUS, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda en Judée. *Voy.* ARCHÉLAUS.

HÉRODE-ANTIPAS ou ANTIPATER, fils d'Hérode-le-Grand. A la mort de son père, il fut nommé par Auguste tétrarque de la Galilée; il jouit de la faveur de Tibère et bâtit en son honneur la ville de Tibériade sur les bords du lac Génésareth. Jaloux d'Agrippa, son neveu, que Caligula avait nommé roi des Juifs, il vint à Rome afin de le supplanter; mais l'empereur irrité lui ôta sa province et l'exila à Lyon; il passa depuis en Espagne, où il mourut. Hérode-Antipas avait épousé sa nièce Hérodiade, qu'il s'était fait céder par son frère Philippe; c'est lui qui, à la demande de cette princesse, fit périr saint Jean-Baptiste, parce qu'il avait blâmé leur union incestueuse. C'est aussi devant lui que Pilate renvoya Jésus, qui était né son sujet.

HÉRODE-PHILIPPE, fils d'Hérode-le-Grand et de Mariamne, fille de Simon, fut après la mort de son père tétrarque de la Batanée, de la Trachonite et de la Gaulonite; il fut le meilleur des fils d'Hérode, embellit les villes de ses états, surtout Bethsaïda et Panéas, qu'il nomma Césarée; il mourut après un règne paisible de 37 ans, sans laisser d'enfants. Il avait épousé Hérodiade, sa nièce; cette princesse ayant inspiré une vive passion à Hérode-Antipas, frère de Philippe, celui-ci consentit à la céder à son frère.

HÉRODE-AGRIPPA I, roi de Judée, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode-le-Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome et fut gouverneur de Caligula. A son avènement, ce prince lui fit prendre le titre de roi (l'an 37), et lui donna la tétrarchie de Judée; Claude y joignit les autres provinces qui avaient composé le royaume d'Hérode-le-Grand. Il mourut après 7 ans de règne. On croit que c'est lui qui fit massacrer saint Jacques et arrêter saint Pierre.

HÉRODE AGRIPPA II, fils du précédent, était très jeune à la mort de son père. Il fut privé du roy. de Judée par Claude, qui lui donna en échange d'autres provinces. Il se trouva dans les rangs des Romains au siége de Jérusalem par Titus, et mourut sous Domitien, l'an 90.

HÉRODE ATTICUS, rhéteur grec. *Voy.* ATTICUS.

HÉRODIADE, fille d'Aristobule, et petite-fille d'Hérode-le-Grand et de la belle Mariamne, était comme celle-ci remarquable par sa beauté. Elle fut d'abord mariée à Hérode-Philippe, tétrarque de Batanée, son oncle, puis à Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, et frère de Philippe; celui-ci avait consenti à la céder à son frère. Saint Jean-Baptiste ayant blâmé cette union incestueuse, Hérodiade s'en vengea en faisant mettre à mort le saint personnage.

HÉRODIEN, *Herodianus*, historien grec, vivait au IIIe siècle de J.-C., et remplit à Rome des fonctions importantes. Il a écrit l'histoire de son temps; son ouvrage, divisé en huit livres, s'étend depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III (180-238 de J.-C.); il est estimé pour la fidélité; le style en est fleuri et même souvent affecté. Hérodien a été publié par H. Étienne, grec-latin, Paris, 1581, in-4; par T.-G. Irmisch, Leipsick, 1789-1805, et par Imm. Bekker, Berlin, 1826. Il a été traduit en français par l'abbé Mongault, Paris, 1700, 1745. — Il ne faut pas confondre l'historien Hérodien avec un grammairien de même nom, qui était d'Alexandrie, et qui vivait aussi à Rome, mais au IIe siècle. Il a laissé une *Grammaire générale* intitulée *Partitiones*, publiée par Boissonade, Londres, 1819, et quelques autres écrits insérés dans les recueils de *Grammairiens anciens* ou restés manuscrits.

HÉRODOTE, célèbre historien grec, surnommé le *Père de l'histoire*, né l'an 484 avant J.-C., à Halicarnasse, était neveu du poëte Panyasis. Il voyagea dès sa jeunesse dans la Grèce, l'Egypte et l'Asie, afin de s'instruire de l'histoire et des coutumes des peuples. A son retour, il trouva sa patrie opprimée par Lygdamis, et fut contraint de se retirer à Samos; mais il rentra peu après dans Halicarnasse et renversa le tyran. Payé d'ingratitude par ses concitoyens, il s'exila et se mit à rédiger son *Histoire*. Il lut le commencement de cet ouvrage aux Grecs assemblés aux jeux olympiques (456 av. J.-C.), et excita un enthousiasme universel (*Voy.* THUCYDIDE); il lut l'ouvrage entier 12 ans après, à la fête des Panathénées, et reçut des Athéniens en récompense une somme de 10 talents (54,000 francs); à la fin de sa vie, il se retira à Thurium en Italie, et y mourut dans un âge avancé, vers 406 avant J.-C. L'histoire d'Hérodote se compose de 9 livres auxquels les Grecs dans leur admiration ont donné les noms des neuf Muses; elle a pour sujet principal les guerres médiques; mais l'auteur a rattaché à ce sujet comme introduction ou comme épisodes l'histoire des Perses, des Mèdes, des Egyptiens et de plusieurs autres peuples. On regarde universellement Hérodote comme le plus véridique des historiens anciens; on lui reproche seulement un peu de crédulité et d'amour pour le merveilleux; mais on doit dire qu'en rapportant des faits extraordinaires, il ne les donne le plus souvent que comme des traditions. Son style élégant et harmonieux se rapproche de celui de la poésie; Hérodote s'est servi du dialecte ionien. Les principales éditions d'Hérodote sont l'*édition princeps*, publiée en 1474 à Venise par Laurent Valla, grec-latin; celle de Wesseling, Amsterdam, 1763, in-fol.; de Schweighæuser, Strasbourg, 1816, 12 volumes in-8, (reproduite avec d'utiles additions, à Londres, 1824); enfin celle de Bæhr, Leipsick, 1835, 4 vol. in-8. L'*Histoire* d'Hérodote a été traduite en français par Larcher, Paris, 1786, 7 vol., et 1802, 9 vol. in-8 et par A.-F. Miot de Melito, Paris, 1822, 3 vol. in-8. — On attribue à Hérodote, outre son histoire, une *Vie d'Homère* qui ne paraît pas être de lui, mais qui est cependant d'une haute antiquité.

HÉROLD (Louis-Joseph-Ferdinand), habile compositeur, né à Paris en 1792, mort en 1833, était fils d'un pianiste allemand, et élève de Méhul; il remporta en 1812 le grand prix de composition, et fut envoyé à Rome aux frais du gouvernement. Il composa en 1815, à Naples, son premier ouvrage dramatique : *la Gioventa d'Enrico quinto*, opéra en deux actes. Il a donné à Paris : *les Rosières*, 1817 : *la Clochette*, 1817 ; *le Muletier*, 1823; *Marie*; *Zampa*, 1831; *le Pré aux Clercs*, 1832.

HÉRON, mécanicien et mathématicien d'Alexandrie, disciple de Ctésibius, vivait vers l'an 120 av. J. C.; il fit des automates, des clepsydres et des machines à vent, inventa la fontaine qui porte encore son nom, et composa de savants écrits dont il reste quelques fragments, entre autres : *Pneumatica* (traité des machines à vent), *Belopœïca* (des machines de guerre), dans les *Mathematici veteres*. — Il y eut deux autres Héron, natifs aussi d'Alexandrie, mais bien postérieurs au précédent, qui ont laissé quelques ouvrages de mathématiques.

HEROOPOLIS, en égyptien *Pithom*, ville de la B.-Egypte, à l'E. du Delta et de Bubaste, au N. du golfe Héroopolite, sur le canal de Néchao, et jadis peut-être sur le golfe même.

HEROOPOLITE (golfe), *Heroopolites sinus*, auj. *golfe de Suez*, pointe ouest du golfe Arabique (mer Rouge), devait son nom à la ville d'Héroopolis *Voy.* ce nom.

HÉROPHILE, nom de la sibylle Erythréenne: elle fut d'abord gardienne du temple d'Apollon

Sminthien dans la Troade. C'est elle qui interpréta le songe d'Hécube, en prédisant à cette princesse les malheurs que causerait à l'Asie l'enfant qu'elle portait dans son sein (Pâris).

HÉROPHILE, médecin grec qui vivait en Égypte vers l'an 320 avant J.-C., sous Ptolémée Lagus, fut le créateur de l'anatomie, et fit plusieurs découvertes importantes. On dit qu'il poussa l'amour de la science jusqu'à disséquer des corps vivants. Il a laissé son nom à une partie du cerveau qu'on nomme encore aujourd'hui *torcular Herophili*.

HÉROS, nom que les Grecs donnaient aux grands hommes qui s'étaient rendus célèbres soit par une force prodigieuse, soit par une suite de belles actions, et surtout par de grands services rendus à leurs concitoyens. Après leur mort, leurs âmes s'élevaient, disait-on, jusqu'aux astres, séjour des dieux, et par là devenaient dignes des honneurs réservés aux dieux mêmes. On rendait aux héros un culte, qui ne consistait guère qu'en cérémonies funèbres dans lesquelles on faisait l'énumération de leurs exploits. Les principaux héros de la Grèce sont Hercule, Thésée, Pirithoüs, Jason et les Argonautes, Cadmus, Orphée, et les guerriers qui allèrent au siége de Troie : Agamemnon, Achille, Ulysse, Nestor, Ajax, Diomède, etc. — On nomme *Temps héroïques* la période qui a précédé les temps historiques ; on l'étend depuis l'arrivée en Grèce de la première colonie conduite par Inachus au XIXe siècle avant J.-C. jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse, l'an 1190 avant J.-C. ou même jusqu'à la législation de Lycurgue au IXe siècle. C'est dans cet espace de temps qu'on place la fondation des divers états de la Grèce, les exploits d'Hercule et de Thésée, l'expédition des Argonautes, les deux guerres de Thèbes, le siége de Troie, les diverses invasions des Héraclides.

HERRERA-DEL-DUQUE, *Leuciana*, ville d'Espagne (Badajoz), à 47 kil. E. de Villanueva ; 3,650 hab. Vins excellents.

HERRERA-DE-RIO-PISUERGA, ville d'Espagne (Burgos), sur la Pisuerga, à 60 kil. N. O. de Burgos ; 1,000 hab. Tanneries, linge de table. Palais. Belle église, pont de 13 arches.

HERRERA (Ferdinand DE), poëte espagnol, né à Séville vers 1516, mort vers 1595, fut surnommé le *Divin* par ses contemporains. On a de lui un grand nombre de poésies diverses (sonnets, chansons, élégies, etc.), publiées sous le titre d'*Obras en verso*, Séville, 1582, 1619 ; *la Vie et la mort du chancelier Th. Morus*, 1592 ; *Relation de la guerre de Chypre et du combat de Lépante*, 1572.

HERRERA (Antonio DE TORDESILLAS, appelé, du nom de sa mère), historien espagnol, né en 1559 à Cuellar, près de Ségovie, mort en 1625, alla jeune en Italie, y obtint la protection de Vespasien de Gonzague, frère du duc de Mantoue, et fut, à la recommandation de ce prince, nommé par Philippe II premier historien des Indes et de Castille, et secrétaire d'état. On a de lui : *Histoire générale des gestes des Castillans dans les îles de Terre-Ferme de l'Océan, de l'an* 1492 *à* 1554, Madrid, 1601-15, 4 vol. in-fol. ; trad. par N. de La Coste, 3 vol. in-4, Paris, 1660-71 ; *Description des Indes occidentales*, Madrid, 1601, in-fol., trad. en français, Amsterdam et Paris, 1622, in-fol. ; *Histoire de ce qui s'est passé en Angleterre et en Écosse pendant la vie de Marie Stuart*, Lisbonne, 1590, in-12 ; *Histoire du Portugal et de la conquête des îles Açores dans les années* 1581 *et* 1583, Madrid, 1591, in-4 ; *Histoire des affaires de France*, *de* 1585 *à* 1595, 1598, in-4 ; *Histoire du monde sous Philippe II*, *de* 1584 *à* 1598, Valladolid, 1606, 3 vol. in-fol. ; *Commentaires sur les gestes des Espagnols, des Français et des Vénitiens en Italie, depuis l'an* 1285 *jusqu'à l'an* 1559, 1624, in-fol. Herrera est un des meilleurs historiens de l'Espagne : il est exact et impartial ; on lui reproche de la prolixité, de la confusion et trop de goût pour le merveilleux.

HERRERA (François), dit *le Vieux*, peintre espagnol, né à Séville en 1576, mort à Madrid en 1656, fut élève de Louis Fernandez, et fonda une nouvelle école, d'où sortirent des artistes célèbres, notamment Diégo Velasquez. D'un caractère âpre et intraitable, il força ses élèves, sa femme et ses propres enfants à s'éloigner de lui. Ses meilleures compositions se voient dans les églises de Séville ; on cite, entre autres, son *Jugement universel*. Il a peint aussi des tableaux de genre (appelés en espagnol *bodegonellos*), qui représentent des viandes, de la volaille et du poisson.

HERRERA (François), dit *le Jeune*, fils du précédent, se distingua comme peintre et comme architecte. Il quitta de bonne heure la maison paternelle, continua ses études à Rome, et s'y distingua par son habileté à peindre des poissons : ce qui lui fit donner le surnom de *lo Spagnuolo de' pesci*. A la mort de son père, il revint à Séville, et renonça à l'architecture pour se livrer tout entier à la peinture. Ses principaux ouvrages sont un *Saint François*, une *Cène*, etc.

HERRNALS, ville des États autrichiens (Autriche), à 3 kil. N. de Vienne ; 2,500 hab. Institution impériale pour les enfants d'officiers sans fortune.

HERRNHUT, ville du roy. de Saxe (Lusace), à 17 kil. N. O. de Zittau ; 1,500 hab. Tissus de coton, chapeaux, couteaux, acier, tabac, cire à cacheter, etc. Herrnhut fut fondé en 1722 par le comte Zinzendorf et fut le premier établissement des Frères Moraves, qui prennent de là le nom d'Herrnhutter ou Hernheutes.

HERSAN (Marc-Antoine), professeur, né à Compiègne en 1652, mort dans la même ville en 1724, enseigna les humanités et la rhétorique au collége du Plessis, et devint professeur adjoint au Collége de France. Il eut pour élève Rollin, qui resta son ami. Hersan a peu écrit. On a de lui : une *Oraison funèbre du chancelier Letellier*, en latin, des vers latins, des *Pensées sur la mort*, 1722. En 1697, il se retira dans sa ville natale et s'y consacra à l'instruction des enfants pauvres.

HERSCHELL (William), célèbre astronome, né en 1738 à Hanovre, mort en 1822, était fils d'un habile musicien. Il exerça lui-même quelque temps la profession de son père, vint en 1759 se fixer en Angleterre, où, pendant quelques années, il vécut péniblement du produit de ses leçons, fut nommé organiste à Halifax en 1765, puis à Bath (1766), et vit dès lors sa position s'améliorer. Il se trouva conduit par l'étude de la musique à celle des mathématiques et de là à l'astronomie ; il ne cultiva d'abord la science que par délassement ; mais bientôt, y ayant obtenu de brillants succès, il abandonna son état et se livra tout entier à ses nouvelles études. Trop pauvre pour acheter des télescopes, il se mit à en fabriquer lui-même (1774) ; il ne tarda pas à exécuter des instruments plus parfaits et plus puissants que tous ceux que l'on connaissait (entre autres un télescope long de 40 pieds anglais, ou 12 mètres, qui exigea quatre ans de travail, 1785-89). Avec le secours de ces instruments, il fit les découvertes les plus importantes et les plus inattendues : ainsi il découvrit une nouvelle planète, Uranus (13 mars 1781), puis ses satellites (1787), et deux nouveaux satellites de Saturne (1789) ; il reconnut que le système solaire n'est pas fixe et qu'il se porte tout entier vers la constellation d'Hercule ; il donna une attention particulière aux nébuleuses, aperçut dans les masses blanches qui les forment un nombre prodigieux de petites étoiles, reconnut parmi celles-ci des étoiles centrales, autour des-

quelles les autres exécutent une révolution régulière, et ouvrit ainsi une voie nouvelle aux observations. Le roi George III lui accorda une protection toute particulière : il lui fit une pension viagère de 300 guinées, et, afin de l'avoir plus près de lui, lui donna, au bourg de Slough, une habitation voisine de son château de Windsor ; c'est là qu'Herschell a fait la plupart de ses observations. La Société royale de Londres s'empressa de l'admettre dans son sein ; il ne tarda pas même à en devenir président. Herschell eut pour auxiliaire dans la construction de ses télescopes un de ses frères, et dans la rédaction de ses observations astronomiques sa sœur Caroline, qui fit elle-même quelques découvertes. Herschell a laissé une foule de mémoires qui ont été insérés (au nombre de 71) dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale, et qui forment une des principales richesses de ce recueil ; ils ont rapport, les uns à l'optique et à la construction des instruments d'optique ; les autres au soleil et au système solaire, aux planètes, à leurs satellites, aux comètes ; d'autres enfin à l'astronomie stellaire, qu'il créa presque en entier. — Il a laissé un fils, John Herschell, qui, héritant de ses goûts scientifiques et de ses secrets pour la fabrication des verres de télescope, occupe aujourd'hui un rang distingué parmi les astronomes et les physiciens.

HERSÉ, fille de Cécrops, roi d'Athènes, fut aimée de Mercure, et en eut un fils, Céphale. Aglaure, sœur de Hersé, instruite de son amour, le découvrit par jalousie à son père. Mercure, irrité, la changea en pierre.

HERSENT (Charles), oratorien, né à Paris vers 1590, mort en Bretagne en 1660, fut chancelier de l'église de Metz. Il se montra tour à tour ami et ennemi du cardinal de Richelieu, écrivit contre les Oratoriens mêmes, fut excommunié par le pape Innocent X pour s'être prononcé contre la bulle *Unigenitus*. On a de lui : *Avis touchant les prêtres de l'Oratoire, par un prêtre qui a demeuré quelque temps avec eux*, 1626, in-12 ; *Jugement sur la congrégation de l'Oratoire*, Paris, 1626 ; *Optati Galli de cavendo schismate*, etc. Lyon, 1640, ouvrage qui fut censuré par seize évêques réunis à Paris, condamné par le parlement, et brûlé par les mains du bourreau. L'auteur consentit à se rétracter, et écrivit dans ce but : *Optati Galli libellus pœnitentiæ*.

HERSFELD, ville de l'électorat de Hesse, sur la Fulde, à 35 kil. N. E. de Fulde ; 5,715 hab. Château ; ancienne abbaye. Draps, tanneries.

HERSTALL. *Voy.* HÉRISTAL.

HERTFORD. *Voy.* HARTFORD.

HERTHA, divinité des Germains, était la déesse de la Terre (*Erde* en allemand). On l'adorait comme créatrice et conservatrice de tout ce qui couvre la terre. On conservait un char qui lui était consacré, et sur lequel on la promenait à certaines époques. Son culte était répandu dans toute la Germanie et surtout dans la forêt Hercynienne ; il se conserva longtemps en Suède, où il fut détruit au XIIe siècle par Waldemar I.

HERTZBERG. *Voy.* HERZBERG.

HÉRULES, peuple barbare de la Sarmatie, apparait pour la première fois dans l'histoire au IIIe siècle. Ils habitaient alors avec les Goths, leurs alliés, les rivages septentrionaux de la mer Noire. Soumis par Hermanaric, roi des Goths, ils devinrent avec ce peuple la proie des Huns ; mais après la mort d'Attila (453), on voit les Hérules recouvrer leur indépendance et fonder un empire puissant sur les bords du Danube, au N. de la Thrace. Au Ve siècle, les Hérules unis aux Rugiens, aux Turcilinges et aux Scirres, et conduits par leur roi Odoacre, envahirent l'Italie, prirent Rome et portèrent le coup mortel à l'empire romain d'Occident (476) ; mais la puissance des Hérules fut de peu de durée. En 495 ils furent complétement défaits par les Lombards, qui les chassèrent d'Italie et les forcèrent à chercher un asile, les uns chez les Gépides, les autres dans l'empire d'Orient, où l'empereur Anastase leur permit d'entrer et leur assigna des terres en Illyrie. Chassés de l'empire au VIIe siècle à cause de leurs brigandages, ils se retirèrent en Germanie. Depuis cette époque, ils disparaissent de l'histoire. Les Hérules étaient regardés comme les plus féroces des Barbares ; ils se refusèrent toujours à embrasser le christianisme.

HERVAGIUS, imprimeur. *Voy.* HERWAGEN.

HERVE, ville de Belgique (Liége), à 15 kil. E. de Liége ; 3,400 hab. Beurre et fromage renommés. Draps, lainages.

HERVEY (J.), écrivain anglais, né à Hardingstone (Northampton) en 1714, mort en 1758, était curé de Weston-Favel. Prédicateur éloquent, ecclésiastique plein de charité, il est surtout connu par deux ouvrages dans le genre de ceux d'Young, où l'on trouve un style élégant, harmonieux, joint à une sensibilité douce et mélancolique : les *Méditations au milieu des tombeaux*, 1746, et les *Contemplations sur la nuit et les cieux étoilés*, 1747, tous deux en prose ; ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions en Angleterre ; ils ont été traduits en français par Letourneur, 1770 ; et par madame d'Arconville, 1771 ; Baour-Lormian en a mis en vers plusieurs morceaux.

HERVILLY (Louis-Charles, comte D'), officier-général français, né à Paris en 1755, fut nommé en 1791 commandant de la garde constitutionnelle à pied de Louis XVI ; il défendit le château des Tuileries au 20 juin et au 10 août 1792. Il passa en Angleterre en 1793, se joignit aux émigrés, fit, à la tête d'un corps de royalistes, une descente en Bretagne (juin 1795). Repoussé par Hoche, il fut blessé mortellement à Quiberon : on le transporta à Londres, où il mourut de ses blessures.

HERWAGEN (J.), *Hervagius* en latin, célèbre imprimeur de Bâle, au XVIe siècle, mort en 1564, était ami d'Érasme. Il a publié plusieurs éditions estimées parmi lesquelles on cite la collection des *Scriptores rerum Germanicarum*, Bâle, 1532.

HERY ou AIRY, village du dép. de l'Yonne, à 13 kil. N. E. d'Auxerre ; 1,500 hab. Beau château. Ruines d'un couvent de Bénédictins où se tint en 1015 un concile national pour traiter de la paix entre Robert, roi de France, et Othon-Guillaume, qui prétendait à la succession de Hugues I, duc de Bourgogne, son beau-père, mort sans postérité.

HERZBERG, ville du Hanovre, à 31 kil. N. E. de Gœttingen ; 2,510 hab. Manufacture royale d'armes, lainages, tisseranderies, filature.

HERZBERG, ville des États prussiens (Saxe), à 17 kil. S. E. de Schweidnitz ; sur l'Elster ; 2,250 hab. Draps, poterie.

HERZBERG (Ewald-Frédéric, comte DE), diplomate et ministre de Frédéric II, roi de Prusse, né en 1725 en Poméranie, mort en 1795, fut chargé pendant près de 30 ans du département des affaires étrangères. Il était en outre conservateur des archives secrètes de la Prusse, et profita de cette position pour puiser à leur source les plus précieux documents sur l'histoire de son pays. Il négocia le traité de paix entre la Russie et la Suède en 1762, la paix de Hubertsbourg en 1763, eut une grande part au premier partage de la Pologne (1772), signa le traité de Teschen, pacifia la Belgique et la Hollande, et conclut enfin le traité de Reichenbach, en 1790. Ayant perdu une partie de son influence sous les successeurs de Frédéric II, il se retira du ministère. On a de lui, entre autres écrits, un *Mémoire sur la population primitive de la Marche de Brandebourg*, couronné par l'académie de Berlin en 1752 ; *Histoire de l'ancienne puissance maritime*

de Frédéric-Guillaume et de la Compagnie africaine, etc. (en français); *Recueil des déductions, manifestes, déclarations, traités, etc., depuis le commencement de la guerre de Sept-Ans*, Hambourg, 1789-95, 3 vol. in-8, et divers mémoires historiques.

HERZÉGOVINE ou **HERSEK**, contrée d'Europe, située entre 13° 45'-16° 43' long. E. et 42° 34'-44° 27' lat. N., est bornée au N. par la Croatie, au S. par le Montenegro, à l'E. par la Bosnie, au S. O. par la Dalmatie: ch.-l., Trébigne; ville principale, Mostar. Habitants esclavons; leur nombre n'est pas bien connu. Beaucoup de montagnes. Avant le XIVe siècle l'Herzégovine faisait partie du royaume de Croatie. Incorporée à la Bosnie en 1326, elle fut au milieu du siècle suivant érigée en duché par l'empereur Frédéric III sous le nom de Sainte-Sabe (*ducatus Sanctæ-Sabæ*); mais en 1699, par la paix de Carlowitz, l'Herzégovine fut définitivement cédée à Mahomet II, qui venait de s'en emparer; et depuis ce moment elle a formé, sous le nom d'*Hersek*, un livah de la Turquie, compris dans l'eyalet de Bosnie. Il faut en excepter seulement la ville de Castel-Nuovo et quelques districts environnants qui étaient possédés depuis 1682 par les Vénitiens, et qui appartiennent auj. au royaume autrichien de Dalmatie. Quoique comprise dans l'Empire ottoman, l'Herzégovine est presque indépendante.

HESCHAM I (ABOUL-WALID), roi ou calife de Cordoue, succéda l'an 788 à son père Abdérame I, eut d'abord à combattre ses frères qui s'étaient révoltés contre lui, les défit (790-91), et devenu tranquille possesseur du pouvoir, tourna ses armes contre les Chrétiens; il ravagea la Galice, franchit les Pyrénées, prit Narbonne et Girone (794). Il mourut deux ans après, à l'âge de 40 ans (796). Hescham I contribua beaucoup à l'embellissement de Cordoue et surtout à l'achèvement de la grande mosquée. Il eut pour successeur Al-Hakem I.

HESCHAM II (AL-MOWAIED-BILLAH), calife de Cordoue, était âgé de 11 ans lors de la mort de son père Al-Hakem II (976). Le général Mohammed-Almanzor fut nommé régent pendant la minorité, et remporta de grandes victoires sur les Chrétiens; mais ayant été complétement défait à Calatanazor, il en mourut de chagrin (1008). Privé de cet habile ministre, le faible Hescham fut détrôné par Mohammed-al-Madhi, qui le jeta dans les fers (1009). Il fut tiré de captivité par une nouvelle révolution et replacé sur le trône (1015); mais deux ans après, il périt assassiné dans une sédition (1017).

HESCHAM III (ABOU-BEKR), dernier calife de Cordoue, fut proclamé, malgré ses refus, après la mort de Yahiah-al-Motali (1027). Il tenta vainement de résister aux armes des Chrétiens et aux troubles intérieurs, et fut forcé d'abdiquer en 1031. Il mourut en 1036. Après lui le califat se démembra en une foule de petits états indépendants, ce qui en facilita la conquête aux rois chrétiens.

HESCHAM ou HASCHEM, chérif de Maroc. *Voy.* HASCHEM.

HESDIN, l'*Helena vicus* des Romains suivant quelques-uns, *Hisdinum* au moyen âge, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), sur la Canche, à 22 kil. S. E. de Montreuil; 3,450 hab. Bas de fil, savon, tanneries.—La ville moderne fut fondée par Charles-Quint en 1554, à quelque distance d'Hesdin-le-Vieux, que Philibert-Emmanuel, général de l'empereur, avait pris l'année précédente sur les Français et qu'il avait fait détruire. Louis XIII s'empara du nouvel Hesdin en 1639, et le traité des Pyrénées (1659) le céda définitivement à la France.

HÉSIODE, célèbre poëte didactique grec, originaire de Cumes en Eolie, naquit dans le bourg d'Ascra en Béotie, d'où il est souvent nommé *Ascræus poeta*. On croit, sur l'autorité d'Hérodote, qu'il était contemporain d'Homère, et vivait au commencement du IXe siècle av. J.-C.; les Alexandrins le placent plus d'un siècle après Homère: du reste on ne sait rien de certain sur sa vie. Il avait composé un grand nombre de poëmes; on n'en a conservé que trois: *Les Travaux et les Jours*, germe des *Géorgiques* de Virgile: il y traite surtout de l'agriculture; on y admire l'épisode de Pandore; la *Théogonie*, ou généalogie des dieux, source précieuse pour la connaissance de la mythologie; le *Bouclier d'Homère*, imité par Virgile dans la description du bouclier d'Enée. Ces poëmes brillent par la simplicité et l'élégance plutôt que par le génie. Ils ont été commentés dans l'antiquité par Proclus, Jean Tzetzès, Moschopule. Quelques savants croient que c'est à tort que l'on attribue à Hésiode tous les ouvrages que nous avons sous son nom; il serait tout au plus l'auteur des *Travaux*; la *Théogonie* et le *Bouclier* seraient d'une époque plus récente. Parmi les nombreuses éditions d'Hésiode, on distingue celles de H. Etienne, Paris, 1566, in-fol.; de Heinsius, 1603; de Thomas Robinson, Oxford, 1734; de Lœsner, Leipsick, 1778; de Th. Gaisford, Leipsick, 1823; de Boissonade, Paris, 1824; de Gœttling, Gotha et Erfurt, 1831. Il a été fréquemment traduit en français, notamment par Baïf, 1574; Gui, 1785; Coupé, 1796, etc.

HÉSIONE, fille de Laomédon, roi de Troie, et sœur de Priam. Neptune, irrité contre Laomédon, qui lui avait manqué de parole, envoya un monstre marin qui désolait les campagnes. L'oracle consulté désigna Hésione pour victime expiatoire. Hercule la délivra au moment où elle allait être dévorée par le monstre; mais n'ayant pas obtenu de Laomédon la récompense promise, il enleva Hésione et la fit épouser à son ami Télamon. L'enlèvement d'Hésione par les Grecs devint la cause ou le prétexte de l'enlèvement d'Hélène par un prince troyen.

HESNAULT (J.), poëte du XVIIe siècle, fils d'un boulanger de Paris, fut un des protégés de Fouquet, et le maître de madame Deshoulières. Il publia en 1670 un vol. d'*Œuvres diverses*, qui contient des sonnets (entre autres le fameux sonnet qu'il écrivit contre le ministre Colbert), et quelques pièces en prose où règne la philosophie épicurienne. Il avait commencé à traduire Lucrèce en vers; mais il supprima son travail par scrupule religieux; on a cependant conservé l'*Invocation a Vénus*, qui est estimée.

HESNAULT (le président). *Voy.* HÉNAULT.

HESN-KAIFA, *Castrum Cepha*, ville forte de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de livah, sur le Tigre, à 93 kil. N. O. de Djezireh. Citadelle.

HESPER ou **HESPERUS** (c.-à-d. le *soir* ou le *couchant*), fils de Japet et frère d'Atlas, fut père des Hespérides; chassé d'Afrique par son frère Atlas, il vint, dit-on, dans l'Italie, qui prit de lui le nom d'Hespérie. Selon une autre tradition, ce prince, recommandable par sa justice et sa bonté, étant un jour monté au sommet du mont Atlas pour observer les astres, fut subitement emporté par un vent impétueux. Le peuple, qui le regrettait, consacra son nom en le donnant à la plus brillante des planètes. On la nommait le soir Vesper ou Hesper, et le matin Phosphoros ou Lucifer.

HESPÉRIDES ou **ATLANTIDES**, filles d'Hesper et petites-filles d'Atlas, étaient trois sœurs, Eglé, Aréthuse, et Hyperéthuse. Elles possédaient un beau jardin rempli de pommes d'or, et placé sous la garde d'un dragon à cent têtes, fils de la Terre. Hercule, par l'ordre d'Eurysthée, se transporta dans le jardin des Hespérides, tua le dragon, rapporta les pommes d'or, et accomplit ainsi le douzième de ses travaux. On n'est nullement d'accord sur le lieu qu'habitaient les Hespérides; le plus

grand nombre des traditions les placent dans la Mauritanie, au pied de l'Atlas ; d'autres dans la Cyrénaïque, où l'on trouve une ville d'Hespéris : ou en Espagne près de Gades (Cadix), ou même dans les îles Fortunées (ou du Cap-Vert), qu'on nommait îles des Hespérides, parce qu'elles étaient les plus occidentales que connussent les anciens.

HESPÉRIE, *Hesperia*, c.-à-d. l'*occidentale*, nom donné d'abord par les Grecs à l'Italie, fut ensuite appliqué par eux à l'Hispanie, quand leurs connaissances en géographie s'étendirent plus à l'ouest.

HESPÉRIS, premier nom de Bérénice en Cyrénaïque. *Voy.* BÉRÉNICE.

HESPERUS, étoile du soir. *Voy.* HESPER.

HESS (Jean-Jacques), théologien protestant, né à Zurich en 1741, y exerça successivement les fonctions de diacre (1777), de premier prédicateur et de doyen du clergé (1795), et mourut en 1828. On a de lui : *Histoire des trois dernières années de la vie de J.-C.*, Zurich, 1772, 3 vol. ; *Sur le royaume de Dieu*, 1774 ; *Histoire des apôtres*, 1775, 12 vol. ; *Histoire des Israélites*, 1776-86, 12 vol.

HESSE, en latin *Hassia*, en allemand *Hessen*. On comprend actuellement sous ce nom trois états souverains de la Confédération germanique : la Hesse-Cassel ou Hesse-Électorale, le grand-duché de Hesse-Darmstadt et le landgraviat de Hesse-Hombourg.

1° HESSE-CASSEL OU HESSE-ÉLECTORALE, en allemand *Hessen-Cassel*, *Kurhessen*, principauté souveraine d'Allemagne, bornée au N. par le gouvernement prussien de Minden et le Hanovre, à l'E. par le gouvernement prussien d'Erfurt, le grand-duché de Saxe-Weimar, au S. E. par la Bavière, au S. O. par le grand-duché de Hesse-Darmstadt, à l'O. par la principauté de Waldeck : 110 kil. sur 220 ; population, 644,000 en 1840 (592,000 hab. en 1830). Ch.-l., Cassel. Depuis 1821, cet état est divisé en quatre provinces : Haute et Basse-Hesse, grand-duché de Fulde, et principauté de Hanau ; chefs-lieux, Cassel, Marbourg, Fulde et Hanau. La Hesse-Électorale est en général montagneuse ; elle est presque tout entière couverte de forêts, et le climat y est fort rude. La Fulde, la Werra, le Mein, la Lahn, le Diemel, etc., sont les principales rivières qui l'arrosent. On y cultive le tabac, les céréales, le lin, les légumes, les fruits et la vigne (au sud). Le sol renferme beaucoup de sel et de houille, du fer, du cuivre, de l'alun, du vitriol, de la chaux, etc. Industrie active en toiles, tuiles, faïence, etc. Commerce de transit considérable. Le gouvernement de la Hesse-Électorale est monarchique constitutionnel. La religion évangélique est professée par la majeure partie des habitants ; on y compte néanmoins 110,000 catholiques ; l'électorat de Hesse a trois voix dans les assemblées générales de la diète : le contingent fédéral est de 5,679 hommes. — Henri I, dit l'*Enfant*, premier landgrave de Hesse (1263), était fils d'un duc de Brabant et d'une fille du landgrave de Thuringe ; il fut déclaré prince d'empire par Adolphe de Nassau en 1292, et établit sa résidence à Cassel. Ses descendants régnèrent d'abord sur toute la Hesse jusqu'à Philippe-le-Magnanime, qui, en mourant (1567), partagea ses domaines entre ses quatre fils. Guillaume IV, le Sage, eut Cassel et la moitié de tout l'héritage ; il accrut encore ses domaines, et mourut en 1592. Maurice, son successeur, perdit Marbourg, et fut forcé par son fils Guillaume V d'abdiquer (1627). Ce prince s'unit à la France et à la Suède pendant la guerre de Trente-Ans, et laissa en mourant (1637) un fils mineur sous la tutelle de sa veuve. Celle-ci gouverna avec sagesse, et acquit l'abbaye d'Hersfeld et une partie du comté de Schauenbourg. Un de ses descendants, Frédéric de Hesse-Cassel, épousa Ulrique Éléonore de Suède, mariage qui fit monter Frédéric sur le trône de Suède (1720-1751). En 1801, Guillaume IX perdit Saint-Goar et Rheinfels par le traité de Lunéville. En 1803, il prit le titre d'*Électeur*, sous le nom de Guillaume I. Les Français le dépouillèrent de ses états en 1806, et les partagèrent entre la Westphalie et le grand-duché de Francfort. Il recouvra ses états en 1813 et 1814, et mourut en 1821. Il eut pour successeur son fils Guillaume II, qui règne actuellement, et dont le gouvernement a eu à réprimer des troubles fréquents.

HESSE-DARMSTADT OU GRAND-DUCHÉ DE HESSE, en allemand *Hessen-Darmstadt*, *Grossherzogthum-Hessen*, état souverain d'Allemagne, borné au N. par le duché de Nassau et la Hesse-Électorale, à l'E. par la Hesse-Électorale et la Bavière, au S. E. par le grand-duché de Bade, au S. par la Bavière rhénane, à l'O. par les gouvernements prussiens de Coblentz et d'Arensberg et par le duché de Nassau. La province de Hanau, qui appartient à la Hesse-Électorale, sépare le grand-duché de Hesse en deux portions presque égales, l'une au N. (90 kil. sur 55), l'autre au S. (95 kil. sur 60). Population : 760,694 en 1839. Ch.-l., Darmstadt. Division : deux principautés, celles de Starkenbourg et de la Haute-Hesse, et une province, la Hesse-rhénane. Chefs-lieux, Darmstadt, Giessen et Mayence. Le pays est arrosé par le Rhin, qui y reçoit le Mein et la Nahe ; par le Neckar, la Lahn, la Fulde, le Schwalm et l'Edder. Le sol est plat sur la rive droite du Rhin et sur la rive gauche du Mein ; dans le reste du pays, il est coupé de différentes chaînes dont les principales sont celles de Taunus, Odenwald, Vogelsberg, Westerwald et Mont-Tonnerre. Le climat y est doux et agréable. Les principales productions sont le blé, les pommes de terre, le lin, les graines oléagineuses, les fruits, le vin (sur les bords du Rhin). Il y a dans la Hesse beaucoup de forêts, où l'on trouve une grande quantité de gibier. Les montagnes contiennent du fer, du cuivre, du grès, de la tourbe et des eaux minérales. L'industrie consiste en bonneterie, toiles, flanelle, draps et tanneries : commerce de transit et d'expédition. Le gouvernement est monarchique constitutionnel ; le culte évangélique est professé par la plus grande partie de la population. La Hesse-Darmstadt a trois voix dans l'assemblée générale de la diète ; elle fournit un contingent fédéral de 6,195 hommes. — Georges, 4ᵉ fils de Philippe-le-Magnanime, qui régnait sur la Hesse entière, fut le premier landgrave de Hesse-Darmstadt (1567) ; il n'eut d'abord qu'un huitième des biens de son père (*Voy.* HESSE-ÉLECTORALE) ; ce huitième se composait de Darmstadt et de son territoire ; mais il vit bientôt ses domaines s'agrandir par la mort de deux de ses frères, Philippe et Louis III. Louis V, fils de George, céda à son frère Frédéric le territoire de Hombourg (1595) qui depuis forma un landgraviat distinct (*Voy.* l'article suivant). Depuis, aucun changement important n'eut lieu dans la Hesse jusqu'en 1801 ; mais à cette époque, Louis X perdit une partie du comté de Lichtenberg. En 1806, après plusieurs cessions et acquisitions qui changèrent presque totalement la circonscription de cette contrée, Louis X entra dans la confédération du Rhin et changea son titre de landgrave en celui de grand-duc : il prit alors le nom de Louis I. En 1815, il céda à la Prusse ce qu'il avait de la Westphalie, mais s'étendit sur les bords du Rhin. Enfin, en 1816, il rendit aux landgraves de Hesse-Hombourg leur souveraineté, dont ils avaient été dépouillés en 1806. Louis II, grand-duc actuel, règne depuis 1830.

HESSE-HOMBOURG (landgraviat de), petite principauté d'Allemagne, se compose du *landgraviat* proprement dit qui est enclavé dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt (Haute-Hesse), et de la *seigneurie de Meissenheim*, entre le cercle bavarois du

Rhin, le gouvernement prussien de Coblentz et la principauté oldenbourgeoise de Birkenfeld. Superficie totale : 316 kil. carrés ; 22,000 hab. Ch.-l., Hombourg-von-der-Hœhe. Sol peu riche, quelques mines de fer et de houille ; culture bien entendue : grains, fruits en abondance ; forêts nombreuses ; lainages et bonneterie, bestiaux. Le gouvernement du landgraviat est monarchique ; on y professe la religion évangélique ; il a une voix dans les assemblées générales de la diète et fournit un contingent de 200 hommes. — Le landgraviat de Hesse-Hombourg fut détaché de celui de Hesse-Darmstadt en 1595 par Louis V en faveur de son frère Frédéric. En 1806, il fut supprimé ; mais les traités de 1815 le rétablirent en y ajoutant la seigneurie de Meissenheim.

HESSE, contrée d'Arabie. *Voy.* LAHSA.

HESSE (maison de), maison souveraine d'Allemagne, est sortie de la maison de Thuringe et doit son nom aux *Hassii*, branche des Cattes, qui habitaient la Hesse-Darmstadt actuelle. Dès le temps de Charlemagne, on trouve des seigneurs ou comtes de Hesse héréditaires, appelés presque tous Werner ou Gison. L'héritière de Gison IV porta en 1130 ses domaines dans la maison de Thuringe ; mais en 1263, ils en furent détachés avec le titre de landgraviat en faveur de Henri I (*Voy.* ci-dessus HESSE-CASSEL). En 1567, à la mort de Philippe-le-Magnanime, les landgraves de Hesse se partagèrent en deux branches : *Hesse-Cassel* et *Hesse-Darmstadt*, qui existent encore actuellement. De cette dernière se détacha en 1596 la branche de *Hesse-Hombourg*, également souveraine aujourd'hui. D'autres lignes cadettes apanagées, mais non souveraines, sont encore issues de la maison de Hesse ; nous nommerons seulement les deux principales, toutes deux sorties de la branche de Cassel. Ce sont celles de *Hesse-Rheinfels-Rotenbourg*, fondée en 1677, éteinte en 1834, et de *Hesse-Philippsthal*, fondée en 1684, et divisée actuellement en deux rameaux : *Hesse-Philippsthal* et *Hesse-Philippsthal-Barchfeld*.

HESSE (Philippe, landgrave de), dit *le Magnanime*, fils de Guillaume II, succéda à son père en 1509, n'étant âgé que de cinq ans. Il eut à repousser plusieurs invasions étrangères, et réprima les Anabaptistes (1525). En 1526, il embrassa le luthéranisme, signa en 1530 la *confession d'Augsbourg*, et depuis fit toujours partie de la ligue des princes protestants. Il fut vaincu par Charles-Quint (1546), resta quatre ans prisonnier de ce prince, et mourut en 1567. C'est lui qui fonda l'université de Marbourg.

HESSE (Guillaume, landgrave de), fils et successeur du précédent (1567), né en 1522, mort en 1592, protégea les lettres, les arts et les sciences, et se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie. On a publié de lui des observations astronomiques sous le titre de *Cœli et siderum in eo errantium observationes Hassiacæ*, Leyde, 1628, in-4.

HESSE-CASSEL (George-Guillaume, d'abord landgrave, puis électeur de), né en 1743, fut d'abord feld-maréchal au service de Prusse ; il régna sur le comté de Hanau (1764), puis sur toute la Hesse (1785). Entré dans la coalition contre la France en 1792, il fit la campagne de 1793, et conclut en 1795 un traité de paix avec la république. En 1803, il changea son titre de landgrave contre celui d'électeur de l'empire germanique ; mais après la bataille d'Iéna (1806), il fut privé de sa souveraineté et ne la recouvra qu'en 1813. Il mourut en 1821.

HESTIEOTIDE. *Voy.* HISTIÉOTIDE.

HÉSUS, divinité des Gaulois, que l'on croit être leur dieu des combats. C'est surtout par l'effusion du sang humain qu'on l'honorait. On le représente armé d'une serpe ou d'une hache.

HESYCHIUS, écrivain grec d'Alexandrie, a laissé un lexique dans lequel il explique les mots les moins usités que l'on trouve dans les auteurs grecs ; cet ouvrage est d'un grand secours pour faciliter la lecture des poëtes, des historiens, des philosophes et même des auteurs sacrés. On ne connaît qu'un manuscrit du *Lexique d'Hésychius* ; il fut découvert par Musurus et publié à Venise pour la première fois en 1514, in-fol. Les meilleures éditions de ce lexique sont celles d'Alberti et Ruhnkenius, Leyde, 1746-66, et de Schow, Leipsick, 1792. — Un autre Hésychius, de Milet, qui vivait au VIe siècle, a laissé un *Abrégé des vies des philosophes* et des *Essais sur l'origine de Constantinople*, publiés par J. Meursius, Leyde, 1613, et par Orellius, Leipsick, 1820.

HÉTÉRIE, HÉTÉRISTES (du grec *hetæria*, association, fraternité). On a donné ce nom à deux sociétés qui furent fondées au commencement de ce siècle dans l'intérêt des Grecs. La première, dite l'*Hétérie des Philomuses* ou des *Amis des muses*, fut fondée à Vienne par Capo d'Istrias, dans un but tout philanthropique : elle se proposait de répandre les lumières en Grèce en y créant des écoles, en y relevant la religion, et devait en même temps s'occuper de la recherche et de la conservation des monuments de l'antiquité ; elle compta en peu de temps plus de 80,000 membres, princes, ministres, savants, obtint par souscription des sommes considérables et établit son siége à Athènes ; néanmoins le trésor était à Munich.—La deuxième eut un but tout politique et se proposa l'affranchissement de la Grèce. Cette société resta secrète jusqu'au moment de l'insurrection générale (1821). On en attribue la première idée au poëte Rhigas, qui périt en 1798, victime de ses efforts patriotiques, et fut livré au supplice par le gouvernement turc ; elle fut renouvelée en 1814, et eut son siége d'abord à Odessa, puis à Kichenef en Bessarabie ; se confondant bientôt avec la première hétérie, elle se répandit rapidement dans toute la Grèce et prépara activement l'insurrection générale des Hellènes. En 1820 l'hétérie choisit pour chef Alexandre Ypsilanti, qui, l'année suivante, fit une tentative peu heureuse dans les provinces danubiennes ; le rôle de l'hétérie secrète finit dès que la guerre fut ouvertement déclarée.

HETMAN ou ATTAMAN, nom que porte le chef des Cosaques. Cette dignité fut créée en 1576 par Étienne Bathori, roi de Pologne, en faveur de Bogdan Rozynski. Les insignes étaient un drapeau, une queue de cheval, un bâton de commandement et un miroir. Les *hetmans* étaient toujours choisis parmi les chefs les plus distingués des Cosaques ; l'empereur Nicolas, afin de les dénationaliser, a récemment conféré la dignité d'hetman à l'héritier de la couronne, le grand-duc Alexandre. — Dans l'ancien royaume de Pologne il y eut d'abord deux *grands-hetmans*, *le grand hetman de la couronne* et le *grand hetman de Lithuanie*. Au XVIe siècle, on leur adjoignit deux *vice-hetmans*. Ces grands dignitaires parvinrent à une très haute autorité. Par la constitution de 1768 ils prirent place parmi les ministres d'état ; et l'un d'eux devait toujours avoir le portefeuille de la guerre.

HETTENY, *Huttany* des Anglais, ville de l'Hindoustan, à 49 kil. O. de Bedjapour, par 16° 43' lat. N. 73° long. E. ; 15,000 hab. Fortifications, citadelle. Étoffes de soie, tissus de coton, armes, etc. Commerce considérable avec Bombay et Surate. — Les Mahrattes prirent cette ville au XVIIe siècle ; les Mahométans la reprirent en 1679 ; mais après la mort d'Aureng-Zeyb elle retomba au pouvoir des Mahrattes.

HETTSTÆDT, ville de la Saxe prussienne, à 40 kil. N. O. de Merseburg, sur la Wipper ; 3,500 hab. Usines où l'on travaille l'argent et le cuivre.

HEUCHIN, bourg de France, ch.-l. de canton

(Pas-de-Calais), à 10 kil. N. O. de St-Paul-sur-Ternoise; 500 hab.

HEUMANN (Ch.-Auguste), professeur à Gœttingue, né dans le duché de Saxe-Weimar en 1681, mort en 1764, a écrit : *Conspectus reipublicæ litterariæ*, 1718, 2 vol. in-8. On a aussi de lui un *Dictionnaire des Anonymes*, en latin, Iéna, 1711, in-8.

HEUMANN (Jean), professeur de jurisprudence, né à Altorf (1711), mort en 1760; a écrit entre autres ouvrages : *Commentarii de re diplomatica imperii ac regni germanici inde à Caroli Magni temporibus*, 1745, in-4 ; *Opuscula quibus juris Germanici historia et philologia explicantur*, 1747.

HEURES (LES). Dans la mythologie des Grecs, les Heures étaient filles de Jupiter et de Thémis, et habitaient l'Olympe, où elles remplissaient les fonctions de ministres du soleil et de portières du ciel. Tantôt elles présidaient aux divisions du jour, et alors on en comptait douze (ou dix chez les Grecs); tantôt on les faisait présider aux saisons, et alors on n'en admettait que cinq, savoir : Dicé, Irène et Eunomie, qui présidaient chacune à une saison, le printemps, l'été et l'hiver; puis Carpo et Thalatie, qui présidaient ensemble à l'automne.

HEURNIUS (Jean), *Van Heurn* en hollandais, savant médecin, né à Utrecht en 1543, mort en 1601, professa la médecine à Leyde. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur des cadavres humains. Il fut le médecin de Maurice de Nassau, et se fit une grande réputation par des cures merveilleuses. On a de lui : *Traité des maladies de la tête*, en latin, Leyde, 1602, in-4 ; *Praxis medicinæ nova ratio*, Leyde, 1690, in-4 ; *Institutions de médecine*, en latin, Leyde, 1606, in-12; *Commentaires sur Hippocrate*, 1609, in-4. Ses ouvrages ont été réunis à Leyde, 1658, in-fol.

HEURNIUS (Othon), fils du précédent, né à Utrecht en 1577, mort vers 1650, enseigna la philosophie et la médecine à Leyde. Il a laissé ; *Antiquitates philosophiæ barbaricæ*, Leyde, 1600, in-12; *Babylonica, ægyptiaca, indica, etc., philosophiæ primordia*, ibid., 1619, in-12.

HEUSDEN, ville de Hollande (Brabant-Septentrional), à 12 kil. N. O. de Bois-le-Duc; 1,400 hab. Citadelle. Belle église. Les Français prirent cette ville en 1672 et en 1795.

HEUSINGER (Michel), philologue allemand, né près de Gotha en 1690, mort en 1751, professeur et directeur du gymnase d'Eisenach, a publié les *Césars* de Julien, Gotha, 1736; *Esope*, Eisenach, 1741 ; *Cornelius Nepos*, 1747, etc.

HEUSINGER (Jacques-Frédéric), neveu du précédent, né à Useborn en 1718, mort en 1778, recteur du gymnase de Wolfenbuttel, a publié le *Traité de l'éducation des enfants* attribué à Plutarque, 1749: des *Corrections sur Callimaque*, 1766; une édition très estimée des *Offices* de Cicéron, publiée par Conrad Heusinger, son fils, Brunswick, 1783.

HEUZET (J.), professeur de belles-lettres au collége de Beauvais à Paris, né à St-Quentin vers 1660, mort en 1728, a publié plusieurs recueils estimés à l'usage des colléges, entre autres : *Conciones sive Orationes ex Sallustii, Livii, Curtii et Taciti historiis collectæ*, 1721, in-12; *Selectæ è Veteri Testamento historiæ*, 1726, in-12, traduit en français par un anonyme, 1764, in-12; *Selectæ è profanis scriptoribus historiæ*, 1727, in-12, souvent réimprimé et traduit en fr. par Charles Simon, 1752, puis par Barrett, 1781, in-12.

HEVELIUS (J.), astronome allemand, né à Dantzik en 1611, mort en 1687, acquit par ses travaux une réputation européenne. Il perfectionna les instruments, fit plusieurs découvertes importantes, entre autres celle de l'étoile changeante qu'on a depuis nommée *Mira* (1662), observa le passage de Mercure sur le soleil, et laissa un grand nombre d'écrits: *Selenographia*, Dantzik, 1647, in-fol.; *Machina cœlestis, pars prior*, 1673 ; *pars posterior*, 1679; la plus grande partie des exemplaires de cet important ouvrage périt dans un incendie en 1679. Hévélius était aidé dans ses observations par sa femme.

HEVESCH, comitat de Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), borné au N. par les comitats de Borsod, Gœmœr, Neograd; à l'E. par celui de Szabolsch et la grande Cumanie, au S. par les comitats de Csongrad et de Bekes, à l'O. par celui de Pesth et le district des Iazyges: 140 kil. sur 45; 333,000 hab. Ch.-l., Erlau. On y a réuni l'ancien comitat de Szolnok extérieur. Au N. les monts Matra; ailleurs plaines et marécages, surtout le long de la Theiss. Ce comitat prend son nom du petit bourg d'Hevesch, qui est situé à 40 kil. S. d'Erlau.

HEWEN, île du Danemark. *Voy.* HWEN.

HEXAPLES (du grec *hexaploos*, sextuple), nom donné à un important travail qu'avait fait Origène sur l'Ancien Testament, et qui offrait en six colonnes : 1° le texte hébreu, écrit en caractères hébraïques ; 2° le même texte, en caractères grecs ; 3° la version des Septante; 4° celle d'Aquila ; 5° celle de Théodotion ; 6° celle de Symmaque. Cette publication, souvent citée dans les premiers temps du christianisme, avait pour but de mettre un terme aux disputes qui s'élevaient sans cesse entre les Juifs et les Chrétiens, ou entre les Chrétiens des différentes sectes, au sujet de l'interprétation des Ecritures. Origène avait eu soin d'indiquer par des signes particuliers tout ce que chaque traducteur avait ajouté ou changé au texte sacré. Les *Hexaples* n'existent plus; elles paraissent avoir été perdues au VII[e] siècle; on n'en a conservé que des fragments qui ont été rassemblés par Montfaucon, Paris, 1714, 2 vol. in-fol., et publiés de nouveau par Bahrdt, Leipsick, 1769, 2 vol. in-8.

HEXAPOLE. *Voy.* DORIDE.

HEXHAM, *Alexodunum*, ville d'Angleterre (comté de Northumberland), sur la Tyne, à 24 kil. O. de Newcastle; 6,000 hab. Porte antique, deux vieilles tours, etc. Bataille célèbre pendant la guerre des Deux-Roses (1464), où les partisans de la Rose-Rouge (Lancastre) furent défaits par ceux de la Rose-Blanche (York).

HEYDENREICH (Ch.-Henri), écrivain allemand, né en 1764 à Stolpen en Saxe, mort en 1801, adopta avec enthousiasme la philosophie de Kant, fut nommé en 1785 professeur extraordinaire de philosophie à Leipsick; il abrégea sa vie par l'excès du travail et par l'abus de l'opium et des spiritueux. On a de lui : *Idées originales sur les objets les plus intéressants de la philosophie*, Leipsick, 1793-96, 5 vol. in-8; *Système de la Nature d'après les principes critiques*, 1794-95 ; *Lettres sur l'athéisme*, 1796, et une traduction de l'ouvrage de Buonafede sur la *Restauration de la philosophie aux* XV[e], XVI[e] *et* XVII[e] *siècles*, avec des additions, 1791, 2 vol. in-8.

HEYNE (Christian GOTTLOB), érudit, né en 1729 à Chemnitz en Saxe, d'un pauvre tisserand, mort en 1812, se forma lui-même et parvint avec des peines infinies à acquérir une instruction profonde malgré la misère de ses parents. Il fut longtemps attaché comme simple copiste à la bibliothèque du comte de Bruhl à Dresde; mais ayant commencé à se faire connaître par ses éditions de Tibulle (Leipsick, 1755) et d'Épictète (Dresde, 1756), il fut nommé en 1761 professeur d'éloquence à l'université de Gœttingue; il devint peu après bibliothécaire de cette ville, et président du séminaire philologique. Il conserva cette position honorable jusqu'à sa mort, et travailla pendant 50 ans à répandre le goût d'une saine érudition, à agrandir

la bibliothèque de Gœttingue, à réformer les écoles. Heyne s'est surtout occupé d'illustrer les poëtes et les mythologues; on trouve dans ses travaux sur les anciens poëtes l'érudition du philologue, de l'historien, de l'archéologue, unie au jugement sûr et délicat de l'homme de goût; ses principales éditions sont celles de *Virgile*, 4 vol., Leipsick, 1767-76 (reproduite dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire); de *Pindare*, 3 vol., Gœtt., 1774; d'*Homère*, 10 vol., Leipsick, 1802; d'*Apollodore*, Gœtt., 1787; de *Diodore de Sicile*, 11 vol. in-8 (dans la collection de Deux-Ponts). On a aussi de lui des *Opuscula academica*, Gœtt., 1785-1811, 6 vol. in-8. — La fille de Heyne, Thérèse, s'est aussi fait connaître dans les lettres. *Voy.* HUBER (Thérèse).

HEYRIEUX, ch.-l. de canton (Isère), à 17 kil. N. E. de Vienne; 1,400 hab.

HIÆLMAR, lac de Suède, dans le S. du Westeras, a 60 kil. sur 18, et communique au lac Mælar par un canal.

HIANG-KING, prov. de l'empire chinois (Corée); ch.-l., Tsing-yen-pou.

HIAQUI, riv. du Mexique, naît sur les confins des états de Chihuahua et de Sonora et tombe dans le golfe de Californie après un cours de 620 kil.

HIBERNIE, *Hibernia*, et aussi *Juvernia*, *Bernia*, *Ierne*, nom donné par les Romains à l'Irlande. Ce pays ne fut jamais compris dans leur empire; peuplé de Gaëls et d'Ibères, il ne comptait encore que quelques villes au IVe siècle (*Eblana*, *Regia*, *Iernis*). C'est d'Irlande que sortirent les Scots; aussi au IVe siècle *Scotia* fut-il un des noms de cette île. Parmi les autres tribus on remarquait surtout les *Brigantes* et les *Menapii*. La religion druidique régnait primitivement dans l'Hibernie. En 331, saint Patrice y introduisit le christianisme; cette nouvelle religion y fit bientôt tant de progrès que l'Hibernie est souvent désignée depuis cette époque sous le nom d'*Ile des Saints*. *Voy.* IRLANDE.

HIDALGO, nom qu'on donne en Espagne à tout propriétaire indépendant; c'est une espèce de noble d'un rang inférieur. On dérive ce nom de *hijo del Gotto* (*fils de Goth*), parce que l'on suppose que ces nobles descendent des anciens Goths qui régnaient dans le nord de l'Espagne avant la conquête de cette contrée par les Maures; d'autres le tirent de *hijo*, fils, et *algo*, biens, fortune, et lui font signifier *fils de famille*. — En Portugal on dit *fidalgo*.

HIDERABAD, v. de l'Hindoustan. *Voy.* HAÏDERABAD.

HIDER-ALY, empereur mogol. *Voy.* HAÏDER-ALI.

HIDJELY ou INDGELI, ville de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans une île de l'Hougly, à 90 kil. S. O. de Calcutta : climat malsain; grandes salines; raffineries de sel.

HIELMAR, lac de Suède. *Voy.* HIÆLMAR.

HIEMPSAL, roi de Numidie, fils de Micipsa. Jugurtha, son frère adoptif, le fit tuer au bout de quelques mois de règne. *Voy.* JUGURTHA.

HIERA, c.-à-d. *Sacrée*, la plus méridionale des îles Eoliennes, à 24 kil. N. de la Sicile, auj. *Vulcano*. — Une autre HIERA (ou MARITIMA), auj. *Maretimo*, faisait partie des îles Egades.

HIERACIUM, nom latin de GERACE.

HIERATE ou PORATAS, riv. de la Sarmatie ancienne, auj. le PRUTH.

HIÈRES, île et ville de France. *Voy.* HYÈRES.

HIEROCLÈS, président de Bithynie, puis gouverneur d'Alexandrie, fut un des principaux instigateurs de la persécution exercée par Dioclétien contre les Chrétiens (303). Il tenta en outre de détourner les fidèles de leur religion en leur adressant un livre intitulé *l'Ami de la vérité*, qui fut réfuté par Eusèbe et Lactance.—Un autre Hiéroclès, philosophe platonicien, enseignait à Alexandrie au commencement du Ve siècle. On lui attribue des *Commentaires sur les vers dorés de Pythagore*, qui nous ont été conservés en entier, et quelques autres ouvrages, entre autres un *Traité de la Providence et du libre arbitre*, dont il ne reste que des fragments. On les a publiés à Londres, 1673, avec traduction latine. Les *Commentaires sur Pythagore* ont été traduits en français par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-12.

HIEROGLYPHES (du grec *hiéros*, sacré, et *glypho*, sculpter). On nomme ainsi l'écriture employée par les anciens Égyptiens, et dont on trouve encore des restes nombreux sur les monuments de l'Égypte. Elle consiste en figures gravées ou sculptées, dont les unes représentent les objets mêmes, les autres ne font que les rappeler symboliquement ou conventionnellement; souvent aussi les caractères hiéroglyphiques sont employés comme signes phonétiques, c.-à-d. pour représenter, non plus les choses, mais les sons des mots. La signification des hiéroglyphes paraît s'être perdue dès le temps où les Grecs se furent rendus maîtres de l'Égypte, et elle est restée ignorée pendant deux mille ans. De nos jours enfin, un Français, M. Champollion, paraît avoir réussi à trouver la clef de cette écriture énigmatique (*Voy.* CHAMPOLLION.)

HIÉROMAX, riv. de la Décapole de Palestine, traversait de l'E. à l'O. la demi-tribu orientale de Manassé, et se jetait dans le Jourdain, un peu au S. du lac de Génésareth.

HIÉRON I, roi ou tyran de Syracuse, succéda à son frère Gélon vers l'an 478 avant J.-C., et régna onze ans. Il se rendit d'abord odieux par sa cruauté, et essaya de faire périr Polyzèle, son frère, qu'il soupçonnait d'aspirer à la royauté; mais ensuite il changea de conduite, se réconcilia sincèrement avec son frère, rendit son peuple heureux et fit fleurir les sciences et les arts. Il appela à sa cour les poëtes Bacchylide, Epicharme, Simonide, Pindare, Eschyle, et remporta lui-même plusieurs couronnes dans les jeux de la Grèce. C'est lui que Pindare chante dans ses Olympiques.

HIÉRON II, descendant de Gélon, fut proclamé par ses concitoyens roi de Syracuse, après une victoire qu'il venait de remporter sur les Mamertins, l'an 269 avant J.-C. Dans la suite, les Mamertins ayant imploré le secours des Romains, Hiéron, trop faible pour résister seul à ces nouveaux ennemis, fit alliance avec les Carthaginois (265 av. J.-C.); ce fut là l'origine de la guerre punique. Hiéron, malgré son courage, se vit battu, ainsi que ses alliés, par App. Claudius, et fut bientôt assiégé dans Syracuse. Il fit alors la paix, et se montra constamment l'allié fidèle de Rome pendant 50 ans qu'il régna. Il mourut âgé de 95 ans, l'an 215 av. J.-C. Hiéron était courageux, ami des sciences, très instruit lui-même, et joignait à ces qualités celles qui font un bon roi.

HIÉRONYME, *Hieronymus*, petit-fils d'Hiéron II, roi de Syracuse, lui succéda l'an 215 av. J.-C. Il rompit l'alliance que son père avait faite avec les Romains et se rendit odieux à ses sujets par ses débauches et ses cruautés. Il périt au bout d'un an, avec toute sa famille, victime d'une conspiration.

HIERONYMITES, religieux qui se proposaient pour modèle la vie que saint Jérôme menait dans la solitude de Bethléem; on distingue quatre ordres de ces religieux : 1° les Hiéronymites d'Espagne, fondés en 1370 par Thomas de Sienne, du tiers ordre de Saint-François; ils s'occupaient de l'éducation de la jeunesse; le couvent de l'Escurial leur appartenait; — 2° les Hiéronymites dits de l'*Observance*, institués en Lombardie vers 1424 par Loup d'Olmédo, qui réforma la règle de Thomas; — 3° les *ermites de Saint-Jérôme*, fondés en 1380 dans l'Ombrie par Pierre de Pise, et dont l'austérité était telle qu'ils passèrent longtemps pour sorciers; — 4° enfin

la *Société de Saint-Jérôme de Fiésoli*, qui suivait la règle de saint Augustin.

HIEROPHANTE, c.-à-d. *révélateur des choses sacrées*. On nommait ainsi en général dans la Grèce et en Égypte tout pontife chargé d'instruire ceux qui aspiraient à l'initiation, et plus spécialement le grand-prêtre de Cérès Eleusine, qui découvrait les mystères aux initiés. Cette dignité, une des plus honorables d'Athènes, était exclusivement réservée à la famille des Eumolpides, qui la conserva pendant 1200 ans.

HIEROSOLYMA, nom latin de JÉRUSALEM.

HIERZAC, ch.-l. de canton (Charente), à 11 kil. N. O. d'Angoulême; 680 hab.

HIGHLANDS, c.-à-d. *terres hautes*, nom sous lequel on désigne ordinairement la partie septentrionale et montagneuse de l'Écosse. Le Forth, ou plutôt les monts Grampians, sont la limite méridionale des Highlands, et les séparent des *Lowlands* ou basses terres qui forment l'Écosse méridionale. Ce pays n'est qu'une longue suite de montagnes entrecoupées de vallées profondes; le climat y est fort rude et le sol très peu fertile; mais on y trouve de belles forêts, des bruyères et d'excellents pâturages. —Les *Highlanders*, ou habitants des *Highlands*, renfermés dans un pays presque inaccessible, ont conservé longtemps la vie et les mœurs patriarcales: ils vivaient séparés par familles ou *clans* (*Voy.* ce mot), sous la conduite d'un chef appelé *laird* ou *chieftain*. Longtemps fidèles à la cause des Stuarts, les Highlanders jouèrent un rôle important dans les efforts tentés par ces princes pour reconquérir la couronne d'Angleterre; mais après l'insurrection de 1715 et celle de 1745, l'Angleterre prit des mesures pour introduire la civilisation dans les Highlands: de larges routes percées à travers les montagnes mirent un terme à l'isolement où les montagnards avaient si longtemps vécu; depuis lors, les mœurs des Highlanders se sont sensiblement modifiées.

HIGHLANDS, territoire des États-Unis, dans la partie S. E. de l'état de New-York, est tout entier couvert par les monts Alleghany et arrosé par l'Hudson; il a pour place principale West-Point.

HIGUERA, nom commun à beaucoup de lieux en Espagne. Les plus importants sont: *Higuera Junto-a-Aracena* (Séville), dans la Sierra-Morena, à 55 kil. N. O. de Séville; 1,400 hab.; patrie du peintre Alonzo de Tobar; — *Higuera-la-Real* (Badajoz), à 16 kil. S. E. de Xerez; 3,750 hab. Environs très fertiles; moulins à farine.

HIJAR, *Belia*, ville d'Espagne (Saragosse), à 70 kil. S. E. de Saragosse; 2,900 hab. Savon, moulins à huile. Titre d'un duché.

HILAIRE (saint), *Hilarius*, docteur de l'église, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers le commencement du IVe siècle, de parents nobles et païens, embrassa la religion chrétienne après l'avoir profondément étudiée, et fut élevé à l'épiscopat par ses concitoyens vers 350. Il se montra bientôt un des plus éloquents défenseurs des principes du christianisme, et se fit remarquer au concile de Milan (355), ainsi qu'à celui de Béziers (356). Les Ariens, qu'il combattait, le firent exiler en Phrygie; mais il reparut au concile de Séleucie (359), pour combattre les mêmes adversaires, et revint ensuite dans son évêché, où il mourut vers 367. Les œuvres de ce saint docteur se composent de *douze livres sur la Trinité*, d'un *Traité des synodes*, d'un *Commentaire sur saint Mathieu et sur les psaumes*, et de trois écrits à l'empereur Constance; elles ont eu plusieurs éditions: la meilleure est celle de dom Constant, Paris, 1693, in-fol. Le style de saint Hilaire est véhément, impétueux, mais quelquefois obscur et enflé; saint Jérôme l'a appelé le *Rhône de l'éloquence latine*. On le fête le 14 janvier. — L'église reconnait encore deux autres saints de ce nom: saint Hilaire, évêque d'Arles, né à la fin du IVe siècle; il fut élevé par saint Honorat, abbé de Lérins, combattit les erreurs des semi-Pélagiens et mourut en 449. Il écrivit plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus; on a seulement de lui l'*Éloge de saint Honorat*. On le fête le 5 mai; — saint Hilaire, pape (461-467), originaire de Sardaigne. Son pontificat n'offre rien de remarquable. On le fête le 21 février.

HILARION (saint), né près de Gaza en Palestine vers l'an 292, étudia à Alexandrie, s'y convertit au christianisme, et alla trouver saint Antoine dans le désert. De retour dans sa patrie, il partagea ses biens entre ses frères et les pauvres, se retira dans une solitude affreuse et y fonda plusieurs monastères: il fut ainsi l'instituteur de la vie monastique en Palestine. Il quitta plus tard sa solitude, parcourut les déserts de l'Egypte, passa en Sicile, en Dalmatie, dans l'île de Chypre, où il termina sa carrière dans un ermitage, vers l'an 372. On le fête le 23 octobre.

HILCHENBACH, bourg des États prussiens (Westphalie), à 13 kil. N. de Siegen; 1,100 hab. Mourons, martinets à acier, à fer.

HILDBURGHAUSEN, capitale du duché de Saxe-Hildburghausen, à 28 kil. S. E. de Meiningen; 3,550 hab. Château, résidence du prince. Quelques établissements d'instruction.

HILDBURGHAUSEN (principauté de SAXE-). *Voy.* SAXE-HILDBURGHAUSEN.

HILDEBERT de Tours, archevêque de Tours, né à Lavardin dans le Vendômois vers 1057, étudia sous Bérenger et sous Hugues, et ne s'illustra pas moins par ses vertus que par son mérite littéraire. Il mourut en 1134. On a de lui: *Tractatus philosophicus*, *Moralis philosophia*; des *Lettres* en latin, des *Sermons*, des *Poésies latines*, parmi lesquelles une *Épigramme* sur un hermaphrodite, etc. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1708, in-fol., par D. Beaugendre.

HILDEBRAND, roi des Lombards en Italie, monta sur le trône en 736, et partagea le pouvoir avec son oncle Luitprand, qui mourut en 744. Ayant, par sa tyrannie, fatigué les Lombards, il fut détrôné la même année. On mit à sa place Rachis, duc de Frioul.

HILDEBRAND, pape. *Voy.* GRÉGOIRE VII.

HILDEGARDE (sainte), abbesse du monastère du mont Saint-Rupert, près de Binghen sur le Rhin, née dans le diocèse de Mayence vers 1100, morte en 1178, eut des visions et écrivit, sur des sujets de mysticité, de morale ou de théologie, des lettres et des traités qui eurent beaucoup de vogue. On a réuni ses œuvres à Cologne, 1566, in-4.

HILDEGONDE (sainte), religieuse de l'ordre de Cîteaux, née à Nuitz (diocèse de Cologne) au XIIe siècle. Après avoir été en Palestine sous des habits d'homme, elle revint en Europe, parcourut l'Italie, l'Allemagne, et entra à l'abbaye de Schonauge, sous le nom de frère Joseph. Son sexe ne fut découvert qu'à sa mort. On la fête le 20 avril.

HILDEN, ville des États prussiens (province Rhénane), à 13 kil. S. E. de Dusseldorf; 1,100 hab. Draps, siamoises. Patrie de Fabrice de Hilden.

HILDESHEIM, *Hennepolis*, ville de Hanovre, ch-l. de la principauté de même nom, à 26 kil. S. E. de Hanovre; 14,000 hab. Évêché fort ancien, fondé par Charlemagne ou par Louis-le-Débonnaire; gymnases catholique et luthérien: monument en l'honneur d'Arminius, le vainqueur de Varus. Toiles, coutil, amidon, savon, tabac, etc.

HILDESHEIM (principauté d'), province du roy. de Hanovre, a pour bornes au N. le gouvernement de Lunebourg, à l'E. le duché de Brunswick et la Saxe prussienne, au S. le Brunswick, à l'O. le gou-

vernement de Hanovre : 65 kil. sur 50 ; 130,000 hab. Ch.-l., Hildesheim. — Cette principauté fut longtemps un état ecclésiastique gouverné par des évêques. En 1519, les ducs de Brunswick et de Hanovre s'emparèrent d'une grande partie de la principauté, et ils ne la rendirent qu'en 1643. En 1802, elle fut cédée à la Prusse ; mais en 1807, on la réunit au royaume de Westphalie ; les traités de 1815 l'ont donnée au Hanovre.

HILDUIN, chroniqueur du IXe siècle, abbé de Saint-Denis, de Saint-Médard de Soissons et de Saint-Germain-des-Prés, mort en 840, était chapelain de Louis-le-Débonnaire et abandonna la cause de ce prince pour servir l'usurpation de Lothaire et de Pepin ; étant revenu ensuite près de Louis, il le quitta de nouveau pour se ranger dans le parti de Lothaire, et fut en punition relégué en Saxe par l'empereur (830). Il ne revint de l'exil qu'à la sollicitation d'Hincmar. Hilduin a écrit les *Actes du martyre de saint Denis*, imprimés dans Surius (*Voy.* ce nom). Il confond dans cet ouvrage saint Denys, évêque de Paris, et saint Denys d'Athènes ou l'Aréopagite, et raconte sans critique les faits les plus incroyables, entre autres les miracles de saint Denys, qui, après avoir été décapité, porta sa tête dans ses mains.

HILLA ou HELLEH, ville de la Turquie d'Asie, construite sur une partie de l'emplacement de Babylone (Bagdad), sur la rive droite de l'Euphrate, à 100 kil. S. de Bagdad ; 12,000 hab. Ch.-l. d'un livah. Ville grande, mais remplie de jardins. Château du gouverneur, mosquées (dont une dite mosquée du Soleil et célèbre parmi les Chyites), bazar.

HILLEL, dit l'*Ancien*, docteur juif, né à Babylone au Ier siècle av. J.-C., forma une école célèbre et soutint avec zèle les traditions orales contre Schammaï, qui prêchait que la foi était due seulement aux Écritures ; cette dispute fit grand bruit. Saint Jérôme attribue à Hillel l'origine des scribes et des pharisiens.—Hillel, dit le *Saint*, président du Sanhédrin à Jérusalem, 30 ans av. J.-C., est l'auteur d'un exemplaire manuscrit de la *Bible*, très estimé des Juifs, et dont il ne nous reste que des copies faites au XIIe siècle. Il vécut, dit-on, 120 ans. — Hillel, dit le *Prince*, arrière-petit-fils de *Judas-le-Saint*, composa vers 260 un *Cycle* de 19 ans qui fut en usage jusqu'au règne d'Alphonse, roi de Castille. Hillel introduisit chez les Juifs l'usage de compter les années depuis la création du monde. Origène le consultait souvent. Saint Épiphane rapporte qu'il se convertit au christianisme au moment de la mort.

HILL-RIVER, riv. de l'Amérique du Nord, dans la Nouv.-Bretagne, sort du lac Knee, coule au N. E., tombe dans la baie d'Hudson, au fort d'York, après un cours de 380 kil.

HILVARSUM, ville de Hollande (Hollande sept.), à 7 kil. S. de Naarden ; 3,400 hab. Tapis de pied, futaines rayées dites *hilvarsums*, etc.

HIMALAYA ou HIMALEH (c.-à-d. en indien *séjour de la neige*), l'*Imaüs* et l'*Emodus* des anciens, grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale, et la plus haute du globe, s'étend de 25° à 35° lat. N. et de 72° à 95° long. E., sur les limites de l'Hindoustan et du Thibet, depuis le fleuve Kachgar à l'O. jusqu'aux frontières de la Chine à l'E. La chaîne principale de l'Himalaya se dirige du N. O. au S. E. à travers la partie septentrionale du Cachemire, du Ghéroual, du Népal et du Boutan ; elle donne naissance à l'Indus, au Gange, au Brahmapoutre, à l'Irraouaddy et à leurs nombreux affluents. Parmi ses plus hautes montagnes deux surtout atteignent une hauteur prodigieuse, le Dhawalagiri dans le Népal (8,600 mètres), et le Chamalari dans le Boutan, auquel on donne 9,000 mètres.

HIMERE, auj. *Termini*, ville de Sicile, sur la côte septentrionale, au S. O. de *Cephalœdis*, était une colonie de Zancle, et fut fondée en 639. Les Carthaginois la détruisirent en 399 ; on en rebâtit une autre à 16 kil. de là sous le nom de *Thermæ Himerenses*. — Il y avait en Sicile deux petites rivières de même nom, l'une le *Fiume Grande* ou *Fiume di Termini*, qui coulait au N. et arrosait Himère ; l'autre (*Fiume Salso*), qui coulait au S., et partageait la côte mérid. en deux parties égales avant de tomber dans la Méditerranée à *Phœnicia*.

HIMERIUS, grammairien et sophiste grec, né à Prusias en Bithynie, professa la rhétorique à Athènes au temps de Julien. Il se montra ennemi ardent des Chrétiens. On a de lui des *Déclamations*, Gœttingue, 1790, in-8, grec-latin. On y remarque un *Panégyrique de Julien*, publié par Wensdorf.

HIMILCON, général carthaginois, soumit la plus grande partie de la Sicile, mais ne put prendre Syracuse, que Denys le tyran défendit vaillamment. Désespéré de cet échec, il se donna la mort, 398 avant J.-C.

HIMILCON, navigateur carthaginois, que l'on croit contemporain d'Hannon, fit le premier voyage dans l'Océan septentrional, et explora les îles Britanniques et Cassitérides (Sorlingues).

HIMILCON, surnommé *Phamæas*, général de la cavalerie carthaginoise, de la faction Barcine, défendit avec valeur les approches de Carthage, assiégée par les Romains ; mais à la suite d'une entrevue secrète avec Scipion, il passa à l'ennemi avec 2,000 chevaux, et contribua par sa défection à la perte de Carthage, 147 avant J.-C.

HINCKLEY, ville d'Angleterre (Leicester), à 18 kil. S. O. de Leicester ; 7,180 hab. Bas de coton, fil, laine, bière renommée. On voit près de là les restes d'une voie romaine auj. connue sous le nom de *Watling-Street*.

HINCMAR, archevêque de Reims, né vers 806, d'une des familles les plus considérables des Gaules, avait été élevé au monastère de St-Denis. Il devint religieux de cette abbaye, fut appelé à la cour par Louis-le-Débonnaire, obtint toute la confiance de ce prince, ainsi que celle de son fils, Charles-le-Chauve, et fut fait par ce dernier archevêque de Reims en 845. Dans les querelles que Charles eut avec le pape Adrien II, Hincmar se déclara pour le roi, et fut ainsi un des premiers défenseurs des libertés gallicanes ; il eut à cette occasion de violents démêlés avec son propre neveu, Hincmar, évêque de Laon, qui s'était déclaré pour le pape. Il combattit aussi avec force la dangereuse doctrine de la prédestination que soutenait Gotescalc. Il mourut en 882 à Épernay, en fuyant les Normands qui avaient envahi son diocèse. Ses œuvres ont été publiées par le P. Sirmond, Paris, 1645, 2 vol. in-fol. On y remarque un *Traité de la prédestination* (où il maintient contre Gotescalc les droits de la liberté), et un écrit *sur le divorce du roi Lothaire avec la reine Thietberge*.—Hincmar, évêque de Laon, neveu du précédent, prit parti pour le pape contre Charles-le-Chauve et contre son propre oncle, fut cité devant les conciles de Verberie (869), et d'Attigny (870), puis devant celui de Douzy ; il y fut malgré l'appui du pape, condamné et déposé (871). Son oncle, dont il était suffragant, le fit jeter en prison, et même, dit-on, mais sans preuves suffisantes, lui fit crever les yeux. L'évêque de Laon fut néanmoins réhabilité dans la suite (878). Il mourut peu après sa réintégration.

HINDELANG, ville de Bavière (Haut-Danube), à 24 kil. S. E. de Kempten ; 2,000 hab. Haras ; dépôt de sel.

HINDOEN, île de l'Océan glacial arctique, la plus grande des îles Loffoden, sur la côte N. O. de la Norwége, entre 68° 25'-69° lat. N. et 12° 51'-13° 50' long. E. ; 80 kil. sur 45.

HINDONE, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à

110 kil. S. O. d'Agra ; jadis importante, mais très déchue par les ravages des Mahrattes.

HINDOU-KHOUCH ou HINDOU-KOH , c.-à-d. *Caucase indien*, le *Paropamisus* des anciens, haute chaîne de montagnes de l'Asie centrale, de 34° à 36° lat. N. et de 59° à 72° long. E., s'étend depuis les frontières de la Perse jusqu'à la rive droite de l'Indus, dans le sud du Turkestan et du Badakhan et dans le nord de l'Afghanistan. Elle donne naissance sur son versant méridional à un grand nombre de rivières qui toutes appartiennent au bassin de l'Indus. L'Hindou-Khouch est après l'Himalaya la chaîne la plus élevée du globe ; ses sommets les plus hauts atteignent 7,200 mètres.

HINDOUS, nom de la race indienne, s'étend à tous les habitants des Indes orientales. *Voy.* INDE.

HINDOUSTAN ou HINDOSTAN. On désigne sous ce nom tantôt toute l'Inde à l'O. du Gange, c.-à-d. la péninsule comprise entre 7° 56'-35° lat. N. et 64° 40'-90° 30' long. E., tantôt seulement la partie septentrionale de cette péninsule, située au N. du roy. du Décan, c.-à-d. depuis le 21e degré de lat. N. *Voy.* INDE.

HINIESTA, *Segestica*, ville d'Espagne (Cuença), à 110 kil. O. de Valence ; 4,250 hab. Lainages communs.

HINOJOSA, nom de plusieurs villes d'Espagne dont la plus importante est celle d'Hinojosa-del-Duque, dans la prov. de Cordoue, à 62 kil. N. de Cordoue ; 10,300 hab. Toiles, lainages, couvertures.

HINZOUAN, une des îles Comores. *Voy.* ANJOUAN.

HIONG-NOU. *Voy.* HUNS.

HIPPARCHIA, femme grecque, née à Maronée (Thrace), s'attacha au philosophe cynique Cratès, l'épousa malgré ses difformités, et entra dans la secte des Cyniques. On lui attribue quelques écrits.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 av. J.-C. Il fut tué en 514 par Harmodius, dont il avait outragé la sœur. Son frère vengea sa mort.

HIPPARQUE, astronome et mathématicien grec, né en Bithynie dans le IIe siècle av. J.-C., fit la plupart de ses observations à Rhodes en 128 et 127. Il reconnut la précession des équinoxes, appliqua la géométrie à l'astronomie, créa la trigonométrie, inventa la projection stéréographique , donna les moyens de déterminer l'inégalité des mouvements du soleil et de la lune, calcula la distance de ces deux astres à la terre, prédit le cours des planètes et des éclipses pour 600 ans, construisit les premiers astrolabes et laissa un grand nombre d'ouvrages sur la géométrie et l'astronomie ; il n'en reste qu'un des moins importants, le *Commentaire sur les Phénomènes d'Aratus*.

HIPPIAS, fils de Pisistrate, lui succéda dans le gouvernement d'Athènes avec son frère Hipparque. Celui-ci ayant été tué en 514 par Harmodius et Aristogiton, il commit, pour venger sa mort, toutes sortes de cruautés, et se rendit tellement odieux que les Athéniens le chassèrent, l'an 509 av. J.-C. Il se retira auprès du roi de Perse Darius, et le décida à porter la guerre dans l'Attique. Il périt dans les rangs des Perses à Marathon, 490 av. J.-C.

HIPPIAS, sophiste d'Elis, florissait à Athènes en même temps que Protagoras, vers l'an 436 av. J.-C. Il se vantait de tout savoir. Platon l'a livré au ridicule dans ses dialogues.

HIPPO, nom de deux villes d'Afrique que l'on distingue par leurs surnoms :

HIPPO REGIUS, vulgairement *Hippone*, auj. *Bone*, ville de l'Afrique ancienne, dans la Numidie orientale, à l'embouchure du *Tibitidi*. C'était jadis une des résidences des rois numides. Cette ville eut saint Augustin pour évêque.

HIPPO ZARYTOS ou DIARRHYTOS, vulgairement *Hippone Zaryte*, auj. *Bizerte*, ville de l'Afrique ancienne, dans la Zeugitane, près d'Utique, sur la mer. *Zarytos* n'est qu'une corruption de *diarrhytos* (c.-à-d. arrosée).

HIPPO ou HIPPONIUM, ville d'Italie. *Voy.* HIPPONIUM.

HIPPOCENTAURES. Les mythologues donnent ce nom à des espèces de monstres issus d'un centaure et d'une jument. Quelquefois ce mot est synonyme de centaure. *Voy.* CENTAURE.

HIPPOCRATE, le père de la médecine, né l'an 460 av. J.-C., dans l'île de Cos, de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, était vouée à l'art de guérir, voyagea, pour s'instruire, en Grèce et dans plusieurs provinces de l'Asie, résida tantôt à Cos, tantôt en Thessalie ou en Thrace, tantôt à Pella à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, tantôt à Athènes, enseignant et pratiquant la médecine. Il florissait surtout à l'époque de la guerre du Péloponèse. On raconte sur lui plusieurs anecdotes que la critique moderne a mises en doute : ainsi on prétend qu'il guérit de la peste les Athéniens en allumant de grands feux au milieu de la ville, et que les citoyens d'Athènes reconnaissants lui décernèrent des récompenses magnifiques ; qu'il repoussa les propositions d'Artaxerce-Longuemain, roi de Perse, qui voulait, à force d'or, l'enlever à la Grèce. Il mourut à Larisse dans un âge très avancé, à 80 ans selon les uns, à 100 ans selon les autres. Il offrit par ses mœurs non moins que par son habileté le modèle d'un parfait médecin , et mérita le surnom de *divin vieillard*. Avant Hippocrate, la médecine se réduisait presque à des jongleries mystiques et à des pratiques superstitieuses dont les prêtres avaient le monopole. Le premier il divulgua généreusement les méthodes curatives qui étaient jusque-là restées secrètes. En outre, il créa l'art d'observer, et sut se garantir des hypothèses auxquelles s'abandonnaient les médecins de son temps ; il consigna dans ses écrits le fruit de ses observations , et le fit avec tant de bonne foi qu'il ne dissimula pas même les erreurs dans lesquelles il avait pu tomber. Il traite avec supériorité des signes des maladies, prescrit les remèdes les plus simples, veut que le médecin ne fasse que suivre et imiter la marche de la nature ; il reconnut le premier l'importance de la diététique ; il joignit l'exercice de la chirurgie à celui de la médecine. Du reste, il connaissait peu l'anatomie. Nous avons sous le nom d'Hippocrate un grand nombre d'ouvrages, écrits en dialecte ionien. On doute que tous soient du même auteur, et l'on pense que quelques-uns appartiennent à d'autres médecins de la même famille qui ont porté le même nom. Les principaux de ces écrits sont les traités de la *Nature de l'homme*, où se trouve la théorie célèbre des quatre humeurs (sang, flegme, bile, atrabile) ; des *Fractures* ; des *Airs, des Eaux et des Lieux*, qui, avec celui des *Epidémies*, offrent de précieux matériaux pour l'hygiène et la prophylactique : les *Pronostics*, et surtout les *Aphorismes*, ouvrage que l'on regarde comme son chef-d'œuvre et qui jouit encore d'une autorité suprême. On a donné une foule d'éditions soit des traités détachés, soit des œuvres diverses d'Hippocrate ; les principales éditions complètes sont celles de Venise, 1526, in-fol., toute grecque ; de Genève, 1657, avec traduction latine, 2 vol. in-fol., donnée par Foës ; de Paris, 1639-79 (avec traduction latine de Cornarius), 13 vol. in-fol., due à Chartier. Hippocrate a été traduit en français par A. Dacier, Paris, 1697, 2 vol. in-12 ; Gardeil, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8 ; Mercy, Paris, 1808-24, [illegible] vol. in-12. M. Littré, de l'Institut, publie en ce moment (1839-41) une traduction nouvelle d'Hippocrate avec le texte en regard , accompagnée de commentaires et de notes qui font de cette publication une œuvre vraiment monumentale.

HIPPOCRÈNE (c.-à-d. *fontaine du cheval*), fontaine de Béotie, sortait du mont Hélicon et était consacrée aux Muses et à Apollon. Ses eaux avaient le pouvoir de donner l'inspiration poétique. Le cheval ailé Pégase la fit jaillir de la montagne en frappant le rocher d'un coup de pied.

HIPPODAMIE, fille d'OEnomaüs, roi de Pise en Élide. Son père ne voulait la marier qu'à celui qui le vaincrait à la course des chars, et il donnait la mort à tous ceux qui étaient vaincus. Pélops réussit par ruse à le surpasser, et obtint Hippodamie, dont il eut Atrée et Thyeste. — Une autre Hippodamie était femme de Pirithoüs et fille d'Adraste. Il s'éleva à ses noces une rixe célèbre entre les Lapithes et les Centaures.

HIPPOGRIFFE (d'*hippos*, cheval, et *gryps*, griffon), le Pégase du moyen âge, est une création du poëte italien Boïardo, qui imagina le premier cette monture pour faire voyager ses héros fabuleux; l'Arioste l'employa après lui.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones, n'aimait que la chasse, et fuyait le commerce des femmes. Ayant repoussé les propositions coupables de sa belle-mère Phèdre, il fut accusé par elle auprès de Thésée d'avoir voulu la séduire. Thésée, trompé, appela sur son fils la vengeance de Neptune; le dieu, pour le punir, fit sortir de la mer un monstre affreux qui effraya ses chevaux et les entraîna au milieu des rochers où le malheureux Hippolyte perdit la vie. On place la scène de cet événement auprès de Trézène en Argolide. A la prière de Diane, Esculape le ressuscita sous le nom de Virbius (*vir bis*), et depuis il habita près de la déesse dans la forêt d'Aricie en Italie.

HIPPOLYTE (saint), évêque et martyr du IIIe siècle, fut mis à mort vers l'an 240, sous Alexandre Sévère. On ignore sa patrie. Sa fête se célèbre le 22 août. On a sous son nom plusieurs écrits théologiques et un *Canon Paschalis* où le jour de Pâques est déterminé pour 100 ans. — On trouve dans les calendriers d'autres saints de ce nom, les 3 février, 13 août et 2 décembre.

HIPPOMÈNE, amant d'Atalante, vainquit cette princesse à la course en semant sur son chemin des pommes d'or, et obtint ainsi sa main. *Voy.* ATALANTE.

HIPPONAX, poëte grec, né à Éphèse, florissait vers 540 av. J.-C. Chassé de sa patrie par les tyrans qui l'opprimaient, il alla se fixer à Clazomène. Il s'est surtout exercé dans la satire, et s'est rendu redoutable en ce genre. On n'a de lui que peu de fragments.

HIPPONE. *Voy.* HIPPO REGIUS.

HIPPONIUM ou HIPPO, dite aussi *Vibo* ou *Vibona Valentia*, auj. *Bivona*, ville d'Italie, sur la côte occidentale du Brutium, était une colonie locrienne; elle fut prise par Denys-le-Tyran l'an 389 av. J.-C., puis par Agathocle (293), qui en fit un arsenal maritime.

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, régna de l'an 1023 à l'an 985 av. J.-C. Il fit alliance avec David et Salomon, fournit l'or, l'argent et les bois de cèdre nécessaires pour la construction du temple de Jérusalem. Il mourut l'an 1000 av. J.-C.

HIRAM, architecte tyrien, fut, sur la recommandation d'Hiram, roi de Tyr, chargé par Salomon de diriger les travaux lors de la construction du temple de Jérusalem. Il périt, selon une tradition, assassiné par une partie des ouvriers. Ce meurtre est devenu le sujet d'un mythe allégorique qui joue un grand rôle dans la franc-maçonnerie.

HIRCAN. *Voy.* HYRCAN.

HIRNHAYM (Jérôme), religieux prémontré et docteur en théologie à Prague, né à Troppau en Silésie l'an 1635, mort en 1679, fut élu abbé de Strachow ou Montsion dans la ville de Prague en 1669. On a de lui, outre quelques ouvrages de piété, un écrit singulier intitulé: *De typho generis humani*, où il attaque la vanité de la science humaine et professe un scepticisme supernaturaliste.

HIRPINS, *Hirpini*, peuple du Samnium, entre la Campanie à l'O. et l'Apulie à l'E., dans le S. de la *Principauté Ultérieure* des modernes. Ils avaient pour villes principales *Aquilonia* et *Cominium*, et furent soumis par Rome vers l'an 290 av. J.-C.

HIRSCHBERG, ville des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 44 kil. S. O. de Liegnitz, au confluent du Bober et du Sacken: 6,200 hab. Toiles, linon, draps, bas, papier, imprimerie sur toile, raffinerie de sucre, etc. Commerce en grains et toiles. Cette ville a été souvent prise et brûlée (1549, 1633 et 1634). — Le cercle d'Hirschberg a 47,000 hab.

HIRSCHFELD. *Voy.* HERSFELD.

HIRSINGEN, bourg de France, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 5 kil. S. d'Altkirch, sur l'Ill; 900 hab.

HIRSON, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oise, à 15 kil. N. E. de Vervins; 2,880 hab. Fil à dentelles; fonderie de poids, etc., forges. Ses fortifications ont été détruites par les Espagnols en 1650.

HIRSOVA, bourg de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 90 kil. N. E. de Silistrie, sur le Danube. Château-fort.

HIRTIUS (A.), général romain, accompagna César dans son expédition en Gaule, fut lié à la fois avec César et Cicéron, et profita de cette position pour réconcilier ces deux personnages. Il fut consul avec Vibius Pansa après le meurtre du dictateur, 43 ans av. J.-C. Il marcha aussitôt contre Antoine, et le battit à Modène, mais il périt dans l'action. On lui attribue le VIIIe livre des *Commentaires de César sur la guerre des Gaules*, ainsi que les livres sur la *Guerre d'Alexandrie* et celle *d'Afrique*. On a aussi sous son nom un livre de la *Guerre d'Espagne* qui paraît peu digne de lui.

HISPAGNAC, bourg du dép. de la Lozère, à 9 kil. N. O. de Florac; 1,400 hab. Mouchoirs et toile de coton.

HISPALIS, auj. *Séville*, ville d'Hispanie, dans la Bétique, chez les *Turdetani*, sur le Bétis, passait pour avoir été fondée par Hercule, c.-à-d. probablement par les Phéniciens (dont Melkart ou Hercule était le dieu).

HISPANIE, *Hispania*, contrée de l'Europe ancienne, auj. *Espagne* et *Portugal*, était bornée au N. par les Pyrénées, de tous les autres côtés par l'Océan ou la Méditerranée. Elle était divisée au IIIe siècle av. J.-C. en une foule de petits états, mais n'avait point de véritables divisions politiques. Les Romains la divisèrent vaguement, d'abord en deux régions (la Citérieure et l'Ultérieure), puis en trois (Tarraconaise, Lusitanie, Bétique), puis en cinq (Tarraconaise, Gallicie, Carthaginoise, Lusitanie, Bétique). L'Hispanie, diocèse de la préfecture des Gaules, en eut sept (les cinq précédentes, plus les îles Baléares et la Mauritanie Tingitane). Sous les Goths on conserva la division de l'Hispanie en cinq prov., mais on les dénomma, d'après leurs chefs-lieux: *Tarraco*, *Braccara-Augusta*, *Carthago Nova*, *Emerita*, *Hispalis*. — Les principaux peuples de l'Hispanie étaient: 1° (entre les Pyrénées et l'Èbre), les *Ilergètes*, les *Laletani*, les *Ceretani*, les *Vascones*; 2° (entre l'Èbre et la Bétique), les *Ilercaones* sur les deux rives de l'Èbre, les *Edetani*, les *Lobetani*, les *Contestani*; 3° (au N. O.), les *Astures*, les *Cantabri*, les *Artabri*, les *Callaïci*; 4° (dans les bassins du Douro et du Tage), les *Vaccæi*, les *Carpetani*, les *Vettones*, les *Lusitani*; 5° (du Tage à la Bétique), les *Oretani*, les *Celtiberi*, les *Celtici*, les *Cunici*; 6° (en Bétique), les *Turduli*, les *Turdetani*, les *Bastitani*, les *Bastulæ*. — L'Hispanie fut habitée, dès la plus haute antiquité, par des peu-



ples de race ibérienne, parmi lesquels on distingue les Cynètes ou Cynésiens sur la côte S. E., les Tartessiens, près des Colonnes d'Hercule, et les Sicanes ou Sicules près des Pyrénées. A une époque inconnue, mais contemporaine de l'invasion kymrique dans la Gaule, un grand nombre de Celtes passèrent les Pyrénées, et, se confondant avec les Ibères de l'Hispanie septentrionale, formèrent la race mêlée des Celtibères. De bonne heure les Phocéens, les Rhodiens, les Massaliotes, les Zacynthiens, les Phéniciens, couvrirent de colonies les côtes orientales de l'Hispanie. Les riches mines d'or qu'elle possédait alors fixèrent ensuite l'attention des Carthaginois qui s'emparèrent du littoral de la Bétique avant 266, et qui, de 236 à 219, sous Amilcar, Asdrubal et Annibal, poussèrent très loin leurs conquêtes à l'intérieur. De 216 à 206, Rome chassa les Carthaginois et se substitua à leur domination : une 2e guerre, de 197 à 178, lui soumit le territoire oriental entre l'Èbre et les Pyrénées, comprenant les *Carpetani*, les *Celtiberi*, les *Turdetani*, les *Vaccœi*; dans une troisième série de guerres, dites guerres de Viriathe (153-139) et de Numance (143-134), elle subjugua les *Lusitani*, les *Callaïci*, les *Arvaci*, et consolida son empire sur les Vaccéens et les Celtibères; Métellus le Baléarique dépeupla les Baléares en 123 : enfin Auguste assujettit les Astures et les Cantabres (25-20). Dans l'intervalle, de 85 à 71 av. J.-C., l'Hispanie avait servi de refuge à Sertorius, partisan de Marius, et proscrit par Sylla après la mort de son rival : de 49 à 45, elle avait lutté en faveur des Pompéiens contre César, qui n'acheva de ruiner leur parti qu'à la bataille de Munda. Sous l'empire, l'Hispanie fut très florissante, et elle donna à Rome des écrivains distingués, les Sénèque, les Lucain, les Martial, et un empereur, Trajan. En 408, les Suèves, les Alains et les Vandales, en 411 les Visigoths s'y établirent, et ces derniers devinrent bientôt maîtres de toute la péninsule. (*Voy.* ESPAGNE.)

HISPANIOLA, premier nom donné par les Espagnols à Saint-Domingue. *Voy.* HAÏTI.

HISSAR (c.-à-d. *château*), ville forte du Turkestan, à 210 kil. S. E. de Samarcand; chef-lieu du territoire d'Hissar.

HISSAR-FIROZEH, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), chef-lieu de district, à 145 kil. N. O. de Delhi. Forteresse importante fondée au XIVe siècle par le sultan Firouz, au milieu d'un terrain aride qu'il fertilisa en y amenant par des canaux les eaux de la Djemnah et du Setledje. — Le district d'Hissar s'étend le long de la rive gauche de la Djemnah, et a pour villes principales, Hissar, Hansy et Sursutty.

HISSAR (GHUZEL). *Voy.* GHUZEL.

HISTER. *Voy.* ISTER et ETHICUS.

HISTIÉE, *Histiœa*, puis *Oreus*, auj. *Orio*, ville de l'île d'Eubée, sur la côte N. O., à l'embouchure du Callas.

HISTIÉE, *Histiœus*, tyran de Milet, fut un de ceux que Darius chargea de garder le pont du Danube, lors de son expédition en Scythie : il empêcha les Ioniens de céder aux conseils de Miltiade qui voulait rompre le pont. Darius en récompense le nomma gouverneur de l'Ionie; mais ce prince ayant rétracté d'autres promesses qu'il lui avait faites, Histiée se révolta. Il combattit quelque temps avec succès les troupes de Darius; mais vaincu par Harpage, il fut pris et mis à mort dans la ville de Sardes, 494 av. J.-C.

HISTIÉOTIDE, *Histiœotis* ou *Estiœotis*, petit pays de la Grèce ancienne, dans la Thessalie, était borné au N. par la Perrhœbie, dont la séparaient les monts Cambuniens, à l'E. par la Pélasgiotide, au S. par le Pénée, qui le séparait de la Thessaliotide, et à l'O. par le Pinde, qui le séparait de l'Empire. Gomphi et Phæstus en étaient les principales villes.

HISTRIE. *Voy.* ISTRIE.

HIT, *Is* ou *Æiopolis* des anciens, ville de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur l'Euphrate, rive droite, à 180 kil. O. de Bagdad; 1,000 hab. Naphte et bitume en abondance. C'est probablement de cet endroit qu'a été tiré le bitume qui a servi à la construction des murs de Babylone.

HITCHIN, anciennement *Hiz*, *Hitche* et *Hychen*, ville d'Angleterre (Hertford), à 23 kil. N. O. d'Hertford; 5,000 hab. Belle église. Commerce de drêche. Abbaye fondée sous le règne d'Édouard II pour les Carmélites. — Cette ville est fort ancienne, et a été fondée par les Saxons. Après la conquête des Normands, Guillaume-le-Roux en fit présent à Bernard de Baliol, dont les descendants la possédèrent jusqu'à Jean de Baliol, roi d'Écosse, qui en fut dépossédé par Édouard II; celui-ci la donna à Robert de Kindale, mais elle rentra dans le domaine de la couronne sous le règne suivant. Richard II la donna ensuite à son frère Edmond de Langley, qui la laissa à Édouard, duc d'York depuis roi sous le nom d'Édouard IV. A dater de cette époque, elle a souvent fait partie du douaire des reines d'Angleterre.

HLASSA, ville du Thibet. *Voy.* LASSA.

HO ou HENG (*la colonne du ciel*), montagne de Chine, dans la province d'An-Hoeï, département de Liu-tcheou, est une des quatre montagnes saintes ou *Yo*, qui correspondent aux quatre points cardinaux, et sur lesquelles le céleste empereur vient pratiquer diverses cérémonies religieuses; elle correspond au midi.

HOADLY ou HOADLEY (Benjamin), évêque anglais, né en 1676 à Westerham (Kent), mort en 1761, fut évêque de Bangor (1715), puis de Hereford (1721), de Salisbury (1723), et enfin de Winchester (1734). Grand partisan de la liberté civile et religieuse, il prétendait que le clergé ne devait avoir aucune autorité temporelle. Il eut à ce sujet de vifs démêlés avec le haut clergé : cette controverse est connue sous le nom de controverse *bangorienne*. Hoadly était ami de Clarke, et penchait comme lui vers un système religieux très voisin du déisme. Ses principaux ouvrages sont : *Mesure de l'obéissance* (1709), *Exposé du sacrement de la Cène* (1735). Il a mis une excellente notice sur la vie et les écrits de Clarke en tête des œuvres posthumes de cet auteur (1732).

HOAI-HO, rivière de Chine, naît dans la prov. de Ho-nan, au S. O. de la ville de Jou-ning, coule vers le S. E. dans les provinces d'An-hoeï et Kiang-sou, traverse le lac Houng-tse et se jette dans le Hoang-ho, après un cours de 660 kil.

HOAI-KING, ville de Chine (Ho-nan), ch.-l. de dép., par 35° 6' lat. N. et 110° 39' long. E.

HOAI-NGAN, ville de Chine (Ngan-houï), par 33° 32' lat. N., et 116° 53' long. E., à 180 kil. N. de Nan-king et sur le canal impérial. Très grande et très peuplée.

HOANG-HAI, ou *Mer Jaune*, portion de la mer de Chine, entre la Chine propre et la Corée, de 115° 25' à 123° long. E., forme les deux golfes de Pe-tchi-li et de Liao-tong.

HOANG-HAI, province de la Corée, bornée à l'O. par la Mer Jaune, à l'E. par les provinces de Kiang-yuan et de King-ki; ch.-l., Hoang-tcheou; beaucoup de montagnes.

HOANG-HO ou *Fleuve Jaune*, fleuve immense de l'empire chinois, naît dans les mont. de Koukou-noor, par 91° 30'-92° 40' long. E., 35° 20' lat. N., traverse la Mongolie, entre en Chine par la prov. de Kan-sou, puis, après avoir traversé cette province, sort de la Chine, court d'abord au N. E., redescend ensuite au S. O., rentre en Chine, se-

parc les provinces de Chen-si et de Chan-si, traverse le Honan septentrional, et se dirigeant tout à coup brusquement vers le S., arrose l'An-hoeï, le Kiang-sou, et tombe dans la Mer Jaune par 34° 6' lat. N.; cours, 3,000 kil. environ. Le Hoang-ho est rapide et large, mais peu profond en beaucoup d'endroits, ce qui rend la navigation très difficile: il est très sujet aux débordements; ses eaux coulent sur un terrain argileux qui leur donne une couleur jaunâtre, d'où le nom de *Fleuve Jaune*.

HOANG-TCHEOU, ville de Chine (Hou-pe), sur le Yang-tse-kiang, par 112° 27' long. E., 30° 24' lat. N.; ch.-l. de département.

HOANG-TI, empereur chinois, monta sur le trône vers l'an 2698 av. J.-C., et fut, selon les traditions, un des premiers législateurs de la Chine. Il divisa ses sujets en plusieurs classes qui furent distinguées par diverses couleurs, partagea ses états en 10 provinces, favorisa les progrès de l'astronomie et des sciences; sous son règne on découvrit la boussole, on reconnut la véritable durée de l'année solaire, etc. On lui attribue encore cent inventions qui paraissent fort douteuses. On le fait vivre plus de 100 ans.

HOBART-TOWN, ville de l'Océanie, capitale de la Tasmanie ou Diéménie, sur le Derwent, à 14 kil. de son emb., par 145° 5' long. E., 43° 7' lat. N.: 4,000 hab. Draps, bière, eau-de-vie. Cette ville a été fondée vers 1804; elle prend tous les jours de l'accroissement.

HOBBES (Thomas), philosophe anglais, né en 1588 à Malmesbury, était fils d'un ministre anglican. Il se distingua dès son enfance par ses heureuse dispositions pour l'étude; n'étant encore qu'écolier, il traduisit en vers latins la *Médée* d'Euripide. Il fut chargé de l'éducation des enfants de Cavendish, comte de Devonshire, et les accompagna sur le continent. A son retour, il fut présenté au chancelier Bacon, et l'aida dans la rédaction latine de quelques-uns de ses écrits. Pendant les guerres civiles il embrassa chaudement la cause royaliste, et s'efforça de la servir par ses écrits. En 1640 il se réfugia en France, et fut chargé d'enseigner la philosophie au prince de Galles. Il se lia à cette époque avec Mersenne, Gassendi, Sorbières, et entra en relation avec Galilée et Descartes; il adressa à ce dernier des objections fort pressantes contre ses *Méditations*. Hobbes rentra dans sa patrie dès 1653: il reçut de Charles II, après la restauration (1660), une pension de 100 livres sterling, mais sans jouir d'aucun crédit à la cour. Ses opinions exagérées et son caractère intolérant lui ayant fait de nombreux ennemis, il quitta Londres et passa ses dernières années dans la retraite. Il mourut à 92 ans dans la famille de Devonshire. Hobbes s'est rendu célèbre par des doctrines paradoxales, et par la rigueur avec laquelle il tira les conséquences des principes qu'il avait une fois posés. Méprisant les travaux de ses devanciers, il voulut penser par lui-même et prétendit refaire toute la science. Il définit la philosophie, *la science des effets par leurs causes, et des causes par leurs effets*; il la borne aux faits qui sont directement observables à nos sens, renvoyant à la foi la connaissance de l'âme et de Dieu. On connaît surtout son système de politique. Selon lui, il n'y a d'autre droit que la force; tous les hommes, dans l'*état de nature*, ont un droit égal à toutes choses, et sont nécessairement dans un état de guerre perpétuel; il faut, pour faire régner la paix, établir au-dessus d'eux une autorité une et despotique; rien n'est juste ou injuste en soi: ce sont les princes qui font la justice ou l'injustice par leurs commandements ou leurs prohibitions. Ennemi du clergé, Hobbes voulait soumettre au prince l'Eglise aussi bien que les peuples. Il poussa l'amour du paradoxe jusqu'à attaquer la certitude de la géométrie et à vouloir réformer les mathématiques; mais il ne réussit en cela qu'à se rendre ridicule. Ses principaux ouvrages sont: *De cive*, 1642 et 1647; *De la nature humaine* (en anglais), 1650; *Leviathan, ou du pouvoir ecclésiastique et civil* (en anglais), 1651, puis en latin, 1668; *Eléments de philosophie*, comprenant trois sections; *Du corps, de l'homme, du corps politique*, 1658-59, publiés d'abord en anglais, puis en latin; *De libertate contra Bramhallum*, 1656. Il donna lui-même une collection de ses œuvres latines en 1668, Amsterdam, 2 vol. in-4. On a en français le *Traité du citoyen*, traduit par Sorbières, Amsterdam, 1649; *le Corps politique*, par le même, Leyde, 1653; *la Nature humaine*, par d'Holbach, 1672. Outre ses écrits philosophiques, Hobbes a laissé quelques ouvrages historiques, une traduction de *Thucydide*, une trad. d'*Homère* en vers anglais, etc. Il a écrit lui-même sa vie en vers latins, Londres, 1679.

HOBHOUSE (sir Benjamin), homme d'état anglais, né vers 1757 à Bristol, mort en 1831, se fit recevoir avocat, visita la France (1783), fut nommé en 1797 membre de la Chambre des Communes, prit place dans l'opposition, fut un des plus redoutables adversaires de Pitt, conseilla toujours la paix avec la France, et ne consentit à accepter de fonctions publiques que lorsque la paix eut été signée à Amiens (1802). Il fut nommé en 1803 secrétaire du bureau du contrôle sous le ministère d'Addington, mais il se retira l'année suivante, dès que Pitt fut revenu au pouvoir. — Son fils, sir John Cam Hobhouse, né en 1785, a suivi la même ligne politique; membre de la Chambre des Communes depuis 1819, il a acquis une grande popularité par ses efforts pour la réforme parlementaire.

HOCEIN. *Voy.* HUSSEIN.

HOCHBERG (margraves de), une des lignes de la maison margraviale de Bade, est ainsi nommée du château de Hochberg, près de Fribourg en Brisgau; elle fleurit de 1190 à 1503 et eut pour tige Henri (deuxième fils du margrave de Bade Herman III), qui en 1190 partagea l'héritage de son père avec son frère Herman IV. En 1300, la maison de Hochberg se divisa en 2 branches, dont la dernière s'éteignit en 1503. Toutefois, le titre de margrave de Hochberg fut renouvelé en 1796 en faveur de la baronne Louise Geyer de Geyersberg, qui avait épousé morganatiquement en 1787 le margrave de Bade Charles-Frédéric. Charles-Léopold-Frédéric, l'aîné des fils de Louise, est monté sur le trône ducal de Bade en 1830, après la mort de son dernier frère, le grand-duc Louis-Guillaume-Auguste.

HOCHE (Lazare), général en chef des armées de la république française, né en 1768 à Versailles (dans le faubourg de Montreuil), appartenait à une famille pauvre, et était simple sergent dans les gardes françaises lorsque la révolution éclata. Après avoir passé rapidement par différents grades, il reçut, à peine âgé de 25 ans, le commandement en chef de l'armée de la Moselle; il avait été préféré pour ce poste à Pichegru, qui dès ce moment lui voua une haine mortelle. Hoche battit les Autrichiens sous les lignes de Weissembourg, leur prit Germersheim, Spire et Worms, et les chassa de l'Alsace (1793). A la suite de quelques différends avec Pichegru, que favorisait Saint-Just, il fut jeté en prison par ordre du comité de Salut Public. Il redevint libre au 9 thermidor (27 juillet 1794), et bientôt après il fut placé à la tête de l'armée de la Vendée. Guerrier intrépide, mais en même temps homme généreux, il sut à la fois pousser les bandes royalistes et respecter les droits des citoyens paisibles: il battit les émigrés débarqués à Quiberon (21 juillet 1795), défit les corps des deux principaux chefs de la chouannerie, Charrette et Stofflet, s'empara de leur personne, rétablit partout le calme, et mérita ainsi le glorieux titre de *Pacifi-*

cateur de la Vendée. Il fut à la fin de 1796 chargé d'opérer un débarquement en Irlande ; mais cette expédition, contrariée par les vents, n'eut aucun résultat. A son retour, il fut chargé du commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui comptait 80,000 hommes (février 1797). Il passa aussitôt le Rhin, gagna successivement sur les Autrichiens les batailles de Neuwied (17 avril 1797), d'Ukerath, d'Altenkirchen ; les préliminaires de Leoben interrompirent ses succès et le forcèrent à s'arrêter à Wetzlaer, dont il venait de s'emparer. Il fut chargé ensuite du commandement en chef des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin (réunies sous le nom d'armée d'Allemagne), mais il mourut peu après, à la suite d'une courte maladie (septembre 1797); la rumeur publique accusa, mais sans preuve, le Directoire de l'avoir fait empoisonner. Ce grand général, dont la vie si courte a été si bien remplie, avait pris pour devise : *Res, non verba.* Un monument fut élevé en son honneur à Wissenthurm, près de Neuwied ; la ville de Versailles, sa patrie, lui a érigé une statue sur une de ses plus belles places en 1832. M. P. Chamrobert a donné une *Notice sur le général Hoche*, Paris, 1840.

HOCHFELD, bourg de France, chef-l. de canton (Bas-Rhin), près de la Zorn, à 14 kil. E. de Saverne ; 2,000 hab.

HOCHHEIM, bourg du duché de Nassau, près de l'embouchure du Mein dans le Rhin, à 28 kil. S. O. de Francfort-sur-le-Mein ; 1,800 hab. Vins excellents, connus sous le nom de Hock.

HOCHKIRCH, ville du roy. de Saxe (Lusace), à 9 kil. S. E. de Bautzen. Le grand Frédéric y fut battu par le maréchal Daun (1758); le général prussien Keith périt dans cette bataille. Il s'y livra un second combat en 1813 après la bataille de Lutzen, où les Français furent vainqueurs.

HOCHST ou HOECHST, ville du duché de Nassau, à 9 kil. O. de Francfort-sur-le-Mein; 1,700 hab. Sucre de betteraves, tabac, filature de coton.

HOCHSTETT, et mieux HOECHSTÆDT (c.-à-d. *ville haute*), ville de Bavière (Danube supérieur), à 35 kil. N. O. d'Augsbourg; 2,300 hab. Elle est défendue par un château-fort, construit sur une hauteur voisine. Les environs de cette ville ont été le théâtre de plusieurs batailles sanglantes. Le 20 septembre 1703, les Impériaux y furent défaits par les Français et les Bavarois commandés par le maréchal de Villars et l'électeur de Bavière ; le 13 août 1704, l'armée alliée, commandée par le prince Eugène de Savoie et le duc de Marlborough, y remporta une victoire complète sur les Français et les Bavarois, sous les ordres du maréchal de Tallard et de l'électeur de Bavière (les Anglais ont donné à cette dernière bataille le nom de Bleinheim, village situé dans la même plaine qu'Hochstett); le 19 juin 1800, les Français, commandés par Moreau, y taillèrent en pièces les Autrichiens et vengèrent la défaite de 1704.

HOCQUINCOURT (Ch. DE MONCHY, maréchal D'), né en 1599, d'une ancienne famille de Picardie, se distingua dans les différentes campagnes contre les Espagnols, sous Louis XIII, à La Marfée, à Ville-Franche, etc., commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Réthel où Turenne fut défait (1650), et reçut le bâton de maréchal l'année suivante. Il fut peu après battu à Bleneau par Condé, qui était alors dans les rangs des Espagnols. Envoyé en Catalogne en 1653, il assiégea inutilement Gironne; il fut peu après rappelé en Flandre, et força les lignes de l'ennemi devant Arras ; mais bientôt on le vit, pour plaire à des femmes qui étaient du parti de la Fronde (madame de Montbazon et madame de Châtillon), abandonner la cour et se joindre aux Espagnols (1655). Ceux-ci lui confièrent la défense de Dunkerque ; il fut tué devant cette place en 1658, en allant reconnaître les lignes de l'armée française. On a, sous le titre de *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, un écrit assez piquant attribué à Charleval (dans les œuvres de Saint-Evremont).

HODER, dieu du hasard, chez les Scandinaves.

HODIERNA (J.-B.), savant sicilien, né en 1597, mort en 1660, était archiprêtre de Palma. Il dressa de nouvelles éphémérides astronomiques, découvrit la marche des satellites de Jupiter, décrivit le premier la singulière structure de l'œil de la mouche, de la dent des vipères, fit usage du prisme, et reconnut, avant Newton, plusieurs propriétés de la lumière. On a de lui de nombreux ouvrages sur ses découvertes.

HODIZ, seigneur allemand, né vers 1710 en Moravie, est célèbre par son faste, par son amour éclairé pour les lettres et les arts. Il avait réuni dans sa terre de Roswalde en Moravie tout ce que le luxe et la volupté peuvent enfanter de plus séduisant. Là, au milieu d'une petite cour d'amis, ce seigneur faisait représenter devant lui les chefs-d'œuvre des scènes française, allemande et italienne. Il fut l'ami du grand Frédéric, qui lui adressa quelques vers et qui vint souvent le visiter à Roswalde. Hodiz, sur la fin de sa vie, perdit sa fortune ; il fut recueilli par le roi de Prusse à Postdam, où il mourut en 1778.

HOECK (Jean VAN DEN), peintre hollandais. *Voy.* VAN-DEN-HOECK.

HOEGLAND, île de Russie. *Voy.* HOGLAND.

HOEGVESZ, ville de Hongrie (Tolna), à 20 kil. S. E. de Tamasi ; 3,000 hab.

HOEGYESZ, ville de Hongrie (Tolna), à 24 kil. N. O. de Tolna ; 3,150 hab. Beaucoup de vin ; tabac estimé.

HOEI-AN, ville de Chine (Kiang-sou), à 180 kil. N. E. de Nan-king, et sur le canal Impérial, par 33° 32' lat. N., 116° 53' long. E. Résidence de plusieurs mandarins ; vastes fortifications, commerce et population considérables.

HOEÏ-NING-TCHING, *Bayanda* des Mongols, ville de l'empire chinois (Dzoungarie), à 17 kil. N. de Hoeï-yuan-tching, est habitée par des Tartares.

HOEÏ-TCHEOU, ville de Chine (Kouang-tong), à 140 kil. E. de Canton, par 23° 2' lat. N., et 111° 51' long. E. Ch.-l. de dép. Beaux édifices. Industrie surtout en objets d'écaille estimés.

HOEÏ-YUAN-TCHING, *Ili* ou *Gouldja-Kouré* des Mongols, ville murée de l'empire chinois, ch.-l. de la Dzoungarie, à 480 kil. N. E. d'Yarkand, par 80° 7' long. E., 43° 51' lat. N. Bonne citadelle. Population nombreuse.

HOEL I, duc de Bretagne en 509, fut chassé par Clovis de ses états, se réfugia en Angleterre, et revint en 513 reprendre à force ouverte possession de ses domaines. Il mourut en 545.

HOEL II, fils et successeur du précédent, fut tué par son frère Canor à la chasse en 547.

HOEL III, fils de Judicaël, prit possession des états de son père en 594, et mourut en 612.

HOEL IV, comte de Nantes, succéda au fils d'Alain IV en 953, et périt en 980.

HOEL V, duc de Bretagne en 1066, mourut en 1084.

HOEL VI, duc de Bretagne en 1148, prit les armes pour conquérir les provinces qui lui étaient échues en partage ; Eudes, son compétiteur, le mit en déroute en 1154, et les Nantais achevèrent sa défaite en 1156.

HOEN-HO, riv. de Chine (Pe-tchi-li), formée de la réunion du Yam-ho et du Saucam-ho, tombe dans le Pei-ho après un cours de 270 kil.

HOEXTER, ville forte des États prussiens (Westphalie), sur le Weser, à 80 kil. S. E. de Minden ; 2,700 hab. Industrie (toiles, etc.); navigation active.

HOF, *Dworec* en morave, ville des États autrichiens (Moravie), à 12 kil. N. E. d'Olmütz ; 1,700 hab. Toiles, blanchisseries. Commerce de laines.

HOF OU STADT-AM-HOF, ville de Bavière (Haut-Mein), sur la Saale, à 49 kil. N. E. de Bayreuth ; 6,600 hab. Gymnase, bibliothèque. Gaze, linon, fil, lainage, etc. Fer, beau marbre. Commerce d'expédition très actif. — Fondée au XIe siècle. Victoire du prince Henri de Prusse sur les Autrichiens en 1759.

HOFBAUER. *Voy.* HOFFBAUER.

HOFER (André), chef des insurgés du Tyrol, né en 1767 à Passeyer, était aubergiste et marchand de blés. Lors de l'invasion du Tyrol par les armées française et bavaroise en 1808, il poussa les Tyroliens à la révolte et fut élu leur chef. Il chassa les Bavarois du Tyrol, et détruisit même plusieurs détachements français (1809); mais après le traité de Vienne, Hofer mit bas les armes avec sa troupe. Accusé de conserver des intelligences avec les Autrichiens, il fut arrêté en 1810 et conduit à Mantoue, où il fut fusillé par ordre du gouvernement français. L'empereur d'Autriche anoblit la famille d'André Hofer en 1819, et en 1834 on lui éleva une statue dans l'église des Franciscains à Innsbrück, auprès du tombeau de l'empereur Maximilien.

HOFF, ville de Bavière. *Voy.* HOF.

HOFFBAUER (J.-Christophe), savant allemand, né en 1766 à Bielefeld, mort en 1827, fut professeur de philosophie dans sa ville natale, et cultiva avec succès la philosophie et le droit. On a de lui : *Traité du droit naturel*, Lille, 1793; *Théorie naturelle de l'âme*, 1796; *Recherches sur les maladies de l'âme*, 3 parties, 1802-1807, etc.

HOFFMANN (Frédéric), célèbre médecin et chimiste allemand, né à Halle en 1660, mort en 1742, étudia la chimie à Erfurt sous Gaspard Cramer, se fit recevoir docteur en médecine à Halle, et se fixa dans cette ville, partageant son temps entre la pratique de son art et le travail du cabinet. Il fut nommé professeur à l'université de Halle, fondée en 1693 par Frédéric III, électeur de Brandebourg. Sa renommée se répandit dans toute l'Allemagne et bientôt chez l'étranger : les académies les plus célèbres l'admirent dans leur sein ; il fut appelé dans diverses cours de l'Allemagne, où ses succès lui valurent des honneurs, des titres et de grandes récompenses. Il a laissé un système complet de médecine : *Medicina rationalis systematica*, Halle, 1730, traduit par Bruhier d'Ablaincourt, 1739-43, 9 vol. in-12. C'est à lui que l'on doit la préparation si connue sous le nom de *gouttes* ou *liqueur anodine d'Hoffmann* (éther sulfurique alcoolisé), remède estimé encore aujourd'hui comme un des meilleurs calmants. L'édition complète de ses œuvres a été publiée avec une vie de l'auteur sous ce titre : *Hoffmanni opera omnia medico-physica*, Genève, de 1740 à 1753, onze parties in-fol. — Plusieurs autres savants allemands moins connus ont aussi porté le nom d'Hoffmann, entre autres : Maurice Hoffmann, professeur d'anatomie à Altdorf, né en 1622 dans le Brandebourg, mort en 1698, qui découvrit le conduit du pancréas, nommé *canal de Wissungus* ; — J.-J. Hoffmann, érudit, né à Bâle en 1635, mort en 1706, auteur d'un *Lexicon historico-geographico-philologicum*, Bâle, 1677, et d'un *Epitome metrica historiæ*, 1686, où il a mis en vers toute la chronologie ; — Godefroi Hoffmann, jurisconsulte, né en 1692, mort en 1735, professeur à Leipsick, auteur d'une *Bibliotheca juris germanici*, Francfort, 1734.

HOFFMANN (Ernest-Théod.-Wilhelm), romancier allemand, né à Kœnigsberg en 1776, fut élevé par un oncle, conseiller de justice, qui lui fit étudier le droit et le destina à la magistrature, quoiqu'il se sentît plus de goût pour les arts. Il fut quelque temps assesseur à Posen (1800), perdit cet emploi pour avoir osé caricaturer quelques hauts personnages, fut néanmoins replacé, d'abord à Plotsk (1802), puis à Varsovie (1804), quitta cette ville, enlevée à la Prusse après la bataille d'Iéna, se fit alors chef d'orchestre et directeur de théâtre, et résida successivement en cette qualité à Bamberg (1808), à Leipsick, à Dresde (1813). Il avait commencé à écrire vers 1810 ; il travailla à la fois pour le théâtre et pour la presse, composa des opéras qui eurent du succès, et publia des contes fantastiques qui obtinrent une vogue extraordinaire et lui procurèrent une rapide fortune. Il fut vers la même époque nommé conseiller près le tribunal d'appel de Berlin (1816). Passant ainsi brusquement d'un état de gêne à l'opulence, il se livra à tous les genres d'excès et abrégea sa vie. Il mourut à Berlin en 1822. Hoffmann a créé un genre nouveau dans lequel l'auteur se livre à tous les écarts d'une imagination délirante et passe sans cesse des idées les plus bouffonnes aux descriptions les plus horribles : on le prendrait pour un fou. Il allait le plus souvent chercher ses inspirations au cabaret, et jetait sur le papier tout ce qui lui passait par le cerveau quand il était à moitié ivre. On a de lui : *Fantaisies dans la manière de Callot*, 1811 ; *l'Elixir du diable*, 1816 ; les *Tableaux nocturnes*, 1817 ; *les Souffrances d'un directeur de théâtre ; le Petit Zacharie ; les Frères de Sérapion*, 1819-21 ; *Contemplations du chat Murr ; la Princesse de Brambilla*, 1821. Il a paru à Paris en 1840 une édition compacte de ses œuvres, 15 tomes en un gros vol. in-8, à 2 colonnes. M. Loève Weimars a traduit les *Œuvres d'Hoffmann*, Paris, 1829-33, 20 vol. in-12 ; M. Toussenel a traduit à part les *Contes*, 1838, 2 vol. in-8. Hoffmann avait aussi un talent remarquable comme dessinateur et comme musicien : il faisait des caricatures dans le genre de Callot ; il a composé des symphonies, des trios, des quatuors, et a fait la musique de plusieurs opéras ; le meilleur est *Ondine*, représenté en 1816.

HOFFMANN (François-Benoît), écrivain français, né à Nancy en 1760, mort à Paris en 1828, fit représenter à l'Opéra-Comique plusieurs opéras (*le Secret*, *les Rendez-vous bourgeois*, etc.), qui eurent du succès, puis devint un des rédacteurs du *Journal de l'Empire* (auj. *des Débats*), et se fit remarquer par des articles pleins d'esprit et de goût. On a recueilli ses œuvres en 10 vol. in-8, Paris, 1828-29.

HOFGEISMAR, ville murée de Hesse-Cassel, à 20 kil. N. de Cassel ; 2,400 hab. Toiles, papier, tannerie. Eaux minérales aux environs.

HOFWYL, domaine de Suisse dans le canton de Berne, à 12 kil. S. E. de Berne, sur la route de Soleure, est célèbre comme le siége d'une école d'agriculture et d'éducation, fondée par Fellenberg en 1799 et qui est encore florissante. Cet établissement, avec ses dépendances, qui s'étendent jusqu'au village voisin de Münchenbuchsee, comprend : 1° une ferme modèle où l'on applique les nouvelles découvertes et tous les perfectionnements agronomiques ; 2° des ateliers pour la fabrication des instruments aratoires ; 3° un institut d'agronomie théorique et pratique ; 4° une école industrielle où l'on apprend tous les métiers ; 5° un pensionnat pour la jeune noblesse, où l'on enseigne les langues anciennes et modernes ainsi que les sciences ; 6° une école normale. On y applique, dans l'enseignement, la méthode de Pestalozzi.

HOGARTH (Will.), peintre et graveur anglais, célèbre par son esprit et son originalité, né à Londres en 1697, mort en 1764, était fils d'un prote d'imprimerie. Il excellait surtout dans les scènes populaires ; il créa la caricature morale en représentant dans une série de tableaux ou de gravures la suite des aventures d'un même personnage, telles que *la Vie du libertin* (en 8 planches) ; *une Élection parlementaire* (en 4 planches) ; *l'Industrie et la*

paresse; *les Buveurs de punch*, etc. (en 12 grav.). Son *Œuvre* se compose de 250 pièces environ. L'édition la plus ample est celle de Londres, 1808, 2 vol. in-4, avec 160 planches, et des explications par J. Nichols et G. Steevens. On a aussi de cet artiste une *Analyse de la beauté*, Londres, 1753, traduite en français par Jansen, avec une *Vie d'Hogarth*.

HOGG (James), poëte écossais, dit *le berger d'Ettrick*, né en 1772 à Ettrick, dans le comté de Selkirk, mort au même lieu en 1835, composait des chansons et des poésies tout en gardant ses troupeaux. Remarqué de Walter Scott et de Wilson, il vint à Edimbourg vers l'âge de trente ans, y publia un volume de ballades et divers poëmes qui eurent du succès, entre autres la *Veillée de la Reine*, 1813; *les Pèlerins du soleil*, *la reine Hynde*; il a aussi composé des romans.

HOGLAND, île de la Russie d'Europe, dans le golfe de Finlande, par 59° 55' lat. N., et 24° 13' long. E.: 9 kil. sur 3; 350 hab. Il se livra dans les eaux d'Hogland, le 17 juillet 1788, une célèbre bataille navale, dans laquelle les Russes défirent les Suédois.

HOGUE (LA) ou HAGUE (LA), cap de France, situé à l'extrémité N. O. du dép. de la Manche, à 15 kil. N. E. de Valognes et défendu par un fort. Quelques pêcheurs habitent aux environs; on y fabrique de la soude. Ce cap a été le théâtre d'un célèbre combat naval où la flotte française, commandée par Tourville, fut presque totalement détruite le 29 mai 1692 par les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande, commandées par l'amiral Edouard Russel, dont les forces étaient infiniment supérieures.

HOHENBERG, ancien comté de l'empire d'Allemagne, auj. compris dans le roy. de Wurtemberg (cercle de la Forêt-Noire), avait pour villes principales Rotembourg, Horb, Schœnberg et Oberndorf.

HOHENBOURG, bourg de l'ancienne Thuringe où l'empereur d'Allemagne, Henri IV, défit les Saxons révoltés, en 1075.

HOHENELBE, ville de Bohême, à 38 kil. N. de Kœniginngrætz, non loin de la source de l'Elbe; 12,400 hab. Château; linon, batiste; papeteries. Aux environs, mines d'étain.

HOHENGEROLDSEK, comté du grand-duché de Bade, dans la partie méridionale du cercle de la Kinzig, où il forme le bailliage de Seelbach, était jadis un état de l'empire d'Allemagne. Il appartint d'abord aux comtes de Clonenbourg, qui s'éteignirent en 1691. En 1711, l'Autriche le donna aux comtes, depuis princes de Leyen, qui résidaient à Ahrenfels sur le Rhin. En 1814, ce comté revint à l'Autriche; mais elle le céda en 1819 aux grands-ducs de Bade.

HOHENLINDEN, village de Bavière (Isar), à 33 kil. O. de Munich. Les Français, commandés par Moreau, y défirent complétement les Autrichiens, commandés par l'archiduc Jean (3 déc. 1800). Cette victoire amena la paix de Lunéville.

HOHENLOHE, ancienne principauté de l'empire d'Allemagne, dans la partie S. O. du cercle de Franconie, aujourd'hui comprise dans le royaume de Wurtemberg (où elle forme le N. du cercle de l'Iaxt), à l'exception d'une faible portion comprise dans le cercle bavarois de la Rezat. — La maison des princes de Hohenlohe eut pour fondateur Eberhard de Franconie, frère de Conrad I, roi d'Allemagne; elle a pris son nom d'un château dont on voit encore les ruines à 7 kil. S. O. d'Uffenheim. En 1741 et 1764, ils furent reconnus comme princes immédiats de l'empire, et devinrent en 1806 vassaux du Wurtemberg et de la Bavière. Ils se divisent actuellement en deux branches principales: Hohenlohe-Neuenstein (subdivisée en Langenbourg, Langenbourg-Kirchberg et Œhringen ou Ingelfingen), et Hohenlohe-Waldenbourg (subdivisée en Bartenstein, Iaxtberg, Schillingsfurst). — Les personnages de cette famille les plus connus sont: Frédéric-Louis, prince de Hohenlohe-Neustein-Ingelfingen, général au service de Prusse, né en 1746, mort en 1818, qui fut nommé en 1804 gouverneur de la Franconie, puis commandant général des troupes prussiennes (1806); il se fit battre à Iéna, et se vit forcé de mettre bas les armes à Breslau (28 octobre 1806); — Louis-Joachim Hohenlohe-Waldenbourg-Bartenstein, maréchal et pair de France, né en 1765, mort en 1829, qui s'unit en 1792 aux princes français émigrés, se mit à la tête d'un corps de troupes dit *chasseurs de Hohenlohe*, que son père avait équipé, rentra en France avec les Bourbons, et fit en 1821 la campagne d'Espagne, après laquelle il reçut le bâton de maréchal; — le prince Alexandre de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt, chanoine à Grosswardein en Hongrie, né en 1794, et encore vivant. Ce dernier est connu par les miracles qu'on lui attribue et qui firent grand bruit en 1820 et 1821. Il obtenait des guérisons par la seule prière, même quand le malade était éloigné, pourvu que celui-ci s'unît avec lui par la prière au même jour et à la même heure.

HOHENMAUTH, ville des États autrichiens (Bohême), à 26 kil. E. de Chrudim; 3,700 hab.

HOHENSTAUFEN, bourg de l'ancienne Souabe, dans le roy. de Wurtemberg, à 43 kil. N. O. d'Ulm; 950 hab. Ruines du château des sires de Hohenstaufen. — Plusieurs autres châteaux du même nom se trouvent dans diverses parties de l'Allemagne, et se disputent l'honneur d'avoir été le berceau de l'illustre famille impériale des Hohenstaufen.

HOHENSTAUFEN (maison de), illustre famille de Souabe, qui a fourni plusieurs empereurs à l'Allemagne. Les plus anciens membres connus de cette famille sont: Frédéric de Buren, dit aussi de Staufen, né en Souabe, au château de Hohenstaufen, vers 1015, qui épousa Hildegarde, fille d'un comte de Hohenlohe et demi-sœur de l'empereur Conrad-le-Salique; il servit avec fidélité Conrad-le-Salique et ses enfants, Henri III et Henri IV. — Frédéric, dit l'*Ancien*, fils du précédent, comte de Staufen, né vers 1050, mort en 1105; après avoir défendu vaillamment l'empereur Henri IV, il reçut de lui en récompense la main de sa fille Agnès avec la Souabe et la Franconie pour dot, et fut ainsi le premier duc de Souabe et de Franconie (1080). — Frédéric, dit *le Borgne*, fils de Frédéric l'*Ancien*; c'est lui qui commença à entrer en lutte avec les Guelfes de Bavière (1110); il fut, avec son frère, nommé vicaire général de l'empire pendant l'absence de l'empereur Henri V, occupé en Italie. — Conrad, frère de Frédéric-le-Borgne. Après la mort de Henri V, il fut élu roi des Romains, en même temps que Lothaire était élu empereur, puis il fut universellement reconnu empereur sous le nom de Conrad III à la mort de Lothaire, en 1137 (*Voy.* CONRAD III). Avec son avénement commencèrent les longues guerres des Guelfes et des Gibelins, qui ensanglantèrent si longtemps l'Allemagne et l'Italie: les partisans de la maison de Hohenstaufen étaient désignés sous le nom de Gibelins; leurs adversaires sous celui de Guelfes (*Voy.* ces noms).

Les membres de la maison de Hohenstaufen qui ont porté la couronne impériale sont, après Conrad III, qui régna de 1137 à 1152: Frédéric I, dit *Barberousse* (1152-1190); Henri VI (1190-1197, qui le 1er joignit les Deux-Siciles à ses états; Philippe (1198-1208); Frédéric II (1212-50); Conrad IV (1250-54). Le dernier de cette famille est l'infortuné Conradin, fils de Conrad IV, qui régna un instant en Sicile: il fut mis à mort (1268) par Charles d'Anjou, à qui le pape avait donné ses états.

— La maison de Hohenstaufen, après avoir porté au plus haut degré la puissance impériale, surtout sous Conrad III et Frédéric Barberousse, tomba sous ses derniers princes au plus bas degré de l'affaiblissement : elle succomba enfin sous les coups des papes et de ses grands vassaux. Après la chute de cette maison, l'Allemagne fut livrée à une longue anarchie, qu'on connaît sous le nom de *Grand interrègne* (1254-1273), et qui ne fut terminée que par l'avènement de la maison de Habsbourg.

HOHENSTEIN, ville du roy. de Saxe, à 13 kil. O. d'Alt-Chemnitz ; 3,000 hab. Colonnades, piqués, couvertures, imprimeries sur toiles, etc. Aux environs, or, argent, arsenic, fonderies, etc.

HOHENSTEIN, comté du roy. de Hanovre, au S. E. dans le gouvernement d'Hildesheim : 26 kil. sur 13; 8,000 hab. Villes principales, Ilefeld et Neustadt. Climat froid et sain ; sol fertile ; forêts ; quelques mines de fer.

HOHENTWIEL, *Juliomagus*, vieille forteresse du Wurtemberg, dans le cercle de la Forêt-Noire, à 17 kil. N. E. de Schaffhouse, prise et démantelée par les Français, 1800.

HOHENZOLLERN, une des plus anciennes maisons souveraines de l'Allemagne, possessionnée en Souabe, prétend descendre de Tassillon, duc de Bavière au VIIIe siècle, et remonte certainement au Xe siècle. Elle doit son nom à un château situé sur le Zollernberg et construit au Xe siècle par un comte de Zollern. Rodolphe II, descendant de ce comte, et qui vivait au XIIe siècle, eut deux fils, Frédéric et Conrad, qui devinrent les chefs de deux lignes principales, la *ligne de Souabe*, qui retint le nom de Hohenzollern, et la *ligne de Franconie*, de laquelle sortirent, en 1417, les électeurs de Brandebourg, depuis rois de Prusse. La ligne de Hohenzollern proprement dite se divisa elle-même en deux branches à la fin du XVIe siècle. Eitel Frédéric II, né vers 1545, mort en 1605, et fils de Charles I, devint chef de la branche aînée, qui prit le nom de Hohenzollern-Hechingen, du château d'Hechingen, que ce prince avait fait bâtir; et Charles II, deuxième fils de Charles I, né en 1547, mort en 1606, fut le chef de la deuxième branche, celle des Hohenzollern-Sigmaringen. A la ligne de Franconie se rattachent, outre les électeurs de Brandebourg, qui constituent la branche électorale, les deux branches des margraves de Bayreuth et d'Anspach.

HOHENZOLLERN-HECHINGEN, petit état souverain de la Confédération germanique, enclavé dans le roy. de Wurtemberg et comprenant, outre le comté de Hohenzollern proprement dit, les seigneuries d'Hirschlatt et de Stetten : 26 kil. sur 11; 15,000 hab. Villes principales, Hechingen et Grosselfingen. Sol montagneux et couvert de forêts ; rivières principales : le Necker et la Starzel. Lin, pommes de terre; bestiaux. Etoffes de laine et de coton. Le contingent fédéral de cet état est de 145 hommes.

HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN, petit état souverain de la Confédération germanique, enclavé dans le roy. de Wurtemberg et touchant vers le sud au grand-duché de Bade, est partagé en deux portions par le Hohenzollern-Hechingen. Il se compose des comtés de Sigmaringen et Vœringen, des seigneuries de Glatt et de Beuren et d'une partie des possessions médiates des princes de Fürstenberg et de Thurn-et-Taxis : la portion méridionale de cette principauté a 53 kil. sur 11, et l'autre 22 sur 13 ; 38,000 hab. Villes principales : Sigmaringen, Trochtelfingen et Haigerloch. Rivières principales : le Necker, l'Esach et quelques affluents du Danube. Sol uni et fertile à la droite du Danube ; partout ailleurs montagneux et couvert de forêts. Grains, pommes de terre, fruits, lin, etc. ; bestiaux ; mines de fer et carrières calcaires. Le contingent fédéral de cet état est de 236 hommes.

HO-KIAN, ville de Chine (Pe-tchi-li), à 160 kil. N. de Pe-king, par 38° 30' lat. N. et 113° 49' long. E. Ch.-l. de dép. Ses murailles ont 4,000 pas de circuit.

HOLAGOU. *Voy.* HOULAGOU.

HOLBACH (P. THIRY, baron D'), né en 1723 à Hildesheim, dans le Palatinat, d'une famille riche, mort en 1789, vint à Paris dès sa jeunesse, cultiva avec ardeur les sciences naturelles, embrassa avec passion et professa avec fanatisme les opinions philosophiques les plus outrées, et fit de sa maison le rendez-vous des esprits forts les plus hardis ; il eut principalement pour amis Diderot, Grimm, Naigeon, et Lagrange, le traducteur de Sénèque, qui fut le précepteur de ses enfants. On a de lui d'excellents ouvrages sur la chimie, la minéralogie, la métallurgie, traduits pour la plupart de l'allemand ; mais il est surtout connu par ses écrits philosophiques et anti-religieux qui parurent presque tous sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme ; il y attaque avec acharnement, non seulement la religion établie, mais toute croyance religieuse. Les principaux sont : *Le Christianisme dévoilé*, 1767, attribué à Boulanger ; *Théologie portative*, 1768, sous le nom de l'abbé Bernier ; *Essai sur les préjugés*, sans date ; le *Système de la nature*, 1770, publié sous le pseudonyme de Mirabaud (ce dangereux ouvrage est devenu l'évangile de l'athéisme et du matérialisme) ; le *Bon sens du curé Meslier*, 1772 ; la *Morale universelle*, 1776 ; *Éléments de la morale universelle*, 1790. Le baron d'Holbach a en outre traduit un grand nombre d'écrits des philosophes et incrédules anglais, tels que Hobbes, Collins, Toland, Gordon, etc. Malgré ses doctrines irréligieuses, d'Holbach paraît avoir été un homme vertueux et bienfaisant.

HOLBEACH, ville d'Angleterre (Lincoln), à 15 kil. S. de Boston ; 3,600 hab. Belle église gothique. Nombreuses antiquités.

HOLBECK, ville de Danemark, à 55 kil. O. de Copenhague. Ch.-l. de bailliage ; 1,200 hab. Manufacture d'armes. Grandes exportations de grains.

HOLBEIN (Jean ou Hans), célèbre peintre suisse, né à Bâle vers 1495, passa en Angleterre, sut plaire à Henri VIII, qui apprécia son talent, et le combla de présents. Il mourut de la peste à Londres en 1554. On prétend que cet artiste peignait aussi facilement de la main gauche que de la droite. Il est surtout estimé pour ses portraits ; parmi ses tableaux on cite : *la Danse de village ; la Richesse, la Pauvreté*. On lui attribue, mais sans doute à tort, la fameuse *Danse macabre* ou *des morts*, peinture en fresque qu'on voyait sur les murs du cimetière de Bâle, et qui représentait des personnages de tout rang et de tout âge dansant avec des squelettes une ronde infernale, image de la mort qui emporte indistinctement tous les hommes. Il excellait dans le portrait. La collection de ses portraits, gravée par Bartolozzi, a paru à Londres, 1792-1800, 2 vol. grand in-fol. Ce peintre avait Erasme pour ami. On trouve sa *Vie* avec la liste de ses ouvrages dans *l'Encomium Moriæ* d'Erasme.

HOLBERG (Louis, baron de), écrivain danois, surnommé *le Plaute* de son pays, né à Bergen en Norwége en 1684, mort en 1754, quitta l'état militaire pour se livrer aux lettres, et fut nommé en 1716 professeur à l'université de Copenhague. Depuis cette époque, il travailla spécialement pour le théâtre, et composa une foule de pièces estimées qui peuvent le faire regarder comme le fondateur de l'art dramatique en Danemark. Parmi les plus remarquables de ses comédies, nous citerons : *le Potier d'étain homme d'état, la Capricieuse, Jean de France, le Paysan métamorphosé en seigneur*. On a aussi de lui : l'*Iter Subterraneum, ou les Voyages de Niel Klim dans les régions souterraines* (en latin),

roman politique écrit dans le goût de Swift; une *Histoire du Danemark jusqu'en* 1670, 3 tom. in-4, Copenhague, 1732, 1735; *Histoire ecclésiastique universelle depuis J.-C. jusqu'à Luther*, 2 vol. in-4, et une foule d'autres ouvrages en prose ou en vers. On a publié ses *Œuvres mêlées*, 21 vol. in-8, Copenhague, 1806-1814. Plusieurs de ses comédies ont été traduites dans les *Théâtres étrangers*.

HOLCROFT (Thomas), auteur dramatique et romancier anglais, né à Londres en 1744, mort en 1809, était fils d'un cordonnier, et fut d'abord cordonnier comme son père, puis palfrenier et vétérinaire. Il fit ensuite quelques études, monta sur la scène en Irlande et à Londres, quitta le métier d'acteur en 1781 et se mit à composer des comédies et des drames qui pour la plupart sont médiocres, et des romans où l'on trouve assez d'imagination, mais peu de goût. On a de lui: *Alwyns*, 1780; *Anna Saint-Yves*, 1792; *Hugh Trevor*, 1794; *Brian-Perdue*, 1807; un poëme intitulé: *le Sceptique, ou le Bonheur de l'homme*, où il manifeste l'incrédulité la plus hardie. Il a traduit du français la *Vie privée de Voltaire*; les *Mémoires du baron de Trenck*, 3 vol. in-12; les *Veillées du château* de madame de Genlis; l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*, par Mirabeau, 2 vol. in-8. Holcroft avait embrassé avec ardeur les principes de la révolution française, ce qui lui attira de fâcheuses affaires. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés après sa mort par Hazlitt, Londres, 1809, 3 vol. in-12; il y donne un libre cours à son scepticisme. C'est Holcroft qui a introduit le mélodrame en Angleterre.

HOLESCHAU, ville des États autrichiens (Moravie), à 32 kil. N. O. de Hradisch; 4,300 hab. Beau château.

HOLGUIN, ville de l'île de Cuba, à l'E., à 70 kil. N. de Santiago de Cuba; 6,000 hab.

HOLITSCH, ville des Etats autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Neutra sur la March, à 59 kil. N. O. de Thurn; 4,000 hab. Faïence, haras impérial, ferme modèle.

HOLKAR (état d'), état mahratte de l'Hindoustan, situé entre 21° 10'-24° 50' lat. N. et 71° 24'-75° 10' long. E., se compose de trois parties distinctes: la plus considérable est comprise dans l'ancienne province de Malwa (au S. O.), dans le Guzzerat (à l'E.), et dans le Kandeich (au N.); elle est bornée au N. par les Radjepoutes du Sindhyah, à l'E. et à l'O. par les possessions anglaises, au S. par les états du Nizam: 400 kil. sur 130. Les deux autres parties, beaucoup plus petites, sont enclavées dans le Malwa. Population totale: 1,200,000 hab. Ville principale, Indore.— Cet état doit son nom à Molhar-Raou-Holkar, fils d'un berger, tisserand du village de Hol (Décan), qui se rendit puissant parmi les Mahrattes au milieu du XVIIIe siècle, et conquit le pays qui forma depuis l'état d'Holkar. Tockodjy, son neveu, lui succéda en 1765, agrandit ses conquêtes et mourut en 1797. Après la mort de celui-ci, des dissensions éclatèrent entre ses fils, et Djesvend-Raou-Holkar, l'un d'eux, finit par s'emparer de tout le pays au préjudice de ses autres frères. Ses déprédations lui attirèrent la guerre de la part des Anglais (1803): il fut vaincu par le général Lake et contraint à demander la paix; il l'obtint en abandonnant aux Anglais Tchandour, Amber, Seingham et plusieurs villages au S. du Godavery. En 1811, Holkar étant mort, Molhar-Raou, son fils et son successeur, crut pouvoir profiter de l'invasion des Bindaris dans les possessions britanniques, et déclara la guerre aux Anglais. Après plusieurs défaites successives, il obtint la paix à Mondessore en 1818, mais en abandonnant encore une partie de son territoire et en renonçant à l'alliance des Radjepoutes; il se reconnut en outre vassal des Anglais, et leur permit de lever sur ses terres 3,000 hommes de troupes auxiliaires. Depuis ce moment les Anglais sont de fait les maîtres du Holkar. En 1839, Molhar-Raou fit partie de la coalition qui tenta vainement de s'opposer à l'expédition anglaise, chargée de rétablir Chah-Choudjah sur le trône de Kaboul.

HOLLAND (PREUSSICH-), ville des États prussiens (Prusse orientale), à 19 kil. S. E. d'Elbing; 3,200 hab. Ancien château-fort. Lainages, toiles, chapeaux; tanneries, brasseries.

HOLLAND (Henri FOX, lord), le premier qui ait porté le titre de lord Holland, né en 1705, mort en 1774, avait pour père Stephen Fox, un des plus fidèles serviteurs des Stuarts et le fondateur de l'hospice de Chelsea. Il avait été élevé à Eton avec Pitt, dont il fut le constant adversaire; il entra au parlement en 1735, s'attacha au ministre Walpole, qui le fit nommer en 1737 inspecteur du bureau des travaux, fut nommé secrétaire de la guerre en 1746, puis payeur général des troupes (1757). George III le créa en 1762 lord Holland et pair. Il laissa plusieurs fils: l'aîné, Étienne Fox, hérita du titre de lord Holland; le second est le célèbre orateur Charles Fox.

HOLLAND (Henri-Richard-Vassall FOX, troisième lord), fils d'Étienne Fox, second lord Holland, et neveu du célèbre Fox, né en 1772, et mort en 1840, entra jeune à la Chambre des Lords pour y remplacer son père, et fut comme son oncle le champion infatigable des libertés publiques. En 1806, il fit partie, comme lord du sceau privé, du ministère Fox et Grenville, mais il resta fort peu de temps au pouvoir; en 1814 et 1815, il se signala par sa conduite généreuse envers la France, et blâma ouvertement les mauvais procédés de l'Angleterre envers Napoléon; il contribua puissamment à l'abolition des actes de corporation et du *test* (1828) et à la réforme parlementaire. Il fit partie du ministère de lord Grey et de lord Melbourne comme chancelier du duché de Lancastre. On lui doit des *Mémoires sur Lope de Véga et Guilhen de Castro*, 1805, et la publication des *Mémoires sur les dix dernières années de George II par Horace Walpole*, Londres, 1822.

HOLLAND (George-Jonathan), philosophe allemand, né en 1742 à Rosenfeld (Wurtemberg), mort en 1784, fut attaché comme sous-gouverneur à l'éducation des fils du prince de Wurtemberg (dont l'aîné, Frédéric-Guillaume, eut depuis le titre de roi), et accompagna les jeunes princes dans leurs voyages en Prusse et en Russie. On a de lui, entre autres ouvrages: *Réflexions philosophiques sur le Système de la Nature* de d'Holbach, Londres (Neufchâtel), 1772, en français, ouvrage solidement pensé, et d'assez bon style, quoique écrit par un étranger. Il y réfute avec force ce dangereux ouvrage.

HOLLANDE, *Holland* en hollandais, *Hollandia* en latin moderne, *Batavia* des anciens, royaume d'Europe, situé entre 1°-4° 48' long. E., et 51°-53° lat. N., a pour bornes au N. et à l'O. la mer du Nord, au S. le royaume de Belgique, à l'E. le royaume de Hanovre et les provinces prussiennes de Westphalie et du Rhin. Etendue: 240 kil. sur 230; population, 2,602,489 hab. (en 1840). Capitale: Amsterdam (néanmoins le gouvernement réside à La Haye). La Hollande est actuellement divisée en 10 provinces, savoir:

Provinces.	*Chefs-Lieux.*
Hollande septentrionale,	Harlem ou Amsterdam.
Hollande méridionale,	La Haye.
Zelande,	Middelbourg.
Brabant septentrional,	Bois le-Duc.
Utrecht,	Utrecht.
Gueldre,	Arnheim.
Overyssel,	Zwoll.
Drenthe,	Assen.

Provinces	*Chefs-lieux.*
Groningue,	Groningue.
Frise,	Leeuwarden.
Limbourg hollandais,	Maëstricht.

A ces dix provinces, qui forment le royaume de Hollande proprement dit, il faut ajouter le grand-duché de Luxembourg, que gouverne le roi de Hollande à titre de grand-duc, et qui fait partie de la Confédération germanique; puis les diverses colonies de la Hollande, savoir : dans l'Afrique, Elmina et divers établissements sur la Côte d'Or en Guinée; dans l'Amérique, les îles Bonair, Curaçao, Saint-Eustache, Saba, la moitié de Saint-Martin; le district de Surinam dans la Guyane, etc.; dans l'Océanie, Java, Sumatra, Bencoulen, Madoura, Célèbes, Bornéo, les archipels de Sumbava, de Timor, des Moluques, la Terre et l'Ile des Papous, l'île Riow, etc. La population totale de ces colonies s'élève à 9,500,000 hab.

Le sol de la Hollande est partout au-dessous du niveau de la mer et n'est défendu contre les inondations de l'Océan que par un ensemble admirable de digues; un vaste système de canalisation, en donnant aux eaux un libre cours, les empêche de s'étendre en marais. Les principaux fleuves sont : l'Escaut, la Meuse (qui reçoit la Roër, le Wahal et la Lech), le Rhin, l'Yssel, l'Amstel, l'Y, l'Hunse, l'Ems, etc. Parmi les nombreux canaux qui sillonnent la Hollande, on distingue ceux du Nord (d'Amsterdam à Nieuwdiep), de Zederik (de Vianen à Gorkum), de Zuid-Williems-Waast (de Bois-le-Duc à Maëstricht), de l'Ems au Zuyderzée, etc. — Les lacs les plus remarquables sont : la mer de Harlem, formée il y a trois siècles par une inondation, et le Biesboch, également formé par une inondation, en 1421. Le Zuyderzée, vaste golfe de la mer d'Allemagne, situé entre la Hollande et la Frise, était un lac avant 1225; il en était, avant 1277, de même du Dollart, situé entre la province de Groningue et le Hanovre. — Les côtes de la Hollande sont semées d'îles nombreuses qui se partagent en deux groupes : le groupe septentrional, situé à l'entrée du golfe de Zuyderzée et le long de la Frise (il comprend les îles de Wieringen, Texel, Vlieland, Terschelling, Ameland, etc.); le groupe méridional, comprenant les îles formées par les différents bras de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin (ses îles principales sont celles de Kadsand, Nord et Sud-Béveland, Walcheren, Tholen, Schouwen, Over-Flakee, Voorn et Beyerland). — La Hollande abonde surtout en pâturages; on y cultive avec succès le blé, le lin, la garance, le tabac, les fruits; l'horticulture y est poussée à un haut degré de perfection. Le climat est brumeux et humide; les habitants des *polders* (ou marais) et des îles sont exposés à des fièvres endémiques; cependant le froid des hivers et les vents d'est corrigent l'insalubrité de l'air. L'industrie est très active en Hollande: elle consiste principalement en toiles, blanchisseries, papeteries, draps, étoffes de soie, velours, tanneries, faïence, pipes, produits chimiques, librairie, gravures, taille de diamants, etc.; le commerce, bien que moins étendu qu'autrefois, est encore très considérable. Les principales importations consistent en grains, sels, vins, bois, etc.; les exportations, en toiles, fromages, beurre, viande et poisson salés, épiceries, garance, etc., etc.; il faut ajouter en outre le commerce de commission, celui des fleurs, le change, la pêche de la baleine et du hareng. — Le Hollandais passe généralement pour avoir l'esprit lourd; cependant la Hollande possède une littérature assez riche : elle compte des poëtes et des littérateurs du premier rang : Vondel, Kats, Van Hooft, de Haren, Feith, Bilderdyk; elle est la terre classique de l'érudition et a produit Erasme, Ruhnkenius, Hemsterhuys, Wyttenbach, Heyne, etc. Le Hollandais aime la symétrie et la régularité, préfère le joli au beau, et se distingue par une minutieuse propreté. — Le calvinisme est la religion dominante en Hollande; viennent ensuite les Luthériens, les Catholiques, les Mennonites, les Juifs et les Remontrants. — Le gouvernement est monarchique constitutionnel. Le roi exerce le pouvoir exécutif et partage le pouvoir législatif avec les états-généraux qui se composent de deux chambres. Le gouvernement des colonies appartient exclusivement au roi. Chaque province a ses états particuliers composés de membres élus dans les trois ordres de l'État (l'ordre équestre ou des nobles, l'ordre des villes et l'ordre des campagnes).

Histoire. La Hollande, dont le nom signifie *pays creux*, était désignée par les Romains sous le nom d'île des Bataves; elle fut longtemps inhabitable; les eaux couvraient sa surface six mois de chaque année; le reste du temps d'humides forêts en rendaient le séjour insalubre. Cependant les Bataves, que l'on regarde comme la plus ancienne tribu établie dans ces pays, formaient déjà une colonie considérable au temps de César; ce conquérant fit avec eux un traité d'alliance lorsqu'il entreprit de soumettre la Gaule belgique (54 ans av. J.-C.). Le seul événement remarquable de leur histoire à cette époque est la guerre qu'ils entreprirent sous la conduite de Civilis, dans les années 70-71 de notre ère, pour s'affranchir de la domination romaine. Trois peuplades distinctes occupaient alors la Hollande : les Bataves, les Frisons et les Bructères. Redevenues indépendantes un instant, après la décadence de l'empire romain, les tribus de la Hollande passèrent bientôt au pouvoir des Francs après une victoire sanglante que remporta Charles Martel sur les Frisons, l'an 736; Charlemagne leur imposa le christianisme. Sous les faibles successeurs de ce prince, la Hollande se partagea en plusieurs états gouvernés par des souverains indépendants. Tels furent : les comtes de Hollande proprement dite (depuis 863), les ducs de Gueldre, les seigneurs de Frise, les évêques d'Utrecht, etc. En 1434, Philippe de Bourgogne réunit cette contrée à ses vastes domaines en se la faisant céder par Jacqueline de Bavière, sa belle-sœur, héritière de la Hollande et du Brabant; il en confia le gouvernement à des lieutenants ou stathouders (elle portait alors le nom de *Pays-Bas*). Après la mort de Charles-le-Téméraire (1477), sa fille Marie de Bourgogne porta cet héritage dans la maison d'Autriche, et après Charles-Quint, il devint la propriété de la branche espagnole de la même maison. C'est à cette époque que se développèrent dans la Hollande le commerce et l'industrie, que favorisèrent en outre la découverte du Nouveau-Monde et celle du passage aux Grandes-Indes. Dès 1523 la réforme de Luther s'établit en Hollande, et y fit de rapides progrès. Sous le stathoudérat de Guillaume d'Orange (1559), les principaux seigneurs, alarmés de l'influence du cardinal de Granvelle, ministre de Marguerite, duchesse de Parme, et sœur de Philippe II, que ce prince avait nommée *gouvernante des Pays-Bas* (1559), et craignant les persécutions que l'inquisition préparait à leur patrie, se liguèrent entre eux, et déclarèrent ouvertement leur opposition aux édits contre la réforme. Cette ligue, appelée dès l'origine fédération des *Gueux* (*Voy.* ce nom), donna naissance aux plus grands désordres. L'arrivée du duc d'Albe (1567), envoyé par Philippe II pour remplacer la gouvernante Marguerite, l'organisation du *conseil de troubles* et du *tribunal de sang*, qui firent, dit-on, périr plus de 18,000 individus dans l'espace de trois années, excitèrent un soulèvement général contre l'autorité espagnole; et Guillaume d'Orange parvint, après une lutte héroïque, à affranchir sa patrie. Un nouveau gouvernement fut établi par le traité d'Utrecht (1579), sous le nom de *République des Sept-Provinces-Unies*. Ces sept prov. étaient : les comtés de Hollande et de Zélande, le du-

ché de Gueldre, et les seigneuries d'Utrecht, de Frise, d'Over-Yssel et de Groningue. Guillaume d'Orange fut mis à la tête de ce nouvel état avec le titre de stathouder, son autorité demeurant toutefois balancée par celle des états-généraux. En 1648 le traité de Westphalie reconnut l'existence de la confédération comme état souverain et indépendant. Deux ans après le stathoudérat fut aboli, et la Hollande se constitua en république. Elle soutint alternativement plusieurs guerres glorieuses contre l'Angleterre et la Suède (*Voy.* TROMP, RUYTER, DE WITT, etc.); puis, ayant conclu en 1668 avec ces deux puissances un traité connu depuis sous le nom de *triple alliance*, elle essaya de s'opposer aux projets ambitieux de Louis XIV. Abandonnée presque aussitôt par ses alliés, la république des Provinces-Unies essuya plusieurs défaites; elle crut alors devoir reconstituer le stathoudérat (1672) en faveur de Guillaume III, prince d'Orange (depuis roi d'Angleterre, 1689-1702). Des circonstances favorables, et surtout l'habileté de l'amiral Ruyter, rétablirent la prospérité de l'état si gravement compromise : le stathouder, investi de pouvoirs extraordinaires, en profita pour faire déclarer le stathoudérat héréditaire dans sa maison (1674); mais, après la mort de Guillaume III, le stathoudérat fut aboli de nouveau (1702) pour n'être rétabli qu'en 1747. Toutefois, durant cet intervalle, la Frise, et bientôt les provinces de Groningue (1718) et de Gueldre (1722) conservèrent le stathoudérat. Guillaume IV, d'Orange, nommé stathouder de toutes les provinces, recouvre au traité de paix d'Aix-la-Chapelle tout ce que la république avait perdu : mais il est obligé de raser ses places fortes. Guillaume V lui succède en 1751 sous la tutelle de sa mère et de Louis Ernest, duc de Brunswick. Le commerce et la puissance de la Hollande commencent alors à déchoir. Elle est déchirée par des troubles intérieurs et affaiblie au dehors par des guerres continuelles. Enfin, après diverses vicissitudes, elle est conquise par les Français en 1798. Elle prit alors le nom de *République Batave*, et se divisa en 8 départements (Amstel, Delf, Dommel, Ems, Escaut-et-Meuse, Texel, Rhin, et Vieux-Yssel). Cette constitution ne dura que peu de temps. En 1806, la Hollande fut érigée en *Royaume de Hollande* en faveur de Louis Bonaparte, et divisée en 11 départements. En 1810, elle fut réunie à l'empire français : elle y forma les départements des Bouches-de-la-Meuse, des Bouches-de-l'Yssel, de l'Ems occidental et oriental, de la Frise, de l'Yssel supérieur, et du Zuyderzée. En 1814 la Hollande, réunie à la Belgique, forma, sous le nom de *Royaume des Pays-Bas*, un nouvel état qui fut donné à Guillaume-Frédéric d'Orange. Une révolution en ayant séparé violemment la Belgique en septembre 1831, la Hollande redevint un royaume particulier : elle subsiste encore actuellement sous ce nom. Le prince aujourd'hui régnant est Guillaume II. Il est monté sur le trône en 1840, par suite de l'abdication de son père Guillaume I.

Souverains de la Hollande.

Stathouders.

Guillaume I, d'Orange, 1559
Maurice, 1584
Henri-Frédéric, 1625
Guillaume II, 1647

Suppression du stathoudérat. République.

Jean de Witt, grand pensionnaire, 1650

Stathoudérat rétabli.

Guillaume III, 1672

Nouvelle suppression du stathoudérat.

Heinsius, grand pensionnaire, 1702

Stathoudérat de nouveau rétabli.

Guillaume IV, 1747
Guillaume V, 1751

République Batave, 1800-1806.

Schimmelpenninck, grand pensionnaire, 1805-1806

Royaume de Hollande.

Louis Bonaparte, 1806

Réunion à la France, 1810-1814.

Guillaume I, roi des Pays-Bas, 1814
— roi de Hollande, 1831
Guillaume II, roi de Hollande, 1840

HOLLANDE (comté de), ancien état souverain, et, depuis, une des Sept-Provinces-Unies, équivalait à peu près aux deux provinces actuelles de Hollande septentrionale et Hollande méridionale. Il était borné au N. et à l'O. par la mer du Nord, au S. par la Meuse, le Brabant et l'évêché d'Utrecht; à l'E. par le Zuyderzée, et se divisait en Hollande septentrionale ou West-Frise, qui s'étendait depuis Amsterdam jusqu'à la mer du Nord, et Hollande méridionale depuis cette ville jusqu'à la Zélande, le Brabant et le pays d'Utrecht. Villes principales : Amsterdam, Dordrecht, Harlem, Delft, Leyde, Rotterdam, Gouda, etc.—Ce pays, jadis habité par les Bataves et les Caninéfates, fut conquis par les Francs au IVe siècle et érigé en comté par Charles-le-Chauve en 863 en faveur de Thierry I; cependant le nom de Hollande ne commença à être employé qu'au XIe siècle. En 1299 le comté de Hollande passa à la maison de Hainaut, puis en 1345 à celle de Bavière par mariage. Jacqueline de Bavière céda en 1436 ses états à Philippe de Bourgogne, et après la mort de Charles-le-Téméraire le comté de Hollande passa à la maison d'Autriche (1477). Ce pays se révolta ensuite contre le gouvernement tyrannique de Philippe II, et fit depuis partie des Sept-Provinces-Unies (1572). En 1795, il fut compris dans la République batave : en 1806, dans le royaume de Hollande : en 1810 dans l'empire français, où il forma les départements du Zuyderzée et des Bouches-de-la-Meuse. En 1815, la Hollande devint prov. du roy. des Pays-Bas, et en 1831, du royaume de Hollande. Elle se divise actuellement en deux provinces : Hollande septentrionale et Hollande méridionale (*Voy.* ci-après).

Comtes de Hollande.

1° *Dynastie d'Alsace.*		2° *Dynastie de Hainaut.*	
Thierry I,	863	Jean II,	1299
Thierry II,	903	Guillaume III,	1304
Thierry III,	947	Guillaume IV,	1337
Arnoul,	988	3° *Dynastie de Bavière.*	
Thierry IV,	993	Marguerite, et Louis	
Thierry V,	1039	de Bavière, emp.	1345
Florent I,	1049	Guillaume V,	1351
Gertrude de Saxe,	1062	Albert,	1358
Robert-le-Frison,	1066	Guillaume VI,	1404
Geoffroy-le-Bossu,	1070	Jacqueline,	1417
Thierry VI,	1075	4° *Dynastie de Bourgogne.*	
Florent II,	1092	Philippe-le-Bon,	1436
Thierry VII,	1123	Charles-le-Téméraire,	
Florent III,	1163	re,	1467
Thierry VIII,	1190	Marie,	1477
Ada,	1203	5° *Dynastie d'Autriche.*	
Guillaume I,	1204	Philippe II, *le Beau*,	
Florent IV,	1223	archiduc,	1482
Guillaume II,	1235	Charles V, emper.	1506
Florent V,	1255	Philippe III (II, com-	
Jean I,	1296	me roi d'Espagne).	1558

HOLLANDE SEPTENTRIONALE, *Noord Holland*, province du royaume actuel de Hollande, resserrée entre le Zuyderzée à l'E. et la mer du Nord à l'O. et au N., est bornée au S. par la mer de Harlem : 2,292 kil. carrés; 410,000 hab. Ch.-l., Amsterdam. Elle se divise en quatre arrondissements (Amsterdam, Harlem, Horn, Alkmaar).

HOLLANDE MÉRIDIONALE, *Zuyd-Holland*, province du royaume actuel de Hollande, est bornée au N. par la mer de Harlem, à l'E. par les provinces d'Utrecht et de Gueldre, au S. par celles de Brabant septentrional et de Zélande, à l'O. par la mer du Nord : 2,778 kil. carrés : 445,000 hab.

Ch.-l., La Haye. Elle se divise en 7 arrondissements (Zaandam, Rotterdam, La Haye, Delft, Leyde, Dordrecht, Gorkum).

HOLLANDE (NOUVELLE-), nommée aussi quelquefois *Australie* ou *Continent austral*. On désigne sous ces noms la plus grande île de l'Océanie ; elle s'étend de 11° à 39° lat. S. et de 111° à 152° long. E. Elle est séparée de la Papaouasie au N. par le détroit de Torrès, de la Tasmanie au S. par le détroit de Bass ; de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie à l'E. par un canal de 1,300 kil., et est baignée à l'O. par l'Océan indien. La surface de la Nouvelle-Hollande a 4,500 kil. de l'O. à l'E. et 2,500 du N. au S. : son étendue peut être évaluée aux quatre cinquièmes de celle de l'Europe. L'intérieur de cette vaste région est totalement inconnu. les côtes seules en ont été explorées : elles sont découpées d'un grand nombre de baies et de havres, bordées de récifs de coraux et d'îlots arides pour la plupart. La côte orientale, désignée sous le nom de Nouvelle-Galles méridionale, est la plus fréquentée ; on y trouve Botany-Bay, le port Jackson ou Sydney, la baie Jervis, le port Macquarie, etc. ; la côte méridionale a été divisée en Terres de Nuyts, de Flinders, de Freycinet et de Grant ; on y voit la grande baie du roi George, le port Philippe, celui de Western dans l'île des Kangourous ; sur la côte occidentale, l'on remarque les Terres de Leeuvin, Edels, Endracht ; les ports y sont plus rares ; on y trouve cependant la baie du Géographe et celle des Chiens marins. Au nord s'étend l'immense golfe de Carpentarie, qui baigne les terres de Witt et d'Arnhem. C'est sur la côte orientale que se trouvent les plus grandes rivières (l'Hawkesbury, le Macquarie et le Lachlan). — Le climat de la Nouvelle-Hollande est extrêmement varié. Dans le nord les chaleurs sont brûlantes et continuelles : dans la partie moyenne le climat est plus tempéré ; au sud la température offre les mêmes alternatives de chaud et de froid que dans les contrées européennes. Les montagnes de la Nouvelle-Galles du Sud ont pour base un granit à gros grains et le feldspath ; on y trouve peu de pierres calcaires, mais de l'alun, de la houille, d'inépuisables mines de fer, la plupart très magnétisées, etc. L'Australie a une flore tout à fait à part ; cette contrée a enrichi le règne végétal d'un nombre infini d'espèces nouvelles. Il en est de même du règne animal ; on y remarque surtout le kangourou, l'ornithorinque, le lézard à manteau, les pélicans, les cygnes noirs, les kakatouas, les pies-grièches, les épimaques, les traquets, etc. ; les insectes y sont fort nombreux, surtout les coléoptères, les mouches, les moustiques, les fourmis et les chenilles. Quant aux indigènes de la Nouvelle-Hollande, ils se distinguent généralement par leur laideur, et vivent dans un abrutissement presque complet ; la teinte de leur peau est jaunâtre plutôt que noire ; ils ont les cheveux floconneux, les bras longs, les jambes grêles, le nez large et épaté, la bouche d'une grandeur démesurée ; ils n'ont pour ainsi dire aucune notion de la Divinité, bien que soumis à des croyances superstitieuses ; ils n'obéissent à aucunes lois, vivent dans l'indépendance, mais aussi dans l'état le plus misérable ; les efforts des missionnaires et des colons pour les civiliser n'ont jusqu'à présent obtenu aucun résultat. — Les Hollandais découvrirent les premiers en 1605 les côtes de ce vaste pays, et le confondirent au premier aspect avec la Papouasie ; ils lui donnèrent d'abord le nom de *Terre Australe* ou *Grande Terre du Sud*. En 1616, Dirk Hartighs, Hollandais, découvrit les côtes occidentales, et en 1627 Pieter Nuyts explora presque toute la côte S. Abel Tasman, envoyé par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, visita la côte sept. en 1642, et explora plusieurs parties inconnues de la côte occidentale en 1644. Il donna le premier à cette contrée le nom de Nouv.-Hollande. Le capitaine Dampierre en 1688 et 1699, Cook en 1770, achevèrent de visiter les diverses côtes de cette île immense ; mais ce dernier ne put déterminer si la Nouvelle-Galles du Sud touchait à la Diéménie (ou Tasmanie) ; ce fut un chirurgien de marine, Bass, qui résolut ce problème et donna son nom au détroit. Depuis, le capitaine Furneaux en 1773, Vancouver en 1791, d'Entrecasteaux, Baudin et Flinders, firent de nouvelles reconnaissances. De 1818 à 1822 le capitaine King reconnut la partie septentrionale avec une rare précision. Freycinet en 1818, et Dumont-d'Urville en 1827 ont ajouté de nouveaux documents à ceux qu'avaient fournis leurs prédécesseurs. Les Anglais sont les premiers qui aient formé des établissements dans la Nouvelle-Hollande ; ils y déportèrent les criminels. *Voy.* GALLES DU SUD (NOUVELLE-).

HOLMIA, nom latinisé de STOCKHOLM.

HOLMSTRAND, ville et port de Norwége (Aggerhuus), à 53 kil. S. O. de Christiania ; 1.500 hab. Commerce actif, surtout en bois.

HOLOPHERNE, général de Nabuchodonosor I, envahit la Judée, et mit le siége devant Béthulie. Il allait s'en emparer lorsqu'il fut tué pendant son sommeil par Judith, 689 ans av. J.-C. *Voy.* JUDITH.

HOLSTEIN, *Holsatia* en latin moderne, duché du roy. de Danemark, qui fait partie de la Confédération germanique, est borné au N. par celui de Sleswig, au N. E. et à l'E. par la Baltique, la république de Lubeck et la Prusse, au S. par la république de Hambourg et par l'Elbe, à l'O. par la mer du Nord : 145 kil. sur 90 ; 400,000 hab. Ch.-l., Gluckstadt. Le duché de Holstein se divise en 20 bailliages, dont voici les noms : Steinborg, pays des Ditmarsches, Rendsburg, comté de Ranzau, seigneurie de Pinneberg, Altona, Reinbek, Trittau, Tremsbuttel, Rethwisch, Rheinfeld, Travendal, Segeberg, Neumünster, Plœn, Arensbœk, Bordesholm, Kiel, Kronhagen, et Cismar. Il faut y ajouter plusieurs petits districts séparés qui sont de peu d'importance. Le duché de Holstein est réuni dans une administration commune avec le Sleswig : les deux pays sont régis par une même constitution octroyée le 28 mai 1831. Le duché de Holstein est arrosé par l'Elbe, le Stor, la Bille, l'Alster, l'Eyder, etc., et traversé par le canal de Kiel. On y trouve beaucoup de lacs. Il produit des céréales en abondance : blé, sarrasin ; légumes, pommes de terre ; houblon, chanvre, lin, bois, etc. On y élève des bestiaux, et surtout des chevaux estimés. La religion dominante est le luthéranisme. Son contingent fédéral est de 3,900 hab. — Le Holstein fut primitivement occupé par des peuplades saxonnes ; conquis par Charlemagne au VIIIe siècle, il resta longtemps, sous les successeurs de ce prince, soumis aux ducs de Saxe de la race des Billung. Cette race s'étant éteinte, l'empereur Lothaire investit du Holstein, à titre de comté, Adolphe de Schauenbourg, en 1106. La famille de Schauenbourg conserva ce comté pendant plus de 350 ans ; sous cette dynastie, le Sleswig fut uni au Holstein (1386), et cette union a depuis persisté jusqu'à nos jours, avec de très courtes interruptions. La ligne de la maison de Schauenbourg, qui régnait sur le Holstein, s'étant éteinte en 1459, les états élurent pour comte, en 1460, Christian I, de la maison d'Oldenbourg, et déjà roi de Danemark (depuis 1448), mais en stipulant que le Holstein ne serait pas pour cela réuni au Danemark, et aurait toujours ses princes à part et une administration propre. Christian I fit ériger le Holstein en duché par l'empereur Frédéric III (1474). Deux petits-fils de ce prince, Christian III (roi de Danemark de 1533 à 1559), et Adolphe, son frère cadet, partagèrent

entre eux le duché (1544); ils devinrent ainsi la souche de deux branches principales : la branche aînée ou *branche royale*, qui continua à régner sur le Danemark, et qui occupe encore aujourd'hui le trône de ce pays (*Voy.* DANEMARK); la branche cadette ou *branche ducale*, qui eut en partage le château et le territoire de Gottorp, et qui prit de là le nom de *Holstein-Gottorp*. Cette seconde branche a donné elle-même naissance à deux rameaux : celui de Holstein-Gottorp proprement dit, d'où est sortie la famille qui règne en Russie depuis 1762; et celui de Holstein-Gottorp-Eutin ou Holstein-Eutin, d'où est sortie la famille qui a régné sur la Suède depuis 1751 jusqu'en 1818. La branche royale de Holstein et la branche ducale de Holstein-Gottorp ont été sans cesse en guerre pour la possession de diverses parties du duché; leurs querelles n'ont cessé qu'en 1773, par un arrangement en vertu duquel le roi de Danemark est devenu seul possesseur de tout le Holstein, mais en cédant à une branche des ducs de Holstein-Gottorp-Eutin le duché d'Oldenbourg. — La branche de la maison de Holstein qui règne sur la Russie a pour chef Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, né en 1702, mort en 1739, qui épousa une des filles de Pierre-le-Grand, Anne Petrowna, et dont le fils, Charles-Pierre-Ulric, fut choisi par l'impératrice Elisabeth, sa tante, pour lui succéder; il monta sur le trône en 1762 sous le nom de Pierre III; les empereurs issus de ce prince sont Paul I (empereur en 1796), Alexandre I (1801-1825), Nicolas (auj. régnant). — En Suède, la maison de Holstein avait acquis des droits au trône par le mariage de Frédéric IV, duc de Holstein-Gottorp-Eutin, avec Sophie, sœur aînée de Charles XII; un neveu de ce prince, Adolphe Frédéric, élu prince royal en 1743 par l'influence de la Russie, monta sur le trône en 1751; les rois de Suède de cette nouvelle dynastie sont, après Adolphe-Frédéric, Gustave III (roi de 1771 à 1792), Gustave IV (roi en 1792, déposé en 1809), Charles XIII (1809-1818, mort sans enfants). Par suite de la déposition de Gustave IV, la maison de Holstein-Gottorp se trouva exclue du trône, quoiqu'elle eût encore des rejetons (*Voy.* GUSTAVE IV). — Enfin la branche d'Oldenbourg a pour chef Frédéric-Auguste de Holstein-Gottorp-Eutin ; ce prince était déjà évêque de Lubeck, lorsqu'il fut investi en 1773 du comté d'Oldenbourg, qui peu après (1776) fut érigé pour lui en duché: Frédéric-Auguste mourut en 1785 et eut pour successeur son neveu, le duc Pierre (mort en 1829), dont la postérité règne encore sur le duché d'Oldenbourg.

HOLSTEIN-EUTIN, branche de la ligne de Holstein-Gottorp, qui règne en Suède. *Voy.* HOLSTEIN et EUTIN.

HOLSTEIN-GOTTORP, ligne ducale de la maison de Holstein, qui règne en Russie et en Suède. *Voy.* HOLSTEIN.

HOLSTEIN-GOTTORP (le comte de). *Voy.* GUSTAVE IV.

HOLSTEIN-OLDENBOURG (grand-duché D'). *Voy.* HOLSTEIN et OLDENBOURG.

HOLSTENIUS (Luc), en allemand *Holste*, savant laborieux, né à Hambourg en 1596, mort en 1661. Après avoir fait de brillantes études à Leyde, il sollicita un emploi au gymnase de Hambourg. N'ayant pu l'obtenir, il quitta pour jamais sa patrie, voyagea en Italie, en Sicile, en Angleterre, en France, et fut admis dans l'intimité des savants les plus illustres de l'Europe. Pendant son séjour à Paris (1624-1627), il fut bibliothécaire du président de Mesmes; vers la même époque, il abjura le protestantisme, dans lequel il avait été élevé, pour embrasser le catholicisme (1625); il s'attacha ensuite (1627) au cardinal François Barberini, et alla se fixer à Rome, devint bibliothécaire et chanoine du Vatican en 1636, et remplit honorablement plusieurs missions délicates que lui confia la cour de Rome, entre autres celles de recevoir l'abjuration de la reine Christine et de travailler à la conversion de Frédéric, landgrave de Hesse-Darmstadt (1637). On a de lui une édition grecque-latine de la *Vie de Pythagore* et de *l'Antre des nymphes* de Porphyre, Rome, 1630; des *Notes* sur Etienne de Byzance, 1679; un *Codex regularum monasticarum*, Rome, 1661 ; des *Recherches sur la géographie sacrée*, Rome, 1666. Il a laissé inachevés un grand nombre d'autres travaux, et avait amassé d'immenses matériaux qu'il ne put mettre en œuvre.

HOLSTON, riv. des États-Unis (Virginie), tombe dans le Tennessee par 85° 50' long. O., 36° 40' lat. N.; 350 kil. de cours.

HOLTEN, ville de Hollande (Yssel-Supérieur), à 17 kil. E. de Deventer; 3,000 hab.

HOLTVA, ville de Russie (Pultawa), à 35 kil. N. E. de Krementchoug; 15,000 hab. avec la banlieue.

HOLY-HEAD, ville d'Angleterre (principauté de Galles), dans l'île et le comté d'Anglesey, à 37 kil. N. O. de Caernarvon; 4,282 hab. Il en part chaque soir un paquebot pour Dublin, qui n'en est séparée que par un trajet de moins de 100 kil.

HOLY-ISLAND, dite aussi *Lindisfarne*, petite île d'Angleterre, sur la côte E. et dépendant du comté de Durham, par 4° 8' long. O., 55° 40' lat. N. : 15 kil. de tour. Petit port à l'E., petite ville au S. O.; 600 hab., presque tous pêcheurs. Château-fort. Ruines d'un ancien monastère. Elle est arrosée par un ruisseau nommé *Lindis*.

HOLYROOD (c.-à-d. *sainte croix*), ancienne abbaye d'Écosse et palais royal dont on voit encore les ruines à l'extrémité orientale de la partie d'Edimbourg appelée *Ville Vieille*. L'abbaye fut fondée par David I, roi d'Écosse, en 1128, pour des moines augustins. En 1544 l'armée du comte d'Hertford brûla et détruisit le monastère. Reconstruit par Jacques I et Charles II, il fut de nouveau détruit après l'expulsion des Stuarts, et depuis il n'a point été relevé; le palais seul a été conservé; on y montre encore la chambre à coucher de Marie Stuart où périt le malheureux Rizzio. Ce palais a servi quelque temps de résidence au roi de France Charles X et à sa famille après les événements de 1830.

HOLYWELL, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles (comté de Flint), à 22 kil. de Flint, sur la Dee; 8,969 hab. Aux environs, plomb, houille, usines en tout genre, fonderies, martinets, tréfileries, filatures hydrauliques de coton, tissus de coton. Célèbre source de Saint-Winifred ou Holywell. Environs très pittoresques.

HOLZHAUSER (Barthélemy), ecclésiastique allemand, né en 1613, à Langnau, près d'Augsbourg, mort en 1658, étudia chez les Jésuites à Ingolstadt, et acquit une grande érudition : fut successivement curé de Tittmoningen, de Leoggenthalen dans le Tyrol, et de Bingen près de Mayence. Il forma un établissement de prêtres qui vivaient en commun et se consacraient à former des pasteurs. D'une piété ardente, il eut des visions et des révélations; on lui attribue même des prédictions qui, dit-on, se vérifièrent. Il a écrit : *Constitutiones cum exercitiis clericorum sæcularium in communi viventium*, Cologne, 1622, plusieurs fois réimp. : un *Traité de l'Amour de Dieu*, en allemand 1663 ; *Opusculum visionum variarum*, etc.

HOLZMINDEN, ville du duché de Brunswick, à 32 kil. O. de Grubenhagen; 3,300 hab. Toiles, bas, savon, aiguilles, etc.

HOMBERG, ville murée de l'électorat de Hesse, à 25 kil. S. O. de Cassel; 2,900 hab. Martinets, fonderies de fer. Toiles, bas. — Ville du grand-duché de Hesse, à 24 kil. S. E. de Marbourg; 1,600 hab. — Ville des États prussiens (Province-

Rhénane), à 63 kil. S. E. de Clèves; ruines d'un fort nommé *Modeliana* ou *Camillen Schantzen*.

HOMBERG (Guillaume), chimiste, né en 1652 à Batavia, d'une famille saxonne, mort à Paris en 1715, étudia d'abord le droit et fut quelque temps avocat à Magdebourg; mais s'étant lié dans cette ville avec le célèbre Otto de Guericke, il quitta le barreau pour l'étude des sciences naturelles, voyagea, pour augmenter ses connaissances, en Italie, en France, en Angleterre, se fit ensuite recevoir médecin à Wittemberg. Colbert l'attira en France par des offres avantageuses (1682). Homberg se fixa à Paris, s'y convertit au catholicisme, et y épousa la fille du médecin Dodart. Il fut agrégé en 1685 à l'Académie des Sciences; en 1702, le duc d'Orléans le choisit pour lui enseigner la physique, et le nomma son premier médecin. Homberg est connu dans le monde savant par les perfectionnements qu'il apporta à la fabrication du phosphore, déjà découvert par Kunckel, par l'invention d'une nouvelle machine pneumatique, d'un nouveau microscope, et par une foule d'ingénieuses découvertes. Il a fourni à l'Académie des Sciences (1692 et années suivantes) 48 mémoires dont les plus curieux sont intitulés: *Manière de faire le phosphore brûlant de Kunckel* (qui s'extrait de l'urine); *Diverses expériences de phosphore*, 1702; *Analyse du soufre commun*, 1703; *Manière de copier sur verre coloré les pierres gravées*, 1712; *Sur la génération du fer*, 1705; *Sur la vitrification de l'or*, etc.

HOMBOURG, en allemand, *Homburg-vor-der-Hœhe*, c'est-à-dire *devant la hauteur*, capitale du landgraviat de Hesse-Hombourg, à 14 kilomètres N. de Francfort-sur-le-Mein; 3,500 hab. Toiles, flanelles, soieries, horlogerie, etc. Résidence du landgrave.

HOMBOURG (landgraviat de HESSE-). *Voy.* HESSE.

HOMBOURG, ville de la Bavière Rhénane, à 9 kil. N. de Deux-Ponts; 2,200 hab. Lainages, tissus de coton. Fondée en 1682; elle eut d'abord un château-fort, qui fut rasé par suite de la paix de Bade, 1714.

HOMBOURG-L'ÉVÊQUE ou LE-HAUT, ville de France dans le département de la Moselle, à 8 kil. N. E. de Saint-Avold; 1,900 hab. Forges, affineries, martinets. — Cette ville fut fortifiée en 1254 par l'évêque Jacques de Lorraine. Les Français la prirent en 1678. Auj. ses fortifications sont en ruine.

HOME (Henri), lord Kaimes, écrivain et jurisconsulte écossais, né à Kaimes (comté de Berwick), en 1696, fut lord justicier du tribunal criminel d'Écosse depuis 1752, et mourut en 1782. Il a beaucoup écrit; parmi ses plus importants ouvrages on distingue, outre plusieurs traités de jurisprudence: *Essais sur les principes de morale et de religion naturelle*, 1751 (il s'y montre grand partisan de la doctrine de la nécessité); *Traités de droit historique*, 1 vol. in-8, 1759; *Éléments de critique*, 1762, 3 vol. in-8; *Esquisses de l'histoire de l'homme*, 1773, 2 vol. in-4, et plusieurs traités de jurisprudence anglaise. Home appartenait à l'école écossaise et était ami de Reid. On lui reproche d'avoir, dans ses ouvrages de philosophie, beaucoup trop multiplié les principes et les facultés de l'âme. Ses *Éléments de critique* offrent une heureuse application de la psychologie à la littérature.

HOME (John), auteur dramatique écossais, né en 1724 dans le comté de Roxburgh, mort en 1808, était curé en Écosse, lorsqu'il fit représenter en 1750 la tragédie de *Douglas*, une des meilleures du théâtre anglais; forcé par ses confrères de résigner sa cure pour avoir cultivé les lettres profanes, il se consacra tout entier au théâtre, et donna plusieurs autres tragédies. Il obtint une pension et des emplois de lord Bute. Ses œuvres ont été rassemblées par Mackenzie, Edimbourg, 1822, 3 vol. in-8.

HOMER, ville des États-Unis (New-York), à 225 kil. O. d'Albany. Cette ville fut fondée en 1798. La commune contient 5,600 hab. Plusieurs édifices remarquables.

HOMÈRE, le plus ancien et le plus célèbre des poëtes grecs. On ne sait rien de certain sur sa personne. Nous rapporterons cependant les traditions les plus répandues à son égard. Il florissait, selon les uns, dans le IXe siècle av. J.-C., dans le Xe selon les autres (907 av. J.-C., d'après les marbres de Paros); sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour:

Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ,
Orbis de patria certat, Homere, tua.

Smyrne et Chios sont celles dont les prétentions semblent le mieux fondées. On raconte qu'Homère eut pour mère une jeune fille de Smyrne nommée Crithéis, qui était restée orpheline et qui fut séduite par son tuteur; qu'il naquit sur les bords du fleuve Mélès, qui arrose Smyrne (d'où il prit le surnom de *Mélésigène*); que Phémius, qui tenait à Smyrne une école de musique et de belles-lettres, ayant conçu de l'amour pour Crithéis, l'épousa et adopta son enfant; qu'après la mort de Phémius, Homère lui succéda dans son école; qu'ensuite, ayant conçu le projet de l'*Iliade*, il voyagea pour acquérir par lui-même la connaissance des hommes et des lieux; que, mal accueilli de ses compatriotes à son retour, il abandonna son ingrate patrie, et alla s'établir à Chios, où il ouvrit une école: que dans sa vieillesse il devint aveugle, tomba dans l'indigence, se vit réduit à errer de ville en ville, récitant ses vers et mendiant son pain; qu'enfin il mourut dans la petite île d'Ios, une des Cyclades. On a sous le nom d'Homère deux poëmes épiques en 24 chants chacun: l'*Iliade*, où il chante les effets de la colère d'Achille, les malheurs des Grecs au siége de Troie pendant l'absence du héros, et la vengeance terrible que celui-ci tira du meurtre de Patrocle; l'*Odyssée*, où il raconte les voyages d'Ulysse errant de contrée en contrée après la prise de Troie, et le retour de ce prince dans son royaume d'Ithaque; plus, un petit poëme héroï-comique, la *Batrachomyomachie*, ou combat des rats et des grenouilles; 33 hymnes et quelques épigrammes. Tous ces ouvrages sont écrits dans le dialecte ionien. L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été de tout temps regardées comme les chefs-d'œuvre de l'épopée. Ces deux poëmes brillent, du reste, par des mérites fort divers: on admire dans l'*Iliade* la grandeur des conceptions, la beauté et la simplicité du plan, la hardiesse de l'imagination, la richesse et la sublimité des images; on trouve dans l'*Odyssée* un plan moins régulier, une imagination moins éclatante, mais on se sent attaché par un vif intérêt et par une séduisante naïveté. Outre leur beauté intrinsèque, l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient pour les anciens le mérite de renfermer les traditions théologiques, les noms et l'origine des peuples, la description et la situation des pays, et ces deux poëmes jouissaient sous ces divers rapports d'une grande autorité. Les poëmes d'Homère, selon de savants critiques, seraient antérieurs à l'invention de l'écriture, et longtemps ils n'auraient été conservés que par la mémoire; ils furent de bonne heure morcelés et défigurés par les rhapsodes qui en détachaient les épisodes les plus intéressants pour les réciter. Pisistrate, ou, suivant d'autres, Hipparque son fils, fit recueillir et coordonner avec beaucoup de soin ces divers morceaux; depuis, ces poëmes ont été révisés par les plus grands critiques de l'antiquité, Aristote, Aristophane de Byzance, Aristarque; c'est ce dernier qui divisa l'*Iliade* et l'*Odyssée* chacune en 24 chants, et leur donna la forme sous laquelle nous les possédons. Ces deux poëmes ont été commentés par Didyme, Eustathe, etc. Malgré l'admiration universelle dont il a été l'objet, Homère

a trouvé quelques détracteurs. On cite surtout Zoïle dans l'antiquité ; Perrault, Lamothe, chez les modernes. Quelques savants, Wolf entre autres, ont prétendu qu'Homère n'avait jamais existé, et que les poëmes que nous avons sous son nom n'étaient qu'un recueil de morceaux composés par divers auteurs qu'il appelle *Homérides* et qui formaient une espèce d'école. Tous ces morceaux auraient été réunis plus tard et groupés en deux grands poëmes; mais quoiqu'il paraisse être vrai que ces poëmes ont subi des altérations, des interpolations, l'unité du plan et l'ordre qui y règne font justice d'un si hardi paradoxe. D'autres ont prétendu avec plus de vraisemblance que l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'étaient pas du même auteur, et ont regardé l'*Odyssée* comme bien postérieure à l'*Iliade*. Quant à la *Batrachomyomachie* et aux autres pièces que l'on met d'ordinaire au nombre des poésies homériques, on est assez d'accord pour les regarder comme n'étant pas d'Homère ; elles sont d'ailleurs peu dignes d'un si grand poëte. On a donné des explications fort diverses du nom d'Homère; chacun adopte celle qui convient à son système : les uns, partisans des traditions vulgaires, traduisent ce nom par *aveugle;* d'autres par *otage*, parce qu'Homère servit d'otage dans une guerre que se firent les habitants de Smyrne et de Colophon : d'autres enfin le font dériver d'*homereô*, rassembler, prétendant que ce mot désigne fort bien le compilateur qui n'a fait que rassembler des éléments épars pour en former un ensemble. — Nous avons une foule d'éditions et de traductions d'Homère. Parmi les éditions on remarque celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol., donnée par Démétrius Chalcondylas; c'est la plus ancienne: celle de H. Etienne, grecque-latine, Paris, 1566 ; de Barnès, Cambridge, 1711 ; de Sam. Clarke, Londres, 1729-40; de Villoison, Venise, 1788 (faite d'après un manuscrit qui venait d'être découvert à Venise, avec les signes critiques des Alexandrins et de précieuses scholies) ; de J.-A. Wolf, Halle, 1794, Leipsick, 1804 et 1817 ; de Heyne, Leipsick, 1802 (elle contient l'*Iliade* seulement). M. A. Mai a publié en 1819, à Milan, des fragments inédits de l'*Iliade*. Les meilleures traductions françaises d'Homère sont : en prose, celles de Madame Dacier, de Bitaubé, de Lebrun, et surtout celle de Dugas-Montbel (avec le texte, et une savante *Histoire des poésies homériques*, 9 vol. in-8); en vers, celles de Rochefort, d'Aignan, de Bignan. Les Anglais estiment les traductions de Pope et de Cowper : les Allemands, celles de Bodmer, de Stolberg, de Voss (celle-ci est dans le mètre de l'original) ; les Italiens celles de Salvini et de Monti. L'*Iliade* a été traduite en vers latins par Raimundus Cunichius, Rome, 1777, et l'*Odyssée* par Bernard Zamagna, 1778. Nous avons une vie d'Homère en grec, attribuée à Hérodote, et traduite par Larcher.

HOMÉRIDES. On désigne par ce nom, soit les descendants d'Homère, soit des poëtes d'une certaine époque et d'une certaine école dont Homère n'aurait fait que rassembler les chants, soit les poëtes postérieurs à Homère qui s'exercèrent sur des sujets analogues à ceux qu'il avait traités.

HOMÉRITES, peuple de l'Arabie ancienne, habitait la partie méridionale de l'Arabie heureuse, au S. E. des Sabéens.

HOMPESCH (Ferdinand DE), dernier grand-maître de l'ordre de Malte, né à Dusseldorf en 1744, fut investi de cette dignité en 1797. Gagné, à ce que l'on prétend, par l'argent et les promesses du Directoire, il se soumit sans résistance, en 1798, à la flotte française qui allait en Égypte sous la conduite de Bonaparte, et fut conduit à Trieste. Il protesta vainement contre l'usurpation française, et abdiqua sa souveraineté en faveur de l'empereur de Russie, Paul I. Il erra quelque temps en Allemagne, puis se réfugia en France, et mourut à Montpellier en 1803.

HOMS ou HEMS, *Emesa*, ville de la Syrie (Damas), à 136 kil. N. E. de Damas; 25,000 hab., chef-lieu de livah. Beaucoup de mosquées, églises chrétiennes grecques, bazar, grand khan, etc. Soieries, toile de coton, savon. Commerce actif avec Hama, Damas, Alep. Occupée par les Anglais en 1840.

HO-NAN, province de Chine, entre celles de Pe-tchi-li au N., de Hou-pe au S. : 700 kil. sur 650; 12,800,000 hab. Ch.-l., Khaï-foung. Elle forme 9 dép. (Khaï-foung, Koueï-te, Chang-te, Oueï-hoeï, Hoaï-king, Ho-nan, Nan-yang, Yu-ning, Tchin-tcheou) et 4 mouvances directes. Climat très doux ; agriculture florissante ; on a surnommé cette province le jardin de la Chine. —Ville de Chine, ch.-l. du dép. de Ho-nan, à 200 kil. O. de Khaï-foung, sur un affluent du Hoang-ho, vers le centre de la Chine, ce qui la faisait regarder par les Chinois comme le centre du monde.

HONARURA, port de l'île Ouahou, une des îles Sandwich, dans le Grand Océan équinoxial, et capitale de tout l'archipel. Résidence du roi ; un fort. Maisons en jonc pour la plupart : 5,000 hab.

HONDA, ville d'Amérique, dans la république de Nouvelle-Grenade, sur la Magdalena, à 95 kil. N. O. de Bogota ; 4,500 hab. Entrepôt de tout le commerce entre le S. et le N. de la Nouvelle-Grenade avant les guerres de l'indépendance. Mines d'or aux environs. La baie de Honda, sur la mer des Antilles, par 73° 26' long. O., 12° 20' lat. N., fournit des perles.

HONDIUS ou HONDT (Josse), géographe et graveur en cartes, né en 1546, en Flandre, mort à Amsterdam, en 1611, séjourna longtemps en Angleterre. On a de lui un *Traité de la construction des globes*, 1597 ; des éditions du grand *Atlas de G. Mercator*; des cartes de *Guyane* d'après Walter Raleigh, Nuremberg, 1599, in-4.

HONDO, riv. du Mexique. *Voy.* RIO-GRANDE.

HONDSCHOOTE, ville de France, ch.-l. de canton (Nord), à 15 kil. S. E. de Dunkerque ; 3,903 hab. Chicorée-café. Les Français, commandés par Houchard, y battirent les Autrichiens commandés par Freytag, le 8 septembre 1793. — On donne le nom de canal de Hondschoote à un petit canal qui fait communiquer Bergues et Furnes et qui a un embranchement à Hondschoote.

HONDT ou HONT, bras de l'Escaut. *Voy.* HONT.

HONDURAS, contrée d'Amérique, naguère un des états de la confédération de l'Amérique centrale ou de Guatimala, est bornée au N. par la baie de Honduras, qui la sépare de l'Yucatan, à l'O. par le Guatimala, au S. par l'état de Nicaragua, à l'E. par la mer des Antilles: 480 kil. de l'E. à l'O., et 420 du N. au S. ; 100,000 hab. Son ch.-l. est Comayagua. Climat chaud, humide et malsain; belles plaines, sol fertile en grains, fruits et légumes; pâturages; beaucoup de poisson. Mines d'or et d'argent. — Le Honduras a été découvert en 1502 par Christophe Colomb, qui aborda sur la partie de la côte habitée par les Mosquitos ; il fut ensuite conquis par un lieutenant de Cortez. Il forma d'abord un gouvernement particulier, mais en 1790 il ne fit plus qu'une intendance ; il a depuis fait partie de la confédération de Guatimala ; auj. c'est un état indépendant. (*Voy.* GUATIMALA.)

HONDURAS (baie ou golfe de). On nomme ainsi la partie de la mer des Antilles comprise entre le cap de Honduras et la presqu'île de Yucatan, par 16°-18° 15' lat. N., et 88° 20'-90° 45' long. O. Sa largeur est de 360 kil. et sa profondeur d'autant ; on y remarque plusieurs caps dont le principal est le cap des Trois-Pointes, au N. E.

Elle reçoit plusieurs rivières, entre autres la Xagua, l'Ulua, la Motagua, le Rio-Golfo, la Balise, etc. — Cette baie est remplie de bancs de sable et de récifs qui en rendent la navigation très dangereuse. Les courants y sont très violents, surtout lorsque le vent souffle du nord.

HONFLEUR, ville et port de France, ch.-l. de canton (Calvados), à 11 kil. S. E. du Havre, à l'embouchure de la Seine, rive gauche; 19,130 hab. Entrepôt de denrées coloniales, fabrique de dentelles, couperose, vitriol, acides, biscuits de mer, saleries, chantiers de construction, etc.; armements pour la morue, la baleine, le veau marin. Commerce assez considérable. — Honfleur était jadis très florissant, mais il est bien déchu depuis la fondation du Havre. Charles VII le prit aux Anglais en 1440; les Calvinistes s'en emparèrent en 1562; mais le duc d'Aumale le reprit la même année. Ce fut la dernière ville de Normandie qui se soumit à Henri IV.

HONG (marchands). On nomme ainsi une compagnie de marchands chinois à Canton, qui ont seuls le privilége de commercer avec les Européens.

HONGRIE, en latin *Hungaria*, en allemand *Ungarn*, en hongrois *Madgyar-Orszag*, en slave *Uherska-Kragina*, vaste contrée d'Europe qui fait auj. partie des États autrichiens et porte le titre de royaume, s'étend entre 44° 26'-49° 29' lat. N. et entre 13° 42'- 22° 40' long. E.; elle est bornée au N. par les monts Krapacs, qui la séparent de la Galicie, à l'E. par la Transylvanie et la Valachie, au S. par le Danube et la Drave, qui la séparent de la Servie, de l'Esclavonie et de la Croatie, à l'O. par la Styrie et l'archiduché d'Autriche, et au N. O. par la Moravie. Étendue: 660 kil. de l'E. à l'O., 490 kil. du N. au S.; 10,062,680 hab. Capitale, Ofen ou Bude. Le royaume de Hongrie proprement dit se divise actuellement en quatre *cercles* subdivisés eux-mêmes en 44 comitats dont voici les noms:

Comitats.	*Chefs-lieux.*
Cercle en-deçà du Danube.	
Pesth,	Ofen (Bude).
Bacs,	Baja.
Neograd,	Balassa-Gyarmath.
Sohl,	Neusohl.
Honth,	Ipoli-Sagh.
Gran,	Gran.
Bars,	Kremnitz.
Neutra,	Neutra.
Presbourg,	Presbourg.
Trentsin,	Trentsin.
Thurost,	Saint-Martin.
Arva,	Also-Kubin.
Liptau,	Saint-Michel.
Cercle au-delà du Danube.	
Wieselburg,	Ungarisch-Altenburg.
OEdenburg,	OEdenburg.
Raab,	Raab.
Komorn,	Komorn.
Stuhlweissembourg,	Stuhlweissembourg.
Vesprim,	Vesprim.
Eisenburg,	Stein-am-Anger.
Salad,	Szala-Egerszeg.
Schümeg,	Kaposvar.
Tolna,	Szexard.
Baranya,	Fünfkirchen.
Cercle en-deçà de la Theiss.	
Zips,	Leutschau.
Gœmœr,	Gross-Steffelsdorf.
Hevesch,	Erlau.
Borschod,	Miskolz.
Torna,	Torna.
Abaujvar,	Kachau.
Sarosch,	Eperies.
Zemplin,	Ujheli.
Unghvar,	Unghvar.
Beregh,	Bereghzasz.
Cercle au-delà de la Theiss.	
Marmarosch,	Szigeth.
Ugotsch,	Nagyszœllœs.
Szathmar,	Nagy-Karoly.
Szaboltsch,	Nagy-Kallo.
Bihar,	Gross-Wardein.
Bekesch,	Gyula.
Csongrad,	Szegedin.
Csanad,	Mako.
Arad,	Boros-Jenœ.
Krasso,	Lugos.
Temesch,	Temesvar.
Toronthal,	Nagybecskireck.

On met d'ordinaire au nombre des annexes de la Hongrie le royaume de Croatie et celui d'Esclavonie (*Voy.* ces noms), ainsi que quelques districts particuliers, tels que le Littoral hongrois, le Pays des Iazyges, la Petite et la Grande-Cumanie, le territoire des Haydouks, et en outre le Pays dit des Hongrois dans la Transylvanie.

La surface de la Hongrie est très variée. Au N. et à l'E. les monts Krapacs forment un vaste demi-cercle qui s'étend depuis la Moravie jusqu'à la rive gauche du Danube. Le S. O. est traversé par les ramifications des Alpes Juliennes; mais au centre s'étendent d'immenses plaines. Un grand nombre de rivières arrosent la Hongrie: le Danube, le Raab, la March, la Drave, le Waag, la Theiss, la Save, le Gran, la Platten, etc. On y remarque des lacs assez importants: le lac Balaton et le lac Neusiedel; les marais y sont également fort nombreux. Le climat est très variable, sec dans la partie montueuse, humide et malsain dans les plaines et sur les bords du Danube. Les montagnes de la Hongrie renferment des mines d'or, de fer, de cuivre, de plomb: du mercure natif et du cinabre, de l'antimoine, des marbres, du porphyre, du soufre et du sel gemme; on y voit aussi plusieurs sources minérales. Le sol est très fertile; il produit en grande abondance le blé et toutes sortes de grains, des fruits, des légumes et des vins très estimés (notamment ceux de Tokay, de Bude, d'OEdenburg, de Syrmie, etc.) Les pâturages de la Hongrie nourrissent beaucoup de chevaux, d'ânes et de mulets, ainsi que du gros bétail; on y trouve une grande quantité de gibier. L'industrie est peu active en Hongrie, et la plupart des manufactures y sont occupées par des ouvriers allemands; on trouve cependant parmi les Hongrois des tanneurs, des peaussiers, des cordonniers, des fourreurs, des ouvriers en dentelle et des barbiers. Le commerce est presque exclusivement entre les mains des Allemands, des Grecs et des Juifs. Les Hongrois sont issus de différentes races parmi lesquelles dominent les familles oïgoure, tchoude, finnoise ou hunnique, et ouralienne. Ils professent presque tous le culte catholique. — Le gouvernement de la Hongrie est une monarchie tempérée par l'aristocratie. Le pouvoir législatif réside surtout dans la diète composée de deux chambres, la haute ou celle des *magnats*, et la basse, formée de la réunion des prélats, des abbés et des députés des comitats. Le pouvoir exécutif est exercé au nom de l'empereur d'Autriche par un comte palatin ou vice-roi (*nandor-ispan*), assisté d'un conseil. L'administration des comitats est tout à fait indépendante de la couronne; tous ont leurs lois et leurs coutumes particulières; ils élisent eux-mêmes leurs gouverneurs. La noblesse, qui se compose ordinairement des magnats et du clergé, et quelquefois de bourgeois auxquels l'empereur a donné des lettres de noblesse, jouit d'immenses priviléges; les bourgeois des villes ont aussi de

grandes immunités; mais les paysans sont écrasés de corvées et traités presque comme des esclaves. — La littérature hongroise, jusqu'ici peu connue des étrangers, n'est pas sans importance; sa poésie lyrique est surtout remarquable. L'idiome qu'on parle en Hongrie se ressent de la diversité des éléments qui ont formé ce peuple : le latin est la langue qui prédomine, il est la langue savante et écrite; la langue parlée est le madgyar.

Histoire. Du temps des Romains, le pays appelé aujourd'hui Hongrie formait la Dacie orientale, la Pannonie septentrionale et l'extrémité S. E. de la Germanie habitée par les Quades. Au IIIe siècle, les Goths occupèrent toute cette contrée; ils en furent chassés en 376 par les Huns (dont le nom joint à celui d'Avares forma, dit-on, celui de *Hungarie* ou *Hongrie*). Après la mort d'Attila, roi des Huns (453), les Ostrogoths, les Gépides et les Lombards se disputèrent le territoire de la Hongrie. Les Avares finirent par s'en rendre maîtres au VIIe siècle; mais ils eurent à se défendre contre les incursions des Slaves et des Bulgares. Charlemagne ayant détruit la puissance des Avares (799), les Madgyars, peuple d'origine finnoise, qui au VIIe siècle était venu s'établir entre le Don et le Dniepr, et qui avait été expulsé de son premier séjour par les Petchenègues, entra en Hongrie vers 894. Arpad, fils d'Almus, les conduisait; il s'allia avec les empereurs d'Allemagne et soumit la plus grande partie des nombreuses tribus qui occupaient alors la Hongrie. Ses successeurs embrassèrent le christianisme: Etienne I, dit *le Saint*, chef des Madgyars depuis 997, prit le titre de roi l'an 1000. Ce prince soumit complétement les Slaves et les Bulgares, et la Hongrie lui dut la plupart de ses institutions sociales. Après sa mort (1038), les Hongrois furent en proie à de violentes dissensions jusqu'au règne de Ladislas I (1077), qui sut ramener la concorde parmi ses peuples; il conquit la Croatie et la Slavonie, auxquelles Coloman son successeur ajouta la Dalmatie; sous Geysa II le comitat de Zips et la Transylvanie reçurent des colonies flamandes (1148). Bela III, qui avait été élevé à Constantinople, introduisit dans sa cour et parmi les Madgyars la civilisation et les mœurs de l'empire grec. Il épousa Marguerite, comtesse du Vexin, sœur de Philippe-Auguste, roi de France, et veuve de Henri Court-Mantel, fils de Henri II, roi d'Angleterre. C'est lui qui établit la division de la Hongrie en comitats. André II conduisit en Terre-Sainte la cinquième croisade, et laissa par sa faiblesse s'accroître les priviléges de la noblesse (1222). Sous Bela IV, son fils, les Mongols ravagèrent la Hongrie (1241). Après lui le pouvoir royal, affaibli par les discordes intestines et par les guerres étrangères, fut réduit au plus déplorable état, jusqu'au règne d'André III, en qui finit la dynastie des Arpades (1301). Les Hongrois élurent alors Wenceslas de Bohême, et, après son abdication, Othon de Bavière; mais le pape Boniface VIII leur imposa Charles-Robert, dit *Charobert*, comte d'Anjou, arrière-petit-fils d'Etienne V par les femmes, et qui fut reconnu roi en 1308. Sous son règne la Hongrie s'éleva à un haut degré de splendeur; elle comprenait, outre la Hongrie propre, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Servie, la Valachie, la Transylvanie, la Moldavie et la Bulgarie. Louis I, son fils, y ajouta la Russie rouge et porta la couronne de Pologne (1370). Marie, fille de Louis, fut après lui déclarée *roi* (1382), et associa au trône son époux Sigismond, électeur de Brandebourg (1388). Leur règne est troublé par les révoltes des magnats, l'hérésie de Jean Huss et les invasions des Ottomans. Bientôt paraît le célèbre Jean Hunyade, régent du royaume sous Ladislas V, qui bat partout les Turcs (1438-1457), et dont le fils Matthias Corvin est élu roi après la mort de Ladislas V (1458). Matthias joignit les talents d'un souverain à l'habileté d'un grand capitaine; il assura par sa sévérité la tranquillité publique, et favorisa la culture des lettres, en fondant une université à Presbourg et une célèbre bibliothèque à Bude. Wladislas II, roi de Bohême, élu après la mort de Matthias (1490), et Louis II son successeur ne purent arrêter les Turcs. Ce dernier fut tué à la bataille de Mohacs (1526). Ferdinand d'Autriche et Jean Zapolya ou Zapolsky se disputèrent alors la possession de la Hongrie; ce dernier finit par être vaincu et obligé de se retirer dans la H.-Hongrie. Néanmoins le pays ne reconnut la domination autrichienne qu'en 1570, sous Maximilien II; ce ne fut même que beaucoup plus tard (en 1687) que la couronne de Hongrie fut déclarée héréditaire dans la maison d'Autriche. Les empereurs eurent encore à combattre les révoltes successives de Tékéli et de George Rakoczi, qui ne furent apaisées qu'en 1711. Pendant ces dissensions, les Turcs avaient envahi la plus grande partie de la Hongrie; ils n'en furent définitivement chassés qu'en 1686, par la paix de Carlowitz. Depuis ce temps, la Hongrie est restée fidèle à la maison d'Autriche; elle lui a même témoigné un grand dévouement sous le règne de Marie-Thérèse, lorsque cette princesse demanda l'appui de ses magnats pour défendre sa couronne (1740), et dans les dernières guerres contre la France (1798-1815).

Souverains de la Hongrie.

1° *Dynastie des Arpades.*
Arpad, duc ou prince des Madgyars, vers 890
Soltan, 907
Toxus, 958
Geysa, 972
Etienne I (le saint), 997
premier roi, 1000
Pierre, 1038
Samuel, dit *Aba*, (anti-roi), 1041
Pierre, rétabli, 1044
André I, 1046
Béla I, 1061
Salomon, 1063
Geysa I, 1074
Ladislas I (saint) 1077
Coloman, 1095
Etienne II, 1114
Béla II, 1131
Geysa II, 1141
Etienne III, 1161
Ladislas II, 1162
Étienne IV. 1162
Béla III. 1173
Emeric, 1196
Ladislas III (l'Enfant), 1204
André II, 1205
Béla IV, 1235
Etienne V, le Cuman, 1270
Ladislas IV, 1272
André III, 1290
Wenceslas de Bohême, 1301
Othon de Bavière, 1305

2° *Maison d'Anjou.*
Charles-Robert, 1308
Louis I, le Grand, 1342
Marie I, 1382
Charles II de Naples, 1385-86

3° *Maison de Luxembourg.*
Sigismond, 1387

4° *Maison d'Habsbourg-Autriche.*
Albert d'Autriche, 1437
Elisabeth, 1439

5° *Maison des Jagellons.*
Wladislas I de Pologne, 1440

6° *Maison d'Autriche*
Ladislas V, 1445

7° *Maison d'Hunyade.*
Matthias Corvin, 1458

8° *Maison des Jagellons de Bohême.*
Wladislas II, 1490
Louis II, 1516

9° *Maison d'Autriche.*
Ferdinand I, 1526
(*Voy.* la série des empereurs d'Allemagne).

HONGROIS (Littoral), district particulier des États autrichiens, appartient au royaume de Hongrie, et est enclavé dans le royaume d'Illyrie et de Dalmatie; il est situé entre la Carniole au N., la Croatie militaire à l'E., le golfe de Quarnerolo au S., et l'Istrie à l'O. Ville principale, Fiume.

HONGROIS (Pays des), *Magyarok-resze*, contrée des Etats autrichiens, dans le gouvernement de Transylvanie, dont il occupe toute la partie occidentale, est borné au N. et à l'O. par la Hongrie (cercle au-delà de la Theiss), au S. par la Valachie, à l'E. par le Pays des Saxons; 180,000 hab. Ch.-l., Klausenburg. Il se divise en 11 comitats (Klausenburg,

Thorenburg, Karlsburg, Hunyad, Szasvaros, Szolnok moyen, Szolnok intérieur, Krasna, Doboka, Sarand, Kockelburg, Weissenburg inférieur et supérieur), et deux districts (Fagaras et Kœvar).

HONIMAO, nommée aussi *Uleastre* ou *Saparua*, une des Moluques, par 126° 42' long. E., 3° 30' lat. N. : 17 kil. sur 9. Riz, girofle ,etc.

HONITON, ville d'Angleterre (Devon), à 26 kil. E. d'Exeter, sur l'Otter; 3,509 hab. Dentelles, franges. Exportation de beurre pour Londres. — Honiton devint, lors de la conquête des Normands, la propriété de Robert, comte de Mortagne; le fils de celui-ci s'étant révolté contre Henri I, son patrimoine fut confisqué et donné à Richard de Rivers, de qui sortirent les Courtenay, comtes de Devon.

HONOLULU, une des îles Sandwich. *Voy.* HONARURA.

HONORAT (saint). *Voy.* HONORÉ.

HONORÉ (saint), *Honoratus*, évêque d'Arles, né dans la Gaule septentrionale et issu d'une famille originaire de Rome, fonda vers 391 le monastère de Lérins, et fut, malgré sa résistance, élevé en 427 sur le siége d'Arles. On le fête le 20 janvier et le 15 mai. — L'église fête encore un autre saint Honoré, évêque d'Amiens au VIe ou VIIe siècle; le martyrologe en fait mention au 16 mai.

HONORÉ d'Autun, *Honorius*, écrivain ecclésiastique du XIIe siècle, mort vers 1140, enseigna longtemps à Autun, avec le titre de *Scolastique*, la théologie et la métaphysique, et laissa un assez grand nombre d'écrits qui font bien connaître l'état des connaissances à cette époque. Les principaux sont : *Elucidarium* (abrégé de théologie), joint ordinairement aux œuvres de saint Anselme; *De prædestinatione et libero arbitrio*, publié par G. Cassander, Bâle, 1552; *Hexameron seu Neocosmus; Imago mundi de dispositione orbis*, abrégé de cosmographie; *De luminaribus ecclesiæ*, Bâle, 1544.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE (Blaise VANZELLE, dit *le Père*), carme déchaussé, né à Limoges en 1651, mort en 1729, fut chargé par son ordre de diverses missions dans le Levant. On a de lui : *Traité des indulgences*, 1701; *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique touchant l'histoire de l'église*, 1712-1720, 3 vol. in-4; *Dissertations sur la chevalerie ancienne et moderne*, 1718, in-4.

HONORÉ, *Honorius*, pape. *Voy.* HONORIUS.

HONORIE ou HONORIADE, *Honoria* ou *Honorias*, une des provinces du diocèse de Pont, dans l'Empire et la préfecture d'Orient, était formée de la Bithynie orientale et de la Paphlagonie occidentale, et avait pour ch.-l. Claudiopolis.

HONORINE (sainte), vierge et martyre au IIIe ou IVe siècle, est fêtée le 27 février. Elle est en grande vénération dans le diocèse de Paris.

HONORIUS (Flavius), empereur d'Occident, second fils de Théodose, n'avait que neuf ans quand son père mourut, l'an 395. Il partagea l'empire avec son frère Arcadius et obtint l'Occident. Il eut d'abord pour tuteur et pour ministre Stilicon, habile général, qui retarda quelque temps par ses victoires sur les Barbares la chute de l'empire ; mais dans la suite, irrité contre cet ambitieux ministre qui cherchait à le détrôner, il le fit mettre à mort (408). Alaric, roi des Goths, qui déjà avait fait plusieurs incursions en Italie, s'empara de Rome et la mit au pillage (409). Honorius s'était retiré dans Ravenne, et il ne dut son salut qu'à la mort d'Alaric, qui arriva peu après. Ce prince faible se laissa enlever les plus belles provinces de l'empire ; c'est sous lui que la Grande-Bretagne, la Gaule, l'Espagne, furent envahies par les Barbares. Il mourut en 423, à 38 ans.

HONORIUS I, pape, né en Campanie, était fils du consul Pétrone. Il fut élu en 626 et mourut en 638. Il se laissa aller aux opinions de Sergius, patriarche de Constantinople, chef du monothélisme, et fut anathématisé au concile de Constantinople, 680. Il a laissé des *Lettres* insérées dans les *Conciles* du P. Labbe.

HONORIUS II, antipape. *Voy.* CADALOUS.

HONORIUS II, nommé auparavant *le cardinal Lambert*, évêque d'Ostie, élu pape en 1124, mort en 1130, confirma Lothaire dans la dignité impériale, et condamna pour diverses fautes les abbés de Cluni et du mont Cassin. On a de lui quelques *Lettres*.

HONORIUS III, nommé d'abord *Cencio Savelli*, né à Rome, élu pape en 1216, mort en 1227, reconnut l'ordre de Saint-Dominique, celui des Carmes, prêcha vainement une croisade pour reconquérir la Terre-Sainte et arma Louis VIII contre les Albigeois. Il accorda le premier des indulgences dans la canonisation des saints, et défendit vers 1220 d'enseigner le droit civil à Paris. On a sous son nom : *Conjuratio adversus principem tenebrarum et angelos ejus*, Rome, 1629, in-8.

HONORIUS IV, *Jacques Savelli*, Romain, élu pape en 1285, mort en 1287, délivra les états de l'Église des brigands qui les infestaient, soutint en Sicile le parti français contre la maison d'Aragon, et fut le défenseur des immunités ecclésiastiques.

HONORIUS AUGUSTODUNENSIS. *Voy.* HONORÉ D'AUTUN.

HONORIUS DE SANCTA-MARIA. *Voy.* HONORÉ DE SAINTE-MARIE.

HONT ou HONDT, bras occidental de l'Escaut, tombe dans la mer du Nord entre les îles de Kadsand et de Walcheren.

HONTH ou NAGY HONTH (c.-à-d. *Grand-Honth*), comitat de Hongrie (cercle en-deçà du Danube), entre ceux de Bars, Sohl, Neograd, Pesth, Gran, Presbourg : 80 kil. sur 45; 125,500 hab. Ch.-l., Ipoli-Sagh. Sol montueux, or, argent, cuivre, plomb, cinabre, grenat, vitriol, eaux minérales.

HONTH (KIS-), c.-à-d. *Petit-Honth*, ancien comitat de Hongrie, compris auj. dans celui de Gœmœr.

HONTHEIM (J.-Nicolas de), connu sous le pseudonyme de *Justinus Febronius*, théologien catholique allemand, né à Trèves en 1701, mort en 1790, étudia d'abord la jurisprudence, puis la théologie, et fit de bonne heure un voyage en Italie ; mais après avoir vu de près la cour de Rome, il se montra à son retour dans sa patrie l'ardent adversaire de la politique du Vatican, sans toutefois se séparer de la communion catholique (1732). Il remplit d'abord pendant neuf ans une chaire de droit civil à Trèves, fut ensuite nommé conseiller intime de l'électeur archevêque de cette ville, puis évêque *in partibus* de Myriophite (1748), et coadjuteur du siége de Trèves. En 1763, il fit paraître, sous le pseudonyme de *Febronius*, un ouvrage qui fit grand bruit ; il était intitulé: *De statu præsenti ecclesiæ et legitima potestate romani pontificis*, Bouillon (Francfort), in-4; les droits de l'église nationale allemande y étaient habilement défendus contre les empiétements de la cour de Rome, et la puissance spirituelle des papes était renfermée dans ses justes bornes; il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, notamment en français sous ce titre : *De l'état de l'Eglise*, Wurtzbourg (Sedan), 1766, 2 vol. in-12, et sous celui de *Traité du gouvernement de l'Eglise*, Venise (Paris), 1766, in-4 et 1767, 3 vol. in-12. La cour de Rome mit ce livre à l'index ; néanmoins l'influence qu'il exerça en Allemagne fut immense. Le véritable nom de l'auteur ayant été découvert, Hontheim fut obligé, pour se délivrer des persécutions dont il devint l'objet, de signer en 1788 une rétractation ; mais ce tardif remède fut peu utile à la cour de Rome. On doit encore à Hontheim un savant ouvrage intitulé : *Historia Trevirensis diplomatica et pragmatica*, 1750, 3 vol. in-fol. avec un *Prodromus*, 1757, 2 vol. in-fol.

HOOD (Samuel), amiral anglais, né en 1724 à Butleigh (Somerset), mort en 1816, fut nommé

amiral en 1780, et se rendit en Amérique ; il contribua puissamment en 1782 à la victoire que sir George Brydges (lord Rodney), sous lequel il commandait en second, remporta sur le comte de Grasse, amiral français. En 1792, il fut envoyé dans la Méditerranée pour coopérer au rétablissement du gouvernement monarchique en France, de concert avec les royalistes du midi. Il s'empara de Toulon ; mais le général Dugommier le força peu après à évacuer cette place ; Hood ne le fit toutefois qu'après avoir brûlé dans le port seize vaisseaux français. Son dernier exploit fut la conquête de l'île de Corse (1795).

HOOFT (VAN), écrivain hollandais. *Voy.* VAN HOOFT.

HOOGEVEEN, ville de Hollande (Drenthe), à 22 kil. N. E. de Meppel, au milieu d'un pays à tourbe ; 4,500 hab.

HOOGLEDE, ville de Belgique (Flandre occid.), à 22 kil. N. E. d'Ypres ; 3,600 hab.

HOOGSTRÆTEN, ville de Belgique (Anvers), à 15 kil. N. O. de Turnhout ; 1,500 hab. Château.

HOOGSTRÆTEN (David VAN), écrivain hollandais, né en 1658 à Rotterdam, se fit recevoir médecin à Leyde, puis s'adonna à la littérature et devint professeur à l'école latine d'Amsterdam. Il a publié des éditions estimées de Phèdre, Térence, Cornélius Népos, a composé des poésies latines et hollandaises, un *Dictionnaire hollandais-latin*, Amsterdam, 1704 ; et un *Grand dictionnaire historique universel*, dans le genre de celui de Moréri, 7 vol. in-fol., Amsterdam, 1733 et années suivantes.

HOOGVLIET (Arnold), poëte hollandais, né à Vlaardingen en 1687, mort en 1763, est auteur d'un poëme d'*Abraham le Patriarche*, 1727, qui est placé par les Hollandais au premier rang de leurs poésies épiques, et d'une traduction en vers des *Fastes d'Ovide*, 1719 et 1730.

HOOKE (Robert), savant anglais, né en 1635 dans l'île de Wight, mort en 1702, fut un des premiers membres de la Société royale de Londres (1662), et en devint bientôt le secrétaire perpétuel. Il fut nommé en 1664 professeur de mécanique de la Société royale, et obtint en 1665 la chaire de géométrie au collége de Gresham. Hooke inventa un ressort pour régulariser le mouvement du balancier dans les horloges, perfectionna les instruments astronomiques, soupçonna même, avant Newton, la théorie de la gravitation, et fit en mécanique, en astronomie, en physique, en chimie, une foule d'inventions et de découvertes. Ce savant était d'un caractère difficile et jaloux : il contesta à Newton ses plus belles découvertes, et eut avec Hévélius et Huyghens de vives discussions. Cependant il fut lié avec Boyle et Th. Willis. Ses principaux ouvrages sont : *Méthode pour mesurer la terre*, 1665 ; *Micrographie, ou Description des plus petits corps*, Londres, 1665, in-fol. ; *Traité des hélioscopes*, 1676 ; *Lectiones cutterianæ*, 1678 ; *Experiences et observations philosophiques*, Londres, 1726, in-8.

HOOKE (Nathaniel), historien anglais, né vers 1690 à Dublin, de parents catholiques, mort en 1764, est auteur d'une *Histoire romaine* (jusqu'à la fin de la république), Londres, 1733-71, 4 vol. in-4, ouvrage estimé, qui fut réimprimé en 1806, 11 vol. in-8. Elle est accompagnée de *Discours et Réflexions critiques*, qui ont été traduits en français par son fils, Paris, 1770-84, 3 vol. in-12. La duchesse de Marlborough le chargea de rédiger ses Mémoires sur sa conduite à la cour d'Angleterre ; ils parurent en 1742. — Son fils, Luce Joseph Hooke, fut élevé en France, où il devint docteur de Sorbonne et professeur de théologie ; il présida la fameuse thèse de l'abbé de Prades (en 1751), et s'attira de cruels désagréments pour l'avoir approuvée sans l'avoir lue.

HOOKER (Richard), théologien anglais, né en 1554, fut recteur de Drayton-Beauchamp, dans le comté de Buckingham, ensuite de Bishop's-Bourne (Kent), et mourut en 1600. Ses ouvrages ont été recueillis, 1662, in-fol., avec la *Vie* de l'auteur. Le plus remarquable de ses écrits a pour titre : *Gouvernement ecclésiastique*, ouvrage plein d'érudition et qui excitait l'admiration du pape Clément VIII.

HOORN. *Voy.* HORN.

HOPITAL (Michel de L'). *Voy.* L'HOSPITAL.

HORACE, *Q. Horatius Flaccus*, célèbre poëte latin, né à Venusium en Apulie vers l'an 66 av. J.-C., était fils d'un affranchi qui avait été huissier aux ventes publiques, et qui fit les plus grands sacrifices pour son éducation : il étudia les belles-lettres à Rome, puis à Athènes. Il suivit d'abord le parti de Brutus, et combattit à Philippes en qualité de tribun ; mais, après la déroute de l'armée républicaine, il prit la fuite, comme il l'avoue lui-même, et revint à Rome, où la perte d'une partie de ses biens le força à se créer des moyens d'existence ; il y acheta une charge de secrétaire du trésor, qui lui laissait le loisir de se livrer à la poésie. Il se fit bientôt remarquer de Varius et de Virgile, qui le présentèrent à Mécène, et ensuite à Auguste. Celui-ci lui fit rendre son patrimoine, le combla de bienfaits et voulut l'élever aux honneurs. Horace refusa constamment et n'accepta pas même la place de secrétaire de l'empereur. Il passait une très grande partie de sa vie à la campagne dans la Sabine ou dans une terre près de Tibur, dont Mécène lui avait fait présent : c'est là qu'il composait ses poésies. Il mourut âgé de 57 ans, six semaines après Mécène, auprès duquel il fut enseveli. Horace était aimable, modeste, paisible, sans ambition. Comme philosophe il était épicurien : mais, de même qu'Épicure, il faisait consister le bonheur dans l'usage modéré des biens de la vie, et recommandait la pratique des vertus. On l'a accusé d'avoir flatté Auguste : mais il pouvait préférer de bonne foi un gouvernement monarchique à une république turbulente ; d'ailleurs il n'a loué dans Auguste que ce qu'il y avait de louable, et il nomme souvent, avec l'accent de l'admiration, les ennemis mêmes de César : Pompée, Antoine, Brutus, Caton. Comme poëte, Horace est incontestablement un des plus beaux génies de l'antiquité. Il nous reste de lui quatre livres d'odes, un d'épodes, deux de satires, deux d'épîtres, et l'Art poétique. Dans ses odes, il se montre tour à tour brillant, énergique et sublime comme Pindare, naïf, délicat et gracieux comme Anacréon ; il y imite souvent le rhythme des poëtes grecs, surtout d'Alcée, d'Archiloque, de Sapho. Ses satires et ses épîtres sont le modèle de l'urbanité, de la raillerie douce et bienveillante ; presque tous ses vers sont devenus proverbes. Son Art poétique, que Boileau a imité en le développant, est encore aujourd'hui le code des hommes de goût. Horace a eu de nombreux commentateurs chez les anciens, entre autres Acron, Porphyrion, Æmilius, Cerentius Scaurus. On a une foule d'éditions et de traductions de ses œuvres. Les éditions les plus recherchées sont celles de D. Heinsius, Leyde, 1629 ; de Jean Bond, Amsterdam, 1676 : *Ad usum Delphini*, Paris, 1691 ; *Variorum*, Amsterdam, 1695 ; de Bentley, Cambridge, 1700 et 1728 ; de Bodoni, Parme, 1791 ; Didot, Paris, 1799 ; de Baxter, revue par Gessner et Zeun, Leipzick, 1802 ; de Mitscherlich, Leipsick, 1800 (les odes seulement). Parmi les traductions françaises on estime celles de Dacier, Paris, 1709 ; de Sanadon, Paris, 1728 ; de Batteux, 1750 ; de Binet, 1783 ; de Campenon, 1821, etc. Les poésies d'Horace ont été trad. en vers par Daru, 1804 et 1816, L. Duchemin, 1839, 2 vol. in-8 ; les odes par MM. Vanderbourg, 1812 ; A. de Wailly, 1817 ; Halevy, 1824. M. Walckenaer a publié l'*Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, 1840, 2 vol. in-8.

HORACES, nom de trois frères romains qui, sous Tullus Hostilius, vers 667 av. J.-C., combattirent pour Rome contre les trois Curiaces, champions de la ville d'Albe, en présence de l'armée des Romains et des Albains, pour décider lequel des deux peuples commanderait à l'autre. Deux des Horaces ayant été tués au commencement de l'action, le troisième feignit de s'enfuir, et, voyant les Curiaces, qui déjà étaient affaiblis par leurs blessures, le suivre à des distances inégales, il revint sur eux et les vainquit l'un après l'autre. Rentré dans Rome après la victoire, il tua sa sœur, qui lui reprochait la mort d'un des Curiaces, son amant. On le traîna aussitôt devant les juges qui le condamnèrent à mort ; mais il en appela au peuple, qui lui fit grâce en considération de sa victoire ; il fut seulement obligé de passer sous le joug.

HORAPOLLO ou HORUS APOLLO, grammairien grec, né vers la fin du IVe siècle à Phanæbetys, près de Panople en Égypte, professa, dit-on, la grammaire et les belles-lettres à Constantinople et Alexandrie, du temps de Théodose. On a sous son nom un livre intitulé *Hieroglyphica*, qui paraît être traduit de l'égyptien, et dans lequel on explique plusieurs hiéroglyphes. Cet ouvrage a été de quelque secours à M. Champollion pour l'explication des hiéroglyphes, et a par là acquis depuis peu d'années une assez grande importance. J. Corneille de Pauw en a donné à Utrecht en 1727 une édition grecque-latine. L'édition la plus récente est celle d'Alexandre Turner, avec planches et traduction anglaise, Londres, 1840, in-8. Il a été traduit en français par Réquier, Paris, 1779, in-12. M. Ch. Lenormant a écrit sur cet ouvrage un savant *Mémoire*, Paris, 1818.

HORATIUS COCLÈS (P.), héros des premiers temps de Rome, défendit seul contre l'armée de Porsena (507 avant J.-C.) l'entrée du pont Sublicius, pendant que ses compagnons détruisaient ce pont derrière lui ; quand il fut rompu, il se jeta dans le fleuve tout armé, et rentra à la nage dans Rome sain et sauf. *Coclès* veut dire borgne ; ce surnom avait été donné au brave Horatius parce qu'il avait perdu un œil dans un combat.

HORCAJO-DE-LAS-TORRES, ville d'Espagne (Manche), à 38 kil. N. O. d'Ocana ; 2,130 hab.

HORCAJO-DE-SANTIAGO, bourg d'Espagne (Tolède), à 48 kil. S. O. d'Ocana ; 2,050 hab.

HORDE, mot qui vient du tartare *orto* ou *ordo*, signifie *tente*, et par extension *famille*.

HORDE D'OR (Tartares de la) ou de la GRANDE HORDE. *Voy.* TARTARES.

HORDOUAR, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 32 kil. N. E. de Delhi, sur le Gange. Célèbre temple de Vichnou. Grand pèlerinage, grande foire, la plus belle de l'Hindoustan.

HOREB, célèbre montagne de l'Arabie ancienne, située dans le pays nommé auj. Hedjaz, à l'O. et non loin du mont Sinaï, par 28° 33' lat. N. et 31° 42' long. E. C'est là que Moïse vit Dieu dans un buisson ardent, et qu'Élie se réfugia pour éviter les persécutions de Jézabel. On trouve au pied de la montagne un monastère de Bénédictins.

HORGEN, ville de Suisse (Zurich), à 13 kil. S. de Zurich, sur le lac de même nom ; 3,500 hab. Commerce de transit et commission. — Ce bourg fut brûlé en 1443 et 1501.

HORMISDAS, nom de quatre princes de la dynastie des Sassanides qui régnèrent sur la Perse, le premier en 271 et 272 : le deuxième de 303 à 311 : le troisième de 457 à 460 (il fut détrôné par son frère Pérosès, sur lequel il avait usurpé le trône) ; le quatrième de 579 à 592. Ce dernier, fils de Chosroës-le-Grand, fut vaincu par les généraux grecs et par les hordes tartares, perdit les conquêtes que son père avait faites, et mécontenta tellement ses sujets qu'ils le détrônèrent et le mirent à mort. Le nom perse d'Hormisdas est Hormus ou Ormuzd.

HORMISDAS, pape de 514 à 523, se fit remarquer par ses vertus et par son zèle contre les Eutychéens.

HORMUS. *Voy.* HORMISDAS et ORMUS.

HORN ou HOORN, ville murée, et port considérable du roy. de Hollande (Hollande septentrionale), sur le Zuyderzée, à 32 kil. N. E. d'Amsterdam : 9,000 hab. Arsenal, hôtel-de-ville, hôtel de l'amirauté, et autres monuments remarquables. Société d'armements maritimes et de navigation. Commerce jadis très important, médiocre aujourd'hui. Patrie du navigateur G. Schouten, de Van Twisk, de Jean Caen, etc. — Horn fut presque engloutie par une inondation, en 1557 ; elle fut prise par les Anglais en 1799, mais promptement évacuée après leur défaite à Alkmaar.

HORN, ville d'Allemagne, dans la princip. de Lippe-Delmold, à 17 kil. N. de Paderborn ; 1,250 hab.

HORN OU HORNES, ville et ancien comté des Pays-Bas. *Voy.* HORNES.

HORN (cap), pointe mérid. de la Terre de Feu (regardée comme la pointe la plus méridionale de l'Amérique du S.), par 70° 6' long. O., 55° 55' lat. S. Ce cap fut découvert en 1616, par Guillaume Schouten, qui lui donna le nom de Horn, sa ville natale.

HORN (îles), deux îles de la Polynésie, par 169° 10' long. E., 15° 6' lat. S. : découvertes par Lemaire et Schouten en 1616 ; elles sont probablement les mêmes que les îles de la Consolation vues par Maurelle en 1781.

HORN (Gustave, comte de), sénateur et connétable de Suède, né en 1592, mort en 1657, fut un des meilleurs généraux de Gustave-Adolphe. Il commandait l'aile gauche de l'armée suédoise à la bataille de Leipsick, et contribua beaucoup à la victoire. Après la mort de Gustave à Lutzen, il marcha en Souabe avec une portion de l'armée, et se joignit au duc de Weimar. En 1634, à la bataille de Nordlingen, qui avait été donnée contre son avis, il fut fait prisonnier, et ne recouvra la liberté qu'en 1642. Il rendit depuis les plus grands services à la reine Christine dans la guerre de Danemark, battit plusieurs fois les Danois, et fut créé feld-maréchal, puis connétable et comte.

HORN (Arvid-Bernard, comte de), sénateur suédois, né en 1664, issu de la famille du précédent, eut une grande part aux événements qui suivirent la mort de Charles XII, fut le principal moteur de la révolution de 1719, présida la diète suédoise en 1720, et détermina les états à élever sur le trône le prince Frédéric de Hesse-Cassel (roi sous le nom de Frédéric I). Deux partis s'étant formés sous le règne de ce prince, Arvid Horn se mit à la tête de celui qui est connu sous le nom de *Bonnets*, qui était dévoué aux intérêts de la Russie et de l'Angleterre, et eut longtemps le dessus ; mais en 1738, le parti opposé (celui des *Chapeaux*), qui était favorable à la France, ayant prévalu, il se retira des affaires. Il mourut en 1742.

HORN (Frédéric), comte d'AMINNE, général suédois, né en 1725 dans la Sudermanie, mort en 1796, se mit d'abord au service de la France, se signala contre les Autrichiens dans les campagnes de 1743, 1745 et 1750, décida par son intrépidité la victoire d'Hastenbeck, fut rappelé dans sa patrie lorsque la guerre eut éclaté entre la Suède et la Prusse, et devint un des conseillers les plus intimes d'Adolphe-Frédéric et de Gustave III. Chargé par ce dernier du commandement des troupes réunies à Stockholm, où l'on craignait une insurrection, il s'acquitta avec le plus grand succès de cette difficile mission, et fut en récompense fait lieutenant-général et comte. — Son fils, le comte Horn, trempa dans le complot formé par Ankarstrœm contre Gustave III, et fut condamné à mort ; mais la peine fut

commuée en un bannissement perpétuel. Il se retira à Copenhague, où il mourut en 1823. Il consacra ses loisirs aux lettres et composa des poésies légères.

HORN (George), en latin *Hornius*, savant allemand, né en 1620 dans le Palatinat, mort en 1670, professa l'histoire, la politique et la géographie à Harderwick, puis à Leyde. Il a laissé une *Histoire ecclésiastique* en latin, Leyde, 1655, traduite en français, Rotterdam, 1699; une *Histoire d'Angleterre*, 1645; un traité sur l'*Origine des Américains*, La Haye, 1652; une *Histoire de la philosophie*, Leyde, 1655, et plusieurs compilations historiques et géographiques sous les titres d'*Arca Noæ*, 1666, *Arca Mosis*, 1668, *Ulyssea*, 1671.

HORN (François-Christophe), littérateur, né en 1781 à Brunswick, mort en 1837, occupa diverses chaires à Berlin, puis à Brême, fut obligé par la faiblesse de sa santé de renoncer à l'enseignement, et se livra dès lors tout entier à la composition de ses ouvrages. On a de lui des romans (*le Solitaire*; *Guisard le poëte*; *les Poëtes*, etc.); des morceaux d'histoire (*Néron*, *Tibère*, *Othon*, *Galba*, *Vie de Frédéric-Guillaume*, etc.); des ouvrages de critique (*les Belles-Lettres en Allemagne au* XVIIIe *siècle*; *Éclaircissements sur les pièces de Shakespeare*, etc.); ses ouvrages de critique sont surtout estimés.

HORN (Philippe DE). *Voy.* HORNES.

HORNACHOS, *Furnacis*, ville d'Espagne (Badajoz), à 31 kil. N. E. de Llerena; 2,550 hab. Eaux ferrugineuses. Florissante sous les Maures.

HORNBURG, ville des États prussiens (Saxe), à 65 kil. S. O. de Magdebourg; 2,400 hab. Château.

HORNCASTLE, ville d'Angleterre (Lincoln), à 28 kil. E. de Lincoln; 4,000 hab. Tanneries; antiquités romaines.

HORNECK (Ottokar de), historien et poëte allemand, né au château de Horneck en Styrie vers 1250, mort vers 1310, est au nombre des *Minnesingers* les plus distingués. Il combattit sous les drapeaux de Rodolphe de Habsbourg et vit de près les personnages historiques de son temps. On a de lui une *Histoire des Empires du monde* (jusqu'à la mort de Frédéric II), qui fut écrite en 1280, et une *Chronique des événements contemporains* (1266-1309), écrite en vers, et qui contient 83,000 vers : c'est une des sources les plus précieuses pour l'histoire de cette époque. On conserve le premier de ces ouvrages en manuscrit dans la bibliothèque de Vienne; on trouve le second dans les *Scriptores rerum austriacarum* de Pez, 1745.

HORNEMANN (Frédéric Conrad), voyageur allemand, né à Hildesheim en 1772, fut chargé par la Société d'Afrique de Londres de faire un voyage de découverte dans l'intérieur de l'Afrique, partit du Caire en 1797, visita l'ancienne Oasis, où était le temple de Jupiter Ammon, alla à Mourzouk, capitale du Fezzan, et de là pénétra par terre jusqu'à Tripoli; il partit de cette ville en 1800, avec la caravane de Bournou; on n'a pas eu depuis de ses nouvelles. De Tripoli il avait envoyé en Angleterre le journal de ses voyages, qui a été publié sous le titre de *Journal des Voyages de F. Hornemann du Caire à Mourzouk, en 1797 et 1798*; il fut traduit en anglais sur le manuscrit allemand, Londres, 1802, in-4, avec cartes, puis en français par Griffet de la Baume, 1803.

HORNES ou HORN, petite ville et château de l'ancien royaume des Pays-Bas, aujourd'hui en Belgique, en-deçà de la Meuse, près de Ruremonde; elle était sur le territoire de Liége, mais dépendante du duché de Brabant. Hornes et les domaines qui en dépendaient furent érigés en comté en 1450, par l'empereur Frédéric IV, dit *le Pacifique*, en faveur de Jacques, sire de Hornes, grand veneur héréditaire de Brabant. La famille de Hornes s'éteignit en la personne de Jean, comte de Hornes (mort au XVIe siècle), qui, n'ayant pas d'enfants, adopta ceux que sa femme avait eus d'un premier mariage, à la condition que l'aîné porterait son nom.

HORNES (Philippe de MONTMORENCY-NIVELLE, comte DE), une des plus déplorables victimes de Philippe II, était le fils aîné de Joseph de Montmorency, seigneur de Nivelle, et d'Anne d'Egmont. Il perdit son père à huit ans, et sa mère épousa en secondes noces Jean, dernier comte de Hornes, qui, n'ayant pas d'enfants, lui laissa ses biens et son nom. Philippe de Hornes fut attaché de bonne heure à la personne de Charles-Quint, qui le revêtit de hautes dignités et lui donna le gouvernement de la Gueldre. Il avait puissamment contribué aux victoires remportées par l'Espagne sur la France à St-Quentin et à Gravelines. Cependant il fut arrêté, en 1567, avec le comte d'Egmont, son parent, par l'ordre du duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, sous l'accusation d'intelligence avec Guillaume d'Orange; et tous deux furent décapités l'année suivante. Tous deux cependant étaient restés fidèles à l'autorité du roi d'Espagne; leur véritable crime était d'appartenir à la religion réformée.

HORNE-TOOKE (J.), philologue et publiciste anglais, né à Londres en 1706, mort en 1812; il entra d'abord dans la carrière ecclésiastique; mais s'étant lié avec le patriote Wilkes, il la quitta pour se livrer à la politique, devint un des plus chauds amis de la liberté, fonda un club pour le maintien du bill des droits, soutint ouvertement dans un pamphlet la cause des Américains insurgés contre la métropole, et fut emprisonné pour ce fait. Il se montra de même grand partisan de la révolution française, et se vit de nouveau accusé; mais cette fois on l'acquitta. Il fut nommé en 1801 membre de la Chambre des Communes. On doit à Horne-Tooke d'ingénieuses recherches sur l'histoire de la parole; il regarde toutes les particules comme des débris de mots qui ont été d'abord significatifs par eux-mêmes; ses opinions philologiques sont consignées dans le singulier ouvrage intitulé : *Epea pteroenta* (paroles ailées), *or the Diversions of Purley*, 1786-1805, 2 vol. in-4, et 1827, 2 vol. in-8. Il maniait avec un rare talent la plaisanterie et le sarcasme.

HORNOY, ch.-l. de canton (Somme), à 28 kil. S. O. d'Amiens; 1,200 hab.

HORNSEY, ville d'Angleterre (Middlesex), à 7 kil. N. de Londres; 4,000 hab. (dans la paroisse). Nombreuses maisons de campagne.

HORP (le), ch.-l. de canton (Mayenne), à 15 kil. N. E. de Mayenne; 1,800 hab.

HORREA (c.-à-d. *greniers*), nom commun à diverses villes romaines, ainsi nommées parce qu'elles furent primitivement des greniers où s'emmagasinaient les céréales. Nous citerons : *Horrea* ou plutôt *Ad Horrea*, auj. *Cannes*, ville de la Gaule Transalpine, dans la Narbonaise seconde, sur une petite baie (le *golfe de Juan* actuel), aux environs de *Forum Julii* (Fréjus); — *Horrea Cœlia*, auj. *Erklia*, ville de l'Afrique propre, à 24 kil. N. E. d'*Adrumetum*; — *Horrea Margi*, auj. *Morava-Hissar*, ville de Dacie, dans la Dardanie, à 85 kil. N. O. de Naysse.

HORSA, prince saxon, frère de Hengist, qui fonda le royaume de Kent, fit avec son frère de grandes conquêtes dans la Grande-Bretagne, mais il périt au combat d'Eglesford (auj. Ailsford), avant que la domination des Saxons fût bien établie (450).

HORSENS, ville et port du Danemark, à 40 kil. S. O. d'Aarhuus; 2,500 hab. Draps, flanelle, chapeaux.

HORSHAM, ville d'Angleterre (Sussex), à 32 kil. S. O. de Brighton; 5,000 hab. Belle église gothique, hôtel-de-ville remarquable. Commerce.

HORSLEY (Samuel), prélat anglais, né en 1733, mort en 1806, fut successivement évêque de Saint-David, de Rochester, puis de St.-Asaph. Il était membre de la Société royale, et quitta cette com-

pagnie à la suite de vives discussions qu'il eut à soutenir contre son président, sir Joseph Banks. Il a laissé des éditions d'Euclide, d'Apollonius de Perge, Oxford, 1770; des *Œuvres de sir Isaac Newton*, 5 vol. in-4, 1785; plusieurs écrits d'érudition et de piété, une traduction anglaise (d'après l'hébreu) des *Prophéties* d'Osée, 1801, etc. Il combattit avec force les doctrines de Priestley sur le matérialisme et la nécessité philosophique.

HORST, ville de Belgique (Limbourg), à 12 kil. N. E. de Venloo; 4,300 hab. Bougies et chandelle; toiles de lin, lainages, brasseries, distilleries.

HORTA ou HORTANUM, au. *Orta*, ville des Sabins, au confluent du Tibre et du Nar.

HORTA (VILLA-DE-), ch.-l. de l'île Fayal, une des Açores; 4,000 hab. Petit port qui est le meilleur de ces parages; 2 forts.

HORTENSE (la reine), Hortense-Eugénie de Beauharnais, née à Paris en 1783, était fille d'Alexandre, vicomte de Beauharnais, et de Joséphine Tascher de la Pagerie, depuis impératrice. Elle se vit appelée à jouer un grand rôle après le mariage de sa mère avec Bonaparte, et fut par sa grâce, par son esprit et ses talents l'ornement de la cour consulaire et de la cour impériale. Elle fut mariée en 1802, presque malgré elle, à Louis Bonaparte; mais ce mariage, mal assorti pour les humeurs, ne fut heureux ni pour l'un ni pour l'autre des deux époux. Devenue reine par l'élévation de Louis Bonaparte au trône de Hollande (1806), elle ne se rendit qu'avec répugnance dans son royaume, et elle y séjourna le moins qu'elle put. Après l'abdication de Louis (1809), elle obtint de l'empereur sa séparation et vint se fixer à Paris, où elle conserva le titre de reine et où son salon devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué. Elle resta dans la capitale après le premier retour des Bourbons, et fut accusée d'avoir préparé la rentrée de Napoléon : aussi fut-elle forcée de quitter la France en 1815. Après avoir erré quelque temps en Allemagne et en Suisse sans pouvoir trouver un asile sûr, elle se retira en 1817, avec le titre de duchesse de Saint-Leu, au château d'Arenenberg, dans le canton de Thurgovie, sur les bords du lac de Constance. Elle avait eu de son mariage avec Louis trois enfants : Napoléon-Louis-Charles (né en 1802), Napoléon-Louis (né en 1804), Charles-Louis (né en 1808). Après avoir perdu les deux premiers par maladie, elle se vit séparée du troisième par suite d'une folle tentative qu'il fit en 1836 à Strasbourg pour se faire proclamer empereur. Elle mourut peu après, en 1837. Cette princesse cultivait avec succès la musique et la poésie. On a retenu plusieurs des romances qu'elle avait composées. Elle a rédigé des mémoires dont elle fit paraître elle-même quelques extraits en 1834. Son corps a été inhumé à Rueil, auprès de celui de Joséphine, sa mère.

HORTENSIUS (Q.), fameux orateur romain, né l'an 113 av. J.-C. Entré au barreau à l'âge de dix-neuf ans, il y occupa le premier rang jusqu'à ce que Cicéron le lui enlevât. Il n'en fut pas moins l'ami de son jeune rival. Il se distingua comme militaire dans la guerre des Marses, pendant laquelle il servit en qualité de tribun des soldats. Il fut ensuite préteur et devint consul l'an 70 av. J.-C. Il ne joua du reste aucun rôle politique. C'était un épicurien, ami du luxe et du repos. Il mourut vers l'an 49. On n'a plus aucune de ses harangues. Il paraît qu'elles plaisaient peu à la lecture: ce qui lui conciliait des admirateurs, c'était le luxe de son style et surtout un débit séduisant, bien plus que la force des pensées. Cicéron gagna contre lui plusieurs causes célèbres, entre autres celle des Siciliens contre Verrès. Hortensius était doué d'une mémoire prodigieuse. Cicéron avait donné le nom d'*Hortensius* à un traité de philosophie qui est aujourd'hui perdu.

HORUS, en égyptien *Or*, *Haroëri*, dieu égyptien, fils d'Osiris et d'Isis, est le symbole du soleil printanier. Conçu par Isis, tandis qu'elle était encore dans le sein de sa mère, il fut après sa naissance élevé secrètement dans les lagunes de Bouto. Devenu grand, il attaqua Typhon, le dieu des ténèbres, son ennemi, et le tua. Puis, suivi de neuf musiciennes, il parcourut l'Egypte, portant partout la civilisation. Horus a les plus grands rapports avec l'Apollon-Phœbus des Grecs. Il ressemble aussi à Harpocrate, qui représente le pâle soleil de février : aussi a-t-on souvent regardé ces deux divinités comme n'en faisant réellement qu'une.

HORUS APOLLO. *Voy.* HORAPOLLO.

HORZOWITZ, ville de Bohême, à 17 kil. S. O. de Beraun; 1,900 hab. Château. Aux environs, argent, mercure, étain, houille, usines.

HOSPITAL (MICHEL DE L'). *Voy.* L'HOSPITAL.

HOSPITALET, ville d'Espagne (Barcelone), à 6 kil. de Barcelone; 2,250 hab.

HOSPITALIERS. On désigne en général sous le nom d'ordres hospitaliers tous les ordres religieux qui avaient pour but de recevoir et de soigner les voyageurs, les pèlerins, les pauvres et les malades; le plus ancien de ces ordres fut fondé à Sienne à la fin du IXe siècle par un pieux habitant de cette ville, qui y ouvrit l'hôpital dit *Della Scala*. On remarque surtout parmi les ordres hospitaliers les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connus plus spécialement sous le nom de Frères hospitaliers (*Voy.* l'art. suiv.); les chevaliers Teutoniques; la congrégation de Saint-Jean de Dieu ou des Frères de la Charité (*Voy.* CHARITÉ); celle des Bons-Fils, fondée en 1615 à Armentières. — Il existait aussi de nombreuses congrégations de *Sœurs hospitalières* : les plus connues sont les sœurs de l'Hôtel-Dieu; les sœurs hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem (aussi anciennes que les chevaliers de même nom); les sœurs hospitalières de Notre-Dame de Paris, fondées en 1624 par Françoise de la Croix; les sœurs grises ou de la Charité, affiliées au tiers-ordre de Saint-François d'Assise. *Voy.* CHARITÉ.

HOSPITALIERS (Frères), nommés aussi *Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, *Chevaliers de Rhodes*, *Chevaliers de Malte*. Cet ordre fut établi à Jérusalem après la prise de cette ville par les croisés en 1099, par Gérard Tom, né à Martigues, en Provence; il avait pour but de recevoir les pèlerins, de pourvoir à leurs besoins et de les soigner dans leurs maladies; il se chargea bientôt après, sur la proposition de Raymond-Dupuy, 2e grand-maître, de les défendre par les armes contre les attaques des Infidèles, et devint ainsi un ordre à la fois religieux et militaire. Il suivait la règle de saint Augustin. Après la prise de Jérusalem par Saladin (1188), les Hospitaliers se retirèrent successivement à Acre, puis à Rhodes (1480). Chassés de cette île en 1522 par Soliman, après un long siége et une défense mémorable, ils s'établirent en 1530 dans l'île de Malte, que Charles-Quint leur avait cédée. Ils furent depuis cette époque connus sous le nom de *Chevaliers de Malte*, et furent encore pendant trois siècles la terreur des Infidèles. Bonaparte, allant en Egypte, s'empara de Malte en 1798, à la faveur d'intelligences que le Directoire avait entretenues avec le dernier grand-maître, Hompesch; celui-ci abdiqua en faveur de l'empereur de Russie Paul I, mais depuis cette époque, l'ordre n'a plus existé que de nom. Pendant longtemps l'ordre des Hospitaliers fut aussi florissant par l'éclat des armes que par ses richesses et par la noblesse de ses membres. Parmi ses grands-maîtres on remarque surtout Raymond-Dupuy, qui succéda à Gérard; Pierre d'Aubusson, qui défendit Rhodes pendant trois mois contre toutes les forces de Mahomet II; Villiers

de l'Ile-Adam, qui commandait quand Rhodes fut prise; La Valette, qui fonda dans l'île de Malte la cité de La Valette; Dieudonné de Gozon, Rohan-Polduc. Le dernier grand-maître, Hompesch, avait été élu en 1797.

HOSPODAR, nom que portent les souverains de Valachie et de Moldavie. Il vient, dit-on, de deux mots slaves qui signifient *don de Dieu*; d'autres le font dériver du mot grec *despotès*, seigneur. Les premiers qui portèrent ce titre furent, en Valachie, un certain Raddulo, et en Moldavie Bogdan, qui tous deux vivaient dans la première moitié du XIIIe siècle. Les hospodars relevaient d'abord de la Hongrie; mais ils ne tardèrent pas à tomber sous la dépendance des Turcs. La Valachie fut soumise dès 1391 par Bajazet; la Moldavie se soumit volontairement en 1536. Les hospodars furent longtemps électifs; les indigènes les choisissaient parmi eux; mais après plusieurs révoltes les sultans se réservèrent la faculté de les nommer; ils confièrent depuis 1710 ces fonctions à des Grecs fanariotes. Depuis la révolution grecque (1821), les hospodars sont nommés à vie par l'assemblée des boïards ou nobles du pays, sous l'investiture de la Porte et l'approbation de la Russie.

HOSSEIN, HOSSEIN-ABAD. *Voy.* HUSSEIN, HUSSEIN-ABAD.

HOSTALRICH, ville forte d'Espagne (Barcelone), à 50 kil. S. O. de Girone; 4,000 hab. Château-fort sur une hauteur. Les Français la prirent en 1809, et battirent aux environs le général O'Donnel en 1810.

HOSTILIE (Curie), palais construit par Tullus Hostilius, pour les sénateurs albains. Ceux-ci ayant été mêlés avec les sénateurs romains, la curie Hostilie tomba en ruines; elle fut relevée par César.

HOSTILIEN, *C. Valerius Messius Quintus Hostilianus*, fils de l'empereur romain Decius, régna pendant quelques mois avec C. Vibius Trebonianus Gallus en 252. On accusa Gallus, qui déjà régnait seul par le fait, de l'avoir empoisonné pour rester seul empereur.

HOSZUFALU ou **LANGENDORF**, ville de Transylvanie, à 40 kil. S. E. de Cronstadt; 3,000 hab.

HOTMAN (François), *Hotomanus*, jurisconsulte célèbre, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professait la religion réformée. Il enseigna le droit à Lausanne, à Valence et à Bourges, où ses écoliers le sauvèrent du massacre de la Saint-Barthélemy en 1572. Il se retira à Genève et de là à Bâle, où il mourut en 1590. On lui doit, outre plusieurs ouvrages sur le droit, deux écrits qui ont fait beaucoup de bruit : *Papæ Sixti V brutum fulmen*, 1586, in-8, en faveur du roi de Navarre (Henri IV), excommunié par la cour de Rome; *Franco-gallia, sive tractatus de regimine regum Galliæ et de jure successionis*, Genève, 1573, in-fol., traduit en français par Simon Goulard, Cologne, 1574, où il prétend que la monarchie française est élective et non héréditaire. On lui a attribué le *Vindiciæ contra tyrannos*, publié sous le pseudonyme de Junius Brutus (*Voy.* LANGUET). Ses ouvrages ont été recueillis à Genève en 1599, 3 vol. in-fol., par Jacques Lectius, avec la *Vie* de l'auteur, par Nevelet. — Antoine Hotman, frère du précédent, se montra partisan de la Ligue sous les règnes de Charles IX et Henri III, soutint ensuite avec courage les droits de Henri IV, et mourut en 1596, avocat général au parlement de Paris. On a de lui plusieurs ouvrages de droit estimés, entre autres : *Traité de la loi salique*, 1593, in-4 : *Traité des droits ecclésiastiques, franchises et libertés de l'église gallicane*. — Jean Hotman de Villiers, fils de François, fut employé à différentes négociations en Allemagne, et acquit la réputation d'un homme d'état habile. On a de lui : *Traité des devoirs de l'ambassadeur*, Paris, 1602, 1604, in-8 : *Présent royal de Jacques Ier au prince Henri son fils*, traduit du latin, Paris, 1603, in-8 ; *Préface de l'histoire du président de Thou*, traduite en français, Paris, 1604.

HOTTENTOTIE, pays des HOTTENTOTS.

HOTTENTOTS, peuple de l'Afrique australe, occupe, à l'extrémité la plus méridionale de cette partie du monde, une vaste contrée qui est comprise entre 23°-32° lat. S. et 13°-25° long. E., et est bornée au N. O. par la Cimbébasie, au N. E. par le pays des Cafres, et de tous les autres côtés par l'Océan ; la colonie du Cap de Bonne-Espérance est enclavée dans le pays des Hottentots et a été formée aux dépens de ce peuple. Cette région peut avoir environ 1,100 kil. du N. au S. et autant de l'E. à l'O. Elle est traversée de l'E. à l'O. par le grand fleuve Orange. On n'a du reste que des notions fort vagues sur l'intérieur de ce pays. Il est montagneux au S. et au N.; mais au centre s'étendent de vastes plaines sablonneuses et peu fertiles. Les Hottentots forment des tribus assez nombreuses que l'on peut réunir en deux familles : 1° les *Hottentots* proprement dits, dont le nom indigène est *Kouakoua*, et qui se divisent eux-mêmes en deux grandes tribus, les *Namaquas* ou *Nama-Koua*, à l'O., les *Koranas* ou *Kora-Koua*, au centre et au N. E. Ce sont les tribus les plus civilisées : elles ont des troupeaux et quelque industrie; elles savent travailler le cuivre. Les missionnaires hollandais y ont fait pénétrer le christianisme et ont formé quelques établissements, notamment ceux de Kommagas et de Steinkopf, chez les Namaquas, de Griqua ou de Klaarwater (qui compte 3,000 hab.), et de Hardcastle, chez les Koranas ; — 2° au S. E. les *Boschimans* ou *Bosjemans* (c.-à-d. en hollandais *hommes des taillis*), dits aussi *Saabs* et *Houzouanas*. c'est le peuple le plus sauvage et le plus abruti de toute l'Afrique : ils vivent de la manière la plus misérable, se nourrissant du produit de leur chasse ou de racines; toujours en guerre avec les autres tribus hottentotes, ils errent dans les montagnes qui sont sur la lisière septentrionale de la colonie du Cap, et s'y cachent dans les taillis.— Les Hottentots sont entre tous les Africains les plus remarquables par leur laideur ; ils sont caractérisés par la saillie des pommettes, l'aplatissement du nez, la grosseur et la proéminence des lèvres; les femmes offrent dans la partie postérieure un développement singulier, qui est propre à cette race.

HOTTINGER (Jean-Henri), savant orientaliste suisse, né à Zurich en 1620, professa l'histoire ecclésiastique, la théologie et les langues orientales. L'électeur palatin l'appela à l'université d'Heidelberg en 1655, et il sut en peu de temps rendre à cette université tout son lustre. L'académie de Leyde voulut également le posséder ; cédant à cette invitation, Hottinger se préparait à partir, lorsqu'il se noya avec trois de ses enfants dans la rivière de Limmat, près de Zurich, en 1667. On a de lui : *Grammatica quatuor linguarum, Hebraicæ, Chaldaicæ, Syriacæ, Arabicæ*, Zurich, 1649; *Historia orientalis de Muhammetismo, Saracenismo, Chaldaïsmo*, etc., 1660, in-4; *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4; *Historia ecclesiastica*, *Exercitationes Anti-Morinianæ*, in-4, etc.

HOTTINGER (J.-J.), arrière-petit-fils de Jean Henri, né en 1750 à Zurich, mort en 1810, fut professeur et membre du chapitre à Zurich, et se fit une réputation comme philologue. On lui doit de bonnes éditions de Théophraste, de Salluste, des traités de Cicéron *De divinatione*, *De officiis* (avec une traduction en allemand), et la *Bibliothèque des ouvrages les plus modernes sur la philosophie, la théologie et les belles-lettres* (Zurich, 1784-1786, 3 vol. in-8).

HOU ou **HOW**, *Diospolis parva*, bourg de la

Haute-Égypte, à 44 kil. de Djirgeh. Église copte.

HOUAT, *Siata*, petite île de France, dans l'Océan Atlantique, et sur la côte du dép. de Morbihan, entre Belle-Isle et la péninsule de Quiberon: 800 hab. Cette île a un fort. Elle a appartenu aux moines de l'abbaye de St-Gildas de Rhuys. Les Anglais s'en sont emparés en 1695 et en 1746.

HOUBIGANT (Charles-François), savant hébraïsant, prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1686, mort en 1783, professa successivement les belles-lettres à Juilly, la rhétorique à Marseille, la philosophie à Soissons, devint supérieur du collége de Vendôme, puis fut appelé à Paris pour y tenir les conférences de St-Magloire. L'excès du travail lui causa une maladie dangereuse, à la suite de laquelle il resta sourd. On a de lui : *Racines hébraïques sans points-voyelles*, Paris, 1732, in-8; *Prolegomena in Scripturam sacram*, Paris, 1746, 2 vol. in-4; *Biblia hebraïca, cum notis criticis*, accompagnée de notes critiques et d'une nouvelle version latine, 1753, 4 vol. in-fol.; c'est une des plus belles éditions de la Bible, et la traduction est une des plus estimées. Ce savant avait adopté le système de Masclef, qui supprime les points-voyelles, et il l'appliqua dans son édition de la Bible. Houbigant a traduit de l'anglais : la *Méthode courte et facile contre les Juifs et les déistes* de Lesley ; les *Pensées sur la religion naturelle* de Forbes ; les *Sermons* de Sherlock.

HOUCHARD (J.-Nicolas), général français, né en 1740 à Forbach (Moselle), servit comme officier général sous Custines en 1792, fut nommé, à la place de ce général (qu'on l'accuse d'avoir dénoncé), commandant en chef des armées de la Moselle et du Rhin. Après avoir éprouvé plusieurs échecs, il remporta la victoire de Hondschoote (9 septembre 1793), et fit lever aux Anglais le siége de Dunkerque. Il n'en fut pas moins accusé de n'avoir pas profité de ses avantages, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 nov. 1793.

HOUDAIN, ch.-l. de canton (Nord), à 24 kil. N. O. d'Avesnes; 600 hab.

HOUDAN, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), à 24 kil. S. de Mantes, sur la Vesgre; 1,980 hab. Tour élevée qui dépendait d'un ancien château seigneurial. Industrie : commerce de grains, laines, etc.

HOUDANCOURT (LAMOTHE-). *Voy.* LAMOTHE-HOUDANCOURT.

HOUDARD. *Voy.* LAMOTTE-HOUDARD.

HOUDETOT (Sophie de LA LIVE DE BELLEGARDE, comtesse D'), fille d'un fermier général et belle-sœur de madame d'Épinay, née vers 1730, morte en 1813, avait épousé en 1748 un gentilhomme de Normandie, officier distingué, qui mourut dans un âge avancé avec le titre de lieutenant-général. Mad. d'Houdetot fut une des femmes les plus remarquables du XVIIIe siècle, par ses grâces, son esprit et ses qualités personnelles : elle doit surtout sa réputation à la vive passion qu'elle inspira à J.-J. Rousseau (1757), ainsi qu'à sa liaison avec Saint-Lambert. Elle a laissé quelques *Pensées*.

HOUDON, le plus grand statuaire de son époque, né à Versailles en 1740, mort en 1828, alla en Italie après avoir remporté un grand prix de sculpture, y séjourna dix ans, et fit à Rome un *saint Jean-de-Latran* et un *saint Bruno;* de retour à Paris, il exécuta les bustes de Voltaire, J.-J. Rousseau, Molière, Franklin, Tourville, Buffon, Diderot, Catherine II, et devint en 1778 membre et professeur de l'Académie des Beaux-Arts. Il fut appelé à Philadelphie pour faire la statue de Washington. On doit encore au ciseau d'Houdon une belle statue de Voltaire (qui se voit au vestibule du Théâtre-Français), et l'*Écorché*, savante étude qui montre à nu la structure musculaire du corps humain.

HOUEILLES, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), à 24 kil. N. O. de Nérac; 600 hab.

HOUGAERDEN, ville de Belgique (Brabant septentrional), sur la Grande-Nèthe, à 7 kil. S. E. de Louvain : 2,300 hab.

HOUGHTON, ville d'Angleterre (Lancastre), à 9 kil. S. E. de Manchester; 2,950 hab.

HOUGHTON (le major), voyageur anglais, fut chargé en 1789 par le comité d'Afrique de déterminer le cours du Niger, pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, et périt à Jarra de la dyssenterie, en 1791. On a publié à Londres en 1792 une relation de son voyage, qui a été trad. par Lallemand, avec les *Voyages de Mungo-Park*, Paris, 1795 (an IV).

HOUGLY, *Hoogly*, rivière de l'Inde anglaise, est formée de la jonction du Cossimbazar et du Djellinghi, les deux bras les plus occidentaux du Gange, et se jette dans le golfe du Bengale à Calcutta. Elle est navigable pour les plus gros bâtiments, mais son entrée est très dangereuse. Cette rivière est sacrée aux yeux des Hindous.

HOUGLY, ville de l'Inde anglaise (Calcutta), à 35 kil. N. de Calcutta, sur l'Hougly ; encore importante, quoique excessivement déchue depuis 1765, époque où la perception des droits de port fut transportée d'Hougly à Calcutta. Cette ville fut fondée en 1538, par les Portugais, qui la nommèrent *Golin*. Chah-Djihan la prit en 1632, et dix ans après permit aux étrangers d'y établir des comptoirs. On la nommait alors *Bouchy-Bender*. En 1686, des démêlés s'étant élevés entre les Mongols et les Anglais, ceux-ci quittèrent la ville, dont la prospérité commença dès lors à décroître. Ils n'y revinrent qu'en 1757, mais cette fois en vainqueurs.

HOUGUE (LA), cap de France. *Voy.* HOGUE (LA).

HOUKERI, *Hookery*, ville de l'Inde anglaise (Bombay), à 130 kil. S. O. de Bedjapour ; elle fut jadis florissante sous le gouvernement mahométan.

HOULAGOU, prince mongol, chef de la dynastie persane des Gengiskhanides, était fils de Touly, 4e fils de Gengiskhan. Il reçut de son frère aîné Mangou-khan, en 1251, la mission de conquérir toute la partie occidentale de l'Asie depuis le fleuve Djihoun jusqu'aux frontières de l'Égypte, soumit en effet tout ce pays en peu d'années et fixa sa résidence à Tauris en Perse. Ayant formé le dessein d'anéantir le califat, il marcha avec toutes ses forces contre Bagdad, s'empara de cette ville après un long siége, en 1258, fit prisonnier et mit à mort le calife Mostasem et porta jusque dans la Syrie la dévastation et le massacre. Houlagou mourut en 1265, à l'âge de quarante-huit ans : il eut pour successeur dans ses vastes états son fils aîné Abaka.

HOULME (LE), village du dép. de la Seine-Inf., à 9 kil. N. O. de Rouen ; 1,765 hab. Coton, indiennes, papeteries.

HOU-NAN (c.-à-d. au sud du lac), province de la Chine centrale, au S. du lac Thoung-thing, entre 24° 45' et 30° 50' lat. N. et 106°-112° long. E. : 550 kil. sur 440 : 9,000,000 d'hab. Ch.-l., Tchang-cha. Elle se divise en 9 dép. (Heng-tcheou, Pao-khing, Tchang-cha, Tchang-te, Tchin-tcheou, Yo-tcheou, Youan-tcheou, Young-chun et Young-tcheou).

HOU-PE (c.-à-d. au nord du lac), province de la Chine centrale, située au N. du lac Thoung-thing, s'étend de 29° 30' à 33° lat. N. et de 107° 10' à 114° long. E., entre les provinces de Ho-nan, d'An-hoeï, de Kiang-si, de Hou-nan, de Sse-tchouen et de Chen-si : 660 kil. sur 310 ; 8,000,000 d'hab. Ch.-l., Vou-tchang. Cette province se divise en 9 dép. (An-lou, Han-yang, Hoang-tcheou, King-tcheou, Siang-yang, Te-an, Vou-tchang, Yi-tchang et Yun-Yang).

HOURIS, nom donné par les Musulmans aux beautés célestes qui, d'après les promesses du Coran, doivent récompenser d'un chaste amour la vertu et la foi du vrai croyant. Elles jouissent d'une jeunesse et d'une beauté éternelles.

HOUSSA. *Voy.* HAOUSSA.

HOUSSAYE (AMELOT DE LA). *Voy.* AMELOT.

HOUSTON, village des États-Unis (Géorgie), ch.-l. du comté de Houston, à 105 kil. S. O. de Milledgeville.

HOUTMAN (Cornelis), voyageur hollandais, né à Gouda vers 1550, fonda le premier un comptoir pour sa nation dans les Indes orientales. Dans un premier voyage, en 1595, il aborda à Bantam dans l'île de Java, et dans un second, exécuté en 1598, il forma un établissement à Sumatra, et réussit à partager le commerce de ces parages avec les Portugais, qui, jusque-là, en avaient eu le monopole. Ayant excité les soupçons du roi d'Achem, dans l'île de Sumatra, il fut arrêté et relégué dans l'intérieur de l'île; il y mourut en 1600.

HOWARD, ancienne et illustre famille d'Angleterre, distinguée par son attachement au catholicisme, s'allia, au commencement du XVe siècle, avec l'héritière des ducs de Norfolk, qui eux-mêmes descendaient de la famille des Plantagenet (*Voy.* NORFOLK), et joua pendant longtemps un rôle important dans l'histoire. Les Howard sont les Montmorency de l'Angleterre. Le chef de cette famille a les titres de premier duc, premier marquis, premier comte, premier baron du royaume, et marche immédiatement après les princes du sang. Le titre de comte-maréchal était également héréditaire dans cette famille. Elle se ramifie en plusieurs branches : celles de Norfolk (branche aînée), de Suffolk, d'Effingham, de Nottingham, de Carlisle, d'Arundel, de Stafford. Nous citerons les personnages les plus importants de cette maison.

HOWARD (Jean), 1er duc de la nouvelle maison de Norfolk, fils de Robert Howard et de Marguerite, héritière des anciens ducs de Norfolk, fut créé en 1483 comte-maréchal d'Angleterre, se fit remarquer dans les guerres de Henri VI contre le roi de France, Charles VII, puis fut employé comme négociateur à la cour de France, à celle de Bourgogne et en Portugal, fut sous Édouard IV un des antagonistes de la reine, se déclara contre Édouard V en faveur du protecteur (depuis Richard III), fut en récompense nommé par Richard, duc de Norfolk, lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine; mais il périt peu après à la journée de Bosworth (1485). — Thomas Howard, fils aîné du précédent et 2e duc de Norfolk, fut pris à Bosworth et ne fut élargi que trois ans et demi après. Chargé par Henri VII de réprimer une rébellion, il y réussit. Il obtint par là la faveur du roi et devint lord-chancelier en 1501, puis comte-maréchal en 1520; il mourut en 1524 dans la retraite. Il était grand-père de la malheureuse Catherine Howard. — Thomas Howard, 3e duc de Norfolk, fils aîné du précédent, né vers 1473, suivit le marquis de Dorset dans l'expédition de Guyenne, fut nommé grand-amiral, contribua beaucoup à la victoire remportée à Flodden sur le roi d'Écosse en 1513, et rendit de nouveaux services au roi lors de la rébellion de l'Irlande, qu'il vint à bout de comprimer. Il n'en devint pas moins, ainsi que son fils (le comte de Surrey), suspect de trahison aux yeux de Henri VIII, qui craignait qu'ils n'aspirassent au trône. Ce prince les fit tous deux jeter en prison en 1546; le fils eut la tête tranchée, et le père ne recouvra la liberté que sept ans après, étant resté en captivité tout le temps du règne d'Édouard VI. Il fut réhabilité à l'avènement de la reine Marie (1553), et mourut dans la retraite en 1554. Il était oncle de Catherine Howard. — Henri Howard, comte de Surrey, fils aîné du précédent, né vers 1515, se distingua comme guerrier et comme poëte. Il eut, ainsi que son père, une grande part aux succès de Henri VIII, et jouit pendant plusieurs années de la faveur de ce prince. Nommé capitaine-général des armées anglaises en France, il prit Boulogne en 1546; mais s'étant laissé battre peu après, et ayant d'ailleurs excité les soupçons du roi par quelques paroles indiscrètes, il fut disgracié et traduit devant un tribunal qui le condamna à mort: il monta sur l'échafaud en janvier 1547. Surrey est un des premiers nobles d'Angleterre qui aient cultivé la poésie. On a de lui des sonnets, des chansons, une traduction du 2e et du 4e livre de *l'Énéide* en vers blancs, ainsi qu'une traduction de Boccace. Il est le premier qui ait introduit dans la poésie anglaise le vers blanc ou sans rime. Ses œuvres ont été publiées avec celles de Thomas Wyatt par le docteur Nott, 2 vol. in-4, Londres, 1816. — Thomas Howard, 4e duc de Norfolk, fils aîné du comte de Surrey, naquit vers 1536, fut longtemps un des principaux confidents d'Élisabeth et l'un des commissaires chargés par la reine en 1568 de faire subir un interrogatoire à Marie Stuart, récemment réfugiée en Angleterre; s'étant bientôt laissé toucher par les malheurs et la beauté de la prisonnière, il conçut le projet de la délivrer et de l'épouser; mais son plan fut découvert et il fut condamné à mort en 1572. — Henri Howard, comte de Northampton et 2e fils du comte de Surrey, né à Norfolk en 1539, s'attacha successivement au comte d'Essex et à Robert Cecil, adversaire de son premier protecteur; à l'avènement du roi d'Écosse (Jacques I), qu'il avait contribué à placer sur le trône, il fut fait comte de Northampton et garde du sceau privé. C'était un homme sans foi et sans honneur, qui se fit le vil instrument des infâmes passions de Jacques I. Il mourut en 1614.— Charles Howard, comte de Nottingham, grand-amiral d'Angleterre, de la même famille que les précédents, était fils de Guillaume Howard, comte d'Effingham, et petit-fils du second duc de Norfolk. Il commanda en 1588 la flotte qui détruisit l'*Invincible armada* des Espagnols; en 1596, il s'empara de Cadix et brûla dans ce port une nouvelle flotte espagnole. Il fut fait en récompense comte de Nottingham (1597). Essex, jaloux de sa gloire, essaya vainement de le perdre. On dit que Howard s'en vengea dans la suite en l'empêchant d'obtenir sa grâce d'Élisabeth, lorsqu'il fut condamné pour trahison. Il mourut en 1624. — Thomas Howard, 6e duc de Norfolk et comte d'Arundel, célèbre comme ami des arts. *Voy.* ARUNDEL. — Guillaume Howard, comte de Stafford, fils du 6e duc de Norfolk (*Voy.* STAFFORD). — Charles Howard, 11e duc de Norfolk, d'une ligne cadette, issue du 4e duc, abjura le catholicisme en 1780, afin de pouvoir porter le titre de comte-maréchal d'Angleterre (office héréditaire dans sa famille), entra aux Communes en 1780, s'opposa au ministère de lord North, et fut pour beaucoup dans sa chute; il combattit les systèmes de Rockingham, de Shelburne, de Pitt, qui voulaient faire la guerre à la France; mais une fois la guerre adoptée en principe, il se joignit au ministère pour qu'elle fût faite le mieux possible. Il mourut en 1815 sans postérité, et le titre de duc de Norfolk passa à un parent éloigné, également issu du 4e duc de Norfolk.

HOWARD (Catherine), 5e femme de Henri VIII, était fille d'Edmond Howard, 3e fils du second duc de Norfolk, Thomas Howard; elle inspira une vive passion au roi Henri VIII, qui l'épousa en 1540; mais deux ans après, ce prince soupçonneux et cruel l'envoya au supplice sous prétexte d'infidélité.

HOWARD (John), célèbre philanthrope anglais, né en 1726, était fils d'un tapissier qui lui laissa de la fortune. Ayant été pris sur mer et retenu quelque temps en captivité, il fut tellement ému du sort des prisonniers, qu'il résolut de consacrer sa vie à les soulager. Il parcourut presque toute l'Europe pour visiter les prisons, les lazarets et les hôpitaux, cherchant partout les moyens de remédier à l'insalubrité de ces établissements, et de donner aux

malades les soins les plus efficaces. Il mourut en 1790 d'une fièvre maligne qu'il avait contractée à Kherson, en Russie, en visitant un malade. Ses concitoyens lui ont érigé une statue. J. Howard a laissé un grand nombre d'écrits sur l'état des prisons, soit en Angleterre, soit dans les divers états de l'Europe. On remarque : *État des prisons en Angleterre*, 1777, traduit de l'anglais, Paris, 1788 ; *Des principaux lazarets de l'Europe*, 1789, traduit en français, Paris, 1800.

HOWDEN, ville d'Angleterre (York), à 150 kil. O. de Hull ; 4,500 hab. Jolie église ; ruines d'un ancien palais de l'évêque de Durham.

HOWE (Richard SCROPE, comte), marin anglais, né à Londres en 1726, mort en 1799, avait servi avec distinction dans la guerre d'Amérique, et était arrivé au grade d'amiral, lorsqu'en 1793 il fut mis à la tête d'une forte escadre pour combattre la flotte française dans la Manche ; il remporta, le 1er juin 1794 (13 prairial), une victoire complète, quoique chèrement achetée ; c'est dans cette action que périt si noblement le vaisseau français *le Vengeur*. — Son frère, Guillaume Howe, commanda en chef les armées de terre dans la guerre d'Amérique, battit les Américains près de New-York en 1776, s'empara de cette ville, et remporta une nouvelle victoire près de Philadelphie en 1777 ; il fut néanmoins remplacé dans le commandement par Clinton en 1778.

HOWE (île de lord), île déserte de la Polynésie, par 156° 27' long. O., 16° 46' lat. S. : 110 kil. sur 15. Découverte par Wallis en 1767. — Plusieurs autres îles peu importantes portent le même nom.

HOWE, nom de deux caps de la Nouvelle-Hollande, l'un à l'extrémité S. E. de la Nouvelle-Galles mérid., au N. E. du détroit de Bass, par 37° 31' lat. N. et 147° 45' long. E. ; — l'autre dans la terre de Nuyts, par 31° 30' lat. S., et 115° 20' long. E.

HOWTH, presqu'île d'Irlande, forme l'extrémité N. de la baie de Dublin, et offre une ville de même nom et un beau port.

HOY, *Huy* des Anglais, une des Orcades, à 7 kil. O. de Ranaldsay : 24 kil. sur 14 ; de 5 à 600 hab.

HOYA, ville du roy. de Hanovre, sur le Weser, à 40 kil. S. E. de Brême ; 1,700 hab. Grand pont. Vieux château-fort. Toile. — Hoya était le ch.-l. d'un comté jadis souverain, mais qui n'existe plus que comme une province du Hanovre : 65 kil. sur 59 ; 105,000 hab. Cette prov. a pour ch.-l. Nienburg.

HOYERSWERDA, ville des États prussiens (Brandebourg), à 40 kil. S. de Kottbus ; 2,560 hab. Bas à l'aiguille, brasseries.

HOZIER (D'), généalogiste. *Voy.* D'HOSIER.

HRADEK, ville de Hongrie (Neutra), à 45 kil. N. de Freystadtl. Château, école normale, école des eaux et forêts ; martinets à fer, manufacture d'armes à feu.

HRADISCH, ville de Moravie, à 65 kil. S. E. d'Olmutz, dans une île de la March ; 1,450 hab. Ch.-l. de cercle. Elle est renommée pour les vins qu'on récolte aux environs. — Le cercle de Hradisch a 80 kil. sur 44 et 216,000 hab.

HRADSCHIN. *Voy.* PRAGUE.

HROSVITA, religieuse du couvent de Gandersheim au Xe siècle, s'illustra par des écrits en vers et en prose, et s'éleva fort au-dessus des femmes de son siècle. On a d'elle des poëmes sur la *Vierge Marie*, sur l'*Ascension de notre Seigneur*, la *Passion de saint Pélage*, la *Conversion de Théophile*, la *Passion de saint Denis* ; des comédies religieuses, le *Panégyrique des Othon* (de la maison de Saxe), etc. Tous ces ouvrages sont en latin ; plusieurs offrent des beautés remarquables et des idées originales. Ses *Œuvres* ont été publiées à Nuremberg, en 1501, 1 vol. in-fol., et à Wittemberg, en 1717, in-4.

HRUDIM. *Voy.* CHRUDIM.

HUAHEINE, une des îles de la Société, dans le Grand-Océan équinoxial, au N. O. de celle d'Otaïti : 40 kil. de tour. Port dit d'Ouahuara, sur la côte occidentale. Habitants plus grands et plus forts que ceux d'Otaïti.

HUALLAGA, riv. du Pérou, naît dans la prov. de Tarma, au N. du lac Chinchaycoche, dans les Andes, se nomme d'abord Huanuco, arrose la ville de Huanuco, puis celle de Muna, où il prend le nom de Huallaga, entre dans la Colombie, et tombe par deux bras différents dans le Tunguragua, affluent de l'Amazone : 800 kil. de cours.

HUAMANGA, ville du Pérou. *Voy.* GUAMANGA.

HUANCAVELICA, ville du Pérou (Ayacucho), dans une vallée des Andes, à 230 kil. S. E. de Lima, jadis ch.-l. d'une province de même nom ; 5,000 hab. Climat froid et température très variable.

HUANUCO, ville du Pérou, ch.-l. d'une province de même nom, près du Huallaga, à 250 kil. N. E. de Lima : jadis grande et bien peuplée ; très déchue auj. — La province de Huanuco, située entre celles de Truxillo, de Tarma, de Guamalies, a 90 kil. sur 65 et compte 18,000 hab.

HUANUCO, riv. du Pérou. *Voy.* HUALLAGA.

HUARAS, ville du Pérou, à 310 kil. N. O. de Tarma ; 5,000 hab. Source thermale.

HUARTE (Juan), philosophe espagnol, né en 1520 à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basse-Navarre), mort à la fin du XVIe siècle, exerça à Madrid la profession de médecin. On a de lui : *Examen de ingenios para las sciencias* (*Examen des esprits propres aux sciences*), Pampelune, 1578, souvent réimprimé, et traduit dans toutes les langues, entre autres en français par G. Chappuis, Lyon, 1580. Il y indique à quels signes on peut reconnaître les dispositions naturelles de chacun ; il est à regretter qu'il ait mêlé à cet ouvrage des idées bizarres sur un moyen de procréer les sexes à volonté et de faire naître de grands talents. Il fut réfuté par J. Guibelet, Paris, 1631, in-8.

HUARTE-ARAQUIL, *Ara-Cœli* ou *Racillum*, bourg d'Espagne (Pampelune), à 24 kil. N. E. de Pampelune.

HUASCO, ville du Chili, à 40 kil. N. de Coquimbo, sur la riv. de Huasco : port vaste, mais peu sûr. Florissante jadis, très déchue aujourd'hui.

HUBER (Jean), dessinateur et naturaliste, né à Genève en 1722, mort en 1750, était membre du conseil des Deux-Cents de sa ville natale. Il avait un talent singulier pour l'art de tracer des portraits en découpant du papier ; il apprit seul la peinture, et représenta avec bonheur plusieurs scènes de la vie privée de Voltaire, dans l'intimité duquel il avait vécu vingt ans. On lui doit des *Observations sur le vol des oiseaux de proie*, Genève, 1784.

HUBER (François), naturaliste distingué, fils du précédent, né à Genève en 1750, mort à Lausanne en 1801, fut porté de bonne heure, par l'exemple de son père, à observer la nature, et étudia avec une patience admirable les mœurs des abeilles ; ayant perdu la vue jeune encore, il n'en continua pas moins ses recherches avec le secours de François Burnens son domestique et de sa femme Aimée Lullin. Il publia ses travaux et ses découvertes en 1792 sous le titre de : *Nouvelles observations sur les abeilles*, et sous la forme de lettres à Charles Bonnet, 2 vol. in-8. On lui doit aussi des recherches curieuses sur l'influence de l'air et du gaz par rapport à la germination.

HUBER (Michel), professeur de langue française à Leipsick, né en Bavière en 1727, mort à Leipsick en 1804, vint de bonne heure se fixer à Paris. Il a traduit de l'allemand en français la plupart des ouvrages de Gessner (*Mort d'Abel*, 1761, *les Idylles*, 1762, *Daphnis*, 1764) ; et en outre *Wilhelmine*,

1769; des *Lettres de Gellert*, 1770; l'*Histoire de l'art dans l'antiquité par Winckelmann*, 1781, etc. Il a puissamment contribué par ces traductions à répandre en France le goût de la littérature allemande.—Son fils, L.-Ferdinand Huber, né à Paris en 1764, mort en 1804, était un littérateur distingué. Il dirigea longtemps l'*Allgemeine-Zeitung*, journal estimé qui paraissait à Ulm. Il avait épousé la fille de Heyne (*Voy.* l'art. suivant).

HUBER (Thérèse), née à Gœttingue en 1764, morte à Augsbourg en 1829, était fille du célèbre Heyne. Elle épousa d'abord en 1792 J.-George-Adam Forster (*Voy.* ce nom), puis, après la mort de ce premier mari (1794), Louis-Ferdinand Huber, fils de Michel; elle devint veuve de nouveau en 1804. On doit à Thérèse Huber une série de contes et de nouvelles qui eurent le plus grand succès. Ses écrits ont été réunis après sa mort par son fils sous le titre d'*Œuvres complètes de Th. Huber*, 6 vol., Leipsick, 1830-1833. De 1819 à 1824, Thérèse dirigea à Stuttgard le journal intitulé: *Morgenblatt.*

HUBERT (saint), évêque, né vers l'an 656, était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine, et issu de Clovis. Il vécut d'abord à la cour de Neustrie, la quitta en 674 pour fuir la tyrannie du maire Ebroin, et se réfugia auprès de Pépin d'Héristal, maire d'Austrasie, à la cour duquel il occupa un emploi éminent. Après avoir vécu dans les plaisirs et la dissipation, il se convertit, vers 683, se lia étroitement avec saint Lambert, évêque de Maëstricht, et lui succéda en 708. Il transporta son siége épiscopal à Liége, et mourut vers 727 à Varen, près de Bruxelles. Il fit de nombreuses conversions et mérita le titre d'*apôtre des Ardennes*. On le regarde comme le patron des chasseurs, et on accorde à ses reliques le pouvoir de guérir la rage. Son corps fut longtemps conservé dans la forêt des Ardennes, à l'abbaye d'Andain, qui a pris de lui le nom de Saint-Hubert. On le fête le 30 mai.

HUBERT (ordre de SAINT-), ordre chevaleresque de Bavière, avait été créé dès 1444 par Girard V, duc de Berg-et-Juliers, afin de perpétuer le souvenir d'une victoire qu'il avait remportée le jour de la Saint-Hubert, et fut transporté en Bavière au XVIIIe siècle par l'électeur Charles-Théodore. Il ne compte que 12 chevaliers et un commandeur. L'insigne de l'ordre est une croix d'or à huit pointes avec une image de saint Hubert au centre. — Un autre ordre du même nom fut fondé en 1416 par Louis I, duc de Bar; il fut conservé par le roi Stanislas, successeur des ducs de Lorraine; après la révolution de 1789, il fut transporté en Allemagne et adopté par le grand-duc de Francfort. L'insigne est une croix d'or avec l'adoration de saint Hubert et les armes de Lorraine.

HUBERTSBOURG, village du roy. de Saxe, à 40 kil. E. de Leipsick, est célèbre par la paix qui y fut conclue le 15 février 1763, entre la Prusse, l'Autriche et la Saxe, et qui mit fin à la guerre de Sept-Ans. Marie-Thérèse y renonça à ses prétentions sur la Silésie et sur Glatz; Frédéric II, de son côté, rendit l'électorat de Saxe au roi de Pologne.

HUBNER (Jean), géographe et historien allemand, né dans la Haute-Lusace, en 1668, mort en 1732, à Hambourg, fut professeur de géographie à Leipsick, et recteur de l'école de Hambourg; il est auteur d'une *Géographie universelle*, Leipsick, 1705, qui a été traduite en français, Bâle, 1757, 6 vol. in-8. Il a écrit aussi: *Questions sur la géographie ancienne et moderne*, Leipsick, 1693, in-8; *Questions sur l'histoire politique jusqu'à la fin du* XVIIe *siècle*, 1697 et années suivantes, 10 vol. in-8; *Bibliotheca historica Hamburgensis*, Leipsick, 1715; *Musæum geographicum*, catalogue des meilleures cartes, publié par son fils, Hambourg, 1746.

HUCH-EON, ville de Chine (Kouang-tong), dans l'île de Haï-nan, à 8 kil. de Khioung-tcheou; on lui donne 200,000 hab. Grand mur en briques; bibliothèque, bains, jardins, célèbre académie chinoise. Beaucoup d'industrie.

HUCQUELIERS, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), à 15 kil. N. E. de Montreuil; 800 hab.

HUDDERSFIELD, ville d'Angleterre (York), à 12 kil. S. E. d'Halifax; 19,905 hab. Un des principaux entrepôts du commerce des draps et lainages. Canal d'Huddersfield à Ashton. — On croit que la station romaine nommée *Cambodunum* était aux environs de Huddersfield.

HUDIKSVAL, ville de Suède, sur le golfe de Botnie, à 130 kil. N. de Gèfle; 1,500 hab. Fusils. Commerce de chanvre, planches, bois de construction, etc.

HUDSON (Henri), navigateur anglais, fit plusieurs voyages pour le compte d'une compagnie de négocians anglais, dans le but de découvrir un passage pour pénétrer en Amérique, soit par le nord-ouest, soit par le nord-est (au N. de l'Asie). Il découvrit dans l'Amérique septentrionale en 1609 et 1610, d'abord le grand fleuve qui porte son nom, puis le détroit et la grande baie auxquels son nom est également resté, enfin une autre baie, qu'il nomma baie de Saint-Michel, du jour où il l'avait reconnue. Les vivres étant venus à manquer, l'équipage se révolta, et le malheureux Hudson fut déposé, avec son fils et quelques matelots, sur une chaloupe et abandonné (1611); depuis on n'a plus entendu parler de ces infortunés. On a fait des recherches pour les retrouver, mais sans aucun succès. Les détails de la dernière expédition de Hudson se trouvent dans le tome IV du recueil de Purchas.

HUDSON (John), philologue anglais, né en 1662, dans le Cumberland, mort en 1719, fut conservateur de la bibliothèque Bodléienne, ensuite principal du collége de Sainte-Marie à Oxford. On a de lui des éditions de *Velleius Paterculus*, 1693, in-8; de *Thucydide*, 1696, in-fol. (très estimée); de *Denys d'Halicarnasse*, 1704, 2 vol. in-fol.; des *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, etc., Oxford, 1698, 1712, 4 vol. in-8; de *Longin*, 1710, in-4; d'*Esope*, grec et latin, 1718, Oxford, in-8; de *Josèphe*, avec une version latine, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol.

HUDSON ou NORTH RIVER, fleuve des États-Unis (New-York), prend sa source dans les montagnes à l'O. du lac Champlain, communique avec ce lac par un canal, et après un cours de 450 kil. se jette dans l'Océan Atlantique, par 44° lat. N., au-dessous de New-York. Il communique aussi par des canaux avec le lac Érié et le fleuve Delaware. Il doit son nom au navigateur Hudson, qui le découvrit en 1609.

HUDSON (baie ou mer d'), vaste golfe de l'Océan Atlantique, dans le nord de l'Amérique septentrionale, s'étend de 51° 15' à 70° lat. N. et de 78° à 98° long. O., et s'avance dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, entre la Nouvelle-Galles à l'O., le Canada au S., et le Labrador à l'E. Au N. ses limites sont peu connues. Elle communique probablement avec la mer Polaire par le canal de Fox, et est fermée en partie de ce côté par la presqu'île de Melville. Au N. E. se trouvent la terre de Cumberland et les détroits d'Hudson, de Frobisher et de Cumberland, par lesquels la mer d'Hudson communique avec l'Océan. Cette mer peut avoir 2,200 kil. du N. au S., et 950 de l'E. à l'O. Sa partie méridionale porte le nom de baie de St-James, la septentrionale celui de baie de Button, la partie N. O. celui de baie de Welcome. C'est là que se trouve aussi le Chesterfield-Inlet, la baie de Wager et le Repulse-bay. Plusieurs grands fleuves se déchargent dans la mer d'Hudson, savoir: au S. l'Albany, l'Abitibbe, le Moose; à l'O. le Severn, le Nelson, le Churchill; à l'E. l'East-Main, etc. — Le danois Anskold découvrit le premier cette mer; Hudson l'explora et lui donna son

nom en 1610. Depuis ce temps elle a servi de but aux explorations d'un grand nombre de navigateurs. En 1672, sous le règne de Charles II, s'établit au S. de cette baie la célèbre *Compagnie de la baie d'Hudson*, pour le commerce des fourrures.

HUDSON (détroit d'), détroit qui unit la mer d'Hudson à l'Océan Atlantique, est situé par 61°-63° 30' lat. N. et 68°-80° long. O., au N. du Labrador. Il est souvent fermé par les glaces.

HUDSON, ville des Etats-Unis (New-York), à 50 kil. S. d'Albany, ch.-l. du comté de Columbia; 3,000 hab. Fondée en 1784.

HUE (François), valet de chambre du dauphin, fils de Louis XVI, fut enfermé au Temple avec la famille royale, et lui témoigna un dévouement héroïque. Il survécut à ses maîtres, et put sortir de France; il y rentra à la Restauration, et devint premier valet de chambre de Louis XVIII. Il mourut en 1819. On a de lui les *Dernières années de Louis XVI*, Paris, 1814.

HUÉ ou HUE-FO, *Kigue* en cochinchinois, ville d'Asie, cap. de la Cochinchine et de tout l'empire d'An-nam, dans une île d'un fleuve nommé aussi Hué, par 105° 2' long. E., 16° 23' lat. N.; 200,000 hab. Ville belle et très forte (plus de 2.000 pièces de canon en batterie sur les remparts): c'est, dit-on, la première forteresse de tout l'Orient: 4 grands canaux navigables. Ecoles, commerce.

HUÉ-HAN, ville de Cochinchine. *Voy.* FAÏ-FO.

HUELGOET (le), ch.-l. de canton (Finisterre), à 15 kil. N. E. de Carhaix; 1,000 hab. Plomb argentifère.

HUELMA, *Acatucci*, ville d'Espagne (Jaën), à 35 kil. S. E. de Jaën; 3,000 hab.

HUELVA, *Onuba*, ville d'Espagne (Séville), à 77 kil. O. de Séville; 8,000 hab. Chantiers de construction. Exportation de fruits en Portugal et de poissons frais à Séville.

HUERCAL-OVERA, ville d'Espagne (Grenade), à 60 kil. S. E. de Huescar; 3,800 hab. Savon, salpêtre, couvertures, toiles, linge de table.

HUERTA (c.-à-d. *jardin*), nom d'un grand nombre de lieux en Espagne; le plus important est: HUERTA-DE-VAL-DE-CARABANOS, ville d'Espagne (Tolède), à 27 kil. E. de Tolède; 2,050 hab. Manufacture de salpêtre.

HUERTA (Garcia DE LA), poëte espagnol, né en 1729 à Zafra (Estramadure), mort en 1797, bibliothécaire royal, membre de l'académie de Madrid, a composé des *Eglogues*, une tragédie de *Rachel*, 1778, fort estimée, et a donné un *Théâtre espagnol choisi*, Madrid, 1785-88, 16 vol. in-8. Cet écrivain se fit surtout remarquer par son zèle à soutenir la littérature classique nationale contre l'envahissement des littératures étrangères.

HUESCA, *Osca*, ville d'Espagne, ch.-l. de la prov. d'Huesca (Aragon), à 46 kil. N. E. de Saragosse, sur l'Isuela; 9,200 hab. Évêché, université. Belle cathédrale gothique: on vante aussi deux colléges, les bâtiments de l'université, la collégiale Saint-Pierre, le palais Huaza. Cette ville fut très florissante du temps des Romains; Sertorius y établit des écoles publiques, et Jules-César l'embellit. Don Pedro I l'enleva aux Maures en 1096. Elle devint alors un instant la capitale d'un petit état indépendant qui prit le titre de royaume. — La prov. d'Huesca, formée de la partie N. E. de l'Aragon, est située entre celles de Lérida, de Saragosse, de Pampelune et les Pyrénées; elle a 135 kil. sur 110, et compte 150,000 hab. — Il y a une autre Huesca (Saragosse), à 44 kil. O. de Hijar, au pied d'une colline sur le sommet de laquelle se voient les ruines du château de Penaflor; 1,050 hab. Bains thermaux et sources salines.

HUESCAR, ville d'Espagne (Grenade), à 60 kil. S. E. de Guadix; 6,900 hab. Château-fort. Draps, toiles de chanvre et de lin, linge de table, couvertures de laine. — Près de là se voient les ruines d'Huescar-la-Vieja, dont on attribue la fondation aux Carthaginois.

HUET (P.-Daniel), savant prélat, né en 1630 à Caen, mort à Paris en 1721, à 91 ans, fit dans sa jeunesse (1652) un voyage en Suède dans un but scientifique, fonda en 1662 l'académie de Caen, fut en 1670 adjoint à Bossuet comme sous-précepteur du dauphin, commença dès cette époque, sur l'invitation du duc de Montausier, la belle collection des classiques *ad usum Delphini*, qu'il dirigea jusqu'à la fin, fut reçu en 1674 à l'Académie Française, obtint en 1678 l'abbaye d'Aulnay près de Caen, et devint en 1689 évêque d'Avranches. Il se démit en 1699 de son évêché, afin de se livrer tout entier à son goût pour l'étude, et se retira chez les Jésuites à Paris, où il resta jusqu'à sa mort. Après avoir été enthousiaste du système de Descartes, Huet devint un de ses plus grands adversaires. Ses principaux ouvrages sont: *Lettre sur l'origine des romans*, Paris, 1670; *Demonstratio evangelica*, 1679, 1687, 1690 (ouvrage d'une érudition immense, mais rempli des conjectures les plus hasardées: on a dit que Huet n'y avait démontré que sa science); *Censura philosophiæ cartesianæ*, 1689-1694; *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire du cartésianisme*, 1692-1698; *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, Lyon, 1763; *P. D. Huetii comment. de rebus ad eum pertinentibus*, Amsterdam, 1718 (*Mémoires* autobiographiques où l'on trouve une foule de détails intéressants); *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1723. Ce dernier ouvrage, qui a fait ranger Huet parmi les sceptiques, a été publié sans nom d'auteur. Huet s'est aussi exercé en poésie: on a de lui un volume de *Carmina*, 1700-1709, qui contient des vers grecs et latins. D'Olivet, ami de Huet, a publié un *Huetiana*, 1722. On conserve à la bibliothèque du Roi 2 vol. in-4. manuscrits, contenant 300 *Lettres latines de Huet* (écrites de 1650 à 1714).

HUETE, *Julia*, ville d'Espagne (Cuença), à 45 kil. N. O. de Cuença, sur la riv. d'Huete; 2,600 hab.

HUFELAND (Christophe-Guillaume), célèbre médecin allemand, né en 1762 dans la régence d'Erfurt, mort à Berlin en 1836, pratiqua d'abord la médecine à Weimar, fut nommé conseiller et professeur à Iéna en 1793, puis médecin du roi de Prusse (1801), professeur à l'université de Berlin (1809), conseiller d'état en 1810, et enfin, en 1819, directeur de l'académie militaire de médecine et de chirurgie. On a de lui: l'*Art de prolonger la vie humaine, ou Macrobiotique*, Iéna, 1796 (traduit en français, Iéna, 1799, 2 vol. in-8, et Paris, 1824 et 1837, in-8); *Conseils aux mères sur l'éducation physique*, 1799; *Système de médecine pratique*, Leipsick, 1800-03; *Histoire de la santé*, Berlin, 1812, etc. Il publia longtemps (depuis 1795) un *Journal de médecine pratique*, qui exerça une utile influence. Hufeland se fit remarquer, au milieu des doctrines contradictoires qui se combattaient, par son impartialité et son éclectisme. Il fut un des premiers à reconnaître les singuliers phénomènes du magnétisme animal.

HUGOLIN DE LA GHERARDESCA. *Voy.* GHERARDESCA.

HUGUENOT, nom donné en France aux partisans de la réforme et plus spécialement aux disciples de Calvin (*Voy.* CALVINISTES). On donne de ce nom plusieurs étymologies: les uns le font dériver d'un certain Besançon Hugues, chef d'un parti religieux et politique à Genève, les autres de l'allemand *eidgenossen*, associés, confédérés.

HUGUES-LE-GRAND, dit aussi *le Blanc* et *l'Abbé*, comte de Paris, duc de France et père de Hugues Capet, était fils de Robert, comte de Paris,

qui disputa la couronne à Charles III. Hugues était, comme son père, plus puissant que le roi, et comme lui il fut presque toujours en guerre avec son suzerain. A la suite de longs démêlés avec Louis d'Outre-Mer, il assiégea la ville de Laon (940), vainquit le roi qui était venu au secours de la place, le fit prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'au bout d'un an, après avoir obtenu la cession de Laon. Cependant, menacé des foudres de l'Eglise, il prêta serment de fidélité au roi, et même, à la mort de celui-ci (954), il contribua puissamment à faire reconnaitre l'autorité de son fils Lothaire II. Mais cette protection menaçait déjà de devenir dangereuse, lorsque Hugues mourut en 956. Il dut son surnom de *Grand* à sa taille plutôt qu'à ses actions. On le surnommait *le Blanc* à cause de son teint pâle, l'*Abbé* parce qu'il possédait les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin de Tours.

HUGUES CAPET, chef de la 3e dynastie des rois de France, fils de Hugues-le-Grand, était déjà duc de France et comte de Paris lorsqu'en 987, après la mort de Louis V, dans une assemblée de ses vassaux tenue à Noyon, il se fit proclamer roi au détriment de Charles, duc de la Basse-Lorraine et oncle du feu roi. Il choisit Paris pour sa résidence, associa son fils Robert à la royauté (988), fit de nombreuses concessions au clergé pour se le concilier, et marcha ensuite contre Charles de Lorraine, qui avait été proclamé roi à Laon (988). Apres quelques hostilités sans importance, la trahison de l'évêque Adalbéron lui livra Charles (991), qui mourut un an après dans la prison d'Orléans. Hugues mourut lui-même en 996, laissant la couronne à son fils Robert. (Pour l'étymologie du surnom de Capet et pour la succession des princes de la race Capétienne, *Voy.* CAPET et CAPÉTIEN).

HUGUES, comte de Vermandois, 3e fils de Henri I, roi de France, fut un des principaux chefs de la première croisade. Il se couvrit de gloire à la bataille de Dorylée (1097) et aux siéges de Nicée et d'Antioche, puis repassa en France: mais, touché des reproches qui lui étaient faits au sujet de son retour, il alla de nouveau en Asie combattre les infidèles. Il y mourut en 1102, à l'âge de 45 ans, des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Héraclée, où les Chrétiens furent vaincus.

HUGUES DE PROVENCE, roi d'Italie, fils de Théobald ou Thibaut, comte de Provence, et de Berthe, fille de Lothaire, enleva en 926 la couronne d'Italie à Rodolphe (ou Raoul), roi de la Bourgogne transjurane, que les Italiens avaient chassé. Ce prince cruel fit arracher les yeux à son propre frère Lambert, duc de Toscane, et lui ôta son gouvernement. Il voulut faire éprouver le même sort à Béranger, marquis d'Ivrée, son neveu; mais celui-ci leva des troupes contre lui, et le força à se réfugier en Provence, où il mourut l'année suivante (947). Son fils Lothaire, qu'il avait associé à la couronne dès 931, soutint quelque temps la lutte contre Bérenger.

HUGUES (saint), abbé de Cluny, né vers l'an 1024, mort en 1109, était fils de Dalmace, seigneur de Semur et descendant des anciens ducs de Bourgogne. Il se fit une grande réputation de sainteté, et fut élu abbé et général de l'ordre de Cluny. Il se vit recherché par l'empereur Henri III, qui le choisit pour parrain de son fils; d'Alphonse, roi d'Espagne, qu'il réconcilia avec son frère Sanche, et des papes Léon IX, Victor II, Etienne X, Alexandre II, Grégoire VII; il fut légat de ce dernier. Il fut canonisé par Calixte II; sa fête est marquée au 1er avril. — Un autre saint Hugues, contemporain et ami du précédent, né en 1053, mort en 1132, était évêque de Grenoble (1080). On le fête le 11 avril, jour de sa mort.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, religieux de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, né dans le territoire d'Ypres, à la fin du XIe siècle, mort en 1140, a laissé des *Commentaires sur l'Écriture-Sainte*; une *Somme des sentences*; un *Traité des sacrements*: *De Modo studendi*, *De Sapientiâ Christi*. Ses écrits ont été publiés à Rouen, 1648, 3 vol. in-fol.

HUGUES DES PAYENS, de la maison des comtes de Champagne, est un des chevaliers qui fondèrent en 1118 l'ordre si célèbre depuis sous le nom de *Templiers*. Il mourut en 1136.

HUGUES (Victor), né à Marseille vers 1770, mort en 1826, fut en 1793 accusateur public près du tribunal révolutionnaire de Rochefort et de Brest, puis commissaire de la Convention avec Lebas aux îles du Vent, et exerça dans les îles toute l'autorité d'un dictateur. Il se mit à la tête des troupes, et reprit sur les Anglais la Guadeloupe et les autres Antilles françaises, sauf la Martinique et la Dominique. Son administration fut habile, mais tyrannique, et le fit surnommer *le Robespierre des colonies*. Il fut rappelé en France en 1798; mais le Directoire déclara qu'il avait bien mérité de la patrie, et le nomma gouverneur de la Guyane. Accusé en 1809 par le gouvernement impérial d'avoir mal défendu cette colonie contre les Anglais et les Portugais, il se vit traduit devant une commission militaire, mais il fut acquitté.

HUI ou HOEI, ville de Belgique (Liége), traversée par la Meuse, à 24 kil. O. de Liége; 3,900 hab. Bijouterie, chapeaux de paille, outils en fer. Commerce de grains, vin, chaux, alun, houille, etc. Aux environs, eaux minérales, fer, chaux, etc. Elle a beaucoup souffert d'une inondation en 1822.

HUIS (l'), ch.-l. de canton (Ain), à 11 kil. O. de Belley; 1,100 hab.

HUISNE, *Idonia* ou *Vinca* des anciens, rivière de France, naît à Saint-Hilaire de Souray (Orne), baigne Nogent-le-Rotrou, Montfort, et tombe dans la Sarthe, à 2 kil. au-dessus du Mans, après un cours de 135 kil.

HULIN (Pierre-Auguste), lieutenant-général, né à Paris en 1758, mort en 1841, se signala au 14 juillet 1789 parmi les vainqueurs de la Bastille, fut nommé à la fin de la même année commandant de la garde nationale de Paris, accompagna Bonaparte en Italie en qualité d'adjudant-général, fut chargé en 1797 et 1798 du commandement de Milan, devint en 1803 général de division et commandant de la garde consulaire, présida en 1804 le conseil de guerre qui condamna le duc d'Enghien, fit avec distinction les campagnes d'Allemagne, et fut choisi pour commander les places de Vienne, puis de Berlin (1806). Il était à la tête de la force armée à Paris lorsque éclata la conspiration de Mallet (1812): il la fit échouer par sa courageuse résistance, et reçut en cette occasion un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire inférieure. Il perdit le commandement de la ville de Paris au retour des Bourbons, et se vit forcé en 1816 de quitter la France. Il ne put y rentrer que plusieurs années après, et vécut depuis dans la retraite.

HULL, dit aussi *Kingston-upon-Hull*, ville maritime d'Angleterre (York), à 60 kil. S. E. d'York, au confluent de l'Humber et de l'Hull, et près de l'embouchure de ces deux rivières; 46,436 hab. (avec sa banlieue). Citadelle, beaux bassins, beaucoup de belles maisons dans les quartiers neufs; belle église gothique de la Trinité. Très grande industrie (savon, fonderie de fer, raffinerie de sucre, chantiers de construction, moulins à farine et à huile, bière, blanc de céruse, etc.). — Cette ville fut fondée par Édouard I, d'où son nom de *Kingston* (ville du roi); elle soutint en 1643, sous le commandement de lord Fairfax, un siége long et acharné contre les troupes royalistes.

HULL, riv. d'Angleterre, dans le comté d'York,

se jette dans l'Humber à Hull après un cours de 40 kil. Elle est coupée par beaucoup de canaux.

HULST, ville de Hollande (Zélande), à 12 kil. E. d'Axel; 2,000 hab. C'était jadis une place forte. Hülst est la patrie de Corneille Jansenius.

HUMBER, *Abus*, large riv. d'Angleterre, qui sépare les comtés d'York et de Lancastre, est formée par la réunion de l'Ouse (déjà grossie par la Derwent, l'Ayr, la Dun), et du Trent, passe à Hull et tombe dans la mer du Nord, après 60 kil. de cours. L'Humber a 1,600 mètres de large à la jonction de l'Ouse et du Trent; il s'agrandit ensuite, acquiert de 3,000 à 9,000 mètres, et a 10 kil. de large à son embouchure. —Un autre Humber, fleuve d'Amérique, tombe dans le golfe St-Laurent après un cours de 250 kil.

HUMBER, ville d'Angleterre. *Voy.* BARTON.

HUMBERT I, dauphin du Viennois, né vers 1240, fils d'Albert III, de l'illustre maison de la Tour, épousa en 1273 Anne, fille du dauphin Guigues VII, et par suite de ce mariage devint maître du Viennois en 1281. Il eut à défendre son héritage contre Robert, duc de Bourgogne, et contre le comte de Savoie qui prétendaient avoir des droits sur le Viennois. Il fit sa paix avec le premier en 1289; mais le second lui imposa des conditions onéreuses, ce qui fut un sujet continuel de guerres. En 1307 il abdiqua et prit l'habit religieux dans le couvent des Chartreux du val Sainte-Marie, au diocèse de Valence. Il y mourut la même année.—Humbert II, dernier dauphin du Viennois, fils de Jean II, né en 1312, succéda en 1333 à son frère Guigues VIII. Il établit un conseil de justice qui donna naissance au parlement de Dauphiné, et fonda une université à Grenoble. En 1343, après la mort de son fils André, il céda le Dauphiné au roi de France, Philippe-de-Valois, sous la condition qu'un fils de France porterait le nom de Dauphin, et joindrait à ses armes celles du Dauphiné. Il se croisa en 1349, gagna un léger avantage sur les Sarrasins près de Smyrne, et, à son retour, prit l'habit religieux dans le couvent de Beauvoir. En 1352 il fut nommé patriarche d'Alexandrie: il allait être élevé sur le siége épiscopal de Paris lorsqu'il mourut, en 1355.

HUMBERT, dit *aux Blanches mains*, comte de Maurienne et de Savoie. *Voy.* SAVOIE.

HUMBOLDT (Ch.-Guillaume, baron de), ministre d'état, chambellan, et conseiller privé du roi de Prusse, né en 1767 à Potsdam, mort en 1835, fut employé comme ambassadeur ou comme ministre plénipotentiaire de Prusse dans tous les congrès qui se tinrent de 1810 à 1820, et fut plusieurs fois appelé dans son pays au ministère. Il s'est fait un nom dans la science par ses recherches sur l'étude comparée des langues. On a de lui : *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque*, 1821, in-4; *Dictionnaire basque*, qui a paru dans le *Mithridate ou Dictionnaire polyglotte* (tome IV): *Lettre sur les formes grammaticales en général et sur la langue chinoise*, Paris, 1827, in-8. Il a laissé deux ouvrages inachevés, l'un sur les *langues de l'archipel Indien*, l'autre sur la *philosophie des langues en général*, dont on a annoncé la publication en 1840.—Son frère, Alexandre de Humboldt, né à Berlin en 1769, s'est acquis une réputation universelle par ses voyages d'exploration en Amérique (1799-1804) et en Asie (1829), et par ses découvertes en géographie physique, en histoire naturelle et surtout en botanique. Il a publié les immenses résultats de ses découvertes sous le titre de *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent* (Paris, 1799 et années suiv., non encore achevé), et *Voyage dans l'Oural* (Berlin, 1837).

HUME (David), célèbre philosophe et historien écossais, né en 1717 à Edimbourg, d'une famille noble, mais peu fortunée, passa sa jeunesse en France, où il habita Reims, La Flèche, et composa dans cette dernière ville son premier ouvrage, le *Traité de la Nature humaine* (1737). Il le fit suivre d'*Essais moraux, politiques et littéraires* (1742), qui commencèrent sa réputation. De retour en Angleterre en 1746, il fut successivement précepteur du marquis d'Annaldale, et secrétaire du général Saint-Clair, qu'il accompagna dans son ambassade à Vienne et à Turin. Il publia en 1751 de nouveaux *Essais*, en 1752 des *Recherches sur les principes de la morale*, une *Histoire naturelle de la religion*, et quelques autres écrits philosophiques. Il fut nommé la même année bibliothécaire à Edimbourg. C'est alors qu'il entreprit le plus important et le plus célèbre de ses ouvrages, l'*Histoire d'Angleterre* (1754-61). Il accompagna en 1761 lord Hertford à Paris comme secrétaire d'ambassade, et s'y lia avec J.-J. Rousseau, qui le suivit à Londres en 1766; mais il survint bientôt entre les deux amis une rupture éclatante dont l'humeur ombrageuse du philosophe génevois fut la principale cause. Hume fut nommé en 1767 sous-secrétaire d'état; deux ans après il quitta les affaires et se retira à Edimbourg, où il mourut en 1776. Comme philosophe, Hume est le créateur d'un scepticisme d'un nouveau genre: selon lui, nos idées ne sont que des copies des impressions que nous avons reçues, et ne peuvent nullement nous instruire de la réalité des objets; il nous réduit ainsi à l'idéalisme et à une sorte de nihilisme; il attaqua surtout l'idée de cause et le rapport de cause à effet. Il mit en doute la Providence, la religion, les miracles; cependant il respecta la morale et prouva qu'on ne peut la fonder sur l'intérêt. Comme historien, il se montra étranger à tout préjugé, et introduisit la philosophie dans l'histoire. On lui doit aussi les premières vues sur l'économie politique que développa son ami le docteur Smith. Les *Œuvres philosophiques* de Hume ont été pour la première fois réunies en 1826, à Edimbourg, 4 vol. in-8; son *Histoire* a été plusieurs fois réimprimée, notamment en 1826, à Oxford, 13 vol. in-8, avec la continuation de Smollett. Les *Œuvres philosophiques* ont été traduites en français, en 7 vol. in-12, Londres, 1788 (trad. incomplète); son *Histoire d'Angleterre*, traduite d'abord partiellement par l'abbé Prévost, par Mad. Belot, etc., a été publiée en entier à Paris, 1819-22, 22 vol. in-8, et 1840, 14 vol. in-8, avec un Essai sur la vie et les écrits de l'auteur, par M. Campenon. Hume a laissé des *Mémoires sur sa vie*.

HUMIÈRES (Louis de CREVANT, maréchal D'), général et courtisan du temps de Louis XIV, jouit des bonnes grâces du roi, et fut l'ami particulier de Louvois. Il obtint le gouvernement de la Flandre, se distingua au siége d'Arras (1658), fut nommé en 1668 maréchal, prit la ville d'Acre (1675), commanda l'aile droite à Cassel (1677), s'empara de Gand (1678), de Courtray (1683), et fut nommé en 1685 grand-maître de l'artillerie. Ayant éprouvé un échec en Flandre (1689), il fut remplacé par le maréchal de Luxembourg. Il avait refusé en 1672 de servir sous Turenne.

HUMIÈRES (madame D'). *Voy.* GACON-DUFOUR (Mad.).

HUMMEL (J.-Népomucène), compositeur et pianiste allemand, né à Presbourg en 1778, mort en 1837, se fit admirer dès l'âge de 9 ans par son talent sur le piano, entra comme maître de chapelle au service du prince Esterhazy (1803), puis du roi de Wurtemberg (1816), du grand-duc de Saxe-Weimar (1820), et se vit appelé dans presque toutes les capitales de l'Europe. Il n'eut de rival pour la composition instrumentale que Beethoven. Il a laissé 4 opéras, une foule de morceaux de musique et une *Méthode pour le piano*.

HUNALD, duc d'Aquitaine, depuis 735, eut à soutenir la guerre contre Charles-Martel et ses fils, et fut obligé de se reconnaître leur vassal. Pour se

venger de son frère, qui l'avait trahi, il lui fit arracher les yeux; mais après ce crime, poursuivi par ses remords, il abdiqua en faveur de son fils Waïfre, et se retira dans un monastère (745). Il en sortit au bout de 23 ans pour venger la mort de son fils; fut battu par Charlemagne, puis se retira auprès de Didier, roi des Lombards, qu'il excita à la guerre. Tous deux furent assiégés par Charlemagne dans Pavie, et Hunald périt assommé par le peuple.

HUNDHOLM, établissement en Norwége (Norrland), au N. et près de Bodoë : nouvellement fondé pour la pêche du hareng : port et quelques maisons, magasins et hangars.

HUNDSRUCK, c.-à-d. *dos de chien*, contrée montueuse de la Bavière rhénane et des États prussiens (prov. Rhénane), est un prolongement des Vosges qui s'étend entre la Nahe, le Rhin et la Moselle. Beaucoup de forêts, entre autres celles de Sohnwald et de Hochwald. — Le Hundsrück était anciennement compris dans le Palatinat du Rhin et dans les ci-devant électorats de Mayence, Cologne, et dans le duché de Clèves. Sous l'Empire, il forma les départements du Mont-Tonnerre, de Rhin-et-Moselle, de la Roer. — On fait aussi dériver le nom de cette chaîne de montagnes des mots *tractus Hunnorum*, dénomination qui proviendrait elle-même d'une colonie de Huns que l'empereur Gratien établit dans cette contrée après la défaite d'Attila (451).

HUNÉRIC, deuxième roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genséric en 477. Son règne ne fut qu'une suite de crimes. Il fit égorger son frère Théodoric, la veuve de ce prince avec son enfant, les anciens amis et ministres de Genséric. Hunéric était arien; il persécuta les catholiques, et en fit périr plusieurs dans d'horribles supplices. Il mourut en 488 d'une maladie qui lui fit éprouver des douleurs inouïes.

HUNIADE. *Voy.* HUNYADE.

HUNIGARES ou **HOUNOGOURES**, ancien peuple de l'Europe au-delà du Dniepr, apparaît dans l'histoire aux VIe, VIIe, VIIIe siècles. A cette époque il formait deux grandes tribus, habitant l'une vers les deux grands lacs Onéga et Ladoga, l'autre à l'E. du Dniepr entre ce fleuve et la Desna : on ne sait si les Hunigares du Sud sont une colonie de ceux du Nord ou si ce sont les Hunigares du Nord eux-mêmes qui auraient émigré, mais leur communauté d'origine n'est pas douteuse : tous deux étaient de race finnoise ou hunnique : peut-être même les Hunigares du Sud étaient-ils un reste des Huns d'Attila. Il est croyable que les Hongrois furent principalement des Hunigares.

HUNINGUE, ville de France, ch.-l. de canton (H.-Rhin), à 3 kil. N. de Bâle, à 28 kil. S. E. d'Altkirch, sur la rive gauche du Rhin; 800 hab. Place jadis très forte, mais démantelée en 1815, après un siége célèbre où 135 Français, commandés par le général Barbanègre, tinrent pendant douze jours contre 30,000 Autrichiens. — Huningue donne son nom à un canal qui va de Huningue à Habsheim en Suisse.

HUNINGUE (PETIT-), village de Suisse, sur la rive droite du Rhin, à 2 kil. N. de Bâle et vis-à-vis de Huningue; 500 hab. Pêche du saumon.

HUNS, *Huni* ou *Chuni*, fameux peuple barbare, était, selon l'opinion la plus commune, d'origine asiatique et de race mongole, et ne différait point des *Hiong-nou*, qui, partis des contrées situées au N. du désert de Kobi, soumirent les Mandchoux, dévastèrent les frontières septentrionales de la Chine, forcèrent les Chinois à élever la *grande muraille* (vers 210 av. J.-C.), et firent malgré cet obstacle la conquête de l'empire chinois, d'où ils ne furent chassés que 54 ans av. J.-C. Affaiblis par de longues guerres et par des discordes intestines, décimés par une famine, ces peuples se virent au commencement du IVe siècle obligés d'abandonner les steppes de la Tartarie, émigrèrent vers l'occident, et, se partageant en deux grands corps de nation, vinrent se fixer les uns sur l'Oxus, à l'E. de la mer Caspienne, où ils prirent le nom d'*Ephtalites* ou *Huns blancs* (*Voy.* ci-après HUNS EPHTALITES), les autres sur l'Oural, d'où ils descendirent jusqu'au Caucase, et se répandirent sur l'Occident : ce sont ces derniers qui sont spécialement connus sous le nom de Huns. — Selon un système plus récent et plus conforme à l'analogie des langues, les Huns seraient des Finnois (*Fenni*), et se confondraient avec les Finnois orientaux (situés à l'E. du Volga), qui, après avoir été longtemps sujets des Goths, se révoltèrent contre eux; même dans cette seconde hypothèse, il faudrait toujours admettre qu'aux *Hunni* ou *Fenni* du Volga vinrent se réunir au IVe siècle des peuplades nomades sorties de la Haute-Asie. — Quoi qu'il en soit, les Huns ne commencent à figurer dans l'histoire de l'Europe qu'à la fin du IVe siècle. Vers 376 ils traversèrent le *Palus Mæotis* sous la conduite de Balamir, leur roi, subjuguèrent les Alains, puis les Goths, dont ils détruisirent le vaste empire (*Voy.* HERMANARIC), et qu'ils forcèrent à se réfugier en partie au S. du Danube, vinrent eux-mêmes s'établir dans le voisinage de l'empire d'Orient, menacèrent Constantinople et forcèrent les empereurs à leur payer tribut. Théodose II ayant voulu secouer ce joug honteux, ils franchirent la frontière, dévastèrent la Thrace, l'Illyrie, et se firent céder toute la rive droite du Danube (446). Leur puissance fut portée au plus haut degré par Attila, dont les états s'étendaient de la mer Caspienne au Rhin, et qui tenait sous sa domination les Alains, les Goths, les Gépides, les Suèves, les Vandales, les Hérules, les Marcomans. Ce conquérant, à qui ses dévastations méritèrent le surnom de *fléau de Dieu*, se dirigea vers l'occident; après avoir tout soumis et ravagé sur sa route, il vint échouer en Gaule, et fut battu près de Châlons-sur-Marne, en 451, par le patrice Aétius, avec l'aide des Francs, des Wisigoths et des Bourguignons. Les hordes des Huns, repoussées de la Gaule, se tournent vers l'Italie, détruisent Aquilée, saccagent la Vénétie, menacent Rome: mais arrêtées par les supplications du pape Léon et plus encore par les riches présents de l'empereur Valentinien III, elles consentent à abandonner l'Italie (452). Peu après, la mort d'Attila (453) fit évanouir cette puissance colossale. Ses fils s'étant disputé le trône, les peuples soumis profitèrent de leurs divisions pour secouer le joug, et plusieurs fondèrent de nouveaux empires (*Voy.* GÉPIDES, GOTHS, AVARES). Toutefois un des fils d'Attila, Dinghitsik, se soutint encore quelque temps à la tête d'une partie des Huns dans la Hongrie, pays qui a conservé leur nom. Un autre fils du conquérant, Irnak, ramena en Asie les restes de la nation. Plusieurs de leurs tribus s'établirent alors sur les bords de la mer Noire, depuis le Danube jusqu'au Don, et près du Caucase, où elles sont connues sous le nom de Hounogoures ou Hunigares, Akatzires ou Khazars, Cidarites, Koutrigoures, Outourgoures, etc. —Les Huns menaient la vie nomade ; ils étaient farouches, perfides, d'une laideur qui les rendait hideux; ils avaient le nez écrasé, les yeux petits et percés comme des trous; ils vivaient à cheval et campaient sous des tentes. Attila avait sa principale résidence dans l'ancienne contrée des Iazyges, entre le Danube et la Theiss, vers la Zagiva; il habitait une grande chaumière de bois. Parmi les rois des Huns on connaît Balamir (376-400), Uldin (400-412), Caraton (412-424), Roïlas, vers 425, Roua et Attila, qui régnèrent quelques années ensemble (427-433), Attila seul (433-453). De Guignes a écrit une *His-*

toire des Huns, des Turcs et des Mongols (1756-1758).

HUNS CIDARITES, habitaient à l'O. de la mer Caspienne, entre l'embouchure du Terek et le pas de Derbend, au Ve et peut-être dès le IVe siècle ; ils furent très souvent en guerre avec les princes sassanides de Perse. On les a souvent confondus avec les Huns Ephtalites.

HUNS EPHTALITES (et non *Nephtalites*), à l'E. de la mer Caspienne, sur les bords de l'Oxus, dans le S. du Turkestan actuel, avaient pour capitale Varakhchan (ou Balaam ?). On croit qu'ils vinrent s'établir dans cette contrée lors de la grande émigration des Huns au IVe siècle. Ils furent souvent en guerre avec les rois sassanides de Perse, mirent sur le trône Firouz I (Perosès), et y rétablirent Kabad (Cabadès), qui en avait été chassé. Ils finirent par se confondre avec les Turcs. On les nomme aussi *Huns blancs* ou *Abdela*.

HUNSE, riv. de Hollande, naît dans la prov. de Drenthe, coule du S. E. au N. O., passe à Groningue et se jette dans la mer du Nord, après 90 kil. de cours.

HUNT (Henry), radical et démagogue anglais, né à Wittington dans le comté de Wilt en 1773, mort en 1835, était un des plus riches fermiers de son pays. Entraîné par un patriotisme exalté, il se mit à parcourir l'Angleterre, prêchant partout la réforme universelle et provoquant des rassemblements qui souvent devinrent menaçants pour l'ordre public. Il fut arrêté en 1820 à la suite d'un *meeting* tumultueux qui avait eu lieu à Manchester, et se vit condamné à un an de prison. Après avoir fait plusieurs tentatives inutiles pour entrer au parlement, il parvint enfin en 1831 à se faire élire membre de la Chambre des Communes ; mais il joua un rôle fort secondaire dans cette assemblée. En même temps qu'il prêchait la réforme, il débitait par les rues diverses marchandises de sa fabrication, notamment du cirage, ce qui lui donnait l'apparence d'un charlatan. Il mourut subitement dans une de ses tournées.

HUNTER, nom de deux frères écossais qui se sont également distingués dans la chirurgie. William, l'aîné, né en 1718 dans le comté de Larnak, mort à Londres en 1783, vint exercer son art à Londres, fut nommé membre de la corporation des chirurgiens, associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris ; il est surtout connu par son *Anatomia uteri gravidi*, 1774, en 34 planches in-fol. Il fonda à Londres une école et un muséum d'anatomie qu'il légua à l'université de Glasgow, dans laquelle il avait été élevé. — Son frère, Jean, né en 1728, mort en 1793, l'aida dans ses recherches anatomiques, et fit lui-même d'importantes découvertes, particulièrement sur les dents et sur le développement de la rage. Il a publié : *Histoire naturelle des dents et de leurs maladies*, 1771 ; *Traité sur les plaies d'armes à feu*, 1794. Il inventa, pour opérer la fistule lacrymale, un instrument qui a conservé son nom. Ses *Œuvres complètes*, réunies par le docteur Palmer, ont été traduites en français avec notes, par G. Richelot, 1840.

HUNTINGDON, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, sur l'Ouse, à 84 kil. N. de Londres ; 3,267 ; bière, commerce de houille, bois, etc. Patrie d'Olivier Cromwell. — Le comté de Huntingdon, jadis habité par les *Iceni*, est enclavé entre ceux de Northampton et de Cambridge, sauf au S. O., où il est borné par celui de Bedford : il a 49 kil. sur 35, et compte 53,149 hab. C'est un pays agricole, presque sans industrie, marécageux en grande partie.

HUNTON (Phil.), publiciste anglais, d'une secte non conformiste, fut favorisé par Cromwell, et publia sous Charles II un *Traité de la monarchie* où il soutenait les doctrines constitutionnelles et libérales ; cet ouvrage, contraire à la doctrine du droit divin, fut condamné par un décret du roi en 1683, et fut réfuté par quelques publicistes à gages, notamment par Filmer. L'auteur était mort dès 1682.

HUNTSVILLE, ville des États-Unis (Alabama), à 270 kil. N. de Cahawba ; 15,000 hab. Coton.

HUNYAD, comitat des États autrichiens (gouvernement de Transylvanie), dans le territoire des Hongrois, est borné au N. et au N. E. par les comitats de Zarand et de Weissembourg inférieur, au S. et au S. E. par la Valachie, à l'O. par les comitats hongrois d'Arad, de Krassova, etc. : 130 kil. sur 80 ; 147,000 hab. Ch.-l., Nagy-Enyed. Il se divise en trois parties principales, la vallée de Hetzing, et les cercles en deçà et au-delà du Maros.

HUNYAD (BANFI-), bourg de Hongrie (Klausenburg), à 44 kil. N. O. de Klausenburg.

HUNYADE (Jean), surnommé *Corvin*, vaïvode de Transylvanie, né vers 1400, descendait, dit-on, des Paléologues, empereurs de Constantinople ; suivant d'autres, son père aurait été l'empereur Sigismond. Il fut pendant plusieurs années le défenseur de la Hongrie contre les Ottomans. Plusieurs fois déjà il avait vaincu ces ennemis, lorsqu'en 1440 il fut nommé vaïvode de Transylvanie par le jeune Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie. Après la mort de Wladislas (1444), il fut appelé à gouverner la Hongrie pendant la minorité de Ladislas V ; et durant une régence de douze années il prouva qu'il était aussi grand politique que bon guerrier. En 1448 il soutint pendant trois jours dans les plaines de Cassovie tout l'effort de l'armée ottomane, quatre fois plus nombreuse que la sienne ; en 1456 sa belle défense de Belgrade contre Mahomet II mit le comble à sa gloire. Il mourut cette même année de ses blessures, laissant à la Hongrie un second défenseur dans la personne de son fils, Mathias Corvin. La famille des Hunyade avait dans ses armes un corbeau tenant dans son bec un anneau d'or ; il est probable que c'est de là que lui vint le surnom de Corvin (*Corvinus*), qu'on a donné à Jean Hunyade.

HUPPAZOLI (François), centenaire, né à Casal (Piémont), en 1587, voyagea dans le Levant, séjourna longtemps à Scio, où il se livra au commerce, fut nommé, à l'âge de 82 ans, consul de Venise à Smyrne, jouit pendant toute sa vie d'une santé parfaite, qu'il dut à la constante régularité de son régime, et mourut en 1702, âgé de 115 ans. Il s'était marié cinq fois, et épousa à 98 ans sa dernière femme, dont il eut encore 4 enfants.

HUREPOIX, petit pays de l'ancienne France, dans la partie méridionale de l'Ile-de-France, forme auj. l'arrondissement de Rambouillet dans le dép. de Seine-et-Oise ; il avait pour ch.-l. Dourdan. Il fut donné en apanage à divers princes de la famille royale des Capétiens.

HURIEL, ch.-l. de canton (Allier), à 10 kil. N. O. de Montluçon ; 1,800 hab.

HURON (lac), grand lac de l'Amérique du Nord, un des plus vastes du globe, par 81° 45'-87° long. O., 43° 20'-46° 27' lat. N. : 380 kil. sur 220 ; il communique au N. O. avec le lac Supérieur, par le détroit de Sainte - Marie ; à l'O. avec le lac Michigan par celui de Michilimackinac ; à l'E., par le Severn, avec le lac Simcoe qui communique lui-même avec le lac Ontario ; enfin au S. E. avec le lac Érié par la riv. et le lac Saint-Clair. Il est traversé du N. O. au S. par la ligne de démarcation entre le Canada et les États - Unis. Sa forme est très irrégulière ; il s'y trouve beaucoup d'îles, entre autres celle de Manatoulin. Il doit son nom aux Hurons, qui jadis habitaient sur ses bords.

HURON, nom commun à deux rivières de l'Amérique du Nord, dites, l'une, *le Huron du lac Érié*, l'autre, *le Huron de Saint-Clair*, du nom des lacs

où elles se perdent; la première a un cours de 180 kil., l'autre de 120.

HURONS, peuple indigène de l'Amérique du Nord, errait sur la côte orientale du lac Huron, lors de la découverte du Canada par les Français; ils réclamèrent la protection des Français contre les Iroquois leurs ennemis; mais ceux-ci parvinrent à les chasser du territoire qu'ils occupaient. D'autres Hurons vivaient entre les lacs Huron et Ontario et sur les bords du fleuve Saint-Laurent. Ils ont aussi disparu. Il ne subsiste plus aujourd'hui de Hurons qu'à la petite mission de Lorette, à 8 kil. N. de Québec, où se trouvent 200 cultivateurs descendants des anciens Hurons. Leur idiome s'est aussi perdu.

HURTADO DE MENDOZA. *Voy.* MENDOZA.

HUSCH (prononcez *Houch*), ville de Moldavie, sur le Pruth, à 77 kil. S. E. d'Iassy. Évêché. Pierre-le-Grand et Baltadji-Méhémet y signèrent le fameux traité négocié par Catherine I en 1711.

HUSKISSON (William), homme d'état anglais, né en 1770 à Birch-Moreton, dans le comté de Worcester, mort en 1830, fut d'abord secrétaire particulier de lord Gower, ambassadeur d'Angleterre en France (1792), devint, sous le ministère Pitt, sous-secrétaire d'état de la guerre (1795), puis secrétaire de la trésorerie, s'attacha ensuite à Canning, et fut, sous ce ministre, président du bureau du commerce (1823). Il était entré à la Chambre des Communes dès 1796. Soit comme ministre, soit comme député, Huskisson se distingua par ses profondes connaissances dans les finances et l'économie politique. Disciple de Smith, il combattit avec force le système prohibitif, fit abaisser les tarifs de douane, et prouva par les faits qu'on ne faisait par là qu'augmenter les recettes et favoriser la prospérité du pays. Il périt de la manière la plus malheureuse en septembre 1830, écrasé par une locomotive à Liverpool, où il était venu pour assister à l'inauguration du chemin de fer.

HUSS (Jean), hérésiarque, né à Huss, bourg de Bohême, de parents pauvres, entra dans l'état ecclésiastique, devint en 1409 recteur de l'université de Prague, et fut choisi pour confesseur par la reine de Bohême, Sophie de Bavière. Ayant eu connaissance des doctrines du réformateur anglais, Jean Wicleff, il les embrassa avec chaleur, les propagea avec zèle, rejetant l'autorité du pape, attaquant les vices du clergé, les excommunications, les indulgences, le culte de la Vierge et des saints, la communion sous une seule espèce, etc., et se fit rapidement de nombreux partisans. Il soutint ses opinions dans plusieurs écrits, notamment dans un *Traité de l'Église*. Déféré pour cet ouvrage au tribunal du Saint-Siége, il fut excommunié par le pape Alexandre V, et en appela au concile de Constance. Il se rendit à ce concile en 1414, muni d'un sauf-conduit de l'empereur. Il fut déclaré hérétique par ce concile, et ayant refusé de se rétracter, il fut, malgré son sauf-conduit, livré au bras séculier, et brûlé vif à Constance en 1415. Il déploya sur le bûcher un courage admirable. Sa mort souleva toute la Bohême et devint le signal d'une guerre sanglante (*Voy.* HUSSITES). La collection des œuvres de Jean Huss a été publiée en 1558 à Nuremberg, 2 vol. in-fol., avec une préface de Luther, et réimprimée en 1715, sous le titre de *Joannis Hussii et Hieronymi Pragensis confessorum Christi historia et monumenta*.

HUSSEIN, que l'on écrit aussi *Hossein*, *Hocein*, nom commun à un grand nombre de personnages musulmans dont nous citerons les plus célèbres:

HUSSEIN, fils d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, fut, après la mort de son frère aîné Hassan (669 de J.-C.), considéré par les Chyites comme l'imam ou chef légitime de la religion. Il vivait en paix à la Mecque, lorsqu'après la mort de Moaviah (680), il fut appelé à Koufa par les habitants de cette ville, qui lui promettaient de le saluer calife : il se rendit à cette invitation accompagné seulement d'une centaine d'hommes; mais il fut arrêté dans sa marche et mis à mort par les troupes de Yésid, fils de Moaviah, qui s'était déjà fait proclamer calife. Il périt à quelque distance au S. O. de Bagdad, dans les plaines voisines de Kerbelah, au lieu qu'on nomma depuis *Meschcd-Hussein* ou *Tombeau de Hussein* (*Voy.* ce nom); ce lieu est regardé par les Musulmans comme sacré et est pour eux un but de pèlerinage. Le jour de la mort de Hussein est pour les Chyites un jour néfaste; il tombe le 10 octobre.

HUSSEIN-BEHADER (Aboul-Gazi), dernier sultan de Perse de la race de Tamerlan, né à Hérat en 1438. Il était d'abord sans héritage, mais il sut se faire un parti puissant, s'empara d'Asterabad, se fit reconnaître en 1459 roi du Mazandéran, envahit le Khoraçan, prit Balkh, puis Hérat (1470), et forma ainsi dans la Perse orientale un royaume qu'il rendit longtemps florissant. Il mourut en 1506, à 68 ans, après en avoir régné 40. Ce prince eut pour visir Aly-Chyr, qui contribua beaucoup à l'éclat de son règne. — Hussein laissa ses états à ses deux fils Ezzaman et Moddaffer-Hussein; mais ces princes ne tardèrent pas à se diviser, et ils furent détrônés dès l'an 1507 par le khan des Usbeks.

HUSSEIN (CHAH-), un des derniers Sophis de Perse, monta sur le trône en 1694; c'était un prince pieux et d'un caractère doux, mais sans énergie. Des révoltes éclatèrent de tous les côtés: l'un des chefs d'insurgés, Mir-Mahmoud, déjà maître du Kandahar, vint à la tête des Afghans attaquer Ispahan, capitale de la Perse, s'en empara après un long siége en 1722, et força le faible Chah-Hussein à abdiquer en sa faveur. Chah-Hussein vécut encore quelques années et fut massacré en 1729 avec sa famille par Aschraf, successeur de Mahmoud. Toutefois il laissa un fils qui fut replacé sur le trône par le fameux Thahmasp-Kouli-khan. La France entama sous ce règne des négociations avec la Perse, et signa avec elle en 1708 un traité de commerce assez avantageux.

HUSSEIN-PACHA, surnommé *Koutchouk* (*le Petit*), favori du sultan Sélim II, né en Circassie ou en Géorgie, vers 1750, mort en 1803, avait été élevé comme page avec Sélim; il fut nommé par ce prince en 1789 capitan-pacha (grand-amiral). Il alla en 1798 combattre le rebelle Passwan-Oglou, mais sans pouvoir le réduire; et commanda en 1801 la flotte turque qui, jointe à celle des Anglais, décida l'évacuation de l'Égypte (1801). Il donna un grand développement à la marine, introduisit d'utiles réformes, et fit, malgré la résistance des janissaires et des ulémas, discipliner et armer une partie de ses troupes à l'européenne.

HUSSEIN-PACHA, dernier dey d'Alger, né à Smyrne vers 1773, avait d'abord fait partie de la milice turque d'Alger. Il fut proclamé dey en 1818; il régnait depuis dix ans, lorsqu'il s'attira la colère de la France par une insulte grossière: importuné des réclamations que lui adressait le consul français, M. Deval, il le frappa rudement de son chasse-mouche; n'ayant voulu accorder aucune satisfaction pour cette insulte, il vit bientôt paraître devant Alger une flotte formidable que commandait le maréchal Bourmont. Les troupes, débarquées le 14 juin 1830 à la baie de Sidi-Féruch, se dirigèrent immédiatement sur Alger et commencèrent le 4 juillet à battre en brèche la Casbah (ou citadelle). Hussein, qui, dans son orgueilleuse ignorance, se croyait invincible et avait négligé de prendre aucune des mesures nécessaires pour se défendre, fut dès le lendemain obligé de capituler. On lui permit de se retirer avec une partie

de ses trésors (5 juillet). Il alla d'abord à Naples, puis à Livourne, vint un instant à Paris et mourut à Alexandrie en 1838.

HUSSEIN-ABAD, *Mithridatium*, ville de la Turquie d'Asie (Sivas), à 110 kil. S. O. d'Amasieh.

HUSSINETZ, bourg de Bohême, à 36 kil. S. O. de Piseck ; 750 hab. Patrie du célèbre réformateur Jean Huss et de Nicolas de Hussinetz, chef hussite.

HUSSITES (Guerre des). On désigne ainsi la guerre civile qui désola la Bohême après le supplice de J. Huss à Constance (1417). Les partisans de ce réformateur, profitant de la faiblesse de l'empereur Wenceslas, prirent les armes sous la conduite de Jean Ziska et de Nicolas de Hussinetz, se fortifièrent dans le cercle de Béchin, et y bâtirent la ville de Tabor, qui leur servit de forteresse. En 1419, ils s'opposèrent à l'élection de Sigismond comme roi de Bohême, et battirent les Impériaux en plusieurs rencontres; mais ils furent bientôt affaiblis, et par les discordes qui éclatèrent entre eux, et par la mort de leurs principaux chefs, Nicolas (1420), et Ziska (1424) ; cependant Koribut, neveu de Vitold, grand-duc de Lithuanie, qui avait été élu roi de Bohême par une partie des Hussites en 1422, releva pendant quelque temps leurs espérances. Il remporta une victoire sur les Impériaux à Aussig (1426), mais il se vit obligé d'abdiquer l'année suivante. André Procope, autre chef des Hussites, ranima leur courage par les victoires de Miess (1427) et de Tachau (1431) : l'Autriche, la Franconie, la Saxe, la Bohême catholique, la Lusace et la Silésie, furent ravagées par ses troupes, et devinrent le théâtre de cruautés inouïes. Tout le monde cependant soupirait après la paix, et on entra en négociations. Un premier arrangement proposé à Prague (1433), et connu sous le nom de *Compactata de Prague*, ne fut pas accepté par tous les partis, et les hostilités furent reprises ; mais la victoire de Bœhmisch-brod (1434), remportée par les Catholiques unis à la partie la plus modérée des Hussites, les Calixtins (*Voy.* ce mot), mit fin à la guerre. Sigismond fut reconnu roi, et jura les *Compactata*. Les Hussites, trop faibles pour reprendre les armes, ne défendirent plus leurs droits que dans les diètes, ils finirent par disparaître ou se confondirent dans la secte nouvellement formée des frères Moraves.

HUSUM, ville du Danemark (Sleswig), ch.-l. de bailliage, à 31 kil. O. de Sleswig, sur la mer du Nord ; 4,200 hab. Tabac, huile, eau-de-vie de pomme de terre ; toiles imprimées. Commerce.

HUSZTH, ville de Hongrie (Marmarosch), à 28 kil. N. E. de Halmi ; 4,000 hab. Château-fort.

HUTCHESON (François), moraliste, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, mort en 1747, dirigea d'abord avec succès une école à Dublin : s'étant fait connaître avantageusement par divers ouvrages de philosophie, il fut appelé en 1729 à la chaire de philosophie morale de Glasgow. Il peut être considéré comme le véritable fondateur de la philosophie dite *écossaise*. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur l'origine des idées de beauté et de vertu*, 1725, traduit en français par Laget, 1749 ; *Essai sur les passions*, 1728 ; *Système de philosophie morale*, 1755 (posthume), traduit par Eidous, 1770. Hutcheson fait consister la vertu dans la bienveillance et le désintéressement ; il distingua parfaitement dans ses écrits le bien de l'utile, et établit solidement l'existence d'un *sens moral* et d'un *sens du beau* qui jugent de la bonté et de la beauté comme le goût physique juge des saveurs.

HUTCHINSON (John), né à Spennythorn (York), en 1674, mort en 1737, était intendant du duc de Somerset. Il s'occupa de minéralogie et de physique appliquée à la religion, et prétendit que toutes les connaissances naturelles, physiques aussi bien que philosophiques et théologiques, sont renfermées dans l'Écriture. Il publia dans ce but un ouvrage intitulé : *Principes de Moïse*, 1724 et 1727. Il ramenait tous les agents de la nature à trois : le feu, la lumière et l'esprit, qui n'étaient eux-mêmes que des transformations d'un principe unique, l'air ; il trouvait dans cette bizarre doctrine l'explication du mystère de la Trinité.

HUTCHINSON (John Hély), général anglais, né en 1757, mort en 1832, se distingua dans la campagne d'Égypte, remplaça Abercrombie dans le commandement en chef, en 1801, et la même année força les Français à capituler dans le Caire et à évacuer l'Égypte. Il fut en récompense fait baron d'Alexandrie et comblé d'honneurs.

HUTTEN (Ulric de), réformateur, né en 1488 d'une famille noble de Franconie, s'enfuit à 16 ans d'un monastère où on le retenait de force, et mena quelque temps la vie la plus aventureuse. Il voyagea, étudia le droit à Pavie, puis fut réduit à se faire soldat dans l'armée autrichienne : il composait en même temps des vers latins qui lui procurèrent bientôt une grande réputation, et qui lui firent décerner par l'empereur Maximilien la couronne poétique. Il se joignit à Luther pour opérer la réforme, et trouva un puissant appui d'abord dans Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, puis dans François de Sickingen ; mais, bientôt abandonné de ses protecteurs, il se vit privé de toute ressource ; il erra de ville en ville, prêchant partout ses doctrines, et mourut à Zurich en 1523, n'ayant que 35 ans. On a de lui : *Ars versificandi*, Wittemberg, 1511 ; *Epistolæ obscurorum virorum*, 1516, satire piquante dans laquelle il défend Reuchlin, son ami, contre quelques théologiens de Cologne ; *Super interfectione propinqui sui deplorationes*, 1519, discours éloquents qui avaient pour but d'armer l'Allemagne contre le duc de Wurtemberg, qui avait assassiné un des cousins de Hutten (1516) ; *Dialogi*, Mayence, 1520 : dans ces dialogues, il attaque avec la plus grande force l'Église romaine. On l'a surnommé le Cicéron et le Démosthènes de l'Allemagne. Ulric de Hutten publia en 1518 deux livres inédits de Tite-Live, et découvrit en 1519 des manuscrits de Quintilien et de Pline. Ses *Œuvres* ont été publiées par M. E. Münch, Berlin, 1821-1825, 5 vol. in-8.

HUTTON (James), médecin et chimiste, né à Edimbourg en 1726, mort en 1797, était fils d'un marchand. Il fut reçu docteur à Leyde en 1749, cultiva avec succès l'agriculture, la minéralogie, la géologie, la physique, la philosophie, les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Théorie de la terre*, 1798, 2 vol. in-8 (il y explique l'état actuel des corps terrestres par une fusion ignée primitive) ; *Recherches des principes de la connaissance et des progrès de la raison*, 3 vol. in-4, 1794 (il y professe des doctrines analogues à celles de Boscovich et de Berkeley) ; *Dissertations sur la philosophie de la lumière, de la chaleur et du feu*, 1794, 1 vol. in-8.

HUTTON (Charles), mathématicien anglais, né en 1737, à Newcastle-sur-Tyne, mort en 1823, tint d'abord une petite école à Jesmond, puis fut nommé au concours professeur de mathématiques à l'académie militaire de Woolwich (1772), et remplit ces fonctions pendant 34 ans. Il avait été nommé en 1776 membre de la Société royale de Londres. On lui doit un grand nombre d'ouvrages : *Traité de l'arpentage*, Newcastle, 1770 ; *Traité de mathématiques et de physique*, Londres, 1786, in-4 ; *Dictionnaire des sciences mathématiques et physiques*, Londres, 1796, 2 vol. in-4 ; *Tables mathématiques contenant les logarithmes*, 1785 et 1811 ; *Abrégé des Transactions philosophiques*, 1803, 1809, 6 vol. in-4, recueil fait avec soin et d'une haute valeur pour ceux qui cultivent les sciences.

HUTWYL, ville de Suisse (Berne), à 39 kil. N. O. de Lucerne : 2,600 hab. Foire de bestiaux.

HUYGHENS (Christian) de Zuylichem, savant hollandais, fils de Constantin Huyghens, ministre de Guillaume III, prince d'Orange, diplomate et homme de lettres distingué, naquit à La Haye en 1629, débuta en 1651 par des travaux de géométrie, découvrit en 1656, avec le secours d'objectifs qu'il avait construits lui-même, un satellite de Saturne et bientôt après l'anneau qui entoure cette planète (1659), appliqua le premier le mouvement du pendule aux horloges (1657), et le ressort spiral aux montres (1673), et fit une foule d'autres découvertes d'une utilité toute pratique. Recherché par tous les princes de l'Europe, il visita la France, l'Angleterre, et fut en 1665 appelé à Paris par Louis XIV, qui le nomma, un des premiers, membre de l'Académie des Sciences, et lui donna une pension considérable. Il composa à Paris plusieurs de ses principaux ouvrages, sa *Dioptrique*, son *Traité de la percussion*, son *Horologium oscillatorium* (1673). Il retourna dans sa patrie à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes (1681), et mourut à La Haye en 1695, après avoir fait de nouvelles découvertes, surtout en optique. Il eut le tort, à la fin de sa vie, de ne pas reconnaître tout le mérite du système de Newton et du nouveau calcul inventé par Leibnitz. On lui reproche aussi de s'être laissé quelquefois aller à des hypothèses gratuites. Ses *Œuvres* ont été recueillies par S'Gravesande en 4 vol. in-4, Leyde et Amsterdam, 1724-1728. M. Uylenbrœck a publié à La Haye en 1833 un recueil de *Lettres* de Huyghens à Leibnitz et autres, tirées de la bibliothèque de Leyde, 2 vol. in-4.

HUYOT (Jean-Nicolas), architecte, membre de l'Institut, né à Paris en 1780, mort en 1840, étudia l'architecture sous Peyre et la peinture sous David. En 1807 il remporta le grand prix d'architecture, et fut envoyé en Italie, où il s'appliqua surtout à l'étude de l'archéologie. Il commença sa réputation par la restauration du temple de la Fortune à Préneste ; il se rendit ensuite dans le Levant, visita l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte (où il traça en partie le plan du canal du Nil à Alexandrie), enfin la Grèce. De retour en France avec de précieuses collections (1822), il fut bientôt nommé professeur d'histoire à l'Ecole royale d'architecture. En 1823, l'Académie des Beaux-Arts le reçut dans son sein, et la même année il fut chargé de continuer les travaux de l'arc de triomphe de la barrière de l'Etoile, qu'il eut la gloire d'achever (1838).

HUYSE, ville de Belgique (Flandre orientale), à 19 kil. S. O. de Gand : 3,500 hab.

HUYSUM (VAN). *Voy.* VAN HUYSUM.

HUZARD (J.-B.), habile vétérinaire, né à Paris en 1755, mort en 1839, étudia à l'école d'Alfort, récemment fondée, forma dans Paris un établissement de maréchalerie qui devint très florissant, fut pendant 40 ans expert auprès des tribunaux pour toutes les affaires relatives à son art, et fut nommé inspecteur général des écoles vétérinaires, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il avait été de bonne heure admis à la Société royale de médecine, et entra en 1795 à l'Institut. On lui doit le perfectionnement de plusieurs espèces de chevaux, de moutons, etc. Huzard a publié une foule d'ouvrages sur son art ; c'est lui qui a rédigé les articles de médecine vétérinaire dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il avait formé une bibliothèque de 40,000 vol. sur l'art vétérinaire.

HWEN, petite île du Danemark, à 24 kil. N. E. de Copenhague : 8 kil. de tour. Tycho-Brahé y habitait le château d Uranienburg.

HYACINTHE, jeune prince lacédémonien, d'une grande beauté, était fils d'Amyclas. Il fut, selon la Fable, aimé à la fois d'Apollon et de Zéphyre, et donna la préférence au premier. Un jour qu'il jouait au disque avec le dieu, Zéphyre, pour se venger, poussa le palet contre le front d'Hyacinthe, qui en mourut. Apollon, désespéré, le métamorphosa en une fleur, qui prit de lui le nom d'*hyacinthe*, et il grava sur les pétales de la fleur les deux premières lettres de son nom. Hyacinthe était adoré comme une divinité à Sparte et chez les Amycléens.

HYACINTHE (saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né dans le diocèse de Breslau en Silésie, en 1183, était d'une des premières familles de la Pologne. En 1217 il fonda à Cracovie un monastère de Dominicains, et alla ensuite prêcher l'Evangile dans la Mazovie, la Poméranie, le Danemark, la Suède, la Norwége et l'Ecosse, opérant de nombreuses conversions. A son retour, il fit un voyage à Constantinople, parcourut la Grande Russie et fonda un monastère à Kiev. Il mourut à Cracovie en 1257. On rapporte de lui toutes sortes de miracles. L'Eglise le fête le 11 septembre.

HYADES (du grec *hyein*, pleuvoir), filles d'Atlas, roi de Mauritanie. Elles furent si affligées de la mort de leur frère Hyas, tué à la chasse, qu'elles en moururent de regret. Elles furent changées en une constellation qui préside à la pluie. On en compte généralement sept, quelquefois cinq. Elles forment le front de la constellation zodiacale du taureau. — On donne aussi pour père aux Hyades Cadmus ou encore l'Océan, et on les place dans l'île de Naxos, à Dodone ou sur le mont Nysa.

HYANTES, peuple primitif de la Béotie, fut chassé de ce pays par Cadmus; ils se retirèrent probablement dans la Phocide, où ils fondèrent la ville de *Hyampolis* sur le Parnasse.

HYAS. *Voy.* HYADES.

HYBLA, nom commun à trois villes de Sicile, la première dite *Hybla major*, auj. *Paterno*, à 20 kil. N. O. de Catane, dans le Val-di-Demona ; — la seconde, *Hybla minor* ou *Heræa*, auj. *Calatagirone* ou *Ragusa*, à 20 kil. S. E. de *Leontini* ; sur les coteaux qui environnaient celle-ci, on recueillait un miel délicieux qui était regardé comme égal à celui de l'Hymette en Attique; — la troisième, dite *Hybla parva*, et depuis *Megara*, sur la côte S. E. de la Sicile, au N. de Syracuse, au N. E. d'*Hybla minor* et au S. E. d'*Hybla major*. On en voit auj. les ruines sur les bords du fleuve Cantaro.

HYCCARA, auj. *Muro-di-Carini*, ville de Sicile, sur la côte N. Patrie de la fameuse Laïs.

HYCSOS, ou *Rois pasteurs*, chefs de tribus nomades de pasteurs, la plupart Arabes ou Phéniciens, qui envahirent l'Égypte vers l'an 2310 av. J.-C. et qui y formèrent la dix-septième dynastie. *Salatis* le premier des rois Hycsos, s'établit à Memphis où il régna 19 ans. Ses successeurs se maintinrent en Egypte pendant 240 ans, et furent chassés par le Pharaons Thébains, Misphragmoutosis et Thoutmosis, vers 2050 avant J.-C. Ils conservèrent même beaucoup plus tard leur autorité sur quelques cantons de l'Égypte, et ne furent entièrement chassés qu'au bout de cinq siècles. Ce que l'on sait des *Hycsos* ne repose que sur le témoignage de Manéthon. Quelques savants confondent les *Hycsos* avec les Hébreux.

HYDASPE, *Hydaspes*, auj. le *Djelem*, fleuve de l'Inde N. O., venait des monts Imaüs et tombait dans l'*Acesines*, après avoir traversé le roy. de Porus et le pays des Glauses. Des cinq rivières du Pendjab, c'est celle qu'on rencontrait la seconde en allant de l'O. à l'E. Le passage de l'Hydaspe par Alexandre en 326 et la bataille livrée sur ses bords sont au nombre des plus beaux faits d'armes de ce grand capitaine. C'est sur l'Hydaspe que, ramené en arrière par les murmures de ses soldats, il s'embarqua avec 200 vaisseaux pour descendre jusqu'à l'Indus et de là jusqu'à l'Océan.

HYDE (Thomas), orientaliste anglais, né à Billingsley en 1636, mort en 1703, fut conservateur de la Bibliothèque bodléienne, professeur d'hébreu et d'arabe à Oxford, secrétaire-interprète pour les langues orientales. On a de lui : *Tabulæ longitudinis ac latitudinis stellarum fixarum ex observationibus Ulugh-Beighi*, Oxford, 1665, in-4; *Catalogus bibliothecæ Bodleianæ*, 1674, in-fol.; *de Ludis orientalibus*, 1694, in-8, fig.; *Veterum Persarum et Magorum religionis historia*, 1700, etc. Dans ce dernier ouvrage, il établit que les Perses ont toujours conservé la notion d'un Dieu unique.

HYDE, comte de Clarendon. *Voy.* CLARENDON.

HYDERABAD. *Voy.* HAÏDERABAD.

HYDER-ALI. *Voy.* HAÏDER-ALI.

HYDRA, *Hydrea*, île de l'état de Grèce, dans l'Archipel, sur la côte de l'Argolide, par 21° 12' long. E., 37° 26' lat. N. : 16 kil. sur 5; 30,000 hab. Montagnes, peu de fertilité. Commerce. Les Hydriotes passent pour les plus habiles et les plus braves marins de la Grèce. Cette île fut peuplée par des Samiens fugitifs, au temps de Polycrate; mais elle ne joue aucun rôle dans l'histoire de la Grèce ancienne. En 1470 elle servit de refuge à des Albanais qui fuyaient la domination ottomane. Ceux-ci fondèrent la bourgade d'Hydra sur une montagne escarpée, près de la côte; ils commencèrent bientôt à faire le commerce de cabotage dans l'Archipel, et à l'aide d'un léger tribut obtinrent la protection de la Porte. Plus d'une fois les Turcs trouvèrent parmi les Hydriotes d'habiles matelots pour armer leurs flottes; mais lors de la guerre de l'indépendance, les Hydriotes furent les plus cruels adversaires de la marine turque, dont la destruction fut en grande partie leur ouvrage.

HYDRAOTE, *Hydraotes*, auj. le *Ravei* ou le *Beyah*, riv. de l'Inde N. O., venait de l'Imaüs et tombait dans l'*Acesines*, après avoir séparé le roy. du second Porus d'avec le pays des Cathéens. En allant de l'O. à l'E., c'est la quatrième des cinq grandes rivières qu'on rencontre dans le Pendjab.

HYDRE DE LERNE, serpent monstrueux, né de Typhon et d'Echidna, séjournait dans les eaux du lac de Lerne en Argolide. Il avait sept têtes, et chacune repoussait à mesure qu'on la coupait, à moins qu'on ne brûlât immédiatement la plaie. Hercule aidé d'Iolas en délivra la terre : cet exploit est un des douze travaux que lui imposa Eurysthée. Après avoir tué le monstre, le héros trempa ses flèches dans son sang empoisonné, pour rendre incurables les blessures qu'il ferait. Le monstre fut transporté au ciel, où il forme la constellation australe de l'*Hydre*. On pense que l'Hydre de Lerne n'était autre chose qu'un marais d'où s'échappaient des miasmes pestilentiels et qu'Hercule parvint à dessécher.

HYDRIOTES, habitans d'Hydra. *Voy.* HYDRA.

HYDRONTE, *Hydruntum*, auj. *Otrante*, ville d'Italie, dans l'Apulie méridionale ou Iapygie, à l'entrée de l'Adriatique. D'Hydronte à Orique en Epire, il n'y a que 60 kil. Pompée avait, dit-on, songé à l'inexécutable projet de jeter un pont entre ces deux villes.

HYÈRES, *Arcæ*, ch.-l. de cant. (Var), à 15 kil. E. de Toulon, à 5 kil. de la mer et de la rade d'Hyères, qui est très vaste et très sûre; 8,880 hab. Position délicieuse : orangers, oliviers, pêchers. Climat le plus chaud de la France; on y envoie les malades affectés de phthisie. Commerce d'huile d'olives, vins, grenades, oranges, etc. — Au moyen âge cette ville portait le nom d'*Ahires*, corruption de l'ancien nom latin *Arcæ*; au XIIIe siècle, elle avait un port d'où l'on s'embarquait pour la Palestine. Longtemps elle fut l'apanage des vicomtes de Marseille, qui la cédèrent au comte de Provence, Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Patrie de Massillon.

HYÈRES (îles d'), *Stæchades*. On nomme ainsi 4 îles sur la côte du départ. du Var : Porquerolles, Port-Croz, Bagneaux, l'île du Levant ou Titan : les deux premières sont habitées. Elles font partie du canton d'Hyères; 1,000 hab. environ. — François I érigea ces îles en marquisat (1531) sous le nom d'*Iles d'Or*, que leur donnaient les Romains. Ce marquisat fut d'abord possédé par la maison d'Ornans, qui en céda une partie à celle de Roquendoff; mais la garde de ces îles ayant été négligée par leurs possesseurs, la couronne s'en saisit et y mit une garnison. Les Anglais ravagèrent les îles d'Hyères lors du siége de Toulon, en 1793.

HYGIE, c.-à-d. santé, déesse de la santé, était fille ou femme d'Esculape. On la représente avec une coupe et le plus souvent avec un serpent qui veut boire dans cette coupe.

HYGIN, *C. Jul. Hyginus*, grammairien latin, natif d'Alexandrie ou d'Espagne, fut d'abord esclave de Jules-César, et fut affranchi par Auguste, qui lui confia le soin de la bibliothèque palatine. Il fut lié avec Ovide, qui, dans la suite, se brouilla avec lui. On a sous son nom deux ouvrages qui sont très utiles pour l'étude de la mythologie : un recueil de *Fables mythologiques* et l'*Astronomicum poeticum*, publiés tous les deux dans les *Mythographi latini* de Muncker, Amsterdam, 1681. Ces deux ouvrages sont si mal écrits qu'on croit qu'ils ne sont pas de l'affranchi d'Auguste.

HYGIN, pape de 138 à 142, n'a rien fait de remarquable.

HYKSOS. *Voy.* HYCSOS.

HYLAS, favori d'Hercule, célèbre par sa beauté, accompagna le héros dans l'expédition des Argonautes et se noya en puisant de l'eau dans un fleuve. Les poëtes ont feint qu'il avait été enlevé par les nymphes du fleuve, éprises de sa beauté. Hercule fut inconsolable de cette perte.

HYLLUS, fils d'Hercule et de Déjanire, fut, après la mort de son père, le chef des Héraclides, et épousa Iole, qui avait été la maîtresse d'Hercule. Chassé du Péloponèse par Eurysthée, il chercha un refuge chez les Athéniens, vint à la tête des Héraclides combattre Eurysthée et le tua (vers 1307 av. J.-C.); mais il ne put néanmoins rentrer dans ses états. Il périt lui-même quelque temps après dans un combat singulier contre Echémus, chef des Tégéates.

HYMEN ou HYMÉNÉE, *Hymenæus*, fils de Bacchus et de Vénus, présidait au mariage. On le représente sous la figure d'un jeune homme blond, couronné de roses, portant un flambeau et enveloppé dans un voile blanc et brodé de fleurs.

HYMETTE, *Hymettus*, auj. *Trelo-Vouno* ou *Dely-Dagh*, mont. de l'Attique, au S. et près d'Athènes, était célèbre par son miel exquis et par ses carrières de marbre.

HYPANIS, nom commun à deux rivières de l'Europe barbare, l'une et l'autre tributaires de la mer Noire; l'une, dite auj. le *Kouban*, sortait du Caucase, coulait au N. O., puis à l'O. et tombait dans le Palus-Méotide, dans le territoire de Phanagorie; l'autre, auj. le *Bog*, venue des contrées intérieures de la Scythie d'Europe, se perdait à Olbia dans l'estuaire du Borysthène.

HYPATIE, *Hypatia*, fille de Théon, mathématicien d'Alexandrie, née à Alexandrie vers 370 de J.-C., devint elle-même si habile dans les mathématiques et la philosophie que les magistrats d'Alexandrie l'invitèrent à faire des cours publics. Elle obtint les plus brillants succès et acquit un grand crédit sur Oreste, gouverneur de la ville; mais elle était païenne et peu favorable aux Chrétiens. Des fanatiques, excités par saint Cyrille, s'emparèrent de sa personne, l'assommèrent, et traînèrent dans les rues ses membres en lambeaux, l'an 415 de J.-C. Les écrits d'Hypatie ont péri dans l'incendie de la bi-

bliothèque d'Alexandrie. Les anciens l'avaient surnommé *la Philosophe*.

HYPERBORÉENS, c.-à-d. *au-delà du Borée*, nom donné vaguement par les Grecs aux peuples et aux pays du Nord; on plaça d'abord le pays des Hyperboréens au N. de la Thrace, puis on le recula jusqu'aux monts Rhipées ou Riphées. On imaginait que par-delà ces montagnes existait un peuple chéri des dieux qui pratiquait toutes les vertus, qui vivait sans travail et sans trouble, à l'abri du souffle de Borée, dans un climat d'une douceur inaltérable. C'est du pays des Hyperboréens que l'on faisait venir le sage Abaris. On remarque de singuliers rapports entre les cultes d'Apollon ou de Diane et les traditions répandues sur les Hyperboréens; ces rapports s'expliquent en admettant que les habitants primitifs de la Grèce venaient du Nord et avaient rapporté leur culte en Grèce.

HYPERIDE, orateur athénien, disciple de Socrate et de Platon et rival de Démosthènes. Il fut avec cet orateur l'ennemi des Macédoniens et l'instigateur principal de la guerre Lamiaque. Après la bataille de Cranon, il fut livré à Antipater, qui lui fit souffrir d'horribles tortures, lui arracha la langue, et enfin ordonna de le mettre à mort, l'an 322 av. J.-C. Ses discours se sont perdus. On lui attribue un discours contre Alexandre, qui se trouve réuni d'ordinaire aux harangues de Démosthènes (c'est la dix-septième).

HYPERIE, *Hyperia*, premier nom de Camarine, en Sicile. *Voy.* TORRE-DI-CAMARINA.

HYPERION, fille d'Uranus et frère de Neptune, épousa Thya, et fut père du Soleil, de la Lune et de l'Aurore. On le confond souvent avec Hélios ou le Soleil. *Voy.* TITANS.

HYPERMNESTRE, une des Danaïdes, épargna Lyncée son époux, et le fit échapper au massacre des fils d'Egyptus, malgré l'ordre de son père Danaüs. Celui-ci la cita en jugement pour la punir de sa désobéissance; mais le peuple la déclara innocente.

HYPHASE, *Hyphasis*, auj. le *Setledje*, rivière de l'Inde, au N. O. (la dernière qu'on rencontre dans le Pendjab actuel en allant de l'ouest à l'est), tombait dans l'*Acesines*, ou peut-être elle recevait cette grande rivière grossie de l'Hydaspe et de l'Hydraote, et alors se jetait dans l'Indus à Alexandrie, chez les Musicanes. Alexandre s'arrêta sur la rive droite (ou occidentale) de ce fleuve, et en mémoire de son apparition en ces lieux (qui devenaient la borne orientale de son empire), il y éleva douze autels.

HYPSELIS, auj. *Sciothb?* ville de l'Égypte ancienne, dans la Thébaïde, au S. et très près de Lycopolis, sur la gauche du Nil, était ch.-l. du nome Hypsélite.

HYPSILANTIS (famille des). *Voy.* YPSILANTIS.

HYPSIPYLE, fille de Thoas, roi de l'île de Lemnos. Les femmes de Lemnos ayant offensé Vénus, cette déesse inspira à leurs maris le dessein de les abandonner. Les Lemniennes indignées égorgèrent pendant une nuit tous les hommes de leur île. Hypsipyle seule conserva la vie au roi son père, et le fit sauver secrètement dans l'île de Chio. Cependant les Lemniennes, ayant découvert que Thoas était vivant, chassèrent sa fille de leur île. Elle fut enlevée par les pirates et vendue à Lycurgue, roi de Thessalie, qui la fit nourrice de son fils Archémore: elle fut la cause involontaire de la mort de ce prince (*Voy.* ce nom).

HYRCAN I (Jean), souverain pontife des Juifs, 136-107 av. J.-C., fils et successeur de Simon Machabée, soutint les Saducéens contre les Pharisiens, combattit Antiochus Sidetès, puis les Iduméens qu'il subjugua, et s'empara de Samarie.

HYRCAN II, souverain pontife et roi des Juifs, fils d'Alexandre Jannée, 79-40 av. J.-C., fut détrôné par son frère Aristobule, puis rétabli par les Romains; dépouillé de nouveau par Antigone, fils d'Aristobule, il fut enfin mis à mort par Hérode, l'an 30 av. J.-C. Il avait 80 ans.

HYRCANIE, *Hyrcania*, contrée d'Asie, s'étendait le long de la côte S. E. de la mer Caspienne, de l'embouchure de l'Ochus aux environs de celle du Maxeras, et avait à l'E. et au S. la Parthiène. Elle appartenait à l'empire perse et était comprise dans la 11e satrapie. Ses habitants étaient farouches et n'avaient que fort peu de villes. Ce pays était tout entouré de montagnes qui étaient remplies de tigres. L'Hyrcanie ancienne correspond à la partie orientale du Mazendéran, au Korkhan et à une partie du Daghestan.

HYRCANIENNE (MER). *Voy.* CASPIENNE (MER).

HYSTASPE, satrape perse, de la famille des Achéménides, fut le père de Darius I (*Voy.* ce nom).

HYTHE, ville d'Angleterre (Kent), à 17 kil. S. O. de Douvres, sur la Manche; 6,903 hab. C'est une des villes appelées *Cinque ports*; mais auj. son port est presque comblé.

